Aus dem Nachlaß des Fürſten Pückler-Muskau.

Briefwechſel und Tagebücher

des

Fürſten Hermann von Pückler-Muskau

herausgegeben von

Ludmilla Aſſing.

Erſter Band.
Briefwechſel.
1. Band

Hamburg.
Hoffmann & Campe.
1873.

Briefwechſel

des

Fürsten Hermann von Pückler-Muskau

herausgegeben von

Ludmilla Aſſing.

Erſter Band.

Hamburg.
Hoffmann & Campe.
1873.

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS

Das Recht der Ueberſetzung ins Engliſche, Franzöſiſche und andere fremde Sprachen
iſt vorbehalten.

Vorwort.

Einen reichhaltigeren litterariſchen Nachlaß hat es wohl kaum gegeben als den vorliegenden, ſowohl was die Zahl, Mannigfaltigkeit und Wichtigkeit der darein verflochtenen Perſonen, als was das pſychologiſche Intereſſe des Inhalts anbelangt. Der Fürſt Hermann von Pückler-Muskau ſelbſt kann in dieſer Beziehung nicht übertroffen werden; in der Briefform hat er ſtets am glänzendſten die Grazie, die unbeſchränkte Eigenthümlichkeit und Natürlichkeit und die pikante Satyre entwickelt, die ihm eigen waren, wie dies auch die berühmten „Briefe eines Verſtorbenen“ bewieſen haben. Zugleich enthalten die Briefe an ſeine Gattin gewiſſermaßen ſein fortlaufendes Tagebuch, in welchem er Erlebniſſe und Gedanken rückhaltlos niederlegt. Die unendlich mannigfaltigen anderen Briefwechſel ferner, die er während ſeines Lebens unterhielt, zeigen ihn in den verſchiedenen Facetten ſeines Weſens. Mit wem er alles bekannt war, iſt in der Kürze gar nicht anzugeben, denn die Namen allein würden Bogen füllen: er ſtand in Beziehung mit dem ganzen Parnaß wie mit dem ganzen Gothaiſchen Kalender, mit den Höfen, mit ihren gekrönten Häuptern bis zu den Hofdamen und Kammerherren, mit der Diplomatie wie mit der Wiſſenſchaft, Litteratur und Kunſt. Für Alle hatte er Zeit, in alles wußte er einzugehen, und die Vielſeitigkeit ſeiner Natur zeigt ſich bewundernswerth in dieſem geiſtigen Verkehr, den er in immer weitere Kreiſe ausdehnte, wie er denn auch Vergnügen und Reiz darin fand, mit Vielen in vertraute Korreſpondenz zu treten, die er nie perſönlich kennen gelernt hatte.

Das merkwürdige Material, das auf ſolche Weiſe in ſeinen Händen ſich vereinigte, vervollſtändigte er dadurch, daß er meiſt von ſeinen eigenen Briefen Abſchriften behielt, und er ordnete das Ganze mit einem ſo ausgezeichneten Organiſationstalent, daß ſein litterariſcher Nachlaß gewiſſermaßen wie ſeine unſterblichen landſchaftlichen Werke, die Parks von Muskau und Branitz, eine ſeiner Schöpfungen genannt zu werden verdient. Er wünſchte der Welt in ſeinem Nachlaß ein treues Spiegelbild ſeiner ſelbſt und ſeiner Zeitgenoſſen zu geben, das eine unerſchöpfliche Quelle des pſychologiſchen Studiums darbietet.

Der vorliegende Band enthält Pückler's Briefwechſel aus verſchiedenen Epochen ſeines Lebens mit vier ausgezeichneten und berühmten Frauen, alle Schriftſtellerinnen, nämlich Sophie Gay, Bettina von Arnim, Gräfin Ida Hahn-Hahn, und Eugenie John-Marlitt, ſo wie eine Sammlung Liebesbriefe aus ſeiner Jugendzeit.

Florenz, im Oktober 1872.

Ludmilla Aſſing.

Briefwechſel

zwiſchen

Pückler und Sophie Gay,

nebſt zwei Billeten

von

Sophie Gall.

Pückler machte im Jahr 1818, als er zum Kongreß nach Aachen gegangen war, zufällig auf der Gemäldegallerie in Brüſſel die Bekanntſchaft der Mad. Sophie Gay, und brachte mit ihr und ihren beiden Töchtern Delphine (ſpätere Frau von Girardin) und Iſaure, und mit ihrer Freundin, Mad. Sophie Gail, gleichfalls einer Schriftſtellerin, ſehr angenehme belebte Abende zu. Mad. Gay hatte ſich durch ihren Roman „Anatole“ bereits in der Litteratur vortheilhaft bekannt gemacht, und war außerdem eine Frau von Geiſt, Liebenswürdigkeit und anmuthigſter Unterhaltungsgabe. Wenn auch nicht mehr in der erſten Jugend, war ſie doch noch ſehr im Stande zu gefallen, und Pückler zog ſie der noch berühmteren Mad. Recamier vor.

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS

1.

Sophie Gail an Pückler.

Je me sens un esprit prophétique! Voulez vous en profiter? A une heure, je serai d'humeur à monter sur mon trépied, et à dérouler à vos yeux le tableau de votre avenir!

Pour le présent, je vous aime d'esprit et de coeur!

Adieu, monsieur le comte.

Vendredi. Sophie Gail.

Après la sorcellerie, ne pourrions-nous pas aller promener à pied à Frankenberg?

2.

Pückler an Sophie Gail.

Ce Vendredi 3 heures après midi.

Lorsque vous m'avez annoncé ce matin, Madame, avec tant de solennité qu'enfin vous vouliez monter sur votre trépied pour dérouler à mes yeux le tableau de l'avenir — j'avoue que la peur m'a pris et que j'ai été me cacher au Compesbad où j'ai resté deux heures dans l'eau pour calmer mon imagination. Notez que la manière de laquelle j'ai reçu votre billet était déjà de très-mauvais augure. Vous savez que je demeure au rez-de-chaussée et qu'en regardant par la fenêtre je me trouve au milieu de la rue. C'était là que je m'amusais à examiner les passants lorsque tout à coup une vieille sorcière se présente devant moi et dirigeant sur moi des ongles noirs et crochus, marmotte quelques mots inintelligibles, pose un billet sur la croisée et disparait aussitôt. Surpris de l'aventure je m'empresse à l'ouvrir (le billet s'entend), et à peine ai-je jeté les yeux sur le fameux „tableau de l'avenir à dérouler," que le véritable et sinistre tableau du passé de Fualdez se détache, et frisant ma tête, tombe avec fracas sur le pavé. Jugez, pour un homme superstitieux, quel effet doit produire sur moi un si fatal événement, et si après une telle frayeur j'eus été capable de soutenir dignement l'épreuve que vous me réserviez! La moindre mauvaise nouvelle que vous m'auriez appris eut suffi pour m'ébranler!

Veuillez donc me pardonner, Madame, si je vous supplie de remettre la séance à un autre jour, en vous priant de recevoir avec mes très humbles remercîments l'assurance de mon admiration, de mon attachement et de mon respect.

A. P.

3.

Sophie Gail an Pückler.

Je désire emporter quelque chose qui me vienne de vous! Mais je veux que cette chose n'aie d'autre prix, que celui que j'attacherai à un souvenir de vous! Ainsi, elle aura une bonne et réelle valeur. Taisez à tout le monde ma demande, et même ne m'en parlez pas! Satisfaites-la, voilà tout!

Concevez pourquoi la devise de nos relations se borne à

tout près, et bien loin de vous

S. G.

4.

Pückler an Sophie Gail.

J'ai reçu votre aimable billet avec quelque inquiétude. Je craignais que le second message pourrait bien ressembler au premier. Heureusement c'est tout le contraire, et je ne manquerai pas de profiter de la permission que vous me donnez d'une manière si agréable. A. P.

5.

Sophie Gay an Pückler.

Vous partez, et j'ai le pressentiment que nous ne nous reverrons plus, car ma destinée, la vôtre, vos habitudes, ma volonté: tout nous sépare, et cependant je crois que le ciel avait placé dans votre coeur ce qu'il faut pour comprendre le mien; mais si tant d'obstacles s'opposent à la réalité d'un bonheur impossible, l'avoir rêvé, est déjà un lien, et je vous regarde comme engagé par cela seul, à me conserver un tendre souvenir. Ecrivez moi, quelquefois, surtout avec confiance, peut-être trouverez-vous du charme dans cette amitié romanesque; et dans la pensée que votre existence est devenue un des grands intérêts de ma vie. Adieu.

Sophie G.

6.

Sophie Gay an Pückler.

Au nom du ciel, ne partez pas sans m'écrire un mot d'adieu que vous me remettrez vous-même ce soir. Ordonnez-moi de rester ici pour y vivre de l'espérance de vous revoir encore une fois, ou je pars à mon tour: et vais cacher dans ma retraite le sentiment qui bouleverse mon âme. Ne prenez pas ceci pour un reproche, je n'ai droit ni motif de vous en adresser. Vous êtes bon, soigneux pour moi et même assez reconnaissant de ma faiblesse, mais si je ne veux pas m'en guérir, je ne veux pas y succomber et le refus de ce portrait m'a trop appris ce que je devais attendre et la place que j'occupe dans votre coeur. N'importe, je l'accepte, je mourrai votre amie, c'est la dernière ambition de mon âme. Vous m'avez dit hier deux mots sur lesquels je vais vivre pendant votre absence. Chère Sophie! disiez vous! ah redites les encore, ces deux mots qui retentissent à mon coeur et ne me faites pas l'injure de douter de sa sincérité; aidez-moi plutôt à dissimuler ce qu'il à éprouvé.

Adieu! pensez à moi dans ce voyage, et décidez du mien.

Vous avez promis de m'écrire de Bruxelles au nom de Mme G . . ., tenez parole.

7.

Sophie Gay au Pückler.

Si je n'écoutais que ma fierté, j'attendrais votre lettre pour y répondre, mais vous êtes parti l'âme attristée, quelques mots d'amitié peuvent vous distraire un instant, c'en est assez pour triompher des petites considérations de l'amour-propre. Ou je vous ai mal jugé ou, vous apprécierez un caractère qui met le bonheur de ce qu'il aime bien au-dessus du sien, et vous me saurez bon gré de tant m'oublier pour vous. Mais votre inquiétude a pénétré mon coeur et quoiqu'il m'en coûte, je forme de sincères voeux pour que vous conserviez l'objet d'un attachement si vif. Mais pourquoi, votre existence étant ainsi occupée, êtes-vous venu troubler la mienne? M'auriez-vous fait l'injure de me regarder comme le sujet d'une coquetterie vulgaire? ah! je ne puis le croire. Celui qui m'a lue sait d'avance que je ne puis être la proie du calcul ou de la vanité, et qu'à moins de m'aimer on ne peut me séduire; aussi ai-je la présomption de vous supposer une véritable affection pour moi, malgré la prétendue méfiance, dont vous me répétiez l'aveu au moment même où la seule pensée de votre départ remplissait mes yeux de larmes. J'ai ressenti cruellement cette injustice. Peut-être auriez-vous dû me laisser sur un mot plus doux; mais cet anneau, gage d'un prompt retour, m'a un peu consolée, il ne me quitte pas. Ce mouchoir passe avec moi la nuit. Enfin, j'ai toutes les faiblesses de l'état. Hier j'étais placée au concert en face de votre beau-père, qui n'a cessé de me lorgner avec une curiosité remarquable. Il était encore tout paré à mes yeux du diner qu'il vous avait donné la veille, et j'étais bien-aise d'avoir quelqu'un des vôtres près de moi. Du reste, le concert assez brillant, et où de grands personnages m'ont adressé des hommages assez flatteurs, m'a fatiguée au dernier point, je m'y suis trainée avec une fièvre ardente, et j'en gardais le secret, lorsque le docteur Reyman est venu l'apprendre à tout le monde. „C'est tout simple, a dit quelqu'un, Madame a sûrement passé une mauvaise nuit"; un autre a demandé tout net, si vous n'étiez pas parti la veille, et le plus malin de tous a répondu, que vous aviez tant fait d'instances au Roi pour l'accompagner, qu'à la fin il y avait consenti, que de plus, votre anglomanie vous avait porté à demander un logement au Duc de Wellington.

Pour cela, j'ai dit que je n'en croyais pas un mot, et comme je ne pouvais ainsi entendre parler de vous, sans laisser apercevoir mon trouble, j'ai changé assez impérieusement la conversation.

Voici ma voisine, la Sybille, qui m'envoye ses oeuvres, avec un billet accompagné de toute la magie de la flatterie. Je vous avoue que cet envoi effraye ma superstition, et que je vais céder au désir de la consulter sur mon plus prochain avenir. Puisse-t-elle me prédire que je vivrai longtemps dans votre coeur.

A bientôt, n'est-ce pas? Cher Armand, que je tremble et souhaite de vous revoir! et pourtant je ne devrais pas plus que vous me livrer à de nouvelles émotions, car je ne pourrais accepter un bonheur de ce genre qu'en désespérant l'être le plus dévoué qui soit au monde. Et j'ai besoin de sentir toutes les souffrances attachées au sentiment que je porte, pour m'en pardonner la douceur. Si je n'ai pas vendredi une lettre de vous, je serai bien malheureuse! J'en ai une telle espérance, que je me ferai apporter mes lettres le soir là chez le prince de Metternich, où je dine; si j'en reçois une, je quitterai bien vite ce grand monde, pour venir m'enfermer avec elle.

La muse inspirée et prophétique me charge de mille choses affectueuses pour vous. N'allez pas trop au devant de ses prédictions, relativement aux plaisirs de Bruxelles. S.

8.

Pückler an Sophie Gay.

J'ai mille excuses à vous faire, ma chère amie, et mille grâces à vous rendre de la charmante lettre, que vous m'avez adressé à Bruxelles. Votre bonté et votre amitié ont touché mon coeur, et les propos que vous me répétez, et dont vous parlez avec une importance si drôle, m'ont fait rire jusqu'aux larmes. Eh bien, ma chère Sophie, tout ce qu'on vous a dit est très vrai dans le fond. Je n'ai pas tourmenté le Roi, je l'ai simplement prié de m'accorder la permission de me joindre à sa suite, et il me l'a accordé sans se faire tourmenter par cela. Quant au grand point du logement demandé à Lord Wellington, c'est bien la plus exacte vérité, et bien m'en a pris, car sans cela j'aurai été dans l'alternative de coucher dans la rue ou de rebrousser chemin. Ce n'était donc pas par Anglomanie, mais par une précaution très-sage, que j'ai songé à me procurer d'avance un logement d'autorité, prévoyance qui a tourné à mon avantage sous plus d'un rapport, entre autre pour vérifier une partie des prédictions de notre Sybille*) à nous, la même prédiction à laquelle vous faites si joliment allusion à la fin de votre lettre. J'ai eu aussi la faveur d'un Roi, mais d'un Roi absent, c'est Bernadotte, qui m'a fait l'honneur de me décorer de la grande croix de son étoile polaire.

Pour le duel j'aurai pu en avoir, et j'ai cru un moment que je l'aurai. Je le désirais presque pour la rareté du fait. Mais la prophétesse a oublié de me prédire une chose, dont j'ai cruellement souffert. C'est l'ennui le plus colossal dont je me souviens depuis que j'existe. Ma manie des chevaux m'avait fait acheter six de ces maudites bêtes, et ne pouvant trouver un homme auquel j'osais les confier pour les conduire à Aix-la-Chapelle, je fus obligé uniquement pour cette raison à me morfondre cinq jours à Valenciennes, courant nuit et jour les rues comme Diogène, la lanterne à la main, pour trouver un palefrenier. Enfin Dieu eut pitié de moi, et me délivra de cet exécrable séjour.

---

*) Mad. Gail.

Jugez combien je me réjouis d'être de retour dans un endroit que vous habitez, et dont votre aimable société fait tous les délices. Je vous demande la permission de vous présenter mes hommages quand le gros de votre société sera parti, et vous prie de faire mes soumissions à Mlle. Delphine et la petite, dont je suis amoureux, mais donc j'ai oublié le nom.

Tout à vous etc.

9.

Sophie Gay an Blücher.

Villiers, ce 4. décembre 1815.

Vous pensez bien, cher Comte, qu'après votre départ je ne me suis plus occupée que du mien. L'aspect de ce salon, où je n'avais plus l'espérance de vous voir entrer, m'était devenu insupportable; et cependant j'étais menacée de l'habiter encore plus de huit jours, si M. le Duc de Richélieu n'était venu me faire ses adieux au moment où je me désolais de n'avoir point de chevaux. Mon déséspoir l'a ému au point de donner l'ordre qu'on me cédat une partie des chevaux mis en réquisition pour lui; c'est à son obligeance que je dois le plaisir de me retrouver aujourd'hui dans ma retraite chérie. Je suis arrivée à Paris, très-souffrante, et ne suis sortie de mon lit que pour mener Delphine à la représentation de la Sérénade, que le théâtre s'est empressé de jouer pour notre retour.

Je vous avouerai ma faiblesse, en voyant cette salle remplie jusqu' au comble de spectateurs si bien d'accord pour applaudir, j'ai regretté que vous ne fussiez pas témoin de ma part de succès dans cette soirée: car dans la gloire de réussir je ne vois plus que l'avantage de vous prouver que vous avez raison de m'aimer.

J'ai été reçue de tous mes amis à merveille, mais l'expression de leur joie en me revoyant, ne m'a point distraite du souvenir de l'affection charmante que vous m'avez témoignée lors de notre séparation. Tout ce que j'ai entendu dire de la légèreté de votre caractère, ne me fait pas craindre un oubli complet de votre part; et j'ai même l'idée présomptueuse de m'être présentée parfois à votre mémoire, au milieu des plus heureux moments, qui vous attendaient au retour. Comment ne seriez-vous pas touché de l'amitié que je vous porte? elle est franche, dévouée, et point exigeante. Vous deviez y répondre, ne fut-ce que pour la rareté du fait.

Eh bien, vous voilà auprès d'une femme aimable, dans un séjour divin, et de plus, habité par tout ce qui vous plait! Etes-vous heureux? j'ai besoin de le savoir par vous, car ce vague, qui tourmente sans cesse votre imagination, me ferait craindre pour votre bonheur au sein de toutes les félicités du monde. Convenez que je vous connais bien, et que vous trouviez quelque charme à parler de vous avec moi! J'aime tant votre esprit; et le plaisir qu'il prend à entendre médire de votre caractère! Vraiment, cette manière de penser tout haut, que nous avions adoptée dans nos entretiens, m'en rend la privation cruelle; j'espère que vous les regrettez aussi, mais pour en être plus sûre, j'ai besoin que vous m'écriviez comme nous causions.

J'ai rencontré chez une de mes amis à Bruxelles Madame de Brayer; je ne saurais vous dire le bien que m'a causé sa vue; en me trouvant près d'une personne qui vous aime beaucoup, je souffrais moins de votre absence. Cependant le croiriez-vous? je n'ai pas osé lui prononcer votre nom; quel enfantillage, n'est-ce pas? J'aurais cent mille autres choses à vous dire de moi, de mon coeur, mais il faut avant que le vôtre m'encourage. Je compte retourner à Paris dans trois jours. Puisse-je y trouver une lettre, qui me rassure un peu sur votre santé, votre bonheur, et l'amitié que j'attends de vous. Sophie.

Je présente mes respects à vos jolis chevaux et mets le refus que j'ai fait de les monter au rang des actions les plus vertueuses de ma vie.

Grâce à votre pupitre, je pense à vous-même en lisant. Adieu, cher Armand. — Écrivez moi à Paris rue neuve des Mathurins No. 9.

10.

Sophie Gay an Pückler.

Paris ce 4. Janvier 1819.

Une lettre que je reçois à l'instant d'Aix-la-Chapelle, m'apprend, Monsieur Le Comte, que vous avez eu la bonté de m'y adresser de l'eau de Cologne, que vous y avez probablement commandée à votre passage dans cette ville, malgré que ce souvenir de votre part ne me parvienne qu'après avoir attendu, en vain, et très-longtemps, de vos nouvelles. Je n'en suis pas moins touchée de cette preuve de votre obligeance pour moi. Jugez par là du plaisir que vous m'auriez causé, s'il vous avait plu de répondre à ma lettre.

Car je ne puis craindre qu'elle soit égarée, puisque j'ai copié fidèlement l'adresse tracée de votre main; il est plus simple de présumer qu'au milieu de vos dissipations, vous oubliez une amie qui vous conserve en dépit de toutes les distractions, dont Paris abonde, un sentiment d'amitié qui méritait mieux de vous.

Sophie Gay.

J'ai recours à Mr. de Bartholdi pour vous faire parvenir la romance que j'ai faite sur votre demande. Je souhaite qu'elle obtienne autant de succès chez vous, qu'elle en a maintenant à Paris.

11.

Sophie Gay an Pückler.

Paris, ce 16. janvier 1819.

Ce n'est qu' hier, cher Comte, que j'ai reçu votre lettre du 20 décembre, et j'ai dû à ce retard de bien tristes moments, car je mets au nombre des plus désagréables que j'aie passés en ma vie celui où je vous ai soupçonné de vous jouer de mon amitié comme de tant d'autres choses. Mais cette bonne lettre me console de tout, elle est charmante, j'ai cru vous entendre causer. Nous serons souvent d'accord sur le plaisir que vous trouvez à parler de vous, car je le préfère de beaucoup à celui de vous occuper de moi. D'abord voici cette Rosine que vous désirez tant; j'y joindrais d'autres romances, si je ne craignais de vous les faire payer bien plus cher qu'elles ne valent. Si vous disiez à qui je puis les adresser pour vous à Berlin, je les remettrais à votre ambassadeur ici. C'est lui qui vient de m'envoyer l'élégant présent de ce jeune Prince Charles, que j'avais bien raison de trouver aimable. Il m'envoye son portrait et celui du château de Franckenberg sur la plus jolie tasse du monde, et tout cela en reconnaissance de cette romance, dont le mérite vous appartient en vérité plus qu'à moi. C'est probablement pour cela qu'elle a tant de succès. Vous verrez que je l'ai corrigée et augmentée d'un couplet que vous aviez désiré.

Quant au cuisinier, j'en trouve d'un talent tout digne de vous être recommandé; mais ils ont tous des défauts détestables, dont le premier est de ne pas vouloir s'expatrier, ou d'exiger qu'on amène avec eux toute leur famille. Cependant je ne me décourage pas, et j'espère en dénicher un, qui soit plus raisonnable; au reste ce sont vos Anglais qui nous les enlèvent tous, et qui les payent si cher, qu'on en peut plus approcher.

Comme nous sommes convenus de penser tout haut ensemble, je vous dirai que je suis charmée de vous voir ennuyé de tous les biens dont le destin vous accable; cela vous engagera peut-être à venir ici chercher quelque tourment, ou du moins quelque privation, et c'est alors que je vous deviendrai utile. Nous qui n'en sommes pas réduits à cette extrémité, nous avons de bon gros chagrins, qui nous sauvent de tous les ennuis attachés au bonheur. Cette pauvre Mme. Récamier que j'aimerai toujours pour vous avoir vu la première fois chez elle, n'est pas embarrassée de se trouver en peine; son mari, en la ruinant pour la seconde fois, l'a mise pour jamais à l'abri de l'inconvénient du luxe. Le banquier qui entraine sa perte m'emporte aussi la somme que je destinais à mon superflu, qui, vous le savez, est le nécessaire des gens du monde; je m'en console en pensant que j'irai un peu moins dans ces grandes réunions, où je trouve plus de fatigue que de plaisir, et qu'enfin si de banqueroute en banqueroute on m'enlève le reste, j'irai me refugier dans quelque coin de la terre, où je travaillerai en pensant á vous.

Mr. de Bartholdy vient de partir, il s'était si bien consacré au whist de Mr. de Talleyrand, qu'il m'a fort peu cultivée; je n'ai point encore vu votre beau-frère, le, déménagement de Mad. de Constant en est cause, car je devais le rencontrer chez-elle, je croyais le trouver l'autre soir à la grande fête, que nous a donné le Consul de Hollande, et j'ai été fâchée de ne pouvoir lui parler de vous. Mad. de Constant vous apprécie et vous juge bien; j'ai rencontré un petit Prussien qui n'en fait pas de même, mais je me garderai bien de vous le nommer. Car sa femme est jolie, et vous vous vengeriez sur elle de la médisance de son mari. „Ou je me trompe fort, me disait votre cousine, ou Le Comte de Pückler a dû vous trouver bien de son goût, moi qui vous connais tous deux, je sais combien son esprit et le vôtre se conviennent.“ A-t'-elle dit vrai?

Adieu, chere Armand, songez que j'attends les volumes que vous me promettez, et que vous ne m'en direz jamais trop sur vous.

Sophie.

12.

Sophie Gay an Pückler.

Paris, 25. Juillet 1819.

Si ce coeur blasé sur tant de choses, peut être sensible à la mort d'une femme bonne, spirituelle, et dont le talent admirable l'a charmé tant de fois, il n'apprendra pas sans regret la perte que nous venons de faire dans cette pauvre Mad. Gail, qui vous aimait, cher Comte, et savait apprécier votre esprit. Je la pleure du fond de mon âme. Le Baron de Martens vous dira que j'ai eu le courage de recevoir son dernier soupir. Cette horrible scène est encore devant mes yeux; peu de moments avant le dernier de tous, elle m'a parlé de vous, des morts qu'elle vous avait prédites, parmi lesquelles la sienne était comprise, et a fini par dire, „ah s'il savait tout ce que vaut votre amitié, il ne la négligerait pas!“ Puissent ces voeux d'un être à la mort, vous paraitre un avis du ciel!

Sophie Gay,
née de la Valette.

13.

Sophie Gay an Pückler,

Villier, près Paris ce 19. septembre 1819.

A tout autre qu'à vous, cher Armand, j'adresserais de ces belles phrases, dont on ne manque jamais de saluer le malheur de ses amis, qu'on s'en afflige ou non, mais je me flatte que votre coeur n'a pas besoin de tant de discours pour être persuadé de l'attachement du mien, peut-être même en sera-t'-il plus convaincu, lorsque je lui dirai: qu'en apprenant ses chagrins, je n'ai pu me défendre d'une secrète joie. C'est fort mal, j'en conviens, mais ayant mis votre silence sur le compte d'un oubli complet, je me suis trouvée presque heureuse de n'en devoir accuser que vos peines. Vous le voyez, l'amitié même a sa férocité, et tout en m'affligeant avec vous des maux qui vous accablent, je les remercie de vous rapprocher de moi, car vous n'en sauriez causer avec personne qui comprit mieux ce que vous éprouvez; hélas! j'en avais prévu une partie dans le sacrifice inévitable, auquel vous vous résignez aujourd'hui, et le ciel devait ce châtiment à celui, qui non content d'un pareil triomphe, se plaisait à troubler le repos des plus sages. Mais un malheur mérité n'en est pas moins à plaindre. Les embarras de votre fortune me sont insupportables, car bien que vous ayez assez d'esprit pour vous en passer, je sais par expérience tout ce que la gêne qui succède à l'opulence a de fastidieux. Mieux vaudrait, je crois, une misère complète. Cela sépare du monde, mais vivre au milieu des gens qui ont conservé ce que l'on a perdu, c'est faire diète quand les autres dinent bien, et rien n'est si triste. J'échappe pendant plusieurs mois de l'année à cette sotte existence, en vivant dans la retraite. Là, mes champs, et mes livres composent tous mes plaisirs, à l'abri des tourments de la vanité, je vis avec mes sentiments, mes souvenirs; et ma richesse en ce genre me fait oublier celle qui me manque. Si vous pouviez essayer de ce régime, votre esprit et votre santé s'en trouveraient bien, mais vous rêvez encore trop le succès pour penser au bonheur. En donnant ce nom à la vie que je mène, il doit être fort modeste, je vous jure, et fort peu exiger de la destinée; mais je juge de la mienne en comparaison des autres, comme je juge de ma solitude en comparaison des mois que je passe dans le monde, dont le bruit et les agitations fatiguantes me font trouver des plaisirs dans le calme.

Je m'empresserais de faire l'envoi que vous me demandez, si je savais comment vous l'adresser; vous ne me dites pas si les romances que je vous ai envoyées cet hiver tout simplement à Muscau par la poste vous sont arrivées, Mr. Bartholdy ayant refusé de s'en charger pour les faire partir par le courrier de Mr. de Goltz. Je ne sais trop quel a été leur destinée, car depuis que la mode d'ouvrir les lettres est devenue si générale, il s'en perd la moitié; ainsi donc indiquez-moi quelque moyen sûr de vous faire parvenir les babioles que vous désirez, et je vous les expédierai dès qu'il en paraitra quelques unes d'un peu intéressantes. Le bavardage politique étant la folie du jour, presque tout s'y rapporte, brochure, caricatures, et jusqu' aux tableaux mêmes.* Vous avez sans doute entendu parler de notre exposition de cette année; elle est riche en tableaux de chevalet, mais elle est vide de tous ceux de nos grands maîtres. Cette exposition et celle des produits de notre industrie viennent d'attirer plus de dix mille étrangers à Paris; pourquoi n'étiez-vous pas du nombre? mais vous vous cassez les jambes pour ne pas venir nous voir. Mme. de Constant m'avait appris votre chûte, et j'étais loin de la croire aussi grave. Son mari commence à se rétablir de la sienne, mais il ne peut marcher long-temps, sans se ressentir de ses douleurs. Cette incommodité lui semblerait fort ennuyeuse, s'il n'en était distrait par ses agitations politiques; voilà ce qui vous manque pour hâter votre guérison. C'est une occupation vive, qui fixe votre imagination sur un point déterminé, et l'empêche de se noyer dans le vague; cette pauvre femme qui vient de mourir vous connaissait bien, et quand je n'aurais pas d'autres sujets de la regretter, je pleurerais encore le chagrin de ne plus pouvoir parler de vous a mon gré, car lorsque j'entends prononcer votre nom par quelques-uns de vos compatriotes, ce n'est jamais sans entendre des réflexions critiques sur votre coeur, et cela me parait injuste pour vous et blessant pour moi. Il est de toute vérité que peu d'heures avant sa mort Mme. Gail m'a parlé de vous avec autant d'esprit que de sensibilité. Sa maladie, qui n'est autre qu' une fluxion de poitrine répercutée, qui en moins de deux mois est devenue une phthisie compléte, lui a laissé toutes les facultés de son esprit jusqu'au dernier moment, et a redoublé la maladie de son coeur, qui a été trouvé après sa mort dans le même état que le coeur des gens qui meurent du spleen. Cette circonstance explique assez la nature de son talent, et la tristesse profonde que lui inspirait la solitude. Je ne saurais vous donner l'idée d'une fin plus douce, plus noble et plus philosophique que la sienne. Dès les premiers jours de sa maladie, qui s'annonça d'abord comme un rhume ordinaire, elle me fit conjurer d'aller la voir; je quittai la campagne pour me rendre chez elle, et son premier mot fut de me dire: „Je vais mourir, et je réclame de vous tous les moments que vous pourrez me consacrer d'ici à la fin. — Cela ne sera pas long, vous êtes ce que j'ai rencontré de plus vrai dans ma vie, votre intérêt m'est indispensable, je ne puis plus causer qu'avec vous, mais par grâce, ne parlons plus de moi." Vous devinez bien ce que je lui dis pour combattre cette prophétie, mais à dater de cet instant, rien ne put lui rendre une lueur d'espoir sur son compte, et je n'oublierai jamais le regard de pitié, qu'elle jetait sur la réunion des fameux docteurs, qui s'assemblaient chaque jour pour disputer sa vie au tombeau. Elle avait l'air de sourire de leurs vains efforts. Elle aimait à se rappeler ses derniers succès; en effet, sa musique et son talent n'avaient jamais plus enchanté le public et les salons que l'hiver dernier, aussi sa mort a-t-elle paru celle de la musique intime. Rien n'a été plus touchant, dit-on, que les morceaux composés par nos plus grands maîtres et chantés par ses élèves le jour de son convoi; il semblait que la reconnaissance des arts et de l' amitié s'exhalait dans ce dernier hommage.

Depuis ce triste événement, ma santé est languissante, et je n'ai pu encore retrouver assez de liberté d'esprit pour travailler; mes enfants eux-mêmes ont perdu leur gaité, et ne peuvent se mettre au piano sans pleurer celle qui leur donnait de si bonnes leçons, que déjà elles chantaient fort agréablement. Je vous enverrai la dernière romance dès que je l'aurai mise au net, et j'y joindrai un portrait d'Ysabey, qui est un chef-d'oeuvre de flatterie amicale. Vous verrez comment il a trouvé le moyen de rappeller d'une manière frappante et agréable un visage dont l'esprit ne pouvait dissimuler la laideur. Je vous enverrai aussi la notice que le poète Armand a faite sur son ancienne amie; ce morceau honore également la muse et l'auteur,

Mais je ne m'aperçois pas que je vous écris à perdre haleine; imitez un peu cet entraînement, et tenez-moi au courant de ce qui vous intéresse. Passerez-vous l'hiver à Berlin? Assisterez-vous à ce mariage? Je voudrais savoir où vous plaindre . . Adieu, mille tendres sentiments.

Sophie G.

14.

Sophie Gay an Pückler.

Paris, ce 30. janvier 1820.

Enfin, le bruit de mon succès vous réveille! C'est bien, sans contredit, ce que je lui dois de plus flatteur, et cela suffirait pour m'encourager à en mériter d'autres, si j'étais sûre de ne pas vous voir bientôt indifférent à cela comme à tout. A vous parler vrai, j'avais un peu compté sur la nouveauté du fait: apprendre des nouvelles de son amie par les journaux, y voir constater les suffrages dont le public l'honore, comme l'auteur d'un petit ouvrage joué sur le premier théâtre de France; tout cela me répondait de votre souvenir. Malheureusement cette pièce, qui me vaut une si jolie lettre, est suspendue pour long-temps par la maladie grave de deux de mes principaux acteurs. Cette fatalité est d'autant plus cruelle, que le succès se consolidait chaque jour; elle est imprimée, et déjà à la seconde édition. Vous pensez bien que je vous ai réservé un exemplaire; vous le recevrez avec les autres objets que vous me demandez. Les chapeaux seront de la dernière élégance, mais non pas de Mlle Victorine, par la raison qu'elle ne fait que nos robes, et point de bonnets; sur ce point votre érudition s'est trouvée en défaut. J'ai commandé les souliers, enfin vous serez obéi en tout, excepté sur mon portrait, qu' Ysabey n'a point encore achevé; dès qu'il le sera, je vous en garderai la meilleure épreuve, puisque vous attachez quelque prix au souvenir de cette physionomie, que vous avez quelquefois animée d'une expression touchante; mais en vous faisant cette promesse, rappelez-vous la vôtre, et envoyez-moi une copie de ce Tompson, qui est maintenant à Paris, et que je n'ai reçu l'autre jour que pour lui parler de ce portrait. Apropos des folies qu' inspirent les gens aussi détestables et aussi aimables que vous, je vous avouerai que j'ai eu une complète pour Lord Byron; ne l'avez-vous pas connu particulièrement? Je voudrais savoir s'il est tel que je le suppose d'après ses ouvrages. Parlez-m'en un peu. J'ai dans l'idée qu'il vous ressemble. J'ai reçu votre mandat, mais vous pouviez en conscience vous servir de mon crédit, j'aurais été charmée de vous voir redevable envers moi. J'ai demandé ce soir à Mme. de Constant, dont la nièce envoye souvent des modes en Prusse, comment on pouvait éviter, non pas les frais des douanes, mais la visite des douaniers, dont les mains sont meurtrières pour les jolis chapeaux. Vous auriez bien dû m'indiquer un moyen de vous faire parvenir cette caisse, sans l'exposer à être déballée par d'autres que par vos gens. Je prendrai ici autant de précautions qu'il me sera possible; et je suivrai l'avis que vous me donnez, de vous adresser le tout à Muskau, en priant le ciel de veiller sur l' objet de vos désirs et de mes soins.

Pendant que vous chassez vos ministres, nous querellons les nôtres, mais en dépit de nos discussions, nous sommes tous d'accord au fond pour maintenir les principes et les avantages du gouvernement dont nous jouissons. Jamais la France n'a été plus tranquille et les Français plus libres. Nous avons sur vous le mérite d'avoir été ruinés par tant de révolutions, que nous les avons en horreur. Votre peuple n'en est pas encore là. Prenez-y garde, les constitutions sont furieusement à la mode.

Vous ne me parlez pas de votre santé. Votre blessure est-elle guérie? Je ne parle pas de celle de votre coeur. Ce mariage est-il conclu? Ne me destinez-vous pas à chausser la mariée? Répondez un peu à toutes ces questions. J'ai besoin de m'occuper de vos intérêts, car les miens commencent à m'ennuyer, et cependant jamais mon amour-propre n'a été plus complètement flatté; mais à quoi sert la veine, au joueur qui n'a plus de plaisir à gagner? Je m'efforce en vain de répondre à tout ce qu'on veut bien encore m'adresser de flatteur et de tendre. Mon coeur est muet, et ne bat plus que de souvenir. Savez-vous que jusqu' à présent tout ce que la sorcière m'a prédit devant vous s'est réalisé? cela me donne l'espérance de vous revoir un jour. Tâchez que ce moment vienne quelquefois à votre pensée. Adieu, cher Armand, j'aime votre amitié malgré tous ses caprices.

Je vous dois un cuisinier, il est vrai, mais ces coquins là ne veulent pas s'expatrier. Je vous le payerai dès qu'il s'en présentera. Songez que vous me devez un anneau.

15.

Sophie Gay an Pückler.

Paris, ce 15. février 1820.

J'ai fait mettre aux voitures publiques une caisse, contenant les objets que vous m'aviez demandés, cher Armand, et j'étais loin de me douter qu' au moment où vous recevriez ces parures couleur de rose, l'Europe entière porterait le deuil du malheur qui vient de nous consterner. L'horrible attentat commis sur le duc de Berry a mis la douleur dans les bonnes âmes, et la rage dans les mauvaises. Les amateurs de guerres civiles espèrent en tirer parti pour mettre notre pays en feu, mais nous comptons sur la sagesse du Roi, pour déconcerter leurs projets: tout ceci est bien triste, et j'en ai pour ma part une fièvre nerveuse, qui trouble autant mon esprit que ma santé. Quand je serai un peu remise, je réunirai les notes des différentes choses, que je vous ai adressées à Muskau, en les faisant recommander à Mr. Muller de Francfort, auquel vous pourriez faire réclamer la caisse, si elle tardait à vous parvenir. Tout calculé, je crois que je vous redevrai quelque petite chose sur votre billet. Il me tarde bien d'apprendre si j'ai réussi dans cet envoi, auquel j'ai consacré tous mes soins. J'ai peur que les souliers ne soient trop larges, Muller les a fait en souliers de danse, parce qu'on les porte ainsi pour le bal, mais si j'avais eu plus de temps, je les lui aurais fait recommencer plus juste à mon pied, que j'ai la prétention de croire plus petit que les souliers que je vous envoye. Si cela est, dites-le moi, et j'en commanderai de plus dignes du pied auquel vous les destinez.

L'histoire de ce joli pied est plus connu ici que vous ne l'imaginez, on me l'a raconté l'autre soir sans que je l'eusse demandée, et vous pensez bien que j'ai répondu tout ce que vous auriez pu me dicter vous-même.

Adieu, cher Armand, je souffre, et j'ai besoin de croire à votre tendre amitié, pour m' aider à supporter cette vie de tristesse et d'inquiétude. Sophie G.

16.

Sophie Gay an Pückler.

Paris, 3. août 1830.

Pour commencer par ce qui vous intéresse le plus, cher Comte, je vous dirai que j'ai causé en votre bonneur avec une douzaine de cuisiniers tous mieux recommandés les uns que les autres, et qu'après les avoir bien marchandés, je n'en ai trouvé aucun qui voulut s'expatrier à moins de cent Louis par an, outre les frais de route. J'ai trouvé cela un peu cher, cependant, si j'étais sûre que ce fut un premier talent, je vous engagerais à en faire la folie, mais on ne peut pas plus répondre du mérite constant d'un cuisinier que de celui d'un ministre. Ainsi donc, j'attendrai votre décision sur ce point, avant de vous expédier l'artiste, après lequel vous soupirez.

J'ai conservé jusqu'à présent l'espérance d'aller finir l'été en Suisse, ou même à Aix-la-Chapelle, et l'idée de vous y retrouver, entrait pour beaucoup dans le plaisir que je m'y promettais. Mais je me vois forcée de passer tout plattement le reste de la belle saison à la campagne, et cela pour y soigner des intérêts de fortune toujours fort ennuyeux. Je cherche à m'en distraire en arrangeant pour le célèbre Paer un petit opéra, qui sera joué cet hiver. C'est par amour pour la musique que je me donne cette peine; elle me vaudra, j'espère, la reconnaissance des vrais amateurs, et par conséquent la vôtre. Cela vaut bien la gloire.

Eh bien, voilà cette pauvre princesse, qui se donnait tant de soins pour vous ennuyer, dans un profond désespoir. Son mari vient de m'écrir les détails de l'affreux assassinat de sa fille, et c'est à faire horreur, ou envie, car je vous avouerai que j'ai toujours eu un certain goût pour les morts de ce genre. Etre frappée par l'homme qui vous aime, et qui se tue après: n'est-ce pas finir d'une manière divine? Aussi toute ma pitié se porte sur la mère, témoin de ce coup funeste, et qui lui survit.

Ou je me trompe fort, ou vous êtes amoureux de cette princesse lyrique, qui vous fait chanter mes romances. N'importe, apprénez-les d'elle. Quand vous aurez oublié la maîtresse, vous vous rappellerez encore les airs, et ma part sera la meilleure.

J'étais sûre que ce mariage ne se ferait pas, mais vous devriez joindre à l'aveu que vous me faites du plaisir, que vous en éprouvez, celui de la cause de la rupture. J'ai peur que vous n'en soyez le héros, vous êtes capable de tant de bien, et de tant de mal!

Si vous le savez, dites-moi un peu comment se porte Herminie, Mme de Martens; on la dit ici menacée d'une maladie de poitrine; je m'y intéresse beaucoup. Sa soeur est l'amie de Delphine, et toutes deux en sont fort inquiètes.

J'ai oublié de vous envoyer les différentes notes de l'envoi que je vous ai faite. Vous les recevrez avec le premier que vous me demanderez. Car encore faut-il que vous ne me soupçonniez pas d'avoir gagné 50 louis dessus.

Si vous la connaissez, dites-moi ce qu'est une certaine Lady Malmey, qui joue maintenant dans tous les salons de Paris l'emploi de grande coquette. Nos agréables en sont fort épris, ce qui ne paraît pas donner la moindre inquiétude à son mari; tant les Anglais sont bons philosophes!

Eh bien, vous n'êtes point encore atteint de la maladie des constitutions, elle est pourtant générale! Nous sommes ici fort occupés du procès de la Reine d'Angleterre. J'ai passé la soirée dernièrement avec l'illustre Pergami. J'ai causé long-temps avec lui et je puis vous affirmer, qu'en fait de conversation, il ne couvre pas la poste, et qu'il a l'esprit fort lourd.

Quand je cause avec vous, je n'en finirais pas, si mon papier n'était à bout. Adieu, je vous aime, et crois à votre bonne affection. Sophie.

17.

Sophie Gay an Pückler.

Paris, 22. décembre 1832.

Vous m'avez peut-être oubliée, cher Prince, cela est probable, et pourtant ma superstition me défend de le croire. J'ai été trop douloureusement frappée en lisant ce mot affreux Posthumes sur le titre de vos deux volumes, pour que je ne vive pas encore un peu dans votre souvenir; mon dieu, que je vous ai pleuré, en retrouvant dans ces lettres si spirituelles, vos couleurs de la semaine, que j'avais autrefois écrites sous votre dictée à Aix-la-Chapelle, et bien d'autres traits, tous présents à ma mémoire.

Restée seule après la mort de mon mari et le mariage de mes enfants, je n'ai plus d'existence que dans le passé; car les succès littéraires sont peu de choses pour le coeur. Cependant entourée d'amis distingués, je leur raconte ce que j'ai remarqué de gens supérieurs dans des temps plus heureux, et votre nom arrive souvent dans mes récits de grand-mère.

Combien je vous remercie de la lettre de résurrection, adressée à votre libraire; j'ai fait un cri de joie, en lisant votre signature, et je conclus de ma peine et de cette joie, qu'il existe encore entre nous un peu de cette douce sympathie, qui vous faisait aimer mon esprit, et répondre quelquefois à mon coeur.

J'étais avec ma Delphine en Italie, pendant que vous visitiez les chateaux de l'Angleterre; nous y recevions un accueil bien flatteur; que n'étiez-vous là pour entendre louer le talent et la beauté de cette jeune muse, avec qui vous aimiez à vous quereller.

Dites-moi si je suis trop présomptueuse. Parlez-moi beaucoup de vous, de vos plaisirs dans votre belle retraite; vous y êtes tranquille, du moins; les révolutions ne viennent pas sans cesse y troubler vos loisirs et votre fortune. Combien je vous envie ce bonheur! Je vois souvent le cher Koreff, et jamais sans que je lui parle de vous. Ne viendrez-vous donc pas un jour dans cette bonne France, ne fût-ce que pour voir jouer à Paris le Robert le Diable, de Meyerbeer, avec une perfection inimitable.

J'ai besoin d'être encouragée par vous pour vous envoyer mes derniers ouvrages, malgré les suffrages que notre public veut bien leur accorder; ainsi envoyez-moi vous-même une preuve de souvenir, et vous verrez alors combien je serai empressée de vous témoigner tout ce que votre ancienne affection a laissé dans mon âme d'amitié vive et bien inaltérable, puisque le temps, l'absence, et la mort présumée n'ait pu en triompher.

Vous ferez imprimer, j'espère, d'autres volumes, et le congrès d'Aix-la-Chapelle aura sa place dans vos charmantes lettres.

Adieu, cher Prince, après tant d'années, je n'ose vous demander des nouvelles de tout ce qui vous intéresse; mais parlez-m'en, car je voudrais tant vous savoir heureux!

Sophie Gay,
née de la Valette.

18.

Pückler an Sophie Gay.

Chateau Muskau, le 9. janvier 1833.

Quelle agréable et singulière coincidence, qu'au moment où je suis occupé d'écrire mes souvenirs d'Aix-la-Chapelle dans mes tablettes, pour en faire usage à l'occasion, on m'apporte votre lettre, ma chère et aimable amie. Si j'ai discontinué mes „lettres à Sophie,“ c'est que je les croyais trop insignifiantes pour un bel esprit tel que le vôtre. Mais pour cela je n'ai pas cessé de m'occuper de vous, et de votre superbe Delphine. Croyez-vous, Madame, que le désert, où nous vivons, soit tellement éloigné du monde civilisé que des ouvrages aussi fameux et aussi charmants que les vôtres ne puissent y pénétrer? Quelques aveugles que nous soyons, nous voyons quelquefois plus clair par le lorgnon de Delphine, et quelques barbares qu'on nous suppose, nous savons répandre de douces larmes.

Dieu, que je me rappelle avec plaisir notre séjour d'Aix-la-Chapelle, et que je regrette de n'en avoir conservé aucune petite note par écrit. J'ai bien gardé votre bague cependant. Mademoiselle Delphine était toujours bien fière. Elle paraissait plus froide alors qu'elle s'est montrée ensuite dans ses poésies. Mais sa soeur cadette, qui était si espiègle, si française — every inch un petit lutin — que fait-elle, quelle a été son sort, et se souvient-elle encore d'un adorateur de son enfance?

Si je la revois à Paris, je suis sûr d'en tomber amoureux, malgré mes 45 ans, elle vous ressemblait tant! A qui est-elle mariée? Je vous supplie de me faire aussi ma part de vos récits de grand-mère, et de ne m'épargner surtout aucun détail sur vous et votre famille. J'y prends certainement autant de part qu'aucun de vos amis, et si la signature de ma lettre à Mr. Fournier vous a causé quelque plaisir, croyez que la vôtre ne m'a pas moins ému.

Vous voulez que je vous parle de moi. Ma foi, vous savez bien que les hommes ne demandent jamais mieux que de parler d'eux-mêmes, les femmes sont moins égoistes, mais avec toute la bonne volonté du monde, je n'ai que bien peu de choses à vous dire sur mon compte.

D'abord je jouis d'une très-bonne santé, et vous allez vous moquer de moi quand je vous dis qu'on me prend souvent pour dix ans plus jeune que je ne suis. J'ai toujours de très-beaux chevaux, conduisant four in hand, et montant à cheval aussi „toll“ que jamais. Mais ce qu'il faudrait voir, c'est mon parc, l'ouvrage de vingt ans, qui parait en avoir cent. Venez m'y voir, chère amie, vous y trouverez une allée charmante, cotoyant un ruisseau sous l'ombre des plus beaux arbres, par ci par là avec des vues ménagées sur les montagnes, et un petit bloc de rocher à l'entrée avec l'inscription: Sentier de Sophie. Car ce parc est l'histoire de ma vie — j'y ai semé bien des souvenirs, pouvais-je en exclure la vôtre, un des plus chers et des plus intéressants? Je suis maintenant occupé à écrire un long et ennuyeux ouvrage „on Landscape gardening.“ Dès qu'il aura paru, je vous en enverrai a copy. Il y a 46 gravures représentant différents sites de mon parc, qui vous en donneront une aussi juste idée que si vous l'aviez vu. Ce sera la même chose pour vous, mais pas pour moi. Vous avoir ici ferait mon plus grand bonheur, et notre vie de château à l'anglaise vous amuserait peut-être assez. La vie que j'y mène quand je suis tout seul vous conviendrait peut-être moins, car je fais maintenant de la nuit le jour et vice versa.

19.

Sophie Gay an Pückler.

Paris, 9. mars 1833.

Il ne fallait pas moins que les souffrances et l'inquiétude d'où je sors, cher Prince, pour m'empêcher de répondre plutôt à votre bonne et charmante lettre. J'en ai été touchée, rajeunie, enchantée; mais à peine en savournis-je le plaisir, que je suis tombée malade, et qu'au beau milieu de ma neuralgie, ma fille, Madame de Girardin, cette chère Muse dont vous dites tant de choses gracieuses, à été frappée par la petite vérole; et cela, malgré la vaccine la mieux constatée. Cet exemple, qui est très-fréquent à Paris en ce moment a pensé me faire mourir d'effroi; heureusement la vie et le visage ne sont plus en danger, et bientôt il n'en restera plus de traces. Cette affreuse maladie s'est déclarée le lendemain d'un jour où Delphine avait réuni chez elle toutes les élégances de Paris, pour leur dire un charmant petit poëme, qu'elle va bientôt publier. Si vous voyez la Comtesse Appony à son passage pour aller à Vienne, elle pourra vous en parler.

Je viens de vous envoyer mes Causeries, qui ont assez de succès à Paris. Il faut que vous les propagiez à Berlin, que vous me fassiez des abonnements. La modicité du prix vous prouvera que c'est une affaire purement d'amour-propre; aussi j'y tiens beaucoup. Depuis que les coteries politiques ou littéraires dictent tous les jugements en France, on demande quelques avis indépendants, et ceux que la conversation fournit sont presque toujours les meilleurs. C'est pourquoi les Causeries jouissent déjà d'un véritable crédit dans le monde. Depuis que les gens du monde se sont fait gens de lettres, ils ont acquis le droit de se juger eux-mêmes, et de n'être plus injuriés par tous les petits journalistes; sans oser se défendre.

Quoi, vous pensiez à Aix-la-Chapelle, quand ma lettre vous est parvenue? Cette sympathie me charme. Quand on a long-temps vécu, on a si peu rencontré de personnes aussi spirituelles que vous, qu'on leur garde en dépit de l'absence, un souvenir constant; en amitié, en attachement d'esprit, les infidélités sont très-difficiles. On retrouve si rarement ce qui plait! Vous verrez à quel point j'ai trouvé le mot de Goethe joli, sur notre littérature présente.

On dit ici que vous avez publié deux autres volumes sur la France; s'ils ne sont point traduits en français, confiez-moi ce soin, je connais un jeune allemand, qui fera le principal, et je me chargerai de la rédaction; par ce moyen vous ne serez pas torturé, et votre style si élégant ne sera pas déparé par toutes les locutions de mauvais goût, communes à la plupart des traducteurs. Pensez à ce moyen aussi pour tout ce que vous voudrez publier, et donnez-moi la préférence, en m'envoyant les feuilles d'impression à mesure que vous les corrigez. Je serais si heureuse de mêler mon nom au vôtre!

La dernière révolution m'obligeant encore à de nouveaux sacrifices, je vais me loger plus modestement rue de la Chaussée d'Antin No. 18. Répondez moi à cette adresse. — Quoi, vraiment, vous viendrez bientôt à Paris? Mon coeur en bat d'espérance; et pourtant vous me trouverez enlaidie, vieillie et triste; mais toute ma vanité cède au plaisir de retrouver ces douces conversations dont l'esprit et la confiance faisaient les frais. Depuis, quand j'ai parlé de vous, on m'a cent fois dit, que j'avais raison de vous trouver aimable, mais que j'avais grand tort de vous aimer; mon amitié n'en est pas moins restée la même, et j'ai la prétention de croire mieux vous connaître que tous ceux qui doutent de votre coeur. A propos de lui, qu'est devenu la charmante personne, qui l'occupait si vivement lors du Congrès, et qui avait un si joli pied? Est-ce celle à qui sont adressées ces spirituelles lettres sur l'Angleterre? Je voudrais être au courant de tous vos intérêts. Car si vous êtes volage dans vos goûts, vous êtes fidèle en sentiment; et c'est encore une vertu assez rare. — Vous qui semez vos volumes de récits piquants, vous devriez bien m'en adresser un pour mettre dans mes Causeries; il aurait un vrai succès.

J'avais mille choses, ou plutôt mille riens à vous écrire; le plaisir des souvenirs me les fait oublier, et plus encore la pensée de pouvoir bientôt vous les dire.

Mille tendresses de la mère et des enfants.

Sophie Gay.

20.

Pückler an Sophie Gay.

J'ai un peu tardé à vous répondre, ma chère et excellente amie, mais j'ai de bonnes excuses. D'abord, j'avais envoyé votre lettre avec le premier numero du

Journal à ma ci-devant femme à Berlin, avec ordre d'y mettre votre journal en vogue autant que faire se peut. Il est si intéressant que la tâche ne sera pas difficile. Ensuite j'ai attendu la réponse de mon libraire, pour vous envoyer un échantillon d'un petit ouvrage intitulé Tutti Frutti, que je viens de lui vendre, et dont je ne pouvais disposer sans sa permission.

Je doute pourtant que vous puissiez en faire usage. C'est trop calculé pour l'Allemagne pour plaire en France, et Dieu sait d'ailleurs s'il réussira même ici. En tout cas si vous en insérez quelque chose dans votre journal, je vous prierais, de faire mention du titre de l'ouvrage, en forme d'annonce.

Le libraire l'a cru probablement, car il me l'a payé handsomely. Je ne m'embarrasse pas trop du reste. Dans nos temps industriels, il faut savoir hurler avec les loups.

Vous trouverez des souvenirs d'Aix-la-Chapelle. Il y est même un peu question de vous-même, mon aimable amie. Je vous donne carte blanche d'arranger ce qui vous déplait comme bon vous semblera. Ornez le nonsens que j'ai écrit de votre esprit et de cette grâce charmante, que tout ce qui vient de vous respire. Je n'y peux trouver que mon plus grand profit. Peut-être qu'il y a même des fautes de français dans les phrases que je cite. Veuillez les corriger.

Savez-vous que je donnerais l'impossible pour être auprès de vous, et pour causer avec vous de différentes choses à coeur ouvert. Vous pourriez même peut-être me rendre un grand service sans vous imposer trop de peine. Je vous connais si bonne et obligeante amie, et personne d'ailleurs n'est de meilleur conseil. Je n'ose pourtant m'expliquer par lettre (qu'on ouvre maintenant dans tous les pays) à moins qu'il ne se présente une voie sûre pour vous écrire.

Que ne venez-vous voyager en Allemagne! Je vous ferais passer deux ou trois mois de l'été assez agréablement à ma campagne que j'ai rendu quelque chose de presque remarquable. Mon parc et mes jardins à l'anglaise vous plairaient, j'en suis sûr, et vous y trouveriez même un des plus jolies sentiers, conduisant aux sites les plus romantiques, qui porte le nom de Sophie. J'ai ainsi rassemblé tous nos souvenirs. C'est touchant, n'est-ce pas? Eh bien, venez poser votre joli pied sur ce sentier, et nous y courerons ensemble aussi lestement qu'à Aix-la-Chapelle — car on ne vieillit qu'autant qu'on se l'imagine. Quant à moi, je suis exactement ce que vous peignez si bien dans vos „ridicules." Je vous laisse à chercher vous-même le passage que je cite.

On vous a dit peut-être que je suis divorcé de ma femme, mais il faut bien noter, que cela s'eſt passé très-amicalement. C'était un généreux sacrifice de la part de ma bonne Julie, car personne au monde ne m'a jamais mieux aimé. Pour qu'il ne soit pas porté en vain, je veux me remarier, et c'est une française avant tout que je voudrais pour femme. Mais il faut qu'elle soit jolie, très-bonne, très-riche (au moins une fortune égale à la mienne), et qu'elle veuille de moi. Où diable trouver tout cela réuni! Ah, chère Sophie, découvrez-moi cela, et j'arrive aussitôt à franc étrier à Paris. En attendant, je suis très tenté de vous donner d'autres petites commissions, par exemple de m'acheter toutes sortes de jolies bagatelles, comme vous m'en avez envoyé une fois, il y a assez long-temps, hélas. Vous en souvenez-vous? Jamais je n'ai fait plus de plaisir qu'avec ces jolis petits cadeaux, que je tenais de votre bonté.

Mais c'est assez jaser. Ecrivez-moi bientôt. Contez-moi beaucoup, de vous, de votre famille, de vos affaires, tout m'intéresse. Vous n'en sauriez douter, et si vous avez des ordres à me donner, soyez sûre que je les remplirais de mon mieux.

Adieu et mille amitiés.

21.

Sophie Gay an Pückler.

Paris, ce 6 juillet 1833.

C'est une vraie fête pour moi, cher Prince, que l'arrivée d'une lettre de vous; jugez quand elle est accompagnée d'un manuscrit! En vérité, rien ne prouve mieux votre esprit, que ces soins touchants pour une vieille amie, qui n'a plus rien de jeune que l'esprit et le coeur. Ce besoin d'être compris, est la marque la plus certaine de la supériorité; et vous lui devrez un jour le même plaisir que j'éprouve, car on aimera à se confier à vous. Quand je pense à la réputation diabolique qu'on vous a faite, et dont on m'avait tant effrayée (que je vous ai aimé tout de suite), je vois combien il est rare de sortir de la route commune, sans jeter l'effroi sur son passage. Au fait, comment les êtres vulgaires, découvraient-ils sous cette enveloppe de Dandy, les manières les plus coquettes, les goûts les plus capricieux, ces sentiments les plus nobles, l'observation d'un penseur et la constance d'un ami dévoué!

Ah! vous voulez que je vous trouve une jolie française, riche, bien née, et bien élevée? Vraiment, je le pourrais mieux que personne si cela était facile, car si j'ai perdu ma fortune, je n'ai rien perdu des hautes relations que j'avais dans des temps plus heureux; ces jours passés, mon petit salon était rempli par nos élégants de la fashion et nos illustrations littéraires. Tout cela était venu entendre une nouvelle inédite que me lisait Mr. de Balzac. Je vous regrettais là! Delphine et la fille du poëte Soumet nous ont dit de beaux vers avec leurs beaux visages. Vous auriez aimé cette réunion.

Certes il ne manque pas de jolies personnes à marier, mais celles qui ont un nom et de la fortune veulent s'amuser de tout cela à Paris; il faudrait en trouver une assez spirituelle pour vous apprécier, et qui fût digne d'habiter votre séjour des fées. Je vais la chercher. Je serais si fière d'être pour quelque chose dans votre bonheur! Mon Dieu, que je voudrais causer de tous ces intérêts avec vous! Et de mille choses encore. Rien ne me serait plus agréable que d'aller passer dans ce séjour divin quelques mois près de vous. Je serais si contente de pouvoir dater un ouvrage du château de Muskau! Mais songez-donc que je suis seule, et que m'embarquer ainsi avec une femme de chambre, cela me parait bien aventureux pour mon âge. Au reste, décrivez-moi l'itinéraire que j'aurais à suivre; qui sait?

Me voilà toute prête à faire vos commissions. Mais il faut me dire à-peu-près ce que vous désirez, et le prix que vous y voulez mettre. S'il s'agit de parer quelques jolies victimes, je vous enverrai ce qu'il y a de plus gracieux dans nos modes. Si les femmes de vos amis ont de vieilles dentelles bien gothiques, envoyez-les moi, je les leur ferai monter dans le dernier goût. Ces sortes de vieilleries font fureur.

Je vous ai presqu' abonné à l'Europe littéraire, nouveau journal fashionable, où vous pourrez envoyer des fragments d'ouvrage, qui seront reçus avec reconnaissance, et mis à côté des articles de nos premiers auteurs contemporains. C'est une compagnie de gens riches et lettrés, qui ont créé cette entreprise. C'est un refuge pour tout ce qui écrit en Europe, et tout ce qui aime à lire.

Je vais faire traduire le fragment, dans lequel le peu d'allemand que je sais, m'a fait voir de bien douces flatteries. C'est en trois semaines, et non en trois jours qu'est morte la pauvre Mme Gail; je rectifierai ce fait en citant l'ouvrage.

Je suis ravie que les Causeries vous plaisent; elles commencent à prendre quelqu' importance littéraire; vous en jugerez par tous les noms qui s'empressent d'y figurer. Vous devriez me chercher dans vos souvenirs quelque entretien de vous avec Goethe ou Lord Byron; cela ferait une causerie enchanteresse.

Cette allée de Sophie, mon dieu, que j'y voudrais penser tout haut avec vous!

Je pense qu' indépendamment de vos voyages, vous écrivez un peu vos mémoires, n'est-ce pas? Qu'ils doivent être amusants, à part même les choses, que vous ne direz jamais. Ce mariage fait et rompu d'une manière si romanesque, tant d'amours si gracieusement trahis, tant de folies nobles et généreuses, tant de crimes charmants! ce sera le monument le plus curieux de l'époque.

Moi, j'écris sans ordre, sans suite, les grands ou petits événements, qui ont particulièrement frappé mon imagination, et j'appelle cela les souvenirs d'une vieille femme. C'est une manière d'éviter la nomenclature des événements mieux racontés par d'autres, et qui permet d'être vrai dans ce qu'on choisit.

Delphine va publier un volume, où vous trouverez bien des vers à votre goût; ceux que j'ai cités dans les Causeries de juin peuvent vous en donner une idée; dites-moi donc, comment je pourrais vous envoyer ce livre là et plusieurs autres, que vous pourriez désirer sans vous ruiner, ni moi non plus. Faut-il remettre les envois au libraire Fournier?

Oui certes, je vous donne une commission à laquelle j'attache le plus grand prix, je veux que vous m'envoyez une inutilité quelconque. Soit une coupe, une tasse, une petite boite, un débris, enfin n'importe quoi, pour mettre sur mon étagère, parmi mes souvenirs rapportés d'Italie, afin que je puisse dire avec orgueil: „C'est le prince de Muskau, mon ami, qui m'a donné cela." Vous voyez que la vanité se mêle partout, même dans l'amitié la plus tendre. Mais aussi, comment ne se vanterait-on pas d'un ami spirituel!

Sophie G.

22.

Pückler an Sophie Gay.

Maison de chasse, le 16 Juillet 1838.

Si dans ma dernière lettre, vouée aux affaires principalement, je n'ai rien dit ni de votre maladie, ni du cruel accident, survenu à l'intéressante et belle Madame de Girardin, je vous prie de ne pas attribuer cet apparent oubli à mon indifférence. Au contraire, j'ai érigé ce principe pour moi, qu'il ne faut jamais parler à ses amis des malheurs qui les concernent, si on peut l'éviter, qu'après qu'ils sont passés. J'espère que c'est maintenant le cas avec vous, et que la petite vérole a épargné ce beau visage, ces traits si nobles que je me rappelle avec tant de plaisir! Les poëtes sont les enfants favoris des Dieux, et les vilaines maladies terrestres n'osent pas les traiter avec si peu de façons que nous autres mortels ordinaires.

Mille grâces des Causeries, que je reçois fort régulièrement. Si vous y insérez la lettre sur Berlin, il se peut que cela leur donnera encore plus de vogue en cette ville, car il faut se moquer de ces gens tout en les louant, pour les intéresser — c'est le seul moyen de les stimuler un peu.

J'ai reçu ces jours-ci des nouvelles de l'Amérique, qui auraient pu flatter ma vanité. On me mande que la traduction de mes lettres sur l'Angleterre etc. y est déjà à sa huitième édition — tant les Yankees sont enchantés de pouvoir rire de quelques ridicules anglais, surtout après la défaite que Mad. Trollope leur a fait essayer.

Je vois par là que le principal soin d'un auteur doit toujours être celui de flatter l'opinion du moment et les préjugés nationaux; alors le médiocre passe facilement pour de l'excellent et même du sublime.

Il n'est pas donné à tout le monde d'écrire, comme vous et votre superbe Delphine, pour toutes les époques, et toutes les nations.

Et qui est, je vous prie, le monstre qui vous a dit, que vous aviez tort de m'aimer? C'est une chose vraiment étrange, qu'on m'accorde assez généralement dans le monde quelque esprit (dont je n'ai pourtant à peine ce qu'il faut pour ne pas être une bête), et que tant de personnes, qui ne me connaissent que superficiellement, doutent de la bonté de mon coeur, que seul j'apprécie quelque chose. Ce serait sans doute bien affligeant, si je n'avais en même temps la satisfaction de voir, que le petit nombre de mes véritables amis et qui me connaissent à fond, n'a jamais cessé de m'aimer, et même de m'en donner les preuves les plus touchantes. Ne craignez-donc pas de les imiter, et soyez sûre que de toutes les dénominations du diable, je ne mérite que celle de bon diable „comme quoi“ j'ai l'honneur d'être le vôtre très-affectueusement.

23.

Pückler an Sophie Gay.

Château de chasse, ce 19. Juillet 1833.

Je viens en cet instant de recevoir votre lettre du 6, si aimable, mais trop flatteuse. Tout m'y réjouit, surtout que vous vous portez tous bien, et que vous, ma chère amie, abordez si courageusement l'idée de venir à Muskau. N'allez-pas croire pourtant que c'est un séjour des fées. Il n'a de commun avec ceux-là que les difficultés pour s'y rendre, et les déserts désolants, les forêts sans fin, qui l'entourent. Une fois arrivée c'est autre chose, à la vérité, et le contraste avec le passé vous rendra encore plus indulgente. Le chemin le plus court est par Frankfort et Dresde. Depuis Dresde vous n'avez plus que douze milles d'Allemagne, et route de poste partout.

„Napoline“ m'a enchanté. Mon Dieu, que c'est vrai, naturel et gracieux! La beauté des vers peut m'échapper comme étranger, mais la beauté, l'ingénuité, la justesse des pensées, je la sens aussi-bien que le meilleur de vos français. Voilà ce que je vous prie de dire à Mde de Girardin — si elle n'est plus aussi fière qu'autrefois, et je serais tenté à le croire, car le génie s'adoucit par les succès. Vous avez donc reçu mes échantillons. — J'ai bien peur cependant d'avoir mal choisi pour la France, car malgré tous ses rapprochements récents avec l'Allemagne, le goût des deux nations est encore bien différent, sans compter que beaucoup d'allusions ne sont pas comprises à Paris, qui frappent à bout portant à Berlin.

Réflexion faite, je vous donne donc carte blanche d'arranger ce que je vous ai envoyé comme il vous plaira. Si vous voulez vous donner la peine d'y mettre votre savante main, cela ne peut qu'y gagner.

Nous verrons ce que je pourrais faire pour les mémoires. Je crains toutefois que la tâche est trop difficile pour moi et ma paresse. Il n'y a au fond que les français qui sachent écrire des mémoires; aussi les ont-ils bien exploités, et de toutes les couleurs. C'est ma lecture favorite, mais je ne sais si je trouverais autant de plaisir à en écrire.

Eh, tout de bon? Vous voulez me trouver une femme. Mais puisque la chose prend une tournure sérieuse, parlons raison. D'abord, pour vous faciliter l'entreprise, ma chère et excellente amie, sachez bien que dans les conditions que je déclare de rigueur, la naissance n'entre pour rien du tout, mais l'éducation — oui. Au reste la naissance ne m'avancerait guères, car d'après les principes impertinentissimes de notre ancienne noblesse, toute française était censée roturière à cause des mésalliances sans nombre de vos nobles. Croiriez-vous que mon père, qui pouvait prouver 50 quartiers, n'a jamais pu réussir à me faire inscrire aux chapitres des chevaliers de l'ordre teutonique et de St. Jean, quelque peine qu'il s'en soit donné, uniquement parceque l'alliance de mon grand-père maternel (quoique celui-ci fut lui-même d'une des plus anciennes et des plus illustres familles de l'Allemagne) avec une Comtesse La Tour Du Pin était regardée comme une mésalliance et comme une tâche à mon arbre généalogique. Aujourd'hui tout cela a croulé, et quoique la noblesse d'autrefois ait encore un peu plus de vie chez nous qu'en France, elle n'en est pas moins à l'agonie. D'un autre côté d'ailleurs, tout ce qui vient de loin est considéré chez nous, et si je refuserais sans doute d'épouser par exemple la fille d'un juif de Berlin, quelque riche et jolie qu'elle fût, je n'aurai pas peut-être le même scrupule pour une jeune beauté de Paris d'une catégorie pareille. Je ne veux pas non plus l'ensevelir à Muskau, ma future, comme vous supposez. J'aime tout autant qu'un autre habiter Paris, Madame, seulement il faudrait que sa fortune puisse faire les frais de ce séjour, car mes revenues sont absorbés ici, et je ne peux pas rompre un ancien établissement de famille, qui n'a jamais cessé d'exister depuis des siècles, et qui coute assez cher.

Au reste, ma chère amie, ayant eu assez le temps d'apprendre à me connaitre moi-même, je puis vous assurer tout ingénument, qu'il est difficile de rencontrer un meilleur mari que moi, supposé toutefois que la jeune personne en question n'en demande pas de trop sentimental, ni de plus jeune. En guise de ces qualités, qu'à la vérité je ne possède plus, je peux présenter, à l'extérieur, un homme si bien conservé par la toilette et la philosophie, que malgré „le nombre des années" vous me trouveriez peu changé depuis Aix-la-Chapelle. Voyez . . . . reconnaissez-vous cela? Et quant au moral, c'est là mon fort. Vous riez, méchante? eh bien! c'est pourtant vrai. Je suis bon et fidèle ami, pas jaloux, facile à vivre, reconnaissant aux moindres signes d'affection qu'on me donne, franc et vrai dans toutes mes relations. Ensuite depuis long-temps très-rangé dans mes affaires, et expert dans l'art très-difficile de tenir ma maison avec la plus élégante recherche, sans y employer que des moyens comparativement très-médiocres. J'ose dire sans trop me vanter que personne ne s'entend mieux en objets de luxe de toute espèce que moi, et n'en a en même temps personnellement moins besoin — et je soutiens que c'est une grande qualité en ménage. Si elle a de la vanité, la future, le séjour de Muskau lui plaira de temps en temps, car elle y retrouvera encore, plus que nulle part en France, les allures de l'ancienne aristocratie, des vassaux gentils-hommes, et d'autres gentils-hommes de très-bonne famille à mon service, aussi qu'une foule d'employés, auxquelles, sans compter les gens de ma maison, je paye 50 mille fr. d'appointements par an. Enfin, j'y suis encore le seigneur dans l'ancienne acception du terme, quoique je ne puisse plus, comme mes ancêtres, me donner la jouissance de faire pendre des individus. Dans vos soi-disant châteaux en France, où l'intendant entre, le chapeau sur la tête, chez M. le Duc, pour lui souhaiter le bon jour, un tel état de choses doit paraitre une agréable nouveauté.

Pour peu que ma femme, (cet être encore imaginaire) soit jolie et aimable, mon rang et mes liaisons à Berlin la mettront également à la tête de la société de cette ville, et si elle préfère Paris, elle n'a qu'à prononcer sa volonté, pour y aller seule ou avec moi.

Tout cela est assez riant, n'est-ce pas, et l'affaire très-bonne pour une personne qui n'a pas trop de prétentions? Mais pour l'entreprendre il faut de l'argent, et beaucoup. Car voilà ma position exacte. Mes terres me rapportent un revenu net de plus de 210,000 francs par an, mais ces terres sont grevés aussi d'une dette de 2 millions, dette, soit dit, en parenthèse, que je n'ai pas augmentée d'une obole, mais dont j'ai hérité avec ma fortune. Si je me marie à mon âge raisonable, je veux payer ces dettes avec la dot de ma femme, et ériger la seigneurie de Muskau en principauté et majorat, ce que je ne saurais faire àprésent, tant qu'elle est chargée d'hypothèques. C'est d'ailleurs une chose que le Roi désire et protége partout, et que, principalement au sujet de Muskau, me fera aussitôt obtenir des faveurs très-distinguées et de nature à rester attachées à la possession et à la famille. A présent, mon amie, je vous permets de vous moquer de moi à votre aise, car je vous ai parlé tout à fait à coeur ouvert, cependant je compte sur votre discrétion. J'ai encore une arrière-pensée. Si j'épouse une française, je veux acheter le beau château de ma mère en Dauphiné, et me faire nationaliser français, car je sens un peu de sang français dans mes veines. Sans un si bon prétexte, le Roi ne m'en accorderait pas la permission. Ne serait-ce pas assez singulier, si je me mariais effectivement à la suite et par l'effet de cette correspondance? Plus la chose est originale, plus elle me tente, d'autant plus encore, que c'est vous qui devez y jouer le rôle principal. Vous voyez au moins quelle confiance aveugle j'ai en votre bonté — mais en tout cas je crois que cela nous amusera.

Puisque les vieilleries sont à la mode, et les dentelles, et que vous voulez placer quelque chose de moi sur votre étagère, je vous enverrai des dentelles en porcellaine, vieille porcellaine de Dresde, qui fait fureur à Londres. Si vous me destinez des livres, ne les envoyez pas à M. Fournier, avec qui je ne suis en aucune relation, mais bien à M. Schoell de notre ambassade, qui aura, j'espère, la bonté de s'en charger, et de me les envoyer par le premier courrier. C'est de la même manière que je vous ferais parvenir votre porcellaine.

J'attends avec impatience les souvenirs, et je me flatte que vous m'y donnerez aussi une petite place, un portrait embelli par toute cette grâce nonchalante, cette finesse d'observation et de style, qui n'appartient qu'à vous, et qui d'un seul coup de pinceau sait tracer des traits qui ne s'effacent jamais.

Quant aux commissions, pour lesquelles vous vous offrez avec tant de complaisance, je crains bien que mes prochaines lettres la mettront à une rude épreuve. Adieu, permettez que je vous embrasse de tout mon coeur! Je voudrais pouvoir vous écrire en allemand, car je manie le français un peu raidement, et trop fort à l'allemande; heureusement que votre français est aussi moitié étranger. H. P. Muskau.

24.

Sophie Gay an Pückler.

Paris, 27. 7 1833.

Vous devinez bien, cher Prince, qu'il ma fallu subir un grand malheur pour rester si long-temps sans répondre à votre charmante lettre. Ma fille ainée avait une fille adorable que nous venons de voir s'éteindre au moment où le bonheur la réclamait; cette perte, la douleur de cette pauvre mére, j'en ai tant pleuré, que j'en ai été malade; un beau nom, de la fortune, de la beauté, de l'esprit: elle avait tout, et moi qui n'ai plus rien, je vis!

Dans de tels moments on rassemble tous ses motifs de consolations, et comme votre amitié m'en est une fort douce, je viens à elle. J'ai fait traduire votre lettre spirituelle sur Berlin deux fois, la première ne m'ayant pas satisfaite; puis j'en ai fait un long fragment que vous verrez dans le prochain Nr. des Causeries. Après bien de recherches, j'ai enfin trouvé un homme digne de comprendre et de traduire l'allemand de bonne compagnie. Si votre éditeur à Berlin lui envoyait ce que nous appelons les bonnes feuilles de vos impressions à mesure qu'il les tire, vous pourriez paraitre ici presqu'en même temps qu'à Berlin, et je mettrais mon nom comme rédacteur à la suite de celui du traducteur. Cela ajouterait encore à votre publicité.

J'ai été à l'ambassade, puis j'ai écrit à Mr. Schoell. Ce pauvre homme venait de perdre son père, il m'a répondu un mot fort poli, et depuis je n'ai pas osé importuner sa douleur. Je voulais vous envoyer le Moqueur amoureux, et le mariage sous Empire; dites-moi si vous les avez?

J'ai beaucoup pensé à notre grand projet, et j'ai cherché dans nos héritières de finance, mais elles sont presque toutes placées. Car nos grands seigneurs én sont avides, et celles qui restent sont pour la plupart trop sottes pour vous apprécier. Ce sont des habitudes de luxe avec des goûts bourgeois, et des manières qui iraient bien mal avec les vôtres. J'attends le retour d'un homme de mes amis, qui est en ce moment à la campagne comme tout le monde, pour lui parler d'une certaine personne, qui a plusieurs des conditions requises, mais tout cela demande à être traité avec délicatesse et discrétion. J'aimerais à vous attirer à Paris pour un semblable intérêt! Tous nos gens d'esprit seraient heureux de vous connaitre. Mr. de Balzac à qui je parlais de vous dernièrement, vous aurait amusé par la manière, dont son esprit si vif, si fin comprend le vôtre! Eugène Sue est aussi un homme de bonne compagnie, qui vous plairait, d'abord parcequ'il a comme vous la passion des chevaux, et qu'il a été ce printemps tout exprès à Londres, pour en ramener d'admirable, et qu'il parle de l'Angleterre à faire crever de rire.

J'ai lu à Delphine tout ce que vous me dites de „Napoline." Votre suffrage la ravit; dès que son volume paraitra, je vous l'enverrai, mais les imprimeurs n'en finissent pas. On crée tant de journaux, qu'il n'y a plus de protes pour les livres.

Je ne sais pourquoi vous regrettez de ne pouvoir m'écrire en allemand, car votre français est parfait, et ferait croire que vous pensez dans notre langue. J'ai été bien sensible au souvenir et à la vérité du petit cachet; et cette personne conservée par la toilette et la philosophie, comme cela est spirituellement observé.

Vous verrez dans les Causeries un article sur un mauvais livre, écrit avec éloquence, dont l'auteur femelle dit des choses inconcevables sur l'amour. C'est, dit-on, une de ces femmes hommes, qui ne prennent d'amant, que lorsqu'elles ne peuvent être leur rival. Cela se devine à son profond mépris pour l'amour ordinaire. Je serai charmée de savoir ce que vous éprouverez de cette lecture.

Au portrait, que vous faites de vous, et que je reconnais pour vrai, vous devriez trouver la femme la plus aimable ici, mais il s'est fait un grand changement dans les esprits féminins en France. Plus de romanesque, rien de poétique, un positif désolant, pas même cette petite vanité, qui leur faisait faire souvent des choses élégantes. Depuis que les épicières vont à la cour, elles n'ont plus le moindre désir d'y aller, et laissent briller les parvenues, sans l'ombre de jalousie. La fatuité a passé dans les derniers rangs de la société, on se dédaigne mutuellement; il n'y a plus que la philanthropie productive, qui soit généralement à la mode. La manie agricole a gagné la haute classe, on ne parle que de fumier, d'engrais dans les salons dorés. Aussi mon gendre Mr. de Girardin vient-il de fonder avec plusieurs de nos anciens chatelains, une école d'agriculture, qui doit surpasser Fellemberg, et qui altère déjà une partie de la jeunesse distinguée de notre pays. Il y a du bon dans cette mode, elle aura sans doute un salutaire effet sur notre état politique, mais en attendant elle fournit des conversations bien ennuyeuses.

Adieu, cher et spirituelle ami, je vous quitte pour retourner à mon deuil, plaignez moi et aimez moi, comme ma tendre amitié le mérite. Sophie G.

25.

Pückler an Sophie Gay.

Je vous avoue, ma chère amie, que j'ai été dans une inquiétude mortelle sur votre compte, et quoique à présent, que votre long silence m'est expliqué, je suis encore bien affligé de son motif, souffrez pourtant que je me félicite de vous savoir saine et sauve au moins. Cela ne m'empêcherait pas, si j'étais auprès de vous, de pleurer avec la pauvre mère la perte qu'elle vient de faire, et croyez qu' absent aussi, je partage bien sincèrement sa juste douleur, ainsi que la vôtre. Hélas! vivre c'est souffrir. Napoléon l'a dit dans sa correspondance avec Josephine, et quand on envisage ce grand malheureux, et ce qu'il a souffert, il me semble qu'on doit en retirer une espèce de consolation pour toutes sortes de chagrin, et de malheurs à notre portée. Lui qui avait tout — et qui a tout perdu! Entre autres aussi le souvenir des trois quarts des français! — Cela me rappelle votre charmant livre, „le mariage sous l'empire,“ que vous m' offrez. Je l'ai, mais point „le moqueur amoureux.“ Envoyez-moi donc celui-là le plutôt possible, et agréez en d'avance mes très-humbles remerciments. Savez-vous bien que depuis près de trois mois je perds toutes mes peines à vous faire parvenir une bagatelle pour votre Schreibtisch, et un paquet de vieilles dentelles qui réclament une résurrection de votre bonté. Tout cela se trouve à Aix-la-Chapelle chez le maître de poste, chargé de la correspondance du ministère des affaires étrangères, et semble ne pouvoir avancer. Les courriers trouvent le corpus delicti trop volumineux, outre qu'ils ont reçu nouvellement défense absolue de se charger de commissions pareilles de qui que ce soit parmis les paquets du gouvernement.

Je viens d'écrire la troisième lettre pour cette misère, car on est si pédant chez nous! et chez vous c'est encore pire. L'année passée j'envoyai à une personne de ma commission un objet semblable à Paris, qui n' est jamais arrivé à sa destination. On l'a confisqué aux douanes, et je serais bien fâché, si la même chose m'arrivait avec vous, ma bonne amie.

Vous m'enchantez par l'approbation de mon français, et quoique je sois loin de prendre votre éloge à la lettre, cela me „comforte“ un peu. Me croirez-vous, quand je vous dis que je deviens tous les ans plus timide, plus méfiant de moi-même, et que même quelques succès que je ne saurais nier, n'ont fait qu'accroitre cette sotte disposition — car on a bien dire, la timidité est toujours une sottise. C'est un vilain monstre, un vrai cauchemar, engendré par une alliance contre nature entre la modestie et la vanité. Je m'en méprise souvent, et ne peux pourtant pas me vaincre. Qui le peut! Nous sommes ce que nous sommes, et le plus ridicule des projets est de vouloir se changer.

Telle est donc ma timidité, que lorsque j'ai lu ce que vous m'écrivez de messieurs de Balzac et Eugène Sue, le coeur m'a battu d'avance, comme à un écolier de la triste figure que je jouerais au milieu de ces beaux génies. Et des jours viennent pourtant, où je suis fier, ou presqu'impertinent envers et contre tous, même les sommités du siècle. Que l'un et l'autre est bizarre, et combien je m'en veux, quoique inutilement.

Revenons à notre autre grand projet, sans doute plus raisonable. J'ai une amie et parente qui a long-temps habité Paris, et qui s'est trouvé même dans des rapports fort intimes avec Napoléon. C'est la Comtesse de Kielmannsegge. En me donnant quelques lettres importants pour Paris, elle m'a parlé aussi de deux personnes riches, dont l'une doit être fort jolie, l'autre un fameux original. Je vous en demande des nouvelles. L'une est soeur cadette de Mde de Vaudreuil, femme de votre ministre à Munich, l'autre la fille déjà un peu âgée du Duc de Plaisance. Qu'est-ce que ces dames? Elle m'en a encore désigné une troisième, dont j'ai malheureusement oublié le nom.

Depuis que j'ai lu l'ouvrage de Mde de Salm, je me sens un double désir de passer le reste de ma vie avec une française, mais il faut qu'une autre personne me la cherche. Je suis trop indolent pour le faire moi-même, et les mariages qu'on appelle de convenance sont aussi les seuls qui me conviennent. Je m'en suis très-bien trouvé du premier.

Je finis par vous donner une petite commission, ma trop bonne amie. J'ai un appartement dans mon château à meubler à neuf. C'est celùi que j'habite moi-même, savoir une antichambre, salon, study, boudoir, salon de musique, chambre à coucher, cabinet de bain etc.

Pourriez-vous me donner quelques bons conseils à cet effet? quelque renseignement sur les modes actuelles dans ce genre à Paris, et m'envoyer quelques échantillons d'étoffes pour rideaux etc., ainsi que des dessins de meubles avec les prix? Tout doit être aussi simple qu'élégant, tel qui convient à la campagne. Une amie à Londres m'a déjà fournie une quantité d'objets, que vous allez compléter, n'est-ce pas?

26.

Pückler an Sophie Gay.

(Zum Abdruck beſtimmter Brief.)

Vous savez, Madame, que je suis un des plus réels admirateurs de vos charmants ouvrages, et un des abonnés fidèles des Causeries du monde, que je lis avec un intérêt toujours croissant, surtout quand vous ou Mde. de Girardin y fournissent des articles, ou quand les beaux noms de Balzac et Eugène Sue y brillent de cet éclat, qui accompagne tout ce qui sort de leur plume. Je ne saurai donc me trouver qu' extrêmement flatté de me rencontrer en si bonne compagnie, si un peu de dépit ne se mêlait à ma satisfaction.

On a surpris votre religion, Madame, en vous envoyant la lettre sur Berlin contenue dans votre No. . . comme venant de moi, et surtout en vous l'annonçant comme faisant partie d'un ouvrage prêt à paraitre, et qu'on m'attribue. Il est vrai en effet, que j'ai écrit une lettre à M. L. C. de R. fort semblable à celle que vous publiez (quoique la traduction en altère le sens en plusieurs endroits d'une manière désolante), mais je suis complétement ignorant de l'ouvrage, dont cette lettre, à ce que j'apprends ici pour la première fois, doit faire partie.

Il parait vraiment que mon ami Hoffmann de lugubre mémoire m'a légué un de ses effroyables „Doppelgänger", qui sorti des régions souterraines, s'empare tantôt de ma personne, tantôt de ma plume, en laissant quelquefois moi-même incertain si c'est le phantôme ou moi, qui vient de parler ou d'écrire. Plusieurs méprises de ce genre s'étant répétés sur mon compte en Allemagne, je commence presque à croire que ce ne peut être que lui encore qui va publier l'ouvrage qu' on vous annonce, et dont je me lave les mains d'avance, protestant de mon innocence parfaite de tout ce qu'il peut débiter de bon ou de mauvais, de spirituel ou d'absurde. Et certes à en juger par la lettre sur l'Angleterre, que vous m' attribuez avec trop de partialité, je n'en augure rien de bon. Cet auteur, quel qu'il soit, est d'ailleurs si essentiellement allemand, et à tel point local, si je puis me servir de cette expression, que les étrangers ne sauraient guères le goûter. Il me semble qu'il faudrait toute la générosité française, et même tout l'engouement, dont cette nation s'est récemment éprise pour la littérature allemande, pour le faire seulement supporter en France. Au moins, telle est mon opinion. Vous savez, Madame, que je la soumets toujours à la vôtre, et si vous persistez à louer l'esprit équivoque, qui me poursuit d'une manière si étrange, je ferais tous mes efforts, pour me réconcilier avec lui. Aussi est-il déjà un des sentiments, où nous devons sympathiser à coup sûr, si le phantôme vous connait aussi bien que moi. Vous devinez aisément que ce sont ceux de la plus haute estime, et de l'attachement le plus sincère avec lesquels je serai toute ma vie, Madame,

Votre très-humble

P. M.

27.

Sophie Gay an Pückler.

Paris, 27. octobre 1833.

Combien je suis désolée, cher prince, de la contrariété que je vous cause! mais aussi comment l'aurais-je prévu? Vous m'écrivez de retrancher, de tout faire à mon gré; vous me donnez carte blanche, sans restriction de choses et de nom, je confie votre manuscrit au premier traducteur du „Panorama littéraire," recueil composé de littérature étrangère, et celui dont les traductions sont généralement les plus estimées, et malgré tant de soins, il se trouve que j'ai agi tout de travers. Vous ne saurez jamais tout le regret que j'en éprouve.

J'ai mis dans les „Causeries" la rétractation que vous désiriez, mais je n'aurais pu la faire dans le „Figaro," sans provoquer un second article, où l'on se promettait de prouver tant bien que mal qu' on ne s'était point trompé, et j'ai cru qu'il valait mieux garder le silence sur cet article oublié, qui a paru dans un journal délaissé, que de réveiller l'attention du public sur ce sujet. C'est dans les journaux allemands qu'il faut insérer votre réclamation, si vous voulez qu' elle inspire ici quelque confiance. Encore s'il faut dire la vérité, tous ces moyens sont inutiles, car de nos jours l'anonyme est impossible à garder; on ne connait plus d'auteur assez humble pour mettre son ouvrage sous le nom d'un autre; et puis les styles sont connus; celui des gens d'une certaine classe surtout. Je n'en veux pour preuve que le bruit que vous faites en ce moment en Angleterre; c'est une véritable rage contre vous; et votre lettre à Fournier, publiée dans tous les journaux, n'a fait que convaincre de la vérité que vous voulez cacher. Voilà à quoi toutes ces ruses aboutissent; j'en ai fait l'essai dans les „malheurs d'un amant heureux." Ce livre dans son grand succès a été donné à tout ce qui écrit en France, puis il m'est revenu, et je vais le faire réimprimer encore, mais avec son nom d'auteur. Le mystère n'est jamais assez complet pour vous éviter les tracasseries; et il vous donne un air coupable et l'apparence d'intentions malignes, auxquelles on n'a pas songé!

Les gens de votre sorte, qui sont initiés dans tous les travers du grand monde, écrivent trop peu pour qu' on puisse espérer de se cacher dans le nombre. C'est pourquoi je ne publie point la lettre que vous m'avez envoyée; car elle prouverait contre votre bonne foi, et voilà tout. Croyez-moi, quand on entre en lice avec le public, il faut combattre à visage découvert: sinon il doute de votre loyauté et de votre valeur. Dans tout ce que j'ai cité de vous j'ai la certitude, qu'il n'y a pas un mot qui puisse vous faire du tort à B . . . C'est au contraire une flatterie très-noble de ceux qui y jouent les premiers rôles.

J'ai mis le génie d'un de nos fameux tapissiers à contribution, pour vous choisir des dessins et des échantillons pour votre petit appartement à meubleurs. Je vous les enverrai avec le „moqueur amoureux“ par Mr. Sh.

D'après les conseils de notre ami Koreff, j'ai écrit à Mr. de Werther, pour le prier de protéger votre caisse d'Aix-la-Chapelle. Je crois qu'il le fera, mais il serait bon que vous fissiez une petite recommandation nouvelle au correspondant d'Aix-la-Chapelle. Je serais si malheureuse de perdre cet aimable souvenir de votre part! Je m'en suis déjà vantée avec une grande fatuité d'amitié. Pourvu que je n'en sois pas punie!

J'avais l'autre soir une petite réunion de talents en plusieurs genres, dont Mr. de Balzac, Bellini, Gérard, Mme. Valmore, Delphine etc. . . J'ai répété à Mr. de Balzac ce que votre lettre renferme de flatteur sur son compte, il en a été très-fier, et me charge de vous en remercier. Vous vous amuseriez beaucoup de son esprit, il est si vif, si éclos! Je vois souvent aussi un jeune auteur, qui devient fort à la mode, et qui a un nom et un talent allemand, dont vous avez sans doute entendu parler. C'est lui qui a fait „sous les tilleuls" et „une heure trop tard," deux ouvrages remarquables; sa conversation est pleine d'originalité et de goût, et se nomme Alphonse Karr. Je vais me l'associer pour les Causeries; et elles gagneront.

Je me trouvais dernièrement à diner avec des anglais, qui m'ont bien tourmentée à propos de vous. J'ai cru qu'ils m'avaleraient pour m'apprendre à vanter un homme, qui les connaissait si bien; j'ai essayé de leur faire croire, que vous n'étiez pas l'auteur du livre qui les met en colère. Ils m' ont ri au nez, et ont affirmé que ce n'était un secret pour personne.

Vous, qui devez si bien connaître la galerie des tableaux de Berlin, et celle de Potsdam, vous rappelez-vous d'y avoir vu un portrait de la Duchesse de Chateauroux, que le grand Frédéric fit demander à Louis XV? L'original ne s' en retrouve pas à Paris ni à Versailles, et comme j'écris en ce moment l'histoire de cette belle et intéressante personne, je désirerais bien savoir, si son portrait est encore en Prusse. Un mot de vous au directeur du musée de Berlin me procurerait la-dessus des renseignements positifs.

Quand vous serez en bonne disposition de m'envoyer quelque chose de vos inspirations, soyez assez complaisant pour me les envoyer toutes traduites: votre français sera toujours le meilleur, et puis s'il y fallait changer quelques phrases, j'en prendrais la résponsabilité.

En relisant votre lettre ostensible, si flatteuse pour moi, si spirituelle pour tout le monde, je regrette de ne pas l'insérer. Mais vrai, j'ai peur de mal établir un mensonge, car je suis trop connue, pour qu'on me soupçonne assez fausse ou assez imbécille pour avoir publié votre article sur Berlin, sans qu'il me fût communiqué par vous. Cette lettre n'abusera personne. Pourtant si vous tenez à ce qu'elle paraisse malgré la réputation de menteur, qu'elle nous vaudra à tous deux, dites-le moi!

Si vous retournez bientôt à Berlin, vous y rencontrerez sans doute la Comtesse Vouson Wick, autrefois Mme. Stanislas Potocka; parlez-lui de moi; c'est une femme d'esprit, dont la conversation vous plaira; car elle est pleine d'intérêt. La pauvre femme a perdu dans la jeune princesse Sangusko une fille adorable, et son gendre est prisonnier en Russie. Ce serait une grande consolation pour elle, que de causer avec un homme tel que vous, dont le bon goût et les manières ont tant de rapport avec ce qu' elle a de distingué. Je l'ai beaucoup vue en Italie. Delphine avait fait de jolis vers à son amie Nathalie.

Adieu, cher et spirituel ami, pardonnez-moi les sottises que vous me faites faire par votre faute; ce sont ordinairement celles qu' on excuse le plus difficilement, et croyez-bien que je suis plus malheureuse que personne de ce qui vous contrarie.

Mille tendres regrets.

Sophie G.

Mme. de Girardin se recommande à votre indulgent souvenir pour ses nouvelles poésies.

28.

Pückler an Sophie Gay.

Muskau, le 15 dec. 1833.

En verité, mon amie, cette fois-ci nous avons bien de la peine à nous entendre. Vous mettez dans votre manière de voir une gravité plus qu'allemande, et moi, à ce qu'il parait, une étourderie plus que française. Vous parlez de mauvaise foi, de mensonge et de lâcheté, où moi je ne trouve qu'un incognito très-commode et quelquefois même plaisant, précisément parce qu'il est connu de tout le monde, sans que tout le monde pourtant peut prêter serment juridiquement que c'est moi qui suis l'auteur des livres, qui paraissent sous mon nom de guerre. A présent que je publie un ouvrage sérieux sous mon véritable nom, cet autre masque, également à ma disposition, ne m'en sert que d'autant mieux, et en Allemagne au moins cette espèce de plaisanterie avec le public a presque aussi bien réussi que celle de Walter Scott en Angleterre, où elle a durée 20 ans.

Vous voyez aussi que toutes mes réclamations sont écrites de manière à affirmer plutôt qu'à réfuter, tout en me sauvant les apparences. C'est ainsi qu'il me semble qu'on aurait aussi dû interpréter la lettre que je vous ai envoyée pour les Causeries, à laquelle au reste je ne tiens guères.

La chose se passera, ou inaperçue, ou oubliée, bientôt, comme tant d'autres. L'apropos seulement m'était désagréable, parceque l'ouvrage que vous annoncez comme de moi et sous presse, et dont la lettre en question fait effectivement partie, contient justement beaucoup de choses, que ma situation ne me permettrait pas d'avouer officiellement, quoiqu'il n'importe peu qu'on m'en suppose l'auteur. L'un et l'autre est d'une terrible différence au moins chez nous — car ma chère amie, nous aimons aussi bien que vous à nous moquer de beaucoup de gens ridicules en fait de politique comme ailleurs, mais nous ne sommes pas encore assez Don Quixottes de liberté, pour nous offrir en martyrs, de gaîté de coeur, ni aussi pour croire notre honneur engagé là, où il ne s'agit que d'une petite supercherie littéraire, dont on ne fait que rire. Quant à vos anglais, vous êtes bien bonne d'avoir voulu leur donner le change. Ceux-là ne me gênent pas, et si ce n'était pas par rapport à la Prusse, (et plus encore pour ce que je me réserve à dire, que pour ce que j'ai déjà dit) que je juge mon incognito nécessaire, pour ces badauds d'anglais je ne l'aurais jamais gardé. Je les connais d'ailleurs assez bien pour savoir, que malgré leur fureur, si je me présenterai à présent à Londres, ils ne m'accableraient que de dîners tant que j'y serais leur ennemi à la mode. Ainsi, mon excellente amie, comprenez-moi bien. Je ne veux garder l'anonyme que pour la forme, mais j'ai des raisons urgentes à ne pas le quitter de mon propre aveu. C'est dans cette vue que j'ai écrit la lettre pour les Causeries. Si vous croyez cependant que cela ne vaut rien chez vous, qu'il n'en soit plus question. Toutefois il faut me permettre d'agir ici concernant cette lettre, comme je le jugerais à propos.

J'ai déjà écrit au Comte Brühl pour votre Duchesse de Chateauroux, et chargé quelqu'un du ministère des affaires étrangères, de s'informer du paquet perdu. S'il ne se retrouve plus, je vous enverrai un autre petit souvenir, car votre envie d'en avoir est trop flatteuse, pour que je renonce au plaisir de vous satisfaire. Pour vous prouver que votre traducteur a un peu défiguré ma lettre à Mr. de R. je vous la renvoie avec les corrections. J'y joins en même-temps quelques litographies de mon parc, mais en retour je vous demande un croquis de votre salon, et si vous aviez un ami assez complaisant et assez habile pour le faire, je voudrais vous y voir trôner avec la belle Delphine, M. de Balzac, et toutes les notabilités les plus célèbres de votre société.

Votre tout dévoué et bien sincère ami

H. P. M.

Mes respects à Mm. de Girardin. Elle est infiniment bonne et aimable de se souvenir de moi, et doit être bien persuadée que lire et admirer ses belles poésies, ne peut être pour moi qu'une et même chose.

Pour Monsieur de Balzac, j'espère que vous employerez toute la grâce de votre esprit, pour lui faire de ma part le compliment le mieux tourné. Dites-lui aussi, si vous voulez, que depuis Romeo et Julie rien ne m'a remué l'âme, et paru plus vraiment tragique, que les amours du héros de la „peau de chagrin" avec sa femme. Les femmes doivent toutes l'adorer pour avoir su tracer un pareil tableau. Vous trouverez peut-être cet enthousiasme un peu allemand. Vous admirez en France plutôt l'esprit et l'originalité de Mr. de Balzac. Moi, en rendant justice à l'un et à l'autre, j'y trouve en lui encore quelque chose de plus profond. C'est que lui aussi a de ces divines inspirations de génie, avec lesquelles Shakespeare a créé des âmes presque aussi bien que le bon Dieu lui-même. Tout à vous H. P.

29.

Sophie Gay an Pückler.

Paris, 10 février 1834.

Vous devinez-bien, cher prince, que j'ai été malade, on me saignait le jour de l'an, j'avais une espèce de fluxion de poitrine. Enfin tout cela est passé, et me voici en état de vous remercier des jolies vues de votre magique habitation. Je viens de les recevoir, et depuis ce temps je m'amuse à vous suivre dans ce lieu enchanté; je vous vois sur ce beau péristyle, sous ces arcades romaines, tout cela va bien à votre personne, à votre élégance innée, la seule que j'estime, car pour l'élégance acquise par l'or je fais peu de cas.

Mr. de Werther et Koreff, qui sont la bonté même pour moi, m'ont fait écrire à Aix-la-Chapelle pour que l'on envoyat le paquet, que vous m'avez adressé, au ministre d'Autriche à Francfort sur le Main. Mr. le Comte Appony, qui est de mes amis, se charge de me le faire passer. Peut-être serait-il bien que vous eussiez la bonté d'écrire un mot à Aix-la-Chapelle, pour faciliter cette translation.

Je vais remettre à Koreff le „moqueur amoureux", et le nouveau volume que Delphine vient de publier, il se charge de vous les envoyer par l'ambassade. Je voulais y joindre la „Vigie de Koatven," mais l'auteur me l'a défendu, parceque sa première édition est fort mal imprimée, et qu'on en va bientôt commencer une seconde. Son livre est l'objet des plus grands éloges, comme des plus vives critiques, et tout le monde a raison. Balzac vient de publier „Eugenie Grandet," c'est un volume ravissant.

Notre hiver est fort dansant, mais dans le fait peu amusant. Les opinions séparent tellement les esprits, tous — même que les personnes se réunissent, que la conversation est très-difficile.

Je suis toujours à la recherche d'une femme, mais les héritières sont si vite placées, qu'on n'a pas le temps de former un projet sur elles. Il faudrait que vous fussiez là, pour en saisir une au vol.

L'autre soir au bal de l'ambassadrice d'Autriche je cherchais en votre intention, et je ne trouvais rien d'assez bien ou d'assez riche. C'est que je suis fort ambitieuse pour vous. — Quand donc votre ouvrage sur Berlin doit-il paraître?

Je suis fort poursuivie de mort dans mes connaissances. Ce pauvre Dulong, dont le convoi a pensé être historique, était un de mes amis le plus doux et même le plus doucereux, et jamais nous n'aurions prédit son genre de mort. Je causais avec le duc de Mouchy. Trois jours avant qu'on ne l'enterrat! Voici Mr. de Vence quiest aussi mort hier. Touts les deux manquant dans le même salon, l'attriste beaucoup. Et puis c'étaient de bons causeurs. Et ils diminuent dans une proportion effrayante.

On m'a demandé un article sur la vie de château en Allemagne et en France, pour opposer à celle que vous avez si bien peinte, des châteaux anglais. Vous devriez-bien me donner la description exacte de la vôtre, lorsque vous y avez les élus de la bonne compagnie allemande. Cela me serait d'un grand secours.

J'ai vu ces jours-ci le cabinet de Mr. de Somaras. C'est une réunion de Gothicités, qui vous charmerait. Le jeu d'Echecs de St. Louis, le service complet d'un diner du 12ième siècle, y compris le clepsydre, qui sert de surtout, le lit de François Ir, des meubles, des armes, des vitraux, des bijoux de toutes les époques, et tout cela dans la seule antiquité qui nous reste à Paris, sur les thermes de Julien, dans la chapelle de l'hôtel de Cluny, où François premier et sa mère surprirent la princesse d'Angléterre avec le duc de Sussex, et la contraignèrent à l'épouser sur l'autel que l' on voit encore. Quand vous viendrez à Paris, j'aurai grand plaisir à vous mener là; car vous êtes digne de cette visite. Tout ce qui distrait du présent est si bon!

Je me suis remise à l'ouvrage, pour vous envoyer ce printemps deux gros volumes, que vous aimerez, j'espère.

J'ai dit à Madame de Girardin vos coquettes flatteries; elle en a été fort touchée, et voudrait bien vous les rendre sur la publication que vous nous promettez. Elle est sûre d'avoir à les bien placer.

Ecrivez-moi, cher prince, car j'aime votre esprit presque autant que votre amitié. Si j'avais un ballon à mes ordres, comme je me transporterais vite sur ce beau lac! Sophie.

30.

Pückler an Sophie Gay.

Muskau, le 17 février 1834.

J'espère, mon amie, que l'histoire de votre maladie n'est qu'une défaite pour excuser votre long silence, et j'aime cent fois mieux vous croire coupable de cette petite ruse, que de rester inquiet sur l'état de votre santé. D'ailleurs, vous êtes en de bonnes mains. Avec le grand Koreff on a presque un brevet d'immortalité physique, car pour l'autre vous y avez déjà de grands droits sans lui.

Rien n'est plaisant et insupportable en même temps comme les avantures de ma figure en porcelaine. Je commence à croire que c'est une princesse enchantée, et prenez garde, quand enfin vous l'aurez, qu'elle ne passe encore des scènes. Il faut vous dire que cette princesse était jadis une jeune dame d'honneur de la cour du roi Auguste de Pologne, maitresse également du dit roi, héros de la Saxe galante. Surpris par son mari au moment où elle reçoit un billet doux de son maître, elle n'a que le temps nécessaire pour le cacher dans son beau sein, et tomber évanoue, dans son fauteuil. C'est dans cette position au moins, que je l'ai laissé: Dieu sait si les douaniers belges et français si fameux pour leur rudesse ne l'ont pas depuis éveillée en la fouillant avec indécence. Après tout je crains encore moins pour sa pudeur que pour son élégant costume en points d'Alencon trop délicat pour résister à d'aussi vilaines mains. Quoiqu'il en soit, tout est passé maintenant, car mes dernières nouvelles me l'annoncent en route pour Paris, et sans de nouvelles avantures, elle doit en ce moment se reposer dans votre cabinet.

Je suis charmé que les vues de Muskau vous plaisent. Cependant je ne dois pas vous cacher qu'il y a un peu de poésie dans les détails. Cela représente mon château plutôt tel qu'il sera après l'exécution de tous mes plans, que tel qu'il est en ce moment, mais peu-à-peu nous arriverons.

Mille remerciments des livres que vous me promettez.

Je me suis remis en attendant à la lecture des „malheurs d'un amant heureux," et sans flatterie, je ne connais rien de plus délicieux en fait de romans que cette charmante fiction. Quelle grâce, quelle fraicheur! Je voudrais que les productions nouvelles de la littérature française eussent un peu de l'élégance et de la précision de votre style, car, entre nous, il y a bien de sauvageries dans vos chefs-d'oeuvres modernes.

Ah! Vous pensez encore à ma future! Voilà qui est bien aimable, mais ne croyez pas que je sois trop difficile. Une jolie figure, beaucoup de douceur et une bonne dot disponible, c'est à-peu-près tout ce qu'il me faut. Avec cela j'aimerais toujours mieux une provinciale qu'une parisienne. Celle-là aurait trop de prétentions, et malheureusement je n'ai rien pour les satisfaire. Avez-vous aussi songé à mes échantillons d'ameublement? Et ne suis-je pas bien indécent de vous les rappeler?

Ce que vous me dites de ce pauvre M. Dulong m'a frappé. Cette ironie du sort est une chose curieuse, et qu'on rencontre si souvent! N'y a-t-il pas peut-être des êtres supérieurs, qui disposent de nous à leur gré comme nous faisons des animaux, et qui s'amusent à nous faire jouer des tragédies ou des comédies à notre insçu, amenant les catastrophes comme bon leur semble, et trop souvent analogue au mot de Napoléon: Du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas. Vous voulez une description de notre vie de château. En général ce genre de vie là n'est pas encore très-connu ou au moins très-cultivé en Allemagne. Quant à moi, j'ai introduit la manière anglaise. Chacun fait ce qu'il veut, et choisit ses plaisirs sans gêne aucune. Souvent on joue la comédie, car j'ai un joli théâtre, l'on chasse, l'on pêche, de toutes les manières et autant que possible, quelquefois le soir on fait la lecture, ou de la musique, le matin des excursions à cheval ou en voiture, enfin comme vous vivez sans doute aussi à la campagne en France. Dans la saison des bains nous avons presque tous les jours de petits bals, et quelquefois de grands dinés champêtres à 200 couverts, où l'on porte des toasts, et tient des discours si l'on veut. Quelquefois l'on cause aussi s'il y a des causeurs. Ce n'est pas mon fort, je l'avoue, surtout quand il faut parler dans une autre langue que la sienne. C'est un énorme avantage qu'on accorde à vous autres français, de vous parler toujours dans votre langue, et il le faut bien, puisque vous avez le bon esprit de n'en jamais apprendre aucune autre. Il vous serait facile de briller de cette manière, même si la nature ne vous avait déjà donné à mains plaines tout ce qu'il faut pour cela. Avec vous, j'aimais à causer, chère amie, car vous êtes si indulgente, et vous savez si bien donner de l'esprit, pour peu qu'il y ait disposition. Si je vous ennuye par écrit, l'explication est donc toute prête. C'est que vous n'êtes pas là pour répondre.

Adieu, carissima Sophia, demandez à la belle Muse la permission pour moi, de lui baiser sa jolie main avec toute ma sentimentalité allemande, et ne retombez-pas malade quand il s'agira de me répondre. Je vous embrasse de tout mon coeur.

H. P.

Vigie de Koatven est déjà ici. L'auteur est un petit géant. A-propos écrivez-moi donc si Heine est goûté à Paris ou non? Mon petit ouvrage que vous titulez sur Berlin ne s'occupe que fort peu de cette capitale. En général ce n'est qu'un hors-d'oeuvre, purement local d'ailleurs, et ne supporterait pas la traduction. Peut-être que mon essai sur les jardins offrira un intérêt plus général. Tous les deux ouvrages sont au moment de paraître, et mon libraire m'a dit qu'il prépare déjà une seconde édition du premier, ayant vendu la présente avant qu'elle a vu le jour. J'en suis bien-aise, car après la lecture, les acheteurs trouveront peut-être qu'ils auraient mieux fait d'attendre.

31.

Pückler an Sophie Gay.

Muskau, le 1 avril 1834.

Pourquoi ne m'écrivez-vous plus, ma chère amie? Pourvu que vous ne soyez pas malade, je vous pardonne d'avance tous les autres motifs, et j'espère que cette générosité me vaudra bientôt une lettre, qui me tranquillisera sur l'état de votre santé. En même temps j'attends avec impatience votre nouvel ouvrage.

On m'apprend qu'on s'apprête de traduire mes „Tutti frutti“ en français, et j'en suis désolé!

Je vous supplie de dire à tous les littérateurs de vos amis, que ce livre n'est, d'un bout à l'autre, qu'une satire locale, absolument inintelligible pour des étrangers, qui me feraient vraiment tort, s'ils me jugeaient sur une énigme, dont je ne peux pas leur donner la clef.

Ici le livre fait en effet „furore“ comme m'écrit le Prince Charles de Berlin; à Paris il doit paraître plat et sans sel.

Pour un homme qui aime et estime les français comme moi, qui leur accorde franchement une supériorité décidée sur nous, et qui s'étonne tous les jours de plus en plus du vol sublime que prend leur littérature — vers une région encore inconnue — c'est un grand sujet de tristesse, de paraître devant eux dans un jour aussi défavorable!

Excusez-moi donc de votre mieux, c'est tout ce que vous pouvez faire pour mon service.

Je vois que vous avez abandonné votre journal. Pourquoi? C'est dommage.

Adieu, portez-vous bien, et agréez l'hommage de tous mes sentiments les plus dévoués.

H. P. Muskau.

Si vous voyez Koreff, je vous prie de me rappeler à son souvenir. Quoique je ne l'aie vu depuis des siècles, je suis toujours encore sous son charme.

32.

Sophie Gay an Pückler.

Paris, ce 19. avril 1834.

Malgré des doutes injurieux sur ma véracité, il est certain, cher prince, que j'ai été long-temps fort souffrante. Depuis que je suis rétablie, j'attendais l'arrivée de cette petite caisse tant désirée, pour vous en remercier, mais elle est probablement encore à Francfort, car si elle était parvenue ici à l'ambassade d'Autriche ou de Prusse, elle m'aurait été remise sur-le-champ. J'attendais aussi pour vous envoyer le „Moqueur amoureux“, dont j'ai eu assez de peine à me procurer un exemplaire, et dont le premier volume a été lu à moitié, ce qui n'est pas trop beau; j'attendais, dis-je, que l'ouvrage que je fais imprimer en ce moment fut présentable, pour le joindre au dernier volume publié par Delphine, et vous adresser le tout comme un hommage de ma vieille amitié, mais l'imprimeur n'en finit pas. La politique, qui s'est emparée de tous les ateliers, rend tous les travaux longs et difficiles. Les ouvriers sont les maîtres, ce qui ruine eux et tout le monde.

J'ai vu hier Koreff à l'ambassade d'Angleterre, je lui ai répété les choses gracieuses, que vous m'aviez écrites pour lui; il m'en a paru très-content. Le bruit de votre dernier ouvrage était déjà parvenu jusqu'à lui, il va tâcher de se le procurer. Le Comte Appony m'en a parlé aussi avec une grande curiosité de le connaitre. Je n'en ai point encore vu la traduction complète, mais on en a mis des fragments dans le Panorama littéraire, journal qui parait tous les mois, et qui traite particulièrement de la littérature étrangère. Je dirai tout ce que vous voudrez sur la mauvaise traduction, mais croyez que les plus mauvaises ne font jamais complètement disparaitre le mérite d'un ouvrage, et que les vôtres sont trop spirituels pour n'être pas appréciés en France, en dépit de tout.

J'ai cédé les Causeries à regret, car c'est un recueil des jugements de la bonne compagnie, qui était fort bien accueilli du public. Mais ma santé m'oblige à quitter Paris pendant l'été, soit pour aller aux eaux, dans ma retraite champêtre, ou dans les chateaux de mes amis, et j'ai besoin d'être libre; de travailler à mon caprice. Je suis en ce moment très malheureuse d'avoir fini la „Duchesse de Chateauroux.“ Je m'étais établie dans la cour si élégante de cette époque, je m'intéressais si vivement à l'amour de cette noble et belle personne, à celui qu'elle inspirait à un roi jeune, beau et spirituel, que j'ai quitté cette charmante société avec un regret ridicule. Vous le concevrez, vous qui comprenez tout. Vous ne trouverez pas stupide de s'attacher à des êtres morts, quand on ne peut plus plaire aux vivants; de reporter son coeur sur le passé, faute d'avenir. C'est la retraite d'une imagination tendre, qui ne sait plus où se placer. Le ciel a mis tant d'amour dans le coeur d'une femme, qu'il survit à tout, et que c'est une vraie consolation pour celle qui peut employer les sentiments, qui ne sont plus de son âge, à parer, ou à peindre des héros de roman ou d'histoire.

Ces distractions sont doublement nécessaires dans ce moment, où nous semblons être encore ménacés de révolutions. Cette crainte détruit toute espèce de plaisir. Le bal d'hier en était tout attristé, on ne parlait que des emeutes de Lyon. Il n'y a pas moyen de former un projet; je comptais aller bientôt en Suisse près de la reine Hortense; et voilà qu'on parle d'occuper militairement la Suisse. L'Italie n'est plus un séjour tranquille; je ne vois plus que cet admirable séjour de Muskau, où l'on puisse être tranquille. Aussi attendez-vous à me voir arriver avec le baton de pélérine. Si l'on achève de me ruiner ici par une nouvelle révolution, alors ce sera de la vraie misère, et j'irai demander la charité de village en village. Voilà déjà qu'on pille en Belgique. Cela est d'un sinistre présage.

Je vous le répète, puisque vous faites des ouvrages charmants, pourquoi ne les traduisez-vous pas vous-même? Vous savez mieux le français, que tous les traducteurs, et vous savez mieux de plus ce que vous voulez dire. Je m'engagerais de bon coeur à revoir votre manuscrit. Cela serait le meilleur parti à prendre.

Je ne saurais vous envoyer des échantillons, et des dessins de meubles. Car vous êtes plus à portée de vous procurer ceux, qui sont aujourd'hui de mode à Paris. Imaginez-vous les plus vieux dessins de Perse, les plus gothiques étoffes de soie, les damas de nos pères, les incrustations sur ébène, le vieux laque, enfin tout ce que votre père avait dû réléguer dans les anciens garde-meubles de son château, voilà ce qui fait furore aujourd'hui. J'ai pour ami un homme de goût, fort riche, qui vient de faire meubler sa maison à neuf. On la cite comme ce qu'il y a de plus élégant. Eh bien, son salon est tapissé avec de superbes étoffes trouvées en magazin dans les armoires de l'ancien électeur de Cologne; ces bronzes dorés sont échappés des châteaux de Trianon ou de Marly, ainsi du reste. Pour les petits appartements, on les décore tous avec des toiles anglaises trés-lustrées, et que vous avez à Berlin avant nous. La forme des fauteuils, des canapés est gothique, les grands fauteuils de malades sont en telle abondance qu'on se croirait quelquefois dans une société d'infirmes. Si vous désirez quelque chose en ce genre, donnez-moi vos commissions positives. Vous savez si je les remplirai avec zéle et bonheur.

Je vous cherche toujours une femme, mais en vérité je crois qu'il faut que vous veniez vous-même vous donner cette peine, rien n'est si difficile à trouver.

J'ai fait dernièrement un diner, qui m'a laissé une singulière impression. Nous étions 6 seulement, le comte de Sabraux et le Marquis de la Garde en étaient. Le surlendemain le premier a été assassiné par son domestique, devenu fou subitement, et qui lui a fendu la tête à plusieurs endroits à coup de sabre; heureusement il n'en est pas mort. Le second a été tué d'un coup de pistolet le même jour, aussi par un de ses domestiques, auquel il avait refusé un certificat. Quel triste et singulier rapprochement!

N'allez-pas en conclure qu'on doit mourir assassiné, quand on dine avec moi, j'en serais désolée.

Mr. Eugène Sue est ravi de votre suffrage; il est fort à la mode dans notre noble faubourg. Les belles dames se le disputent. C'est l'influence de votre prédilection pour lui. La peinture que vous me faites de votre vie de château est ravissante; j'aime à vous savoir heureux dans ce beau séjour; et je vous en apprécie davantage de penser à moi au milieu de tout ce qui fait le charme de la vie. — Adieu, mille tendres souvenirs.
S. G.

83.

Sophie Gay an Pückler.

Il fallait que ma fille fût à la mort, pour que je n'allasse point vous offrir tous mes soins, cher ami, mais je n'ose la quitter encore, la fièvre est toujours très-forte, malgré les saignées multipliées, et une diète complète depuis 4 jours. Les plus graves accidents ont cessé, et les médecins ont de l'espérance. Depuis que la mienne a été déçue, je n'ose m'y livrer. J'ai passé de la terreur à la plus vive inquiétude, voilà tout, et pour comble de maux je vous sais malade. Vous avez dû voir Koreff: je vous l'ai envoyé: j'ai grande confiance en lui, je suis certaine qu'il vous guérira promptement, et puis le plaisir de causer avec lui vous fera prendre patience.

Je charge Madame de Savigny de vous remettre elle-même, s'il se peut, ce billet, pour me rapporter des nouvelles positives de vous. Puisse-t-elle m'en rapporter de bonnes, car je ne suis pas en état de supporter un chagrin de plus.

Sophie G.

34.

Sophie Gay an Pückler in Paris.

La pauvre Delphine est encore si souffrante, que sa soeur n'est pas sûre de pouvoir accepter de diner avec vous, cher prince. Mais il n'y a pas d'académie ce matin, et je vous attendrai à 3 heures, pour aller à l'arsenal, voir Charles Nodier et Duval et de plus le cabinet de Sully où il fût souvent visité par Henri quatre. Nous allons ensuite où vous voudrez.

Le Comte de P. m'a dit, que les pyrénées étaient encore très-visibles pendant le mois d'octobre. A bientôt,

Mercredi.

35.

Sophie Gay an Pückler.

Je suis désolée de vous savoir la migraine. Si votre mal augmente, songez que votre vieille amie est fort bonne garde-malade.

Mdm. de Girardin, à qui j'ai parlé hier du plaisir que j'ai eu à vous revoir, va venir dans l'espoir de vous rencontrer. Mais nous lui rendrons bientôt, j'espère, la visite.

Dites-moi un peu ce que vous avez à démêler avec une petite allemande, plus que galante, qui est venue s'établir dans ma maison, il y a un mois, et dont le propriétaire ignore la profession; cela m'est fort suspecte, et je vous engage à la prudence. Car cette dame est visitée par tant de monde, qu'elle ne restera pas long-temps ma voisine.

A demain. Mille tendres regrets.

36.

Sophie Gay an Pückler.

Voici l'odeur que vous aimez; elle vous rappellera, j'espère, quelquefois l'amie, qui pense tant, et si bien, à vous.

Songez combien je vais avoir besoin de vos lettres.

Mercredi.

37.

Sophie Gay an Pückler.

Dimanche soir.

Je n'ai pas eu d'autre idée, que celle de votre prochain départ; je vous ai attendu hier, aujourd'hui. Je n'ai rien voulu accepter dans la crainte ou dans l'espoir que vous pourriez avoir besoin de moi. Pour Dieu! ne vous imaginez-pas de partir sans me voir. Les adieux portent bonheur. C'est une superstition, que je tiens de la Reine Hortense, et dont j'ai fait plus d'une expérience.

Un mot, une visite de vous demain. Je l'attendrai avec le même sentiment que la vieille aveugle pour son cher Horace. S. G.

38.

Pückler an Sophie Gay.

Alger, le 23 février 1835.

Ma chère amie.

J'aurais eu à peine le courage de vous rappeler un homme aussi insignifiant que moi, si ce n'était pour vous adresser un turc: l'être le plus intéressant que j'ai rencontré depuis long-temps, le héros d'Alger, le fameux Jussuf, que les malheurs d'un amant heureux (il avait fait un enfant à la fille du Bey de Tunis) ont ammené au service de France, où en faisant des prodiges de valeur de toute espèce, il a acquis la réputation d'aimer comme un rossignol, et de se battre comme un lion. Je vous prie de lui faire les honneurs de Paris, avec cette grâce et cette bonté, qui vous distinguent, et je suis sûr que vous ne serez pas fachée de connaitre cet homme primitif, si peu semblable aux gens d'Europe, dont une civilisation dessèchante a exprimée dix fois tout le suc de l'âme et du corps.

Je profite en même temps de cette occasion pour vous envoyer quelques bagatelles africaines — pour vous et les trois grâces, auxquelles vous avez donné le jour.

C'est un cordon de lorgnon pour Madame de Girardin, une écharpe servant de turban pour Madame d'Odonnel, une broderie pour l'aimable Isaure, et un étui pour cartes de visite avec de l'essence de jasmin pour vous, ma chère et excellente amie.

Quand viendrez-vous à Alger? C'est un endroit charmant. Nous avons ici tout ce qu'on peut désirer. Des camps arabes, où l'on vous donne du Coussecoussou, si l'on ne vous coupe pas le cou; des bals du Gouverneur, ornés des plus jolies parisiennes, des pipes turques pour hommes et femmes, et de l'eau de Cologne faite à Alger, des fleurs en plein champ au milieu de l'hiver, et malheureusement aussi des moustiques, qui sont fort incommodes; au reste, des moeurs épouvantables, et une nature enchanteresse.

Tout cela m'arrange, aux moustiques près. Il ne nous manque que votre esprit et votre amabilité, mais hélas, on ne les trouve guères deux fois.

Mille et mille affectueux hommages.

H. Pr. de P. Muskau.

39.

Sophie Gay an Pückler.

Paris, 16 mai 1839.

J'ai semé l'orient de lettres pour vous, cher prince; il est vrai que j'en ai adressées à Constantinople, où vous n'êtes point allé, mais rien de tout cela ne vous est parvenu, et je n'ai pas reçu davantage les bons souvenirs, que vous m'avez, dit-on, envoyés. J'en pleure de regret. Ma fille, plus heureuse que moi, vient de recevoir une lettre charmante, et le shali admirable que vous aviez confié à Mr. Fabreguette. Elle en est trop fière, pour ne pas vous en remercier elle-même le plutôt possible, moi je me suis consolée de tous mes revers, en parlant de vous bien long-temps l'autre soir avec mon ami, Fabreguette; il m'a dit que vous étiez ravi de l'Egypte, et du Pacha surtout. Je le crois d'autant plus, que mon ami Mr. de Mimant, que la mort nous a enlevée sitôt, était fort honoré de son amitié, et m'avait raconté tant de choses remarquables de son caractère, de son génie, que je m'étais décidée à suivre Mimant à Alexandrie, lorsqu'il y retournerait. Hélas, la mort n'a pas voulu que j'eusse cette joie, et la maladie s'est depuis emparée de moi, de manière à m'ôter tout espoir de voyage. Cependant je vais mieux, sauf un mal d'yeux, qui m'attriste profondément. Je n'écris qu'en bravant l'ordre des médecins, ce qui donne à mon travail tout l'attrait d'un amour contrarié; il m'aurait été si agréable d'aller écrire ce qui se voit, ce qui se fait d'admirable dans cette partie de l'Egypte si bien gouvernée! Mais vous êtes là pour vous charger de ce soin, et votre séjour dans les belles contrées nous vaudra des relations aussi intéressantes, que toutes celles que vous faites.

Il parait que vous ne pensez pas à revenir encore dans notre vieille Europe, et malgré le regret que j'en éprouve, je ne puis vous blâmer, car elle devient très-ennuyeuse. La politique et l'industrie semblent avoir détrôné le plaisir. J'ai fait connaissance avec un homme de votre pays qui est bien spirituel, c'est Mr. Heine; il parle le français, et l'écrit aussi bien que vous; tout ce que je rencontre de gens supérieurs vous rappellent à moi; à moi, votre vieille amie, que vous oubliez peut-être.

La Comtesse Odonnel veut que je vous dise mille coquetteries affectueuses pour elle. J'ai marié Isaure à un jeune homme fort aimable, et qui la rend très-heureuse; nous parlons souvent de l'espoir de votre retour ici. C'est une illusion, qui berce mon amitié.

Je vais bientôt aller m'établir à St. Gratien dans cette jolie villa, où j'ai fait un diner si agréable avec vous. Le maître de la maison*) vient de publier un livre sur l'Espagne, qui obtient beaucoup de succès; il conserve de vous un souvenir très-distingué. On me traite toujours avec beaucoup d'indulgence dans le peu que je fais.

Adieu encore, vous reverrai-je? Voilà une question, dont le ciel peut seul faire la réponse. N'importe! je vous aurai aimé toute ma vie.

Sophie Gay.

---

*. Le Marquis de Custine.

Briefwechſel

zwiſchen

Pückler und Bettina von Arnim.

Dieſer Briefwechſel iſt ſchwer zu ordnen, einige Briefe fehlen, viele ſind ohne Datum. Wo Bettina auftritt, da kann es nie ganz an Verwirrung fehlen, und je größer dieſelbe iſt, je treuer tritt das Bild der begabten, aber wunderlichen Frau hervor. In Pückler und Bettina begegneten ſich zwei Originale, wie deren kaum jemals ähnliche ſich wiederfinden dürften; ihr Briefwechſel trägt das Gepräge davon.

1.

Pückler an Bettina.

(Mit dem verſprochenen Tintenfaß, dem Todtenkopf von Gyps mit aufgeſteckten Schreibfedern.)

Den 23. Januar 1832.

Liebenswürdige Prophetin!

Und, rief der Sperling, fort und fort den eitlen Fuhrmann umkreiſend, ich ſage Dir, es hilft Dir alles nichts. Du mußt ſterben!

Aber da zog der Fuhrmann die weite Kappe mit einigen Schellen verſehen, vom Haupte, und ſiehe — es war ein Todtenſchädel.

Leider jedoch hatteſt Du, hohe Seherin, ihn ſchon lange vorher belehrt, daß lebend wie verſtorben, es dieſem ſeinem Schädel immer hauptſächlich an Gehirn gefehlt hätte, eine wohlthätige Kompenſation der Natur für ſeinen gleichen Mangel an Herz — denn wie in gewiſſen Fällen zwei Negationen bejahen, ſo entſprang, wie Du ihm einſt enthüllteſt, aus dem doppelten Defizit, negative Gutmüthigkeit aus Leere.

Geſtehe, daß es dennoch immer noch ein ſchlauer Gedanke von ihm war, Dir jetzt, aus ſeinem Kopfe ſelbſt, ein von Dir verlangtes Tintenfaß zu bereiten, geſchmückt mit reichem Schreibfederſtraus. (Du verſtehſt dieſes Wortſpiel.)*)

Läßt Du Dich nun herab, Bettina! aus dieſem Tintenfaß zu ſchreiben, ſo werden, gewiſſermaßen Dir zum Trotz, dennoch Geiſt und Erhabenheit aus des armen Fuhrmanns Schädel ſließen.

---

*) Bettina verglich Pückler ſcherzend mit einem Straus, da ſeine Eitelkeit gleich dem Magen eines ſolchen, mit Leichtigkeit Kieſel und Eiſen zu verdauen im Stande ſei.

Dein treuer Vogel Straus.*)

---

*) Varnhagen erzählt in ſeinen Aufzeichnungen (ſiehe „Briefe von Stägemann, Metternich, Heine und Bettina von Arnim, nebſt Briefen, Anmerkungen und Notizen von Varnhagen von Enſe. Leipzig, 1865.“ S. 290): „Frau von Arnim hatte bei Rahel zum Fürſten von Pückler geſagt, ſie könne ihm nicht ſchreiben, denn ſie habe kein Tintenfaß; worauf er erwiederte, er werde ihr eines ſchicken. Nach einigen Tagen wurde bei Frau von Arnim ein ſilbernes Gefäß abgegeben, das ſie für das vom Fürſten verheißene Tintenfaß hielt, und, weil es ſilbern war, nicht annehmen wollte. Sie ſandte es an Rahel, und die ſollte es dem Fürſten wieder zuſtellen; allein dieſer ſchwor, er wiſſe von der Sendung nichts, und ſo ſchickte Rahel das Gefäß wieder an Frau von Arnim, die ſehr verdrießlich über das aufgedrungene Geſchenk war. Bald aber klärte ſich der Irrthum auf, es war kein Tintenfaß, ſondern ein Feuerzeug, das in einem Nachbarhauſe abgegeben werden ſollte, und aus Verſehen an Bettina gelangt war, der Eigenthümer ließ es wieder abholen. Der Fürſt war nun ganz gerechtfertigt, einen ſo ſchlechten Geſchmack im Schenken gar nicht gehabt zu haben. Das Tintenfaß, welches er nachher wirklich ſandte, war ein ſtrahlendes Zeugniß ſeines ſinnreichen Taktes, angemeſſen, prägnant, einfach, und brachte nur durch zufällige Umſtände wiederum einen Eindruck hervor, den er nicht hatte berechnen können. Er hatte als Verſtorbener einen Gypstodtenkopf gewählt, der ein geräumiges Glas in ſich trug, und mit Federn ritterlich geziert war. Bettina aber brach bei dem Anblick in Schreck und Thränen aus, ſie ſagte mir, es hätte ihr gedünkt, der todte Arnim blicke ſie aus dem Kopfe an, und ich mußte dies Sinnbild eiligſt wegthun und für mich behalten! —“ Bettina ſchrieb hierüber an Varnhagen (ſiehe S. 29[illegible] in demſelben Buche): „Berlin, den 18. Januar 1832. Ich war unartig gegen den Fürſten Pückler, und zwar in Ihrer Gegenwart, ich wollte es wieder gut machen, darum hab' ich ſo raſch die Durchzeichnung gemacht, und ſie durch Ihre Hände in die ſeinigen kommen laſſen. Wenn es ihm einfallen ſollte, die Zeichnungen einrahmen zu laſſen, ſo dürfen ſie nicht aufgeklebt, ſondern nur aufgelegt werden; ich habe meiner Lebtag erfahren, daß die Leute mir zuwider wurden, die mir etwas ſchenkten, und daß ich die liebgewann, denen ich etwas geſtohlen, darum wehre ich mich gegen ſein Tintenfaß.“

2.

Pückler an Bettina.

Februar 1832.

Du biſt ein ſchöner Geiſt, weil Du ſo demüthig biſt, denn in der Demuth liegt die Größe! In mir ſiehſt Du mehr als ich bin, aber vielleicht haſt Du ſo den beſten Weg eingeſchlagen etwas aus mir zu machen.

Ich fange wenigſtens an zu ahnden, daß es auch in der Enthaltſamkeit, in der Selbſtbeherrſchung eine Seelenwolluſt geben könne, die ganz dem Leben angehört, und an der keine Spur der Verweſung klebt.

Sonderbar wie ſich unſer Verhältniß umdreht! Statt daß ſonſt der Mann die Frau zum Fall verführt — entführſt Du mich zum Flug — gen Himmel. Aber ach! Du weißt noch gar nicht, wie ſchwer beladen ich zu ſolchem Fluge bin. Du kennſt gar nicht das überlaufende Maß meiner Sünden und Schwächen, und wie ſehr die klaren Fluthen Deines bewunderten Stromes mit Lehm und Schlamm aller Arten getrübt wurden, ſo daß wohl nur die chemiſche Analyſe des Todes das urſprüngliche Kryſtall des Elements wieder herſtellen kann.

Uebrigens gefällt mir auch leider aus alter Gewohnheit der Schlamm. Er hat ſeine guten Seiten, denn er ſchmiegt ſich weich den Gliedern an, und es iſt behaglich dunkel darin. Dieſer Dämon hat Gewalt über mich, aber der des Spottes, des Mißbrauchs einer hingebenden Neigung, der, meine Freundin, iſt meiner Natur fremd, und daß Menſchen ſo denken, zwingt mich ordentlich ſie zu verachten, alſo hüte Du Dich ja davor.

Setzeſt Du in mir eine edle Natur voraus, ſo bedenke, daß Mißtrauen ſolchen nicht nahen darf.

Mit dem Bereuen, gute Seele, war es mehr Koketterie wie Ernſt. Bereuen, da haſt Du ganz Recht, iſt Wahnſinn, die allerunverzeihlichſte der Schwächen, wahre Erbärmlichkeit; nur wo Reue aus Liebe entſpringt, iſt ſie ſchön! So weit bin ich noch nicht recht, weder mit dem lieben Gott, noch den Menſchen, außer in Momenten, und dieſe ſind ſüß.

Ich werde unterbrochen, ein andermal mehr, und Mittwoch Abend, wenn meine Freundin zu Hauſe iſt, komme ich ſelbſt.

Sorge für eine hübſche Dämmerung, dann nimm Deinen Platz ein, den Orakelſitz, und laß Dich als Pythia in lieblichen Geiſtesmelodien vernehmen.

H.

3.

Pückler an Bettina.

Den 26. Februar 1832.

Wenn ich nicht ſchon eitel wäre, ſo machte mich gewiß, meine geliebte Freundin, Ihr allerliebſter, drolliger und großmüthiger Zorn dazu.

Haben Sie nicht ſelbſt geſagt: daß ich durch meine Gegenwart Ihre Inſpiration verdürbe, und daß ich Sie vierzehn Tage ganz in Ruhe laſſen müßte, wenn ich was Rechtes von Ihnen hören wollte. Nun man ſich, Gott weiß wie ſchwierig, überwunden hat, bekommt man Schelte. — O, Ihr Weiber bleibt immer die nämlichen, und wer Euch necken und erzürnen will, braucht nur alle Eure Worte à la lettre zu nehmen.

Ich bin aber krank, meine gute Bettina, ſeit geſtern, an entſetzlicher Migraine, die noch fortdauert, und mir das Schreiben ſehr ſauer macht, habe auch, ſeitdem wir uns nicht ſahen, in ſo großer Lebensgefahr geſchwebt, daß mein glückliches Echappé füglich zu den kleinen Wundern gerechnet werden kann.

Kommen Sie doch öfter und sans façon zu uns, mit mir können Sie eben ſo ungenirt ſein, als mit Schleiermacher, ich ſcheue mich nicht vor Ihnen, krank, oder nackt, oder dumm zu erſcheinen, denn ich habe zu Ihnen Neigung und Vertrauen. Die Koketterie hülfe mir auch nichts, denn Sie haben einen höheren Geiſt als ich, und hundertmal ſchöneren Körper im Kopfe, wie Ihre himmliſchen Zeichnungen darthun.

Tauſend Dank für die letzte, eine Ariadne, nicht wahr? So reizend, daß ſelbſt der Leopold ihr wollüſtig die Brüſte küßt, und ſo lieblich ſtillen Ausdruckes im Geſicht, daß man nicht weiß, ob ſie wirklich todt iſt, oder nur ſchläft. Wie gern erweckte ich ſie, und umarmte ſie trotz meiner Migraine, denn auf mich Erdenſohn wirkt die Kunſt ſtets ſinnlich.

Apropos, ich bin St. Simonianer geworden, und als Bruder enfantillage ſtatt des abtrünnigen Enfantin eingetreten, der nur eine Frau erlauben will, weshalb er mit Recht verſtoßen wurde.

Ich verlange dagegen ſehnlich nach einer großen Menge. Wann werde ich als Sultan unter ſie treten dürfen? O weh, mein Kopf, er erinnert mich an alles Loos des Schönen auf der Erden, und ich ende beſcheiden und demüthig. Adieu.

Hermann Pückler.

Noch etwas Ernſthaftes.

Ich habe keinen ſchaffenden Geiſt, ſondern nur einen empfänglichen. Sie ſind das männliche Prinzip in unſerem Verhältniß, ich das weibliche. Daher würde es, als umgekehrte Welt, eine Weile dauern, ehe wir uns ganz gemächlich einrichten. Ich mache es mir bequem, denn ich habe als Weib mehr Verſtand als Sie, wenngleich weniger Geiſt, ich darf Launen haben und inkonſequent ſein, Sie vernachläſſigen, wieder zu Ihnen zurückkommen, ganz wie es mir beliebt, — Sie aber haben den Beruf etwas aus mir zu machen, und mögen ſehen, wie Sie es zu Wege bringen. Es iſt, beim Himmel, kein leichtes Stück Arbeit, ſo weit ich es zu beurtheilen im Stande bin.

4.

Pückler an Bettina.

Den 27. Februar 1832.

Guter Mann! Zwingen thue ich mich ſelten zu etwas, alſo auch nicht zum Schreiben an Dich — aber es wird mir ganz unheimlich mit Dir zu Muthe, wenn Du ſo leicht Dich erzürnſt, ſo ſtreng es rügſt, wenn man nicht gleich antwortet, ſo ungeduldig wirſt, wenn man Dich etwa einmal gar nicht verſteht.

Weißt Du wohl, daß Weiber immer gern eine perſönliche Beziehung in allem finden mögen. So liebe ich auch nicht die einzelnen Sentenzen ſchroff hingeſtellt, ſondern um eindringlich zu werden, müſſen ſie immer apropos und mit Kunſt angebracht werden. Dann liebe ich ſehr Deutlichkeit ſchon aus Faulheit, und antworte übrigens auf vieles nicht, was ich dennoch langſam in succum et sanguinem verarbeite.

Dein letzter Brief, der ſich mehr zu mir herabgelaſſen, hat deshalb auch beſſeren Anklang gefunden, erkläre mir aber, was ein Schlingel iſt, böſer Mann, ich weiß es wahrlich nicht, ein Beweis meiner Unſchuld. Ei Schelm, o das weiß ich beſſer, der ſitzt mir zuweilen im Nacken, aber leider noch öfter auf der Naſe.

Der St. Simonianer iſt ein ſchwerfälliger, der Dich wie ein Alp gedrückt hat, und es ſcheint, als Hülfskorps gegen ihn läßt Du die Homöopathen anrücken. Laſſen wir beide ruhen, ich könnte eher meiner Natur nach auf einmal einen Giftbecher leeren, als täglich ein Billiontheil Pülverchen zu mir nehmen, und überdem mit Enthaltſamkeit geſchoren werden.

Lieber Mann, bedenke, daß ich ein ſchwaches Weib bin, meine Migraine kurirt der gute Doktor gewiß nicht, die Migraine aber kurirt mich.

Deine Briefe, liebe Seele, in den hübſchen Abendlichtkouverts, werden ſehr ſorgfältig aufgehoben und geleſen, aber Du mußt Dich, ich wiederhole es, geflügelter, wilder Pegaſus, immer tiefer zu mir herabſenken, denn ich bin wirklich dumm, Allegorieen verſtehe ich entſetzlich ſchwer, und es iſt kein Schelmſtreich, wenn ich Dir aufrichtig geſtehe, daß das rappelnde Holz mir noch immer etwas rapplicht und daneben dunkel bleibt, ſo daß ich auch nichts darauf erwiedere, denn mit der Zeit kapire ich's vielleicht. Der Fürſt Pückler, dem Du nicht allzu grün geſinnt biſt, erklärt mir's vielleicht, aber von ihm will ich, wie Du, nichts mehr wiſſen. Ich habe mich als weibliches Element ganz von ihm abgetrennt, und wenn ich über dem Experiment närriſch werde, ſo iſt es Deine Schuld, und, Herzenskind, unſer Holz mag dann zuſammen rappeln, bis es verbrannt, ich meine der ſterbliche Theil, den Du in's Feuer halten willſt, wofür ich mich aber fürchte, denn ich liebe dieſen ſterblichen Theil, Gott verzeih' mir die Sünde, am allerbeſten, und mag ihn gar nicht von den Strahlen der Wahrheit ſo pulveriſiren und zu Aſche verſengen laſſen.

Das von der Lebensgefahr gefällt mir, ja, ja, ſie iſt wirklich ein guter Freund von mir, aber daß ich zuletzt daraus zu Ihren Füßen niederfallen ſoll, das geht nicht, mein Herr. Umgekehrt wird ein Schuh draus, wie Jakob Böhme ſagt!

Denken Sie, daß ich meinen Vortheil ſo ſchlecht verſtehe? Da ich Dich anrege, bedarfſt Du meiner noch weit mehr als ich Deiner, demüthige Dich alſo als ein Samenkorn vor dem Boden, der Dich aufnimmt, damit ein neuer Phönix daraus erwachſe, halb Pflanze, halb Vogel, die fliegend die ganze Erde überrankt. Verſtehſt Du mich? Wo nicht, ſo hat es ſeinen guten Grund, denn ich phantaſire in meinem Fieber ganz proſaiſch.

Was? Meine ſchöne, todte Ariadne iſt nur eine betrunkene Bacchantin? Ich ſehe gar nicht ein, warum es nicht auch eine Ariadne ſein könnte, und für mich bleibt ſie es, wie ſie im Schmerz die Fackel ergriffen hat, ihren Ungetreuen zu ſuchen, die jetzt ihrer Hand entſunken mit ihrem Leben verliſcht, während der Leopard (denn da er gefleckt iſt, iſt er kein Tiger) wie ein getreuer Hund die ſchöne Bruſt ihr leckt. Doch Ariadne oder Bacchantin, tauſend Dank dafür, es iſt ein ſchönes und ein gewürdigtes Geſchenk.

Ich leſe Deine Briefe noch öfter, und antworte noch mehr darauf, jetzt aber fallen mir die Augen zu. Freundſchaft, Wahrheit und Vertrauen.

5.

Bettina an Pückler.

In Wien.

Beethoven. — Ich hätte ihn während meinem kurzen Aufenthalt gerne kennen lernen; keiner wollte mich zu ihm führen, wegen ſeinem wunderlichen Humor, und weil er menſchenſcheu wäre; ich mußte ihn alleine aufſuchen; er hatte dreierlei Wohnungen, in der Stadt, Vorſtadt und auf dem Land; ich fand ihn im oberſten Stock eines hohen Hauſes, im Vorzimmer lag eine Fortepiano an der Erde, daneben eine ſchlechte Bettſtelle mit einem Strohſack und wollener Decke; der Bediente ſagte: „Das iſt des Herren Lager.“ Ich trat ein, er ſaß am Klavier, ich nahte ihm, und ſagte ihm laut und dicht in's Ohr (denn er war taub): „Ich heiße Brentano.“ Er lächelte, reichte mir die Hand ohne aufzuſtehen, und ſagte: „Ich hab' eben ein ſchönes Lied gemacht für Sie.“ Er ſang: „Kennſt Du das Land“ nicht ſchmelzend, nicht weich; hart war die Stimme, über Bildung und Gefälligkeit ſich hinausſchwingend durch den Schrei der Leidenſchaft. Er fragte: „Nun, wie gefällt es Ihnen?“ Ich nickte; er ſang's noch einmal mit dem Feuer, das durch's Bewußtſein ſeine Gluth mitzutheilen, angeſchürt wird; dann ſah er mich triumphirend an; er ſah, daß meine Wangen und Augen glühten, und ſagte naiv: „Aha!“ — Nun ſang er: „Trocknet nicht, Thränen der ewigen Liebe! Ach, nur dem halbgetrockneten Auge, wie öde, wie todt die Welt ihm erſcheint!“ Dann ſchrieb er den Satz mit Ziffern in eine Schreibtafel, die er in der Taſche trug, und ließ ſich's gefallen, daß ich ihm während dem die verwirrten Haare glatt ſtrich; er küßte mir die Hand; und als ich weggehen wollte, ging er mit; unterwegs ſagte er: „Muſik iſt das Klima meiner Seele, da blüht ſie und ſchießt nicht bloß in's Kraut, wie die Gedanken Anderer, die ſich Komponiſten nennen, aber wenige verſtehen, welch ein Thron der Leidenſchaft jeglicher einzelne Muſikſatz iſt — und wenige wiſſen, daß die Leidenſchaft ſelbſt der Thron der Muſik iſt.“ Und ſo ſprach er, als ob ich ſein vertrauter Freund ſei von Jahren her.

Man war erſtaunt mich mit dem menſchenſcheuen Beethoven Hand in Hand eintreten zu ſehen in eine Geſellſchaft von mehr als vierzig Menſchen, die bei Tiſche ſaßen; er nahm ohne Umſtände Platz, ſagte wenig, wohl weil er taub war; zweimal nahm er ſeine Schreibtafel aus der Taſche, und ſchrieb ein paar Ziffern hinein. Nach Tiſch ſtieg die ganze Geſellſchaft auf den Thurm des Hauſes, um die Gegend zu überſehen; wie Alle wieder hinab waren, und er und ich allein, da zog er die Tafel hervor, überſah ſie, ſchrieb und ſtrich aus, dann ſagte er: „Mein Lied iſt fertig.“ Er legte ſich in's Fenſter, und ſang es vollends hinaus in die Lüfte. Dann ſagte er: „Gelt, das ſchallt? Es gehört Ihnen, wenn's Ihnen gefällt, ich hab's für Sie gemacht, Sie haben mich dazu gereizt, ich las es in Ihrem Blick wie geſchrieben.“ — So lang ich in Wien war, kam er alle Tage. Eine Dame aus der Geſellſchaft, eine der erſten Klavierſpielerinnen, trug eine Sonate von ihm vor. Nachdem er eine Weile zugehört hatte, ſagte er: „Das iſt nichts.“ Er ſetzte ſich ſelbſt an's Klavier, und trug dieſelbe Sonate vor, die übermenſchlich zu nennen war.

Er gab mir Aufträge an Goethe, wie er ihn allein über alles ſchätze. In Teplitz im folgenden Jahr lernten ſie ſich kennen. Goethe war bei ihm; er ſpielte ihm vor; da er ſah, daß Goethe tief gerührt zu ſein ſchien, ſagte er: „O Herr, das habe ich von Ihnen nicht erwartet; in Berlin gab ich auch vor mehreren Jahren ein Konzert, ich griff mich an, und glaubte was Rechts zu leiſten, und hoffte auf einen tüchtigen Beifall, aber ſiehe da, als ich meine höchſte Begeiſterung ausgeſprochen hatte, kein geringſtes Zeichen des Beifalls ertönte; das war mir doch zu arg; ich begriff's nicht; das Räthſel löſte ſich jedoch dahin auf, daß das ganze Berliner Publikum fein gebildet war, und mir mit naſſen Schnupftüchern vor Rührung entgegenwankte, um mich ſeines Danks zu verſichern. Das war einem groben Enthuſiaſten wie mir ganz übrig; ich ſah, daß ich nur ein romantiſches, aber kein künſtleriſches Auditorium gehabt hatte. Aber von Euch, Goethe, laſſe ich mir dies nicht gefallen; wenn mir Eure Dichtungen durch's Gehirn gingen, ſo hat es Muſik abgeſetzt, und ich war ſtolz genug mich auf gleiche Höhe ſchwingen zu wollen wie Ihr, aber ich habe es meiner Lebtag nicht gewußt, und am wenigſten hätte ich's in Eurer Gegenwart ſelbſt gethan, da müßte der Enthuſiasmus ganz anders wirken. Ihr müßt doch ſelber wiſſen, wie wohl es thut, von tüchtigen Händen beklatſcht zu ſein; wenn Ihr mich nicht anerkennen, und als Euresgleichen abſchätzen wollt, wer ſoll es dann thun? — Von welchem Bettelpack ſoll ich mich denn verſtehen laſſen?" So trieb er Goethe in die Enge, der im erſten Augenblick gar nicht verſtand, wie er's gut machen ſolle, denn er fühlte wohl, Beethoven habe Recht. — Die Kaiſerin und öſterreichiſche Herzoge waren in Teplitz, und Goethe genoß viel Auszeichnung von ihnen, und beſonders war's ſeinem Herzen keine geringe Angelegenheit, der Kaiſerin ſeine Devotion zu bezeigen; er deutete dies mit feierlich beſcheidenen Ausdrücken dem Beethoven an. „Ei was," ſagte der, „ſo müßt Ihr's nicht machen, da macht Ihr nichts Gutes, Ihr müßt ihnen tüchtig an den Kopf werfen, was ſie an Euch haben, ſonſt werden ſie's gar nicht gewahr; da iſt keine Prinzeß, die den Taſſo länger anerkennt, als der Schuh der Eitelkeit ſie drückt; — ich hab's ihnen anders gemacht; da ich dem Herzog Rainer Unterricht geben ſollte, ließ er mich im Vorzimmer warten, ich habe ihm dafür tüchtig die Finger auseinander gerenkt; wie er mich fragte, warum ich ſo ungeduldig ſei, ſagte ich: er habe meine Zeit im Vorzimmer verloren, ich könne nun mit der Geduld keine mehr verbringen. Er ließ mich nachher nicht mehr warten, ja, ich hätt's ihm auch bewieſen, daß dies eine Albernheit iſt, die ihre Viehigkeit nur an den Tag legt. Ich ſagte ihm: „Einen Orden könnten ſie einem wohl anhängen, aber darum ſei man nicht um das geringſte beſſer; einen Hofrath, einen Geheimerath können ſie wohl machen, aber keinen Goethe, keinen Beethoven, alſo das, was ſie nicht machen können, und was ſie ſelber noch lange nicht ſind, davor müſſen ſie Reſpekt haben lernen, das iſt ihnen geſund." — Indem kam auf dem Spaziergang ihnen entgegen mit dem ganzen Hofſtaat die Kaiſerin und Herzoge; nun ſagte Beethoven: „Bleibt nur in meinem Arm hängen, ſie müſſen uns Platz machen, wir nicht." — Goethe war nicht der Meinung, und ihm wurde die Sache unangenehm; er machte ſich aus Beethoven's Arm los, und ſtellte ſich mit abgezogenem Hut an die Seite, während Beethoven mit untergeſchlagenen Armen mitten zwiſchen den Herzogen durchging, und nur den Hut ein wenig rückte, während dieſe ſich von beiden Seiten theilten, um ihm Platz zu machen, und ihn alle freundlich grüßten; jenſeits blieb er ſtehen, und wartete auf Goethe, der mit tiefen Verbeugungen ſie hatte an ſich vorbei gelaſſen. — Nun ſagte er: „Auf Euch hab' ich gewartet, weil ich Euch ehre und achte, wie Ihr es verdient, aber jenen habt Ihr zu viel Ehre angethan." — Nachher kam Beethoven zu uns gelaufen, und erzählte uns alles, und freute ſich ganz kindiſch, daß er Goethe'n ſo geneckt habe. — Die Reden ſind alle wörtlich wahr, es iſt nichts Weſentliches hinzugeſetzt, Beethoven erzählte es mehrmals auf dieſelbe Weiſe, und es war mir in mehr als einer Beziehung ganz wichtig; ich erzählte ſie dem Herzog von Weimar, der auch in Teplitz war, und ihn gewaltig neckte, ohne ihm zu ſagen, woher er es habe. —

Iſt die Geſchichte Dir ſo recht? — Kannſt Du ſie brauchen? Soll ich Dir morgen noch eine ſchreiben? — Die vom Bär, vom Frankfurter Patrizier, und dem Nachtwächter, alle drei noch am Leben.

6.

Pückler an Bettina.

Den 20. März 1832.

Gütige Bettina,

Goethe's Tod, und die ſchon am Abend auf die Nachricht erhaltene Erbſchaft haben mich tief bewegt! Ich wollte ſelbſt kommen, konnte aber nicht, um Dir zu danken, ziemliche und großmüthige Sklavin. Vielleicht geht es heute, ich will Dir auch etwas vorleſen, obgleich Du mir die Abſchrift meiner Knittelreime noch ſchuldig biſt. Ich bin übrigens entſchloſſen nächſtens ein Dichter zu werden, und habe zu dieſem Behuf ein großes Reimlexikon in zwei Foliobänden gekauft.

Doch ich will nicht ſcherzen. Du biſt eine ächte Dichterin — und ſchöner kann ſich des Weibes Gemüth nicht aufthun, als in Deinen letzten Briefen. Fahre ja mit Goethe aus Deinem Leben fort, und verſchweige nichts, thue Dir auch nicht den leiſeſten Zwang an, ſchreibe als ſprächeſt Du zu Dir ſelbſt, je ſchleierloſer Du daſtehſt, je mehr kannſt Du nur bei mir gewinnen.

Aber ſonderbar iſt es — ſeit ich Dir näher getreten, iſt es mir immer als lebten unſere Geiſter ihr volles Leben ohne Schranken und wie im Paradieſe, nur da, wo die Körper nicht dabei ſind, — als träte, wenn wir uns ſehen, ein fremder irdiſcher Zwang, eine hemmende Kraft uns entgegen, welche die freie Entwickelung der Gedanken verhindere.

Sind aber vollends andere Leute dabei, ſo kommſt Du mir ganz wie eine Fremde vor, Du gefällſt mir, Du biſt geiſtreich, Du biſt liebenswürdig, aber ich kenne Dich nicht, und kann nicht, im Schmelz der Wieſenblumen hingeworfen, mit Dir tändeln, nicht am frühen Morgen die Thautropfen von Deinen Haaren küſſen, und im traulichen Dunkel der

Grotte meine Seele mit der Deinen in einem ewigen Kuſſe verſchmelzen.

Haſt Du es auch ſchon ausgefunden, daß in der Phantaſie nur wahres, ſeliges Glück blüht, und daß es vielleicht die raffinirteſte Wolluſt des Geiſtes iſt, der Opiumrauſch dichteriſcher Gemüther, nur dieſe Speiſe zu koſten, und der groben irdiſchen Wirklichkeit beim höchſten Grade ganz zu entſagen.

Morgen mehr, leb' wohl.

7.

Pückler an Bettina.

Den 3. April.

Bettina, ſei nicht ſo ungeduldig, Dir fehlt ganz und gar der Glaube.

Höre einige Wahrheiten, und zweifle dann nicht ferner daran.

1. Deine Briefe ſind mir theuer und koſtbar. Ich werde ſie nicht einmal, ſondern hundertfach genießen, aber meine Art iſt nicht die anderer Menſchen, laß mich gewähren, und Du wirſt nicht immer unzufrieden mit mir ſein. Habe alſo volles und unwandelbares und unbegränztes Vertrauen zu mir. Laß mir aber das behagliche Gefühl dabei, keinem Zwang irgend einer Art dabei unterworfen zu ſein. Liebſt Du wirklich mich, ſo liebe mich wie ich bin. Sprich Dich aus gegen mich ohne Rückhalt und ohne Scheu. Ruhe Dein müdes Haupt an meiner Bruſt — ſie iſt kein gefühlloſer Stein.

Ich will aber jetzt hören, die Zeit wird auch vielleicht kommen, wo ich das Bedürfniß zu ſprechen habe.

Meine Zeit iſt übrigens jetzt ſehr proſaiſch erfüllt, das Alltagsleben iſt leider der Boden, auf dem wir wachſen, aus dem wir die nöthige Nahrung ziehen müſſen. Die Zeit iſt nun eben für mich höchſt trocken und ſteril. Laß dieſer Epoche ihr Recht, und warte, bis ſie vorüber iſt.

Es hat mich gekränkt, daß Du mit dem Geheimniß abbrachſt, das Du mir aus Deiner Seele enthüllen wollteſt, aus Scheu und Mißtrauen. Wie ſchwach!

2. Deine Giraffe hat weniger Vergnügen ſich bewundern zu laſſen, als Du glaubſt. Tadel, wenn Wahrheit darin iſt, behagt ihr meiſtens beſſer, wiewohl allerdings auch dabei viel Eitelkeit iſt. Das Gerede über mich zum Beiſpiel amüſirt mich. Es iſt ein wenig kindiſch, aber ich ſpiele gern damit.

3. Aber Deiner Liebe mit Goethe, Deinem myſtiſchen Geiſterverhältniß mit dem Unſterblichen folge ich mit heiliger Andacht.

Baue nun fort auf dieſe drei Wahrheiten. Du ſiehſt, die mittelſte, die mich angeht, iſt die unbedeutendſte, wie ich ſelbſt.

H. P.

8.

Bettina an die Fürſtin Pückler.

Den 11. April.

Euer Durchlaucht

erlaube ich mir meine Bitten und Klagen vorzubringen. Zwanzig Tage war der Fürſt hier, am einundzwanzigſten hat es meine geſteigerte Sehnſucht ſehr beſchwichtigt, ihn zu ſehen. Was ihn nach ſo ſpäter Zeit noch zu mir geführt haben mag, weiß ich nicht, wenn es nicht eine gütige Vermahnung von Euer Durchlaucht war; ſein eigenes Intereſſe war es nicht, das hätte ſich wohl früher befriedigt; war es allgemeine Menſchenliebe, ſo iſt es gut, daß ſie kein Mantel zu ſein braucht, wie der der chriſtlichen Liebe, denn er würde ihm gewiß an allen Ecken zu kurz ſein.

Ich zweifle nicht, daß mich der Fürſt weit über Verdienſt ſchätzt, ich habe ſein nachſichtiges Lob ſchon von verſchiedenen Seiten vernommen; ich vergleiche mich hier dem Straußenei und der Palmennuß, welche in meines Großvaters Raritätenkabinet aufbewahrt wurden; würdigen Perſonen, welche dieſe Merkwürdigkeiten zu ſchätzen wußten, wurde die Nuß gerüttelt, um zu beweiſen, daß ſie noch Milch enthalte, und die Härte des Eies wurde mit einem Hammer erprobt. Wäre das Ei ausgebrütet, ſo würden jetzt viele ſeiner Nachkommen auch Eier legen, und wäre die Nuß auf vaterländiſchen Boden gefallen, ſo wären Wälder daraus entſtanden, in deren Wipfeln geſangreiches Gefieder die junge Brut ätzte. So verleihet die Mutter Natur allem, was ſich ihrer Milde anvertraut, Befähigung ſich zu entwickeln; wie ſchön wär' es, wenn die Milde des Fürſten meiner Liebe alles ablockte, was ſie zu geben vermag; allein er ſcheint dazu nicht geneigt; keine milde Sonne, keine reifen Aepfel, — ich hätte dem Fürſten ſo gern meine Briefe an Goethe anvertraut, und noch ein Tagebuch an Goethe, worin viele merkwürdige Geſchichten meiner Jugend enthalten; rührend und ſchön wie kein anderer, iſt dieſer Ausbruch von Liebe; ja, ich weiß gewiß, daß es ſich mit dem Wunderbarſten und Ergreifendſten vergleichen läßt; ich hatte es aufgeſpart und niemand gezeigt, weil ich es Ihm vorſchlagen wollte, es herauszugeben zum Beſten von Goethe's Monument; doch iſt mir's jetzt, als werde nichts daraus werden, und als müſſe ich mich an Andere wenden; es ſchmerzt mich, wie eine gezwungene Untreue ſchmerzen würde. Ich bitte daher Ew. Durchlaucht ihm es vorzuſchlagen, und zu fragen, ob er dazu geneigt ſei, und ob er mir ſo viel Gehör ſchenken werde, daß ich ihm das Ganze auseinanderſetze, und wenn er's verwirft, dann erſt ſuche ich meinen anderen Weg.

So eben, da ich um Erlaubniß fragen will, ob ich vielleicht heute oder morgen in einer müßigen Stunde Ihnen etwas davon mittheilen dürfe, wird mir die Botſchaft, daß der Fürſt ſchon heute abreiſt; ich ſchicke dennoch dieſe Zeilen, vielleicht haben Euer Durchlaucht die Gnade ihm davon zu ſprechen, und mir ſeinen entſchiedenen Willen darüber mitzutheilen, denn mir ſelbſt, fürchte ich, würde keine Antwort erfolgen, die doch zu meiner Beruhigung nothwendig iſt.

Ich empfehle mich Ew. Durchlaucht Wohlwollen, und bitte meine Hochachtung zu genehmigen.

Bettina von Arnim.

Verzeihen mir Ew. Durchlaucht, daß ich vielleicht zu unſchicklicher Zeit mit meiner Angelegenheit komme, allein ich werde von anderer Seite um das Tagebuch von Goethe bedrängt; und kann daher nicht länger aufſchieben, darum anzufragen.

(Die Fürſtin ſchrieb hierüber an ihren Gemahl: „Antworte doch hierauf, Lou, die Frau mit ihrem Geiſt und Willen für Dich iſt doch einer Antwort werth.“)

9.

Pückler an Bettina.

Muſkau, den 14. April 1832.

Ich bin ſeit einiger Zeit von einer Abſpannung des Geiſtes und Körpers, wie ſie mir kaum noch vorgekommen ſind. Wenn es ſo fortgeht, werde ich wieder zur Pflanze — nichts ängſtigt, nichts freut, nichts ergreift, ja faſt möchte ich ſagen, nichts intereſſirt mich ſelbſt mehr. Doch weiß ich, es iſt nur Täuſchung, und ich beſorge faſt (ſorge aber nicht ſehr deshalb), es iſt die trübe Schwüle vor einem

Gewitterſturm, die alle Kräfte ſchon wieder in Anſpruch nehmen wird, oder es iſt — le commencement de la fin.

In ſolcher Stimmung ſind Deine überfeurigen Briefe, närriſche Bettina, grade recht, nur wünſchte ich, Du begnügteſt Dich mit dergleichen bloß zu ſchreiben, und erzählteſt nicht ſo viel an Andere davon. Du biſt eine ziemlich gewöhnliche Adamstochter darin, daß Du nicht gut ſchweigen kannſt. Um aber gegen Einen ganz aufrichtig ſein zu können, muß man es gegen alle Anderen nicht ſein. Haſt Du nicht auch mit dem Stern von Krähwinkel, mit der kleinen Gliskinska oder Lichinska, wieder über mich geſchwatzt? Ich habe dieſe kleine Frau gern, und möchte ſie wohl einmal verliebt ſehen, (wenn es gehörig bequem wäre, wie die Varnhagen nicht ganz mit Unrecht von mir ſagt). Hat ſie wohl auch Geiſt? Beurtheile das einmal, und nimm den Maßſtab davon (als leichtes Exempel) an dem, was ſie über mich ſagen wird. Spricht ſie nur zum hundertſten Theil ſo ſchön über mich wie Du über Goethe, ſo will ich es mit Vergnügen anhören. Höre Du alſo ebenfalls, liebe Sklavin, (dies iſt mein Auftrag) ſo viel als möglich Andere über mich, und theile es mir mit, laß Dich ſelbſt aber nur ſehr wenig über mich aus. Höchſtens nur eben um durch Widerſpruch zu reizen. Wundere Dich nicht über dieſen trivialen Appetit, ich brauche grade jetzt dergleichen, während Hohes und Schönes, wie Deine Briefe ſo viel enthalten, mich jetzt nicht genugſam durchdringt; dennoch iſt die Baſis Deiner Neigung zu mir, wie Du ſie definirſt, etwas ſo Magnetiſches, daß ſie mir Reſpekt einflößt. Wir wollen ſehen, ob dieſe Worte wirklich Stich halten, wenn es einmal auf mehr als Worte ankommen ſollte, wenn überhaupt aus der Puppe und ihrer Indolenz ſich irgend je der Rieſe, der in ihr ſchlummert, und den Du ſo ſeltſam ahndeſt, ſich noch zum kühnen Werke erheben ſoll; willſt Du es dann wirklich wagen in der kalten Abgeſchiedenheit mit mir allein zu ſtehen, die nicht für Dich gemacht iſt? Wiſſe, meine Natur iſt *wirklich* über die gewöhnlichen Menſchen erhaben, aber ſie iſt dämoniſcher Art. Mein Egoismus iſt kein gemeiner, ich haſche nicht nach anderer Gut, ich kenne keinen Neid und keine Mißgunſt, aber ſoll ich Dir ganz den nächtlichen Abgrund meines Herzens aufſchließen, ſo vernimm, daß ich kaum eines beſitze, daß ich außer mir nichts liebe und nichts haſſe, daß ich fremde Liebe nur dulde, fremden Haß nur verachte, daß ich milde bin nur aus Kälte, und mich räche aus Kalkül, daß mit einem Wort die Denkkraft ſtark, das Gefühl aber ſo ſchwach in mir iſt, daß ſeine Wärme kaum noch hinreicht mich an Gott feſtzuhalten, und den Menſchen, aber ſchon lange losgelaſſen habe.

Kann ein ſolcher dunkler Schatten Dir gefallen?

Beurtheile mich auch nicht nach meinem Buche, dort bin ich durch und durch Komödiant, und habe höhniſch gelacht, daß man die Natürlichkeit als ſchönſtes an ihm pries, da es von Anfang bis zu Ende die fortgeſetzteſte Täuſchung enthält.

Du biſt verſchroben, ſonſt hätteſt Du mich geflohen, und noch tappſt Du im Blinden über mich, doch gefällt mir Dein kühnes Zutrauen, obgleich Du eben nicht viel an mir wagſt bis jetzt, und ich nehme den Goethe'ſchen Ring an zu Eurem Angedenken; wie reizend erſcheint Goethe in Deinen Schilderungen — ebenſo kindlich als erhaben, ebenſo weiſe als gut. Für dies Verhältniß habe ich große Ehrfurcht. Ich habe es mir ſchon angeeignet als ein Bild der Phantaſie, und nur für ſolche habe ich *Gefühl*. Uebrigens rührt es mich doch ſehr, daß Du mir jenen Ring anbieteſt, das iſt wirklich ein Liebesopfer, das ich erkenne und zu ſchätzen weiß, aber ſo genügſam Du auch biſt, Du wirſt doch, fürchte ich, bald der Meinung ſein, daß ich Dir zu wenig dafür zurückgeben kann, und wenn Deine Phantaſie ausgetobt hat, vor dem kalten Knochengerippe erſchrecken, das Du vergebens in poetiſchem Wahne mit Fleiſch und Blut und mit Blumenkränzen geſchmückt haſt.

Indeß ſo lange es dauert, laß Dich gehen, es bleibt immer ein ſüßer Rauſch für Dich, eine intereſſante Beobachtung für mich. Vielleicht geſchieht auch das Wunder, und Du belebſt mich, der wie ein Vampyr ſich ſchon halb todt fühlt, und doch noch immer zu gutmüthig iſt, um durch Blutſaugen ſich wieder neues Leben zu verſchaffen, obgleich etwas Unheimliches in mir lauert, das wohl ſolchen Appetit begründen könnte. Nimm indeſſen alles dies nicht zu ſehr à la lettre, es iſt Mitternacht, und die dunkeln Larven der Menſchen umſchweben mich, und ich bin düſter geſtimmt. Schreibe mehr, und ſende mir den Ring, ſchicke auch Deine Briefe ſo oft Du willſt, meinetwegen jeden Poſttag. Lebe wohl.

10.

Pückler an Bettina.

Muskau, den 22. Juli 1832.

Meine treue Sklavin!

Hier folgt das Verſprochene zur Beurtheilung, aber verſteht ſich nicht zur voreiligen Mittheilung.

Dein Geſpräch hat mich im Anfang ergötzt, ſpäter heftiger bewegt.

Daß doch dieſe Pfaffen, und ſelbſt die beſten unter ihnen, wie verdammt ſind in Liebloſigkeit und Intolerantismus unterzugehen! „Liegt das Böſe nicht auch zuweilen in der Tiefe, und iſt es nicht ſeine gefährliche Seite gut zu ſcheinen, ja ſich ſelber für gut zu achten.“

Welche gräulichen Worte, eines Torquemada würdig! Kannſt du Pfaff damit vor deinem Chriſtus ſtehen, und nicht vor Scham hundert Klafter tief in die Erde ſinken!

Nein, ich bin nicht unſchuldig, und Du Liebſte, reine, vollgeſogene Schwärmerin, aber beide ſind wir keine Pfaffen, und darum können wir Hölle und Verdammniß nicht fordern, nur bald mehr bald weniger verdunkelte Seligkeit und Liebe.

Wir glauben, daß das Gute überall in der Tiefe liege, ja beim Räuber und Mörder und ſelbſt beim Phariſäer, dem Erkältetſten aller, in ſeinem geiſtlichen Stolze, der ihm alle andern Laſter reichlich erſetzt. Ja wir glauben an das Gute in der Tiefe, auch bei uns ſelbſt, wenn wir auch, hingeriſſen durch Erdenmächte, es wie die Weisheit, die eins mit ihm iſt, oft verſchütten. Aber es iſt dennoch leichter Stoff nur, den wir darauf häufen, kein zäher, geiſtlicher Schleim, der nur durch eine Ekelkur davon abgelöſt werden kann, kein Hochmuth, der ſich als Diener für den Herrn anſehend, zum chroniſchen Uebel geworden iſt, welchem nur der Tod gewachſen iſt. Glaube mir, ich habe es hundertmal erfahren: in jedem proteſtantiſchen Geiſtlichen liegt das Embryo eines katholiſchen Pabſtes. Ich aber bin freiſinnig und ſtolz, und darum ſind ſie mir in der Seele zuwider, wie ihre dürftige Erſcheinung, ihre geſchmackloſe Tracht, ihr unzierliches und unbeholfenes Weſen ſie meinem Schönheitsſinn unerträglich macht, und noch tief unter ihre katholiſchen Mitbrüder ſtellt.

Dieſer kleine Zwitter iſt nun gar noch obendrein ein halber Revolutionair oder Reformer, ein halber Plato, in Wahrheit aber nur ein ganzer Pfaff. Amen.

Ich kann auch predigen, wenn ich mich echauffire, und ich ſchäme mich, daß dies bei Gelegenheit eines perſönlichen Angriffs geſchieht, aber glaube, Du Gläubige, daß es nicht beleidigte Eitelkeit war, die mich diesmal außer Faſſung brachte, (denn dieſe hat perſönlich Schlimmeres hundertmal lächelnd ertragen), ſondern wahre Indignation über das teufliſche Wort, für das Mephiſtopheles noch zu gemüthlich iſt, und das ich nimmer aus ſolchem Munde wünſchte gehört zu haben. Meiner Unſchuld, ich wage es mit Zuverſicht zu ſagen, ſchaudert davor. Und doch hätte ich mich zu dieſem Mann, was ich von ihm hörte und ſah, faſt hingezogen gefühlt. Ich dachte: hier iſt vielleicht einmal ein ächter Chriſt, kein Feind im ſchwarzen Rock. Vergebens, das Kainszeichen hat ſich bald auch hier verrathen. Der Gute hat wie Satan geſprochen. Vielleicht würde es beſſer ſein, wenn die Pflege der Religion nur den Weibern übertragen würde, denn wenn die Liebe aller Religion Quelle iſt, ſo ſprudelt ſie wahrlich bei ihnen freudiger und reichlicher. Auch beichte ich ſchon lange nur Frauen, und erwarte Beſſerung nur durch ſie. Selten, ſelten, daß mir eines Mannes Urtheil etwas gilt, denn ich bin ſelbſt ein Mann, und brauche nur mein eignes; nur dieſes Mannes Wort, der mit Unrecht ſich dem Sokrates vergleicht, hat mich gewurmt. Zeig' ihm meine Antwort, wenn du willſt, es ſind meine ſelbſtgeſchriebenen Worte. Ich verläugne ſie nicht.

Und doch möcht' ich faſt, er vertheidigte ſich, es wäre ein Beweis von Achtung für mich und für ſich ſelbſt. So kaptivirt ein Name! denn es iſt weiter nichts. Der Name imponirt mir noch, nachdem der Menſch mir an Geiſt wie Körper (denn Geiſt iſt Güte, wie er richtig ſagt) klein und häßlich erſchienen iſt.

11.

Pückler an Bettina.

Muskau, den 9. Auguſt 1832.

Liebe Freundin,

Ich hoffe, Dein Fieber wird vorüber ſein, wenn dieſer Brief Dich erreicht, Liebe. Das niedliche Gypsfigürchen iſt diesmal glücklich angelangt, und ſchmückt meinen Schreibtiſch. Die Zeichnung habe ich als Kopie beiſeite gelegt, da das Original Deinem ſechſten Geliebten gehört, denn von denen, die mir bekannt worden ſind:

Nr. 1. Goethe
„ 2. Schinkel
„ 3. Schleiermacher
„ 4. Rumohr
„ 5. Ich
„ 6. Carolath*)

aufrichtig geſagt, ſteigt die Scala immer abwärts, Du machſt dies aber nur Chriſtus nach, der auch erſt im Tempel und mit den Schriftgelehrten in ſeiner Jugend verkehrte, zuletzt aber ſich gemeine Leute im Reich des Geiſtes auswählte. Er beklagt ſich daher auch oft über ihre Beſchränktheit, ließ aber hernach den heiligen Geiſt über ſie ausgießen; thue dergleichen mit uns letzten Nummern. Wir bedürfen es. Apropos aber von Schleiermacher, ſo muß ich geſtehen, daß mich ſein Geſpräch mit Dir etwas frappirt hat, nämlich: „Liegt das Böſe zuweilen nicht auch in der Tiefe, und iſt es nicht ſeine gefährliche Seite gut zu ſcheinen, ja ſich ſelbſt für gut zu achten?“

---

*) Varnhagen dagegen giebt das Verzeichniß von Bettina's Lieblingen noch weit ausgedehnter. Unter ſeinen Aufzeichnungen befindet ſich das folgende Blatt:

Bettinens Lieblinge.

Clemens (Brentano).
Goethe.
Tieck.
Ludwig von Baiern.
Rumohr.
Beethoven.
Schleiermacher.
Schinkel.
Gneiſenau.
Wildermuth.
Wilh. v. Humboldt.
Pückler.
Nathuſius.
Liszt.
Ranke.
Die Duſſ.
König Fr. Wilh. d. Vierte.
Kronprinz v. Würtemberg.
Erbgroßherzog v. Weimar.
Emanuel Arago.
Frau von Gachet.
Günderrode.

Wahrlich, Worte eines Torquemada würdig, denn wer kann damit nicht verdammt werden? Iſt das ein Ausſpruch chriſtlicher Liebe? — aber Schleiermacher n'est pas prêtre pour rien.

Glaube mir, dies iſt ein finſteres Amt. Der Kontraſt des faſt überirdiſchen Berufs mit dem ſchwächeren, den Naturkräften unterthänigen Menſchen iſt zu gewaltig. Sie ſcheitern alle mehr oder weniger an dieſer Klippe, und fallen entweder in Heuchelei, oder arrogante Intoleranz. Es giebt wenige proteſtantiſche Geiſtliche, in denen nicht ein katholiſcher Pabſt im Embryo läge, und Dein halber Luther und halber Plato wird am Ende nicht viel beſſer ſein. Doch genug hievon.

Ich überſchicke Dir inliegend die Introduktion für Deinen Aufſatz in meinem Gartenwerk. Findeſt Du etwas daran zu tadeln, ſo bitte ich, es mir zu ſchreiben, jedenfalls aber das Blatt zurückzuſchicken, das ich noch weiter brauche.

Lebe wohl, und kläre mich fortwährend durch Deinen und anderer Antheil immer mehr über mich ſelbſt auf. Ich ſondere dann, und das Beſte behalte ich.

Dein treuer Freund.

12.

Pückler an Bettina.

Muskau, den 22. Auguſt 1832.

Du biſt ein verteufelter, mörderiſcher Rezenſent! Ich werde mich wohl hüten Dir mein Buch zu zeigen — Du wäreſt kapabel es ohne weiteres in's Kamin zu werfen, um es Deines ätheriſchen Feuers theilhaftig zu machen. Bedenke, Bettina, daß Du in der Luft ſchwebſt, und ich auf der Erde gehe. Mein Styl iſt ſcherzend, ſauerſüß und leichtſinnig, Deiner ſtets erhaben. Wir dürfen beide nicht aus der Rolle fallen.

Dennoch iſt ein wichtiges Argument in Deiner Antikritik, und deshalb will ich folgen. Es könnte Schinkel ſchaden, und ich habe höchſtens nur das Recht mir ſelbſt zu ſchaden zum Beſten Anderer, und wie gerne thäte ich das, könnte ich einem Manne helfen wie Schinkel, den ich ſo wahrhaft verehre, daß ich nicht einſehe, warum ich ihn nicht meinen verehrten Freund nennen ſoll.

Meine Gartenrhapſodie iſt eigentlich ein ernſthaftes und noch eigentlicher ein langweiliges Buch, zuweilen läßt ſich aber doch das Bocksfüßchen darin blicken, und nimmſt Du ihm das, ſo nimmſt Du ihm alles, was es dem Publikum genießbar machen kann. Zur Probe ſchicke ich Dir eine Abſchrift der Vorrede, genire Dich nicht. Du lobſt mich ohnedem zu viel, und ich liebe Tadel.

Was Schleiermacher betrifft, ſo beruhige Dich. So dumm und unſchuldig ich auch bin, ſo habe ich doch ſehr wohl verſtanden, und Du haſt es mir am Schluß hinlänglich zu verſtehen gegeben, daß ich in der rothen Tinte einen bettiniſirten Schleiermacher vor mir habe.

In meiner Antwort wollte ich Dir daher auch nur bemerklich machen, daß Du ihn hie und da ſtark vergriffen habeſt, doch aber mit richtigem Inſtinkt, denn die Katze läßt das Mauſen nicht, und jeder Prieſter hat eine Sendung zur Intoleranz und Infallibilität.

Auf Deine Korreſpondenz mit Goethe bin ich ſehr begierig, und muß ſie doch Deinem ſechſten Geliebten (car je n'en démorde pas) mittheilen.

Sei nicht ſo ſchwerfällig pedantiſch, gute Bettina, das iſt Dein größter Fehler. Schaffe Dir etwas von Deines Goethe's dichteriſcher Univerſalität an, denn bei unendlich viel Geiſt biſt Du einſeitig.

In vierzehn Tagen ſpäteſtens komme ich nach Berlin, wo ich Dich zu finden hoffe. Ich werde Dir dann zeigen, daß ich keine falſchen Waden trage, wie Du Dir wegen der ſtrengen Form meines Beines einbildeſt. Adieu, gutes Närrchen, könnteſt Du noch klettern, und wäreſt Du noch achtzehn Jahr, ſo wäre ich Dein Sklave, et comment! Dieu le sait. Wie es jetzt iſt, mußt Du ſchon der meinige bleiben. H. P.

Den 27.

Ich habe meinen Brief nicht abſchicken können, weil ich ſehr gefährlich umgeworfen, und ſo heftig umgeſchleudert worden bin, daß ich mich trotz Aderlaß, Blutigel und Waſſerſuppen noch immer kaum rühren kann, und eigentlich weder leſen noch ſchreiben ſoll. Ich glaube, der Doktor wettet nicht 8 Thaler für mein Leben, mais n'importe, nur wünſche ich, daß es nicht zum Trepaniren kommt, weil ich den Schmerz zwar mit Geduld trage, aber kein Freund davon bin.

Ueber Deine friſirten blonden Schweine habe ich lachen müſſen, es iſt aber wieder Einſeitigkeit *ſolche* nicht leiden zu können, und die ſchmutzigen vorzuziehen. Die Verrückten ſind in vieler Hinſicht ſehr ergötzlich, und was das hier betheiligte Individuum betrifft, ſo hat es noch überdies wirkliche gute und achtungswerthe Eigenſchaften, nur eine ſo rührende Unkenntniß ſeiner Lächerlichkeit, daß er ein gutes Gemüth wie das meinige faſt eben ſo ſehr rührt als erfreut. Er wurde mit mir umgeworfen, fiel aber weniger auf den Kopf. Das Propos der B. iſt ungenau. P. E.

iſt hier ein Badegaſt wie alle anderen, nicht meiner, obgleich ich ihn als ſolchen gerne ſehen würde. Dagegen würde ich ihn ſchwerlich zum Reiſekompagnon oder Geſellen wählen. Adieu.

Da Du ſo weit biſt, ſchicke ich meine Vorrede nicht.

13.

Pückler an Bettina.

Muskau, den 4. Dezember 1832,

Du läßt Dich alſo wieder hören, ſchwärmeriſche und herumſchwärmende Philomele! Dämmernder Mondſchein, ungewiſſes Nebelbild, Du wirſt wieder ſichtbar, und bin ich Dir, ſeit Du in der Berliner Sandwüſte angekommen, nun wieder gut genug, da Du mich im Garten, wo Dir aller Hesperiden Früchte winkten, von Grund aus vergeſſen hatteſt? N'importe, wer ſo viel Launen hat wie ich, darf keine Prätenſionen haben. Komm alſo, gehe, ſchweige, ſpreche, wie es Dir um's Herz iſt, mir iſt ſelber alles recht, doch eins lieber wie das andere.

Bei Deinen Liebesklagen, (Goethe nicht genug geliebt zu haben), fühle ich wirklich ein menſchliches Rühren, wie es mir jetzt herzlich ſelten begegnet, denn ich lebe ſchon ſeit mehreren Wochen bloß mit Hunden intim, eine Race, die ich, wenigſtens im Vergleich mit uns, täglich höher zu achten anfange.

Du träumſt immer von der Unſchuldswelt, wie das rein Urkräftige ſich zeigt. Um mich ſpringt's jetzt herum, liebend, treu und hungrig. Denn es iſt Eßzeit, weshalb ich, da zugleich irdiſcher Poſttag iſt, Dich, liebe Betty, jetzt verlaſſen muß. Bald aber folge ich dieſem Zettel ſelbſt nach, um Dich zu überzeugen, daß ich keine falſchen Waden trage, eine Beleidigung, die ich immer noch nicht verſchmerzen kann, denn — es mag ſo vieles falſch an mir ſein, daß ich wenigſtens das Rechte, wo ich ein gutes Gewiſſen habe, mir nicht rauben laſſe, wäre es auch ſelbſt ein Zigeunerhauptmann, wie Du einer biſt mit Deinen Glühaugen.

Lebe wohl, Kamerad, und danke Gott, daß ich Dir vor und nicht nach Tiſche geſchrieben habe, denn was würd' es in der Weinlaune geworden ſein, da es ſchon nüchtern ſo toll iſt! Zahme Tollheit dennoch, wie Deine. Adieu.

H. M. P.

14.

Pückler an Bettina.

Muskau, den 14. Januar 1833.

Du biſt wirklich toll, Bettina! Du weißt jetzt einmal, daß ich Thiere liebe, ſie ſeien nun in ihrer oder in menſchlicher Geſtalt, das iſt mir alles eins.

Uebrigens ſcheinſt Du immer in ätheriſchen Regionen lebend, gar nicht zu faſſen, daß es auch noch irdiſche Geſchäfte giebt, die zuweilen Briefe ſehr verſchiedener Art verlangen, und die man eben nicht aus Paſſion ſchreibt, aber doch nichtsdeſtoweniger ſchreiben muß. — Alſo laß mich über dieſes Thema ungeſchoren, hörſt Du?

Was Du mir zudenkſt, werde ich, wie alles was von Dir kommt, mit Freude und Dank empfangen. So bilden Deine Badenden den Fenſterſchirm in meinem Badezimmer, und ſehen mich zweimal die Woche nackt, und ein allerliebſtes Gypsfigürchen ſteht die ganze Nacht vor mir auf meinem Schreibtiſchchen, denn ich lebe jetzt vollſtändig wie ein Nachtwächter, ſtehe erſt um 5 Uhr Nachmittags auf, und gehe um 7 oder 8 Uhr früh zu Bette.

Alles, was ich aushecke, kann daher mit mehrerem Rechte als das Buch des ſeligen Young „Nachtgedanken“ betitelt werden. Was thuſt Du während dieſer Zeit? Du liegſt auf dem Ohre und ſchläfſt. Lebe wohl und ſchreibe mir etwas über Berlin und unſere Bekannten.

Dein Freund H. P.

15.

Pückler an Bettina.

Den 16. Februar.

Liebe, thörichte Bettina!

Ich bin noch immer nicht gekommen, — ach, und ich komme auch nicht, denn es iſt Sünde, ſo denk' ich, ſich an eine Aeolsharfe zu betten, wenn man Ohrenzwang hat, oder in eine Predigt zu gehen, wenn man ſchläfrig iſt. Jegliches hat ſeine Zeit. — Dennoch habe ich der Verſuchung nicht widerſtehen können, Dein Buch zu ſehen, ohne hinein zu ſehen, das heißt ſofort mich hineinzuleſen, ſo weit Jahreszeit und Tagesarbeit es zuließ. In einem Riß bin ich den Park durchlaufen bis S. 155, da wurd' ich wieder hinausgeführt, und mir iſt vom Ganzen wenig Beſtimmtes in der Erinnerung geblieben, als die erſten Worte der Frau Rath, und Deine letzten über der Günderrode Tod. Das weitere erſchien mir nur wie ein alter Text, wenn auch neu empfunden, und die neue Art daran lieblich ausgefunden. Als ich das Buch zuſchlug aber, war mir nur ein Gedanke recht lebhaft gegenwärtig: — Arme Sappho, Dein Geliebter iſt ein rechter Peter! — freilich wie möchte es auch anders ſein; dieſer Welt Natur will ihr Recht haben, und ich darf mich nicht fragen: ob ich ſelbſt mich viel anders geberden möchte, wenn Pſyche in jugendlicher Anmuth zwiſchen meine Knie geſchmiegt, ſich unterfangen meiner Lyra Saiten anzuregen — halb aus Ungeſchick und Verlegenheit, würde ich ein trüb Geſicht machen; halb aus

Jammer, daß das innere warme Herz ſich nicht auszuklopfen vermag, wegen dem alten Fleiſch und Knochengerüſte darüber her. Gern will ich's ihm abbitten, und ſingen confirma hoc Deus, wenn mich der weitere Verfolg anders denken lehrt; aber wenn ich auch kein Ueberſetzertalent habe, ſo vermag ich doch heute am 16. Febr. Deine (zufällig aufgeſchlagenen) Gedanken am 6. April (S. 209) nicht anders zu deuten, als ich's ſelbſt empfunden, und ich wollte blos, daß mein Wähnen ſich als Wahn bewährte, und ich ihm ſchimpflich Unrecht thäte durch und durch, obſchon ich eiferſüchtig bin, oder neidiſch vielmehr.

16.

Pückler an Bettina.

Den 20. März.

Lieber Nebel, neble fort, und blitze auch drein, koſe, ſtürme, ſeufze, donnere — ich nehme alles auf, wie man nach Dir Muſik hören ſoll, paſſiv, erfreut und gelehrig.

Ob ich glaubte, daß Du eine Leidenſchaft für mich hegſt? O, nein, es iſt nur viel Leidenſchaft in Dir und für Dich da, comme de raison. Die letztere braucht, wie die Somnambüle, ein Nebelbild, dem ſie Geſtalt und Leben leiht, um ſich ihre eigenen Gedanken dadurch hervorzurufen, und wie eine prophetiſche Stimme zu vernehmen. Als ſolches Nebelbild diene ich Dir aber jetzt, weſentlich ſchauſpieleriſche Bettina, wobei meine Kälte Dich anzieht, wie Eiſen den Magnet.

Du haſt aber doch im Ganzen faſt zu viel, was ich zu wenig habe, nämlich Poeſie, und ich zu viel, was Du zu wenig haſt, nämlich Ruhe. Es wird ſich alles ſchwer verſchmelzen, aber wenn Du Dich wirklich ganz ſelbſt vergeſſen, nur mir dienen willſt, ſo kann Dir, was, wie viel, oder wie wenig ich dazu thue, Nebenſache bleiben. Ich bin eine kaltblütige Eidechſe, liebe Betti, die einem immerfort aus den Händen fährt, der näheren Berührung wie Eis bedünkt, und nur faszinirt, wenn ſie, ihre Farben in der Sonne ſchillernd, Dich mit diamantenen Augen lebendig anfunkelt, und graziös umherſchwänzelt, oder unbeweglich im Gebüſche lauſcht — vielleicht auf Beute. Iſt das klarer Tag? Iſt das wahr oder nicht? Beim Himmel, ich kann's am wenigſten beantworten. Ich bin ein Findelkind, geſtrenge Frau, und kenne meine Eltern nicht. Doch hat einſt jemand mir vertraut, Mephiſtopheles habe einmal betrügeriſcher Weiſe ſtatt Fauſt bei Gretchen geſchlafen, und ich ſei die Frucht davon. Seien Sie nicht witzig, gnädige Frau, und ſagen Sie etwa: ſo ſei der dumme Teufel entſtanden.

Um's Himmelswillen, kein Schrei der Leidenſchaft, lieber Tiger! Obgleich ich mich nicht vor dem Gefreſſenwerden fürchte, bin ich doch darin etwas ſultanartig, daß mir gleich ihnen nichts Leidenſchaftliches, nur aufopfernde Hingebung nahen darf. Lieber Sklave Selim's, lerne dienen. Ach, es iſt verteufelt ſchwer! Schmeicheln darfſt Du, aber behutſam, an Anerkenntniß darfſt Du nie denken, noch viel weniger Dich je gekränkt fühlen. Ein Wink muß Dich gerade nur ſo weit führen, als er reichen will. Das mußt Du nun errathen, ſo wie's uns mit dem Chriſtenthum geht. Du ſcheinſt mir aber noch ein ſehr herriſcher Sklave zu ſein.

Ich habe Dir ſchon geſagt, daß es nicht nöthig iſt, mich von der Gemeinheit loszumachen. Gemeinheit kann mir wirklich eben ſo wenig nahen, als eine Fliege dem Licht, ohne ſogleich im Feuer die Reinigungstaufe durch ihren Tod zu empfangen. Es ſind alſo weder Trompeten noch Pauken dabei nöthig, das Element vertheidigt ſich ſelbſt, auch im Schlafe.

Schön iſt der Beſuch in der Kirche, den laß ich drucken, wenn's erlaubt iſt. Er hat mich erbaut, und in der Phantaſie ging ich nach, da entſpann ſich nun um mich her folgendes proſaiſch aufweckende Geſpräch:

Herr. War er drin?

Diener. Ja.

Frau. Wer?

Herr. Der Pinſel.

Frau. Welcher?

Allgemeines Gelächter.

Das Geſpräch iſt wirklich wahr, was es bedeute, weiß ich nicht.

Gute Nacht für heute.

17.

Pückler an Bettina.

Muskau, den 3. Juni 1833.

Theure Betty,

Nachdem ich vorausgeſchickt, daß ich ſtets die wenigſten Umſtände mit denen mache, die mir am liebſten ſind, weil meine eigene Geſinnung mir, wie ich mir einbilde, die ihrige verbürgt, füge ich hinzu, daß ich Dich um Gnade und Mitleid bitte, denn nach einer Grippe nebſt Rückfall bin ich von einer Faulheit, der nichts gleich kommt. Schreiben, Gehen, Reiten, alles ermüdet mich faſt unerträglich. Ich leſe, ſchlafe und eſſe, weiter nichts.

Schicke mir alſo Deine Briefe, die ich zu Gunſten des ſo herrlich von Dir erfundenen Monuments herausgeben ſoll, und ſchreibe mir ausführlich Deinen Willen darüber. Auch Schinkel's Bild, wenn Du es mir noch ſchenken willſt. Laß es bei der Fürſtin abgeben, mit meiner Bitte, es in einen Rahmen à la Louis XIV. einfaſſen zu laſſen. Dies hat ſeine Bedeutung, denn man muß ſich über alles in der Welt luſtig machen, und es ergötzt mich, daß zur Zeit eines Schinkel grade der ſchlechteſte, verzerrteſte Geſchmack wieder Mode wird bei uns.

Komme dieſen Sommer hieher in's Bad, liebe Betty, ich muß Dir doch auch einmal mein Werk zeigen, damit Du ſiehſt: anch' io son pittore, und nicht blos ein ſolcher Flederwiſch als Du und die Welt mich kennt.

So viel zu ſchreiben war eine große Anſtrengung. Jeder muß nach ſeinen Kräften beurtheilt werden. Erkenne dies, und bleibe mir gewogen.

Dein treu ergebener Freund

H. P.

18.

Bettina an Pückler.

(1833.)

Ich habe geſtern der Fürſtin das Portrait von Schinkel für Dich eingehändigt; Du haſt mir dafür nicht zu danken, obſchon es ein für mich ſehr fühlbares Opfer iſt, was ich bringe, ſo iſt es nicht ſowohl Dir, als vielmehr einer Schwachheit, die ich habe, daß ich nichts beſitzen mag, was ein Anderer gern beſitzen möchte; dazu kommt noch, daß ſich Schinkel mir ſo völlig, ſo ganz und gar entzogen hat, als ob er mich für moraliſch todt und auch vergeſſen erkläre; und ich mir daher weniger Recht auf ſein Bild zugeſtehe, als Dir, mit dem befreundet zu ſein er ſich wahrſcheinlich ſein Leben lang eine Ehre ſchätzen wird.

Ich bitte mir dagegen eine andere Gefälligkeit von Dir aus, nämlich die Briefe, worin etwas von Goethe ſteht, mir nur auf kurze Zeit einzuhändigen; ich möchte ſie benutzen, um ein Werk zu vervollſtändigen, was ich zum Beſten des Monumentes herausgeben will laſſen.

Ich bitte dringend, daß Du mir hierüber antworten mögeſt, obſchon ich wenig Hoffnung dazu habe; wenn ich alle Unarten in Erwägung ziehe, die Du an mir ausgelaſſen, ſo gehört dieſe Bitte auch unter die Dinge, die Du zu erwägen vergeſſen wirſt.

Bettine.

19.

Pückler an Bettina.

Jagdhaus, den 20. Juli 1833.

Ich liebe ſolche Küraſſierſchreiben nicht wie Dein letztes. Willſt Du mich etwa beherrſchen? Das iſt unmöglich, ganz unmöglich, denn dieſe Unmöglichkeit liegt bei mir in einem Mangel, nicht in einer Stärke.

Nun wohl, ich habe gelogen. Was entginge Deinem Scharfſinn! Deine Briefe liegen alle ſehr wohl geordnet in meinem Sekretair, und haben ihn nie verlaſſen. Aber ich fühle eine Abneigung ſie Dir wieder herauszugeben, das iſt die Wahrheit. Gieb mir erſt Dein ſchriftliches Ehrenwort, daß ich ſie von Dir wieder erhalte, mit Angabe des längſten Termins, dann will ich ſie Dir, wiewohl ungern, zuſenden.

Daß ich Dir nicht viel ſchreibe, kommt daher, weil Du mir zu hoch ſtehſt.

Was ich Dir ſagen könnte, weißt Du ſchon, es kann Dir ewig nur alltäglich vorkommen. Wir leben in einer verſchiedenen Welt — und ſind uns dennoch in gewiſſer Hinſicht zu ähnlich, um einer des anderen zu bedürfen, denn wir ſind beide ein wenig zu ſehr Egoiſten, Du im

Sentimentalen, ich im Irrdiſchen (Irrdiſchen iſt abſichtlich mit zwei r geſchrieben). Ich will mich zwar beſſern, aber es geht nicht, Du hältſt Dich für vollkommen, und wirſt auch bleiben wie Du biſt.

Hier ſind Wahrheiten, um wenigſtens ein Jahr darüber nachzudenken, ſage alſo nicht mehr, daß meine Briefe inhaltlos ſind, wenn ſie auch nicht allzu viel Worte machen. Dein Freund bin ich indeß doch, nur nach meiner Art, es könnten auch Lagen kommen, wo ich es Dir beweiſe; durch Briefe wird es freilich geſchehen, doch wer kennt ſich? Ich habe an mir ſelbſt ſolche Dinge erlebt, daß ich an nichts zweifle und mich über nichts wundere, womit ich zugleich ein ächtes Kind meiner Zeit bin, — eine Eigenſchaft, die Du noch nicht gehörig gewürdigt haſt.

Warum ſoll ich die Hunde nicht lieben? Sie verdienen es in mancher Hinſicht mehr als Du und alle Menſchen. Die Thiere ſind göttlich, rein und nur verfälſcht; wir ſind nur menſchlich, und das leider nicht einmal immer, Gott ſei's geklagt!

Lebe wohl, Du biſt unendlich klug, aber nicht weiſe. Ich noch weniger.

Dein

Treuer.

Ich danke Dir für Schinkel's Bild. Du haſt es mir aber mit ſo böſen Worten geſchenkt, faſt wie der Bauer die Birnen, daß dieſer Dank mehr aus Herzensgüte als aus dem Herzen kommt.

Jetzt bin ich außer Athem, nochmals lebe wohl.

Wenn Dein Beichtvater Schleiermacher dieſen Brief läſe, würde er ihn ſehr loben. Meinſt Du nicht, gute Bettina? Die Fortſetzung ſollſt Du nächſtens gedruckt leſen.

Anmerkung. Um jene Zeit, den 8. Auguſt 1833 äußerte ſich Bettina in einem Briefe an Varnhagen folgendermaßen über Pückler, was zur Bezeichnung dieſes ſeltſamen Verhältniſſes wichtig iſt:

„Aufrichtigkeit iſt die beſte Liſt, drum will ich Ihnen aufrichtig ſagen, daß die beiden Briefe, welche Sie mir geſtern von Pückler mittheilten, mir einen empfindlichen Eindruck machten; ſie ſind ſchön und wahr, und zeugen für den Normalſtil ſeines Charakters; — ich habe dieſem Manne oft geſchrieben, nicht in der ſchönen, weichen Harmonie, die Ihr Buch durchſtrömt, wo die Güte ſich auf den Wellen ſchaukelt, und der Geiſt den Rudertakt dazu giebt; aber was ich ihm in vielen Briefen mittheilte, war doch eine erhöhte Idealität meiner Natur, ich hab' es nicht gewollt, es war eine unwillkürliche Folge ſeiner geiſtigen Einwirkung auf mich; jedoch nie hat dies ſo auf ihn zurückgewirkt, daß er mir von Herzen antworten mögen. Der Irrthum war in mir; ich hielt ihn für naiv, aber nicht für bewußt geiſtreich; und dieſes leztere iſt er doch mehr als alles andere, er weiß ſo viel als er Geiſt hat; und ſein Geiſt verwaltet ſeine Neigungen, verwahrt ſeine Schwächen und ordnet ſeine Zwecke; möchte auch alles noch ſo romantiſch wild, ja ironiſch launiſch in ihm zuſammengeſtellt ſein, ſo iſt er doch eben ſo gewiß einſichtiger Anordner dieſer Naturanlagen, als er es in ſeinem Park iſt, wo Rahel ihn Erdbändiger nennt, und ſeinen Geiſt der Einſicht, Ordnung und Ausführungskraft rühmt; wie ſehr wenig paſſen meine Briefe hieher; die mehr blos Stimmungen ſind, die nicht aus konſequentem Geiſt hervorgehen und oft alle Schranken der Verſtändlichkeit überſchreiten; nun, ich hab' mir's wohlſein laſſen in dieſen Briefen, und ich habe die Motive, die die Organe meiner Seele ſich hier gemacht haben, ihm und dieſem verkehrten Begriff von ihm zu danken. Und ich hab keine Forderungen zu machen; und ſollte mich ſchämen, daß ich Einfluß auf ſeinen Geiſt zu haben geneigt war; Baſta!

Wie ſchön ſpricht er über Rahel; ein Mann mit ſchönen Augen, der den Blick zu den Sternen hebt, ſie über ſich erkennend, und doch zugleich ihre verwandte Kraft empfindend; ſo iſt der Ausdruck ſeiner ſchönen Anerkenntniß. Rahel verdient dies Todtenopfer. Sie haben durch dieſes Buch bewirkt, was ihres Lebens angelegte Zwecke waren, nämlich Vertrauen, verwandte Geiſtesliebe, Genuß ihres herrlichen Gemüths; tauſend Blüthen ſolcher Liebe werden durch dieſes Buch erſchloſſen, die ſonſt nie hervorgekeimt wären; ja, und daß ich dies einfache Bild brauche: wie Andere die Grabesſtätte mit Blumen bepflanzen, ſo haben Sie dieſe kräftigen geiſtigen Pflanzen, am Grabe zwar, aber ohne Umzäunung geſetzt, ſie werden ihren Samen weiter tragen, und ohne End' blühen. Wie ſoll ich ſagen? Die Liebe zu dem liebevollen Geiſt, der in dieſem Buche waltet, wird ſich vermehren und ausbreiten, wie die einfachſten Wieſenblumen; und denken Sie ſich den Geiſt Ihrer Frau, der zu dieſen Blumen herablächelt.

Was ſollen dieſe Zeilen? Ich wollte Ihnen dankbar ſein, und ſo hab' ich den Tanz meiner Gedanken Ihnen mitgetheilt.

Bettine.*)

20.

Pückler an Bettina.

Jagdhaus, den 15. Auguſt 1833.

Das iſt der Weg in's Holz bei mir, meine theuerſte Bettina. Schmeichle mir und ſei witzig, beidem kann ich nicht widerſtehen, wüßte ich auch zehnmal, daß das erſte nicht wahr, und das zweite auf meine eigene Koſten ſei.

Wie Teufel kommſt Du aber zu allen meinen Korreſpondenzen in Hamburg und Berlin? Du biſt wohl eine Freimaurerin und Meiſterin vom Kanapee? Ich Aermſter! ja wohl ein Kind meiner Zeit, ein ächtes, bin ich, wenn auch eben deshalb nicht intereſſant. Glücklicherweiſe iſt etwas franzöſiſches Blut und Element, ſo etwa aus der Zeit des Regenten, mir beigemiſcht, ſonſt wäre ich gewiß der grämlichſte Philiſter geworden, und hätte doch nicht zu Dir, Ueberſchwengliche, gepaßt, die mit ihrer Seele geheim und einſam Wolluſt treibt, wie Andere mit ihrem Körper.

Dein Flug iſt anmuthig, ich kann ihm aber nicht folgen, und ſtehe in der Verlegenheit einer Henne am Ufer, die junge Enten ausgebrütet hat, und ſie mit Schrecken ſich in's Waſſer ſtürzen ſieht, und Deine Luſt zieht auch manchmal ein wenig Waſſer, Bettina.

---

*) Siehe Briefe an Stägemann u. ſ. w.

Auf den Bleiſtiftbrief kann ich nicht antworten, weil ich ihn nicht leſen konnte, auf den zweiten wäre allerlei zu antworten, aber ich bin zu faul. Für die Zeichnung muß ich jedoch danken! Sie iſt Deiner Genialität würdig, und ſpricht mich unendlich an; auch iſt es ein Beweis von Deiner Menſchenkenntniß, daß Du mich zum Tiger, und zwar zu einem ſentimentalen gemacht haſt. Du biſt hier der Wahrheit verzweifelt nahe gekommen, und haſt mir auch die Gerechtigkeit nicht entzogen, indem Du mich wohlweislich von der Katze unterſcheideſt. Dies Bildchen hänge ich unter das meine zum ſteten Angedenken an die bacchantiſche Pſyche.

Noch eins: Klugheit nenne ich nie, was den eigenen Vortheil zu benutzen verſteht — das iſt Weltklugheit, ein Ding, was wir Beide ganz und gar nicht kennen. Wenn ich Dich alſo ſehr klug nannte, meinte ich das nicht damit, ſondern wirklich Schärfe des Verſtandes, weshalb Du auch viel mehr verſtehſt wie ich, und mir deshalb zu ſehr imponirſt.

Von Dir werde ich nie ſagen: Schade, daß ich ſie nicht gekannt, denn ich kenne Dich, aber vielmals werde ich noch denken: Schade, daß Bettina nicht ſechzehn Jahr alt iſt, wir würden raſende Streiche zuſammen angeben. Wie proſaiſch! nicht wahr? Doch ein liebliches Bild, und in Deinem Tiger und Pſyche ganz verſinnlicht.

Ich kann Dich nicht hieher einladen, aus hundertundfünfzig Gründen, wovon der erſte iſt, daß ich ſelbſt übermorgen auf lange Zeit verreiſe, aber ich wünſchte doch ſehr, Du ſäheſt Muskau einmal. Es müßte aber vor dem 15. September geſchehen, weil dann aller Schmuck der

Gärten abgeholt wird. Komm, und opfre mir hier, wenn auch in meiner Abweſenheit. Das werde ich gar hoch aufnehmen, und wer Muskau geſehen, hat mir in's Herz geſehen.

Adieu.

Dein treuer Freund

H. Pückler.

Grüße Deinen Beichtvater, den ich ſehr liebe, und terraſſire durch ſo viel Bonmots als Du auftreiben kannſt, den impertinenten Steffens, der geſagt hat: der einzige Flecken in Rahels Buche ſei der ſchmeichelhafte Brief an mich, einen Menſchen, der keine Religion hat. Dummes Frömmlergezücht!

21.

Pückler an Bettina.

Ihro Hochwohlgeboren
der Letzten der Badegäſtinnen, einer verehrten Unbekannten,
in Hermannsbade.

Von Polizeiwegen.

4 Uhr Morgens.

Madame,

Seit zehn Tagen von einer ſchmerzlichen Krankheit befallen, die bis jetzt den gewöhnlichen Heilmitteln nur in geringem Maße gewichen iſt, vernehme ich geſtern Abend zufällig, daß ſich in Ihrer Hochgeehrten Perſon eine fremde Dame hier befindet, welche ihren kurzen Aufenthalt hieſelbſt bereits durch verſchiedene höchſt wunderbare ſympathiſche und homöopathiſche Kuren unter hieſigem Volke berühmt gemacht hat. Beſonders erwähnt man eines auf den Tod verwundeten und bereits halb verbluteten Bauerjungen, dem

Euer Hochwohlgeboren auf hieſiger Neißbrücke begegnet, ſofort in Ihre ſamaritaniſchen Arme geſchloſſen, vermöge dreier ihm applizirter Kreuze ſein ſtrömendes Blut geſtillt, und vermöge dreier hierauf gerichter Groſchen vor dem Hungertode geſichert haben — eine Kur, die Sympathie und Homöopathie auf das glücklichſte vereinigt.

O, wollten Euer Hochwohlgeboren nun eine gleiche Großmuth auch an mir, dem Beſitzer dieſer öden Gauen, und quaſi erſten Bauer allhieſiger wendiſchen Racen zu üben unternehmen, wie dankbar würde ich für dieſe milde Güte ſein.

Doch müßten Euer Hochwohlgeboren, da ich durch eine zu frühe Ausfahrt geſtern Abend mir einen Rückfall zugezogen, und das Bett hüten muß, kondiszendiren, mich an meinem Bette ſelbſt aufzuſuchen, worin ich gleich einem Lazarus, gelb und weiß, das Geſicht mit einem angenehmen Ausſchlag behaftet, und von Schmerzen gepeinigt, zu liegen die Ehre habe.

Entſchuldigen Euer Hochwohlgeboren die Dreiſtigkeit mit dem bereits ſo weit verbreiteten Rufe, Dero angeſtammten Milde und Hülfsleiſtung, Bereitwilligkeit, und empfangen Euer Hochwohlgeboren mit gleicher Güte die Verſicherung meiner reſpektvollſten Verehrung.

H. P.

Sehr begierig Euer Hochwohlgeboren werthvolle und intereſſante Bekanntſchaft zu machen.

22.

Bettina an Pückler.

Zum Eſſen möchte ich nicht erwartet ſein, aber warum ſollte ich mir verſagen noch einmal in ein Antlitz zu ſchauen, deſſen Züge ſo magnetiſch auf mein Herz gewirkt haben; es wär' eine Lüge, wenn ich nicht käme.

Die Briefe werde ich bringen; ich habe viel darin geleſen, ſie enthalten leider gar zu viel über einen und denſelben Text, und es iſt mir kein Wunder, daß ſie Ueberdruß erregt haben.

Die Beſchreibung des Monuments iſt ausführlich darin, und mehrere Anekdoten, von denen ich glaubte, ſie ſeien nicht aufgeſchrieben, aber manche, von denen ich weiß, daß ich ſie verzeichnet habe, vermiſſe ich, wie auch noch andere Briefe. Ich wollte dies nur in ſo fern andeuten, mit der Bemerkung, daß ich alles heilig beiſammen gehalten habe.

In Ergebenheit.

23.

Bettina an Pückler.

Ich bin unverſtändig, und Du biſt unverſtändig, jeder hat ſeine Liſte, der Novellendichter*) kommt auf Deine. Dir und der Fürſtin las ich gern aus meinem Buche vor, und Menſchen, die keine Ohren haben, können mich nicht inkommodiren wie Orlich u. ſ. w., aber der Novellendichter, der die ſeinigen nicht umſonſt zu ſpitzen verſteht, ſoll das heilige Paradies der Leidenſchaft nicht belauſchen; ich hab' nichts anderes vorzuleſen, als grad' das Heißeſte, und das nur Dir, und nicht dem verdammten Novellendichter. Drum wenn Du es erlaubſt, werde ich heute lieber zu Hauſe bleiben, unter dem Vorwand, ich ſei nicht wohl. Denn ſieh, ich habe hier einen Genuß, der Deine Gegenwart doppelt aufwiegt, nämlich die Erinnerung an Dich. Sie beſchäftigt ſich mit mir, wie Du ſelber es nie könnteſt, ſie erzieht meine Seele, ſie vertraut mir die Tiefe der Deinigen, ſie zitirt mir Deinen Genius, der Dich vertritt, und ſo bin ich in beſſerer Geſellſchaft, die mehr Recht an mich zu haben behaupten kann wie Du, der kein Recht an mich behaupten will. — Adieu, ich werde Dir mit dem Probebogen heute Abend eine Anekdote ſchicken, die ich Dir ſchenken will, die magſt Du Deinem hungrigen Novellenwolf in den Rachen werfen, wenn Du Luſt haſt. Ich rathe Dir's aber nicht.

---

*) Leopold Schefer.

Deine Magd.

24.

Bettina an Pückler.

Ich komme, weil ich Dich lieb habe, und weil ich's nicht laſſen kann, es hat mir geſtern unſägliche Schmerzen gemacht Dich zu meiden, es brannte die Frühlingsgluth einer verzweifachten Liebe auf meinen Wangen; und das war ein Genuß, der mich dafür entſchädigte; doch hab' ich mir ein paar heitere Abentheuer erſchaffen; ich war auch weit in Deinen Gauen, und hab' die Schafe weiden ſehen, und uralte Bäume, und einen goldenen Abendhimmel, und hab' eine Luſt im Herzen gehabt mit Thränen gemiſcht, und da war ich grade geeignet die Geſchichte der Günderrode wieder aufzunehmen, die hab' ich heute Nacht beendet, außer daß ich ihre Briefe noch nicht eingeſchaltet habe; das war meine gymnaſiaſtiſche Uebung an meinem leidenſchaftlichen Herzen. Adieu, Tyrann.

Bettine.

25.

Bettina an Pückler.

Die Zeit meiner Abreiſe, die ich bis geſtern noch in weitem Feld wähnte, iſt wie ein Rabe von tückiſcher Hand aufgeſcheucht mir in's Geſicht geflattert.

Der Hauptgrund, warum ich hieher kam, war allerdings, Dein in dieſen Zauberpark verwünſchtes Herz näher kennen zu lernen; aber was hilft's? — Da liegt es unter ſchwerer Schlummerdecke, die nicht zuläßt, daß man ſeine Tiefen erforſche. — Verwünſcht biſt Du; — ein Traumſchauer ſchwebt über Dir, über Deinem Schloß, über Deiner Umgebung; und Dein Jugendfreund, der Novellendichter, der mit einem Bein in der Philiſterwelt ſteht, den hat es nicht ſo ganz ergreifen können, drum iſt er auch das perſonifizirte Dehnen und Gähnen, und ſchlaftrunkener, lichtgeblendeter Taumel kämpft mit ſeiner proſaiſchen Wirklichkeit; ich mußte lachen, wie ſein Auge, ſeine Lippe, ſein Kopf während meinem Vorleſen betäubt niederſanken, wie ſein ganzer Leib ſich in die Zauberpoſitur ſteckte, und doch nie ganz ſich drein ergeben konnte; während Du, der einen höheren Genius hat, bethaut von ſeinen Thränen, wie eine ſchlafende Pflanze ſich bei rauhem, frühlingverſcheuchendem Wetter von Froſtſchauer bewegt, in ſchlanken gedehnten Grazienlinien in Deine Zauberlage Dich fügſt, und ſchlummernd zwiſchen goldenem Geſchirr und unreifen Früchten, die Spiritusflammen an der Seite, das Kaminfeuer im Rücken, das ein blaſſer, ſchweigender Diener anſchürt, bald Eiswaſſer verlangſt, bald eine Zigarre; dann ein Glas Zauberbier trinkſt, worauf dann gewöhnlich die Kriſis der bezaubernden Spielparthie eintritt, wo zwei Oelgötzen Dir gegenüber ſitzen, die nicht mehr ſind, und nicht mehr zu ſein wagen in Deiner verzauberten Umgebung, als zwei Spielmaſchinen; da ſitzeſt Du, die ſchöne hohe Geſtalt eingeſunken, Deiner feierlichen in Seide und Klarnebel gehüllten bezaubernden Freundin gegenüber; getrennt von Deiner innigſten Perſönlichkeit, verſchweifſt köſtliche Stunden, die nie wiederkehren, und keine Blüthen und keine Früchte tragen; verlaſſen von Deinem höheren mondverſchwiſterten Sinn; o Du! — ich ſage nicht umſonſt ſo! — ja, da ſitzeſt Du, — nun verlangſt Du Butterbrot, ſtreueſt mit der Meſſerſpitze Salz darauf; — gebeugt wie ein Rohr, — auch da ſchön, — die Schönheit verläßt Dich nicht; — ich dachte' geſtern, wie ich Dich ſo anſah: welche himmliſche Aufgabe es für die Kunſt ſein müßte, Dich in gliedverläſſigem Beugen, Schmiegen und Sinken abzubilden; ich dacht' es, und mein Herz war mit Thränen erfüllt, deren keine ich vergoſſen habe, denn ſo bewahrt werden ſie zu Balſam für meine Begeiſterung; und ſie liegen heute noch wie unberührte Thautropfen in meiner Bruſt, und Dein Weſen ſpiegelt ſich in ihnen; — ja, geſtern wie Du das Salz nahmſt mit der Meſſerſpitze, das heilige, zauberauflöſende, da dacht' ich eines Gebrauchs der Herzoge von Aegypten, der Zigeunerfürſten nämlich, die nahmen Salz auf die Zungen, und berührten einander, um ſich ihrer Treue zu verſichern; und wenn ſie ſich den Bund aufſagten, dann nahmen ſie das Salz in die flache Hand, und warfen's in die Luft; und ich war gereizt, ich wollte hingehen an Deine Seite, und von dem Salz nehmen, von dem Du genoſſen hatteſt, und es in die Luft werfen; aber ich fürchtete mich des Frevels, und was alles Dir und mir dabei untergehen könne, und in demſelben Augenblick legte ich mir das Gelübde ab, mein Selbſtgefühl, möcht' es auch für alle Liebe gekränkt werden, zu beherrſchen, kein Recht, keine Würde gegen Dich geltend zu machen, und mein beſſeres Wiſſen ohne Behauptung meiner Perſönlichkeit Dir zu opfern, mit dem Beding, ſchlafender, traumverſunkener, verzauberter Fürſt, daß es Dir was nütze.

Rund um Dich ſind Hütten gebaut, in denen auch Menſchen wohnen; die vornehme Welt umwebt Dich, zieht durch Dich hin, wie ein Mückenſchwarm den Sonnenſtrahl durchtanzt. Es kitzelt Dich, daß ſie ſo durch Dich hin und her tanzen, aber Du biſt nicht von den ihren; — Du biſt höher und größer wie die in den Hütten und wie die, die im Weltglanz taumeln; Du haſt Licht in Dir, das leuchten könnte, wo andere ſchimmern. Weißt Du was? — Der Menſch muß leuchten, ſeiner eigenen Bruſt, ſeinem eigenen Bewußtſein, und das andere iſt Zugabe; ſei demüthig gegen Deinen eigenen Genius, und es wird nicht mehr möglich ſein, daß Du gegen ihn frevelſt. Und dann, Pückler, tritt beſtimmt die heilige Ruhe ein, in der Du der Befähigung Deines Geiſtes mächtig wirſt; in der allein Du glücklich wirſt, und Glück allein iſt edel, iſt himmliſch; und Dich ihm erziehen, iſt allein der Zweck Deines Daſeins. — Du biſt größer, Pückler, und beſſer, doppelt und dreifach beſſer als ich; deswegen diene ich Dir ohne Sold; und mein ganzer Lohn beſtehe darin, daß Du meinen Winken Gehör giebſt, daß Du meinen Worten Glauben ſchenkſt, und ſie als vereidete Boten der tiefſten Treue anerkennſt.

Du haſt mich gefragt, verzauberter Fürſt, ob ich es Deinen Kräften gemäß und Deiner würdig achte, daß Du Deine Zeit hinbringeſt, dieſes Land zu verſchönern; hierauf hab' ich Dich Friedensfürſt genannt. — Und nun ſetze ich hinzu: keine Handlung iſt größer als die andere, aber die iſt die reinſte, die um ihrer ſelbſt willen geſchieht; und ſo wie alle Wahrheit Weisheit iſt, und nur die lebendige kunſtdurchfühlte Form ihr den höheren Gehalt giebt, ſo giebt auch jeder Handlung nur der Gehalt, die Form, den Werth; — die einfachſte Handlung bringt oft den vielfältigſten Segen, giebt die tiefſte Erleuchtung, und dem Geiſt die ſchnellſte Reife. Was kannſt Du mehr von Deinem Tagewerk verlangen? Jedes andere, was der Welt mehr imponiren würde, würde vielleicht eben darum weniger heilbringend, weniger wahrhaft ſein; und es iſt ſehr die Frage: ob der Baum, den Du mit dem Willen ſetzeſt, daß der ermüdete Wanderer in ſeinem Schatten ruhe, nicht mehr Glück und Segen bringe, als die kühne That, die Deiner Eitelkeit ihre Entſtehung zu danken hätte. — Nicht jedem Menſchenleben ſind ſolche Momente geboten, in denen die höchſte Spannkraft rege wird, um wie ein Pfeil alle anderen zu überfliegen, obſchon das Gelingen ſolcher Thaten mit der herrlichſte Genuß ſind, und ich ſie Dir wünſche; aber herbeiziehen kannſt Du ſie nicht, Du mußt ſie erwarten. Und vielleicht, Pückler, iſt es Dir gar nicht einmal nöthig; Du biſt vielleicht ſchon unwiſſend Deiner, in der Art geprüft oder bewährt, oder auch liegt dieſe Macht ſchon in Deiner Natur als unzerſtörbare Baſis Deines Charakters, was ich am erſten glaube, und ſo wird das ökonomiſche Schickſal ſie Dir nicht noch einmal zu verzehren geben. Napoleon hat oft und tauſendfältige Anregung gehabt; und liſtig hat ihm das Schickſal zugeſetzt, daß er möge überwinden lernen ſeine Eitelkeit, und ſeine Großmuth üben; aber allemal hat er die Prüfung nicht beſtanden, und ſein höheres Bewußtſein hat ſich in den Ketten ſeiner böſen Leidenſchaften wund geſchlagen, und er, der der Herr der Welt war, hat nicht Herr werden können über ſich, er hat nicht thun können, was ſein liebendes Herz wollte, er mußte grauſam ſein, ſeine Gemeinnützigkeit verwandelte ſich in Egoismus, die Bildung der Völker, die er aus Eitelkeit auf der Spitze ſeines Schwertes trug, zerſplitterte an dieſer; und doch war dem Schickſal kein Aufwand zu groß, um ihn zu erziehen, und von ſeinen Schwächen geſunden zu machen; er war nicht da für das Volk, das Volk war da für ihn; denn warum? In ihm waren alle Kräfte geſammelt, die in der

Geſammtheit der anderen nicht wiederzufinden wären, denen ſolche Proben auferlegt werden dürften. Und Du ſiehſt, ſein Volk hat er in ſelbſtverwirrender Aufregung zurückgelaſſen, und er ſelbſt fühlte ſich von ſeiner eigenen Handlung zerſchmettert; aber das war ſeine Erziehung, und ſein kühner Geiſt wurde hiedurch mit dem eigenen Genius vermählt. Und nun komme ich zu Dir zurück, und ſage Dir Dank, daß Du ſo weit geleſen haſt; und erzähle Dir, daß ich viel über Deinen einſamen Park nachgedacht habe. Heute ſah ich zu, wie eine Katze auf grünem Raſen in der herbſtlichen Sonne einen verſpäteten Schmetterling haſchte und fraß; grade wie ich über dieſe Naturanlagen nachdachte, und mir überlegte, wie ich mich gegen die Trauer und zauberſchlummerige Gewalt drin zu wehren hätte, und was es iſt, was ihn mir ſo herzſchwer macht. — Das war ein böſes Omen, und wenn ich mir's auszulegen wage, dann iſt mein Urtheil geſprochen.

Ja, ich würde eine große Veränderung treffen an Deiner Stelle; da hab' ich geruht auf einer Bank einen lieben langen Morgen, und hab' geſehen im Geiſt, wie es ſein müßte, wenn ich dem Friedensfürſten vorarbeitete; von dieſen bewaldeten Abhängen müßte ſich grüner Sammet ſchmiegen, und die Bäume müßten dran hinabweiden, und die Höhen müßten rings belebt ſein von Zeit zu Zeit mit Wohnhäuſern, und inmitten einer grünen weitumfaſſenden Welt müßten die Heerden wandeln, und die glühenden Oefen der Töpfer müßten da oben ſein, daß ſie in der Nacht herüberleuchteten. Und da ſollten mir Meiereien liegen in meinem Wieſengrund, und aus den Spinnſtuben ſollten mir Geſänge erſchallen, und ſchöne Hausgärten, in denen der Großvater mit den Enkeln ſpielt, die ſollten an der Seite zu meiner Ausſicht dienen, und in den Häuſern ſollten die Nachtigallen im Käfig die im Freien locken, und jedes

Gräschen ſollte benutzt ſein, und da ginge ich mitten durch, ich ſtolzer Friedensfürſt, und freute mich des Antheils, den jeder an mir hätte; — dieſe ganze Umſchreibung faſſe ich hier in wenig Worte: „*ich machte meinen Park lebendig*.“ — Nun hab' ich noch zwei Dinge zu ſagen: Du haſt geſagt, Dir iſt Geld nöthig? — Ich will Dir eine Weiſe angeben, wie Du bequem und würdig welches erwerben kannſt. — Wenn Du mich anhören, und darauf eingehen willſt. — Wo nicht, ſo iſt mir's ein Zeichen, daß Du mich vor der Hand zurückweiſeſt. — Und laſſe mir's gefallen, bis Du ſelbſt mich aufforderſt. — Dann hab' ich noch eine Bitte, die laſſe mir nicht unbeantwortet; — ich möchte gern zwei bis drei Briefe von mir, deren Inhalt ſich auf Goethe bezieht, einſehen; und will Dich gerne dafür doppelt und dreifach entſchädigen.

Bettina.

26.

Bettina an Pückler.

Ich bitte dringend und demüthig um die Zurückgabe meiner Briefe.

Ich werde Sie nicht wiederſehen, warum ſoll das einzige, was Ihnen Widerwillen gegen mich einflößt, in Ihren Händen bleiben?

Sie ſagten mir geſtern, Sie wüßten nicht, was für eine Stelle ich Ihnen dabei zudächte? Wahrhaftig keine, die zu mißdeuten wäre. Die freundliche Neigung, die Sie einem Kind ſchenken, verbunden mit dem tiefen Vertrauen, was ich mir durch unverletzbare Treue erwerben wollte, wär' mir in ſolchem Umgang Bedürfniß.

Ich habe dieſe Reiſe nicht gemacht um Sie zu ſehen, ich bin nicht *indiskret*, ich hab' Sie Ihrem Brief nach weit entfernt geglaubt, ich hatte nur die Abſicht den Park, den Sie Ihr Herz nennen, im Stillen zu genießen, und mich durch dieſen ſchönen Reiz in meiner Arbeit begeiſternd zu ſteigern; ich wollte ganz für mich leben, aber ich bekenne, daß ich glaubte Ihnen dadurch Freude zu machen, ſo wie Sie mir geſchrieben hatten.

Da ich hörte, daß Sie hier ſeien, hatte ich meine Abreiſe ſchon beſtimmt; Sie haben mich aufgefordert unter Ihr Dach zu kommen; es hat ſich nicht zu Ihrem Erfreuen geſtaltet, und mir iſt nicht wohl dabei geworden, doch meſſe ich mir allein die Schuld bei, aber nicht dieſe, die Sie mir vielleicht zudenken.

Ob wir auch fortan nicht unmittelbar mehr mit einander verkehren, ſo hoffe ich doch, daß nie ein Beweis gegen die Treue meiner bis heute geäußerten Geſinnungen ſprechen ſoll.

Mein Stolz iſt ſo hoch, daß er unverletzbar iſt; es kann mich keine kränkende Meinung von mir demüthigen. Aber ich bekenne gern, daß es mir immer eine Ehre bleiben wird, in den Schranken der Vertraulichkeit, in die Sie mich ſo freundlich einberufen hatten, einheimiſch geweſen zu ſein.

Der Bote wartet, ob es Ihnen angenehm iſt, meine Briefe auf meine Bitte zurückzuſenden.

Liebend und erkennend das Schöne, was mich bisher in treuer Unterwerfung an Sie gefeſſelt hat, unterſchreibe ich mich. Ihnen tiefergebene Bettine.

27.

Bettine an Pückler.

Geſtern Nachmittag nach 3 Uhr kam Dein Jäger, und brachte das unverſiegelte, unadreſſirte, bloß in ein zu kleines Papier eingeſchlagene, und mit loſem Band gebundene Paquet meiner Briefe; es hatte mir geahndet, daß ich ſchmerzlich durch ſie berührt werden würde; ich habe drin geleſen dieſe Nacht; und dieſe Schmerzen, von denen Du wahrſcheinlich keinen Begriff haſt, haben mich ergriffen.

Ich bin geübt die Waffen gegen mich ſelbſt zu führen, ich hab' dieſe ganze Nacht hindurch meine Anſprüche an Dich niedergekämpft. — Und doch, wie ſtaune ich vor dieſer Liebe, und bete ſie an! — Ach, Pückler, welch einen Schatz haſt Du in dieſen leichtſinnig verhüllten Blättern, gleich wie ein Baum ſeine erſtorbenen Blätter, mir vor die Füße geworfen! — Und welch ein Dankopfer haſt Du Deinem Genius, Deinem guten Dämon dafür gebracht, daß er Dir dies alles durch mich zugewieſen hat. —

Wenn ich den Eindruck, den ſie auf mich gemacht haben, nach Deinem Betragen berechne, ſo ſind Dir die Briefe ſo gleichgültig, wie es Deine Art ſie mir zu ſenden, bezeichnet; wie es Deine ganz antheilloſe, gleichgültige, Herz, Sinne und Geiſt verläugnende Weiſe, dieſe Zeit, die ich Dir als Opfer zu Füßen gelegt habe, zu verſchleudern, mir bekräftigt; — ich war darauf vorbereitet, ich habe keine Forderungen an Dich. Ich habe die herben Lehren, die Du mir gegeben, alle liebend angenommen, ich bin alſo jetzt geübter im Entſagen. — Du haſt meine Seele in dieſen Tagen gegeißelt; und ich habe nicht einmal gezuckt; Du haſt meiner lächelnden Miene nicht angeſehen, daß ich es fühle.

In Berlin, nachdem ich Dir ein ganzes Jahr treu und warm, ohne die geringſte Wiedervergeltung gedient hatte, und Du kamſt zum erſtenmal, da lehnte ich den Kopf einen Augenblick an Deine Schulter, und küßte Deine Hände; ach, es war ja ſo natürlich, das müde Herz wollte nur einen Augenblick anruhen; aber Du ſtießeſt mich leiſe zurück, und ſtandeſt auf, und ſetzteſt Dich an den Tiſch, und blätterteſt in einem Buch, und ſahſt nach der Uhr, bis die Zeit verſtrichen war, um den Schinkel zu Hauſe zu treffen, und dann warſt Du noch vier Wochen in Berlin, und es hat Dich nicht verlangt mich zu ſehen. Wenn ich Dich nun nicht mehr liebte, ſo würde es keinem unbegreiflich oder unrecht deuchten, mir aber iſt es unmöglich, Dich nicht noch ferner zu lieben; ja, und in dieſer Liebe zu wachſen. Sollte ich bloß auf dieſes äußere Verhalten bauen? — und nur auf Deine verſchuldete, fehlende Natur Rückſicht nehmen? — Da wäre die Aufgabe, die Dein Genius, (der auch der meine iſt, wir haben beide Einen Schutzgeiſt) mir gemacht hat, ſchlecht gelöſt.

Nein, alles Schöne, was ich in begeiſterter Wahrheit fühlender Liebe und Luſt in Dir erkannt habe, wird ewig unberührt von Falſchheit oder Verläumdung für Dich ſprechen. Du biſt der Herrliche; aber gefeſſelt wie Richard Löwenherz. Seiner Macht, ſeiner Krone beraubt, aber damals war er ſeinem treuen Blondel dennoch der Liebſte, und alles und jedes hat er um den Freund aufgegeben.

Du magſt mich abreißen, von Dir trennen, mich kalt im bewußtloſen Handeln ſchlagen, ſchmähen, ſpotten und verachten, ſo werd' ich mich freilich beſcheiden, aber mein Glaube an Deine höhere Natur wird nicht wanken, nein, ich will nicht zum Lügenprophet an Dir werden; thue mit mir was Du willſt, verbiete mir an Dich zu ſchreiben, von Dir zu ſprechen, ſo werd' ich folgen, aber ohne Dein Geheiß werde ich nichts thun. Ich will ſehen, ich will wiſſen, in was für ungeahndete Reiche der Pſyche die Liebe mich hinführt; hat doch Columbus nicht ohne Lebensnoth, tauſendfältiges Ungemach, ſeinen Welttheil entdeckt; nein, es iſt nicht umſonſt, daß ich Tag und Nacht in fortwährendes Denken an Dich gebannt bin.

Ich werde heute von der Fürſtin Abſchied nehmen, und Du ſollſt mir ſagen, unzweideutig, daß Du dein willigſt, daß ich gehe, und daß Du mir nichts mehr mitzutheilen haſt. Denn ich will mir mit der Zeit keine Vorwürfe machen, daß ich Dir entlaufen bin, noch Deine Laune zuließ Dich mit mir zu beſprechen.

Die Briefe, die Du mir ſo ohne Vorſicht zugeſendet haſt, als ob Dir gar nichts daran gelegen ſei, ſind nicht mein Eigenthum, ſie gehören vollkommen und ganz Dein, ich wage nicht eine Zeile daraus zu benützen, ihre Einſicht hat mir tiefe, heilige Liebesſchauer erregt, ich habe dieſe Nacht nicht im Bette zubringen können, ich mußte eine andere beziehendere Lage haben als die feuchte, dunkle Schlafkammer, ich hab' auf der Thürſchwelle, ein Kopfkiſſen in meinen Mantel gehüllt, gelegen, und in die beſternte Nacht geſehen.

Pückler, laſſe Dir nicht graue Haare über mich wachſen. Du meinſt, der Geiſt könne ſich außer ſich ſelbſt verſetzen, und den berühren, mit dem er ſich zuſammen denkt. — Und dies Vorurtheil iſt Dir wohl heute zum Aberglauben herabgeſunken. Denn Du haſt feſt geſchlafen, und meiner nicht gedacht.

Dein Bruder, von dem Du glaubſt, daß er mir nicht klug genug ſei, hat den Geiſt im Gemüth, er hat Dich unendlich lieb, wie ſollte mir ſein Geiſt da nicht genügen?

Mit meinen Briefen mache was Du willſt. Das Einzige, was ich darin ſuchte, hab' ich nicht gefunden, es war ein kleiner Brief von Dir an mich, den ich Dir einmal ſchickte, mit der Bitte ihn mir zurückzugeben, in dem hatteſt Du mich aufgefordert, Dich ſo lieb zu haben, wie es nun in mir geworden iſt. Den haſt Du mir nicht zurückgegeben, grad' als ob es Dich reue.

Die Briefe kann ich Dir nur mit eigenen Händen zurückgeben; willſt Du ſie nicht mehr, ſo gieb ſie Deinem Bruder verſiegelt oder anders, daß er ſie aufhebe.

28.

Pückler an Bettina.

Beſte Bettina — nicht überſpannt, wenn ich bitten darf. Die Briefe gebe ich nicht zurück. Sie ſind mir lieb und werth, wenngleich ſeltſam, und mehr eigenes Phantaſiren als an mich gerichtet, der nur als Vehikel dabei dient, oder als hölzernes Inſtrument, um Dir angenehme Begeiſterung darauf zu ſpielen. Das Inſtrument iſt aber durch zu rückſichtsloſes Anfaſſen jetzt etwas verſtimmt und gebrechlich geworden, weshalb es bedarf einige Zeit in den Schrank geſtellt zu werden.

Wenn ich früher ſagte, ich wolle mir recht gern Leidenſchaftlichkeit gefallen laſſen, ſo habe ich darunter doch nur eine leidenſchaftlich ergebene Freundſchaft, wie ſie mir zum Beiſpiel auf die ſchönſte und angemeſſenſte Weiſe eine wahrhaft hohe Frau gewidmet hat — verſtanden, aber nicht die dithyrambiſche Raſerei einer achtzehnjährigen Bacchantin mit bloßer Gehirnſinnlichkeit, die noch obendrein nur künſtlich heraufgeſchraubt iſt, und jeden Augenblick beliebig bei Seite gelegt, oder auf einem anderen Inſtrument abgeſpielt werden kann — die ermüdet mich, und behagt meiner Natur nicht.

Kann daher ein vertrauliches und freundſchaftliches Verhältniß nicht auf einfacherem und vernünftigerem Wege unter uns beſtehen, ſo muß ich ihm entſagen. Uebrigens bleibe ich vollkommen unverändert in Geſinnung und Anſicht; Bettinens Werth wie ihre Tollheiten gebührend würdigend, und ihre wahre, wirklich demüthige Ergebenheit gewiß als einen koſtbaren Schatz anſehend.

Glückliche Reiſe für diesmal, und auf baldiges Wiederſehen in eben ſo raiſonabler als humaner Stimmung.

H. P.*)

---

*) Zur Erklärung möge hier dienen, daß Bettina nach Muskau kam, ohne ihren Namen zu nennen, im Park ſpazieren ging, und hoffte,

22.

Bettina an Pückler.

Berlin, den 25. September 1833.

Ich habe Ihren Brief, den ich bei meiner Abreiſe aus dem verhängnißvollen Park erhielt, auf's Herz gelegt; er hat die Wunde ausgebrannt. Geiſtig kann ich mich immer bezähmen, auch wenn mir das Herbſte zu Theil wird; um ſo mehr wirkt es körperlich; während ich gelaſſen die bedeutenden Bemerkungen Ihres Briefes überdachte, war mein Blut unruhig, in Vetſchau, wo mich Schwindel befiel, kochte es über, ich warf's in nicht geringem Maße aus, vielleicht war es das Blut, was für Sie in meinen Adern gewallt hatte, denn ſeitdem fühle ich mich erleichtert. In Lübbenau fuhr ich zu Waſſer durch den Spreewald, und ſtudirte in der milden Herbſtſonne Ihren Brief wie ein fremdes Aktenſtück, das den letzten Aufſchluß über einen kritiſchen Prozeß giebt.

Sie nennen meine an Sie geſchriebenen Blätter

---

die Ankunft einer fremden Dame, die ſich geheimnißvoll verbarg, werde Pückler gemeldet, und ihm als ein romantiſches Abentheuer anziehend ſein. Als ſie aber einige Tage vergeblich in den Gärten ſpazieren gegangen, wurde ihr denn doch die Sache zu lang, und ſie meldete ſich bei Pückler, der ſie anfangs liebenswürdig und freundlich aufnahm. Da ſie aber im Schloſſe ſich benahm, wie wenn ſie ein entſchiedenes Liebesverhältniß mit Pückler habe, in welcher Rolle ſie es auch ſehr an der erforderlichen Rückſicht gegen die Fürſtin fehlen ließ, ſo entſtanden die unangenehmſten Störungen. Pückler wünſchte durchaus nicht, daß man die geniale aber bereits alternde Frau für ſeine Geliebte halte, und fürchtete dadurch nur lächerlich gemacht zu werden. Er hielt ſich für genöthigt, Bettinen nicht zu verſchweigen, daß ihm unter ſolchen Umſtänden ihre Abreiſe lieb ſein würde. Es gab heftige Szenen. Bettina war tief gekränkt, voll Zorn und Grimm im Herzen. Doch Pückler war ſtets bald wieder verſöhnt, und auch Bettina knüpfte gern wieder an, ſo daß ſich doch wieder ein freundſchaftliches Verhältniß herſtellte.

„Raſerei, die aus bloßer Gehirnſinnlichkeit hervorgehe, die nur künſtlich herangeſchraubt ſei, und noch obendrein jeden Augenblick beſeitigt, oder irgend einem Anderen zugewendet werden könne.“ Ich habe Ihnen nie etwas zu Leide gethan, was veranlaßt Sie zu ſolchen Auslegungen? Warum wollen Sie mit ſchauderhaften Ausdrücken eine Geiſtesſituation herabwürdigen, aus welcher Ihnen Luſt und Ehre, Heil und Nahrung Ihrer höheren Eigenſchaften hervorgegangen wär'; ich meine meine Briefe an Sie; den labyrinthiſchen Grazientanz jener Empfindungen, der in einer prophetiſch poetiſchen Aufregung häufig den tieferen Wahrheiten vorangeht. — Ich trage freilich die Schuld, ich habe nicht überlegt, daß Ihre idealiſche Natur in Ihnen keinen freien Willen hat.

Im Spreewald hab' ich am Jagdhaus gelandet, und dort ſelbſt mein Mittagseſſen bereitet; die Bewohner waren ſo freundlich zu mir, die Sonne war ſo warm, die müden Jagdhunde lagen um mich her, ich hatte mich lange in keiner Geſellſchaft befunden, in der ich mich ſo ganz unbefangen fühlte wie hier, und hier mußte ich mir wieder meine Schuld bekennen: ich hätte in Muskau Ihren Einladungen widerſtehen, und früher von einer Geſellſchaft ſcheiden ſollen, zu deren Behagen ich keineswegs etwas Weſentliches beitrug, — es thut mir leid, daß ich Sie vielleicht in Ihrer einſamen Unterhaltung mit der Fürſtin geſtört habe; da ſie erſt ſo kurze Zeit wieder bei Ihnen war, hätte ich's einſehen müſſen, daß es beſſer war, gleich wieder zu gehen.

Auf das Spreewalder Jagdhaus brachten die Jäger einen mächtigen Hirſch, der eben geſchoſſen war, ſie befeſtigten ſein einendiges Geweih an die Wand; ich ſchrieb drunter: Wer ſolch einen Hirſch ertödten kann, der iſt kein rechter Jägersmann. Mir fiel dabei die Geſchichte ein, wie ich einmal mit dem alten Großherzog von Weimar auf der Jagd war; er hatte eine Wette gemacht, daß er kein Wild verfehlen wolle, was ihm begegne; ich ſollte Zeuge ſein, er führte mich bei der Hand. Der großſinnige, freundliche Fürſt, er ſcharrte mit dem Fuß den Schnee weg, wo ich ſtehen ſollte. Da lauerten wir eine Weile; es kam ein Hirſch, er legte an; plötzlich ward ſein Geſicht feierlich ernſt, er zog das Gewehr an, bei Seite, und dann bei Fuß, und legte die Hand auf den Kopf ſeines Hundes; ſo blieb er feierlich, und unverwandten Blickes ſtehen, während das prächtige Thier, mit vollem Geweih, ruhig an ihm vorüberging. Ich ſah ihn verwundert an, daß er nicht geſchoſſen habe; er ſagte: „Wen nicht Ehrfurcht ergreift, wenn er einen ſolchen Hirſch aus dem Walde hervortreten ſieht, wer ihn verletzen könnte, der würde nicht verdienen Jäger zu ſein; ich zum wenigſten, habe zu viel Reſpekt, um ein ſolches Thier zu beleidigen."

Bei der Erinnerung an dieſe Geſchichte war ich tief durch das Andenken des herrlichen Großherzogs gerührt; ich nahm mit vor, daß ich von Ihnen ablaſſen wolle, Fürſt Pückler, und Ihrer Neigung, meinem Briefwechſel und meinem Umgang zu entſagen, mich zu fügen. Setzen Sie dabei keine Tücke und keine Empfindlichkeit voraus; es iſt nur die Ueberzeugung, daß Sie nicht wie jene großen Männer, Goethe und der Großherzog, die Richtung meines Geiſtes und ſeine Modulationen aufzunehmen geübt ſind; und daß die Mißverſtändniſſe, die hiedurch entſtehen, weder erörtert noch unerklärt bleiben können, ohne zu neuen Mißverſtändniſſen Anlaß zu geben.

Sie ſprechen mir in Ihrem Brief von der leidenſchaftlichen Freundſchaft einer hohen Frau. — Meine Beziehungen zu Ihnen waren viel gezähmter, und in ſich abgeſchloſſener, ich verlangte keine Gegenliebe, keinen Dank, keine Aufmerkſamkeiten, ſondern nur Vertrauen und Verſtehen. Nein, Fürſt Pückler! — keinen Strauß, in dem alle Roſen und alle Veilchen zuſammengebunden waren; niemand würde ich um einen ſo großen Strauß beneiden; wär' ich in dem Fall einer ſehnſüchtigen Eiferſucht, ſo möchte der Geliebte in Gottes Namen Wälder und Felder abraſiren und zu Sträußen binden; ganze Füllhörner voll Ananas und Melonen und Pomeranzen zu den Füßen ſeiner verſchiedenen Geliebten ausgießen, und ſich ſeiner zärtlichen Schreiben an ſie rühmen, ich würde doch nur allenfalls die beneiden, der er mit Schüchternheit eine einzige Blume darbietet, und deren Herz und Geiſt ihn in den einſamſten und verborgenſten Momenten berührte.

Sie ſind gütig gegen mich geweſen, das fühle ich jetzt, wo ich zu meiner Schmach erfahren habe, daß Ihre Eigenthümlichkeit durch mich verletzt war; wenn Sie nach Berlin kommen, ſo beſuchen Sie mich nicht, es wird Ihnen nicht ſchwer werden es zu laſſen, und ich wünſche, daß meine beſchwichtigten Geſinnungen nicht wieder aufgereizt werden; alles, was ich Ihnen zudachte, werden Sie auf eine andere Weiſe erhalten, als auf jene mißglückte; und hier erlaube ich mir noch Ihnen einen heimlichen Plan mitzutheilen: jene zärtlichen Blätter nämlich waren der Eingang zu einer tieferen Erörterung großer Beziehungen und Wahrheiten; ich wollte mit Ihnen in ein Verſtändniß kommen, wo die Sprache ſelbſt ihr Meiſterſtück macht, indem ſie die kühnſten Mittheilungen verſtändlich macht. Ich wollte mit Ihnen beſprechen, was niemand anders kann, ich glaubte, zwiſchen mir und Ihnen würden ſich große Geheimniſſe aufklären, wo Ihrem durſtigen Herzen doch einmal ein Labetrunk gereicht würde, wo Ihrem Drang doch einmal ein Ziel gezeigt würde, nach dem Sie zu ſtreben hätten; und dann wollt' ich, Sie ſollten dieſe Blätter ſich ſelber aneignen, durch Verſtehen, Verwerfen, oder ſelbſt Mittheilen, und ſollten es zu einem kindlichen Werk machen, in dem ſich die menſchliche Natur im Ganzen, und Ihre Seele in ihren individuellſten Farben ſpiegelt. Und dies Werk ſollten Sie unter dem Titel: „Ich und mein Dämon“ allenfalls der Welt übergeben. Guter Fürſt, ich weiß gewiß, Sie mißdeuten mir dieſes ſchöne, kühne Vorhaben nicht.

Die Anekdoten, die ich Ihnen verſprochen habe, werden Ihnen noch zukommen, ich werde alles aufſchreiben, was ich mit dem Weimarer Herzog erlebt habe; das wird Sie vielleicht auf andere Gedanken über mich bringen; und das Tiefe und Große, was ich durch mein Nachdenken über Sie erkannt und erworben habe, ſoll Ihnen auch nicht verloren gehen.

Es iſt mein letztes Schreiben, ſeien Sie nicht ungeduldig darüber.

Bettine.

So mußte ich ſchreiben, um zu zeigen, daß ich mich keiner Kränkung preisgebe, und daß ich auch verkehrte Lagen zu durchtanzen verſtehe, ohne den Boden der Gemeinheit zu berühren. Ich hab' voraus gewußt, daß ich harte Proben zu beſtehen habe; und mir konnte keine größere Befriedigung werden, als daß ich das Gelöbniß der idealiſchen Natur des Mannes, der ſich einſt meinen treuen Freund nannte, nicht gebrochen habe.

Die heilige Thereſia ſagt: „Was iſt die Geſellſchaft anders, als eine freundliche Feindſchaft, und eine höfliche Schmach?“ Sie hat Recht; aber der Edle, deſſen eigentliches Element die Geſellſchaft iſt, ſoll gerade in ihr die höchſte Anmuth und Güte entwickeln; er ſoll durch ſeine perſönliche Milde den Fluch, der auf dieſem großen Lebensprinzip laſtet, aufheben, er iſt vornehm in der innerſten, tiefſten Natur, er kann durch keine Berührung entwürdigt werden; aber wohl kann er Andere ſanktioniren; er ſoll aufnehmen alles Genie, alles Glück, alle Wahrheit als Nahrung ſeiner Geiſtesfähigkeiten, er ſoll alle geiſtigen Kräfte, wie und wo ſie ſich auch zeigen, ohne Vorurtheil in geſelliger Hinſicht in eine Verfaſſung bringen, in der ſie gegenſeitig aufeinander wirken, und er ſelbſt von ihnen getragen und gehoben werde.

Der himmliſche, menſchliche Stolz, deſſen Lebensprinzip die Großmuth iſt, hat einen einzigen Feind in der eigenen Bruſt, das iſt der hölliſche, unmenſchliche Hochmuth; der erſtickt oft den Stolz. Bei Gott, wenn der Mann, der ſich vor kurzem noch meinen treuen Freund nannte, vernünftig mit ſich umgeht, und keinem böſen, tyranniſchen Willen das Vorrecht läßt, ſo kann er ſich's nicht verſagen, mich wieder zu erwerben.

30.

Pückler an Bettina.

Muskau, den 1. Oktober 1833.

Liebe Freundin,

Wenn ich in Muskau etwas die Geduld verlor, ſo geſchah es hauptſächlich deshalb, weil ich mich nicht gern affiziren laſſe.

Soll meiner Seele Verborgenes und Heiliges enthüllt werden, ſo darf es nicht auf öffentlichem Markte geſchehen, und über die Ergießungen des Vertrauens muß ſtets ein keuſches Geheimniß walten. Sonſt wird ſtatt einſamer Erbauung nur öffentliche Lächerlichkeit erzielt.

Uebrigens bezweifle ich, daß wir uns je mehr als partiell zu verſtehen im Stande ſein möchten, aber auch dies kann noch ſeinen großen Werth haben.

Für alle Liebe und gute Geſinnung bin und bleibe ich dankbar, und habe ich weh gethan; ſo war es gewiß nicht meine Abſicht, am wenigſten grob zu ſein — nur muß ich wahr ſein dürfen in Billigung wie Mißbilligung, und nie genöthigt werden mehr zu empfangen, als ich eben verlange.

Das liegt in meiner Natur, und ich kann es nicht ändern.

Gern aber höre ich Vernünftiges und Theilnehmendes von der abweſenden Freundin.

31.

Bettina an Pückler.

Ich bin in einer ſchweren Arbeit begriffen, die mitten im Tumult aufgeregter Gefühle geſammeltes Denken und Gegenwart des Geiſtes fordert. Es iſt das Ordnen meines Briefwechſels mit Goethe.

Ich fühle mich bei dieſem Unternehmen unendlich ergriffen, und in mir ſelbſt abgeſchloſſen; bis in die fernſte Ferne iſt nicht ein Wiederhall deſſen, was hier der Welt mitgetheilt wird; eine geheime Stimme mahnt mich, ich ſoll eilen, und mich durch nichts unterbrechen laſſen.

Da kommt Ihr Brief, und ohne zu befürchten abermals mißverſtanden zu werden, bekenne ich, daß es mir unmöglich iſt mich zu ſammeln, bevor ich ihn beantwortet habe; nehmen Sie es daher nicht als eine Zudringlichkeit, ſondern als eine natürliche Folge des Ernſtes in meinem Umgang mit Ihnen.

Eben durch das Forſchen in Goethe's Papieren aufgeregt zu reinerem Empfinden, möchte ich die Wahrheit nicht kränken, und Ihnen nicht das Recht Ihrer Beſchuldigungen ſtreitig machen, ich mag ſie verdient haben, aber glauben Sie gewiß: ich weiß nicht wie.

Ich habe lange darüber nachgedacht, ob ich mir irgend etwas habe zu Schulden kommen laſſen, deſſen Erinnerung meinen Stolz demüthigen könne; nein, Fürſt Pückler, hab' ich geſündigt, ſo war es ſchuldlos; das Einzige fällt mir auf, daß ich vielleicht zu dringend um Erlaubniß bat, Ihnen aus meinem Buch vorleſen zu dürfen; ſei es mir verziehen. Das aber hat mich tief erſchüttert, daß Ihren Aeußerungen nach meine Briefe Ihnen lange ſchon ein Gegenſtand des Mißfallens geweſen ſein mußten; ſie ſind leider geſchrieben, ich kann's nicht ungeſchehen machen.

Wenn ich länger in Muskau verweilte, als Ihnen ſchicklich deuchte, ſo ſchreiben Sie dies meiner Unbefangenheit zu, und auch der Müdigkeit meiner Seele wie meines Leibes; wie ich auf grünen Boden kam, gefiel mir's ſo wohl da auszuruhen; das kann ich Ihnen jedoch mit Wahrheit betheuern, ich war nicht gekommen Sie dort zu finden. In Dresden gab man mir noch die beſtimmte Nachricht, Sie ſeien verreiſt, die mit Ihrem eigenen Schreiben übereinſtimmte; ich kam um ſo ſchneller, weil ich dieſe Abweſenheit benutzen wollte; aber wie ich Sie fand, und Sie mich freundlich aufforderten, fand ich auch nichts Verfängliches darin, länger zu bleiben.

Die Aeußerungen Ihres Dankes in dem Brief, der mir heute zukam, für meine Liebe und guten Geſinnungen, läuten mir zum Grabe ein; ich fühle mich nicht allein verbannt, ſondern gleichſam geſtorben und anſtändig beerdigt.

Sie ſagen, es ſei Ihre Abſicht nicht weh zu thun, am wenigſten hart zu ſein; ich glaub's Ihnen, was können Sie für den gefahrvollen Strand, an dem der bedachtlos Vertrauende zufällig ſcheitert? So iſt Ihre Natur, daß Ihnen die meinige zuwider ſein muß; bei mir, vielleicht bei keinem anderen, aber bei mir, ſind Sie hierin völlig gerechtfertigt. Ich fühle mich mit Ihrer Antipathie, und beurtheile mich mit meinem Scharfſinn, und verdamme mich mit Ihnen; und beiße die Zähne zuſammen im Todeskrampf; dieſer Mund wird keinen Laut des Widerſpruchs mehr äußern.

Laſſen Sie den ſchönen, grünen Raſen dort mein Andenken überwachſen, wie das enge Haus des Todten, wo man gewiß iſt, das Herz darunter ſchlägt nicht mehr; es fühlt's ja doch nicht, was ihm auch für Schmach oder für Ehre angethan ſei, in der Erinnerung der Hinterbliebenen.

Mögen ſich bald die läſtigen Spuren von mir in Ihrem Gedächtniß verwiſchen. Vergeſſen Sie großmüthig, daß ich Sie im Heiligthum Ihrer Heimath und Ihres innigeren Umgangs habe ſtören müſſen, daß meine Aeußerungen Ihnen wie freventliche Leidenſchaft klangen, die nur traumwahr waren. Ich ſelbſt habe auch alles vergeſſen, und erinnere mich kaum dieſer Träume, die mich nun ſchon beinah zwei Jahr auf ſchönen Irrwegen geleiteten, wo alles reizend und himmliſch erſchien, und Tag und Nacht ſich einander die Hand reichten, um in einen Kreis verſchlungen, das Andenken eines Freundes freundlich zu umtanzen; ſie ruhen endlich von mir, dieſe Träume, in Ihrem Garten, zu dem Sie mich im Traumwahn hinlockten, und ſagten, er ſei Ihr Herz.

Ohne Groll und ohne Harm geſchieden! rufe ich Ihnen im Tode noch zu; denn ich will nicht, daß Sie ein unbehagliches Gefühl bei der Erinnerung an meine erſtorbene Devotion beläſtige.

Aber darüber lache ich Sie noch im Grabe aus, daß Sie mir gewähren wollen, Ihnen über's Grab hinaus Vernünftiges und Theilnehmendes mitzutheilen, während Sie nicht hoffen dürfen, daß mehr als partielles Verſtehen zwiſchen uns zu Stande kommen möchte.

Wie können Sie glauben, daß wer ſo an ſeiner eigenen Narrheit verſchieden iſt, auf einmal in das Land der Vernunft hinübergeboren werde, wo er beſcheiden Maß und Ziel zu halten wiſſe, und mit einem partiellen Verſtehen ſich begnüge, da er in jenem Traumleben im Ueberfluß ſchwelgte. Nein, tauſend Narrheiten und Verkehrtheiten für eine, würden auftauchen. Danken Sie Gott, daß das Grab uns ſcheidet, und zitiren Sie keine Geiſter da, wo man Ihnen bis in den Tod ergeben iſt.

32.

Pückler an Bettina.

Quittung.

Eine zerbrochene Figur in 16 Stücken, ein phantaſtiſcher Brief ohne Datum ſind richtig angekommen, und der letzte bald mit Lächeln, bald mit Wehmuth, bald mit günſtigem Intereſſe geleſen worden.

Doch das Weglaſſen des Datums ſehr zu tadeln, da die Briefe ſich ſehr vermengen, und man ſie nachher nicht mehr ordnen kann.

Ich bitte meine Sklavin, dieſe Genialität ſich abzugewöhnen, denn Bettinas Briefe will ich nicht den Sibylliniſchen Büchern gleich achten, von denen man $^7/_8$ verbrennen kann, und immer das Nämliche behält.

Ich lebe hier fortwährend in zwei Hälften getheilt, die eine verknöchert zum Geſellſchaftsmann, die andere beſchäftigt ſich ſo viel mit Pflanzen und Vegetation, daß ſie ſelbſt zur Vegetabilie wird. Das edle Thier erſcheint bloß noch beim Eſſen, und der Geiſt iſt auf Reiſen: begegneſt Du ihm zufällig, ſo nimm ihn gefangen, und ſchicke ihn mir von Dir zubereitet, im nächſten Brief wieder zu, aber nicht ohne Datum. Leb' wohl, närriſche Bettina.

Dein treuer Freund Pückler.

Warum ſoll der Verſtorbene Dich nicht zur Unſterblichkeit führen können? Reitet man doch oft auf einem höchſt ordinairen Klepper in den Himmel in Liebchens weichem Arm.

Schreibe fort aus Deinem Leben, und manchmal ein bischen Berliner Skandal über mich, Du weißt, ich höre das gern, es iſt meine ſchwache Seite. Du ſelbſt biſt zu gütig. Du findeſt mich nur dumm und blind, wahrlich nach dem Närriſchſein der beneidenswertheſte Zuſtand.

Deine ſchönen Zeichnungen werden jetzt auf gelben Atlas gezogen — ein würdiger Goldgrund für ſie.

Schinkel läßt Dich grüßen.

33.

Bettina an Pückler.

Den 21. November 1833.

Es iſt ſchon eine Zeit her, daß Sie mir die Ehre erzeigt haben, auf mein letztes Schreiben zu antworten; bis jetzt hab' ich mir verſagt dafür zu danken, da ich nicht meiner Neigung folgte, ſondern nur vermeiden wollte, Ihnen zu mißfallen.

Es hat jedoch auf meinen Geiſt einen ſehr niederſchlagenden Einfluß gehabt, mein Denken nicht mehr an Sie richten zu können. Mit Goethe's Korreſpondenz hab' ich ausſetzen müſſen, dieſe Kinderbriefe voll inniger Zuverſicht, und meine Briefe an Sie machen mich gleich traurig, und ſind mir gleich wichtig.

Vor einigen Tagen hab' ich Ihre Briefe zuſammengepackt und weggeſchloſſen, nicht ohne Nachgefühl hab' ich mehrere noch durchleſen, ich empfand tief, was ich verloren geben muß; ich wollt', es wär' nicht ſo.

Dies eine will ich nur ſagen: es giebt Gaben, die werden durch nichts anderes erſetzt werden; vermiſſen wir ſie nicht, ſo iſt dies nur ein Zeichen, daß der Geiſt, der ſich ihrer theilhaftig machen konnte, untergegangen iſt.

Das Glück liegt nur in der Möglichkeit, die ſinnlichen Anlagen des Geiſtes vollkommen zu entwickeln; es iſt keine Verblendung von mir, wenn ich glaube, daß meine Liebe zu Ihnen dahin gerichtet war; dem unbewußten, einfachen Lebensſtrom in Ihnen wollte ich nachgehen, der mitten zwiſchen den Verkehrtheiten der Selbſtbeleidigung und Sklaverei ſeine Bahn zum Licht, zum Erzeuger, zur himmliſchen Freiheit ſucht.

Ich fürchte, daß Sie mir's als hoffährtigen Wahn auslegen können, meine Berührungen mit Ihnen ſo hoch ſtellen zu wollen. Daß man leicht fehle in ſolchen Geiſtesverhältniſſen, iſt zu erwarten, aber grade darum iſt es eine Schule, in der wir zu manchem noch Ungeahndeten befähigt werden, und alles und jedes Irdiſche vergeht, aber das, was der Geiſt mit verzehrender Leidenſchaft begehrt und erreicht, das vergeht nicht.

Sie haben ſo manche große Aufopferung gemacht für Vergängliches, und ſind größer und beſſer als alles, worauf Ihre Begierde gerichtet iſt. Warum fanden Sie nichts Höheres? — Man iſt ſo groß, als das Höchſte, was man erkennt, und ſo reich als das Unermeßlichſte, was man begehrt.

Was Sie über mein Tagebuch ſagen, daß ein zu eintöniges Spielen mit der Natur drin liege, empfinde ich mit, ich wollte, ich vermöchte noch anderes. Ich habe nämlich nichts anderes erlebt, als die Liebe, und in ihr kein anderes Ereigniß, als daß mit oder ohne Gegenſtand mein Geiſt glüht, und ſich ſehnt im Gefühl des Vertrauens aufgenommen zu ſein. Sie warnen mich von meinem Buch nichts mehr vorzuleſen; das thue ich ſchon deswegen nicht, weil ich Ihnen draus vorleſen durfte. Ich möchte Ihrer Theilnahme keine andere an die Seite ſtellen.

Sie nennen mich überſpannt, das iſt der Bannſpruch, durch den ich landesverwieſen bin. Warum nennt man überſpannt, was nicht der Gemeinheit, den gewohnten Vorurtheilen, ſich fügt? Sie ſollten am wenigſten gegen meine Ueberſpanntheit einkommen, da auch in Ihnen die Sehnſucht nach Ungewöhnlichem nicht unterdrückt werden kann, ſondern in leidenſchaftlichen Aufregungen beinah das einzige heimliche Gegengift gegen Ihre Schwächen iſt.

Sie haben mir bei Ihrer Hieherkunft Verſöhnung zugeſagt. Wie ſonderbar und unverſtändlich! — Wenn Ihr Herz verwundet war durch unſere Trennung, warum wollten Sie ſo lange warten es zu heilen? — Und wenn es nicht verwundet iſt, wie kann es da verſöhnt werden? — Nur was ſchmerzlich entzweit iſt, kann ſich verſöhnen.

Ach nein, ich mache mir keine Illuſion, ich glaube nicht, daß Sie den Verluſt empfinden, und nehme nur von Ihrer Güte mit Dank die beſchwichtigende Milde auf, mit der Sie alles, was Ihnen Widerſprechendes in mir liegt, decken. Bald wird Ihrem Geiſt reicher, ſchöner und Ihrer würdiger entgegenblühen, als was Sie im Vorübereilen in mir gewahren konnten, da ich nicht Kraft habe, gleichen Schritt mit Ihnen zu halten.

34.

Pückler an Bettina.

Jagdſchloß. den 25. November 1833.

Wir ſind keineswegs nach verſchiedenen Regionen auseinandergeſprengt, gute Bettine, nur umkehren mußten wir, weil wir uns auf unrechtem Wege befanden. Wir werden einen beſſeren finden. Laß mich immer dazu die Richtung angeben, für die Reiſe ſollſt Du ſelbſt ſorgen.

Für's Erſte benachrichtige ich Dich, daß in unſerer künftigen Korreſpondenz ich fortfahren werde, Dich mit Du anzureden, Du hingegen beſſer thuſt, Dich in der Regel des Sie zu bedienen. Die Gründe werden ſich aus dem Folgenden entwickeln.

Vernimm alſo und merke auf.

Als wir in Berlin eine Art Seelenbund, halb im frivolen Scherz, halb im tieferen Ernſte ſchloſſen, war meine Abſicht dabei zwar eine egoiſtiſche, aber doch, glaube ich, keine unedle. Im Gefühle meiner Schwäche, das heißt, in dem Bewußtſein, zwar das Wahre, Schöne und Gute anzubeten, aber durch die irdiſchen ſinnlichen Mächte nicht nur zu leicht in den Schlamm der Welt herabgezogen zu werden, ſondern wie in unbegreiflicher Vergeſſenheit meines edleren Theiles, mir ſogar lange Zeit darin zu gefallen, bis eine Erweckung des einfallenden höheren Lichts, ein durch göttliche Liebe angeregtes Aufgehen der inneren Gnadenſonne mich wieder daraus erhebt, und mich, beſſere Vorſätze faſſend, die verlorene Würde innig beweinen läßt.

Es wäre traurig, wenn ich bei dieſem öfters eingetretenen Wechſel nicht zu mehr bleibendem Beſſeren vorgeſchritten wäre. Seit meine Ueberzeugung deſſen was ſein ſollte feſt, die Erkenntniß meiner ſelbſt klarer geworden, muß ich, ſchnell oder langſam, vorwärts ſchreiten.

Um dieſen Gang nun zu beſchleunigen, ſehnte ich ſeit lange mich nach einem Geiſte, der Penetration, rückſichtsloſen Muth, und den reinen liebenden Willen habe, mir die Wahrheit zu ſagen zu meiner Beſſerung und Veredlung, die Wahrheit aus eigener Anſchauung, und auch aus dem Urtheil Anderer, da jedes moraliſche Urtheil, es komme woher es wolle, Beachtung verdient. Dieſen Dienſt erwarte ich nun von Dir, und nenne dieſe Hoffnung egoiſtiſch, weil ich zugleich beſtimmt fühlte, daß ich Dir zu nichts wieder dienen könnte.

Es ſcheint nun, ich habe mich überall geirrt. Erſt in Deinem letzten, eben durchleſenen Briefe finde ich mir heilſame Wahrheit, alle früheren, obgleich mich zum ſcheinbaren Gegenſtande habend, und mit Schmeicheleien, ja Idolatrieen (vielleicht humoriſtiſch) niederdrückend, ſind doch nur zu Befriedigung eigenen Dranges geſchrieben, eigentlich mit faſt eben ſo wenig Rückſicht auf mich, als der leidenſchaftliche Schütze, in Ermangelung des Wildes, ſein Pulver auf einen gemalten Hirſch verſchießt.

Dieſem Spiel konnte ich nun nicht entſprechen. Bei einer weniger Genialen und Werthvollen als Du biſt, hätte es mich vielleicht beluſtigt, (denn wie alle Betrüger betrogſt Du Dich dabei auch theilweiſe ſelbſt,) bei Dir aber ſchmerzte es mich zuerſt, und beleidigte mich zuletzt, als es mir im täglichen Verkehr entgegentrat.

Willſt Du nun, jenen Weg verlaſſend, den gezeigten einſchlagen, mein Sklave ſein, der mir die Wahrheit ſagt, und ſie für mich ſorgſam aufſucht? Ich weiß weder mehr, ob Du den Willen, noch die nöthigen Eigenſchaften dazu beſitzeſt, aber mit großem Dank wird es mich erfüllen, wenn Du dem trockenen, nicht angenehmen Geſchäft Dich widmen willſt.

Daß ich dabei verlange Sie genannt zu werden, geſchieht deshalb, um Dich dadurch zu verhindern, Dich wieder in die Leidenſchaftseinbildung hineinzuarbeiten. Das Sie wirkt ohnfehlbar wie ein Dämpfer, weshalb auch die Seherin von Prevorſt erklärte, ſie müſſe ſterben, wenn ſie jemand mit Sie anzureden ſich zwingen ſolle, und Dein Zuſtand hat einige Aehnlichkeit mit dem ihrigen.

Iſt Dir aber jene alte Art unſerer Korreſpondenz, wie Du ſagſt, nöthig, um Dein Werk über und an Goethe zu vollenden, ſo ſchreibe wie Du willſt, denn es wäre ſehr grauſam von mir, wenn ich Dich und die Welt um etwas ſo Schönes, Originelles, ja vielleicht Einziges in ſeiner Art bringen wollte, als dieſes Werk ohnfehlbar werden muß, wenn Du Dich nicht zu ſehr darin gehen läßt, und bedenkſt, daß kein Kunſtwerk durch bloße Phantaſie ohne Zwang und Mühe und ſehr verſtändige Sichtung zu Stande kommen kann.

Dieſer Brief iſt, glaub' ich, der längſte, den ich Dir noch geſchrieben, wahr und treu gemeint.

Selbſt Dein Beichtvater müßte ihn billigen, und ich hoffe daher, daß Du ihn beherzigen wirſt.

Da meine Freundin nach Carolath gereiſt iſt, ſo lebe ich wieder hier einſam mit Büchern und Hunden, korrigire die Druckbogen meiner Skriblereien, arbeite an neuen, und pflanze unzählige Bäume. So vergeht mir die Zeit gar angenehm, und voll reicher Abwechslung. Dein Andenken gehört auch darunter. Lebe wohl.

35.

Bettina an Pückler.

Den 15. Dezember 1833.

Als Kind wohnte ich auf einem Landhauſe an den ſchönen Ufern des Mains; hinter dem Garten führte ein Pfad zwiſchen Jasminhecken an einem Kreuz vorüber, da ſtand eine Bank, auf der die Bettler und Wanderer ausruhten. Eines Morgens, da ich in den Garten wollte, ſaß da ein Knabe, der bettelte; ich gab ihm das Brot, was ich angebiſſen hätte. Da er mit dieſer Gabe nicht zufrieden ſchien, lief ich in's Haus zurück, um ihm mehr Brot zu holen. Wie ich zurückkam, war der Knabe weg, aber das Brot lag noch da, und das Salz, welches ich aufgeſtreut hatte, war heruntergefallen. Unter mitleidigen Thränen, daß es verſchmäht worden, aß ich das Brot auf.

Fürchten Sie nichts mit dem Du; es iſt wie mit jenem verſchmähten Brot, ich hab' es unter Thränen wieder zurückgenommen, und das Salz dieſer Liebesgabe iſt verſchüttet.

Für Ihren Brief danke ich herzlich. Sie würdigen mich Ihres Vertrauens; ich fühle mich beſchämt, denn ich weiß, daß ich Ihnen nie etwas geboten habe, was Ihrem einfachen Bekenntniß an die Seite zu ſtellen wär'.

Ein paar einfache Wahrheiten, die ich während dem Leſen Ihres Briefs, und alſo in Beziehung auf Sie, empfunden habe, ſchreibe ich ohne Introduktion hieher.

„Die göttliche Wahrheit giebt ſich zum erſtenmal und nur einmal; aber ſie kann auch nie erlöſchen. Dazu iſt der geiſtige Menſch beſtimmt ſie in ſich aufzunehmen, alles andere iſt nichts. Wahrheit ſoll der Geiſt empfangen, und durch dieſe Empfängniß ſoll ſich der göttliche Genius wiedergebären." Ja, es gehen manchmal Wahrheiten in mir auf, von denen weiß ich, daß ſie tief in die Seele eindringen, ſie ſind nicht mein Eigenthum, ſie ſind dem zugeeignet, der ſie in mir erregt, und hier ſchreibe ich die zweite Anſicht, die der erſten entſpricht: „Es giebt keine andere Beſſerung, als Geiſt; keine göttliche Freiheit, keinen Himmel, keinen Raum, als nur Geiſt; Geiſt iſt himmliſcher Raum. Je höher der Geiſt ſich entfaltet, je weiter durchdringt er den Himmel."

„Der Himmel iſt alſo nicht durch eine Kluft von uns getrennt, die wir durch den Tod überſpringen; er fängt unmittelbar da an, wo wir uns nach ihm ſehnen, das heißt, wo wir die erſte geiſtige Regung zur Empfängniß göttlicher Wahrheit haben. Das Göttliche begreifen lernen, das iſt die ganze Aufgabe.“

Sie klagen mich einer leidenſchaftlichen Stimmung gegen Sie an, in meinen früheren Briefen; ſie waren an den gerichtet, der mich belehrt, entzündet und erhöht, ich ſprach mit dem göttlichen, von Ihnen verläugneten Ideal Ihres tieferen Bewußtſeins.

Wie Richard Löwenherz gefangen lag, da umſchritt der eifrige Blondel Tag und Nacht mit heißer Sehnſucht nach einem Zeichen ſeines Herrn, den Thurm, in dem er ihn gefangen glaubte, er ſang ihm ſeine Treue in den heißeſten und ſchmelzendſten Liedern zu, und begeiſterte ſo den gefangenen Helden, die verlorene Freiheit wieder zu erobern. Indem er ihn an ſeinen erhabenen Urſprung, an ſeinen Muth und früheres Glück mahnte, machte er ihn kühn, ſeine Zukunft wieder zu erbeuten.

Nicht wahr, Richard Löwenherz, Du weißt, daß dieſe Lieder, die in ſtillen Nächten vor Deinem einſamen Gefängniß ertönen, dieſe heiße Begeiſterung für Dich, die Wirkung Deiner höheren Macht über Deinen treuen Blondel ſind? Er iſt zwar frei, und Du biſt gefangen; aber Du biſt der König, Du biſt der Höhere, der Gewaltige, in deſſen Blut ſchon die Vorrechte an ein erhabenes Glück wallen, denen die Treue verpflichtet iſt. — Nicht wahr, Richard, Du entſagſt nicht dem Thron der Herrſcherwürde, und nicht dem dienenden Freund? —

Ach, laſſen Sie dies zufällige Gleichniß gelten; widerſprechen Sie nicht, ohne vorher zu prüfen, ob ich nicht Recht haben könnte.

Ich frage Sie, und bitte bloß mit der einfachen Wahrnehmung zu antworten, ob Sie einen göttlichen Menſchen in ſich anerkennen, der aller heiligen Begeiſterung und leidenſchaftlich aufopfernden Liebe würdig iſt?

„Jene Idolatrieen, die Ihnen: **„niederdrückend“** waren, dies Spiel, dem Sie nicht entſprechen konnten, das Sie ſchmerzte, und endlich, da es Ihnen im täglichen Verkehr zu konſtant entgegentrat, Sie ſogar beleidigte,“ hat vielleicht doch keinen ungünſtigen Einfluß auf Sie gehabt: denn indem die Liebe das Höchſte an Ihnen vorausſetzte, fühlten Sie zugleich, daß es ein Recht habe in Ihnen zu walten.

In einem Ihrer früheren Briefe ſagen Sie mir: „In mir ſiehſt Du mehr als ich bin, aber vielleicht haſt Du ſo den beſten Weg eingeſchlagen, etwas aus mir zu machen,“ und noch mehr Beweiſe könnte ich Ihnen geben, daß meine Briefe Ihnen zum Theil anſprechend waren. Ich will nicht läugnen, daß mich mein eigenes Bedürfniß nach Liebe auch bewegte, indeſſen war ich von keiner ſklaviſchen Leidenſchaft befangen, und wenn ich mich auch geirrt hätte — wenn nur das Göttliche mein Ziel war, ſo iſt auch Irrthum belehrend.

Sie fragen, ob ich Ihr Sklave ſein will, der Ihnen die Wahrheit ſagt, und ſorgſam für Sie aufſucht? Wie ſoll ich das anfangen? — Ich kenne Sie nicht; — ich weiß nichts Böſes von Ihnen. Was ſoll ich in Ihnen beſtreiten? — Mir ahndet nur, daß hier mein König gefangen liege. Aber Sie wollen die idealiſche Natur in ſich nicht angeredet wiſſen. — Soll ich mich nun an das halten, was andere Leute von Ihnen ſagen? Juſt nachdem ich Jahre in Ihrem Dienſt zugebracht habe, ſoll ich da bei Anderen über Sie forſchen? — Und wenn ich dieſen Glauben ſchenken wollte, wie übel würde ich da fahren? Seitdem man weiß, daß ich in Muskau war, hör' ich öfter von Ihnen ſprechen, derb und hart, aber es ſind Dinge, die für mich keinen Leib und keine Seele haben.

Sie ſcheinen zu glauben, daß ich wie die Seherin von Prevorſt hellſehend ſei, und ſo ohne weiteres den Nagel auf den Kopf treffen werde; wie können Sie dergleichen noch von mir erwarten, da ich's während zwei Jahren verkehrt gemacht habe? Sie erzählen, daß die Seherin erklärte, ſterben zu müſſen, wenn ſie gezwungen würde jemand mit Sie anzureden; und mir legen Sie dies heimliche Gift, und freuen ſich ſchon im voraus auf ſeine Wirkung, von deren Unfehlbarkeit Sie ganz überzeugt ſcheinen. O, höchſt naiver Fürſt Pückler!

Sie bieten mir an, meine Korreſpondenz mit Ihrem Doppelgänger, Ihrem hölzernen Repräſentanten, dem gemalten Hirſch, fortzuführen, wenn es nöthig ſein ſollte, um mein Werk über Goethe zu vollenden. Nein, es iſt nicht nöthig, ich hab' meine Niedergeſchlagenheit überwunden, und jetzt, wo ich beinah überzeugt bin, daß es nur der gemalte Hirſch war, von dem ich in Muskau alle Kränkung erlitt, fühl' ich mich wie umgewandelt, und wirklich in magnetiſcher Beziehung mit Goethe.

Ach, dieſe Briefe ſind ſchön, ſie freuen mich, es iſt mein einzig Glück, in dieſen begeiſterten Kinderjahren zu ſchwelgen. Ich habe nichts, gar nichts mehr, als dieſe Jugendblüthen der Offenbarung, die heute noch duften, und gewiß auch über meiner Grabſtätte duften werden. Ja, es iſt ein wunderlich Geſchick: losgeriſſen, zurückgewieſen von Allen, bin ich allein in meinen vier Wänden mit dieſen Blättern, wo jede Zeile mit mir ſpricht, und mir die Gegenwart erfüllt mit der Vergangenheit, mich zurückführt in den Frühlingsgarten, den kein Menſch mir ſtreitig machen kann. Man fordert mich zwar auf, mich zu beeilen, daß es gedruckt werde. Warum ſollte ich mir die Luſt verkürzen?

Was hab' ich davon, wenn es fertig iſt? — Nichts und niemand; wenn erſt die Welt das Buch in Händen hat, dann weiß ich, daß ich von ihr durch den Richtplatz geſchieden bin, und bei Ihnen muß ich auch noch riskiren, daß der gemalte Hirſch es konfiszirt.

Sie ſagen mir: „ich ſoll mich nicht zu ſehr gehen laſſen in dieſem Werk, und bedenken, daß kein Kunſtwerk ohne Zwang und Mühe, und ſehr verſtändige Sichtung zu Stande kommen könne.“ Hier iſt nicht die Rede von einem Kunſtwerk; ich muß mich ganz hingeben, ich ſichte nicht, ich lege keine Hand an! Ruder, raſch fliegt der Kahn mit dem reißenden Strom; es dröhnt mir oft im Kopf, ich fühle Herzklopfen, der Drang der Gedanken macht mich verzagen, ich wehr' mich, bis ich alles vergeſſen habe, bis allmählig das Getümmel von Geiſt und Empfindung wie Wolken ineinander ſchmelzend ſich verliert, dann, wenn ich das Allzumächtige erſt los bin, wende ich mich an die Kindereinfalt des Erlebten, und dies allein iſt meinen Kräften angemeſſen, und wie ſich's giebt, ſo muß ich's nehmen.

Heute Nacht hab' ich wieder viele Gedanken gehabt, die ich Ihnen gern mitgetheilt hätte; ſie hingen ſehr mit Ihnen zuſammen; ich konnte ſie nicht bis am Morgen feſthalten, eine Erſcheinung verdrängte die andere; und dann muß ich auch fürchten, der gemalte Hirſch möge ſie falſch auslegen, er hat mich auch verläumderiſcher Weiſe einer beleidigenden Leidenſchaftlichkeit beſchuldigt, während ich in Muskau frei und unbefangen Ihnen gegenüberſtand. Am erſten Morgen, da Sie zu mir kamen, ſchenkten Sie mir ein augenblickliches Vertrauen; indem wir den Weg nach dem Schloß zuſammengingen, ſagten Sie: „Ich bin ſehr unglücklich geweſen, und meiſt durch eigene Schuld.“ Sie verſprachen mir wiederzukommen, und mir vieles mitzutheilen, Sie kamen aber nicht mehr, obſchon mir der gemalte Hirſch jeden Abend ſagte, ich ſolle Sie am anderen Tag erwarten.

Ich glaub', ich habe Sie von da an nicht wiedergeſehen, der betrügeriſche gemalte Hirſch hat es Ihnen verſagt, er war's, dem ich Abends vorlas, deſſen Launen mich nicht ſchonten, und der mir noch am letzten Abend alle Schmach anthat, deren Sie nimmer fähig geweſen wären. Ach, ich will's vergeſſen, möge Ihnen Ihr Lieblingsort nie ſo abgeſtorben, nie ſo verzweiflungsvoll ſchmerzlich vorkommen, als mir an dem traurigen Tag, wo ich flüchtete. Ich werde Muskau nicht wiederſehen, ſeine herrlichen Gärten blühen nicht für mich.

Ich leſe eben Ihren Brief noch einmal durch, ich müßte Ihres Vertrauens nicht würdig ſein, wenn ich Ihnen kühn verſprechen wollte, zu was Sie mich auffordern. Dürfte ich die Ueberzeugung hegen, Ihnen etwas zu nützen! — Aber dazu berechtigt mich nichts; ich fühle, daß ich mich aller Anſtrengung enthalten muß, und Ihnen bloß die einfachſten Mittheilungen machen muß.

Den Abend, wo Sie mich in Ihre Wohnung führten, war ich einen Augenblick in Ihrem Schlafzimmer allein; ich legte die Hand auf Ihr Lager, es war ein magnetiſcher Zug, ich glaub', ich habe gebetet. Auf dieſe Zauberformel meines Inneren fühlte ich eine hohe Befriedigung.

Laſſen Sie den hochmüthigen, gemalten Hirſch dieſe letzte Mittheilung nicht verfälſchen.

Bettina.

Hier wiederhole ich Ihnen das Wichtigſte in meinem Brief: laſſen Sie ſich durch keinen inneren Widerſpruch irre machen. „Es giebt keine andere Beſſerung als Geiſt." Er iſt göttlich, ihm muß alles Schlechte weichen.

Ich weiß nicht, ob das Wenige, was ich hier in Bezug auf Sie geſagt habe, Ihnen zuſagt. Bedenken Sie, daß aller Anfang gering, und auch ſchwer iſt, daß ich Ihre individuelle Richtung nicht zu beurtheilen vermag; ich erwarte Ihre Entſcheidung hierüber; und verſpreche Ihnen mich auch zu beſſern, und alle Beziehungen auf mich aufzuheben.

36.

Pückler an Bettina.

Muskau, den 25. Dezember 1833.

Ach, wie ſchön iſt Dein letzter Brief! Einem klaren, lieblichen Tage milder Weisheit gleich — wie tief die Wahrheiten darin, und wie gern will ich ſie mir zum Nutzen zu machen ſuchen!

Iſt es ſeltſam, daß ich dennoch dieſer Deiner Neigung, Liebe, Freundſchaft, oder wie Du es nennen willſt, zu mir, nicht recht vertrauen kann? Ich komme mir immer, ſelbſt wider meinen Willen, nur wie Dein Spielwerk vor, zu einem Zweck, der weder Dir noch mir ganz klar iſt. — Nun wohlan, ich habe Dich auf eine kleine Probe geſtellt, wenngleich nur ein ziemlich unbedeutender Scherz, doch eine Probe, ob Du mich verläugnen wirſt, ob Du wirklich Andere nicht ſcheuſt, um mich, den weniger Bedeutenden, zu vertreten, ob Du ſo handelſt, wie Du ſprichſt.

Wird Dir ſchon bange? Es wäre kein gutes Zeichen, jetzt habe ich geſcherzt, ein anderesmal könnte ich Ernſt machen, und ich muß wiſſen, wie weit ich auf Dich zählen kann.

Gedenke dieſes Briefes zu ſeiner Zeit; nun von etwas ganz Verſchiedenem.

Du kennſt meine landſchaftsſchöpferliche Leidenſchaft. Der Himmel hat dieſer auch eine harte Probe aufgeſtellt.

Ein furchtbarer Orkan, der mein altes Schloß faſt umgeworfen, hat meine Anlagen größtentheils zerſtört, und woran ich namentlich dieſes ganze Jahr auf dem Dir nicht bekannt gewordenen Jagdhauſe ſo emſig gearbeitet, in wenigen Stunden gänzlich vernichtet. Nun erkläre mir meinen Charakter. Es iſt dieſes als etwas Unabwendbares, mir vollkommen gleichgültig, affizirt mich nicht im geringſten unangenehm, während oft ein einziger von mir mal à propos ungehauener Baum mich jahrelang höchſt empfindlich gequält hat. Zeigt dies nicht Anlage zu einer eminent moraliſchen Natur? Ich brauche Dir den Zuſammenhang wohl nicht erſt auseinanderzuſetzen, erwarte im Gegentheil von Dir noch ein neues Licht darüber.

Einſtweilen lebe wohl.

Leb' wohl, und dichte fort, ſo ſchön, als Du es hier uns zu enthüllen angefangen, denn Dein Werk wird Du ſein, wie in vielem und tiefen Sinne Du Dein Werk biſt. Adieu.

Dein treuer liebender Freund

H. P.

37.

Bettina an Pückler.

Ihr Brief hat mir viel Freude gemacht; ſehen Sie die meinigen nicht auf ihre Schönheit an, was ſie Gutes und Ihnen Zuträgliches enthalten, das haben Sie ſich ſelbſt zu danken.

Die Aufgabe zwiſchen uns iſt vielſeitig, und für mich eine wahre Schule; ohne daß Sie den Frevel begehen, mich auf die Probe zu ſtellen, ſind der Prüfungen viele, die ich zu beſtehen wünſche und hoffe. Weil ich den reinen Willen habe, gegen meine Fehler und Verkehrtheiten anzukämpfen, durch die allein ich mich an Ihnen verſchulden könnte; daß ich Sie verläugnen könnte, worüber Sie einige

Zweifel hegen, iſt nicht die Klippe, vor der ich mich fürchte; Meinungen und Vorurtheile haben mich nie in die Enge getrieben, die Empfindung ein guter Lanzenwerfer zu ſein, und von weitem ohne Anſtrengung den treffen zu können, der mein Heiligthum antaſtet, giebt mir ein zu mächtiges Bewußtſein meiner ſelbſt, und ſtimmt mich zu nachſichtig für meine Gegner, als daß ſie mir noch etwas bedeuten ſollten.

Sie ſind nicht mein „Spielwerk," zu einem „Zweck," der weder mir noch Ihnen ganz klar iſt; mir iſt ganz klar, daß ich durch Sie die Vermittelung zum Göttlichen ſuche; ich ſchenke Ihnen nichts, alles iſt göttliche Forderung an mich, und wär' ich anders gegen Sie, ſo wär' es Sünde.

Wie man ſich aus dem ſinnlichen in ein geiſtiges Feld hinüberſchwingt, da vergeiſtigen ſich auch alle Bedingungen. Ihnen die Treue zu brechen, wär' ein Verbrechen an mir ſelbſt; wie wär' ich nichtig und elend, wenn dieſe Liebe, dieſe nachhallende Begeiſterung eine bloße Illuſion wäre? — Wie wär' es öde und verwirrt in mir, an wen ſollte ich mich halten? — Wen fragen, wem antworten? — Wie könnte ich mir zutrauen, daß ich je das Rechte gewollt hätte, wenn ſich meine eigene Begeiſterung Lügen ſtrafte? — Ach, ich will nicht hoffen, daß ſo wenig edler Stahl in mir iſt, daß er kein Feuer gäbe, wenn man ihn anſchlägt. Wenn uns denn doch einmal die Schwingen gewachſen ſind, warum wollten wir uns nicht erheben, und miteinander in dem kühlen Aether ſchiffen? Warum nicht? Still und verborgen, wie das Heilige immer iſt.

Heute Nacht zwiſchen 12 und 2 Uhr hab' ich die Mondfinſterniß beobachtet; bei Savigny war Geſellſchaft, die jungen Leute voll heiterem Uebermuth, führten Sprüchwörter auf: „Alter ſchützt vor Thorheit nicht." Ich hatte die jungen, in Gold und Silber phantaſtiſch gekleideten Mädchen um den alten Herzog gruppirt, ſie neckten ihn mit der Spindel, boten ihm Wein, und ſangen ihm luſtige Lieder auf ſilbernen Harfen. Da kamen die eben ſo phantaſtiſch gekleideten Jünglinge mit Muſik, und holten ab zum Tanz; die Federn, die goldpapiernen Kragen, die Blumenkränze, alles flog und rauſchte, als die Mondfinſterniß das Feſt unterbrach. Es ſah ſehr magiſch aus, wie der Mond mit ſeinem letzten Rand den falſchen Schmuck beleuchtete; alles hatte ſich vor die Thüre gedrängt ihn zu ſehen, ich blieb doch bald allein; drinnen ging das Toben, Jauchzen, Liederſingen, Hochleben und Tanzen fort. Um ſo einſamer war es hier; ich dachte Ihrer, oder vielmehr ich empfand Sie, während der Mond ſich allmählig enthüllte, es ſtellten ſich mir Ideen dar, wozu ich nicht Vernunft genug hatte, um ſie zu faſſen; gewiß: die geiſtige Welt iſt zu mächtig, auch der tiefſte Denker wird ſie nicht in ihren Beziehungen verſtehen, die beſte Weisheit iſt, dem Geiſt auf den Spuren der Ahndung nachzugehen, dieſe liegen Jedem nahe, auch Ihnen. — In der Einſamkeit konzentrirt ſich der Geiſt; die Neigung, die dem Menſchen eingeboren iſt, ahndet da ihr Ideal. Iſt es denn der Leib, der uns in der Schönheit bezaubert, oder iſt es der Geiſt? Und wenn es der Geiſt iſt, iſt da das Ideal der Schönheit nicht die Weisheit? Alſo: was Du liebſt, dem gehſt Du nach, und davon liegen die Spuren der Ahndung in Deiner Seele, und die Ahndung wird Dich nicht irre leiten.

Ich kann Ihnen die Frage, die Sie an mich ſtellen, über Ihre Gelaſſenheit bei der Zerſtörung Ihrer Lieblingsanlage nicht beantworten; ich kann nur ſagen, daß dieſe Gelaſſenheit auf erhabene Schönheit Ihrer Seele deutet, und ich erwarte, Sie werden dieſer Schönheit nachgehen, ihr huldigen, ſich ihr verpflichten, daß Sie ſo hohen Anlagen entſprechen wollen; ja, Sie können keck ſich verpflichten: „weil ich ſo ſchön bin, ſo will ich nicht ſündigen, ſondern das Göttliche, (meine eigene Schönheit,) lieben.“ — Es ſind nicht alle Menſchen ſo ihrem eigenen Ideal gegenüber geſtellt wie Sie, nicht Jeder vermag es, ſo großartige Züge in ſich zu erkennen, und ſo auf's neue, auf's lebhafteſte zur Treue gegen ſich aufgefordert zu werden; ja nicht anders, es iſt die Geliebte, der Sie untreu waren, und es iſt die Aufgabe Ihres Geiſtes, ſie wiederzuerobern; und daß Sie ein Bedürfniß dazu haben, beweiſt mir eben, daß Sie ſich des Schönen und Großen in ſich bewußt werden, davon ergriffen ſind, und es würdigen.

Ach, leſen Sie die Sacontala, und finden Sie im Verhältniß des betäubten Königs zu der Geliebten ganz ſich ſelbſt ausgeſprochen. So ſüß denke ich mir Ihre ſinnliche Verſchwiſterung mit dem Geiſtigen, wie dort zwiſchen den beiden Liebenden; ſo mag's in Ihnen blühen und duften, wenn die Sehnſucht zum Schönen ſich in Ihnen regt; und ſo mag wohl Schwermuth und Unzufriedenheit Sie von ſich ſelbſt getrennt haben, wie jenen König, da er durch einen böſen Zauber ſeiner Geliebten vergeſſen hatte; leſen Sie die Szene von dem Bild, wie der König die Biene wegſcheucht, von der er fürchtet, ſie möge es ſtechen, und wie ihm dunkel die Erinnerung an das genoſſene Glück aufſteigt, und es kommt Ihnen wohl noch die Erinnerung, daß Sie einſt dieſer König waren.

Nein, ich läugne Ihnen nicht, die „Anlage zu einer eminent moraliſchen Natur“; nicht die Anwartſchaft auf das Erhabenſte; fordern Sie von Gott vollkommene Harmonie mit allem Schönen, fordern Sie das Höchſte, und vor allem, machen Sie die Bedingung: Freiſein von allen Banden.

Gewiß, das was die Sinne reizt, macht auch glücklich, was glücklich macht, iſt göttlich, es ſoll nicht verderben, das iſt die Aufgabe, daß das Sinnliche in's Geiſtige übergehe, aber wer das Sinnliche verſinken läßt mit ſich, wer ſich nicht mit ihm hinüberſchwingt in das geiſtige Reich, das unſerer harrt, der verſündigt ſich an der Befähigung zu ſeinem Glück. Denn die Aufgabe iſt: ſelig zu werden. Ja, Fürſt Pückler, wenn wir auch noch nicht es verſtehen, ſo ahnden wir doch, was wir hier ausgeſprochen haben.

Sei keuſch aus Liebe zur Wolluſt, heilige in ihr das Göttliche, eben weil Du befähigt biſt Wolluſt zu empfinden, ſo ſoll ſie in Dir nicht abſterben, ſondern in Dir das ewige Leben erwerben. Was verlangt denn Gott von uns, indem wir das ewige Leben erwerben ſollen? Doch wohl, daß das, was in uns lebt, ſich vergeiſtige, — und was lebt denn in uns, als nur das Sinnliche? — und wie vergeiſtigt es ſich denn, als nur dadurch, daß es eine Tugend wird?

Ach, ich wollte, ich könnte hier deutlicher ſein, Sie müſſen Nachſicht mit mir haben. Ich möchte Ihnen Ihre eigene Natur zu verſtehen geben, wie Sie nur von ſich ſelbſt abgewichen waren, wie Ihre Verſündigung nur eine Schmach iſt, die Sie ſich ſelbſt anthun, wie Sie nach nichts anderem trachten ſollen, als nur nach ſich ſelbſt, daß dies die Fortpflanzung Ihres göttlichen Saamens iſt.

Wahrlich, es gehört ſinnliche Kraft dazu, den Geiſt zu befruchten; ich habe Ihnen das letztemal geſagt, „es giebt keine Beſſerung, als nur Geiſt.“ — Heute ſage ich Ihnen: Gebet iſt die ſinnliche Kraft des Geiſtes, Geiſt iſt ganz und gar Gebet, da wird er fruchtbar, da erzeugt er ſich auf's neue, und was nicht im Gebet iſt, das iſt Sünde. Wie kommt Ihnen dies vor? — Was nicht im Einklang iſt, das iſt falſch. — Gebet iſt die Harmonie aller Gefühle und alles Geiſtes. Was es nicht in ſich aufnehmen kann, iſt Sünde; geben Sie auf ſich ſelber recht Acht, ſo werden Sie mir Recht geben; in Ihren einſamen Stunden, wo Sie mit ſich ungeſtört zu ſprechen vermögen, werden Sie empfinden, daß Ihr Denken Gebet iſt, oder daß Sie ſich ſelbſt ausweichen.

Ich habe hier manches berührt, was einer höheren Entwickelung bedürfte, manches, was vielleicht noch nicht geſagt iſt; Ihnen iſt es durch meinen Mund geſagt, und keinem Anderen; ich hoffe, Sie bleiben mir gut, und verlieren die Geduld nicht.
Bettine.

38.

Bettina an Pückler.

Sonntag, den 22. Dezember 1833.

Eben im Augenblick, da ich in die Kirche gehen wollte, kam Ihr Billet ohne Datum. Ich habe nur wenig Theil an Schleiermacher's Rede genommen, die davon handelte, daß Johannes mit dem Waſſer getauft habe, und ſagte: der nach mir kommen wird, der wird Euch mit dem Geiſt taufen. Ich war während der Rede damit beſchäftigt, wie ich Ihr Zutrauen wiedergewinnen wolle, das mir der Art Ihres Briefwechſels nach verloren ſcheint. Ich kann jedoch Ihrem guten Willen keine Netze ſtellen, und Ihren Neigungen keine Lockungen. Nur bitten kann ich: Trennen Sie ſich nicht gewaltſam von mir; wenn ein Zuſammenhang zwiſchen uns möglich iſt, ſo laſſen Sie ihn beſtehen; bin ich ſo ungeſchickt, meine Briefe nicht vor Mißverſtändniſſen bewahren zu können, ſo üben Sie ſich, die Gruben, die der Zufall, (gewiß nicht die Tücke,) Ihrer Eitelkeit in den Weg legt, zu überſpringen, wie Sie gewiß oft als gewandter Reiter mit Luſt und Kühnheit gewagt haben. Schwingen Sie ſich über alles hinweg, was Ihnen empfindlich ſein könnte, und halten Sie feſt an dem Einen, daß Ihrem Geiſt durch dieſe Uebung Freiheit wird, und Ihr Muth durch Ihr Bewußtſein ſich ſchärft.

Gehen Sie von der Ueberzeugung aus, daß meine Perſönlichkeit nicht zu berückſichtigen iſt, ſo werden Sie ſich auch von ihr nicht beleidigt fühlen. Scherz und Witz zu unterdrücken, würde Ihrer Großmuth unwürdig ſein, und dem Trieb die Wahrheit zu erhaſchen, würde die Spannkraft ſehr geſchmälert hiedurch; beſonders, daß wir die kleinlichen Gränzen der Selbſtſucht zwiſchen unſeren Mittheilungen aufheben; mich wird nichts meinem Gelöbniß, Ihnen zu dienen, abwendig machen, denn das was ich Ihnen hiebei zu danken habe, würde ich mir auf keine andere Weiſe erwerben können; und Sie haben mich nicht zu fürchten, denn inſofern ich Einfluß auf Sie haben könnte, iſt es ja Ihr eigener Geiſt, der mich als Organ benutzt.

Da wir uns einmal zu Höherem aufgefordert fühlen in dieſem Verhältniß, warum wollen wir zu zaghaft ſein, uns dafür anzuſtrengen, es iſt ja göttliche Gabe, die uns hier geboten wird, denn göttlich iſt es, feſtes Vertrauen zu gewinnen, das keinen Anſtoß nimmt. Erheben Sie ſich darüber, daß ich falſch gegen Sie ſein könnte; wählen Sie immer das Höchſte, ob es gewürdigt werde oder nicht; es iſt ja um Ihrer ſelbſt willen, daß Sie groß denken, nachſichtig ſind und ohne Argwohn; es kommt Ihnen zu gut, wenn Sie das in mir vorausſetzen, was mich würdigt, Ihrem Vertrauen zu dienen, und wenn ich auch nicht Geiſt und Willen dazu hätte, ſo könnte es doch Ihre Großmuth nicht zu Schanden machen.

Ihr Brief vom 25. November datirt, ging erſt am 9. Dezember ab, wie Sie aus beigefügtem Poſtſtempel erſehen; ich erhielt ihn am 13; meine Antwort ſchickte ich am 16. ab.

Ihr letzter ſchriftlicher Auftrag iſt am 18. Dezember geſtempelt, heute am 22. hab' ich ihn erhalten. Die Kopie, welche Sie verlangen, habe ich eben beſtellt; dies Bild wird gegenwärtig von einem anderen Maler kopirt, und kann daher erſt nach deſſen Beendung angefangen werden.

Wenn Sie künftig Ihren Unmuth an mir auslaſſen wollen, ſo ſchleßen Sie nicht auch Ihre Bolzen auf den gemalten Hirſch ab, indem Sie mich gnädigſte Frau nennen, Sie ſehen ja, es rührt mich nicht, ich bin und bleibe Ihre unterthänige Magd. Bettine von Arnim.

39.

Pückler an Bettina.

Muskau, den 28. Dezember 1833.

Seit wann haſt Du Dich, genialer Geiſt, ſo am Fuß des Buchſtabens angeſiedelt, daß Du einen trivialen Scherz, wie den meines Billets, ſo ernſt und falſch verſtehen konnteſt! Du kennſt mich noch lange nicht, weder im Guten noch Schlimmen.

Doch haſt Du den gröbſten meiner Fehler, und den gefährlichſten, in Deinem letzten Briefe richtig getroffen — die ſo leicht verwundete, und im erſten Schmerz kein Erbarmen kennende Eitelkeit! Könnte ich dieſe und eine zu ausſchließende Eigenliebe, aus der ſie wohl hauptſächlich fließt, beſiegen, ſo wäre ich weit beſſer als Du und eine Legion Menſchen; ſo bin ich vielleicht ſchlechter, und werde mit Recht dafür noch viel leiden, das heißt, büßen müſſen.

Es iſt aber mit ſtarken Fehlern ein ſehr übles Ding, und zu ihrer Beſſerung mag oft Unglück große Gnade ſein. Mir geht es immer noch viel beſſer, als ich es verdiene, das fühle ich, ohne ein kränkelnder Frömmler noch ein geiſtlicher Phariſäer zu ſein, aber ich werde auch Unglück eben deshalb mit Dank annehmen, wie alles, was Gott ſchicket. Darin bin ich fromm, und habe eine felſenfeſte Zuverſicht, einen kräftigen Glauben.

Du haſt aber gar keinen ſolchen an mich, liebe Bettinin, die Du beſorgſt, Scherz und Witz von Deiner Seite über mich könne mich beleidigen. Nein, ſo iſt meine Eitelkeit gar nicht beſchaffen. Sie iſt leider ſo koloſſal, daß Scherz und Witz über mich, je treffender, je mehr mich, weit mehr noch, ergötzen als über Andere. Nur müſſen beide gut ſein, ſchlechter und dummer Witz ärgern mich. Dieſer iſt Dir aber unmöglich, Du haſt einen anderen Fehler, aber da unſer Vertrag nur iſt, daß Du mir die volle Wahrheit ſagſt, nicht ich Dir, ſo nenne ich ihn nicht, Du brauchſt es auch nicht, denn Du biſt fertig und abgeſchloſſen, ich keineswegs. Lebe wohl, ich drücke Dir die Hand auf das herzlichſte, denn ſo ſchlimm wir eigentlich in Muskau uns begegnet, es hat Dich mir doch weit näher gebracht.

Dein treuer Freund
H. P.

40

Bettina an Pückler.

Sonntag den 28. Dezember 1838.

Heute Morgen war ich in Schleiermacher's Kirche, dann ging ich zu ihm, um ihm zu ſagen, wie viel Treffendes er mir in ſeiner Rede zugewendet habe; er ſprach nämlich über die Weisheit der Liebe, die immer den Mißverſtändniſſen auszuweichen ſuche, und daß es nicht genügend ſei, Wahrheit mitzutheilen, ſondern ſie müſſe auch demjenigen angemeſſen ſein, der ſie aufnehmen ſolle, und es ſei Hochmuth, ſie anders mittheilen zu wollen; er hat mit [illegible] dem Scharfſinn auseinandergeſetzt, wie es die höchſte Weisheit ſei, ſich faßlich zu machen; das war mir eine Warnung, künftig einfacher zu ſein, und Sie ſind mir darin ein Vorbild, denn Sie ſprechen die Wahrheit ſehr deutlich aus, ſo daß man keinen Zweifel hegen kann, und ich fühle, daß ich Ihr Organ bin, deſſen Einwirkung auf Sie nur aus Ihrem eigenen Willen hervorgeht. Darum nehmen Sie auch in Zukunft den Inhalt meiner Briefe nicht mehr in Bezug auf mich, ſondern das, was Ihnen wichtig drin iſt, als unmittelbare Zeugniſſe Ihres eigenen Genies, und das Uebrige laſſen Sie unbeachtet.

In Muskau, wo der Blitz Ihres Zornes in mich eingeſchlagen, da hat er zufällig alles getroffen, was der Selbſtſucht entſpricht; ich fühle mich ſeitdem wie gelähmt in allen Anſprüchen, mir iſt nicht mehr möglich zu wollen, daß Sie mich lieben, ich kann nicht fordern, daß Sie mir vertrauen, und nicht daß Sie mich anerkennen. Was Sie mir ſagen, iſt wie der Saame in die Erde gelegt, die Früchte gehören dem Säemann. Möge das Feld meiner Gedanken Ihnen nützen, und Ihr Eigenthum bleiben bis zur letzten Stunde meines Lebens.

Nun beantworte ich Ihren Brief vom 26. Dezember. Sie ſagen: „Du kennſt mich noch lange nicht, weder im Guten noch im Böſen.“ Damit bin ich einverſtanden. Sie kennen zu lernen, Schritt für Schritt, ich läugne es Ihnen nicht, wär' für mich der Inbegriff einer höheren als irdiſchen Glückſeligkeit; wenn Ihr Geiſt die Wahrheit ſuchte, aus dem Bedürfniß ſie vor mir auszuſprechen, ſo weiß ich gewiß, meinem würde auch Macht gegeben, ihn würdig aufzunehmen, ja, und wenn Sie ſcheinbar nichts wären, und es gelänge Ihnen ſich ſelbſt nachzugehen, ſich anzuſchauen [illegible] auszuſprechen, ſo hätte der Genius das Größte von [illegible] vollbracht. O, ich weiß wohl, mancher bekennt ſeine

Fehler und Schwächen, und giebt ſich doch nicht ſelber, nein, er lügt Vertrauen, ſelbſt indem er die Wahrheit ſagt; es iſt ſchwer, und wird nicht gleich gelingen, aber ſchon der reine Wille, die Neigung dazu, iſt groß. Ich kann daſſelbe von mir nicht ſagen, und fühlen Sie mit mir: Das iſt größer als viele, und als ich. Mich demüthigt es wahrlich, daß Sie ſo über ſich ſtehen, und aus dem Willen zum Guten ſich auf dieſe einfache Weiſe bekennen, und was Sie mir mittheilen über ſich, es beſtätigt immer mehr meinen Sklavenſtand gegen Ihnen über. — Ja, ich glaub's, daß wildere Orkane in Ihnen raſen, und höhere, und bedeutendere Anlagen in Ihnen verſchüttet worden, als die in Ihnen verſtanden oder geahndet werden, und daß ein gewaltigerer Geiſt des Guten in Ihnen ſein müſſe, der hier muthig die Hand anzulegen wagt. Ich glaub', daß eine große, göttliche Natur in Ihnen gefangen iſt, zwiſchen grauſamen, ſchwer zu bekämpfenden Mächten; ſo muß es aber ſein, eines bedingt das andere, das macht Sie eben göttlich, daß Sie ſich ſelbſt erkämpfen, das macht Sie zum Eroberer. — Der Widerſtand des Böſen, die Gewalt der Sünde, iſt das Element, aus dem ſich das des Göttlichen erzeugt. Je rieſenhafter ihre Macht, je herrlicher der Held, der aus ihr hervorgeht. — Der Kampf iſt eine göttliche Aufgabe, Sie können ſicher auf Ihre Kräfte bauen, daß dieſe einer ſolchen Aufgabe gewachſen ſind.

Es iſt uns nichts Sünde, als daß wir einer göttlichen Stimme nicht folgen, die uns zum Kampfe auffordert.

Sie klagen ſich einer unbarmherzigen Eitelkeit an, einer zu ausſchließenden Eigenliebe u. ſ. w. — Sonderbar iſt es, daß die Sünde immer das vernichtet, was ihre Begierde iſt, ſo vernichtet die niedere Sinnlichkeit die Macht der Wolluſt, ſo giebt die Eitelkeit alle innere Würde preis. Hochmuth iſt die ſchon in Wahnſinn übergegangene Eitelkeit, die keine

Zurückhaltung mehr kennt, der die Wahl nicht mehr hat, auf was er es wagt ſich zu behaupten, er greift in's Blut, er vernichtet den Geiſt in der Materie, er vergiftet die ganze Baſis des Menſchen, daß das Gute ſich nirgend entfalten kann; es geht hier ein verderbender Gährungsprozeß vor, alles geht in Fäulniß über, ja, wir wiſſen es, daß der Hochmuth den Verſtand anfrißt, und daß hier kein Geiſt ſich mehr erzeugt. Das Chriſtenthum erſcheint unter jeglicher Geſtalt, ſein Geiſt weht auch ſelbſt im Heidenthum; aber der Hochmuth reißt es nieder, und wer demüthig iſt, der kann ſich kühn einen Chriſten nennen. O Fürſt Pückler, bezwingen Sie dies Ungeheuer der Eitelkeit, doch eh es als Hochmuth in blinder, nicht zu vertilgender Wuth raſe.

Sie ſagen: „Es iſt mit ſtarken Fehlern ein ſehr übles Ding, und zu ihrer Beſſerung mag oft Unglück große Gnade ſein."

Hierauf antworte ich: daß für Sie manches kein Unglück iſt, was Sie ſo nennen; niemand kann ſich in der Welt beſſer behaupten wie Sie, ohne das ſogenannte irdiſche Glück; ja, Ihre vertrackte Eitelkeit könnte ſich ſogar auf eine noch eklatantere Weiſe befriedigen, als es Ihnen mit allem Bombaſt des Luxus gelingen könnte, indem Sie kaltblütig darauf verzichten. Wie groß iſt es, nichts zu bedürfen! Und wer Teufel wird es wagen ſich an Ihren Schuhriemen zu verſündigen, wenn Sie mit zu ruhigem Stolz ſich über die Glücksumſtände hinausſchwingen?

Wer ſich nicht ohne Staatskleid ſehen läßt,
Wer ſich nicht ohne Titel nennen läßt,
Der weiß nicht, was er iſt.

Eins geben Sie nicht auf, vertrackter Sünder — das iſt Ihr Standpunkt zu der Welt; erhalten Sie den, trotz allem Wettern und Krachen. Bleiben Sie ein Fürſt der

Menſchen in Ihrer Seele. Wenn er auch ſchlecht regierte bis jetzt, ſo denken Sie, daß alle Schwächen und Vergehungen nichts ſind, gegen die würdeloſe Schmach den Szepter niederzulegen. — Gehen Sie mit mir ein auf dieſen ſcheinbaren Scherz, er iſt mein tiefſter Ernſt. Der reine Wille liegt in Ihnen, und die Tendenz zum Regieren; dieſer Fähigkeit haben Sie bisher ſchlecht entſprochen. — Sie waren in Muskau mit mir einverſtanden, als ich Ihnen ſagte, Sie ſeien geeignet ein Friedensfürſt zu werden im nächſten Leben. Nun ja! Das nächſte Leben geht aber heute an. Ich weiß nicht, warum Sie glauben, Sie müſſen erſt aus der Haut fahren, um ein neues Leben zu beginnen? Verlaſſen Sie alle unerſprießliche Zwecke, bedürfen Sie nichts für ſich, und verwenden Sie das, was Sie vermögen, ſei es wenig oder viel, für die Ihrigen, und nicht für ſich, ſo ſind Sie mächtig wie irgend einer. — O, laſſen Sie ſich nicht von meiner kindiſchen Zuverſicht beleidigen, ſchauen Sie in die Oekonomie meines Kopfes und Herzens, wenn ſie auch nicht ausführbar ſein ſollte. Alles, was Sie entbehren können, deſſen begeben Sie ſich, es iſt Ihrer Würde nicht gemäß, von Bedürfniſſen abzuhängen, und Ihr ganzer Genuß kann Ihrem früheren Leben nach fortan nur in der Entbehrung liegen; dabei ſeien Sie großmüthig, Sie können es ſein unter allen Umſtänden. Beackern Sie Ihr Feld ſo weit es fruchtbar iſt, die reingezogenen Furchen der jungen Saat und das goldene Aehrenfeld ſind ſo ſchön als ein kurzbegrünter Raſen; wie erfreulich, wenn Sie auch nur jedem Armen ein Brot reichen können; eine fürſtliche Einrichtung, mitten im Schooß der Luſtgärten das Feld der Armuth zu pflegen.

Sie wollten eine große Reiſe machen durch die Schweiz, Italien, Griechenland, zur Nahrung Ihres Geiſtes, Ihres Scharfſinns, zur Belebung Ihres Schönheitsſinnes; der heilige Johannes in der Wüſte ſpeiſte alle Tage Heuſchrecken und Honig, und war ein großer Weiſer.

Adieu, und laſſen Sie meinen Uebermuth in meinem tiefen Ernſt untergehen, und wehren Sie ſich nicht gegen mich, wenn ich auch manchmal das Verkehrte demonſtrire. Meine Fehler wollen Sie mir nicht ſagen, weil es unſer Pakt nicht iſt, nun ſo verſpreche ich Ihnen dennoch, ich will's nicht wieder thun, wenn ich auch nicht weiß, in was er beſteht; und daß ich Ihnen ſchnell antworte, legen Sie mir nicht ſchlimm aus, es iſt, damit Sie ſich noch erinnern deſſen, was Sie geſchrieben.

Bettine.

41.

Pückler an Bettina.

Muskau, den 1. Januar 1834.

Glück zum neuen Jahr!

Ich bin recht ſtolz auf Deine letzten Briefe, einmal daß ich ſie liebe — obgleich ſie viel Wahrheit enthalten — zweitens daß ich wirklich ſie Dir ausgepreßt. Ich werde es in allem halten, wie Du es willſt. Was mir nicht einleuchtet, werfe ich unbeachtet weg, was ſchön und nützlich iſt, werde ich mit Ernſt und Liebe ſtudiren.

Sehr angeſprochen hat mich das Ende Deines vorletzten Briefes, die Stelle über Gebet.

Dieſe Anſicht der Sache war mir neu, obgleich die Sache ſelbſt nicht, denn wenn Unterhaltung mit Gott über uns ſelbſt Gebet iſt, ſo beten Wenige mehr, ja, ich kann mit Bezug auf des Dichters Wort von mir ſagen: Die Zeit iſt noch immer bei mir da, wo ich nicht einſchlafen kann ohne gebetet zu haben — iſt auch dieſes Gebet nicht in plärrende Worte gefaßt.

Was Du im letzten Briefe über das Chriſtenthum ſagſt, ſtimmt ebenfalls ganz mit meinem Glauben überein. Das Chriſtenthum iſt immer da, wo Gott iſt, folglich überall für den, der es faſſen will, und es hat eben ſo viel Chriſten vor Chriſtus gegeben, als nach ihm.

Aus der Haut brauche ich alſo nicht zu fahren, um ein Anderer zu werden. Nein, (und Du verſtehſt es auch ſo,) alles was ich ſtreben kann iſt: ich ſelbſt zu werden, rein gewaſchen in Feuer und Waſſer, von dem Schmutz und der Mandelkleie, dem anmuthig duftenden Oele, und den bunten Farben, die ich und Andere nur fingerdick auftragen.

Aber es iſt ein herkuliſches Werk! Ich bin auch nicht frei davon, Vertrauen zu lügen, ſelbſt wenn ich die Wahrheit ſpreche, wie Du mit Deinem ſcharfſinnigen Geiſte bemerkſt, diesmal aber meine ich es aufrichtig. Leicht iſt es zu ſagen, die gemeine Sinnlichkeit tödtet die Wolluſt, nur die Harmonie aller Kräfte iſt wahres geiſtiges Leben, man ſoll alles genießen, aber Herr darüber bleiben wie über ſich ſelbſt. Wer ſieht es nicht ein? Aber es giebt eine Kehrſeite, und die bearbeitet der Teufel, an den ich eigentlich glaube.

Was Du über mein Regieren ſagſt, beruht wohl auf Unkenntniß und Täuſchung.

Ich habe in meinem kleinen Wirkungskreiſe nicht ſchlecht regiert, und alles, auch die Armen, gar wohl beachtet, nicht bloß kurzen Raſen und Blumen, aber der Wirkungskreis iſt mir zu klein, und das iſt nicht Hochmuth. Denn ich weiß wohl, wenn auch in Bezug auf ſich ſelbſt jeder Wirkungskreis groß genug iſt, nicht ſo auf anderes, und in dieſer Hinſicht allein habe ich geſagt: ich warte auf eine andere Exiſtenz, zu der ich dieſe als Vorbereitung anſehe, und freilich viel ſchlechter in die Schule gehe, als ich möchte und ſollte.

Doch habe ich mein Pfund nicht vergraben; keineswegs. Hochmuth! Es iſt ein ſchrecklicher Fehler, und ich hätte alle Anlage dazu, wenn ich nicht im Inneren tief und manchmal mit Thränen meine eigene Kleinheit zu tief fühlte — aber die Demuth artet nur zu oft in Hochmuth aus, ja ſelbſt bei dem Beſten, und iſt es nicht von Deinem Schleiermacher zum Beiſpiel ein rechter Hochmuth, mich ſo gering zu ſchätzen, ohne mich zu kennen? Ihm verdenke ich es aber doch nicht, denn ich liebe ihn; gegen Andere räche ich mich, und auch dies nicht aus Spaß, ſondern aus einem Prinzip der Weltklugheit, das ja einmal nöthig iſt, wo man nicht chriſtlich handeln kann, ohne mit Füßen getreten, oder wie der Edle ſelbſt gekreuzigt zu werden.

Lebe wohl, es wird des Geſchreibes zu viel, und ich muß ſchriftſtellern, die Puppe, mit der ich eben jetzt mit großem Vergnügen ſpiele. Adieu.

Die Probe kann ich Dir nicht mehr ſchenken, fäheſt Du ſie auch als Frevel an, und was Deine Fehler betrifft, ſo iſt es kein einzelner, ſondern ein allgemeiner in Deiner Natur begründeter, mir ſelbſt nicht *ganz* klarer.

Laſſen wir aber das.

Nachſchrift.

Ich las Deine beiden Briefe noch einmal durch. Das Thema der Predigt Schleiermacher's iſt ſehr ſchön. Aus demſelben Grunde mag ſich auch Chriſtus ſelbſt zu dem Wunderglauben ſeiner Zeit herabgelaſſen haben, ſo fatal es ihm auch geweſen ſein mag, wie man es aus manchen Aeußerungen deutlich hervorbrechen ſieht. Alles, was ich in den Evangelien nicht recht verdauen kann, erkläre ich mir immer aus dieſer Anſicht, und es giebt ſolcher Stellen, die nicht im Geiſte Jeſu ſind. Ich habe oft außerordentlich gewünſcht, mit einem wahrhaft vorurtheils- und amtsfreien

Theologen, der zugleich ein geiſtlicher und vortrefflicher Menſch wäre, in vertraute Berührung zu kommen. Er dürfte mir aber keine einzige Blöße geben, ſonſt verlöre ich mein Vertrauen. Glaube nur, käme Chriſtus wieder, ich hätte noch Kraft und Liebe genug, ihm einer der Erſten als Jünger zu folgen, aber ſchon einmal ſagte ich es Dir, wenn ich nicht irre — es würde nicht lange dauern, heut zu Tage, ſo ſäße er in Köpenick oder in Spandau, und wir mit ihm. Die Frömmler aber würden alle wieder ſchreien: Kreuziget ihn!

Wie mag nur Dein Schleiermacher darüber denken? Alſo Du fürchteſt nicht, mich zu verläugnen? Bettina, denk' an —*). Grade darauf probire ich Dich, ob Du es ganz ehrlich mit mir meinſt, durch Dick und Dünne mit mir zu gehen Muth hätteſt, nicht Deinen Weg, ſondern meinen, im Sinne der Unterwürfigen, wie Du mir es gelobt. Es iſt nur eine ſchwache, kleine Probe, für mich wäre ſie zu beſtehen nichts, eine Freude, wir werden ſehen, wie Du hindurch gehſt.

Ich habe nur einen Freund und eine Freundin im Leben gehabt, deren ich ganz ſicher war. Der Eine iſt todt, die Andere kennſt Du. Die Möglichkeit dies zu erringen, wird nur dadurch bedingt, daß man ſelbſt ein ſicherer Freund zu ſein fähig iſt. Seltſam aber iſt es, daß beide nur durch die größte Beſchwerlichkeit mich gewonnen haben, denn es iſt ſehr leicht, ſich meines Kopfes, aber außerordentlich ſchwer, ſich meines Herzens, oder wenn es Liebe, meines Gemüths, zu bemeiſtern. Es gehört eine unendliche Güte, Liebe und Nachſicht dazu. Man muß vor allem weit beſſer ſein als ich. Das alles iſt nur ſehr wenig zu meinem Lobe, und dieſe Herzenskälte eine ſehr mangelhafte Organiſation, die aber eben als ſolche durch den Willen nicht mehr abzuändern iſt.

---

*) Unleſerlich.

Dein Johannes in der Wüſte, der Heuſchrecken frißt, und durch ſein liebliches Bild mich vom Reiſen abhalten ſoll, gehört zu den Dingen, die ich bei Seite werfe.

Lebe wohl.

42.

Pückler an Bettina.

Muskau, den 9. Januar 1834.

Liebe Bettina,

Deine Briefe, die mir früher oft ſo vague, verwirrt und unverſtändlich zu ſchwärmen ſchienen, werden immer goldener. Sie ſind zu mir herab-, und auch zu mir hinaufgeſtiegen, glaub' ich. So hat mir wenigſtens noch niemand das Chriſtenthum gepredigt. — Ich will nicht voreilig darüber ſprechen, aber das iſt gewiß, es haben Deine Worte etwas Feindliches in mir gelöſt, und mir unendlich wohlgethan. Den gottloſen Chriſten wäre es wahrhaftig bald gelungen, mir dummen Menſchen den Göttlichen ſelbſt zu verleiden. — Du haſt vollkommen Recht: Seinesgleichen iſt nicht wieder da auf Erden! Seltſam! Als Kind in Herrnhut erzogen, habe ich manche Nacht in den ſchmerzlich ſüßeſten Liebesthränen zu Jeſu verweint, — und ſollte ich, damals aus kindiſchem (kindlichem) Inſtinkt getrieben, nun mit gleicher, wenn auch männlicherer Liebe zu ihm zurückkehren, und Du mir dazu verhelfen, die ich immer, ich weiß eigentlich nicht genau warum, für einen geborenen Heiden hielt!

Wahrlich, die Sonne ſchien mir ſchöner, Aeußeres und Inneres freundlicher, nachdem ich Deinen Brief geleſen, ich fühle mich in der Heimath, wie der auf eine wüſte Inſel Verſchlagene ſie im weiſſagenden Traume erblickt hat, und nun weiß, er werde einſt ſicher dahin zurückkehren, und ſeine bleibende Wohnung wieder dort aufſchlagen.

Doch jetzt genug hievon.

Biſt Du, liebe Chriſtin, auch klug wie die Schlangen? O gewiß! Mehr noch als ſanft wie die Tauben. Nun, errathen haſt Du's, meine kleine Bosheit habe ich gegen Dich ausgehen laſſen, jedoch nur eine malice blanche, und zwar ächt als Probe, keineswegs nachträglich, ſondern im Gegentheil ganz vorläufig. Es iſt ſo ſchön als Probe, weil es nur eine kleine Bosheit wird, wenn Du die Probe nicht beſtehſt, ganz indifferent, ſo bald Du ſie beſtehſt. Für einen Anderen iſt die Bosheit ernſtlicher gemeint, und ſollte ich Gewiſſensbiſſe darüber empfinden, ſo könnte es nur ſeinetwegen, nicht Deinetwegen ſein. Uebrigens —*) ich Dich eigentlich, wie einmal mit meinem Seifenpinſel, denn wenn ſie da ſein wird, wirſt Du am Ende die Sache gar nicht der Mühe werth finden davon zu ſprechen, oder ſie nicht einmal bemerken, und das wäre perfide!

Was macht Varnhagen? Ich leſe noch immer das Buch ſeiner Frau, das mir immer neuen Reiz entfaltet, obgleich ich beſtimmt ein Drittheil davon nicht recht verſtehe, worüber ich mich ſchäme, und es außer Dir, meinem Sklaven-Beichtvater, niemanden geſtehen werde.

Varnhagen's tiefer Kummer über den Tod ſeiner Frau hat etwas ſehr Achtunggebietendes, und ich hätte mir ſein Benehmen doch gar nicht ſo erwartet, da Varnhagen mir zwar immer durchaus würdig, aber dabei kalt und verſchloſſen erſchien. Hinter dieſem Eiſe, dieſer äußeren Vollendung und Fertigkeit, die mir immer imponirt, hat ſich doch ein wärmeres Herz verborgen als unſeres iſt. Denn bei uns führt die Einbildungskraft das ausſchließlichſte

---

*) Unleſerlich.

Regiment. Wir ſind ganz aus Poetenſtoff gemacht, und hätten wir zugleich das Talent ſo auszugeben, wie wir zu empfangen fähig ſind, wir würden auch große Poeten ſein. So hält man uns nur für ein Bischen überſpannt und närriſch, der liebe Gott kennt uns aber.

Was Schleiermacher betrifft, will er aus Intereſſe an Dir Briefe von mir an Dich leſen, ſo zeige ſie ihm in Gottes Namen.

Schleiermacher iſt ein hoher Geiſt, und meint es ehrlich, was ich wenigen Geiſtlichen zutraue. Vor ihm ſcheue ich mich nicht ſelbſt nackt.

Zeigſt Du aber irgend jemand Anderem meine Briefe, ſo würde ich dies als eine geiſtige Untreue anſehen, denn nicht für jedermann habe ich Luſt laut zu denken, ob ich gleich viel zu wenig zu meinem Nutzen in der Welt, ein Geheimnißkrämer bin.

Ich werde Dir bald die „Tutti Frutti“ ſenden. Es iſt eigentlich ein jämmerliches Buch! Nimm es wie es iſt, und vor allem nicht als den Ausdruck meiner wahren Geſinnungen. Es iſt ein thörichtes Geſchwätz, aber doch nicht verfehlt, wenn es anmuthig iſt. Ich habe aber auch dazu nur ſchwaches Zutrauen, und der Eitelkeitsfehler, es pikant machen zu wollen, iſt im Grunde, ich fühle es wohl, ein Makel, wenn er auch momentan den Zweck erreichen ſollte zu intereſſiren.

Ich werde ſchon einmal beſſer ſchreiben, oder ganz aufhören. Dir kann das Buch an ſich nicht gefallen, aber doch in ſo fern Dich anziehen, als Du meine Inkonſequenz darin ſtudirſt, und Dir beim Anblicke ſolcher ſchwachen Chamäleonnatur ſagen kannſt, daß ich die beſſeren Farben hier für Dich niederlege, und dem Publikum nur die unächten auftiſche.

Lebe wohl, und ſchreibe mir mehr, aber nur wenn Dich der Geiſt dazu drängt, über Chriſtus, Bekehrerin.

Dein Schüler.

43.

Bettine an Pückler.

Montag, den 19. Januar.

Ich bin recht glücklich in meinem Verhältniß zu Ihnen, ich denke hier an den Mamelukken des Napoleon, den niemand um ſeinen Platz beneidete außer mir; denn hätte mich Napoleon zu ſeinem Sklaven gemacht, ich hätte mit keinem Regenten getauſcht; regieren! — ich glaube nicht, daß ich es könnte; aber mit Liſt und Klugheit dienen; den der die Zügel hält, lenken zum Höheren, das, glaub' ich, iſt mir ganz eigen; denn ich ſehe beſſer und freier für den, den ich liebe, als für mich.

Sie wundern ſich, daß meine Briefe, die ehmals Ihnen unverſtändlich zu ſchwärmen ſchienen, jetzt Ihnen zuſagen? — Ja, Fürſt Pückler, ich war ein Bettelkind, das Ihnen auf Weg und Steg auflauerte, immer mit demſelben Anliegen. Dies war Ihnen unbequem, und zuletzt empfindlich und ärgerlich, da mißhandelten Sie mich in Ihrer Gereiztheit, und in demſelben Augenblick erwachte auch Ihre Gutmüthigkeit und Gerechtigkeitsliebe; Sie wollten mir nicht zu weh gethan haben, Sie fühlten, daß es doch Liebe war, die mich ſo beharrlich machte, und da war es Ihr glückliches Genie, was Sie dazu bewog, mich nicht mehr abzuweiſen, ſondern ein meiner Richtung und meinen Geiſtesgaben angemeſſenes Feld anzuweiſen, in Ihrem Dienſt. Ich gehöre nun Ihnen, das macht mich ruhig; ich thue nicht mehr als Sie fordern, denn auch das gehört zur Treue, daß ſie nur ſo weit eingreift, als ihr Dienſt weſentlich iſt; und daß ſie ſich keine höhere Einwirkung anmaßt, als nur das dringendſte Bedürfniß erheiſcht; denn es wäre ein Raub an Ihren Kräften, an dem Genuß, den Sie ſich durch Ihre Selbſtthätigkeit verſchaffen, und an dem Geheimniß

Ihres Inneren, wenn ich Ihnen zuvorkommen wollte; was ich unter dieſem letzten verſtehe, iſt die Vertrautheit mit Ihrer höheren Natur, mit dem göttlichen Willen in Ihnen, der geht allem vor, und es iſt zu verlangen von Ihnen, daß Sie bei ſich ſelber um Rath forſchen, daß Sie ſich über die Wahrheit ſich ſelbſt nicht verläugnen, und daß Ihre beſſere Natur Ihnen ſo wichtig ſei, daß Sie ihr alles, alles aufopfern. Dieſe Treue müſſen Sie gegen ſich ausüben, und müſſen ſich ſtreng dazu anhalten, alles andere findet ſich dann von ſelbſt. Sie werden dann nicht mehr nöthig haben, mühſam den Geiſt anderer Leute verſtehen zu lernen, denn die Weisheit wird in Ihnen eine Sprache führen, die Ihnen verſtändlich iſt, und dann werden Sie auch alles andere verſtehen; es iſt nothwendig, daß man erſt durch ſich ſelbſt, durch das eigene Genie belehrt werde, um überhaupt begreifen zu lernen. Nicht wahr?

Sie ſagen in der Vorrede zu Ihrem Gartenwerk, der Menſch ſei ein Univerſum im Kleinen, wie ich nicht vergeſſen habe. Das Wörtchen klein iſt hier überflüſſig, oder vielmehr ſtörend, denn es deutet gleichſam auf den Menſchen als auf eine Schachtel, in dem die ganze Haushaltung, in welcher das Univerſum beſteht, an einem Faden aufgereiht iſt. Denkt man ſich das Univerſum in lebendiger Thätigkeit, das wieder nichts iſt, als in Gegenwirkung mit der Gottheit ſein, ſo iſt dies Univerſum gleich allumfaſſend. Nun alſo: wenn es wahr iſt, daß der Menſch ein Univerſum iſt, ſo mangelt gewiß nicht in ihm das Höchſte, das Einzige, woraus alles entſpringt, nämlich Gott ſelbſt. Dieſer Gott, Fürſt Pückler, ſoll Herr in Ihnen ſein, und Sie ſollen ihm dienen, und ihn lieben von ganzer Seele, und mit allen Kräften; Sie ſollen zu ſich ſelbſt eine mächtige Liebe haben, die jedes Opfer zu bringen fähig iſt; dies allein giebt Weisheit, und Weisheit allein reißt uns los aus den Banden der Verſündigung. — Ja, Sie ſind Herr und Sklave in ſich; der Sklave iſt die ſinnliche Natur, die ſoll der geiſtigen treu dienen. Chriſtus ſagt, man ſoll Leib und Seele, und Geiſt ſuchen unſträflich zu bewahren, auf die Zukunft, denn alle drei ſollen verklärt, das heißt ſelig werden. Was iſt denn nun der Leib? als die ſinnliche Natur? — Ja, ſie iſt gewiß dazu berufen, ſelig zu werden im Geiſt, denn was iſt Seligkeit, als die Vermählung mit dem Göttlichen? Wir durſten in unſerer ſinnlichen Natur nach der Vermählung mit der Schönheit, der Leib zittert vor Luſt in der Empfindung, daß er dem Schönen angeſchmiegt ſei, dies iſt doch wohl nicht thieriſcher Trieb; und doch iſt es ſinnliche Luſt. Und der wäre ein Heuchler, der dies läugnen, oder als ſündlich verdammen wollte. Nein, in der ſinnlichen Natur wohnt auch Gott, und ſie iſt ewig, und ſoll nicht untergehen, aber das Leben beſteht ja darin, daß es höher ſtrebe, und wo ſoll die ſinnliche Natur denn hin, wenn nicht in den Geiſt; dieſer alleinig Verewigende, unſterblich Machende, ſoll ſie aufnehmen in ſich.

Noch einmal: die ſinnliche Natur iſt der Sklave, und der göttliche Geiſt iſt Herr im Menſchen; grad' ſo viel Neigung der Güte, des Verlaſſes, und auch der Treue als Sie fühlen für mich zu hegen, wenn mein Verhältniß zu Ihnen ächt iſt, grad' ſo viel Neigung wird auch in dem göttlichen Geiſte Ihres Inneren zu Ihrer eigenen ſinnlichen Natur ſich entwickeln, (denn da der Menſch ein Univerſum im Inneren iſt, ſo iſt ſein äußeres Verhältniß ein ganz richtiger Spiegel des inneren Vermögens). Nun ja, und dieſe treue Liebe in mir, dies begierige Anſchmiegen an Ihren Geiſt; daß ich gern von Ihnen aufgenommen ſein will, und für Sie denken will, und grade nur meine Seligkeit darin finde, von Ihnen gefaßt zu werden, ja, daß meine Gedanken gleichſam aus Leidenſchaft für Ihre höhere Natur ſich erzeugen: darin erkennen Sie das Verhältniß Ihrer ſinnlichen Natur zu Ihrer göttlichen, wie es in Ihnen beſtehen *ſoll*.

Sehen Sie! ſo ſpiegelt ſich die Gottheit auch in den einfachſten Dingen, wenn nur der Inſtinkt auf das Göttliche gerichtet iſt, und dies iſt auch der Weg, auf dem die Weisheit uns begegnet, denn der Inſtinkt zum Göttlichen iſt ja Trieb nach Weisheit, und alles, was wir begehren, was wir vernehmen, kann nur durch göttliche Belehrung befriedigt werden.

Und nun thut Ihnen Ihr treuer Sklave noch einen ſchweren Dienſt. Ich weiß nicht, ob Sie dem, was ich Ihnen hier mitgetheilt habe, Beifall ſchenken, oder was daſſelbe iſt, ob Sie es begreifen; allein ich zweifle beinah nicht, denn es iſt Ihrer Natur ganz angemeſſen. Wenn Sie dies alſo wirklich verſtehen, ſo wagen Sie auch in den Spiegel zu ſehen, den ich Ihnen jetzt vorhalte, und erblicken Sie in ihm eine traurige Krankheit; manche Menſchen nennen es Laſter, aber ich nicht. Ja, Fürſt Pückler, dies ſchöne, göttliche Verhältniß zwiſchen der ſinnlichen Natur und der geiſtigen, wenn es ſich nicht aus dem mächtigen Inſtinkt des Inneren erzieht, wird zu einer traurigen Krankheit, wenn der Menſch nicht mit Herrſcherwürde ſich ſeines Selbſtes annimmt; dieſer Inſtinkt des Sinnlichen zum Göttlichen wüthet und verzehrt ſich in ſich ſelbſt, wenn er nicht von der eigenen göttlichen Natur ergriffen wird, und ſo wird alles *Laſter*, was nicht *Tugend* wird. Adieu, ich küſſe Ihnen die Hände, denn ich bin bewegt, ich lerne viel durch Sie; alles, was ich Ihnen hier geſagt habe, wenn Ihnen die Wahrheit drinnen einleuchtet, ich hab' es nur durch Sie erkennen lernen, und dafür bin ich Ihnen dankbar.

Was Sie mir von Varnhagen ſagen, beantworte ich dadurch: ich glaube, es giebt Wahlverwandtſchaften in der geiſtigen Welt, da erkennt und begreift man ſich ſchnell, es giebt auch Antipathieen, da bleibt man ſich fern und unbegriffen; ob dieſe ſich mit der Zeit löſen, oder ob ewig geſchieden bleibt, was ſich nicht zuſagt, weiß ich nicht, aber Varnhagen mag ſich auf den Kopf ſtellen oder auf die Füße, es mag Würde, Charakter, ernſte Liebe hinter ſeiner kalten, tückiſchen Erſcheinung ſein, ich kann bis jetzt keinen Theil dran nehmen; hat er Gutes in ſich, ſo wird es nicht verloren ſein, auch wenn ich keinen Theil dran nehme; und ich will ſein Beſſeres nicht ſchmälern; auch der unbedingteſte gute Wille von meiner Seite, der bloß ſo iſt, daß man dem den Mantel zuwirft, der friert, ſcheint mir von ihm mißverſtanden. Wie ſeine Frau todt war, und er ſo zagte und zitterte, in ſeinen vier Wänden über ſein Verlaſſenſein, da war es eben ſo gut an einem Orte weilen, wo es nicht geheuer war; und doch glaubte ich der verſtorbenen Frau das zu Liebe thun zu müſſen, daß ich ihm alles ſagte und zutrug, was ihm Troſt und Heilung ſein könne, aber ihm ſcheint es zum Aergerniß geworden. Und die Philiſter geben mir wieder Unrecht, daß ich wieder zu gut geweſen ſei. Man kann aber nicht gut genug ſein, und derjenige, der Anlage zur Güte hat, begeht ebenſo wohl eine ſchwärzere Bosheit, wenn er ſich ſeiner eigenen höheren Anlagen aus menſchlichem Witz entſchlägt, als der, welcher noch keinen Weg in der Güte gemacht hat; drum will ich auch bei ſich darbietender Gelegenheit wieder dieſelbe Güte gegen dieſen Varnhagen haben; was aber die große Achtung für ſeinen Schmerz über ſein Weib betrifft, ſo flößt mir dies keine ein.

Ich ſah ſeine Frau auf dem Todesbett wie ein Kind um Verſöhnung bitten. Sie ſagte: „Lieber Varnhagen, wir wollen gut ſein mit einander, wir wollen uns alles verzeihen;" und dann ſagte ſie zu mir: „Ach, ich hab' einen glücklichen Tag verlebt, wir waren ganz gut, und haben uns geliebt, und es iſt ſo ſchön, daß ich mir den Himmel nicht ſchöner wünſche." Und das war am Tag ihres Todes, wo ſie das ſagte. Da ſieht man, wie die Güte den Menſchen ſchnell zur Ewigkeit reift, ja, ſie iſt die Sonne. — Wenn Sie alſo Freude an ihrem Buch haben, ſo werden Sie gewiß das Edle drin genießen, und die gute Varnhagen verdient, daß ſie mit ihrem Wohlwollen, welches größer war, als alle Mängel, Ihnen die beſten Früchte, köſtlich an Geſchmack und wohlthuend, bieten dürfe. Ja, es ſei ihr gegönnt, obſchon ich armer Sklave dabei zu kurz komme. Daß Sie das Buch nicht ganz verſtehen, macht Ihnen keine Schande, ich würde es vielleicht auch nicht verſtehen. Wenn Sie mir aber die Pagina und den Anfang der unergründlichen Dinge mittheilen wollten, ſo wär' dies ſehr intereſſant für mich und Sie.*)

---

*) Bettina hatte den Fehler, daß ſie immer ihre Freunde von einander zu entfernen ſtrebte, indem ſie den Einen beim Anderen anzuſchwärzen ſuchte. — So machte ſie es bei Pückler mit Varnhagen und mit Steffens. Die Wahrheit wurde natürlich bei ſolchem Spiel oft in ihr Gegentheil verwandelt. Varnhagen erzählt, daß, nachdem Bettina Pückler'n bei ihm und Rahel kennen gelernt, ſie ihn dringend zu ſich eingeladen, begeiſtert die neue Beziehung ergriff, und es dahin brachte, daß er täglich zu ihr kam; ſie blieb dann mehrere Wochen von Varnhagen's weg und ſagte zu Rahel, ſie käme nicht mehr, weil ſie den Fürſten bei ihnen fände! Und während ſie Pückler gegen Varnhagen einnehmen wollte, ſchrieb ſie an den letzteren Briefe, in denen ſie ihm die größte Freundſchaft bezeigte, und ihn „der Theilnahme an ſeinem Wohlergehen," an „dem Schönen ſeines Geiſtes," an „der Gerechtigkeit ſeines Urtheils" und an „der Großmuth ſeines Wohlwollens" verſicherte.

Varnhagen ſah deutlich Bettinens Fehler, aber er hielt ſich an ihre guten Eigenſchaften, und fühlte ſich mit ihr trotz aller Verſchiedenheit in einer Geiſtesverwandtſchaft, wie es Blutsverwandtſchaft giebt.

Was Sie über Ihre „Tutti Frutti“ ſagen, darauf antworte ich: Sie ſind ſehr geſcheut über ſich ſelber, und nachdem Sie dem genialen Liebling aus lauter Affenliebe allen Willen gelaſſen haben, dann kommen Sie hinternach und bemerken, daß er ſeine großen Talente ſchlecht angewendet habe; hier geb' ich aber kein Pardon, und ſage, das höchſte und einzige Talent iſt die kühne Ueberwindung der Verkehrtheit Ihrer eitlen Natur.

Schleiermacher wollte ich mit Ihren Briefen bekannt machen, weil ich glaube, daß er Ihnen vielleicht auf manches, was Sie gern wiſſen möchten, eine genügende Antwort geben dürfte.

Noch eins bitte ich; wenn Sie manches nicht verſtehen von dem, was ich Ihnen in dieſen Blättern ſage, ſo fragen Sie; glauben Sie ſicher, daß es der Mühe werth iſt, und ich erwarte dies auch von Ihnen, Sie ſind mir's ſchuldig. — Ich hab' Ihnen geſagt, es giebt keine Beſſerung, als nur Geiſt; dann: „Gebet ſei die ſinnliche Kraft des Geiſtes“ — haben Sie das genau verſtanden? — Es liegt ſo viel Schönes drin, und ich werde Ihnen noch darüber ſprechen. — Sie meinen, Varnhagen hab' ein warmes Herz, wir beide aber haben kalte Herzen! Nein, ich hab' kein kaltes Herz. Ich bin warm im Empfangen, aber kalt im Geben, aber nur äußerlich, denn innerlich muß mein Geiſt glühen,

---

„Nämlich, bei allen ihren Untugenden, Launen, Begehungen, die ich erkenne,“ ſagt er, „von denen ich zu leiden habe, kann ich ſie doch innerlich nicht aufgeben, wie man eine Verwandte nicht aufgiebt, auch wenn man böſe mit ihr ſein muß. Sobald ſie will, ſobald ſie ſich wieder zu mir wendet, bin ich für ſie da, findet ſie mich wieder als den, welchen ſie verlaſſen hat; ich bin ihr gern zu allen Dienſten bereit, und helfe ihr zu allem Guten. Vertrauen that ich ihr aber von jeher nicht; dagegen hatte mich früh ihres Bruders Clemens Bekanntſchaft gewarnt.“ (Siehe Briefe von Stägemann u. ſ. w. S. 273.

wenn er ſich regen ſoll; ach, von Ihnen verlange ich nur, daß Sie Ihre edle Liebe allein und konzentrirt auf ſich ſelbſt richten, dann haben Sie mir Genüge geleiſtet; und danach urtheilen Sie auch, ob ich kalt bin. Fragen Sie mich über das, was Sie nicht verſtehen. **Bettine.**

Ich wollte Ihnen eigentlich anders ſchreiben, als was auf dieſen Blättern ſteht, ich wollte Ihnen Mittheilungen machen über mich, und wie ich mich unwiderſtehlich von ganz eigenthümlichen Stimmungen lenken laſſe, und wie gerade dadurch, daß ich das Ungewöhnliche ſanktionire, Kräfte in mir entſpringen, die mir Erleuchtung geben; ich wollte Ihnen ſagen, wie ich fühle und überzeugt ſei, daß alles, was wir inner uns erfahren, eine Mittheilung aus einer höheren Welt ſei, durch die unſere Neigungen zu ihr entwickelt werden, und daß, wenn wir dieſer Neigung nachgehen, und ihr das Göttliche nicht entziehen, daß ſie uns auch dahin führe, und daß ich glaube, daß mich meine Liebe zu Ihnen zum Göttlichen führt.

Sie ſind der erſte Menſch, dem ich mich wirklich als Sklave gegenüber fühle, durch Sie hab' ich erfahren, was das iſt, die Luſt der Treue, die giebt was ſie vermag, ohne wieder zu verlangen; im Anfang war mir's peinlich, aber jetzt ſchon möcht' ich's nicht mehr anders, es iſt mir tauſendmal lieber, als wenn es ſo zwiſchen uns beſtände, daß wir gleiche Rechte hätten. Ich weiß, daß ich mich auf alles gefaßt halten muß; Sie haben mir alles vorausgeſagt; ſollte ich ſo elend ſein, daß ein Vergreifen an meiner Liebe, ein Mißhandeln meiner Würde, oder ein Verketzern und Mißdeuten meiner Dienſte und Geſinnungen mich wortbrüchig machen ſollte? — Sollte ich Sie darum verläugnen können? Ich glaub' es nicht, aber verzeihen Sie mir, Fürſt Pückler, wenn die Möglichkeit dazu in mir liegt, und denken

Sie, welche hohe Eigenſchaften der reine Wille und die Erkenntniß, daß wir Unrecht thaten, in uns pflanzen kann, und verzweifeln Sie nicht daran, daß meine Gelöbniſſe immer mehr und mehr Feſtigkeit in mir gewinnen, und daß wenn Sie Schiffbruch leiden, daß ich mich als ein guter Schwimmer nicht allein retten will, denn dann wär' ich ein böſer Schwimmer. Nein, ich will ausharren an dem öden Strand, an den Sie Ihr Schickſal verſchlägt, und erwarten, ob Sie meiner bedürfen, Ihren Unmuth zu beſchwichtigen. Und ich will mich nicht aufdringen, und nur dann, wenn Sie fragen, will ich antworten; und das iſt ja natürlich, denn Gott ſpricht mit mir durch Sie, und belehrt und erzieht mich durch alles, was Sie von mir verlangen. Theile ich Ihnen etwas Wichtiges mit, ſo glauben Sie mir, es iſt nicht mein Verdienſt, ich hab' es auch zum erſtenmal empfangen, Gott ſendet mich als Boten, es Ihnen anzubieten, und wären Sie nicht, ſo wär' ich deſſen nicht theilhaftig.

Sie laden mich ein, durch Dick und Dünn mit Ihnen zu gehen, das iſt eine charmante Exkurſion, und ich hab' eine ſo närriſche Anſicht davon, daß ich mich immer im Geiſt mit einem beſammpelten Gewand hinter Ihnen tretſchen ſah im Koth, und daß jeder Schritt von Ihnen mich eclabouſſirt, und dem Hohngelächter der Straßenjungen ausſetzt, und das kommt mir ſo närriſch vor, daß ich mich ordentlich drauf freue. Jetzt muß ich Ihnen aber auch bekennen, daß es mir ſchon die ganze Zeit, als Sie mir von dieſer Probe ſprachen, vorkommt, als haben Sie ſich eine kleine Bosheit gegen mich unwillkürlich zu Schulden kommen laſſen, die Sie in eine willkürliche Treueprobe umzuwandeln geneigt ſind, um ſie zu entſchuldigen. Liebenswürdiger Schelmenfürſt, wie retten wir Sie, ſich, dann vor Ihren und meinen Feinden, die ſich meine Freunde nennen? — Soll ich etwa ſagen, ich hätte es ſelbſt gethan? Sie müſſen am beſten

Auskunft geben können, ob das möglich iſt mit Wahrſcheinlichkeit zu behaupten. Gar zu gern hätte ich heute dem Schleiermacher einen Theil Ihres Briefs gezeigt, hätte ich Erlaubniß dazu gehabt.

Was Ihre Herzenskälte anbelangt, ſo ſagt die mir zu, ich bin auch kalt in gewiſſem Sinn, und würde Sie anders wohl nicht vertragen.

Treu aber kalt

Ihre unterwürfige Dienerin

Bettine.

44.

Pückler an Bettina.

Muſkau, am 13. Januar 1834.

Es giebt Dinge, die man erſt recht ſpät verſtehen lernt. So fange ich jetzt erſt zu verſtehen an, warum Goethe ſeinen Gott Vater bei Empfang des Mephiſtopheles ſagen läßt: „Du darfſt auch da nur frei erſcheinen. Ich habe Deines Gleichen nie gehaßt.“ Der Schalk iſt in ſich nichts Uebles, und auch göttlicher Natur, und da ich gar viel vom (NB. unſchuldigen) Schalk an mir habe, ſo iſt mir dieſe Erkenntniß lieb.

Eigentlich entſteht ja daraus nur der Humor, und hundertmal habe ich mich bei ernſteſter Rührung darauf ertappt, unwillkürlich auch die lächerliche Seite davon ſpottend zu bemerken — ja phyſiſch ſelbſt äußert ſich das, da bei der tiefſten und innig liebevollſten Erregung ich oft in krampfhaftes Lachen ausbrechen muß.

Früher hat mich das manchmal beunruhigt, jetzt iſt es mir leicht und licht darüber geworden, obgleich ich dennoch recht gut weiß: daß der Schalk auch ſündigt, wenn er aus ſeiner Unſchuld heraustritt. Darüber, wie über alle Sünde, iſt aber er nur ſelbſt, der Gott in ihm, kompetenter Richter.

Du haſt nun vom Schalk noch weit mehr als ich, und ſündigſt auch damit, vermuthe ich, eben ſo oft als ich.

Wir beide werden uns aber von nun an in dieſer Hinſicht verſtehen, denn wir kennen unſeren Humor. Deine funkelnden Augen ſchreckten mich immer ab, denn es liegt etwas Dämoniſches in ihnen, aber es ſteckt doch ein ehrlicher Dämon dahinter. Nicht wahr?

Meine Augen ſind unſchuldiger! So viel iſt gewiß.

Den 14.

So eben kommt Dein Brief, auf den ich diesmal nur kurz antworten kann. Ich verſtehe alles recht gut, erkläre Dich aber noch deutlicher über das Beten. Ich liebe überall den Punkt auf's i.

Du ſiehſt wohl, daß ich mir ein hohes Ideal ſtelle, wenn ich ihm auch noch nicht ſehr nachſtrebe', denn ſonſt würde ich mich ja gar nicht für einen Sünder halten, wenn ich nicht wüßte, daß alles, was nicht Tugend wird, Laſter, id est Thieriſches iſt; ich ſündige nicht mehr als die Meiſten thun, aber ich fühle auch, daß die Meiſten im Pfuhle ſtecken, und daß wer das würdigen, daß der Geiſt herrſchen ſoll, erkannt, nun keine Ruhe und kein Glück mehr, ſelbſt ſinnliches, als auf dem Wege nach vorwärts finden kann. Ich gehe aber leider auf dieſem Wege immer nur noch wie ein Holländer: Pötchen vor Pötchen, den Berg hinan.

Was Du über Varnhagen ſagſt, iſt ſchief. Erzähle mir aber noch etwas von ihr. Hat ſie nie meiner gedacht? Dies Stillſchweigen kränkt meine Eitelkeit. Was Du über die „Tutti Frutti“ ſagſt, iſt ziemlich richtig. Nur nenne es nicht meinen genialen Liebling. Es iſt, was ich ſehr beklage, weder eins noch das andere.

Verſtehſt Du denn meine Briefe ganz? Nicht immer, wie ich zuweilen aus Deinen naiven Antworten erſehe. Adieu, ich muß ſchließen, und der Himmel behüte Dich, gute Sklavin.

45.

Bettina an Pückler.

Den 13. Februar 1834.

Ich würde nicht gewagt haben Ihnen zu ſchreiben, wenn ich nicht von dem, was Sie bald durch die Zeitung erſehen werden, ein Augenzeuge geweſen wäre.

Schleiermacher, der einzige herrliche Geiſt, der Freund, der ſo reichlich Liebe hatte, für jeden, wie er es bedurfte, iſt nicht geſtorben, er hat nur mit kindlicher, ſpielender Anmuth den Leib abgelegt, und in dem Augenblicke, da es dem Geiſt gelungen war ſich abzulöſen, hat er einen ſo mächtigen feurigen Schwung zum Himmel genommen, daß kein ähnliches öffentliches Beiſpiel ihm an Erhabenheit kann an die Seite geſtellt werden.

Fünf Tage war er krank, ſchon in den erſten Tagen ſagte er lächelnd zu den Seinen, er werde nicht leben bleiben; am ſechſten Tage verlangte er ſeine Kinder zu ſehen, um ſie zu ſegnen; man verſagte es ihm, weil man fürchtete, es könnte ihn zu ſehr erſchüttern; er ließ ſich's gefallen, trug einem Freund auf, den Kindern zu ſagen, ſein letztes Gebot ſei an ſie: „Liebt Euch untereinander,“ ordnete an, daß ſeine zwei älteſten Schulfreunde an ſeinem Grabe reden ſollten, und blieb ruhig bis zum andern Tag. Gegen Morgen, wo er abermals verlangte die Kinder zu ſehen, verſagte man es ihm aus Furcht, er werde es nicht ertragen. Da ſah er nach der Uhr, es war 9 Uhr; er ſagte: „Geht nun alle weg, damit Ihr nicht jammern müßt, wenn ich ſterbe.“ Sie wollten nicht gehen, nun forderte er Brot und Wein, „aber ſchnell, ſchnell!“ rief er laut und dringend; als man es ihm brachte, ſetzte er ſich auf im Bett, betete ſtark. Im Nebenzimmer, obſchon die Thüre zu war, hörte man deutlich, wie er ſagte: „Die Gnade Gottes hat mich durchdrungen, ſo daß meine geiſtige Natur ſtark iſt.“ Dann reichte er das Brot und den Wein, reichte es Allen, und ſagte jedem die Worte: „Nehmet hin und eſſet, das iſt mein Leib, der für Euch gegeben ward, und trinket Alle, das iſt mein Blut, das für Euch vergoſſen ward.“ Dann ließ er ſich ſelbſt das Brot und den Wein reichen durch ſeinen Schwiegerſohn, und indem er befahl, man ſolle das übrige Brot und Wein unter ſeine Kinder austheilen, legte er ſich ſanft auf die Achſel ſeiner Frau, und ſchloß ohne einen ſchweren Athemzug die Augen für immer.

Meine letzten Geſpräche, die ich mit ihm hatte, waren alle über Sie, nach Ihrer Erlaubniß hab' ich ihm die bedeutenden Stellen Ihrer Briefe mitgetheilt. Er hat manches ſehr wichtige, ſehr geheimnißreiche Wort mit mir darüber gewechſelt, er hat mich ermahnt, ich ſolle deutlicher mit Ihnen ſprechen, damit Sie mich nicht mißverſtehen könnten. Das letztemal, als ich ihn ſah, ſagte er: er wünſche, daß ich mehr mit dem Geiſt ſein Herz lieben möge. Er bot mir an, die Korrektur meines Buchs zu übernehmen, er verlangte, ich ſolle mich nicht von der zwiſchen Ihnen und mir eingegangenen Verbindlichkeit losmachen. Er umarmte mich, und ſagte: ich habe ihm wohlgethan durch alles, was ſich zwiſchen uns ergeben habe.

Dieſer Freund iſt mir alſo geblieben bis zur Todesſtunde — ich habe keinen mehr in Berlin, und vielleicht auch keinen mehr in der Welt. Ich werde mich alſo, wenn es möglich iſt, und ſo bald es möglich iſt, von Berlin losmachen, und werde niemand zurücklaſſen, der es bedauern wird; und wenn ich mich einſt von der Welt losmachen werde, ſo wird mein Andenken gar bald mit verſinken; zum wenigſten fühle ich mich nicht geneigt, es fortan irgend wie durch Liebe oder Geiſt einzuprägen, da ich immer auf leichten, ſandigen Grund ſtoße, der keinen Eindruck lang zu bewahren im Stande iſt. Nicht wahr?

Eben gehe ich hin, um ſeinen Leichnam mit Blumen zu ſchmücken.

Dieſer Geiſt, der nicht mittheilen durfte, was er wußte, denn die Welt war nicht reif dazu; denn wie Chriſtus ſagte: vieles hab' ich Euch noch zu ſagen, aber jetzt ſeid Ihr noch zu ſchwach, daß Ihr es nicht faſſen könnt, ſo weiß ich, daß dies von Schleiermacher auch wahr iſt. Von ihm allein hab' ich gelernt; und von niemand anderem, und was ich nur ahndete, das machte er mir zur Gewißheit, und was er ahndete, das gab mir eine helle, klare Anſicht der Zukunft, ſo daß ich gewiß weiß, daß alles geiſtige Leben nur Freude, Seligkeit iſt, und daß Sympathie der Geiſter das höchſte Glück iſt auf Erden.

Bettine.

46.

Pückler an Bettina.

Muskau, den 14. Februar 1834.

Meine gute Bettina, ich bin recht herzlich betrübt über Schleiermacher's Tod! Für alle ein großer Verluſt, für Dich der größte, und auch für mich ſehe ich es für ein wahres Unglück an, dieſen Mann nicht genauer gekannt zu haben, und grade jetzt, wo ich vielleicht in eine nähere Berührung, wer weiß ob nicht ſegensreiche, mit ihm hätte treten können. Und doch ſonderbar — dieſes Abendmahl auf dem Todtenbette ſpricht mich nicht an. Ich finde es ſo handwerksmäßig. Verſteh' mich wohl — ich tadle mich bloß, daß ich dieſe Anſicht habe, in Demuth will ich nicht wagen über einen großen Todten zu urtheilen. Nähere Bekanntſchaft mit ihm hätte mich vielleicht aufgeklärt, doch würde ich immer ſchwer den Theologen in ihm haben vergeſſen können, wenn dieſer nämlich aus ſeinem Thun und Reden hervorgeblickt hätte, und war das nicht oft der Fall?

Warum biſt Du ſo ungerecht zu ſagen, Du habeſt keinen Freund mehr? Viele magſt Du durch eigene Schuld (wenngleich unſchuldige vielleicht), verloren haben, ich werde immer derſelbe für Dich bleiben, wie Schleiermacher, obgleich wir in der Weſenkette uns verhalten mögen wie Apollo und der Froſch, (ich meine Schleiermacher und mich), aber eben deshalb, der Oberſte und der Unterſte können am beſten bei Dir aushalten.

Sehr recht hat er gehabt Dir zu rathen, deutlicher mit mir zu ſprechen, ich verſtehe nur das ganz Deutliche, Offene, Klare, Du biſt mir alle Augenblicke unverſtändlich. Vollkommen auch Schleiermacher's eigenes Wort, das Du anführſt: er wünſche, daß Du mehr mit dem Geiſt ſein Herz lieben mögeſt. Wenn er Dir umgekehrt geſagt hätte, daß Du ſeinen Geiſt mehr mit dem Herzen lieben ſolleſt, würde ich es ſehr gut verſtehen.

Ich jammere ſehr, daß er todt iſt! Denn ich fühlte wahrlich ein Bedürfniß nach ihm. Vielleicht hätte ich mich nachher nicht befriedigt gefunden, aber ich fühlte mich ſehr zu ihm hingezogen. Sage mir alſo einfach und wahr die wichtigen, geheimnißvollen Worte, die er über mich mit Dir gewechſelt. Sie werden, wenn auch auf vielleicht an ſich unfruchtbaren, doch grade jetzt gut dafür präparirten Boden fallen.

Ruhe mit des großen Mannes Aſche! Wo mag ſein Geiſt jetzt wirken? Iſt er mit Anderen zuſammengefloſſen, oder ſieht er noch ſelbſtſtändig in Vergangenheit und Zukunft? Es löſt uns doch wirklich niemand die dunkeln Fragen. —

Sage mir aber alles, was Du von Schleiermacher lernteſt, was er ahndete. Das Ende Deines Briefes unterſchreibe ich mit voller Bruſt, das iſt Wahrheit. Es ſind die ſchönen Worte: „Ich weiß gewiß, daß alles geiſtige Leben (in ſeiner Vollendung) nur Freude, Seligkeit, ſein wird, und daß Sympathie der Geiſter (ſchon hier) das höchſte Glück des Menſchen iſt.“

Hätteſt Du, den Hingeſchiedenen mit Blumen ſchmückend, doch auch eine für mich auf ſein Grab gelegt, darin hätte ich Herz gefunden.

Lebe wohl. H. P.

47.

Bettina an Pückler.

Den 20. Februar 1834.

Am Mittwoch früh um 10 Uhr war er geſtorben, am Sonnabend um 2 Uhr wurde er begraben. Bis dahin bin ich bei der Leiche geblieben, die von Myrthen, Orangenbäumen und Blumen umgeben war. Auf ſeiner Bruſt lag die vernützte Bibel, die er ſeit 25 Jahren im Gebrauch hatte. Ich habe zwar keine Blumen, aber ein Myrthenreis, was zwiſchen der Bibel und ſeiner Bruſt lag, hab' ich für Sie aufbewahrt, indem ich zugleich das Gelübde gethan habe, Ihnen zu dienen nach meinen Kräften.

Während der drei Tage ſtrömte das Volk, um ſeine Leiche zu ſehen; das Gedräng war ſo ſtark, daß man nicht mehr durch die Hauptthüre konnte, man mußte Auswege durch die Keller ſuchen. Ich führte die Leute aus und ein, damit ſie nicht zu lange verweilten. Wie viel Thränen, wie viel Gebete ſtrömten da! — Die Studenten wollten hart ſein, es übernahm ſie aber doch, ſie beteten und weinten auch.

Ich weiß nicht: mir ſchwindelte; der Duft der Blumen, das vermiſchte Seufzen, Segnen, Beten, Klagen aller Stände und Alter, die Erinnerung an die bedeutenden Dinge, die er noch in ſeinen letzten Geſprächen mir mitgetheilt hatte, dies alles machte einen wunderlichen, traumartigen Eindruck auf mich, der mich jetzt, indem ich ſchreibe, noch betäubt.

An Sie hab' ich in jenen Augenblicken auch gedacht, es iſt ſo natürlich, daß man die im Geiſt berührt, mit denen man glaubt ſich geiſtig berühren zu können.

Am Begräbnißtag hatten die Studenten eine Ehrenwache von ſechzig Marſchällen bei dem Leichnam, um das zuſtrömende Volk, welches ihn noch ſehen wollte, in Ordnung zu halten. Um 2 Uhr Mittags ſchloß man den Sarg; eine große Bibel in Gold und Sammet eingebunden, welche ihm die Studenten geſchenkt hatten, lag auf dem Sarg, auf dieſe befeſtigte ich einen Lorbeerkranz. Dann war der Sarg noch mit Kränzen von Myrthen und Roſen geſchmückt.

Der Prediger Strauß als Rektor der Univerſität hielt in Gegenwart der Geiſtlichkeit (ſelbſt die katholiſche war dabei), nachdem die Studenten einen Choral geſungen, eine feierliche Rede mit großer Wahrheit, ergreifend und tröſtend, indem er ſich ſelbſt als ſeinen Schüler bekannte, der nach einem Zwieſpalt mit neuer Zuverſicht zu ihm zurückgekehrt ſei.

Der Sarg war in den Hof gebracht worden; unter einem feierlichen Aufruf aller Studenten: „Hoch“ wurde er erhoben, und hinter dem Leichenwagen, der von den Gymnaſien begleitet war, bis auf die Grabesſtätte getragen. Ich kann Ihnen nicht ausdrücken, welche wunderliche Senſation dies Hochrufen der nah an 2000 Studenten auf mich machte, die zwiſchen ihren Marſchällen aufgereiht, den Sarg umgaben. Es war als ob die Flamme ſeines Genius zum letztenmal durch dieſen elektriſchen Ruf aufzuckte, und über ſeinem Sarge ſpielte; ich weiß gar nichts, ich hatte nicht Wohl und nicht Weh davon, mir ſchwindelte; ich fühlte meine Geiſtesſchwäche deutlich.

Alle Behörden, die ganze Univerſität, Freunde und Bekannte folgten zu Fuß, niemand bediente ſich der Wagen, es waren mehrere hundert, ſie mußten alle umkehren, weil ſie wegen der Volksmaſſe nicht zum Thor hinaus konnten. Schon vom frühen Morgen an waren alle Plätze beſetzt, wo der Zug vorüber mußte, der von Hunderttauſenden in ſtiller Rührung begleitet wurde; während vier Stunden war die Stadt wie ausgeſtorben. Der Kirchhof aber wurde vor Mitternacht nicht leer, denn alle, die vor dem Gedränge nicht zum Grabe gekonnt hatten, beſuchten es ſpäter; ſein älteſter Schüler, ein Prediger Pichon, den er am Tag vor ſeinem Sterben dazu beſtimmt hatte, hielt die Rede an ſeinem Grabe; er liegt neben ſeinem Sohn Nathanael, an deſſen Geburtstag er geſtorben iſt.

Ich will nun Ihren Brief beantworten, und möchte gern ſo ganz deutlich, offen und klar ſein, wie Sie es verlangen. Ich empfand wohl, daß die lange Pauſe in unſerem Briefwechſel ein Zeichen ſei, daß Ihnen meine Gedanken nicht zuſagen, da Sie ſonſt alles mit Eifer ergreifen, was Sie ſich aneignen können. Sie ſuchen im Wiſſen den Weg des Lebens. Da haben Sie Recht, denn das Leben iſt immer neu; wir gehen durch alles Geiſtige durch, um das noch

Unergründete zu erlernen, das iſt der Genuß und die Nahrung, die das geiſtige Leben bedingt.

Sie meinen, Sokrates ſei ſchöner geſtorben als Schleiermacher? — Denken Sie ſich einen idealiſchen Freund, deſſen Geſchichte, Natur, und Wirkung in allem übereinſtimmend ſei mit dem, wonach Ihr Geiſt ſtrebte, denken Sie ſich in allen Bedürfniſſen Ihrer Seele und Ihres Herzens durch ihn befriedigt, in allen Forſchungen auf ihn zurückgeführt, in allen Zweifeln durch ihn aufgeklärt, in Ihren Ahndungen von ihm überzeugt: und jetzt im Augenblick des Sterbens, da ſich Ihr geiſtiger Blick ſchärft, während der irdiſche erlöſchend iſt: und dieſer Freund, der alles von Ihnen wahr gemacht hat, was er Ihnen verheißen, hat Ihnen auch geſagt: „Eſſe mein Fleiſch, und trinke mein Blut, auf daß Du lebeſt in Ewigkeit, denn wer mein Fleiſch ißt und mein Blut trinkt, der bleibt in mir, und ich in ihm“; ſollte wohl in dieſem Augenblick, wo die Seele ringt, ſich dem Freund anzuſchließen, ein Zweifel in Ihnen entſtehen an ſeiner Verheißung? — Nein! — Wenn Schleiermacher je gezweifelt hätte an dieſem Geheimniß (was er nie gethan hat, weil es die Wurzel ſeiner philoſophiſchen Erkenntniß war), ſo würde er doch in dieſem Augenblick, wo er ſo ſcharfſehend, die Wahrheit deſſelben tief empfunden haben. — Er hat alſo nicht „handwerksmäßig“ das Abendmahl genommen, ſondern aus heißer ſinnlicher Begierde nach einer Koſt des überirdiſchen Lebens, in das er im Begriff war überzugehen.

Ich habe mich bemüht, ſo deutlich und einfach Ihnen die Wahrheit darzuſtellen wie möglich; ich hoffe, daß Sie hiebei keinen Widerſpruch empfinden, und daß Schleiermacher vor Ihnen gerechtfertigt iſt.

Was könnte mich an Sie feſſeln, wenn nicht die analege Natur? — und daß Sie ebenſo und nur ſo erfaſſen werden, wie ich erfaſſen und glauben muß. O, ich möchte bei Ihnen ſein, und mit Ihnen leiſe ohne alle Nebengründe alles beſprechen, und wie aller Geiſt aus der kindlichſten, einfachſten Anſchauung entſpringt.

Nehmen Sie vorlieb mit dem, was ich Ihnen hier ſage: Schleiermacher iſt mit feurigen Liebkoſungen, in denen Sinn und Geiſt nicht mehr getrennt waren, ſeinem göttlichen Freund nachgeeilt; das müſſen Sie im Genuß des Abendmahls erkennen, und nicht ein Aeußerliches.

Für den Himmel werden wir neu erſchaffen. Wir ſind die einzigen Geſchöpfe, die Geiſt werden. Unſere geiſtige Vorbildung hier auf Erden begründet unſere Individualität Jenſeits. — Dies Streben in der Wiſſenſchaft, in der Erkenntniß, iſt der ſinnliche Trieb ſich weiter fortzubilden. In wem dieſer Trieb nicht lebendig iſt, der ſtirbt ab, wie der Baum abſtirbt, deſſen Triebe ſtocken.

Sie ſagen, Sie würden ſchwer den Theologen Schleiermacher haben vergeſſen können? Damit meinen Sie wohl eine geiſtliche Repräſentation in ſeinem Thun und Reden, was mit Heuchelei Verwandtſchaft hat? — Da ſind Sie ganz im Irrthum, ein ſolches verträgt ſich nicht mit ſeinen ungeheuren Geiſtesgaben; ein Mann, der ſich ſo fühlt in der Kraft ſeines Geiſtes, der mußte Er ſelbſt ſein, der konnte nicht repräſentiren; nur diejenigen, die ihren Platz im Geiſt nicht auszufüllen verſtehen, die ſuchen durch den Schein ihn auszufüllen, und ſich zu ergänzen. Schleiermacher war als Theologe, als Gottesgelehrter weit mächtiger als unſere Zeit; die beiden großen Weltmeere: Weltweisheit und Himmelsweisheit waren in ihm ineinander übergeſtrömt. Er konnte daher nicht heucheln. Heuchelei iſt Müßiggang des Geiſtes, ſein Geiſt aber war nach allen

Seiten hin bewegt und in Anſpruch genommen. Nicht umſonſt hatte er den hohen Sinn, der Scharfſinn war; nicht umſonſt hatte er die Selbſtverläugnung, die bloß denken lehrte, ohne eigene Lehre ſtiften zu wollen. Er wußte wohl, daß alles Denken nur ein Ziel haben könne, nämlich die Wahrheit. Wie konnte ein ſolcher außer der Wahrheit handeln? — Ihm war der Schlüſſel gegeben in dem großen Scharfſinn. Nicht in Jedem liegt dieſe Fähigkeit, alſo nicht Jeder iſt berufen wie er, den Glauben aus dem Denken zu entwickeln.

Und es wäre Wahnſinn, indem wir ſeinen höheren Standpunkt über uns anerkennen müſſen, an der Rechtheit und der Treue ſeines Strebens zweifeln zu wollen, und Frevel zu glauben, einem ſolchen Streben könne die Wahrheit nicht zu Theil werden. Er hat nicht geirrt, er hat nicht falſch geſagt, er hat die Quelle der Wahrheit in ſich gehabt, er war ein Fürſt unter den Geiſtern, dem Alle unterthan ſein mußten.

Schleiermacher war auch mein Freund. Was in meiner Seele vorging, war ihm wichtig. Er würdigte meine Gedanken; ſie entſprachen meiſtens ſeinen ſpekulativen Forſchungen, und waren ihm in dieſer Beziehung oft überraſchend und doch erwartet. Was ich Ihnen in meinen letzten Briefen mittheilte über Geiſt, Gebet, inneren idealen Menſchen, entſpricht ſeiner Philoſophie. Er verlangte auch, daß Sie erkennen, wie alles, was die ſinnliche Natur in uns geſtaltet, eine Vorbereitung geiſtiger Organiſation iſt, daß alles, was dieſe geiſtige Organiſation in uns ſtört, böſe iſt; und daß nur das böſe iſt, was ſie ſtört. Darauf können Sie feſt bauen: es mag nah oder fern ſein, denn, was wir als Chriſtenthum bekennen, ſobald es der inneren Liebe zum Ideal entſpricht, ſo bald es dieſer Nahrung giebt, das Ideal in uns zur Herrſcherwürde beſtimmt, ſo iſt es auch der gerade Weg zur göttlichen Liebe, die allein Weisheit und Chriſtus iſt.

Gebet iſt Denken, Denken führt zur Wahrheit, darum heißt es auch: höret nicht auf zu beten, ſo werdet Ihr erhört werden; das heißt: höre nicht auf zu forſchen, ſo wirſt Du erhört werden, Du wirſt Geiſt empfangen, der allein göttliches Geſchenk iſt. — Nicht wahr, das verſtehen Sie? — Dem entſpricht auch, was er den Tag vor ſeinem Sterben zu ſeiner Frau ſagte: „Mütterchen, ich bin doch eigentlich in einem Zuſtand, der zwiſchen Bewußtſein und Bewußtloſigkeit ſchwankt, ich kann meine Gedanken nur mit Anſtrengung ſammeln, aber in meinem Innerſten habe ich die ſchönſten Augenblicke, ich habe immerwährend die tiefſten ſpekulativſten Gedanken, die aber mit den ſeligſten religiöſen Empfindungen ganz eins ſind.“ —

Was Sie in Ihrem Brief mir andeuten, das Sie nicht verſtanden haben von Schleiermacher, heißt ſo: — „richte Deinen Geiſt mehr auf mein Herz, wie auf meinen Kopf, forſche mehr nach meiner Liebe, wie nach meinen Gedanken.“

Adieu, ich habe Ihnen diesmal genug mitgetheilt; Ihre Freundſchaft iſt mir ein köſtlicher Schatz. Denken Sie, daß hiezu ein ganzes Leben unverbrüchlicher Treue gehört, um daß ich deſſelben theilhaftig bleibe; jede Tugend macht groß, und wenn Sie auch keinen anderen Vortheil hätten, als groß durch Ihre Treue an mir zu werden, ſo wär' dies der Mühe werth. — Ich lege das Myrthenreis von ſeiner Bruſt bei, bewahren Sie es unter meinen Briefen, es ſei Ihnen ein Zeichen, daß ich Sie gern des Himmliſchſten theilhaftig machte, und ſo wird es auch kommen, wenn Sie ausharren; Sie werden nämlich fortſchreiten in der Erkenntniß, und das iſt der Weg zur Seligkeit.

Bettina.

Schleiermacher wußte voraus, daß er am Geburtstag ſeines Sohnes ſterben würde, er war dabei ſo heiter und gleichgültig, als ob es die einfachſte Sache ſei in Bezug auf ſein Leben; er äußerte nur ein paarmal Bedauern über den Schmerz der Seinigen.

48.

Bettina an Pückler.

Den 22. Februar 1834.

Ich will Ihnen gerne mittheilen, was ich von Schleiermacher gelernt und erfahren habe. Die kleinen Ereigniſſe in unſerem Umgang tragen ſein Gepräge, nämlich der Liebe, der Selbſtverläugnung, und des hohen, freien Denkens, ja ſelbſt das Unbedeutendſte war ſo, das hab' ich oft empfunden, und das gab ſeinem Umgang einen himmliſchen Reiz.

Alſo jede kleine Anekdote, wie ſie mir einfällt, will ich Ihnen aufſchreiben. Sie werden ihn lieben lernen, und dies iſt kein kleiner Vortheil für Sie, denn durch die Liebe werden Sie ihn auch verſtehen lernen, oder beſſer noch: in ſeinem Geiſte denken lernen. Laſſen Sie ſich aber auch nicht abwendig machen durch Andere; Sie wiſſen es ja einmal, daß er ein großer Geiſt war, und ein ſolcher iſt immer nur in der Wahrheit und in Gott.

Man hat Schleiermacher'n viel Böſes über Sie hinterbracht; ich weiß, von wem es ausgegangen iſt, und daß es in Bezug auf mich war; ich hab' ihn trotz aller Hinderniſſe Ihnen wieder zugewendet, und ein merkwürdiges Geſpräch hab' ich in dieſer Hinſicht mit ihm gehabt.

Schleiermacher hat mich ſehr geliebt, und ſeine Seele war oft durſtig nach mir, und er hat es verſchmerzen müſſen, daß ich eine Zeitlang ſo ganz auf Sie gerichtet war, daß ich ihn vernachläſſigte. Er hat mich oft traurig darum angeſehen, doch gab er mir Recht, da ich ihm ſagte: „Ich habe eine Ehrfurcht vor ſolchen Menſchen, an denen die Sünde offenbar wird, denn ſie ſtehen ſchon darum in einem höheren Vertrauen mit Gott wie jene, welche ihre Sünde ſich und Anderen läugnen; und was iſt dieſe Tugend anders, als die Verläugnung der Sündhaftigkeit?" — Er gab mir Recht, er liebte mich auch darum, und bei dem Witz, den der kühne Geiſt als Ausbeute gab in unſeren Geſprächen, überkamen ihn heilige Schauer. Ich ſagte ihm: „Zwiſchen mir und Pückler iſt keine Sünde, alſo ſiehſt Du wohl, daß wenn er ganz ſündhaft wäre, ſo könnte ich mich um ſo weniger ſeinem Umgang entziehen, weil dieſer ſich zwiſchen mir und ihm zum heiligen ſündenfreien Tempeldienſt geſtaltet. Denn überall bedrängt ihn die Sünde, ſo iſt er doch in dem, was ich von ihm weiß, ſündenfrei. Und ein Sünder iſt mir ein heiliger Gegenſtand, deſſen Verhältniß zu Gott mir Schauer erregt, gegen die kleinen Naturen, die da ängſtlich den Pfad einer Tugend wandeln, um nicht verdammt zu werden." — Schleiermacher widerſprach nicht. Er ſagte nach ernſtem Nachdenken: „Du haſt Recht. Chriſtus hat den Sünder mit tiefem Ernſt geliebt; und er iſt es, um deſſentwillen er Menſch geworden und gelitten hat, und den er ſo liebte, daß er ſinnlicherweiſe ſeinen verklärten Leib ihm geboten, bis er (der Sünder) ſelbſt verklärt ſein würde." Ich hab' noch mehr mit ihm geſprochen, was ſich nicht wiedergeben läßt, denn Witz und Scherz waren meiſtentheils die Träger aller geiſtigen und myſtiſchen Genüſſe. — Er ſagte oft zu mir, wenn ich ſo recht übermüthig war: „Gott hat Dich in ſeiner beſten Laune geſchaffen," und da freute er ſich meiner, und ſegnete mich von Herzen. Einmal fragte er: „Ich möchte wohl wiſſen, was Du ſündigen könnteſt?" Ich ſagte: „Ich habe das göttliche Feld der

Sünde nur durch Dich kennen gelernt, und dafür kann ich Dir nie genug danken, denn es iſt mein beſter Tummelplatz.“ O, wie freudig war er da, wie liebte er mich, er küßte mich, er ſegnete mich. Er ſagte oft: „Die Dummheit allein iſt Sünde, denn Bosheit iſt Dummheit, die Fleiſch geworden iſt, ſo wie die Liebe Weisheit im Fleiſch iſt.“ —

Wenn mich meine eigene Ohnmacht quälte, (denn ich kann nur aus Schwäche das Schlechte in mir walten laſſen, nicht aus Mangel an beſſerer Einſicht,) daß ich mich ſchlecht fühlte, und mich nicht über mich ſelbſt erheben konnte, dann ging ich zu ihm, und warf alles, was mich in mir ſelber kränkte, vor ihm hin, und ſagte: „So bin ich.“ — Da fühlte ich die Liebe in ihm, die ſich meiner Aufrichtigkeit freute, und das machte mich geſund. Eben ſo warf ich ihm auch vor, was mir in ſeinen Handlungen nicht übereinſtimmend ſchien mit der Hoheit ſeines Geiſtes, und allemal empfand ich, daß er mit hoher Geduld ſich ſelbſt beherrſchte; und ich erkannte deutlich, wie ſeine geiſtige Natur die Oberhand bekam über alles Schlechte. — Einmal ſagte er zu ſeiner Frau, die über Jemand ſchmähte, daß er den Fehler der Heftigkeit nicht abgelegt habe: „O ſchweige! — Haſt Du je erfahren und haſt Du an Dir erlebt, daß man einen Fehler ablegen kann? Es iſt genügend, daß man in der Erkenntniß das Gute von dem Böſen in ſich ſcheiden lerne, daß die Erkenntniß dem Böſen widerſage, und das Gute als ihr Eigenthum, ihre Habe, in Anſpruch nehme. Das iſt der Saamen, der dann jenſeits in uns aufblühen wird. Dieſer ewige Wille zum Guten, dies Bedürfniß unſerer Natur wird einſt unſere Natur werden, aber ſagen können wir nicht, ſo lang wir in dieſem irdiſchen Leib ſind, daß wir uns einer Sünde freigemacht haben, — denn wer am längſten ſich in einer Tugend geübt, der wird unvermuthet wieder in die Sünde verfallen, ohne den Geiſt, denn wenn der wächſt, ſo überwächſt er die Sünde, wie die Frucht das Unkraut überwächſt, und allmählig mächtiger wird.“

Nicht wahr, dies iſt alles ſchön und brauchbar, und ganz unſerer Natur angemeſſen? — Und ich bin wirklich Ihr Freund, indem ich's Ihnen mittheile. Bleiben Sie mir gut, ich werde Ihnen vergelten.

Bettine.

Verlieren Sie nicht den Myrthenzweig, und ſchreiben Sie mir, ob ich diesmal nicht undeutlich war.

49.

Bettina an Pückler.

Den 26. Februar 1834.

Ihr Brief vom 13. und 14., der mir heute am 26. zukam, giebt viel Stoff zur Antwort. Hat der Zufall mit dieſen meinem Herzen ſo theuren Blättern geſpielt, daß ſie 14 Tage unterwegs blieben? Oder hat der unſchuldige Schalk dem unſchuldigen Sklaven durch das Verrücken des Datums einen Streich geſpielt, und es ſo gewendet, als habe der Arme verſäumt am heiligen Sonntag pflichtgemäß ſeinem Herrn zu ſchreiben? da ihm doch die ganze Woche hindurch das Ausbleiben des Briefs eine ſchmerzliche Entbehrung war.

Sie ſagen: „hundertmal habe ich mich bei ernſteſter Rührung darauf ertappt, die lächerliche Seite davon ſpottend zu bemerken.“

Ich glaube: dieſe Rührung von Ihnen mir angethan; gerührt werden veranlaßt ein Uebergehen in eine andere Welt, ein Verwandeln. Dem Schmetterling, der aus der Chriſalide zum blauen Himmelsdom ſtreift, ehe er die Luft gewohnt iſt, zittern ihm noch die neu bemalten Schwingen, ſo wie er es aber vermag, verwandeln ſich dieſe zaghaften Empfindungen in hohe Begeiſterung, er wird Genie, und ſchwingt ſich unbekümmert um Warnung oder Lehre oder Antheil immer wirbelnd fort im neuen Element. Es iſt ihm ſeliges Behagen, daß das Göttliche ihm Lebensgenuß iſt. Er ſinkt nicht aus der erſten Anregung von Rührung zurück zum Spott und krankhaften Lachen, er rückt vorwärts zu höherer Thätigkeit. Daß jedes Gefühl augenblicklich Thätigkeit ſei, das iſt die wahre Geſundheit. Mache, daß Dein Geiſt ſtark ſei, die Weisheit Gottes zu verdauen, ſo haſt Du alles; der Sonnenaufgang erleuchtet alles, macht alles lebendig, feurig, weckt Luſt, Kraft, Naturtrieb, die Blumen öffnen den Kelch, und der Samen, vom Licht der Sonne durchwärmt, fliegt hinzu, um in ihm zu erzeugen. Hier iſt keine Pauſe zwiſchen Rührung und lebendigem Fortleben.

Sei ganz Natur, und ſei Wächter zugleich, daß dieſe ſich in vollkommene Schönheit ausbilde, und Du wirſt erfüllt ſein, daß keine Spur müßiger Rührung Dir ein krampfhaftes Lachen erregt.

Ich hab' es geſehen an allen Deinen Fehlern, daß es der Trieb Deiner Natur iſt, mit dem Ideal Deiner ſelbſt, mit Deinem Genius im Umgang zu leben. Bleib dabei, und Du kommſt zum göttlichen Ziel jenſeits.

Seien Sie ein feuriger Liebhaber Ihrer eigenen höheren Natur, laſſen Sie nichts mit ſich in Berührung kommen, als nur das Schöne; halten Sie ſich ſelbſt zurück, die eigene idealiſche Natur nicht zu verletzen. Hier ſetze ich Ihnen einen Vers aus einem alten Lied her, das mir eben einfällt:

„Die Roſe blüht, ich bin die fromme Biene,
Und rühre zwar die keuſchen Blätter an,
Daher ich Thau und Honig ſammeln kann,
Und alſo bin ich wohlgemüth,
Weil meine Roſe blüht.“

Sie glauben, der Schalk in mir ſei noch ärger als in Ihnen, und daß ich auch mehr damit ſündige; meine Anlage zur Sünde mag wohl ſtärker ſein als die Ihre, wenn auch nicht meine Leidenſchaft. Ueberſchwinge ich meine ſchlechte Natur, ſo iſt es aus Liebe und Treue zu Ihrer ſchönen Natur. Die Aufgaben, die mich jetzt über das Gemeine erheben, hab' ich durch Sie, und das iſt meine Wolluſt, es iſt meine beſte Seligkeit, Herr über mich zu ſein, während die Liebe mich zu Ihrem Sklaven macht.

Was nun die Unſchuld Ihrer Augen betrifft, ſo pflichte ich bei, daß dies der unwiderſtehliche Ausdruck derſelben ſei, und da meine nicht unwiderſtehlich ſind, ſo mag ihr Ausdruck auch nicht ſo unſchuldig ſein.

Sie fragen mich über Gebet.

Ich ſage, Gebet ſei die ſinnliche Kraft des Geiſtes, das was das Innere zum Göttlichen, zum Geiſt erhebt. Es ſoll nie aufhören uns zu begleiten, dies Selbſtgefühl des Erhabenen in uns.

Haben Sie nie bei Forſchen nach Wahrheit, bei Erkennen und Bekennen derſelben, eine ſinnliche Kraft in ſich empfunden, die ſogar ſich Ihrem Körper mittheilte? — Da ich als unſchuldiges Kind beichtete, und ich kam aus dem Beichtſtuhl, da empfand ich die Luft um mich her verändert, und ich empfand meinen Leib als ein verklärtes Gewand. Es iſt das ſinnliche Ausſtrömen des Geiſtes, der mit dem Göttlichen in uns verkehrt. Es iſt Licht, was die reine Natur ausſtrömt, und ſich von der Finſterniß ſcheidet.

Sie ſollen die Erhabenheit Ihrer Natur ſtets empfinden, das nenne ich ſinnliche Kraft des Geiſtes, Gebet.

Sie ſagen ferner, daß Sie ſich ein hohes Ideal ſtellen, ſonſt würden Sie ſich nicht für einen Sünder halten, daß Sie aber nicht mehr ſündigen als die Meiſten thun. — Gott hat in Sie die Leidenſchaft für's Göttliche gelegt, und es wird einſt kommen, daß Ihr inneres und äußeres Leben ein Liebkoſen dieſes Göttlichen iſt, daß jeder ſinnliche Genuß eine Beziehung auf dieſes Göttliche hat, daß Denken und Sein in dieſem Göttlichen ſich vereine. Vergleichen Sie ſich daher nicht mit anderen Sündern, ſondern denken Sie an das, was Sie lieben, und das Opfer wird Ihnen leicht werden.

Ich weiß, daß Ihr ganzes Leben eine ſinnliche Baſis hat; Sie ſollen nicht Schiffbruch leiden in falſchem Streben; Sie müſſen ahnden, was ich meine. Denn ich verſtehe Sie ja ſo klar und deutlich, Sie müſſen ſich in meinen Worten verſtehen.

Ob Andere ſo viel ſündigen als Sie, das geht Sie nichts an, Sie haben Ihrem inneren Ideal Liebe geſchworen, laſſen Sie die Sehnſucht nach dieſem nicht in ſich erſterben, bilden Sie die Treue dieſer Leidenſchaft in ſich aus, ſo werden Sie mit Begeiſterung und Selbſtbeherrſchung thun und laſſen, was dem zukommt.

Sie meinen, was ich über Varnhagen ſage, ſei ſchief; ich kann mit vollkommen gutem Gewiſſen ſagen: alles, was ich von ihm weiß, iſt *ſchief*. Gott, der ihm den Odem eingeblaſen, der wird ihn wohl auch verſtehen, und wiſſen, was draus werden ſoll; mir iſt und bleibt er mildeſtens ausgedrückt, ein unerfreuliches Räthſel, das mich nicht zum Auflöſen reizt. Ich gönne es ihm, wenn er in Ihrem Gefühl gerechtfertigt iſt, nur geben Sie ihm nicht preis zu wiſſen, daß *ich* Ihnen von dem geringſten Intereſſe ſein könnte. Von den Varnhagen hab' ich nichts Bedeutendes über Sie gehört, außer das was ſehr unbeſcheiden von mir war, Ihnen mitzutheilen.

Einſt ſagte ſie, ſie habe ein treffendes Portrait von Ihnen gemacht. Ich erfuhr nichts Erfreuliches. Noch an demſelben Tag ſah ich ſie von Theilnahme an Ihrem Glück, einen Prozeß gewonnen zu haben, in Thränen zerfließen. Sie war gutmüthig, konnte beſſer lieben als haſſen, aber ſie bedurfte dazu einer Unterſtützung, die ihr oft mangelte; in der ſpäteren Zeit war ſie noch mehr zur Liebe geneigt, es that ihr wohl, wenn ich Gutes von Ihnen ſprach; jene Briefe des 6. und 18. Februar 1832 an Sie, die in der Sammlung aufgenommen ſind, ſind Folgen von Geſprächen, denn ich finde meine eigenen Worte darin wieder. So war ſie abwechſelnd in Laune und Anſicht. Je näher ſie dem Grabe kam, je inniger wurde ſie; 'die Sonne von jenſeits reifte ſie ſchnell, ſie ſtreckte ſich auf ihrem Todtenbett wie ein inniges Kind unter großen Schmerzen zum letzten ſüßen Lebewohl aus, und beſonders ſegnete ſie in verſöhnender Liebe dieſen Varnhagen. Dieſer Segen wird an ihm nicht verloren gehen, ſo viel Widerſprechendes auch in ihm herumkreuzt.

Wann kommt denn endlich Ihr Buch, und wann die Prüfung? Auf beide warte ich mit Sehnſucht.

Bettine.

50.

Pückler an Bettina.

Muskau, den 27. Februar 1834.

Ich danke Dir herzlich, liebe Bettine, für Deinen letzten Brief, der von eben ſo tiefem Intereſſe iſt, als klar und vernünftig — ganz wie ich mir Deine Briefe wünſche, denn Du haſt wohl Recht, nur auf dem Wege einer geſunden Kenntniß ſuche ich das Heil, alles Schwebeln und Webeln iſt meiner Natur durchaus zuwider, und entfernt mich ohnfehlbar, obgleich ich es niemanden verdenken will, der dieſen Weg anſprechender für ſeine Individualität findet. Der meine kann es nimmer werden.

Die Myrthe, die Du mir ſendeſt, halte ich hoch wie den Ruf der Studenten, die irdiſchen Ueberreſte eines edeln Menſchen, und wäre es auch die Myrthe, die mir ſelbſt eine baldige Hochzeit mit dem Tode bedeutete, ich würde ſie nur deſto lieber und ehrfurchtsvoller anſchauen. Es wird mir immer deutlicher, daß Schleiermacher grade der Mann war, der mir hätte über den Berg helfen können, und es mißfällt mir, daß Du mich nicht auf das dringendſte im Leben an ihn gewieſen, und allein haſt übernehmen wollen, was dem Meiſter weit beſſer gelungen wäre. Doch hat das Wenige, was Du mir von ſeinen Aeußerungen mittheilſt, ſchon manches in mir aufgehellt. Seit ich dies vernommen, und anderes über Schleiermacher gehört, was ich früher nicht wußte, namentlich: daß er aus der Herrnhutiſchen Gemeinde ausgegangen, und dieſer Richtung immer treu geblieben — nehme ich meinen Ausdruck „handwerksmäßig“ demüthig zurück, obgleich ich dieſe ſinnliche Liebe zu Chriſtus noch nicht recht wieder verſtehen kann, denn Du weißt, als Kind theilte ich ſie, und ich muß ihre Aeußerung in den letzten Stunden daher immer noch mehr als eine ſüße und liebenswürdige Schwachheit anſehen, als daß ich ihr einen großen Werth beilegen könnte; doch will ich keineswegs behaupten, daß mir nicht auch noch hierüber ein ganz anderes Verſtändniß aufgehen könne.

Bezweifeln muß ich aber Deinen Ausſpruch, daß im Tode der Menſch ſchon höher und geiſtiger ſtehe, als im kräftigen Leben; die allgemeine Schwäche, welche bei naher

Auflöſung die ganze Organiſation bewältigt, muß in dieſen Momenten auch den Geiſt verdunkeln, obgleich eine gewiſſe Gefühlsrichtung dem Streben des Lebens bleiben wird, und gewiſſe magnetiſche Schauer von unklarer Natur eintreten mögen, wobei es denn ganz natürlich iſt, daß, im Begriff ſtehend, alles Irdiſche zu verlaſſen, die ganze Seele ſich dem Jenſeits mit heißerer Inbrunſt zuwendet. Zu lernen möchte aber aus einem ſo einſeitigen und befangenen Zuſtande wenig ſein. Nicht der Tod, das Leben lehrt.

Wie lebhaft aber fühlte ich die Wahrheit jenes ſchönen Worts, daß Bosheit nur Fleiſch gewordene Dummheit, wie Liebe Weisheit in Fleiſch ſei. Das iſt herrlich, wie ſo vieles andere, was Du von ihm anführſt, und ich hier nicht unnütz wiederholen will. Nur darin ſtimme ich nicht mit Dir überein, daß ein ſolcher Koloß der Geiſter wie Schleiermacher in irgend etwas als unbedingte Autorität gelten müſſe. Für mich giebt es keine Autorität, als die, welche mich überzeugt, und das iſt eben, wie mich däucht, das ſichere Zeichen: daß es mir um Erkenntniß Ernſt iſt.

Ich bitte Dich, mir von Schleiermacher's Worten aus dem täglichen Leben, ſo viel Du kannſt, und ſo treu als es Dir möglich iſt, mitzutheilen, und mir auch diejenigen ſeiner Schriften zu empfehlen, in denen er ſich, nach Deiner Meinung, am treuſten, und ſeiner Geſinnung wie ſeinem Wiſſen am entſprechendſten, geoffenbart hat.

Was mich nun betrifft, ſo hat das Böſe ſich mir nur ſelten und ohne Gewalt über mich genaht, deſto mehr die Sünde, und wenn ich ſie früher trotzig zur Schau trug, ſo hat ſich das jetzt ſo ſehr geändert, daß mich eigentlich jetzt das zarteſte Gewiſſen plagt, und ich wie ein Kind vor allem erröthe, von dem ich fühle, daß es, wie Schleiermacher ſagt, meine geiſtige Organiſation ſtört; das wird auch hoffentlich zur Fortdauer führen, denn es iſt ſchon lange auch mein Glaube geweſen, daß nach dieſem Leben eine förmliche geiſtige Wiedergeburt im Geiſte durch göttliche Macht nur dann eintreten kann, wenn wir ſie erworben haben, und die in uns gelegten Keime abſterben, wenn wir ſie nicht pflegen.

Lebe jetzt wohl, liebe Bettina, und ſei immer gegen mich ganz offen, klar und einfach, ohne Kunſt und ohne Falſch.

Mein Buch (es verdient zwar dieſen Namen gar nicht) wird dem Inhalt dieſer Briefe nicht recht entſprechen; bedenke indeß, daß alle vier Theile deſſelben vorher geſchrieben wurden, und wenn in den letzten ſchon der Anklang eines Fortſchrittes ſichtbar werden möchte, ein neues unfehlbar noch deutlicher Spuren davon tragen würde.

Aber leider fürchte ich, wird die Eitelkeit mir immer noch hie und da einen häßlichen Streich ſpielen, denn ſie iſt meine große Feindin.

Der Himmel behüte Dich.

H. P.

51.

Pückler an Bettina.

Muskau, den 3. März 1834.

Hier, meine gute Bettine, ſind endlich die unglücklichen „Tutti Frutti," die ich Dir gar nicht ſchicken würde, hätteſt Du ſie nicht verlangt.

Die Probe, die ich Dir damit auferlegt habe, beſteht darin:

1. daß ich in dem Sendſchreiben an Varnhagen mich ein ganz klein wenig über Dich liebevoll luſtig gemacht

habe, (und Du ſiehſt, ſelbſt meine treue Julie kommt nicht ganz unangefochten weg.)

2. daß ich über den vermaledeiten Hofpedanten Steffens eine Stelle Deines Briefes mit einigen kleinen ſelbſtgemachten Variationen eingefügt habe.

Was ich nun probiren will, iſt ob Du dies luſtig und ohne Zorn mit Klugheit aufnehmen wirſt, und macht Dir Steffens, Dich erkennend, Vorwürfe, nicht mich verläugnen oder tadeln, ſondern ihm die Wahrheit derb zu ſagen den gehörigen Muth haben wirſt.

Im Uebrigen erwarte ich Dein Urtheil mit viel Intereſſe, wenn Du jenes Buch eines ſolchen zu würdigen anders der Mühe werth hältſt, was mich keineswegs wundern würde, wenn es nicht der Fall wäre.

Mir wirſt Du doch immer treu bleiben, wenn Du auch mein Buch wegwirfſt.

H. P.

52.

Bettina an Pückler.

Den 3. März 1834.

Mir ſcheint die Tugend der Selbſtverläugnung von allen Seiten zur Uebung auferlegt. Sie ſtrafen mich mit Worten, „daß ich Sie nicht auf's dringendſte im Leben an Schleiermacher" gewieſen, und daß ich allein habe übernehmen wollen, was „dem Meiſter weit beſſer gelungen wäre." Wie Unrecht Sie mir thun, werde ich Ihnen nicht begreiflich machen, doch das hat nichts zu ſagen; während ich ein Verſtändniß mit Ihnen ſuche, lerne ich viel und Sie auch, manchmal glückt es. Erſtens wiſſen Sie nicht, wie viel ich gethan habe, um Sie mit Schleiermacher zuſammenzubringen, welche Vorurtheile gegen Sie herrſchten, welche Feinde gegen Sie ſprachen. Zweitens können Sie überzeugt ſein, daß Sie nie in ihm gefunden haben würden, was Ihnen durch mich beſcheert wird, und was ich in ihm erfaßte; denn keiner, nah oder fern, hat mit ihm verhandelt, und in wenig Minuten oft himmliſche Feuerfunken aus ihm herausgeſchlagen wie ich; und ich ſage Ihnen, der einfachen Lebensbaſis ſeines Geiſtes würde noch heute widerſprochen werden, wenn ſie ſo ausgeſprochen würde, wie ſie wirklich war. Drittens wären Sie auch gar nicht geeignet, den Weg zu machen, auf dem Sie ihm näher gekommen ſein würden. Schleiermacher hatte große Neigung zu mir, und doch gehörte meine Kühnheit, mein Witz, meine wirklich genialen, oft übermüthigen Wendungen dazu, ihn mittheilend zu machen. Ich konnte ihm das ſcheinbar Barockſte, Extravaganteſte ſagen, und wenn er ſich nun darauf äußerte, ſo ſah ich tief in ſeine Seele, als in den Spiegel meiner eigenen, — ich lernte nichts Neues, ich erkannte mich nur ſelber. — Seine Freude an dem, was ich ihm mittheilte, brachte ihn zur Erwiederung; in den letzten Tagen, wo ich bei ihm war, ſagte er mir: „Es iſt mir ſehr lieb, daß Du bei mir warſt, daß Du mit mir geſprochen haſt; es war mir ſehr nothwendig, ſehr wichtig.“ — Und wenn ich Ihnen nun mittheilte, was wir grade an dem Tag miteinander geſprochen hatten, ſo würden Sie es vielleicht für Schwebeln und myſtiſches Nebeln erklären, was doch nur in Folge deſſen, was in unſeren Geſprächen ſchon verhandelt worden, höchſt einfache, verſtändliche Wahrheit war. Gewiß iſt es, daß mein Denken, mein Sprechen mit ihm oft großen Einfluß auf meine Briefe an Sie hatte, und daß ich nicht berückſichtigte, daß dies alles nicht ſo auf Sie übergehen könne. Ohne Sie zu kennen, ahndete er dennoch, ich müſſe einfacher mit Ihnen ſein, er gab mir dies auf die feinſte

Weiſe zu verſtehen; er hielt nämlich eine ganze Predigt hierüber, und ich empfand deutlich, daß mehreres, was ich ihm aus einem Brief an Sie mittheilte, die Veranlaſſung dazu war; das war auch natürlich, Schleiermacher ſelbſt verſtand mich oft ſchwer, er mußte alſo vorausſehen, daß es mit Ihnen eben ſo kommen könne; und wie ſchön deutete er an, daß dies die Kunſt der Liebe ſei; nicht in „fremdem Gewand und unbekannten Ausdrücken, ſondern in dem einverſtändigſten, wie Kinder, die in einer Wiege erzogen ſind, und deren ein jedes des anderen einfachſte Gebärde verſtehe, ſo ſolle der Geiſt einwirken.“ — Ich aber habe nie Ahndung gehabt, daß Sie mich nicht verſtänden, wenn ich Ihnen ſchrieb; es iſt mir alles ſo deutlich wie das Abc, und es iſt nichts von Myſtizismus, von dem Sie zu glauben ſcheinen, er ſage meiner Natur zu, ſondern der ganze Cyklus der Ewigkeit iſt wie das Korn in die Erde geſäet, das bald durchbricht, grünend, wachſend, zur Blüthe ſteigend, und eine Aehre tragend.

Ich will mich daher in dieſer Hinſicht beſſern, ſo ſehr ich kann; Schleiermacher hat mich oft ſeinen Plato genannt, und mir geſagt: ſo wie Socrates ſich habe gefallen laſſen von jenem ausgelegt und gedeutet worden zu ſein, ſo müſſe er ſich auch von mir gefallen laſſen, und Ihnen kann ich wohl ſagen, daß er mich mit ſüßen Lobſprüchen überhäufte, und mir ſagte: „Du haſt Plato's Geiſt, Du biſt aber viel geſcheuter wie er, und ſagſt größere Dinge, und ſprichſt die Wahrheit tiefer und doch anmuthiger aus.“ Ja, Fürſt Pückler, dies hat er mir geſagt, und mehr ſüßes Lob hat er mir gegeben, ſo fein, ſo tief, ſo reizend. O, die Grazie des Geiſtes iſt auch eine himmliſche Gabe, und erregt zum göttlichen Lieben. — Sie werden es nicht mißverſtehen, daß ich dies nicht aus falſcher Beſcheidenheit vor Ihnen verberge, es hat mich ja ſo glücklich gemacht, es

na!

macht mich noch ſo glücklich, daß es wohl verdient im Vertrauen Ihnen mitgetheilt zu werden.

Wenn ich Abends an ſein Zimmer kam, ich ſah Licht, er war allein, er ſaß auf dem Sopha am Schreibtiſch, ich ſagte: „Schleiermacher, ich bin da." — „Komm," rief er; in tauſend Farben ſpielte da der Witz, und in dem Witz die Weisheit. Oft dachte ich an Sie bei dieſen Geſprächen, und wie Sie mich nicht kennten, und wie Sie überraſcht ſein würden, mich und ihn in dieſem zärtlichen Muthwill, vom Geiſt getragen, geſchaukelt, ſpielen zu ſehen. Und dann, wenn ich recht übermüthig war, ſagte er: „Gott hat Dich in der beſten Laune geſchaffen." — O, wie traurig, daß er fort iſt! Niemand hat mich auf mich ſelbſt angeſehen und erkannt als dieſer, der gleich da er mich zum erſtenmal ſah mir gut war. Oft ging er mir auf der Straße nach, und frug mich, ob ich denn nicht mit ihm näher bekannt werden wolle? Ich gab ihm zur Antwort, er ſei noch zu jung, er müſſe erſt 60 Jahr alt ſein; damals war er 56 Jahr alt. An ſeinem ſechzigſten Geburtstag kam er zu mir, und erinnerte mich daran. Mein Näherkommen war nichts wie Scherz und Uebermuth; nie ſetzte dies ihn in Verlegenheit; auch ſelbſt mitten unter ſeinen ſteifen Amtsverbundenen, oder auch unter den ihn umgebenden Studenten; manchmal warf ich ihm etwas vor, was mir in ſeiner Rede auf der Kanzel mißfallen; darauf ging er ein in Gegenwart und zum Erſtaunen der Anderen, und gab mir Recht. — In ſpäterer Zeit, da ich öfter zu ihm kam, ſagte er mir zuvörderſt, was er alles in mir ahnde, und daß wir im Geiſt mit einander verwandt ſeien. Er predigte mir nicht das Chriſtenthum, ſondern ſagte: „er begreife ſehr gut, wie ich ein Heide ſei." O, wär' ich doch liſtiger geweſen, und hätte ihn dies entwickeln laſſen, allein ich widerſprach. — Oft hatte ich tiefen Kummer, ich lief dann zu ihm; ohne zu ſagen, was mir fehle, legte ich mich an die Erde zu ſeinen Füßen; da mußte ich vor ihm alle meine Schmerzen ausringen, und da war er ſo tief bewegt, denn er war zärtlich, und ſeine Worte, ſeine Fragen, zeugten von einem ſo ſubtilen ſcharfen Geiſt, und ſo großer Liebe, daß es mich ſchauerte; ich ſagte nichts, aber ich fühlte, daß mein lautes Weinen und ſeine freundlichen Reden eine himmliſche Muſik waren. In ſolchen Tagen war er mäßig; wenn ich aber wiederkam, dann brach heißere Liebe hervor, und er bat mich, mich feſter an ihn zu ſchließen, und von allem anderen, was mich kränke, abzulaſſen.

Er ſagte oft, man kann nicht genug lieben; und nur die Liebe erzeugt Geiſt. Und was einer auch denkt und erfindet, es iſt immer einſeitig und leblos. Aber in der Liebe wird jeder Athemzug zu Geiſt. — Sein Geiſt hatte einen Leib und eine Seele, und dies alles ſah ich deutlich. Ich ſah, daß er wunderſchön war. Denn ſein Geiſt hatte Gebärden und Mienen; er hatte einen Leib, den ich ganz deutlich erkannte. Dies wird Ihnen vielleicht deutlich, wenn Sie ſich an ſeine unſcheinbare Geſtalt erinnern, und daß er von dieſer zu einer höheren, idealen Erſcheinung appellire, durch Geiſt, durch Gefühl, durch Willen, und beſonders durch Sehnſucht ſich ſchön empfunden zu fühlen. Wer nun ſo geiſtig ſinnlich war, dies zu verſtehen, der hatte ihn ganz in ſeiner idealen Natur, wie es ſeinem ganzen Weſen, ſeiner geiſtigen Richtung zukam. Gute Nacht! Es iſt Mitternacht, morgen ſchreib' ich weiter.

Ihr Brief giebt mir noch Stoff zu manchem Wichtigen, doch bin ich im Zweifel, was ich berühren ſoll, indem Sie mir deutlich zu verſtehen geben, daß ich bisher Ihre Geduld mißbrauchte, oder wohl gar daß ich könne falſch gegen Sie geweſen ſein; ich weiß wohl, daß ich nicht immer entſchieden deutlich in meinen Briefen war, aber das hat einen einfachen Grund.

Um Ihren Forderungen zu willfahren, werde ich Ihnen noch mancherlei, was mir grade jetzt beifällt, aufſchreiben.

Vor mehreren Jahren ſagte er zu mir: „Du biſt ganz durch und durch ſinnlich, aber Deine Sinnlichkeit konzentrirt ſich nie, und das iſt grade das Schöne daran.“

Einmal traf ich ihn in der Akademie bei den Gypsabgüſſen der Antiken; ich führte ihn vor einen Jupiterskopf, taufte dieſen in ſeiner Gegenwart im Namen Gott Vaters, Sohnes und heiligen Geiſtes, und ſagte: „Schleiermacher, Sie ſind Zeuge, und wird es nichts mehr gelten, daß dieſer ſollte den Frommen zu Lieb in der Rumpelkammer abgedankter Götter bleiben; ich denke, der Thron im Himmel kann ihm unter ſolcherlei Vorwand nicht mehr abgeſprochen werden, an den ſo viel elende Mittelglieder von Bös und Gut Anſprüche zu haben glauben.“ — Was möchte dies für einen Eindruck auf ihn gemacht haben? — Er ſah mich an, ſcherzhaft, bald ernſthaft, dann tief bewegt; ich ſagte: „Gieb mir die Hand darauf, daß dieſer zwiſchen uns beiden ein Göttlicher iſt.“ — Er gab ſie mir; — dergleichen regte ihn tief an, es war oft nur ſcheinbar Laune, und dennoch ſprach der edelſte Geiſt ſich drinnen aus. Wer kann das wiedergeben? — Und wer kann mir wiedergeben, was ſich zwiſchen ihm und mir noch hätte geſtalten können? — Welche Wärme drang in meinen Geiſt, blos weil er lebte und vorfühlte was ich wolle; wie ſteigerte das meine Zuverſicht im Treffen, im kühnſten Wagen. Wie ergötzte ihn dieſe edle Freiheit im Geiſt. — Immer mehr verwandelte ſich alles in ihm in Liebe und in Genuß. Ob ich ihm ſagte: Dein Geiſt entzückt mich, oder: Dein Auge hat alle Seligkeit des Geiſtes in ſich, das war ihm beides rührend lieb; er liebte, er küßte mich, er bat mich ihm zu verſprechen, daß ich ihn lieben wolle.

Jeden Freitag ging er in die griechiſche Geſellſchaft; ich holte ihn ab, um ihn zu begleiten, weil ich dann unterwegs mit ihm ſprechen konnte, ohne daß es ihm Zeit koſtete. Da haben wir manches Wunderliche miteinander geſprochen. Wer kann das wiedergeben, wenn das flüchtige Salz der Begeiſterung, das von keiner Zaghaftigkeit gehemmt war, in uns aufbrauſte. Wir liebten einander, weil wir den Geiſt und ſeine Einwirkung ſpürten. Hand in Hand gingen wir die langen Straßen bei dunkler Nacht oder bei Mondſchein, oft blieben wir auf der Brücke ſtehen, und ſahen den Mond im Waſſer, während wir etwas miteinander beſprachen; und dann, wenn wir am Ziel waren, küßte er mir die Hände, und drückte mich an's Herz.

Wenn ich Ihnen nun auch nicht ſagen kann, was Schleiermacher da geſagt haben könnte, ſo iſt doch gewiß meine Stimmung, meine Anſchauung im Einklang mit ſeiner tieferen Ueberzeugung; wie wären wir ſonſt einander ſo lieb und wichtig geworden. Schleiermacher war viel zu feinfühlend, und das Element der Wahrheit ihm zu weſentlich, als daß er mit mir irgend eine Berührung hätte dulden können, wenn dieſe nicht auch in mir gewaltet hätte. — Er wich keinem Scherz, keinem Ernſt aus, in allem ergriff er das Leben. Meine Liebe hätte er nie zurückgewieſen, unter welcher Geſtalt ſie ſich auch zeigte. Er ſagte: „Es kommt drauf an, daß man alles verſtehe, nicht daß man es zurückweiſe. Durch die verſchiedenen Geiſter lernt man die verſchiedenen Welten genießen; und in den verſchiedenen Berührungen erzeugen ſich tauſendfältige Früchte. Mehr verlangt Gott nicht, als daß er in keiner Erſcheinung verläugnet werde, ſondern vielmehr genoſſen.“ Freiheit war ihm der höchſte Beweis göttlicher Weisheit.

„Wir ſollen Kinder Gottes werden, das heißt: wir ſollen frei werden.“ — Das war ihm chriſtliches Ziel; Wenige haben ihn im ganzen Umfang des Sinnes verſtanden. —

Einmal ſagte ich zu ihm: „Schleiermacher, Du wärſt gewiß der herrlichſte Menſch auf Erden geworden, aber eines fehlt Dir!“ — Alles war geſpannt es zu wiſſen. Ich ſagte: „Du hätteſt müſſen die Milch meiner Brüſte trinken, dann hätte ſich Deine Weisheit vollkommen und ohne Anſtoß entwickelt.“ Ich ging noch weiter, und entwickelte noch mehr das Wie und Warum. Man fand mich ſehr anſtößig gegen Sitte und Geiſt. Ihn aber ergötzte dies, er ſagte tiefe Wahrheiten, die alle Bezug hierauf hatten. Unter anderen auch dies: „Wenn wir erſt einmal unſere Vorſtellungen benutzen dürfen als Sprache, und wenn nichts mehr in der Form für unſchicklich gilt, was im Geiſt nicht unſchicklich iſt, da nichts in ihm unſchicklich iſt, was werden wir da einander alles ſagen können, und was denken können, welche Begriffe werden uns da aufgehen, und wie werden's die Geiſter durch und durch fühlen, die ſich lieben, daß ſie für einander geſchaffen ſind.“

Ach, wie bin ich geſchlagen, daß ich ihn nicht mehr habe, dieſen Freund, dieſen Geliebten meiner Seele; dieſen Propheten der Seligkeit, — dieſen ſcharfſinnigen Wiſſenden, dem nichts unbekannt, nichts unbegreiflich war, auch die Sünde nicht, — der ſich immer inmitten des Vertrauens fühlte, nie außer ihm. — Wer ihm was mittheilte, in den war er eingegangen, als wenn er ein Theil von ihm ſelbſt wäre. Und Menſch ſein war ihm das Höchſte. — Ach, wer erſetzt mir's, daß ich nun ſo unbekrittelt meinen launigen Einfällen nachgehen konnte, da ſo viel Seliges draus erwuchs? — Nicht wahr, das war ja allein ſchon ſo groß, ſo einzig, wie er ganz aufnehmend, ganz erfaſſend war, wie nichts in ihm war, das als Poſitives dem Aufnehmen fremder Individualität ſich entgegengeſtellt hätte. Ja, dies iſt in einem ſo entſchiedenen Geiſt zugleich die ſeltenſte Eigenſchaft, nur durch Liebe erzeugt, und giebt eine Ahndung, wie Gott den Menſchen in ſich aufnimmt. —

Ahndungen ſind immer die erſten Keime hoher Weisheit; wer ſie verfolgte, dürfte bald zu größerer Erkenntniß gelangen.

Hier ſchreib' ich Ihnen zum Schluß zwei Gedichte ab, das eine als ich an einem Sonntag aus ſeiner Predigt kam, das andere ſeine Antwort, die er mir eine halbe Stunde darauf ſchickte:

„Ob ich Dich liebe, weiß ich nicht,
Seh' ich nur einmal Dir in's Geſicht,
Kann ich nicht ſagen, wie mir geſchicht.
Ob ich Dich liebe, weiß ich nicht.

Ob ich Dir traue, weiß ich nicht,
Entgeht mir Deine Lehre nicht,
Thu' ich auf eignen Geiſt Verzicht.
Ob ich Dir traue, weiß ich nicht.

Ob ich Dich kenne, weiß ich nicht,
Ich glaub', was Deine Lippe ſpricht,
Dein Geiſt iſt mir das höchſte Licht.
Ob ich Dich kenne, weiß ich nicht.

Ob treu Dein Kind bleibt, weiß es nicht,
Daß nie ihm Deine Lieb' gebricht,
Iſt was ſein Flehn zum Himmel ſpricht.
Ob es Dir treu bleibt, weiß es nicht."

Schleiermacher's Antwort.

Ob Du mich liebeſt, weißt Du nicht?
Ich weiß es wohl,
Wenn ſo Dein Flehn zum Himmel ſpricht.

Schauſt Du mir offen in's Geſicht:
So weißt Du wohl,
Ob Du mir traueſt oder nicht.

Glaubſt Du, was meine Lippe ſpricht,
So weißt Du wohl,
Wie meine Liebe Dir nicht gebricht.

Ob Du mir treu bleibſt, weiß ich nicht,
Doch weißt Du wohl,
Gleich bleib' ich mir und Andre nicht.

Entgeht Dir meine Lehre nicht,
So weißt Du wohl,
Mein Geiſt ſei nicht Dein höchſtes Licht.

Was kann ich Ihnen hienach noch erzählen wollen? Wenn Sie dieſe kunſtloſen Reime mit dem einfachen Sinn, den ſie enthalten, ſo faſſen wie ich, dann wird, wenn Sie es zuſammenhalten mit dem ſpielenden Scherz, der durch uns ging, es nicht verfehlen Sie tief zu rühren. Nehmen Sie es als Geſchenk meiner Treue an.

Bettine.

53.

Bettina an Pückler.

Den 6. März 1834.

Guter Fürſt Pückler.

So ſpielt der Zufall meiner Neugierde mit; eilig laſſe ich das Paquet holen, und um gleich auf Ihren Wink mir die Probe gefallen zu laſſen, greife ich nach dem erſten Band, als in welchem ich das Sendſchreiben an Varnhagen vermuthe, faſſe aber den zweiten, ich greife daher nach dem zweiten, und faſſe wieder den zweiten, ich greife wieder nach dem erſten, der bleibt aber der zweite. Soll ich Ihnen nun den zweiten Zweiten zurückſchicken, oder iſt vielleicht eine Auswechslung hier zu machen, da Sie leicht an jemand anders die zwei Erſten geſchickt haben könnten?

Indeſſen blätterte ich Ihr Buch gleich an der bewußten moraſtigen Stelle auf. — Iſt dies nun das Dicke oder Dünne, wozu Sie mich in einem früheren Briefe auffordern durchzuwaten? — Doch:

„Leiht mir Zephir ſeine Flügel,
Rett' ich mich auf jenen Hügel."

Das heißt: kann ich mich mit etwas Wind über den Sumpf hinausſchwingen, ſo thue ich's gewiß, und laſſe Sie allein drin ſitzen. Man wird eine ganz artige Vorſtellung bekommen von dem Inhalt unſerer Korreſpondenz, und demnächſt auch von unſerem Umgang, und demnächſt wieder von meiner Frechheit. Sie haben aber ganz Recht vorausgeſagt, daß es mich keineswegs weder ſtören wird an Ihnen, noch beleidigen oder unangenehm ſein, obſchon es mir auch nicht im mindeſten angenehm iſt. Einen Vortheil hat es jedoch, es beweiſt Ihnen deutlich, wie oberflächlich Sie diejenigen angreifen, an denen Sie ſich rächen möchten, und welche Blößen Sie ſich dabei geben, und was kann den Beleidigtſten beſſer rächen, als daß Sie ſich dabei Blößen geben.

Sie müßten Steffens ein bischen genauer kennen, um ihn ſchlagend anzugreifen, und kennten Sie ihn genauer, ſo iſt viel gegen wenig zu wetten, Sie würden Ihre Blätter nicht damit beſudeln, grade ihn als Repräſentant einer ſo allgemeinen Zeitſchwäche preiszugeben. Schleiermacher ſagt: der Teufel iſt nichts. Ja wohl iſt er nichts, aber eben daß dies Nichts die Seele, die auf alles, auf Gott angewieſen iſt, in Beſchlag nimmt, das iſt ja der Teufel. Wir ſehen deutlich, daß Steffens, der ein Philoſoph iſt, das heißt auf die Allheit in Gott ausgeht, dieſem Teufel, dem Nichts, gebunden iſt, im Hofleben, im Ehrgeiz, im Selbſtgenuß, in der Selbſtüberzeugung. Alles wird ihm in dieſer Beziehung zur Verſuchung, der er nicht widerſtehen kann. Als die Juden keinen Führer mehr hatten, der Vermittler war zwiſchen Gott und ihnen, da machten ſie ſich ein goldnes Kalb, und um einen Gegenſtand zu haben, zu dem ſie ihre Gebete richten konnten. Die Philoſophen ſind ſeitdem gewahr geworden, daß ſie den fehlenden Gott nicht mehr außerhalb, ſondern im Inneren ſuchen mußten; da waren ſie nicht faul, jeder wollte zu dieſer Allheit in ſich ſelbſten kommen, und wollte der Menſchheit durch ſein Inneres beweiſen, daß die Allheit (die Gottheit) von ihm ausgehe, und vergaß dabei wieder im Inneren zu forſchen, weil er nur das Aeußere im Auge hatte, und ſo kam er um ſeinen Gott und das All, und blieb dem Nichts, dem Teufel, gebunden.

So geht es den meiſten Philoſophen und allen ihren Anhängern, Aaron macht das goldne Kalb, und die Anhänger umtanzen und beräuchern es. — Und da iſt Hegel ſo gut wie Steffens. Nur wer nicht mehr und höhere Weisheit vertragen wollte, als die Menſchheit unter der Bürde ihrer Vorurtheile begriff und vertrauen konnte, der hatte göttliche Weisheit, wahre Philoſophie, die aus dem Innern ſtrömt, wo eine freundliche Ehe iſt zwiſchen Herz und Geiſt, und eine gedeihliche häusliche Erziehung für alle menſchlichen Kräfte; ſo war Schleiermacher. Denn das iſt göttliche Weisheit, daß ſie nur das giebt, was der Tag bedarf, darum lehrt auch das Gebet fordern „gieb uns unſer tägliches Brot", aber nicht mehr; darum ſammelten die Juden in der Wüſte das Manna nur für heute und nicht für morgen, denn ſonſt verdarb es alles. —

Wenn Schleiermacher auf die Kanzel trat, ſo lehrte er grade, was die Gemeine unter den ſtehenden Religionsbedingungen begreifen konnte; ſo lang der Vogel noch nicht aus dem Ei geſchlüpft iſt, ſo lang iſt brütende Wärme die wahre Weiſheit, ihn zu erziehen, ſpäter; wenn er durchgebrochen, dann ſieht der Vogel das Licht, den unermeßlichen Aether; Freiheit iſt da gewiß der Keim aller höheren Entwicklung. Da iſt es wieder die Aufgabe der göttlichen Weiſheit, die ſchützende, pflegende Brutwärme, mit der ſie ſelbſt ihn früher erzog, ihn verachten zu lehren, und nur auf eigene Kraft ſich verlaſſend, den Aether zu durchkreuzen, dem Lichte zuzufliegen. — Wer ſich nun berufen glaubt, der Menſchheit zu dienen im Geiſt, und wollte nicht alle Weiſheit der Liebe in ſich konzentriren zu dem ſelbſtverläugnenden Geſchäft, was hier weſentlich iſt, ſondern wollte vorgreifen, bloß um zu beweiſen, wie viel höher er ſtehe, als alle Anderen, wär' der nicht dummer als eine Bruthenne, die früher die Eier aufpickt, als die Brütezeit vorüber iſt? — Und ſollte man nicht billig eine ſolche Weiſheit im Verdacht haben, ſie ſei Afterweiſheit? — Drum, Fürſt Pückler, ſo wenig Steffens das Recht hat, den ſehenden Augen das Licht zu verbieten, ſo wenig hatte Hegel das Recht, ihren neugeborenen Blicken ein goldenes Kalb aufzurichten, ſo wenig hat einer das Recht, einen neuen Propheten zu fordern, der alles von vorne anfange. Erſt wenn wir das ganze Chriſtenthum in uns aufgenommen haben, einfach, wie das Ei die Mutterwärme, dann wird der Geiſt, der allemal der heilige Geiſt iſt, uns fliegen lehren gleich ihm. — Im Chriſtenthum ſind Myſterien; der eine Theil der Menſchheit hängt an ihnen mit Aberglauben, ohne ihre zukünftige Entwickelung zu ahnen, der andere Theil verläugnet ſie, weil er glaubt, daß jede Wahrheit nur der Fähigkeit ſeines Begriffes könne angemeſſen ſein; und doch iſt gewiß, daß das Fliegen dem im Ei eingeklemmten Vogel eben ſo wenig einleuchtet, als uns vor der Hand die Myſterien der Religion; daß wir aber eben ſo ſicher auf die beſeligendſte Befähigung durch dieſe rechnen können, als wir auch mit unſeren leiblichen Augen und Verſtand ſehen und begreifen, wie dem eingekerkerten Vogel die für ihn ungeahnte Erzeugung in das Element der Lüfte ſich ergiebt. Hätte die Religion dieſe Myſterien nicht, dann könnten wir wohl verlangen: „es komme ein anderer Schäfer ſeine Schaafe zu weiden!“ — So aber iſt nichts anderes zu thun, als dieſe Myſterien nur: nicht zu verwerfen, oder zu übergehen, ſondern uns eine Zeitlang ihnen zu vertrauen, ob vielleicht hiedurch eine Wirkung auf uns übergehe, und ob durch dieſe Wirkung ſie endlich unſerem Verſtand einleuchten, als Weisheit eines neuen, eines himmliſchen Elementes. —

Im Anfang meines Briefes ſtellte ich Ihnen das Nichts auf, als den Gegenſatz von dem All, und Sie werden keineswegs läugnen, daß Ihr ganzes Begriffsvermögen bis hieher mit dieſem Nichts beſchäftigt war, und daß es tauſenderlei Schwenkungen darin machte. — Denn das erſte, was Ihrem Geiſt begegnen mußte, wenn Sie auf die Wirklichkeit des Alls ſtießen, wäre, daß Sie zugleich Ihre völlige Nichtigkeit empfänden mit jenem göttlichen Gegenſatz. — Nun wohl, Pückler, was iſt nun für ein Unterſchied zwiſchen Ihnen und jenem Anderen, der auch im Nichts herumſchwärmt? — Sie geben ihm einen tuchtigen Schub, weil er Ihnen mit ſeinem Umhergaukeln zwiſchen die Beine kommt. — Sie rächen ſich, weil er von Ihnen ſagt, Sie verdienen nicht, daß man Sie gut nenne, und geben Sie denn nicht einen Beweis hiedurch, wie wenig gut Sie ſind, da Sie ihm gleich in's Geſicht ſpeien, rechts und links, bloß weil er dies ſagt? — Nein, ich hab' nie eine ſo närriſche Kompagnie geſehen, Sie und Ich und der Steffens. — Die Strafe, die mir dafür geworden iſt, daß ich Sie mit nichtigen Dingen unterhalten habe, hab' ich verdient. Warum mußte ich Ihnen aus dem ganzen Reich geiſtiger

Berührungen grade dies zukommen laſſen, was doch Ihrem höheren Seelenzuſtand keineswegs angemeſſen war; taktlos war's im höchſten Grad. Und ich behaupte Sie zu lieben? — Kann die Liebe ſolche Mißgriffe thun? — Nein, Selbſtliebe war's, Eitelkeit, wie es denn im Reiche des Nichts durchaus keine anderen Bethätigungen giebt, als die auf Nichts auslaufen. — Von Ihnen war's eben ſo verkehrt, durch den Druck Schwarz auf Weiß forterben zu wollen, ſo weit und ſo breit als möglich, Ihre verkehrte und untüchtige Weiſe einen Menſchen zu rügen wie Steffens iſt oder jeder Andere. Waren Sie weiſe genug das Wahre zu ſagen, ſtatt dem Unwahren von Steffens, ſo waren Sie zu groß, um ihn an ſeiner Nichtigkeit bloßzuſtellen; hatten Sie dazu kein Talent, ſo machten Sie es noch ſchlimmer als er, und alles, was Sie ſchlecht an ihm ausſtellen, ſtellen Sie hierdurch in ein grelleres Licht an ſich ſelbſten. Ich ſelbſt aber bin die Urſache von allem, was mir um Ihrer ſelbſt willen ſo weh thut, daß ich Sie ſehen muß auf dem Boden der Gemeinheit ſchwelgen in Ihrer eigenen Verkehrtheit; daß Ihnen die ſchlechte Mahlzeit noch obendrein gutſchmeckt, die Sie ſich bereiten. Sehen Sie, ich bitte Sie herzlich um Verzeihung, daß ich an alle dem Unheil Schuld bin, und wenn Ihre höhere Natur begreift, wie ſehr ich mich an Ihnen verſündigt habe, da ich doch aufgefordert war, Sie zu lieben, und da mein ganzes Streben auf Sie gerichtet war, und konnte das Antlitz, das mir die Ehrfurcht der Liebe einflößte, ſo ganz vergeſſen, um trivial zu ſein; ja, wenn Sie dies einſehen, ſo iſt doch zum wenigſten das für Sie gewonnen, daß Sie ſich von Anderen nicht mehr ſo leicht verführen laſſen, denn ich ſelbſt gab mir das heilige Verſprechen, nichts mehr, was die niederen Leidenſchaften Ihrer Natur in Aufruhr oder Gährung bringen könnte, zu berühren. Und noch einmal, verzeihen Sie es mir, mitſammt allen niedrigen Folgen, die es noch für Sie haben kann, und rechnen Sie darauf, daß ich es mir zur Pflicht machen werde, auf jede Weiſe in Demuth deſſen eingedenk Ihnen würdiger in Zukunft zu dienen, und nicht zu murren, was Sie oder Ihr böſer Dämon noch über mich verhängen. Ja gewiß, es iſt Ihr böſer Dämon, nicht Sie ſelber, und zu dieſem ehrenvollen Amte haben Sie mich ja erhoben ihn zu beſtreiten, ich aber habe mir einen böſen Fehler hiebei zu Schulden kommen laſſen. Und wenn ich Soldat wäre, ſo würde ein ſolcher Fehler als Verrath beſtraft.

Wenn ich Ihnen in früheren Briefen von dem göttlichen Genius, dem innewohnenden, ſprach, daß der allein walten ſolle, und daß der äußere Menſch, der ſcheinbar ſich aller Kräfte bedient, um alles Aeußere zu regieren, ſich dieſem inneren unterwerfen ſolle, und ganz in den höheren Willen dieſes Göttlichen in ſich ſelbſt ſolle übergehen, ſo daß er das Regiment nach außen hin verwerfe, weil er bloß dieſem inneren nachzugehen habe, ſo hab' ich eben das gemeint, was wir beide hier verſäumten. Nämlich Sie ſollen wiſſen, und ewig vor Augen haben, daß Sie höher und größer ſind als jede Handlung, die nicht aus den höchſten Beweggründen hervorgeht, und daß eine ſolche alſo Ihrer göttlichen Natur unwürdig iſt. Und ſo ſündhaft und verworfen Sie ſich auch fühlen möchten, ſo ſteht dies mit dieſem göttlichen Ideal in Ihnen gar nicht im Widerſpruch, ſondern beweiſt vielmehr für die Wahrheit deſſen, was ich behaupte, indem man ſich nur verſündigen kann an ſich ſelber.

Adieu, nicht ungeduldig über mein ungehobeltes Phantaſiren. Ich habe heute, wo ich Ihr Buch empfing, noch nichts' geleſen wie die berührte Stelle und die Einleitung, alſo auf's nächſtemal mehr, und weniger abſtrakt. Ich bitte, verſäumen Sie nicht mir zu ſchreiben, wie ich's mit dem doppelten zweiten Band halten ſoll. Bettine.

Ich habe geſtern noch das Sendſchreiben geleſen bei Savigny. Da geht mir's ganz gut, und Sie hätten mich immer ein Bischen ärger mitnehmen können. Die Poſt geht. Nächſtens mehr.

54.

Pückler an Bettina.

Muskau, den 9. März 1834.

Ja wohl ſind wir eine närriſche Kompagnie!

Doch wir beide mein' ich damit nur. — Herr Steffens gehört nicht mehr dazu, als ein Hund, der mir zwiſchen die Beine kommt, und dem ich einen Fußtritt gebe, daß er auf die Seite fliegt.

Will er kläffen, oder Andere, deſto ſchlimmer für ſie, denn hinſichtlich des Beißens möchte ich leicht beſſer begabt ſein als ihre ganze Clique. Auch fällt es mir nicht ein, mich in dieſer Hinſicht für gut ausgeben zu wollen. Mein Grundſatz iſt darin, Gutes mit Gutem, Böſes mit Böſem. Weiter bin ich noch nicht. Was Dich närriſche Perſon betrifft, ſo haſt Du meinen für Dich ganz harmloſen Scherz, eben weil er Dich nicht im entfernteſten richtig trifft, und treffen ſoll (ich meine den Steffens'ſchen), viel ſchiefer, ja ſchwerfälliger genommen, als ich erwartete, und abgerechnet daß Du darüber quaſi grob wirſt, was ich bei Weibern einmal nicht leiden kann, haſt Du nie mehr à tort raiſonirt; beſonders mußte ich über die Anwendung Deines Gleichniſſes vom Vogel im Ei lachen, der dort auch nicht begriffe, ſagſt Du, wie er einſt werde fliegen können. Aber darum iſt eben der Vogel im Ei ſo geſchickt, ſich dort mit dieſem Problem auch keineswegs den Kopf zu zerbrechen, ſondern lieber mit dem Kopfe das Ei, ſobald die Zeit dazu kommt. Nein, wir Menſchen gleichen vielmehr dem ſchon ausgekrochenen Vogel, der mit ſeinen kleinen Fleiſchſtümpfchen, die einmal Flügel werden ſollen, Verſuche anſtellt, ſich ein wenig in der Luft zu heben, aber jedesmal wieder ungeſchickt herab purzelt.

Ich habe jetzt nicht Zeit auf das Andere zu antworten, nur irrſt Du, wenn Du mich ſo ganz oder wenigſtens mehr wie Dich ſelbſt im Nichts befangen glaubſt.

Wahrſcheinlich iſt die Verwechslung mit Varnhagen's Exemplar vorgegangen, oder Oberſt Wulffen, Adjutant des Prinzen Karl.

Eine gute Seele biſt Du doch, daß Du die Erſte warſt, die mir von Berlin antwortete. Dafür meinen beſten Dank.

Uebrigens haſt Du allerdings ſehr Unrecht gehabt, mir Steffens beleidigendes Wort mitzutheilen, ſobald es nicht aus dévouement geſchah, und das war keineswegs der Fall, aber ich abſolvire Dich; wir ſind alle ſchwache Menſchen, und ich der Schwächſte.

Wie kannſt Du am Schluſſe ſagen: ich hätte Dich noch weit beſſer mitnehmen können (im Sendſchreiben); könnte ich denn das wollen? Was ſich liebt, das neckt ſich, aber weiter geht es nicht.

H. B.

P. S. Recht haſt Du, daß wir das Chriſtenthum erſt ganz verarbeiten und verſtehen lernen ſollen, ehe was Neues kommt. Aber eben deswegen, ſage ich, weil wir es in 2600 Jahren nicht verſtanden, bedürfen wir eines neuen Propheten, der uns das Verſtändniß ſo löſt, daß wir nicht mehr zu zweifeln brauchen. Vielleicht vereinigt ſich Deine Seele mit der Schleiermacher's, und Ihr werdet dann jener neue Miſſionsgeſandte. Ich, bin ich bis dahin kein Thier geworden, ſo folge ich Euch.

55.

Pückler an Bettina.

Muskau, den 12. März 1834.

Liebe Bettine,

Hätteſt Du mir nicht ſelbſt einen ſehr zweideutigen Brief geſchrieben, ſo würde ich viel Vergnügen über einen von Houwald empfunden haben, der mir von Deiner Freude bei Empfang meines Buchs ſprach, und ſich ſchließlich ſelbſt eines ausbittet.

Er ſagt: Du verdienteſt einigen Troſt und Freude, da Du hintereinander drei Deiner theuerſten Freunde, Arnim, Goethe und Schleiermacher verloren. —

Nimm Dich in Acht, daß Du den armen Hanswurſt, der ihnen in meiner Perſon bei Dir nachhinkt, nicht auch verlierſt. Gewiß geſchieht es, wenn Du meine „Tutti Frutti“ nicht bewunderſt, dieſen Knochen, den ich in ſchadenfrohem Uebermuth dem Volke hingeworfen, um ihn zu benagen, oder ſich die Zähne daran auszubeißen. Heut früh habe ich ein Anathema der Kirchenzeitung, förmlich mit dem offiziellen Kirchenſiegel geſiegelt, erhalten! Gleich einer Mahnung des Vehmgerichts oder der Inquiſition. Es iſt wirklich zum Todtlachen.

Andere höchſt komiſche Briefe, über die Wuth gewiſſer Leute, laufen ebenfalls bereits ein; was mich aber gefreut hat, der König lieſt mein Buch, und hat ſich bis jetzt keineswegs unvortheilhaft darüber geäußert. Das würde mir, bleibt's dabei, wegen der Perſönlichkeit des Königs, nicht weil es der König iſt, ſehr ſchmeicheln.

Ich bin unterdeſſen mit dem dritten und letzten Theil auch ſchon fertig geworden, und eine Novelle habe ich mit vielem eigenen Wohlgefallen daran geſchrieben, daher ich auch hoffe, ſie wird Anderen gefallen.

Jetzt freue ich mich auf die Rezenſionen, böſe und gute, denn ich ſehe das ganze Schriftſtellern wie eine Komödie an, die ich ſpiele, einmal weil man mir nichts anderes zu thun geben will, und zweitens auch anderes mich nicht ſo anſpricht. Ich bin aber doch etwas betrübt, daß meine erſte Probe, die ich mit Dir angeſtellt, nicht ſo abgelaufen iſt, wie ich gehofft. Ich hatte die Abſicht noch ein Portrait von Dir zu entwerfen, wobei Du gar nicht übel gefahren wäreſt. Ich werde es aber jetzt unterlaſſen; Du biſt, und ich hätte es nie geglaubt, im Inneren des Herzens nicht das, wofür Du Dich ausgiebſt.

Der Mann, welcher Deinen erſten Theil erhalten, wird Dir ihn zuſtellen, und ſich den zweiten dafür ausbitten. Ich ſehe das für eine wahre Himmelsſchickung an. Der Mann iſt eine der ehrlichſten, naivſten Seelen, die es giebt, und ein Jude, er bedarf zu ſeinen Studien höchſt dringend Unterſtützung und Protektion. Die erſte laſſe ich ihm mit ſchwachen Kräften zuweilen angedeihen, die zweite (hauptſächlich in Empfehlungen für Privatlektionen) kannſt Du ihm vielleicht mit dem Eifer, den Du in ſolche wohlthätige Dinge legſt, gewiß angedeihen laſſen. Ich bitte Dich überdies ſehr darum. Ich ſelbſt nahm lateiniſche und griechiſche Stunden bei ihm, lernte ſelten, zahlte aber immer. Solche Freuden verſchaffe ihm mehr. Es iſt ein ganz eigner Menſch, von einer Unſchuld und Redlichkeit, wie ſie ſelten ſind, und auch vom Carolath'ſchen Hauſe protegirt.

Lebewohl.

H. P.

56.

Bettina an Pückler.

Den 12. März 1834.

Wenn Sie in Ihrem Schreiben vom 9. März mich nicht der Grobheit beſchuldigten, ſo würde ich mich nicht unterſtehen, Ihnen ſo ſchnell wieder zu ſchreiben, indem ich wohl weiß, daß bei den vielſeitigen Berührungen Ihnen die meinige einſeitige am wenigſten intereſſant ſein muß. Zudringlich möchte ich eben ſo wenig ſein als grob, und ich bitte den Stellen meines Briefes, welche zu dieſem Irrthum Anlaß gegeben, eher jede andere Auslegung als dieſe der Bosheit, welche ſich als Grobheit äußert.

Ich hab' einen ſo großen Abſcheu vor Grobheit, daß ich wohl eher, wenn ſie mir in Anderen nahe trat, ſie nicht zu bemerken ſchien, als ein Ding der Unmöglichkeit; und viel zu beſchämt, irgend einen Menſchen eines ſolchen Verraths an eigner Würde zu bezeihen, viel weniger einen Freund.

In meinen kindiſchen Verſuchen meine Gedanken vor Ihnen auszuſprechen, mag ich mich wohl lächerlich ausnehmen, das Lächerlichſte wär' jedoch, wenn ich einen höheren Werth auf dieſe Mittheilungen legen wollte, als ſie Ihnen haben könnten, und ſomit verdamme ich mich in Wiſſen und Denken als unwürdig, und bekenne, daß ich mich ſelbſt nur allzuſehr in Nichts befangen fühle, während ich dies bei Ihnen nur in Bezug auf das, was Sie von Steffens wüßten, zu bemerken wagte; indem dies wirklich die nichtige Seite von ihm iſt. Er hat aber noch andere Seiten.

Meine Schuld Ihnen Steffens beleidigendes Wort mitzutheilen, will ich nicht verläugnen, weder vor Ihnen noch vor ſonſt jemand, und wehre mich nicht, die Schmach, welche daraus erwachſen kann, zu tragen. Ich habe daher auch unumwunden geſtanden, daß ich Ihnen alles geſagt, und den Fluch der Frommen, und die Verachtung derſelben über meine allen Anſtand beleidigende Ausdrücke ohne zu murren über mich ergehen laſſen. Dieſes iſt ja auch der Wahrheit am gemäßeſten; denn vertheidigen kann ich Sie nicht, aber daß die Schuld meine iſt, das kann ich auch nicht verläugnen. Es würde ja wohl die elendeſte Verkehrtheit ſein, wenn ich Sie mit meiner Liebe und Anhänglichkeit belügen wollte, und unterdeſſen meine Sünden auf Ihre Rechnung bringen.

Ein Freund ſetzt für den anderen das Leben ein, trägt Mühſeligkeit und Schmerz für ihn, aber er verräth ihn nicht. Ich bin zwar weit entfernt, mir den Vorwurf der Freundſchaft zwiſchen uns anzumaßen. So oft Sie auch die Güte hatten, ſich in Ihren Briefen meinen treuen Freund zu unterſchreiben, ſo werden Sie bemerken, daß ich mich niemals als Freundin unterſchrieb, weil ich dieſen ſchönen mit ſo viel Vorrechten als auch Verpflichtungen belehnten Namen nicht mißbrauchen wollte, ehe ich ſie verdient zu haben beweiſen konnte.

Bei dieſer ganz geringen Prüfung werde ich mich daher nicht falſch erzeigen, und ohne Prätenſion, wie man mich auch anbellt, das thun, wozu mich die einzige Gewalt, der ich mich füge, nämlich mein rechtliches Gefühl, auffordert.

So hat man mich auch, als ich an einem Abend in Geſellſchaft das Sendſchreiben an Varnhagen vorlas, verſichert, daß Sie mich meiſterhaft wahr geſchildert, und daß man Ihnen durchaus einen witzigen Scharfblick, der in kleinen Zügen oft die tiefſte Erkenntniß bewähre, nicht abſprechen könne; da ich aber den Vergleich mit dem Vogel Strauß vorlas, ſo ſchrie man allſeitig: „O wie dumm! Da hätte der Autor Ihnen doch einen beſſeren Witz in den Mund legen können;“ nachdem man ausgetobt hatte über den albernen Vergleich, ſagte ich, daß die ganze Schilderung rein aus Ihrer Erfindung hervorgehe, bis auf den verurtheilten dummen Witz, den habe ich wirklich ſelbſt gemacht. Hierüber lachte man allſeitig erſt recht von Herzen, und ich kann wohl ſagen, daß ich mich mit der ganzen Kompagnie recht königlich über meine Dummheit luſtig machte.

Nehmen Sie dieſe Beweiſe meiner Aufrichtigkeit gefällig auf, obſchon ihnen kein großes Verdienſt beizulegen iſt; von der ganzen menſchlichen Geſellſchaft für albern gehalten zu werden, thut mir nicht weh, auch lerne ich mich allmählig über das Vorurtheil hinausſchwingen, daß die Welt mehr Gutes von mir glauben ſolle, als ich bisher bewieſen; wenn ein einziger Menſch exiſtirte, der an Gemüthskraft alle Menſchen überragte, und nur im Geheimniß ſeines eigenen Geiſtes ſich in ſeiner Liebe aufgewogen fühlte, wenn dieſer nachſichtig mit meinen Schwächen mich dennoch liebte, was ſoll ich da nach dem Urtheil anderer Menſchen fragen? Der Schleiermacher war mir gut bis zu ſeinem letzten Athemzug; wir haben oft aus einem Glaſe getrunken, wir haben oft in einem Gedanken geſchwelgt, wir haben oft mit einem Blick uns verſtändigt über das, was Worte dem Geiſt nicht ſo leicht nachahmen konnten, und da kam es denn weiter nicht vor, auf dieſem Feld geiſtigen Genuſſes, unſere Verdienſte gegenſeitig abzuwägen. Der herrliche bis in die feinſten Gefühlsnerven ausgebildete Sinn Schleiermacher's für fremde Individualität war mein höchſter Genuß, und machte mich ihm zugleich trotz meiner Mangelhaftigkeit genießbar. — Verſtanden zu werden iſt der höchſte Genuß; wo dies aber nicht ſtattfindet, iſt auch nichts zu verlieren. So iſt es mir daher kein Opfer, den übrigen Menſchen für nichts zu gelten, da ich ihnen vorher ja noch nichts gegolten hatte.

Den erſten Theil Ihres Buches hab' ich heute geleſen.

Wenn ich mich enthalte, Ihnen ein Urtheil darüber zu ſagen, ſo iſt es bloß gerechte Beſcheidenheit, indem Sie über Gegenſtände ſprechen, von denen ich keine Kenntniß habe. *Eine elektriſche Wärme, die das beſte Zeugniß iſt, daß Sie aus der Wahrheit des Willens ſowohl wie des Geiſtes ſprechen*, hat mich wohlthätig berührt. Wahrlich! — wär' ich auch geeignet, Ihnen die höchſten Lobeserhebungen zu machen, und daß dieſe aus meinem Munde auch Werth für Sie hätten, ich könnte Ihnen nichts Höheres ausſprechen; daß der ganze Menſch den Moment ſeiner Anſchauung auch als ſein intimſtes Gefühl ausſpreche, iſt ja nur das Einzige, was es wahr macht, und ich freue mich Ihnen ſagen zu können, daß mich dies Gefühl beim Leſen des erſten Bandes beinah ununterbrochen begleitete.

Manche heitere Färbungen Ihrer Laune, die bloß der magiſche Wiederſchein Ihrer tieferen Rührung ſind, werden nur von ſolchen verſtanden werden, die Sie lieben, und die hiedurch vorbereitet ſind von dieſer Rührung mit ergriffen zu werden. Es iſt nun die Frage, ob Sie geliebt werden, oder ob dieſer geheime Zauber, keinen Gegenſtand findend, an dem er ſich berühre, unverſtanden verſinken müſſe.

Von dem, was Ihr Witz, Ihr Küchenſalz für einen Geſchmack dem Ganzen giebt, hab' ich nichts zu ſagen, indem ich in flüchtiger Furcht nicht beurtheile, ſondern nur träumend mich äußere. Möchten Sie dieſe Zeilen bewegen, wenn möglich mein letztes Blatt, das was Ihnen grob darin erſcheint, anders auszulegen; und zu verzeihen, daß ich ſchon wieder geſchrieben. Sie haben wohl die kleine Paſte von Schleiermacher erhalten?

Bettine.

57.

Bettina an Pückler.

Den 16. März 1834.

Ich kann Ihnen betheuern, daß ich den Ausfall gegen Steffens nicht wegen mir, ſondern wegen Ihnen ſo ſtreng und doch nicht ſtreng genug gerügt habe. Ich laſſe mir ſehr gern gefallen, was Sie über mich verhängen, denn es iſt eine Befeſtigung meines inneren Willens für Sie; und Sie möchten mir das anthun, was ein Anderer Ihnen am wenigſten verzeihen würde, ſo können Sie überzeugt ſein, es wird keinen Einfluß auf die Treue haben, die ich Ihnen gelobte. Sie bedrohen mich im Gegentheil mit dem Verluſt Ihrer Freundſchaft, und ſagen, „ich ſoll mich in Acht nehmen, daß ich ſie nicht verliere." — Nein, Fürſt Pückler, ich werde mich nicht in Acht nehmen. Wie ich merke, ſo ſind Menſchen genug, die Ihre Gunſt durch Schmeichelei zu erwerben verſtehen; Ihre Gunſt — um die haben wir nicht gewettet. Auch die gebe ich auf, um dem Dienſt der reinſten Liebe und Treue ein Genüge zu leiſten. Die Augen werde ich Ihnen aber nicht öffnen, denn das werden Sie ſelbſt thun. Sie haben einen viel ſtrengeren Richter, einen viel weiſeren als mich, und der Ihnen auch jeden Schaden, den er Ihnen vorwirft, gleich wieder doppelt erſetzt, und der ſind Sie ſelber. Sie wollen nur erſt den Tumult aufgeregter alter Verkehrtheiten beſchwichtigen, dann wird Ihr edler Enthuſiasmus für das Schöne, Hohe, Harmoniſche die Oberhand gewinnen, und ſich nicht lange bei verkehrten Schmeicheleien aufhalten, die Ihnen unmöglich Genüge leiſten können. Ich weiß es wohl, daß Ihre Schwächen, Ihre Angewohnheiten, Ihre Vorurtheile noch oft Gewalt über Ihr beſſeres Selbſt erlangen werden. Daß Sie Ihre impoſanten Talente, Ihr feines Gefühlsvermögen, Ihre herrlichen Naturanlagen noch oft kompromittiren werden, das wird mich nicht Ihnen abwendig machen, oder mir den Dünkel geben, ich ſei beſſer als Sie, nein, im Gegentheil kann ich Ihre höhere Natur nicht hoch genug anſchlagen, da ſie dem Verderb, der Gemeinheit u. ſ. w. Trotz bietet, und nie hab' ich ſo innig empfunden, wie ich Ihrer beſſeren Natur unterworfen bin, als in dem Augenblick, wo ich Sie tadeln muß.

Sie haben längſt in Ihrem Herzen verachten gelernt Schwächen, von denen Sie erwarten, man ſolle ihnen huldigen. Ihr edler, zum Nachdenken geneigter Geiſt, der die Einſamkeit liebt, der ernſt, ſcharf und entſcheidend das Beſſere fordert, der wird es auch erlangen. Ich hab' mich nicht hineinzumiſchen.]

Aber am 25. November vorigen Jahres forderten Sie von mir „Ihnen die Wahrheit zu ſagen, zu Ihrer Beſſerung und Verwandlung, die Wahrheit aus eigener Anſchauung, und auch aus dem Urtheil Anderer."

Sie ſagen: „Willſt Du nun mein Sklave ſein, der mir die Wahrheit ſagt, und ſie für mich ſorgſam aufſucht? Ich weiß weder, ob Du den Willen, noch die nöthigen Eigenſchaften dazu beſitzeſt, aber mit großem Dank wird es mich erfüllen, wenn Du dem trocknen, nicht angenehmen Geſchäft Dich widmen willſt."

Fürſt Pückler, ich hab' Ihnen keinen Tadel zu geben, ich kann Sie nur auf die Schönheit Ihrer großen Seele anweiſen, die ſich in Obigem ausſpricht. Seien Sie überzeugt, Sie werden durch ſich ſelber das Weſentlichſte, das Geſcheuteſte und Belehrendſte über Ihr Buch erfahren, und ob Ihre Freundſchaft auch davon abhängt, daß ich Ihre „Tutti Frutti bewundere" ſo ſoll mich das nie verleiten, Ihrer eigenen höheren Einſicht vorzugreifen. Freilich hab' ich Freunde verloren, und hänge mit niemand mehr auf dieſer

Welt zuſammen, und laſſe es auch über mich ergehen, daß dieſer herrliche Keim der köſtlichſten Freundſchaft ſchon in ſeiner erſten Entwicklung wieder erſterbe, aber an Ihnen verzweifle ich doch nicht, und ob es auch nicht durch mich, mit mir, und zu meiner eigenen Glückſeligkeit ſich in Ihnen geſtalte, ſo verkenne ich doch das Schönere, des hohen Adels Ihres Charakters Würdige in Ihnen nicht. Verſagen Sie mir alſo den Troſt und die Freude, zu denen Houwald Sie mahnt. Ich werde ſie entbehren, ohne im mindeſten in der Treue zu wanken, die ich Ihnen gelobt habe.

Bald wird ja doch der Weg uns weit auseinander führen, und wer weiß, ob wir uns wieder berühren, oder uns wiederſehen; da werden Sie mit ſich allein ſein, und nur mit ſich ſelbſten, oder mit Verräthern; werden Sie alſo nicht zum Verräther am eigenen Selbſt.

Ich leg' mich Ihnen zu Füßen, denn ich kann Ihnen nicht ſagen, was ich denke und fühle.

Bettine.

Sie thun ſehr wohl daran, daß Sie ſich enthalten mein Portrait zu entwerfen, denn was Sie Gutes von mir wiſſen, das bleibe zwiſchen uns beiden ein Geheimniß, und ich wüßte nicht, was einen ſchlimmeren Einfluß malgré moi auf meine Liebe zu Ihnen haben könnte, was mich mehr erkälten würde, als öffentliches Lob, da im Gegentheil Ihr rückſichtsloſer Tadel mich Ihnen nur treuer verbündet.

58.

Pückler an Bettina.

Muskau, den 16. März 1834.

Du biſt ein Fuchs, Bettinchen! ein frommer Fuchs zwar, aber doch ein verteufelter Fuchs!

Das glaub' ich, daß Du Dummheit gern auf Dich nimmſt; das Opfer iſt nicht größer, als wenn der Apollo von Belvedere ſich einen Buckel von Haderlumpen machte, und dann herzlich lachend eingeſtände, daß er bucklig ſei.

Ich werde ſehen, ob Du wirklich meine Dienerin biſt, wenn andere beſſer prüfende Gelegenheiten kommen.

Uebrigens wird bald der ſelige Paſtor Lafontaine ein Kind gegen mich in der Vielſchreiberei ſein, da ich bereits die zwei letzten Theile der „Tutti Frutti“ fertig habe, und 10 Bogen von einen neuen Buche.

Bei meinen übrigen Geſchäften und ſtarken Korreſpondenz iſt dies wirklich ein eiſerner Fleiß. Glücklicherweiſe ſchmiert kaum ein Schnellſchreiber von Metier rapider als ich, und da ich es mit den Gedanken ebenfalls nicht genau nehme, ſo geht es.

Dein gutes Urtheil über Theil I. hat mich wirklich nicht wenig gefreut und mir geſchmeichelt, denn Dein Urtheil, wenn es ungetrübt aufrichtig iſt, hat um ſo mehr Werth für mich, da Du mich bisher (als Skribler meine ich) immer nur wie einen Wurm betrachteſt haſt.

Ich werde aber jetzt an Dir hinaufkriechen.

Lebe wohl und bleibe treu, hold und gewärtig

Deinem

guten Bekannten (Freund werde ich mich nicht mehr zu ſagen unterſtehen) H. P.

59.

Pückler an Bettina.

Muſkau, den 19. März 1834.

Von Geſchäften ermüdet, ſchreibe ich diesmal nur zwei Worte.

Es iſt eine höchſt merkwürdige Eigenthümlichkeit Deines großen Geiſtes, die ich ſchon früher bemerkt, daß Du keinen Spaß verſtehſt.

Iſt es möglich, daß Du mein Verlangen: die „Tutti Frutti“ zu bewundern, wenn Du nicht meine Gunſt verlieren willſt, am Fuß des Buchſtabens nehmen kannſt? C'est trop fort.

Aller Ernſt iſt dagegen in Deinem Briefe ſehr ſchön, und ich werde ihn beantworten, ſobald ich Zeit habe.

Dein aufrichtig und ſtets ergebener

H. P.

60.

Bettina an Pückler.

Den 23. März 1834.

Gern hätte ich Ihren Brief vom 16. März gleich beantwortet, aber ich war ſo müde wie die Krieger nach dem Streit.

Ich bin kein Apollo, der ſich einen falſchen Buckel macht; es iſt mein Ernſt, daß ich von der Nichtigkeit meines Geiſtes überzeugt bin. Ich kann nämlich nicht wie ich will, was ich gern durchdringen möchte. Dazu langen meine Kräfte nicht aus; was ich an Geiſt habe, iſt nicht Gewinnſt meiner Kräfte und Anlagen, ſondern zufällig. Da müßte Geiſt erſt etwas gelten, wo man vermöge ſeiner das Beſſere erwirbt.

Sie geben mir die angenehme Ausſicht, daß ſich nächſtens noch beſſer prüfende Gelegenheiten für mich ergeben werden; hierauf diene Ihnen Folgendes: Muthwillen iſt mir ein himmliſches Element, am meiſten wenn ich ſelbſt der Gegenſtand bin; ſo hab' ich das genommen, was Sie über mich an Varnhagen ſagen. Und — bin ich verblendet, oder iſt es wirklich die graziöſeſte Stelle Ihres Buchs? — Ich habe dabei die Bemerkung gemacht, daß die Leute mit großem Vergnügen ſich über mich luſtig machen; dies ſchätze ich mir zur Ehre, und habe dabei mein eigenes Amüſement. — So iſt es zwar ſehr abſcheulich von Ihnen, daß Sie mich beim Publikum anſchwärzen, als ſei ich leichtfertig, und ſchriebe Ihnen grobe Zweideutigkeiten, aber ich muß doch drüber lachen. Wenn ich Ihnen alſo nicht zu gering bin, ſo laſſen Sie immer Ihren Uebermuth an mir aus, ich werde es Ihnen nicht übel nehmen, und werde Ihnen mit Vergnügen Recht geben; es liegt mir nichts dran, daß man mich geringſchätze, aber die Hochachtung der Leute, die mich ebenſo leichtſinnig verdammen würden, iſt mir unerträglich, und ſo hab' ich Ihnen nur Dank zu ſagen, wenn Sie ein Bischen über mich losziehen.

Von Ihrer Novelle prophezeihe ich mir Gutes; nicht möglich, daß ſich hier Ihr ſchönes Talent verläugnen ſollte. Sie tanzen, Fürſt Pückler, nach einer einfachen, ſcheinbar unbedeutenden Melodie, ſo daß man leicht verführt werden dürfte, nicht darauf zu achten, wer aber die Anmuth, die hier in freiem Spielraum ſich bewegt, zu ſchätzen weiß, wird vollkommene Befriedigung finden. So denke ich mir Ihre Novelle eine ſich ſelbſt bezaubernde Zauberei, in welcher Ihre unſchuldige Grazie ſich mit Selbſtgenuß und ohne Hinderniß deployiren wird. Nein, ich bin gar nicht in dem Fall Sie als „Skribler" für einen Wurm zu achten, wie Sie ſich ſelbſtgefällig auszudrücken belieben, deswegen würde es auch ein Umweg ſein, an mir hinaufzukriechen.

Alle Tugend wird nur äußerlich geübt, wer die Tugend innerlich übte, der wär' ein Gott. Iſt man gereizt, ſo iſt man nicht mehr gerecht. Sie können am wenigſten Gerechtigkeit fordern, weil es Ihr Lieblingsſpiel iſt zu reizen, ja wär' es nur Spiel! — Es iſt aber Unart. Gott allein iſt gerecht, warum? — Weil er verzeiht. Wer nicht verzeiht, der iſt ungerecht. Rache iſt blind. Krankheiten ſtecken an, es iſt die Frage, ob die Anſteckung nicht von Ihnen ausgeht, nämlich, daß Sie zuerſt ungerecht waren, und das Publikum Ihnen vorwerfen könnte: Du haſt uns blind gemacht, und ungerecht gegen Dich, mache uns nun wieder ſehend und gerecht. Sie müßten doch antworten: Du lieber Gott, ich bin ſelber blind, denn ich bin rachgierig und ungerecht. — Ich erwarte mir nun von Ihrer Novelle, daß ſich aus dieſer der verſöhnende Genius emporſchwingen wird, und Sie mit dem Publikum durch Roſenketten verbinden, daß ſanfte Melodieen die Bosheit der Betheiligten einlullen werden, und daß Ihre Freunde unbetheiligt Ihren Triumph feiern können.

An meiner Korreſpondenz mit Goethe habe ich bisher mäßig gearbeitet, ich hatte viel Unterbrechung, Schleiermacher's Tod hatte mich ſehr untüchtig gemacht, auch körperlich bin ich angegriffen, ſo hab' ich denn eine geraume Zeit unbenützt verſtreichen laſſen; viel hab' ich nicht mehr vor; wenn ich nicht müde und abgeſpannt wäre, ſo wär' ich in vierzehn Tagen zu Rande. Sie haben Vergnügen geäußert über das, was ich Ihnen in Muskau vorleſen durfte; die Korreſpondenz mit Goethe übertrifft doch alles Frühere, es iſt ein Heiligthum, ein Schatz von wahrhaftiger Natur in ihrer unverkümmerten Unſchuld, ſie ſpricht ſich in allem aus, wie der offene Kelch einer Blume; wer ihre Geheimniſſe verſteht, wird ſie würdigen. Sie erinnern ſich wohl noch, daß Sie mir damals erlaubten, es Ihnen zuzueignen.

Nachher wurden Sie mir bös, und jagten mich zum Tempel hinaus. Wie ſteht es denn jetzt mit uns? Und was iſt erlaubt und was verboten? — Denn ich wünſchte nicht etwas zu thun, was Ihnen mißfalle, oder auch Ihnen ganz gleichgültig wär'.

Schicken Sie mir gefälligſt den Theil meiner Korreſpondenz bis zu meinem unſeligen Erſcheinen in Muskau; ich möchte gern damit mein Buch ſchließen, erſtens was ich an Goethe's Todestag geſchrieben, zweitens mit dem Aufſatz über das Monument, und drittens eine Anekdote, worin ich beſchreibe, wie ich mich ohne Goethe zu kennen, heftig in ihn verliebe. — Damals in Muskau war ich ſo zerriſſen, daß es mir unmöglich war, jene Briefe durchzuſuchen, jetzt bin ich ruhig, und ich fühle, wie weſentlich es zu der Vollendung meines Buches beitragen müſſe, daß ich es über mich gewonnen habe, Sie an jene Unzeit zu erinnern, und zu bitten, mir die Briefe anzuvertrauen. Ob Ihnen die Briefe lieb ſind oder gleichgültig, das iſt mir einerlei; ſobald ich dieſe kleinen Notizen, die ich damals mit wunderbar aufgeregtem Gedächtniß ſchrieb, benutzt habe, werde ich alles unverletzt in Ihre Hände zurückgeben. Ich bitte alſo darum, Fürſt Pückler.

Hier ſchenke ich Ihnen auch eine Anekdote: Goethe geht mit dem Herzog auf die Jagd. Der Herzog fragt: Willſt Du mir nicht meine Flinte tragen, ich bin ſo müde? — Goethe iſt ſelber müde, und will ihm die Flinte nicht tragen; ein Weilchen drauf ſagt Goethe zum Herzog: Trage mir doch einen Augenblick meine Flinte, ich komme gleich wieder; er geht in's Gebüſch, der Herzog wartet, aber Goethe kommt nicht zurück; ſo muß ſich der Herzog entſchließen, beide Flinten zu tragen. Sie waren Freunde, das beweiſt meine Anekdote, und der Herzog hatte hier

Goethe etwas zu danken, was er nirgend anders genoſſen haben würde.
Bettine.

61.

Pückler an Bettina.

Muskau, den 27. März 1834.

Liebe, hochverehrte Seele!

Du haſt mich mit den weiteren Prüfungen abermals falſch verſtanden. Ich meinte es himmelweit anders — doch will ich es hier zum Ueberfluß verſichern, daß ich mich nicht wieder unterſtehen werde, Dich zu ändern, — Du biſt, wie ich wohl ſehe, auf dieſen Punkt zu ſenſible.

Die drei Briefe werde ich aufſuchen, und Dir zuſchicken, ehe ich abreiſe, Du kannſt Dich darauf verlaſſen. Hätteſt Du nur wie andere vernünftige Menſchen, Datum, Nand und Unterſchrift gehörig in Deinen Briefen, ſo fände man, was man haben will, im Dunkeln, ſo aber iſt es eine Arbeit, die jedoch ihren Lohn mit ſich bringen wird, da ich bei dieſer Gelegenheit alle Deine Briefe wieder durchleſen werde. Sei aber ja eilig und fleißig mit Deinem Werk! Es taugt nichts, wenn es ſo lange erwartet wird, wie ich bei meiner Scharteke hinlänglich gewahr geworden bin — Si licet parva componere magnis.

Die Anekdote, die Du mir von Goethe ſchenkſt, kann unmöglich wahr ſein. Ich würde an des Herzogs Stelle zwar nie Goethe die Flinte zu tragen angeboten oder vielmehr zugemuthet haben, aber hätte ich es gethan, für die grobe Erwiederung den jungen Goethe auch gewiß zum Teufel geſchickt.

Ich erlaube Dir hierüber zu raiſoniren, ſo viel Du willſt.

Meine Novelle war ein Spaß; ich habe mir im Gegentheil vorgenommen, noch viel Wahnwitzigeres zu ſchreiben als biſher, wie ein litterariſcher Hund, der toll geworden iſt.

Seit Schleiermacher todt iſt, ſcheint Dein Eifer mich zu bekehren es auch zu ſein. Ich glaube wahrhaftig, Du haſt mir nur ſo geſchrieben, um es dem guten Seligen zeigen zu können. O, ich kenne Dich, Spiegelberg!

Aber eben weil ich Dich kenne, und Du mir kein X für ein U mehr machen kannſt, liebe ich Dich ſehr.

Eine Zueignung Deines Werks an mich, den armen Tänzer im engen Kreiſe, wird die ſchmeichelhafteſte Ehre ſein, nur mach' es gnädig, und ſpiele mir nicht gar zu ſchlimm auf!

Lebe wohl, und ſei munter wie Dein getreuer Bekannter

H. P.

62.

Bettina an Pückler.

Den 3. April 1834.

Es kommt darauf an, Fürſt Pückler, wer von uns ſich irrt in dem Anderen; Sie verlangen ich ſoll nichts au pied de la lettre nehmen, und ich verlange das Gegentheil. Offenbar iſt meine Art zu ſein ein' untrüglicherer Wegweiſer als die Ihre; glauben Sie was ich Ihnen ſchreibe, und nur nicht mehr oder anders; alles was ich Ihnen geſchrieben habe, iſt wahr. Es hat mich gekränkt, daß Sie Ihrer unwürdige Gegenſtände in Ihrem Beſitzthum von geſellſchaftlicher Achtung moleſtiren; aber betheuern kann ich Ihnen, daß ich mit Freude und Luſt geleſen habe, was mich berührt, ja ſogar war es mir eine Art Begeiſterung wie ein Knappe, der zum erſtenmal von ſeinem geliebten Herrn mit zu einem Geplänkel gegen den Feind genommen wird; ich habe denn auch treulich den Schild vorgehalten, und nach meiner Anſicht als ein Neuling zwar gethan, was die Treue erfordert, aber vielleicht mit nicht gehöriger Umſicht; Sie irren ſich, wenn Sie glauben, ich ſei in dieſem Punkt ſenſible, und die Geſellſchaft, ſo weit ich hineinreiche, könnte Ihnen den Gegenbeweis führen. Geſtern ſah ich die Familie Steffens zum erſtenmal ſeit Ihr Buch erſchien in einer Geſellſchaft; ſie thaten zwar, als haben ſie von der berüchtigten Stelle keine Kenntniß; ich lieh ihnen daher ſelbſt das Buch, und ſagte: alles, was Sie gegen ſich drinne finden werden, iſt von mir dem Fürſten Pückler geſchrieben; ſie meinten, es ſeien doch Lügen; ich ſagte, ich habe nicht geglaubt, daß es Lügen ſeien, ſondern komiſche Wahrheit, aber doch gab ich zu, daß es Unrecht von Ihnen ſo zu ſchreiben. Nun meinten ſie: daß Sie mich ja aber auch nicht geſchont hätten; ich ſagte, das hätten Sie bloß zu einer kleinen gymnaſtiſchen Uebung in der Freundſchaft ſo eingerichtet, und ich hoffe, es ſolle noch beſſer kommen. Viele Stimmen erhaben ſich gegen Sie, und man ſprach geheimnißvoll von böſen Dingen. Ich konnte nicht widerſprechen, weil man mir nichts mittheilte; ich ſagte: der Fürſt Pückler mag ſein wie er will, ſo weiß ich, daß er beſſer iſt, wie ich, und das weiß ich von Anderen aber nicht.

Dies oben ſchrieb ich Ihnen zu meiner Vertheidigung, ſo etwas wird mir ſchwer; jede Zeile möchte ich wieder ausſtreichen, ich ſchäme mich, mich zu rechtfertigen in Dingen, die eigentlich meine Stärke ſind, nämlich ohne Argwohn dem was ich liebe mich zuzueignen. Ja: ohne Argwohn und ohne Anſprüche; und dann: nicht zu klagen, wenn ich betrogen werde, ſondern ewig fortzufahren, wie ich meinen Weg einmal genommen habe; ich habe mir hiedurch zwar kein Glück bereitet, im Gegentheil hab' ich auch noch die Verachtung derer zu tragen gehabt, gegen die ich ſo gehandelt habe; viele Jahre von Treue und Selbſtverläugnung ſind vergeſſen um einer einzigen Verläumdung willen, der man das Ohr geliehen; da muß man dann ſchweigen, wenn ein fortwährendes Leben und Charakter nicht überzeugt. Die erſten Opfer bringt man im Verborgenen, das hat den Vortheil, daß ſie den, dem ſie gelten, auf eine ſittliche Probe ſtellen; verdient er eine ſolche Liebe, ſo iſt er hellſehend, und hat Kenntniß und Gefühl davon, auch wenn es ohne alle äußeren Beweiſe wäre.

Sie fragen, warum ich Ihnen nicht mehr von Schleiermacher ſchreibe? Mein letzter Brief vor Empfang der „Tutti Frutti" war bloß von Schleiermacher, ich hatte ſein Bildniß in einer Paſte unter Glas hinzugefügt. Sie haben mir nicht ein Wort mehr als Antwort geſchrieben, daraus folgerte ich, daß Sie nicht mehr geneigt ſeien von ihm zu hören; übrigens iſt es ja auch nicht Schleiermacher, der Sie bekehren kann, ſondern Ihr eigenes Geſchick, und wer dem nachgeht, der geht Ihrem Heil nach.

Wenn Sie meinen, ich habe Ihnen nur ſo geſchrieben, um die Briefe dem „guten Seligen" zu zeigen, ſo irren Sie, denn ich habe ihm niemals einen einzigen Brief an Sie von mir, aber wohl manche Stellen aus den Ihrigen (und zwar mit Ihrer Erlaubniß) gezeigt, eben um eine Bahn zu brechen, daß Sie unmittelbar mit ihm bekannt werden, und ſich einen Freund an ihm erwerben möchten; meine Briefe würden dazu nichts beigetragen haben, vielleicht im Gegentheil, darum hab' ich ſie ihm auch nicht gezeigt.

Sie nennen mich Spiegelberg! Glauben Sie vielleicht ſich in mir zu ſehen? O, dann möge meine dunkle Natur Ihr Bild in ſeinen höheren Tendenzen recht hell wiederſtrahlen. Sie ſagen, ich kann Ihnen kein X für ein U machen, da haben Sie Recht, ich hab' es nie gekonnt und werd' es nie können. Das iſt ſo wahr, daß ſie keck allem Glauben beimeſſen können, was ich Ihnen ſage; und daß

Sie gewiß irren, wenn Sie anderes glauben, oder anderes ſchließen.

Ich habe Ihnen den Vorſchlag gemacht, mir meine Briefe zu ſchicken, welche ich Ihnen vor meiner Reiſe geſchrieben; ich wollte Sie nicht auffordern, das läſtige Geſchäft zu übernehmen, dieſe Blätter ſelber zu durchwühlen; wer weiß, welchen neuen Widerwillen Sie daraus brauen; ich weiß gar wohl, daß alles in einem unantaſtbaren liebenden Sinn geſchrieben war, der einmal ſein Recht an Sie würde behauptet haben, in ſpäteren Zeiten vielleicht, wenn wir entſchieden getrennt waren; jetzt da Sie mir dieſelben nicht ſelbſt überlaſſen wollen, ſo frage ich: ob Sie fürchten, ich würde Sie nicht zurückgeben? — Nein, Fürſt Pückler, ich würde ſie Ihnen augenblicklich zurückgegeben haben, ſo wie ich ein kleines ſchlummerndes Kindchen würde wieder in ſeine Wiege gelegt haben. Mein Zutrauen zu Ihnen iſt die Wiege meiner unſchuldigen Liebe zu Ihnen, die jetzt in ſorgenloſem Schlummer zu Ihren Füßen liegt, und grade ſo ſüß ſchläft im heimlichen Bewußtſein und Genuß dieſer Nähe. Ungern hab' ich daher die Frage um meine Briefe gethan, ich habe ſie im Gefühl dort bei Ihnen zu liegen, wie man die Hand hinlegt, da wo ein entriſſenes Gut noch einem zu eigen ſchien. Wollen Sie alſo dieſe Briefe ſelbſt durchlaufen, ſo bitte ich mir alle die zu ſchicken, in welchen ich mich an Goethe wende, oder von ihm ſpreche; ich werde Ihnen alles unfehlbar zurückſchicken, und zwar in bäldigſter Kürze; es ſind ein paar kleine Notizen darin, die mir nothwendig ſind, um mein Tagebuch abzuſchließen, ferner würde es auch ein ſanktionirender Abſchluß für meine Korreſpondenz mit Goethe ſein, mit dieſem Brief, den ich unbewußt an ſeinem Todestag geſchrieben; endlich möchte ich den Aufſatz über Goethe's Monument, welcher ſich unter dieſen Briefen befindet, durchſehen, um das was nothwendig iſt, ſagen zu können, und auch nichts Widerſprechendes mit dem, was ich gleich nach Goethe's Tode in ſo hellem Bewußtſein ſchrieb. — Argwohn hat nur der, der ſich ſelbſt etwas vorzuwerfen haben möchte, ich habe mir nichts gegen Sie vorzuwerfen, mithin vertraue ich Ihnen ganz; machen Sie es doch auch ſo, und vertrauen meinen Worten, und glauben Sie an keinen Hinterhalt. Bedenken Sie doch, ich verglich Sie einmal mit einem Tiger. Nun, in Muskau zeigte mir der Tiger ſeine ausgeſtreckten Pratzen ziemlich grimmig, und ich legte meine Briefe damals ſehr ruhig hinein; das wär' mir eine triviale Komödie, wenn ich dieſe Briefe in dem Augenblick, wo ich kein Vertrauen mehr zu Ihnen hegen könnte, zurückverlangen ſollte, denn dann hätten ſie auch allen Werth für mich verloren, und bei einem ſolchen Verluſt, der mein tiefſtes Innere zerreißen würde, iſt die Welt, der ich nie etwas war, auch weniger als gar nichts.

Die Anekdote, welche ich Ihnen von Goethe und dem Herzog ſchrieb, hab' ich aus der höchſt intereſſanten Korreſpondenz von Goethe und dem Herzog mit dem höchſt geiſtreichen Merckel, welcher in Darmſtadt Miniſter werden ſollte und ſich erſchoß; mein Onkel erlangte dieſe Briefe durch eine Erbſchaft meines Großvaters. Dieſe und ähnliche Züge werden von dem Herzog ſehr launig mitgetheilt, von Goethe mit überſchwenglichem Muthwill vertheidigt, und von der Herzogin ſcherzend unterſtützt; ſie ſagten, ſie wollten Merckel hiedurch vorbereiten, als künftiger Juſtizminiſter in ſchwierigen Fällen zu entſcheiden; der herrliche Herzog war unantaſtbar in ſeiner Würde, gerade weil er keine Furcht darum hatte; als Freund war er bloß Menſch, und hatte daher einen Genuß, der ſonſt den Fürſten unter keiner anderen Bedingung zu Theil werden konnte. Ein großer Verluſt iſt es, daß man dieſe Briefe verbrannte, und hätten

Sie keine ſolche Antipathie, ſo würde ich Ihnen eine noch viel kühnere Anekdote erzählt haben.

Sie rathen mir freundlich an, meine Herausgabe zu beſchleunigen, das liegt nicht in meinen Kräften, ich bin fleißig ſo viel ich kann, ich war jedoch bisher ſehr untüchtig, und habe durch Schlaf allmählig meine verſchiedenen Aufregungen wieder beſchwichtigen müſſen; dazu kommt noch, daß jeder Brief, den ich von mir und Goethe in Reih' und Glied bringe, mich auf's neue aufregt, und daß alles, was noch außerdem mich berührt, ſchmerzlich damit einklingt. Savigny's reiſen in wenig Monaten nach Griechenland, um ihre Tochter dem Fürſten Schinas, mit dem ſie ſchon ſeit acht Jahren verlobt iſt, und der jetzt erſter Miniſter in Griechenland iſt, zu vermählen; da werde ich auch bei manchen zeitraubenden Angelegenheiten in Anſpruch genommen, die mir Tage und Wochen meiner Arbeit unterbrechen. — Meine Wohnung, die mir lieb iſt, weil ich mit Arnim ſie bewohnte, iſt mir aufgeſagt; ſie ſoll neu gebaut werden, Schleiermacher iſt todt, ſo hab' ich keinen Freund mehr hier; die Nähe von Ihrem Aufenthalt wird durch Ihre Reiſe, von welcher ich zwar nicht weiß wohin, aufgehoben; ſo iſt mir denn gleichſam die Thüre gewieſen, dadurch, daß nichts mit mir zuſammenhängt. Wie glücklich wär' ich, wenn ich von den Befehlen eines anmaßenden Freundes abhinge, ſo hätte ich eine Heimath; in dieſem Augenblick hab' ich die Neigung des Maulwurfs.

Jetzt komme ich zur letzten Antwort Ihres Briefs; was meinen Sie damit, daß ich's gnädig machen ſoll, wenn ich Ihnen mein Werk zueigne? — Ein Meiſterſtück werde ich allerdings machen, wenn mich mein Genius, der mir das Schönſte zuflüſtert, nicht früher verläßt; aber wer wird mich verſtehen? — vielleicht Sie ſelbſt nicht. — Doch um Ihnen einen Begriff von dem zu geben, was mir vorſchwebt, ſo halten Sie ſich an den Inhalt dieſes Briefes. Dieſelbe Bitte werde ich in meiner Zueignung erneuen, daß Sie nämlich Ihr Vertrauen in mich bewahren möchten, ſo lang als Sie ſelbſt einen Werth darauf legen, und daß Sie dies ſchöne Geſchenk, (denn dafür halte ich mein Buch,) als Beweis gelten laſſen, daß Mißtrauen und Argwohn nicht der Lohn dafür ſind. Dies iſt das Einfache, was ich Ihnen zu ſagen gedenke; öffentlich liegt alles darin, was Ihnen meine unumwundene Achtung zuſichert; und heimlich und im Inhalt des Buches ſelbſt liegt eine Rüge, die Ihnen ſelbſt nur wie ein verborgener Talisman wohlthätig ſein kann, und ich hoffe, daß dies Buch einſt laut mit Ihnen ſprechen werde, und Sie führen, freundlich wie ein Kind, das der hohen Unſchuld unbewußt unbefangen, Sie in ſein Paradies einladet.

Davor haben Sie ſich ja nicht zu fürchten. Leben Sie wohl. Bettine.

Ich hab' viel Schönes, viel Ernſtes, über Ihr Buch gehört von einem unbefangenen aber geſcheuten Mann, von einer geiſtreichen und bei Hof viel geltenden Frau; das hat mir viel Freude gemacht. Mehrere machen jetzt die Bemerkung, daß die Unſchuld bei dem großen Sünder durchleuchtet.

63.

Bettine an Pückler.

Muskau, den 6. April 1834.

Dein Brief, Spiegelberg, denn wirklich der Name iſt gut, weil in Deinem Reichthum ſich Tauſende ſpiegeln können — Dein Brief iſt ſehr liebenswürdig, und ich bin ſtolz darauf, eine ſolche treue und kräftige Bundesgenoſſin an Dir zu haben.

Wenn ich übrigens ſagte: ich kennte Dich, und Du kennteſt mir kein X für ein U machen, ſo war dies abermals nur Ironie, und zwar gegen mich ſelbſt gerichtet; denn Wenige haben weniger Menſchenkenntniß als ich, und Wenige ſind leichter anzuführen, was auch ſehr natürlich iſt, da ich faſt nur in der Phantaſie, und nie in der Wirklichkeit lebe.

Deine Schilderung der erſten Entrevue mit den Steffens hat mich lachen gemacht. Es freut mich, daß ſie mir nun auch eine Aehnlichkeit mit Lou geben, und mich geheimnißvollen Böſen anklagen wollen. Das iſt mir ſchon recht, und ſie mögen nur damit herauskommen. So leicht bin ich indeß nicht zu entamiren, und bis jetzt hat darin wirklich ein ſonderbares Schickſal über mich gewaltet. Jeden, der mir eine Grube graben wollte, ſah ich immer noch ſelbſt hineinfallen. Vielleicht iſt es Mephiſtopheles, der ſeinen guten Freund beſchützt.

Um ſo mehr ſchätze ich aber ächte und treue Freunde, wie Du biſt, die nicht aus hölliſchen, ſondern chriſtlichen Gründen mich tragen und dulden wie ich bin, und auch mit Erfolg an meiner Beſſerung arbeiten.

In dieſer Hinſicht habe ich indeß auch ſelbſt ſchon eine gute und noble Eigenſchaft. Auch ich bin treu im Guten wie im Böſen, und dabei ſtets ein Ritter ohne Furcht, wenn auch nicht ohne Tadel.

Ich glaube, es fehlt unter uns nur wenig, um uns einſt ganz zu verſtehen. Auf Dein Werk und Deine Zueignung freue ich mich ſehr, wiederhole aber die Bitte, es gnädig zu machen, ſo wie ich mit Dir; denn nach meiner Ueberzeugung kannſt Du Dich gar nicht über das beklagen, was ich über Dich drucken ließ, denn es war gut und freundlich gemeint, obgleich neckend. Und Steffens betreffend, glaubte ich Dich hinlänglich meine Freundin, um recht gern Parthie mit mir gegen ihn zu machen, der mich ſo lieblos unbekannt angegriffen. In dieſer letzten Vorausſetzung fürchte ich jedoch mich ein wenig geirrt zu haben, denn Du willſt es mit keinem verderben, und haſt auch ganz Recht darin. Nur die Phantaſten wie ich, verbeißen ſich ganz auf eine Seite.

Aber genug des Geſchwätzes. Lebewohl, (nicht mehr Sklavin, aber gute und liebe Bekanntin, der Deinige, und meine die Nämliche.)

P. S. Tauſend Dank für die Wachspaſte Schleiermacher's. Ich habe ſie mit der Myrthe in's Allerheiligſte gelegt, und ſchätze beides höher als Du vielleicht denkſt, in Bezug auf den erhabenen Todten wie auf die gute Lebende.

Anekdote von Goethe bitte ich. Vielleicht finde ich nachher, wenn es noch derber kommt, daß ich mich doch bei Beurtheilung der erſten geirrt habe. Adieu, mein liebes Beſchwörerauge.

Dein zahmer Tiger.

64.

Bettina an Pückler.

Ich hatte wirklich mit Sehnſucht auf Ihren Brief gewartet, und in Hoffnung am Sonntag durch ihn geweckt zu werden, legte ich mich am Sonnabend vergnügt ſchlafen. Nun hab' ich ihn, dieſen Brief. Sie haben aber vergeſſen mir zu antworten, nämlich ob Sie mir meine Briefe, die vor der Bataille von Muskau geſchrieben ſind, anvertrauen wollen? ich verſpreche ſie nach acht Tagen zurückzuſenden; es iſt auch nur wenig, was ich daraus wiſſen, nicht abſchreiben will. Ein paar helle Erinnerungen kurz nach Goethe's Tod, die ich in den Briefen an Sie bezeichnet, nicht ausgeſchrieben, habe, ſind mir durchaus wichtig, um mein Tagebuch abzuſchließen, und ein

Ganzes daraus zu machen. Ich habe mein Wort noch nie gebrochen, und werde es auch diesmal nicht, wenn ich Ihnen verſpreche, ſie unverſehrt in Ihre Hände zurückzugeben. — Seien Sie alſo gütig, und gewinnen es über ſich, mir zu lieb die kleine Mühe zu übernehmen, dieſe Briefe wohl verſiegelt gleich an mich zu ſenden.

Sie gehen bald weg, ich möchte bis dahin mein Buch fertig haben, um es noch in Ihre Reiſetaſche zu packen, drum bin ich auch ſo fleißig, daß ich mir kaum gönne vom Schreibtiſch aufzuſtehen. Unter allen Menſchen ſind Sie der einzige, dem ich das Buch gönne, übrigens bringe ich ein großes Opfer, daß ich's der Welt gebe. Sie fürchten immer noch, ich könne Ihnen in der Zueignung einen ſchlimmen Streich ſpielen, das kann ich aber nicht, ſelbſt wenn ich wollte. Ich habe keinen anderen Beweggrund mit Ihnen zu verkehren, als nur guten Willen, und Sie wiſſen ja ſelbſt, daß ich mir Gewalt anthun muß, Ihnen mit dieſem nicht beſchwerlich zu fallen.

Der Welt zu lieb thue ich nichts, wie ſollte ich daher ihr jemand im geringſten preisgeben, dem ich ſelbſt im Willen ſo manches Opfer gebracht habe; Sie wiſſen vielleicht davon nichts, doch iſt es wahr, und ich habe hievon den größten Vortheil; ich habe den wahren Grund einer ächten Freundſchaft hiedurch kennen gelernt, die darf ſich keine Bedingungen machen, im Gegentheil kommt es ihr zu, ſich ganz zu verläugnen, und jedem Mißverhältniß ausgleichend zu begegnen; denn ſonſt wäre ſie eine Pagodenfreundſchaft, die beifällig mit dem Kopfe nickt, wenn ſie angeſtoßen wird; ſehr ſonderbar, daß die kleinen ſitzenden chineſiſchen Pagoden, die ſo freundlich grinſen, mir ſchon oft die Idee gaben wahrer Repräſentanten der Freundſchaft, wie ſie heut zu Tage gäng und gäbe iſt.

Der Welt zu lieb thue ich's alſo nicht, aber es macht mir doch Freude, es vor ihr auf eine feine Weiſe auszuſprechen, daß ein inneres ſchönes von ihr ungeahntes Leben in Ihnen iſt, dem ich dieſes Buch am liebſten ſchenke. Ach, verſprechen Sie mir doch auch, daß Sie es nicht obenhin leſen wollen, ſondern es gern in allen ſeinen Modulationen kennen lernen wollen. Obſchon jeder Brief an ſich ein ſchönes Heiligthum kindlicher Unſchuld iſt, ſo bilden ſie wieder untereinander abgeſchloſſen Perioden, die zuſammen eine Krone bilden, die, das Ideal äſthetiſcher Größe, das kräftigſte Leben ſchmückt; ſo kommt mir das Ganze vor wie eine Linde in der Blüthe, wo jedes einzelne Blümchen Duft haucht, mit den anderen zuſammen aber ein ſchirmendes, wolluſtverbreitendes Dach bildet.

Ich habe mir Druckpapier allein beſorgt; das Buch ſoll anmuthig werden auswendig und inwendig, Beihülfe hab' ich von niemand, auch die Correktur beſorge ich allein; ſo ſitze ich in meiner Einſamkeit wie der Prophet in der Wildniß, und die Druckbogen ſind die Raben, die mich in der Einſamkeit heimſuchen.

Sie ſchreiben: „es fehle unter uns wenig, um uns einſt ganz zu verſtehen" — ein warmes Herz verſteht leicht, ja, es greift dem Verſtändniß vor, denn was liebe ich in Ihnen anders als die Schönheit, die in Ihnen *möglich* iſt?

Noch eine kleine Rüge erlaube ich mir über Ihren letzten Brief; Sie ſagen: „Lebewohl (nicht mehr Sklavin), aber gute, kluge und liebe Bekanntin." — Damit bin ich nicht zufrieden, es iſt ein Eingriff in meine Rechte; ich hab' mich Ihnen als Sklavin gegeben, mich von dieſem Platz wegzudrängen ſteht Ihnen nicht zu; der Platz, den Sie mir dafür anbieten, gilt mir nichts; — eine freiwillige Erniedrigung kann mich nicht demüthigen, aber wenn Sie glauben dieſe aufheben zu müſſen, und mir einen höheren

Rang anzuweiſen, um mir Ihre Zufriedenheit zu beweiſen, das demüthigt mich allerdings. Obendrein müßte ich mit dem Sklavenſtand Vortheile und Vorrechte aufgeben, deren ich im Umgang mit Ihnen gar nicht entbehren kann. — Es bleibt alſo beim Alten, und ſei nicht an ſolchen Einrichtungen gerüttelt, die ſchon ſo manches Gute und Freundliche zwiſchen uns erzeugten.

Nun habe ich noch eine närriſche Bitte, nämlich um Ihre *Handſchrift*. Man hat ſich zu verſchiedenen Malen an mich gewendet, um etwas von Ihrer Hand zu haben, man glaubte, ich würde kleine unbedeutende Billette von Ihnen haben, die hab' ich nicht, denn alles, was ich von Ihnen beſitze, hängt mit Stimmungen und Gefühlen zuſammen, die in mir Epoche machten, und ſo ſind mir grade die, die das Gepräge der höchſten Gleichgültigkeit haben, am wichtigſten, da ich mich ihrer denn nicht entäußern kann; ſchicken Sie mir daher drei bis vier Blättchen, worauf geſchrieben ſteht, was Ihre Grille grade eben zirpt, damit ich das ſehnſüchtige Verlangen nach Ihrer Handſchrift befriedigen kann. Sogar aus London ſind Bitten um Ihre Handſchrift hieher gekommen.

In einem Irrthum ſind Sie befangen, Sie vergeſſen nämlich, daß *meine* Unvorſichtigkeit Ihnen das Gehäſſige von Steffens mitgetheilt hat, und glauben nun, dieſer ſei Ihnen mehr Feind wie Andere, von denen man Ihnen nichts mittheilte; Steffens mag noch der unſchuldigſte Ihrer Widerſacher ſein; und nun ſtellen Sie ſich immer noch auf die Hinterfüße gegen ihn, der unter ſeinem philoſophiſchen Doktorhut gar nicht nach Ihnen hinzuſchielen ſich Gewalt anthut; um Ihre Eitelkeit zu beſchwichtigen, will ich Ihnen erzählen, daß manche Leute meinen, es ſei ihm mit der kleinen Schlappe, die Sie ihm anhängten, Recht geſchehen; unter dieſen bin ich nicht; ich bin der Meinung, man kann nur jemand Recht thun, wenn man ihm Gutes thut. Sie meinen abermals: ich wolle es mit niemand verderben; das paßt gar nicht auf mich, denn ich wüßte keinen Menſchen, der mich verderben könnte, ſo hab' ich mich alſo auch nicht zu fürchten. Aber wohl hab' ich von Jugend auf die Empfindung gehabt, daß Leute, die mich beleidigen wollten, mich immer nur zum guten Willen gegen ſie ſtimmten; und es giebt nur wenige und äußerſt ſeltene Fälle, wo man mich beleidigt, dazu gehört aber Steffens nicht.

Nun bitte ich noch einmal um Ihr Vertrauen wegen meinen Briefen; ſchicken Sie mir ſie, und bauen auf mein Wort, daß ich Ihnen dies Pfand, wenn Sie es als ein ſolches achten, ſehr gern in Händen laſſe; aber wenn Sie dieſe Gefälligkeit mir nicht erzeigen, ſo muß ich mein Tagebuch, das ich bis zur Bekanntſchaft mit Goethe führen wollte, unvollendet laſſen. — Wenn Sie mir nicht trauen wollten, das wäre ſehr unrecht; ich bin wahrhaftig unfähig etwas gegen Ihre Neigung zu thun, noch viel weniger könnte ich Sie durch eine Intrigue überliſten wollen.

Adieu von Herzen.

Können Sie wohl denken, daß ich vor lauter Arbeit ganz ſchmal und matt werde; ich will froh ſein, wenn ich mit dem Leben davon komme.

65.

Bettina an Pückler.

Den 27. April 1834.

Ich danke Ihnen herzlich, daß Sie die Mühe übernommen haben, mir die Briefe zu ſchicken; in der erſten Viertelſtunde iſt mir gleich in die Hände gefallen, was mir weſentlich iſt. Ich hab' bei dem Suchen in dieſen

Brieſen die Bemerkung gemacht, daß Sie mich ganz richtig behandelt haben, und auch, daß Sie viel Geduld, Nachſicht und Schonung für mich gehabt haben. Ich freue mich, daß mein Gefühl für Sie aufrichtig iſt; daß es mir Freude macht, Ihnen dankbar ſein zu können für die Art, mit der Sie alles von mir aufgenommen. Nein, es iſt nicht möglich anders, als daß von unſerem Verhältniß Ihnen und mir einſt nur angenehme Empfindungen bleiben.

Ich ſchreibe nur kurz, weil die Zeit mich drängt, und ich ja doch um Ihretwillen ſo fleißig bin. Mit nächſtem ſchreibe ich mehr. Ich habe Ihnen nie verboten ſich meinen Freund zu nennen; ich hab's im Gegentheil immer gern geleſen.

Bettine.

In acht Tagen hoffe ich die Briefe zurückzuſenden.

Ihren Auguſtin hab' ich nach Hamburg geſchickt.

„Goethe's Briefwechſel mit einem Kinde"; ſo iſt der Titel meines Buchs. Ach, es iſt ſo zierlich, ſo unſchuldig, ſo feurig, ſo beſcheiden, ſo kühn, ſo naiv, ſo inſpirirt, wie ſollte das nicht erfreuen! Und ich meine auch, Jeder müſſe in meinen Enthuſiasmus einſtimmen, und dies alles ſchenke ich Ihnen, das freut mich doppelt. Nein, fürchten Sie nichts, es iſt gewiß ſchön, kein Uebermaß, keine Lüge, alles ſchön.

66.

Bettina an Pückler.

Berlin, 4. Mai 1834.

Erlauben Sie, daß ich etwas von dem, was ich kurz nach Goethe's Tod in Briefen an Sie geſchrieben, und worunter ſich auch die Beſchreibung des Monuments befindet, als Schluß meines Tagebuchs aufnehmen darf?

Obſchon ich im voraus überzeugt bin, daß Sie nichts dagegen haben werden, ſo möchte ich doch nichts ohne Ihre beſtimmte Einwilligung abſchreiben. Sobald ich Ihre Antwort habe, werde ich gleich die Briefe zurückſenden.

Ich könnte Ihnen noch manches Intereſſante über Ihr Buch ſagen, wenn mich die Zeit jetzt dazu kommen ließe, zum Beiſpiel ſind ſehr viele Menſchen, von denen ich es nicht erwartet hätte, ganz mit Ihren religiöſen Anſichten einverſtanden.

Bedauern Sie mich, daß es mir ſo wenig gegönnt iſt, mit Ihnen zu ſprechen, und bleiben Sie mir freundlich geſinnt.

Bettine von Arnim.

67.

Bettina an Pückler.

Den 25. Juli 1834.

Der Ruf aus Frankfurt hat mir viel Freude gemacht, ich beantworte ihn herzlich. Mein Buch iſt am Schluß; wär' ich nicht ſehr krank geworden, ſo könnte ich's Ihnen heute mitſchicken. Das hat mich behindert die letzten Bogen drucken zu laſſen, und die Zueignung zu ſchreiben, ohne welche ich es nicht ſchicken mag. Ich hatte aber den Auftrag gegeben, daß wenn ich ſterben ſollte, daß es Ihnen dennoch zugeeignet werde, der dritte Band aber dem Lord Byron.

Gehe es Ihnen wohl im anderen Welttheil, in dem Sie wohl kein Ruf ſo leicht ereilt. Die Fürſtin iſt traurig, daß Sie ſo weit reiſen; ich bin gewöhnt alles, was mir leid thun könnte, nicht zu beachten. Sollten die Meeresungeheuer Sie verſchlingen, ſo verſchlingen ſie die Freude an meinem Buch mit, an dem mir nichts mehr liegt, wenn Sie es nicht leſen und lieben. Ja, ich möchte es ſo gerne ſchicken, unfertig wie es iſt, wenn ich nicht fürchten müßte, daß es Sie nicht mehr erreicht, und daß es dann in fremde Hände käme, da ich mich doch verpflichtet habe, keinen Bogen eher wegzugeben, bis eine Ueberſetzung in's Engliſche, welche Mrs. Auſtin übernommen hat, beendigt iſt.

Vielleicht ſchicke ich doch, was fertig iſt; dann bitte ich aber dringend, es nicht aus Ihrer Hand zu laſſen.

Adieu.

68.

Bettina an Pückler.

Berlin, am 15. Auguſt 1834.

Warum ſchreibt der Freund nicht, wenn er abreiſt, (wenn's ein Geheimniß iſt, ſo werd' ich's nicht verrathen), und wo ich den Reſt des Buches ſammt der Zueignung, die ſich gewaſchen hat, hinſenden ſoll?

Was Schönes von dem Buch geſagt werden kann, ſag' ich ſelber, und glaub' es auch, ſonſt würd' ich nicht gewagt haben, es Ihnen öffentlich zu ſchenken. Das hindert nicht, daß es vermaledeiet werde, noch eh' es geleſen iſt. Ich hab's für Einen geſchrieben, wenn's dem gefällt, iſt mir's einerlei, wie es die Welt aufnimmt.

Verſtanden und geliebt ſein, ein unerreichbar Glück, man verfolgt's auch über's Meer.

Wenn ich dächte, ich ſollte den nicht wiederſehen, oder vergeſſen werden, von dem ich erwarte, daß er mich verſtehe, das wär' das beſte Mittel einzuſchlafen und nicht wieder aufzuwachen. Halb und halb denke ich, iſt's ſo, und darum bin ich auch ſchon ziemlich ſchläfrig.

Adieu, vergeſſe über Deinen Ausſchweifungen Deiner Sklavin nicht.

69.

Bettina an Pückler.

Berlin, den 11. September 1834.

Sei menſchlich, und gieb mir ein Zeichen, daß Du lebſt; meine Philoſophie würde ſehr in's Gedränge kommen, wenn ſie mit mir über den Abgrund ſetzen ſollte, den man Verzweiflung nennt.

Dein Blatt aus Paris vom 1. September bleibt mein Schlafkamerad, bis neuere Zeilen von Deiner Hand, die meine Sorgen beſchwichtigen, es von ſeinem Platze verdrängen; o wüßte man Dich erſt wieder da, wo Du ruhig biſt, und außer dem Bereich böſer Feinde, und manchmal Deines Sklaven gedenkend, und könnte er einmal wieder Deine Hand küſſen. — An Rothſchild ſchicke ich die noch fehlenden Bogen des Buchs, und die Zueignung sous bande; möge es Dir zu guter Stunde kommen. Letztere iſt mit edler Liſt geſchrieben; mir gebricht's nicht an Muth mit Dir durchzugehen bis hinab zur Unterwelt; ſchwebt doch der ewige Geiſt über uns, und verheißt dem ſehnenden Verlangen belohnende Zukunft. Ich lerne lieben durch Dich, ich hoffe im Himmel in dieſer Kunſt zu beſtehen, und Dir den Beweis davon ablegen zu dürfen.

Schreib' um Gotteswillen zwei Zeilen nach Frankfurt am Main im Haus Brentano, wohin ich heute reiſe; ſchreib', daß Du geſund biſt; wenn Du wüßteſt, wie peinlich mir's iſt, nicht zu wiſſen, wo Du biſt, wohin Du gehſt, wie mich's oft in einſamen Stunden mit ſchmerzlicher Ungeduld erfüllt, Du hätteſt Mitleid, Du der einzige unter Allen, der mir lieb iſt.

70.

Bettina an Pückler.

Den 5. Januar 1833.

Ich bin ſehr glücklich; giebt es etwas Beſeligenderes als aus der Einfalt der früher verlebten Jahre wie aus dem Centrum der Gluth in neu geweckte Flammen aufzuſchlagen? — So war's geſtern, da ich in der Begeiſterung Dinge ſah und ſchrieb, ſo einfältig, daß man ſagen würde: Du fabelſt. Und ich weiß Einen, den wird es anregen wie leiſe Erinnerung an's gelobte Land; der wird's empfinden wie die Seele den Inſtinkt vom Paradies; und dieſer Eine iſt der Einſiedler von Muskau, der ſtrenge Beherrſcher des kurzen Raſen, und mein Herr. — Ich konnte heute Nacht nicht ſchlafen vor den vielen Blüthen, die alle aus einer Gedankenwurzel meiner Kindheit ſich hervordrängten.

Nein: es geht nichts verloren, was göttlich iſt; und göttlich iſt alles, was unſchuldig iſt; und unſchuldig iſt alle vorurtheilsloſe Wahrheit.

So iſt Unſchuld die vorurtheilsloſe Erkenntniß unſeres Inneren, und ſo das unbedingte Vertrauen auf den göttlichen Inſtinkt; und ſo das begeiſterte Hingeben an Mächte, die außer uns ſind, und ohne ſcheinbaren Grund uns beherrſchen.

So ſind wir denn beide unſchuldig. Sie in dem Streben, die Wahrheit ohne Vorbehalt auszuſprechen, und ich, daß ich, ohne zu ſchwanken, dem einen Trieb folge, mich Ihnen zu weihen, daß ich es wie ein göttliches Geſetz achte, Ihnen unterworfen zu ſein, und wie höchſten Frevel, dies Geſetz zu verletzen. In mir iſt ein Gewiſſen rege geworden, zugleich mit Ihrer Macht über mich, es mahnt mich jeden Augenblick, und ſelbſt auf ſcheinbar gleichgültige

Handlungen hat es Einfluß. Wenn ich mich dieſem Einfluß nicht entziehe, ſo fühl' ich mich erhaben über die Menſchen, und meine Geiſteskräfte unendlich geſteigert; wenn ich ihn verläugne, ſo weiß ich, daß ich ſündige gegen meine eigene Würde, und gegen den göttlichen Geiſt, der ſich durch dieſen Einfluß mir giebt.

Es würden mich hier wenig Menſchen verſtehen, ſelbſt von Schleiermacher glaube ich, er würde zucken und glauben auf falſche Spuren zu treffen, wenn ich ihm mit einfachen Worten die Fabel meiner Seele mittheilte; das heißt: das was ſie innerlich fordert und thut, ohne Rückſicht auf Lehre oder Geſetz. Und doch liegen auch im Schleiermacher die Organe hiezu.

Ihnen hab' ich ſchon mehrmals Spuren von dem mitgetheilt, was ſich mir aufdrängt; Sie haben's immer aufgenommen und verſtanden in einem Sinn, wie es auch wahr iſt, aber nicht ſo, wie es auf anderes hinweiſt; doch wär' mir's nicht möglich mit Ihnen zu verkehren, ohne dies innere Leben als Hauptbaſis anzunehmen; ich würde zum Lügner an Ihnen werden, ſo wie ich es an mir werden würde, wenn ich dieſen Keim des ſelbſtbildenden Lebens in mir erſtickte.

Ich verzage ſchier, und doch iſt's ſo einfach, was ich ſagen will; auf die Gefahr hin, daß Sie mich mißverſtehen, muß ich Ihnen dennoch das Tiefſte darlegen, und erwarten, ob auch Ihnen einleuchtet, daß es ein göttliches Geheimniß iſt, was in uns wirkt.

Je gewaltiger der Glaube, je tiefer die Weisheit, die dieſem Glauben entſpricht. Der Glaube iſt ein Blick der Weisheit; iſt mein Glaube umfaſſend, ſo iſt der Blick meines Geiſtes ungebunden und ohne Vorurtheil gegen den Glauben.

Gott hat das Ohr gebildet zum Hören, und das Auge zum Sehen, und was wir durch die Sinne begreiſen, das hat er erzeugt; und dann ſagen wir: „Dies glaub' ich nicht, denn es wär' Unſinn zu glauben, daß Gott Menſch geworden wäre.“ Nun denn: wär' es nicht noch viel größerer Unſinn zu glauben, daß der Menſch Gott werden ſolle? — Iſt es nicht ein viel unbegreiflicheres Wunder, daß der Menſch Gott werde, als daß Gott Menſch geworden ſei, welches eine doch das andere bedingt; denn Gott iſt Menſch geworden, damit ihn der Menſch faſſe, und dieſer kann nur Gott werden wollen, und ſonſt nichts, denn dies allein iſt Wille in ihm, alles andere iſt Ohnmacht und Unterwerfung an eine Deſpotie, die Sie mit dem Namen Teufel bezeichnen, die ich aber das Element nenne, aus dem ſich das Leben erzeugt, was nach der Gottheit ſtrebt.

Was kann Friede werden, was Ruhe, als nur der Kampf? Was kann ſich in's Göttliche umwandeln, als nur das Ungöttliche, ja, an was beweiſt Gott ſeine Macht als nur an der Sünde? Dies alles werden Sie mir bejahen; es iſt zu einfach, um nicht den Augenblick begriffen zu werden, zu tief in uns begründet, als daß wir den mindeſten Zweifel hegen ſollten.

Sie nennen ſich einen Sünder, und zugleich ſprechen Sie Ihre Sehnſucht nach dem Göttlichen mit Leidenſchaft aus; der Chriſtus, der Ihren weltlichen Neigungen, Ihrem irdiſchen Handeln ein ſteter Vorwurf iſt, der ſchon 1834 Jahre vom Erdboden verſchwunden — den wünſchen Sie, er möge nur ſelbſt wiederkommen, in ſeiner einfachen menſchlichen Geſtalt, die nicht blendet, nicht den ſtolzen Blick des Auges bricht, dem wollen Sie freudig folgen in ſeiner Weisheit und Herrlichkeit: Sie verlangen es trotzdem, daß die Sünde ihre Macht an Ihnen noch nicht verloren hat? — Warum verlangen Sie denn aber nach Chriſtus? — Hat denn die Welt keinen anderen Helden geboren ſeitdem? Oder vordem? Deſſen Weisheit mit Ihren Bedürfniſſen *beſſer* im Einklang wäre? — Der ſich *nicht* für einen Gott ausgiebt, und doch edel iſt, und alles Große will, aus reinem Willen zur Schönheit? — Warum verlangen Sie denn nach Chriſtus, der ja deutlich geſagt hat: *Ich bin Gottes Sohn* — da Sie doch glauben: er iſt *nicht* Gottes Sohn; und der alſo einen Irrthum oder einen Betrug, nach Ihrem Glauben, begangen hat? — Warum verlangen Sie nach einem Menſchen, der uns mit ſeltſamen Geheimniſſen umgeben hat; der geſagt hat: Eſſet mein Fleiſch, und trinket mein Blut? Da doch in dieſer Aufforderung für Sie keine göttliche Ueberzeugung liegt? —

Sie haben eine Leidenſchaft zu dieſem längſt verſcharrten und verweſten Chriſtus. Erſt hat Ihr Verſtand Kraft gewonnen, ſelbſt zu urtheilen, da haben Sie eingeſehen, daß die Macht der Begeiſterung in dieſem guten Menſchen ihn dazu bewegte, ſich für Alle aufzuopfern, daß er weiſe war, und daß er nur das Edle wollte; aber er war nicht Gott; (*freilich war er nicht Gott; er war nur Menſch, aber um ſo mehr iſt er Gott.*) Nachdem Ihr Urtheil nun gereift iſt, nachdem Sie Ihre Vernunft gebraucht haben, und entſchieden haben, daß andere Menſchen größere Anſprüche an Ihre Liebe haben wie er, nachdem böſe Neigungen Gewalt über Sie gewonnen haben, und der Teufel, wie Sie ſagen, mächtig in Ihnen geworden iſt; nun ſehnen Sie ſich nach ihm trotz dieſer Macht. Sie fühlen, wär' er hier, Sie würden nie weiter wollen, als in ſeiner Nähe ſein; alles Neue, alles Schöne, wär' Ihnen nichts gegen einen Spruch aus ſeinem Munde. O, Fürſt Pückler, iſt denn die Macht dieſes Menſchen nicht gewachſen ſeit ſeinem Grabe? Da er damals doch nur einfältige Fiſcher an ſich zog, die unſchuldig waren, und empfänglich für das Gute;

und jetzt verderbte Sünder, die ſelbſtherriſch ſind, voll Selbſtliebe, geſchwächt durch Nachgiebigkeit und Befriedigung aller unedlen Begierden, die ihn verläugnet haben und vergeſſen, dieſe jetzt entzündet, daß ſie mit Vertrauen an ſeine Bruſt fallen möchten, daß ſie es für das einzige Labſal ihrer nie befriedigten Sehnſucht halten, von ihm belehrt und angehaucht zu werden.

O, glauben Sie immer nicht, daß er Gottes Sohn iſt, wenn Sie's vermögen; wenn dieſe Liebe zu ihm nur in Ihnen wächſt, dann iſt es doch gewiß, daß er Sie liebt und anerkennt, und die Macht ſeiner Heilungen an Ihnen übt, und wie könnte Ihnen da Weh geſchehen? — In Ihrem Herzen die Zuflucht zu dem heißgeliebten Freund, und bald würden Sie eins mit ihm ſein, und würden nicht mehr bezweifeln, wer er iſt.

71.

Bettina an Pückler.

Den 16. Januar 1836.

Wer ſich miſcht unter die Kleie. Ich begreife nicht, welche Luſt Sie anwandelt, durch dieſen Quark zu waten; Varnhagen iſt eine Spinne, der Sie, wie eine Fliege, in's Netz lockt, um Ihnen die Flügel zu verkleben. Oder er glaubt, der Platz ſei für Sie gut genug, weil er auch dabei iſt; er kann freilich nicht einſehen, (was aber doch wahr iſt,) daß ſeine Geſellſchaft Ihnen nur ſchaden kann; warum ſchenken Sie Ihr Vertrauen einem Manne, der Ihnen gar keines einflößt? — Warum folgen Sie nicht Ihrem Inſtinkt, der immer wieder wach in Ihnen wird? — So wie Sie jetzt zum Publikum ſtehen, iſt es ganz unzuläſſig, ſich in einzelnen Bruchſtücken preiszugeben, und ſo das Intereſſe abzuſtumpfen, ſtatt es zu reizen; mehr ſage ich Ihnen nicht hierüber. Die Fürſtin habe ich inſtändig gebeten, Ihre Manuſkripte zurückzuhalten, und Ihnen Vorſtellungen dagegen zu machen, daß Sie ſich nicht in dieſen Moraſt verſenken.

Ihre Zeilen von Toulon haben mich erfreut. Mit Mrs. Auſtin bin ich nicht brouillirt, ich hab' ihr den freundlichſten Brief geſchrieben, und ihr mein Buch zum Geſchenk gemacht als Zeichen meiner Achtung, da ſie es nicht überſetzen will. — Man wird es aber doch überſetzen, nur wird man mir für's Monument nichts geben wollen, und ich werde dieſe fünf Monate umſonſt gewartet haben.

Daß Sie mir Freund bleiben, iſt mein ſehnlichſter Wunſch. Ich denke Ihrer oft und ſehr ernſt; wenn Sie wiederkommen, ſo möchte ich Ihnen allen ungerechten Abbruch erſetzen können, das wär' mir das beſte Glück, obſchon ich mich auch dahin beſcheide, Ihnen nicht vor Anderen zu gelten; was ich aber von Ihnen fordere, das iſt gewiß Ihr eigenes Beſte; es geht mir über alles, über mein eigenes.

Bettine.[*]

72.

Pückler an Bettina.

Den 18. Februar 1835.

Liebe, thörichte, unerträgliche Bettine!

Du haſt in der Fülle Deines Daſeins ſo viel empfunden und ſo vieles begriffen, von dem Tauſende keine Ahnung haben; Eins nur ſcheint Dir nie recht klar und lieb geworden zu ſein, eben deshalb vielleicht, weil es Dich in ſeiner nüchternen Durchſichtigkeit angewidert hat, — (wie ja von den Menſchen der Diamant faſt nur deshalb geſchätzt und geprieſen wird, weil er Licht- und Farbenblitze ſprüht) — dies Eine verdrießliche nämlich: daß ſelbſt das Uebermenſchliche ein Unmenſchliches iſt. Nur das Leben allenfalls mit den Menſchen und dem eignen Menſchen darinnen, läßt ſich begreifen, das heißt menſchlich wiſſen und haben. Gott iſt das Unbegreifliche, und Ewiges, Unendliches bleibt das Unerfaßliche, Alles Göttliche wird uns unter den Händen zum Schemen. Und jenes Leben ſelbſt, was am Ende unſer einziges Beſitzthum, und mit allem, was es in ſich faßt, und was daran geknüpft iſt, unſer einziges gegenwärtiges, irdiſches Glück ausmacht und begründet: es wäre unerträglich, wir würden damit enden, es zu haſſen, es von uns zu werfen, oder mindeſtens es zu allen Teufeln zu wünſchen, wenn es ſich uns aufdränge als Ein ſüßer Kuß (— es müßte denn auf ſolche Weiſe geſchehen, wie die Natur uns wirklich ohne Aufhören küßt, das heißt im Schlafe und hinterm Rücken, ſo daß wir es äußerlich nicht inne werden —), oder als Eine ununterbrochene Seligkeit. Denn nur dieſer ſchaale Wechſel von Anſpannung und Abſpannung, dieſer trübe Kreislauf von Luſt, Leid und Indifferenz, von erwachender, unbefriedigter und erſterbender Sehnſucht, vor dem der kindlich begeiſterte Geiſt zurückzuſchaudern pflegt, wie vor einem geſpenſtiſchen Molche, iſt, was der Menſch zu ertragen vermag in ſeiner Beſchränktheit, iſt das, was ihn, weil es Geſetz und Typus ſeines Weſens iſt, wahrhaft und dauerhaft glücklich macht, obſchon er es nicht zu lieben verſteht. Alles andere iſt Wahn, iſt Illuſion, iſt Traum; es mag Vorſchmack des Himmels ſein, der ſich uns öffnen wird zu ſeiner Zeit, handgreiflich und voll ſüßer

---

[*] Es war eben der „Litterariſche Zodiakus" von Theodor Mundt, mit Beiträgen von Pückler und Varnhagen angekündigt worden. Bettina hoffte hier wieder, aber vergeblich, Pückler von Varnhagen zu entfernen.

Befriedigung, aber es iſt nicht die Erde, die wir in unſere Arme ſchließen, an unſer Herz drücken, in die wir uns, wenn alles nicht fruchtet, begraben und zur Ruhe begeben können.

73.

Pückler an Bettina.

Den 22. März 1835.

Suleika-Creas, phantaſtiſch Räthſelweſen,
Durch ihn in Dich vertieft, mit Geiſt und Glut erfüllt.
Da liegt Dein Buch; mit Dir durchlebt hab' ich's im Leſen,
Und klar ſteht vor der Seele mir Dein Bild.

Zu ſeinen Füßen hat Dich Liebesdrang gebettet,
Und, Mahadö, hat er Dich huldvoll angeblickt;
Nun er ſich jetzt zum Urquell hat zurückgerettet,
Ließ er im Staube hier Dich hochbeglückt.

Wohl Euch! als Zweie jetzt, als Eines einſt vereint,
Seid ihr ein Doppelſtern, der Vielen gar nicht ſcheint,
Und Tauſenden als unbegriffnes Wunder leuchtet.

Genug, wenn Wen'gen ihr das Lieb' und Rechte ſeid.
Haſt Du ein Denkmal ihm zum Zeugniß Dir errichtet,
Fühlt Mit- und Nachwelt Beiden doppelt ſich verpflichtet.

74.

Bettina an Pückler.

Das Ende des dritten Bandes iſt noch nicht gedruckt. Die Zueignung iſt heute Nacht zum Theil geſchrieben, ſie wird Dich freuen, vielleicht beende ich ſie in dieſen Tagen, ſo ſchicke ich ſie ſchriftlich nach. Da ich mich verpflichtet habe, vor Weihnachten keinen Bogen aus Händen zu geben, ſo bitte ich darauf Rückſicht zu nehmen. Meine Briefe hätte ich gern mitgeſchickt, allein die Fürſtin rieth es mir ab, aus Furcht, daß ſie verloren gehen könnten. Der dritte Band ſchließt (mit Erlaubniß) mit Bruchſtücken aus meinen Briefen über Goethe an Dich. Adieu, und verzeihen Sie, daß ich zweimal Du geſagt habe.

Das Ende des zweiten Bandes fehlt auch, denke Dir das Schönſte hinzu, bis es das gute Glück in Deine Hände ſpielt.

B.

75.

Pückler an Bettina.

Athen, März 1836.

Bettina!

Man ſchreibt mir von Berlin: Du haſt mein Andenken von Dir entfernt, ich ſei todt für Dich. — Dazu habe ich gelacht.

O nein, ich gehöre unſeren dämoniſchen Frauen an. Von der Einen, die im Himmel iſt, laſſe ich nicht, die Andere, die auf der Erde ein maskirter Engel wandelt, darf von mir nicht laſſen!

Wäre es möglich, daß die alberne Neckerei mit der Chézy Dich gekränkt? O Bettina, nur was ſich liebt, das neckt ſich.

Oder, daß ich die hohe Ehre, welche Du mir erzeigſt, durch nichts beantwortet?

Sobald ich Afrika betreten (aus Europa mocht' ich nicht), ſchrieb' ich Dir von Algier einen langen Brief, in dem auch der Dank nicht vergeſſen war. Du kannſt ihn bald gedruckt leſen, und daß er ſo ſpät kommt, iſt nicht meine Schuld.

Ich leſe hier Dein ſchönes Buch, im blühenden Unkraut ſitzend am Fuß des Parthenon. Der Schwiegerſohn Deiner Schweſter hat es mir gegeben. Ich freute mich auf die Nichte, und fand ſie im Grabe, und dieſen (denn ich wollte es ſehen), einen prächtigen, ſehr ſeltnen, großen Nachtſchmetterling in tiefſtem Schlaf mit ausgebreiteten Flügeln. Ich griff ihn, legte ihn auf meine Hand — er träumte bewegungslos fort. Endlich wollte ich, mit dem naiven Kannibalismus des Menſchen, ihn tödten und zum Andenken aufbewahren, da erwachte er, und wirbelte grade auf zum Himmel wie eine Frühlingslerche.

Leb' wohl, und denke mein wie ehemals, denn ich bin derſelbe

treue Freund.

Nachſchrift.

Laſſen Sie uns einander gut geſinnt bleiben, was wir auch für Fehler und Verſtöße in den Augen Anderer haben mögen, die uns nicht in demſelben Lichte ſehen.

Dieſe Worte ſind für die Vernünftigen, nicht für die Thörichten.

Briefwechſel

zwiſchen

Pückler und Gräfin Ida Hahn-Hahn.

Auch hier treten ſich zwei verſchiedene Geiſter entgegen, und gewiß werden die klaren geiſtvollen Briefe der Gräfin Ida Hahn-Hahn nicht minderes Intereſſe erregen, als die eigenthümlichen aus der Tiefe der Seele entſtrömten Mittheilungen Pückler's.

1.

Pückler an Gräfin Ida Hahn-Hahn.

Warmbrunn, den 10. September 1844.

Gräfin Hahn.

Ich hatte zwei Ihrer früheren Werke geleſen — und ſie gefielen mir nicht, denn obgleich geiſtreich, glaubte ich Affektation und Manier, geſuchte Originalität darin zu finden, mit einem Worte Unnatur, die ich haſſe, beſonders bei Frauen. Hierauf lernte ich Sie auch perſönlich flüchtig kennen, da ich aber mit Vorurtheil Ihnen entgegentrat, blieb der Eindruck, den Sie auf mich machten, unbedeutend, wenn auch günſtiger als der Ihrer Schriften, denn ich fand Sie viel einfacher, als ich Sie mir vorgeſtellt, und fühlte überdies eine rege Theilnahme wegen Ihrer traurigen Begebenheit mit Dieffenbach, wobei ich Ihrem ſo würdevollen Benehmen die vollſte Gerechtigkeit widerfahren ließ.

Alles dies war durch die Zeit ziemlich verwiſcht, als mir geſtern Abend Ihr Roman „Sigismund Forſter“ zufällig in die Hände fiel. Ich ergriff das Buch ohne Intereſſe, mehr um es nur zu durchblättern, als es zu leſen, aber bald, auf ſeltene Weiſe angezogen, änderte ſich alles in meiner Meinung über Sie, und als ich die letzte Seite Ihres Buchs ſchon bei hellem Tagesſchein beendet, denn es giebt leider keine Fenſterladen in meinem elenden Gaſthof, hätte ich gern Ihre Hände geküßt, und vielleicht wäre dann eine dankbare Thräne nicht bloß der Rührung, ſondern der innigſten, wohlthuendſten Befriedigung darauf gefallen, weil es einen fühlenden Menſchen wohl immer tief bewegen muß, Geiſt, Herz und Talent zu einem ſo ſchönen Kunſtwerk ausgeprägt zu ſehen, einer Produktion, die ich in dieſer Dichtungsart zu dem Klaſſiſchſten, in ſich Vollendetſten zähle, was ſeit langer Zeit in Deutſchland erſchienen iſt. Nur George Sand in Frankreich iſt Ihre Rivalin, unter unſeren weiblichen Schriftſtellern weiß ich keine zu nennen.

Der Ausdruck eines ſo kindlichen Enthuſiasmus mag Ihnen vielleicht ſehr gleichgültig ſein, ja er mag vor der Welt ſogar ſeine lächerliche Seite haben, aber es giebt Dinge, die einem weh thun, wenn man ſie nicht ausſprechen darf, und da ich Ihnen unwiſſend ſo großes Unrecht gethan, wenn auch nur in meinem Inneren, mußte ich Sie deßhalb um Verzeihung bitten.

Und nun mögen Sie mich gern wieder vergeſſen, obwohl es doch in dieſem oder jenem Augenblick als eine freundliche Erinnerung in Ihnen auftauchen wird, daß Sie durch eine Schöpfung Ihres Geiſtes einen aufrichtigen Menſchen beglückt haben, der, wenn er Sie zu würdigen fähig war, dabei wahrlich nicht der banalen Menge nachbetet, und überdies an ein Talent wie das Ihrige, weit höhere Forderungen ſtellt, als jene. Alſo ganz, ſage ich, wird der Eindruck dieſes Briefes nicht bei Ihnen verlöſchen, „denn begraben können wir viel, aber tödten nichts.“

Auf das Begrabenwerden in Ihrem Andenken bin ich jedoch vollkommen gefaßt.

Ihr neuer, aber deßhalb nur deſto eifriger Verehrer
H. Pückler.

2.

Gräfin Ida Hahn-Hahn an Pückler.

Neuhaus, den 21. September 1844.

Ihr Brief hat mich ſehr amüſirt, ſehr gefreut. Erſt der Ausdruck eines vollkommen unmotivirten Widerwillens, und hernach einer ehrlichen und freundlichen Anerkennung: das iſt ſo recht natürlich und hübſch, wie es mir bei den Menſchen gefällt. Grämen kann ich mich nun einmal nicht, wenn die Leute meine Schriften nicht mögen. Das iſt ihre Sache. Meine Sache iſt — ſie zu ſchreiben. Wo das Echo nicht wohnt, kann man die ſchönſte Muſik machen, und es erfolgt kein Wiederhall. Grämt Sie das? — mich nicht! — Trifft man auf ein Echo, ſo lautet das freilich lieblich, und die Muſik, die man ſelbſt gemacht und gar ſo ſchön nicht gefunden hat, kommt einem melodiſch und bedeutungsvoll vor, wenn ſie uns als Wiederhall entgegenklingt. Ach, es iſt doch ein wundervolles Glück, ſchreiben zu können! Was da für elektriſche Funken, für erfriſchende Lüfte, für goldene Fädchen durch den Raum fliegen, und eine Geiſterbrücke bilden, vermittelſt welcher bekannt und unbekannt, fern und nah, fremd und befreundet mit einander verſchmelzen. Wie fühlt man ſich dann ſo recht im Gleichgewicht des eigenen Seins, und im Mittelpunkt des All-Seins, befähigt, den freien Geiſt walten zu laſſen in der Macht, die man übt, und in der Anregung, die man empfängt. Welch eine Befriedigung liegt in der Gemeinſchaft des Verſtändniſſes, das nach Wahrheit ringt, und zur Schönheit ſtrebt. Nein, Fürſt, ich finde Ihren Enthuſiasmus mit nichten „kindlich" — wie Sie herabſetzend ihn nennen — ſondern ſehr vernünftig; denn das Beſte, was der Menſch thun kann, iſt ganz gewiß: ſich ſeinen edelſten Empfindungen hinzugeben, und das iſt die Bewunderung und die Liebe. Daß Ihre Bewunderung meinen

„Sigismund“ trifft, iſt mir gar lieb; — aber was ſoll ich mich weitläufig dafür bedanken? Vielleicht kommt Ihnen auch dies wieder wie „Unnatur“ vor. Hergebracht iſt es freilich, für eine Aufmerkſamkeit, ein Lob, eine Artigkeit ꝛc. mit vielen charmanten Phraſen zu danken. In mir iſt Wahrheit zu Haus; da wollen die Phraſen gar nicht gedeihen. Die Welt iſt nun einmal ſo beſchaffen, daß, wenn ein Menſch in der unendlichſten Gleichgültigkeit gegen ihre trivialen Lobhudeleien oder ihre banalen Verketzerungen, aus der Eſſenz ſeines Weſens heraus, ſich giebt und ausſpricht: ſo nimmt er ſich dermaßen fremd und verwunderlich aus, daß ſeine Natur als Unnatur erſcheint. Darüber beklage ich mich wahrlich nicht, wenn mir das paſſirt. Aber herzlich haben Sie mich lachen machen, daß Sie ſagen: „Auf das Begrabenwerden in Ihrem Andenken bin ich gefaßt.“ Halten Sie mich denn für eine ägyptiſche Pyramide, daß ich mumifizirte Menſchenbilder in mir aufſpeichern ſollte? Nein! in meinem Andenken lebt man, oder man iſt gar nicht drin, und ich hoffe denn doch, Sie trauen mir zu, daß ich die Anerkennung eines wahrhaft geiſtvollen Menſchen genug zu würdigen weiß, um ihm herzlich verpflichtet zu bleiben in meiner Erinnerung.

Möge es Ihnen wohl gehen in dieſer unbehaglichen Aequinoktium-Naturkonfuſion. Ida Hahn-Hahn.

3.

Pückler an Gräfin Ida Hahn-Hahn.

Berlin, den 1. Oktober 1844.

Ihr Brief iſt lieb und gut, meine theure Gräfin, und ich bin um ſo dankbarer dafür, da ich auf den meinigen kaum eine Antwort hoffte, denn Sie ſind gerade ſtolz genug dazu. Ich liebe aber dieſe Eigenſchaft an Ihnen, wahrſcheinlich hauptſächlich deßwegen, weil ſie mir fehlt, und beſſere Naturen, (zu denen ich mich rechne) lieben immer am meiſten das an Anderen, was ſie ſelbſt nicht beſitzen, während neidiſche und gemeine nur das Gleichartige mit Gefallen betrachten.

In dieſer Hinſicht habe ich nun Mehreres an Ihnen zu bewundern; was aber Ihren etwas boshaften Witz am Ende Ihres Briefes betrifft, ſo erkenne ich zwar die vis comica darin bereitwillig an, muß aber die Wichtigkeit des Gedankens durchaus beſtreiten — denn exiſtiren muß ich jedenfalls in Ihrem Andenken, weil das Faktum meiner Begegnung da iſt, ſo lange Sie mich nicht gänzlich vergeſſen haben, was nicht von Ihrer Willkür abhängt. Sie können alſo dies Andenken willkürlich nur friſch und lebendig erhalten, oder es in ſich *zu begraben* ſuchen, wenn Sie jenes nicht der Mühe werth halten. Uebrigens gleichen wir alle ein wenig Pyramiden; mit der breiten irdiſchen Baſis beginnend, und immer ſchmaler und ſpitzer dem Himmel und unbekannten Jenſeits zuwachſend. Und bergen wir nicht auch alle Mumien in unſerem Innern? Was ſind die verblichenen und verbleichenden Erinnerungen an ſo manches Abgeſtorbene anders! In des Menſchen Seele wechſeln, wie überall, Geburt und Tod fortwährend, und gar viele Mumien bleiben darin zurück, bis wir ſelbſt zur Mumie werden, welche letztere unangenehme Begebenheit ich jedoch uns Beiden ſo ſpät als möglich wünſche.

Apropos aber von Mumien, ſehr begierig bin ich auf Ihre ägyptiſchen Briefe (die eben bei mir anlangen), weil ich dies Land liebe, und zufällig gerade jetzt auch darüber Reminiszenzen zum Druck befördert habe. Die meinigen ſind alt, wie ich ſelbſt, und handeln von vergangenen Zeiten, die Ihrigen gewiß ebenſo friſch als die Neuzeit, die Sie beſchreiben, und auf dieſe Weiſe mögen wir uns wohl gegenſeitig kompletiren, wenn unſere Anſichten ſich nicht zu ſehr widerſprechen, was ich nun bald erfahren werde. Zugleich liegt „Cecil“ auf meinem Tiſche. Wenn er dem „Forſter“ gleicht, werde ich gewiß ebenſo wenig Affektation darin finden als in Ihrem liebenswürdigen Brief, für den nochmals meinen Dank.

H. Pückler.

P. S. Beſuchen Sie, Weltreiſende, doch auch einmal en passant das nicht zu weit von der Straße abliegende Muskau. Es würde meiner Eitelkeit ſehr ſchmeicheln, Ihnen dort meine einzigen Werke zu zeigen, denen ich in der That einiges Verdienſt beimeſſen darf. Denn es iſt ein Verdienſt, Wüſten zugänglich zu machen, und das Gefühl des Schönen in rohen Naturen zu wecken. Ueberhaupt wo man zu ſchaffen ſucht, iſt Verdienſt, der Stoff ſei welcher er wolle. Nur das gegebene Pfund nicht vergraben! Das iſt die größte Sünde. Wie ſchön wiſſen Sie ſich davon frei zu halten. Glück auf!

4.

Gräfin Ida Hahn-Hahn an Pückler.

Greifswald, den 21. October 1844.

Das iſt doch ſeltſam, wie Sie mich ſo gar nicht kennen! Solch ein kluger Mann, und ſo ganz und gar nicht! Vielleicht ſind Sie eben zu klug, ſo daß Sie ſich für meine ſchlichte Natur den Maßſtab gar nicht — wie ſoll ich ſagen? — gewöhnlich genug ausdenken können. Sie meinen immer, es müſſe noch etwas dahinter ſein; aber da iſt nichts. „Zu ſtolz, um Ihren Brief zu beantworten“ halten Sie mich; und ich antworte Jedem, der mich ob mündlich ob ſchriftlich anſpricht, dem Unbekannten, dem Unbedeutenden ſo gut wie dem Bedeutenden. Es nicht thun nenne ich nicht Stolz, ſondern Unart. Ueberhaupt, wenn Sie meinen Stolz „bewundern", ſo kann ich nur darauf erwiedern, daß ich keines anderen mir bewußt bin, als des Stolzes der Genügſamkeit, der ſich in ſeiner Sphäre befriedigt fühlt, und in dem Bewußtſein ſie errungen zu haben, und ſeine beſten Kräfte in ihr zu gebrauchen, ein wundervolles Glück findet. Bewußtſein des Glücks macht eine durcharbeitete Seele nie ſtolz, aber ruhig. Ich bin ruhig. Daß der Pöbel mich ſtolz nennt — gleichbedeutend mit übermüthig — begreif' ich, und gönne es ihm. Was weiß der Pöbel von den Seelen! Aber Sie — das hat mich frappirt. Indeſſen ſollten Sie mir auch einen kleinen Vorwurf durch die Bemerkung zugedacht haben, daß Sie „nicht ſtolz ſind", ſo erlaube ich mir doch Ihnen zu ſagen, daß mir das ſehr leid thut; — denn alsdann ſind Sie vermuthlich eitel. Dies iſt's jedoch nicht, was ich eigentlich heut Ihnen ſagen wollte, ſondern daß ich Ihren erſten Theil „Aus Mehemed Ali's Reich" eben mit dem größten Vergnügen geleſen habe. Wie mir die philanthropiſchen Reiſebeſchreiber komiſch vorkommen, die nicht mit Lamentationen aufhören können, daß der Fellah nicht genug Fleiſch zu eſſen habe, und nicht gehörig ſchreiben lerne — eben ſo freut es mich, daß endlich einmal Jemand den Orientalen vom orientaliſchen Standpunkt aus betrachtet, und den pedantiſch liberalen europäiſchen fallen läßt. Sie haben natürlich viel länger als ich Aegypten beobachtet, und in mancher Hinſicht genauer kennen gelernt, ſo daß Sie mehr Details geben können als ich, aber eben darum intereſſirt es mich unbeſchreiblich, daß unſere Bücher in demſelben Moment erſcheinen, und im Weſentlichen ganz übereinſtimmen, während ſieben Jahre unſere Reiſen trennen, und wir ſie unter ſo ganz verſchiedenen Verhältniſſen gemacht haben. Bei manchen Stellen Ihres Buchs ſprach ich ganz vergnügt zu mir ſelbſt: Gottleb, daß meine Briefe ſchon erſchienen waren, ſonſt würden mir die Kritiker gewiß vorwerfen, ich hätte dem Fürſt Pückler nachgeſchrieben. Aber weßhalb wollen Sie uns im Vorwort einbilden, alberne Kritik hätte Sie ſo lange von der Herausgabe zurückgehalten? Das ſcheint mir unmöglich! Nun, welcher Grund es auch veranlaßt habe — ich bin ſehr damit zufrieden, denn meine ſchwache Stimme findet in der Ihren, Fürſt, eine ſehr willkommene Verſtärkung meines Lobgeſanges auf das alte wunderherrliche Aegypten; und nur in dem einzigen Punkt begegnen wir uns nicht, daß Sie von der europäiſchen Civiliſation des Pharaonenreichs mehr hoffen, als ſie meiner Anſicht nach leiſten kann. Laſſen Sie nur bald die nächſten Theile folgen, und leben Sie wohl.

Ida Hahn-Hahn.

5.

Pückler an Gräfin Ida Hahn-Hahn.

Muſkau, den 18. November 1844.

Wenn wir uns nicht kennen, theure Gräfin, ſo glaube ich, iſt dies noch mehr von Ihrer Seite als der meinigen der Fall. Denn wenn ich Sie ſtolz nannte, ſo war ich weit davon entfernt, dies in dem albernen Sinne des Pöbels als Vorwurf zu meinen, weil es vielmehr ein ernſtes tiefgefühltes Lob in meinem Munde ausdrückte. Sie ſind ſtolz, weil Sie, wie Sie ganz richtig andeuten, ganz und gar nicht eitel ſind, weil Sie wirklich ſich in Ihren Dichtungen als einen großartigen wenn auch etwas ſchroffen Charakter zeigen, und dieſe Abweſenheit der Eitelkeit bewundere ich an Ihnen doppelt, als Frau und als Autor — um ſo mehr vielleicht, da ich ſelbſt mehr eitel als ſtolz bin, und (wenigſtens Leute meiner Art) das am meiſten bewundern, was ſie ſelbſt nicht beſitzen. Wir haben nur das mit einander gemein, was mich auch ſo ſehr anzieht, daß wir Beide gern in Menſchenherzen grübeln, und dieſen wunderbaren, ſo oft faſt unerklärlich bleibenden Proteus bis in ſeine tiefſten Abgründe erforſchen und zergliedern möchten. Da ich nun wohl die Luſt dazu, aber nicht das poetiſche Vermögen wie Sie beſitze, ſo ergänzen Sie mir anmuthig, was mir fehlt.

Mit Ihren Reiſeberichten bin ich weniger zufrieden, es iſt dies Thema zu frivol für Sie, doch freut es mich, daß wir über manches, Aegypten betreffend, ſo gut übereinſtimmen, und Sie irren ſich auch, wenn Sie meinen, ich erwarte ſo viel Glück für die Orientalen von europäiſcher Civiliſation. Mehr umgekehrt, doch würde die gegenſeitige Annäherung und Verſchmelzung beider Prinzipe der ganzen Menſchheit zu Statten kommen. Diesmal will ich Sie nicht ſo lange aufhalten als das letztemal, empfangen Sie aber gleich freundlich die wiederholte Verſicherung meiner hohen Verehrung.

H. Pückler.

P. S. Wenn Sie mich einmal hier beſuchen wollten, würden Sie mich beſſer kennen lernen, und mir eine große Freude machen. Ich gebe jedoch zu, daß beides vielleicht zu wenig Werth für Sie haben kann.

6.

Gräfin Ida Hahn-Hahn an Pückler.

Greifswald, den 22. Januar 1845.

„In Gedanken hab' ich Ihren Brief ſchon ein paarmal beantwortet; jetzt ſoll es in der Wirklichkeit geſchehen, theurer Fürſt. Denn ich bin Ihnen ſehr dankbar für Ihre freundliche wiederholte Einladung nach Muskau; darum dankbar, weil ich meine, daß Sie mir zeigen wollen, was Ihnen ſo recht lieb und Ihre intimſte Schöpfung iſt; — und daraus ſchließe ich auf eine gewiſſe Theilnahme für mich, denn den gänzlichſt gleichgültigen Leuten gegenüber kommt man nicht zu einem ſolchen Wunſch — ja man kommt überhaupt zu nichts mit ihnen. Nun wär' es wohl natürlich, daß ich ſagte, ich würde im Frühling nach Muskau kommen; aber jetzt muß ich Ihnen eine enorme Mangelhaftigkeit meiner geiſtigen Organiſation eingeſtehen: ich verſtehe nichts von der Gartenkunſt, das heißt, ich habe nicht den Blick, der in einer Gartenanlage die Verſinnlichung einer Idee erkennt oder erräth, wie Sie doch einer ſolchen eben ſo gut als einem Buch, einem Gebäude u. ſ. w. zum Grunde liegen muß. Vielleicht rührt es daher, daß ich noch nicht genug Gärten oder nicht die rechten geſehen habe. Sag' ich Ihnen nun gar, welche Gärten mir am beſten gefallen, ſo werden Sie mich vermuthlich gränzenlos verachten; aber ich muß es doch thun! es ſind die von Verſailles, von Schönbrunn, es iſt der Garten Boboli in Florenz; und weshalb die? weil ich in ihnen einen Grundgedanken zu erkennen vermag: der ſtolzen Feierlichkeit eines großartigen Fürſtenhauſes kommen ſie mit ihren Hallen und Sälen von Laub und Bäumen entſprechend entgegen. Hör' ich von ihnen ſchmähend ſagen, ſie ſeien ſteif und öde, ſo muß ich mich immer verwundern, denn für mich ſind ſie aus dem Kern einer Idee herausgewachſen, und folglich nicht leer. Sehen Sie, ſo kümmerlich iſt bei mir das Gartenkunſt-Organ entwickelt. Giebt's in Muskau ſchöne Bäume und Waſſer, ſo bin ich entzückt; die verzaubern mich, denn ſie machen ſo ſtill; aber ob ſie rechts, ob ſie links, ob ſo oder anders gruppirt ſtehen — iſt mir einerlei. Gräßlich ſtupid, nicht wahr? — Ach Fürſt, wie können Sie à propos meiner Reiſebriefe, die

Ihnen nicht gefallen, ſagen: dies Thema ſei „zu frivol“ für mich? Ich verſtehe unter einem frivolen Thema eins ohne geiſtigen Inhalt. Aber, großer Gott, wo giebt es denn ein geiſt- und inhaltreicheres, als die Bilder der Schöpfung, wie ſie ſich in den verſchiedenen Ländern der Erde gleichſam als erläuternde Illuſtrationen zu dem ernſten und ohne ſie ſchwer zu verſtehenden Text der Hiſtorie entfalten? In meinen Augen iſt ein tiefer Zuſammenhang zwiſchen der Natur eines Landes und deſſen Menſchen in ihren zwiefachen auf materielle und geiſtige Entwickelung gerichteten Beſtrebungen, und Kunſt und Religion ſind nur Blüthen und Früchte deſſelben Baumes, der grade nur auf dieſem Grund und Boden Wurzel faſſen, und grade nur unter Einwirkung dieſer Bedingungen und ihrer nothwendigen Gegenſätze gedeihen konnte. Weil ich mit einer ſolchen Anſicht die Welt betrachte, darum reiſe ich gern, denn mir iſt's in allen Dingen ein tiefer, heiliger Ernſt, um zur Wahrheit, das heißt zur Erkenntniß des innewohnenden Geiſtes der Erſcheinungen zu kommen. — Adieu, lieber Fürſt! Licht ſei es um Sie in dieſer grauen nebelhaft bedrückten Zeit, und in Ihnen alle Zeit.

Das iſt mein Neujahrswunſch.

Ida Hahn-Hahn.

7.

Pückler an Gräfin Ida Hahn-Hahn.

Muſkau, den 24. Januar 1845.

Sie ſind wirklich ſehr artig und freundlich, liebe Gräfin, mir ſo regelmäßig auf jeden Brief zu antworten, und haben es auch richtig errathen, daß ich Ihnen aufrichtig gut geworden, weil ich in Ihnen ein wahres und edles, uneigennütziges Streben, mit einem häufigen freudigen Gelingen, erkannt habe, und das liebe und ehre ich, wo ich es finde, doppelt aber natürlich, wo ſolches Streben durch Grazie und Geiſt meiner Individualität beſonders anmuthig wird, mich ergreift und rührt. Dazu kommt, daß ich Ihnen Unrecht that, und viele Andere Ihnen noch Unrecht thun. Da nun Wenige im Leben hiedurch mehr gelitten als ich ſelbſt, (denn verkannt und verläumdet zu werden ſchmerzt auch ſtärkere Charaktere als ich beſitze), ſo zieht mich auch das zu Ihnen, denn ich habe viel Weibliches in meinem Charakter — im Guten und Schlimmen. Ich ſagte Ihnen dies, glaub' ich, ſchon, und daß Sie dagegen viel Männliches haben, wieder ein Grund der Neigung für Sie bei mir, wenn auch à l'envers. Uebrigens beleidigt Ihr letzter Brief meine Eitelkeit fürchterlich. Sie ſcheinen mich für einen verſteinerten Gartengott zu halten. Im Sinne der Alten könnte ich mir dies zum Theil gefallen laſſen, aber wie Sie es verſtehen, iſt die ſupponirte Einſeitigkeit demüthigend. Zweitens beweiſen mir Ihre Aeußerungen über dieſes Thema, daß Sie das einzige gute Buch, das ich geſchrieben, nicht geleſen haben, ſonſt würden Sie wiſſen, daß ich von Verſailles ſage: Unter allen Dingen, die ich in der Welt geſehen, gehört Verſailles zu den wenigen, die meine Erwartung völlig übertroffen haben. Und das deshalb, weil Verſailles auf die großartigſte Weiſe ſeinem Zweck vollkommen entſpricht. Es iſt das perſonifizirte Königthum Ludwig's des Vierzehnten, und dieſer Fürſt iſt wiederum in meinen Augen, vielleicht kein großer Mann, aber gewiß der größte König, der je exiſtirt hat. Eben ſo verehre ich die Villen Italiens und die der Alten, die Pliniana zum Beiſpiel nach der Beſchreibung. Wie könnte ich ſo etwas ſteif und öde nennen! Aber der Genre paßt nicht für unſeren armen und doch weſentlich romantiſchen Norden. Daher finden Sie dergleichen auch nicht in der weiten 5000 Morgen bedeutenden

Gegend, die Sie, eigentlich ganz unpaſſend, meinen Garten nennen. Sie finden dort aber nur uralte Baumrieſen aus der Wendenzeit, Fluß und Seen, Wieſenmatten und bebuſchte Hügel, und eine Kunſt — wenn ſolche überhaupt vorhanden — die ſich hinter Natur unbemerkbar verborgen hat. Dann allerdings auch Gärten in der Wohnung unmittelbarer Nähe, wo die Laune herrſcht, fortgeſetzte Zimmer ſo zu ſagen unter freiem Himmel mit blühenden Wänden, mit Springbrunnen, Blumenkörben und Kunſtgegenſtänden meublirt. Unter dieſen iſt ein ziemlich großer regelmäßiger franzöſiſcher Wintergarten längs einer 500 Fuß langen Gewächs- und Treibhäuſer-Enfilade. Wenigſtens iſt dies der Zweck, wenn auch erſt, aus Mangel an Zeit und Geld, nur halb vollendet. Dies letztere iſt mein Kummer, und vielleicht iſt, ehe Sie noch dieſen Brief erhalten, ſchon das Ganze verkauft, und ich beginne bereits eine neue Facette am Diamant oder Kieſel meines Lebens zu ſchneiden! Bleibt es aber beim Alten, ſo beſuchen Sie mich — ich müßte mich ſehr irren, oder wir werden uns verſtehen lernen; denn wir haben zwei große Berührungspunkte: wir ſuchen beide aufrichtig die Wahrheit, und wir ſind beide natürlich, das heißt wir geben uns wie wir ſind, ſtolz oder eitel genug, um auch unſere Mängel nicht zu verbergen. —

Adieu, theure Gräfin, und wenn Sie's hinnehmen wollen, auf gute Wahlverwandtſchaft.

H. Pückler.

P. S. Frivol nenne ich das Reiſen und Reiſebeſchreiben, weil es in der Hauptſache ſich um äußere Eindrücke dreht. Der tiefſte Stoff iſt die menſchliche Seele. Das iſt Ihr Beruf. —

8.

Gräfin Ida Hahn-Hahn an Pückler.

Greifswald, den 8. Februar 1845.

Ich muß Ihnen ſchleunigſt antworten; — aber gar nicht, weil ich „ſehr artig bin" (wie Sie ſo gut ſind zu ſagen): ſondern weil ich ein bischen mit Ihnen disputiren oder diskutiren muß. Ihre Gartengötterei oder Gartenabgötterei darf heute ruhen, denn ringsum liegt hoher weißer Schnee, und da friert's mich nur zu denken an einen Park voll Wieſen, die jetzt Schneeflächen — voll Seen, die jetzt zugefroren ſind. Was mich ſo enorm in Ihrem letzten Brief frappirt hat, iſt dies: daß Sie durch Verkennung ſo viel gelitten haben wollen. Das glaub' ich nicht! das heißt, verkannt mag man Sie wohl haben, allein was geht das Sie an? Was geht überhaupt Verkennung, Unrechtthun, Verläumdung u. ſ. w., den tüchtigen und verſtändigen Menſchen an, der davon getroffen wird? Das kann und kann, und das werd' ich nie begreifen! Sie ſagen es aber doch ganz ernſthaft — ob aus innerer Ueberzeugung? weiß ich nicht, weil ich Sie nicht kenne, aber genug, Sie ſagen es ſo ernſthaft, daß ich, eben weil ich Sie nicht kenne, es als den Ausdruck Ihrer Ueberzeugung betrachten muß. „Durch Verkennung gelitten;" auf mein Wort, Fürſt! ich bin vor Erſtaunen petrifizirt. Wenn man vom Pater Jean Battiſte, der jetzt für den Karmel ſammelt, ſagte, er ſei ein Betrüger, er ſammle für ſich — ja, dem könnte die Verläumdung inſofern ſchaden, daß ſie ſeine gute Abſicht momentan durchkreuzte; poſitive Zwecke kann ſie verdächtigen, praktiſche Nützlichkeit hemmen; aber wollen Sie denn nützen? Ich dachte, Sie wollten wirken. Wer im Gebiet des Geiſtes thätig iſt, ohne ſich einem beſtimmten Fach der Forſchung und des Studiums gewidmet zu haben, der darf nicht den Zweck des Nutzens, ſondern nur das Ziel der Wirkſamkeit vor Augen haben; — der braucht von der Welt nichts, als ihre und ſeine geiſtige Kraft, und was hat mit der die Verkennung zu ſchaffen? Und wie käme er überhaupt zur Kraft, wenn ſich ihm kein Antagonismus entgegenſtemmte? wie könnte er ſie entwickeln und bewähren, wenn er keinen Widerſtand träfe? Heißt's rund umher: Ja, ja! — ach welch ein ſchläfrig Daſein, ohne Nerv, ohne Reiz! — Aber in die ſpröde Maſſe hinein zu arbeiten wie in das Geſtein, mit dem unüberwindlichen Muth einer unüberwindlichen Ueberzeugung: da ſind Goldadern, und du wirſt ſie treffen! Das iſt doch eine Wonne für den Menſchen — und ſind Sie denn nicht ein ſolcher Menſch? Sie finden meinen Charakter männlich: iſt das Gefühl perſönlicher Selbſtſtändigkeit männlich — ſo iſt er's. In meinen Augen iſt es für Mann und Weib ein nothwendiges Element der Entwickelung, denn es iſt die einzige unzerſtörbare Baſis, auf der man Fuß faſſen kann. Klingt Ihnen das hart und ſchroff? ich muß es mir gefallen laſſen, denn man legt immer etwas den Maßſtab des eigenen Charakters an den fremden. Da ich invulnerable bin, wenn mein Herz nicht getroffen wird, ſo ſetz' ich das auch bei Anderen voraus; und da ich nicht begreife, was mit dem Quellpunkt unſeres Seins, mit dem Herzen, Verkennung u. ſ. w. zu ſchaffen hat, ſo begreif' ich auch nicht, wie man durch dieſelbe verwundet werden könne. Und ſo nehmen Sie denn, bitte! dieſen Brief nachſichtig als einen Ausruf des Erſtaunens hin, daß Ihnen, lieber Fürſt, dergleichen hat paſſiren können.

Gott behüt' Sie.

Ida.

8.

Pückler an Gräfin Ida Hahn-Hahn.

Muskau, den 13. Februar 1845.

Wer viel kräftiges Blut vermöge ſeiner Organiſation abſetzt, hat viel Herz, und ein volles Herz giebt auch viel Selbſtſtändigkeit. Wohl Ihnen, die Sie das alles beſitzen! Ich bewundere und liebe Sie darum. Mir aber, theure Gräfin, ich mache unwillig das Geſtändniß, mir fehlt es etwas am Herzen. — Ich habe wenig davon, es iſt nur einem Strohfeuer vergleichbar. Wer kann ſich anders machen als er iſt? Ich bin ein Kind der Phantaſie, ohne bleibende Eindrücke, und daher wenig ſchöpferiſch, aber dafür beweglich wie der Schmetterling. Ihr divinatoriſcher Inſtinkt diktirt Ihnen alſo ganz richtig in die Feder: „daß Sie durch Verkennung ſo viel gelitten haben wollen, das glaub' ich nicht.“ Sie meinen dies zwar im Grunde anders, in Beziehung auf mich, aber Sie haben es getroffen, und in's Schwarze. Ich mache mir aber leider aus nichts etwas, wenigſtens nicht viel, am wenigſten aber aus dem Verkanntwerden, das mich im Gegentheil ſonſt ſehr amüſirte, und oft von mir abſichtlich hervorgerufen wurde. Da dies aber zuweilen Schaden bringt, habe ich mit dem egoiſtiſcher werdenden Alter mich mehr enthalten. Doch bleibe ich bei großer Wahrheitsliebe (und der Widerſpruch iſt nur ſcheinbar) ein geborner Komödiant, der fortwährend abwechſelnde Rollen ſpielt, nicht um damit anzuführen, ſondern nur aus natürlicher Luſt daran. Ich kann mich in jede Lage und Anſicht verſetzen, und ganz ehrlich in dieſem Sinne ſprechen und ſchreiben, bis ich mich auf einer anderen Staude niederlaſſe. Es geht mir dabei faſt ſo wie den ehrgeizigen Schwärmern, die mit ganz hinlänglichem Bewußtſein es doch möglich machen ſich ſelbſt und Andere zu betrügen. So habe ich gehandelt, als ich mir plötzlich gegen Sie das ſentimentale

Air eines durch Verkanntſein tief Gekränkten gab, ich weiß ſelbſt nicht mehr recht, warum; vielleicht wollte ich Ihnen ſelbſt dabei ein wenig auf den Zahn fühlen; denn daß Sie mich intereſſiren, iſt wahr, und deswegen möchte ich lieber mit Ihnen als einer Anderen Komödie ſpielen in dieſer divina comedia der Welt. Zugleich aber, da ich mich ſelbſt im Ganzen doch nicht vollſtändig verſtehe und in Ihnen einen ſcharfen analytiſchen Geiſt finde, bin ich ſchändlich eitel und eigennützig genug (ich ſage es in der That mit Beſchämung), um lebhaft zu wünſchen von Ihnen ein Gutachten über die wahren Beſtandtheile meines Inneren zu erhalten, wie man in Krankheitsfällen — denn ganz geſund fühle ich mich nicht — einen großen Arzt konſultirt. Nun ſeien Sie großmüthig, ſtarke Frau, laſſen Sie mich um Ihren Geiſt umherflattern, wie der Schmetterling um die ſtätige glänzende Flamme. Leuchten Sie mir willig, dann bleibt mein die Sorge, daß ich mich nur daran wärme, nur Ihres Glanzes freue, nicht daran verbrenne. Ueber das Verkanntwerden ſind Sie nun hoffentlich beruhigt und aufgeklärt, ſchreiben Sie mir aber bald wieder, laſſen Sie die ſüße Gewohnheit Briefe von Ihnen zu erhalten nicht mehr für mich abnehmen. Adieu. H. Pückler.

Wo liegt denn eigentlich Greifswald? Ich höre in Pommern. Sie ſind doch kein pommerſches Fräulein geweſen?

9.

Gräfin Ida Hahn-Hahn an Pückler.

Greifswald, den 15. Februar 1845.

—, (liegt in dem ehemaligen ſchwediſchen Pommern, bei dem alten hochberühmten Stralſund herum. Und warum ſollt' ich kein „pommerſches Fräulein“ geweſen ſein? ſind nicht eigentlich alle Fräulein gewiſſermaßen aus Pommern? und kommt es Ihnen ehrenvoller für mich vor, daß ich geboren, erzogen und verheirathet geweſen bin in dem alten Wendenlande Mecklenburg?) —

Bei Ihren Briefen geht mir's ſo: bald möcht' ich mich ärgern, bald herzlich lachen, bald mitleidig die Achſeln zucken, bald nachdenklich ſagen: das iſt doch ſehr richtig und ſehr fein; und ſchließlich ganz muthlos: was ſoll ich einem Mann gegenüber, der ein ſo angenehmer Komödiant iſt! — Als ich Sie vor drei Jahren ſah, ſchrieb ich nach meiner Weiſe den erſten Eindruck auf, den eine perſönliche Bekanntſchaft von Bedeutung auf mich macht: „Fürſt Pückler kennen gelernt; ein ſehr artiger Komödiant im guten Styl; könnte mich vielleicht intereſſiren — aber ich habe kein Herz zu ihm“. — Vielleicht finden Sie dies ungeheuer vorſchnell und abſprechend. Aber die Seele hat ihren Inſtinkt, ſo lange ſie unbefangen iſt, und das iſt die meine bei einem erſten Zuſammentreffen immer: da nimmt ſie gleichſam den allgemeinen Contour der fremden Erſcheinung in ſich auf. Farben, Nüancen, Lichtpunkte, Schatten, kommen ſpäter hinzu, mildern, verhüllen, lichten — doch der Grundzug bleibt, denn der Seeleninſtinkt iſt eine geiſtige Atmoſphäre, die zwiſchen den Menſchen hinweht, und deren Einwirkung Jeder empfindet — nur daß nicht Jeder klar darüber wird. Und da leſe ich geſtern in Ihrem Brief: „ich bin ein geborner Komödiant“ — und „ich möchte lieber mit Ihnen als einer Anderen Komödie ſpielen.“ Ich wiederhole Ihnen: ganz muthlos ließ ich die Hände mit dem Brief ſinken, ſo wunderſam erſcheint mir dieſe Ehrlichkeit oder dieſe Frivolität — nein, das iſt's auch nicht! — dieſe *unbewußte Verachtung der Wahrhaftigkeit*. Es iſt meine größte Freude, wenn ein Menſch mich in die geheime Werkſtatt ſeines Innern ſchauen läßt, wo Genien und Dämonen an der Geſtaltung ſeines Lebens arbeiten, und mit über- und unterirdiſchem Licht gegen einander kämpfen; — denn ohne ſolchen Kampf geht es vielleicht für göttliche Menſchen ab, für reinmenſchliche nicht, und das ſind meine Menſchen, und es ruht ein Segen auf ſolchem Kampf! — Aber Sie ſagen höchſt gelaſſen: meine innere Werkſtatt iſt leer, ich ſchmücke ſie aus von außen mit willkürlichen Nebelbildern, das ergötzt mich und vertreibt mir die Zeit. Nun ſeien Sie aufrichtig: was kann, was ſoll ich Ihnen anders darauf antworten als — nichts? Ah bah! es iſt dumm von mir, daß ich Ihnen ganz ernſthaft antworte! aber mir iſt, obwohl ich bei Ihrem Brief gelacht habe, doch gar nicht ſcherzhaft zu Muth, weil ich Sie nicht verſtehe; alſo ſind Sie mir eine Etüde, und die muß man doch ernſt behandeln, während ich heimlich immerfort denke, daß es Ihnen mit nichts Ernſt iſt. Das nenne ich eben kein Herz zu Jemand haben. Ich traue ihm dann keine Innerlichkeit zu, kein Sein im Daſein, und das beängſtigt mich. Man hat ſolche Märchen, wo Menſchenkinder in der Wiege gegen Geiſteskinder ausgetauſcht ſind. Letztere wachſen nun auf unter den Menſchen, mit ſchönen Gaben und Fähigkeiten, nur — ohne Seele, darum machen ſie den Menſchen nichts als Herzeleid, ſo ihrer Natur nach, nicht aus Abſicht. Sind Sie wohl ſo ein Geiſterkind? — Oder ſind Sie ein Komet, ein Wandelſtern, der raſtlos durch die unendlichen Räume ſtrebt, um den inneren Schwerpunkt zu finden, der ihn einreiht in das friedliche Chaos der Geſtirne? Ach, wenn ich von uns kleinen Menſchen in die große Unendlichkeit hinüberſchaue, dann muß ich ſagen: ſei der Eine Komet, ſei der Andere Fixſtern, — in der großen Geſammtweltordnung hat Jeder ſeinen Platz; — aber das mag Ihnen als eine leere Phraſe erſcheinen. — Oder ſind Sie wie die Wüſte voll Mirages? — Guter

Himmel, was rath' ich herum? und Sie — Sie amüſiren ſich ſehr darüber. Ade! Ida.

10.

Pückler an Gräſin Ida Hahn-Hahn.

Muskau, den 17 Februar 1845.

Jetzt, meine theure Gräſin, kommen wir uns wirklich näher, und doch vielleicht nur um auf immer zu ſcheiden! Mein Geiſt hatte die Stelle in Ihrem Tagebuch mich betreffend magnetiſch geleſen, und darum ſchrieb ich Ihnen, ich ſei ein Komödiant — aber der Schluß war mir entgangen: „Ich habe kein Herz zu ihm." Dies fürchte ich, entſcheidet; denn Ihr Grundſatz iſt vollkommen, auffallend der meinige: jeden Menſchen nur nach den erſten fünf Minuten, ich möchte faſt ſagen Sekunden, zu beurtheilen, und es iſt dies eine Naturgabe, die wir Beide zu haben ſcheinen. Ich muß leider hinzufügen, daß ich mich in dieſer Art der Beurtheilung nur äußerſt ſelten geirrt, und ſonderbar, in dieſen wenigen Fällen nur im vorausgeſetzten Guten, nie im Schlimmen. Sie werden alſo nach meiner Anſicht nie ein Herz zu mir bekommen, wenn Sie auch verleitet werden könnten, mich gern zu haben. Es wird dann nur Täuſchung ſein, und doch iſt dies Schade! Ich habe nichts über Sie in mein Tagebuch geſchrieben, weil ich keins halte, aber meine Empfindung war anders. Ich fühlte auch, daß wir Beide ſehr heterogener Natur ſeien, aber ich ſah mit Achtung und deshalb mit Neigung auf dieſe Natur. Sie ſchien mir gar nicht im Einklang mit dem, was ich damals von Ihren Schriften kannte, ja bedeutender, doch verwiſchte ſich dieſer Eindruck bald, weil ich damals von mir perſönlichen ſehr lebhaften Intereſſen abſorbirt war.

Seitdem haben Sie mich durch „Forſter“ und deſſen Folge ſehr nahe berührt, ja tief gerührt, und ſeitdem möchte ich ſagen, daß ich Ihre Seele liebe. Eine unglückliche Liebe, da ſie nicht erwiedert werden kann. Spiele ich Komödie mit mir ſelbſt, wenn dieſer Gedanke mir faſt eine Thräne in's Auge drängt? Gott weiß es, ſoviel iſt gewiß, meine Komödiantenrolle auf dieſer Welt iſt mehr eine tragiſche als eine luſtige. Es iſt der Humor von der ſchmerzlichen Seite, das Salomoniſche Einſehen in das Nichts (ohne die vermittelnde Weisheit des guten Judenkönigs), weshalb auch nichts mir mehr dauernde Freude noch Kummer verurſachen kann. Es iſt jetzt ein Mann von der Welt geſchieden, mit dem ich eine große Wahlverwandtſchaft hatte, der Graf Radczinsky. Es iſt ſehr möglich, daß ich ende wie er. Eins will ich noch hinzufügen, als weſentlich für meine Charakteriſtik (da Sie doch Menſchen gern ſtudiren), nämlich daß ich von jeher, und immer mehr, die Einſamkeit liebte, die Geſellſchaft mir faſt immer drückend war, und ich mich nie wohler befinde, als mit meiner Seele allein. Ich muß alſo doch wohl eine haben! Gott erhalte Sie. H. P.

Nachſchrift.

Ich habe Ihren Brief noch einmal geleſen und ihn geküßt wie ein Narr, weil ich auf eine Stelle kam, die ich das erſtemal nicht aufmerkſam genug gewürdigt, und die mich beſſer über mich ſelbſt belehrt als die ganze Hegelſche Philoſophie: „Oder ſind Sie ein Komet, ein Wandelſtern, der raſtlos durch die unendlichen Räume ſtrebt, um den inneren Schwerpunkt zu finden, der ihn einreiht in das friedliche Chaos der Geſtirne?“ Ja, Gräfin Ida, das bin ich ganz und gar, Sie brauchen ſich nicht weiter um mich zu bekümmern, Sie haben das arme Räthſel ſchon errathen, und Gott ſchenke mir in einer anderen Exiſtenz den Ruhepunkt, den ich in dieſer nicht mehr finden kann. Wunderbar! Lady Heſter Stanhope, die mehr unter den Sternen lebte, als auf der Erde, ſagte mir faſt das nämliche: als ich in einer jener ſyriſchen Nächte, — die wir kennen — mit tauſend blühenden Roſen um uns und Myriaden von Sternen über uns bis zum Morgen an ihrer Seite in wilden ſeltſamen Geſprächen zugebracht hatte. Es war keine bonne fortune, denn die Frau zählte 70 Jahr, doch denke ich ihrer faſt mit noch mehr Liebe als Verehrung. Gute Nacht, es wird bald Tag ſein. Nomen et omen.

Es iſt mir lieb zu hören, daß Sie eine geborne Wendin ſind, weil ich auch ein Wende bin. So haben wir wenigſtens eine ſpezielle Landsmannſchaft mit einander gemein. Die Wenden ſind Slaven, innerlicher und ernſter Natur.

11.

Gräfin Ida Hahn-Hahn an Pückler.

Greifswald, den 22. Februar 1845.

So? jetzt ſoll ich mich nicht mehr um Sie bekümmern — ſo ſagen Sie in der Nachſchrift Ihres Briefes, den ich erſt heut' in dieſem Augenblick bekommen habe. Heißt das, daß ich Ihnen nicht mehr ſchreiben ſoll? daß Sie Ihrer kleinen Schauſpielerrolle mir gegenüber ſatt ſind? — oder heißt es, daß ich Ihnen von anderen Dingen als von „dem armen Räthſel“ Ihres Seins erzählen ſoll? — Aus beidem wird nichts! ich will Ihnen ſchreiben, und noch dazu über Sie ſelbſt mit Ihnen ſprechen. Aergert Sie das, ſo werfen Sie den Brief in's Feuer, und antworten Sie mir nicht. „Ich habe kein Herz zu ihm“ — ſo ſteht's geſchrieben. Warum nicht? frage ich mich. Weil er den Menſchen ſo ſehr verachtet, daß er ihm nie als Menſch, ſondern nur als Schauſpieler entgegentritt. Iſt das denn wahr? kann das ſo ſein? kann denn der Wuſt von Welt dermaßen Ihren Geiſt übertäubt und Ihre Innerlichkeit zerſetzt haben, daß nicht eine Konviktion, nicht eine lichtende und beſeelende Idee, nicht ein glühendes Gefühl, nicht eine flammende, ewig neu aufzitternde Sehnſucht wie Goldadern zwiſchen den vererzten Trümmern eines reichen, bunten Lebens ſtrahlen ſollten? Und wenn das iſt, ſo iſt dieſe eine Konviktion, oder dieſe eine Sehnſucht ja der Punkt des geiſtigen Morgenroths, wo Ihnen die Sonne der Wahrheit aufgeht — der Brennpunkt, in welchem alle Strahlen Ihres inneren Weſens ſich dermaßen konzentriren, daß Sie einen Schwerpunkt, ein Herz bilden, aus dem Ihre Exiſtenz Ihren Lebensathem ſchöpft. Wenn das iſt, ſo müſſen Sie glauben, daß es anderen Menſchen eben ſo geht wie Ihnen, daß ſie auch eine Idee oder eine Sehnſucht haben, um die ſie ſich mit Liebesarmen ſchlingen, und dann — mögen dieſe ſo fern von den Ihren liegen, wie der Orion vom Sirius — dann werden Sie ſie doch genug achten, um ihnen mit Wahrheit zu begegnen, und nicht mit dieſem unerträglichen Komödieſpiel, das keinen Theil befriedigt und keinen täuſcht. Wenn das nicht iſt — Fürſt, lieber Fürſt, das macht mich ſo traurig, daß ich's nicht glauben kann — und wenn ich ſage traurig, ſo meine ich traurig, denn ich nehme es ernſt mit den Dingen — deshalb traurig, weil ich es für die Beſtimmung aller Menſchen halte, zu einer inneren Befriedigung zu gelangen, und weil die reichbegabten oder höheren Naturen dieſer Beſtimmung leichter nachkommen können, als die beſchränkteren — denn die leben meiſtens für und in materiellem Glück und Genuß, und das iſt doch nur eine Phaſe der inneren Befriedigung — und weil Sie, wenn es nicht wäre, den Diamant Ihres Lebens aus der Hand hätten fallen, und leichtſinnig und achtlos dahinrollen laſſen. Es muß Etwas, Etwas in Ihnen der Quellpunkt ſein, was nicht Schauſpielerei iſt, und was Ihrem Leben die Richtung gegeben! das iſt gleichſam der heilige Altar, zu dem Oreſt vor den Furien flüchtete, und den müſſen wir Alle wie ein Votivbild mit uns herumtragen; thun Sie denn das nicht? und warum nicht? ſind Sie zu träg, zu gleichgültig, zu müde, zu ſtumpf, oder was ſonſt? — Von „Salomoniſchem Einſehen in das Nichts“ ſprechen Sie als von Ihrer Eigenthümlichkeit. Lieber Fürſt, zu wem ſagen Sie das? — Wer wie ich immer auf den Grund der Dinge zu gehen ſtrebt, kein Untertauchen auf den Grund des Meeres, kein Auffliegen in die Lüfte, kein Wühlen im Menſchenbuſen fürchtet — ja der findet da unten Schlamm, und da oben tödtende Atmoſphäre, und im Menſchenbuſen — Gott weiß was! Der kommt zu Erkenntniſſen und Verſtändniſſen, daß ihm die Augen übergehen, und daß er auf ſeinen Knieen betet: „nur kein Licht, mein Gott! nur kein Licht! es thut den wunden Augen zu weh.“ — Umſonſt! Wo Geiſt iſt, das heißt Streben nach Erkenntniß und Verſtändniß der Dinge, da iſt Kämpfen und Ringen; aber es ruht ein Segen auf dem Kampf! und haben wir das Nichts erkannt, was uns feſſelte oder drückte oder entzückte, ſo ſchütteln wir es auch um deſto leichter von unſeren Flügeln, und fliegen befreit in die Sphäre hinauf, wo im Ringen nach Wahrheit wohl Wunden und Schmerzen, doch keine Vernichtung uns erwartet. Jene ſublime Einſicht in das Nichts, die macht uns erſt recht wahr, erſt recht weltverachtend, erſt recht menſchenliebend, mein lieber Pückler — ach, und wenn ich Ihnen dies alles ſo aus dem vollen Herzen heraus ſagen könnte, wie ich's jetzt ſchreiben muß, ſo würden Sie mir die Hand geben und ſprechen: „Ja, ſo meine ich es auch; und ich hab' doch ein Herz, aber in meiner Weiſe, und nicht für alle Welt.“ — Und warum ſollt' ich verleitet werden, Sie gerne zu haben?“ Was iſt da zu verleiten? Wenn Sie mir ſagen, daß Sie „meine Seele“ lieben, weshalb ſoll Ihr Geiſt mir nicht lieb ſein? Sind Geiſt und Seele nicht Bruder und Schweſter? er ſchafft draußen, ſie daheim, und dann kommen ſie zuſammen, und erzählen ſich traulich ihre faits et gestes. So würde meine Seele ſich gar nicht „verleitet,“ ſondern auf einem ſehr guten und angenehmen Wege verkommen. — Graf Radczinsky? ich kannte ihn nur ſeinem preiswürdigen Leben und Wirken nach; aber geſtorben iſt der Mann doch, dabei muß ich bleiben, wie Jemand, der krank an Leib und Seele iſt, und ſo krank zu werden — Gott verzeih’ mir! es klingt hart! — kommt mir immer wie ein wenig dumm, oder beſchränkt vor: weil das Gangliensyſtem in Unordnung iſt, wirft man das Leben weg! — Nein! der Einfall behagt mir nicht von Ihnen; aber Ihre Freude über meinen Vergleich mit dem Kometen, die freut und rührt mich: ſolch ein ungeheures Bedürfniß hat der Menſch, in ſeiner Eigenthümlichkeit aufgefaßt, und in ſeinem innerſten räthſelvollen Weſen begriffen und ergriffen zu werden, daß er, wo er davon den leiſeſten Anklang findet, gleich wie erlöſt ſich fühlt, und einen warmen Frühlingshauch durch die Seele wehen ſpürt. Wie ſollte Lady Eſther, wie ſollten alle Menſchen, welche vom Menſchen mehr zu kennen und zu würdigen wiſſen, als einen Namen, einen Rock, oder wenn’s hoch kommt ein Talent, Ihnen nicht Aehnliches ſagen? Sie ſind ein Komet! es ſind nicht jene Revolutionen über Sie gekommen, welche alle Elemente erſt in’s Chaos, und dann zur Begründung einer neuen Welt zuſammendrängen; und wie Sie ſind, müſſen Sie Ihre Laufbahn vollenden; glänzend genug iſt ſie. Ich bin ein kleiner, winzig kleiner Fixſtern; ich ſehe Ihrem Lauf nach, und denke, daß Sie ſchon zu Ihrem Ziel gelangen werden, und macht’s Ihnen Müh’ und Unruh’ — ja, lieber Pückler, ein Leben voll edler Unruh' iſt das beſte Leben; dafür leb' ich, darauf ſterb' ich, geb' es Gott! — Adieu. Ich hab' recht con amore geplaudert. Ja freilich bin ich eine Wendin! Das ſlaviſche Blut iſt gut, hat Anmuth und Gaben, aber es iſt ſehr leichtblütig, das kann ich nicht läugnen.

Adieu, mein lieber Pückler.
Ida H.-H.

12.

Pückler an Gräfin Ida Hahn-Hahn.

Muſkau, den 25. Februar 1845.

Wahrlich, Sie ſind eine gute Frau, ein ſchöner und edler Geiſt, und ich ſtärke mich an Ihnen, obgleich ich nicht im Stande bin die Dinge ſo ernſt zu ergreifen als Sie. Jeder muß aber ſeiner Natur folgen, und es iſt wohl die größte Kunſt im Leben, dieſe gehörig verſtehen und behandeln zu lernen, zufrieden, nicht aber begnügt mit ihr, und ihrer möglichen Ausbeutung alle ſeine Kräfte widmend; eben deshalb aber jeder anderen auch ihr Recht gönnend, und ſich an gleicher Ausbildung ſelbſt des Heterogenen, als wieder eines verſchiedenen Kunſtwerkes erfreuend. Was naturgemäß iſt, iſt ſchön, und ein recht geſunder Sinn ſoll Gott und die ganze Welt mit Liebe und Achtung umfaſſen, ſelbſt das Böſe, das Uebel in ſeiner Nothwendigkeit verſtehen lernen. Nur mit ſich ſelbſt darf, ja ſoll man immer unzufrieden bleiben, denn unſere Beſtimmung iſt *ſtreben*, nie *erreichen*. Das letztere wäre Tod. Alſo eben weil mir Vieles, Vieles fehlt, und ich mich herzlich gering anſchlagen muß, wird doch im Grunde mein Leben dadurch reich, ein ewiger Wechſel der Stimmungen, der jenes Schauſpieleriſche in mir hervorbringt, das keine abſichtliche Rolle, ſondern Natur iſt — alſo nicht zu verachten, nur immer mit dem Geiſte, dem ewigen, dem wahren Gotte, zu befruchten. Denn der Geiſt, der die ganze Welt durchdringt, alles belebt und alles ſchafft, iſt Gott, und wie er ſich mit der Materie überall vermiſcht, entſteht das unendlich verſchiedene Individuelle, die Welt, das Leben Gottes! Und die Individuen ſchaffen ſich wieder ein Gottbild nach ihrem eigenen idealiſirten Bilde, und ſtreben nach dem Göttlichen, das höher oder niedriger zur Erſcheinung kommend, bewußt oder unbewußt, doch in allem ruht. Das iſt das Leben der Einzelnen, und im All liegt das Leben Gottes.

Dies iſt meine Anſicht des Seins, und ſie lehrt in ihren Konſequenzen Liebe, Gerechtigkeit und Duldung; aber eben weil ſie in der Unendlichkeit weilt, und in ihr aufgeht, erſcheint ihr das Spezielle, Irdiſche, Zeitliche von keinem ſo großen Moment, und obwohl ſie Allen gern gerecht wird, imponirt ihr doch keine Autorität, ſie folgt kühn nur dem eigenen Geiſt. Wenn ich nun mit Salome vom Einſehen in das Nichts ſpreche, ſo meine ich damit eigentlich das All. Les extrêmes se touchent. Weil die Ewigkeit darin beſteht, daß alles vergeht, daß alles auf einer gewiſſen, nothwendigen Täuſchung beruht, ſo ſchlage ich das Einzelne nicht allzuhoch an, und nenne das Ganze die divina Comedia, in der ich meine Parthie beſtens zu kultiviren ſuche, und im Zuſammenſpiel auch die Mitagirenden beſtens zu unterſtützen für meine Pflicht halte. Ich ſage alles dies nur, nicht etwa um Ihnen etwas Neues zu lehren, ſondern damit Sie meine Richtung immer beſſer kennen lernen, weil ich Sie einmal, liebe, eifrige Ida, zu meinem Beichtvater erkoren, und wenn ich auch verſchiedene Saiten gegen Sie anklingen laſſe, doch ſo wahr und aufrichtig wie ein unſchuldiges Kind mich Ihnen zeige. Den rothen Faden ſollen Sie ſchon erkennen, und Sie werden ihn am beſten mit dem Worte Kindlichkeit eben bezeichnen können.

Und würde ich hundert Jahre alt, dies wird immer das Weſentliche meines Charakters bleiben, vielfach thöricht, niemals weltklug, Sklave der Stimmung, muthwillig und ſchwärmeriſch, heute ſinnlich, morgen innerlich, vor allem aber immer mit Welt und Leben ſpielend, das Spielwerk mit Leidenſchaft verfolgend, und es eben wieder ſo leicht wegwerfend, um ein neues mit gleicher Hitze zu ergreifen, weinend, wenn es unverſehens zerbrochen wird, und den anderen Tag über die vergeſſenen Thränen lachend. So bin ich eigentlich zum Reiſen geſchaffen, wie der Komet. Apropos davon, warum wollen Sie aus meiner guten Lady Stanhope durchaus eine jüdiſche Eſther machen? ſie hieß Heſter Stanhope, eine merkwürdige, herrliche Frau, die mich zu ihrem Adjutanten ernannt hatte, wenn der Meſſias kommen würde, und auf dem prädeſtinirten Pferde, (das ſie ſeit 20 Jahren füttern ließ) mit ihr in Damaskus einreiten. Ich wäre im Gefolge geweſen, und Geiſter ſollten mir die Kunde bringen, und mich ſelbſt zur rechten Zeit durch die Lüfte nach Daher Dſchahn. Die Welt nennt dies verrückt, aber es war Methode in dieſer Verrücktheit, und nichts darin alberner, als unſer eigener Glaube an altes und neues Teſtament iſt. Ach, und wie wenig geſcheidte Leute habe ich gefunden, die werth geweſen wären, dieſer Verrückten die Schuhriemen aufzulöſen! Ich liebe überhaupt die Verrückten, ob aus Vorliebe für orientaliſche Sitten, oder weil ich ſelbſt manchmal kleine Anwandlungen dieſes Zuſtandes fühle, laſſe ich dahingeſtellt ſein.

Ueber des Grafen Radzinsky Ende freveln Sie nicht, Gräfin. Wenn er aus ſchlechter Verdauung geſtorben iſt, ſo war es, daß er die heutige Zeit, die ſchwere Periode des Ueberganges, eine Häutung der Menſchheit nicht verdauen konnte. Er ſtarb freiwillig mit völligem Bewußtſein wie Cato, und das iſt immer großartig. Beider Männer

Philoſophie war jedoch zu einſeitig, das gebe ich zu, es iſt aber dies gerade, oft wenigſtens, das Eigenthümliche der kräftigſten Naturen. Ruhe und Ehre ſeiner Aſche. — Ich wundere mich faſt über die langen Briefe, die Sie mich ſchreiben machen, ich, der täglich ſeine Korreſpondenz verwünſcht, und ſchon manchmal eine ganze Monatsfracht Briefe in's Feuer geworfen hat, um der Antwort überhoben zu ſein. Aber idem non est idem, und es ſchmeichelt wohl meiner Eitelkeit, daß ein Weſen, das ich ſo hoch über mich ſtelle, ein herzliches Intereſſe an mir zu nehmen ſcheint, ſelbſt trotz der eminöſen Tagebuchſtelle. Und ich bin auch ſo eitel wie ein Kind!

Ihr treuer Verehrer H. P.

Nehmen Sie kein Aergerniß am Schluß meines Briefes, ſtolze Ida. Ich weiß recht gut, daß Sie nur ein anatomiſches Intereſſe an meiner Seele nehmen. Mir thut es aber wohl, mich ſeziren zu laſſen, ſonſt hielte ich nicht ſo ſtill.

14.

Gräfin Ida Hahn-Hahn an Pückler.

Greifswald, den 28. Februar 1846.

Es gehen mir Gedanken durch den Kopf über Ihr Wort: „ſehr möglich, daß ich ende wie Graf Raczinsky.“ Geſtern nahm ich es auf die leichte Achſel; heute mein' ich: es giebt Bilder, Gedanken, Vorſtellungen, welche der Menſch nicht in ſich aufkommen laſſen ſollte, denn es ſpinnen ſich aus ihnen geheimnißvolle Fäden, die ihn umſtricken und lenken, und aus denen ſich ein Etwas webt, das ich Verhängniß nenne. Dies meine ich immer, aber heute in Beziehung auf Sie, lieber Fürſt, und auf jenes Wort. Nicht wahr, das iſt Ihnen auch zur Ueberzeugung geworden, daß es im Menſchen etwas Dämoniſches, Urſprüngliches, Unberechenbares giebt, welches unabhängig von aller Kultur iſt, aller Erziehung, allem Willen, aller Erkenntniß ein unfaßbares Element in der Eſſenz ſeines Weſens bildet, und ſich zuweilen ſo unabweislich gebieteriſch Platz macht, als wolle es den Machtſpruch thun: ich bin das eigentliche Lebensprinzip im ganzen Triebwerk und Geäder Deines Daſeins; ich bin die Urkraft, aus der Deine kleinen Gaben und Kräfte geboren ſind; Du verläugneſt mich häufig, Du dankſt mir nie — dafür will ich jetzt einen Tribut. Und dann iſt es, als fielen von den Sternen die Schickungen auf uns herab. Aber! aber! ob ſie nicht geboren, angelockt, gefeſſelt, verwirklicht werden durch jene inneren Mirages, auf die das Auge unwiderſtehlich wie auf einen Zauberſpiegel mit dem verführeriſchen Bilde des Geliebten hingewandt wird? ob nicht eine Macht in uns den Wellenſtrahl außer uns herausfordert, gleichſam um ſich mit ihm zu meſſen? — denn auf's Erliegen iſt man doch nie vorbereitet. Und welch eine Sympathie zwiſchen den Fäden von hüben und dem Anknüpfungspunkt drüben obwaltet, vermöge welcher dieſe ſich in die Ferne hinausſchwingen, um das Unerwartete in den Kreis des Alltäglichen — das ſcheinbar Unmögliche in den der Wirklichkeit zu verlocken? — Und glauben Sie nicht auch, daß in jeder Menſchenbruſt das Zauberlied der alten theſſaliſchen Zauberinnen ruht, womit ſie den Mond für ihre magiſchen Künſte vom Himmel herab ſangen? Sie mögen mir antworten: wo in unſerer dürren kalten Welt, in unſeren ausgewüſteten und hohlen Menſchen klingt ſolch ein Zauberſang? Ich ſage: man hört nur den eigenen, den fremden nicht; in deſſen Sphäre kann man vielleicht hineingewirbelt werden, vielleicht das Geſtirn ſein, welches aus dem Himmel herabgeſungen wird: dann fühlt man den Zauberſang, aber man hört ihn nicht — denn das geht ja alles, alles in jenen Urtiefen vor, wohin unſere Sinne, unſer Witz, unſere Forſchungen ſo wenig dringen, daß wir nicht einmal wiſſen, mit welchem Maßſtab wir ihr beikommen ſollen, während wir doch wiſſen, daß ſie in uns ihre Stätte hat. — Das iſt Ihnen wohl zu myſtiſch — was? und doch kommen Sie mir recht vor wie ein Menſch, in dem das Dämoniſche thätig iſt — nur müſſen Sie unter dämoniſch nicht etwa teufliſch, überhaupt nichts abſichtlich Böſes verſtehen, ſondern eben nur Einfluß und Wirkung geheimer Kräfte, die ſich dem Willen entziehen; und das ſcheint mir das Unvollkommene in Ihrer Organiſation, daß Sie Ihren Willen nicht gehörig geübt haben. Weil der nicht da war, die geſammelte Kraft nicht da war, die ſelbſtbewußt ſpricht, jenen Platz muß ich meiner Individualität nach erringen, von ihm muß ich ausgehen, dann komm' ich zum Ziel! — drum war auch keine rechte Baſis da, auf die Sie Ihre hätten gründen können, und darum lockte der ſchlichte grüne Kranz der inneren Befriedigung Sie nicht, um all Ihre Kräfte anzuſpannen. Es gehen Ihnen Affekte durch die Seele, Neigungen, Wallungen, Gedanken, rauſchend oder leiſe, wie der Moment ſie bringt; — aber haben Sie wohl je eine tiefe Leidenſchaft in einer Liebe, für eine Wahrheit gekannt? ich zweifle. Wenn Sie die Welt und die Erde durchpilgert, und nicht die Perle gefunden haben, welche jeder Menſch als das Palladium ſeiner Pilgerfahrt in ſeiner Bruſt aufnehmen möchte, ſo ſind Sie müde, ſatt und trübe, und der Griff zum Piſtol liegt ſehr nah — aber haben Sie es denn der Perle bis dahin gegönnt, in der Muſchel Ihres Buſens langſam, langſam, nach Art der Perlen, zu wachſen? und wäre es nicht ſchöner, würdiger, ernſter, wenn Sie das verſuchten? — — Hören Sie, wenn Sie jenes Wort abſichtlich geſagt haben, um meine Gedanken zu beſchäftigen, ſo iſt Ihnen das vollſtändig gefangen, wie Sie ſehen, denn ich bin immer de bonne foi bei allen geiſtigen Berührungen, und ich frage Sie, weshalb ſollte ich es nicht ſein? Ich verliere ja nichts dadurch, und Sie verlieren höchſtens ein paar Minuten Zeit, indem Sie dieſe Zeilen leſen. Ich müßte Sie vielleicht um Verzeihung bitten, lieber, guter Fürſt, für die Unbefangenheit, mit der ich zu Ihnen über Sie ſpreche; aber Sie mit Ihrer unerhörten Klugheit, werden ſchnell erkannt haben, daß ich nicht aus Unbeſcheidenheit, oder um weiſe zu predigen, ſo ſpreche, ſondern lediglich aus dem Wunſch mich in Ihrem Charakter zurechtzufinden. Das wird mir ſchwer — und doch intereſſirt es mich, und vielleicht grade deshalb: der Gegenſatz hat immer einen großen Reiz. Und dann glaub' ich, daß Sie vermöge Ihrer feinen, geiſtigen Organiſation das Fremde gut und fein auffaſſen — NB. wenn Sie Luſt und guten Willen haben — das iſt mir angenehm, und deshalb ſchicke ich getroſt dieſe Nachſchrift zu meinem geſtrigen Brief mit herzlichem Gruß Ihnen zu, und rechne muthig auf jenen guten Willen.

Ida Hahn-Hahn.

Sobald ich ein Buch ſchreibe, ſchreib' ich keine Briefe. Ich ſag' Ihnen dies zur Beruhigung für die Zukunft über ein fortgeſetztes Brief-Bombardement.

15.

Pückler an Gräfin Ida Hahn-Hahn.

Muskau, den 26. Febr. 1845.

Gott, Sie ſind ja ein wahrer Engel, liebe Ida! Die Theilnahme, welche Ihren zweiten Brief diktirte, rechne ich Ihnen hoch an, und werde immer dankbar dafür bleiben.

Sie irren ſich aber diesmal in mir. Ich bin keineswegs lebensmüde, mache im Gegentheil gern und viel Anſprüche noch an's Leben; wenn ich mich alſo je todtſchieße, ſo geſchieht es nicht aus Ueberdruß *am*, ſondern aus Liebe *zum* Leben, nämlich um wieder jung zu werden. Möglich wäre es auch aus ſpeziellen Gründen, bei Umſtänden, die zu tragen ich mich nicht gewachſen fände — umſonſt iſt uns nicht das Vorrecht gegeben, die zeitliche Form willkürlich zerbrechen zu können. Auch kann ein ſolcher Akt aus dämoniſchen Gründen beſtimmt werden — denn wem ſprachen Sie vom dämoniſchen Element, das ich ſo oft mit ſeiner überwiegenden Macht empfunden! Dies iſt eins der mannigfachen Myſterien, deren Schleier wir zu lüften unfähig ſind. Ich halte es aber ganz einfach mit dem alten Glauben für einen fremden Einfluß. Der Menſchen Freiheit ſteht auf ſchwachen Füßen, und ich glaube an einen fortwährenden Einfluß höherer Mächte. Ueberhaupt wie Tag und Nacht wechſeln, wende auch ich mich mit gleichem Intereſſe der Tag- und Nachtſeite der Natur zu. Das Myſtiſche iſt mir weder fremd noch zuwider, nur mit den poſitiven Religionen ſehe ich es nicht gern in Verbindung. Es iſt dann nicht mehr frei von fremder Autorität, es tanzt wie ein Affe oder Bär auf Kommando, und nicht mehr aus freier Luſt. *Sie* halten alſo das Dämoniſche für eine eigene urſprüngliche Eigenſchaft, ich für eine fremde Einwirkung geiſtiger Natur, vielleicht liegt die Wahrheit in der Mitte und beides concurrirt. Ich muß Ihnen übrigens ſagen, daß ich ein Sonntagskind bin, in der zwölften Stunde geboren, und wurde deshalb ſchon als Kind vom Grafen St. Germain mit großem Intereſſe betrachtet, als er ſich eine kurze Zeit lang bei meinem Großvater hier in Muskau aufhielt. Ich habe in der That einen großen Hang zu jenen Dingen, die kein Verſtand der Verſtändigen ſieht, und weit entfernt nicht an Wunder zu glauben, kommt es mir im Gegentheil oft vor, als ſei alles nur Wunder um uns her. Oft iſt man auch wieder ſchrecklich proſaiſch, es iſt wahr, und ich kann daher beinah mit Recht von mir ſagen: Ich glaube an alles und an nichts, weil eben alles relativ und ſubjektiv im Leben iſt. Ich laſſe mich nun gern gehen in dieſer Hinſicht, wie mich die Wellen eben tragen, und nehme wie das Chamäleon die Farben von der Umgebung an. Gehe ich von dieſem Grundſatz ab, ſo ſind die Folgen gewöhnlich unbehaglich.

Uebrigens haben Sie ganz Recht, es mag daher kommen, daß ich meinen Willen nicht gehörig geübt habe, und deshalb faſt keinen mehr haben mag. Ich kann nicht läugnen, daß ich, in hypochondriſchen Stunden, mein Leben als ein ganz verfehltes anſehe, durch eigene und Anderer Schuld. Aber der Geiſt hat doch gelebt, iſt ſich in ſcharf abgegränzter Individualität bewußt geworden, auch nicht ohne Wirkung in der Welt geblieben. Was kann man am Ende mehr, und vielleicht iſt es beſſer, ohne viel Grübelei und feſte Vorſätze nebſt Ueberlegung der rechten Baſis, ſich ganz zwanglos ſeiner Natur hinzugeben. Man riskirt dann wenigſtens nicht eine ganz falſche Baſis, mit dem beſten Willen ſich zu gründen, das größte Unglück, was dem Menſchen begegnen kann, denn dann iſt er wirklich geiſtig kaſtrirt.

Ob ich je eine tiefe Leidenſchaft in einer Liebe für eine Wahrheit gekannt?

Nein, weil es nach meiner Anſicht keine objektive Wahrheit giebt.

Aber für die jedesmal ſpezielle, von mir als ſolche angeſehene Wahrheit, für Gerechtigkeit zum Beiſpiel in dieſem Sinn, kann ich wohl in Feuer gerathen und Opfer bringen, bis zur Leidenſchaft. Daher kommt es aber, glaube ich, nicht, wenigſtens würde ſie nicht immer andauern, wie alle meine Leidenſchaften etwas vergänglicher Art ſind, was ich übrigens nicht preiſe. Es iſt eben wie die Fabel von der Eiche und dem Rohr, jedes hat ſeinen Moment, wo es im Vortheil ſteht. Alles vereint hat niemand allein, und darum heißt es: Es iſt nicht gut, daß der Menſch allein ſei — und hier mögen Sie das Mangelhafte meiner Natur finden. Ich war immer allein! und nach der redlichſten Prüfung muß ich ſagen, daß die Umſtände mehr Schuld daran gehabt haben als die Fähigkeit meines Weſens, als ſich deſſen Knospe öffnete. Jetzt iſt die Blume verblüht, und kann hier keinen neuen Frühling mehr erleben, bevor ſie abgefallen iſt. Es iſt aber immer nicht übel, daß ich dem Tode nun mit eben der Hoffnung und myſtiſchen Sehnſucht entgegenſehen kann, wie das Kind dem Leben. Darin liegt noch Federkraft und das Gefühl der göttlichen ewigen Jugend.

Was mich erſchreckt, theure Gräfin, iſt Ihre Drohung, nicht mehr Briefe ſchreiben zu wollen, wenn Sie ein Buch ſchreiben. Bitte, dann bereiten Sie wenigſtens meiner lieben kindiſchen Eitelkeit die Freude, mich nicht als den Helden — ſo toll bin ich nicht — aber als eine mit eingreifende Perſon in Ihrem nächſten Roman zu ſchildern. Adieu.

Ihr treuer Wende.

P. S. Ich bin beſſer wie Sie, denn ich ſchreibe ein Buch, und Ihnen dennoch. Aus dieſer Bemerkung müſſen Sie aber mit Ihrer Menſchenkenntniß gleich erſehen, welche Freude Ihre Briefe für mich ſein müſſen, da Sie mich ſelbſt vorausſetzen laſſen, daß die meinigen Ihnen lieb ſind.

16.

Gräfin Ida Hahn-Hahn an Pückler.

Greifswald, den 2. März 1845.

Aus dem Disputiren kommen wir wohl ſchwerlich heraus; und es iſt nur dabei übel für mich, daß ich immer ſehr deutlich fühle, wie wir nicht auf gleichem Fuß während des Scharmützels ſtehen — Sie, lieber Fürſt, immer in der Luft, leicht, umfaſſend, vielſeitig, vague: ich auf der Erde, ſchwerfällig, einſeitig, ernſt; das harraſſirt mich zu überwinden. Wie iſt es nur möglich, daß Sie ganz gelaſſen ſagen können: „ich liebe die Verrückten.“ Sie ſind ja kein Irrenarzt, Sie legen ja keine Anſtalten der Art an; Mitleid und Hülfe iſt ja die einzige Art von Liebe, die man mit jenen Armen haben kann! mich erbarmen ſie auch, wie alle Elenden, die Geſchöpfe Gottes ſind wie wir; aber ſie lieben, von Geiſt zu Geiſt — nimmermehr! Gehen Sie doch mit Ihrer Lady Eſther! — (klingt ja viel beſſer als das harte Heſter, und iſt doch derſelbe Name, orientaliſch geſchrieben, wie Athos und Hathor.) — Weil's im Abendland keine Mirakelweiber giebt, ſo wollen Sie dieſe orientaliſirte und in ihrer heißen wilden Einſamkeit fanatiſirte Abendländerin dazu machen. Sie haben mit ihr eine Nacht voll Roſenduft, Sternenglanz und Nargileh verplandert, das hat Ihnen unendlich beſſer gefallen, als eine Soirée in Berlin, und nun legen Sie mit geſchickter, geſchäftiger Phantaſie all den Unſinn zu Sinn zurecht. Es wird mich ohne Zweifel ſehr in Ihrer Meinung herabſetzen, allein ich muß doch ehrlich geſtehen, daß alles verrückte Weſen und Treiben, und vollends wenn Methode darin iſt, mir ein Gräuel iſt, als ein verzerrender Hohlſpiegel des Geiſtes, der unfähig ſich zu beherrſchen, vielleicht ſogar willkürliche Fratzen hineinmiſcht. All ſolch Geiſter-

und Seherweſen — den edlen Swedenborg mit ſeinen einzelnen ſublimen Ideen nicht ausgenommen — widert mich an. Große Geiſter verſtehen dermaßen Urſach und Zuſammenhang und Wirkung der Erſcheinung, daß ſie die irdiſche Zukunft aus der Gegenwart vorherſehen und ſagen können: ſo begreife ich die Propheten des alten Teſtaments. Aber dieſer kleine Detailhandel mit Offenbarungen, prädeſtinirte Pferde, Adjutanten ꝛc. ꝛc., lieber Fürſt, ſchickt ſich ſo etwas für einen nach Wahrheit ringenden Geiſt? Merkwürdig mag ſie geweſen ſein — aber herrlich? Wo kein inneres Gleichgewicht, iſt keine Harmonie, und die vollendete Harmonie iſt Herrlichkeit. — Sie nennen mich ſchon wieder „ſtolz", und diesmal — verzeihen Sie mir — ebenſo mal à propos wie das erſtemal, wo ich „zu ſtolz" ſein ſollte, um Ihren Brief zu beantworten. Jetzt ſoll ich „kein Aergerniß nehmen," weil Sie ſich geberden wie ein eitles Kind, und es harmlos eingeſtehen! Aber daß Sie wirklich kindlich ſein ſollten — davon kann ich mich noch nicht recht überzeugen; es iſt zu viel Bewußtſein in Ihnen. Doch kenne ich Sie ja nicht! Manche Menſchen, ich denke zum Beiſpiel ein Cato, müſſen auf einen Blick zu durchſchauen ſein; das ſind die abſoluten Naturen, welche kaum anders als *einſeitig*, und daher auch *einfarbig* ſein müſſen. Andere dagegen, die beweglichen, vielſeitigen, impreſſionablen, wie die Ihrige, mag man vielleicht nie ergründen. Ja! reiſen müſſen Sie! und warum gehen Sie nicht nach dem ſchönſten Lande der Welt, und zu dem edelſten Volk — nach Spanien? Von dort ein Brief von Ihnen — wie ſollte der mich freuen! An Spanien denke ich oft mit flammender Sehnſucht, und an die ſyriſche Küſte von Beirut bis Jaffa. Werden Sie uns nicht Ihre ſyriſche Reiſe geben, nachdem Sie die ägyptiſche vollendet haben? und ſind Sie jetzt beſchäftigt letztere zu vollenden? Ich, mit der ungeheuren Einſeitigkeit aller Menſchen, die aus Paſſion einen Beruf erwählt, kann nicht unterlaſſen zu denken: wer ein Buch ſchreibt, iſt halb ſelig — weil ich es während des Schreibens bin — und ſo denke ich Sie mir denn gern ſchreibend. Sagen Sie mir, daß ich Recht habe. Ich gebe Ihnen darin Recht, daß „wir mit uns ſelbſt immer unzufrieden bleiben ſollen," nämlich: unzufrieden hinſichtlich deſſen, was wir leiſten und thun, als unſere Kräfte nicht erſchöpfend, und unſeren Idealen nicht genügend; — aber nicht unzufrieden mit unſerer Richtung und unſerem Streben. Wer über dreißig Jahr alt iſt, ſeine fünf Sinne hat, muß wiſſen, was er will. Wer das weiß, iſt zufrieden, denn er hat alsdann eine Buſſole für ſeine Kräfte. Wer das nicht weiß, iſt weder zufrieden noch unzufrieden — ſondern gar nichts! Nicht wahr, ſo meinen Sie auch? Wollen Sie mir ſchmeicheln, lieber Fürſt, indem Sie mich „hoch über Sich ſtellen"? Das freut mich nicht; wir haben Alle neben einander Platz in Gottes Welt.

Ihr Abſcheu gegen Briefe erſchreckt mich, drum brech' ich plötzlich ab mit Lebewohl.

Ida H.-H.

Den 3. März 1848.

Wie gut, daß mein Brief noch nicht fortgeſchickt war, denn eben kommt der Ihre vom 28.! Freilich irre ich mich in Ihnen, und werde mich auch noch zehntauſendmal irren; hab' es Ihnen auch geſtern ſchon geſagt! — Sie ſind ſolch ein chamäleoniſches Geſchöpf, mit dem nicht ſo leicht fertig zu werden iſt, wie mit uns anderen Menſchenkindern; dazu ein Sonntagskind, über deſſen Wiege St. Germain, weiß der Himmel welche Sprüche und Segen gemurmelt hat; — das alles macht mir paſſables Grauen, und Sie werden wohl aus dem geſtrigen Blatt ſehen, daß ich mich nichts weniger als behaglich Ihnen gegenüber fühle. Es iſt mir ſo zu Muth: ich klopfe an, eine bekannte Stimme ſpricht: Herein! aber ſieh da — es iſt ein fremder Menſch. — Auf der anderen Seite hab' ich die Ueberzeugung, daß Sie vermöge Ihrer ungemeinen Flexibilität jede Eigenthümlichkeit gut verſtehen, und ſie gelten laſſen — aber weniger als Achtung als aus Richtung. Mir iſt jede beſtimmte Individualität recht, als eine Note in der Symphonie des großen Alls, und darum hab' ich Achtung vor Ihrem Recht; aber es wird mir ſchwer, mich urplötzlich auf Ihren Standpunkt zu verſetzen, in Ihre Anſchauungsweiſe überzugehen, und zuweilen gelingt mir das nie, und das Individuum bleibt mir fremd und fern, ſteht nicht in meiner Welt, wurzelt nicht in meiner Erde, ſtrebt nicht nach meinem Himmel, liegt außerhalb meiner Sphäre. Neulich ſchrieb ich Ihnen bei Gelegenheit des Kometen: „ich bin ein winziger Fixſtern;“ und ſehen Sie, Fürſt, ſo kommt es mir vor: als hätten wir, Sie und ich, gar nicht daſſelbe Sonnenſyſtem, dem wir uns anſchließen. Nur die eine große Zentralſonne aller irdiſchen und geiſtigen Sonnenſyſteme, nur den Urquell alles Seins, nur Gott, den ewigen Geiſt haben wir gemeinſchaftlich — oder vielmehr: er hält auch uns in dem Giron ſeines Alls. Aber ſonſt — jedes Wort, das Sie ſagen, weckt in mir den Gegenſatz ganz unwillkürlich. Sie werden meinen: Widerſpruch ſei Weiberart. — Mag ſein! ich widerſpreche nie, denn ich will nie zu meiner Meinung bekehren oder überreden, ſondern ich will ſie nur ausſprechen. Ich meine nur: meine Antwort auf Ihre Sätze ſind eben Gegenſätze. Zum Beiſpiel über den Tod ſagen Sie: „ich könnte mich todtſchießen, um wieder jung zu werden.“ Ich ſage: nach dem irdiſchen

Tode lebt nur der Geiſt, und der iſt nicht jung, nicht alt. — — Und ſo viel, viel, viel anderes noch, dieſer ſchmiegſame Sinn, der ſich nach jeder Umgebung modifizirt — dieſe Bereitwilligkeit, „an alles, und an nichts zu glauben“ — Sie müſſen höchſt eigenthümlich organiſirt ſein, und das intereſſirt mich über alle Maßen. Es liegt für mich ein unglaublicher Reiz in der Erkenntniß der Mannichfaltigkeit der menſchlichen Natur; ſie macht den Blick frei und weit, und das Urtheil gerecht, das heißt mild, während man, in gleichgültiger Abgeſchloſſenheit und Unbekanntſchaft verharrend, ſehr leicht den eignen Horizont zur Gränze des Univerſums macht. Aber nein, lieber Fürſt, das brauchen Sie nicht zu fürchten, daß ich Sie meinem nächſten Roman einverleiben würde, etwa wie der Sammler einen Schmetterling für ſeine Kollektion aufſpießt. Ich brauche den Menſchen, immer und ewig, und nie genug, und immer neu, und nach allen Richtungen; er iſt meine Liebe, mein Studium, mein Reichthum, mein Glück: er iſt der Marmorblock, für den und an dem ich zugleich mit Wonne und Mühe arbeite; aber dieſen oder jenen Menſchen mit Haut und Haar in's Buch verſetzen — das kann ich nicht! das kommt mir vor, als ob ich ihn in meiner Hand ſezirte, ohne ihm das rechte Leben einhauchen zu können. Aus jeder geiſtigen Berührung quellen friſche Gedankenblumen und Ideenſtröme auf. Jeder Geiſt hat die Magie der Wünſchelruthe, die auf verborgene Quellen weiſt, und Metalladern bezeichnet. Es iſt ſein himmliſcher Abkunftsſtempel, daß er im Geben und Empfangen immer reicher wird. Es ſoll mich innig freuen, wenn Sie dieſe Geſinnung mir gegenüber immer haben, und daraus werden Sie wohl ſehen, daß Ihre Briefe mir lieb ſind, und daß ich Ihnen, lieber Wende, ſehr gern ſchreibe. Gott behüte Sie.

Ida.

Eben hör' ich, daß Sie Muskau an Rothſchild verkauft. Iſt's wahr?

17.

Pückler an Ida Gräfin Hahn-Hahn.

Muskau, den 5. März 1845.

Das verſteht ſich ja von ſelbſt, liebe Gräfin, daß wir zwei ganz verſchiedene Naturen ſind, aber eben darum, und nur darum mögen wir uns wohl gegenſeitig intereſſant werden und bleiben können. Doch wundert mich wieder eins in Ihrem Briefe. Sie ſagen: „nach dem irdiſchen Tode lebt nur der Geiſt, und der iſt nicht jung, nicht alt." Haben Sie wohl je darüber nachgedacht, was Geiſt ohne Form ſein würde? Nichts als eine Kraft, ohne Individualität. Ohne Form, alſo Körper, Materie, iſt weder Individualität noch Leben möglich, und Gott ſelbſt wäre nur eine todte Kraft ohne die Welten ohne Ende als ſeinen Körper. Das Geiſtige alſo, was uns und Andere belebt, was die Bedingniß unſeres Lebens iſt, muß wieder mit Materie vereint ein neues Leben ſich ſchaffen, oder ſchlafen, denn ohne Körper kann es weder zum Bewußtſein noch zur Erſcheinung kommen. Wie? iſt uns unbekannt, aber die Nothwendigkeit unumſtößlich, *das Irdiſche wie das Geiſtige überall*. Ich habe alſo vollkommen Recht, nach dem Tode auf eine neue Jugend zu rechnen, denn jeder neue Anfang iſt neue Jugend, und dieſer ewige Anfang und ewiges Ende iſt die Ewigkeit ſelbſt, die eine gräßliche Hölle wäre, wenn man gleich dem ewigen Juden, ſie in ein und derſelben Form ohne Anfang und ohne Ende ertragen müßte. Denken Sie darüber nach. Man muß entweder ſelbſt denken, oder Anderer Gedanken glauben. Wer das letztere vorzieht, und ich tadle ihn darum nicht, kommt in chriſtlichen Landen am kürzeſten zum Ziel, wenn er katholiſch wird; wer ſelbſtſtändig ergründen und denken will, muß, ich ſagte es Ihnen, glaub' ich ſchon, den Muth haben, ein Freigeiſt im ſchönſten Sinne des Worts zu werden. Sie ſind männlich genug dazu.

Und nun von etwas Anderem. Sie glauben nicht, daß ich kindlich ſein könne, weil zu viel Bewußtſein in mir ſei. Vergeſſen Sie nicht, daß, deutlicher ausgeprägt als bei den meiſten Menſchen, zwei Naturen in mir geſchieden ſind. Die urſprünglich empfängliche und die reflektirende. Die eine iſt und bleibt wahrhaft kindlich, die zweite nicht, aber ſie kann die erſte wie außer ſich liegend betrachten und erkennen. Doch dominirt allerdings bald die eine, bald die andere; hätten ſie ſich beide vollkommen durchdrungen, ſo wäre ich mehr als ich bin, aber nicht mehr kindlich. Sie ſind vielleicht ſo weit, und verſtehen daher nicht mehr, daß man ſogenannte Verrückte lieben kann. Uebrigens war Swedenborg (den ich hoch halte) wenigſtens ebenſo verrückt als meine gute Heſter, und eine viel weniger großartige Natur. Der Mann hatte überdies zu viel gelernt und ſtudirt, was immer kleinlich und einſeitig macht. Es iſt einmal ſo, man erlangt nie einen Vortheil ohne Nachtheil auf einer anderen Seite.

Daß Sie die Propheten des alten Teſtaments als Seher der Zukunft in rationeller Weiſe hinſtellen, iſt gütig, denn ſie haben nichts vorhergeſagt, als was ſich von ſelbſt verſteht, nämlich, daß alles ein Ende haben muß, was begonnen hat. Daß alſo Jeruſalem und Tyrus einmal untergehen mußten, iſt klar, eben ſo kann man heute noch ganz ſicher prophezeihen, daß über London und Paris einmal der Pflug gehen, und Füchſe und Haſen darüber hinlaufen werden; ich wage ſogar zu prophezeihen, daß ſelbſt das Königlich preußiſche Berlin nicht ewig ſein wird, ohne jedoch deshalb eine Jeremiade anzuſtimmen. Dieſe alten Pedanten waren nicht einmal hohe Verrückte, und ſind mir zuwider wie der größte Theil des alten Teſtaments, wenn ich es anders als eine intereſſante geſchichtliche Urkunde betrachten ſoll. Darin aber bin ich mit Ihnen einverſtanden, daß ich den Detail- wie den Engros-Handel mit Offenbarungen wenig goutire, aber mich doch ganz herzlich bei Anderen in dieſen Standpunkt mit verſetzen kann. Bei meiner lieben Heſter rührte es mich, weil keine Spur von Intoleranz dabei war, und nichts iſt meiner Natur mehr entgegen als dieſe, eben weil ich mir ſchmeichle, wirklich fromm, gottfromm, nicht götzenfromm zu ſein.

Daß Sie mich ein eitles Kind nennen, macht mich ganz glücklich, denn das iſt wahr, und ich ringe allerdings nach individueller Wahrheit — die objektive kennt nur Gott, das All!

Nach Spanien ſoll ich reiſen? Sehr gern, aber ich habe gerade jetzt gar keine Luſt zum Reiſen. Im Gegentheil, ich, der immer ſtrebte (obſkur aber doch raſtlos), ich habe jetzt Luſt mein Leben ganz ſinnlich orientaliſch zu genießen im **dolce far niente**, in einem Jahre langen Kef, einſam und wollüſtig, ohne allen Zwang der ekelhaften europäiſchen Geſellſchaft. Ich habe mich genug abgemüht, wie ein dummer Europäer, und will nun genießen, ſo lange es noch geht. Daß ich demohngeachtet noch ein Buch ſchreibe, blos um meine Tagebücher aufzuarbeiten, iſt albern genug, aber beſtimmt die letzte **corvée**, die ich mir freiwillig auflege. Wie man die Paſſion des Schreibens haben, ſein Glück darin finden kann, wie Sie, iſt mir unerklärlich. Ich muß mich immer dazu zwingen, wie zu einem Wiener Tränkchen. Nur Briefe ſchreibe ich manchmal ganz ohne Unluſt, manchmal, an Sie zum Beiſpiel und an ein paar Andere. Nicht viele wahrlich. Ueber das Unzufriedenſein mit ſich ſelbſt, daden Sie meine Meinung ganz richtig ausgelegt, ich bin aber eben jetzt wegen meines neuen Entſchluſſes ſehr zufrieden mit mir, und auch mit Ihnen, weil ich Sie complett liebe, als die intereſſanteſte pommerſche Seele, die mir noch vorgekommen iſt. Gott! eine pommerſche und eine lauſitzer Seele auf wendiſcher Baſis in treuem geiſtigen Verein — wie ſeltſam iſt das Spiel der Welt! Ich ſage Ihnen, öffnet die Berliner Polizei unſere Briefe, ſo iſt ſie kapabel ſlaviſche Umtriebe darin zu finden — und doch ſind nie harmloſere Briefe geſchrieben worden. Ach Gräfin! ich mache alberne Scherze, weil ich im Grunde tief betrübt bin. Kennen Sie das? ich glaube kaum. Ihr feſter, klarer Geiſt bedarf ſolcher Palliative nicht; haben Sie vor allem Nachſicht, viel Nachſicht mit mir, liebe Gräfin Ida, denn es iſt wahr, Sie kennen mich noch nicht, und Gott weiß, wenn Sie mich kennten, welches Reſultat dies für mich haben würde! Aber verlaſſen Sie mich nicht — denn ich glaube beinahe, Sie ſind ehrlich — das Seltenſte, was ich in der Welt kenne. Schreiben Sie mir, und ohne Rückſicht, ohne Schonung; Sie können es ja um ſo leichter, da Sie noch nicht in die Wonne einer neuen Buchſchöpfung übergegangen ſind; dann beſcheide ich mich, comme certains maris, qui ne touchent plus à leurs femmes, quand elles sont grosses. An der Zeitungsgeſchichte, den Verkauf Muskaus an Rothſchild betreffend, iſt nicht ein Jota wahr, nie die Rede davon geweſen.

Tauſend Freundliches.

H. P.

18.

Gräfin Ida Hahn-Hahn an Pückler.

Greifswald, den 10. März 1845.

Ich will gern glauben, daß Sie „tief betrübt“ waren, als Sie mir am 5. ſchrieben, mein lieber Fürſt, denn allerdings Ihr Brief iſt ſonderbar unruhig. Wie zur Aequinoktiumzeit der Wind in einem Tag oft um die ganze Windroſe herumſpringt: ſo kommt Ihre Seelenſtimmung mir darin vor. Sie möchten und mögen nicht, Sie wollen und wollen nicht, alles iſt Ihnen recht, und doch auch alles fatal, Sie wollen genießen — aber es ſchmeckt nicht recht! Sie wollen luſtig ſein — aber es klingt nicht recht! Sie wollen arbeiten — aber Sie haben keine Freude daran. Und das kann auch mit Ihnen gar nicht anders ſein; denn, lieber Fürſt, Sie können ſehr viel — nur nicht Eines, und dies Eine iſt grade die Hauptſache: Sie können nicht aus und mit dem Herzen leben, Ihnen fehlt dieſer Quellpunkt, aus dem der Strom des Lebens ſich immer friſch und voll alimentirt. Sie haben nun einmal kein Herz — wie Sie auch ſelbſt mir ſchrieben — und da kann ich mir wohl vorſtellen, daß das ganze innere Lebensgeäder mitunter in eine agitirte und doch müde Unruh verfällt. Das war es in dem Augenblick, als Sie mir ſchrieben, und *obgleich* Sie mir ſchrieben, Sie wären über Ihren Entſchluß eines jahrelangen Kef ſehr mit ſich zufrieden. Worüber ich mich ſehr wundere, und was mich einigermaßen rührt, iſt: daß Sie mir ſchreiben, und immerfort wünſchen, ich möge auch Ihnen ſchreiben, da ich bei meinem gänzlichen Nichtverſtehen Ihres Weſens Ihnen unmöglich wohl thun kann — es müßte denn eine Wohlthat der Art ſein, wie der Fieberkranke ſie ſucht, der nach einer kühlen, kalten Hand greift, um ſie an ſeine heiße Stirn zu legen, weil ihn das momentan erfriſcht. Allerdings, ich hab' eine kühle, feſte Hand, und ſo wenig ſie auch geleiſtet haben möge, das kann ſie doch, und es rührt mich eben, daß ſie dazu brauchbar iſt, ſogar für Sie. Auf der anderen Seite — wenn ich mir unſer beiderſeitiges Weſen vorſtelle, wie ich mich kenne, und Sie, ja wie ſoll ich ſagen? — Sie zu erklären und zu erkennen ſuche, ſo muß ich lachend ſagen: Aber bei mir iſt ja die warme Hand, das volle Herz, die tiefe Gluth, der Pulsſchlag der Leidenſchaft — und bei Ihnen iſt nicht ein Funke von dem allen, dermaßen geht Ihnen alles auf in zerſetzender, ſpielender, kombinirender, einſchneidender Anſchauung; folglich kann bei Ihnen wohl nicht von Fiebergluth die Rede ſein. Ja, ja! dann muß ich lachen über mich ſelbſt und meine Erklärung; allein ich kann mir keine andere geben, und es bleibt demnach bei der kühlen, erfriſchenden Hand. — Ich meines Theils ſetze die Triebfedern der Handlungen und der Entwickelung in den Menſchen. Wozu in mir kein Drang iſt, das thue ich nicht, weil ich außer mir gar nichts ſehe, was mich auch nur veranlaſſen könnte, meine Augenwimper wider oder ohne meinen Willen zu heben. Hätte ich nicht eine ſelige Freude am Schreiben, ſo ließe ich's ſein bleiben, denn es macht mich zuweilen ganz matt und augenſchwach am Schreibtiſch zu ſitzen. Hätt' ich nicht einen unbezwinglichen Trieb gehabt, mehr von der Erde zu ſehen als der glebae adscriptus, ſo wär' ich fein ſtill daheim geblieben, ſtatt ermüdende Reiſen zu machen. Bei mir geht nichts ohne animo. Fehlen Luſt und Liebe, ſo fehlt alles, und mit Zwang kann ich weder zehn Worte ſagen, noch drei Zeilen ſchreiben, in denen Sinn wäre. Ich ſtaune es wie eine Taſchenſpielerei an, daß Sie mit Widerwillen ſchreiben. Aufrichtig geſtanden — ich glaub' es nicht! Sie nennen wohl nur den Abſcheu gegen die materielle Mühe ſo, und das kann ich begreifen. Als ich im vorigen Herbſt meine „zwei Frauen", die jetzt bald in die Welt treten werden, mit fliegender Feder und brauſendem Herzen in für mich ungewöhnlich kurzer Zeit ſchrieb, ſo voll und übervoll war ich von dem Gegenſtand — da ſagt' ich bisweilen Morgens, wenn ich aufſtehend und noch ſchlafdumpf war: Himmel! führ' ich nicht ein Hundeleben, nun gleich wieder an den Schreibtiſch zu müſſen! — Aber, war ich erſt dran, ſo war ich halb ſelig, und Abends beim Einſchlafen dankt' ich Gott, daß morgen weiter geſchrieben würde. So iſt das mit mir. Als ich aber las, daß Sie ein Buch ſchreiben, „um Tagebücher aufzuarbeiten“, ſagt' ich unwillkürlich ganz laut: Schämen Sie ſich, Pückler! Iſt das eine Stimmung, in der man auf das geiſtige Wehen horchen kann, das über das Weltmeer der Gedanken herübergefahren kommt, um die Segel unſeres Nachens aufzuwehen, oder von unſeren Flügeln den beſchwerlichen Staub der Alltäglichkeit zu ſchütteln? iſt das die Stimmung, in der wir, unabhängig von Anderen und ichlos wie ſonſt nie, in einer Region uns bewegen dürfen, die nichts als unſere edelſten und beſten Kräfte in Anſpruch nimmt, und in der wir uns zugleich kröſusreich und kindlich genügſam zwiſchen unvergänglichen Schätzen fühlen! Die Region thut ſich Ihnen auf, und hinein zu treten iſt Ihnen eine „corvée“! O, dann ſind Sie derſelben ja gar nicht werth, und wär' ich der liebe Gott, ich ſperrte Sie einmal aus; dann würden Sie ſchon ſehen, wie Ihnen leer und öde zu Muth ſein würde. — Dies erklärt mir aber manche Ihrer Bücher, zum Beiſpiel die über Griechenland: Sie haben eben Ihre Tagebücher aufgearbeitet! Ihre Briefe über Irland ſind aber unter einer anderen geiſtigen Konſtellation geboren, als unter ſolcher philiſterhaft-gewiſſenhaften Verpflichtung, die Ihnen überdies ganz wunderbar fremd ſteht. Ja ja, mein Herr, ich zanke Sie aus! Ihre kleinen airs de dédain ſind ſehr gut der Geſellſchaft gegenüber, und zwiſchen Ihres

Gleichen; allein wenn die himmliſche Muſe ſich Ihnen naht, da empfangen Sie ſie doch hübſch wie Jemand, der ſich geehrt fühlt durch Ihren Beſuch. — Ach, Pückler, ich mag Sie eigentlich gar nicht leiden! es iſt ſo etwas Entzauberndes an Ihrer Hand: woran ſie ſtreift, ſeh' ich eine Blüthe herunterfallen. Verzeihung! ich kenne Sie nicht, Sie ſagen es ja auch! aber wiſſen Sie wohl, daß mir bisweilen zu Sinn iſt, als möcht' ich Sie auch nicht kennen lernen? nicht mehr, nicht tiefer, als ich Sie eben jetzt kenne, wo ich mich ergötzend beſchäftige mit den Wolkengebilden, die Sie vor mir aufſteigen laſſen, mit den Licht- und Farbenſchimmern, in denen Ihre wellenſchlagende bewegliche Natur ſich vor mir ausbreitet wie ein See, oder wie ein Pfauenſpiegel ein diamantnes ſchillerndes Rad ſchlägt. Wie können Sie nur einen ſo herzbrechenden, tragiſchen Ausdruck brauchen, wie: „Verlaſſen Sie mich nicht“. Der Himmel mag wiſſen, was Ihnen dabei durch den Kopf geflogen iſt! ich bin ja da, immer da; allein was kann ich Ihnen denn ſagen, denn thun, denn helfen, denn ſein, da wir ſo entſchiedene Gegenſätze ſind? Mir ſcheint, Sie werden viel leichter meiner überdrüſſig werden, als ich Ihrer; denn Sie ſind für mich eine Etüde, und an der hat man immer vollauf zu thun; aber was Sie an mir haben — weiß ich nicht! vor der Hand amüſir' ich Sie: das wird aber nicht lange währen. Der Nachſatz zu jenem tragiſchen Ausruf hat mich in die Seele hinein getroffen, dermaßen freute ich mich darüber: „ich glaube beinah, Sie ſind ehrlich“. Ich kann Ihnen nicht ſagen, Pückler, wie mir das ſchmeichelhaft und ehrenvoll klingt, daß *Sie* es ſagen, da Sie gewiß ſehr wenig Menſchen dafür halten, und leider! wohl mit Recht. Sagt man mir, ich ſei klug, oder dies oder das, da mach' ich mir nicht *ſo viel* daraus; aber ehrlich — ſehr viel. Dafür drück' ich Ihnen in Gedanken die Hand, was ich bis jetzt noch nie gethan. — Lieber Fürſt, ich bin eine Perſon, die ihr eigenſtes, innerlichſtes Sein auslebt; bei der iſt nicht viel die Rede davon „Anderer Gedanken zu glauben“. Wollt' ich dies Thema ausführen, ſo käm' ich weit, weit über die Gränzen eines Briefes hinaus. Ich kann nur einen Glauben brauchen, der in mir geboren iſt. Auf ein Lehrerwort hin meinen Gott und meine Gedanken von ihm — das nenne [illegible] Religion — zurecht machen, das hab' ich nicht gekannt; eben ſo wenig laſſe ich ihn mir zunichte machen. Da muß ich Ihnen denn ſagen, daß die Individualität nach dem Tode nicht eben von mir in Anſpruch genommen wird. Der Geiſt Gottes beſeelt das All, ohne daß deshalb die Schöpfung ſeinen Geiſt verbrauchte. In allem Geſchaffenen iſt ein himmliſcher Funke, verdunkelt hier, lichter da, ſtrahlend dort, je nach der irdiſchen Beſchaffenheit, in welcher er zur Erſcheinung kommt. Leben iſt Streben nach Heimkehr zum Unendlichen, zum Anfangs- und Endpunkt, ein Strom, der durch unzählige Thäler und Länder und Ebenen und Völker und Generationen fließt, und alle meinen: es ſei gerade ihr Strom, und er iſt es auch, wenn er ſich grade zwiſchen ihren Ufern, Gärten und Küſten bewegt. Der Menſch wird nur von ſeiner Welle getragen, und ſtürzt die in eine dunkle, unvermeidliche Schlucht hinein, ſo nennt er dieſen Katarakt den Tod, weil ihm dabei die ſterbliche Hülle zerflattert. Außerhalb dieſer Hülle faſſe ich den Menſchen nicht mehr. Dieſe Auferſtehungen, dieſe Seelenwanderungen, dieſe Peregrinationen durch andere Welten — ich faſſe ſie nicht, ich bedarf ſie nicht. Ich hänge nicht an meinem Ich; ich hänge nicht an dem Gedanken, die Geliebten in irdiſcher Geſtalt auf einem ſchöneren Stern wiederzufinden; ich hänge nicht an Genießen, Fürchten, Hoffen, Wiſſen, Wirken — oder was man ſich ſonſt ausdenkt für die Ewigkeit. Ich hänge nur an

Heimkehr in's Meer des Alls, ohne Form, ohne Geſtalt, ohne Kleid. Das iſt nicht chriſtlich, und vermuthlich auch nicht philoſophiſch. Mit fremden Unſterblichkeitstheorieen hab' ich mich nie befaſſen mögen. Mein Leben iſt unſterblich im Leben des Alls; doch es in eine Form zu bannen über dieſe Erde hinaus — ich kann's und kann's nicht! — — O ja, für Fürſt Pückler, der die Weltgeſchichte von 6000 Jahren in ſeiner Bibliothek hat, iſt es kinderleicht zu ſagen: Paris wird untergehen. Die Propheten des Alten Teſtamentes waren aber unwiſſende Leute, und doch ſublime Dichter! und doch meiſterhafte Hiſtoriker! und doch tiefe Welt- und Menſchenkenner für alle Zeiten. Ach, dieſer Moſes, dieſer David, dieſer Salomo! welche leuchtende Offenbarungen von ewiger Weisheit fluthen ihnen durch die Seele! — — Ich breche ab. Adieu. Am 16. denke ich in Berlin zu ſein, ſchreiben Sie mir dahin Hôtel de Rome; oder, wenn Sie ſogleich nicht können, nach Dresden poste restante, wo ich vermuthlich am 21. eintreffen und länger bleiben werde.

Adieu, lieber Fürſt.

Ida Hahn-Hahn.

19.

Pückler an Gräfin Ida Hahn-Hahn.

Muskau, den 14. März 1845.

Ich will Ihnen etwas geſtehen, meine gute, liebe Gräfin Ida. Ich habe bei zwei Stellen Ihres Briefes geweint wie ein Kind, helle, ſüße und ſchmerzliche Thränen! Aber nun mag ich Ihnen auch nicht wieder begegnen, denn ich würde mich vor Ihnen ſchämen, eine heilige jungfräuliche Scham, die ich aber von Angeſicht zu Angeſicht doch fliehe. Aber ſchreiben wollen wir uns auch ferner; wenn auch

Ihnen nicht, wird es doch mir wohlthun. Ihren Brief beantworte ich wohl ein anderesmal, nur ſoviel will ich ſagen, daß ich diesmal in allem mit Ihnen einverſtanden bin, auch in der religiöſen Anſicht, die ja mit anderen Worten im weſentlichen nur die meine iſt. Genug für heute, Sie haben mich zu tief bewegt.

H. Pückler.

Ja wohl, warme Hand, volles Herz, und tiefe edle Gluth — aber auch mein Herz iſt nicht ganz ſo kalt als Sie glauben. Es war einſt anders, die Welt hat es auch nicht ganz erkältet, aber ſie hat ihm nur eine vorübergehende Wärme gelaſſen! Ich liebe Sie, weil Sie dieſe Wärme hervorzurufen verſtehen. Liebe Ida, ja Sie ſind wahrhaft gut und ehrlich.

Muskau, den 15. März 1845.

Welches ſind die Stellen Ihres Briefes die mich ſo heftig bewegt haben? Brauche ich es Ihnen zu ſagen, wenn Sie ſich noch ſeines Inhalts erinnern? Die erſte habe ich Ihnen ſchon angedeutet. Sie fängt bei der kalten, kühlenden Hand an; die doch eine ſo warme iſt. Aber die andere iſt die: „Es iſt ſo etwas Entzauberndes an Ihrer Hand: woran ſie ſtreift, ſehe ich eine Blüthe herabfallen.“ Ich kann mir dieſe Worte auch jetzt nicht ohne die innerſte Erſchütterung zurückrufen. Es iſt mir wie Gottes Stimme am Tage des jüngſten Gerichts, und doch in Milde geſprochen, mehr in Wehmuth gemeint als im Zorn — denn Gott weiß, daß nie ein übler Wille in mir lag! Aber das Wort iſt dennoch wahr. Das hat *mein Herz* getroffen, und ich werde es nie vergeſſen, denn nie hat eines Menſchen Wort einen tieferen und ſchmerzlicheren Eindruck auf mich gemacht! Oft denk' ich doch, ich verdiene dieſes ſchreckliche

Urtheil nicht ganz. - Ach! es wird mir noch viel zu ſinnen geben. Ich will aber jetzt davon abbrechen, um Ihren Brief weiter zu beantworten. Was meine Schriftſtellerei alſo anbetrifft, ſo ſage ich Ihnen vorweg, mit der Wahrheitsliebe, die Sie an mir erkannt haben müſſen, daß ich dieſe Schreiberei geradezu für nichts anſchlage, daß mich der zum Theil erlangte Beifall auch nicht einen Augenblick bethört hat, und daß ich im Gegentheil, weil ich am beſten weiß, daß ich den wahren Beruf zum Schreiben gar nicht habe, daß gar keine wahre Muſe, ſondern nur eine coquette und geſchminkte Weltgöttin an meinen Schreibtiſch tritt — eigentlich und wahrhaftig mich ſchäme noch mehr zu ſchreiben. Ich thue es wie eine, einmal angenommene, üble, aber im Grunde indifferente Gewohnheit, ohngefähr wie das Tabakſchnupfen, und tröſte mich damit, daß ich wenigſtens die müßige Leſewelt auf etwas gentilere Weiſe unterhalte, als ein großer Theil unſrer plumpen, pedantiſchen Litteraten ohne Erziehung und Weltbildung; alſo wenigſtens einiges beitrage, um einer geſchmackvolleren Behandlung und einem gefälligeren, vornehmeren Styl wenn Sie wollen, Geltung zu verſchaffen. Nun will ich auch nicht ſagen, daß wenn ich einmal in der Arbeit bin, ich nicht auch zuweilen mit Eifer und einer Art Vergnügen ſchreibe; das geſchieht aber von Natur thätigen Menſchen, wie ich bin, bei jeder Gattung von Arbeit, ſelbſt beim Ballſpiel, ſelbſt beim Holzhacken glaub' ich, wenn man einmal warm geworden iſt. Sonderbar genug iſt es aber, daß ich gerade die Sachen mit dem meiſten Vergnügen geſchrieben habe, welche die beſten Autoritäten am wenigſten goutiren wollen, zum Beiſpiel einige Parthieen der „Tutti Frutti" und eben jene „Griechiſchen Leiden." Ich ſehe ſie deshalb nichts weniger als alles übrige für Plunder an, aber ſie amüſirten mich wenigſtens. Was ich hingegen mit vollſtändiger Langeweile geſchrieben habe, iſt mein letztes Buch, und doch ſcheint dies zu gefallen, was mir leider auch nicht das mindeſte Vergnügen mehr macht, eben ſo wenig als Bewunderung einer ſchönen Equipage, in der ich mich ſehen laſſe, oder dergleichen, was mich ſonſt fieberhaft entzückte. Dies iſt kein affektirter dédain, ich bin aber leider, leider! darüber abgeſtumpft. Sie jedoch, meine gute Freundin, Sie ſollen mit Leib und Seele ſchreiben. Sie haben einen Beruf dazu, und darum macht es Sie glücklich, und Sie vervollkommnen ſich und Andere damit, eben weil es Ihnen redlicher Ernſt damit iſt. Doch ich! Ich glaube, Sie geben mir eine Ohrfeige, wenn ich die Aufrichtigkeit ſo weit treibe Ihnen zu geſtehen, daß ich ſogar ein wenig um's Geld ſchreibe. Es iſt mir ſo amüſant ironiſch vorgekommen, daß ich für meine bisherigen Scharteken zwiſchen 30 bis 40,000 Thlr. gezogen habe, ich und in Deutſchland, wo es Schiller und Herder und Jean Paul, ſelbſt Vulpius nie ſo weit gebracht haben, und Goethe erſt am Ende ſeiner Laufbahn. Es war ein Sündengeld, ich habe es aber gut angewandt, und meinem eigenen Vergnügen keinen Thaler davon gegönnt, die einzig ſchickliche Buße bei ungerecht erworbenem Gut.

Ihr Glaubensbekenntniß iſt ſchön, Ihrem klaren Geiſte angemeſſen. Nur das Eine iſt mir nicht recht klar, was Sie ſich unter dem Verſchwimmen im Meer des Alls denken, ohne Form und Individualität. In dem Meere ſchwimmen wir immer, aber jeder Tropfen darin hat auch wieder ſeine beſondere Exiſtenz. Wollen Sie nicht leben? Zum Leben aber gehört Bewußtſein — zum Bewußtſein Begränzung und folglich Form. Nicht Ihre Perſon lebt fort, aber der Geiſt, der ſie belebte, muß ſich wieder einer Form anſchließen, um von neuem zu leben. Dies bleibt mein Glaube; ein vages Verſchwimmen ins Unendliche wär' keine Heimkehr, es wäre ein ewiger Schlaf, den duldet das

Gottesgeſetz der Geiſter nicht. Ewig alt und ewig neu fluthet das Meer des Lebens ohne Anfang und ohne Ende. Leben iſt nicht Streben nach Heimkehr zum Unendlichen, es iſt Streben nach unendlichem Handeln im Endlichen. Schicken Sie mir „die beiden Frauen“, wenn ſie herauskommen, und ſchreiben Sie nicht eins Ihrer ſengenden Worte, ſondern eins mit der kühlenden, warmen Hand, auf das Titelblatt. Ich will das Buch mit liebender Andacht leſen. Adieu.

H. Pückler.

20.

Pückler an Gräfin Ida Hahn-Hahn.

Muskau, den 16. März 1845.

Guten Abend, Gräfin Ida! Es wird nun bald dahin kommen, daß ich nicht einſchlafen kann, ohne mein Gebet an Sie gerichtet zu haben. Immerhin, ich laſſe mich gehen, und da Sie, wie Sie ſelbſt mir ſchreiben, eine Etüde aus mir machen, ſo will ich Ihnen heute wieder eine Seance geben. Setzen Sie ſich alſo um ein halbes Jahrhundert in der Welt zurück, und betrachten Sie ein Kind, ein hübſches Kind, vom lebendigſten Geiſte und der größten Impreſſionabilität im Guten wie im Schlimmen; dabei dennoch mit aller Anlage zu tiefem, ja ſchwärmeriſchem Gefühl, leicht zum Enthuſiasmus geſteigert, von heftiger, inniger Sinnlichkeit, heroiſch, gewaltſam, eitel, vornehm in ſeiner Eſſenz, aber offen und gutmüthig. Jetzt denken Sie ſich dieſes wilde, aber anmuthige kleine Weſen, als den einzigen Erben einer großen, damals faſt ſouverainen Herrſchaft, von der ſo viel Tauſende abhingen, von aller Welt möglichſt geſchmeichelt, verführt und verdorben. Dazu einen Vater, der ſich ſo gut als gar nicht um das Kind bekümmerte, ja dem es wegen ſeiner ganz und auffallend heterogenen Natur immer mehr zuwider wurde, ferner eine ganz junge, faſt noch kindiſche Mutter, die den Vergnügungen der Welt ſehr ergeben, mit ihrem Manne ſtets in Unfrieden lebend, ſich im ganzen eben ſo wenig ihres Kindes ernſtlich annahm, als dieſer, außer wenn Sie, par bouffées, einmal wie mit der Puppe mit ihm ſpielte, ein anderesmal nach Maßſtab der eben gemachten Lektüre auf den Einfall kam, es heute à la Rouſſeau, morgen à la Baſedow, übermorgen nach einem andern Schema zu erziehen, wobei die unglaublichſten Experimente vorfielen, bis man der ganzen Geſchichte dann wieder überdrüſſig wurde, und nun das Kind auf längere oder kürzere Zeit irgend einem Offizianten oder einem homme de confiance aus der Dienerſchaft zu ſpezieller und unumſchränkter Führung übergab. Von den ſchönſten und reinſten menſchlichen Eindrücken, denen einer edlen und liebevollen Häuslichkeit, erhielt alſo dies arme Kind nie den entfernteſten Begriff. Vor den Eltern hatte es meiſt nur Urſach zu Scheu und Furcht, und doch war es ſo empfänglich für Liebe und gute Behandlung, daß es ſich an eine alte Bauerfrau, die Amme ſeiner Mutter, mit einer Leidenſchaftlichkeit und Aufopferung anſchloß, die alle Welt in dem kleinen Erdwinkel, wo ſich dieſe simple story zutrug, in Erſtaunen ſetzte, und noch heute in manchen Legenden fortlebt. Das Kind hatte alſo damals noch ein ſehr warmes Herz!

Da als es neun Jahr alt war, ward es den Eltern gar zu unbequem, und man ſandte es, um es los zu ſein, in die erſte beſte Anſtalt in der Nähe, welches eine herrnhutiſche war.

Nach überwundenem Schmerze, und immer noch liebesbedürftig, ergab ſich der ſonſt ſo wilde und ziemlich ungezogene Knabe der neuen ihm hier entgegentretenden frommen Richtung mit glühender Seele. Alles, was von Leidenſchaft in ihm war, wandte er dem jugendlichen Jeſus, dem ſchönen liebenden Heilande zu, der kindiſchen Spielerei jener Sekte mit dieſem Bilde bis in die äußerſten Verirrungen folgend, während Jeſus Leidensnächten in ſüßen Thränen zerfließend, und jubelnd ſein Bild küſſend, wenn er wieder auferſtanden war. Es war wohl ein Glück noch, daß es ſo kam; unſer armes Kind wurde wenigſtens durch dieſe aufrichtige Empfindung vor einem Laſter bewahrt, das ihm hier am meiſten drohte, dem der Heuchelei.

Einige Jahre ſpäter trennten ſich Vater und Mutter de bon accord, und nach einem kurzen, widrigen Aufenthalt beim Vater, der nie ein Jota von der Natur ſeines Sohnes zu verſtehen im Stande war, ward dieſes empfängliche, heiße Kind rückſichtslos und theilnahmlos in das Eis der Welt geworfen, wandernd von Anſtalt zu Anſtalt, von Hofmeiſter zu Hofmeiſter, im fünfzehnten Jahr auf die Univerſität, im achtzehnten zu einem Garderegiment, im zwanzigſten auf Reiſen, im dreißigſten in väterlichen Beſitz. Dann hat es auch ſeine Zeit unter den für Deutſchlands Befreiung kämpfenden bons enfants als dupe figurirt, iſt auch eine Heirath aus Convenienz eingegangen, hat ſich, unbefriedigt zu Hauſe, in anderen Welttheilen umhergetummelt, dazwiſchen hunderte von Intriguen und Liaiſons, aber nie eine wahre Liebe gefunden, die es hier vielleicht nicht giebt, und iſt endlich betrogen und betrügend, verrathen und verrathend, verſpottet und verſpottend, nach ſo viel traurigen Erfahrungen, von denen jede ihm „eine Blüthe nach der anderen abſtreifte", wie ſchon geſagt, mit dem von Ihnen verehrten Salomo inne geworden, daß alles außer uns eitel ſei!

Aber man gelangt, wenn früher die heilige Flamme verwahrloſt wurde, wenn der Wurm ſchon in die Knoſpe drang, nicht zu ſo kalter Anſchauung nach außen, ohne daß nicht das Innere auch mit erkältet wird. Und damit iſt zwar die Täuſchung, mit ihr aber auch des Lebens Glück dahin.

In Ihren Schooß legt nun das arme Kind, noch einmal in jugendlicher Wallung, ſein müdes Haupt, und weint ſich aus über ſein verfehltes Leben. Gönnen Sie ihm zuweilen dieſe Stelle, mehr verlangt es nicht.

Hermann Pückler.

21.

Gräfin Ida Hahn-Hahn an Pückler.

Greifswald, den 20. März 1845.

Wunderbarer Menſch, der Sie ſind! welch einen Brief haben Sie mir geſchrieben! Ich würde Ihnen danken, wenn ſich für ſo etwas danken ließe. Es grämt mich, daß ich Ihnen neulich ſchrieb: Sie wären eine Etüde für mich. Das klingt ſo eiſig, als hätt' ich's mit einer Leiche oder einer Statue zu thun; und ein Menſch, in dem das Gefühl ſo hell und klingend aufrauſcht wie ein Frühlingsbach, deſſen Eisdecke ein warmer Sonnenſtrahl ſprengt — ſolch ein Menſch hat doch ein Herz, und nicht blos in der Erinnerung, in der Trauer, in der Vergangenheit, nein! auch in der Sehnſucht wallt es in ihm auf; nur aber hat dieſe Sehnſucht keinen beſtimmten Gegenſtand mehr. Wenn ich jetzt an Ihre inneren Seelenzuſtände denke, wird mir ſein als ſchaute ich in eine jener zauberhaften Tropfſteinhöhlen, in denen ſchöne, phantaſtiſche, barocke und anmuthige Gebilde, ja Altäre und Kapellen und Heiligenbilder ſtehen — aber alle verſteint, weil der Strom des Lebens ſich in Tropfen an dem harten Stein zerarbeiten muß, der ſich ihm überall entgegenſtemmt; — und dunkel alles, weil die Sonne nicht lichtend hineinſchaut. Tritt zuweilen eine Fackel hinein, ſo ſieht man wohl die verſteinte Herrlichkeit, und das macht ſonderbar melancholiſch. — Sie haben mich erſchüttert durch Ihren Brief! ſchon daß ich ſeine drei Abtheilungen auf einmal erhielt, erſchreckte mich. Was iſt denn geſchehen? dacht' ich, als ich die drei Enveloppen abriß, um nur gleich Anfang und Ende zu überfliegen. Der Anfang, daß Sie geweint hätten, ergriff mich noch nicht ſehr, denn ich weiß, daß Ihre Natur unerhört impreſſionabel ſein muß. Aber in Nr. 2 zu finden: „nie hat eines Menſchen Wort einen triſteren und ſchmerzlicheren Eindruck auf mich gemacht“ — und ſpäter „dieſes ſchreckliche Urtheil;“ — und hernach in Nr. 3 die ganze Skizze der Lebensgeſchichte — das klopfte mir ſo an's Herz, wie ich es mit dürren Worten nicht ſagen kann. Das widerrufen, was ich einmal geſagt, kann ich nicht. Das Wort iſt geſprochen, hat ſeine Wirkung gethan, weil es als Wahrheit erkannt iſt — da giebt's nichts zu widerrufen, zu beſchönigen. Ich hab's geſagt, weil es mir aus der Seele gequollen iſt, und um dieſes Urſprungs willen haben Sie es mir verziehen — nicht wahr, mein lieber Pückler? Sie haben begriffen, daß ich nur aus dem Innerſten heraus ſprechen kann; wo nicht — ſchweigen muß; denn in einem früheren Brief ſagten Sie: „Schreiben Sie mir ohne Rückſicht.“ Ich hab's gethan. Nun ſitz' ich da, und weiß gar nicht, was ich Ihnen ſagen ſoll! mir däucht, die Hauptſache iſt geſagt. Laſſen Sie ſich nur nicht deshalb von mir zurückſcheuchen, und denken Sie immer, daß ich ehrlich ſei, und Ihnen ſehr aufrichtig die Hand reiche. Gewiß, gewiß will ich Ihnen ſchreiben, mög' ich bei einem Buch beſchäftigt ſein oder nicht; das verſprech' ich Ihnen, und was ich verſpreche, ſuche ich auch zu halten. Es thut Ihnen wohl — ſagen Sie — und jetzt bin ich ſogar bereit Ihnen zu glauben. Dafür werden Sie mich vielleicht wieder auslachen! Ach, Pückler, zu leben iſt doch nicht recht mit Ihnen. N'importe! wie Sie ſind, ſo nehm' ich Sie auch. Wer einmal mit tiefer Zuverſicht ſein müdes Haupt und ſein verödetes Herz an meine Schulter gelehnt hat, der hat ein Recht auf mich, und nicht bloß in jeder Stimmung, nein, ſogar in jeder Laune ſoll er mir willkommen ſein. „Zwei Frauen" ſende ich Ihnen gleich wenn ich ſie habe, fürchte mich aber etwas hinein zu ſchreiben. Es könnte nicht das Rechte ſein. Gott weiß, ob meine Hand auch immer in der normalen „fühlenden" Verfaſſung iſt. Man muß ſehr göttlich ſein, um immer gleichmäßig wohlthuend zu wirken. Mir aber gehen ſo manche Stürme durch die Seele, daß ſie ſich einer ſtets gleichmäßigen Temperatur nicht rühmen darf. Nun bleiben Sie mir nur ein wenig gut, dann iſt ſchon alles recht, was ich ſage oder nicht ſage. Und glauben Sie mir, daß ich etwas Schönes von Ihnen mit derſelben Unbefangenheit anerkenne, wie ich Ihnen ſcheinbar harte Sachen geſagt habe; und etwas Schönes iſt dieſe tiefe Wallung des Herzens, der ich Ihren lieben, lieben Brief danke. Haben Sie Nachſicht mit dieſem. Ich leide ſo an den Augen, daß ich ſeit acht Tagen keine Zeile geſchrieben, und meine Reiſe drum ausgeſetzt habe. Nun geht's erträglich, und da will ich am 22. fort, nach Berlin und am 26. nach Dresden, Inschallah! — Dies Augenleiden iſt die größte Marter für mich. Verzeihung für dies Geſchmier. — Ja, das muß ich doch noch beantworten; um die Form, in welcher der himmliſche Funke, der jetzt mein Ich beſeelt, dereinſt wieder zum Vorſchein kommen wird, bin ich nicht im Stande mich theilnehmend zu bekümmern. Und ſomit kann ich nur wiederholen: im Tode geht mein Ich heim, und dahin, wo es kein Ich mehr giebt, ſondern nur ein Wir; denn Seligkeit will ich, und mein Ich hat keine gekannt. Adieu, Pückler. Ich würde mich freuen, in Berlin zwei Zeilen von Ihnen zu finden.

Ida.

Was nennen Sie meine „ſengenden Worte?“ bitte um ein Beiſpiel.

22.

Pückler an Gräfin Ida Hahn-Hahn.

Muskau, den 22. März 1845.

Indem ich Ihren Brief durchgeleſen, liebe Gräfin, habe ich mich nur an eine Stelle feſtgeſogen, und das iſt die, wo Sie von Ihrem Augenübel ſprechen. Darüber empfinde ich ein wahres Weh, empfand es ja ſchon, ehe ich Sie kannte, und dann wiſſen Sie wohl, daß nur die Leidenden das Mitleid recht kennen, ich aber habe nach einer Verkältung in Speier heftig an den Augen gelitten, und kenne keine ſeelennagenderen Schmerzen. Nun noch das Traurige dazu für Sie, die (wie ich auch) ſo ganz zu den Augenmenſchen gehören — erinnern Sie ſich an Carus und das Beſte, was er uns unter manchem Haltloſen ſagte — alles das ſchmerzt mich, denn ich habe Sie einmal lieb, obgleich Ihr letzter Brief von einer abſchreckenden Nüchternheit iſt. Und dann verfälſchen Sie mir auch noch meine Briefe. Ich habe nicht geſagt, daß ich mein Haupt an Ihre Schulter lege, wie an einen Baum, ſondern in Ihren Schooß, et je vous prie de croire que j'en connais la différence. Solche Prüderie iſt Ihrer gar nicht würdig.

Nachher verſtehen Sie nicht einmal, was ich unter Ihren „ſengenden“ Worten meine, nachdem Sie mir einmal geſagt, daß jedes meiner Worte, wie die des Satans, eine Blüthe abſtreife! Und doch habe ich Ihnen das keinen Augenblick verdacht, ſehr aber die jetzige Frage, die mir eine Gefühlloſigkeit, und zugleich die Eitelkeit der Schriftſtellerin enthüllt.

Denn Sie dachten nur an Ihre Bücher in dem Augenblick, und wollten gern ſchnell wiſſen, welche gewaltige Stelle ich dort wohl ſo ſengend gefunden — an die Thränen, die Ihr Brief mir erpreßt, dachten Sie nicht mehr. O Weiber, wer hat mich zur Tropfſteinſäule gemacht, als dieſe, von der eigenen Mutter angefangen! Warum kann ich doch von dieſem weiblichen Elemente nicht laſſen? Ich glaube, nur weil ich ſelbſt ein halbes Weib bin, meine ſchlimmſte Verdammung.

Ihr Brief hat mich verſtimmt, unehrlich war er nicht, aber worse than that, nichtsſagend.

Auch im philoſophirenden Ende deſſelben verſtehen Sie mich nicht. Wo habe ich geſagt, daß ich an eine perſönliche Fortdauer glaube? Wir verlieren uns von neuem im All, das iſt gewiß, und eben darum leben wir fort, aber ſelig werden wir darum nicht, eben[illegible] wenig als wir es hier geweſen ſind. Seligkeit giebt es, aber ſie kann überall nur Augenblicke dauern, und haben Sie nie eine ſolche Seligkeit empfunden? Dann ſind Sie noch weniger werth als ich. Adieu, Gräfin: ich glaube, wir ſind nur noch halbe Freunde, und doch — . . Adieu. H. P.

Den 23. März.

Indem ich Ihren Brief wieder durchleſe, der mir gerade ſo vorkommt wie die gutmüthige Beſchwichtigung eines Bettlers, ſtoße ich auf eine Stelle, die mir noch mehr beweiſt, wie flüchtig Sie meine Briefe leſen, und wie handwerksmäßig (Verzeihung) Sie den letzten beantwortet haben. Sie citiren mich, als ob ich geſagt hätte: „Nie hat eines Menſchen Wort einen triſteren Eindruck auf mich gemacht“ u. ſ. w. Nun muß ich Ihnen ſagen, daß ich ſehr zarter Natur gegen die Berührung alles Gemeinen bin, und wenn ich mich eines ſolchen Ausdrucks, wie ein Berliner Eckenſteher, wirklich bedient hätte, gerade die Empfindung haben würde wie Jemand, der unverſehens mit ſeiner wohlgehaltenen Hand in Theer gegriffen hätte. Ich habe aber geſchrieben „tieferen“ und bin ſehr beleidigt, daß Sie mir ſo ohne Weiteres dergleichen ignoble Ausdrücke beimeſſen.

Wahrlich, Gräfin Ida, wenn ich nicht ſo traurig wäre über Ihre Augenſchmerzen, ein Gedanke, der mich peinigt, ſo könnte ich jetzt recht böſe auf Sie ſein, obgleich ich doch auch mich nicht ganz gerechtfertigt dazu fühle — je crois, dieu me pardonne, que je suis amoureux de vous. Das fehlte mir noch, aber man ſchreibt ſich manchmal in wahnſinniges Zeug hinein, und Sie haben eine verführeriſche Feder, das iſt gewiß, ſie mag nun gut, kränkend oder geringſchätzend ſein. Aber gerührt ſollen Sie mich nicht wieder ſehen. Ich werde von nun an, ſoviel davon in mir iſt, meine mephiſtopheliſche Natur herauskehren. Einmal haben Sie mein Herz getroffen. Dann meinen Stolz. Iſt es Ihnen denn beſtimmt, alle Theile meiner Seele aufzurühren?

Ach! es lohnt der Mühe nicht. H. P.

Alſo, wenn es Ihnen nicht mehr darum zu thun, wenn Sie keinen eigenen Drang dazu fühlen mir zu ſchreiben, ſo ſchreiben Sie mir lieber gar nicht, denn ſo gerne ich mich auch als Studium darbiete, als Almoſen brauche ich Ihre Briefe nicht, und Ihre Schrift iſt durchſichtig für mein ſcharfes Auge.

23.

Pückler an Gräfin Ida Hahn-Hahn.

Den 27. März 1845.

Sie ſind weit vom rechten Wege abgekommen, aber laſſen Sie uns einmal von Litteratur ſprechen. Wie kommt es, daß die unſrige, rein Wiſſenſchaftliches ausgenommen, jetzt ſo erbärmlich iſt? Ich kann gar keinen deutſchen Roman, Novelle, Erzählung mehr leſen. Welcher Mangel an Gedanken, an Erfindung, welche Unbeholfenheit und Geſchmackloſigkeit tritt einem überall daraus entgegen! Nur Ueberſetzungen, obgleich meiſtens ſchlecht gemacht, ſind noch lesbar. Eben ſo erhebt ſich unſer Theater in ſeinen beſten Produktionen höchſtens zu einem ſchwachen Abglanz von Scribe. Eben darum hat mich Ihr „Forſter“ doppelt überraſcht, und in ihm finde ich auch den Fehler nicht, welcher in anderen Ihrer Werke ſtark hervortritt. Er liegt meiner Meinung nach, in nicht genug ausgeprägten Individualitäten. Ihre Figuren haben etwas zu viel ein gewiſſes **air de famille**. Gräfin Ida Hahn-Hahn ſieht allen etwas zu viel über die Schultern, und Ihre Damen und Herren ſprechen daher zu oft über ein und denſelben Leiſten. Nehmen Sie Goethe vor ſich. Fauſt, Gretchen, Mephiſtopheles, Martha, Wilhelm Meiſter, Mignon, Philine, der Graf, die Gräfin — wohin Sie blicken, auch nicht eine Spur von Aehnlichkeit, durch die der Autor ſchimmert, überall wahre abgeſonderte ganz verſchiedene Menſchen. Ebenſo bei Shakeſpeare, in vielleicht noch mehr göttlicher Schöpfung. Dies ſind freilich Heroen, aber den Beſten eben muß man nachſtreben. Es iſt dies übrigens ein allgemeiner Fehler weiblicher Schriftſteller, und ſelbſt die Sand, das größte Genie unter dieſen in unſerer Zeit, iſt nicht frei davon. So meiſterhaft und hinreißend ihre „Conſuelo“ im erſten Theil angelegt iſt, ſo wird ſie doch in den folgenden wieder Madame Dudevant **à ne plus s'y tromper**.

Sie ſchrieben mir einmal, ich beſorge, daß Sie mich, wie einen Käfer aufgeſpießt, in einem Ihrer Romane anbringen würden. O nein, ſchalkhafte Spötterin, es fällt mir nicht ein, weder zu beſorgen noch zu wünſchen, daß

Sie mich mit Haut und Haaren abgießen ſollen, denn ich glaube, Sie könnten es nicht, wenn Sie auch wollten. Indeß wäre ein ähnlicher Verſuch Ihnen doch anzurathen. Das Studium ein Individuum ſo zu ſchaffen, wie Sie ſich vorſtellen, daß ich ſei, würde Sie deshalb fördern, weil meine Natur der Ihrigen ſo heterogen iſt, daß es Ihnen kaum möglich ſein würde mit der Ihrigen hereinzufallen, und es würde vielleicht eine rein objektive Schöpfung daraus hervorgehen. Denken Sie darüber nach. Sie haben keine Rivalin in Deutſchland; einen Roman der Paalzow von A bis Z durchzuleſen, könnte einem die Kolik geben, die Bacherach iſt unbedeutend, die Frau Bremer nur für Förſter und Amtmänner lesbar, die ſentimentalen ganz ungenießbar, und meine Freundin Gurli Bettina iſt etwas wahnſinnig. Alſo geben Sie ſich dem Vergnügen des Schreibens nicht ſo rückſichtslos hin — es iſt der Stoff in Ihnen, noch Bedeutenderes zu leiſten als bisher.

Wie ſteht mir der Magiſter an, Gräfin Ida? Werden Sie je mich betreffend in verba magistri ſchwören? Nous verrons.

Sie könnten mir, fällt mir eben ein, auf das früher Geſagte einwerfen, wie Sie einen mir ähnlichen Charakter bilden ſollten, da ich ja eigentlich gar keinen Charakter hätte. Aber ein ſo impreſſionables Weſen, das doch in allem Schwanken ſich völlig ſelbſtbewußt bleibt, könnte gerade recht unterhaltend gemacht werden, und neu erſcheinen.

Es iſt diesmal nicht die Eitelkeit, theilweiſe durch Sie verewigt zu werden, die mich antreibt, ich glaube wirklich, was ich ſage. H. P.

Als ich eben dieſe Zeilen fortſchicken will, bekomme ich einen Brief qui m'a fâché tout rouge. Er iſt von einer ehemaligen Hofdame, eine Gans, aber mit einem ſehr hübſchen Körper, (und man muß in der Welt mitnehmen, was man Gutes findet.) Dieſe alſo ſchreibt mir mit der gedankenloſen Satiſfaktion kleinlichen Neides, von der plebejen Kritik, die neulich über eines Ihrer Werke in der Augsburger Zeitung ſtand, und ſetzt hinzu: In Berlin glaube man allgemein, ich ſtecke dahinter. Nun ſagen Sie mir, Gräfin, iſt ſo etwas auszuhalten? Ich will mich gar nicht ſentimental dabei geberden, denn woher ſoll die Welt wiſſen, daß ich Ihnen zu Füßen liege; ſie mag im Gegentheil in ihrem albernen Sinne glauben, daß ich gleich ihr, Ihr Talent mit Neid betrachte, und Ihnen zu ſchaden ſuche. So weit kann ich die Dummheit aus langer Erfahrung recht gut begreifen, aber mir, einem Schriftſteller, der, wenn er auch noch ſo wenig Verdienſt in Anſpruch nimmt, doch ſo viel an der Stirn trägt, daß er immer nur wie ein Mann der guten Geſellſchaft geſchrieben, und ſich dadurch in Deutſchland nothwendig ausgezeichnet hat — mir zuzutrauen, einen ſolchen Aufſatz in ſolchem Kammerdienerſtyl, von ſo plumper gehäſſiger Grobheit, ohne ein Korn attiſchen Salzes, verfertigt oder ſoufflirt zu haben — das iſt wirklich beſchämend, entmuthigend, je wieder für ein ſo ſtupides Publikum noch eine Feder anzurühren.

Damit Sie nicht glauben, ich erfinde etwas dabei, und Sie doch die Perſon nicht errathen können, ſchicke ich Ihnen den Brief im Original, der Sie zugleich als das ergötzliche Spezimen eines Liebesbriefes aus der vornehmen Berliner Welt!! lachen machen wird; ſenden Sie mir ihn aber wieder zurück. Daß Sie keinen Mißbrauch davon machen werden, verſteht ſich von ſelbſt.

Reflexion faite begehe ich allerdings ein Unrecht bei dieſer Indiskretion, aber wir ſind in einem exzeptionellen Zuſtande, und da Sie mich einmal ſtudiren wollen, müſſen Sie doch von allen Seiten Blicke auf mich werfen können.

Es wird ſchon noch ſchlimmer kommen, wenn ich erſt recht zu beichten anfange, und Ihnen könnte ich alles in der Welt ſagen und vertrauen.

Sie ſtehen ſo hoch über mir! Gute Nacht.

H. P.

P. S. Sie haben zwar nicht übel Luſt, Ihr Studium meiner armen Individualität aufzugeben, aber ich laſſe es nicht zu. Gräfin Ida, es geht Ihnen mit mir wie dem Schöpfer des Frankenſtein. Er hatte einen Menſchen auf ungewöhnlichem Wege gemacht, und das unvollkommene Weſen ließ nicht mehr von ihm. Sie nun haben mich zwar nicht geſchaffen, aber Sie haben einen Todten in mir erweckt, und nur halb erweckt. Jetzt verlange ich die ganze Erweckung, und bis dahin hänge ich an Ihnen geiſtig, ja geſpenſtiſch, auch wider Ihren Willen. O, Sie kennen mich noch lange nicht. Ich habe auch einen Willen. Wenn Sie mir nicht antworten, ſuche ich Sie ſelbſt in Dresden auf. Schonen Sie Ihre Augen, denn im Punkte des Mitleids bin ich ſchwach, und darum bitte ich: haben Sie auch Mitleid mit mir, dem Kälte weh thut.

Welche kleinſtädtiſche Idee, daß ich mich mit Ihnen amüſiren will! O, Gräfin Hahn, Sie ſind nicht ſo vornehm geboren als ich.

24.

Gräfin Ida Hahn-Hahn an Pückler.

Berlin, den 24. März 1846.

Da mein Brief Sie verſtimmt hat, mein guter, lieber Fürſt, ſo wage ich nicht Sie durch einen zweiten vielleicht noch mehr zu verſtimmen. Der Ihre hat mich lachen gemacht — aber ganz gutmüthig; beſonders der Vorwurf der Prüderie. O Kind! Kind, das Sie ſind! das in der ganzen Welt nichts ſieht als Gegenſtände, die ihm zu Amüſementsmaſchinen dienen ſollen! eine ſolche bin ich nun ganz und gar nicht. Adieu.

Adieu, lieber Pückler.

Ida.

Die Augen ſind leidend nach wie vor; ich will ſie in Dresden behandeln laſſen. Dank für Ihre Theilnahme. Aber Freunde, weder halbe noch ganze, können wir ſchwerlich je werden, denn Sie ſind einer von den Männern, mit dem eine Frau ewig Komödie ſpielen muß, um Freund mit ihm zu bleiben.

25.

Pückler an Gräfin Ida Hahn-Hahn.

Muskau, den 28. März 1846.

Ich habe Ihren Brief (die Antwort auf mein Poſtſcriptum) von Berlin erhalten, und ich geſtehe, dieſer wie der unmittelbar vorhergehende haben mich in Erſtaunen geſetzt, das heißt ich begreiſe ſie nicht, ich habe in meinem Charakter gar keinen Maßſtab dafür, wenn ſie keine Komödie ſind. Es mag nun alles von Ihrer Seite ſein wie es will, ſo bin ich Ihnen einmal herzlich gut geworden, und da tritt mir doch zuerſt und vor allem wieder Ihr Augenſchmerz recht erſchütternd entgegen! Denn ich mache kein Hehl daraus, ich halte den körperlichen Schmerz für den Menſchen, der ihm auch noch ſeine Phantaſie dazu leiht, für das größtmöglichſte Unglück. Der geiſtige Schmerz, ſoweit ich ihn ſelbſt beurtheilen kann, hat immer etwas Milderndes bei ſich, denn wie ein Franzoſe ſchön ſagt, „der vom Himmel kommende beſſert, der von der Erde kommende erbittert,“ alſo in beiden Fällen eine Ableitung —

aber der körperliche Schmerz, er iſt ſo gemein, und eben deßhalb ſo fürchterlich, und hat keinen Troſt als die Hoffnung, für die man im Moment des Leidens gerade abgeſtumpft iſt, und nachher oft die Hoffnung nur durch die Furcht noch ſchrecklicher erſetzt findet. Etwas anderes aber wird der körperliche Schmerz, wenn er für ein Geliebtes getragen wird. Dann kann ich mir ſehr wohl denken, daß er zur Wolluſt wird, und wie es Märtyrern in den ſchrecklichſten Qualen ſelig zu Muthe war. Da bricht eine höhere Kraft die niedere, und ſo könnte ich armer Sünder ſelbſt, wenn ein Kuß von mir Ihre Augen zu heilen vermöchte, wohl recht heftige Qualen mit Freuden ausſtehen. Ich habe nämlich dergleichen ſchon an mir erfahren; daß ich es eben in vollem Ernſte auf Sie anwenden könnte — iſt mir ſelbſt kaum begreiflich. Doch der Enthuſiasmus iſt keine Verſtandesſache. Da ich jetzt nichts anderes thun kann, ſo flehe ich wenigſtens alle Mächte, die darauf Einfluß haben können, (und was wiſſen wir darüber) mit heißem Herzen zu Ihrer Hülfe an — und nun zu Ihren beiden mir ſo wenig verſtändlichen Briefen. Alſo — das Reſultat Ihres Nachdenkens mit geſchloſſenen Augen, Ihres recht eigentlich inneren Sinns bleibt: „Sie haben kein Herz zu mir." Sie ſind zugleich überzeugt, daß wir weder halbe noch ganze Freunde werden können. Es iſt vielleicht lächerlich, aber in meiner Naivität, in meiner Herzenseinfalt kann ich dieſe, mir wie gotteslästerlich vorkommenden Ausdrücke gar nicht begreifen, ich wiederhole es, wenn ſie nicht eine faſt ſtrafbare Komödie ſind. Wie? ein Menſch, den Sie nach und nach durch eine himmliſche Theilnahme, durch Worte, die mehr als einmal ſein Innerſtes treffen, und abſichtlich treffen, dahin vermögen, daß er Ihnen ſeine ganze Seele, wie man einen Körper dem Sezirmeſſer hingiebt, in jeder ihrer Falten offen darzulegen beginnt, dabei zu Ihnen aufblickt wie zu einer Madonna, die ſeiner Seele Leid mildern, ihre Flecken rein waſchen ſoll, und der ſo zu Ihrem Geſchöpfe wird, was Sie pflegen und hegen — dem haben Sie nachher die Eiſenſtirn zu ſagen: Alles überlegt, habe ich kein Herz zu Dir! Sind Sie denn kein Weib, ſind Sie eine bloße, bücherſchreibende und Leidenſchaften und Herzensgefühle abſtrakt ſublimirende Eſſenz, ohne ſelbſt ein Herz zu haben? Nein, es geht wirklich nicht, Gräfin Ida, mich ſo abzuſpeiſen, und am wenigſten unter dem Vorwand, durch meinen Zorn über Ihre Gleichgültigkeit beſtimmt zu ſein mir Lebewohl zu ſagen. O nein! Wäre von einer körperlichen Liebelei, von einer Intrigue zwiſchen uns die Rede, mein Gott, glauben Sie, daß ich Sie drängen würde? Trotz meines Alters brauche ich in dieſer Hinſicht noch immer nur den Fuß zu heben, und danke meinen leichten Succeß hauptſächlich dem Umſtand, daß ich mir ſo wenig daraus mache, ob es dieſe oder jene iſt. Aber hier handelt es ſich um ein rein geiſtiges Verhältniß, ſo geiſtig, daß wir uns nicht einmal dabei in's Auge ſehen, daß ich perſönlich Ihnen gegenüber wahrſcheinlich ein ganz anderer Menſch ſein würde, daß wenn ich hundert und Sie achtzig Jahre alt wären, es ganz daſſelbe für uns wäre, aber es handelt ſich in dieſem geiſtigen Element noch um etwas Anderes, vielleicht um etwas Heiliges, um ein Bedürfniß von meiner, um eine Pflicht von Ihrer Seite. Oder — Sie ſind nicht, was ich glaubte; Sie leben nur als das, wofür ich Sie hielt, in meinem Geiſt, und ſind nur ein Schema. Dann Verzeihung, dann habe ich geträumt, und mit mir ſelbſt geſprochen, und recht unartig in meinem Schlaf den Nachbar grob angefaßt. Dann, Ida, ſind wir wirklich und auf immer geſchieden — der Fürſt Pückler aber wird ſich ungemein freuen, irgendwo die intereſſante Bekanntſchaft der berühmten Gräfin Hahn-Hahn zu erneuern — ſein Doppelgänger wird weinend, aber unſichtbar daneben ſtehen. Von ihm haben Sie dann nichts mehr zu befürchten.

H. P.

Dresden, 31. März 1845.

Ich denke nicht daran, liebe Gräfin Ida, mit Ihnen cache, cache zu ſpielen. Zu allem Spiel bin ich viel zu düſter, ſehr bedrückt, wenngleich nur von einer moraliſchen Dyspepſie, der alles gleichgültig wo nicht zuwider iſt.*) Meinen letzten Brief an Sie habe ich vor drei Tagen in Muskau geſchrieben, als ich noch Herr von dieſem (nun ſchon halb vergeſſenen) Orte war, und da die empfangene Nachricht des Verkaufs mich weit ſchneller zur Abreiſe trieb als ich erwartet, ſo gab ich, ſtatt auf die Poſt, den Brief meinem vorausgeſchickten Diener mit. Ich ſelbſt bin erſt geſtern ſpät Abends hier angelangt, und mit der angenehmen Nachricht zu Bett gegangen Ihnen gegenüber zu ſchlafen. Daß wir ſo unbewußt in einem Gaſthof zuſammentreffen, nachdem Sie mir nicht einmal mehr ſchreiben wollten, iſt immer ein artiger Zufall, und da ich bedrückt bin, leidend geiſtig und körperlich, ſo hätte ich nun, nach Ihrer eigenen Bewilligung, volles Recht „mein Haupt in Ihren Schooß zu legen.“ Demohngeachtet weiß ich doch nicht, ob es gut für mich ſein wird, daß wir uns ſehen. Ihnen kann es keinesfalls etwas ſchaden, weil Sie gleichgültig ſind, überhaupt nicht impreſſionabel ſind, und der Phantaſie zwar mit der Feder in der Hand gebieten, ſelbſt aber nie durch ſie beherrſcht werden. Ich würde dabei zu ſehr im Nachtheil ſtehen, und wenn ich jeden Augenblick mir ſo ad oculos demonſtrirt ſehen müßte, daß Sie kein Herz zu mir haben — wer weiß, es könnte mir doch am Ende ſehr weh thun! Indeß Sie beurtheilen das alles beſſer als ich, Sie ſind die überlegene Natur, entſcheiden Sie alſo ſelbſt.

---

*) Vorübergehende Stimmung, hoffe ich, wenn nicht Altersſchwäche.

Aber wenn Sie mich ſehen wollen, ſo empfangen Sie mich allein (denn Ihr Cavaliere servente, Ihr Baron genirt mich, und wenn Sie ihm meine Briefe gezeigt, ſo will ich überhaupt nichts mehr von Ihnen wiſſen), alſo allein und Abends, mit heruntergeſchraubter Lampe, oder mit geſchloſſenen Augen auf Ihrem Sopha liegend, am liebſten im Dunkeln, denn ich bin ſehr befangen Ihnen gegenüber, ſchüchterner als ein ſchlecht erzogenes Kind.

Wenn Sie nun wirklich gut (woran ich meine Zweifel habe) und nicht alltäglich ſind, ſo werden Sie auch alles ſo einrichten, wie ich es mir erbitte.

Vielleicht könnte ich Ihnen auch jetzt etwas nützen bei Ihren armen kranken Augen. Sie könnten mir diktiren. Ich ſchreibe ſchnell und unermüdlich, bin ganz zum Sekretair geboren, ich kann Ihnen auch, wenn gerade keiner Ihrer intereſſanteren Bewunderer da iſt, vorleſen, ich leſe recht gut, wenigſtens deutlich. Alſo dabei wollen wir ſtehen bleiben. Ich präſentire mich bei Ihnen als Ihr Sekretair, und erwarte den Befehl, an welchem Abend ich meinen Dienſt antreten ſoll. Werde ich nicht angenommen — ſo bin ich es auch zufrieden. Vous voyez qu'il n'y a rien dans le monde entier de plus accommodant que moi.

H. P.

Dresden, den 31. März. Abends.

Sie ſind unendlich gütig, liebe Gräfin, mir Ihre Courſtunden mitzutheilen; da mir aber, aufrichtig geſagt, wenig daran liegt Ihre Statiſten, Freunde oder Bekannte, kennen zu lernen, und Sie mir (was nach einer Korreſpondenz wie die unſerige allerdings auffallend iſt) nicht einmal die kleine Gunſt einer Privataudienz gewähren wollen, ſo muß ich, um nicht ungünſtig über Sie ſelbſt zu urtheilen, vorausſetzen, daß mir unzugängliche und unverſtändliche Gründe Ihr Benehmen regeln.

Wir werden uns alſo nicht anders ſehen, als wenn wir uns etwa am dritten Ort begegnen, doch bitte ich, Ihr freundliches Verſprechen nicht zu vergeſſen, mir die „zwei Frauen“ zuſchicken zu wollen. Ich werde mich bemühen, die dritte beſſer darin zu ſtudiren als bisher.

H. Pückler.

Briefwechſel

zwiſchen

Pückler und Eugenie John
(E. Marlitt).

Die Beziehung Pückler's mit der gefeierten Verfaſſerin der „Goldelſe“ und des „Geheimniſſes der alten Mamſell“ gehört zu den ungewöhnlichen. Die friſche Empfänglichkeit und Eindrucksfähigkeit, die Pückler ſich bis in ſein hohes Alter ſtets bewahrte, ließ ihn an die liebenswürdige und begabte Schriftſtellerin ſchreiben, um ihr ſeine Bewunderung und Verehrung auszuſprechen. Dabei reizte ihn das Inkognito, in das ſich E. Marlitt hüllte, und er ſuchte hinter die Schleier zu dringen, die ihre Perſönlichkeit verbargen. Es entſpann ſich ein anregendes, lebendiges, briefliches Verhältniß; daß es auch ein perſönliches werde, worauf Pückler beeifert drang, verweigerte E. Marlitt ſtandhaft und entſchieden, und nahm keine ſeiner Einladungen, ihn auf Schloß Branitz zu beſuchen, oder ſonſt ſeine Bekanntſchaft zu machen, an. So blieb es ein idealer Verkehr, der für Pückler etwas ungemein Anziehendes hatte.

Die Briefe Marlitt's, voll feinem weiblichen Takt, einfacher Natürlichkeit, mit Verſtand und Geiſt gepaart, durften hier nicht fehlen, und werden allen ihren Verehrern willkommen ſein. Auch iſt es keine Indiskretion mehr, da ja ihr wahrer Name und Aufenthalt unterdeſſen längſt allgemein bekannt geworden iſt. Kein Schriftſteller kann ſich lange unter einem Pſeudonym verbergen. „Eher bleibt ein Mörder unentdeckt als ein Autor,“ rief Alexander von Sternberg einmal aus; und er hat Recht, um ſo mehr wenn es ſich um einen Autor handelt, der wie E. Marlitt der Liebling eines ſo großen Publikums iſt.

1.

Pückler an Eugenie John.

Schloß Branitz, den 9. Februar 1868.

Schöne Unbekannte, und liebenswürdigſte Schriftſtellerin,

Geſtatten Sie mir eine Bitte. Ihre Geſchichte „das Geheimniß der alten Mamſell“ hat mich ſo gerührt und entzückt, als wenig andere, die ich geleſen, und im Begriff eine lange Reiſe anzutreten, von der ich ſchwerlich wieder zurückkommen werde, da mein 82jähriger Geburtstag ſchon ſeit 2 Monaten vorüber iſt — hege ich den lebhafteſten Wunſch, noch vorher Ihre perſönliche Bekanntſchaft zu machen.

Da ich Ihre wahre Adreſſe leider nicht kenne, ſo blieb mir nichts übrig, als den Redakteur der „Gartenlaube“ zu erſuchen, dieſen Brief an Sie zu ſenden. Weil ich nun Ihre reizende Photographie beſitze, aus der eben ſo viel Herzensgüte als liebliche Schalkhaftigkeit herausblickt, ſo hoffe ich, daß Sie mir die Freude, Sie zu ſehen, gönnen werden, umſomehr da ich die Ehre habe ein Kollege (wenn auch ein ſehr untergeordneter) von Ihnen zu ſein, nämlich als Verfaſſer einiger Bücher, denen das Publikum einſt mehr Beifall ſchenkte, als ſie ohne Zweifel verdienen. Es iſt ſogar möglich, daß Ihnen ſelbſt eines oder das andere derſelben vorgekommen iſt, und haben Sie es durchblättert, ſo würde ich dies ſchon als ein ſchmeichelhaftes Glück anſehen. Jetzt küſſe ich Ihre Hand, wie die Wiener ſagen, und erwarte von Ihrer Huld eine freundliche Antwort, die Ihre volle Adreſſe enthält, damit ich Sie auffinden kann, und gebe Ihnen mein Ehrenwort, im Fall Sie Ihr Inkognito beibehalten wollen (was ich für ein Talent wie das Ihrige ſündlich erachte), das Geheimniß ſtreng zu bewahren, oder wenn Sie befehlen, Ihren Brief zu verbrennen. Ich hole mir dann ſelbſt bei Ihnen eine andere Handſchrift als theures Andenken für die Spanne Zeit, die ich noch zu leben habe.

Mit allen herzlichſten Wünſchen für Ihr Wohl
Ihr ergebenſter Diener
der Verfaſſer der Briefe eines Verſtorbenen.

P. S. Wenn Sie mich mit der erbetenen Antwort erfreuen, ſo bitte ich dieſelbe an meinen ſehr intimen Freund, den Fürſten Pückler-Muskau, Schloß Branitz bei Cottbus, Königreich Preußen, adreſſiren zu wollen.

2.

Eugenie John an Pückler.

Den 16. Februar 1868.

An den Verfaſſer der Briefe eines Verſtorbenen.

Vorgeſtern erhielt ich durch Herrn Keil den Brief aus Schloß Branitz, der mich in der That freudig überraſchte. Daß meine kleine Arbeit die Aufmerkſamkeit des fürſtlichen Autors erregt hat, deſſen glänzende Leiſtungen ich ſchon als Kind rühmen hörte, und die ich zum Theil ſelbſt kenne und bewundere, das iſt für mich eine große Genugthuung, ein Sporn für weiteres Streben auf meiner litterariſchen Laufbahn. Wie gern möchte ich die liebenswürdigen Zeilen im Sinne des Abſenders beantworten; allein ich bin gegenwärtig ſehr leidend und in einer Weiſe zwiſchen meine engen, ſtillen vier Wände gebannt, daß es mir unmöglich ſein würde, den berühmten Verfaſſer der Briefe eines Verſtorbenen und ſeinen „ſehr intimen“ durchlauchtigſten Freund, den Fürſten Pückler-Muskau, ſo zu empfangen, wie es ſich ziemt, und wie ich vor allem wünſchen müßte. Bin ich demnach gezwungen, für jetzt auf die Ehre und Freude, den gefeierten Semilaſſo von Angeſicht zu Angeſicht ſehen zu dürfen, zu verzichten, ſo kann ich doch den Wunſch nicht unterdrücken, noch einmal im Bild vor ihm zu erſcheinen, da man mir ſagt, daß die kleinere Photographie weniger gelungen ſei, als die mitfolgende. Ich glaube zuverſichtlich, in meiner Abſicht nicht mißverſtanden zu werden — ſie hat mit Eitelkeit und Selbſtüberſchätzung durchaus nichts gemein, und will einfach beweiſen, daß mein Herz durch die widerfahrene Liebenswürdigkeit bewegt und erfreut iſt.

Ich ſpreche dem Verfaſſer der „Briefe eines Verſtorbenen“ nochmals meine volle Bewunderung und meinen freudigen Dank aus, wie ich auch Seiner Durchlaucht, dem Fürſten, in Ehrerbietung mich empfohlen halte.

E. Marlitt.

3.

Pückler an Eugenie John.

Schloß Branitz den 25. Februar 1868.

Schöne, und doch leider noch immer Unbekannte!

Als ich Ihren diplomatiſchen Brief mit der größeren Photographie erhielt, und mich von neuem an dem ſchlauen und doch gutmüthigen Ausdruck des Bildes erfreute, eben ſo ſehr aber von den holden Grübchen entzückt war, (welche von jeher für mich einen beſonderen Reiz hatten), las ich auf Ihrem Antlitz nur Güte, Geiſt und heitere Lebendigkeit. Dann aber erſt kam der Brief an die Reihe, und ich ward nun recht traurig, meinen ſo herzlich erbetenen Beſuch kurz und bündig abgewieſen zu ſehen.

Alſo Ihr Inkognito wollen Sie durchaus nicht verrathen, nicht einmal einem Verſtorbenen, der ſo innig wünſcht, Sie zu ſehen, zu hören, zu bewundern, und der, als der Erde ſchon Entnommener, gar keine Beſorgniß verrätheriſcher Indiskretion mehr einflößen ſollte.

Das Geheimniß, gewiß oder ungewiß, bleibt immer anziehend — und mir iſt es in der That gelungen, allen, die mich einſt laſen, den Glauben beizubringen: ich ſei der ſchon vielfach in der Welt bekannte zweideutige Sonderling, Fürſt Pückler genannt, und doch — kann es vielleicht Leute geben, die beſtimmt das Gegentheil wiſſen, oder zu wiſſen glauben, was eigentlich einerlei iſt. Ueberhaupt aber: was iſt nicht Räthſel auf dieſer ſonderbaren Erde, wo uns überall unlösliche Wunder umgeben. Wie wächſt aus der kleinen Eichel die rieſige Eiche, und wo iſt die Eichel her, die auf keiner Eiche gewachſen iſt, und wie auch entfaltet ſich der bunte, prächtige Schmetterling aus der ſcheinbar ſchon halbtodten braunen Puppe, welche die häßliche Raupe zurückgelaſſen? Ja wir ſelbſt — wo kommen wir her, und wo gehen wir hin? Ach, auf tauſend noch viel wichtigere Fragen, wo iſt die klare überzeugende Antwort? Mein Jugendfreund, unſer tragiſcher Philoſoph Schopenhauer, hat vielleicht Unrecht, wenn er gleich den alten Indiern, nur die völlige Vernichtung für die wahre und einzige Seligkeit hält, und doch zweifelt, ob ſie weder durch den Tod, noch auch nach dem Tode zu erringen ſei. Das iſt faſt noch ſchrecklicher als die Worte, welche Dante über den Eingang der Hölle ſchreibt: Voi che entrate, lasciate ogni speranza.

Ich hoffe, daß ich Sie durch eine ſolche Konverſation nicht verſtimme, liebliche Unbekannte, denn mein eigener Charakter, ich muß es bekennen, iſt zur Hälfte weiblich, das heißt ſehr elaſtiſch und zugleich phantaſiereich. Dies gehörig benutzend tröſtet man ſich, wenigſtens momentan, tapfer über alles. Manchmal aber dauert der Schmerz doch auch länger, beſonders wenn er eben ein zu empfängliches Herz betroffen, das immer gut iſt, wenn es nicht durch die Schlechtigkeit böſer Menſchen verhärtet worden.

Da Sie nun von mir ſelbſt erfahren, daß ich eine halbweibliche Seele beſitze, können Sie um ſo offener und aufrichtiger an mich ſchreiben (oder an meinen Doppelgänger) als an andere Männer. Da Sie aber grauſam genug ſind, mich armen Greis nicht perſönlich ſehen zu wollen, ſo geſtatten Sie mir wenigſtens eine längere, andauernde Korreſpondenz; es verſteht ſich, daß von Ihrer Seite, wenn es Sie langweilt, auch nur einige Worte von Ihnen mir ſchon wohlthun werden, ich aber Ihre gütige Erlaubniß erhalte, ſo viel zu ſchreiben als ich will, denn — ich ahne wirklich eine wahre Sympathie zukünftig unter uns, weil ich ſo unwiderſtehlich ſchon jetzt eine ſolche für Sie fühle. Zugleich aber ſehe ich nun auch ein, daß Sie vollkommen Recht haben, nur aus Schonung den alten Verſterbenen lieber gar nicht zu ſehen, ihm aber doch großmüthig genug, eine Korreſpondenz, gewiſſermaßen zwiſchen zwei Unſichtbaren, gewähren wollen.

Da Sie mich auch mit einer Ihnen ganz ähnlichen Photographie beglückt haben, gönnen Sie mir ſchon einen großen Vortheil bei dieſer Korreſpondenz, weil Ihr Bild bereits über meinem Schreibtiſch placirt iſt, und ich nun an Sie ſchreibend, die ſchalkhaften Augen fragen kann, was ich zu äußern wagen darf oder nicht, damit ſie mich nicht bös anblicken, ſondern immer huldvoll, und wo möglich vertrauend auf mich niederſchauen. Dies betreffend wage ich noch die Bitte: mir Ihren Vornamen zu ſagen, aber keinen fingirten, ſondern den wirklichen, mit dem man Sie als Kind und junges Mädchen gerufen. Mich aber nennen Sie immer nur den Verſtorbenen, womit Sie der Wahrheit vielleicht bald am nächſten kommen werden.

Um Ihnen jedoch keinen Zweifel an meiner kindlichen Ehrlichkeit zu laſſen, lege ich als dankbare Gegenleiſtung die leider ſehr ähnliche Photographie meines Doppelgängers hier bei, die nach der Rückkehr aus unſerer letzten Campagne aufgenommen wurde, und zwar in Galla, denn „Kleider machen Leute," eines unſerer wahrſten Sprüchwörter!

Aber damit ich Sie nicht zu unbeſcheiden ermüde, nur noch ſchließlich meinen innigſten Dank für Ihren allerliebſten Brief, der, bis auf die Weigerung mich bei ſich zu empfangen, den Augen und Grübchen ganz analog iſt. Erhalten Sie mir wenigſtens immer die bewieſene gnädige Geſinnung, welche ich inſofern auch vielleicht verdiene, weil ich mir bei allen meinen vielen Fehlern, doch zwei Tugenden glücklich erhalten habe: Dankbarkeit und Treue.

Herzlich Ihr Verſtorbener.

P. S. Es geht mir wie den alten Frauen, denen man immer verwirft, daß ſie ihre Briefe ſelten ohne Nachſchrift abſenden. Mir begegnet dies nur, wenn ich an ſehr intereſſante Perſonen ſchreibe, weil ich dann leicht vergeſſe, was mich allein betrifft. Alſo noch eine dringende Bitte: Es würde mir penibel ſein, wenn ich bei etwaigem ferneren Schriftwechſel, dieſen immer durch die Redaktion der „Gartenlaube" gehen laſſen müßte. Mein Wunſch iſt daher, daß meine verehrte Gönnerin mir irgend eine Adreſſe geben möge, die mir, wie ich ihr, ganz unbekannt iſt, und durch welche ein Schreiben von mir dennoch ſicher an Sie gelangt.

An Ihr heiliges Inkognito will ich dadurch gewiß nicht rühren, und deshalb auch nicht die mindeſten Erkundigungen einziehen; denn erſtens, leide ich nur ſehr wenig an der Schwäche großer Neugierde, und zweitens, bin ich voll Reſpekt für Ihren Willen.

Die Adreſſe meines Doppelgängers haben Sie, und das jus talionis verurtheilt Sie, meine Gnädigſte, zur Erwiederung des Gleichen, was die abſcheulichen Deutſchen W. w. W. nennen. Ich ſchäme mich faſt dieſer vulgairen Citation, und bitte fußfällig um Verzeihung für einen ſolchen 82jährigen Muthwillen!

Nun küſſe ich Ihre Hände, trotz der Handſchuhe auf dem Bilde, und mache endlich ein Ende, was Ihnen vielleicht an meinem ganzen Briefe am beſten gefällt. „Oho jam satis!“

4.

Eugenie John an Pückler.

Arnſtadt, in Thüringen, den 4. März 1868.

An den Verſtorbenen.

Da ſteht die Adreſſe, wie ſie gewünſcht worden iſt; allein das Gefühl und die Feder der Lebendigen ſträuben ſich gegen dieſe Bezeichnung — ſie ſoll deshalb zum erſten- und letztenmal geſchrieben ſein. Ich liebe das Schattenhafte, Weſenloſe überhaupt nicht, und dann bin ich auch praktiſch genug, einzuſehen, daß ich bei einer ſolchen Umgangsweiſe bedeutend verlieren müßte. Was alles darf man dem Lebendigen anthun! Man darf ihn bitter reizen, ſchmerzlich verwunden, kränken, erzürnen, und geht ſtraflos aus, ſobald er keine Injurie oder körperliche Wunde nachzuweiſen vermag. Der Verſtorbene dagegen trägt den Nimbus der Verklärung über der Stirn, er iſt gefeit und unverletzlich, und man muß ſich ſtreng hüten, ihm Böſes nachzuſagen, wenn man nicht für einen ſehr ungebildeten Menſchen gelten will. Ich bin mithin vollkommen in meinem Recht, wenn ich, die Bezeichnung als „partheiiſch“ verwerfend, mir eine andere wähle, und infolge deſſen beſſer meinen Brief an „den Unſterblichen“ richte. Freilich erſcheint auch da mein Standpunkt gewagt und bedenklich — ich ſtehe gleichfalls einer Strahlenglorie gegenüber — indeß, die Unſterblichkeit ſchließt ja menſchliche Schwächen und Leidenſchaften nicht aus, wie zum Beiſpiel der Haß, die Rachſucht der alten griechiſchen Götter beweiſen; mein unſterblicher Korreſpondent wäre mir dadurch näher gerückt, und ich würde mich ſchon zu vertheidigen wiſſen, wenn er ja einmal in die genannten Fehler verfallen ſollte.

Der erſte Stein zur Baſis einer künftigen Korreſpondenz wäre ſomit gelegt; aber ich zweifle ſehr, daß er je einen Nachbar erhalten wird .... Haben Sie meine „Goldelſe“ geleſen? Dieſe Frage mag recht unbeſcheiden klingen; ſie läßt ſich jedoch durchaus nicht umgehen, und ich muß ſogar dringend bitten, im Hinblick auf den beabſichtigten Briefwechſel das kleine Buch ſchleunigſt in die Hand zu nehmen. Es kennzeichnet ſcharf und unabweisbar meinen Standpunkt in ſozialen Fragen, von welchem aus ich mit Luther ſage: Hier ſtehe ich — ich kann nicht anders, oder vielmehr ich will nicht anders! Der Unſterbliche wird nach Kenntnißnahme der Tendenz nicht umhin können, mit dem Fürſten Pückler ernſtlich Rückſprache zu nehmen, und wie es dann um die prophezeite Sympathie ſtehen wird, kann ich mir recht gut ſagen. Zwar ziehen Sie ſelbſt eine Scheidelinie zwiſchen ſich und den Doppelgänger; allein die innige Verwandtſchaft der beiden Naturen läßt ſich nicht verläugnen, das hat der Unſterbliche am ſchlagendſten bewieſen, indem er mir das Bild des Fürſten ſchickte . . . . . Die Photographie macht mir ſehr viel Freude; ſie hängt jedoch, ihrer Ausſtattung gemäß, bereits in „der guten Stube“, wie die ehrlichen Thüringer ſagen. Dort iſt ſie an ihrem Platze, und ich werde mir allſonntäglich das Vergnügen machen, die ariſtokratiſche Geſtalt voll prächtiger Orden zu bewundern. Das Konterfei meines „unſterblichen“ Korreſpondenten dagegen, dunkel gekleidet, wie ich ihn einmal flüchtig und von fern in München geſehen, würde ich in mein kleines Arbeitszimmer, über den Schreibtiſch gehangen haben, an welchem nun einmal eine Widerſpruchsvolle ſitzt. Ich ſehe die Sterne nur gern am Himmel — in dem Moment alſo, wo meine Augen das edle Geſicht des Unſterblichen ſuchen wollten, würde mich die ſternbeſäte Uniform der fürſtlichen Photographie ſtets zum Widerſpruch reizen — und Sie werden begreifen, daß ich Frieden haben will an meinem Arbeitstiſch . . . . Was wird Ihr ſehr „intimer Freund“ ſagen zu dieſer wahrhaft ſpießbürgerlichen Aufrichtigkeit?

Ich könnte nun füglich dieſe Zeilen ſchließen, wäre nicht eben mein oppoſitionsluſtiges Naturell, das mich ſtets zwingt, ein angeregtes Thema nicht unerörtert zu laſſen, und ſo will ich noch ſagen, daß ich mit Schopenhauer und den alten Indiern durchaus nicht einverſtanden bin, wenn ſie die völlige Vernichtung für die wahre und einzige Seligkeit halten . . . . Nicht mehr denken und empfinden dürfen — wie entſetzlich! Ich will fortleben, und ſei es auch in dem beſtändigen Kampf, den die Menſchenſeele mit dem irdiſchen Leben zu beſtehen hat! Ein einziges Stocken der armſeligen Blutwellen ſollte urplötzlich den Gedanken, das Gefühl, alle Schätze der Erfahrung, des Wiſſens, die der Menſch in ſich aufgeſpeichert und oft um ſchweren Preis erkauft hat, in das Nichts zerfließen laſſen? Die Hoffnung, die für die Seele das iſt, was das immer wieder zurückkehrende Blut für das pulſirende Herz, ſie ſollte zurückbleiben an der dunklen Schwelle, die wir Tod nennen? Nein, darin habe ich mir meinen Kindesglauben unerſchütterlich bewahrt, und ich freue mich auf den Augenblick, wo meiner Seele die Flügel losgebunden werden. Ueber das „Wie“ der Fortdauer hege ich freilich meine ganz ſpeziellen Anſichten, die ſich ſchwerlich mit denen der himmliſchen Manna-Eſſer vertragen dürften.

Nach allem, was ich weiter oben dem Unſterblichen auseinandergeſetzt habe, ſcheint es mir ziemlich überflüſſig, ſchließlich noch meinen Ruf-Namen zu nennen; indeß, ich finde ihn hübſch, und aus dem Grunde ſollen Sie erfahren, daß Vater und Geſchwiſter mich Eugenie rufen.

Ich grüße den Unſterblichen herzlich, und ſage Seiner Durchlaucht, dem Fürſten, meinen verbindlichſten Dank für die gnädigſt geſandte Photographie.

E. Marlitt.

5.

Pückler an Eugenie John.

Branitz, den 26. März 1868.

Erlauben Sie mir zuerſt, Sie meine geliebte und verehrte Freundin zu nennen, obgleich ich Sie noch nie geſehen, aber überzeugt bin, daß ich Sie aus Ihren lieblichen Erzählungen, und auch aus Ihrer Photographie beſſer kennen und lieben gelernt, als durch eine oberflächliche geſellſchaftliche Bekanntſchaft.

Und nun verwundern Sie ſich auch nicht über mein langes Stillſchweigen. Die Urſachen deſſelben ſind ſehr einfach. Erſtens: hat meine Krankheit eine üble Richtung genommen, wie man es zu nennen pflegt, wenn ſie gefährlich wird, was mir zwar keine Sorge macht, aber doch theils durch Schmerzen läſtig wird, theils noch mehr durch geiſtige Abſpannung, wie momentanen Mangel an Gedächtniß, und überdem durch einen (für lebhafte Charaktere wie den meinigen,) höchſt unangenehmen langen Hausarreſt, der nun leider ſchon ſo viele Monate dauert, und wenn ich mich ihm auf kurze Zeit einmal gewaltſam entreißen will, immer noch nachtheiligere körperliche Folgen meines Zuſtandes herbeigeführt hat.

Sie können ſich nun denken, daß in dieſer mißmuthigen Verfaſſung Ihr prächtiger Brief magnetiſch auf mich gewirkt hat, obgleich Sie mich darin ſehr zu verkennen ſcheinen. Einmal: durch große Ueberſchätzung meiner ſehr anſpruchsloſen Perſönlichkeit, dann aber dieſem erſten wieder ganz entgegengeſetzt, durch die Vorausſetzung eines adeligen Hochmuths, was mich wahrhaft kränkt (aus Eitelkeit), weil ich eher auf meine philoſophiſchen Anſichten mir etwas einbilden möchte, da dieſe mich von Vorurtheilen überhaupt ſehr frei machen, wiewohl ich nicht ſicher bin, daß dieſe Freiheit der Geſinnung in allem ſo ganz Ihren Beifall finden wird — doch davon ein andermal mündlich.

Jetzt kehre ich zu meinen Entſchuldigungen zurück, nämlich wegen der ſpäten Erwiederung Ihres mir ſo unendlich lieben Briefes. Alſo zweite Rechtfertigung: Sie hatten mir befohlen Ihre „Goldelſe“ zu leſen, und obgleich mir das Leſen jetzt oft ſchwer wird, gehorchte ich doch mit Freuden. Nun aber iſt die „Gartenlaube“ ſo intereſſant, daß ich auch die Aufſätze zwiſchen der „Goldelſe“ nicht überſchlagen mochte, und mir deshalb im Ganzen ſoviel Zeit raubte, was mich dann länger aufhielt. Sie werden das nicht ſehr galant finden, aber ich achte und liebe Sie ſchon zu ſehr, um

Ihnen ſo unwahr zu ſchmeicheln. Jetzt wiſſen Sie die drei Urſachen meiner ſpäten Antwort. Eigentlich trägt meine Krankheit doch allein die Hauptſchuld.

Nun ſchickte mir eine Dame, die meinen litterariſchen Enthuſiasmus für Sie kennt, vor einigen Tagen beiliegenden Journalartikel über Sie zu.

Er hat meine Anhänglichkeit für Sie, wo möglich, noch vermehrt, aber zugleich einiges darin mich tief betrübt, was ich jedoch für übertrieben halte. Schreiben Sie mir alſo die volle Wahrheit darüber. Sind Sie wirklich unbequem taub geworden, ſo giebt es ja viele Mittel dagegen. — Merkwürdig erſchien es mir aber, daß ich früher drei ſehr taube Perſonen, von großen Eigenſchaften wie Sie ſolche beſitzen, wenn auch verſchiedener Art, ſehr geliebt habe. Die Erſte: war eine reizende junge trübgeſtimmte Frau, welche ich zu erheitern vermochte. Die Zweite: ein höchſt liebenswürdiger ruſſiſcher General, und die Dritte: mein Schwiegervater, der Fürſt Hardenberg, preußiſcher Staatskanzler. Dieſe beiden Letzteren waren ſehr lebensluſtiger Natur, und daher auch lebhaft in ihrer Konſervation, die leicht ermöglicht wurde durch eine kleine muſchelartige Röhre, in die man nur leiſe hineinzuſprechen brauchte, während die Kranken dieſelbe dicht an's Ohr hielten. Ich habe kaum intereſſantere Menſchen gekannt als dieſe drei.

Ich ſelbſt, beiläufig geſagt, ſehe, höre und fühle ſogar unbegreiflicherweiſe noch faſt ganz ſo wie in der Jugend, obgleich ich mich nie geſchont, und nichts weniger als ein exemplariſches Leben geführt habe. Ich war indeß immer bon Diable, was ich auch noch heute einem frommen Heuchler vorziehe, welcher ſelten etwas Gutes thut, aber dafür jeden Sonntag oder Feiertag in die Kirche geht, um dadurch bequem in den Himmel zu gelangen — während ich bei der Mehrzahl unſerer meiſt bigotten und einſeitigen Prediger, die man, im ſchädlichen Zuge ſitzend, bis zum Ende anhören muß, für mich keineswegs weder etwas Anziehendes noch wahrhaft Frommes finden kann, oft ſogar nur das Gegentheil.

Im katholiſchen Kultus (abgerechnet manchem Abgeſchmackten) iſt doch noch oft mehr aufrichtige fromme Hingebung vorhanden — wenn auch der ſogenannte Glauben an veraltete Religionen, im Lichte der Wiſſenſchaft und Erfahrung nach und nach immer viel ſchwächer werden muß.

Was uns Beide betrifft, ſo wollen wir alles Verſteckenſpielen mit einander ganz aufhören laſſen, und völlig wahr unter uns denken und ſchreiben. In ſolcher Wahrheit iſt ein großer Genuß, den ich in meinem langen Leben ſchon einigemal empfunden, und mich nach einem gleichen mit Ihnen jetzt wahrhaft ſehne. Zeit bringt Roſen, und manche auch ohne Dornen. Sie zum Beiſpiel können mich ſchelten, und getroſt mir alles ſagen, was Sie an mir tadeln — das werden niemals Dornen für mich ſein! Nur glauben und vertrauen Sie mir ohne Scheu und ohne Rückſicht, das wird von mir auch nie gemißbraucht werden, und vielmehr ein wahrer Troſt in Schmerz und Leiden für mich werden.

Da meine Ihnen überſandte Photographie in voller Toilette jetzt in Ihrer ſogenannten „guten Stube" hängt, wo Sie nur Sonntags hinkommen, ſo bitte ich, noch eine andere hier beilegen zu dürfen, die eben ſo anſpruchslos erſcheint als ich wirklich bin. Ich halte dort ein Buch in der Hand, und denken Sie ſich dabei, daß dies Buch Ihre Schriften enthielte, und bemerken Sie dann die geſpannte Aufmerkſamkeit, mit der ich darin leſe. Das wird mir Freude machen, und ich hoffe nun mit Zuverſicht, daß dieſes Bild, im dunklen Kleide, über Ihrem Schreibtiſch im Boudoir Platz finden werde — was ich allen früher erhaltenen Auszeichnungen freudig vorziehen will.

Lachen Sie nicht über dieſen Enthuſiasmus eines ſo alten Mannes, denn ich bin in Herz und Kopf wirklich noch eben ſo kindlich als in meiner Jugend, und darauf gerade faſt ſtolz. Wem möchte ich das ſagen als Ihnen — denn alle Fühlloſe würden mich verſpotten, von Ihnen aber glaube ich das nicht, und der Glaube macht mich ſelig.

Ich adreſſire alſo heute meinen Brief direkt an Fräulein Eugenie John, Arnſtadt in Thüringen, und wäre untröſtlich, wenn jener beiliegende Artikel aus dem Journal mich in den nahen April geſchickt hätte.

Beruhigen Sie mich bald menſchenfreundlich darüber durch einen recht guten, lieben und ganz wahren Brief.

Darf ich nun noch die Bitte hinzuſetzen, wenn Sie auch unzufrieden mit mir wären, doch immer mich in gütigem Andenken zu behalten als

Ihren

treu ergebenen Verehrer

H. P.

Was gäbe ich darum, wenn ich Ihre Antwort ſchon hätte! Haben Sie Mitleid, und laſſen Sie mich nicht zu lange darauf warten.

6.

Eugenie John an Pückler.

Arnſtadt, den 2. April 1868.

Ich habe den letzten Brief aus Schloß Branitz mit einem Gemiſch von Freude und — Erſtaunen begrüßt. Sie machen es mir zur Pflicht, Ihnen gegenüber immer wahr zu bleiben, und ſo bekenne ich denn, daß ich auf meine Zeilen keine Antwort erwartete, eben weil ich mich vollkommen wahr und rückhaltlos offen gezeigt habe.

Ein verlauter Journalartikel hat Ihnen bereits von meinem Leben am Hof der Fürſtin von Schwarzburg-Sondershauſen erzählt; dieſem Aufenthalt nun verdanke ich einen Schatz von Erfahrungen, kraft deſſen ich ſehr mißtrauiſch geworden bin. Nicht daß ich mit dieſem Ausſpruch einen Schatten auf meine angebetete Fürſtin werfen möchte — ſie iſt eine der edelſten, aber auch verkannteſten deutſchen Frauen — ich war nur ſo vorwitzig, den Nimbus ihrer Stellung zum Prüfſtein männlicher Charakterſtärke und Geſinnungstüchtigkeit zu machen, und mußte dabei meine Ideale kläglich wie Wachs zerſchmelzen ſehen. Viele *kamen* mit geradem Rücken, aber gebückt *gingen* ſie faſt immer. — Dabei habe ich aber auch einſehen gelernt, daß es den Trägern ariſtokratiſchen Glanzes, gegenüber dieſem Vergötterungs- und Unterwerfungstrieb der Menge, faſt unmöglich gemacht wird, den rein menſchlichen Standpunkt zu erkennen, geſchweige denn zu ihm zurückzukehren, und bin ich billig und unpartheiiſch genug, zuzugeben, daß dazu außergewöhnliche Geiſteskräfte, Großartigkeit der Auffaſſung und ein hoher Grad von Selbſtverläugnung und Edelſinn erforderlich ſind. An alle dieſe Eigenſchaften mußte ich appelliren, wenn ein Briefwechſel zwiſchen Ihnen und mir zu Stande kommen ſollte . . . . Sind Sie mir böſe, daß ich an einem Erfolg gezweifelt habe?

Bezüglich des Feſthaltens an meinem Pſeudonym muß ich Ihnen ferner ſagen, daß ich, bei dem lebhaften Wunſche, nur mit dem *Schriftſteller*, dem Verfaſſer der „Briefe eines Verſtorbenen,“ in geiſtigen Verkehr zu treten, der Anſicht war, *auch* eine gewiſſermaßen objektive Stellung einnehmen zu müſſen, ſo daß lediglich E. Marlitt, die Schriftſtellerin, Ihre Korreſpondentin wurde. Nun freilich, wo mir ein unbekannter und ſehr unberufener Biograph das Viſir aufgeſchlagen, müſſen Sie, wohl oder übel, auch die Eugenie John mit in den Kauf nehmen. Sie wird Ihnen übrigens das Leben nicht ſchwer machen — durch Schelten, wie Sie meinen, am allerwenigſten. Zwar bin ich bereits in ein „gewiſſes Alter" getreten, allein nichts liegt mir ferner, als die Sucht, zu moraliſiren; auch habe ich weder Geſchick noch Neigung zum Eheſtiften; ich fliehe die Kaffeegeſellſchaften, die Médisance wie das Gift, ſehe die Jugend gern fröhlich, und fühle durchaus keine Sympathie für Katzen und Möpſe — Sie ſehen, ich bin keine von den ganz Schlimmen. Sollte mir Ihre Anſchauungsweiſe nicht gefallen, ſo werde ich mir erlauben, meine Gegenanſicht zu entwickeln; aber das Recht der Freundin geltend machen, und ſchelten werde ich nur, wenn Sie zum Beiſpiel das Krankenzimmer zu frühe verlaſſen, und damit Ihre Geneſung verzögern, wie Sie bereits gethan.

Ich ſollte meinen, ein Geiſt wie der Ihrige, bedürfe des Verkehrs mit der Welt nicht in dem Maße, wie Sie ihn zu wünſchen ſcheinen. Phantaſie, Wiſſen und ein Schatz köſtlicher Reiſeerinnerungen ſtehen Ihnen zur Verfügung — es genügt ein Wink, um die verſchiedenartigſten Geiſter auferſtehen, und Ihnen dienſtbar zu machen — wie leicht wiegt dem gegenüber das Salongeplauder, der oberflächliche, geſellſchaftliche Verkehr! Wie Ihre äußere Umgebung iſt, weiß ich freilich nicht; aber ich kann mir denken, daß Ihr ſchöpferiſcher Geiſt und weltberühmter Geſchmack auch um Schloß Branitz ein kleines Eden gezaubert haben; freilich, darüber hinaus ſehen Sie doch immer nur in — die Sandbüchſe des heiligen römiſchen Reichs, und der Gedanke könnte allerdings auch für mich etwas Niederſchlagendes haben. Ich brauche Bergluft; meine Denkkraft verliert die Elaſticität inmitten einer ſterilen Gegend, und vorzüglich jetzt, wo ein rheumatiſches Leiden mich meiſt an das Zimmer feſſelt, könnte ich den Blick auf meine trauten Thüringer Berge nicht miſſen. Bei dieſer Gelegenheit habe ich eine Uebertreibung meines indiskreten Biographen zu berichtigen. Es iſt nicht wahr, daß man mir die Feder in die Hand geben muß, wenn ich ſchreiben will — in dem Fall wäre ich das beklagenswertheſte Geſchöpf auf Gottes Erde; denn es iſt mir geradezu unmöglich, auch nur einen Federſtrich in Gegenwart Anderer zu thun — nicht das geliebteſte Geſicht dulde ich in meiner Nähe, wenn ich ſchreibe. Meine Muſe iſt ſcheu, wie ich es wohl ſelbſt im tiefſten Grund meiner Seele ſein mag; daher die unwiderſtehliche Neigung, in Einſamkeit und Zurückgezogenheit zu leben, die ſich ſtets geltend macht, ſobald ich mir ſelbſt überlaſſen bin. Einmal auf das unbeſcheidene Terrain der Selbſtbiographie gerathen, will ich noch beſtätigen, daß ich allerdings plötzlich ſchwerhörig geworden, und infolge deſſen gezwungen geweſen bin, meinen Beruf als Sängerin aufzugeben. Im Lauf der Jahre, und bei großer Mäßigung im Singen hat ſich das Uebel wieder gebeſſert — wer langſam mit mir ſpricht, braucht die Stimme nicht beſonders zu verſtärken. Neuerdings macht ein ſehr tüchtiger Arzt abermals Verſuche, das Leiden gänzlich zu beſeitigen; er ſpricht von völliger Wiederherſtellung — ein ſchöner Gedanke, den ich indeß noch zurückweiſe. Ich habe mich klaglos in mein Geſchick gefunden, denn ſo unweiſe bin ich nicht, mich ſtürmiſch gegen das aufzulehnen, was ſich einmal durchaus nicht ändern läßt; ebenſowenig aber bin ich auch geneigt, ſanguiniſche Hoffnungen in mir zu hegen und zu pflegen.

Doch genug von mir. Ich habe Ihnen ja vor allem herzlich zu danken für die geſandte Photographie. Warum ſoll ich läugnen, daß ſie mir viel lieber iſt, als die andere? Wenn ich auch weiß, daß Sie ſich in den Freiheitskriegen ausgezeichnet haben; wobei ich meine Bewunderung für Tapferkeit und ritterlichen Sinn gern eingeſtehe, ſo will mir doch auf dem „Sonntagsbild" der Denkerkopf mit dem tiefſinnenden Ausdruck über dem in den Vordergrund gedrängten Mordinſtrument nicht gefallen. Die kleine Photographie hängt nun über meinem Schreibtiſch, und ich ſehe in der That vertrauensvoll nach ihr hinüber. Wenn auch immerhin eine vornehme Erſcheinung, hat ſie doch nichts Unnahbares, ſo daß ich nun gern und ohne Scheu Anregung und Belehrung bei Ihnen ſuche.

Was das von Ihnen berührte Glaubensthema betrifft, ſo bin auch ich der Anſicht, daß man bei dem katholiſchen Kultus mehr wahrgemeinte, oder vielmehr *glühender empfundene* Hingebung findet. Er macht die Phantaſie zu ſeiner Helfershelferin, und beſtrickt das Gemüth, indem er die Kunſt ausbeutet, und ihre ſchönſten Blüthen über ſeine Gläubigen ſtreut. Ihm verdanken wir deshalb auch ſo viele unſterbliche Thaten des Menſchengeiſtes in der Muſik, Malerei, Skulptur ꝛc. Den Hokuspokus der Prieſter abgerechnet, habe ich ſeinen Zauber ſelbſt empfunden. Als Kind konnte mir nichts Schrecklicheres widerfahren, als wenn meine Großeltern mich in die weißangeſtrichene Kirche, in den beengenden Glasſtuhl mitnahmen — ich langweilte mich entſetzlich, und meine erſten Eindrücke vom Gottesdienſt waren demnach eher geeignet, allen Aufſchwung in mir zu erſticken, und mir gegen das einen Widerwillen einzuflößen, was doch mein Halt, meine Stütze in ſpäteren Zeiten werden ſollte. In dem geheimnißvollen Halbdunkel einer katholiſchen Kirche, beim Anhören der Meſſe hätte ich mich nicht gelangweilt, das weiß ich . . . Wir ſind in das Extrem gefallen. Wie die Revolution auf den Abſolutismus die Anarchie folgen läßt, ſo hat die Reformation für den ausſchweifend gewordenen Bilder- und Heiligenkultus eine bedenkliche Doſis Nüchternheit und Proſa eingetauſcht. Ich weiß, dieſer Ausſpruch genügt den orthodoxen Altlutheranern, um mich in Bann und Acht zu erklären; aber ich kann mir nicht helfen, ich will doch tauſendmal lieber den lateiniſchen Text einer Meſſe, den ich nicht verſtehe, anhören, als die groben ſchwungloſen Verſe der meiſten unſerer proteſtantiſchen Kirchenlieder, von denen ich mir obendrein gefallen laſſen muß, daß ſie irgend eine unerträglich gellende Weiberſtimme, oder eine völlig ungeſtimmte männliche Kehle neben mir abſingt.

Und nun leben Sie wohl. Ich habe Ihnen viel vorgeplaudert. Immer werden meine Epiſteln freilich nicht ſo umfangreich ausfallen — denn ich habe mit meiner Feder viel nachzuholen im Intereſſe meiner geliebten „Gartenlaube" — aber Sie haben mir geſagt, daß Sie leidend ſind, und ein wenig Zerſtreuung von meiner Antwort erwarten, und da pochte die neu übernommene Pflicht denn doch zu energiſch an meine Seele. . . . Möchten Sie bald wieder recht geſund werden! Auf meinem Fenſterbret blühen Veilchen, und drüben auf dem Berge, über Wieſen und Büſche gebreitet, liegt der erſte leiſe Duft des Frühlingskleides — tauſend Hoffnungen öffnen da draußen die Augen, und wir kranken Menſchenkinder wollen nicht zurückbleiben, ſondern hoffen, hoffen!

Schreiben Sie bald, mein verehrungswürdiger Korreſpondent,

Ihrer ergebenſten
Eugenie John-Marlitt.

7.

Pückler an Eugenie John.

Branitz, den 6. April 1868.

Meine theure, verehrte Freundin.

Ich antworte wieder ſpät, weil ich noch immer recht krank bin. Dafür habe ich aber Ihren Brief deſto öfter geleſen, und es wird mir jetzt wirklich bange mein altes Herz ganz an Sie zu verlieren.

Was Sie von den Hofleuten ſagen, iſt ſehr richtig, an kleinen Höfen noch viel ſchlimmer als an großen. Ich habe dies Hofleben nie geliebt, und paſſe auch gar nicht dahin, ſowohl wegen meiner Fehler, als wegen meiner beſſeren Eigenſchaften, obgleich Anhänglichkeit für unſer regierendes Haus, und perſönliche Gründe mich oft dahin führten.

Bitte, ſchreiben Sie mir, ob Ihre Freundin, die Fürſtin Schwarzburg eine Tochter der Fürſtin Solms, (ſpätere Königin von Hannover) war, ein reizendes Mädchen einſt, in die ich in früherer Zeit verliebt war. Ich bin in aller Genealogie ſehr unwiſſend, wie überhaupt ſehr wenig lebensklug, auch zu wenig neugierig was Andere thun, und im Ganzen nicht einmal geſelliger Natur, aber — verliebt war ich oft, und auch ſehr ſinnlich und phantaſtiſch, wovon ich ſelbſt jetzt noch nicht ganz gebeſſert bin. Naiv bin ich ebenfalls leider immer geweſen und geblieben. Das mögen Sie mir, mit dem weiblichen Scharfſinn, wohl ſchon abgelauſcht haben, eben ſo wie meine unbegränzte Aufrichtigkeit gegen die, welche mir lieb ſind, und von denen ich glauben darf, daß ſie mir auch ein wenig gut und ſympathiſch ſind, oder werden können.

Nun fahre ich in der Beantwortung meines Kleinods, Ihres Briefes, fort, Punkt für Punkt, wie ein pflichtſchuldiger Korreſpondent, und hoffe ſo fortfahren zu können, bis ich ſelbſt zu Ihnen komme; doch darüber ausführlicher ein anderesmal, denn ehe ich die Freude habe in Ihr ſchalkhaft kluges, und dabei doch auch ſo gutes Auge zu ſehen, haben wir noch Zeit zu einigen Briefen, wenn Ihr freundlicher Wille aushält, was ich hoffe, eben weil Sie gut ſind, was jedes Wort in Ihren Schriften wie in Ihren Briefen bezeugt, und Sie würden nicht ungnädig lächeln, wenn Sie jetzt in meiner Seele leſen könnten, wie ſtolz ich auf dieſe Briefe und auf Ihre Güte für mich bin. So ſehr ich aber die ausgezeichnete Schriftſtellerin ehre, ſo iſt mir doch Ihre eigene ganze Natur, wie ſie meiner Phantaſie geiſtig vorſchwebt, die Hauptſache. Jedoch mich verkennen Sie fortwährend noch, glaube ich, und in Vielem. Wenn Sie zum Beiſpiel ſchreiben: „Ich ſollte meinen, ein Geiſt wie der Ihrige, bedürfe des Verkehrs mit der Welt nicht in dem Maße, wie Sie ihn zu wünſchen ſcheinen.“ — ſo denken Sie ſich grade das Gegentheil von mir. Ich liebe die Einſamkeit (allerdings oft zu Zweien, als Doppel-Einſiedler) mehr als die Geſellſchaft, und ganz beſonders die, welche man die große Welt nennt. Was ich vor allem liebe, iſt die große Natur in allen ihren mannigfaltigen Reizen, und dabei ſo voll ernſter Belehrungen, dann für meine Perſon aber auch möglichſte Freiheit und Ungenirtheit, welchem ſtarken penchant ich ſchon viel große Opfer in weltlichen Dingen gebracht habe, welche die gewöhnlichen Menſchen des Intereſſes zu hoch ſchätzen, um nicht lebenslang danach zu jagen. Sie Argwöhniſche halten mich ſo ganz verſchieden von ſich! und ich ahne immer mehr Aehnlichkeiten zwiſchen uns, nicht Gleichheit, aber chemiſche Wahlverwandtſchaft nach Goethe's Anſicht. Eins aber glauben Sie mir: Ich ſtelle Sie weit über mich, und deswegen liebe ich Sie, was auch Sie vielleicht bei näherer Bekanntſchaft dahin bringen könnte, mir ebenfalls ein wenig gut zu werden, denn ich beſitze, neben vielen Fehlern (für welche die Katholiken, bezüglich der daraus entſtehenden Sünden, einen mildernden hübſchen Namen haben) auch zwei gute Eigenſchaften, die bei edlen Gemüthern ihre volle Geltung finden: Natürlichkeit, das heißt zu erſcheinen wie man wirklich iſt, und Wahrheit ohne Scheu, die daraus entſteht.

Sie ſehen hiernach ſchon, daß ich zum Hofmann wie zum Diplomaten nicht im geringſten tauge, wie auch zum Schmeichler — nur aus Liebe, und zur Falſchheit — ſelbſt nicht gegen Feinde!

Da Sie meine kleine Schöpfung Branitz erwähnen, und allerdings mit Recht bemerken, daß ſie nur aus einer Sandbüchſe hervorgegangen, und noch davon mehr oder weniger umgeben iſt — ſo iſt es doch mein feurigſter Wunſch, Sie — darf ich ſagen: liebe, verführeriſche Eugenie — hier einige Wochen als meinen Gaſt verehren zu können. Ich kann Sie dazu abholen nach meiner Badekur in Wildungen, Anfang Herbſt, wo noch die Blumen blühen, eine Jahreszeit, die mit dem Frühjahr wetteifern kann, und mir, ich weiß ſelbſt nicht recht warum, (vielleicht weil ich perſönlich ſchon im Lebens-Winter bin) oft noch gemüthergreifender vorkommt als der heitere, vorſtrebende, aber noch nicht ganz fertige Frühling, während der Herbſt, ſchon im Abgang begriffen, das Vergangene klarer überſieht, und noch immer phantaſiereich genug erſcheint, um uns eine noch weit ſchönere Zukunft, beim Verlaſſen dieſer hieſigen Station — wenigſtens einzubilden. Manche Naturen leben mehr in der ferneren Zukunft als in der ausgedehnten Gegenwart (denn nur ausgedehnt kann man die Gegenwart denken, weil ſie ſonſt kaum eine Sekunde lang wirkliche Gegenwart zu bleiben vermag); ein fortwährendes Schwimmen in der Ewigkeit — denn ſteter Wechſel der Exiſtenz iſt das Leben — gewiß eine große

Wohlthat der Natur. Ewigkeit wäre die ſchrecklichſte Hölle, wenn man immer daſſelbe darin bliebe! Dies kann nur der ewig ſeiende Geiſt ohne Zeit und Raum — wenn es einen ſolchen giebt — flüſtert mir der Skeptiker zu.

Wie denken Sie über alles das? Sie ſehen, daß ich Ihnen hiermit hinreichenden Stoff zu fernerer Korreſpondenz geben will, ich aber ſehe (mich betreffend) ein, daß ich zu geſchwätzig mit Ihnen werde, was ſonſt keineswegs mein Fehler iſt, und fürchte mich wirklich dieſe Antwort auf Ihren Brief fortzuſetzen, denn, wie alles Vortreffliche, erweckt er ſo viel Gedanken, daß man nicht fertig damit werden kann. Ich muß alſo doch noch einmal auf Ihren Brief zurückkommen, wo Sie ſagen: „Ueber Ihr geſchaffnes Eden müſſen Sie doch immer hinausſehen in die Sandbüchſe des heiligen römiſchen Reichs, und der Gedanke könnte auch für mich etwas Niederſchlagendes haben!

Dieſe Entſchuldigung, nicht hieher zu kommen, nehme ich aber nicht an, denn

1) iſt es nicht ſo ſchlimm hier mit der Sandbüchſe als Sie glauben,

2) iſt mein hieſiger Park, der überall wo er fertig iſt, nur eine üppige Gegend zeigt, und auch von mir geſchaffene, theilweis ziemlich hohe Hügelketten und Seen von bedeutendem Umfang, ſowie tauſende ſchöner ſchon 30 bis 80 Fuß hoch gepflanzter Bäume, mühſam oft von weit hertransportirt, enthält —

3) ſo eingerichtet, daß er viele Ausſichten hat, aber nirgends auf unſchöne Gegenſtände gerichtet, und außer meinem Schloß und dies umgebenden pleasure-ground und wohlgepflegten Blumengärten verſchiedener Art, noch mit mehreren anderen Gebäuden mannigfaltig geſchmückt iſt, und endlich

4) ein Terrain von 2000 Morgen umfaßt, ſo daß man

Stunden lang darin umherfahren können wird, ohne dieſelben Wege je in gleicher Richtung zu paſſiren, alſo ſtets mit neuen Proſpekten, bald über Waſſer, bald über friſche Wieſen, reiche Getraidefelder, oder im Halbdunkel eines von der Sonne vergoldeten Waldes, belebt von fröhlich ſpielendem Wild und einer Maſſe von Vögeln, welche die Ruhe und Sicherheit, die ſie hier finden, von nah und fern herbeizieht, und uns dabei von allem Ungeziefer befreit, während ſie früh und Abends durch ihren Geſang erfreut.

Einige Tage, und da Sie die Einſamkeit auch, gleich mir, lieben, vielleicht auch länger, würden Sie es hier ſchon aushalten können, und auf den Händen getragen, wie man ſagt, ſollen Sie werden.

Von Herzen wünſche ich Ihnen volle Geſundheit, und habe eine ſolche Ahnung, daß Ihr Arzt ausführen wird was er hofft, und was mich auch Ihretwegen beglücken wird, obgleich nach meinem wunderlichen Charakter, dieſer kleine Mangel Sie mir ganz ſicher noch intereſſanter machen wird.

Diesmal alſo, verehrte Eugenie, habe ich meinen Brief von Anfang bis zum Ende wenigſtens ſelbſt ſchreiben können, obgleich ich faſt beſchämt bin, Ihnen zuzumuthen zwölf Seiten eng geſchrieben leſen zu ſollen, und zwar nicht rührend ergreifende Meiſterſtücke wie „Goldelſe" und „die alte Mamſell" — ſondern nur Wahrheit ohne alle Dichtung, und Worte ohne allen Reiz, aber doch aus dem Herzen kommend, und dadurch vielleicht nicht ganz ohne allen Werth.

Die unſichere Hand und die vielen Korrekturen verzeihen Sie dem armen Kranken.

Ihr innig ergebener Herrmann Pückler.

8.

Eugenie John an Pückler.

Arnſtadt, den 6. Mai 1868.

Diesmal hat unſer Briefwechſel durch meine Schuld eine längere Unterbrechung erlitten. Mein ziemlich reizbares Gewiſſen will mir bereits ſeit einigen Tagen einflüſtern, die Augen meines ſehr verehrten Korreſpondenten ſähen ein wenig mißvergnügt auf meinen Schreibtiſch herab — da liegt freilich das neueſte Manuſkript für die „Gartenlaube", und hat ganz hübſch zugenommen an Seitenzahl und Inhalt, während der Briefwechſel im Kaſten trauern mußte. Die linden Frühlingslüfte, unter denen draußen die braunen Knospen ſpringen, hatten auch den faſt erſtorbenen Schaffenstrieb in meiner Seele berührt, und plötzlich flatterten alle Gebilde meiner Phantaſie auf, und verlangten gebieteriſch ihre Fixirung auf dem Papier. Seit einigen Tagen ſind aber auch ſie wieder in die Flucht geſchlagen, und zwar durch ein wunderkleines, allerliebſtes Menſchenkind, das aus voller Lunge ſchreit, und ſehr wenig nach unterbrochenem Briefwechſel und angefangenen Novellen fragt — der Storch kam in unſer Haus geflogen, und brachte meiner jungen Schwägerin ein Söhnchen. Da ſitze ich nun ſtundenlang in der verdunkelten Kinderſtube, und beobachte den kleinen Schreihals, und nichts gleicht dem freudigen Intereſſe, mit welchem ich zu erforſchen ſuche, aus was für Augen dies junge Leben in die Welt ſchaut, ob die kleine, gewölbte Stirn auch Raum hat für einen denkenden Geiſt, wie die haarfeinen, krauſen Linien in der winzigen Handfläche verlaufen — ich lache über die Chiromantie, und fühle nichtsdeſtoweniger eine abergläubiſche Freude, wenn ich eine Zuſammenſtellung entdecke, welche die Zigeunermütter eine glückliche zu nennen pflegen. Sie werden mir zugeben, daß dergleichen phyſionomiſche Studien ſehr wichtig für eine Tante ſind, und dieſelben als vollwiegende Entſchuldigung hinſichtlich der verzögerten Zeilen gelten laſſen.

Und nun nehmen Sie meinen herzinnigen Dank für Ihren letzten Brief. Ich verhehle Ihnen nicht, wie ſo ganz beſonders lieb er mir iſt, und daß ich ihm einen Ehrenplatz einräume unter den wenigen ſchriftlichen Andenken, die ich der wahren Freundſchaft verdanke, denn Sie haben ihn ja, trotz Krankheit und Schmerzen, eigenhändig geſchrieben — eine Bemühung um meinetwillen, die mich rührt und — ſtolz macht. Dieſer letzte Ausſpruch mag Ihnen beweiſen, daß ich Sie nicht ſo ſehr verkenne, wie Sie meinen; ich glaube im Gegentheil Ihren Charakter ziemlich richtig zu beurtheilen, und zwar gerade um deshalb, als ich die von Ihnen beſtrittene Verſchiedenheit unſerer Individualität immer klarer und deutlicher erkenne. Sie ſind jedenfalls viel edler und menſchenfreundlicher als ich. Wie Sie ſelbſt ſagen, haben Sie ſich eine gewiſſe Naivetät bewahrt — jene köſtliche Eigenſchaft, die wir eigentlich nach unſerer Erdenwanderung ungeſchmälert wieder in den Himmel zurückbringen müßten; mir iſt dieſe beglückende Zuverſicht, die treuherzige Anſchauung von Welt und Menſchen abhanden gekommen, ich bin ſehr mißtrauiſch und verſchloſſen — daher manche Härte und Schroffheit in meinem Charakter, die man mir ſchuld giebt, daher die mangelnde Fähigkeit, die argloſe Hingabe, das blinde Zutrauen an Anderen auch nur zu begreifen. Sie laden mich zum Beiſpiel mit ſorgloſer Güte ein, nach Branitz zu kommen. Wie, wenn ich nun im perſönlichen Umgang das unausſtehlichſte Geſchöpf von der Welt wäre? Wenn ich Ihnen während der Tage meines Dortſeins durch Widerſpruchsgeiſt, häßliche Launen und dergleichen weibliche Schwächen Ihr ſchönes Schloß zu einem Ort des Schreckens machte? Das können Sie doch nicht wiſſen, der Sie mich nur aus zwei Werken und einigen wenigen Briefen kennen. „Das Papier iſt geduldig“ ſagt der Volksmund, und Mirza Schaffy ſingt: „Merk' dir, daß oft der gröbſte Schlingel die allerzärtlichſten Verſe macht.“ . . Uebrigens danke ich Ihnen von ganzem Herzen für die freundliche Einladung, aber kommen — kann ich nicht. Ich bin zu leidend, um ſo weit reiſen zu dürfen, auch kann ich weder meine Thüringer Berge, noch meine geſammte Häuslichkeit einſchachteln und mitnehmen — mein Herz iſt ſo eigenſinnig, ohne dieſe Umgebung nicht mehr leben zu wollen — und, was würden Ihre ſtolzen Hirſche und Rehe für Augen machen, wenn ein Menſchenkind, mit völlig demokratiſcher Weltanſchauung hinter der Stirne, in Ihrem ariſtokratiſchen Park umherwandeln wollte! . . . Iſt es denn überhaupt abſolut nöthig, daß wir uns perſönlich kennen lernen? Ich ſage entſchieden: „Nein“. Sympathie und Antipathie ſind zwei hochwichtige Faktoren im Menſchenverkehr; ſie wirken um ſo mächtiger, als ſie, in einem geheimen Verſteck der Menſchenſeele ungeahnt lauernd, urplötzlich hervortreten, und uns ein „Für und Wider“ oktroyiren, deſſen Gründe wir uns meiſt nicht einmal enträthſeln können. Eine Stimme, die mir nicht ſympathiſch iſt, kann die liebenswürdigſten Manieren eines Menſchen für mich völlig wirkungslos machen, und es giebt einen Augenaufſchlag, der mir das ſchönſte Geſicht verdirbt. Das ſind Eigenheiten unſerer innerſten Natur, über die wir nicht zu gebieten vermögen, und ich weiß ſelbſt nicht, weshalb ich überzeugt bin, daß Sie in dem Punkt noch viel penibler und feinfühliger ſind, als ich. Heine ſagt einmal: „Die Schriftſteller ſind wie die Johanniskäfer — in der Ferne leuchten ſie, und nahe geſehen, ſind ſie armſelige graue Käfer.“ Ohne „das Leuchtende“ auch nur im entfernteſten beanſpruchen zu wollen, frage ich Sie dennoch: Warum wollen Sie den grauen Käfer durchaus in der Nähe ſehen? Ich läugne nicht, daß der Briefwechſel mit Ihnen bereits zu meinen Lebensfreuden gehört — wenn der perſönliche Verkehr einen Mißklang zwiſchen uns wirft, iſt dieſe Freude mir verloren; denn wir ſind wohl Beide nicht fähig, uns dann noch ſchriftlich etwas vorzulügen. Alſo — laſſen wir's beim alten, nicht wahr? Ich will Ihre getreue Korreſpondentin bleiben, der Sie alles ſagen können, was Sie bedrückt und erfreut; ein warmes Intereſſe und warme Theilnahme ſollen Sie ſtets finden, und wenn meine Briefe wirklich die Macht haben, Sie ein wenig zu erheitern, will ich ſo viel und ſo oft ſchreiben, als es Ihnen wünſchenswerth. Das nothwendige Lebenselement für unſere Korreſpondenz wird uns wohl nie fehlen, eben weil unſere Anſchauungsweiſe verſchieden iſt. So denken Sie ſich zum Beiſpiel die Gegenwart ausgedehnt, und ich behaupte, es giebt gar keine. Das zweiſylbige Wort, das ich ausſpreche, gehört halb der Vergangenheit, halb der Zukunft an, der Ton, den ich ſingend anshalte, ruht mit dem Anfang bereits in der Vergangenheit, während die Zukunft ſeinen Schluß noch in ſich trägt. Sie können die Beweisführung dieſer Behauptung am ſchlagendſten vor dem unerbittlichen Perpendikel der Uhr finden — nennen Sie mir da einen Moment, dem Sie die Bezeichnung „Gegenwart“ geben möchten. „Vorbei, vorbei!“ ſagt die Bewegung nach rechts, während ſie nach links in die Zukunft greift, und einen neuen Zeitpulsſchlag zu den bereits todten wirft. In dieſer Zeitenflucht liegt die Lebensbedingung für den menſchlichen Geiſt — eine endloſe Gegenwart müßte ihn tödten. Wie der ewige Geiſt, dem wir als winzige Fünkchen entſprungen, uns allmälig befähigt, ihm ſchließlich wieder näher zu kommen, das heißt über Zeit und Raum ſtehend, eine wechſelloſe Exiſtenz zu ertragen, das fragen wir vergeblich, und alles, was wir darüber zu wiſſen glauben, oder vielmehr, was uns von Kindesbeinen an durch Dogmen aufgenöthigt werden ſoll, iſt Hypotheſe. An dem Einzigen dagegen halte ich unerſchütterlich, und zwar mittelſt der Vernunft. Die geſammte Schöpfung in ihrem unverrückbaren Kreislauf, in ihren unerbittlichen Konſequenzen iſt ein einziger Gedanke; ich kann ihn folgerichtig nur auf eine Abſtammung zurückleiten, wenn ich auch weit entfernt bin, mir einen Kopf dabei zu denken, dem er entſprungen. Die bildliche Darſtellung Gottes, und ſei ſie in der erhabenſten Weiſe gedacht, bleibt für mich ſtets wirkungslos — ſie giebt Umriſſe und begränzt, und nimmt ſomit dem Gebild die Grundbedingung: die Wahrheit. . . . Ich bin aber auch hochmüthig genug, mir einzubilden, daß der Einzige um mein kleines Daſein wiſſe; dabei verfalle ich jedoch nicht in den Fehler jener Kleinigkeitskrämer, der anmaßenden Demüthigen in Chriſto, die da meinen, der Herr berufe ſeine Heerſchaaren zum Weltgericht um jeder Stecknadel willen, die ſie nachläſſiger und mithin ſündhafter Weiſe auf den Boden fallen laſſen.

Und nun ein herzliches Lebewohl! Für eine baldige Nachricht über Ihr Befinden würde ich ſehr dankbar ſein; dabei muß ich jedoch noch Eines bemerken: Ich habe Ihnen zu Anfang dieſer Zeilen geſagt, daß Ihre eigenhändige Schrift den Werth der Briefe für mich erhöht; ſollte aber dieſe Bemühung auch nur die geringſte nachtheilige Rückwirkung auf Ihren leidenden Zuſtand haben, ſo bitte ich dringend, eine andere Feder zu beauftragen.

Ihre getreue Korreſpondentin
Eugenie John-Marlitt.

9.

Pückler an Eugenie John.

Branitz, den 8. Mai 1868.

Ihre Briefe üben eine wahre Zaubermacht auf mich aus! Ich war in der letzten Zeit nicht nur fortwährend krank, ſondern auch tief betrübt über Ihr Stillſchweigen. Ihre rührende Erzählung hat meine Eroberung angefangen, und Ihre ganz eigenthümlichen Briefe haben ſie in einem Grad vollendet, der mir auf der einen Seite faſt bange macht, auf der anderen aber ſo ſüß wohlthut, daß ich mich dieſem Gefühl hingebend überlaſſe. Fürchten Sie deshalb keine ermüdende Zudringlichkeit von mir. Die Empfindungen, die Sie in mir hervorrufen, vermehren nur meine Demuth Ihnen gegenüber. Ja, das Alter, wenn ihm ein jugendliches Herz geblieben, hat auch ſeine kleinen Vorzüge. Es iſt treuer, dankbarer, und doch auch, bei tiefer Erregung, geduldiger und verſtändiger als die wilde Jugend, wie es die meinige in der Blüthezeit war — und die allerdings den Frauen am beſten gefällt, dann aber oft ihr Unglück für's Leben herbeiführt. Ich habe in dieſem Reich der Liebe von frühen Jahren an viel Erfahrung gemacht, und neben entzückenden Erinnerungen ſind auch viel ſchmerzliche zurückgeblieben, bittere Reue und vergebliche Sehnſucht, durch eigene Schuld, und beſchämender Kummer über das, was ich von der anderen Seite gelitten — denn es giebt auch böſe und falſche Frauen in Engelsgeſtalt, wie nichtswürdige Männer, die nur aus Eitelkeit verführen, und dann ihr Opfer mit Hohn verlaſſen.

Doch laſſen wir alle Vergangenheit ruhen, außer der nächſten, denn ſo alt ich bin, lebe ich doch immer noch ganz munter für die Zukunft, und in dieſer iſt jetzt mein innigſter Wunſch, daß Sie mich als einen Ihnen ſehr zugethanen Freund annehmen, wenn Sie auch recht bösartig, nur ſchriftlich meine Freundin ſein wollen. Hier, wie in allem will ich Ihnen gehorſam ſein, denn ich bekenne, obgleich es unklug ſein mag, daß ich mich herzlich danach ſehne, von Ihnen beherrſcht zu werden, und was Sie mir auch anthun, es immer nur mit Liebe aufzunehmen. Dabei fällt mir ein, daß, wenn ich von Sympathie für Sie geſprochen, ich damit keineswegs gemeint habe, daß wir uns ähnlich wären — ganz das Gegentheil; denn eben die Verſchiedenheit iſt reizend, und ich ahne vielmehr, daß wenn wir etwas in Streit kommen ſollten, dies nur aus den wenigen ähnlichen Punkten entſtehen wird, wo wir uns wirklich ähnlich ſind. N'importe; die bald folgende Verſöhnung wird deſto anmuthiger ſein. Etwas zanken ſchadet überhaupt nichts unter Perſonen, die zuſammen paſſen, nur müſſen ſie gegenſeitig immer aufrichtig gegen einander ſein, und ſich lieber beleidigen, als der Wahrheit zu nahe treten. Etwas ſchmeicheln iſt erlaubt, wenn man dem Freunde oder der Freundin dadurch gefallen will, denn ſolches Schmeicheln kommt aus gutem Herzen.

Sie werden ſich vielleicht über dieſe Anſichten wundern, aber meine Tugend, die ſonſt ziemlich ſchwach iſt, beſteht hauptſächlich in dieſer mir natürlichen Wahrheitsliebe, die von ſelbſt falſchen Perſonen oft für ſchlaue Verſtellung gehalten wird; ſie iſt aber nur unbeſiegbare Kindlichkeit der Seele (wenn es eine ſolche giebt), bei mir aber gewiß ſehr wenig geſcheidt in den Verhältniſſen des Lebens auf dieſer mangelhaften Erde!

Ich gratulire zu dem hoffnungsvollen Kinde Ihres Herrn Bruders, und danke ſehr für den Ehrenplatz, den Sie meinem letzten Briefe angewieſen haben.

Ueber Religionen im allgemeinen wünſche ich ſehr mit Ihnen einmal mündlich zu ſprechen, ſchriftlich iſt es da unzulänglich — wie ich es auch für eine wahrhaft intime und ganz befriedigende Bekanntſchaft allein paſſend halte. Aber im Augenaufſchlagen werde ich mich üben, um Ihnen nicht gleich zu mißfallen; ich glaube aber, ich werde gar nicht daran denken, wenn ich Sie zum erſtenmal erblicke.

Was ich von Ihnen denke, und hiernach über Sie fühle, hängt nicht mehr von Ihrem Aeußern ab. Ich bin nicht eben ſehr gläubig, wie ich Ihnen wohl ſchon geſchrieben, aber daß ich freudig und mit bewegtem Herzen unbekümmert die Augen gegen Sie aufſchlagen werde, iſt bereits gewiß in mir. Man hat mich oft einen Sonderling genannt, und ich bin es wirklich, aber dadurch vielleicht grade nicht ſehr liebenswürdig. Mir ſind *Sie* jedoch ſo lieb, daß ich voll Zutrauen zu Ihnen bin, obgleich ich ſonſt viel Timidität in meinem Charakter habe, die mich auch vielleicht bei Ihnen überraſchen kann. Haben Sie dann Mitleid mit mir, und folgen Sie, wenn ich Ihnen mißfalle, nur Ihrem guten Herzen — nein, ich will dieſen Gedanken nicht weiter verfolgen — er hat wirklich etwas Erſchreckendes für mich, und Sie haben vielleicht recht, daß ich armer, alter Sonderling mich nur mit der Feder begnügen muß, und Ihre warme Hand nie drücken ſoll!

Gar viel möchte ich Ihnen noch ſchreiben, aber ich beſcheide mich. Nur um eine *baldige* Antwort bitte ich. Einige Zeilen genügen, ſonſt werde ich melancholiſch, und *recht unglücklich*.

Küſſen Sie das kleine Weſen mit der gewölbten Stirn für mich. Ich wünſche ihm alles Gute im Leben, wie Ihnen, meine verehrte Freundin, und damit genug für heute. Herzlich Ihr treuer Korreſpondent

Herrmann Pückler.

10.

Pückler an Eugenie John.

Branitz, den 18. Juli 1868.

Verehrte Freundin — oder ſind Sie das letzte nicht mehr? Warum, ich beſchwöre Sie, haben Sie auf meinen ſo herzlich liebevollen Brief vom 8. Mai nicht geantwortet, obgleich Sie eine fortgeſetzte Korreſpondenz mir verſprochen, was Sie um ſo leichter konnten, da ich von Ihnen ja nichts verlangte, als nur wenige Worte in Erwiederung auf den längſten Brief von mir — nur als einen Beweis, daß Sie mich nicht ganz vergeſſen haben, und meine Briefe Ihnen nicht unangenehm ſind.

Ferner wußten Sie, daß ich ſeit längerer Zeit ſchwer erkrankt ſei, und der Schmerz, von Ihnen ſo ganz bei Seite geſchoben zu werden; denn (ſeit beinahe zwei Monaten) keine Antwort zu erhalten, hat mich an Seele und Körper noch leidender gemacht, ſo daß ſelbſt meine Aerzte über dieſen Zuſtand immer bedenklicher werden. Derſelbe verhindert mich auch, die mir ſo dringend empfohlene Badereiſe anzutreten, obgleich ich meine Equipagen nebſt mehreren Dienern bereits vor mehr als vier Wochen von hier nach Wildungen abgeſchickt habe, wo ſie nun allerdings ganz unnütz verweilen, bis ich ihnen folgen kann.

Da es mir nun unmöglich ſcheint, holde Dichterin, daß Sie, nach Ihren Schriften und ſelbſt Ihren Briefen an mich zu urtheilen, nicht ein gutes und biederes Herz haben, ſollten — ſo kann ich mir nicht anders denken als: daß Sie meinen Brief vom 8. Mai gar nicht erhalten haben, oder ſelbſt krank ſind, was freilich noch viel trauriger für mich wäre! Iſt die erſte Vorausſetzung richtig, ſo geſtatten Sie mir armen Kranken wohl Ihnen eine Abſchrift dieſes Briefes hier beizulegen; wäre es aber Krankheit, die Ihre Antwort verhindert hat, ſo bitte ich innig, mir durch irgend

Jemand zu meiner Beruhigung ſchreiben zu laſſen, wie es ſich damit verhält, aber bald, ich bitte herzlich darum, denn Sie haben mich nun lange genug gemartert.

Mehr will ich jetzt nicht ſagen. Aber ſollten Sie mir wieder nicht antworten wollen, ſo wird Ihr Gewiſſen Ihnen ſpäter vielleicht Vorwürfe über dieſe Härte machen, die Ihnen dann weher thun könnten, als Sie jetzt noch denken mögen.

Verzeihen Sie ſo viel Aufrichtigkeit einem ſchmerzlich Leidenden, der Sie aus voller Seele verehrt, als wahrer Freund Ihnen zugethan iſt, und den nichts mehr erfreuen würde, als Ihnen bei näherer Bekanntſchaft gute Dienſte leiſten zu können, von welcher Art ſie ſeien, denn ich war immer treu und hingebend für wahre Freunde.

Wenn mir nun endlich mein Zuſtand erlaubt die Reiſe nach Wildungen zu unternehmen, werden Sie ſo grauſam bleiben, mir zu verbieten, Ihnen von dort aus meine alte Hülle in Perſon vorſtellen zu dürfen?

Ich hoffe das Gegentheil, da meine Abſicht iſt, mich von da aus ganz in völlige Einſamkeit zurückzuziehen, und auch mein Branitz für immer zu verlaſſen, wo Sie mich nicht beſuchen wollen, und es mit Spott eine Sandbüchſe nannten. Armes Branitz, und noch mehr beklagenswerther Beſitzer deſſelben! Ach, es iſt doch traurig, zu Jemanden ſich magnetiſch hingezogen zu fühlen, und ihn doch nicht ſehen zu ſollen! Es geht damit wie mit dem Glauben. Nur was man ſelbſt geſehen, glaubt man. Bitte, laſſen Sie mich ſehen und glauben, denn ſelbſt Häßlichkeit, Alter und Krankheit würden mich von Ihnen nicht abſchrecken, denn ich liebe Sie geiſtig, und übrigens verbürgt mir ſchon Ihre Photographie, daß Sie mir, und gerade meiner Perſönlichkeit, irdiſch ebenſo ſehr als geiſtig, gefallen müſſen, ſelbſt wenn ich Ihnen mißfalle, was ſehr wahrſcheinlich iſt.

Ihnen von ganzer Seele alles Beſte wünſchend, von Kopf und Herz der Ihrige Herrmann Pückler.

11.

Eugenie John an Pückler.

Ihr Brief hat mich ſehr ergriffen, das läugne ich nicht, und wenn es Ihnen eine Genugthuung iſt für den erlittenen Schmerz einer vermeintlichen Kränkung, ſo ſollen Sie erfahren, daß ich mir ſo heftige Selbſtvorwürfe mache, wie noch nie in meinem Leben. . . Armer Freund, wie konnte ich denn ahnen, daß Sie ſich mein Schweigen ſo zu Herzen nehmen würden! Sehen Sie aber auch, daß Ihr Vertrauen zu mir doch noch auf ſehr ſchwachen Füßen ſteht? Ich finde das ganz natürlich, denn ich bin gewohnt, die Feſtigkeit der Beziehungen zwiſchen zwei Seelen anzuzweifeln, ſo lange ſie ſich nicht an dem untrüglichſten Prüfſtein, der da iſt die Zeit, bewährt haben. Sie aber denken anders, und würden es mir höchſt wahrſcheinlich vor vier Wochen noch ſehr übel vermerkt haben, wenn ich mich unterſtanden hätte, Ihr Vertrauen zu mir anzutaſten. . . . Sie beſchuldigen mich, ich hätte Sie „auf die Seite geſchoben" — welch ein häßlicher Gedanke! Darauf kann ich Ihnen nur antworten: Ich ſchließe mich ſehr ſchwer an, ich ſuche nie die Freundſchaft Anderer; aber wenn ich einmal das Verſprechen gebe, treu zu ſein, dann halte ich mich auch verpflichtet für alle Zeiten. Genügt Ihnen dieſe Verſicherung?

Und nun will ich Ihnen auch ſagen, weshalb ich nicht geſchrieben habe. Das liebe Kind, deſſen Geburt ich Ihnen anzeigte, iſt uns nach kurzem Daſein und nach einem dreitägigen furchtbaren Todeskampfe wieder entriſſen worden. Es war geiſtig und körperlich eine zu ſchwere Aufgabe für mich, das kleine geliebte Weſen in ſeiner Todesnoth ſehen zu müſſen — ich habe unſäglich gelitten, und war infolge davon recht krank.

So wie ich mein Verhältniß zu Ihnen auffaſſe, halte ich's für meine eigentliche Aufgabe, *nur* erheiternd und anregend auf Sie zu wirken. Ich bin aber eine zu wahrhaftige Natur, um mit glücklichem Erfolge anders ſchreiben zu können, als ich geſtimmt bin, und deshalb mußte der Briefwechſel zwiſchen Ihnen und mir liegen bleiben, wollte ich nicht meinen verehrten Korreſpondenten mit einer leidensvollen Epiſtel behelligen. Meine Beruhigung dabei war, Sie in Wildungen zu wiſſen; ich glaubte Sie inmitten vieler Zerſtreuungen, und war überzeugt, Sie bedürften augenblicklich meiner Briefe nicht. Das iſt nun freilich alles anders geweſen, und eben jener Vorausſetzung wegen klage ich mich an. Ni[illegible] ſchmerzt mich mehr, als Jemand, den ich hochſtelle, wehe gethan zu haben, und — ein ſo harter Kopf ich ſonſt bin, wenn es ſich darum handelt, Verzeihung zu ſuchen — ich bitte Sie herzlich, zu vergeſſen, daß ich Ihnen einen Schmerz zugefügt habe.

Was nun Ihre Anfrage bezüglich einer perſönlichen Zuſammenkunft betrifft, ſo ſage ich Ihnen als *letzte* Antwort noch einmal kurz und bündig Folgendes: Ich bin ſchwerhörig, einſylbig im Geſpräch, und körperlich ſo leidend, daß ich an das Zimmer gefeſſelt bin. Schreckt Sie auch dieſe Erklärung, die jedweden Reiz im perſönlichen Umgang nothwendig ausſchließen muß, nicht zurück, ſo hören Sie weiter. Ich lebe in ganz einfachen, bürgerlichen Verhältniſſen; das enge, kleine Haus, welches ich bewohne, umſchließt zwar eine glückliche Familie, es genügt ferner meinen Anſprüchen vollkommen; aber einen hochariſtokratiſchen Gaſt in ſich aufzunehmen, dazu iſt es nicht angethan. . . . Ich habe mich *auch* viele Jahre lang auf dem Parquet ariſtokratiſcher Salons bewegt, habe Hofluft geathmet, und faſt ausſchließlich mit Perſonen verkehrt, die gar keinen Begriff von jener bürgerlichen Einfachheit hatten, und deshalb den Anſpruch an mich erhoben, dieſelbe auch zu vergeſſen. Es iſt mir trotzdem ſehr leicht geworden, in meine Familienverhältniſſe zurückzukehren, denn das iſt ja der Boden, dem ich entſproſſen, dem ich angehöre mit allen Faſern meiner innerſten Natur; ich bin ſofort wieder in ihm eingewurzelt, und werde ihn nur wieder verlaſſen in dem Augenblick, wo ich ſterbe. Wenn ein Ariſtokrat dieſen Boden betritt, ſo geſchieht es ſtets unter inneren Opfern — eine gewiſſe Scheu wird ihm immer anhangen, wenn ihn das Beengende berührt; das mit der Muttermilch empfangene, und durch die Erziehung befeſtigte Vorurtheil läßt ſich wohl verläugnen, nie aber ertödten, und deshalb — ich habe die Erfahrung unzähligemal gemacht — kömmt auch bei dem freiſinnigſten Ariſtokraten urplötzlich ein Moment, wo er ſich erinnert und — zurückſchreckt. . . . Wenn ich mir denke, Sie könnten ſpäter auch nur einmal mit Mißbehagen an die Stunde zurückdenken, die Sie in meinem Familienkreis verlebt, ſo dreht ſich mir das Herz um. Das iſt die Stelle, wo ich verwundbar bin, das iſt mein Stolz, das iſt das Gefühl, welches meine Felicitas beſeelt, in dieſer Beziehung iſt der genannte Charakter identiſch mit meiner eigenen Seele.

Ich begreife eigentlich nicht, weshalb Sie eine perſönliche Zuſammenkunft ſo konſequent verlangen. Hat nicht ein Briefwechſel, wie wir ihn angefangen, tauſendfachen Reiz? Ich laſſe Sie in meiner Seele leſen, wie es vor Ihnen niemand gedurft hat — und auch Sie ſagen, daß Sie vollkommen wahrhaftig mir gegenüber ſind — nun wohl, bedarf es zu dieſem geiſtigen Austauſch der vier irdiſchen Augen, die ſich anblicken? Iſt es nicht ein köſtliches Gefühl, zu wiſſen, daß draußen in der weiten Welt ein Menſch lebt, dem ich durch ein ſtarkes, geiſtiges Band gewiſſermaßen angehöre, und ſind dazu die zwei Hände nöthig, die ſich in Wirklichkeit berühren? . . . . Und nun noch Eins: Es kommen Viele, ſehr Viele, aus aller Herren Länder, die meine kleine Perſon kennen lernen wollen — ſie alle werden zurückgewieſen, weil ich ſo zu ſagen mit der äußeren Welt abgeſchloſſen habe — würde es nicht eine Ungerechtigkeit und Inkonſequenz ſein, wollte ich Ihnen allein geſtatten, mich zu beſuchen?

Nach allem nun, was ich Ihnen hier erſchöpfend auseinandergeſetzt habe, ſage ich ſchließlich — lediglich um die Beſchuldigung der Grauſamkeit meinerſeits zurückzuweiſen — Ich lege Ihnen nichts in den Weg, wenn Sie nach Arnſtadt kommen wollen; aber ich gebe Ihnen wiederholt zu bedenken, daß Sie damit eine Lebensfreude, die uns Beiden gehört, muthwillig auf's Spiel ſetzen: Nach einem gegenſeitigen perſönlichen Mißfallen iſt unſer Briefwechſel vernichtet, und Sie werden eine unerquickliche Erinnerung mehr in Ihre beabſichtigte Einſamkeit mitnehmen.

Und nun — ich habe es freilich nicht verdient — bitte ich um möglichſt raſche Antwort. Ich ängſtige mich ſehr um Ihren leidenden Zuſtand; laſſen Sie Gnade für Recht ergehen, und beruhigen Sie mich durch einige Zeilen. Dabei bitte ich aber dringend, nicht ſelbſt zu ſchreiben, wenn es Sie angreifen ſollte. Ich bin und bleibe

Ihre treue Korreſpondentin

Arnſtadt, den 16. Juli 1868. Eugenie John-Marlitt.

12.

Pückler an Eugenie John.

Branitz, den 18. Juli 1868.

Meine theure, in jeder Hinſicht wahrhaft geliebte Freundin!

Vor einer Stunde erhielt ich Ihren Engelsbrief, den ich dreimal geleſen, auf den viele mich beſeligende Thränen niederfielen, der mir aber Herz und Kopf ſo erſchüttert und zugleich entzückt hat, daß ich nur wünſchte: ich könnte Ihnen dies alles mit Ihren eigenen verführeriſchen Worten beſchreiben, damit Sie ſelbſt einen Theil meiner Gefühle für Sie, auch für mich empfinden könnten. Denn trotzdem, daß Sie meine Photographie beſitzen, glaube ich doch, daß Sie mich noch immer ganz anders beurtheilen, als ich wirklich bin.

Ich wage zwar nicht zu behaupten, daß ich mich ſelbſt vollkommen kenne — doch fühlte ich deutlich, daß beim Leſen der Stelle, wo Sie ſchreiben: „Sie könnten ſpäter auch nur einmal mit Mißbehagen an die Stunde zurückdenken, die Sie in meinem Familienkreis verlebt, ſo dreht ſich mir das Herz um,“ daß, ſage ich, dies leſend, mich ein ſüßer Schauer überlief. Ach, Du liebes herziges Kind! dachte ich, wie naiv verräthſt Du mir da, daß Du viel ſtolzer biſt als der in mir, auch irrig, vermeinte Ariſtokrat (wenngleich ich manchmal das Aeußere eines ſolchen ſcheinbar annehme), aber der ſüße Schauer hatte doch noch einen näheren Grund in meinem eigenen Herzen. Jene Worte aus Ihrem Brief, ſchienen mir auch zu beweiſen, daß meine Sie betreffende Geſinnung, Ihnen nicht ganz gleichgültig ſei, und das beglückte mich noch mehr als alles Uebrige. Irre ich mich in dieſem Gedanken, ſo ſeien Sie großmüthig genug — es mir nicht zu ſagen. —

Nun geſtatten Sie mir noch die Bitte, Ihnen manchmal den Vorhang von meiner ſeeliſchen Photographie wegziehen zu dürfen. Sie ſollen aber nicht zu prüde dabei ſein, ſondern nur ganz menſchenfreundlich, nach dem ſchönen antiken Ausſpruch: Nihil humanum a me alienum puto.

Alſo vor der Hand, um Sie nicht zu ermüden, nur ſo viel: denken Sie ſich in mir einen achtzehnjährigen Jüngling, mit einem oft zu gefühlvollen Herzen und einer ſehr lebhaften Einbildungskraft, eben ſo ſchwärmeriſch als ſinnlich geboren, aber hinſichtlich der Klugheit noch immer unter oder vielmehr über dem ſchwäbiſchen Maßſtab, (ſelbſt heute noch) wo er doch verurtheilt iſt unter der Maske eines 83jährigen alten Greiſes umherzugehen, vor der Sie ſich — beiläufig geſagt, zu fürchten ſcheinen, und das aus der ächt liebevollen Beſorgniß: nicht gar zu ſehr vor mir zu erſchrecken. Ich hätte dies, in Bezug auf Sie, nicht zu befürchten, denn Sie möchten ausſehen wie Sie wollten, auf mich haben beinahe nur die Augen einen bewältigenden Eindruck, weil ich das Innere darin leſen kann — und ſeitdem ſehen mich dieſe Augen fortwährend aus meinem eigenen innerſten Herzen an. Dennoch will ich Ihren Wünſchen, die mir vielleicht bald Befehl ſein werden, jetzt ſchon gehorchen, bis Sie ſelbſt mich einladen uns irgendwo zu begegnen, und ſei es auf der deutſchen Nordpolfahrt, mit der ich in einiger Verbindung ſtehe, ich komme ſicherlich.

Und nun doch noch eine Lebensbitte: Volles Vertrauen unter uns, Sie ſollen es nie bereuen.

Ihr treuer Korreſpondent
H. P.

Aber ob ich mich mit dem bloßen Korreſpondenten wirklich begnügen kann, iſt mir noch ſehr zweifelhaft. — Denn ich glaube beinah, ich bedürfe die letzten Jahre meines Lebens fortwährend mit Ihnen zu verleben, doch nicht in Thüringen, ſondern im Orient, auf ſehr gemächlichen Reiſen, oder in meiner dortigen Einſiedelei, die ich Ihnen dann in meinem Teſtament vermachen will, wenn Sie ſich daſelbſt gefallen. Ah! quels châteaux en Espagne, et pourtant, Dieu seul sait ce qui peut arriver!

P. S. Ich ſchrieb dieſen Brief, noch immer etwas krank, wieder im Bett. Verzeihen Sie daher die vielen Korrekturen, denn ich bin noch zu ſchwach, um ihn noch einmal abzuſchreiben. Dennoch reiſe ich in drei Tagen ab, und bitte Sie daher poste restante nach Wildungen mir zu antworten, damit ich gleich beim Ankommen Wildungen lieb gewinne, denn mein erſter Gang wird nach der Poſt ſein, um Ihren Brief dort abzuholen. Adieu, cherissime amie — je vous aime.

Doch dieſe armen, aber treuen Züge meiner Hand, ſollen Ihnen nie wieder vor Augen kommen. Thränen ſtehen in meinen Augen, indem ich dieſes ſchreibe, aber mein Wort werde ich halten.

H. Pückler.

13.

Pückler an Eugenie John.

Wildungen, den 11. Auguſt 1868.

Verehrte Dichterin.

Vorgeſtern erſt bin ich hier angelangt, weil eine Grippe zu meinem Krankſein hinzugekommen, und ich deshalb nicht eher fortkonnte. Ich eilte gleich, obgleich etwas ſchwach, auf die Poſt in Wildungen, wo ich drei Briefe von Damen poste restante fand. Das Herz ſchlug mir freudig — aber die Täuſchung war ſchmerzlich! als ich ſchon auf der Adreſſe las, daß einer der Briefe von Rom kam, No. 2 aus Florenz und No. 3 aus Bad Waldeck in Schleſien, von meiner hübſcheſten und Lieblings-Nichte, welche unſere Prinzeſſin Karl (bei welcher ſie Hofdame) nach dieſem Badeort begleitet hat. Der letzte Brief enthält zugleich die Annonce von der Frau Prinzeſſin, daß ſie mich im Herbſt in Branitz mit ihrem Beſuch beehren werde.

Das hätte mich erfreut — aber die herbe Betrübniß: daß kein Brief von Ihnen bei dem dreiblättrigen Kleeblatt war, ließ in mir keinen freudigen Gedanken mehr aufkommen; und in der That, ich begreiſe nicht, womit ich dieſe Härte verdient habe!

Oder ſollten Sie meinen letzten Brief von Branitz nicht erhalten haben, worin ich ſo demüthig bat, mir die innige Freude zu machen, einen Brief von Ihnen in Wildungen vorzufinden, weil Sie mir verboten Sie in Thüringen aufzuſuchen. So viel Gehorſam, dachte ich, würde Sie rühren — aber Sie müſſen aus einer Periode der Steinzeit abſtammen, wo Mitleid noch nicht in der Welt war.

Ihr letzter Brief war noch ſo gut und liebevoll, daß mich dies darauf folgende kalte Stillſchweigen jetzt doppelt unglücklich macht.

Daß ich in meinem Alter noch fähig ſein könnte, durch Liebe ſo ungerecht gequält zu werden, hätte ich nicht erwartet, am wenigſten von einer Frau, die ſo gefühlvolle und hinreißende Weſen zu ſchaffen verſteht! Tag und Nacht ſchweben Sie und Ihre Schöpfungen meiner Einbildungskraft vor, und wie jedes gütige Wort von Ihnen mich ſelig belebt, können Sie wohl denken, welche Wirkung, (wie vernichtend) durch das Gegentheil auf mich eindringt!

Ich bin hieher geſandt worden, um geſund zu werden. Aber dies kann nicht gelingen, wenn Sie mein Herz ſo tief bekümmern. — Von Ihnen, das fühle ich, hängt meine

Geneſung ab. Thun Sie nun was Ihnen gut dünkt. Sie haben nicht gewünſcht, daß ich Sie beſuche, aber die Korreſpondenz mit Ihnen bewilligt. Soll nun auch dieſe mir entzogen bleiben?

Wohlan ich will auch dem mich fügen, den letzten Troſt im Leben *aufgeben*, den ich von *Ihnen hoffte*. Laſſen Sie nun auch dieſen Brief wieder unbeantwortet, dann iſt mein Schickſal entſchieden. —

Ich bitte dann Gott von ganzem Herzen nur *um Ihr* Glück.

14.

Eugenie John an Pückler.

Arnſtadt, den 16. Auguſt 1868.

Was hat mir mein Korreſpondent für einen Brief geſchickt! . . . Wahrhaftig, ein Aktenſtück des Rechtsverfahrens aus den Zeiten der heiligen Vehme, oder auch der franzöſiſchen Revolution kann ſich an lakoniſcher Kürze nicht meſſen mit dieſen Zeilen! Die vermeintliche Verbrecherin wird vor die Schranken geladen, den bitterſten Anklagen gegenüber geſtellt, und ehe ſie noch, behufs der Vertheidigung, die Lippen geöffnet, erfolgen bereits Spruch und Strafe. . . . Sie wollen mir nicht mehr ſchreiben — das iſt das Résumé des vor mir liegenden Briefes, worauf ich nur zu erwiedern habe, daß ich Ihnen dieſen Entſchluß ganz und gar nicht verdenke, da unſer Briefwechſel zu einer Quelle des Aergers und der Aufregung für Sie geworden iſt. . . Ehe wir jedoch zu dem feierlichen Akt des Schluſſes unſerer Korreſpondenz ſchreiten, müſſen Sie mir noch geſtatten, einen Ihrer Vorwürfe zu entkräften. Mein Herz ſtammt nicht aus der Periode der Steinzeit — auf einen ſolch antediluvianiſchen Standpunkt ſollte der feine, galante Semilaſſo eine Dame denn doch nicht ſtellen — eher vielleicht, wenn einmal der Vergleich aufrecht erhalten werden ſoll, fällt ſeine Entſtehung in die Bronzezeit, wo man bereits die Metalle zu ſchmelzen und ineinander zu miſchen verſtand. Herz und Verſtand ſollten nie neben einander gehen; der Menſchenſeele bleiben in dem Falle nur zwei Arten der Entwicklung, die der Härte und Schroffheit; oder der Charakterloſigkeit. Miſcht man jedoch die zwei Elemente, ſo entſteht ein ſchönes Gleichgewicht; das Herz ſchlägt ruhig unter dem Einfluß des Verſtandes, und die zerſetzende Schärfe und Härte des letzteren mildert ſich am warmen Herzſchlag. Ich hätte von Herzen gern ein Brieflein nach Wildungen geſchickt, allein der vernünftige Gedanke, daß Ihre Aerzte eine ſo lebhafte Korreſpondenz unmöglich in das Badeprogramm aufgenommen haben können, hielt mich zurück. Dies zu meiner Vertheidigung! Und nun mache ich Ihnen einen Vorwurf, und zwar den der Undankbarkeit. Sie ſagen ſelbſt, daß Sie drei Briefe von Damen auf der Poſt vorgefunden — iſt das nicht genug? Mußte ich denn durchaus als No. 4 dabei ſein? Nun, die Nichte, die Italienerin und die Dritte, deren Aufenthaltsort ich nicht zu entziffern vermag, können ſich gratuliren, daß die Thüringerin diesmal die Säumige war; über ihrem Haupt hat ſich das Gewitter entladen, das möglicherweiſe drohend über den Häuptern aller geſchwebt hat.

Und nun leben Sie wohl! Ich wünſche Ihnen von ganzem Herzen volle Geneſung und jene Heiterkeit der Seele, die uns froh und dankbar genießen läßt, was die Welt Schönes hat, und Ihnen iſt viel gegeben.

Ergebenſt
Eugenie J. M.

15.

Pückler an Eugenie John.

Den 20. Auguſt 1868.

Räthſelhafte Herrin,

Ich habe Ihren Brief erhalten, und kaum hatte ich die Adreſſe erblickt, ſo verſchloß ich meine Thüre, und bedeckte das ſchmale Couvert, und die ſüßeſte Frauenhand darauf, mit den innigſten Küſſen; ja ſelbſt der Elephant des Siegels, von Amor geführt und beherrſcht, erhielt einige davon, bis ich die verführeriſche Hülle gelöſt, und nach zweimaligem Leſen des inliegenden Briefes — *zur Salzſäule umgewandelt wurde*! Nun lachen Sie nur, während ich weine, Ihr Charakter entwickelt ſich immer mehr vor mir. Stolz und gefühllos, und nicht einmal gerecht. Ich weiß jetzt nicht mehr, was ich Ihnen geſchrieben habe, und noch weniger, was darin Ihnen ſoviel Bitterkeit und eiſige Kälte eingeflößt hat! Sie, deren Genie, gleich Shakeſpeare, wahre Menſchen zu ſchaffen verſtehen, alſo die innerſten Geheimniſſe des Gemüths ergründet haben müßten, ſollten doch gefühlt haben, daß mein Brief mit meinem Herzblut geſchrieben war, und obgleich ich mich der Details nicht mehr erinnere, ſondern nur der Stimmung, die mich dabei beſeelte, ſo weiß ich doch, daß jedes Wort nur aus liebender Bewunderung und Verehrung entſprungen iſt. In hohem Grade erſtaunt bin ich jetzt über die von Ihnen ausgeſprochene Philoſophie, und beſonders die Anwendung derſelben auf uns Beide! Sie ſagen: Herz und Verſtand ſollen nie *neben* einander gehen — ich verſtehe dieſen Satz nicht, weil mir eben nur ſehr wenig Verſtand zugemeſſen iſt, er mich aber oft *ganz* verläßt, wo das Gefühl zu mächtig in mir wird — ein Beweis davon iſt, daß mein ſo herzlicher Brief, ſtatt Sie zu rühren, Sie beleidigt hat. Charakterloſigkeit war das nicht von meiner Seite, aber der Leidenſchaft nahe mag es geweſen ſein, als ich in meinem Schmerz Sie, oder vielmehr Ihren Urſprung, in die Steinperiode verſetzte, „was ein galanter Semilaſſo doch nicht hätte thun ſollen“. Alſo was bleibt mir übrig — denn verlieren will ich Sie nicht. — Nur nach Ihrem Rezept zu handeln, das heißt in die Bronzezeit zurückzutreten, und meine Charakterloſigkeit mit Ihrer Härte und Schroffheit zu verſchmelzen. Ich würde dann freilich ganz unter Ihrem Pantoffel ſtehen — aber, faſt ſchäme ich mich es zu ſagen: grade darnach ſehne ich mich, der von Kindheit an, und auch in der Ehe, herriſch war, und nun ausruhen will unter fremder Herrſchaft, doch nur weiblicher. Sie haben mich alſo wahrhaft (doch noch nicht ganz) mit Ihrem weit überlegenen Verſtande durchſchaut, und ich fühle mich ſchon jetzt, ohne alle Beſorgniß, als Ihr bereitwilliger geiſtiger Sklave. Aber nur nicht Trennung, womit Sie mir ſo unliebſam drohen — denn etwas Grauſamkeit liegt in Ihnen — aber doch nicht bösartiger Natur, wogegen Sie Ihre edle Seele ſchützt, die ich ſo wohl erkannt, und die auch Ihre Fehler prächtig vergoldet. Hier ſpricht aber nicht der galante Semilaſſo, ſondern ein wirklich treuer, Ihre ſchöne Seele liebender und verehrender

Freund.

Nun, bitte innig, antworten Sie mir, und ſprechen Sie in Ihrem Briefe auch etwas Spezielles, ja Häusliches von ſich, damit ich, auch abweſend, mit Ihnen leben kann. Das Kind, das Sie geküßt, vergeſſe ich ſchon nicht mehr!

Herrmann Pückler.

16.

Eugenie John an Pückler.

Arnſtadt, den 31. Auguſt 1868.

Wie ſchlecht mag ich mich auf die ſchriftliche Ausprägung meiner Gedanken verſtehen, oder auch, mit welchen Augen mögen Sie meine Briefe leſen, daß Ihnen ein klein wenig Humor als „Bitterkeit und eiſige Kälte“ entgegentritt! Ich habe neuerdings einige Stellen Ihres Briefes dahin überſetzt, daß Ihnen ein raſcher Schluß unſerer Korreſpondenz wünſchenswerth ſei; aber das hat mich durchaus nicht erbittert — die briefliche Beziehung zwiſchen Ihnen und mir iſt viel zu neu, als daß ich Sie verurtheilen dürfte, wenn Sie dieſelbe abzubrechen verlangen. . . Einen meiner Charakterfehler habe ich Ihnen nie verheimlicht, ihn nie zu „vergolden“ geſucht: Sie wiſſen, daß ich tief mißtrauiſch bin; und daß es eines ſehr langen Verkehrs bedürfen würde, wenn ich Ihnen argloſer vertrauen ſoll, als allen Anderen. Ich bin gewohnt, viel weniger die Macht der Menſchen, als ihre Schwäche zu fürchten, und wenn auch Semilaſſo weit, weit abweicht von der Bahn der gewöhnlichen Sterblichen, ſo giebt es doch Punkte, wo auch er ſterblich iſt, und in dem Sinne habe ich Ihren vorletzten Brief geleſen.

Sie werfen mir Stolz und Gefühlloſigkeit vor. Stolz bin ich, das iſt wahr; allein von dieſem „ſchlimmen Fehler“ werde ich nicht laſſen, denn er iſt mein Hort, mein Schild in den verſchiedenſten Lebenslagen geweſen, und wenn er in dieſem Kampfe verletzende Härten angenommen hat, die einen gerühmten Glanzpunkt der Weiblichkeit, „die Hingebung“ ſchmälern, ſo kann ich das nicht ändern, und, aufrichtig geſtanden, ich habe auch keine Luſt dazu. Aber gefühllos bin ich nicht — mit dieſer Beſchuldigung haben

Sie mich tief verletzt; indeß, ich darf nicht mit Ihnen rechten, wie kann ich von Ihrer Seite eine richtige Würdigung meines Charakters verlangen, da ich Ihnen gegenüber ja auch noch „im Finſteren tappe!“

Und nun gilt es, ein Mißverſtändniß aufzuhellen. Sie perſiffliren meinen „weit überlegenen Verſtand.“ Ich hätte dieſe feine Rüge vollkommen verdient, wenn der Vergleich mit der Bronzezeit ſo gemeint geweſen wäre, wie Sie ihn aufgefaßt; aber Sie haben mich falſch verſtanden. Er bezog ſich durchaus nicht auf uns Beide, ſondern ſpeziell auf meine Individualität, auf mein Streben, Verſtand und Herz in ein harmoniſches Zuſammenwirken zu bringen — die Beweisführung gab ich Ihnen ja auch in der Verſicherung, daß mein Herz mir einen Brief nach Wildungen diktirt, während der Verſtand, das heißt die Sorge um Ihr Wohl, denſelben verneint habe. Somit verliert Ihre boshafte Auslegung, nach welcher mir die Härte und Schroffheit, Ihnen aber die Charakterloſigkeit zufallen ſoll, Grund und Boden, und der Sarkasmus, mit dem Sie unſer künftiges Verhältniß ſchildern, die Spitze. Mittels jener falſchen Auslegung begründen Sie jedenfalls auch den Vorwurf der Ungerechtigkeit, den Sie mir machen. Allerdings iſt es ungerecht, herrſchen zu wollen, wenn man ſelbſt ſo gar keine Neigung hat, ſich beherrſchen zu laſſen; ich kann Ihnen aber verſichern, daß die Herrſchſucht meiner Seele immer ebenſo fremd geblieben iſt, wie der blinde Unterwerfungstrieb — es giebt ja auch da eine goldene Mittelſtraße, und ich meine, die ſollten wir gerade bei unſerem Briefwechſel feſthalten. . . . Wie entſetzlich langweilig würde es ſein, wenn Sie zu allen meinen „fehlerhaften“ Anſichten pflichtſchuldigſt „ja“ ſagen wollten — der zweite Brief in dem Sinne könnte leicht der Leichenſtein unſerer Korreſpondenz werden. . . . Nein, bei aller Freiheit und Unabhängigkeit im eigenen Denken will ich doch zu Ihrem Geiſt aufſehen können, von Ihnen belehrt und angeregt ſein, und aus dem überreichen Schatz Ihres Wiſſens, Ihrer Erlebniſſe, ſoweit meine begränztere weibliche Auffaſſungsgabe mit Ihnen gehen kann, ſchöpfen dürfen! Das war ja auch einzig und allein der Gedanke, welcher mich auf den ſchriftlichen Verkehr mit Ihnen eingehen ließ, und der mir das Vorrecht, Ihre Freundin zu ſein, ſo theuer macht. Bis jetzt ſind wir freilich noch zu keinem eigentlichen tiefgehenden Gedankenaustauſch gekommen; dieſe befriedigende und zugleich anregende Art und Weiſe der Korreſpondenz erwarte ich auch erſt von Ihrem Aufenthalt im Orient; von da aus hoffe ich auf lange, lange Reiſebriefe, da bin ich dann auch ſo anſpruchsvoll, die Bevorzugte unter Ihren Freundinnen ſein zu wollen, der Sie nicht eine einzige geſellſchaftliche Phraſe, wohl aber vieles ſchreiben werden, was ihre Weltanſchauung erweitern, ihre Phantaſie anregen, und ihrem Ideengang eine größere Bahn erſchließen wird. Ich biete Ihnen dagegen Berichte über manches, was ſich auf unſerem jetzt ſo höchſt intereſſanten deutſchen Boden abſpinnt — natürlich, wie es in meinen Geſichtskreis tritt, und mir von meinem Standpunkt aus beleuchtet erſcheint. Es wird da freilich anders ausſehen, als in den Zeitungen, die Sie leſen mögen, zum Beiſpiel die mit dem Zeichen des Kreuzes an der Stirne — aber das ſchadet ja nicht! —

Und nun iſt wieder Frieden zwiſchen uns, nicht wahr?

Ich ſoll Ihnen Spezielles über mich und meine Häuslichkeit ſagen — zu dieſem kleinen Familienbild genügen wenige Striche. Ich lebe mit meinem guten, alten Papa, meinem Bruder — einem geiſtreichen Mann — meiner jungen, ſehr begabten Schwägerin, die vermöge ihres Scharfblicks mich und meine innere Welt wohl beſſer kennt, als ich ſelbſt, in ungetrübter Harmonie und in einem Hauſe; ein kleiner ſiebenjähriger Knabe, das einzige Kind meines Bruders, und mein Abgott, ſchließt den engen Kreis. Meine Familie trägt mich auf den Händen, und beſtärkt mich ſomit in meinem Einſpinnungsſyſtem — ich bedarf des Umgangs mit Menſchen außerhalb meiner vier Wände niemals . . . Die Lieben, mit denen ich zuſammen lebe, könnten mir vielleicht auch bezeugen, daß ich nicht gefühllos bin . . . Arnſtadt, meine weitere Umgebung, iſt eine Kleinſtadt, ſo ziemlich nach jeder Richtung hin; aber für mein Herz hat es den Vorzug, meine Vaterſtadt zu ſein. Dieſe kleinbürgerlichen Verhältniſſe ſind eng verknüpft mit meinen Erinnerungen aus der Kindheit, und heimeln mich an, wenn ſich auch mein Geiſt völlig losgelöſt hat von dem Boden der Geſelligkeit. Da haben Sie die Umriſſe!

Darf ich nun ſchließlich noch eine Bitte ausſprechen? Ein hübſcher Artikel der neueſten Gartenlaubennummer berührt Ihre Beziehung zu Bettina, wobei auch der Zeichnung gedacht wird, die Wilhelm Henſel von Ihnen entworfen hat. „Der ſchöne orientaliſche Magier mit dem ſilberweißen Bart" hängt bereits über meinem Schreibtiſch, wo er auch niemals verdrängt werden wird; aber es intereſſirt mich lebhaft, Semilaſſo's Geſicht aus der Zeit kennen zu lernen, wo die Linien des „gefürchteten Sarkasmus" dem herzgewinnenden Ausdruck humaner Weisheit und Milde noch nicht gewichen waren — haben Sie ein gutgetroffenes Portrait, ſei es Stahlſtich oder Lithographie, das Sie mir ſchenken könnten?

Sie würden höchſt wahrſcheinlich dieſen Brief noch nicht erhalten, wenn ich mich nicht ſo ſehr um Ihre angefangene Kur ſorgte — ich möchte gern möglichſt bald Nachricht haben, wie es Ihnen geht. Das Wetter iſt ſo ungünſtig, und ich bin den Badekuren überhaupt nicht hold . . . Nicht wahr, Sie beruhigen mich bald? —

Ich bin und bleibe

Ihre getreue Korreſpondentin
Eugenie John-Marlitt.

17.

Pückler an Eugenie John.

Bad Wildungen, den 2. September 1868.

Ach, liebe Eugenie — wenn Sie wüßten, welche Gewalt Sie über mich ausüben, und wie unzufrieden ich doch noch immer mit Ihnen bin! Warum? Ich weiß es eigentlich nicht, aber ich fühle es. Wenn ich in Ihren Schriften leſe, ſo bewundere ich die ſo angenehme Lieblichkeit Ihrer Frauenſchöpfungen, die aus Ihrem eigenen Herzen kommen, und die ſcharfe Menſchenkenntniß, mit der Sie die Gegenſtücke zu malen verſtehen. Aber Ihre Briefe an mich ſind etwas ganz Anderes. — Ich ſehe daraus, daß Sie das Publikum lieben, mich Armen aber nur dulden. Es iſt ſchon das eine Gnade, für die ich aus ganzer Seele dankbar bin.

Daß Sie tief mißtrauiſch ſind, wie Sie ſchreiben, habe ich (ſehr unſchuldige Seele) nicht bemerkt, und kann es ſelbſt heute noch kaum glauben, wenigſtens nicht mich betreffend, wenn ich nicht bei Ihnen verläumdet worden bin. Mich aber kennen wirklich nur Wenige, dieſe aber ſind mir immer beſtändig geblieben, worauf ich faſt ſtolz bin, und es herzlich erwiedere, obgleich wir uns beiderſeits zuweilen eben ſo aufrichtig tadeln. Dieſen Tadel will ich von Ihnen immer in Demuth annehmen, ja, ich möchte wohl ſagen:

mit Freude; denn bei edlen Charakteren liegt eine Ader von Anhänglichkeit darin, die *mich* innig erfreuen würde, aber Mißtrauen eben ſo ſehr ſchmerzen.

Manches in Ihrem, mir doch ſo lieben Briefe kann ich nicht verſtehen. Sie ſchreiben, „meine Beſchuldigung, daß Sie gefühllos ſeien, habe Sie *tief verletzt*." Da ich dies nur auf mich bezog, ſo konnten Sie dieſe Aeußerung meines Kummers nicht übel nehmen, aber Sie bezeugen eben damit, daß Sie, deren Schriften ſo voll Gefühl ſind, im Verkehr mit mir nichts der Art verſpüren. Aber einen Vorwurf kann ich Ihnen ja daraus nicht machen, nur daß es *mir weh thut*, ſollten Sie mir doch nicht ſo verdenken! Noch mehr aber könnte es mich kränken (wenn mir nicht alles von Ihnen, auch das Ungerechte, auf einer Seite wohl thäte, denn jeden Brief von Ihnen an mich ſehe ich als eine Ueberwindung für Sie, und ein mitleidiges Wohlwollen für mich an, das aus Ihrem liebenswürdigen Charakter allein entſpringt), alſo tiefer hätte es mich kränken mögen als alles Uebrige, daß Sie *einen Augenblick nur glauben konnten* — ich habe Sie *perſiffliren* wollen! Eben ſo wenig könnte ich dies wollen, als ein eifriger frommer Katholik die heilige Maria verſpotten.

Wie wenig leſen Sie in meinem Herzen! — Doch laſſen wir jetzt dies alles fallen, ſowie die Stein- und die Bronzezeit, ſondern geben Sie mir die warme, lebendige Hand mit einem leiſen Händedruck, der mir beweiſen ſoll, daß ich Sie nicht langweile, und daß Sie mir das Glück Ihrer Korreſpondenz nicht entziehen, und keine bloßen Zeitungsberichte aus dem Orient von mir verlangen wollen — ſelbſt nicht, wenn Sie mir die Perſpektive eröffnen, auch ähnliche Artikel als Retourchaiſe *von Ihnen* zu erlangen. Hier ſpotte ich ein wenig, aber nur immer nach dem Prinzip: Was ſich liebt, das neckt ſich, und dabei an einen frommen heitern Kuß der Seelen nur zu denken wage. Das wird doch erlaubt ſein.

Ihr wahrhaft treu ergebener Unerkannter.

18.

Eugenie John an Pückler.

Arnſtadt, den 28. Oktober 1868.

Meine unglückliche Feder iſt wie gehetzt — zu Neujahr muß mein neuer Roman in der „Gartenlaube" beginnen, und ich bin noch weit zurück im Manuſkript. Dieſer Umſtand mag mein langes Schweigen und die Kürze dieſer Zeilen entſchuldigen; letztere ſollen ja auch dem fernen Freund nur beweiſen, daß ich ihm am 30. Oktober geiſtig nahe bin, daß ich die herzlichſten Wünſche für ihn hege, und auch von ihm nicht ganz — vergeſſen ſein möchte . . .

Und nun ein fröhliches, friſches Glückauf! . . . Blumen ſchicke ich Ihnen nicht; aber Sie ſollen — ſo Gott will — noch manches Sträußlein auf dem Weg der Korreſpondenz erhalten — wenn ich auch zuweilen der Luſt nicht widerſtehen kann, Ihnen einen kleinen Dorn mit einzubinden.

Ich bin und bleibe

Ihre getreue Korreſpondentin
Eugenie John-Marlitt.

19.

Pückler an Eugenie John.

Branitz, den 1. November 1868.

Krank und leidend im Bett, bin ich noch immer gleich verliebt in die beiden Zaubernamen: Eugenie Marlitt, die nie ihren unwiderſtehlichen Reiz für mich verlieren werden.

Ich wollte meine Rückreiſe von Wildungen über den Ort nehmen, nach dem ich ſo ſehr mich ſehne, weil er unſere liebſte und liebwürdigſte Schriftſtellerin in Deutſchland beherbergt; aber Ihr letzter Brief an mich — war ſo kalt und ſo wenig herzlich, daß er mich mehr betrübte als erfreute, und ſo gab ich meinen Lieblingswunſch auf, um nicht als zudringlich zu erſcheinen, was mir ein ſchauerlicher Gedanke war.

Aber jetzt haben mir Ihre hier erhaltenen ſo guten Zeilen wieder etwas Muth gegeben, und Sie ſind gar nicht mehr ſo ſicher vor mir, trotz Ihres liſtigen und muthwilligen Blicks, an dem ich mich täglich mit einigem Herzklopfen erfreue, weil doch edle Herzensgüte daraus hervorſchaut, wie ich Ihnen, glaube ich, ſchon einmal geſagt, weil es mir immer ſo vorſchwebt.

Ach, ſchreiben Sie mir doch einmal ganz aufrichtig, ob Sie bei dieſen aus dem Innerſten kommenden Worten etwas fühlen, was einer freundlichen Neigung ähnlich iſt — und ſpotten Sie meiner nicht, daß ein Greis noch immer ſo jugendlich zu denken vermag.

Mit frohem Lächeln habe ich in Ihren lieblichen Zeilen (in denen Sie mir Glückwünſche zu meinem unglücklichen Geburtstag ſchicken) auch geleſen: „daß Sie zuweilen der Luſt nicht widerſtehen könnten, mir in den prächtigen Blumen Ihrer Korreſpondenz, einen kleinen Dorn mit einzubinden.“

Voila, ma chére, une espéce de déclaration — denn was ſich liebt das neckt ſich. Aber leider habe ich zu viel Menſchenverſtand um nicht einzuſehen, daß es diesmal nur ein muthwilliger Scherz iſt, den Sie mir, ſtatt des ſtechenden Dorns, als ein Vergißmeinnicht, einbinden, ſo lieblich als Ihre wohlwollende Seele. Alſo dies Vergißmeinnicht iſt mir theurer, als tauſend der ſchönſten Blumenkränze aus dem Paradieſe ſelbſt.

Nur eins gefällt mir nicht in Ihren lieben Zeilen. Unterſchreiben Sie ſich nicht als meine treue Korreſpondentin, ſondern, wenn es Ihnen nicht allzuſchwer wird, als meine treue Freundin. Dies wird mich glücklich, ſtolz und auch wieder geſund machen, weil es mir noch gar nicht klar iſt, ob nicht die Urſach meines jetzigen Uebelbefindens ihren Urſprung zum größten Theil in dem Kummer gefunden, den es mir gemacht, Ihre Freundſchaft wohl nicht erlangt zu haben! Je mehr Ihr gutes, mildes Herz mich vom Gegentheil überzeugen will, je dankbarer werde ich mein ganzes Leben lang für Sie bleiben, als meiner bewunderten Dichterin

treu ergebener Freund

Herrmann Pückler.

Liebesbriefe

aus

Pückler's Jugendzeit.

Die nachfolgenden Briefe hat Pückler aufbewahrt mit der Ueberſchrift: „Konzepte alter Liebesbriefe, bei Gelegenheit wieder zu benutzen.“ Viele der Konzepte ſind ſo unleſerlich durch die Fülle der Korrekturen, daß ganze Briefe ſowohl als Bruchſtücke nicht mit hier aufgenommen, ſondern nur eine Auswahl getroffen werden konnte. Es iſt eine Eigenthümlichkeit an Pückler, daß von allem, was er geſchrieben, nichts ſo viel korrigirt iſt, als ſeine Liebesbriefe.

1.

Pückler an Jeannette.

Madame,

Toujours entouré d'une foule de témoins quand j'ai le bonheur de vous voir, ne pouvant jamais trouver le moment de vous parler de ce qui seul remplit mon âme — auriez-vous la cruauté, Madame, de m'en vouloir si j'ose saisir le seul moyen qui me reste — celui de vous écrire?

Ne vous attendez pas à des expressions choisies, à des phrases élégantes — hélas! comment en serai-je capable dans l'état où je suis. Je sais à peine ce que j'écris, les larmes m'interrompent à chaque ligne, et je n'ai d'autre désir que de mourir à vos pieds. Votre nom, tracé de votre jolie main, et que j'ai sauvé des mains profanes, est à côté de moi, millefois je lis avec un douloureux plaisir „Jeannette", et bientôt mes baisers et mes larmes l'auront effacé! Alors il ne me restera de vous que le souvenir de ce que la nature a jamais créé de plus parfaite, et la triste certitude que je suis le plus malheureux des hommes, car je n'ai aucun espoir — que suis-je auprès de vous! Non, je vous demande une seule permission — de vous adorer comme on adore une divinité, trop heureux si quelquefois un sourire bienveillant, un regard de bonté me fait entrevoir que ma présence ne vous est pas importune, que peut-être — vous me plaignez. Vous êtes si bonne, si compatissante pour tout le monde — feriez-vous une exception avec moi, parceque je vous adore, parceque je vous aime plus que tous les autres, et que je ne saurais jamais vous le dire!

Hier, lorsque je découvris le petit Christ dans votre corbeille, vous avez crue que je badinais en joignant les mains pour prier. Vous vous trompiez, je vous jure que j'ai prié du fond de mon coeur pour votre bonheur. Ah, que ne puis-je acheter un moment de satisfaction pour vous, par le sacrifice de toute ma vie! Croyez que je n'hésiterais pas un instant. Il est vrai que le sacrifice ne serait pas bien grand. Aimé de vous, l'aspect de la mort doit être terrible, avec votre indifférence la vie est bien plus redoutable.

„Espoir fait vivre"

écrivait hier Mr. de Königsfels en vous passant la feuille. L'heureux mortel qui ose espérer. Cet espoir qui le fait vivre m'a presque fait mourir. Vous lui en avez donc donné, et hier soir encore!

Mais je m'égare, quel droit puis-je avoir de m'introduire dans vos secrets, pardonnez-moi, et souffrez qu'après avoir parlé si long-temps de moi, je vous parle encore de vous-même.

En arrivant ici, et avant d'arriver, je n'avais entendu prononcer votre nom qu'en y attachant l'idée d'un idéal de beauté et d'amabilité, enfin, on m'avait si bien dit la vérité sur votre compte, que je vous redoutai déjà avant de vous avoir vu. — Je vous redoutais, dis-je, car je crains l'amour, puisque je ne saurai jamais aimer à demi. Une fois que j'aime, l'objet aimé est tout pour moi, je n'existe que par lui, et tout le reste du monde ne m'est plus rien. Avec de telles dispositions on peut aller loin, et j'en ai fait l'expérience.

Je me promettais donc bien de fermer mes yeux à vos charmes. Je pensais souvent, elle sera belle et voilà tout; à coup sûr une femme du grand monde, fêtée toute sa vie par tout ce qu'il y a de plus aimable et de plus distingué par le rang et même par l'éclat des grandeurs ne peut avoir conservée cette ingénuité charmante, cet heureux naturel, die holde Weiblichkeit, den höchſten unwiderſtehlichen Reiz der Frauen. Hélas! à quel point m'étais-je trompé. Vous aviez tout. Je trouvais réuni dans votre personne tous les trésors, qui auraient enrichies cent femmes différentes. Avec cette beauté régulière, qui pourrait jamais peindre le jeu inexprimable de votre physionomie, l'expression enchanteresse de ce doux et charmant visage, et ces mille et mille grâces séduisantes, toujours variées, toujours naissantes du moment, et dont l'aspect enchanteur m'a souvent retenu comme dans une espèce de délire jusqu'à ce que, pouvant à peine respirer, je fermais les yeux pour ne pas trahir à tout le monde mon émotion. Tous les mouvements de votre corps semblent en effet autant de coquetteries de la nature, qui se plait dans son propre ouvrage, et comblé de délices en vous regardant on adore en effet la nature en vous aimant. Cependant vous possedez encore, peut-être sans le savoir, un attrait beaucoup plus puissant que tout. C'est cet inimitable naturel qui est à vos autres qualités ce qu'est la lumière au monde. Rien de ce que vous faites ne parait fait exprès. Il semble toujours que c'est le moment seul qui vous inspire. On croit voir un bel enfant, qui sans effort suivant toutes les impulsions de la nature, toujours conduit par le vrai sentiment du juste et du beau, présente ainsi, sans le savoir, la véritable image de l'être parfait que nous nous figurons sous le nom d'un ange. Les choses mêmes, que la nature enseigne le moins, et qu'on peut apprendre par une longue expérience, comme l'usage du monde, l'art de bien parler, cet esprit de conversation si facile et si aimable dont vous enchantez la société, tout prend chez vous cet air inné, cet air parfaitement naturel, qui embellirait même les objets les moins intéressants, et que je n'ai jamais rencontré dans personne que dans vous. Si j'avais à faire votre portrait, je pourrais bien parler encore de mille détails charmants qu'il me serait bien doux à suivre, mais que je n'ose prétendre vous faire lire tracés d'une main aussi peu adroite que la mienne. Qu'il me soit seulement permis de m'arrêter encore un instant à cette céleste expression de bonté, qui brille dans vos yeux, et qui, mettant le comble à votre perfection, n'est certainement pas démenti par votre cœur.

C'est à elle que je m'adresse pour la réception de cette lettre. En aurai-je aussi le démenti? Ah, Madame! croyez qu'à un caractère tel que le mien, vous ne pouviez m'inspirer une passion passagère, et que la moindre dureté de votre part me causerait plus de tourments que ne mériterait le plus coupable. Pourriez-vous être si peu généreuse?

Armand P.

2.

Deux jours plus tard.

Vous me renvoyez ma lettre — oh dieux! si vous pouviez me voir un moment, vous regretteriez votre rigueur! Oh, quand espoir fait vivre, que le désespoir fasse mourir! Qu'ai-je au monde? rien que mon amour pour vous. Ne me dites pas qu'il faut une plus longue connaissance pour tant aimer. Ce langage est démenti par la nature. Ah, je le sens trop bien au fond de mon coeur que l'amour ne compte pas par heures et par jours.

Quelle cruelle situation est la mienne! Je ne puis vous parler, et vous ne voulez pas me permettre de vous écrire.

Ma tête est brûlante, mille et mille choses se présentent à mon imagination que je voudrais vous dire. Ah, c'est une jouissance si douce que de s'occuper de vous! Mais voilà déjà une nouvelle lettre, sans que la première ait été reçue — vous êtes bien cruelle, et moi bien malheureux! Je tremble de vous revoir, et ne puis cependant supporter votre absence. Que deviendrai-je, si vous ne me faites pas revivre par un petit signe de bienveillance. Ah, si prier aidait à quelque chose, je voudrais embrasser vos genoux et y rester jusqu'à ce que j'aurai fléchi votre coeur. — Mais d'être importun, voilà l'idée qui me tue! Alors vraiment il serait honteux de vivre.

Mercredi soir.

Que dois-je penser de ces derniers jours! Non, vous n'avez point de coeur, au moins vous auriez sentie de la pitié pour moi! — Vous m'accablez de rigueurs, et en vous jouant de mes tourments, vous me condamnez sans vouloir m'entendre. Ah, je ne sens que trop bien à quel point je dois vous paraître étrange, ridicule peut-être. On dit que l'amour donne de l'esprit aux sots et l'ôte à ceux qui en ont. Il faut donc me compter parmi les gens d'esprit, car il est impossible que l'amour puisse rendre un plus sot que moi. Sitôt que je vous aperçois, il semble qu'une main de géant réprime toutes mes facultés — je me trouve presque sourd et muet comme Anatole — il ne me reste que l'usage de mes yeux pour m'enivrer toujours davantage du poison qui me tue. Croyez-moi, Madame, tout le monde est frappé de votre mérite, beaucoup vous font la cour, moi je ne sais que vous aimer. La liberté de l'esprit que les autres conservent, il y a long-temps que je l'ai perdu. Quel triste sort! Moi qui voudrais donner sa vie pour vous plaire, je me vois ôtés tous les moyens pour y parvenir par l'excès de cette passion même que vous rejetez avec tant de dédain.

3.

Ce 20 avril 1804.

Madame,

Ne vous fâchez pas d'une longue lettre, six longues journées de souffrances, où je n'ai pas pu jouir du bonheur de vous voir. Si vous saviez quelle a été ma vie! — Je ne me suis pas permis un instant de loisir afin d'étourdir, s'il se peut, mon coeur, j'ai inventé une multitude d'occupations inutiles pour me dérober à l'activité de mes pensées; tantôt je me promenais dans ma chambre, tantôt je descendais pour passer auprès de votre porte en me souvenant avec délice de toutes les fois que j'y suis entré pour me jeter aux pieds de celle qui décide du bonheur ou du malheur de ma vie. Je me suis précipité dans ma voiture pour chercher dehors le repos qui me fuit chez moi.

Oui, je le sens, ce n'est qu'en vous voyant que j'éprouve encore une sorte de tranquillité, comme je jouis alors avec délice du charme de vos paroles: vous adorant dans toutes les nuances de vos charmes, je ne perds pas un seul de vos regards, et à tous moments je vous découvre de nouvelles qualités, de nouvelles séductions que vous possedez sans le savoir. Mais dès que mes yeux ne reposent plus sur vous, je retombe dans cet état de trouble et de langueur qui me ferait détester la vie, s'il ne fut mêlé de quelques heureux souvenirs qui me dédommagent des plus cruelles souffrances.

Ce 21 avril.

En me représentant aujourd'hui différents entretiens que j'ai eu avec vous, il me sont venu plusieurs réflections sur ce que vous appelez vos devoirs contre votre mari etc.; vous semblez les estimer plus haut que ceux de l'humanité, et moi je les crois bien faibles, surtout dans la situation où vous êtes; car vous ne demanderez pas sérieusement que je croye que vous avez de l'amour pour votre mari, ni que de son tour il vous aime passionnément; vous faites tout ce que les loix de la raison et de la nature peuvent exiger de vous, et quand à celles de la société, vous savez bien qu'elles ne sont faites que pour l'universalité des hommes, et n'ont point d'influence sur les gens éclairés. Et pensez-vous, quand même ces loix calculées pour les circonstances ordinaires de la vie fussent fondées pour tout le monde, qu'ils puissent subjuguer un amour comme le mien?

Pourquoi donc me faire souffrir davantage, n'est-il pas plus du devoir d'une âme sensible de soulager un sentiment passionné que de punir d'un amour dont on est la victime, et auquel on ne peut pas résister?

Avec ces idées altérées de vertu et de devoir vous endurcires votre caractère, vous perdrez cette bonté parfaite qui seul est l'empreinte de la divinité et le plus grand des devoirs. Quand vous serez rendue inflexible à ce que j'éprouve, quelle est la douleur qui jamais vous attendrira? c'est la sensibilité qui répand sur vos charmes une expression céleste, quel échange ferez-vous, si en accomplissant ce que vous nommez vos devoirs, vous étouffez ces mouvements involontaires, que la pitié et la nature doivent vous inspirer, et qui parlaient pour moi en vous représentant la violence et la sincérité de mon amour.

Comme je me réjouirais de l'heureux moment, où je pourrais vous dire tout cela de bouche. Croyez-moi, quoique personne ne puisse vous voir sans vous admirer, il n'y a que moi qui ne connait d'autre bonheur que celui de votre présence, de votre entretien, de ce charme que vous savez répandre autour de vous et dont je sens si bien la douce influence, mais, le concevez-vous, comment on puisse aimer une femme belle que vous, l'aimer sincèrement, sans éprouver ni des sentiments exaltés ni l'inquiétude qu'ils inspirent?

1.

Pückler an Liſette.

Mademoiſelle,

Da ich bemerkte, wie ſehr Ihnen ſeit einigen Tagen meine Geſellſchaft zur Laſt fällt, und ich nichts weniger wünſche, als irgend jemand, geſchweige denn einem ſo artigen Mädchen, als Sie, ſchöne Liſette, beſchwerlich zu ſein, überdem einer oder der andere Ihrer Liebhaber durch meine Gegenwart abgeſchreckt werden könnte, ſo will ich im Gefühl meiner Unwürdigkeit mich gern zurückziehen, um niemand mehr im Wege zu ſtehen, noch Ihnen durch meinen Anblick Mißvergnügen zu verurſachen. Gewiß wird ſich nun die Zahl Ihrer Anbeter alle Tage ſo vermehren, daß Sie am Ende mit Recht werden von ſich ſagen können: Alle für mich, und ich für Alle; bis jetzt glaubte man vielleicht nur das letzte, aber dann wird man auch das erſte nicht mehr bezweifeln.

Auf Wiederſehen auf dem Theater.

2.

Pückler an Liſette.

Noch einmal, geliebtes Mädchen, erlauben Sie mir Ihnen zu ſchreiben, Ihnen, die mein Alles war, und deren Andenken mir immer theuer ſein wird, wenn Sie längſt vielleicht ſich meiner nicht mehr erinnern werden. Verzeihen Sie mir, wenn ich Sie beleidigt habe, bedenken Sie, daß wer aufrichtig liebt, immer eiferſüchtig iſt, und daß Sie mich mit Vorſatz dazu gereizt haben. Erlauben Sie mir zu meiner Entſchuldigung die Vorfälle dieſer drei letzten unglücklichen Tage noch einmal vor Augen zu ſtellen, um

Sie wenigſtens zu überzeugen, daß die Schuld nicht ganz allein an mir lag, und daß, wenn ich auch in manchem gefehlt habe, ich doch vielleicht nicht eine ganz ſo harte Behandlung verdiente.

Sie werden ſich der Komödie von Mittwoch erinnern; ich weiß nicht, was Sie bewog, ſo äußerſt vertraulich gegen den Herrn von Einſiedel und einen unbekannten preußiſchen Offizier zu thun, da Sie doch vorausſetzen konnten, daß ich zu viel Antheil an Ihnen nähme, um über ein ſolches Betragen nicht bekümmert zu ſein. Sie bemerkten das, vermehrten nur aber noch Ihre Freundlichkeit gegen Alle, und küßten ſogar beim Zuhauſefahren Götz einigemal, Götz, der Sie wie ein gemeines Märchen behandelt hat, das man bald verlaſſen, zu dem man bald wiederkommen kann, und wo man deswegen immer wieder mit offenen Armen aufgenommen wird. Ich hätte Ihnen wenigſtens mehr Stolz zugetraut, als einem Menſchen, der Sie ſo gering geſchätzt hat, Ihre Eroberung von neuem ſo leicht zu machen.

Dem allen ohngeachtet kam ich vorgeſtern Abends zu Ihnen, um mich wegen meines ſonderbaren Betragens bei Ihnen zu entſchuldigen, und Ihnen zugleich ſanft vorzuſtellen, wie ſehr es mich kränken müßte, einen ſolchen Menſchen mir vorgezogen zu ſehen, aber gleich das erſte, was mir aufſtieß, war wieder der Herr von Götz, er ſelbſt, der mir wieder gleich zuerſt in die Augen fiel, ſo ungenirt, als wenn er noch niemals weggeblieben geweſen wäre, und übrigens von Ihnen Allen auf den Händen getragen. Ich muß geſtehen, daß ich mich hier nicht mehr mäßigen konnte, und die albernen Spöttereien Ihrer Tante, die überhaupt Ihr Unglück iſt, mich aufbrachten. Habe ich mich im Verdruß zu harter Ausdrücke bedient, ſo glauben Sie, daß ich mehr dabei gelitten habe ſie zu ſagen, als Sie ſie anzuhören. Ach Liſette, hätten Sie mich nur geſtern noch etwas beſſer behandelt, fußfällig hätte ich Sie deswegen um Verzeihung bitten wollen, aber Sie haben mich verachtet; umgeben von einem Schwarm der elendeſten Menſchen, wandten Sie ſich jedesmal von mir weg, wenn ich es verſuchte Sie anzureden, und endlich, da ich Sie im Kahn halb mit Thränen nur um Ihre Hand als ein Zeichen Ihrer Liebe bat, legten Sie ohne mir zu antworten Ihren Kopf zärtlich an Götzens Schulter. Das, Liſette, war zu viel; mir ward von dem Augenblick an ganz ſonderbar zu Muthe; auf dem ganzen Rückweg überlief es mich wie Fieberfroſt, und ich werde mich noch lange nicht davon erholen können.

Hatten Sie die Abſicht, mich recht unglücklich zu machen, ſo freuen Sie ſich, Sie haben Ihren Zweck erreicht. Ich will nicht wünſchen, daß mich einſt einer an Ihnen rächt, nur können Sie mir glauben, meine Liſette, wenn ich Sie noch einmal ſo nennen darf, werden Sie gleich Viele finden, die mehr Vorzüge beſitzen als mir zu Theil wurden, ſo wird Sie doch niemand ſo aufrichtig lieben.

Das war alles, was ich Ihnen noch zu ſagen hatte, nehmen Sie es nicht übel auf, mein gutes Mädchen, und ſollten Sie ſich zuweilen noch künftig meiner erinnern, ſo thun Sie es ohne Haß, ich werde Sie nie vergeſſen. O wie glücklich, meine Liſette, hätten wir ſein können, wenn Du meine Liebe erwiedert hätteſt! Doch das iſt vorbei, alſo leben Sie wohl.

An *.

Ne me jugez pas trop mal, Madame, si vous me voyez quelquefois presque fou et souvent bien sot. Je ne prétends pas excuser ma conduite, mais si vous

connaissez l'amour, elle doit au moins vous prouver que je vous aime — mille fois plus que je ne puis vous l'exprimer. Un rien suffit quelquefois pour me désespérer, la plus petite faveur me rendra le bonheur, mais hélas, il n'est pas à moi que vous les accordez.

J'étais heureux hier en vous admirant, chaque moment que des importuns m'empêchaient de vous contempler me parut un larcin fait à mon bonheur. Quelle douce satisfaction j'éprouvais à vous comparer à toutes les autres femmes : l'air distingué, la noblesse et la grâce de la tournure, la finesse et l'expression de vos traits, jusqu'à l'élégance de votre mise, en tout vous surpassiez de si loin tout le reste des femmes qui ne semblaient être là que pour rehausser l'éclat de vos charmes.

Quand vous dansiez, on ne remarquait que vous. Je voyais avec un plaisir mêlé de jalousie, les yeux de tous les hommes attachés sur vous, et les femmes vous fixer tout autour de vous avec un air si commun qu'on aurait cru qu'elles devraient mourir de dépit. Quelquefois je croyais voir votre regard planer sur moi, mais à la fin du bal le peu d'intérêt que la pitié semblait vous inspirer disparut entièrement ; si vos yeux tombaient par hazard sur moi, ce n'était qu'avec l'indifférence la plus cruelle — je fus désespéré, il s'empara de moi un tel découragement, je sentis si profondément tout mon malheur, que j'en fus accablé. Votre manière d'être avec Mr. B. acheva de me désespérer, ce ne fut plus de la jalousie, qui me tourmenta, c'était la douleur la plus profonde de ne pas être digne de vous.

An *.

Quels moyens employez-vous pour éteindre ma passion, avec cette douceur anglaise, avec cette touchante éloquence vous voulez me ravir mon bonheur, mais vos raisons ne me persuadent pas. Ce n'est pas l'accomplissement des devoirs (peut-être chimériques et en opposition avec la nature) envers un seul que j'admire en vous, non, c'est cette bienveillance générale, cette bonté généreuse envers tous, cette belle âme enfin, dépourvu de toutes les petites passions, qui vous fait apprécier à leur juste valeur tous les plaisirs futiles du monde, qui vous rend étrangère à la vanité, au ressentiment, à l'hypocrisie, à toutes ces petites passions qui sont le partage du vulgaire, prête à les sacrifier au plus léger devoir — quand j'observe comment, autorisé à avoir toutes les prétensions, vous n'en montrez aucune, puis-je m'empêcher de vous adorer! — Oui, souvent je me le suis dit à moi: Elle est belle, mais le désir de la volupté aurait été le dernier pour le bonheur, et les charmes de son coeur et de son esprit auraient suffi pour me rendre heureux. Vous voyez, Madame, l'amour ardent que je vous porte n'est pas l'effet d'une imagination exaltée, il est fondé sur l'admiration, l'estime, et ce sentiment qu'on ne peut exprimer, mais qui est le plus sûr garant de notre essence divine.

Vous êtes trop bonne pour ne pas être attendri par le spectacle de la souffrance, ma douleur seule ne serait-elle rien à vos yeux? Vous voyez, je vous aime, et quelle douleur peut être comparée à celle d'être condamné à aimer sans espoir! —

Pückler an Julie.

Bei Nacht um 12 Uhr.

Angebetete Julie,

Verfolgt von einer Leidenſchaft, der ich zu widerſtehen unfähig bin, bald von Furcht beunruhigt, und bald von Hoffnung und gränzenloſer Liebe bewegt, werden Sie mir es verzeihen, theure Julie, wenn ich Ihnen ſchreibe? — Erwarten Sie keine gewählten Ausdrücke, keine zierlichen Wendungen — wie wär' ich ihrer fähig in dem Zuſtand, in welchem ich mich befinde. Kaum weiß ich ſelbſt, was ich ſchreibe, Thränen unterbrechen mich bei jeder Zeile, und ich habe keinen Wunſch als zu Ihren Füßen zu ſterben. O, grauſame Freundin, können Sie noch zweifeln, daß ich Sie anbete, daß ich Sie liebe mit allen Kräften meiner Seele — von dem erſten Augenblick an, wo der Anblick Ihrer Reize meine Sinne verwirrte, hat Ihr Bild mich keinen Augenblick verlaſſen, kein Gedanke, deſſen Gegenſtand Sie nicht geweſen wären, hat das ſchmerzliche Vergnügen unterbrochen, das ich empfand, mir immerwährend jene holde Grazie zurückzurufen, die Sie umgiebt, und den Glanz der ſchönſten Augen, und den unbeſchreiblich verführeriſchen Blick, vor dem ich ſo oft in Schmerz und Wolluſt erzitterte, dieſes Ganze endlich, das Sie zum gefährlichſten und unwiderſtehlichſten aller Weiber macht. Umſonſt würde ich verſuchen Ihnen den Eindruck zu ſchildern, den ſo viel Liebenswürdigkeit auf mich gemacht hat, ich würde Ihnen vielleicht romanhaft ſcheinen, und dennoch die Wirklichkeit nicht erreichen — warum kann ich Ihnen nicht alles opfern, was mir das Theuerſte auf der Welt iſt, um Sie von der ſüßen Leidenſchaft zu überzeugen, die mich verzehrt? Ich werde ihr unterliegen, wenn Sie nicht Mitleid mit mir haben. Sie ſagten heute, ich könnte noch glücklich werden, darf ich das ſo deuten, wie es mein Herz verlangt? —

Von Ihnen geliebt werde ich auch den Glücklichſten nicht beneiden, ohne Ihre Liebe kann ich nur elend ſein. Ihre Verachtung würde ich gar nicht überleben, und iſt Gleichgültigkeit nicht gleich ſchrecklich für ein zärtliches Herz? Sie ſind ſo gut gegen Jeden, wollen Sie nur bei mir eine Ausnahme machen, weil ich Sie mehr als Alle liebe? — Ich fühl' es wohl, wie unwürdig ich bin, einen Engel wie Sie, himmliſche Julie, zu beſitzen, aber können Sie mich zwingen, mir ſelbſt den Dolch in's Herz zu ſtoßen, indem ich jeder Hoffnung entſage?

Wie viel hätte ich Ihnen noch zu ſagen! Aber ich will Sie nicht ermüden; gewähren Sie mir nur wenige Zeilen Antwort, und erwiedern Sie nur den kleinſten Theil der Liebe, die ich für Sie empfinde, ſo werde ich für mein ganzes Leben Troſt und Glück aus Ihrer Antwort ſchöpfen. Wehe mir aber, wenn Sie mich erbarmungslos verſtoßen. —

A la plus belle.

Le 10 octobre.

N'ayant aucun moyen de vous parler, Mademoiselle, j'espère que vous me pardonnerez si j'ose vous écrire. La violence de l'amour que vous m'avez inspiré — les attraits séduisants de votre charmante personne, que les grâces ont pris plaisir de former, sont bien la meilleure excuse de mes sentiments, et de l'aveu que je me sens entraîné de vous en faire. Je n'ose vous écrire davantage en ce moment, daignez me témoigner au moins par vos regards si j'ai obtenu mon pardon, et si je puis ouvrir mon coeur à l'espérance. Je serai placé demain soir comme à l'ordinaire sous votre loge, et aucun de vos mouvements ne m'échap-

pera. Ah! que je puisse y lire mon bonheur! Adieu, femme trop aimable — pourriez-vous sérieusement m'en vouloir d'une passion, dont un insensible seul aurait pu se garantir? Croyez que je vous aime de toutes les facultés de mon âme, et soyez un peu indulgente. Armand P.

Le 21 octobre.

Je rouvre ma lettre tout désolé de ne pouvoir vous la faire parvenir — vous êtes toujours tellement entouré de monde, que je n'ai jamais osé vous la donner, de peur de vous compromettre. Cette fois-ci il faut cependant que vous la teniez de manière ou d'autre, car je ne saurai vraiment plus supporter de rester ainsi dans l'incertitude. Si vous avez quelque pitié des tourments que vous me causez — écrivez-moi, charmante femme, deux mots seulement de réponse. J'aurai soin, en sortant du spectacle, de me trouver près de la porte, et en vous tournant le dos, je tiendrai mon chapeau derrière moi de manière que vous pourrez aisément y laisser tomber votre lettre en passant, sans que personne puisse s'en apercevoir. Je vous conjure, Madame, de ne pas tromper mes plus chères espérances — il dépend de vous seule de me rendre le plus heureux ou le plus malheureux des hommes. Ah! Madame, que de moments déjà perdus pour l'amour — vous êtes si faites pour l'inspirer, et pour le ressentir vous-même — que le mortel que vous honorez de votre choix doit être heureux! Je donnerai ma vie pour pouvoir vous exprimer de vive voix avec quelle violence je vous aime, combien vous m'êtes chère — mettez-moi bientôt à même d'être rassuré sur vos sentiments, ou vous me verrez expirer de douleur. Adieu, belle et aimable amie (permettez toujours de vous nommer ainsi à celui qui vous est éternellement dévoué), je baise mille fois les jolies mains, qui vont ouvrir cette lettre — quand pourrai-je donc les presser de mes lèvres brûlantes pour les remercier d'avoir tracé mon bonheur? Faites que cela soit bientôt.

An Adèle.

(Mon premier billet retourné déchiré.)

Le 26 octobre.

Vous êtes bien cruelle, Mademoiselle, envers quelqu'un qui n'a d'autre tort que celui de vous aimer — ce crime est-il donc si grand? Hélas! il est cependant si involontaire. Mais il n'y a qu'un amour faible qui se rebute — vous avez déchiré mon billet pour me le renvoyer ensuite! A peine l'avez-vous lu peut-être — je ne croyais pas mériter tant de dureté! Mais n'importe, je veux souffrir, puisque vous y trouvez un cruel plaisir — mais au moins laissez-moi l'espoir de vous fléchir un jour, quand vous me connaîtrez mieux — quand vous verrez à quel point vous m'êtes chère. J'ai une seule consolation dans mon malheur — c'est mon nom, tracé de votre main, je baise à tout instant ce papier que vos doigts ont touché — bientôt mon imagination enflammée me présente tout l'ensemble dangereux de vos charmes, je crois voir cette petite tête orgueilleuse et ces beaux cheveux bouclés, cette gorge .... oh dieu! c'est alors que tressaillant d'amour et de volupté, je voudrais donner ma vie pour vous presser une seule fois contre mon sein, et mourir de plaisir! Charmante Adèle, vous êtes sourde à mes transports, mais permettez-moi toujours de vous voir — pour vous être moins ennuyeux, je vous parlerai de quelqu'un, qui, je le vois bien, a eu le bonheur de vous frapper davantage. Cet homme au chapeau gris et avec les cheveux bien noirs, je le connais, l'amour est clairvoyant. Il est parti il y a huit jours — que ne suis-je à sa place! Moi, je n'ai pas été seulement remarqué. Hier en sortant de la comédie, je vous rencontrais — je donnais le bras à Mad. Renoir, qui vous saluait — pas un seul de vos regards ne tombait sur moi, et j'en étais si désespéré que durant tout le soir j'ai répondu de travers à toutes les questions que l'on me faisait.

Soyez cette fois-ci, aimable et chère Adèle, un peu plus compatissante — ne déchirez-pas mon pauvre billet, et mon coeur — daignez me répondre en deux mots seulement, où je peux vous voir, car il faut cependant que nous fassions connaissance ensemble avant que vous me rejettiez tout-à-fait. Nous pouvons nous voir chez la femme qui vous remettra cette lettre, ou si vous me le permettez, je louerai une chambre dans la même maison qui est vacante, et où nous pourrions nous trouver en toute sûreté — si vous le voulez. Pour mieux vous décider, je vous promets de venir en chapeau gris.

Votre tout dévoué Armand P.

Xu *.

Madame,

Une personne odieuse, qui m'imposait la plus cruelle gêne, et me forçait à une conduite envers vous, Madame, qui doit vous avoir paru bien singulière, ne m'empêche enfin plus de vous faire l'aveu de la passion la plus tendre et la plus violente — vous n'en sauriez inspirer d'autre — tant de charmes et de grâces ne peuvent blesser que profondément. Il n'y a qu'un insensible qui puisse se défendre d'en être touché, et vous serez bien cruelle, Madame, de me faire un crime de mon amour, dont il ne faut accuser que votre beauté et les attraits séduisants répandus sur votre personne, qui vous rendent aussi charmante pour notre sexe que redoutable pour le vôtre. Me reprocheriez-vous d'avoir trop précipité l'aveu des transports qui me consument? oh Dieux! je ne vous ai vu que trois fois, il est vrai, mais hélas! il n'en fallait qu'une seule pour vous dévouer ma vie toute entière.

Le trouble qui m'agite et la crainte de vous fatiguer arrêtent ma plume. Daignez, Madame, être aussi compatissante que vous êtes belle, et ne me refusez pas un mot de réponse, qui doit décider du bonheur ou du malheur de ma vie. Vous m'avez vu .... mon trouble vous a sans doute trahi les sentiments que j'éprouvais — si j'aurai été assez heureux de ne pas vous déplaire! quelle félicité égalerait la mienne! Laissez-moi, adorable femme, lire dans vos beaux yeux si je puis ouvrir mon cœur à cet espoir consolateur. Je reviendrai demain au spectacle, j'y goûterai le plaisir voluptueux de vous revoir, de contempler avec délices ces charmes enchanteurs dont j'attends seul le bonheur suprême, c'est là que vous fixerez par un regard le sort du plus tendre et du plus ardent des amants.

Votre tout dévoué A. de P.

Si vous voulez me favoriser d'un mot de réponse, je l'attendrai tous les jours au Cours Bonaparte de deux à trois heures après midi. On me reconnaîtra aisément à un chapeau d'officier à cocarde blanche.

An Vincenza.

Oh! Vincenza, ange du ciel, âme de ma vie, qu'as-tu fait de moi — où trouverais-je des expressions pour te peindre l'état de mon âme! non jamais, jamais un amour pareil m'a dévoré le coeur! Depuis que tous les tourments de l'enfer se sont réunis dans mon sein, le délire s'empare de mes sens, à peine sais-je où je suis. La nuit règne autour de moi, il n'y a que toi seule que j'aperçois partout — je vois tes beaux yeux qui reposent sur moi, je vois ce regard si touchant, qui dissout tout mon être, et qui me fait baigner dans mes larmes; je voudrais étendre mes bras pour te presser contre mon sein, et je n'embrasse que ton ombre.

O Dieux! comme tes baisers brûlent encore sur mes lèvres — non, je ne veux pas en vain avoir goûté un moment le bonheur, les délices du ciel, je ne veux pas en vain avoir senti ton coeur palpiter contre le mien, il faut que tu m'aimes ou que la terre m'engloutisse.

Oh toi! pour qui toutes les expressions sont trop faibles, toi, que j'adore plus que mon dieu, pourrais-tu avoir la cruauté de te refuser à mon amour? La pensée qu'un autre que moi te posséderait me remplit de fureur, et pourrait me faire perdre la raison. Oh ciel! miséricorde, Vincenza! au nom de tout ce qu'il y a de sacré pour toi dans la nature, je te conjure, ne prononce pas l'arrêt de ma mort, accorde-moi ton amour, ou plonge moi un poignard dans le sein.

Ah! je n'en puis plus — je ne sais ce que je fais, ce que je dis; la fièvre m'agite d'une manière trop violente, je vais me mettre au lit, et attendre ta réponse. Oh, ma Vincenza, ta réponse! quel doux plaisir pour moi, que d'avoir quelques mots seulement, écrits de ta petite main — je les effacerais de mes baisers et de mes pleurs. Écris-moi, quand tu me permets de te revoir, mon coeur a si besoin de s'épancher envers toi, j'ai tant de choses à te dire, je ne goûte le repos que dans ta douce société.

Je ne sortirai pas aujourd'hui; à peine ai-je eu les forces de me trainer ce matin au manége, où j'étais de service; tout le monde s'est aperçu de la douleur qui me ronge, et ce n'est que dans la solitude que je trouve quelque soulagement.

A 5 heures je ferais chercher le même livre que j'ai employé pour cacher ma lettre, et tu auras, mon âme, la bonté d'y mettre seulement deux mots de réponse en italien; je suis sûr que tu es incapable de me refuser cette grâce, il faudrait, pour le faire, avoir le coeur de marbre et le caractère d'un tigre, et tu es bonne, ma Vincenza, et compatissante. Si tu as quelque pitié de moi, tutoie-moi dans ta réponse, et pardonne à moi de l'avoir fait, mais il m'était impossible de t'appeler vous, toi, que je chéris cent fois plus que la vie, et que j'aime plus qu'on peut l'exprimer.
Luigi.

1.

Pückler an Julie.

Le sommeil et le repos me fuient — nuit et jour l'image de la belle Julie me poursuit et m'agite sans nom, mon imagination exaltée me présente cette femme charmante, ornée de toutes les grâces, de tous ces attraits séducteurs qui tour-à-tour me font tressaillir de douleur et de volupté.

Je suis seul, ne le suis-je pas toujours loin d'elle, ma plume, cher compagnon de mes peines, trace sur le papier ces lignes. Elle ne les lira peut-être jamais, ces lignes, qu'un amour brûlant m'inspire, mais au moins je m'occuperai d'elle, je croirai lui parler, je me ferai des illusions flatteuses sur ses réponses — ah! juste dieu, je serai condamné à ne les voir jamais réalisées! —

Eh bien, belle Julie, permettez à votre timide adorateur de vous adresser la parole, permettez-lui de vous rappeler son souvenir, qui est si étranger à votre coeur. Dites-moi donc, cruelle, faut-il vous revoir, ou bien faut-il vous fuir? „Quelles prétentions sont les vôtres?“ me disiez-vous hier quand avec modestie j'osais vous demander quelques faveurs — il est vrai, et j'en conviens avec plaisir, vos qualités, vos charmes, votre amabilité sont tellement au-dessus du vulgaire, que chacun peut paraître arrogant et ridicule qui ose former le désir de vous plaire, mais l'amour ardent, l'amour véritable ne se croit-il pas par lui-même autorisé à l'espoir, car enfin l'amour sans retour n'est-il pas un feu sans aliment, qui tôt ou tard doit s'éteindre?

Vous êtes si belle, si séduisante, vous devez être bonne — ma douleur seule ne serait-elle donc rien à vos yeux, parceque je vous aime? Et quelle douleur est comparable à celle que me cause votre indifférence? Ne me croyez pas assez vain pour ne pas sentir combien je suis peu digne de posséder une femme, un ange comme vous — mais, pourriez-vous me forcer de plonger moi-même le poignard dans mon coeur, en renonçant à l'espérance? Un seul mot écrit de votre jolie main et dicté par l'amitié pour me tranquilliser me rendra le repos et le bonheur, me le refuserez-vous? Pour ne pas vous ennuyer trop fort de mes entretiens, ou au moins pour varier, permettez-moi de vous raconter un rêve singulier que j'ai fait cette nuit.

Je me trouvais dans votre chambre assis à côté de vous, je m'abandonnais au plaisir de vous regarder, je vous parlais avec ardeur, j'étais moins timide, et je trouvais enfin les paroles qui me paraissaient toucher votre coeur. Tout d'un coup la Baronne de Vénise au teint éclatant apparut devant moi, et se jetant sur le sopha, écartant ses jambes décharnées de la manière accoutumée: „Vous êtes bien foux tous les deux,“ s'écria-t-elle d'une voix rauque et discordante, „d'être ainsi amoureux l'un de l'autre“ . . . . „Comment Madame,“ l'interrompiez-vous sur-le-champ avec aigreur, „pourriez-vous me croire amoureuse du Comte?“ — „Allons, ne vous en défendez pas trop, il me semble pourtant qu'il ne vous déplait pas.“ J'étais outré du propos impertinent de la vieille, et je m'apprêtais à lui répondre comme elle le méritait, quand je vous vis vous lever subitement, et sortir sans rien dire de la chambre, en jetant un regard si dédaigneux sur moi, qu'il me perça le coeur.

2.

Pückler an Julie.

Gott! — In welche Verzweiflung ſetzt mich dieſe tödtliche Ungewißheit! Lange kann ich den Kampf der Angſt und Hoffnung nicht mehr aushalten. Julie! haben Sie Erbarmen mit mir — ach, könnten Sie in mein Herz ſehen, meine Leiden würden Sie rühren — ich habe geliebt, zu lieben geglaubt, aber ſo war mein ganzes Weſen nie ergriffen — wie könnte es auch, welches andere Weib vereinigt in ihrer Perſon allen Liebreiz Ihres Geſchlechts wie Sie — ja, ich ſchwöre es Ihnen, theure Julie, ich liebe Sie unausſprechlich, aber ohne Intereſſe, nur Ihr Wohlwollen, Ihre Theilnahme verlange ich — können Sie mir die verſagen, ohne grauſamer zu ſein als der härteſte Tyrann? Nur ein mildes Wort von Ihrer Hand, da ich Sie nie einen Augenblick allein ſprechen kann, das mich beruhigt, das mir möglich macht, mich und meine Leidenſchaft vor den Anderen zu verbergen. — Ach, wenn Sie wüßten, wie oft ich der Verzweiflung nahe bin, wenn ich ſo vor Ihnen ſtehen muß, allen Ihren himmliſchen Liebreiz in mich ſauge, Ihre Stimme höre, die immer mein Innerſtes erſchüttert, und nicht zu Ihren Füßen hinſinken darf, und mit lauter wollüſtigen Thränen mich an Ihrem Buſen ausweinen darf. — Ach, Julie, haben Sie je die Liebe gekannt, ſo muß mein Zuſtand Sie tief bewegen. Nie werde ich den Augenblick vergeſſen, wo Sie mir meinen erſten Brief, meinen einzigen Troſt zurückzugeben dachten — hätten Sie es gethan, ſo lebte ich jetzt nicht mehr, aber gelitten habe ich doch mehr beim Gedanken der bloßen Möglichkeit, als ich Ihnen ſagen kann, und Sie vielleicht glauben würden. Ich kann nichts halb thun — mußte ich wahrhaft lieben, ſo konnte es auch nur mit der unbegränzten Leidenſchaft ſein, deren ich fähig bin, und die Sie einzuflößen ſo würdig ſind. O Natur, nur einmal laß mich die Wahlverwandtſchaft fühlen, und nimm dann mein Leben auf ewig dahin. Wer geliebt hat; der allein hat gelebt — bis jetzt hat nur Sinnenrauſch und Eitelkeit im Gewirre der Welt meinem Herzen Liebe vorgelogen, Sie anzubeten war für mich zuerſt die wahre Liebe, des Himmels ſchönſte Tochter, kennen.

Hören Sie mich, ſeien Sie menſchlich — nur einige Zeilen Antwort, oder wenn es Ihnen möglich iſt, ſo geben Sie mir an, wie ich Sie vielleicht allein ſprechen kann, denn auch die reinſte Liebe ſcheut die Zeugen, und vor den kalten Herzen der fremden Menſchen zieht ſich jede zarte, innige Empfindung verwundet zurück.

3.

An Julie.

Je me sens trop agité en ce moment pour vous répondre, belle et aimable Julie, incapable d'une pensée claire, je ne sais comment écrire, par où commencer; mon coeur est oppressé de mille sensations diverses. Ma main tremble, et j'éprouve à la fois la joie la plus douce, le repentir et la douleur. Est-il bien vrai que vous ne me rejetez pas tout-à-fait — ce cruel mot d'indignée m'a tant fait souffrir hier! Rendez-moi justice, belle Julie (je ne pense pas vous appeler Madame), ce n'est pas par rancune, ce n'est pas parceque ce mot cruel me déplut que je vous quittais — c'était parceque je me sentais si mal, si malheureux, que le regard de chaque être vivant me devint un tourment insupportable, il fallait du mouve-

ment à mon corps pour supporter les douleurs de l'âme, il fallait la solitude à mon désespoir — Julie — si vous m'aviez vu hier, si vous aviez vu mes larmes, si l'aspect de la douleur qui m'accablait vous eut reproché votre dureté, oh dieux, vous auriez été convaincu de mes sentiments. — Faut-il donc vous le dire mille fois, qu'il n'y a que vous au monde, dont j'attends le bonheur, que vous seule êtes mon ange tutélaire, mon dieu, mon tout — ah! s'il ne fallait que vous le répéter mille et mille fois, vous serez aisément satisfaite, car quoique que je puisse dire, quelles que seraient les paroles que je prononcerais, mes yeux, toutes les facultés de mon âme, tout mon aspect ne vous diront jamais que ces seuls mots: Je vous aime! —

4.

An Julie.

A présent que ma lettre est partie, et que je suis plus calme, je tâcherais d'achever ma réponse. Je reviens de mon tort dans le point principal, c'est-à-dire que la fin de ma lettre avec un peu de légéreté a pu vous déplaire, mais considerez, chère Julie, qu'on ne sait guères ce qu'on dit quand on est bien amoureux, et puis, c'était la vérité, les vers se trouvaient là si à-propos .... n'allez-pas vous fâcher encore, excusez-moi, déjà je fais silence, et je ne demande que votre pardon. Il faut cependant que je fasse encore une observation — ne me tourmentez pas trop avec le respect; on a du respect pour les vieillards et les matrones, pour les grands hommes et les fameuses actions, on a de l'amour et de l'admiration pour la beauté. Direz-vous de la Vénus de Medici, c'est une statue respectable? Voilà, je pense, assez dit sur cette malheureuse fin qui m'a tant tourmenté. Continuant à présent l'examen de ce charmant petit billet, avant que mes baisers en effacent les paroles, il parait que ce n'est pas seulement à la fin de ma lettre que vous en voulez, parceque vous dites surtout la fin; qu'y-a-t-il donc encore de si offensant pour vous dans le reste? Auriez-vous voulu que je vous parlasse d'autre chose que de mon amour? — Il aurait fallu alors ne pas vous écrire, et c'est peut-être là ce que vous voulez me faire entendre. Serai-je assez malheureux d'avoir eu avec vous le plus gros tort qu'on peut avoir avec une jolie femme — celui de l'ennuyer? C'est alors que je serais véritablement à plaindre, car au bout du compte, dit Mr. de Voltaire avec raison, tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

J'ai déjà répondu à ce qui suit, je vous dirai de bouche ce que je puis encore ajouter. Vous voulez qu'on se donne quelques peines pour vous — que ne puis-je vous donner ma vie! Vous croyez pouvoir l'exiger, oh, il n'est que trop vrai que vous pouvez tout exiger, excepté qu'on ne vous aime.

5.

An Julie.

J'ai trouvé dans un livre de Mad. de Staël une pensée, qui m'a singulièrement frappé, parce qu'elle m'explique la conduite inconcevable que malgré moi je me vois obligé de tenir avec vous. Peut-être, dit

Mad. de Staël, est-il dans la nature d'un amour profond et vrai de redouter le moment solennel, quelque désiré qu'il soit, et de ne changer qu'en tremblant l'espérance contre le bonheur même. Combien elle a raison, mais il est temps qu'une faiblesse aussi ridicule finisse, ce mélange de désir et de crainte confuse que j'éprouve depuis que je vous connais, cette agitation si douloureuse et si sentimentale influent avec tant de forces sur toute mon existence, et affaiblissent tellement toutes les facultés de l'âme et du corps, qu'à moins de consentir à me voir dépérir de langueur, je dois employer tous les moyens qui sont en mon pouvoir pour faire cesser un état aussi déplorable. Il n'y a que deux moyens pour me sauver, l'un dépend de vous, Madame, l'autre de moi, l'un me comblerait de félicité, l'autre de désespoir — mais il faut passer par l'un des deux, terrible incertitude qui flotte encore entre le ciel et l'enfer. Vous m'entendez bien, Julie, il faut que je ne vous vois plus jamais, ou que vous consentiez enfin à répondre à la passion la plus sincère et la plus tendre.

6.

An Julie.

Sie haben mir geſagt, ich wüßte Ihren Takt nicht zu verſtehen, und kam dies, wie ich kaum zweifeln kann, aus Ihrem Herzen, ſo bin ich freilich ein Thor noch länger zu hoffen, Ihnen je Zuneigung für mich einzuflößen. Wie ſchwer iſt es aber, der Hoffnung zu entſagen, der ſüßen Hoffnung, die ſelbſt dem Unglücklichſten ſchmeichelnde Bilder der Zukunft

in täuſchendem Traume vorüberführt, und auf Augenblicke ihn mit ſeinem harten Schickſal auszuſöhnen weiß?

Aber auch dieſem letzten Troſt müßte ich entſagen, wenn Sie darauf beſtehen, mich natürlich ſehen zu wollen, das heißt in Ihrem Sinne, eben ſo gleichgültig gegen Sie, als Sie es gegen mich ſind. Ich geſtehe es, das wird mir ohngeachtet allem dem, was Sie ſchon dafür gethan haben, immer ſo unmöglich bleiben, als ich überhaupt jeder Verſtellung unfähig bin. Romanhaft ſcheinen Sie jedes Gefühl zu nennen, was über das ganz alltägliche hinausgeht, ja, was nur herzlich iſt. Wenn ich nach einer langen Abweſenheit zu Ihnen komme, einen Dritten dort finde, und da dieſer endlich mich mit Ihnen allein läßt, mit dem lebhaft aufwallenden Gefühl meiner Liebe zu Ihnen trete, und Sie mit gerührter Stimme leiſe meine theure Julie nenne, ſo geben Sie mir mit unwilligem Auffahren und ſchneidender Kälte zur Antwort: „Mein Gott, wie mir das Romanhafte unausſtehlich iſt!“ Ich weiß nicht, ob irgend jemand, vorausgeſetzt daß er Sie aufrichtig liebte, und delikater dächte, als es vielleicht Ihr Takt verlangt, ſich nicht von einer ſolchen Antwort tief betrübt fühlen müßte. Wollen Sie eiskaltes Waſſer auf glühendes Glas gießen, und ſich wundern, wenn es bricht? Ich bin nicht beleidigt — ohne Verbindlichkeit kann ja keine Beleidigung dieſer Art ſtattfinden, aber mir iſt es wie jemand der ein reizendes Luftbild für eine weibliche Geſtalt hielt, und wie er ſie liebend an ſein Herz drücken wollte, vor ſeinen Augen in Staub zerfließen ſieht. Beſchämt zieht er ſich zurück, und wagt nicht mehr dem Schein zu trauen, aus Furcht einer neuen Demüthigung; nicht der trügeriſchen Geſtalt, ſich ſelbſt nur zürnt er, und ſeiner thörichten Leichtgläubigkeit. Wie ſehr es Ihnen gelungen iſt, mich von Ihnen zurückzuſcheuchen, habe ich geſtern geſehen, ich kam, die bittere Stimmung unter uns zu heben, des Alten nicht mehr zu erwähnen, und unvermerkt die liebevolle Vertraulichkeit womöglich wieder herzuſtellen, mit der Sie mich einigemal ſo glücklich zu machen wußten — mein Vorſatz war vergebens, ich fühlte bald, daß mir der herzliche Ton unmöglich war, mit jedem Ihrer Worte vermehrte ſich die ſchmerzliche Kälte in meiner Seele, ich konnte nicht ohne ein ängſtliches Gefühl den Laut der Stimme vernehmen, die mir geſtern ſo weh gethan hatte — Ihr ganzes Weſen erſchien mir ſo fremd, ſo feindlich ſelbſt, daß ich Sie faſt mit einer Art von Furcht verließ. Vielleicht — warum iſt mir der Gedanke ſo ſchrecklich, — vielleicht lern' ich einſt noch Ihre Tante verſtehen. Dann würde mir die Verſtellung nicht mehr ſchwer werden.

7.

An Julie.

Quel est le délire des amants, un rien les remplit d'espérance. Le croiriez-vous, oh ma bien-aimée Julie, malgré toutes vos bontés, malgré la douce confiance que vous m'avez témoigné, et que j'ai reçu avec tant de reconnaissance, malgré les tendres baisers qui brûlaient encore sur mes lèvres — je suis encore inquiet, je ne goûte qu'imparfaitement le bonheur de vous avoir vu un moment sensible à mes transports. Pardonnez, femme charmante, ma folie, et surtout ne me taxez pas d'ingratitude, mais permettez-moi de ne vous rien déguiser de ce qui se passe dans mon coeur. Les lettres d'un heureux mortel, je ne les puis oublier, Julie, je vous ai vu rougir de plaisir et de regret, en regardant ces gages chéries d'un amour partagé. Quelle douleur ai-je ressenti alors, je sentis mon

coeur se serrer, elle l'aime encore, me dis-je, il n'y a pour toi que l'amitié, l'amour est tout pour lui. Vous avez pu vous apercevoir hier du trouble que ces réflections jetèrent dans mon âme, l'illusion était évanouie. L'illusion heureuse qui m'avait promis un instant les félicités suprêmes! Et cependant, ma tendre amie, j'ose l'affirmer, il vous aimait moins que moi, c'était l'amour du monde, c'était de l'attachement, si vous voulez, et le plaisir des sens. Il aimait, mais l'amour n'était pas sa principale affaire, il pouvait encore penser, avec le même intérêt, à mille choses différentes; ses lettres sont souvent si froides, il peut moraliser des pages entières et débiter des lieux communs qui n'annoncent ni la passion ni l'esprit supérieur. O Dieux, quelle différence de son état tranquille au mien! ai-je bien une pensée, je vous l'ai dit mille fois, qui ne se rapporte à vous, suis-je capable de m'occuper sérieusement de quelque chose qui vous soit étrangère — non, il me semble ne voir tous les objets qu'à travers un voile, un seul image se détache de l'obscurité, c'est celui de l'adorable, de l'incomparable Julie. Adieu. Je viendrai encore ce matin chercher moi-même une réponse. Embrassez Mimi, parce que vous avez tant de sujet à l'aimer.

8.

An Julie.

Rome, le 21 avril 1809.

Pardon, mille pardons, chère et aimable Julie, de mon impatience, ne la mettez pas sur le compte de l'impolitesse, comme disait Mad. Lippe, de joyeuse mémoire, mais attribuez-la plutôt à sa véritable cause, à l'amour le plus passionné, à l'amitié la plus tendre, et soyez indulgente. — Was lange währt, wird gut, dit le proverbe, et vous le justifiez bien par votre charmante petite lettre, qui m'a rendu la vie et le bonheur; tout y est aimable et flatteur pour moi, que je ne sais comment vous peindre ma joie; que ne suis-je auprès de vous pour mieux vous exprimer mes sentiments et ma reconnaissance? Il n'y a cependant pas de bonheur parfait, vous êtes souffrante — moi aussi, ma chère Julie, je ne fais que languir ici, je maigris à vue d'oeil, et quand je reviendrai à Naples, vous me direz avec plus de raison que jamais que je ressemble à une asperge qu'on a oublié de couper.

Je vois beaucoup de société à Rome, mais elle ne saurait me tenir lieu de ce que je regrette parce que vous y manquez — les Ful. sont parties il y a plusieurs jours, la cadette est une fort jolie personne, mais il s'en faut qu'elle soit belle comme un ange. On peut encore moins, je crois, la comparer à ma divine amie.

Le Prince est toujours malade d'une obstruction de foie, et plus jaune qu'une orange; il reste la plus grande partie de la journée étendu dans son lit, où il reçoit les visites avec tous les airs d'une petite maîtresse. C'est une véritable comédie que de voir la mère Schlick et sa fille et l'exbarbier valet de chambre Badstedt se désespérer, soupirer, pleurer près du lit du prince, et jouer toutes les farces imaginables pour faire croire au pauvre homme qu'ils se meurent d'amour pour lui; pendant qu'ils ne font qu'en rire sous cape. Madame Schlick a d'autant plus de peine à bien jouer son rôle, qu'un perfide maître de chant, admis depuis quelque temps dans la maison du prince, vient de mettre la pauvre femme à la tisane. Quelquefois on y voit aussi Mad. de Lippe et son amant, petit homme maigre avec un gros ventre, qui, semblable à un généreux anglais qui se fit couper une jambe parce que sa maîtresse avait perdu une des siennes, boite comme Mad. de Lippe, et ne parle guères mieux qu'elle. Il dine tous les jours chez elle, et les mauvaises langues prétendent que ses diners se prolongent quelquefois jusqu'au lendemain matin; ce n'est pas certainement la bonne chère qui le retient si long-temps, car un jour que je les surpris à table je vis qu'on ne servit autre chose qu'un bouilli de vache au persil, arrosé de quelques pintes d'eau chaude, et un petit morceau de poisson grillé pour la bonne bouche, qu'on tirait du sécrétaire de Madame, où on le gardait fermé à clef du diner de la veille. Le pauvre marin n'est pas sans rivage cependant.

Il n'y a ici que des amours malheureux, trahis ou infidèles. Mad. de Schuwaloff porte le double deuil, et pour son fils et pour son amant, un jeune Hollandais, qui vient de la quitter clandestinement. Madame Dietrichstein est plus heureuse, et malgré sa laideur a trouvé le secret de s'attacher un assez joli homme. Madame de Cérestine a congédié un amant, Mad. de H. est mourante d'un enfant, duquel un baron ... est le père, et la Duchesse Lanti, embarrassée à choisir entre trois ou quatre prétendants, a pris celui qui est le moins digne d'elle.

Voilà, Madame, comme tout le monde ici a ses peines et ses chagrins, les miens ne cesseront que quand je serai en état de vous répéter de vive voix combien je vous aime et vous adore. Adieu, portez-vous bien, et souvenez-vous quelquefois de votre ami

H. P.

Bien des compliments pour votre mari, et mille baisers pour vos aimables enfants.

1.

An Madame Zephirine.

(1808.)

Madame,

Les douces libertés que vous m'avez permis de prendre avec vous l'autre soir au spectacle, m'ont prouvé, Madame, que vous réunissez à toutes les grâces de la figure et de l'esprit cette aimable raison, cette philosophie charmante, qui sait s'élever au-dessus des préjugés du vulgaire. Vous avez dû vous apercevoir, Madame, que je vous aime avec toute l'énergie d'un jeune homme de 23 ans .... si vous ne vous opposez pas à ma flamme, ne me rendez donc plus la vie dure inutilement. Daignez imiter les Dames italiennes, qui savent jouir de la vie mieux que toutes les autres. Sitôt qu'elles s'aperçoivent qu'un homme désire di „far l'amore" avec elles, elles lui diront le second jour: Oui ou Non. Le Oui autorise à tout, le Non est presque toujours irrévocable. Ayez, je vous en conjure, la même franchise — je serai sans doute très-malheureux si vous me refusez, mais je ne vous importunerai par aucune plainte — mais si j'ai eu le bonheur de ne pas vous déplaire, je vous supplie, Madame, de me répondre en deux mots si vous voulez bien m'accorder un entretien particulier, en m'indiquant le lieu et le temps pour que je puisse venir moi-même excuser ma lettre, et vous dire — le reste.

Armand P.

2.

An Madame Zephirine.

Le 20 décembre 1909.

Vous devez me prendre pour un imbécille, Madame, et vous avez raison. Je vous prie cependant de croire que je ne suis pas naturellement aussi sot que vous me voyez — la meilleure preuve en est que je vous aime .... hélas! ce mot seul renferme toute mon excuse — je n'ai plus d'esprit que pour apprécier le vôtre, je ne suis ingénieux que pour ne laisser échapper aucune de ces aimables qualités, de ces grâces charmantes, répandues sur toute votre personne, aucun attrait de cet ensemble enchanteur, qui fait de vous la femme la plus séduisante et la plus digne d'inspirer une grande passion. C'est aussi que tous les jours ma passion s'accroit, et avec elle ma timidité: plus je vous vois parfaite, et plus je me sens indigne de vous. Je vois bien que tel que je suis, je ne puis être à vous, cela me rend triste, découragé, j'ai presque honte de vous parler de mon amour. — Tressaillant de passion, de douleur et de volupté, je n'ai d'autre désir que d'expirer dans vos bras — votre image ne me quitte pas un moment, aucune pensée dont vous ne fussiez l'objet vient interrompre le plaisir douloureux que j'éprouve à me retracer votre souvenir. Elle est belle, me dis-je, comme la Déesse de l'amour, on doit l'adorer quand on la voit. Que d'esprit, de sentiment et de bonté dans tout ce que vous dites, tout parait prendre une forme nouvelle quand vous vous en occupez, enfin il suffit que vous parlez, pour enchanter tout le monde. Ai-je pu résister à l'union de tant de perfection? Est-il possible que vous puissiez porter la cruauté jusqu'à douter de ma passion — hélas! elle n'est que trop violente — vous n'en sauriez inspirer d'autre! Je vous crois trop bonne pour ne pas être attendrie au spectacle de la souffrance, ma douleur seule ne serait-elle rien à vos yeux, parce que je vous aime? et quelle douleur est comparable à celle d'être condamné à aimer sans retour? — je sens bien, je le répète, combien je suis peu digne de posséder la plus aimable de toutes les femmes, mais voudriez-vous me forcer de plonger moi-même le poignard dans mon sein, et renoncer jusqu'à l'espérance?

Je suis capable d'un sentiment profond, je sens que je vous aime de toutes les facultés de mon âme. Si tant d'amour, un dévouement éternel ne peuvent vous toucher, je dois vous fuir pour ne pas faire le malheur de ma vie. — Prononcez-donc sur mon sort, répondez-moi en un seul mot, si je dois rester ou partir.

Armand P.

3.

An Zephirine.

Faut-il que par une fatalité inconcevable, dans les moments où je vous aime le plus, je sois incapable de vous le dire! Que j'étais malheureux hier au soir! Votre cruelle indifférence pour moi était si marquée à la fin du bal! Une petite faveur, un regard encourageant aurait pu me rendre la vie. Mais que vous importe le désespoir d'un malheureux, qui n'a pu toucher votre coeur. J'aurais donné ma vie pour être seul avec vous dans la voiture. J'étais dans un accès de fureur si violent que je croyais en étouffer, ne pouvant vous parler de ce qui seul m'intéresse, je souffrais des questions de votre belle-soeur. Qu'il m'était difficile de me contenir, quand elle me demanda la dame qui m'avait plu davantage. Hélas! —

Oui, je le vois bien, mon amour pour vous ne me donnera que des tourments. — Il n'y a pas de roses sans épines, dit le proverbe — pourquoi ne peut-on pas dire aussi, il n'y a pas d'épines sans roses? Mais tel est notre triste sort ici, le bonheur n'est jamais sans trouble, la douleur seule est entière, rien ne l'adoucit, rien n'y fait diversion!

Je suis bien ridicule, Madame, mais j'avoue que le congé que vous avez pris hier de M. B. m'a donné encore bien de l'inquiétude; vous aviez presque l'air de pleurer, et M. B. fit une mine si singulière sans vous dire cependant un seul mot, comme s'il réservait ses paroles pour une meilleure occasion . . . . Ne vous fâchez pas, je vous prie, j'ai peut-être tort, et l'amour m'a fasciné les yeux, mais on ne peut s'empêcher de craindre quand on aime.

Le sommeil et le repos me fuient, nuit et soir votre image est devant moi, sans cesse mon imagination en feu me présente la belle Zéphirine, dont les charmes séduisants sont tour à tour mon tourment et mon plaisir.

Ah, ne me refusez jamais cette seule consolation, si vous n'avez pas résolu ma mort — que je puis au moins vous rappeler quelquefois mon souvenir, qui est si étranger à votre coeur, en traçant sur le papier tout ce qui se passe dans mon âme, en vous exprimant toutes ces sensations diverses qui m'agitent, et qui toutes n'ont pour objet que celle que j'adore.

Zweites Konzept des vorſtehenden Briefes.

4.

An Zephirine.

Le 28 décembre.

Si vous saviez, Madame, combien je suis reconnaissant de la première bonté que vous m'avez témoigné, quelque insignifiante qu'elle soit — vous seriez encouragée d'en avoir de plus grandes pour moi. Non, il est impossible de vous aimer davantage, il semble que je vois tous les objets par travers un voile, votre image seul se détache de l'obscurité, et brille sans cesse à mes yeux, orné de tout son éclat, sans cesse mon imagination en feu me présente cette belle Zéphirine, dont les charmes célèbres font tour à tour mon plaisir et mon tourment. Ah! ne me refusez jamais la consolation de vous écrire. — Que je puisse au moins vous rappeler quelquefois mon souvenir, qui est si étranger à votre coeur, en traçant sur le papier ce qui se passe dans mon âme, en vous exprimant toutes ces sensations diverses qui m'agitent, et qui n'ont jamais d'autre objet que celle que j'adore, celle qui insensible et fière se refuse à tous mes désirs.

Je crois me rapprocher davantage de vous en vous écrivant, je pense alors oublier quelquefois votre cruelle indifférence, et me faire des illusions plus flatteuses — Justes dieux! serai-je donc condamné sans retour à ne les voir jamais réalisés! Que n'ai-je su toucher votre coeur, nous aurions pu être si heureux! Je me le suis dit mille fois, que vos qualités sont tellement au-dessus du vulgaire, que peu d'hommes sans paraître arrogants et ridicules, peuvent former le projet de vous plaire, mais l'amour ardent et véritable ne se croit-il pas par lui-même autorisé à l'espoir, et l'homme qui aime de toute son âme ne préférerait-il pas de mourir, quand il n'a plus rien à espérer?

J'étais bien troublé quand je vous ai quitté hier soir. Vous vous moquerez peut-être de moi, mais j'avoue que votre congé de Mr. B. m'a encore donné de l'inquiétude . . . . vous aviez presque l'air de pleurer, et Mr. B. fit une mine si triste et si singulière sans vous adresser cependant une seule parole, comme s'il les réservait pour une meilleure occasion . . . . que toutes mes craintes en furent réveillées un moment. Ne vous fâchez pas contre moi, je vous en supplie, je suis bien sûr à présent (j'ai trop d'intérêt à le croire) que je me suis trompé, que l'amour a fasciné mes yeux, mais quand on aime, on est si légèrement allarmé! Je n'en ai pu fermer l'oeil pendant long-temps, je rêvais toujours de vous et de Mr. B., les songes les plus singuliers me tourmentèrent toute la nuit, je me vis toujours accablé par vos dédains, et je me reveillais quelquefois en sursaut, tremblant encore de ce que j'avais cru voir, et bénissant le ciel que ce n'était qu'un songe. Enfin je me rendormis pour être plus heureux, vous me traitiez avec plus de bonté, vous sembliez touchée de ma douleur, vous m'accordiez enfin après bien des prières ce baiser désiré avec tant d'ardeur. H. P.

(Ziemlich nach demſelben Muſter iſt auch ein Brief an Karoline da.)

An *.

Je ne vous écris pas, Madame, parce que je crois ma plume beaucoup plus éloquente que mes discours, mais en vous écrivant, je serai au moins plus tranquille, plus en état de vous dire ce que j'éprouve, et moins sujet à ce trouble invariable, que je sens toujours en vous voyant, et qui me doit faire tant de tort à vos yeux. Je conçois qu'on ne peut jouer un rôle plus sot dans la société. Entièrement occupé de vous, j'ennuie tous les autres, je souffre à parler d'objets indifférents, tout ce qui vous ne regarde pas ne me semble pas valoir la peine d'y perdre un mot, je ne voudrais parler qu'à vous seule, et cependant — quel sentiment étrange que l'amour! Quand je me trouve auprès de vous, un serrement de coeur m'ôte presque la respiration, à peine puis-je articuler deux mots insignifiants, mon trouble est tel qu'il m'est impossible de lier deux idées ensemble, et quand par l'effort le plus grand, je commence enfin à vaincre ma faiblesse, l'arrivée d'une troisième personne, la crainte d'être entendu, ou un regard sévère ou froid que vous jetez sur moi — — (Das Uebrige iſt unleſerlich.)

An *.

Encore une lettre! Tranquillisez-vous, Madame, ce sera la dernière. Il y a long-temps que j'aurais dû l'écrire, peut-être qu'elle m'en aurait coûté moins de peines!

Les derniers événements ont servi à me faire rentrer en moi-même. — J'ai osé enfin m'avouer ce que depuis long-temps j'avais de la peine à me déguiser

— combien je suis peu digne de vos bontés, combien était téméraire le projet de vous inspirer un autre sentiment que l'indifférence. — Oui, Madame, daignez le croire, ce n'est que la conviction profonde de mon peu de mérite, qui a été le principal motif de la manière ridicule et ennuyeuse que j'ai employé pour vous rendre sensible à mon fol amour. Bien loin de ceux, qui ne se font valoir aux yeux des autres, que par la haute opinion qu'on leur voit d'eux-mêmes, je sais me connaître et me rendre justice. Plus je m'examine, plus je m'aperçois à quel point mes prétentions étaient dénuées de sens .... Je ne vous cache pas même que si vous m'eussiez aimé, vous n'auriez pu que perdre à mes yeux, ayant été obligé de vous supposer le goût et les inclinations beaucoup trop au-dessous de vous. Ne considérez pas, Madame, ce que je dis comme de vaines paroles, c'est mon plus grand sérieux, je parle comme je pense, et ma conduite saura vous le prouver. Cependant, vous le savez, il y avaient deux sentiments différents qui m'animaient pour vous, la réunion étroite faisait mon orgueil, et aurait pu faire mon bonheur — il n'en est plus ainsi, il faut les séparer, mais si je consens à arracher l'amour de mon coeur, ce n'est que pour en enrichir l'amitié; quelque peu de mérite qu'on aie, un honnête homme peut toujours aspirer à l'amitié. J'espère que vous me croyez au moins sincère et bon, ces qualités n'excluant pas l'ennui — mais je compte encore sur votre indulgence. Vous aimez les gens de caractère, moi, je ne vous ai montré que de la faiblesse! — Vous serez désormais plus content de moi. Avouez au moins que je commence par un sacrifice douloureux, presque au-dessus de mes forces.

Il faut pourtant le considérer comme un bonheur; si jamais vous m'eussiez accordé des faveurs que sans extravagance je n'aurais pu attribuer qu'à l'amour, à quel comble de délire ma passion serait-elle monté .... ma vie aurait coulé dans la votre — je n'aurais plus existé que pour vous. Oh Dieux! Ma tête se trouble, pardonnez, pardonnez-moi, mon amie, pour la dernière fois. Adieu.

An Fräulein Kalitſch, Couſine der ſchönen Frau von Alopäus.

Puisque mon souvenir vous est tellement échappé, Mademoiselle, que vous n'avez pas même daigné vous informer une seule fois de ma santé au Comte Puttbus, que vous voyez tous les jours, il est temps de vous donner signe de vie de mon côté, pour ne pas passer pour entièrement mort dans votre esprit.

Ce n'est cependant que pour des prunes, que je dérange le doux sommeil de votre mémoire. Veuillez me pardonner cette indiscrétion, et y ajouter encore la complaisance de présenter mes respects ainsi que mes prunes à Madame votre tante, qui, à ce que j'apprends dans ma solitude, ne cesse d'exciter l'envie de son sexe, et l'admiration du nôtre, partout où elle se montre. Connaissant et craignant la sévère étiquette qui règne dans votre maison diplomatique, je ne suis pas sans inquiétude que la liberté que je viens de prendre de vous écrire ce billet, ne soit mal reçue. En tout cas, j'ai préféré de m'adresser à vous, Mademoiselle, sachant que vous êtes plus amie de la lecture que Madame Alopäus, et que vous me pardonnerez

plus aisément l'ennui d'un long billet que je conclus en vous souhaitant toute la santé, tout le bonheur et tout l'amusement, qui sont possible de trouver dans ce bas monde.

An Betty.

Zitternd und mit Thränen ergreiſe ich die Feder, um Ihnen, die ich einſt meine Freundin nennen durfte, einen Menſchen in's Gedächtniß zurückzurufen, der Sie tief beleidigt hat, der aber grauſamer dafür beſtraft worden iſt, als Sie es wünſchen konnten. Seit dem Augenblick, wo ich gewaltſam mich von Ihnen losriß, haben mich unaufhörlich alle Qualen troſtloſer Sehnſucht und der bitterſten Reue gefoltert. Jetzt bin ich Ihnen wieder nahe, und flehe um Ihre Verzeihung. Ich will mich nicht entſchuldigen, ich weiß es, daß ich gleich einem Raſenden Ihre holde Freundſchaft von mir geſtoßen, Ihre engliſche Sanftmuth mit groben Händen entweiht — Gott, meine Seele möchte vergehen vor Schmerz, daß ich ſelbſt ſo mich anklagen muß — aber nur eins bedenken Sie, daß ein Uebermaß von Leidenſchaft allein mich ſo ſtrafbar machen konnte. Was bei jeder Anderen mir gleichgültig geweſen wäre, wurde bei Ihnen vernichtend für mich! Ich glaubte mich auf das verächtlichſte verſpottet, man ſagte mir, einer der Gegenwärtigen ſei mit Ihnen in einem zärtlichen Verhältniß, ihm zu ſchmeicheln, mußte ich denken, hätten Sie mich lächerlich zu machen geſucht. Welchen Mann, der mit ſolcher Leidenſchaft liebt wie ich, hätte dies nicht aus aller Faſſung gebracht? — Ach! ich hätte Sie beſſer kennen ſollen. Jetzt würde ich Ihren Worten mehr als ſelbſt meinen Augen trauen, ich habe alles Recht verloren, auch nur das von

Ihnen zu verlangen, was Sie dem Gleichgültigſten gewähren, ſchenken Sie mir von neuem Ihre Huld, ſo geben Sie mir ein neues Leben wieder, das ewig Ihrem Dienſt geweiht ſein ſoll. Theure Betty, retten Sie mich von der Verzweiflung, und ſeien Sie wieder das für mich, was Sie ſonſt waren, vergeſſen Sie das, was dazwiſchen liegt, wie einen Traum, und nehmen Sie den tief Bereuenden in Ihre Arme auf. Jetzt bin ich auf ewig an Sie gefeſſelt, das fühle ich. Begangenes Unrecht gegen ein geliebtes Weib iſt der ſicherſte Bürge für die ewige Treue eines edel denkenden Mannes, ſtoßen Sie mich nicht von ſich, beſte Betty! einen Menſchen zu wiſſen, der einem ganz und ewig angehört, der Glück und Unglück wie das Seinige mit einem theilt — iſt ein Gefühl, das das Leben verſchönt. Sie lieben mich nicht, aber Sie werden lernen mir wenigſtens wohlzuwollen.

Ich beſchwöre Sie, mir durch Ihre Schweſter nur mündlich eine Stunde ſagen zu laſſen, wo ich Sie allein ſprechen, von Ihren ſüßen Lippen meine Vergebung hören könne; unerträglich würde es mir ſein, Sie zum erſtenmale wieder ſeit ſo lange vor fremden Leuten zu ſehen. Die Erfüllung dieſer Bitte werde ich als ein Zeichen Ihrer Großmuth und Ihrer Verzeihung anſehen; wenn Ihnen meine Ruhe, meine Liebe — in etwas werth iſt, ſo täuſchen Sie meine Hoffnung nicht. Mit wahrer Todesangſt erwarte ich Ihre Antwort — iſt ſie grauſam, ſo verlaſſe ich auf der Stelle Berlin wieder, ohne jemand zu ſehen, und begrabe meinen Schmerz ſo fern von Ihnen als ich fliehen kann, um Ihretwegen kam ich ja her.

1.

An Diana.

A 7 heures du matin.

Pardon, Madame, mille pardons si je vous offense en osant vous écrire, mais votre extrême sévérité m'ayant ôté presque tous les moyens de vous voir, et à vous parler seule, il ne me reste donc plus que celui-ci pour vous approcher. Pourriez-vous pousser la cruauté jusqu'à vouloir me ravir la dernière consolation qui me reste, le dernier espoir que j'ai de pouvoir vous exprimer de quoi tout mon être est rempli! Oui, Madame, je vous aime — je vous adore de toutes les facultés de mon âme. — Hélas! ce mot que vous rejetez avec tant de dédain, que vous taxez si injustement d'exagération, combien me paraît-il encore froid pour peindre mes sentiments! Pourquoi vous obstiner, Madame, à regarder comme impossible un aussi prompt effet de vos charmes? Ce que dans vous a touché mon coeur, n'est pas l'éclat de vos attraits, pas les grâces qui vous distinguent, pas l'esprit, la gaîté, la finesse de votre conversation, non, c'estl 'assemblage de toutes ces qualités, c'est ce que je ne sais quoiqu'on ne peut que sentir, et jamais définir. Est-ce donc sur le raisonnement que la passion se fonde? Le véritable amour ne connaît d'autre raison que soi-même, c'est un éclair qui tombe d'un ciel sans nuages, dont le coeur tressaillit de douleur et de plaisir, et s'efforce en vain de guérir d'une atteinte trop profonde.

Oh que je voudrais pouvoir pleurer à vos pieds, et embrasser vos genoux jusqu'à ce que la pitié dans votre coeur se change en un sentiment plus doux!

Cruelle nature, qui jette le feu dans mon âme, tandis que la glace n'est pas plus froide que la vôtre! Quelle malheureuse journée j'ai passé hier! et que le court bonheur de votre présence est rendu amer par votre cruelle indifférence! —

Jamais encore j'ai eu la plus légère satisfaction en vous quittant, il semble que le moindre, le plus insignifiant plaisir que vous pourriez me faire, est un objet de crainte pour vous. Il suffit que ce soit moi qui vous offre une chose pour la refuser — et pourquoi? parceque je vous aime, parceque je donnerais toute ma fortune, ma vie, pour être aimé de vous, parceque je ne compte plus mon existence que par les moments où je vous vois — hélas! voilà tous mes crimes! seront-ils toujours impardonnables à vos yeux? — Je sais à peine ce que j'écris, les larmes m'interrompent à chaque ligne, chère Diane — une fois au moins permettez-moi de prononcer ce nom, ce doux nom qui renferme tout le bonheur de ma vie — chère et belle Diane, soyez aussi bonne que vous êtes belle, ne m'offensez plus par des doutes que votre esprit ne peut former, mais qu'un coeur indifférent s'efforce de supposer. Croyez moi, vous m'avez jugé avec bien peu de justice — mais je vous déplais, on aime à croire ce qu'on désire, mon amour est un fardeau pour vous, c'est en feignant de ne pas y ajouter foi, que vous voulez plus sûrement le rejeter. O Dieux! non, je ne veux pas le croire — peut-on me forcer d'enfoncer moi-même un poignard dans mon sein, en renonçant jusqu'à l'espérance! Comment disait-il, ce favori, pour lequel vous n'êtes que grâces et prévenances — qu'il n'espérait plus — oh ciel! serai-je donc destiné à sentir avec tous les tourments de l'enfer,

ce que dans lui n'était qu'un vain son de paroles,
autant qu'en emporte le vent?
Prononcez — je lirai dans vos regards!

Armand P.

2.

An Diana.

Dienſtag früh.

Gnädige Frau,

Geſtatten Sie einem Unglücklichen, der es ſo zu werden vielleicht nicht verdiente, dieſe wenigen Zeilen zum ewigen Abſchied. — O Gott! wie ein eiſiger Schauer fällt das ſchreckliche Wort auf mein Herz! Doch es muß, es muß ertragen ſein. — Bleiben Sie ruhig, ich wünſche, ich hoffe nichts mehr, es iſt der letzte Athemzug einer Liebe, die für Sie künftig todt iſt, wie das Grab — vielleicht, daß auch mir das Schickſal bald das gleiche Loos erfüllt, den einzigen Wunſch, der im verödeten Herzen zurückbleibt. Ich gehe, und Ihren Frieden werde ich nie mehr ſtören, mein widriger Anblick ſoll nie mehr den Frohſinn von Ihrem reizenden Geſichte ſcheuchen, dies liebe, theure Antlitz, über das nur ich Unglücklicher allein des Unmuths Schatten hervorrufte! Ja, nur ein Unſinniger könnte zweifeln, daß nicht nur Gleichgültigkeit, nein Widerwillen gegen mich, die Zeit meines hieſigen Aufenthalts zu einer unangenehmen für Sie machte. Wie ſchmerzlich, wie tief verwundend iſt für mich dieſe bittere Erkenntniß! Doch hinweg mit Klagen, mit unnützem Gewimmer, ich will als Mann dulden, und ſchweigen — wenn auch das Herz mir bricht. —

Geſtern noch hoffte ich — ein Zufall, den ich für Güte, für Mitleid anſah, hatte mein Innerſtes erfriſcht, eitle Hoffnung mich froh gemacht, um mich deſto tiefer zu ſtürzen. Zu früh um Sie zu ſehen, war ich nach dem Zimmer geeilt, wo ich Sie zum erſtenmal fand, und das ſeitdem meine eigentliche Heimath geworden war. Frau von S. ſcherzte mit mir über einen Karneolring, den ich am Finger trug, das theure Andenken einer Frau, die ich allein aus vollem Herzen geliebt hatte, bis ich Weimar betrat. — Neckend rief ſie mir die Worte zu: „amour sans fin.“ Mich machte der tiefe Sinn, den der Zuſtand meiner Seele den ſo leicht hingeſagten Worten gab, traurig und ernſt; und halb bewußtlos, gleich ſtark von Vergangenheit und Gegenwart ergriffen, wiederholte ich ſeufzend: „amour sans fin!“ In demſelben Augenblick fiel der feſte Ring, den ich ſeit fünf Jahren trage, in drei Stücke zerbrochen, herab zu meinen Füßen. Nein, es iſt mir unmöglich zu beſchreiben, was bei dieſem ſonderbaren Vorgang in mir vorging. Ich, Thörichter, glaubte hier einen Fingerzeig des Schickſals zu erkennen! Meiner ſelbſt nicht mächtig, verließ ich unter dem erſten beſten Vorwand das Haus, und eilte zu Ihnen. — Ach, ich wollte zu Ihren Füßen mir den Ring erflehen, der auf ewig unſer Leben verbinden, und ſo ſchön den erſetzen ſollte, der ihm von ſelbſt wie durch ein Wunder Platz gemacht hatte. — Doch gerechter Himmel! wie unendlich bitter war meine Täuſchung! Die Wunde, die ſie mir ſchlug, wird ewig bluten. —

Leben Sie wohl, theure Diana, der Freund, nicht der Liebende, nennt Sie ſo, und Ihr Freund zu bleiben, für Ihr Glück zu beten, und die heißeſten Wünſche für Ihr Wohl zum Himmel zu ſenden, das können Sie ſelbſt nicht mehr verhindern.

Schicken Sie mir dieſen Brief mit den Scherben meines Ringes und meines Glücks, gleich dem erſten zurück. Des Unglücklichen Leiden ſind dem Zufriedenen kein erfreulicher Anblick, und als eine Trophäe in Ihrer Hand zurückzubleiben, dazu — dazu bin ich zu gut. Spott [illegible] unmenſchlich!

Hermann B.

An *.

Gnädige Frau,

Sie haben den rechten Weg gefunden, mich mir ſelbſt wiederzugeben. So wenig ich auch würdig ſein mochte, Ihre Neigung zu gewinnen, ſo verdiente doch ein aufrichtiges Herz, die treue, heiße Liebe, die mein ganzes Innerſte für Sie beſeelte, der Schmerz, den ich um Ihretwillen litt, wohl eine großmüthigere Behandlung, und ſo gering auch die Meinung ſein mochte, die Sie von mir haben, ſo hätten Sie mich doch noch für zu gut halten ſollen, um mich zum Gegenſtand des Spottes für Sie und Ihren Mann zu machen — Ihres Mannes, der auf jede Art wahrlich nur durch Sie einen Augenblick in den Stand geſetzt werden konnte, mir ſo gegenüber zu ſtehen.

Ich habe Ihr ſchadenfrohes Lächeln zu einander mit tiefer Demüthigung geſehen, als der tiefe Kummer einer aufrichtigen, unglücklichen Liebe meinen Mund verſchloß, und meine Augen mit Thränen füllte; es hat wie ein kaltes Eiſen meine Seele durchſchnitten. Schrecklich leid thut es mir Sie erkannt zu haben, gnädige Frau, denn ſo gern hält man ja das Schöne auch für gut, und ſchwer, ich fühl' es, wird es mir werden, meine ehemalige Ruhe wiederzufinden; aus dem holdeſten Traum meines Lebens mit bitterem Hohn erweckt, wird eine wehmüthige Erinnerung mir lange Ihr reizend trügeriſches Bild erhalten, doch wäre es niedrig hier ſich nicht zu überwinden.

Leben Sie wohl, gnädige Gräfin, verzeihen Sie mir eine Anmaßung, deren Thorheit ich jetzt ganz erkenne, und glauben Sie, daß ich in Zukunft nie mehr wagen werde Ihnen mehr ſein zu wollen als

Ihr unterthänigſter gehorſamſter Diener
H. B.

An *.

Montag.

Geſtern war ich bis in den Tod betrübt über Ihr hartes, gleichgültiges Benehmen. Heute hat ein klein wenig Freundlichkeit von Ihrer Seite mir das Leben wiedergegeben. O, fürchten Sie nie, daß ich je ein Zeichen Ihrer Herzensgüte mißbrauchen oder mißverſtehen werde. Ich weiß zu gut, wie wenig werth ich Ihnen bin, wie hoch erhaben Sie über mir ſtehen. — Ich will Sie ja nur anbeten wie eine Gottheit, fürchtend und liebend. Nur dies verwehren Sie mir nicht, hier könnte ich Ihnen nicht gehorchen, ohne mich ſelbſt zu vernichten. Ach, jeden Tag glaube ich Sie nicht heftiger lieben zu können, und jeder Tag vermehrt doch meine Leidenſchaft und meine ungeſtillte Sehnſucht. Wie unendlich reizend Sie ſind! Was hundert Frauen einzeln reich machen würde, das beſitzen Sie alles allein.

An *.

Um mich her iſt es Nacht, ſtill und beruhigt die Bewohner der Erde — nur mich flieht der Schlaf, und anſtatt ſeiner findet das Auge nur Thränen! Trübe flackert das verglimmende Feuer im Kamin, ſchaurig ſauſt vor den Fenſtern der Wind wie verzweifelndes Jammern unſeliger Geiſter, und meine Seele windet ſich unter troſtloſen

Schmerzen. So ſinkt nun eine ſchwache Hoffnung nach der anderen nieder, bis endlich auf dem dunkeln Pfade der letzte Schimmer ſchwindet! Ach, ſänke dann mit ihm nur auch mein Leben mit dem Bewußtſein hin! Wie ſchrecklich iſt es gleich den Verdammten nichts erlangen —; und nicht laſſen zu können — gleich ihnen möchte ich um Barmherzigkeit wimmern in tödtlicher Angſt, und gleich ihnen tönt eine grauſe innere Stimme unaufhörlich mir zu: Umſonſt! — Doch kann und will ich nicht ganz verzagen, ſo lange das Bewußtſein meiner eigenen unendlichen Liebe die Hoffnung unwiderſtehlich in ſich trägt. Kann man ſo tief und immer unglücklicher lieben! Muß das Gefühl, das mein ganzes Weſen umrankt und durchdrungen hat wie der Geſtirne Licht den endloſen Raum — muß ſo gewaltige Gluth nicht endlich auch das kalte Herz erwärmen, das ſie angefacht? — Schmilzt doch das Eis ſelbſt in der warmen Hand, die es vorher mit brennender Kälte verwundete. Soll denn der nie unterbrochene Anblick inniger, treuer, anſpruchsloſer Liebe, nicht einmal Ihr Gemüth mit ungewohnter Wehmuth berühren, und kann mich ſo wilder Schmerz zerreißen, ohne daß Sie je des Mitleids ſanftere Regung fühlen? — Nein, bei Gott, mein Schickſal iſt entſchieden: für Sie leben, oder in Verzweiflung ſterben! — Wie kann ich je vergleichen, was ich für andere Frauen empfand, und für Sie — ich, der überall nur Sinnlichkeit ſuchte und fand, fühle bei ihr, der ſchönſten Frau, die ich noch ſah, keine Regung, die der Erde angehört, nicht das Weib, nur den Engel ſehe ich in ihr, nur Herz und Seele möchte ich überfließen laſſen in die ihrige, um nie, nie wieder ſich zu trennen in alle Ewigkeit. Ach, könnte ich auch einmal Sie milder, nachgebender mich empfangen ſehen, nur einigemal mein Geſicht auf Ihren ſüßen Schooß legen, und mich ausweinen auf lange Zeit — ach, wer an Ihrem Herzen ruhen könnte, wer die Seligkeit einer Umarmung je von Ihnen genoß — wie verginge er nicht in bebendem Entzücken!

Du biſt zu ſchön, Du holdes, holdes Bild, um Dich wieder zu verlaſſen. Mit Dir erfüllt will ich das einſame traurige Lager ſuchen, und in des Schmerzes und der Sehnſucht bitterer Wolluſt ſchwelgen.

An *.

Ohne Hoffnung, ohne Verdienſt, nur eine verzehrende Leidenſchaft im Herzen, warum quäle ich Sie länger mit einem ſo wenig erfreulichen Anblick! Es weht wie ein eiſiger Hauch über meinem Leben, dieſes Bewußtſein, von Ihnen nur ertragen zu werden, tödtet faſt die Liebe ſelbſt in mir. Doch halte ich mich an dieſem ſchwachen Strohhalm der Hoffnung feſt, denn Ihnen zur Laſt, verachtet zu ſein, wäre mehr als ich ertragen könnte. So elend ich bin, ſo haben Sie doch erſt meinem Leben Bedeutung gegeben, o glauben Sie, unſere Seelen ſind ſich nicht ſo fremd; ohne Sie wäre mein Leben auf's neue und für immer verödet, und ich kann nicht von Ihnen ſcheiden, ohne einmal nur ohne Zwang zu Ihnen geſprochen zu haben. Wie kann Entzücken und Schmerz ſo nebeneinander beſtehen, wie kann Furcht ſich ſo ſtörend zur Liebe geſellen? Es iſt, wenn ich zu Ihnen reden will, als wenn ein feindlicher Dämon mir die Worte im Munde wechſelte, als wenn eine unſichtbare Macht mir die Gedanken verwirrte, ich bin mir nur das einzige klar bewußt, daß ich Sie unausſprechlich liebe.

Sie kennen mich nicht — Sie haben wohl keine Ahnung von meinem innerſten Sein, dem doch das Ihre nicht fremd iſt. Daß ich dies zu erkennen verſtehe, iſt auch mein einziger Werth, und auch mein einziger Troſt. Was Sie an dem Mädchen rührt, das der Dichter Undine nannte, das ſind Sie ſelbſt, das rein weibliche, unendlich mannichfaltige, in hundert Reizen ſpielende, aber himmliſch gute Weſen, von dem man, einmal es erkennend, nie wieder laſſen kann. Ein Gemüth wie das Ihrige konnte auch nur in einer ſo ſchönen Geſtalt auf der Erde erſcheinen, die Schönheit iſt Ihr eigenes wahres Element, aus dem Sie gar nicht hinauskönnen, wenn Sie auch ſelbſt wollten. Selbſt das Alter wird Ihre Schönheit wohl verändern, aber nie vertilgen können. O, wenn Sie nur einmal den unbeſchreiblich lieblichen, kindlichen Ausdruck an ſich ſelbſt gewahr werden könnten, der Ihre ganze Perſon umfließt, und das liebe, theure Geſicht ſo wunderbar verherrlicht. Ja, Seele ſtrömt aus jedem Ihrer Blicke, aus jeder Ihrer Bewegungen, und Himmelsgüte mildert überall ſanft ihren Glanz; wie der Engel Sprache nur Geſang, ſo iſt auch Ihrer Stimme Wohllaut; ſie erregt linderndes Gefühl für mich, wenn ich bedenke, wie die Seligkeit Ihr Herz gerührt zu haben, ein ſo unendliches Glück wäre, daß es ganz außer dem Horizont meiner Wünſche, faſt möcht' ich ſagen, meiner Gedanken, liegt. Es erſcheint mir wie ein Heiligthum, auf das die Blicke nur zu werfen, ſchon ein Verbrechen iſt. Ach, nur ein wenig Vertrauen, ein wenig herzlichere Theilnahme als für Andere, iſt alles, was ich zu hoffen wage. Doch dies will verdient ſein, und iſt ein Lohn, den mir die Zeit geben kann, Liebe aber beruht nur auf ſich ſelbſt, Liebe wird nicht erworben, und iſt ein freiwilliges Geſchenk des Augenblickes. Darum eben ſo göttlich, ſo entfernt von den gemeinen Gütern dieſes todten Lebens, das ohne ſie nur eine Vegetation iſt.

Mich beſtürmen zu heftige Gefühle, um mich Ihrer

Schönheit ſo ruhig freuen zu können. Ach, mir zittert ja jede Nerve von Ihrer Nähe, ich möchte nur vergehen in Ihnen, und kann ich kaum mit Gewalt meine Blicke nur auf Augenblicke von Ihnen losreißen. Das Ernſte, Kummervolle in Ihrem Weſen ſpricht mich am tiefſten an. Das Herz ſteht mir faſt ſtill vor ſehnſüchtiger Angſt, wenn ich Sie die ſtill bekümmerten Augen auf den Boden geheftet, ſinnend und abweſend daſitzen ſehe, die Menſchenfiguren um ſich her vergeſſend. Es iſt mir dann immer als wenn Sie ſich nach Ihrer wahren Heimath ſehnten, als wenn Sie dieſe kalte, troſtloſe Erde verlaſſen möchten, wo man Sie wohl ſelten verſteht. Ach, dann bemächtigt ſich meiner eine ſo unbeſchreibliche Bangigkeit, daß meine Seele davon im Innerſten erbebt, und doch iſt es ein ſüßer Schmerz, den ich fühle, und den ich mit keinem Genuß vertauſchen möchte, der von einer Anderen kommt. Sie leiden, ohne Ihnen Troſt geben zu können, Sie weinen zu ſehen, glaube ich, würde mir das Leben koſten. Alſo auch Sie, ſo vollkommen und auch ſo gut, geſchaffen Andere zu beſeligen, ſind ſelbſt doch nicht glücklich! Wer kann nun noch über Leiden klagen?

Mögen Sie nun ernſt zürnend und ſtrafend, oder theilnehmend und gütig, oder auch anmuthig neckend, oder laut in inniger Fröhlichkeit lachen, immer und in allem iſt Ihr Thun und Laſſen wohlthuendſte Harmonie, und wer ſich vor dem tieferen Eindruck wehren kann, den muß Ihr Anblick wahrhaft im Gemüthe ſtärken, wie ein herrlicher Frühlingstag den geneſenden Kranken.

An *.

Werden Sie zürnen, wenn ich noch einmal Ihnen zu ſchreiben wage? Immer von Zeugen umgeben, darf ich

Ihnen ja nie ein herzliches Wort ſagen, nie aus dem peinigenden Zwang einen Augenblick heraustreten, der mich nöthigt von leeren Alltagsdingen mit der zu reden, deren Kniee ich nur umfaſſen, und zu ihren Füßen ſterben möchte. — Ach, glauben Sie mir, dies ſind keine Phraſen — wenn Sie die bitteren Thränen ſähen, die ich verzweifelnd, hoffnungslos weine, Sie müßten ein menſchliches Rühren fühlen. Und ſo ſoll ich Sie jetzt verlaſſen, nicht einmal gewiß, ob Sie nicht fortfahren mich grauſam zu verbannen, kein Zeichen Ihres Zutrauens, Ihrer freundlichen Milde mit mir nehmend. Bald wird mir nichts mehr von Ihnen bleiben, als das A. auf meiner Hand, das meine Thränen auch ſchon längſt gelöſcht hätten, wenn es nicht mit Blut geſchrieben wäre. Ich habe es aber mit Wolluſt wieder aufgefriſcht, und will es ſo tief eingraben, daß es eben ſo unmöglich ſein ſoll, es von meiner Hand wieder zu vertilgen, als Ihr brennendes Bild mir aus dem wunden Herzen zu reißen. Die Vorſtellung, mich von Ihnen zu trennen, iſt mir unerträglich, und doch giebt mir Ihre Gegenwart auch keine Hoffnung. Aber dann ſehe ich Sie wenigſtens, vor dem Schein dieſes Engelangeſichts kann der Schmerz nur in ſanfte Wehmuth ſich auflöſen, nicht ſo die Seele martern mit unausſprechlicher Qual. Warum geſtattete mir der gütige Himmel nicht Sie früher zu finden! Gott, wenn ich denke, daß es möglich geweſen wäre, Sie vor Ihrer Verheirathung kennen zu lernen, daß ich dann vielleicht mein Schickſal an das Ihre hätte ketten dürfen — nein, an dieſem Gedanken allein könnte ich wahnſinnig werden, und mich und mein Leben verwünſchen, das jetzt wie ein todtes, erbärmliches Nichts mich anekelt. In ſolchen Augenblicken wünſche ich mir Betäubung, aber ich finde ſie nicht — mir kann nichts mehr Ruhe geben als Sie ſelbſt, nur Ihr Anblick beruhigt mich, und dünkt mir nöthig um zu leben. Wenn Sie wüßten, wie ich heute darum gelitten habe, daß Sie mir nicht gönnen wollten, Sie auf Ihrem Spazierritt zu begleiten, wie ich ſo lange vergeblich und ängſtlich auf Ihr Vorüberkommen wartete, und wie dann, als Sie nach einigen peinvollen Stunden unter meinen Fenſtern zurückkehrten, blos Ihr flüchtiger Gruß meinen Kummer doch linderte, gleich dem kühlenden Balſam, den der Liebe ſorgfältige Hand auf die ſchmerzende Wunde legt — Sie würden nicht mehr zweifeln, daß Sie mit Allgewalt mein Leben regieren. Zürnen Sie mir alſo nicht, wenn meine Liebe zuweilen ſtärker war als meine Vernunft. Sie ſind ſo gut, ſo mild gegen Alle, werden Sie nur mit mir eine Ausnahme machen, weil ich Sie mehr als Alle liebe? Ach, könnte ich Ihnen nur ein großes Opfer bringen, könnte ich doch das holde Kind, auf das alle Ihre irdiſche Liebe gerichtet war, mit meiner Liebe wieder erkaufen, wie gern, wie ſelig wollte ich ſterben! Freilich, das Opfer wäre nicht groß, denn geliebt von Ihnen muß der Anblick des Todes wohl ſchrecklich ſein, Ihnen gleichgültig aber iſt faſt das Leben furchtbarer anzuſehen! Nur Hoffnung hält darin zurück, o gönnen Sie mir immer die ſchwache Hoffnung, ſie iſt zu beſcheiden, um Sie zu beleidigen. Laſſen Sie mich den kurzen Abſchied von Ihnen mit den Worten nehmen: „Espoir fait vivre."

An *.

Madame.

Me pardonnerez-vous la hardiesse de vous écrire, ne pouvant trouver une occasion de vous parler du fond de mon coeur? Je me flatte, que oui; indulgente,

comme vous l'êtes envers tout ce qui vous entoure, pourriez-vous avoir la cruauté d'en faire une exception seulement à mon égard, qui pourtant a peut-être le plus de droit à votre pitié? Ah! Madame, vous ne savez pas ce que vous avez fait de moi, vous ne vous doutez pas de la violence de la passion que vous m'avez inspirée. Ciel! quel état est le mien! Si je pouvais vous le peindre, le mettre devant vos yeux, tel qu'il est — votre bon coeur m'en est garant, vous ne pourriez vous défendre d'en être touchée. Je ne suis plus le même, tout mon caractère a changé, l'heureuse insouciance qui autrefois fut mon partage a fait place à un trouble perpetuel, à des agitations brûlantes, qui jusqu'alors m'étaient à peine connues de nom. Il n'y a plus pour moi d'objet intéressant dans la nature que vous, jour et nuit ce n'est que de vous, que je m'occupe, — j'aperçois tout comme à travers un nuage, un seul image se détache de l'obscurité, et c'est le vôtre — paré de tous les charmes de la beauté et de l'esprit. Oui, vous aviez raison de dire: que je ne connaissais pas le véritable amour, je n'en ai point eu d'idée jusqu'à présent, non, jamais j'ai éprouvé ce sentiment profond, qui me fait tressaillir au seul son de votre voix, ce feu dévorant, qui me consume, et qui fait à la fois mon plaisir et mon tourment. Ah! Madame, vous, qui sûrement ne pouvez voir souffrir sans émotion, serait-ce moi seul que vous excepterez de votre bonté compatissante? Parceque je vous aime, ma douleur ne serait-elle rien à vos yeux? Daignez au moins me dire que vous ne rejetez pas absolument une passion qui est plus forte que moi, et que jamais je ne saurais vaincre. —

Ne craignez pas cependant, que je vous générais par des soins trop assidus, qui pourraient vous être désagréables, non, assurément, trop heureux de pouvoir vous adorer en secret, je me bornerai à suivre avec la plus grande exactitude toutes les loix que vous trouverez bon de m'imposer s'il le faut, je ne vous verrai même, quoique il puisse m'en coûter, que rarement, pour ne pas vous compromettre vis-à-vis de qui que ce soit, mais au moins ne me défendez pas de vous aimer, car à ce point-là, je le sens, je serais incapable de vous obéir. Encore une grâce, que je vais vous demander est, de ne pas me juger entièrement sur les apparences; de tout temps, ne demandant que l'estime de ceux que je connaissais particulièrement, et peut-être quelquefois un peu trop baroque dans mes actions, et trop libre dans mes propos, il se peut que ma renommée est devenue bien inférieure à ma conduite. *Si ce pouvait être un moyen de vous plaire, je tâcherais encore de la faire changer. Mais néanmoins, cela pourrait vous avoir prévenue contre moi, et ça me ferait de la peine; il n'y a qu'un moyen de savoir à quoi s'en tenir — daignez me mettre à l'épreuve, et si vous ne me trouvez pas tel que vous le souhaitez, si vous me trouvez capable de la moindre indiscrétion, de la moindre faute de ménagement à votre sujet, ou d'une vraiment mauvaise action en général; faites de moi ce que vous voudrez, je me soumettrais à tout, fermez-moi alors votre porte, accablez-moi de mépris et de honte — je n'oserai pas m'en plaindre, quoique je ne saurais le supporter.

J'ai encore mille choses à vous dire, mais je crains de vous fatiguer, je vais seulement vous conjurer encore une fois d'être un peu moins insensible à des maux que vous avez causés, et que vous pourriez changer en délices. Je suis avec respect, Madame,

Votre très-humble serviteur.

Au *.

Si par hazard vous avez conservé les deux lettres que j'ai pris la liberté de vous écrire, je vous prie de me les rendre. Les protestations simples d'un amour vrai et tendre ne méritent pas d'être exposé au persifflage de vos confidents.

Vous désirez que j'aille à Paris — pour vous oublier ce n'est pas assez loin, je n'y viendrai plus à bout qu'ici, il vaut donc tout aussi bien de rester, j'espère me retrouver assez de caractère pour ne pas expirer de douleur de me trouver dans le même endroit avec une femme aussi belle qu'aimable, dont j'ai été pendant quelque temps le jouet, parcequ'elle me surpasse en tout de trop loin, en tout, excepté peut-être en loyauté; ce qu'elle me préparait, était apparemment le premier acte de la comédie, dont je devais être le ridicule héros, et tout en m'éclairant, je me sens humilié profondément. Je suis on ne peut plus touché, Madame, des bons conseils que vous daignez me donner pour l'avenir; si je ne peux pas les suivre tous en détail, j'en tirerai au moins cette morale, qu'on ne doit pas s'attacher à ce qu'on est convenu d'appeler des honnêtes femmes, quand on a trop de bonne foi pour trouver du plaisir à les tromper, et quand on est trop sensible pour souffrir patiemment d'en être maltraité. Je ne le devrais donc qu'à vous, Madame, si j'acquiers avec le temps cette passive tranquillité de l'amour, qui me rendra bientôt propre à développer tout ce qu'il y a en moi de grand, et à devenir ce diamant qu'on recherche, cet homme distingué qui brille comme une étoile au milieu d'une sombre nuit d'automne. Ma foi, Madame, je ne me suis jamais donné pour fin, mais croyez que vous m'avez cru trop imbécille — ce n'est pas en cela que vous vous êtes trompé le plus.

Si la proposition du voyage de Paris n'est autre chose qu'un avis au lecteur pour me faire entendre que mes visites vous importunent, je vous donne ma parole d'honneur que vous n'avez qu'à vous expliquer tant soit peu plus clairement pour être délivré aussitôt de ma présence.

Agréez, Madame, etc.

Au *.

C'en est fait, je cède à mon étoile, je vois bien que mon amour pour vous était bien mal à propos comme tout ce que j'ai le malheur d'entreprendre. Quoiqu'il en est, j'accepte l'offre précieux de votre amitié — quel bienfait en effet. —

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser est bien flatteuse pour moi, je dois vous remercier des éloges que vous m'y prodiguez, et de l'attention que vous mettez à me dorer les pillules, mais j'ai trop d'orgueil et d'amour-propre pour être assez naïf, et permettez-moi de dire, assez sot pour y ajouter foi. Je sais me connaître et me rendre justice. Malheureusement je n'ai pas assez de pénétration pour lire dans le coeur des autres, ce qui me prépare souvent bien des chagrins. Votre précaution inutile a comblé mes préssages; dès le premier jour j'ai eu l'honneur de vous connaître; ce qui m'arrive aujourd'hui — je n'ai pas eu le courage de l'écrire, en vain j'ai renfermé dans mon coeur cette pensée malheureuse — elle était plus forte que moi, et dès le moment où j'ai eu la faiblesse de vous en faire l'aveu, j'ai mérité mon sort. Si je ne vous aimais pas, peut-être que votre conduite un peu perfide me piquerait, ne serait-ce que pour essayer de me venger, mais bien loin de là, j'en conviens à ma honte, je suis assez bête pour en être aussi douloureusement affligé que vous pouvez le désirer. Il me semble que vous avez voulu frapper d'une pièce deux coups, vous moquant de moi tout à votre aise, et me donner en même temps une haute idée de votre invincible vertu. Quand au premier point, vous devez être contente des regards plus que moqueurs que Madame votre soeur ne s'est pas empêché de jeter sur moi pendant toute la journée; on pourrait dire à la vérité que ce n'est pas très-généreux d'exposer à une pareille mistification un homme qui n'avait d'autre tort envers vous que de vous aimer, mais doit-on s'arrêter quand on est en train de rire, parceque un farceur qui vous est indifférent pouvait en souffrir — c'est tout simple, et je ne vous en veux pas, je vous prie seulement de me dire si toute la famille et les amis de la maison étaient dans la confidence pour savoir à quoi m'en tenir sur toute l'étendue de l'intérêt que vous prenez à moi. Quand à votre vertu — cette vertu par excellence, dont vous parlez sans cesse, et qui semblait selon vous être la première ou peut-être l'unique obligation de la femme, je vous l'avoue volontiers, que je ne crois jamais à son existence, et que suivant mes principes et mon expérience, j'ai dû supposer que je

n'ai pas eu le bonheur de vous plaire, ou que votre amour-propre, la crainte d'être compromise, ou enfin une autre raison de ce genre ont remporté la victoire sur votre attachement — voilà toute l'histoire, et je vous en remercie toujours de ne pas m'avoir laissé long-temps dans le doute.

1.

An Julie, Gräfin Kospoth.

O meine Freundin, meine theure Julie, verkennen Sie mich nicht, wenn mein Betragen Ihnen vielleicht fremd und ſeltſam ſcheint. — Verzeihen Sie es einem Troſtloſen, der ſich für verloren giebt, und der nur noch den einen Wunſch hat, daß ein unüberwindlicher Kummer ihn bald dahin bringt, wo er niemand mehr zur Laſt fallen wird. Ich muß Sie fliehen, indem Sie verlangen, daß ich Ihnen von Liebe weder reden noch ſchreiben ſoll; das kann ich halten, und habe es gethan, aber wie ſoll ich Ihnen in Ihrer Gegenwart meine Leidenſchaft verbergen? Ich zittre, wenn ich Sie ſehe, jedes Wort, jeder Blick muß es Ihnen ſchmerzlich zeigen, wenn Ihr Herz des Mitleids fähig iſt, wie gränzenlos meine Liebe für Sie geblieben iſt, und ewig ſein wird. Hätten Sie je nur etwas dieſes Gefühl erwiedert, und opferten Sie mein Glück nur Ihrer Denkungsart, Ihren Ideen über Religion und Pflicht auf, ſo wollt' ich mich tröſten, und Sie lieben wie man Gott liebt, aber der folternde Gedanke, daß ich mit dem glühenden Herzen nie das Ihrige zu erwärmen vermocht, daß Sie immer nur Freundſchaft für Liebe, nur Mitleid für die Qual meiner Seele mir bieten — der Gedanke iſt es, der mir jede Freude raubt, der mein Leben untergräbt.

Noch einmal ſchreiben Sie mir, meine Julie, die ich, mich ſelbſt betrügend, noch einmal ſo nennen will. Schreiben Sie mir kalt und herzlos: ich liebe Sie nicht, und ich werde Sie nie lieben. Jede Hoffnung, an die ſich der Unglückliche wie der Ertrinkende an einen Strohhalm hält, rauben Sie mir, damit auf einmal die Qual mit meinem Leben endet.

Ich habe Ihr Bild meiner Schweſter entrückt, es ſtellt wohl nur ſchwach die geliebten Züge dar, die in meinem Herzen friſcher und treuer abgebildet ſind, aber oft löſte es doch meinen Schmerz in ſanftere Thränen auf. Mehr habe ich von dem todten Bild, als je von der Lebenden.

2.

An Julie, Gräfin Kospoth.

O meine Julie! meine Freundin — darf ich Sie noch ſo nennen? Kann blinde Leidenſchaft und der Verzweiflung unendlicher Schmerz einen Raſenden entſchuldigen, der, indem er ſein Liebſtes kränkt, gegen ſich ſelbſt wüthet, ſo darf ich noch Verzeihung hoffen von der, der mein Leben und meine Seele gehört, — von der, die mit himmliſchem Reiz auch himmliſche Güte vereinigt. Julie, meine Thränen, der vernichtende Jammer, der mir jede Minute zur qualvollen Marter macht, hat Sie genug an mir Unglücklichen gerächt — verlangen Sie noch mehr — alles will ich dulden, nur Ihren Zorn, Ihre Gleichgültigkeit nicht. Ja, beim allmächtigen Gott, ich ſchwör' es, von nun an hängt mein Leben an Ihrem Herzen, ich muß es erringen, oder ſterben und untergehen — der Tod iſt ein kleines Uebel, ungeliebt zu *leben*, wenn das Herz von unbezwinglicher Gluth gefoltert wird, iſt nur Unglück, ein ſchreckliches Schickſal. —

Julie, Sie haben geweint, Ihre Thränen ſind meinetwillen gefloſſen, wie kann ich je Ihnen das aufwiegen! — Erſt als Sie uns verlaſſen hatten, fand meine gute P., die beim Anblick meiner Verzweiflung mir ihr tiefes Mitleid nicht verſagen konnte, Gelegenheit mir meinen unglücklichen Argwohn zu benehmen, und den verhaßten Brief mir zurückzugeben, der mein Liebſtes auf der Welt ſo tief beleidigend kränken mußte.

O Gott, wie haſſe ich jetzt mich ſelbſt, wie unbeſchreiblich elend muß ich ſein, wenn Sie mir nicht verzeihen. — Nur eines weiß ich zu meiner Entſchuldigung zu ſagen: die Strafe litt ich ſchon mehr, ſchrecklicher, als Ihr ſanftes, menſchliches Herz ſich nur ausdenken kann. — Theure, gute Julie, ſeien Sie großmüthig — mit einem Wort können Sie mich niedertreten in den Staub, oder erheben bis über die Sonne — laſſen Sie einmal alle kleinlichen Rückſichten, alle elenden Vorurtheile der Geſellſchaft ſchwinden, und folgen Sie nur der Stimme Ihres Herzens, aus dem die allmächtige Natur zu Ihnen redet. Dieſer zu folgen iſt Gebot und Tugend — ihr zu widerſtreben iſt verderblicher, unglücklich machender Wahn — Meine Julie, denken Sie, daß meine Schuld und Ihre Thränen wie glühendes Feuer auf meinem Herzen brennen, und antworten Sie mir ein barmherziges Wort.

3.

An Julie, Gräfin Koſpoth.

Den 8.

Meine theure Freundin — zum erſtenmal vielleicht werden dieſe Zeilen Sie wieder an jemand erinnern, der ſeit dem ſchmerzlichen Tage, wo er von Ihnen ſchied, nie aufgehört hat, ſich mit Ihrem Bilde zu beſchäftigen. — Seltſamer Widerſpruch der Seele, die ſich in ihrer eigenen Qual gefällt! Ich bin unglücklich, und doch möchte ich mein Unglück gegen kein Glück vertauſchen, das nicht von Ihnen käme.

Ihre goldene Locke, liebe, liebe Julie, iſt all mein Troſt — die küſſe ich wohl hundertmal des Tages, und benetze ſie mit meinen Thränen. Dann gehe ich zu Agnes, die liebreichſt meinen Kummer theilt, und manchmal doch lindert, wo ſie nicht helfen kann. Sie allein kennt meine ganze — Freundſchaft für Sie, grauſame Julie, ſie allein verſteht und würdigt mein Herz. Ach, wie öde iſt jetzt Muskau für mich, wie ſchmerzlich jeder Blick auf dieſen Ort, den noch vor wenig Tagen der Freundin Fuß betrat, der Freundin, deren holde Anmuth alles mit ſüßem Reiz umwebte, daß in den Zaubernetzen mein trunkenes Herz gefangen blieb. — Sie ſind dahin, die ewig wonnevollen Tage, wo ich noch hoffen durfte — jetzt hat mit kalter Strenge die ſchmerzlichſte Gewißheit ſie verdrängt, und nie, nie werden ſie wiederkehren. Hartes Schickſal! Wen darf ich anklagen als mich ſelbſt, der Ihnen nicht zu gefallen verſtand. Die Liebe iſt wie das Glück, man verdient ſie nicht, man erwirbt ſie nicht, aus lichten Wolken ſtrömt ſie auf uns herab mit Wonneſchauern, die die Götter nur ihren Lieblingen ſenden. Mir haben ſie nicht gelächelt, und wie die zarte Blume vom kalten Nordwind angeweht, wird meine Lebensblüthe ſtill vergehen. O wär' ſie ſchon dahin — viel Leiden ſparte mir gewiß ein früher Tod, denn niemals, tief im Innerſten empfind' ich's, kann ich wieder glücklich ſein, ſcheinen höchſtens nur auf Augenblicke.

Doch Verzeihung, meine theure, angebetete Freundin, nicht ermüden wollt' ich Sie mit meinen Klagen, und wider Willen hat der Schmerz mich überwältigt.

Den 4.

Sind Sie denn wirklich glücklich, Julie? Hab' ich wenigſtens dieſen Troſt in meinen Leiden — oder iſt die Gleichgültigkeit, welche wie Eis Ihr ganzes Leben durchkältet, nur die Folge eines ausgebrannten Feuers, und mehr Apathie als Zufriedenheit? Sollten Sie, die liebreizendſte der Frauen, nicht für die Liebe, für glühende Liebe geſchaffen ſein, und kann blos durch eheliche Freundſchaft, die durch die Idee des Müſſens noch den letzten zarten der Liebe verwandten Anſtrich verliert, Ihr warmes, gefühlvolles Herz allein ausgefüllt werden? Ach! wenn Sie lieben könnten, niemand würde glücklicher durch Liebe ſein als Sie, die den Egoismus nur dem Namen nach kennt, ganz in dem Geliebten nur würden Sie leben . . . O Gott! wie ſchmerzlich iſt es, den Himmel vor ſich offen zu ſehen, und nie eingehen zu dürfen in ſeine Seligkeit!

Den 6.

O Julie, wie haben Sie an meine Schweſter geſchrieben — lieber hätte ich mir gewünſcht, gar nicht genannt zu werden, als mit dieſer ſchneidenden Kälte, die mit Wohlwollen den Bruder der Freundin glücklich wünſcht, aber für ſeine Perſon auch nicht das geringſte mehr fühlt, als für den fremdeſten Bekannten. Faſt möchte ich es für grauſamen Hohn halten, wenn Sie mir eine Frau vom Schickſal erbitten, und die erſte Nachricht davon verlangen. Ich, eine Frau, mit der unbezwinglichen Leidenſchaft im Herzen! Wie unglücklich würden wir beide ſein! Meine Julie — Sie allein will ich ſo nennen, und nie eine andere mehr.

Den 7.

Heute geht meine Schweſter nach Buran — die Glückliche wird noch heute ihre Julie umarmen, und heiße Küſſe auf ihre ſüßen Lippen drücken — ich allein bleibe elend und krank zurück, mit meinem Schmerz allein. — Wie Ihr kleiner Auguſt, den ich ungeſehen um der Mutter willen ſchon mit Leidenſchaft liebe, möcht' ich ausrufen: Wie viel Nächte, o meine Geliebte, muß ich noch wachen, eh ich Dich wiederſehe, und Deiner Augen Glanz die Nacht meines Schickſals auf Augenblicke erleuchtet? —

Leben Sie wohl, ich kann nicht mehr ſchreiben, die Wehmuth bricht mir das Herz, leben Sie wohl und glücklich, meine Julie, und laſſen Sie mich ſterben.

Die edle Frau beantwortete dieſe Briefe in würdigſter Weiſe; ſie ſchrieb an Pückler wie folgt:

Gräfin Julie Kospoth an Pückler.

Halbau, den 8. März 1811.

Wie angenehm überraſchten mich geſtern Abend die ſchönen, herrlichen Blumen, deren gütigen Geber ich ſogleich errathen zu haben glaube, wenn ich Ihnen, mein theilnehmender Freund, dafür den herzlichſten Dank ſage; auch Auguſt bat ſeine Mutter, es in ſeinem Namen zu thun, bis ſich die Gelegenheit findet, es mündlich nachzuholen.

Nicht mit ſo frohem Herzen kann ich Ihnen auf Ihren Brief antworten, der mich ſehr betrübt hat, da ich Ihnen, guter Hermann, noch einmal alles wiederholen ſoll, was ich ſchon einmal geſagt, und ſo oft gedacht habe; ſoll ich gegen Sie unwahr ſein, ich, die nun Ihr ganzes Herz zu kennen glaubt, ſoll ich Ihnen von Gefühlen reden, die ich nicht fühle, nur um des angenehmen Umgangs mit Ihnen mich länger zu erfreuen, nein, Hermann, das können und werden Sie um Ihrer ſelbſt willen nicht wünſchen, und gehörte ich dann nicht auch unter die Zahl jener Frauen, die ſich ein Vergnügen daraus machen, junge, liebenswürdige Männer an ſich, in ihre Nähe zu bringen, damit ſie ihrer Eitelkeit ſchmeicheln, und ſo den Zug an ihrem Triumphwagen verſchönern; — ich hoffe, Sie haben eine beſſere Idee von mir, doch zu gut ſoll ſie auch nicht ſein, da meine Fehler die wenig guten Eigenſchaften beſtimmt überwiegen. Hierüber können Sie, mein Freund, gar nicht urtheilen, denn zu kurz iſt unſere Bekanntſchaft, und es ſollen ja Jahre dazu gehören, das Herz eines Weibes zu ergründen.

Sie fragen, ob ich ganz glücklich bin. Würde es Ihnen nicht neue unangenehme Augenblicke bringen, wenn ich Ihre Frage mit Ja beantworte? Hermann, ich bin es, und wünſche mir auch kein anderes Glück; wie wehe thaten Sie mir mit dieſer Frage, ſie klang wie ein Zweifel, und der Gedanke, daß ich durch ein unfreundliches Betragen gegen Koſroth Sie dazu verleitet habe, hat mich tief geſchmerzt. Guter Hermann, ich bitte Sie, zweifeln Sie nicht daran, denn ſo lange Sie es thun, werden Sie hoffen, daß meine Freundſchaft für Sie ſich in ein noch ſchöneres Gefühl verwandeln könnte; dies kann nicht ſein, ſchieben Sie es auf meine alten aus der Mode gekommenen Grundſätze, oder einer nicht neueren Erziehung; ich bleibe feſt beim Alten, und wenn ich auch das Jetzt für ſchön und vollkommen anerkenne, ſo kann ich mich doch von dem Alten nicht trennen.

Wie ſchmerzlich muß ich Sie betrüben, mein theurer Freund (dies werden Sie mir immer bleiben)! Warum ich es aber auch ſein muß, ich, die ſo gern alle Menſchen glücklich und zufrieden wiſſen möchte, kann ich nicht begreifen. Gehört es vielleicht mit zu den Prüfungen, denen wir armen ſterblichen Erdbewohner ſo oft unterworfen ſind, nun ſo will ich ſie geduldig ertragen, und auf eine glücklichere Zukunft für Sie hoffen.

Daß die gute Schweſter dem liebenden Bruder meinen Brief an ſie mitgetheilt, iſt nicht ganz recht; daß Sie, lieber Hermann, aber meinen Aeußerungen eine andere Auslegung geben als ich es gemeint, hat mir ſehr leid gethan. Ich hoffe, es wird eine Zeit kommen, wo Sie wieder ganz glücklich ſein werden, dann denken Sie gewiß an mich, und Sie ſagen ſich ſelbſt, Julie hatte Recht. Wie konnten Sie glauben, daß ich den Mann, welchem ich meine Achtung und Freundſchaft gebe, verhöhnen kann? Ich ſehe, zuweilen halten Sie mich für beſſer als ich bin, doch auch manchmal geben Sie mir Fehler, die nicht in mir liegen, Sie haben das weibliche Geſchlecht gewiß ſehr oft nicht von den beſten Seiten kennen gelernt, und darum auch das Mißtrauen in Ihrem Herzen bei einer jeden neuen Bekanntſchaft; o, könnte ich es Ihnen doch benehmen, und Sie, guter Hermann, wieder mit uns ausſöhnen; doch leider bin ich nicht dazu beſtimmt, ich bin es ja, um die Sie nun leiden, und Tage des Kummers verleben. Oft denke ich an Sie, auch ſpreche ich mit meiner freundlichen Couſine, die Sie nicht kennen, von Ihnen, ſie hat mich ſehr lieb, und nimmt den wärmſten Antheil an Ihnen.

Noch eine Bitte habe ich an Sie, werden Sie mir ſie erfüllen? Ich wünſchte, Sie ſchrieben mir nicht mehr; legen Sie es mir nicht für Kälte oder Gefühlloſigkeit aus, allein ich kann das offene, unbefangene Betragen gegen meinen Mann nicht behaupten, ſobald ich etwas vor ihm verbergen muß, und es würde nun öfterer geſchehen, daß ich mich von der Geſellſchaft entfernen müßte, um Ihnen zu antworten, und dann müßte ich immer ein Geſchäft vorgeben, das nicht wahr wäre; wollen Sie, daß ich meinen älteren Freund belügen ſoll, gegen den ich nie Unwahrheiten ſprach? Nie ſoll er, dies Verſprechen habe ich Ihnen ſchon in Muskau gegeben, erfahren, daß Sie mehr als Freundſchaft für mich gefühlt haben, ich halte es gewiß. Bleibt Ihnen noch etwas übrig, was Sie mir ſagen möchten, dann finden Sie gewiß Gelegenheiten, wenn ich Sie einmal wiederſehen werde. Ich werde mich immer Ihres Wiederſehens freuen, obgleich um Ihretwillen ich es nicht wünſchen kann.

Sie ſprachen in Muskau von Immortellen; hier folgt eine zum Dank für die ſchöneren friſchen Blumen von Ihnen, mein theurer Freund, ſie ſei das Bild unſerer Freundſchaft, ſie wird von meiner Seite unwandelbar — perpétuelle ſein. **Dies gelobet** Julie.

Noch habe ich Agnes nicht geſehen, doch morgen werde ich ihr dieſen ſo lang gewordenen Brief einhändigen.

Adieu.

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS

Druck von Otto Wigand in Leipzig.

Aus dem Nachlaß des Fürſten Pückler-Muskau.

Briefwechſel und Tagebücher

des

Fürſten Hermann von Pückler-Muskau

herausgegeben von

Ludmilla Aſſing.

Zweiter Band.
Reiſetagebücher und vermiſchte Aufſätze.
1 Band.

Hamburg.
Hoffmann & Campe.
1873.

Reiſetagebücher

und

vermiſchte Aufſätze

des

Fürſten Hermann von Pückler-Muskau

herausgegeben von

Ludmilla Aſſing.

Erſter Band.

Hamburg.
Hoffmann & Campe.
1873.

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS

Das Recht der Ueberſetzung ins Engliſche, Franzöſiſche und andere fremde Sprachen
iſt vorbehalten.

Vorwort.

Während die früher von dem Fürſten Hermann von Pückler-Muskau veröffentlichten Reiſeſchilderungen alle aus ſeinem reiferen Alter herrühren, zeigen die hier dargebotenen, ſein Tagebuch von einer Reiſe durch Deutſchland, die Schweiz, Italien und das ſüdliche Frankreich enthaltend, ihn als Jüngling von 22 bis 24 Jahren. Die glänzenden Eigenſchaften, die den „Verſtorbenen“ und „Semilaſſo“ berühmt gemacht, wird man auch in dieſen Blättern wiederfinden, die Liebe zur Natur, das Talent ſie poetiſch und anſchaulich zu verherrlichen, den feinen, reflektirenden Geiſt, die heitere Ironie, die ſcharfe Beobachtung der Menſchen und Gegenſtände, die Friſche und Originalität der Auffaſſung, die Anmuth der Ausdrucksweiſe. Dazu miſchen ſich noch mehrere perſönliche romantiſche Abenteuer in die Beſchreibung der Städte und Gegenden, und vervollſtändigen das Bild einer ſchon in ſo früher Jugend originellen und ausgezeichneten Perſönlichkeit.

Es iſt dies die erſte litterariſche Arbeit, die Pückler zum Druck vorbereitete und veröffentlichen wollte, was jedoch damals wegen verſchiedener Umſtände nicht zur Ausführung kam.

Einige kleinere vermiſchte Aufſätze ſchließen ſich dem Reiſetagebuche an.

Florenz, im Oktober 1872.

Ludmilla Aſſing.

Erſter Brief.

Prag, den 25. Juli 1806.

Das Verſprechen, Dir eine Beſchreibung meiner Reiſe in ununterbrochenen Brieſen zu liefern, liegt mir ſchwerer auf dem Herzen als Du vielleicht glaubſt. Als wir uns trennten, machte die angenehme Hoffnung, mich auch in der Entfernung nach alter Gewohnheit mit Dir zu unterhalten, daß ich alles von der leichteſten Seite anſah, jetzt aber, da ich den Anfang machen ſoll, tritt eine Reihe Schwierigkeiten vor mich hin, die mein Blick mit Zagen überſieht. Du gewönneſt vielleicht mehr, theurer Freund, mich meines Verſprechens zu entlaſſen; erinnere Dich, daß ich weder ein Gelehrter noch Kunſtkenner, weder Staatsmann noch ſelbſt Militair in der höheren Bedeutung des Wortes bin, obgleich dieſes Letztere eine Zeit lang mein gewähltes Fach war. — Du würdeſt vergebens etwas anderes in mir ſuchen, als höchſtens einen Menſchen von verſchiedenem oberflächlichen Wiſſen, deſſen größtes Verdienſt in Wahrheitsliebe und einer oft mehr als naiven Aufrichtigkeit beſteht, und der aus manchem Irrthum noch ein reines Gefühl und lebhaften Enthuſiasmus für die Herrlichkeit der Natur, für die erhabene Schönheit aller ihrer unendlichen Werke unangetaſtet davongetragen hat. Wird Dir das genügen, was aus dieſen Eigenſchaften hervorgehen kann? Oder ſoll ich aus Andern abſchreiben, mit Verſetzungen, und Veränderungen des Styls den Raub für eigenes Gut ausgeben?

Damit verſchone mich, Du weißt, ich bin nicht frei von Eitelkeit, und würde ſich dieſe nicht unendlich mehr gedemüthigt fühlen, wenn ich Dich mit fremden Federn geſchmückt beluſtigte, als wenn ich durch eigne Schuld Dir Langeweile machte? Uebrigens habe ich wenig Fleiß, das dolce far niente der Italiener iſt nicht ohne Reiz für mich, und jede mühſame Arbeit, jedes lange Nachdenken bei meinen Briefen würde der ganzen Korreſpondenz bald ein Ende machen; Du mußt mir alſo völlige Freiheit laſſen, zu ſchreiben, wie es mir in den Sinn kommt, eine Art Tagebuch, wo ſich alles durcheinandergeworfen findet, Anekdoten, Sentenzen, Erzählungen meiner Reiſeabentheuer und philoſophiſche Betrachtungen, ſo wie ſich mir jedes darbietet, ohne Ordnung noch ängſtliche Regel zuſammengeſtellt, von Vielem etwas, nichts approfondirt; ſogenannte nützliche Nachrichten wirſt Du vielleicht in ſehr geringer Anzahl finden, denn aufrichtig, ich fürchte, dieſe ſchlügen nicht in mein Fach, und am Ende muß doch Jeder ſeiner Natur treu bleiben, er mag wollen oder nicht; Alle können wir nicht mit Adlersſchwingen der Sonne zufliegen.

Jetzt biſt Du hoffentlich vorbereitet, ſo wenig zu erwarten als möglich iſt, und mir bei dieſer vorausgeſetzten Stimmung kann ich es wagen, meine Arbeit zu beginnen.

Es iſt ſchwer, in Sachſen zu reiſen, ohne über Straßen und Poſtweſen zu ſprechen. Wohl denen, die dieſes Land zu Fuß durchwandern, ſie können, wie auf den Bildern der verkehrten Welt, ſtolz auf die hinſehen, die ſo unglücklich ſind, mit Extrapoſt zu reiſen. Nicht genug, daß man bei den grundloſen Wegen und den elenden Pferden (denen das verbotene Heu, welches ihre erſten Eltern nach der Behauptung eines Reiſenden einſt gefreſſen haben, theuer genug zu ſtehen kommt) kaum von der Stelle rückt, wird man überdies auf jeder Station eine, zwei bis drei Stunden und darüber aufgehalten, ohne daß ſich der nachläſſige Poſtmeiſter dadurch eine Strafe zuzieht, während der Reiſende, der den Poſtillon über eine Stunde warten läßt, genöthigt iſt, das halbe Poſtgeld als Strafe zu bezahlen. Daß die Pferde durchgängig mehr Mumien als lebenden Thieren ähnlich ſehen, erklärt ſich leicht durch die unverhältnißmäßig langen Stationen, und den bei vielen Poſtmeiſtern üblichen Gebrauch, ihnen nicht eher zu freſſen zu geben, bis die Ankunft eines Paſſagiers ihn für die Erſetzung der Futterkoſten ſicher ſtellt. Ich erinnere mich, daß mir auf einer Reiſe, wo ich die größte Eile hatte, der Poſtmeiſter in einer kleinen ſächſiſchen Stadt auf mein Verlangen nach Pferden zur Antwort ſagen ließ: er könne mich nach dem Orte, wohin ich begehre, nicht fahren, die Station wäre zu lang, der Weg zu ſchlecht, und ſeine müden Thiere müßten vorher wenigſtens bis morgen Mittag ausruhen; um aber zu thun, was in ſeinen Kräften ſtünde, ſchlüge er mir eine andere Station vor, die zwar nach einer entgegengeſetzten Richtung, aber viel näher läge, und wohin er mich ſogleich bringen werde, wenn ich erlaubte, daß ſeine Frau mitführe, die von der Gelegenheit zu profitiren wünſche.

Noch ungleich unverſchämter und gröber ſind die Poſtillons. Obſchon ſie immer ſchlecht, das heißt eben ſo ungeſchickt als langſam fahren, ſind ſie doch nie mit dem Trinkgeld zufrieden, das man ihnen giebt, wäre es auch zehnmal ſo viel als das Geſetzmäßige; das meiſte Gefühl haben ſie noch für den Branntwein, der mehr als Geld auf ſie wirkt. — Da ich dieſen Umſtand kannte, ließ ich bis an die Gränze meinen auf dem Bock ſitzenden Bedienten in der einen Hand eine engliſche Peitſche und in der andern eine große Branntweinflaſche halten, wovon er nach Befinden der Umſtände bald dieſe, bald jene, ſtrafend oder belohnend, gebrauchen mußte, — ein doppeltes Mittel, das mir ſelten in Sachſen fehlgeſchlagen iſt*).

An der böhmiſchen Gränze machte man Schwierigkeiten, mich durchzulaſſen, da durch eine étourderie unſeres Agenten in Dresden mein Paß vom öſterreichiſchen Geſandten unviſirt geblieben war, worauf der Beamte ſeine Weigerung ſtützte. Dieſer ehrliche Mann war einer von jenen unbequemen Menſchen, die zwar für Geld ſich zu allem bringen laſſen, aber nicht savoir faire genug beſitzen, um, ohne ſich zu kompromittiren, auf eine gute Art entgegenzukommen und ſich errathen zu laſſen, ohne ſich zu verrathen; ich wagte es lange Zeit nicht, ihm etwas anzubieten, um ſo mehr, da noch zwei Unterbediente daneben ſtanden; da ich aber endlich ſah, daß mit Zureden durchaus nichts zu gewinnen war, ſteckte ich ihm eine Banknote von zehn Gulden in die Hand, die denn auch ſogleich der Sache eine andere Wendung gab. Ich war kaum ſeinen Klauen entgangen, als ſeine Untergebenen über meinen Wagen herfielen, und mir andeuteten, daß die Koffer abgepackt werden müßten, um zu unterſuchen, ob keine Kontrebande darin verborgen ſei; noch einige Gulden überzeugten auch dieſe von meiner Unſchuld, und die Barrière ward nach einem ſtundenlangen Aufenthalte vor mir geöffnet.

Mit Vergnügen überſah ich von der Anhöhe das ſchöne Böhmen, wie es mit ſeinen bewaldeten Bergen und zerſtörten Schlöſſern vor mir ausgebreitet dalag, und freudig ergriff mich das Gefühl unumſchränkter Freiheit, der die ganze Welt jetzt offen ſtand, von keinem Hofmeiſter mehr, noch einem pedantiſchen Stabsoffizier verleidet.

---

*) Ich muß erinnern, daß dieſe Schilderung vom Jahre 1806 datirt, jetzt, wo ſo viele Veränderungen in jenen Gegenden vorgegangen ſind, wird wohl auch das Poſtweſen eine vortheilhaftere Geſtalt angenommen haben. Anm. d. H.

Die Menge der Ruinen, die man von den hohen Gipfeln emporragen ſieht, ſchreiben ſich größtentheils aus den Zeiten des Huſſitenkrieges her; manche boten einen ſehr maleriſchen Anblick dar, beſonders fiel mir der alte Thurm einer weitläufigen Veſte auf, deſſen mit Strauchwerk bewachſenes Haupt gebückt über ein tiefes Thal herabhing, das er jeden Augenblick mit ſeinem Sturze zu erſchüttern drohte.

Die Straßen ſind hier eben ſo ſchlecht erhalten als in Sachſen; nur mit dem Unterſchied, daß man jeden Augenblick Wege- und Brückengeld bezahlen muß, deſſen größte Unannehmlichkeit in dem öfteren Aufenthalte beſteht, da die Mauthbeamten niemals, wie es in andern Ländern üblich iſt, an den Wagen kommen, das Geld zu fordern, ſondern bloß aus den Fenſtern heraus ſchreien, wieviel zu zahlen iſt, worauf man es ihnen in die Stube ſchicken muß.

Prag entſpricht im Innern nicht ganz der Erwartung, die der äußere Anblick erregt; obgleich es einige große und prächtige Paläſte in ſeinen Mauern einſchließt, ſieht man faſt kein einziges geſchmackvolles Gebäude, und die engen und krummen Straßen, das ſchlechte Pflaſter und die winkligen Häuſer geben der Stadt ein ärmliches Anſehen. Sie wird durch die mitten hindurch fließende Moldau in zwei Theile getheilt, welche eine prächtige mit 28 Heiligen-Statuen gezierte Brücke von 16 Bogen und 1790 Fuß Länge mit einander verbindet.

Einen pittoresken Anblick gewährt die alte gothiſche Kathedralkirche auf dem hohen Hradſchin. Außer dem heiligen Johannes, dem ein Monument aus gediegenem Silber in der Kirche errichtet iſt, und einer Anzahl anderer Heiligen, liegt auch der Herzog Wallenſtein hier begraben. Kein Denkmal ziert die Stätte, keine Inſchrift zeigt ſie dem Vorbeigehenden an — es bedarf ihrer auch nicht, ſein Andenken lebt gewiß noch, wenn das ſilberne Monument des heiligen Johann ſchon lange vergeſſen, und vielleicht, in Münzen verwandelt, in ungläubiger Juden Händen curſiren wird.

Aus den kaiſerlichen Audienzzimmern des danebenliegenden Schloſſes hat man eine ſchöne Ausſicht auf die Stadt und ihre Umgebungen, ſeitwärts ſieht man die Fenſter, aus welchen der Graf Thurn die kaiſerlichen Munizipalen hinauswerfen ließ; die Höhe iſt ſo beträchtlich, daß man erſtaunt, wie ſie, ohne den Hals zu brechen, davonkommen konnten; ich zweifle wenigſtens nicht, daß ſie nach einem ſolchen einmal überſtandenen Salto mortale nie wieder anders als im rez-de-chaussée unterhandelt haben. Im Seminario, dem ehemaligen Jeſuitenkollegium, wird die kaiſerliche Bibliothek von 130,000 Bänden aufbewahrt. Das theologiſche Fach iſt das vollſtändigſte, man zeigte mir hier als eine große Seltenheit ein Exemplar der Fuſt'ſchen Bibel, welches auf Papier gedruckt iſt, während alle übrigen bekannten Exemplare auf Pergament ſind; bei der wichtigen Miene des Profeſſors, mit der er die merkwürdige Bibel entfaltete, fiel mir unwillkürlich der franzöſiſche Bibliomane ein:

„C'est elle … Dieux! que je suis aise!
Oui … c'est … la bonne édition,
Voilà bien page neuf et seize,
Ces deux fautes d'impression,
Qui ne sont pas dans la mauvaise."

Ein Manuſkript des jüngern Plinius, zwei Handſchriften von Johann Huß, einige päpſtliche Bullen, jetzt nur ein Gegenſtand der Neugierde, ſonſt die geheiligten Befehle des höchſten Herrſchers der Erde, wohlerhaltene Abgüſſe der Lippert'ſchen Daktyliothek, ohngefähr 1000 aus der Geſchichte und 2000 aus der Mythologie, mehrere Prachtausgaben verſchiedener Reiſebeſchreibungen u. ſ. w. machen die übrigen Sehenswürdigkeiten der Bibliothek aus. Das Obſervatorium befindet ſich in elendem Zuſtande, intereſſant ſind nur noch einige Reliquien von Tycho Brahe, nebſt zwei Uhren, das Copernikaniſche Weltſyſtem und das ſeinige vorſtellend. Tycho Brahe nahm wider ſeine Vernunft (wie er ſich ſelbſt ausdrückt) an, daß die Sonne um die Erde gehe, weil in der Bibel geſagt wird, ſie ſei im Thale Ascalon ſtehen geblieben*). Im Zeichenſaal, der erſt ſeit einigen Jahren zur Bildung junger Künſtler errichtet iſt, findet man viele, mitunter ſehr gelungene Handzeichnungen des Direkter Bergler, theils Kopien nach berühmten Gemälden, die er in Italien verfertigt hat, theils eigne Kompoſitionen, worunter mir zwei aus dem Oſſian am beſten gefielen; im Nebenſaal ſtehen Gypsabgüſſe der vorzüglichſten Antiken.

Prag beſitzt eine große Menge Kirchen, unter denen ſich jedoch keine beſonders auszeichnet, in der Thein-Kirche iſt Tycho Brahe's Grabmal. Er ſtarb, wie bekannt, als ein Opfer der Konvenienz; im Wagen des Kaiſers und an ſeiner Seite wagte er es nicht, das Bedürfniß zu erklären, das ihn drängte, bis ihm die Blaſe ſprang. Ein Franzoſe machte daher folgende Grabſchrift auf ihn:

„C'y git qui possédant les plus hautes sciences
Fût victime des bienséances,
Et dont le vrai portrait se fait en un seul mot:
Il vécut comme un sage et mourut comme un sot."

Seines großen Erbauers, und ſeines jetzigen Beſitzers wegen, den ich erſt kürzlich in Dux beſucht hatte, und zu meinem Bedauern jetzt nicht in Prag antraf, beſuchte ich das Wallenſtein'ſche Palais. Dieſes Gebäude iſt eins der ſchönſten in Prag, ein engliſcher Garten nimmt ſeine Hinterſeite ein, wo eine Menge verſchiedener Gegenſtände in einem kleinen Raum zuſammengeſtellt ſind; in einer großen Volière waren in dieſem Augenblicke nur einige Sperlinge zu entdecken.

---

*) Vielleicht hätte er ſchließen können, daß ſie eben deswegen ſtill ſtände, weil ſie damals angehalten worden ſei.

Im Haddek'ſchen Hauſe befindet ſich ein nicht unintereſſantes Naturalienkabinet, das aber ſehr in Unordnung iſt; dies war Schuld, daß ich ein Inſtrument, welches in der Ecke einer Stube ſtand, die allein für aſiatiſche Geräthſchaften verſchiedener Art beſtimmt war, lange Zeit für eine chineſiſche Flinte hielt, bis ich von ohngefähr beim Herausgehen erfuhr, daß es das Zeugungsglied eines männlichen Wallfiſches ſei. Unter die ſeltenſten Gegenſtände gehörte ein Zwerghirſch, ein Stück Marmor mit wie Feuerfunken glühenden Flecken, ein Gemälde auf Spinneweben ꝛc.

Ich darf nicht vergeſſen, der Taubſtummen-Anſtalt zu erwähnen, die, obgleich gar nicht von der Regierung unterſtützt, ſich doch in ſehr gutem Zuſtande befindet, wiewohl alles ſehr ins Kleine gezogen iſt; einige Kinder ſprachen ziemlich deutlich, rechneten fertig, und hatten Alle ein geſundes und frohes Anſehen, ein ſtiller Lobſpruch für den braven Lehrer, der bei der geringen Anzahl der Kinder und den noch geringern Hülfsmitteln der einzige iſt.

Noch ein paar Worte, ehe ich ſchließe, über die hieſige Univerſität. Sie iſt, wie Du weißt, eine der älteſten in Deutſchland, und zählte einſt 30,000 Studirende, eine Anzahl, die nach und nach bis auf einige Hundert herabgeſunken iſt. In ihrem anatomiſchen Kabinet findet man zwei patriotiſche Merkwürdigkeiten, einen enormen Blaſenſtein, den einer ihrer Profeſſoren ſelbſt geliefert hat, und den in Wachs nachgeformten Körper eines Zwitters, der vor einigen Jahren hier ſtudirte. Lebe wohl ꝛc.

Zweiter Brief.

Wien, 18. Januar 1807.

Hinter Prag fängt die Einrichtung der Straßen und Poſten an beſſer zu werden, man fährt raſcher und wird auf keiner Station unnöthigerweiſe aufgehalten. Die Gegenden, durch die der Weg führt, ſind ſehr einförmig, meiſtentheils unüberſehbare Felder auf beiden Seiten, weite Plainen, die der Schauplatz mehrerer berühmten Schlachten waren; bei Collin bemerkt man rechts von der Straße ein Wirthshaus, aus deſſen Fenſtern Friedrich der Zweite die Bewegungen ſeiner Armee kommandirte. Bei Czaslaw iſt das Schlachtfeld von Chotuſitz, der Feldherr Ziska liegt im Orte ſelbſt begraben.

Die Station hinter Chotuſitz wurde ich faſt die ganze Nacht durch die ſonderbare Gewohnheit eines Poſtpferdes aufgehalten, welches ſich alle hundert Schritte niederwarf, und den Poſtillon jedesmal zwang, abzuſteigen, um es wieder durch Prügel und Zureden in die Höhe zu bringen. Ich hielt es für krank, erfuhr aber, es ſei bloß eine üble Angewohnheit — ein Zug ſolcher Pferde müßte eine unbezahlbare Acquiſition für einen ſächſiſchen Poſtmeiſter ſein!

Vor Iglau bietet die Gegend etwas mehr Abwechslung dar, man bemerkt durchgängig Jalouſien an den Häuſern, die bei uns nur ein Gegenſtand des Luxus ſind. Beim Eintritte in Oeſterreich fangen die Felder an ſeltener zu werden, und Bacchus' freundliche Reben nehmen ihre Stelle ein. Das Land trug noch viele Spuren des letzten Kriegs, manches Dorf war noch nicht wieder aufgebaut, und wo ich hinkam, hörte ich nichts als Erzählungen von Schlachten und Gefechten.

Ueber drei Arme der Donau, deren Ufer mit dichten Pappeln beſetzt ſind, fährt man in die Hauptſtadt Oeſterreichs ein. Ohngeachtet der großen Menge prachtvoller Gebäude, welche man in allen Theilen der Stadt zerſtreut erblickt, und der durchgängig hohen Häuſer (die, wie ſchon vor hundert Jahren ein berühmter engliſcher Reiſende ſagte, Wien weniger das Anſehen einer großen Stadt, als einer Stadt über der andern giebt) iſt bei den engen und krummen Straßen der Anblick des Ganzen doch wenig impoſant. Das Pflaſter beſteht aus kleinen, unregelmäßigen Quadern von einer ſchönen Art Granit, aus dem man eben ſo gut Doſen und allerlei feine Arbeit, als Pflaſterſteine verfertigt, die Straßen ſind zwar mit Trottoirs verſehen, da ſie aber nicht erhöht ſind, gewähren ſie wenig Nutzen; die Vorſtädte ſind gar nicht gepflaſtert.

Das ſogenannte Glacis, ein rund um die Stadt gehender Platz von 600 Schritt Breite, der mit Raſenplätzen und Alleen geſchmückt iſt, trennt die Stadt von den Vorſtädten, eine große Anzahl freiliegender Paläſte ziehen ſich längs deſſelben hin, und vermehren die angenehme Ausſicht, welche zu jeder Zeit des Tags das Gewühl des umherziehenden Volkes belebt. Einen herrlichen coup d'oeil giebt das Glacis und der weite Kreis der Vorſtädte beſonders bei Nacht, wo Tauſende von Lampen das weite Gemälde erleuchten.

So ſehr Wien im Vergleich mit ehedem verloren haben ſoll, ſo herrſcht doch noch jetzt ſo viel Luxus im Einzelnen und Allgemeinen, daß wenig Städte es in dieſer Hinſicht zu übertreffen im Stande ſein werden. Oft ſieht man in den Straßen mehr Wagen auf einmal, als in andern Hauptſtädten Deutſchlands Fußgänger, ein Bekannter verſicherte mich, eines Tages während des Barbierens über zweihundert vorbeifahrende gezählt zu haben, eine Behauptung, die nicht übertrieben ſcheint, wenn man weiß, daß außer der unzähligen Menge Equipagen der Particuliers an 1000 numerirte Fiakres und nicht viel weniger carrosses de remise täglich auf dem Pflaſter umherrollen. Da dieſe Fiakres bis in die Nacht die Straße nicht verlaſſen, ſo werden die Pferde auch hier unter freiem Himmel gefüttert; überall ſieht man die armen Thiere mit einem kleinen Haferſäckchen um den Kopf gebunden ſtehen, wo ſie mit verdeckten Naſen bis an die Augen eingehüllt an ihrem kargen Mahle zehren, bis ihr Tyrann auf das jedem Vorübergehenden zugerufene: „Fahrn mer, Ihr Gnaden?“ endlich eine bejahende Antwort erhält, und ein derber Peitſchenhieb die Unglücklichen avertirt, daß das Freſſen ein Ende, und ſie von neuem ſtatt der Kinnbacken die Beine in Bewegung zu ſetzen haben. So oft ich dieſe bedauerungswürdigen Geſchöpfe mit ihren Deſpoten anſah, fiel mir unwillkürlich jener Philoſoph ein, den man fragte, warum die Fliegen geſchaffen wären? um von den Spinnen gefreſſen zu werden; und wozu ſind die Spinnen da? um die Fliegen zu freſſen. Das Gleichniß paßt leider nicht allein auf Fiakre-Pferde!

Einen angenehmen Anblick gewähren die Menge der wohlaufgeputzten Läden, die in den meiſten Straßen, beſonders auf dem Graben und Kohlmarkt, wo ſich früh die ſchöne Welt verſammelt, wie die bunte Lambris einer einfachen Tapete an den Häuſerreihen ununterbrochen hinlaufen; auf den verſchiedenen Aushängeſchildern, wo Jeder den Andern durch einen auffallenden Einfall zu übertreffen ſucht, findet man manchmal ſonderbare Ideen ausgeführt; ein

Tuchhändler auf dem Hof (dem größten Platz in Wien) hatte unter andern eine Tafel vor ſeinem Laden aufgeſtellt, wo auf ſchwarzem Grund eine Anzahl weißer Engel Tuch für einen vornſtehenden Apoſtel abmaßen, während Gott der Vater mit einer Muſterkarte in der Hand auf einem hohen Großvaterſtuhl von hinten auf ſie herabſah.

Unzählig ſind die Menge Beluſtigungsörter, Theater, Promenaden, Kaffeehäuſer (es war in Wien, wo ein Pole mit Namen Koltſchitzky die erſte Kaffeebude im chriſtlichen Europa eröffnete), Gärten, Dörfer in der Nähe u. ſ. w., wo täglich die Wiener zuſammenkommen, ſich zu amüſiren. Wahrhaft unglaublich iſt der unerſättliche Durſt des Volks nach Zerſtreuungen; man mag hingehen, wo man will, jeden Ort, wo nur etwas Eßbares zu bekommen iſt, trifft man gewiß mehr oder weniger mit Wagen, Pferden und Menſchen angefüllt; ſonderbar iſt bei dieſem allgemeinen Hang nach Vergnügungen die Ruhe und Ernſthaftigkeit, welche dabei herrſcht, ſelten hört man von Exzeſſen, das Volk iſt gut, wie die Franzoſen von jemand ſagen, c'est un bon homme, ihre Freude iſt nie ausgelaſſen, ſondern ſchläfrig, ſie geben überall das Bild von ſatten Menſchen, die mit dem Verdauen beſchäftigt ſind, und erinnern an eine Stelle in Gibbon's Geſchichte des Verfalls des römiſchen Reichs, wo er ſagt: Man hat von jeher bemerkt, daß das Klima von Pannonien (jetzt hauptſächlich Oeſterreich und die angränzenden Provinzen) geſchickt iſt, derbe Körper und ſchwache Seelen hervorzubringen. Nirgends iſt dieſe träge Art, ſich zu beluſtigen, auffallender, als auf ihren Redouten, die immer zum Erdrücken voll ſind; man kann eine Viertelſtunde darauf herumgehen, ohne ein lautes Wort der Freude zu hören, und ſelten erhält man eine Antwort, wenn man eine Maſke anredet, höchſtens erſcheint eine Hetäre, die ſich erkundigt, ob man im Prater oder dem

Theater geweſen ſei, der gewöhnliche Stoff der Unterhaltung, über den ſelten hinausgegangen wird; Einer ſtreicht bei dem Andern langſam vorüber, ſieht Jeden, den er nicht kennt, mit glotzenden Augen an und läßt den Fremden am Ende ungewiß, ob er ſich nicht in einer Geſellſchaft von Mondſüchtigen befindet, in welcher Vermuthung er noch mehr beſtärkt werden muß, wenn er eine Zeit lang den Tanzenden zuſieht: in einer engen, höchſtens zwei Schritt breiten Gaſſe, die das Gedränge im Saale alle Augenblicke unterbricht, wird mit der unerſchütterlichſten Ernſthaftigkeit eine langſame Menuet nach der andern wie von Automaten hergetanzt, während die lärmende Muſik, ohne ſich an die Tänzer zu kehren, bald einen Marſch, eine Symphonie oder eine sauvage ſpielt; jeden Augenblick erhält einer der Balluſtigen von den Vorbeidrängenden einen Stoß, der ihn mit unwillkürlicher Schnelligkeit einige Schritte weiter fliegen macht, aber kaum hat er wieder feſten Fuß gefaßt, ſo fährt er fort, mit ſtarren Augen und einwärts gekehrten Beinen eine Art unbeſchreiblicher Pas zu machen, denen auch der erklärteſte Hypochonder vergeblich zu widerſtehen ſich bemüht.

Es iſt unnöthig, zu erwähnen, daß hier nur vom Mittelſtande und dem gemeinen Manne die Rede iſt, car les gens comme il faut sont partout les mêmes, à peu de chose près. Eine große Ausnahme muß ebenfalls in Rückſicht des ſchönen Geſchlechts gemacht werden, das ſich in Wien ſowohl durch Liebenswürdigkeit und Reiz, als ſelbſt durch ernſthafte Kenntniſſe und mannigfache Bildung oft ſehr vortheilhaft vor den Männern auszeichnet.

Eine vortheilhafte Seite der Wiener iſt ihr Patriotismus, und die große Anhänglichkeit an ihren Kaiſer. Oft war ich ſchon von lauten öffentlichen Aeußerungen derſelben Zeuge: jedesmal, wenn im Theater eine Stelle vorkam, die nur einigermaßen vortheilhaft auf die Verhältniſſe des Kaiſers paßte, entſtand ein allgemeines anhaltendes Händeklatſchen, und eben ſo wird er ſelbſt immer empfangen, wenn er im Theater erſcheint, welches nur ſehr ſelten geſchieht. Es iſt nicht zu läugnen, daß ein guter Grund in der Nation liegt, wenn man nur von Seiten der Regierung, anſtatt ihr mehr ſittliche und geiſtige Kultur beizubringen, nicht im Gegentheil die öffentliche Bildung zu unterdrücken ſuchte, denn welchen andern Einfluß können die Maßregeln haben, daß niemand zu reden wagt, wie er denkt, weil hundert geheime Spione auf jedes Wort lauern, welches in der Hauptſtadt geſprochen wird, daß jede Leſebibliothek unterſagt und die Cenſur auf eine ſo unerhörte Strenge getrieben iſt, daß ſelbſt Schiller's Werke größtentheils verboten ſind!! Man hat vielleicht nicht ganz mit Unrecht geſagt, es ſei ſeit hundert Jahren alles gethan worden, die öſterreichiſche Monarchie zu Grunde zu richten, man habe aber bis jetzt aller angewandten Mühe ohngeachtet noch nicht damit zu Stande kommen können; aber welche Reſſourcen haben auch dieſe geſegneten Länder!

Die Wiener Sprache iſt vom Hochdeutſchen ſo verſchieden, daß man oft Mühe hat, ſie zu verſtehen. Wer kann z. B. errathen, daß Obbes Rahm, angepfriemt beſtellt, und Kaiſerfleiſch junges Schweinefleiſch bedeuten ſoll?

Man erzählt hierüber eine Anekdote, von der man ſagen kann: **se non é vero, é ben trovato.** Ein Reiſender, der zum erſtenmale nach Wien kam, ſtieg in einem der erſten Gaſthöfe ab, und verlangte zu eſſen. Wollen Ihr Gnaden an **Table d'hôte** ſpeiſen, frug ihn der Kellner, dort giebt's Händel. Händel? damit mag ich nichts zu thun haben, ſerviren Sie mich auf meiner Stube. Ganz wohl, wollen Ihr Gnaden vielleicht Roßbraten… Roßbraten? Glaubt er, ich freſſe Pferdefleiſch?… Nun mein Gott, das eſſen doch ſonſt alle Raſende gern. Raſende? wie Schlingel, er unterſteht ſich, mich raſend zu nennen!... Hier rettete ein anderer Fremde, der zufällig vorbeiging, den Kellner vor ein paar Ohrfeigen, die der aufgebrachte Reiſende ihm eben zutheilen wollte, und erklärte ihm endlich, daß Händel Hühner, Roſtbraten Rindsbraten und Raſende Reiſende bedeute. Ich ſelbſt hörte neulich eine Dame ſagen: ſie ſei eine halbe Türkin, denn ihre Mutter wäre eine Ungerin (aus Ungarn) und ihr Vater ein Wallach (aus der Wallachei).

Eine gute Einrichtung beſteht in Titulaturen, man nennt nämlich alles vom Prinzen bis zum Thorſchreiber „Ihr Gnaden“, jede Frau „Gnädige Frau“ und jedes Mädchen „Gnädiges Fräulein“, die verheiratheten Männer nennt man jederzeit „Herren“. Die Frau ſagt nicht: Mein Mann iſt noch nicht zu Haus, ſondern: Der Herr iſt noch nicht zu Haus; der Herr iſt eiferſüchtig, laſſen Sie das, was würde der Herr ſagen u. ſ. w.; ob deswegen die Männer wirklich hier mehr Herr im Hauſe ſind als anderswo, oder ob nur der Titel wenigſtens ſie für die Wirklichkeit entſchädigt, wage ich nicht zu entſcheiden. Sonderbar iſt es, daß man oft in Geſellſchaft und auf dem Theater ſich über das Hochdeutſche als fehlerhaft und lächerlich beluſtigen hört; vor kurzem war ich zugegen, wie ein junger Mann von Stande in ſeinem Wiener Jargon von einer Reiſe durch Sachſen erzählte, wo nach ihm jeder Wirth und Hausknecht auf eine affektirte Weiſe wie ein Dichter geſprochen, jeder Poſtillon Daphnis, die Viehmägde Chloe u. ſ. w. geheißen hätten; ich konnte mich nicht enthalten, ihm zu erwiedern, daß, wenn in Sachſen jeder Wirth wie ein Dichter ſpräche, dafür die Art manches vornehmen Wieners, ſich auszudrücken, von der eines Fiakres nicht wohl zu unterſcheiden wäre, ich verwundere mich daher nicht im Geringſten, ſetzte ich hinzu, daß die ſächſiſche Sprache hier lächerlich ſchiene, denn wo würde der Gradgehende nicht unter den Lohmen ausgelacht werden?

Um Geſellſchaft und Einladungen iſt man nicht verlegen, ſobald man einmal eingeführt iſt, wiewohl auch hierin, wie man mich verſichert, kein Vergleich mit ehemals zu ziehen iſt; der Hof giebt nur bei großen Gelegenheiten Geſellſchaft, jetzt haben ſogar die Cirkel aufgehört, und die Fremden werden privatim präſentirt. Bei einigen Miniſtern iſt dafür an beſtimmten Tagen regelmäßig Diner oder Aſſemblée, wo man in Uniform oder habit habillé erſcheint; den Tag nach einem ſolchen Diner ſieht man gewöhnlich die halbe Dienerſchaft des Hauſes bei ſich ankommen, um Trinkgelder zu erhalten, die wahrlich in reichem Maße die ausgeſtandene Langeweile bezahlen. Freier und angenehmer ſind einige andere Häuſer, und vorzüglich die der Fremden, namentlich Polen und Ruſſen, wo man alle Abende ſehr angenehm zubringen kann, ohne genöthigt zu ſein, ſeine Zuflucht zu den Spieltiſchen zu nehmen, welches in den einheimiſchen Geſellſchaften ſelten der Fall iſt.

Man wirft dem Wiener Adel häufig Stolz gegen Fremde vor, dieſer Vorwurf kann aber gewiß nur auf Einzelne angewandt werden. So trug ſich hier vor kurzem eine drollige Begebenheit zu, die eine Zeit lang l'histoire du jour blieb. Der Fürſt A.... hatte erfahren, daß Herr Spencer Smith, Bruder des Admirals Sidney, nach England abreiſte, und da er Einiges nach London zu beſtellen hatte, ſchrieb er ihm folgendes Billet: „Le Prince régnant d'A.... salue Mr. Spencer, et le prie de se rendre demain matin à 11 heures chez lui, pour y recevoir quelques commissions pour Londres." — Herr Spencer antwortete: „M. Spencer Smith s'estime heureux d'avoir l'occasion de présenter ses très-humbles respects à Son Altesse le Prince régnant d'A...., il est au désespoir de ne pouvoir se rendre à ses ordres, ayant lui-même des affaires trop pressantes; il supplie au reste Son Altesse d'être persuadé qu'il formera toujours les voeux les plus ardens pour que Son Altesse jouisse d'un règne long et paisible, et ses états de la tranquillité la plus profonde. De Votre Altesse le très-humble et très-soumis serviteur Sp. Smith."

Ein Geſetz, das ſich die Wiener aller Stände gemacht zu haben ſcheinen, iſt, ſich regelmäßig alle Tage im Prater ſehen zu laſſen; wenn der Prater recht brillant war, iſt die ganze Stadt zufrieden, und bis in die Nacht wird noch davon geſprochen; man muß aber auch geſtehen, daß vielleicht keine Stadt der Welt in der Nähe einen Park wie dieſen aufzuweiſen hat. Er iſt durch nichts von der Afterkunſt entſtellt, ein natürlicher, üppiger Wald voll der höchſten und ſchönſten Bäume, deſſen Boden mit friſchem Raſen bedeckt iſt, und den man mit einigen Alleen durchſchnitten hat. Die Hauptallee, die in gerader Linie bis an die Donau führt, und ſich jenſeits des Fluſſes in der Entfernung einer kleinen Stunde von der Stadt bis an das Luſthaus am Ende des Praters erſtreckt, iſt der Hauptſammelplatz der ſchönen Welt. Sie hat drei Abtheilungen, die mittelſte für die Wagen, deren man an manchen Tagen drei Reihen, ſoweit das Auge ihnen folgen kann, ſich langſam hin und her bewegen ſieht, die rechte für die Reiter, und links für die Fußgänger; auf dieſer Seite ſind unter den Bäumen Kaffeehäuſer und Eisbuden errichtet, wo auf vielen Hunderten von Stühlen die geputzte Menge umherſitzt, um ſich an dem Anblick der vorbeifahrenden Equipagen zu weiden. Sehnt man ſich, des Gewühles müde, nach Ruhe, ſo braucht man nur tiefer in den Wald einzudringen, um ſich bald von der ſtillſten Einſamkeit umgeben zu ſehen, wo nur noch wie ein fernes Geſumme das Treiben und Wogen der geſchäftigen Menge hinbringt, und die nichts unterbricht, als der freudige Geſang der Vögel, oder ein Trupp zahmer Hirſche, die mit leichten Sätzen herbeigeſprungen kommen, um Brod oder Zucker vertraulich aus der Hand zu freſſen.

Weniger beſucht und etwas entfernter von der Stadt iſt die Brigittenau, ein ähnlicher Park an der Donau, wo die Natur ihrer Freiheit völlig überlaſſen iſt, und außer einigen im Buſch verſteckten Wirthshäuſern nicht eine Spur menſchlicher Nachhülfe verräth. Wenn man von hier nach der Stadt zurückkehrt, kann man durch dichtes Gehölz ſeinen Weg bis in den Augarten verfolgen, den Lieblingsaufenthalt ſeines Stifters, Joſeph's des Zweiten. Er iſt bloß für Fußgänger beſtimmt, und beſteht aus vielen ſich kreuzenden Alleen hoher Bäume, die en berceau zuſammengewölbt zu allen Zeiten des Tages einen erfriſchenden Schatten gewähren; in einem weitläufigen Pavillon mit zwei großen Sälen, am Eingang des Gartens erhält man alle Arten von Erfriſchung, und oft ſind hier den Sommer über Bälle und Concerte, wo bis ſpät in die Nacht Alleen und Büſche mit Menſchen angefüllt ſind, die ſich dann gewöhnlich angelegen ſein laſſen, den Nutzen des Staates mit ihren eigenen Vergnügungen zu verbinden.

Es iſt Zeit, Dir etwas über das hieſige Theaterweſen zu ſchreiben, das in fünf verſchiedenen Tempeln alle Abend ſein Füllhorn über die beluſtigungsdürftigen Wiener ausgießt. Da Menſchen wahrſcheinlich nicht mehr die gehörige Wirkung hervorzubringen im Stande waren, ſo hat man ſeit einiger Zeit auch den Thieren die Bühne geöffnet. Mit Erſtaunen ſieht man außer der Menge nachgeahmter Beſtien Kameele, Mauleſel, Affen, Hunde u. ſ. w. in natura auf dem Theater erſcheinen, und ſich mit den übrigen Schauſpielern vermiſchen; es iſt nichts Seltenes, eine halbe Compagnie Dragoner mit ihrem Chef oder einen König mit ſeiner Suite in Carrière vom hinterſten Ende der Scene bis an die Lampen angeſprengt kommen, oder eine Poſtchaiſe mit vier Pferden ein ähnliches Manoeuvre machen zu ſehen; ich erinnere mich, daß in einer großen Oper, wo einige fünfzig Pferde und ein Theil der Menagerie von Schönbrunn mitſpielten, die Ausdünſtung dieſer Akteurs ſo ſtark wurde, daß ich mich genöthigt ſah, das Schauſpielhaus noch vor der Hauptſchlacht zu verlaſſen, die dem Ganzen die Krone aufſetzen ſollte.

Du kannſt Dir denken, daß bei ſo bewandten Umſtänden ein Schauſpieler nicht mehr mit den gewöhnlichen Kenntniſſen ſeines Fachs ausreicht; wäre er auch Roscius ſelbſt, ſo würde er doch hier unbrauchbar ſein, wenn er nicht zugleich mit ſeiner Kunſt die Geſchicklichkeit eines geübten Reiters und eines erfahrenen Kutſchers verbände, leidlich fechten und gewandt zu ſpringen wüßte, um mit Anſtand die Tyrannen niederſtoßen, und aus jedem Theaterthurm, ſei er noch ſo hoch, durch einen kühnen Satz ſich retten zu können.

Das hier Geſagte gilt hauptſächlich vom Theater an der Wieden, dem ſchönſten und größten in Wien, das noch ungleich gewinnen würde, wenn es weniger mit ſchwerfälligen Zierrathen überladen wäre. Man kann dem Koſtüme und den Dekorationen Pracht nicht abſprechen, auf Richtigkeit und Geſchmack können ſie aber ſelten Anſpruch machen; eine neue Dekoration, die vor kurzem mit großem Beifall aufgenommen wurde, beſtand in einem gothiſchen Saale mit bunten Glasfenſtern, der von korinthiſchen Säulen getragen wurde, und mit chineſiſchen Tapeten ausgeſchlagen war; alle Tage ſieht man dergleichen Bévuen, im Don Juan beſcheint der Mond eine freie Gegend, auf der man nur ſeitwärts Mauern und in der Ferne hinter Büſchen ein Schloß erblickt, während Leporello ängſtlich ſingt: „O fänd' ich doch die Thüre“, u. ſ. w.

Auf den beiden Hoftheatern, deren Aeußeres nicht ſo viel Zierde darbietet, ſieht man weniger Dekorationen und fremde Thiere, dafür aber einige ſehr vorzügliche Schauſpieler; es iſt zu bedauern, daß die beſſern, beſonders unter den ältern, anſtatt den Geſchmack des Publikums zu ſich zu erheben, immer mehr und mehr zu ihm herabſteigen; ſo iſt Brockmann zum Beiſpiel ein ganz Anderer in ſeinen alten Rollen als in ſeinen neuen, und oft läßt ſich bei Koch die nämliche Bemerkung machen; zwei ſehr verdienſtvolle Künſtler ſind Herr Roos, und im Komiſchen Herr Krüger; ein unglaublicher Mißgriff iſt es aber, dieſem braven Schauſpieler in ſeinem Fach gewöhnlich die Rollen der Böſewichter zuzutheilen, denen er gar nicht gewachſen iſt; hier liegt aber der Hauptfehler des Wiener Theaters, der in dem Mangel eines unterrichteten, in Anſehen ſtehenden Regiſſeurs beſteht. Bekleidete Iffland zum Beiſpiel dieſe Stelle, ſo würde bei der Menge vorzüglicher Subjekte, die das Theater beſitzt, bald ein vortreffliches Ganze entſtehen, das alle übrigen deutſchen Schaubühnen weit hinter ſich zurückließe, während jetzt nie die geringſte Zuſammenſtimmung herrſcht, und Leute den Ton angeben, die von ächter Kunſt gar keinen Begriff haben; dahin gehören hauptſächlich zwei Lieblinge des Publikums, Herr Lange, dem man zwar viel Anſtand und Talent nicht abſprechen kann, der aber durch die lange Gewohnheit einer höchſt unäſthetiſchen Uebertreibung, die ihm den Beifall der Menge ſichert, ſein Spiel ſo verſchroben hat, daß der geſunde Geſchmack nicht ohne Widerwillen ſeinen Contorſionen und die Luft durchfahrenden Geſten zuſehen kann; der zweite iſt Herr Ziegler, an dem außer einer guten Lunge nichts zu loben iſt, und deſſen bei jedem Tritt bemerkbare große Meinung von ſich ſelbſt eine ebenſo widerliche Wirkung hervorbringt, als die ſaftloſen Zwitterſtücke, mit denen ſeine fruchtbare Feder das Theater dutzendweiſe verſieht, und in welchen er, um dem Zuſchauer den letzten Troſt zu rauben, gewöhnlich ſelbſt die Hauptrolle übernimmt. Herr Baumann und Weidmann ſind zwei vortreffliche Komiker, die aber Nationaleigenthum bleiben müſſen, wenn ſie gefallen wollen, weil ſie im Wiener Dialekt ſprechen. An einem Liebhaber fehlt es ſo gut wie ganz, ausgenommen wenn Herr Korn, der nicht ohne Verdienſt iſt, dieſe Rolle übernimmt. Unter den Schauſpielerinnen zeichnet ſich Madame Roos in tragiſchen, Madame Korn in naiven, und Madame Läufer in komiſchen Rollen aus. Die erſtere iſt eine bekannte Künſtlerin, deren herrliches Spiel durch Schönheit und ein bezauberndes Organ unterſtützt wird; leider fängt ihre Figur an, zu ſtark für das Theater zu werden. Madame Korn, eine hübſche kleine Frau, ſcheint in ihrem Fach alles zu erſchöpfen, was man verlangen kann, ſie tritt aber nur ſehr ſelten auf. Madame Läufer hat viel Originalität und bringt mitunter glückliche Einfälle an; in einer kleinen Poſſe, wo ſie die Rolle einer Dichterin ſpielte, ging ſie zum Beiſpiel in Daktylen, das heißt mit einem langen und zwei kurzen Schritten.

Es werden auch deutſche Opern in dem Hoftheater aufgeführt, die mehr über als unter dem Mittelmäßigen ſtehen; kein einzelnes Mitglied zeichnet ſich vorzüglich aus, Mamſell Milder hat eine ſehr ſchöne Stimme, aber wenig Methode, Mademoiſelle Laucher viel natürliche Grazie. Am meiſten befriedigend ſind die Ballets, wo Herr und Mad. Coralli, Herr Taglioni und Mamſell De Caro die erſten Stellen einnehmen.

Ich komme jetzt zu dem eigentlichen National-Theater, dem Kasperle in der Leopoldſtadt. Dieſes iſt im Ganzen das beliebteſte, und nicht mit Unrecht, denn in ſeiner Art übertrifft es ohne Zweifel alle übrigen. Es iſt unglaublich, mit welcher Vollkommenheit der gemeine Wiener hier kopirt wird, weder Iffland noch irgend einer unſrer erſten Schauſpieler würden im Stande ſein einen Fiakre, Lohnbedienten, Balbier oder dergleichen mit dieſer täuſchenden Natürlichkeit darzuſtellen, als hier alle Abend geſchieht; dabei iſt das Enſemble unverbeſſerlich, und ihre Poſſen ſagen oft ſehr witzige Dinge in gemeinen Ausdrücken; an Drolligkeit fehlt es ihnen gewiß nie, man wird ſich ſchwer des Lachens enthalten können, wenn zum Beiſpiel in der traveſtirten Alceſte, Charon dem Herkules in Fiakrekleidung entgegenkommt, und ihm zuruft: „Fahrn mer, ihr Gnoden?“ oder Adam, in einem andern Stück, den lieben Gott auf den Knien bittet, daß er ihn erſchaffen möge, u. dergleichen mehr.

Das fünfte Theater in der Joſephſtadt iſt ein Diminutiv des Kaſperle, und wie dieſes zugleich das Rendezvous der geſchmiegſamen Jungfrauen, deren es eine große Anzahl in Wien giebt, obgleich ſie ſich nicht ganz wie in London auf 150,000 belaufen mag.

Ich muß noch bemerken, daß in Wien Klatſchen und Pochen ſynonym, beide ein Zeichen des Beifalls ſind; auf welche Art die Wiener ihr Mißfallen zu erkennen geben, weiß ich nicht, da ich ſie immer mit ihren Schauſpielern zufrieden geſehen habe. Das Subjekt, welches beklatſcht oder bepocht wird, iſt genöthigt, ſich jedesmal gegen das Publikum zu verbeugen.

Die Zeit, welche mir meine geſellſchaftlichen Verhältniſſe übrig laſſen, benutze ich kleine Exkurſionen in der Gegend zu machen, oder die verſchiedenen Merkwürdigkeiten der Stadt zu beſehen, von denen ich Dir einige in der Ordnung, wie ich ſie beſuche, beſchreiben will.

Die kaiſerliche Burg, welche ſich durch keine äußere Schönheit auszeichnet, ſchließt in ihrem Innern mehrere intereſſante Sammlungen ein. Dahin gehört zuerſt die

Bibliothek; der prächtige Saal, in dem ſie aufbewahrt wird, iſt von Karl dem Sechſten erbaut, dem Wien einen großen Theil ſeiner ſchönſten Gebäude zu verdanken hat; er iſt 240 Fuß lang, 54 breit, und von einer dem Ganzen angemeſſenen Höhe. Die Bibliothek beſteht aus ohngefähr 240,000 Bänden und 12,000 Manuſkripten, nebſt einer großen Sammlung von Karten, Kupferſtichen und Miniaturgemälden; unter die vorzüglichſten Seltenheiten gehört das berühmte **senatus consultum** (ein in Erz gegrabenes Geſetz der Konſuln Martius und Poſthumius, wodurch 200 Jahr vor Chriſto die Bachanalien in Rom verboten wurden), das auf einem neapolitaniſchen Rittergut gefunden, und vom Beſitzer in einen koſtbaren Rahmen gefaßt, dem Kaiſer Karl dem Fünften bei ſeiner Thronbeſteigung von Neapel zum Geſchenk gemacht wurde; die Peutingeriſche Karte, die die militäriſchen Stationen des römiſchen Reichs unter Theodoſius angiebt; einige Schriften auf ägyptiſchem Papyrus; Originalſchriften der Mexikaner, deren bunte Charaktere den Hieroglyphen ähnlich ſehen, und bis jetzt ebenſo unbechiffrirbar geblieben ſind (Kopien davon findet man in Robertſon's Geſchichte von Amerika), das Manuſkript eines botaniſch-mediziniſchen Werkes des Dioskorides, aus dem achten Jahrhundert; Taſſo's Manuſkript der **Gerusalemme conquistata** (nicht **liberata**, wie die **itinéraires** angeben, welches ſich in Neapel befindet); ein Gebetbuch Karl des Fünften, mit äußerſt ſchönen Miniaturgemälden, an deſſen Ende einige Zeilen in franzöſiſcher Sprache mit deutſchen Lettern von ſeiner Hand geſchrieben ſtehen; ſie enthalten ein artiges Kompliment an eine niederländiſche Dame, in die der Kaiſer verliebt war, und der er das Buch zum Geſchenk überſchickte, worauf ſie bald nachher ſeine Maitreſſe wurde. Wie verſchieden müſſen die Regeln der damaligen Galanterie von den unſrigen geweſen ſein! Ich bezweifle, ob man es jetzt weit bei den

Damen bringen würde, wenn man ihre Eroberung mit Gebetbüchern anfangen wollte.

Das Naturalienkabinet nimmt den rez-de-chaussée und zwei Stockwerke eines Seitenflügels ein; im rez-de-chaussée befinden ſich die Quadrupeden, im erſten Stock die Vögel, und im zweiten eine Sammlung mechaniſcher Inſtrumente und Modelle. Das Ganze iſt ſehr unvollſtändig, und nicht in der beſten Ordnung, welches man durch überall angebrachte Spielereien zu erſetzen geſucht hat, ſo ſind zum Beiſpiel hinter den wilden Thieren Wälder an die Wand gemalt, hinter den Hausthieren Häuſer und Felder, die Waſſervögel ſitzen auf Spiegeln, und die übrigen auf künſtlichen Zweigen; das Reich der Fiſche und Amphibien fehlt ganz.

Weit intereſſanter iſt das Mineralienkabinet, welches eben ſo reich als wohlgeordnet iſt. In der erſten Stube ſind die Muſcheln und Schnecken, Thierpflanzen (Korallen), Verſteinerungen und Foſſilien und eine enorme Quarz-Kryſtall-Stufe aus Amerika, welche für die größte gehalten wird, die man kennt; im zweiten Zimmer ſieht man alle Arten von Erden und Steinen, vom Sandkorn bis zum Diamant; hier befindet ſich der berühmte Opal von ſiebzehn Unzen Gewicht, der größte in der Welt; außerdem ein großer ſehr ſchöner Onyx von drei Lagen, ein anderthalb Ellen langes Stück carrariſcher Marmor, das ſich wie eine weiche Maſſe biegen läßt, ein ſchönes Stück Doppelſpat (der Doppelſpat wird nur in Island gefunden, iſt durchſichtig und hat das Eigenthümliche, daß alles, was man durch ihn anſieht, doppelt erſcheint), ein vorzüglich ſchönes Exemplar ſteiermärkiſcher Eiſenblüth (nur in den Bergwerken von Steiermark trifft man Eiſenblüth an) u. ſ. w. Außer den rohen Steinen verdient eine ſchöne Sammlung koſtbarer Doſen Aufmerkſamkeit; eine beſteht aus einer einzigen Granate, auf einer andern von ägyptiſchem Kieſel iſt von der Natur das völlig deutliche Bild eines Hundekopfes abgedrückt, eine dritte iſt aus weißem Amethyſt und eine andere aus isländiſcher Lava geſchnitten (die isländiſche Lava iſt mattſchwarz und glasartig, während die übrige Lava bunt und ſteinartig iſt). Im dritten Saal ſind die Ganz- und Halbmetalle, Salze, Bergharze, Sammlungen von Lava u. ſ. w.; es war mir angenehm hier zum erſtenmal die ſogenannten Mondſteine zu ſehen, wovon einer in Frankreich, der andere in Dalmatien herabgefallen war; beide beſtanden aus einer Art Thonmaſſe; vorzüglich ſehenswürdig iſt in dieſer Abtheilung eine Stufe gediegenes Eiſen, welches erſt kürzlich von Pallas in Sibirien entdeckt wurde, zwei ſehr große Stücke Flußgold, und ein ähnliches im Flußſand gefundenes Silberſtück, Platinakörner (die Platina wird nie in Stücken, ſondern immer in kleinen Körnern gefunden), Kryſtallſalz mit eingeſchloſſenen Waſſertropfen u. ſ. w. Im vierten Zimmer werden mehrere Bilder in florentiniſcher Moſaik aufbewahrt, und in einer kryſtallnen Vaſe ſteht ein künſtlich von allen Arten Edelſteinen zuſammengeſetztes Blumenbouquet, das vortrefflich gearbeitet iſt. Beſonders täuſchend nachgeahmt ſind einige Glanzfliegen und andere Inſekten, die darauf umherkriechen.

Das Kabinet der Antiken und Münzen war ſeit dem Krieg noch nicht wieder ausgepackt, und es ſcheint, daß es noch lange dauern wird, ehe es von neuem in Ordnung gebracht iſt.

Völlig wieder aufgeſtellt iſt der Schatz, der ebenfalls manches Merkwürdige darbietet. Unter einer Sammlung alter Uhren zeigt man ein ſogenanntes nürnbergiſches Ei, von dem man behauptet, es ſei das erſte, welches der Künſtler verfertigt habe; bei einigen Arbeiten in Elfenbein bewundert man vorzüglich die außerordentliche Feinheit, mit der eine lange Feder, und das kleine Modell eines Schiffes mit allen den dünnen ſich kreuzenden Faden, welche Taue und Stricke vorſtellen, aus Elfenbein verfertigt ſind. Unter einer großen Menge Gefäße von Bergkryſtall befindet ſich eine Schüſſel von dreiviertel Ellen Länge, und über eine halbe Elle Höhe. Im dritten Zimmer werden vielerlei Gefäße von Gold, zum Theil mit Edelſteinen beſetzt, aufbewahrt, das goldene kaiſerliche Service nebſt der Toilette der Kaiſerin Maria Thereſia aus demſelben Metall, eine große Anzahl gefaßter koſtbarer Perlen und Steine, unter welchen ein Hyazinth von ungewöhnlicher Größe (der Stein, den die Alten Karfunkel nannten), und ein Opal von ſeltner Schönheit ſich auszeichnen; das Ordenskreuz, welches Franz der Erſte bei Pavia trug, das Siegel des Großherrn, welches Kara Muſtapha bei ſeiner übereilten Flucht verlor, und deſſen Verluſt die eigentliche Urſache ſeiner Hinrichtung war, einige Spielereien von Werth, zum Beiſpiel eine kleine Flinte, die, obgleich ſie kaum einen kleinen Finger lang und nicht ſtärker als eine Krähenfeder iſt, doch wie jede andere Flinte losgeſchoſſen werden kann, u. ſ. w. Der Plafond dieſes Zimmers iſt aus Fayencetafeln zuſammengeſetzt, die nach Zeichnungen von Raphael und Titian unter ihrer Aufſicht verfertigt wurden; oft kopiren hier Maler nach dieſen vortrefflichen Kompoſitionen. In einem Kabinet daneben iſt der Schmuck des kaiſerlichen Hauſes; frappant iſt der erſte Anblick, wenn man das Zimmer betritt, und die Menge ſchimmernder Edelgeſteine von allen Seiten ſich entgegenfunkeln ſieht, deren blendender Glanz auf einen Augenblick die Einbildungskraft nach Eldorado verſetzen könnte; roſenfarbene, weiße und gelbe Diamanten, Rubinen, Saphire und Topaſen in Hutſchleifen und Ordenszeichen gefaßt, Knopfgarnituren, wo jeder einzelne aus einem Solitair von reinſtem Waſſer beſteht, die mit Juwelen und Perlen beſetzten Reichsinſignien, alles auf einem Grund von ſchwarzem Sammt in rund umhergehenden Schränken aufgeſtellt, machen eine ſelten prachtvolle Wirkung. Eine Merkwürdigkeit iſt der berühmte florentiniſche Diamant, der dritte bekannte an Größe, der einſt dem Herzog von Lothringen, Karl dem Kühnen gehörte; nach der Niederlage und dem Tode dieſes Fürſten fand ihn, wie bekannt, ein gemeiner Schweizer auf dem Schlachtfelde, und verkaufte ihn für fünf Gulden an einen Berner Bürger; ein ungeheurer Smaragd von 2980 Karat Gewicht wurde als etwas Außerordentliches gezeigt, ich zweifle aber an ſeiner Aechtheit. Im letzten Zimmer findet man mehrere intereſſante Antiken und Kunſtgegenſtände des Mittelalters aus Achat, Lapis Lazuli, Onyx u. ſ. w., eine antike Vaſe von weiß und braunem Achat aus einem Stucke, hat zwei Fuß, zwei Zoll im Durchmeſſer, unter den Kameen findet man einige in Onyx von großem Werthe u. ſ. w.

Einen Theil des Schloſſes macht die große Reitbahn aus. Karl der Sechſte wollte das Schloß neu bauen, wozu er den Plan von dem berühmten Fiſcher von Erlach machen ließ; es wurde angefangen, aber nur die mit den alten Gebäuden jetzt zuſammenhängende Reitbahn vollendet; man ſieht aus ihrer Konſtruction, und dem großen Styl, in welchem ſie erbaut iſt, wie prachtvoll das Ganze geworden ſein würde. Die innere Länge der Reitbahn iſt 130 Fuß und die Breite 46, rund herum geht eine hohe Gallerie von 46 korinthiſchen Säulen getragen, in deren Mitte dem Eingang gegenüber die kaiſerliche Loge iſt. Als ich ſie beſuchte, wurden eben acht arabiſche Hengſte, ein Geſchenk des Konſuls von Aleppe an den Kaiſer, vorgeritten; wider meine Erwartung war keiner darunter, den man ſchön nennen konnte; hätten wir ihre Abſtammung nicht gewußt, ſo würde man in Verſuchung gerathen ſein, ſie für eine kleine Art polniſcher Geſtütpferde zu halten.

An die Burg angebaut iſt die Reichskanzlei, ohne Zweifel das ſchönſte Gebäude in Wien welches die Stadt ebenfalls der Pracht Karl des Sechſten verdankt. Es iſt von Fiſcher von Erlach erbaut; Karl des Sechſten Wappen krönt die Mitte, zwei Adler erheben ſich auf Trophäen ſtehend, über die beiden Seitenbalkons, vor jedem Thor ſieht man zwei koloſſale Gruppen von Mathieli, Herkules Thaten vorſtellend, welche mit Recht geſchätzt werden; der hohe Geiſt und die edle Simplizität des Ganzen machen einen impoſanten Eindruck, der nur durch die unſymmetriſchen Schloßgebäude geſtört wird, welche, wie ſchon geſagt, auf beiden Seiten angebaut ſind. Ich darf das Schloß nicht verlaſſen, ohne einige Worte über den davorliegenden Joſephsplatz geſagt zu haben, welchen Zauner's ſchöne Statue bald zu einer der vorzüglichſten Merkwürdigkeiten Wiens machen wird. Bis jetzt iſt ſie noch verdeckt, man kann zwar die Erlaubniß erhalten, ſie von nahem zu beſehen, aber noch nicht von dem Effekt urtheilen, den ſie im Ganzen machen wird. Das Piedeſtal iſt von demſelben Granit, mit dem die Stadt gepflaſtert iſt, und der eine Politur angenommen hat, die den Marmor übertrifft. Die Statue von Bronce, den Kaiſer Joſeph zu Pferd vorſtellend, iſt mit dem Piedeſtal 34 Fuß hoch, ſie hat in der Anlage viel Aehnlichkeit mit der des Kaiſers Mark Aurel auf dem Kapitol.

Ich hoffe, geliebter Freund, Du wirſt es mir Dank wiſſen, in einer Stadt wo alles nur von früh bis Abend auf Beluſtigung denkt, Zeit errungen zu haben, Dir einen ſo langen und ernſthaften Brief zu ſchreiben — aber was ich auch ſagen möchte, Du hältſt das Opfer doch nicht für groß, denn Du weißt nur zu gut, daß kein Vergnügen mir größer ſcheint, als mit Dir mich beſchäftigen zu können; alle Belohnung, die ich erwarte, beſteht in einer baldigen Antwort, denn meine Trägheit bedarf ohngeachtet meiner Freundſchaft eines immer vor Augen habenden guten Beiſpiels. Adieu.

Dritter Brief.

Wien, den 3. Juli 1807.

Die beſten Vorſätze werden gewöhnlich am erſten vernachläſſigt, denn die Welt iſt dem Böſen unterthan, darum entlaſſe mich aller Entſchuldigung meines langen Schweigens; oft, ich verſichere es Dir, ſollſt Du noch über meine Fruchtbarkeit bittere Klagen zu führen haben.

Die Vergnügungen, Bälle und Feſte des Winters ſind vorbei, die Reichen ſind auf ihre Güter und Landhäuſer ausgewandert, und die weniger lebhafte Stadt bietet nicht mehr denſelben Glanz dar. Deſto reinere Freuden gewährt mir die ſchöne Natur, in der ich täglich umherſtreife, und die durch ſo manche Eigenheit an das nahe Italien erinnert. Die Menge der Villen um die Stadt, das üppige Holz, das langgehörnte Vieh, das die Wieſen bedeckt, von Mauleſeln getragene Sänften, denen man hie und da begegnet, ſo manche Gebräuche und Sitten, die Menge der Kaffee- und Eisbuden, wo Thee und warme Getränke in Gläſern ſervirt werden, die Sprache, die man häufig reden hört, alles zeigt an, daß man ſich ſchon im Vorhof des Gartens von Europa befindet.

Vor einigen Tagen machte ich mit einem guten Freund eine Landparthie nach dem Kahlengebirge, dem mons atius der Alten; um zehn Uhr verließen wir das Gewühl der Stadt, und kamen nach einer angenehmen Fahrt längs den reizenden Ufern der Donau, in einer Stunde im Kahlenbergdörfel am Leopoldsberg an. Von hier gingen wir zu Fuß weiter und erreichten bald die Spitze des Bergs; ſchon theilweiſe hatten wir im Hinaufſteigen die Ausſicht genoſſen, die ſich jetzt in ihrer ganzen Größe und Pracht vor unſeren Augen ausbreitete. Mit welchem Vergnügen verfolgten wir den Lauf der fernherkommenden Donau, wie ſie bald in mehrere Arme getheilt, mit grünen Büſchen dicht bedeckte Inſeln bildete, bald in einfacher Größe dahinſtrömend, ihren ſtolzen Weg über blühende Fluren nahm; erſtaunt überſahen wir mit einem Blick Mährens weit ſich ausdehnende Ebnen, Ungarns Gränzen und Preßburgs weiße Thürme, Oeſterreich und ſeine Kaiſerſtadt, von der eine Dampfwolke emporſteigend das geſchäftige Leben der Menge verrieth, das kein Laut mehr unſerem Ohre verkündete; ſeitwärts erhoben ſich die dunkeln Gebirge von Tyrol und Steiermark, und nahe vor uns ſtand der Kahlenberg, deſſen klöſterliche Häuſer aus grünen Buchen hervorragten. Der Prinz de Ligne hat ein Landhaus auf dem Gipfel des Bergs erbaut mit der Inſchrift: Quo res semper cadunt stat semper linea recta, weiter unten iſt ein kleiner Tempel mit den Worten: Corporis et animi quieti.

Ein reizender Fußſteg führte uns im düſtern Walde fort, bis an das Kamaldulenſerkloſter auf dem Kahlenberg, wo ehemals im zwölften Jahrhundert das Reſidenzſchloß der Markgrafen von Oeſterreich ſtand, und jetzt ſeit der Aufhebung des Kloſters durch Joſeph den Zweiten, mehrere Partikuliers den Sommer über wohnen. Nach einem ländlichen im Freien eingenommenen Mittagseſſen, das die Bewegung, die reine Luft der Berge, und unſere ungetrübte Heiterkeit gewürzt hatten, ſetzten wir unſeren Weg nach dem Cobenzl fort; im dichten Gebüſch verirrt, kletterten wir lange hin und her, bis wir den rechten Pfad wieder erreichten, und kamen erſt nach einer ſtarken Stunde an der zerbrochnen Thüre an, wo eine baufällige Brücke über einen wilden Waldbach in das Innere des Gartens führt. Bald darauf ging der Weg durch eine finſtere Grotte, deren eine Seite ein tiefer Waſſerbehälter einnahm; da nichts den Vorbeigehenden in der Dunkelheit vor dem Hereinfallen ſchützte, ſchien mir dieſe surprise, ſo ſehr ſie auch in engliſchen Gärten Mode ſind, doch faſt das Maß zu überſchreiten. Ueber weite Wieſen gelangten wir nach einiger Zeit an die ſogenannte holländiſche Meierei, die in der That mit ächt holländiſcher Reinlichkeit eingerichtet iſt, denn Sälen glichen die Ställe und wie ein Viſitenzimmer war die Küche anzuſehen. Eine freundliche Alte reichte uns ein Glas fetter Milch, und neu geſtärkt verfolgten wir unſere Reiſe nach dem Himmel, einem zweiten engliſchen Garten auf dem Rücken des Gebirges, der dem unglücklichen General Mack gehört. Wir begegneten bei der Einſiedelei zwei artigen Kammermädchen der Generalin, die ſo gütig waren uns einen näheren Seitenweg zu zeigen, der durch Weinberge und einen hohen Eichenwald nach Dornbach führte, wo wir unſeren Wagen hinbeſtellt hatten. Dieſer in geringer Entfernung von der Stadt liegende Ort gehört dem Fürſten Schwarzenberg, der wenig für die Unterhaltung des weitläufigen Parks thut, den er hier beſitzt; er iſt vom General Lascy angelegt, dem das Gut ſonſt gehörte, und ohne Zweifel der geſchmackvollſte und ausgedehnteſte in der ganzen Gegend.

Ehe ich Dir einige andere Ausflüge beſchreibe, die ich dieſen Sommer gemacht habe, will ich in der Kürze nachholen, was ich noch über die Stadt zu ſagen habe. Die kaiſerliche Gemäldegallerie im Belvedère, dem prächtigen Palaſt, den ehemals der Prinz Eugen bewohnte, iſt noch immer halb eingepackt, nur die italiäniſchen Schulen ſind größtentheils in ſieben hohen Zimmern aufgeſtellt. Eine heilige Familie von Raphael aus ſeiner früheren Zeit, ein ſpielender Knabe von Titian, Herodias von Leonardo, und vor allen eine heilige Juſtina von Pordenone (einem Zeitgenoſſen Raphael's und wenig bekannten Maler, weil man nur ſehr wenig Gemälde von ihm beſitzt) befriedigten am meiſten mein Gefühl, die unbeſchreibliche Erhabenheit, in der Geſtalt der heiligen Juſtina, dieſe wahrhafte Verklärung, aus der ein Etwas ſpricht, dem man in keinem menſchlichen Angeſicht begegnet, und wieder dieſe rührende Schönheit, dieſe üppigen Formen haben jedesmal mich von neuem an das bezaubernde Gemälde gefeſſelt, das der Sonne gleich, wie matte Sterne die anderen um ſich her verdunkelte. Kenner exſtaſiiren ſich vor einigen Guido's, die ſehr vortrefflich ſein ſollen, ich muß zu meiner Schande geſtehen, daß ich bei allem Verdienſt, das ich erkenne, in kein ſo lebhaftes Gefühl der Bewunderung ausbrechen kann; ſchon das grünliche, leichenhafte Kolorit der meiſten Bilder macht mir einen unangenehmen Eindruck, den ich vergeblich zu beſiegen ſuche. Es ſind drei oder vier Gemälde hier, die auf dem Katalog unter Raphael's Namen angeführt werden; das eine obenerwähnte ausgenommen, halte ich ſie aber für gute Kopien, vielleicht von Andreas del Sarto oder Giulio Romano; des Meiſters göttliches Weſen, das die Seele mit magiſcher Gewalt ergreift, verrathen ſie nicht. Unter die beſten Bilder gehört noch der Raub des Ganymed von Correggio, eine Jo. u. ſ. w.

Sehr ſehenswerth iſt die Lichtenſteiniſche Bildergallerie, die bei einer großen Anzahl viel Vortreffliches beſitzt. Sieben Gemälde von Rubens, die Geſchichte des Decius vorſtellend, gehören gewiß zu den kräftigſten und reichſten Kompoſitionen dieſes genievollen Malers; unter vielen ſchönen Portraiten von Vandyk, intereſſirte mich vorzüglich des Friedländers Bild in ſeiner Jugend gemalt, der Ausdruck von Größe, edlem Anſtand, jugendlicher Liebenswürdigkeit und feiner Klugheit, die aus den herrlichen Zügen leuchten, ergreift die Seele mit unwiderſtehlicher Gewalt.

In einer Ecke des Saals, wo einige Figuren von Bronze ſtanden, fiel mir ein Knabe auf, der in einer höchſt ſonderbaren Art von unanſtändiger Beſchäftigung abgebildet war, mein Erſtaunen wurde aber noch vermehrt, als ich hörte, daß das Modell ehemals auf öffentlichem Markt in Brüſſel als Ornament einer Fontaine geſtanden hat.

Ohne mich bei den berühmten Meiſterwerken aufzuhalten, die bekannt ſind, erwähne ich blos noch eines gemalten Basreliefs von Gerat aus Antwerpen, wo die Magie des Lichts und Schattens ſo weit getrieben iſt, daß ein guter Freund in der Entfernung von zwei Schritt mir eine Wette von 50 Louisd'or anbot, es ſei ein wirkliches Basrelief, und wäre ich nicht näher vom Inſpekter eines Beſſern belehrt worden, ſo hätte ich ſeine Ueberzeugung getheilt, denn es war durchaus nöthig durch Anfaſſung der Hände ſeiner Sache gewiß zu werden, weil die Augen bis auf die nächſte Entfernung getäuſcht wurden.

Im ſogenannten Müller'ſchen Kunſtkabinet, das für Geld gezeigt wird, findet man eine beträchtliche Menge guter Abgüſſe nach der Antike, einige nicht viel bedeutende Kleinigkeiten aus Herkulanum, und eine große Anzahl Wachsfiguren. Nelſon, der ſeine eigne Uniform dazu hergegeben hat, war ſehr ähnlich, weniger gut getroffen der Kaiſer Napoleon.

Eine neue Zierde Wiens iſt das Denkmal der Prinzeß Chriſtine von Sachſen-Teſchen in der Auguſtinerkirche, von Canova. Es iſt ſo bekannt, und ſo oft beſchrieben, daß ich mir dieſe Mühe erſparen kann, was ich um ſo lieber thue, da ein Kunſtwerk gefühlt werden ſoll, und Gefühle ſich mißlich beſchreiben. Die Figur des Genius iſt ohne Zweifel die vollendetſte, und verdunkelt faſt zu ſehr alle übrigen; am wenigſten gefiel mir der Greis, deſſen athletiſcher Muskelbau mit ſeiner Schwäche, die ihn nöthigt, ſich von einem Weibe führen zu laſſen, nicht wohl zuſammenpaßt; die ſpitze Pyramide mit dem Portrait oben darauf, und die angebrachten Wappen ſcheinen mir der Einheit des Ganzen einigen Schaden zu thun.

Derſelbe Herzog von Sachſen-Teſchen, dem die Stadt dieſes Kunſtwerk verdankt, beſitzt eine der erſten Kupferſtichſammlungen der Welt, ihre Zahl überſteigt 80,000 Blätter, die nach der chronologiſchen Ordnung der Maler rangirt und in neun Schulen abgetheilt ſind, die römiſche, venetianiſche, bologneſiſche, lombardiſche, flamländiſche, holländiſche, deutſche, franzöſiſche und engliſche. Vorzüglich intereſſant iſt eine beigefügte Sammlung Handzeichnungen, die ſich an 5000 beläuft, worunter ſich einige ſehr geſchätzte von Albrecht Dürer, Dietrich u. ſ. w. befinden.

Du wirſt nicht verlangen, lieber Freund, daß ich Dir alle durch Größe und Schönheit ſich auszeichnende Gebäude nennen ſoll, deren es ſo viele in Wien giebt, nur einige Worte erlaube mir über die Stephanskirche zu erwähnen, deren herrlicher Thurm zu den erſten Denkmalen gothiſcher Baukunſt gehört. Die Kirche iſt ganz aus Quadern erbaut, von außen und innen mit einer großen Menge künſtlicher Zierrathen verſehen, und das Dach mit bunten, glacirten Ziegeln gedeckt, die in der Sonne einen blendenden Glanz von ſich geben. Der 434 Fuß hohe Thurm hat die Form einer obeliskenartigen Pyramide, und ſein oberer Theil iſt in durchbrochner Arbeit mit Blättern, Blumen und allerlei ähnlichen Zierden geſchmückt; obgleich man von ſeiner Spitze eine ſehr ausgebreitete Ausſicht hat, ſo kann man ſie, weil keine freie Gallerie um den Thurm geht, doch nur theilweiſe durch die Oeffnungen überſehen, welche die durchbrochne

Arbeit in der Mauer läßt; eine große Glocke, die an Feſttagen gebraucht wird, wiegt 387 Centner, und der Schlegel, welcher 14 Schuh lang iſt, 20; um auf die höchſte Spitze des Thurms zu gelangen, eine unbelohnende Mühe, muß man auf freiſtehenden Leitern hinaufklettern, die ſich in etwas baufälligem Zuſtande befinden; wie bekannt, iſt der obere Theil des Thurms ſchief, und neigt ſich beträchtlich nach der rechten Seite herab.

Man kann ſich beim Eintritt in das Innere der Kirche eines ehrwürdigen Gefühls nicht erwehren, die majeſtätiſchen Pfeiler, unter deren Bogen man hinwandelt, das düſtre ſparſam verbreitete Licht, die heilige Stille, von Zeit zu Zeit durch die Töne einer lieblichen Muſik unterbrochen, alles vermehrt den Eindruck religiöſer Ehrfurcht, den die Beſtimmung dieſes heiligen Tempels ſchon vorher in des Chriſten frommer Seele erweckt hat; ich kann nicht läugnen, daß mir hierin die katholiſche Religion einen großen Vorzug vor der unſrigen zu haben ſcheint, es liegt in ihren Ceremonien ſo etwas ſchwärmeriſch Heiliges, das allgemeine leiſe flüſternde Beten, die in jeder Miene ausgedrückte ehrfurchtsvolle Frömmigkeit, die vielen auf die Sinne ſanftwirkenden Gebräuche machen wahrlich eine ungleich zweckmäßigere Wirkung, als, wenn ich mich ſo ausdrücken darf, die civilmäßige Behandlung der Religion, und das betäubende Geſchrei von hundert Stentorſtimmen in unſeren Kirchen, welches Augen und Ohren beleidigt und zerſtreut, anſtatt die Gemüther zur heißen Anbetung ihres Gottes zu erheben.

Auf einem der Seitenaltäre ſieht man einen Ecce homo von Correggio, der ſehr nachgedunkelt hat; da er überdem ſo geſtellt iſt, daß faſt kein Licht auf ihn fällt, und unter Glas und Rahmen verwahrt, ſo wird es ſchwer ein Urtheil darüber zu fällen. Die Kirche hat ſich genöthigt geſehen, den Theil ihrer Schatzkammer, der aus Gold und Silber beſtand, in die Münze zu geben, den größern Schatz aber, die Knochen und Kleider des heiligen Valentin, eines römiſchen Offiziers und Märtyrers, beſitzt ſie noch.

Lange genug, dächt' ich, haben wir uns nun in den Mauern herumgetrieben, und iſt Dir der Tauſch nicht zuwider, ſo folge mir aus der düſtern melancholiſchen Kirche nach dem freundlichen Baden, wo der Hof und die in der Stadt zurückgebliebene Geſellſchaft mehrere Tage der Woche zubringt, oder die Schwefelbäder zu gebrauchen ſich für den Sommer dort etablirt hat.

Leider iſt das Wetter nicht ganz günſtig, und Regen und Ungemach droht uns, wir tröſten uns aber mit Eulenſpiegel, dem der Regen immer die angenehme Hoffnung des baldigen Sonnenſcheines ließ, denn après la pluie le beau temps, und ſetzen uns wohlgemuth in unſern Wagen. Auf gut unterhaltener Chauſſée führt uns der Weg durch eine angenehme Plaine hin, die rechts ein lang ſich hinziehender Bergrücken einfaßt, über dem wir in der Ferne das weiße Haupt des Schneebergs erblicken, das zuweilen eine dunkle Wolke im Vorbeiziehen mit ihrem dichten Schleier verhüllt. Rechts am Wege ſiehſt Du das alte gothiſche Denkmal, deſſen Du Dich aus Seume's Reiſe erinnerſt, und bei großen Ziegelbrennereien vorbei, kommen wir an den Kanal, der die Steinkohlen von Neuſtadt nach Wien bringt, und bald bis Trieſt ſeinen Lauf ausdehnen ſoll. Unter heftigem Regen erreichen wir endlich nach drei Stunden Baden in einer romantiſchen Lage am Fuß des Gebirges, und ſteigen im Gaſthof zur engliſchen Köchin ab, der ſeiner Beefſteaks wegen berühmt iſt. Erlaube, daß ich dieſe allein verzehre, und von nun an in der erſten Perſon und im Imperfecte fortfahre.

Nach dem Eſſen beſah ich die Bäder, welche die ganze Stadt mit ihrem unangenehmen Geruch erfüllen, und wo es Sitte iſt, ſich mit weißen Mänteln angethan in Geſellſchaft zu baden, machte dann noch einige Beſuche bei Bekannten, und ging Abends in die Komödie, eine Art Kasperle, in dem eine wahre Badelizenz herrſcht. Nach dem Theater war Ball, wo ich mein Geld im Pharao verlor, und erſt ſpät in das weiche Bett der engliſchen Köchin zur Ruhe gelangte.

Ohngeachtet des fortdauernden Regens fuhr ich den andern Morgen nach Schönau, einem berühmten engliſchen Garten des Baron Braun. Er liegt anderthalb Stunden von Baden in der Fläche, und iſt von beträchtlichem Umfang; ſein Ueberfluß an Laubholz und fließendem Waſſer hätte mit mehr Geſchmack benutzt, einen äußerſt reizenden Aufenthalt gewähren können, jetzt ſieht man nur mit Unwillen, wie alles in's Kleinliche gezogen und verdorben iſt. Eine unzähliche Menge ſchuhhoher Waſſerfälle, von denen man bei jedem Schritte angeſprudelt wird, ſind mit der größten Freigebigkeit angebracht, viele ſieht man ſogar mit artificiellen Blumen geſchmückt, die aus dem Waſſer hervorſtehen, oder mit Inſchriften verſehen! Eine der Hauptpartheien iſt eine weitläufige, von Feldſteinen gemauerte Felſengrotte mit eiſernen Gitterthoren; nicht weit vom Eingang kommt man in ein Bad, und ſchreitet dann mit Hülfe einer Fackel in einem dunklen, ſich bald rechts, bald links windenden Gange fort, der mit allerlei ſinnreichen Mottos geziert iſt, als zum Beiſpiel: krumm herum, auch grade, ſteigend, fallend geht der Weg, ſo gehen Menſchenſchickſal u. ſ. w. Am Ende des Gangs tritt man durch eine weite Halle in den Tempel der Nacht; hier prangen an der Decke Mond und Sterne aus Oelpapier verfertigt, und im Hintergrund auf einem Piedeſtal von hölzernen Wolken eine modern angezogne

Wachsfigur in einem mit zwei Rappen beſpannten Triumphwagen, die eine Inſchrift als die Göttin der Nacht ankündigt; zwei Kandelabres ſtehen ihr zur Seite, um, wenn man des Mondlichts überdrüßig iſt, bei Kerzenſchein der Göttin huldigen zu können, wozu einige ſchwarze Kanapees mit goldnen Treſſen beſetzt, bereit ſtehen; an die Grotte ſtößt die ſogenannte Felſenbrücke an, ein unförmliches Gebäu, das einem Felſen eben ſo ähnlich ſieht als jene. Bei einigen Dutzend Waſſerfällen vorbei, kommt man von hier in das Fiſcherhaus am Ufer eines Baſſins, welches mit gemalten Krebſen, Auſtern, Fiſchen u. ſ. w. austapeziert iſt, in allen Ecken ſtehen Attribute der Fiſcherei, unter denen ich mit Verwundern vier kleine Kanonen erblickte, die doch unmöglich zum Fiſchſchießen beſtimmt ſein konnten. Unter einem entſetzlichen Platzregen gelangte ich auf die Inſel der Liebe, ein mit Roſen bepflanzter Raſenhügel, den ein runder Waſſergraben umgiebt; in der Mitte iſt eine Kaskade, in welcher mit großen ſchwarzen Buchſtaben angeſchrieben ſteht: Genieße! Um auf die Schwierigkeiten anzuſpielen, die man zu bekämpfen hat, ehe man genießt, führt eine Brücke aus einem hohlen Baumſtamm beſtehend, über den Graben, die, ſo wie man darauf tritt, ſich umdreht, und dadurch gewöhnlich den Obenſtehenden in's Waſſer wirft; zwei hildesheimer Studenten, die ſie vor mir paſſirten, traf dieſes unglückliche Schickſal, ohne jedoch ihre Bewunderung für alle die Wunderdinge, die ſie ſahen, abkühlen zu können. Nach manchen anderen Schönheiten dieſer Art, erſcheint am Ausgang des Gartens eine ungeheure haushohe Tonne, wo Diogenes wie ein Einſiedler angezogen, mit einer zerbrochnen Laterne in der Hand, auf die man der Deutlichkeit wegen geſchrieben hat: „ich ſuche Menſchen“, aus der Oeffnung herausſieht. Da kein Licht mehr in der Laterne brennt, hat er ſie wahrſcheinlich gefunden, wiewohl ich bezweifle, daß der Angeber dieſes geſchmackvollen Gartens derjenige iſt, vor dem er ſie ausgelöſcht hat.

Als ich wieder in's freie Feld kam, und die liebe Natur nicht mehr genothzüchtigt erblickte, fiel mir recht lebhaft auf's Herz, was irgend jemand über die forcirten engliſchen Gärten ſagt: „Ich habe immer lachen müſſen, ruft er aus, wenn ich eine Mauer, die vor acht Tagen fertig geworden war, eine Ruine, einige Karren zuſammengefahrnen Schutts einen Berg nennen, einen übelriechenden Graben, der weder vorwärts noch rücklings fließen wollte, mit dem Titel eines Bachs beehren, oder einen ſchlammigten Teich, der mit Mühe die papiernen Schiffe der Knaben trug, unter der Rubrik eines Sees aufführen hörte. Wollte man mir aber gar durch angehängte Tafeln und angemalte Denkſprüche meine Empfindungen vorſchreiben, dann konnte ich mich nicht enthalten, über die thörichten Menſchen die Achſeln zu zucken, welche korinthiſche Säulen an Luſthäuſern anbringen, Peterskirchen in Hundeſtällen darſtellen wollen, und dies alles einen engliſchen Garten nennen, da es doch faſt eben ſo wenig ein Garten, als eine Traveſtirung eine Ueberſetzung iſt, oder ein Stiefelknecht zu der Bedientenwelt, und eine Prügelſuppe auf einen Küchenzettel gehört."

Da das anhaltende üble Wetter mir den Aufenthalt auf dem Lande verleidete, fuhr ich nach Wien zurück, wo ich im Hoftheater abſtieg. Man gab den Bruderzwiſt von Kotzebue, der viel Beifall fand, bis ein komiſcher Zufall auf einige Zeit die allgemeine Aufmerkſamkeit unterbrach; der Muſikus nämlich, welcher den großen Baß ſpielte, ein bejahrter Mann in altfränkiſcher Kleidung, war unvermerkt eingeſchlafen, und fiel plötzlich während einer der rührendſten Stellen mit Stuhl, Baßgeige und Notenpult unter das danebenſtehende Piano; das Erſtaunen des Mannes, der ſich noch halb im Traume unter den über ihm liegenden Mobillen hervorarbeitete, und mit verſtörten Blicken um ſich her ſah, vermehrte das Lächerliche der Szene, obgleich wir ihn alle von Herzen bedauerten. Lebe wohl u. ſ. w.

Vierter Brief.

Wien, den 1. September 1807.

Ich glaube, daß dieſer Brief der letzte ſein wird, den ich Dir aus Wien ſchreibe; ich werde daher ſuchen in meinen Schwanengeſang noch alles zuſammenzufaſſen, wovon ich glaube, daß es einiges Intereſſe für Dich enthalten kann.

Zweier Kunſtſammlungen habe ich noch nicht erwähnt, die zu den erſten in der Stadt gehören, die Gallerien des Grafen Lamberg und des Grafen Fries. Von einer großen Menge Gemälde, die der erſte beſitzt, hat er nur die vorzüglichſten aufſtellen laſſen, daher man durchaus nichts Mittelmäßiges bei ihm antrifft. Außer einigen vortrefflichen Murillo, Vernet und zwei Claude beſtehen ſie größtentheils aus Niederländern; ein Wouverman wird von Kennern als eines der vollkommenſten Bilder dieſes Meiſters geſchätzt, ein herrlicher Paul Potter, ein ſehr vorzügliches Gemälde von Wenix, einige Underkooter (der erſte malte gewöhnlich todte und der zweite lebende Thiere), mehrere Teniers, Terburg u. ſ. w. zeichnen ſich aus; in einer Stube, die mit ausgewählten Rubens geſchmückt iſt, bemerkt man eine Tigerin mit ihren Jungen von großer Wahrheit und Ausdruck, noch mehr intereſſirte mich eine nur halb ausgemalte Beſchneidung, die ſich durch einen weit ſanftern, mildern und graziöſern Charakter von den übrigen Rubens'ſchen Bildern unterſcheidet, nur einige Figuren trugen deutlich ſeinen ſo leicht zu erkennenden Stempel; eine phantaſtiſche Skizze der Hölle, deſſelben Malers, iſt ein Meiſterſtück von Mannigfaltigkeit im Ausdrucke und unerſchöpflichem Reichthum der Ideen. Unter den Landſchaften befanden ſich mehrere ſchätzbare van der Velden, Both, einige Ruysdael, Swanefeld u. ſ. w. und zwei ſelten ſchöne van der Heyden, die ihrer bewunderungswürdigen Feinheit wegen berühmt ſind, welche jeden Ziegel in der Mauer, jedes Blatt erkennen läßt, ohne durch dieſe ängſtliche Genauigkeit dem Ganzen zu ſchaden.

Die Sammlung etruskiſcher Vaſen, die den Gemälden beigefügt iſt, wird für eine der vollſtändigſten gehalten, welche exiſtiren; unter vielen anderen von hoher Schönheit befindet ſich hier die berühmte Vaſe, welche Winckelmann für die ſchönſte erklärt, die er kenne, und die der Graf Lamberg vom Kaiſer Joſeph gegen Gemälde austauſchte; der Abbé Mezzuola, Freund und Geſellſchafter des Grafen, hat einige griechiſche Worte darauf entdeckt, die Winckelmann überſehen hatte, ſie bezeichnen die Namen der vorgeſtellten Figuren. Ich erfuhr hier, und überzeugte mich ſelbſt bei einigen nur halb fertig gewordenen Vaſen deutlich davon, daß die rothen Figuren nicht gemalt, ſondern auf der rothen Grundfarbe der Maſſe, mit dem aufgetragnen ſchwarzen Lack, der den größten Theil der Vaſe bedeckt, und den ich für die Grundfarbe hielt, mit dem Pinſel ausgeſpart ſind.

Der Abbé Mozzuola, ein eben ſo intereſſanter als liebenswürdiger Mann, zeigt Liebhabern gern ſeine merkwürdige Sammlung europäiſcher Schmetterlinge, der zur höchſt möglichen Vollſtändigkeit nur noch einige wenige fehlen. Die Ordnung und Geſchicklichkeit des Abbés im Aufbewahren und Aufſtellen derſelben wirſt Du beurtheilen können, wenn ich Dir erzähle, daß er dem Männchen eines ſehr ſeltnen ſardiniſchen Schmetterlings, dem unglücklicherweiſe ein Flügel abgebrochen war, einen aile postiche aus vielen anderen Schmetterlingen zuſammengeſetzt, verfertigt hat, der ſo täuſchend nachgeahmt iſt, daß ich, ohngeachtet ich es vorher wußte, nur mit großer Mühe den falſchen von den drei ächten unterſcheiden konnte.

Die Gemäldegallerie des Grafen Fries iſt noch nicht geordnet, und die Bilder liegen noch zum Theil zerſtreut umher, ein Portrait der Königin von Arragonien von Raphael aus ſeiner frühſten Periode, eine heilige Familie von Leonardo da Vinci (nach meinem Gefühl das beſte Bild der ganzen Gallerie) eine ſchöne Kopie der Fortuna von Guido, von Carl Maratti, eine ebenfalls ſehr gelungene Kopie der Madonna della Sedia, von Mignard, ein Sturm von Vernet und ein Pouſſin, beide von Werth, einige gute Gemälde alter italieniſcher Meiſter u. ſ. w. verdienen die meiſte Erwähnung. In einem anſtoßenden Kabinet werden einige Antiken und vielerlei Kopien im Kleinen aufbewahrt, in der Mitte ſteht eine Gruppe von Canova, Theſeus auf dem überwundenen Minotaurus ſitzend. Die Gruppe läßt viel zu wünſchen übrig. Canova iſt wohl der Bildhauer der Grazien, aber nicht der Heroen. Alles, was Kraft darſtellen ſoll, mißlingt ihm, den Reiz verfehlt er ſelten.

Auf der Akademie der ſchönen Künſte findet man eine ziemlich vollſtändige Sammlung Abgüſſe nach den Antiken, ſie ſind aber größtentheils beſchädigt, ohne Ordnung in einem ſchlechten Lokale vertheilt, und mit Schmutz und Rauch bedeckt, der von den Abends angezündeten Lampen auf ſie fällt; unter den Preisarbeiten, die man mir zeigte, war nichts, das ſich über die Mittelmäßigkeit erhoben hätte.

Es giebt in der Gegend von Wien ſo viel für das öffentliche Vergnügen eingerichtete, oder wenigſtens dem

Publikum offenſtehende Luſtörter, daß man Foliobände mit ihrer Beſchreibung anfüllen könnte. Einer der vornehmſten iſt das kaiſerliche Luſtſchloß Schönbrunn, welches in geringer Entfernung von der Stadt, an eine weite Anhöhe angelehnt, liegt. Das Schloß ſelbſt iſt groß und königlich, wiewohl nicht im edelſten Styl erbaut; der größte Theil des Gartens iſt auf altfranzöſiſche Art mit hohen Hecken, beſchnittenen Alleen, Boskets, Berceaux, Statuen, Baſſins geziert, die, wenn ſie gleich nicht von richtigem Geſchmacke zeugen, doch im Ganzen eine imponirende Wirkung hervorbringen; dem Schloß gegenüber ſteht in beträchtlicher Entfernung auf der Spitze des Berges Gloriette eine Art sala terrena, die ein ſchönes point de vue gewährt. Auf der rechten Seite des Gartens befindet ſich die kaiſerliche Menagerie, welche in einem regelmäßigen Cirkel mit ſtrahlenmäßig auslaufenden Gängen erbaut iſt, deren jeden am Ausgang ein eiſernes Gitterthor verſchließt; man überſieht ſie mit einem Blicke von dem in der Mitte angebrachten Pavillon. Unter vielen ausländiſchen Thieren ſieht man hier zwei junge Elephanten, einen männlichen und einen weiblichen; ſie werden, wenn es das Wetter erlaubt, auf einen großen vor ihrem Haus befindlichen Raſenplatz gelaſſen, wo ſie ſich, wie unſer Führer verſicherte, öffentlich begatten, ohne daß es jedoch bis jetzt Folgen gehabt hat; dies widerlegt das Mährchen von der Schamhaftigkeit dieſer Thiere. Ein Straus, ein ſchöner bengaliſcher Tiger, und beſonders ein Leopard mit einem kleinen Hund in demſelben Käfige, der ihn ungeſtraft auf alle Art neckt, und ſich gewöhnlich erſt ſatt frißt, ehe der Leopard etwas anrühren darf, eine Hyäne, Kameel, Bären, Büffel, Känguru's und mehrere kleinere Thiere, Vögel u. ſ. w. machen den übrigen Theil dieſer lebendigen Naturalienſammlung aus. Ich bin oft hieher gegangen, und habe mich an den verſchiedenen Sitten und Gebräuchen dieſer Thiere beluſtigt; mit dem Leoparden wurde ich zuletzt ſo vertraut, daß ich ihm die Hand in den Rachen ſtecken durfte, während er mich mit der einen Vordertatze feſthielt. Er ſpielte mit mir wie eine Katze, und zog immer vorſichtig die Krallen ein,' bald warf er ſich auf den Rücken und wälzte ſich umher, oder ſprang mit krummem Buckel von einem Ende des geräumigen Käfigs zum anderen. Weniger war der Elephantin zu trauen, die einmal mit ihrem Rüſſel ſo unſanft meine Hand faßte, daß ich mich kaum des Schreiens enthalten konnte, ſie begnügte ſich indeß mir den Handſchuh auszuziehen, und ſich in's Maul zu ſtecken, weil ſie hoffte, daß noch etwas von der Eßwaare darin verborgen ſein würde, mit der ich ſie vorher gefüttert hatte. Die Ehe zweier großen Bären hatte durch das lange Beieinanderſein ein ganz menſchliches Anſehen gewonnen, das heißt der Mann ſtand dermaßen unter dem Pantoffel, daß wenn wir Brod in den Käfig warfen, er nie wagen durfte, darnach zu langen, ohne eine Ohrfeige zu erhalten, die ihn heulend in eine Ecke fliegen machte, während ſeine Gemahlin alles allein verzehrte, was ihnen zugetheilt wurde; auch war der arme Petz wie ein Skelet anzuſehen, das ſeiner Auflöſung jeden Tag mit ſtärkeren Schritten entgegenging; nur im Frühjahr ſoll die Bärin, wie wir von unſerem Führer hörten, gelindere Saiten aufziehen, und dann mit vieler Sorgfalt ihrem armen Ehegeſpons die beſten Biſſen zutheilen.

[illegible]

Neben der Menagerie iſt der botaniſche Garten. So wenig ich auch von Botanik verſtehe, ſo ſah ich doch mit großem Vergnügen die Menge der ſeltſam geſtalteten ausländiſchen Bäume, die weiten ſchön eingerichteten Gewächshäuſer, und die mit allen Farben ſtrahlenden Vögel des Südens, die man in hohen Bauern mitten unter den Gewächſen ihres Vaterlandes erblickt. Ich gebe Dir hier ein Verzeichniß der ſeltenſten Sachen, das Du Dir von einem beſſeren

Botaniker wie ich bin, erklären laſſen kannſt. Unter den verſchiedenen Palmen bemerke ich blos den pandanus odoratissimus, der das Eigenthümliche hat, daß ſein Stamm, je weiter er wächſt, immer dicker nach oben wird, da er aber auf dieſe Art bald abbrechen müßte, wachſen unten Wurzeln heraus, die ſchnell die Erde erreichen, und dann wie Stützen am Stamme ſtehen und ihn erhalten. Im allgemeinen ſehen die Palmenbäume mehr Pflanzen ähnlich (ſo wie überhaupt die ſüdlichen Bäume mehr pflanzenartig und die nördlichen mehr holzartig ſind), und ihr welligter Stamm bildet ſich nur aus den Stielen der abfaulenden Blätter, über die ſich immer wieder neue anſetzen. Der Cyprus papyrus, der den Aegyptern ſtatt Papier dient, die Cookia punctata, eine mediziniſche Pflanze, welche dieſer Seefahrer entdeckte, carolinia insignis, ein ſehr ſeltner Baum, deſſen Blätter viel Aehnlichkeit mit den Kaſtanienblättern haben, cycas revoluta, die Sagopalme, carnea cauliflora, der Melonenbaum, der am Stamme von unten bis herauf melonenartige Früchte trägt, eine ſeltene Mimoſe, mimosa obliqua (die Mimoſen machen bekanntlich den Uebergang von den Pflanzen zum Thierreich), das hedysarum gyrans, deren Blätter ſich in der Sonne immerwährend auf- und niederbewegen, die blumeria rubra, eine ſehr ſeltene Pflanze, theophrasta pinnata, theophrasta longifolia, Kampher-, Lorbeer-, Chinarindenbaum, guajanum officinalis für veneriſche Krankheiten ſehr heilſam, Zimmtpflanze, Kaffeebaum u. ſ. w. Wenn die techniſchen Namen falſch angegeben ſind, ſo iſt der Gärtner ſchuld, von dem ich ſie mir habe diktiren laſſen, dieſer Mann iſt ſo in das Studium der Botanik vertieft, daß er alles darauf reduzirt, denn als ich ihn nach den Namen zweier ausländiſchen Vögel fragte, antwortete er mir, der vulgäre Name ſei Seidenfinke, den botaniſchen wiſſe er nicht.

Weiter von der Stadt entfernt, liegt das kaiſerliche Luſtſchloß Laxenburg, der Lieblingsaufenthalt der verſtorbenen Kaiſerin, die den größten Theil des Parkes nach eignen Ideen hat anlegen laſſen.

Der gut angewandte Ueberfluß an Waſſer, und die außerordentliche friſche und üppige Vegetation in dieſem Park, machen ihn zu einem der angenehmſten dieſer Art, die ich geſehen habe, obgleich er durch viele ſonderbare Dinge überladen und entſtellt iſt. Dahin gehört vor allen die am Ende des Gartens frei in der Plaine ſtehende Ritterveſte, welche nur um dem guten Geſchmack den Krieg zu erklären, hier aufgebaut zu ſein ſcheint; obgleich ſie noch nicht beendigt iſt, ſoll ſie bereits über eine halbe Million koſten, denn man verlangt, daß in den modernen Mauern nichts als wahrhaft alte aus den Ritterzeiten herſtammende Meublen und Zierden geduldet werden ſollen; in dieſer Hinſicht ſieht man viele intereſſante Sachen in der Burg; außer einer großen Anzahl Fenſterrahme, Säulen, bunte Glasfenſter, verſchiedene Arten Boiſerie und andere Meublen, die ſämmtlich viele hundert Jahr alt und aus allen Klöſtern, Schlöſſern und Kirchen in Oeſterreich zuſammengeſucht ſind, findet man einige gute Gemälde von Holbein im Vorſaal; im Ritterſaal einen 300 Jahr alten Spieltiſch aus dem Kloſter Mölk, 400 Jahr alte Sammetſtühle und 900 Jahr alte Fenſter aus der Kirche Mariaſtiegen in Wien; in der Wohnung des Burgpfaffen Gemälde auf Holz mit einer Vergoldung, die man in dem Grade nicht mehr zu machen verſteht, aus dem Stift Willeringen in Oberöſterreich; 700 Jahr alte Bankfüße, aus dem Kloſter Neuburg, in der Betſtube; in der Wohnung des Burgvogt eine Bettſtelle des Kaiſers Rudolph des Erſten von Habsburg; im Viſitenzimmer 700 Jahr alte Tapeten von gedrucktem Leder u. ſ. w; im Zimmer daneben ein ſchönes Portrait des Kaiſers Maximilian, von Rubens, ein prächtiger Schrank aus Lapis Lazuli und Ebenholz, in dem jedes Fach mit einem Miniaturgemälde von Werth geziert iſt, ein Geſchenk des päbſtlichen Hofes. In der Rüſtkammer die ganze jetzige kaiſerliche Familie in Wachs, mit eiſernen Rüſtungen angethan, Karl des Fünften Bataillenhut, ein Helm Karls des Großen mit grober erhabner Arbeit; im Speiſeſaal Trinkgeſchirre von großem Werth, theils von Kryſtall, theils von Horn und Elfenbein, von Gold mit Edelſteinen beſetzt u. ſ. w., ferner ein Service braunes Porzellan, von dem erſten, welches in Europa verfertigt wurde, eine große Uhr, die auf ihrem Zifferblatt ein Turnier mit kleinen Figuren vorſtellt; in der Kapelle ein Tabernakel aus einem Stein, aus dem Stift Zwedel; und im Audienzſaal ein Fortepiano aus dem ſechzehnten Jahrhundert, und einige Stutzuhren ſeit ihrer Erfindung.

Neben der Burg ſind jenſeits des künſtlichen Grabens, der ſie umſchließt, noch mehrere dazugehörige Gebäude angebracht, als ein großer gemauerter Turnierplatz, eine Privatmeierei der Hausfrau, das Grab des Burgherrn und dergleichen Spielereien mehr.

Eines Umſtandes muß ich noch erwähnen, der mir nicht unwichtig ſchien; man glaubt nämlich, ſo viel ich weiß, allgemein, daß auf den bunten Glasfenſtern die Farbe in die Materie eingebrannt ſei, nach der Ausſage des hieſigen Burginſpektors ſcheint ſich aber dieſe Meinung nicht zu beſtätigen, denn als man, wie er mir erzählte, die 900jährigen Fenſter des Ritterſaals, um ſie von Staub und Schmutz zu reinigen, mit Seifenſiederlauge wuſch, fingen hie und da die Farben an auszugehen, und man mußte ſogleich mit Waſchen aufhören, um nicht die Fenſter ganz zu ruiniren; ich ſelbſt ſah die Spuren, wo auf den bunten Stellen viele ausgegangene Flecke bemerkbar waren.

Seitwärts dem Ritterſchloß ſteht von hohen Bäumen umgeben das Haus der Laune, eine nicht ganz unglückliche Idee, die nicht übel ausgeführt worden iſt. Du begreifſt, daß in dieſem Hauſe zuweilen alles verkehrt ſteht, der Keller iſt auf dem Boden, und wilde Thiere in den Toilettenzimmern; im Spielſaal hängt ein Kronleuchter von Billardkugeln, und im Muſikzimmer ſind die Tapeten von Karten, jedes Meuble iſt ein Inſtrument, das Fenſter eine Aeolsharfe, große farbigte Glasſcheiben aus Böhmen verbreiten im ganzen Hauſe ein magiſches Licht, das keinen Gegenſtand in ſeiner natürlichen Farbe zu ſehen erlaubt, Blumengewinde ſchmücken die Treppen und in der Küche ſieht man auf dem Herde den Teufel mit zwei ſeiner Erzengel Pharao ſpielen.

Eine freundliche Parthie iſt das Fiſcherdörſchen, wo auf friſchen Wieſen unter hohen Obſtbäumen und anderem Laubholz, in der Nähe eines Teichs einige beſcheidene mit Stroh bedeckte Hütten ſtehen, durch die ein ſilberheller Bach ſanft murmelnd dahinfließt, und den duftenden Raſen mit ſeinem friſchen Kryſtall benetzt.

Nicht weit davon ſieht man in einem kleinen See, den reizende Baumgruppen umgeben, einen chineſiſchen Pavillon, deſſen hin- und hertreibende Glöckchen mit melodiſchen Tönen im Winde ſpielen; auf einer bunten Barke fährt man bis heran und füttert mit Brod die rothen Goldfiſchchen, die das feuchte Reich bevölkern.

Weniger zu loben iſt eine große unförmliche Einſiedelei im Walde, die nur einige Schritte von der den Park durchſchneidenden Hauptſtraße liegt; vier oder fünf Einſiedler ſitzen in Mönchstracht im Hauſe umher, und einer von ihnen ſteht auf, wenn man ſich ihm nähert, in den Stühlen ſind Pfeifen u. ſ. w. angebracht, die allerlei Töne von ſich geben, Kanapee's, die umklappen, ſowie man ſich darauf ſetzt, und dergleichen Arten von genievollen Späßen mehr.

Um alſo wieder auf die Univerſität zurückzukommen, erwähne ich zuerſt den großen Hörſaal im Hauptgebäude mit einem ſchönen Plafond von Giulielmi, und vier marmornen allegoriſchen Statuen, die vier Fakultäten vorſtellend. Hier ſah ich vor einigen Tagen einen zweiten Dädalus Verſuche im Fliegen machen, von denen Du in den Zeitungen leſen wirſt. Der fliegende Uhrmacher erhob ſich bis an die Decke des Saals, und ſchwebte dann vermöge zwei eben angebrachter Gewichte, an die ſeine Flügel befeſtigt waren, langſam wieder herab; da die ganze Erfindung hauptſächlich nur auf die Direktion des Luftballons vermöge eines ſolchen unten anhängenden Flügelmannes abzweckt, ſo würde der Ballon im Freien die Gewichte erſetzen müſſen, und den Fliegenden erhalten; eine größere Schwierigkeit aber ſcheint mir in der übermäßigen Arbeit zu beſtehen, denn der Erfinder, obgleich er nur vom Boden des Saals bis an die Decke geflogen war, und ſeine Konſtitution nicht die ſchwächſte zu ſein ſchien, wurde von dem bloßen Auffliegen doch ſo abgemattet, daß er beim Herabkommen weder mehr fliegen noch gehen konnte — wie möchte alſo ein Menſch im Stande ſein, auf dieſe Art den Luftballon gegen den Wind in beliebiger Richtung zu treiben, wo die Anſtrengung noch ungleich ſtärker ſein muß? Die Univerſität beſitzt mehrere intereſſante Sammlungen.

Im anatomiſchen Kabinet ſieht man einen Nierenſtein von der Größe zweier Fäuſte, der bei einem 70jährigen Mann gefunden worden iſt, die Mißgeburt eines Kindes, welches keine Naſe und das Auge im Munde hat, ein anderes Kind, das ſich die Mutter durch zu enges Schnüren mitten von einander gebunden hatte, einen weiblichen Buſen von 22 Pfund Gewicht, den man vor einigen Jahren einer noch lebenden Frau abgenommen hat, Menſchenknochen von übernatürlicher Größe, die nur einer größeren Generation angehört haben können, u. ſ. w.

Im Naturalienkabinet verdient nichts beſonderer Erwähnung als die tragiſche Geſchichte eines Kaſuars, der hier ausgeſtopft ſteht. Dieſes Thier befand ſich einſt lebend in Schönbrunn, wo ihn der Kaiſer Franz der Erſte, jedesmal ſo oft er hinkam, zu ſeiner Beluſtigung zu necken, und huldreichſt mit dem Stocke zu ſchlagen pflegte; einſt reißt ſich der Kaſuar während dieſer Expedition los, fällt mit Hintanſetzung alles ſchuldigen Reſpects über den Kaiſer her, ſtößt ihn mit ſeinem Horn zu Boden, und ſetzt ihm ſo mit ſeinen kurzen ſcharfen Flügeln zu, daß in wenigen Augenblicken die Kleider ſeines Feindes zerriſſen ſind, und er ſchon an einigen Orten blutet, ehe die herbeiſpringenden Offiziere von der Noblegarde ihn aus den Klauen des wüthenden Thiers befreien konnten; demohngeachtet ging der Vogel noch einmal auf den Kaiſer los, bis einer der Offiziere ihm mit tapferer Fauſt das Haupt abſchlug, worauf ſein Leichnam in das hieſige Kabinet zum Ausſtopfen beigeſetzt wurde. Das ſeltſame Ende und der kühne Geiſt dieſes Thieres, bei dem man jetzt, wie bei jedem der andern Vögel um ihn her, gleichgültig vorbeigeht, ließ mich bittere Betrachtungen über die Unhaltbarkeit des Ruhmes auf der Erde anſtellen. — Bald hätte ich mit tiefbetrübter Miene wie jener ausgerufen, dem man den Tod ſeines Pferdes meldete: Hélas! ce que c'est que de nous!

Sehr unbedeutend iſt das Obſervatorium! Eine kleine Stube auf dem Dach iſt zu einer camera obscura eingerichtet, in der man nach und nach das Panorama von ganz Wien im Kleinen überſieht; zuletzt präſentirt ſich ein ähnliches auf dem Dach in der Nähe angebrachte Behältniß, deſſen Thüre der Führer, der ſich unterdeß dahin begeben hat, öffnet, und mit einem tiefen Kompliment heraustritt, welches eine ſonderbare Wirkung auf dem Boden der camera obscura hervorbringt, den man ſich öffnen und einen Mann gleich einem Geiſte auf ſich zuſchreiten zu ſehen glaubt.

Das Wiener Taubſtummeninſtitut iſt allen Anſtalten dieſer Art vorzuziehen, die ich geſehen habe; oft überzeugte ich mich ſelbſt, wie außerordentlich weit man es hier in der Kunſt dieſen Unglücklichen ihre natürlichen Mängel zu erſetzen, gebracht hat, wiewohl ich nicht dafür ſtehen will, daß die Schüler nicht ſelten vorher die Antworten auswendig gelernt haben, welche ſie mit bewunderungswürdiger Präziſion faſt im Augenblick auf die ſchwierigſten Fragen geben. Dieſe kleinen Charlatanerieen können indeß die Ehrfurcht nicht vermindern, von welcher man ſich für dieſe Inſtitute durchdrungen fühlt, die ſoviele der menſchlichen Geſellſchaft ſchon entriſſene Weſen von neuem wieder mit ihr verbinden, und ſo viele Unglückliche, die ſich und ihr zur Laſt waren, zu nützlichen Mitgliedern derſelben umſchaffen.

Eine der Bemerkung werthe Anſtalt anderer Art, für Mediziner, iſt die Joſephinen-Akademie in einem ſchönen von Joſeph dem Zweiten gegründeten Gebäude in der Vorſtadt, wo die berühmte Sammlung Wachsapparate (von demſelben Meiſter, der die Florenzer verfertigt hat, die allein ihr an Vollkommenheit gleichkommt) aufbewahrt wird. Der menſchliche Körper iſt hier von ſeiner Vollendung bis auf ſeine kleinſten Theile mit der bewunderungswürdigſten Genauigkeit und Richtigkeit ſo täuſchend nachgeahmt, daß man jedes, auch das kleinſte Fäſerchen entdecken, und Aerzte mit Leichtigkeit die Kenntniß des menſchlichen Körpers in ihren geringſten Nuancen ſich zu eigen machen können; man findet außerdem noch eine ähnliche Sammlung der abgebildeten Folgen veneriſcher Krankheiten, von denen man in der That glauben ſollte, daß junge Leute durch ihren Anblick auf ewig von der Liederlichkeit geheilt werden ſollten, wenn nicht die Erfahrung zeigte, daß dergleichen nie etwas hilft — bei Executionen wird am meiſten geſtohlen!

Mein Tagebuch, das ich, mit Deiner Erlaubniß, ziemlich wörtlich abgeſchrieben, nöthigt mich manchmal die heterogenſten Dinge mit einander zu verbinden, und ich gehe daher ohne weitere Entſchuldigung zum Kapuzinerkloſter über. Hier iſt die kaiſerliche Gruft, wo ſeit dem Kaiſer Matthias dem Stifter des Kloſters, gegen 70 Prinzen und Prinzeſſinnen begraben ſind; mehrere Särge ſind von Silber, und manche ſchön gearbeitet, aber die Dunkelheit verhindert ſie genau zu beſehen. Ganz im Hintergrund fand ich in der Finſterniß einen dicken Kapuziner, der einige junge Mädchen herumführte, wobei ihm die Laterne ausgegangen war. Er ſchien von denen zu ſein, die glauben, que la lettre tue et l'esprit vivifie, denn man ſah es ſeinem Gange und ſeinen mehr als freien Geſprächen an, daß er den Weinberg des Herrn mit Emſigkeit bearbeitet hatte. Anſtatt erbauliche Anmerkungen über den Tod zu machen, wozu die uns hier vor Augen liegende Vergänglichkeit aller menſchlichen Größe eine ſo gute Gelegenheit gab, amüſirte ſich im Gegentheil der fromme Pater ſo viel als möglich Anſpielungen auf das zu machen, was Leben giebt, wodurch er ſich auch beſſer als durch trübe Todesbetrachtungen bei den Mädchen zu inſinuiren ſchien, die ihn reichlich beim Herausgehen für ſeine Mühe belohnten. Im Schatz des Kloſters ſieht man zwei Apoſtelgemälde von zuſammengeſetzter Schaafwolle, angeblich 800 Jahr alt, und zwei Bilder von der Kaiſerin Eleonore der Frommen verfertigt, die aus Pfauenfedern beſtehen: ſie ſehen faſt farblos aus, wenn man ſie grade vor ſich hält, läßt man aber das Sonnenlicht darauf fallen, ſo macht der Anblick der grünen, blauen und feuerfarbnen Federn in ein Gemälde zuſammengeſetzt, in der That einen prachtvollen höchſt ſeltſamen Effekt; die Kunſt ſoll wie das Glasmalen jetzt verloren gegangen ſein.

Noch muß ich zwei merkwürdiger Häuſer und des Neumarkts erwähnen, wo ein ſchönes Monument von Zauner ſteht: in der Mitte eines weiten Marmorbaſſins ſitzt auf einem erhabnen Piedeſtal die Klugheit in einer ſchönen weiblichen Geſtalt perſonifizirt; um ſie herum ſind vier Knaben hingelagert, welche waſſerſpeiende Delphine in den Armen halten, auf dem Rand des Baſſins beſchäftigen ſich mehrere umherſitzende Figuren mit Waſſerſchöpfen, Fiſchen u. ſ. w. Sie ſind von Blei, und vortrefflich gearbeitet, beſonders ein alter Mann, der mit einem Dreizacke eben nach einem Fiſch ſtechen zu wollen ſcheint.

Die Häuſer, von denen ich ſprach, ſind das Bürgerhoſpital und das Freihaus in der Vorſtadt; das erſte, in dem, wie man nach ſeinem Namen vermuthen ſollte, keine Kranken, ſondern nur Miethleute wohnen, iſt voir ſo großem Umfang, daß es jährlich 70000 Gulden Miethe einträgt. Es wird aber noch vom Freihaus übertreffen, welches über 2000 Einwohner und eine eigene Jurisdiktion für kleine Streithändel hat; dieſes ungeheure Gebäude gehört dem Fürſt Stahrenberg.

Ich hatte einigemal von den hieſigen Feuerwerken als den erſten Schauſpielen dieſer Art in ganz Europa ſprechen hören, und begab mich daher geſtern Abend in den Prater, wo das letzte für dieſes Jahr angekündigt war. Ich fand die weite Wieſe, wo es abgebrannt wird, ſchon dicht mit Menſchen bedeckt, und den Weg mit einer unzähligen Menge Equipagen und Fiakers angefüllt; dem Schauplatz gegenüber war ein Halbzirkel hoher Gallerieen erbaut, in deren Mitte ſich eine Loge für den Hof befand. Sobald es dunkel wurde, begann das Feuerwerk mit allerlei Dekorationen, die bald

Tempel, Grotten, Springbrunnen u. ſ. w. in immer progreſſiver Größe und Vervollkommnung darſtellten; eine allgemeine Decharge von vielen hunderten von Schwärmern und Leuchtkugeln beſchloß unter dem betäubenden Donner der Böller das Ganze, und erfüllt einige Minuten lang die Luft rund umher mit ſprühendem Feuer. Wer dieſe Art Schauſpiele liebt, wird, glaube ich, hier mehr als irgendwo ſeine Erwartung befriedigt finden; ich für meine Perſon bedauerte, deswegen eine Vorſtellung Herrn Ochſenheimer's im Hoftheater verſäumt zu haben, der ſeit einigen Wochen der Wiener Schaubühne einen neuen unbekannten Glanz verleiht. Seit meinem Aufenthalt in Dresden hatte ich dieſen Künſtler nicht wieder geſehen, und bemerkte mit Vergnügen, wie weit er noch in dieſer Zeit fortgeſchritten war, unverdorben durch den allgemeinen Beifall, der ſo manchen Eitlen ſich ſchon vollkommen Dünkenden, auf halbem Wege ſtehen bleiben läßt. Herrn Ochſenheimer's Spiel ergreift mit ſolcher Gewalt, daß er, ein zweiter Orpheus, ſelbſt die Wiener dadurch in Enthuſiasmus geſetzt hat; in elf Vorſtellungen iſt er elfmal hervorgerufen worden, und noch ſcheint jeden Tag der Beifall zu ſteigen, den man ihm ſchenkt; hiebei iſt indeſſen zu bemerken, daß das Wiener Publikum es für eine Höflichkeit hält, die unerlaßbar iſt, jeden fremden Schauſpieler, er mag gut oder ſchlecht ſpielen, wenigſtens einmal hervorzurufen; ich habe davon erſt kürzlich ein frappantes Beiſpiel geſehen, wo mit Herrn Ochſenheimer ſelbſt zwei ſo elende Subjekte verlangt wurden, daß die Direktion ſich genöthigt ſah, ihnen das Erſcheinen zu verbieten; auch Einheimiſchen geſchieht dieſe Ehre äußerſt oft, und verliert dadurch ungemein von ihrem Werth: in der Leopoldſtadt wurden vor nicht langer Zeit 7 Akteurs und 2 Aktricen herausgerufen, wovon die beiden unglücklichen letzten in ihrer Dankſagungsrede ſtecken blieben, und unter allgemeinem Gelächter in der höchſten Verwirrung das Theater verlaſſen mußten.

Eben als ich meinen Brief ſchließen wollte, zog mich ein Lärm auf der Straße an's Fenſter; er wurde durch einen Aufzug ſämmtlicher Bürgerregimenter veranlaßt, die in ihren gerühmten ſchönen Uniformen in Prozeſſion durch die Straße zogen. Dieſe Bürgerregimenter, eine Art zahlreicher Schützengilde, wollen zugleich künftig im Nothfall die Stadt gegen den Feind vertheidigen, und haben ſich zu dieſem Endzwecke nach dem Abmarſch der Franzoſen errichtet, das heißt, (um mich eines vulgären Sprüchwortes zu bedienen) nachdem das Kalb erſoffen iſt, decken ſie den Brunnen zu. Eine große Gnade des Kaiſers iſt es, daß er ihnen erlaubt hat, die militairiſche Feldbinde zu tragen, um ſo mehr, da die Bürger die Unſchicklichkeit, in ihrer Lage, begangen haben, das Modell zu ihren Uniformen faſt genau von den Franzoſen zu nehmen. Kann man ſich erwehren, hier unwillkürlich an die Fabel von dem Müllerthier und der Löwenhaut zu denken? —

Adieu, und ohne ferneres Geſchwätz. Dein treuer Freund u. ſ. w.

Fünfter Brief.

München, den 6. Januar 1808.

München iſt vielleicht von allen deutſchen Hauptſtädten diejenige, wo ich am liebſten leben möchte. Obgleich die Geſellſchaft nicht zahlreich und der Luxus gering iſt, ſo wird man doch nicht leicht in Verlegenheit kommen, ſeine Abende auf eine angenehme Art auszufüllen; kleine Koterieen, die bald bei dieſem, bald bei jenem ihrer Mitglieder zuſammenkommen, in denen man ſich in kurzer Zeit gegenſeitig kennen lernt, und wo ein ſehr gebildeter Ton herrſcht, erſetzen reichlich die mehr betäubenden als vergnügenden, mehr geräuſchvollen als von Freude belebten großen Cirkel, Aſſembleen und Feſte der größern Reſidenzen.

Es wird ſchwer ſein einen Hof zu finden, der mit ſo viel wahrem Anſtand und Liebenswürdigkeit weniger Etikette verbindet. Man würde bei einem Privatmann zu ſein glauben, wenn der allgemeine Reſpect, den der König bei aller Popularität ſehr wohl einzuflößen und zu erhalten weiß, nicht den Rang des Fürſten beſſer anzeigte, als jeder äußere Glanz, mit dem ſich Hoheit zu umgeben pflegt. Wie philoſophiſch der König ſelbſt hierüber denkt, hatte ich einmal Gelegenheit aus ſeinem eignen Munde zu vernehmen. Ein Fremder erlaubte ſich eine ſonderbare Aeußerung über einen andern deutſchen Souverain, von dem er ſagte: Er möchte gern vergeſſen, durch wie viel Grade er bis zum Königstitel emporgeſtiegen ſei. „Mir geht es ebenſo", unterbrach ihn der König, „auch ich wünſchte dieſe Grade zu vergeſſen, durch die ich geſtiegen bin, denn nie werde ich anders als mit Sehnſucht und Bedauern an die glückliche Zeit meines Privatlebens zurückdenken können." Es war wohl nicht möglich des Fremden balourdise feiner zu beantworten, und zugleich eine philoſophiſchere Denkungsart an den Tag zu legen, die auf dem Throne mit doppeltem Verdienſte glänzt.

Der Kronprinz, der mit ſeinem Vater die Liebe des ganzen Landes theilt, verbindet mit den allgemein geſchätzten Eigenſchaften ſeines Charakters Gefühl und Geſchmack für Kunſt und vielſeitige Bildung. Mancher junge Künſtler wird theils im Vaterland, theils in Italien von ihm unterſtützt, und verdankt es des Prinzen Großmuth, wenn ſein Genie keine Feſſel mehr drückt — welchen beſſeren

Gebrauch mag ein Fürſt von ſeinen vielen Mitteln machen, als wenn er die Kunſt, dieſe Tochter des Himmels, befreite, nach Brot gehen zu müſſen.

Ich habe in der hieſigen Geſellſchaft einen alten Freund und Schulkameraden von uns angetroffen, der ſich wie in Wien auch hier mit großem Antheil nach Dir erkundigt. Da er Dir wahrſcheinlich ſchreibt, ſo erräthſt Du, daß ich vom Grafen Pückler ſpreche, der ſchon ſeit einigen Monaten durch eine ſonderbare Begebenheit, die wirklich einzig in ihrer Art iſt, hier aufgehalten wird. Er iſt geſonnen, dieſe ſonderbare Geſchichte durch den Druck öffentlich bekannt zu machen, und da ich glaube, daß ſie der Perſonalität wegen Intereſſe für Dich haben kann, ſo ſchreibe ich das Original für Dich ab:

„Etant sur le point de quitter l'Allemagne, je me vois obligé de donner à mes amis et à tous ceux qui ont la bonté de s'intéresser à moi, une exposition exacte des faits suivans, rélatifs à un événement, qui étant très-répandu, pourrait être dénaturé par des personnes, ou mal instruites ou mal intentionnées.

Il y a à-peu-près neuf mois qu'ayant eu à Vienne une altération avec M. le Prince de Löwenstein, nous convînmes de la vuider en nous battant au pistolet; cependant nos deux seconds, M. le Comte Ferdinand de Colloredo-Mansfeld de la part de M. le Prince de Löwenstein et M. le Comte de Saer de la mienne, tâcherent, surtout le premier, de terminer le différend à l'amiable, et réussirent enfin à nous réconcilier. M. le Prince de Löwenstein étant obligé de se rendre sur le champ à Munic désirait que je l'y suivisse pour éviter tous bruits équivoques au désavantage de l'un ou de l'autre, et que le départ précipité d'un seul aurait pu causer; comme c'était, d'ailleurs, ma route pour aller en France, je n'hésitais pas à le lui pro-

mettre; cependant je fus retenu à Vienne, de semaine en semaine par des empêchements imprévûs. C'est de là que M. le Comte Ferdinand de Colloredo, sans la plus legère provocation de ma part, me rencontrant tout seul dans un endroit public, lui étant avec deux de ses amis, se permit envers moi des propos aussi bas qu'insultans; quoique nullement accoutumé à un langage aussi vil, je tâchai cependant de répondre à M. de Colloredo en termes à-peu-près analogues aux siens, et le lendemain je lui fis annoncer, que j'en exigais la satisfaction qu'un homme d'honneur doit en pareil cas — combien je m'étais trompé, en regardant comme tel le Comte de Colloredo! — il me répondit qu'il ne saurait m'accorder aucune satisfaction, avant que j'eusse vuidé mon précédent différend avec M. le Prince de Löwenstein; sentant cependant à quel point ce subterfuge était absurde, ayant lui-même en qualité de second du Prince contribué le plus à notre accommodement, il ajouta que M. le Prince de Löwenstein lui avait écrit plus d'une fois, qu'il se répentait infiniment de s'être reconcilié avec moi, en cédant à mes prières!! mais que malgré cela il ne regardait pas l'affaire comme terminée.

Poussé à bout par une calomnie si odieuse, je n'hésitai plus à qualifier publiquement le Comte de Colloredo du titre seul convenable en pareille occasion, et ne pouvant vaincre sa répugnance pour les armes, je résolus d'employer d'autres argumens. Sur ces entrefaites on vint me dire qu'il partait pour ses terres, je le suivis aussitôt à cheval, et le joignis dans le faubourg de Mariahilf; il était dans sa voiture, escorté de deux amis, je l'apostrophai, en lui demandant s'il s'imaginait de partir, sans avoir satisfait à ma juste prétention, mais voyant qu'il persistait dans sa négative, je lui fis sentir ma réplique sur les épaules. Furieux de se voir traiter de la sorte, il fit arrêter sa voiture, et après m'avoir prodigué mille injures, il prit à la fin le parti de continuer sa route, protestant toutefois que jamais je ne lui ferais accepter mon défi.

J'attendis encore quelques jours à Vienne pour voir ce que son courage lui dicterait, mais en vain — je partis donc pour Augsbourg dans l'intention de m'éclaircir avec M. le Prince de Löwenstein, qui fort surpris de tout ce qu'il entendit, ne manqua pas, quoique très-lié avec M. de Colloredo, de me donner sur le champ la déclaration suivante, dont je tiens l'originale et dont voici la traduction:

„A la réquisition de M. le Comte Hermann de Pückler, j'atteste par la présente écrite de ma main, qu'il est venu me chercher pour se battre au pistolet avec moi par suite des propos tenus à Vienne, tendans à faire croire que je regardais notre ancien différend comme ne pas entièrement terminé. Je lui déclare qu'en ce moment j'en suis hors d'état, étant détenu à la forteresse, et lié par ma parole d'honneur au commandant de n'accepter aucun duel durant ma détention. Ces obstacles levés, je serais toujours aux ordres de M. le Comte de Pückler, s'il y persiste, mais je déclare néanmoins que quant à moi je regarde ce différend comme entièrement terminé, ayant été dans le tems accommodé par nos seconds selon toutes les lois de l'honneur, et réconnu pour tel, de manière qu'il est du devoir des seconds eux-mêmes, de réfuter tout rapport nuisible concernant cette affaire.

Signé Constantin Prince de Löwenstein-Wertheim.

Augsbourg, le 23 Septembre 1807."

Le Comte de Colloredo recevant un démenti aussi formel par son ami lui-même, et voyant son subterfuge entièrement anéanti, on aurait cru qu'il s'empresserait d'effacer par des procédés plus nobles la honte de sa conduite passée — cependant je n'ai pu avoir pendant trois mois aucune réponse aux lettres multipliées que j'ai eu la délicatesse d'écrire à Vienne à ce sujet.

Ce n'est enfin qu'hier que j'ai reçu à Munic une lettre de M. de Colloredo digne de son auteur et dont le contenu impertinent m'a forcé à ne plus avoir le moindre ménagement pour une telle espèce d'homme. Son écrit étrange n'est autre chose qu'un tissu d'injures et de mensonges impudens. Entre autres il ne rougit pas d'avancer que j'avais donné ma parole à lui Comte de Colloredo et au Comte de Saer*) de sortir de Vienne dans les vingt-quatre heures!! assertion qui vraiment doit paraitre trop absurde à tous ceux qui me connaissent, pour que je daigne seulement y répondre. Il finit par protester de nouveau que rien au monde ne l'engagera à se battre en duel avec moi, qu'il ne ferait que mépriser mes poliçonneries, c'est ainsi qu'il appelle très-plaisamment le coup de fouet qu'il m'a forcé de lui appliquer, d'autant plus, dit-il, qu'ayant été attaqué à l'improviste il n'a reçu l'outrage que par derrière. Quoiqu'il ne soit guères possible d'atteindre un pareil ennemi que de ce côté, je crois cependant que ne l'ayant frappé qu'après lui avoir parlé et qu'après avoir eu sa réponse, on ne

---

*) Bien loin de craindre le témoignage du Comte de Saer, mon ami et mon compatriote, j'en appelle au contraire ici publiquement, si tout ce que je viens de rapporter ne s'accorde pas avec la plus exacte vérité.

peut pas me taxer de l'avoir attaqué à l'improviste, ni en traitre comme il s'exprime. Au reste, M. le Comte de Colloredo, s'imaginant à ce qu'il parait qu'un coup de fouet n'est conséquent qu'autant il est appliqué à travers la figure, fait parfaitement le pendant du Gascon, qui se trouvant dans le même cas que lui, dit à son ami qui l'exhortait à la vengeance: Mon cher, on voit bien que tu ne connais pas le vrai courage, moi je me suis fait la loi de ne jamais m'occuper d'une chose qui se passe derrière moi.

Munic, le 26 décembre 1807.

Hermann Comte de Pückler."

Hatte ich nicht Recht zu ſagen, die Begebenheit ſei einzig in ihrer Art? So unangenehm ſie immer für den Graf Pückler bleibt, ſo glaube ich doch, daß man ſein Benehmen dabei diesmal billigen muß. Sonderbar iſt es allerdings, daß beſtändig nur ihm dergleichen Dinge arriviren. Der Grund liegt aber in ſeinem ſeltſamen Charakter, der dem Menſchenbeobachter, welchem kein Gegenſtand, der ihn in der Kenntniß des menſchlichen Herzens weiter bringen kann, zu gering ſcheint, manche merkwürdige Eigenheit darbietet; ich wenigſtens muß geſtehen, daß die durch öftere Nachahmung verkrüppelte, durch Erziehung und Umſtände irre geleitete und mit ſich ſelbſt in Widerſpruch gebrachte Originalität dieſes Menſchen mich immer lebhaft intereſſirt hat. Oft konnte ich in einem Tage die Wirkungen der entgegengeſetzteſten Eigenſchaften an ihm bemerken; bald hitzig, bald phlegmatiſch, hörte ich von ihm Aeußerungen des verdorbenſten Charakters, und ſah Züge eines edlen Herzens, Wallungen der Weisheit und der reinſten Natürlichkeit, die den Augenblick darauf der geſchmackloſeſten Unnatur und den Handlungen des größten Thoren Platz machten. Wie Frau von Genlis vom Ritter Ogier ſagt, fand ich ihn immer zur warmen Verehrung der Tugend geſtimmt, aber das Laſter gefiel und beſiegte ihn, wenn es ſeine Verdrehung unter einer originellen, geiſtvollen Form verbarg.

Stets muthig gegen ſeines Gleichen, oft tollkühn in einzelnen Wageſtücken, habe ich ihn zuweilen furchtſam gegen Geringere geſehen, wo er ſich kaum mit Anſtand tant bien que mal aus der Affaire zog; er ſelbſt geſtand dieſen Umſtand, indem er hinzuſetzte, „daß er nicht gewiß ſei die Kraft zu haben, einen wehrloſen Menſchen mit kaltem Blute, blos weil es das Phantom der conventionellen Ehre heiſche, todt zu ſtechen, wenn er ſich auch ſelbſt entehrender Schimpfwörter gegen ihn bedienen ſollte; um daher dieſen äußerſten Fall zu vermeiden, leide er lieber geduldig, daß ein ſolcher Menſch die ſchuldige Achtung gegen ihn etwas aus den Augen ſetze und ziehe ſich zurück, ehe er es ſo weit kommen laſſe, ſich auf der letzten Alternative zu befinden, beſonders wenn er unrecht habe, wie denn wohl gewöhnlich der Fall ſein müſſe, ſobald ein Geringer den Höheren zu beleidigen wagte.“ Ohngeachtet dieſes ſcheinbaren Gefühls von Billigkeit weiß ich, daß er oft nach vollkommen entgegengeſetzten Prinzipien gehandelt hat, und in der Stimmung das Leben eines Menſchen nicht ſehr hoch angeſchlagen haben würde, aber wie geſagt, dieſer junge Mann hängt gänzlich vom Augenblick ab, das letzte Buch, das er lieſt, die letzte Unterredung, die letzte Begebenheit, vielleicht nur der Gewinnſt oder Verluſt im Spiel, macht ihn muthig oder furchtſam, hart oder mild, klug oder dumm.

Dieſe außerordentliche, von jedem fremden Eindruck maitriſirte Weichlichkeit des Geiſtes und Körpers iſt ſein charakteriſtiſcher und ſein Hauptfehler; er iſt daher keiner anhaltenden Unternehmung fähig, obgleich er bald dieſe bald jene mit der größten Leidenſchaft ergreift, aber immer halb vollendet liegen läßt, um einer neuen Caprice nachzujagen;

er wünſcht beſtändig, ſobald er aber ſeinen Wunſch erreicht hat, ſcheint ihm die Sache nicht mehr wünſchenswerth.

Ein zweiter Fehler, oder vielmehr eine beklagenswerthe Dispoſition, die ihn ſelbſt ſehr unglücklich und für Andere langweilig macht, iſt der unaufhörliche Widerſpruch, den auf der einen Seite eine weitgetriebene Eitelkeit, und auf der anderen noch weiter getriebenes Mißtrauen zu ſich ſelbſt in ſeinem unruhigen Gemüthe erregt. Dies iſt die Urſache, daß er ſelten etwas à propos ſagt oder thut; er war zum Beiſpiel, da ich ihn noch genauer kannte, eben ſo liederlich als ſchwärmeriſch, aber beide Eigenſchaften wurden ſtets verkehrt angebracht; ſo lange er auf der Schule und Univerſität war, machten ihm die Wiſſenſchaften Langeweile, als er aber Offizier wurde, fing er an zu ſtudiren, lernte aber von ſeinem Fach nie mehr als höchſtens nöthig iſt, um auf die Wache ziehen zu können, jezt iſt er auf Reiſen gegangen, und hat damit angefangen, ſich anderthalb Jahre in Wien niederzulaſſen. Es fehlt ihm nicht an Verſtand, aber er zeigt ihn gewiß nur da, wo es beſſer wäre ihn zurückzuhalten, iſt er aber nöthig, ſo verliert er ihn durch das Mißtrauen in ſeine eignen Kräfte, welches der entſcheidende Augenblick meiſtentheils in ihm zu erwecken pflegt. Er iſt ſatyriſch, und greift gern an, oft nicht ohne Erfolg, erhält er aber eine treffende Antwort, ſo vergeht ihm gewöhnlich die Sprache, und erſt nach einer Viertelſtunde fällt ihm ein, was er hätte erwiedern ſollen; er hat, um mich mit dem Abbé Voiſenon auszudrücken, ein Schwert zum Angreifen, aber kein Schild zur Vertheidigung.

Man kann ſich denken, wie ſchmerzhaft ſolche Scenen für ſeine Eitelkeit ſein müſſen, die jede Rolle unnütz und nicht der Mühe werth hält, die nicht unter die erſten gehört, während ſein Mißtrauen, die daraus entſtehende Blödigkeit und die wenige Lebhaftigkeit ſeines Verſtandes, die ſeltſam mit der Leidenſchaftlichkeit ſeines Temperaments und ſeines übrigen Charakters kontraſtirt, ihn oft unter den letzten zurückläßt. So ziehen ihn Menſchen von großer Liebenswürdigkeit im Umgang durch eben jene Eigenſchaften, die ihm fehlen, eben ſo ſehr an, als ſie ihm imponiren, obgleich er ihnen vielleicht an wahrem Verſtande nicht weit nachſteht; in der Unterhaltung mit ihnen ſcheint ihm alles, was ſie äußern, ſo vortrefflich, und alles, was er ſelbſt beitragen könnte, ſo unwürdig neben dem ihrigen zu figuriren, daß er, aus Furcht etwas Unbedeutendes zu ſagen, lieber gar nichts ſagt, und weil er ſich nicht traut, ſo viel auf die Anderen Achtung giebt, daß er darüber ſich ſelbſt vergißt, und am Ende keiner zuſammenhängenden Gedanken mehr fähig iſt. Daher kommt es, daß ſolche Leute ihn oft weniger vortheilhaft beurtheilen, als er verdient, denn au bout du compte mögen unſere Pedanten der Jugend noch ſo ſehr das Schweigen anrathen, ein junger Menſch, der daſitzt ohne den Mund aufzuthun, wird immer wenigſtens für ſehr untergeordnet gehalten werden. Leute, die er zu überſehen glaubt, bringen aus verſchiedenen Gründen oft dieſelbe Wirkung auf ihn hervor, nämlich, daß er ebenfalls ſchweigt, weil er mehr beim einſamen Nachdenken als im Geſpräch mit ihnen zu gewinnen glaubt, welches ihm Langeweile verurſacht. Er muß ſehr bekannt ſein, um ganz unbefangen zu ſprechen, und es giebt viele Menſchen, mit denen er nie aus den Gränzen des Fremdſeins heraustreten kann, und denen er folglich nie in ſeiner wahren Natürlichkeit erſcheinen wird. Alle dieſe Gründe vereinigen ſich, ihm die Geſellſchaft überhaupt größtentheils zuwider und langweilig, und die gewöhnlichen Unterredungen derſelben unerträglich zu machen, weil er ſich zum Reden verbunden fühlt, ohne hoffen zu können, weder ſelbſt etwas Intereſſantes zu ſagen, noch irgend einen Nutzen oder Vergnügen aus dem eben ſo eitlen

Geſchwätz der Anderen zu ziehen, und überdies gewiß iſt, ſich nicht nur unvortheilhafter, ſondern wirklich anders zu zeigen als er iſt. Alles dieſes leidet jedoch oft Ausnahmen, deren Grund man in den natürlichen Gegenſätzen ſeines Charakters ſuchen muß.

Ich habe ihm gerathen zu ſchreiben; ſeine Briefe fand ich in der That ſeiner Unterhaltung vorzuziehen, und da ihm beim Schreiben, außer daß er keinen Nebenbuhler vor ſich ſieht, der ihn inkommodirt, die Langſamkeit ſeiner Ideen kein Hinderniß entgegenſtellt, ſo kann er wenigſtens die geringen Eigenſchaften, die er beſitzt, frei brauchen, und ob er gleich der Welt kein Licht aufſtecken wird, doch im Gefallen, das er an ſich ſelbſt findet, ſo lange ſeiner Eitelkeit ſchmeicheln, bis etwa ein Rezenſent ſich die Mühe nimmt, ihn aus ſeinem geträumten Kartenpalaſt herauszuziehen.

Seit einiger Zeit pikirt er ſich, Philoſoph zu ſein, und ich muß ihm die Gerechtigkeit widerfahren laſſen, daß er wirklich damit angefangen hat, ſich ſelbſt zu beſſern, wiewohl, aufrichtig geſagt, bis jetzt noch mit ziemlich ſchwachem Erfolg. Da er indeß die Tugend als die höchſte ſittliche Schönheit, die man um ihrer ſelbſt willen lieben muß, wahrhaft anerkannt zu haben ſcheint, und wenigſtens ſie zu erreichen ſtrebt, da er zur Kunſt und den Wiſſenſchaften mehr Liebe trägt als je, ſo iſt es wohl noch möglich, daß, wenn er auf dieſem Wege bleibt, er einſt, von der Welt zurückgezogen, in der Geſellſchaft einiger ausgeſuchten gebildeten Freunde die ruhige Zufriedenheit findet, die ihn bis jetzt ſo weit geflohen hat.

Doch es iſt Zeit, daß wir auf unſer Thema zurückkommen, den Graf Pückler, der uns lange genug ennuyirt hat, ſeinem Schickſale überlaſſen und die Sehenswürdigkeiten der Reſidenzſtadt München in Augenſchein nehmen, nachdem ich vorher einige Worte über die Reiſe von Wien hieher geſagt haben werde. Mais commençons par le commencement, wie der Graf von Hamilton ſagt: Verzeih! Ich hatte über der Ankunft die Reiſe vergeſſen.

Bei Anbruch der Nacht verließ ich den 15. September die kaiſerliche Reſidenzſtadt, gerade drei Jahre nach jener Nacht, wo ich Dresden auf ewig Lebewohl ſagte, um der Plage der Kreditoren, und dem noch unerträglicheren Kleinigkeitsgeiſte unſerer damaligen Stabsoffiziere aus dem Wege zu gehen. Wie Diogenes, als er aus Sinope vertrieben nach Athen ging, rief ich damals meinen theuren Landsleuten zu: Ihr relegirt mich in die weite Welt, und ich relegire Euch in Eure Häuſer. Unter dieſen Erinnerungen überſtandener Zeiten erreichte ich das alte Schloß Thierſtein an der Donau; der Mond war eben aufgegangen, und beleuchtete mit ungewiſſem Lichte die öden Mauern der zerſtörten Veſte, aus denen einſt mit ſchlauer Liſt der treue Blondel den geliebten Herrn, den kühnen Richard Löwenherz, befreite. Noch in Träume aus der alten Ritterzeit vertieft, kam ich früh in dem Städtchen St. Pölten an, wo ich nach einem leichten Morgenimbiß meine Reiſe fortſetzte. Die wohlunterhaltene Straße führt durch reizende Gegenden, deren friſches Grün den Augen einen wohlthuenden Anblick gewährte; zuweilen erſchien rechts am Wege die Donau mit ihren buſchigten Ufern, und hinter der reichen Fläche erhoben ſich links die öſterreichiſchen und ſteiermärkiſchen Gebirge, über die weit der Schneeberg emporragt, deſſen beeiſten Gipfel man mit Mühe von den um ihn ſpielenden Wolken unterſchied.

Ich blieb die Nacht und den folgenden Tag in Linz, weil ich gehört hatte, daß dieſe Stadt ihrer Torten und ſchönen Mädchen wegen berühmt ſei. Die Torten mögen ihren Ruf allenfalls verdienen, die Mädchen, ſoviel ich davon urtheilen kann, nicht; ein Linzer bel esprit verſicherte mich, daß die ſchöneren ſogleich nach Wien auswanderten, oder in München ihr Glück zu machen ſuchten, und nur die hier zurückblieben, denen der Reize Mangel das Sprüchlein einſchärfte: Bleibe im Lande und nähre Dich redlich. Gewiß war dies eine Verläumdung, und andere Umſtände daran Urſache, daß man in der Vaterſtadt der ſchönen Mädchen ſo wenig derſelben mehr antrifft.

Von dem ſogenannten Jägerhaus auf einem Berge nahe beim Schloß genießt man eine ſchöne Ausſicht auf die Stadt, die umliegende Gegend und die fernen Gebirge; man wird hier mit einigen untergeordneten Arten von Erfriſchungen bedient, als Bier, Landwein u. ſ. w., und findet täglich eine beträchtliche Anzahl Linzer Honoratioren verſammelt. Gegen Abend begab ich mich auf die Stadtpromenade, die aber ſo einſam blieb, daß ich mich genöthigt ſah, meinen „Ardinghello“ zu Hülfe zu nehmen, deſſen genialiſcher Flug mich bald mit ſich fortriß, und die Promenade, Linz und ſeine Mädchen vergeſſen machte, bis die einbrechende Dunkelheit mich an die Poſtpferde erinnerte, welche im Gaſthofe auf mich warteten.

Den anderen Tag aß ich in Braunau mit einer Anzahl franzöſiſcher Offiziere von der hieſigen Garniſon zu Mittag, unter denen ſich einige ſehr gebildete Leute befanden; die Nacht brachte ich drei Stationen weiter auf einer Poſt zu, deren Honneurs bei der Abweſenheit ihres Mannes von einer ſehr liebenswürdigen Poſtmeiſterin gemacht wurden. Ich muß hierbei bemerken, daß die Poſthalter in Baiern wahre Muſter von Höflichkeit ſind (beſonders wenn man ſie mit den unſrigen vergleicht), wozu der Umſtand einiges beitragen mag, daß ſie durchgehends zugleich als Wirthe die Fremden bedienen; eben ſo lobenswerth iſt das Betragen der Poſtillons, die äußerſt raſch fahren, und mit dem Trinkgeld, wenn es nur um etwas das Geſetzmäßige überſteigt, jedesmal zufrieden ſind.

Um 5 Uhr Abends kam ich in München an, das ich weniger gut gebaut fand, als ich erwartete. Sehr große und ſchöne Häuſer giebt es faſt gar nicht, elegante wenig, die meiſten ſind altväteriſch, niedrig, zum Theil von Holz und unſymmetriſch gebaut; im Uebrigen ſchien mir die Stadt belebt, die Straßen hinlänglich breit, und das Ganze ohngeachtet der erwähnten Mängel von einem freundlichen Eindruck.

Einige Kirchen in München bieten intereſſante Gegenſtände dar; im gothiſchen Dom, den man vor kurzem neu geweiht hat, welches keine vortheilhafte Wirkung macht, ſteht das Grabmal Kaiſer Ludwig's des Vierten von ſchwarzem Marmor mit mehreren Figuren in Lebensgröße von Bronce. In der mit Stuckatur überladenen Theatinerkirche findet man ein gutes Gemälde von Sandrat, die Peſt in Neapel; es iſt nicht vortheilhaft placirt, daher man nur einige Gruppen deutlich ſieht; zwei junge ſterbende Mütter mit ihren Säuglingen im Arm ſind von tiefgefühlter Schönheit. Modern und geſchmackvoll iſt die Malteſerkirche, ſie beſteht aus einer ununterbrochenen Wölbung und der Boden iſt mit Marmor belegt; in einer Seitenkapelle bemerkt man ein geſchätztes Altarblatt von Hans von Ach. Der ſogenannte Bürgerſaal iſt die erſte Kirche, welche ich mit einer Sammlung Landſchaften ausgeziert ſah.

[illegible]

Einen ſo wenig verſprechenden Anblick das Königliche Schloß von Außen giebt, ſo ſehr wird man überraſcht, wenn man das Innere betritt. In den Audienz- und Geſellſchaftszimmern befinden ſich mehrere vortreffliche Gemälde; ein Raphael hängt leider ſo hoch, daß man ihn nur mit Hülfe eines Perſpectivs beſehen kann; beſſer unterſcheidet man einige ſchöne Bilder von Titian, einen der beſten

Carlo Dolce, den ich geſehen habe, viele Luca Giordano (fa presto genannt) und andere mehr. Im Schlafzimmer für Fremde ſteht Kaiſer Karl's des Siebenten Bett, an dem die goldene Stickerei mit der der Tapeten und Vorhänge 24 Centner wiegt; in einem Boudoir daneben, das mit Spiegeln an Wänden und Decke geziert iſt, iſt ein geſticktes Ruhebett von der Kaiſerin Amalia eignen Arbeit, und im Nebenzimmer hat ſich auf ähnliche Art Maximilian Emanuel durch einen Kronleuchter von Elfenbein verewigt; hier befindet ſich die berühmte Sammlung von 130 Miniaturgemälden, deren Werth im Durchſchnitt auf 200 Louis vieux das Stück gerechnet wird.

In der ſogenannten reichen Kapelle bewahrt man mehrere Koſtbarkeiten von Gold, Perlen und Edelſteinen auf, die zuweilen mit ſchönen geſchnittenen Steinen beſetzt ſind. Mariens von Schottland kleiner Taſchenaltar, deſſen ſie ſich im Gefängniß bediente, erinnert ſchmerzlich an die unglückliche Königin, deren Andenken uns durch Schiller ſo theuer geworden iſt.

Im Schatz ſieht man viele Perlen von außerordentlicher Größe, unter denen ſich mehrere bairiſche, die im Perlbach wachſen, befinden; eine dieſer letzten war halb ſchwarz und halb weiß; unter die erſten Merkwürdigkeiten des Schatzes gehört eine mit vieler Kunſt in Gold auf Blau emaillirtem Grund gearbeitete Kopie der Säule des Trajan.

In den Wohnzimmern der Königin ſtehen allerlei Kunſtſachen verſchiedener Art, denen man leicht anſieht, daß ſie mehr zu ihrer eignen Beſchäftigung als zur Zierde aufgeſtellt ſind; ein äußerſt ausdrucksvolles Bild Karl's des Zwölften in Lebensgröße zog in einer der abgelegenſten Stuben meine Aufmerkſamkeit auf ſich; es verrieth ſo viel Aehnlichkeit, und entſprach ſo gut der Idee, welche ich mir immer von dieſem ſeltſamen Manne machte, daß ich nur mit Mühe mich davon trennen konnte, obgleich der Kunſtwerth des Bildes gering ſein mochte.

Eine angenehme und weitläufige Promenade, mit ſchattigten Kaſtanienalleen durchſchnitten, und auf zwei Seiten von bedeckten Arkaden umgeben, in denen man ſeinen Spaziergang auch im Regen fortſetzen kann, ſchließt ſich an das Schloß an; in dem größten der Seitengebäude wird die Bildergallerie aufbewahrt, welche, ſeitdem die düſſeldorfer und mannheimer mit ihr vereinigt iſt, unter die erſten in Deutſchland gehört. Leider iſt das Lokal nicht vortheilhaft, und noch mehr die Unordnung zu bedauern, in welcher ſich das Ganze befindet. Herr Mannlich, Direktor derſelben, und ſelbſt Maler, deſſen ſich Gott erbarmen möchte, hat, ohne zu bedenken, wie wenig er dieſem Unternehmen gewachſen iſt, die unglückliche Idee gefaßt, die Gallerie ohne Rückſicht auf Schulen, Gegenſtand u. ſ. w. blos nach der Progreſſion der Kunſt zu ordnen. In den letzten Zimmern, wo von allen das Vorzüglichſte zuſammengeſtellt ſein ſoll, findet ſich nun das ſeltſamſte Potpourri, das man je geſehen hat, ein abgeſtandnes Huhn von Wenix hängt neben einer heiligen Familie von Correggio, ein Kameel mit ſeinem Führer neben Apollo und den Muſen, zwei Landſchaften von Claude ſchließen einen Betteljungen von Murillo ein, der ſich die Läuſe abſucht, und neben einem herrlichen kleinen Raphael ſieht man zuletzt mit Erſtaunen den deteſtabelſten Mannlich, der je erſchienen iſt, et c'est beaucoup dire.

Die Gallerie beſitzt eine ſolche Menge vortreffliche Gemälde jeder Art, daß es unmöglich iſt, einzelne anzuführen, ohne den anderen Unrecht zu thun, und da Du ohnedem einen catalogue raisonné weder von mir verlangſt noch erwarten kannſt, ſo verweiſe ich Dich auf den, mit welchem, wie ich höre, Herr Mannlich das Publikum in kurzem beſchenken wird.

Kommt man wieder auf die Promenade herab, und verfolgt ſeinen Weg nach dem äußeren Thore, ſo gelangt man in einen großen engliſchen vom Graf Rumford angelegten Garten, dem hier ein Monument nicht weit vom Eingang errichtet iſt; mehrere Parthieen ſind mit Geſchmack erdacht und ausgeführt, und im Ganzen hat man der Natur mehr nachgeholfen, als ſie durch verkehrte Zierrathen entſtellt; eine Anzahl hölzerner Tempel und dergleichen Gebäude, die bereits halb vermodert ſind, könnte man vielleicht zum allgemeinen Beſten als Brennholz verbrauchen.

Täglich bringe ich einige Stunden des Tags in der Königlichen Bibliothek zu, die ſehr anſehnlich iſt, und dem Gebrauch des Publikums offen ſteht. Da jetzt mehrere andere Bücherſammlungen dazugeſchlagen ſind, befindet ſie ſich etwas in Unordnung, unter des rühmlich bekannten Herren von Aretin's Leitung wird dieſem Mangel indeß wahrſcheinlich bald abgeholfen werden.

Es bleiben mir noch einige Worte über das Theater zu ſagen übrig, welches ſich in dieſem Augenblicke in keinem ſehr glänzenden Zuſtande befindet; kein einziges Subject zeichnet ſich aus, man müßte etwa Madame Kannabich nennen, eine zu Grund gegangene Sängerin, die ſeit kurzem nicht ohne Erfolg zum Schauſpiel übergetreten iſt. Die Oper iſt verhältnißmäßig etwas beſſer, ſie wird durch das gute Orcheſter gehoben, beſonders wenn Herr Winter dirigirt, und wenn Brivri hier iſt, hört man wenigſtens einen ſehr guten Sänger. Die beſte Vorſtellung iſt die Pantomime, in der Herr Schlotthauer als Pierrot einzig iſt. Dekorationen und Coſtumes ſind größtentheils gut, wie auch das Innere des Schauſpielhauſes von gefälliger Form, und reich, wiewohl altmodiſch verziert iſt.

Außer dem Hoftheater giebt es noch ein anderes in der Stadt, das aber nicht von Leuten von Stande beſucht wird. Es iſt eine Art Nationaltheater, wie das Kasperle in Wien, nur in einem niederern Grade. Das Lipperle (ſo heißt es) ſpielt im Sommer in einer großen Bretterbude vor dem Thor, und im Winter in einem Brauhaus in der Stadt. Ich bin einigemal hingegangen, und kann nicht läugnen, daß mich die unglaubliche, und in der That an Vortrefflichkeit gränzende Schlechtheit dieſer Komödie (car les extrêmes se touchent) ungleich mehr ergötzt hat, als die langweiligen Luſtſpiele des Hoftheaters. Es ſind täglich zwei Vorſtellungen deſſelben Stücks von 4 bis um 10 Uhr, die erſte wird ſtückweiſe nach Akten bezahlt, die zweite als die vornehmſte auf einmal; der Hauptakteur (Lipperle) iſt ein 70jähriger Mann, welcher ſtets die Hauptrolle ſpielt, und mit einer eiſenfeſten Natur und unbeſiegbarer Laune den halben Tag auf den Brettern zubringt, und das Publikum mit ſeinen Späßen unterhält. Die hier herrſchende Lizenz iſt übrigens ſo groß, daß ich in einem neuen Stücke von des Lipperle eigner Kompoſition die Beſchneidung eines Juden, unter brüllendem Gelächter des ganzen Auditoriums, vorſtellen ſah.

Obgleich München in einer flachen Gegend liegt, bietet der Lauf der Iſar doch mehrere intereſſante Spaziergänge und einige ſehr ſchöne Ausſichten dar. Eine halbe Stunde von der Stadt iſt das Luſtſchloß Nymphenburg, wo der Hof den Sommer zubringt; das Schloß ſelbſt iſt in einer ſonderbaren Form erbaut, und ſcheint aus lauter kleinen Pavillons zu beſtehen. Intereſſanter iſt der Garten, wo jetzt neue engliſche Parthieen mit viel Geſchmack angelegt werden; der kieſichte Boden benimmt aber leider den Bäumen wie der übrigen Vegetation die lebhafte Friſche, die ihren höchſten Reiz ausmacht.

Seit einigen Wochen hält ſich der unverbrennbare Spanier, und ein anderer Mann mit einer großen Anzahl

Wachsfiguren hier auf. Der erſte iſt wirklich merkwürdig, und es bleibt gar keinem Zweifel unterworfen, daß er ein Geheimniß beſitzt, welches ihn auf kurze Zeit vor der Wirkung des Feuers ſchützt, denn vor unſrer aller Augen ließ er ſich in der freien Stube glühendes Blei in die Hand gießen, und darin kalt werden, legte eine glühende Eiſenſtange auf die Zunge, die er jeden der Zuſchauer, der Luſt dazu bezeigte, unterſuchen ließ. trank kochendes Oel u. ſ. w., alles auf eine ſo offne Weiſe, daß man ſich leicht überzeugte, hier könne keine Taſchenſpielerkunſt die Augen täuſchen; mit Scheidewaſſer, Vitriol u. ſ. w. machte er die nämlichen Verſuche. er beſtrich unter anderen den Arm ſeines ſechsjährigen Kindes mit Phosphor, und fuhr dann mit einem glühenden Eiſen langſam daran herab, daß blaue Funken um des Kindes Arm zu ſprühen ſchienen, und dergleichen mehr.

Die Wachsfiguren befriedigten mich weniger, ohngeachtet ſich viel ſehr gelungene Sachen darunter befanden, aber ich liebe im Allgemeinen dieſe Art der Nachbildung nicht. Sehr richtig ſagt ein Schriftſteller, deſſen Namen ich mich nicht erinnere, von ihnen: Wachsbilder vertragen nie eine anhaltende Betrachtung; durch ihre Aehnlichkeit mit dem Leben machen ſie Anſpruch auf gänzliche Täuſchung, können aber ſolche nur im Momente des erſten Anblicks behaupten. denn eben dieſe täuſchende Aehnlichkeit macht. daß man auch ſogleich das erſte und allgemeinſte Kennzeichen des Lebens, die Bewegung von ihnen erwartet; da nun aber der Mangel derſelben alſobald auffällt, ſo werden die unverwandten Augen, die athemloſen Geſichtszüge und ſteifen Glieder dieſer Bilder jeden Augenblick unerträglicher, und ſo verlieren ſie gerade dadurch am meiſten, womit ſie die ſtärkſte Wirkung bezwecken, durch ihre allzugroße Natürlichkeit. wodurch ſie über die Gränzen der Kunſt hinausgehen. Lebe wohl! u. ſ. w.

Sechſter Brief.

Ulm, den 8. April 1808.

Wie? in der Zeit des Karnevals, der glänzendſten Periode großer Städte, einen langen Brief von Ulm datirt! aber wie, ich bitte Dich? —

Ach, Freund! ich habe Dir betrübte Dinge mitzutheilen. Das Schickſal ſcheint mich beim Worte nehmen, und meine Philoſophie prüfen zu wollen, ob ſie ächt iſt. Höre, und beklage mich! — Einige Tage vor meiner angeſetzten Abreiſe nach Paris, wo meine Mutter mich ſchon ſeit einigen Monaten erwartete, bekomme ich einen Brief von meinem Vater, den ich wie immer mit freudiger Haſt öffnete, diesmal aber, nachdem ich ihn geleſen habe, mit einigem Herzklopfen wieder hinlegen muß. Mein Vater ſchreibt mir, mit Schonung und Liebe, daß eines Theils die Bezahlung meiner eben ſo leichtſinnig als thöricht und unnützerweiſe gemachten Schulden, (ich ſelbſt füge dieſe Prädikate meinem Betragen bei, denn mein guter Vater ſchrieb nachſichtsvoll blos: Deine Schulden), auf der anderen Seite eine Anzahl nach einander folgender Unglücksfälle, und die bedeutende Summe, welche der Krieg gekoſtet habe, ihn nöthigten, mich zurückzurufen, bis günſtigere Zeiten die Fortſetzung meiner Reiſe erlaubten.

Obgleich nun das Leben in meines Vaters Hauſe im Schoos meiner Familie ohne Zweifel jedem anderen Aufenthalt vorzuziehen iſt, ſo weißt Du doch, daß man nicht eher die Freuden des Hafens in ihrer ganzen Größe empfindet und zu ſchätzen weiß, als wenn man vorher lange von den Stürmen des Meeres umhergetrieben worden iſt. In dieſer Ueberzeugung antwortete ich alſo meinem Vater, daß ich ſehr wünſchte, meine Rückkunft aus den eben angeführten Gründen noch verſchieben zu dürfen, da aber die Umſtände es unmöglich machten, das bisher gewohnte Leben fortzuſetzen, ſo würde ich mich gern mit dem vierten Theil der Summe begnügen, die ich bisher ſeiner Freigebigkeit zu verdanken gehabt hätte, und ihm die drei anderen Theile zur Bezahlung meiner Schulden überlaſſen, wenn er mir nur erlauben wolle, meine Reiſe fortzuſetzen, welches mir mehr als alle äußeren Glücksumſtände am Herzen läge, und meine Reiſe unter einem fremdem Namen ohne Titel und Rang fortſetzen, und da ich mich genöthigt ſähe, den geſellſchaftlichen Verhältniſſen in's künftige größtentheils zu entſagen, deſto mehr Aufmerkſamkeit auf nützliche und intereſſante Gegenſtände im Fach der Künſte und Wiſſenſchaften verwenden.

Dieſer Vertrag wurde angenommen, und feſtgeſetzt, daß mein nächſtes Quartal in vierfacher Verminderung nach meinem Wunſche ausgezahlt werden ſollte, hätte ich indeß meinen Kräften zuviel zugetraut, würde man mich immer mit Vergnügen im theuren Vaterlande aufnehmen. (Du weißt, wo es liegt, dieſes geliebte Land, nicht weit davon, wo auf den alten Karten ſteht: Hyperboräer.) Pour comble de malheur hatte ich (mir eher des Himmels Einſturz als ſolch eine Wendung meiner Lage vermuthend) mit dem letzterhaltenen Gelde, mit dem ich noch zwei Monate leben ſollte, ehe ich eine neue Zahlung erwarten durfte, nicht ſehr wirthſchaftlich gelebt, in der Hoffnung, es im nächſten Vierteljahre erſparen zu können. Ein unglücklicher Verſuch (mein letzter), im Spiel das Fehlende zu gewinnen, mißlang ebenfalls ſo vollkommen, daß ich nicht mehr als 30 Dukaten übrig behielt, um noch zwei Monate damit zu leben! — Ich eilte München zu verlaſſen, um mich dieſe Zeit über in irgend einer kleinen Stadt zu vergraben, zu welchem Endzwecke mir auch nach einiger Ueberlegung Ulm am ſchicklichſten ſchien und ſogleich ein Bodenſtübchen unter dem Namen eines Sekretairs Hermann miethete, wo ich auf mein ärmliches Lager hingeworfen, mit Erſtaunen über die plötzliche Veränderung aller meiner Umgebungen nachdachte, die mir lange wie ein feindlicher Traum erſchien. Du kannſt Dir vorſtellen, daß ich, ehe ich München verließ, meine Leute abgedankt, und den größten Theil meiner Effekten nach Hauſe geſchickt hatte; alle Spuren alten Glanzes, Reiſewagen, Chatullen (die freilich am unnöthigſten wurden, nachdem kein Geld mehr da war), Uhren, Bücher, Garderobe, alles wurde verkauft theils dahin abgeſchickt. Je me trouve à-peu-près vis à vis de rien, und meine Lebensart iſt die Zeit über ſo tragikomiſch geweſen, daß es der Mühe werth iſt, Dir eine detaillirte Beſchreibung davon zu machen. Zuerſt muß ich Dir Rechenſchaft geben, wie ich zu dem Titel eines Sekretairs gekommen bin; als ich am Thore der ehemaligen freien Reichsſtadt Ulm, ein ehemaliger freier Reichsgraf, ankam, frug man mich nach meinem Namen und Charakter, ich erwiederte, mein Name ſei Hermann, einen Charakter habe ich nicht; (in gewiſſer Hinſicht war dieſe Antwort leider nur zu wahr), die Schildwache wollte ſich aber damit nicht begnügen, ſondern verſicherte mit Nachdruck, ich müſſe einen Charakter haben, denn einen Menſchen ohne Charakter könne ſie ohne weitere Meldung nicht paſſiren laſſen. In der Verlegenheit creirte ich mich daher zum Sekretair; hätte ich nicht gefürchtet, mir ein zu vornehmes Anſehn zu geben, ſo würde ich den Titel eines wirklichen Titularraths, wie Schilling's ſächſiſcher Landſtand, angenommen haben.

Denke Dir alſo den beklagenswerthen Sekretair Hermann, bei der rauheſten Jahreszeit in eine kleine Poetenſtube im Dach eines Kartenmachers eingeſperrt, wo von Meublen nichts da iſt als zwei wacklige Schemel, mit denen man täglich den Hals zu brechen riſkirt, ein von Würmern zernagter Tiſch, und ein ſo kurzes Feldbett, daß ich bei der Art, wie ich zuſammengerollt darin liegen muß, wie Frau von Genlis ſagen kann: que j'y couche debout. Was die geringen Dienſtleiſtungen betrifft, deren ich in meinem jetzigen Zuſtande nöthig habe, ſo werden ſie für monatlich zwei Gulden von einer alten Schwäbin beſorgt, deren monſtruöſe Häßlichkeit nur noch von ihrer Dummheit übertreffen wird, und die mir, da ſie 40 Jahr paſſirt hat, auch keine Hoffnung der Aenderung mehr übrig läßt. Oft bin ich ſchon, wie Auguſtus nach Varus' Niederlage durch meinen Namensvetter, mit dem Kopfe gegen die Wand gerannt, aus Verzweiflung über die Streiche, die dieſe ſchwäbiſche, halb Thier halb Menſch ſcheinende Amphibie mir täglich ſpielt. Neulich noch gab ich ihr einen Doppel-Louisd'or, um ein Viertelpfund Zucker zu kaufen, und wie ich glaubte, daß es ſich von ſelbſt verſtände, das Uebrige wiederzubringen, urtheile von meinem Schreck, als ich ſie wie einen Eſel bepackt, mit für zwei Louisd'or Zucker keuchend ankommen ſehe; zum Glück war der Kaufmann ſo vernünftig, ſeinen Vortheil nicht zu benutzen, und den Handel zurückgehen zu laſſen. Etwas ähnliches fällt alle Tage vor, und ein dummes Lachen iſt dann die ganze Antwort, die ich von ihr erhalten kann.

Noch mehr ärgert mich ein anderer Umſtand, in dem ich nicht umhin kann, der Nemeſis Finger zu erkennen; Du haſt ſchon geleſen, daß ich bei einem Kartenmacher wohne; ſein Atelier iſt neben meiner Stube und den ganzen Tag bis ſpät in die Nacht werde ich durch den Lärm beunruhigt, den die Verfertigung derſelben Satansgehülfen macht, denen ich größtentheils mein Unglück verdanke. Ich glaube, jene Philoſophen haben nicht Unrecht, die behaupteten, daß alles in der Welt ſich durch ſich ſelbſt beſtrafe.

Mit der größten Einförmigkeit geht ein Tag wie der andere hin: früh, ſobald ich Toilette gemacht, meine Stiefeln geputzt und Kleider ausgekehrt habe, genieße ich zum Frühſtück eine Taſſe Patentkaffee, der kürzlich für arme Teufel in Frankfurt erfunden worden iſt. Ich kann nicht ſagen, daß der Geſchmack, wie es in den Affichen angekündigt wird, dem wirklichen Kaffee ſehr ähnlich komme, der Preis iſt aber dafür äußerſt raiſonnable. Bis zu Tiſch ſtudire ich Lateiniſch, das ich faſt ganz vergeſſen habe, und Kirchengeſchichte, die ich intereſſanter als jede andere finde, weil ſie am meiſten philoſophiſche Reſultate darbietet. — Mein Mittagseſſen, das ich für monatlich 10 Gulden accordirt habe, beſteht gewöhnlich in einer Portion Rumfordiſcher Suppe und zuweilen einem Stück Rindfleiſch, an dem ich mir geſtern beinahe einen Backenzahn ausgebiſſen hätte. Nach dem Eſſen arbeite ich von neuem, und entre chien et loup laufe ich wie ein Verzweifelnder in den beſchneiten Feldern umher, um mich auf den folgenden Tag wieder zu erwärmen, denn mehr als zwei Scheit Holz täglich einzuheizen erlaubt meine Kaſſe nicht, auch würde es wenig helfen, da der Wind meine baufällige Behauſung auf eine Art durchſtreicht, die jedem Feuer Trotz bietet.

Welch ein Kontraſt, ſonſt und jetzt! — Oft, wenn ich auf weichem Sopha am hellbrennenden Kaminfeuer nachläſſig hingelagert, in einem Zimmer, deſſen Boden ein bunter Teppich, und ſeidene Tapeten die Wände bedeckten, während aus ſilbernen Gefäßen Wohlgerüche dufteten und Alabaſtervaſen ein roſiges Licht um mich her verbreiteten — wenn ich da zuweilen in Romanen ähnliche Begebenheiten las, dachte ich wohl, lächelnd auf den ſchwellenden Kiſſen mich ausdehnend: wie würdeſt du dich darein finden, wenn das Schickſal ein gleiches Spiel mit dir triebe? . . . ich ahndete nicht, wie nahe mir die Probe war!

Die einzige Erheiterung in meiner Einſamkeit gewährt mir die ſchriftliche Unterhaltung mit meiner Mutter und unſerem Freund Weik, der, wie Du weißt, den Haarbeutel mit der Huſarenweſte vertauſcht hat, und in ähnlicher Lage wie ich, ſich in einem mähriſchen Dorfe als Junker bei Lichtenſtein-Huſaren befindet. Meine Mutter iſt aus Paris zurückgekommen, und hält ſich jetzt in Neumarkt auf, wo ihres Mannes Regiment ſteht, das nur drei Tagereiſen von hier entfernt iſt. Du wunderſt Dich vielleicht, daß ich nicht zu ihr reiſe, um ſo mehr, da ſie in jedem Briefe mich einladet, aber zwei Götter auf einmal, Pluto und Aeskulap haben ſich dagegen verſchworen; die ungewohnte Lebensart hat mich krank gemacht, und bei der gegenwärtigen Kälte, wo alles mit Schnee und Eis bedeckt iſt, würde eine Fußreiſe von drei Tagen tödtlich für mich ſein; auf der anderen Seite ſind drei Dukaten, aus denen mein ganzes Vermögen noch beſteht, nicht hinreichend, um fahren zu können, auch würde mich mein Wirth nicht fortlaſſen, dem ich einiges ſchuldig bin; wohin ich mich wende, ſtellen ſich mir alſo Unmöglichkeiten in den Weg. Ich habe meiner Mutter dieſe Umſtände zu verſtehen gegeben, ſie hat aber ſcherzhaft geantwortet, daß Geld ihre ſchwache Seite ſei, und wenn ſie damit meine Gegenwart erkaufen müßte, ſie ſich lieber dieſes Vergnügen verſagte. Da es mir gar nicht eingefallen war, Geld zu verlangen, ſondern ich blos, um mich zu entſchuldigen, meiner Lage gegen ſie erwähnte, konnte ich ihre vertrauliche Scherzhaftigkeit auch nicht anders als ſehr wohl und als einen neuen Beweis ihrer mütterlichen Liebe aufnehmen, der ich ſchon ſo viel zu verdanken habe!

Zuweilen, wenn das Wetter zu ſchlecht iſt, im Freien ſpazieren zu gehen, ſteige ich auf den Thurm des Domes, oder wandere unter ſeinen majeſtätiſchen Bogen umher; dieſes ungeheure gothiſche Gebäude ragt wie ein Palaſt unter Hütten, über die anderen Häuſer der Stadt empor; der Thurm, den ein ſchönes Portal ziert, ſcheint nur halb vollendet geweſen zu ſein, als man das Dach darauf geſetzt hat, denn ſeine Höhe iſt in keinem Verhältniß mit ſeinen übrigen Proportionen, die ſich wie der Thurm der Stephanskirche in Wien pyramidaliſch erheben.

Seit einigen Wochen iſt die Witterung ſo kalt, daß ich mich genöthigt ſehe, ohngeachtet meiner Schwäche, den größten Theil des Tages im Freien umherzuirren. Neulich begegnete mir in einem entfernten Tannenbuſch eine ſchwarze Krähe mit einer Glocke am Halſe, die ſich ganz furchtlos neben mir hinſetzte. Don Sylvio hätte ſie wahrſcheinlich für die Fee Karaboſſe angeſehen, und die Flucht ergriffen, mir könnte die Dazwiſchenkunft einer jeden Fee, und wär' es auch des Teufels Großmutter ſelbſt, jetzt nicht mehr furchtbar, ſondern nur erwünſcht ſein; mich ſchlimmer zu betten ſollte ihr wenigſtens ſchwer werden — nein, an den Karneval in Ulm, dieſen Ort des Heulens und Zähnklapperns, der, wenn nicht der Hölle ſelbſt, wenigſtens dem Fegſeuer verglichen werden muß, an den Karneval, wie geſagt, werde ich mich eine Zeit lang erinnern! Keinen Menſchen zur Geſellſchaft als mich ſelbſt — und Du weißt, ich kann nicht wie jener von mir ſagen: ich bin mir ſelbſt genug, und im Nothfall werde ich auch meiner entbehren können —, nichts, was man unter die Rubrik einer Vergnügung oder Zerſtreuung bringen könnte, ſelbſt meine Spaziergänge nur eine traurige Nothwendigkeit, die die kahle Gegend und der todte Winter doppelt unangenehm machen, kümmerliches Leben, ſchwächliche Geſundheit, überhandnehmende Melancholie ſind meine treuen Gefährten, und auch der Blick in die Zukunft gewährt mir nicht immer den Troſt, den ich davon erwarten ſollte! — Es iſt wahr, ich kann, wie ich wünſche, meine Reiſe fortſetzen, und meine köſtliche Freiheit bewahren, aber durch welche Opfer muß ich ſie erkaufen! Jeder gewohnten Bequemlichkeit muß ich entbehren, der Geſellſchaft meines Gleichen entſagen, in neue Lagen, neue Verhältniſſe mich ſchicken lernen, die ſo manche Kränkung verbittern wird — oft wünſche ich wohl am Ende ſolcher Betrachtungen, im niedrigſten Stande geboren zu ſein, und in dem da immer ſich gleichbleibenden, richtigen Verhältniß äußerer Umſtände, glücklich und zufrieden ohne Nachdenken und Sorgen die Zeit des Daſeins hinzuleben, denn Vermögen und Stand können an ſich nicht glücklich machen, aber ſie machen unglücklich, wenn man ſie verliert, le change de fortune est un grand malheur, soit en bien soit en mal; ſchon das Ungewohnte und Unbehülfliche der fremden Lage, die ſtündlichen Demüthigungen, welche die Vergleichung erzeugt, erfüllen ein ſolches Leben mit Qual. Ein Weiſer freilich kann ſich auch hierüber hinwegſetzen, aber giebt es einen Weiſen von 21 Jahren? hat es überhaupt je einen gegeben auf dieſer Erde?

Wie viel weniger Troſt noch finde ich in der Vergangenheit! nur ſchmerzliche Erinnerungen, nur trübe Bilder ſtellen ſich meinem niedergebeugten Geiſte dar, Jammer über eine unglückliche Erziehung, Reue über eine verlorene, übel angewandte Jugend — — kann es Dich wundern, mein Freund, wenn der Seele und des Körpers Leiden meinen Charakter endlich mit Bitterkeit erfüllen, und mich in einen Zuſtand verzehrender Hypochondrie verfallen laſſen, der ſeinen ſchwarzen Schleier über jeden Gegenſtand vor mir ausbreitet? Nur du, Heilige Philoſophie! ſtärkſt in beſſeren Stunden die ermatteten Kräfte, du allein läßt mich Troſt finden im Anſchauen des unendlichen Alles, im Gefühl der ewigen Kraft und der ewigen Wahrheit. Durch dich begeiſtert, erhebe ich mich in einſamen mächtigen Momenten zur unermeßlichen Größe der Natur, und in ihre tiefe Betrachtung verloren, ſehe ich mit glücklichem Lächeln auf die Nichtigkeit irdiſcher Verhältniſſe herab. In jenen Augenblicken, wenn ich bei dunkler Nacht, den kalten Nordwind nicht mehr fühlend, das Angeſicht dem Himmel zugekehrt, die Welt und jeden niederen Wunſch vergaß, da ſchien mir's manchmal wie von allen Sternen zuzurufen: Nur kurze Zeit noch, und du wandelſt unter uns. — Wie bald ſind ſie vorüber, dieſe Wallungen ſeligen Glücks! In den elenden Gewinden des Lebens beſtürmen wieder bange Zweifel mich, ja in des Kleinmuths düſteren Zeiten ſcheint oft Unſterblichkeit mir nur ein eitler Wahn, und die Vernichtung unſeres elenden Weſens mehr wünſchenswerth als ſchrecklich. Der Erde, der ewigen Sonne giebſt du die Atome wieder, die ſie zu Schmerz und Luſt dir vereint, tönen Schiller's Worte in meiner Seele nach, das ſchnell ſich umwälzende Rad der ewigen Natur reißt deinen Staub wie den der Könige und Bettler, der Schwachen und der Starken fort, bis nach Aeonen Jahren vielleicht dieſelben Theile zu einer ähnlichen Geſtalt von neuem ſich vereinen. Oh! wenn ſie wahr wäre, die Meinung jener Leute, die die Erde wie einen großen Kirchhof betrachteten, der aus ſeinen eignen Leichen ewig wieder Nahrung zu neuen Geſchöpfen zieht! Warum, da Ungewißheit immer ängſtender ſein ſoll als die ſchrecklichſte Gewißheit, warum werfen wir uns nicht mit Sehnſucht dem Engel mit der ausgelöſchten Fackel in die Arme, der mit des Räthſels Löſung in der Ferne winkt?

Siebenter Brief.

Ulm, den . .

Endlich iſt mein Exil beendigt. Ein Brief, den ich ſo eben mit einer Anweiſung auf eine mäßige Summe erhalte, befreit mich auf immer von meinem lärmenden Kartenmacher, meiner dummen Schwäbin, und vielleicht auch von meiner Hypochondrie. Morgen ſchüttle ich den Staub von meinen Füßen, und reiſe über Stuttgart nach der Schweiz und Italien ab. Natur — und Kunſt, dieſe zweite Schöpfung, die die vorübergehenden Auftritte der wirklichen in ewigem Andenken erhält, beide ſollen in vereintem Bunde ſich in mein Leben theilen, und in ihren ſchönſten Erſcheinungen meine Seele mit ſeligem Genuß beglücken. Bald werden mich die Trümmer einer alten Welt umfangen, mitten unter himmelanſtrebenden Alpen, umgeben von Wäldern und Schluchten, die der Sonne Licht noch nicht durchdrang, über grauſenden Abgründen, in die mit wildem Getöſe die ſchäumenden Waſſer ſich ſtürzen — da will ich, von Schauern des Unausſprechlichen ergriffen, zum Urquell des ewigen Lebens mich emporſchwingen, und ahnend die geheimnißvolle Weihe der Natur empfangen. Oh! was iſt alles, was die Menſchen freut, gegen einen Augenblick des Genuſſes, den ſie, die Göttliche, denen gewährt, die ſie erkennen! „Nur die Natur allein, ſagt ein tiefer Denker, iſt ewig ſchön, nur ſie bleibt immer reizend, weil ſie nie auf einſeitigen, irrig abgezogenen Prinzipien, auf Konvenienz des Schönen gegründet iſt, das durch Wahn, Zeit und Alter wechſelt. Zu groß, um überſehen noch gefaßt, zu reich, um je erſchöpft zu werden, und mannigfaltig genug, um allen Abänderungen der Lage, des Alters, jedem Bedürfniß gleichgeſtimmte Bilder und eine eigne Beziehung zu geben, kurz, geſchickt, jedem Ton der Seele eine ſo volle Harmonie zurückzugeben, daß vom Helden bis zum Liebhaber jeder glauben ſollte, ſie wäre blos für ſeinen Zuſtand geſchaffen. Groß mit dem Einen, ſanft mit dem Andern, nirgends im Widerſpruch, überall bereit jedem Wunſch, jeder Sehnſucht dreifache Erfüllung zu geben, in jedes leiſe Gefühl tauſendfachen Reiz zu legen, und in jede Farbe unſerer Phantaſie ſich zu kleiden, überall zuvorkommend und mit der Sorge unſeres Glückes beſchäftigt erſcheinend, iſt ſie auch nach Gram und Leiden die ſanfte und letzte Gefährtin unſerer Klagen, iſt ſie auf der ſtillen Haide die Freundin unſerer Schwermuth, tobt mit dem Donner, und lächelt unſerer Freude am Abend. Wahrlich, es hat der Menſch nichts außer ihr — nichts — als die Nachahmung ihrer ſchönſten Theile, ihr Auffaſſen und Feſthalten durch jene göttlichen Künſte, in denen ſeine Seele am meiſten ihren erhabenen Urſprung zeigt.“

Wohl mir, daß ich zu ihr zurückkehrte, da es noch Zeit war — es war ein wichtiger Tag meines Lebens, wo mir die Binde von den Augen geriſſen wurde, ein Tag der Wiedergeburt, der mein ganzes Sein in einem Augenblicke veränderte; wie aus einem ſchweren Traume erwacht, ging ich ein neuer Menſch hervor, ein anderer auf ewig. — Kurz vor der unerwarteten Veränderung meines Schickſals geſchah.es, daß ich an einem düſteren Winterabend einſam ſpazierengehend, in tiefes Sinnen verſunken, mich weiter als gewöhnlich von der Stadt entfernte, bis ich endlich unvermerkt den Gipfel eines mitten im Walde liegenden Hügels erreichte. Ich ſchlug die Augen auf — das Wetter hatte ſich aufgeklärt und die Sonne, die die entblätterten Bäume mit ihren letzten Strahlen vergoldete, ſank in ſtiller Majeſtät hinter den Bergen herab. Die erhabenen Schauſpiele der Natur haben immer einen tiefen Eindruck auf mich gemacht, aber was waren jene Eindrücke gegen das unbeſchreibliche Gefühl, das ſich in dieſen heiligen Augenblicken wie mit Geiſtergewalt meiner bemächtigte — es war als fühlte ich die Seele mir im Innerſten erbeben, eine unausſprechlich ſelige Rührung ergriff mich, und wie von der Hand der Wahrheit ſelbſt mir aufgedeckt, enthüllten ſich mir die beiden großen Pflichten eines denkenden Weſens.

Anbetung, Bewunderung und Verehrung der höchſten unfaßlichen Kraft, die aus der flammenden Sonne wie aus dem Sandkorn zu uns ſpricht.

Wohlwollen und Liebe für alles, was uns umgiebt, die weit umfaſſende Tugend Humanität.

Worte unendlichen Sinnes! wie oft hatte ich euch gehört, aber ihr bliebet meinen Ohren nur leerer Schall — hier zum erſtenmal fühlte ich euch aus meinem Innerſten ſich überzeugend loswinden, jetzt erſt verſtand ich's klar, wie man die Tugend um ihrer ſelbſt, um ihrer Wahrheit und Schönheit willen lieben kann, wie man die Sonne liebt wegen ihrer Herrlichkeit und ihrer wärmenden Strahlen.

Lebe wohl.

Dein treuer Freund u. ſ. w.

Achter Brief.

Stuttgart, den 20. April [illegible]

Ariſtipp ſagte zum Dionys: Einem rechten Weltweiſen muß es nie an Gelde fehlen, das heißt ein Philoſoph, der kein Geld mehr hat, hört auf ein Philoſoph zu ſein, denn Freiheit iſt die conditio sine qua non. Jeder Weltweiſe muß ein ſtrenger Mann ſein. Wer aber kein Geld hat, iſt der größte Sklave eines Jeden, die Armuth nimmt dem Menſchen Tugend und Muth, denn es iſt ſchwer, daß ein leerer Sack aufrecht ſtehen bleibt. Fürchte alſo nicht, mein theurer Freund, zu voreilig, aus dem ernſthaften Ton meiner beiden letzten Briefe, daß ich ſchon ein Philoſoph geworden bin, und die Erzählungen meiner Thorheiten hiemit ein Ende haben. Beruhige Dich, ich weiß, daß ein junger Menſch, wie der Kaiſer Maximilian zu ſagen pflegte, ſieben Jahr ununterbrochen am Narrenſeil ziehen muß, und verſäumt er einen Augenblick in dieſer Zeit, ſeinen cursum von vorn wieder anzufangen genöthigt iſt; übrigens giebt der Moſt den beſten Wein, der am meiſten brauſt, und am Ende ruft Voltaire nicht mit Unrecht aus:

„Nous sommes tous plus ou moins fous,
C'est le plus ou moins qui varie,
Et la sagesse n'est chez nous
Qu' un diminutif de folie.“

Doch Deine Freundſchaft, ich wage es zu hoffen, wird ſich jetzt lieber mit mir als mit Voltaire und dem Kaiſer Maximilian beſchäftigen wollen, und ich kehre daher zu meinem theuern Ich zurück, das bei ſchneidendem Wind und heftigem Schneegeſtöber den 9. April um 10 Uhr Abends Ulm, in einer jedem Luftzug offenſtehenden Poſtchaiſe, verließ. Einem Schneemann ähnlich langte ich auf der nächſten Station an, wo alles im tiefen Schlaf begraben lag, und mir keinen anderen Troſt übrig ließ, als mich im Stall an den Pferden zu wärmen. Den anderen Morgen kam ich über die würtembergiſche Gränze, und fuhr bis Stuttgart in reizenden Gegenden, die ſelbſt im Winter und bei dem ungünſtigen Wetter noch einen ſchönen Anblick gewährten. Berge, Thäler und Büſche, freundliche Städtchen und Dörfer wechſelten angenehm mit einander ab, und ein treuer Gefährte ſtrömte mir zur Seite, der Neckar, bald nahe durch

Weinberge und über Wieſen, bald entfernt durch die entlaubten Bäume ſchimmernd. Gutunterhaltene Straßen, lange Alleen von Obſtbäumen, die ſie einfaſſen, ſchöne Brücken von Stein, die Ordnung, die überall zu herrſchen ſcheint, das nette Anſehen der Dörfer, vermehren den wohlthuenden Eindruck des Ganzen, und verrathen ein glückliches Land, zu deſſen Wohlergehen ſich Natur, eine thätige Regierung und der Fleiß ſeiner Bewohner vereinigt haben.

Gegen Mittag kam ich in Stuttgart an, wo ich weder auf eine unangenehme Art viſitirt, noch mit langen Nachfragen nach meinem Paß inkommodirt wurde; dieſes letztere war mir doppelt angenehm, weil es mich in den Stand ſetzte, als Herr Hermann ohne weitere Umſtände einzupaſſiren. Einen Paß auf dieſen Namen habe ich mir noch nicht verſchaffen können, mein Paß iſt noch der alte, da ich aber nicht mehr der Alte, ſondern nichts mehr bin, que tout au plus un comte à dormir debout, ſo ſiehſt Du ein, daß es mir unangenehm ſein würde, davon Gebrauch machen zu müſſen. Ich ſtieg in einem beſcheidenen Gaſthof ab, nahm ein kleines Hinterſtübchen, und machte einen Akkord auf 14 Tage mit dem Wirth, der ſich billig finden ließ, worauf ich ausging, mich bis zum Eſſen in der Stadt umzuſehen.

Stuttgart, in einer ſchönen, von Bergen umſchloſſenen Gegend, iſt nicht ſo groß, aber freundlicher und hübſcher gebaut als München; täglich trägt übrigens der König zur Verſchönerung der Stadt durch neue Gebäude bei, die zugleich von dem Geſchmack und der Pracht ihres Erbauers zeugen. Ein in vieler Hinſicht intereſſanter Mann, der Oberbaumeiſter Tourret (deſſen Bekanntſchaft mit unter die angenehmſten gehört, die ich in Stuttgart gemacht habe), unterſtützt die Pläne des Königs, und führt ſeine Ideen mit eben ſo viel Kenntniß als Geſchicklichkeit aus.

Einen lebhaften Beweis hievon liefern die Königlichen Zimmer im neuen Schloß, wo Glanz, Geſchmack, Kunſt und Natur vereinigt ſind, um einen reizenden Aufenthalt hervorzubringen, der allen Sinnen zugleich die angenehmſte Befriedigung gewährt. Durchgängig herrſcht eine edle Simplizität; wo es der Platz erlaubt hat, ſind Abgüſſe der ſchönſten Bildſäulen des Alterthums, Apoll, Venus, Antinous, der Fechter u. ſ. w., nebſt den beſten Produkten von Dannecker und Schaffhauer aufgeſtellt. Nirgends bemerkt man Ueberladung, nirgends Leere, weder eine zu ängſtliche Ordnung, noch einen Mangel an Symmetrie, der die Augen beleidigen könnte; eine Menge friſcher Blumen, die geſchmackvoll angebracht, in mit grünem Moos bedeckter Erde ſtehen, erfüllen die Luft mit ihrem Wohlgeruch, und um der Szene noch mehr Leben zu geben, ſieht man mitten unter ihnen Papageie und andere bunte Vögel des Südens, die theils frei auf einzelnen Pfeilern, theils in ſchönen Gebauern von Metall dem Auge die größte Mannigfaltigkeit der blendendſten Farben darbieten. Es iſt ein doppeltes Verdienſt dieſer Zimmer, daß der größte Theil der Meubeln im Lande ſelbſt gemacht iſt; ſie ſind ſo vortrefflich gearbeitet, daß man mit ungleich mehr Koſten ſie ſchwer im Auslande beſſer würde verfertigen laſſen können. Mit einem Wort, viel Nettigkeit iſt überall mit großer Zweckmäßigkeit verbunden, und giebt ein Ganzes, das ich an keinem Orte ſo wohl erfunden, und ſo glücklich ausgeführt angetroffen habe.

Es fehlt Stuttgart nicht an Luxus, der Hof belebt die Stadt auf manche Art, man ſieht mehr ſchöne Pferde und Equipagen als in München, und das hier ſtehende Militair zeichnet ſich durch Eleganz, ein ſchönes Offizierkorps und geſchmackvolle Uniformen aus. Unwillkürlich ſah ich mich genöthigt, einen Augenblick in vornehmer Geſellſchaft zu erſcheinen, und der Zirkel, den ich kennen lernte, vermehrte lebhaft die regrets, die mir der Verluſt meiner ehemaligen Lage einflößt. Auf der Plaine, einer weitläufigen Promenade am Schloß, begegnete ich unſerem Geſandten, einem alten Bekannten von mir, deſſen freundſchaftliche Einladung, den Abend bei ihm zuzubringen, ich nicht wohl ausſchlagen konnte; er hatte ſich, ſeitdem ich ihn zum letztenmal ſah, verheirathet, welches mir das Vergnügen verſchaffte, ſeine liebenswürdige Gemahlin hier kennen zu lernen, die mit äußerer Schönheit ſo viel intereſſante Eigenſchaften des Geiſtes verbindet, daß ſie in Stuttgart, par excellence, l'esprit genannt wird.

Der nach und nach heranrückende Frühling und das beſſere Wetter ziehen mich den größten Theil des Tags hinaus in's Freie. Ich klettere auf den Bergen umher, oder ſtreiche durch die mit jungem Gras ſich bedeckenden Wieſen, und lauſche im Walde dem einzelnen ertönenden Geſang der wiederkehrenden Vögel. Einer meiner Lieblingsgänge iſt nach dem Kahlenberg, von dem man eine herrliche Ausſicht auf das Neckarthal hat. Unter ſeinen Füßen ſieht man ein freundliches Dorf, und majeſtätiſch erhebt ſich jenſeits des Fluſſes die Stammveſte des Hauſes Würtemberg. Vor einigen Tagen ließ ich mich verführen, hier im Neckar zu baden, der noch mit Schneewaſſer angefüllt iſt; der Schiffer, mit dem ich überfuhr, frug mich erſtaunt, ob ich ein Ruſſe ſei, und ſetzte hinzu, daß er für einen großen Thaler nicht mitbaden möchte. Du weißt, in Capricen bin ich feſt; ohne mir alſo bange machen zu laſſen, führte ich meinen Vorſatz ſtandhaft aus, und obgleich mir vor Kälte der Athem faſt verging, als ich hineinſprang, habe ich doch bis jetzt keine üblen Folgen davon verſpürt. In einem naheliegenden Wirthshaus, wo ich hinging, um mich wieder zu erwärmen, hatte ich das Vergnügen, die Bekanntſchaft des Hofmedikus Klein zu machen, der als einer unſerer erſten

Operateurs in der medizinischen Welt bekannt iſt. Ich fand an ihm einen eben ſo intereſſanten Geſellſchafter als verdienſtvollen Arzt. Er erzählte mir, daß er vor einigen Tagen den fünfzigſten Steinſchnitt gemacht habe, und noch ſei ihm keiner ſeiner Patienten daran geſtorben, ja er ſtellt es ſogar als Grundſatz auf, daß es durchaus Schuld des Arztes iſt, wenn der Kranke an der Operation ſtirbt; gewöhnlich dauert ſie nicht länger, als eine halbe, höchſtens eine ganze Minute, der Stein müßte denn von ungewöhnlicher Größe ſein. Haſt Du alſo einen Freund, der an dieſem Uebel leidet, ſo rathe ich Dir, ihn ohne Verzug nach Stuttgart zu ſchicken, wo er mit Gewißheit auf eine ſchnelle und ſichere Hülfe rechnen kann.

Alle Landleute, denen ich auf meinen Spaziergängen begegnete, ſehe ich ihre Waaren mit viel Geſchicklichkeit auf dem Kopfe tragen, nichts auf dem Rücken. So zieht auch das Vieh, sans comparaison, hier mit dem Kopf, und nicht wie bei uns mit der Bruſt.

Erlaubt die Witterung nicht, im Freien umherzuſchwärmen, ſo bringe ich meine Zeit größtentheils auf dem Muſeum zu, eine Anſtalt für gebildete Leute aller Stände, wo man Konverſations- und Spielzimmer findet, zu Mittag ſpeiſen kann, und ein ſehr gut fournirtes Leſekabinet antrifft.

Im Theater bin ich zweimal geweſen, und habe eine Oper und eine Komödie geſehen. Beides hat mich wenig befriedigt. Herr Krebs iſt ohne Zweifel ein ſehr guter Sänger, und der beſte deutſche, den wir haben, mit den Italienern von einigem Ruf kann er ſich aber nicht meſſen. Während meinem Hierſein iſt eine neue Aktrice, Madame Müller aus Breslau, engagirt worden, die ich nicht ſpielen ſah, aber ihre perſönliche Bekanntſchaft im Parterre machte, wo ſie mich wahrſcheinlich für einen Kollegen anſah, denn ſie wandte ſich ſogleich mit der Frage zu mir, ob ich auch ein Kunſtmenſch ſei? Die beiden Schauſpieler, welche am meiſten hervorſtechen, ſind Herr Vinzenz und Herr Lempert.

Im alten Schloß werden einige Sammlungen aufbewahrt, wovon ich aber nur das Naturalienkabinet geſehen habe, welches unbedeutend iſt. Am merkwürdigſten iſt eine Kiſte voll ungeheurer Knochen, die man eine Stunde von Stuttgart ausgegraben hat; ſie werden dem Mammuth, einer der (nach Cuvier) ausgeſtorbenen 24. Thierarten, zugeſchrieben, von denen man ähnliche Ueberreſte in Amerika, Spanien und Sibirien findet. Der hier aufbewahrte Zahn iſt 7 franzöſiſche Fuß lang, und 7 Zoll dick, demohngeachtet fehlt noch die Spitze, und ein beträchtlicher Theil an der Wurzel. Man zeigt außerdem einige Geweihe, die neben den Mammuthknochen gelegen haben, und ebenfalls von einer Größe ſind, die jetzt nicht mehr angetroffen wird.

Auf einem kleinen Platz nicht weit vom Schloß iſt ein Monument errichtet, das 60,000 Gulden gekoſtet haben ſoll; es beſteht aus einem eiſernen Baſſin, und einer ſchwerfälligen Säule von Bronce in der Mitte, die mit vergoldeten Basreliefs geziert iſt. Mehrere Umſtehende verſicherten mich mit patriotiſchem Eifer, dieſes Kunſtwerk ſei im Lande gemacht; ich antwortete, daß ich keinen Augenblick daran zweifle, weil es mir ohnehin beim erſten Anblick nicht weit her geſchienen habe. Die guten Leute erinnerten mich an den Elſaſſer, der zum erſten Mal den Dom zu Straßburg ſah, und als er ſich oben befand, voll Entzücken dem Thürmer zurief: Aber Landsmann, die Hand auf's Herz, iſt er auch hier zu Lande gemacht?

Ein Menſch von herrlicher Natur, im vollen Beſitz ſeiner geiſtigen und ſinnlichen Kraft, ungekünſtelt, unverdorben, ohne Rückſicht, noch Idee geſellſchaftlicher Konvenienz, und doch durch ſeine reine Natürlichkeit und frohe Laune

Jeden anziehend — welch ſchönes Ideal! Ich ſah hier einen jungen Mann, der es, wenn auch nicht erreichte, doch lebhaft daran erinnerte. Die Betrachtung dieſes Menſchen erweckte ſehr ſchwermüthige Gedanken in mir, ich konnte ihn nie anſehen, ohne über meinen eignen Mangel an Genialität zu ſeufzen; die meiſten Menſchen theilen ihn freilich mit mir, aber bei weniger Gefühl dafür, fühlen ſie den Kummer der Entbehrung nicht. Könnte ich mich erheben über das Alltägliche, ſo würde ich thun, was ich für erhaben erkenne, mein Glück in mir, und nicht außer mir ſuchen, aber mit Beſchämung überzeuge ich jeden Tag mich deutlicher, daß ich nie die Kraft erringen werde, etwas ſo Hohes zu erreichen. Wohl ſagt Leſſing: wer ſich Knall und Fall ſich ſelbſt zu leben nicht entſchließen kann, der bleibet Anderer Sklav auf ewig. Die gemeine Natur iſt mit dem beſſeren Einſehen ſtets im Streite, und beides zu lau und ſchwach, um je von einer oder der anderen Seite den Sieg davon tragen zu können. In mir ſuch' ich jeden Troſt vergebens, wie beklagenswerth bin ich geworden, da das Schickſal jetzt auch allen äußeren Lebensgenuß mir raubt, mich auf alle Art demüthigt und drückt — woher kommt die Stimme, die mir hier zuruft, entſchloſſen den beſten Ausweg zu ergreifen, den gordiſchen Knoten mit dem Schwert zu löſen, und ungetrübt des Vorrechts menſchlicher Natur zu genießen — einer läſtigen Exiſtenz ſelbſt ein Ende machen zu können? Vielleicht verbinden ſich einſt die Theile, die hier ihrem Zwecke nicht entſprachen, zu einem, des Bewußtſeins würdigeren, des Glückes fähigeren Weſen. Soll ich noch länger dieſen raſtloſen Kummer ertragen, der mit meinem Innerſten verkettet iſt, den ſo ſelten noch die Freude unterbrach, den ſelbſt die Liebe zur Tugend nicht zu ſtillen vermögend iſt? Ich drücke vielleicht meiner Schwäche das Siegel auf, wenn ich einer Beſtimmung feig entfliehe, die ich nicht zu tragen vermag, aber wer kann das ſchwankende Rohr tadeln, daß es nicht der königlichen Eiche Stärke hat? Unſer Wille iſt zwar frei, aber nur bis auf einen gewiſſen Grad; ſo wie wir in der phyſiſchen Welt nichts ſchaffen, nichts vernichten, aber alles decompoſiren können, ſo iſt auch in der moraliſchen jeder in ſeinen Kreis eingeſchloſſen, indem er vor ſich, hinter ſich, oder ſeitwärts ſtreben mag; darüber hinaus aber bringt ihn nichts; manchem zog die Natur den magiſchen Zirkel weiter, manchem enger — der meinige iſt mir zu klein, ich ſehe jenſeits wohl die Weisheit und ihr hohes Glück, aber nie, ich fühle es, kann ich die Linie überſchreiten, die ſie auf ewig von mir trennt. Ach! und auch du Unſterblichkeit, Fortdauer des bewußten Lebens mit Perſönlichkeit, auch du ſinkſt, nur ein holder Wahn, vor dem kalten Auge der Vernunſt in Staub dahin. Wohl dem, der für des Lebens Elend ſich mit deiner Hoffnung tröſten kann, es iſt ſo ſüß, Vervollkommnung in immer höherem Grad, bis zu dem Urquell aller Kraft empor, zu träumen — und doch, das nämliche Gehirn, das heute noch ſo Großes dachte, taugt morgen vielleicht nur noch zur Speiſe ekelhafter Würmer, der Kopf des Philoſophen, der heute wie der Blinde von der Farbe, von Geiſt und Gottheit ſich Syſteme ſchuf, dient morgen zur Erhaltung anderer Formen derſelben Materie, die er in ſeinem ſtolzen Wahn für ſich mit einem Geiſt verſah. Nur eine Fiber in dem Zellgewebe des Gehirnes anders, und ich lachte vielleicht, wo ich weine, ein leichter Steinwurf, der's verrückt, und ich bin ſchon vernichtet, ohne todt zu ſein, oder iſt ein Wahnſinniger nicht ſchon ein neues Weſen, kann er von der Maſſe vorher geſammelter Erkenntniſſe, von denen ihm keine Erinnerung mehr übrig bleibt, zu höherer Vervollkommnung fortſchreiten? Aber ein Wahnſinniger kann geheilt werden, das heißt, es iſt zuweilen möglich, die verſchobenen Theile wieder in ihr voriges Verhältniß zu rücken, und ſo dieſelben Operationen wieder hervorzubringen; wer wird aber dieſelbe Uhr wieder herſtellen mögen, deren Räder bis auf das letzte in Staub verwandelt worden ſind? — Was wir ſo gern unſere Seele nennen, und wovon wir im Grunde keiner wiſſen, was wir damit ſagen wollen, warum ſoll ſie keine Eigenſchaft der Materie ſein können? Man ſagt uns, ſie iſt ein Geiſt, und obgleich niemand weiß, weder was ein Geiſt, noch was Materie ſei, ſo belehrt man uns doch: die Materie ſei ausgedehnt und theilbar, der Geiſt unausgedehnt und untheilbar, die Kraft zu denken habe dieſe Eigenſchaften, folglich ſei es ein Geiſt, der in uns denkt. Aber iſt denn die Kraft der Bewegung, die Lebenskraft, das Wachsthum, die Gravitation ausgedehnt oder theilbar? Hat alſo der Baum nicht eine Seele, die wächſt, der Stein eine Seele, die fällt u. ſ. w.? — Wir ſind elende Weſen, verdammt ewig im Dunkeln zu tappen, und nur ſo viel von der Wahrheit zu wiſſen, um unſern Irrthum erkennen zu können. Es ſcheint mir manchmal, daß Gott dem Menſchen nur deswegen ſo viel lächerlichen Stolz zutheilte, um ihn in den Stand zu ſetzen, ſeine elende Exiſtenz zu ertragen. Doch — ich bemerke, daß ich zu weit in unnützes Geſchwätz mich verliere, verzeihe, wenn ich Dir Langeweile gemacht habe, und Sachen geſagt, die in der That vielleicht nichts beweiſen, als daß mein eignes Gehirn etwas verſchoben iſt, oder der Mond einen ſtärkeren Einfluß auf mich äußert, als gewöhnlich, denn Du weißt, ich bin tant soit peu somnambule.

Gott erhalte Dich ſtets in Deiner fröhlichen Laune, und laſſe mir wo möglich auch etwas davon zufließen, um Dich in Zukunft angenehmer unterhalten zu können. Adieu.

Neunter Brief.

Radolphzell am Bodenſee, den 14. Mai.

Es giebt nach Shakeſpeare in den Angelegenheiten der Menſchen eine Ebbe und Fluth; wer die letztere benutzt, erreicht den Hafen des Glücks, und wer ſie vorüberläßt, deſſen ganze Lebensweiſe geht durch Untiefen und Elend.

Ein frohes, tröſtendes Gefühl rief mir beim erſten Anblick der ſchneebedeckten Berge Helvetiens, bei dem ſilbernen Spiegel des Sees, bei Wald und Wieſen, die das Frühjahr glänzend kleidet, bei allen Reizen der herrlichen Gegend, die ſich um mich ausbreitet, laut und vernehmlich zu, daß dieſe Zeit der Fluth für mich gekommen ſei, daß die Natur das Werk vollenden werde, was ſie angefangen habe, mich ſanft leitend, und als gütige Mutter meine Fehler nach und nach zum Beſſeren kehrend, in den Hafen des Glückes einſt noch führen werde, der den Bekehrten, auf ewig ganz zu ihr Zurückgekehrten, am Ziele erwartet.

Du ſiehſt, geliebter Freund, meine Stimmung hat einen heiteren Charakter angenommen, und ich benachrichtige Dich gern davon, ehe ich fortfahre, Dir meine zerſtreuten Notizen über Stuttgart mitzutheilen.

Zwei intereſſante Männer, der Bildhauer Dannecker und der Kupferſtecher Müller, beide vielleicht in ihrem Fach die erſten Künſtler Deutſchlands, tragen ſowohl durch ihre perſönliche Gegenwart als ihre Werke bei, Stuttgart zu einem angenehmen Aufenthalt für jeden Liebhaber der Kunſt zu machen.

Manche genußvolle Stunde habe ich in Herrn Dannecker's Atelier zugebracht, wo man außer ſeinen eignen Arbeiten die beſten der Antiken in ſorgſamen Abgüſſen antrifft. In einem beſonders vortheilhaften Lichte ſtand der berühmte bergheſiſche Hermaphrodit, den ich immer für eins der erſten Kunſtwerke des Alterthums angeſehen habe. Es iſt eine ſolche Macht des Ausdrucks in den bezaubernden Formen dieſer Geſtalt, die Stellung der krampfhaft angeſpannten Glieder iſt wollüſtig erwacht, jede Muskel, jede Fiber ſcheint vor Vergnügen zu beben, die ſüße Verzückung des Geſichts ergreift jeden Sinn mit ſo viel Gewalt, daß man — wie Winckelmann vom Apoll ſagt, niemand habe ihn anſehen können, ohne ſelbſt unwillkürlich eine impoſantere Stellung anzunehmen — behaupten möchte, man könne dieſes verführeriſche Bild nicht lange mit regem Gefühl betrachten, ohne ſich bald in eine ähnliche Lage verſetzt zu fühlen . . . . . Zum erſtenmal ſchien mir die Anekdote von jenem Engländer keine Fabel, der ſich in der Peterskirche einſchließen ließ, um die Nacht mit einer Statue zuzubringen.

Ein bloßer Körper der Venus Medicis ohne Kopf, Hände und Füße, machte, wie ich zu meiner Schande geſtehen muß, mehr Eindruck auf mich, als je die ganze Figur mir hat einflößen können, in ſo fern man nämlich von Abgüſſen auf das Original ſchließen kann. Da ich kein Kunſtverſtändiger bin, wage ich nicht den Grund erklären zu wollen, der mein Gefühl beſtimmte; kam es daher, daß dieſer Theil wirklich einen höheren Kunſtwerth hat, oder machte das einzelne Schöne, daß ich ſeine Vortrefflichkeit beſſer auffaſſen konnte, als beim Ganzen, wo der embarras de richesses mich vielleicht daran hindert — ich weiß es nicht, aber nie fand ich noch dieſen elaſtiſch ſich wölbenden Buſen, den zarten üppigen Leib, die ſchwellende Fülle am Heiligthum der Liebe, von ſo hoher Schönheit, von ſo tiefer Wirkung auf mein Gefühl.

Herrn Dannecker's eigne Werke reduzirten ſich auf Schiller's Kopf in koloſſaler Größe, der mit ſeinen übrigen

Vorzügen das Verdienſt einer großen Aehnlichkeit verbindet, und den Gypsabguß einer auf einem Leoparden reitenden Ariadne, die noch nicht in Marmor ausgeführt iſt. Das ſchalkhafte Weſen, das aus den ſchönen Zügen hervorleuchtet, die reizende Nachläſſigkeit, die über die ganze Figur ausgebreitet iſt, die leichte ſchwebende Stellung ſcheinen mir lebhaft die Idee eines leichtſinnigen, für die Liebe lebenden Mädchens auszudrücken, das ihren Vater ohne Mühe verlaſſen hat, um dem Geliebten zu folgen, und jetzt, von dieſem verrathen, bald getröſtet, mit ſiegbewußter Miene und neuer Hoffnung, dem neuen Liebhaber entgegeneilt. Möchte doch dieſes herrlich gedachte Werk, das ſeinen Meiſter loben wird, recht bald in Marmor ausgeführt werden.

Bei Herrn Müller wurde ich durch ſeinen Sohn eingeführt, einen liebenswürdigen jungen Mann, deſſen großes Talent die ſchönſten Reſultate verſpricht. Das von ihm in Kupfer geſtochene Portrait des Kronprinzen und ein Johannes von Domenechino (ein Gemälde, von dem ich weiter unten ſprechen werde), der ſeiner Vollendung nahe iſt, beweiſen, daß ihm nur die größere Uebung fehlt, um bald ſeinem Vater an die Seite geſtellt werden zu können. Eben ſo vorzüglich iſt er als Zeichner, eine Sammlung Zeichnungen von ſeiner Hand nach Gemälden des Pariſer Muſeums, die er beſitzt, ſind von hohem Intereſſe, und erhalten einen doppelten Werth durch die Beſcheidenheit und zuvorkommende Artigkeit, mit der ſie Herr Müller allen Kunſtliebhabern mittheilt. Sein Vater, ein würdiger Mann, der mich mit viel Güte und Freundlichkeit empfing, war, als ich ihn beſuchte, eben mit einem beſonders wohlgerathenen Blatt beſchäftigt, das er für das Pariſer Muſeum, nach einem Gemälde von Domenechino, ſticht; eine Heilige ſpielt mit lieblich unſchuldiger Grazie auf einer großen Baßgeige, während ein lächelnder Engel ihr das Notenblatt hält.

Ich ſah hier zum erſtenmal Herrn Müller's Madonna della Sedia, die der von Morghen in jeder Hinſicht vorgezogen werden muß; Reinheit und Sanftheit des Stichs, der ungleich beſſer aufgegriffene Geiſt des Originals zeichnen ſie gleich vortheilhaft vor jener aus, die wohl unter die weniger gelungenen Arbeiten des italiäniſchen Künſtlers gehört.

Herr Müller war ſo gütig, mich von hier zu Herrn Froman zu führen, dem Beſitzer des obenerwähnten Johannes von Domenechino. Dieſes ſchöne Gemälde bietet das reizendſte Jünglingsgeſicht dar, deſſen himmliſch begeiſterte Züge man einem Sterblichen leihen kann. Ein Ideal jugendlicher Schönheit, muß der hohe Ausdruck ſchwärmeriſcher Liebe und ſüßer Sanftmuth in dem feuchten Blicke, um den üppig geformten Mund, bei frommen Seelen Gefühle feuriger Religioſität erwecken. Es iſt eine überwundene Schwierigkeit im Kolorit, daß das dunkelgrüne Gewand des Heiligen, und der hellrothe Mantel, der darum geſchlagen iſt, keinen üblen Effekt machen.

Den Tag vor meiner Abreiſe ritt ich nach Ludwigsburg, einem Luſtſchloß des Königs, wo er gewöhnlich den Sommer zubringt. Ich fand im Gaſthof zum Waldhorn eine Schweizerfamilie, in deren Geſellſchaft ich die Merkwürdigkeiten des Orts beſah; ein 76jähriger Lohnbedienter war unſer Führer, die lange Gewohnheit (er lebte ſchon ſeit 50 Jahren in Ludwigsburg), hatte ſeinen dürren Gliedern eine ſolche Geläufigkeit gegeben, daß er ohngeachtet ſeines Alters die Treppen und Gänge mit der Schnelligkeit eines Windſpiels durchrannte, und wir ihm nur mit Mühe folgen konnten. Der erſte Gegenſtand unſerer Aufmerkſamkeit war eine weitläufige Volière im Garten, wo außer einer großen Menge Papageien und anderer Arten ſüdlicher Vögel auch ein fliegendes Eichhorn aufbewahrt wurde; es war ſehr ſchüchtern, und verkroch ſich unter ſein Heu, ſobald man ihm nahe trat.

In den reichverzierten Zimmern des Schloſſes ſind einige Gemälde von Werth; eine ſehr intereſſante Sammlung erotiſcher Zeichnungen, die ſich in der Bildergallerie befanden, hat der König ſeit kurzem konfiszirt. Ich bemerkte im Schlafzimmer des Königs eine Justitia mit einer lateiniſchen Inſchrift, und ein Monument, das dem Grafen Zeppelin zu Ehren geſetzt iſt; eine weinende weibliche Geſtalt lehnt ſich auf eine hohe Urne, darunter ſtehen die Worte: „De mon unique ami, voilà ce qui me reste.“

Der Park hat viel angenehme Parthieen; vom Thurm der Ritterburg genießt man eine weite und ſchöne Ausſicht; Aeolsharfen, die hie und da in den Zimmern der Burg angebracht waren, machen einen ſchauerlich wehmüthigen Eindruck in der einſamen Gegend.

Nachdem wir, wie ſich meine Schweizerfamilie ausdrückte, geſpießt worden waren (geſpeiſt hatten), fuhren wir alle zuſammen in einen Wagen gepackt, nach Monrepos, einem anderen Luſtſchloß des Königs, das eine halbe Stunde von Ludwigsburg entfernt iſt. Man kommt beim Asperg vorbei, ein Staatsgefängniß, das auf hohem Berge, mitten in der lachenden Plaine, einen ernſten Anblick darbietet. Das Schloß Monrepos in einem engliſchen Garten, der freundlich mit der umliegenden Gegend verſchmilzt, iſt mit Geſchmack und Pracht verziert. In mehreren Zimmern findet man vortreffliche Handzeichnungen nach Gemälden der größten Meiſter, und viel intereſſante Sachen aus der niederländiſchen Schule. Schöne alabaſterne Vaſen und marmorne Basreliefs von Scheffhauer ſchmücken ein Kabinet, deſſen Wände mit glänzendem Mahagoni ausgeſchlagen ſind.

Ehe ich nach der Stadt zurückkehrte, beſah ich den Marſtall in Ludwigsburg, wo unter anderen ſechs kleine ſchottländiſche Pferde der Königin ſtehen, die in der That nicht viel größer ſind als engliſche Doggen; der Kutſcher, der ſie führt, iſt ein Knabe von 11 Jahren, und der Wagen ein Diminutiv, das ihrer Taille angemeſſen iſt.

Bei ſchlechtem Wetter verließ ich den anderen Morgen Stuttgart in einer guten Poſtchaiſe, und kam Abends in Tübingen an. Tübingen am Neckar liegt in einer angenehmen bergigten Gegend. Auf der einen Seite der Stadt erſtreckt ſich das Neckarthal, auf der anderen das Ammerthal, welches ſeinen Namen durch die hindurchfließende Ammer erhält. Man hat von dem Bergrücken, der ſie theilt, manche ſchöne Ausſichten auf dieſe beiden Thäler; vom Schloßberg erblickt man in weiter Ferne die Veſte Hohenzollern, das alte Stammſchloß des Hauſes Preußen; unter ſich ſieht man die Stadt am Waſſer ausgebreitet, und mit Vergnügen verfolgt das Auge in der Mitte der Landſchaft den Neckar, wie er durch üppige Wieſen ſich ſchlängelt, die, mit dem friſchen Grün des Frühlings bekleidet, von freudig brüllenden Heerden wimmeln; amphitheatraliſch erheben ſich hohe Berge rings umher, und ſteigen vom eben ſich erzeugenden Grün zum dunkeln Schwarz der Fichten und winterlichen Schnee empor.

Nach einem Aufenthalte von zwei Tagen, die ich in der Geſellſchaft zwei naher Anverwandten, der beiden Grafen Pückler-Limburg, die hier ſtudiren, ſehr angenehm zubrachte, reiſte ich nach Hechingen ab. Dieſes Städtchen, die Reſidenz eines Fürſten von Hohenzollern, iſt durch das Stammſchloß des Hauſes Brandenburg intereſſant, das auf einem hohen Berge neben der Stadt die ganze Gegend beherrſcht, und einen äußerſt impoſanten Anblick gewährt.

Ich aß auf der Poſt mit mehreren Honoratioren des Orts zu Mittag, wovon ſich einer, ein Arzt, erbot, mich auf die Burg Hohenzollern zu führen, welches ich mit viel

Vergnügen annahm. Der Weg hinauf iſt mühſam und ſteil, aber voll pittoresker Ausſichten; groß und majeſtätiſch breiten ſich auf dem höchſten Gipfel die weitläufigen Burggebäude aus; man hatte ſie bisher immer in einigem Stand zu erhalten geſucht, aber jetzt fallen die alten Mauern von allen Seiten ein, obgleich noch einige Leute oben wohnen, um die Fremden herumzuführen. Man bewahrt im Schloß viele alte Waffen und Rüſtungen auf, und in den eingefallenen Zimmern hängen noch hie und da halbvermoderte Gemälde der Grafen von Hohenzollern und anderer Fürſten dieſes Stammes; verloſchene Inſchriften bedecken die Wände langer Gänge, die der Wind mit ſchauerlichem Geräuſch durchſauſt, und zerbrochene Möbel liegen auf den durchlöcherten Fußböden umher.

Wir ſtiegen in den unterirdiſchen Gang hinab, der ſonſt bis in die Stadt Hechingen führte, jetzt aber verfallen iſt; die ſchneidende Kälte und dumpfe Luft in dieſen Gewölben erlauben keinen langen Aufenthalt, und man glaubt ſich von einer ſchweren Laſt erlöſt, wenn man wieder an die wärmenden Strahlen der Sonne, in Gottes freie Luft hinaustritt. Auf dem Rückweg begegneten wir einem fürſtlichen Jäger, der uns erzählte, daß ſein Herr durch einen allgemeinen Aufſtand, den die zu große Menge des Wilds den Bauern abgenöthigt hatte, gezwungen worden iſt, alle Jagd in ſeinem Ländchen frei zu geben, daher man auch faſt kein Wild mehr antrifft. Der Fürſt muß, wenn er einen Haſen zu eſſen wünſcht, ihn von den Bauern kaufen, allerdings ein hartes Bedingniß für einen Souverain.

Um 2 Uhr in der Nacht kam der Poſtwagen an, mit dem ich meine Reiſe fortzuſetzen beſchloſſen hatte, weil die Koſten der Extrapoſt meine jetzige Einnahme, die ſich, soit dit par parenthèse, nur noch auf etwas über einen Dukaten täglich beläuft, zu ſehr überſteigen. Ich frühſtückte mit der Geſellſchaft, und ſetzte mich um 3 Uhr zum erſtenmale in meinem Leben in eine Diligence; man war ſo artig, mir, obgleich alles voll war, den beſten Platz im Fond zu überlaſſen, den ich auch ohne lange Weigerung mit vielem Dank annahm. Die Geſellſchaft beſtand aus folgenden Perſonen: 1) dem Konducteur, Herrn Kalbfell, einem für ſeinen Stand ſehr gebildeten Mann, der durch den Krieg ſein Vermögen verloren hatte, und daher ſeinen jetzigen Stand zu ergreifen genöthigt worden war; er ſchien von der Natur mit einer luſtigen Laune begabt zu ſein, und animirte oft die Geſellſchaft mit Abſingung gut gewählter Lieder von Schiller und Anderen; 2) einem würtembergiſchen Oberforſtmeiſter, einem jovialiſchen Mann, der manches erfahren hatte, und dem es nicht an Witz und Kenntniſſen fehlte; 3) einem Schweizer aus St. Gallen, ſtumme und dumme Perſon; 4) einem jungen Kellner aus Stuttgart, ein junger und aufgeweckter Burſche; 5) einem ſehr zarten würtembergiſchen Jägerlieutenant; 6) einem jungen Schreiber, der einige unangenehme Zeichen der Krankheit auf ſeinem Geſichte trug, von der Voltaire ſagt, daß, ſeit ſie unſeren Kontinent verwüſtet, mehr Gefahr damit verbunden ſei, ein Kind zu zeugen, als einen Menſchen umzubringen; 7) einer paſſirten Frau, die angeblich ihrem Mann entgegenreiſte, und bei jeder Gelegenheit ſehr liberale Geſinnungen an den Tag legte, auch gern Spaß verſtand, wenn der junge, ihr gegenüberſitzende Kellner zuweilen ſeine Schmeicheleien durch kleine Thätlichkeiten unterſtützte. Ich hatte die Ehre, neben ihr zu ſitzen, und ſie war ſo gefällig, meinen Hut und meinen guide des voyageurs auf ihren Schooß zu nehmen, wofür ich mich mit großer Geduld ihrer Unterhaltung Preis gab, die ſchon ſeit einer Stunde über den heute früh genoſſenen Kaffee roulirte. Endlich wurde gegen Morgen das Geſpräch allgemeiner, und der Oberforſtmeiſter bemächtigte ſich mit vieler Geläufigkeit des Worts. Er kam nach und nach auf Dichtkunſt, in der er ſich mit beſcheidener Zufriedenheit ſelbſt als Dilettant ankündigte, worauf er nach einigen Proben ſeines Genies in dieſem Fach zur Philoſophie überging, und endlich mit der Religion aufhörte. Das liebe Chriſtenthum fing an, hart in unſerm Poſtwagen angegriffen zu werden, und mit Schrecken ſah ich mich von ſo viel Atheiſten umgeben. Am ungläubigſten war meine Nachbarin, die durchaus keine Gottheit als höchſtens Venus vulgivaga geſtatten wollte, worin ſie kräftig vom Kellner unterſtützt wurde, der herzhaft verſicherte, er erkenne kein Kreuz an, als das goldne, wo er ſelbſt der Sohn vom Hauſe ſei. Nur der Schweizer gab ſtumme Zeichen ſeines Abſcheus gegen dieſe frechen Geſinnungen von ſich, und ich bemerkte, daß er einigemale ſeine Schutzpatronin, die heilige Maria von Einſiedeln, im Stillen um Hülfe anrief.

Die Gegenden, durch die der Weg uns führte, waren rauh und öde, oft bemerkten wir auf den mit Schwarzholz bedeckten Bergen die Ruinen alter Schlöſſer, deren ſchauerliche Geſchichten uns der Oberforſtmeiſter erzählte. Das ganze Land iſt hier voll Petrefakte; wir fanden unter den zur Erhaltung der Chauſſeen aufgeſtellten Steinhaufen mehrere Ammonshörner von außerordentlicher Größe, Muſcheln u. ſ. w. in großer Menge.

Auf der Poſt im Dorfe Bahlingen ſervirte man uns ein ſehr gutes Mittagseſſen. Wir aßen zwar alle mit gutem Appetit, der Schweizer aber vorzüglich ließ dem ſeinigen auf eine ſo unglaubliche Art die Zügel ſchießen, daß ich mich eines leiſen Ausrufs des Erſtaunens nicht erwehren konnte. Der phlegmatiſche Mann wurde hierüber ſo wüthend, daß er zum erſtenmale ſeinen Mund zu etwas anderem als zum Kauen aufthat, und mir eine plumpe Grobheit ſagte. Es wurde mir nicht ſchwer, ihm mit reichem Maße ſeinen

Mangel an Höflichkeit zu vergelten, und da das Gelächter der Geſellſchaft ihn nicht mehr zu Worte kommen ließ, verließ er, außer ſich vor Zorn, mit unverſtändlichem Geſtöhne den Tiſch, und ſetzte ſeinen Weg allein zu Fuß fort, woran wir ihn nicht verhinderten.

Je mehr wir uns den anderen Morgen den Gränzen der Schweiz näherten, je ſchöner wurde die Gegend. Mit frohem Gefühl betrachtete ich die üppigen Wieſen, die ellenhohes Gras und hundert bunte Blumen zierten, und die Pracht der unzähligen Obſtbäume mit dem blendenden Schnee ihrer üppigen Blüthen. Wie ſchön ſagt Epiktet: wir ſind Gott ſchon unendlichen Dank ſchuldig, daß er uns erlaubt hat, einige Jahre das prachtvolle Schauſpiel dieſer Welt zu betrachten.

In Radolphszell trennte ich mich von der übrigen Geſellſchaft, die nach Schaffhauſen fuhr, und da die Diligence nach Konſtanz, mit der ich meinen Weg fortſetzen wollte, erſt Nachmittags abging, benutzte ich dieſen Aufenthalt, mich ein paar Stunden in der ſchönen Gegend umzuſehen. Bei der Zurückkunft von meinem Spaziergang ſtieg ich auf den Stadtthurm, wo man eine bezaubernde Ausſicht genießt: in Süd und Oſten ſieht man den weiten See vor ſich mit der Inſel Reichenau und ſeinen bergigten Ufern, ſeitwärts entdeckt man am Ende des Horizonts in violettem Scheine die Thürme von Konſtanz; gegen Weſten überſchaut das Auge eine weite Ebene, in deren Mitte auf drei hohen Bergen die geſchleifte Feſtung Hohentwiel und zwei alte Ritterburgen mit ihren bemooſten Thürmen hervorragen; gegen Norden erblickt man hinter der Stadt eine Kette lachender Hügel mit Gärten, Wieſen und Obſtbäumen bedeckt.

Die Zeit, die mir noch vor dem Eſſen übrig geblieben iſt, habe ich Dir gewidmet, wie Du ſiehſt, und meinen

Brief angefangen und vollendet, ohngeachtet ein Schweizer, der mit mir nach Konſtanz fahren wird, ſich unterdeß in einer Ecke der Stube den „Schwäbiſchen Merkur“ laut vorbuchſtabirte, und die Poſthalterin mit unaufhörlichem Elſtergeſchnatter ohne Rückſicht auf meine Beſchäftigung, mir die ganze unendliche Reihe der brillanten Begebenheiten ihrer Jugendjahre hererzählte. Alte ſchwatzhafte Weiber ſind wahrlich die unausſtehlichſten Weſen, mit denen Gott in ſeinem Zorn einen ehrlichen Mann accabliren kann!

Adieu u. ſ. w.

Zehnter Brief.

Konſtanz, den 23. Mai 1808.

Vor allen Dingen der alten Poſtmeiſterin réparation d'honneur — ſie hat uns ein ſehr gutes und billiges Mittagseſſen gemacht, auch während wir uns blos mit Eſſen beſchäftigten, die Koſten der Unterhaltung mit glücklicherem Erfolge als vorher und aus gutem Herzen getragen, welches letztere bei allen menſchlichen Dingen doch immer am meiſten werth iſt. Denn:

„Was man von je als hehr und groß erkannt,
Hat man von ſeiner Güte Gott genannt.“

Der Weg von Zell nach Konſtanz iſt äußerſt reizend; im Anfang fährt man längs dem Bodenſee hin, deſſen diesſeitige Ufer mit üppigen Wieſen und weißblühenden Obſtbäumen prangen, während jenſeits grüne Weinberge und in der Ferne die noch mit tiefem Schnee bedeckten Alpen die Ausſicht begränzen; der Inſel Reichenau gegenüber kommt man durch einen dichten Buchenwald, der angenehm mit allen Arten von Bäumen abwechſelt; Eichen, Akazien und Nußbäume, Eſchen, Birken und Silberpappeln miſchen ihr vielfarbiges Grün mit dem glänzenden Laube uralter Buchen, hie und da erſcheint ein ſchüchternes Wild, das ſchnell über den Weg flieht, und der Chor der Vögel ſingt freudig und aus voller Kehle auf allen Seiten ſeine Lieder.

Durch die Ungeſchicklichkeit des Poſtillons wurden wir auf halbem Wege mit Wagen und Pferden, die ſich in die Geſchirre verwickelten, in den Chauſſeegraben geworfen. Zum Glück nahm niemand Schaden, aber ehe alles wieder in Ordnung war, dauerte es lange. Ich benutzte dieſen Unglücksfall, um einen Spaziergang in dem kühlen Buchenwald zu machen, und den balſamiſchen Duft der Kräuter und Bäume einzuhauchen, mit dem das junge Frühjahr Feld und Buſch erfüllte. Je mehr wir uns Konſtanz näherten, je mehr trug die Gegend das Bild eines fruchtbaren und üppigen Landes; die Dörfer ſind oft ſchöner als unſere Städte, und der größte Theil der Kinder, denen wir begegneten, hatte ein ſo munteres und geſundes, ſchalkhaftes und flüchtiges Ausſehen, daß man ſie nicht ohne Vergnügen betrachten konnte.

Als wir über die bedeckte Rheinbrücke fuhren, ſahen wir zum erſtenmal den Bodenſee in ſeiner ganzen Länge vor uns liegen, ein prächtiger Anblick, der, wenn dunkle Wolken die entfernten Ufer gegenüber bedecken, eine lebhafte Idee vom Meere giebt. Konſtanz iſt ein todter und häßlicher Ort, in dem das Gras auf den Straßen wächſt. Dieſe einſt ſo glänzende Stadt hat ſich ſeit Huß' Tode nie wieder erholen können, und ſinkt täglich mehr zur Armuth und Unbedeutendheit herab. Ich ſtieg im blauen Hecht ab, wo ich eine Stube mit der Ausſicht auf den See erhielt, der ſeine Fluthen bis unter meine Fenſter ſpült.

Den anderen Morgen beſah ich die Kathedralkirche, welche außer den Hauptthüren des Eingangs, die ein geſchätztes Stück gothiſcher Skulptur und mit außerordentlichem Fleiß geendigt ſind, wenig Sehenswürdiges darbietet; eine Statue ohne Naſe, welche die Kanzel unterſtützt, ſoll Johann Huß ſein. Von der Spitze des Thurms hat man eine ſchöne Ausſicht auf die umliegende Gegend, ich glaube aber, daß man in der Nähe der Stadt viel vortheilhaftere Punkte für die Ueberſicht des Ganzen finden kann.

Als ich auf dem Wall am See nach meinem Gaſthof zurückging, bemerkte ich, daß eine große Anzahl junger Pappeln, die ſchon anfingen, einigen Schatten zu geben, friſch abgehauen waren. Mehrere Leute beſchäftigten ſich damit, ſie mit Lehm zu verkleben und mit Tüchern zu umbinden, um ſie wo möglich noch zu retten; von ihnen erfuhr ich, daß über vierzig dieſer jungen Bäume von niederträchtigen Buben dieſe Nacht abgehauen worden wären. Kann man ſich vorſtellen, wie es bei unſerer Kultur noch Menſchen geben kann, die fähig ſind, das Böſe bloß um ſeiner ſelbſt willen zu thun! Welcher Nutzen kann irgend Jemandem daraus erwachſen, daß er ſeinen Mitbürgern und ſich ſelbſt ein unſchuldiges, ſeit mehreren Jahren ſorgfältig gepflegtes Vergnügen raubt! Wenn doch die Gerechtigkeit dergleichen Baumſchänder mit der letzten Strenge zu beſtrafen anfinge, ich für meinen Theil geſtehe, daß mancher Mörder aus Leidenſchaft mir weit mehr Entſchuldigung zu verdienen ſcheint, als ein ſolcher Sünder, den durchaus nichts als der teufliſche Reiz des Böſen treibt.

Hieher, in dieſes reizende Land mußt Du kommen, Freund, um zu fühlen, welchen Genuß ein Spaziergang gewähren kann; von früh bis Abends tummle ich mich im Buſch und auf der Flur umher, und freue mich der herrlichen Natur; mein gewöhnlicher Begleiter iſt ein gewiſſer Abbé D., ein Emigrirter, den ich hier kennen gelernt habe, und der viele der liebenswürdigen Eigenſchaften ſeiner Nation in ſich vereinigt; oft bin ich aber auch allein, und in der tiefſten Einſamkeit iſt es, wo ich die lebhafteſten und ſüßeſten Eindrücke empfange. Vor einigen Tagen führte mich mein Weg am Seeufer hin, über dicht mit Obſtbäumen bepflanzte Wieſen nach dem Walde von Loretto. Welch ein Ort für den, der die unverſiegbaren Schätze der Natur dem eiteln Flitterſtaat der Menſchen vorzuziehen weiß! Kaum hatten mich die kühlen Schatten des Hains umfangen, und der Chor ſeiner Bewohner mit hundertſtimmigem Geſang begrüßt, als eine dichte Wand von goldgrünen Blättern ſich um mich bildete, und über meinem Haupt zuſammenwölbte; mit Mühe drangen die Strahlen der untergehenden Sonne durch das ſanft bewegte Laub; wo ſie hinleuchtete, färbte ſich mit blaſſem Roſenroth der Buſch, und im magiſchen Scheine glänzte der hohe Sommerpalaſt, in dem ich ſtaunend ſtand. Zwei Mädchen, die plötzlich aus dem Gebüſch hervortraten, unterbrachen hier gleich lieblichen Dryaden die ſtille Einſamkeit des Waldes; mit ihnen kehrte ich aus dem dunkeln Wald an das ſcheidende Tageslicht zurück, und erreichte in ihrer liebenswürdigen Geſellſchaft bei tiefer Dämmerung die düſter erleuchteten Straßen von Konſtanz. Ich hatte dem Abbé Rendez-vous in meinem Gaſthof gegeben, und fand dort noch einen Emigrirten, den Grafen v. L., mit dem wir zuſammen ſoupirten. Der Kontraſt im Charakter dieſer beiden Franzoſen gab einigemal zu ſcherzhaften Szenen Anlaß; ſo gern der Abbé ſprach, ſo lakoniſch war der Graf, daher er denn oft die Erzählungen, die jener gewöhnlich vom Ei anfing, ihn unterbrechend, mit einigen Worten vollendete, und auf dieſe Art den Abbé zwang, jeden Augenblick einen neuen Stoff aufzuſuchen; endlich ergriff dieſer die Parthie, den Grafen gar nicht mehr zum Worte kommen zu laſſen, worauf dann beide zugleich auf eine Art ſchrieen, daß man weder den einen noch den anderen verſtehen konnte.

Konſtanz beſitzt ein Paradies — ſonderbar genug, daß der Ort, der ſo genannt wird, bloß mit Küchengewächſen und Fruchtbäumen prangt — ſollte man nicht faſt glauben, der Gott derjenigen, deren Paradies ſo beſchaffen iſt, müßte der Bauch ſein? Ich fuhr vom Paradies aus über den Rhein, deſſen blauer Kryſtall hier ſo durchſichtig fließt, daß man an den Stellen, wo er nicht viel über Mannshöhe tief iſt, das niedrigſte Gräschen auf dem Boden ſieht; auf der anderen Seite des Fluſſes führt ein ſehr angenehmer Fußweg mit vielfältigen Ausſichten hart am Ufer nach der großen Rheinbrücke zurück; es iſt der Mühe werth, im Vorbeigehen die der Brücke angebaute weitläufige Mühle zu beſehen, in der alle Räder in Ketten hängen, ſo daß man ſie in die Höhe ziehen oder herablaſſen kann, nachdem der Fluß ſteigt oder fällt, auch ganz herausnehmen, wenn eine Reparatur daran nöthig iſt. Auffallend iſt die brennend grüne Farbe, die das Waſſer, wie flüſſiges Feuer erſcheinend, unter der bedeckten Mühle annimmt.

Mit einem im badenſchen Dienſte ſtehenden Sachſen, dem Lieutenant G., machte ich einmal einen Spaziergang in die Schweiz, deren Gebiet vor den Thoren der Stadt anfängt. Wir beſahen im Vorbeigehen das alte Haus, in welchem Huß ſich verbarg, aber vom Eigenthümer verrathen wurde; man ſieht noch ſein Bild in Basrelief an einem Pfeiler mit der oft aufgefriſchten Inſchrift:

„Johannes Huß.
O weh mir armem Tropf!
Hie man mich nam beim Kopf,
Hie ich entrunnen war,
Bin doch nit komm aus der Gefar.“

Wir hatten kaum die Stadt verlaſſen, als wir uns auf allen Seiten von vollen Feldern, Wieſen und hohen Weinbergen umgeben ſahen, und Dörfer an Dörfer gereiht erblickten, deren größter Theil ſich unter den röthlich-weißen Blüthen der Obſtbäume verbarg; in einer Kloſterkirche, in die wir traten, zeigte man uns ein Wunderbild Chriſti mit natürlichen Haaren, welche die Nacht über wachſen, wenn man ſie den Tag vorher abſchneidet; in der Niſche, wo es ſteht, iſt die Leidensgeſchichte mit kleinen, freiſtehenden, hölzernen Figuren vorgeſtellt, von denen viele nicht ohne Verdienſt waren; ſie ſind das Werk eines armen Bildhauers, der es zur Ausſtattung ſeiner Tochter verfertigte, welche es dem himmliſchen Bräutigam darbrachte, und hier den Schleier nahm. So erzählte uns die rührende Geſchichte mit vielem Pathos der Küſter. Das Ziel unſeres Spaziergangs war ein Landhaus, von dem man eine herrliche Ausſicht auf den See genießt, und wo eine fünfzehnjährige ſehr liebenswürdige — Nièce glaube ich — des Herrn Lieutenant v. G. in Penſion lebt. Die Treuherzigkeit der Beſitzer dieſes Hauſes, und die ächt ſchweizeriſche Einfalt, mit der ſie uns empfingen und bewirtheten, war mir völlig neu; mit Mühe konnten wir ſie dahin bringen, eine Kleinigkeit für den Wein, Milch und Früchte anzunehmen, die ſie uns vorgeſetzt hatten. Herr v. G. verſicherte mich, daß er für alle Bedürfniſſe ſeiner Nièce an Wohnung, Eſſen, Bedienung u. ſ. w. dieſen guten Leuten nicht mehr als einen Louisd'or monatlich bezahle. Die nämliche Billigkeit finde ich in meinem Gaſthofe in der Stadt, wo ich ſehr gut für zwei Gulden Reichsgeld täglich bedient bin.

Man darf in Konſtanz nicht verſäumen, der Kapelle von Loretto einen Nachmittag zu ſchenken, wo ein Gnadenbild der Jungfrau Maria verehrt wird, das Wunder thut. Wundervoll iſt wenigſtens die bezaubernde Ausſicht, die man von der Anhöhe, auf der die Kapelle unter einem Kreis hoher Linden ſteht, über den See in ſeiner ganzen Länge hat, und Bregenz, Lindau, Mörsburg, Konſtanz und die Alpen, ſowie den Säntis im Hintergrunde mit Entzücken überſchaut.

Meinem Gaſthof gegenüber liegt das Kaufhaus, wo man den Saal ſieht, in welchem das berühmte Konzilium gehalten wurde. Man zeigte mir Kaiſer Sigismund's und des Papſtes Stühle, nebſt einem zerriſſenen Ordenskleid des unglücklichen Huß, die als heilige Reliquien aufbewahrt werden; die Ausſicht aus dieſem Saal auf den See macht einen majeſtätiſchen Eindruck. Sie erinnerte mich an das doppelte Belvedère, das ich geſtern dem Lieutenant G. verdankte, und ich eilte ſeiner liebenswürdigen Nièce einen Abendbeſuch zu machen. Während dem Wege ſuchte ich an dem Bergrücken, den ich entlang ging, einen Punkt zu entdecken, von dem man den Säntis und die Alpen von Appenzell erblicken könnte; ich frug einen Schäfer, dem ich begegnete, um Rath, es war mir aber immer unmöglich, ihm deutlich zu machen, was eine Ausſicht ſei, und mußte daher mein Vorhaben aufgeben.

In der Geſellſchaft des Abbé und des Grafen beſuchte ich die Inſel Mainau. Wir wählten einen Weg, der größtentheils durch dichtes Buchengebüſch führte, und kamen nach einer ſtarken Stunde an den langen Steg, der die Inſel mit dem feſten Lande verbindet; eine hohe Allee von Obſtbäumen führt bis zum Schloß, das groß und regelmäßig, aber durch viele Nebengebäude verſteckt iſt. Die Inſel gehörte ſonſt dem Orden der deutſchen Herren, durch die Entſchädigungstraktate iſt ſie aber an den Großherzog von Baden abgetreten worden; der letzte Kommandeur reſidirt noch hier, hat aber über nichts mehr zu gebieten. Sie iſt reich mit Wein, Getreide und Fruchtbäumen bepflanzt, und könnte zu einem äußerſt reizenden Aufenthalt umgeſchaffen werden, wenn ſie in den Händen eines reichen

Privatmanns wäre, der ihre Revenuen einige Jahre auf ihre Verſchönerung verwenden wollte. Jetzt ſieht man keine Anſtalt, die einen ſolchen Endzweck verriethe, das Schloß iſt öde und verlaſſen, und die Terraſſe, von der man den See mit ſeinen beiden Ufern überſieht, trägt ſtarke Spuren der Vernachläſſigung; im kleinen Gärtchen des Kommandeurs ſahen wir einige ſehr ſchöne Blumen, die reiche natürliche Guirlanden von blaßrothen Blüthen bildeten, es war der doppelte Mandelſtrauch (amygdalus flore pleno), deſſen Akquiſition ich Dir ebenfalls für Deinen Garten in W. zu machen rathe; ich kenne keine Blume, die prächtiger in's Auge fiele.

Wir begleiteten den Grafen v. L., der nach Ueberlingen zurückreiſte, noch eine Stunde weit am Geſtade des Sees, wobei ich mit dem Abbé in ein lebhaftes Religionsgeſpräch gerieth, an dem der Graf auch einige Zeit Theil nahm; er war ziemlich unpartheiiſch, da, obgleich guter Katholik, die Unglücksfälle der Revolution ſeinen Glauben etwas geſchwächt zu haben ſchienen; der Abbé vertheidigte ſeine Meinung mit Mäßigung, und ich nahm die Parthei des Polytheismus, dieſes systême riant, wie es Gibbon nennt, mit gleicher Rückſicht für meinen Gegner. Der Gegenſtand unſeres Streits war Julien l'Apostat, der Philoſoph auf dem größten Thron der Welt, dem der Abbé durchaus nicht Gerechtigkeit widerfahren laſſen wollte. Das Bonmot des Libanius bei Gelegenheit der Apoſtaſie des Kaiſers, deſſen ich erwähnte, brachte den Grafen halb auf meine Seite, weil es ihn lachen machte, und man damit gewöhnlich am meiſten bei den Franzoſen gewinnt*). Der

---

*) Julian war bis zu ſeiner Annahme des Purpurs in Gallien gezwungen, ſeine wahren Meinungen zu verbergen, und die chriſtliche Religion, in der er erzogen war, zu bekennen. Libanius hat den Kaiſer dieſer nöthigen Verſtellung wegen gelobt. Die Irrthümer der Erziehung.

Abbé gab ſich aber nicht, und unſer Streit endigte, wie gewöhnlich alle Religionsſtreite, damit, daß jeder nur um ſo feſter in ſeiner Meinung beharrte, denn Wenige werden das Beiſpiel der beiden Brüder Jean und Guillaume Rénaud nachahmen, welche, der eine Proteſtant, der andere Katholik, beide ſo gute Theologen waren, daß, als ſie einſt in einer Stadt ſich antrafen, ſie ſo überzeugend gegen einander disputirten, daß der Proteſtant katholiſch und der Katholik proteſtantiſch wurde.

Ungern trennte ich mich vom Grafen L., der unter allen Emigrirten, die ich kenne, einen der ehrenvollſten Plätze einnimmt, und kehrte mit dem Abbé über die Wunderkapelle von Loretto nach Konſtanz zurück.

Den anderen Tag ging ich mit ihm nach den Ruinen eines alten Schloſſes ſpazieren, das unter dem Namen Oberkaſtell hier bekannt iſt. Ich fand den Ort ſchöner noch, als ich erwartet hatte, und über alle Beſchreibung hinreißend die Ausſicht auf Konſtanz, die drei Arme des Sees, die Menge der umliegenden Dörfer im Thal, und die weite mit Weinbergen und weißblühenden Obſtbäumen bedeckte Gegend. Welch ein Elyſium könnte mit geringer Beihülfe der Kunſt auf der Höhe dieſes Berges geſchaffen werden! Der ſchönſte Wald aller Arten von Bäumen und Geſträuchen, ein wilder Bach, der ſchäumend hindurchrauſchend bei jedem Abſatz eine maleriſche Kaskade bildet,

---

ſagt dieſer Redner, hatten der Schönheit der Wahrheit in Julian's Gemüthe Platz gemacht; aber da es gefährlich geweſen wäre, ſich zu dieſen veränderten Geſinnungen zu bekennen, ſo blieb ſein äußeres Betragen noch immer daſſelbe. Ganz das Gegentheil des Eſels beim Aeſop, welcher ſich in eine Löwenhaut hüllte, war unſer Löwe genöthigt, ſich hinter der Haut eines Eſels zu verbergen, und indem er die Grundſätze der Vernunft annahm, den Geſetzen der Klugheit und Nothwendigkeit zu gehorchen. A. d. H.

duftende Wieſen, Anhöhen und Thäler, die prächtigen, mit Epheu überzogenen Ruinen — alles hat die Natur in einen nicht allzugroßen Raum gedrängt, und durch die herrlichſten Ausſichten verſchönert, ſchon hergegeben; nur eine geringe Unterſtützung durch Menſchenhände, und der ſchönſte engliſche Garten wäre geſchaffen, den zu ſehen man vielleicht nachher hunderte von Meilen zurücklegen würde, da jetzt wenig Menſchen nur die Exiſtenz dieſer herrlichen Gegend kennen. Habe ich je den Mangel eines großen Vermögens bedauert, ſo war es hier; glücklich der Sterbliche, der in philoſophiſcher Ruhe auf einem ſolchen Eigenthume ſeine Tage beſchließen kann! Am Fuße des Berges genoſſen wir, ländlich unter einem Obſtbaum auf weiches Gras gelagert, ein frugales Abendmahl, aus friſcher Butter, Brod und Milchſpeiſen beſtehend, und warfen noch manchen ſehnſüchtigen Blick auf die hohen Ruinen, deren ſchwache Contouren nach und nach ſich in der Dämmerung verloren.

Ich war ſo oft in Konſtanz ſpazieren gegangen, daß ich beſchloß, vor meiner nahen Abreiſe noch einmal ſpazieren zu fahren. Hier hat man dieſen Luxusartikel wohlfeil. Für einen kleinen Char-à-banc mit einem guten Pferde beſpannt, das ich ſelbſt regierte, zahlte ich für den ganzen Nachmittag nicht mehr als einen Reichsgulden.

Ich fuhr am Bodenſee nach der Seite von Rorſchach herab, und mein Pferd lief ſo gut, daß ich ſchon drei Stunden Weges in einer zurückgelegt hatte, als ein heraufziehendes Gewitter mich umzukehren nöthigte. Es war ſchon zu ſpät, und ich konnte ihm nicht mehr entrinnen. Dein treuer Freund in einem leichten Nankin-Anzuge wurde naß bis auf das Hemde, und hätte faſt, jenem Gascogner gleich, gewünſcht ſich an den Blitzen wärmen zu können, die mit entſetzlichem Toben auf allen Seiten aus den Wolken herabſchoſſen. Einen prächtigen Anblick gab der wilde See, während dem Sturm und Gewitter; in einem Nu war ſeine lichtblaue Farbe in ſchwarzes Dunkelgrün gewandelt, die Wellen ſtiegen bald mannshoch empor, und ihr ſchauerliches Rauſchen hallte furchtbar zuſammen mit dem rollenden Donner; von weitem ſah ich ein Schiff mit dem Sturme kämpfen, und wie einen leichten Kahn von dem erzürnten See umherwerfen. In einer halben Stunde legte ſich das Wetter, und freundlich beſchien die Sonne von neuem die erfriſchte Gegend, nur der See arbeitete noch fort, und bot jetzt erſt, von den goldnen Strahlen beleuchtet, ein über alles erhabenes Schauſpiel dar.

Ich glaubte heute früh in des Abbé Geſellſchaft, der mich einige Stunden begleiten zu wollen ſo gütig iſt, abzureiſen, da aber ein wahrer Landregen eingetreten iſt, werde ich wohl noch einige Tage hier zubringen müſſen. Bei ſchlechtem Wetter iſt dieſer Aufenthalt nicht angenehm, um ſo mehr, da ich meine Effekten ſchon nach Luzern vorausgeſchickt habe, und aus Erſparniß nur **le plus stricte nécessaire** beibehalte. Armuth iſt eine üble Sache! Komme ich je wieder in meine alte Lage, gewiß, ich werde ſie beſſer zu benutzen verſtehen — das Schickſal giebt die nachdrücklichſten Lektionen, und Erfahrung iſt der einzige Lehrmeiſter, dem wir folgen. Adieu u. ſ. w.

Elfter Brief.

Zürich, den 28. Mai 1808.

Kaum hatte ich meinen letzten Brief an Dich abgeſchickt, als die düſteren Wolken ſich zertheilten, und in neuer Friſche ſtrahlend, die Königin des Tages aus dem blauen Raume hervortrat. Wie hätte ich da noch meine Ungeduld beſiegen, und meine Abreiſe einen Augenblick länger verſchieben können! Mit freudiger Haſt packte ich mein kleines Bündel, ſchrieb an den guten Abbé ein höfliches Billet, in dem ich mich entſchuldigte, daß wichtige Briefe mich auf der Stelle abzureiſen nöthigten, und ich daher nicht von ſeinem gütigen Erbieten, mich zu begleiten, Gebrauch machen könne . . ., und wanderte mit einem ehrlichen Maurerburſchen, der mein Felleiſen trug, wohlgemuth durch's Paradies hindurch zum Thore hinaus. In Steckborn, drei Stunden von Konſtanz, nahm ich Relais, das heißt einen neuen Träger, und kam grade mit Sonnenuntergang in Stein, dem Ziele meiner Tagereiſe, an.

O Freund! was hätte ich nicht darum gegeben, Hand in Hand mit Dir dieſe Gegenden zu durchwandern, deren Reize genügend zu beſchreiben, ich mich nur zu unfähig fühle. Die Straße führt zwiſchen dem See und hohen Bergufern hin, welche jeden Augenblick unter einer neuen Geſtalt erſcheinend, die Szenen ſo ſchnell wechſeln, daß die überraſchte Einbildungskraft ihnen kaum zu folgen im Stande iſt. Bald wird der Weg ſo eng, daß kaum für zwei Nebeneinandergehende Raum bleibt, und während man auf der einen Seite das Waſſer unter ſeinen Füßen rauſchen hört, glaubt man auf der anderen, aus dunklen Tannen hervorragend, ein verfallenes Schloß über ſeinem Haupte ſchweben zu ſehen; nach und nach wird die Gegend wieder freier, man erblickt den See nur noch ſilbern durch die dichten Bäume blinken, die Anhöhen weichen zurück, und eine üppige Wieſe, vom Schmelz hundertfarbiger Blumen geſchmückt, breitet ihre bunten Matten um uns aus. Ein heimliches Wäldchen nimmt uns jetzt in ſeinen erquickenden Schatten auf, und verliert ſich nach einiger Zeit in eine dichte Allee von hohen Nußbäumen, deren dunkles Laubdach ſich ſchöner wölbt, als je die Kunſt in der Reichen Gärten erzwang. Die Allee hört auf, und wir wandern unter lachenden Weinbergen weiter, wo die grünen Wände jeden Blick in die Ferne verwehren; doch nicht lange, ſo überraſcht uns unvermuthet eine weite Ausſicht auf die entfernteſte Länge des Sees; in der ſcheidenden Abendſonne glänzen in röthlichen Strahlen vom jenſeitigen Ufer herüber, alte, verwüſtete Schlöſſer, weitläufige Klöſter und freundliche Dörfer; einige hängen wie Neſter am Gipfel der Berge, andere ſcheinen im See zu ſchwimmen. Es wird dunkler, und allmählig verſchwindet der See, wir ſehen den ſpitzen Thurm von Stein um die Ecke hervortreten, und die auf hohem Berge über dem Städtchen ſtehenden Mauern der alten Veſte Hohenklingen von dem letzten Scheine der ſchon herabgeſunkenen Sonne erleuchtet werden; der Rhein mit ſeinen blauen Fluthen ſtrömt uns zur Seite, und nach einem kurzen Weg an ſeinen ſchilfigen Ufern erreichen wir heiter und froh das Gaſthaus zum goldenen Hirſch.

Ach, theurer Freund! wie glücklich, wie zufrieden würde ich ſein, wie leicht mich hinwegſetzen über alle jene Schläge des Schickſals, die nur äußere Dinge treffen können, meinen Genuß da allein ſuchend, wo er allein rein und echt zu finden iſt, im Anſchauen, im Erforſchen der unendlich herrlichen Natur — wenn nicht ſo manche Thorheit, ſo manches Unrecht alter Zeiten wie finſtere Nachtgeſpenſter vor jede meiner Freuden träten. Wohl fühle ich jetzt die Strafe alter Fehler, und unfruchtbare Reue ruft vergebens die vergangenen Zeiten zurück. Ja, ich erkenne Dich, langſam richtende aber unbeſtechliche Nemeſis, und in dem wohl-erkannten Geſetze der Natur finde ich die Strafe und zugleich den Troſt, denn lebhaft fühle ich's, keinem kann je mehr geſchehen als Recht. Das Gute wie das Böſe, ſo hat bisher mich Nachdenken wie Erfahrung gelehrt, ſindet ſeine Belohnung oder Strafe unabänderlich in dieſer Welt, oft für des Fremden Auge unbemerkbar, der Schein ſpricht manchmal aber deshalb nicht weniger gewiß für das Gegentheil; wie können wir, ohne er ſelbſt zu ſein, mit Beſtimmtheit von einem Anderen wiſſen, ob in ſeinem ganzen Leben ſich nicht Glück und Unglück nach Verdienſt paarten, wenngleich das äußere Anſehen ſo ſehr ausſchließlich für eines oder das andere zeugt? So wie das Schwere fällt, das Leichte ſteigt, ſo paart nach ewigem Naturgeſetz ſich Wohlſein mit der Tugend, und Leiden mit dem Laſter. In der moraliſchen wie in der phyſiſchen Natur wirkt dies Geſetz des Gleichgewichts, keine Macht kann es zerſtören, und das Gewiſſen iſt das Naturgefühl, das es uns anzeigt, und ſich jedesmal empört, wenn wir dem Grundgeſetz entgegenhandeln wollen, wie gröberer Inſtinkt das Thier belehrt*).

Die junge, hübſche Wirthin unterbrach mich in meinen langweiligen Reflexionen über die trübe Nemeſis mit dem

---

*) Ich hätte dieſe Stelle vielleicht unterdrücken ſollen; da ich aber befürchte, wenn ich mich auf dergleichen Korrekturen einlaſſe, manchmal gerade das Beſſere wegzuſtreichen und das Schlechte ſtehen zu laſſen, ſo habe ich mich ein für allemal entſchloſſen, auch nicht ein Wort an den Briefen meines Freundes zu ändern, und ſie völlig ſo dem Publikum zu übergeben, wie ich ſie erhielt. Mein Freund, der von jeher mit Rouſſeau jenen Römer bewundert hat, der ſein Haus ſo gebaut haben wollte, daß man alles ſehen konnte, was darin vorging — hat nie ſeine Gedanken noch ſeine Handlungen das Licht der Welt ſcheuen laſſen, und da einmal ſeine Briefe öffentlich erſcheinen, ſo glaube ich, daß es in jeder Hinſicht beſſer iſt, ſie ſo erſcheinen zu laſſen, wie er ſie geſchrieben hat, und nicht, wie er ſie hätte ſchreiben können. Was obige Stelle anbetrifft, ſo wird ohnedies jeder vernünftige Menſch einſehen, daß man hier nicht belehren will, ſondern ein Freund dem anderen einfach ſeine individuellen Anſichten mittheilt.

Anm. d. Herausg.

Abendeſſen, und kredenzte mir ein volles Glas ächten Landweins, der, wenngleich an des blauen Rheines Ufern gewachſen, noch nicht den wohlklingenden Namen Rheinwein verdiente. Ich war hungrig, durſtig und müde, folglich aß, trank und ſchlief ich herrlich. **Richesse ne fait pas riche, dit le Roman de la Rose.** Ein lukulliſches Mahl, ein ſybaritiſches Lager hätten mich vielleicht weniger zufrieden gemacht.

Den anderen Morgen ſtand ich früh auf, um die römiſchen Ruinen zu beſehen, die auf einem Hügel hinter der Stadt ſtehen. Es ſollen die Ueberreſte des alten Gautodurum der Römer ſein. Man ſieht nur noch eine ungleiche und zerſtörte, um den Berg im Quarré herumlaufende Mauer, die jetzt ein Kornfeld einfaßt. Wie ich hörte, hat man noch nie in dieſen Ruinen nachgegraben, was um ſo mehr zu verwundern iſt, da man nahe dabei im Rheine unter den Trümmern einer alten Brücke, ſchon mehrere intereſſante Münzen und Alterthümer gefunden hat, die, wenn ich nicht irre, in der Bibliothek zu Winterthur aufbewahrt werden.

Alſo Du weißt, lieber Freund, wie ſehr ich genöthigt bin, eine weiſe Oekonomie bei meinen Expeditionen zu beobachten, und kannſt Dir daher vorſtellen, daß ich die wohlfeilſte Gelegenheit ausſuchte, meine Perſon bis nach Schaffhauſen zu bringen. Zum Glück ging eben das Marktſchiff dahin ab, auf dem ein Platz nicht mehr als 12 Kreuzer koſtet, und man überdem wegen des ſchnellen Laufes des Rheines den vier Stunden langen Weg in zweien zurücklegt. Die Geſellſchaft im Schiff beſtand aus mehreren Landleuten beiderlei Geſchlechts, einem Pfarrer, der im eifrigen politiſchen Geſpräch mit ſeinem Nachbar, einem Schneider aus Stein, mehr als einmal, bald die ruſſiſche, bald die franzöſiſche Monarchie über den Haufen ſtieß, und ſich am Ende immer zur Freiheit ſeines eigenen Vaterlandes Glück wünſchte; endlich noch ein junges Frauenzimmer, die ſehr furchtſam und ſchüchtern that, obgleich ſie wenig Urſache dazu zu haben ſchien, denn ich glaube, daß ſie mehr Verſuchung fühlte als einflößte. Doch darüber läßt ſich eigentlich nichts ſagen, der Geſchmack iſt zu verſchieden; ich erinnere mich, in Wien eine Perſon geſehen zu haben, die das non plus ultra der ſcheuslichſten Häßlichkeit erreichte, faſt Stollberg's Ideale gleich — cretine und ſtumm dazu, voll Ungeziefer und Schmutz — und dennoch, als ich ſie ſah, war ſie ſchwanger.

Ich nahm mir kaum Zeit, in Schaffhauſen mein Packet im Gaſthofe abzugeben, und eilte ſogleich nach dem Munnath, einer großen, theils noch wohlerhaltenen und im ſechzehnten Jahrhundert mit einem runden Thurme verſehenen Feſtung der Römer. Sie liegt auf einer Anhöhe an der Stadt, und man hat von hier aus die vortheilhafteſte Ausſicht auf die umliegende Gegend. Von heiligen Schauern der Vergangenheit ergriffen, durchirrte ich das alte Gebäude, zu dem vielleicht Cäſar ſelbſt den erſten Grundſtein legen ließ. In der hohen und weiten Halle unter der Erde, die aus mehreren Oeffnungen von oben erleuchtet wird, und bequem einige tauſend Menſchen faſſen mag, ſetzte ich mich auf einen Stein nieder, und bewunderte, ſtill in mich gekehrt, den Geiſt der hohen Vorwelt, der hier ſo mächtig zu mir ſprach. Die Alte, die mich herumführte, zeigte mir einen tiefen Brunnen, der noch ganz wohl erhalten war, nur die neueren Stricke und Eimer waren von Neufranken zerſchlagen worden, die während des Revolutionskrieges eine kurze Zeit lang hier gelegen hatten. Noch einige Treppen tiefer unter der Erde geht ein gewölbter Gang um die ganze Feſtung herum; in beſtimmten Diſtanzen ſind eine Art Schießlöcher angebracht, die aber ſo wenig Licht hereinfallen laſſen, daß wir einer Laterne bedurften, um uns darin fortzufinden.

Meine Ungeduld, den Rheinfall zu ſehen, war zu groß, als daß ich bis Nachmittag damit hätte warten können; halb laufend, halb gehend legte ich die Stunde bis zum Schloß Lauffen zurück, und folgte erwartungsvoll dem artigen Mädchen, die ſich mir als Führerin anbot. Kaum trat ich in den kleinen Pavillon, der auf der Felſenſpitze grade über dem Fall erbaut iſt, als ich haſtig an's Fenſter ſprang, und wahrlich weit weniger ſah, als ich erwartet hatte. Iſt das der berühmte Rheinfall, ſagte ich verdrießlich zu mir ſelbſt, der unter die erſten Naturmerkwürdigkeiten Europa's gezählt wird, auf deſſen erhabenen Anblick ſo viele pomphafte Beſchreibungen meine Erwartung ſo ſehr geſpannt haben, und der ſie ſo wenig befriedigt? Mein Gott, wer je ein hohes Wehr geſehen hat, über das ſich ein wilder, angewachſener Strom herabſtürzt, kann ſich gewiß mit einer geringen Einbildungskraft die Reiſe nach Schaffhauſen erſparen. Es iſt wahr, daß ich etwas vortheilhafter davon urtheilen lernte, als man mich auf die Gallerie herabführte, die ſo nahe an den Fall gebaut iſt, daß man ihn beinahe mit Händen greifen kann. Die milchweiß ſchäumenden Fluthen toben und wühlen hier in ſich mit ſo betäubendem Brauſen, ſtürzen ſich mit ſo wilder Gewalt die Felſen herab, daß man, mühſam ohne Schwindel ihnen mit den Augen folgend, ſich eines Gefühles ſtaunender Bewunderung nicht erwehren kann, aber dennoch bleibt das Ganze zu klein, der Sturz zu niedrig, um den impoſanten Anblick, den erhabenen Eindruck zu gewähren, welchen übertriebene und zu dichteriſche Gemälde davon verſprechen. Man giebt ihm gewöhnlich gegen 80 Schuh Höhe, ich bezweifle aber, daß er viel über 60 hat; er ſcheint nicht einmal ſo hoch, da der Strom nicht perpendikulär, ſondern in ſehr ſchräger Richtung herabfällt. Ich ließ mich auf die andere Seite überfahren, von wo man aus einem hart am

Ufer ſtehenden Hauſe die Anſicht des Rheinfalls in ſeiner ganzen Breite hat; mir ſcheint es, daß die Felſen, die ihn zweimal in der Mitte unterbrechen, den Totaleindruck ſchwächen; Andere finden indeß, daß gerade dieſe Unterbrechung ihm einen weit pittoreskeren Anblick giebt. Einer dieſer Felſen iſt von dem unaufhörlich anſtrömenden Waſſer ſchon ganz ausgehöhlt und durchlöchert, daher Viele vermuthen, daß vor uralten Zeiten der Fall weit höher geweſen iſt, und ſich wahrſcheinlich von einer einzigen Felſenwand, deren Rudera noch die beiden einzeln ſtehenden Felſen ſein mögen, herabgeſtürzt hat. So bemerkt man ähnliche Veränderungen am Niagarafall in Nordamerika; man ſieht deutlich, nach dem Bericht neuerer Reiſenden, wie er nach und nach mehrere tauſend Schritte zurückgewichen iſt, und ſeine Form verändert hat.

Es iſt ſonderbar, daß die Römer nie des Rheinfalls erwähnen — man könnte daraus faſt auf das Gegentheil der obigen Meinung ſchließen. In dem Zimmer, wo ich mich befand, war eine camera obscura angebracht, die aber nur ein ſehr undeutliches Bild lieferte. Ein Edelmann, deſſen Name mir entfallen iſt, zeigt dieſe Dinge den Fremden, handelt nebenbei mit ſehr ſchlechten Kupferſtichen, und erhält auf Befehl des Gouvernements für ſeine Mühe 36 Kreuzer.

Gemächlicher als ich gekommen war, ging ich auf der anderen Seite des Rheins nach der Stadt zurück, und genoß, ehe ich ihn ganz aus den Augen verlor, noch mancher Anſichten des Falls, die mir alle weit vortheilhafter ſchienen, als die aus dem Pavillon bei Lauffen, wohin die Fremden immer zuerſt geführt werden, und die es am wenigſten verdient.

Als ich heute früh in Schaffhauſen angekommen war, hatte ich mich angelegentlich nach dem billigſten Gaſthofe erkundigt; der „Rappe" war mir als ſolcher angewieſen worden, und ich hatte mir, wie ſchon geſagt, kaum Zeit genommen, meinen Mantelſack dort abzulegen, ohne auf ſein Aeußeres im geringſten Acht zu geben. Jetzt, da ich mit mehr Seelenruhe dahin zurückkam, ſchien mir ſein äußeres und inneres Anſehen allerdings ſehr verdächtig; indeß der Sohn vom Hauſe kam mir ſchon mit der Nachricht entgegen, daß der Tiſch gedeckt ſei, und ließ mir nicht Zeit, mich länger zu bedenken. Ich trat daher in die Wirthsſtube ein, und fand einen großen Tiſch mit einem Tuche belegt, deſſen marmorirte Farbe eben nicht mich zu beruhigen geeignet war; mit einiger Bangigkeit ſetzte ich mich ſeufzend nieder, und fing an allen meinen Cynismus zu Hülfe zu rufen, als die übrigen Tiſchgäſte erſchienen, und zu meinen beiden Seiten Platz nahmen. Nein, Freund, dies hatte ich mir nicht vorgeſtellt! Denke Dir einen vom Kopf bis zu den Füßen mit Theer überzogenen Fuhrmann, der ſich rechts neben mir niederläßt, einen Packträger in einer flanellenen Jacke, die ich nicht beſchreiben mag, der meine linke Seite einnimmt, mir gegenüber den Wirth in Hemde und Schlafmütze, ſeine von Fett glänzende Frau, deren Geſicht einer Farbenpalette glich, neben ihm, und weiter unten den Hausknecht in ſeinem Stallkittel. Der Pferdegeruch, den dieſer mitbrachte, war wahrlich noch der erträglichſte unter den verſchiedenen Düften, die mich umgaben. Jetzt trat eine der übrigen im Hauſe herrſchenden Reinlichkeit entſprechende Magd mit einem großen Stück Rindfleiſch herein, das von einer Schüſſel in Schmalz geſchmorenen Krautes begleitet war, ſetzte beides auf den Tiſch, und nahm darauf ſelbſt neben dem Hausknecht Platz; ich fühlte von Weitem das Rindfleiſch mit der Gabel an, und fand es nicht viel weicher als Stein; demohngeachtet wurde es von meinen Nachbarn in wenigen Minuten zerriſſen und verſchlungen; die Magd erhob ſich wieder, trug die Ueberreſte davon, und erſchien bald nachher mit einem in ranzigem Schweinsfett ſchwimmenden Braten, und mit Lampenöl angemachtem Salat. Zu meiner großen Zufriedenheit wurde das Diner mit dieſem koſtbaren Leckerbiſſen beſchloſſen.

Ich eilte friſche Luft zu ſchöpfen in's Freie herab, und durchſtrich eine Zeit lang die Straßen der Stadt; bei dieſer Gelegenheit bemerkte ich, daß hier die meiſten Häuſer eine benennende Inſchrift haben, die manchmal ſonderbar gewählt war, zum Beiſpiel „Zum Schwenkkeſſel", „Zum alten Kaiſer", „Zum neuen Habit" (wahrſcheinlich war der Beſitzer dieſes Hauſes ein Schneider), „Zur ſchönen Katzen", „Zum Fuchſen" u. ſ. w. Auf einem großen ſchwarzen Schilde mit rothen Buchſtaben empfahl ſich die Putzhändlerin Madame Futter den Vorübergehenden.

Unvermuthet gerieth ich in den neuen engliſchen Garten vor dem Thore, der von einer geſchloſſenen Geſellſchaft angelegt worden iſt. Man ſieht, daß alles noch im Werden iſt, doch ſcheint die Einrichtung verſprechend; ein gemauerter Teich, über den man ohne Mühe zu ſpringen im Stande iſt, hätte vielleicht wegbleiben können; ebenſo ſonderbar ſchien mir das Arrangement, das point de vue der Hauptallee auf den jenſeits des Rheins liegenden Galgen gerichtet zu haben. — Die Schaffhauſer haben vielleicht Rouſſeau widerlegen wollen, wenn er ſagt: **Le goût des points de vue dans les jardins vient du penchant qu'ont la plupart des hommes, à ne se plaire qu'où ils ne sont pas.**

In Herrn Doktor Amman's Naturalienkabinet, wo ich von hier aus hinging, ſah ich einige ſchöne Verſteinerungen in Stinkſtein, die bei Oeningen gefunden worden ſind; mehrere Inſekten, Pflanzen mit ihren feinſten Blätterfäſerchen, Fiſche u. ſ. w. waren mit bewunderungswürdiger Vollſtändigkeit erhalten. Als ſein ſeltenſtes Stück zeigte mir Herr Amman einen Schnepfenfuß in zwei auf einander paſſenden Platten; was auf der einen fehlte, fand man wohlerhalten auf der anderen. Es war mir intereſſant, hier einen Echantillon der nachgemachten Verſteinerungen zu ſehen, mit denen man einen Gelehrten betrog, der ein großes Werk darüber ſchrieb, und nicht eher als es vollendet war, den wahren Verlauf der Sache erfuhr.

Um ſieben Uhr den anderen Morgen trat ich meinen Weg nach Winterthur an. Da ich über den Rheinfall nur eine halbe Stunde umging, und überdem die Sonne, deren verſchönernden Schein ich geſtern hatte entbehren müſſen, heute hell am Himmel glänzte, beſchloß ich, auf einer letzten Wallfahrt von ihm Abſchied zu nehmen. Ich muß geſtehen, daß er diesmal mehr Eindruck auf mich machte, als geſtern, wahrſcheinlich weil ich mit keiner überſpannten Erwartung mehr hinging, und weil ich gleich zuerſt den vortheilhafteſten Geſichtspunkt wählte. Man ſah einen ſchwachen Regenbogen auf den ſchäumenden Wellen, der aber wenig zur Verſchönerung des Ganzen beitrug.

Die Gegend bis Winterthur bietet wenig Intereſſe dar; in Andelfingen aß ich zu Mittag, und miethete einen anderen Träger. Ermüdet von einem heftigen Marſch bei drückender Hitze kam ich gegen Abend in Winterthur an. Dies kleine Städtchen treibt einen beträchtlichen Handel, deſſen geſegnete Folgen man an ſeinem wohlhabenden Ausſehen leicht bemerkt. Verlangt Jemand von Dir ein Itinéraire der Schweiz, ſo kann ich Dich autoriſiren, ihm in Winterthur den Gaſthof zur goldenen Sonne anzuempfehlen, wo Dein Freund wohl bedient worden iſt. Den anderen Tag um 12 Uhr Mittags kam ich in Zürich an, und trat im

Gaſthofe zum Raben daſelbſt ab. Obgleich Zürich keine hübſche Stadt genannt werden kann, ſo macht ſie doch mit ihren lebendigen Straßen und der breiten mitten hindurchſtrömenden Limmath einen freundlichen Eindruck; die umliegende Gegend iſt herrlich. Gleich nach dem Eſſen ging ich mit Ebel's Anleitung in der Hand auf die Schanze, die Katze genannt, von der man eine der ſchönſten Ausſichten auf den See, und die hinter ihm ſich erhebende Alpenkette hat. Der Himmel war mit Gewitterwolken umzogen, und die ganze Gegend in ein düſteres Grau gehüllt; nur auf die glänzend weißen Alpen warf die Sonne helle Strahlen hinter den ſchwarzen Wolken hin. Du kannſt nicht glauben, welche ſeltſame Wirkung dieſe ungewöhnliche Beleuchtung hervorbrachte, ich hätte keinen glücklicheren Moment wählen können, die Alpen gleich zum erſtenmale in ihrer höchſten Pracht zu ſehen. Große Regentropfen, die rauſchend in die Lindenblätter fielen, unter denen ich ſtand, erinnerten mich bald, an den Rückzug zu denken; kaum hatte ich auch mein Zimmer erreicht, als das Gewitter mit aller Gewalt losbrach, und mich zwang, den übrigen Theil des Tags zu Haus zu bleiben. Der Gaſthof, in dem ich wohne, iſt, beiläufig geſagt, obgleich hier nicht der erſte im Rang, doch einer der beſten, die ich kenne, beſſer beinahe als ich wünſche, denn wie dem König Theodor ſteht mir beſtändig ein Geſpenſt mit der Rechnung in der Hand vor den Augen.

Du nannteſt mich ſonſt einen panier percé, laß mir die Gerechtigkeit widerfahren, daß ich mich hierin gänzlich geändert habe. Glaube mir, daß es nicht ſo leicht iſt, als Du vielleicht glauben könnteſt, mit einem halben Louisd'or täglicher Einnahme zu reiſen, vorzüglich in der Schweiz, wenn man auch allen Anſprüchen entſagt, und nie einer beſſeren Lage gewohnt war. Auf jeden Fall verliert man dabei das Koſtbarſte, die Zeit, denn oft ſieht man ſich genöthigt, in Orten, die nichts Intereſſantes darbieten, einen langen Aufenthalt zu machen, blos weil ſie wohlfeil ſind, und vorhergegangene gehäufte Ausgaben, die man nicht vermeiden konnte, eine Erſparniß nöthig machen. Die meiſten Koſten verurſachen die Führer, und es iſt in der Schweiz nicht wohl möglich, ſie zu entbehren. Ein ſolcher Führer kann, man richte es ein wie man wolle, nicht unter einem Laubthaler täglich angerechnet werden; für alle meine übrigen Bedürfniſſe bleibt mir alſo nicht mehr, als dieſer Diener erhält, der von ſeiner Hände Arbeit lebt*).

Es iſt jetzt die Zeit der Kunſtausſtellung in Zürich. Ich habe ſie beſucht und mehr Quantität als Qualität gefunden. Eine Menge Sachen waren offenbar nur aufgenommen worden, um die Wände voll zu machen. Dahin gehört unter anderen eine militairiſche Nachtſzene, wo in der That die Finſterniß ſo täuſchend dargeſtellt war, daß man ſchlechterdings nichts hätte erkennen können, wenn der ahndungsvolle Künſtler ſein Bild nicht auf einem unten angeſteckten Zettel erklärt hätte. Es war mir angenehm, unter den beſten Gemälden ein vaterländiſches Produkt zu finden, eine ſehr gelungene Kopie nach Van Dyk's Portrait des Protektors Oliver Cromwell, vom jungen Graff aus Dresden. Du kennſt das Original in unſerer Gallerie; mir ſchien das Geſicht immer zu fett, mehr der Idee ähnlich, die man ſich vom Hamlet macht, als von dem tiefen, verſchlagenen Cromwell. Einige Landſchaften von Wüſt, deren Kolorit nur etwas matt war, und zwei ſehr brav mit der Feder gezeichnete Blätter von Emanuel Steiner aus Winterthur, zeichneten ſich vortheilhaft unter den beſſeren Sachen aus.

---

*) Wenn Jemand hier einwenden ſollte, daß ein Führer nicht von ſeiner Hände, ſondern von ſeiner Füße Arbeit lebt, ſo muß ich ihm Recht geben. Anm. d. H.

Ich machte auf der Ausſtellung die Bekanntſchaft Herrn Konrad Geßner's, eines Sohnes des Dichters, der ſo gütig war, mich zu ſeiner Mutter zu führen, einer würdigen Matrone, die mit der wohlwollendſten Artigkeit den Fremden, die bei ihr eingeführt werden, die Durchſicht der Gemälde und Studien ihres ſeligen Mannes erlaubt, deren ſie noch eine beträchtliche Anzahl beſitzt. Ein Theil davon wird jetzt unter ihrer Direktion von Herrn Kolbe aus Deſſau in Kupfer geſtochen. Man zeigte mir einige dieſer Blätter, die mir von ſehr ungleichem Werthe ſchienen, eine Bemerkung, die man oft an den Produkten dieſes Künſtlers zu machen Gelegenheit hat.

Ich bedauerte, daß meine Umſtände mir nicht erlaubten, eine vollſtändige Sammlung Geßner's radirter Blätter zu kaufen, die mir angeboten wurde. In jeder dieſer reichen und mannichfaltigen Kompoſitionen erkennt man den von holden Phantaſieen überſtrömenden Dichter. Obgleich man im Allgemeinen ſeine Figuren tadelt, ſo findet man doch oft einzelne Gruppen, deren Anordnung und Ausdruck des erſten Meiſters würdig ſind. So habe ich nie das Blatt, was zur Idylle „der zerbrochene Krug“ gehört, ohne die lebhafteſte Rührung anſehen können. Der alte Trinker ſieht ſo gutmüthig traurig auf die Scherben ſeines Kruges hin, die lieblichen Mädchen treiben ſo ſchalkhaft und loſe ihr Weſen um ihn herum, der Gegenſatz des freundlichen Alters und der holden ſcherzenden Jugend erregt ſo viel entſprechende ſüße Gefühle, daß man nur mit Mühe ſich von dem zartgefühlten Bilde trennen kann. Ich war verwundert, unter dieſer Sammlung auch einige Karikaturen voll Witz und Laune zu finden, aber immer iſt ſeines Satyrs Rüge gutmüthig, und ſeine Geißel giebt nur ſanfte Schläge; man lächelt, ohne zu verlachen. Es iſt wirklich zu bedauern, daß dieſer ſo geniereiche Mann nie in

Oel zu malen verſucht hat; ſeine Gemälde ſind alle in Gouache.

Herr Konrad Geßner iſt auch Maler, ſein Fach ſind Landſchaften und hauptſächlich Pferdeſtücke. Er hatte die Gefälligkeit mich in ſein Atelier zu führen, wo ich mehrere verdienſtvolle Sachen in dieſer letzten Art fand.

Ohngeachtet des noch immer anhaltenden Regens beſuchte ich Nachmittags einige nahe um die Stadt liegende Promenaden. Die Anlagen auf dem Schützenplatz an der Limmath herab, gewähren einen ſehr angenehmen Spaziergang. Enge Alleen von hohen Lindenbäumen, Platanen und Pappeln geben Schatten bei der Sonnenhitze, und ein ſchirmendes Laubdach beim Regen; auf der einen Seite werden ſie von grünen Raſenplätzen begränzt, die mit Gängen durchſchnitten und mit kleinen Boskets verſchiedenartiger Bäume beſetzt ſind, auf der anderen ſtrömt die Limmath mit haſtiger Eile vorüber, und ihre blauen Wellen beſpülen den Fuß der Linden, unter denen man hingeht. Am Ende der Allee bei dem Zuſammenfluß der Sihl mit der Limmath, deren doppelfarbiges Waſſer eine Zeitlang unvermiſcht neben einander hinfließt, ſteht ſeitwärts in einem Kreis hoher Bäume Salomon Geßner's Denkmal von ſchwarzem inländiſchen Marmor, mit einem Basrelief von Trippel in carrariſchem Marmor, welches eine Szene aus der Idylle Amico und Daphnis vorſtellt. Amico hat eine Hand verloren, die ſehr ſchlecht wieder angeſetzt iſt. Oben darüber iſt, ebenfalls in carrariſchem Marmor, Geßner's Bruſtbild. Auf der Rückſeite ſteht mit goldenen Buchſtaben: „Dem Andenken Salomon Geßner's von ſeinen Mitbürgern." Darunter:

> „Billig verehret die Nachwelt den, dem ſich die Muſen geweihet,
> Unſchuld und Tugend die Menſchheit zu lehren."
>
> „Tod Abels, 1. Geſang."

Auf dem Rückweg nach der Stadt beſah ich das Waiſenhaus. Es iſt das ſchönſte Gebäude in Zürich, und ſeine innere Einrichtung entſpricht ſeinem Aeußeren; etwas mehr Reinlichkeit wäre vielleicht hie und da noch zu wünſchen. Die Fröhlichkeit und das doch geſittete Betragen der Kinder, ihr meiſtentheils friſches und geſundes Anſehen geben dem Menſchenfreund einen erfreulichen Anblick. Ein ſehr artiges Mädchen von 17 Jahren führte mich herum, und zeigte mir alles mit vieler Genauigkeit. Ich weiß nicht, ob dieſe Einrichtung allgemein iſt, den Fremden ein junges Mädchen zum Cicerone zu geben, aber ich ſollte meinen, daß zuweilen bei unmoraliſchen Reiſenden einige Gefahr damit verbunden ſein könnte — mehreremal befand ich mich ganz allein mit meiner Führerin in den Schlafzimmern, um die Betten anzuſehen, worin ihre Mitſchülerinnen die Nacht zubringen. Ich glaube nicht, daß das Mädchen daran Schuld war, aber ich fand alles ſo ſehr nach meinem Sinn, überall ſo viel Wohlwollen aus jeder Anſtalt hervorleuchtend, daß ich ihr ein reichliches Geſchenk für die armen Waiſenkinder in die Hand drückte. Saepe videtur esse caritas, et est magnis carnalitas. Ueber den Lindenhof, einen mit hohen Linden beſetzten Platz, von dem man, wegen ſeiner erhabenen Lage, eine angenehme Ausſicht auf einen Theil der Stadt hat, und bei Lavater's ehemaligem Hauſe vorbei, ging ich nach meinem Gaſthof zurück. Ich fand hier Briefe aus Sachſen, unter denen der Deinige, lieber S . . ., wie Du Dir denken kannſt, mir nicht die wenigſte Freude machte.

Um ſie Dir nicht mit Langeweile zu vergelten, ſchließe ich hier den meinigen, deſſen unbeſcheidene Länge ich mit dem Vergnügen zu entſchuldigen bitte, das mir jede Unterhaltung mit Dir gewährt. Lebe wohl u. ſ. w.

Zwölfter Brief.

Luzern, den 2. Juni.

Um Johanna Gray's lateiniſche Originalbriefe an Bullinger zu ſehen, ging ich einige Tage vor meiner Abreiſe von Zürich in die Bibliothek. Der Profeſſor, der mich herumführte, konnte ſie lange nicht finden, und erklärte mir unterdeſſen unaufgefordert, Johanna Gray ſei ein engliſches Mädchen geweſen, die man wegen Religionsſchwärmerei geköpft habe!! Vielleicht wußte er nicht, was er ſprach, denn er las die ganze Zeit über, daß er ſich mit mir unterhielt, zugleich in einem Buch, und notirte Stellen daraus in ſeine Schreibtafel. Eine Handſchrift der Institutiones oratoriae des Quintilian, und eine griechiſch-alexandriniſche Ueberſetzung des Pſalters auf violettem Pergament, die mich wenig intereſſirte, da ich nicht griechiſch verſtehe, Lavater's Büſte in Marmor, von Dannecker, und ein, wie man ſagt, ſehr ähnliches Portrait des Reformators Zwingli, beſchloſſen für mich die Merkwürdigkeiten der Bibliothek, da das Münzkabinet in Unordnung war, und nicht gezeigt wurde.

Der Ausſicht wegen, wollte ich auf den nicht weit entfernten Thurm der Kathedrale ſteigen, und trat vorher einen Augenblick in die Kirche. Es war die erſte reformirte Kirche, die ich ſah, und ich geſtehe, daß ſie mir, ſo von allen Zierrathen ſorgfältig entblößt, eher wie eine große Scheuer, als ein Tempel dem höchſten Weſen geweiht, vorkam.

Da poſitive, zu den Sinnen ſprechende Religion, die gleichſam der Seele die Mühe erſpart, ſich zu den ſublimen Ideen der Gottheit in reiner Anſchauung zu erheben, und ihr faßlichere Gegenſtände der Frömmigkeit darbietet, dem Volke nöthig iſt, warum zerſtörte man doch mit Aufwand ſo vieler Kräfte die ſinnlich ſchönen Formen des katholiſchen Kultus! Iſt etwa der reformirte, weil er die Zierde abgelegt hat, der reinen Naturreligion deswegen näher getreten? oder ſind die Gefühle, die er einflößt, feuriger, findet ſich in ihm mehr Poeſie des Lebens, blüht hier die göttliche Kunſt, wie ſie in den goldnen Zeiten jenes Glaubens Früchte trug, der mit den in ſich verpflanzten Blumen des geſtürzten Polytheismus prangt? —

Ich fand auf der Höhe des Thurmes eine belohnende Ausſicht, und einen franzöſiſchen Thürmer, der ſich bitter über ſein Exil in dieſem Lande, wie er es nannte, und über die plumpen Schweizer beklagte, qui ne savaient parler que de la main gauche. Um ihn für ſeine loſen Reden über das Volk, das ihn nährte, zu beſtrafen, ſuchte ich ſeinen Landsleuten nachzuahmen, indem ich ihm viel Höflichkeiten ſagte, beim Weggehen aber die Bezahlung für ſeine Mühe vergaß.

Schon zweimal hatte ich während meines Aufenthalts in Zürich die Wittwe des Malers Heß bitten laſſen, mir zu erlauben, die Gemälde ihres Mannes zu ſehen, in deren Beſitz ſie ſich befindet. Sie hatte mir endlich einen Tag beſtimmt, und als ich erſchien, ſich mit Kopfweh entſchuldigen laſſen; als ich heute zum zweitenmal in Geſellſchaft des franzöſiſchen Oberſt Weyß hinkam, detachirte man uns eine alte Kammerjungfer, die mit verdrießlicher Miene eine Stube öffnete, wo wir den bekannten Rheinfall, und einige andere Landſchaftsgemälde fanden; ich ließ mich bei Madame Heß, die ſtets unſichtbar blieb, nach den Handzeichnungen und Studien ihres Mannes erkundigen, erhielt aber die Antwort, ſie habe keine, obgleich ich vom Gegentheil ſehr wohl unterrichtet war. Dieſes unverbindliche Benehmen gegen Fremde, was ſo ſehr gegen die Artigkeit der ſich in demſelben Fall befindenden Wittwe des berühmten Geßner's abſticht, iſt in der That unverzeihlich, wenn man ſich bezahlen läßt, wie hier geſchah.

Das ſich hier befindende Gemälde des Rheinfalls wird für die beſte und treueſte Abbildung gehalten, welche man von dieſem ſchönen Naturſchauſpiel hat, und entſpricht meiner Meinung nach ſeinem Rufe mehr, als es ſonſt gewöhnlich iſt. So ſchwierig es auch ſein mag, einen Waſſerfall, deſſen höchſte Schönheit in der ſteten Bewegung liegt, treu darzuſtellen, ſo täuſchend iſt es doch dem Meiſter gelungen, ſein Bild lebhaft in der Seele zurückzurufen. Uebertrieben mag es indeß wohl ſein, wenn ein Schweizer, deſſen Reiſebeſchreibung mir geſtern in die Hände fiel, in folgende Extaſe darüber ausbricht: „Man glaubt das Brauſen des ſchäumenden Waſſers zu hören, man glaubt den feinen Staub einzuſchlucken, der davon wegſprützt, man glaubt das Beben der Erde unter ſich zu fühlen, das die allgemeine Erſchütterung verurſacht, man glaubt u. ſ. w.“, ich für meinen Theil glaube, daß man ein Glas Wein zu viel getrunken haben muß, um ſo viel glauben zu können.

Der Oberſt Weyß war ſo gütig, mich auf einem Abendſpaziergang nach Küßnacht zu begleiten, und durch ſeine eben ſo angenehme als lehrreiche Unterhaltung das Vergnügen zu vermehren, welches ich beim Anblick der reizenden Gegend empfand, die uns umgab. Seine genaue Bekanntſchaft mit der Schweiz, der wir ſchon die beſte Karte von dieſem Lande verdanken, welche man bis jetzt geliefert hat, ſetzt ihn in den Stand, richtigere Notizen davon zu geben, als irgend ein Anderer, und wahrſcheinlich wird ein ſehr intereſſantes Werk von ihm erſcheinen, das uns mit vielen neuen Anſichten über dieſes Land bereichern wird. Es iſt intereſſant, die Gefahren ſchildern zu hören, die Herr Weyß auf Eisbergen und Gletſchern beſtanden hat, welche vor ihm kein menſchlicher Fuß betreten hatte, und wo ſelbſt die kühnſten Gemſenjäger ſich zu folgen weigerten; nur einer blieb ſtets bei ihm, und rettete ihn oft durch ſeine außerordentliche Geſchicklichkeit und ausdauernde Beharrlichkeit aus ſehr mißlichen Lagen. Mit Ebel's Anleitung die Schweiz zu bereiſen, war der Oberſt Weyß nicht ſehr zufrieden, er meinte, daß Ebel zu viel auf den Rapport der Züricher Lohnbedienten hingeſchrieben hätte, ohne ſich ſelbſt von der Wahrheit dieſer Ausſagen zu überzeugen, daß viele ſeiner Rathſchläge höchſt unzweckmäßig wären, und das Ganze zu ſehr in's Kleinliche ginge, u. ſ. w.

Wir verlängerten unſeren Spaziergang beim Rückweg bis auf die Promenade an der Limmath, wo heute, Sonntags, der größte Theil der ſchönen Welt aus Zürich verſammelt war. Es fiel mir auf, Weiber und Männer völlig abgeſondert zu ſehen; die Männer grüßten zwar im Vorbeigehen die bekannten Damen ſehr ehrerbietig, redeten ſie aber niemals an, ganz Alte ausgenommen, die ſich zuweilen ihre häuslichen fata mit vielem decorum mittheilten. Dieſe Steifheit iſt in einem Lande unerwartet, wo man nach der allgemeinen Meinung eher weniger Sitte und mehr Herzlichkeit zu finden vermuthet.

Den nächſten Morgen ſah ich die Sonne vom Bürgli aufgehen, einem Wirthshaus, das nahe am Thor auf einem Hügel liegt, und eine ſchöne Ausſicht auf den See und die Stadt hat. Ich war ſchon dreimal hier geweſen, und jedesmal, ohne etwas zu verzehren, auf eine offene Bodenſtube geſtiegen, hatte mich dort eine halbe Stunde an dem Belvedere ergötzt, und war dann wieder nach der Stadt zurückgekehrt; heute verrannte mir die Wirthin, als ich eben gehen wollte, den Weg, und frug mich mit vor Wuth zitternder Stimme, ob ich zum drittenmal nichts genießen werde? Aus Muthwillen verlangte ich mehrere Dinge, die ſie nicht haben konnte, wurde aber mitten in meiner Rede ſo vom

Lachen über den komiſchen Zorn des alten Weibes überwältigt, daß ich ſchleunigſt mein Heil in der Flucht ſuchen mußte; ein langer Beſenſtiel flog mir ſogleich wie ein Wurfſpieß beim Kopf vorbei, und den ganzen Hügel herab folgten mir, wie ein fernes Echo, die ſchallenden Schimpfwörter der wüthenden Xanthippe nach.

Sobald ich in die Stadt zurückgekommen war, ließ ich mich in das Haus führen, worin die Galeere ſteht, mit welcher im Revolutionskrieg der in Kaiſerlichen Dienſten ſtehende Engländer Kapitain Williams auf dem Züricher See gegen die Franzoſen manoeuvrirte, aber weniger als nichts ausrichtete. Sie iſt jetzt in etwas delabrirten Umſtänden, und wird blos als Denkwürdigkeit und zu einigen Ceremonieen unter dem Namen des Kriegsſchiffes aufbewahrt. Der Inſpektor über die Schiffe der Regierung, der mich begleitete, war ſo artig, mich zu einer Waſſerfahrt gegen Abend einzuladen, die ich mit vielem Vergnügen annahm.

Um 4 Uhr ſtachen wir bei dem günſtigſten Winde in See, und wie ein Pfeil flog die leichte Barke mit vollem Segel über die glatten Wellen hin; äußerſt mannichfaltig und ſchön waren die ſtets abwechſelnden Ausſichten auf die beiden Ufer und die majeſtätiſchen Schneeberge vor uns, oft begegneten wir Schiffen mit Geſang und Muſik, die eine angenehme Wirkung auf dem Waſſer machte, und dem von Barken und Kähnen wimmelnden See ein neues Leben gab. Nach einer Fahrt von zwei Stunden landeten wir, und erſtiegen den Berg, auf dem das Niedelbad liegt.

Welche bezaubernde Ausſicht enthüllte ſich hier vor unſeren Blicken, mit allen Reizen der erhabenſten Natur geſchmückt! Der größte Theil des Sees lag wie ein Spiegel vor uns ausgebreitet, große und kleine Schiffe tummelten ſich durch einander, ein friſcher Wind ſchwellte ihre in der

Sonne glänzenden Segel; gleich einer unabſehbaren Gaſſe zogen ſich Häuſer an Häuſer, nur hie und da durch das Dunkelgrün dichtbelaubter Bäume verſteckt, an beiden Ufern der flimmernden Waſſerfläche hinauf und herab; doch tief in weiter Ferne ſchien das belebte Land der Freude plötzlich abgeſchnitten, und aus dem dunklen See gradauf ſtiegen, himmelan über die Wolken, Berge und zackichte Felſen mit ewigem Schnee bedeckt; wie drohende Giganten ſahen ernſt und feierlich ihre weißen Häupter in das lachende Thal herab, eine andere Welt ſchien hier unten, eine andere dort oben zu ſein, die erſten Stufen däuchten dieſe ungeheuren Maſſen nur zu dem Lande jenſeits aufzuſtreben, und im roſenrothen Schein, der von der Abendſonne jetzt erleuchtet, ſie umſtrahlte, glaubt' ich im Traum der Phantaſie verloren, den Abglanz jener Morgenröthe zu erblicken, die einſt den müden Wanderer ſoll am Ziel erwarten.

Den anderen Tag verließ ich Zürich, und kam gegen Abend auf der Höhe des Albis an. Ein angenehmer Weg führt wenig mühſam bis hinauf, größtentheils geht man unter dem Schatten von Buchen-, Tannen- und Eichengebüſch, oder über blumige Wieſen, die reich mit Obſtbäumen bepflanzt ſind. Ich traf im Wirthshaus zwei Fremde an, einen jungen Herrn Bethmann aus Bordeaux, und einen etwas bejahrteren Pariſer, in deren Geſellſchaft ich bis zu dem Signal heraufſtieg. Wir ſahen hier das prächtige Schauſpiel der untergehenden Sonne über die lange Alpenkette der Schneeberge, und den Zuger See, der mit der Stadt und faſt dem ganzen umliegenden Kanton, vom Roßberg, dem Rigi und Pilatus eingeſchloſſen, wie in einem tiefen Keſſel zu unſeren Füßen lag. Der Züricher See und ſeine Ufer erſcheinen hier nicht ſo ſchön, als von näheren Standpunkten, ſein lang ſich hinziehendes Gewäſſer ſah einem breiten Fluſſe ähnlicher als einem See, und ſeine lachenden Umgebungen verloren viele ihrer Reize in der Entfernung.

Unter ellenhohen Federbetten konnte ich die ganze Nacht kein Auge zuthun, und verwünſchte dieſe unerträgliche Mode der Schweiz, die man überall auf dem Lande antrifft. Ich ſah mich endlich genöthigt alle Betten wegzuwerfen, und auf einem alten Lehnſtuhl zu ſchlafen, als gegen Morgen ein ſeltſames Getöſe in der Seitenſtube meine Aufmerkſamkeit auf ſich zog. Eine Bettſtelle ſchien nahe neben mir heftig bewegt zu werden, und klagende Seufzer jede Erſchütterung zu begleiten. Neugierig legte ich mein Ohr an die Bretterwand, und hörte jetzt eine weibliche Stimme folgende Worte in abgebrochenen Tönen ſtammeln: „Hör' auf um Gotteswillen — ich kann nicht mehr! Ich ſchreie, daß alle Fremden im Haus aufwachen ...... kann .... ach Jeſus .... eine ſchwache Frau wie ich das aushalten ...... Jetzt ſchrei' ich .. das ganze Haus zuſammen .... A .... ach!"

„Nun haſt Du endlich genug?" fing jetzt ein Mann im tiefen Baßtone an, „weder Tag noch Nacht giebſt Du Einem Ruhe, diesmal, hoffe ich, werde ich Dir doch einmal den Kitzel vertrieben haben!" „Ja warte nur", erhob jetzt wieder die Frau ihre Stimme weit lauter als vorher, „morgen geh' ich zum Pfarrer, und klage auf Scheidung, denn das ſag' ich Dir, Du Satan, das iſt das letztemal geweſen, daß ich mich von Dir habe prügeln laſſen." Hätte man einem ſchweizeriſchen Ehemann wohl ein ſolches nächtliches Betragen gegen ſeine arme Frau zutrauen ſollen?

Leider verhinderte uns am Morgen Regen und Sturm, die Sonne aufgehen zu ſehen. Herr Bethmann reiſte bald ab, und ließ mich mit dem Pariſer allein, der mich durch ſeine Geſellſchaft einigermaßen für das elende Frühſtück von Cichorienkaffee und wäſſriger Milch entſchädigte, das man uns auftiſchte. Wider den gewöhnlichen Glauben findet man in der Schweiz ſehr ſelten guten Rahm und gute Butter, ſehr oft bekömmt man beides gar nicht, nicht einmal Milch, weil die Kühe auf den Alpen ſind, und kein Vieh in den Thälern zurückbleibt. Nach einigen Stunden, da ſich das Wetter etwas aufgeklärt hatte, ſetzte ich meine Reiſe nach Zug fort. In einem ſchönen Thale, auf allen Seiten von Bergen umgeben, führt der Weg über üppige Wieſen hin, die bald von ſilbernen Bächen durchſchnitten, bald mit Gruppen der reizendſten Büſche bedeckt, ein wahres Tempe bilden, das der Reiſende mit Entzücken durchwandert; tritt man in eins dieſer dichten Boskets ein, ſo glaubt man ſich von einer plötzlichen Nacht umfangen, kein Sonnenſtrahl drängt ſich durch die dunkelgrünen Buchenwände, und wie neubelebt fühlt man ſich durch die erfriſchende Kühle. Ich bemerkte oft, daß die Kirchhöfe in den Dörfern mit Blumen bepflanzt waren, die mit den bunten vergoldeten Kreuzen in freundlicher Eintracht in der Sonne glänzten. Gegen Mittag erreichte ich Zug, und erſtieg ohngeachtet meiner Müdigkeit den Thurm des Kapuzinerkloſters hinter der Stadt, deſſen Ausſicht von Herrn Ebel gerühmt wird, aber wenig belohnend iſt.

Mit drei Schweizern, einem Kaufmann aus Zürich, einem Kellner und einem Friſeur aus Luzern, ſchiffte ich mich nach Immenſee ein. Meine Reiſegefährten ſpielten, während ich mich an den mannigfaltigen Naturſzenen ergötzte, die der See uns reichlich darbot, ein Kartenſpiel, das Schaafskopf genannt wird, und gönnten mir das Vergnügen, mich meinen Gedanken ungeſtört überlaſſen zu können.

Von Immenſee bis Küßnacht führt ein angenehmer Fußſteig bei Tell's Kapelle vorbei, die beim Anfang der hohlen Gaſſe auf demſelben Flecke erbaut ſein ſoll, wo Tell den Landvogt erſchoß; die Wände der Kapelle ſind mit ſchlechten Gemälden bedeckt, Tell's Thaten vorſtellend; unter einem ſtanden folgende altdeutſche Verſe:

„Doch wird lang unſer Macht noch währen?
Lang noch, wenn wir die Alten währen." (bleiben)

Läßt man das h im zweitenmal währen aus, ſo paſſen die Verſe gut auf die heutigen Zeiten. Beiläufig muß ich doch erwähnen, daß unſere Theaterdekorateurs ſich bei Darſtellung der hohlen Gaſſe die Felſen und Höhlen erſparen könnten; die hohle Gaſſe iſt nichts als ein ſimpler mit Buchengebüſch eingefaßter Hohlweg, der mitten durch eine Wieſe führt. In Küßnacht ſchifften wir uns von neuem auf dem Vierwaldſtätter See nach Luzern ein; hier nimmt die Gegend bald einen wilderen Charakter an, nackte Felſen ſteigen rund umher ſenkrecht aus dem See empor, in drohender Nähe erheben ſich der Rigi und der hohe Pilatus, und in den Zwiſchenräumen erſcheinen unter Wolken die weißen Alpen. Wir kamen bei den Ruinen der alten Burg Habsburg, einem ehemaligen Sommerſitz der Grafen, dieſes Stammes, vorbei, und entdeckten bald darauf die ſchwachen Ueberreſte der Säule, die der Abbé Raynal mehr ſich ſelbſt, als den Eidgenoſſen zu Ehren ſetzen ließ, und die ein Blitzſtrahl zerſtörte; nicht weit davon ſteht mitten im See auf einem Felſen, der kaum ſie zu tragen groß genug iſt, eine kleine Kapelle, hinter der man zuerſt, noch in weiter Entfernung, die Thürme von Luzern erblickt. Wie ſich jetzt nach und nach das Wilde mit dem Freundlichen verſchmilzt, wie die kahlen Felſen ſich mit dem friſcheſten Grün ſchmücken, weiße Landhäuſer auf allen Seiten hervortreten, und ſich die Berge amphitheatraliſch im Kreiſe umher gruppiren, das fühlt man leichter, als man es beſchreibt.

Der Kellner, der, wie Du Dich erinnerſt, mit uns fuhr, führte mich ſogleich von Amtswegen nach dem weißen Roß, dem Gaſthof, wo er angeſtellt iſt, und ich bin bis jetzt ſehr gut mit dieſer Wahl zufrieden. Es iſt eine Gerechtigkeit, die man der Schweiz widerfahren laſſen muß, daß man wohl in keinem Lande eine ſo große Anzahl guter Wirthshäuſer antrifft als hier; auf dem Lande ſind ſie oft ſehr theuer, in den Städten habe ich mich aber noch nie über exorbitante Preiſe zu beklagen gehabt. Lebe wohl u. ſ. w.

Dreizehnter Brief.

Luzern, den 6. Juni 1808.

Ich habe Luzern in ſeinem glänzendſten Zuſtande angetroffen; die Tagſatzung, die dieſes Jahr hier gehalten wird, giebt der kleinen Stadt ein mehr als gewöhnliches Leben, täglich ſieht man die Bürgerſchaft in Uniform manoeuvriren, Ehrenwachen geben, und mit Muſik durch die Straßen marſchiren; alle Morgen hat das Volk das Vergnügen, ſeine Vorgeſetzten, vom Landamman bis zum letzten Deputirten, im Staatskoſtüme (ein ſchwarzer Frack und Degen) das Rathhaus herauf und herab ziehen zu ſehen, um ſich über das Wohl des Landes zu berathſchlagen. Dieſen Morgen wurde die Ceremonie des Eidgenöſſiſchen Grußes in der Jeſuiterkirche mit vieler Feierlichkeit begangen; ſchon den Abend vorher hatten wiederholte Kanonenſchüſſe die Ankunft der fremden Geſandten verkündet, und ein gleiches Getöſe ſetzt heute Luzern in die geſpannteſte Erwartung. Um 9 Uhr begab ich mich in die Kirche, die ich wider meine Erwartung auf keine beſondere Art ausgeziert fand; die gegenwärtigen Damen glänzten durch keinen anderen Schmuck, als den ihrer reſpektiven Reize, und die ſchwarzen Fracks der Landesväter waren zu einfach, um einen imposanten Anblick zu gewähren; nur an dem Kostüme der auswärtigen Geſandten ſah man einige Pracht. Nach einer langen Opernouvertüre, die ſehr unglücklich exekutirt wurde, und bei der der Kompoſiteur, wenn er zugegen geweſen wäre, wohl wie Lulli hätte ausrufen können: Verzeih' mir, lieber Gott, für dich hatte ich ſie nicht gemacht! — eröffnete der Landamman die Tagſatzung mit einer langen Rede, die er deutlich und mit Ausdruck ablas, worauf jeder der Deputirten, die im Kreiſe umherſaßen, eine kürzere Rede hielt. Die Art und Weiſe, wie jeder die ſeinige vorbrachte, war ſehr verſchieden; von einigen konnte ich gar nicht urtheilen, da ſie ſo leiſe ſprachen, daß ich bezweifle, ob ihr Nachbar ein Wort zu verſtehen im Stande war; andere, beſonders der Deputirte des Kantons, der den Stier im Wappen führt, erſetzten durch eine Stentorſtimme, die Tauben das Gehör hätte wiedergeben können, den Verluſt, den man bei ihren Vorgängern gemacht hatte. Geſtikulirt wurde wenig, und wenn es geſchah, nach der beliebten Weiſe, einen Arm nach dem anderen regelmäßig aufzuheben, und tempoweiſe die Hand wieder auf die Schenkel herabklatſchen zu laſſen; ich bewunderte einen, der die rechte Hand in den Hoſen, die linke in der Weſte, wie eine Bildſäule daſtand, und keine andere Bewegung machte, als bei für ihn ſchwierigen Stellen die Worte durch Kopfſchütteln herauszubringen; ein anderer, der ſich auf ſein Gedächtniß nicht hätte verlaſſen mögen, war ſo erfinderiſch geweſen, ſein Konzept in einer Falte ſeines dreieckigen Hutes zu verſtecken, den er mit vielem Anſtande auf der Bruſt hielt, während ſein des Trägers ungewohnter Degen ihm auf eine ſonderbare Art zwiſchen den Beinen hervorſtand; als er jetzt an folgende Stelle in ſeiner Rede kam: „der hohe Rath von . . . . . . hat mich hieher geſchickt, zu reden, wie es in meinen Kräften ſteht“, ſah ich mehrere Zuhörer lächeln, die wohl interpretiren mochten: „nicht wie es in ſeinen Kräften, ſondern wie es in ſeinem Hute ſteht“. Der Inhalt der meiſten Reden beſtand größtentheils in Lobeserhebungen der großen Vorfahren, und häufigen Erwähnungen ihrer glorreichen Thaten. Sempach und Murten mußten beſonders vielen Stoff darbieten; einer der Deputirten fing unter anderem die ſeinige ſo an: „Ihre Exzellenz, Herr Landamman, und Sie, hochwohlgeborene und hochgeachtete Herren! So wie einſt unſere ruhmvollen Vorfahren für das Wohl des Vaterlandes verſammelt, bei Sempach, Murten u. ſ. w. ſtritten, ſo, ebenfalls für das Wohl des gleichen Vaterlandes verſammelt, ſitzen wir hier u. ſ. w.“ Als die Ceremonie beendigt war, frug mich ein Schweizer, wie ſie mir gefallen habe? Ich kam faſt in Verſuchung, ihm mit jenem Franzoſen zu antworten, der bei einer Predigt, wo alles in Thränen zerfloß, allein ungerührt ſitzen blieb. „Eh, tu ne pleures pas?“ lui dit son voisin ..... „Monsieur, je ne suis pas de la paroisse.“

Jetzt, da ich Dir die Feſtlichkeiten beſchrieben habe, gehe ich zu den Sehenswürdigkeiten über, deren größten Theil Luzern der herrlichen Natur verdankt, die es umgiebt. Zwei lange, bedeckte Brücken für Fußgänger, führen neben der Stadt ihrer ganzen Länge nach über den See; die verſchiedenen Ausſichten von hier auf die grünen, mit Landhäuſern geſchmückten Vorgebirge, auf den Kreis der Felſen und Alpen hinter ihnen, in der Nähe den bis an ſeinen höchſten Gipfel mit reichen Matten bedeckten Rigi, die blaue Blumenalp, die ſchroffen Felſen des Pilatus, das Hackemeſſer, in der Ferne das ſchneebedeckte Schreckhorn und die Surenen-Alpen, das weite Becken des Sees in der Mitte, die freundliche Stadt auf der anderen Seite, an ſanfte Raſenhügel angelehnt, deren reiche Obſtbäume zwiſchen den rothen Dächern hervorragen — wer könnte gefühllos bei ſo tauſendfachen Reizen der Natur vorübergehen, ohne von Anbetung für die unendliche Kraft durchdrungen, ſein Gebet dankbarer Bewunderung zu den Wolken emporſteigen zu laſſen! Jeden Tag bin ich auf dieſen Brücken umhergewandert, deren ſchützendes Dach auch an Regentagen den Spaziergang noch erlaubt, und erſt geſtern habe ich bemerkt, daß jeder Pfeiler mit alten Gemälden geziert iſt, theils aus der bibliſchen Geſchichte, theils Szenen alter Heldenthaten der Schweizer vorſtellend, an deren ruhmvoller Erinnerung man ſich gern weiden, ſie aber nicht mehr nachahmen mag. Einige dieſer alten Bilder ſind nicht ohne Werth, beſonders die Gewänder oft vortrefflich. An der kleinſten der beiden Brücken ſteht ein halb zerfallener Thurm im Waſſer, den man für einen antiken Leuchtthurm hält, deſſen Name (Lucerna) der Stadt den ihrigen gegeben haben ſoll. Auf ſeiner Spitze iſt ein großes Neſt voll junger Störche, denen ich täglich mit Vergnügen zuſehe, wie ſie ihre zarten Flügel übend, bald darum herumſchwärmen, bald aufrecht darin ſtehend, ſich gravitätiſch die Gegend zu beſehen ſcheinen. Es wundert mich wahrlich nicht, daß der Aberglaube die Störche und ihre Neſter verehrt; es iſt ein ſo ſeltſam freundlicher und rührender Anblick, die wilden Vögel mit dem Zutrauen auf den Häuſern der Menſchen ihre Zuflucht ſuchen zu ſehen, der Menſchen, dieſer tyranniſchen Egoiſten, die jeden Mord, jede Qual eines armen Thieres für erlaubt und billig halten, wenn ihnen nur irgend ein entfernter Genuß oder Vergnügen daraus erwachſen kann.

Schon lange hatte ich gewünſcht, das berühmte Relief der Schweiz vom General Pfyffer zu ſehen, welches ſich in Luzern befindet, und für Geld gezeigt wird; es war daher der Gegenſtand einer meiner erſten Gänge, als ich in Luzern ankam. Ich fand es unter der Vorſtellung, die ich mir nach Herrn Ebel's Beſchreibung davon gemacht hatte; blos als Karte betrachtet, mag es allerdings zur beſten in dieſer Art von dem kleinen Theil der Schweiz dienen, den es abbildet, obgleich jede andere genaue Karte wohl die nämlichen Dienſte leiſten möchte; wenn aber Herr Ebel ſagt, daß es durch die täuſchende Nachahmung der Natur einen wahren Naturgenuß verſchaffte, ſo begreife ich nicht, mit welchen Augen er es angeſehen haben muß, denn ich finde hier keine andere Aehnlichkeit mit der Natur, als daß die Wald vorſtellenden Flecke kraus gemacht und grün angeſtrichen, die Felſen grau, die Schneeberge weiß, und die Dächer der Häuſer roth ſind; meines Erachtens gewährt es anſtatt eines Naturgenuſſes vielmehr einen widrigen Anblick, die in der Schweiz ſo impoſante, eben durch ihren großen Charakter ſo in Erſtaunen ſetzende Natur, jämmerlich in's Kleine wie bei einem Spielwerk für Kinder nachgedrechſelt zu ſehen, wo die Seen 4 Zoll im Durchmeſſer haben, und der höchſte Berg noch nicht die Größe eines Maulwurfshügels erreicht. Es mag wer da will den General Pfyffer bewundern, dieſes künſtliche Werk, eher als Kunſtwerk, mit fünfundzwanzigjähriger Anſtrengung und unſäglicher Mühe zu Stande gebracht zu haben; was mich betrifft, ſo kann ich mich nicht erwehren, dabei an den Mann zu denken, der ſein ganzes Leben dazu anwandte, tauſend Geſichter auf einen Kirſchkern zu ſchneiden. Die Wände des Zimmers, wo das Relief ſteht, ſind mit einer großen Menge Kupferſtiche geziert, unter denen ſich eine drollige franzöſiſche Satyre auf die Luftſchifferei befand. Das Bild ſtellte einen großen Kriegs- und Reiſe-Luftballon vor, an dem alle möglichen Bequemlichkeiten und Vertheidigungsanſtalten in reichem Maße angebracht waren; unter anderem hing unten am Schiffe eine Art großer Vogelbauer von mehreren

Etagen, zu dem eine doppelte Treppe herabführte. Der Vogelbauer war erklärt: petite maison où demeurent les filles de bonne volonté, et où se donnent les bals. An der Seite der Treppe, wo man herunterſtieg, war eine kleine Bude angebracht, wo Erfriſchungen und Reſtaurants ausgetheilt wurden; an der Treppe, auf der man heraufſtieg, war eine zweite Bude, über welcher man las: maison du chirurgien. Komiſch genug war es, daß man im Schiff und auf dem ganzen ungeheuren Luftballon niemand als ganz oben den Aſtronomen und einige Luftſoldaten (soldats aëriens) gewahr wurde, während im Vogelbauer der filles de bonne volonté und auf den beiden Treppen alles von Menſchen wimmelte.

In demſelben Hauſe, wo des General Pfyffer's Relief aufbewahrt wird, ſtehen im Vorſaale die Tafeln des verunglückten Monuments des Abbé Raynal, welches man, wie es ſcheint, nicht wieder herzuſtellen geſonnen iſt.

Ich begab mich von hier auf die Stadtpromenade, die in einer dreireihigen Lindenallee beim Hospital vorüberführt, um Lucerna's ſchöner Welt meine Huldigung darzubringen; da ich aber keine gewahr werden konnte, verlängerte ich meinen Spaziergang, und ging den Fuß des Pilatus entlang, über duftende Wieſen weiter, die von zahlreichen Heerden des ſchönſten Schweizerviehes belebt wurden. Das melodiſche Getön ihrer Glöckchen däuchte mir die lieblichſte Abendmuſik, zum Konzertſaal wurde mir die Wieſe, und verloren in ſüße Schwärmereien, ſtand ich der goldenen Abendſonne gegenüber, als ein großer Stier, der im Liebesdrange für eine weißgefleckte Kuh auf mich losſprang, mich faſt übel aus meiner Extaſe geweckt hätte; durch einen Seitenſprung entging ich der Gefahr, und frug, da ich den Weg verloren hatte, einige mir entgegenkommende Landleute, wohin ich mich wenden müßte, um Luzern wieder zu erreichen. Aber es war unmöglich, hier ein Wort zu verſtehen, das Schweizerdeutſch iſt ſchon in den gebildeten Ständen ziemlich unverſtändlich, die Sprache der Bauern iſt es völlig. Einen angenehmen Eindruck macht die reinliche und nette Tracht der Landleute, die von der unſrigen eben ſo abſticht, wie ihre freundlichen Häuſer unſere Hütten beſchämen; Männer und Weiber tragen große Strohhüte mit einem breiten Rande, die Weiber haben ſie gewöhnlich mit bunten Bändern beſetzt, und wie die Männer, nicht unter dem Kinn zuſammengebunden, was ihnen faſt das Anſehen eines großen umgedeckten Tellers giebt; ſie tragen dazu kurze Röcke, die nur bis an die Waden gehen, und den Gutgebauten ſehr vortheilhaft ſtehen.

Man wird in der Schweiz äußerſt häufig von Kindern angebettelt, weit öfter als von Erwachſenen; auch heute begegneten mir mehrere dieſer Art, unter denen ſich ein bildſchönes Mädchen von 6—7 Jahren befand, deren Ausſehen nichts weniger als dürftig war. Ich frug ſie, warum ſie bettelte, da ſie es nicht nöthig habe, und was ſie mit dem Gelde anfangen wolle? Dem Vater eine Freude machen, antwortete ſie lebhaft, und ſah mich dabei mit ihren großen blauen Augen ſo zärtlich an, daß ich ihr ihre Bitte nicht mehr hätte abſchlagen können. Du wirſt die Antwort vielleicht gewöhnlich, und nicht der Mühe werth ſie zu erwähnen finden, mich rührte ſie, und ich bin überzeugt, das Kind, das aus dieſem Grunde bettelte, wird einmal ein gutes Mädchen werden; ich ermangelte demohngeachtet nicht, ihr zu ſagen, daß arbeiten beſſer als betteln ſei, und daß ſie noch auf verſchiedene ſchicklichere Arten ihrem Vater Freude machen könne u. ſ. w., aber die Kleine ließ mich mitten in meiner Rede ſtehen, und hüpfte fröhlich mit dem empfangenen Geldſtücke davon. Ich muß oft über mich ſelbſt lachen, wenn ich einem armen Teufel, der mich um

Geld anſpricht, außer dieſem noch einige ſalbungsreiche Ermahnungen zur Arbeit mit auf den Weg gebe; es geſchieht auch immer nur sotto voce, denn ich befürchte ſtets, daß mir einmal einer antwortet: Aber was arbeiten denn Sie, mein Herr, daß Sie ſo gut leben, während ich an einer Brotrinde kauen muß? O Gott! wir anderen Müßiggänger, die ſo nicht zu viel in der Welt nutze ſind, wir wenigſtens ſollten doch nie einen Armen, der uns um etwas bittet, ohne eine kleine Gabe gehen laſſen; iſt es nicht ſchon übel genug, von Anderer Gnade leben zu müſſen? Und geſetzt auch, der Bittende hat es nicht gerade zur nothwendigſten Friſtung ſeines Lebens nöthig, ſo macht es ihm doch vielleicht eine leichte Freude, gewährt ihm eine ſchwache Erholung von ſeinem drückenden Schickſale, deſto drückender und mitleidswerther, wenn es ſelbſtverſchuldet iſt. Man thut wahrlich nicht zu viel, wenn man nur denen giebt, die uns darum bitten, es iſt dies der geringſte Grad der Wohlthätigkeit, und hat nur ſehr wenig Verdienſt.

Die Einrichtung der Bäder, eine für Geſundheit und Luxus gleich wichtige Sache, die leider bei uns und im ganzen nördlichen Deutſchland noch außerordentlich vernachläſſigt iſt, fängt in der Schweiz ſchon an weit ſorgfältiger zu werden; etwas unbequem iſt die Form der langen viereckigen Wannen, die einem Sarge nicht unähnlich ſehen. Wie es von Bern bekannt iſt, dient auch hier das Badehaus zugleich noch zu einem anderen Behufe, der der Geſundheit weniger zuträglich iſt — man verſichert mich überhaupt, es herrſche viel Lizenz der Sitten in Luzern; ich kann davon nicht urtheilen, deſto mehr habe ich aber Gelegenheit gehabt, mich von der Frömmigkeit zu überzeugen, mit der man den Gebräuchen der katholiſchen Kirche nachlebt; es iſt mir unmöglich, Freitag und Sonnabend Fleiſch in meinem Gaſthofe zu erhalten, ja, der Wirth verſichert mich, er laufe Gefahr um 100 Gulden geſtraft zu werden, wenn er ſich erlaubte, eine Fleiſchſpeiſe auf ſeinen Tiſch zu bringen. Vor einiger Zeit las ich in einer Reiſebeſchreibung von Portugal, daß der Verfaſſer mit angehört habe, wie einſt die Frage aufgeworfen wurde: ob es eine größere Sünde ſei, an Faſttagen Fleiſch zu eſſen, oder das ſechſte Gebot zu übertreten? Der Schluß war dort allgemein: die letztere Sünde ſei eine Kleinigkeit gegen die erſtere, und ich halte die ſchönen Luzernerinnen für eben ſo gute Katholiken als die Portugieſinnen.

Täglich ſtreiche ich hier in der Gegend umher; das Land iſt ſo ſchön, daß man es nicht müde wird. Neulich nahm ich meinen Weg nach dem Rengloch, einem engen Felſenpaß, den man mit Menſchenhänden und großen Koſten durchgebrochen hat, um dem reißenden Bergwaſſer der Krienz, die ſchon oft Luzern halb verwüſtet, und der Stadt den gänzlichen Untergang gedroht hat, einen anderen Ablauf zu verſchaffen. Die Gegend gehört zu den wildeſten, die ich bis jetzt in der Schweiz geſehen habe; über dem engen Felſenſchlund, in dem das Waſſer in der Tiefe rauſcht, zieht ſich auf beiden Seiten ein dunkler Wald hin, und hohe, von den Felſen herabhängende Tannen ſcheinen jeden Augenblick auf den ſchmalen Fußſteg herabſtürzen zu wollen; an den ungeheuren Steinen, mit denen das Bett des Waldſtromes angefüllt war, an den überall zerriſſenen Ufern, an den fortgeſchwemmten bis 80 Fuß langen Baumſtämmen konnte man ſehen, wie ſchrecklich er in ſeinem Toben ſein muß. Jemand, der ſich während eines Gewitters hier befand, verſicherte mich, daß man ſich nichts Fürchterlicheres vorſtellen könne; wie leichte Strohhalme habe der Bach die höchſten Bäume fortgeriſſen, ganze Felſenſtücke wie Federbälle von Abſatz zu Abſatz bis in die Tiefe geſchleudert, und vor dem Getöſe des wüthenden Waſſers habe man kaum mehr den Donner gehört. Mein Rückweg nach Luzern führte mich, bei einer großen Menge Eiſen- und Schmelzhütten vorbei, durch freundliche Thäler, die angenehm mit der wilden Gegend abſtachen, die ich ſo eben erſt verlaſſen hatte; an den reizenden Ufern der Reuß erreichte ich nach einigen Stunden die Stadt, und ſah über ihren Thürmen den Rigi glänzend emporragen, deſſen rothe Felſenwände im Feuer der untergehenden Sonne ſtrahlten.

Es iſt eine unangenehme Einrichtung für mich, der eine ſtarke Korreſpondenz und eine ſchwache Kaſſe hat, daß hier alle Briefe, die in's Ausland gehen, frankirt werden müſſen; da ſie nach dem Gewichte bezahlt werden, ſchließe ich den meinigen, um ihn nicht zu wichtig werden zu laſſen; in einigen Tagen reiſe ich von Luzern ab, wohin, weiß ich ſelbſt noch nicht, auf jeden Fall ſchreibe ich Dir dann aus einem anderen Orte, was ich etwa über Luzern noch nachzuholen hätte. Bis dahin adieu.

Vierzehnter Brief.

Altorf am Vierwaldſtädterſee, den 9. Juni.

Morgen beſteige ich den Gotthard, ſehe die Teufelsbrücke, und den mit Recht nicht weit davon entfernten Pfaffenſprung — Gegenſtände, nach deren Anblick ich mich ſchon ſo lange ſehnte! Welche Urſache zu Frohſinn und freudiger Erwartung! Aber leider kann man ſich in dieſer Welt nie mit voller Gewißheit auf etwas freuen, man darf nie vergeſſen, was jener Weiſe ſagte, daß noch ein weiter Weg iſt zwiſchen dem Becher und der Lippe. Der Himmel bedeckt ſich mit ſchwarzen Wolken, und droht unſerer Reiſe Aufſchub und Ungemach, ich ſage unſerer Reiſe, denn diesmal habe ich einen Gefährten, und Du wirſt es hoffentlich in meinen Briefen gern ſehen, von nun an das langweilige „ich" mit dem wohlklingenderen „wir" abgewechſelt zu finden. Doch es iſt Zeit, nach Luzern zurückzukehren, um meinen Brief nicht von hinten anzufangen.

Den Tag vor meiner Abreiſe beſah ich die Kathedralkirche, die wegen ihrer großen Orgel ſehenswürdig iſt. Ich fand ſie mit einer Menge bekleideter hölzerner Figuren von Heiligen und Märtyrern ausgeſchmückt, unter denen ſich eine gigantiſche Maria in gelbſammetnem Reifrock und einer bis an die Knie gehenden weißen Allongenperücke beſonders gut ausnahm. Es hatte den ganzen Morgen geregnet, und da ſich jetzt das Wetter etwas aufzuklären anfing, beſchloß ich einen Spaziergang nach dem Dietſchenberg zu machen, der eine kleine Stunde von der Stadt entfernt iſt. Unterwegs traf ich, am Fuße einer hohen Linde hingelagert, einen jungen Bauer an, der ſo emſig in einem Buche las, daß er mich nicht zu bemerken ſchien, obgleich ich ſchon eine geraume Weile vor ihm ſtand; begierig zu ſehen, was ihn ſo lebhaft intereſſire, bat ich ihn um ſein Buch, und fand nicht ohne lebhafte Verwunderung, daß es „Feder, vom menſchlichen Willen", und ein danebenliegendes eine Abhandlung über die Erziehung der Weiber war. Ich hätte ſehr gewünſcht, mich mit dieſem ſeltſamen Bauer in eine Unterhaltung einzulaſſen, ſein unverſtändliches Schweizerdeutſch zwang mich aber, mein Vorhaben aufzugeben. Als ich auf der Spitze des Dietſchenberges ankam, wo ein artiger Vogelheerd mit ſchattigen Lauben und Heckengängen angelegt iſt, fing es hinter mir zu regnen an, während die Sonne mit ihren hellſten Strahlen die vor mir liegende Ausſicht beſchien; der Rigi, und ſelbſt die niederen Berge waren heute beſchneit am Gipfel, denn der kalte Regen der Nacht war in dieſen Regionen als Schnee herabgefallen. Während ich mich an den mannigfaltigen Gruppen der ſchönen Gegend ergötzte, bemerkte ich auf einmal, daß die Sonne auf dem blendenden Weiß des Krispalt und der Klarider Alpen zwei breite Regenbogen bildete, von einem Glanz der Farben, wie ich ſie nie geſehen habe. Dieſes Schauſpiel war in der That einzig in ſeiner Art, und faſt hätte ich geglaubt, in eine bezauberte Welt verſetzt zu ſein, ſo ſonderbar erſchienen die Gegenſtände in dem glänzenden, bunten Regenbogenlichte. Furchtbar hallte hinter mir das immer ſtärker werdende Krachen des Donners an den Felſen des Pilatus in hundertfachem Echo wieder.

Als ich in die Stadt zurückkehrte, traf ich auf der Brücke einen gewiſſen Dr. Müller aus Bremen an, den ich in Zürich, auf ſeiner Rückreiſe von Paris, vortheilhaft kennen gelernt hatte, und mit vielem Vergnügen hier wiederfand. Wir gingen lange die Brücke auf und ab, freuten uns an der ſchönen Natur, die auch im ungünſtigſten Wetter hundert Reize darbietet, und vertieften uns in mancherlei Geſpräche, die endlich ſich auf theologiſche Gegenſtände neigten. Du weißt, wie ſehr mich dieſer Stoff intereſſirt, Herr Müller iſt ein Verehrer und perſönlicher Freund von Schleiermacher, und war daher im Stande, mir manche intereſſante Anſicht mitzutheilen. Ich bin überzeugt, daß Du, der Bonaventura's myſtiſche Nächte ſublim findeſt, der ein verehrender Anhänger der philoſophiſch-poetiſch-theologiſchen Schule biſt, mich ſchon um meine Bekanntſchaft beneideſt; Herrn Müller's Aeußerung, daß Plato der Vorgänger Chriſti ſei, dem man es gleichſam anſähe, wie er immer gern Chriſt werden möchte, und manchmal ſchon ganz nahe daran ſei — würde Dich wahrſcheinlich entzückt haben; ich für meinen Theil geſtehe aufrichtig, daß ich für dieſe ſcharfſinnigen Auslegungen keinen Sinn habe. Weil die Chriſten mit einem Theil der Lehre des Confucius, einiger indiſchen Sekten, der Juden u. ſ. w., auch einige platoniſche, myſtiſche Ideen in ihr Syſtem verflochten haben, kann man wohl Plato noch für keinen ahndenden Vorgänger der Chriſten ausgeben, welche letztere vielmehr ſeine Plagiarier ſind. Wenn ich mich nicht irre, zerfiel Plato's Lehre nach ſeinem Tode in drei Theile. Zeno nahm die Moral allein, und ſtiftete die Lehre der Stoiker, Ariſtoteles ſchöpfte aus ſeinen Naturanſichten, und aus ſeiner Lehre entſtanden, glaube ich, die Peripathetiker, den Myſticismus aber, der mit dem Uebrigen verbunden ſeinen tiefen Sinn haben mochte, allein aber wahrſcheinlich ein unverſtändlicher Nonſens blieb, wählten die Neuplatoniker, über welche die Chriſten noch enchérirten. Wie bekannt, exiſtirten die Neuplatoniker noch lange, beſonders in Alexandrien, unter den Chriſten, und als Chriſten. Aller Streit zwiſchen den Arianern und den Katholiken, den Homouſien und Homoiuſien u. ſ. w., die endliche Entſcheidung der Kirchenverſammlung zu Nicäa, welche Chriſtus zum wahren Gotte dekretirte, entſtand aus den Neuplatoniſchen Ideen der geheimnißvollen Logaber, und Chriſtus wurde ſtets als mit dem Logos der Platoniker eins angeſehen*).

Man wies mir beim Abendeſſen im Gaſthofe meinen Platz neben einem Stabsoffiziere der Schweizermiliz an, der ehemals bei einem Regimente ſeiner Nation in franzöſiſchen Dienſten geſtanden hatte, und mich von der Suppe bis zum Braten unaufhörlich von ſeinen Thaten gegen die Feinde und die Damen unterhielt. Obgleich er ſchlecht franzöſiſch ſprach, wollte er doch in keiner anderen Sprache mit mir reden, und als ich ihm aus Muthwillen ſagte: ich habe ihn an dem glänzenden ton de la bonne compagnie, der den alten franzöſiſchen Adel auszeichne, ſogleich für einen Cidevant erkannt, wurde er ſo gerührt, daß er eine Bouteille Burgunder aus ſeinem Flaſchenkeller holen ließ, und mich inſtändigſt bat, ſie mit ihm auszuleeren. Da der Wein gut war, that ich ihm dieſen Gefallen, und hörte mit großer Geduld ſeinen ferneren Erzählungen zu. Nach einigen politiſchen Kannegießereien zog er mich mit einemmale auf die Seite, und indem er mich mit einer höchſt komiſch-wichtigen Miene fixirte: „Mein Herr", ſagte er, „ich kann Ihnen vertrauen, daß die neuere Kriegskunſt eigentlich von mir herſtammt, nach meinen Planen, die ich dem Miniſter Latour du Pin kurz vorher überreichte, ehe er guillotinirt wurde, manoeuvrirt man jetzt, und", ſetzte er ernſthaft hinzu, „es iſt traurig für mich, mir den ewigen Vorwurf machen zu müſſen, die wahre Urſache des Umſturzes von Europa zu ſein!" Hier war meine Faſſung zu Ende, mit Mühe konnte ich, das Schnupftuch vor dem Geſicht, ohne lautes Gelächter die Nebenſtube erreichen, wo ich mich in der Wahrheit beſtärkte, daß die Narren aller Nationen lächerlich ſind, ein deutſcher aber ſie alle übertrifft.

---

*) Ein Gelehrter, dem ich dieſe Stelle zeigte, rieth mir, ſie wegzuſtreichen, weil ſie ſchwach ſei; aus den oben angeführten Gründen habe ich indeß doch vorgezogen, ſie unangetaſtet zu laſſen A. d. H.

Der letzte Spaziergang, den ich in Luzern machte, war auf die Allweide, einen Hügel nahe hinter der Stadt, von dem man faſt die nämliche Ausſicht hat wie vom Dietſchenberg; ich traf hier unvermuthet den Kapellmeiſter Himmel, der nach Zürich reiſte, und mir den Séjour von Bern, wo er ſich einige Tage aufgehalten hatte, als ſehr angenehm ſchilderte. Ich war ſchon halb entſchloſſen, dieſer Empfehlung zu folgen und morgen früh nach Bern abzureiſen, als mein Plan eben ſo ſchnell als unvermuthet geändert wurde. Herr Müller hatte mir geſagt, daß er bald Luzern verließe, und ich beſuchte ihn daher gegen Abend, um Abſchied von ihm zu nehmen. Von ohngefähr trug es ſich zu, daß wir uns gegenſeitig mit dem Zuſtand unſerer Finanzen bekannt machten, wo es ſich fand, daß einer grade ſo viel beſaß als der andere. Auf der Stelle ſchlug ich ihm vor, eine gemeinſchaftliche Fußreiſe in die Gebirge zu machen, und ohne beſtimmten Plan ſo weit zu gehen, als unſer Geld ausreichen würde. Herr Müller nahm zu meinem großen Vergnügen den Vorſchlag an, und in einer Stunde hatten wir ſchon die Thore Luzerns im Rücken. In der Dämmerung erreichten wir das Dorf Winkel am Vierwaldſtädter See, wo wir uns bei Luna's Glanze nach Stanzſtadt einſchifften. Der Himmel war mit dunkelm Gewölke bedeckt, ſo oft aber der Vollmond hervortrat, flimmerten der bewegte See und die Berge wunderbar in magiſchem Lichte. Um 10 Uhr kamen wir in Stanzſtadt an, wo ſchon alles in tiefem Schlaf begraben lag. Mit Mühe brachten wir die Wirthsleute heraus, die uns lange im Regen ſtehen ließen, ehe ſie ſich aus ihren Betten erheben konnten; man machte endlich auf, und ſetzte uns etwas Käſe und einige Eier nach Schweizer Art mit Zimmet und Zucker bereitet, zum Abendeſſen vor, die wir mit Appetit verzehrten, und uns auf ſehr elenden Betten zur Ruhe begaben.

Den anderen Morgen verfertigte ich ſelbſt unſer Frühſtück aus mitgenommener Chokolade, es gerieth aber nicht zum beſten. Wenn ich zuweilen des Eſſens, dieſes eben ſo wichtigen als angenehmen Geſchäfts, und anderer unbedeutender Kleinigkeiten erwähne, ſo geſchieht das in der Vorausſetzung, daß Du, mein Freund, für den allein dieſe Reiſebeſchreibung geſchrieben wird, den Geſchmack des engliſchen Publikums haſt, welches ſeinen Reiſebeſchreiber nie aus den Augen verlieren will, ſo gütig iſt, ſich für ſeine Perſon ebenſo, als für ſeine Reiſe zu intereſſiren, und die

Begebenheiten beider ſtets gleichen Gang mit einander gehen zu ſehen wünſcht. Nun iſt es eine alte Behauptung, daß das kleinſte Detail oft mehr amüſirt als die größeren Gegenſtände, und ich ſelbſt muß geſtehen, daß ich mir oft in Romanen bei der Beſchreibung einer guten Mahlzeit mehr Appetit geholt habe, als durch eine ſtundenlange Motion; es iſt alſo... Doch wozu des weiteren Geſchwätzes! Ohne fernere Unterbrechung ergreife ich den Faden meiner Geſchichte, und fahre fort wie folgt:

Es war ſchon ziemlich ſpät, als wir uns nach dem Waſſerfall bei Rozloch auf den Weg machten, den wir unglücklicherweiſe ſehr arm an Waſſer, und daher von geringem Effekt fanden. Von der Rozlocher Papiermühle führen ſehr angenehme Fußſtege, die ſo gut wie in engliſchen Gärten unterhalten ſind, durch ſchöne Wieſen und Baumpartheieen bis Stanz; die Berge, von denen man eingeſchloſſen iſt, werden nach und nach immer höher, und bilden oft ſehr maleriſche Formen; nicht weit von Rozloch kommt man bei den Ruinen des Schloſſes Rozberg und bei Winkelried's Kapelle vorbei; ſeine ſonſt hier ſtehende Statue exiſtirt nicht mehr, ſie iſt, wie unſer Führer berichtete, im Kriege verbrannt worden. In Buochs, eine halbe Stunde hinter Stanz, ſchifften wir uns nach Altorf ein. Die Gegend wird hier ſehr rauh und wild, oft ſteigen kahle Felſen wandſteil aus dem See zu einer ſolchen Höhe empor, daß die alten Tannen auf ihrem Gipfel wie niedriges Geſträuch erſcheinen; in einer angenehmen Lage ſieht man links das Oertchen Gerſau, ehemals die kleinſte Republik in Europa, und im Hintergrunde erheben ſich die ſogenannten Schweizerhaken, zwei ungeheuer ſpitz zulaufende Felſen, an deren Fuß man die Thürme von Schwyz erblickt. Bei Rütli hielten wir an, und erſtiegen den Berg, wo einſt die drei wackeren Schweizer, Walter Fürſt, An der Halden und

Stauffacher den edeln Bund der Freiheit ſchwuren; ein kleines Haus iſt auf dem Ort erbaut, in welchem aus drei Röhren herrliches Waſſer quillt, von dem wir zu ihrer Erinnerung tranken. Da es ſtark zu regnen anfing, flüchteten wir in die Hütte eines Landmanns, der hier in der Einſamkeit mit ſeiner Familie wohnte; die komiſche geſchwätzige Alte nahm uns mit viel Herzlichkeit auf, und ihre kleine Tochter präſentirte uns wohlriechende Waldblumen, für die wir ihr einige Geldſtücke gaben, welche die ganze Familie ſehr zu erfreuen ſchienen. Die Art der Landleute hier, zu grüßen, iſt ſehr zärtlich; ſie werfen nämlich jedesmal erſt einige Küſſe zu, ehe ſie die Hand reichen. In einigen Stunden erreichten wir einen dritten klaſſiſchen Ort der Schweiz, Tell's Kappel (Kapelle), die auf dem Flecke ſtehen ſoll, wo er aus des Landvogts Schiff an's Land ſprang; ſie iſt halb in's Waſſer hineingebaut, und liegt ſehr ſchön am Fuße eines Berges, der mit hohen Bäumen bedeckt iſt; alle Wände der Kapelle ſind in- und auswendig voll alter Abbildungen aus der Schweizer- und aus der bibliſchen Geſchichte, die zwar ſchlecht gemalt ſind, aber doch, die erſteren wenigſtens, der Sache und des Orts wegen intereſſiren. Um zwei Uhr kamen wir in Altorf an, ich war von der langen Waſſerfahrt krank geworden, und um meinen Kopfſchmerzen eine Diverſion zu machen, ſetzte ich mich hin, um an Dich zu ſchreiben. Ich hoffe nicht, daß das Mittel, welches ſie mir vertrieb, Dir welche verurſachen wird.

Lebe wohl u. ſ. w.

Fünfzehnter Brief.

Bellinzona, den 12. Juni.

Als ich meinen Brief an Dich geendigt hatte, trat ein Fremder zu uns in's Gaſtzimmer, der, wenn er eher gekommen wäre, mir es wahrſcheinlich unmöglich gemacht hätte, an Dich zu ſchreiben. Nie ſah ich noch einen unausſtehlicheren Deutſchfranzoſen! Gleich einem angelaufenen Strome, der unaufhaltſam allen Unrath mit ſich ſchwemmt, den er auf ſeinem Wege trifft, ſo rann aus dieſes Schwätzers Munde ohne Aufhören der abgeſchmackteſte Unſinn auf uns Arme herab. Unſer Lachen machte ihn aber nicht irre, er nahm es für Beifall, und er verfolgte mich mit der grauſamſten Beharrlichkeit aus einer Stubenecke in die andere, bis es ihm glücklicherweiſe einfiel, daß er noch einen Beſuch in der Stadt zu machen habe, und nur dieſem erſten glücklichen Einfall von ſeiner Seite hatten wir es zu verdanken, daß wir wenigſtens unſer Mittagsmahl in Ruhe einnehmen konnten.

Sobald wir abgegeſſen hatten, ſetzten wir unſeren Wanderſtab weiter, obgleich es ſchon ſehr ſpät war. In geringer Entfernung von Altorf kommt man über den wilden Schächenbach, in dem Tell nach einer alten Sage ertrunken ſein ſoll. Je näher man dem Gotthard kommt, je erhabener wird die Natur; die grünen Matten, auf denen wir gingen, waren von koloſſalen Felſen umgeben, deren friſchbeſchneite Gipfel ſich über die dunkeln Regenwolken empor thürmten, und frühzeitig uns das Tageslicht entzogen. Bei finſterer Nacht langte ich um halb 11 Uhr in Amſteg an; da ich ſehr raſch gegangen war, kam Herr Müller mit dem Boten erſt in einer halben Stunde nach, worauf wir uns ſogleich zur Ruhe begaben. Man ſprach hier ſchon allgemein italiäniſch, und als ich im Gaſthofe ankam, bekomplimentirte mich in des Wirths Abweſenheit ein Ochſentreiber in dieſer Sprache.

Es war uns ſehr angenehm, am Morgen eine Gelegenheit zu finden, mit einem Cavalcante, der mit einer Anzahl Pferde und Mauleſel nach dem Gotthard abging, für einen geringen Preis bis Andermatt im Urſerenthal fahren zu können; anſtatt reiten ſagt man in der Schweiz fahren, und der Unterſchied iſt nur wie im Franzöſiſchen zu Pferde fahren oder zu Wagen fahren (aller à cheval, ou aller en voiture); wir glaubten daher auch im Anfang, die Reiſe würde zu Wagen gehen, weil uns der Wirth wiederholt verſicherte, daß wir gute Pferde bekämen, und eine ſehr angenehme Fahrt machen würden. Seine Prophezeiung traf nicht ein, ich fuhr wenigſtens auf eine ſehr unbequeme Art, quer über ein ſchweres Roß gepackt, das mit einer breiten Halfter regiert wurde. Herr Müller ritt ein Maulthier, mit dem er nicht beſſer zufrieden war, und die übrigen Pferde liefen vor und hinter uns her; alle hatten Glocken am Halſe und eiſerne Maulkörbe, um ſich beim Fallen weniger Schaden zu thun, und beſſer wiederaufhelfen zu können; die Sättel waren von Holz, mit Stroh bedeckt, und mit grober Leinwand umwunden, etwas weniger inkommode als ſie ausſahen. Obgleich Amſteg noch acht Stunden vom Gipfel des Gotthard entfernt iſt, ſo fängt man doch ſchon hier oft ſehr ſteil zu ſteigen an, der Weg iſt eng und ſchlecht gepflaſtert, oft führt er durch Waſſerfälle hindurch, die ſich von den Bergen über ihn hinſtürzen, und mit der im Grunde brauſenden Reuß vereinigen. Die Natur kann ſich kaum unter einer fürchterlicheren Geſtalt zeigen, als in dieſem engen, wilden Thale, das man bis zum Urner Loch nicht mehr verläßt; anfangs ſind die Felſen auf beiden Seiten noch mit hohen Tannen bewachſen, am Ende aber verliert ſich alle Vegetation; die überall in wilder Unordnung umhergeſchleuderten ungeheuren Felsſtücke, die ſchäumende, donnernde Reuß, die vom Gotthard herab bis in die Ebene nur ein Waſſerſturz zu ſein ſcheint, die ſchauerlich gezackten Wände, die ſich oft faſt über den Weg zuſammenwölben, alles giebt der Seele ein furchtbares Bild der Zerſtörung, wie ſie geweſen ſein mag, ehe ſich die Erde in ihre neueſte Form geſtaltete. Gewiß iſt es, daß nur die gewaltſamſten Revolutionen einen ſolchen Anblick hervorbringen konnten; man ſieht deutlich, wie mit der unwiderſtehlichſten Gewalt ganze Felſengeſchiebe gebogen und zerriſſen worden ſind, und wie auf einem Anger kleine Feldſteine zerſtreut liegen, ſieht man hier mit abgebrochenen Felsſtücken die Gegend bedeckt, die oft die Größe der höchſten Häuſer erreichen; mitten unter dieſen wilden Trümmern hatte die menſchliche Induſtrie auf einem nahe an den Weg geſchleuderten Felſen ein angenehmes Bild ſanfter Bezwingung der Natur durch Menſchenhände aufgeſtellt; man hatte eine Vertiefung oben im Stein benutzt, um Erde darauf zu führen, und hier ein kleines Kornfeld angepflanzt, das ſeltſam ſeine goldenen Aehren von dem kahlen Fels herunterbog.

Wir ritten immer raſch fort, das heißt einen ſcharfen Schritt, wie ihn die beſten engliſchen Pferde in dieſen Wegen nicht gehen könnten, und kamen nach einigen Stunden an den Pfaffenſprung. Was man ſo nennt, iſt eine kleine Brücke über die Reuß, die hier, in enge Felſenwände eingezwängt, in einer ſolchen Tiefe ihren Weg hindurch ſich bahnt, daß man kaum in der Nacht, die unten herrſcht, ihren weißen Schaum noch erkennen mag, und nur ihr dumpfes Toſen deutlich hört. Ein Mönch ſoll vor alten Zeiten auf der Flucht mit ſeiner Geliebten durch einen kühnen Sprung über dieſe grauſende Schlucht ſeinen Verfolgern entgangen ſein, weswegen der Ort noch jetzt Pfaffenſprung genannt wird.

Das Wetter, das ſeit geſtern ſehr ungünſtig war, wurde mit jedem Schritte, den wir vorrückten, immer ſchlechter, oft ſahen wir von den uns umgebenden Bergen nur noch den Fuß, während alles Uebrige von Nebel und Wolken bedeckt war; ein feiner Regen fiel unaufhörlich nieder, und durchnäßte uns auf die empfindlichſte Weiſe; Herr Müller, der keinen Mantel mitgenommen hatte, war endlich genöthigt, ſich von unſerem Maulthiertreiber eine Art großen Ueberrock zu borgen, in dem er auf ſeinem widerſpenſtigen Eſel eine eben ſo drollige Figur machte als ich auf meinem kameelartigen Karrengaul. Die Straße war ſehr belebt, alle Augenblicke begegneten uns ganze Karavanen von Maulthieren, die mit ihren hochaufgethürmten Päcken behutſam die Felſen herauf und herab kletterten, und durch ihre melodiſchen Glöckchen immer ſchon von Weitem ihre Ankunft verkündigten.

Wir erreichten endlich die langerwartete Teufelsbrücke, wo die Wildheit und ſchauerliche Oede des Thals ihren höchſten Grad erreicht. Hart an der Brücke, die in einem kühnen Bogen über den Fluß führt, ſtürzt ſich die Reuß mit wüthender Gewalt von hohen Abſätzen in die Tiefe,

„Und reißend ſieht man die ſchäumenden Wogen
Hinab in den finſteren Abgrund gezogen.“

Ohngefähr dreißig Schritt weiter hinauf kommt man durch das Urner Loch, eine enge Grotte, die eine Strecke weit durch den Felſen hinführt, und nur ſchwach aus einer Oeffnung in der Seite erhellt wird. Wunderbar tönte in der Dunkelheit das Echo die Glockentöne unſerer Pferde wieder, während wir uns behutſam niederbeugten, um mit den Köpfen nicht an die Felſendecke anzuſtoßen, die niedrig auf uns herabhing. Höchſt überraſchend iſt der Anblick des Urſerenthales, wenn man aus der Höhle Nacht wieder an das Licht des Tages tritt; gleich als wenn die Natur ſich in ihrer Wildheit erſchöpft und plötzlich beſänftigt hätte, iſt keine Spur mehr hier von ihren vorigen Formen zu erblicken, ein freundliches Wieſenthal öffnet ſich, von grünen

Hügeln umgeben, die freilich nur ſparſam hie und da mit kurzen Tannen bedeckt ſind, denn für freie Vegetation befindet man ſich ſchon zu hoch.

Man bewirthete uns in Andermatt, dem Hauptort des Urſerenthals, mit einer ſehr guten Mahlzeit von Faſtenſpeiſen, unter denen der hier verfertigte Käſe einen der erſten Plätze einnahm; unter allen Käſearten der Schweiz hat dieſer den größten Ruf, und wird von den Gourmands für den beſten gehalten, den ſie liefert. Da wir noch $4\frac{1}{2}$ Stunden über die Spitze des Gotthards bis Airolo zurückzulegen hatten, ſo ſetzten wir unſeren Weg ſogleich nach Tiſch fort; in einer halben Stunde erreichten wir das Dorf Hoſpenthal, und fingen von hier immer ſteiler zu ſteigen an; hie und da zeigte ſich ſchon Schnee auf der Straße, der immer häufiger wurde, und bald ſahen wir alles um uns her davon bedeckt; auch der Regen verwandelte ſich in ein heftiges Schneegeſtöber, und hüllte uns unſanft in ſeinen weißen Mantel ein. Unfähig, weiter als einige Schritte vor uns zu ſehen, wateten wir im tiefen Schnee fort, und ergötzten uns an dem ſibiriſchen Winter mitten im Sommer; die Reuß ſtrömte uns noch immer zur Seite, aber von Schnee- und Eisdecken überwölbt, entzog ſie ſich meiſtens unſern Blicken. Ganz durchnäßt und ermattet kamen wir im Hoſpitium an, das jetzt in ein bloßes ſchlechtes Wirthshaus verwandelt werden iſt, und nichts Merkwürdiges mehr darbietet, als einen weiten, runden Stall, der für eine große Anzahl Pferde Raum hat; wir erkundigten uns nach den Gotthardsſeen, die wir zu ſehen wünſchten, erfuhren aber, daß ſie mit Eis bedeckt, und bis jetzt noch unſichtbar wären; wir hielten uns alſo nicht länger auf und eilten, den Berg herabzukommen; in der That liefen und rutſchten wir auch, mehr als wir gingen, den ſteilen Abhang auf glattem Schnee herunter; einmal verlor ich beinahe das Gleichgewicht, und hielt mich nur mit großer Anſtrengung noch an einem hervorragenden Steine feſt; unglücklicherweiſe verlor ich bei dieſer Gelegenheit meine letzte Lorgnette.

Kaum waren wir aus der Schneeregion heraus, und betraten italiäniſchen Boden (obgleich der Kanton Teſſin jetzt zur Schweiz gehört, ſo muß er doch der Sprache, Klima und Lage nach zu Italien gerechnet werden), als ſich das Wetter aufklärte, und die Sonne den Abend unſeres mühevollen Tages freundlich erleuchtete. Herr Müller fand auf dieſer Seite des Berges mehrere intereſſante Mineralien und einen ſeltenen Käfer. Sehr vergnügt und weniger ermüdet, als wir gefürchtet hatten, kamen wir noch vor Tagesende in Airolo an, wo wir bei Herrn Camoſſi abtraten. Da uns nichts angelegener war, als uns zu trocknen, nahmen wir ſogleich Beſitz von unſeren Betten, ließen ſie zuſammenrücken, und genoſſen ſo, nach Herrn Müller's Bemerkung, wie verzogene Weiber, unſer abermals aus Faſtenſpeiſen beſtehendes Abendeſſen. Es kam uns hier ſchon ſehr zu Statten, daß ich italiäniſch konnte, denn niemand ſprach mehr deutſch, obgleich nur einige Stunden uns von einem deutſchen Volke trennten.

Um 6 Uhr verließen wir am anderen Morgen wohl ausgeruht Airolo, von einem Knaben begleitet, der mein Gepäck trug. Herr Müller hatte keine Effekten mit ſich, die er nicht in ſeinen Taſchen hätte fortbringen können, und brauchte daher weder Träger noch Führer, welchen letzteren man mit einigem Ortsſinn leichter entbehrt als den erſten. Heute ſtrömte uns der Tiein, wie geſtern die Reuß, zur Seite, und begleitete unaufhörlich mit ſeinem Toſen unſer Ohr; ſehr ſchön ſind die verſchiedenen jähen Thalabſätze, welche der Gotthard bis in die Ebene bildet; bei jedem Abſatz ſtürzt ſich der Tiein in wilden Waſſerfällen herab. Der erſte iſt im Val di Tremola, wo mit Tannen bewachſene Felſen maleriſch über ihn hinhängen; nicht weit davon, ohngefähr eine Viertelſtunde rechts von der Straße ab, bemerkten wir einen anderen Waſſerfall, der uns reizte, ihn näher zu betrachten; wir gingen durch die Wieſen auf ihn zu, und fanden ihn über unſere Erwartung belohnend, mehr noch ſeiner Anmuth, als ſeines Umfangs wegen; er wurde durch einen von hohen Bergen herabſtrömenden Bach gebildet, der, indem er ſich auf einen vorſtehenden Felſen von hartem Urgranit ſtürzte, heftig von ihm abprallend, in einem weiten Bogen majeſtätiſch langſam in das Thal ſich heruntergoß.

In einigen Stunden erreichten wir den zweiten großen Thalabſatz beim Dazio (Zollhaus). Ueber alle Beſchreibung prächtig brauſt hier der Ticin unter wilden fürchterlichen Felſen, in vielen Fällen am ſchroffen Weg herab, wo ihn das erſte, mit ſüßen Kaſtanienbäumen und italiäniſchen Weiden bewachſene Thal in ſeine kühlen Schatten aufnimmt. Wir ſahen mehrere Kaſtanienbäume von außerordentlicher Dicke, auch die Nußbäume breiteten viel üppiger und mit reicherer Fülle ihre weiten Zweige über die bunten Wieſen aus, das blaue Grün der italiäniſchen Weiden und ihre liebliche Form erhöhten die Lebhaftigkeit der freundlichen Landſchaft. Säulen und kleine Schwibbögen vor den Häuſern ſieht man jetzt ſchon häufig angebracht, die Thürme in den Dörfern haben die antike italiäniſche Form, und auffallend iſt es, den größten Theil der Häuſer mit denſelben grobbehauenen Granitſteinen gedeckt zu ſehen, aus denen ihre Mauern beſtehen.

Durch ſchöne Kaſtanienbüſche kamen wir nach einem wegen dem unaufhörlichen Gehen auf rauhen Steinen ſehr beſchwerlichen Marſch von ſechs Stunden, an den letzten Thalabſatz, und an den ſchönſten und größten Waſſerfall des Ticin. Ich war ſehr raſch gegangen, und hatte Herrn Müller und unſeren Träger weit zurückgelaſſen, ohngeachtet mir die Füße ſehr empfindlich von einigen Blaſen ſchmerzten, die mir die Ungewohnheit des Gehens zugezogen hatte; um meinen Vorſprung zu benutzen, ſuchte ich auf einen über dem Waſſerfall hängenden Felſen zu klettern, von dem man ihn am beſten betrachten konnte; es war kein anderes Mittel dahin zu gelangen, als vermöge eines ſehr dicken Fliederſtrauchs, der ſich nach dem Felſen niederneigte; unbedachtſam ſchwang ich mich darauf, und hatte es kaum gethan, als der morſche Stamm nachgab, und nachdem ich noch gerade Zeit genug gehabt hatte, mit der größten Schnelligkeit zurückzuſpringen, ſich langſam in die tiefe Felſenſchlucht herabſenkte. Am Kopf nahm ich keinen weiteren Schaden; die größte Noth war, wieder herauszukommen; zum Glück hörte Herr Müller, der bald darauf nachkam, meine Rufe, und mit ſeiner und des Führers Hülfe wurde ich mit aneinander gebundenen Tüchern und Stangen unbeſchädigt glücklich wieder heraufgezogen. Ich wollte mir die Warnung merken, vergaß ſie aber den Augenblick darauf wieder, um einem Apollo nachzujagen, den ich für Herrn Müller fangen wollte, meinen Zweck aber aller Mühe ohngeachtet nicht erreichen konnte.

Unter hohen Weinlauben, die ſich über die Straße rankten, langten wir in Giornico an. Mein erſtes Geſchäft hier war, meine Wunde zu verdecken, die mich wenig ſchmerzte. Nach einer halben Stunde kam Herr Müller mit mehreren ſeltenen Steinen und einer grünen Eidechſe bepackt, ſehr ermüdet an, worauf wir uns ohne ferneres Zögern zu Tiſche ſetzten. Der Hunger würzte unſer Mittagsmahl, das aus Fleiſch, einem ſteinharten Gigot, und einer alten nicht weniger zähen Henne beſtand, c'était, pour parler avec Boufflers, le combat des voraces contre les coriaces. Unſer Wirth gab uns das erſte Beiſpiel italiäniſcher Prellerei, indem er für ſein elendes Diner vier kleine franzöſiſche Thaler forderte; er ließ jedoch die Hälfte abhandeln, und überſchüttete uns dabei mit den lächerlichſten Komplimenten; ſo verſicherte er mich unter anderem, daß ich italiäniſch wie ein Römer ſpräche, und Herrn Müller, der kein Wort ſprechen kann, aber hie und da etwas erräth, daß er es wie ein Florentiner verſtünde. Ein ſehr hübſches Mädchen wartete uns bei Tiſch auf, ſie hieß Roſa und ſprach ihr Patois mit einem ſehr lieblichen Provinzialaccent aus.

Nachdem wir einige Stunden ausgeruht hatten, gingen wir weiter; eine Frau, die uns verſicherte, ihr Mann ſei Offizier in ſpaniſchen Dienſten, trug meine Effekten. Auf einer ſchönen Chauſſee gingen wir in einem ſchmalen, von hohen dichtbewachſenen Bergen eingeſchloſſenen Thale fort, und lieblich umduftet von Weinlauben, Rosmarin und Myrthenſträuchern genoſſen wir fröhlich den ſchönen italiäniſchen Abend; bei einbrechender Dämmerung erreichten wir nach drei ſtarken Stunden Oſogna. Müde und nicht ganz wohl, legte ich mich ſogleich zu Bett, und ſchlug vor neun Uhr des anderen Morgens die Augen nicht mehr auf.

Da ſich ein Maulthiertreiber für denſelben Preis mir ein kleines Pferd bis Bellinzona zu geben erbot, als ich für einen Träger hätte bezahlen müſſen, ſo glaubte ich dieſe Gelegenheit, meine Füße zu ſchonen, (die geſtern zum erſtenmal, ſeit ſie ſich bewegen, neun Stunden in einem Tag zurückgelegt hatten), benutzen zu müſſen, wurde aber durch die unbezwingliche Faulheit des Pferdes mehr ermüdet, als ich es durch Zufußgehen geworden wäre.

Bellinzona iſt nächſt Lugano der Hauptort des Kanton Teſſin, es liegt in einem ſchönen Thale und giebt mit ſeinen alten Feſtungswerken und den langen ausgezackten Mauern, die von den Bergen bis zur Stadt herablaufen, einen pittoresken Anblick. Dicht am Thore ſteht auf einem runden, iſolirten Felſen ein halb zerſtörtes Kaſtell. Ehe wir unſeren

Gaſthof erreichten, kamen wir bei einer elegant ausſehenden Kirche vorbei, in die wir hineintraten; ſie war auf italiäniſche Weiſe mit Vorhängen und Blumen ausgeſchmückt, und duftete herrlich von einer Menge Roſen, die man überall reichlich umhergeſtreut ſah.

Da es zum Eſſen noch zu früh war, machte Herr Müller einen Spaziergang durch die Stadt, und ich benutzte dieſe Zeit, das Vergnügen meiner Reiſeabentheuer für mich zu verdoppeln, indem ich ſie Dir mittheile.

Adieu u. ſ. w.

Sechzehnter Brief.

Belgirate am Lago Maggiore, den 14. Juni.

Als wir Bellinzona's Thore verließen, ſahen wir einen großen Feigenbaum wild wachſend von der Stadtmauer herabhängen, ein Anblick, der für Nordländer immer viel Sonderbares hat. Hinter der Stadt öffnet ſich das bisher enge Thal allmälig, und breitet ſich in eine weite Landſchaft aus, wo zierliche Dörfer mit ihren glänzend weißen Thürmchen auf allen Seiten aus dem grünen Laub hervorblicken. Bald entdeckt man vor ſich den prächtigen Lago Maggiore mit Locarno und anderen an ſeinen reichen Ufern liegenden Flecken.

Wir waren kaum in Magadino, einem großen Dorf an der linken Seite des Sees angekommen, als ſich eine Menge Schiffer und anderes Geſindel um uns verſammelten, die ſich theils unſere Sachen zu tragen, theils uns nach den Borromäiſchen Inſeln zu fahren erboten, und uns bis an's Wirthshaus begleiteten, das mit zwei Stockwerk hohen Arfaden geziert war. In der unteren Halle waren eine Menge Menſchen verſammelt, die unter großem Geſchrei und Lärm dort ihr Abendmahl verzehrten; während der Wirth das unſrige bereitete, ſetzten wir uns in der oberen nieder, um ungeſtört des Anblicks der reizenden Gegend zu genießen. Die Sonne war ſchon untergegangen, und dunkles Blau färbte die hohen Berge, die rings den See umgeben, während ihre Gipfel noch in feuriger Röthe glänzten; ſilbern ſchimmerte der See, und einzelne Barken mit ſingenden Fiſchern durchſchnitten ſanft ſeine in der Dämmerung ſpielenden Wellen; hie und da zeigten ſich kleine Feuer auf den dunkeln Bergen, und mit einbrechender Nacht erleuchteten ſich nach und nach am jenſeitigen Ufer die Fenſter von Locarno.

Wir erhielten ein mittelmäßiges Abendeſſen und gute Betten, welche man faſt durchgängig in Oberitalien auch im ſchlechteſten Wirthshauſe anzutreffen hoffen kann, ſowie ſie in der Schweiz eben ſo durchgängig ſchlecht ſind. Ehe ich mich zu Bett legte, bemerkte ich, daß man mir eine Korbflaſche mit Kirſchwaſſer geſtohlen hatte; froh, daß es nichts Wichtigeres war, nahm ich mir doch vor, von nun an ein ſehr wachſames Auge auf meine Effekten zu haben.

Als wir uns am Morgen bei einigen Schiffern erkundigten, wie viel wir für eine Barke bis zu den Borromäiſchen Inſeln, die ohngefähr neun Stunden entfernt ſind, bezahlen ſollten, forderte man ſechs große Thaler. Ich bot ihnen drei, worauf ſie unter vielen Betheuerungen weggingen, daß es dafür nicht möglich ſei. Aufgebracht über dieſe Unverſchämtheit, beſchloſſen wir, unſere Sachen ſelbſt zu tragen, (Herr Müller hatte die Gefälligkeit, einen Theil davon auf ſich zu nehmen), und zu verſuchen, ob man nicht am Ufer hin an ein Dorf, den Borromäiſchen Inſeln gegenüber, gelangen könnte, wo man für einen billigeren

Preis überſetzen könne. Unſerem Vorſatz getreu, bezahlten wir ſchnell die Rechnung im Gaſthof, und wanderten, zum großen Erſtaunen des Wirths und der am Thore lauſchenden Schiffer, mit unſerm Bündel auf dem Rücken davon. Sie riefen uns jetzt zwar zu, daß ſie für den gebotenen Preis fahren wollten, wir ließen uns aber nicht irre machen, und erwiederten bloß, daß wir uns anders beſonnen hätten, und zu Fuß gehen würden. Ich ſah ſie hier unter ſich lachen, und vier von ihnen detachirten ſich, um uns zu folgen. So zogen wir bis an das Ende des nächſten Dorfs, wo der Weg plötzlich aufhörte, und mit einer Einfahrt in den See zum Landen der Schiffe endigte. Jetzt verſtand ich das Lachen der Gauner, und ihre triumphirenden Blicke bewieſen mir nur zu gut, daß ich mich nicht geirrt hatte. Ihre Erwartung wurde aber getäuſcht. Entſchloſſen, auf keinen Fall nachzugeben, wendeten wir uns links vom Wege ab, und fingen an, zwiſchen Sträuchern und Felſen an den Bergen hinaufzuklettern; vergebens ſchrieen ſie uns zu, wir würden uns im Walde verirren, die Nacht unter freiem Himmel zubringen müſſen, und nie auf dieſem Wege nach den Borromäiſchen Inſeln kommen — wir thaten als hörten wir gar nicht mehr auf ſie, und nöthigten ſie auf dieſe Art, endlich für anderthalb Thaler mit drei Ruderern uns überzuſchiffen, da es vor einer halben Stunde nur von ihnen abgehangen hätte, für zwei Ruderer drei Thaler zu erhalten. Sehr ſtolz auf die Feſtigkeit, mit der wir uns in dieſer kritiſchen Gelegenheit benommen hatten, nahmen wir in unſerem Kahne Platz, und mußten nachher doch den Schiffern die Gerechtigkeit widerfahren laſſen, daß ſie kein Reſſentiment zeigten, ſondern ſich mit vieler Höflichkeit bemühten, uns ſo gut als möglich zu bedienen, und obgleich der Wind uns entgegen war, ſo raſch zuruderten, als es in ihren Kräften ſtand. Es iſt dies eine Eigenthümlichkeit der

Italiäner, daß ſie, ſo lange ein Kontrakt noch nicht abgeſchloſſen iſt, auf alle Art und Weiſe zu betrügen ſuchen, iſt er aber einmal gemacht, ihn ſtreng halten, und unverdroſſen ihre Schuldigkeit thun. Sie ſehen das erſte als einen erlaubten Kampf der Liſt und Schlauheit an, halten ſich aber zur rechtlichen Genauigkeit verbunden, wenn dieſer beendigt iſt; oft habe ich dabei bemerkt, daß derjenige, den ſie am wenigſten zu bevortheilen im Stande ſind, gewöhnlich ihre meiſte Achtung hat, und am beſten bedient wird, da ſie hingegen den auslachen, der ihnen alles giebt, was ſie verlangen. Bei alledem muß man ſich doch bei jedem Akkord in Acht nehmen, genau die Münzſorten zu beſtimmen, in denen bezahlt werden ſoll; es giebt hier mailändiſche, italiäniſche, franzöſiſche Scudi, die alle Scudis genannt werden, und verſchiedenen Werth haben; ebenſo iſt es mit den Liren und einer Menge anderer kleiner italiäniſcher Münzſorten, die manchmal in der Entfernung von einigen Miglien beträchtlich gewinnen oder verlieren, und daher das Reiſen in dieſen Gegenden ſehr unbequem machen.

Unſere Fahrt war ſehr angenehm, und der Himmel völlig wolkenlos; wir kamen ohne Aufhören bei Landhäuſern, Städten und Flecken vorüber, die durch ihre netten, weißen Häuſer und ihre flachen rothen Dächer allen italiäniſchen Landſchaften einen ſo eigenthümlichen Reiz geben. Lieblicher wehten uns, je weiter wir kamen, die ſüßeſten Wohlgerüche von den Ufern entgegen, häufig ſahen wir rothe Gartenlilien wild an den Felſen wachſen; Lorbeerbäume, Aloen und Feigen, die üppig im Freien gedeihen, und dichte Citronenhecken voll goldner Früchte, die ſich unter Weinlauben verſteckten, ſchienen uns das nahe Arkadien zu verkünden.

Eine Stunde von Intra landeten wir bei einem einzeln ſtehenden Gaſthof, wo wir Mittag machten; wir hatten indeß bald Urſache, es ſehr zu bereuen, denn nicht genug, daß man uns auf das Elendeſte bewirthete, forderte man uns noch wenigſtens den ſechsfachen Werth der Speiſen ab. Es iſt in Italien durchaus nothwendig, über alles zu akkordiren; man muß ſogleich beſtimmen, wenn man in einen Gaſthof tritt, für welche Summe man ſpeiſen, ſchlafen will u. ſ. w.; man kann zwar immer von einer übertriebenen Forderung etwas abhandeln, aber wie unangenehm ſind dieſe Weitläufigkeiten, und man verliert doch immer mehr, als wenn man den Preis vorher feſtſetzt, wobei man übrigens gar nicht zu befürchten hat, daß man ſchlechter bewirthet wird.

Um uns eine Bewegung nach Tiſche zu machen, ließen wir unſer Schiff vorausfahren, und gingen bis Intra zu Fuße. Nie habe ich einen angenehmeren, reizenderen Spaziergang gemacht; im Schatten eines herrlichen Waldes wanderten wir auf weichen Matten an den Ufern eines kryſtallhellen Baches hin; kein Fleckchen war hier zu entdecken, das nicht irgend etwas hervorgebracht hätte, entweder wallte hohes Gras dem herunterhängenden Laube majeſtätiſcher Kaſtanien und Nußbäume entgegen, oder dichtes Getreide mitten im Walde füllte den leeren Raum zwiſchen Feigen-, Aprikoſen- und Pfirſichbäumen aus; die anderen Obſtbäume ſchienen nur da zu ſein, den großblättrigen Wein an ſich heraufranken zu laſſen, der in wollüſtigen Gewinden ſeine dunkelgrünen Gewölbe über Feld und Gras ausbreitete, und balſamiſche Düfte von Myrthen, Rosmarin und Lilien erfüllten mit ihrem Wohlgeruch die milde Luft. Freundliche Wohnungen, die zuweilen überraſchend aus dem Gebüſch hervortraten, oder eine weite Ausſicht auf den See, der, im Sonnenglanz ſich ſpiegelnd, unvermuthet vor uns erſchien, vermehrten die tauſendfachen Reize dieſes Orts, der jede Erwartung ſo ſehr übertraf. Aus einem kleinen Bosket von

Tulpenbäumen traten wir nach einer Stunde wieder in's Freie, und erblickten Intra zu unſeren Füßen. Beim Gaſthof fanden wir unſer Schiff, und ſteuerten ohne weiteren Aufenthalt erwartungsvoll auf die langerſehnten Borromäiſchen Inſeln zu; ein grünes Vorgebirge verdeckt ſie lange dem ſuchenden Blick — aber wer ſchilderte die unbeſchreibliche Herrlichkeit dieſer bezaubernden Gegend, wenn zum erſtenmal das Auge ſie in ihrer ganzen Pracht erblickt! Erſtaunt, wo ich mich hinwenden mochte, immer neuen höheren Schönheiten zu begegnen, ſchlug ich betäubt die Augen nieder, ungewiß, ob, was ich ſähe, Traum oder Wahrheit ſei. Dieſes Wechſelſpiel der Farben, dieſes Amphitheater ſich immer höher und höher bis an den entfernteſten Horizont thürmender Berge, die gezackten blauen Felſen mit den weißen Alpen hinter ihnen, die hohen Wälder in der Nähe, die im Silbergrund des Sees ſich ſpiegeln, und die grünen Inſeln mit Armidens Gärten in des Waſſers Mitte, ſchimmernd von der Abendſonne Glanz — dieſes einzige Gemälde wird mir zwar ewig unvergeßlich bleiben, aber auch nie werde ich es darzuſtellen mich vermögend fühlen.

Wir landeten zuerſt bei Iſola madre, welche nur von der Natur geſchmückt iſt, die kleinere Iſola bella, die der Kunſt mehr verdankt, blinkte wie ein ſtrahlendes Juwel uns noch aus der Ferne entgegen. Unter einem dichten Laubgewölbe ſtiegen wir die Treppe hinan, wo uns auf der Terraſſe der Gärtner empfing, und durch hohe Lorbeerwände und Citronenbüſche in ein reizendes Wäldchen führte, in dem die herrlichſten Pflanzen des Südens in üppiger Fülle blühten; Mimoſen, Pinien, Taxus und Cypreſſen verſchlangen ihre verſchiedenartigen Blätter verworren durcheinander. unter die ſich Perlhühner und Faſanen ſchüchtern vor unſern Blicken verſteckten; über eine kleine Wieſe regelmäßig gerankte Weinlauben wechſelten angenehm mit dem dunkeln Gebüſche ab, und machten den Vorhof zum Schloß aus, das wir jetzt betraten. Es ſchien ſehr baufällig, und die Zimmer trugen nur noch Spuren altmodiſcher Eleganz; im zweiten Saal war ein kleines Theater mit artigen Dekorationen, aber wie das übrige verfallen, und gleich dem Garten verwildert. Wir eilten bald wieder unter die Citronenhecken hinab, und machten uns von ſelbſt abgelöſten reifen Früchten mit kaltem Waſſer eine erfriſchende Limonade, die wir mit keinem Nektar, in prachtvollen Sälen geſchenkt, vertauſcht hätten. Wie anders erſcheint doch die Natur, wenn man in ihrem Heiligthume ſelbſt ſie anbetet, als wenn man in Büchern Schilderungen von ihr aufſucht, die ein unausſtehlicher Pedant aus ſeiner Schreibſtube herab von ihren nie gefühlten Schönheiten macht. Wie recht hat Boileau, wenn er ausruft:

„Viendrai-je en une églogue, entouré de troupeaux,
Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux,
Et dans mon cabinet, assis aux pieds des hêtres,
Faire dire aux échos des sottises champêtres?“

Nur ungern verließen wir dieſe reizende Inſel, um ihrer jüngeren Schweſter zuzueilen; nach einer kleinen Viertelſtunde langten wir bei dem ſchönen Pallaſt auf Iſola bella an, der leider nur halb fertig geworden iſt. Die breiten Treppen, die hohen ſchallenden Zimmer zeigen auch hier Ueberreſte ehemaliger Pracht, die nach und nach der Roſt der Zeit verödet; wir fanden viele Gemälde und Statuen, unter denen aber nichts Vorzügliches war; einige ſchöne Schränke von Moſaik zogen allein unſere Aufmerkſamkeit in den oberen Zimmern auf ſich. Schöner ſind die Souterrains oder das ſogenannte Sommerappartement, wo ein großer Saal und eine lange Reihe kleiner Zimmer, Wände, Decken und Fußböden mit Moſaik geſchmackvoll ausgelegt ſind; man erſtaunt über die außerordentliche Mühe und Koſten, die dieſer ſeltſame unterirdiſche Pallaſt gemacht haben muß.

Der Garten iſt in altfranzöſiſchem Geſchmack angelegt, und weit weniger angenehm, als der auf Iſola madre, obgleich ungleich prächtiger, wer kann ſich in der That der Verwunderung erwehren, wenn er erfährt, daß der Garten wie die ganze Inſel auf Befehl ihres Herrn aus den Fluthen des Sees geſtiegen iſt? Sie iſt ganz ein Werk der Kunſt, von Menſchenhänden geſchaffen, und ruht auf Gewölben, die vom Grund des Waſſers aufgemauert ſind. Obgleich man die Erde erſt vom Lande hat hieherbringen müſſen, und ſie nirgends tiefer als einige Schuh liegt, ſo iſt demohngeachtet die Vegetation auf der Inſel von ungewöhnlicher Kraft; der Gärtner zeigte uns zwei Lorbeerbäume, die an Höhe die größten Eichen erreichten, die ich je geſehen habe, und wir ſahen viele männliche und weibliche Cypreſſen, die ihnen an Größe nahe kamen. Die Grotten und Pavillons, mit denen der Garten häufig geziert war, ſchienen größtentheils verfallen, wie auch die ſieben mit Statuen beſetzten Steinterraſſen, von deren Spitze man einen der vortheilhafteſten Ausſichtspunkte auf die umliegende Gegend hat; von weitem geſehen, geben dieſe hohen Terraſſen noch einen ſehr prachtvollen Anblick.

Der Gärtner erzählte uns, die Familie Borromeo habe ſo unermeßliche Summen im letzten Kriege verloren, daß ſie nicht mehr im Stande ſei, ihre weitläufigen Beſitzungen im alten Glanze zu erhalten; dieſe herrlichen Inſeln verdienten es aber wohl, daß man das Letzte auf ſie wendete, und es iſt in der That traurig, ſie in einem ſo öden und verlaſſenen Zuſtande zu erblicken.

Es war dunkel geworden, und da wir nicht auf der Inſel übernachten wollten, machten wir mit unſeren Schiffern, die auf uns warteten, einen neuen Akkord, uns bis nach dem anderthalb Stunden entfernten Belgirate zu fahren, von wo wir den anderen Morgen die berühmte koloſſale Statue des heiligen Carlo Borromeo beſuchen wollten; nach einigen Umſtänden willigten ſie ein, und bei finſterer Nacht erreichten wir nach einer Stunde dieſen Ort, wo wir im Albergo Borromeo abtraten. Hier erfuhren wir nicht ohne Verdruß, daß unſere Schiffer, die wir von Magadino glaubten, hier zu Haus wären, und auf jeden Fall heute die Reiſe hieher hätten zurückmachen müſſen, wenn wir ſie auch nicht gemiethet hätten; auf alle Fälle würden ſie uns daher für jeden Preis mitgenommen haben, wenn wir vorher von dieſem Umſtand unterrichtet geweſen wären. So fand es ſich denn noch am Ende, daß wir ohngeachtet des Triumphes, den wir davongetragen zu haben glaubten, von Anfang an die Angeführten geweſen waren!

Um mich früh im See zu baden, habe ich meinem Morgenſchlaf heute einige Stunden abgebrochen, und mich dann bis zu Müller's Erwachen hingeſetzt, Dir unſere Fata zu erzählen; woher Du meinen nächſten Brief erhältſt, ſteht noch im Rathſchluß der Götter, ob aus Italien, Frankreich oder der Schweiz, denn Mailand, Turin und Luzern liegen alle drei auf der Wagſchale. Lebe wohl u. ſ. w.

Siebenzehnter Brief.

Mailand, den 16. Juni.

Milano la grande hat den Sieg davon getragen, und wir bereuen unſere Wahl nicht — doch Ordnung regiert die Welt, ſagt ein Sprüchwort, das mein Hofmeiſter oft im

Munde führte, und als ein ſtets gelehriger Zögling, kehre ich nach Belgirate zurück. Mit gutem Winde und aufgeſpanntem Segel verließen wir dieſen Ort und kamen in anderthalb Stunden in Arona an, wo auf einer Anhöhe, am Geſtade des Sees die Statue di San Carlo ſteht. Wir hatten ſie ſchon einen großen Theil des Weges über, von weitem geſehen, und wurden jetzt, da wir ſie von nahem betrachteten, allerdings durch ihre koloſſale Größe in Verwunderung geſetzt; deſto weniger befriedigte ſie uns aber in jeder anderen Hinſicht. Sie iſt von geſchlagenem Kupfer, und mit dem Piedeſtal 112 Fuß hoch; man kann inwendig bis in den Kopf hinaufſteigen, worin Raum genug für vier um einen Spieltiſch ſitzende Perſonen iſt; in der Naſe kann ein nicht allzugroßer Mann aufrecht ſtehen. Der Koloß wurde um das Jahr 1600 von der Familie Borromeo dem heiligen Kardinal Carlo Borromeo zu Ehren hier bei Arona, ſeinem Geburtsort, aufgerichtet, und ſoll eine ungeheure Summe gekoſtet haben, die man wahrſcheinlich hätte beſſer anwenden können. Viel intereſſanter, als die unförmliche Heiligenſtatue iſt die Ausſicht auf die umliegende Gegend, die man von dieſer Anhöhe beherrſcht; einen überaus romantiſchen Anblick bietet vor allem ein gegenüberliegendes altes Schloß, deſſen hohe, gezackte Mauern den ganzen Berg umgeben, auf dem es erbaut iſt.

Gegen Mittag erreichten wir ohne weitere Abentheuer Seſto am Ende des Sees, und trafen hier zu unſerem großen Vergnügen die Diligence an, welche noch dieſen Abend bis Mailand ging. Da ſich zufällig kein einziger Paſſagier darin befand, machte der Kondukteur weiter keine Schwierigkeiten, uns für einen ſehr billigen Preis mitzunehmen. Wer hätte wohl ſonſt geglaubt, mein lieber S...., daß ich noch einmal blind mit der Poſt zu fahren, mich genöthigt ſehen würde! Sic transit gloria mundi. Auf der prächtigen

Simplonſtraße, die die Italiener, ſo wie die neue Einrichtung der Poſten, welche ehemals elend war, dem Kaiſer Napoleon verdanken, rollten wir mit größerer Schnelligkeit, als je in Norddeutſchland Extrapoſten fahren, der lombardiſchen Ebene zu, die nach einigen Stunden ſich in ihrer ganzen fruchtbaren Herrlichkeit um uns ausbreitete. Es würde ſchwer ſein, ſich von einer ſolchen Ebene bei uns einen Begriff zu machen; Wieſen, Büſche, Felder und Teiche, prächtige Villen, Dörfer und Städte wechſeln ſo ſchnell mit einander ab, daß man ſich kaum des Gedankens erwehren kann, man mache nur eine Luſtfahrt in einem großen, weitläufigen Park, und bald werde man ſein Ende erreichen, und wieder in's freie Feld herauskommen.

Wir fanden die Straße ziemlich lebhaft, der größte Theil der Wagen, die uns begegneten, waren Cabriolets zu einem Pferde, die hier ſehr gebräuchlich zu ſein ſcheinen. Um ſieben Uhr Abends langten wir in Mailand an, deſſen entfernten Dom wir ſchon ſeit einer Stunde vor uns geſehen hatten.

Da bis zum Gaſthof della Palla, den uns der Kondukteur empfohlen hatte, ein großer Theil der Stadt zu durchfahren war, ſo hatten wir den Vortheil, gleich bei unſerem Eintritt einen lebhaften Totaleindruck des Ganzen zu erhalten; das Reſultat davon war, daß wir die Stadt weit weniger ſchön fanden, als wir erwarteten; die engen Straßen, die ungleichen, unzierlichen Häuſer ließen uns lange in der Meinung, wir ſeien noch in der Vorſtadt, als wir uns ſchon im Herzen von Mailand befanden. Dieſen Mangel erſetzte indeß die außerordentliche Lebhaftigkeit, welche in den Straßen herrſchte; die große Anzahl aller Arten von Handwerkern, die man in ihren offenen Werkſtätten im rez-de-chaussée an der Straße arbeiten ſah, die Menge der eleganten Kaufmannsläden, welche den Augen die Produkte aller Welttheile in zierlicher Ordnung aufgeſtellt darboten, die vielen Kaffee- und Sorbettibuden mit ſeidnen Vorhängen geſchmückt, das Gewühl der geſchäftig dahineilenden Menge, das Geſchrei der Ausrufer, die mit ihren mannigfaltigen Waaren die Gaſſen durchzogen — gaben ein angenehmes Bild des glänzenden Luxus, den man immer gern wieder findet, wenn man ſeinen Anblick eine Zeit lang entbehrt hat. Die Straßen waren gut gepflaſtert, und in der Entfernung eines Wagenrades von dem anderen, in der Mitte mit Quaderſteinen ausgelegt, auf denen man wie auf gedieltem Boden fährt; für die Fußgänger ſind an den Seiten Trottoirs.

Unſer Gaſthof war nicht prächtig, aber anſtändig und gut; wir aßen nach der Karte, auf der wir ſehr billige Preiſe angezeigt fanden, man thut aber beſſer an der Table d'hôte zu ſpeiſen, unter welchem Ausdruck man hier etwas anderes verſteht, als in Frankreich und bei uns. Es heißt eigentlich weiter nichts, als nach einem feſtgeſetzten Preis eſſen, den man vorher beſtimmt, und für den man eine gewiſſe Anzahl Schüſſeln erhält, die man effektiv an der Table d'hôte, oder auf ſeiner Stube, früh oder ſpät, zu genießen die Freiheit hat, ohne deßwegen mehr dafür bezahlen zu müſſen; dieſe Einrichtung iſt ſehr bequem für den Reiſenden, den vielerlei Geſchäfte oft abhalten, jedesmal zur gehörigen Zeit beim Eßtiſch einzutreffen. Der Table-d'hôte-Preis in unſerem Gaſthof war 4 mailändiſche Liren, etwas mehr als ein ſächſiſcher Gulden, wofür man ſechs Schüſſeln, Wein und Deſſert erhielt.

Da es ſchon zu ſpät war, um uns mit den Sehenswürdigkeiten der Stadt zu beſchäftigen, beſchloſſen wir den heutigen Abend in der Oper zuzubringen; ſie fängt wie die übrigen vier Theater erſt nach 9 Uhr an, und iſt nicht der

1 Uhr beendigt. Selten bin ich ſo überraſcht worden, als beim Eintritt in das Schauſpielhaus della Scala; kein Theater, das ich bis jetzt geſehen habe, kann mit dieſem in Vergleichung treten, Herr Müller verſicherte mir, daß die Pariſer ihm ebenfalls weit nachſtänden. Seine Größe kann man beurtheilen, wenn ich erwähne, daß der Saal für die Zuſchauer aus ſieben Reihen Logen übereinander, jede von vierzig Abtheilungen, beſteht; im Parterre ſitzt man geräumig und bequem auf gepolſterten Bänken, es bleibt aber noch ein ſehr großer Platz für die, welche ſtehen oder umhergehen wollen, welches in Italien ſehr gebräuchlich iſt, wo eine größere Freiheit im Theater herrſcht als bei uns, und man gewöhnlich nur auf die großen Arien oder einige Lieblingsſtücke Aufmerkſamkeit wendet, während ſich die übrige Zeit ein jeder nach Belieben mit ſeinem Nachbar unterhält. Das Schauſpielhaus iſt eben ſo geſchmackvoll ausgeſchmückt, als es durch ſeine Größe imponirt; alle Logen von der erſten Reihe bis zur letzten, haben abwechſelnd blaue und orangenfarbene Vorhänge von Seide, die mit langen Franſen beſetzt ſind; man kann ſie nach Gefallen aufſtecken, oder zuziehen laſſen, um lebhafter die Schönheiten der Muſik im Dunkeln zu empfinden; der Fuß jeder Logenreihe iſt weiß, vergoldet und mit gemalten Arabesken verziert, eben ſo iſt auch der Plafond theils vergoldet, theils gemalt. Zwei platte, kannelirte Säulen von korinthiſcher Ordnung mit vergoldeten Kapitälern tragen von jeder Seite die Wölbung, welche die Bühne von den Zuſchauern trennt; zwiſchen ihnen ſind kleine Logen für die Schauſpieler angebracht, deren Vorhänge von verſchiedenen Farben ſind. Ohngeachtet kein von der Decke herabhängender Kronleuchter die prachtvolle Einfachheit des Ganzen ſtört, iſt die Beleuchtung von der Szene aus doch ſo außerordentlich hell, daß man bis in den entfernteſten Winkeln ohne Mühe leſen kann; eben ſo glücklich iſt

das Haus in akuſtiſcher Hinſicht gebaut, denn ſelbſt die leiſeſten Worte, welche auf dem Theater ausgeſprochen werden, hört man eben ſo deutlich am Eingang als am Orcheſter.

Es wurde eine Opera buffa, „il rivale di sè stesso," mit Muſik vom Kapellmeiſter Weigl aus Wien, aufgeführt. Koſtümes und Dekorationen waren neu und elegant, ein vortrefflicher Tenoriſt, Herr Marzocchi, zeichnete ſich ſehr vortheilhaft in der Rolle des Grafen aus; ich habe nie eine ſchönere Stimme gehört, und bemerkte mit Vergnügen, daß er ihre Geläufigkeit nicht zu ewigen Broderieen mißbraucht, wie die meiſten ſeiner Landsleute zu thun pflegen; ich erfuhr, daß dieſer Sänger, obgleich er nicht mehr ganz jung zu ſein ſchien, erſt ſeit kurzer Zeit öffentlich auftritt; er war, wie man mir ſagte, bereits zum Karneval für die Opera seria engagirt; bekanntlich ſind die Sänger in Italien, wenn ich mich ſo ausdrücken darf, Nationaleigenthum; es giebt keine ſtehenden Truppen, weder ein einzelner noch eine Geſellſchaft engagiren ſich länger als auf drei Monate, während welcher Zeit ſie in zwei oder drei Opern ſingen, die täglich wiederholt werden, und dann in einer anderen Stadt ein neues Engagement und neue Einnahmen aufſuchen.

Die Primadonna, Signora Vinotti, gefiel weniger als der Tenoriſt, obgleich ſie hübſch, voll Grazie und ſehr reizend angezogen war; ich bewunderte beſonders ihr weißes Kleid, das in der That den Alpenſchnee an Weiße übertraf; ſie hatte eine hübſche Stimme und keine üble Methode, detonirte aber zuweilen ſehr hörbar.

Wenn eine der agirenden Perſonen applaudirt wird, ſo verbeugt ſie ſich gegen das Publikum, wie es in Wien üblich iſt.

Im Zwiſchenakt war Ballet, geſtern „die Königin von Syrien“, heute „Friedrich der Große“. Es war auffallend, wie ſehr ſich der, Friedrich den Großen vorſtellende, Akteur durch Kleidung und Malerei, den beſten Portraiten, die ich von dieſem König geſehen habe, ähnlich zu machen gewußt hatte; die Wirkung war überraſchend, als er auf das Theater geritten kam, um ſeine Truppen zu muſtern; ſelbſt die Krücke und die mit Tabak gefüllte Taſche war nicht vergeſſen worden. Als er aber nachher abſtieg, und mit affektirtem Pantomimenſpiel und flüchtigen Balletpas auf der Bühne umherzuſpringen begann, konnte ich mich des Lachens nicht mehr enthalten, den großen Friedrich in ſolchen Attitüden auf den Brettern figuriren zu ſehen. Das Koſtüm der preußiſchen Soldaten ſchien zum Theil geſtern der Leibwache der ſyriſchen Königin zum Anzug gedient zu haben; ein Huſarengeneral wenigſtens, welcher Ziethen vorſtellen ſollte, wäre von Tamerlan ſchwer zu unterſcheiden geweſen; im übrigen war nichts an der nöthigen Pracht der Anzüge geſpart. Der primo ballerino und ſeine ballerina tanzten mit viel Gewandtheit und Aplomb, die übrigen Tänzer und Figuranten waren hingegen unter der Mittelmäßigkeit. Leider konnte man vom Orcheſter kein ſehr viel günſtigeres Urtheil fällen; bei der Opera seria zur Zeit des Karnevals ſoll es ungleich beſſer ſein.

Da wir den heutigen Tag dazu beſtimmt hatten, den größeren Theil der Merkwürdigkeiten Mailands zu ſehen, ſo fingen wir ſchon früh unſere Tournée an. Der erſte Ort, den wir wählten, war der berühmte Dom; dieſes herrliche Gebäude iſt aus weißem Marmor erbaut, und wie bekannt nur der Chor mit der darauf ſtehenden Kuppel ganz vollendet worden; man arbeitet jetzt an ſeiner völligen Ausbauung, deren Beendigung indeß wohl noch auf lange ausgeſetzt ſein möchte; es iſt übrigens der neuen Arbeit anzuſehen, daß man der gothiſchen Baukunſt nicht mehr gewachſen iſt; demohngeachtet müßte der Dom, wenn er mit allen ſeinen unzähligen Spitzen und Thürmchen, die er nach der Anlage haben ſoll, erſt fertig daſtände, ein ſeltſam impoſantes Anſehen geben; dieſes Gebäude iſt eigentlich nicht rein gothiſch, ſondern mehr ein Mittelding zwiſchen gothiſcher und italiäniſcher Bauart, ein Quodlibet von beiden, bei dem man ſich verwundert, daß es nichts Choquantes hat. Das Innere der Kirche iſt erhaben und groß; es iſt zu bedauern, daß man den feierlichen Eindruck des Ganzen durch allerlei geſchmackloſe Zierrathen geſchwächt hat; die langen Fenſter ſind noch größtentheils von gemaltem Glas, und es wäre zu wünſchen, daß das wenige Fehlende aus anderen Kirchen erſetzt würde, denn die heilige geheimnißvolle Dämmerung dieſer bunten Scheiben, durch die das Licht nur wie durch funkelnde Juwelen einzudringen ſcheint, harmonirt ſo wohl mit den hohen Bogengängen und der ganzen feierlichen Düſterheit der gothiſchen Tempel, daß man beides nur ungern getrennt ſieht. Die Kirche iſt mit einer großen Menge Statuen angefüllt, unter denen die beſte (von Agrati) den lebendig geſchundenen heiligen Bartholomäus vorſtellt, ein Gegenſtand, der ſich beſſer in einem anatomiſchen Kabinet ausnehmen würde. Nahe am Chor iſt unter dem Fußboden die Kapelle di San Carlo Borromeo, wo der einbalſamirte Körper dieſes Heiligen aufbewahrt wird; durch ein eiſernes Gitter, das die Decke der Kapelle ausmacht, kann man von oben hineinſehen; um ſie von innen zu beſehen, muß man einen Scudi bezahlen, da indeß, als wir in der Kirche waren, eben Meſſe darin geleſen wurde, kamen wir unentgeltlich hinein. Die Wände der Kapelle ſind mit Goldſtoff austapezirt, und mit einer Menge Zierrathen, Basreliefs, Figuren von Engeln und Heiligen in Lebensgröße ausgeziert, die alle von gediegenem Silber ſind. Herrlicher als Gold und Silber glänzten aus der Kirche die bunten Fenſter durch das Gitter herab, und vermiſchten magiſch ihr farbiges Licht mit dem düſteren Schein der in der Kapelle brennenden Lampen. Für einen zweiten Scudi kann man ſo glücklich ſein, den Körper des heiligen Carlo zu ſehen, und ſeine heilbringenden Gebeine zu umfaſſen; wir hielten es aber für rathſamer, den ehrwürdigen Leichnam in Frieden ruhen zu laſſen. Die Ausſicht von der 370 Pariſer Fuß hohen Kuppel auf die lombardiſche Ebene, die ein regelmäßiger Kranz blauer Berge umſchließt, iſt ein einziges Schauſpiel in ſeiner Art; die unzählige Menge weißer Thurmſpitzen, Schlöſſer und Villen, die überall aus dem unüberſehbaren grünen Teppich hervortreten, die weite unermeßliche Ebene, die einem Meere gleich auch nicht durch die kleinſte Anhöhe unterbrochen wird, und wieder am fernen Horizont der Zirkel hoher Gebirge umher, den die Apenninen, Tirols, der Schweiz und Savoyens Alpen bilden — alles dieſes zuſammengenommen ſtellt ein Ganzes dar, das man vielleicht nirgends in dieſem Grade mehr antrifft.

Das Dach der Kuppel iſt berühmt durch die vortreffliche Arbeit und die außerordentliche Menge der Zierrathen, die darauf verſchwendet ſind — ich für meine Perſon kann dieſem gothiſchen Clinquant wenig Geſchmack abgewinnen; was ſind wohl dieſe geſchnörkelten Thürmchen und eckigen Spitzen gegen die edeln Tempel der einfachen Alten, wo erhabene Schönheiten ſich mit lieblichen Formen paarten — wahrlich unſere Kirchen verhalten ſich wie unſere Religionen zu einander!

Dem Dom gegenüber ſteht das Gouvernementsgebäude, wo der Vizekönig reſidirt; zwei reitende Schildwachen waren unter zeltförmigen Schilderhäuſern vor den Eingang poſtirt, und zahlreiche Fußwachen an den anderen Poſten vertheilt. Obgleich der Vizekönig nicht gegenwärtig war, ſchien man doch im Anfang uns den Eintritt in die Zimmer nicht erlauben zu wollen; nach vieler Mühe nahm es endlich ein Aufwärter über ſich, uns im Schloß herumzuführen. In dem für fremde Gäſte beſtimmten Appartement verdiente nichts Aufmerkſamkeit als der Vorſaal, der mit Gobelins nach Raphael's Kartons austapezirt war, welche ſich noch vom Erzherzog Ferdinand herſchreiben. Im Salle du Conseil hängt das berühmte Gemälde David's, Bonaparte, wie er über den Bernhard geht; mir ſchien dieſes Bild weit unter ſeinem Ruf zu ſtehen; die Stellung des Kaiſers iſt theatraliſch und affektirt, des großen Mannes, wie des großen Moments unwürdig, den der Künſtler gewählt hat; wie anders würde einer der alten Meiſter den Helden dargeſtellt haben! Was man mit dem meiſten Rechte loben kann, ſind die ledernen Hoſen und Stiefeln des Kaiſers, die vortrefflich gemalt ſind; der Staub an den letzteren hätte vielleicht wegbleiben können, da man rund umher nichts als Eis und Schnee ſieht.

Die kaiſerlichen Zimmer ſind die prächtigſten und geſchmackvollſten im Schloß; vorzüglich ſchön iſt der Audienzſaal, deſſen Wände mit grünem Sammet bekleidet ſind, auf dem goldene, geſtickte Sterne blitzen; über jeder Thüre ſieht man eine Sonne, mit dem vielbedeutenden N in der Mitte, und die Lehne des Thrones hat ebenfalls die Form einer ſtrahlenden Sonne; eine Decke von leopardähnlich geflecktem Sammet iſt über die Stufen des Thrones gebreitet. In einem der hinterſten, mit Gold und Violet changirenden Tapeten behangenen Zimmer ſah ich zwei ſchöne Alabaſtervaſen von außerordentlicher Größe, mit der Abbildung eines Stiergefechts nach der Antike.

Das Forum Bonaparte, wo wir vom Schloß aus hingingen, iſt ein weitläufiger, halb von der Stadtmauer umgebener Platz, auf dem die Truppen exerzieren; daneben ſind Promenaden angelegt, von denen die Rennbahn nicht weit entfernt iſt; die Sitze für die Zuſchauer ſollen 40,000 Menſchen faſſen, ſind aber nicht von Stein, ſondern nur von Raſen, und geben einen ärmlichen Anblick.

Weit in der Vorſtadt liegt das aufgehobene Kloſter Le Grazie, wo ſich im Refektorium Leonardo's berühmte Cena befindet. Obgleich nur ein Schatten gegen das, was es einſt geweſen ſein muß, fanden wir dieſes herrliche Freskogemälde doch noch nicht ſo zerſtört, als man gewöhnlich glaubt; ich zweifle nicht, daß man es durch Anſprützung mit Waſſer noch auf Augenblicke in ſeinen alten Glanz zurückrufen könnte; leider ſieht man nur zu deutliche Spuren, wie oft man ſich dieſes künſtlichen Hülfsmittels bedient hat, welches eine Haupturſache der Zerſtörung dieſes Meiſterwerks geweſen zu ſein ſcheint. Die vortreffliche Anordnung des Ganzen, und der hohe tiefgefühlte Ausdruck der Köpfe, bleibt indeß noch immer dem Auge deutlich ſichtbar, und gewährt dem Liebhaber der Kunſt hohen Genuß. Vor allem unnachahmlich göttlich iſt des Meiſters verklärtes Antlitz; Morghen hat einen vortrefflichen Kupferſtich vom Ganzen geliefert, aber die edle leidende Schwermuth dieſes himmliſchen Geſichtes ſucht man vergebens in ſeinem Chriſtus wiederzufinden. Ein italiäniſcher Maler kopirte hinter einem Verſchlag das Gemälde für den Vizekönig; wir konnten ſeine Kopie aber nicht zu ſehen bekommen. Nach einer genußvollen Stunde verließen wir mit Zögern dieſen Ort; es war als könnten wir uns nicht trennen von dem theuren Bilde, das ſelbſt in ſeinem zerſtörten Zuſtande, je länger man es betrachtete, immer mehr Vollkommenheiten dem Auge der Seele entwickelte.

Auf dem Wege nach der Kirche des heiligen Laurentius kamen wir bei mehreren Palläſten vorbei, von denen manche in einem edlen Style erbaut waren; von einigen hatte man alle Statuen, Zierrathen und Marmorbekleidung abgenommen, ſo daß ſie wie nackt daſtanden, obgleich ihre Beſitzer noch darin wohnten; aus welchem Grunde es geſchehen ſei, konnte ich nicht erfahren. Der Portikus der Laurentiuskirche beſteht aus einer antiken römiſchen Kolonnade von kannelirten korinthiſchen Säulen; ſie ſind ziemlich wohl erhalten, und das einzige in Mailand vorhandene Denkmal aus römiſcher Zeit.

Die Kirche der Madonna del Celſo iſt modern, und geſchmackvoll dekorirt; beſonders ſchön iſt der blaue mit Sternen gezierte Plafond. Während wir einige Altargemälde anſahen, näherte ſich uns ein Prieſter, und frug, ob wir Maler wären? Auf meine Bejahung führte er uns in ein Gemach, wo die Koſtbarkeiten der Kirche aufbewahrt wurden, und zog den Vorhang von einem Bilde, das wir ohne Mühe für einen der ſchönſten da Vinci erkannten, ehe es uns noch als ſolches angekündigt wurde. Maria liebkoſt das Jeſuskind, welches mit einem Schäfchen ſpielend, darauf reiten will, und lächelnd von der Mutter zurückgezogen wird; Katharina ſteht hinter ihr, und ſieht theilnehmend dem Spiele zu. Ich habe nie eine lieblichere Kompoſition geſehen; die himmliſche Geſtalt Mariens, die doch ſoviel irdiſche, üppige Reize verräth, ihr ſüßes ſchalkhaftes Lächeln, mit dem ſie inbrünſtig den goldgelockten Knaben an ſich zieht, die über jede Bewegung verbreitete unnachahmliche Grazie, machen, wenn ich mich ſo ausdrücken darf, eine Doppelwirkung von der höchſten Lebhaftigkeit auf den inneren und äußeren Sinn. Das kleine, trotzige Chriſtuskind, das Ideal eines ſchönen Knaben, ſieht dem leichtfertigen Sohn der Venus ähnlicher, als dem künftigen Meſſias. Dieſes Gemälde ſcheint wenig bekannt zu ſein, et tel qui le verrait ne le voit pas, weil er nichts davon weiß. Wenn doch die Reiſebeſchreiber von Metier und guides des voyageurs uns mehr auf dergleichen Sachen aufmerkſam machten, anſtatt langweilig herzunumeriren, was jeder Lohnbediente beſſer weiß, als ſie.

Wir beſahen Nachmittags noch einige andere Kirchen, die Kanäle, welche Mailand mit der Adda und dem Ticino verbinden u. ſ. w., und gingen Abends auf den Corſo, um Mailands ſchöne Welt im Glanz zu ſehen, die ſich täglich gegen Abend hier verſammelt. Die Straße, welche nach dem Corſo führt, iſt die ſchönſte in ganz Mailand, ſo wie überhaupt dieſe Seite der Stadt beſſer gebaut iſt, als die, welche wir bei unſerer Ankunft zuerſt ſahen; nicht weit vom Thore kommt man bei der geſchmackvollen Villa Bonaparte und ihren Gärten vorbei, worauf man bald die dreifache Lindenallee des Corſo mit den Nebenanlagen im engliſchen Geſchmack erblickt. Er war heute nicht ſo belebt als gewöhnlich, obgleich die Vizekönigin zugegen war; man ſah viele prächtige Equipagen, aber ſehr wenig geſchmackvolle; unter der Menge Reiter, die ſich hier befanden, konnte ich nur zwei ſchöne Pferde entdecken. (Verzeih' dieſe Bemerkung einem ehemaligen Kavallerieoffizier.)

Auf dem Rückweg traten wir in eine elegante Eisbude, um mailändiſche sorbetti und gelati in pezzi (Gefrorenes in feſten Stücken) zu koſten, und gingen von hier in die italieniſche Komödie. Obgleich dieſes Schauſpielhaus beſucht iſt, ſo ſtach es doch auf eine unglaubliche Art von dem Teatro della Scala ab; es war nicht viel größer, als ein Privattheater, und in jeder Hinſicht erbärmlich; man gab nicht, wie wir erwartet hatten, ein Luſtſpiel von Goldoni, ſondern eine elende Operette, bei der Sänger ſowohl als Orcheſter, Koſtüme und Dekorationen unter aller Kritik waren. Der erſte Akt war kaum halb zu Ende, als ich mich nach Haus begab, und für die Langeweile, die mir die alberne Operette gemacht hatte, mit dem Vergnügen, an Dich zu ſchreiben, entſchädigte. Adieu.

Achtzehnter Brief.

Domo Doſſola, den 18. Juni 1808.

Hier bin ich wieder mitten unter den Gebirgen, unter den himmelanſtrebenden Alpen, die vor wenigen Tagen noch mein Auge von der Spitze des Doms nur mit Mühe im blauen Nebel entdeckte; wie heimiſch fühle ich mich zwiſchen den einſamen Felſen, und denke an die prächtige Stadt, an die freie, allen Blicken offenſtehende Ebene zurück, wie der Einſiedler an das weite Theater der Welt, das er verließ, um in friedlicher Stille ungeſehen und unbekannt eine geräuſchvolle Jugend mit einem ruhigen Alter zu vertauſchen.

Wir hatten ſchon den 16. früh Mailand verlaſſen wollen, da wir aber hörten, daß gegen Mittag eine große Prozeſſion ſei, verſchoben wir unſere Abreiſe bis auf den Abend. Seit geſtern waren alle Straßen, durch welche die Prozeſſion ihren Weg nehmen ſollte, mit Tüchern überhangen worden; heute, als am Tage der Feierlichkeit, ſah man noch aus allen Fenſtern bunte zuweilen geſtickte Decken hängen, und ein großer Theil der Läden waren damit bedeckt; fromme Schönen ſahen in Menge hinter den Decken hervor, und jeder Altan war mit geputzten Damen und Herren angefüllt. Es dauerte eine geraume Zeit, ehe der lange Zug, der halb aus Soldaten zu Fuß und zu Pferd, halb aus Prieſtern beſtand, vorbeidefilirt war; die

Ordensanzüge der Geiſtlichen, der Biſchöfe und ſelbſt des Erzbiſchofs zeichneten ſich eben ſo wenig durch Pracht als Geſchmack aus; ich habe oft reichere Prozeſſionen dieſer Art in Wien geſehen.

An der Hauptpforte des Domes war dem heutigen großen Feſttage zu Ehren eine Tafel aufgehängt, auf der man die wichtigen Worte: Indulgentia plenaria las; wir eilten ebenfalls, von dieſer allgemeinen Vergebung der Sünden zu profitiren, und bei der Gelegenheit die ſchöne Kirche noch einmal zu ſehen. Es war große Meſſe und Muſik, die feierlich in den weiten Gewölben wiederhallte; eine große Menge Menſchen, beſonders Weiber, lagen auf den Knien umher, um der indulgentia plenaria theilhaftig zu werden, und (wie ich einſt in einer Predigt über die Vortheile des Abendmahls von einem proteſtantiſchen Geiſtlichen rühmen hörte) nach erlangter Vergebung wieder von vorn anfangen zu können.

Wir bemerkten an den Damen, daß ſie faſt alle ſchwarze Schleier übergeworfen hatten, zu denen ſie größtentheils weiße oder gelbe Kleider trugen.

Ehe ich Mailand verlaſſe, muß ich noch eines drolligen Beſuches erwähnen, den wir kurz vor unſerer Abreiſe erhielten. Wir ſaßen ruhig bei Tiſch, und verzehrten mit vielem Appetit eine Schüſſel auserleſener Kirſchen, als eine hagere, verſtört ausſehende Figur zur offenen Thüre hereingeſchoſſen kam, ſich mit einem Geſichte, wie es die Vexirſpiegel zurückgeben, vor unſerem Tiſch in Poſitur ſtellte, und die eine Hand in der Luft, die andere am Schenkel, mit Pathos ausrief: „Illustrissimi Signori, Poëta io sono, e dal mio talento vi voglio dar la prova“. Ehe wir uns noch von unſerem Erſtaunen erholen konnten, hatte er ſchon mit brüllender Stimme zwanzig Verſe improviſirt, und verglich eben die grelle Farbe des auf dem Tiſch ſtehenden

Käſe, den er ſehr ſehnſüchtig anblickte, mit Apollo's Strahlenkranze, als Herr Müller, der ihn nicht verſtand, und für verrückt hielt, Leute zu Hülfe rufen wollte. Unglücklicherweiſe fiel es hier dem in Verzückung gerathenen Poeten ein, Herrn Müller, deſſen Agitation er für Bewunderung nahm, mit Lorbeer krönen zu wollen; um die Krone figürlich auf ſeinem Haupte darzuſtellen, fuhr er ihm plötzlich unter lautem Geſchrei mit den Händen nach dem Kopfe, ſo daß jener kaum Zeit hatte aufzuſpringen, und, überzeugt, der Kerl ſei toll, und wolle ihn bei den Haaren nehmen, der Thüre zuzurennen, während der Poet, der die Krönung nicht aufgeben wollte, ihn mit ſeinen dürren, gleich Krebsſcheeren ausgeſtreckten Fingern verfolgte. Ich glaubte vor Lachen über dieſe Szene vergehen zu müſſen, als der grauſame Improviſator, dem mein Begleiter durch die Thüre entgangen war, ſeine Muſe über mich auszuſchütten begann; vergebens beſchwor ich ihn, mir nur einen Augenblick Erholung zu gönnen, alles war umſonſt; er dichtete noch wie beſeſſen, als Herr Müller mit dem Kellner wiederkam, der endlich den Zuſammenhang erklärte. Ich wandte mich jetzt zu dem Poeten, der ſchon wieder ein neues Gedicht angefangen hatte, und benachrichtigte ihn, daß wir leider, ſo entzückt wir auch von ſeinen Talenten wären, uns dermalen nicht im Stande befänden, ihn nach Würden belohnen zu können, und es uns für unſere Rückkunft in Mailand vorbehielten. Dieſe unerwartete Erklärung brachte plötzlich ſeinen Pegaſus zum Stehen, und er gewann es über ſich, uns in Proſa zu verſichern, daß ein Dichter, der, wie uns nicht unbekannt ſein könnte, immer Hunger habe, mit äußerſt wenigem zufrieden ſei. Als ich ihm hierauf ankündigte, daß auch dieſes Wenige jetzt nicht in unſeren Kräften ſtände, rief er mit bewunderungswürdiger Reſignation aus: „Ebbene, la virtù non cerca il denaro, un poëta si contenta del onore". Er bat darauf um ein Stückchen von dem vorher beſungenen Käſe, und erzählte uns, während er dieſen verzehrte, in franzöſiſcher Sprache, daß er un peu le protecteur du beau sexe ſei, und jetzt an einem großen Werke arbeite, welches ihn vom Hunger und die Damen von der unwürdigen Sklaverei befreien ſolle, in der ſie nach ſeiner Meinung ſchmachteten. Es that uns in der That weh, dem armen Teufel nichts Bedeutendes ſchenken zu können, denn ſeine Höflichkeit wurde durch unſere anſcheinende Hartherzigkeit nicht im geringſten vermindert, und als beim Abſchied Herr Müller, den er für den Vornehmſten von uns beiden anſah, aufſtand, um ihn bis an die Thüre zu begleiten, fiel er auf die Knie, und betheuerte, er werde nicht eher aufſtehen, bis Herr Müller ſich wieder niederſetze. Alle Reiſende, die ſich nur einige Tage in Mailand aufgehalten haben, kennen dieſen verhungerten Improviſator, denn nicht leicht entgeht ihm einer. Auch Madame de Stael erwähnt ſeiner in der „Corinna". Den Tag vorher hatten wir einen komiſchen Auftritt anderer Art gehabt. Ein ſehr zarter und mädchenhafter Knabe erſchien, um uns Kaffee zu bringen; Herr Müller ſcherzte mit ihm, und ſagte unter anderem zuletzt: er fände ihn ſehr aimable. Sogleich fing der Knabe, der dies auf gut italiäniſch verſtand, mit komiſcher Zärtlichkeit zu kokettiren an, ſeufzte über ſeine Armuth, wünſchte uns zu unſerem Reichthume (den er mit einigem Unrechte vorausſetzte) Glück, und hörte endlich damit auf, uns ſehr deutlich zu verſtehen zu geben, ohne ſich vor einem dabeiſtehenden Kellner zu geniren, er werde gern einen Tauſchhandel mit ſeiner Amabilität gegen unſer Geld eingehen. O tempora o mores!!

Um halb ſechs Uhr Abends verließen wir Mailand, und wanderten demüthig in Geſellſchaft eines Maurerburſchen, der meinen Mantelſack trug, durch die belebten

Straßen der Hauptſtadt Italiens. Es fing ſchwach zu regnen an, als wir vor das Thor kamen, hörte aber bald wieder auf, und den ganzen Abend ſahen wir bei der reinſten Luft mit großer Genauigkeit den entfernten blauen Bergkreis um die lombardiſche Ebene. In Rhò, 6 Miglien von Mailand (auf den Grad gehen 60 Miglien), bis wohin wir unſeren Träger gemiethet hatten, konnten wir, weil es Feiertag und für die furchtſamen Italiäner ſchon zu ſpät war, keinen Führer mehr bekommen, und waren daher genöthigt, uns ſelbſt mit unſeren Effekten zu bepacken; es kam mir ſchwer an, obgleich Herr Müller wieder ſo gütig war, meinen Mantel zu tragen; indeß Noth lehrt beten, und ſo zwang ſie auch mich, was ich nie im Stande zu ſein geglaubt hätte, mein Reiſebündel noch 9 Miglien weiter bis San Vettura zu tragen, wo wir über die Maßen ermüdet um 10 Uhr ankamen; man wunderte ſich hier, wie wir uns ſo allein bei Nacht auf die Straße gewagt hätten, und allerdings waren mir einige höchſt zerlumpte und verdächtige Kerls begegnet (ich war, wie gewöhnlich, ſtärker gegangen, als mir Herr Müller bequem folgen konnte, und hatte daher die letzte Hälfte des Weges allein gemacht), indeß bin ich doch überzeugt, daß man bei der jetzigen Regierung, wenigſtens in dieſem Theile Italiens, nicht mehr zu befürchten hat als bei uns, und überhaupt überall zu Fuß am ſicherſten iſt, ſich auch im Nothfalle am beſten vertheidigen kann.

Nachdem wir einige Eier und Kirſchen zum Abendeſſen verzehrt hatten, wies man uns in einer elenden Dachſtube, durch deren Decke man hie und da den geſtirnten Himmel durchſchimmern ſah, unſere Schlafſtelle an, wo wir die Nacht halb à la belle étoile zubrachten.

Als wir uns am Morgen nach einem Träger erkundigten, hörten wir mit Schrecken, daß abermals keiner zu haben ſei, und wir mußten uns, wie geſtern, unſerer eigenen Schultern bedienen. In dem Augenblicke hätte ich Rouſſeau's Meinung nicht beipflichten können, daß nur derjenige glücklich iſt, qui n'a pas besoin de mettre les bras d'un autre au bout des siens pour faire sa volonté. Die Hitze war äußerſt drückend, und die 4 Miglien, die wir mit unſerer Laſt bis alla Caſina zurücklegten, die ſauerſten, die ich je gemacht habe. In Caſina, wo nichts als Milch zu haben war, bereitete ich Chokolade für uns, die dieſesmal beſſer gerieth als in Stanzſtadt; auch tranken wir jeder nicht weniger als zwei große Biergläſer davon aus. (Die meiſten warmen Getränke, die man bei uns aus Taſſen trinkt, werden in Italien in großen Gläſern ſervirt.)

Da man uns anbot, mit einem Retour-Cabriolet für einen billigen Preis bis Seſto zu fahren, ſo nahmen wir die Gelegenheit, unſeren ermatteten Gebeinen einige Ruhe zu gönnen, mit großem Vergnügen an. In Seſto ſchifften wir uns ein, und erreichten bei guter Zeit Belgirate, wo wir zu Mittag ſpeiſten; es war zwar leider Faſttag, wir erhielten aber ſehr vortreffliche Fiſche.

Wohl ausgeruht, beſchloſſen wir noch 8 Miglien weiter, bis Fariolo zu gehen, und dort unſer Nachtlager aufzuſchlagen. Der Weg dahin, auf einer herrlichen Chauſſee, links am Fuße hohe, mit Kaſtanien, Feigen, Wein und Mandelbäumen bedeckte Berge, rechts am gemauerten Ufer des Sees, bei den Borromäiſchen Inſeln vorbei, war einer der reizvollſten unſerer Reiſe; ein milder, herrlicher Abend vermehrte die Schönheit der Gegend, und prächtig ging die Sonne im goldenen Glanze über die blauen Felſen unter; im Gebüſche ſchlugen liebende Nachtigallen ihre wollüſtigen Triller, und eine unzählige Menge Johanniswürmchen erleuchteten wie ſprühende Funken die einbrechende Dunkelheit, während die munteren Cikaden im hohen Graſe freudig zirpten. Um halb elf Uhr langten wir in Fariolo an, wo wir uns ſogleich zu Bett begaben, nachdem wir heute einen Weg von 35 Miglien zurückgelegt hatten.

Meine große Trägheit, über die ſich Herr Müller mit Recht zu beſchweren Urſache hatte, war Schuld, daß wir erſt um 10 Uhr unſeren Weg fortſetzten. Wir wanderten lange in einem tiefen Thale fort, wo uns unaufhörlich eine Menge der ſchönſten Schmetterlinge umflatterten; ich fing zwei Changeants (die, wenn ſie in der Sonne fliegen, mit dem glänzendſten Rothviolet ſpielen, und unter die ſchönſten europäiſchen Schmetterlinge gerechnet werden können), und einige andere von verſchiedenen Farben, die ich Herrn Müller verehrte, der mehrere intereſſante Stücke für ſeine Naturalienſammlung auf unſerer Reiſe geſammelt hat. Die Hitze war brennender als wir ſie noch je gefühlt hatten; ein Glück iſt es, daß man in den Gebirgen alle hundert Schritte eine kalte Quelle findet, wo man ſich erfriſchen kann. Wie oft habe ich ſchon auf dieſer Reiſe mit Wolluſt das eiskalte Waſſer aus der hohlen Hand geſchlürft, und nie den beſten Wein aus goldenem Becher mit ſo viel Vergnügen getrunken! Die Gegend, die uns umgab, war voller Abwechſelung, nur in ihrer Schönheit blieb ſie ſich immer gleich; oft ſahen wir Felſen von ſchwindelnder Höhe ſich neben uns erheben, deren Formen ſo ſonderbar waren, daß kein Landſchafter es wagen dürfte, ſie auf ſeinen Bildern ſo darſtellen zu wollen, ohne den Vorwurf der Uebertreibung fürchten zu müſſen; mir ging es ſonſt nicht beſſer mit der dunkelblauen Farbe der Berge auf vielen italiäniſchen Gemälden, die ich immer für zu grell hielt; erſt in Italien habe ich mich überzeugen lernen, wie treu ſie der Natur iſt.

Ein zweiter eigenthümlicher Reiz Italiens ſind die weiten Weinlauben, die über den Feldern ſich hinwölben, und Ceres und Bacchus im lieblichen Vereine dem Auge darſtellen. Darum gefällt ſich die Göttin der Liebe in dieſem freundlichen Land; wo jene Götter walten, iſt ſie niemals fern. Ein ſonderbares Phänomen war der Goldſand, auf dem wir wie über glänzende Flittern hinſchritten, woran der Glimmer Urſache iſt, aus dem zum Theil die Felſenformation in dieſem Thale beſteht, und der den Weg mit ſeinem falſchen Golde erfüllt. Bei Begogna bemerkten wir eine maleriſche Ruine, die mit niedrigem Buſchwerke bewachſen, einſam vom hervorſtehenden Felſen auf das freundliche Dörfchen herniederſah; nicht weit davon paſſirten wir zweimal auf wohleingerichteten Fähren einen reißenden Bergſtrom, der uns von Hitze Ausgetrockneten endlich zum Baden verführte; wir bereuten es aber, denn das Waſſer war ſo eiſig, daß es uns nicht gut bekam, und mehr ermattete als erfriſchte.

Viel Vergnügen gewährte mir die herrliche Straße, auf der wir wie auf gedieltem Boden fortgingen, und die einem der ſächſiſchen Wege Gewöhnten wie ein halbes Wunder erſcheinen muß. Wo es im Geringſten möglich ſein konnte, war ſie auf beiden Seiten gemauert, und der Bord mit Quaderſteinen ausgelegt; über jedes kleine Waſſer führte eine prächtige Brücke von Granitquadern, mit eleganten Geländern von Stein, und ging der Weg über Bäche, die großen Ueberſchwemmungen ausgeſetzt ſind, ſo waren hohe Mauern ihren Ufern entlang aufgeführt, ſo weit als das Waſſer Schaden thun konnte. Die über alles verbreitete Pracht, Solidität und Eleganz, die immer gleichen Schritt mit einander hielten, erinnerten an die Werke der Römer, welche im Geiſte des wahren Schönen ſtets den höchſtmöglichen Nutzen mit den angenehmſten Formen zu verbinden wußten. Nach einem ſchnellen Marſche von 20 Miglien in der drückendſten Mittagshitze, kamen wir um 6 Uhr in Domo Doſſola an. Herr Müller warf ſich, während man unſer Diner bereitete, auf ein Bett, indeß ich mich, eben ſo unerwartet als angenehm; mit der ſchönen Tochter der Wirthin unterhielt, einem Mädchen von 12 Jahren, an der ich mit Erſtaunen die Precocität der italieniſchen Schönen zu bemerken Gelegenheit hatte.

Nach der ſtarken Bewegung, die ich heute gehabt hatte, aß ich, ſo wie Herr Müller, mit vielem Appetit, und bezwang mit Mühe meine Müdigkeit, um noch vor dem Schlafengehen einen Brief an Dich abzuſchicken, was Du mir hoffentlich nach Würden danken wirſt. Lebe wohl u. ſ. w.

Neunzehnter Brief.

Luzern, den 24. Juni.

Mache Dich auf einen langen Brief gefaßt, lieber Freund, denn über Felder von Schnee und Eis führe ich Dich aus dem heißen Himmel Italiens nach dem friedlichen Luzern zurück.

Um halb 5 Uhr (ein Effort von meiner Seite, der Herrn Müller in Erſtaunen ſetzte), verließen wir bei ſehr ſchönem Wetter Domo Doſſola, um über den Simplon zu gehen. Mit Verwunderung betritt man die Straße, die der Kaiſer über dieſen Berg hat führen laſſen; man wird verſucht, zu glauben, daß Napoleon den Elementen und der Natur eben ſo zu gebieten weiß, als er dem Geſchlechte der Menſchen Geſetze auflegt. Bis auf die Spitze des Simplons geht der Weg ſieben Stunden in immer allmäliger Erhebung hinauf, wovon die Klafter nie über 7½ Zoll ſteigt oder fällt, und auf der anderen Seite in gleicher Länge eben ſo wieder herab; man kann ſich vorſtellen, welche ungeheure Arbeit es erfordert hat, dieſe Regelmäßigkeit unter den hohen Felſen und Abgründen zu Stande zu bringen; ganze Thäler ſind ausgefüllt, ganze Berge abgetragen worden, die härteſten Granitfelſen entweder abgeſprengt und vernichtet, oder die Straße mitten durch ihr dunkles Reich hindurchgeführt; eine dieſer künſtlichen Grotten zählte ich 255 Fuß lang; von eben ſo ſchönen als dauerhaften ſteinernen Geländern wird der Weg an den Seiten der Abgründe geſchützt, und bei jeder Wendung führt eine prächtige Brücke über den bald auf der linken, bald auf der rechten Seite den Berg herabbrauſenden Waldſtrom, an dem oft engeinſchließende Felſenwände zu ſo ungemeſſener Höhe emporſteigen, daß man ihnen kaum, ohne ſich zurückzulegen, mit den Augen folgen kann. So oft ſich die Schlucht ein wenig öffnete, erblickten wir vor uns den höchſten der Simplongletſcher, der ſich im Azur des Himmels ſpiegelte; noch immer waren wir in der Region der ſüdlicheren Bäume, und noch hingen hie und da wilde Lilien von den nackten Felſen herab. Der Tag war der ſchönſte, den wir auf der ganzen Reiſe gehabt hatten, kein einziges Wölkchen ſtörte den klaren Kryſtall des dunkelblauen Himmels, von dem die Sonne ihre brennenden Strahlen auf- und niederſenkte; häufig waren wir genöthigt, an den friſchen Quellen Erholung zu ſuchen, die unaufhörlich von den Felſen in kleinen Kaskaden herabhüpften, um neue Kräfte zur Fortſetzung unſeres langen Weges zu ſammeln. Man findet auf dem Simplon eine große Menge Apollos, einen ſeltenen Tagſchmetterling, der nur auf hohen Bergen ſich aufhält, und bei uns theuer von Liebhabern bezahlt wird; ich fing ein Männchen und ein Weibchen für Herrn Müller.

Nach vier ſtarken Stunden kamen wir auf dem Dazio an, wo man unſere Päſſe verlangte; ich hatte den meinigen mit meinen übrigen Sachen in Domo Doſſola zurückgelaſſen, um ſie mir mit der Poſt bis Brieg nachzuſchicken; zum Glück hatte aber Herr Müller den ſeinigen bei ſich, unter deſſen Aegide ich mit hindurchſchlüpfte. Eine Stunde hinter dem Gaſthauſe ſahen wir einen ſehr ſchönen Waſſerfall; er ergießt ſich von einem hohen Felſen aus dem Schnee auf ſeinem Gipfel herab, und ſtrömt in weiten Krümmungen, bald fließend bald fallend, in den unten vorbeirauſchenden Waldſtrom. Bald nachher kamen wir an einen Ort, wo die Straße durch eine heruntergeſtürzte Lavine zerſtört war, ſie lag noch größtentheils darauf, und wir mußten hoch darüber wegſteigen; in einiger Entfernung ſtößt man auf einen zweiten Waſſerfall, von wilderem Anſehen als der erſte; der Strom bildet ihn, indem er ſich ſenkrecht in einen tiefen Keſſel zur Seite der Straße mit ſolcher Wuth herabſtürzt, daß der Schaum bis an ſeinen Rand zurückſprützt, und einen feinen Regen rings umher verbreitet.

Nach und nach fangen, je höher man ſteigt, die belaubten Bäume zu verſchwinden an, und Wälder von Lerchenbäumen nehmen ihre Stelle ein, bis an der Spitze des Berges alle Bäume aufhören und nur noch dürres Moos mit einigen ſparſamen Blumen den Fuß des Gletſchers bekränzt. Im Dorfe Simplon, das ſchon zur Republik Wallis gehört, ſcheinen die Einwohner dreierlei Sprachen zu ſprechen, bald antwortete uns einer franzöſiſch, bald deutſch, bald italieniſch, zuweilen auch in allen drei Sprachen zugleich; von dieſer letzten Art war der Wirth, bei dem wir übrigens gut bewirthet wurden. Da ich eine halbe Stunde eher als Herr Müller ankam, benutzte ich dieſe Zeit, „die ermattete Natur durch einen kurzen Schlaf zu ſtärken", und verzehrte dann in Herrn Müller's Geſellſchaft ein aus Milch und Kaffee beſtehendes Frühſtück, die erſte Nahrung, die ich ſeit einem Wege von 7 Stunden zu mir nahm. Wir hatten, unſerem Plane gemäß, hier die Nacht zubringen wollen; da es aber erſt 2 Uhr war, und uns die friſche Milch neue Kräfte gegeben hatte, entſchloſſen wir uns, auf dem alten Wege, der zwar äußerſt mühſam iſt, aber etwas abkürzt, und durch weit ſchönere Gegenden führt, noch dieſen Abend bis Brieg zu gehen.

Nach einer halben Stunde ſahen wir ſchon die hohen Schneeſpitzen des Simplons mehr um uns herumtreten; ich hatte noch keine in ſolcher Nähe geſehen, und kann nicht beſchreiben, welchen ſonderbaren Eindruck dieſe ungeheuren, blendend weißen Schneemaſſen in meiner Seele zurückließen; wandte man ſich eine Zeit lang weg, und ſah dann plötzlich wieder auf ſie hin, ſo ſchienen ſie im erſten Augenblicke hohe, im Blau des Himmels ſchwimmende Wolkengruppen, und ihre Größe und Majeſtät ergriff jedesmal mit neuer Gewalt den ſtaunenden Geiſt. Das Hospital liegt in einer furchtbar einſamen Gegend, ohne Baum und Strauch, nur von Felſen und Gletſchern umgeben; beim Kreuz an der Straße, von wo ſich der Weg allmählig wieder zu ſenken anfängt, hat man eine ſchöne Ausſicht auf die nahen Simplongletſcher und die entfernte Reihe der Alpen des Rhonethals. Hier geht der alte Weg nach Brieg links ab; mühſam kletterten wir in den ſenkrechten Keſſel hinunter, der von oben bis unten mit Nadelholz dicht bewachſen, ſich unüberſehbar in die Tiefe herabdehnt, wo in dunkler Nacht das Auge ſeine fernere Spur verliert; auf einer kleinen Wieſe, die ſich am Abhange neben uns ausbreitete, fanden wir mehrere ſeltene Blumen, womit Herr Müller ſein Herbarium bereicherte; immer mühſamer wurde der Weg, und einigemal mußten wir den wilden Waldbach durchwaten, der in einem Waſſerfalle ſich von der Höhe des Simplons uns zur Seite herabſtürzte; endlich fing der Pfad an etwas von ſeiner jähen Steile zu verlieren, und wir wanderten mehrere Stunden lang in hohen Tannenwäldern beim Scheine der Abendſonne fort, bis ſich die Gegend unvermuthet öffnete, und man im Grunde ein kleines Dörfchen liegen ſah, bei dem der Strom ſich eine finſtere Schlucht durch überhängende Felſenwände gebahnt hatte, unter denen er dumpf dahin brauſte. Ich kam bald (Herr Müller war zurückgeblieben) an zwei Fußſtege, die ſich kreuzten, und da ich nicht wußte, welchen ich nehmen ſollte, wählte ich, wie es gewöhnlich zu geſchehen pflegt, gerade den falſchen; nachdem ich ungefähr eine halbe Stunde darauf fortgegangen war, wurde er ſo ſchmal, daß ich kaum mehr über einzeln liegende Steine vorwärts treten konnte, während rechts ein tiefes Waſſer, und links ein ſenkrechter, viele hundert Fuß tiefer Abgrund mir die angenehme Wahl ließ zu ertrinken oder den Hals zu brechen. Da ich dem Schwindel nicht im Geringſten unterworfen bin, beſchloß ich, auf jeden Fall lieber ſo weit als möglich vorzudringen, ehe ich bei meiner Müdigkeit den gemachten Weg wieder zurückginge; ich wurde aber dennoch ungewiß, als ſich der Fluß jetzt plötzlich ſeitwärts wandte, ein ſo niedrig überhängender Felſen ſeine Stelle einnahm, daß ich nur noch auf Händen und Füßen fortkriechen konnte, und der Abgrund zur Seite ſich nun auch vor mir hinzog; zwei ſchmale Bäume lagen unter dem Felſendache darüber hin, — ich mußte über ſie hinwegklettern oder umkehren — eine Zeit lang beſann ich mich, aber endlich faßte ich ein Herz, und kam, zwar mit unangenehmen Empfindungen, aber doch glücklich hinüber; gleich darauf wurde der Weg breiter, und vereinigte ſich bald nachher mit dem anderen, den ich hätte gehen ſollen. Das langerſehnte Rhonethal und Brieg erſchienen jetzt vor meinen Blicken, aber wie Tantalus Früchte, ſchien es immer von neuem zu fliehen, wenn ich es ſchon erreicht zu haben glaubte; zuletzt mußte ich noch eine halbe Stunde auf glattem Raſen den Berg herabrutſchen, ſo daß ich ganz in Schweiß gebadet und aufgelöſt vor Mattigkeit am Fuße deſſelben ankam; zum erſtenmal ſchmerzte mich meine Bruſt heftig, und ich befürchtete einen Blutſturz zu bekommen, erholte mich aber doch wieder im langſamen Schleichen bis Brieg. Noch bis jetzt bleibt es mir ein Räthſel, wie ich, des Gehens ganz ungewohnt, im Stande geweſen bin, dieſen zum Theil ſo mühſamen Weg von 14 Stunden, von Domo Doſſola bis Brieg, in einem Tage zurückzulegen. Ich wartete eine gute Stunde im Gaſthofe, ehe Herr Müller bei völliger Dunkelheit eintraf, worauf wir uns um halb 10 Uhr zum Mittagseſſen hinſetzten, das ſpäteſte, was ich je eingenommen habe.

Erſt gegen 1 Uhr verließen wir Brieg mit einem kleinen Jungen von 12 Jahren, der zu meiner großen Verwunderung mit vieler Leichtigkeit das ganze Reiſegepäck trug. Obgleich das Rhonethal einen weniger erhabenen Charakter an ſich trägt, als die bisher durchreiſten Gegenden, ſo fehlt es ihm doch nicht an vielen pittoresken Anſichten und eigenthümlichen Schönheiten; eine ſchöne Wirkung macht das weiße Bispacher Horn, das am Ende des Horizontes hinter uns das Thal verſperrte, während vor uns in weiter Ferne die beſchneite Furka die Ausſicht verſchloß. Wir trafen noch immer ſüße Kaſtanienbäume an, ſie wuchſen aber nicht mehr ſo üppig als bisher; die Kirſchen, deren Zeit in Italien faſt ſchon vorüber war, fanden wir hier noch ganz grün, eine Menge wilder Wein rankte ſich an den Bäumen hinauf, und wilde Roſenſträucher dufteten in großer Anzahl aus den Gebüſchen; nie habe ich noch ſo vielen Eidechſen begegnet als dieſen Tag; unaufhörlich wimmelte der Weg und die Felſen von ihnen; ſie waren ſo zahm, daß ſie ſich nicht ſcheuten, uns oft über die Füße zu laufen. Drei Stunden von Brieg kommt man bei einer intereſſanten Brücke vorbei, die in einem Bogen über eine ſchauerliche Tiefe führt. Um 10 Uhr in der Nacht erreichten wir Münſter, nach einem beſchwerlichen Wege von 7 Stunden, der uns auf ſpitzen Steinen bald bergauf, bald bergab geführt hatte.

Aus ſtrafbarer Trägheit ſtand ich den anderen Morgen erſt um 10 Uhr auf, obgleich wir einen ſtarken und gefährlichen Marſch von 10 Stunden über die Maienwand und die Grimſel zu machen hatten. Bis Oberwald geht man über blumige Wieſen, auf denen die größten und ſchönſten Vergißmeinnicht ſtanden, die ich je geſehen habe; ſie machten einen lieblichen Kontraſt mit den Bergen, die ſie rund umſchließen, und obgleich nur niedrig, doch mit Schnee bedeckt ſind, weil die Gegend ſehr hoch liegt. In Oberwald nahmen wir einen ſicheren Führer, um uns über die in der jetzigen Jahreszeit gefährlich zu paſſirende Maienwand zu geleiten, und machten uns dann unverzüglich nach dem Rhonegletſcher auf den Weg. Nach zwei Stunden ſtrengen Steigens, zuweilen ſchon über kleine Schneefelder, kamen wir auf einem Hügel, dem Gletſcher gegenüber, an; dies war der erſte eigentliche Gletſcher, den wir ſahen, das heißt ein mit zackigem, von der Höhe des Berges herabdringendem Eiſe angefülltes Thal. Nahe unter dem Gletſcher, wo die Rhone aus der Erde hervorſprudelnd entſpringt, nahmen wir unſer Frühſtück den hohen Eismaſſen gegenüber ein, und fingen dann langſam an, die Maienwand zu erſteigen. Du kannſt Dir denken, daß es nicht ſo leicht war, an einer beinahe ſenkrechten Wand von einigen tauſend Fuß Höhe, ohne die geringſte Spur von Weg, hinaufzuklettern; im Anfange ging es noch ziemlich gut, zwar beſchwerlich, doch ohne Gefahr, bald aber bedeckten ſich die ſteilen Felſen mit unabſehbarem Schnee, auf dem man mit unſicheren Tritten weiter klimmen mußte; ein einzigesmal Ausgleiten, eine einzige Anwandlung von Schwindel konnte das Leben koſten. Als wir faſt oben waren, wich an einer loſen Stelle der Schnee unter mir, und ich ſank bis an den Leib hinein; zum Glücke faßte ich eine hervorſtehende Felſenſpitze mit der Hand, und kam ſo mit dem leichten Schreck davon; einen Augenblick darauf glitſchte Herr Müller aus, und hätte ihn der Führer nicht ergriffen, ſo wäre er wahrſcheinlich verloren geweſen, „denn unter uns lag es noch Berge tief, in blendender Schneeweiße da, und ob's hier dem Ohre gleich ewig ſchlief, das Auge mit Schaudern hinunter ſah." Erhaben und einzig war der Anblick, der uns oben erwartete; ſo weit das Auge reichte, entdeckte man nichts mehr als ungeheure Schneegipfel, die wie hohe Wellen des erzürnten Meeres über einander hinzuwogen ſchienen, ein weißes Gewand war über die ganze Natur gebreitet, und das Blau des Himmels die einzige Abwechſelung. Man glaubte eine neue Welt zu ſehen, und die verſtummende Sprache ſuchte vergebens nach Ausdrücken für ihr bis jetzt fremde Empfindungen; kaum würde die ſchaffende Phantaſie etwas ſo majeſtätiſch ſchauderhaft Großes erreichen, als hier die Natur in ihrer einſamen Werkſtatt, von ewigem Schweigen umgeben, aufgeſtellt hat; kein lebendes Weſen, kein Baum, keine Pflanze zeigt ſich mehr dem erſtarrten Blick, kein Laut unterbricht die todtenähnliche Stille, nichts bewegt ſich, als die geheimnißvoll vorüberziehenden Wolken.

Nach einer halben Stunde erblickten wir in einem weiten Keſſel, in beträchtlicher Tiefe unter uns, das Hoſpital, hinter ihm erhob ſich in der Ferne hoch über die höchſten Spitzen der Pic vom Finſteraarhorn, nach dem Montblanc und Monte Roſa der höchſte Berg in Europa.

Sonderbar ſtand das kleine, kaum zu erkennende Haus mitten im Schnee, von den koloſſalen Felſen umgeben, ſo einſam und verlaſſen da, daß man es für des Höllenwächters Wohnung hätte halten mögen*). In der That konnte es für uns des Orkus Pforte werden, denn ehe wir herunterkamen, beſtanden wir noch manche Gefahr, die ſelbſt der Führer als ſolche anſah; der Weg ging ſo ſteil herab, daß faſt kein anderes Mittel blieb, als herunter zu rutſchen oder zu laufen, ohne ſich eher als beim nächſten Abſatze wieder halten zu können; oft mußten wir auf Schneegewölben, die von der vorgerückten Jahreszeit ſchon zu thauen anfingen, über breite Waſſer ſetzen, die man von oben herabkommen und unter dem Schnee ſich verlieren ſah; wie leicht war es möglich, an einer ſolchen Stelle einzuſinken, und vom Waſſer weggeſpült, ſein Grab unter dem Eiſe zu finden. Als wir beim Hoſpital ankamen, ſahen wir uns noch genöthigt, über eine Art von Feſtungswerke zu ſteigen, die rund umher aus dem weggeſchaufelten Schnee entſtanden waren, ehe wir unſere ermatteten Glieder endlich unter Dach und Fach bringen konnten; ſeltſam genug kam es uns vor, daß wir von dem naßkalten, in Schuh' und Strümpfe gedrungenen Schnee empfindlich an den Füßen froren, während der übrige Theil unſeres Körpers in Schweiß gebadet war. Nachdem wir uns umgezogen hatten, aßen wir eine Chokoladenſuppe von meiner Kompoſition, da nichts weiter hier zu haben war, und erkundigten uns nach einem Führer bis Guttanen; es erſchien einer, als wir aber hörten, daß er für 4 Stunden einen Laubthaler forderte, faßten wir den heroiſchen Entſchluß, allein über Schnee und Eis der Gegend zuzuwandern, wo, wie man uns geſagt hatte, nach einer Stunde ein gebahnter Weg kommen ſollte. Nachdem wir mit außerordentlicher Mühe und nicht ohne Gefahr, unſere Effekten auf dem Rücken (Herr Müller war wie bisher ſo gütig einen Theil auf ſich zu nehmen), eine geraume Zeit der Aar entlang, die nicht weit vom Hoſpital aus dem Aargletſcher entſpringt, herabgeklettert waren, wo wir nur mit Noth an einzelnen Fußſtapfen im Schnee den Pfad entdecken konnten, vermißte ich meine ſilberne Brille. Nicht ſowohl des Werthes als ihres Gebrauches wegen, wäre mir ihr Verluſt auf einer ſolchen Reiſe ganz unerſetzlich geweſen; ich ſtand alſo keinen Augenblick an, umzukehren, und ſie im Hoſpital aufzuſuchen, wo ich ſie auf dem Tiſche liegen gelaſſen zu haben glaubte. Mit welchem ſchweren Herzen ich meine mühſame Rückreiſe antrat, kannſt Du Dir vorſtellen; kaum war ich nach manchem faux pas im Spital wieder angekommen, als ich mit Sorgſamkeit Stuben und Küche durchſuchte, aber alles vergebens — von ohngefähr greife ich in meine Weſtentaſche und — denke Dir meinen Aerger — die vermißte Brille fällt mir in die Hand. Ich bezweifle, ob mich je etwas mehr gegen mich ſelbſt aufgebracht hat, als dieſe unverzeihliche étourderie, der ich, ermüdet wie ich war, eine gute Stunde des mühſeligſten Hinauf- und Hinabkletterns nach einer Sache zu verdanken hatte, die ſich ſchon in meiner Taſche befand. — Ohe!

---

*) Dies ſcheint mir ein ſehr unpaſſender Vergleich zu ſein, da der Eingang des hölliſchen Feuers nicht von Schnee und Eis umgeben ſein kann, man müßte denn darüber wie jener Prediger denken, der die Gewohnheit hatte, ſeinen Zuhörern die Hölle nur im Sommer heiß, im Winter aber kalt zu machen. A. d. H.

Unvermögend meine Effekten nach dieſem Abentheuer noch 4 Stunden weiter zu tragen, ſah ich mich genöthigt, von neuem mit dem Führer zu accordiren, den meine vorige Entſchloſſenheit indeß doch ſo weit erweicht hatte, daß er mit einer etwas geringeren Summe zufrieden war.

Sobald der Weg einigermaßen beſſer wurde, fing ich voll Verdruß ſo ſchnell zu laufen, und die Felſen herunterzuſpringen an, daß wir über zwei Stunden im völligen Trabe zurücklegten; Herr Müller war nicht gefolgt; meinen Schl... von Führer trieb ich aber mit dem Stocke vor mir her, und athemlos verſicherte er mich endlich, daß er, ſo lange er Fremde führe. noch nie einen geſehen habe, der es im Laufen mit mir aufnehmen könne. In der That fühlte ich auch, daß ich mich über meine Kräfte angeſtrengt hatte, und ich befinde mich nicht mehr ſo wohl ſeit dieſem Tage.

Eine Stunde vom Hoſpital führt der Weg über eine hohe Brücke, der Stockſteg genannt, die ſowohl an Kühnheit des Bogens als Wildheit der Gegend der Teufelsbrücke an die Seite geſtellt zu werden verdient. Das Wetter fing ſich mit Nebel zu umziehen an, und in graue Wolken hüllten ſich die Felſen; wir kamen bald nachher an eine Stelle, die den Namen der hellen Platte führt, weil ihr ganzer Umfang aus einem ungeheuren glatten Steine zu beſtehen ſcheint, und das Fortkommen der Pferde unmöglich machen würde, wenn man nicht von Schritt zu Schritt Einſchnitte angebracht hätte, auf denen man feſten Fuß faſſen kann. Nahe daneben macht bei der Handeck (ein Wieſenplatz mit einigen Sennhütten) die Aar einen der ſchönſten und höchſten Waſſerfälle in der Schweiz; obgleich ich an tauſend Schritt davon auf einem hervorragenden Felſen in der Höhe ſtand, ſo ſprützte mir doch aus dem tiefen Schlunde der feine Waſſerſtaub noch in's Geſicht; leider verhinderte mich die ſchon eingebrochene Dämmerung, und die hohen mit ſchwarzen Tannen bedeckten Felſen, welche den Waſſerfall umgaben, ihn in ſeiner ganzen Schönheit zu ſehen.

Um 10 Uhr erreichten wir Guttanen, wo wir die Wirthsſtube voll Bauern fanden, die aus großen Krügen warme Milch tranken, und uns gaſtfreundlich davon anboten. Die Niedeln (Rahm), friſche Butter und Milch, welche man uns hier vorſetzte, waren beſſer, als ich ſie irgendwo bis jetzt in der Schweiz angetroffen habe; deſto ſchlechter waren die Betten, die, wie es auf den Inſeln des Archipelagus üblich ſein ſoll, nicht neben-, ſondern übereinander ſtanden, ſo daß einer von uns faſt auf der Erde, der andere an der Decke ſchlief, auch nur vermöge zweier übereinandergeſtellter Schemel in ſeine Ruheſtelle gelangen konnte.

Wir ſtanden den anderen Tag wieder erſt um 10 Uhr auf, diesmal aber communi sensu. Sobald wir gefrühſtückt hatten, ſetzten wir unſeren Weg in einer wilden, der geſtrigen ähnlichen Gegend fort, die nach einigen Stunden unerwartet ihre Geſtalt veränderte, und unter einem hohen in die Wolken ſteigenden Felſen ſich in ein liebliches Thal voll Wieſen, Häuſer und freundlicher Büſche öffnete, das ſilberne Bäche plätſchernd durchrieſeln, und rund umher ein niedriger Bergkreis, mit dichten Buchen bewachſen, umgiebt. Mit welchem Vergnügen glitten wir, des ewigen Kletterns müde, auf den grünen Matten hin, und freuten uns an dem Rauſchen der zur Seite vorbeieilenden Aar! Durch einen hohen Eichenbuſch führte der Weg am Ende des Thals wieder aufwärts, und nach einem kurzen Steigen ſahen wir überraſcht das Haßlithal und Meyringen vor unſern Augen ſich ausbreiten. Alle Dörfer in der Schweiz geben einen äußerſt maleriſchen Anblick durch die Eigenthümlichkeit ihrer Dächer, die mit bläulichen Schindeln gedeckt, und um dieſe vor dem Wind zu ſchützen, mit regelmäßigen Reihen großer Steine belegt ſind; ſo ärmlich dieſes zuweilen in der Nähe ſcheinen kann, ſo vortheilhaft wirkt es in der Entfernung, und verbreitet eine ländliche Einfalt über das Ganze, die man mit Vergnügen betrachtet. Je weiter wir kamen, je ſchöner wurde die Ausſicht; rechts ſah man die Aar durch eine tiefe Felsſchlucht aus dem einen Thal in's andere fließen, und in ſanften Krümmungen ihren Weg über die Wieſen von Meyringen nehmen; rechts erſchien in einiger Entfernung der berühmte Fall des Reichenbachs, hinter dem ſich die weißen Spitzen des Wetterhorns und des Roſenlauigletſchers im Blau des Himmels verloren. Herr Müller trennte ſich hier von mir, um den Reichenbach zu ſehen (den ich erſt in der Folge von Grindelwald aus zu beſuchen denke), und wir machten mit einander aus, daß ich ihn in Lungern jenſeits des Brünigs erwarten ſollte. Ich hielt mich alſo in Meyringen, dem Cheflieu des Haßlithales, nicht länger auf, als es nöthig war, um einen Träger zu finden, und eilte dem bewaldeten Brünig zu; ſobald ich ihn betrat, umgaben mich von allen Seiten die nur der Schweiz in dem Grade eigenen herrlichen Buchen, und meine Müdigkeit vergeſſend, ſchritt ich rüſtig unter ihren hohen Schattenlauben den ſteilen Weg hinan. Nach einer Stunde kommt man an ein kleines Wachthaus, von dem man eine ſchöne Ausſicht auf das Haßlithal hat, und von weitem den Brienzer See erblickt. Noch eine Stunde höher erreicht man die ſogenannte Wacht, ein ländliches Wirthshaus, von wo der Weg wieder bergab zu führen anfängt. Es fing heftig zu regnen an, als ich oben war, und die Steine wurden dadurch ſo glatt, daß ich viele Mühe hatte, mich beim Herabſteigen vor dem Fallen zu bewahren; am Fuße des Brünigs kommt man durch mehrere liebliche kleine Wieſenthäler, von Platanen und Eichen umgeben, bei deren Anblick man ſich oft des Wunſches nicht erwehren kann, in einer friedlichen Hütte, vom Getümmel der Welt entfernt, hier in ungeſtörter Ruhe das Leben des Weiſen führen zu können. Aeußerſt überraſchend iſt, wenn man aus einem dichten Buſch, den man eine Zeit lang verfolgt, hervortritt, die plötzliche Ausſicht auf Lungern, ſeinen hellgrünen See und das reizende Thal, das ſich am Fuße einer ſenkrechten, mit hohen Tannen bewachſenen Felſenwand in weiter Tiefe vor dem erſtaunten Blicke entfaltet. Das Klettern am Felſen herab war ſehr beſchwerlich, und obgleich ich heute nur ſechs Stunden zurückgelegt hatte, war ich doch ſehr zufrieden, das Ziel meiner Tagereiſe erreicht zu haben. Gegen Abend kam Herr Müller nach, und bei angenehmer, für mich lehrreicher Unterhaltung verlängerten wir bis ſpät in die Nacht unſere Tafel. Es iſt Zeit, bei dieſer Gelegenheit zu erwähnen, daß ich mir nicht genug Glück wünſchen kann, einen in jeder Rückſicht eben ſo intereſſanten, unterrichteten, gefälligen Mann, als guten Menſchen zum Reiſegeſellſchafter, und wie ich hoffe, auch zum Freund, gefunden zu haben, wie Herr Müller iſt. Mit Vergnügen und Rührung werde ich immer an die Zeit zurückdenken, wo wir mit einander Italiens blühende Gefilde und der Schweiz majeſtätiſche Alpen in freundſchaftlicher Eintracht und unterhaltenden Geſprächen durchwanderten, gleich empfänglich für die hohen Schönheiten der unermeßlichen Natur, und gleich enthuſiaſtiſch für Tugend und Recht. Fern von ſeiner Vorzüglichkeit zählt mein Leben der Verirrungen viele, aber gleich ihm verehre ich die Tochter des Himmels mit reiner Liebe, und tief in mein Herz gegraben bleiben die Worte des Dichters:

„Die Tugend, ſie iſt kein leerer Schall,
Du ſollſt ſie üben im Leben,
Und ſollteſt Du ſtraucheln auch überall,
Doch nach der Göttlichen ſtreben."

Wir ſchliefen dieſe Nacht ſchlecht, weil uns die Federbetten faſt erſtickten, und die Bettſtellen zu kurz waren, eine doppelte Unannehmlichkeit für Fußgänger, die nach getragener Tageslaſt und Hitze der Ruhe mehr als Andere bedürftig ſind.

Am grünen See entlang (Herr Müller leitete die grüne Farbe dieſer Seen, ſowie der meiſten ſüdlichen Flüſſe, die faſt alle dieſe Farbe haben, zum Theil vom Kalk her, in welchem ſie entſpringen, da er hingegen die bläulich-gelbe Farbe der nördlichen dem Thon zuſchreibt) gingen wir am Morgen unter Erlen und Buchen durch das anmuthige Thal hin; kaum hat man es verlaſſen, ſo betritt man ein neues, das die Krone aller übrigen zu ſein ſcheint. Der ſteile Berg, von dem man in das Sarnenthal herabſteigt, iſt dicht mit Eſchen bewachſen, eine Baumart, die wir bisher ſelten angetroffen hatten. Nie ſah ich eine friſchere Vegetation, als in dieſer herrlichen Gegend, wo Wälder und Dörfer, See und Berge in ſo maleriſchen Formen ſich umhergruppiren, daß jeder Schritt eine neue Anſicht, jeden Augenblick einen neuen Genuß darbietet. Wie unſer Führer verſicherte, waren alle dieſe reizenden Thäler noch vor nicht ſehr langer Zeit mit Waſſer angefüllt; es iſt ſonderbar, daß man überall dieſes Zurücktreten der ſtehenden Gewäſſer auf dem feſten Lande bemerkt.

Auf breiten Fußſtegen, die man nirgends ſo ſorgfältig gepflegt antrifft, als in der Schweiz, ſetzten wir unſeren Weg unter hohen Nußbäumen fort, und erreichten nicht weit von Sarnen ein freundliches Dorf, wo wir zu Mittag aßen. Da indeß alle Speiſen, Fleiſch, Gemüſe wie die Suppe mit Zucker, Zimmet und Roſinen zubereitet waren, ſahen wir uns, dieſer Küche ungewöhnt, genöthigt, hungrig wieder vom Tiſch aufzuſtehen. Ueber blumenreiche Wieſen, die mit dem auserleſenſten Vieh bedeckt waren, das uns durch ſeine Größe und Schönheit in Verwunderung ſetzte, gingen wir nach Alpnach, und hörten häufig den Kuhreigen von den Bergen ertönen. In Alpnach ſchifften wir uns am Fuß des majeſtätiſchen Pilatus, der uns freilich jetzt weniger groß erſchien, da wir an den ungeheuren Koloſſen der Alpen alles Maß verloren hatten, nach Winkel ein, wo wir von einem anhaltenden Regen, dem wir ohne Schutz im offenen Schiff ausgeſetzt waren, völlig durchnäßt, nach einigen Stunden ankamen. Die Kälte gab uns neue Kräfte und in kurzer Zeit ſahen wir, nach einer Abweſenheit von vierzehn Tagen, Luzerns weiße Häuſer durch das Laub der hohen Nußbäume ſchimmern.

Zwanzigſter Brief.

Luzern, den 2. Juli 1808.

Bald werde ich mit Ariſtoteles ausrufen müſſen: „Ach, meine Freunde, es giebt keinen Freund!“ Auf ſechs lange Briefe noch keine Zeile Antwort, das heißt doch in der That die Erlaubniß überſchreiten, träg zu ſein. Ich rathe Dir, bald Deinen Fehler gut zu machen, wenn Du nicht wünſcheſt, daß ich in Zukunft einem Anderen die Sorge überlaſſe, Dich in den Schlaf zu ſchreiben, kein ſo geringer Verluſt für einen Herrn von Langſalm, wie mein theurer Freund.

Du haſt es vielleicht meinem Eingang ſchon angemerkt, ehe ich es Dir ſage: ich bin krank, und leider gehen Seele und Körper auf dieſer Welt gewöhnlich gleichen Schritt, wie Dir vorliegender Brief wohl am beſten beweiſen wird.

Vorzüglich um den Rigi zu beſteigen, war ich nach Luzern zurückgekommen, ungünſtiges Wetter aber und ein heftiger Huſten verhinderten mich einige Tage an der Ausführung meines Vorſatzes. Unterdeſſen verließ mich Herr Müller, und ſetzte ſeine Reiſe nach München fort. Du kannſt aus dem Urtheil, das ich in meinem letzten Briefe über ihn fällte, leicht ſchließen, wie ſchwer mir die Trennung von dieſem liebenswürdigen Manne wurde, deſſen Geſellſchaft ich einige der vergnügteſten Wochen meines Lebens danke.

Da das Wetter ſich etwas aufklärte (in der Schweiz, wo das Wetter eine ſo wichtige Sache wird, iſt es erlaubt, oft und viel davon zu reden, wie Du Dich in jeder Geſellſchaft daſelbſt überzeugen kannſt), und mir der unnütze Aufenthalt in Luzern ſehr zuwider war, benutzte ich ohngeachtet meiner Unpäßlichkeit den erſten Sonnenblick, um mich nach Wäggis am Fuße des Rigi einzuſchiffen. Ohngefähr eine Stunde von der Stadt kommt man bei einzelnen mitten aus dem Waſſer hervorſtehenden Ruinen vorbei, die die Ueberreſte des alten Luzerns ſein ſollen; ich bemerkte bei der Ausſicht von hier auf Küßnacht und den Theil des Sees, der ſich bis dahin erſtreckt, mit Verwunderung, wie ganz andere Geſtalten dieſer See annimmt, wenn er von verſchiedenen Seiten betrachtet wird; dieſelbe Bucht, die ich heute flach wie in einer Ebene liegend ſah, ſchien mir, als ich von dem entgegengeſetzten Ende zum erſtenmale nach Luzern fuhr, auf allen Seiten von Felſen und Bergen umgeben; ſolche optiſche Täuſchungen ſind äußerſt häufig in der Schweiz, wo man oft am Fuße eines Berges angelangt zu ſein glaubt, wenn er noch einige Stunden entfernt iſt.

In Wäggis traf ich einen anderen Reiſenden mit einem kleinen Savoyarden an, der ihn als Bedienter begleitete; da ſein Zweck ebenfalls war, den Rigi zu beſteigen, nahmen wir einen gemeinſchaftlichen Führer, und traten unſeren Weg ſogleich an. Am Fuße des Rigi, ſowie an mehreren Orten des dieſſeitigen Ufers des Sees findet man noch ſüße Kaſtanienbäume; ſie ſind aber weit unanſehnlicher und kleiner als in ihrer eigentlichen Heimath. Die Hitze war ſo drückend, daß ich ſie kaum in Italien empfindlicher gefühlt habe, und die Bruſt ſchmerzte mich heftig, als wir beim kalten Bade ankamen; eine eiskalte Quelle ſtrömt hier mit dumpfem Geräuſch aus dem Felſen, in der ſich die Landleute angezogen baden, und ihr große Heilkräfte zuſchreiben;

daneben iſt eine Kapelle erbaut, über deren Thüre: „Allgemeiner und vollkommener Ablaß“ angeſchlagen ſteht. Der kleine Savoyarde, welcher bei jedem Kreuz, jeder Kapelle (und es giebt deren nicht wenige auf dem Rigi) ſtehen blieb, die Knie beugte, ſich bekreuzigte und ein Stoßgebet hermurmelte, fiel hier, nachdem man ihm die Aufſchrift überſetzt hatte, auf ſein Angeſicht nieder, und betete eine ſolche Anzahl Vaterunſer und Ave's, daß wir eine Viertelſtunde auf den letzten Ausbruch ſeiner Frömmigkeit warten mußten.

Allerlei Geſpräche über vergangene Zeiten und Begebenheiten unſeres Lebens, die der Fremde und ich uns während des Gehens mittheilten, veranlaßten plötzlich die überraſchende Entdeckung, daß wir uns nichts weniger als fremd, ſondern alte Freunde und Schulkameraden vom Pädagogio in Halle her waren, wo wir länger als ein Jahr miteinander ſtudirt hatten. Herr von Paſſewitz, ſo hieß mein Begleiter, war ſeitdem in ſchwediſche Dienſte getreten, hatte ſich aber ſeit kurzem genöthigt geſehen, ſie eines unglücklichen Duells wegen, in dem er ſeinen Gegner erſtach, zu verlaſſen, und erwartete jetzt, als Rittmeiſter in der würtembergiſchen Armee angeſtellt zu werden; unterdeſſen hatte er eine Reiſe durch die Schweiz gemacht, der ich das Vergnügen verdankte, ihn ſo unerwartet hier anzutreffen.

Er erzählte mir mehrere intereſſante Anekdoten, ſeinen Aufenthalt in Stuttgart betreffend, von denen eine mir ſo komiſch ſchien, daß ich mich nicht enthalten kann, ſie Dir mitzutheilen. Ein Oberſtlieutenant L. in würtembergiſchen Dienſten bekam Streitigkeit mit einem Infanterieoffizier, und ſie beſchloſſen, ſich auf Piſtolen zu ſchlagen. Der König erfuhr es und drohte beiden, wenn ſie ihr Duell in's Werk ſetzten, mit Kaſſation. Um einen Ausweg zu nehmen, kamen ſie überein, ſich wie von ohngefähr in einer beträchtlichen Entfernung von der Hauptſtadt zu Pferde zu begegnen, und das darauf zu erfolgende Duell mit dem Namen eines Rencontre zu entſchuldigen. Der Infanterieoffizier hatte zwar dieſes Engagement gebilligt, ſchrieb aber den Tag vorher an ſeinen Gegner ein Billet, in dem er ihn benachrichtigte, daß es ihm unmöglich ſei, für den folgenden Morgen ein Pferd zu bekommen. Der Oberſtlieutenant L., ungeduldig die Affaire zu beenden, antwortet, er wolle ihm eins von den ſeinigen geben. Nachdem die Sache auf dieſe Art arrangirt war, erſcheinen den anderen Tag beide Champions an dem beſtimmten Platze. Der Infanteriſt ſchießt, und zerſchmettert dem Pferde des Oberſtlieutenants ein Bein; im Fallen ripoſtirt dieſer, anſtatt aber den Lieutenant zu treffen, ſchießt er ſeinem eigenen Pferde durch den Kopf, welches alſobald ohne Schaden des Reiters leblos niederſtürzt, und ein unſchuldiges Opfer durch ſeinen tragiſchen Tod dem Duelle mit dem Verluſte zweier Pferde für den Oberſtlieutenant ein Ende machte.

Gegen Abend erreichten wir die höchſte Spitze des Rigi, die Kulm genannt, wo ein hohes hölzernes Kreuz errichtet iſt, das man bei heiterem Wetter in der Entfernung mehrerer Stunden aus der umliegenden Gegend mit bloßen Augen entdeckt. Im Anfang waren wir eine geraume Zeit in Wolken eingehüllt, nach und nach verzogen ſie ſich aber und die berühmte Ausſicht breitete ſich, von der Sonne erleuchtet, vor uns aus; nur die große Alpenkette blieb größtentheils voll Nebel, und nur zuweilen traten einzelne Schneeberge glänzend an's Licht. Ich entbehrte, da der Tag einmal nicht ganz heiter war, lieber dieſen Theil der Ausſicht auf die Alpen, die man überall in der Schweiz ſieht, als den freien Anblick der endloſen Ebene bis über Schwaben nach Deutſchland hinein, der vielleicht wenig ſeines Gleichen hat. Es iſt ein ſeltſames Gefühl, mitten aus den Wolken herab die unüberſehbaren Länder mit ihren Städten, Wäldern, Flüſſen und Seen in feierlicher Ruhe wie ein unermeßliches Gemälde vor ſich liegen zu ſehen. Der Blick dringt bis über Schwaben in die fernen Gegenden Deutſchlands. In einem ſteilen Abgrund erblickt man unter ſich Arth in ſchwindelnder Tiefe; ſeitwärts gegenüber den fürchterlichen Bergſturz des Roßbergs, mit deſſen Schutt der größte Theil des ſchönen Thals zwiſchen dem Zuger und dem Lowerzer See ausgefüllt iſt; unter ihm liegen Goldau und einige andere Dörfer begraben, die bis auf die letzte Spur mit allem, was darin lebte, zu vernichten ein Augenblick hinreichend war. Grauſenvoll iſt der Eindruck, den dieſe ſchreckliche Szene der Verheerung in der beklommenen Seele zurückläßt. — Wir eilten, unſere Augen davon abzuwenden, um das Andenken ſanfterer Gegenſtände im Gedächtniß aufzubewahren; doppelt ſchön erſchien uns jetzt die herrliche Gegend; wir zählten vierzehn größere und kleinere Seen um uns her, von denen einige wie flüſſiges Gold in den Strahlen der Abendſonne glänzten; mit angenehmer Erinnerung betrachtete ich die heimiſchen Thäler des Brünigs, über deren blumigte Wieſen ich noch vor wenigen Tagen redete, und aus vollem Herzen rief ich von der Höhe des Rigi dem guten Müller ein letztes Valet zu. Naßkalte Wolken, die von allen Seiten uns zu umgeben anfingen, nöthigten uns, nach einer Stunde den Rückweg anzutreten; wir ſahen bald nachher eine tiefe Spalte im Berg, die vor noch nicht langer Zeit aufgeborſten iſt; als ich hinzutrat, um einen Stein hinabzuwerfen, hörte ich den bebenden Boden hohl unter meinen Fußtritten wiedertönen. Es mag keine ganz leere Furcht ſein, wenn man beſorgt, der Rigi werde einſt das Trauerſpiel wiederholen, welches der Roßberg gegeben hat; wenigſtens beſtehen beide Berge aus derſelben lockern Formation, einem zuſammengebackenen Gemiſch unzähliger kleiner Steine, die ſich auch wieder einzeln ablöſen, und oft auf dem Weg umhergerollt, das Gehen ſehr erſchweren; die Mineralogen nennen dieſe Felsart, glaub' ich, Nagelflue. Nach dreiviertelſtündigem Herabſteigen langten wir beim „Ochſen" an, einem Gaſthof auf der mittleren Höhe des Rigi. Man ſetzte uns eine gute Mahlzeit vor, der wir Ehre machten, und legten uns ſogleich zu Bett, um morgen früh halb 3 Uhr die Sonne vom Gipfel des Rigi aufgehen zu ſehen.

„Der Menſch denkt, Gott lenkt", ſagt ein altes Sprichwort; anſtatt um 2 Uhr aufzuſtehen, ließ man uns bis um 10 Uhr in den Federn; wir verloren indeß nicht viel, weil es den ganzen Morgen über regnete. Während des Frühſtücks beluſtigten wir uns mit einem großen Buch, in das ſich die hier wohnenden Fremden einſchreiben müſſen; ein eleganter Schweizer hatte ſich unter anderen durch folgende Zeilen darin verewigt: „Heinrich Gyr aus Einſiedeln hate daß Glick, nicht den Föbus in brachtvollen Andzuge über die Gegend von Lucern einherglitſchen zu ſehn, denn Nebel und Unluſt hemten den Auge die Auſicht, unfreundliche Stürme ſeuſelten durch die Wälder, es war mit einem Wort närriſche Täge, nur das . . . . ." Hier war in der dichteriſchen Extaſe des ehrlichen Gyr's Hand zu unleſerlich geworden, um das Weitere dechiffriren zu können.

Hundert Schritt unter dem Wirthshaus führt der Weg bei der größten Kapelle auf dem Rigi, der „Maria im Schnee" vorbei; in einem Nebenhauſe wohnen fünf alte Kapuziner, wovon der eine, die ächteſte Mönchsfigur an Feiſtheit und Boshaftigkeit, mit ſtarken Schritten vor der Kapellthüre auf- und abging, und wüthende Blicke auf uns Gottloſe ſchoß, die wir unſeren Weg fortſetzten, ohne, dem Beiſpiele unſeres Savoyarden gemäß, ein Gebet verrichtet zu haben. Auf einem bequemen, nicht allzuſteil gehenden Fußſteg ſtiegen wir, größtentheils von grünen Büſchen umgeben, nach Lowerz hinab; oft überraſchte uns eine ſchöne Ausſicht auf den Zuger See und ſeine belaubten Ufer, oder auf den wilden Bergſturz, der mit allen ſeinen Schrecken nahe vor uns erſchien. An einem Felſenabhang fiel mir eine beſondere noch nie geſehene Blume auf, die aus einem ſteifen gelben Säckchen, mit einer Oeffnung oben, beſtand, welches groß genug war, einem der kleinſten Vögelchen Schutz vor einem verfolgenden Feinde zu geben — wie ſchön wäre es, wenn ich Botanik verſtünde, und Dir ihren lateiniſchen Namen herſagen könnte, Du wüßteſt dann gewiß auf der Stelle, welche Blume ich meine.

In zwei Stunden erreichten wir Lowerz, das zum Theil durch den Bergſturz verſchüttet iſt; man baute noch an neuen Gebäuden und einer Kirche. Der Lowerzer See wurde ehemals wegen ſeiner Lieblichkeit vor allen anderen in der Schweiz genannt; jetzt, wo eine ganze Seite ſeiner lachenden Ufer verheert, und mit thurmhohem Schutt bedeckt iſt, hat er viel von ſeiner alten Schönheit verloren; wir ließen uns nach der kleinen Inſel in der Mitte überſetzen, wo der Einſiedler wohnte; die Kapelle und ſein Haus ſind von den Wogen des Sees zerſtört worden, der, als ein Theil des Roßbergs hineinſtürzte, im Augenblick ſo anſchwoll, daß, wie uns Augenzeugen verſicherten, von der ganzen Inſel und ihren höchſten Bäumen nichts mehr zu ſehen war; der Einſiedler ſelbſt befand ſich glücklicherweiſe auf einer Pilgerreiſe nach Maria-Einſiedeln, deren Wunderkraft er gewiß ſeine Rettung zuzuſchreiben nicht ermangelt haben wird. Vor Zeiten ſtand auf dieſer Inſel das Schloß eines tyranniſchen Landvogts, welcher, als ein junger Menſch aus ſeiner Haft entflohen war, dem alten Vater an ſeiner Statt die Augen ausſtechen ließ, worauf in der darauf erfolgten Revolution ſeine Burg zerſtört wurde; man ſieht noch jetzt einige davon übrig gebliebene Ruinen; ein alter Thurm, auf den man hinaufſteigen kann, iſt gut erhalten, und iſt im Inneren ſeiner viereckigen Mauer eine hohe Eſche emporgewachſen, deren Krone maleriſch oben herausblickt. Wir landeten bei unſerer Rückkehr nahe am Bergſturz, durch den mitten hindurch der Weg nach Arth führt; obgleich viele Menſchen täglich an dieſem Wege arbeiten, ſo war er doch noch ſehr ſchlecht, und an wenigen Orten ganz fertig. Hier ſieht man erſt deutlich das Bild des Entſetzens, und die gräßliche Verheerung, von der man auf allen Seiten umgeben iſt; hie und da ſind mitten unter ungeheuren, vom Berg herabgeſchleuderten Felſen, deren ehemalige Lage man über ſich am zerriſſenen Abhange des Roßberges noch erkennt, an Orten, wo der Schutt etwas niedriger liegt, Sämereien aufgegangen, die ſich in den verſchütteten Häuſern und Scheunen darunter befunden haben mögen, denn auf dieſer Stelle iſt es, wo man über dem ehemaligen blühenden Goldau hinweggeht, ohne mehr ſeine Spur erblicken zu können. Es war rührend anzuſehen, wie hier ein bischen Korn, dort ein kleiner Obſtbaum, da einige Kartoffelſträucher ſich durch die Erde hervorgearbeitet hatten, und traurige Reſte einſtiger Kultur an ihre in der Tiefe begrabenen Herren erinnerten. Unter den umhergeſtreuten Felsſtücken, die, wie ich ſchon erwähnt habe, aus demſelben Gemiſch verſchiedener Steine beſtehen wie der Rigi, fand ich einige, die ſehr ſchön marmorirt waren, und geſchliffen ſehr elegante Tiſchplatten abgeben müßten, welche zugleich das doppelte Intereſſe eines Andenkens dieſer furchtbaren Naturbegebenheit vereinigen würden.

Sobald man von dem unermeßlichen Schutthaufen herabſteigt, verwandelt ſich im Augenblick das Land, und man ſieht ſich wieder von reizenden Wieſen, Büſchen, hohen Obſt- und Nußbäumen umgeben, unter denen man am Fuße des Rigi auf wohlgepflegten Fußſtegen Arth am Zuger See erreicht. Von hier bis Küßnacht geht man von fortdauernden Schattenlauben umgeben den See entlang, bis man die hohle Gaſſe, die nur einige Schritte von Küßnacht entfernt iſt, betritt.

Unſer kleiner Savoyarde war froh, daß das Fußgehen ein Ende hatte, und mich wunderte es wahrlich weniger, daß er müde war, als daß er es ſo lange mit uns hatte aushalten können, denn war er nicht bei einem Kreuze zurückgeblieben, ſo hatte er gewiß unaufhörlich hinter uns herlaufend geſprochen, und eine Geſchichte nach der anderen erzählt, ganz unbekümmert, ob wir darauf hörten oder nicht; ſo oft wir einen Augenblick ſtill ſtanden, benutzte er dieſen Aufenthalt, uns irgend eine Poſſe vorzumachen, der wir ſelten ein Lächeln verſagen konnten. Nachdem wir in Küßnacht zu Mittag gegeſſen hatten, trennte ich mich nicht ohne Bedauern von Herrn von Paſſewitz; er ſchiffte ſich auf dem Zuger See ein, und ich nahm auf dem Vierwaldſtätter eine Barke, nach Luzern zurückzukehren. Da der Abend ſehr ſchön geworden war, ließ ich die Schiffer vorausfahren, und ging den halben Weg bis an die Ruinen der Habsburg zu Fuße, wo ich bei dunkler Nacht ankam. Dieſer Weg zu Lande iſt weit angenehmer als zu Waſſer; ſchöne Fußſteige mit Kaſtanienbäumen beſetzt, vorn die Ausſicht des felſigten Pilatus, zur Seite der See, und der ſich lang am jenſeitigen Ufer hinziehende Rigi vereinigen alles, was einen Spaziergang reizend machen, und die Seele in eine heitere Stimmung verſetzen kann. Bei ſchon geſchloſſenen Thoren landete ich um 12 Uhr an der großen Brücke von Luzern, ſehr geplagt von einem heftigen Huſten, den die gemachte Exkurſion und die kalte Nachtluft noch vermehrt hatten.

Mein Geſundheitszuſtand wurde in zwei Tagen, die ich in Luzern der Ruhe widmete, nicht beſſer, und da ich Gelegenheit fand, mit einem intereſſanten jungen Mann, einem Herrn von Wulffen aus Weſtphalen, deſſen Bekanntſchaft ich hier gemacht hatte, über Grindelwald nach Bern zu reiſen, ſo beſchloß ich ohne Rückſicht auf mein Uebelbefinden, mich morgen mit meinem Begleiter auf den Weg zu machen. Um 4 Uhr ſtand in der That Herr von Wulffen ſchon vor meinem Bette, und trieb zur Abreiſe; ſo krank ich mich fühlte, ſtand ich doch auf, und verließ Luzern, aber nur um bald wieder dahin zurückzukehren, denn wir waren kaum eine Stunde weit gegangen, als ein heftiges Brennen in der Bruſt, von Blutſpucken begleitet, mir das weitere Vordringen unmöglich machte. Herr von Wulffen war ſo gütig, mir wieder nach der Stadt zurückzuhelfen, wo ſich bald die Symptome einer Lungenentzündung zeigten, die die Aerzte einen Tag lang an meinem Aufkommen zweifeln ließ. Meine gute Natur ſiegte indeß auch diesmal, und ihr allein verdanke ich es, daß ich ſchon ſoweit wieder hergeſtellt bin, morgen mit der Diligence (das Gehen iſt mir verboten) nach Bern abreiſen zu können, wo ich einen geſchickten, mir ſehr empfohlenen Arzt konſultiren will. Unterdeſſen ſchließe mich in Dein Gebet ein.

Dein treuer Freund u. ſ. w.

Einundzwanzigſter Brief.

Bern, den 10. Juli 1808.

In Geſellſchaft zweier Handelsleute und eines betrunkenen Kondukteurs, verließ ich, in eine alte Diligence gepackt, meine Medizinflaſche in der Taſche, Luzern an dem beſtimmten Tage. Eine Stunde vor Surſee, der erſten Station, ſieht man am entgegengeſetzten Ufer des Sees die

Kapelle von Sempach liegen, welche der berühmten Schlacht zu Ehren hier erbaut iſt. Bei den Bewegungen, die ich machte, aus dem Fenſter unſeres Wagens der Kapelle anſichtig zu werden, hatte ich das Unglück, meine Medizinflaſche zu zerbrechen, ein Theil der koſtbaren Flüſſigkeit floß meinem Nachbar, dem Kaufmann in die Beinkleider, welcher erſchrocken aufſpringend, den erſten Anlaß zu der betrübten Entdeckung gab. Als wir in Surſee ankamen, frug ich den Kondukteur, ob ich während dem Umſpannen eine Viertelſtunde Zeit habe, um in der Apotheke einen neuen Heiltrank bereiten zu laſſen? er bejahte es, und ich eilte ſogleich meinem Geſchäfte nach. Nach einer Viertelſtunde komme ich abgeredetermaßen wieder zurück, aber keine Diligence iſt mehr zu ſehen; lange will ich meinen Augen nicht trauen, bis ich endlich, unwiderſprechlich mich zu überzeugen genöthigt, daß der betrunkene Kondukteur, ohne Notiz von mir zu nehmen, abgefahren war. Unfähig zu Fuß zu gehen, blieb mir kein anderes Mittel, als einen char-à-banc zu miethen, und wo möglich die Poſt noch einzuholen; nach vieler Mühe fand ich endlich einen ſolchen, für den übermäßigen Preis von 3 Laubthalern für eine Station; das Pferd war aber ſo ſchlecht, daß ich ohngeachtet der vortrefflichen Chauſſee erſt ſpät Abends geraume Zeit nach Abfahrt der Diligence in Aarburg ankam. Hier mußte ich einen anderen char-à-banc miethen, mit dem ich in der Nacht bis Biezberg fuhr, wo man mich verſichert hatte, daß um zwei Uhr eine Berner Diligence einträfe, die denſelben Morgen dahin zurückkehre. Diesmal war mein Pferd beſſer, und es ging ziemlich raſch bei hellem Mondſchein vorwärts; in Morgenthal, einem großen Dorf auf der Hälfte des Weges, hielt ich einige Minuten in dem ſchönſten ländlichen Gaſthof an, der mir je vorgekommen iſt. Die hohe, weitläufige Küche, in der luſtige Feuer auf mehreren Heerden brannten, war ſo einladend und reinlich, daß ich mich gleich hier niederließ, um etwas warme Milch und Erdbeeren zu genießen, die man mir in großer Vollkommenheit vorſetzte; rechts und links hatte ich die Ausſicht in geräumige Zimmer, wo Leute allerlei Standes an langen Tafeln mit großem Geräuſch ein reichliches Abendmahl hielten; ich glaubte, daß irgend ein Gamacho des Dorfes ſeine Hochzeit feiere, weil die Verſammlung ſo vieler fröhlichen Menſchen, die Menge der auf den Tiſchen dampfenden Gerichte, und die ungewöhnliche allgemeine Geſchäftigkeit mir irgend ein großes Feſt zu verrathen ſchienen — ich hatte mich aber geirrt, wenigſtens verſicherte man mich durchgängig, daß man in dieſem reichen Dorfe, das immer von Fremden beſucht ſei, faſt alle Abend eine ähnliche Menge Gäſte anträfe. Es iſt gewiß, daß man im Kanten Bern, auf dem Lande wie in der Stadt, beſſer das Leben zu genießen weiß, als in den übrigen Theilen der Schweiz; dennoch erblickt man nirgends ſo viel öffentlichen Wohlſtand und Ordnung. Eine ſehr hübſche Kellnerin, die vollkommen gut franzöſiſch ſprach, hätte mich durch ihre angenehme Unterhaltung bald bewegen, die Nacht hier zu bleiben. In allen Wirthshäuſern des Berner Gebiets wird man durch ſolche weibliche Dienerinnen bedient, die ihrer liberalen Geſinnungen wegen ſehr bekannt ſind; ihre ländliche äußerſt geſchmackvolle Tracht giebt ihnen ein ſehr pikantes Anſehen. Um 11 Uhr kam ich in Biezberg an, und da man die Diligence erſt um 2 Uhr erwartete, freute ich mich, in dieſer Zwiſchenzeit meiner von dem char-à-banc zerſtoßenen Bruſt einige Ruhe gönnen zu können, und legte mich, nach doppelter Einſchärfung an den Wirth und den Hausknecht, mich ja zu rechter Zeit zu wecken, halb angezogen auf's Bett.

Als ich früh erwachte, ſchien die Sonne hell in meine Fenſter — erſtaunt ſpringe ich auf, laufe herab, und frage den Wirth, ob denn die Diligence noch nicht angekommen ſei? „Ho, ho! die iſt lange vorbei", antwortet dieſer mit großer Kaltblütigkeit. Wie, vorbei? und warum bin ich nicht geweckt worden? „Ja ſo — das hat man vergeſſen." Du würdeſt Dich ſehr irren, lieber Freund, wenn Du glaubteſt, er habe jetzt einige Entſchuldigungen hervorgebracht, oder Reue über das Vorgefallene bezeigt; nichts weniger; im Gegentheil ſchien es, als fühle ſich dieſer impertinenteſte aller Schweizer Wirthe, und das will in der That viel ſagen, noch beleidigt, daß ich mich über ſeine Nachläſſigkeit beklagte. Nur das lebhafte Bewußtſein meiner unangenehmen Lage konnte mich abhalten, ein fühlbares Exempel an dieſem Menſchen zu ſtatuiren, in deſſen Händen ich mich leider ganz befand, da mein Vermögen aus nicht mehr als noch vier Laubthalern beſtand, das zwar hingereicht haben würde, den Platz auf der Diligence bis Bern zu bezahlen, jetzt aber, wo ich mich von neuem genöthigt ſah zu chars-à-banc meine Zuflucht zu nehmen, kaum genug blieb, den dritten Theil des Weges damit zurückzulegen, den ich von Bern entfernt war. Ich ſah mich daher gezwungen, meine Uhr für einige Thaler bei dem Wirth zu verſetzen, der ſeinen Vortheil benutzend, mich nicht nur betrog, ſondern überdies noch murrend die Lehre gab, ich möchte anſtatt zu reiſen, lieber künftig zu Hauſe bleiben, wenn ich kein Geld hätte. Denke Dir, Freund, Du, der mich in anderen Zeiten kannteſt, wie mir bei dieſen Worten zu Muthe ſein mußte! Es giebt Augenblicke, wo es ſchwer wird ſich zu erinnern, qu'il faut toujours faire bonne mine à mauvais jeu. Unſer Geſchäft kam endlich mit der Bedingung zu Stande, daß die Hälfte des zu empfangenden Geldes ſogleich für einen char-à-banc zurückbehalten würde, den der Wirth ſelbſt ſich verbindlich machte, mir vier Stunden weit zu liefern. Ich kann mich nicht enthalten, bei dieſer Gelegenheit zu bemerken, daß nach allen meinen bis jetzt gemachten Erfahrungen der gemeine Schweizer ſehr das Gegentheil von dem iſt, wofür er zum Theil im Auslande gehalten wird. Wie lange möchte der ſuchen, der irgendwo noch die alte Einfachheit und Biederkeit anzutreffen ſich ſchmeichelte, die ehemals dieſes freie Volk charakteriſirte! Ich kann mit gutem Gewiſſen verſichern, daß ich, einige wenige Ausnahmen abgerechnet, keinen ländlichen Gaſthof, keine Sennhütte, kein Bauernhaus betreten habe, wo ich nicht wenigſtens übertheuert oder angebettelt worden bin, daß der unerträgliche Eigenſinn und die plumpen Prellereien dieſer Leute oft weder unter den Wenden noch den Italiänern in höherem Grade angetroffen werden können, daß, mit einem Wort, ein Theil dieſer Nation, die jedem Fremden ſo gern mit lächerlichem Stolze ihre Freiheit und die Thaten ihrer Verfahren anrühmt, die Tapferkeit dieſer mit Grobheit, ihre Einfalt mit Stupidität, und ihre weiſe Sparſamkeit mit dem niedrigſten Eigennutz vertauſcht hat, zu welchen Eigenſchaften noch ein gänzlicher Mangel an Delikateſſe hinzugefügt werden muß. Ein Reiſender ſagt von den Einwohnern von Marokko, daß ſie für Edelmuth und Ehre gar kein Wort in ihrer Sprache hätten, — aus dem Dictionnaire der Schweizer könnten füglich Höflichkeit und Großmuth ausgeſtrichen werden. Dieſes Urtheil klingt vielleicht hart und übereilt, ich erinnere Dich, daß ich nicht von den gebildeten Ständen (meine jetzigen Verhältniſſe ſetzen mich zu wenig in den Stand, über dieſe urtheilen zu können), ſondern nur von dem gemeinen Theil der Nation rede, und mein Urtheil natürlich auch nur über die verſchiedenen Individuen fällen kann, mit denen ich zu thun gehabt habe, und die ich nach der Aufrichtigkeit, mit der ich alles zu behandeln gewohnt bin, nicht anders ſchildern darf, als ſie mir erſchienen ſind. Wie viel einzelne Fälle hätte ich als Beweiſe deſſen, was ich avancire, anführen können, wenn der Gegenſtand nicht eben ſo widrig als langweilig wäre! Jeder, der in meiner Lage, ohne Diener, mit wenig Geld die Schweiz bereiſt, und überall ſelbſt für ſeine Bedürfniſſe zu ſorgen genöthigt iſt, wird Gelegenheit genug finden, ſich auf eine unangenehme Art zu überzeugen, wie genau dieſes Gemälde auf diejenigen Klaſſen paßt, deren Dienſte er bedürftig ſein kann, oder die auf irgend eine Art Geld an ihm erobern zu können glauben.

Auf der letzten Station, vier Stunden von Bern, erhielt ich einen char-à-banc um ein Dritttheil wohlfeiler als bisher, erlitt aber dafür eine Unannehmlichkeit anderer Art; der Knecht, der neben mir ſitzend, das Pferd regierte, war ſchwindſüchtig, und ſein unaufhörlicher Huſten machte ihn zu einem ſehr unangenehmen Nachbar; es muß komiſch genug geweſen ſein, uns ſo jämmerlich beieinander ſitzen zu ſehen, einen ſchon halb im Grabe liegenden Diener, und einen ſo eben den erſten Fuß hineinſetzenden Herrn. In Hindelbank ließ ich anhalten, um das berühmte Grabmal der Madame Langhans, von Nahl, zu ſehen. Abermals fumum ex fulgore! dacht' ich bei mir ſelbſt, als der Küſter die Decke davon hinwegnahm; was ſoll ich hier Schönes finden? Die Idee iſt originell — aber auch äſthetiſch? Wahrſcheinlich iſt Mangel an Sinn von meiner Seite daran Schuld, aber ich geſtehe, es machte nichts weniger als einen vortheilhaften Eindruck auf mich, unter einem geborſtenen Grabſtein eine magere Frau von widerlichen Geſichtszügen (der überdies die Naſe abgeſchlagen iſt), hingeſtreckt zu ſehen, wie ſie ſich eben aufzurichten anfängt, während ein ſehr täuſchend dargeſtelltes Embryo, noch halb auf ihr liegend, halb herausgekrochen, ſeinen unförmlichen Kopf hervorſtreckt. Man muß, däucht mir, etwas von einem Accoucheur an ſich haben, oder ein mit kraſſen Begriffen familliariſirter Bonze ſein, um an einer ſolchen Kompoſition Geſchmack finden zu können; des größeren Ausdrucks willen hätte man vielleicht noch die Spuren der Würmer angeben können, da die Auferſtehung ohnehin noch nicht völlig zu Stande gekommen, ſondern erſt im Werden iſt.

Um 3 Uhr kam ich in Bern an, und beſah noch denſelben Tag die Domkirche, ein ſchönes gothiſches Gebäude von demſelben Baumeiſter, der den Straßburger Dom erbaut hat. Das Portal iſt prächtig, und in der Kirche ſieht man ſchön gemalte Glasfenſter. Die ſogenannte Plateforme daneben iſt eine angenehme und wohlunterhaltene Promenade, von dichten Alleen großer Kaſtanienbäume durchſchnitten, und mit einer Ausſicht auf die Alpenkette, die den ſchönſten in der Schweiz den Rang ſtreitig macht.

Du wirſt mir ohne Betheuerung glauben, daß es mich in gute Laune verſetzte, den nächſten Tag mit Deinen angenehmen Briefen meinen Wechſel auf der Poſt zu finden, deſſen ich, wie du weißt, in hohem Grade bedürftig war.

Bern iſt eine regelmäßige und hübſche Stadt, deren Häuſer in den Hauptſtraßen durchgängig, und den übrigen größtentheils, von drei Stock Höhe, und aus Sandquadern gebaut, oder wenigſtens damit bekleidet ſind. Am rez-de-chaussée laufen durch die ganze Stadt Arkaden hin, die eben ſo viel zur Verſchönerung als Bequemlichkeit beitragen würden, wenn ſie uniform wären; leider iſt aber ein Bogen niedrig, einer hoch, einer hat dieſe Form, der andere jene, und meiſtentheils ſtehen ſie, was ebenfalls unangenehm auf's Auge wirkt, wie Strebepfeiler ſchräge angebaut; überdem ſind zwiſchen den Arkaden eine große Anzahl halb auf die Straße herausſtehender, ſchief aufgemauerter Kellerthüren angebracht, die mit den übrigen, eine ſolche Menge in verſchiedenen Richtungen ſich kreuzender Linien darſtellen, daß man von ſern einen Haufen Ruinen zu ſehen glaubt, auf dem elegante Häuſer erbaut ſind. Das Pflaſter iſt gut. Vor den Thoren ſind artige Promenaden angelegt, und alle aus der Stadt führenden Landſtraßen auf eine beträchtliche Weite mit hohen Alleen eingefaßt, welches der Gegend umher, die flach und an ſich weniger mannigfaltig iſt, als ſo viele andere der Schweiz, verbunden mit der ſorgfältigen Kultur, der friſchen Vegetation und den ſchönen auf allen Seiten hinlaufenden Chauſſeen, den angenehmen Anblick eines wohlorganiſirten und wohlregierten Landes giebt. Man findet in Bern ſehr viel dort etablirte Franzoſen von verſchiedenen Klaſſen, auch hört man für ein deutſches Land auffallend wenig deutſch ſprechen; in den gebildeten Ständen ſchämt man ſich faſt ſeiner Mutterſprache. Bern hat unter den Schweizerſtädten den Ruf der freiſten Sitten, aber zugleich der meiſten Kultur, und ich glaube mit Recht. Man könnte noch einen großen Vorzug hinzuſetzen, daß es die hübſcheſten Weiber hat.

Einige Tage nach meiner Ankunft fand ich bei einem Bekannten gedruckte Einlaßbillets zur Ceremonie des Stabbrechens über einen armen Sünder von ſechzig Jahren, der wegen eines Diebſtahls von einigen Franken morgen gehängt werden ſollte. Man hatte mir zwar ſchon geſagt, daß die Kriminaljuſtiz hier ſehr ſtreng, und Exekutionen äußerſt häufig ſeien, aber Einlaßbillets wie zu Konzert und Oper, bei dergleichen Dingen auszutheilen, könnte wohl für eben ſo unſchicklich als gefühllos ausgelegt werden; ich habe mich zu erkundigen vergeſſen, ob dieſe Billets bezahlt wurden, in welchem Fall ſie dann freilich zugleich den Vortheil einer Finanzſpekulation gehabt haben würden. Da ich noch nie einen Menſchen hinrichten ſah, und man einmal alles in der Welt ſehen ſoll, ließ ich mich den Tag der Exekution ebenfalls mit der Menge Volks fortreiben, die Neugierde oder Mitleid nach dem Richtplatz hinzog. Der Delinquent ſchien mehr abgeſtumpft, als ſehr angſtvoll; das Herz ſchlug ihm vielleicht weniger als mir, dem dieſes Schauſpiel ſehr beängſtigend war; es bleibt immer ein empörendes Bild der Gewalt, (ohne zu unterſuchen, ob gerechter oder ungerechter) ein ſolches armes Schlachtopfer, hier ein Greis mit grauen Haaren, an deſſen Schuld man in dem Augenblicke nicht denken kann, und deren Grad oft zweifelhaft genug ſein mag, beſonders für einen moraliſchen Richterſtuhl, gebunden und hülflos, einen gegen die ganze unzählige Menge, ſich vergebens ſträubend, den Tod der Schmerzen und der Schande ſterben zu ſehen. Wohl mit Recht ſagt ein franzöſiſcher Schriftſteller: „doit-on punir un délit contre la société par un crime contre la nature?“ Ohngeachtet dieſer ernſthaften Betrachtungen war es doch ſchwer ein Lächeln zu unterdrücken, als der Geiſtliche, der dem Delinquenten vom erſten Augenblick, wo er am Fuß des Galgens ankam, bis zu dem letzten, wo er den tödtlichen Streich empfing, allerlei Gebete vorſagte, die jener nachſprechen mußte, unter anderen folgende Worte ſoufflirte: „Lieber Jeſus, gieb mir mein täglich Brot, ſo wie heute, morgen und alle Tage.“ Der arme Teufel war zu ſehr decontenancirt um die bêtise zu bemerken, und ſprach allen Unſinn des Pfaffen mit der größten Haſtigkeit nach, ſich wo möglich ſelbſt, bis zum letzten Augenblick zu betäuben; auch blieb ihm das letzte Wort, buchſtäblich, im Halſe ſtecken, als dieſer mit dem Stricke zugezogen wurde.

Eine Kleinigkeit, die an meinen Piſtolen zu repariren war, bewog mich, den bekannten Büchſenmacher Ullrich zu beſuchen, deſſen Piſtolen ich aber weniger gut fand, als die von Baumann in München, und ſelbſt Kuchenreuter in Regensburg; ihr Aeußeres hingegen iſt von einer Vollkommenheit, die den Pariſern gleich kommt, und ihr Preis billiger als ich erwartete. Eine neue Art Taſchenterzerols mit einem ſicheren Viſir an der Seite, ſind eine Erfindung Herrn Ullrichs, die ſehr zu empfehlen iſt; ein Paar dieſer Terzerols koſtet 6 Louis. Auf dem Rückweg nach meinem Gaſthof, der goldenen Krone, trat ich in das Kunſtmagazin, wo man ſehr vollſtändige Sammlungen von Schweizerlandſchaften der beſten Meiſter antrifft; leider giebt es aber keine, die völlige Genüge leiſteten, beſonders ſind faſt alle zu grell und widerlich bunt, ſelbſt die, welche den meiſten Ruf haben, zum Beiſpiel vom Lafond, König u. ſ. w.; die von Rieter möchten wohl die beſten ſein.

Der ſchöne Abend mahnte mich, die Engi zu beſteigen, um die Alpenkette in der untergehenden Sonne zu betrachten. Die Engi iſt ein mit Gängen durchſchnittener und mit hohen Linden beſetzter Spazierplatz auf einer Anhöhe an der Aar, wo ein ſehr angenehmer Weg von Alleen eingeſchloſſen aus der Stadt hinführt, und von dem man den vortheilhafteſten Standpunkt zur Ausſicht auf die Alpen hat. Ich bin ganz der Meinung Herrn Ebel's, daß dieſe Ausſicht an einem heiteren Tage bei Untergang der Sonne geſehen, unſtreitig eines der erhabenſten und ſchönſten Naturſchauſpiele ſei. Schwer würde es mir werden, die Empfindung ſtaunenden Entzückens zu beſchreiben, die ſich meiner bemächtigte, als ich zum erſtenmal dieſe blendenden Schneemaſſen gleich bunten Wolken im Blau des Himmels ſpielen ſah; im Anfang erſchienen ſie lange glänzend gelb, wie in das reinſte Gold getaucht, bis nach und nach ein feuriges Roſenroth ſich über ſie verbreitete, und als dieſes verblich, ein blaſſes Violet ſie färbte, mit dem zugleich der Vollmond wie eine flammende Scheibe über der höchſten der blendenden Schneeſpitzen hervortrat.

Als ich ſpät Abends noch einige Briefe ſchrieb, hörte ich auf der Gaſſe mit großem Lärm ausrufen, daß eine Blume aus Indien, die nur alle ſieben Jahre eine Nacht blühe, eben aufgebrochen ſei, und da und da gezeigt werde. Mit einiger Ueberwindung zwang ich mich hinzugehen, fand aber wider Erwarten in der That eine Blume von außerordentlicher Schönheit; ſie beſtand aus einem großen weißen Kelch, ohngefähr $3\frac{1}{2}$ Zoll tief und 8 Zoll breit, der einen angenehmen Vanillegeruch ausduftete, und von einer Menge einzeln ſtehender ſpitzer und ſchmaler gelber Blätter, wie von einem Stachelhalsband umgeben war. Wie der Beſitzer erklärte, heißt die Wunderblume Cactus grandiflorus, und blüht auch in ihrem Vaterlande Indien, nur bei Nacht.

Mit einem Freunde fuhr ich den nächſten Tag nach Hofwyl, dem berühmten Gut des Herrn Fellenberg. Da ich ein großer Laie in der Oekonomie bin, ſo enthalte ich mich einer ausführlichen Beſchreibung, die doch nur ſehr unvollſtändig ausfallen würde. Ich begnüge mich blos zu erwähnen, daß alles ſehr reinlich und nett ausſah, jedes Fleckchen auf das vortheilhafteſte benutzt ſchien, die Felder ſo rein waren, als hätte man ſie ausgekehrt, ja ſelbſt die Miſthaufen (die beiläufig geſagt in der Schweiz keine ſo verächtlichen Gegenſtände ſind, denn einer von mittlerer Größe koſtet 80 Louis'dor) zierlicher ausſahen, als in vielen Edelhöfen bei uns, die Zimmer der gnädigen Frau. Die Wieſen waren durch unterirdiſche Röhren bewäſſert, auch in den Miſthaufen, um noch einmal auf dieſe zurückzukommen, hatte man Plumpen angebracht, damit aus einer ſich unten befindlichen Grube, wo durch unterirdiſche Kanäle die Jauche aus dem ganzen Hof zuſammenfließt, der Miſt wieder angefriſcht werden kann, wenn er zu trocken geworden iſt. Alles Vieh jeder Art, was ich ſah, war ſehr ſchön; Geflügel war gar nicht vorhanden, weil es, wie man mir erklärte, ökonomiſcher ſei, dieſes ſowie die Eier zu kaufen, wenn man ſie zur Konſumtion braucht. Die Scheunen und Kornböden hatten eine Einfahrt unmittelbar in's Dach, welches beim Bauen zwar die Koſten vermehrt, aber in der Folge ſehr viel Leute erſpart. Herr Fellenberg hält die Handwerksleute, die er nöthig hat, Stellmacher, Schmiede u. ſ. w., ſelbſt auf ſeinem Hofe, alle Feldarbeit wird durch Maſchinen verrichtet; äußerſt komplizirt iſt beſonders die Säemaſchine, welche 1100 Berner Franken koſtet; es iſt gewiß, daß man für dieſe Summe länger als eine ſolche Maſchine aushält, das Säen von Menſchen beſorgen laſſen kann; es geht aber bei Herrn Fellenberg's Manier weniger verloren; demohngeachtet war der Herr Baron von Vogt aus Flottbeck, ein eben ſo berühmter Oekonom als Herr Fellenberg, den ich hier kennen zu lernen das Vergnügen gehabt habe, der Meinung, die engliſche Methode, das Getraide ſtecken zu laſſen, bleibe der Fellenbergiſchen ſehr vorzuziehen. Als Ideal einer ſchönen Landwirthſchaft iſt Herrn Fellenberg's Gut immer ſehr ſehenswerth, ob aber jeder Landwirth ſeine Rechnung dabei finden würde, ihm nachzuahmen, iſt eine andere Frage. Soviel iſt wenigſtens gewiß, daß Herr Fellenberg bis jetzt nicht nur nicht die Intereſſen ſeiner Verſuchskoſten gewonnen hat, ſondern ſogar noch ſehr beträchtlich aus ſeiner Taſche hat zuſetzen müſſen. Auch zählt man unter ſeinen Parteigängern in Bern hauptſächlich nur die, welche nicht ſelbſt Landwirthe ſind. Ueber die Behandlung der Felder hatte ich auch etwas in meinem Tagebuch notirt, es iſt aber ſo ſchlecht geſchrieben, daß ich es nicht leſen kann, ein Unglück, über das wir uns hoffentlich beide leicht tröſten werden. Eine zweite Merkwürdigkeit, die man hier ſah, waren 24 Schulmeiſter, die nach Peſtalozzi's Methode unterrichtet wurden; ſie lebten dieſe Zeit über frei bei Herrn Fellenberg, und ſchliefen alle in einer großen Scheune beiſammen; man verſicherte mir Wunderdinge von den unglaublichen Fortſchritten, die dieſe vorher gänzlich unwiſſenden Leute in 4 Wochen (ſo lange nur dauert der ganze Kurſus ihres Unterrichts) gemacht haben ſollen; in der Muſik habe ich mich wirklich ſelbſt mit Erſtaunen davon überzeugt, wie ſie alle 24 ſehr richtig nach vor ihnen liegenden Noten eine Cantate abſangen, obwohl manche von ihnen, wie einer der Bewohner Hofwyl's ſelbſt bemerkte, nie ein anderes muſikaliſches Experiment gemacht hatten, als im väterlichen Hauſe die Schweine zuſammenzupfeifen. Ich habe vergeſſen zu ſagen, daß ein großer Theil dieſer Schüler-Schulmeiſter ſchon die Fünfzig paſſirt hatte. In drei Tagen wird mit großer Feierlichkeit ihr letztes und Hauptexamen gehalten, zu dem mich Herr Fellenberg einlud, dem mir aber meine Zeit nicht beizuwohnen erlaubt, denn da ſich meine Geſundheit täglich beſſert, will ich von dem ſchönen Wetter Nutzen ziehen, und morgen nach Grindelwald abreiſen.

Wenn ich überdenke, wie viel länger man lebt, wenn man viel erlebt, möchte ich faſt wünſchen, bis an meinen Tod dieſes nomadiſche Leben zu führen. Mit Erſtaunen denke ich an die letzten Monate zurück, in denen ich mehr Intereſſantes ſah, als den ganzen übrigen Theil meines Lebens, und die mir, ohne daß je die Zeit mir lang wurde, doch länger vorkommen als mehrere Jahre. Muß es aber auch nicht ſo ſein? Die Zeit iſt nichts Reelles, ſie entſteht nur, wenn ich mich ſo ausdrücken darf, durch die Einſchnitte, die wir in's Leben machen, je mehr Einſchnitte ich machen kann, je länger habe ich wirklich gelebt, wäre es auch nach dem gewöhnlichen Maßſtabe nur wenige Jahre geweſen. So überholt mancher zwanzigjährige Jüngling den hundertjährigen Greis. Daß ich in dieſer letzten Zeit nicht allein durch ſchnelleren Wechſel der Gegenſtände gereizt, ſondern wirklich glücklicher war als je vorher, beweiſt mir die genaue Prüfung meines Lebens, nach der ich nur allein dieſen kurzen Zeitraum mit Vergnügen noch einmal leben würde, während ich vor jedem anderen zurückbebe, obgleich ich auch hier manche trübe ſchwermuthsvolle Stunde hatte. — Aber wo wäre ein Gemälde ohne Schatten!

Iſt es nun das Reiſen allein, das tägliche Anſchauen der hohen Werke der Natur und der Kunſt, das dieſe wohlthätige Veränderung in meinem Leben bewirkt hat? Oder iſt es die unbeſchränkte Freiheit, in der ich lebe, oder nicht vielmehr die größere Freiheit des Geiſtes, die die Erkenntniß meiner Pflicht, die Liebe zur Tugend und das Streben ſie zu üben mir gegeben hat?

Wie tief fühle ich bei dieſen Betrachtungen das Bedürfniß der Dankbarkeit gegen den väterlichen Schöpfer! Ach wärmer doch lehrt die Religion ſich an ihn ſchmiegen, dem Bilde eines körperlichen Vaters gleich — wenn die kalte Philoſophie meinem brennenden Dankgefühle nur eine Urkraft der Natur entgegenſtellt, die meiner Vernunft wohl, aber nicht meinem Herzen genügt. — Lebe wohl.

Dein treuer Freund u. ſ. w.

Zweiundzwanzigſter Brief.

Bern, den 19. Juli 1808.

Um 9 Uhr früh reiſte ich den nächſten Tag in einer bequemen Kaleſche nach dem Oberlande ab. Eine vortreffliche Chauſſee, von hohen Kirſchbäumen oder Lindenalleen eingefaßt, führt in angenehmem Wechſel durch Gärten, Weinberge, Felder und Wieſen bis Thun, das in einer der reizendſten Gegenden der Schweiz liegt. Da ich im Gaſthofe erfuhr, daß eben ein Poſtſchiff nach Unterſeen abginge, auf dem man für 4 Batzen überfährt, während man für ein eigenes Schiff 2 bis 3 große Thaler geben muß, ſo hielt ich mich nicht auf, und eilte die günſtige Gelegenheit zu benutzen, die ſich mir anbot.

Ich fand ſchon eine große Geſellſchaft verſammelt, als ich ankam, und nur der Gefälligkeit zwei hübſcher Pfarrerstöchter aus der Gegend, die mich zwiſchen ſich nahmen, hatte ich es zu verdanken, daß ich noch einen guten Platz erhielt; mir vis à vis ſaß eine alte Franzöſin, die den ganzen Weg über gegen die Revolution und Bonaparte eiferte, und neben ihr eine nervenſchwache Dame, auch ſchon bei Jahren, aus dem Pays de Vaud, die unaufhörlich auf dem Punkte ſtand, Anfälle von Krämpfen zu bekommen; ſie war von einem großen Pudel, einer kalten Paſtete und einigen Pappkiſten umgeben, für die ſie die ängſtlichſte Sorge trug, daß niemand ſie beſchädige; ehe wir indeß noch abfuhren, war ein ſtolpernder Bauer ſo unglücklich, zum tödtlichen Schreck der Beſitzerin, die Paſtete einzutreten. Der übrige Theil der Geſellſchaft beſtand aus Landleuten beiderlei Geſchlechts, einem alten Paſtor und ſeinem hoffnungsvollen Sohne. Die Jungfern (ſo werden hier alle unverheiratheten Mädchen, auch anredungsweiſe genannt), zwiſchen die ich mich eingeſchoben hatte, kamen von Bern, um in's Vaterhaus zurückzukehren, und ließen mich bei verſchiedenen Gelegenheiten bemerken, daß ſie nicht wenig von dem Séjour der Kantonſtadt profitirt hatten. Die Hitze war ſo unerträglich, daß ſelbſt einige Bauerweiber ſich über Migraine beklagten; Du kannſt Dir denken, wie ſehr ich erſt halb Geneſener leiden mußte, — demohngeachtet unterhielt ich, ſo viel in meinen Kräften ſtand, meine jungen Nachbarinnen und das alte Zwillingspaar mir gegenüber; unterdeſſen waren die Bauern mit ihren Dirnen in einen geſegneten Schlaf verfallen, und lagen mitunter ſehr anſtößig über einander her; plötzlich ſprang eine der Mädchen wie von der Tarantel geſtochen ſchreiend in die Höhe. Erſtaunt hatten wir alle ſtarr die Augen auf ſie geheftet, als wir in demſelben Augenblicke den Pudel der hyſteriſchen Dame aus dem Pays de Vaud unter ihr hervortreten ſahen, der beſchämt über ſeine leichtfertige Untreue ſich alſobald in einem Winkel verbarg; ich hörte hier meine holden Jungfern zur Seite heimlich durch die Finger kichern, während die alte Dame von Zorn geröthet ihrem ſchamloſen Begleiter einige eiferſüchtige Fußtritte beizubringen ſuchte. Durch dieſe eben ſo unerwartete als ſkandalöſe Begebenheit war unſere Unterhaltung etwas in's Stocken gerathen, und ich ſuchte ſie eben wieder anzuknüpfen, als mir die Royaliſtin zu Hülfe kam, und mit den letzten Zähnen, die ihr übrig geblieben, uns eine ſolche Anzahl Anekdoten de l'ancien régime vorzukauen anfing, daß ſie mich bald zum Schweigen, und nicht lange darauf in einen angenehmen Schlaf brachte, aus dem ich nicht eher als beim Anlanden des Schiffes mit ziemlich unſanften Stößen von meinen pikirten Nachbarinnen geweckt wurde.

Unterſeen führt mit Unrecht den Namen einer Stadt, denn das elendeſte Bergdorf kann nicht ſchlechter gebaut ſein; deſto ſchöner iſt die umliegende Gegend mit den glänzenden Gipfeln der Jungfrau, die ich aus den Fenſtern meiner Stube ſo nahe vor mir ſehe, daß ſie mir jenſeits der Wieſe ſchienen, obgleich ſie noch ſechs Stunden entfernt ſind.

Ich aß im Gaſthofe mit zwei Züricher Reiſenden zu Abend. Der eine erzählte viel von ſeinen Kampagnen in Holland, machte ſich aber ſehr über die kriegeriſchen Thaten ſeiner Landsleute in ehemaligen ſpaniſchen Dienſten luſtig; er verſicherte, daß zuweilen Kompagnieen erblich in einer Familie geweſen, und wenn der Mann geſtorben ſei, die

Frau Hauptmann geworden wäre. So erzählte er zum Beiſpiel: „ein junger Schweizer Kapitain, den er vor kurzem in Luzern angetroffen habe, ſei äußerſt unzufrieden geweſen, daß, obgleich er bei einer Expedition zur See Geldbeutel und Uhr in's Meer habe fallen laſſen, woran er noch jetzt nicht ohne Thränen denken könne, obgleich er ſchon ſeit der Wiege Hauptmann ſei, und obgleich ſelbſt ſeine Mutter von Luzern aus 10 Jahre lang die Kompagnie adminiſtrirt habe, er doch nicht bis zum Major habe avanciren können." Der andere Züricher fing hierauf ein Geſpräch über Mineralogie an, das mich nicht weniger beluſtigte, und nach vielen drolligen Bemerkungen über den Bau der Schweizergebirge endlich behauptete, Granit ſei kein Urſtein, wie man gewöhnlich glaube, denn er ſelbſt habe auf dem Gotthard einen in Granit verſteinerten Fiſch gefunden, den er ſehr bedauere, nicht mit ſich genommen zu haben. Die Nacht, die ihren finſteren Schleier über Berg und Thal zu breiten anfing, ſtörte dieſe lehrreiche Unterhaltung, und ich begab mich in meine Stube, wo ich noch lange an's Fenſter gelehnt das weiße im Mondſchein ſchimmernde Gewand der Jungfrau betrachtete, während bald leiſer bald ſtärker das Rauſchen des Fluſſes durch die Stille der Nacht an mein Ohr drang.

Ich ſtand den anderen Morgen etwas wohler auf, als ich mich niedergelegt hatte, und verließ früh ſchon das Haus, einen Spaziergang in der Gegend zu machen. Das erſte, was mir in's Auge fiel, ſobald ich in's Freie kam, war ein großer Galgen, der drohend auf der Anhöhe über dem elenden Unterſeen ſtand. Du lieber Gott! dachte ich, braucht man in dieſen friedlichen Alpenthälern auch Galgen und Rad, wo ſoll man denn noch hinfliehen, um Unſchuld und Tugend zu finden? — Der hieſige Galgen hat indeß doch eine gute Seite, nämlich die ſchöne Ausſicht, die man unter ſeinen Säulen ſtehend genießt; man bemerkt hier deutlich, daß der Thuner und Brienzer See einſt zuſammenhingen, und da ihre Fluthen wogten, wo jetzt Unterſeen, Aarmühl und Interlacken mit fruchtbaren Wieſen, Büſchen und Feldern liegen; noch immer iſt die ganze Gegend voll unterirdiſcher Quellen, von denen ſich auch der Name des Ortes herſchreibt. Ich wollte auf dem Rückwege Herrn Doktor Aberſold, der eine Schottenkur hier eingerichtet hat, beſuchen, und über meine Umſtände konſultiren, fand ihn aber nicht zu Hauſe; dafür traf ich im Blatter'ſchen Hauſe, wo ich mich nach einer Penſion erkundigte, unverhofft das ſchönſte Mädchen an, das ich bis jetzt in der Schweiz geſehen habe. Wie viel Penſionaire mag dieſer Magnet nicht hieher ziehen! Vergiß die Adreſſe nicht, wenn Dich die Luſt anwandeln ſollte, künftiges Jahr die Schotten in Unterſeen zu trinken.

Das Wetter war ſo außerordentlich klar, daß ich beſchloß, noch heute meinen Weg nach Grindelwald anzutreten, und es bei meiner Zurückkunft dem Zufalle und meinem Befinden zu überlaſſen, ob meine Börſe oder meine Geſundheit einen längeren Séjour in Unterſeen erheiſche oder nicht. Leider war es unmöglich, bei der Schwäche meiner Bruſt den Weg zu Fuß zu machen; ich miethete alſo einen bedächtigen Karrengaul, und ritt nach Berichtigung meiner Zeche um 5 Uhr Abends auf meiner Roſinante davon. Der erſte merkwürdige Gegenſtand, der mir aufſtieß, waren die maleriſchen Ruinen des Schloſſes Umſpunnen; mein Pferd benutzte auch ſogleich die Aufmerkſamkeit, die ich darauf verwandte, um ſich in ein Loch fallen zu laſſen, aus dem der herbeiſpringende Führer ihm nur mit Mühe, ehe ein gänzlicher Umſturz erfolgte, heraushalf. In einer Stunde erreichte ich die Lütſchinen, ein reißendes Bergwaſſer, das durch die außerordentliche Schnelligkeit ſeines Stromes einen heftigen Luftzug erregt, den man ſchon noch weit vom Ufer entfernt, empfindlich zu fühlen anfängt; an dem Orte, wo beide Lütſchinen, die ſchwarze und die weiße, zuſammenfließen, und die eine ihr wie Tinte ſchwarzes Waſſer mit dem milchfarbenen der anderen vermiſcht, hat man eine ſchöne Ausſicht auf die nahe umherſtehenden Berge und das Wetterhorn im Hintergrunde. Bald nachher wird das Thal ſo eng, daß kaum neben dem hindurchrauſchenden Bergſtrome ein ſchmaler Platz für den Weg übrig bleibt; romantiſch geſtaltete Felſen erheben ſich auf beiden Seiten, die Jungfrau tritt immer näher, und ſcheint wie der Rieſe im Märchen bei jedem Schritte zu wachſen; weiße Blaſen werfend ſchäumt der Sausbach von oben herab über den Weg, die erſten Häuſer von Lauterbrunnen erſcheinen an ſeinem jenſeitigen Ufer, und in der Ferne erblickt man den Staubbach wie ein ſilbern im Winde flatterndes Band.

Sobald am Morgen die Sonne dieſen berühmten Bach beleuchtete, war ich da, um ihn in ſeiner höchſten Pracht zu betrachten. In der That übertraf der Regenbogen, der ſich weit über dem Waſſerfalle an den Felſen hinwölbte, alle meine Erwartung; ſtundenlang hätte ich das wunderbare Schauſpiel mit gleichem Vergnügen anſehen können, wenn der durchdringende Regen, den das Waſſer während eines beinahe tauſend Fuß hohen Sturzes von ſich ſprützt, mich nicht mit Gewalt vertrieben hätte. Lange ging ich noch, mich in der Entfernung an ſeinem Anblicke weidend, im Thale auf und ab, das unſtreitig unter die ſchönſten in der Schweiz gehört, weil es den Vortheil hat, alle ſeine mannigfaltigen Schönheiten in einem ſo gedrängten Raume zuſammen zu verbinden.

Da ſich ein Pferd zu meiner Dispoſition befand, und ich alſo eine fatiguante Tour, wenn ſie nur belohnend war, nicht zu ſcheuen hatte, wählte ich den Weg über die

Wengernalp und kleine Scheideck nach Grindelwald, der ſehr beſchwerlich iſt, aber eine Menge intereſſante Gegenſtände darbietet. Er führte uns unter Platanen von ungewöhnlicher Größe und Stärke lange äußerſt ſteil den Berg hinan, und ſchon wollte ich meinem Pferde im Geiſte die verdienten Lobeserhebungen wegen ſeiner Sicherheit zollen, als es (zum erſtenmale mit einer ſchnellen Bewegung) ſo gewaltig hinſtürzte, daß ich über das hinter mir aufgepackte Reiſegepäck hinweggeſchleudert wurde, und glücklicherweiſe an der Berglehne ſanft auf weichem Raſen niederfiel; wäre ich unter dem koloſſalen Fuhrmannspferde auf den ſpitzen Steinen eingequetſcht worden, ſo hätte ich wahrſcheinlich nie die Ausſichten geſehen, um derentwillen ich den gefährlichen Weg betreten hatte. Nachdem mein dem trojaniſchen nicht unähnliches Roß mit des Führers Hülfe wieder aufgerichtet war, ſetzten wir unſere mühſame Reiſe langſam fort, und ſtiegen eine Zeit lang an ſchönen Wieſen hinan, die artige Schnitterinnen belebten; ſie grüßten uns freundlich nach hieſiger Sitte, mit kurzen Knixen, wie es bei uns die Damen in den kleinen Städten machen. An dunkle Tannen angelehnt, ſahen wir bald auf einen alten Bergſturz von ſchwarzen Schieferfelſen, unter deſſen Trümmern ſich furchtlos einige Alpenbewohner angeſiedelt hatten.

Nach vier Stunden ununterbrochenen Steigens erreichten wir endlich, nach mancher ſchönen Ausſicht auf das Lauterbrunner Thal, und ſelbſt bis Unterſeen, auf einer Höhe von ungefähr 1200 Toiſen, den Fuß des oberen Theils der Jungfrau, da wo ſie mit ewigem Schnee bedeckt zu ſein anfängt; links erheben ſich in faſt gleicher Höhe der kleine und der große Eiger, etwas entfernter das Wetterhorn, und rechts eine Kette anderer Schneeſpitzen von geringerer Größe. Gewaltſam wird man von Staunen und Bewunderung hingeriſſen, wenn man ſich plötzlich unter dieſen ungeheuren Koloſſen, ihren Eisthälern und Abgründen erblickt, und immer höher und höher ihre Gipfel emporſteigen ſieht, gleich als gehörten ſie dem Himmel mehr ſchon als der Erde an. Auf einen Felſen hingelagert, hatte ich, in ſtummes Anſchauen verloren, eine Zeit lang zugebracht, als ein Gedonner, von dem die Erde bebte, mich betäubt emporſchreckte; hoch oben von der Jungfrau kam eine Lawine herabgeſtürzt, und von Abſatz zu Abſatz vermehrte ſich das krachende Getöſe, doch ehe ſie noch den Fuß erreicht hatte, zerflog ſie in weiten Staubwolken in der Luft.

Obgleich hier ſchon alle andere Vegetation aufgehört hat, ſo ſchließen ſich doch unmittelbar an Schnee und Eis die herrlichſten grünen Matten an, deren wohlriechende Kräuter dem Vieh das beſte Futter geben; wir begegneten zahlreichen Heerden von den ſchönſten Racen, und mit Bewunderung ſah ich, mit welcher Leichtigkeit dieſe Kühe wie Hirſche auf den Bergen umherſprangen. In einer ſtarken Stunde kamen wir auf der höchſten Spitze der kleinen Scheideck an, und ſahen das Thal von Grindelwald zu unſeren Füßen. Das ganze Thal bis weit an den Bergen hinauf iſt mit einzeln ſtehenden Häuſern, die das Dorf ausmachen, wie beſäet, welche, von den unermeßlichen Alpen rund umgeben, einen ſonderbaren Anblick gewähren.

War es übel den Berg hinauf gegangen, ſo ging es noch weit übler hinunter; alle Augenblicke glaubte ich mit meinem ermüdeten Pferde von den glatten Kalkſteinen in irgend einen Abgrund zu ſtürzen; es blieb jedoch beim häufigen Stolpern, und ich kam gegen Abend wohlbehalten, etwas Kopfſchmerzen von der großen Hitze abgerechnet, im Gaſthof zu Grindelwald an. Nach einem ſchlechten Mittagseſſen beſuchte ich den unteren Grindelwaldgletſcher, der vom Fiſcherhorn herabkommt; ich hätte mir aber die Mühe erſparen können, da man ihn aus den Fenſtern des Wirthshauſes eben ſo gut ſieht, als wenn man nahe davorſteht, und er überdies weder durch Größe noch Schönheit beſonders merkwürdig iſt.

Um 5 Uhr früh ſetzte ich den anderen Tag meinen Weg nach Meyringen fort, und kam bald an den oberen Grindelwaldgletſcher, der viel reiner und größer als der untere iſt. Obgleich ich weder Nägel in den Schuhen noch einen Eisſtock hatte, verſuchte ich es doch, einige Schritt weit daran hinaufzuklettern, um ſeine Eispyramiden in geringerer Entfernung betrachten zu können; man muß ſich ſehr in Acht nehmen, nicht in eins der Löcher zu fallen, deren die Sonne viele in das Eis gebohrt hat; oft entſtehen auch neue Spalten, während man darauf iſt; ich ſah ſelbſt von weitem eine hohe Pyramide losbrechen, und mit ſchrecklichem Krachen in das Waſſer unter ſich herabſtürzen. Der Wirth in Grindelwald fiel vor ſiebzehn Jahren hier in eine dieſer Spalten, half ſich aber, ohngeachtet ſein rechter Arm zerbrochen war, wieder heraus, indem er unter dem Eisgewölbe dem Gang der ſchwarzen Lütſchine, die hier entſpringt, folgte, und ſo wieder an das Tageslicht zurückkam.

In drei Stunden erreicht man den Gipfel der Scheideck, wo man eine herrliche Ausſicht auf die Thäler von Grindelwald und Haßli und eine Anzahl der größeren Alpen hat, die man zum Theil von ihrem Fuß bis zu ihren höchſten Spitzen überſieht; man erblickt in einer ſtolzen Reihe das Wellhorn, das Wetterhorn, das Schreckhorn, den Mittenberg, das Fiſcherhorn, den Eiger und die noch immer unerreichte Jungfrau, die einzige, der auch der kühnſte Gemſenjäger ihren Kranz noch nicht zu entreißen vermögend war.

Die Scheideck iſt faſt überall mit blumenreichen Wieſen geſchmückt, und in der Höhe, wo das Gras kürzer wird, mit Alpenroſen bedeckt, deren brennende Aurorafarbe auf einer Folie hellgrüner Blätter eine äußerſt prachtvolle Wirkung macht. Wenn man einige Zeit herabgeſtiegen iſt, kommt man durch einen Wald uralter Fichten, die ihre weiten Zweige auf die Erde herabhängen laſſen, und bald nachher erreicht man einige zuſammenliegende Sennhütten, wo den ganzen Tag über Milchſpeiſen verfertigt und Käſe bereitet werden. Ich trat in eine derſelben hinein, um zu frühſtücken und ihrer Arbeit zuzuſehen, von der ich Dir eine kurze Beſchreibung machen werde: Ein großer Keſſel voll Milch wird über das Feuer gethan, bis die Milch Blutwärme hat, dann nimmt man ihn hinweg, und gießt aus einer mit Waſſer angefüllten Flaſche, in der ein Kälbermagen liegt, ohngefähr die Hälfte in die Milch, welche davon gerinnt, und nach und nach die käſigen Theile auf dem Boden des Keſſels abſetzt; dieſe knetet man mit reingewaſchenen Händen in der Milch zu einer Kugel zuſammen, die nachher herausgenommen, in die Form gethan, mit Lappen umwickelt, und dann alle noch darin zurückgebliebene Flüſſigkeit ausgepreßt wird, wobei man die Lappen oft wechſeln muß; die Nacht durch bleibt der Käſe unter der Preſſe, und wird den anderen Morgen ſchon in's Magazin gebracht, wo er einige Monate lang auf ein halbes und ganzes Jahr geſalzen wird. Die Milch, die im Keſſel übrig geblieben iſt, heißt Käſemilch, und hat einen angenehmen, ſäuerlich-ſüßlichen Geſchmack, der ſehr erfriſchend iſt; wenn die geknetete Käſekugel herausgenommen iſt, ſetzt man die Milch wieder über das Feuer, bis ſie kocht, und thut dann einen Schoppen ſauer gewordene Molken hinein, worauf ſich im Augenblick die noch übrig gebliebenen fetten Theile zu Boden ſetzen, und den Zieger geben, der einen ſüßlichen Kuchengeſchmack hat, und eine eben ſo nahrhafte als wohlſchmeckende Speiſe abgiebt; die wäſſerigen Theile der Käſemilch, die oben ſchwimmen bleiben, ſind die ſogenannten Schotten oder Molken, die man als Kur trinkt, und deren Verdienſt mehr in der Heilſamkeit als im guten Geſchmack liegt.

Ich trank oder aß vielmehr hier den erſten ächten, im Auslande ſo berühmten Schweizer Rahm, der ſo dick war, daß, wenn ich einen hölzernen Löffel hineinſteckte, dieſer aufrecht darin ſtehen blieb; ſein aromatiſcher, lieblicher Geſchmack verhindert, daß die außerordentliche Fettigkeit zuwider wird, und die reinliche, ländliche Art, ihn mit den übrigen Milchſpeiſen in kleinen Butten von wohlriechendem Holz zu ſerviren, vermehrt die Annehmlichkeit eines ſolchen Gebirgsmahles, das man, vom rothen Teppich der Alpenroſen umgeben, den glänzenden Schneebergen gegenüber, mit wahrem Genuß verzehrt, und weit entfernt, die Städte um ihre ſtolzen Feſte zu beneiden, ſich glücklich ſchätzt, hier hoch über ihnen im blauen Aether zu thronen.

In kurzer Zeit kamen wir bei zwei Gletſchern nacheinander vorbei, dem Schwarzwaldgletſcher, auf den wir von oben herab zwei kleine Lawinen ſtürzen ſahen, und den Roſenlaui-Gletſcher von himmelblau glänzender Farbe, den reinſten und ſchönſten, den ich geſehen habe. Von hier an wird der Weg äußerſt ſteil und beſchwerlich, der Reichenbach tobt mit wildem Getöſe in vielen niedrigen Fällen zur Seite, und eine halbe Stunde, ehe man noch den großen Waſſerfall erreicht, hört man ſchon ſein dumpfes Donnern in der Ferne. Voll Ungeduld eilte ich den Hügel hinan, von dem man ihn am beſten überſieht; da aber der Wind unglücklicherweiſe entgegen wehte, ſo wurden mir ſolche Ströme Waſſers unaufhörlich in's Geſicht gegoſſen, daß ich nur einen äußerſt unvollkommenen Begriff von der Pracht ſeines Anblicks erlangen konnte, und in Zeit einer halben Minute ſo naß war, als wenn ich gebadet worden wäre;

um mich bildete ſich in den Waſſerwolken ein ſchöner Regenbogen, der jedoch mit dem des Staubbachs keine Vergleichung aushält. Müde und faſt aufgelöſt von der unſäglichen Hitze, kam ich um 4 Uhr in Meyringen an, das lebhaft die Erinnerung meiner letzten Reiſe in dieſen Gegenden erweckte; wie alte Bekannte traten mir der bewaldete Brünig und die nahen Berge in der Nähe entgegen, und freundlich wand ſich noch wie vormals die Aar durch die grünenden Wieſen. Das Reiſen hat einen großen Werth an ſich, einen noch größeren in der Erinnerung; es iſt ſehr angenehm, zu reiſen, aber vielleicht noch angenehmer, gereiſt zu haben.

Ein unerwarteter Zufall bewog mich, ohngeachtet meiner Müdigkeit, gleich nach dem Eſſen zu Bett zu gehen, und erſt um 12 Uhr am anderen Morgen trennte ich mich von dem liebenswürdigen Meyringen. Der Weg im Haßlithal entlang bis Tracht am Brienzer See führt nahe am Fuße hoher Berge, in grünen Erlenbüſchen fort, die hoch genug ſind, um Schatten zu geben, ohne die Ausſicht ganz zu rauben; man kommt bei zwei ſchönen Kaskaden vorbei, wovon die eine Aehnlichkeit mit dem Reichenbach, die andere mit dem Staubbach hat; die Waſſerfälle vervielfältigen ſich aber ſo ſehr in der Schweiz, daß man zuletzt gleichgültig bei allen vorübergeht, die hier nicht unter die erſten gehören, in unſeren Gegenden aber als unſchätzbare Schönheiten angeſtaunt werden würden. Der Menſchenſchlag im Haßli ſoll wegen ſeiner Schönheit berühmt ſein, mir begegneten nichts als ſehr gewöhnliche Figuren; eine große und ſtarke junge Frau fiel mir indeß doch auf, nicht ſowohl ihrer Schönheit als der Ungezwungenheit ihrer Manieren wegen, denn ſie wuſch ſich, als ich bei ihrem Hauſe vorbeiritt, ohne ſich vor mir zu derangiren, mit vielem Anſtand an der Plumpe ihre prallen, weißen Schenkel u. ſ. w.

In Tracht konnte ich weder Milch noch friſche Butter bekommen, ein Fall, der, wie ich ſchon erwähnt habe, ſehr oft in den Thälern eintrifft; mit Mühe erhielt ich zuletzt noch etwas Ziegenmilch und ſchwarzes Brot, worauf ich an den Ufern des Sees weiterritt. Der Brienzer See iſt ſehr todt, aber die hohen Berge, von denen er eingefaßt wird, geben ihm oft ein majeſtätiſches Anſehen; ich traf viel Kirſchbäume längs dem Waſſer an, die von außerordentlicher Größe waren, aber kleine und unanſehnliche Früchte trugen. Kurz vor Interlacken hat man in einer lieblichen Gegend eine äußerſt ſchöne Anſicht der entfernten Jungfrau von ihrer Baſis bis zum Gipfel; auf beiden Seiten umgeben ſie ſtufenweis übereinander ſtehende Berge, die ſich bis an eine weite im Vordergrunde liegende Wieſe erſtrecken.

Als ich in's Wirthshaus nach Unterſeen zurückkam, fand ich zu meinem großen Leidweſen den Namen eines alten ſeit vielen Jahren nicht geſehenen Freundes im Fremdenbuch eingeſchrieben, der erſt dieſen Morgen wieder abgereiſt war. Solche Fälle ſind verdrießlich, denn es iſt nichts unangenehmer, als ſich ein Glück entgehen zu ſehen, einen Freund entbehren zu müſſen, dem man unwiſſentlich ſchon ſo nahe war.

Mit dem Marktſchiff reiſte ich nach einigen Tagen, während welcher ich fleißig Schotten trank, nach Thun ab. Man hatte ſo viele Leute und Sachen aufgeladen, daß die kleine Barke nur noch eine halbe Hand breit aus dem Waſſer hervorſtand, und wir alle Augenblicke Gefahr liefen, umzuſchlagen. In der That fing auch ſchon das Waſſer auf einer Seite an, einzudringen, und nöthigte die Schiffer zu landen, und die Hälfte der Paſſagiere auszuſetzen; demohngeachtet blieb das Schiff noch ſchwer beladen, und es ging ſo langſam vorwärts, daß ich viel Langeweile gehabt haben würde, wenn ſie mir nicht zum Theil durch ein paar hübſche Bauermädchen vertrieben worden wäre, zu denen ich mich am Ende des Schiffs hinſetzte. Mit Verwunderung beobachtete ich hier in der Nähe die Sittenloſigkeit dieſer Berner Landmädchen, von der man mir ſchon ſo viel erzählt hatte, und die ſo ſehr von der ſchamhaften Weiblichkeit des ſchönen Geſchlechts einiger anderen Kantone abſticht. In Thun aß ich an der table d'hôte, wo ich mehrere gebildete Leute antraf, ein Fall, der nicht allzuhäufig in der Schweiz iſt, wenn man nicht auf Fremde ſtößt. Mit einem von ihnen, einem gewiſſen Herrn Scharner aus Bern, der eben aus Sachſen kam, wo er in Freiberg den Bergbau ſtudirt hatte, fuhr ich in einer Retourchaiſe nach Bern. Am Thor erfuhr ich mit Vergnügen, daß eben zwei Landsleute und Bekannte von mir, der Graf Hohenthal und Herr von Carlowitz aus Dresden, hier angekommen, und in demſelben Gaſthof abgetreten wären, wo ich wohne. Meine unvermuthete Erſcheinung ſetzte ſie in Erſtaunen, da ſie mich (wie alle meine Bekannten in Dresden, nach ihrer Verſicherung) ſeit langer Zeit für mort et enterré gehalten hatten. Sie waren ſo gütig mich zu verſichern, daß ihnen dieſe Auferſtehung nur um ſo viel angenehmer ſei, und theilten mir viele intereſſante Erzählungen aus dem Vaterlande mit, die an ſo manche freundliche und unfreundliche Zeiten der Vergangenheit erinnerten. Es ſchien heute für mich der Tag des Wiederfindens zu ſein, denn noch denſelben Abend traf ich den in Unterſeen verfehlten Freund, einen Herrn von Behr aus Mecklenburg, und zwei andere Bekannte an. Wann werden wir uns einſt ſo unvermuthet wiederſehen? Wäre doch dieſer Brief der letzte, den ich an Dich ſchreibe!

Adieu u. ſ. w.

Dreiundzwanzigſter Brief.

Yverdun, den 2. Auguſt 1808.

Den Tag nach meiner Rückkunft in Bern beſuchte ich mit meinen Freunden die Bibliothek. Man findet hier viele Reliefs einzelner Theile der Schweiz im Kleinen, die mir eben ſo zweckmäßig ſchienen, und weit weniger mühſam ſind, als das des Generals Pfyffer in Luzern. Ein in Indien verfertigtes Modell des Veſtibule einer großen Pagode (wahrſcheinlich von Jaggernaut), iſt ein Geſchenk des Oberſten Bonjour, der es ſelbſt aus Indien mitbrachte, und nicht ohne Intereſſe; die Arbeit daran war äußerſt fein, und von vieler Vollendung.

Man zeigte uns als eine Seltenheit zwei Steinböcke, die erſt kürzlich von Caillet, einem der berühmteſten Gemsjäger, in Savoyen geſchoſſen worden waren; dieſe Thiere ſind äußerſt rar geworden, der Profeſſor Studer verſicherte uns, man könne mit Gewißheit annehmen, daß nicht mehr hundert in Europa exiſtirten, und dieſe Thierart wahrſcheinlich bald ganz ausſterben würde.

Am merkwürdigſten iſt die reiche Sammlung indianiſcher Geräthe und Werkzeuge, ein Vermächtniß des Herrn Weber aus Bern, der den Kapitain Cook auf ſeinen Reiſen als Maler begleitete. England ausgenommen, beſitzt vielleicht bloß Göttingen und Paris eine ſo vollſtändige Sammlung dieſer Art. Mit Verwunderung habe ich mich hier ſelbſt von der außerordentlichen Dauerhaftigkeit und der vortrefflichen Arbeit überzeugt, mit der dieſe Geräthſchaften ohne Hülfe erleichternder Inſtrumente verfertigt ſind. Schnuren von Muſcheln und andere künſtliche Zierrathen, elaſtiſche Armbänder von Schildkrötſchalen, viele hundert Ellen lange Schnuren von fein geflochtenen Menſchenhaaren u. ſ. w.

ſind alle mit einer Genauigkeit und Nettigkeit gemacht, die wir oft nicht zu erreichen im Stande ſein würden; eine Keule von eiſenhartem Holz, und eine von Stein können als Meiſterſtücke der vollendetſten Arbeit angeſehen werden, von denen man ſchwer begreift, wie es möglich war, ſie ohne eiſerne Werkzeuge zu Stande zu bringen; ein Dolch von hartem Holz iſt ſo glatt polirt, daß ſich die Gegenſtände in ihm ſpiegeln, ſowie ein anderes hölzernes Meuble, das zum Kopfkiſſen dient; man ſollte glauben, es müſſe ſich ſchlecht auf einem hölzernen Kopfkiſſen ruhen, ich fand es aber über alle Erwartung bequem, als ich es verſuchte. Nicht leicht wird man ein prachtvolleres Kleidungsſtück ſehen, als den roth- und gelbgeſtreiften Federmantel, der den ſchönſten Sammet an Glanz der Farben und Weichheit weit hinter ſich läßt; die genaueſte Symmetrie iſt in gefälligen Formen bei den bunten Zeichnungen auf ihren Teppichen, ſowie in den geſchnitzten Arbeiten, beobachtet; unter einer großen Anzahl Strohkörbe, die mit einer bei uns unbekannten Geſchicklichkeit geflochten ſind, fiel mir einer auf, der die Form und Biegſamkeit eines geſtrickten Ridicule's und überdies den Vortheil hatte, vollkommen waſſerdicht zu ſein; von den muſikaliſchen Inſtrumenten war eine Flöte und eine Panspfeiſe, die erſte ſehr, die andere völlig den unſrigen ähnlich. Es würde zu weitläufig ſein, die ganze Menge dieſer Geräthſchaften aller Art hier namentlich anzuführen; man zeigte uns noch vielerlei Zeuge für den Sommer und Winter, Werkzeuge zum Tätowiren, Putz für die Damen u. ſ. w.; eine hölzerne Maske vom Nietka-Sound in Nordamerika war weit weniger ſchön gearbeitet als die im Südmeer verfertigten Sachen.

Da wir in die eigentliche Bibliothek, das heißt den Bücherſaal, wegen Abweſenheit des dabei angeſtellten Profeſſors nicht eingelaſſen wurden, gingen wir mit dem Herrn

Profeſſor Studer in ſeine Wohnung, um die Inſektenſammlung zu beſehen, die er beſitzt, und mit viel Gefälligkeit den wißbegierigen Fremden zeigt. Sie iſt äußerſt vollſtändig, und über ſehr verſchiedene Branchen ausgedehnt, nicht allein Käfer und Schmetterlinge, ſondern auch Raupen, Puppen, Fliegen, Spinnen, Heuſchrecken, Erdſchnecken mit ſüßen Waſſermuſcheln u. ſ. w. findet man darin vereinigt. Die außerordentliche Eleganz, mit der die Inſekten, beſonders die Käfer, geordnet und aufgeſtellt, die Sorge, mit der jedes Stück vollkommen erhalten iſt, wird wahrſcheinlich nirgends in ſo hohem Grade wieder angetroffen werden können; es gehört alle die Liebe und der Fleiß des Herrn Profeſſors Studer dazu, um ſeine Sammlung fortdauernd in dieſer bewunderungswürdigen Ordnung zu erhalten. Unter den Schmetterlingen war eine Pavia, ein Zwitter ſehr merkwürdig, deren Flügel auf der rechten Seite männlich und auf der linken weiblich gezeichnet waren; bei Tagſchmetterlingen iſt dieſe Verſchiedenheit der Flügelzeichnung, glaub' ich, der erſte bekannte Fall ſeiner Art. Wir fanden bei Herrn Studer auch einige ſeltene lebende Thiere, einen Siebenſchläfer, eine ſehr große grüne Eidechſe, und einen Alpenhaſen (lepus variabilis), der jetzt grau war, im Winter aber weiß wird; ſein Bau iſt ganz von dem des gewöhnlichen Haſen verſchieden, und nähert ſich dem Springhaſen; die Hinterbeine ſind unverhältnißmäßig hoch gegen die vorderen, und man ſieht, daß ſie zum Bergklettern beſtimmt ſind. Herr Profeſſor Meißner, der ſo gütig war, uns von hier zu ſich zu führen, beſitzt ebenfalls eine intereſſante Naturalienſammlung, unter anderen eine ſchöne Kollektion braſilianiſcher Käfer und Schmetterlinge, die, wie Du weißt, die unſrigen eben ſo ſehr an Größe als Schönheit übertreffen. Ich erfuhr bei dieſer Gelegenheit vom Prinzen von N., daß er den Plan habe, in zwei Jahren nach Amerika zu reiſen; da dies von jeher auch mein ſehnlichſter Wunſch war, und ich mich nur um einen angenehmen Reiſegeſellſchafter in Verlegenheit befand, ſo ſetzten wir auf der Stelle feſt, die Reiſe zuſammen zu machen, und zu dem Endzweck und bis dahin zuweilen Nachricht von einander zu geben. Ich kann Dir nicht beſchreiben, wie ſehr mich dieſer Zufall freute, weil, wenn die Idee ausgeführt wird, ſich dann alle meine lieblichſten Träume der Kindheit und des erwachſenen Alters realiſiren.

Am nächſten Morgen reiſte ich mit dem Grafen Hohenthal und Herrn von Carlowitz von Bern ab. In Nidau am Bieler See aßen wir zu Mittag, und ſetzten hierauf unſeren Weg zu Waſſer bis Erlach fort. Unterwegs ſtiegen wir bei der Petersinſel aus, die durch Rouſſeau's Aufenthalt berühmt iſt, es aber noch mehr durch ihre eigene Schönheit und herrliche Lage zu ſein verdient. Sie beſteht aus einer mitten im See emporſteigenden Anhöhe, die theils mit Weinreben, theils mit einem dichten Eichenhain bedeckt iſt, der die angenehmſten Spaziergänge darbietet. In Rouſſeau's ehemaliger Stube findet man keine Spur mehr von ihm, nur alle Wände ſind mit Namen neugieriger Fremden bedeckt, die ſo gern ſich auf dieſe Art zu verewigen ſuchen; bei heiterem Wetter ſoll man von hier eine ſchöne Ausſicht auf die hohe Alpenkette haben. Sehr krank von einer mir auf dem Schiff zugezogenen Erkältung, kam ich Abends in Erlach an, und legte mich ſogleich zu Bett.

Mit großem Mißvergnügen erfuhr ich früh, daß meine Reiſegefährten abermals, worüber ich mich ſchon geſtern zu beklagen gehabt hatte, einen Wagen für einen viel zu übertriebenen Preis bis Neufchatel gemiethet hatten. Dieſe beiden Herren, die mich nur als Verſchwender gekannt haben, lachten über meine jetzige ängſtliche Sparſamkeit, wie ſie es nannten, und wollten ſich nie überzeugen, daß es mein Ernſt ſei; ich aber beſchloß, ſie ſobald als möglich zu verlaſſen, weil, ſo angenehm mir ihre Geſellſchaft auch iſt, meine Vermögensumſtände mir nicht erlauben, auf ihre Art zu reiſen, wenn auch die Koſten von Dreien gemeinſchaftlich getragen werden.

Der Weg nach Neufchatel iſt ſehr angenehm; er führt lange am See durch hohe Weinberge hin, deren grüne Reben von einer außerordentlichen Dichtigkeit und Friſche ſind. Die Stadt liegt ſchön, iſt aber ſelbſt unanſehnlich, und einige wenige Häuſer ausgenommen, ſchlecht gebaut; das Rathhaus verdient geſehen zu werden, es verdankt ſein Daſein der Freigebigkeit des Herrn Purry, eines reichen Negotianten, der ſein ganzes im Auslande erworbenes Vermögen der Stadt mit der Bedingung vermachte, gemeinnützige Anſtalten dafür zu ſtiften. Seine Büſte ſteht in der Halle mit einer lateiniſchen Inſchrift, die das Obengeſagte dem Fremden ankündigt; hinter dem Monument iſt die Wand mit einem Freskogemälde, nicht bemalt, ſondern angeſtrichen, das eine Ausſicht des Meeres vorſtellt, über dem die Sonne aufgeht; ein großes Schiff fährt ihr mit vollen Segeln zu, und deutet den Stand des Gefeierten und die Art an, wie er ſein Vermögen erlangte. In den oberen mit ſchöner Boiſerie ausgeſchlagenen Zimmern hängt ein Kupferſtich des Marſchalls Berthier, und ein ſchlechtes Gemälde Friedrichs des Großen.

Der Graf Hohenthal trennte ſich hier von uns, um nach Yverdun zu gehen; Herr von Carlowitz und ich machten, ehe wir ihm folgten, eine Exkurſion nach La Chauxdefond und Locle. Ich miethete diesmal ſelbſt für einen ſehr wohlfeilen Preis einen char-à-banc, den uns der Lohnkutſcher, da wir morgen nach Neufchatel zurückkamen, ohne Furcht anvertraute. Obgleich wir beide weder Weg noch Steg kannten, nahmen wir doch dies Anerbieten gern an, um ungenirter zu ſein, und raſcher fahren zu können. Bis Vallengin führt eine Landſtraße, und da war keine Gefahr vom Wege abzukommen; ich hatte aber ein anderes Unglück, meine Brille zu verlieren; ein kleiner Junge, der ebenfalls nach La Chauxdefond ging, erbot ſich, zurückzukehren und ſie zu ſuchen; wir warteten in Ballengin auf ihn, und wirklich brachte er ſie nach einiger Zeit, aber mit zerbrochenen Gläſern, ſo daß ich ſie nicht gebrauchen konnte. Wir nahmen den Knaben als Wegweiſer mit auf unſern Wagen, eine Vorſicht, zu der wir uns Glück zu wünſchen Urſache hatten, da wir ohne dies wahrſcheinlich im Walde hätten übernachten müſſen, denn alle Augenblicke ſtießen wir auf Kreuzwege, oft verlor ſich faſt alle Spur, und die rauhe, waldige Gegend erlaubte nur ſelten eine weite Ausſicht auf den See von Neufchatel und das hinter ihm liegende Land; bei heiterem Wetter muß man deutlich die große Alpenkette bis zum Montblanc ſehen können, heute war daran nicht zu denken, der Himmel hatte ſich wiederum mit ſchwarzen Wolken überzogen und ich ſah mit Furcht dem Ausbruche eines heftigen Platzregens entgegen; leider hatte ich meinen Mantel mitzunehmen vergeſſen, und war, in leichten Nankingkleidern, nicht im Stande, dem Waſſer den geringſten Widerſtand zu thun. Wir ſtiegen unaufhörlich ſteil bergan auf einem holprigen, mit loſen Steinen bedeckten Wege, bis wir in die Region der Atmoſphäre kamen, wo die Bäume frei zu wachſen aufhören, und man nur noch hie und da etwas niedriges Knieholz anſichtig wird. Hier fing die Straße an, ſich zu ſenken, und ich gab ſchon der Hoffnung Raum, im raſchen Trab bis La Chauxdefond hinzurollen, ohne von dem gefürchteten Regen erreicht worden zu ſein, als eine ſchon ſeit langer Zeit drohend über unſerem Haupte hängende Wolke ſich plötzlich in einem Wolkenbruche auf uns niederſtürzte, ſo daß wir nicht ohne Grund befürchteten, ſammt Pferd und char-à-banc den Berg herabgeſchwemmt zu werden. In einem Augenblick wateten wir bis über die Knöchel im Waſſer, und liefen, von Kälte und dem anſchlagenden Regen getrieben, mit unſerem Roß um die Wette bis La Chauxdefond, wo wir ſo naß, als hätten wir ſtundenlang in einem Fluß gelegen, vor Froſt zitternd ankamen. So unangenehm dieſe Begebenheit beſonders für mich bei der Schwäche meiner Bruſt war, ſo mußten wir doch das Gelächter der jungen Wirthin theilen, das dieſe über unſer beiderſeitiges jämmerliches Ausſehen aufſchlug; die Haare hingen uns wie Meergras um den Kopf, unſere Kleider ſchienen eine ganz andere Farbe erhalten zu haben, und der enge Nanking lag auf eine ſo beſondere Art an allen Theilen des Körpers an, daß wir faſt nöthig gehabt hätten, zur Toilette des Aeltervaters Adam unſere Zuflucht zu nehmen. Nachdem wir uns ausgezogen und ein großes Kaminfeuer angemacht hatten, an dem unſere Kleider getrocknet wurden, legten wir uns in warme Betten, und nahmen dort vergnügt unſer abendliches Mittagsmahl ein, das Herr von Carlowitz durch Erzählungen mehrerer Szenen aus der Dresdener chronique scandaleuse für mich ſehr intereſſant machte.

Nach dem Frühſtück (bei dem die Dankbarkeit mir zu erwähnen gebietet, daß die Milchbrote von La Chauxdefond die beſten ſind, die ich je gegeſſen habe) gingen wir mit halbtrockenen Kleidern im Ort umher, um ſeine Merkwürdigkeiten zu beſehen. La Chauxdefond iſt ein äußerſt nett gebautes Dorf, dem nichts als Thore und Mauern fehlen, um eine anſehnliche Stadt zu ſein; die Straßen ſind gut gepflaſtert, und die ſteinernen Häuſer größtentheils drei Stock hoch; ſie ſind durchgängig mit rothen Ziegeln gedeckt, ein Vorzug, den dieſes Dorf vor den meiſten Schweizerſtädten hat, deren grauſchmutzige Ziegeldächer ihnen ein düſteres unangenehmes Anſehen geben. Es macht einen ſehr freundlichen Eindruck, in dieſer Höhe mitten in der wüſten Gegend, einen ſo ſchönen und großen Ort angebaut zu ſehen, der ſeine Gründung wie ſeine Erhaltung blos der ausgedehnteſten Induſtrie verdankt; der größte Theil der Einwohner beſteht aus Uhrmachern, ein einziger hieſiger Handelsmann verfertigt vierzig Uhren die Woche. Wir beſuchten mehrere Magazine, fanden aber nirgends ein beſonders der Erwähnung würdiges Kunſtwerk, doch werden dergleichen Beſtellungen aller Art angenommen, ſobald ihre Ausführung nur mechaniſch möglich iſt. Man kann ſich denken, daß die Uhren hier äußerſt billig ſind; ich kaufte bei Courvoiſier eine ſilberne Uhr mit ſeiner Chiffre, für deren Solidität er ſtand, für einen Louisd'or.

Um 10 Uhr verließen wir La Chauxdefond, um nach Locle zu fahren, einem zwei Stunden von hier liegenden, ähnlichen Dorf, das aber weniger ſchön gebaut iſt. Man ſieht hier, in einiger Entfernung vom Ort, eine Mühle, deren unterirdiſche Räderwerke in Felſen gehen; auf ſchlüpfrigen Stufen, manchmal auf Leitern, ſteigt man bis zu dem unterſten Rad drei Etagen hinab; ſchauerlich iſt die Wirkung, die das Getöſe der Räder und das dumpfe Rauſchen des ſchäumenden Waſſers hier in den Felſengewölben tief unter der Erde macht, wo die düſtere Lampe des Führers nur eine ſchwache Helle zu verbreiten im Stande iſt. Ich erſtieg eine Anhöhe neben der Mühle, von der man eine intereſſante Ausſicht über die franzöſiſche Gränze hat, und eine ſenkrechte Felſenwand von ſchwindlicher Tiefe unter ſich ſieht; daneben bemerkt man den weit durch den Felſen gehauenen Gang, wodurch man das Waſſer von den diesſeitigen Wieſen abgeleitet hat, die vorher ein grundloſer Sumpf waren.

Zwei hübſche Wirthstöchter bedienten uns in Locle beim Eſſen; wir verließen ſie um halb fünf Uhr, emſig beſchäftigt mit den Zubereitungen zu einem Balle, der heute Abend in ihrem Gaſthofe Statt haben ſollte; kaum waren wir eine Viertelſtunde gefahren, als das geſtrige Trauerſpiel wiederholt wurde, nur mit dem Unterſchiede, daß uns heute außer dem Regen noch auf jeder Seite ein Gewitter begleitete, deren unaufhörlicher Donner fürchterlich in den Gebirgen widerhallte; pour comble de malheur warfen wir auch um, und zwar, ſonderbar genug, nur den vorderen Theil des Wagens, auf dem wir ſaßen, die Hinterräder blieben ſtehen. Der Regen hörte nicht mehr auf, und eine Zeit lang fuhren wir mitten in einer Gewitterwolke hin, deren immerwährender Donner mit uns fortzurollen ſchien; überhaupt habe ich nie etwas Sonderbareres geſehen, als das Spiel der Wolken an dieſem Tage, wie ſie über, unter und neben uns durch einander hinzogen, bald an einem Walde hängen blieben, bald in einem Thal ſich niederließen, frei ſich jetzt in die Lüfte erhoben, oder auf der Oberfläche des Waſſers, wie Feenwagen in der Oper, ſchwebten. Ohngeachtet alles Ungemachs waren wir ſo gut gelaunt, daß uns dieſes ſelbſt oft Stoff zum Scherzen hergeben mußte, und ich bin vielleicht ſelten vergnügter geweſen, als auf dieſer unglücksvollen Reiſe. Spät Abends erreichten wir nach einer ſechsſtündigen Fahrt im Regen Neufchatel, und eilten nach ſo viel Fatiguen der ſüßen Ruhe uns in die Arme zu werfen.

Spät am Morgen reiſten wir nach Yverdun ab; das Wetter hatte ſich aufgeklärt, und wir litten heute mehr von der Hitze als geſtern von der Kälte. Reichlich belohnte uns aber die ſchöne Ausſicht, welche man von verſchiedenen erhabenen Punkten der zwiſchen dem See und dem Rücken des Jura hinführenden Straße genießt; die lange Kette der Alpen, das weite umliegende Land, der maleriſch geformte See gewähren einen Anblick, der unter die ſchönſten gehört, welche die Schweiz darbietet. In St. Aubin frühſtückten wir Walderdbeeren von außerordentlicher Vollkommenheit. Eine Stunde von Yverdun kommt man durch das Städtchen Granſon, das durch die Niederlage Karls des Kühnen im fünfzehnten Jahrhundert bekannt iſt; es war, wie Du Dich erinnerſt, bei dieſer Gelegenheit, daß ein Schweizer den auf dem Schlachtfelde gefundenen großen Diamant des Herzogs unbekannt mit ſeinem Werthe für einige Scheidemünze an einen Juden verkaufte, eine Unwiſſenheit, die man jetzt nicht mehr ſo leicht in der Schweiz antreffen möchte. Yverdun liegt in einer angenehmen Gegend am Ende des Neufchateller Sees, die Stadt iſt mit ſehr ſchönen Promenaden von hohen Pappeln und Kaſtanienbäumen umgeben, von denen man einige ſchöne Ausſichten auf den See hat, der an manchen Orten hier dem Meere nicht unähnlich ſieht. Peſtalozzi's Inſtitut zieht jetzt mehrere Fremde her, unter denen ich zwei Bekannte traf, den liebenswürdigen Prinzen Alfred Schönburg, den Du in Leipzig gekannt haſt, und den Herrn Kanzler Hermann aus der Lauſitz, den menſchenfreundliche Liebe zum allgemeinen Beſten dieſe Reiſe auf eigene Koſten hat unternehmen laſſen, um, wenn nach reiflicher Prüfung die Anſtalt ſeinen Beifall erhält, dieſelbe Erziehungsmethode womöglich in ſeinem Vaterlande einzuführen.

Von einer wilden ungezähmten Luſtigkeit, die nicht die wahre iſt (res severa est verum gaudium, ſagt Seneca), ließ ich mich in dieſen Tagen zu Thorheiten hinreißen, die ich jetzt bereue. Einmal erlaubte ich mir ſogar den unbeſonnenen Scherz, hinter dem Grafen H....., um ihn zu erſchrecken, eine Piſtole durch die Stubenthüre abzuſchießen. Als er abgereiſt war, und der Wirth den Schuß in der Thüre ſah, war ich ſo ſchwach, aus Scheu vor der Bezahlung, die mich bei meinen Umſtänden freilich ſehr inkommobiren mußte, die Schuld auf den Entfernten zu ſchieben, der ſich jetzt im wahren Sinne des Wortes weit vom Schuß befand. Einſames Nachdenken ließ mich indeß bald bittere Betrachtungen über meinen Egoismus und dieſe Unrechtlichkeit anſtellen — ich ließ den Wirth rufen, ſagte ihm, daß ich an der Zerſtörung ſeiner Thüre Schuld ſei, und bezahlte die Rechnung dafür als gerechte Strafe meines Fehlers. Ach! wann werde ich endlich mit ergebener Sanftmuth die Stufe edler Humanität betreten, wo Ruhe und Zufriedenheit mich in ihren ſtillen Tempel aufnehmen werden!

Nach einigen Tagen verließen meine Bekannten insgeſammt Yverdun, und ich blieb allein hier zurück, theils um einige Wochen zu ſparen, theils die Einrichtung des Peſtalozzi'ſchen Inſtituts kennen zu lernen; in meinem nächſten Briefe werde ich Dir einige Worte darüber ſchreiben; dieſen beſchließe ich mit der Erwähnung einiger Kleinigkeiten, die ich der Reihe nach aus meinem Tagebuche abſchreibe. Ein über die Stadt ziehendes Gewitter ſchlug vor einigen Tagen mit ſchreckbarem Getöſe einige zwanzig Schritt von mir in den Thurm des Schloſſes ein, wo ſich Peſtalozzi's Inſtitut befindet; zum Glück zündete der Blitz nicht, und unterbrach bloß auf einige Augenblicke die Klaſſen. Gegen Abend wurde das Wetter ſchön, und ich ſah von einem Hügel neben der Stadt zum erſtenmale den Montblanc im roſigen Schein der Abendſonne ſtrahlen; mit Recht mag er der weiße Berg genannt werden, denn auch nicht das kleinſte dunkle Fleckchen war an ihm zu entdecken. Den anderen Morgen machte ich einen langen und angenehmen Spaziergang zwiſchen friſchen Wieſen, Feldern und Büſchen, auf der ſüdlichen Seite von Yverdun. Mehrere Landmädchen, denen ich begegnete, fielen mir durch die ſonderbare Form ihrer Strohhüte auf, die völlig der chineſiſchen gleicht; ſo ſonderbar das in der Mitte emporſtehende Horn daran ausſieht, ſo hat es doch den Nutzen, daß man ſie leichter anfaſſen, und in der Hand halten kann.

In beinahe vierzehn Tagen, die ich hier zugebracht habe, iſt mir kein einziges hübſches weibliches Geſicht aufgeſtoßen; demohngeachtet ſcheint Yverdun der Verſuchung nicht weniger ausgeſetzt zu ſein, als andere Städte; ich muß jedoch geſtehen, daß ich zu dieſem Glauben keine andere Urſache habe, als den allerdings auffallenden Umſtand, daß man mir in einer Leſebibliothek, wo ich von einer alten Mamſell zwei unterhaltende Romane forderte, „les avantures de Faublas“ und „la nouvelle Justine“ mit Kupfern gab.

Dein treuer Freund u. ſ. w.

Vierundzwanzigſter Brief.

Genf, den 6. Auguſt.

Viel erwarte nicht über das Peſtalozzi'ſche Inſtitut von mir zu hören — ich bin kein Gelehrter, noch weniger ein Schulmann, und das ſterile Anhören der Lektionen hat mir, aufrichtig geſagt, zu viel Langeweile gemacht, um ihnen oft beizuwohnen. Ich enthalte mich alſo alles Raiſonnements über den Geiſt der Anſtalt, den wahren Nutzen der neuen Art des Unterrichts u. ſ. w. (was Du alles auf das breiteſte in einem Journal nachleſen kannſt, welches unter Herrn Peſtalozzi's Direktion ſelbſt erſcheint, leider aber in einem barbariſchen Styl geſchrieben wird), und begnüge mich mit einigen unbedeutenden Anmerkungen, die ich Dir mittheile, weil Du es wünſcheſt. Im Aeußeren der Anſtalt wäre etwas mehr Reinlichkeit zu wünſchen, obgleich man bei dem äußerſt geringen Penſionspreis nicht wohl mehr verlangen kann; weniger zu entſchuldigen möchte es ſein, daß ſelbſt die Lehrer zum Theil ein ſehr cyniſches Anſehen hatten, womit ſie größtentheils wenig geſellſchaftliche Bildung verbanden. Der anerkannteſte und genialſte unter allen ſcheint Herr Schmidt, Lehrer der Mathematik, zu ſein; es gereicht ihm zur Ehre, daß er vor einigen Jahren noch Ochſenhirt in Tyrol war, und durch eigene Kraft ſich ſo weit emporgeſchwungen hat; ſein moraliſcher Charakter ſchien mir eben ſo vorzüglich als ſeine Kenntniſſe; es iſt zu bedauern, daß er nicht Gelegenheit hat, ſeinen Vortrag mehr bilden zu können, und ſeinen Anſichten einige Einſeitigkeit zu benehmen, die er zuweilen verräth. Da Mathematik faſt die Hauptgrundlage der Peſtalozzi'ſchen Lehrmethode iſt, ſo nimmt auch ſchon deswegen Herr Schmidt als Lehrer derſelben die erſte Stelle im Inſtitut nach Herrn Peſtalozzi ein. Einige andere Lehrer zeichneten ſich, fern von Herrn Schmidt's Beſcheidenheit, durch ein vorlautes Betragen aus, das ihnen oft lächerliche Blößen gab. Voll von der Manie, alles in die Regeln ihrer Methode einzwängen zu wollen, hörte ich einen ſogar behaupten, auch Kunſt müſſe durch Mathematik erlernt werden; zum Beweis führte er an, Raphael, der größte Maler, habe ſeine Entwürfe ſtets auf kleine Quadrate gezeichnet, und von da ſie nachher in vergrößertem Maßſtab auf die Leinwand übergetragen, wie man, ſetzte er hinzu, noch jetzt in Rom an ſeinen Kartons ſehen könne. „Sie meinen, erwiederte ich, die nach den Kartons gefertigten Tapeten?“ „Ja allerdings, und die ſind auf Quadrate gewirkt!“ Was ſoll man auf ſo ein Argument antworten? Jemand, der über Kunſt ſpricht, Raphael's Kartons mit Tapeten verwechſelt, und am Ende zu glauben ſcheint, Raphael ſelbſt habe die Tapeten gewirkt — ein ſolcher Kunſtrichter bleibt unangreifbar. Ein Anderer, der

der Partie ſeines Kollegen beitrat, glaubte der Sache ein Ende gemacht zu haben, indem er mit ſelbſtgefälliger Miene frug, ob man ohne Mathematik ein Haus bauen, ein Schiff zuſammenſetzen, oder eine Uhr machen könne, alles Dinge, zur Kunſt gehörig, ſo gut wie irgend etwas? Ohe! Dieſe im hohen Grade proſaiſche Anſicht der Kunſt und des Lebens überhaupt, ſcheint mir eine der ſchwachen Seiten dieſer Lehranſtalt zu ſein; ich glaube daher, daß man alle Menſchen von gewöhnlichen Talenten in kurzer Zeit hier auf eine Stufe bringt, wo ſie der bürgerlichen Geſellſchaft Nutzen ſchaffen können; genialiſche Menſchen würden hingegen vielleicht mehr Unterdrückung und Dégout als Aufmunterung zu erwarten haben. Allgemeine Gleichheit hervorzubringen, iſt der Hauptzweck, und ich hörte oft mit Wohlgefallen die Maxime äußern, man müſſe den Fähigeren ſtets zurückhalten, um den Ungeſchickteren leichter nachtreiben zu können. In wie fern dieſes gut oder übel iſt, mögen Gelehrtere entſcheiden.

Eine einzelne Lektion bleibt mir noch übrig, Dir zu beſchreiben, in die ich gewöhnlich nach dem Mittagseſſen ging, um nach Galen's Rath die Verdauung durch Erſchütterung des Zwerchfelles zu betreiben. Dieſer Unterricht beſtand in Proben, die Herr K... aus L..... mit einer neu erfundenen Sprachmethode an den Peſtalozzi'ſchen Zöglingen machte, (dieſe Proben ſind hier ſo häufig, daß mir das Inſtitut ſchon einigemal wie eine moraliſche Veterinärſchule vorgekommen iſt, in der täglich durch Einheimiſche und Fremde neue Experimente an den Kindern gemacht werden); es iſt nicht mein Zweck, hier zu unterſuchen, ob dieſe Methode eine hohle Frucht des Pedantismus unſerer Zeit, oder in der That eine nützliche Erfindung iſt; ich mache Dir bloß eine Beſchreibung der praktiſchen Lehrſtunden, wie ich ſie ſelbſt mit angeſehen habe. Gleich den

Poſitionen des Tanzmeiſters für die Füße, hat Herr K... ähnliche Stellungen für den Mund erfunden, die er bei Eröffnung der Lektion an der Tafel vorſchreibt, und die dazu gehörigen Vokale daneben ſetzt. Auf ein dirigirendes Zeichen, das er bald nachher mit vielem pathetiſchen Anſtand giebt, fängt die ganze Schule unanimiter ohne Abwechſelung des Tons folgende Worte zu ſingen an: „Erſte Stellung ſpitz, zweite Stellung rund, dritte Stellung weit, vierte Stellung breit." Ein zweites Zeichen gebietet Stille, die nur durch das heimliche Lachen der Knaben unterbrochen wird, von denen vergebens Herr K... einen nach dem andern mit eigenen hohen Händen beſtraft; nach vollendeter Exekution und wiederhergeſtellter Ruhe zieht ſich der Sprachlehrer wieder hinter ſeinen Stuhl zurück, und auf ein drittes Zeichen erſcheint alles, was ſich in der Stube befindet, in der erſten Poſition, das heißt mit einem aus allen Kräften zugeſpitzten Mund; ein unförmliches Geſchrei erhebt ſich alſobald, von dem es zwar unmöglich iſt, zu unterſcheiden, ob es ein i o u a oder e bedeuten ſoll, das aber doch das Verdienſt hat, methodiſch herausgebrüllt worden zu ſein. Dieſes Geheul dauert nun durch alle Poſitionen fort mit immer ſchrecklicheren Tönen und horribleren Verzerrungen des Geſichts, bis die wohlthätige Stundenuhr durch ihren lauten Schlag die armen Knaben von Herrn K...'s weiteren Experimenten befreit. Da ich, wie ſchon geſagt, bei keinem einzigen Individuum bemerkt habe, daß es in irgend einer Poſition den Vokal nur halb ſo deutlich ausgeſprochen hätte, als es nach ſeiner ihm gewöhnlichen unmethodiſchen Art geſchah, ſo geſtehe ich, daß es mir hat nicht ganz klar werden können, welchen Nutzen das Menſchengeſchlecht aus dieſer Erfindung ziehen ſoll, es müßte denn etwa der ſein, daß künftig ſo mancher unausſtehliche Schwätzer, wenn er ſich genöthigt ſieht, bei jedem Buchſtaben, den er ausſpricht, vorher die gehörige Poſition dazu anzunehmen, nicht mehr ſo vielen Unſinn in einem Athem herzuſagen im Stande ſein wird. Unglücklicherweiſe lehrt Herr K... ſelbſt ſeine Theorie im gemeinen Leben nicht praktiſch, und verſäumt ſo das ſicherſte Mittel, Proſelyten dafür zu machen.

Herr Peſtalozzi iſt ein gutgeſinnter alter Mann, der in ſeinem ſchweizeriſchen Dialekt alles mögliche Herzliche äußert, und von reiner Menſchenliebe bei allen ſeinen Unternehmungen geleitet zu werden ſcheint, wie er auch ſelbſt oft wiederholt. Noch ein neues Mitglied verherrlicht jetzt den Glanz der Anſtalt, ein Herr von T...., der ſich mit ſeiner Familie in Yverdun niedergelaſſen hat, um als Lehrer der Naturgeſchichte ſein Scherflein Menſchenbildung beizutragen; ich hielt ihn im Anfang für einen Disgracié irgend eines kleinen deutſchen Fürſten, der, wie Dionyſius, den Hof mit der Schule vertauſcht hätte, denn ich ſah ihn mit zwei Kammerherrenknöpfen am Rock dociren; man berichtete mich aber bald eines Beſſeren, nämlich daß reine Liebe für das Menſchengeſchlecht, ein Wort, das man hier an das Ende jeder Phraſe zu ſetzen gewohnt iſt, ihn allein hergetrieben habe. Herr von T... giebt zugleich praktiſchen Unterricht in der Naturgeſchichte, indem er in den Abendſtunden methodiſch Schmetterlinge, Käfer und Raupen zu fangen lehrt.

Mit der Diligence reiſte ich den dritten Auguſt früh um 10 Uhr, nach einem ſehr langweiligen vierzehntägigen Aufenthalt, von Yverdun nach Lauſanne ab. Meine Reiſegeſellſchaft beſtand aus einer Putzmacherin, zwei pfäffiſchen Herrnhutern, Mann und Frau, und einem beſcheidenen jungen Mann, der ſich während unſerer Unterhaltung bald als einen philoſophiſchen Theologen, einen ſeltſamen Centauren, wie ſie Gibbon nennt, und eine Art Menſchen, die ich eben ſo liebenswürdig als ſelten finde, ankündigte. In einem Städtchen auf der Hälfte des Weges aß die Geſellſchaft zu

Mittag; der Theolog und ich begnügten uns mit Salz und Brod, weil das über alle Vorſtellung ſchmutzige Ausſehen des Gaſthofes uns alle anderen Speiſen anzurühren verhinderte. Bis hieher hatte die Gegend wenig Intereſſe dargeboten, je mehr man ſich aber dem Genfer See näherte, je merklicher veränderte ſich ihre Geſtalt, bis man endlich, von Weinbergen und Nußbäumen umgeben, Lauſanne erblickt, das ſich amphitheatraliſch an den Ufern des ſchimmernden Lemans erhebt. Es war mir ſo viel von der häßlichen Bauart dieſer Stadt geſagt worden, daß ich ſie viel hübſcher fand, als ich erwartete; die Lebhaftigkeit der Straßen und die Menge der Waarenlager ſind übrigens für den Mangel der Regelmäßigkeit ſehr entſchädigend. Man fängt hier ſchon an, die pompöſen Inſchriften zu treffen, die in Frankreich ſo üblich ſind; ein Kaffeehaus, vor dem einige Bäume ſtanden, trug den Titel „Café champêtre“; ſonderbarer noch war die Enſeigne des Wirthshauſes zum Falken, die einen enormen Raubvogel vorſtellte, welcher ein zitterndes Reh in ſeinen Klauen hält; eine ſolche Allegorie, dächte ich, müßte einiges Schrecken bei dem erregen, der eben im Begriff ſteht, ſich unter den Fittig dieſes Falken zu begeben; oder ſoll es ſo viel heißen als: Hier bekömmt man guten Rehbraten?

Um die Sonne untergehen zu ſehen, ſtieg ich noch denſelben Abend zur Kathedralkirche hinauf, die von einem der höchſten Punkte die ganze Stadt dominirt; wie in Bern, iſt auf der Plateform eine kleine Promenade angelegt, von der man eine ſehr ſchöne Ausſicht auf den See, und die weit ſich ausdehnende Gegend genießt. Im goldnen Löwen, wo ich abgetreten war, gab man mir Abends ſo geſchwefelten Wein beim Eſſen, daß ich mich die ganze Nacht ſehr übel befand, eine Verfälſchung, die in einem Weinlande, wo der Ueberfluß ſo groß iſt, daß oft der Pot nicht mehr als einen Batzen koſtet, doppelt unverantwortlich, aber demohngeachtet, wie ich höre, ſehr allgemein iſt. Ich nahm mir vor, von nun an ſtets den Wein mit dem Kryſtall der Quellen zu vermiſchen, und wie Plutarch anräth, Bacchus Feuer durch den Umgang mit den Nymphen zu dämpfen.

Den anderen Morgen beſuchte ich die Promenade von Monbenon, die in kühlen Lindenalleen zwiſchen der Landſtraße nach Genf und dem See abwärts führt. In ſchwermüthige Gedanken vertieft, die der Anblick dieſes ſchönen Landes, dieſer angenehmen Stadt in mir erweckte, wo man einſt den Plan hatte, mich erziehen zu laſſen, und wäre es geſchehen, ſo manches Unheilbringende unterblieben, ſo manches, was mich jetzt oft unglücklich macht, nicht ſein würde — ſetzte ich mich traurig auf eine Bank hin, und hing lange meinen Betrachtungen nach, als ich durch einen Pfeil in meiner Ruhe geſtört wurde, der nahe neben mir vorbei in eine mitten in der Allee ſtehende Raſenwand flog. Ich drehte mich um, und erblickte, nicht ohne in beſſere Laune verſetzt zu werden, einen bejahrten Mann, mit einem großen Bogen in der Hand, gravitätiſch angeſchritten kommen, den Pfeil herausziehen, und nach einem entgegengeſetzten Ziele von neuem losdrücken. Da ich nie andere, als Kinder dieſes Spiel habe treiben ſehen, ſo machte es ohngefähr die nämliche Wirkung auf mich, als wäre der alte Mann auf einem Steckenpferd bei mir vorbeigaloppirt; ich erfuhr indeß, da ich ihn anredete, daß dieſe gymnaſtiſche Uebung hier allgemein ſei, und die beiden entgegengeſetzten Raſenwände, die ich bemerkte, blos zu dem Endzweck für das Publikum aufgerichtet worden wären.

Den ganzen Abend brachte ich auf dem Belvedere zu, einem Landhaus nahe bei der Stadt, wo die Ausſicht voll abwechſelnder Pracht, einen noch größeren Spielraum umfaßt, als von der Terraſſe des Doms. Sehr früh am anderen Morgen verließ ich zu Fuß meinen Gaſthof, um eine Exkurſion nach Vevay zu machen; nach einigen Stunden holte mich die Diligence ein, mit der ich den übrigen Theil des Weges ſchneller zurücklegte, als es ſonſt in der Schweiz gewöhnlich iſt. Vevay iſt eine hübſche Stadt, in einer ſehr reizenden Lage; von der Terraſſe der Kathedrale gewährt der hier von hohen Felſen umgebene See einen herrlichen Anblick; in der Ferne entdeckt man den großen Bernhard. Ich hatte Rouſſeau's „Heloiſe“ bei mir, und las ſie mit doppeltem Vergnügen hier, in der ihr geheiligten Gegend; mit welcher Rührung erblickte ich Clarens, Villeneuve, le Chateau du Chatellars, die Orte alle unter meinen Augen, wo man ſo gern ſich überreden möchte, daß die Edelſten und Liebenswürdigſten aller Liebenden wirklich lebten und handelten — oft ſah ich ſehnſüchtig hinüber, nach den düſteren Felſen von Meillerie, und St. Preux und Juliens Schatten däuchten mir im Sonnenglanz ſie zu umſchweben.

Man bemerkt in der Kirche das Grabmal Edmund Ludlow's, eines der Richter Karl's des Erſten, des einzigen, der eines natürlichen Todes ſtarb. Angenehmer als ich erwartet hatte, aß ich im Gaſthof in Geſellſchaft eines in Lauſanne etablirten Engländers und eines Franzoſen, die den Haß ihrer beiden Nationen nicht theilten. Als ich mit einem Retourwagen eben nach Bonneville abfahren wollte, um von da die Tour des Sees zu machen, kamen der Prinz Schönburg und der Graf Hohenthal von Chamouny hier an; ſie gingen nach Lauſanne, wo ich den nächſten Tag ihnen nachzukommen verſprach, und darauf in Geſellſchaft eines Bürgers aus Vevay meine Reiſe fortſetzte; die Geſellſchaft dieſes Mannes wurde mir aber ſo langweilig, daß, ſobald ich Clarens von nahem geſehen, und die unter dem Waſſer erbauten Gefängniſſe des Schloſſes Chillon beſucht hatte, ich den Fuhrmann bezahlte, aus dem Wagen ſprang, und zu Fuß nach Vevay zurückeilte, um wo möglich mit meinen beiden Landsleuten noch heute nach Lauſanne zurückzukehren. Einen letzten Blick warf ich noch im Scheiden auf das ſtille Clarens, das ſo viele Saiten des innigſten Gefühls in meiner Seele anſprach, die herrliche Gegend umher, das prachtvolle Amphitheater der Berge jenſeits des Sees bis an den mit Schnee bedeckten Bernhard hinauf — und riß mich dann ſchnell los, den Eindruck dieſer Berglandſchaft auf ewig im Gemüthe feſtzuhalten.

Sobald ich in meinen Gaſthof, la ville de Londres (eine große Anzahl Wirthshäuſer in dieſen Gegenden der Schweiz haben aus England entlehnte Namen, et pour cause) zurückkam, frug ich den Wirth, ob die zwei nach mir angekommenen Fremden noch hier wären? Leider war ſeine Antwort hierauf bejahend, und auf eine zweite Frage, ob keine Gelegenheit nach Lauſanne zu fahren, vorhanden ſei, verneinend. Ich ſah mich alſo genöthigt, ohngeachtet der unerträglichen Hitze und des ſo eben zurückgelegten Marſches, den Weg von 4 Stunden bis Lauſanne zu Fuß zu machen. Verdrießlich wanderte ich, meinen Rock über die Schultern gehangen, aus der Stadt, und mochte kaum eine halbe Stunde gegangen ſein, als ich einen Wagen hinter mir angerollt kommen hörte, und indem ich, auf die Seite tretend, einen flüchtigen Blick hinein werfe, zu meinem nicht geringen Erſtaunen den Graf Hohenthal und ſeinen Begleiter darin erkenne, die ſogleich anhalten laſſen und mich verwundert fragen, wie ich in dieſem ſonderbaren Aufzug hieher käme, da ſie mich erſt vor einigen Stunden auf der entgegengeſetzten Seite nach Villeneuve hätten abfahren ſehen? Eben ſo erſtaunt war ich, ſie hier zu finden, die ich ſchon vor einer Stunde nach Lauſanne abgereiſt glaubte; nach gegenſeitiger Erklärung fand es ſich, daß die Etourderie des Wirths, der mich falſch benachrichtigt hatte, an allem Irrthum ſchuld ſei; ſo ärgerlich mir das Quidproquo war, mußte ich mir doch Glück wünſchen, es noch ſo bald aufgeklärt zu ſehen, und nicht länger als eine halbe Stunde unnöthigerweiſe einher trottirt zu ſein. Indeſſen ſchien der heutige Tag einmal, was die Römer einen ſchwarzen Tag nannten, für mich zu ſein, denn beim Einſteigen in den Wagen zerbrach ich mein Glas, das ſechſte wenigſtens, das ich in der Schweiz einbüße. Auf den heißen Nachmittag folgte ein herrlicher Abend; ich erinnere mich nie die Sonne ſo blendend ſchön untergehen geſehen zu haben; der ganze See war mit breiten roſenrothen Streifen durchzogen, und dunkelblau färbten ſich ſeine felſigen Ufer. Sehr ſpät kamen wir in Lauſanne zugleich mit der Frau von Stael an, die nach Interlacken reiſte, um dem Schäferfeſt beizuwohnen, das dieſes Jahr viel Fremde nach der Schweiz zieht; ich bedaure, daß mein Reiſeplan mir nicht erlaubt, mich auch dort einzufinden.

Um fünf Uhr früh fuhr ich mit zwei Züricher Kaufleuten und einer Putzmacherin nach Genf. Wir rückten auf der vortrefflichſten Chauſſee ſo unerträglich langſam vorwärts, daß ſelbſt die lachende Gegend des Pays de Vaud mich nicht ganz unempfindlich dafür machen konnte. Nach einigen Stunden kamen wir nach Morges, einer artigen Stadt an den Ufern des Sees; hier ſtieg ein fünfter Paſſagier ein, ein gewiſſer Herr Martin aus Hamburg. Er war ein geborner Genſer, der aber ſeit 30 Jahren aus ſeinem Vaterland entfernt war, ſein Glück in fernen Welttheilen gemacht, ſich dann in Hamburg niedergelaſſen und verheirathet hatte, und jetzt von Liebe zu den heimiſchen Fluren getrieben, zurückkam. Er erzählte uns, wie er ſich mit ſeinem Bruder, dem einzigen Ueberreſt ſeiner Familie, in Genf eine Stunde lang von Geſchäften unterhalten habe, ohne von ihm erkannt werden zu ſein; deſto mehr Freude habe ihm nachher die unerwartete Entdeckung gemacht . . .

„mais mon Dieu", unterbrach hier die alte Putzmacherin ſeine Erzählung, „est-ce que vous ne lui écriviez donc pas?" ... „Sans doute Madame" ... „Et cependant il ne vous réconnaissait pas?" „C'est apparemment," erwiederte Herr Martin ziemlich drollig, „que ma correspondance ne porte pas ma physionomie."

In Rolles, einer weniger hübſchen Stadt als Morges, aßen wir zu Mittag. Wir fanden an der Table d'hôte einen alten ſtotternden Stutzer, der ſich viel Mühe gab, uns von ſeinen Avanturen in P... P... P... Paris zu erzählen, und eine ſehr artige Dame aus Lauſanne mit ihrem Mann, die viele beaux restes mit dem Ton der beſten Geſellſchaft verband. Von Coppet, wo das Schloß der Frau von Stael liegt, in dem alle Fremde von einigem Anſehen ſehr gaſtfreundſchaftlich aufgenommen werden, führt die Straße bis Genf größtentheils nahe am See hin, der, um mich der Worte eines beliebten franzöſiſchen Schriftſtellers zu bedienen, „auf der einen Seite die dunkeln Kaſtanienbäume Savoyens, und auf der anderen die goldnen Trauben des Pays de Vaud beſpült." Herr Martin unterhielt uns bis an die Thore der Stadt mit einer betrübten Geſchichte, die ſich vor kurzem hier zugetragen hat. Ein junger franzöſiſcher Offizier, der als Kind vor vielen Jahren ſeinen Eltern entlaufen war, kehrt in das Dorf, wo ſie ihre Tage in Armuth verleben, mit allem in der Zeit ſeines Dienſtes erworbenen Gelde zurück, um es mit ihnen zu theilen, und nach Verlauf einiger Wochen wieder zu ſeinem Regimente abzugehen. Sobald er angekommen iſt, erkundigt er ſich bei dem Maire des Orts genau nach der Wohnung und den Umſtänden ſeiner Eltern, theilt ihm ſeine Geſchichte mit, und erſucht ihn zugleich morgen bei ihm zu frühſtücken, wo er Zeuge der Erkennungsſzene ſein ſolle. Er ſelbſt geht hierauf in die väterliche Hütte, und verlangt, mit Mühe die ſtürmenden Gefühle ſeines Herzens unterdrückend, ein Nachtlager; unterdeſſen überliefert er ihnen ſeine Geldbörſe, die er ſie bis morgen für ihn aufzuheben bittet, welche aber in der That für ſie ſelbſt beſtimmt iſt, und legt ſich mit freudiger Erwartung zur Ruhe. Die unglücklichen Eltern, ohne zu ahnen, wie nahe ſie der Jüngling angeht, beſchließen, vom Glanz des anvertrauten Goldes geblendet, ſeinen Tod. Beide ſchleichen in ſeine Kammer, ermorden ihn im Schlaf, und werfen den Körper in den Brunnen. Am anderen Morgen erſcheint verabredetermaßen der Maire, und fragt mit fröhlicher und bedeutender Miene nach dem jungen Fremden, der bei ihnen herberge? „Oh! der iſt ganz früh ſchon abgereiſt“, antwortet der Vater betreten, „er hatte große Eile.“ — „Wie, und er hat nichts bei euch zurückgelaſſen?“ — „Mein Gott, nein, er hat uns richtig bezahlt, aber weiter nichts dagelaſſen.“ — „Und er hat euch nicht geſagt, daß er blos hergekommen iſt, ſein Vermögen mit euch zu theilen, mit einem Wort, daß er euer verlorener Sohn iſt?“ Er hatte kaum ausgeredet, als in wilder Verzweiflung die Mutter ſich zum Fenſter hinabſtürzte, und der ſchaudernde Vater ohne Leben zu ſeinen Füßen niederſank. Er kam nur zu ſich, um ſein Daſein auf ewig zu verfluchen — wenig Tage darauf ward er gerichtet.

Die Lage von Genf iſt ihrer Schönheit wegen allgemein bekannt, aber ſie übertraf noch die Vorſtellung, welche ich mir davon gemacht hatte. Man ſieht hier vor ſich, was die lebhafteſte Phantaſie zuſammenſtellen kann; ein weiter See, hohe und niedere Berge, Felſen und Weinhügel, eine große Stadt, Landhäuſer und Wälder, der Montblanc in der Ferne, alles endlich, was Natur und Kultur darbieten können, ſcheint hier ſich vereinigt zu haben. Wir wurden lange bei dem Bureau des Douanes aufgehalten, und alle unſere Sachen auf das genaueſte viſitirt; im übrigen behandelte man uns ſehr höflich. Da an dieſer Gränze ſehr viel verbotene Waaren eingebracht werden, iſt man in Genf noch ſtrenger, als in den anderen franzöſiſchen Gränzſtädten. Es ſind ſeit kurzem ſehr beträchtliche Priſen gemacht worden, und einer der Kommis, den man für beſonders ſchlau hält, ſoll in wenigen Jahren allein für ſeinen Antheil 50,000 Livres gewonnen haben. Man kann ſich denken, daß die Hoffnung eines ſolchen Gewinnſtes die Leute nicht nachläſſig in ihrem Dienſte werden läßt; es geht dies ſo weit, daß Frauenzimmern oft nicht nur der Buſen entblößt und unterſucht, ſondern auch die Röcke zuweilen aufgehoben werden. Zu einer Zeit, wo die Exportation des Geldes verboten war, glaubte eine Dame aus Genf 50 Louisd'or für eine Freundin in Lauſanne ohne Gefahr durchzubringen, wenn ſie ſie unter ihren Kleidern verſtecke; ſie wurde aber ohngeachtet ihrer Liſt entdeckt, und verlor ihr Geld nur auf eine deſto beſchämendere Art.

Ich ſtieg in Genf aux balances ab, wo ich ſogleich auf den anderen Morgen einen Wagen nach Chamouny beſtellt habe, um ſchnell das gute Wetter noch zu benutzen, das ſeit einigen Tagen uns mit aller ſeiner Gunſt erfreut.

Lebe wohl.

(Hier iſt eine Lücke.)

— — — — — — — — — — — — — —
— — — — — — — — — — — — — —

den engen Fußſteig verfolgend tritt man unvermerkt hinter einem Felſen hervor — und welch überraſchender Anblick!

ein weites blühendes Thal breitet ſich, wie durch einen Feenſpruch herbeigerufen, mit Wieſen, Feldern und hellgrünen Büſchen bis an die Felſen von Maglans, tief unter des Wanderers Füßen aus, ſanft gleitet jetzt die wilde Arve in freundlichen Ufern dahin, und verliert ſich in der Ferne hinter den Thürmen von Sallenches. Als ich in St. Martin, dem Ziel meiner Tagereiſe, ankam, klärte ſich das bisher trübe Wetter völlig auf, und den ganzen Abend über ſah ich aus den Fenſtern meiner Stube den Montblanc im rothen Scheine glühen.

Meine Quetſchung am Knie, die mich den anderen Tag von neuem ſehr zu ſchmerzen anfing, zwang mich nach einem ſechsſtündigen Marſch in Bonneville zu bleiben. Mit Verwunderung bemerkte ich unterwegs, wie ſehr dieſelbe Gegend, die ich auf dem Hinweg ſo ſchön fand, auf dem Rückweg, von der entgegengeſetzten Seite geſehen, dadurch verlor, daß die Berge, welche damals ſtufenweiſe immer höher von Genf bis zum Montblanc emporſtiegen, jetzt in demſelben Grade abnehmend, die Ausſicht in die Ebene öffneten, welche allen Gegenſtänden ein völlig verändertes Anſehen gab. Hätte man dauerhaft gutes Wetter erwarten können, ſo wäre ich nie auf demſelben Weg zurückgekehrt, ſondern würde von Chamouny aus die Straße über den Col de Balme, deſſen berühmte Ausſicht die ſchönſte der ganzen Schweiz ſein ſoll, und über Bex und Thonon nach Genf gewählt haben, jetzt muß ich bis zu meiner Rückkunft aus Italien, Verzicht darauf thun, dieſe Gegenden zu ſehen.

Als ich den anderen Tag mit großer Mühe Genf erreicht hatte, traf ich zu meinem nicht geringen Vergnügen den Herrn von Wulffen dort an. Wir verabredeten ſogleich unſeren ferneren Reiſeplan, und beſchloſſen endlich, noch einige Tage hier zu ruhen und dann über Lyon nach Marſeille abzugehen. En attendant empfehle ich mich Deiner Huld, und bin mit der gebührenden Ehrfurcht

Dein u. ſ. w.

Sechsundzwanzigſter Brief.

Lyon, den 24. Auguſt 1808.

Genf übertrifft durch Lage, Größe und Lebhaftigkeit alle Schweizerſtädte, die ich geſehen habe; man genießt überdies hier den Vortheil, ſich mehr Vergnügungen und Bequemlichkeiten des Lebens verſchaffen zu können, und demohngeachtet wohlfeiler zu leben. Die Stadt iſt nicht ſo elegant und regelmäßig gebaut als Bern, obgleich ſie einzelne weit ſchönere und größere Häuſer hat; hohe Arkaden ſchützen wie dort vor dem Regen, und erhalten beſtändig eine erfriſchende Kühle in den Straßen, für das Auge ſind ſie aber widrig, weil ſie ohne Proportion und Zierde von Holz, Gerüſten gleich, an den Häuſern angebaut ſind. Aus den meiſten Feuereſſen ſieht man, wie in Lauſanne, blecherne Röhren herausſtehen, die den Rauch ableiten, ohne daß der Wind ihn in die Eſſe zurückſchlagen kann. Es giebt mehrere öffentliche Promenaden um die Stadt, denen es nur leider meiſtentheils an Schatten fehlt. Von einer derſelben, la Treille, hat man eine ſchöne Ausſicht auf die Gegend, die ſich zwiſchen dem Jura und der großen Salive ausbreitet, unter ſich ſieht man einen weitläufigen mit Kaſtanienbäumen beſetzten Platz, in deſſen Mitte Rouſſeau's

Büſte auf einem unverhältnißmäßig langen und ſchmalen Poſtamente ſteht. Obgleich kein Ort in der Nähe ſo viel ſchattige Bäume und einen ſo angenehmen Spaziergang darbietet, als dieſer Rouſſeau's Andenken geheiligte Platz, ſo wird er doch faſt gar nicht von den Einwohnern beſucht. Man findet in Genf mehr Luxus als jetzt in den meiſten Handels- und Fabriksſtädten des Kontinents, und es giebt wenig Gegenſtände deſſelben, die man nicht erhalten könnte; ſo wird zum Beiſpiel eine ganze Straße größtentheils nur von Juwelieren bewohnt, deren lange Reihen ſchimmernder Buden eine prächtige Wirkung hervorbringen. Seit langer Zeit ſah ich dahier wieder die erſten ſchönen engliſchen Pferde.

Mit dem Theater hat man weniger Urſache zufrieden zu ſein; als ich darin war, wurde eine große Oper „Joseph en Egypte“ gegeben, in der Jakob's Familie allein die ſpielenden Perſonen ausmachte; Textbücher wurden nicht an der Kaſſe verkauft, weil man vermuthlich vorausſetzte, jeder habe die Geſchichte in der Bibel ſchon nachgeleſen. Der Muſik, von Méhul, fehlte es nicht an ſchönen Stellen, ſie wurden aber ſo elend exekutirt, daß man ſich nur mit Mühe einen deutlichen Begriff davon machen konnte. Die Sänger erſetzten durch ein Gebrüll, das jedes Trommelfell im Hauſe dem Zerſpringen nahe brachte, was ihnen an Kunſt und Stimme fehlte; lebhaft fiel mir Rouſſeau's Ausſpruch ein: „Le chant français m'a toujours paru ressembler aux crix de la colique mieux qu'aux transports des passions.“ In einem kleinen Luſtſpiel vor der Oper, wurde die Rolle des Bedienten vortrefflich geſpielt; das Talent dieſes Akteurs ſtach ſo außerordentlich gegen die übrigen ab, daß er wie die Nachtigall unter den Sperlingen erſchien.

Ich darf nicht vergeſſen, der hieſigen Badeanſtalten zu erwähnen, die bei ſehr geringen Preiſen, reinlicher, zweckmäßiger und eleganter eingerichtet ſind, als man ſie in den erſten Hauptſtädten Deutſchlands antrifft.

In Geſellſchaft des Herrn von Wulffen und ſeines Bruders, der einige Tage nach ihm hier angekommen war, beſuchte ich den Morgen vor meiner Abreiſe, das klaſſiſche Ferney. Durch angenehme reich bebaute Gegenden führte uns bei günſtigem Wetter eine ſchöne Straße in anderthalb Stunden dahin; der Ort iſt wieder an die Familie zurückgekommen, von der ihn Voltaire kaufte; man erhält aber gewiſſenhaft das Schloß in demſelben Zuſtand, wie er es verlaſſen hat. In ſeiner Wohnſtube hängt neben dem alten Bett auf der einen Seite ein ſehr ſchönes Portrait Friedrichs des Großen, auf der anderen das Bild der Kaiſerin von Rußland; die übrigen Wände ſind mit Kupferſtichen geziert, größtentheils berühmte Gelehrte vorſtellend: Diderot, Marmontel, Boileau, Racine, Leibnitz u. ſ. w.; auf einem allegoriſchen Kupferſtich ſieht man Voltaire's Grabmal, das die perſonifizirten vier Welttheile mit Lorbeeren krönen wollen; ein ſcheusliches Ungeheuer, der Neid, erſcheint mit umgedrehten Fackeln, und verjagt ſie; in der Ferne erblickt man die Petersinſel mit mehreren ungezogenen ſich balgenden Knaben, die, wie es in der Unterſchrift erläutert iſt, Rouſſeau's Philoſophie praktiſch betreiben. In einer Niſche ſteht ein hölzernes Monument, das einem Ofen nicht unähnlich ſieht; eine ſchwarze Tafel iſt daran angenagelt mit den Worten: „Son esprit est partout, son coeur est ici." Wie bekannt, iſt es jetzt in Paris, im Pantheon. Neben der kleinen, elend ausſehenden Kirche, die Voltaire erbauen ließ, hat man ihm zu Ehren ein zweites Monument aufgerichtet, noch unanſehnlicher als das erſte; die etwas anmaßende Inſchrift über der Kirchthüre: „Deo Voltaire" iſt ſeit nicht langer Zeit abgenommen worden.

Ein angenehmer Garten umgiebt das Schloß, und von der hohen Terraſſe hat man eine ſchöne Ausſicht auf den Montblanc.

Auf dem Rückwege beſahen wir ein nahe bei der Stadt liegendes Landhaus des Herrn Tronchin, „Aux Délices", welches für das ſchönſte um Genf gehalten wird. Ein altfranzöſiſch zugeſchnittener, mit Kieſeln und weißem Sand wohlgeſtreuter Garten, mit einigen Gewächshäuſern, Blumenterraſſen u. ſ. w., und ein ziemlich gewöhnliches Wohnhaus ſind alles, was man davon erwähnen kann. Es wäre zu wünſchen, daß die Genfer, umgeben von einer ſo herrlichen Natur, beherzigten, was ihr philoſophiſcher Mitbürger ſo häufig über die Verunſtaltung der Natur in abgeſchmackt regelmäßigen Gärten geſagt hat; aber ſo iſt überall der Menſch, er ſetzt großen Männern wohl aus Eitelkeit Bildſäulen, aber ihre Lehren benutzt er ſelten.

Früh um 10 Uhr verließen wir den nächſten Tag Genf zu Fuß, von einem kleinen barfußen Decrotteur begleitet, der unſer Gepäck trug. Gegen Abend erreichten wir Collonges am Fuße des Jura, fünf Lieues von Genf, wo wir zu übernachten beſchloſſen, um die erſte Tagereiſe nicht zu weit auszudehnen. Eine Hochzeit weckte mich mit Cymbeln und Geigen den anderen Morgen aus dem Schlafe, und anſteckend ergriff mich die unbeſorgte Fröhlichkeit dieſes luſtigen Landes; um 7 Uhr ſetzten wir unſeren Weg fort, nachdem wir durch die billige Rechnung lebhaft erinnert worden waren, daß wir die Schweiz verlaſſen hatten, und kamen bald darauf an den engen Bergpaß, den das Fort Ecluſe beherrſcht. Hier, wo einſt die ganze ſtreitbare Nation Helvetiens den unbezwinglichen Legionen des unſterblichen Cäſars entgegenzog, und nur wenige Einzelne den Rückweg zu der geliebten Heimath fanden, hier nahmen wir den letzten feierlichen Abſchied von dem Lande der ſchneebedeckten Alpen und der blumigen Matten, deſſen ferne Gebirge ſchon vor unſeren Augen im Nebel verſchwanden.

Zwiſchen hohen mit kurzem Geſträuch bewachſenen Felſen ſteht das alte Schloß Ecluſe majeſtätiſch an den höchſten unter ihnen angelehnt, und breitet ſeine Thore und Werke über die enge Straße aus, unter der in ſchwindelnder Tiefe die Rhone ſich rauſchend ihren Weg durch ſchroffe Felſenwände bahnt. Einige Invaliden ließen ſich beim Eingang ſehen, und fragten nach unſeren Päſſen, begnügten ſich aber mit der im Vorbeigehen gegebenen Verſicherung, daß ſie gut wären. Nicht weit vom Fort bemerkt man links von der Straße eine tiefe, mit dichtem Gras bewachſene Schlucht, wo unten im Keſſel, von hohen Nußbäumen beſchattet, ein einſames Dörfchen liegt, das, wie von der ganzen übrigen Welt geſchieden, nur von Einſiedlern bewohnt zu ſein ſcheint. Die vaterländiſchen Strohdächer, die ich ſeit mehreren Jahren hier wieder zum erſtenmale erblickte, mahnten mich lebhaft an die theure Heimath, von der vielleicht auf ewig getrennt, ich in fremden Ländern umherirre; eine Extrapoſt, die im Galopp bei mir vorbeijagte, erinnerte mich noch ſchmerzlicher an die vergangenen Zeiten. —

Einige tauſend Schritte vor Bellegarde führt ein äußerſt ſteiler Fußſteg links am Berg herab zur perte du Rhône; Knaben und Weiber erwarten den Fremden ſchon eine Viertelſtunde davon auf der Straße, um ſich zu Führern anzubieten; eine ſolche häßliche Alte trug den Bruder des Herrn von Wulffen, der ſich vor dem Schwindel ſcheute, zu unſerer großen Beluſtigung faſt in ihren Armen herunter. Die berühmte perte du Rhône iſt abermals einer von den Gegenſtänden, zu denen man mit großer Erwartung kommt, und mit noch größerer Verwunderung hinweggeht, daß man ſo wenig gefunden hat; der Fluß verliert ſich ſo allmälig und ſo wenig auffallend unter ſeinem felſigen Bette, daß man den kurzen waſſerleeren Fleck im erſten Augenblick für eine ſeichte, mit Felſenſtücken bedeckte Stelle hält, wie man deren hundert ähnliche in jedem Bergſtrom der Schweiz antrifft, und die wahre perte noch ſucht, wenn man ſchon davorſteht. Die Gegend umher iſt wild, aber ohne den großen Charakter darzubieten, der in der Schweiz die Seele oft mit ſo unbezwinglicher Gewalt ergreift; man glaubt ein unbeendigtes Gemälde zu ſehen, das Anlage zu einem Rieſen hatte, aber nur ein Zwerg geblieben iſt.

In Bellegarde bereiteten wir ſelbſt unſer Frühſtück aus mitgebrachtem Kaffee, während, von einem jubelnden Haufen begleitet, eine Hochzeit lärmend bei unſeren Fenſtern vorbeizog. Das franzöſiſche Volk iſt ſo luſtig bei ſolchen Gelegenheiten, alles in der Nähe nimmt ſo mit ganzer Seele Theil daran, und die Hochzeiten ſcheinen ſo häufig (es war ſchon heute die zweite, der wir begegneten), daß man glauben möchte, manche Heirath werde hier bloß um der luſtigen Hochzeit willen geſchloſſen, ſo wie mancher nur des Handgelds wegen Soldat wird, dieſer ſo unbeſorgt um ſeinen Rücken als jener um ſein Haupt.

Je weiter man ſich von Bellegarde entfernt, je wilder und bergigter wird die Gegend; dicht mit Buchsbaum bewachſene Kalkfelſen verſchließen auf allen Seiten die Ausſicht, und lange zieht ſich ein ſchmaler, grüner See zur Seite der Straße hin. Vor Nantua kommt man in ein ſchönes, mit üppigem Graſe bedecktes Thal, durch das eine hohe Allee italiäniſcher Pappeln bis in das am entfernten Ende liegende Städtchen führt; Nantua iſt, wie, glaub' ich, Rouſſeau ſchon erwähnt, größtentheils von Schuhmachern bewohnt, und nach dem netten Ausſehen der Stadt zu urtheilen, müſſen ſie gute Arbeit machen.

Um 7 Uhr wanderten wir am anderen Morgen am

See von Nantua entlang, unter hohen Nußbäumen weiter; nach einem kurzen Weg in der Ebene betraten wir von neuem eine ſehr bergige Gegend, die außer häufigen Buchsbaumgebüſchen hie und da mit niedrigen Eichen bewachſen war. Aeußerſt überraſchend iſt die erſte Anſicht von Cerdon, deſſen glänzend rothe Dächer man in weiter Tiefe am Ende eines engen Thals erblickt, welches auf allen Seiten hohe Felſen amphitheatraliſch umſchließen; die majeſtätiſchen Ruinen drei alter Schlöſſer ſcheinen traurig von den höchſten Spitzen auf die wilde Gegend herabzuſchauen, und erinnern den vorbeiziehenden Wanderer an die Vergänglichkeit irdiſcher Größe. Hinter Cerdon nimmt das Land immer mehr einen ſüdlichen Charakter an, der Wein wächſt ohne Sorgfalt wie wild an den Bergen hin, und vermiſcht ſeine Trauben mit den Brombeeren, die die Dornenſträucher am Wege tragen; blaue Weiden und Kaſtanienbüſche nehmen die Stelle der Eichen und Buchen ein, und die drückende Sonnenhitze mahnt bei jedem Schritt ſtärker an den ſüdlichen Himmel. In einem großen Dorf am Anfang der Ebene, St. Jean le Vieux genannt, fanden wir ſchon Weintrauben und Pfirſiche zum Verkaufe ausſtehen; um wahr zu ſein, muß ich aber bekennen, daß ſie noch ſehr ſauer und unreif waren. Es beluſtigte uns, an einem Hauſe einen gedruckten Zettel angeſchlagen zu ſehen, wo auf den Sonntag grand bal paré im Dorfe St. Jean le Vieux angekündigt wurde; gleich daneben war eine noch komiſchere Enſeigne; der Gaſtwirth Borde zeigte an, wie es hier auf jedem Cabaret mit großen Buchſtaben angeſchrieben ſteht, qu'il logeait à pied et à cheval; da indeß die Façade ſeiner Hütte zu klein war, um dieſe Worte ganz auszuſchreiben, ſo hatte er ſie abgekürzt und man las nun folgende Inſchrift: BORDE L A Pd & A CHE. Der Wein iſt ſchon ſo wohlfeil, daß wir für eine Bouteille vom beſten

Landwein nicht mehr als vier Sous bezahlten; Brot und andere Lebensmittel waren ebenfalls durchgängig gut und zu geringen Preiſen; nur über Mangel an Geld klagte man allgemein, als wenn der Ueberfluß an Geldeswerth nicht mehr werth wäre als dieſes elende Metall. Auffallend war es, in einem ſo bevölkerten Lande im Ganzen ſo wenigen Menſchen, beſonders faſt gar keinen jungen Leuten zu begegnen; man ſah gewöhnlich bloß Greiſe und Weiber, und zuweilen wurden die todten Landſtraßen nur durch von Gensd'armen begleitete Haufen angeketteter Refractaires belebt, die ſich widerſpänſtig dem Dienſte für's Vaterland hatten entziehen wollen. In der kleinen Stadt Meximieux, neun Lieues von Nantua, wo wir die Nacht blieben, trafen wir zwei ſehr ſchöne Mädchen an, die meine beiden Reiſegefährten faſt bewogen hätten, einige Tage hier zu verweilen, wenn das ſchlechte Wirthshaus uns nicht als Gegengift gedient hätte.

Die bisher oft kahle und ſandige Gegend verſchönert ſich allmälig, je mehr man ſich Lyon nähert; ein Wall grüner Weinberge zieht ſich lange rechts der Straße hin; links fließt im Thale mit reißender Schnelle die Rhone vorüber; eine weite, fruchtbare Ebene dehnt ſich hinter ihr aus, von hohen Alleen italiäniſcher Pappeln durchſchnitten, mit Dörfern und Villen, Feldern und Wieſen bedeckt, die ein Halbkreis blauer Berge in dämmernder Ferne umſchließt; vor ſich erblickt man die weitlang ausgedehnte Stadt, und mit Vergnügen weilt das Auge auf der langen Reihe prächtiger Häuſer, welche den Rhone-Quai bekränzen. Um 3 Uhr Nachmittags kamen wir ſehr ermüdet und ausgetrocknet von Staub und brennender Hitze an den Thoren an, mußten aber noch eine halbe Stunde die Stadt beinahe in ihrer ganzen Länge durchtraben, ehe wir an den Gaſthof „Aux Célestins“ gelangten, der uns ſehr rekommandirt worden war, der Rekommandation aber ſehr übel entſprach. Es iſt überhaupt ein wahrhaft elendes Weſen mit dem größten Theil der Wirthshäuſer in Frankreich; gewöhnlich ſind ſie nichts anderes als Hotels garnis, wo man für hohe Preiſe ſehr mittelmäßige Stuben und Betten erhält, für alles Uebrige aber ſelbſt ſorgen muß. Will man frühſtücken, ſo muß man in ein Kaffeehaus gehen, wünſcht man zu eſſen, einen Traiteur oder Reſtaurateur aufſuchen; hat man nöthig, das oder jenes aus der Stadt holen zu laſſen, ſo kann man ſelbſt danach gehen, oder man muß einen Lohnbedienten deswegen annehmen; im Hauſe rührt ſich keine Seele mehr, ſobald die Betten gemacht ſind, welches Geſchäft in dieſem Lande, wo, wie man einſt ſagte, die beiden Geſchlechter ihre Naturen und Beſchäftigungen ausgetauſcht haben, von Männern verrichtet wird. Als wir heute früh in Monluel frühſtücken wollten, fühlten wir zum erſtenmal empfindlich das Drückende dieſer Einrichtung; wir traten im Wirthshauſe ab, und forderten Kaffee; ſogleich wies uns die Wirthin mit viel Humeur in ein gegenüber liegendes Kaffeehaus mit dem Bedeuten, daß ſie gar nicht einmal Kaffee zu machen verſtünde. Wir tranken ihn alſo dort, und verlangten darauf Brot und Butter; das haben wir nicht, hieß es, da müſſen Sie in's Wirthshaus gehen. Wir gingen; als aber kurz darauf einer von uns ein Glas Liqueur zu haben wünſchte, ſchickte man ihn wieder in's Kaffeehaus, und um ein Glas Waſſer zu trinken war er genöthigt zum drittenmal in's Wirthshaus zurückzukehren.

Lebe wohl u. ſ. w.

Siebenundzwanzigſter Brief.

Lyon, den 30. Auguſt.

Je mehr man in Frankreich vordringt, je mehr bemerkt man eine größere Freiheit und Natürlichkeit der Sitten, und weniger falſche Scham bei Dingen, deren man ſich vernünftigerweiſe nicht zu ſchämen Urſache hat. So ſah ich zum Beiſpiel mehreremal in Lyon wohlgekleidete Weiber mit ihren Kindern an der entblößten Bruſt umhergehen, ohne daß es Jemandem eingefallen wäre, hierin etwas Unſchickliches zu finden. Eben ſo wenig ſchämt man ſich der Armuth, und man verdenkt es daher auch Niemandem oder ſchätzt ihn weniger, wenn er ſich einer ſehr genauen Oekonomie befleißigt; ſelbſt in den Gaſthöfen wundert ſich kein Wirth und macht ſaure Geſichter oder grobe Anmerkungen, wie es in Deutſchland zu geſchehen pflegt, wenn der Gaſt einen ſo billigen Akkord als möglich mit ihm abzuſchließen ſucht, und ſich im voraus die beſtimmten Preiſe aller Artikel aufzeichnen läßt; ſelten habe ich bemerkt, daß Jemand deswegen ſchlechter bedient worden wäre, weil er arm iſt, und weniger verzehrt als ein Anderer; im Gegentheil entſchädigt ihn oft, beſonders auf dem Lande, die freundliche Gutmüthigkeit der Franzoſen für die Härten ſeines Schickſals.

Ueberhaupt wenn man die Franzoſen, dieſe Beherrſcher der Welt, unpartheiiſch und in der Nähe betrachtet, ſo kann man ſich über die Beſcheidenheit, Höflichkeit und Mäßigung nicht genug wundern, die dieſe Nation im Allgemeinen, nach der Unterjochung des größten Theils von Europa, nach allen ihren glänzenden Siegen, in immer gleichem Grade beibehalten hat. Wer würde den groben Uebermuth der Deutſchen haben ertragen können, wenn ſie ſich in dem

Fall der Franzoſen befänden, oder was würde unſer trauriges Loos geweſen ſein, wenn die wilden Scythen den Sieg davon getragen hätten? So unbedachtſam oft einzelne Franzoſen in ihren Geſprächen ſind, ſo habe ich doch nie einen geſehen, der, er müßte denn vorher abſichtlich gereizt werden ſein, durch einzelne Aeußerungen oder ſtolzes Betragen je einem Fremden die demüthige Abhängigkeit hätte fühlen laſſen, in der wir uns von ihnen befinden, im Gegentheil macht er es ſich gewöhnlich zur Pflicht, wenigſtens die Nation zu entſchuldigen und womöglich zu loben, der der Fremde angehört, mit dem er ſich eben unterhält. Ein billiger Beobachter wird gewiß den Franzoſen einen hohen Grad von Liebenswürdigkeit und Herzensgüte nicht abſprechen können, ſo lange man ihre Leidenſchaften nicht mit Gewalt erregt. Schon die harmloſe Fröhlichkeit, die ſo ſehr unter ihren Nationaleigenſchaften hervorſticht, zeigt meiner Meinung nach von einem weniger verdorbenen und wohlwollenderen Charakter als zum Beiſpiel die plumpe Grobheit der Engländer, der lächerliche, mit niedrigem Sklavenſinn gepaarte Stolz der Ruſſen, die elende Kriecherei der Deutſchen u. ſ. w. Ueberdies ſind ihre außerordentliche Gefälligkeit ohne alle intereſſirte Abſichten, von der wir täglich die frappanteſten Beweiſe ſelbſt erfahren haben, ihr lebhaftes Gefühl für Ehre, ihre größere und beſonders allgemeinere Bildung, in der ſie jede andere Nation übertreffen, alles Eigenſchaften, die an den Weltbeherrſchern ſehr erwünſcht und doppelt verdienſtvoll ſind. Wie viel Bewegungsgründe, unſer ſelbſtverſchuldetes Joch mit Reſignation zu ertragen, glücklich und preiſend, daß es die Franzoſen ſind, denen wir gehorchen.

Ich fand Lyon größer und ſchöner als ich erwartet hatte; die hohen Gebäude, die langen belebten Straßen, die ſchönen und regelmäßigen Plätze, die breiten Quais an der

Rhone und Saone entlang, dieſe beiden Flüſſe ſelbſt, welche die Stadt theils durchſtrömen, theils umſchließen, und die Menge der Brücken, welche die verſchiedenen Viertel verbinden, geben ein imponirendes Bild von Reichthum und Größe; leider wird es noch durch häufige Spuren der wilden Zerſtörungen der Revolution unterbrochen, aber man arbeitet mit Eifer und Ernſt an der gänzlichen Wiederherſtellung des alten Glanzes der Stadt; in drei Jahren, hat der Kaiſer befohlen, ſollen die beiden Façaden des ehemaligen Platzes Bellecour, jetzt Bonaparte, zum zweitenmal aus der Erde neu emporſteigen; an dem angefangenen Eckhauſe lieſt man auf einer ehernen Tafel, daß Bonaparte den erſten Stein zu dieſen Häuſern legte, und wahrſcheinlich wird eine Statue des Kaiſers die Mitte des Platzes zieren.

Kleiner, aber nicht weniger ſchön in ſeiner Art iſt der Platz des Terreaux am anderen Ende der Stadt, wo das Rathhaus ſteht, ein weitläufiges und prächtiges Gebäude, das ſich durch geſchmackvolle Bauart und eine ſchöne Façade auszeichnet. Man ſieht im Veſtibule zwei koloſſale allegoriſche Gruppen in Bronze von Couſten, den Rhonefluß und die Saone vorſtellend. Das Bild des erſten wird durch einen athletiſchen Mann ausgedrückt, der auf einem Löwen ruht, welcher in der einen Tatze einen großen Fiſch und in der anderen eine Weintraube hält; eine weibliche Figur, die auf einer Löwin hingelagert iſt, und ein Füllhorn vor ihr ausſchüttet, deutet die Saone an. Beide Gruppen werden geſchätzt, mir ſchien aber die erſte viel Vorzüge vor der zweiten zu haben. Neben dem Rathhaus nimmt das lange Palais de St. Pierre eine ganze Seite des Platzes ein; hier iſt die Börſe, das Muſeum, welches wir leider ſtets verſchloſſen fanden, und einige andere öffentliche Anſtalten. Nicht weit vom Platze des Terreaux ſteht am Rhone-Quai das hôtel Dieu, deſſen vortreffliche Einrichtung allgemeinere Nachahmung verdiente. Obgleich noch nicht ganz vollendet, übertrifft es ſchon jetzt äußerlich wie innerlich jede Anſtalt dieſer Art, die ich kenne; 1800 eiſerne Betten mit reinen weißen Leinewandvorhängen ſind von eben ſo viel Kranken beiderlei Geſchlechts beſetzt, die durch eine große Anzahl beim Hoſpital angeſtellter Schweſtern mit der menſchenfreundlichſten Sorgfalt gewartet werden. An jedes Bett iſt ein Zettel angeheftet, auf dem die Medizin, die Art und Quantität der Speiſen angeſchrieben ſteht, welche der Kranke erhalten ſoll. Alle Nahrungsmittel, ſowohl Fleiſchſpeiſen als Gemüſe, die ich herumreichen ſah, waren durchgängig gut und reinlich; die Kranken ſind nach Verſchiedenheit ihres Geſchlechts und ihres Uebels in mehrere wie Strahlen auslaufende Säle vertheilt, in deren Mittelpunkt ein großer Altar mit dem Bilde des Gekreuzigten ſteht. Es wird die genaueſte Sorge getragen, immerwährend in dieſen Sälen friſche Luft zu erhalten, ſo daß nie ungeſunde Ausdünſtungen die Heilung verzögern können; reine Wäſche wird, ſobald es nöthig iſt, regelmäßig ausgetheilt, und ich überzeugte mich ſelbſt, daß man nicht karg damit war; überhaupt kann man ſagen, daß nichts verſäumt wird, was zur nöthigen Wartung der Kranken erforderlich ſein kann. In den weitläufigen Nebengebäuden befinden ſich die Wohnungen der Schweſtern (in ihrem Eßſaal ſteht über dem Kamin mit großen Buchſtaben Silence angeſchrieben), die Apotheke, die Fleiſchbank, die Küchen, deren Reinlichkeit der Eleganz nahe kam, und durchaus nichts zu wünſchen übrig ließ u. ſ. w. In einem dritten Hofe ſahen wir hinter geräumigen eiſernen Gittern einige närriſche Weiber umhergehen, unter denen ſich ein Mädchen durch lebhafte Spuren ehemaliger Schönheit und ihr ſanftes beſcheidenes Betragen auffallend auszeichnete; als ſie einer der Umſtehenden fragte, wie ſie ſich hier befände, antwortete ſie traurig: „Je suis enfermée et malheureuse, mais grâces au ciel, ce n'est pas pour avoir fait du mal; au contraire je serai peut-être libre, si j'avais voulu faire ce qu'on me demandait, et vous sentez bien", ſetzte ſie mit verſchämtem Lächeln hinzu, „qu'il ne dépendait que de moi de le faire, si j'avais voulu." Ich hätte ſehr gewünſcht, die Geſchichte dieſer Unglücklichen zu erfahren, die vielleicht einen intereſſanten Beitrag zu den Biographieen der Seelenkranken liefern mag; es konnte oder wollte mir aber keiner der Wärter darüber Auskunft geben. Von dieſem Schauplatz menſchlichen Elends gingen wir auf die Schaubühne menſchlicher Thorheit — in das Theater, das heißt inſofern menſchliche Thorheit auf dem Theater vorgeſtellt wird. Es hat nichts, was beſonderer Erwähnung verdiente, und ſchien mir ſogar zu klein für eine ſo große und volkreiche Stadt; jetzt iſt es geſchloſſen, weil die Geſellſchaft bei den großen Abgaben an das Gouvernement und der geringen Einnahme ſich nicht länger hat halten können; man hofft indeſſen, daß es bald wieder eröffnet werden wird, und begnügt ſich en attendant mit dem kleinen Theater „Aux Céleſtins", wo Operetten, Komödien und Vaudevilles gegeben werden.

Eine neue Brücke über die Saone, die der Kaiſer hat bauen laſſen, und die den Namen pont de Tilsit führt, ward den Tag nach unſerer Ankunft zum erſtenmal geöffnet. Sie iſt von großen Quadern aufgeführt, und wie alle Werke, die auf Befehl des Kaiſers unternommen werden, eben ſo ſchön als dauerhaft gebaut. Eine andere hölzerne Brücke über die Rhone iſt für die Einwohner von Lyon merkwürdig durch die Menge der Unglücklichen, die während der Revolution hier in den Fluß geſtürzt wurden; man hat von hier eine herrliche Ausſicht auf den Rhone-Quai und ſeine hohen Häuſer, deren lange Reihe man mit einem Blicke überſieht; der Uebergang über die Brücken wird jedesmal mit einem halben Sous bezahlt. Wir beſahen Nachmittags die Kathedralkirche, ein altes gothiſches Gebäude, das außer ſeinen wohlerhaltenen bunten Glasſcheiben nichts Merkwürdiges darbietet.

Ich ſollte Dir wohl etwas über die hieſigen Fabriken ſchreiben, von denen ich einige beſucht habe, da ich aber nichts Neues darüber zu ſagen weiß, und weder mir noch Dir mit Hererzählung abgedroſchener oder ausgeſchriebener Notizen Langeweile machen will, ſo wirſt Du es hoffentlich für gut finden, daß ich mir dieſes Kapitel erlaſſe.

Man muß geſtehen, daß man in den franzöſiſchen Theatern viel für ſein Geld hat — für fünfzehn Sous ſahen wir Abends drei Stücke ſpielen, von denen „Mr. & Mde. Denis“, Vaudeville, und „La Cloiſon“, Luſtſpiel in einem Akt, ziemlich gut ausgeführt wurden. Das erſte enthält eine Menge zuweilen faſt grober Zweideutigkeiten, die jedoch immer ein großes Gelächter erregten, und denen es in der That ſelten an Witz fehlte; Geſang konnte man übrigens das widrige Gekrächze der agirenden Perſonen nicht nennen, und das Orcheſter hatte nicht viel vor den mittelmäßigſten Dorfmuſikanten voraus, die ich je gehört habe. Das zweite Stück, „La Cloiſon“, habe ich ſchon in Wien in der Ueberſetzung aufführen ſehen; es zeichnet ſich dadurch auf eine originelle Weiſe von anderen Luſtſpielen dieſer Art aus, daß hier nicht die Liebenden den Vater oder Onkel, ſondern dieſer ſie betrügt; der fernere Gang des Stücks iſt wie gewöhnlich, man intriguirt hin und her, und heirathet ſich endlich, weil es ſich findet, daß man von Anfang an von der ganzen Familie für einander beſtimmt war. Was die Handlung undeutlich läßt, ermangelt der Onkel nie, nach der beliebten Manier der franzöſiſchen Komödie in einem Selbſtgeſpräch dem Publikum mitzutheilen, und man hat auch hier die Annehmlichkeit, bei der erſten Szene ſchon vorausſagen zu können, wie die letzte ſein wird. In der Bearbeitung des Detail fehlt es nicht an Stellen, die einen ſehr glücklichen Effekt machen, und des Verfaſſers Witz iſt überraſchender als ſeine Intriguen. Onkel und Nièce ſpielten überdacht und mit Feinheit, der Liebhaber war aber eben ſo ſteif als bei uns. Es iſt eine höchſt unangenehme Einrichtung in den franzöſiſchen Schauſpielhäuſern, daß man ſeine Augen und Ohren nur auf Koſten ſeiner Füße ergötzen kann, denn vier bis fünf Stunden auf einem Flecke zu ſtehen, iſt nicht jedem ein Leichtes, und nach Bänken ſieht man ſich vergebens im Parterre um.

Der Bruder des Herrn von Wulffen verließ uns den anderen Morgen, um nach Straßburg zurückzukehren; wir begleiteten ihn auf einem kleinen Umweg, den Saone-Quai herauf bis nach dem alten Schloſſe Pierre enciſe, deſſen zerſtörte Mauern auf einem hohen Felſen jenſeits des Fluſſes über die Stadt hinragen. Auf dieſem Spaziergang konnten wir die Verwüſtungen des revolutionairen Vandalismus in ihrer ganzen Furchtbarkeit betrachten; die lange Reihe maſſiver Häuſer, die ſich eine halbe Stunde weit an der gegenüberliegenden Seite des Fluſſes hinzogen, liegen noch in hohen Schutthaufen am Waſſer aufgethürmt, der ganze Bergrücken hinter ihnen iſt mit Ruinen alter Klöſter und Schlöſſer bedeckt, von denen nur wenige der gänzlichen Zerſtörung entgingen. Hier lag auch das Kloſter des doux Amans, in dem man einſt die Gräber von Amandus und Amandea den Liebenden zeigte; jetzt ſind die übrig gebliebenen Gebäude zu einer Veterinairſchule benutzt. In den Zeiten des Alterthums ſtand auf dem nämlichen Bergrücken die Hofburg Marc Aurel's, und mehrere römiſche Antiquitäten geben noch jetzt ſchwache Spuren ihres Daſeins. Ein Geiſtlicher aus dem Hoſpice de l'Antiquaille war ſo gütig, uns im größten Negligé, in zerriſſenem Schlafrock und Pantoffeln in dieſem ganzen Theile der Vorſtadt herumzuführen; im Hospiz ſelbſt konnte er, weil ihm die Schlüſſel zu den Kellern und übrigen Reſten alter Gebäude fehlten, nichts als das Grab und zugleich den Leidensort des heiligen Potinus, erſten Biſchofs zu Lyon, zeigen, der uns weniger merkwürdig ſchien, als ihm; von hier führte er uns in das ehemalige Urſulinerkloſter, was, um ſeine Beſtimmung nicht ganz zu verändern, zum Aufenthalte närriſcher Weiber eingerichtet iſt, und in deſſen Garten ſich unter dichten Weinlauben noch wohlerhaltene unterirdiſche römiſche Bäder befinden. Sie beſtehen aus einem Quarré von ſechs breiten Gängen en tout sens, die in den Felſen gehauen, und mit einem drittehalb Zoll dicken Maſtic aus Kalk und geſtoßenen Ziegelſteinen überzogen ſind, der noch jetzt an vielen Orten eine neu ſcheinende, dem Marmor ähnliche Politur konſervirt hat; man ſieht im Felſen die Oeffnungen, wo aus der großen Waſſerleitung das Waſſer hiehergeführt wurde, und acht große Luftlöcher an der Decke, durch die zugleich Licht hereinfiel; in der Mitte war ein Brunnen, den man aber de peur d'accident zugefüllt hat. Das Ganze hat 50 Fuß Länge und 48 Fuß Breite.

Von der Waſſerleitung an der anderen Seite des Bergs iſt nur noch wenig übrig; ſie iſt von Ziegelſteinen erbaut, die mit den ſpitzen Enden auswendig in ſchräger Richtung gemauert ſind. In einem Privathaus zeigte man uns einen äußerſt ſchönen Fußboden in Moſaik, der völlig erhalten ſein würde, wenn der vorige Beſitzer ihn nicht an einer Stelle mit Gewalt hätte aufreißen laſſen, um einem ſupponirten Schatze nachzugraben; er beſteht aus mehreren Carreaux lebhafter Farben, wovon jedes ein verſchiedenes Deſſin darbietet; in der Mitte iſt ein allegoriſches Bild, in dem ein Amor und ein Satyr beſonders gelungene Geſtalten ſind, beide haben ſo viel Charakteriſtiſches, und das liebliche Amorsgeſicht erinnert ſo ganz an die Raphael'ſchen Engel, daß man ihn nicht genug betrachten kann. Ich habe mich nie überreden können, daß die Alten uns ſo weit in der Malerei nachgeſtanden hätten, als ſie uns in der Plaſtik übertreffen; dieſes in Moſaik ausgeführte, wahrſcheinlich ſehr untergeordnete Bild, das demohngeachtet nicht allein Korrektheit, ſondern auch ſo viel Weichheit, Grazie und Zartheit der Empfindung verräth, hat mich von Neuem in meinem Glauben beſtärkt, und es ſcheint mir mit mehr Recht, als diejenigen, welche aus den in Herkulanum, Pompeji u. ſ. w. an die Wand gepinſelten Gemälden (unter denen ſich demohngeachtet noch ſehr vorzügliche Sachen befinden) auf den Kunſtgrad der Malerei bei den Alten ſchließen wollen, ebenſo als wenn man an unſeren Tapeten unſere Fortſchritte in der Malerei abnehmen wollte.

Der gute Prieſter verließ uns hier, nachdem er ſich vorher erkundigt hatte, wo wir her wären; als ich ihm Sachſen nannte, gab er einige komiſche Aeußerungen über die Geographie unſeres Landes von ſich; ſo frug er zum Beiſpiel, ob Kurſachſen am Meere läge, und wie die Hauptſtadt heiße; am Ende wünſchte er noch zu wiſſen, ob es groß ſei; „mais", unterbrach er ſich hier ſelbſt, „la Saxe aura bien trente lieues de long, je pense." O sancta simplicitas! erſte Vorſchrift der chriſtlichen Religion, du hatteſt ſie inne, ehrlicher Pfaffe, aber wider Vermuthen ſchienſt du mit der Unſchuld der Tauben nicht die empfohlene Klugheit der Schlangen zu verbinden.

Ehe wir den mit Alterthümern bedeckten Berg verließen, erſtiegen wir ſeinen höchſten Gipfel, wo man von den Mauern der Kirche de Fourvières eine hinreißende Ausſicht auf das prächtige Lyon und die ſich am Horizont verlierende Ebene genießt, ſo weit das Auge ihr folgen kann.

Auf dem Rückwege nach unſerem Hotel begegneten wir einem Bettler, der, auf der Straße hingelagert, eine auswendig gelernte Predigt rezitirte über das freudenvolle Leben der Wohlthätigen jenſeits, die auf dieſer Welt den Armen gäben; ſeine Verheißungen waren nicht viel geringer, als die der Kirchenväter vom himmliſchen Jeruſalem, und verfehlten eben ſo wenig ihren Zweck — reichliche Dupes zu machen, denn welcher Vorübergehende hätte nicht gern und willig ein Souſtück bezahlt für die Entrée zum Himmel? Nicht weit davon machte ein Taſchenſpieler ſeine Kunſtſtücke, und ſuchte nicht ohne Erfolg ſeinem religiöſen Kollegen den Rang abzulaufen; beide machten eine beſſere Ernte als ein armer Teufel daneben, der mit einem Auge und auf Krücken größtentheils vergebens ſein weißes Haupt ſtillſchweigend vor den Vorbeigehenden entblößte.

Lebe wohl u. ſ. w.

Aus dem Thüringer Walde.

1845.

Erſter Abſchnitt.

So wie das Sprüchwort: „Keiner iſt ein Prophet in ſeinem Vaterlande“ meiſtens eintrifft, ſo iſt es nicht minder wahr, daß man in der Regel nur nach dem Fernen ſehnſuchtsvoll blickt, nur in's Weite, oft mit großen Opfern, ſich zu verſetzen ſtrebt, und darüber wohl häufig Beſſeres und Belohnenderes in der Nähe überſieht. Vielleicht iſt dies ſogar uns Deutſchen am meiſten vorzuwerfen, und ich geſtehe, daß es mir ſelbſt erſt kürzlich mit dem Thüringer Walde ſo ergangen iſt, wovon ich Dir, verehrter Leſer, heute etwas erzählen will.

Beginnen wir mit den Weimar'ſchen Landen. Weimar iſt nur eine kleine Stadt, und doch eine Weltſtadt. Wem in Europa iſt ihr berühmter Name fremd, ſie, welche Deutſchland ſo lange gleich einem fernſchimmernden Fanale vorgeleuchtet hat, unter einem Fürſten, deſſen Andenken ſich für immer an das der größten Genien unſerer Nation, denen er ſo vielfach die Bahn geebnet, anſchließen wird. Denn Segen den Fürſten, bei Mit- und Nachwelt, die Genie und Talent hervorzuheben, aus eigener, gleichgearteter Natur es zu erkennen, im ganzen Leben es zu verwenden wiſſen — jeder daraus entſpringende Ruhm fällt mit auf ſie zurück, wie er zum großen Theil von ihnen ausgeht. Doch Jedermann kennt dieſe glorreiche Vergangenheit

Weimars. Aber auch jetzt, wo jener preiswürdige Fürſt mit allen gigantiſchen Heroen ſeiner Zeit dahingegangen, iſt der geiſtige Anklang Weimars noch immer groß geblieben, theils durch viel Ausgezeichnetes, was ihm ſelbſt angehört, theils durch den in ſteter, bunter Abwechſelung ſtrömenden Zufluß aus der Fremde, hier und in der Nähe, welcher die kleine Reſidenz intereſſanter macht, als manche viel größere.

Wahrlich, ich weiß mich kaum mehr zu erinnern, wie viel Könige, Königinnen, Prinzen und Prinzeſſinnen, Herzöge und Fürſten, nebſt anderen berühmten und markanten Individualitäten, ich im vorigen Sommer in dieſen Gegenden an mir vorübergleiten ſah, und hätte ich irgend Jemand zu ſuchen, deſſen Aufenthaltsort in der Welt im Augenblick nicht ſicher zu beſtimmen wäre, ich reiſte gewiß nach Weimar, um ihn dort zu erwarten.

Daß die unendliche Liebenswürdigkeit und mittelaltrige Gaſtfreiheit des hieſigen Hofes noch immer das Meiſte hiezu beiträgt, iſt gewiß, und in neueſter Zeit iſt dieſer, anderwärts ſehr aus der Mode kommende, geſellige Vorzug durch den jungen Erbgroßherzoglichen Hof mit der anmuthig geiſtreichen Prinzeſſin, die an deſſen Spitze ſteht, noch ſehr geſteigert worden. Auch fand ich Weimars Umgebungen ſeit meiner letzten Anweſenheit vor mehreren Jahren bedeutend verſchönert. Namentlich hat der geläuterte Geſchmack der hochverehrten Großherzogin mit Hülfe ihres geſchickten Hofgärtners aus dem Luſtſchloß Belvedere einen höchſt reizenden Aufenthalt gemacht, und ebenſo der Großherzog in Tiefurt und Kromsdorf, ſein Sohn in Ettersburg, ſehenswerthe Anlagen ausführen laſſen. Uebrigens beſitzt die regierende Familie hier ſo viele Schlöſſer in allen Theilen des Landes, daß ſie kaum weiß, wo ſie zuerſt anfangen, wohin ihre größte Thätigkeit richten ſoll. Die Art und Weiſe indeß, mit welcher der Erbgroßherzog ſeine neue Wohnung im Reſidenzſchloſſe einzurichten verſtanden hat, läßt für jedes, was in dieſer Hinſicht angegriffen werden wird, die allergünſtigſte Hoffnung faſſen. Denn dort trägt nicht nur alles den Stempel eines dem feineren Comfort huldigenden eleganten Sinnes und Geſchmacks, ſondern es prägt ſich wirklich Charakter in der Gediegenheit des Ganzen, ſo wie Originalität in der oft überraſchenden Wahl und Dispoſition der Details aus. Ich wenigſtens habe lange keine Privatwohnung (denn auf prunkende Hofhaltung iſt es hier nicht abgeſehen) angetroffen, deren Prüfung mir mehr Befriedigung gewährt hätte. Daß auch die Kunſt hiebei nicht ausgeſchloſſen iſt, und beſonders die Liebhaber prachtvoller, alter Meubles — aus jener ſchönen Zeit der Kunſt, wo ſelbſt die Handwerker Künſtler zu ſein ſich beſtrebten — ebenfalls ihre Rechnung finden mögen, war zu erwarten, und Manche, denke ich, werden es mir Dank wiſſen, ſie hier darauf hingewieſen zu haben. —

Doch ſchöner noch erſchienen mir Natur und Alterthum auf der herrlichen Wartburg, der ſeit kurzem die beſondere Aufmerkſamkeit des Erbgroßherzogs gewidmet iſt. —

Es giebt wohl kaum ein intereſſantes Gebäude des Mittelalters, an das ſich, vorzüglich für uns Proteſtanten, gewichtigere Erinnerungen anſchlöſſen, als dieſe ehrwürdige Burg, wo durch Luther's Errettung aus tödtlicher Gefahr eine neue Aera der Weltgeſchichte begründet, und die große Revolution im menſchlichen Geiſte, in der wir jetzt mitten inne ſtehen, ihre erſte Morgenröthe am fernen Horizonte aufſteigen ſah. Dazu kommt, daß die Wartburg den großen Vortheil vor anderen ihres gleichen hat, daß ſie ſeit vielen Jahrhunderten im weſentlichen faſt unverändert geblieben iſt, ohne weder eine Ruine, noch eine modern-gothiſche Spielerei geworden zu ſein. Auch geht, ſo viel ich weiß, die Abſicht des jetzigen Beſitzers nur dahin, das zum Theil vermauerte und übertünchte Alte, das urſprünglich im pittoreskeſten byzantiniſchen Style erbaut war, wieder frei zu machen, die halb verſchütteten Säle wieder in ihrem ehemaligen Glanze herzuſtellen, und im Ganzen, nach alten, noch vorhandenen Plänen und Zeichnungen, zu reſtauriren was verfallen iſt, zu vollenden was unvollendet blieb.

Auf erhaltene Einladung Ihrer Königlichen Hoheiten, hatte ich mich an einem ſchönen Spätſommertage auf den Weg nach der Burg gemacht, die ſchon von weitem das vor Eiſenach ſich immer üppiger entfaltende, waldbewachſene Hügelland beherrſcht.

Ich kam kurz vor der Mittagstafel an, ſo daß mir keine Zeit übrig blieb, vorher noch irgend etwas im Einzelnen zu beſichtigen. Deſto mehr überraſchte es mich, als wir in einen Speiſeſaal geführt wurden, der ſich noch ganz in demſelben Zuſtande befand, wie er war, als die geſtrengen Land- und Markgrafen hier tafelten, deren nachgedunkelte oder halb verſchoſſene Bilder alle Wände bedeckten. Mit Vergnügen bemerkte ich, daß unter dieſen Gemälden auch das bleiche Antlitz einer geſpenſtiſchen, weißen Ahnfrau ſich befand, deren zeitweiliges Umgehen ſo weſentlich zur Etikette alter Stammſchlöſſer gehört. Gleich daneben iſt die große Rüſtkammer, wo viele gewappnete Ritter zu Pferde und zu Fuß in langen Reihen aufgeſtellt ſind.

Als wir uns vom Tiſche erhoben, dämmerte es ſchon, und in dieſem Halbdunkel traten wir unter die Ritter, mit der proſaiſchen Abſicht, den Kaffee dort zu uns zu nehmen. Aber der weite Saal hatte ſich unterdeß ſeltſam belebt — denn rundum reihten ſich, zwiſchen die Harniſche gedrängt, eine Menge Zuſchauer aller Stände und Trachten umher, denen die Liberalität der Beſitzer hier ſtets den freieſten

Zutritt verſtattet; in der Mitte des Raumes aber ſtanden die Sänger der Eiſenacher Liedertafel, welche bei unſerem Hereintreten ſofort mit gedämpfter Stimme einen ſchönen alten Choral anſtimmten.

Dieſe Szene hatte etwas unausſprechlich Ergreifendes. Hier war, ſo zu ſagen, das friſche Leben wie der ſtarre Tod körperlich repräſentirt, Hof und Volk von heute wie die Eiſenmänner der Vorzeit, ſie waren alle gegenwärtig, und wie ehemals ſchienen auch die Sänger der Wartburg ihren berühmten Wettkampf wieder von neuem beginnen zu wollen. Ja, wunderbar wirklich erklangen in den jetzt immer dunkler werdenden Hallen die herzerſchütternden Töne, mehr Kunde bringend von jenſeits als dieſſeits, bald wie rollender Donner in den Gewölben wiederhallend, bald nur einem fernen Echo gleich durch ſie hinzitternd, wo bei der todtenähnlichen Stille es zuweilen war, als antwortete leiſes Geraſſel der Rüſtungen mit Geiſterhauch aus längſt verſchollenen Zeiten.

Tiefe Erregung malte ſich auf jedem Antlitz, als endlich die Accorde langſam verklangen — in manches mehr ſchwärmeriſche Auge ſah man auch wohl eine Thräne treten, mit jenem verklärenden Ausdruck, der anzeigt, daß die davon ergriffene Seele der Selbſtſucht einmal vollſtändig entrückt, Raum und Zeit vergeſſend, nur ſelig in der Ewigkeit Gottes ruht, und in der That — auch der hohen Herrſchaften Kaffee war darüber kalt geworden.

Zu lange muß man ſich ſolchen Eindrücken nicht hingeben, ſondern ſie nur ſchnell und kräftig auf das Gemüth einwirken laſſen, wie Sturzbäder auf den Körper. Dann verfliegt die Wirkung gerade am wenigſten, denn der göttliche Funke ruht zwar in jeder Menſchenbruſt, nur ſelten aber kann uns armen Sterblichen die Beſeligung zu Theil werden, daß er in Flammen aufſchlägt. Darum ergreife man den Augenblick, und verarbeite ihn im geheimſten Inneren. Denn auch die reinſte Anbetung hat ihre Verſchämtheit.

So habe ich es gehalten, und daher blieb mir von jenem Tage eine ſchöne Erinnerung mehr aus meiner Pilgerfahrt, wie ich deren ſchon viele dieſem wahrhaft hohen und edlen Fürſtenhauſe verdanke.

Erſt gegen Abend gelang es mir mit dem Kommandanten der Wartburg bei Laternenſchein einige andere Sehenswürdigkeiten in Augenſchein zu nehmen. Wir ſtiegen zuerſt in die unterirdiſchen Räume hinab, welche der Tradition nach die Zimmer der Markgräfinnen waren, und jetzt noch durch Schutt und Feuchtigkeit entſtellt, aber von ſtattlichen Dimenſionen ſind; jedes Gemach wird in der Mitte durch eine Säule mit barockem Kapitäl geziert, welche das Gewölbe trägt wie im Remter zu Marienburg. Während wir hier behutſam umherkletterten, erzählte mir der Kommandant folgende, ihm ſelbſt in dieſem Theile der Burg wiederfahrene Spukgeſchichte:

In einer Nacht, wo ein ſo heftiges Gewitter tobte, daß der wüthende Sturm alle Fenſter zu zertrümmern, wo nicht die ganze Wartburg wegzublaſen drohte, ward dem H. von S . . . . . in ſeiner entfernten Thurmwohnung ſehr für ſeinen geliebten Ritterſaal bange, deſſen jetzige geordnete Aufſtellung mit ſo manchen nöthigen Reparaturen ſeiner mühevollen Sorge hauptſächlich zu danken iſt. Beſorgt ſprang er daher aus dem Bette, warf einen Mantel um, zündete eine Nachtlaterne an, und ſtieg, da im Hauſe alles ſchlief, ganz allein die Treppe hinab. Er mußte durch mehrere offene Zimmer gehen, und noch ehe er an die ſtets verſchloſſene Thüre des Saales gelangte, glaubte er ein lautes Klirren zu vernehmen, wodurch er immer mehr in der Beſorgniß beſtärkt ward, daß ein oder das andere

Fenſter den fürchterlichen Stößen des Windes nicht zu widerſtehen vermocht habe, und irgend ein Schaden angerichtet worden ſei. Er holte daher ſchnell die zu ſich geſteckten Schlüſſel aus der Taſche, um die Thür zu öffnen, als er dieſe nicht ohne Verwunderung bei ſeiner Annäherung wie von einem Windſtoße getrieben, aufſchlagen ſah. Ohne ſich jedoch in dem Augenblicke beſondere Rechenſchaft über das Eigenthümliche dieſes Umſtandes zu geben, ſchritt er haſtig hinein, und fand im Anfang, wo er auch hinleuchtete, alles in der gewohnten Ordnung. Wohl hörte man den Sturm draußen in den Wipfeln der uralten Buchen furchtbar brauſen, und um die Zinnen heulen mit gellendem Ton, fühlte aber kaum einen Luftzug im Saale, von dem der Schein ſeiner Laterne nur einen kleinen Theil auf einmal zu erhellen vermochte. Ganz beruhigt, wollte er ſich daher ſchon wieder entfernen, um, von der feuchten Kälte, die hier herrſchte, unangenehm berührt, ſein warmes Bett wieder aufzuſuchen, als er, am Ende des Saales angekommen, mit Erſtaunen bemerkte, daß der Ritter, welcher dort auf einem ſchwarz behangenen Turnierpferde in gleichfarbiger Trauerrüſtung die Reihe der übrigen ſchließt, verſchwunden war, und das Pferd allein ohne Reiter daſtand. — Unheimlich begann es ihm bei dieſem Anblick über den Rücken zu rieſeln, aber man denke ſich, wie ihm zu Muthe ward, als er, ſich umdrehend, den auf dem Pferde fehlenden Reiter ganz gemächlich in der nächſten Fenſterniſche ſitzen ſieht, die Hand auf die Steinlehne geſtützt, und die gläſernen Augen ſtarr auf ihn gerichtet, während im ſelben Momente mit gräßlichem Gekrache ein blendender Blitz niederfährt, und eine Sekunde lang den ganzen Saal mit allen ſeinen todten Masken in ſchwefelgelber Beleuchtung aufflammen läßt. Mit dem geſteigerten Entſetzen ſeiner aufgeregten Phantaſie glaubt er jetzt jeden Ritter ſchon den Fuß heben zu ſehen, um von ſeinem Piedeſtal herabzuſteigen, und ſeiner ſelbſt nicht mehr mächtig, entflieht er bewußtlos dem grauſen Schauſpiele einer lebendig werdenden Geiſterwelt. Keiner von uns, glaube ich, würde es anders gemacht haben.

So findet er ſich wie inſtinktmäßig in ſeinem Bette wieder, halb ungewiß, ob Wirklichkeit oder ein Traum ihn geſchreckt, bis der Erſchöpfung ein kurzer, aber tiefer Schlaf folgt. Wie er nun am Morgen bei hellem Sonnenſcheine erwacht, und alle Schauer der Nacht vor dem beruhigenden, nüchternen Tageslicht weichen, fühlt er nur Aerger über ſich ſelbſt, ſich immer lebhafter einredend, daß ja Wunder zu glauben heut zu Tage blos in die Kinderſtube gehöre, und alſo nothwendig alles natürlich zugegangen ſein müſſe. Um ſich dieſe Gewißheit gleich zu verſchaffen, klingelt er ſeinem Diener, kleidet ſich an, und begiebt ſich in deſſen Begleitung von neuem in den bei ſeiner übereilten Entfernung geſtern offengelaſſenen Saal. Doch findet er dieſen, wie gewöhnlich, doppelt verſchloſſen, und als er die Thüre geöffnet, und eintritt, vergolden vor ihm die morgendlichen Strahlen anmuthig jeden der glänzenden Harniſche; kein Stück derſelben, keine Waffe iſt nur verſchoben, und feſt im Sattel, nach wie vor, ſitzt der ſchwarze Ritter mit ruhender Lanze wie angenagelt auf ſeinem Turniergaul. Doch entdeckt, nach genaueſter Unterſuchung, der Kommandant eine kleine Veränderung. Der Zügel des Pferdes ruht nur noch zum Theil in des Ritters Hand, denn der linke Theil des Riemens iſt zerriſſen von des Pferdes Hals herabgeſunken. Einem alten morſchen Zügel kann ſolches indeß wohl auch ohne äußere Berührung arriviren, und ich bedaure, dem Leſer ſagen zu müſſen, daß eine weitere natürliche Erklärung der Begebenheit ſich trotz aller angewändten Mühe bis jetzt nicht hat ermitteln laſſen. Der Kommandant hat ſich zwar völlig zu überführen geſucht, daß ihn nur ein mehr als gewöhnlich lebhafter Traum geäfft, was er für um ſo wahrſcheinlicher hält, da er bald nachher in ein hitziges Fieber verfiel. — Dennoch möchte ihn, glaube ich, außer dem Gebote der Pflicht, nicht leicht etwas vermögen, die Rüſtkammer der Wartburg nochmals um Mitternacht zu inſpiziren.

Wir begaben uns nun in die, wie bekannt, ebenfalls faſt ganz im alten Zuſtande erhaltene Lutherſtube, wo ſich mit einem eigenhändigen Briefe auch eins der beſten und wahrſcheinlich ähnlichſten Bilder des Reformators befindet. Ein entſchloſſenes, redliches, kräftiges, gedankenvolles Antlitz!

Wie ſchade für die Welt, und namentlich für Deutſchlands Wohl und Einheit, daß dieſer Mönch mit ſeinem eiſernen Willen nicht Papſt werden konnte. Denn nur durch eine katholiſche Reform aus dem Innern heraus, das heißt von der legitimen Kirche ſelbſt, durch geſetzmäßige Konzilien und ihrem Oberhaupte, dem Papſt, gemeinſchaftlich ausgehend, nicht von außen aufgezwungen, und dann iſolirt abfallend, konnte und kann meines Erachtens dem Chriſtenthume (im Begriff einer an deſſen Spitze ſtehenden, dirigirenden Kirche und eines poſitiven, alle umſchließenden, verbindlichen Glaubens aufgefaßt), wahres Heil erblühen, noch eine feſte Stellung, gleich Petrus' Felſen, erhalten werden. So wie es gekommen, hat die Reformation bis jetzt noch immer keine neue Schöpfung, kein eigentlich organiſches Leben begründen können, ſondern iſt nur der erſte Akt eines großen Auflöſungsprozeſſes geworden, wovon die franzöſiſche Revolution der zweite war, und der dritte mit Strauß, Feuerbach und Anderen als Vorboten, vielleicht nicht allzulange mehr auf ſich warten laſſen wird.

Der vom Volke gefundene populaire Name „Proteſtanten“ iſt übrigens ſehr bezeichnend. Nach und nach iſt dann, ganz konſequent, das Proteſtiren gegen faſt alles Beſtehende, das Setzen des eigenen Urtheils über jede Autorität, und in Folge deſſen vielleicht der ſo bemerkenswerth zunehmende Egoismus — der wahre Geiſt der Zeit geworden — und das gewiß, wie alles, was einmal faktiſch da iſt, mit voller Nothwendigkeit — denn ehe eine neue, höher potenzirte Welt zu unbeſchränktem, kräftigem Leben übergehen, und darin erſtarken kann, muß freilich die alte erſt beſeitigt werden, obgleich ſie einſt auch ihre kräftige Jugend gehabt. Wer das zu alt Gewordene einreißt, hat alſo auch ſeinen großen Theil und ſein Verdienſt am neuen Bau, doch iſt eine ſchaffende Zeit immer eine größere als eine zerſtörende, oder mit anderen Worten, die kritiſchen Jahrhunderte ſind weniger erhaben als die gläubigen. Daher bin ich der Meinung, daß in Jahrtauſenden, wenn vielleicht Katholiken wie Proteſtanten nur noch hiſtoriſche Denkwürdigkeiten ſind, unſere Nachkommen die koloſſale Schöpfung des Katholizismus — dieſes bis in die kleinſte Fiber ausgebildeten Meiſterwerkes des menſchlichen Verſtandes, deſſen machtvoller Wirkung auf den Geiſt der Völker während deſſen Lebensblüthe nie etwas gleich gekommen — mit mehr Ehrfurcht betrachten werden, als die zerſtörende Gewalt, welche jenes ſtolze Gebäude zum Wanken brachte, ſobald die Zeit gekommen war, wo das ewige Naturgeſetz, nach dem jeder Geburt ein Tod folgen muß, auch an dieſer großartigen Erſcheinung geltend ſich zu machen beginnen mußte. Der außerordentliche Mann aber, der dieſer niederreißenden Richtung ſeinen kräftigen Arm lieh, meinte es wohl anders, aber wie alle, welche in der Welt Geſchicke einzugreifen beſtimmt ſind, war auch er nur ein unbewußtes Werkzeug in der Hand der Vorſehung, und wenn, alles zugegeben, was man mit Recht zum Preiſe der Reformation ſagen kann, doch durch' ſie offenbar der Einheit der chriſtlichen Kirche wie der politiſchen Einheit Deutſchlands die tiefſte Wunde geſchlagen worden iſt — ſo wird Gott beſſer wiſſen als wir, warum alles ſo kommen mußte, und zu welchem Beſſeren es uns ohne Zweifel führen ſoll.

Dieſen und ähnlichen Gedanken überließ ich mich, während ich den (ohne Zweifel fortwährend fromm renovirten) Tintenfleck betrachtete, wo, wie alle Welt weiß, dem alten Urian Luther's Tintenfaß an den Kopf flog. Kommt es nicht vielleicht daher, daß der Teufel ſeitdem aus Rache uns arme Deutſche ſo unverhältnißmäßig viel unnütze Tinte vergießen läßt? Mir ſelbſt könnte etwas angſt bei dieſer Bemerkung werden, wenn ich mich nicht damit tröſtete, daß mein Tröpflein ſchon in dem Meere, das täglich unſerer Beamtenwelt entſtrömt, gar nicht mehr in Betrachtung kommen kann, geſchweige denn wenn man alles mitrechnet, was außerdem noch unnütz geſchrieben wird. Bei einer ſo winzigen Schuld darf man faſt mit Sicherheit Vergebung erwarten, ſelbſt von unſeren proteſtantiſchen Jeſuiten, den Frömmlern (les jésuites de la roture, wie ſie einer meiner Freunde nennt), oder auch von unſerer heiligen, neuen General-Synode, welche jetzt — ſo ändern ſich die Zeiten! — die einzige Löwin Berlins iſt. Möge bei ihrem ſchweren Geſchäfte der Himmel ſie, nach jeder mehr oder weniger gelungenen Redeübung in pleno, ſowie nach jedem wohl verdauten Zweckeſſen in corpore bei Hofe, oder in Sektionen bei Kroll und unter den Linden, immer kräftiger erleuchten, wenn auch am letzten Ende der Kampf ohne Reſultat bleiben ſollte. Reſultate ſind nicht mehr Mode, und die längſten Berathungen, in kirchlichen wie in weltlichen Dingen, haben doch auch ihren praktiſchen Nutzen — nämlich Gehalt und Diäten — oder auch in manchen Fällen, wie es ein großer Miniſter vorſchlägt, „daß man die Leute amüſirt, bis ſie vergeſſen“, ein uralter, diplomatiſcher Kunſtgriff, beſonders anwendbar in Konſtitutionsangelegenheiten.

Wir aber wollen jetzt zu Friedrich mit der gebiſſenen Wange übergehen, welcher in einem verdeckten Gange, der nicht weit von Luther's Zimmer beginnt, den verhängnißvollen Biß von ſeiner Frau Mama erhielt, als dieſe in Verzweiflung mit ihm davon floh. Am Ende des Ganges hat man eine prächtige Ausſicht auf endloſe Waldmaſſen, die ſelbſt im Mondenſcheine von impoſanter Wirkung waren.

Beſſer noch entfalteten ſich mir dieſe reizenden Gegenden am nächſten Morgen. Durch die viele Jahre andauernden Bemühungen eines Mannes, der gewiß die allgemeinſte Dankbarkeit des Publikums verdient, des Großherzoglichen Kammerraths H. König, iſt die faſt unabſehbare Waldregion, die ſich auf drei Seiten der Wartburg bis an den Horizont erſtreckt, mit hunderten vortrefflicher Fuß- und Reitwege durchzogen worden, und dieſe mit ſo viel richtigem Sinn für ſchöne Natur auf die vortheilhafteſten Punkte hingeführt, daß man für Monate lang die anmuthigſten Promenaden zur Auswahl findet. Nur wenige Stunden jedoch konnte ich diesmal, mit dem Herrn Erbgroßherzog und Herrn von Quaſt, dem rühmlich bekannten preußiſchen Architekten, in den häufig mit ſchönen Felſenparthieen durchwirkten Gehegen umher wandern, wo von Zeit zu Zeit immer wieder, gleich dem rückkehrenden Motiv in einem Muſikſtücke, die in den Wolken ſchwebende Burg, in neuer Anſicht und Geſtalt höchſt überraſchend ihre Formen wechſelnd, hervortritt. Dann fuhr ich auf einem ſehr ſteilen Wege, der ſeiner pittoresken Natur unbeſchadet wohl etwas bequemer und weniger ſteil angelegt werden könnte, nach der Stadt zurück.

Auch dieſe umſchließt manches Intereſſante, was man zum Theil hier gar nicht erwarten ſollte. Dahin gehört vorzüglich der Berggarten eines reichen Fabrikanten, Herrn

Eichel, der in höchſt günſtiger Lage von einem Muskauer Garteneleven (dem jetzigen Hofgärtner Petzold zu Ettersburg) ſinnig angelegt iſt, und den ich zu meiner Freude ſo ſorgfältig gehalten fand, wie es, außer England, nur ſehr ſelten angetroffen wird. Der Kulminationspunkt der Anlage, ein eleganter Pavillon auf der Höhe, bietet eine Ausſicht dar, welche in Deutſchland zu denen erſten Ranges gezählt werden kann, und der ich überhaupt nicht viele gleich zu ſtellen weiß. Tief unter ſich gewahrt man zuerſt, über reiche Blumenmaſſen hinweg, die von dem ſaftgrünen Abhange, auf dem ſie vertheilt ſind, in tauſend Farben herausſchimmern, die Stadt Eiſenach in einem weiten Keſſel zuſammengedrängt. Ueberall ſind die Häuſer der Stadt mit hohen Baumkronen durchwoben, welche in anmuthigen Gruppen zwiſchen Dächern, Gaſſen und Kirchthürmen emporſteigend, dieſen Theil des Bildes auf das lieblichſte beleben und ſchattiren. Blickt man dann auf, ſo ſieht man wie eine vorgezogene jähe Wand unmittelbar hinter dem Keſſel ſich einen mit goldglänzenden Buchen dichtbewaldeten Berg erheben, auf deſſen Gipfel die Wartburg ſich gegen den blauen Himmel dunkel abgränzt, romantiſch da oben thronend, eine Sage aus alter Zeit. Hat man mit Mühe von dieſem Anblicke ſich losgeriſſen, ſo ſchweift das Auge, ſich rechts wendend, in weitere Ferne. In vielfacher Abwechſelung folgt es dem ſich idylliſch zwiſchen Wieſen und buntbebuſchten Hügeln hinſchlängelnden Werrathale, bis dieſes endlich in dunklem Schwarzwalde ſich am Horizont verliert. Links dagegen treten die maleriſch geformten Felſenwände und glatten Raſenabhänge der Schlucht hervor, die in das reizende Annathal führt, und ſo weit ſie von hier ſichtbar wird, fortwährend durch Landhäuſer, Gärten und Gruppen hundertjähriger Bäume geſchmückt bleibt. Kein kahler Fleck in dieſer ganzen Ausſicht, alles reich, voll, kompakt zuſammengehalten, mit der Einheit des Gedankens eines Kunſtwerkes und aller Mannigfaltigkeit der Details einer Naturlandſchaft.

Am Ende jenes Werrathales, deſſen ich ſo eben erwähnte, befindet ſich ebenfalls ein ausgezeichnet hübſcher, aber mehr im ländlichen Style gehaltener Garten auf dem Gute des Freiherrn von Riedeſel, der bedeutende Summen darauf verwendet hat. Ich brachte hier einen ſehr angenehmen Nachmittag mit der liebenswürdigen Familie des gaſtfreien Beſitzers zu. Was mich am meiſten hier anſprach, waren: der Waſſerreichthum dieſer Landſchaft, die ſchattigen, blumenreichen Spaziergänge längs des ſchnellſtrömenden Fluſſes, und das mit Schlingpflanzen und Blüthen ſo über und über berankte und bedeckte Wohnhaus, daß davon kaum etwas mehr als die Fenſter und ein Theil des Daches ſichtbar werden.

Auch hier war die Erhaltung der Anlage muſterhaft, und abermals einem Muskauer Gärtner anvertraut.

Beides fand ich, nicht ohne einige Verwunderung, zum drittenmale an einem anderen Orte wiederholt, den ich auf der entgegengeſetzten Seite der Stadt noch an demſelben Abend beſuchte. Hier hat der jüngere Herr Eichel mit Eifer ſeinem Bruder nachzuſtreben geſucht, doch leider in einem höchſt undankbaren, ſteinigen Lehmboden, den zu überwinden ſehr ſchwer ſein wird, obgleich im übrigen der Punkt der Anlage, mit der ganzen Kette des Thüringer Gebirges vor ſich, gut gewählt iſt. Ich unterhielt mich lange mit dem gebildeten Beſitzer, der die Güte hatte mich ſelbſt umherzuführen, und ich mag es nicht verbergen, daß es mir wohl that, von ihm die Aeußerung zu hören: daß alle dieſe, hier ſeit wenigen Jahren erſt entſtandenen Beſtrebungen zur Verſchönerung und Geltendmachung der Natur, hauptſächlich, wie er ſagte, dem Impuls zu verdanken ſeien, den mein Gartenwerk ſo allgemein gegeben.

Ich habe hier von ſelbſt ſo viele Beiſpiele im Süden und Norden geſehen, daß ich an der Wahrheit der Behauptung nicht zu zweifeln brauche. Auch iſt das Verdienſt ſehr klein, aber dennoch freut es mich innig, daß ein langes, oft ſchweres und mit mancher Sorge und Unannehmlichkeit verbundenes Wirken, welches in ſeiner ganz uneigennützigen Richtung dennoch im Vaterlande mehr Oppoſition als Aufmunterung fand, definitiv nicht ohne ſeine ſchönſte Belohnung geblieben iſt — nämlich nützlich zu werden und fortzuleben. Denn wenn auch jenes Buch längſt vergeſſen ſein wird, wenngleich die in Muskau verſuchte praktiſche Realiſation ſeines Inhalts, während ich dies ſchreibe, nach ſo kurzer Zeit nothwendigerweiſe ſchon entartet iſt, ſo bleibt der Erfolg meines Strebens doch, theils durch den einmal erweckten Sinn, theils durch ein richtigeres Verſtändniß des Zweckes und der Mittel bei dieſem Zweige der Kunſt, in mehr als einer Gegend Deutſchlands jetzt vollkommen geſichert. „Uns gehört nur wahrhaft an", ſagt ein Schriftſteller, „nicht ſowohl was wir gethan, als was wir gewollt." Das iſt wahr, aber wir dürfen hinzuſetzen: der rechte Wille wird auch immer zu einer rechten That, wenn dieſe auch oft erſt ſpäter und durch Andere in wohlthätige Frucht aufſchießen kann.

Zweiter Abſchnitt.

Eiſenach muß eine ungemein geſunde Luft haben, da es an wenig Orten verhältnißmäßig ſoviel alte Leute giebt. Darunter iſt eine ſehr muntere Dame nahe an hundert, und meinen vieljährigen Freund und Kriegskameraden, den General von Egloffſtein, der die Achtzig berührt, fand ich auch ſo jung und lebensluſtig wieder als vor 25 Jahren, umgeben von einer Menge der hübſcheſten Mädchen und Frauen, jedoch dieſe nur in effigie als — Erinnerungsbilder. Ich nahm mir ein halbes Dutzend makrobiotiſche Lebensregeln von ihm mit, die er mir, ſeine zehnte Pfeife rauchend, mittheilte, und beſchloß ſogleich in meines Freundes lebenserhaltendem Sinne, da ich ſchon ſeit langer Zeit immer nur im Wagen oder zu Pferde transportirt worden war, mich auch einmal wieder meiner eigenen Beine zu bedienen, und einen Tag lang zu Fuß zu reiſen.

Nachdem ich daher früh meinen Troß vorausgeſchickt, nahm ich auf dem freundlichen Marktplatze Eiſenachs, den eine alte Kirche mit ſchönen Linden, eine neue recht elegant gebaute Bürgerſchule, und ein Brunnen mit dem friſch vergoldeten Ritter Georg ſtattlich zieren — den erſten beſten Gamin für heute in Beſchlag, um meinen Mantel zu tragen, und mir den romantiſchſten Weg nach Wilhelmsthal zu zeigen.

Als er ſich hiezu anheiſchig gemacht, durchwanderten wir zuvörderſt, um ein Buch für mich zu kaufen, noch einen großen Theil der Stadt, wobei wir nach und nach bei drei Apotheken vorbeikamen, von denen jede mit Rieſenbuchſtaben ſich als Hof-Apotheke annoncirte. Man ſollte hiernach faſt glauben, daß der Hof hier nur reſidire, wenn er krank ſei.

Endlich erreichten wir das Freie, und ich fühlte in dem friſchen Grün, das uns umgab, bei dem goldnen Sonnenſchein, der auf uns niederleuchtete, eine ſo jugendliche Lebensfreude in mir pulſiren, wie ich ſie lange nicht empfunden. Es iſt ſchön, daß ein ſolches Gefühl auch immer zugleich gut und fromm ſtimmt, und uns ſo zwei Dinge verbürgt, einmal daß Gutſein und Freude zuſammengehören, zweitens, daß man trotz winterlicher Jahre, noch kindlich bleiben kann bis an ſein Lebensende.

Eine zufriedene Seele ſtählt auch den Körper, und ſo ſchritt ich denn ganz elaſtiſch weiter, bis ich an die Stelle kam, wo, nach einer lieblichen Legende, ſich einſt Brot in Roſen verwandelte — viel poetiſcher als umgekehrt. Meine Leſer kennen wahrſcheinlich ſchon die Geſchichte von der mildthätigen Landgräfin, die in einer Zeit des Mangels oft ihr Schloß verließ, um in einem verdeckten Korbe Brot tragend, dies ſelbſt unter die Armen zu vertheilen. Ihr Gemahl fand dies jedoch gegen das Decorum, und verbot es ihr ſtreng. Bekanntlich aber laſſen ſich Damen, wenn ſie einmal etwas recht wollen, weder von frommen noch von anderen Wegen, die dahin führen, ſo leicht abhalten. So fuhr denn auch die Landgräfin, nur heimlicher, fort, ihr Brot in eigener Perſon zu den Armen zu tragen, als zu ihrem Schrecken eines Tages plötzlich der erzürnte Gemahl vor ihr ſtand, und ſie mit unheimlicher Geberde frug, was ſie da im Korbe verberge? Présence d'esprit iſt auch eine Haupteigenſchaft der Damen, und die Frau Landgräfin bewährte dies, indem ſie ganz unbefangen antwortete: „Lieber Mann, es ſind nur ſchöne Röslein, die ich im Annathal pflückte.“ Zugleich aber betete ſie innerlich brünſtig zur Jungfrau, und that ein Gelübde großer Gaben an die heilige Kirche, wenn die Himmelskönigin ihrem frommen Betruge zu Hülfe kommen wolle, und ſiehe da — als der wohlunterrichtete Landgraf höhnend den Deckel aufſchlug, leuchteten dem Erſtaunten die ſchönſten Roſen duftend entgegen, und auch nicht das kleinſte Brotkrümchen war zurückgeblieben. Wenn die Himmliſchen gut gelaunt ſind, thun ſie die Sachen nicht halb.

Bei einem kleinen Weiher tritt man zuerſt in die kühlen Buchenſchatten des Annathales auf einem wohlgehaltenen, immer den plätſchernden Bach verfolgenden Kieswege. Hier begegneten wir noch zuweilen einigen ſtädtiſchen Spaziergängern, ſpäter aber ward es ſo ſtill und einſam, daß man die Fiſchlein im Bache nach Fliegen ſchnappen hörte, und die bisherige Kühle ſteigerte ſich faſt zur Kälte, als wir in dem von Herrn Kammerrath König erſt ſeit wenigen Jahren durch Pulver geſprengten Felſenlabyrinth anlangten. Dies iſt ein ganz ſchauerlicher Ort, wo an manchen Stellen ſehr dicke Perſonen ohne Zweifel wieder umkehren müſſen, da ſelbſt meine ziemlich magere Taille oft Mühe hatte, ſich ohne Verwundung der Kleidungsſtücke hindurchzudrängen, wie bei den Marterbänken des Königsſtädter Theaters zu Berlin. Hinter der Felſenparthie wird der meiſt ſanft anſteigende, an ſteileren Stellen auf Steintreppen hinaufführende Weg etwas freier, kleine Raſenplätze wechſeln anmuthig mit niedrigem Dickicht, einzelnen Baumgruppen, oder majeſtätiſchen Hainen ab, bis man nach anderthalb Stunden die „hohe Sonne“ erreicht. Dies iſt ein Gaſthaus mit Feld und Gärten, die heute von einer Menge Sonntagsgäſten belebt waren. Es befindet ſich ohngefähr auf halbem Wege zwiſchen Eiſenach und Wilhelmsthal, wird rundum von Buchenwaldung eingeſchloſſen, und bildet den höchſten Punkt auf dieſem Uebergang. Das Herabſteigen jenſeits auf einer vortrefflichen Kunſtſtraße bietet bei jeder Windung derſelben überraſchende weite Ausſichten dar, im angenehmen Kontraſt zu der erſten Hälfte des

Weges, die ſo ganz in dichteriſcher Waldeseinſamkeit zurückgelegt wird.

Das Luſtſchloß Wilhelmsthal liegt in einem tiefen Grunde, am Rande ausgedehnter Wieſen, die theils mit Laubholz, theils mit Schwarzwald maleriſch eingefaßt ſind, und auf der anderen Seite dominirt es einen anſehnlichen See ſpiegelklaren Waſſers, dem einzigen von dieſer Ausdehnung, glaube ich, im Thüringer Gebirge. Denn im Ganzen hat dieſes leider keinen Ueberfluß an Waſſer, ſelbſt nur wenig und nicht ſehr bedeutende Bäche, in der That der einzige Mangel dieſer ſonſt ſo herrlichen Gegenden. Es wäre daher auch kein Theil des Gebirges ſo paſſend zu einer der großartigſten Anlagen im Fach der Landſchaftsgärtnerei zu benutzen, als dieſe Gegend. Nichts leichter für die Beſitzer, als hier auf ihrem eigenthümlichen Gebiet einen Wildgarten von ſechszehn bis zwanzig Stunden Umfang mit einigen tauſend Stücken Wild anzulegen, der, mit einziger Ausnahme von Meer und Schneebergen, alle übrigen Elemente der ſchönſten Landſchaft vereinigt, als: durchaus fruchtbaren Boden, Wald- und Baumgruppen in jeder Nüance, See und Waldbäche, Felſen, Berge und Hügel aller Formen, und blumige, üppige Wieſen. Dazu denke man ſich nun an Hauptgebäuden: in der Mitte des Ganzen die „hohe Sonne“, etwa im Cottageſtyl der Königin Eliſabeth gehalten, mit analoger Umgebung; auf der nördlichen Seite die ſtolze Wartburg völlig reſtaurirt, nebſt den Ruinen zweier uralter Raubſchlöſſer im nahen Walde als Zugabe, und am anderen ſüdlichen Ende Wilhelmsthal am See, wo freilich, ſtatt der jetzigen unanſehnlichen Reihe hölzerner Pavillons, eine bequeme Sommerreſidenz, nach Art der engliſchen Abteien aus den Zeiten Heinrichs des Achten, oder im Geſchmack der Renaiſſance, wie Franz des Erſten zauberhaftes Schloß von Chambord, aus dem ſchönen röthlichen Sandſtein aufgeführt werden müßte, der ganz in der Nähe gebrochen wird. Ich glaube, daß eine Million an Gelde und zehn Jahre Zeit vollkommen hinreichen würden, mit Einſchluß der vollſtändigen Beendigung der Wartburg, ein ſolches Werk auszuführen, und da ich ſelbſt, (allerdings im Verlauf von dreißig Jahren) ohngefähr eine gleiche Summe, als die genannte, auf Schloß und Park von Muskau verwandt habe, ſo wird dem Großherzoge von Weimar Aehnliches wohl leichter werden, als einem nur mittelmäßig begüterten, einfachen Edelmann. Wenigſtens bin ich feſt überzeugt, daß Seine Königliche Hoheit ſich dann rühmen können würde, den ſchönſten und merkwürdigſten Beſitz dieſer Art in Deutſchland, wo nicht in Europa, geſchaffen zu haben, was auch bei zehnfach größerer Summe da nicht möglich wäre, wo die Natur nicht ſchon ſo freigebig die Hauptarbeit auf ſich genommen hätte.

Es ſah dermalen alles ſehr todt und verlaſſen in Wilhelmsthal aus, ſelbſt auf dem See befand ſich nur ein einziger Schwan mit Namen Hans, der aber ſo menſchenfreundlich geſinnt war, daß er mich, als ich in einer ſehr viel Waſſer ziehenden alten Gondel darauf umherſchiffte, ſtundenlang nicht einen Augenblick verließ, eine uneigennützige Ausdauer, die ich bei der Rückkehr durch ein ganzes ihm aufgebrocktes Schwarzbrot belohnte. Er verzehrte dies mit einem Heißhunger, der an Ugolino erinnerte, und ich hoffe, daß, wenn der Hof zurückkehrt, dieſem armen Einſiedler von ſo treuen Geſinnungen und ſo gutem Appetit mehr Futter zum Leben und auch eine Gefährtin zur Unterhaltung bewilligt werden wird. Zu dieſem Endzwecke wage ich es ſogar, in Form einer Kollekte ſämmtliche Damen, die im nächſten Sommer Wilhelmsbad beſuchen, vor allen aber die ſchönſte, die geiſtreichſte, die wohlwollendſte unter ihnen, inſtändigſt zu bitten, für den armen Hans wo möglich ein gutes Wort einzulegen, wie ich es ihm innerlich verſprochen.

Die Schatten wurden ſchon ſehr lang, als ich nach vielem Umherirren in Wald und Wieſen aus dem reizenden Thale zurückkehrte, und da man mir ſagte, daß eine Stunde weiter die Gegend bis zum Bade Liebenſtein, dem Ziel meiner Tagereiſe, meiſtens nur durch wohlangebaute Korngegenden führe, die zwar ſehr wohlthätig, aber keineswegs romantiſch ſind, ſo legte ich mich (ich geſtehe es mit ſehr inkonſequenter Aufgabe meiner früheren Vorſätze) in meiner Dormeuſe ganz ruhig ſchlafen, und langte, einen Theil der Nacht durchfahrend, bei ägyptiſcher Finſterniß in dem genannten Badeorte an, wo der an den Wagen kommende Kellner mich ſofort benachrichtigte, daß nur noch zwei Zimmer leer ſeien, und dieſe zwar ohne Oefen. Nun ſtand allerdings noch Sommer im Kalender, aber unſer ſchreckliches Klima richtet ſich ſelten nach dieſer Autorität, und es hatte auch richtig in der abſcheulich kalten Nacht bereits Eis gefroren, obgleich am Tage die Sonne noch ſehr warm ſchien. Als ich nun fröſtelnd die Treppe hinanſtieg, fügte es noch ein lächerlicher Zufall, daß der Schlüſſel zu den offerirten Stuben unfindbar verlegt war, und ich über eine halbe Stunde auf dem Flur warten mußte, ehe ein herbeigeholter Schloſſer die Thüre zu öffnen vermochte.

So ungünſtig dieſe Auſpizien im Anfang erſchienen, ward mir doch am anderen Morgen vom Badeverwalter in einem herzoglichen Hauſe ein vortreffliches Quartier angewieſen, das mit mehr Eleganz und Bequemlichkeit eingerichtet war, als es in Bädern gewöhnlich iſt, ſowie ich auch mit Bewirthung und Bedienung alle Urſach hatte, ſehr zufrieden zu ſein. „Es iſt der Wille unſeres gnädigen Herrn," ſagte der biedere Verwalter, „daß jeder Badegaſt hier, ohne Anſehen der Perſon, mit der größtmöglichſten

Aufmerkſamkeit behandelt werde, und wir erfüllen gern nach Kräften dieſen Befehl.“

Dies habe ich auch bei wiederholten Beſuchen in Liebenſtein immer beſtätigt gefunden, und würde daher dieſes Bad ſchon deshalb, wie ſeiner reizenden Umgegend und reinen Bergluft wegen, ganz abſtrahirt von den Heilkräften ſeiner Quellen, vielen anderen vorziehen. Auch iſt ſeit zwei Jahren eine Waſſerheilanſtalt hier eröffnet worden, die unter dem genialen Doktor Martini ſchon mehrere auffallende Reſultate geliefert hat, und namentlich intereſſant für mich durch einen ganz hergeſtellten Ausländer meiner Bekanntſchaft wurde, den die Aerzte kurz vorher für inkurabel erklärt hatten. Es wird dabei in dieſer Anſtalt viel weniger gewaltſam und heroiſch verfahren, als in der des Herrn Priesnitz, auch nicht ſo ſpartaniſch ſchlecht gegeſſen, was beides für delikatere Naturen ſein Verdienſt hat.

Es war mir angenehm, einen Sohn meines verehrten Gönners, des Generals Minutoli, hier als Hofmarſchall Sr. Hoheit des regierenden Herzogs anzutreffen, der im Sommer auf dem nahen Luſtſchloß Altenſtein reſidirt, wohin ich am folgenden Tage zur Tafel eingeladen wurde. Der Herzog, ein in ſeinem Lande ſehr geliebter Fürſt, von gewinnendem Aeußern und jenem ſchlichten, einfachen Weſen, das einem großen Herrn immer am beſten anſteht, empfing mich ſehr gütig, und ſtellte mich ſogleich ſeiner ebenſo geiſtreichen als anſpruchsloſen Gemahlin vor, ſowie ſeinem Sohne, einem vielverſprechenden jungen Manne, der in Bonn ſtudirt, und nur während der Ferien jetzt hier gegenwärtig war. Es iſt eigenthümlich, aber wahr, daß man in neueren Zeiten das Bild glücklicher Häuslichkeit, in ihrer edelſten Geſtalt ausgeprägt, verhältnißmäßig beinah am meiſten auf den Thronen, großen und kleinen, findet. Daſſelbe iſt bei den Fürſten der ſächſiſchen Häuſer ganz vorzüglich der Fall, und bildet einen guten Grund mehr zu der herzlichen Anhänglichkeit und Liebe ihrer Unterthanen, die noch immer das alte patriarchaliſche, vertrauliche Verhältniß hier feſthalten, trotz momentaner Verwirrungen, die das neuere Konſtitutionsweſen zuweilen herbeigeführt, welches für dieſe kleinen und ſeit Jahrhunderten ſo liebevoll regierten Länder vielleicht weniger erſprießlich wirkt als für größere Staaten.

Schloß Altenſtein iſt bis jetzt nur noch ein, mit rothen Ziegeln gedecktes, nicht ſehr ausgedehntes Wohnhaus, ſoll aber in kurzem durch ein prachtvolles gothiſches Schloß nach ſehr zweckmäßigen Zeichnungen Wiatville's, dem geſchickten Reſtaurator und Vollender des Schloſſes zu Windſor, erſetzt werden. Die Lage iſt wundervoll. Auf der einen Seite üppige Grasflächen, goldgrün gelockte Hügel, ein pleasure-ground mit Blumen und uralten Baumgruppen; auf der anderen jäh abſtürzende Felſen mit Terraſſengärten, und rechts und links ein weites Thal voll Städte, Dörfer, Haine und Fluren, längs dem die Werra ſich in vielen Windungen hinzieht. Gegenüber, gerade in der rechten Entfernung, nicht zu weit noch zu nah, eine blauſchimmernde Bergkette in ondulirender Begränzung als Schluß der Ausſicht. Im Park ſelbſt befinden ſich viel überraſchende barocke Felſenparthieen, die ſinnig zu kleinen Gebäuden (eine iſolirte Spitze unter anderen wird nur durch einen koloſſalen Blumenkorb gekrönt) benutzt worden ſind. Die Stuterei, welche der Park enthält, und die ſehr gute Pferde liefert, ſtaffirt zugleich die nahen Wieſen, wo dieſe nicht Kühen oder Schaafen zur Weide dienen. Alles dies iſt durch chauſſirte Fahrwege zugänglich gemacht, die ſich ſpäter auch noch Meilen weit als „drives“ in die endloſen umliegenden Wälder ausdehnen, wo Hirſche und Rehe in zahlreicher Vermehrung zur Freude der Jagdliebhaber die Stelle des zahmeren Viehs einnehmen.

Am heutigen Abend fuhren wir auf dieſe Weiſe bis zu einer Felſenſchlucht, die nach einer alten Sage den wenig äſthetiſchen Namen des Eſelsſprunges führt. Hier ſetzten wir uns zu Pferde, und ritten auf langgedehnter Bergwieſe bis zu einem der ſchönſten Ausſichtspunkte der Gegend, wo der Herzog ein geräumiges Zelt hatte aufſchlagen laſſen. Wir fanden dies ſchon mit den früher abgefahrenen, übrigen Herrſchaften und ihrem Hofgefolge beſetzt, und den Theetiſch bereit, während die ſich dem Untergang nähernde Sonne bezaubernde Streiflichter über die buntgefärbte, großartige Landſchaft warf. Da der Feuerball, immer tiefer ſinkend, ſich zuletzt genau auf dem Gipfel eines ſpitzigen, koniſch geformten Berges niederließ, und durch die ihn umgebenden Dünſte ſeine Strahlen nur garbenartig gen Himmel ſteigen konnten, ward ein ſo täuſchendes Bild eines feuerſpeienden Berges hervorgebracht, daß ich glaubte nach dreißig Jahren wieder vor dem Veſuv zu ſtehen. Ein paar aufgeſtellte Perſpektive dienten überdem dazu den Neugierigen alle geographiſch intereſſanten Punkte, zum Beiſpiel die Thürme von Meiningen, die Burgen Landsberg und Henneberg, verſchiedene der höchſten Spitzen des Gebirges u. ſ. w. im größten Detail zu zeigen, und nach alle dem war es ſchon ziemlich düſter geworden, als die ganze Geſellſchaft zu meiner nicht geringen Verwunderung den Rückweg, für's erſte eine halbe Stunde weit über ganz naſſe Raſenabhänge führend, zu Fuß antrat. Zwiſchen der Frau Herzogin und der Prinzeſſin Karoline von Heſſen gehend, konnte ich nicht umhin, dieſen Damen meinen aufrichtigſten Glückwunſch über eine ſolche wahrhaft gebirgskräftige Rüſtigkeit abzuſtatten, die ſich weder durch das feuchte Gras noch den eiskalten Nebel im geringſten beläſtigt fand. Als wir am Saum des Waldes ankamen, war es vollkommene Nacht geworden, der Herzog hatte aber für alles geſorgt. Wie durch unſichtbare Feenhände blitzten bald rechts, bald links grüne, rothe und blaue bengaliſche Feuer auf, und in größerer Entfernung tanzten chineſiſche Papierlaternen gleich Irrlichtern ganz phantaſtiſch unter den Baumkronen umher. Dieſe letzteren wurden von durch einander ſpringenden Leuten an hohen Stangen befeſtigt gehalten, die man im Dunkeln darunter nicht ſieht, ſo daß die Laternen frei in der Luft zu ſchweben ſcheinen. Man kann auf dieſe Weiſe mit fünfzig gut dreſſirten Burſchen die überraſchendſten Illuminationen mit geringen Koſten hervorbringen, zum Beiſpiel eine am Bergabhang fortlaufende, ſich erſt vor den Augen des Zuſchauers entwickelnde Schrift, ſowie alle möglichen beweglichen und unbeweglichen Arabesken, Figuren und Bilder, oder auch die drolligſten Tänze und Ceremonieen. Am Ende des Waldes erwarteten uns die Wagen, aber l'appétit vient en mangeant, und da man einmal ſo weit durch dick und dünn marſchirt war, ſchien es nur eine Erholung, auf der ebenen Chauſſee auch noch bis zum Bade Liebenſtein zu Fuß zu gehen. Dort alſo erſt, vor der Thür meiner eigenen Wohnung, beurlaubte ich mich, ſehr dankbar für die überraſchende Waldparthie, bei den Souverainen des Landes, nachdem vorher der Herzog noch die Güte gehabt, durch ſeinen Hofmarſchall anordnen zu laſſen, daß einer ſeiner Leute mich als reitender Führer morgen früh nach Reinhardsbrunn über den Inſelsberg geleiten ſolle.

Dritter Abſchnitt.

Es iſt wohl ein unermeßliches Glück, das größte vielleicht von allen, und jedenfalls die conditio sine qua non für jedes andere Glück, geſund zu ſein! und ich fühlte dennoch dieſe Wahrheit damals in der Fülle des Wohlſeins ganz und gar nicht, und grüble erſt heute darüber, wo ich ſeit vier Wochen leidend meine Stube hüten muß. Ja, es iſt gewiß, man kommt immer erſt durch den Gegenſatz zur Erkenntniß, was man eben die leidige Erfahrung nennt, und ich denke deshalb, daß ſtets dauernder Genuß wahrſcheinlich auf allen Sternen und überall nur eine Chimaire ſein wird, denn ohne Leiden wären auch keine Freuden. So iſt es mir denn auch heute noch eine wohlthuende Erinnerung, wenn ich an den prächtigen Morgen und das üppige Leben jenes Tages des vergangenen Jahres zurückdenke, bei deſſen Anbruch mein letzter Bericht ſchloß, und wo mein Sinn ſo heiter, mein Körper ſo kräftig, und die Natur ſo ſchön war!

Schon in früher Stunde ritt ich längs den wohlbewäſſerten, friſch grünenden Wieſen hin, die ſich bis über Schloß Altenſtein mit manchen reizenden Fernſichten erſtrecken, während auf der anderen Seite über dem Walde die mit Epheu überzogenen Ruinen der alten Burg Liebenſtein von Zeit zu Zeit zwiſchen den ſie umgebenden Buchenkronen ſichtbar werden. Nach einer halben Stunde erreichte ich ein ſehr bevölkertes Fabrikdorf, welches in dem guten Rufe ſteht, viel hübſche Mädchen zu beſitzen, und im Kontraſt dazu mit einem höchſt eigenthümlichen Kirchhof verſehen iſt, der einen hohen, ganz ſteilen Abhang, an deſſen Fuß der Ort liegt, mit Hunderten weißer Kreuze geſchmückt, terraſſenartig einnimmt. Es muß ziemlich viel Arbeit koſten, die Todten hier herauf zu ſchaffen, um das Vergnügen zu haben, ſtets ein memento mori hoch hervorragend über ſich zu erblicken. Wie man jedoch behauptet, ſoll dieſe fortwährende Erinnerung an das Ende aller irdiſchen Freuden dem notoriſch leichten Sinne der Einwohner, und namentlich der fortſchreitenden Bevölkerung im Orte gar keinen Abbruch thun. Tout au contraire, wie mich der Herr Hofmarſchall lächelnd verſicherte.

Nun ging es in einer tiefen Bergſchlucht auf felſigem Wege weiter, wo einige ausgeriſſene Gräben einen langen Aufenthalt verurſachten, weil das Pferd meines Führers ſie durchaus nicht überſpringen wollte, und nach vielen wunderlichen Grimaſſen von Roß und Reiter den letzten endlich zu einem weiten Umweg zwang, ſo daß ich ganz allein meinen Weg bis zu der berühmten Luthereiche ſuchen mußte, wo ich dann abſtieg, um meinen Gefährten hier an geweihter Stelle unter dem kühlen Schatten der Bäume zu erwarten. Ich weiß in der That nicht recht genau, welche Avantüre Luther hier begegnet iſt, wahrſcheinlich ſeine Aufhebung durch den Kurfürſten, um ihn als Junker Hans nach der Wartburg zu bringen, aber die Eiche hat leider vor einigen Jahren der Sturm umgebrochen, ſo daß nur noch der Stumpf des Stammes mit einem einzigen langen Aſte übrig geblieben iſt. Eine Quelle vortrefflichen Waſſers entſpringt in der Nähe, und nicht weit davon iſt auch ein Stein mit dem Abdruck von Luther's Fuß. Ich, der im Orient ſchon ſo oft Abdrücke von den Füßen Chriſti und Mahommed's, ſowie in Irland vom dreimal heiligen St. Patrik, in Afrika von Amru, und in Griechenland von verſchiedlichen heidniſchen Heroen ſah, erfreute mich auch ganz gläubig an dieſer proteſtantiſchen Fußſtapfe. Warum nicht? Man erinnere ſich nur an den Ausſpruch des weiſeſten aller Kirchenväter: Credo quia est absurdum. Beiläufig geſagt, der einzige verdienſtliche Glaube; denn bloß etwas Vernünftiges zu glauben, erſcheint gar zu leicht. Das, ſollte man denken, kann Jeder — es iſt dem aber doch nicht ſo. Aus dem umgeworfenen Theil der Lutherbuche ſind allerlei Gegenſtände gedrechſelt worden, wovon mir ſpäter der biedere Prinz von Heſſen-Barchfeld einen hübſchen Becher ſchenkte, den ich nun als doppeltes Andenken an zwei tapfere Männer treu aufbewahre.

Bergauf, bergab, faſt immer von Wald umgeben, und oft rechts oder links nach einem intereſſanten Gegenſtande abſchweifend, erreichte ich erſt in mehreren Stunden den Gipfel des Inſelsberges, der mit dem Beer- und Finſterberg das Triumvirat der höchſten Spitzen des Thüringer Waldes bildet. Die Ausſicht iſt ſehr weit umfaſſend, auf viele „ſagenumklungene" Höhen, wie mein Fremdenführerbuch ſich poetiſch ausläßt, und ſie nachher ſämmtlich an den Fingern aufzählt. Dieſe Landkartenausſichten ſind indeß nur gute Orientirungspunkte, etwas Maleriſches bieten ſie ſelten dar. Diesmal jedoch lieferten ſie etwas dergleichen, und ganz in der Nähe, nämlich einen Trupp reiſender Studenten, unter die ich mich miſchte, und durch Ueberlaſſung meines Frauenhofer'ſchen Perſpektivs ſehr viel zu ihrer topographiſchen Inſtruktion beitrug. Das Wetter war jedoch nicht ganz günſtig, und es half uns nicht viel, daß uns die Bewohner der Bergbaude auf morgen ſehr ſchönes verſprachen, weil man den Brocken, nach dem wir vergebens lugten, heute nicht ſähe; auch, ſetzten ſie hinzu, „kochen die Heſſen nicht", worunter man Höhenrauch über den heſſiſchen Bergen verſteht. Einige Etymologen unter den Studenten begannen hierüber einen lebhaften Streit, das heißt über den Urſprung dieſer Redensart, und einer behauptete, es hieße eigentlich nicht: die Heſſen, ſondern: die Haſen kochen! Obgleich nun dieſe letzte Verſion meines

Erachtens gar keinen Sinn bot, entſchied die Mehrheit ſich doch zuletzt für ſie als die richtige, wie es ſo oft bei den gelehrten Streitigkeiten dieſer Art geſchieht. Ebenſo ruft der franzöſiſche Bibliomane erfreut aus:

„Ah, c'est la bonne édition!
Car voilà pages neuf et seize,
Les deux fautes d'impression,
Qui ne sont pas dans la mauvaise.“

Ich aber ward jetzt ſehr unerwartet durch den herbeieilenden Küchenmeiſter des Herzogs unterbrochen, der mir meldete, daß Seine Hoheit die liebenswürdige Attention gehabt, ihn vorauszuſchicken, um mir an der Gränze des Meiningen'ſchen Gebietes, die den Inſelsberg durchſchneidet, ein déjeuné à la fourchette im Freien anzubieten. Nach dem langen Ritt und bei der zehrenden Bergluft kam dieſe grazieuſe Einladung außerordentlich à propos, und ich muß es, trotz allem Zürnen der Rezenſenten ausſprechen, daß ich ſelten ein sauté de perdrix aux truffes mit mehr Andacht genoſſen, noch eine Bouteille Champagner dankbarer auf das Wohl des großmüthigen Gebers ausgetrunken habe.

Nun ging es während eines prächtigen Abends hinab nach dem Zauberſchloß des Herzogs von Koburg. Die Buchenwälder wandeln ſich langſam nach und nach in ſchwarze Tannenmaſſen um, ernſter und ſchroffer in ihrer Form als die erſten, aber deſto ſchöner im Glanz der Sonne von den friſchen ſmaragdgrünen Wieſen in der Tiefe abſtechend.

Auf halbem Wege ſtieg ich ab, um den Fußpfad durch das romantiſche Felſenthal einzuſchlagen. Als ich hier ankam, neigte ſich die Sonne ſchon zum Untergang, was mir noch den Vortheil der ſchönſten Beleuchtung gab. Die Natur hat am Eingange einen Felſen gleich einem Thore gewölbt, und das ſich hier entfaltende, gleichſam in einen Rahmen gefaßte Bild iſt höchſt überraſchend.

Mit noch größerem Erſtaunen aber glaubte ich in dem Gewirr von Felſen und Rieſenbäumen, auf einer ſchmalen, thurmartigen Spitze eine geſpenſtiſche weiße Menſchengeſtalt von koloſſalen Dimenſionen zu erblicken. Ich hatte mich auch nicht geirrt, denn mein Führer erklärte mir lachend, es ſeien die Ueberreſte eines Scherzes, der bei einem vor kurzem ſtattgehabten Feſte aus Stangen und Lumpen hier Geſtalt gewonnen hätte. Schade! wie ſehr würde ich erfreut geweſen ſein, wenn ich mir hätte einbilden können, ein Geſpenſt geſehen zu haben. Es war die geeignetſte Umgebung dazu. Aber geht es uns nicht mit allen lieblichen Täuſchungen, mit allen kindlich geglaubten geheimnißvollen Wundern der Vorzeit ſo? Sie verkehren ſich in Lumpen, die Papier geworden ſind, und lehren uns auf dieſem ſchwarz auf weiß, was nicht iſt.

Reinhardsbrunn iſt ohne Zweifel als Werk der Kunſt und Natur zuſammengenommen, jetzt die ſchönſte Anlage und einer der ſehenswertheſten Punkte im Thüringer Walde. Der verſtorbene Herzog hat hier zum Theil ſchon ausgeführt, was ich für Wilhelmsthal vorſchlug, nämlich einige verfallene Kloſterüberreſte benutzt, um daraus ein geräumiges Luſtſchloß in Form einer Abtei zu erbauen. Es liegt am Ufer eines kleinen künſtlichen Sees inmitten eines faſt regelmäßig rund erſcheinenden, von hohen, mannichfaltig geformten und prächtig bewaldeten Bergen eingefaßten Wieſenthales. Ein recht gut gehaltener, doch meiner Meinung nach nicht beſtimmt genug abgegränzter pleasure-ground umgiebt das Schloß, und uralte Linden, von der größten Schönheit, noch aus der Zeit der Mönche, ſind anmuthig darauf vertheilt, auch in neuerer Zeit noch andere große Bäume dahin verſetzt worden. Dieſe ſind von einem Umfange, wie ich fälſchlich glaubte, daß außer mir noch niemand dergleichen unternommen, nämlich Exemplare von ſiebzig Fuß Höhe und anderthalb Fuß Durchmeſſer im Stamme, natürlich ohne die Aeſte zu beſchneiden, was die Hauptſache dabei iſt; denn abgekappte, bloß mit Stumpfen ſtatt Aeſten verſehene dicke Stämme, die ſich nie mehr maleriſch auszubilden vermögen (was man ſo oft große Bäume verpflanzen heißt), können höchſtens nur Bäume andeuten, aber ſie nicht mehr darſtellen. Die Ufer des größtentheils erſt ausgegrabenen Sees, ſowie die Shrubs und Blumenparthieen laſſen hie und da etwas zu wünſchen übrig, auch die zu kaſtenartige Form und etwas überladene Verzierung des Corps de Logis könnte vielleicht getadelt werden, aber das Ganze iſt und bleibt überall von reizender Wirkung, voll Abwechslung und Poeſie, dem Geſchmack und Unternehmungsgeiſt des Gründers die größte Ehre machend. Sehr anſprechend als Detail fand ich den Schloßhof, der mir immer vorkam, als müßte er mit ſeinen ſo maleriſch vor- und rückſpringenden Linien, ſeiner Menge von blühenden Schlingpflanzen, und gelegentlich ſeiner glänzenden Staffage eleganter Diener und Equipagen (die der jetzige Herzog in great style zu erhalten weiß), das beſte Titelkupfer zu einem recht tief intereſſanten Moderoman von high life abgeben. Sehr gut ſchließt ſich hiezu auch der gleich daran gränzende, graziöſe kleine Kloſtergarten an, ein wahres Schmuckkäſtchen von Statuen, Vaſen, zierlichen Gängen und Blumenbeeten, mit einer Fontaine in der Mitte, in deren ſpiegelhellem Baſſin Arabesken und Kränze brennend bunter Dahlias zu wachſen ſchienen. Dieſe Art, Waſſer zu dekoriren, war mir ganz neu, und iſt um ſo nachahmungswerther, da friſch abgeſchnittene und an den Stielen leichtgebrannte Blumen, auf Waſſer gelegt, das einen Zufluß hat, ſich wohl eine Woche lang in ihrem vollſten Glanze erhalten.

Die Menſchenfreundlichkeit, mit der einem Jeden, weß

Standes und welcher äußeren Erſcheinung er auch ſei, hier Zutritt und Benutzung zu jeder Stunde geſtattet iſt, würde einem egoiſtiſchen Engländer, wäre er ſelbſt auch nur ein parvenirter Schneider, gewiß vollkommen unbegreiflich bleiben. Als ich am frühen Morgen im Garten ſpazieren ging, ſah ich eine hübſche junge Dame in eben ſo einfachem als eleganten Morgenanzug unter einer Linde ſitzen, und eifrig in einem Buche leſen. Es war eine geräumige Bank, die rund um den Baum führte, und auf der Rückſeite derſelben ſaß auch noch eine Bauersfrau, barfuß und in Hemdärmeln, die wahrſcheinlich in der Nähe gearbeitet hatte, denn eine Senſe ſtand neben ihr. Sie genoß eben, zuweilen leiſe murmelnd, zuweilen vor ſich hinlachend, ihr frugales Frühſtück, was ihr ſehr gut zu ſchmecken ſchien. Mich beluſtigten die originellen Geſten der alten Frau, und der frappante Kontraſt mit der eleganten Dame, die zwar keine Notiz von ihr nahm, aber ſie doch bemerkt haben mußte. „Kennen Sie die junge Fremde unter der Linde?“ frug ich einen vorübergehenden Gärtner, indem ich auf die Bank hinwies. „Das iſt unſere Frau Herzogin“, ſagte der Mann, reſpektvoll ſeine Mütze lüftend. Wenn unſere Maſaniello's es einmal dahin brächten, Fürſten zu werden, ob ſie wohl gleiche Humanität, gleiche Einfachheit üben würden?

Da ich mit dem franzöſiſchen Geſandten in Weimar und ſeiner Gemahlin, welche ebenfalls den Thüringer Wald zu bereiſen ſich vorgenommen, eine Zuſammenkunft in Gotha verabredet hatte, fuhr ich am Nachmittag auf einer vortrefflichen Chauſſee dorthin, um ſie zu erwarten. Der ſeit faſt einem Jahrhundert ſo vielen Reiſenden rühmlich bekannte Gaſthof des Herrn Schefer, zum „Mohren“, hat ſeinen alten Herrn verloren, und der Sohn iſt im Begriff ſich von dem Geſchäfte zurückzuziehen, was zu bedauern ſein würde, da man hier immer noch gleich billig und gut bedient wird. Gotha ſelbſt iſt ein nett gebauter, mit vielen hübſchen Promenaden verſehener freundlicher Ort, aber die Umgebung etwas monoton. Das herzogliche Reſidenzſchloß imponirt durch ſeine hohe Lage, wie durch ſeine ſeltene Größe, ſcheint aber ſehr vernachläſſigt. Die Orangerie, eine der anſehnlichſten in Deutſchland, fand ich in einem regelmäßigen, tief liegenden franzöſiſchen Garten vortrefflich aufgeſtellt, ſo daß man ſie mit einem Blicke überſehen konnte, rechts und links die Gewächs- und Treibhäuſer, vor ſich am Ende der Ausſicht das Palais der verwittweten Herzogin, ein wirklich grandioſes Enſemble, beſonders wenn dem erwähnten Palais noch ein Stock aufgeſetzt würde. Die etwas entfernter vom Schloß ſich befindenden engliſchen Anlagen ſind vor ſechzig bis ſiebzig Jahren im Style des claſſiſchen Brown durch einen Engländer gepflanzt worden, und enthalten mehrere Exemplare einzelner Bäume von großer Pracht. Auch dieſe Parthieen, die bei einiger Steifheit doch großartig gedacht ſind, werden nur ſehr mangelhaft unterhalten, aber ihre Benutzung iſt auch hier wie bei allen übrigen herzoglichen Beſitzungen, dem Publikum ganz unverkümmert freigegeben. Ich begegnete ſelbſt häufig herrenlos herumlaufenden Hunden auf den Promenaden, und als ich meinen achtzigjährigen Jocriſſe von Lohndiener frug, ob die Polizei ſolches hier geſtatte, antwortete dieſer ſehr ernſthaft: „Ja, auch Hunde dürfen hier ſpazieren gehen, nur tolle ſind noch immer ſtreng verboten.“

Mehr kann man nicht verlangen. Ich rathe jedem Fremden, die Kunſt- und Kurioſitätenſammlungen im Schloß zu beſehen, wo zwar, wie gewöhnlich, eine Menge Mittelmäßiges, aber unter dieſem auch viel Werthvolles gefunden wird. Das chineſiſche Kabinet erinnerte mich lebhaft an den vorvorigen Herzog, einen wunderlichen, aber höchſt geiſtreichen Sonderling, der ſeine Vorliebe für China ſo weit trieb, daß er zuweilen ſeinem Staatsrath als Mandarin gekleidet präſidirte. Dergleichen Exzentrizitäten ſind jetzt freilich nicht mehr de saison, der Narrheiten jedoch nicht weniger, ſie haben nur eine andere Farbe angenommen, wodurch ſie, ohne vernünftiger geworden zu ſein, leider lange nicht mehr ſo unterhaltend geblieben ſind.

Da ſtatt der erwarteten Herrſchaften ein Brief kam, der ihre Ankunft noch auf mehrere Tage hinausſchob, ſo ſetzte ich mich auf einen meiner Araber, und ritt, nur in Begleitung eines Reitknechts, nach Ruhla. Die erſte Sehenswürdigkeit auf dieſer Tour iſt ein kleiner freundlicher Gaſthof, ohngefähr anderthalb Meilen von Gotha, wo die in ganz Thüringen bekannte, ſogenannte „ſchöne Wirthin" jetzt Haus hält. Die meiſten Reiſenden pflegen einige Minuten hier anzuhalten, um mit dieſer Ruhlaer Schönheit, entweder aus alter Bekanntſchaft oder aus Neugierde, einige Worte zu wechſeln, eine Ehre, deren ſie in neueſter Zeit ſelbſt die Königin von England gewürdigt hat. In der Periode ihrer friſcheſten Blüthe ſoll ein liebenswürdiger Herzog ſich ihrethalben lange und vergeblich große Mühe gegeben haben, was wohl viel dazu beigetragen, die Aufmerkſamkeit ſo beſonders auf ſie zu ziehen. Auch jetzt iſt ſie noch immer eine ſehr wohlkonſervirte, in dieſer Umgebung auffallende Erſcheinung, und bei anmuthigen Manieren ganz von jener ſüddeutſchen Gutmüthigkeit und Heiterkeit, die auf uns grämliche Nordländer immer ſo wohlthuend einwirkt. Da ich glücklicherweiſe ganz unbekannt hier war, und überhaupt die Konverſation mit Leuten aus den Mittelklaſſen wegen ihrer weit größeren Natürlichkeit, ſobald ſie ſich nur ungenirt fühlen, meiſtens ſehr intereſſant finde, ſo amüſirte ich mich auch hier eine halbe Stunde lang vortrefflich im Geplauder mit der ſchönen Wirthin, die überdem beſſer unterrichtet über eine Menge hieſiger Verhältniſſe war, als mancher Diplomat. Noch lachend über das Gehörte, beſtieg ich nach dem obligaten Kaffee wieder mein Roß, und galoppirte luſtig den Bergen zu. Enge Thäler, herrlich bewaldet, nahmen mich bald in ihre Schatten auf, hier und dort wurden die Blicke bald durch eine bemooſte Ruine, bald durch ein romantiſch aus den Bäumen ſchimmerndes Waldhäuschen angezogen, und neben mir rauſchte fortwährend emſig ein Waldbach. Ach, in ſolcher Umgebung fühle ich mich ſtets froh und glücklich, und ſo viel ich in der Welt geſehen, die Unerſchöpflichkeit der Natur erſcheint mir immer neu; immer entdecke ich mit Freuden noch eine neue Nüance, einen neuen, ganz eigenthümlichen Reiz, der mir früher entgangen oder noch gar nicht vorgekommen war. Gott erhalte mir und Jedem, der ſie mit mir theilt, dieſe beſeligende Empfänglichkeit. So gelangte ich, und zwar erſt bei einbrechender Nacht, nach dem Städtchen Ruhla, nur eine ſtundenlange Gaſſe, die in die hohen waldigen Wände einer engen Schlucht eingeſchloſſen iſt. Ruhla iſt ſprüchwörtlich geworden wegen ſeiner reizenden Bewohnerinnen; auch glaubt man, wenn man in den Straßen geht, daß es hier zehnmal mehr Mädchen als Männer geben müſſe; an allen Fenſtern erſcheinen ſchwarze Augen und ſchwarze Locken. Blonde zeigen ſich ebenfalls, aber ſeltener, und wenn es wahr iſt, daß eine eingewanderte Zigeunerbande Ruhla zuerſt bevölkerte, ſo verläugnet das orientaliſche Anſehen des weiblichen Geſchlechts wenigſtens keineswegs dieſe Sage. Die Männer dagegen ſchienen mir eben ſo proſaiſch als anderwärts, wozu nicht wenig beitragen mag, daß ſie kaum eine andere Beſchäftigung kennen, als die Fabrikation von Tabakspfeifen, Tabaksdoſen und Meerſchaumköpfen.

Ich hatte große Noth, im Gaſthofe unterzukommen, weil er gänzlich von einem Rudel wilder Studenten eingenommen war, die Ruhla als einen ſehr anziehenden Wallfahrtsort betrachten, und heute, von undurchdringlichen Rauchwolken umgeben, die in einem brennenden Hauſe nicht kompakter hätten ſein können, einen ſo fürchterlichen Lärm verführten, daß ich wirklich einige Beſorgniß fühlte, auch nur auf kurze Zeit der Hausgenoſſe dieſer Muſenſöhne zu werden. Zu meinem Troſt verſicherte mich indeß der Wirth, daß ſie am frühen Morgen wieder abziehen würden. Sobald ich mir alſo nur ein Dachkämmerchen vor der Hand für mich allein geſichert, und mich zugleich überzeugt, daß meine treuen Pferde glücklicherweiſe viel beſſer als ich logirten, verließ ich das Haus mit allen ſeinen tobenden Bewohnern von neuem, um bei dem faſt tageshellen Mondſchein noch eine Promenade auf den Bergen zu machen. Ein Maurergeſelle, der ſeinen kleinen Pfeifenſtummel (viel beſcheidener als die Studenten) rauchend, wahrſcheinlich aus der Schenke rückkehrend, eben vorbeikam, war es auf meine Anfrage zufrieden, ſich als Cicerone noch einen zweiten Tagelohn zu verdienen. So begannen wir denn, nachdem ich mir auch eine Cigarre angeſteckt, ohne Verzug den nächſten und ſteilſten Weg hinter dem Gaſthof hinanzuklettern. Auf einer gewiſſen Höhe angelangt, war der Blick über Ruhla in ſeiner ganzen Ausdehnung, entlang den im Mondlicht doppelt hoch erſcheinenden, wie mit gekräuſelter Wolle in grüner Fülle dicht bedeckten Bergrücken, und hinab auf den ſchimmernden tanzenden Strudel des über Felsblöcke rauſchenden Waldbaches im Thal von wahrhaft magiſchem Eindruck!

Mein Kommuniſt unterhielt mich unterdeſſen von Politik, denn es iſt leider wahr, nicht bloß die imaginairen Proletarier der George Sand verlaſſen unerquicklich ihren Leiſten, ſondern unſere hausbackenen deutſchen Handwerker wollen ſchon eben ſo gut ſich ihre Religion, ihre Philoſophie, ihren Staat ſelbſt idealiſch fabriziren, und laſſen ſo über dieſes Bild im Waſſer nur zu oft, gleich dem Hunde der Fabel, das gute Stück Fleiſch herabfallen, was ſie bereits ſicher zwiſchen den Zähnen hatten.

Aus einem großen, hellerleuchteten Hauſe tönte muntere, ſich lieblich mit dem Rauſchen des Waſſers vermählende, Tanzmuſik deutlich bis zu uns herauf, und mich erkundigend erfuhr ich, daß dort ein Ball ſtattfinde, wo alles vereinigt ſei, was Ruhla von verführeriſchen Nachkommen der einſt hier eingewanderten Aſiaten irgend aufzuweiſen habe. Dieſe Nachricht kürzte meine Promenade etwas, und ich ſtieg neugierig bald hinab, um mir ein Eintrittsbillet zu dieſem unerwarteten Piquenique zu löſen. Das Gedränge war ſchon auf der Treppe ſo groß wie bei einem engliſchen Rout, und da man mir ſonder Zweifel das Fremdſein anſah, bemächtigte ſich ſogleich ein ſehr jovialer, junger Pfeifenkopffabrikant meiner Perſon, um mich bis in den Tanzſaal durchzuarbeiten, und dort mit den Löwinnen des Balles in Berührung zu bringen. Obgleich nicht von Namen gekannt, war ich doch ſchon als der im Mondſcheine galoppirend angelangte Reiter, und wahrſcheinlicher Herr der am Tage durchgegangenen Equipagen, wie es ſchien ein Gegenſtand des allgemeinen Intereſſes geworden, ſo daß ich mich von Schwarzen wie Blonden der huldvollſten Aufnahme erfreute, und nur mit genauer Noth einer mir und zwei dieſer Damen von dem mich begleitenden Dandy angebotenen Punſchbowle zu entgehen vermochte. Doch hatte ich alle Urſache mit der allgemeinen Heerſchau zufrieden zu ſein, die ſich mir ſo en masse hier dargeboten, und aus der man viele „Töchter des Regiments“ und zweimal die „ſieben Mädchen in Uniform“ von der beſten Haltung und dem coquetteſten Pli hätte ausleſen können.

Am anderen Morgen hatte ich noch das Vergnügen, einige dieſer Damen wiederzuſehen, dann brachte mir die

Ruhlaer Liedertafel ein Ständchen, und den Reſt des Tages irrte ich zu Pferde zwiſchen Wald und Bergen in der reizendſten Gegend umher, auf dem Engeſtieg. im Ottowald, mit einer prachtvollen Ausſicht auf Nähe und Ferne, der weiten Bergwieſe des Schlauchenthales entlang, endlich zur Felſenkanzel des Wachſteins, wo im entfernten Grunde der Wilhelmsthaler See aus dem dunklen Waldmeere gleich einem Edelſteine hervorblitzt, und nach dem langen Ritt nahm mich am ſpäten Abende wieder mein freundliches, Herzogliches Quartier in Liebenſtein mit allem willkommenen Comfort in ſeine geſchmückten Räume auf. Den letzten Theil meiner Tagesreiſe legte ich auf der großen Landſtraße von Ruhla nach Altenſtein zurück, und nicht leicht werden ſich auf einem ſo kurzen Wege ſo viel und ſo abwechſelnde Schönheiten der Gegend darbieten ohne die Straße zu verlaſſen als auf dieſer auch an ſich meiſterhaft angelegten und geſchickt geführten Chauſſée, die man erſt ſeit kurzem dem Herzoge von Meiningen verdankt. Zuerſt paſſirt man einen geſchloſſenen Wald alter Buchen, den Ruysdael nicht herrlicher erfinden könnte, der noch zum Weimariſchen Gebiete gehört, und wo leider der Weg ſehr ſchlecht iſt, bis die Meininger Chauſſée eintritt. Dort beginnt die Straße ſich nach dem Thale der Werra herabzuſenken, bei jeder Windung eine neue Ausſicht auf dieſes und die ſich jenſeits darüber aufthürmenden Reihen der Thüringer Berge eröffnend. Ich muß dabei dankbar erwähnen, daß die untergehende Sonne mit der Illumination ihrer rothen und gelben Lichter, wie die ſeltene Klarheit der Luft nach einem vorübergehenden Regen, der mich auf dem Wachſteine tüchtig durchnäßt hatte, alles aufgeboten, um. einem ſo treuen Verehrer der Natur als ich bin, die höchſte Befriedigung zu gewähren.

Vierter Abſchnitt.

Ich mußte einige Regentage in Liebenſtein aushalten, wo ich allerdings, da ich am 17. September ſo ziemlich nur noch der einzige übrig bleibende Badegaſt war, ganz auf mich ſelbſt beſchränkt blieb. Doch dies thut mir kein Leid an. Die Einſamkeit hat mich nie erſchreckt, und einer inſipiden Geſellſchaft habe ich ſie ſogar immer weit vorgezogen. Ja, ich habe kaum einen Begriff davon, wie man ſich allein langweilen kann, ſo lange es Bücher, Federn und Papier, oder irgend eine Thätigkeit zu üben giebt. Thätigkeit kann ſich jedoch zur Noth auch in Gedanken als Vorbereitung zum Handeln üben. Thätigkeit aber allein iſt das eigentliche Leben, zugleich die Grundtugend, aus der alle anderen entſpringen. Von ſämmtlichen Parabeln des neuen Teſtaments iſt mir daher die der anvertrauten Pfunde immer die liebſte geweſen, denn Gottes Leben ſelbſt kann nur eine ewige, nie ruhende Thätigkeit ſein, und wir ſollen ja ſtreben Gottes Ebenbild zu werden auf Erden. So aber nur können wir es anfangen, wenn es uns Ernſt damit iſt, nämlich durch Handeln. Negativ wird niemand das Himmelreich erwerben, wenn er auch das Talent des Glaubens im Superlativ beſäße, und dem Kirchengehen und Beten drei Viertel ſeiner Zeit widmete. Zoroaſter ſagt: „Beten iſt löblich, aber wenn du einen Baum pflanzeſt, ſo wird dir das angerechnet werden als zehn Gebete, und erhältſt du einem ſolchen, der vor Dürre verſchmachtet, das Leben durch Waſſer, das du herbeiträgſt, ſo ſoll es dir angerechnet werden als hundert Gebete.“ Auf dieſe Weiſe kann ich, beiläufig geſagt, dreiſt behaupten, daß wenig Leute mehr Gebete gut haben als ich, weswegen ich auch für die in noch vielen anderen Dingen merkwürdig praktiſche Religion des Zoroaſter eine große Vorliebe hege. Als ich nun darüber nachdachte, wie auch unſere Zeit das Leben immer praktiſcher zu erfaſſen ſtrebt, und mit welchen unermeßlichen Reformen ſie noch ſchwanger geht, fiel ich in einem Buche, was mir der Hofmarſchall v. Minutoli für die Regentage geborgt hatte, auf folgende Stelle:

„Erinnert euch des Strebens der ſpäteren Römer, in
„politiſcher Hinſicht zu einer feſteren Ordnung zu kommen,
„wie zum Beiſpiel in den wohlgemeinten, aber unglücklichen
„Konſtitutionsverſuchen der Kaiſer Decius und Probus, während
„unterdeſſen eine neue Religion Wurzel ſchlug. Wer
„weiß, ob nicht der Keim einer ſolchen neuen, politiſchen
„Religion, oder religiöſen Politik, in dem liegt, was wir
„öffentliche Meinung nennen.“

Dies ſind nicht unbedeutende Worte! Gewiß, die öffentliche Meinung in ihrem umfaſſenden Sinne, in ihrer plötzlich in der Welt errungenen Macht, iſt eine ganz moderne Idee, der Anfang einer neuen Zeit, gegen die in ihrer unaufhaltſamen Entwickelung alle alten Gewalten, als ſchon überlebt, zuletzt ſcheitern müſſen. Eine neue Religion wird zwar, wie ich glaube, nicht erſcheinen, denn etwas Erhabeneres als Chriſtus Lehre iſt nicht denkbar, aber das Chriſtenthum zur Wahrheit zu machen, dahin geht offenbar die Tendenz der Zeit. Gelingt dies, ſo werden wir ſo gut wie eine neue Religion, und in Folge dieſer eine neue Geſellſchaft haben. Ob aber dieſer Zuſtand den Machthabern aller Art ſo gut gefallen wird als der jetzige, iſt eine andere Frage. Es könnte leicht damit gehen wie mit der Hegel'ſchen Philoſophie, die man auch eine Zeit lang zur Hof- und Staatsphiloſophie zu erheben Luſt hatte, bis man einige unerwartete, ſehr unbequeme Konſequenzen bemerkte, die ſchnell davon zurückſchreckten. So möchte man denn auch am Ende gewahr werden, daß der Geiſt des Chriſtenthums nicht nur im höchſten Grade liberal, ſondern wirklich demokratiſch iſt; denn weiſt er nicht auf möglichſte Gleichheit und Brüderſchaft der Menſchen hin, auf gleiche Menſchenwürde und gleiche Menſchenrechte, ohne allen Unterſchied äußerer Verhältniſſe? ja werden nicht die Geringen und Armen zu ihrem Troſte geradezu im Himmelreiche über die Reichen und Mächtigen geſtellt? Es iſt bemerkenswerth, daß auch im Katholizismus alle Inſtitutionen in der Hauptſache demokratiſch, oder wenn man es lieber ſo nennen will, republikaniſch ſind. Wird nicht das Oberhaupt der Chriſtenheit gewählt, und ſteht nicht dennoch die Kirche als die Gemeinheit repräſentirend ſelbſt über dem Papſt, giebt es ein Vorrecht der Geburt, hat irgend Jemand ein kirchliches Eigenthum, das er vererben kann? So weit alſo iſt alles ſtreng im chriſtlichen Prinzip; daß nachher dieſe wundervoll gegliederte Hierarchie, durch die Eheloſigkeit ihrer Mitglieder noch ſtrenger zuſammengehalten, ihre ungeheure Macht über die Geiſter vielleicht gemißbraucht, Gut und Blut aller außer ihr ſtehenden wie ihr rechtmäßiges Eigenthum betrachtet hat, mag weniger chriſtlich geweſen ſein, liegt aber in der menſchlichen Natur, ſo lange dieſe nicht durch ein allgemeines, unzerreißliches Band höchſter Kultur rationell durch ſich ſelbſt gefeſſelt ſein wird, was dann eben Chriſti Reich auf Erden in Wahrheit ſein würde.

Dem Katholizismus bleibt immer der unſterbliche Ruhm, zuerſt ein ſichtliches, palpables und doch in ſeinem Prinzip rein geiſtiges Reich auf der Erde geſtiftet zu haben, und ohne ihn gäbe es vielleicht heute weder wahren Liberalismus noch eine öffentliche Meinung. Wir wären immer noch in den Händen der rohen, materiellen Gewalt. So wie dem großen Napoleon niemand mehr Dank ſchuldig iſt als die Deutſchen, ſo ſchulden alle Anhänger des Vorwärts dem Katholizismus die größte Erkenntlichkeit, und wer weiß, welche unerwartete Rolle dieſem, durch irgend einen großen Genius ſich ſelbſt regenerirend, auch noch jetzt im allgemeinen Fortſchritt vorbehalten iſt. Schon der Kampf der Päpſte mit den Hohenſtaufen iſt vielleicht in ſeiner am tiefſten liegenden Idee noch nicht gehörig anerkannt worden. Beſtand er nicht, von allen zufälligen perſönlichen Intereſſen geſondert, hauptſächlich in der Verfechtung des Prinzips völliger Unabhängigkeit aller religiöſen Dinge von der weltlichen und Staatsgewalt? Daß die Kirche ſich hier mit Egoismus an des Staates Stelle ſetzen wollte, iſt gewiß, die Folgen indeß kommen doch der ganzen Menſchheit zu Gute. Freilich begehrt aber die neue Zeit noch einen Schritt weiter zu thun. Sie will in Sachen der Religion ganz frei ſein, ſie will, nach dem Ausſpruche des unſterblichen Friedrich, daß künftig Jeder nach ſeiner Manier ſelig werden dürfe. Die Zeit wird kommen, wo man darüber lachen wird, daß man einſt die treuen Unterthanenſeelen auch nach ihrem Tode noch bis in den Himmel hinein regieren wollte!

Wohin hat mich aber der Regen geführt? — Ich benutze den erſten Sonnenſchein, um dem Prinzen von Heſſen-Philippsthal einen Beſuch in Barchfeld abzuſtatten. Dieſer tapfere Krieger, der für Deutſchlands Freiheit in Rußland kämpfend in der Schlacht von Borodine ein Bein verlor, an welcher ſchweren Verwundung er noch immer häufig leidet, hat ſich von dem Getümmel der Welt hier in philoſophiſche Ruhe zurückgezogen, die jedoch ſeiner herzlichen und ganz oſtentationsloſen Gaſtfreiheit keinen Eintrag thut. Er iſt ein großer Freund von Gemälden, und beſitzt eine merkwürdige Portraitſammlung hiſtoriſcher Perſonen. Neu und intereſſant war mir unter anderen das Bild Suwaroff's, eine ganz ruſſiſche Phyſionomie, aber weit eher hätte ich ſie einem Hofmann oder Diplomaten, als einem ſo großen und originellen Feldherrn zugeſchrieben. Liſt und Geringſchätzung der Menſchen ſprechen ſich am deutlichſten darin aus, Heroismus und Poeſie nicht im geringſten. Doch könnte ein zweiter Suwaroff, auf Rußlands Thron geſtellt, leicht die Welt umdrehen.

Ein Portrait Friedrich Wilhelms des Erſten hat von allen, die ich geſehen, die meiſte innere Aehnlichkeit, das heißt es entſpricht am beſten dem Charakter des Mannes, wie ihn uns die Geſchichte darſtellt, und wie es Gott Lob heut zu Tage keine Könige mehr geben kann. Doch zeichneten dieſen Regenten, trotz aller ſeiner Brutalität und Tyrannei, zwei große Eigenſchaften aus: Energie und Beharrlichkeit. Durch ſie ward er einer der Hauptgründer preußiſcher Macht — doch ſein höchſtes Verdienſt bleibt immer das: Vater Friedrichs des Großen geweſen zu ſein.

Den großen Kurfürſten ſehen wir hier als zehnjähriges Kind. Dies freilich iſt eine edlere Natur, und ſchon in den zarten Zügen dämmert ein tieferfaßtes Streben, ein feſter Sinn, und jener melancholiſche Ernſt, der wie ein dunkles Vorgefühl manches ſchweren Kampfes, allen thatkräftigen Geiſtern in größerem Maße als den nur vegetirenden Menſchen zugemeſſen iſt. Dabei hat er die tête quarrée und die Herrſcherkinnbacken, wie ſie Lavater definirt. Auch eine Serie gutgemalter Portraits von Fürſten aus dem Hauſe Oranien iſt von Intereſſe, ſowie eine Menge andere Gemälde, die ich hier übergehe. Unter den Kurioſitäten dieſer Kunſtſammlung erwähne ich nur noch einer Statuette Schamyl's im treuen Nationalkoſtüme, und eines großen bunten Trinkkruges aus dem ſechzehnten Jahrhundert, auf dem Luther in der Tracht des Junker Georg, den er auf der Wartburg vorſtellte, abgebildet iſt; daneben die Bruſtſtücke ſeiner Beſchützer, des Kurfürſten von Sachſen und der Landgräfin von Heſſen; darüber kirchliche Embleme, und unten

Luther's Jagdvergnügen, wo man ihn bald einen Hirſch ſchießend, bald mit dem Falken auf der Hand, oder auf dem Anſtande das Wild erwartend, erblickt. Der Krug, aus einer irdenen Maſſe gefertigt, hat nicht die mindeſte Beſchädigung erlitten, und iſt mit all der Sinnigkeit, Liebe und ſorgſamem Fleiß behandelt, die jene Zeit charakteriſiren.

Die Häuſer des Dorfes Barchwitz, wie mehrere dieſer Gegend, in der viel Tabak gebaut wird, erhalten dadurch ein eigenthümliches Ausſehen, daß die Dächer wie die Wände derſelben mit regelmäßigen Guirlanden noch halb friſcher, zum Trocknen aufgehangener Tabaksblätter bedeckt ſind. Mit ein paar Blumen dazwiſchen würde man dieſe Dörfer zu einem Feſte geſchmückt glauben.

Da das Wetter ſich ganz aufgeklärt hatte, benutzte ich den Abend noch zu einem weiteren Spazierritt, beſah den ſogenannten Erdfall, eine höchſt maleriſche Grotte, nahe bei Liebenſtein, die ſich gleich einem Amphitheater von Felſenabſätzen umherreiht, auf deſſen natürlichen Stufen hohe Bäume erwachſen ſind, und den in der Mitte geebneten freien Kiesplatz ſo dicht beſchatten, daß kaum ein Sonnenſtrahl hindurchzudringen vermag. Man erzählte mir, daß zuweilen der Herzog dieſe weite Grotte von Laub und Felſen mit bunten Lampen illuminiren läßt, während Tauſende von Menſchen die von der Natur geformten Steinſtufen zwiſchen den Bäumen dicht garniren, was in dem grün und rothen Scheine einen ſehr originellen Anblick gewähren ſoll. Näher der alten Raubfeſte auf dem Gipfel des Berges iſt das Felſentheater, deſſen Kouliſſen mit dem ſchönſten grünen Mooſe tapeziert ſind. Von hier ritt ich auf freundlichen, aber ſehr ſchlüpfrigen Waldwegen weiter bis auf den höheren Welßenſtein, mit einer ausgedehnten Fernſicht von der Steinkanzel auf ſeiner Spitze. Dicht daneben iſt der ſogenannte Flußſtein mit barocken Felſengebilden und tiefen, faſt grundloſen Schachten, welche einem Erdbeben ihren Urſprung zu verdanken ſcheinen. Auch findet man hier für den Geologen merkwürdige Verſteinerungen, die unter Anderen Goethe zuweilen mit ſeinem Berghammer beſuchte.

Den Rückweg mußte ich über eine äußerſt ſteile, kahle Raſenalp nehmen, wo die Pferde große Mühe hatten feſten Fuß zu faſſen. Demohngeachtet ſah ich mit Erſtaunen mehrere Bauerwagen mit Reiſig beladen denſelben Weg herabfahren, was ein Bewohner der Ebene kaum für möglich gehalten haben würde.

Wenn im Gebirge die Sonne ſcheint, muß man ſeine Zeit nicht verſäumen. Ueberdem wünſchte ich dem Herzog von Koburg meine Aufwartung zu machen, und mich auf einige Tage nach Reinhardsbrunn überzuſiedeln. Während meine Equipagen die große Straße verfolgten, ritt ich, dem es auf größere oder kleinere Diſtanzen nicht ankommt, die Kreuz und Quer in den Bergen umher. Der erſte Gegenſtand, der meine Aufmerkſamkeit auf ſich lenkte, war der Auwaller Thurm, einſam auf einem hohen, ſpitzen Berge in dunkler Fichtenwildniß ſtehend. Ein junges, luſtiges Mädchen aus dem nahen Dorfe im Thale führte mich und mein treues Roß über grüne Matten, dann durch den Wald, aber immer ohne gebahnten Weg, bis hinauf. Der größte Theil des aus großen Quadern erbauten Thurmes iſt noch gut erhalten, und erinnerte mich in ſeiner eigenthümlichen Form ohne Thüre und Fenſter, außer einer Oeffnung in der Mitte, lebhaft an die celtiſchen Thürme geheimnißvollen Alterthums in Irland, mit denen er vielleicht contemporain iſt. Ein ſolches Gebäude ſollte ſeine Legende haben, aber weder das Mädchen noch andere Landleute, die ich ſpäter befragte, wußten mir irgend etwas darüber zu erzählen, als daß der Thurm von jeher dort geſtanden. Nachdem ich mich von meiner hübſchen Führerin getrennt, die in ihrem kleidſamen Nationalkoſtüm, mit einer Art Turban auf dem geſcheitelten ſchwarzen Haare, eine recht artige Vignette für dieſe Relation abgeben würde, gelangte ich auf manchen Umwegen in das Druſenthal, wo die Laute, ein anſehnlicher Felsbach, durch pittoreskere Felſen rauſcht, als ſonſt irgendwo im Thüringer Walde angetroffen werden. Leuchtende Wieſen und in ſchönen Linien dahinter fortlaufende Waldſäume — bald einen undurchdringlichen Sammetmantel vorhaltend, bald den Blick tief in das Gewirr der Stämme, wie in einen unabſehbaren Säulengang hineinziehend — bleiben dem Wanderer ſtets zur Seite, bis man am Fuße des Inſelsberges den Marktflecken Brotterode erreicht. Ich ward hier von einer Heerde Kinder (die Mädchen unter ihnen alle mit den erwähnten Turbanen bekleidet) unter großem Gejauchze, weil ich die Unvorſichtigkeit begangen, eine Hand voll Silbergroſchen unter ſie zu werfen, durch den ganzen Flecken wie im Triumphe begleitet. Ihnen durch raſcheres Reiten zu entgehen war leider unmöglich, da wie im Orient, wo man ſtets das Bett ſeichter Flüſſe als Straße benutzt, auch hier die vertiefte Hauptgaſſe an den meiſten Stellen mit einigen Fuß ſchmutzigen Waſſers angefüllt war. Ich mußte mir alſo die unbequeme Ovation ruhig gefallen laſſen. Bald iſt man jedoch wieder im Walde, und ich richtete nun meinen Ritt ſo ein, daß ich jenen auch nicht mehr bis vor den Thoren des Schloſſes von Reinhardsbrunn verließ.

Der Herzog von Koburg iſt ein großer Liebhaber der Jagd, die er ſo ſorgfältig hegen läßt, daß niemand außer ihm und ſeinen Gäſten etwas hier ſchießen darf, und im Durchſchnitt an 20,000 Thlr. jährlich aus ſeinen Forſten an die angränzenden Feldbeſitzer für Wildſchäden gezahlt werden müſſen, obgleich mehrere Waldtheile noch umzäunt ſind.

So kommt man denn meiſtens erſt ſpät bei ihm von den täglichen Jagden zurück, und der Herzog hat deshalb auf ſeinem Jagdſchloſſe auch eine ſpätere Tafelſtunde eingeführt, als ſonſt hier gewöhnlich iſt, ſo daß wir erſt um 7 Uhr ſpeiſten, was mir ſehr angenehm war. Ich erkannte ſogleich bei meinem Eintritt in den Salon die Dame von der Linde in der Frau Herzogin wieder, der ich hier zum erſtenmale das Glück hatte, vorgeſtellt zu werden, und erfreute mich den ganzen Abend über an dem Ausdruck von Glück und Zufriedenheit in den Zügen dieſes jugendlichen Herrſcherpaares, das durch eigene wie äußere Vorzüge wohl einer ſeltenen Begünſtigung des Schickſals genießt. Ich weiß nicht, wie es anderen Menſchen geht, nichts thut mir wohler, nichts erregt ſo ſehr meine Sympathie, als wenn ich glauben darf, Glückliche vor mir zu ſehen, beſonders in den höchſten Regionen der Geſellſchaft, wo ſie wohl am ungewöhnlichſten ſind. Doch unberufen! und möge dieſem lebensheiteren Fürſten und ſeiner ebenſo liebevollen als geliebten Gemahlin auch bald der letzte Wunſch gewährt werden, der ihnen vielleicht noch übrig bleibt.

Bei Tiſch machte der Herzog, der alle Urſache hat ſein Vaterland zu lieben, eine ſehr treffende Bemerkung über dieſes. Er ſagte, als ich mit Enthuſiasmus von der eben durchzogenen Gegend ſprach: „Der Thüringer Wald hat ſein ganz eigenthümliches Gepräge, und dies iſt ein weſentlich deutſches.“ Das iſt vollkommen wahr, denn das ſo ſüße und doch melancholiſche Element dichteriſcher Einſamkeit und vorherrſchender Phantaſie iſt recht in ihm zu Hauſe, eben ſo charakteriſtiſch als die Phyſionomie ſeiner Bewohner, gutmüthig und ſchalkhaft, tiefſinnig und leichtfertig zugleich. Das letztere möchte Manchen auffallen, ich aber glaube, daß die Deutſchen hinter aller ihrer Schwerfälligkeit doch recht wandelbarer Natur, ja, im Einzelnen wie Allgemeinen oft leichter zu überreden und ſogar zu verführen ſind als ſelbſt die Franzoſen, wenn ſie auch nicht ſo plötzlicher und gewaltſamer Umwandlungen fähig ſein mögen. Sie ſind mit einem Worte äußerſt impreſſionabel, folglich leichter durch fremden als eigenen Impuls zum Handeln zu bewegen, und das nenne ich leichtfertig. Ich dächte, unſere ganze Geſchichte gäbe gute Kommentare zu dieſer Behauptung, und bis auf die neueſten Zeiten.

Ich ward von Ihren Hoheiten mit einer ſo liebenswürdigen Gaſtfreiheit aufgenommen, daß ich gern länger in dieſem reizenden Aufenthalte verweilt hätte, wenn ich nicht am nächſten Abend, als ich mit dem Herzog und einigen ſeiner Jagdgäſte von einem ſehr intereſſanten Spazierritte nach dem alten Schloſſe Tenneberg eben zurückkehrte, meine langerwarteten Freunde, den Grafen und die Gräfin Larochefoucauld, hier vorgefunden hätte, die meinetwegen ihren Weg über Reinhardsbrunn genommen, um die ihnen nur kurz zugemeſſene Zeit im Bade Liebenſtein zuzubringen, wohin ich ſie zu begleiten wünſchte.

Da die junge und ſchöne Gräfin eine ſehr gute Reiterin iſt, ſo wurden unterwegs alle ſehenswerthen Punkte zu Pferde beſucht, als der Uebelberg mit der Ausſicht auf prachtvolle Schluchten, das liebliche Jagdhaus im Schweizerſtyl gebaut, unter dem wir, auf friſch gemähten Heuhaufen gelagert, ſchwarzes Brod und friſche Eier verzehrten; der Inſelsberg, den man von hier aus auf einer bequemen Chauſſee faſt bis zum Gipfel im Galopp hinanreiten kann, und deſſen Horizont heute ſo klar wie Kryſtall war, endlich durch das Druſenthal zurück, das ich nun von der anderen Seite betrat, wo es, wegen der Ausſicht auf die fernen Bergketten, mir noch viel mehr Befriedigung gewährte, um ſo mehr, da ich es an der Seite einer Dame durchritt, die eben ſo empfänglich für die Schönheiten der Natur iſt, als ſo anmuthig darüber zu philoſophiren weiß. Denn ſie hat den ſeltenen Vorzug, daß — in Deutſchland geboren und in Frankreich erzogen — deutſches und franzöſiſches Element ſich ſo in ihr vermiſcht und gegenſeitig ergänzt hat, wie ich lebhaft wünſchte, daß es einſt mit dieſen beiden Nationen en gros der Fall ſein möchte. Jene glückliche Vereinigung giebt ihr nun alle Heiterkeit und Lebendigkeit, Grazie und Präziſion der jungen Franzöſin, wie ſie dem deutſchen Blut die Gemüthlichkeit und das innere reichere Leben der Phantaſie verdankt.

Gewiß wird es daher den Leſer ebenſo wie mich erfreuen, daß wir während des Reſtes unſerer Gebirgstour in dieſer angenehmen Geſellſchaft verbleiben.

Nachdem wir in Liebenſtein mehrere dem Leſer ſchon bekannte Exkurſionen gemacht, war der Herzog ſo gütig, uns nach ſeiner neu gebauten Burg Landsberg bei Meiningen einzuladen. Wir fuhren zuerſt nach dieſer letzteren, freundlich gelegenen, und nett gebauten Stadt auf einer vortrefflichen Chauſſee, die, wie überhaupt alle Landſtraßen im Thüringer Walde es ſind, ſehr gut angelegt und eben ſo lobenswerth erhalten iſt. Auf halbem Wege befindet ſich der Badeort Salzungen, in deſſen Nähe der durch artige Anlagen geſchmückte Seeberg (nach einem tiefen mit Waſſer angefüllten Keſſel an ſeinem Fuß ſo benannt) eine der ſchönſten Ausſichten des Landes darbietet. Man ſieht von hier auch Luther's Geburtsort, das Dörfchen Möra, von dem ſich das alte anagrammatiſche Wortſpiel Mora und Roma herſchreibt.

Nur kurze Zeit widmeten wir dem Beſuche des Schloßgartens und des alten Reſidenzſchloſſes in Meiningen, das einige werthvolle Gemälde, ſonſt aber wenig Merkwürdiges enthält, auch durch einen modernen Anbau in neuerer Zeit nicht viel gewonnen hat, und begaben uns in Geſellſchaft des Herrn Hofmarſchalls von Minutoli, der die Artigkeit gehabt, uns in Meiningen zu erwarten, nach dem kaum eine Stunde entfernten Schloſſe Landsberg. Schon zur Zeit Heinrichs des Erſten, des Beſiegers der Hunnen, die auch in dieſer Gegend übel hauſten, ſtand auf dem mitten aus dem Werrathal aufſteigenden Felſenberg eine Veſte, welche drei Straßen beherrſchte und als der Schlüſſel zur Porta franconiae galt, wie in den alten Chroniken Meiningen genannt wurde. Die Burg hieß daher Landeswehr, und verdiente ihren Namen, bis ſie im Bauernkriege zu Anfang des ſechzehnten Jahrhunderts mit ſo vielen anderen zerſtört wurde.

Es lag daher nahe, auf dieſer zerſtörten Ruine, in der Nähe der Reſidenz, und in ſo romantiſcher Umgebung, wieder mit Benutzung des noch Vorhandenen ein Schloß im Style des Mittelalters aufzubauen, es jedoch für die friedlicheren Zwecke unſeres Zeitalters einzurichten, und beides iſt mit Aufwand, Geſchmack und Umſicht ſehr glücklich erreicht worden. Sowohl der ſtreng beobachtete, von Ueberladung freigehaltene Styl des Ganzen, als die techniſche Ausführung machen dem Landbaumeiſter Döbner und Profeſſor Heideloff aus Baiern, die hauptſächlich dabei zu Rathe gezogen wurden, alle Ehre. Ich finde bloß, daß von zwei Seiten das Schloß ſich ſo zuſammendrängt, daß es für ſeine effektive Größe aus der Entfernung zu klein erſcheint, ein geringer Mangel, dem ohne bedeutende Koſten leicht durch den Anſatz einer hohen krenelirten Mauer in jener Richtung abgeholfen werden könnte, durch welches einfache Mittel ich an einigen Schlöſſern in England eine außerordentliche Wirkung hervorgebracht ſah.

Ganz vorzüglich aber, und von allem, was ich in der Art kenne, unübertroffen iſt die innere Einrichtung und Ausſchmückung der Burg, meiſtens mit wirklich alten Gegenſtänden, als Wappenſchildern in Stein- und anderen Skulpturarbeiten, Harniſchen und Waffen, bunten Gläſern, Oefen, Schränken und Meubeln aller Art, vortreﬀlich in Harmonie mit dem nothwendigen Neuen gebracht, und hier ſieht man am deutlichſten an der Einheit des Gedankens, die durchgängig ſo wohlthuend herrſcht, daß das Auge des Herrn als Leitſtern über dem Ganzen gewaltet hat. Ich glaube, auch die beherzigungswerthen Worte, welche in der Waffenhalle über der Thüre nach der Haupttreppe zu leſen ſind, wurden vom Herzog ſelbſt gedichtet:

„Nicht zurückwünſchen laßt uns die alte Zeit,
Wohl aber der Ahnen Kraft und männlich Walten;
Nicht den Lehnsdruck, nicht der Ritter Eiſenkleid,
Wohl aber die eiſenfeſte Treue der Alten.“

Unter den Waffen, welche die Wände dieſer Halle bedecken, ſieht man einen Helm mit dem Frundsbergiſchen Wappen, und unter dem Kamm die Inſchrift: Caspar von Fronsberg wolgemut von deutſchem Blut.

Den ſchön getäfelten Eßſaal zieren mehrere enkauſtiſche Gemälde, als Konrads von Wettin, eines Nachkommen Wittekind's, Kampf gegen die Obotriten 1147, der Minneſängerkrieg auf der Wartburg, die Entführung Eliſabeths von Arnshaugh durch Friedrich mit der gebiſſenen Wange u. ſ. w.

Auch ein Lutherzimmer iſt hier mit den Bildern der anderen Reformatoren, und den der neuen Lehre günſtig geſinnten Fürſten. Aus dieſem Zimmer kommt man in die Hirſchgallerie mit altdeutſchen Kernſprüchen, ſo:

„Was man nicht kann meiden,
Soll man ruhig leiden.“

„Auf Erden iſt kein beſſer Liſt,
Als wer ſeiner Zung' ein Meiſter iſt.“

„Zu Gottes Hülfe gehört Arbeit.“
(„Aide toi et Dieu t'aidera.“)

„Gut verloren, unverdorben,
Muth verloren, halb verdorben,
Ehr' verloren, ganz verdorben.“

Die zahlreichen Geweihe in dieſer Gallerie haben das Beſondere, daß ihre einſtigen Träger ſämmtlich theils vom Schloßherrn ſelbſt, theils von ſeinen Ahnherren erlegt worden ſind; auch unter ihnen lieſt man manche drollige alte Inſchriften.

Von origineller Wirkung iſt das unterirdiſche Schatzhaus, in feuerrothem Lichtſchein von einem einzigen Fenſter aus Rubinglas erleuchtet. Ein zierliches Rippengewölbe bedeckt es, aus deſſen Schlußſtein eine männliche Figur herabblickt, die einen Schlüſſel in der Hand hält. Es iſt dies eine Anſpielung auf folgende Volksſage: Einſt wollte der Landesherr im nahen Haßfurter Walde jagen, und ſchickte einen ſeiner Kämmerer voraus mit einem Befehl an die Jagdleute. Als dieſer ausgerichtet war, ſetzte ſich der Kämmerling auf dem Ruinenberg nieder, und entſchlief. Da erblickte er im Traume die weiße Jungfrau, die man zuweilen in den Trümmern umgehen geſehen haben wollte, und ſie winkte ihm freundlich, dreimal auf eine zwiſchen den Steinen aufgeſchoſſene Blume zeigend, und verſchwand. In dem Augenblicke erwachte er, und ſah um ſich blickend eine große goldgelbe Schlüſſelblume am Fuße des alten Gemäuers ſtehen. Sie aus der Erde reißend, fand er in ihrem Wurzelgefäſer einen ganz verroſteten großen Schlüſſel hängen, und als er dieſen in die Hand nahm, während er in der anderen noch die Blume hielt, zeigte ſich ihm plötzlich auch eine vorher nie bemerkte eiſerne Gewölbthüre. Sowie er die Thüre mit dem alten Schlüſſel berührte, ſprang ſie ſchon von ſelbſt auf, und zeigte die verfallenen Stufen einer Treppe. Eilend ſtieg er hinab, und trat nun in einen ſo mit glänzendem Gold und ſchimmernden Edelſteinen angefüllten Raum, daß es hell wie im

Feuerſchein davon leuchtete. Begierig wollte er zugreifen, als er dicht hinter ſich Jagdhörner und die Stimme ſeines Gebieters vernahm, der laut nach ihm rief. Erſchrocken ließ er die Blume fallen, ſteckte eilig den Schlüſſel zu ſich, und ſprang die Stufen wieder hinauf, ohne jedoch ſeines Herrn und des ihn begleitenden Jagdtroſſes anſichtig werden zu können. Nach vergeblichem Suchen kehrte er daher zur Ruine zurück, doch die Thüre war nicht mehr zu finden — wahrſcheinlich weil er zwar den Schlüſſel behalten, aber die Glücksblume thöricht fallen gelaſſen, als neidiſche Geiſter ihn durch ihr Gaukelſpiel bethörten. Denn —

„Das Glück wohl Einer oft umſchlang,
Behielt es aber ſelten lang.“
(Auch ein Spruch aus der Burg Landsberg.)

Dies nun iſt der Mann mit dem Schlüſſel, der von oben in das roth erleuchtete Schatzgewölbe ſehnſüchtig hinablugt.

Das Schloß hat drei Stockwerke, und jedes Zimmer darin bietet intereſſante Gegenſtände, ſowie ſich die mannichfaltigſten Ausſichten von den verſchiedenen, ſinnig angebrachten Söllern eröffnen. Am Fuße des Berges, auf dem leider keine großen Bäume mehr ſtehen, der aber mit jungen Pflanzungen bedeckt iſt, denen ich von Herzen das freudigſte Wachsthum wünſche, hat der Herzog den glücklichen Gedanken gehabt, im Kontraſt zur Burg eine zierliche Meierei nebſt einem reizenden Blumengarten anzulegen, wo er uns mit einem ſehr heiteren Mahle bewirthete, nach welchem ich auf Befehl der Damen einige zarte und tiefgefühlte lyriſche Gedichte vorleſen mußte, die uns vom Herzog als eine Merkwürdigkeit im Manuſkript mitgetheilt wurden, weil die Verfaſſerin derſelben nichts mehr und nichts weniger als eine noch fungirende Schweinehirtin aus Landsberg iſt. Heißt das nicht ein poetiſches Land?

Fünfter Abſchnitt.

Es befindet ſich zwiſchen Liebenſtein und Altenſtein eine berühmte Höhle, in der man viele Ueberreſte vorweltlicher Thiere gefunden, und deren vollſtändige Ausdehnung noch nicht ergründet worden iſt. In ihrer Mitte ruht ein unterirdiſcher See, von einem Flüßchen gebildet, das in den Garten eines nahen Schloſſes wieder ausmündet, und viele Gallerieen und Säle, welche alle mit vollkommenſter Bequemlichkeit zugänglich gemacht worden ſind, verſchlingen ſich labyrinthiſch in dem weiten Raume.

Nachdem wir eines Tages bei Hofe geſpeiſt, und wie gewöhnlich nach Tiſch eine angenehme Spazierfahrt in den Wäldern der romantiſchen Umgegend gemacht, proponirte uns der Herzog, als die Dunkelheit einbrach, jene Höhle zu beſichtigen, die er zu erleuchten befohlen habe. Der magiſche Eindruck dieſer Nacht wird ſtets lebhaft in meiner Erinnerung bleiben.

Bei dichter Finſterniß in einen engen gewundenen Felſengang eintretend, den eine vorgetragene Fackel nur undeutlich ſichtbar machte, blendete bei einer ſcharfen Wendung des Wegs plötzlich ein Lichtmeer unſere Augen, aus einem hohen Saale ſtrahlend, von welchem wiederum weite erleuchtete Perſpektiven nach mehreren Seiten ausliefen. Eine Menge Menſchen, gleich den unbekannten Bewohnern dieſer unterirdiſchen Welt, wogten umher, und zogen uns nach ſich in Gallerieen glänzenden Kalkſteins, angefüllt mit wunderlichen Gebilden, durch Säulenhallen, an Abgründen vorüber, bis das ferne Rauſchen eines Waſſerfalls uns die Nähe des Sees ankündigte. Mehrere Stufen hinabſteigend, erblickten wir einen geſchmückten Kahn mit zwei greiſen Fährleuten, die uns den Arm boten, um eine Fahrt auf dem nächtlichen Waſſerbecken zu beginnen, von deſſen Grund tauſend Lichter wie Sterne aus dem Mittelpunkte der Erde heraufflimmerten. Die ſchöne Gräfin war ganz entzückt, und ihre Augen glänzten mit den Sternen um die Wette, während ein Vetter unſeres Dichters Rückert, der hier Pfarrer iſt, und uns als gefälliger Cicerone diente, dem nur wenig deutſch verſtehenden Grafen mit etwas Schwierigkeit und nicht ohne einige Quidproquo's, vom ursus peleus und anderen Ungeheuern der Vorwelt erzählte. Was mich betrifft, ſo ſtrengte ich mich an, zu glauben, ich träume, was meinen Genuß ſehr vermehrte, indem ich die Augen ſchloß, und nur von Zeit zu Zeit wieder aufſchlug, um auf einmal und in ſeiner ganzen Fülle das Wunderbild der Umgebung immer neu wieder in mich aufzunehmen.

Nachdem wir auf einer anderen Seite des Sees gelandet, und noch eine Stunde lang in den mannichfachen Windungen der Höhle umhergeirrt waren, folgten wir dem Fluſſe bis zum Ausgang, wo uns im Freien eine neue Ueberraſchung erwartete. Denn aus einer Felſengrotte ſtrömend, ſammelt ſich hier das kryſtallhelle Waſſer in einem Becken, welches einer Allee uralter Kaſtanien und Linden zum point de vue dient. Nur einige Fackeln umgaben uns, erleuchteten aber doch die Bäume hinlänglich, um den Dom ihrer Blätter zu vergolden, und mit dem ſich nach oben verlierenden ungewiſſen Lichte ſie doppelt koloſſal erſcheinen zu laſſen. Die Blumenbeete des Gartens erglänzten zu unſeren Füßen, und die Muſik, welche uns aus der Höhle noch vernehmbar war, ertönte deſto lieblicher in gedämpften Akkorden aus der Ferne, wie der Abſchied der Gnomen aus den geheimnißvollen Klüften der Erde. Dazu hatten wir eine warme balſamiſche Nacht, wie ſie ſelten zu dieſer Jahreszeit ſtattfindet, ſo daß wir, voll Dank über das uns ſo gütig bereitete Feſt, noch lange unter den Rieſenbäumen umhergingen, und den Ort aufſuchten, wo der eine Zeit lang ſich von neuem in der Erde verbergende Strom, wieder zu Tage kommt, und nun emſig unter Gottes Himmel dem grünen Walde zueilt. Höchſt befriedigt beſtiegen wir erſt in ſpäter Stunde unſeren Wagen, mit dem vier raſche Pferde uns dann bei Sternenlicht im Fluge nach Liebenſtein zurückbrachten.

Die ſchönen Tage in Aranjuez waren nun leider bald verfloſſen. Meine freundlichen Begleiter ſchickten ſich zur Rückkehr an, und auch meine Zeit war gemeſſen. Wie gern denke ich an ihre unterhaltende Geſellſchaft und dieſen angenehmen Badeaufenthalt zurück, denn den Liebenſteiner Heilquellen ward auch ihr Recht angethan. Die Gräfin Larochefoucauld habe ich bereits flüchtig geſchildert, von ihrem Gemahl mag ich hinzuſetzen, daß er allen Witz und alle Leichtigkeit der Converſation ſeiner liebenswürdigen Nation beſitzt, dabei auch ihre Luſt zum Lachen und ein Gedächtniß, das mit einem unerſchöpflichen Schatz von Anekdoten aus mehreren Welttheilen, die er beſucht, wie mit drolligen Phraſen und Sprüchwörtern aller Art ſo angefüllt iſt, daß Langeweile in ſeiner Nähe unmöglich bleibt. So ward denn der Mangel anderer Geſellſchaft nie gefühlt. Die Frühſtunden nahmen die Bäder ein, den Tag über wurden Ritte und Fahrten in der fortwährend Neues bietenden Umgegend unternommen, und die Abende nach der ſpäten Mahlzeit durch Lektüre erheitert, wo der Graf Gelegenheit hatte, ſein glänzendes Vorleſertalent geltend zu machen, während die Gräfin ſich mit einer weiblichen Arbeit beſchäftigte oder malte, in welcher Kunſt ſie die Dilettantin ſchon überſtiegen hat, mir aber verſtattet ward, in der uns umgebenden Atmoſphäre einige beſcheidene Wolken wohlriechenden Latakia's kräuſeln zu laſſen.

Nach dieſer häuslichen Epiſode führe ich meine Leſer als letzte Exkurſion von Liebenſtein aus, nach den Burgtrümmern des Henneberg, dem Stammſchloß des einſt ſo mächtigen Grafen von Henneberg. „Henne hat's Land", war der Volksruf aus alter Zeit, welche dieſe Burg als den Hauptpfeiler der Landesſchirmhut betrachtete. Ihre prachtvollen Ruinen auf dem Plateau eines anſehnlichen Berges, der großentheils mit hohen Buchen bewachſen iſt, und an deſſen Fuße ein wohlhabendes Dorf liegt, gehören zu den ſehenswertheſten in Deutſchland, ſowohl an Umfang als an pittoresker Wirkung. In ihrer weiten Ausdehnung wechſeln die noch ſtehenden mit Epheu berankten Mauern, Schwibbögen und Thürme auf das anmuthigſte mit uralten Baumgruppen, geräumigen Grasplätzen, hervorragenden Felſen und dichten Gebüſchen ab. Nur mit großer Vorſicht darf man durch das letztere dringen, um nicht in Burgverließen, Kellern oder Brunnen zu verſchwinden, welche die üppige Natur mit Dornen und Schlingpflanzen aller Art verrätheriſch bedeckt hat. Die Ausſicht nach unzähligen, ſich über einander thürmenden Bergen, in fruchtbare Schluchten und weite Thäler mit friedlichen Wohnungen beſtreut, dabei alles ſchön abgetheilt durch den Vordergrund der hohen Bäume, war bezaubernd ſchön im Abendglanz der untergehenden Sonne. Wir warteten aber noch die Nacht heran, um auch dieſen Effekt nicht zu verlieren, da bei Einbruch der Dunkelheit Ruinen ſich, meines Erachtens, immer am großartigſten darſtellen, und die ſüß melancholiſche Stimmung ſteigern, welche die Trauer über Vergänglichkeit alles Irdiſchen ſo geheimnißvoll mit der Ahnung eines neuen Lebens, und der uns nie verlaſſenden Sehnſucht danach verbindet. Wir hatten allezeit Gefühle dieſer Art ungeſtört in uns zu verarbeiten, da wir noch fünf Poſtmeilen bis Liebenſtein in der Nacht zurückfahren mußten. Demohngeachtet bereute niemand, wie ich glaube, (um ſo mehr, als wir im warmen Wagen ſehr behaglich aufgehoben waren) die allerdings etwas weit ausgedehnte Spazierfahrt des heutigen Tages.

Am folgenden Morgen reiſten wir ab, unſere Richtung über die Ruhl nach Wilhelmsthal nehmend, von wo wir jedoch dieſesmal den Weg nach Eiſenach durch die uns noch unbekannte Landgrafenſchlucht einſchlugen, ſo genannt, weil Friedrich der Freudige, oder mit der gebiſſenen Wange, hier lagerte, als er ſeinen Herrn Vater auf der Wartburg eingeſchloſſen hielt. Alles, was ein Buchenwald und Felſengrund an Mannichfaltigkeit aufweiſen kann, iſt gewiß auf dieſem reizenden Wege zuſammengedrängt, der indeß nur zu Fuß zugänglich iſt, und ominös am Thränenſee endet, von dem die Legende ſagt, daß er aus einem Quell auf der Wartburg geſpeiſt werde, der Quell ſelbſt aber aus den Thränen aller unglücklich lebenden Damen auf jener Burg entſprungen ſei — wahrlich ein hinlänglich rührender Urſprung. Doch ging es in dieſen alten Zeiten auf der entgegengeſetzten Seite der Wartburg den Inhabern eines barocken Felſengebildes noch ſchlimmer. Beſagte Felſen ſind nämlich nichts anderes als ein Mönch und eine Nonne, die in crim. con. begriffen*), und in flagrant délit getroffen, durch irgend einen heiligen Mann ſofort bis an den jüngſten Tag in Stein verwandelt wurden. Man ſollte jetzt barmherzig den heiligen Rock über ſie breiten, denn eine beſſere Gelegenheit, ein Wunder zu thun, indem er dieſem glücklich liebenden aber unglücklich überraſchten Paare ſein Fleiſch und Blut wieder gäbe, könnte kaum erdacht werden.

---

*) crim. con. iſt ein engliſcher abgekürzter Kunſtausdruck bei Eheſcheidungsprozeſſen, der auf ganz höfliche Weiſe die in England allein gültige Urſach zu Eheſcheidungen durch die Worte „criminal conversation“ andeutet.

Ueber dem Thränenſee in geringer Entfernung ſieht man eine weite Felſenplatte ſich erheben, deren ſich die Sage ebenfalls bemächtigt hat. Sie läßt Attila hier ſeine Hochzeit mit Chrimhild feiern, und ich weiß nicht wie viel arme Chriſten dabei als Rekreation hinſchlachten. All dieſe Fabeln ſind, wie man ſieht, meiſtentheils lügübrer Natur. Leider trug ſich erſt vor kurzer Zeit in der hieſigen Gegend auch eine *wahre*, und noch tragiſchere Geſchichte zu. Dem Hirſchſprung (einem der Glanzpunkte des Gebirges) gegenüber, erblickt man einen weiten Holzſchlag, der der Schauplatz dieſer Begebenheit war. Zwei junge Forſteleven, welche in innigſter Freundſchaft wie Brüder miteinander lebten, waren, nur von einem kleinen Burſchen begleitet, gemeinſchaftlich auf die Jagd gegangen, um ein paar Rehe auf ihrem Wechſelplatz zu beſchleichen. In der Dämmerung glaubt einer der jungen Männer das Raſcheln eines Wildes im Gebüſch zu bemerken, ſchießt auf den Fleck hin, und hört einen dumpfen Schrei. Erſchrocken ſpringt er herzu — da liegt, vom Gebüſch noch halb verſteckt, ſein Freund blutend an der Erde. „Mit mir iſt es aus," ruft der Verwundete mit röchelnder Stimme, und reicht dem Freunde noch vergebend die Hand zum Abſchiede. Einen Augenblick ſteht der unwillkürliche Mörder wie vernichtet da, dann ergreift er verzweiflungsvoll ſein Gewehr, und die Mündung des zweiten Laufs an den Mund ſetzend, zerſchmettert er ſich den Kopf. Soweit iſt der unglückliche Verfall zwar ungewöhnlich, aber erklärlich, die Folge aber geht in's Romanhafte, und würde ein Mährchen ſcheinen, wenn nicht die Ausſage des als Zeuge ſich dabei befindenden Knaben, und die gerichtliche Unterſuchung jeden Zweifel beſeitigten. Nämlich als der Verwundete die ſchreckliche, unwiederbringliche That ſeines Buſenfreundes geſehen, ergreift auch er ſein Gewehr und ſchießt ſich, es auf die Erde ſtützend, durch's

Herz. Nach Ausſage der Aerzte war ſeine frühere Wunde nicht tödtlich. — Mir fiel Talleyrand's Maxime ein: qu'il ne faut jamais se presser!

Vom Hirſchſprung führt der Weg nahe an einer über 100 Fuß hohen jähen Felſenwand hin, die einige Schritte weit ein ſchlüpfriger Raſenabhang von oben verdeckt. Es fehlte nicht viel, daß ich, auf dieſem vortretend, und ausglitſchend, die Reiſe hinab hätte machen müſſen. O, rief der Führer, als ich wieder in Sicherheit war, Sie wären nicht der Erſte, der wider Willen da hinunter gefahren iſt. Vor einigen Jahren geſchah dies hier einem jungen Revierförſter, einem Menſchen von gewaltigem Knochenbau. Er verlor die Beſinnung im Fallen, und als er wieder zu ſich kam, lag er in einem hohen Haſelnußſtrauch, und ſein geladenes Gewehr unverſehrt zu ſeinen Füßen. Im Anfang hatte er Mühe ein Glied zu rühren, fand aber dann mit Staunen, daß er, die gewaltſame Erſchütterung abgerechnet, eben ſo unverſehrt als ſein Gewehr geblieben war, und nach einem belebenden Schluck aus ſeiner Feldflaſche konnte er ohne weitere Hülfe nach Haus gehen. Die Ohnmacht hatte ihn ohne Zweifel gerettet, denn der liebe Gott läßt die Leute immer geſchickter fallen, als ſie es ſelbſt thun. Ich habe in einem meiner Reiſebücher einen ganz ähnlichen Fall von einem Schweizeroffizier bei Neapel erzählt, deſſen Augenzeuge ich war. Dieſer aber fiel auf weichen und feuchten Meerſand, in dem er ſich durch die Gewalt des Sturzes halb eingrub.

Gegen Mitternacht ritten wir noch einmal zum Abſchied mit Fackeln auf die Wartburg. Glücklicherweiſe war der liebenswürdige, gefällige Burghauptmann, Herr von Arnswald, noch auf, und als uns die Burgknappen (buchſtäblich freilich nur Weimariſche Soldaten) ein Thor nach dem anderen raſſelnd öffneten, und die rothen Zungen der

Fackeln an den ſchwarzen Mauern leckten, glaubten wir uns ein heimkehrender Rittertrupp aus dem beſten Romane des ſeligen weiland Spieß, der jetzt undankbar vergeſſene Wohlthäter mancher einſam verleſenen, genußreichen Nacht meiner Kindheit! Herr von Arnswald bewirthete uns gaſtfrei mit vortrefflicher Chokolade nebſt anderen Erfriſchungen, und zugleich nahm ich eine nicht unintereſſante Notiz mit fort.

Es exiſtirt nämlich eine, wie man behauptet, ganz gut beglaubigte Tradition auf der Wartburg, daß der verſuchende Teufel, der unſeren biedern Luther ſo zudringlich inkommodirte, eigentlich in der Geſtalt eines jungen Fräulein von Berlepſch, Tochter des Kommandanten, den Junker Georg zu verführen ſuchte, weshalb es dem keuſchen Reformator, der, wie bekannt, keineswegs unempfänglich gegen das weibliche Geſchlecht war*), deſto höher anzurechnen iſt, daß er zum Tintenfaß ſeine Zuflucht nahm, um das lockende Teufelsgeſicht durch eine Ladung Tinte aller ſeiner gefährlichen Reize auf einmal zu berauben. Dies läßt in der That den berühmten Juden Joſeph noch weit hinter ſich zurück.

Während des Tages, den wir in Eiſenach zubrachten, und der ſehr warm war, empfanden wir lebhaft den Mangel des Eiſes, um unſer Getränk zu kühlen, und ich erwähne dieſes geringfügigen Umſtandes nur, um im Allgemeinen darauf hinzuweiſen, wie außerordentlich wir noch in Deutſchland im Vergleich zu anderen Ländern, auch die einfachſten Bedürfniſſe des Komforts entbehren. Eiſenach iſt eine nicht ganz unbedeutende Stadt, die zuweilen als Reſidenz des

---

*) Er ſchreibt von der Wartburg an Melanchthon: „Es ſind acht Tage, daß ich nichts ſchreibe noch ſtudire, weil ich theils mit Verſuchungen des Fleiſches, theils mit anderen Beſchwerden heimgeſucht bin.“

Hofes dient, und in der es, da ſechs große Landſtraßen hier zuſammenſtoßen, ſtets von durchreiſenden Fremden wimmelt. Demohngeachtet beſitzen kaum zwei Privatleute kleine und ſchlecht eingerichtete Eisgruben, (denn ſie waren im September bereits leer), ſo daß kaum zu begreifen iſt, wie Fleiſcher und Gaſtwirthe ſich im heißen Sommer hier helfen können. Wie angemeſſen wäre es daher, wenn der Magiſtrat in ſolchen Orten, in Ermangelung induſtrieller Spekulation, eine geräumige Eisgrube die, richtig angelegt, ſo wenig koſtet, bauen ließe, und das Eis daraus für einen billigen Preis verkaufte, was nicht nur der Annehmlichkeit, ſondern ſelbſt in vielen Fällen der Geſundheit des Lebens höchſt zuträglich, ja oft ganz nöthig iſt. Eben ſo geht es mit den Bädern; Geſundheits- und Reinlichkeits-Anſtalten, die man in den meiſten Orten unſeres Vaterlandes entweder gar nicht, oder in der elendeſten Verfaſſung findet. Hier giebt es eine einzige dieſer letzten Art, aus drei ſchmutzigen Kammern beſtehend, ohne alle Bequemlichkeiten und nur das Eigenthümliche aufweiſend, daß man darin von drei Generationen nach einander bedient wird, der Großmutter, der Mutter und der Tochter.

Früh am Morgen verfolgten wir unſeren Weg nach Gotha, wo meine Reiſegefährten einige Geſchäfte abzumachen hatten, was uns Zeit übrig ließ, eine Ausflucht nach den drei Gleichen zu unternehmen. Ich hatte früher ſchon im Dom zu Erfurt das bunt angeſtrichene alte Basrelief des Grafen von Gleichen und ſeiner zwei Frauen mit vielem Intereſſe geſehen, obgleich der Graf daſelbſt als ſehr grimmig, und die hiſtoriſchen Damen als ſehr häßlich dargeſtellt ſind. Weit ſchöner repräſentiren die mittelaltrige Sage die drei Burgen ſelbſt, welche ſich in geringer Entfernung von einander, und jetzt drei verſchiedenen Herren gehörend, auf drei ganz iſolirten Bergen maleriſch aus der unabſehbaren Ebene erheben. Eine dieſer Burgen iſt noch bewohnt, die beiden anderen Schlöſſer liegen in Trümmern. Doch war die Preußen angehörende Ruine, welche bei weitem die größte iſt, und glaube ich als Dotation vergeben wurde, noch vor wenigen Jahren der Stolz der Gegend. Leider hat man ſeitdem, dem induſtriellen Zeitalter gemäß, alles noch brauchbare Holz daraus nebſt den beſten Bauſteinen verkauft, ſo daß nur noch die eine Façade des Schloſſes mit langen gothiſchen Fenſterreihen einen impoſanten Anblick gewährt. Möchte doch dieſe wenigſtens vor dem Geldſack gerettet werden!

Auf dem Rückweg begegnete uns ein Abentheuer. Wir fuhren in einer kleinen, zweiſitzigen Kaleſche, der Graf hatte ſich aus Courtoiſie auf den Bock neben dem Kutſcher placirt, und ich ſaß mit der Gräfin im Wagen. Weil wir unſere Beſichtigungen, als gewiſſenhaft Reiſende, immer ſehr gründlich anſtellten, ſo war es wieder, ehe wir noch den halben Rückweg vollendet, bei trübem, näßlichem Wetter ſo dunkel geworden, daß man keine Hand vor den Augen ſehen konnte. Laternen aber hatten wir nicht. Der Weg wurde mitunter ziemlich ſchlecht, ohne daß doch an eine Gefahr zu denken war, da man wohl vorausſetzen durfte, daß der Lohnkutſcher ihn vollkommen kennen mußte. In dieſer Sicherheit neckte ich die Gräfin mit der Erzählung allerlei gefährlicher Geſchichten vom Umwerfen, die ſie aber ohne alle Beſorgniß nur ſcherzend aufnahm. So waren wir bis kurz vor Gotha gekommen, vom Hundertſten in's Tauſendſte plaudernd, als ich noch einmal auf das verlaſſene Geſpräch zurückkommend, ſagte: „Jetzt ſind wir wohl glücklich im Hafen eingelaufen, aber wenn Sie doch irgend einmal in Ihrem Leben umgeworfen werden ſollten, Gräfin, ſo merken Sie ſich folgende Regel: Man wendet ſich faſt unwillkürlich, wenn der Wagen ſinkt, jähling von dieſer Seite ab, woher man aber, durch den gewaltſamen Contrecoup, der im Augenblick des Aufſchlagens des Wagens auf den Grund unvermeidlich iſt, ſich gewöhnlich am ſchlimmſten beſchädigt. Man muß alſo gerade das Gegentheil thun, und jedesmal ſich nach derſelben Seite neigen, wo der Wagen ſich hinſenkt."

Kaum hatte ich dieſe Worte ausgeſprochen, und ehe noch die Antwort erfolgen konnte, ſo ſtürzte unſer Wagen plötzlich und ohne alle Gradation auf meiner Seite von einem ſteilen Abhang herab.

Ich, der ſo oft dergleichen erlebt, hatte natürlich die gegebene Lehre ſelbſt befolgt, die Gräfin, mit der großen Geiſtesgegenwart der Frauen, aber auch, ſo daß wir uns Beide nicht im mindeſten verletzt hatten, und als ich ihr zurief, nur ſchnell ſich aus dem Wagen herauszuarbeiten, um aus dem Bereich der Pferde zu kommen, fühlte ich auch ſogleich ihren kleinen Fuß auf mich geſetzt, deſſen Körper ihr als bequemſte Brücke zum Herausſchlüpfen dienen mußte. Unterdeſſen hatte ſich der Graf und der Kutſcher ebenfalls wieder aufgerafft, und ein mit der Laterne eben vorübergehender Mann beleuchtete das Deſaſtre. Die Gräfin, nicht im mindeſten erſchrocken, brach in ein lautes Gelächter aus und in der That — der Anblick war höchſt lächerlich. Der Graf in größtem Zorn ſchalt in gebrochenem Deutſch den Kutſcher, der ſeinerſeits nach Art dieſer Leute verſicherte, ſeine Schuld ſei es ganz und gar nicht, der Fall aber vollkommen unbegreiflich. Neben dieſer geräuſchvollen Szene ſah man im komiſchſten Kontraſt die beiden Pferde am ſteilen Abhang ganz aufrecht ſtehen, oder vielmehr halb ſitzen, vor Schreck ſo unbeweglich, als ſeien ſie zu Stein geworden, während zwiſchen ihnen die zerbrochene Deichſel, einer Signalſtange gleich, gerade gen Himmel gerichtet, ſtillſchweigend von dort Hülfe zu erflehen ſchien. Die Gräfin, praktiſch wie alle Franzöſinnen, ließ mich ihren Shawl im Chaos des Wagens ſuchen, und erklärte, ſie werde bis zum nächſten Hauſe gehen, um dort wo möglich ein Obdach zu finden, und machte ſich auch augenblicklich auf den Weg. Ich aber nahm meine Richtung rückwärts, wo wir mehrere herankommende Leute laut ſprechen hörten, um ſie zu bitten, uns zur Aufhebung des Wagens behülflich zu ſein. Dieſe waren auch bereitwillig, faßten tüchtig mit an, und nach einer langen Viertelſtunde war alles ſo weit wieder in Ordnung, um zur Noth den Wagen vollends nach der Stadt ſchaffen zu können. Der Graf und ich gingen nun voraus, die uns ganz entſchwundene Dame aufzuſuchen, wobei einer der Herren, welche uns ſo freundlich geholfen, ſich als den Kammerherrn von Haak ankündigte, und uns bat doch in ſeinem nicht weit entfernten Landhauſe abzutreten, um dort ſo lange zu verweilen, bis uns ein Wagen aus der Stadt abholen könne. Wir nahmen dies dankbar an, ſobald wir nur die Gräfin gefunden haben würden, von der man uns aber in keinem der Häuſer, die wir nach und nach paſſirten, Nachricht geben konnte. Wir traten alſo, bei der Wohnung des Kammerherrn angelangt, ganz beſorgt, einſtweilen in deſſen hell erleuchtetes Haus, um dann gemeinſchaftlich weitere Nachforſchungen anzuſtellen, welche jedoch glücklicherweiſe ganz unnöthig wurden, denn als wir in den Salon traten, wo die ganze Familie nebſt mehreren Gäſten friedlich um ihren Abendtiſch verſammelt war, fanden wir ſchon mitten unter ihnen, und in der lebhafteſten Unterhaltung begriffen, unſeren muthwilligen Flüchtling, der trotz Dunkelheit und Unbekanntſchaft ſogleich, mit richtigem Divinationsvermögen, den beſten Zufluchtsort aufzuſuchen gewußt hatte. Die Geſellſchaft zeigte ſich ſo angenehm, unſere Wirthe luden uns ſo herzlich ein, daß wir uns nicht lange bitten ließen, gleich bei ihnen zu bleiben, und ſo, zum guten Ende, noch ein ſehr heiter verbrachter Abend in der unerwartetſten Umgebung, die abwechſelnden Fata unſerer sentimental journey würdig beſchloß.

Nachtrag.

Der Thüringer Wald hatte eine ſo liebliche Erinnerung bei mir zurückgelaſſen, daß ich nach acht Tagen, mit einer Art von Heimweh noch einmal allein dahin zurückkehrte, und abermals Liebenſtein zu meinem Hauptquartier erwählte. Doch nahm ich diesmal von Gotha aus einen anderen, nur zu Fuß oder mühſam zu Pferde zu paſſirenden Weg dahin, der aber an Naturſchönheiten bei weitem der reichſte iſt.

Man durchſchneidet zuerſt die Plaine in wohl unterhaltenen Alleen, das Gebirge vor ſich, was allein der Fläche Schönheit geben kann, bis man zum Schloſſe Tenneberg gelangt, das auf ſchroffem Abhang über einem nett gebauten und reich mit Gärten durchwirkten Flecken thront. Das Innere des Schloſſes, nur von einer penſionirten Kaſtellanin des vorigen Herzogs mit ihren hübſchen Töchtern bewohnt, iſt in ſeinen übrigen Räumen ſehr verfallen, und bietet nichts Intereſſantes mehr dar, als die reiche Ausſicht, und eine Serie alter Jagdgemälde, die für Sitten und Koſtüme jener Zeit ſehr bezeichnend und gewiſſermaßen auch unterrichtend ſind. Es iſt hier mehr ein Schlachten als Jagen des unzähligen Wildes dargeſtellt, und die Maſſe der aufgebotenen Unterthanen als Treiber und zum Tragen des erlegten Wildes, alle en guenilles, auf der einen Seite, ſowie auf der anderen die Menge der reichgekleideten Hofleute und Diener, nebſt der Behandlung der erſten durch die letzten, zeigen wohl, daß in jenen Zeiten die Welt ſo ziemlich nur für die Vornehmen und deren Anhang da war.

Wenn man hinter Tenneberg in die grünen Vorhügel des Gebirges einreitet, entfaltet ſich eine höchſt friſche, wahrhaft idylliſche Gegend, ſo wohnlich und behaglich, daß man gleich hier Hütten bauen möchte, und am Ende derſelben, wo ſich eine tiefe Schlucht öffnet, kommt man durch „die Hölle“, die hier faſt eben ſo anmuthig iſt als der vorher durchrittene „Himmel“. Von hier geht es durch Wieſen nach Winterſtein, wo das höhere Gebirge ſchon beginnt. Bei dem Dorfe Steinbeck, ein ächtes Gebirgsdorf nach Bauart und Lage, zieht ſich mehrere Stunden weit der Weg an rauſchenden Waldwäſſern in verſchiedenen tiefen und engen Thälern hin, die einen Reichthum von Vegetation bei gänzlicher Abweſenheit menſchlicher Wohnungen enthalten, der gewiß nur noch wenig ſeines Gleichen in Deutſchland finden mag. Niemand, der irgend rüſtig iſt, bereiſe den Thüringer Wald, ohne dieſe himmliſchen Thäler in ihrer impoſanten Abgeſchiedenheit beſucht zu haben. Man glaubt ſich in der Schweiz in den Thälern des Brünig, denn nur dort ſah ich ſo blendend friſche, ſmaragdgrüne Raſenflächen, ſo heimliche, nachtumbuſchte Ruheplätze, ſo prachtvoll vom Sonnenlicht durchgoldete Waldmaſſen, ſo himmelanſteigende, dicht bedeckte Bergwände, ſo viel von allen Seiten durch die Felsblöcke rauſchende Bäche, ſo ſüßes, vereinigtes Koſen der murmelnden Gewäſſer mit dem Wehen der Lüfte in den Wipfeln uralter Baumrieſen, deren bemooſte Stämme zu umſpannen mehrere Menſchen für jeden erforderlich geweſen wären. Wie oft konnte ich mich von mancher dieſer Stellen kaum losreißen, und entzückende Thränen traten mir in die Augen mehr als einmal — denn res severa est verum gaudium.

Ich war vollkommen allein, da ich ſo Naturſchönheiten am ſicherſten ungeſtört genieße, und ritt einen vortrefflichen

Bergklepper, den ich in dem Goldgebirge von Sardis gekauft, den Bergen des Kröſus, welchen der Paktolus entſtrömt. Das kluge Thier bewährte ſich ſo gut in den deutſchen Wäldern, als in den heißen Wildniſſen ſeines Vaterlandes, und da ich einen ganz beſonderen Inſtinkt beſitze, mich in unbekannten Gegenden zurechtzufinden, ſo glaube ich auch heute nicht viel andere als abſichtliche Umwege gemacht zu haben.

Nachdem ich noch ſo lange als möglich gezögert, und die ſinkende Sonne ſchon geraume Zeit mir durch die ſteilen Koloſſe um mich her verdeckt wurde, nahm ich endlich meine Richtung rechts nach Liebenſtein zu, einem halb verwachſenen Fußſteig folgend, der indeß bald im Holze ſich gänzlich verlor. Ich kletterte indeß, meines guten Gaules gewiß, wo irgend durchzubrechen war, herzhaft weiter durch Dick und Dünn, und kam ſo, ohngefähr nach einer halben Stunde fortgeſetzten Steigens, nicht ohne einige Mühe bei dem höchſten Punkte des Ueberganges auf einer weiten, mit einzelnen Gruppen beſetzten Waldwieſe an. Wie mit einem Zauberſchlage entfaltete ſich hier, theils unter den Baumkronen im Vordergrunde, theils über tiefer liegende, kompakte Waldmaſſen hinweg, die volle Ausſicht über das höhere, entfernte Gebirge in vielen übereinanderſteigenden Abſtufungen gelagert, und von Grün und Hellblau bis zum dunklen Violett gefärbt, ſo daß kein Maler es ſich ſchöner und reicher hätte ausdenken können. Zur Staffage auf dieſem Bilde diente blos ich, der einſame Reiter, und zwei wohlgenährte Füchſe vor mir, die auf der Wieſe wie Haſen miteinander ſpielten, ſich wahrſcheinlich in dieſer Einſamkeit völlig ſicher und unbeachtet glaubend, bis ein Wiehern meines Hengſtes ſie mit deſto größerem Schrecken in wilder Flucht nach Malapartus zurücktrieb. Das Herabſteigen bis Altenſtein auf ſchlüpfrigen Raſenabhängen war etwas ſchwierig, da mein Pferd nur glatte Eiſen ohne Stollen hatte, ſo daß ich einigemal abſteigen und es ſich ſelbſt überlaſſen mußte, doch kam ich ohne accident glücklich herab. In Liebenſtein fand ich den Pfarrer Rückert aus der Höhle der ursi pelei wieder, der ein Souper bei mir annehmend, diesmal noch merkwürdigere Notizen über den geheimnißvollen Grafen gab, deſſen vor einigen Jahren, als er ſtarb, mehrmals in den öffentlichen Blättern erwähnt wurde. Noch immer deckt völliges Dunkel deſſen Geſchichte. Vor ohngefähr 30 Jahren erſchien er in der hieſigen Gegend, miethete ein Schloß vom Gouvernement, richtete es mit Luxus ein, und verſchloß es dann hermetiſch. Eine Köchin ward in der nahen Stadt angenommen (die noch lebt), mit dem Beding, nie Haus und Garten zu verlaſſen, was ſie 30 Jahre lang beobachten mußte. Ein Kommiſſionair war gleichfalls gemiethet worden, der die Proviſionen brachte, dieſer aber durfte wiederum nicht in das Haus hinein. Ein alter Kammerdiener, der mit dem Grafen gekommen war, nahm das Nöthige mit der Köchin in Empfang, und holte auch das fertige Eſſen in der Küche ab. Einmal, als der Diener krank war, übernahm der Graf ſelbſt dies Geſchäft. Außer dem Grafen und den genannten Perſonen befand ſich im Schloſſe noch eine junge Dame, deren Geſicht aber die Köchin nie zu ſehen bekommen, und in deren Zimmer nur der Graf ſelbſt Zutritt hatte. Sehr ſelten begab ſie ſich, tief verſchleiert und ſtets vom Grafen begleitet, in den Garten. Dort arbeitete täglich ein junger Tagelöhner. Dieſer, ebenfalls noch am Leben, verſichert, daß einigemal die verſchleierte Dame, wenn der Graf, der ſich ſelbſt viel mit der Gärtnerei beſchäftigte, ſie zuweilen auf einige Augenblicke verließ, um nach ſeinen Blumen zu ſehen, Verſuche gemacht habe, mit ihm zu ſprechen, und auch einmal den Schleier gelüftet, wo er ein wunderſchönes, blaſſes Geſicht geſehen, aber nie kam es zu mehr als einigen Worten, als eben jenes einzigemal, wo ſie ihn fragte, ob ſie ſich auf ihn verlaſſen könne, und als er dies betheuert, eine Zeit lang, wie mit ſich ſelbſt uneins, ſtill ſchwieg, dann aber fortfuhr: „Morgen Abend um 6 Uhr ....“ hier aber ſchon von dem herbeiſpringenden Grafen unterbrochen wurde, der ihr die heftigſten Vorwürfe in fremder Sprache zu machen ſchien, und ſie ſogleich in's Haus zurückführte. Zwei- oder dreimal die Woche nahm der Graf Poſtpferde, um mit der jungen Dame ſpazieren zu fahren. Der junge Tagelöhner ſuchte ſie hierbei häufig, hinter Büſchen verſteckt, zu belauſchen, und ſchwört mit vollſter Ueberzeugung, daß zwei Damen im Schloſſe geweſen ſein müßten, denn im Wagen habe die Begleiterin des Grafen mehreremal wegen der Hitze den Schleier zurückgeſchlagen, wo er dann das ihm bekannte blaſſe Antlitz wieder geſehen, einmal aber ſei es ein ganz anderes, und das einer ältlichen Dame geweſen, auch die Figur nicht ſo ſchlank als früher. Das Sonderbarſte iſt, daß kein Menſch gewahr geworden, wie vom Anfange an dieſe einfache oder doppelte Dame überhaupt in's Schloß gekommen war, da niemand ihre Ankunft bemerkt, und der Graf, ehe er das Schloß bezog, immer allein geweſen war. Zwei Jahre vor dem Tode des Grafen ſtarb ſie, und ward öffentlich im Sarge mit großer Feierlichkeit in einem entlegenen Saale des Schloſſes ausgeſtellt, zu dem an dieſem Tage jeder freien Zutritt hatte. Auch der Tagelöhner, der einzige Menſch, wie es ſcheint, der außer dem Grafen und ſeinem alten Diener ſie je hier geſehen, war natürlich unter den Neugierigen, erblickte aber zu ſeinem Erſtaunen an der faſt noch blühend ausſehenden Leiche zwar ein ſchönes, aber ihm ganz fremdes Geſicht. Ein Jahr ſpäter ſtarb auch der alte Diener, ohne daß der Graf ihn erſetzte, und das Jahr darauf er ſelbſt in den Armen des Ortspfarrers, dem einzigen, mit dem er einigen Verkehr unterhielt, ohne ihm jedoch irgend eine Eröffnung zu machen. Man fand nach ſeinem Tode außer Meubeln, Vaiſſelle und einem vortrefflich beſetzten Keller (denn der alte Herr ſcheint ſich in ſeiner Einſamkeit nichts haben abgehen zu laſſen) nur einige, wahrſcheinlich nach Zerſtörung aller Papiere abſichtlich zurückgelaſſene Briefe einer franzöſiſchen Dame aus früherer Zeit, ohne alle Bedeutung (von denen mir ſpäter der Herzog Abſchriften mitzutheilen die Güte hatte), und ungefähr 13,000 Gulden baares Geld. Vier Wochen ſpäter kam ein Brief von einem Advokaten aus Holland an, der dieſen Nachlaß reklamirte, den myſteriöſen Grafen Baron Fall aus Holland nannte, und anzeigte, daß er die Abſchrift ſeines von ihm erhaltenen Teſtaments einſenden werde. So weit hatte ſich das Drama abgeſpielt, als ich mit Pfarrer Rückert zuſammenkam. Weiteres habe ich ſeitdem nicht mehr darüber erfahren. Der Hypotheſen über die allerdings auffallende Begebenheit waren ſo viel wie über die Natur des Mondes; ſo viel iſt jedoch wahrſcheinlich, daß der damals regierende Herzog von Sondershauſen von den näheren Verhältniſſen, wenigſtens zum Theil, näher unterrichtet geweſen ſein muß, da ſonſt die in unſeren Zeiten ſo wachſame Polizei wohl ſchwerlich 30 Jahre lang die Sache ſo ruhig mit angeſehen haben würde. Im Publikum wußte man nichts, und auch der Herzog von Meiningen hatte einer Auflöſung des Räthſels vergeblich nachgeforſcht. Ein guter Novellenſtoff, und eine Ausdauer in der Sonderlingſchaft, der man ſeine Bewunderung kaum verſagen kann.

Nachdem ich noch einen ſehr angenehmen Tag auf Schloß Altenſtein zugebracht, wo man mich wegen einiger Anlagen zu Rathe gezogen (eine Ehre, die mir hier ſehr ſchmeichelhaft war, aber im Ganzen öfter erzeigt wird, als mir in den meiſten Fällen lieb iſt), und in Abweſenheit des Herrn mit der ſo gemüthlich geiſtreichen Frau Herzogin alle Pläne für die Zukunft feſtgeſtellt worden waren, wollte ich mich nach der frühen Mittagstafel zu Pferde ſetzen, um von neuem das Gebirge nun weiter ſüdlich zu durchſtreifen, als mir mein Reitknecht meldete, daß von den zwei Thieren, die ich zu dieſem Behufe allein zurückbehalten, eins ſo lahm geworden ſei, daß es nicht geritten werden könne. Die Frau Herzogin zog mich mit großer Güte aus dieſer Verlegenheit, indem ſie mir einen ganz leichten Wagen zu geben befahl, mit dem ich nun die große Straße bis Ohrdruff einzuſchlagen genöthigt war, die zwar weniger pittoresk als die durch das Gebirge, aber auf ihrem weiten Umwege doch ebenfalls ſehr anmuthig iſt. Die hier ſehr guten Poſtpferde brachten mich wie im Fluge bis Schmalkalden, das von ſeiner alten Wichtigkeit nur noch einige Ruinen darbietet. (Nachzuſehen im Konverſations-Lexikon.) Die Gegend iſt freundlich und fruchtbar, und eine herrliche, laue Mondnacht leuchtete mir durch die hübſchen Städte Tambach und Georgenthal, während mancher ſüßen und ſchmerzlichen Träumereien, denn ich geſtehe, daß ich in einer Stimmung war, die dergleichen begünſtigt, und keine Leidenſchaft geht ſo weit bei mir, daß ſie mir nicht noch erlaubte, mich ſo zu ſagen außer mir zu ſtellen, und mich von dieſem Standpunkte aus wie einen Fremden zu beurtheilen. Ueberdies ſpielen Bilder und Gedanken nie lebhafter und mannigfaltiger um mich her, als bei einſamen Fahrten und Ritten. Könnte ich dieſe immer gleich feſthalten und aufzeichnen, ich würde meinen Leſern viel intereſſanter erſcheinen als am Schreibtiſche, wo es einem faſt ſo geht wie beim Sitzen zum Portrait. Man bekommt unwillkürlich eine einförmige, ſtarre Miene.

In Ohrdruff hatte ich meine vorausgeſandte Equipage wieder weggefunden, und nachdem ich mich einen Tag in dem recht guten Gaſthofe ausgeruht, deſſen Wirth aber jenem holländiſchen, der dem Könige von England 100 Dukaten für zwei Eier abforderte, nicht unähnlich zu ſein ſcheint, fuhr ich ſehr wohlgemuth im raſchen Trabe meiner vier Vollblutpferde in reizender Gegend die Straße nach Schleuſingen zu. Es war Sonntag, und überall begegneten mir geputzte, höfliche Landleute, die mich eben ſo ehrerbietig als freundlich grüßten. Geputzt ſind ſie bei uns auch noch am Sonntag, aber höflich nicht mehr, weder Sonn- noch Wochentags, ausgenommen gegen Regierungsbeamte, die man als die einzigen Machthaber fürchtet, und folglich ſogar gewiſſermaßen liebt, wie der Hund ſeinen Herrn nie zärtlicher liebkoſt, als wenn dieſer die Peitſche in der Hand hat. Darüber freut ſich denn die büreaukratiſche Welt wie natürlich, aber die Zeit wird kommen, wo auch das Handwerk — wie es Lord Cheſterfield dem der Könige und Mönche vorherſagte — nicht mehr ſo lukrativ ſein wird als bisher, und der Beamte in der öffentlichen Meinung wenig mehr bedeuten wird vor dem Volksdeputirten und Geſetzgeber, deſſen Hochſtellung aus vielen Gründen gewiß die am wenigſten verletzende, die am wenigſten zu mißbrauchende, und doch die ehrenvollſte und wichtigſte iſt, obgleich ſie keinen Rang giebt. Dies letzte iſt ſchon ein großer Vorzug in einer Epoche, die ſo ſehr nach Gleichheit ſtrebt, und jede einzelne hervorragende Größe beneidet, ſtatt wie ſonſt ſich ihr kindlich demüthig anzuſchließen. Und doch wird auch dies nur temporair ſein, und in der neuen Zeit, die mit immer gewaltigerem Strome heranzieht, ohne Zweifel wieder etwas kräftig obenauf ſchwimmen. Was aber wird dies ſein? Wird das Geld, die Induſtrie oder die Wiſſenſchaft die neue Ariſtokratie bilden? Das Geld, glaube ich, wenn man ein Mittel findet, den Beſitz deſſelben zu perpetuiren, durch Inſtitutionen bezwungen, zu veredeln. Sollte dies ganz unmöglich ſein? Der Gedanke ſcheint mir eine Entwickelung zu verdienen, die ich jedoch einem ſchärferen Geiſte als dem meinigen überlaſſen muß. Jetzt ſind wir freilich noch weit davon, denn daß man bei uns ſchon zum Theil einem reichen Bierbrauer mehr Reſpekt erweiſt als einem Miniſter (beſonders ſeit man weiß, daß dieſe Gott Lob nicht mehr lebenslängliche Eigenthümer ihrer Stellen ſind, und dazu meiſtens weniger Macht beſitzen als ihre Räthe), dies beweiſt nur, daß der Dienſt des goldenen Kalbes noch immer in Iſrael herrſcht, und eben kein Moſes bei der Hand iſt, um es zu erſchlagen.

Unter ſolchen Meditationen langte ich, bei mancher Ruine vorbei, durch manches ſchöne Thal mit maleriſcher Verſchmelzung von Schwarz- und Laubholz in ſtets abwechſelnder Schattirung, auf dem höchſten Uebergangspunkte des Thüringer Waldes an, wo ein dieſes anzeigendes Monument errichtet iſt, mit weiter Fernſicht von den an ſeinem Fuße ſtehenden gaſtlichen Steinbänken. Daneben befindet ſich ein Jagdſchloß des Herzogs, der Oberhof genannt. Auch hier ſieht man eine unendliche Sammlung von Hirſchköpfen, alle von Prinzen dieſes Nimrodiſchen Geſchlechts erlegt, mit Datum des Todestages eines jeden Opfers. Durch immer wildere Gegenden kommt man nach den Gewehrfabriken von Zella und Suhl, die wie feindliche Brüder hier in geringer Entfernung zuſammenliegen, denn in jedem der beiden Orte verkleinert man möglichſt die Güte der Waare des nächſten. Doch rathe ich, nach ſelbſtgemachter Erfahrung, den Liebhabern guter Gewehre Suhl den Vorzug zu geben. Dieſe letzte Stadt liegt ſehr romantiſch, beſonders geziert durch einen hervortretenden barocken Felſen mit einer Kapelle auf ſeiner höchſten Spitze, die ſo wenig Raum hat, daß ſie nur darauf zu balanciren ſcheint.

In Schleuſingen, wo viel Elend und Armuth herrſcht, befand ich mich wieder auf preußiſchem Grund und Boden. Ich hielt mich hier, verſchiedener Exkurſionen wegen, einige Tage auf, und fand die Inſaſſen nicht ſehr erbaut von unſerer hier eingezogenen Büreaukratie. Das patriarchaliſche Element dieſer Bergbewohner kann ſich mit der neuen Form, vielleicht auch mit der ſtrengeren Ordnung, die freilich wenig Nachſicht kennt, noch nicht recht verſöhnen, die Furcht iſt indeß da, und die Liebe wird ſchon kommen. Es iſt auch einerlei, denn was iſt an einer ſo winzigen Enclave gelegen! Worte, die mir einſt ein ſeiner Grobheit wegen berüchtigter Stein preußiſcher Staatsmann ſagte, als ich die Intereſſen unſerer kleinen Lauſitz ihm gegenüber vertheidigen wollte. Einige Meilen von hier, in Febra, das am Ende langer, dicht umbuſchter, von Hügelzügen anmuthig eingefaßter Wieſen liegt, war ſonſt ein reiches Kloſter, ſpäter ein viel Ruf genießendes, ſogenanntes Geſtüt; jetzt iſt es eine Domaine, deren Pächter ſich in der Regel, wenn ſie gute Protektion zu erlangen wiſſen, ſehr vortheilhaft ſtehen. Auch der hieſige ſoll auf dem Wege ſein ſich ein hübſches Vermögen zu ſammeln. Er iſt, wie ich hörte, ohne es verbürgen zu können, der Verwandte eines angeſehenen Beamten in Berlin, et cela n'y gâte rien. Von den gothiſchen Ruinen des Kloſters iſt kaum mehr etwas vorhanden, und die Steine haben ſeitdem zu recht proſaiſch ausſehenden Wirthſchaftsgebäuden dienen müſſen. Dagegen hat unſer kunſtliebender König das ſchöne Schleuſinger Schloß, das ebenfalls dem Untergange entgegenging, vollſtändig in ſeinem urſprünglichen Styl zu reſtauriren befohlen, und es wird fleißig daran gearbeitet.

Der Weg von hier nach Ilmenau durch's Engersthal, den ich faſt zu Fuß ganz zurücklegte, in einer meilenweit gewundenen Waldſchlucht mit Felſen, Wieſen und einem reißenden Bergwaſſer im Grunde, gewährte mir, durch die Jahreszeit begünſtigt, einen ganz prachtvollen Anblick. Nie habe ich eine reichere Färbung des Herbſtlaubes in allen Nüancen von grün, roth, violett, gelb und ſchwarz geſehen, als dieſer dichte, gemiſchte Wald darbot, der die hohen Thalwände ununterbrochen wie ein blendend bunter Teppich bedeckte. Nur eine Meile vor Ilmenau geht er plötzlich in die ernſte Trauerfarbe dunkler Fichten über, ein Kontraſt, möchte ich ſagen, wie vom luſtigen Leben in's melancholiſche Grab. Aber auch das Grab hat ſeine Schönheit für den, dem Welt und Sein ein ewiges Schauſpiel des Beginnens und Vergehens, der Freude und des Schmerzes ſind, in dem doch überall Gottes Glorie ſtrahlt, im Tage wie in der Nacht, in Licht wie Finſterniß, im Himmel wie in der Hölle. Drum warf ich mich, von kindlicher Rührung überwältigt, an dieſer Scheidewand auf die Knie, und betete recht inbrünſtig zu der Quelle alles Werdens. In einem Gebete dieſer Art liegt Seligkeit, weil man ſich im All vergißt, und in ſolchen Momenten iſt auch der Menſch göttlich, denn nur der göttliche Geiſt lebt in ihm. Schmach darüber, daß man das heilige Gebet herabwürdigt durch eingelernte Formeln; Gebetbücher, welcher Unſinn! Nur aus der innerſten Seele kann man beten, auch ohne Worte, nie nach vorgeſchriebener Redaktion. Man werfe mir hier nicht das Vaterunſer ein, Chriſtus ſagt nichts als: Wenn ihr mit Worten beten wollt, ſo gebt ihnen dieſen Sinn. Verſteinern will Chriſtus nichts, der das wahre, ewige Leben iſt.

In Ilmenau angekommen, fuhr ich noch ſpät Abends auf ein altes Jagdhaus des verſtorbenen Großherzogs, in einem eigens zu dieſem halsbrechenden Holzwege eingerichteten Fuhrwerke, das dennoch beim Herabfahren in einer faſt ſenkrechten Stelle zerbrach, ſo daß ich den Reſt der Tour zu Fuß machen mußte. Die Ausſicht von dieſer in der wildeſten Natur liegenden Einſiedelei, die der Kickelhahn heißt, iſt ergreifend durch ihre impoſante Originalität, und alle in meiner Kindheit gehörten Räuber- und Mordgeſchichten aus dem einſt für dergleichen ſo berüchtigten Thüringer Walde, traten mir lebendig vor meine Augen. Dieſe Wildniß muß in jener Zeit wirklich ſchauerlich zu bereiſen geweſen ſein, jetzt hat auch hier wie überall die Induſtrie ihren Sitz aufgeſchlagen, und der ſchon hie und da lichter werdende Forſt dient Fabriken zum Betriebe. In Ilmenau wird ſehr gutes Porzellan gefertigt, Dampffeuereſſen wirbeln ihren ſchwarzen Rauch in die Luft, und überdem verſammelt ein künſtliches Wellenbad nebſt einer mineraliſchen Quelle heitere Badegäſte in der ſonſt nur durch finſtere Wälder bedeckten Gegend. Ein recht guter Gaſthof und neu angelegte Promenaden vermehren den Comfort dieſes Aufenthaltes, dem ich einen angenehm verlebten Tag widmete. Ein ſehr romantiſcher, aber für Wagen nicht paſſirbarer Weg, führt von hier nach der berühmten Ruine der Abtei von Paulinzelle, nach Rudolſtadt und Schwarzburg, deſſen Thiergarten und alterthümliches Schloß noch friſch in meiner Erinnerung lebt, als vor einigen Tagen der Fürſt von Rudolſtadt die Güte hatte, mich dort zu bewirthen, und einen halben Tag lang in dieſem herrlichen Wildparke umherzufahren, der an Größe, Mannichfaltigkeit und „romantic scenery", wie die Engländer ſagen, wenig ſeines Gleichen hat. Es macht einen wunderbaren Effekt, wenn man hunderte von Hirſchen auf den übereinandergethürmten Felſen ſo ruhig wie eine Heerde Ziegen weiden ſieht, bis ein Schuß ſie in kühnen Sätzen Fels auf und ab auseinanderſtäuben macht. Mehrere kleine Gebäude in ruſtiker Manier aus Stein und rohem Holze ſehr artig ausgeführt, wurden vom Fürſten auf verſchiedenen Lieblingsplätzen ſo ſinnig vertheilt, daß ſie nicht nur die vortheilhafteſten Ausſichtspunkte bieten, ſondern auch ungemein viel zu einer ſtets im Charakter bleibenden Belebung der Gegend beitragen. Im Schloſſe, wo Günther von Schwarzburg hauſte, befinden ſich außer einem intereſſanten Portrait dieſes Gegenkaiſers eine Menge alter Bilder und Meubel, worunter mir beſonders Wappenſtühle in Silber und Himmelblau als ein vortreffliches Modell für die neueſte Mode erſchienen, und auch ſpäter mit gutem Erfolge von mir nachgeahmt wurden. Die Bilder betreffend, iſt ein Zimmer merkwürdig, das von oben bis unten mit Portraits — aus dem Marſtall eines der alten Fürſten des Landes bedeckt iſt. Man muß geſtehen, daß ſich faſt fabelhafte Thiere darunter befinden, denen auch die wunderbaren Trachten und Figuren der Stallbedienten vollkommen entſprechen.

Es war meine Abſicht, dieſe Herrlichkeiten nebſt dem anziehenden Hofe des Fürſten nochmals zu beſuchen, als in Ilmenau anlangende Briefe mich zu ſchnellerer Rückkehr nöthigten. Ich wählte dieſe über Erfurt, wo ich eine myſtiſche Merkwürdigkeit fand. In einer phantaſtiſchen Aufſtellung der heterogenſten Dinge, die ein wunderlicher Greis à la Hofmann, ich möchte faſt ſagen auf eine ſchauerliche Art erklärte, ſah ich mit Erſtaunen das wirkliche Galgenmännlein vor mir; eine Wurzel, die alle von der Natur geformten Glieder des menſchlichen Körpers ſo vollkommen modellirte, als es ein Bildhauer nur im Stande ſein könnte. Mit kreiſchender Stimme erzählte der Alte, daß er ſie um Mitternacht auf dem Templower Berge in einer 60 Fuß mächtigen Sandſchicht ausgegraben, wo ſie noch Blutwärme gehabt, und reichte ſie mir dann dar, um mich von ihrer Aechtheit und der ſeltſamen Beweglichkeit ihrer Glieder zu überzeugen. In der That fand ich nach genaueſter Unterſuchung, daß nicht das mindeſte daran durch Kunſt nachgeholfen war, und es hätte nur ein mächtiger Arnim'ſcher Zauber gefehlt, um die Wurzel ſofort zu beleben. Ja einigemal kam es mir bei dem trüben Scheine der Inſeltlichter vor, als wenn es doch lebe, und deutlich eine Bewegung gemacht habe. Die ganze Nacht träumte ich davon, und kaum aufgewacht, ſchickte ich meinen Diener mit dem Gebote ab, das Galgenmännlein um jeden Preis zu erſtehen, um es bei der Rückkehr meiner Freundin Bettina, oder meiner Gönnerin, Frau v. Savigny, zu Füßen zu legen. Zu ſpät! Ein Unbekannter war mir zuvorgekommen, und hatte ſchon geſtern, wie ich vernahm, noch ſpät in der Nacht, als alle Zuſchauer ſich bereits entfernt, den alten Magier noch einmal herausklopfen laſſen, das Galgenmännlein mit Gold aufgewogen, und augenblicklich mit ängſtlicher Haſt entführt. Zwei Tage verblieb ich in Erfurt, um Nachforſchungen anzuſtellen, Lohndiener, Antiquare und Juden wurden in Bewegung geſetzt, doch alles vergebens — Galgenmännlein und ſein Käufer blieben ſpurlos verſchwunden.

So ward das proſaiſche preußiſche Erfurt der erinnerungsreichſte Punkt meiner Thüringer Fahrten, denn es belehrte mich durch den Augenſchein, daß die Galgenmännlein nicht blos die Geburt einer ſchöpferiſchen Phantaſie ſind, wie ich bisher glaubte, ſondern daß es wirklich dergleichen noch in unſerem Vaterlande giebt, und vielleicht häufiger als wir vermuthen. Gott, es iſt ein ſchrecklicher Gedanke, daß man vielleicht mit einem Miniſter, einem Präſidenten, ja vielleicht gar einem frommen Geiſtlichen vertrauungsvoll umgeht, und derſelbe doch nur ein ſcheinbar belebtes Galgenmännlein ſein könnte!

Ein Interieur.

In manchen ariſtokratiſchen Häuſern alten Schlages findet man zuweilen noch eine gewiſſe Art Schooßhunde mit langen ſeidenen, an der Erde hinſtreichenden Haaren, ſchwarzen klugen Augen voll Lebendigkeit und Glanz, mit feinen Gliedern und graziöſen Bewegungen, die das Bild der Vornehmigkeit im Thierreich wiederholen, das die Familie auf höherer Stufe darſtellt. Ein paar ſolcher Hunde, nach den Darſtellungen der verſchoſſenen Gobelin-Tapeten, welche die Wände des Kabinets deckten, Philemon und Baucis genannt, ſpielten vor der Flamme, die in einem hohen Kamin aufloderte, in Geſellſchaft zwei lieblicher Kinder, ebenfalls männlichen und weiblichen Geſchlechts. Ohnfern davon ſaß an einem mit grünem Tuche behangenen Tiſche eine alte Negerin, deren weißliche Haare ziemlich ſeltſam unter einer franzöſiſchen Haube hervorſchauten. Früher Sklavin, ſpäter Haushälterin, verſah ſie jetzt zugleich, bei den eingeſchränkteren Verhältniſſen ihrer Herrſchaft, das Amt einer Gouvernante, mit mehr Gutmüthigkeit vielleicht als Einſicht, und ward von den erwähnten Kindern, Gott weiß aus welcher Ideen-Aſſoziation, wahrſcheinlich ihrer mageren Arme und Beine wegen, nur kurzweg die Spinne genannt.

Sie war in dieſem Augenblicke mit einer Nähterei beſchäftigt, ſchien aber einigemale dabei vom Schlafe übermannt werden zu wollen, und als ſie eben, um beſſer wach zu bleiben, nach den pausbackigen Engeln aufblickte, die aus Stuck geformt von der gewölbten Decke niederſchauten, und jetzt von der Kaminflamme auf das ſchönſte verklärt wurden, benutzte Philemon die Pauſe — — —

(Blieb unvollendet.)

(Bruchſtück.)

Neueſtes Kapitel aus meiner Lebens-Reiſe.

Erſter Theil.

Von dem Verfaſſer der Briefe eines Verſtorbenen.

Vorrede.

Ich ſchreibe vielleicht noch manche „unnütze Worte“, wie das fromme „Berliner Sonntagsblatt“ den Inhalt meiner Bücher nennt, vielleicht ſind aber auch dies die letzten, und ich will daher, ein für allemal, mein Glaubensbekenntniß in der Quinteſſenz und in wenig Worten ausſprechen; denn, da ich gern Gefühle und Meinungen aller Art ſchildere, mir auch wohl zuweilen in Vernehmung einer erdichteten Maske gefalle, und manches ironiſch vortrage, was nicht ſelten für baaren Ernſt genommen wird, ſo mag es für ein ſicheres Verſtändniß gut ſein, daß die Leſer meine ernſte Grundanſicht göttlicher und menſchlicher Dinge hier unverhohlen ausgeſprochen finden. Hiernach können ſie alle die verſchiedenen, mehr oder minder in abwechſelndem Gewande erſcheinenden Variationen auf daſſelbe Ur-Thema, wenn ihnen dies nicht gefällt, im voraus aus der Hand legen, und ihr Ohr den Tönen deſſelben verſchließen. Die mit mir Gleichgeſinnten werden ſich aber vielleicht deſto mehr damit befreunden, und ich ſelbſt werde mir aus dieſem Tadel oder Beifall ein intereſſantes Reſultat abſtrahiren können. Alſo zur Sache.

Mein Credo.

Ich glaube von der Gottheit, mit Tauſenden der jetzigen Zeit und aller Zeiten, eine ihrer Erhabenheit würdigere Vorſtellung gewählt zu haben, als die Hauſen mannichfaltiger Sektirer, die die Welt erfüllen, ſie mögen ſich Götzenanbeter, Buddhiſten, Bramanen, Feuerverehrer, Juden, Chriſten, oder wie ſie wollen, nennen — und eben deshalb wage ich es nicht, an Gott den kleinen menſchlichen Maßſtab zu legen, noch den Begriff des Allmächtigen in den beſchränkten Kreis menſchlicher Qualitäten hineinzuzwängen. Ich laſſe Gottes Natur und Weſen dahingeſtellt ſein, dekretire ihn weder einfach, zweifach noch dreifach, und ertheile ihm weder die noch jene Eigenſchaft, aus dem ſehr natürlichen Grunde, weil ich, als Menſch, nicht die Fähigkeit beſitzen kann, Gottes Weſen zu beurtheilen noch zu ergründen, und dies auch zu meiner Glückſeligkeit gar nicht erforderlich iſt.

Aber ich glaube, geſtützt auf Erfahrung deſſen, was mir zu ſehen geſtattet ward, und auf das allein untrügliche Bewußtſein innerer göttlicher Offenbarung, die Jedem gegeben iſt, der ſie gewahr werden will: daß alles was lebt und iſt, zum Wohlſein geſchaffen ward, mit der nöthigen Zugabe des Schattens zum Licht. Ich halte demnach auch den Tod nur für einen Uebergang zu neuer Jugend, wie ich überzeugt bin, daß jedem Uebel ſein richtiges Ziel geſetzt iſt.

Unſere geiſtige Aufgabe betreffend, denn wo Geiſt iſt, muß es auch eine ſolche geben, begreift ſie, meiner Meinung nach, nur zweierlei Dinge: uns ſelbſt zu regieren, und das Gebäude der Geſellſchaft, in dem zu leben wir beſtimmt ſind, zu bauen und fortwährend zu vervollkommnen, ſo lange die Menſchheit exiſtirt. Daher glaube ich ferner, daß wir unſeren Pflichten und der Moral immer auf das vollſtändigſte genügen werden, wenn wir das gehörige Gleichgewicht zwiſchen dem, was wir uns ſelbſt auf der einen, und dem, was wir der Geſellſchaft (im weiteſten Sinne genommen, und auf alles mit uns Exiſtirende ausgedehnt) auf der anderen ſchuldig ſind, in unſerer Handlungsweiſe herzuſtellen vermögen. Jede Abweichung davon ſtraft ſich nothwendig, und bringt Leid für Andere wie für uns ſelbſt hervor.

Als Hülfsmittel zu dieſem vorgeſteckten Zwecke, und zugleich als reiche Quelle unerſchöpflichen Genuſſes, gab uns ein liebender Gott zwei andere geiſtige Fähigkeiten und Begierden, den heiligen Drang nach Erforſchung und nach Nachahmung der Natur: Wiſſenſchaft und Kunſt. Hierin liegt Deine Pflicht und Dein Beruf, o Menſch! Nicht in einem imaginairen Himmel und abgeſchmackten Ceremonieen — und mit ſolchen Anſichten wird die Liebe zu Gott und zu ſeiner ganzen Schöpfung noch mehr als Pflicht, ſie wird Naturnothwendigkeit Deines ganzen Seins, während man wohl die Furcht, aber ſchwer die Liebe zu einem Gott begreifen kann, wie ihn ſo manche Religionen noch heute, in meinen Augen gotteslästerlich, darſtellen.

Der Menſch iſt kein vollkommenes Weſen, denn er iſt nicht Gott, und Schwäche hundertfacher Art iſt daher ſein Loos. Man darf aus dieſem Grunde keinen Glauben verdammen, der auch nur Einem von ihnen Beruhigung und Stütze giebt, wenn man ihn auch nicht für ſich zu gleichem Zwecke paſſend findet. Toleranz iſt nur billig, und Gott ſelbſt geſtattet ſie Jedem im weiteſten Grade. Dürfen wir uns mehr anmaßen? Ich möchte hier mit jenem Franzoſen ausrufen: „Ne soyons pas plus Royalistes que le Roi!“ Wenn alſo der eben ausgeſprochene Glaube mich vollſtändig beruhigt und befriedigt, ohne mich dabei zu zwingen, Vernunft und Verſtand in ihm gefangen zu nehmen — ſo bitte ich einen Jeden, der anderer Meinung iſt, mir nur dieſelbe Toleranz zu verſtatten, die ich meinerſeits Keinem verſage.

Doch Diskuſſion ſollte ſtets frei bleiben, und ſeine Anſicht auszuſprechen, wie zu vertheidigen, Einem wie dem Anderen erlaubt ſein. Wer dies nicht gelten laſſen will, macht die Aechtheit ſeines Glaubens, wie die Redlichkeit ſeiner Abſicht, gleich verdächtig*).

---

*) Der berühmte Reiſende in Aſien, Alexander Burnes, ſagt einmal bei Gelegenheit eines durch Fanatismus zerſtörten Tempels: „Es iſt tröſtend, daß jezt bigotter Eifer für die Verbreitung des Glaubens, irgend eines Glaubens, mit dem höheren Alter der Welt verdunſtet iſt.“ Ich fürchte, der philanthropiſche Mann ſchmeichelt der Welt zu viel, und noch iſt es nicht ganz unnütz geworden, dem Bigottismus in jeder Geſtalt ein wenig entgegenzuarbeiten, ſobald es nur nicht mit dem Schwert in der Hand geſchieht.

Aufſatz über Preußen.

Wie es iſt, und —

Seit dem Tode Friedrichs des Großen hat die preußiſche Regierung — mit einziger Ausnahme des Befreiungskrieges — nach außen ſtets eine ſchwankende, zögernde, durch kleinliche Rückſichten influenzirte Politik, ohne allen feſten Plan, befolgt, und dabei weder an einem invariablen Grundgedanken feſtgehalten, noch ſelbſt in der Ausführung vereinzelter, ſchwächlicher Velleitäten thatkräftige Entſchloſſenheit gezeigt.

Es iſt ſehr natürlich, daß die Achtung und Sympathie Europas ſich danach abmißt, und der klaffende Abſtand zwiſchen Sonſt und Jetzt täglich weiter wird. Wir haben dermalen weder mehr unter den Mächten Europa's einen Freund, der als Alliirter bei uns ſteht, noch einen Feind, der uns fürchtet.

Der Bemerkung werth bleibt es auch, daß ſelbſt in jener erwähnten glorreichen Epoche des Befreiungskrieges der Impuls, wie die Vorbereitung dazu, keineswegs aus einer leitenden Idee von oben, ſondern nur von einigen patriotiſchen Männern der Nation ausging, die durch klug verborgene Organiſationen, oft in Oppoſition mit den Organen der Regierung, die Möglichkeit eines einſtigen Widerſtandes anbahnten. Den Ausſchlag gab dann York's kühne und große That, ohne Autoriſation, ja mit anfänglicher Mißbilligung des Königs, und der endliche, glückliche Erfolg gelang vor allem durch den unbeſchreiblichen Enthuſiasmus aller Stände des Volks, das der große König noch aus dem Grabe heraus magnetiſirte, und durch das rückſichtsloſe „Vorwärts" Blücher's, der wahren Seele jenes denkwürdigen Krieges — wie oft auch er gehindert und geſtört durch den ſchwachen, überbeſorglichen Willen von oben. Und leider verlor man durch dieſen letzteren auch auf dem Kongreß zu Wien größtentheils wieder, was man durch den Krieg gewonnen, und doch eben ſo ſehr bedurfte, als ſich blutig verdient hatte!

Man darf wohl annehmen, daß, wenn man damals, ſtatt des ſtaatsmänniſchen aber kraftloſen Fürſten Hardenberg, und des mehr in der Litteratur als in der Politik ausgezeichneten Herrn von Humboldt, Blücher und Gneiſenau zum Durchhauen des Knotens im Nothfalle, nach Wien zum Kongreß geſchickt hätte, und der König ſelbſt, der dem Einfluß des Kaiſers Alexander perſönlich nicht zu widerſtehen vermochte, in Berlin geblieben wäre, Preußen trotz aller Intriguen freundlich-feindlicher Souveraine und Miniſter, alles das erlangt hätte, was Hardenberg wohl verlangte, aber durchzuſetzen nicht den Muth hatte, ſtatt ſich ſchließlich mit der Halbirung Sachſens, dieſer Verwundung des Volksſinnes, und dem gefährlichen Beſitz der Rheinprovinzen begnügen zu müſſen. Hardenberg verlangte ganz Sachſen und Hannover vergeblich, und etwa dreißig Jahre ſpäter verſäumte man die Gelegenheit, Hamburg, Holſtein und Lauenburg mit einem Theile Schleswigs zu gewinnen, was dann, Mecklenburg als nothgedrungenen Vaſallen umſchließend, Preußen zu einer wirklichen Großmacht (noch mit der begründeten Ausſicht auf eine einſtige Seemacht) gemacht haben würde, der das deutſche Kaiſerthum von ſelbſt in die Hände fallen mußte, wenn ſie es für gut gefunden, die Hände danach auszuſtrecken[*]).

Was außer dieſem noch in den letzten Zeiten Preußen vom Glück zu kühner Benutzung mehrfach von neuem angeboten und auch fortwährend mit wunderbar negativer Konſequenz verfehlt ward, iſt hiernach unnütz, zu erwähnen, da es Jedermann vor Augen liegt, und die Folgen dieſer Unterlaſſungsſünden erſt noch bevorſtehen.

---

[*]) Ich hörte Folgendes aus Gneiſenau's eigenem Munde, wenigen Perſonen außer mir in Gegenwart des Staatskanzlers erzählt, der es beſtätigte. Der General Gneiſenau war auf dem Kongreß gegenwärtig, doch ohne allen amtlichen Einfluß noch derartige Beſtimmung. Als nun, während der ihm wohlbekannten Auseinandergehung und immer ſteigenden Mißſtimmung der kontrahirenden Mächte, plötzlich die Nachricht von Napoleon's Rückkehr von Elba in Wien anlangte, übergab er ſeinem Freunde dem Fürſten Hardenberg ein Memoire, in dem er ſeine Ueberzeugung entwickelte: daß jetzt der Moment gekommen ſei, wo man von Seite Preußens den Alliirten ein Ultimatum ſtellen müſſe, entweder die aller Billigkeit angemeſſenen Forderungen Preußens zu gewähren, oder zu gewärtigen, daß dieſes bei dem ſo unverdienten als unerwarteten Widerſtande, den es hier finde, ſich von der bisherigen Allianz gänzlich zurückziehe, und künftig nur eine ſolche Politik verfolge, die ihm, um ſeine gerechten Anſprüche zu verfolgen, als die angemeſſenſte erſcheinen würde. Hiernach ward nun in dem Memoire ſehr ernſtlich erörtert, welche große Zukunft, im Verweigerungsfalle der Mächte, eine Allianz mit Napoleon bei den jetzt ſo ganz veränderten Umſtänden für Preußen unter energiſcher und geſchickter Leitung der Verhältniſſe mit Sicherheit zu gewinnen ſei. Hardenberg jedoch wies alles dies von Haus aus als eine moraliſche Enormität ab, und weigerte ſich ſelbſt, dem Könige nur den Vortrag davon zu machen, weil er nicht den Muth hatte, ein Vorſchreiten in dieſem kühnen Sinne zur Bedingung ſeines Bleibens im Dienſte zu machen, obgleich er ſelbſt die Wahrſcheinlichkeit zugeſtand, daß ein ſo rückſichtsloſes Auftreten Preußens in dieſem Moment der dringenden Noth die Mächte zu jeder Konzeſſion gezwungen haben würde. Und wie ward nachher ſeine gutmüthige Treue belohnt!

Wenn ich nun vorher von einem invariablen Grundgedanken der Politik ſprach, ohne den, in ſeiner beſonderen Beziehung, kein großer Staat proſperiren kann, ſo ſcheint mir dieſer für Preußen ſehr klar vorzuliegen, obgleich man ſich deſſelben ſchon ſeit lange gar nicht mehr bewußt zu ſein ſcheint. Es iſt eben ganz einfach derſelbe, den der große Kurfürſt und der noch größere König unwandelbar verfolgten, aber ihr Werk wohl auf das herrlichſte vorbereiten, und den endlichen Erfolg bei gleichem Vorſchreiten vorausſehen konnten, aber ſelbſt zu vollenden nicht die Zeit hatten — mit einfachen Worten der: Preußen materiell wie geiſtig zu einer wahren und vollſtändigen Großmacht, als Repräſentanten Deutſchlands, zu erheben, was es jetzt in Wirklichkeit kaum zur Hälfte noch geworden iſt.

Oft wird freilich die Verfolgung eines ſolchen Zwecks momentan ruhen müſſen, ſo lange die Gelegenheit fehlt, aber ſobald dieſe im Kleinen wie im Großen eintritt, muß ſie auch im rechten Augenblick mit Muth und Entſchloſſenheit, ſo zu ſagen, beim Haar gefaßt werden, und die verſchiedenſten Mittel dazu, nach den klug ermittelten Bedürfniſſen der ſtets wechſelnden Zeit und ihren jedesmaligen Verhältniſſen, herzhaft gewählt werden. Hier muß und ſoll die angewandte Politik ſcheinbar oft ſehr variabel ſein, während der Grundgedanke, der Hauptzweck unerſchüttert feſt ſtehen bleibt. Freilich darf man ſich hierbei nicht von kleinlichen, bald verwandtſchaftlichen, bald aus zu ängſtlicher Berückſichtigung aller möglichen Fälle, die denkbar ſind, (denn ohne einiges Wagen kann auch nichts gewonnen werden) oder durch falſch verſtandene ſogenannte moraliſche Rückſichten, hinter denen ſich faſt immer nur weichliche Schwäche verbirgt, abhalten laſſen, zu thun, was des Staates Wohl und Größe erfordert. So änderte der große Kurfürſt, ohne andere Rückſichten als den Vortheil für ſeine Politik zu beachten, oft und weiſe ſeine Allianzen, und verſäumte, einmal mit ihrer Hülfe, ein anderesmal als ihr Gegner auftretend, keine Gelegenheit zu dauernder Vergrößerung. In gleichem Sinne hatte Friedrich der Einzige den Muth, als er erfuhr, daß halb Europa ſich zu ſeiner Vernichtung zu vereinigen im Begriffe war, ihnen allen zuvorkommend, ſelbſt die Initiative zu ergreifen, und ſeinen Hauptfeind angreifend, jenen denkwürdigen Krieg zu beginnen, der mit dem Beſitz von Schleſien ſeinen Heldenſinn krönte.

Weſſen Geiſt aber nicht die Kraft hat, ſich zu ähnlicher Unabhängigkeit zu erheben, iſt überhaupt nicht zum Herrſcher geboren, und ſein Standpunkt wird immer ſchwieriger zu behaupten werden in einer Uebergangsperiode wie die unſrige, einer Zeit, die offenbar mehr zum Einreißen, als zum Aufbauen geneigt — und vielleicht von der Vorſehung berufen iſt. Das Beſte für einen ſchwachen Souverain dieſer Art wird dann immer ſein, einen Richelieu oder Mazarin zu finden, wenn er Urtheil genug hat, einzuſehen, was ihm fehlt, wie es bei Ludwig dem Dreizehnten und der ihm folgenden Regentin der Fall war. Die Geſchichte, wie die Natur, bieten weiſe Lehren in Menge, aber wie ſelten werden ſie befolgt!

Das Glück hat indeſſen nicht aufgehört, Preußen günſtig zu bleiben; wird es fortwährend unbenutzt bleiben? Der größte Vortheil für Preußen in nächſter Vergangenheit war, daß Oeſterreich und ſein junger Kaiſer, deren Popularität in ganz Deutſchland ſchon bedenklich zu ſteigen begann, nicht nur ſich einer eben ſo ſchwachen und ungewiſſen Politik als Preußen, außerdem noch mit großen unnützen Geldopfern, hingab, ſondern durch ſein erſtaunenswürdiges Konkordat mit dem Papſte nicht allein im eigenen Lande die Hände band, ſondern alle Nichtkatholiken, wie jeden wahrhaft freiſinnigen Mann zu Gegnern umwandelte, ohne in irgend einer Weiſe dazu genöthigt zu ſein, noch irgend einen namhaften Vortheil vernünftigerweiſe davon erwarten zu können. Dies hat die Sympathie von Millionen Preußen wieder näher geführt, und kommt dieſes endlich in Religionsangelegenheiten zu dem Prinzip Friedrichs zurück: Jeden nach ſeiner Façon ſelig werden zu laſſen, ſo wird es drei Viertel von Deutſchland, und darunter die ganze neuere Generation, am ſicherſten auf ſeine Seite ziehen. Denn der Menſch duldet und opfert viel für ſeine Regierung im Leben, ohne an ernſtlichen Widerſtand zu denken, wenn man ihm aber ſelbſt für die Zukunft nach dem Leben noch Feſſeln anlegen will, verliert er leicht die Geduld. Das Konkordat geht ganz aus demſelben Syſtem hervor, das Philipp dem Zweiten die Niederlande koſtete, womit Spaniens Verfall begann.

So weit trug Oeſterreich bei; aus der ſo merkwürdig verfahrenen Neufchateller Angelegenheit half Preußen der franzöſiſche Kaiſer glücklich heraus — was wäre nun jetzt zeitgemäß für Preußen zu thun?

Was ſchon längſt hätte gethan werden ſollen, was, wenn es zur rechten Zeit gethan worden, Preußen auf einen Punkt der Bedeutung, Größe und Macht geſetzt haben würde, der ihn ſeinem Endziel mit einem einzigen Schritt näher gebracht haben würde, als es wohl ſobald wieder mit dem angeſtrengteſten Lauf in langer Zeit möglich ſein wird, ich meine: möglichſt enge Annäherung und daraus folgende Allianz mit Frankreich, ehe Rußland uns darin zuvorkommt, und Preußen nur aus Gnaden mit in's Schlepptau genommen wird, oder gar ſich gegenüber aufſtellen muß.

Zeit iſt dabei vielleicht wenig mehr zu verſäumen, bloßes Soldatenſpiel und Paraden aber bringen uns gegen das Ausland nicht vorwärts, wenn ſie auch noch ſo ſehr bewundert werden.

Einige Bemerkungen über Zeitgemäßes.

Es hat meinem deutſchen Herzen wahrhaft wohl gethan, die zwei Artikel über die holſtein-ſchleswigſche Angelegenheit im „Rheiniſchen Taſchenbuch“ und der „Augsburger Allgemeinen Zeitung“ von Dahlmann und Arndt zu leſen, dieſen mächtigen zwei Pfeilern im Dombau deutſcher Nationalität — deſſen Vollendung beiläufig geſagt, allem Anſchein nach, leider noch länger auf ſich warten laſſen wird als die des Dombaus von Köln — ein Ausſpruch, der nicht verfehlen kann, großen Wiederhall bei Hohen und Niederen zu finden. Ehrenvoll iſt auch die Initiative, welche die braunſchweigiſche Kammer ſich in dieſer für unſer Vaterland ſo hochwichtigen Sache genommen, und pſychologiſch naturgemäß iſt es, daß ſolches gerade von einem der kleinſten Staaten des Bundes ausgegangen. Es iſt das Scherflein der Wittwe, wie der Arme gewöhnlich bei Anderer Unglück das regſte Mitleiden fühlt, und zu deſſen Abhülfe von ſeinem Wenigen bereitwilliger hergiebt, als der Reiche von ſeinem Ueberfluß. Wir dürfen aber wohl hoffen, daß Größere dem guten Beiſpiel folgen werden, und träfen Arndt's Befürchtungen ein, Preußens König vor Allen endlich ſein mächtiges Halt rufen würde, damit nicht unſer ſchönes Motto „Vorwärts“ nur von Fremden ausgebeutet, bei uns aber in Ruheſtand verſetzt werde. Indeſſen dürfen wir nicht ungerecht ſein. Mehr als ein Fortſchritt zeigt ſich auch in Deutſchland, der größte, daß ein Nationalſinn wirklich erwacht iſt, wenn er auch ſich noch ſchlaftrunken die Augen reibt, und die Helle des Tageslichts ihm noch ungewohnt und blendend in die halb geöffneten Augen dringt. Daß dieſer Fortſchritt mehr auf materiellem als geiſtigem Wege, nämlich durch den Zollverband und durch ihn erregtes Intereſſe hervorgebracht wurde, iſt gut und vollkommen in der Ordnung, denn der Körper muß erſt eine gewiſſe Ausbildung erlangt haben, ehe der Geiſt mit Erfolg wirkſam werden kann. Unſer Reich hat ohnedem lange genug nur im körperloſen Aether, im unbegrenzten Raum der Phantaſie gewaltet, es iſt Zeit, daß es auf die Erde herabſteige, und ſich kräftiger individualiſire. Mit einem Wort, wir ſind jetzt wenigſtens ſo weit, daß wir eine ſelbſtſtändige, ja eine große Zukunft als möglich vor uns ſehen, eine Ausſicht, die uns vor dreißig Jahren gänzlich verſchloſſen ſchien. Gott ſei gelobt dafür! Aber wie viel pia desideria ſind noch zu erfüllen, ehe dieſe Ausſichten zur völligen ſicheren Wahrheit werden, und ohne einen tüchtigeren, ausſchließlicheren Gemeinſinn, als jetzt noch ſichtbar iſt, kommen wir nicht dazu. Dieſen können aber nur freiere Inſtitutionen hervorbringen, und dahin ſollte Jeder in ſeinem Bereich, er ſei groß oder klein, raſtlos zu wirken ſuchen.

Das Gefühl davon hat Jeder, aber hundert für Einen legen dabei die Hände in den Schooß, und denken mit deutſcher Apathie: Gott wird ſchon dafür ſorgen, daß alles ſich zum beſten kehre. Dieſe fromme Zuverſicht iſt auch recht ſchön, nur ſollte man nicht vergeſſen, welche ſtrenge Strafe im Evangelio dem angekündigt wird, der ſein Pfund vergraben hat. Von den Regierungen alle Abhülfe und jeden Fortſchritt allein zu erwarten, iſt eben ſo thöricht und ungerecht. Sie können freilich viel thun, aber doch nur, wenn ſich erſt der Volksſinn einig, reif und mündig gezeigt hat. Ich bezweifle ſehr, daß dies in Deutſchland ſchon der Fall ſei, aber die Annäherung beginnt, und ſchon deshalb iſt es gewiß die Pflicht der Regierungen doppelt entgegen zu kommen. Zum Theil geſchieht dies auch, jedoch meiſtens zu zaghaft, ohne das Vertrauen, das doch gerade beim Deutſchen, ſeiner ſtarken und ſchwachen Eigenſchaften wegen, ſo mächtig und zugleich ſo gefahrlos iſt. Nie habe ich zum Beiſpiel begreifen können, warum ein ſich der Tüchtigkeit und des redlichen guten Willens bewußtes Gouvernement ſo ſehr die Freiheit der Preſſe, und mehr oder weniger alle Oeffentlichkeit fürchtet. Und doch kann es ohne beide nie zur Erkenntniß der vollen Wahrheit kommen, welche es zu ſuchen in jeder Weiſe verpflichtet iſt, und deren Mangel nicht die größten Talente, ja heut zu Tage im civiliſirten Europa (wozu noch nicht alle Mitglieder der ſeligen heiligen Allianz gehören) ſelbſt die größte Macht nicht mehr erſetzen kann.

Wo iſt aber die Beſorgniß? Im ſchädlichen Mißbrauch der gegebenen Freiheit, ſagt man. Aber, mein Gott, kann nicht jeder mit ſeinen Fäuſten den Nachbar erwürgen, und bindet man deshalb den Leuten die Hände auf den Rücken? Gegen den Mißbrauch der Geſetze giebt man Geſetze, ſelbſt Strafen, meinetwegen drakoniſche, wenn die Gefahr groß iſt. Ich halte dieſe Gefahr nicht einmal für groß, da es ſich längſt durch die Erfahrung bewährt hat, daß die freie Preſſe für ihr Gift auch immer ſchon das Gegengift mit ſich führt; aber ſelbſt angenommen, dies ſei nicht richtig, oder leide wenigſtens große Ausnahmen, ſo frage ich, ob, wenn niemand etwas drucken laſſen dürfte ohne ſeinen Namen zu nennen, und auf alles, was nicht die Sache, ſondern den Charakter der Individuen wirklich ſchändend angriffe, mit kurzem Prozeßverfahren die ſtrengſte Strafe geſetzt, wobei ein ſolcher überwieſener Verbrecher (der dann kein politiſcher mehr wäre) auch wie jeder andere von allen deutſchen Bundesſtaaten ausgeliefert werden müßte — ob dies nicht wahren Mißbrauch verhütender ſein würde, als alle Cenſur, ohne doch die eſſentielle Freiheit der Preſſe im geringſten mehr zu beſchränken. Aber freilich Untaugliches, Lächerliches, Schadenbringendes darf und ſoll hervorgehoben, auch gegeißelt werden, und wenn dies den im Staatsdienſt Hochſtehenden, der Natur der Sache nach mehr trifft, als den in der Menge Verborgenen, ſo muß er hier das Incommodum mit dem Commodum hinnehmen, und kann dies wahrlich auch mit großer Gemüthsruhe, wenn er nur reinen Herzens und mit der Fähigkeit begabt iſt, die ſeine hohe Stellung erfordert. Iſt er aber eines davon oder beides nicht, ſo können wir nur Gott danken, wenn ihn die freie Preſſe je eher, je lieber zwingt, einem Beſſeren Platz zu machen. Wird aber ein tüchtiger und redlicher Mann in hoher Stellung nur verkannt, welche Mittel ſtehen ihm in der freien Preſſe ſelbſt zu Gebote, die allgemeine Meinung aufzuklären, und mit größerer Sicherheit, als durch alle anderen Mittel, ſich wieder die Majorität in derſelben zu gewinnen. Denn außer dem, was er ſelbſt zu thun vermag, wieviel Mittel ſtehen immer der Macht zu Gebote, wenn ſie nur irgend einen beſtimmt ausgeſprochenen und ausſprechbaren Willen hat, die beſten Talente der Nation in der Mehrzahl ſich zuzugeſellen!

Ich bin weit entfernt, mich für einen Mann von großen Fähigkeiten zu halten, aber ich kann mit Zuverſicht behaupten, daß ich auch mit einer mittelmäßigen Kapacität, wenn ich morgen Staatsminiſter wäre, die freie Preſſe nicht einen Augenblick fürchten würde, wohl aber und ſehr in unſerer Zeit die gefeſſelte.

Ein anderer frommer Wunſch, der freilich viel ſchwerer zu erfüllen iſt, obgleich er große in der Zukunft drohende

Gefahren abwenden würde, iſt der, daß uns endlich irgendwo in Deutſchland die Religion frei, das heißt ganz frei gegeben würde, und Jeder, mit des großen Friedrich Worten, nach ſeinem Geſchmack ſelig werden dürfte, und betete er auch nur wie jener Schweizer Offizier: „Lieber Gott, wenn es einen giebt, ſei meiner Seele gnädig, wenn ich eine habe.“

Wer die Wahrheit in dieſen Dingen gefunden hat, oder gefunden zu haben überzeugt iſt, was auf eins herauskommt — wohl ihm!

Aber Jedem ſollte geſetzlich vollkommen frei ſtehen, in dieſer Hinſicht zu glauben, was ihm gut dünke, ja ſelbſt ſich einzubilden, er habe gar keine Religion, was von allen Dingen die handgreiflichſte Täuſchung, aber für die Geſellſchaft, die nur Inſtitutionen, Geſetze und moraliſche Bildung des Volkes erfolgreich ſchützen kann und ſoll, unſchädlich bleibt. Jede Seite der Geſchichte zeigt uns, daß der religiöſe Unglaube (an ſich ſchon ein Unding, da jeder Menſch immer an etwas glaubt), alſo was man ſo nennt, nicht den hundertſten Theil ſo die Geſellſchaft erſchütternd gewirkt hat, als der religiöſe Fanatismus. Dazu kommt, daß gerade unſere Zeit ſich ohnedies dieſem letzteren wieder bedeutend zuzuwenden beginnt, dagegen der hohle Unglaube des vorigen Jahrhunderts wohl nur noch wenig Theilnehmer hat. Was in unſerer Zeit zu dieſer Parthei anders Denkender oder gar nicht Denkender dahin gerechnet wird, iſt wohl ſehr weit davon verſchieden, denn rückſichtsloſe, aber redliche Erforſchung der Wahrheit mit Verwerfung alles blinden Nachbetens aufgezwungener Autorität, findet ſeinen Grund eben nur im tiefſten religiöſen Gefühl.

Man ſagt, Friedrich der Große habe einſt den Plan gefaßt, eine gemeinſchaftliche Kirche für alle Kulten zu erbauen, einen Tempel mit höchſter Würde ausgeſtattet, in dem kein Dogma, ſondern nur das rein Göttlich-Menſchliche, das jeder

Religion zum Grunde liegt, gelehrt, Religion eben nur in ihrer Allgemeinheit, als das höchſte poetiſche Element im Menſchen, und daher als ſein höchſtes Gut betrachtet werden ſollte. Man fand indeß die Zeit nicht reif genug für Ausführung eines ſolchen Plans.

Wird irgend ein erhabener Nachfolger jenes großen Herrſchers wohl einmal dieſem Gedanken Geſtalt geben wollen und können, gleich dem Adler in ſeinem Schilde der Sonne zufliegend, und von oben herab mit dem weitreichenden Auge in einem Geſammtblick das Ganze umfaſſend? Gott mag es wiſſen, aber ſo viel glaube ich: herrſchte einmal der Sinn, der ſolch eine Kirche möglich machte, — ſo könnte auch der Staat Kirche und Kultus ſich ſelbſt überlaſſen, wie der Prieſter Wahl und Erhaltung ihren freiwilligen Gemeinden. Daß dies der Religioſität keinen Abbruch thun, der Freiheit der Geſinnung aber eine ſchwere Feſſel abnehmen, und als größtes Reſultat der Schlange der religiöſen Heuchelei zu intereſſirten Zwecken, der gottloſeſten von allen, den Giftzahn ausbrechen würde, beweiſt uns jetzt ſchon Amerika.

Eine Staatskirche kann proteſtantiſche Regierungen nicht mehr ſtützen, vielleicht keine mehr als in barbariſchen Ländern, aber wohl ihnen die größten Verlegenheiten bereiten, wovon uns die Beiſpiele faſt überall in Europa vor Augen liegen. Die ſonſtige, zuweilen erfolgreiche Vereinigung beider war überhaupt nicht von der moraliſtſchen Art, und mehr zum Knechten als zum Veredlen der Völker eingegangen.

Berichte aus Konſtantinopel.

1839.

I.

Da ein Bekannter von mir eben jetzt Berichte über Mehemed Ali in der „Allgemeinen Zeitung“ abdrucken läßt, will ich meinerſeits derſelben einige flüchtige Bemerkungen über ſeinen, nun ſchon im Grabe ruhenden, vielleicht nicht minder, wenn auch weniger glücklich für ſeine Perſon, in die Weltgeſchichte eingreifenden Gegner, Sultan Mahmud, deſſen Nachfolger und das mannigfaltige Treiben in Konſtantinopel zuſenden.

Ich hatte einen beträchtlichen Theil Kleinaſiens bereiſt, und überall war mir das Wirken des thätigen Geiſtes entgegengetreten, der hier waltete. Die vollkommenſte Sicherheit herrſchte durchgängig, ſelbſt in den entlegenſten Bergdiſtrikten, da, wo noch vor wenig Jahren Ermordung und Beraubung zu den alltäglichſten Ereigniſſen gehörten. Der Fanatismus war gebrochen, ja größtentheils verſchwunden, und, wo er noch beſtand, wagte er nicht mehr ſich zu äußern.

Ein merkwürdiges Beiſpiel davon, das ich in Bruſſa erlebte, verdient der Erwähnung. Ich beſuchte in der einſamen Vorſtadt die Moſchee und das Grab Amurats, der in der Ungarſchlacht unter dem Dolche des Serviers Miloſch fiel. Mein Koſtüm war noch daſſelbe, wie ich vom Pferde geſtiegen, mit großen Reiterſtiefeln und Sporen, und ich war überdies begleitet von meinem treuen Hunde Gil Blas. Als der Wärter der Moſchee erſchien, befand ſich kein anderer Türke gegenwärtig, und ich bat ihn daher, gegen Verdoppelung des Trinkgeldes, um die Vergünſtigung, meine Stiefel nicht ausziehen zu dürfen, was er ſofort genehmigte. In dieſem Augenblicke ward Gil Blas von einem Dutzend jener halbwilden türkiſchen Straßenhunde, der Plage aller Reiſenden, wüthend angegriffen, und ſchon im Thore des heiligen Grabmonumentes ſtehend, wußte ich mir nicht anders zu helfen, als ihn zu mir zu rufen. Nach geringer Alterkation vergönnte mir der Wächter auch ihn mit herein zu nehmen, und es iſt dies gewiß das erſtemal, daß ein Türke, und noch obendrein ein geiſtlicher Kirchendiener, nicht nur einem chriſtlichen, ſondern einem wirklichen Hunde geſtattete die Teppiche eines Sultangrabes zu betreten. Weiter kann wenigſtens, wie mir ſcheint, die Toleranz nicht mehr getrieben werden.

Fremde ſowohl, wie Rajah's, genoſſen faſt eines größeren Schutzes als die Türken ſelbſt, und allerwärts fand ich namentlich das Loos der Griechen beſſer als in ihrem eigenen neu improviſirten Königreiche, ja haufenweiſe kamen jetzt früher dorthin Ausgewanderte, nachdem ſie das Ihrige zugebüßt, wieder hieher zurückgewandert, um ſich daſelbſt ein neues Vermögen zu erwerben; die Gouverneure der Provinzen und Städte, obgleich meiſtens, nach dem alten höchſt nachtheiligen türkiſchen Prinzip, noch Generalpächter, waren demohngeachtet ſo ſtreng bewacht, und durch des Sultans mächtigen Willen im eigenen Sinn ſo verändert, daß ich nur ſelten Klagen vernahm und dabei immer bemerkte, daß den von Konſtantinopel geſandten neuen Machthabern durchgängig von den Rajah's ein großer Vorzug vor den alten, aus den einflußreichſten Familien der

Provinz herſtammenden ertheilt wurde. Bedeutende Bauten der Regierung wie der Privaten bekundeten in größeren und kleinen Städten den Fortſchritt der Civiliſation mit ſteigender Wohlhabenheit, und ſoweit die, nirgends noch zureichende, Bevölkerung es geſtattete, war auch die Kultur des Landes ſorgſam, und der Anblick deſſelben meiſtens lachend, im ſchneidenden Kontraſte mit der tiefen Stufe des Elends, die aus der Erinnerung an Syrien meiner Einbildungskraft noch lebhaft vorſchwebte. Ueberall fand ich die ausgedehnteſte Gaſtfreundſchaft, und ſah nur als Ausnahme Mangel. Als Reiſender erfreute mich die vortreffliche, ſchnelle und wohlfeile Bedienung der Poſten, deren gleichen weder in Aegypten noch Syrien exiſtiren, und ich verwünſchte nur die noch immer im vollſten Maße beibehaltene unbegreifliche Vernachläſſigung der Straßen, mit deren dürftiger Inſtandſetzung man ſich allein in der unmittelbaren Nähe Konſtantinopels einigermaßen beſchäftigt zu haben ſcheint. Bedauernswerth erſchien es mir auch die größten Anſtrengungen des Gouvernements hauptſächlich auf militairiſche Zwecke und einen nahen Krieg gerichtet zu ſehen, dem ich keinen guten Ausgang zutraute. Endlich konnte es mir nicht entgehen, daß immer noch in der Türkei die Herrſchaft des Geſetzes die der Willkür nicht remplacirt habe, obgleich dieſe Willkür jetzt ohne allen Zweifel eine wohlwollendere iſt. Auch ſind mir nur wenige Beiſpiele von Druck und offenbarer Ungerechtigkeit der Beamten vorgekommen, und die Laſten der Unterthanen fand ich bis auf die im ganzen Orient noch ſtattfindenden ungemeſſenen Dienſte — welche jedoch im Ganzen nur verhältnißmäßig ſelten auferlegt werden — ſehr mäßig, jedenfalls weit geringer, als im civiliſirten Europa. Kurz, ich ſah im Ganzen bei allen wichtigen noch ſtattfindenden Mängeln doch ein weit über meine Erwartung mit ernſtem Beſtreben zum

Beſſern fortſchreitendes Land und dieſe günſtige Veränderung nur aus dem großen und edlen Willen ſeines Herrſchers hervorgehend.

Voll von dieſen Eindrücken langte ich in Konſtantinopel an, ungeduldig den Mann perſönlich kennen zu lernen, deſſen alleinigem Impuls ſo ſchwierige und menſchenfreundliche Reſultate zu verdanken ſind.

Schon in der erſten Woche ward mir eine Audienz beim Sultan Mahmud zugeſtanden, wegen eingetretener Krankheit jedoch verſchoben und — leider bald durch den Tod des Sultans unmöglich gemacht, ein Ereigniß, das von Türken und Chriſten, bei allen Meinungsverſchiedenheiten in der Hauptſtadt, mit ſo wahrer Trauer aufgenommen wurde, und einen ſo allgemeinen Schmerz zurückließ, daß ich mich nicht erinnere bei ähnlicher Veranlaſſung je das Gleiche erlebt zu haben. Ich ſelbſt theilte dieſe Trauer aus voller Seele, denn obgleich mir die gewünſchte Gelegenheit zu einer Unterredung mit dem merkwürdigen Manne entſchwunden war, hatte mich doch ein Zufall begünſtigt, ihn geraume Zeit auf das genaueſte in der Nähe beobachten zu können, und ich hatte von dieſer erſten und letzten Begegnung einen tiefen Eindruck mit mir hinweggenommen. Um aber einen Menſchen wahrhaft und mit Wärme des Gefühls zu betrauern, muß man ihn wenigſtens geſehen haben. Als Philoſoph und Menſchenfreund wird Jeder den Verluſt eines ſolchen Fürſten bedauern, doch dies bleibt Sache des Verſtandes; zur Erregung des Gefühls gehört eine ſinnliche Erſcheinung. Wie dieſe mir ward, und wie meine, zuweilen etwas enthuſiaſtiſche Perſönlichkeit ſie aufnahm, will ich mit wenigen Worten erzählen.

Ich fuhr eines Tages auf dem Kanal ſpazieren, dem glänzenden Bosporus, der Tag für Tag wie zu einem Feſte geſchmückt, ſeine unzähligen Moſcheen, Minarets und

Paläſte, ſeine Gärten und Villen, ſeine unübertrefflichen Platanengruppen und ſchwarzen Cypreſſenkirchhöfe, ſeine anmuthig bebuſchten, wellenförmigen Hügelreihen, und ſein Gewimmel von Gondeln auf dem blauen Meeresſpiegel ſo bezaubernd ausſtellt — als der Donner der Kanonen von den Forts und Schiffen mich darauf aufmerkſam machte, daß des Sultans geſchmückte Barke im Anzuge ſei. So eilig als möglich ſuchte ich das aſiatiſche Ufer zu gewinnen, wo einige aufgeſtellte Truppen, und eine kleine Anzahl fremder Zuſchauer, um eine Moſchee gruppirt, den Ort hinlänglich bezeichneten, den der Sultan heute zur Verrichtung ſeiner Andacht ausgewählt.

Ich war nur ſeit wenigen Minuten gelandet, und hatte der Artigkeit eines türkiſchen Offiziers eben die Ueberweiſung eines der beſten Plätze dicht an der Treppe der Moſchee zu verdanken gehabt, als die mit Vogelſchnelle geruderte Barke des Großherrn gleichfalls anlangte. Damals war von dem gefährlichen Uebel, das ſo ſchnell mit ihm endete, noch wenig im Publikum bekannt, und ich hatte mir nach allem, was ich über Sultan Mahmud gehört, und von ſeinen Abbildungen geſehen, einen rüſtigen, thatkräftigen, ſtolz blickenden Mann vorgeſtellt. Statt deſſen ſah ich verwundert eine hinfällige, geiſterhafte Geſtalt, zwar mit edlen ſchönen Zügen, aber ſchon mit dem Gepräge unheilbarer Krankheit gezeichnet, unendliche Milde und Wohlwollen in dem großen ſprechenden Auge — das jedoch, gleich dem Uebrigen, vom nahenden Tode wie verklärt, faſt theilnahmslos für das Aeußere nur nach innen zu blicken ſchien. — Regungslos ſaß dieſes Bild verlöſchender Größe einſam und allein auf mehreren im Fond der Gondel aufgeſchichteten rothen Sammetkiſſen unter einem vergoldeten Baldachin in traurigem Kontraſt mit den herkuliſchen Ruderern, deren athletiſche Formen unter dem transparenten ſeidenen Hemden, die allein den Obertheil ihres Körpers deckten, in voller Glorie hervortraten; der Kranke wollte ſich erheben, ſank aber kraftlos zurück, worauf zwei Hofleute herbeiſprangen, und ihn langſam die Treppe mehr hinaufſtrugen als hinaufführten. Ein ſchmerzliches Lächeln ſchwebte, während der Sultan einige freundliche Worte zu ſeiner Umgebung ſprach, auf ſeinem ſchönen leidenden Geſichte, das, um ſeinen Zuſtand zu verbergen, nach hieſiger Etikette zwar roth und weiß bemalt war, aber nur um deſto greller, von dem Kranze eines rabenſchwarzen, kurzgeſchnittenen Bartes beſchattet, verrieth, wie bald der dieſe ſinkende Hülle noch belebende Geiſt ſich von ihr zu trennen beſtimmt ſei.

Ich war ſo beſtürzt über dieſen Anblick, und fühlte eine ſo innige Wehmuth über das herbe Schickſal dieſes großen Märtyrers — wie es Alle werden müſſen, die der Menſchheit Wohl ihr Leben weihen, und von einer alles Andere unterordnenden Idee beſeelt werden, welche die Maſſe ſtets verkennt und bekämpft — daß ich wegen Kurzſichtigkeit mein Glas auf das Auge gedrückt, im Anſchauen und Betrachtung gänzlich verloren, in völliger Bewußtloſigkeit den Sultan dicht bei mir vorüberkommen ließ, ohne weder mein Glas noch meinen Hut zum ſchuldigen ehrfurchtsvollen Gruße abzunehmen, wie das letztere natürlich von allen Uebrigen geſchah. Dieſe ſcheinbare Rohheit, welche, wie ich nachher erfuhr, obgleich mich glücklicherweiſe niemand kannte, von der Umgebung des Großherrn ſehr mißfällig bemerkt worden war, hätte doch dem Fürſten ſelbſt, wenn er ſie wahrgenommen und verſtanden, als die höchſte Schmeichelei gelten können, — denn es iſt in der That lange her, daß der Anblick eines Souverains mich ſo meiner ſelbſt vergeſſen ließ!

Geſammelter, als der Sultan die Moſchee wieder verließ, unterließ ich natürlich nicht den groben Verſtoß gegen die Höflichkeit durch die tiefſte Verneigung mit lange vorher entblößtem Haupte einigermaßen wieder zu redreſſiren zu ſuchen, aber was früher in mir vorging, war doch ein Zeichen viel tieferer Theilnahme und Verehrung, als die genaueſte Beobachtung konventionellen Anſtandes. In die Moſchee war es uns nicht vergönnt zu folgen, als aber der Sultan, um im Wagen zurückzufahren, wieder erſchien, blieb er, nachdem er mühſam troß der vielfachen Unterſtützung die Treppe herabgeſtiegen, eine geraume Zeit am Thore ſtehen, um ſich zu erholen, ehe er ſich einſetzte. Während dem betrachtete er mit mehr Aufmerkſamkeit als früher die ihn zu ſehen verſammelte Menge. Eine arme Frau in derſelben hatte eine Bittſchrift in die Höhe gehoben, was niemand bemerkte, als der Sultan ſelbſt, der ſogleich auf ſie hinwies, und winkte, ihr das Papier abzunehmen, welches nachher ſorgſam neben ihn in den Wagen gelegt ward. Dann ſchien er zu beſorgen, daß die ſo nahe als thunlich vorgetretenen Zuſchauer, unter denen ſich mehrere Damen befanden, durch die unruhigen Pferde gefährdet werden könnten, und ſchickte einen ſeiner Kammerherren ab, ſie zu bitten, zu ihrer beſſeren Sicherheit auf eine kleine hinter ihnen befindliche Eſtrade zu treten.

Ich hatte fortwährend mit der geſpannteſten Aufmerkſamkeit eines Phyſionomen das intereſſante Antlitz vor mir ſtudirt: Melancholie, Gedankenreichthum, vielleicht noch mehr Idealität als eiſerner Wille, große Empfänglichkeit für Genuß wie für Schmerz, Güte und Aufrichtigkeit des Charakters — das waren die Hauptzüge, die ich darin zu leſen glaubte, umſchleiert von der Ahnung einer ſchnell herannahenden Auflöſung. Auch war es Mahmud's letzte Erſcheinung vor der Welt und ſeine letzten öffentlichen Handlungen dergeſtalt, wenn auch von geringer Bedeutung.

doch die der Frömmigkeit und des Wohlwollens. Die Geſchichte wird ihm gerecht werden und ihm gewiß ſeinen Platz unter den ausgezeichnetſten, einflußreichſten Männern ſeiner Zeit, wie den hervorſtechendſten Herrſchern ſeiner Dynaſtie anweiſen, denn nicht nur in der Epoche des Steigens, auch in der des Falles müſſen höhere, trotz aller Ungunſt der Umſtände noch ſo wirkſam und kühn handelnde Individualitäten ruhmvoll anerkannt werden. Daß er zu ſpät kam, war nicht ſeine Schuld, und daß er nicht vollführte, was er ſelbſt wollte, wohl aber unbewußt von unermeßlichem Einfluß auf die Zukunft des Orients, und folglich der ganzen Menſchheit geweſen iſt, das hat er mit allen großen Männern der Geſchichte gemein, die am Ende immer nur Werkzeuge eines größeren Lenkers über ihnen bleiben. Gleich Mehemed Ali ſtand auch Mahmud bei der Ausführung ſeiner Pläne allein, und was er trotz der unſäglichſten Hinderniſſe gethan und geſchaffen, verdankt er daher nur ſich. Wie ihn Europa dabei unterſtützt, davon ſprechen mannigfache Ereigniſſe, am lauteſten Griechenland und Navarin — ja zum Theil ſelbſt ſein letztes Verhältniß zu Mehemed Ali. Mehr aber noch als dieſe Keulenſchläge haben ihm ohne Zweifel die Nadelſtiche der europäiſchen Diplomatie das Leben ſchwer gemacht, ihre ſchwankenden, halben Interventionen, ihre raſtloſe Einmiſchung in jede Kleinigkeit, und die ſchlecht verdeckte Prätenſion einer fortwährenden Bevormundung. Es iſt indeß nur billig, auch zu geſtehen, daß die perſönliche Liebenswürdigkeit und der ehrenwerthe Charakter der meiſten Agenten dieſer Diplomatie ſtets die Pille auf's beſte zu vergolden wußte.

Man ſagt, daß der verſtorbene Sultan nur wenige Tage vor ſeinem Tode die einflußreichſten und wichtigſten Männer unter ſeinen Dienern verſammelte, und ihnen eine Art von Abſchiedsrede hielt, in welcher manche dieſer Punkte in merkwürdigen Ausdrücken berührt worden ſein ſollen. Dieſe Anrede endete auf rührende Weiſe mit der feierlich gegebenen Verſicherung, daß, im Begriff vor ſeinen Schöpfer und Richter zu treten, er, was ſeine politiſche Laufbahn beträfe, ſich im vollſtändigſten Einklang mit ſeinem Gewiſſen fühle. Er habe nur den in vielen vertrauten Geſprächen ihm ſtets ertheilten Rath ſeines hochverehrten Vorgängers Selim, treu befolgt, und gethan, was er ſelbſt nach ſeiner innerſten Ueberzeugung dem Wohle ſeiner Völker am angemeſſenſten, ja unerläßlich für das fernere Beſtehen des Reichs gehalten. Er ermahne daher Alle, die ihn hörten, auf demſelben Wege fortzugehen, und wünſche, daß manche von ihnen, wenn auch ihre Stunde ſchlagen würde, keine herberen Vorwürfe ihres Gewiſſens empfinden möchten, ihn ſo ſchlecht unterſtützt, ja in allem gehindert zu haben, als er jetzt fühle, ſein Volk in dieſe neue Richtung, ſelbſt mit Gewalt, geführt zu haben.

Des Sultans Tod hat nach der offiziellen Bekanntmachung Montag am 1. Juli ſtattgefunden. Viele, ſonſt gut Unterrichtete, ſind indeß immer noch überzeugt, daß er ſchon am Freitag Abend verſtorben ſei, und behaupten, daß man nur, weil Unruhen befürchtet wurden, und die Hauptſtadt von Truppen faſt entblößt war, ſein Hinſcheiden ſo lange verheimlicht, und in ſeinem kleinen Palaſt von Bugerlu mehrere Tage eine vorbereitete Komödie geſpielt habe, worin der Todte noch immer par procuration auftreten, Befehle herausſchicken, und zuletzt ſogar noch im beſten Wohlſein einige Pfeifen rauchen mußte. Dem ſei nun wie ihm wolle, erſt am Montage, als die erwarteten Truppen angelangt, ward unter Löſung aller Geſchütze der neue Sultan Abdul-Medſchid ausgerufen, mit gänzlicher Uebergehung des Andenkens an den Verſchiedenen, gemäß der türkiſchen Sitte, die nicht einmal ſagt: „le roi est mort, vive le roi!“ Acht Tage ſpäter, und ehe noch die (unſerer Krönungsfeierlichkeit analoge) Schwertumgürtung ſtattgefunden, kam die Nachricht der Niederlage in Syrien und der Defektion der Flotte an, ein trauriger Regierungsantritt! Indeſſen ſcheint man in Konſtantinopel, wie zur Zeit des griechiſchen Kaiſerthums, für dergleichen in Apathie verſunken. Was die Ulemas berathſchlagen, und ob die Tracht wieder eine Revolution erleiden würde, ſchien allein in der erſten Zeit einiges Intereſſe zu erregen, allem Uebrigen ward und wird noch mit Reſignation durch den Ausruf Maschallah (wie Gott will) begegnet, im Grunde auch das Bequemſte, was man thun kann, wenn man eben zum Thun nicht mehr aufgelegt iſt.

Die erwarteten Veränderungen haben ſich auf die Wiederherſtellung der Titel Großweſſier und Hofmarſchall (Sadri Aſam und Tſchauſch-Baſchi), welche Mahmud abgeſchafft hatte, beſchränkt, und die geſchmackloſe halbeuropäiſche Kleidung iſt, wie wir bei der Schwertumgürtungsceremonie des jungen Sultans geſehen, beibehalten worden.

Das Merkwürdigſte bei dieſer Feſtlichkeit war unter den obwaltenden Umſtänden die außerordentliche Ruhe des in unabſehbaren Maſſen verſammelten Volks, und die muſterhafte Ordnung, welche auch nicht durch den kleinſten Exzeß, nicht durch eine einzige Beleidigung eines Chriſten geſtört wurde, der beſte Beweis, wie tief in dieſer Hinſicht Mahmud's raſtloſes Wirken ſchon in das Leben des türkiſchen Volks übergegangen iſt, und ſeine Geſinnungen verändert hat. Nur die Formen bleiben noch hie und da dem alten illiberalen Zuſchnitt getreu, ſelbſt gegen das diplomatiſche Korps, ſo allmächtig deſſen Einfluß auch ſeitdem geworden. Bei der Schwertumgürtungs-Feierlichkeit war davon etwas zu bemerken. Zuerſt blieb das chriſtliche diplomatiſche Korps, wie gewöhnlich, vom Anblick der eigentlichen Ceremonie im

Innern der Moſchee gänzlich ausgeſchloſſen, und hatte ſeinen Platz, gleich dem übrigen Volke, nur als Zuſchauer an der Straße angewieſen, zur Auszeichnung jedoch in einem großen Zelte des Gouvernements. Der Boden dieſes Zeltes aber war nicht nur ohne die, im Orient ſonſt immer ſtattfindende, Bedeckung mit Teppichen, ſondern nicht einmal ausgekehrt, und ſo voll von Steinen und Unrath, daß die Damen in ihren eleganten Toiletten mit den dünnen Schuhen viel davon zu leiden hatten. Kein Miniſter, noch Paſcha der Pforte machte die Honneurs, ſondern nur ein untergeordneter Beamter, Tahir Bey, und als der Sultan, ſteif wie der ſteinerne Gaſt auf ſeinem Pferde ſitzend, vorbeiritt, grüßte er auch nicht einmal mit dem Auge. Ohngeachtet dieſer geringen Attention war das ganze Perſonal des Corps diplomatique in ſeinen reichſten Staatsuniformen, mit Orden und Bändern ohne Zahl geſchmückt, erſchienen, was auf der halben Düngerſtätte des Zeltbodens, die nur ſparſam mit einigen delabrirten Trieſter Kanapee's und ſehr wenigen Strohſtühlen garnirt war, einen um ſo ſeltſameren Effekt hervorbrachte, als auch allerlei ſehr ordinaire Leute, im wenigſt eleganten Negligé, mit der Mütze auf dem Kopfe, ſo wie einige Livréen, gleich Nebelflecken, mitten unter dieſes ſtrahlende Sternenheer ſich gemengt hatten. Für den wißbegierigen Beobachter gab dies mitunter ganz wunderliche Gruppen ab. So ſah ich die lange und ſteife Figur eines alten Ambaſſadeurs, der bei den Diis minorum gentium der levantiſchen Diplomatie für den Typus der Vornehmheit gilt, in Europa aber, wie ich glaube, weniger durch ſeine diplomatiſchen Talente, als ſein jahrelanges ſentimentales Liebesverhältniß mit der modernen Phryne, Miß Harriet Wilſon, bekannt iſt, und der heute, in ſeiner auf allen Nähten geſtickten Uniform mit einem unverhältnißmäßig langen rothen Ordensbandelier angethan.

einen Treſſenhut auf dem Haupte, und ein Schnupftuch gleich einer Fahne in der Hand haltend, leicht hätte für das neueſte Modell eines Inſtrukteurs der türkiſchen tambours majors angeſehen werden können — im anmuthigſten Kontraſte mehrere poignets de main mit einem jungen Republikaner austauſchen, der mit dem abgeſchabten europäiſchen Reiſefrack den türkiſchen rothen Fes vermählt hatte, von allen Toiletten die, welche mit Sicherheit das handwerksburſchenmäßigſte Anſehen giebt. Deſſen ungeachtet hatte eine nicht weit davon ſitzende vornehme Dame, eine ehemalige Schönheit aus der Zeit Peregrine Pickles, jetzt zwar taub und geſchminkt, aber noch immer gefallſüchtig und Gurliartig, naiv in Haltung und Rede, um ſich vor allen anderen ihres Geſchlechts auszuzeichnen, dieſelbe orientaliſche Kopfbedeckung, nur in ſchwarzer Farbe gewählt, und es war ſchwer ſich des Lachens zu enthalten, wenn man dieſen, dem Wackeln ſchon nahen, ſo groteſk herausgeputzten Kopf ſein am wenigſten taubes Ohr eifrig bald dieſem, bald jenem hinreichen ſah, um eine perfide Schmeichelei über ſeinen guten Geſchmack zu vernehmen — bis zuletzt ein kleiner, dicker Spanier, der nur einen Knopf ſeiner Weſte zugeknöpft hatte, um zehn Migueliſtiſche Orden en sautoir auf ſeinem Hemde ſehen zu laſſen, ſich neben der Dame niederlaſſend, ihre fernere Aufmerkſamkeit allein abſorbirte. Mir war ſeit den Londoner drawing rooms dergleichen nicht mehr vorgekommen, und man muß meine Verwunderung darüber einem mehr als fünfjährigen Aufenthalte bei den Barbaren zu Gute halten. Aber neben dieſen Karikaturen gab es im diplomatiſchen Zelte auch ſchöne reizende Frauen, liebenswürdige, gehaltvolle Männer, die ich gern nennen möchte, wenn man die Leute in's Geſicht loben dürfte. — Doch zurück zum Feſtzuge des Sultans.

Im Ganzen iſt es ſchwer ſich bei einer ſo großen Gelegenheit etwas weniger Impoſantes zu denken, und Alle, die das Frühere gekannt, ſtimmten darin überein, daß kein Vergleich mit jenem mehr ſtattfinde. Ominös eröffnete den Zug ein ungeſtalteter Zwerg; die Kavallerie, welche folgte, glich nur ſchlechtgekleideten und haltloſen europäiſchen Truppen, und die mit Federbüſchen und goldgeſtickten Decken gezierten Handpferde des Sultans ſahen traveſtirten Karrengäulen ähnlicher als Arabern. Die Paſcha's in ihren blauen Ueberröcken mit dem einfachen Fes erſchienen wie im bonnet de police, und der Sultan ſelbſt zeichnete ſich von ihnen nur ſehr wenig durch einen ordinairen kurzen Tuchmantel, deſſen Kragen mit einigen Diamanten beſetzt war, und durch eine diamantene Agraffe auf ſeinem Fes aus. Abſcheulich war das zahlreiche Heer der Kammerherren anzuſchauen, deren Uniform (auch bloße Ueberröcke mit geſtickten Kragen) von der Farbe geriebenen Schabziegenkäſes oder Schneeberger Tabaks waren, und mehr der Apotheke als dem Hofe des Großherrn anzugehören ſchienen. Einige Eſel keuchten hinterher mit Säcken voll kleiner Geldmünzen beladen, deren Inhalt jedoch nur ſehr ſparſam unter das Volk geworfen ward.

Uebrigens fand ich das perſönliche Ausſehen des Sultans durchaus nicht ſo unvortheilhaft, als es mir vorher geſchildert worden war. Er hat faſt die Augen ſeines Vaters, nicht unebene Züge, und für ſeine Jugend einen ziemlich guten Anſtand. Das Schönſte des ganzen Schauſpiels war jedoch ohne Widerſpruch das Korps der Ulemas, die allein ihre alte maleriſche Tracht beibehalten hatten, mit dem grünen, golddurchflochtenen Turban angethan, und ein weites Faltengewand um ihre Hüften wallend. Nur bei den Chefs derſelben war auch dieſes auf die unſinnigſte Weiſe durch einen europäiſchen geſtickten Halskragen verunſtaltet.

Ich folgte nachher dem Zuge durch die Straßen Konſtantinopels, wo jedes Haus und jede Bude mit Menſchen angefüllt war. Hier war Stoff zu einem reichen Studium für den Ausländer, und zugleich türkiſche Damen zu tauſenden zu ſehen, die ihre Schleier nicht allzufeſt hielten. Was mich verwunderte, war ſo wenig hübſche unter ihnen zu finden, oder hatten die eiferſüchtigen Männer nur den reizloſen geſtattet ſich zeigen zu dürfen?

An der herrlichen, einige tauſend Fuß langen Hafenbrücke, eines der ſchönſten der unzähligen Monumente, welche Konſtantinopel der noblen Bauluſt Mahmuds zu verdanken hat, ſah ich zuletzt auch noch des neuen Großherrn Rückfahrt zur See, ein Anblick reicher Eleganz, der dem vorhergegangenen Landſpektakel in jeder Hinſicht den Rang ablief — und beſchloß dann des Tages langes Schauwerk mit Erſteigung des Seraskierthurmes, deſſen Panorama gewiß zu den erhabenſten Städteausſichten in der Welt gehört. Hiervon ſpäter ein Mehreres.

Berichte aus Konſtantinopel.

II.

Liebes Publikum! Alle Zeitungen ſprechen dir von Politik (wunderbar genug, daß du des ewig aufgewärmten Breis nie ſatt wirſt), alle Reiſenden von Monumenten und Merkwürdigkeiten, Antiquitäten und Statiſtik, Kunſt und Wiſſenſchaft — ſie fliegen hoch! Geſtatte mir dagegen mich heute ganz terre à terre mit dir zu unterhalten, von dem Alltäglichſten, dem Unbedeutendſten zu ſprechen. Vielleicht erſcheint dir grade dies zur Veränderung einmal am ausgezeichnetſten, wie ein Diplomat ohne Orden an einem Ceremonieentage. Ich beginne.

Es iſt ein großer Nachtheil für die Fremden (beſonders Geſellſchaftsliebende), welche der Nähe Konſtantinopels ſowohl als leidlichen Unterkommens wegen, faſt immer genöthigt ſind in Pera zu wohnen, daß die hieſigen zwei Ambaſſadeurs ihre Reſidenzen in dem drei Stunden entfernten Therapia aufgeſchlagen haben, und auch die übrigen Geſandten den beträchtlichſten Theil des Jahres in dem noch entlegeneren Bujukdere zubringen. Zu jeder erhaltenen Einladung in dieſen, größtentheils ſehr gaſtfreien Häuſern, muß man daher die Nacht hinzunehmen, oder während dieſer zurückkehren, was auf dem Bosphorus in den gebrechlichen hieſigen Kähnen nicht rathſam, und zu Lande in den elenden, hier üblichen Wägen, oder auf noch ſchlechteren Miethpferden nicht angenehm iſt.

Ich richtete mich daher ſo ein, während der erſten Hälfte meines Aufenthalts in der Mutter der Welt (Ummeddünja), wie die Osmanen ihre Hauptſtadt nennen, aller Geſellſchaft gänzlich zu entſagen, und in der zweiten, um derſelben mit Bequemlichkeit zu genießen, ſelbſt auf's Land nach Bujukdere zu ziehen.

Die erſte Periode füllte nun Beſichtigung der mannigfachen Denkmale in der Stadt, kleine Exkurſionen in der Umgegend, vorzüglich aber die für mich ſehr große Beluſtigung aus, in den unermeßlichen Bazars Konſtantinopels umherzuwandern, und dort Einkäufe für eine komplette orientaliſche Einrichtung zu machen, die ich für Europa projektirt habe, nicht ſklaviſch-kleinlich, aber alles Reiche, Originelle, Bequeme und Ueppige derſelben nachahmend, und ihren allgemeinen glänzend blühenden, farben- und ſchmuckreichen Charakter beibehaltend, ohne den Schmutz, die Vernachläſſigung und Unvollendetheit, welche hier leider immer die treuen Gefährten auch der höchſten Pracht bleiben. Mit ſolcher Rückſicht haben wir von den Orientalen für Lebensgenuß noch gar viel zu lernen, und werden auch in moraliſcher Hinſicht nicht übel thun, unſere krankhafte Raſtloſigkeit, unſere Zweifelſucht und Nimmerzufriedenheit, unſer ſtetes Jagen nach unerreichbaren Idealen, und nach immer raffinirteren Genüſſen — mit ihrer impoſanten Ruhe (ja ſelbſt Indolenz), ihrem ächt religiöſen Gottvertrauen und der daraus folgenden Ergebenheit in ihr Schickſal, es ſei welches es wolle, ihres Lebens in der Gegenwart, und der Einfachheit, wie der Stabilität ihrer Sitten — ein wenig zu verſetzen zu ſuchen. So viel iſt mir wenigſtens oft ſchon ſelbſt klar geworden, daß der Europäer, welcher an demſelben Abend zwei bis drei Theater, eben ſo viel Konzerte oder andere Schau- und Hörringe frequentirt, und nachher eine noch größere Anzahl verſchiedener Geſellſchaften beſucht, nicht mehr, und vielleicht noch weniger, wohlthuende Zufriedenheit dabei genießt, als der Orientale, welcher unter den weithin gebreiteten Schatten einer Platane, dicht an der murmelnden Quelle gelagert, nur vom Geſang der Vögel mit dem Geſchwirre und Gezirpe der Inſekten unterhalten, die Schönheit der Natur ſtillſchweigend in ſich aufnimmt, und dazu ſechs Pfeifen raucht, um auch dem rein ſinnlichen Menſchen ſeinen gebührenden Antheil zu laſſen.

Um aber auf die Bazars zurückzukommen, ſo wäre zu wünſchen, daß alle unſere Krämer und shopkeeper ein ähnliches Syſtem befolgten. Was kann angenehmer ſein, als während der brennenden Sonnenhitze in hundert ſich durchſchneidenden Gaſſen, die eben ſo viel überwölbte, kühle Arkaden bilden, umherzuſchlendern, und dieſe Stadt der Bogengänge und Budenreihen ſo regelmäßig abgetheilt zu ſehen, daß hier die Schneider, dort die Schuſter, da die Sattler, weiterhin die Gold- und Silberarbeiter, anderen Orts die Drechsler oder die Pfeifenhändler, die Parfümeurs, die Antiquare, die Shawl- und Kaſchemir-Verkäufer, die der Seidenzeuge, der Waffen, europäiſcher, perſiſcher, indiſcher Waaren u. ſ. w. alle genau abgegränzt mit größter Leichtigkeit und umfaſſendſter Wahl aufzufinden ſind — aber noch intereſſanter iſt der ſogenannte Beſeſten, ein abgeſchloſſenes Gebäude mit gleichen bedeckten Gängen in ſeinem Innern, das nur von 7 Uhr früh bis Mittag offen iſt, und wo man die bunteſte Sammlung aller möglichen Kurioſitäten antrifft, die hier zum Theil verauktionirt werden, und täglich wechſeln, weil Jeder, der etwas zu verkaufen wünſcht, es hieher ſchickt. Da das Motiv hierzu häufig Noth iſt, ſo kann man mit einiger Aſſiduität und Geduld hier oft Dinge vom höchſten Werth und der größten Seltenheit um ein Spottgeld einkaufen, muß ſich aber auch vor Betrug in Acht nehmen, da die türkiſchen Kaufleute in dieſer Hinſicht nicht gewiſſenhafter als andere ſind. Im Uebrigen jedoch zeigen ſie ſich von den unſeren ſehr verſchieden. Weit entfernt von der unermüdlichen Dienſtfertigkeit europäiſcher Boutiquiers hat man oft Mühe ſie zum Vorzeigen der Sachen zu bewegen, die man zu kaufen verlangt, und es iſt nichts Seltenes, daß, gerade wie ihre Laune oder ihr momentanes Bedürfniß ſteht, ſie für denſelben Gegenſtand heute ſo viel, und morgen noch einmal ſo viel fordern; in der Regel aber muß man, beſonders auf dem Beſeſten, immer annehmen, daß der Verkäufer bei ſeinen Preiſen die Hälfte und mehr vorſchlägt. Ich habe es mehreremal erlebt, daß ich für Gegenſtände das Drittheil der geforderten Summe bot, mit Hohn vom Kaufmanne abgewieſen, und einen Monat ſpäter mir die Waare dennoch für den gebotenen Preis ganz unerwartet in's Haus gebracht wurde, in der That unter dem Werth verkauft. Das türkiſche Publikum iſt ſelbſt ſo ſehr an dieſes Verſchlagen und die Fluktuation der Preiſe gewöhnt, daß ein in Konſtantinopel etablirter Engländer, der ganz feſte Preiſe hielt, trotz der Vorzüglichkeit ſeiner Waaren, lange nichts abzuſetzen vermochte, und die Türken charakteriſtiſcher Weiſe von ihm ſagten: der Mann ſei zu ſtolz, um etwas von ihm kaufen zu können. Unerträglich ſind die türkiſchen Handwerker. Zuerſt muß man ihnen immer die Hälfte des Werths der beſtellten Arbeit vorausbezahlen, dann laſſen ſie eine Ewigkeit warten, und machen faſt nie die Dinge im Geringſten genau nach der Beſtellung, obgleich die Explikation der unbedeutendſten Sache jederzeit eine halbe Stunde unnützen Geſchwätzes bedarf. Schneider und Schuſter arbeiten nie nach der Taille der Perſon, ſondern nur nach einem und demſelben verhältnißmäßig größeren oder kleineren Leiſten, ſo daß nie eine

Bekleidung dem Körper angemeſſen ſitzt. Dennoch iſt ihnen wiederum in gewiſſen Dingen eine bewunderungswürdige Geſchicklichkeit eigen, um ſo bewunderungswürdiger, da ſie dazu nur die allereinfachſten Werkzeuge verwenden; dahin gehören zum Beiſpiel alle Arten von Stickereien in Metall und Seide, vor allem aber die Bearbeitung der Bernſteinſpitzen, wozu ſie ſich nur eines gemeinen Meißels bedienen, und welche ihnen dennoch die europäiſche Induſtrie bis jetzt nie hat genügend nachmachen können, obgleich das rohe Material von dorther kommt, und einige preußiſche Juden einen ſehr lukrativen Handel damit in Konſtantinopel treiben. Es giebt Pfeifenſpitzen dieſer Art, die zu 10 bis 15,000 Piaſter (circa 4000 Franken) verkauft werden, und es iſt dies in der That ein nobler Luxusartikel, für den man hier bald eine Liebhaberei gewinnt, wie bei uns für Kaſchemirſhawls und Juwelen.

Da Reiſende doch in der Regel gern aus fremdartigen Ländern einige Empletten als Andenken mit ſich nehmen, und oft bei einem kurzen Aufenthalt nicht recht wiſſen, was ſie wählen ſollen, ſo will ich dieſen, ohnehin halb merkantiliſchen Artikel mit einer Liſte derjenigen Gegenſtände ſchließen, die zu den eigenthümlichſten Konſtantinopels gehören, und bei den einzelnen Nummern derſelben noch einige kurze Bemerkungen zum Nutzen der Käufer anhängen. Ich ſelbſt habe mich nach dieſer Liſte gerichtet, welche ich von einer der liebenswürdigſten und gütigſten, wie zugleich der vornehmſten Damen Bujukdere's erhielt, einer geborenen Franzöſin, die, ausgeſtattet mit allen Vorzügen ihrer Nation, auch die deutſchen mit der Erlernung unſerer Sprache ſich zu eigen gemacht zu haben ſcheint, und während ihres langen Aufenthalts in der Türkei dieſe beſſer als viele unſerer (ſelbſt der ſchreibenden) Reiſenden kennen gelernt hat.

Der Katalog hebt an mit:

1) Kaſchemirſhawls.

Dieſe ſind zwar in Kairo, Damaskus und Aleppo wohlfeiler, aber hier iſt die Auswahl größer, und ich habe nie ſo ausgezeichnet ſchöne Exemplare geſehen, als in Konſtantinopel. Dabei muß ich einen Irrthum berichtigen, der, außer Rußland vielleicht, wo man ſich beſſer darauf verſteht, faſt allgemein in Europa herrſcht. Man iſt nämlich der Meinung, daß es ein Mangel ſei, wenn ein Kaſchemirſhawl ſich aus mehreren Stücken zuſammengeſetzt finde. Es verhält ſich aber grade umgekehrt. Nur die ordinairen werden zuweilen aus einem Stück gewoben; je mühſamer und koſtbarer aber die Arbeit, je reicher die Palmenumgebung, aus je mehr einzelnen Stücken beſteht der Shawl, und dieſe Stücke, wenn die Shawls ganz neu und friſch aus Kaſchemir kommen, ſind nicht einmal ſehr ſorgfältig aneinandergefügt. In Konſtantinopel, wo es eine eigene Art Handwerker giebt, die nichts thun, als ſchadhafte Shawls auszubeſſern, kann man dieſe Nähte in ſolcher Vollkommenheit und ſo unſichtbar aufnehmen laſſen, daß das geübteſte Auge dazu gehört ſie zu entdecken. Dies verräth aber immer den ſchon viel gebrauchten Shawl, und die Kenner ziehen daher immer vor, ihn ſo lange als möglich in dem urſprünglichen Zuſtand zu laſſen. So lange er ſich in dieſem befindet, iſt auch ein Betrug unmöglich; deſto leichter aber bei den präparirten Exemplaren, wo oft Stücke von ſehr verſchiedener Qualität aus mehreren alten Shawls ſo künſtlich zuſammengeſetzt ſind, daß der Nichtkenner etwas ganz Werthloſes theuer bezahlt, und um ſo mehr für gut hält, als ſchon halb abgetragene Shawls dem Auge ſowohl wie der Berührung weit feiner und egaler als neue erſcheinen. So viel zur Inſtruirung meiner verehrten Landsmänninnen, wozu ich nur noch bemerke, daß der Preis der beſten Shawls zwiſchen 12 bis 20,000 Piaſter ſich hält, doch gelegentlich vergleichen auch etwas, aber nicht viel wohlfeiler zu haben ſind, weil der Artikel ſtets geſucht iſt. Jedoch ſpreche ich hier nur von ſolchen Shawls, wie ſie bei uns nur höchſt ſelten geſehen werden. Dergleichen, wie man ſie im nördlichen Deutſchland, Frankreich und England zwiſchen 100 bis 200 Dukaten bezahlt, findet man hier ſtets in Menge zum halben und zu noch geringerem Preiſe. Grüne Shawls hält man für die ſchönſten, aber die Farbe nicht für dauerhaft, rothe ſind aus der Mode gekommen, ſchwarze, dunkelblaue und weiße bleiben daher die geſchätzteſten, die übrigen Farben ſind, wie die Türken mit einem von uns in ihre Sprache aufgenommenen Worte ſagen: phantasia.

2) Selamies, weiße, höchſt pracht- und geſchmackvoll mit Gold, auch Gold und Grün durchwirkte Zeuge zu Damenkleidern. Paris bietet nichts Eleganteres dar, ſie ſind aber ziemlich theuer, das Stück zu 9 Pik 1500 bis 2000 Piaſter, und zu einem europäiſchen Ballkleide bedarf es zwei ſolcher Stücke.

3) Tirmalama, indiſche Shawlſtoffe zu Schlafröcken für Herren, in welcher Toilette es zu meiner Zeit einem Exkluſiv geſtattet war ſeine Frühſtücksgäſte zu empfangen. Ich weiß nicht, wie es jetzt damit in Europa gehalten wird.

4) Seidenſtoffe von Bruſſa. Dieſe darf man nur in ſo fern in Konſtantinopel kaufen, als man keine Gelegenheit hat ſelbſt nach Bruſſa zu gehen — denn es iſt überhaupt eine Eigenthümlichkeit des Orients, welche auf den elenden Landſtraßen, der geringen Anzahl der Kommunikationsmittel, der ſchwachen und noch mehr indolenten Bevölkerung und des daraus entſtehenden mangelhaften Verkehrs und ſchläfrigen Binnenhandels beruht, daß man nämlich nie an einem entfernten Ort ſich das Beſte deſſen verſchaffen kann, was an einem anderen produzirt wird, während die Preiſe ſolcher Waaren dennoch unverhältnißmäßig bei der

geringſten Entfernung ſteigen. So iſt ſchon in Alexandria nicht zu finden, was in Kairo gang und gäbe iſt, in Aleppo nicht mehr, was in Damaskus, Homs und Hama produzirt wird, in Smyrna nichts von allem, und in Konſtantinopel nur das, was von geringerer Qualität iſt, ſelbſt die Produkte Kleinaſiens zum Theil betreffend. Man darf daher in keiner Stadt, wo man ſich eben befindet, verſäumen, wenn man an dergleichen Dingen Intereſſe findet, das dort Nationelle einzukaufen, da die einmal verſäumte Gelegenheit dazu ſelten und nur durch Zufall anderwärts wiederkehrt. In Europa bringt die auf's höchſte getriebene Induſtrie oft das Gegentheil hervor. So findet man zum Beiſpiel in England nie die ausgeſuchteſten Waaren in den Fabrikſtädten, wo ſie gemacht werden, ſondern in London, weil ſich dort der Markt vortheilhafter für ſie geſtaltet, und es iſt bekannt, daß die beſten franzöſiſchen Weine in der Regel jetzt in Frankreich am ſchwerſten zu erlangen ſind. Der ächte Bordeaux Lafitte iſt dort ſogar ganz aus dem Handel verſchwunden.

5) Challs von Angora, eine Art des feinſten Merinos in brennenden Farben, und die dortigen purpur und himmelblau gefärbten Schaaf- oder Ziegenfelle von ſammetartiger Feinheit. Auch hierbei gilt das eben Geſagte, doch nur in Hinſicht der höheren Preiſe.

6) Türkiſche Spiegel, in Sammet oder Tuch gefaßt, und mit Gold oder Perlen geſtickt, ein höchſt zierliches Toilettenmeubel für Damen, desgleichen Pantoffeln auf ähnliche Art geſchmückt, und zuweilen auch mit Juwelen beſetzt.

7) Alte Waffen aller Art von ausgezeichneter Güte, originell und prachtvoll ausgelegt und verziert. Dieſe werden immer ſeltener, da die Türken ſich jetzt faſt ausſchließ-

lich europäiſcher bedienen. Daſſelbe gilt von koſtbarem alten Pferdezeug.

8) Zarfe, Taſſenhalter (da der Kaffee im Orient ohne Untertaſſen präſentirt wird) in Form unſerer Eierbecher, entweder in Filigranarbeit, oder in Emaill mit Edelſteinen beſetzt, und ſchön geſtickte Kaffeeteppiche, rundum mit langen goldenen Franzen beſetzt, welche über das Kaffeebrett und die Taſſen gebreitet bleiben, bis man den Kaffee einſchenkt.

9) Tabourets, kleine Tiſche und Schränke in Marquetterie, mit Schildkröte, Ebenholz, Perlmutter und Elfenbein ausgelegt, von der ſchönſten Arbeit, und zehnmal wohlfeiler, als ſie in Europa anzufertigen ſind.

10) Bernſteinſpitzen, einfach und auch mit Edelſteinen beſetzt, Pfeifenröhre von Weichſel und Jasmin, Pfeifenköpfe aus rother Erde, ohne und mit Vergoldung, deren Preis von wenigen Paras bis zu 25 Piaſter variirt. Die Weichſelröhre betreffend, welche die theuerſten von allen ſind, iſt zu bemerken, daß die ſchönſten und dauerhafteſten die unächten ſind, nämlich die, welche aus einem anderen feſteren Holz beſtehen, und nur mit der Rinde der Weichſel ſehr künſtlich plattirt werden. Dieſe behalten ſtets ihre Form, während die ächten ſich bei jeder Temperaturveränderung krumm ziehen. Der Preis iſt demohngeachtet für beide Sorten ziemlich derſelbe.

11) Tabaksbeutel von Sammet, Seide und Kaſchemir in hundert verſchiedenen Deſſins reich geſtickt. Desgleichen ähnliche Futterale für die Pfeifenſpitzen.

12) Eine eigene ſehr zierlich gearbeitete Art goldene Ketten und Bracelets, ſowie ſilberner Kettenbörſen, welche nur in Konſtantinopel und Smyrna gemacht werden.

13) Smaragden, Rubine und Türkiſſe, die man in Konſtantinopel in größerer Auswahl und bedeutend wohlfeiler als in Europa findet. (Man erlaube mir ein, für allemal Konſtantinopel zum Orient zu rechnen.)

14) In Gold, Silber und Seide mit ſeltener Kunſt geſtickte Decken von Tuch, Atlas, Kaſchemir oder Sammet, entweder als Bett- oder Tiſchdecken zu gebrauchen, oder vor Thüren aufzuhängen, deren unglaubliche (verhältnißmäßige) Wohlfeilheit ſich nur dadurch erklären läßt, daß es Arbeiten der ſonſt mit nichts beſchäftigten Weiber aus den Harems ſind.

15) Talismane aller Art, alte und neue, gefaßt und ungefaßt. Sie haben ihren eigenen kleinen Bazar, dicht neben dem „der Läuſe" (Bit-bazar), ſo genannt, weil dort von den Juden alte Kleider verkauft werden.

16) Caſſeletten zum Räuchern von Silber und Vermeil, mit Korallen oder Edelſteinen beſetzt, in alterthümlicher Form, eine Zierde des recherchirteſten Boudoirs; desgleichen ähnliche Spiegel in Silber und Vermeil, ſo wie portative türkiſche Schreibzeuge.

17) Parfümerieen, Roſen- und Jasminöl (welches jedoch dem von Tunis weit nachſteht), andere koſtbare Oele aus verſchiedenen Hölzern gezogen, die bekannten Paſtilles des Serails, aus denen auch eine Menge Damenſchmuck gefertigt wird, ſowie Medaillons, die letzteren jetzt meiſtens mit chriſtlichen Emblemen! worüber ich nie unterließ meinen alten Parfümeur, in deſſen Bude ich gewöhnlich von den Bazarpromenaden bei Pfeife und Mokkakaffee auszuruhen pflegte, weidlich zu necken, und ihm zu prophezeihen, daß ſich ihr Sultan nächſtens zum Chriſtenthume bekehren werde.

Es war ein höchſt liebenswürdiger Alter, ſeit dreißig Jahren Lieferant des Hofes, ſteinreich und ungewöhnlich ehrlich im Handel, auch ſtand derſelbe in dem guten Rufe ein ſehr bigotter Muſelmann zu ſein. Er hatte ſich trotzdem in meine Abyſſinierin, welche mich gewöhnlich auf meinen konſtantinopolitaniſchen Exkurſionen begleitete, ſo verliebt, daß er ihr den halben Inhalt ſeiner halben Bude geſchenkt haben würde, wenn ich es zugelaſſen hätte. Das Komiſchſte dabei war, daß er ſie, welche immer die männliche Mamelusen-Kleidung von Scham trug, für einen Knaben hielt. So ſtark iſt die Stimme der Natur bei einem Türken!

18) Türkiſche Hemden, aus einem ſeidnen transparenten Stoffe, das beliebteſte Negligé im Harem, aber auch beim vollen Anzuge werden ſie ſo getragen, daß ſie unter der Robe ſichtbar bleiben.

19) In Gold, Silber und bunter Seide geſtickte Tücher, Schärpen und Kleider aus Organdi. Die ſchönſten werden in Therapia gemacht, und ich wüßte nichts, was ſich beſſer zu nicht allzu koſtbaren Geſchenken für europäiſche Damen eignete. Das reichſte und geſchmackvollſte Tuch dieſer Art koſtet nicht über 800 Piaſter (200 Franken), und würde bei uns nicht für das Dreifache gearbeitet werden können.

20) Mouſſelintücher von allen Farben mit darauf gemalten Blumenguirlanden. Durch eine eigne Weiſe ſie drei- bis viermal im Meerwaſſer zu waſchen, werden die aufgetragenen höchſt lebhaften Farben ganz unverwüſtlich. Der Preis dieſer ſchönen und ſo dauerhaften Tücher beträgt nur 15 bis höchſtens 30 Piaſter.

21) Bogen und Pfeile der Turkomanen, die angenehmſten und kräftigſten zum Gebrauch, die ich kenne. Man hat einige Schwierigkeit ſie ſich zu verſchaffen, da ihr Verkauf in Konſtantinopel bei ſtrengſter Strafe verpönt iſt, denn das Bogenſchießen iſt ein Regal des Sultans.

22) Sehr elegante und zum Abtrocknen zweckmäßiger

als die unſrigen gearbeitete Hand- und Badetücher mit in Gold und Farben gewirkten Bordüren.

23) Sogenannte perſiſche Teppiche, die an Feinheit, Glanz und Reichthum der Farben Kaſchemirſhawls gleichen. Es iſt ein allgemeiner Irrthum ſie für perſiſche zu halten. Sie werden in einem Bergdorfe Kleinaſiens in einer ganz abgelegenen Gegend gefertigt, ein höchſt intereſſanter Ort, den mich ein glücklicher Zufall bei meinen Streifereien in jenem Lande unerwartet auffinden ließ. Die Waaren, welche ich dort ſah, waren von ſo ungeſehener Vollkommenheit, und zu ſo billigen Preiſen, daß ich, gleich einem Handelsmanne von Profeſſion, mein Gefolge um zwei Kameele vermehrte, die mit nichts als Teppichen beladen waren. Konſtantinopel hat mir nichts Aehnliches mehr dargeboten, nur die geringſte Qualität jener Meiſterſtücke der Weberkunſt waren auf den Bazaren anzutreffen, immer für Europa noch eine preiswürdige Akquiſition.

24) Aechte perſiſche Waaren. Dahin gehören hauptſächlich

a. Nargileh (perſiſche Waſſerpfeifen aus ..... einer koſtbaren antiken Maſſe, dem Damascirten ähnlich, aus Stahl, Erz und Silber komponirt.

b. Vaſen, Waſchbecken mit ihren Kannen, Waffen, Schreibzeuge u. ſ. w. aus Email. Das Email ſcheint eine perſiſche Erfindung zu ſein, welche die früheren franzöſiſchen Reiſenden nach ihrem Vaterlande verpflanzten.

c. Verſchiedene perſiſche Stoffe und Shawls, die nur an Feinheit denen von Kaſchemir nachſtehen, aber auch unendlich wohlfeiler ſind.

Man kann den genannten Artikeln noch allerhand Kurioſa zuſetzen, als alte Fahnen der Janitſcharen, Roßſchweiſe der Paſcha's, wunderbare Mützen aus Aloeholz, die mehrere tauſend Piaſter koſten, alte Trachten aller Art u. ſ. w.

Doch dies bedingt nur Zufall und Liebhaberei, und ich fürchte vielleicht nicht mit Unrecht, daß mein Katalog ſchon Manchem zu lang vorgekommen iſt, der meine wohlgemeinte Warnung am Eingang überſehen hat. Vielleicht erhebe ich mich wieder in etwas höhere Regionen bei meiner nächſten Nummer. Bis dahin „bitt' ich um Nachſicht“, wie meine verehrten Landsleute, die Berliner, mit ſo viel Recht zu ſagen pflegen.

Berichte aus Konſtantinopel.

III.

Des alten Konſtantinopels magere Ueberreſte zu beſchreiben, ſeine unzähligen hiſtoriſchen Erinnerungen aufzufriſchen, oder ein Gemälde des neueren Stambul zu entwerfen, wird mir gewiß nicht einfallen. Wem möchte dieſe Nachleſe nach ſo viel erſchöpfenden Schriften über dieſen Gegenſtand, vor allen unſers Hammers claſſiſchen Werken, noch gelingen!

Von meinen individuellen einſamen Ausflügen vielleicht ein anderesmal — jetzt bleibt mir nur übrig zur zweiten Periode meines hieſigen Aufenthaltes, der geſellſchaftlichen, überzugehen, und dieſe mit flüchtigſter Feder zu ſkizziren.

Die Gewalt der unerwartetſten Begebenheiten hatte unwiderſtehlich der ohnehin ſchon überall politiſirenden Geſellſchaft einen doppelten Stempel dieſer Gattung aufgedrückt. Nur ſelten konnten andere Gegenſtände des Geſpräches die Aufmerkſamkeit feſſeln, und Mehemed Ali war natürlich der Held des Tages, obgleich hier keineswegs der Gefeierte. Es war intereſſant zu hören, welche ſeltſame Urtheile zum Theil über ihn gefällt wurden, und wie ſchnell beſonders Manche mit ihm fertig werden zu können glaubten. Lord Ponſonby, von dem ein engliſches Blatt (ob mit Recht oder Unrecht, vermag ich nicht zu beurtheilen) neulich ſchrieb: „daß er Arroganz für Würde, entêtement — was die Franzoſen ſo gut l'esprit de mulets nennen — für Energie, Trägheit für ariſtokratiſch. und Leidenſchaftlichkeit für Dienſteifer halte" — Lord Ponſonby, ſage ich, verrieth in geringſchätzenden und heftigen Aeußerungen gegen den großen Paſcha, die unbeſiegbare Antipathie, welche jeder Mittelmäßigkeit gegen alles Geniale gleichſam angeboren iſt. Der Admiral Rouſſin, einer der vortrefflichſten und ehrenwertheſten Männer Frankreichs, verwunderte ſich nur über die „insolence" des ägyptiſchen Herrſchers, wahrſcheinlich, weil dieſem ſelbſt die Sendung des Herrn Anſelme, eskortirt von der ganzen formidablen Konſulargarde Alexandriens, ſo wenig imponirte, daß er ſich nur darüber luſtig gemacht zu haben ſcheint. Herr von Butenieff, deſſen milder und liebenswürdiger Charakter eben ſo allgemein geſchätzt wird, als er für einen der ausgezeichnetſten Diplomaten Europa's gilt, und von dem ich in der That nie eine Aeußerung hörte, ja, ich möchte ſagen, nie eine Miene ſah, welche eine Blöße gegeben, oder nur eine ſolche hätte errathen laſſen — begnügte ſich mit freundlichem Lächeln zu bemerken: daß der Horizont allerdings etwas umwölkt ſei, man aber hoffen müſſe, der junge Sultan werde ſich aus allen Schwierigkeiten glücklich herausziehen, da ſo viele Schultern ſich ihm von allen Seiten zur Stütze unterſtellten. Auch der feine und gewandte Internuntius, Baron Stürmer, äußerte humoriſtiſch, daß er ſich innig freue, alle Mächte ſo eines Sinnes zu ſehen, zugleich aber auch froh ſei, ein Kriegsſchiff hier zu ſeiner Dispoſition zu haben, um ſich im Fall der Noth mit den Seinigen in salvo ſetzen zu können; und unſer preußiſcher Geſandter, Graf Königsmarck, ſah mit chevaleresken deutſchen Sinn in Mehemed Ali nur den illegitimen Rebellen, verehrte innig den legitimen Großherrn, dem er, wenn es auf ihn allein ankäme, gewiß nicht nur Syrien, ſondern auch Aegypten und Kandia (nur vielleicht Griechenland nicht) wiedergeben würde, und war auch dem neuen Großvezir, ebenfalls als legitimen Miniſter, mit größter Anhänglichkeit zugethan. Von dieſem Letzteren aber (nämlich dem Vezir Chosrew Paſcha) vernahm ich die verdolmetſchten Worte: „Mehemed Ali Paſcha iſt böſe auf mich, weil wir ihm nur die Erblichkeit von Aegypten, und nicht auch die von Syrien bewilligen, aber der gute Mann bedenkt nicht, daß dies ja ganz und gar nicht mehr von mir abhängt.“ Dies war nicht uneben, und ſchien mir anzudeuten, daß, wenn man, ohne alle fremde Intervention, hier die Dinge ſich ſelbſt überließe, die Ruhe im Orient und die Sicherung des Sultans vielleicht am ſchnellſten zu Stande käme.

Es iſt wahr, ich verſtehe von Politik weniger als mein Koch — aber in aller Einfalt meiner Unwiſſenheit muß ich bekennen, daß ich nie recht begreifen konnte, warum die Mächte Europa's, wenn ſie wirklich den Frieden des Orients und die Erhaltung der türkiſchen Herrſchaft, inſoweit dies noch möglich iſt, wünſchen — nicht den einfachſten Weg dazu einſchlagen, nämlich: Mehemed Ali zu befriedigen, deſſen Forderungen doch am Ende ſo gar unbillig nicht ſind, da er nur rechtlich zugeſprochen haben will, was er längſt ſchon de facto, und inſoweit mit Europa's Zuſtimmung beſitzt. Nur die Freundſchaft Mehemed Ali's kann dem Großherrn gründliche Sicherheit gewähren, weit mehr, beſorge ich, als die der europäiſchen Mächte, welche wenigſtens ſeinem Vater theuer genug zu ſtehen gekommen iſt, der wohl ausrufen konnte: Timeo Danaos et dona ferentes. Ich weiß allerdings, (ſo wenig ich weiß) daß politiſche Freundſchaft immer auf eigenes Intereſſe baſirt ſein muß, aber wer die Umſtände richtig und unpartheiiſch würdigen will, wer Mehemed Ali's hohen und klaren Geiſt kennt, und zugleich die bedeutende Altersſtufe berückſichtigt, auf der er bereits angelangt iſt — der muß zu der Ueberzeugung kommen, erſtens, daß Mehemed Ali's wahres Intereſſe, ſobald er erlangt hat, was er jezt begehrt, fortan nur das ſein kann, ſich auf das innigſte mit ſeinem natürlichen Bundes- und Glaubensgenoſſen, dem Sultan, zu verbinden, und alle Kräfte ſeines Genius von nun an nur auf die bisher nothgedrungen vernachläſſigte, ja zum Theil untergrabene Wohlfahrt ſeiner eigenen Länder zu richten; zweitens, daß Mehemed Ali, einer der klügſten Fürſten ſeiner Zeit, der bisher im ganzen Laufe ſeiner Eroberungen nie die bedachtſamſte Mäßigung aus den Augen ließ, weßhalb auch der Erfolg alle ſeine Unternehmungen krönte, von der eben ausgeſprochenen Wahrheit mehr als jeder Andere durchdrungen iſt, und weit entfernt einer planloſen Eroberungsſucht Raum zu geben, ſeit lange nichts ſehnlicher wünſcht, als den Reſt ſeiner Jahre zum Ausbau des ſtolzen Gebäudes verwenden zu können, das ihm in den vergangenen thatenvollen Jahren mit ſo rieſenhafter Anſtrengung zu errichten gelungen. Drittens endlich, daß aus dieſen Gründen mit Mehemed Ali's conſolidirter Macht und dem ihm dadurch nun erſt möglich gemachten, ganz von dem bisherigen verſchiedenen Wirkungskreiſe, nicht nur alle Gefahr für den Sultan im Orient aufhört, ſondern ihm ſtatt deſſen eine bedeutende Stütze gegen anderweitige Gefahren erwächſt, eine bedeutende, wo nicht die einzige noch mögliche Stütze des Reiches der Osmanen. Mehemed Ali wird, begnügt, unſchädlich, Andere ſind vielleicht beides noch nicht. Hierüber ließe ſich viel ſagen, wenn es nicht beſſer zu ſchweigen wäre; auch maße ich mir nicht an zu entſcheiden, welcher Ausgang der Dinge der beſte für die Menſchheit ſein möge — das wird der liebe Gott am beſten einzurichten wiſſen — nur die Ueberzeugung ſteht bei mir feſt: der jezige prekaire Zuſtand Mehemed Ali's, der leidige status quo, wenn er durch äußere Gewalt erhalten wird, erhält auch nur die Unſicherheit der Pforte, die Vernichtung Mehemed Ali's aber raubt ihr ihre letzte natürliche Stütze. Die nothwendige Folge iſt klar, und es giebt Intereſſen, die durch den einen wie den anderen Fall nur gewinnen können. Es ſcheint mir auch nicht ganz gerecht, Mehemed Ali ſchlechthin einen Rebellen zu nennen. Beim Lichte beſehen, gehörte ſchon lange vor Mehemed Ali Aegypten der Pforte nur noch nominell, gleich Algier und Tunis, und Mehemed Ali hat alſo im Grunde Aegypten weit mehr den Mameluken als dem Sultan entriſſen, demohngeachtet aber dieſem mehr Tribut von Aegypten gezahlt, als er je vorher davon empfing. Außerdem kann man nicht läugnen, daß der mächtige Paſcha der Pforte große Dienſte geleiſtet, und im griechiſchen Kriege, wo er auch bei Navarin mit geblutet, die größten Opfer gebracht hat; die Wahrſcheinlichkeit ſteht wie zehn zu eins, daß wenn der Sultan von Hauſe aus Mehemed Ali die Dämpfung der Revolution Griechenlands aufgetragen, der ſo weſentliche Beſitz dieſer Provinzen dem türkiſchen Reiche nie verloren gegangen ſein würde. Syrien endlich hat Mehemed Ali nach hundert öffentlichen und heimlichen, feindlichen Verſuchen der Pforte gegen ihn, im offenen Kriege erobert, und die europäiſchen Mächte haben ihn nicht daran verhindert.

Türkiſche Verhältniſſe ſind aber überhaupt nicht nach europäiſchem Maßſtabe zu meſſen, und ein Rebell erſcheint hier bei weitem nicht ſo gehäſſig als bei uns. Seit das Osmaniſche Reich beſteht, haben die Rebellionen nie darin aufgehört, und ſelbſt der Koran ſagt: „Wenn Mehrere ſich um den Beſitz des Reiches ſtreiten, ſo ſollt ihr euch dem Sieger unterwerfen.“ Gleichſam dem Gottesurtheil. Auf kein Land paßt Voltaire's Ausſpruch beſſer, als auf die Türkei: „Le premier qui fut Roi, fut un soldat heureux.“ Es giebt aber auch anderwärts nicht viel Throne, alte und neue, die nicht mehr oder weniger auf ähnliche Weiſe begründet worden wären, und haben wir nicht noch heut zu Tage von den Mächten Europa's anerkannte, ganz friſche Rebellen? Wer weiß, ob wenn die Aegypter ſtatt Mehemed Ali rebellirt, und aus der Thronpflanzſchule deutſcher Prinzen ſich Einen zum König erbeten hätten, man nicht über die Illegitimität der Sache eher ein Auge zugedrückt haben würde? Aber Theorieen laſſen ſich nicht immer durchführen, bei der Praxis kommt es zuletzt immer darauf an: Was kann man, und was iſt das Nützlichſte von dem, was man kann.

Dazu bliebe aber hier natürlich auch zu berückſichtigen übrig, was Mehemed Ali kann — und dieſer Frage möchte vielleicht das ſo friedlich und ſanft gewordene Europa kaum volle Gerechtigkeit widerfahren laſſen. Es ſind jedoch Viele, welche die hieſigen Verhältniſſe beobachtet haben, der decidirten Meinung, daß Mehemed Ali, wenn er ſeine bisherige Mäßigung erfolglos ſieht, und auf's Aeußerſte gebracht, zu dem Entſchluſſe käme, ſein ganzes Spiel auf eine Karte zu ſetzen, nicht nur das türkiſche Reich ſchneller über den Haufen zu ſtoßen vermöge, als vielleicht ein europäiſcher Kongreß, wegen dieſer Angelegenheit zuſammenberufen, Zeit zur Beſtellung ſeiner Quartiere finden würde — weil, außer daß ſeinen Armeen nichts mehr entgegenſteht, auch ſeit dem Tode Mahmud's der größte Theil der osmaniſchen Bevölkerung reif iſt, auf den erſten Wink Mehemed Ali's Parthei zu ergreifen*) — ſondern daß derſelbe ſogar leicht fähig und auch Willens ſein könne, im ganzen Orient die Fackel eines erneuten Fanatiſmus und Chriſtenhaſſes zu entzünden, welche beide jetzt zwar apathiſch darniederliegen, aber noch lange nicht vernichtet ſind. Daß nun eine Revolution dieſer Natur — wenn ſie auch nicht die bekannte Prophezeihung wahr zu machen beſtimmt iſt, die türkiſchen Roſſe aus den Fluthen des Rheines trinken zu laſſen — doch in ihren Folgen ſchwer zu berechnen ſein möchte, ſpringt in die Augen, und jedenfalls würde ſie die bereits ſo ſchön begonnene und beiden Theilen ſo heilſame Verſchmelzung weſtlicher und öſtlicher Civiliſation auf lange Zeit hinausſchieben, dadurch aber der ganzen Menſchheit einen empfindlichen Nachtheil zuziehen*). —

---

*) Eine türkiſche Armee giebt es nicht mehr, und eine ruſſiſche, die allein noch zur rechten Zeit eintreffen könnte, möchte, wenn ſie das Land gegen ſich hätte, einen ſchweren Stand finden; Mehemed Ali's mit der türkiſchen vereinte Flotte aber ruht ganz ſicher vor der Hand im Hafen von Alexandria, gegen den, nach des Admiral Stopford eigenen Aeußerungen, nichts mit Hoffnung auf Erfolg zu unternehmen iſt.

Diejenigen, welche behaupten, daß nur durch chriſtliche Herrſchaft im Orient die Renovirung deſſelben auf ſegensreiche Weiſe vor ſich gehen könne, und daher je eher je lieber zur Theilung der Türkei und Aegyptens, in verſchiedener Manier, ſchreiten möchten, kommen jedenfalls mit dieſer Anſicht noch zu früh, aber auch in ſolchem Intereſſe — als allgemeines der Menſchheit betrachtet — könnte man für die Zukunft nichts Wirkſameres empfehlen, als die orientaliſchen Mächte jetzt ſich ſelbſt zu überlaſſen, und nur die europäiſchen zur Verhinderung einſeitiger Einmiſchung möglichſt zu controlliren.

Alles das ſind freilich nur ſo viel leere Worte, die nicht das geringſte Früchtchen tragen werden, aber es unterhält mich ſie auszuſprechen, ja ich bilde mir ſogar ein, vorherſagen zu können, was geſchehen wird, in der Art, wie die jüdiſchen Propheten, die von einer Stadt, welche am Abhang eines Berges ſtand, vorher verkündeten, daß ſie zerſtört, und ihre Steine den Berg herabrollen würden. Dies führte mir ein engliſcher Miſſionair, der ſelbſt die Steine unten liegen ſah, als den unumſtößlichſten Beweis für die Wahrheit des Chriſtenthums an, nämlich ohne Zweifel, daß die Steine nicht den Berg hinaufgerollt ſind. Eine ähnliche Prophezeihung denke ich niederzuſchreiben, und mit ſieben Siegeln verwahrt bei unſerem Miniſterio des Auswärtigen niederzulegen, und in fünf Jahren ſprechen wir uns dann wieder. Das Unabwendbare wird geſchehen — man zweifle nicht daran.

---

*) Ich ſage abſichtlich: Verſchmelzung beider Civiliſationen, — denn der größte Theil unſerer politiſchen Schriftſteller, die den Orient allein vom Hörenſagen kennen, haben auch immer nur ſeinen Fortſchritt im Sinn, während ich, nicht ohne einige gewichtige Autoritäten glaube, daß wir nicht viel weniger von ihm zu lernen haben, als er von uns.

Ich ſchöpfe tief Athem, um mich von der Politik auszuruhen, und will jetzt den Leſer aus der dürren Steppe ſchnell in den herrlichſten ſonndurchblitzten Buchenwald führen, der Belgrad's (nicht der entfernten Feſtung, ſondern des nahen friedlichen Dorfes) hundert krauſe Höhen deckt. O Natur! Du treue göttliche Mutter, ſo lange mir der Sinn für Dich und Deinen unendlichen Urheber nicht abhanden kommt, halte ich mich für einen glücklichen und ſelbſt ewiger Jugend theilhaftigen Sterblichen — denn ſterben iſt auferſtehen!

Es wäre Unrecht, den geliebten Leſer mit mir allein zu langweilen, wenn es beſſer eingerichtet werden kann, und ſo fahren und reiten wir in den beſagten Wald in Geſellſchaft zwei reizender Damen, der Gräfin Königsmarck und der Frau von Stürmer, begleitet von deren verehrten Ehemännern.

Zuerſt müſſen wir uns freilich, eine Viertelſtunde lang, über abſcheuliches Pflaſter, durch die engen und ſchmutzigen Straßen Bujukdere's, von noch ſchmutzigeren Griechen und Armeniern angefüllt, mühſam durchwinden, dann aber öffnet ſich ſchon an des Meeres Geſtade ein lachendes Wieſenthal, in deſſen Mitte ſich eine erhabene uralte Platanengruppe aufthürmt, welche die Volkstradition uns als von Gottfried von

Bouillon gepflanzt darſtellt. Schade, daß nach türkiſchem Gebrauch nur Vieh im weiten Schatten ihres Blätterdomes ruht, und durch die Spuren, die es im Stande der Natur zurückläßt, den ſchönen Fleck für Menſchen unbrauchbar macht. Hier ſetzen wir Reiter unſere Pferde in Galopp, das Thal verengt ſich zwiſchen grünen Hügelwänden, und bald erblicken wir es majeſtätiſch geſchloſſen, durch eine Waſſerleitung doppelter Arkaden, welche aus vielen künſtlichen Behältern in den Bergen das Waſſer nach Konſtantinopel führt.

Noch eine Stunde im kühlen, mannigfach abwechſelnden Walde fortreitend, erreichen wir unter hohen Eichen durchſchimmernd, das erſte dieſer koloſſalen Baſſins, im Türkiſchen **Bent** genannt, Werke, die den alten Römern keine Schande machen würden. Die Konſtruktion iſt einfach. Eine tiefe Schlucht wird aufgeſucht, und durch eine zwanzig Fuß dicke, und nach Umſtänden variirende, 50 bis 80 Fuß hohe Mauer, mit einer abſchüſſigen Terraſſe aus Marmorplatten darauf, begränzt. Das von allen Seiten im Winter und Frühjahr herbeiſtrömende, und durch die Mauer feſtgehaltene Waſſer füllt die Schlucht, und bildet bald einen ſcheinbaren See, oder einen gewundenen Fluß, zu dem auf beiden Seiten der Abhänge dichte Buſchmaſſen bis auf den Waſſerſpiegel niederſteigen, und ihre Aeſte in ſeiner ſilberhellen Fluth tränken. Durch einen ſchmalen Kanal am Fuß der Mauer läuft der Bedarf für den Aquadukt ab, und iſt des Waſſers zu viel, ſo ſtrömt es über die obere Terraſſe in die Tiefe.

Nicht weit von hier lichtet ſich der Wald, und öffnet eine ferne Ausſicht über wogende Höhen mit undurchdringlichem Dickicht bedeckt. An einer derſelben liegt Belgrad, und das erſte Haus, deſſen man anſichtig wird, iſt die Villa, wo Lady Montague, die engliſche Sévigné, ihre unſterblichen Briefe ſchrieb. Ein heiteres Andenken!

Neues Walddunkel von Kaſtanien und Buchen umfing uns hinter dem Dorfe, und nach einer halben Stunde fanden wir uns am Fuße des größten und ſchönſten der Bents, vom Sultan Mahmud aufgeführt, mit den im Wagen gekommenen Damen wieder zuſammen. Man kann ſich kaum eine ſchönere Parkparthie denken, als dieſen eben ſo impoſanten als zierlichen Bau in der herrlichſten Waldumgebung auf dem bewegteſten Terrain, mit tiefen Einblicken und großartigen Fernſichten. Es ſind eigentlich zwei Bents nahe neben einander, wovon ſich das eine nördlich, das andere weſtlich hinzieht, und auf dem mit Baumgruppen maleriſch beſetzten Berg zwiſchen beiden ſteht der geſchmackvolle Pavillon des Sultans, welcher ganz auf europäiſche Weiſe meublirt iſt. Alles ward hier aus weißem Marmor aufgeführt, von reichen Geländern aus derſelben Steinart eingefaßt; das Mauerwehr des Bent Sultan Mahmud's iſt über 80 Fuß hoch; vor ihm befindet ſich ein Kiesplatz von bedeutendem Umfang, mit abgeſtuften Terraſſen umgeben, und im Inneren der Hauptmauer, wo eine Schwefelquelle gefaßt iſt, hat man eine geräumige Grotte angebracht, deren Ausſchmückung, ſo gewöhnlich ſie iſt, doch eine ſehr gute Wirkung macht. Das Innere derſelben bildet nämlich eine dichte Weinlaube. Der braune Stamm, die grünen Blätter und die blauen Früchte, nach der Natur geſchickt geformt und gemalt, ſind aus Kupfer getrieben, und der Quell ſpringt als Fontaine aus einem verzierten Becken in der Mitte. Mahmud hatte mit Recht eine beſondere Vorliebe für dieſen Ort, ohne Zweifel eine ſeiner gelungenſten Schöpfungen, und hier war es, wo er bei einem ländlichen Feſte, drei Wochen vor ſeinem Tode, die erſten gewaltſamen Symptome der Krankheit verſpürte, die ihn ſo ſchnell hinwegraffen ſollte. Er ward mehr als einmal ohnmächtig, und mußte ſchleunig nach Konſtantinopel zurückgebracht werden.

Eine Menge Promenaden führen den Bents entlang in

Irrgängen durch den Wald, und die Damen waren ſo eifrig in ihrer Explorirung, daß ich zuletzt, als der Mond aufging (das Diné war aber noch im Rückſtande), mich ſchon mehr als Semilaſſo fühlend, die holden Unermüdlichen bitten mußte, mir ein Pferd zu geſtatten, um ihnen folgen zu können, oder zurückzukehren. Es war eine Schmach, aber der Wahrheit die Ehre! Ich nahm diesmal im Wagen neben Frau von Stürmer Platz, eine himmliſche Fahrt im vollen Leuchten des Vollmonds, von vier raſchen Pferden im Fluge fortgezogen, und auf harten Lehmwegen dahinrollend, die im Sommer der beſten Chauſſée gleichen, im Winter aber grundlos ſind. Wir ſprachen von Lord Byron, über deſſen Immoralität das ſehr fromme Ehepaar zwar ſeufzte, aber doch nicht umhin konnte, ſeinem Dichtergenius volle Gerechtigkeit widerfahren zu laſſen. Armer Lord Byron! wie Wenige ſehen ein, welch tief religiöſes Gemüth in Dir waltete, und wie edel die bittere Ironie Deines Geiſtes war! Die Nachwelt für Dich und deines Gleichen, denn für die Mitwelt waren Deine Strahlen zu ſengend!

So gelangten wir abermals an die Bögen des Berge verbindenden Aquadukts, und nichts konnte die Pracht übertreffen, mit der der ferne Bosporus am äußerſten Ende der dunkelgrünen Waldwellen zwiſchen den hohen ſchneeweiß im verklärenden Silberſchaum des Mondes flimmernden Arkaden erſchien.

Doch auch das hell erleuchtete gaſtliche Haus des Grafen hatte ſeinen Werth, als wir es in ſpäter Stunde erreichten, und als wir ſeine mit Blumen geſchmückte breite Treppe erſtiegen hatten, glaubte ich, daß niemand von uns die Wachskerzen der wohlbeſetzten Tafel von neuem gern mit Cynthia's keuſcher Fackel vertauſcht hätte.

Blicke auf die gegenwärtige Lage von Kreta.

Kandia fängt an von Neuem die Augen Europa's auf ſich zu ziehen. Obgleich ich ſchon vor einigen Jahren meine Reiſe durch dieſe Inſel beſchrieben, ſo geſchah dies doch damals mehr aus dem pittoresken Geſichtspunkt, und es ſind mir einige Noten übrig geblieben, deren Mittheilung grade jetzt für Ihr Blatt vielleicht brauchbar erſcheinen dürfte. Ich überſende ſie Ihnen daher, Ihrem Ermeſſen überlaſſend, in wie weit Sie ſie zu benutzen für gut finden.

Um den jetzigen Zuſtand Kreta's zu beurtheilen, und namentlich die Sicherheit und Wohlfahrt gehörig zu ſchätzen, welche unter der ägyptiſchen Regierung die Chriſten dort genoſſen, wird es nicht unnütz ſein, einen flüchtigen Blick auf die Lage zu werfen, in welcher ſie ſich vor Mehemed Ali's Regierung befanden. Ich will nur einiger bekannten Fakta erwähnen, die ſich ſehr häufig wiederholten, und die ſo zahlreicher Art ſind, daß einem nur die Verlegenheit der Wahl übrig bleibt. Zum Beiſpiel: zwei türkiſche Wachen gehen auf den Wällen auf und ab, und ſehen auf der Straße unter ſich einen Griechen vorüberreiten. Ich wette, ſagt der eine Soldat, der Kerl fällt auf die linke Seite. Angenommen, ruft der Andere; und im ſelben Augenblick knallt die Büchſe. Der Grieche ſtürzt — rechts oder links, es iſt gleichgültig, ein todter Hund mehr oder weniger, und niemand fragt danach.

wer ihn getödtet. — Ein reicher Chriſt geht über die Straße, und ſieht einen Türken auf ſich zukommen, der ihm freundlich lächelnd ein Tuch übergiebt, in welchem ſechs Flintenkugeln eingewickelt ſind. Man hat mir verſichert, ſetzt der Türke hinzu, daß du mir hundert Piaſter für jede dieſer Kugeln geben würdeſt, ich werde ſie morgen bei dir abholen. Wurde das Geld nicht bezahlt, ſo konnte man ſicher ſein, daß der Widerſpenſtige wenige Tage darauf irgendwo erſchoſſen gefunden wurde. Keine Behörde kümmerte ſich darum. Aehnliches geſchah ſo oft, daß ein Grieche an keinem türkiſchen Feſt wagte, ſein Haus zu verlaſſen, aus Furcht, von dem erſten Muſelmann, der von irgend einer Orgie taumelnd zurückkam, und ſelten anders als bis zu den Zähnen bewaffnet ausging, bloß zum Spaß niedergehauen oder todtgeſchoſſen zu werden, ebenſo unbefangen, wie unſere betrunkenen Bauern mit ihren Meſſern junge Alleebäume abzuſäbeln pflegen. Von den geringeren, demüthigenden Verpflichtungen, welche außerdem den Griechen auferlegt waren, ſpreche ich nicht, da ſie zu allgemein bekannt ſind; man kann aber mit Beſtimmtheit ſagen, daß kein dort angeſeſſener Chriſt ein Eigenthum beſaß, da es jedem türkiſchen Befehlshaber frei ſtand, ihn nach Belieben zu taxiren. Ja der Paſcha, der immer nur für kurze Zeit ernannt wurde, und ſein Paſchalik meiſtens für geborgtes Geld in Konſtantinopel kaufen mußte, war förmlich auf Exekutionen angewieſen, und noch mehr als er alle ſeine Unterbeamten, die meiſt ohne irgend ein Gehalt wörtlich nur auf Koſten der Raja's exiſtiren konnten. Jeder Aga auf dem Dorfe hatte überdies das Recht, die griechiſchen Bauern zu ungemeſſenem Dienſt zu verbrauchen, wie es ihm gefiel, und nur ſelten verſuchte zuweilen ein Paſcha einige Ordnung und Billigkeit in dieſes Chaos zu bringen, bezahlte aber gewöhnlich einen ſolchen Verſuch mit ſeinem eigenen Kopf.

So lebten die unglücklichen Raja's fortwährend unter den Klauen einer vollſtändig organiſirten und erbarmungsloſen Räuberbande. Iſt es zu verwundern, wenn ſolche Unterdrückung ihren Charakter falſch, unredlich und ſtets zur Empörung geneigt machte? Deshalb folgte der Schilderhebung in der Morea ſehr ſchnell eine gleiche in Kreta, und nirgend ward von beiden Seiten der Bürgerkrieg grauſamer und entſetzlicher geführt als hier. Ohne Zweifel hätten die Griechen vollſtändig geſiegt, wenn nicht Mehemed Ali dem Sultan zu Hülfe gekommen wäre, und unter den Befehlen Haſſan Paſcha's, ſpäter denen des hochausgezeichneten Muſtapha Bey's (des noch heut regierenden Paſchas) ſeine kriegsgewohnteren Truppen nach Kandia geſendet hätte. Es iſt einer von den Dienſten, die jetzt erſt ihren wahren Lohn gefunden haben.

Warum verſagten aber die großen Mächte dem neu von ihnen geſchaffenen griechiſchen Staat die Vereinigung mit Kreta? Wahrſcheinlich aus folgenden Gründen: Erſtens, weil es noch vierzig bis fünfzig Tauſend Türken in Kreta gab, die ſich nie gutwillig der griechiſchen Herrſchaft unterworfen haben würden, und die wegzujagen grauſam, zu entſchädigen ſehr ſchwierig geweſen ſein würde. Zweitens, weil ſie wohl glauben mochten, daß es leichter ſein würde, Griechenland die Inſel zu geben, als auch zugleich die Mittel, ſich dieſelbe zu erhalten. Drittens endlich, weil man wohl auch wenig einig darüber war, welchen Grad von Gewicht und Gewalt man dem neu improviſirten Hellenenſtaat eigentlich bewilligen wollte. Indem man ſich aber aus dieſen Gründen beſtimmte, Kreta nicht mit Griechenland zu vereinigen, wollte man es doch auch der Türkei nicht wieder überlaſſen, aus Beſorgniß der Rache, welche dieſe gegen ihre rebelliſchen Unterthanen auszuüben nur zu bereit war. Man wählte alſo, wie gewöhnlich, eine halbe Maßregel, und überließ Kandia dem Paſcha von Aegypten, wozu der erſte Vorſchlag hauptſächlich von Herrn von Rigny ausging, und ſich auf folgende Motive ſtützte, die heute freilich nicht mehr an der Tagesordnung ſein würden: 1) Weil Mehemed Ali der in der Civiliſation fortgeſchrittenſte Mann des Orients ſei, 2) weil man glaubte, daß er allein unter den Muſelmännern Macht genug beſäße, um beide feindlichen Populationen der Inſel durch Gewalt zu vereinen, 3) weil man ihm zutraute Geld genug zu beſitzen, um das verheerte Kandia mehrere Jahre zu regieren, ohne Revenüen daraus erwarten zu dürfen. Der Vicekönig bewirkte auch in der That alles, was man von ihm erwartete, und dies auch mit Hülfe zweier Regimenter, hauptſächlich aber durch die Weisheit und Milde des edlen Muſtapha Paſcha, eines türkiſchen Gouverneurs, wie es vielleicht keinen zweiten mehr giebt, an deſſen Seite überdies damals ein Europäer ſtand, den ich in vielen Verhältniſſen genau kennen zu lernen Gelegenheit gehabt habe, und in dem ich einen von den wenigen Menſchen fand, die, in welcher Sphäre ſie ſich auch bewegen mögen, als zum Regieren geſchaffen erſcheinen.

Vier Jahre lang haben die Koſten dieſer Regierung die Revenüen um zwei Drittel überſtiegen, und noch zu der Zeit, als ich in Kandia war, fingen ſie kaum an ſich einigermaßen auszugleichen, aber das Land blühte ſichtlich auf, Städte und Dörfer waren aus ihrer Aſche ſchöner und beſſer als vorher erſtanden, die ganz verwahrloſten Häfen von Kandia und Kanéa mit großen Koſten wieder in Stand geſetzt, beide mit prächtigen Leuchtthürmen verſehen, auch ein Theil der Feſtungswerke der Inſel nothdürftig wieder hergeſtellt, und während man dies alles ausführte, war zugleich der Bevölkerung ein größerer Grad von Freiheit ertheilt worden, als irgendwo im Orient angetroffen wird. Ich berufe mich hierüber auf das Zeugniß aller fremden Konſuln in Kandia, deren Lage ein unpartheiiſches Urtheil geſtattet. Folgendes ſind Thatſachen. Die religiöſe Toleranz ward in Kreta durchgängig vollkommener gehandhabt, als leider noch im halben Europa. Alle Regierungsbeamten vom Paſcha an bis auf den letzten waren auf fixe Gehalte geſetzt. Kein Aga durfte mehr geſetzlich Dienſte von den Bauern verlangen. Alle Avanieen, denen die Bauern ſonſt unterworfen geweſen, waren bei harter Strafe unterſagt. Die Tribunale waren unter Mehemed Ali's Regierung aus Griechen und Türken gemeinſchaftlich zuſammengeſetzt, und durften nicht mehr weder Güter einziehen, noch Geldſtrafen auferlegen. Der Stock, welcher ja auch die engliſche Armee noch regiert, wurde zwar noch angewendet, jedoch in der Regel nur bei hartnäckigem Läugnen überführter Delinquenten, und auch dann war das Maximum der Schläge gegen ſonſt auf vier Fünftel reduzirt. Bei den vielen Monopolen, die man in Aegypten ſo heftig tadelt, exiſtirten keine in Kandia, ſondern nur einige ſogenannte Appalte (Verpachtungen) verſchiedene Gegenſtände der Konſumtion betreffend, namentlich Wein, Tabak und Häute — eine kleine Laſt, die nur die Konſumenten trifft.

Die größte Sicherheit herrſchte auf der ganzen Inſel. Der Diebſtahl, welcher im civiliſirten Europa ſo üppig florirt, war in Kreta faſt unerhört geworden, und ſeit mehreren Jahren auch nur ein einziger Mann mit dem Tode beſtraft worden, der ſeinen Herrn ermordet hatte; ſelbſt dieſer aber war ein Fremder aus der Morea. Alle gebildeten Europäer, die ich hier kennen lernte, verſicherten mich, daß eine ſo befriedigende Art der Regierung bereits einen ungemein günſtigen Einfluß auf den Charakter der Türken wie der Raja's gehabt habe. Doch zeichneten ſich die letzteren (ganz im Gegenſatz ihrer übrigen Landsleute) durch größeren Fleiß, und folglich durch ſichtlich ſich erweiſenden Wohlſtand aus. Dennoch muß man geſtehen, daß aus einem nicht zu tadelnden Nationalgefühl ein Theil der Griechen immer noch lebhaft von dem Wunſche beſeelt blieb, mit ihren Brüdern jenſeits des Meeres vereinigt zu werden, was ſie die Wohlthaten der ägyptiſchen Domination zum Theil geringer ſchätzen ließ, als ſie es verdienten. Auch viele Türken fühlten ſich gedemüthigt, ſtatt ihres Sultans einem Fürſten gehorchen zu müſſen, den ſie mehr für einen Araber und halben Chriſten als für einen ächten Türken anſahen. Man konnte daher wohl gewahr werden, daß, ſo gut alles ging, doch die ägyptiſche Herrſchaft noch keine recht tiefen Wurzeln gefaßt hatte, und das Ganze mehr oder weniger jenen Charakter des Proviſoriſchen an ſich trug, der über ſo manchem heute ſchwebt, was noch oder ſchon ſehr feſt zu ſtehen meint.

Als ich einmal mit dem vielfach unterrichteten franzöſiſchen Konſul, Herrn Fabrequettes, über die Zukunft Kandias ſprach, äußerte dieſer: „Ich ſehe nirgends eine Dauer in dieſer Zukunft. Schon die Geſchichte lehrt uns, daß Aegypten nie lange den Beſitz von Kandia behaupten konnte, und an welchen prekären Umſtänden hängt jetzt dieſer Beſitz! (Dieſe Worte haben ſchneller, als wir glaubten, ihre Erfüllung gefunden.) Man intriguirt fortwährend im Stillen für Griechenland, aber was würde dann aus dem ohnehin ſo entvölkerten Kandia bei der unfehlbaren Emigration von vierzig bis fünfzig Tauſend Türken werden? Gäbe man aber die Inſel dem Sultan zurück, ſo würde, fürchte ich, nachdem die Kandioten beider Religionen ein ſo viel beſſeres Loos unter Mehemed Ali kennen gelernt haben, in wenig Monden ein allgemeiner Aufſtand unvermeidlich ſein. (Es ſcheint, daß dieſe Prophezeihung ebenfalls ſchon eingetroffen iſt.) Ich ſehe nur ein glückliches und befriedigendes Loos für Kandia: Europa müßte dieſe von der Natur ſo herrlich begabte Inſel ſelbſt koloniſiren, und ſie für neutral und unabhängig erklären. Es wäre dann vielleicht ganz gleich, ob man ſie durch einen Chriſten oder Mohamedaner regieren ließe, wenn dieſem nur durch eine feſte Inſtitution unter Europa's Schutz eine ſo geregelte Regierungsweiſe auferlegt würde, die einen groben Mißbrauch ſeiner

Macht unmöglich machte." „Aber," fügte Herr Fabrequettes hinzu, „dies iſt Utopien, und die kleine Eiferſucht der großen Herren wird ſich über ein ſolches Reſultat nie vereinigen können." **Armes Kandia!**

Nur einmal fand eine Inſurrektion gegen Mehemed Ali ſtatt, und zwar im Jahre 1833, an der ſowohl türkiſche als griechiſche Landleute Theil nahmen. Man hat viel Lärm über die Grauſamkeit erhoben, mit welcher Mehemed Ali dieſen Aufſtand gleich in ſeinem Beginn unterdrückte; die darauf folgende ununterbrochene Ruhe hat jedoch wenigſtens ſo viel bewieſen, daß er das ſicherſte Mittel zum Zweck zu gelangen angewendet hat. Die Veranlaſſung zu dieſer Revolte muß uns Europäern ſonderbar erſcheinen. Der Vicekönig hatte nämlich, als er im Monat Auguſt ſelbſt zur genaueren Inſpektion des Landes nach Kandia kam, eine Zählung der Bevölkerung angeordnet, und zugleich einen Befehl ertheilt, nach welchem mehrere Schulen ganz nach derſelben höchſt liberalen Weiſe, wie er ſie in Aegypten eingerichtet, das heißt gänzlich auf ſeine Koſten, und mit einer Extrabeſoldung der Schüler die außerdem in *allem* freigehalten ſind, etablirt werden ſollten. Bei Ausführung dieſer Befehle, welche bei den unteren Klaſſen durchgängig einer leidenſchaftlichen Oppoſition begegneten, kam ein wunderlicher Fall vor, der zu ſehr die faſt unglaubliche Ignoranz der ſubalternen türkiſchen Behörden charakteriſirt, um ſeiner nicht hier zu erwähnen. Ein Aga, der den Auftrag hatte, die Bevölkerung der ihm untergebenen Dörfer zu zählen, führte dabei auch ſolche Kinder auf, die ſich noch im Mutterleib befanden, und da er nicht genau wiſſen konnte, welche Anzahl davon eine Mutter tragen könne, ſo fügte er bei jeder hinzu, nicht etwa wie viel Monate ſie ſchwanger ſei, ſondern wie viel, nach ſeiner Beurtheilung des Bauchumfangs, der lebendige Inhalt deſſelben Pfunde wiegen könne! Man kann ſich leicht denken, welches Entſetzen eine ſolche Fleiſchabſchätzung in den Köpfen aller Matronen des Landes hervorbringen mußte.

Während die Unzufriedenheit mit den obigen Maßregeln täglich zunahm, kam noch der unangenehme Umſtand hinzu, daß ein albaneſiſcher Häuptling mit einem Sphakioten der Berge in Streit gerieth, und dieſen mit ſeinem Stocke ſchlug. Dies geſchah in der Nähe von Kanéa, und eine große Menge Bauern, an die ſich auf ihrem Wege noch mehrere andere Gemeinden anſchloſſen, eilten ſogleich nach der Stadt, um Gerechtigkeit zu verlangen, und zugleich ihr Mißfallen über die anderen ihnen gemachten Zumuthungen geräuſchvoll auszudrücken.

Der Vicekönig befand ſich zu dieſer Zeit in der Hauptſtadt Kandia's, und man glaubte ſeine perſönlichen Befehle einholen zu müſſen, ſuchte jedoch einſtweilen die Unzufriedenen möglichſt zu begütigen. Die Bauern blieben alle in dem Dorfe Mowinia verſammelt, und beriefen noch Deputationen von allen übrigen Dörfern zu ſich. Täglich vermehrte ſich auf dieſe Weiſe die Zahl der Widerſpenſtigen, und faſt von allen Theilen der Inſel fanden ſich Abgeſandte zu Mowinia bei ihnen ein. Obgleich nun dieſe Bauern bis jetzt ohne Waffen waren, und ihre Rebellion gewiſſermaßen regulariſirt hatten, was man ſchon für einen bedeutenden Fortſchritt bei den Kretenſern anſehen konnte, ſo war es doch unmöglich, vier bis fünf Tauſend Menſchen vor den Thoren der Stadt in dieſer Verfaſſung vereinigt zu laſſen. Man verſuchte alſo nochmals auf jede Art den Weg der Güte, dann Drohungen, jedoch ohne Erfolg, und die Zahl der Verſammelten verringerte ſich nicht eher, als bis die Nachricht anlangte, daß auf Mehemed Ali's Befehl die zwei Infanterie-Regimenter auf Suada gelandet wären, um dem in Kanéa gewiſſermaßen eingeſchloſſenen Muſtapha zu Hülfe zu kommen.

Die Empörer hatten vergeblich die fremden Konſuln für ſich zu intereſſiren geſucht, welche ihrerſeits eben ſo vergeblich ſich an die europäiſchen Admirale, die Geſandten in Konſtantinopel und ſelbſt an den König Otto deshalb gewandt hatten. Dies alles bewog endlich die verſammelte Maſſe einige vorläufige Verſprechungen anzunehmen, welche ihnen Osman und Muſtapha Paſcha anbieten zu dürfen glaubten. Da jedoch ein großer Theil, ungefähr fünf- bis ſechshundert, in der früheren Widerſetzlichkeit beharrten, ſo wurde ein Angriff auf dieſe gemacht, wiewohl, höchſt ſeltſamer Weiſe für eine türkiſche Expedition, ohne weder Flinten noch Säbel dabei zu gebrauchen, weil die Rebellen ſelbſt ganz unbewaffnet waren, und nicht einmal Stöcke mit ſich führten. Man bemächtigte ſich daher ohne viele Mühe dreißig der Rädelsführer, denen die Befehlshaber in Kanéa ſofort eine zehnjährige Galeerenſtrafe ankündigten.

Von dieſem Augenblick an ſchien die Ruhe völlig wieder hergeſtellt. Mehemed Ali ratifizirte jedoch weder die gemachten Konzeſſionen Osman's und Muſtapha Paſcha's, noch die von dieſen diktirte Strafe, ſondern befahl zweiunddreißig mit Namen deſignirte Individuen ohne Verzug aufhängen zu laſſen, und zwar nur zehn von den dreißig Ergriffenen, außerdem aber zweiundzwanzig andere, die man für die Hauptanſtifter der ganzen Revolte hielt. Ob der Vicekönig Recht oder Unrecht hatte ſo zu verfahren, laſſe ich dahingeſtellt. Jedenfalls macht es der Herzensgüte Osman's und Muſtapha Paſcha's alle Ehre, daß ſie vierzig Tage lang die Ausführung des ſtrengen Urtheils aufſchoben, bis der Vicekönig nach drei umſonſt geſchickten Courieren die Paſcha's endlich mit ſeinem ernſtlichſten Zorn bedrohte. Es blieb ihnen nun nichts mehr übrig als zu gehorchen, aber zwei Tage darauf entfloh Osman, der Günſtling Mehemed Ali's, ſein ganzes Vermögen zurücklaſſend, nach Mitylene, um ſich dort in ein freiwilliges Exil zurückzuziehen. Doch ward er vom Sultan mit großen Lobeserhebungen gezwungen, nach Konſtantinopel zu kommen, wo er bald darauf an der Peſt ſtarb. Unter den zweiunddreißig Hingerichteten befanden ſich ſechs Türken, im Verhältniß des Antheils, den ihre Glaubensgenoſſen an dem Aufſtand genommen hatten.

Ich will jetzt noch einige Notizen über die Bevölkerung und die Produkte der Inſel hinzufügen. Den glaubwürdigſten Nachrichten gemäß, die ich mir verſchaffen konnte, überſtieg im Jahr 1838 die ganze Bevölkerung der Inſel, die im Alterthum beinahe eine Million zählte*), nicht die Zahl von 130 bis 140,000 Einwohnern, wovon, die Aegyptier mit eingerechnet, ungefähr die Hälfte aus Türken beſtehen mochte. Nach Beendigung der griechiſchen Revolution waren mehr als 25,000 Griechen emigrirt, welche faſt alle wieder zurückgekommen ſind, nachdem ſie ſich überzeugt hatten, daß die helleniſche Adminiſtration ihnen theurer zu ſtehen kam, als die Mehemed Ali's in Kreta. Unter den Eingeborenen zeichnen ſich beſonders als charakteriſtiſch und originell die Sphakioten aus. Wenn das Blut der alten Kretenſer ſich noch irgendwo erhalten hat, ſo fließt es wahrſcheinlich nur noch in den Adern dieſer kräftigen, aber grauſamen Kinder der Berge. Einige Reiſende behaupten ſelbſt in ihrer Ausſprache deutliche Spuren des doriſchen Dialekts aufgefunden zu haben.

Schon unter der langen Herrſchaft der Venezianer ſcheinen die Sphakioten in häufige Empörungen verfallen zu ſein. Ein Kalergy im Dienſt der Republik bekriegte ſie einmal achtzehn Jahre lang, und konnte zuletzt nur durch einen Vergleich mit ihnen fertig werden. Ein anderer Kalergy ward für ähnliche Dienſte zum nobile veneziano ernannt. Während der ruſſiſchen Campagne unter Orloff im Jahre 1770 ergriffen die Sphakioten lebhaft die Parthei ihrer Religionsverwandten, und hatten, nachdem dieſe ſie bald nachher ihrem Schickſal überlaſſen, viel von den Türken zu leiden, welche einen bedeutenden Theil ihrer Beſitzungen zerſtörten, und ein grauſames Blutbad unter ihnen anrichteten. Doch mußten ſie ſich ſeitdem den Türken wieder furchtbarer zu machen gewußt haben, denn ſchon im Jahre 1821 ſehen wir, daß ſie in ihren ſchwer zugänglichen Bergen keine andere türkiſche Autorität mehr litten, als einen Einnehmer der Abgaben für Rechnung des Sultans, zu deſſen ſpezieller Revenüe der geringe Ertrag ihrer Berge gehörte. Trotz dieſer verhältnißmäßig ſo viel größeren Freiheit rebellirten ſie dennoch bald von neuem, und hatten ſogar die Grauſamkeit, den armen türkiſchen Einnehmer hinzurichten. Doch fanden ſie diesmal ſchnell Urſache, ihre Unſtätigkeit zu bereuen, da überlegene Kräfte ſie gänzlich unterjochten, und die Sieger lange Zeit auf die barbariſchſte Weiſe mit ihnen verfuhren.

---

*) Noch im dreizehnten Jahrhundert, venezianiſchen Chroniſten zufolge, 5 bis 600,000 Seelen (Pashley's Travels in Crete. II. 326.)

Während der griechiſchen Revolution hatten ſie volle Gelegenheit, ihre Revanche zu nehmen, und nie ſtiegen ſie in die Plainen herab, ohne die entſetzlichſten Grauſamkeiten zu begehen. Es ſcheint ſelbſt, daß ſie dabei nicht immer die Griechen des flachen Landes verſchonten, weil ſie ſie der Feigheit und der Verrätherei beſchuldigten. Wäre es ihnen in jener Zeit geglückt, die Türken aus den Feſtungen zu vertreiben, ſo würden ohne Zweifel die Sphakioten unumſchränkte Herren des ganzen Landes, und dann ihre Beſeitigung eine ſchwere Aufgabe geworden ſein. Da ihnen aber dies Unternehmen fehlſchlug, gelang es den Aegyptiern, ſie in ihre Berge zurückzutreiben. Deſſen ungeachtet fand man es ſo ſchwierig, ſie gänzlich zu bezähmen, daß Osman und Muſtapha Paſcha ihnen freiwillig verſchiedene Privilegien ertheilten, unter anderen das, ihre Streitigkeiten von Richtern aus ihrer eignen Mitte ſchlichten zu laſſen. Demzufolge wurde ein Tribunal erſter Inſtanz bei ihnen errichtet, das nur aus Griechen beſtand; der Präſident allein war ein Türke. Außerdem ſandten die Sphakioten noch einen Deputirten in den hohen Rath zu Kanéa. Doch auch dieſe Vortheile genügten ihnen nicht, und bei der vorher beſchriebenen Inſurrektion von 1833 waren ſie abermals die Haupttheilnehmer. Nachdem aber, wie gleichfalls erwähnt, mehrere von ihnen auf Befehl Mehemed Ali's gehangen worden waren, legte dieſer bleibende Garniſonen in ihre feſteſten Plätze, und ſeitdem haben ſie unter des Vicekönigs Regierung vollkommene Ruhe gehalten.

Der Landſtrich, den die Sphakioten bewohnen, iſt höchſt maleriſch, und voll Intereſſe. Im Sommer leben die Bewohner in Dörfern, welche auf den höchſten Spitzen der Berge erbaut ſind, aber ſobald der Schnee dieſe Sommerwohnungen zu bedecken anfängt, ſteigen ſie in ihre Winterdörfer hernieder, die ſich dicht am Ufer des Meeres auf der Südſeite der Inſel ausdehnen. Sie beſitzen ſehr zahlreiche Heerden wohlgenährten Viehes, und es iſt in ihren Bergen, wo jene in der Levante ſo berühmten Käſe bereitet werden, die man auf allen Bazars Griechenlands, in Smyrna und ſelbſt in Konſtantinopel antrifft.

Die Sphakioten ſind ein großer, ſchön gebauter, höchſt rüſtiger Menſchenſchlag, und man unterſcheidet ſie leicht von den übrigen Griechen durch ihre martialiſche decidirte Haltung, und die Eigenthümlichkeit, daß ſie, ſelbſt im Winter, faſt immer nur in weiten, pauſchigen Hemdärmeln einhergehen, ohne Jacke noch Rock. Sie ſind determinirte Weintrinker, und ich habe ſchon anderswo erzählt, daß ſie ihren ohnehin ſehr feurigen Wein noch überdies mit rothem Pfeffer abzukochen pflegen. — Ihre Eiferſucht iſt ſprüchwörtlich in Kandia geworden, und ihre Frauen begehen nie eine Untreue ungeſtraft. Man verſichert, daß ſie in ſolchen Fällen die Schuldige an einen Baum binden, worauf jeder der Verwandten eine Kugel auf ſie abfeuert. Auch Mädchen, die vor ihrer Verheirathung zu Falle kommen, ſollen oft auf gleiche Weiſe gerichtet werden.

So furchtbar nun die Sphakioten ſich auch zu jeder Zeit der beſtehenden Regierung gemacht haben, beläuft ſich ihre Zahl doch kaum auf 8000 Seelen. — Schließlich bemerke ich noch, daß die Jagd in den Bergen von Sphakia zu den beſten in Kandia gehört, und man dort auch noch viele Steinböcke findet.

Eine andere hervorſtechende Abtheilung der Bevölkerung bilden die Abadhioten. Wenn man den Weg von Rethimo nach dem Labyrinthe einſchlägt, und die beiden anſehnlichſten und ſchönſten Klöſter der Inſel von Arkadia und Aſſomatos paſſirt hat, durchzieht man das Gebirge von Abadhia, welches die Vormauern des Ida gegen Südſüdoſt bildet. In dieſem Landſtrich befinden ſich ſieben bis acht Dörfer, zahlreich von einem kräftigen Stamme Menſchen bewohnt, die man für Nachkommen der Sarazenen hält, welche die Inſel lange Zeit beherrſchten. Da indeß die Abadhioten ganz dieſelbe Sprache ſprechen, wie die übrigen Muſelmänner in Kreta, ſo iſt jene Behauptung ſchwer zu beweiſen. Doch iſt ſo viel gewiß, daß dieſe kleine Abtheilung der Inſulaner ſich durch viel Exzentriſches auszeichnet. Die Abadhioten verheirathen ſich zum Beiſpiel nie anders, als unter ſich, behandeln alle Uebrigen faſt feindlich, und zeigten ſtets einen unruhigen Charakter wildeſter Unabhängigkeit. Sie waren mit Einem Wort unter den Türken, was die Sphakioten unter den Griechen ſind.

Die Berge von Abadhia beherrſchen die herrliche Plaine von Meſſara, wo der Lethe fließt, wo die Ruinen von Gortyna ſich noch aus den Ackerfeldern erheben, und wo ſich einſt die Kornkammer der Inſel und eines großen Theils des übrigen Archipels befand. Dieſe größtentheils von Griechen bewohnte Ebene diente daher am meiſten und faſt täglich zum Theater der Räubereien der Abadhioten, bis ſie an einer einzigen Familie der Ebene einen Widerſtand fanden, der faſt ihre Vernichtung herbeiführte, und deren Andenken noch immer in den Erzählungen der Kandioten eine romantiſche Rolle ſpielt.

Dieſe Familie, welche den Namen der Kurmules führte, hatte ſich nach und nach das Eigenthum von faſt zwei Drittheilen der Provinz Meſſara zu verſchaffen gewußt, was ihr natürlich, ſelbſt am Hofe des Paſcha, einen bedeutenden Einfluß gab. Man hielt ſie überdies ihrem äußeren Kultus nach für Muſelmänner, und ihr Chef, ein bildſchöner, junger Mann, der ſich ſein kurzes abentheuerliches Leben hindurch als ein wahrer Romanheld zeigte, ward einige Jahre vor der Revolution von 1821 zum Bey der ganzen Provinz ernannt. Seitdem wurden die Einfälle der Abadhioten und die ſtets damit verbundene Zerſtörung der Erndten, Verbrennung und Beraubung der Wohnungen, wie Entführung der Frauen und Mädchen, auf eine ſo fürchterliche Art von dem kühnen Bey gerächt, daß ſie ſich bald auch in den entlegenſten Schlupfwinkeln des Gebirges nicht mehr ſicher hielten, und oft, nachdem Väter und Brüder niedergemacht worden waren, die ſchönſten ihrer eigenen Frauen den Harem des im Krieg wie in der Liebe gleich unerſättlichen Bey's zu ſchmücken gezwungen wurden. In ihrer höchſten Noth wandten ſich die Abadhioten zum erſtenmal klagend an den Paſcha. Doch die Kurmules waren zu reich, um dieſem nicht den vollen Blutpreis zahlen zu können; die Abadhioten wurden mit Härte abgewieſen, und mußten ſich endlich geduldig einer zehnfachen Vergeltung ihrer früheren Sünden unterwerfen. Als ein Beiſpiel der unerbittlichen Beharrlichkeit des Bey's ward mir erzählt, daß er zwei Abadhioten, welche einen Kurmules erſchlagen, und dann aus Furcht Kreta verlaſſen hatten, um ſich in einem Dorfe Anatoliens zu verſtecken, zwei Jahre lang durch verſchiedene ausgeſandte Spione überall aufſuchen ließ, und nicht eher ruhte, bis man ſie endlich aufgefunden, und ihm nach der grauſamſten Art der Hinrichtung ihre Köpfe abgeliefert. Um dieſe Zeit brach die griechiſche Revolution aus, und der türkiſche Paſcha hielt ſich überzeugt, daß der reiche, mächtige und gefürchtete Bey der Kurmules ſich bei ihrer Unterdrückung als ſeine Hauptſtütze zeigen würde — als er plötzlich zu ſeinem größten Schrecken erfuhr, daß grade dieſer, ſchon zu den Inſurgenten übergegangen, ſich an die Spitze der Inſurrektion geſtellt habe, bei welcher Gelegenheit es zugleich herauskam, daß die ganze Familie der Kurmules nur äußerlich den Kultus der Muſelmänner nachgeahmt habe, um ihren Einfluß bei den Beherrſchern des Landes zu bewahren, insgeheim aber ſtets dem chriſtlichen Glauben treu geblieben ſei.

Die Thaten des jungen Helden während dieſer Periode werden als wahre Wunder der Tapferkeit dargeſtellt, und obgleich ſeine Macht, theils durch ſeine Siege ſelbſt, theils durch Verrätherei ſchon ſehr zuſammengeſchmolzen war, blieb er doch noch geraume Zeit, und trotz ihrer Uebermacht und höheren Kriegskunſt, ſelbſt ein furchtbarer Gegner der Aegyptier. Mehr als einmal brachte er durch verzweifelte Unternehmungen Muſtapha Paſcha an den Rand des Verderbens, und hätte er die wuthentbrannten Gebirgsmänner von Abadiah nicht gegen ſich gehabt, ſo wäre er vielleicht Sieger geblieben; doch auf die Ebene von Meſſara beſchränkt, und auf allen Seiten bedrängt, wurde dieſe offene Stellung auf die Länge zu ſchwer zu vertheidigen, und nachdem ſchon alle Kurmules bis auf den letzten Mann ihren Tod auf dem Schlachtfelde gefunden, zog er ſelbſt freiwillig das gleiche Schickſal einer ſchimpflichen Flucht vor. Nur wenige Weiber und Kinder retteten ſich nach der Morea, von wo ſie nie wiedergekehrt und jetzt gänzlich verſchollen ſind. So endete dieſe in den Annalen Kreta's berühmte Familie. Jetzt ſind jene fruchtbaren weiten Ebenen von Meſſara, die man im Frühjahr mit ungeheuren Maſſen wilder Blumen bedeckt ſieht, die unkultivirteſten der ganzen Inſel, denn alle Olivenbäume, die ſie ſonſt beſchatteten, wurden während des Krieges verheert, und die Getraideproduktion rentirt jetzt bei der ſchwachen Bevölkerung nicht hinlänglich.

Die heutige Produktion der Inſel Kandia, welche gewiß kaum den fünfzigſten Theil deſſen beträgt, was ſie zu liefern fähig wäre, und in alten Zeiten wirklich hervorbrachte, kann man vielleicht am beſten nach einem mir offiziell mitgetheilten fünfjährigen Durchſchnitt der Exportation beurtheilen: Oel und Seife 80,000 Fäſſer; Seide 10 bis 12,000 Okkas (1 Okka — $2^{3}/_{4}$ unſerer Pfunde), Wachs 15 bis 16,000 Okkas, Honig ungefähr dieſelbe Quantität; Käſe 7 bis 8000 Okkas; Orangen und Citronen gegen 1,000,000.

Was nun die wahrſcheinliche Zukunft der Inſel betrifft, ſo iſt kaum nach dem Charakter ihrer Bewohner zu hoffen, daß die Ruhe auf derſelben ſo bald dauernd hergeſtellt werden möchte, wenn nicht die europäiſchen Mächte ſie erdrücken, und auch dann mag die Zukunft noch eben ſo zweifelhaft bleiben, als ſie es dort iſt. Ueberließe man aber die Dinge ſich ſelbſt, ſo würden die Kretenſer die Herrſchaft des Sultans bald abſchütteln, und ſich ohne Zweifel einen eigenen unabhängigen Fürſten erwählen. Es wäre dann gar nicht unmöglich, daß dieſe Wahl von Osmanlis wie Chriſten auf Muſtapha Paſcha ſiele. Daß ein ſolches Reſultat ein großes Glück für die Inſel wäre, bin ich überzeugt; doch weiß ich ſo gut als meine Leſer, daß die europäiſche Politik dergleichen Abnormitäten nur zuläßt, wenn ſie ſie nicht verhindern kann.

Wahrſcheinlich iſt es wenigſtens, daß Kreta nie unter ägyptiſche Herrſchaft wieder gerathen wird (was ich von Syrien keineswegs behaupten möchte), weil es den Engländern aus verſchiedenen Gründen nicht mehr konveniren kann. Eine wahre Freude empfinde ich jedoch zu ſehen, wie die ſchlauen Inſulaner, die früher kein gutes Haar an dem verruchten Mehemed Ali ließen, jetzt, nachdem ſie ihn als unbeſtrittenes Eigenthum in die Taſche geſteckt, mit einemmal ſeine eifrigſten Lobredner geworden ſind. Sie haben wörtlich in die Schüſſel geſpieen, um alle Anderen davon zu degoutiren, und verſpeiſen ſie jetzt ſelbſt mit großem Behagen. Ihr aber, meine theuren, tiefſinnigen, liebenswürdig pedantiſchen, und trotz eurer Beſcheidenheit euch ſo gern für unfehlbar haltenden Landsleute, müßt doch wohl nachgerade gewahr werden, wie leicht es iſt, euch durch liſtig aufgeſtellte Theorieen mit eurer öffentlichen Meinung und allen euren Kabinetten am Gängelbande zu führen, was euch ſchon der ſelige Pitt mit Adam Smith's Offenbarung in der Hand ſo ergötzlich lange Jahre hindurch bewieſen hat. Auch Lord Palmerſton ſeid ihr bereits erkleckliches Schulgeld ſchuldig geworden, und ich wünſchte nur, ihr trüget es ihm in derſelben Münze ab, wie einſt eure Schuld an den großen Napoleon, den euch, beim Lichte beſehen, auch niemand mehr als England auf den Hals gehetzt hatte. Und ganz neuerlich ſucht euch ja der engliſche Finanzminiſter ſchon wieder zu locken, indem er zu eurem Nutzen ſeinem Vaterlande nun endlich liberalere Zollgeſetze in geringem Maßſtabe *wirklich* anzunehmen vorſchlägt, doch nur, damit ihr ſpäter England noch viel liberalere gewähren möget. Es beſteht aber leider ein großer Unterſchied zwiſchen euch und der glücklichen Inſel, der auf beiden Seiten nicht mehr dieſelbe Handlungsweiſe zuläßt, denn — die Engländer ſind ſatt, und wir ſind noch hungrig. Während ſie aßen und viel aßen, geſtatteten ſie uns nur das Maul in derſelben Richtung zu bewegen. Die Zeit iſt aber gekommen, wo wir ſelbſt etwas konſiſtenterer Nahrung bedürfen und aus dem Leben in der Luft auf die feſte Erde herabzuſteigen wünſchen. Wo möglich wollen wir uns alſo nicht länger hinter den Tiſch führen laſſen, weder durch Legitimität noch Liberalität, weder durch engliſchen Edelmuth noch durch engliſche Subſidien.

P. S. Bei Gelegenheit der Appalte in Kandia, deren ich im Anfange dieſes Aufſatzes erwähnte, habe ich hinzuzufügen vergeſſen, daß ſie im Ganzen ungefähr eine Abgabe von beinahe zehn Prozent des Werthes der Waare konſtituiren können, und nur inſofern gezahlt werden mußten, als die Waare in den Handel kam. Außerdem exiſtirte nur noch eine Produktionsabgabe von zwölf Prozent, und für die Chriſten der Karatſch, eine Art Kopfſteuer, die der Sultan bezieht, und die Mehemed Ali abzuſchaffen ſich vergebens viele Mühe gab.

Eine ländliche Erinnerung von den Ufern des Bosphorus.

Ich glaube, von allen äußeren Dingen wirkt das Klima am ſtärkſten und dauerndſten auf uns ein. Bei mir wenigſtens hat es das Heimweh in Fernweh verwandelt, und mir die Ueberzeugung gegeben, daß mein „Ich“ im Orient und mein „Ich“ im Norden nicht ganz identiſche Weſen ſind, ebenſo wenig wie das Kind und der Greis in einer Perſon, obgleich beide immer für daſſelbe Individuum auf der Welt paſſirt haben.

Und nun in dieſem Jahr 1841 noch ein ſo gräßlicher Winter dazu, wie am Eispol, wo man die Murmelthiere wahrhaft beneidet, daß ſie ihn verſchlafen können! Auch bei mir ſchläft wenigſtens der Geiſt — und gerade im Moment ſolcher Abſpannung verlangt mein ſehr geehrter Gönner, Graf Mailáth, peremtoriſch einen Beitrag von mir zu ſeinem blumenreichen Sommerbuch! Wie trocken muß dieſe Zugabe werden — wahrlich als würde Aſche auf blonde Locken geſtreut.

Wenigſtens wollen wir uns ſofort aus dem Leichentuch loszuſchütteln ſuchen, das der Schnee rings um uns her gebreitet hat, ſo weit das ſchmerzhaft durch ihn geblendete Auge reicht, und uns ſchnell, mit des Gedankens Allmacht, mitten in das blauumfluthete und grün bebuſchte Bujukderé verſetzen, wo eine wärmere Sonne ſcheint, und mildere Lüfte koſend uns umwehen.

Belebter als gewöhnlich erſcheint heute der freundliche Corſo am Meere, denn im Palais des ruſſiſchen Botſchafters wird ein Feſt gefeiert. Es iſt ein ſchöner Palaſt, vor deſſen bereits erleuchteten Fenſtern wir jetzt ſtehen, und Zeugen ſind, wie ſie in röthlicher Gluth mit dem goldnen Mondſchein kämpfen. Wie herrlich ſteigen hinter dieſen Lichtern die weiten dunklen Gärten in reichſter Baumfülle den Bergrücken hinan, Terraſſe über Terraſſe ſich thürmend, und von oben ſo ſtolz die Gegend beherrſchend, als wäre Konſtantinopel ſchon der erſte Juwel in Nordlands Krone geworden! Jedenfalls finde ich es, alle poetiſche Regung bei Seite geſetzt, nur billig, daß das Hotel der ruſſiſchen Geſandtſchaft zu Bujukderé eine der glänzendſten Beſitzungen im ganzen Bereich der türkiſchen Kaiſerſtadt und ihrer Umgegend ſei; dies iſt ſie denn auch in der That, obgleich die dazu gehörenden Gebäude eben keinen ſehr impoſanten Umfang haben. Deſto bequemer, wohnlicher und zweckmäßiger ſind ſie aber verbunden und eingerichtet, mit der anmüthigſten Abwechſelung von Baulichkeiten verſchiedener Art, welche zierliche Gartenhöfe umſchloſſen. Dieſe letzteren ſind auf ſolche Weiſe gleichmäßig der Architektur dienſtbar gemacht, und bilden bei günſtigem Wetter nur eine Fortſetzung der Geſellſchaftsſäle, mit dem einzigen Unterſchiede, daß bei jenen die Plafonds aus Stein und Gyps ſind, hier nur der blaue Himmel ſelbſt, oder das grüne Laubdach uralter Bäume ſie überwölben. Nichts ſchöner, nichts mannigfaltiger als dieſe Zuſammenſtellung, der überdies im Lauf mehrerer Jahre der zarte und geſchmackvolle Sinn der dermaligen Inhaberin, Frau von Butenieff — welche alles, was ſie ergreift, Großes und Kleines, mit ſo viel Leichtigkeit ſich anzueignen und zu erſchöpfen vermag — jeden Vortheil abgewonnen hat, den die Lokalität nur zu bieten im Stande war. Man kann ſich denken, daß dieſe hochgebildete Dame das, was ſie ſo geſchaffen, auch heute zur Feier des Namenstages ihres Gemahls eben ſo lieblich zu benutzen, als mit unübertrefflicher Grazie die Honneurs des Feſtes zu machen wußte.

Nachdem man ſich, durch ein geſticktes Blumenparterre hinwandelnd, in einem großen und kühlen Marmorſaal verſammelt hatte, wo Zeit genug übrig, ſich an der Betrachtung verſchiedener Kunſtgegenſtände zu ergötzen, und ſich dann nach Wahlverwandtſchaft zuſammen zu geſellen, ſtieg man auf der anderen Seite paarweiſe die Treppe hinab, und gelangte bald in die Mitte eines Kranzes koloſſaler Pinien. Hier war die Tafel im Freien bereitet, Blüthenbüſche dufteten ringsumher, und in graziöſen Feſtons ſchlangen ſich Blumenguirlanden von Aſt zu Aſt. Als aber die Dämmerung einbrach, während wir noch bei Tiſche ſaßen, verwandelten ſich plötzlich die verſchlungenen Gewinde in die noch viel buntere Farbenpracht einer durch ſmaragdne Blätter funkelnden Illumination. Nach aufgehobener Tafel vertheilten ſich, gleichſam als erholenden Zwiſchenakt, die Gäſte ohne Zwang in den vielfachen Alleen des Gartens, wo ſich Lampenblitz und Dunkel phantaſtiſch ablöſten, und nach Belieben aufgeſucht oder verlaſſen werden konnten, bis ſpäter ein entfernter Pavillon die Geſellſchaft wieder vereinigte, und nach ihrem Eintritt dort ein purpurner Vorhang vor lebenden Bildern emporrauſchte, die des Tages Bedeutung allegoriſch auszuſprechen ſuchten. Ein himmliſches Kind, die kleine Tochter des Geſandten, ſtellte unter anderen darin einen Engel ſo treu dar, daß man allgemein anerkennen mußte, hier ſeien nur die Flügel unächt. Neben dem Engel aber

„ward ein Arm und ein glänzender Nacken bloß."

der zwar irdiſcher wirkte, jedoch nicht weniger Anerkennung zu finden ſchien.

Zu ſchnell für manchen Bewunderer fiel der Vorhang nieder, und um jedem Sinn der Gäſte zu genügen, begann nun ein Konzert kunſtliebender Dilettanti, unter denen ich nur Frau von F . . . zu nennen brauche, um jeden Melomanen, der dieſe verführeriſche Sängerin auch nur ein einzigesmal hörte, in Ekſtaſe zu verſetzen. Die jungen Damen mögen dennoch der bald darauf folgenden Tanzmuſik noch den Vorrang gegeben haben, wenigſtens ermüdeten ſie nicht im vollen Genuſſe des Balles, bis alle Lichter und Lampen verlöſcht waren, und Aurora's Roſenfinger ſchon des Morgens Himmelspforten zu neuen Freuden und neuen Schmerzen der ſterblichen Menſchen öffneten.

Die Gärten hatten mir in der Nacht ſo wohl gefallen, daß ich mir vornahm, ſie am nächſten Tage nochmals genauer und allein zu beſichtigen. Prachtvolle hundertjährige Bäume und hoch aufgeſchoſſene Buchenhecken, denen auch ſeit langer Zeit keine Scheere mehr genaht war, ſchützten vor jedem Sonnenſtrahl, während Veilchen, Reſeda und Erdbeeren, in ihrem Schatten ausgeſäet, den Boden überzogen. Nachdem ich viele Terraſſen erſtiegen, fand ich endlich die bisherige Sorglichkeit und Eleganz der Kunſt immer mehr in die ſich ſelbſt regierende Natur übergehen, bis ich zuletzt, ohne auf einen hindernden Zaun geſtoßen zu ſein, mich mitten in dem wilden Dornenmantel des ziemlich hohen Bergrückens befand, zu deſſen Füßen, zwiſchen ihm und dem Bosphor, Bujukderé ſich in langer ſchmaler Linie hinzieht.

Von nun an, bald über Felſen und Steingerölle kletternd, bald durch ſtachlige immergrüne Sträucher meinen Weg mir bahnend, erreichte ich endlich à la fraicheur de Vendôme den höchſten Gipfel des Bergreviers, von dem man das ſchwarze Meer, den Bosphorus und das Meer von Marmora zugleich überblickt. Dunkle Wolken hingen über dem ſtürmiſchen Pontus, in den Strahlen der glänzenden Mittagſonne erglänzte der Bosphor, und in ſanfter Bläue ruhte ſpiegelgleich die hügelumkränzte Propontis. Ein günſtiger Zufall wollte, daß der eben in Konſtantinopel angelangte Admiral Stopford um dieſelbe Zeit ſeine diplomatiſchen Beſuche abſtattete, welches mir auf der Höhe, die ich einnahm, das angenehme Schauſpiel verſchaffte, ein Schiff nach dem anderen ſeine Kanonen abfeuern zu ſehen, und auch zu hören, wobei ich mich denn mit aller Empfänglichkeit eines Kindes daran erfreute, wie immer erſt einige Sekunden nach Flamme und Rauch der Donner des Geſchützes majeſtätiſch in den Bergen wiederzuhallen begann. Wie kleine Fiſchchen unter den großen, ſchwammen eine Menge türkiſcher Kähne auf dem tief unter mir blinkenden Waſſer umher, zwiſchen denen die viel reicher geſchmückten und bewimpelten Gondeln der Diplomatie das ariſtokratiſche Element Europas würdig repräſentirten.

Das ganze Gemälde vor mir, ſo großartig belebt, erfüllte meine Seele mit unbeſchreiblichem Wohlbehagen, und als ich in voller Befriedigung mich nun, zu weiterer Orientirung in der Nähe, umwandte, ſah ich eines der griechiſchen, meiſtens eben ſo hübſch als pittoresk gekleideten Mädchen des hieſigen Landes von einem Dorfe her auf mich zukommen. Ich konnte in dieſer tiefen Einſamkeit die liebliche Begegnung nur als eine mir beſonders vom Himmel geſandte Geſellſchaft anſehen, ſchloß mich der Unbekannten daher auch ſogleich an, und erbat mir ihre Hülfe, um mir womöglich einen eben ſo anmuthigen, oder vor allem bequemeren Rückweg zu zeigen, als den Weg, welchen ich gekommen war.

„Sie war nicht auf dem Berg geboren,
Ich wußte nicht, woher ſie kam“ —

doch machten wir bald hinlängliche Bekanntſchaft, und mehr als einmal überraſchte mich der ſchnelle Witz und naive Sinn des einfachen Naturkindes. Nach einer Stunde des verſchiedenartigſten Geſchwätzes, immer in der lingua franca, die ſie glücklicherweiſe nothdürftig verſtand, kamen wir nach einigen Verirrungen in den ſo ſchwer zu entziffernden Ziegenſteigen, glücklich auf der großen Wieſe, dicht bei der Platane Gottfrieds von Bouillon an, wo ich ſie mit einem Geſchenk als Botenlohn entließ. Es that mir faſt leid zu denken, als ſie mit einem zierlichen Gruß hinter den Häuſern verſchwand, daß hier unſer kurzer Weg ſich wahrſcheinlich auf immer getrennt hatte. Deutſche ſind zu gemüthlich! Der folgende Morgen begrüßte mich auf den Wellen der See in meines Freundes, des Legationsraths von Wagner, Schaluppe, und ein friſcher Wind blähte unſer kleines, ſchneeweißes Segel. Außer Herrn von Wagner und mir beſtand unſere wenig zahlreiche Geſellſchaft nur noch aus meinem Pflegekinde, der Abyſſinierin Machbuba, ihrem kleinen Negerdiener von der Race der Menſchenfreſſer, und Herrn Colomb, dem gefälligſten und beſtunterrichtetſten Cicerone für die kleine Welt, welche Stambul und ſeine Umgegend in ſich ſchließt.

Unſere erſte Station war das, politiſch ſo berühmt gewordene, Thal von Hunkiar-Skeleſſi. Es wird von weiten Wieſen gebildet, auf denen Tauſende von Rieſenbäumen, in parkartige Gruppen vertheilt, ein kleines, früher befeſtigtes Schloß der Sultane umgeben, und welche die Bivouaks der Ruſſen ſehr maleriſch belebt haben müſſen. Dicht am Meere ſtand eine geräumige Villa, die mit mehreren Gärten zum Verkauf angekündigt war. Wir beſichtigten ſie mit Intereſſe. In den Händen eines europäiſchen Koloniſten müßte dieſes Grundſtück, beſonders wenn man die hieſigen hohen Preiſe aller Lebensmittel, und zugleich die große Seltenheit vieler darunter in Anſchlag bringt, bald eine bedeutende Revenüe gewähren, die Türken aber erhalten nichts von dem, was ſie haben könnten, und laſſen alles das verderben und zu Grunde gehen, was ſie haben. So fanden wir auch jene Villa, die von außen noch ſo ſtattlich ausſah, im Innern auf das kläglichſte verrottet, und von Vernachläſſigung mehr als vom Zahn der Zeit zerſtört, ganz einem Schloſſe der Lady Radcliff gleich, nur daß hier die umgehenden Geiſter in jeder Hinſicht fehlten.

Es koſtete viel Mühe, in einem kleinen Dorfe der Ebene einen winzigen Pony für mich, und eine Araba (antiker Wagen von Ochſen gezogen, die venezianiſche Spiegel zwiſchen den Hörnern als Zierde tragen) für den übrigen Theil der Geſellſchaft anzuſchaffen, um den mont du Géant zu beſteigen, der ein ſo prächtiges point de vue für Bujukderé und Therapia bildet. Der Pony war kaum, troß Sporen und Peitſche, vorwärts zu bringen, und der Weg ſo ſchlecht, daß ungeachtet der Schneckenbewegung der Ochſen, die luſtige Gruppe auf der Araba, halb lachend, halb weinend, fortwährend über die unerträglichen Stöße jammerte, die ihr ſo reichlich zu Theil wurden; aber die Natur war deſto reizender, und bot wahrlich alles auf, um uns zu tröſten. Der Weg ſchlängelte ſich zuerſt durch Wieſengründe, welche mehrere Bäche durchrieſeln, dann durch einen nie abbrechenden, blühenden Wald und üppiges Gebüſch längs der Bergabhänge hin, mit ſtets wechſelnden Ausſichten nach dem Inneren Aſiens, wie nach dem Meere und der Küſte Europa's. Es dauerte wohl über zwei Stunden, ehe wir am Ziele anlangten, am Grabe des Rieſen nämlich, das auf dem Gipfel thront. Dieſer Rieſe war einſt ein heiliger Derwiſch von der Größe eines Kirchthums, daher ſein Grab auch ein 80 Fuß langes, reich mit Blumen geſchmücktes, und von Hecken umgebenes Gärtchen bildet. Unter dieſen Blumen ſtehen mehrere Taſſen mit Regenwaſſer angefüllt, in denen Erde des heiligen Grabes aufgelöſt iſt, ein widerliches Gemiſch, von dem jedoch die Gläubigen begierig zu trinken pflegen. An den Hecken flatterten unzählige Lumpen und Flittern im Winde, theils als ex voto's für erlangte Heilung phyſiſcher und moraliſcher Leiden aufgehangen, theils auch nur als Charmes dienend, um durch ihre Kraft die Heilung erſt noch zu erlangen. Die werthvolleren Geſchenke nimmt dagegen ein anderer, noch lebender Heiliger von gewöhnlicher Menſchenſtatur ein, ein Schech, der dicht daneben recht comfortabel wohnt, und dem Rieſen eine ganz erkleckliche, jährliche Einnahme verdankt. C'est tout comme chez nous, les fripons vivent des dupes. Der Schech verſieht auch, gleich dem Einſiedler auf dem Beſuv, das Amt eines Kaffeewirths, und wir fanden auf dem freundlichen, mit Bäumen beſetzten Platz vor ſeinem Hauſe mehrere Türken auf Teppichen liegen, die gravitätiſch ihren Kaffee nippten, und die lange Pfeife dazu rauchten, nur durch die von Zeit zu Zeit hervorgeſtoßenen Dampfwolken, aber durch kein einziges Wort bezeugend, daß ſie lebten.

Ich war außerordentlich durſtig geworden, und rief im Scherz Herrn Colomb zu: „O liebſter Freund in der Noth, Sie, der das Unmögliche ſtets möglich zu machen wiſſen, jetzt wäre es an der Zeit eins Ihrer Wunder zu thun und uns eine in Eis gekühlte Flaſche Champagner herzuzaubern.“ „Wer weiß!“ erwiederte Herr Colomb lachend. „Ich kenne meinen Freund, den Schech, von lange her als einen der determinirteſten Bacchusanbeter unter den Türken, und zweifle keinen Augenblick, daß er hier Champagner hat, da er für ſeine Perſon gewiß mehr davon trinkt, als wir alle drei zuſammen. Der Sultan, dem die Aufklärung hier ſo viel verdankt, hat auch dieſen Nektar der Franzoſen ſchon zum populairſten Getränk der Gebildeten in ſeinem Reiche gemacht.“ „Ach,“ unterbrach ich ihn, „ganz ſo wie Mehemed Ali, der andere Reformator, den Bordeaux in Aegypten. Heil beiden großen Männern! denn wenn ſie viel Blut vergeſſen, ſo kaufen ſie es gewiſſermaßen durch noch mehr Wein zurück.“ „Alſo,“ fuhr Herr Colomb, zu meiner Aeußerung beifällig mit dem Kopfe nickend, fort, „die Schwierigkeit für uns wird nur ſein, daß der Schech uns reinen Wein einſchenkt, ich meine, daß er überhaupt welchen zu haben geſteht. Jedenfalls will ich einen Verſuch machen.“ Herr Colomb ging nach dieſen Worten in das Haus, und ungefähr nach einer Viertelſtunde kam er mit ernſter Miene zurück, uns mit den Augen abwärts winkend.

„Es iſt ganz richtig, wie ich es vermuthet,“ ſagte er, „der Alte hat zwei Flaſchen Champagner zu ſeiner Abendmahlzeit an der tiefſten Stelle ſeines Felſenbrunnens bereit, und alſo kalt wie Eis. Er will uns auch eine davon ablaſſen, ſcheut ſich aber vor den anweſenden Türken. Ich ſoll alſo das corpus delicti, das er ſchon zu holen gegangen iſt, heimlich bei ihm in Empfang nehmen, und unter meinem Oberrock verborgen, in unſeren Wagen tragen, dann packen wir auf oſtenſible Weiſe vor aller Augen die Flaſche wieder aus, und genießen ſie à la barbe des Musulmans, wie es uns beliebt.“ So geſchah es; auf dem Stöpſel, der mitten zwiſchen den rauchenden Türken niederfiel, ſtand Moët, der Wein war ächter crémant, und ich habe kaum je in meinem Leben ſeines gleichen mit mehr innigerem Behagen, und ſatyriſcher (um nicht zu ſagen ſataniſcher) Freude zu mir genommen.

Geſtärkt durch dieſes unerwartete Intermezzo, beſchloſſen wir unſere Excurſion, und zwar zu Fuß, noch bis zum Venezianerſchloß fortzuſetzen, eine weitläufige Ruine, faſt ſenkrecht über den Abgrund hängend, von deren zerbröckelten Mauern man weit in das ſchwarze Meer hinausſchaut, wo Jaſon einſt das goldene Bließ errang, während dicht am Eingang der Meerenge eine nie ruhende Brandung iſolirte, ſchwarze Felſenklippen in ſpitzer Thurmform, raſtlos mit weißen Schaumpyramiden überſprützt. Wir fanden zu unſerem Schrecken im Burgverließ eine engliſche Familie — denn wo in der Welt könnte man ſich vor dieſen retten — und um uns die anmuthige, romantiſche Stimmung nicht durch das Witſchwatſch ihres Jargons in unerträgliche Proſa überſetzen zu laſſen, eilten wir ſchneller als es früher unſere Abſicht war, in das pittoreske Fiſcherdorf am Fuß der Burg hinab, wo wir uns in einem türkiſchen Kaffeehauſe ausruhten. Auch hier verſäumte ich nicht, meiner Rolle des Beobachters eingedenk, die Gelegenheit zum Studium der Landesſitten zu benutzen.

obgleich ich vor der Hand hier nichts weiter darüber verlauten laſſen will.

Unterdeſſen war eine gemiethete Gondel herbeigeſchafft werden, um die übrige Geſellſchaft zu Hauſe zu bringen.

Ich ſelbſt blieb zurück, um bei Luna's Schein noch ein Meerbad zu nehmen. Hier aber muß ein neckender Kobold Gewalt über mich bekommen haben, denn der Grauſame ſtreifte mir im Spiel der Wellen unbemerkt einen Ring, mit dem koſtbarſten Talisman verſehen, vom Finger, ein Amulet, dem ich ſchon die Befreiung aus mancher Gefahr glaubensvoll verdankte.

Geraume Zeit ward in den folgenden Wochen nach dieſem Ring geforſcht, auch eine hohe Prämie auf ſein Wiederfinden geſetzt — aber ach, ich bin weit davon entfernt, mich über das Glück des Polykrates beklagen zu dürfen! Kein dienſtfertiger Fiſch verſchlang wahrſcheinlich meinen Ring, wenigſtens eilte kein Koch erſchrocken herbei, mir ihn zu überbringen — und wirklich, ſeit dieſem Verluſt trat manches herbe Weh mir nahe, und was ich innig geliebt, entſchwand für mich auf immer aus dieſer Welt!

Schöne Leſerinnen, wenn dies unverſchuldete, bittere Schickſal eine von Euch zu weiblichem Mitleid rühren ſollte, ſo möge die Holdeſte von allen mir den Talisman erſetzen; bereitwillig ſtrecke ich die Hand darnach aus, und ſie demüthig an Herz und Stirne legend, ſage ich ihr mit dieſem ſchönſten der orientaliſchen Grüße im voraus meinen wärmſten Dank: **Masch Allah**!!

Briefe aus Peſth.

Peſth, den 1. Januar 1840.

Du verlangſt über Ungarn etwas von mir zu hören — du lieber Gott! ſeit zwei Monaten bin ich hier, und weiß von Ungarn nicht viel mehr, als der Zuſchauer im Theater, ehe der Vorhang aufgezogen wird. Meine Schuld iſt es nicht ganz, denn nach den erſten Tagen meiner Ankunft, die in Staubwolken gehüllt war, fing es an zu regnen, und hat ſeitdem nur mit kurzen Intervallen ausgeſetzt, denn das Klima gehört nicht zu den Vorzügen Ungarns! Die Landſtraßen ſind nun faſt unpaſſirbar, und ſelbſt ein Spazierritt iſt nur im Sumpfe möglich. Nebel verdecken den Horizont, und alle Ausflüge werden beinahe unmöglich. Auch die Geſellſchaft der Hauptſtadt iſt out of town, weil der Landtag in Preßburg zwei Drittheile derſelben fern hält. Es bliebe mir nichts übrig, als politiſche Broſchüren zu leſen, an denen es nicht fehlt, und einſeitige mündliche Mittheilungen anzuhören, die freigebig geboten werden; aber wie trügt das, ohne ſelbſt zu ſehen, und du weißt ſchon aus meinem Briefe an den Grafen Beltheim (ich ſchmeichle mir, du laſeſt ihn), daß ich weder für die pia noch impia desideria, ſo vortrefflich die erſteren auch ſind, weder für die rechten noch linken Veränderungsplane eher große Sympathie fühlen kann, bis ich mich genauer von ihrem wahren Werth überzeugt habe, hauptſächlich bis ich eingeſehen, inwiefern ſie an der Zeit ſind, worauf eigentlich alles allein ankommt, denn es giebt beinahe nichts, was nicht einmal unter gewiſſen Umſtänden gut wäre, und nichts iſt ſo gut, daß es nicht ſpäter einmal ſchlecht werden könnte. Einen recht paſſenden Beleg für dieſe Wahrheit giebt gerade jetzt im Nachbarlande, jener ſo viel beſprochene Hattiſcheriff von der Fabrikation eines in Frankreich konfus gewordenen Miniſters, die ſogenannte neue Konſtitution, die man den jungen Sultan ſeinen Völkern hat oktroyiren laſſen, welche wirklich ganz erbaulich in der Theorie, aber bei der totalen Demoraliſation der einflußreicheren Klaſſen in der Türkei, und der Stumpfheit der niederen, leider ganz unausführbar in der Praxis iſt, und mir daher nur das allerwirkſamſte Mittel ſcheint, das man zum Vortheile Mehemed Ali's und Anderer von gleichem Intereſſe, die man doch keineswegs begünſtigen will, ausſinnen konnte, eine neue Wunde, die ſich der türkiſche Herrſcher ſelbſt applizirt, faſt einer zweiten Janitſcharenvernichtung im unglücklichſten Moment zu vergleichen, die alles, was mächtig im Reiche iſt, zum ſtillen Widerſtand und Haß gegen die Regierung reizen muß. Höchſtens werden die Großen die Konzeſſion benutzen, um ſich ſelbſt beſſer als bisher gegen den Sultan zu ſchützen, aber nie zulaſſen, daß dies auch weiter nach unten geſchehe. Es iſt allerdings traurig, daß dem ſo iſt, aber es iſt ſo, und die Zukunft wird vielleicht bald auch den Kurzſichtigſten davon überführen, wenn man das unthunliche Projekt mit Ernſt weiter verfolgt, was jedoch kaum zu beſorgen iſt.

Wenn alſo das an ſich Gute zu früh und zu ſpät kommt, macht es das Uebel nur ärger, indeß die Vorſehung, erhaben über der Menſchen blinden Wahn, es dennoch zuletzt immer zum Fortſchritt des Ganzen zu wenden weiß, und in ſofern iſt auch alles gut — was geſchieht. Ferner bleibt ſelbſt das Verfehlteſte doch immer für Einen oder den Anderen erſprießlich, wie exempli gratia der früher ſo hochbelobte Handelstraktat mit der Türkei — den der Smyrnaer Korreſpondent der „Allgemeinen Zeitung" mit Recht: eine der des Lords Ponſonby würdigſten Konzeptionen nennt — ſich wenigſtens für die Ruſſen gut ausweiſt, die nicht daran Theil nahmen. Viele wundern ſich überhaupt, daß dieſe ſonſt ſo thätig eingreifende nordiſche Macht ſeit einiger Zeit eine faſt paſſive, ſtets nachgebende Rolle in den Angelegenheiten des Orients zu ſpielen ſcheint. Ich wundere mich nicht im geringſten darüber. Es giebt Lagen, wo man ſo glücklich ſituirt iſt, die Hände ganz ſorglos in den Schooß legen zu können, ſicher, daß die Ungeſchicklichkeit, die Uebereilung, das Schwanken, oder die Apathie Anderer, die ganze gewünſchte Arbeit ſchon von ſelbſt verrichten werden.

Daß übrigens, man thue was man wolle, das türkiſche Reich, wie es noch ſchattenartig beſteht, in nicht langer Zeit ganz zuſammenfallen muß, davon bin ich feſt überzeugt, aber daß dadurch (alle politiſchen Folgen jetzt ganz bei Seite geſetzt), wie ſich kürzlich eine beredte Stimme vernehmen ließ, auch eine allmählige Verſchwindung des Islams herbeigeführt werden könnte, das halte ich für einen großen Irrthum. Der Islamismus iſt eine wahre und ächte Volksreligion, zum großen Theil auf nimmer zu vertilgende Eigenſchaften und Bedürfniſſe der orientaliſchen Bevölkerungen mit genialem Geiſt gegründet, und nicht blos eine abtrünnige Sekte mit negativen Tendenzen, die trotz aller Bemühungen und günſtigen Umſtände zu keinem organiſchen, wahren Leben erſtarken kann. Eine ſo beſchaffene Religion aber iſt nicht ſo leicht über den Haufen zu werfen. Ich glaube im Gegentheil, daß das Ende der türkiſchen Herrſchaft, die während ihrer Größe und ihres Falles am meiſten dazu beigetragen hat, die Religion Mohammed's zu korrumpiren (welche unter den Khalifen und in Spanien wohl bewieſen hat, daß ſie weder eine Feindin der Kunſt und Wiſſenſchaft, noch weſentlich zerſtörend ſei), ſich gerade als eins der wirkſamſten Mittel zu ihrer Reinigung und Erfriſchung ausweiſen wird, und daß ſolchergeſtalt der ſich vorbereitende Fortſchritt der orientaliſchen Civiliſation wohl durch europäiſche Einflüſſe unterſtützt werden kann, aber dennoch aus eigener Kraft, und ſeiner eigenthümlichen Natur getreu, neu emporblühen werde. Mithin ſteht es keineswegs zu befürchten, daß nach den Worten des angezogenen Autors, „jene Monotonie und Gleichförmigkeit, die ſich im Allgemeinen im chriſtlichen Staaten-, Völker- und Geſellſchaftsleben täglich fühlbarer machen, noch unerträglicher werden möchten, wenn ſie ſich auch über eine Welt ausbreiteten, in der ſich der Geiſt und das Leben der Menſchheit in einem eigenthümlichen Medium bricht.“ O nein, des Orients glühend Leben wird unter dem Hauch dieſes kalten Nordwindes nicht erblaſſen, und das einſt in breiten Strömen ſich nothwendig dahin ergießende Europa wird auch für ſich ſelbſt ſeinen Theil davon zu nehmen wiſſen. Der türkiſche Koloß, der noch heute über mehr Land gebietet, als die anſehnlichſten Reiche Europa's einnehmen, und dieſes nur paralyſirt, wird trotz ſeiner ſo lange bewieſenen Zähigkeit ſterben, aber die Macht, die Unabhängigkeit und der Welteinfluß des Orients deshalb nicht untergehen, auch ihm ein zweiter Mehemed Ali, und ein größerer, zu ſeiner Zeit nicht fehlen.

Ueber Ungarns Zuſtände alſo, um auf mein erſtes Thema zurückzukommen, weiß ich vor der Hand nichts Anderes zu melden, als daß ich im Allgemeinen einer großen Aufregung hier gewahr werde; ferner eine ſehr aktive und zum Theil geiſtreiche Oppoſition ſehe, die jedoch weder einig iſt, noch dies vielleicht unter den gegebenen Umſtänden ſein kann, und eben ſo wenig über ihre finalen Zwecke völlig klar zu ſein ſcheint, auch ein Land, welches trotz ſeines generellen Namens weit mehr Nichtungarn als Ungarn enthält, faſt ausſchließlich aus dem, nothwendig zu beſchränkten, rein ungariſchen Geſichtspunkt betrachtet — im Ganzen endlich eine noch halb dunkle, aber immer mehr um ſich greifende Sehnſucht bemerke, die nach Emanzipation der in vielen Dingen allerdings zurückgebliebenen Bevölkerung ſtrebt — ich ſage abſichtlich Bevölkerung, denn Nation kann man eine Totalität von zehn oder elf Millionen nicht nennen, von denen höchſtens der zwölfte Theil auf dieſen Namen Anſpruch macht, während die übrigen elf Theile noch geſetzlich mit „misera plebs“ bezeichnet werden. Jenes ſeltſame Zurückbleiben Ungarns hinter dem übrigen Europa hat indeß neben großen Nachtheilen doch auch manche bedeutende Vorzüge konſervirt, und nicht alles Alte iſt hier als Veraltetes zu verdammen, was ein ſo beſonnenes, mildes, väterliches, das Gute und Heilſame überall wollendes Gouvernement wie das hieſige, gewiß am beſten wiſſen wird zu ſondern, und mit Maß und Ruhe, ohne alle Präcipitation, mit dem guten Wahlſpruch festina lente zum erfreulichſten Reſultat zu führen. Schon jetzt fällt einem in dieſer Hinſicht das Sonderbare auf, daß die Regierung hier überall die liberale, den Fortſchritt verlangende Parthei iſt, ein großer Theil der Oppoſitionsmitglieder aber die Ultras repräſentirt, welche auch das Schädliche, ja Unſinnige konſerviren wollen, nur weil es alt iſt. Gott bewahre die edlen Ungarn vor allen unausführbaren Träumen der Ideologen, wie auch vor dem Schickſal ſolcher Länder, wo man das alte, ſchützende, wenn gleich hie und da etwas baufällige Haus zu jähling einriß, ohne bis jetzt den Architekten gefunden zu haben, der ein neues beſſeres an ſeine Stelle zu ſetzen vermocht hätte — aber viel alten Sauerteig muß es dennoch ausmerzen, und manches momentane Opfer ſollten ſeine Patrioten freudiger bringen zum Wohle des Ganzen, und folglich auch zu ihrem eigenen in nicht ferner Zukunft.

Ungarns Lage hat allerdings etwas ſehr Eigenthümliches. Nachdem es volle Jahrhunderte ſo zu ſagen verſchlafen hat, wird es plötzlich von den allerneueſten Ideen der neuen Zeit geweckt, in die es ſich ſehr begreiflich nicht ſo ſchnell zu finden weiß, weil ihm zwiſchen Anfang und Ende der nöthige Uebergang, die ganze dazwiſchen liegende Mitte fehlt. Und wie Ungarn nun in ſo Vielem auffallend noch dem Orient ähnlich geblieben iſt, ſo hat es auch mehr oder weniger den erwähnten anomalen Zuſtand mit ihm gemein, nur unter chriſtlich-europäiſcher Strahlenbrechung, und — zu ſeinem Glück — unter einem rationellen und kräftigen Szepter. Manche Verwirrung kann aus allem dem wohl hervorgehen, aber die, welche nur von der Möglichkeit einer Revolution hier träumen, ſcheinen mir im größten Irrthum befangen. Nur die Regierung ſelbſt hätte die Mittel dazu. Wer ſonſt gegen ſie? Hätte die „misera plebs“ eine ſolche Abſicht, ſo würde ſie ohne alle nachhaltige Macht nur einen Bauernaufſtand, eine bald gebändigte Revolte zu Stande zu bringen vermögen, und wollten die achtmalhunderttauſend Adligen eine Revolution herbeiführen, ſo brauchte die Regierung nur eine Schleuſe aufzuziehen, um ſie ſchon durch jene misera plebs allein, mit ihrer zehnfach ſtärkeren Zahl, und einem lang genährten Groll, unfehlbar zu Grunde richten zu laſſen. Dieſe ſo disparaten Volkshälften aber in einem Intereſſe gegen die Regierung zu vereinigen, wäre unter den obwaltenden Umſtänden eben ſo chimairiſch, als Hund und Heerde gemeinſchaftlich auf den Hirten hetzen zu wollen. Doch auch in anderer Rückſicht findet ſich hier kein beſorgliches Element. Der Ungar ſcheint mir ſchon im allgemeinen, wie er jetzt iſt, einen ſehr ehrenwerthen, für ein wohlmeinendes Gouvernement ganz ungefährlichen Nationalcharakter zu beſitzen. Frei und ungebunden, ja faſt ein wenig renommiſtiſch in der Rede, iſt er doch ſehr bedächtig — vielleicht zu ſehr manchmal — im Handeln, worin er ſich zum Beiſpiel ganz vom phantaſtiſchen Leichtſinn des Polen unterſcheidet, wie auch darin, daß er ſeinen Beherrſchern aufrichtig zugethan iſt, trotz aller vorübergehenden Bezeigung von Unzufriedenheit. Dem Fremden, der mit einem noch ſo ungebärdig raiſonnirenden Ungarn zu lebhaft einſtimmen wollte, würde es daher leicht eben ſo ergehen, wie dem unberufenen Schiedsrichter im „Zadig" mit dem ſtreitenden Ehepaare. Dies iſt ein edler, ſchöner Zug des Volkes, der auch, ungeachtet der ungünſtigſten Verhältniſſe, oft glänzend in ſeiner Geſchichte hervortrat. Dagegen iſt ſeine große Redeſucht, die ſo häufig die heterogenſten Dinge unter einander miſcht, und nachdem ſie ſich in Worten erſchöpft, dennoch ſich ſo ſchwer zum definitiven Entſchluß, der zum Handeln nöthig iſt, bringen kann, ſo daß alles angeregt, aber nichts gethan, noch ſelbſt thun zu laſſen gern geſtattet wird, allerdings ein Nachtheil, welcher der Regierung viele Schwierigkeiten in den Weg legen muß, und ich habe es in dieſer Hinſicht ſehr charakteriſtiſch gefunden, daß im Volk die Sage verbreitet iſt, die Türken hätten bei ihrer Vertreibung den Fluch über Ungarn ausgeſprochen: ſie ſollten alles anfangen, aber nichts vollenden!*)

So ſteht es nun wirklich jetzt mit gar vielem; was aber des Landes nächſtes Wohl betrifft, ſo beharre ich fortwährend bei der ſchon früher geäußerten, ſehr einfachen Meinung, daß Ungarn vor allem materielle Verbeſſerungen Noth thun. Wäre erſt die Donau regulirt, und das Land mit einem Netze guter Straßen durchzogen, wie es in allen proſperirenden

---

*) Als ein komiſches Beiſpiel der wunderlichen Einfälle ungariſcher Volksredner in ihrer Faconde kann folgender Zug dienen: Einer ihrer eifrigſten Motionsſteller, der Advokat X......, machte zu gleicher Zeit in einer langen Rede die zwei nachſtehenden Anträge: „Erſtens von der Regierung unbedingte Rede- und Schreibfreiheit zu verlangen; zweitens darum anzuſuchen, die „Allgemeine Zeitung" wegen ihrer gehäſſigen Geſinnung gegen Ungarn im Königreich gänzlich zu verbieten." Lauter Beifall erſchallte, und erſt als ein anderes Mitglied der Verſammlung kalt bemerkte, daß es ihm doch gerathener ſchiene, beide Anträge wenigſtens nicht Hand in Hand gehen zu laſſen — zeigte ein allgemeines Gelächter, daß man die Inkonſequenz des Redners erkannt hatte.

Reichen der Fall iſt, ſo würde, außer dem unermeßlichen direkten Vortheil der Sache, auch die nächſte Folge davon ſein, daß die Hälfte ſo vieler anderen gewünſchten Reformen ſo zu ſagen wie von ſelbſt, und ohne alle ſchädliche Reibung eintreten müßte. Darauf alſo hinzuarbeiten, das Wenige, was hieran hindert, zu beſeitigen, und dann raſch zum Werke zu ſchreiten, wäre gewiß das Dringendſte und Wohlthätigſte.

Die ſchöne Litteratur Ungarns beginnt gleichfalls ſich zu emanzipiren, und hier wenigſtens iſt die Laufbahn ganz ohne Gefahr. Mehr als ein verſprechendes Talent hat ſich bereits in dieſer Sphäre bemerkbar gemacht, an deren Spitze mir der Freiherr v. Joſika zu ſtehen ſcheint, den Walter Scott's Beiſpiel beſſer inſpirirte, als manche unſerer zu ſervilen deutſchen Nachahmer des engliſchen Dichters. Herr v. Joſika hat in der romantiſchen Vorwelt ſeiner Nation und den eben ſo originellen als pittoresken Naturſzenen ſeines Vaterlandes, die er oft meiſterhaft ſchildert, ein reiches, neues Feld gefunden, und es mit durchdachter Kunſt und dichteriſcher Phantaſie auszubeuten gewußt, ja ſelbſt die mitunter etwas unbeholfene Naivetät dieſer jungen Litteratur, deren Zierde er iſt, hat etwas Rührendes und Anziehendes, denn es iſt nur der Mangel an Uebung und Erfahrung, nicht der des Talents, den ſie verräth, und das iſt immer lieblich anzuſchauen, wie etwa für die reifere Frau die ſchüchterne Liebe des Jünglings es ſein mag. — Sehr verdienſtlich iſt gleichfalls die deutſche Ueberſetzung dieſer Werke, und, obgleich von einem Ungarn herrührend, der deutſche Styl doch ſo fließend, daß man nur ſelten an eine Uebertragung erinnert wird.

Graf Széchenyi, der Unermüdliche, hat trotz ſeines vielen Handelns auch noch Muße gefunden, als bedeutender Schriftſteller aufzutreten. Er ſoll eine ungemein ſcharfe Feder führen. Ich habe nur die Ueberſetzung eines ſeiner Werke (das über Pferdezucht) leſen können, und dieſes ſehr humoriſtiſch gefunden, wiewohl ich nicht in allem mit ihm übereinſtimme, am wenigſten mit ſeiner Polemik gegen den Marſchall Marmont.

Peſth hat auch zwei gute Journale: „das Tagblatt,“ redigirt vom Doktor Saphir, einem Verwandten unſeres Landsmannes dieſes Namens, und „der Spiegel,“ welchen Herr Doktor Roſenthal herausgiebt. Ich habe beide oft mit Intereſſe geleſen ....

Es giebt hier nicht weniger als drei Tempel Thaliens, und alle ſind lebhaft beſucht, zu welchem Umſtand vielleicht der Mangel aller Promenaden, und die geringe Zahl anderer geeigneter Beluſtigungsorte für die Mittelklaſſen das Seinige beitragen mag. Außerdem beſitzt Peſth auch noch — vielleicht mit Preßburg allein in deutſchthümlichen Landen — ein Sommertheater unter freiem Himmel in antikem Styl, von Holz verſteht ſich.

Das deutſche Theater iſt das größte, ein impoſantes, ſchönes Haus, doch innerlich nur froſtig dekorirt in Grau und Silber, mit einer Beleuchtung nur gerade hinlänglich „to make darkness visible.“ Die Bühne iſt ſo hoch und geräumig, daß ſie San Carlo in Neapel wenig an Umfang nachſtehen ſoll. Als ein empfindlicher Mangel iſt zu rügen, daß ein ſo anſehnliches Gebäude keinen Foyer hat, nicht einmal eine Konditorſtube, oder irgend einen anderen geſchloſſenen Platz, wo man ſich in den Zwiſchenakten einige Augenblicke ergehen könnte. Auch iſt die Kälte und der Zug in den Bogen penetrant, und an mehreren Orten hört man ſchlecht; dagegen habe ich beinahe nirgends ſo hübſche Logenſchließerinnen geſehen. Lob, wo Lob gebührt.

Was die Darſtellungen betrifft, ſo waren ſie für eine Provinzialſtadt (denn in der Totalität iſt Peſth noch nichts anderes), über meine Erwartung, beſonders die Oper. Dieſe beſitzt an Mademoiſelle Carl eine Künſtlerin erſten Ranges, von einnehmendem Aeußeren, und ſowohl als Sängerin, wie als Schauſpielerin ausgezeichnet. Ihre Darſtellung der „Norma“ zum Beiſpiel kann ſich gewiß, was plaſtiſche Schönheit jeder Bewegung und dramatiſchen Geſang anbelangt, den beſten Leiſtungen Anderer in dieſer Rolle keck an die Seite ſtellen, und eben ſo meiſterhaft fand ich ſie in der „Ginevra,“ der „Semiramis“ u. ſ. w., auch nicht weniger gewandt und lieblich im komiſchen Fach. Da Methode und Schule bei ihr durchaus vortrefflich ſind, und ſie hiermit eine große Fertigkeit verbindet, ſo bleibt nichts zu wünſchen, als daß ſie ihre Stimme konſerviren möge, deren Metall und Friſche eine faſt übermäßige Benutzung derſelben von Seite der Direktion zuletzt in Gefahr bringen möchte. Auch das übrige Sängerperſonal iſt nicht ohne Verdienſt, das Orcheſter geſchickt dirigirt, die Chöre, und überhaupt das Enſemble meiſtens lobenswerth.

Weniger befriedigt das Schauſpiel, wo mir nur Ein Individuum mit wahrer Künſtlerweihe vorgekommen iſt. Dies iſt Madame Grill, eine höchſt talentvolle, denkende Schauſpielerin, die auch der trivialſten Rolle durch eigene Schöpferkraft Bedeutung und eine intereſſante Seite abzugewinnen weiß. Das noch etwas ungebildete, und bei den äußerſt wohlfeilen Theaterpreiſen auch ſehr gemiſchte hieſige Publikum ſcheint ihr — obgleich es das applaudirluſtigſte iſt, das es giebt — nicht immer volle Gerechtigkeit widerfahren zu laſſen, weil ſie Knalleffekte und Pathos nicht als tägliches Brot auftiſcht, und die ächt künſtleriſche wieder zur Natur werdende Einfachheit ihres Spiels nicht verſtanden wird. Uebrigens muß das Applaudiren hier Jedem, dem ſeine Kunſt lieb iſt, und deſſen Individualität daher, ſo lange er ſpielt, gewiſſermaßen in dem Weſen ſeiner Rolle aufgehen ſoll, höchſt läſtig werden, da die abſurde Sitte eingeführt iſt, (die leider auch in Wien, obſchon nicht mit ſo viel Uebertreibung, herrſcht) daß ſich der Schauſpieler bei dem geringſten Klatſchen, mitten in der

Szene, tief vor dem Publikum verbeugen muß, was alle Illuſion unerträglich ſtört, und oft unwiderſtehlich lächerlich wird. Selbſt Sterbende ſtehen auf, verbeugen ſich, und fallen wieder um; ja, die Leiche im Sarge iſt nicht ſicher, ſich durch die Konvenienz zu einem gleichen Experimente genöthigt zu ſehen. Außerdem iſt es nichts Seltenes, daß ein Liebling des Parterres und der Galerieen nach jeder gefallenden Szene herausgerufen wird, wohl ein Dutzendmal an demſelben Abend, ja zwei- bis dreimal hintereinander für dieſelbe Szene. Zuweilen ſcheint dies Herausrufen ſich zu einer förmlichen Manie zu ſteigern, ſo daß nach einander Schauſpieler, der Direktor, der Dekorateur, der Kompoſiteur, der Kapellmeiſter, kurz alle Theilnehmenden, mit einziger Ausnahme des Souffleurs und Lampenputzers, auf der Bühne erſcheinen, und in der Tiefe ihrer Verbeugungen wetteifern müſſen. Auch Kränze fliegen bei ſolchen Gelegenheiten in Profuſion auf das Theater, welche der ſcharfſinnige Elephant, als er hier gaſtirt, und von ihnen gleichfalls überſchüttet ward, mit noch höherer Devotion, als bisher gezeigt wurde, ſämmtlich — auffraß.

Das ungariſche Theater — wie beinahe alles neuere Gemeinnützige und Nationale in Ungarn auch eine Schöpfung, die dem Grafen Széchenyi hauptſächlich ihr Daſein verdankt — iſt etwas freundlicher dekorirt, aber weit kleiner, als das deutſche. Es übertrifft dieſes an Eleganz der Koſtüme und Dekorationen, was ihm ein anſehnlicher Zuſchuß der reichen Unternehmer erleichtert, und ſteht ihm an Talent des Perſonals nicht viel nach. Der Liebling des ungariſchen Publikums iſt die Sängerin Madame Schodel, welche viel Feuer, dramatiſche Kraft, und eine volltönende friſche Stimme hat. Doch fehlt es ihr ganz an geregelter Schule. Dabei hat ſie den ſehr widerlichen Fehler, beim Singen das Geſicht, oft auf burleske Weiſe, zu verzerren, und man hat nicht mit Unrecht von ihr geſagt: „daß ſie mit dem ganzen Leibe trillere.“ Da ſie noch jung, und wie man leicht gewahr wird, durchaus ſtrebend iſt, ſo würden ein paar Jahre Studium in Italien ſie gewiß zu einer ausgezeichneten Sängerin bilden. Hier kann ſie ſich in den angenommenen Fehlern nur immer mehr verſteinern, und dies muß um ſo mehr bedauert werden, da ſie wirklich keine gemeine Erſcheinung, von der Natur reich ausgeſtattet, und dabei voll Leben, Geiſt und auch Geiſtesgegenwart iſt. Von der letzteren Eigenſchaft gab ſie vor einiger Zeit eine ergötzliche Probe. Während man ſie (ich weiß nicht zum wie vielten Male an dieſem Abende) herausrief, und, gleich dem Elephanten, mit Kränzen überdeckte, bewarf ſie in demſelben Augenblick die Kabale pöbelhaft mit einer Zwiebelkrone. Ohne irgend eine Empfindlichkeit zu verrathen, hob ſie die ominöſe Zierde bedächtig auf, betrachtete ſie aufmerkſam, und ſagte dann, ſich lächelnd zum Publikum wendend: „Dieſe Krone verdiene ich nicht, erlauben Sie mir daher, ſie auf dem Altar des Vaterlandes niederzulegen,“ nach welchen Worten ſie den übelduftenden Kranz auf dem Kaſten des Souffleurs deponirte.

Ich ſollte nun noch des Ofener Theaters, das früher eine Kirche war, und des antiken Sommertheaters gedenken, aber beide blieben mir unbekannt, wie ſo manches andere Intereſſante, denn gleich einer Schnecke ziehe ich mich bei der unfreundlichen Jahreszeit meiſtens und gern in mein Haus zurück. Dies Haus verdient übrigens Empfehlung. Es iſt der Gaſthof zur Königin Viktoria, das ehemalige Hôtel eines Magnaten, wo ich weit beſſer, und dazu auch noch weit wohlfeiler wohne, und bedient bin, als es dir, guter Max, dieſen Winter im Athen an der Spree wahrſcheinlich zu erlangen möglich ſein wird. Indeſſen iſt meine Einſamkeit nicht total, und ſo wenig zahlreich (wie ich Dir bereits meldete) die Geſellſchaft dermalen in Ofen und Peſth iſt, ſo gefällt ſie mir doch in aller dieſer Beſchränkung ungemein. Sie ſcheint den ſibylliniſchen Büchern zu gleichen, und, wenn ſechs Theile davon fehlen, die zwei zurückgebliebenen denſelben Werth des Ganzen zu behalten.

Zwei Häuſer in Ofen ſind alle Abend den Beſuchern offen: das des Kommandirenden in Ungarn, Feldzeugmeiſters v. Lederer, eines allverehrten Mannes, eines wahren Chevalier sans peur et sans reproche, dergleichen in Wahrheit immer nicht häufig waren, aber nach dem neuen Gange der Welt noch ſeltener zu werden drohen, (wie wird man zum Beiſpiel künftig einen Bayard unter den Banquiers oder Induſtriellen klaſſifiziren? meine Einbildungskraft läßt mich dabei im Stich) und des Grafen Beckers, eines ſo liebenswürdigen, noch immer jugendlichen Greiſes, daß man ſich bei ſeinem Anblick über das eigene Altwerden tröſtet, in der Hoffnung, mit kräftigem Vorſatz auch einſt einem ſo ſchönen Vorbild ähnlich werden zu können*).

Der erſtgenannte Zirkel, voll Urbanität und ungezwungener Heiterkeit, iſt in der Regel mannigfaltiger belebt, als der zweite. Viele holde Frauen ſah ich dort, bewunderte die ſchöne Gräfin Z . . . . ., lauſchte mit Behagen der anziehenden Unterhaltung der Gräfin F . . . . ., beſonders den Erzählungen vieler faſt abentheuerlicher Wagniſſe ihres Bruders, von denen ich ſchon in allen Welttheilen ſprechen hörte, und die auch Dir, dem kühnen Reiter, nicht unbekannt geblieben ſein werden, befeſtigte mich in meiner Frömmigkeit durch die milderndſten Worte der vortrefflichen Gräfin Th . . . ., eines der edelſten, ächt chriſtlichen Gemüther, deſſen Ausſtrömung die Seele erwärmt, wie der Maiſonne wohlthuendſter Strahl, und erfreute mich endlich in den Zwiſchenakten, als ein in Afrika's Wüſten Verwilderter, fortwährend an der anmuthigen, harmloſen Weltgewandtheit der Hausfrau, die mit ſtets gleicher guter Laune jeden der Beſucher zu berückſichtigen, und das paſſende Wort für ihn zu finden wußte.

---

*) Dieſer grauſame Winter, der ſo ſchnell nach einander mehrere bedeutende Perſonen in der öſterreichiſchen Monarchie hinraffte, hat uns auch, wie ich ſo eben mit tiefem Schmerz erfahren, den Grafen Beckers entriſſen.

Im anderen Hauſe, wo ſich die Geſellſchaft jetzt mehr auf die zahlreiche Familie beſchränkt, präſidirt eine Dame, welche an ausgezeichneten Eigenſchaften keiner nachſteht, und in der ich noch obendrein eine Landsmännin zu verehren hatte. Wie viel Güte habe ich in dieſem patriarchaliſchen Kreiſe genoſſen, und wie fand ich immer dort Geiſt und Herz gleich innig angeſprochen! Gewiß, ſolche Erinnerungen bleiben gehaltreich für das ganze Leben, und um Freunde zu erkennen, braucht es ja nicht immer langer Zeit, oft nur der günſtigen Gelegenheit und der Empfänglichkeit.

Dieſelbe Erfahrung — und Du haſt vollkommen Recht, lieber Max, wenn Du dich über mein gutes, wohl kaum verdientes Glück in dieſer Hinſicht wunderſt — habe ich auch noch an einem dritten Ort in Peſth gemacht, doch dies Triumvirat (denn von drei Damen iſt die Rede) genügend zu ſchildern, verſage ich mir aus mehr als Einem Grunde. Nur ſo viel wiſſe, für Deine Jugend wäre ſolche Nähe gefährlicher geweſen, als für mich, obgleich Du mich jetzt beneiden wirſt, wenn Du erfährſt, daß zwei holde Mädchen dazu gehören, wovon die ältere mit ihren blauen Augen und ſeidenen Goldlocken, mit ihrer klugen Stirn, ihrer Herzensgüte und ihrem hochgebildeten Geiſte, die jüngere mit dem ſchwarzen Haar und dem circaſſiſchen Augenpaar, das, wie über noch ungelöſte Geheimniſſe brütend, faſt immer an dem Boden weilt, und durch ſeinen Aufſchlag dann nur um ſo heftiger ergreift — die eine des Nordens Typus, die andere des Orients Blumenleben auf wunderbare Weiſe repräſentirt.

Von Fremden iſt — da der berühmte Liſzt noch erwartet wird — niemand, der ſich bemerkbar machte, in Peſth anweſend, als ein paar engliſche Miſſionaire der Methodiſten, die jezt zahlreicher als gewöhnlich in der Welt umherreiſen, angeblich um die Juden zu bekehren, in Ermangelung dieſer aber auch mit zu leichtgläubigen Chriſten (die ſie eben nach ihrer Weiſe ſtarkgläubiger machen wollen) fürlieb nehmen, und ferner eine dito englische Miß „von der Feder“, wie Jean Paul ſagt, die für ihren Buchhändler reiſt, und ſchon ſeit Monaten an einem dicken Buch über Ungarn laboriren ſoll, was dann ohne Zweifel ihren Namen berühmter machen wird, als er bis jezt noch ſein mag. Schon meldete zu dieſem Behuf ein hieſiges Blatt (wahrſcheinlich aus allernächſter Autorität unterrichtet), daß über das verlezte Werk der gefeierten Schriftſtellerin nicht weniger als zwei Duzend engliſche Journale ſich lobpreiſend ergoſſen hätten, ein verſtändliches Prognoſtikum für das neue. An zu pedantiſcher Genauigkeit wird dieſes ſchwerlich leiden, da ich ſchon in einer früheren Lieferung der reiſenden Brittin den hieſigen Blocksberg in die Blocksburg, und Ofen in die Stadt Offon verwandelt ſehe; aber an draſtiſchen Effekten mag es leicht reicher werden, wenn ich nach der Erzählung einer Dame urtheilen darf, welche mir verſicherte, von beſagter Miß (die aus Konſtantinopel hier anlangte) vernommen zu haben, daß Sultan Mahmud zwei ſeiner leiblichen Söhne mit eigener Hand erdolcht habe. Oh Dieux! et c'est ainsi qu'on fait l'histoire! Gewiß nur eine ex officio reiſende engliſche Miß kann ſo unbarmherzig ſein! Ich bin dennoch begierig auf den Inhalt dieſes Buches, denn da die Verfaſſerin auf der einen Seite vom hieſigen Hofe ſehr warm protegirt wird, auf der anderen aber, wie ich höre, in noch näherem Verkehr mit der Oppoſition ſteht, deren Koryphäen ſie mit den intereſſanteſten Aufſäzen und Notizen verſehen ſollen, ſo iſt ſie ganz geeignet, die ſchöne Poſition des Juſte-Milieu anzunehmen, die unpartheiiſch Jedem ertheilt, was ihm gebührt, und da ſie aus ſo authentiſchen Quellen ſchöpft, ſo erfährt vielleicht Ungarn endlich definitiv, was es hat, und was ihm fehlt — durch eine engliſche Miß. Wer möchte gegen ein ſo erfreuliches Reſultat mit veralteten Späßen über blue stockings ankämpfen! Schöner finde ich es, und der Deutſchen würdig, fremdes Verdienſt (beſonders engliſches) auch in der kleinſten Quantität auf's höchſte anzuſchlagen. Ich wenigſtens dachte immer ſo, und ich kann verſichern, daß ich den König von Otahaiti — wenn es noch einen ſolchen giebt — ſehr hoch ſchätze, aber einen Londoner Schneider ſtets viel höher.

Eine andere Klaſſe Fremder und Einheimiſcher, die leider ſehr zahlreich hier in Peſth zu ſein ſcheint, iſt die bettelnde, welche mich mehr Gulden Konventionsmünze gekoſtet hat, als mir lieb iſt, deren Originalität aber Erwähnung verdient. Alle Augenblicke ließen ſich ausländiſche Grafen und Barone, oder auch hieſige Edle und Nichtedle in „einer wichtigen Angelegenheit“ bei mir melden, die zuletzt immer darauf hinauslief, entweder mir Häuſer, Weine, Trauerſpiele, Staatsverbeſſerungsplane, geſtickte Tabaksbeutel in den Nationalfarben, oder andere Raritäten, und Gott weiß was ſonſt noch alles zu offeriren, ſo wie auch ſich ſelbſt zu jeder beliebigen Verwendung und Anſtellung, wenn aber alles verbeten ward, gewöhnlich nur, als das Ende vom Liede, um eine vorläufige kleine Unterſtützung nachzuſuchen. Der poſſierlichſte Auftritt dieſer Art begegnete mir mit einem Menſchen, der unangemeldet in einem zerriſſenen Rocke, wie ein Handwerksburſche gekleidet, und halb betrunken, in meine Stube drang, und als ich ärgerlich und etwas barſch ihn anfahrend frug, was er wolle, mit einer unnachahmlichen Freundlichkeit erwiederte: er habe gehört, daß ich einen Geſellſchafter ſuche, und ſei gekommen, ſich zu dieſem Poſten anzubieten. Durch Lachen beſänftigt, erkundigte ich mich, ob er ein Chriſt oder ein Jude ſei, und als er das letzte bejahte, gab ich ihm ſofort die Adreſſe der engliſchen Miſſionaire, um ſich vorher für Geld und gute Worte belehren zu laſſen. Wer weiß, ob ich dadurch nicht dem armen Teufel zu einem neuen Rock, und dem puritaniſchen Himmel zu einer gewendeten Seele verholfen habe.

Noch ärgerlicher war es mit Briefen des wunderlichſten Inhalts, die für einen Sammler Werth haben würden. Einer ſchrieb mir unter dem Siegel des Geheimniſſes, daß er immer viel auf die Ehre gehalten, und deßhalb beſſer zu leben gewünſcht, als ſeine Kameraden. Dies habe er auch mit Erfolg ausgeführt, aber bald ſein Vermögen dabei zugeſetzt. Es bliebe ihm daher jetzt nichts mehr übrig, um ferner ſtandesmäßig leben zu können, als Dienſte bei einem vornehmen Herrn zu nehmen, vorausgeſetzt, daß er auf die achtungsvollſte Behandlung rechnen dürfe. Vor der Hand, ſetzte er hinzu, ſchriebe er mir nur noch inkognito, unter einem bloß angenommenen Namen, aber ſobald ich, wie er nicht zweifle, ſein Anerbieten angenommen, werde er ſich mir ohne Rückhalt entdecken, und ſogleich in propria persona herbeieilen, um mir fortan ſein ganzes Leben zu widmen. Ein Anderer geſtand beſcheiden, ein durch die unerhörteſten Umſtände unterdrücktes litterariſches Genie zu ſein, dem aufzuhelfen ich gewiß die höchſte Genugthuung fühlen müßte, einſtweilen brauche er indeß nur 40 Gulden, nicht mehr und nicht weniger, die er mich unter beigelegter Adreſſe einzuſenden erſuche — und ein Dritter, deſſen wohlriechendes Billet auf roſenfarbenem Papier, franzöſiſch ſtyliſirt, und das Datum in Goldlettern gedruckt war, wollte mir gar nichts vorſchreiben, ſondern bat mein edles Herz nur: „de le rendre heureux de quelque manière que ce soit.“

Dies ſind die Freuden und Leiden eines Reiſenden, mein guter Max, deren Schluß Dich zu der Vermuthung bringen wird, daß die Polizei in Ungarn etwas weniger gut beſtellt ſei, als in Oeſterreich, was auch gegründet iſt. Indeſſen liegt auch hier neben dem Uebel das Gute. Das Peſther Volk raucht und prügelt ſich zwar ungehindert auf der Straße, dünkt ſich aber auch deshalb freier als jedes andere zu ſein, und der Wahn des Menſchen iſt ja ſein Himmelreich. Was iſt wohl jetzt der vorherrſchende bei unſerem Volke in der Mark? Auf Freiheit macht man dort, glaub' ich, ſeit der letzten mißlungenen Handwerksburſchen-Inſurrektion keine ſonderlichen Anſprüche mehr, aber man bildet ſich doch noch immer, wie mir ſcheint, in hohen und niederen Klaſſen ein, aufgeklärter als alle übrigen Sterblichen zu ſein, und wenn man damit auch von dieſen ausgelacht wird, was thut das, ſo lange man nur das Glück hat, recht felſenfeſt in ſeinem eigenen Glauben zu verharren?

Von denjenigen thörichten Einbildungen aber, die unſeren eigenen Perſonen beiwohnen, mein theurer Max, wollen wir hier nicht reden, es iſt zu oft ein unerfreuliches Kapitel, nur rechne dahin nie die herzlichſte und wahrſte Anhänglichkeit

Deines treuen Bruders Sincero.

Nachſchrift. Da Du nie in Ungarn warſt, muß ich Dir doch, beſſerer Anſchaulichkeit des Vorhergehenden wegen, nachträglich noch einige Worte über das Aeußere der Hauptſtadt ſagen. Peſth mit Ofen bilden ein ganz zuſammengehörendes, und nur durch den Fluß getrenntes Ganze, welches ſchon von fern einen eben ſo großartigen als eleganten Anblick gewährt. Die erſte dieſer Eigenſchaften iſt Ofen allein zu verdanken, mit ſeiner gebirgigen, weinreichen, romantiſchen Umgebung, dem weithin ragenden Blocksberg, gekrönt von der Sternwarte, und dem ſchönen, vom Palatin bewohnten Königlichen Schloſſe, von welchem geſchmackvoll angelegte Gärten voll hoher Bäume über zahlreiche Terraſſen nach der Donau niederſteigen — die zweite den zierlichen Paläſten des gegenüber am Saume einer unabſehbaren Plaine ſich ausbreitenden Peſth. Den umfaſſendſten Punkt für die Ueberſicht dieſes höchſt anziehenden und variirten Gemäldes bietet die genannte Sternwarte. Man ſollte aber Sr. Kaiſerl. Hoheit, dem für jede Verbeſſerung ſo regen Palatin, eine Bittſchrift überreichen, durch irgend eine nur wenig koſtſpielige Vorrichtung auf der Kuppel des Obſervatoriums es dem Beſchauer möglich zu machen, eines der ſchönſten Panoramen des Landes vollſtändig und auf einmal überblicken zu können, während jetzt kein Punkt daſelbſt exiſtirt, von dem man mehr als einen Abſchnitt der ganzen Ausſicht überſehen kann, und ein Theil derſelben (noch obendrein der Blick auf die Berge) durch höhere Nebengebäude ganz maskirt iſt. Eine ſogenannte Laterne auf der Kuppel, oder nur eine Fahnenſtange mit herauf führender Treppe, und einem kleinen Balkon in der Höhe, würde dieſem Bedürfniß abhelfen.

Der größte Theil der ſtattlichen Gebäude Peſths iſt auf Spekulation erbaut werden, meiſtens von Handwerkern oder Kaufleuten, und ſeit der großen Ueberſchwemmung werden noch eine Menge neue aufgeführt, wovon viele auf angefahrene Hügel geſtellt ſind, was den Straßen allerdings in Zukunft ein ſonderbares Anſehen geben muß, und im Grunde doch, ſo lange nicht umfaſſendere Arbeiten zur Regulirung der Donau in's Leben treten, wenig helfen möchte. In dieſer letzten Hinſicht iſt leider bis jetzt noch gar nichts geſchehen, außer das ganz lächerliche Unternehmen eines aus Sand und Straßenkoth aufgeführten Dammes zwiſchen Stadt und Vorſtadt, mehrere tauſend Schritte von der Donau entfernt, der ſich in der Mitte einer breiten Straße hinzieht; ich zerbrach mir lange den

Kopf über deſſen Zweck, bis ich erfuhr, daß man, die Stadt mit allen ihren Paläſten preisgebend, dadurch wenigſtens die Vorſtadt habe ſchützen wollen, was übrigens durch eine ſo mangelhafte Ausführung eben ſo wenig erreicht werden kann, da der erſte Waſſerſtoß dieſe leichte Maſſe gleich wieder durchbrechen würde. Die ganze unglückliche Idee iſt ungefähr dieſelbe, als wenn man eine Maske, zur Schützung des Geſichts beſtimmt, auf dem Rücken befeſtigen wollte; und jener Damm kann höchſtens die Peſther davor bewahren, bei einer neuen Ueberſchwemmung nicht von hinten, ſondern nur von vorne zu erſaufen. Dazu kommt, daß das Material deſſelben, welches ſich ſchon bei dem jetzigen anhaltenden Regen zur Hälfte in Brei auflöſt, die breite Straße, deren Mitte der lange Kothhaufen einnimmt, faſt unpaſſirbar und ſehr ekelhaft macht, während er im Sommer den Staub — eines der größten Uebel der hieſigen Lokalität — in der ganzen Stadt zur Unerträglichkeit vermehrt.

Ebenſo ſcheint man auch damit die Pferde hinten am Wagen anzuſpannen, daß man jetzt anfängt, die unbedeutenden Zuflüſſe der Donau zu reguliren, während man den wahren Feind, den einzig gefährlichen, fortwährend ſich ſelbſt überläßt, obwohl Sachverſtändige allgemein verſichern, daß dieſe Hauptſache, wenn man nur einmal ernſtlich und kräftig daran gehen wollte, gar nicht ſo ſchwierig zu bewerkſtelligen ſei. Jeder Menſchenfreund muß ſich aber lebhaft dafür intereſſiren, wenn er das ungeheure Unglück ſchildern hört, was die letzte Ueberſchwemmung hier veranlaßte, und eine ſo ſchöne, mächtig aufſtrebende Stadt einem gleichen désastre ſchutzlos preisgegeben ſieht, ſobald es den Elementen beliebt, ihr wieder den Krieg zu erklären.

Vornehme Ungarn ließen bis jetzt noch wenig Paläſte in Peſth erbauen, doch habe ich einen dergleichen im Detail beſehen, der eines Magnaten mit fünfzig Quadratmeilen Beſitzthum ganz würdig iſt, und als eine der erſten Unternehmungen dieſer Art, die man überdies in mancher Hinſicht als ein der Nationalität gebrachtes Opfer betrachten kann, achtungsvoller Berückſichtigung werth iſt. Pracht und Geſchmack vereinigen ſich würdig darin, namentlich iſt die Dekoration des Bibliothekſaales eine der gelungenſten, die ich irgendwo angetroffen habe. Doch bleiben auch einige Dinge zu kritiſiren, die ich nicht übergehen will, weil auch Du, wie Du mir ſchreibſt, eben mit einem Hausbau beſchäftigt biſt, weshalb der Gegenſtand Dich vielleicht mehr, als ſonſt der Fall ſein würde, intereſſiren mag. Erſtens hat man den Fehler begangen, das corps de logis dieſes Gebäudes, welches zwei Flügel hat, nicht ſo zu placiren, um es entre cour et jardin, mit einer bloßen grille nach der Straße hin, zu bringen, obgleich der hinlänglichſte Platz dazu vorhanden war, und der Anblick des Ganzen dadurch nicht nur impoſanter, ſondern auch das Haus, von Straßenlärm entfernt, weit angenehmer zur Bewohnung geworden wäre.

Zweitens mißfiel es mir, daß man im Innern, bei ſonſt reicher Ausſchmückung, die leidigen Papiertapeten zur Bekleidung der Wände gewählt hat — eine induſtrielle Erfindung dieſes papiernen Zeitalters, die nur für das Negligé auf dem Lande oder für Dienerſtuben tauglich, iſt. Drittens endlich bedauerte ich, daß der Garten, welcher Raum genug zu der anmuthigſten Mannichfaltigkeit im Schatten gäbe, dem nichtsſagenden engliſchen bowling-green zu Liebe (auf dem hier überdies kein Gras wachſen will) mehr einer embellirten mageren Viehweide im Sonnenbrand, als einem Garten ähnlich ſieht. Ich würde vor allem hier ſo viel Bäume als möglich pflanzen, und im Sommer dafür ſorgen, daß ſie alle Morgen mit einer Feuerſpritze vom Staube reingewaſchen würden, um nicht wie im Pudermantel daʒuſehen, was leider in jener Jahreszeit allgemein der Fall hier zu Lande iſt, und ſelbſt Anfangs Oktober noch ſo war, als ich herkam, wie ich bereits anderen Ortes gemeldet.

Eine zweite ſehr hübſche Anlage hat Se. Kaiſ. Hoheit der Palatin auf einer großen ihm zugehörigen Inſel der Donau gemacht. Sie erinnert in ihrer etwas veralteten aber grandioſen Manier lebhaft an die Gärten von Brown, und ſtellt mehr als einen wahrhaft claſſiſchen Effekt dar. Zwei Sachen ſielen mir als neue und glückliche Gedanken beſonders auf: ein dicht bepflanzter, ſich nur wenig erhebender, und von einer lebendigen Hecke umſchloſſener Weinberg, mitten in einer weit ausgebreiteten friſchen Wieſe gelegen, und nur mit einer einzigen ſchlanken Pappelgruppe auf ſeinem höchſten Punkte geſchmückt, wo zugleich ein Rundell nebſt Ruhebänken angebracht iſt. Der Gärtner erzählte, die Souveraine zur Zeit des Wiener Kongreſſes hätten, hier ſitzend und ſich der lieblichen idylliſchen Szene erfreuend, die erſte Nachricht von der Landung Napoleons in Frankreich erhalten. Dies iſt nun freilich, hiſtoriſch genommen, eine offenbare Fiktion, aber als eine der freundlichen Inſel ſo wohl anpaſſende Tradition gefiel ſie mir in dieſem Augenblicke zu gut, um ſie der leidigen Kritik zu unterwerfen. Die andere meinen Beifall hervorrufende Idee beſteht in der unmittelbaren Anlehnung und Verbindung des modernen Wohngebäudes mit einer maleriſchen Ruine, welche durch Tapezierung mit rankenden Gewächſen, Bäumen und Shrubs zweckmäßig und ſinnreich behandelt iſt, eine poetiſche Kontraſtverſchmelzung, welche die Phantaſie lebhaft anſpricht, und dem Erfinder Ehre macht. Es befinden ſich außerdem noch verſchiedene andere, mehr oder weniger pittoreske Ruinen auf dieſer Inſel, welche einſt eine ganze Kolonie mehrerer Klöſter getragen haben ſoll. In einer wilden, dornigen Buſchgegend von üppigem Wachsthum iſt man vor kurzem auf den unteren, noch gut erhaltenen Theil einer anſehnlichen Kirche geſtoßen, der jetzt ganz frei gemacht wird. Man fand auf ihrem Boden und an den Wänden ſehr intereſſante Gräber, und in dem einen ſogar einen goldenen alterthümlichen Schmuck mit den franzöſiſchen Lilien, welcher einer vornehmen Perſon aus jenem Lande angehört zu haben ſcheint; daneben das Steinbild eines Ritters, ſowie auch einige andere Skulpturen aus der Zeit des Mittelalters, nebſt einer großen Menge Todtenköpfe und Knochen, die man leider wegwirft, obgleich eine von ihnen nach irländiſcher Weiſe aufgerichtete Pyramide in dem alterthümlichen Kirchengemäuer ſich vortrefflich ausnehmen würde. Dem mich herumführenden Garteninſpektor wollte jedoch dieſe Bemerkung keineswegs einleuchten. Der gute Mann rollt hier das Rad des Siſyphus, denn ſeit den zwanzig Jahren, während deren er hier angeſtellt iſt, hat der Eisgang der Donau ſchon ein dutzendmal die Hälfte der Anlagen verheert; doch ermüdet er nicht in der Erneuung, und in der That ſah ich auch jetzt nur noch wenig Spuren des letzten, gewaltigſten Anfalls. Es iſt ſehr wahrſcheinlich, daß aus irgend einem Grunde der Fluß ehemals nicht ſo verheerend war, denn wie hätten ſonſt eine ſolche Menge Klöſter hier geblüht, deren Ruinen zeigen, daß ihr Boden faſt in gleicher Höhe mit dem jetzigen Waſſerſpiegel liegt.

Um nun mein langes Poſtſkriptum zu ſchließen, noch einen guten Rath, lieber Max. Kommſt Du je nach Peſth, und biſt Du krank, ſo wende Dich an den Doktor, Hofrath von Stahli, als den geſchickteſten, theilnehmendſten Arzt, den gewandteſten Operateur, den Vertrauen einflößendſten Heilkünſtler; biſt Du aber geſund, und haſt Du weder vom ſchlechten hieſigen Klima das Fieber bekommen, noch nöthig, Dir Arme und Beine abnehmen zu laſſen, ſondern wünſcheſt Du bloß einen edlen Ungarn, wie er ſein ſoll, kennen zu lernen, ſo frage wieder nach dem Hofrath von Stahli, als dem wackeren Patrioten, dem liebenswürdigen, genialen Geſellſchafter und Lebemann, (der ſich unter Anderem auf guten Champagner eben ſo tüchtig als auf alle Arkana der Apotheke verſteht), dem umfaſſend gebildeten Gelehrten, und dem an Herzensgüte und Biederſinn ſchwer zu übertreffenden Liebling der großen und kleinen Welt in Peſth. Hiermit entlaſſe ich Dich, und empfehle Dich dem Schutze des Höchſten, ut in litteris.

Entgegnung.

Ich erſehe mit Leidweſen aus zwei in der „Allg. Ztg.“ wider mich erſchienenen Artikeln, daß mein ſehr anſpruchsloſer, flüchtiger Brief aus Peſth von einigen zu reizbaren ungariſchen Gemüthern auf die unbegreiflichſte Weiſe interpretirt wird, während ich auf der anderen Seite wiederum anerkennen muß, daß viele hochgeſtellte und allgemein verehrte Ungarn ihre volle Beiſtimmung meiner Anſichten mündlich gegen mich ausgeſprochen haben.

Den erſten obiger Aufſätze habe ich unbeantwortet gelaſſen, weil er zu ſehr in das Feld der Perſönlichkeit überſchweift; der zweite hält ſich ſtrenger an die Sache, und verdient deshalb mehr Berückſichtigung, obgleich auch er die wunderlichſten Vorwürfe enthält, von denen es genügen wird, nur einige näher zu beleuchten.

Daß ich die Ungarn bei ihrer Regierung habe „verdächtigen wollen“, iſt ſo rein aus der Luft gegriffen, daß bereits die Redaktion (durch Anführung meiner eigenen Worte) das Gegentheil klar herausgehoben, und mir daher die Mühe erſpart hat, irgend etwas mehr auf eine ebenſo gehäſſige als gänzlich unverdiente Beſchuldigung zu erwiedern.

Es wird mir ferner vorgeworfen, daß ich unter den Litteraten Ungarns nur des Freiherrn von Joſika namentlich erwähnt, und horribile dictu! zwei deutſche Journale Peſths, mit Uebergehung aller ungariſchen, gelobt habe.

Beide Umſtände erklären ſich jedoch ſehr natürlich; denn da ich

1) mich keineswegs anheiſchig gemacht, eine Litteraturgeſchichte Ungarns zu ſchreiben, ſo habe ich in Einem, alle Gegenſtände kaum effleurirenden Briefe, des Herrn v. Joſika allein erwähnt, weil ich deſſen Werke allein ſämmtlich geleſen habe, und folglich auch allein beurtheilen konnte; wenn ich aber dieſen Autor als dermalen an der Spitze der ſchönen Litteratur Ungarns ſtehend angeführt, ſo bin ich hierin nur der im Lande ſelbſt allgemein vernommenen Meinung gefolgt, ohne dadurch anderen, neben ihm ſich auszeichnenden Talenten, die mir weniger bekannt wurden, im geringſten zu nahe treten zu wollen. Wenn ich hiernach

2) nur von deutſchen Journalen in Peſth geſprochen, ſo geſchah dies aus einem ganz ähnlichen Grunde, nämlich weil ich, ohne ein Wort ungariſch zu verſtehen, noch es füglich in zwei Monaten erlernen zu können, unmöglich Notiz von Journalen nehmen konnte, die ich zu leſen unfähig war. Was würde mein Tadler dann erſt geſagt haben, wenn ich mir erlaubt hätte, über ungariſche Zeitblätter ein Urtheil, zu fällen, deren Sprache mir gänzlich unbekannt iſt?

Dieſe Unbekanntſchaft mit der ungariſchen Sprache macht aber eben den Inhalt eines dritten Vorwurfs aus. Darauf bemerke ich nur, daß, wenn niemand über Ungarn ſchreiben darf, als wer ungariſch verſteht, die Magyaren künftig ziemlich allein dieſes Geſchäft übernehmen müſſen, wobei vielleicht nicht immer die größte Unpartheilichkeit zu erwarten ſein dürfte. Es würde überdies eine ſolche Prätenſion um ſo weniger billig ſein, als von den zehn Millionen, die das Königreich Ungarn bewohnen, nur höchſtens zwei ungariſch ſprechen, die anderen deutſch oder ſlaviſch, folglich — wenigſtens numeriſch genommen — die beiden deutſchen Journale in der Hauptſtadt, deren beifällig zu erwähnen ich mich unterfangen, vielen als eben ſo national wie die ungariſchen ſelbſt erſcheinen könnten.

Eine andere Sünde ſoll ich begangen haben, indem ich das ungariſche Klima nicht gelobt. Man hat geſehen, daß früher ſelbſt mein Lob als verletzend (weil unzulänglich) erklärt wurde; nicht zu verwundern iſt es daher, wenn der indirekte Tadel noch übler aufgenommen wird. Mein Gegner zeigt ſich faſt gleich einem leidenſchaftlichen Spieler, der nie zufrieden iſt: wenn er verliert, deshalb, weil er verloren, und wenn er gewinnt, deshalb, weil er nicht genug gewonnen.

Rückſichtlich des Klimas kann ich ihm indeß mit gutem Gewiſſen die Verſicherung geben, daß er keinen einzigen ſeiner eigenen Landsleute, die ich kennen gelernt, auf ſeiner Seite hat; und der Behauptung: daß mehrere europäiſche Länder gern ihr Klima gegen ein ähnliches vertauſchen würden, als ich in Peſth und Ofen kennen zu lernen das Vergnügen gehabt, muß ich ſo lange einen beſcheidenen, aber determinirten Zweifel entgegenſetzen, bis dieſe Länder nicht ſich ſelbſt offiziell darüber ausgeſprochen haben.

Von meinen politiſchen Anſichten iſt, nach des Verfaſſers Ausſpruch, „jedes Wort grundlos, und verdient höchſtens Achſelzucken“. — Dieſe Art der Polemik liebe ich ſehr — denn wer ſeine Meinung von vornherein als ein Axiom aufſtellt, überhebt den Gegner aller Diskuſſion, indem er doch alle Lacher auf deſſen Seite rangirt — was ſehr bequem iſt.

Daß ich endlich eine „edle Brittin ſchonungslos verfolgt“ haben ſoll, muß ich gleichfalls als durchaus unbegründet beſtreiten. Daß ich mich über eine in ihrem Vaterlande ſehr unbedeutende engliſche Miß, und noch mehr über die tiefe Verehrung, die ihr bloß deshalb, weil ſie eine Engländerin iſt, von einigen hochſtehenden Perſonen in Ungann bewieſen wurde, ein wenig luſtig gemacht, kann ich zwar nicht läugnen, aber ich glaube, daß man einen ſo unſchuldigen Scherz eben ſo wenig eine „ſchonungsloſe Verfolgung“ nennen darf, als zum Beiſpiel den gegen mich gerichteten, und mich keineswegs ſchonenden Artikel aus Peſth, oder meine hier vorliegende, noch harmloſere Erwiederung deſſelben.

* * *

Druck von Otto Wigand in Leipzig.

Aus dem Nachlaß des Fürſten von Pückler-Muskau.

Briefwechſel und Tagebücher

des

Fürſten Hermann von Pückler-Muskau

herausgegeben von

Ludmilla Aſſing-Grimelli.

Dritter Band

Berlin,
Wedekind & Schwieger.
1874

Briefwechsel

zwiſchen

Pückler und Varnhagen von Enſe

nebſt einigen Briefen

von

Rahel und der Fürſtin von Pückler-Muskau

herausgegeben von

Ludmilla Aſſing-Grimelli.

Dritter Band.

Berlin,
Wedekind & Schwieger.
1874

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS

Das Recht der Ueberſetzung ins Engliſche, Franzöſiſche und andere fremde Sprachen iſt vorbehalten.

Inhalt.

Briefwechſel zwiſchen Pückler und Varnhagen, nebſt einigen Briefen von Rahel und der Fürſtin von Pückler-Muskau.

Kein Briefwechſel Pückler's zeigt mehr ſeinen edlen Geiſt, ſein tiefes Gemüth, ſeine Fähigkeit zu wahrer und treuer Freundſchaft und Anhänglichkeit, die Liebenswürdigkeit und Vielſeitigkeit ſeines ganzen Weſens, als ſein Briefwechſel mit Varnhagen.

Bayerische Staats-Bibliothek München

1.

Pückler an Varnhagen.

(Berlin, Sommer 1828.)

Euer Hochwohlgeboren

muß ich bitten mich bei Ihrer Frau Gemahlin zu entſchuldigen, daß ich geſtern Abend nicht von der Erlaubniß, Ihnen aufzuwarten, Gebrauch machen konnte, weil ſowohl der Kutſcher als der Bediente hier aus dem Hauſe Ihre Wohnung nicht kannten, und ich ſelbſt mich derſelben leider ſo wenig erinnerte, daß wir wohl bei zehn Häuſern vergeblich vorgefahren ſind, auch bei Roſe, wo ich nachher hinfuhr, nicht erfahren konnten.

Ueber meine Ungeſchicklichkeit und ſchlechtes Gedächtniß ſehr bekümmert, muß ich nun bis zu meiner Rückkehr von Neuhardenberg es aufſparen, mich zu entſchädigen und Ihnen mündlich zu ſagen wie ſehr Ihnen ergeben iſt

Ihr ganz gehorſamſter H. Pückler.

Donnerſtag früh.

2.

Varnhagen an Pückler[1].

Muskau, den 31. Juli 1828.

Ew. Durchlaucht

begrüße ich aus Muskau freudigſt und angelegentlichſt, aus Muskau, Ihrer herrlichen, einzigſchönen Beſitzung, und mehr als dieſes, Ihrer großartigen, wunderbaren Schöpfung, in welcher Sinn und Erfolg ſo glücklichen Verein zeigen, wie ſelten in menſchlichen Dingen getroffen wird! Indem ich dieſes Blatt an Sie zu richten wage, folge ich dem Drange von Empfindungen, welche mir aus dieſer Oertlichkeit von allen Seiten zuſtrömen, folge ich dem Gefühle des Wohlſeins und der Dankbarkeit, welches meine Bruſt im Genuſſe dieſes Aufenthalts erfüllt, und fürchte daher nicht die kleinſte Mißdeutung von Ihnen, der Sie in dem Ausdruck, den ich Ihnen ſo gern darbringe, nichts anderes wiederfinden können, als was Sie ſchon an Ihren Naturgebilden gewohnt ſind, das Gedeihen, Wachsthum und Erblühen alles deſſen, was Sie verſchwenderiſch ausgeſtreut. Gewiß, Ew. Durchlaucht hoher Geiſt, wie er ſich in dieſer ſchaffenden und ordnenden Hervorrufung kund giebt, welche hier die Augen rings bezaubert, iſt der Berührung eitler Schmeichelei weit entrückt, aber eben darum nicht verſchloſſen, denk' ich, den abſichtsloſen, durch den Gegenſtand erweckten, freien Huldigungen, die ein ſelbſtſtändiger, anerkennender Sinn begeiſtert Ihnen widmet!

Wenn wir lange Zeiten hindurch an den Werken eines Dichters uns erfreut, mit ſeinen Geſtalten gelebt, in ſeinen Empfindungen geſchwelgt haben, und wir lernen endlich ihn ſelbſt kennen, als einen herrlichen Mann, der nicht blos in ſeinen Erzeugniſſen, ſondern auch in ſeiner Perſönlichkeit gekannt ſein will, ſo müſſen wir einſehen, daß der Menſch erſt mit ſeinen Werken und ſeiner Welt ein Ganzes iſt, und Aeußeres und Inneres ſich gegenſeitig erhellt und trägt. Daſſelbe Ergebniß wird mir bei Ew. Durchlaucht auf entgegengeſetztem Wege zu Theil. Lange Zeit ſchon hatte ich die Ehre, Sie perſönlich zu kennen; die Schärfe des Geiſtes, die Anmuth der Bildung, die ſeltnen Gaben des Umgangs, und überhaupt die geniale Eigenart, ja auch inmitten der weltlichen Kälte der doch warme Herzſchlag, waren mir wohlerkannt und geehrt nach Gebühr; ich kannte den Dichter, aber ſeine Gedichte kannt' ich nicht, nur unbefriedigend hatte mir es verlautet, daß deren vorhanden wären. Und nun auf einmal eröffnen ſich die reichen Blätter, ich ſchwelge in den zauberiſchen Gedichten, ich ſehe mich in eine nicht erwartete Welt verſetzt, deren Urheber ich nun erſt in ungeahndeten Bezügen ſeines Weſens neu erkennen lerne! Wahrhaftig, das Bad und der Park von Muskau ſind ein mächtiges Gedicht, den größten und fruchtbarſten Werken ſchöner Kunſt vergleichbar, dem widerſtrebendſten Stoffe durch Geiſteskraft ſiegreich abgewonnen, dem Hervorbringer ein leuchtendes Ehrendenkmal. —

---

[1] Anmerkung von Pückler, als er ſpäter von dem folgenden Briefe Varnhagen's und einem anderen von Rahel eine Abſchrift ſandte: „Wahrlich, zwei holde Briefe! Meiſterſtücke an ſich, und ein reiches, belohnendes Geſchenk für den Empfänger, der ſie wenigſtens nach ihrem ganzen Werth zu ſchätzen weiß“.

Wie ſo iſt dieſer herrliche Park, der, nach dem Ausſpruche vollgültiger Zeugen, mit allem, was Altengland in ſolcher Art darbietet, an Schönheit ſich meſſen kann, alles in Deutſchland Vorhandene aber auch durch die Art weit übertrifft, nicht längſt nach Würden bekannt und geprieſen, nicht wenigſtens in Berlin den ſo ſehr der Naturſchönheit und Naturbildung bedürftigen Landsleuten als ein Zeugniß und Ziel der muſterhafteſten Beſtrebungen lebendiger vor Augen? Ich muß die Dumpfheit bewundern, mit welcher auch ſonſt wohl ſinnbegabte Perſonen, welche Muskau beſucht hatten, die daſelbſt empfangenen Eindrücke verwahrloſt haben müſſen, um ſie nur ſo flüchtig und allgemein, nicht begeiſterter und eigenthümlicher wiederzugeben. Aber in dieſer Dumpfheit und Zurückhaltung, die unter unſeren Landsleuten zwar endlich immer, aber faſt niemals im Anfange, dem genialen Wirken die verdiente Ruhmesbahn gewährt, leuchtet das Feuer der Beharrlichkeit auch um ſo ſtaunenswerther, mit welchem ein edler Geiſt, unbekümmert um augenblicklichen Dank, ſeine Umgebung bildet, ſeinen Sinn, ſei es durch Wort den bedürftigen Gemüthern, ſei es durch kräftige Werkthätigkeit dem verabſäumten Naturboden einprägt! Wir, die wir gegenwärtig hier auf allen Wegen und Schritten den immer neuen Reiz, die vervielfachten Entzückungen von Ew. Durchlaucht ſchönem Werke genießen, wir können und wollen uns nicht zu jenen zählen laſſen, die dergleichen Namen nur gleichſam träumend hinnehmen.

Beinahe drei Wochen ſind es, daß wir, — ich, meine Frau, ihre Nichte und ein liebliches Kind derſelben, — in Folge der freundlichen Mahnungen, die wir im vergangenen Winter zu Berlin durch die Frau Fürſtin Durchlaucht dieſerhalb empfangen hatten, und der dringenderen Einladungen, die von Seiten der uns ſo theuren und wahrhaft befreundeten Fürſtin von Carolath uns zugegangen waren, hieher nach Muskau kamen, und mit jedem Tage wuchs unſere Annehmlichkeit, unſer Behagen, unſere Bewunderung. Leider ſehen wir ſchon den Tag des Scheidens annahen, während wir doch des Stoffes dieſer Genüſſe, ſtatt einer Minderung, nur immer größere Zunahme gewahren! Denn, wird das Beſchränkte durch ſüße Gewohnheit unendlich, ſo bedarf das Ausgedehnte, Umfaſſende, Mächtige der Wiederholung und Gewöhnung nicht minder, um auch ſein Freundliches und Liebliches in ganzer Fülle zu entfalten. Dieſes Leben in gemächlicher Ländlichkeit, wo jeder Schritt über die Schwelle zu Laubengängen, zu Blüthenſträuchern und Wieſenteppichen führt, die reizendſten Nah- und Fernſichten den Blick anziehen, jede Stimmung ihre Gegend, jede Richtung ihre geſchmückte Bahn findet, der

Raum ſich für jede Bewegung reichlich erſtreckt, und überall auch die Wildniß Ordnung und Pflege verräth wie gaſtlichen Schirm anbietet, — in dieſer harmloſen Geſelligkeit, die anſpruchslos genügt, nach Umſtänden die glänzendſte und bewegteſte werden kann, und unter allen Umſtänden in der hohen Weltbildung und milden Einwirkung der Frau Fürſtin eine nicht[1]
Beſeelung geſichert hat in dieſen wohlthätigen
der Luft und des wirkſamen, höchſt angemeſſen
eingerichteten Bades, — dieſes erquickliche, Geſundheit und Friedensfreude ſpendende Leben hier, möchte man nicht nach Wochen und Monaten, ſondern lieber gleich nach Reihen von Jahren zählen! In der That ſprechen wir unter uns nicht nur oftmals vom Wiederkommen, ſondern auch mit Antheil und Gefallen betrachten wir das Loos derer, welchen dieſe Wohnſtätte bleibend angehört. Es ſei mir erlaubt, in dieſer Beziehung auch mit wahrer Befriedigung des trefflichen Leopold Schefer zu gedenken, den ich hier auch endlich, nachdem ich lange nur ſeine von Ew. Durchlaucht herausgegebenen Gedichte geſchätzt, zu meiner Freude perſönlich habe kennen lernen.

Meine Frau, deren Theilnahme und Empfindung hier mit der meinigen wetteifernd dieſen Brief mit begründet, ſendet Ew. Durchlaucht nebſt den beſten Grüßen die herzlichſten Glückwünſche zu der ſchönen und großen Welt, die Sie hier geſchaffen haben! Wir rechnen Beide auf Ihre Freundlichkeit und Nachſicht bei Empfang dieſes Blattes, welches keinen anderen Zweck hat, als Ihnen die Geſinnung darzubringen, welche uns für Sie hier in geſteigerten Maßen aufrichtigſt beſeelt, und in deren wiederholtem, eifrigſten Ausdruck ich ehrerbietigſt mich nenne

---

[1] Anmerkung von Pückler: „Worte, die mit dem angeklebten Siegel abgeriſſen wurden, und die ich mir nicht zu ergänzen erlaubt habe“.

Ew. Durchlaucht
ganz gehorſamſter
R. A. Varnhagen von Enſe.

3.

Fürſtin Lucie von Pückler-Muskau an Rahel.

Muskau, am 21. November 1828.

Schreiben Sie, verehrte und liebenswürdige Frau, nur dem Gefühl, welches Ihr Umgang ſo natürlich einflößt, dies unaufgeforderte Blatt bei, womit ich Ihnen und Herrn von Varnhagen das Bedürfniß auszudrücken wünſche, unſere Relationen nicht ganz abgebrochen zu ſehen! Der Zufall trennt und entrückt uns im Leben ſo oft von dem und von denen, welchen wir immer nahe ſein möchten, daß ich dieſem Gebieter menſchlicher Schickſale, bei meiner längeren Entfernung von Ihnen, es wenigſtens nicht allein überlaſſen will, in Ihrem Andenken fortzubeſtehen, oder meines Gedächtniſſes Untergang darin zu finden.

Sie ſollen auch wiſſen, wie Ihre geiſtreiche Geſellſchaft, jene durchdringende, wohlthätige Wärme Ihres Gemüthes, Ihre ſo herzliche Theilnahme mich ganz mit Achtung und mit Dank erfüllte, wie überhaupt alle Augenblicke, wo wir zuſammen waren, mir werth und unvergeßlich ſind!

Möchte doch in Ihren Plänen für die Zukunft mir und dem Thale von Muskau wieder ein Lichtpunkt Ihrer Anweſenheit hier leuchten — Sie mich aber indeſſen in Kenntniß deſſen erhalten, was Sie vorzüglich nahe betrifft und berührt.

Von Ihrer Geſundheit, von Ihrer Art zu leben, den intereſſanten Zirkeln, worin Sie ſich befinden, den Hauptperſonen darin, von der lieben Nichte und dem lieben Nichtchen theilen Sie mir doch etwas mit! Meine Einſamkeit bietet dazu wenig Stoff; aber kein wichtiges oder entſcheidendes Ereigniß wird mich treffen, ohne daß ich Sie davon unterrichte, und Ihr Intereſſe dafür in Anſpruch nehme. Dasjenige, welches Sie und Ihr Gemahl dem guten Schefer bezeigen, und der edle Eifer, womit Sie deſſen beſcheidenen Fleiß und Talent aus der Verborgenheit, worin es gehüllt, zu Tage fördern: dies ſei Ihnen vom Himmel gelohnt; das Wort der Anerkenntniß über meinen Freund, den erſten Herausgeber von Schefer's Gedichten, geſprochen, dies dankt mein Herz dem, der es ſagte, mit ganz wahrer Empfindung.

Es würde für mich in den langen Wintertagen, die ich ſo ganz allein hier zubringe, eine unendliche Erholung ſein, gute Bücher zu haben. — Alles Geſchichtliche, wenn es nicht gelehrt und aus interminablen Details zuſammengeſetzt iſt, vorzüglich aber Memoiren, und was ganze Zeiten und Karaktere darſtellt, intereſſirt mich, franzöſiſche Schriften beſonders! Vielleicht, daß Herr von Varnhagen die Güte hätte mir einiges von ſeinem Ueberfluß zu verſchaffen, oder doch einen Weg zu eröffnen, wie ich, ohne alles zu kaufen, und daher Beträchtliches darauf zu verwenden, zu einem ſolchen Genuß und Troſt gelangen könnte! Nehmen Sie ſich, iſt es möglich, meines Wunſches an, und rechnen Sie auf Pünktlichkeit und Promptheit, wäre ſie nöthig.

Und jetzt, liebe und verehrte Frau, nehmen Sie noch meine Wünſche, daß es Ihnen ſo gut und angenehm ergehen möge, als Sie ſelbſt ſind. Ihrem Herrn Gemahl ſprechen Sie meine ausgezeichnete Hochachtung aus, und erhalten Sie mir Beide Ihr freundliches Wohlwollen.

Für immer ganz ergeben Ihre

L. Pückler-Muskau.

4.

Rahel an die Fürſtin von Pückler-Muskau.

Berlin, den 6. Dezember 1828.

Wie Recht haben Ihre Durchlaucht, den Zufall den „Gebieter menſchlicher Schickſale“ zu nennen! Wenn wir nämlich das um uns bewegte All ſo nennen, auf deſſen Strom wir getrieben, von deſſen Wellen wir verſchlungen und gereckt, die nur durch ſeltene große Geſchicklichkeit oder einen ſolchen Karakter durchſchifft und bezwungen werden. Mich bezwingen ſie ganz. Jeden Tag mehr: meine Einſicht ſteigt; mein Karakter ſinkt: die Kräfte, die Detail-Muth beleben, aus denen er beſteht. Und ſo iſt es möglich geworden, ſo viele Tage Ihren mich überraſchenden, lieben, geehrten, mich beſchämenden Brief nicht zu beantworten. Ich hätte Ihnen ſchon längſt ſchreiben ſollen, verehrte Fürſtin! wenn Recht vor Unrecht ginge: das heißt, wenn wir unſerem Inneren folgten, anſtatt auf jenem Meere uns treiben zu laſſen. Ich mag Ihnen nicht Welle vor Welle nennen; es waren auch nicht immer ſonnenbeſchienene reizende, die mich aus meinem Meere führten! Meine drei Domeſtiken waren einer nach dem anderen krank; faſt zugleich: Gäſte und Fremde häuſten ſich zu der Zeit: mein Kind, Eliſchen[1]), hatte den Keichhuſten, und war öfters in Penſion bei mir. Muſiken — obligéen — bei mir; drei Stück, wo Fürſt Radziwill Dilettantinnen hören mochte, und auch ſie mit Kompoſitionen und Geſang belohnen wollte. Zwei neue Stücke von meinem Bruder Ludwig, der viel darauf giebt, wenn ſie mir gefallen, oder nicht: viele Damen, die ſcheel von mir denken, weil ich ſie nicht mit Beſuchen abwarten kann, andere, denen ich das doch leiſtete. Und ich — todtkrank an Nerven; an du rhumatisme délayé sur les nerfs. Ein leidender Barometer! Sonnabend eine Migraine, nach der ich bis heute nicht ſchreiben konnte. Dies die nur zu nennenden Hinderniſſe! Mit dieſen allen hinter mir, wage ich um Vergebung zu bitten! Aber auch zugleich darum, daß mir Ihre Durchlaucht nun nicht — aus dem beſcheidenen Gemüthe, wie ich es geſehen habe — ſagen: ich ſoll künftig nicht ſchreiben, mich nicht geniren. Ich bitte im Gegentheil, ſchreiben zu dürfen: auch einmal zur Unzeit; wenn ich etwas für Sie weiß, was ich geleſen, geſehen, gedacht habe; und dieſer Bitte ſchließt ſich die an, daß Sie mir das grobe Papier, worauf ich zu ſchreiben gezwungen bin, einer Nervenſtimmung wegen, zu Gnaden halten mögen, die kein feineres mir erlaubt.

---

[1]) Rahels Nichtenkind.

Gewiß kann ein ſolches Zuſammentreffen, wie dies in Muskau dieſen Sommer, ein ſolcher Blick, ein ſolches Gemüth, wie Sie mich eines erſchauen ließen, nicht ohne fruchtreiche Folgen bleiben, und hätten Sie mich nie, mit keinem Worte beehrt. Aber Ihre Durchlaucht haben Recht: ſolch ſchöner Fund muß auch willentlich zum Fortleben unterhalten werden; und in Folge dieſes belebenden Willens erlauben Sie mir auch wohl, hier meinen wohlgefühlten Dank für Ihre wohlthätige Aufnahme in Muskau keck auszuſprechen. Nicht ein Wort, nicht ein Blick, keine Nüance iſt zerſtäubt davon; alle liegen, als Samen in meinem Herzen aufgefangen! Das ſag' ich in höchſter Wahrheit, alſo mit etwas Dreiſtigkeit. Sie haben Ihr ſchönes edles Vertrauen einem Virtuoſen in Herz- und Menſchenerkenntniß geſchenkt; und das fühlten Sie auch gewiß, darum waren nur feine, unmerkliche Aeußerungen nöthig, ohne welche das namhafte Vertrauen, des edlen Freundes Briefe zu leſen, wohl nicht hätte erfolgen können. Hier möchte ich ausrufen: Genießen Sie Ihr eignes Herz Das einzige wahre Geſchenk des Himmels; und auch das Einzige, was wir eigentlich hier finden können; zu ſuchen haben; denn wahrlich, auch geſucht muß dies werden. Aller Weltbeifall iſt eitel; wenn er auch manchmal nöthig ſein kann. Nehmen Sie meinen Glückwunſch gnädig auf! und verzeihen Sie mir meinen Muthzuſpruch!

Varnhagen legt ſich Ihrer Durchlaucht zu Füßen, und fragt ergebenſt an, ob Sie die folgenden Theile der Contemporaine befehlen? und ſchickt vorläufig die mémoire des duc de Rovigo. Ich werde mich eilen, Fürſten und Völker von Südeuropa im ſechszehnten und ſiebzehnten Jahrhundert von Ranke auszuleſen — wunderſchön — um es Ihnen zu ſchicken. V. iſt Ihr größter Verehrer, liebe Frau Fürſtin; er wird ſo frei ſein Ihnen zu ſchreiben, und ihm kann es beſſer gelingen, Ihnen zu ſagen, welche Freunde Sie an uns haben, und wie die von Ihnen denken. Er hat einen himmliſchen Brief vom Fürſten Pückler aus Dublin.

Seit acht Tagen haben wir das Glück, die Fürſtin Carolath hier zu beſitzen; nach Umſtänden wohl, ſehr ruhig, und beruhigt; von allen Freunden erwünſcht, geliebt, geehrt; und durchaus nach meinem beſten Wunſch. Nur die edle Mutter fehlt: wir hofften Alle, Sie gewiß hier zu ſehen: ich hatte ſo ein bequemes Quartier ermittelt: gleichererbe. Alles, alles! dürfen wir nicht mehr hoffen? Geſtern ſprach ich Frau von Hünerbein auf einer Muſikfête bei Mad. Beer, wo die Frau Fürſtin und die halbe Welt war; aber auch die konnte mir keinen erwünſchten Beſcheid geben. Laſſen Sie mich ihr einen ſolchen bringen!

Faſt möchte ich mich ſehr dieſes langen Schreibens wegen entſchuldigen. Aber ich konnte nicht finden, was darin wegzulaſſen ſei. —

6.

Pückler an Rahel.

Den 12. Auguſt 1830.
Donnerſtag Nachmittag.

Darf ich den gütigen Gönnern meiner Sandinſel einige der Früchte anbieten, die neben Kartoffeln und Tannzapfen dort in tropiſcher Hitze gedeihen? Der ſchüchterne Geber wird ſich durch freundliche Annahme hoch geehrt fühlen.

Zugleich frage ich gehorſamſt an, ob man heute nach dem Theater Ihnen aufwarten darf, und bitte nur um lakoniſche mündliche Antwort mit Ja und Nein.

H. Pückler.

6.

Pückler an Rahel.

(Auguſt 1830.)
Freitag früh.

Ich werde, verehrte Gönnerin und angenehme Schmeichlerin, Sonnabend aufwarten, doch wiſſen Sie wohl, braucht es keiner aushäuslichen Potenzen, um mich zu Ihnen zu ziehen. Sie und Ihr Mann allein bleiben mir immer die intereſſanteſte Geſellſchaft im Varnhagen'ſchen Hauſe.

Tauſend Schönes und Reſpektvolles.

H. Pückler.

7.

Rahel an die Fürſtin von Pückler-Muskau.

Sonnabend, den 18. Juli 1829.

So geſtalten ſich die wertheſten Dinge, die erwünſchteſten Ereigniſſe! — ſo, daß mir Ihr theurer, gütiger Brief, verehrte Fürſtin, auch ſchmerzlich werden muß. Einer ſo gütevollen Einladung nicht auf der Stelle folgen zu können, iſt hart, ſogar beſchämend. Bis jetzt glaubt' ich nichts anderes, als nach dem herrlichen Muskau zu kommen, und ſeine einzigen Bewohner zu begrüßen: plötzlich wendet ſich alles anders, und ich muß mit Varnhagen nach Süddeutſchland: da dies geſchieht, ſo will ich auch am Ende Baden-Baden auf einen Augenblick ſehen. Die ſchöne Badebewegung erleb' ich alſo diesmal nicht unter dem Schutz Ihrer Durchlaucht und der Fürſtin Adelheid; und ſtill, wie alles, was das Geſchick uns bietet, muß ich dies hinnehmen: aber die Hoffnung, doch Muskau noch vor dem Schnee zu begrüßen, gebe ich nicht auf! Ihre Durchlaucht müßten dies etwa nicht wünſchen! — Weniger als je bin ich im Stande Ihren lieben Brief voller Güte und Sanftmuth, zu beantworten! Plötzlich ward unſere Reiſe zu morgen beſtimmt; und alle Einrichtungen dazu mußten durch mich, für ſie und das Haus, getroffen werden; die ich noch attakirt in den Nerven bin, welches eine beinah laſterhafte Skrupligkeit noch erhöht, die mich fabelhaft beherrſcht. Halten mir Ihre Durchlaucht dieſen Brief nachſichtig zur Gnade, ſo trocken und ſchlecht er ſich auch macht. Es iſt Sperre in meinem Buſen; nichts von Beſſerem darin kann hervor. Sehen Sie auch auf dieſe Weiſe, verehrte Frau Fürſtin, meinen dankbaren Stolz über Ihr Schreiben, meine ſchmerzliche Freude. Ich ſehe ganz Muskau, und inmitten ſeine Herrſcherin, faſt feenartig; und fühle tiefes Bedauern. Bleiben uns Ihre Durchlaucht gewogen! warum ich auch hier Fürſtin Adelheid, meine holde Gönnerin, zu bitten wage, weil ich ihr erſt von unterwegs auf ihren theuren Brief antworten kann! Meine Schreibekräfte verſagen! Glauben Ihre Durchlaucht an meine zärtlichſte Verehrung, und daß ich mich dankbar fühle für Ihre Güte ſo lange ich lebe. Treu und ergeben

Fr. Varnhagen.

Darf ich Sr. Durchlaucht dem Fürſten Pückler mich hier empfehlen! Varnhagen küßt Ihro Durchlaucht ehrerbietigſt die Hand.

8.

Pückler an Varnhagen.

Dublin, den 28. Auguſt 1828.

Euer Hochwohlgeboren

gütiger Brief hat mich ungemein überraſcht und erfreut. Sie ſagen zwar viel zu viel Gutes von mir, aber wer hört ſich nicht gern ſo ſchön, und aus dem Munde Solcher loben, die er ſelbſt von jeher ſo hoch geſtellt! Uebrigens haben Sie in der That recht eigentlich mein Streben erkannt, denn es iſt allerdings der ſchwache Ausdruck meiner Poeſie, der Ihnen dort in Bäumen, Fluß und Wieſen entgegengetreten iſt, und ich war immer der Meinung, daß ein Kunſtwerk nicht allein mit Hülfe des Griffels, Pinſels oder Meißels, ſondern auch mit den eigenen Materialien der Natur darzuſtellen ſei. Ueberdem verdankte ich dieſer von jeher meine höchſten Freuden, und widmete ihr daher auch mein innigſtes Streben. Die Arbeit und Mühe war gering, denn es war ein mit Liebe gepflegtes Werk, folglich ein leichtes, genußreiches, und Natur wie Kunſt ſind weſentlich dankbar — aber das bis jetzt erreichte Reſultat iſt ſoweit noch von der Vollendung entfernt, daß ich mir denke, Ihr höherer Dichtergenius hat aus der entworfenen, partiell von mir ſogar kondenſirten, und faſt nirgends vollendeten bloßen Skizze das Ideal ſchon im Geiſte geſchaffen, was mir nur vorſchwebt — und dies allein ohne Zweifel verdient das verführeriſche Lob, das ich mir noch nicht anmaßen kann. Einestheils waren meine Mittel zu beſchränkt, und Schwierigkeiten unüberwindlich, anderſeits mein eigener Geſchmack nicht genug gereinigt, die Regel überall von mir noch nicht genügend aufgefunden, und ihre Nothwendigkeit gehörig erkannt. Mein zweijähriger Aufenthalt in England hat mich hierin ſehr viel weiter gebracht, indem er manche noch übrig gebliebene Vorurtheile zerſtört, und mir dadurch in meinen Anſichten eine größere Selbſtſtändigkeit gegeben. Er hat mich, ich hoffe es wenigſtens, gänzlich vom Nachahmen befreit, vom ſklaviſchen, grundloſen, meine ich, und erſt jetzt traue ich mir in dieſer Hinſicht zu ſagen: Anch' io son pittore — obgleich die Künſtler von Profeſſion über eine ſolche Anmaßung lachen würden, aber die Dichter — die verſtehen mich. Uebrigens Ehre, dem Ehre gebührt. Ich begnüge mich gern mit dem geringſten Verdienſt. Nicht allen iſt es gegeben, mit Adlersſchwingen zur Sonne zu fliegen, und ich fürchte faſt, daß für mich das Gleichniß der Mücke beſſer paſſen würde, die ja lange um's Licht umhergeflattert, bis ſie ſich die Flügel verbrannt. Manchmal denke ich auch, es ſei Schade, wenn die Umſtände (Verhältniſſe, ſchlechte Zeiten ꝛc.) mir nicht erlaubten auszuführen, was im Reich der Phantaſie ſchon ziemlich als ein Ganzes vor mir ſteht, denn meine Pläne ſind groß, das Wenigſte davon erſt anſchaulich, obwohl viel vorbereitet, und die Undankbarkeit des Lokals in vieler Hinſicht würde, völlig überwunden, ihnen vielleicht nur zur beſſeren Folie dienen — aber ſolcher Gedanke iſt nur eine menſchliche Eitelkeit! Die Natur ſelbſt giebt uns hierüber die beſte Lehre. Sie ſchafft ewig fort, ſetzt aber keinen Werth auf ihre Werke. Was eine Kraft vielleicht noch nicht vollendet, zerſtört ſchon die andere wieder, ja ihre höchſten Schönheiten ſtellt ſie oft im Verborgenen aus, und unter dürrem Sand verdeckt ſie ihr Gold. Es genügt ihr fort und fort und fort immer nur zu ſchaffen, nur das große Kunſtwerk, das All, bleibt beſtändig. So im geringeren Maßſtabe geht es wohl auch dem Künſtler. Nicht um des Gewinnſtes, nicht um Dank, nicht um der Eitelkeit willen, ja nicht einmal um den Beſitz arbeitet er. Es iſt das Werk ſelbſt, das ihn begeiſtert. Wie oft kann er nie den Raum gewinnen, es in äußerer Erſcheinung ganz nach Wunſch zu verwirklichen, und iſt es vollendet, entſchwindet es vielleicht auf immer ſeinen Blicken — aber in ſeinem Gemüthe lebt es dennoch fort mit heiligem Genuß, und begeiſtert zu neuen Schöpfungen. Soviel iſt gewiß, es giebt nur zwei Dinge auf dieſer Welt, die etwas werth ſind: Aus ſich ſelbſt etwas ſchaffen, oder in ſeltnen, ſeligen Momenten ſeine Invidualität verlieren im Allgemeinen, in Gott — ſich auflöſen in Liebe. Hier berührt der Menſch die entgegengeſetzten und doch zuſammenhängenden Pole ewiger Thätigkeit und unendlicher Ruhe. —

Doch ich glaube wahrhaftig, die unverhoffte Freude, mich mit Ihnen zu unterhalten, beranſcht mich, und mein Phantaſiren, von Dublin datirt, wird Ihnen wie ein echter Irish Bull vorkommen. In dieſem Fall rufe ich Frau von Varnhagen zu Hülfe, deren Güte und Indulgenz ich von jeher als überſchwänglich gekannt. En vérité, elle m'a toujours gâté, mais je ne l'en aime pas moins, et c'est ce que je vous prie de lui dire. Wie gern hätte ich Ihnen und Ihrer liebenswürdigen Frau Gemahlin ſelbſt die Honneurs von Muskau gemacht, aber ich hoffe, dazu findet ſich noch eine andere Gelegenheit. Vergeſſen Sie mich unterdeſſen nicht, nehmen Sie meinen Dank für ein ſo wohlthuendes wenngleich zu ſchmeichelhaftes Anerkenntniß als das Ihrige, und erlauben Sie mir die Verſicherung der herzlichſten Verehrung hinzuzufügen, mit der ich ſtets ſein werde

Euer Hochwohlgeboren
aufrichtigſt ergebener Diener
H. Pückler.

9.

Rahel an die Fürſtin von Pückler-Muskau.

Freitag, den 7. Mai 1830.

In der beſten Vorausſetzung Ihres Wohlſeins, und daß Ihre Durchlaucht heute die Oper, oder vielmehr Mlle. Sonntag — in ihrer beſten Leiſtung — hören, wünſche ich einen ſchönen Maimorgen, und gratulire dazu! Ueber Herrn Dr. Sik iſt uns zwiſchen heute und morgen Antwort verheißen, welches Varnhagen mich beauftragt, mit ſeinen beſten Empfehlungen Ihro Durchlaucht zu melden.

Und nun melde ich mich wie ein Offizier ſeinem General. Bis morgen 8 Uhr Abends, die Mittagsſtunde von 3 bis 5 ausgenommen, können Ihro Durchlaucht über meine Zeit, etwa zu einem Beſuch, einer Beſprechung, oder einer Fahrt unter Bäumen ſchalten; und Sie wiſſen, ob es mein Vortheil iſt, wenn Sie es möchten und könnten! Um 8 Uhr mußte ich, nach dem vorigen und jetzigen Winter, bei der Baronin Reden eine Soiree annehmen, wo meine Schwägerin noch dazu ſingt. — Den ganzen Winter von Geſellſchaft geſperrt, ſah ich dieſe hannöverſche Familie nicht. Mußte abſagen. Im Frühling lud ich ſie Einmal; gleich kamen ſie Alle; ſie beſuchten mich dann: nicht zu Hauſe; ſie luden mich: ich zum Geburtstage meines Kindes. Alle beſuchten mich Dienſtag; ich bei Williſen's auf dem Lande, in Lichtenberg. Sie ließen mich einladen: das nahm ich an. Aber von nun an gebieten Sie! incluſive morgen bis 8 Uhr.

Auch heute morgen hätte ich gewagt, und geſucht, Ihro Durchlaucht einen Augenblick zu ſprechen, anſtatt dieſen militairiſchen Bericht zu ſchicken; aber meine Nichte Frau von Lamprecht hat mir ihr ſechsjähriges Töchterchen gebracht, und vertraut; die erſt vor vierzehn Tagen ſich einen Arm ausgefallen hat. Die Mutter iſt ſeit der Zeit zum erſtenmal bei einem Diner. Ich bin ſo glücklich, Großmutter ſpielen zu können; immer viel, ohne Kinder! — Ihnen ſei es gelobt! Wie man ſagt: Gott ſei's geklagt. Dem dank ich's.

Mit höchſter Anerkennung Ihro Durchlaucht ergebenſte
Fr. Varnhagen.

Schreiben Sie nur Ihren Willen auf einen Zettel!

10.

Pückler an Rahel.

Berlin, den 10. Auguſt 1830.
Dienſtag früh.

Sie haben mich, gnädigſte Frau, geſtern Abend durch Ihr Lob, das ich ſo wenig rechtfertige, völlig dekontenanzirt.

und ich geſtehe es als eine beſondere Eigenheit ein, daß ich in dieſer Hinſicht immer blöder werde, je mehr Jahre ich zähle, nämlich vom Lobe mehr als vom Tadel mich beſchämt zu fühlen.

Demohngeachtet erfreut es mich von zwei ſo gewichtigen Freunden, und ich ſende Beiden daher inliegend mehr als ſie wahrſcheinlich erwarteten, dem Volumen nach, aber höchſt wahrſcheinlich weniger, was den Inhalt betrifft. Unmöglich kann der Styl dem Meiſter darin genügen, noch minder vielleicht die paar Körnchen Salz der Fülle zwei ſo geiſtreicher Leſer Befriedigung geben.

Dem ſei indeß wie ihm wolle, jedenfalls darf ich auf zwei Dinge mit Beſtimmtheit rechnen, auf eine milde Kritik, und auf vollſtändige Diskretion.

Eine Menge fataler Druckfehler ſind vom Verfaſſer im vorliegenden Exemplar korrigirt worden, manche mögen ihm wohl noch entgangen ſein.

Der Himmel ſchenke Ihnen Geduld für zwei lange Theile, und verdopple Ihre Nachſicht.

H. Pückler.

11.

Rahel an Pückler.

Berlin, Donnerſtag, den 26. Auguſt 1830
12 Uhr Nachts.

Sonnabend kommt Dlle. Heinefetter zu mir; ſie hat es mir heute Morgen verſprochen. Ich bitte Sie, lieber Fürſt, auch kommen zu wollen. Aus unſerer Fahrt nach Stimming konnte des Wetters wegen heute nichts werden. Morgen iſt dies ebenſo, ohne Zweifel; übermorgen ſind meine Herren außer mein eigentlicher, alle zu Goethens Geburtstag. Sonntag iſt die Null in der Woche; alſo iſt es gewiß bis Montag nichts. Mündlich davon; wie von meiner vortrefflichen, höchſt amüſanten Lektüre! Sie ſpart mir nicht die Reiſe nach und in England; ſondern ſie läßt ſie mich wirklich höchſt nützlich und ergötzlich machen. Uebt den Zauber aus, den ich mir immer wünſche: durch ein Zauberperſpektiv nach den Orten hinſehen zu können, die wir kennen möchten; mein Buch iſt ſolcher Gucker, und liefert noch die geiſtvollſten, launigſten, melancholiſchſten, ſinnvollſten, tröſtlichſten Bemerkungen obenein! — Gute Nacht! und alle Nächte gut! Zum Dank!

Fr. Varnhagen.

12.

Pückler an Varnhagen.

Berlin, den 29. Auguſt 1830

Verehrteſter Freund

Ich erſchrecke doch ein wenig vor Ihrem Gedanken, jene unbedeutenden Briefe Goethe, der meiner armen Seele in dieſem Augenblick wie der unerbittliche Rhadamant erſcheint, vorlegen zu wollen. — Er iſt ſolchen freien Ergießungen des Augenblickes ohne Kunſt und ohne Plan nicht günſtig, und ich kann mir, wenn er ſo geringer Erzeugung überhaupt ſeine Aufmerkſamkeit ſchenkt, ſein Urtheil ſchon aus ſeiner Korreſpondenz im voraus wörtlich abſchreiben. Ja das geſchah bereits in meinem Tagebuch, und hier iſt es: „Geiſtreich und unterhaltend, aber leider leichtſinnig, dilettantiſch, mitunter haſenfüßig und phantaſtiſch.“

Viel beſſer wird es mir nicht gehen, wo noch ſo gut. — Indeſſen wer einmal die Schwachheit hatte ſich drucken zu laſſen, muß ſich allem unterwerfen, und ſelbſt ein Tadel Goethe's iſt noch ehrenvoll, wie man dem lieben Gott auch für die Züchtigung dankt.

Ich verſuche noch heut früh Sie zu Hauſe zu treffen, und bin wie immer

Ihr aufrichtigſt ergebener

H. P.

P. S. Ich kenne übrigens den hohen Greis perſönlich — und in den noch nicht erſchienenen Theilen meiner Briefe iſt mehr von ihm die Rede.

13.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 30. Auguſt 1830.

Ew. Durchlaucht

haben einen gütigen Blick auf meine Anzeige von Goethe's und Schiller's Briefwechſel zu werfen verſprochen; eben erhalte ich die verliehen geweſenen Blätter zurück, und ſende ſie Ihnen mit dem beſten Vertrauen auf Ihre Nachſicht! Mögen Ew. Durchlaucht aus dieſer Probe zugleich eine günſtige Vorſtellung von künftigen Arbeiten entnehmen können, die mir in dieſer Art, ſei es auch ſelbſt durch Anmaßung, noch obliegen! Wenigſtens habe ich dabei das Gefühl ſtets gegenwärtig, daß das Verhältniß zwiſchen Autor und Rezenſent — wie das zwiſchen Autor und Publikum — ein gleichberechtigtes, wechſelſeitiges iſt, und es oft eine eben ſo bedeutende und bedenkliche Frage wird, wie die Rezenſion dem Autor gefalle, als die zu ſein pflegt, wie das Buch dem Rezenſenten? — In dieſer Anzeige des Briefwechſels iſt übrigens die Einſchaltung ſo vieler den Briefen entlehnten Stellen ganz in polemiſchem Sinne geſchehen, nämlich im Gegenſatz wider das Verfahren der hieſigen Kirchenzeitung, die gleichfalls eine Menge von Stellen, aber mit gehäſſigſter Abſicht, zuſammengehäuft hatte. —

Die Fahrt nach Stimming iſt noch aufgeſchoben; der Sonnenſchein wäre wohl gut, aber der Wind iſt zu ſtark.

Mit wahrhafter Verehrung und inniger Ergebenheit verharrend

Ew. Durchlaucht
gehorſamſter
K. A. Varnhagen von Enſe.

14.

Pückler an Varnhagen.

Berlin, den 31. Auguſt 1830

Mit ungemeinem Intereſſe und Vergnügen habe ich Ihre ſchöne Rezenſion geleſen, mein verehrter Freund, und kann wohl ſagen, daß keine Anſicht, keine Behauptung darin ausgeſprochen iſt, die ich nicht theilte, wenn ich gleich das Talent nicht beſeſſen haben würde, ſie weder ſo ſcharfſinnig aufzufinden, noch ſo klar und gediegen vorzutragen. Um Ihre Rezenſion aber in jeder Hinſicht würdigen zu können bitte ich, wenn Sie das Blatt beſitzen, mir auch den Angriff auf die Korreſpondenz in der Kirchenzeitung zukommen zu laſſen.

Ich bin ſeit geſtern früh unwohl und nicht ausgegangen Folgen einer Erkältung, die mich vielleicht noch länger zu Hauſe hält. Wundern Sie ſich alſo nicht, wenn ich in dem mir ſo angenehmen Beſuche Ihres Hauſes eine Pauſe eintreten laſſe, und grüßen Sie die Gemahlin von mir beſtens.

Euer Hochwohlgeboren
ſehr ergebener H. Pückler.

P. S. Sie werden finden, daß ich, gleich den Damen, nicht ohne Poſtſkriptum ſchreiben kann — aber eben fällt mir ein, ob es nicht zweckdienlich wäre, wenn Sie bei Ueberſendung meiner Briefe an Goethe mein geſtriges Billet als eine kleine captatio benevolentiae beilegten.

In dieſem Falle bitte ich aber (mit der mir inwohnenden Kindlichkeit), bei dem Worte Rhadamanth das wahrſcheinlich ausgeſtrichene h wieder herzuſtellen, da mir ſeitdem aus den Schulnebeln meiner Kindheit das ϑ (Θῆτα) wie ein mahnender Geiſt erſchienen iſt.

15.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 8. September 1830.

Verzeihen Ew. Durchlaucht, daß ich erſt als Gemahnter, und darauf doch noch verſpätet, meine Zuſage erfülle! Ich konnte aber in dieſen Tagen kaum zu Athem kommen. Hier iſt der Zinzendorf! Möge er Ihnen wunderlich genug erſcheinen, um ſeiner nicht allzubald überdrüſſig zu werden, und am beſten wäre es, wenn der in der That große Werth des Mannes Sie über die Mängel der Darſtellung günſtig hinwegführte!

Meine Frau iſt unwohl und zu Bette; ich hoffe nicht für länger als heute; es ſind Huſten- und Schnupfübel, nicht gefährlich, aber mit vielem Leiden verknüpft. Ew. Durchlaucht ſind hoffentlich ganz wieder hergeſtellt?

Mit innigſter Verehrung und Ergebenheit verharrend

Ew. Durchlaucht

gehorſamſter

K. A. Varnhagen von Enſe

16.

Pückler an Varnhagen.

Berlin, den 9. September 1830
Donnerſtag früh.

Euer Hochwohlgeboren

überſende ich hierbei die mitgetheilte intereſſante Rezenſion zurück, mit vielem Danke für dieſe ſowohl, als die ſeitdem eingetroffene Biographie Zinzendorf's, in welche ich ſchon ein gutes Stück hineingeleſen habe.

Obgleich ich ſelbſt nur wenig Sinn für ein ſolches Treiben wie das Zinzendorf'ſche beſitze, und mich daher für den Helden nicht enthuſiasmiren kann, ſo iſt doch die Naivetät einer ſolchen Selbſttäuſchung liebenswürdig, und überhaupt jede Art von Naturerzeugung anziehend, die ſich tüchtig in ihrer individuellen Richtung ausbildet. Der Hauptheld bei dieſer Lektüre ſind aber Sie ſelbſt für mich, mein verehrter Freund, und Ihre kunſtreiche Behandlung des Stoffes mein Studium.

Ich bedaure ſehr, daß Frau von Varnhagen mich im Krankſein abgelöſt hat. Erlaubt ſie es, ſo mache ich noch heute einen Beſuch am Krankenbett. Mit großer Hochachtung und Anhänglichkeit

Euer Hochwohlgeboren
ſehr ergebener H. Pückler.

17.

Rahel an Pückler.

Sonnabend, den 11. September 1830.

Ich will hoffen, daß Sie mich geſtern für meine vorgeſtrige Unpäßlichkeit haben ſtrafen wollen; oder, daß das reizendſte Ereigniß Sie abgehalten habe, uns geſtern zu beglücken. Ich war eigends in mein Sitzzimmer dazu, und auf ein anderes Lager gewankt. Vergeblich. Doch Eins war gut dabei; ich dachte mir bei allem Erwarten, Sie kämen nicht. Weil ich ſo ziemlich die Konſtellation kenne, unter welcher ich mit jedem meiner Freunde und Bekannten ſtehe: ſolcherlei Weſen regiert jedes Vornehmen, in dem wir ſtehen; oder vielmehr, iſt ſein wahrzunehmendes Reſultat. Dürfen wir heute hoffen, Sie zu ſehen? Den Abend bin ich zu Hauſe; jetzt will ich als Spanier „die Sonne nehmen“, im verſchloſſenen Wagen, des unſpaniſchen Windes wegen, vor dem man hier nie ſicher iſt. Ergebenſt

Fr. Varnhagen.

18.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 26. September 1830.

Ew. Durchlaucht

überſende mit eifrigſten und treulichſten Grüßen von Rahel und mir hiebeigefügt vorläufig Einen Abdruck der beiden beſprochenen Rezenſionen, von denen die erſtere Ihnen jetzt erſt bekannt wird; möge die Nachbarſchaft Goethe's ihr zum gnädigen Schutz gereichen!

Soll ich die anderen Abdrücke auch noch nach Muskau ſenden, oder hier aufbewahren? Ich dächte letzteres am liebſten! Meine Frau läßt Ihnen ohnehin ſagen, Sie möchten nur ja recht Wort halten, und baldigſt wiederkommen! Berlin belebt ſich ſchon herbſtlich, und die Kunſtausſtellung iſt an die Stelle der Schloßplatzſzenen getreten.

Mit innigſter Verehrung verharrend

Ew. Durchlaucht

gehorſamſter

K. A. Varnhagen von Enſe.

An Goethe ſind auch ſchon Abdrücke fortgeſandt, und ich habe ihm das Billet, welches die beabſichtigte Sendung des Buches an ihn betraf, größtentheils abgeſchrieben, ſonſt aber keine Silbe verrathen oder errathen laſſen.

19.

Pückler an Varnhagen.

Schloß Muskau, den 10. Oktober 1830.

Mein verehrteſter Freund.

Für's Erſte bitte ich mir bei Frau von Varnhagen das Wort zu reden, damit ſie mich nicht wegen des gegebenen Auftrags, den Muskauer Gerſtentrank betreffend, für vergeßlicher hält als ich verdiene. Leider kann er vor dem Frühjahr nicht erledigt werden, indem die Zeit des Lagerbieres vorbei iſt, und das noch jetzt vorhandene nicht mehr gut, auch nur auf Bouteillen gefüllt exiſtirt, die nach des Brauers Verſicherung beim Transport alle platzen würden. Mit gutem Bier hätte ich ihn dennoch verſucht, aber mit ſchlechtem iſt es nicht der Mühe werth.

Meine Rückkunft nach Berlin hat ſich verzögert, weil ich wieder etwas zu ſchriftſtellern angefangen habe, und auch glücklich den dritten Theil des Briefes vollendet, den ich, Ihrer gütigen Erlaubniß gemäß, Ihnen mitbringen, und Ihrem Urtheil unterwerfen werde. Streichen Sie ja ohne Zögern was Ihnen nicht gefällt, er iſt dick genug, um ohne Nachtheil mehrere Aderläſſe zu erleiden. Die Originalbriefe konnte ich leider für dieſe Epoche wenig brauchen, und mußte über die Hälfte ganz neu machen, oder doch wenigſtens völlig umſchmelzen. Demungeachtet bleibt es noch rhapſodiſch genug, und ich wünſche mehr als ich es hoffe, daß dieſer Theil den früheren wenigſtens nicht nachſtehen möge.

Im Litteraturblatte des Morgenblattes iſt nun auch eine ſehr vortheilhafte Rezenſion erſchienen, die aber mit der ſonderbaren Nachricht anfängt: der Verfaſſer gäbe ſich für einen deutſchen Fürſten aus. Wo der Rezenſent das hergenommen, begreife ich doch nicht. Vergeſſen Euer Hochwohlgeboren doch ja nicht, den mir zugeſagten Abdruck Ihrer und der Goethe'ſchen Rezenſionen zu ſenden, ſobald ſie erſcheinen, da ich doch wohl noch 14 Tage hier verweilen werde.

Wie ſehr ich auf Ihr Urtheil en détail begierig bin können Sie denken! Ich lege übrigens dieſem Briefe noch zwei Exemplare des Werkes bei, ein korrigirtes und ein unkorrigirtes. Wohl wünſchte ich, Sie möchten das erſte Ihrer ſchönen Schwägerin[1]) geben, ohne daß ſie deßhalb den Autor

---

[1]) Friederike Robert, geb. Braun.

Gewiß, und doch wollte dieſer ehrliche Herrſcher nach vorwärts revolutioniren (was der große Friedrich auf ganz anderem Wege wirklich ausführte). Das Volk hing aber damals am Alten. Heute iſt es umgekehrt, und wo das Volk, oder die, welche es repräſentiren, nicht praktiſch, wie in Belgien, zu verfahren wiſſen, wird es ihnen auch nicht beſſer als dem Kaiſer Joſeph ergehen. Wir haben bereits Beiſpiele davon. Der Geſchichte Lehre läßt ſich immer von Neuem vernehmen, aber keine wird ſchlechter benutzt!

Nach dem Studium des ernſten Nothomb nahm ich, als leichtere Speiſe, Lady Morghan's belgiſchen Roman vor, nur weil er von Belgien handelt, aber doch auch nicht ohne einige ſpecielle Neugierde daneben, weil man mir aus der Heimath geſchrieben, daß mein armes Selbſt in dieſem Buche der liebenswürdigen Irrländerin arg karrikirt ſey. Ich konnte aber nichts der Art auffinden, was auf mich gepaßt hätte, ſie müßte mich denn in der Perſon ihres Helden haben ſchildern wollen, ſo wie ſich ſelbſt in der **Béguine (pour ne pas dire bégueule)** — was allerdings aus vielen Gründen gegen Beide malitiös wäre; denn ein erbärmlicherer Mann als dieſer Held, der nie weiß, weder wie ihm geſchieht, noch was er denkt oder will, und der von Anfang bis zu Ende von Jedermann bei der Naſe umhergezogen wird, noch ein verwirrteres, widerlicheres Frauenbild als dieſe Heldin, ſind wohl nie dem Gänſekiele einer ſchreibenden Dame entfloſſen. Die belgiſche Revolution und Topographie iſt dazu dem leidenden Paare gleich einer wahren Zwangsjacke umgehangen, deren Nähte jedoch häufig platzen, und dann nur zu oft ſehr ſchmutzige Wäſche darunter erblicken laſſen. Man muß indeß geſtehen, daß in der Handhabung eben dieſer letzteren die Verfaſſerin ſtets am glücklichſten iſt, wie ihr im Gegentheil die Skizzen der vornehmeren Welt von jeher am meiſten mißlangen, in dieſem Buche aber wirklich eine Färbung angenommen haben, welche ſtark bezweifeln laſſen möchte, ob Lady Morghan je high life anders als below stairs zu beobachten Gelegenheit fand.

In den Liebesſcenen iſt Talent und Wahrheit — alte, richtige Erinnerung! Grauſamerweiſe ſchließt jedoch keine erwünſchte Heirath das Ganze! Die ihre Rolle in jedem Kapitel und aller Wahrſcheinlichkeit zum Trotz, wie in der Puppencomödie, ändernde Béguine muß ſich durch ſämmtliche lange Theile umſonſt abquälen, nur damit der heutigen Mode durch eine Art tragiſchen Schluſſes Genüge gethan werden möge. Tragiſch genug! am meiſten aber für die arme Verfaſſerin, der es wie den engliſchen mining associations zu gehen droht. Nach einem jählingen Curs über doppelten Werth fielen ihre Papiere endlich gradatim unter Null. Auch das Talent hat leider ſeinen Gefrierpunkt, und eine alte Dame, die ſich der Schriftſtellerei ergeben hat, muß in dieſer Hinſicht den Thermometer faſt eben ſo ſehr als ihren Spiegel fürchten. Wir ſind nicht bös genug, Lady Morghan zu wünſchen, daß ihr der erſte eben ſo treulos werden möge, als der letzte es bereits ſeit langer Zeit geworden iſt, aber eine gutgemeinte Warnung zur rechten Zeit iſt immer ihres Dankes werth, wenn ſie auch wahrſcheinlich eben ſo ſchlecht erkannt werden möchte als die, welche der ehrliche Gil-Blas dem Erzbiſchof von Toledo ertheilte.

Endlich erhob ſich ein friſcher Wind, mit dem wir bei der Inſel Pantelaja und bald darauf bei dem jungen Seevulkan vorbeiſegelten, der ſich hier in der Nähe Siciliens vor einiger Zeit bildete, und, ſein Haupt zornig über die Meeresfläche hebend, Feuer und Aſche ſpie, jetzt aber ſchon wieder — als ein wahrer Repräſentant unſerer veränderlichen Zeit — zur unbekannten Tiefe hinabgeſunken iſt, die der Menſchen Augen ſo manches andere Wunder noch verbirgt.

Das gute und bequeme Schiff, auf dem wir fuhren, gehörte einem reichen und gebildeten Kaufmann aus Bruges, mit Namen de Lécluzes. Befehligt wurde es jedoch durch königliche Offiziere der belgiſchen Marine, eine ſehr zweckmäßige Einrichtung für eine Macht, die ihre Seeoffiziere üben will, ohne noch ſelbſt eine Flotte zu beſitzen, und, ſo viel ich weiß, iſt daſſelbe jetzt bei allen, oder wenigſtens den meiſten Handelsſchiffen des Königreichs eingeführt. Herr de Lécluzes hatte lange den Orient und namentlich die Küſten des ſchwarzen Meeres bereist, wovon er manche werthvolle Auskunft zu geben im Stande war. Ich erinnere mich in dieſem Augenblick nur ſeiner Erwähnung der Strenge der ruſſiſchen mit der Mauth verbundenen Quarantaine in Taganrog, wo in einem großen Saal, ſeiner Verſicherung nach, Männer und Weiber, nackt, wie ſie die Natur erſchaffen, vor den ruſſiſchen Employés vorbeidefiliren mußten, um mit Sicherheit jede Defraudation unmöglich zu machen. Er hatte auf dieſer Reiſe, welche drei Jahre dauerte, Mauerziegel als Ballaſt mitgenommen, die er nicht eher vortheilhaft zu verkaufen Gelegenheit fand, als bis er wieder nach Hauſe kam, und im Ganzen behauptete er, einen Verluſt von 300,000 Franken erlitten zu haben. Seine letzte Reiſe war noch unglücklicher, denn ſie endete, ſo zu ſagen, vor dem Beginnen, indem ſein Schiff, le Robuste (mein alter Bekannter), das er erſt in

Aegypten einzuholen gedachte, bei dem großen Sturm, der vor einigen Monaten im Mittelmeer wüthete, im Hafen von Algier ſcheiterte, und nichts von ſeiner Fracht gerettet werden konnte. Der Capitain hatte ſich, wie ich nun hörte, dieſes Unglück ſo zu Herzen genommen, daß er kurz nach ſeiner Rückkunft in Antwerpen vor Kummer geſtorben war! Denn ein ächter Seemann hängt an ſeinem Schiff wie an einer Geliebten. Herr de Lécluzes tröſtete ſich jedoch leichter, als der Capitain, mit einer guten Verſicherungsquittung, die wenigſtens den größten Theil des Schadens deckte. Wir beſprachen eifrig die Mittel, alle dieſe Verluſte doppelt und dreifach durch eine belgiſche Coloniſation im Königreich Tunis zu erſetzen, und wenn die Abſichten der Pforte auf dieſes Land kein unvorhergeſehenes Hinderniß herbeiführen, habe ich nach den von mir eingezogenen Nachrichten alle Urſache, zu glauben, daß keine Speculation reicher lohnen würde.

Die Nacht war ſtürmiſch, das Schiff ſchaukelte gewaltig, und um Mitternacht ward ich durch Lady Morghan's Roman erſchreckt, der, in einen dicken Band gebunden, von dem Brett über mir herabſtürzte, und ſchickſals-ſchwer in jenes Gefäß fiel, wo einſt auch Klein-Zaches ſein beklagenswerthes Ende fand — eine höchſt unangenehme Begebenheit, welche, des nicht zu beſeitigenden Geruches wegen, meine Bibliothek einer ihrer vorzüglichſten Zierden beraubte. Denn nothgedrungen mußte ich aus dem erwähnten Grunde am nächſten Morgen die arme Béguine den Fiſchen opfern, wo ſie wahrſcheinlich der letzten ihrer romantiſchen Verwandlungen entgegen gegangen iſt.

Lange ſahen wir das reich bebaute Gozo und ſpäter Malta vor uns, ohne es erreichen zu können, da uns der Wind noch immer heftig entgegenblies, und als wir zuletzt im kleinen Quarantainehafen einliefen, waren wir noch nahe daran, an den Uferfelſen zu ſcheitern, ſo daß nur eine Menge Menſchen, die uns vom Lande aus mit Balken und Stangen abzuſtoßen ſuchten, das Schiff vor ernſtlichem Nachtheil retteten. Dieſe Unannehmlichkeit war durch eine zu große Oekonomie des Beſitzers veranlaßt worden, welcher es für unnütz gehalten hatte, dem ſich anbietenden Lootſen fünfzehn Colonaten zu zahlen, allerdings eine unverſchämte Forderung, die uns die Nähe einer engliſchen Colonie verkündete.

Obgleich wir, für das Quarantaine-Gefängniß beſtimmt, nur einen kleinen Theil der Stadt von ferne ſahen, frappirte uns doch, nach dem mehr oder mindern Aufenthalt in der Barberei, der Anblick europäiſcher Ordnung, glänzender Paläſte in unſerem Styl, und der kühnen Feſtungswerke der Johanniter-Ritter, welche die Engländer in vortrefflichem Stand erhalten. Auf den höchſten Punkten der gedrängten Häuſermaſſe zeichneten ſich zwei Windmühlen von einer mir bisher unbekannten Form aus. Sie hatten fünf Flügel mit einer zwanzig Fuß hervorſtehenden Welle und einem Netzwerk von Stricken, das einem Segelſchiffe glich. Es ſchien, daß ſie durch dieſe Vorrichtung auch bei dem leiſeſten Luftzuge ſchon in Bewegung geſetzt werden konnten, und das Ganze in ſeiner eleganten Form nahm ſich weit beſſer als unſere viel proſaiſcheren Windmühlen aus.

Ich war mit Briefen an den Hafencapitain, den Director der Quarantaine und andere Autoritäten der Stadt verſehen, angekommen, die ohne Zweifel zu dem äußerſt rückſichtsvollen Empfange beitrugen, deſſen ich mich erfreute. Da das Lazareth bereits ganz voll war, hatte der Quarantaine-Inſpector, Capitain Bonavia, die Artigkeit, mir ſein eigenes ſehr geräumiges Quartier abzutreten, wo es mir weder an einem guten Bett und Feuer, noch an hinlänglichen Tiſchen fehlte, meine Siebenſachen darauf behaglich auszubreiten. Von keinem geſellſchaftlichen Zwange gehindert, konnte ich hier ganz nach meinem Geſchmack leben, d. h. Tag in Nacht und Nacht in Tag verwandeln, und ich darf dem Leſer freundlichſt vertrauen, daß er dieſen Quarantainenächten, beim hellelodernden Kaminfeuer, mit vier dicken Wachskerzen und eine Bowle Négus vor mir auf dem Tiſch, den erſten Theil dieſes Buchs verdankt, welches, während es mich wach erhalten, hoffentlich keinen entgegengeſetzten Effect auf ihn gemacht haben wird. Weniger vortheilhaft war dieſe Lebensart für die, welche mich mit ihrem Beſuch beehren wollten, welcher nur im Hofe an einem eiſernen Gitter, wie in den Klöſtern, empfangen werden mußte, was alſo natürlich meinerſeits nicht vom Bett aus bewerkſtelligt werden konnte, das ich ſelten vor ſechs Uhr Abends verließ; denn Schlafen gehört ganz beſonders zum Vergnügen, deſſen Cultus ich mich gewidmet, und bei Tage ſchlafen zu dem meinigen. Vorzüglich unglücklich ging es mir in dieſer Hinſicht mit dem Secretair und Factotum des Gouvernements in Malta, Sir Frederic Hankey. Das erſtemal beſuchte er mich um neun Uhr früh und erfuhr, daß ich ſo eben zu Bette gegangen, das zweitemal erſchien er um drei Uhr Nachmittags, wo ich eben im beſten Schlafe war, und daher nicht geweckt werden durfte, und als er das letztemal die fünfte Stunde wählte, klagte der Wächter (jeder Quarantaine-Gefangene erhält einen ſolchen) mit Achſelzucken, daß ich immer noch nicht aufgeſtanden ſey, was, wie ich nachher erfuhr, von dem Engländer mit einem kräftigen „God dam his eyes!“ erwiedert wurde. Ich ſchmeichle mir jedoch, daß der gütige Gott dieſen bösartigen Fluch hoffentlich nicht erhören wird, obgleich ich mich nicht wundere, daß der wichtige Mann die Geduld verlor. Es verſteht ſich übrigens von ſelbſt, daß, wenn er mich von der Ehre ſeines Beſuchs vorher hätte avertiren laſſen, ich ſeiner Höflichkeit beſſer entſprochen haben würde; und als wir uns ſpäter mündlich expliciren konnten, verzieh mir der Verehrte auch großmüthig die vergeblichen Gänge. Beſſer traf meine Stunde der berühmte Miſſionair Joſeph Wolff, ein höchſt merkwürdiger und intereſſanter Mann, der phyſiſch und moraliſch ganz für ſein Fach geſchaffen iſt, das er mit wahrer Paſſion betreibt, und, man könnte faſt ſagen, wie ein Steckenpferd fortwährend reitet. Er beſchenkte mich mit einem Exemplar ſeiner Reiſe nach Indien über Buchara und die Staaten Runjet Singhs. Dies originelle Buch iſt gewiß, wenigſtens auszugsweiſe, in Deutſchland bekannt geworden, und wenn ſein Zweck auch nicht iſt, weder die Wiſſenſchaft zu bereichern, noch frivole Unterhaltung zu gewähren, ſondern nur dem Bekehrungszweck gewidmet ward, ſo muß es doch ſchon, als Biographie, dem, welcher das

Studium des Menſchen für das Wiſſenswertheſte auf dieſer Erde hält, als höchſt intereſſant erſcheinen. Herr Wolff iſt ein geborener Jude, ward ſpäter katholiſch, als ein Freund Stollbergs, Werners, Friedrich Schlegels und Anderer, und ging hierauf zur engliſchen Kirche über, — kein allzugroßer Sprung — wonach er von der dortigen Miſſionsgeſellſchaft eine Zeit lang employirt wurde. Während dieſer Epoche heirathete er Lady Georgina Walpole, Schweſter des Lords Orford, was ihm einen bedeutenden Familien-Einfluß, ſo wie ſeine bei dieſer Gelegenheit bewieſene Uneigennützigkeit (denn er nahm nichts vom Vermögen ſeiner Frau an) viel Achtung in England verſchaffte. Von allen dieſen Umſtänden mächtig unterſtützt, treibt er jetzt das Miſſionsgeſchäft, unabhängig von jeder Geſellſchaft, auf ſeine eigene Hand. Man kann eben nicht behaupten, daß ihm auf ſeinen mehrfachen Reiſen viel vollſtändige Bekehrungen bei den widerſpenſtigen Heiden gelungen ſeyen; doch hat er ohne Zweifel viel dazu beigetragen, in jenen Gegenden auf die Lehre des Chriſtenthums aufmerkſam zu machen, und dadurch einen Samen zu ſtreuen, der einſt in Frucht übergehen kann. Von herkuliſcher Conſtitution, felſenfeſtem Glauben und unerſchütterlicher Ausdauer, ſcheinen Drangſale nichts über ihn zu vermögen, und ob er, von errathen könnte. Aber ihr Urtheil möchte ich ſchon kennen, denn ſie iſt eben ſo klug als ſchön. Der Weiber Beifall iſt aber natürlich immer der ſüßeſte. Ihr Mann wird ſchon weniger mit mir zufrieden ſein, denn obgleich, wie ich mir ſchmeichle, kein beſſerer Chriſt als ich, ſcheint er mir doch ein bei weitem gläubigerer zu ſein.

Für Frau von Varnhagen verbleibe ich in alter Adoration, und Sie, mein verehrter Freund, bedürfen keiner Betheurungen der Hochachtung und Anhänglichkeit, mit der ich ſtets ſein werde

Euer Hochwohlgeboren
ganz ergebener H. Pückler

10.

Pückler an Varnhagen.

Muskau, den 13. Oktober 1830

Verehrter Freund.

Kaum war mein letzter Brief an Euer Hochwohlgeboren abgegangen, als ich die Entdeckung machte, daß ein Paket, welches ich für eine Lieferung der Allgemeinen Zeitung hielt, und deßhalb unentfaltet liegen gelaſſen hatte, die ſehnlichſt erwarteten Rezenſionen enthielt. So lag, wie es im Leben ſo oft geht, der Schatz unter meiner Hand, ohne daß ich ſeine Nähe ahndete.

Nun nochmals den ſchon im voraus abgeſtatteten Dank für die mühevolle Prüfung meiner Schreiberei, und für ein Urtheil, dem ich die Partheilichkeit ganz verzeihe. Es geht wie mit dem Park in Muskau — Ihre geiſtreiche Entwickelung umgiebt das Beſtehende mit glänzenderem Licht, und der ganz geſchickt gemachte Glasſtein wird durch die untergelegte Folie, wenn auch nicht zum Rubin, doch zum Rubis balais.

buchariſchen Räubern nackt ausgezogen und an einen Pferdeſchwanz gebunden, mehrere Meilen laufen muß, wochenlang dem Hungertode entgegen ſieht, oder an der Cholera leidend mit glühendem Eiſen kreuzweiſe auf den Magen gebrannt wird, Alles verſchlägt ihm nichts, wenn es ihm nur Gelegenheit gibt, dieſen oder jenen Ungläubigen zu vermögen, einige Zeit die Bekenntniſſe der wahren Religion und der ächten Gotthaftigkeit Chriſti (fulness of the Godhead) geduldig mit anzuhören. Man muß bei alle dem geſtehen, daß die Barbaren ihm zuweilen keine üble Antworten gaben, und da der Gegenſtand überhaupt noch manches andere Intereſſe gewährt, ſo glaube ich, daß einige kurze Auszüge aus Herrn Wolffs letztem Werke Vielen hier nicht unwillkommen ſeyn werden.

Wer nach nähern Bekanntſchaften in Himmel und Hölle begierig iſt, findet Seite 19 aus dem Buche eines früher der Zauberei ergebenen, ſpäter zum Chriſtenthum bekehrten Juden, Cyprianus, die ſpeciellen Namen von ſiebzehn Engeln und achtundfünfzig Teufeln, von denen der Eine, mit Namen Weleno, italieniſchen Urſprungs zu ſeyn ſcheint; vielleicht iſt es der, welcher die aqua toffana erfunden hat, und ohne Zweifel der Schutzgeiſt der Familie Borghia war.

Folgende Unterredung mit einem Derwiſch verräth mehr Weisheit, als ich bei dieſen Leuten erwartet hätte.

Derwiſch: Während ich mit Dir ſpreche, iſt Gott gegenwärtig. Gott ſchuf das Licht und aus ihm die Engel, die Himmel und die Erde, das Paradies und die Hölle....

Wolff: Was aber wird aus dieſer Welt werden?

Derwiſch: Die Welt wird einſt gut werden. So gut, daß Lamm und **Wolff** aus demſelben Gefäß mit einander freſſen und allgemeiner Friede und Furcht und Liebe Gottes auf der Erde herrſchen werden. Dann wird kein Streit um Religion ſtatt finden. Alle werden Gott in der Wahrheit erkennen und kein Haß mehr ſeyn.

Wolff: Was denkſt Du von den Chriſten?

Derwiſch: Wenn Du den Ausſpruch des Korans wiſſen willſt, ſo ſind ſie Ungläubige (infidels). Wenn Du aber meine eigene Meinung zu wiſſen wünſcheſt, ſo kann ich nur ſagen, daß wir Alle Abbildungen (images) Gottes ſind; mehr kann ich nicht hinzuſetzen.

Wolff: Wer war der erſte Derwiſch?

Derwiſch: Mohammed Abd-el-Ali.

Er fuhr fort: Khaikus Avdal, ein Derwiſch, ſchrieb ein Buch, in dem er lehrte: „Lerne Dich ſelbſt kennen, und Du wirſt Gott erkennen.“

Wolff fragte ihn hierauf, was ſeine Meinung über diejenigen Derwiſche ſey, die umherzögen und in ſchwärmeriſcher Extaſe den Narren ſpielten (alſo die muhammedaniſchen Miſſionaire)?

„Einige," erwiederte der Derwiſch lächelnd, „ſind von der Liebe zu Gott trunken, Andere ſind Betrüger."

Welch' ein hartnäckiger Heide!

Ein Mullah ward vom Herrn Wolff folgendermaßen zurechtgewieſen.

Mullah: Biſt Du ein Chriſt?

Wolff: Ja, durch die Gnade Gottes.

Mullah: Und ich bin ein Muſelmann, ebenfalls durch die Gnade Gottes.

Wolff: Beweiſe mir, daß Deine Religion wahr ſey.

Mullah: Meine Religion iſt auf vier heilige Bücher gegründet: die Bibel, das Evangelium, Davids Pſalm und den Koran.

Wolff: Ich läugne, daß Deine Religion auf die erſten drei Bücher gegründet ſey.

Mullah: Hältſt Du Jeſus für Gottes Sohn?

Wolff: Ja, denn die Bibel und das Evangelium nennen ihn ſo.

Mullah: Sind wir nicht Alle Gottes Söhne?

Wolff: Dann nimmſt Du verſchiedene Bedeutungen für das Wort Sohn an. Jeſus iſt Gottes leibeigener Sohn, denn die Fülle des Gotthauptes wohnt körperlich in ihm.

Mullah: Wie kann er Gott ſelbſt und auch zugleich Gottes Sohn ſeyn?

Wolff: Er iſt Gott von Ewigkeit, und als Gottheit mit Menſchheit vereinigt iſt er Gottes Sohn; doch wie dies zugeht, kann ich nicht erklären, aber ich glaube es auf die Autorität göttlicher Offenbarung, welche nicht irren kann.

Dieſer logiſche Beweis ſchien ohne Zweifel dem verblendeten Mullah entweder unwiderſprechlich, oder keiner Antwort werth, denn er ſetzte die Unterhaltung nicht weiter fort.

Einige Aeußerungen eines Anhängers Ali's erſchienen mir ſehr merkwürdig.

„Gott iſt überall,“ ſagte er, „und in jedem Dinge, und jedes Ding iſt Gott.[1] Wer an Gott glaubt, ſtirbt nie; er wechſelt nur ſeine Kleidung. Wir haben eine ſichtbare Religion, eine Religion der Anſchauung. Wir ſehen und fühlen Alles; ein bloß redender Glaube iſt von keinem Nutzen.“

---

[1] Der Mann muß eine Wahlverwandſchaft mit Spinoza gehabt haben.

Wolff fragte ihn, was er von den Engeln halte? — „Unſchuldige Kinder ſind Engel!“ war die Antwort.

Auf die Frage: ob er an den Teufel glaube? erwiederte er: „Gott und Teufel ſind Eins;“ und von Paradies und Hölle ſagte er: „Der Platz neben dem Gerechten iſt das Paradies, der neben dem Schlechten die Hölle.“

Wie wird der Ehebruch bei Euch beſtraft? frug Wolff.

„Der Ali Ullabe,“ ſagte der Perſer, „hat Alles mit ſeinem Bruder gemein: Weib, Geld und Nahrung!“

Dies iſt ſtark St. Simoniſtiſch!

Hier eine hübſche und zugleich inſtructive Stelle.

„Oft,“ erzählt Herr Wolff, „ſah ich gravitätiſche Türken und arabiſche Kaufleute in der Wüſte neben einem Juden ſitzen, ihm mit großer Aufmerkſamkeit zuhörend, während er ihnen von der Schönheit Joſephs, den Wundern Moſes und der Legende ſeiner Himmelfahrt vorerzählte; oder ich fand ſie auf die Geſchichte von Heyk oder Abgar horchen, die ein Armenier zum Beſten gab, während er gemächlich dazu ſein Pfeifchen rauchte. Hier wird man ſogleich den Grund erkennen, warum der Koran ſo voll von Legenden aus dem Talmud iſt. Manche Reiſe mag der Pſeudoprophet mit Juden aus Jemen gemacht haben, und manchmal der Juden wundervolle Geſchichten von der Weisheit Salomo's vernommen haben: wie dieſer große König die Sprache der Thiere des Feldes und die der Vögel in der Luft verſtand, — und dann wieder mag er wohl manche Stunde (wie auch die Geſchichte der Araber ſelbſt uns vermuthen läßt) mit Bahira, dem chriſtlichen Mönch, geſeſſen und ſich durch ihn von den Heilungen unterrichtet haben, die Chriſtus, unſer Herr, vollführt, wie von den Predigten Johannes des Täufers."

„So ſind dieſe Sagen des Korans, obgleich fabelhaft, doch auf Wahrheit gegründet; und obgleich entſtellt, muß ſich doch manche Erzählung in der Wüſte über Abraham und Melchiſedek mündlich dort erhalten haben, von denen die heilige Schrift keine Erwähnung thut. Ich bewundere die Liebe der Araber für ihre Vorfahren, und fühle mehr Genuß bei Anhörung ihrer Geſchichten von Ismaël, wie er, wenn noch ein Kind, geſchrieen und mit ſeinen kleinen Füßen geſtampft, während ſeine Mutter Hagar in der Entfernung ihre Klagen mit dem Geſchrei des durſtigen Knaben vereinte, und wie dieß am Ende den Herrn, den erbarmungsreichſten und mitleidigſten, zu ſolchem Grade gerührt, daß er einen ſeiner Engel geſchickt, der einem Waſſerquell aus der Erde zu ſpringen gebot, da, wo der Kleine mit den Füßen geſtampft, — ich ſage, daß ich mehr Vergnügen bei Anhörung eines ſolchen Mährchens genieße, als bei den trockenen und fröſtelnden Speculationen eines deutſchen oder franzöſiſchen „Infidel," mit welchen er grauenvoll arm macht, nicht bereichert, und die Gemüther der Jugend unſerer Univerſitäten entleert, ſtatt ſie zu füllen."

Wahr und ſchön! und wenn die Mährchen immer ſo unſchuldig und anmuthig bleiben, wie das eben angeführte, ſo habe ich nichts Erhebliches gegen die Folgerung einzuwenden, denn im Verſtand iſt allerdings keine Poeſie. Dieſe lieben religiöſen Mährchen haben aber nur leider die Eigenſchaft, ſich gar zu gern plötzlich in blutige Furien zu verwandeln, während der Verſtand ruhig fort ſpeculirt, ohne weder zu morden, noch zu verfolgen. Ein kleiner Commentar hierzu, aus Herrn Wolffs eigenem Munde, iſt folgender Satz, Seite 92.

„Ich frug meinen Freund Haji Schech Mohammed um ſeine Meinung über die Einführung der Opfer. Nachdem er einigemal den Rauch aus ſeinem Kallúm von ſich geſtoßen, antwortete er: Abraham erfuhr zweimal im Traum, daß es Gottes Befehl ſey, ſeinen Sohn Ismaël (Friede ſey mit ihm!) zu tödten. Er ging alſo mit Hagars Erlaubniß nach Mekka, um Ismaël, den er gebunden mit ſich führte, zu tödten. Der Teufel verſuchte, es zu verhindern, doch Abraham beſtand darauf, Gottes Befehl zu vollziehen; in dem Augenblick aber, als er ſeinem Sohn das Meſſer an die Kehle ſetzte, ſchnitt dieſes nicht mehr. Der höchſte Gott ſandte ihm darauf ein Schaf, welches er ſtatt Ismaëls ſchlachtete. Von dieſer Epoche ſchreiben ſich die Opfer her.“

„Da erklärte ich ihm,“ fährt Herr Wolff fort, „der Chriſten Anſicht über Opfer, und wie ohne das Vergießen von Blut es keine Vergebung der Sünden geben könne, und wie die Opfer der Thiere, und ſelbſt das Opfer Iſaaks und der Tod Abels nur vorhergehende Typen und Bilder des großen Opfers unſeres Herrn Jeſus Chriſtus ſeyen, einſt für uns Alle dargebracht auf dem Opferaltar des Kreuzes.“

Ich finde es übrigens nicht wenig anmaßend von den Herren, die dieſer Bluttheorie anhängen, diejenigen, welche weder an die Nothwendigkeit des Blutvergießens zur Vergebung unſerer Sünden, noch an die fulness of the Godhead in Chriſtus glauben, „infidels“ zu nennen. Sie könnten wohl fragen, wem ſie denn die Treue brächen, indem ſie nur derſelben Vernunft folgten, die ihnen von Gott zur ſicherſten

Richtſchnur gegeben worden ſey? Menſchlich betrachtet, möchten eher die Juden ein Recht haben, Herrn Wolff infidel zu nennen, da er ihre Religion, in der er groß gezogen, gegen eine andere vertauſcht; wie auch die Katholiken, deren Glauben er aus Ueberzeugung angenommen, worauf er dennoch ſpäter abermals zu den Anglikanern übergegangen ſey, welches letztere ich ihm am wenigſten verzeihen möchte. Doch da dies Alles ohne Zweifel fortwährend Frucht der Ueberzeugung war, ſo könnte ich ihn wohl etwas ſchwankend und veränderlich finden, würde mich aber der Sünde ſcheuen, ihn deshalb ungetreu zu ſchelten!

„Bei der gefährlichen Paſſage von Detſchi," wird weiter unten erzählt, „fiel die ganze Karavane auf die Kniee, um zu beten, als man plötzlich einen furchtbaren Geruch verſpürte. Ich frug nach der Urſache," ſchreibt Wolff, „und man antwortete mir, es käme daher, daß das Volk umher ſich in einem Zuſtande großer Furcht befinde."

„Eine höchſt merkwürdige Sekte im Orient, zu der ſich ſowohl Türken als Perſer und Juden bekennen, ſind die Suffis. Sie erkennen nicht nur Moſes, Jeſus, Muhammed, ſondern noch 124,000, ſage hundertvierundzwanzigtauſend andere Propheten ohne Umſtände an, halten ſich jedoch keineswegs für verbunden, ſich unter die Controlle der Lehre irgend eines derſelben zu fügen. Viele Laſter und Sünden, die in den heiligen Büchern verdammt werden, ſind es nicht bei ihnen, wie z. B. Trunkenheit, Ehebruch und alle fleiſchlichen Sünden. Sie denken, daß Jemanden, der die innere Vortrefflichkeit hat, alle dieſe Dinge keinen Schaden thun können.[1] Sie haben eine Art des Gottesdienſtes, wo Jeder das ihm Liebſte in ſich zu beſiegen ſucht, und während er von einer berauſchenden Pflanze raucht, ſich bemüht, ſeinen Geiſt in der Beſchauung des Alls zu abſorbiren, welches, wie ſie ſagen, Gott ſey. Ich fand bei den jüdiſchen Suffis," ſetzt Herr Wolff hinzu, „ein perſiſches Gedicht in jüdiſch-perſiſchen Charakteren geſchrieben, und Juſſuf Uſoleika genannt, welches die Liebesgeſchichte der Soleika, des Weibes Potiphars, mit Joſeph behandelt. Hafiz ſteht höher bei den Suffis angeſchrieben als der Koran und der Talmud. Oft hörte ich ſie in Meſched ſagen, daß ſie zwei Religionen hätten: die äußere und die innere, d. h. die Volksreligion und die der Eingeweihten."

„Alle Juden in Turkiſtan behaupten, daß die Turkomannen die Nachkommen Togarma's ſeyen, eines der Söhne Gomers, der in der Geneſis erwähnt wird,

---

[1] Puritaniſch; und auch Cromwell's Glaube.

Daß Sie mein deutſches Element anerkennen und hervorheben, hat mir ſehr geſchmeichelt, denn gerade darauf bin ich ein wenig ſtolz, und ich denke nicht, daß das franzöſiſche Blut der Mutter, als Beimiſchung, zuviel geſchadet, ſondern mich gerade als Kind des achtzehnten Jahrhunderts erhalten, deſſen klarer Verſtand in der That den Nebeleien des neunzehnten vorzuziehen ſein möchte, ich meine in Hinſicht auf Religion und Schulphiloſophie — obgleich es mir nicht ganz klar wird, ob Sie völlig dieſer Anſicht beiſtimmen. Doch wohl im Ganzen? vielleicht nur mit anderen Modifikationen. Eben ſo dankbar bin ich für die Würdigung des Verhältniſſes zu meiner guten Lucie, und mit Ihnen bedaure ich, daß keiner ihrer Briefe dem Publikum bekannt wird, denn ſie ſind hinſichtlich des Gefühls (der Weiber Stärke) weit liebenswürdiger wie die meinen.

Ihre Sorgfalt, mich vor Tadel zu bewahren, iſt übrigens wahrhaft mütterlich, ſo auch der Wink der Herausgabe wider meinen Willen. Alles wird gar wohl in Demuth erkannt.

Eine Stelle (obwohl, ich wiederhole es, zu ſchmeichelhaft) that mir wohl, weil ſie zeigt, wie tief Sie meine Individualität erkannt und wie gütig hervorgehoben haben. Es iſt die, welche mit den Worten anfängt: „dieſe bei höchſter Bildung bewahrte Unſchuld des Sinnes u. ſ. w.“

Ein ſonderbarer Druckfehler hat ſich in Ihrer Rezenſion eingeſchlichen, der die aus dem Buche angezogene Stelle ungemein tiefſinniger macht. Im Buche ſteht: „. . . . . Gleich Napoleon erſcheint er (Byron) mager, wild und leidend wo er noch ſtrebte, fett geworden und lächelnd als er erreicht hatte.“ In der Rezenſion ſteht auch das zweitemal „leidend“ für lächelnd. Unterſtreicht man nun noch das fett geworden, ſo iſt der Satz wahrer und zugleich (wie lächerlich hier die Explikation klingt) höchſt rührend, denn ſo ein Dichtergemüth leidet immer, beim Streben wie nach allem Gelingen.

und die Turkomannen wurden daher von den Juden auch Togarma oder Garma genannt. Die Turkomannen ſelbſt ſagen, daß ſie Nachkommen Garamans ſeyen. Wer, bemerkt Herr Wolff, muß nicht die Aehnlichkeit zwiſchen Garaman und German (Deutſcher) auffallend finden, und außerdem noch dieß: Deutſchland wird von den hieſigen Juden Aſchkinnaz genannt, welches der Name des Bruders Togarma's iſt. Ich ward überall durch die außerordentliche Aehnlichkeit deutſcher und turkomanniſcher Züge frappirt, beſonders bei den Weibern."

„Lina Singh, ein Bramin, äußerte Folgendes: Gott iſt gleich dem weiten Ocean, von dem unzählige Tropfen geformt werden, und unzählige Flüſſe, doch erſchöpfen ſie den Ocean nicht; unzählige Sandkörner und Muſcheln wirft der Ocean an's Land, doch erſchöpfen ſie ihn nicht. So iſt Wiſchnu, den Ihr Jeſus nennt, auch ein Tropfen dieſes weiten Oceans, Gott, von welchem Tropfen Millionen andere ſich formen, aber Gott nicht erſchöpfen, und Gott bedarf Keines von ihnen. Für alle verſchiedenen Völker ſind verſchiedene Religionen beſtimmt, ihren verſchiedenen Climaten und Verhältniſſen angemeſſen. Der Gerechte in jeder Religion wird Perverdegar näher kommen und ſeine Belohnung finden in Swarg."

Dieſe Toleranz war eben ſo wenig nach dem Geſchmack unſeres chriſtlichen Miſſionairs, als die Homöopathie und die Waſſerkuren nach dem unſerer Aerzte — denn wäre dies Wahrheit, wozu brauchte man noch Miſſionaire?

Viel Aehnlichkeit mit der Geſchichte Jeſu hat folgende indiſche Sage von Canaga, einer der Incarnationen (Menſchwerdungen) des Gottes Kriſchna.

„Canaga, ein heiliger Mann, ward zu Muttra geboren. Der Name des Fürſten, der hier herrſchte, war Konz, und eine Prophezeihung war im Volke, daß ein Kind geboren werden würde, welches den Fürſten ſeines Reiches berauben würde. So befahl dieſer, alle Kinder unter einem gewiſſen Alter zu tödten, welcher grauſame Befehl auch ſofort ausgeführt wurde. Doch das Kind Canaga ward auf wunderbare Weiſe gerettet, in ein fremdes Land geführt und nachher unter Schäfern erzogen. Von frühester Jugend an zeigte er große Eigenſchaften, und die Weiſen ſuchten ihn auf.“

Mondſchi Dſcharam, einer der vornehmſten Braminen, ſagte folgendes zu Wolff: „Ihr ſolltet unſere Vedas im Originale zu leſen ſuchen, ehe Ihr über unſere Religion urtheilet. Adam, den Ihr den erſten Menſchen nennet, iſt nur von geſtern. Die Welt ward geſchaffen und bevölkert Millionen und Millionen Jahre vor ihm. Du wirſſt uns vor, fuhr er fort, daß wir Steine anbeten, es iſt aber nicht die mindeſte Wahrheit in der Behauptung, daß wir dieſe Steine für Gott anſehen. Wir huldigen dieſen Steinen, wie wir Pflanzen und Anderem huldigen, weil Gottes hohe Macht in ihnen erkannt wird; wir huldigen der Kuh, weil für uns, die hauptſächlich von Milch leben, Gottes Macht und Gnade in ihr mehr als in andern Thieren ſichtbar wird; wir huldigen endlich guten Menſchen, denn in dieſen zeigt ſich Gottes Größe am beſten."

Herr Wolff bat die Bibelgeſellſchaft zu Calcutta, Mendſchi Dſcharam zwölf Bibeln in perſiſcher Sprache zu ſchicken, und überließ dieſer Lektüre ſeine fernere Bekehrung.

Ein Anderer ſagte: „Es gibt nur Einen Gott, aber er hat viele Namen." Die Schöpfungsgeſchichte der Indier, nach der aus dem Waſſer, das Alles bedeckte, zuerſt durch Gottes Macht eine blaue Waſſerlilie emporwuchs, erinnerte mich an Novalis geheimnißvolle blaue Blume.

Charakteriſtiſch für die Aufrichtigkeit des Autors iſt die „Reflection" überſchriebene Stelle, Seite 463: „Es gibt mehrere Hindus, welche in dem Rufe ſtehen, vom Teufel beſeſſen zu ſeyn. Vergebene Verſuche, ſie davon zu befreien, werden thörichterweiſe mit Stöcken oder Zauberſtäben gemacht. Ich für meine Perſon glaube feſt, daß es ſolche vom Teufel Beſeſſene noch jetzt gibt, wie ſie ohne allen Zweifel zur Zeit Chriſti exiſtirten. Als ich mit meiner Frau in der Wüſte Aegyptens reiste, hörten wir Beide den Teufel aus einem Araber deutlich ſprechen, während der Araber ſelbſt zu gleicher Zeit in ſeiner natürlichen Sprache redete. Religion, ſetzt der gläubige Miſſionair in heiligem Eifer hinzu, iſt ein erhabenes Ganze, ein erhabener Tempel! Nimm nur einen kleinen Theil davon hinweg, und das Ganze wird erſchüttert oder entſtellt."

Wer alſo ſich unterfangen ſollte, an die Austreibung des Teufels und ſein Fahren in eine Heerde Säue zu zweifeln, wirft die chriſtliche Religion von ſich. So viel ſteht nach Herrn Wolffs Ueberzeugung feſt.

Bei alle dem begegnete unſer Miſſionair einem Manne mit noch feſterem und befriedigenderem Glauben, der zugleich auch noch ein größerer Märtyrer war. Ich meine einen Fakir, deſſen Handnägel, durch ſeine Backen gewachſen, ſich im Munde wieder begegneten. Er lag in der Sonne, und als Herr Wolff ihn frug, wie man Gott kennen lernen könne? erwiederte er:

„Incommodire mich nicht mit Fragen, ſondern ſchaue mich an, denn ich ſelbſt bin Gott.“

In Aegypten kam der chriſtliche Miſſionair mit mehreren St. Simoniſten in Conflict, welcher Kampf jedoch nur mit Tinte geführt wurde, wiewohl Wolff nicht wenig gegen dieſe „vilains“ in Harniſch geräth. „Ich ſchrieb an Einen von ihnen,“ erzählt Wolff weiter, „und ermahnte ihn zur Reue und Bekehrung, worauf ich folgende originelle Antwort erhielt:

Brief des Herrn Camiſſler, Apoſtel St. Simons, an Herrn Wolff, Miſſionair Jeſu Chriſti.

„Mein lieber Herr!“

„Ich bitte, mich zu entſchuldigen, daß ich die beiden Briefe, mit denen Sie mich vor einigen Tagen beehrten, ſo ſpät beantworte. Die gehäuften Geſchäfte, welche ich ſeitdem gehabt, ſind der einzige Grund meiner Zögerung, und ich erſuche Sie, kein anderes Motiv dazu vorauszuſetzen.“

Nach ferneren Eingangsphraſen, die ich übergehe, fährt der, nicht weniger als Wolff von ſeiner Seite eifrige St. Simonianer fort: „Das goldene Alter, welches eine blinde Tradition bisher in vergangene Zeiten verſetzte, erwartet uns erſt. Alle ſociale Inſtitutionen ſollten als ihren Endzweck die Verbeſſerung des

Zuſtandes der zahlreichſten und ärmſten Volksklaſſen anerkennen, ſowohl im moraliſchen und intellectuellen, als phyſiſchen Geſichtspunkte. Jeder ſollte nach dem Maßſtabe ſeiner Fähigkeiten klaſſificirt und nach dem Maßſtabe ſeiner Werke belohnt werden. Alle Vorrechte, welche die Geburt verleiht,[1] müſſen dann freilich ohne Ausnahme abgeſchafft werden, u. ſ. w.“

„Ich kann Sie nicht deßhalb tadeln, daß dieſe wichtigen Principien Ihnen bisher unbekannt waren, aber ich glaube ein Recht zu haben, Sie wegen der Uebereilung zu tadeln, mit der Sie ſich zum Richter meiner und der Religion, deren Apoſtel ich bin (!), aufwerfen! Sie ſagen mir: ich ſolle meine Sünden bereuen, und wiſſen gar nichts, weder von mir, noch meinem Leben, noch meiner Lehre; Sie ermahnen mich, dieſe meine Religion zu verlaſſen, und ſind, wie ich ſehe, ganz unwiſſend über ihre Grundlehren.“

---

[1] Doch hoffentlich mit Ausnahme der eben angeführten Fähigkeiten, dem ſtärkſten und wichtigſten aller angeborenen Vorrechte, aber demungeachtet haben die St. Simoniſten in ſo fern ſehr recht, daß ſie die Civilauszeichnungen und Vortheile der Individuen den ihnen von der Natur geſchenkten Vorzügen angemeſſen ertheilen wollen, während, nach den jetzt beſtehenden Einrichtungen, beide zum großen Theil in den offenſten Widerſpruch gerathen, was unmöglich geläugnet werden kann. Nur wie dies auszuführen ſeyn möchte, iſt der Stein des Anſtoßes.

„Als Sie das Judenthum verließen und ein Römiſch-Katholiſcher wurden, machten Sie einen Schritt vorwärts; als Sie von der katholiſchen zur proteſtantiſchen Religion übergingen, machten Sie einen zweiten Schritt. — Die Geiſtesgewalt, welche Sie gezeigt haben, zweimal eine obſolet gewordene Religion für eine neue zu verlaſſen, gibt mir die Hoffnung, daß Sie eines Tages auch noch ein Mitglied derjenigen Religion werden mögen, welche der Welt zu verkünden ich geſandt bin. (!!)“

„Ich gratulire Ihnen, täglich in Calcutta, Caſchmir und andern barbariſchen Gegenden das Evangelium gepredigt zu haben, und rathe Ihnen ſogar, ſobald als möglich wieder dahin zurückzukehren, wo Ihr Beſtreben jetzt wirkſam ſeyn kann; denn in Europa iſt die Religion zu alt geworden, und es möchte Ihnen unmöglich werden, die Alte zu verjüngen. Sie würden dort nur die Demüthigung erleben, alle Worte, mit denen Ihr Glaube Sie begeiſtert, verſchmäht oder verlacht, wie welke Blätter vom Winde hinweggeweht zu ſehen, und ich ſehe ein, daß nichts unangenehmer für einen apoſtoliſchen Prediger ſeyn kann. Ich ſelbſt hoffe, eines Tages auch jene fremden Länder zu bereiſen, die Sie geſehen, und ich danke Ihnen im Namen des lebenden Gottes, den Weg dort für mich geebnet zu haben.“

„Ich fühle und verſtehe vollkommen Ihre Furcht, urch eine öffentliche Discuſſion mit mir in einer Sprache, die nicht die Ihrige iſt, Ihre Lehre zu compromittiren. Selbſt in öffentlicher Discuſſion lang geübt, kenne ich all' den Vortheil, welchen ein Disputant über ſeinen Antagoniſten erhält, wenn dieſer nicht in ſeiner Mutterſprache ſpricht, und ich beſitze zu viel Delicateſſe, um nur den Wunſch zu hegen, mich eines ſolchen Vortheils zu bedienen. Ich hoffe, die Zeit wird kommen, wo auch dieſe Schwierigkeit der verſchiedenen Sprachen verſchwinden muß, eine Schwierigkeit, welche die chriſtliche Religion nicht beſiegen konnte; wir aber werden ſie beſeitigen in jener Zeit, wenn die univerſelle Aſſociation aller Nationen ſtatt haben wird. Dieſe kündigen wir an[1] und bereiten ſie vor mit allen Kräften, die in unſerer Macht ſtehen.“

Jetzt folgen die Antworten auf mehrere von Wolff geſtellte Fragen. Ich hebe nur die das St. Simoniſtiſche Syſtem am beſten charakteriſirenden und es hier **in nuce** zuſammenſtellenden, heraus, mit Weglaſſung der übrigen.

---

[1] Wie ein Buch auf der Leipziger Michaelis-Meſſe — das aber nicht erſchienen iſt.

„Antwort auf die vierte Frage.“

(Worin dieſe Fragen eigentlich beſtanden, gibt Herr Wolff nicht an, ſondern nur die Antworten.)

„Wir betrachten das ganze Menſchengeſchlecht als *ein* Weſen, welches ſich nach und nach in dem Buſen Gottes entwickelt, den gegebenen Geſetzen ſeines Fortſchrittes gemäß. Die Menſchheit hat daher, gleich dem einzelnen Menſchen, ihre Perioden der Kindheit, der Jugend und des Alters. Gott allein erzieht die Menſchheit und legt zu Zeiten beſondere Macht in ihre Hände nach dem Maßſtab ihrer Kraft. Es kommen aber Epochen, wo die Grundſätze, nach denen ſich die Menſchheit bis dahin erhielt, obſolet werden; ſie fühlt ſich dann unbehaglich und gedrückt; ſie lebt in größerer Aufregung als ſonſt; ſie wirft mit Geringſchätzung die Lumpen weg, die ſie bisher bedeckten, ohne doch noch zu wiſſen, woher ſie andere Kleidung erhalten ſoll. Es gibt Zeiten, wo Gott einen Mann unter ſeinen Kindern wählt, den er begeiſtert und dem er die Macht gibt, das Menſchengeſchlecht einen neuen Weg zu führen. Solche Männer waren in vergangenen Zeiten: Moſes, Numa, Jeſus, Muhammed — und jetzt in unſerer Zeit unſer Vater St. Simon. (Sic!) Man kann daher auch Jeſus nur als einen jener genannten Männer betrachten, welche ein liebender Gott ſchickte, u. ſ. w.“

„Antwort auf die fünfte Frage.“

„Wir proteſtiren gegen das Geſetz der Erblichkeit, weil wir die Fortſetzung excluſiver Privilegien auf der Erde nicht wünſchen. Dieſes Geſetz aber heiligt ein monſtröſes Privilegium zu Gunſten einer gewiſſen Klaſſe Kinder, die ſchon bei ihrer Geburt reich ſind, ohne in irgend einer Art eine ſolche Auszeichnung verdient zu haben, während die Kinder der Armen verdammt ſind, ihr ganzes Leben größtentheils in Mangel und Elend zuzubringen, obgleich ſie in anderer Lage zur Wohlfahrt vieler ihrer Mitmenſchen hätten beitragen und ihre eigene erringen können. Wir wünſchen einen Zuſtand herbeizuführen, wo allen Kindern ohne Ausnahme eine moraliſche, intellectuelle und phyſiſche Erziehung gegeben werden könne, den Eigenſchaften gemäß, die ihnen Gott ertheilt hat. Wir wünſchen, daß die Geſellſchaft einem Jeden eine Beſchäftigung gewähren möge, die ſeiner Capacität angemeſſen iſt; es ſey nun im Bereiche der Kunſt, der Wiſſenſchaft oder des Handels; und daß ſolchen Individuen zugleich die Mittel gegeben werden, um ihre reſpectiven Funktionen genügend auszuführen. Was

Ueber die Skizzen der perſönlichen Satyre haben Sie mich auch großmüthig, und als geſchickter Steuermann, möglichſt hinüber zu bugſiren geſucht, ſo wie über die Blasphemie gegen Werther, die naturaliſtiſch philoſophirenden Ergießungen und die allerdings etwas ſchwachen Geſchichten.

Neu und intereſſant iſt gewiß die gegen mich ſchon mündlich geäußerte Anſicht über eine Ausbildung der Litteratur von der vornehmen Seite, und wünſche ich von ganzem Herzen, daß das Scharfſinnige, was Sie darüber ſagen, bald beherzigt, und ein beſſerer Repräſentant dieſer Seite als ich bin, in meine Fußſtapfen trete.

Angenehm iſt es, zu ſehen, wie die beiden Geiſter, welche mein irdiſches Flämmchen zu beurtheilen gewürdigt, doch im Weſentlichen ſo gleiche Anſichten hegen, und ſich oft wörtlich derſelben Ausdrücke bedienen. Dies könnte auch mich ein wenig eitel machen! Es iſt aber leider gerade das Gegentheil der Fall. Lob, ich habe es ſchon einmal ausgeſprochen, entmuthigt mich oft, weil ich nicht immer ſicher bin es wieder zu verdienen, und der Timiditätsfehler, an dem ich mehr leide als man glaubt, artet von neuem in die von Frau von Varnhagen gerügte *Poltronerie* aus. Ich möchte die Fortſetzung jenes Buches zurückhalten, und bitte Sie wenigſtens, mir es als wahrer Freund ganz unumwunden zu ſagen, wenn Sie die zweite Arbeit zu ſehr unter der erſten finden. Dies bitte ich zugleich nicht à la Gilblas zu verſtehen.

Und hiermit nehme ich Abſchied. Verzeihen Sie den zu langen Brief. Ich konnte mir ihn nicht verſagen. Tauſend Schönes für meine freundliche Gönnerin, und Ihnen Freundſchaft und Gruß.

H. Pückler.

P. S. War nicht in Goethe's Rezenſion eine Stelle über Religion anders? Hat ſie etwa die Zenſur nicht paſſirt? Doch irre ich mich wohl!

die Remuneration für dieſe Funktionen betrifft, begnüge ich mich, Sie zu fragen: auf welche Art dergleichen jetzt gegeben werden, welche nicht erblich ſind, als z. B. der Armee, der Marine, der Magiſtratur, der Geiſtlichkeit u. ſ. w. Sie werden ſich dann die Antwort ſelbſt geben können." (Dieſe würde nicht ſehr vortheilhaft für den praktiſchen Geiſt der St. Simoniſten ausfallen.)

„Antwort auf die ſechste Frage."

„Wir halten den für einen moraliſchen Mann, deſſen Geſinnungen, Gedanken und Handlungen der fortſchreitenden Verbeſſerung des moraliſchen, intellectuellen und phyſiſchen Zuſtandes ſeiner Mitmenſchen geweiht ſind. Ich will Ihnen noch ſagen, daß wir weder an einen Zuſtand der Verdammung, noch an ewige Strafen glauben. Wir theilen die Welt nicht in zwei Klaſſen: die Eine für Gott, die Andere für den Teufel. Soll Gott einen Rival in der Fülle ſeiner Macht haben? O nein, die Zeit iſt nahe, wo die ganze Welt des einzigen Gottes Lob preiſen wird. Wir ſagen nicht, gleich den Chriſten, daß: Viele berufen, aber Wenige auserwählt ſind, — ſondern wir ſagen: daß Alle berufen ſind, und Alle zu ihrer Zeit auserwählt ſeyn werden."

Herr Wolff fährt fort: „Der Schaden, den dieſe Elenden der Sache Chriſti thun, iſt unberechenbar.“ — „„Wir freuen uns, zu ſehen,““ äußerte ſich der Türkiſche Gouverneur von Jedda gegen mich, „„daß Ihr an Gott glaubt; dieſe Franzöſiſchen Soldaten, die wir hier haben, läugnen, daß es überall einen ſolchen gebe. Einer dieſer Kerle ſagte zu mir: unſer Bauch und die Weiber ſind unſer Gott.““

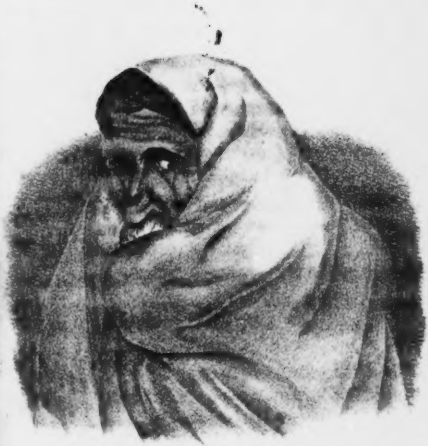
Es ſcheint mir nicht ganz billig, dieſen Ausfall als Argument gegen die St. Simoniſten zu gebrauchen; denn den Grundſätzen Dieſer, ſo albern ſie auch zuweilen ſeyn mögen, gleicht doch, wie wir eben geleſen, eine ſo rohe Aeußerung in keiner Art. Ja Vielen, glaube ich, wird es wie mir ſelbſt gehen, der den Brief des neuen Apoſtels zwar mehreremal mit Lachen, aber keineswegs mit Abſcheu aus der Hand legte.

Unmöglich aber kann man ſich einiger Luſtigkeit erwehren, wenn man ſich dieſe zwei Europäiſchen Miſſionaire für ganz verſchiedene Glauben im fernen Aegypten wie Kampfhähne einander gegenüber ſtehen ſieht, nicht nur, um aus den lachenden und über ein ſolches Schauſpiel erſtaunten Orientalen Proſelyten an ſich zu reißen, die dennoch Keiner für ſich zu gewinnen vermag, ſondern auch ſich ſelbſt gegenſeitig zu bekehren, was natürlich noch fruchtloſer bleibt. Welch ein reicher Gegenſtand für Cruikſhank! Als den Beginn zu einer ſolchen Gallerie theile ich hier das intereſſante Portrait eines Juden mit, des einzigen Proſelyten, der während meines Aufenthalts in Tunis von den daſigen Miſſionairen zum Chriſtenthum bekehrt ward.

Der letzte „Concluſion“ überſchriebene Satz des Wolffiſchen Buches enthält folgende Worte:

„Und in Malta fand ich meine Brüder Schlinz, Prenner und Weiß, gleich mir thätig in dem Miſſionair-Arſenal der Church Missionary-Society vereinigt, um mit der Hülfe Iſa Anthony Raſſam's, eines vortrefflichen Chaldäers, mächtige Kriegsmaſchinen anzufertigen, das Reich des Teufels zu erobern, und die Gründung des Königreichs unſeres Herrn Jeſus Chriſtus vorzubereiten. So benutzt unſer Herr verſchiedene Inſtrumente, um über den Haufen zu werfen, über den Haufen zu werfen, über den Haufen zu werfen, bis Er kömmt, deſſen Recht es iſt!“

Mit der Gründung dieſes Königreichs iſt es ſehr wörtlich gemeint, denn Herr Wolff hält ſich, nach ſeinen deßhalb angeſtellten Berechnungen, für vollſtändig überzeugt, daß nicht entfernter als im Jahr 48 (wir können es alſo noch bequem erleben) Jeſus Chriſtus auf den Wolken erſcheinen, und in Jeruſalem



Indien montagnais

herniederſteigend, dort als höchſter Prieſter und König ſeinen weltlichen Thron aufſchlagen wird. Es ſcheint jedoch, daß unſer Herr Chriſtus ſelbſt nicht mehr ſo arg über den Haufen werfen will, als es die Herren Wolff, Schlinz, Brenner und Weiß jetzt noch für nöthig erachten. Er wird wahrſcheinlich, meint Herr Wolff, denn mit Gewißheit iſt freilich nichts darüber vorherzuſagen, ſämmtliche Regierungen, die er antrifft (nur über die republikaniſchen iſt Herr Wolff zweifelhaft), ruhig fortbeſtehen laſſen, und nur ein diplomatiſches Corps in Jeruſalem verlangen, um daſelbſt zu jeder Zeit die nöthigen allgemeinen und ſpeciellen Verhaltungsbefehle bei ihm, als dem Könige und Herrn der Welt, oder bei ſeinem Miniſterio von Erzengeln einholen zu können. Es iſt nicht zu zweifeln, daß die zu Chriſten gewordenen Juden am Jeruſalemer Hofe eine bedeutendere Rolle als bisher ſpielen werden, in demſelben Maße aber den infidels eine ſchlechte Zukunft, „in utter darkness“, wie ſich Herr Wolff ausdrückt, bevorſteht. Es iſt daher Jedem der Letztern, der ſeiner Sache nicht ganz gewiß iſt, anzurathen: ſich bis 48 noch von den Miſſionairen bekehren zu laſſen, und aus dem umzuwerfenden Haufen in ihre ausgebreiteten Arme zu flüchten, weil es ſpäter — vielleicht zu ſpät ſeyn würde!

Wolff meint es gut, und ſogar, wie ich nicht einen Augenblick bezweifle, aufrichtig. Ob wir Beide nun gleich wie zwei einander entgegenſetzte Pole zu einander ſtehen, ſo ehre ich doch ſeine Ueberzeugung, wie alle wahre Ueberzeugung, ſelbſt die des Großinquiſitors, wenn ſie ächt iſt, und liebe an Wolff ganz beſonders die Naivität und Friſche ſeines Enthuſiasmus, dem er überdieß perſönlich keine geringen Opfer bringt; denn Intereſſe iſt ihm fremd — nur die Idee ſeines Chriſtenthums, wie er es einmal aufgefaßt, beſeelt und belebt den ganzen Menſchen, und dies gibt ihm naturgemäß eine große Kraft der Einwirkung auf alle Diejenigen, bei denen überhaupt ein Glaube dieſer Art Eingang finden kann, was nicht Jedermann gegeben iſt. Ja es iſt oft ein Gegenſtand der Verwunderung für mich geweſen, daß die Maſſe der Menſchen nur dann eine Sache mit voller Seele glaubt, wenn ſie — unglaublich iſt. Daher auch bis jetzt noch kein Cultus ohne Aberglauben hat allgemein werden können. Ich erkläre mir den Umſtand daraus, daß in allen Menſchen etwas Poeſie liegt, für die ſie Nahrung verlangen, und Diejenigen, welche Tag für Tag den proſaiſcheſten Beſchäftigungen obliegen müſſen, und wenig Zeit zum Denken übrig behalten, die Befriedigung des obigen Bedürfniſſes am bequemſten und wohlthuendſten in einer mährchenhaften Religion finden. Bei alle dem ſcheint mir dieſe poetiſche Disposition immer ſchwächer im Volke zu werden, und träte jetzt ein neuer Prophet im alten Genre auf, er würde hinſichtlich der zu erlangenden Jünger und Nachfolger vielleicht einen härteren Stand als die früheren haben. Wie mein guter Freund der Spanier Herr Santillana in Tunis, auch ein geiſtreicher Israelite, wie Herr Wolff, aber von verſchiedener Anſicht, und wahrſcheinlich ein zum Judenthum zurückgekehrter Nachkomme des berühmten Gil Blas ſagte: „Si notre nouveau Messie nous arrive enfin, il faut qu'il porte de bonnes lettres de créance, car on ne le croira plus sur sa parole.“ Was Wolff betrifft, ſo ſcheint er mir ganz der Mann für das neue Berlin zu ſeyn, welches ohne Zweifel von allen europäiſchen Städten ſich jetzt am beſten für 1848 vorbereitet. Ich lud ihn deßhalb dringend ein, dorthin zu kommen, hörte aber leider von ihm, daß er mit dem kommenden Jahre, unter der Firma und Verkleidung eines Chriſtenſclaven, nach Tombuktu zu gehen gedenke.[1] Dennoch bot ich ihm für ſpätere Zeit, oder wenn er ſeinen Sinn ändern ſollte, jedenfalls Empfehlungsbriefe für ein halbes Dutzend unſerer frömmſten Generäle an, in der Hoffnung, daß die braven Commandirenden die Unzulänglichkeit des Recommandirenden mit der Vortrefflichkeit des Recommandirten nachſichtig entſchuldigen würden.

---

[1] Dieſer Plan iſt nicht ausgeführt worden.

So gingen denn Tage und Nächte recht angenehm in dem Lazarethe hin, obgleich mein Tuneſiſcher junger Secretair und ich meiſtens nur auf uns ſelbſt reducirt waren und wenig andere Geſellſchaft hatten, als zwei Chamäleons, an denen mir der Graf den Geſchmack beigebracht hatte, die aber zu meinem Schmerz beide, das kältere Clima beim angehenden Winter nicht vertragend, noch während unſerer Quarantaine das Zeitliche geſegneten. Wer ſich zu beſchäftigen weiß, langweilt ſich ſelten. Nun iſt es überhaupt mein ſonderbares Loos, ſehr unwillkürlich Alles anders zu zu machen wie andere Leute, und ähnlich ging es mir wieder hier. In der Regel eilt Jeder, ſo ſchnell er kann, die Quarantaine zu verlaſſen, und mein Wächter kündigte mir ſchon den Abend vorher frohlockend an, daß ich am nächſten Morgen, ſo früh als ich wolle, frei ſey. Da ich aber eine angefangene Arbeit zu vollenden wünſchte, und mich hier wohl befand, ſo bat ich, zu ſeiner nicht geringen Verwunderung, noch um einen Tag längere Herberge, und wäre es nicht zu auffallend geweſen, ich hätte gern eine Woche länger in statu quo verbracht, woraus ich mir ab-

rahirte, daß auch ein leidliches Gefängniß recht wohl
n ertragen und manchmal ſogar wünſchenswerth
eyn mag.

Zur erſten Benutzung meiner Freiheit machte ich
ine Promenade auf dem Meer. Im Anfang befuhr
h den ganzen Quarantainehafen, betrachtete die zahl-
eiche Reihe Schiffe, die hier lagen, unter denen ſich
ie amerikaniſchen, eine ſchöne neapolitaniſche Fregatte
nd ein franzöſiſches Dampfſchiff von großer Eleganz
m meiſten auszeichneten, erfreute mich an der Nettig-
eit der Quai's, dem engliſch-reinlichen Anſehen der
äuſer und der ſchönen mit Caleſinen und Reitern
elebten Landſtraße, die zwiſchen beide hindurchführt.
Dann ließ ich dem großen Hafen zurudern, deſſen er-
er Anblick ohne Zweifel einer der grandioſeſten im
Mittelmeer iſt. Das tiefe und breite, zweimal ſeit-
ärts weit in das Land hinein ſich erſtreckende Bette
eſſelben wird rings von impoſanten Forts, einzel-
en prachtvollen Paläſten und den vier verſchiedenen
Städten, die zuſammen die Reſidenz bilden, rechts
Valetta und links Vittorioſa, Iſola und Burmula,
ingefaßt. Valetta, die anſehnlichſte, und deren Name
ſt für das Ganze gebraucht wird, erhebt ſich ſtufen-
eis an ihrem ſchroffen Felſenberg, mit Orangen-
ärten auf ihren Terraſſen, und auf dem Gipfel

Ich höre, daß Rezenſionen der Briefe im Konverſationsblatte und Heſperus ſtehen ſollen. Könnten Sie wohl die Güte haben, mir dieſe zu verſchaffen?

Anmerkung: Die Rezenſion der „Briefe eines Verſtorbenen“ von Varnhagen erſchien in den „Jahrbüchern für wiſſenſchaftliche Kritik“, und iſt ſpäter wieder abgedruckt in „Zur Geſchichtſchreibung und Litteratur.“ Berichte und Beurtheilungen von K. A. Varnhagen von Enſe. Hamburg, 1833. S. 311 und ſ. f.

21.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 15. Oktober 1830.

Ew. Durchlaucht

freundliches, Gaben bringendes und verheißendes Schreiben ſäume ich nicht wenigſtens mit einigen Zeilen und durch Ueberſendung der begehrten Abdrücke zu beantworten. Wahrſcheinlich ſind doch meine unter dem 30. September abgeſendeten Blätter angekommen? Ganz deutlich erhellt es nicht; im Verneinungsfall wäre eine Nachfrage auf der Poſt anzuſtellen. — Meine Frau dankt für Ew. Durchlaucht gutes Gedenken ihrer Wünſche, hat das Buch an ſeinen Ort mit hülfreichem Witz unverrathen angebracht, und freut ſich mit mir der ſchönen Ausſicht, baldigſt mit Ew. Durchlaucht Wiederkehr auch die Quelle dieſer Leſegenüſſe neu eröffnet zu ſehen! Wir ſind in der That beide ſehr begierig auf die Fortſetzung, und werden unſere frühe Einweihung durch freie Aufrichtigkeit zu verdienen ſuchen!

Goethe ſchreibt mir unter dem 3. d. wörtlich folgendes „Es war im eigentlichen Sinne des Wortes recht liebenswürdig von Ihnen und der Direktion, daß Sie meine Rezenſion nach der Ihrigen abdrucken ließen; ich erinnere mich dabei der venetianiſchen Rechtspflege, wo der eine Advoka majeſtätiſch von mehreren Thürmen, den langen Arkaden eines öffentlichen Spaziergangs, die Barraken genannt, und einem in antikem Styl erbauten Tempel, dem Grabmal des General Abercromby, überragt. Die andern drei Städte, welche ſpitz nach dem Hafen zu auslaufen, wodurch die erwähnten zwei Waſſerbuchten gebildet werden, die zwiſchen ihnen landeinwärts dringen, werden an den Spitzen der Dreiecke, die ſie formiren, von zwei Felſenforts vertheidigt, deren eins zugleich den Eingang des Hafens beſtreicht, ihr Rücken aber wird durch die längs den Hügeln hinlaufenden, nie ganz vollendeten Cottonerallinien gedeckt. Das äußerſte Ende des Hafens ſchließen auf der einen Seite kahle Felſen, mit einem darauf errichteten Obeliſk, auf der andern die Feſtungswerke der Vorſtadt Floriana, und in der Mitte eine niedrigere Schlucht mit grünen Saaten, die den reichen Anbau der Inſel erblicken laſſen.

Am Zollhauſe landete ich, ſtieg mehrere hundert Stufen breiter Treppen hinauf, überraſcht von dem ſtattlichen Anblick wohl allignirter und mit vielen palaisartigen Häuſern eingefaßter Straßen, welche die Engländer bereits meiſtentheils mit macadamiſirten Wegen und Trottoirs verſehen haben. Beſonders zeichnen ſich die ſogenannten Alberghi der ehemaligen

Ritter aller verſchiedenen Zungen des Ordens aus, von denen viele ſelbſt in Rom und Florenz als eine Zierde der Stadt angeſehen würden. Obgleich ich nicht ganz in die Extaſe der Contemporaine einſtimmen kann, die Malta für die ſchönſte Stadt der Welt erklärt, ſo glaube ich doch, daß, voll hiſtoriſcher Erinnerungen, wie ſie überdem iſt, ihr originelles und reiches Anſehen jeden Fremden frappiren muß, beſonders wenn er von Afrika kommt. Mein Secretair, der mir einige Stunden vorausgeeilt war, hatte bereits im hôtel Clarence bei Madame Gaubau, einer artigen Wittwe mit zwei hübſchen Töchtern, ein ſehr anſtändiges Quartier zu billigen Preiſen aufgefunden, und der Comfort eines engliſchen Gaſthofes erſchien mir, nach langer Entbehrung dieſer Art Luxus, ſehr behaglich.

Ich hatte noch einige Empfehlungsbriefe mit meinen Carten abgeben laſſen, worauf ich am andern Morgen die Beſuche des die jetzt hier ſtationirte engliſche Flotte commandirenden Viceadmirals Sir Joſias Rowley, Sir Thomas Briggs, des Hafenadmirals, und des Stadtcommandanten Oberſt Balneavis, erhielt, deren unausgeſetzte Artigkeit und verbindliche Behandlung während meines ganzen Aufenthaltes in Malta ich nicht genug rühmen kann. Beſonders muß ich bei dieſer Gelegenheit dem Oberſten Balneavis meinen tiefgefühlteſten Dank für die außerordentliche Güte darbringen, mit der er mir ſo oft ſeine Zeit opferte, mich in ſeiner liebenswürdigen Geſellſchaft auf die angenehmſte Weiſe alles Merkwürdige Malta's ſehen ließ, und mir die intereſſanteſten Bekanntſchaften daſelbſt verſchaffte.

Man iſt ſehr gaſtfrei in Malta, und ſelten verging ein Tag, an dem ich nicht auswärts geſpeiſt hätte. Dabei iſt billigſt zu rühmen, daß im allgemeinen die bonne chere und gute Weine hier geſchätzt und verſtanden werden, mehr als in vielen andern größeren Städten. Ich ſpreche von Engländern, denn alle höheren Beamten in Malta, vom Militair wie vom Civil, ſind von dieſer Nation, und die größtentheils verarmten Eingebornen leben höchſt eingezogen, man möchte faſt ſagen verborgen in ihren Paläſten, ohne je weder die fremden Reiſenden noch die fremden Eroberer bei ſich zu ſehen. Doch kommen ſie gern zu ihnen, wenn ſie eingeladen werden, und bei dieſer Gelegenheit ſah ich einige höchſt reizende Damen unter den natifs, aber auch manche ſeltſame veraltete Figuren. Unter der Zahl der letzteren intereſſirte mich beſonders ein todtenblaſſer Geiſtlicher mit dem Malteſerkreuz, das man jetzt nur noch ſelten hier gewahr wird; denn der Letzte der Ritter, ein Franzoſe, ſtarb im vorigen Jahre im Zuſtande wiedergekehrter Kindheit. Dem ganzen Orden ging es beinah nicht beſſer, und es iſt ein recht fatales Zuſammentreffen für uns Deutſche, daß der erſte Großmeiſter, der von unſerer Nation gewählt wurde, auch zugleich auf eine ſo ſchmähliche Weiſe der letzte ſeyn mußte, mit dem das achthundert Jahr lang glorreich beſtandene Bollwerk der Chriſtenheit zu Grunde ging. Die Wiederaufwärmung des Ordens durch den wahnſinnigen Kaiſer Paul war nur eine vollendete Schmach für ihn, jetzt aber iſt er, wie mir der geiſtliche Johanniter erzählte, in Rom wieder dahin zurückgekehrt, von wo er im Jahr 1099 unter Gerard in Jeruſalem ausging. Er beſorgt nämlich in der Hauptſtadt des Nachfolgers Petri ein Lazareth, und die Caravanen der annoch vorhandenen Ritter werden, ſtatt in den kriegeriſchen Galeeren auf dem Meer und im ſiegreichen Kampfe gegen die Ungläubigen, mit der Medicinflaſche in der Hand am Krankenbette abgethan. Eigentlich viel chriſtlicher, aber nicht ganz ſo romantiſch.

Die Geſchichte der Ritter des heiligen Johannes hat etwas ungemein Anziehendes, und alle Elemente der Epopöe, wie zugleich des wunderbarſten Romans würden ſich darin auffinden laſſen. Durch die ganze

Zeit der Kreuzzüge, wie ein glänzender Strom hinrauſchend, erſcheinen die Ritter nachher in Rhodus, fortwährend im heroiſchen Kampf mit den mächtigſten Staaten und den coloſſalſten Männern der Geſchichte, oft ohne alle fremde Hülfe, begriffen, Jahrhunderte lang faſt als die hervorſtechendſte Geſtaltung in der chriſtlichen Welt. Kaum mag etwas den Heldenthaten verglichen werden, welche die Belagerung und Einnahme von Rhodus ewig denkwürdig machen. Nicht geringer iſt der Heroismus, den ſie ſpäter bei der vergeblichen Beſtürmung Malta's zeigen, im Beſitz welcher Inſel der Orden vielfach in die große Epoche Carl des Fünften und Philipp des Zweiten eingreift; und ſelbſt ſein letztes, Jahrhunderte dauerndes, Abſterben gleicht dem der gigantiſchen Eiche, die von vielen Blitzen getroffen, halb verbrannt und entlaubt, dennoch jedem Sturme widerſteht, bis ſie endlich ihr ſtolzes Haupt unter der Axt des nichts verſchonenden Holzfällers beugen muß.

Die Franzoſen und Spanier haben die größte Rolle in dem Orden geſpielt, die Deutſchen zeichneten ſich faſt nur durch ihren Adelſtolz darin aus, denn während die Italiener, Spanier und Portugieſen nur vier Ahnen, die Franzoſen acht, und die Candidaten der Handelsſtädte von Genua, Lucca und Florenz gar keine zu beweiſen hatten, um als Ritter aufgenommen zu werden, bedurften die Deutſchen deren ſechszehn. Es iſt hierbei vielleicht nicht unpaſſend zu erwähnen, daß ſchon im Jahre 1309, unter dem Großmeiſter Fulk de Villaret, die Ritter der Baillage Brandenburg ſich independent erklärten, ihren eigenen Chef wählten, mit dem Titel „Meiſter“, und ſich ſpäter in dieſem Recht durch einen formellen Tractat behaupteten. Bei der Reformation nahm dieſe Abtheilung den neuen Glauben an, und blühte, wie bekannt, ohne das eben ſo ruhmvolle als bewegte Leben ihrer ältern Schweſter zu theilen, als beſcheidenere Feldblume ſehr gemächlich unter den Schutz des suum cuique fort, bis in der Nivellirungsperiode unſerer Zeit der Staat es endlich bequemer fand, die reichen Güter der Ritter ſich ſelbſt anzueignen. Doch beſteht die Dekoration derſelben als Preußiſcher Orden noch in derſelben Geſtalt fort; nur die goldenen Adler an derſelben haben Trauer angelegt, und ſind jetzt ſchwarz.

Als Carl der Fünfte mit großem Pomp und möglichſter Geltendmachung ſeiner Generoſität das jetzt ſo prachtvolle und reiche Malta dem Orden ſchenkte, war dies in einem ſo elenden Zuſtande, daß es fortwährend von Sicilien aus ernährt werden mußte, das Holz pfundweiſe daſelbſt verkauft ward, die Einwohner in den elenden Hütten, die ſie bewohnten, größtentheils bei dem Feuer getrockneter Diſteln kochten, und, wie Boisgelin erzählt, die ganze jährliche Revenüe, welche der ſpaniſche Gouverneur daraus erlangen konnte, nicht mehr als 41 Ducaten betrug! Jetzt erhält Malta ſeine ganze Adminiſtration allein, welche, nach engliſchem Maßſtabe, ſehr hoch bezahlt wird; denn ihre Koſten betragen jährlich an 90,000 Pfund, über welche Summe das Gouvernement noch ungefähr 10,000 Pfund Ueberſchuß bezieht. Die meiſten der Beamten wohnen in Paläſten, nach deren Gleichen man ſich vergebens in Downing street umſehen würde, und die Inſel ſelbſt, mit 22 ſtädtegleichen Caſals (Name der hieſigen Dörfer) iſt, wie das benachbarte Gozo, eine der bevölkertſten in der Welt. Man klagt zwar über exorbitante Abgaben, aber wo thäte man das nicht in Europa?

In jener Zeit der Noth, wo der Orden Alles neu ſchaffen, und auf ſeine Koſten herſtellen mußte, half ſich der Großmeiſter, La Valette, durch das Schlagen meſſingner Münzen, mit einem nominellen Zwangswerth. Sie führten die naive Aufſchrift: „Non aes, sed fides." Das Papiergeld war damals noch nicht erfunden, die Wunder des Credits unſerer Tage noch nicht entdeckt.

Malta hat nicht wenig Herren gehorcht, ehe es unter den Schutz des engliſchen Dreizacks gelangte. Homer erwähnt deſſelben unter dem Namen Hyperia, regiert von Eurymedon. Die Einwohner waren angeblich Rieſen. Im Jahre 1519 vor Chriſtus bemächtigten ſich die Phönizier deſſelben, und veränderten den Namen Hyperia in Ogygia. Dido ward daſelbſt freundlich vom König Batto aufgenommen. Hier ſoll auch Ulyſſes, wie Manche annehmen, ſieben Jahre mit der Nymphe Calypſo zugebracht haben. 736 vor Chriſtus nahmen die Griechen Beſitz von der Inſel, und tauften ſie ebenfalls um, ihr den Namen Melita ertheilend. Der Cultus Apollo's ward eingeführt, und die Inſel berühmt wegen der Feinheit ihrer Baumwollenwaaren. Später regierten die Carthager in Melita bis zur Zeit der Römer, welche den Namen derſelben von Neuem in Melitas veränderten. Dies war die Zeit der höchſten Blüthe der Inſel. 56 nach Chriſti Geburt ſcheiterte der heilige Paulus hier und taufte verſchiedene der Einwohner. 454 beſaßen die Vandalen zehn Jahre lang die Inſel; zehn Jahre ſpäter wurden ſie von den Gothen verjagt, die ihrerſeits 533 Beliſar wiederum vertrieb. 870 eroberten ſie die Araber, denen ſie die Griechen jedoch wieder abnahmen und ſich bis 904 in ihrem Beſitz behaupteten, im Jahre 904 aber nochmals den Arabern weichen mußten. Im Jahr 1090 bemächtigte ſich Graf Roger der Inſel, und errichtete ein Marquiſat daſelbſt, welches bereits den Namen Malta führte. Später fiel ſie den Franzoſen, dann den Spaniern zu, bis Carl der Fünfte ſie dem Orden des heiligen Johannes ſchenkte. Noch einmal erhielten dann die Franzoſen ihren vorübergehenden Beſitz, bis endlich im Jahre 1800, unter der Aegide Großbritanniens, der Inſel wahrſcheinlich für lange Zeit ein beſtändigeres Loos geſichert worden iſt.

Ich kehre jetzt zu der Serie meiner Tagesbeſchäftigungen zurück.

Den 1. December 1835.

Als ich in der Stadt umherging, um einige ihrer Merkwürdigkeiten zu beſehen, fiel es mir auf, daß die ſchönſten Gebäude derſelben, namentlich die erwähnten „Auberges“, durch Zerſtörung der vielfach darauf angebrachten Wappenzierden unangenehm entſtellt waren. Dieſen Vandalismus übten die Franzoſen aus, was übel gegen den genereuſen Sinn der Türken abſticht, die nach der blutigen Eroberung von Rhodus, die ſie doch mit ſo ungeheurem Verluſt erkauft, demohngeachtet alle Wappen, Inſignien und Inſchriften auf den öffentlichen Gebäuden der tapfern Ritter heilig hielten, ſo daß viele davon ſich noch bis auf dieſen Tag erhalten haben. Bei den wohlfeilen Preiſen und der Geſchicklichkeit der hieſigen Steinarbeiter wundert es mich nicht wenig, daß das engliſche Gouvernement, oder auch nur ein kunſtliebender Gouverneur aus ſeiner Privatkaſſe, dieſe Schandflecke noch nicht durch Wiederherſtellung des Alten verlöſcht haben. Es wäre ehrenvoll für die Nation, und würde den Dank aller Gebildeten hervorrufen, denn dieſe Wappen an ihrer alten Stelle haben, außer dem romantiſchen und architektoniſchen, auch einen hiſtoriſchen Werth.

Mit großer Befriedigung beſuchte ich die Kirche von St. Giovanni. Es iſt eine der ſchönſten und geſchmackvollſten neuerer chriſtlicher Bauart, die ich kenne. Sie beſteht aus einem gewölbten Mittelſchiff, mit zehn gleichfalls gewölbten großen Niſchen an jeder Seite, die theils zu Grabmonumenten der Großmeiſter, theils zu Capellen dienen, und durch Bogenöffnungen ſo mit einander verbunden ſind, daß ein Gang mitten durch ſie hindurchführt. Alle Wände ſind mit reich vergoldetem Laubwerk bedeckt, und die Plafonds von Matheo, il Calabrese genannt, al fresco gemalt; doch fangen dieſe Gemälde leider an, ſehr von der Feuchtigkeit zu leiden. Unter den Monumenten fiel mir die Sache ruhig und gründlich vorträgt, damit man wiſſe wovon die Rede ſei, der andere aber in lebhafter Peroration das Publikum auf eine leichtere Weiſe in's Intereſſe zu ziehen ſucht. Verfaſſer und Verleger können zufrieden ſein, denn wer wird dies Buch jetzt nicht leſen?"

Der Rezenſent im Morgenblatt hat doch bei ſeiner Behauptung im Buche ſelbſt einigen Grund; es iſt eine ſolche Stelle vorhanden, ich weiß ſie nur nicht gleich zu finden.

Die politiſchen Ereigniſſe ſcheinen ſich in ihrer Verwirrung einſtweilen etwas feſtzuſetzen; von hieſiger Seite wird kein übereilter Schritt erfolgen, und das iſt ſehr viel gewonnen. Uebrigens, wie ſchwierig auch die Völker zu behandeln ſein mögen, mit manchen Regierungen wird es doch noch weit ſchwerer fertig zu werden!

Ich bin in dieſer Zeit auch ein fleißiger Dreſcher des leeren Strohes, und zuweilen fällt wunderbar denn doch noch ein Körnchen heraus!

In Hoffnung des verkündeten baldigen Wiederſehens verharr' ich treulichſt in Verehrung und Ergebenheit

Ew. Durchlaucht

gehorſamſter

K. A. Varnhagen von Enſe.

12.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 1. November 1830.

Ew. Durchlaucht

wollen mein ſäumiges Schreiben gütigſt mit dem Drange der Tagesaufgaben entſchuldigen, deren Wogen mich zuweilen ſo überſtürzt, daß dann von mir gar nichts zu ſehen ſein kann! — Die gewünſchten Blätter vermag ich nicht zu bekommen, hier aber iſt ein anderes, das beachtet ſein will. Das Buch, das ſehr gut gearbeitete eines berühmten ſpaniſchen Großmeiſters beſonders deßhalb auf, weil eine der Marmorfiguren in Lebensgröße, die dabei angebracht ſind, und die einen beſiegten Türken vorſtellt, durch einen beſondern Zufall eine der beſten Aehnlichkeiten des Feldmarſchalls Blücher iſt, die exiſtiren, ſelbſt Rauch's Statue nicht ausgenommen. Dieſe Kirche war einſt ſehr reich an goldenen und ſilbernen Gefäßen, welche ebenfalls von den plündernden Franzoſen geraubt wurden, eine um ſo ſchmählichere That, da ſie Malta nicht erobert, ſondern durch Capitulation, vielleicht beſſer geſagt Verrath, gewonnen hatten. Nur ein ſchweres ſilbernes Gitter ward durch die Liſt eines der Kirchendiener erhalten, der den glücklichen Einfall hatte, es mit ſchwarzer Oelfarbe anzuſtreichen, wodurch es der Habſucht der damaligen Kämpfer für Freiheit und Gleichheit entging. In den beiden Seitenflügeln des Tempels befindet ſich in dem einen das Local des jetzt leeren Schatzes, in dem andern eine Capelle, wo man eine Abbildung des Kopfes Johannes des Täufers aus carariſchem Marmor, von einem geſchickten Malteſer Künſtler, eine von Rhodus hergebrachte Orgel, und ein vortreffliches Gemälde von Caravaggio findet, welches letztere jedoch ſehr nachgedunkelt hat, und zugleich in einem ſo ſchlechten Lichte hängt, daß man es nur theilweiſe genau erkennen kann.

Auch der Hochaltar dieſer Kirche, aus verde antico und lapis lazuli, iſt von werthvoller Arbeit; wodurch ſie ſich aber vor allen andern wahrhaft auszeichnet, iſt ihr Moſaikboden, welcher in vortrefflicher Ausführung die farbigen Wappen einer unzähligen Menge Ritter enthält, und, glatt wie ein Spiegel polirt, den reichſten und glänzendſten Anblick gewährt. Auf beiden Seiten des vorher erwähnten Altars ſieht man zwei Baldachine von rothem Sammt, mit einer Art Thron in jedem, errichtet, wovon der eine für den Gouverneur, wenn er an Königs Statt fungirt, der andere für den katholiſchen Biſchof beſtimmt iſt. Der, welcher die letztere lucrative Stelle einnimmt, hat früher die Empörung gegen die Franzoſen hauptſächlich geleitet, und ſich dadurch bei den Engländern in guten Credit geſetzt.

Der Palaſt des Gouverneurs, den ehemals der Großmeiſter bewohnte, iſt ein anderer „lion“ Malta's. Ein ſtattliches Gebäude mit fürſtlichen Sälen, Galerien und Gemächern, deren Ameublement jedoch, fanirt und mesquin, dieſen ſtolzen Räumen nicht entſpricht. Ich bedauerte es ſehr, ihren jetzigen Inhaber, der eine Reiſe nach England gemacht hat, nicht mehr darin zu finden, denn Alles vereinigt ſich im Lobe der Liebenswürdigkeit des General Ponſomby und ſeiner Familie. Man ſagte mir, Malta ſey ſeit ſeiner Abreiſe verwaist, und die Geſellſchaft ſehe ſich nicht mehr ähnlich.

Es befinden ſich intereſſante Fresken aus der Geſchichte der Ritter, und eine Gemäldeſammlung im Palaſt, welche letztere aber nur ein Bild von Werth aufzuweiſen hat, und dies ward durch ungeſchickte Reſtauration verdorben.

Der merkwürdigſte Gegenſtand im Schloſſe iſt das Arſenal, theils wegen der pittoresken und vortrefflichen Aufſtellung aller Art Waffen für circa 10,000 Mann, theils wegen der Menge ſeiner alterthümlichen, ſehr completten Rüſtungen und andern Curioſen aus jenen Zeiten, z. B. ein kurzes Schwert, das zugleich eine Piſtole iſt; orientaliſche, werthvolle Säbel von jeder Form, und dergleichen mehr. Der vorige König hatte zur Complettirung ſeiner Privatſammlungen mehrere dieſer Dinge nach England beordert, der jetzige Monarch hat aber Alles wieder zurückgeſtellt. Am Ende des Saals befindet ſich ein ſchönes Bild des berühmten Großmeiſters Vignacourt von Caravaggio, eins jener Portraite, wie ſie die heutigen Maler nicht mehr zu machen verſtehen, und die uns einen Mann ſo kennen lehren, als wenn wir Jahre lang mit ihm gelebt hätten. So ſah ich z. B., ohne noch zu wiſſen, wen es darſtellen ſolle, dem Bilde auf den erſten Blick an, daß es das Portrait eines Franzoſen ſeyn müſſe.

Ein weiter, viereckiger Thurm krönt das Schloß, der zu einem Obſervatorium und einer Camera obscura benutzt iſt, und wegen der umfaſſenden Ausſicht, die man auf demſelben genießt, beſtiegen zu werden verdient, wozu obendrein eine äußerſt bequeme Treppe einladet. Denn ihre Stufen ſind ſo breit und niedrig, daß man zur Noth hinaufreiten könnte, und ich wundere mich, daß die Architekten dieſe Bauart nicht öfter nachahmen.

Ich muß das heutige Diner beim Admiral Sir Joſias Rowley loben, das mir durch ſeine Eleganz die Illuſion gab, ich ſey in London, und durch die angenehme Unterhaltung meiner liebenswürdigen Nachbarin, der Schwägerin des Admirals, doppelt gewürzt wurde. Sie ſprach viel von gewiſſen Briefen über England, und ſchloß mit der ſchalkhaften Bitte, doch ja, wenn ich über Malta ſchriebe, keiner gleich ſatyriſchen Laune — ich dachte über Malta — nein über ſie Raum zu geben. Ich hoffe, hiermit nicht nur meinen Gehorſam zu beweiſen, ſondern zugleich: wie unmöglich mir das Gegentheil geweſen wäre.

Den 2ten.

Eine unangenehme auffallende Sache in Malta ſind die Maſſe Bettler, von denen man in allen Straßen förmlich angefallen wird. Rettet man ſich in ein Haus, ſo findet man bei der Rückkunft die Thür von einem noch verſtärkten Bataillon belagert, und meine ausländiſche Tracht, denn ich hatte der Bequemlichkeit wegen das Afrikaniſche Coſtüme beibehalten, ſo wie die Unvorſichtigkeit: am erſten Tage mehrere kleine Münzen unter die bunten Haufen vertheilt zu haben, ſetzte mich ihren Angriffen wahrſcheinlich doppelt aus. Dies macht der engliſchen Polizei wenig Ehre, aber man muß auch zugeben, daß dieſer allgemeine Mangel an Polizei in mancher andern Hinſicht ſehr angenehm iſt.

Da das Wetter außerordentlich ſchön nnd warm war, benutzte ich es mit meinem Secretair zu einem Spazierritt über Land. Die Inſel iſt ſehr fruchtbar und angebaut; dennoch gewährt ſie überall einen ſterilen Anblick, weil jedes kleine Feld mit hohen Mauern umſchloſſen iſt, über die man kaum hinwegſehen kann, und ſich den Blicken daher nichts als rohe Steine zeigen, aus denen nur die nicht ſeltenen kahlen Felſenanger ſichtbar hervortreten, welche keiner Vegetation fähig ſind. Deſto anſehnlicher erſcheinen die

Caſals (Dörfer), denen in Europa wenig kleine Städte beikommen, alle maſſiv gebaut, voll eleganter Häuſer mit Gärten und oft mit prächtigen Kirchen geſchmückt. Wir beſuchten in einem dieſer Orte das Luſtſchloß des Gouverneurs, St. Antonio, deſſen Orangen- und Roſengärten einen reizenden Aufenthalt gewähren. Die Wege in denſelben ſind mit Quadern gepflaſtert, und viele Fontainen, Statüen, Säulengänge, die mit Wein und auch im Winter reich blühenden rankenden Pflanzen überzogen ſind, eine Menge ausländiſcher Gewächſe faſt aller Himmelsſtriche, die in dieſem milden Clima neben einander gedeihen, alles mit den Goldfrüchten der Orangenbäume durchzogen, zierten auf das Anmuthigſte dieſe ſüdliche Villa. Doch fand ich auch hier nicht hinlänglich die engliſche Sorgfalt und Pflege, und das Ganze hatte einen etwas verfallenen Anſtrich; ſelbſt dem Tauben- und Hühnerhaus der Frau Gouverneurin konnte man wegen Unrath kaum nahen, und Schlamm deckte die Waſſerbaſſins.

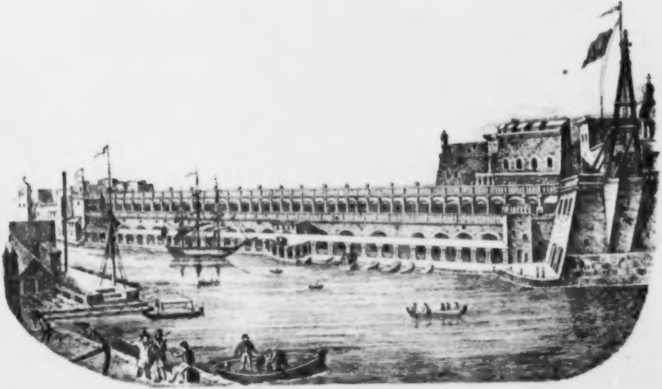
Obgleich wir ſehr raſch hergeritten waren, um dem Gemiſch halb bettelnder, halb dienender Jugend, die uns in Hoffnung auf irgend eine Gelegenheit, ſich etwas zu verdienen, begleitete, zu entgehen, fanden wir doch, als wir zu unſern Pferden zurückkehrten, daß zwei der Geſellſchaft uns gefolgt waren. Sie ſtanden, den Bügel haltend, erhitzt und außer Athem neben unſern Miethgäulen, deren Zäume ſie wie einen Hochzeitkuchen über und über mit friſchen Blumen beſteckt hatten. Es war unmöglich, dieſer Beharrlichkeit zu widerſtehen, wir nahmen ſie daher als laufende Führer für den Reſt unſerer Excurſion zu Gnaden an, und richteten darauf unſern Weg bergan, dem von allen Punkten ſichtbaren Civita vecchia zu, der alten Hauptſtadt Malta's, von der man behauptet, daß ſie ſchon 700 Jahre vor Chriſtus gegründet ward, und die auch der erſte Aufenthalt der Ritter bei ihrer Beſitznahme der Inſel war. Auf dem Gipfel eines Berges liegend, mit längſt verfallenen Feſtungswerken umgeben, iſt jetzt der wichtigſte Gegenſtand in der Citadelle nur noch die große Cathedrale, welche mit mehreren Fresken des Calabreſe, der in Malta unglaublich fleißig geweſen iſt, und anderem Schmuck katholiſcher Kirchen prangt. Von ihrer Terraſſe überſieht man einen großen Theil von Malta's Fluren, die mit ihrem ununterbrochenen Netz von Mauern, ohne Bäume, durchgängig unermeßlichen Feſtungswerken gleichen; ein unerquicklicher Anblick!

Die Katakomben mußten wir wegen einer Einladung beim Vice-Gouverneur, dem Oberſtlieutenant du Génio Cardone, der eine ſehr artige Frau und drei ſchöne Töchter hat, für heute ungeſehen laſſen, und da es ſchon dunkelte, die zwei Stunden nach der Stadt mit der Schnelligkeit einer Fuchsjagd zurücklegen. Die guten Straßen, mit welchen die Engländer die ganze Inſel durchzogen haben, machen dieß leicht, und trotz der rapiden Allüre verſäumten wir doch die Betrachtung der ſehenswerthen Waſſerleitung nicht, welche die Großmeiſter von noch weit hinter Civita vecchia her bis nach Valetta geführt haben. Sie läuft größtentheils längs der Straße hin, und ſchneidet unter ihren Bogen oft pittoreske Bilder ab. Mit Stolz verſichern die Malteſer, daß jeder dieſer aus regelmäßigen Quadern erbauten Bogen eine ſpaniſche Dublone gekoſtet haben ſoll, was ich ſehr wohlfeil finde, obgleich ſie meiſtens nur niedrig ſind und keiner über fünfzehn Fuß Höhe erreicht.

Nach Tiſch begleiteten wir unſern gütigen Wirth in die Oper, wo er mir mit vieler Artigkeit für die ganze Zeit meines Aufenthaltes den Gebrauch der Loge des Gouverneurs angeboten hatte. Das Haus iſt geräumig und anſtändig, und die italieniſche Truppe war über meine Erwartung gut. Das Gouvernement gab ſonſt einen jährlichen Zuſchuß von fünfhundert Pfund Sterling für das Theater, hat aber ſeit ſeinem neuen Sparſyſtem dieſe Summe eingezogen. Da indeß alle Logen von den noch immer genereus bezahlten Beamten und der zum Theil reichen Garniſon für das ganze Jahr genommen ſind, außerdem das Parterre auch gewöhnlich ziemlich angefüllt iſt, ſo können die Leute, wenn nicht ſehr glänzend, doch leidlich beſtehen. Ich fand es hübſch, daß im Zwiſchenakte (welches nie verſäumt wird) God save the King geſpielt wurde, und mit dem erſten Tone des Liedes Alles aufſtand und bis zum Ende deſſelben ſtehen blieb. Die Engländer wiſſen am beſten, ihren Königen die ſchuldige Ehrfurcht zu zollen und doch ihrer Willkür ſich zu entziehen, wie dem Mißbrauch ihrer Macht feſte Schranken entgegen zu ſetzen, während die Franzoſen ihren Beherrſcher täglich inſultiren, und doch täglich ſeinen Zügel ſchärfer fühlen müſſen.

Den 3ten.

Der Rear-Admiral und Chef der hieſigen Marine-Anſtalten, Sir Thomas Briggs, ſchickte mir um eilf Uhr früh ſeine Gondel mit einem Marine-Offizier, um eine Tournée im Hafen zu unternehmen. Am Arſenal hatte er die Gefälligkeit, mich mit dem dirigirenden Perſonal deſſelben zu erwarten und mir ſelbſt die honneurs ſeines Departements zu machen. Hier vermißte man gewiß nirgends engliſche Ordnung, Rein-



Das See-Arsenal zu Malta.

welches man Ihnen allgemein zuſchreibt, iſt nun in vollem Zuge; hier ſind die Abdrücke für den Augenblick erſchöpft Wegen des Verfaſſers iſt niemand mehr in Zweifel, man hat die Erkennungszeichen zuſammengeſtellt, und darunter unfehlbare gefunden; die im Buche befindlichen Auszüge aus engliſchen Zeitungen, worin die Perſon des Verfaſſers beſchrieben iſt, geben zwar für deſſen Namen nur Punkte, in den Zeitungen ſelbſt aber ſteht ja der Name, und da Tag und Jahr angegeben ſind, ſo braucht man nur nachzuſehen, um unwiderſprechliche Gewißheit zu haben: Dennoch dürfte ein wirkliches Eingeſtehen zu vermeiden ſein. Wünſchenswerth aber iſt vor allem die Fortſetzung, damit der noch kämpfende Feind völlig niedergeſchlagen werde durch litterariſches Weiterſchreiten und beſtätigten Erfolg. — Auch die perſönliche Gegenwart wäre hier jetzt vortrefflich; wie ſehr inſonderheit wir ſie auch aus eigennützigen Gründen wünſchen, bedarf keiner Verſicherung! — Die hin und wieder Verletzten möchten natürlich gern den geiſtigen Werth des Buches herabſetzen, . . . es wird ihnen nicht gelingen! Unſere Stimmen gelten auch etwas. Mein Freund Williſen erklärt ſich ebenfalls mit Nachdruck in höheren Kreiſen für das Buch. —

Ich muß abbrechen, weil ich geſtört werde. — Mit Verehrung und Ergebenheit verharr' ich treulichſt

Ew. Durchlaucht

gehorſamſter

K. A. Varnhagen von Enſe.

lichkeit und hohe Zweckmäßigkeit in jeder Einrichtung, zugleich mit aller Eleganz verbunden, die eine ſolche Anſtalt zuläßt. Es machte einen ſonderbaren Effect, die Seilerbahn von 720 Fuß Länge im obern Stock zu finden, mit einem daneben über die Häuſer weggehenden Platz, ſo groß wie eine Reitbahn, zur Ausbreitung und Reparirung der Segel beſtimmt. Die verſchiedenen gewölbten Werkſäle, alle luftig und hoch, ſind, zum Behuf ſchneller Aufhaltung eines ausbrechenden Feuers, ſämmtlich mit eiſernen Thüren verſehen, und dieſes Metall überhaupt ſo häufig als möglich angewandt; ſo waren z. B. ſelbſt die Theertonnen von Eiſen. Die verſchiedenen Nägel wurden wohl ſortirt in ſtarken Säcken aufbewahrt, und die Kupfertafeln waren ſo zierlich wie Poſtpapier kreuzweis aufgeſchichtet. Die Arbeiter werden ſehr reichlich bezahlt; die aus England geſandten erhalten täglich 5½ Schilling, die Malteſer 3 bis 4, und ſelbſt bloße Handlanger noch 1½ (fünfzehn Silbergroſchen preußiſch).

Bei dem Sturme der vorigen Nacht war der Maſt einer Brigg gebrochen, und wir ſahen den neuen bearbeiten, der ſchon übermorgen fix und fertig auf dem Schiffe ſtehen und dieſes wieder dienſtfähig machen wird. Der Preis dieſer Maſtbäume iſt enorm. Ein Fichtenſtamm von 60 bis 70 Fuß Länge koſtet dem

Arſenal 80 Pfund, und iſt es beſtes Rigaer Holz, welches am meiſten geſchätzt wird, wird noch ein halb Mal mehr dafür bezahlt.

Nach einem Frühſtück, das uns der Direktor in ſeiner thurmartigen Wohnung, zu der eine beſonders conſtruirte Wendeltreppe führte, bereitet hatte, ſchifften wir nach der neuen Dampffregatte Medea. Der Capitain dieſes merkwürdigen Schiffes begleitetete Parry auf ſeiner Reiſe zur Entdeckung einer nordweſtlichen Durchfahrt, und ſein erſter Lieutenant hatte Parry's Nordpolerpedition mitgemacht. Auch fanden wir die Caſüte mit mehreren ſeltſamen Darſtellungen dieſer berühmten Fahrten angefüllt. Die Seeleute führen ein ſchönes Leben — die ganze Welt iſt ihre Heimath, und ſie kennen ſie oft beſſer, als wir die kleine Provinz, in der wir, unbekannt und wenig kennend, vegetiren. Die Medea iſt vielleicht als die größte Merkwürdigkeit der hieſigen Flotte anzuſehen, da ſie in den meiſten Dingen nach einem ganz neuen Plane gebaut iſt. Ihre Schaufelräder, ganz von Eiſen und weit größer als die gewöhnlichen, ſind ſo eingerichtet, daß die Schaufeln, ſo wie ſie das Waſſer berühren, mit dem ſcharfen Ende eindringen, ſich unter dem Waſſer umwenden und wieder mit ihrer Kante heraustreten, welches durch den weit geringern Widerſtand des Waſſers, der hiedurch erreicht wird, die Schnelligkeit ſo ſehr vermehrt, daß das Schiff faſt bei jeder Witterung wenigſtens acht bis zehn Meilen in jeder Stunde zurücklegt. Es iſt aber zugleich ein vortreffliches Segelſchiff, was es dadurch bewies, daß es bei Ankunft der Flotte, ohne ein einziges Mal den Dampf zu gebrauchen, um zwei Tage früher als der Reſt derſelben im Hafen einlief. Mit ſolchen Anſtalten kann, wenn ſie erſt allgemeiner angewandt werden, faſt kein Aufenthalt mehr auf dem Meere ſtattfinden, und die Poſten müſſen dort ganz ſo regelmäßig wie zu Lande gehen. Die Fregatte, welche überall die höchſte Eleganz darbietet, und auf welcher der Raum für ihre ſtets wie Silber und Gold glänzende Maſchine einem Putzzimmer gleicht, führt nur vier Kanonen, wovon zwei Vierundachtzig- und zwei Zweiunddreißigpfünder ſind. Die Vorrichtungen, mit denen dieſe ungeheuren Maſſen, welche auf dem Verdeck ſtehen, durch wenig Leute mit Leichtigkeit regiert werden, ſind höchſt ingeniös, ſo wie auch diejenigen, um die Schnelligkeit des Schiffslaufes unter allen Umſtänden auf's Genaueſte zu beſtimmen; doch ich bin ein zu großer Laie, um eine detailirte Beſchreibung derſelben zu unternehmen. Bei allen hier erwähnten Vorzügen iſt es jedoch zu bezweifeln, daß die Dampfſchiffe ſie zum Kriege ſehr nutzbar ſeyn werden, da man bis jetzt zur Sicherung der Maſchine noch nichts Effectvolles ausdenken konnte, und, der Natur der Sache nach, wohl auch nie auffinden kann. Gehörig weit vom Schuß gewöhnlicher Geſchütze entfernt, mögen indeß die Vierundachtzigpfünder immer einer feindlichen Flotte unangenehm genug werden können.

Nun ſteuerten wir nach der Caledonia, dem coloſſalen Admiralſchiff, commandirt vom Capitain Brown. Dies iſt eins der größten ſchwimmenden Schlöſſer Englands von 120 Kanonen, ſämmtlich Zweiunddreißigpfünder, bis auf vier, die Kugeln von 60 Pfund ſchießen.

Man empfing mich mit allen militairiſchen Ehren, und der Capitain, ein jovialer alter Mann, machte den unterhaltendſten Cicerone. Die Caledonia iſt 240 Fuß lang, 55 breit und bis zur Spitze des Hauptmaſtes 200 Fuß hoch; im Waſſer geht ſie 25 Fuß tief und ſteht über dem Waſſer 35 — Alles in runden Zahlen. Beide Unterdecke waren hoch genug, um mir zu geſtatten, völlig aufrecht zu gehen, was bei dem Prachtſchiff der franzöſiſchen Marine, dem Montebello, das ich vor einiger Zeit ſah, nicht der Fall war. Das Admiralſchiff beherbergt, incluſive der Marineſoldaten, nahe an 1000 Mann, und die exemplariſche

Ordnung und Nettigkeit, die auf demſelben herrſcht, kann nicht genug bewundert werden. Der größte Comfort zeigte ſich überall, ja Luxus und Raffinement an vielen Orten, dennoch verſicherte der Capitain, daß zu jeder Zeit, bei Tag und Nacht, ſieben Minuten hinlänglich ſeyen, das Schiff mit 40 broad sides auf jedem Deck fertig zum Gefecht herzuſtellen. Im Vordertheil war das Arſenal mit überraſchender Zierlichkeit aufgeſtellt, nicht nur alle Waffen, gefällige Figuren und Arabesken bildend, ſondern ſelbſt die Nägel zu Inſchriften benutzt, unter denen mir ſogleich des unſterblichen Nelſons letzter Tagesbefehl am Morgen der Schlacht von Traffalgar auffiel: „England erwartet, daß Jedermann ſeine Schuldigkeit thun werde.“ Unter dem Arſenal befindet ſich die Ciſterne mit 500 Tonnen Waſſer, und daneben ſämmtliche Mundproviſion für ſechs Monate. Auch das Lazareth verdient Erwähnung wegen ſeiner ſcrupulöſen Reinlichkeit und eleganten Bequemlichkeit. Selbſt die Bibliothek zur Zerſtreuung der Kranken iſt nicht dabei vergeſſen. Der Stempel größter Liberalität iſt allen Einrichtungen der engliſchen Marine ſichtlich aufgedrückt. So beſteht die Koſt der Mannſchaft: zum Frühſtück aus einer Pinte Chokolade, Mittags einer kräftigen Suppe, Gemüſe und einem Pfund Fleiſch nebſt einer Pinte

Rum, Käſe und Brod à discrétion, Abends Thee u. ſ. w. Dieſe bewilligte Koſt iſt ſo reichlich, daß ſie nicht ganz benutzt werden kann, und, wie mir der Admiral ſelbſt ſagte, hier in Malta jetzt auf der Flotte 4000 Centner vierteljährlich für nicht genoſſene Rationen den Mannſchaften baar vergütet werden. Ein Schiff wie die Caledonia iſt eine wahre kleine Welt für ſich, und wenig Dinge geben einen ſo impoſanten Maßſtab für den Fortſchritt ab, welchen die Civiliſation in unſerer Zeit gemacht hat. Als wir abfuhren, war man ſo artig, mich auf Befehl des die Flotte commandirenden Admirals mit fünfzehn Schüſſen zu ſalutiren.

Der Kanopus von 84 Kanonen bot, da er eben friſch gemalt und decorirt worden war, faſt ein noch glänzenderes Schauſpiel als die Caledonia dar, obgleich weniger gigantiſch. Dies iſt ein urſprünglich franzöſiſches Schiff, und ward von Nelſon bei Abukir genommen, wo die Engländer kein einziges Linienſchiff über 74 Kanonen hatten. Mehr Intereſſe gewährte indeß noch die Fregatte Vernon, die vom Capitain Mac Kerley, der einen Arm bei Navarin verloren hat, commandirt wird. Dieſes Schiff iſt als erſte Probe ebenfalls nach einem neuen Princip vom Capitain Seymonds gebaut, faſt in der Form eines Delphins, an einem Ende breiter als an dem andern, und der Kiel von der Mitte des Schiffs aus ſcharf zulaufend, ſo daß es weit weniger tief im Waſſer als andere Fahrzeuge ſeiner Klaſſe geht. Es iſt eine ſehr große Fregatte, die es zur Noth mit einem Linienſchiff aufnehmen könnte. Sie führt fünfzig Zweiunddreißig-Pfünder, und ihr oberes Verdeck hat in der Mitte eine Breite von zweiundfünfzig Fuß, die alſo der der Caledonia faſt nichts nachgibt. Auf Befehl des Gouvernements werden jetzt fortwährend zwiſchen dem Vernon und den andern Fregatten Wettfahrten angeſtellt, um genau zu ermitteln, welche von beiden Schiffsarten bei allen Stärkegraden des Windes am ſchnellſten zu ſegeln im Stande ſey; denn viele ausgezeichnete ältere Seeoffiziere wollen die neuere Bauart verwerfen. Noch iſt man nicht ganz darüber in's Reine gekommen, doch ſcheint ſich aus den bisherigen Verſuchen zu ergeben, daß der Vernon bei ſcharfem Winde den Vorrang in der Schnelligkeit behauptet, bei ſchwachem hingegen im Nachtheil ſteht.

Wir beſchloſſen die Tournée mit Beſichtigung des großen Hoſpitals der Marine, ein von den Engländern errichtetes, prachtvolles, doch in ſeinem Aeußern weder ſehr geſchmackvolles, noch in ſeinen Verhältniſſen richtig beobachtetes Gebäude. Deſto muſterhaſter, mit grandioſer Munifizenz angeordnet, iſt ſein Inneres. Sobald die erkrankten Seeleute darin anlangen, müſſen ſie die Uniform des Lazareths anlegen, welche aus einer flanellenen Jacke auf dem bloßen Leibe, einem Hemde von Leinwand, darüber noch einer anderen Flanellweſte, nebſt einem bequemen Ueberrock und Pantalon aus demſelben Stoffe beſteht; ein paar ſtarke Schuhe vollenden mit wollenen Socken die höchſt zweckmäßige Krankentracht, welche nach Bedarf gewechſelt wird. Bei ihrer Entlaſſung erhalten die Geneſenen ihre mitgebrachten Kleidungsſtücke zurück, nachdem dieſe vorher gereinigt und in Stand geſetzt worden ſind, worauf ſie in einem hierzu beſtimmten Saal aufbewahrt werden.

Ihre Koſt iſt vierfach durch gedruckte Regulative beſtimmt (natürlich mit gehöriger Modification für beſondere Fälle), nämlich für das erſte Stadium der Krankheit, für das angehende der Beſſerung, das der Reconvaleſcenz und das der völligen Herſtellung; welche letztere Rubrik jedoch nur zwei Tage lang in Anwendung kommen darf. Dieſe Koſt wird nicht nur reichlich, ſondern durchgängig auch in friſcher und beſter Qualität geliefert, wie z. B. Sonchong-Thee, die theuerſten Gewürze, Kraftbouillon u. ſ. w. Ein höchſt bequemes Bad iſt ſtets bereit, und in der ſaalartigen Küche muß Tag und Nacht in einem großen Keſſel Waſſer zu dieſem Behufe kochend erhalten werden. Daß Reinlichkeit und Ordnung auf das Aeußerſte berückſichtigt werden, bedarf bei einem engliſchen Etabliſſement dieſer Art kaum der Erwähnung. Bemerkenswerth iſt jedoch, daß außer den in Gebrauch befindlichen Betten, deren Geſtelle ganz von Eiſen ſind, ſich im Magazin der Anſtalt noch fünfhundert Reſervebetten und eben ſo viel complette Flanellanzüge befinden, welche letztere in großen Tonnen, hermetiſch verſchloſſen, aufbewahrt werden. Nur alle ſieben Jahre öffnet man die nicht gebrauchten Tonnen und beſprengt dann den Flanell zur Abhaltung der Motten mit Terpentinſpiritus. Nach der Verſicherung des Directors erhalten ſich die Sachen auf dieſe Weiſe mit vollkommener Sicherheit. Wir ſahen überdem hier noch manches andere Neue, als: Badewannen aus Gummi elaſticum, die man wie Leder zuſammenlegen kann, und in der Apotheke, wovon eine Abtheilung die Mittel zum täglichen Gebrauch, die andere den größeren Vorrath enthält, eine merkwürdige Medicin, welche erſt ſeit einigen Jahren bekannt iſt und aus dem Blätterſaft eines Baumes in Neuholland bereitet wird. Es iſt ein ſo ſtarkes Abführungsmittel, daß Ein Tropfen, auf die Zunge gethan, ſchon der ſtärkſten

23.

Pückler an Varnhagen.

Muskau, den 7. November 1830.

Verehrteſter Freund.

Hier ſchicke ich Ihnen denn das Corpus delicti, und begleite es mit einem Stoßſeufzer, daß es Ihnen gefallen möge!

Wenn Sie es angemeſſen finden, ſo möchte ich wohl, daß etwa in einem Monat von dato, oder auch gleich, die Vorrede und einige andere Stellen als Auszüge im Morgenblatt eingerückt würden. Ich erwarte Euer Hochwohlgeboren Entſcheidung hierüber, und bitte zugleich, durch Ihre vielfache Güte recht ſehr verwöhnt, mir diejenigen Stellen anzuſtreichen, von denen Sie glauben, daß ſie ſich am beſten für partielle Mittheilungen paſſen.

Der letzte Theil wird nun noch Ausführlicheres über das Theater, und genauere Details über die Geſellſchaft enthalten, abwechſelnd, wie der vorliegende, mit einigen romantiſchen Ausflügen — wenn es deren nicht zu viel wird. —

Ueber alles das ſeien Sie nur recht aufrichtig, ich kann wirklich Wahrheit vertragen, beſonders von denen, die ich ſo liebe und ſchätze als Sie und Frau von Varnhagen. Dem Bekannten ſchmeichelt man mit Recht, wenngleich mit Maß, dem Freunde iſt man die nackte Wahrheit ſchuldig. Als öffentlichem Rezenſenten erlaube ich Ihnen dagegen gar gern die ausgedehnteſte Großmuth. Ich möchte wohl wiſſen, was Heine über mein Buch urtheilt, denn obgleich ich ihm zuweilen Mangel an Takt und gutem Geſchmack vorwerfen muß, ſo bin ich doch ein großer Verehrer ſeines Talents, ſeines ſchlagenden Witzes, ſeiner höchſt liebenswürdigen Laune, und auch ſeiner Grundſätze, ſo weit ſie Politiſches und Religiöſes betreffen. Auch kann er unmöglich bös ſein, da er ſo tiefſten Gefühls fähig iſt, und ſo wunderbar ergreifende Verſe machen kann, bei deren Leſen die lachende Lippe die

Doſis einer gewöhnlichen Laxanz gleich wirkt, und etwas davon am Nabel eingerieben, ebenfalls eine ſtarke Wirkung hervorbringt. Sehr ſenſible Conſtitutionen erreichen dieſen Zweck ſchon durch das bloße Einreiben in das Innere der Hand, und Homöopathiſche Aerzte würden ohne Zweifel nur daran zu riechen geſtatten. Ich bedaure, den Namen dieſer Wundermedicin vergeſſen zu haben, welche ihren Zweck nie verfehlt, und nur die einzige Unbequemlichkeit hat, daß ſie faſt immer ſehr heftige Colikſchmerzen erregt.

Eine Sammlung aller möglichen chirurgiſchen Inſtrumente, mit ſämmtlichen neueſten Erfindungen dieſer Art, iſt in einem beſonderen Locale aufgeſtellt. Man findet hier außerdem eine große Anzahl aller Arten fertiger Bandagen, beweglicher, elaſtiſcher Schienen u. ſ. w., für jeden Fall einzeln zurecht gelegt, um zur augenblicklichen Anwendung immer parat zu ſeyn. Aber auch außerhalb des Hauſes iſt durch ſchattige, bedeckte Säulengänge, Gartenpromenaden und Ruheplätze, von denen man eine ſchöne Ausſicht auf den Hafen und die Städte genießt, für die Annehmlichkeit der Patienten geſorgt, und man kann wahrlich nicht ohne Ehrfurcht dieſen Palaſt der Armen und Leidenden betrachten, welche bedürftige Klaſſen keine Nation mit mehr Großmuth als die engliſche behandelt.

Nach dieſem in vieler Hinſicht für mich inſtructiven Tage ſpeiſten wir beim Admiral Briggs zu Abend, wo ich den eben aus ſeiner Quarantaine befreiten Capitain der Neapolitaniſchen Fregatte Urania fand, Ritter Soggi Carafà, von dem es ſich im Lauf unſerer Unterhaltung ergab, daß er derſelbe ſey, welcher bei einem merkwürdigen Seegefecht, das ich einſt, noch zur Zeit des Königs Murat, im Golf von Neapel ſehr bequem mit anſah, die Hauptrolle ſpielte. Ich ſage bequem, denn wir verzehrten eben ſo ſicher als behaglich unſer Mittagsmahl auf dem Balkon des Hauſes, während das Gefecht auf Kanonenſchußweite vor uns ſtattfand, in dem Capitain Carafà, damals als erſter Lieutenant, jene Fregatte commandirte, welche mit ſo viel Auszeichnung den Kampf gegen die Engländer beſtand. Ein ſolches Zuſammentreffen nach ſo vielen Jahren hat immer etwas ſehr Anziehendes, und war mir hier um ſo intereſſanter, da ich erſt vor Kurzem in Tunis die Bekanntſchaft des dortigen engliſchen Conſuls gemacht hatte, der ebenfalls an dieſer Affaire Theil nahm, wo er die engliſchen Kanonierboote befehligte, welche den Neapolitanern keinen geringen Schaden zufügten. Er ward nachher als Parlamentair nach Neapel geſchickt, und von dem chevaleresken König mit ſo viel Artigkeit aufgenommen, daß dieſer ihm ſogar noch, durch ein expreſſes Boot, die eben angekommenen neueſten Zeitungen nachſandte, „weil er vorausſetze,“ wie er dem Sir Thomas Reade ſagen ließ, „daß man in Sicilien begierig ſeyn würde, officielle Nachrichten vom Continente zu leſen,“ welche zu jener Zeit dort ſchwierig zu erhalten waren. Man hat nachher weniger Umſtände mit dem armen Könige gemacht, als man ihn todt ſchoß.

Admiral Briggs iſt ein ächter Seemann und einer der immer gutgelaunteſten Sterblichen, welche eigentlich dieſes irdiſche Leben allein wahrhaft zu genießen verſtehen. Er hatte mit vortrefflichem Maderawein, den er uns vorſetzte, um ſeiner Sache ſicher zu ſeyn, ſelbſt die Linie paſſirt, und beſaß außerdem allerlei gute Recepte für einen wißbegierigen Gourmand. Ich verdanke ihm die erſte Bekanntſchaft mit geräucherten Rennthierzungen, und die praktiſche Vorſchrift: wenn man zwiſchen Diner und Deſſert alten engliſchen Käſe mit Salat ißt, dieſem noch farcirte Oliven und Caviar hinzuzufügen; eine, wie ich mich heute überzeugte, in der That ſehr empfehlungswerthe Melange.

Den 4ten.

Nachdem ich mit meinem gütigen Freunde, dem Oberſten Balneavis, verſchiedene Viſiten abgethan, ſchifften wir nach dem Quarantainehauſe über, um vier junge Giraffen und drei ägyptiſche Pferde zu betrachten, die ſo eben von Aegypten angekommen waren. Wir fanden alle dieſe Thiere im beſten Stande, und gewiß, etwas Graziöſeres als die vier Giraffenkinder konnte man unmöglich ſehen! Ein Neger, der ſich in ihrem Dienſt befand, ſpielte ihnen auf einer Zither vor, worauf die vier wunderbaren Geſchöpfe, die beſonderes Vergnügen an der Muſik finden, einen förmlichen, tactmäßigen Tanz auszuführen begannen. Das älteſte war neun und die andern nur ſieben Monate alt. Demungeachtet beleckte das erſte mit ſeiner blauen langen Zunge gemächlich die Decke des hohen Stalles, in dem man ſie eingeſperrt hatte. Nichts geht über die ſchönen Augen dieſer Thiere, und Jeder bewunderte die Pracht ihres Gewandes. Mir ſchienen jedoch die älteren, welche ich bisher geſehen, immer etwas Schwerfälliges und Ungeſchicktes in ihren Bewegungen zu haben, während dieſe jüngeren eben ſo viel Gewandtheit als Zierlichkeit bei jedem Tritt entfalteten. Sie waren für den zoologiſchen Garten in London beſtimmt, deſſen Vollſtändigkeit bald nichts mehr zu wünſchen übrig laſſen wird; denn in allen Ländern begegnet man fortwährend ſeltenen Thieren, welche dorthin ihren Weg nehmen. Außer den Pferden, die man im Stalle nicht wohl beurtheilen konnte, die mir aber, ſo weit die Strenge der Quarantainegeſetze ihre Betrachtung geſtattete, keine Nedſchdi zu ſeyn ſchienen, begleitete den Transport auch noch eine Musk-Katze, ein noch wilderes Geſchöpf als die Hyäne, aber dabei von großer Schönheit. Sie gab auf ein Stück Holz, was ihr der Neger hinhielt, ſo wüthende Schläge mit der Vordertatze, daß man alle Krallen darin abgedrückt ſehen konnte, wozu ſie einen grauſig ziſchenden Ton ausſtieß, während ihre Augen wie Feuerräder rollten.

Ich gehe wieder zu den Menſchen über. Schon am zweiten Tage meines hieſigen Aufenthalts hatte ich die Bekanntſchaft des Herrn Frère gemacht, der ein Jugendfreund Cannings, ein ausgezeichneter Gelehrter, geſchätzter Dichter, und bekannt durch die politiſche Rolle iſt, die er als Unterſtaatsſecretair und Geſandter in Spanien ſpielte. Die politiſchen Begebenheiten waren ihm jedoch dort nicht günſtig, und da er ſich in Folge derſelben manchen Unannehmlichkeiten ausgeſetzt ſah, zog er ſich zu philoſophiſcher Ruhe nach Malta zurück, wo er theils mit Privatſtudien, theils mit reizenden Gartenanlagen beſchäftigt, und Fremde wie Einheimiſche mit großer Gaſtfreiheit bei ſich aufnehmend, ein höchſt angenehmes Leben führt. Wir dirigirten jetzt unſere Gondel nach ſeinem Hauſe in der Vorſtadt Pietà, am Ende des Quarantainehafens. Herr Frère hatte durch ſein geiſtreiches Aeußeres, ſeinen vornehmen Anſtand und ſeine lehrreiche Unterhaltung mich ſchon früher ſehr für ihn eingenommen, noch lieber gewann ich ihn in ſeinem Hauſe, wo Kunſt und Wiſſenſchaft den anſpruchslos gefälligen Greis ſo anmuthig umgeben. Ich darf nicht vergeſſen, daß ſich auch die Schönheit hinzugeſellt. Zwei Nichten des Herrn Frère, Miß Blake und Miß Frère, ſind ſehr freundliche Zugaben in dem Sansſouci des Philoſophen.

Selbſt für Gartenanlagen paſſionirt, konnte Niemand mehr Theil als ich an der geſchickten Ausführung ſo origineller Ideen nehmen, als Herr Frère hier in's Leben treten läßt. Oft hatte mir ein ganz ähnlicher Plan vorgeſchwebt, und es intereſſirte mich ungemein, ihn hier ſo glücklich gelöſt zu ſehen, wo er doch zum Theil nur aus Zufall entſtand. Herr Frère hatte nämlich, nachdem er ſein unten am Waſſer liegendes Haus gekauft und mit geſchmackvoller Eleganz eingerichtet, Gelegenheit gefunden, nach und nach mehrere der angränzenden Grundſtücke und Gärten, die in Terraſſen, mit hohen Mauern eingefaßt, den Berg hinter dem Hauſe hinanſtiegen, unter billigen

Bedingungen zu acquiriren. Jetzt beſitzt er wohl dreizehn bis vierzehn dieſer Gärten, bis auf den höchſten Punkt hinauf, welche alle, in verſchiedenem Geſchmack gehalten, dennoch ein großes Ganze bilden, das durch Treppen und Gänge verbunden, und durch Plattformen, Tempel, Fontainen, Vaſen, Büſten, geſchmückte Blumen-Terraſſen, Orangenhaine, Lauben von Monatsroſen, lange Berceaux von Wein, mit prachtvollen violett und hochroth blühenden Paſſionsblumen überzogene Wände und die herrlichſten Gruppen anderer ſchön blühender Bäume und Pflanzen vielfach verſchönert und belebt wird. So entſteht ein wahres Labyrinth wunderbarer Art daraus, das, obgleich verhältnißmäßig nur einen kleinen Raum bedeckend, doch manchen großen Park an Mannigfaltigkeit und Annehmlichkeit übertreffen möchte. Eine der Abtheilungen wird ſehr bequem als Steinbruch zur Conſtruction der Gebäude in den übrigen benutzt, und kann zuletzt Gelegenheit zu einer neuen phantaſtiſchen Anlage im Abgrunde geben, oder zu einer großen offenen Ciſterne, in der ſich die Bäume und Blumen der Umgebung ſpiegeln. Wir projectirten heute in der Schnelligkeit noch eine Brücke darüber hin, die in kühnem Bogen auf die Plattform eines Thurmes führen ſollte, der hier die Ausſicht vom Tempel, welcher auf dem höchſten

Puncte der Beſitzung ſteht, maleriſch unterbricht. In jenem Tempel ſteht man hoch genug, um nach allen vier Seiten der Inſel Ausſichtspuncte zu gewinnen, die man bei Vollendung der Anlage durch geſchickte Dispoſition des Vordergrundes nach Belieben in die verſchiedenen Bilder wird abtheilen können. Herr Frère hat den größten Theil der neuen Terraſſenmauern in Nachahmung der ſogenannten Cyclopiſchen aus großen geſprengten Steinſtücken ohne Cement aufführen laſſen, die beim Mauern ebenſo wieder aufgeſetzt werden, wie ſie vorher aus dem Mutterfelſen gebrochen ſind. Wo aber die Formen nicht auf einander paſſen, und nachgeholfen werden muß, bedient man ſich beim Behauen der Steine des alten Lesbiſchen Maßes von dünnem Blei, das ſich leicht in jede ausgezackte Form biegen läßt, und ſo dem Steinmetz die zu verfolgende Linie ohne Zeitverluſt vorzeichnet. Ehe wir zurückkehrten, zeigte uns Herr Frère noch einen alten Feigenbaum, an dem ſich das ſeltene Phänomen einer Verjüngung durch eigene Kräfte nach vorhergegangener, ſcheinbar vollſtändiger Abſterbung zeigte. Dieſer regenerirende Proceß der Natur in dieſem Clima begann mit einer merkwürdigen Anſchwellung der Wurzeln, und wir ſahen in der That, daß dieſe an mehreren Orten, wo ſie ſich unter dem

Steinboden der Terraſſe befanden, dieſen ſchon gewaltſam geſprengt hatten. Ich wünſchte dem verehrten Beſitzer von Herzen, daß ihm die Natur geſtatten möge, ſeinem Feigenbaum auch ſelbſt nachzuahmen, und verließ ihn nach einer genußvollen Stunde unter den gelben Prachtblüthen einer hohen Bigenia, alle meine Taſchen voll Samenkapſeln rarer Gewächſe, die ich ſeiner Güte verdankte. Faſt alles Südlichere gedeiht in Malta in freier Luft, der Pfefferbaum, der großblätterige Lotos, der Baum, der das Gummielaſticum liefert, wie ſo manche andere mehr, die man bei uns nur hinter Glaswänden zu ſehen bekommt, und viele Orangengärten der Inſel liefern ihren Beſitzern jährlich über 100,000 Früchte. Mein freundlicher College, denn als Gärtner darf ich ihn ſo nennen, wollte uns zum Eſſen zurückhalten, was wir jedoch ablehnen mußten, da wir beim Capitain Wright, Secretair des Unionclubs, als deſſen Ehrenmitglied man mich gütigſt ernannt, zu einem recherchirten Diner eingeladen waren, wo ſo eben angekommene Trüffeln, ein famoſer Xereswein, der golden Sherry genannt wurde, ächter Sillery, von einem Proprietaire geſandt, und eine mit Chatney-Sauce auf indiſche Art zubereitete friſch gefangene Sole noch an demſelben Abend das Urtheil der Kenner erwarteten. Bei dieſem heitern Mahle machte ich die Bekanntſchaft eines ſehr unterrichteten und angenehm gebildeten Mannes, Herrn Calvert, der mir viel willkommene Auskunft über Malta gab; ferner eines jovialen alten Deutſchen, Herrn Martins, der das Geheimniß gefunden hat, 75 Jahren den Anſtrich von 40 zu geben, was dem Stein der Weiſen ſehr ähnlich ſieht; und endlich drittens eines höchſt eleganten jungen Faſhionable, der ſich in der Unterhaltung zugleich als einen der erfahrenſten Sportsmen bewährte, zuletzt aber als den Caplan eines der jetzt hier ſtationirenden Linienſchiffe auswies. Als wir unſere Cigarren anſteckten, hörte ich, daß man in Malta jährlich über 50 Millionen dergleichen wohlthätige Stengel fabricirt, obgleich kein Tabak auf der Inſel gebaut, ſondern dieſer ſämmtlich von Außen her, größtentheils aus Trieſt, bezogen wird. Einige Sorten der Malteſer Cigarren ſind gar nicht zu verachten, und ſowohl in Deutſchland als Frankreich verkauft man ſie Nichtkennern häufig für ein Product der Havannah. Man ſieht, der Unterricht wird nie von mir verſäumt, ſelbſt nicht bei Tafel, wo man überhaupt heutzutage enorm viel lernen könnte, wenn man es darauf anlegte. So erfuhr ich z. B. hier durch den engliſchen Geiſtlichen alle Jagdausdrücke, durch den Kaufmann Calvert die wehmüthigſten Thränen des Auges auffängt; ſie gemahnen mich an einen Menſchen, der ſich auf einem Maskenball in Dresden, als Harlekin verkleidet, zu den Füßen ſeiner Geliebten erſchoß.

Hie und da werden Sie auch ein paar kümmerliche Verſe finden, die ich aus den Originalbriefen mit abgeſchrieben. Dieſe ſind nun ganz meine ſchwache Seite, machen aber auch keine Prätenſion. Im Fall ſie jedoch gar zu ſchülermäßig wären, bitte ich ſie zu ſtreichen. Ich habe zwar zwei rüſtige Hofpoeten hier, von denen ich mir leicht beſſere könnte machen laſſen, mais en amour comme en poésie, je n'aime ni les remplaçants, ni ce qu'on achète tout fait.

Was den letzten Theil betrifft, ſo hoffe ich Gutes von ihm, er möchte wohl der Gehaltreichſte, nach der Meiſten Anſicht ſein, doch kann ein Autor über ſeine eignen Produkte nie urtheilen, ſonſt hätte wohl Petrarca ſelbſt ſich nicht eingebildet, ſeine längſt vergeſſenen lateiniſchen Verſe ſeien ſein Beſtes. Alſo salvo meliori!

. . Manche Details über engliſche Gebräuche gehen wohl ein wenig in's Kleinliche. Ich habe ſie aber vor der Hand ſtehen laſſen, weil es vielerlei Leſer giebt, und manche Hausfrauen oder Hausmachende dergleichen Notizen oft ſehr gern kennen lernen, um ſie zu benutzen. Mißfällt es, ſo bitte ich auch hier ohne Umſtände zu ſtreichen.

Ich bin aber ganz beſchämt, Sie mit meiner ſchwarzen Wäſche ſo vielfach zu inkommodiren. Ermüden Sie nicht in Nachſicht und Güte, und zweifeln Sie noch weniger an der Dankbarkeit, mit der ich ſie erkenne.

Euer Hochwohlgeboren

gehorſamſter H. Pückler.

Der Beſuch bei Goethe iſt durch die nöthige Moderation oder Moderirung derſelben, fürchte ich, ſehr leer geworden.

Juſtizverhältniſſe Malta's, durch den Artilleriehauptmann Wright, unſern liebenswürdigen Amphitryon, der heute nur ſeinen Gäſten lebte, die herrlichſten Regeln und Adreſſen für Eſſen und Trinken, und durch den fünfundſiebenzigjährigen Herrn Martin die Liſte aller hübſchen Frauen der Stadt, welchen letztern beiden Artikeln, wie man ſich vorſtellen mag, die meiſte Aufmerkſamkeit von mir gewidmet wurde. Aber auch, Scherz bei Seite, nicht weniger hätte gewiß Jeder der Anweſenden mich in ſeinem eigenen Fache unterrichten können, wenn der Zufall es ſo gewollt hätte. Der elegante Prediger iſt gewiß firm und ganz zu Hauſe im engliſchen Chriſtenthum, der Handelsherr tief erfahren in ſeinem weltverbindenden Geſchäft, und Capitain Wright, ein Offizier von anerkanntem Verdienſt, mir doppelt dadurch werth, daß er geraume Zeit dem großen König von Schweden (zugleich dem Senior und Muſter europäiſcher Souveraine), als Adjutant im Befreiungskriege beigeſellt war, und überdieß ein Freund meiner langjährigen Gönner: Graf Moritz Puttbus und Baron Biel iſt, denen ich bei dieſer Gelegenheit einen freundlichen Gruß aus der Ferne zurufe. Endlich darf ich unter den Gäſten des Oberſten Balneavis nicht zu erwähnen vergeſſen, welcher auf eine ausgezeichnete Weiſe alle Campagnen

Wellington's in der Halbinſel mitgemacht hat, und in ſeiner Unterhaltung ſtets von unerſchöpflichem Intereſſe über dieſen ewig denkwürdigen Gegenſtand bleibt.

Als wir ſpät nach Mitternacht ſchieden, begleitete mich auf meine Bitte der gefällige Oberſt, um den Thee bei mir zu trinken, und dazu den Cigarren noch einige Pfeifen meines aus Afrika mitgebrachten Türkiſchen Tabaks folgen zu laſſen. Bald waren wir am hellbrennenden Kamin bequem etablirt, wo mein junger Secretair, den ich vorausgeſandt, Alles wohl arrangirt hatte, und während die durch orientaliſche Paſtillen parfümirten blauen Rauchwolken ihren Schleier um uns zogen, verplauderten wir noch traulich einige angenehme Stunden, zugleich damit die gute Diätsregel beobachtend, die Intervalle zwiſchen einer copiöſen Mahlzeit und dem Zubettegehen durch heitere, nicht angreifende Unterhaltung auszufüllen.

Man verzeihe mir die oft wiederkehrenden Bemerkungen dieſer Art, ſie gehören zu meinem St. Simoniſtiſchen Zweck, der Menſchheit nützlich zu werden.

Alſo in derſelben Abſicht noch zum Schluß einige vortreffliche Anekdoten des Oberſten, die ich mir ſogleich aufzeichnete, als er uns um drei Uhr verließ.

Der vorige Herzog von Devonſhire war das ächte Muſter eines phlegmatiſchen Engländers, den nichts aus ſeiner Ruhe bringen konnte. Eines Abends war er noch ſehr ſpät im Club zurückgeblieben und las Zeitungen am Kamin. Nur noch ein alter Herr war außer ihm gegenwärtig, der in derſelben Beſchäftigung am andern Ende des Feuers ſaß. Gegen Morgen kommt der Diener herein, um neue Lichter aufzuſtecken, und bemerkt ſogleich, daß dem alten Herrn ſein Journal entfallen iſt, er ſelbſt über die Stuhllehne hängt. In der Meinung, er ſey eingeſchlafen, nähert er ſich, um das auf der Erde liegende Blatt aufzuheben, ruft aber, als er die entſtellten Züge des Mannes gewahr wird, mit Schrecken aus: „Mein Gott! der Herr iſt todt, der Schlag muß ihn gerührt haben!“ — „Freilich,“ erwiedert der Herzog, von ſeiner Zeitung aufſehend, „er iſt ſchon ſeit einer Stunde todt.“

Wer hat nicht von der eleganten, weit weniger phlegmatiſchen Gemahlin dieſes engliſchen Pairs gehört! Ihre Rivalin in Schönheit und Fashion war die Herzogin von Gordon, eben ſo notoriſch wegen ihrer Galanterieen als wegen ihres Witzes. Noch immer hübſch, obgleich ſchon über die Funfzig und ziemlich corpulent geworden, beſuchte ſie in Schottland ihr alter Freund Erskine, ebenfalls ein berühmter Wit jener Epoche. Er machte der Herzogin viel

Complimente darüber, daß ſie ſich ſo wenig verändert habe, und ihre Schönheit, wie es ſchiene, für immer feſtzuhalten wiſſe. „Ach, lieber Erskine!“ ſagte die Herzogin, „dieſe Zeiten ſind vorbei, ich werde ja ſo dick wie ein Wallfiſch!“

— „Wenn das der Fall iſt,“ erwiederte Erskine, „ſo wünſchte ich mir nur je eher je lieber Jonas Schickſal.“

„Wie?“ rief die Herzogin mit großer Lebhaftigkeit, „ein Wort ein Mann, drei Tage und drei Nächte?“

Der Sohn dieſer luſtigen Dame, der Marquis von Huntley, ein junger Bonvivant, eben ſo reich an Maitreſſen als an Gläubigern, wurde bei einer Reduction der Armee verabſchiedet und auf Half pay geſetzt. „Was wirſt Du jetzt anfangen, mein Sohn, um dieſen Ausfall zu decken?“ fragte ſeine Mutter ſcherzend.

„O,“ antwortete der Marquis, „das wird ſich finden, und bleibt mir gar nichts mehr übrig, ſo treibe ich eine Profeſſion, ich habe Verſchiedenes der Art gelernt.“

„Zum Beiſpiel?“

„Nun, was meinen Sie, liebe Mutter, wenn ich Damen-Strumpfbänder machte?“

„Das rathe ich Dir nicht, mein lieber Huntley,“

erwiederte die Herzogin lachend; „Du würdeſt Dich zu ſchnell *über* Deine Profeſſion verſteigen!"

Den 5ten.

Oberſtlieutenant Farqhuarſon, der das ſiebente Regiment königliche Füſiliere commandirt, und die hier befindlichen ſechs Compagnieen deſſelben früh vor mir exerciren ließ, lud mich nachher ein, ſeine Caſerne zu beſehen, wodurch er nur meinem lebhaften Wunſche zuvorkam.

Dies Regiment, welches zur königlichen Garde gerechnet wird, und in wenig Wochen in ſeine Garniſon nach Windſor zurückkehrt, gehört zu den ausgezeichnetſten der engliſchen Armee, der Oberſtlieutenant kann in jeder Hinſicht ein Commandeur, wie er ſeyn ſoll, genannt werden, ſowohl durch ſein impoſantes ſchönes Aeußere, als ſeinen militairiſchen Anſtand, die genaue Kenntniß ſeines Fachs und jene, mit gehöriger Strenge richtig abgemeſſene, Freundlichkeit und Vertraulichkeit gegen die Soldaten, wie gegen das Offiziercorps, welche allein ächte Popularität zu begründen vermögen.

Sämmtliche Compagnieen, die ich ſah, beſtanden aus großen, wohl egaliſirten Leuten von kriegeriſcher Haltung, die ihre Evolutionen mit viel Aplomb und Schnelligkeit ausführten. In der Mitte des Exercierplatzes ſtand ein Tiſch mit einer Pendeluhr, um beim Parademarſch und andern im Schritt zu vollführenden Manövres den Schritt taktmäßig zu reguliren, ſo wie auch die kleinen Fähnlein zum Geradémarſchiren der erſten Compagnieen in gehöriger Ferne feſtgeſteckt waren. Auch marſchirten die Leute im langſamen, wie im geſchwinden Schritt gut, obgleich nach unſern Begriffen vielleicht nicht ganz maſchinenmäßig genug, mehr in der ungezwungenen Art der alten Garden Napoleons, und ihr Avanciren in Linie war auch in dieſer Hinſicht nicht ſo accurat als das unſerer Truppen. Ihr Anzug erſchien mir eben ſo ſchön als zweckmäßig, und der Stoff überall von vorzüglicher Qualität. Die Soldaten tragen Halbſtiefeln mit weiten Pantalons ohne Strippen und leichte Torniſter von ſchwarz lakirter Leinwand, in denen ſich zugleich der kurze Mantel mit befindet. Die Gewehre, den unſrigen ziemlich gleich, ſind gebräunt, welche Operation alljährlich wiederholt wird; doch ich werde hievon ſogleich noch näher ſprechen.

Ich konnte mir nach dem, was ich auf dem Exercierplatz ſah, in den Caſernen nur gleiche Vorzüglichkeit erwarten, doch ward dieſe Erwartung noch weit übertroffen. Schon der erſte Eintritt in die ſo ſauber wie eine holländiſche Viſitenſtube gehaltenen Säle gibt einen Maßſtab für die bei dieſem Regiment herrſchende Ordnung ab. Die Betten beſtehen aus zwei eiſernen Doppelfüßen, auf welche zwei anderthalb Fuß breite Bretter gelegt werden, welche, gleich den in der Mitte des Gemachs ſtehenden Schemeln und Tiſchen, zweimal die Woche mit heißem Waſſer gewaſchen werden müſſen. Das Repoſitorium, welches zur Aufbewahrung der Sachen über den Betten fortläuft, iſt ebenfalls von Eiſen, und durch dieſe Einrichtungen der Plage des Ungeziefers gänzlich geſteuert, weſſen ſich die meiſten unſerer Caſernen keineswegs rühmen können. Die Matratzen, Decken und Leintücher ſind während des Tages am Kopfende des Bettes zuſammengelegt, alle numerirt, und eine kleine ſchwarze Tafel zeigt den Namen, die Compagnie u. ſ. w. des Soldaten an, der hier ſchläft. Ueber dem Bett hat Jeder ein Fäßchen mit Waſſer zum Waſchen, welches ebenfalls numerirt iſt. Die Uniformſtücke befinden ſich nicht, wie bei uns, in Schränken, ſondern ſind neben dem Bett mit dem Gewehr und Torniſter an der Wand aufgehangen, und mit einer Art von Papierdecke gegen den Staub geſchützt, welche die Laune der verſchiedenen Individuen beliebig, bald mit bunten Farben, bald mit Aufklebung von Bildern verziert hat, was whimsical genug ausſieht.

Ich muß hier noch eines Punktes erwähnen, der nicht zu den appetitlichſten gehört, auf welchen aufmerkſam zu machen aber nützlich iſt, weil deſſen Vernachläßigung die meiſten unſerer Caſernen, die ich geſehen, an gewiſſen Tagen, beſonders im Sommer, und in manchen faſt fortwährend, durch den unerträglichſten und der Geſundheit gewiß höchſt nachtheiligen Geſtank verpeſtet. Ich meine die Latrinen, welche hier mit einem großen Druckwerke verſehen ſind, das, wie bei den Watercloſets, allen Unrath ſogleich durch Waſſer abführt. Dies bewirkt, daß bei der übrigen, durchgängig herrſchenden Reinlichkeit nirgends auch nur der mindeſte üble Geruch zu ſpüren iſt. Ebenſo zweckmäßig erſcheint die Einrichtung der Waſchanſtalten, wo im Hofe neben der Fontaine, unter einer gewölbten, auf der einen Seite offenen Gallerie, große ſteinerne Becken angebracht ſind, die durch Röhren ſofort beliebig mit Waſſer angefüllt und wieder abgelaſſen werden können.

Eine Schule für Soldatenkinder und die Soldaten ſelbſt, wenn ſie daran Theil nehmen wollen, iſt, wie in unſerem Vaterlande, mit der Caſerne verbunden und ſchien mir ſehr wohl geleitet. Dem Anſchein nach wird etwas weniger darin gebetet, aber beſſer geſchrieben, denn die ausgezeichnet ſchöne Hand ſelbſt zehnjähriger Kinder war in der That zu bewundern.

Eine derjenigen Anſtalten, die mir am nachahmungswürdigſten dünken, iſt folgende. Am Ende der Caſerne befindet ſich eine große Stube, ein Bureau, wo ſämmtliche Rapporte gemacht und abgegeben werden, und das zugleich eine Art Regimentsarchiv und Bibliothek enthält. Ich ſah hier unter anderm eine ſeit Errichtung des Regiments, vor 200 Jahren, ſtets fortgeführte Chronik deſſelben mit den intereſſanteſten Nachrichten. Alle Offiziere, wie Soldaten, haben hier ſtets freien Zutritt, und der Regiments-Commandeur ſelbſt muß täglich zu beſtimmten Stunden gegenwärtig ſeyn, um Jedem, der ihm etwas vorzutragen, Audienz zu geben, Jeden, der eine Beſchwerde oder Klage anzubringen hat, anzuhören, wodurch er allerdings, ſo viel weniger einem nur einſeitigen Vortrage ausgeſetzt, für gerechte Abhülfe beſſer geeignet ſeyn mag. —

Ich fürchte, viele Leſer werden dieſe Details beleidigend langweilig finden, aber ich bitte ſie, dieſelben meinem Patriotismus zu Gute zu halten. Bekanntlich iſt bei uns ziemlich Alles, beſonders das Militair, der Vollkommenheit nahe. Dieſe Vollkommenheit aber nur fortwährend zu loben, wie Viele von uns thun, ſcheint mir unpatriotiſch, denn es iſt mindeſtens unnütz. Aber das Wenige aufzuſuchen, was noch etwa fehlen könnte, und deſſen Nachahmung, wo thunlich, ſchüchtern und beſcheiden zu empfehlen, das, dächte ich, wäre verdienſtlich.

Nun finde ich, um in meinem Thema fortzufahren, einen ſchroffen Gegenſatz zu der eben gerühmten Einrichtung im Vaterlande. Hat dort der Capitain dem Regiments-Commandeur etwas vorzuſtellen, muß er beim Major um Erlaubniß bitten, der Premierlieutenant beim Capitain, dieſer dann wieder beim Major u. ſ. w. Aber welche Umſtände hat erſt der arme Soldat, welche Wege ſind für ihn nöthig, ehe eine ſolche Gunſt ihm zu Theil werden kann! Da geht es zum Unteroffizier, von dieſem zum Feldwebel, zum Lieutenant und die ganze Leiter hinauf, wie mit dem Jockel im umgekehrten Verhältniß, ſo daß oft acht Tage vergehen, ehe der Soldat die Erlaubniß erlangt, mit ſeinem Commandeur zu ſprechen, ſeinem Vater, wie ſich viele dieſer Herren ſo rührend zu nennen pflegen.

Ich weiß wohl, daß man viel gegen die engliſche Sitte einzuwenden haben, mit wichtiger Miene von dem nöthigen Inſtanzenzug ſprechen wird; ein ſehr kitzlicher Punkt bei uns, wo die Kleinen weit

Was konnte Goethe nun doch wohl nur in dieſer Hinſicht (nämlich des Unbedeutenden) darüber werden.

P. S. Da mich der Abſchreiber im Stich gelaſſen hat, ſo ſende ich einſtweilen nur die Hälfte des Manuſkripts.

Noch eins: wäre es nicht am Ende am beſten, Goethe geradezu das, was ihn betrifft, zuzuſchicken, um das, was ihm doch vielleicht nicht recht wäre, zu ſtreichen oder zu berichtigen. Ich möchte doch um alles in der Welt nicht bei ihm anſtoßen, und weiß mir wirklich in der Sache nicht recht zu helfen.

Vielleicht ſind dieſe Bedenklichkeiten mal à propos, aber Euer Hochwohlgeboren müſſen einem angehenden und darauf bald verlöſchenden Schriftſteller etwas zu Gute halten.

11.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 8. November 1830.

Nur ein paar Zeilen heute Ihnen, Hochverehrter, zur gebührenden Nachricht, daß ich geſtern früh von der wohlbekannten Hand aus Muskau eine Adreſſe an mich nebſt beigefügter ſchönen Ananas durch die Poſt empfangen habe, und ſodann Abends wieder einen Brief, der jener Sendung nicht, aber einer anderen erwähnt, des höchſterſehnten Manuſkripts nämlich, das jedoch weder ganz, noch, wie die Nachſchrift ſagt, zur Hälfte beiliegt, ſondern völlig fehlt. Haben Ew. Durchlaucht daſſelbe beſonders einpacken und zur fahrenden Poſt geben laſſen, ſo iſt alles gut, dann wird es zu ſeiner Zeit wohl richtig eintreffen. Wäre aber ein Verſehen oder eine Verſäumniß vorgegangen, ſo würde eine eilige Anzeige wenigſtens zur Beſchleunigung der Abhülfe dienen können. Oder hätten ſich die Wunder der Fabelzeit erneuert, und die köſtliche Geiſtesfrucht durch den Einfluß irgend eines mehr auf ihre Autorität halten, als die Großen, und daher auch in der That weit mehr Autorität haben. — Einige werden auch ſagen, unſer Volk ſey noch nicht gebildet genug zu dergleichen, daſſelbe, was man früher (und komiſch genug noch jetzt bei den Engländern ſelbſt) gegen die Aufhebung der Stockſchläge anführte; aber eine Mittelſtraße aufzufinden, wäre vielleicht doch der Ueberlegung werth, wäre es auch nur, um unſerem größten Feinde ein wenig entgegen zu arbeiten, demſelben, der uns bei Jena ſchlug, und der immer wieder aufzuducken verſucht: der Pedanterei, nämlich dem Verſteinern in Form und Buchſtaben, während die Seele unterdeſſen ausfährt.

Der Stock fungirt leider bei den Engländern noch, wird aber nur äußerſt ſelten, z. B. bei unverbeſſerlicher Trunkenheit und degradirenden Fehlern, angewendet, wie auch bei uns, wo jedoch, weit paſſender, zu dieſem Behufe der Soldat erſt in die zweite Klaſſe herabgeſetzt wird. Dagegen ſind die hieſigen militairiſchen Gefängnißſtrafen weit anſtändiger und daher milder als die bei uns üblichen. Die Arreſte ſind reinlicher, kleine Gemächer, hinlänglich mit Luft und Licht verſehen, ſo wie mit einem Canal, der die Unreinlichkeiten ſogleich abführt, und ebenfalls durch friſches durchlaufendes Waſſer gereinigt wird. Welche durch feuchte Mauern, Dumpfigkeit und den eckelhafteſten Geruch furchtbar gemachte Orte dieſer Art ſah ich häufig bei uns, hinlänglich, um einem lang darin Eingeſperrten zeitlebens die Geſundheit zu rauben!

Ich komme endlich zur Hauptſache, zum Eſſen. Hier bemerke ich zuerſt, daß die Leute, von denen Jeder ſeinen Teller und ſein Beſteck beſitzt, ihre Mahlzeit, die aus Suppe, Fleiſch und Gemüſe, kräftig zubereitet, nebſt Käſe und Brod beſteht, ſtets regelmäßig um ihre Tiſche ſitzend, einnehmen müſſen, ſtatt daß bei uns der Eine aus ſeiner Schüſſel, der Andere in der Küche und der Dritte in der Stube ißt. Nach dem, was ich geſehen, iſt zu behaupten, daß ſie weit beſſer genährt werden, als es ſich viele unſerer Offiziere zu verſchaffen im Stande ſind; daß ferner die Sergeantentafel, an der bereits Luxus herrſcht, jedem unſerer Offiziertiſche vorzuziehen iſt, und daß, was die **Mess** der engliſchen Offiziere ſelbſt betrifft, ich einigen deutſchen Reſidenzen gratuliren würde, wenn die dortigen Generale und Miniſter eine ähnliche Tafel führten.

Ich habe andern Orts die militairiſche **Mess** der Engländer weitläufiger beſchrieben, und wiederhole hier nur, daß dieſe vortreffliche Einrichtung mit allen ihren zweckmäßigen Statuten außerordentlich viel zu dem lobenswerthen Verhältniß der Offiziere unter ſich ſowohl, als überhaupt zu dem höheren Grade geſellſchaftlicher Bildung beiträgt, der die Offiziere der engliſchen Armee in Maſſe unbedingt vor allen andern auszeichnet. Zugleich geſtehe ich aber auch, daß zur Einführung ähnlicher Anſtalten engliſche Wohlhabenheit und Freiheit nöthig ſeyn mag; doch könnten wir uns im geringeren Maße nähern, nur nicht auf die bis jetzt verſuchte Weiſe, wo es Jedem frei ſteht, an der Regiments-Mess Theil zu nehmen, oder nicht. So kann ſie nicht beſtehen. Hier muß Jeder ſeinen Beitrag geben, er mag daran profitiren wollen oder nicht.

Für Militairs ſetze ich zum Schluß noch hinzu, daß die engliſchen Gewehre unſern an Schwere, Größe und Länge gleich ſind. Die Ladeſtöcke ſind noch zum Drehen bei der Ladung eingerichtet, wie bei den Franzoſen, die Läufe aber braun lakirt, eine in jeder Hinſicht vortheilhafte Einrichtung, da ſie einestheils das Gewehr ſelbſt länger andauern läßt, und das Putzen erleichtert, anderntheils aber auch das ſo ſehr nachtheilige Blenden der Sonne beim Zielen unmöglich macht. Geputzt fand ich überall Gewehre, Lederzeug, Patrontaſchen auf das Beſte; die letztern werden jetzt auch mit dem bei uns gebräuchlichen Lack überzogen, und das Lederzeug mit derſelben Weiße, wie die unſrige iſt, angeſtrichen. Die Torniſter ſind von ſtarker, lakirter Leinwand und ſo eingerichtet, daß die ganze Oberfläche zu öffnen iſt, ein Umſtand, den ich für zweckmäßig halte, da der Soldat im Stande iſt, ſämmtliche Sachen gehörig und mit Leichtigkeit darin einzupacken, was bei unſern, wie auch bei den franzöſiſchen, immer nur höchſt unvollkommen geſchehen kann. Die Gegenſtände, die der engliſche Soldat immer in ſeinem Torniſter haben muß, ſind:

1) zwei Paar Hoſen,
2) ein Paar Halbſtiefel zum Schnüren,
3) zwei Paar wollene Socken,
4) zwei Hemden,
5) zwei Servietten,
6) zwei Taſchentücher,
7) ein leinenes Etui mit Gabel, Meſſer, Löffel, Raſiermeſſer, Scheere, Zahnbürſte u. ſ. w.
8) Bürſten und Putzzeug aller Art.

Alles dieſes iſt mit dem Namen des Beſitzers, der Compagnie, des Regiments und dem Tag der Erhaltung geſtempelt. Die Vertheilung der Uniformſtücke geſchieht jährlich, und der Soldat erhält, außer den kleinen Montirungsſtücken, jährlich ein Paar tuchene Hoſen und eine Uniform, ſo wie eine Art Kittel und Hoſen für die Caſerne.

Sind die erwähnten Gegenſtände in den Torniſter eingepackt, ſo wird der Mantel, den man beſſer einen großen und weiten, aber kurzen Ueberrock nennen kann, ſo zuſammengelegt, daß er gerade in den Torniſter paßt, und nun wird dieſer mit zwei breiten, weißen Riemen zugeſchnallt. In der Mitte dieſer Riemen ſteht die Numer des Regiments, was ſich in Maſſe gut ausnimmt.

Statt der Säbel unſerer Infanterie trägt der engliſche Soldat das Bajonet in der Scheide, was ihm unbezweifelt den Marſch erleichtert, während der Säbel dieſen durch das ſtete Aufſchlagen auf die Wade erſchwert, ohne doch, wie er jetzt beſchaffen iſt, zu viel mehr als etwa zum Staate zu dienen.

Ich habe ſpäter noch mehrere andere Caſernen beſehen, und obgleich ich dort ganz unerwartet erſchien, überall im Weſentlichen dieſelben Einrichtungen und gleiche Ordnung angetroffen, ſelbſt bei dem malteſiſchen Regiment in engliſchem Dienſt. Ebenſo vorzüglich fand ich die Militairlazarethe organiſirt, mit einer muſterhaften Controle und den menſchenfreundlichſten Anſtalten, in vieler Hinſicht dem Marinehoſpital ähnlich, wenn auch natürlich nicht in einem ſo großen Styl.

Am nächſten Tage wohnte ich einem größern

Manövre der combinirten Füſiliere des 53ſten Infanterie-Regiments, des 63ſten Jäger-Regiments und einiger Compagnieen Artillerie, mit einer Ausfallbatterie der Feſtung, bei. Ohngeachtet der Unannehmlichkeit bloß fingirter Schwierigkeiten, als Flüſſe, Brücken u. ſ. w., die das Ganze ohne Programm ſchwerlich begreiflich gemacht haben würden, bildete es, mit der halben Stadtpopulation als Zuſchauer umhergruppirt, ein hübſches Schauſpiel, und die einzelne Ausführung der verſchiedenen Evolutionen ließ wenig zu wünſchen übrig. Schwenkungen vor- und rückwärts wurden exact, die Aufmärſche, das Deployiren pünktlich und die Chargirungen ohne Tadel, Alles mit vieler Präciſion und Schnelligkeit in's Werk geſetzt. Ob beim Quareeformiren und bei Feuerung deſſelben, wobei, der hieſigen Ladeart wegen, noch niedergekniet wird (zu welchem Behuf die Soldaten **Knee caps**, gleich den Rennpferden auf der Reiſe, tragen), ſo wie auch beim Gliederfeuer, das Schießen der Soldaten **ad libitum** und nur dann, wenn jeder Einzelne ſicher gezielt zu haben glaubt, mit gänzlicher Abſchaffung des Commandowortes: „Feuer" zweckmäßig ſey, will ich mich zwar nicht unterfangen, zu entſcheiden, doch erſcheint es mir nicht ganz einleuchtend, — denn ſobald nur Einige einzeln geſchoſſen, verhindert ſchon der Pulverdampf vom Nachbar alle Möglichkeit des genauen Zielens für den Nächſten. Iſt es alſo nicht beſſer, daß Allen die gehörige Zeit zum Zielen gelaſſen, dann aber zugleich und auf Commando abgedrückt wird? Ebenſo finde ich das ſtete Niederlegen der Tirailleurs nicht vortheilhaft, weil ſie in dieſem Zuſtande, wie ich mehrmals bemerkte, zu ſehr am Laden gehindert ſind. Alle Zuſammenziehungen und Aufmärſche, die bei uns im Geſchwindſchritt geſchehen, werden hier im vollen Laufe ausgeführt, doch pünktlich und in der größten Ordnung, wobei der ſchnelleren Bewegung gewiß der Vorzug gebührt. Eine Kanone, die in Gefahr kam, genommen zu werden, ward von der Artillerie ſelbſt demontirt, um ſie zu retten, was mit großer Schnelligkeit bewerkſtelligt wurde.

Ich fand während der Manövres, daß das 53ſte Regiment, von einem paſſionirten Militair, dem Oberſtlieutenant Conſidine, commandirt, dem der Marſchall Marmont, als er hier war, das Compliment machte: „nachdem er in der Türkei die ſchlechteſten Soldaten der Welt geſehen, ſähe er hier die beſten," ſich in ſeiner Dreſſur mehr dem ruſſiſchen Style näherte, als die Füſiliere, doch bemerkte ich nicht, daß es dadurch einen weſentlichen Vortheil vor dem andern, nicht einmal für das Auge behauptete, denn das Leichte und Ungezwungene, wenn es nicht in Unordnung ausartet, iſt nicht nur für den Ernſt immer zweckmäßiger, ſondern auch den Kunſtſinn befriedigender, als die puppenartige Dreſſur, wenn die letztere auch noch um Vieles accurater wäre.

Wir hatten geſtern in der Mess der Füſiliere im alten Palaſt von Caſtilien geſpeiſt und waren heute zu der des 53ſten Regiments eingeladen; und auch hier rivaliſirten beide Regimenter ſo glücklich wie auf dem Exercierplatz. Eine reiche Vaiſſelle, eine zahlreiche Dienerſchaft in eleganter Livree und weißen Handſchuhen, eine vortreffliche Tafelmuſik, die in gehöriger Diſtance placirt war, um die Unterhaltung nicht unmöglich zu machen, gute Küche und ausgeſuchte Weine; nichts fehlte! Es iſt überdies eine große Annehmlichkeit in Malta, daß hier ſtets Eis in hinlänglichſter Quantität vorhanden iſt, obgleich auf der Inſel ſelbſt nie Schnee fällt. Vermöge eines Contracts, den das Gouvernement ſelbſt abgeſchloſſen, wird das Eis von Sicilien geliefert; bemerkenswerth aber iſt es, daß ein Amerikaner ſich erboten hat, es von ſeinem Welttheil aus noch wohlfeiler zu liefern, und wirklich eine Ladung zu dieſem herabgeſetzten Preiſe bereits hier verkaufte.

Den 7ten.

Ich beſuchte dieſen Morgen Sir Frederic Hankey und ſeine reizende Tochter. Sir Frederic bewohnt, wie billig, einen der ſchönſten Paläſte Malta's, den er mir ſo en detail zu zeigen die Güte hatte, daß wir ſelbſt die Küche, eine ſchöne, aber etwas öde ausſehende Pièce, in dieſer tournée beſuchten. Er nahm hier Gelegenheit, mich des Vergnügens zu verſichern, das es ihm machen würde, mich nächſtens bei ſich zu bewirthen; ich habe mich jedoch, wie mir die mauvais plaisants vorherſagten, mit dem Anblick der Küche in natura begnügen müſſen; die an ſo klaſſiſchem Orte angekündigte Einladung iſt nie erfolgt. Ohne Zweifel verlor ich dadurch einen angenehmen Abend mehr in Malta, denn es gibt wenig liebenswürdigere und unterhaltendere Leute als Sir Frederic; aber die Staatsgeſchäfte laſten jetzt ſchwerer als gewöhnlich auf ihm, und man glaubt allgemein an ſeine nahe Abberufung. Denn einestheils haben die Malteſer eine nicht übel ſtyliſirte, ſehr voluminöſe und leider gegründete Beſchwerde in England angebracht, andererſeits hat ſich das Gouvernement mit der obern Juſtizbehörde Malta's auf einen geſpannten Fuß geſtellt. Von dieſer Sache hörte ich in der Kürze Folgendes: Der hieſige Chief Justice, Sir John Stoddart, hat mit regem Eifer die engliſche Inſtitution der Jury in Malta eingeführt, wodurch, wie ich glaube, er der Inſel eine Wohlthat erzeigte. Doch da er das Publikum für dieſe Einrichtung, wie ſie in England beſteht, noch nicht hinlänglich herangebildet hielt, ſo hat er folgende Abweichungen von der engliſchen Regel eintreten laſſen:

1) daß nur die Majorität und nicht, wie in England, die Unanimität entſcheidet;
2) daß die Jury einzig und allein über das Factum (matter of fact) und über nichts, was das Geſetzliche betrifft (matter of law), ihr Urtheil abgibt.

Auch dies ſcheint mir eine ſehr zweckmäßige Maßregel in einem Lande, das an die Inſtitution der Jury nie gewöhnt war, und wo wiſſenſchaftliche Bildung in allen Klaſſen allerdings auf einer weit geringeren Stufe als in England ſteht. Das hieſige Gouvernement (d. h. Herr Hankey) iſt indeß anderer Meinung, ſcheint die Einführung der Jury überhaupt ungern zu ſehen, und behauptet, ohne dafür einen ſonderlichen Grund anzugeben, daß, da die Jury einmal eingeführt worden ſey, wenigſtens keine Abänderung damit hätte vorgenommen werden ſollen. Hiezu kommt noch

Gottes ſich in die Gartenfrucht verwandelt, die von jener den Duſt und die Würze nun in anderer Art ausſtrömt? Ich habe die Ananas ſchon ein paarmal verdächtig darauf angeſehen! — Vielleicht werden die Zweifel gelöſt, noch ehe dies Blatt in Ihrer Hand iſt! — Wir freuen uns außerordentlich auf das Manuſkript, und wollen es genau durchgehen und prüfen, auch unſere Aufrichtigkeit ſoll nicht fehlen; ſie wird in dieſem Falle keine harte Probe zu beſtehen haben. — Wegen der Bruchſtücke, die in's „Morgenblatt" zu geben ſein mögen, werden wir Bedacht haben, eben ſo wegen der Stellen, die von Goethe handeln, und die ihm doch wohl am beſten als gedruckte zu Geſicht kommen. —

Ich wüßte ſeit langen Jahren keine litterariſche Sache, die bei uns Deutſchen gleich von Anfang in ſo vortrefflichem Zuge geweſen wäre, unter ſo guten Sternen ihre Bahn fortgeſetzt hätte. Wollte Gott, es möchten recht viele der Sachen, die ich ſonſt vor Augen habe, ſo glücklichen Lauf haben, ſo frohe Ausſicht gewähren! —

Wegen Heine's bin ich Ew. Durchlaucht Wünſchen längſt zuvorgekommen. Ich habe ihn frühzeitig auf das Buch aufmerkſam gemacht, und jeden Augenblick kann ein Brief von ihm eintreffen. Ich laſſe ihn nun aber auch noch beſonders wiſſen, wie günſtig der Autor ſich über ihn äußert. —

Wir haben das ſchönſte Wetter, doch ſieht die Welt, ungeachtet des äußeren Sonnenſcheins, nicht freudig aus, wenigſtens für mich nicht, der ich zumeiſt den politiſchen Horizont im Auge habe. Es werden im Gährungsprozeſſe der Völker und Staaten noch gewaltige Wahlverwandtſchaften in Wirkſamkeit kommen; ſelbſt die Ruhe, die gerade noch da iſt, hat ſchon nichts Beruhigendes mehr. —

Meine Frau grüßt beſtens, ihr Befinden iſt leidlicher als gewöhnlich; doch gehört viel dazu, daß die Quelle der Zeit einen ungetheilt frohen Tag hervorfließen laſſe! Ein folgender Umſtand. Die vornehmſten Juſtizbeamten in Malta ſind Engländer, und das Studium der engliſchen Sprache und der engliſchen Geſetzgebung wird daher für die, welche ſich hier der Jurisprudenz widmen, faſt zur Nothwendigkeit. Demungeachtet ſind beide den meiſten hieſigen Advokaten unbekannt, und es ward daher, wenn ich nicht irre, auf Sir John's eigene Anregung, von dem vorigen Gouverneur ein Geſetz ertheilt, welches keinem Advokaten die Praxis erlaubte, der nicht einige Kenntniß der engliſchen Sprache beſäße, eine Forderung, die gewiß ſehr billig erſcheint, wenn man bedenkt, daß Malta ſich nun ſchon 35 Jahre unter engliſcher Botmäßigkeit befindet, und die italieniſche Sprache am Ende auch nur eine fremde in Malta iſt. Unter dem jetzigen Gouverneur iſt demungeachtet dies Geſetz wieder aufgehoben worden, und es gewährt nun ein ſonderbares Schauſpiel, wie ich mich heute in einer Sitzung des Gerichtshofes ſelbſt überzeugen konnte, einen Malteſer Advokaten, der kein Wort engliſch verſteht, vor dem engliſchen Richter italieniſch plaidiren zu hören, und einen engliſchen Attorney General, der kein Wort italieniſch verſteht, zur Unterſtützung des wiederum italieniſchen Kronadvokaten, in engliſcher Sprache auftreten zu ſehen. Spräche der Chief Justice ſelbſt nicht zufällig etwas italieniſch, ſo müßte eine vollkommene Sprachverwirrung eintreten, und bald Niemand mehr wiſſen, was der Andere wolle.

Aus allem Dieſem geht ſehr deutlich hervor, daß man entweder Alles in der hieſigen Juſtizverfaſſung beim Alten laſſen und nur italieniſche Juſtizbeamte anſtellen, oder mit engliſchen Richtern und Beamten, wie der Einführung engliſcher Geſetze, auch die Erlernung engliſcher Sprache und Jurisprudenz bei den Betreffenden erzwingen mußte, was in größeren Staaten, wie wir in Belgien geſehen, zwar ein gefährliches Experiment werden kann, aber auf dieſer kleinen Inſel, unter ganz andern Umſtänden und während eines Zeitraumes von 35 Jahren, leicht zu bewerkſtelligen geweſen ſeyn würde. Der jetzige halbe und wahrhaft lächerliche Zuſtand kann nicht viel Segen bringen, obgleich Sir John Alles zu dieſem Behufe thut, was in ſeinen Kräften ſteht.

Aus dem Juſtizpalaſt begab ich mich nach dem Induſtriehauſe, ein Etabliſſement, was jeden Menſchenfreund innig erfreuen muß, eines der Klöſter unſerer Zeit, deren Exiſtenz wirklich an einen Fortſchritt der Menſchheit glauben machen könnte. Zweihundert und funfzig arme Mädchen werden hier in exemplariſch-reinlichen und luftigen, man kann ſagen, eleganten Sälen, deren Steinböden zierlich gebohnt ſind, faſt zu allen Arten von Arbeiten benutzt, deren Verkauf auch einen großen Theil der Koſten deckt. Alles, was mit Maſchinen betrieben wird, und daher einigen Lärm verurſacht, befindet ſich in den gewölbten Souterrains; in den obern Sälen herrſcht dagegen bei der Arbeit die größte Ruhe und Stille. Eine Aufſeherin ſitzt auf einem erhöhten Platz in der Mitte, und die Beſchäftigung der Mädchen dauert im Ganzen täglich ſieben Stunden. Ein weiter, mit Quadern gepflaſterter Hof, ſo wie einige zur Anſtalt gehörige Gärten dienen in beſtimmten Stunden zur Recreation. Alle Mädchen ſind uniform, einfach, aber ſehr anſtändig gekleidet. Ihre Koſt beſteht täglich in einem Viertelpfund Fleiſch, einer hinlänglichen Portion Suppe, einer Schüſſel Macaroni und anderthalb Pfund Brod. Dies wird auf drei Mahlzeiten eingetheilt. Die Schlafzimmer waren faſt wie in den Caſernen eingerichtet, nur ganz eiſerne Bettſtellen in ſehr großen Sälen, mit einem Altar am Ende derſelben, da ſie zugleich zum Gottesdienſt benutzt werden. Auch eine wohl beſorgte Badeanſtalt iſt kürzlich angelegt worden, wo jedes der Mädchen im Sommer zweimal die Woche, und im Winter einmal im Monat baden muß. Die Reinigung der Beſtecke und des Tafelgeſchirrs, wie aller übrigen Effecten, wird gleich nach dem Gebrauch von den Mädchen ſelbſt in abwechſelnder Reihe beſorgt, und jede muß eine Karte mit ihrem Namen zu den geputzten Gegenſtänden legen, um beurtheilen zu können, ob ſie ihre Pflicht gehörig erfüllt hat. Eine Rotunde zu ebener Erde in der Mitte des hinteren Flügels vom Gebäude, welches ein Quarré bildet, das den erwähnten Hof umſchließt, dient als Expoſitionsſaal der zum Verkauf beſtimmten Waaren. Wir trafen hier ſehr hübſche Nachahmungen türkiſcher Teppiche an, Tiſchzeug, Blonden und eine Menge anderer Gegenſtände, ſelbſt Cigarren, meiſtens von ſehr guter Qualität und zu billigen Preiſen. Es frappirte mich, bei allen dieſen zweckmäßigen Einrichtungen dennoch das Ausſehen der Mädchen kränklich zu finden. Faſt Alle waren blaß, und auffallenderweiſe keine Einzige unter ſo Vielen hübſch. Einige derſelben trugen eine Art Orden, als Auszeichnung für beſonders gute Aufführung.

Nicht weit von dieſer Anſtalt befindet ſich eine andere, gleich wohlthätige, ein Aſylum für das zur Arbeit unfähige Alter, wo gegen achthundert Individuen großmüthig vom Staat erhalten werden. Auch hier herrſchte exemplariſche Ordnung und Reinlichkeit, mit ſo viel Comfort verbunden, als irgend billigerweiſe zu erwarten ſteht. Die alten Leute haben ſogar einen Converſationsſaal, und ihre Koſt, welche im Uebrigen dieſelbe wie in der Mädchenanſtalt iſt, wird hier noch durch ein halbes Pfund Fleiſch und eine halbe Flaſche Wein für Jeden vermehrt. Der jetzige Director der Anſtalt, Herr Montenaro, ein höchſt menſchenfreundlicher Mann, hat neuerlich durch Anpflanzung von Bäumen, Anlegung eines Bades und mehrere andere Verbeſſerungen ſich ein großes Verdienſt um die Anſtalt erworben. Bloß durch den einzigen Umſtand, daß er eigene Bäckereien für ſämmtliche Civilhoſpitale in Malta errichtete, hat er dem Gouvernement, welches früher Brod und Paſte von Lieferanten bezog, jährlich 5—600 Pfund Sterling erſpart. Es werden jetzt täglich hier 3000 Brode zu 1 und 2 Pfund gebacken und jährlich circa 100,000 Pfund Paſte fabricirt. Um das Brod zu kneten, wendet man eine ingeniöſe Maſchine an, die viel Arbeit erſpart, und, wie mir ſcheint, von den in Deutſchland bekannten weſentlich abweicht; doch iſt mein mechaniſches Organ zu mangelhaft, um darüber eine genaue Auskunft geben zu können. In einer beſondern Abtheilung des Gebäudes befinden ſich einſtweilen, bis das neue, für ſie im Bau begriffene Haus fertig ſeyn wird, eine Anzahl Wahnſinnige, die ebenfalls ſehr menſchlich behandelt werden. Unter ihnen war ein Mann von Stande, der ſich einbildet, König von Frankreich zu ſeyn, und den der Director, ſo wie ſein Wächter, immer mit Hoheit und Majeſtät anredeten, um ihn nicht zu erzürnen. Als er vor einiger Zeit ſehr an Zahnſchmerzen litt, wollte er dennoch keine ärztliche Hülfe annehmen, bis man den Chirurgus als Hofleibarzt bei ihm einführte, den ihm die Königin ſchicke. Heute hatte ſich Seine Majeſtät eingeſchloſſen, und alle Bitten des Directors und Wächters durch's Schlüſſelloch um eine Audienz wurden hartnäckig abgeſchlagen, ſo daß meine Präſentation nicht ſtattfinden konnte. Man ſagte mir, der Aermſte ſey noch ein junger, wohl ausſehender Mann, der aus Liebe zu der reizenden Miß Blake den Verſtand verloren habe. Seltſam genug, daß dieſe Narrheit aus Liebe in eine Narrheit aus Stolz übergegangen iſt.

Als wir das Tollhaus verließen, verleitete mich mein Unſtern noch zu einer Viſite, nach welcher ich ſolenniter verſchwöre, je wieder eine engliſche Dilettantin zum Singen aufzufordern, weil die übernatürliche Anſtrengung, mich des Lachens dabei zu enthalten, mir heute faſt das Leben gekoſtet hat. Eine lange blaſſe Dame in ſchwarzem Trauer-Anzuge mit einer höchſt unglücklich placirten weißen Haube, die, Gott weiß wo, deutſch gelernt hatte, erzählte, nachdem ſie angelegentlich gefragt, ob ich Muſik liebe, daß ihr größter Genuß darin beſtehe, deutſche Lieder zu ſingen. Obgleich ſie fortwährend huſtete, und ſogar die galoppirende Schwindſucht zu haben ſchien, glaubte ich doch, nach der gemachten Eröffnung, die gefährliche Bitte wagen zu müſſen, uns doch auch ein ſolches Lied zum Beſten zu geben. Kaum war mir das vorſchnelle Wort entfallen, als ſie auch ſchon mit ellenlangen Schritten dem Fortepiano zueilte, ſich zwei dicke Notenbücher unter den knöchernen Theil ihrer Rückſeite legte, der zum Sitzen unerläßlich iſt, und in heiſern Grabestönen „Kennſt Du das Land, wo die Citronen blühn?“ auf eine Art abzuheulen anfing, welche zu beſchreiben mir das Talent fehlt, die aber meine Lachmuskeln in eine ſolche Bewegung ſetzte, daß der unwiderſtehliche Reiz auf der einen Seite, und die übernatürliche Anſtrengung, ihn zu unterdrücken, auf der andern, einen wahrhaft gräßlichen Leidenszuſtand in mir hervorbrachten. Die unglaublichen Detonationen und über allen Ausdruck poſſirlichen Affektgrimaſſen der Sängerin hätten gewiß Cato ſelbſt im Moment des Selbſtmordes noch entwaffnet! Glücklicherweiſe war es ſchon faſt dunkel in der Stube, ſonſt hätten die krampfhafteſten Verzerrungen meines eigenen Geſichts und das unwillkürliche convulſiviſche Schüttern meines ganzen Leibes, deſſen ich nicht mehr Herr werden konnte, der zu bereitwilligen Künſtlerin ohne Zweifel eine Gemüthsbewegung verrathen, wie ſie Mignons rührendes Lied wohl noch nie bei einem Sterblichen hervorgebracht hat. Es war ein Segen des Himmels, daß Lorenzo, der unterdeß ſeinen goldenen Stockknopf in ähnlicher Todesangſt halb zerbiſſen hatte, mir nach dem erſten Verſe mit Geiſtesgegenwart zu einer nothwendig gewordenen Flucht half, indem er, ſeine letzten Kräfte anſtrengend und die Uhr herausreißend, ängſtlich ausrief: „Mein Gott, es iſt die höchſte Zeit, unſere Toilette für Herrn Frère's Diner zu machen!“

Mit Blitzesſchnelle ergriff ich den willkommenen Vorwand, um mich, ſo ſchleunig als ich konnte, in Sicherheit zu bringen. Die lange Dame aber blieb lautlos auf ihren Notenbüchern ſitzen, ohne Zweifel höchlich verwundert und empört, daß wir uns ſchon mit dem erſten Vers von den blühenden Citronen begnügt, da ſie wohl den Haupteffect geſteigerter Rührung für das Ende aufgeſpart haben mochte. Doch nur engliſche Nerven können dieſem gewachſen ſeyn, für uns war das Erlebte mehr als hinlänglich. Lorenzo und ich waren noch lange nachher nicht im

Stande, zu Worte zu kommen, und es ward mir jetzt zum Erſtenmale recht lebhaft klar, daß ſich herzlich auslachen zu können eine eben ſo große Wohlthat zu werden vermöge, als es ein Trunk kühlenden Waſſers für den Verſchmachtenden iſt.

Der Mond war ſchon aufgegangen, als wir aus dem Hauſe traten, und leuchtete uns prachtvoll zur Höhe der Barakenpromenade hinauf, wo unter offenen Arkaden mehrere Monumente zu Ehren engliſcher Helden aufgeſtellt ſind, namentlich des Gouverneurs Sir Thomas Maitland, des Admirals Sir Henry Hotham und Anderer. Hier bemächtigte ſich unſerer bald eine ſehr verſchiedene Stimmung. Die marmornen Grabmäler, welche auf dem Hintergrunde der mit wildem Wein überrankten dunkeln Bogenpfeiler weiß und ſchauerlich hervortraten, waren von wundervoller Wirkung hier im Schatten der alten Mauern, während unten in der Tiefe über des Meeres kräuſelnde Wellen, auf denen ſich Britanniens Schiffs-Coloſſe ſchaukelten, der Mond mit vollſter Klarheit ſein ſilbernes Licht in tauſend ſchillernden Funken ausgoß. Rund umher breitete ſich, in der Ferne bläulicher Dämmerung, die unabſehbare auf- und abſteigende Maſſe unzähliger Häuſer hin, nur hie und da von einzelnen grellen Lichtern erhellt, die wohl manche

Scene der Freude und Schwelgerei, wie des Elends und Jammers, uns alle gleich unbekannt, beleuchten mochten! An eine der Kanonen des Walles gelehnt, betrachtete ich lange dies tief erregende Schauſpiel, in Träumen der Vergangenheit und Zukunft verſunken, bis endlich der kalte Wind, der um uns ſauste, und die letzten aus dem Herbſt noch übrig gebliebenen Blätter von den Bäumen riß, mich widerſtrebend an den Aufbruch mahnte.

Eine Stunde ſpäter fanden wir Herrn Frère's Salon, den außerordentlich ſchöne alte Spiegelrahmen von Ebenholz mit reicher Goldverzierung in den kühnſten Schnörkeln der Zeit Ludwigs des Vierzehnten ſchmücken (früher ein Beſitzthum des hieſigen Großinquiſitors), tageshell mit amerikaniſchen Gaslampen neuer Erfindung erleuchtet, in denen ſich das Gas in der Lampe ſelbſt während des Brennens formirt. Hier war eine zahlreiche und elegante Geſellſchaft verſammelt, der Miß Blake mit gewohnter Grazie die honneurs machte. Dieſe junge Dame iſt voller Geiſt, beſitzt die Tournure der großen Welt in eminentem Grade, kennt die Kunſt der Toilette vollkommen, und hat, nach meinem Geſchmack, die ſchönſte Haarfarbe, die es gibt, jenes Rothgold, welches die italieniſchen Maler gewöhnlich Chriſtus und zuweilen auch der heiligen angenehmer Abend iſt dazu unentbehrlich; wären Ew. Durchlaucht hier, ſo würde dafür häufigere Ausſicht ſein. —

Mit hochachtungsvollſten und treuſten Geſinnungen

Ihr

aufrichtigſt ergebenſter

K. A. Varnhagen von Enſe.

12.

Rahel an Pückler.

Ein Stücker zwanzig Urſachen habe ich, Ew. Durchlaucht dringend zu bitten, Ihre Reiſe hieher nicht mehr lange zu verſchieben! Zehn rechne ich auf meinen Wunſch, Sie hier zu wiſſen, die anderen zehn vertheilen ſich alle für Ihren Vortheil, Sänger, Mimen, Tänzer, Hof und Stadt bedarf Ihres Urtheils. Ohne Spaß. Ergebenſt

Friederike.

Mitten in einem Brief und in einem Beſuch, der mich ſtörte.

13.

Pückler an Varnhagen.

(Muskau, den 11. November 1830.)
Donnerſtag Abend.

Mein verehrteſter, gütiger Freund!

Die alte, zudringliche Migraine verhindert mich heute ſelbſt zu kommen, und ich ſchicke daher den bewußten Aufſatz, der aber wohl zu ſtark ſein möchte, und dabei, fürchte ich, mehr bitter als beluſtigend iſt.

Da ich Sie ſelbſt hatte, habe ich Ihren letzten Brief, im Begriff ausgehen zu müſſen, bis zur heutigen Muſe unentſiegelt liegen gelaſſen, nebſt mehreren anderen, und eben

Jungfrau geben. Außerdem zeichnete ſich unter den Damen eine höchſt anmuthige, kluge und ſchöne Frau aus, Miſtreß Homes, neben die mein guter Stern mich bei Tiſche führte. Eben ſo ſchalkhaft als ſanft, von lebhaftem Verſtande, und durch den höchſten Reiz einer Frau, vollkommene Weiblichkeit, geziert, muß die ſo allgemeine Anerkennung ihrer Liebenswürdigkeit nur die natürliche Folge der genannten Eigenſchaften ſeyn.

Unter den Männern bemerkte ich einen noch ſehr jungen Offizier, der ungewöhnlich gute Kenntniſſe in der Phrenologie entwickelte. Auf Befragen erfuhr ich, er ſey der Sohn des berüchtigten Sir Hudſon Lowe und habe deßhalb nicht die angenehmſte Lage im Regiment, weil die Stimmung in der engliſchen Armee dem Sir Hudſon Lowe ſehr ungünſtig ſey. Selbſt wenn das Gefühl, welches dieſer Stimmung zum Grunde liegt, irre leitete, ſcheint es mir doch ſehr ehrenvoll für engliſche Krieger; der talentvolle junge Mann darf aber nicht darunter leiden.

Als nach Tiſch die Geſellſchaft ſich vertheilte, hier Bilder anſah, dort in Zeitungen blätterte, weiterhin, unter Miß Blake's Direction, ein chemiſches Experiment ausführte, und ich eine Sammlung malteſiſcher Coſtüme, ſchöne Schüſſeln von Email und eine große Tafel hieſiger Moſaik, die der florentiniſchen kaum etwas nachgibt, betrachtete, näherte ſich mir unſer gütiger Hauswirth und überreichte mir, zu meiner großen Ueberraſchung, das Fragment einer engliſchen Ueberſetzung von Göthe's Fauſt. Ich darf ohne alle Schmeichelei ſagen, daß eine gelungenere Uebertragung Göthe's, in Geiſt und Wort, mir noch nicht vorgekommen iſt, und man muß höchlich bedauern, daß Herr Frère, zu ſehr mit ſeiner Ueberſetzung des Ariſtophanes beſchäftigt, der unſeres großen Landsmannes keine weitere Folge geben will. Er ſchenkte mir das Fragment, bei deſſen Fertigung er ſich gerade die ſchwierigſte Partie gewählt hat, nämlich einige der Scenen in Gretchens Hauſe. Ueber das Verſtändniß des Ariſtophanes glaubt Herr Frère ein ganz neues Licht verbreiten zu können. Er war mit unſern deutſchen Ueberſetzungen deſſelben wohl bekannt, aber nicht mit ihnen zufrieden. Die gelehrte Welt wird das angekündigte Werk mit großer Ungeduld erwarten, und ich vereinige mit ihr meine herzlichſten Wünſche, daß Gott dem eben ſo ausgezeichneten als beſcheidenen und liebevollen Greiſe Leben und Geſundheit zu ſeiner Arbeit noch lange friſten möge.

Den 6ten.

Endlich brachte ich einmal einen Tag zu Hauſe zu, um einen Haufen veralteter Briefe zu leſen, die mir ein Schiff von Tunis gebracht. In zehn Quarantainen aufgemacht und wieder zugeſiegelt, war durch die bei dem Verfahren beobachtete Nachläßigkeit die ſeltſamſte Verwirrung in den Adreſſen entſtanden, und ein Glück noch, daß ſie ſo allgemein war, weil ich dadurch ſogleich die Sache gewahr ward, und alle Briefe, ſelbſt die nicht an mich adreſſirten, daher von Neuem öffnete. Hätte ſie nur partiell ſtattgefunden, ſo konnte das ſonderbarſte Quid-pro-quo daraus entſtehen. Denn in einem Couvert, an Mehemet Ali gerichtet, das einen Empfehlungsbrief an dieſen Potentaten von meinem verehrten Freunde, dem Herrn General Minutoli, enthalten ſollte, fand ſich ein Etat meiner Güterrechnungen für das nächſte Jahr, ein roſenrother Brief von einem berühmten Schriftſteller, und ein grünes Blatt meines alten Freundes und Gönners Varnhagen. Man denke ſich, wie ſich Mehemet Ali's Oberkammerherr den Kopf zerbrochen haben würde, wenn ich unwiſſend dieſe ſchönfarbigen Depeſchen nach Aegypten geſendet hätte! Die Hieroglyphen wären dort wieder für ihn jung geworden. Ich habe vergeſſen, zu erwähnen, daß mir in dieſen Tagen ein wahrer Glücksfall wiederfuhr. Meine beſte Freundin auf der Welt verlor vor einiger Zeit durch den nichts ſchonenden Tod einen kleinen Spaniel, den ich ihr geſchenkt, und den ſie außerordentlich liebte. Das Thier war in Charakter und Weſen höchſt eigenthümlich, und der Verluſt erſchien daher unerſetzlich. Die Beſitzerin ließ in tiefer Trauer den kleinen Liebling in dem Blumengarten unter ihren Fenſtern begraben, und ein Beet von Monatsroſen, in der Form eines Buchſtabens, mit dem ſein Name anfing, darauf pflanzen. Seit dem Tode des Hundes hatte ich überall mit vieler Mühe mir einen ähnlichen zu verſchaffen geſucht, doch immer vergebens; meine freudige Ueberraſchung war daher außerordentlich, als ich bei einem Beſuche, den ich in einem der hieſigen Hotels abſtattete, wie einen Geiſt des ſeligen Francis leibhaftes Ebenbild auf mich zuſpringen ſah, mit allen kleinen Manieren, Grazien und Unarten des Verblichenen in wunderbarſter Weiſe verſehen. Nach eingezogener Erkundigung erfuhr ich, daß dieſer Zwillingsbruder des Beweinten einer engliſchen Dame, welche ihn aus ihrem Vaterlande mitgebracht, hier entlaufen, und dieſelbe, troſtlos über ſeinen Verluſt, mit dem letzten Dampfboot (das auf keinen Menſchen, geſchweige denn auf einen Hund wartet) nach Alexandrien abgeſegelt ſey. Jetzt hatte ſich der Sohn des Wirths den Hund zugeeignet, von dem ich ihn für einen ſehr hohen Preis erkaufte, und hätte der neue Beſitzer ſeinen Vortheil gewahr werden können, ich würde auch noch zwanzigmal mehr dafür gegeben haben. Francis Nro. II. hatte ſich jetzt ſchon recht gut an mich gewöhnt, und lag eben neben mir im Bett, als ich den Brief der Dame las, für die er beſtimmt iſt. War es nun nicht ein artiges Zuſammentreffen, daß ſie mir Folgendes ſchrieb: „........ „Abends, wenn der Nebelduft das Thal bedeckt, der „Schleier ſchnell ziehender Wolken die blaſſen Sterne „im Zenith bald ganz verhüllt, bald einzeln wieder „ſichtbar werden läßt, wenn die Eule klagend ſchreit, „und junge Häschen ſich im Thaue baden, — da hört „man's wie von einer kleinen wilden Jagd erſchallen, „und durch die Büſche trägt ein eiſ'ger Wind den „fernen Laut. Und jetzt im hohen Graſe, im Dorn„geſtrüpp' bewegt ſich's ſchimmernd weiß, gleich einem „Irrlicht, da und dort, bis vom verfallenen Thurm „die zwölfte Stunde dumpf herniederdröhnt. Da blüht „in dem verlaſſ'nen Garten ein F in dunkelrothen „Roſen auf, und mit dem erſten Ton der Glocke ſieht „man den kleinen Jäger, athemlos und eilig, der

„Blumen dicht Gewirr erreichen — noch einen Augen-
„blick ſtreckt er ſich zögernd in das Purpurbett, und
„ſtill und traurig hebt ſein Köpfchen ſich empor, die
„Augen ſchmerzvoll ſtarr dahin gerichtet, wo um ein
„hohes Fenſter in dem Schloß der wilde Wein ſein
„dunkles Netz gezogen. Und einen Seufzer ſcheint der
„Zephyr, mit der Roſen Duft gemiſcht, noch dort
„hinaufzutragen — dann — mit dem letzten Schlag
„vom Thurm entſchwindet Alles in die finſtere Nacht,
„und drei Fuß tief, unter der Blumen-Decke, verſinkt,
„mit leiſem Jammerton, der kleine Jäger in ſein
„feuchtes Grab!—“

Ich erwiederte ſogleich, daß ich nicht umſonſt in Afrika's Wüſten geheimer Wiſſenſchaft nachgeforſcht, daß ich ſeitdem Todte zu erwecken keineswegs für unmöglich halte, und gewiß den erſten Verſuch dieſer Art (ſchon aus Menſchlichkeit) mit Francis vornehmen würde, worauf ich im Tone der Orakel hinzuſetzte:

Nur Wahn und Täuſchung iſt das Leben,
Das in der Nacht die Geiſter weben;
Doch wenn der Zaub'rer aus dem Oſten ruft —
Steigt auch der Todte lebend aus der Gruft!

Außer dieſen Knittelverſen erfährt die liebe Seele jetzt weiter nichts von meinem Fund! Der ganze Gegenſtand wird bis zu meiner Zurückkunft nicht wieder erwähnt, und ich freue mich im Voraus kindiſch auf die Beſchwörungsſcene, die ich mit aller möglichen theatraliſchen Täuſchung vornehmen, und dann Francis, den ich unterdeſſen noch bis auf die größte Kleinigkeit dem alten Namensvetter ganz gleich zu erziehen gedenke, als ſchauerlich-ſüße Geiſter-Erſcheinung, in ſeiner neuen Exiſtenz reproduciren werde.

Unter den übrigen Neuigkeiten aus der Heimath war nichts Intereſſantes, als daß fünf Lieutenants in Berlin mit großem eclat ihr Dienſtjubiläum gefeiert haben. Ob ſie zur Ehrung ihrer langen Geduld auch Orden bekommen, war nicht angegeben.

Nach der Brieflectüre fiel mir ein engliſcher Roman in die Hände, von einem anonymen Verfaſſer, für deſſen Talent ich ſchon früher einmal meine Bewunderung ausgeſprochen habe, als noch das Publikum weniger als jetzt auf ihn aufmerkſam geworden war. Ich fand darin drei Stellen, die ich mir ganz beſonders als Lehre und Warnung zueignen zu müſſen glaubte, und ich will ſie, da Andere ſich in demſelben Fall befinden könnten, deßhalb hieher ſetzen. „Der Held des Romans, der gleich mir gern bis drei Uhr Nachmittags liegen bleibt, machte, ſagt mein Autor, in ſeine Träumereien verſenkt, zum zwanzigſtenmal den Verſuch, ſich zu den Realitäten des Lebens zurück zu rufen.

Wie kalt, wie zahm, wie leblos, wie unvollkommen, wie wenig folgerecht erſchien ihm dort Alles! Dies iſt der Fluch des Phantaſielebens. Doch die, welche in ſeinen Vergnügungen ſchwelgen, müſſen auch ſein Leid tragen. Doch verwüſtet es am Ende das Gehirn, und macht täglich für das geſellſchaftliche Leben unfähiger. Die, welche darin, gleich den Opiumeſſern, das Maß überſchreiten, werden zuletzt die Sklaven der Einſamkeit. Sie wandern in der Wildniß und beleben dieſe nur mit eigenen geſpenſtiſchen Stimmen. Sie ſitzen an der Seite des waldumgebenen See's, mit Augen, ſtarrer als deſſen kalte Silberfläche. Der Anblick eines menſchlichen Weſens ſtört ſie mehr, als die Erſcheinung eines wilden Thieres den Wanderer. Die Beſtrebungen des Lebens, wenn ſie ſich ihnen aufdringen, ſcheinen ihnen nur ein Gewebe von Begebenheiten ohne Zweck; und, mit den Geſchöpfen ihrer Einbildungskraft verglichen, ſcheinen ihnen die wirklichen Menſchen nur unvollendet gebliebene Mißgeburten."

Hier droht Gefahr! Doch die Philoſophie des Vergnüglings weiß zur rechten Zeit die Realität zu Hülfe zu rufen, auch wenn ſie wie bittere Medicin ſchmeckt.

Die zweite Stelle lautet ſo:

„D.... beſaß günſtige Eigenſchaften, doch ein launiges, zu reizbares Temperament verhinderte, daß ſie ihm Nutzen brachten. Sich zu leicht beleidigt haltend, beleidigte er oft. So ſteigt man nicht in der Welt, — wo man vor allem Andern lernen muß: zu ertragen, zu vergeſſen und zu vergeben. Er wurde bald mehr gemieden als geſucht, und mit ſich, wie mit der Welt unzufrieden, beſchloß er, ſie — wie er ſich zuweilen einbildete — für immer zu verlaſſen.“

Aehnliches — wir müſſen es geſtehen — iſt auch uns manchmal wiederfahren; doch fangen wir an, uns in dieſem Punkte der Beſſerung zu erfreuen. Ich ſpreche im Plural, denn es wird außer mir wohl unter meinen Leſern auch einige treffen.

Dritte Schilderung:

„Hier fanden ſich Talente nicht geringer Art, aber ein Mangel an Zuverſicht machte ſie dem Beſitzer ſelbſt oft zweifelhafter als der Welt; und doch gab es ſonderbarerweiſe Zeiten, wo dieſer in ſeinen einſamen Grübeleien ſeine eigenen Kräfte wiederum vielleicht überſchätzte. Er war ſtolz und doch weltlich. Er vergaß nie ſeine vornehme Geburt, und doch wollte er nur ſich ſelbſt Glück und Anſehen in der Welt verdanken, und die übertriebene Liebe zur Unabhängigkeit für ſeine eigene Perſon machte es zuletzt zu dem ernſtlichſten Gegenſtande ſeiner Forſchung: auf welche Art Andere am beſten zu beherrſchen wären. Er war im Ganzen und Weſentlichen kalt, denn ſeine Einbildungskraft verlangte viel; doch ſehnte er ſich nach einem Weſen, dem er unbedingtes Vertrauen ſchenken könnte, und war einer von den Wenigen, die der Freundſchaft fähig ſind.“

In wie fern dieſe Schilderung auf mich ſelbſt paßt, beſonders was den Punkt der Talente betrifft, laſſe ich dahingeſtellt ſeyn. Im Uebrigen fühlte ich mich etwas betheiligt, und wohl mir, daß ich zugleich ſagen kann: ich fand jenes Weſen, dem ich unbedingtes Vertrauen ſchenken darf!

Unmöglich kann ich mich enthalten, zum Schluß dieſer Ausbeutung fremder Gedanken noch Folgendes hinzuzufügen, was aus meiner Seele geſprochen und überdem der Tendenz dieſes Buches ſo ganz analog iſt, daß ich es, wenn es mir früher aufgeſtoßen wäre, an die Spitze deſſelben geſtellt haben würde.

„O überzeugt Euch doch, daß Reichthum nur ein Mittel, und Macht nur ein Inſtrument iſt. Fort denn mit den kurzſichtigen Ideen einer bloßen Nützlichkeits Theorie! Unſerer Stunden ſind wenige — doch mögen ſie ſchön ſeyn. Unſer Leben iſt kurz — doch Vergnügen verlängert die Tage. Der Menſch iſt für erſt mit Lachen die Verwandlung meines Manuſkripts in die duftende Ananas geleſen, ſo wie mit vielem Vergnügen die Nachricht über Heine. Wenn es Ihre Freundſchaft und Güte nicht überdrüſſig wird, ſo ſchicke ich Ihnen in ein paar Tagen noch den Anfang des letzten Theiles.

Die Verbeſſerungen im Manuſkript ſind alle gemacht, und die eine ganze Lage, welche durch Verſehen unkorrigirt geblieben war, und mitunter völligen Unſinn enthielt, iſt auch rektifizirt.

Die Stellen für das „Morgenblatt“ laſſe ich ausſchreiben. Wollen Sie die Güte haben, ſie hinzubeſorgen? Ich habe gar keine Bekanntſchaft mit der Redaktion.

Morgen hole ich mir Antwort. Viel Schönes an Frau von Varnhagen.

Ganz der Ihrige H. Pückler.

14.

Pückler an Varnhagen.

Berlin, den 12. November 1830. Früh

Mit dem beſten Guten Morgen überſende anbei das Manuſkript zur gütigen Durchſicht.

Viel Freundliches an Frau von Varnhagen, die hoffentlich heute ſich beſſer befindet. Die Fürſtin Pückler und Frau von Blücher empfehlen ſich derſelben beſtens.

H. Pückler.

15.

Pückler an Varnhagen.

Berlin, den 17. November 1830.

Verehrteſter,

Es iſt nichts aus der Potsdamer Reiſe geworden, und ich habe meinen Bruder ſtatt meiner geſchickt.

den Genuß gemacht. Dies allein iſt Dein Beruf, o Menſch! und ſie mögen predigen, und ſeufzen und ſchluchzen, und pfeifen und donnern. Für dieſen Zweck allein haben wir das Leben, und früher oder ſpäter wird die Menſchheit es einſehen. Die einfache Philoſophie, deren Morgen tagt, iſt nur ein einziger Aufruf an unſere fünf Sinne und den gemeinen Menſchen-Verſtand. Ich werde nicht leben, um ihre glückbringenden Geſetze zu hören, noch wird es wahrſcheinlich mein Sohn; doch in mir fühle ich die Ueberzeugung, daß ein goldenes Zeitalter nicht allzu entfernt mehr von uns iſt. Die Welt iſt rund, — ſo iſt die Ewigkeit und ſo iſt die Zeit. Das eiſerne Zeitalter muß enden, obgleich wir durch Politur das Eiſen bis zum Stahl gebracht. Doch die Menſchheit kann es nicht länger tragen, und dann wird König Saturn wieder ſeinen freudigen Hof halten. Wir haben genug und übergenug gehabt vom blutigen Jupiter. Und hiemit lebe wohl, mein Vaterland! Wenige lieben dich vielleicht mehr als der, welcher dieſe eiteln Zeilen ſchreibt. Größere Köpfe ohne Zweifel wirken für deinen Ruhm und dein Wohl; doch wenn ſie die rechte Stunde ſchlägt, ſind mein Kopf und mein Leben dein.“

Hier meldete man den chriſtlichen Miſſionair.

Herrn Wolff, den ich zum Eſſen eingeladen. Man ſieht, er kam a tempo.

Ich liebe Wolff, wie ich ſchon geſagt, weil er ſo ganz iſt, was er ſeyn will. Demungeachtet hatte ich ihm meine Geſinnungen nicht verborgen, obgleich ich halb aus Scherz, halb aus einer Art Gutmüthigkeit und großer Toleranz für alle individuellen Anſichten, ſeinen Meinungen nie ſchroff entgegen getreten war. Ich hatte demzufolge die von ihm vorgebrachten Argumente ſtets ruhig angehört und ſogar ſchon zweimal ſeine lectures (Privatpredigten) mit dem übrigen frommen Cirkel beſucht, ſein feuriges Wort dort mit Wohlgefallen vernommen, und das ſchöne ausdauernde Organ bewundert, das ſeinem, nicht immer von Ironie genau zu unterſcheidenden, Enthuſiasmus herrlich zu zu Hülfe kommt. Nun behauptete Wolff, daß troß dem ich mich ſelbſt für einen „infidel“ halte, er doch überzeugt ſey, daß ich mich ſchon auf dem Wege der Bekehrung befinde. Ich ließ ihn gewähren. Doch hätte er mir in's Herz ſehen können, ſo würde er bald inne geworden ſeyn, daß auch ich mein bischen ſehr feſten Glauben für mich ſelbſt habe, und mich gar wenig um fremde Autoritäten bekümmere. Ich hänge damit weder den St. Simonianern an, noch den Chriſten in des Miſſionair Wolffs Sinne, weil die

Einen meine Poeſie, die Andern meinen geſunden Menſchenverſtand über den Haufen werfen würden, und ich beide gleich gern zu conſerviren wünſche.

Heute war vorzüglich nur von Herrn Wolff's Reiſebegebenheiten die Rede, die, weltliche Gegenſtände betreffend, in mündlicher Ueberlieferung noch mehr Intereſſe darboten, als in ſeinen andere Zwecke ausſchließlich verfolgenden Schriften. Runjet Singh, ſagte er, habe ſich außerordentliche Mühe gegeben, ihm zuerſt durch Wein und Schwelgerei, dann durch die Reize ſeines berühmten Frauenbataillons eine ſchwache Seite abzugewinnen, worauf er ihn noch durch verfängliche und ſpitzfindige Fragen in Widerſpruch mit ſich ſelbſt zu ſetzen geſucht — was jedoch Alles an dem Stoicismus und der Geſchicklichkeit unſeres rüſtigen Kämpen harmlos abprallte. Unter andern fragte ihn der indiſche Chef: ob er glaube, daß ihm ohne Gottes Willen eine Gefahr etwas anhaben könne? Dies wurde natürlich verneint. „Wie geht es dann zu," fuhr Runjet Singh fort, „daß Ihr vor Angſt wie ein kleines Kind geſchrieen habt, als Ihr auf dem Elephanten mit meiner Eskorte durch den angeſchwollenen Fluß rittet, und Euch vor dem Erſaufen fürchtetet, obgleich Ihr auf Gottes Schutz vertrautet?"

Dies beweist nur, erwiederte Wolff ſehr gewandt, daß die jüdiſche Furcht noch in mir ſteckt, und ich kann nur Gott bitten, daß er mich täglich mehr von dieſer Schwäche befreien möge.

Der liſtige Beherrſcher des Punjabs lächelte, nach Wolff's Verſicherung, beifällig bei dieſer Antwort.

Eine ſehr reizende Beſchreibung machte unſer Freund von einem wunderſchönen Freudenmädchen Caſchmir's, die unter Thränen ſeine Füße umklammerte, um von ihm bekehrt zu werden.

„She was not in the valley born.
Nobody knew from whence she came“

(„Sie war nicht in dem Thal geberen,
Und Keiner wußt', woher ſie kam“)

rief er noch mit bewegter Erinnerung aus, und ſetzte hinzu, daß ſie durchaus habe mit ihm gehen wollen, daß er aber, obgleich ſeiner Tugend gewiß, doch ſeiner Reputation wegen nicht habe einwilligen können, obgleich es ihn tief geſchmerzt, ein ſo herrliches Geſchöpf in des Teufels Klauen zurücklaſſen zu müſſen.

Wir neckten ihn ein wenig mit dieſer Geſchichte, indem wir behaupteten, daß er wahrſcheinlich mehrere Details derſelben in ſeiner Erzählung zu flüchtig übergangen habe, was er, obgleich verneinend, doch mit Lachen beantwortete, wie ein Mann von Welt, der auch Spaß verſteht.

In Bokhara entging er durch reſoluten Entſchluß einer bedeutenden Gefahr. Er hatte ſich als einen zum Chriſtenthum bekehrten Juden angekündigt. Man klagte ihn des Betrugs an, und ein falſcher Zeuge ſagte aus, er habe ihn im Bade geſehen und ſich dort überzeugt, daß er kein Jude ſeyn könne. Schon ſtürmte man auf Wolff ein, da faßte ſich dieſer ein Herz, und das verhüllende Gewand mit einer Hand entfernend, demonſtrirte er mit der andern ad oculos, daß, wenn er jetzt ein Chriſt ſey, ſeine Eltern ihn wenigſtens unfehlbar zum Juden geſtempelt hätten.

Seine Ueberzeugung von dem Beginnen der weltlichen Regierung Chriſti zu Jeruſalem im Jahr 1848, deren ich erwähnt, war felſenfeſt; er verſprach mir ſogar, nächſtens darüber ausführlich zu predigen, und gerieth in ſolchen Eifer, daß er, noch mit einem Stück Fleiſch an der Gabel, aufſprang, und dieſe gen Himmel richtend, geſtikulirend dort anzeigte, wie der Herr aus den Wolken herab kommen werde. Ueber eine Viſion, die er, glaube ich, in der hieſigen Quarantaine gehabt, und von der ich ſchon anderweitig gehört, wollte er ſich jedoch nicht genauer auslaſſen, obgleich er ſie keineswegs läugnete, und ich hielt es für unhöflich, deßhalb zu lebhaft in ihn zu dringen.

Eine Dame aber, an deren Mann Wolff die Sache gleich nach friſcher That geſchrieben, theilte mir mit, daß es ſich dabei um nichts weniger gehandelt, als um die Erſcheinung unſeres Herrn Jeſus[1] in eigener Perſon mit ſeinen ſämmtlichen Jüngern in Herrn Wolff's Gemach. Der Apoſtel Paulus lobte Wolff mit gütigen Worten, und verſprach ihm, wenn er ſo wie bisher fortfahre, in des Apoſtels eigene Fußſtapfen zu treten, hohe Belohnung, „aber nicht allein Du,“ ſetzte er hinzu, „ſondern auch Lady Georgina, des großen Lord Walpole Enkelin, ſoll Deine Herrlichkeit theilen.“

Man ſieht hieraus wenigſtens, daß der heilige Paulus das engliſche peerage book gut kennt, und kein Demokrat iſt, weil er unſere irdiſchen Titel ſo ſorgfältig reſpectirt.

Ich muß bei dieſer Gelegenheit erwähnen, daß ich ſelbſt Lady Georgina nur wenig ſah, ſie mir aber allgemein als eine der vortrefflichſten und geiſtreichſten Damen geſchildert worden iſt, die auf Wolffs excentriſche Laufbahn einen ſehr günſtigen Einfluß übte.

---

[1] oder vielmehr Jeſchuas, wie derſelbe nach Strauß eigentlich heißen ſoll.

Anm. des gelehrten Herausgebers.

Den 9ten.

Das Clima Malta's wird mit Recht gerühmt, und wenn auch kein ewiger Frühling hier herrſcht, ſo gibt es doch in der That keinen Winter. Ueber den heutigen Tag hätten wir in unſerem Norden uns auch im Sommer nicht beſchwert, und ich beſchloß daher, ihn ſo viel als möglich im Freien zu genießen. Es lebt ein alter Deutſcher, ein geſchickter Maler hier, Herr Stranz, bei dem ich im Zeichnen nach der Natur einige Stunden Unterricht genommen hatte. Mit dieſem ſetzte ich mich nach Mittag in eine Caleſine, der ſonderbaren Nationalequipage Malta's, ließ meinen Secretair zu Pferde nebenher reiten, und nahm meine Direction nach dem Boschetto, einem mir als ſehenswerth geſchilderten Ort hinter Civita vecchia, wo ich zugleich Gelegenheit zu einer Skizze für mein Landſchaftsbuch zu finden hoffte.

Das langſame und unbequeme Fuhrwerk ennuyirte mich aber bald ſo ſehr, daß ich mit Lorenzo tauſchte, und, freudig, aus dem Kaſten erlöst zu ſeyn, die ſchöne Straße raſch entlang galoppirte, meine Gefährten in Kurzem weit hinter mir zurücklaſſend. Ich benutzte den gewonnenen Vorſprung, um in Civita vecchia die bei meinem letzten Hierſeyn verſäumten Katakomben zu beſichtigen. Was noch davon gangbar iſt, ſind nur unbedeutende niedrige Felſenhöhlen, in denen einige Spuren heidniſchen Gottesdienſtes bemerkbar ſind. Zwei Opferaltäre wurden in ſpäteren Zeiten, wie uns der herumführende Küſter ſagte, als ſich verfolgte Chriſten hier verbargen, dazu gebraucht, um Getreide darauf zu ſtampfen. Mehrere alte Columbarien ſind ebenfalls noch ſichtbar, doch findet man nirgends weder Knochen noch Aſchenkrüge mehr darin. Ein jetzt verſchütteter Gang ſoll von hier bis nach dem Boschetto geführt haben, und ein anderer nach Valetta, oder wenigſtens in jene Gegend. Der Eingang zu dieſem letzteren ward auf den Befehl eines der Großmeiſter vermauert, nachdem ein Lehrer mit ſeinen Schülern, der ihn unterſuchen wollte, ſich darin verirrte, und Keiner der Geſellſchaft je wieder an das Tageslicht kam.

In den Souterrains der Paulskirche zeigt man eine andere Höhle, in der angeblich der heilige Paulus, nachdem er, von Cäſarea kommend, an der Felſenklippe eines kleinen Hafens geſcheitert war, der noch jetzt ſeinen Namen trägt, eine Zeit lang Buße gethan haben ſoll. Eine ſchlechte Statue deſſelben ſteht im Vordergrunde des Gewölbes, vor der ich drei engliſche Matroſen andächtig betend fand, welche auf ihren offenen Hemden große rothe Kreuze trugen, ſo daß ich ſie für Mitglieder der neuerlich in Paris aufgewärmten Tempelherren hielt. Es war aber, wie mir der Eine von ihnen ſagte, nur das Zeichen ihres Capitains, vielleicht aus ſeinem Wappen entnommen. Der Menſch, der mir dieſe Auskunft gab, fiel mir außerordentlich durch die Aehnlichkeit ſeiner Geſichtszüge, und ſelbſt der Sprache, mit Graf Erdmann auf. So mußte dieſer ausgeſehen haben, ehe ihn der erhaltene Keulenſchlag für immer entſtellte.

Ich ritt nachher noch geraume Zeit die Kreuz und Queer in der Gegend umher, die jedoch überall nur gleichmäßig die ſchon beſchriebenen kahlen Mauern darbot, mit einziger Ausnahme einer hohen Felſenwand, auf der recht maleriſch die iſolirte Statue eines Heiligen in das Land hinausſchaute.

Im Boschetto fand ich meine Begleiter wieder, die ſchon ſeit einer Stunde dort auf mich warteten. Dieſer Ort beſteht aus einem alten, von vier Thürmen flankirten kleinen Schloß von wenig Bedeutung, das aber ein ſchönes mit Maulbeerbäumen und Orangengärten angefülltes Felſenthal beherrſcht, welches einen tiefen grünen Keſſel vor ihm bildet. Wir ſtiegen in dieſen hinab, und fanden, nach einer anmuthigen Promenade im Grünen, am Ende des Thals eine hübſche alterthümliche Villa im italieniſchen Geſchmack, von hohen, immergrünen Eichen beſchattet. Sie diente ehemals den Großmeiſtern zum Jagd- und vielleicht noch angenehmeren Arten Rendez-vous, wozu ihre verborgene, romantiſche und einſame Lage ohne Zweifel ſehr gut paßte. Im Garten befindet ſich eine ſchöne Grotte, artig ausgelegt, und von hohen Säulen aus Tropfſtein geſtützt. Im Hintergrunde derſelben ſprudelt eine ſilberhelle Quelle, neben der auf rohem Moſaikboden ein Steintiſch, von gleichen Sitzen umgeben, ſteht. In der Sommerhitze muß dies ein reizend kühler Aufenthalt ſeyn. Nicht weit davon bemerkten wir zwei uralte Oelbäume, deren hundertfach gewundene und durchlöcherte Stämme den ſeltſamſten Anblick gewährten. Ich erſtieg nun eine der Terraſſen, entfaltete meinen Feldſtuhl, und begann eine Anſicht des entfernten Schloſſes zu zeichnen, das hier ſehr vortheilhaft von zwei der großen nahe ſtehenden Eichen wie in einen Rahmen gefaßt wurde. Meine Begleiter ſchickte ich von hier ſämmtlich nach Hauſe, um allein zu bleiben, da ich die Schönheit der Natur nur einſam recht innig zu genießen fähig bin, und man auch nur auf dieſe Weiſe kleinen Abenteuern Raum gibt, Ich werde aber heute Major Williſen beſuchen, und wenn Sie zu Haus ſind, mir auch die Erlaubniß ausbitten, Ihnen Abends ein halbes Stündchen aufzuwarten.

Einſtweilen ſchicke ich Ihnen die heut früh aufgeſchriebene Relation eines geſtrigen Diners beim Prinzen Karl, die „in unſer Trauerſpiel“ paßt, das heißt im Leben, nicht in's Buch.

Könnte es zufällig ſein, ſo möchte ich wohl, Euer Hochwohlgeboren theilten es Major Williſen, und wenn Sie es für gut hielten, mit, aber doch mit großer Diskretion, und ohne es aus den Händen zu geben.

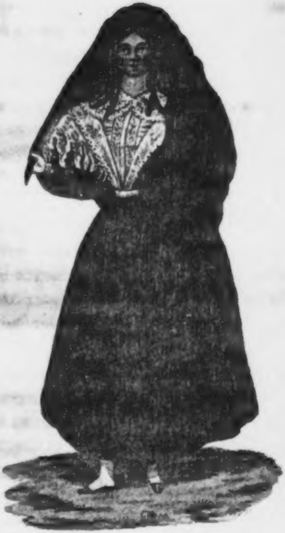
Uebrigens hatte ich zuletzt, das heißt nach Tiſch, noch eine beſondere Unterredung mit dem K. P. (Kronprinz), wo ich alles ſagte, und ich glaube nicht ganz ohne Erfolg, was geeignet war ihm zu ſchmeicheln und ihn zu gewinnen — denn eigentlich wünſche ich ihm, als unſerem angeſtammten Fürſten und einſtigen Herren von Herzen alles Wohl und Heil, und glaube, daß viele ſeiner Mißgriffe nur von der zum größten Theil jämmerlichen Umgebung herkommen.

Ich wünſchte wohl, ich könnte ihm näher kommen, vielleicht änderte ſich ſeine kleine Animoſität gegen mich ganz und gar, und erlaubte mir, mit Hülfe Anderer und im gemeinſchaftlichen, wohl verſtandenen und überlegten Sinne nützlich zu ſein.

Mille belles choses an die große Portraitmalerin. Es wäre eine rechte Großmuth von ihr, meines zu verſuchen, und ich bin diesmal nicht aus Eitelkeit, ſondern wirklich aus dem brünſtigen Verlangen, ächte Wahrheit über mich zu hören, ſo begierig darauf.

Meine Eitelkeit iſt aber ſo enorm groß, daß ſie auch den Tadel lieb hat, wenn er mich betrifft. Man kann alſo keck mit mir aufrichtig ſein, ja ich habe ſo viel von einer ganz artigen Narrheit in mir entdeckt, daß ich gar nicht böſe darüber bin, ſelbſt als ein Solcher zu figuriren. Von einer Seite iſt ja ohnedem die ganze Welt ein Narrenhaus nach denen es mir hier ganz ausſah — denn ich hatte eine Dame im Malteſer Nationalcoſtume erblickt, deren nähere Bekanntſchaft ich ſehr zu machen wünſchte. Dieſe Tracht iſt äußerſt reizend, und ich theile daher dem Leſer eine ſchnell entworfene Skizze derſelben auf dem Beiblatte mit. Bald trat die Dämmerung ein, und ich hatte ſchon die Utenſilien zum Zeichnen eingepackt, um mich weiter im Garten umzuſehen, als Lorenzo unerwartet zurückkam, und mir ſagte, er dürfe mich hier nicht allein laſſen, da Herr Stranz ihm wegen meiner Sicherheit Bedenklichkeiten geäußert. Es wäre nicht das erſte Mal, daß Fremde hier, durch allerlei Mittel zurückgehalten, beraubt worden, ja ihr Leben verloren hätten. Die Störung war mir verdrüßlich, und da ich bewaffnet war, glaubte ich wenig zu befürchten zu haben. Doch Lorenzo ließ ſich nicht abweiſen, und die Beſorgniß eines treuen Dieners muß man ehren; ſo trat ich denn, ſo ungern es geſchah, den Heimweg wieder an, verſchmähte aber den Wagen, ungeachtet der Dunkelheit, und beſtieg, im Schloß zurückgekommen, von Neuem meinen tuneſiſchen Klepper — ich ſage tuneſiſchen, denn faſt alle Reitpferde in Malta kommen von dort her, weßhalb auch die hieſigen Miethgäule ſo beſonders gut und ausdauernd ſind.

Wir ſpeisten bei Sir John Stoddart, und begaben



uns von hier auf einen Ball beim Vice-Gouverneur, wo wir viel hübſche Weiber und elegante Toiletten, aber wenig Tanzgeſchicklichkeit vorfanden. Bei dem Souper, das von Damen und Herren ſtehend eingenommen wurde — eine der verdammenswertheſten Moden, — machte ich die Bekanntſchaft einer höchſt anziehenden und heiteren Dame, Lady Lyons, Gemahlin des engliſchen Geſandten in Athen, welche in der künftigen Woche mit einer Fregatte des Gouvernements dahin abgeht. In Folge unſerer Unterhaltung entſchloß ich mich, ſtatt nach Aegypten, das ich früher zu beſuchen gedachte, meinen Weg ebenfalls nach Griechenland zu nehmen, ſchon deßhalb, um die ſich jetzt darbietende Gelegenheit zu benutzen, dem Könige von Baiern, auf den wir Deutſche in ſo mancher Hinſicht ſtolz zu ſeyn Urſache haben, dort meine Ehrfurcht bezeigen zu können.

Dem Tanze zuzuſehen müde, ſetzte ich mich endlich mit einigen alten Damen zum short whist nieder, und hatte das Unglück, zu einem halben Schilling den Point, ſieben Rubber nach einander zu gewinnen, was meiner Nachbarin, einer engliſchen Lady Dowager, die alle verlor, worüber ihr zuletzt die Thränen in die Augen traten, wahrſcheinlich eine ſchlafloſe Nacht gekoſtet hat.

Bei den Beſuchen, die ich am andern Morgen machte, traf ich in Floriana ein reizend gelegenes Haus an, mit einer Ausſicht, die ich faſt allen bisher hier aufgefundenen vorziehe. Es zeigte überdies in ſeiner Architektur die größte Aehnlichkeit mit einem, das ich einſt in Bamberg ſah, und das mir ſeitdem immer wie ein Roman aus alter Zeit vorſchwebt. Auf der Terraſſe ſtehend, hatte man dicht unter ſich, vorn und ſeitwärts, drei abgeſtufte, höchſt zierlich gehaltene Gärten voll Statuen, belaubten Weingängen, Fontainen, Blumen und Orangenbäumen, welche letztere ſo mit Früchten bedeckt waren, daß oft ſechs bis ſieben davon an einem einzigen Stiele zu hängen ſchienen. Der größte Theil der Stadt, mit dem Kriegshafen, der in impoſanter Reihe dort vor Anker liegenden Flotte und hundert emſig dazwiſchen hin- und herrudernden Gondeln, welche, von der Höhe geſehen, gleich einem Schwarm Inſekten auf dem Waſſer wimmelten, bildeten den Vor- und Mittelgrund. Hinter dieſem überſchaute man das offene Meer, das jetzt von einem drohend heranziehenden Sturme immer mehr und mehr überdunkelt wurde. Nur zwei Schiffe mit blendend weißen Segeln, auf die ein helles Streiflicht fiel, kämpften noch mit den hochgehenden, ſich ſchon mit Schaum bedeckenden Wogen; viel weiter aber, am fernſten Horizont, erblickte man ein einſames, ganz ſchwarzes Fahrzeug, alle Segel aufgeſpannt, geſpenſtiſch, wie des Südmeers gefürchtetes Geiſterſchiff.

Das Unwetter beendigte meine Viſiten, und ich eilte in den Juſtizpalaſt, wo heute eine traurig intereſſante Sitzung ſtattfand, in der das Todesurtheil über einen Mörder gefällt werden ſollte, deſſen Vertheidigung durch den geſchickten Advokaten Herrn Bruno ich ſchon früher mit angehört. Der Fall war indeſſen zu klar, um auf Rettung des Schuldigen hoffen zu können, doch hatte ſich Doctor Bruno hauptſächlich darauf geſtützt, einmal, daß Inculpat vorher getrunken gehabt, zweitens, daß er weder der Feind des Ermordeten geweſen, noch irgend einen im mindeſten hinlänglichen Grund zu der That gehabt, welche beiden Umſtände gegründet und erwieſen waren.

Sir John, in das lächerliche engliſche Coſtüm: einen rothſeidenen Mantel und eine zwei Ellen lange Knotenperücke, gezwungenerweiſe vermummt, las ſein gefälltes Urtheil in italieniſcher Sprache ab, und ich fand dieſe Rede ein Muſter geſunder Logik und vollſtändiger Klarheit, mit großer Berückſichtigung der ſtattfindenden Localität, d. h. einer noch ungewiſſen und heranzubildenden Jury, und eines auf Beobachtung ſeiner eigenen Geſetze eiferſüchtigen Volks. Da der Angeklagte den Mord offenbar ohne alle Aufreizung noch Leidenſchaft, ſo wie ohne Prämeditation, aus einer bloßen beſtialiſchen Mordluſt begangen hatte, und wie ſchon berührt, dieſen Mangel an hinreichendem Grunde zur That ſein Vertheidiger beſonders hervorgehoben, ſo ſuchte auch der Richter in ſeiner Rede hauptſächlich, durch Citationen der berühmteſten italieniſchen Juriſten, die hier das meiſte Anſehen genießen, wie durch Beibringung mühſam aufgeſuchter ähnlicher Fälle, die im Laufe der Jahrhunderte bereits in Malta ſelbſt vorgekommen waren, darzuthun, daß ein ſolcher Mord aus Beſtialität am wenigſten Verzeihung erlangen dürfe, weil ein Menſch, der deſſelben fähig ſey, von allen der Geſellſchaft am gefährlichſten würde. Die als Entſchuldigungsgrund vorgeſchützte Trunkenheit, ſagte er, abgerechnet, daß ſie keineswegs zu einem Grade der Bewußtloſigkeit geſteigert geweſen ſey, könne nur, als ein gefährliches Laſter mehr, den Verdammungsgrund verſtärken. Nach einem wohlſtyliſirten Lobe des Benehmens der Jury und der freudig ausgeſprochenen Ueberzeugung, daß ſich hiedurch bei einem der wichtigſten Fälle immer mehr die Zweckmäßigkeit dieſer Einrichtung bewährt habe, und das Publikum gleichfalls überzeugen müſſe, wie die Jury

Malta's dem ihr angewieſenen Wirkungskreiſe vollkommen gewachſen ſey — ward, in Folge angeführter Gründe, der Delinquent zum Tode durch den Strang verurtheilt, was er ſelbſt mit großer Ruhe anzuhören ſchien, obgleich er eine unausgeſetzte und geſpannte Aufmerkſamkeit auf jedes Wort des Richters zeigte. Ich kann nicht ſagen, daß ſeine Züge viel Wildes oder beſonders Bösartiges verrathen hätten, wiewohl die Augen etwas Tückiſches hatten, doch war ein gewiſſer thieriſcher und dabei höchſt determinirter Ausdruck, mit einer gedrückten Stirn und einem überwiegenden Hinterkopf, auffallend. Der übrige ſchön geformte Körper verrieth eine ſeltene Stärke und Gewandtheit. Es bleibt immer zu bedauern, daß, ſo lange man die Todesſtrafe noch für nöthig hält, eine ſolche, wenigſtens materiell ausgezeichnete, Organiſation in voller Jugendkraft hingeopfert werden muß, während bei zweckmäßigern Inſtitutionen man ſie vielleicht noch lange und höchſt erfolgreich zum Nutzen der Geſellſchaft verwenden könnte, ohne dieſe dabei zu gefährden. Das Publikum, welches den großen Saal dicht erfüllte, benahm ſich ſehr anſtändig, und ſogar hinſichtlich des Verbrechers mit vieler Delicateſſe, da nur ſelten, und ich möchte ſagen verſtohlen, die neugierigen Blicke ſich nach ihm richteten.

Nachdem das Urtheil geſprochen, adreſſirte Sir John noch eine, meines Erachtens höchſt unnütze, moraliſche Anrede post festum an den armen Teufel, um ihm ſeine Sünden ſpeciell herzuzählen und vorzuhalten. Der Delinquent verzog keine Miene dabei, obgleich ihm zum Ueberfluß Alles auch noch durch einen Dolmetſcher Malteſiſch überſetzt wurde, und ſeine Gleichgültigkeit war ſo groß, daß ein Ununterrichteter füglich hätte glauben können, er ſey nur zufällig hier, und nähme von Allen am wenigſten Theil an der Verhandlung. Ein komiſches Element, das wir in der Welt auch den ernſteſten Dingen faſt immer beigemiſcht finden, blieb auch hier nicht aus. Während der Richter, in ſeinem ſchon an ſich ſo lächerlichen Coſtüme, in der fremden Zunge, die er nicht zum Beſten ausſprach, gegen das Laſter des Trunkes deklamirte, trank er ſelbſt fortwährend aus einem großen Kelchglaſe, deſſen braunen Inhalt die Meiſten für Grog anſahen. Es war indeß ohne Zweifel nur Tiſane.

Schließlich muß ich noch bemerken, daß ich Alles ſehr genau betrachten konnte, da ich auf der Tribüne rechts den Richtern ſaß, während auf ihrer Linken der vertriebne Bey von Bengazy, in ſeinem ſplendiden Coſtüme, placirt war, der, gewohnt die Köpfe ohne ſo viele Umſtände abzuſchlagen, ſehr verwundert über die hier ſtattfindenden Weitläuftigkeiten zu ſeyn ſchien.

Als ich mit Lorenzo nach Hauſe ging, überfiel uns ein furchtbares Gewitter, mit Hagel und einem Wolkenbruch verbunden, was uns in wenig Sekunden bis auf die Haut durchnäßte. Doch einige Stunden nachher war alles ſchon wieder heiter und trocken geworden, und das Meer im Hafen ſo eben wie ein Spiegel, ein ſehr erwünſchter Umſtand, da wir von den Offizieren des Edinburgh zum Eſſen eingeladen waren. Dies iſt das erſte Diner, dem ich in meinem Leben auf einem Linienſchiffe beiwohnte. Auch hier findet eine **Mess** ſtatt, an welcher jedoch, bei der eſſentiell ariſtokratiſchen Marine, der Befehlshaber nicht Theil nimmt, ſondern ſeine Tafel ſtets allein führt, jedoch gewöhnlich einige Mitglieder des Offizierkorps dazu einladet. Im Uebrigen ſind die Einrichtungen dieſelben, und auch der Luxus nicht geringer, als bei der **Mess** der Landtruppen, wobei es dann immer ein auffallender Gegenſtand für einen deutſchen Militair bleibt, zu ſehen, daß im engliſchen Dienſt kein Offizier exiſtirt, der ſich nicht (außer im Felde) täglich an eine Tafel niederſetzen kann, wo er zwiſchen fünfzig Schüſſeln und einem halben Dutzend der feinſten und beſten Weinſorten die Auswahl hat.

Der heutige Präſident der Schiffs-Mess war von der Familie Talbot aus Malahide, ein ſehr artiger junger Mann, mit dem ich mich freute, eine Gelegenheit zum Austauſch irländiſcher mir immer lieben Erinnerungen zu finden. Er war kürzlich aus Smyrna hier angekommen, und ſchenkte mir vortrefflichen türkiſchen Tabak, von dem meine Proviſion eben auszugehen anfing. Die Herzlichkeit der Seeleute hat für einen gemüthlichen Menſchen etwas ſehr Feſſelndes, und das Andenken dieſes angenehm verlebten Abends, wie des mir ſo freundlichen Offizierkorps des Edinburgh, wird mir ſtets theuer bleiben.

Den 11ten.

Autoren, die ſo aufrichtig als ich ſind, werden ohne Umſtände geſtehen, daß keine Lectüre anziehender für ſie geweſen ſey, als die ihres erſten ſelbſtgeſchriebenen Buches, wenn es nach allerlei Schwierigkeiten endlich gedruckt in ihre Hände kam. Es iſt dies der allmächtige Inſtinkt der Vaterliebe! Anders aber verhält es ſich, wenn man das Unglück hat, in eine fremde Sprache überſetzt zu werden. Davon überzeugte ich mich heute, als mir Jemand, wahrſcheinlich in der guten Meinung, mir ein Vergnügen damit zu machen, die Tutti frutti engliſch überſandte. Der Ueberſetzer hat mir allerdings eine Ehre durch ſeine Arbeit angethan, das, was er verſtanden, auch gut übertragen, weßhalb ich, früher nur in dem Buche blätternd, mich zu einem höflichen Dankſagungsſchreiben, als Antwort auf einen von ihm erhaltenen Brief, verpflichtet hielt. Seitdem ich es aber ganz geleſen, muß ich mich eben ſo ſehr über häufige Weglaſſungen, als Zuſätze beklagen. Findet man aber ſo viel in einem Buche zu ſtreichen, thut man beſſer, es gar nicht zu überſetzen, und fühlt man ſich ſelbſt als Compoſiteur, thut man ebenfalls beſſer — ein eigenes Buch zu ſchreiben. Ueberdieß könnten hundert Stellen angeführt werden, wo ich gar nicht verſtanden wurde, und Anekdoten und Anſpielungen dadurch gerade ihre Pointe verloren, ſo daß ſie jetzt wie ein Rumpf ohne Kopf daſtehen. Ich will hier nur zur Beluſtigung meiner deutſchen Leſer einige der drolligſten Mißverſtändniſſe anführen.

Im erſten Theile ſage ich, daß die neu eingeſetzte preußiſche Regierung in Cleve, obgleich zehnmal ſtärker im Perſonal, als die frühere, die ſtets alle currente Arbeit aufgeräumt hatte, ſchon in Einem Jahre über tauſend Nummern ſchuldete.

Dies iſt überſetzt: „Schon nach Einem Jahre hatte die neue preußiſche Regierung beträchtliche Schulden gemacht.“

— Im zweiten Theil iſt „die alte Schaffnerin," welche mich im Schloß des Herrn von Maleke herumführte, ſtets durch „old shepherdes" (alte Schafmeiſterin) übertragen.

An einem andern Orte, wo von einem Kirchhofe in Schleſien die Rede iſt, ſteht im Original: „Erfahrung lehrt leider, daß auch in Schleſien oft Lebende begraben wurden." Ueberſetzung: „Erfahrung lehrt leider, daß in Schleſien mehr Lebende als Todte begraben wurden."

Ein indignirter Leſer hatte hier mit Bleiſtift an den Rand geſchrieben: „The author is an impudent liar." So wird man unſchuldigerweiſe beurtheilt! und den Briefen eines Verſtorbenen iſt es, ohngeachtet der hohen Vortrefflichkeit dieſer Ueberſetzung im Allgemeinen, doch im Einzelnen auch verſchiedene Male nicht beſſer ergangen.

Hier noch ein letztes Quid-pro-quo. Original: „Die Statue des großen Feldmarſchalls (Blücher) vom großen Profeſſor (Rauch)." Ueberſetzung: „Die Statue des großen Marſchalls, einſt auch Breslau's größten Profeſſors" — und hundert ähnliche blunders mehr.

Man kann ſich denken, was nun erſt aus dem Original geworden iſt, als es aus der engliſchen

Ueberſetzung noch einmal in die franzöſiſche überging.

Ich bitte daher meinen verehrten Buchhändler hier recht inſtändig öffentlich (wie ich es bereits privatim gethan): wenn er meine unbedeutenden Schreibereien überſetzen laſſen will, das Manuſcript davon vorher beſſer durchſehen zu laſſen — verwahre mich aber zugleich bei Engländern und Franzoſen durch die Erklärung: daß, wenn auf der Ueberſetzung eines Buches, das ich geſchrieben, nicht ausdrücklich angemerkt iſt: „Revidirt vom Verfaſſer!“ ich für das zufällig entſtellte Kind nicht mehr reſponſabel bleiben kann. In Frankreich hat man ſogar meine soi-disant Memoiren mit Herren Doktor Förſter's Briefen eines Lebenden, zwei ganze Theile! als meinem Werke, bereichert. Hierdurch erzeigte man mir nun zwar wiederum ſogar eine doppelte Ehre, aber es iſt eben ſo wenig mein Wunſch, mit fremden Federn zu prangen, als mir die meinigen ausrupfen zu laſſen. Suum cuique!

Ein Beſuch des Capitain Wright unterbrach mich hier, um mich zu den Schießübungen der Artillerie abzuholen. Wir beſahen zuerſt das dem Capitain untergebene Militairmagazin der Inſel, deſſen Vorräthe (stores) den Werth einer Million Pfund Sterling überſteigen. Ein von achtzig Fuß hohen Felſen eingefaßter Hof war faſt ganz mit prismatiſch aufgeſtellten, ſorgfältig geſchwärzten Kugeln von faſt allen Calibern angefüllt. Die übrigen, die Marine wie die Landtruppen betreffenden Gegenſtände, welche ſich in beiſpielloſer Vollſtändigkeit, von den Offizierzelten bis zu den Lichtputzen herab, vorfinden, ſind in vielen großen Sälen mit muſterhafter Ordnung aufgeſtellt und verwahrt, doch ſah ich nichts Neues darin, was einer beſondern Erwähnung verdiente.

Die Artillerie-Uebung, welche vom Fort Ricaſoli aus ſtattfand, fiel ſehr gut aus. Nachdem die gegenwärtigen Mannſchaften die Revüe paſſirt, wobei mir auch hier die Schönheit und Größe der Leute vortheilhaft auffiel, begann das Schießen nach der Scheibe mit Mörſern und Kanonen von verſchiedenen Calibern. Ich ſelbſt richtete mehrere Pièçen, ohne jedoch die Scheibe zu treffen, welches überhaupt nur zweimal gelang, doch fielen die Kugeln ſtets innerhalb einer nahen Diſtanz vom Ziele. Auch hier hatte ich den Bey von Bengazy wieder als Pendant neben mir, und er fand, wie er mir verſicherte, am Kanonenſpiel weit mehr Vergnügen, als an der Uebung der Juſtiz. Doch zielte er nicht beſſer als ich.

Von hier begaben wir uns nach dem nahen Fort

St. Angelo, das eins der anſehnlichſten, das älteſte, und von allen das pittoreskeſte in Malta iſt. Es beherrſcht den Eingang des großen Hafens, den es mit vier über einander liegenden Batterieen vom Cavalier aus bis dicht am Waſſerſpiegel herab beſtreicht. Sie ſind zuſammen mit achtundſechzig Geſchützen, theils Vierundzwanzig-, theils Zwölfpfündern armirt, und würden jedes eindringende Schiff in wenig Minuten in den Grund bohren. Auf dem Cavalier befindet ſich ein kleines Thürmchen, in dem eine Glocke hängt, welche die Ritter von Rhodus mitbrachten. L'Isle Adam wohnte auf dieſem Fort in einem kleinen, aber bequemen Hauſe, dem einzigen, auf dem die Franzoſen das Wappen verſchont haben. Die Fontaine des anſtoßenden Gartens fanden wir von einem äußerſt zierlichen Farrenkraut überhangen, und die Mauern mit dem feinen Laub des Pfefferbaumes dicht tapezirt. In der zerſtörten Capelle, in welcher Isle Adam beigeſetzt wurde, ſieht man noch eine ſchöne Granitſäule, ebenfalls aus Rhodus, gleich der Glocke ein Gegenſtand, dem die Ritter eine zärtliche Ehrfurcht bewieſen. Gegenüber ſieht man ein Schilderhaus von Stein, auf welchem auf der einen Seite ein Ohr, auf der andern ein Auge in coloſſalen Verhältniſſen ausgebauen ſind. Ich liebe dieſe kleinen Witze der alten Architektur.

Wir ſpeiſten in der Meſs der Artillerie, deren Local ſich neben dem Leuchtthurm, in dem obern gewölbten Theil einer ehemaligen Kirche befindet, und kehrten erſt ſpät in der Nacht, bei tageshellem Mondſchein, zu Fuß nach unſerem Hotel zurück, von mehreren der Offiziere begleitet. Wir fanden Alle, daß das Spazierengehen in der Stadt weit angenehmer bei Nacht als bei Tage ſey; alle Paläſte erſchienen impoſanter, kein Gedränge hinderte, keine Bettler und keine Diebe waren zu beſorgen. Die letztern ſind hier ſehr thätig, wenn es dunkel iſt, oder das Getümmel des Tages ſie begünſtigt, und ſtahlen mir während meines hieſigen Aufenthaltes drei Tücher aus der Taſche. Ein noch ſonderbarer Umſtand war dieſer: Ich hatte in einem der vornehmſten hieſigen Häuſer gegeſſen, und als ich nach Hauſe fahren wollte, fehlte mein Mantel im Vorzimmer. Fünf Tage lang konnte ich nichts davon erfahren und hielt ihn für verloren, als man ihn ganz unverhofft in einer Loge des Theaters wiederfand. So berichtete wenigſtens der Haushofmeiſter, indem er mir ihn zuſchickte.

Bei Gelegenheit des Geſprächs über die Bettler erzählte einer der Offiziere, daß ſein Freund Mac Maul, ein Schotte, der dreißigtauſend Pfund Sterling Revenüen hat, und daher gewöhnlich im höchſten Luxus lebt, vor einigen Jahren die Wette einging, den Weg von ſeinem Schloß nach London und wieder zurück — ungefähr tauſend engliſche Meilen — ohne einen Pfennig Geld mitzunehmen, bettelnd zurückzulegen, und dieſe Wette nicht nur gewann, ſondern auch ein neu acquirirtes Capital von mehreren Schillingen als Trophäe mit zurückbrachte. Es gehört wahrlich bedeutende Charakterſtärke zu einem ſolchen Unternehmen, wiewohl es dem, der aus wirklicher Noth daſſelbe thun muß, doch ſchwerer ankommen mag; denn es geht mit Mangel und Elend wie mit der Kälte. Wenn man ſich lange gut durchgewärmt hat, kann man, auch leicht angezogen, dem Froſte beſſer und geraumere Zeit trotzen, als wenn man ſchon vorher halb verfroren war.

Den 12ten.

Meine hieſige Lebensart iſt ſo regelmäßig, wie in einem Kloſter, obgleich etwas mannigfaltiger.

Die Zeit, welche mir die Einladungen in der Stadt und die aus Wißbegierde unternommenen Excurſionen übrig laſſen, wird meiſt zur Lektüre verwandt, welche hier mehr Nahrung als in Afrika findet, und bei der ich, als raffinirender Vergnügling, mir die Lehre abſtrahirt habe: rührende Dinge nur vor Tiſch, als appetiterweckend, lächerliche nach Tiſch, als digeſtif, und langweilige nur vor dem Schlafengehen zu leſen. Alles das gehört weſentlich zur Kunſt, das menſchliche Leben zu verlängern, und wird zu ſehr von den nur ſo in den Tag hinein Lebenden unberückſichtigt gelaſſen.

Von den Begebenheiten des heutigen Tages iſt wenig zu berichten.

Der von der Stadt weſtlich ſich erſtreckende Theil der Inſel war mir noch unbekannt geblieben, und ich widmete ihm daher einen ganz ſolitairen Spazierritt. Das Land iſt hier beſonders gut cultivirt, und ein großer Theil des Felſenbodens ſelbſt, der mühſam mit Pulver geſprengt wird, bildet nachher, wenn er erſt verwittert iſt, einen höchſt fruchtbaren Beſtandtheil des Erdreichs. Der Hauptanbau beſteht aus der, ſo lange ſchon hier florirenden weißen und gelben Baumwolle, die in Gerſtenfelder gepflanzt wird und drei Jahre aushält. Auf allen Höhen ſieht man Kirchen, und in jeder wenigſtens ein Gemälde des unermüdlichen Calabreſe. An vielen ſchönen Häuſern der Caſal's bewunderte ich die große Abwechslung in den originellen und geſchmackvollen Zierden der Balkons, von denen ich mehrere in meinem Taſchenbuch copirte. Die Landſtraßen ſind fortwährend belebt, und das übervölkerte Malta gleicht in dieſer Hinſicht einem wahren Ameiſenhaufen. So wie man einem Dorfe naht, ſind auch ſchon zwanzig bis dreißig Menſchen um den Fremden verſammelt, um ihre Dienſte anzubieten. Mit der kleinſten Remuneration zufrieden, ſcheint ihre Ausdauer ohne Ende. Man mag meilenweit galoppiren, ein Malteſer folgt ſo bequem als ein gelernter churſächſiſcher Hofläufer.

Nicht weit von Caſal Zeitun ſind einige antike Mauerreſte, die man einem Tempel des Herkules zuſchreibt; und bei Caſal Gudia beſitzt eine Malteſer Dame einen Palaſt und Garten, welche ſehenswerth ſeyn ſollen. Ich konnte aber Niemand finden, um mir die wohlverſchloſſenen, eiſernen Gitterthore zu öffnen. Alles, was ich daher von den Anlagen ſah, war eine, über die hohen Umfangsmauern hervorragende, ganz neu aufgeführte Ruine. Wenn das Andere dieſem Eſchantillon gleicht, habe ich nicht viel verloren.

Den 1ſten.

Der joviale Herr Martins gab heute ein Frühſtück mir zu Ehren, deſſen Stunde auf meine Bitte um vier Uhr Nachmittags angeſetzt war; ich muß aber mit Schaam bekennen, daß ich erſt um ſechs Uhr daſelbſt anlangte. Herr Martins wohnt in einem kleinen

17.

Pückler an Varnhagen.

(Berlin, den 29. November 1830.)

Ich ſage tauſend Dank für das überſchickte Buch, und werde noch heute meinen Dank mündlich abſtatten.

Ich bin dieſe Tage mit meiner Arbeit und unausweichlichen Einladungen ſo beſchäftigt geweſen, daß ich wie gejagt war.

Mit vielem Vergnügen habe ich mich geſtern überzeugt, daß den König mein Buch durchaus nicht gegen mich indisponirt, und überhaupt ſowohl in der Geſellſchaft des Hofes, wie der Stadt, nur die Fouqué's und Golz nebſt nächſtem Anhang mir gram geworden ſind. Selbſt der Kronprinz, der etwas aufgehetzt ſchien, iſt verbindlicher, und unterſcheidet wohl, daß man die Diener angreifen kann ohne dem Herrn zu nahe treten zu wollen.

Mit freundſchaftlichſter Verehrung

Euer Hochwohlgeboren

ergebenſter H. Pückler.

18.

Rahel an die Fürſtin von Pückler-Muskau.

Freitag, den 9. Dezember 1830.

Soll ich Klagen führen, theure Frau Fürſtin, als Dank für alle huldvolle Güte, die Sie mir zukommen laſſen, um nur einigermaßen mein Betragen zu rechtfertigen! Zweimal ſchon war ich vor Ihrer Thüre; geſtern und heute, ohne Ihre Durchlaucht nur wiſſen laſſen zu wollen, daß ich unten ſei, ſo völlig unmöglich war es mir, hinaufzuſteigen. In einem an Tollheit gleichenden Nervenreiz ſetzte ich mich in den Wagen, ohne nur abzuſehen, wie ich meine Treppe wieder hinaufkommen ſoll; ſo verbitterte dieſer Gedanke meine Kranken-

Elyſium, und etwas Vollkommeneres, als ſeine Villa und ſein Garten in ihrem kleinen Maßſtabe, iſt nicht herzuſtellen. Eine fünfzig Fuß hohe Mauer, mit Epheu und andern Kriechpflanzen wie mit einem Teppich überzogen, ſchließt den Garten gegen die Feſtungswerke, und ein dichter Gang von treillage, mit Wein überrankt, bildet ſeine Grenze nach dem Hafen, deſſen Gewäſſer in einer Tiefe von ungefähr dreißig Fuß einen ſchmalen Quai beſpülen, welcher unten vorbeiführt. An den Laubgang ſchließt ſich ein offener Salon, der mit dem Hauſe communicirt, das, geräumig und kühl, mit allen Bequemlichkeiten einer luxuriöſen Wohnung verſehen iſt. Der Garten ſelbſt, reich an wohlbenutzten, mit künſtleriſchem Sinn verzierten Felſenquellen, iſt eben ſo vollſtändig mit den ſchönſten und ſeltenſten hohen Bäumen, als mit üppig wuchernden blühenden Sträuchen und andern Gewächſen angefüllt. Schön geformte coloſſale Vaſen, aus denen lange Feſtons bunt beblumter Waſſerpflanzen herabhängen, heimliche ſchattige Plätze, geſtickte Parterres (wie die Kunſtſprache ſie nennt) und Wege, die launig in verſchiedenen Figuren mit farbigen Kieſeln ausgelegt und mit Rinnen von Quaderſteinen eingefaßt ſind, verrathen den Geſchmack und Reichthum deſſen, der dieſe reizende Einſiedelei ſchuf. Das Grundſtück gehört dem Gouvernement, und Herr Martins iſt nur einſtweilen Nutznießer deſſelben, doch gebührt ihm das Verdienſt einer muſterhaften Unterhaltung. Der Mond glänzte ſchon am Firmament, als ich ankam, was den magiſchen Effect des Ganzen nur vermehrte. Nach einem kurzen Spaziergang ſetzten wir uns zur Tafel, der ein ſehr animirter Ball folgte. Vorher ward jedoch noch eine halbe Stunde angenehm mit Beſichtigung ausgezeichnet ſchöner Pflanzenzeichnungen unſers Wirthes zugebracht. Die Vortrefflichkeit dieſer Kunſtwerke erregt um ſo mehr Erſtaunen, da Herr Martins erſt im acht und ſechzigſten Jahre angefangen hat, zeichnen zu lernen, und es in kurzer Zeit dennoch weiter darin gebracht, als die Meiſten es in ihrem ganzen Leben vermögen. Die Thätigkeit und Lebendigkeit dieſes alten Mannes hat in der That etwas Wunderbares! Auch auf dem Ball war von allen Tänzern er der Unermüdlichſte, und drehte ſich wie ein Kreiſel mit Jung und Alt ohne Aufhören umher, wobei er jedoch einmal an der großen Baßgeige hängen blieb, die unter fürchterlichem Gepraſſel, zum nicht geringen Schrecken ihres Beſitzers, unwillkürlich eine halbe Walztour mitmachen mußte. Man ſah mehrere liebliche Frauen in dieſer kleinen Geſellſchaft, an deren Spitze ich die Gemahlin des aus Tripolis hierher geflüchteten ſchwediſchen Conſuls daſelbſt, Herrn Hahr, vor Allen nennen muß. Sie ſchien ſich ſehr nach Tripolis zurückzuſehnen und verſicherte, daß der dortige Aufenthalt, in geſellſchaftlicher wie in anderer Hinſicht, äußerſt befriedigend ſey, auch die Conſuln und Fremden daſelbſt, ganz im Gegenſatz zu dem ſtreitſüchtig kleinſtädtiſchen Tunis, immer wie eine und dieſelbe Familie zuſammengelebt hätten. Ihr Mann dagegen, obgleich er dem, was ſeine Frau ſagte, nicht widerſprach, litt mehr am nördlichen Heimweh. Er iſt früher eine Zeit lang Adjutant des Prinzen Oscar geweſen, ſprach mit Enthuſiasmus von dieſem, wie vom Könige, und verſicherte, daß das ganze Land dieſe Geſinnung vollſtändig theile.

Um Mitternacht war zwar das Frühſtück zu Ende, doch die Nacht zu ſchön, um ſchon ſchlafen zu gehen. Obgleich ſich ſchwarze Wolken am Himmel aufgethürmt hatten und den Mond oft verbargen, blieb die Luft ſo mild und lau, wie in einer Juninacht. Ich begann daher mit Lorenzo noch einen langen Spaziergang, nachdem wir am Palaſt des Gouverneurs aus unſerm Wagen geſtiegen waren. Die Straße bis zum Leuchtthurm hinabwandernd, folgten wir von da an dem Saum der Wälle, längs des großen Hafens bis zum Zollhauſe, eine Promenade, die faſt in jeder Minute eine abwechſelnde Ausſicht eröffnet. Gleich im Anfang überſchritten wir einen weiten mit Quadern gepflaſterten Platz, aus dem eine Menge Oeffnungen, gleich kurzen Flaſchenhälſen, herausragen, die durch runde Steine geſchloſſen ſind; denn unter der Oberfläche dieſes Platzes befinden ſich die Silo's, die Getreidemagazine der Feſtung. Weiterhin erreichten wir eine hohe Terraſſe, mit Arkaden eingefaßt, wo das Grabmal des Generals Abercromby in Form eines nur in den Proportionen etwas verfehlten antiken Tempels ſteht. Reihen von Lilabäumen ſind hier auf grünem Raſen gepflanzt, und ein elegantes eiſernes Gitter umſchließt das Ganze. Wir verfolgten unſern Weg, zum Theil auf dem Parapet einer Mauer gehend, auf die wir uns geſchwungen hatten, um den Effect der Felſenwand beſſer zu genießen, die von hier an hundert Fuß nach dem Meere ſenkrecht niederſteigt. Bei dieſer Gelegenheit erzählte mir Lorenzo, daß er einſt in Halle einen Mann von den Hausmannsthürmen herabfallen ſah, der, nach ſeinem Hute greifend, das Gleichgewicht verloren hatte, ſich aber in der Luft ſo umdrehte, daß er dennoch mit den Füßen das Steinpflaſter zuerſt erreichte. Der Erfolg war in der Hinſicht ſonderbar, daß er eigentlich kein Glied zerbrach, ſondern der ganze untere Theil ſeines Körpers bis an die Bruſt nur förmlich zuſammengeſchoben wurde, und nachher bloß eine Art weicher Maſſe bildete, ſo daß der Unglückliche nach dem Fall nur halb ſo hoch als vorher erſchien, dennoch aber erſt nach furchtbaren Leiden ſeinen Geiſt aufgab.

Als wir bei der Dogana ankamen, wo die Hauptſtation der Barken iſt, waren noch einige derſelben bereit, um die Verſpäteten über den Hafen nach den andern Theilen der Stadt zu bringen. Meine Luſt an dem nächtlichen Umherirren war noch immer gleich lebhaft. Ich ſprang daher, von Lorenzo gefolgt, in eine der Barken, die eine große Laterne aufgepflanzt hatte, und befahl, nach dem hohen Meere zu ſteuern. Der Mondſchein blitzte noch überall auf den leiſe ſpielenden Wellen, die ſich in der ebenen Waſſerfläche kaum mehr als der Sand der Wüſte erhoben. Stillſchweigend, nur den gleichmäßigen Schlag der Ruder hörend, ſchifften wir, Jeder ſeinen Gedanken nachhängend, dahin. Nachdem wir ungefähr eine halbe Stunde Wegs zurückgelegt haben mochten, begann der Himmel ſich immer drohender zu umziehen, und gegen dieſes zunehmende Dunkel erſchien jetzt, von der freien See aus geſehen, der Leuchtthurm in ſolcher Pracht, daß man, gleich der Sonne, ſein blendendes Licht kaum ertragen konnte. Auf die ſchon mehrmals mit einiger

Verlegenheit wiederholte Frage der Schiffer: wo wir denn eigentlich hinwollten? erwiederte ich im Scherz, aber mit ſehr ernſthafter Miene: nach Sicilien. Sie lachten zwar bei dieſen Worten, wurden aber zuletzt, da die Reiſe immer fortging, ſichtlich irre und wahrſcheinlich bedenklich, ob ſie nicht ein paar tolle Engländer geladen, die ernſtlich die Abſicht hätten, eine Nachtfahrt von fünfzig Seemeilen zu unternehmen. Ich ließ ſie noch eine Zeit lang in der Ungewißheit, bis der ſich erhebende Wind und das Murmeln eines fernen Donners mich endlich bewogen, die Rückkehr zu gebieten. Wir konnten an der verdoppelten Schnelle und Freudigkeit, mit der die guten Leute die Ruder handhabten, deutlich ſehen, wie viel vergnügter ſie ihren Lauf rückwärts als vorwärts richteten, eine Dispoſition, die ſie in unſerer Zeit mit gar Vielen gemein haben. Doch der Weg war weit, und der Leuchtthurm noch fern, als das Gewitter mit immer größerer Schnelligkeit herannahte. Ihm zu entgehen war bald nicht mehr möglich, doch glücklicherweiſe ward es von keinem Sturme begleitet. Als wir uns dem Eingang des Hafens endlich näherten, erleuchtete häufig der flammende Himmel, nach Intervallen der ſchwärzeſten Nacht, die weißen Häuſer der Stadt ſo hell wie am Tage. Während einer dieſer jählingen

Illuminationen fuhr mit ungeheurem Krachen ein rothgezackter Blitz über das antike Grabmal hin, auf dem wir noch vor einigen Stunden geſtanden hatten, und verlöſchte dann vor uns in den ſchäumenden Fluthen der See. In demſelben Augenblick ſah ich, nicht ohne Verwunderung, auf dem vorher ganz freien Meere ein kleines Schiff mit einem einzigen Segel, das der Wind auf's Aeußerſte aufgeblaſen hatte, wie ein Pfeil bei uns vorbeiſchießen. Mein zweiter Blick fiel auf eine hohe ſchwarze Geſtalt, deren Züge bei dem Leuchten eines neuen Blitzes mir ſogleich den Matroſen in den Katakomben zurückriefen, der eine ſo auffallende Aehnlichkeit mit dem entfernten Grafen hatte. Doch ſchon war das Schiff an uns vorüber, ein wahrer Schrecken aber durchzuckte mich, als ich jetzt am Steuer denſelben Rothmantel gewahr ward, der mir ſchon in Afrika auf ſo geheimnißvolle Weiſe erſchienen war. „Kennt Ihr dies Schiff und die Leute darin?“ frug ich haſtig meine Gondeliere.

„Es ſind Fremde ohne Zweifel,“ ſagte der Eine gleichgültig, „und das Schiff iſt eine Fiſcherbarke. Doch wem ſie gehört, weiß ich nicht.“

Sollte dies wirklich der Graf geweſen ſeyn? Unſinn —! Kann er ſich verjüngen, oder iſt er ein Schwarzkünſtler, der ſein zerſchmettertes Antlitz wieder neu zu ſchaffen vermag? Die ſolle du logis (wie der naive Montaigne die Phantaſie nennt) ſpuckt in meinem Kopf, und ich muß die albernen Gedanken gewaltſam entfernen, ſonſt werde ich noch ſelbſt das Opfer dieſer gefährlichen Geiſtesſpielerei. —

Auch Lorenzo ſchien frappirt, aber nur über meine ſichtliche Bewegung; denn ihm war das Uebrige entweder entgangen, oder eben ſo wenig wunderbar vorgekommen als den Schiffern, und er meinte daher, mir meine Bernus ſorgſam umhängend, ich habe mich gewiß verkältet und ſähe unwohl aus — eine Aeußerung, die mir in eines Andern Munde wie Spott vorgekommen ſeyn würde. Ich hüllte mich, ohne ſie zu beantworten, ſchweigend in das afrikaniſche Gewand; denn ein graupelnder kalter Regen fing an herabzuſtrömen, und dieſe unbequeme Realität vertrieb vor der Hand die Bilder des Wahns. Wir waren Alle ganz froh, als das Schaukeln aufhörte, und wir den Steinquai wieder erreicht hatten, denn des unbeſtändigen Meeres Natur war jetzt übel gegen jenen Moment verändert, in dem unſere Fahrt begann. Als wir daher, vor Froſt ſchauernd, zu Hauſe ankamen und noch eine Viertelſtunde an der verſchloſſenen Thüre pochen mußten, ehe man uns öffnete, konnten wir behaupten, unſere Luſt heute vollſtändig gebüßt zu haben.

Den 14ten.

Beim Himmel, ich weiß nicht mehr, was ich denken ſoll! Heute früh fand ich auf meinem Nachttiſch einen offenen Zettel, mit dem ſonderbaren Zeichen eines mit dem Halbmond verſchlungenen Kreuzes unterzeichnet, folgenden Inhalts:

„Freund von Kurbes!“

„Geh'n Sie nicht nach Griechenland! Sie ahnen, wenn Sie ſich auch ſelbſt darüber zu täuſchen ſuchen, daß mir Mittel zu Gebote ſtehen, welche über Ihre Beurtheilung hinausragen. Durch ſie weiß ich, daß Ihnen in jenem Lande viel Ungemach und ſogar bedenkliche Gefahren drohen. Noch können Sie ſie vermeiden, obgleich in dieſer Zeit allerdings Ihre ganze Conſtellation ſich ungünſtig geſtaltet. Wenn Sie meinem Rath folgen wollen, benutzen Sie, ohne die Stadt bis dahin zu verlaſſen, das in wenig Tagen nach Aegypten ſegelnde Dampfboot, welches eine glückliche Ueberfahrt haben wird. Es iſt freie Theilnahme, der Sie dieſe Zeilen verdanken. Verkennen Sie ſie nicht. Ich erwarte Sie in Syrien, wo Sie bei Lady Eſther Stanhope weitere Nachricht von mir erhalten werden.“

* * *

Ich knitterte das Papier verdrüßlich zuſammen. Wahrlich, rief ich, höhniſch lachend: die Sterne haben dich noch wenig Menſchenkenntniß gelehrt, mein guter Graf, der ſtets den Zauberer ſpielen will. Gerade jetzt ſoll mir Niemand mehr die Reiſe nach Griechenland ausreden, und dergleichen Firlefanz wird mich gewiß am wenigſten davon zurückſchrecken. Hält er mich für ein Kind? — Aber was kann ſeine Abſicht bei alle dem ſeyn? Oder neckt mich einer meiner hieſigen jungen Freunde, denen ich von den Sonderbarkeiten des Grafen erzählt? Die Hand ſcheint in der That in etwas verſchieden von der, die ſein Abſchiedsbillet in Kurbes ſchrieb — doch wer könnte ſie hier auch nur ſo ähnlich nachahmen? Nein, es kann kein Anderer ſeyn als er!

Ich frug Selim, wer das Papier hergebracht, doch dieſer verſicherte, wie auch der hinzugekommene ſahrt. In der Art wie jetzt glaube ich noch nicht gelitten zu haben. Alle Stunden nehme ich ein Glas Champagner wie Medizin, um nicht ohnmächtig zu ſein, beim ſtillſten Stillliegen; zum zweitenmal ſteht mein Platz zum vielgeliebten Ballet leer. Keiner Freundin kann ich dienen, helfen, ja gebührend begegnen; die Kinder laſſe ich bei Mlle. Wilhelmine, und ſehe ſie nur Viertelſtunden lang. Laſſen Ihre Durchlaucht nur Gnade für Recht ergehen; es iſt ſo ſchon ſo arg, daß ich Sie auch nicht ein Bischen pflegen, unterhalten, und Ihnen etwas Erquickliches erzeigen kann, wie Sie mir; die Fremde der Hieſigen! Ich müßte Ihnen Faſanen und Ananas ſchicken; vorſchneiden, reichen, bereiten laſſen! Eine Gnade bitte ich mir aus!! Beſtellen ſich Ihre Durchlaucht etwas in meiner Bürgerküche! Suppe. Sie ſoll gut ſein. Nennen Sie ſie nur. Fiſche, die Dore ſehr gut bereitet. Schüſſelfiſche — zum Beiſpiel — mit Sardellen; vortrefflich. Nennen Sie mir etwas! oder ich erkundige mich nach Ihrer Speiſeſtunde, und ſchicke ganz allein etwas. Bitte, bitte!

Gewiß will, werde ich mich erholen; und klimme dann langſam Ihre Treppe hinauf. In einem großen, korridorreichen, ſchloßähnlichen, ſinnigen Gebäude müßten Kolonieen ſeiner Leute zuſammen wohnen: alles geheizt und erleuchtet; jedes Appartement mit einem Portier, das Ganze voller Beſcheidenheit und Wohlwollen, präparirter Luft, und herrlichſter Pflanzen, Bücher, Inſtrumente, kluge Freiheit; und höchſtens unpaß, nie krank. Dann wäre die Erde eine Station, wo ſich's auf Befriedigung warten ließe. Aber ſo — bekommt man für ſchönſte Sendungen, beſtes Behandeln, feinſtes Wohlwollen — roſa Antworten[1], auf's Höchſte! Auch ich ſehe das Elend ein; und damit will ich noch prahlen: wenigſtens zeigen, daß ich's beſſer möchte, wie hätte!

---

[1] Anmerkung: Auf roſa Papier geſchrieben.

Lorenzo, dem ich jedoch den Inhalt deſſelben nicht mittheilte, daß ſie nichts davon wüßten; freilich ſey die Thür meiner Zimmer, wie ich ſelbſt befohlen, nie verſchloſſen, und es könne alſo während meines langen Tagesſchlafes leicht Jemand ungeſehen hereingekommen ſeyn, doch hätten ſie nicht das Mindeſte bemerkt.

Der Mann, beruhigte ich mich endlich, liebt Theater-Effecte; — die Folge wird wohl lehren, was er will, und damit ſteckte ich das Blatt in mein Portefeuille, ſehr entſchloſſen, mich nicht im Geringſten daran zu kehren.

Ich hatte noch die Inſel Gozo zu beſichtigen, und obgleich das Wetter ſehr ungünſtig geworden war, erlaubte mir doch meine Zeit nach den ſchon gemachten Arrangements nicht mehr, die Partie länger aufzuſchieben, wenn ich anders die kleine Tour, der Ermahnung des anonymen Zettels gemäß, nicht ganz aufgeben wollte. Ich trug daher Lorenzo die Beſorgung meiner hieſigen Geſchäfte, nebſt der Obhut des Quartiers auf, und ſetzte mich gegen Mittag, bloß von Selim und meinem kleinen Francis begleitet, in den Wagen. Man hatte mir geſagt, daß man drei Stunden bis Murſa brauche, wo man ſich einſchifft; da jedoch das Fuhrwerk ſchwer, reichlich beladen und nur ein Pferd vorgeſpannt war, wir aber mehrere ſteile und lang anhaltende Berge zu überſteigen hatten, ſo wurden beinahe fünf Stunden daraus, ehe wir das Ende der Inſel erreichen konnten. Die nachtheiligen Folgen dieſer Verzögerung ward ich erſt ſpäter gewahr. Gewiß ſind die Malteſer Fuhrwerke das Unzweckmäßigſte, was man ſich denken kann, und geben einen neuen Beweis davon ab, wie ſchwer veralteter und eingewurzelter Unſinn auszurotten iſt. Sie beſtehen entweder aus einer zweiſitzigen oder auch vierſitzigen Kutſche (eine ſolche war die meine), in der bei uns noch etwa vor hundert Jahren üblich geweſenen Form. Statt der ſonſt gewöhnlichen vier Räder hat der ſchwere Kaſten deren nur zwei, und ſtatt der Deichſel eine plumpe, ſchwerfällige Gabel, in welche nur ein unglückliches Pferd geſpannt wird, denn zwei Pferde vorzuſpannen iſt gegen den Gebrauch. Niemand, ſagen ſie, wüßte damit umzugehen, und es mag daher noch ſo ſchwer geladen ſeyn, es bleibt unabänderlich bei einem Pferde. Ein Bock befindet ſich nicht an dem Wagen, ſondern der Kutſcher läuft neben demſelben her. Faſt nie hat das Pferd Zaum und Gebiß, ſondern bloß eine Halfter auf ſich, an welcher ſtatt der Leine ein kurzer Strick hängt, den der Führer in der Hand hält; oft fehlt ſogar auch dieſer. Auf kleinere Diſtanzen fährt man indeß mit einem ſolchen

Don-Quichotte-Fuhrwerk dennoch ziemlich raſch, und die Kutſcher traben unermüdlich daneben her, oder ſetzen ſich auch gelegentlich, um Athem zu ſchöpfen, einige Minuten auf den maſſiven Gabelbalken. Zum Antreiben des Pferdes haben ſie kleine Stacheln in der Hand, mit denen ſie das arme Thier häufig ſo grauſam zerſtechen, daß an allen Seiten das Blut von ihm herabläuft. In Folge dieſer unvernünftigen Einrichtung wurde ich heute, als ſollte des Grafen Prophezeihung ſogleich in Erfüllung gehen, wirklich der größten Gefahr ausgeſetzt. Bei einer jählingen und ſehr anhaltenden Steigung in dem faſt wüſten gebirgigen Theile der Inſel, und auf einem Wege, den auf der einen Seite nur eine hohe Mauer ohne alles Geländer ſtützte, konnte das ermüdete Pferd, dem plötzlich die Kräfte verſagten, der unverhältnißmäßigen Laſt nicht mehr Herr werden, und der Wagen begann ſogleich rückwärts herabzurollen. Zu meinem Glück riß ich im Moment die Thür auf und ſprang hinaus. Das Pferd hatte alle Fähigkeit des Widerſtandes verloren, und der dumme Menſch, der es am Stricke hielt, wußte nichts Anderes zu thun, als unter Geſchrei darauf loszuſtechen. Ich hatte gerade noch Zeit, einen daliegenden Stein unter das Rad zu werfen, was die Schnelligkeit ſeines Laufs ſo weit unterbrach, daß es

nun meinen und des Kutſchers vereinten Kräften möglich ward, den Wagen kurz darauf völlig zum Stehen zu bringen. Als dies geſchah, war das eine Rad in ſchräger Linie ſchon auf der Mauer ſelbſt angelangt, und kaum noch vier Zoll vom Abgrunde entfernt, in welchen, nur wenige Sekunden ſpäter, Kutſche, Pferd und Effecten mit meinem noch im Innern des Wagens befindlichen Diener, der eben erſt aus dem Schlaf erwacht war, ohne Rettung hinabgeſtürzt ſeyn würden. Dieſes Nachlaſſen des völlig entkräfteten Thieres fand nachher noch einige Male ſtatt, doch da wir nun Alle nebenher gingen, und ich die Vorſicht brauchte, den Kutſcher und Selim fortwährend Steine tragen zu laſſen, um ſie augenblicklich unter das Rad ſchieben zu können, bis ſich das Pferd wieder erholt, blieb wenigſtens keine Gefahr mehr zu beſorgen.

Es war überhaupt ein trauriger, widerlicher Tag, wie ich desgleichen in Malta noch nicht erlebt, — der Himmel fortwährend trüb' bedeckt, und trotz eines heftigen, eiskalten Sturmes regnete es häufig. Der Anblick des Landes war das Deſolateſte, was man ſich denken kann, denn nirgends erblickt man etwas Anderes als einen dürren Felſenboden von unmaleriſchen Formen, und wo noch ein Stückchen fruchtbares Land ſich dazwiſchen verloren hatte, war es, wie gewöhnlich, durch hohe, halb verfallene Mauern verborgen. Je mehr man ſich der Küſte nähert, je ſteriler und troſtloſer wird die Gegend, und die Bai, wo der heilige Paulus Schiffbruch gelitten haben ſoll, mag in melancholiſchem Anſehen und öder Nacktheit wenige ihres Gleichen haben, obgleich dieſe Oede hier, ſchon kurz nachher, von der Umgebung des kleinen Schloſſes Marſa, der Inſel Gozo gegenüber, wo möglich noch übertroffen wird. Als wir dort anlangten, nahte der Abend bereits mit ſtarken Schritten, während der Sturm, der den ganzen Tag in den Bergen um uns geſauſt, mit jeder Minute zunahm, ſo daß ſchon alle Fiſcherboote die heulende See verlaſſen und ſich in den kleinen Buchten am Ufer verkrochen hatten. Alles war wie todt und ausgeſtorben, und erſt nach langem Rufen erſchien der zerlumpte Wächter des einſamen Caſtells. Auf meine ungeduldige Frage, welche Anſtalten zur Ueberfahrt nach Gozo, welches noch fünf engliſche Meilen von hier entfernt iſt, ſtattfänden, erklärte er dies Unternehmen bei einem ſolchen Wetter für ganz unthunlich, auch ſey kein Fahrzeug mehr vorhanden. Doch als ich mich nun, im Hauſe umſah, fand ich alle irgend bewohnbaren Räume in dem ärmlichen Gebäude verſchloſſen, und nur ein ſchmutziges Vorgemach, ohne alle Meubles und mit Steinen gepflaſtert, konnte uns, bei einer höchſt empfindlichen Kälte, zum Nachtlager angewieſen werden; an etwas einer Mahlzeit Aehnliches, deren wir uns nach der letzten Motion doch ſehr bedürftig fühlten, war gar nicht zu denken, da ſich nicht einmal Brod genug im Hauſe befand, um uns nur nothdürftig zu ſättigen. Zurückzufahren war ebenfalls unmöglich, weil die völlig erſchöpfte Roſſinante ſich zu jeder ferneren Arbeit als völlig incapabel erwies.

Unter dieſen Umſtänden bat ich leichtſinnig den Wächter, Alles anzuwenden, um einen der in der Nähe campirenden Fiſcher zu vermögen, uns in ſeiner Barke überzuſetzen, und verſprach ihm, dafür zu zahlen, was er verlange. Geld macht überall, bei den armen Malteſern aber deſto leichter, Alles möglich, und ſchon nach einer Viertelſtunde hatten wir gefunden, was wir ſuchten. Wir mußten jedoch noch eine lange Strecke Wegs über glitſcherigen Steingrund, voll ſpitz daraus hervorragender Ecken, am Uferrande peinlich zu Fuß hinklettern, bis wir an eine verſteckte, von hohen Felſenpyramiden umſchloſſene Bucht gelangten, wo die kleine Nußſchaale ſtand, mit der wir das Wagſtück unternehmen ſollten. Es hatte ſich noch ein Dritter zu uns geſellt, ein ſehr hübſcher, junger Capuziner, den ich im Caſtell gefunden, wohin er heute von

Malta zu Fuß gewandert war, um ſich nach ſeinem Kloſter in Gozo zu begeben, und der dem Anerbieten einer freien Ueberfahrt und eines guten Soupers zur Nacht, wozu ich ihn einlud, nicht widerſtehen konnte. Man wälzte jetzt einige ſchwere Steine in den Kahn, damit er dem Andrang der Wogen etwas mehr Feſtigkeit entgegenſetzen könne, und drei Fiſcher, einer am Steuer, zwei zum Rudern, nebſt uns Dreien, fanden mit Mühe hinlänglichen Raum in dem gebrechlichen Fahrzeuge. Der Anblick, der ſich uns darbot, als wir in See ſtachen, hatte in Wahrheit etwas Schauervolles, und kaum vermochten wir den Capuziner im Kahn zurückzuhalten, welcher, erſchreckt, das Ufer wieder gewinnen, und die Nacht lieber faſtend, auf den kalten Steinen gelagert, aber in wohlthätiger Sicherheit zubringen, als dem erzürnten Elemente ſich weiter anvertrauen wollte. Der Sturm hatte jetzt einen ſo hohen Grad erreicht, daß die Wellen an den iſolirt ſtehenden Felſenkegeln vor uns höher als dieſe ſelbſt mit milchweißem Schaume emporſpritzten, während rund umher das Meer nur ein und daſſelbe omineuſe weißgetupfte Dunkelſchwarz unter aſchgrauem Himmel entfaltete. Ich geſtehe, daß mir nicht ganz wohl zu Muthe war, doch hätte ich mich vor mir ſelbſt geſchämt, jetzt umzudrehen, und überdies gab es mir (lache nicht, nachſichtsvoller Leſer!) großen Comfort, daß ich eine in Afrika's wüſten Zonen gefundene Medaille Cäſar's an meiner Uhrkette trug, wiewohl ich leider in keiner Weiſe, gleich ihm, dem Schiffer zurufen konnte: „Fürchte nichts, Du führſt Cäſar und ſein Glück!“ Aber Jeder hat ſeine Heiligen, deren Andenken, man weiß oft ſelbſt nicht warum, in den ernſtern Momenten des Lebens ihm eine Art Zuverſicht gewährt. Mit dieſer Medaille war es mir ohnedies ſonderbar gegangen. Ich hatte ſie ſeit langer Zeit verloren, und alles Suchen blieb vergebens, ſo daß ich keiner Hoffnung mehr Raum gab, ſie je wieder zu ſehen. Da fand ich ſie an meinem Geburtstage um Mitternacht, gerade der Stunde meiner Geburt, in dem letzten Briefe eines verſtorbenen Freundes wieder, auf einer Stelle deſſelben liegend, die etwas ſehr Wichtiges für mich beſagt. Wie die Münze aber dahin gekommen ſeyn konnte, blieb mir durchaus unbegreiflich.

Wahrlich, es war eine bedenkliche halbe Stunde, welche uns jetzt bevorſtand — ja, wie wir Gozo bei dieſem Zuſtande des Meeres und unſerer Barke endlich noch glücklich erreicht haben, kommt mir bis heute wie ein kleines Wunder vor, und das Erſtaunen aller bei der Landung Gegenwärtigen bewies eine ähnliche

Befehlen Ihro Durchlaucht über Mlle. Wilhelmine, über Dore, über mich, wenn Sie irgend etwas von uns brauchen können! Alle Menſchen ſind leidend. Der arme Fürſt; Varnhagen auch wieder zu Hauſe. Ihre Leute; meine Bekannten: alles, alles. Ich muß bald geneſen! Geſund oder krank; immer Ihre ergebene. Ich ſchmeichle mir; Sie wiſſen es! Varnhagen küßt Ihro Durchlaucht die Hand, und ſchreibt und ſchreibt. Der Fürſt meinte geſtern noch, uns heute zu beehren?!

F. V.

19.

Pückler an Varnhagen.

(Berlin, den 12. Dezember 1830.)

Mein verehrteſter Freund,

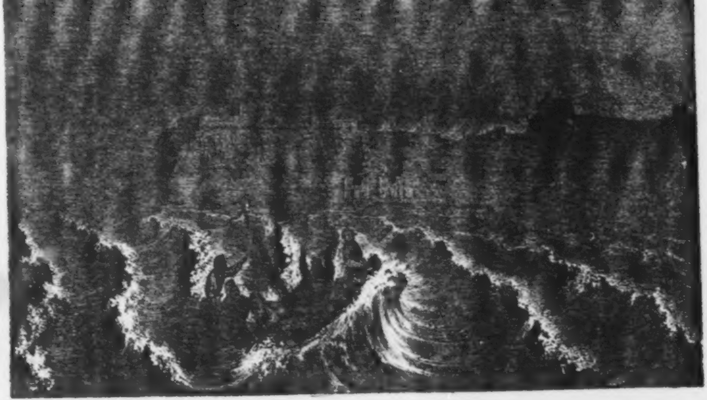
Sie werden ſich geſtern nicht wenig bei uns ennuyirt haben, da ſo viele Oelgötzen mit daſaßen, bei nächſter Gelegenheit hoffe ich einen angenehmeren Abend mit Ihnen allein bei uns zubringen zu können.

Einſtweilen fahre ich aber mit Zudringlichkeit als ein Verwöhnter fort, und ſchicke Ihnen zu rückſichtslos ſtrenger Beurtheilung beiliegenden Aufſatz.

Ich habe mich hier auf ein mir bisher ſehr fremdes Feld gewagt, aber nach Ueberzeugung geſprochen, und mit Ihrem Fiat verſehen (was übrigens unter uns bleibt, wie ſich von ſelbſt verſteht) will ich den Aufſatz lithographiren und vertheilen laſſen, auch den Prinzen vorlegen.

Wenn Ihre Geſchäfte es erlauben, ſo würde ich mich freuen, heute Abend ſelbſt die Antwort abholen zu dürfen. Ich komme gewiß, wenn Sie zu Hauſe ſind.

Anſicht. Die Bewegungen unſeres, meiſtens zwiſchen den hohen Wellen ganz verborgenen Bootes glichen vollkommen denen eines wilden und bockenden Pferdes, das Alles verſucht, um ſeinen Reiter abzuwerfen. Wir mußten uns auf den Grund niederkauern, um nicht herausgeſchleudert zu werden, und ſelbſt die beſſer an das Meer gewöhnten Fiſcher waren genöthigt, ſich fortwährend anzuklammern, um ſich im Gleichgewicht zu erhalten. Bald ſtand das Fahrzeug, ſich emporbäumend, gerade aufwärts auf dem Steuer, bald entgegengeſetzt auf dem Vordertheil, dann flog es zur Seite rechts und links, drehte ſich, ſchon ganz danieder liegend, in jählingen Stößen, und ſchöpfte mehrmals ſo viel Waſſer, daß wir durch die Anhäufung deſſelben von unten und durch die fortwährenden Ströme der überſpritzenden Wellen von oben in kurzer Zeit ſo naß waren wie im Bade. Die immer mehr einbrechende Dunkelheit machte unſere Lage nur noch ſchauderhafter, und in vielen Augenblicken, beſonders als wir dem Kanal gegenüber kamen, der zwiſchen den Inſeln Gozo und Comino durchführt, wo der Sturm am heftigſten wüthete, verzweifelten ſelbſt die Fiſcher an der Möglichkeit unſerer Rettung. Der Capuziner betete, der Länge nach auf dem Bauche liegend, ohne Unterlaß lateiniſch und malteſiſch, und bei jedem neuen



Der Sturm

Chor hörte man ihn ſchreiend **Maria sanctissima** um Erbarmen anrufen; die Fiſcher, mit dem Ausdruck der Angſt auf ihren braunen Geſichtern, zankten ſich mit leidenſchaftlichen Geberden, und warfen ſich gegenſeitig vor, bald nicht recht zu rudern, bald das Steuer ungeſchickt zu führen, was wohl auch Alles gegründet ſeyn mochte; Selim, gelb wie eine Citrone, unterhielt ſich lebhaft mit Muhammed[1]; ich weiß nicht, wie ich ausgeſehen habe — denn der Tod, wenn er uns bei geſundem Leibe in ſolcher ungewohnten Geſtalt nahe tritt, iſt kein Spaßmacher — doch war ich vollkommen gefaßt, und reflektirte, meiner Natur ganz treu, über das ſeltſame Schickſal, was mir hier beſtimmt zu ſeyn ſchien, nach ſo manchen wichtigeren Gelegenheiten auf eine eben ſo unerwartete als bedeutungsloſe Weiſe vom Schauplatz der Welt verſchwinden zu müſſen! Dabei erinnerte ich mich, daß erſt dieſen Morgen der Miſſethäter, deſſen Verurtheilung im Juſtizſaal ich vor wenig Tagen mit anhörte, gehangen worden war, und ich beim Hinausfahren aus der Stadt noch ſeinen kaum erkalteten Leichnam am Galgen im Winde umherſchwanken geſehen hatte — und nun, ſagte ich zu mir ſelbſt, müſſen wir armen Teufel, ſo unſchuldig wir ſind, jetzt nicht ziemlich dieſelben Gemüthsbewegungen überſtehen? — auch eine Todesnoth, welche überdies die Ungewißheit des Bevorſtehenden, und jene Unſchuld ſelbſt vielleicht nur noch empfindlicher machen. Denn davon bin ich überzeugt, daß die Schuld ein Troſt bei ſolcher Gelegenheit iſt, ſo paradox dieß im erſten Augenblick auch klingen mag. Jeder hat ein dunkles Gefühl in ſich: daß Schuld nicht ohne Strafe bleiben kann, welches für den Schuldigen eben die Qual iſt, und es liegt daher bei aller Furcht doch eine Art Beruhigung darin, dieſer Sühne endlich nahe zu ſeyn. Eben ſo iſt, wenn Schlimmes bevorſteht, die Gewißheit, beſonders bei ſchon länger vorher erfolgter Ankündigung derſelben, für den Mann, der ſich überhaupt zu faſſen verſteht, weniger angreifend, als der Zuſtand, wo nur noch eine ſchwache Hoffnung ſtatt findet. Jeder, der ſich genau beobachtet, muß dieß Letztere ſchon oft in ſeinem Leben beſtätigt gefunden haben — ich wenigſtens fühle ſo. Was nun unſere eigene heutige Rettung betrifft, ſo war ſie vorzüglich dem ſteten und beſtändig in gleicher Richtung forttreibenden Winde zu danken — hätte uns irgendwo, durch die Lage der Felſen herbeigeführt, ein contrairer Stoß gefaßt, ſo mußten wir unfehlbar im Wellenwirbel untergehen. Selbſt als wir dem Landungsplatze ſchon ſo nahe waren, daß wir ihn, ſo zu ſagen, faſt mit den Händen greifen zu können glaubten, bot ſich noch immer die größte Schwierigkeit dar, ihn wirklich zu erreichen. Nur nachdem man uns zwei lange Leinen, an Steine gebunden, zugeworfen hatte, konnten wir, gerade den Augenblick wahrnehmend, wo das ſich fortwährend hebende und ſinkende Boot in der erforderlichen Richtung ſtand, Einer nach dem Andern an's Land ſpringen. Mein armes Hündchen, das ſich die ganze Zeit über winſelnd unter meinem Mantel verborgen hatte, warf ich zuerſt an's Ufer. Dann folgten wir ſelbſt pêle-mêle ſo ſchnell als möglich, und nach und nach debarkirte man auch glücklich meine wenigen Effecten, von denen nichts verloren ging, als ein kleines, nur wenig bedeutende Papiere enthaltendes Portefeuille, in das ich am Morgen auch des Grafen Brief geſteckt, und das, als es beim Sprung an's Land aus meiner Taſche fiel, die Wellen zum einzigen Opfer behielten.

---

[1] Siehe das Bild.

Man wird ſich nach allem Geſagten ohne Mühe vorſtellen, wie leicht uns in der Seele wurde, als wir wieder feſten Boden unter unſern Füßen fühlten, und uns von einem Haufen theilnehmender Menſchen umgeben ſahen, die das Schauſpiel unſers mit dem wüthenden Meere kämpfenden Bootes trotz der ſchon eingetretenen Nacht noch herbeigelockt hatte. Ein alter weißbärtiger Mann declamirte heftig, in der mir unverſtändlichen Landesſprache, gegen unſere Fiſcher, und ich erfuhr nachher, daß er ihnen bittere Vorwürfe gemacht, ihr und unſer Leben für ſchnöden Gewinn auf's Spiel geſetzt zu haben, indem er ſie daran erinnerte, daß erſt im vorigen Jahre faſt um dieſelbe Zeit und Stunde eine Barke, in der ſich gleichfalls ſechs Mann, und darunter drei fremde befanden, umſchlug, und Keiner von Allen den irdiſchen Tag wieder erblickte.

Während ich, von Selim gefolgt, mein Gepäck einem der Umſtehenden zum Tragen übergeben wollte denn wir hatten noch vier Miglien in dieſer Nacht zu wandern, ehe wir den einzigen decenten Gaſthof auf der Inſel in Caſal Raboto erreichen konnten — hörte ich Jemand dicht hinter mir auf Deutſch ſagen: „Warum folgten Sie meinem Rathe nicht?“ — Ich wandte mich auf der Stelle um, doch das Gedränge, welches die ſich um das Tragen meines Gepäckes ſtreitenden Dorfbewohner verurſachten, verbarg mir ohne Zweifel den Sprecher, mindeſtens konnte ich, beim Schein der angezündeten Laternen, Niemand erblicken, dem ich die beziehungsvolle Rede hätte zuſchreiben können. Daß der myſteriöſe Fremde hier wieder im Spiel ſeyn mußte, war klar, aber wie und warum, blieb mir eben ſo unerklärlich als bisher. Während ich noch darüber mit Unbehagen nachdachte, näherte ſich mir der Capuziner und frug, ob ich der heiligen Jungfrau, der wir ſo offenbar unſere Rettung verdankten, nicht einige Meſſen weihen wolle? — Ich muß ſagen, daß ich ein eigenthümliches Vergnügen empfand, ihm zu dieſem Behuf eine reiche Gabe zu ſpenden, denn meine Spottader war in dieſem Augenblick ganz vertrocknet, und — zu *beweiſen* iſt es ja am Ende eben ſo wenig, daß ſie uns *nicht* gerettet, als *daß* ſie es gethan. Kurz, wir waren **in salvo**, und dieſe Gewißheit ließ uns dankbar und elaſtiſch wie auf Stahlfedern den beſchwerlichen Weg bis Naboto zurücklegen, der ſchnell unter den heiterſten Geſprächen verging. Es war eine wahre Luſtpartie, und der noch immer brauſende Sturm ward nun zur anmuthigſten Muſik.

In dem Gaſthof des Herrn Griffiths, der jedem Fremden angelegentlich empfohlen zu werden verdient, befinden ſich zwar mehrere reinliche und wohl fournirte Schlafſtuben, aber nur ein einziges **Sitting room**, und dieſes war bereits von Herrn Thomas Bell, einem Engländer aus Alexandrien, beſetzt, der jedoch die Freundlichkeit hatte, mir deſſen Mitgebrauch zu überlaſſen, was er um ſo leichter thun konnte, da er, hier auf Freiers Füßen gehend, (denn er war im Begriff, ſich mit dem hübſcheſten Mädchen der Inſel zu vermählen,) ſeine Wohnung immer gleich nach dem Frühſtück verließ, und vor Ein Uhr in der Nacht ſelten länger als auf einige Augenblicke wiederkehrte. Herr Bell hatte, wie er mir erzählte, kürzlich erſt die ſchwere letzte Peſt in Alexandrien mit überſtehen müſſen, und gab mir über ſeine Lebensart dabei intereſſante Details, die ich zum allgemeinen Nutzen herſetze. Er ſelbſt, ſagte er mir, ſey ſtets ausgegangen und geritten, wie es ihm gefallen, und habe ſich mit Jagd und Promenaden zerſtreut, ſo gut er gekonnt, wobei er nur, wie ſich von ſelbſt verſteht, allen direkten Contact mit Jedermann ohne Ausnahme ſorgfältig vermieden. Dagegen habe er ſeine Dienerſchaft in der allerſtrengſten Quarantaine unter Schluß gehalten, ſo daß ſie mit Niemand ſich in den mindeſten Verkehr einzulaſſen im Stande war. Der Koch allein ward dazu beſtimmt, das unumgänglich Nöthige in Empfang zu nehmen, was ihm von dem dazu durch das Gouvernement ernannten Lieferanten zugeſtellt wurde. Dieſer warf ſämmtliche Gegenſtände, von welcher Art ſie auch ſeyn mochten, in ein an die Mauer gelehntes Faß Waſſer, und nachdem ſie dort einige Minuten gelegen, fiſchte ſie der Koch wieder heraus und zog ſie durch eine in der Wand angebrachte Oeffnung in's Haus. Er ſelbſt indeß war mit ſeiner Küche ebenfalls vom übrigen Hauſe gänzlich abgeſchloſſen, und händigte das zubereitete Eſſen durch eine andere Klappenöffnung dem Herrn wiederum ein. Durch dieſe Einrichtung erhielten Herr Bell und ſämmtliche Engländer, die Alle ſeinem Beiſpiel folgten, auch durchgängig ihre Häuſer frei von jedem Peſtanfalle, während viele der andern Europäer, die ſich zwar ſelbſt für ihre Perſon auf das Strengſte einſchloßen, aber ihre Dienerſchaft weniger gut bewachten, durch die Unvorſichtigkeit und Sorgloſigkeit dieſer Leute großentheils ein Opfer ihres weniger zweckmäßigen, und dennoch für ſie ſelbſt weit unbequemeren Verfahrens wurden.

Während die Cholera Aegypten verheerte, befolgte Herr Bell und ſeine Freunde, mit gleichem Glück, ein ganz verſchiedenes Regime. Hier verließ er ſelbſt ſein Haus nicht und geſtattete dieß eben ſo wenig ſeinen Dienern, empfing aber jeden Beſuch ſeiner Bekannten, und beobachtete gar keine Präcaution weder gegen Berührung noch in Betreff der Lebensmittel. Dieſes Verfahren war auf die feſte Ueberzeugung gegründet, daß die Peſt rein contagiös, die

20.

Pückler an Rahel.

(Berlin, den 19. Dezember 1830.)
Sonntag früh.

„Holland in Noth“ habe ich geſtrichen — wer aber mich in der Noth, wo nicht verlaſſen, doch vergeſſen hat, das ſind Sie, meine theure Freundin, und Ihr Gemahl. Fünf Tage hüte ich ſchon mit Schnupfenfieber die Stube, et de vous, pas un signe de vie!

Aber demungeachtet habe ich mich mit Ihnen unterhalten, und fortwährend an der „Wage“ [1]) mich ſelbſt abgewogen, um zu ſehen, wie viel ich werth ſei, das heißt wie nahe ich Ihnen komme, oder wie weit ich von Ihnen abſtehe. Wie gern hätte ich oft mündlich den Faden weiter geſponnen, ich fürchtete aber faſt, daß ich gar keiner von denen bin, mit denen Sie wirklich ſprechen, und daß die Gräfin M . . . zu ſehr vermeidet, Individualitäten zu beleidigen, um mir die Wahrheit zu ſagen.

Dem ſei nun wie ihm wolle, für mich bleibt es in jedem Falle eine Wahrheit (gleich der franzöſiſchen Charte jetzt), daß ich Ihnen ſehr gut bin, paſſionirt Erwiederung wünſche, und indem ich Sie jetzt verlaſſe, die „Wage“ wieder vornehme, leider aber auch um Abſchied von ihr zu nehmen, weil ich zu oft an die Rückgabe gemahnt worden bin, um ſie noch länger zu behalten zu wagen.

Ihr ſehr ergebener

Freund und Diener

H. Pückler.

---

[1]) Zeitſchrift von Börne, worin Aufſätze von Rahel.

Cholera aber nicht contagiös ſey, ſondern nur in gewiſſen Luftſäulen ſich concentrire, in deren Bereich dann auch allein Anſteckung zu erwarten ſey; von denen er jedoch nicht glaube, ſetzte er hinzu, daß die durch ſie paſſirenden Körper den Anſteckungsſtoff außerhalb ihres Bereichs weiter verbreiten könnten. „Nun," fuhr er fort, „mußte ich es allerdings dem Zufall überlaſſen, ob er eine ſolche Luftſäule auch über mein Haus führen wolle oder nicht, denn dagegen konnte ich nichts thun, aber aufſuchen wollte ich ſie wenigſtens keinesfalls durch Verlaſſen deſſelben, und kam ſie nicht über meine Wohnung, ſo hielt ich mich auch für ſicher darin, ich mochte übrigens daſelbſt empfangen, wen ich wollte."

Ob dieß Raiſonnement falſch oder richtig ſey, bleibt natürlich problematiſch, indeſſen ſpricht die glückliche Anwendung deſſelben von Seiten ſo vieler engliſchen Familien in Alexandrien allerdings ſehr lebhaft dafür.

Nachdem Herr Bell uns, um zu ſeiner Braut zurückzukehren, verlaſſen, tafelte ich noch bis in die lange Nacht hinein mit meinem ſchönen und aufgeweckten Capuziner, der mich von mancherlei Bettelfahrten in Italien und Spanien vortrefflich unterhielt, und den ich nachher auch noch bis zum Morgen hier beherbergte, worauf ich ihn den frommen Caſteiungen und dem harten Lager nebſt der magern Koſt ſeines Kloſters wieder überlaſſen mußte. Er war ſehr tolerant und liebte die Proteſtanten eben ſo ſehr, als ich die Katholiken.

Ich hatte einen Empfehlungsbrief an den Civilchef in Gozo, Herrn Sommerville, von Malta mitgenommen, welcher mich gegen Mittag beſuchte, und mir die freundſchaftlichſten Anerbietungen machte, bei Beſichtigung der Merkwürdigkeiten der Inſel mir als Cicerone zu dienen. Niemand konnte beſſer hierzu paſſen als Herr Sommerville, ein ausgezeichneter und leidenſchaftlicher Alterthumforſcher, der früher lange Zeit Viceconſul in Tripolis war.

Wir machten uns ſogleich nach dem Schloſſe auf den Weg, deſſen Alterthümer faſt ganz verſchwunden ſind, und das wenig Intereſſantes mehr darbieten würde, wenn es nicht die ſchöne Ausſicht gewährte, welche ſich von hier oben über die ganze Inſel ausdehnt. Gozo iſt durch Fruchtbarkeit und den ſorgfältigſten Anbau ſo ausgezeichnet, daß es 16,000 Einwohner ernährt, obgleich es nicht über anderthalb deutſche Quadratmeilen groß iſt, und ſelbſt in dieſem kleinen Terrain noch viele Felſen die Urbarmachung nicht geſtatten. Auch hier ſind die Felder zwar, wie in

Malta, mit Mauern eingefaßt, dieſe aber niedrig genug, daß man überall bequem darüber hinwegſehen kann, und daher der anmuthige Anblick der grünen Saaten nicht wie dort gänzlich durch ſie verſteckt. Bäume ſieht man leider ebenfalls nur wenige. Das Land iſt voll hoher Hügel, alle faſt von gleicher Elevation und oben mit abgeplatteten Felſentafeln gekrönt, welches ihnen ein barokkes Anſehen gibt, und wahrſcheinlich in Folge eines Erdbebens entſtand. In der Mitte dieſer Erdblaſen befindet ſich nur ein ſpitzer Berg, der ein ausgebrannter Vulkan zu ſeyn ſcheint. Die Steinformation iſt größtentheils Kalk- oder Sandſtein, und bildet ſteile, abgeriſſene, romantiſche Küſten, die in perpendikulairer Linie oft bis ſechshundert Fuß aus der See emporſteigen. Auf einem der höchſten dieſer Felſen, in der Richtung nach der Barbarei, ſieht man noch die Reſte einer römiſchen Straße, die hier mitten über dem Meere plötzlich abbricht, und daher deutlich zeigt, daß eine gewaltige Naturrevolution noch während der römiſchen Herrſchaft einen großen Theil des Landes abgeriſſen haben muß; ja Viele glauben ſogar, daß in noch früherer Zeit Malta und Gozo mit dem afrikaniſchen Continent zuſammenhingen. Mehrere Grotten wunderſamer Formen befinden ſich in dieſen Felſen, von denen eine, welche damals noch eine Tropfſteinverſteinerung enthielt, von den Franzoſen die Grotte der Calypſo getauft worden iſt.

Auf ſehr muntern Donkey's (großen Eſeln, die Gozo in beſonderer Vollkommenheit liefert) ritten wir, Herr Sommerville, ſein Sohn, ich und Selim vom Schloſſe nach dem ſogenannten Fungus-Felſen, einer mitten im Meere ſtehenden Pyramide, auf der gewiſſe Schwämme wachſen, deren blutſtillende Qualität ſehr geprieſen wird. Die Art, auf dieſen Felſen zu gelangen, iſt etwas ungewöhnlich. Achtzig Fuß über dem Meere, das hier ſehr tief iſt, ſind zwei ungefähr dreihundert Fuß lange Taue auf der einen Seite an die mit dem Lande zuſammenhängenden Felſen, auf der andern an den Fungus-Felſen ſelbſt befeſtigt, zwiſchen welchen beiden Tauen ein viereckiger kleiner Karren oder Kaſten in Rollen hängt. In dieſen kniet man nieder und rollt dann mit großer Schnelligkeit bis zur Mitte der Stricke, wo ihr tiefſter Punkt iſt. Während der andern ſteigenden Hälfte der Fahrt wird man (durch ſchon vorher übergeſetzte Leute, die ſich ſelbſt an den Stricken langſam mit dem Karren hinüberſchieben müſſen) vermöge einer angehackten Linie ruckweiſe hinaufgezogen, was eine ſehr unangenehme Empfindung verurſacht. Die weitere Erſteigung des Fungus-Felſens iſt durch in den Stein eingehauene

Vertiefungen erleichtert, und nur in ſo fern etwas Schwindel erregend, als man dicht am Abgrunde, ohne allen Schutz, auf einem kaum fußbreiten Pfade hinanklimmen muß. Im Sommer ſoll es hier eine beſondere Art großer Eidechſen geben, die jedoch jetzt wahrſcheinlich alle in ihren warmen Höhlen ſchliefen, denn ich bekam keine davon zu ſehen. Die Eingeborenen, welche wie Ziegen an den gefährlichſten Paſſagen hinſprangen, brachten uns gräulich geſtaltete Fiſchzähne zum Verkauf, die ſie Zungen des heiligen Paulus nannten, eine abergläubiſche Benennung, über die ſich der gläubige Muſelmann Selim, welcher geläufig italieniſch ſpricht, ſehr luſtig machte.

Nach unſerer Rückkehr zeigte mir Herr Sommerville ein ſeltſames Monument in der Stadtmauer, beſtehend aus den neben einander eingelaſſenen Grabſteinen von achtzehn franzöſiſchen Biſchöfen, die, wie eine lateiniſche Inſchrift beſagt, mit der Expedition des heiligen Ludwig ausgezogen waren. Wie dieſe Märtyrer ihren Tod fanden, iſt nicht angegeben, ob ſie alle zugleich, etwa durch Peſt, oder auf noch gewaltſamere Art umkamen, oder nach und nach hier verſtarben, bleibt in der Zeiten Nacht mit ihnen ſelbſt begraben. In der römiſchen Periode war Gozo eine kleine unabhängige Republik (Municipium) unter dem

Namen Gaulus, und hatte daher das Recht, Geld zu ſchlagen, von welchen Münzen, deren man häufig hier findet, Herr Sommerville mir einige verehrte. Viele Angſt mußte ich während der heutigen Excurſion um Francis willen ausſtehen, der nicht nur den Zorn der Eingeborenen durch obſtinate Verfolgung aller Gänſe und Hühner erregte, ſondern ſogar die Unverſchämtheit hatte, einen uns begegnenden Bull dog zu beißen. Zum Glück war es ein großmüthiges Thier, das den kleinen Kläffer gewähren ließ, ohne die geringſte Notiz von ihm zu nehmen.

Am folgenden Tage regnete es von früh bis Abends, was mich an weitern Excurſionen hinderte. Als Surrogat fand ich jedoch in des Wirths Bibliothek ſämmtliche Jahrgänge des Saturday Magazin for promoting useful knowledge. Dieſe Penny-Blätter, auf jeder Seite mit einem guten Holzſchnitte geziert, die auch in Frankreich jetzt ſo floriren, müſſen einen ungeheuern Einfluß auf die gemeinen Klaſſen ausüben, ob zum Beſſern oder Schlimmern, bleibt noch dahin geſtellt. Ich glaube an das Erſtere, und hoffe, daß Deutſchland dem Beiſpiel noch mehr als bisher folgen wird, wenn es nicht ſchon während meiner langen Abweſenheit, wie ich vermuthe, geſchehen iſt — denn die deutſche Sprache iſt noch nur auf uns ſelbſt beſchränkt, und nur franzöſiſche und engliſche Productionen kommen Einem in fremden Ländern zu Geſicht. Doch die Morgenröthe auch unſerer Popularität und eines vermehrten Einfluſſes in der Welt tagt bereits.

Eine alte Relation der Schlacht von Azincourt, auf die ich während meiner Lectüre ſtieß, amuſirte mich ungemein. Wie naiv und bieder in ihren Sitten waren doch jene Könige und Ritter, ſelbſt wenn ſie mit keinem andern Gedanken umgingen, als ſich gegenſeitig die Hälſe zu brechen!

Nachmittags beſuchte ich den Herrn Canonicus Greith, der in ſeinem eigenen Grundſtück nach und nach ſo viele Antiken ausgegraben hat, daß ſie jetzt ſchon eine ſehr ſehenswerthe Sammlung bilden. Beſonders merkwürdig iſt eine große Menge gläſerner Gefäſſe von allen Größen und Geſtalten, in vollkommenſter Erhaltung. Die feuchte Erde und die Zeit, die ſie halb calcinirte, haben ihnen zugleich theils ſchillernde Regenbogenfarben, theils einen glänzenden Silberſchein gegeben, den keine Kunſt nachahmen könnte. Oft ſind ihre Formen ganz den noch heute gebräuchlichen ähnlich, namentlich einige der Flaſchen, und eine kleine Bowle oder Fingerglass, wie es die Engländer nennen, um ſich nach Tiſch die Hände darin zu waſchen, die eben erſt von einem engliſchen

Sideboard genommen zu ſeyn ſchienen. Eine große, kupferne, phöniziſche Medaille, mit einem Idol auf der einen und ſeltſam verſchlungenen Arabesken auf der andern Seite, fiel mir auf, ſo wie zwei ſeltene korinthiſche Münzen von großer Schönheit. Irdene Gefäſſe ſehr verſchiedener Art füllten mehrere Schränke, doch fand ſich keins mit Zeichnungen verziert darunter.

Eine zweite halbe Stunde widmete ich dem achtzigjährigen Pater Arina, eine Bekanntſchaft, die mich ſehr anzog. Des alten, wohl conſervirten Mannes Augen funkelten noch wie Sterne, und ſeine aufgerichtete hohe Figur, wie ſein ſchöner geiſtlicher Anſtand, verriethen mir auf den erſten Blick, daß ich hier keinen gewöhnlichen Mönch vor mir hatte. Es war vielmehr ein der Kunſt und heiterem unſchuldigen Lebens-Genuß ergebener Philoſoph. Nichts konnte einladender, gemüthlicher ſeyn, als die vier altmodiſch, aber ſinnig und bequem meublirten Zimmer ſeiner kleinen Wohnung. In einem eben ſo geringen Raume war, gleich davor, eine Terraſſe zu dem reizendſten Gärtchen umgeſchaffen worden, von Weinlaub überwölbt, durch Singvögel bevölkert und mit jungen Orangenbäumen eingefaßt, zwiſchen denen geſchmackvoll eine Sammlung Büſten aufgeſtellt war. In der Mitte befand ſich ein laubenartiger Sitz, von dem die

Ausſicht unter den grünen Baumkronen den ſchönſten Theil der Inſel umfaßte, links die Stadt und das alte Schloß auf dem Felſen, rechts zwei der hohen, Gozo eigenthümlichen, abgeplatteten Hügel, in der Mitte eine weite grüne Flur, an ihrem Ende durch den ſpitzen ausgebrannten Vulkan geſchloſſen, und im Hintergrunde der mit den Wolken zuſammenfließende blaue Meeresſpiegel. Das Ganze, wie es da vor mir ſtand, der feine, noch lebensluſtige Greis, die mit Kunſtſachen geſchmückten Zimmer, der liebliche Garten — Alles gab mir zuſammen das anmuthigſte Bild der Ruhe nach den Stürmen des Lebens und der ſanften Freuden des Alters, wenn die Leidenſchaften ſchweigen und nur noch durch Liebhabereien erſetzt werden. An dieſen fehlte es denn auch dem ehrwürdigen Pater nicht, der uns mehrere unterhaltende Sammlungen der verſchiedenſten Art zeigte. Er ſchenkte mir zum Abſchied einige ſehr merkwürdige, auf der Inſel Lampeduſa gefundene Münzen aus Agatſtein, deren Alter man wenigſtens auf drittehalbtauſend Jahr ſchätzen kann. Sie ſtellen roh gearbeitete Köpfe dar, alle von gleicher Form, und dienten ohne Zweifel als eins der erſten Austauſchungsmittel in dem Zeitraum einer nur kaum beginnenden Civiliſation.

Ich aß bei Herrn Sommerville zu Abend, wo ich eine anſpruchsloſe und liebenswürdige Familie kennen lernte, mit der ich den Reſt des Abends in häuslicher Annehmlichkeit ſehr befriedigend verbrachte. Man hatte übrigens meinetwegen alle faſhionable Eleganz hervorgeſucht, wobei das Komiſche mit unterlief, daß die Dienerſchaft zwar weiße Handſchuhe angezogen, aber nur an der rechten Hand.

Den 17ten.

Die Sonne glänzte wieder am Himmel, denn die Nebenwege ſind in dieſem Clima nur Ausnahmen und dürfen nicht lange walten. Auch war ich von eilf bis ſechs Uhr in fortgeſetzter Bewegung. Der ſogenannte Rieſenthurm, ein phöniziſcher Tempel vom höchſten Intereſſe, war der erſte Gegenſtand meiner Forſchung. Den Namen Rieſenthurm gab das Volk der Ruine, ohne Zweifel wegen der enormen Steine, aus welchen ſie beſteht. Die Antiquare halten es für einen Tempel der Aſtarte, der Venus der Phönizier.

Durch Ausgrabungen, welche hauptſächlich auf Herrn Sommerville's Antrieb von 1821 bis 1823 ſtattfanden, iſt die ganze Form des Gebäudes deutlich dargelegt und zugleich ausgemittelt worden, daß das Ganze einen Raum von nicht weniger als 1600 Quadratfuß einnahm. Es iſt ſchmerzlich zu bedauern, und man

21.

Pückler an Rahel.

1830.

Ich bin ſchmählicherweiſe noch im Bette, antworte alſo auf Ihr liebes Billet nur mit zwei Worten. Ich werde gleich nach meiner Stunde kommen, obgleich ich mich vor Frau von Arnim fürchte, die ich noch nicht beſucht, was ich mir ſelbſt nicht verzeihe.

Meinen Damen werde ich die Beſtellung ausrichten, und meinem verehrten Freund Varnhagen bitte ich einen herzlichen guten Morgen zu ſagen.

Tout à vous H. Pückler.

Ich gehe aus zwei Gründen ſo wenig in Geſellſchaft. Einmal weil ich eine ſonderbare Liebe zur Einſamkeit habe. Zweitens, und das iſt kein albernes propos, ſondern die Wahrheit, wie ich ſie Ihnen immer ſage, weil ich mich für Andere in der Konverſation ſehr langweilig finde. Ich beſitze dieſes Talent nicht, und Gemeinplätze durchpeitſchen — à quoi bon?

22.

Rahel an die Fürſtin von Pückler-Muskau.

Sonnabend, den 1. Januar 1831.

Ströme vom neuen Jahreshimmel heitere, ſtärkende, friſche Geſundheit auf Sie herab, verehrte Frau Fürſtin! Mit der genießt man alles; mit der ertragen wir alles, wie wir ſollen: leicht und gelenk, uns immer nach Friſchem, Neuem wendend. Dieſer gründliche Wunſch, den ich auf große, und neuſte Koſten gelernt, enthält alle andere guten, und iſt für Sie und was Sie, lieben! Ich habe keinen einzigen Menſchen auf der Erde, dem ich gewöhnt wäre, zum 1. Januar zu gratuliren; da ich aber Ihro Durchlaucht die Zeitungen zu ſchicken habe, ſo dachte ich, vielleicht iſt die darf wohl ſagen, zu tadeln, daß das Gouvernement aus kleinlicher Sparſamkeit die Arbeit zur Hälfte unvollendet ließ und nicht einmal die Koſten zu einer Befriedigung hergeben wollte, was bereits die unglückliche Folge gehabt hat, daß ein Monument des entfernteſten Alterthums, welches in dieſer Ausdehnung kaum irgendwo ſeines Gleichen finden möchte, eines großen Theils ſeiner ſeltenſten Zierden beraubt wurde, und eine Menge der coloſſalen Steine deſſelben von den Einwohnern in kleine Stücke zerſprengt und zum Bau naher Hütten verwandt worden ſind. Wenn in irgend einem kleinen Bettelſtaate Deutſchlands ſo etwas geſchähe, wäre es vielleicht verzeihlich, aber in einem Großbritanien unterworfenen Landſtrich iſt es eine Schmach!

Die Conſtruction der Wände zeichnet ſich in merkwürdiger Abweichung von den Formen anderer kyklopiſchen Mauern dadurch aus, daß in der Baſis derſelben immer ein perpendiculärer Steinpfeiler mit horizontal gelegten abwechſelt. Die meiſten derſelben haben neun bis fünfzehn Fuß Länge bei drei bis fünf Fuß Dicke. Der Tempel beſteht aus zwei abgeſonderten Theilen neben einander, von denen jeder, faſt in der Form einer Blume, in fünf große mehr oder weniger vertiefte Niſchen blättergleich ausläuft. Zu jeder dieſer zwei Hauptabtheilungen führt ein großes Portal.

Vor dem erſten derſelben liegt als Stufe eine Platte von 18 Fuß Länge, 7½ Fuß Breite und 2 Fuß Dicke. Das Portal ſelbſt beſteht aus fünf aufrecht ſtehenden Steinen von faſt gleicher Größe, und zwar alle von einer Qualität, welche in dieſem Theile der Inſel nicht mehr gefunden wird. Mehrere davon ſind vielfach durchlöchert, zu welchem Zweck iſt nicht mehr mit Sicherheit zu beſtimmen, vielleicht zum Anbinden der Opferthiere. Der Boden des Tempels beſteht theils aus Steinpflaſter, theils aus einem Cement, der ſo feſt wie der Stein ſelbſt geworden iſt, und ſteigt ſanft gegen die dem Portal gegenüber liegende Niſche an. An mehreren Orten tragen die Steine deutliche Spuren, dem Feuer ausgeſetzt geweſen zu ſeyn. Es iſt noch erſichtlich, daß ſämmtliche Niſchen einſt eine gewölbte Decke hatten; ungewiß bleibt es jedoch, ob der Raum in der Mitte auch überwölbt oder frei war. In der erſten Niſche oder Receß, rechts vom Eingang, fand man einen Altar und den dahinter ſtehenden Lingam nebſt zwei Köpfen und andern durch Laubwerk verzierten Steinen, ganz intact und Alles ſo friſch, als käme es eben aus den Händen des Steinmetzen. Die Köpfe ſind in Raboto verwahrt worden[1]; das Uebrige, was auf dem Platze blieb, iſt jetzt leider ſchon halb zerſtört. In dem zweiten angrenzenden Receß rechts ſieht man einen fünf Fuß langen und drei Fuß breiten Block mit der Sculptur eines Fiſches auf ſeiner obern Fläche, und in der Mitte einen andern neun Zoll tief ausgehöhlten von fünfzehn Fuß Umfang, den man ganz mit Knochenaſche angefüllt fand. Er iſt aus einer nur in Gozo anzutreffenden Steinart geformt, die der Action des Feuers widerſteht, und daher noch jetzt hier zu Oefen benutzt wird, die unverwüſtlich ſind. Ein dritter merkwürdiger Stein, welcher in der Seitenmauer eingelaſſen iſt, hat eine viereckige Oeffnung, einen Fuß hoch, breit und tief, mit einer runden Aushöhlung am Boden, die offenbar dazu gedient haben muß, ein Gefäß hineinzuſetzen. Spuren von Feuer ſind überall bemerkbar, und einige andere Aushöhlungen daneben waren ſichtlich dazu beſtimmt, das Blut der Opferthiere aufzunehmen. In den entgegengeſetzten Niſchen an der linken Seite des Portals ſieht man einige Fragmente, welche einer neuern Periode angehören und es wahrſcheinlich machen, daß in ſpäterer Zeit entweder eine Reparatur des Tempels ſtattgefunden, oder derſelbe zu einem andern Zwecke benutzt worden iſt. In der mittelſten und größten Niſche, dem Portal gegenüber, fand ſich ſonderbarerweiſe nichts.

---

[1] Hierbei befindet ſich auch ein myſteriöſer Stein in Form drei zuſammenhängender Teſtikel.

Ihr Boden iſt zwei Fuß über den Reſt des Ganzen erhöht, und in ſeiner Mitte eine anſehnliche Platte durch den Cement eingeſchloſſen.

Die zweite Hauptabtheilung, welche von der eben beſchriebenen durch eine zwölf Fuß hohe und dreizehn Fuß breite Mauer getrennt wird, iſt der erſten in Form und Diſpoſition ganz ähnlich, jedoch etwas kleiner. Ihr Boden war durchaus mit ſchwarzer Erde und Aſche angefüllt, worin man eine groſe Menge kleiner Knochen fand, die man für Mäuſeknochen hält, ein um ſo ſeltſamerer Umſtand, als keine Spur dieſer Knochen in irgend einem andern Theile des beſchriebenen Gebäudes entdeckt worden iſt. In der halbrunden Mittelniſche befinden ſich zwei coloſſale Steine, die mit einem Altar in Verbindung geſtanden zu haben ſcheinen. Dieſe Niſche iſt hier die kleinſte von allen, während in der andern Abtheilung die mit ihr correſpondirende, wie ſchon bemerkt, die gröſte iſt. Eine hohe nur zum Theil ſichtbare Terraſſe, und der allen Anzeichen nach davor befindliche Hof des Tempels, ſind noch mit Erde bedeckt. Steinblöcke von außerordentlichen Dimenſionen liegen einzeln rund umher, welche gleichfalls in Bezug zu dem Gebäude geſtanden haben müſſen, und der Erdboden iſt durchgängig mit Ueberbleibſeln von Knochen verſchiedener

Thiere, nebſt Fragmenten ſehr feſter irdener Gefäße angefüllt.

Die Ruine liegt auf einem ziemlich anſehnlichen Berge, und bildet ſchon von Weitem einen imposanten Gegenſtand. Da die enormen Maſſen, aus denen ſie erbaut iſt, nur von ſehr entfernten Theilen der Inſel haben hergeſchafft werden können, weil in größerer Nähe nichts davon exiſtirt, ſo iſt gar nicht zu bezweifeln, daß man in jener Zeit auch hier mit mechaniſchen Transportmitteln bekannt geweſen ſeyn muß, welche die unſrige nicht mehr kennt, wo ein Bau dieſer Art durch die ganzen Revenüen Malta's nicht mehr zu beſtreiten wäre.

Es gab noch einen Ort mit Bauwerken auf der Inſel, die aus derſelben Zeit ſich herzuſchreiben ſchienen, und, größtentheils unterirdiſch, allem Anſchein nach zu Begräbniſſen gedient haben. Man hatte hier ſchon mehrere intereſſante Funde gemacht, und Herr Sommerville ſchlug dem Gouvernement die Acquiſition des Platzes vor, der damals für einige hundert Colonaten zu haben geweſen wäre. Man bot indeß dem Beſitzer hundert weniger als er gefordert, und da dies nicht angenommen wurde, unterblieb der ganze Kauf. Jetzt iſt alles zerſtört, und als wir heute hinkamen, fanden wir eben mehrere Leute beſchäftigt, die beiden letzten

Säulen zu zerſchlagen, die ſich bisher noch erhalten hatten. Iſt das nicht Vandalismus?

Wir ritten von hier nach einer romantiſchen Felſengegend, wo die erwähnte Grotte der Calypſo liegt, eine unbedeutende und niedrige Höhle, die kaum der Erwähnung verdient. Im Verfolg unſerer Promenade durchſtrichen wir faſt die ganze Inſel in verſchiedenen Richtungen, und wendeten uns zuletzt nach Caſal Sannat, hinter dem man auf ſchauerlich abgeriſſenen Felſenwänden von fünf- bis ſechshundert Fuß Höhe eine herrliche Meerausſicht genießt. Ueberall mußte ich auf dieſer Tour die außerordentliche Induſtrie der Einwohner bewundern. Man kann ohne Uebertreibung behaupten, daß aller Orten, wo nicht trockener Felſen, Häuſer, Mauern oder Straßen ſich befinden, kein Fleckchen anzutreffen ſey, das nicht auf das Sorgfältigſte zur Cultur benutzt wäre.

Unſere letzte Station war das Kloſter der Capuziner, wohin mich mein Gefährte vom Meer eingeladen hatte. Ich fand es über meine Erwartung nett gehalten, mit einer hübſchen Kirche und einem maleriſchen mit Cypreſſen bepflanzten Kloſterhof. Die geſtorbenen Brüder werden, nach der Gewohnheit des Ordens, ſogleich nach ihrem Tode in einer ganz trockenen unterirdiſchen Kammer in ihrem vollen Anzuge beigeſetzt, dort ein Jahr verſchloſſen und nachher in einem größern Gewölbe, genau in dem Zuſtande, wie man ſie in der Kammer findet, aufgeſtellt. Dies gibt dann eine ſeltſame Geſellſchaft! Manche ſind zu Gerippen geworden, an denen nur noch Lumpen der Kleidung hängen, viele auch nur vertrocknet und ganz decent noch angezogen; einige aber ſo gut conſervirt, daß ſie faſt Wachsfiguren gleichen. Der letztverblichene war ein großer jovialer Mönch, der plötzlich, während eines Anfalls von ausgelaſſenem Lachen, ſtarb. Dieſer Ausdruck war nach fünf Jahren noch deutlich auf ſeinem Geſichte vorhanden, — in der That ein recht luſtiger Tod für einen Capuziner!

Malta den 1ſten December 1835.

Meine Rückkehr nach Malta bot nichts Erwähnungswerthes dar, und auch hier war nichts vorgefallen, außer daß mein Secretair das wunderbare Glück gehabt hatte, in zwei geſellſchaftlichen Lotterieen, die man arrangirt, in beiden nach einander das große Loos zu gewinnen, welches ihn mit einer goldenen Repetiruhr und einer eleganten ſilbernen Toilette bereicherte. Ein ihm ganz unbekannter Fremde, der neben ihm ſtand, als er ſein erſtes Loos kaufte, bat ſich aus, es für ihn ziehen zu dürfen, da er, wie er ſagte, eine ſehr glückliche Hand habe, was der Erfolg ſo angenehm beſtätigte. Im Begriff, ſein Loos für die zweite Lotterie zu holen, begegnete Lorenzo zufällig demſelben Herrn auf der Straße, und bat ihn nun lachend, ihm doch noch einmal zum Treffen des großen Looſes behülflich zu ſeyn. Der Fremde begleitete ihn, kaufte ſelbſt ſechs Looſe für ſich, und überreichte ihm dann, ihn ſcharf fixirend, das ſiebente, durch das ſich die überglückliche Hand abermals bewährte.

„Apropos," ſetzte Lorenzo hinzu, indem er mir dies erzählte, „als ich den Herrn zum letzten Mal ſah, hatte er eine wunderſchöne Hündin bei ſich, einen ächten Spaniel, wie Francis, aber durchaus von kohlſchwarzer Farbe, gewiß eine hohe Seltenheit! Ich dachte erſt ſpäter daran, wie ſehr Sie eine ſolche Acquiſition erfreuen würde, doch konnte ich den Beſitzer nicht wieder auffinden."

Schade, ſagte ich, wie erwünſcht wäre mir eine Gemahlin für Francis von dieſer Qualität geweſen, und welche ſchöne Race hätten wir damit aufziehen können! Geben Sie ſich doch ja alle Mühe, Ihren Lotterieſtürmer wieder zu finden, und laſſen Sie ſich zugleich eine Nummer für die Berliner Klaſſenlotterie von ihm geben, in der ich ſchon ſeit zwanzig Jahren ſpiele, ohne je einen Pfennig darin gewinnen zu können.

Ich fand eine Einladung des Capitain Dacres zum Diner auf dem Edimburgh für heute auf dem Tiſche liegen, die ich mit Vergnügen benutzte. Capitain Dacres iſt in der engliſchen Marine rühmlich durch das erſte Seegefecht im letzten amerikaniſchen Kriege bekannt geworden, wo er die Fregatte **la Guerrière** commandirte. Dieſe ward zwar von der weit ſtärkeren **Constitution**, befehligt vom Capitain Hull, genommen, aber erſt, nachdem ſie in einen ſolchen Zuſtand verſetzt war, daß ſie wenig Stunden nach beendigtem Gefechte ſank. Capitain Hull erhielt von ſeinem Gouvernement eine Gratification von 50,000 Dollars für dieſe Affaire.

Die Alluſion, welche die beiden Namen der Schiffe darbieten, kam mir bemerkenswerth vor. Die **Constitution** beſiegt die **Guerrière**, — freie Verfaſſung und friedlicher Sinn das Reich roher Gewalt und des Krieges. So wenigſtens werden die Conſtitutionellen ſich dies überſetzen.

Man kann ſich im Voraus denken, daß die Bewirthung des Capitains auf dem Edimburgh nicht hinter der ſeiner Offiziere zurückblieb; auch die Unterhaltung war die angenehmſte. Man ſprach viel von Amerika, und unſer heiterer Wirth erzählte eine Anekdote aus dieſem Lande, die mir originell ſchien. Die

Heirath iſt dort ein bloßer Civilact, und bedarf, um gültig zu ſeyn, keiner geiſtlichen Ceremonie. Kurz vor dem letzten Kriege befand ſich ein engliſcher Offizier als Reiſender in B...a. Während einer Mahlzeit, bei der man ziemlich ſtark getrunken hatte, ward von Jemand die Bemerkung gemacht, daß unter allen am Tiſch Befindlichen der Fremde der einzige Junggeſelle und ein ſehr hübſches, ihm gegenüber ſitzendes Mädchen die einzige Jungfrau ſey. Ein Anderer äußerte ſcherzend, daß dieſer Umſtand Beide offenbar beſtimme, ein Paar zu werden. Der Engländer in ſeiner luſtigen Laune gab dem Gedanken, mit einem verbindlichen Compliment für die Dame, ſeinen ganzen Beifall. Wirklich, ſagte ein Dritter, der zugleich eine Magiſtrats-Perſon war, wir müſſen die jungen Leute auf der Stelle verheirathen, und indem er aufſtand, frug er den Offizier feierlich, ob er das bezeichnete Mädchen ehelichen wolle? Dieſer, der natürlich Alles nur nach europäiſcher Sitte beurtheilte, und das Ganze für einen geſellſchaftlichen Spaß hielt, glaubte, dieſen nicht verderben zu müſſen, und antwortete mit gleich affectirtem Ernſte, daß ihm nichts größeres Vergnügen verſchaffen werde. Dieſelbe Frage erging jetzt an die Dame, welche mit etwas mehr Schüchternheit, aber eben ſo beſtimmt ihre Einwilligung gab.

Fürſtin auf Gütern lebend gewöhnt, daß alles ihr laute Wünſche darbringt, und könnte ſie vermiſſen; und da ließ ich meine laut werden; nehmen Sie alles, liebe Frau Fürſtin, wie es hier ſteht, dann iſt es ſehr gut. Den geſtrigen Abend brachte ich mit einem Theil meiner Familie ſehr heiter zu — die Anderen waren es; und dies war mein Theil davon, — luſtiges Marionettenſpiel, gute Zimmer, gute Leute, die Kinder, beſter Wille; ich aber war hébétée von Angegriffenheit, und die Nacht mußte ich heftig leiden; nun komme ich aus einem ſelbſtverordneten Malzbad, und bin wieder in dem Salon, wo ich gewöhnlich die Leiden erwarte. Meine Gedanken ſind ernſt, aber hoch; meine Stimmung gut, meine Einſicht über's Leben nicht beſtochen; ſo ſang' ich noch gut genug das Jahr 31 an. Verſtehen Ihro Durchlaucht nun meine kurzen Wünſche? Geſtern Abend wünſchte ich Ihnen auch immer eine heitere, zerſtreuende Unterhaltung. Der gute Wille iſt auch erfreulich von Freunden; darum unterſtehe ich mich hier dieſe Geſchwätzigkeit, Ihnen meine Ergebenheit hochachtungsvoll verſichernd!

Fr. V.

23.

Pückler an Varnhagen.

Berlin, den 1. Januar 1831.

Mein geehrteſter Freund,

Ich bin noch immer ſehr unwohl an fortwährendem reumathiſchen Kopfſchmerz, und gehe gar nicht in Geſellſchaft, weshalb ich auch noch nicht zu Ihnen gekommen bin. Erlauben Sie mir daher Ihnen und Ihrer Frau Gemahlin meinen herzlichen Wunſch zum neuen Jahr vor der Hand ſchriftlich abzuſtatten. Sie müſſen mir zugleich erlauben, Ihnen ein kleines, ſehr geringfügiges Andenken zu dieſem Jahre — nicht zu geben, ſondern nur anzukündigen, nämlich

Der Herr, welcher die Fragen geſtellt, erklärte nun immer mit demſelben Pathos, das dem jungen Engländer wie eine ſehr gelungene Komik vorkam, die Verheirathung vor allen verſammelten Zeugen als gültig, worauf die ganze Geſellſchaft gratulirte. Der Engländer, noch einen vollen Becher zum Danke leerend, fand den Scherz allerliebſt, und verſäumte nicht, ſeiner jungen Pſeudofrau den ganzen Abend auf das Angelegentlichſte die Cour zu machen. Sein Erſtaunen war aber nicht gering, als in dem Augenblick, wo er ſeinen Hut nahm, um ſich zu empfehlen, die ihm ohne ſein Wiſſen ganz im Ernſte angetraute Mademoiſelle ſeinen Arm nahm, um ihn ſofort nach Hauſe zu begleiten. Er ſah die Umſtehenden verlegen an, und erlangte jetzt erſt auf ſeine Fragen die überraſchende Gewißheit, daß er unabwendbar das Opfer ſeiner Unvorſichtigkeit und vielleicht eines ſchlau angelegten Planes geworden ſey. Im erſten Schrecken über ein ſo unerwartetes eheliches Glück vergaß er ſelbſt die Geſetze der Höflichkeit, ergriff, die Dame unwillig zurückſtoßend, förmlich die Flucht, und eilte noch an demſelben Abend einen Ort zu verlaſſen, der ihm durch das Geſchehene ein wahres Grauſen erregte. Doch war er kaum in England angekommen, als er auch ſchon mehrere Briefe ſeiner Frau und deren

Familie erhielt, die ihr Recht reclamirten und ihm bewieſen, daß man keineswegs geſonnen ſey, ihn aus der Schlinge zu laſſen. Er hielt ſich indeß in ſeinem Vaterlande für hinlänglich geſichert, warf die Briefe ins Feuer und beantwortete keinen. Das Jahr darauf führte ihn jedoch unerwartet der ausbrechende Krieg und ſeine Dienſtpflicht von neuem nach Amerika zurück. Hier ward er in einem der ſtattfindenden Gefechte lebensgefährlich verwundet und gefangen. Als er nach langer Geiſtesabweſenheit ſeine Beſinnung wieder erhielt, war der erſte Gegenſtand, den ſeine Augen erblickten, das ihm angetraute Mädchen, die mit Eifer und liebender Sorgfalt den Dienſt einer Krankenwärterin bei ihm verſehen, und ſchon viele Tage und Nächte an ſeinem Bette treu verwacht hatte. Die Heilung ſeiner Wunde war langſam und ſchwierig, und neun Monate lang genoß er die unermüdliche Wartung und Pflege des ſich mit ſtets gleicher Sanftmuth ihm widmenden Mädchens. Gerührt durch ſo viel Herzensgüte und unzweifelhafte Beweiſe zärtlicher Liebe änderten ſich bald ſeine Geſinnungen gänzlich, und die amerikaniſche Civilheirath ward nun auf ſeinen eigenen heißen Wunſch, ſobald er geneſen, durch eine engliſche Kirchenceremonie beſtätigt. Dieſe Ehe ſoll bis jetzt eine der glücklichſten geblieben ſeyn, und wenn der ſelige Lafontaine noch lebte, hätte er, dünkt mich, Rührungsſtoff für viele Theile aus dieſer Geſchichte ſchöpfen können.

Als wir beim Flimmern der Sterne in des Capitains Gondel übergeſetzt worden waren, und der Offizier uns dann noch über die Wälle nach Hauſe begleitete, zeigte er uns eine Stelle trauriger Erinnerung auf denſelben. Der Marinelieutenant Ickenhead, der mit Lord Byron über den Helleſpont nach Abydos ſchwamm, und den deßhalb der Dichter in ſeinen Werken verewigt hat, war ſeit Kurzem nach Malta gekommen, wo er zur Feier ſeiner Promotion zum Capitain ſeinen Cameraden ein großes Diner in der Stadt gab. Als die Geſellſchaft, die nach engliſcher Weiſe dem Weine ſehr ſtark zugeſprochen hatte, auf demſelben Wege, wo wir uns jetzt befanden, zurückkehrte, ſtolperte Ickenhead am Rande des Walles, und ward, über die niedrige Bruſtwehr fallend, auf den fünfzig Fuß darunter befindlichen Steinplatten zerſchmettert.

Den 20ſten.

Der morgende Tag iſt zu meiner Abreiſe nach Patras beſtimmt, und ſo wie ich den Fuß auf Griechenlands Ufer ſetze, ſagt man mir, ſolle ich von Allem, was Comfort heißt, Abſchied nehmen. Es wird wohl ſo arg nicht ſeyn, übrigens habe ich hier lange genug ein Schlaraffenleben geführt. Es iſt wieder Zeit zur Abwechſelung.

Zum ſechstenmal verſuchte ich heute vergebens die Bibliothek zu ſehen, die, wie es ſcheint, von einem eiferſüchtigen Bibliothekar, gleich dem Hort der Nibelungen, verſchloſſen und wahrſcheinlich nur nach Laune an gewiſſen Tagen einige Minuten geöffnet wird. In dieſer Hinſicht haben die Franzoſen mehr Attention für das Publikum. Ich muß überhaupt ſagen, daß die Wiſſenſchaften in Malta nicht ſehr zu blühen ſcheinen. In den Buchläden blieben alle meine Verſuche vergeblich, auch nur die gewöhnlichſten Lehrbücher zu erlangen (nicht einmal einen Guide des voyageurs, noch eine Geſchichte der Ritter); was ich aber am ſtärkſten fand, war die Unmöglichkeit, mir troß aller Bemühungen während meines ganzen Aufenthalts hierſelbſt Charten vom Königreich Griechenland und dem türkiſchen Reiche, ja ſelbſt eine Generalcharte von Europa käuflich zu verſchaffen!

Der Reſt des Tages ging mit einer detaillirten Beſichtigung der Feſtungswerke, unter Leitung des mich gefällig begleitenden Capitain Ward, hin. Man hatte die Güte gehabt, die weitläuftigen im roc vif ausgehauenen Minen unter Fort Tigny (noch eine Arbeit der Ritter) illuminiren zu laſſen, was einen ſehr hübſchen Anblick gewährte. Die gründlichen Explicationen des gelehrten Capitains waren vielfach unterrichtend für mich; da ich jedoch die Leſer ſchon ſo viel mit militairiſchem behelligt habe, will ich nur im Allgemeinen Folgendes davon anführen.

Die Feſtungswerke Malta's ſind ſo ausgedehnt, daß ſie in ihrer ganzen Umſchließung der Stadt an 24 engliſche Meilen Parapetwall darbieten, und an einem Theil der Landfronte Valetta's, bei den obern Baraken, iſt der Scarpwall 132 Fuß hoch, und die Contreſcarpe 70.

Hier folgt die Berechnung nach den einzelnen Forts für die Liebhaber.

	Miles.	Yards.
Totale Länge der Parapetwälle der Werke rund um Valetta	5	563
Fort St. Elmo	—	670
Florians Feſtungswerke	6	900
Fort Manoel	1	134
Fort Tigny	—	416
Fort Viccaſoly	1	1484
Fort St. Angelo	—	1360
Victorioſa	1	935
Iſola	1	220
St. Margarita-Linien	2	330
Cottonera-Linien	2	970
Total:	19	7982

Dieſe große Ausdehnung bedarf 800 Kanonen und 15,000 Mann zu ihrer Vertheidigung, ein ſehr unnützer Aufwand unter den jetzigen Umſtänden, wo nicht dieſe ungeheuern Werke, ſondern nur die Herrſchaft im mittelländiſchen Meere über den Beſitz von Malta entſcheiden kann. Auch iſt, da der hieſige Stein ſehr weich iſt, ein bedeutender Theil der Fortificationen nicht im vollkommenſten Zuſtande, und die extenſiven Cottonera-Linien nach der Landſeite hin wurden nie beendigt.

Als die Türken unter dem Großmeiſterthum La Valette's Malta belagerten, exiſtirten von allen dieſen Werken nur 1) St. Elmo (doch in ungleich geringerem Maße ausgedehnt), in deſſen Vertheidigung alle Ritter, die damit beauftrogt waren, ohne Ausnahme den Heldentod ſtarben, ehe die Türken es erobern konnten; 2) St. Angelo, wo La Valette ſelbſt commandirte, endlich 3) Vittorioſa und 4) Iſola, welche ſich an dem Ende der beiden damals die ganze Stadt ausmachenden jetzigen Vorſtädte Borgo und Sanglea befinden. Es iſt faſt unglaublich, wie die Ritter mit ſo wenigen Mitteln der ganzen Macht der Türken ſo lange ſiegreich widerſtehen konnten, und ein Beweis mehr, daß von allen Bollwerken ein feſter Wille und ein kühnes Herz die beſten ſind. Wie abſcheulich ſticht dagegen die Uebergabe Malta's, in aller ſeiner jetzigen Feſtigkeit, an die Franzoſen ab, bei der Caffarelli zu Napoleon ſagte, als ſie ihren Einzug hielten: „Es iſt wahrlich gut, daß wir Jemanden hier gefunden haben, uns die Thore zu öffnen, denn wenn ſie nur verſchloſſen und Niemand in der Stadt geweſen wäre, ſie uns aufzuſchließen, — der Eingang hätte uns ein gutes Theil mehr Mühe verurſacht!“

Nach einem Abſchiedsmahl bei meinem vortrefflichen Freunde, Herrn Frère, beſuchte ich zum letztenmal das Theater, wo ich in der Gouvernementsloge die reizende Miſtreß Homes mit ihrer Familie antraf. Man gab die Oper Norma, von Bellini, dem zu früh Verſtorbenen! Ich kann dieſe Muſik nie ohne die lebhafteſte Erregung anhören, finde auch das Sujet nicht ohne Poeſie, welches hier überdies durch das vortreffliche hochtragiſche Spiel der Prima Donna, Madame Darbois, ſehr gehoben ward. In einer dunkeln Ecke ſitzend, mich ganz der Gewalt der Töne überlaſſend, die mein Gemüth ſo tief ergriffen, und dabei das Bild einer lieblichen Frau im Dämmerlicht der Loge vor meinen Augen, verträumte ich eine ſüße, bewegte Stunde. Es liegt eine unausſprechlich erſchütternde Melancholie in dieſer Compoſition Bellini's, die den höchſten Seelenſchmerz, aber ohne Wildheit und Grauſen, malt, und wenn ſie den Zuhörer mit Trauer erfüllt, dieſer Trauer zugleich eine Art von Reſignation beimiſcht, die in ſchwärmeriſchen Seelen zur ſeligſten Wolluſt werden kann. So wie der Vorhang fiel, eilte ich, ohne an die Begleitung meiner Geſellſchaft zu denken, ſchnell davon, um durch das kalte Schauerbad des Alltagslebens nicht ſogleich der innern Wärme wieder beraubt zu werden. Ein einſamer Spaziergang in den dunkeln Straßen ſagte mir viel beſſer zu. Dort klangen die ſchmerzlichen Harmonieen noch lange, wie die Aeolsharfe im Hauch des Windes, mir ungeſtört im Buſen wieder, und es war als ſprächen ſie Klagen aus über ein zu kurzes Leben, zu ſchnell dahin ſchwindende Jugend, zu bald uns verlaſſende Liebe! Doch mitten durch das Weh, das ich empfand, erſchallte, mit vollem Accord die Diſſonanz auflöſend, das tröſtende Wort: „Geduld! es kommt Alles wieder!“ —

Jetzt war ich zum Irdiſchen wieder bereit, und begann in guter Laune meine Toilette zu einem großen Ball, der heute in dem enormen Saal des Clubhauſes das ganze elegante Malta verſammelte. Ich kann nicht viel davon erzählen, als daß die eben debarkirten Offiziere der ſchottiſchen Hochländer durch ihr Coſtüme ſehr hervorſtachen, und zwei außerordentlich ſchöne Mädchen noch mehr die Blicke auf ſich zogen. Die Eine, welche Montenaro hieß, war das Ideal einer feurigen Italienerin, die Andere, Aleſſi genannt, mit helleren Haaren und ſeelenvolleren Zügen, erſchien mir ganz wie die ins Leben getretene Rebekka aus Ivanhoe.

Als ich nach Hauſe kam, erwartete mich eine Ueberraſchung. Selim kam mir mit einem ſchwarzen Hunde entgegen, den, wie er meldete, ein Fremder für mich abgegeben, und welchen Lorenzo ſogleich, als er ihn gewahr ward, für den identiſchen Spaniel ſeines guten Freundes von der Lotterie her wieder erkannte. Das ausgezeichnet ſchöne Thier hatte ein himmelblaues Halsband umgeſchlagen, auf dem mit Gold ſein Name — Norma — geſtickt war. Inwendig ſtand: „Beſchützerin in der Noth.“

Lorenzo frug verwundert, ob ich den Hund gekauft habe, und wie mir denn ſein früherer Beſitzer endlich bekannt geworden ſey?

„Sie müſſen nicht Alles wiſſen, lieber Lorenzo,“ ſagte ich, im Innern nicht weniger befremdet, aber durch eine ſo treffende Galanterie doch unwillkürlich erfreut, „dies iſt mein Geheimniß —“ ich wußte aber leider eben ſo wenig davon als er.

eine ſolche Kopirmaſchine, wie Sie bei mir geſehen, die ich von England verſchrieben, in vier Wochen erwarte, und die wie ich hoffe, Ihnen bei geheimen Sachen, und auch bei kleinen Billets nützlich werden kann, da es um jedes Ihrer Billets Schade iſt, das nicht aufgehoben wird, und das Abſchreiben doch langweilig iſt.

Genehmigen Sie mit der Verſicherung meiner größten Hochachtung zugleich die meiner herzlichſten Anhänglichkeit.

Euer Hochwohlgeboren
ergebenſter H. Pückler.

24.

Rahel an Pückler.

Dienſtag, den 11. Januar 1831.

Ich will es nur geſagt haben, lieber Fürſt, daß dieſen Abend wahrſcheinlich Williſen's bei mir ſind; und gewiß Henriette Solmar und Frau von Arnim. Halten Sie ſich nicht für engagirt, noch eingeladen, und machen Sie uns Allen die Freude, wie von ungefähr zu kommen!

So eben habe ich mich ſchon ſehr ergötzt: ich las wieder in Ihrem Buch, und reiſte in den herrlichſten Gegenden mit Ihnen, wie Sie aus Schottland kamen. Wahrlich reckte ſich meine winterverſchrumpfte Seele davon zurechte! — Geſtern erhielten wir auch Reiſebilder-Nachträge von Heine. Die müſſen Sie gleich haben.

Ich hoffe!

F. V.

Ihre Damen wage ich gar nicht zu bitten; nämlich es gelingt mir doch nicht, ſie längere Zeit zu ſehen.

Südöſtlicher Bilderſaal.

Südöſtlicher

Bilderſaal.

Zweiter Band.

Stuttgart
1840
Hallberger'ſche Verlagshandlung

Wb 60 / 433

Griechiſche Leiden.

Erſter Theil.

Herausgegeben

vom

Verfaſſer der Briefe eines Verſtorbenen.

Ich hatte nichts und doch genug:
Den Drang nach Wahrheit und die Luſt am Trug.

Goethe

Zweite nachträgliche Notiz.

Berlin, den 15ten October 1840.

Ich bitte die Leſer dieſes Buches auch noch in einer anderen Beziehung, als der vor dem Vorwort und auf S. 33 des I. Bandes erwähnten, zu berückſichtigen, daß daſſelbe vor vier Jahren geſchrieben wurde, und überdieß das Manuſcript ſeit länger als ſechs Monaten ſich im Beſitz des entfernten Verlegers befindet, weshalb (da ich keine Copie davon behalten) Veränderungen in demſelben nicht mehr thunlich waren. Mit der rückſichtsloſen Aufrichtigkeit, die ich ſtets dem Publikum gegenüber für meine Pflicht, und, ich wage es zu ſagen, für mein Verdienſt gehalten habe, geſtehe ich nun, daß ich ohne die erwähnten Umſtände mehrere Aenderungen in einer gewiſſen Richtung jetzt vorgenommen haben würde, nicht weil ſie zu ihrer Zeit als unrecht von mir angeſehen werden konnten, ſondern nur deshalb, weil ſeitdem durch eine eben ſo intelligente als kräftige, großartige Perſönlichkeit ein heilbringender Wechſel herbeigeführt worden iſt, der vergangenes Mangelhafte ſo gänzlich in den Hintergrund zurückweiſt, daß auch die Stimmung jedes früheren Opponenten, wenn dieſer wohlmeinender und ehrlicher Natur iſt, ſich nothwendig gänzlich dadurch verändern muß, denn nicht der iſt conſequent, der, als unerſchütterlicher Pedant, auch von einer veränderten Sache immer die alte Anſicht behält, ſondern nur der, welcher in parteiloſer redlicher Geſinnung nur immer feſt dabei beharrt: was ihm unrecht und unklug dünkt zu tadeln, ja zu verſpotten, was er für recht und gut hält, mit Enthuſiasmus zu preiſen und zu ehren.

Ich habe in manchen Dingen zu dem Tadel zuweilen Urſache zu haben geglaubt, weit glücklicher aber werde ich mich ſchätzen, in der Zukunft den entgegengeſetzten Gefühlen Raum und Worte geben zu dürfen. Sapienti ſat.

Einleitung.

Es iſt meine Pflicht, den Leſer zu benachrichtigen, daß, obgleich ich bekennen muß, ihm früher einigemal mein eigenes Ich unter verſchiedenen fremden Namen vorgeſtellt zu haben, diesmal die Sache ſich anders verhält. Ich ſoufflire zwar noch und führe den Faden wie bisher, aber ich bin keineswegs der Held des Stückes ſelbſt. Dieſen repräſentirt im Gegentheil nur (mit wenigen Ausnahmen, die dem ſcharfſichtigen Leſer nicht entgehen werden) der dermalige Hauptakteur der Marionettenbude, welcher ich ſchon ſeit geraumer Zeit vorzuſtehen die Ehre habe, und deren Werth und umfaſſenden Bereich ich beſonders dadurch zu begründen ſuchte, daß ich ſie mit einem großen Guckkaſten in

25.

Pückler an Varnhagen.

Berlin, Dienſtag, den 25. Januar 1831.

Verehrteſter Freund,

Das iſt wirklich eine empfindliche Entbehrung, die Sie mir ſo unerwartet auflegen — ich hatte die Geſellſchaft, wie ich glaube, intereſſant zuſammengeſetzt, und jetzt entgeht uns eine der mächtigſten Potenzen. C'est dur, en vérité. Es bleibt mir nichts übrig als ein anderesmal auf Entſchädigung zu hoffen, und betrübt mich in das gewiß Unvermeidliche zu fügen, da Sie es mir ſonſt gewiß nicht angethan hätten.

Euer Hochwohlgeboren
aufrichtig ergebener
H. Pückler.

26.

Pückler an Rahel.

(Den 3. März 1831.)

Meine verehrteſte, tugendhafte und ehrliche Freundin,

Ich will gern Ihrer gütigen Einladung Folge leiſten, muß aber bevorworten, daß ich ſchon vor vier Tagen überall Abſchied genommen habe, und unter anderen auch heute ein Diner bei Beneke ausgeſchlagen, weil ich an dieſem Tage nicht mehr hier ſei.

Es würde alſo doch gar zu unverbindlich erſcheinen, wenn man erführe, daß ich an demſelben Tage eine andere Einladung hier angenommen. Ich müßte alſo wenigſtens inſtändig bitten, außer den Genannten ſonſt niemanden zuzulaſſen, und mich diesmal nicht bloß als Verſtorbenen, ſondern auch als Abweſenden zu betrachten.

Die Fürſtin Pückler iſt leider ernſtlich krank, und kommt nicht aus ihrer Schlafſtube. Frau von Blücher aber werde

Verbindung ſetzte, deſſen mannigfache Bilder, wie ich trotz der mir angeborenen Beſcheidenheit keck behaupten darf, uns ſchon häufig den gnädigen Beifall der anſehnlichſten Honoratioren in und außerhalb Deutſchland zu Wege gebracht haben. Dies iſt aber lange noch nicht ſo ſchmeichelhaft als das Aergerniß, welches andere höchſt reſpektable Leute an denſelben Darſtellungen genommen haben, indem ſie meine armen anſpruchsloſen Holzfiguren für wirkliche, leibhaftige Menſchen, und meine gemalte Leinwand für wirkliches Land und Meer anſahen, in Folge deſſen aber an beſagte Mannequins und bunte Dekorationen ganz im Ernſte die wunderlichſten Anſprüche ſtellten, ja den Direktor in tauſend Aengſten ſogar mehr als einmal perſönlich dafür in Anſpruch nehmen wollten.

Da nun dies faſt einige Aehnlichkeit mit den Hexenprozeſſen des Mittelalters hat, wo man auch den mittelmäßigſten Taſchenſpielern zwar die Ehre anthat, ſie für Zauberer zu halten, dieſelben aber zugleich, gewiſſermaßen als Compenſation, darauf am langſamen Feuer röſtete — ſo bitte ich ein hohes Publikum, mich gegen dergleichen Enormitäten fortan in ſeinen mächtigen Schutz zu nehmen, und ferner nicht mehr zu geſtatten, daß man von meinen Marionetten dieſelben Wunder in Geiſt und Fleiſch erwarte, als z. B. von unſerm weltberühmten Berliner Nationaltheater, wenn es parlante Tableaus oder ein ernſthaftes Glanzrührei darſtellt, — noch Einzelnen zu erlauben, wenn durch Zufall einige meiner hölzernen Prinzen, Ritter, Prieſter, Bürger oder Bauern wahrhaften Menſchen aus dieſen fünf Caſten ſehr ähnlich erſcheinen ſollten, mich in meiner Unſchuld deßhalb zur Verantwortung zu ziehen.

Was nun endlich die Puppe betrifft, welche dießmal die Hauptrolle ſpielt, und im Vergnügling, wie in dem folgenden Buche, unter der Firma eines Herrn von Roſenberg gewöhnlich in der erſten Perſon von ſich ſpricht, ſo iſt dieſelbe zuerſt weit jünger an Jahren, wenigſtens dem äußern Anſchein (und oft auch dem innern) nach, als meine eigene Wenigkeit, dann auch, wie ich kaum zu ſagen brauche, aus ſehr verſchiedenem Material geformt, nämlich aus Holz, übrigens von ganz eleganten Manieren, immer ſehr anſtändig, wenn gleich zuweilen etwas barok, gekleidet, und im Ganzen von einem paſſablen Charakter, obwohl hie und da etwas zu leichtfertig in ihren Aeußerungen, und keineswegs ſo tugendhaft, als es zu wünſchen wäre. Wir können dieſe Vernachläſſigung ihrer Moralitäten nur damit ſchwach entſchuldigen, daß ihr voriger Prinzipal, von dem ich ſie für einen hohen

Preis erſtand — denn ſie iſt, in Parentheſe geſagt, ein ächter Vaucanſon, ſpricht von ſelbſt, und denkt ſogar zuweilen von ſelbſt, was höher geſtellte Leute als ich, wenn ihre Untergebenen ſich deſſen unterfangen, heutzutage gewiß mehr als je in Verlegenheit zu ſetzen berechtigt iſt, ich aber kenne meine Leute — wir können alſo, ſagte ich, ſie nur damit entſchuldigen: daß ihr voriger Prinzipal ſie, gleich allen ihren verwahrloſten Cameraden, zu ſtetem Umherwandern zwang, wo dann die übeln Folgen allzugemiſchter Geſellſchaft und gefährlichen Beiſpiels bei einem ſo empfänglichen Gemüthe, als das ihrige iſt, kaum ausbleiben konnten. Hierzu kommt noch, daß jener gewiſſenloſe Director den rechtgläubigen Religionsunterricht der ihm anvertrauten Gentlemen und Ladies faſt ganz verſäumte, ſich ſelbſt am heiligen Sabbath nicht nur ſtets betrank — was frommen Leuten vergönnt iſt — ſondern auch (ſo lange er noch nüchtern war) ſich nicht ſcheute, auch an dieſem Tage freventlich in ſeinem Beruf zu arbeiten, als ſey der Sabbath nicht eigens dem Nichtsthun geweiht! ja ſogar heidniſche Spiele an demſelben aufzuführen, ſtatt ſeine Marionetten in die Kirche zu ſchicken, wo man ihrer während ſeiner Regierung kaum anders mehr gewahr wurde, als wenn ſie gemiethet worden waren, um Pfaffen, Heuchler oder Hebetiſten darin vorzuſtellen.[1]

Unter ſolchen ungünſtigen Umſtänden darf es ein geehrtes Publikum keines Falls mit dem Herrn von Roſenberg zu genau nehmen, und muß es ihm im Gegentheil als ein Verdienſt anrechnen, daß er nicht noch weit ſchlimmer geworden iſt. Ueberdieß beſitzt aber die Puppe auch, wie Alles, ſelbſt das Uebelſte in der Welt, ihre guten Seiten, und je liebenswürdiger, je unterhaltender ſie, trotz ihrer großen Mängel, den ſchönen Leſerinnen dieſer Zeilen erſcheinen wird, je glücklicher wird ſich ſchätzen

der Herausgeber des vorliegenden Buchs
Wolf O'Guardthee,
Holzinſpector und Puppentiſchler.

Kandia, in der letzten Woche des Ramadan 1817.

---

[1] Hebetiſten iſt ein aus dem Franzöſiſchen hergeleitetes Wort, und bedeutet „proteſtantiſche Gottesläugner" vulgo Freimaurer genannt. S. den Vergnügl. erſten Theil.

Nachſchrift.

Ich hoffe, es wird Niemand ſo unchriſtlich ſeyn, an die folgenden Rhapſodien dieſelben Anſprüche, wie an ein ſchulgerechtes Werk über Griechenland zu machen. Die Schule iſt mir fremd, ich ſinge nur wie der Vogel auf dem Zweige ſingt, ohne Kunſt noch Mühe; und frei im grünen Hain des Lebens umherflatternd, bewundere ich ſtets beſcheiden und von fern den weit gelehrteren Gimpel im goldenen Bauer, den das fleißige Studium der Drehorgel ſo viel ſchönere Lieder gelehrt hat.

Erſtes Kapitel.

Ankunft des Herrn von Reiſenberg in Patras, und ſein ungemein langer Aufenthalt daſelbſt.

> „Sie ſagen, daß ich lebe,
> „Ich aber glaub' es nicht;
> „Ich bin geſtorben wahrlich,
> „Begraben bin ich nicht.“
>
> Unbekannter.

Das waren böſe Tage! In meiner Verzweiflung verfluchte ich, gleich Fauſt, des Lebens Schmerzenskelch. Ja, rief ich aus, verwünſcht auf immer ſey dieſe hölliſche, menſchenquälende, unerträgliche Winterfahrt von Malta nach Patras, verwünſcht die erbarmungsloſe, wilde verrätheriſche See, die uns vier Tage und vier Nächte in raſtloſer Leidensagonie umherwarf, verwünſcht das ſchmutzige, ſchaukelnde, unregierbare Schiff Seiner engliſchen Majeſtät, das bereits reformirte Gouvernements-Dampfboot l'Africain, deſſen allerletzte Reiſe wir Unglückliche noch mitzumachen verurtheilt wurden, verwünſcht vor Allem aber die heilloſe Neugierde und Thorheit, welche uns vom bequemen, vom gemüthlichen heimiſchen Herde fortreibt, um in fremden Ländern inne zu werden — daß es am Ende dort überall ſchlechter als im Vaterlande ſey!

Als ich einſt, noch in zartem Alter, mit meinem Bruder an ſchwerer Krankheit darnieder lag, und der Arzt, nachdem er den Letztern für gerettet erklärt, uns verließ, weil mir, wie er hinzuſetzte, Niemand mehr helfen könne — holte man einen im Ruf dunkler Kenntniſſe ſtehenden Schäfer, der durch geheimnißvoll zubereitete Tränke mich wiederherſtellte, während mein geretteter Bruder in derſelben Nacht noch ſtarb. Der Schäfer — wie ich dem Publikum ehrlich geſtehen will, damit dieſe wahrhafte Hiſtorie nicht in den Verdacht gelegentlicher Fiktionen gerathe — war eigentlich ein wohlbeſtellter Lizentiat im Städtchen M....., meines Freundes Leopold Schefers Vater, deſſen höheren Kenntniſſen ich auf dieſe Weiſe mein Leben verdanke. Und es war allerdings ein ſonderbarer Mann, dieſer alte Aeſkulap! Den ganzen Tag in ſeinem Laboratorium verſchloſſen, ſtand er im Rufe, den Stein der Weiſen zu ſuchen. Seinem Sohne hinterließ er wenigſtens den Karfunkel der Poeſie, und mir — verſprach er eine ewige Jugend.

Am andern Morgen, als ſeine Mittel angeſchlagen, ſagte er zu meinen Eltern, ſie ſollten ſich meinetwegen keine Sorge machen, ich hätte nur Eins zu fürchten, dies ſey das Waſſer — weßhalb ich mich auch, beiläufig geſagt, ſeitdem weit mehr an den Wein gehalten habe. Später prophezeite mir die berüchtigte Lenormand, wie ich bereits bei einer andern Gelegenheit erzählt, ebenfalls: daß ich in einem rings von Waſſer umgebenen Orte (der folglich leicht ein Schiff ſeyn könnte) mein Ende finden würde. In der That war mir bis jetzt das Meer immer auffallend ungünſtig. Doch nie litt ich mehr darauf, als dießmal! Schon als wir uns im Quarantainehafen zu Malta während der heftigſten Bourraske einzuſchiffen gezwungen waren, ſchlug das Boot mit meinen Effekten um. Koffer und Baſchen tanzten eine ganze Zeit lang auf den Wellen umher, überall drang das Seewaſſer verderblich ein, und nicht Alles ward von den helfenden Leuten wieder herausgefiſcht. Mehrere werthvolle Gegenſtände, Vieles, was mir theuer war und manche Dinge, die für meine Bequemlichkeit der empfindlichſte

Verluſt ſind, ſanken in die Tiefe. Aehnliches Wetter und eine ſtets gleich hohe See, die uns ſelbſt mit der Hülfe des Dampfes kaum zwei bis drei engliſche Meilen in der Stunde zu avanciren geſtatteten, dauerten ununterbrochen bis zur Inſel Zante fort. Kaum konnte man ſich in den engen jämmerlichen Betten feſthalten, jede Nahrung widerſtand dem fortwährenden Eckel, und kein Augenblick Schlaf erquickte die ermattete Natur. Alle Paſſagiere erklärten, daß ihnen ſelten ſo andauernd ſtürmiſche Witterung, aber nie ein Schiff mit ſolchen monſtröſen Bewegungen, als das unſrige, vorgekommen ſey. Denke Dir, lieber Leſer, daß man Dich auf eine Schaukel ſetze, auf der zwei Rieſen Dich hundert Stunden lang „mit Haſt ohne Raſt“, wie Göthe ſagt, auf und ab ſchleuderten, und urtheile dann, wie Du Dich befinden würdeſt. Selbſt die Seeleute konnten ſich oft nicht auf ihren Beinen erhalten, und als ich einmal verſuchen wollte, etwas Suppe zu mir zu nehmen, verlor der ſie bringende Schiffsdiener dergeſtalt das Gleichgewicht, daß er mit ſammt der Schüſſel in mein Bett ſtürzte und mit ihrem heißen Inhalt mir das halbe Geſicht verbrühte. Was nicht feſtgebunden war, fiel jeden Augenblick von den Tiſchen klirrend und zertrümmert nieder, und alle Effekten kollerten durch einander. In der Nacht ſtrömte häufig das

Waſſer durch die obern Luken herein, deren man, um nicht in der peſtilenzialiſchen Atmoſphäre ganz zu erſticken, immer einige auflaſſen mußte, und durchnäßte uns dann bis auf die Haut. Eines Tages warf eine Welle, die jähling über das Verdeck ſchlug, den dort ſtehenden Capitain um, ſchleuderte ihn mit dem Kopf an eine Ecke, und wenig fehlte, ſo hätte ſie ihn ins Meer geſpült. Wir ſahen ihn während des Reſtes der Reiſe nur mit verbundenem Kopfe umherſchwanken.

Was halfen mir nun alle romantiſchen und klaſſiſchen Erinnerungen dieſer weltberühmten Gegend unſerer Erde, die ſonſt das jugendliche Herz ſchon ſtärker pochen machten, wenn man ihres Namens nur erwähnte. Vergebens rief ich mir zurück, daß unter uns im Meeresgrunde der verliebte Alpheus zu Arethuſa's Grotten von Kryſtall von hier bis nach Sicilien eile; daß nicht zu fern von uns im blauen Oſten der holden Cypris Inſel auf den dunkeln Fluthen throne, und der leukad'ſche Felſen vor uns ſeine ſchroffe Wand erhebe, wo Sappho's Schmerz nur mit dem Leben floh; daß ſchon Ulyſſes Burg am Horizont des Nordens dämmre, und uns zur Rechten ſchneebedeckter Berge Gipfel die ſand'ge Pylos überrage, wo einſt der weiſe Neſtor herrſchte — ſtatt alles deſſen, guter Gott! ſah ich nichts in der Wirklichkeit um mich her, als eine ich mitbringen, und zwiſchen 7 und 8 erſcheinen, wenn es ſo recht iſt.

Alles dies ehrlich, aber nicht tugendhaft, wozu ich gar nicht paſſe, denn meine Elemente ſind alle zu weltlich dazu. Adieu, liebenswürdige Geiſtreiche.

Ihr herzlich ergebener

H. Pückler.

27.

Pückler an Rahel.

Berlin, den 15. März 1831.

Meine theuerſte Gönnerin!

Jemand, der nicht viel gehen konnte, führte mich einmal vor ſeinen Lehnſtuhl am Fenſter, vor dem ſich eine ſchöne Ausſicht ausbreitete, und ſagte: hier ſitze ich ſpaziren.

Da Sie nun, gnädigſte Frau, auch leider durch Kränklichkeit gefeſſelt, auf gutes Sitzen nicht weniger Werth legen, ſo bittet beifolgender Stuhl in eigener Perſon um gnädige Aufnahme, wofür er Sie ſelbſt wieder aufzunehmen und in ſeine Arme zu ſchließen bereit iſt, beſcheiden ſchon zufrieden wenn Sie ihm nur recht häufig den Rücken zukehren. Größere Prätenſionen aber macht Schreiber dieſes, der Ihre freundliche und geiſtreiche Miene nicht genug ſich gegenüber ſehen kann, und ſehnlich hofft, daß er Sie dieſen Sommer unter ſeinen Blüthenbüſchen erblicken wird, unterſtützt von der mehr imponirenden, aber ebenſo gern geſehenen des Gemahls.

Mit Verehrung und Freundſchaft

gnädigſte Frau

Ihr ſehr ergebener H. Pückler.

unreinliche ſtinkende Cajüte, mit jedem gräßlichen Appendix der eckelhaften Seekrankheit verſehen, hörte nichts als das Jammern meiner Leidensgefährten und das Heulen des Sturms und der Wellen! Wahrlich eine ſo troſtloſe Lage für einen Vergnügling, daß hier alle ſeine Lebensphiloſophie ihn im Stich läßt, und er eine helle Seite der Sache nicht mehr aufzufinden weiß. Doch nein, das ſchlimmſte Uebel hat doch noch immer eine gute Seite — die, daß es enden muß.

Auch unſer Leiden endete, doch noch nicht in Zante, dieſer „Blume des Morgenlandes“, wie ſie genannt wird, wo wir um Mitternacht ankamen, uns nur wenige Stunden aufhielten, und von welcher Inſel, dem Himmel dankend, eine kurze Zeit ohne Schaukeln mich dem Schlaf überlaſſen zu können, ich nicht mehr kennen gelernt habe, als wenn ich immer tauſend Meilen weit von ihr entfernt geblieben wäre. Aber am Morgen des andern Tages landeten wir in Patras, und da fühlte ich, daß die Freude, die unmittelbar nach dem Leiden kommt, doppelten Werth hat. Der ſonnenhelle, goldene Tag, der Lepanto's bergumkränzten Golf beleuchtete, ſchien mir der ſchönſte, den ich je geſehen, ſelbſt die europäiſche Kälte unter Null, mit dem Anblick der weißen Decke des Gebirges, erfriſchte mir Körper und Geiſt. Hier trat mir wieder der heimiſche Norden entgegen, während die wüſte Ebene, die halb aufgebaute Stadt, der Schmutz und Unrath am Ufer, mit der bunten Tracht der Griechen und ihrem rothen mauriſchen Fes, mir das Andenken der unlängſt verlaſſenen Barbarei lebhaft wieder zurückriefen. Dank der Güte des Grafen von Luſi, unſeres Geſandten in Athen, der den hieſigen preußiſchen Conſul von meiner Ankunft avertirt hatte, fand ich bei dieſem ein geräumiges Logis (von Bequemlichkeit und Luxus iſt hier nicht mehr die Rede) für mich bereitet, hinlänglich meublirt für meine beſcheidenen Anſprüche, nur leider, trotz der dünnen Wände und vielen Fenſter, ohne Oefen noch Kamin — aber ich weiß ſchon längſt, daß man nur in den ſüdlichen Ländern zum Frieren verurtheilt iſt. Auch der engliſche Conſul, Herr Crowe, an den ich Briefe von Malta mitbrachte, empfing mich mit gaſtfreundlicher Güte. Ich ward eben ſo angenehm durch den mit der größten Herzlichkeit gepaarten feinen Weltton dieſer Familie erfreut, der ich unausgeſetzte Gefälligkeiten während meines Aufenthalts in Patras verdanke, als überraſcht durch die Schönheit und ausgezeichnete Erziehung ihrer älteſten Tochter, Miß Nina. Der Conſul nahm mich ſogleich für den ganzen Tag in Beſchlag, und noch ermattet von dem Ueberſtandenen, konnte ich nichts Beſſeres wünſchen, als mich in ſo anmuthiger Geſellſchaft auszuruhen. Zum erſtenmal hörte ich an dieſem Abend griechiſche Lieder ſingen, melancholiſche Melodieen, die mich ſehr anſprachen, und welche Miß Nina einfach und mit Gefühl vortrug.

Nachdem am andern Morgen das Häusliche, als Auspacken und Aufſtellen meiner Sachen, Einrichtung meiner kleinen Junggeſellenwirthſchaft u. ſ. w. — denn ich gedenke hier einige Wochen zu verweilen, um eine Schreibeſtation zu machen, wozu der einſame kleine Ort gut paßt — beendigt war, trieb mich bald die Schauluſt in's Freie. Die größte Zierde der Stadt ſind die weitläuftigen Ruinen des alten von Guillaume de Villeharbouin erbauten und von den Venetianern ſehr erweiterten Schloſſes, das im letzten Kriege noch abwechſelnd den Türken, wie den Griechen, zu einem feſten Punkte diente.[1] Es iſt höchſt wahrſcheinlich auf den Ueberreſten der alten Akropolis errichtet, und man entdeckt noch mehrere Grundmauern antiken Bauwerks, ſo wie Fragmente von ſpäter eingemauerten Säulenſtücken und Simſen. Jetzt iſt nur noch ein großer viereckiger Thurm in baulichem Stande, deſſen weiter Raum in der Tiefe mit einigen zwanzig Mördern und Räubern angefüllt war, auf die wir durch die oben angebrachten Gitter hinabblickten. Sie hatten weder Holz zum Feuern noch Stroh, lagen auf nackten Steinen und begrüßten uns mit Flüchen und Verwünſchungen. Es ſind ſchwere Verbrecher, aber ein ſo grauſames Gefängniß ſcheint mir doch kaum zu verantworten. Hier, wie angeblich in ganz Morea, iſt jetzt die Ruhe ſo ziemlich wieder hergeſtellt, d. h. keine offene Rebellion mehr vorhanden, doch jenſeits des Golfs, in Rumelien und dem nördlichen Theil des Königreichs, ſind die faſt ungangbar gewordenen Bergpfade durch Räuberhorden allerwärts ſo unſicher gemacht, daß kein Reiſender ſich mehr dahin wagen darf, und das Militair fortwährend in der Verfolgung dieſer Banditen begriffen iſt. Doch die bisherigen Expeditionen haben weder unter Gordon noch General Piſa irgend einen Erfolg gehabt, und die Banden ſind frecher als je. Kürzlich noch ward der baieriſche Hauptmann Kraus, der ſich ohne hinlängliche Bedeckung hinauswagte, ſammt ſeiner Ordonnanz von ihnen ermordet. Es iſt dies allerdings ein förmlicher Krieg, und wird hier allgemein der unvorſichtigen Maßregel der Regentſchaft zugeſchrieben, auf einmal die 5000 Mann ſtarken Nationaltruppen verabſchiedet zu haben, die Capo d'Iſtria ſehr weiſe vereinigt hatte, um ſo den gefährlichſten Theil ſeiner Nation in der Gewalt zu behalten und nach und nach discipliniren und unſchädlich machen zu können. Alle Unruhen und Revolten, die ſeitdem ſtattfanden und dies ſchöne Land jetzt paralyſiren, ſind faſt allein jenen plötzlich nahrungslos gewordenen Soldaten zuzuſchreiben, welche laut erklären, daß ſie ſich berechtigt fühlen, ein Gouvernement zu bekriegen, das ihnen ohne Grund ihr Brod raubte. Durch die Revolution verwildert und der Ergreifung friedlicher Geſchäfte abgeneigt, ſind dieſe Menſchen doppelt gefährlich, da ſie das Kriegshandwerk gut erlernt, und daher nicht mehr als gewöhnliche Räuber, ſondern ſyſtematiſch agiren, dabei aber oft eine unglaubliche Kühnheit zeigen, wie ich ſpäter noch ſpezieller zu illuſtriren leider Gelegenheit finden werde.

---

[1] Einige Beamte hatten den barbariſchen Vorſchlag gemacht, das Schloß für 3000 Drachmen zu verkaufen, und ein hieſiger Friedensrichter bereits einen Theil deſſelben abreißen und ſich von den Materialien ein neues Haus bauen laſſen. Glücklicherweiſe genehmigte der Kriegsminiſter dieſe Schändung nicht und ließ ihr augenblicklichen Einhalt thun.

Es iſt überhaupt auffallend, wie wenig noch ſeit der Vertreibung der Türken die verſchiedenen Regierungen für die Civiliſirung eines mit ſo wenig Glück von den europäiſchen Mächten extemporirten Staates gethan haben. Als ich Capo d'Iſtria kurz vor ſeiner Abreiſe nach Griechenland zum letztenmal ſah, ſagte er: „Erziehung und Straßen ſollen mein Hauptaugenmerk vom Anbeginn ſeyn.“ Für die erſte war etwas gethan worden, doch das Meiſte davon iſt ſchon wieder, wie ich höre, in Verfall gerathen; die Straßen, außer einigen kurzen Strecken in der Nähe von Athen und Nauplia, blieben bis jetzt ganz vernachläßigt, obwohl Leichtigkeit und Frequenz der Communicationen vielleicht die wichtigſten Gegenſtände von allen ſind, ohne deren Berückſichtigung das Land immer im halben Zuſtande der Barbarei verbleiben muß, weder Handel und Verkehr blühen, noch Sicherheit hergeſtellt werden kann. Erleichterte Communicationsmittel für die Körper und Geiſter ſind der Anfang und das Ende aller Cultur. Die beſten Materialien zur Herſtellung guter Straßen ſind übrigens hier überall reichlich vorhanden, und wenn man die Summen bedenkt, welche ſchon für Griechenland verwandt wurden, begreift man nicht, wie der immer vorgeſchützte Mangel an Geld ein reelles Hinderniß hat ſeyn können. Sehr richtig bemerkte einer der hieſigen Conſuln, es würde für den Anfang hinlänglich geweſen ſeyn, wenn man nur die von den Venetianern ſchon tracirten, jetzt aber großentheils verheerten Straßen gründlich in Stand geſetzt, ſie in gewiſſen Diſtanzen mit Stationshäuſern für Gensd'armes verſehen, und dieſe zugleich zur dürftigen

Aufnahme für Reiſende eingerichtet hätte. Dies würde mit Erfolg nicht nur der Unſicherheit, ſondern auch der im Winter oder nach ſtarken Regengüſſen ſo oft eintretenden momentanen gänzlichen Unterbrechung aller Verbindung, die zugleich häufige Unglücksfälle herbeiführt, abgeholfen, ſondern auch den Einwohnern wieder Luſt und Muth zu Verfolgung verſchiedenartiger Unternehmungen gegeben haben — während jetzt ein trauriger Zuſtand der Reſignation und des Stockens alles Verkehrs ſtattfinde, und man überall die Straßen einſam, und längs denſelben fruchtbaren vortrefflichen Boden wüſt liegen ſehe.

Nachdem ich die höchſten Zinnen des Thurms erſtiegen, ſetzte ich mich, in meinen Mantel gehüllt, auf eine derſelben nieder und überſchaute die Gegend. Ein bärtiger deutſcher Unteroffizier diente mir zum Führer, und es hatte etwas Sonderbares, den ehrlichen Baier in ſeinem groben Jargon mir hier den Bergzug des Parnaſſus, dort Ithaka u. ſ. f. anzeigen zu hören. Die weite Ebene unter mir, ſonſt das Paradies von Patras genannt, die durchgängig mit Corinthen angebaut, jährlich 3000 Tonnen dieſer einträglichen Beeren lieferte, wo, von hohen Platanen beſchattet, die Landhäuſer und Luſtgärten der reichen Türken und Griechen ſtanden, und auf der man über 100,000

Oliven- und Fruchtbäume zählte — iſt jetzt ein kaum abſehbarer, meiſt verſumpfter und wüſter Anger ohne einen einzigen Baum, auf dem nur Unkraut wuchert.

In dieſer Ebene befand ſich auch die berühmte Cypreſſe, welche eine Elle über der Erde 23 Fuß im Umfange maß und ſich ohne Zweifel aus der älteſten Zeit der Hellenen noch erhalten hatte.

Hier hausten die türkiſchen Schaaren und kochten ihr Mahl am Feuer der ausgeriſſenen Corinthenreben, von denen jetzt in der ganzen Umgegend von Patras kaum noch ſo viel übrig geblieben ſind, um 150 Tonnen Frucht im Jahr zu gewähren. Die ältere Stadt ſtand auf dem Hügel und am Abhange deſſelben, faſt jedes Haus mit einem Orangengarten umgeben. Nichts iſt mehr davon übrig, und leider ſchwanden mit ihr auch die türkiſchen Bäder. Man ſieht, wie gut hier die hygiäiſchen Vorſchriften der muhamedaniſchen Religion wirkten, denn ohne ſie ſind die Griechen ſogleich wieder in ihre alte Unreinlichkeit zurückgeſunken, und jetzt iſt in der Stadt nirgends weder Waſſer- noch Dampfbäder zu erlangen. Nur im Sommer ſoll ein ärmliches Etabliſſement dieſer Art im Gange ſeyn. Das neue Patras wird nun in der Ebene unter dem vorigen am Meeresufer aufgebaut. Man befolgt dabei einen regelmäßigen Plan, und es verſpricht mit der

Zeit ein heiteres Anſehen. Die meiſten Häuſer ſind im italieniſchen Geſchmack, größtentheils zwar, wegen der häufigen Erderſchütterungen und wohl auch aus Oekonomie, nur ſehr leicht aus Holz und Lehm aufgerichtet, aber von außen wie Stein abgeputzt, mit grünen Jalouſien und freundlichen Balkons verziert, die weit hervorſpringenden Dächer flach, häufig durch Deſſeins bunter Ziegel gehoben, und Arkaden längs der Straße angelegt, wo die jetzt freilich noch ſehr ärmlichen Boutiken ihren Platz finden. Den Mangel an Kaminen und Oefen bei einem Klima, wo der Thermometer häufig unter dem Gefrierpunkt ſteht, und das ſehr von kalten Winden ſelbſt im Sommer heimgeſucht wird, rügte ich bereits als nicht nur unbequem, ſondern gewiß ſelbſt der Geſundheit ſehr nachtheilig. Faſt unglaublich iſt es, welches ſchwache Holz hier zum Bau der Häuſer verwandt wird. Meine Forſtleute in M..... würden ihren Augen nicht trauen, wenn ſie ſähen, daß man hier große Gebäude mit dünnerem Stangenholz errichtet, als ſie mir für die Baumpfähle in meinem Parke liefern! Dieſe Bauten haben aber auch gar zu ſehr den Charakter des Proviſoriſchen an ſich, in paſſender Analogie mit dem ganzen Königreich. Wahrlich, wenn es in andern Ländern abgerathen wird, mit dem Kopfe durch die Wand zu rennen, in den Papphäuſern von Patras würde ein ſo gewagtes Unternehmen wenig Schwierigkeit finden! Die Reſidenzen der fremden Conſuln ſind zum Theil etwas comfortabler eingerichtet; ſie zeichnen ſich alle durch eine Art hoher Vogelſtange aus, welche dicht neben dem Hauſe ſteht, und auf der an Sonn- und Feſttagen die Flaggen ihrer reſpektiven Mächte aufgepflanzt werden.

Doch ich kehre zu meinem Spaziergange zurück. Nach einigem Verweilen auf der Höhe wandte ich mich den nahen Hügeln zu, die kahl und zerriſſen ſich bis zum Voidia erſtrecken, der die Stadt ungefähr 4 bis 5000 Fuß hoch überragt. Ich gelangte zuerſt an eine Fontaine, mit einem antiken Löwenkopfe geziert, an der eine junge Griechin mit dick herabfallenden Haaren, den rothen Fes verwegen darauf geſtülpt, eben Waſſer ſchöpfte. Daneben hat ſich noch eine Rieſenplatane erhalten, die einzige, welche die Revolution überlebte, und nicht weit von ihrem Fuße ruhen vier Türkenbrüder, welche die Griechen hier erſchlugen, mit einander in einem Grabe; vier ſteinerne Turbane darauf erhalten das Andenken der That. Die erwähnte Platane diente bei dem früheren mißlungenen Aufruhr der Griechen den Türken als Galgen, um in förmlich ſymmetriſche Gruppen ſortirte unglückliche Opfer, Männer,

28.

Pückler an Rahel.

Schloß Muskau, den 1. April 1831.

Gnädigſte Frau,

Die Biertrinker wiſſen den Monat März zu ſchätzen, und ich wünſche ſehnlichſt, daß das beifolgende Märzbier, welches ich am heutigen 1. April abſchicke, zu keinem poisson d'avril werden mag.

Aus demſelben Grunde ſage ich an dem verhängnißvollen Tage weiter nichts, und wiederhole nur, was für alle Tage meines Lebens gilt, nämlich die Verſicherung der aufrichtigſten Ehrerbietung und Anhänglichkeit, mit der ich die Ehre habe zu ſein

gnädigſte Frau,
Ihr gehorſamſter Protégé
H. Pückler.

29.

Pückler an Rahel.

Schloß Muskau, den 12. Mai 1831.

Gnädige Frau und verehrte Freundin!

Meine Abweſenheit während mehreren Wochen von Muskau iſt daran Schuld, daß ich Ihren zwar gütigen aber doch etwas loſen Brief, denn Sie machen ſich darin nicht wenig über mich und meine großmüthigen Biergeſchenke luſtig, ſo ſpät beantworte.

Sie haben nicht nöthig zu erwähnen, daß Freund Varnhagen an Ihrer guten Laune Theil genommen, denn ich ſehe von hier, wie hundert kleine Satyre in ſeinen Mundwinkeln geſeſſen haben, ſo klein und ſo ſchelmiſch, wie ſie ſeine kunſtgewandte Scheere kaum ausſchneiden kann.

Ich laſſe mich aber doch nicht abſchrecken, in Ermangelung von etwas Beſſerem, Ihr Bierlieferant zu bleiben, Weiber und Kinder zuſammen daran aufzuhängen. Eine Viertelſtunde weiter findet man zwiſchen tiefen Schluchten die Ruinen eines Aquädukts und noch anderer einſt dort ſtehender antiker Gebäude. Sie zeigen ſich beſonders an einer Stelle ſehr pittoresk, wo die vom Feuer geſchwärzten Bögen mit Feigenſträuchen und Epheu dicht überhangen ſind, und die alte Waſſerleitung auch noch jetzt hie und da zu einigen Lokalbewäſſerungen nahgelegener Felder benutzt wird. Gut ſtaffirt ward die Landſchaft durch eine Art großer Ziegen, die an den ſteilen Abhängen umherkletterten, und ſtatt der bei unſern Ziegen gewöhnlichen Hörner ein gewundenes Geweih tragen, das ihnen von weitem das Anſehen von Dammhirſchen gibt. Eben ſo glichen einige Rudel ſchwarzer Schweine wilden Ebern vollkommen, und ich hatte ſpäter Gelegenheit zu der Bemerkung, daß auch ihr Fleiſch im Geſchmack dem der letzteren nahe kommt, zugleich aber bei weitem das Beſte in Patras iſt, wo freilich nicht viel Wahl ſtatt findet.

Francis und Norma machten mir hier viel Noth, da beide ſehr gern jagen, nämlich was vor ihnen läuft, aber ſobald ihnen etwas Stand hält, alſogleich ſelbſt das Haſenpanier ergreifen. Ich mußte lachen, als ich mich erinnerte, daß Norma mir als ein Beſchützer in Gefahren mitgegeben worden ſey; dem Anſchein nach verſtanden beide Kläffer nur Unfug anzurichten, und manche wilde Verwünſchung der Hirten tönte hinter mir drein, während ich meinen Weg in der Richtung des Meeres fortſetzte. Die Sonne ſank, ehe ich eine Berghöhe, die ich mir als Ziel erkoren, erreichen konnte, doch erhielt ich eine hübſche Anſicht der ſich gegenüber liegenden Schlöſſer von Rumelien und Morea, in deutſchen Geographien von einem witzigen Schulmanne „die kleinen Dardanellen“ genannt, welche den Eingang des Golfs vertheidigen; etwas weiter hin erblickt man die Stadt Lepanto, die, von einer hohen Mauer gleich einem Dreieck umſchloſſen, in zwei Abſätzen vom Berge nach dem Waſſer herabſteigt, und endlich an der äußerſten Rechten gewahrt man etwas vom Gebirgskamm des Parnaſſus. Seine ſchroffen Abhänge und eiſigen Gipfel führten meiner Phantaſie die Muſen jetzt in Pelz gewickelt vor, und den armen griechiſchen Pegaſus, wie er auf ſchlechter Weide mühſam ein Kräutlein aus dem Schnee hervorſucht, der des Alterthums Herrlichkeiten bedeckt. In dieſem Moment kam einer der hieſigen Papa's angeſchritten, welche in Tracht und Ausſehen, wie durch ihren langen Bart, unſern alten Juden vollkommen gleichen. Ich dachte daran, wie außerordentlich nachtheilig die griechiſche

Geiſtlichkeit während der Revolution, die ſie durch ihren Fanatismus weit mörderiſcher machte, hier eingewirkt, und wie ſie noch bigotter als die katholiſche, das Volk in Blindheit zu erhalten ſucht; wo mir augenblicklich beifiel, was Lord Byron ſang, als er den Pegaſus hier beſtiegen hatte:

— — — — — still the red cross is here.
Though, sadly scoffed at by the circumcised,
Forgets that pride to pampered priesthood dear;
Churchman and votary alike despised.
Foul superstition! howsoever disguised,
Idol, saint, virgin, prophet, crescent, cross.
For whatsoever symbol thou art prized,
Thou sacerdotal gain, but general loss!
Who from true worship gold can separate thy dross?

(Noch immer hält das rothe Kreuz ſich feſt,
Wenn gleich verſpottet jämmerlich von den Beſchnittenen,
Den Stolz vergeſſend jetzt, der wohlgenährten Prieſterſchaft ſo theuer!
Hier iſt der Geiſtliche, wie Laie, gleich verachtet.
O fauler Aberglaube! ſey wie du willſt vermummt,
Als Götze, Heiliger, als Jungfrau, Prophet, Halbmond oder Kreuz,
In welch Symbol verſteckt du auch geprieſen wirſt —
Du biſt Gewinnſt nur für den Pfaffen, der Menſchheit ſchmerzlicher Verluſt!
Wer kann vom Gold des ächten Gottesdienſt's dein ſchnödes Meſſing löſen?)

O Byron! wie oft habe ich es tief bedauert, Dich nie geſehen zu haben — vielleicht iſt es jetzt gut für mich, denn was bei Dir dem Alltagsmenſchen angehörte, und Jeder ohne Ausnahme iſt auch dies, würde vielleicht dem Dichter Schaden, ſelbſt bei mir, gebracht haben. Wie es nun iſt, kenne ich nur den Unſterblichen. — Hätte ich indeß des Lords perſönliche Bekanntſchaft gemacht, nach Allem, was ich von ihm gehört, würde ich ihn gewiß ganz ſo behandelt haben, wie er es ſelbſt für den Umgang mit Weibern vorſchreibt; denn des Genius Natur iſt immer halb weiblich, wie Göthe ſingt: das ewig Weibliche führt himmelan!

Das Klima von Patras wird nicht für das zuträglichſte gehalten, denn das griechiſche Fieber graſſirt mehrere Monate des Jahrs, und wer es einmal gehabt, bekommt es leicht zu jeder Zeit wieder. In dem Hauſe, das ich bewohne, deſſen Lage beſonders ungeſund ſeyn ſoll, habe ich eine überzeugende Wirkung der aria cattiva fortwährend vor Augen; der Herr deſſelben, ſeine Frau, ſeine beiden Töchter, ſein Sohn, das Dienſtmädchen und ſelbſt der Hausknecht leiden abwechſelnd am Fieber, und ſchleichen blaß wie Geiſter umher, wenn ſie nicht im Bette liegen. Ich ſelbſt und Lorenzo entgingen ihm bis jetzt, doch empfinde ich ſeinen verſteckten Einfluß durch fortwährendes Unwohlſeyn, aber mein Diener Selim iſt völlig krank, und die ungewohnte Kälte mit allem hieſigen Ungemach, was er nicht ertragen kann, haben ihm obendrein das Heimweh gegeben. Er findet Griechenland zu barbariſch, wie er ſagt, und da ihm noch dazu dreimal geträumt, daß er hier ſterben werde, hat er mir den Dienſt aufgekündigt, mich inſtändig bittend, ihn mit dem nächſten Schiffe ziehen zu laſſen, das ſeinen Weg nur in der Richtung Afrika's nehmen würde. Dies iſt keine kleine Unannehmlichkeit für mich, doch kann ich ihn nicht halten; und ſelbſt geſtehen muß ich, daß die Unbequemlichkeit, der Mangel und die Entbehrungen, denen man hier ausgeſetzt iſt, alle meine eigenen Erwartungen übertreffen. Ueber ſechs Grad Wärme Réaumur kann ich es in meinen Stuben nicht bringen, ein harter Umſtand für Jemand, der noch vor wenig Monaten 30 mehr im Schatten, als entgegengeſetztes Extrem, ertragen mußte, und das einzige künſtliche Erwärmungsmittel — in die Stube geſtellte Kohlenbecken — verurſachen dem nicht daran Gewöhnten häufig Kopfſchmerz und Uebelkeit, auch muß man ſehr vorſichtig damit ſeyn. Es fehlte wenig, daß ich vor einigen Tagen das Loos der armen Gräfin Salisbury gehabt hätte, von dem ich (der die gute alte Dame ſo ſehr verehrte) mit wahrem Schmerz in den letzten Zeitungen las. Ein ſonderbarer Zufall verhinderte mein gleich übles Ende. Ich ſaß mit meinem Sekretair beim Frühſtück, und wegen der ſchneidenden Kälte hatten wir unter den Tiſch, den ein bis auf die Erde hängender Teppich bedeckte, ein Kohlenfeuer geſtellt. Ich zog an meiner Seite, in zwei lange Schlafröcke gehüllt, den Teppich über meine Kniee und freute mich der behaglichen Wärme, als plötzlich Norma, die auf dem Sopha neben mir lag, auf den Tiſch ſprang und meine Theetaſſe umwarf. Halb begoſſen und verbrüht, fuhr ich von meinem Sitz jähling in die Höhe, wo Lorenzo zuerſt bemerkte, daß meine beiden Gewänder unten ſchon lichterloh brannten, ja bereits ein ganzer Theil davon vom Feuer verzehrt war. Wir hatten Mühe, mit den Sophakiſſen und mehreren Servietten die Flamme zu erſticken, und es iſt kein Zweifel, daß die Ungeſchicklichkeit des Thieres mir zum größten Heile ausſchlug. Seitdem nehmen wir uns beſſer in Acht.

Hinſichtlich der Haushaltungsgegenſtände iſt man noch ſchlimmer daran als mit der Wohnung, und ohne die Gutherzigkeit des engliſchen Conſuls und ſeiner Gemahlin, die mich mit Allem verſehen, was ſie von weit her kommen ließen, ſo wie auch anderer Conſularfreunde Hülfe, die Jagdliebhaber ſind und mich zuweilen mit Wildpret verſorgen, wüßte ich nicht, was ich hätte beginnen ſollen. Wovon die hieſigen Griechen leben, iſt mir faſt unerklärlich, denn meiſtens ſind weder Fleiſch noch Fiſche zu haben, Oel und Butter ſind von ſchauderhafter Qualität und das Schlachten eines Schweines iſt eine Seltenheit. Einen regelmäßigen Gaſthof gibt es gar nicht, und die Koſt, die man ſich auf dieſe Weiſe allenfalls verſchaffen könnte, iſt vollſtändig ungenießbar. Einmal wollte Selim, der bisher die Küche beſorgte, eine Gans kaufen, und nachdem er den ganzen Tag deßhalb vergebens umher gelaufen war, wies man ihn zuletzt zu einem hier lebenden Grafen von den joniſchen Inſeln, wo allein Hoffnung ſey, ein ſolches Thier zu erlangen. Dieſer war aber übler Laune und erklärte, er habe ſelbſt Geld und brauche das unſrige nicht, er wolle daher auch ſeine Gänſe für ſich ſelbſt behalten; nur mit vieler Mühe ward endlich ſein harter Sinn erweicht, und für den Preis von acht Drachmen (ſieben Franken) — denn man glaube nicht, daß man wohlfeil hier lebe — ein Exemplar aus ſeinem Hofe abgelaſſen, das jedoch kaum die Größe einer Malteſer Ente hatte, und leider auf die ſchöne Qualität: gemäſtet zu ſeyn, nicht den mindeſten Anſpruch machen durfte. Oefters gab es kein anderes Mittel, ſich einen Braten zu verſchaffen, als meinen Sekretair Sperlinge ſchießen zu laſſen, oder wenigſtens eine Art kleiner Vögel, die ihnen vollkommen gleichen. Nur ſo viel hier über das Capitel der „Nahrungsſorgen.“

Verſchiedene der Behörden hatten mich beſucht, und ich begann meine Gegenviſiten bei dem Direktor Alexopolo, der zweiten Perſon nach dem Nomarchen, und deſſen Stellvertreter, wenn er abweſend iſt; ein gebildeter Grieche, der in Europa Arznei ſtudirt hat, und italieniſch wie franzöſiſch geläufig ſpricht. Der Nomarch war verreist, um in den ihm untergebenen Provinzen, Elis und Achaja, die ſo eben dekretirten Mairien einzurichten, die ohne Zweifel von großem Nutzen ſeyn werden. Die Gemeinden wählen ſelbſt ihren Maire, und die Mehrheit der Stimmen entſcheidet, was in der Ordnung iſt; doch bezweifle ich, daß man gut daran gethan hat, Jedem ohne Ausnahme, der in der Gemeinde lebt, eine Wahlſtimme zu verleihen. Die Mehrheit iſt dazu noch zu roh und unwiſſend.

Griechenland iſt bekanntlich dermalen in zehn Nomos eingetheilt, deren jedem ein Nomarch als Präfekt vorſteht, mit einem Direktor als Rathgeber, oder wie ſich Herr Alexopolo ausdrückte, als concilianter Behörde, zur Seite; ein Poſten, von dem er ſelbſt ſagte, daß ſein Inhaber ſich nach der Individualität der Perſon entweder als faiseur, oder auch als bloßer Figurant geſtalten könne. Es iſt eigen, daß der hieſige

Nomarch ebenfalls in Deutſchland Arznei ſtudirt hat, folglich beide Dirigenten den Staatskrankheiten gewiß die beſten Recepte werden verſchreiben können. Jede einzelne provinzielle Abtheilung wird außer dem Nomarchen noch ſpeziell von einem Sous-Präfekten (Eparch) adminiſtrirt, und jeder einzelne Ort erhält von nun an, wie geſagt, auch einen Maire (Dimarch). Alle dieſe Behörden ſtehen unmittelbar unter dem Nomarchen und können nur durch ſeinen Canal ſich an die höheren Staatsbehörden wenden. Es verdient Anerkennung, daß man die leidige Collegial-Verfaſſung, an der wir noch laboriren, und die dem Weſen aller Adminiſtration ganz zuwider, nur für die Juſtiz paßt, weislich hier vermieden hat.[*] Die Juſtiz ſelbſt iſt, wie es die neuere Civiliſation verlangt, von der Adminiſtration und Polizei gänzlich getrennt. Für den Civilprozeß exiſtiren nur zwei Inſtanzen, von denen in jedem der zehn Nomos Griechenlands ein Tribunal erſter Inſtanz exiſtirt, für den Archipel aber in Syra. Das zweite Appellationstribunal für Morea iſt in Tripolizza, für den übrigen Kontinent und den Archipel in Athen, wo auch der Kaſſationshof (der Areopag) ſich befindet. Eine höchſt ſeltſame Einrichtung aber iſt folgende. Wer von der erſten zur zweiten Inſtanz appelliren will, muß eine gewiſſe Summe deponiren. Gewinnt er ſeinen Prozeß, ſo erhält er dieſes Geld zurück; verliert er ihn aber, ſo bleibt die niedergelegte Summe ebenfalls verloren, ohne daß ſie von den übrigen Gerichtskoſten abgezogen würde. Das Verfahren iſt öffentlich mit einer Jury in Criminalſachen bei jedem der beiden Appellationsgerichte. Stimmenmehrheit entſcheidet wie in Frankreich.

---

[*] Wir werden ſpäter ſehen, daß in der letzten Zeit viele Einrichtungen zum Theil wieder umgeworfen werden ſind.

Herr Ingate, ein engliſcher Kaufmann und Conſul für Holland, der, ohne daß ich irgend ein Empfehlungsſchreiben an ihn mitbrachte, mir demungeachtet mit der größten Zuvorkommenheit und Artigkeit entgegenkam, hatte dieſen Morgen eine Jagd für mich arrangirt. Gute rumeliſche Pferde, ein Dutzend Hunde aller Racen und faſt eben ſo viel Griechen in ihrer originellen Landestracht, mit der rothen Mütze und weißen Fuſtanella, die einem kurzen weiblichen Unterrock gleicht, verſammelten ſich um 10 Uhr vor meinem Hauſe. Ein kalter, aber klarer Tag begünſtigte uns, doch beſchränkte ſich die ganze Jagdbeute nur auf einige Haſen und ein paar Waldſchnepfen, da die Beſchaffenheit der jetzt mit Geſtrüpp, Unkraut und Dornen hoch bewachſenen Ebene, wie der häufige moraſtige Boden, theils die Windhunde hinderten, theils das Herausum ſo mehr, da ich ſelbſt ein ſo großer Liebhaber deſſelben bin.

Werden Sie denn herkommen? Darüber ſagen Sie gar nichts. Bringen Sie mir doch das ſchöne indiſche Buch mit, und ich gebe Ihnen dann wieder Bier für Wein, nämlich die beiden letzten Theile meiner Briefe zum Austauſch. Erhalte ich ſie noch früher, ſo ſende ich ſie ſogleich meinem Gönner und Wohlthäter nach Berlin, damit er ihnen wiederum Gnade vor Recht ergehen laſſen möge, wenn er langmüthig genug iſt, dieſer neuen Langeweile ſich aus Freundſchaft unterziehen zu wollen.

Auch könnten Sie Beide, ſo weit die diplomatiſche Pflicht es zuläßt, mir Einſamen einmal etwas von Neuigkeiten aus der Hauptſtadt mittheilen, den Weltfrieden mir beſtätigen, und ſagen, was aus den Polen wird, die ſich, ſchon ehe die Cholera bei ihnen einheimiſch ward, ſo ſehr choleriſch gegen die Ruſſen benommen, daß ſie ſie beinahe aus dem Lande gejagt hätten.

Iſt die „Staatszeitung“ mit dem großen Format ſelbſtſtändiger geworden? Ich halte ſie nicht, ſondern begnüge mich wie ein wahrer Landjunker, mit der einzigen „Voſſiſchen“, in der ich mich freue, ſchon zum ſechſtenmal den ruſſiſchen Sieg über Sierarsky zu leſen, wie man Theatertruppen eben ſo oft über die Bühne marſchiren läßt, und wahre Muſikliebhaber Variationen auf daſſelbe Thema am höchſten ſchätzen. Doch graut mir vor dem Finale.

Darf ich bitten, mich den beiden Brüdern Williſen und Frau von Arnim zu empfehlen, wenn Sie ſie ſehen, und immer ein freundliches Plätzchen in Ihrem Andenken Ihrem treuen Diener und Verehrer aufzubewahren.

H. Pückler.

treiben des Wildes zu ſehr erſchwerten. Ich zog daher bald vor, die Jäger zu verlaſſen und mit Herrn Ingate einen Spazierritt am Seeufer entlang zu unternehmen, der uns nach zwei Stunden, während denen wir 5—6 reißende Bergſtröme durchwaten mußten, an den Fuß der Hügelkette brachte, welche die Ebene nach Gaſtuni hin ſchließt. Hier lockte mich der Höheſinn hinauf, obgleich der Weg oder vielmehr der Wegmangel ſchwierig zu überwinden war. Doch belohnte der Erfolg mich über alle Erwartung, da, auf dem höchſten Punkt angelangt, ſich uns eine der originellſten Ausſichten darbot, die ſelbſt Herrn Ingate, den Einheimiſchen, höchlich überraſchte, welcher wohl hundertmal dieſe Straße gezogen war, ohne den Einfall gehabt zu haben, eine ähnliche Recognoſcirung vorzunehmen.

Die erwähnte Hügelkette, in deren Mittelpunkt wir jetzt unter dem Schutz einer uralten Eiche ſtanden, bildet einen regelmäßigen Halbmond, nach dem Meere zu eröffnet, deſſen beide Enden ein fruchtbares, ganz eben planirtes Thal einſchließen, auf dem ſich noch mehrere Olivenbäume erhalten haben, und das zwei tiefe Seebuchten in höchſt graziöſen Linien abgrenzen. Vor dieſem Halbkreis breitet ſich nun auf dem Meere ſelbſt, in unendlich größerer Ausdehnung, ein entgegengeſetzter Bogen maleriſch vor einander geſchobener und dadurch ſcheinbar zuſammenhängender Berginſeln aus, ſo daß der weite Waſſerſpiegel, den er einſchließt, hier nur als ein ungeheurer Landſee erſcheint, deſſen romantiſche Ufer in allen Schattirungen des verſchiedenſten Blaues ſpielen. Links beginnt der ſtets abwechſelnde Kranz, aus dem Gebirge herabſteigend, mit der von einem hohen Eichenwalde bedeckten Landzunge Morea's, die beim Kap Papas, dem alten Araxus, ins Meer ausläuft. Hinter ihr ſchimmert in dämmernder Ferne, wie eine lichte Wolke, die Inſel Zante. Unmittelbar an Kap Papas ſchließt ſich Cephalonien an, deſſen jetzt ganz mit Schnee bedeckter Bergkoloß hoch über alle andere Spitzen hervorragte. Ithaka ſcheint, von dieſem Standpunkt aus geſehen, nur die Fortſetzung derſelben Kette zu ſeyn, und in tief dunkler Farbe tauchen neben ihr die zwei ſchroffen Felſen Oria und Scrophes aus den an ihrem Fuß immer ſchäumenden Meereswogen empor. Hinter ihnen ſetzt Sancta Maura die Reihe fort, mit den kleineren einzeln vor ihm gelagerten Felſeninſeln, zwiſchen denen einſt die Weltſchlacht von Lepanto ſtattfand, heute vielleicht am berühmteſten dadurch, daß Cervantes in ihr ſeine linke Hand verlor. Von hier wendet ſich über Miſſolunghi's kaum zu erkennende Häuſer und ſein kahles Marſchland hin der Bogen nach dem mehr abgerundeten Gebirge und den kühn hervortretenden ſchwarzen Bergkegeln Rumeliens, bis die wellenförmige Fortſetzung ſich endlich am landeinwärts dringenden Golf von Lepanto, unter den jähen Schneeabhängen des Parnaſſus, verliert. Zwiſchen dieſem und dem Gipfel, auf dem wir uns befanden, umfaßten wir außerdem, rechts von uns über dem niedrigen Hügelbogen hin, mit einem Blick die ganze Ebene von Patras, die amphitheatraliſch gebaute Stadt an ihrem Ende, impoſant von dem alten Schloſſe gekrönt, das hier mitten im Schnee des mächtigen Vohidia's zu ſtehen ſchien. Auf der Nordſeite zog ſich eine tiefe Schlucht, mit mannigfaltigem Immergrün und Geſträuch geſchmückt, durch die ſteilen Abhänge, und hinter derſelben thürmte ſich in drohender Nähe der höchſte und wildeſte Theil des Gebirges, der alte Mons Olonos, in einer langen blendend weißen Felſenmauer auf, deren ſeltſame Ausſchnitte und ſchauerliche Abgründe den glorreichſten Kontraſt mit der hohen Majeſtät und Ruhe der unermeßlichen Seeanſicht vor uns bildeten.

Es ſchien, daß man uns den Genuß dieſer herrlichen Scene, deren romantiſches Lokal Monodendron genannt wird, nicht unangefochten geſtatten wollte; denn wir ſahen uns plötzlich von mehreren der gefürchteten und wirklich ſehr furchtbaren griechiſchen Hirtenhunde angefallen, die Hyänen gleichen und jetzt mit heiſerem Gebell ihre Zähne gegen uns fletſchten, weil wir unangemeldet in ihr wüſtes Heiligthum gedrungen. Sie machten uns beſonders wegen eines mit uns gelaufenen Jagdhundes beſorgt, doch glücklicherweiſe war ihr Gebieter in der Nähe, deſſen ärmliche Hütte nicht weit davon ſtand, und den Herr Ingate ſogleich, ihn mit dem ſchmeichelhafteſten Dúlossu (servo suo) begrüßend, um Hülfe anrief. Dieſe Hirten, in Felle gehüllt, ſehen faſt eben ſo wild aus, als ihre Hunde, und beide vertheidigen ſich gegenſeitig, worüber man uns in Patras ſchon mehrere Geſchichten erzählt hatte. Sehr übel erging es beſonders dem franzöſiſchen Ingenieur-Oberſten Barthélemy, der beim Vermeſſen des Landes von einem ſolchen Hunde angefallen, dieſen erſchoß, worauf von allen Seiten die Hirten herbeiſprangen und ihn faſt todtſchlugen. Damit aber noch nicht zufrieden, kamen ſie in Prozeſſion nach der Stadt, um Gerechtigkeit für den Mord ihres treuen Gefährten zu fordern, und es war nahe daran, daß ein Aufſtand ſämmtlicher Landleute die Affaire beſchloſſen hätte. Der hieſige baieriſche Militairarzt, Herr Hannitz, ein ſehr einnehmender und gebildeter junger Mann, hatte eine ähnliche Avantüre. Von zwei wüthenden Hunden attaſirt, ſtreckte er mit ſeiner Doppelflinte beide in den Sand, verſäumte aber wohlweislich nicht, auch beide Läufe ſogleich wieder zu laden. Dies rettete ihn ohne Zweifel aus bedeutender Gefahr, denn wenig Sekunden darauf erſchien der Herr der Hunde, ein alter Mann, welcher, als er ſeine Lieblinge in ihrem Blute liegen ſah, ſich verzweiflungsvoll den weißen Bart raufte und, wie Herr Hannig verſicherte, die Hand ganz maleriſch gegen die Wolken hebend, als wolle er des Himmels Rache damit herbeirufen, in ein ſchmerzliches Geheul ausbrach. Augenblicklich lockte dieß Jammergeſchrei 5—6 junge Leute herbei, wahrſcheinlich ſeine Söhne, die ſchon von fern den Fremden mit einem Steinregen begrüßten. Dieſer, der Landesſprache mächtig, rief ihnen, ſeine geſpannte Flinte zugleich anlegend, zu, daß der Erſte, der ſich ihm nahe, das Loos der Hunde theilen würde. Nun fing das Parlamentiren auf Diſtanz an, denn die Griechen ſind eben ſo fertige Schwäger als die Araber. Der Doctor entſchuldigte, immer dabei langſam retirirend und der Haufe ihm folgend, ſeine That mit der Nothwehr, erbot ſich vor dem Nomarchen zu jedem Schadenerſatz, und ſo, abwechſelnd beſchwichtigend, abwechſelnd drohend, erreichte er endlich glücklich einen Militairpoſten, worauf ſich die Verfolger nicht weiter wagten. Ihre ſpätere Klage ward natürlich abgewieſen.

Wir machten dießmal Alles in Güte ab und ſchickten uns nun an, auf der andern Seite des Hügels nach Patras hinabzuſteigen, welches aber noch mehr Mühe machte, als früher das Heraufreiten, und uns viele Zeit wegnahm; denn der letzte Platzregen hatte das weiche Erdreich überall tief zerfurcht und aufgeriſſen. „Is there a passage?“ frug Herr Ingate hinter mir, als wir an einen ſteilen und ſchlüpfrigen Abhang kamen. „Some thing very like it,“ erwiederte ich, und rutſchte, wie ich es in Afrika gelernt, mit meinem Pferde zehn Fuß tief auf dem Hintertheile hinab. Ein Umweg brachte meinen Begleiter, dem dieſe Art des Fortkommens nicht einleuchten wollte, ſpäter ebenfalls wieder zu mir, und einmal das Thal gewonnen, konnten wir dann auf dem Meerſande unſern Weg bald ſchneller fortſetzen, um noch mit einbrechender Nacht die Stadt wieder zu erreichen. Dort aber war der Sylveſterabend zu feiern, den ich in ſehr angenehmer Geſellſchaft zubrachte, bis die Stunde des neuen Jahres ſchlug, wo ich mit Lorenzo die deutſche Sitte des Küſſens der Damen einführte. Per aspera ad astra! denn ehe wir zur Schönſten gelangten, mußten wir verſchiedene ſich gefährlich ſträubende Alte bezwingen.

Heute, am erſten Januar 1836, wimmelten alle Straßen von glänzenden baieriſchen Uniformen auf griechiſchen Autoritäten, die ſich gegenſeitig ein glückliches Jahr wünſchten, Kleider und Leute, könnte man ſagen, weil hier die erſteren, buchſtäblicher als ſonſt, die letzteren machen. Abends aber ſah ich auf einem kleinen Ball des engliſchen Conſuls auch mehrere junge Griechen in ihrer eben ſo prächtigen als geſchmackvollen Nationaltracht. Zwei davon waren ungemein hübſche Männer, mit Geſichtern voller Ausdruck und ganz im antiken Styl, beſonders der Eine, Antonio Kalamogdart, der ſich gleich ſehr durch Bildung als edeln Anſtand auszeichnete. Die griechiſchen Damen hatten ſämmtlich franzöſiſche Toiletten angenommen, und von ihrem ehemaligen Coſtüme nur die langen Haare und den rothen Fes beibehalten. Auch unter ihnen gab es reizende Geſichter mit funkelnden dunkeln Augen, und die Lebhaftigkeit ihres Mienenſpiels, das Feuer ihrer Unterhaltung, das Schmachtende ihrer Blicke, wo ein innigeres Verhältniß ſtattfinden mochte, war für mich, den überall zirkulirenden Beobachter, ein höchſt reizendes Schauſpiel. Der deutſche Walzer und die franzöſiſche Contredanſe ſtanden ihnen jedoch eben ſo wenig gut an, als ſie zu der impoſanten Tracht der Männer paſſen wollten. Es iſt auffallend, wie ſchnell beide Geſchlechter ſich die franzöſiſche Sprache mit dem richtigſten Accent angeeignet haben; italieniſch ſprechen überdem die meiſten und einige auch ſchon deutſch, wahrſcheinlich ſolche, denen baieriſche Offiziere die Cour gemacht haben.

Obgleich die Kälte immer empfindlicher wird, und das zugleich trübe Wetter die Bergſpitzen mit Wolken umlagert, ſetze ich doch meine täglichen Promenaden noch nicht aus. Das Ziel der heutigen war eine alte Kirchenruine am Meeresſtrand, mit einer chriſtlichen und heidniſchen Antiquität, die erſte tragiſcher, die zweite heiterer Natur. Denn auf dieſem Platze ſoll der heilige Andreas — jetzt ſo groß geworden, durch das von ihm mit ſeltenem Erfolg protegirte Rußland — die Märtyrerkrone der Kreuzigung errungen haben, und dicht daneben befindet ſich eine uralte Quelle, der Ceres gewidmet, die einſt in der Mitte eines heiligen Haines lag. Dieſer überwölbte Brunnen mit der noch dazu hinabführenden Treppe iſt, ſeiner ganzen Lage und Umgebung nach, wahrſcheinlich derſelbe, von dem Pauſanias erzählt, daß er als ein Orakel diente, um den Ausgang der Krankheiten anzuzeigen. Ein Spiegel ward ſo aufgeſtellt, daß ein Theil deſſelben mit dem Waſſer der Quelle in Berührung kam; dann verbrannte man einigen Weihrauch, Gebete wurden an

Ceres gerichtet und hierauf gewiſſe Zeichen an der Spiegelfläche beobachtet, welche dem Kranken Geneſung oder Tod verkündeten. Jetzt dient die Quelle einem neuen Aberglauben, wie billig. — Das Waſſer wird nicht mehr durch Ceres, ſondern an ihrer Statt durch Andreas geheiligt, und an ſeinem Feſte trinken alle gute Chriſten in Patras eifrig von dieſer Panacee. Ich thue es alle Tage, da das Waſſer ganz vortrefflich iſt, ſo daß kein anderes auf meinen Tiſch kommt, und wenn der Heilige wirklich darin ſitzt, muß ich ihn wenigſtens ſchon zur Hälfte in succum et sanguinem in meinem Leibe verkehrt haben. Die Stadt beſaß früher auch das Haupt des Märtyrers; als aber der griechiſche Deſpot Thomas im fünfzehnten Jahrhundert nach Italien flüchten mußte, nahm er es mit, um ſich durch dieſes koſtbare Geſchenk beim Pabſte einzuſchmeicheln, und ſo verlor Griechenland den unerſetzbarſten ſeiner Schätze.

Patras iſt im Lauf der Jahrhunderte mehrfach bergauf und bergab gewandert. Zuerſt ſtand es in der Plaine, unter Auguſtus erſtieg es die Höhe, unter den Türken placirte es ſich etwas tiefer, und jetzt iſt es wieder in der Plaine angekommen, ziemlich auf dem erſten Fleck, nur freilich in traurigem Contraſte mit ſeinem frühern Glanz. Sonderbares Schickſal!

ſonderbarer ewiger Wechſel der irdiſchen Dinge, deren endlichen Zweck wir arme Sterblichen freilich nicht einzuſehen vermögen!

Von all den prächtigen Dingen, die Pauſanias beſchreibt, haben die allerdings nur ſehr oberflächlich hier zu Zeiten gemachten Nachgrabungen noch wenig zu Tage gefördert. Neuerlich fand man einen großen wohlerhaltenen Stein-Sarkophag, der jetzt vor dem Gouvernementshauſe aufgeſtellt iſt, und einige koloſſale Köpfe, unter welchen ſich der eines Achilles von ziemlich guter Arbeit befindet.[1] Man beabſichtigt mit dieſen Dingen den Anfang eines vaterländiſchen Muſeums zu begründen, das wahrſcheinlich, wie ſo manches hier, lange nur ein frommer Wunſch bleiben wird. Patras war in der alten Zeit ſehr reich an ausgezeichneten Statuen akrolithiſcher und chryſelephantiniſcher Art — eine zweckmäßige Benennung Leake's für diejenigen drappirten Statuen der Griechen, wo bei den erſten

---

[1] Die Inſchrift auf dem Sarkophag iſt folgende:

ΣΕΡΒΙΛΙΟΣ. ΦΙΛΕΡΟΣ. ΚΑΤΕΣΚΕΥΑΣΑΝ.
ΑΥΤΩ. ΚΑΙ. ΤΗ. ΣΥΜΒΙΩ. ΜΟΝ. ΒΟΥΛΟΥΜΝΙΑ.
ΣΥΝ... ΟΥΣΗ.
(συνοικουσῃ)

In der Ueberſetzung würde ſie ungefähr ſo lauten:

„Servilius Phileros hat dies für ſich und ſeine Frau Boulumnia beſtimmt, die lebend auch zuſammen wohnten.“

Alſo ohne Zweifel ein zufriedenes Ehepaar.

30.

Pückler an Rahel.

Schloß Muskau, 13. Juni 1831.

Gnädige Frau und ſehr verehrte Freundin!

Ihrer Protektion und großen Gefälligkeit vertrauend, wage ich zu bitten, beiliegende Erklärung Ihrem Herrn Gemahl mit meinen beſten Grüßen zu übergeben, und ihn zu erſuchen, dieſelbe ſo ſchleunig als möglich in's „Morgenblatt" gütigſt einrücken zu laſſen.

Unter dem „der Krone werthen" Dichter iſt natürlich Rex Bavariae gemeint, der die angezogene Frage meiner Schweſter vorgelegt hat, und billig von dem Betheiligten ſelbſt die Antwort erhält.

Es dient mir zur großen Satisfaktion, Ihnen meine verehrteſte Freundin melden zu können, daß ich binnen acht Tagen im Stande zu ſein hoffe, der geliebten Gönnerin Hand in natura zu küſſen, bis zu welchem frohen Augenblicke ich alles Weitere, der Mittheilung Würdige, aufſchiebe, übrigens aber immer und ewig verbleibe

gnädigſte Frau
Ihr gehorſamſter Freund und Diener
Hermann Pückler.

31.

Pückler an Varnhagen.

Berlin, 29. Juni 1831.

Es thut mir ſehr leid, mein verehrter Freund, Sie verfehlt zu haben. Ich hatte gerade ein Schreiben vor, bei einer Sache, die mir wahrhaft an den Kragen geht, und es konnte keinen Augenblick aufgeſchoben werden. Drum, hoffe ich, werden Sie mir nicht zürnen, daß ich Sie warten ließ, um den auf die Antwort Harrenden erſt abzufertigen.

Ich muß in den verdammten Geſchäften übermorgen nach Breslau, und komme dann nicht wieder hieher zurück, die nackten Theile aus Marmor, die Drapperie oder andere Attribute aber aus gemaltem und vergoldetem Holz beſtanden; bei den zweiten hingegen das Fleiſch aus Elfenbein, das Uebrige aus Gold und buntem Email, auch oft mit Edelſteinen verziert, gebildet war, wie z. B. der berühmte Jupiter des Phidias. Ich habe es immer bedauert, daß unſere Bildhauer dieſe Art der Darſtellung ganz verlaſſen haben, ſo wie die Architekten größtentheils auch die bunte Ausſchmückung der Gebäude, in der lange gehegten irrigen Meinung, daß dieß gegen den guten Geſchmack verſtoße. Welche neue Welt möchte uns überhaupt aufgehen, wenn wir nur einen Tag lang einmal die Pracht der alten Welt mit leiblichen Augen ſchauen könnten! Vielleicht dünkte uns die Entbehrung nachher zu groß! — Das erſte griechiſche Patras war auch wegen ſeiner Manufakturen baumwollener Waaren berühmt. Alle in dieſen Fabriken beſchäftigten Perſonen waren Weiber, daher die Zahl derſelben in der Stadt die der Männer faſt um das Doppelte überſtieg, ein Umſtand, der, nach Pauſanias ungalanter Bemerkung, die Sitten des Orts ſehr leichtfertig machte. Auch dieß hat ſich geändert, da jetzt die Damen von Patras eben ſo berühmt durch ihre Tugend ſind, als die aller übrigen Städte Griechenlands. Ohne Zweifel die ſegensreiche Einwirkung des heiligen Andreas und ſeines keuſchen Waſſers!

Mitten unter den noch vorhandenen Ueberreſten der zerſtörten Kirche dieſes Märtyrers, über welche man zum einſtweiligen Gottesdienſt jetzt einen Bretterſchuppen erbaut, und deſſen Inneres mit verſchiedenen Bildern auf Goldgrund ausgeſchmückt hat, ſieht man noch einige Reſte antiker Moſaik und einen ſtattlichen byzantiniſchen Doppeladler, der in den Boden eingelaſſen iſt, ſo wie ein korinthiſches Säulenkapitäl aus beſſerer Zeit. Der daneben liegende Kirchhof enthält nur neuere Monumente, meiſtens von Holz. Dazwiſchen ſtanden im Freien zwei Todtenbahren, die man, wie es ſcheint, der Bequemlichkeit wegen, hier immer gleich bei der Hand behält.

Auf dem Rückwege durch die Stadt ſetzte ich meine geſtern begonnenen Beſuche fort, und fing heute mit dem öſterreichiſchen Conſul, dem verdienſtvollen Reiſenden in Afrika, Herrn Zuccoli, an, der die doppelten Quellen des Nils einerſeits in den Mondgebirgen, denen er näher gekommen zu ſeyn behauptet, als irgend ein Reiſender vor ihm, andererſeits im See Dembea in Abyſſinien, beſtimmt feſtgeſetzt zu haben glaubt.[1] Seine ſo eben erſcheinende Charte Aegyptens und der angrenzenden ſüdlichen Länder, von der er mir einen der erſten, mit dem eben eingetroffenen Paketboot zur Korrektur erhaltenen Abdrücke ſchenkte, erläutert ſeine deßfallſigen Anſichten. Herr Zuccoli durchſtrich zehn Jahre lang Afrika, begleitete Ibrahim 42 Monate lang auf ſeiner denkwürdigen Campagne in Jemen, und ſpäter Mehemed Bey, den Defterdar und Schwiegerſohn Mehemed Ali's, ein Jahr lang während des Krieges in Kordofan. Mit Enthuſiasmus ſprach er von dem mir ſo intereſſanten Thema, den Nedſchdi, den edeln Roſſen Arabiens. Er behauptete gegen Burkhard's Ausſage, daß im Innern Jemens, wo die edelſten Racen ſich befinden, die Araber allerdings ſchriftliche Stammbäume ihrer Pferde aufbewahrten, und erhebt die Eigenſchaften derſelben bis in die Wolken.[1] Oft machten, ſagte er, die Wechabiten faſt unmöglich geglaubte Ueberfälle, bei denen ſie Diſtanzen von 15 franzöſiſchen Lieues im fortwährenden Gallop durchritten, und mißlang die Expedition, mit nicht geringerer Schnelligkeit wieder zurückkehrten. In ſolchem Falle, ſetzte er hinzu, pflegt der Wechabit der

---

[1] Er irrt ſich jedoch in beiden Hypotheſen.

[1] In Jemen war ich nicht, aber alle Araber von den verſchiedenen Stämmen der Wüſte verneinten die Exiſtenz ſchriftlicher Stammbäume ihrer Pferde.

Anm. des Herausg.

Wüſte ſeine Stute auf den Hals zu ſchlagen und ihr zuzurufen: „Du biſt nicht deines Vaters Kind, wenn du mich nicht, gleich dem Blitz, zurückführſt, wie du mich hergebracht.“ Wenn mein weißgeborener Hengſt, fuhr er fort, vom edelſten Blute Abu Calam's, den ich mir mit großer Mühe und zu ſehr hohem Preiſe verſchaffte, im Gallop lancirt wurde, war es ein ſtolzer Anblick, zu ſehen, wie ſeine Augen Feuer ſprühten, ſeine weiten Naſenlöcher dampften und er augenblicklich den Schweif ſo hoch erhob, daß er oft damit den Reiter in den Rücken ſchlug. Bei all dieſem Feuer war er ſo ſanft und gutmüthig wie ein Lamm, ward auf der leichteſten Trenſe geritten und hätte zur Noth auch mit der bloßen Halfter geführt werden können. — Herr Zuccoli verlor ihn erſt in Griechenland, wohin er Ibrahim ebenfalls begleitete. Ein Flintenſchuß tödtete ihn bei Miſtra.[1]

Die Campagnen in Jemen waren mit keinen zu großen Beſchwerlichkeiten verbunden, aber die in

---

[1] Nicht für Damen!

Die Wechabiten reiten faſt durchgängig Stuten, denen ſie in der Jugend die Geſchlechtstheile zunähen. Später werden die Löcher der Nadeln durch ſilberne Stifte erweitert, ſo daß ſie offen bleiben, wie bei uns die Ohrläppchen der Frauen zum Behuf der Ohrringe. Haben die Araber nun einen ſtarken Ritt vor, ſo ſchließen ſie mit großen Packnadeln von neuem die Oeffnung

Sennaar und Kordofan, wie den angrenzenden Landestheilen, weniger angenehm, theils wegen der unerträglichen Hitze, welche es oft nöthig machte, ſich im Zelte ein Loch in die Erde zu graben und dort in naßgemachten Bettlaken zu ſitzen, theils wegen der ſehr unartigen Angewohnheit der dortigen Völkerſchaften, mit vergifteten Pfeilen zu ſchießen, von denen ſelbſt die leichteſte Verwundung ſtets tödtlich war. Auch litten die Truppen an furchtbaren epidemiſchen Krankheiten und an Ophthalmie. Während eines Bivouaks unter hohen Mimoſen fing Herr Zuccoli einmal eine junge Giraffe, die, einer Kameelmutter beigegeben, bald ſo zahm wurde, daß er ſie bis nach Kairo zurückbringen konnte. Auf dieſer ganzen Expedition bediente ſich unſer unternehmender Reiſende ſelten der Pferde, ſondern ritt fortwährend einen gleichfalls Nedſchdi-Dromedar, den er faſt den Pferden noch vorzieht. Dieſe Dromedare von edler Race ſind in ihren Bewegungen keineswegs ſo hart und unbequem, als die

der Natur, weil ſie den Glauben nähren, daß eine Stute dann mehr Fatigue aushalten könne. Auch führen ſie als Grund an, daß, da die Stuten im Laufe ebenfalls den Schweif ſo hoch erheben als die Hengſte, und dabei ihre Geſchlechtstheile oft weit aufhalten, durch die künſtliche Schließung der Wind verhindert werde, ſich darin zu fangen und ihnen durch Aufblaſung des Körpers den Athem zu benehmen.

gewöhnlichen, und ihre Leiſtungen gehen ins Fabelhafte. Ibrahim durchritt auf einem ſolchen Thiere die Wüſte zwiſchen Syrien und Aegypten in zwei Tagen. Sanft und willig, ſind ſie nur in der Begattungszeit gefährlich, und während dieſer Epoche faßte eines Tages, in einer Anwandlung von Wuth, Herrn Zuccoli's Dromedar ſeinen Reiter (der glücklicherweiſe in mehrere dicke Bernus gegen die Sonnenſtrahlen eingewickelt war) mit einer plötzlichen Wendung ſeines langen Halſes mit den Zähnen bei der Bruſt, und warf ihn ſo unſanft zur Erde, daß er mehrere Minuten lang die Beſinnung verlor, — eine neue Art, ſeinen Reiter los zu werden, die unſern Pferden, dem Himmel ſey Dank! noch unbekannt geblieben iſt.

Zu den ſehr empfehlungswerthen Bekanntſchaften in Patras gehören auch noch der ruſſiſche und franzöſiſche Conſul, die Herren Kallojerachi und Devoiſe. Ich verdankte der Gefälligkeit des Erſteren mehrere lehrreiche Broſchüren über das neue Griechenland, und dem Andern eine werthvolle Zeichnung von ſeiner eigenen geſchickten Hand.

Am heutigen Tage verließ mich Selim. Er wünſchte mich vor ſeinem Abgange noch zu ſprechen, da ich aber, wie ich nicht leugnen mag, empfindlich darüber war, daß er, hinlänglich wieder hergeſtellt, mich um ſo geringen Ungemachs willen hier im Stiche ließ, wo er wußte, daß ich ihn nicht erſetzen konnte, — ſo trug ich meinem Sekretair nur auf, ihm eine recht glückliche Reiſe zu wünſchen, und ſah ihn nicht mehr. Ich war abweſend, als er das Haus verließ, und Lorenzo erzählte mir nachher, er habe geweint, mehrmals verſichert er könne nicht anders, und ſehr bedauert, daß ich ihn nicht mehr habe ſehen wollen, da er inſtändig gewünſcht, mir etwas zu vertrauen, was wichtig für mich ſey.

Dies fiel mir auf und ich ſchickte nach ihm, das Schiff war aber ſchon abgeſegelt. Gott weiß, was der Menſch gewollt hat!

Ich muß einer Bekanntſchaft erwähnen, die mich lebhaft, faſt zu lebhaft für Einen, der zu den ſteten Wanderungen des Zugvogels beſtimmt iſt, intereſſirte.

Am Abhange des Parnaß und auf der Hälfte ſeiner Höhe liegt eine wunderbare Grotte, ſelbſt den wilden Thieren unzugänglich, und wie von der Vorſehung dazu beſtimmt, dem Verfolgten ein ſicheres, unerreichbares Aſyl zu geben. In Thurmeshöhe, von ewigen Felſen überwölbt, groß genug, um mehr als 3000 Menſchen zu beherbergen, von der Natur ſelbſt mit hinlänglichem Waſſer verſehen, das an mehreren Orten fortwährend durch der Steine Ritzen, hell und rein wie Kryſtall, herabperlt, bis in ihre Mitte dem Strahl der Sonne offen und weit hinein mit Erde bedeckt, wo erſt in ihrem Hintergrunde der kahle Felſenboden wieder zum Vorſchein kommt, deckt niedriger Raſen ihren Eingang, und ſelbſt einige hochaufgeſchoſſene Waldbäume ſind unter ihrem Dom erwachſen. Von vielen Stellen des Gebirges konnte man ihre Exiſtenz gewahr werden, doch kein menſchlicher Fuß hatte ſie je betreten. Da erkor ſie ſich der tapfere Odyſſeus zur unangreifbaren Feſte für ſeine Familie und für ſich ſelbſt zum Ausgangspunkt jener kühnen Streifzüge gegen die Ueberzahl der ſein Vaterland ſchonungslos verheerenden Türken, in denen ihm das Leben jetzt hinging, und glücklicher für ihn, wenn es darin auch geendet hätte.

Einige Schäfer des Gebirges, geſchickt im Klettern gleich den Ziegen, die ſie Tag und Nacht in dieſen Wildniſſen hüteten, wurden aufgefordert, Alles anzuwenden, um mit Hülfe ihrer Steigeiſen und Hackenſtöcke, an welchen ſie ſich emporzuſchwingen pflegen, die Höhle zu erklimmen und genauere Auskunft über die damals noch unbekannte Lokalität derſelben zu ertheilen. Zwei dieſer Menſchen verunglückten, ein bejahrter Mann und ein Knabe, wovon der erſte ſtarb, der zweite ſchwer verwundet wurde. Doch das Vaterland rief, und der tapferſte ſeiner Krieger gebot. So wagte ein Dritter ſein Leben, und die kühne That gelang. Ich übergebe die weiteren Details der Unternehmung und begnüge mich, mit wenig Worten den Stand der Sachen zu ſchildern, wie er nach einigen Wochen ſich geſtaltet hatte. An drei verſchiedenen Orten führten Strickleitern, zuſammen 86 hohe Stufen betragend, an den bisher ungangbaren Stellen nach der Höhe hinauf. Drei durch vorſpringende Felſen geſchützte Schildwachen waren hinlänglich, durch das bloße Emporziehen der Leiter jeden Angriff zu vereiteln. Der Eingang der Höhle ward ſo glücklich durch die ſich daneben erhebenden Felſenwände gedeckt, daß er von keinem Geſchütz beſtrichen werden konnte, und ihr Naturdach war mehr als bombenfeſt. Auch haben die Türken niemals einen Verſuch gemacht, dieſes Felſenneſt zu belagern. Die ganze kleine Macht, welche Odyſſeus befehligte, fand daher zu jeder Zeit hier einen gewiſſen Zufluchtsort, und zugleich die Mittel, erlittene Verluſte wieder zu erſetzen. Mehrere leichte Hütten wurden im Innern der Höhle erbaut, und bald gewann ſie das Anſehen einer förmlichen Kolonie, abgeſchieden von der ganzen übrigen Welt.

Um dieſe Zeit war der edle Lord Byron, Gut und Leben für Befreiung der Griechen einſetzend, in

Miſſolunghi angelangt, und ſchon hatte Kummer und Sorge, ſich in ſo vielen ſeiner glänzenden Hoffnungen getäuſcht zu ſehen, ihn auf jenes Krankenlager geworfen, an deſſen Fuße ganz Europa trauernd ſtand, und von dem er ſich nie wieder erheben ſollte. Doch bis zum letzten Augenblicke der Beſinnung den hohen Zweck im Auge, der ihn hergeführt, hatte er ſchon bei den erſten Anzeichen überhandnehmenden Uebelbefindens ſeinen Freund Trelawney, bekannt durch ſein abenteuerliches Leben und ſeinen unbezähmbaren Unternehmungsgeiſt, nebſt einem Transport von zwanzig Maulthieren, die eine Batterie Berggeſchütz, Munition und Waffen trugen, Odyſſeus zugeſandt. Trelawney erfuhr in der Grotte ſelbſt Lord Byrons Tod. Sich zu Odyſſeus, dem, wenn gleich rohen und ungebildeten, doch ihm verwandten Geiſte hingezogen fühlend, beſchloß er, ihn nicht mehr zu verlaſſen. Bald ganz zum Griechen werdend, ihre rauhe Lebensart theilend, und ſtets in ihre kriegeriſche Tracht gekleidet, war er manchen gefahrvollen Monat hindurch der treue Gefährte ſeines Freundes in Triumph und Niederlage, bis zu deſſen Abfall und bald darauf erfolgtem ſchmählichen Tode. Auch während dieſer Epoche blieb er, den Krieg jetzt allein für ſich fortſetzend, eine geraume Zeit lang Bewohner und nun einziger Befehlshaber der Höhle.

darf ich alſo heute Abend oder morgen Abend darauf rechnen, Euer Hochwohlgeboren und meine gütige Gönnerin zu Hauſe zu finden, ſo bitte ich, mich mit einem Worte nur mündlich durch den Ueberbringer davon benachrichtigen zu laſſen.

Es iſt bei uns eine traurige Zeit! und macht ſich mir jetzt beſonders, und auf die chikanirendſte Weiſe fühlbar, ſo daß ich Gott hunderttauſendmal danken werde, wenn es mir glückt, aus dieſer Galeere ganz herauszukommen.

Euer Hochwohlgeboren
ſtets dankbarſt und herzlichſt ergebener Freund und Diener
H. Pückler.

32.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 30. Juni 1831.

Ew. Durchlaucht

hatten uns kaum verlaſſen, als mir meine Verſäumniß erinnerlich wurde, Ihnen die beſprochenen Blätter nicht mitgegeben zu haben. Hier ſind ſie nun als Nachzügler, was ihnen vielleicht zum Vortheil gereicht, indem es immer, edlen Seelen gegenüber, einer iſt, um Verzeihung bittend aufzutreten, wie dieſe Blätter jetzt thun!

Des Wirklichen Geheimen Rath Ancillon Exzellenz dürften übrigens hiebei ihre, denn doch noch immer ſehr günſtige Meinung zurücknehmen; es iſt nicht viel dahinter, und ſieht auch leider nicht nach viel aus!

Zum Glück iſt es kein diplomatiſcher, ſondern nur ein litterariſcher Bericht!

Mit treueſter Verehrung

Ew. Durchlaucht
gehorſamſter
K. A. Varnhagen von Enſe.

Doch hatte früher noch ein mächtigerer Einfluß ihn zu dieſer Lebensart vermocht. Erſt wenige Wochen vor ſeiner Ankunft war ein zartes Mädchen, nur 13 Sommer alt, friſch und blühend wie ein Frühlingsmorgen ihres Vaterlandes, und ſchön wie eine Roſe aus Tempe's idylliſchem Thal, den zarten Leib mit Tauen umſchlungen, da ſie die Leiter nicht zu erſteigen vermochte, die Felſen hinaufgewunden worden. Es war Odyſſeus jüngſte Schweſter. Nicht lange konnte jugendliche Anmuth und männliche Kraft in ſo naher körperlicher Berührung ſtehen, ohne, dem ſüßen Geſetze der Natur getreu, ſich in heißer Liebe zu vereinen, und kurz vor Odyſſeus Tode ward der Segen der Kirche über ſie ausgeſprochen, vom ſchönern Segen der Natur geheiligt. Glückliche Tage vergingen dem in entzückendem Genuſſe ſchwelgenden Paare, vielleicht noch geſteigert durch zärtliche, gegenſeitige Sorge bei dem ſteten Wechſel drohender Gefahren. Kein langes Glück iſt aber den Menſchen hienieden vergönnt! — bald trübte des Bruders tragiſcher Tod, der unbegreiflicherweiſe aus Parteihaß und Gewinnſucht — den beiden Flüchen, die auf Griechenland haften — zu den Türken übergegangen und durch Karaïskaky gefangen, von den Zinnen der Akropolis herabgeſchleudert wurde — ihr bis jetzt ſo heiter lächelndes

Schickſal, und wenig Monden darauf beugte ein noch herberer Schmerz das holde Kind, das ſchon dem neuen Beruf der Mutter entgegenging. Im Gefolge Trelawney's befanden ſich einige Engländer, die er mit allen Wohlthaten, welche er zu ertheilen im Stande war, überhäuft hatte. Es iſt unbekannt geblieben, welche Motive den Einen derſelben zu der ſchwarzen That vermochten, ſich mit einigen treuloſen Griechen in eine Verſchwörung gegen Trelawney's Leben einzulaſſen. Der Verräther übernahm ſelbſt die Ausführung, und als eines Tages der nichts ahnende Trelawney, der ein vortrefflicher Schütze war, ſich im Piſtolenſchießen nach der Scheibe übte, während der Engländer ihm die Gewehre lud, nahm dieſer den günſtigen Augenblick wahr, und ſchoß den Unbeſorgten mit einer Doppelpiſtole durch den Rücken.

Trelawney ſtürzte beſinnungslos nieder, doch mißglückte die Verſchwörung, und der ihm leidenſchaftlich anhängende übrige Theil der Beſatzung hieb die Verbrecher neben ihm wüthend in Stücke. In den Armen der troſtloſen Tarſitza ſchlug nach langer Ohnmacht Trelawney zuerſt die Augen wieder auf. Die eine Kugel war durch die Schulter, die andere zuerſt denſelben Weg, dann aber, ſich ſeitwärts wendend, unter dem Kinn in den Mund gedrungen und zur Backe wieder hinausgegangen. Es iſt auffallend, daß eine ſo furchtbare Verſtümmelung ſpäter dennoch, ohne bedeutende Folgen zurückzulaſſen, geheilt werden konnte. Indeß hatte es damals ein ganz anderes Anſehen. Vierzig Tage lang litt der Kranke die grauſamſten Schmerzen, auf keine andere Weiſe eine momentane Ruhe findend, als wenn die arme Tarſitza, deren Seele viel mehr noch als ihr Körper litt, und in deren Augen faſt die ganze Zeit über kein Schlaf kam, ſein ſchmerzendes Haupt auf ihrem Arme hielt. Wegen der Zerſtörung der Kinnmuskeln konnte er in den erſten Wochen den zuſammengepreßten Mund kaum ſo viel öffnen, um durch mühſam eingebrachte Flüſſigkeiten ſein häufig dem Verlöſchen nahes Leben zu friſten, und faſt zwei Jahre lang nachher blieb ſein linker Arm unbrauchbar. Sobald er hinlänglich hergeſtellt war, um die Höhle verlaſſen zu können, gab er, für jetzt zu Krieg und Abenteuern nicht mehr geeignet, das bisher geführte Leben gänzlich auf, kehrte mit ſeiner jungen Frau nach Morea zurück, ging dann nach Smyrna, verbrachte einen Sommer mit Seereiſen im Archipel, und ließ ſich zuletzt vorläufig in Zante nieder, wo ſein gaſtfreies Haus ſtets Freunden und Bekannten offen ſtand.

Es ſcheint, daß Friede und Ruhe ſeinem Charakter wie ſeinem ehelichen Glück nicht zuträglich waren. Allerlei Mißhelligkeiten entſtanden, Folgen des raſtloſen, unruhigen Sinnes des Mannes, und dem nicht minder heißen Blute der Schweſter des kühnen Odyſſeus. Gemeinere Motive wirkten von außen her. Trelawney hatte bei ſeiner Verheirathung, im Fall einer Trennung oder ſeines Todes, ſeiner Frau eine bedeutende Summe verſichert. Einige Verwandte dieſer mochten die Realiſirung derſelben wünſchen, und als nach einem ernſten ehelichen Zwiſt Tarſitza die raſche Unvorſichtigkeit begangen hatte, das Haus ihres Mannes zu verlaſſen und Zuflucht in einem Kloſter zu ſuchen, wußte die Familie dieſen Umſtand ſo gut zu benutzen, daß endlich eine definitive Eheſcheidung die Folge davon war. Die ſtipulirte Summe ward, glaube ich, in eine lebenslängliche Penſion verwandelt, und Trelawney ging nach Amerika.

Dies war in kurzen Umriſſen das Schickſal der noch immer reizenden Frau, die ich hier antraf, und man kann ſich denken, wie reich, nach einem ſo bewegten Leben, ihre Unterhaltung mir erſcheinen mußte, aus ſo ſchönem Munde und mit dem Feuerausdruck ſolcher Augen doppelt verführeriſch. —

Sie ſprach ſtets mit hoher Achtung und zärtlicher Neigung von ihrem geſchiedenen Mann, mit dem ſie auch noch jetzt um ſo mehr ein freundſchaftliches Verhältniß fortſetzt, als er ihrem Sohn, ein Kind der Liebe, wenn es je eins gab, mit ſich nahm und jetzt in England bei ſeinen vornehmen und reichen Verwandten erziehen läßt. Sie ſchilderte Trelawney als großmüthig, voll Verachtung aller Gefahr, wohlthätig und gut, aber auch oft rauh, launig und ſchwer zu befriedigen.

Im Innern mochte ſie das Vergangene vielleicht tiefer bedauern, als ſie es merken laſſen wollte, und erwähnte nur mit ſchmerzlichem Lächeln der Sonderbarkeiten ihres Mannes, die allerdings zuweilen weit gegangen zu ſeyn ſcheinen. Charakteriſtiſch dünkte mir beſonders Folgendes. Sie hat, wie faſt alle Griechinnen, ſchönes, ſeidenes Haar, das bei ihr von blonder Farbe iſt, und mit den dichten, hochgewölbten Augenbrauen und dunkeln Augen eine ganz eigenthümliche Wirkung hervorbringt. Sie gefiel ſich, dies wollüſtige Haar in geringelten, lang herabhängenden Locken zu tragen, was ihr Mann nicht leiden konnte und ihr zuletzt förmlich unterſagte. Wenn die Eitelkeit der Frauen ins Spiel kommt, ſo gehorchen ſie am ſchwerſten, ſo auch Tarſitza, die wenig Notiz von dem erhaltenen Befehle nahm. Eines Abends näherte ſich ihr daher Trelawney mit einem großen indiſchen

Meſſer, das er immer bei ſich trug, und, beiläufig geſagt, mit großer Geſchicklichkeit auch zu ernſteren Zwecken zu führen wußte, wie wir bereits in ſeinen Memoiren geleſen haben. Mit der einen Hand die Locken ſeiner Frau umfaſſen und mit der andern durch einen grauſamen Schnitt ſie vom Haupte trennen, war das Werk eines Augenblicks. Lachend hielt er die grauſame Trophäe jetzt in die Höhe und rief: Nun hoffe ich doch, wirſt du dich genöthigt ſehen, meinem Willen gemäß zum Fes zurückzukehren. Doch hatte er, wie man zu ſagen pflegt, die Rechnung ohne den Wirth gemacht, denn am andern Tage erſchien Tarſitza, die auch ihr Köpfchen für ſich hatte, wieder vollkommen eben ſo als geſtern, mit — falſchen Locken. „Du kannſt dir jetzt das Abſchneiden erſparen," ſagte ſie, „es ſind noch viele dergleichen zu haben, und es wird nur darauf ankommen, wer von uns beiden die meiſte Beharrlichkeit hat."

Bei einer Gelegenheit, wo er, von einem luſtigen Gelage zurückkommend, etwas exaltirt war, und mit ihr in einen heftigen Streit gerieth, ohne ſie weder zum Schweigen noch Nachgeben bringen zu können, riß er das Fenſter auf, ergriff die kleine Elfen-artige Geſtalt bei beiden Beinen und hielt ſie ſo eine ganze Zeitlang über der Straße hoch empor, bis ſie endlich, zum Tode erſchreckt, um Gnade bat. „Doch,“ ſetzte ſie naiv hinzu: „wie es bei jungen Eheleuten geht, wenn wir am Tage auch noch ſo heftig an einander geriethen, in der Einſamkeit der Nacht verſöhnten wir uns ſtets, und ließen keine Morgenſonne über unſerem Zwiſt aufgehen.“

Jetzt iſt Tarſitza ſelbſt ſanfter geworden, und auch Trelawney mögen nach und nach die Jahre zähmen — doch das Uebel iſt geſchehen. Etwas Aehnliches äußerte ſie einſt ..... „O,“ ſagte ich, „laſſen Sie darüber Ihre ſchönen Haare nicht grau werden,

Verſcherztes Glück
Bringt Reue nicht zurück!

Am Ende bedeutet es auch nicht viel. — Sie haben gelebt und geliebt — die Welt iſt groß — nichts hindert Sie, weiter zu leben und zu lieben.“ —

„Unſere griechiſche Philoſophie iſt nicht ſo leichtſinnig als die Ihre,“ erwiederte ſie, doch ſchien mir der Blick ihrer Augen nicht ganz mit den Worten im Einklang zu ſtehen.

Genug für den Leſer!

Ein gefälliger Grieche, Herr Jaimi, hatte mir ſein Pferd geborgt und ich benutzte es zu einem Spazierritt nach den Schlöſſern Rhion und Antirhion. Der hier garniſonirte Ingenieur-Lieutenant Tünnermann begleitete mich. Wir fanden an mehreren Stellen, ſelbſt in der Ebene, den Boden zwei Fuß hoch mit Schnee bedeckt, und viel Eis in den kalten, tiefen Bergbächen, deren Paſſage Francis und Norma nicht geringe Mühe machte, und vielfache Klagelaute von den Armen erpreßte. Doch, mir durch manches Ungemach nachzufolgen beſtimmt, müſſen ſie ſich abhärten. Das dieſſeitige der beiden genannten Schlöſſer, das einzige, welches uns die Zeit zu ſehen erlaubte, ward gleich dem andern von den Venetianern erbaut, und iſt jetzt ziemlich verfallen, jedoch deßhalb nur um ſo pittoresker. Ein Theil deſſelben, beſonders der untern Gewölbe, iſt mit auf die hohe Kante geſtellten ſchmalen Ziegeln äußerſt ſolide und mit großer Sorgfalt ausgeführt, und Alles von dieſer Bauart hat ſich auch gut erhalten. Auf den tiefen Batterien, die das Meer à fleur d'eau beſtreichen, iſt noch altes Geſchütz aufgeſtellt, das ungeheure Steinkugeln ſchießt, und man zeigte uns einen Mörſer mit der Jahreszahl 1684, aus dem die Türken während der Revolution einmal einen unglücklichen Griechen auf die Belagerer abfeuerten. Ueber mehrere andere Kanonen, die mit verfaulten Laffetten auf den zum Theil eingeſchoſſenen Wällen ſtanden, hingen Kettenkugeln, welche die Türken noch immer gebrauchen. Die Franzoſen belagerten das Fort nur einige Tage, worauf es kapitulirte. Während dieſer Belagerung ward einer ihrer Ingenieure getödtet, dem ſie auf der mit Dorngeſträuch bewachſenen ſumpfigen Plaine, welche das Schloß umgibt, ein Monument in Obeliskenform geſetzt haben. Es droht ſchon den Umſturz, und von der Inſchrift war nichts mehr zu leſen, denn die Denkmale unſerer Tage ſind vom Geſchlecht der Ephemeren. Aus einer kleinen Moſchee im Innern der Feſtung iſt ſeitdem das Commandantenhaus gemacht worden, und der Minaret gibt einen höchſt ſtattlichen Schornſtein dafür ab, von deſſen Spitze jetzt, ſtatt des Gebetaufrufs des Muezzin, der Rauch des Küchenfeuers zum Himmel ſteigt. Profane Umwandlung!

Es war der erſte Weihnachtsfeiertag der Griechen, die noch den alten Kalender beibehalten haben, und ſeit ſie unter baieriſch-griechiſchem Scepter ſtehen, zu ihren ſchon übermäßig vielen Feiertagen noch einige der unſrigen hinzufügen, ja man hat dieſe ſogar noch um einige politiſche vermehrt, ſo daß jetzt beinahe eben ſo viel Feiertage als Werktage im Jahre ſtattfanden, ein ſehr ſchlimmer Hemmſchuh für die Civiliſation, und ein wahres Treibhaus für die ohnehin ſchon ſo beliebte Faulheit in Griechenland.

Indeſſen hatte ich es heute früh doch ſehr anmuthig gefunden, das Volk in vielen maleriſchen Gruppen, alle in ihrer Sonntagstracht, in den Straßen vereinigt zu ſehen. Beſonders fielen mir einige fünfzig junge Leute auf, die auf den Mauern ihrer alten Akropolis neben einander ſaßen, und, wie in Trauer über vergangene Größe, eine tief melancholiſche Melodie unisono von dort herabſangen.

Als ich nun Abends im Dunkeln von meinem Ritt zurückkehrte, fand ich die ganze Marine — das Stadtviertel am Meer — erleuchtet, ein Anblick, der mir weniger erfreulich als der am Morgen däuchte, denn die glänzende Illumination beſtand nur aus einer fortlaufenden Reihe von Branntweinbuden, das erbauliche Zeichen moderner Civiliſation! — und, nebſt den Kirchen, der Hauptaufenthaltsort des Volks an Sonn- und Feiertagen. Zu meiner Verwunderung ſieht man hier gar keine Juden; noch ein übles Omen für den Stand des Handels in Patras, denn mit ſeiner Blüthe wären ſie längſt wiedergekehrt, wie die Schwalben im Sommer.

Ich muß den folgenden Tag, den 10. Januar, als einen der memorablen Tage meines Lebens bezeichnen!

Faſt beginne ich nun ganz ernſtlich zu glauben, daß der Graf in Zauberkünſten erfahren iſt, wenn anders Norma aus ſeiner Hand kommt, wie kaum zu

33.

Pückler an Varnhagen.

Berlin, den 20. Juni 1831.

Verehrteſter Freund!

Sie wiſſen, welchen angenehmen Eindruck jedesmal das Kunſtwerk Ihrer Schriftzüge auf mich macht. Aber auch der Druck der „Jahrbücher“ erweckt eine ähnliche angenehme Empfindung in mir, da er meiner ſündigen Autorſeele zuerſt die Seligſprechung der Gnade verkündete!

Welche Früchte dieſe, von mir unverdiente, trägt, muß ich durch die beiden Beilagen etaliren. Die letzte ſcheint übrigens anzuzeigen, daß die beiden Gebrüder Franckh nicht mehr — oder wenigſtens nicht mehr Buchhändler ſind, denn den früher annoncirten Brief habe ich nicht bekommen, ſonſt aber noch Aufforderungen von mehreren Buchhändlern. Wie ſchade, daß ich mir nicht einbilden kann, was rechts zu ſein!

Was mir indeß auf der einen Seite ſchmeichelt, auf der anderen aber mich in mehrerer Hinſicht beſorgt macht, iſt, daß Murray die Briefe überſetzen läßt, und auch da wie hier will die magere Satyre (auf Lady Morgan) das was zieht! C'est pitoyable!

Ich bedaure Sie übrigens, mein verehrter Gönner, wegen der anderen Theile, denn Ihre Freundſchaft, die ich mit großer Dankbarkeit und Erwiederung für eine vérité halte, wird Sie zu einer wohlthätigen Rezenſion antreiben, das Buch ſelbſt aber zu einer mit Lange geſchwängerten. Nun, ich bin fromm, und Gott befehl' ich meine Wege.

Euer Hochwohlgeboren

von Herzen ergebener

H. Pückler.

Die beiden Buchhändlerbriefe hole ich mir Abends wieder ab, und überbringe zugleich die „Jahrbücher.“ Frau von Varnhagen's Roſe ſchlief mit mir in meinem ſchlechten Bett.

bezweifeln. Denn dies Thier allein rettete in der vergangenen Nacht nicht nur mich, ſondern ſämmtliche Hausgenoſſen von einem ohne ſie eben ſo gewiſſen als ſchauderhaften Tode! —

Ich habe zu Selims dürftigem Erſatz einen Griechen, der etwas italieniſch ſpricht, mit Namen Anaſtaſius, angenommen, und außerdem proviſoriſch einen baierſchen Soldaten zu ſeiner Hülfe, ein williger, aber höchſt dummer Menſch, obgleich vom Genie-Corps, mit dem ominöſen Namen Schweineberger.

Dieſer beging die unerhörte Tollheit, eine mit glühenden Kohlen angefüllte eiſerne Pfanne, die auf einem hohen Dreifuß in meinem kleinen Salon ſteht, und die, ſobald ich zu Bett gegangen bin, immer in die Küche getragen, und wovon die Kohlen dort auf den Herd geſchüttet werden, — ſtatt deſſen in meines ſchon längſt ſchlafenden Secretairs Kammer auf die bloße Diele zu ſetzen, nur aus wohlthätiger Abſicht — wie der alberne Menſch ſich nachher entſchuldigte — um Herrn Lorenzo damit eine Güte zu thun, weil es ſo barbariſch kalt geweſen ſey!

Ich muß bemerken, daß meines Secretairs Schlafkammer bloß durch eine loſe Bretterwand, mit dicken Ritzen dazwiſchen, von der meinigen getrennt iſt.

Der unglückliche Schweineberger legte ſich, nach vollbrachter That, auf ſeine Matratze nieder und war bald ſchnarchend in Morpheus Arme geſunken. Unterdeſſen geſchah, was nicht ausbleiben konnte. Das glühende eiſerne Becken verkohlte die Diele, und, wie man am andern Tage ſah, nicht nur dieſe, ſondern hatte auch ein tiefes und weites Loch in den darunter liegenden Balken gebrannt. Durch den furchtbaren Dampf, der daraus entſtand, war der junge Lorenzo bereits zur Hälfte im Schlaf asphyxirt, als es ihm undeutlich vorkam, wie wenn Jemand ihm in die Ohren heule, und er zugleich einen Schmerz und ein Kratzen an der Bruſt fühlte. Er wollte ſich aufraffen, konnte es aber nicht, da biß ihn etwas heftig in die Naſe. Nun fuhr er endlich gewaltſam in die Höhe und fiel bei dieſem Effort aus dem Bett. Hier erſt konnte er ſich völlig ermuntern, und das Erſte, was er ſah, war die Dampfwolke, welche das Gemach erfüllte, und die das vom Kohlfeuer noch ausgehende Licht ſehr bemerklich machte. Betäubt und kaum fähig, ſeinen Gedanken zu gebieten, ſucht er das Becken aufzuheben, doch kaum hat er es ein wenig gerückt, als die Flamme ſchon aus dem angebrannten Balken lichterloh herausſchlägt. Zum größten Glück war die Küche, wo aus Mangel an Raum die Leute ſchlafen, und immer eine Tonne voll Waſſer ſteht, dicht daneben, ſo daß, als Lorenzo Lärm gemacht, das Feuer noch in der Geburt erſtickt werden konnte. Wäre er nicht ſo gewaltſam durch Norma und ihren wunderbaren Inſtinkt geweckt worden, ſo mußte das Feuer bald um ſich greifen, und das gräßliche Reſultat deſſelben wäre um ſo ſchneller herbeigeführt worden, da in des Secretairs Kammer, eben weil nie Feuer vorher hereinkam, der ganze Vorrath meines engliſchen Jagdpulvers, ungefähr ſechs Pfund, in einer blechernen Büchſe verwahrt wurde. Dazu denke man ſich das ganz hölzerne ausgeſtaakte Haus, und man wird leicht beurtheilen, mit welcher Wuth in wenig Augenblicken das Feuer hätte um ſich greifen müſſen. So kam mein Secretair nur mit einer blutenden Naſe, und die andern erweckten Hausgenoſſen mit dem Schrecken davon.

Ohne Zweifel muß ich ſelbſt in einem gleichen Zuſtand halber Asphyrie mit Lorenzo mich befunden haben, denn ungeachtet alles Lärmens und Tumults, ungeachtet, daß man in meine Kammer drang, und die Fenſter öffnete, um den Dampf hinauszulaſſen, erwachte ich nie völlig, und erinnerte mich am ſpäten Morgen des Ganzen nur wie eines verwirrten Traumes. Ich hatte zwar mehrere Details deſſelben ſehr wohl behalten, doch ſind ſie nicht von der Art, um mitgetheilt werden zu können; da ſie indeß eine ſonderbare

Miſchung von Grauenhaftem und Wollüſtigem darboten, ſo laſſen ſie mich vermuthen, daß der Tod durch Kohlendampf durchaus nicht von unangenehmen Empfindungen begleitet ſeyn mag. Dies Loos ſtand uns aber ſchwerlich bevor, denn ehe ein ſolches Ende noch hätte erfolgen können, wären wir unfehlbar ſchon vom Feuer ergriffen, oder vom Pulver in die Luft geſprengt worden.

Als ich den kleinen ſchwarzen Krater in Lorenzo's Stube ſah, den das Becken eingebrannt, konnte ich mich einiger ernſten Reflexionen nicht erwehren, die jedoch ſchnell eine ſehr troſtreiche Wendung nahmen. Sorge aller Art, ſagte ich zu mir, weiche von hinnen! denn wo und was iſt Gefahr? — Wir wiſſen es nie — iſt das Schickſal günſtig, ſo bahnt ſich auch der rauheſte Weg, und hat es anders über uns entſchieden, ſo braucht es weder Kugeln noch Eiſen, noch des erzürnten Meeres Wogen — es findet ſeine Opfer zu jeder Zeit eben ſo bequem im friedlichen Bett. —

Die Geſchichte ward bald in Patras bekannt, und Norma iſt ſeitdem die Heldin des Tages. Die ſchönſten Damen überhäuften ſie mit Lobſprüchen und Liebkoſungen, und eine derſelben, für die Norma eine ganz beſondere Unterwürfigkeit zeigt, hat das ſchon abgenutzte blaue Halsband unſerer Retterin durch ein neues erſetzt, doch glänzt die nämliche Inſchrift wieder in Gold auf deſſen innrer Seite, mit Hinzufügung des Datums jener Tage, an denen ſie ſchon zweimal ſo erfolgreich das Feuer für mich bekämpfte. Dies ſcheint mir jetzt kaum gewogener als früher das Waſſer zu ſeyn, die Luft iſt ebenfalls cattivissima, es fehlt nur noch ein Erdbeben, um mich mit ſämmtlichen Elementen zu brouilliren. Speriamo meglio!

Norma betreffend, ſo feſſelt mich nun allerdings die Dankbarkeit noch mehr an ſie, als ich ihr ſchon ohnedem gewogen war (denn ihr Gefährte rührte ſich nicht in der verhängnißvollen Nacht). Demungeachtet betrachtete ich ſie manchmal mit halber Scheu. Sie hat auch wirklich etwas Fremdartiges, das Jedermann auffällt. In Form gleicht ſie ganz einem ſchönen Spaniel, aber kein einziges weißes Haar unterbricht das Kohlſchwarz ihrer Farbe, ſelbſt die Augen ſind gleich ſchwarz und nur durch ihren gläſernen Glanz von dem übrigen Theil des Kopfes unterſchieden. Bloß, wenn ſie ſie ganz ſeitwärts dreht, erſcheint ein blendend weißes Email, und dann iſt ihr Ausdruck höchſt ſeltſam; eben ſo in der Nacht, wo die Augen glühenden Kohlen gleichen, und das Haar der Hündin, wie bei den ſchwarzen Katzen, Funken ſprüht. Noch eine andere Eigenthümlichkeit dieſes Thieres iſt die faſt gänzliche Unhörbarkeit ſeiner Bewegungen; man findet die Hündin manchmal auf ſeinem Schooße ſchlafen, oder neben ſich im Bette liegen, ohne daß man im Mindeſten bemerkt hat, wie ſie dahin gekommen iſt. Schon drei- bis viermal war ſie einen Tag und eine Nacht lang verſchwunden; alles Suchen blieb vergebens und die Polizei von Patras wurde jedesmal ihrethalben in Requiſition geſetzt, ſo wie für den ehrlichen Finder eine Belohnung ausgeboten. Doch jedesmal war ſie auch nach den verlaufenen 24 Stunden von ſelbſt wieder da, ohne daß Jemand ſie zurückgebracht noch zurückkommen geſehen hätte. Dieſe Facta ſind von Lorenzo und den Leuten, wie von mir beobachtet worden, und beweiſen wenigſtens, daß auch bei den Thieren eine große Verſchiedenheit der Individualität ſtattfindet. Einem Abergläubigen könnten ſie aber faſt unheimlich dünken.

Der eingeſchluckte Kohlendampf iſt mir doch nicht ganz wohl bekommen, denn ich habe mehrere Tage an heftigem Kopfweh gelitten, das mich am Ausgehen verhinderte. Als ich mich wieder etwas beſſer fühlte, machte ich Abends dem eben angekommenen Nomarchen, Herrn Glarakis, einen Beſuch.

Die Amerikaner rühmen ſo gern die Einfachheit ihrer Staats-Beamten und die Abweſenheit alles Prunkes und Luxus in den Wohnungen derſelben. O ihr ſtolzen Kinder und Sklaven der Freiheit! Kommt nach Griechenland, und weichet beſchämt wieder über den Ozean zurück, denn hier findet ihr noch mehr wie Einfachheit. Dieſer Nomarch commandirt faſt unumſchränkt eine der größten Provinzen des Reichs, war früher, nachdem er ſein mediziniſches Studium in Deutſchland beendigt, Theilnehmer an der Revolution vom Anfang bis zu Ende, während derſelben eine Zeitlang Miniſter, und paſſirt mit Recht für einen der ausgezeichnetſten Staatsmänner Griechenlands.[1] Demungeachtet iſt ſein Palaſt nur ein unanſehnliches Lehmhaus mit einer Veranda, die auf rohen Baumpfählen ruht. Es war ſechs Uhr, als ich ihn betrat, und ägyptiſche Finſterniß herrſchte im Vorhauſe. Nachdem ich, behutſam vor mir hinfühlend, mit Mühe eine Art Hühnerſteige emporgeklettert war, drang der Schein eines entfernten Lämpchens zu mir, und eine von Schmutz ſtrotzende Magd ſuchte mich oben durch Geſtikulationen abzuwehren, weil ich ihre, zu demſelben Zweck an mich gerichtete Rede nicht verſtand. Ein zerlumpter Grieche, der italieniſch ſprach, kam mir indeß zu Hülfe, und nachdem ich ihm meinen Wunſch explicirt, den Herrn Nomarchen zu ſprechen, wies er auf mehrere niedrige hölzerne Thüren hin, die längs des Korridors in verſchiedene Gemächer führten. Ich öffnete die mittelſte, und ſah ein Stübchen vor mir, wie es bei uns ein armer Student zu bewohnen pflegt. Dort ſaß der Herr Nomarch mit ſeiner Frau, die ein Kind auf den Armen hielt, noch zwei andere etwas mehr erwachſene Kinder und eine Magd beim Eſſen. Ich ſah nichts auf dem Tiſch, als eine große irdene Suppenſchüſſel, ein Tiſchtuch, das wenigſtens vierzehn Tage gedient hatte, einige hörnerne Beſtecke und eine Schüſſel in Oel gebratener Fritüre, deren Geruch nichts weniger als einladend war. Von Meubeln befand ſich außer dem großen Eßtiſch nichts in der Stube, als einige Schemel und ein verſtaubtes, halb verglühtes Kohlenbecken.

---

[1] Er ward noch in demſelben Jahre abgeſetzt, im Jahre 1838 von neuem Miniſter, und im Jahr 1840 abermals genöthigt, in den Privatſtand zurückzukehren. Anm. d. Herausg.

Mit vielen Entſchuldigungen, die Familie bei Tafel geſtört zu haben, nannte ich meinen Namen, worauf der Nomarch, ein kleiner Mann mit großem Schnurrbart und geiſtreichen Zügen, in einen grünen Ueberrock gekleidet, mich freundlich willkommen hieß und in ein Nebenſtübchen führte, wo ein mit grobem Kattun überzogener Sopha ſtand. Nach wenigen gewechſelten Redensarten (in deutſcher Sprache) glaubte ich die unwillkürliche Störung nicht verlängern zu dürfen, und überließ den Groß-Funktionair von neuem ſeiner Fritüre. Dießmal ſtieg ich die Hühnerſteige mit weit mehr Leichtigkeit hinab, da ein Stümpfchen Talglicht, gleichſam als Repräſentant der neuen Sonne des befreiten Griechenlands, ſeine wohlthuenden Strahlen darüber ausgoß.

Das ſind primitive Sitten, die ich gewiß zu bewundern bereit bin — doch wo möglich von ferne. Ich füge noch hinzu, daß der Gehalt eines Nomarchen, bald hätte ich mich verſchrieben und Monarchen hergeſetzt, in Griechenland jährlich 1000 Colonaten (1500 Rthlr. preußiſch) beträgt. Außerdem erhält er noch vom Gouvernement eine Staatsuniform geliefert, deren Werth aber wieder vom Gehalte abgezogen wird. Immer noch beſſer bezahlt, als unſer hieſiger Conſul, der, wie er mir verſicherte, ſeit dreiundzwanzig Jahren die hohe Ehre gehabt habe, Preußen zu dienen, ohne dabei auch nur des mindeſten Gehaltes noch Entſchädigung, aller Bitten ungeachtet, ſich je zu erfreuen, obgleich er in dieſem Dienſte 4000 Colonaten während der Revolution eingebüßt zu haben vorgab. Dieß erſchien mir wirklich räthſelhaft, da doch ſonſt Preußen, wie weltbekannt, das wahre Eldorado der Offizianten genannt werden mag, und der dort einmal erlangte Staatsdienerpoſten ein weit ſichereres Eigenthum als ein Rittergut, meiſtens auch weit einträglicher iſt.

Madame Bertiny, die Frau des franzöſiſchen Conſulats-Chanceliers, hatte gehört, daß ich den griechiſchen Nationaltanz ſehr zu ſehen wünſchte, und war ſo gütig, am griechiſchen Neujahrstage, der zwölf Tage nach dem unſern fällt, einen kleinen Ball mit ihrer zahlreichen Verwandtſchaft zu arrangiren, wo es in jeder Art nationell herging, und ich daher gute Gelegenheit hatte, mit rumeliſchen, ſciotiſchen und albaneſiſchen Tänzen auch die ächt griechiſchen Sitten mehr als in andern Häuſern zu beobachten. Ich fand die erſten wie die letzten den mauriſchen Afrika's ſehr nahe verwandt, auch hinſichtlich des natürlichen Anſtandes und der Würde im äußern Betragen, welche die Bewohner aller Gegenden des Orients auszeichnen, wenn gleich hier in etwas geringerem Gepräge. In der Nebenſtube des Tanzſaals, deſſen Thüren offen ſtanden, ward nach türkiſcher Art Tabak geraucht, die Tanzmuſik, aus einer Violine und Zither beſtehend, war vollkommen arabiſch, die herumgegebenen Erfriſchungen und Süßigkeiten gleichfalls von ähnlichem parfümirtem Charakter, und derſelbe Löffel diente, wie

Postscriptum.

Der Exzellenz thun Sie doch ein ſchreiendes Unrecht an, wenn Sie nur einen Theil ihres Urtheils citiren, welches eben durch den zweiten aus der Diſſonanz in eine ſehr ſchöne Harmonie übergeht.[1]

Uebrigens wurde bei dieſer Gelegenheit noch etwas anderes laut, deſſen ich mich ſehr erfreue, nämlich daß Sie im Begriff ſind, des Staatskanzlers Biographie zu ſchreiben.

H. Pückler.

34.

Pückler an Varnhagen.

Muskau, den 24. Juli 1831.

Mein verehrteſter Freund!

Nicht meine Vergeßlichkeit, ſondern mein confuſer Londoner Kommiſſionair iſt daran Schuld, daß ich die mir gütig ertheilte Erlaubniß einem Diplomaten par excellence das engliſche Kopierbuch für die Geheimſchreiberei überreichen zu dürfen, erſt heute benutze.

Ich bin, ſeitdem wir uns nicht ſahen, ganz zum Militair geworden, ſtehe als Kommandant in Görlitz, die dortigen Züchtlinge zu bewachen, und Erſatzmannſchaften für die Cholera nach Poſen zu ſchaffen. Nur zwei Tage die Woche kann ich mir für Muskau abmüßigen, wo nun leider der Majeſtät Geburtstag, wie es ſcheint, ohne Euer Hochwohlgeboren und Ihrer liebenswürdigen Gemahlin Gegenwart gefeiert werden wird!

Da Sie ſich in Allem ſo freundſchaftlich für mich intereſſiren, darf ich wohl noch hinzuſetzen, daß ich in Breslau dert, Mehreren nach einander, um ſie zum Munde zu führen. Auch die Pantomimen des Tanzes glichen denen, die ich im Königreich Tunis geſehen, in vieler Hinſicht. Damen und Herren ſaßen zwar auf europäiſche Weiſe, doch vergaß ſich nicht ſelten ein Bein, mit unwillkürlicher Unterſchlagung nach alter muſelmänniſcher Manier, und die Bouquets der Damen waren ebenfalls nicht, wie bei uns, am Buſen placirt, ſondern unter dem Fes herabhängend nach orientaliſcher Mode befeſtigt. Während der Intervallen des Tanzes ſang eine alte Frau mit einer der durchdringendſten Stimmen, die ich je gehört habe, und mit unermüdlicher Lunge griechiſche Kriegslieder, bei denen Melodie und Singmethode mir durchaus in nichts von dem Geſange der Beduinen in der Wüſte verſchieden ſchienen.

---

[1] Ancillon hatte von Varnhagen geſagt, er wiſſe ſo zu ſchreiben, daß es nach etwas ausſähe, und doch im Grunde wenig damit geſagt wäre, und auch wieder ſo, daß es nach nichts ausſähe, und viel dahinterſteckte. Varnhagen hatte über dieſes Urtheil geſcherzt.

Uebrigens finde ich in Allem, was ich noch hier von der griechiſchen Geſellſchaft geſehen, dieſe in ihren Manieren freundlich, zuvorkommend und ohne Prätenſion, aber freilich an das Zeitalter der Aſpaſia und des Alcibiades darf man dabei nicht mehr denken. Selbſt die Züge der modernen Griechen verrathen meiſtens weit mehr die Miſchung mit dem Blute der Barbaren, die ſo lange hier hauſten, als den Urtypus der Hellenen, wenn überhaupt noch etwas von dieſen hier vorhanden iſt. Gebogene Naſen ſind an der Tagesordnung und die ſogenannten griechiſchen höchſt ſelten, Augen und Haarwuchs aber gewöhnlich der ſchönſte Theil bei Männern und Weibern. Eine der Damen, Madam Papadiamandopolo, zugleich eine ſehr hübſche Frau mit zierlichem Fuß, zeichnete ſich vorzüglich als Tänzerin aus und erweckte mehreremale den enthuſiaſtiſchen Beifall der Geſellſchaft, der ſich durch Ausrufungen des Entzückens und allgemeines Händeklatſchen kund gab. Sämmtliche Tänze ſahen ſich untereinander ſehr ähnlich, und ich kann nicht ſagen, daß ſie mir beſonders graziös vorgekommen wären, da viele Pas mit einwärts geſtellten Füßen oder auf den Hakken gemacht wurden, und das Beugen der Kniee, bis der Hintertheil des Körpers faſt den Abſatz berührt, worauf dann immer mit einem Schneller der ſtärkſte Sprung erfolgt — auch ſchwer mit Grazie auszuführen iſt. Doch waren einige Bewegungen anmuthiger, und vor allem gefiel mir der ernſte, leidenſchaftlich ſchwärmeriſche Ausdruck, den die Frauen ihren Geſichtern zu geben wußten, wobei dann die ſchon öfters gerühmten großen und feurigen Augen der Griechinnen ſich vollſtändig geltend machten.

Am nächſten Tage folgte dieſem kleinen Feſte ein großer Ball bei dem engliſchen Conſul, wo faſt die ganze Stadt, Eingeborene wie Fremde, verſammelt war. Ich hatte hier das Vergnügen, die Bekanntſchaft des berühmten Kanaris zu machen, der mit ſeiner kleinen Corvette von 18 Kanonen, dem einzigen Dreimaſter, den die jetzige griechiſche Marine beſitzt, in den hieſigen Gewäſſern kreuzt. Er trug nicht mehr, wie ſonſt, die Nationaltracht, ſondern nur eine einfache Civilkleidung, und hätte man mich ſeine Perſon unter den Anweſenden errathen laſſen wollen, ich würde vielleicht auf ihn gerade zuletzt gefallen ſeyn. Er iſt ein kleiner, ziemlich corpulenter Mann mit einem jovialen, freundlichen Ausdruck des Geſichts und jener ganz unbefangenen natürlichen Beſcheidenheit, die trotz dem, was man darüber häufig zu behaupten pflegt, mit ſo hohem Verdienſt und ſo großen Thaten nur ſelten vereinigt iſt. Kanaris erinnerte mich in dieſer Hinſicht, ſo wie auch in ſeiner übrigen Tournure und Weſen, lebhaft an Mina, von dem daſſelbe galt. Er hat jetzt eine ſtark hervortretende Narbe an der Stirn, von einer ſchweren und gefährlichen Wunde, die er ſeltſamerweiſe voriges Jahr durch einen Fall auf ſeinem eigenen Schiffe erhielt, während er im Kriege, unter ſo vielen drohenden Gefahren und tollkühnen Unternehmungen, ſtets unverſehrt blieb. Er ſpricht nur Griechiſch, und begierig, ihm meine tief gefühlte Huldigung darzubringen, mußte ich mich eines Dolmetſchers dazu bedienen. Er lud mich zu einem Beſuche auf ſeinem Schiffe ein, bis zu dem ich das Weitere über ihn verſpare.

Die Königin dieſes Balles, die Schönſte unter den Schönen, war Fräulein Nina, die reizende Tochter unſeres Wirths, mit der ich den Ball vermittelſt einer Polonaiſe eröffnete, und nachher auch ihre angenehme Unterhaltung mehr genießen konnte, als es ſonſt der Fall geweſen wäre, da ſie wegen einer Verwundung ihres hübſchen Füßchens an andern Tänzen gehindert wurde. Tarſiza war nicht gegenwärtig, weil ſie ſich unwohl befindet; übrigens ſah ich viele mir noch unbekannte Schönheiten, und überhaupt eine reizende Gallerie rother Fes. So brillant die Geſellſchaft indeß war, muß ſie doch etwas gemiſcht geweſen ſeyn, denn man ſtahl mir aus meinem Hute ein paar neue pariſer Handſchuhe von Walker, die man durch ein dafür zurückgelaſſenes horribles Exemplar geflickter patraſer erſetzt hatte, ein ſehr unangenehmer Verluſt in dieſen von der Civiliſation entfernten Regionen, wo man bei vielen Artikeln zu einer früher ganz ungeahnten Sparſamkeit gezwungen wird.

Ich litt in Patras eine ziemlich lange Zeit fortwährend an Kopfweh, was ich hauptſächlich dem Klima zuſchreibe, da man ſich der Luft Abends kaum ausſetzen darf, ohne die eine oder die andere nachtheilige Folge davon zu ſpüren, und es geht ſelbſt den Eingeborenen damit nicht viel beſſer. Mein Freund, der junge Arzt, ſchreibt mir eine gewaltig ſtrenge Diät vor, die ich auch ſtrictlich befolge, z. B. hat er mir den Wein verboten; ich trinke alſo nur Biſchof, in deſſen Bereitung Lorenzo excellirt, und dem der weiße (denn warum ſoll es nicht auch weißen Biſchof geben?) Wein von Zante ein ganz eigenthümlich köſtliches Bouquet gibt. Es iſt ſehr ſchade, daß bis jetzt dieſer Wein durchaus aller Verſuche geſpottet hat, ihn weiter als ganz in die Nähe zu verführen. Auch die türkiſche Pfeife unterſagt mir der Arzt, ich rauche alſo Cigarren, mit einem Wort, ich halte meine Diät wie ein Jeſuit, und befinde mich wahrſcheinlich nicht viel ſchlechter dabei, als es ohnedem auch der Fall ſeyn würde.

Heute ward, nach langer Raſt, wieder eine Excurſion nach den Bergen vorgenommen. Wir beſahen zuerſt ein zerſtörtes Kloſter, wo einſt ein antiker Tempel ſtand, von dem ſich noch einige Säulenſchäfte und andere Spuren vorfinden, ſo wie ſich auch aus ſpäterer Zeit auf den Mauern der Kirche, welche die Türken verbrannten, allerlei gemalte Engel und andere himmliſche Honoratioren in lebhaften Farben zeigen. Von hier brachte uns ein ſehr ſchlechter, oft mit Dornen ganz überwachſener und von Bergbächen, die ihre Ufer abgeriſſen hatten, durchſchnittener Weg nach einer romantiſchen Schlucht des Gebirges, welche ungefähr zwei Stunden von der Stadt entfernt iſt, und wo eine für die hieſige Gegend anſehnliche Mühle ſich maleriſch an die Felſen lehnt. Die unglücklichen Bewohner derſelben wurden vor einigen Monaten von einer jener Räuberbanden, die hier im Gebirge immer noch hauſen, überfallen, und da die Beute den Wegelagerern zu gering ſchien, ſchnitten ſie, nach griechiſcher Manier, dem Müller Naſe und Ohren ab. Wir ſahen den armen Mann ſelbſt, und hörten ſeine Erzählung mit an, die uns Lieutenant Tünnermann überſetzte. Als der Müller ſeine dicken Haare aufhob, fanden wir, daß die Ohren wie mit einem ſcharfen Raſirmeſſer förmlich abbarbirt waren, die Naſe aber hatte glücklicherweiſe noch an einer Seite feſtgehangen, als die Räuber durch herbeigekommene Hülfe vertrieben wurden, und es war daher möglich geworden, ſie, obwohl unförmlich, wieder zuſammenzuheilen. Dennoch aber bleibt der arme Teufel zeitlebens furchtbar entſtellt.

Rechts der Mühle liegt auf hohem Berge ein Kloſter, das ſeiner ſchönen Ausſicht wegen berühmt iſt. Trotz der Unſicherheit des Weges ſuchten wir es zu erklimmen, der Tag reichte aber nicht mehr zu, ſo daß wir mitten in den romantiſcheſten Schluchten umkehren mußten, und die Stadt erſt im Dunkeln wieder erreichten, was auch nicht verfehlte, mir wegen der ungeſunden Abendluft am folgenden Morgen eine neue Migräne zu bereiten.

Ungeachtet dieſes fortwährenden Uebelbefindens mochte ich doch den Beſuch bei Kanaris nicht länger aufſchieben. Er ſandte uns, ſobald ich ihn durch den Nomarchen avertirt hatte, ein Boot mit recht nett gekleideten Matroſen, und empfing uns dann mit ſeinem kleinen Offizierkorps auf der Corvette, die wir im beſten Stande, d. h. ſo reinlich und ſo gut aufgeputzt fanden, als das alte in ein Kriegsfahrzeug umgewandelte Kauffahrteiſchiff nur geſtattete. Die Uniform der griechiſchen Marine, welche Kanaris heute trug, blau und roth mit goldenen Epaulettes, iſt geſchmackvoll, und auch der Orden des Erlöſers eine recht hübſche Dekoration. Es war indeß doch ein eigenes Gefühl für uns, dieſen berühmten Helden, deſſen Thaten die Welt erfüllten, nur als Kapitain mit dem Kommando einer jämmerlichen Brigg und der dritten Klaſſe des griechiſchen Ordens belohnt, vor mir zu ſehen, — dabei, wie immer, ſo anſpruchslos, als habe er kaum ſeine Schuldigkeit gethan.[1] Er führte mich in die artig verzierte Kajüte, wo des Königs Bild und das des Königs von Baiern in dekorirten Rahmen hingen, und ließ uns mit Kaffee auf türkiſche Weiſe bewirthen. Während der Unterhaltung diente uns einer ſeiner Offiziere als Dolmetſcher. Kanaris ſprach mit vieler Lebhaftigkeit über die zwei verunglückten Expeditionen im Hafen von Alexandrien, deren Nichtgelingen ihn noch immer weit mehr zu ſchmerzen ſchien, als er über das, was er vollführte, Genugthuung empfand. Bei dieſer Gelegenheit erwähnte er mit vielen Lobeserhebungen des letzten Capudan Paſcha's, Tahir Paſcha, gegen den Kanaris geſtand, nie etwas haben ausrichten zu können. Dreimal, ſagte er, hätten Tahir Paſcha's Kanonen vor Miſſolunghi ſeinen Schiffsmaſt zerſchmettert, und einmal ſey er dem Sinken ſo nahe geweſen, daß nur ein halbes Wunder ihn gerettet. Von den Fremden, die für Griechenland gefochten, erhob er beſonders den alten Kapitain Haſtings; weniger war er von Lord Cochrane erbaut, deſſen Talenten und kriegeriſchem Geiſt er zwar Gerechtigkeit widerfahren ließ, aber doch der Meinung war, daß er Griechenland gehemmt und ihm viel indirekten

---

[1] Kanaris iſt jetzt Commodore und Befehlshaber der ganzen freilich nur ſehr diminutiven griechiſchen Seemacht.

Schaden dadurch zugefügt, daß er ſich nicht in den Sinn und die Lage der Griechen habe verſetzen können, ſondern von dieſen immer erwartet, daß ſie ſich gleich civiliſirten und regulairen Truppen benehmen ſollten. Großentheils ward dadurch auch das Mißlingen der zweiten alexandriniſchen Expedition herbeigeführt, anderntheils durch den Ungehorſam und das intereſſirte Benehmen einiger der übrigen griechiſchen Kapitaine, die alle ihre eigenen Schiffe commandirten, ſich demzufolge europäiſcher Disziplin nicht unterwerfen, und nur da der Gefahr entgegen gehen wollten, wo im glücklichen Falle auch ein immediater pecuniairer Vortheil für ſie ſelbſt zu erwarten ſtand. Aus dieſem Grunde zündete noch vor der Einfahrt in den Hafen von Alexandria einer der griechiſchen Brander, welcher dem Kanaris folgte und, nebſt den übrigen, die gemeſſene Inſtruktion hatte, nichts ohne ſeinen Befehl zu unternehmen, dennoch die als Wachtſchiff davor poſtirte ägyptiſche Brigg an, um dadurch den vom Gouvernement ausgeſetzten Preis zu gewinnen. Dies gab der feindlichen Flotte den Allarm, und zwang Kanaris zur ſchleunigſten Flucht. Lord Cochrane verlor aber die Geduld darüber ſo ganz und gar, daß er Kanaris und die mit ihm waren, ihrem Schickſale überlaſſend, mit dem übrigen Geſchwader gänzlich davon ſegelte.

Viel merkwürdiger war der erſte Verſuch gegen Alexandrien, den Kanaris ganz allein unternommen hatte. Der Eingang des Hafens von Alexandrien iſt bekanntlich ſehr ſchwierig und wegen der ſich häufig bildenden Sandbänke ſtets wechſelnd. Alle Morgen legt ſich daher zur Anzeige der offenen Stelle eine Barke daſelbſt vor Anker, auf der ſich der Hafenkapitain mit einigen Piloten befindet. Dort erſchien mit ſeltener Kühnheit Kanaris bei Anbruch des Tages auf ſeinem Brander, nahm die ganze Geſellſchaft der überrumpelten Aegyptier gefangen und zwang ſie, ihn zu begleiten. Alles zeigte ſich ſeinem Vorhaben im höchſten Grade günſtig. Schon war unſer furchtloſer Abenteurer nicht nur im Angeſicht der Flotte, ſondern ſelbſt einer Fregatte ganz nahe, auf der, wie er durch einen der Gefangenen erfahren, ein Munitionsmagazin aufbewahrt wurde. Wäre es ihm gelungen, dieſe anzuzünden, wie es damals allen Anſchein hatte, ſo konnte er nicht nur darauf rechnen, die ganze Flotte zu vernichten, ſondern auch einen großen Theil der Feſtungswerke zu zerſtören, ja vielleicht das Arſenal ſelbſt, in dem ſich gerade damals Mehemed Ali in eigener Perſon befand, in Brand zu ſtecken. Man kann ſich, mit ſolch einem ungeheuern Triumph vor Augen, die Gefühle des getäuſchten Kanaris denken, als plötzlich ein (wenigſtens dem Anſchein nach, denn niemand hat öfter wie ich erfahren, welch weiter Weg zwiſchen dem Becher und Munde iſt) gute Geſchäfte gemacht habe.

Der gute Lottum 'hat mich auch diesmal wieder nach allen Kräften unterſtützt.

Schreiben Sie mir doch, ſo weit es Ihre Diplomatie erlaubt, etwas Neues, direkt nach Görlitz, und bleiben Sie mir Alle wohlgewogen.

H. Pückler.

P. S. Iſt Herr Robert der Korreſpondent des Morgenblattes? Es iſt alles ſo wahr, was er über Berlin ſagt.

Franckh hat Banquerott gemacht, und L. Hallberger ſein Geſchäft übernommen, welches die Erſcheinung meiner letzten Sünden verzögern wird. Sie werden dadurch in jeder Beziehung zur moutarde après diner!

35.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 31. Juli 1831.

Ew. Durchlaucht

ſo gütiges als erwünſchtes Geſchenk, obwohl ein ſchon angekündigtes, hat mich in dem Augenblicke, da ich es empfing, dennoch als ein unerwartetes freudigſt überraſcht! Unſer Einer, der immerfort mit Schreiben zu thun hat, fühlt im Beſitz eines ſo trefflichen Werkzeuges gleichſam ſeine Macht verſtärkt; das Schreiben bekömmt durch ſolche Hülfsmittel etwas von der Wirkung der Druckerei, das kleine Gewehr wird zur Artillerie erhöht. Auch die Schönheit und Tüchtigkeit der Anfertigung muß ich bewundern. Empfangen Sie meinen wiederholten, innigſten Dank! Schon aber wird mir dieſer Beſitz auch beneidet, und faſt ſtreitig gemacht, und zwar von Rahel, welche behauptet, mit mir gleichen Theil daran

„dead calme“, wie die Engländer es nennen, eintrat, und ſchnell darauf der Wind umſetzte und ihm nun gerade entgegenblies. Hiermit ſchwand bald alle Hoffnung, die Entdeckung mußte jeden Augenblick erfolgen und es blieb Kanaris nichts anderes mehr übrig, als jetzt ſeinen Brander ſelbſt zu verbrennen und ſich ſpäter, von den feindlichen Kugeln verfolgt, auf dem Kahne zu retten, was er auch glücklich und mit geringem Verluſte bewerkſtelligte. Den gefangenen Hafenkapitain nahm er bis zu einer Inſel des Archipelagus mit, von wo er ihn an Mehemed Ali zurückſandte, welcher dem Unglücklichen ſogleich den Kopf abſchlagen ließ, hauptſächlich deßhalb, wie man hier behauptet, weil der nicht allzu vorſichtige Aegyptier mit großen Lobeserhebungen die gute Behandlung pries, die er bei den Griechen gefunden, und der Paſcha dieſes bekannt werden zu laſſen nicht für politiſch hielt. Bei dieſer Gelegenheit äußerte einer der Anweſenden, Mehemed Ali habe kurz darauf, als ſeine große Expedition nach Griechenland abſegelte, ſich eine ſehr pompöſe und liberale Rede machen laſſen, die er auswendig gelernt und vor dem Abzuge ſämmtlichen Offizieren mit vieler Würde herrezitirt. Am Ende konnte er ſich aber doch nicht verſagen, noch einige extemporirte Worte hinzuzuſetzen. Dieſe lauteten denn auch wieder vollkommen türkiſch. „Glaubt nach alle dem nicht,“ rief er, „daß, wenn Einer von euch Luſt hätte, den „Kriegsſchauplatz zu verlaſſen, er hier nach Aegypten „zurückkehren und dort einen Zufluchtsort finden könnte. „Jedem, der ſo zurückkäme, würde ich unfehlbar den Bart roth färben laſſen.“ (Eine elegante muſelmänniſche Umſchreibung für köpfen.) Dies ſind indeß griechiſche Erzählungen, die leicht parteiiſch ſeyn dürften.

Um noch einmal auf Kanaris zurückzukommen, ſo hatte es faſt etwas Rührendes, dieſen Helden erwähnen zu hören, wie er ſchon, als dreizehnjähriger Knabe das Seeleben beginnend, ſechszehn Jahre lang Handelsreiſen im mittelländiſchen Meere und dem atlantiſchen Ozean gemacht, und er dann hinzufügte: „Wir fürchteten uns dabei vor den Barbaresken, wie Kinder vor dem Popanz, um ſo mehr, da wir gewöhnlich viel Geld und Geldeswerth bei uns hatten, und ich erinnere mich, daß ich einmal, als wir mit dem Aufſpannen aller Segel beſchäftigt waren, um einem Piraten zu entfliehen, ſo zitterte, daß mir die Beine wie Stöcke an einander ſchlugen. Nachher,“ meinte er lachend, „als ich die Ungläubigen in ſo manchen Schlachten näher kennen lernte, iſt mir Aehnliches nicht mehr widerfahren.“ Er erzählte uns, daß er außer den einzelnen Schiffen drei größere Flotten verbrannt, bei Tenedos, Scio und Samos einen Capudan Paſcha, zwei Admirale und einen Commodore in die Luft geſprengt, außerdem aber auch noch die Urſache geweſen, daß der Großherr einem ſeiner berühmteſten Seeleute, dem Admiral Carali, nebſt drei Capitainen, die Köpfe abſchlagen ließ. — „Aber," ſagte er, „was half es uns, ſie ernannten immer wieder neue Chefs, und zuletzt hätten wir doch ohne mächtigere Hülfe unterliegen müſſen. Erſt die Schlacht von Navarin entſchied."

Als ich nach Hauſe kam, fand ich dort, etwas kontraſtartig mit dem Vorhergehenden, einen jungen Tuchmacher aus Cottbus auf mich warten, der meine Unterſtützung in Anſpruch nahm. Dieſer Menſch war nicht ganz ohne einige Bildung, und ich hörte mit Vergnügen die Beſchreibung ſeiner Reiſe bis in dieſe Gegenden mit an. Er war auf der Donau bis Belgrad mit dem neuen Dampfboot geſchifft, von da zu Fuß nach Conſtantinopel gegangen, und dann, nach Aſien überſetzend, auf dieſelbe Weiſe bis Smyrna gelangt — ein hübſcher Spaziergang! — jetzt kam er über Athen hier durch, um nach Trieſt und von da nach ſeiner Vaterſtadt zurückzukehren. Er war ein großer Freund der Türken geworden, und behauptete, daß man in ihrem Lande, wenigſtens allerwärts, wo er geweſen, nicht nur eben ſo ſicher als in Deutſchland, ſondern als ein armer Mann, der nicht viel auf ſich verwenden könne, in mancher Hinſicht bequemer und durchaus wohlfeiler reiſe, auch von den Behörden ungleich milder und höflicher behandelt werde. Häufig, ſagte er, habe er Arnauten begegnet, die dort den Dienſt unſerer **Gens d'armes** verrichteten, und denen jeder Reiſende ſeinen Paß vorweiſen müſſe, was jedoch nie mit Härte verlangt worden ſey; und wenn man ſeine wenigen Sachen im Zollhauſe unterſucht, habe man ihn ſogar nie ohne eine dargereichte Taſſe Kaffee gehen laſſen. „Kam ich Abends," fuhr er fort, „in's Nachtlager, ſo ging ich zum Schulzen, in der Türkei Keino genannt, der mich im Khan unterbrachte und auch für mein Eſſen ſorgte. Oft war die Geſellſchaft dort ziemlich groß, wer bezahlen konnte, gab eine Kleinigkeit, wer nichts hatte, ſagte ſeinen Dank, und auch das war hinlänglich. So habe ich von Conſtantinopel bis Smyrna nicht nöthig gehabt, die geringſte Ausgabe zu machen, und fand nachher den Unterſchied in Griechenland deſto drückender." Mit ganz deutſchem Entzücken ſprach der junge Mann von einigen Gegenden, die er durchzogen, namentlich von einer gewiſſen Stadt in Kleinaſien, ich glaube Maniſſa, und ihrer ſo höchſt „romantiſchen“ Umgebung; ein Wort, das ich mit wahrer Satisfaction aus dem Munde dieſes landsmänniſchen Tuchmachergeſellen vernahm. Das Tuch wird zwar täglich ſchlechter bei uns, aber man ſieht, die äſthetiſche Bildung ſteigt.

Die von mir bei meiner Ankunft vorgenommenen Arbeiten waren nun vollendet, und nebenbei Patras, ſo weit es die Jahreszeit geſtattete, hinlänglich ausgebeutet, ich machte daher alle nöthigen Anſtalten, und ſetzte den 26ſten Februar als den Tag meiner Abreiſe nach Voſtiza feſt. Ich hatte beſchloſſen, zu Lande zu gehen, und Lorenzo mit meinen Effecten einen Tag ſpäter mit einem zu dieſem Behuf gemietheten Schiffe nachkommen zu laſſen. Meine hieſigen Freunde verſorgten mich für die ganze Tour mit Empfehlungsſchreiben, und das erſte Nachtquartier in Voſtiza ſollte ich bei dem reichſten der dortigen Gutsbeſitzer, Herrn Miſſaneſi, finden, das ich bei guter Zeit, noch vor Abend, zu erreichen hoffte.

Alles war bereit, und ich eben im Begriff, meinem Wirth noch einen Abſchiedsbeſuch zu machen, als man mir meldete, daß Norma, die ſchon ſeit einigen Tagen Zeichen gab, daß ſie ſich jenem Zuſtande nähere, dem die Natur bei den Hunden beſtimmtere Perioden als bei den Menſchen angewieſen hat, nicht aufgefunden werden könne, und Francis leider auch fehle, der ihr wahrſcheinlich voll empressement nachgelaufen ſey.

Das Thierſtehlen iſt hier ſehr gäng und gebe, und die Nachricht allarmirte mich daher, beſonders meines Lieblings Francis wegen, ungemein; denn bei Menſchen und Thieren ſind es nicht die verdienſtvollſten, ſondern die anmuthigſten, welche Lieblinge werden. Man verdenke es mir daher nicht zu ſehr, daß ich ſo oft meiner Hunde erwähne. Es ſind auch Reiſegefährten, oft die ehrlichſten und treueſten von allen, und ich behaupte ſogar, daß es ſehr menſchlich iſt, die Hunde zu lieben. Dann beſteht mein größter Fehler und daher auch meine größte Qual in einem ſchwer zu bekämpfenden Mißtrauen gegen mich ſelbſt wie gegen Andere, und nur den Thieren gegenüber, die keine Verſtellung kennen, fällt dies weg, und ſetzt mich mit ihnen wenigſtens immer vollſtändig à mon aise.

Meine Abreiſe aufzuſchieben, war natürlich die erſte unumgängliche Folge des Geſchehenen; ich ſelbſt, Lorenzo, die Leute, alle eilten nach verſchiedenen Richtungen in die Stadt und ſuchten mehrere Stunden lang, doch ohne Erfolg. So verging der ganze Tag unter wahrer Angſt und Sorge, und wenig beruhigt durch alle gemachten Vorkehrungen, legte ich mich mit ſchwerem Herzen zu Bett. Deſto größer war meine Freude am andern Morgen, als Lorenzo mir ſogleich beim Erwachen frohlockend die Nachricht brachte, daß ſchon um fünf Uhr früh die beiden Flüchtlinge in großer Eintracht im Hofe erblickt worden wären, und jetzt, beide eingeſperrt, im Begriff zu ſeyn ſchienen, die von mir ſo ſehr gewünſchte Nachkommenſchaft in's Leben zu rufen. „Unter ſolchen Umſtänden," ſetzte er lächelnd hinzu, „wird die Reiſe wohl noch einige Tage länger aufgeſchoben werden müſſen." Ich fand dieß ebenfalls billig, und da ohnedem das Wetter abſcheulich geworden war, Schnee und Regen an die Fenſter ſchlugen, und der Sturm faſt das Haus umwarf, ſo ließ ich wieder einen Theil meiner Sachen auspacken, und etablirte mich von Neuem auf unbeſtimmte Zeit bei unſerm gütigen Conſul.

Nicht wenig aber fühlten wir uns alle betreten, als gegen Abend eine der unerwartetſten Nachrichten einlief, die einen neuen Beweis zu geben ſchien, daß Norma wirklich mit meinem Schutzgeiſt im Bunde ſtehen müſſe. Ich erzähle kein Mährchen — der offizielle Bericht über die Begebenheit, den mir der Conſul und ſpäter der Nomarch mittheilte, wird ohne Zweifel bald die öffentlichen Blätter Griechenlands füllen, doch halte ich es für nicht überflüſſig, hier den Originalbrief Herrn Miſſaneſi's ſelbſt einzuſchalten. den er einige Tage ſpäter an den in Patras etablirten Engländer Herrn Wood ſandte, und deſſen wörtliche Ueberſetzung ich der Güte der ſchönen Fräulein Nina verdanke. Dieſes Schreiben verräth zugleich eine Würde und Gelaſſenheit bei ſo großem Unglück, die in meinen Augen etwas wahrhaft Antikes hat.

Herr Miſſaneſi an Herrn Wood.

„Am 15ten dieſes Monats, Mittwochs um ſechs Uhr Abends (*alſo nur eine Stunde ſpäter an demſelben Tage, wo ich bei Herrn Miſſaneſi einzutreffen gedachte*), als ich in Geſellſchaft meiner Familie und des Herrn Panagin Kriſanthopulo in meiner Arbeitsſtube ſaß, öffnete ſich die Thür und ein Fremder blickte herein. Ich glaubte, er ſuche Jemand, und nahm keine weitere Notiz davon. Doch ward ich bald meinen Irrthum gewahr, denn als ungefähr eine Viertelſtunde ſpäter meine Tochter Zoe hinausging, um ein Glas Waſſer zu holen, ward ſie durch die Erſcheinung zwei bewaffneter Männer erſchreckt, die ihr zuriefen: „Steh Here!“ Augenblicklich die Gefahr einſehend, ſprang ſie in's Zimmer zurück, wo wir ſaßen, und indem ſie den Riegel vorſchob, rief ſie uns ängſtlich zu: „Vater, es ſind Räuber im Hauſe!“ Ich verbarrikadirte ſogleich die Thüre, und die Fenſter öffnend, ſchrien wir Alle nach der Stadt um Hülfe. Unterdeſſen hatte mein Neffe Marko und ſein Muſikmeiſter im Nebenzimmer den Lärm gehört, und beide eilten zu ſehen, was vorfiele; ſie wurden aber ſogleich von den Räubern ergriffen, ſchwer verwundet zu unſerer Thüre geſchleppt, und dort gezwungen, uns zuzurufen, daß, wenn wir nicht ſogleich öffneten, die Klephten ihnen augenblicklichen Tod drohten. Zugleich hieben dieſe mit einer kleinen Axt ein Loch in die Thüre, während ihre Gefährten zum Fenſter hinein ſchoſſen, bei welcher Gelegenheit mein Sohn Sotirios von drei Kugeln in der Bruſt niedergeworfen wurde. Da ich ſah, daß keine Hülfe von außen kam, und mit Recht fürchten mußte, daß, wenn die Räuber mit Gewalt eindrängen, keiner von uns in ihrer Wuth verſchont werden würde, ſo öffnete ich jetzt die Thüre ſelbſt. Vier vom Kopf bis zu den Füßen bewaffnete Männer mit gezogenen Säbeln drangen herein, und riefen: „Her mit deinem Gelde, verdammter Hahnrei!“[1] Sie machten hierauf, wild ihre

---

[1] Ein Favoritſchimpfwort der gemeinen Griechen, welches natürlich Miß Nina nicht verſtand, und ich mir daher andern Orts überſetzen laſſen mußte.

Säbel ſchwingend, Miene, mich niederzuhauen, als meine Tochter Zoe vorſprang, um mich mit ihrem Körper zu decken, wobei ſie tief in Bruſt und Schulter verwundet ward. Ich redete den Wüthenden, ſo viel ich konnte, gütlich zu, öffnete mein Bureau und gab ihnen nach einander 1350 Franken, 1000 Colonaten, 145 Sovereign's und 8 ſpaniſche Dublonen. Meine Antikenſammlung nebſt unſern Uhren hatten ſie ſchon ſelbſt genommen. Sie waren aber auch hiemit noch nicht zufrieden, ſondern verlangten außerdem den Schmuck, „mit dem wir geprahlt hätten, als der König hier durchgekommen ſey." Zoe gab ihnen blutend und halb unmächtig die Schlüſſel. Nun erſt fingen die Bewohner der Stadt mit einigen Gensd'armen an, ſich auf dem Platze um das Haus zu verſammeln, und es nach und nach zu umzingeln. Pilatus Bruder, Nicoli, ſchlich durch den Garten, und bis zum Fenſter hinaufkletternd, das auf die Haustreppe ſieht, erblickte er den Anführer der Räuber, Sotirios Kondroyanni, wie er eben zu Zoe's Zimmer hinaufſtieg, um den Schmuck zu holen. Er drückte ſein Gewehr auf ihn ab und verwundete ihn ſo ſchwer, daß er auf der Stelle zuſammenſtürzte. Seine Gefährten ſprangen ſogleich zu ſeiner Unterſtützung herbei, und während ſie mit ihm beſchäftigt waren, brachte ich ihnen einige Flaſchen haben zu wollen, und ſich ganz außerordentlich in dem Gedanken gefällt, mit Einem Druck doppelt oder dreifach abzufeuern! —

Ew. Durchlaucht können ſich nicht vorſtellen, welche ſchmerzliche Wunden ich fühle, wenn Sie mich nach Muskau einladen, oder gar mir Vorwürfe über mein Ausbleiben machen! An welchem Orte wäre mir wohler zu Muthe? welche Heilquellen wären erſprießlicher geweſen? welchen Perſonen ſähe ich mich lieber vereint? wann wäre jemals Erholung und Landaufenthalt mir nöthiger geweſen? Aber auf alle dieſe Fragen kommt es leider nicht an, ſondern die ſtrenge Nothwendigkeit hält mich gefeſſelt, und gerade in dieſen ſchwülen Tagen habe ich die wenigſten Ferien, ſondern bin oft von früh bis ſpät buchſtäblich am Schreibtiſche niedergebeugt. Doch nehm' ich mir feſt vor, den Augenblick des Freiſeins, wenn er ſich bietet, eilig zu benutzen, und ſo weit es gehen will, auszufliegen. —

Daß Ihre militairiſchen Dienſtpflichten Sie dem reizenden Muskau ſo oft entziehen, iſt beklagenswerth; aber blos in dieſer Hinſicht, denn in aller anderen iſt Ihnen dieſe Obliegenheit gewiß fruchtbar, und ich denke mir, die militairiſche Befehlshaberſchaft muß Ihnen ſehr gut ſtehen. Auch die Damen ſtimmen darin ein, und Fräulein Solmar gönnt Ihnen aus Schadenfreude recht gern das Bischen Zwang, welches die neue Macht Ihnen auferlegt.

Mir iſt leid, daß der Poſtbote der Unterwelt, der uns die Fortſetzung der ſchönſten Briefe bringen ſollte, die rechte Straße verloren hat. Indeß wird ſein Packet auch durch andere gefördert werden, und ich hoffe, der Zeitverluſt wird nicht groß ſein. In keinem Fall wird der Senf nach der Mahlzeit kommen, denn die Mahlzeit wird erſt gehalten, wenn der Senf da iſt, und mir iſt nicht bange, daß er die rechten Zungen ſchon beißen wird.

Rum, wovon Alle haſtig ſo viel genoſſen, daß ſie ſich bald größtentheils im Zuſtande halber Trunkenheit befanden. Doch kehrte Jeder, bis auf den Verwundeten, kurz darauf an ſeinen Poſten zurück, das Haus weiter durchſuchend, während ungefähr eine halbe Stunde nachher noch zwei derſelben durch Schüſſe von der Straße getroffen wurden. Sie begannen nun, nach vollbrachter Arbeit, ganz ruhig mit dem Volke außerhalb zu kapituliren, und erboten ſich, daß, wenn man ihnen die Herren Michael und Mitri Meletopulo als Geißeln mitgäbe, bis ſie die Stadt hinter ſich hätten, ſie friedlich abziehen, ſonſt aber ſich bis auf den letzten Mann vertheidigen wollten. Während dieß überlegt wurde, blieb eine Zeit lang Alles ruhig auf beiden Seiten, und wir riefen aus dem Fenſter Chirurgen herein, um ſowohl unſere Verwundeten als die der Räuber zu verbinden, worauf dieſe uns endlich, noch immer mehr dem Rum zuſprechend, ganz unbewacht in meiner Arbeitsſtube ließen. — Wir nahmen ohne Zögern die Gelegenheit wahr, um John über die Terraſſe hinabzulaſſen, der das Volk benachrichtigte, daß nur noch vier Räuber unverwundet übrig blieben. Nicoli erſtieg hierauf augenblicklich die Terraſſe, und war kaum in das Haus getreten, als er zweien der Böſewichte begegnete und ſie in ihrem trunkenen Zuſtande mit Hülfe unſerer Magd Margio entwaffnete. Jetzt erſt ſchien die ſaubere Geſellſchaft in Allarm zu gerathen, und zog ſich, Geſunde wie Bleſſirte, fliehend in die Souterrains zurück. Wir öffneten ſchleunig die Hausthür, das verſammelte Volk ſtrömte herein und faßte endlich Muth, die Räuber ernſtlich anzugreifen. Nach kurzem Gefecht wurden die gefürchteten drei Brüder, Sotirios, Andronicos und Georg Kondroyanni, ihr Vetter Katſavos, Argiron Ikonomopulo und Sotini Dragatin gefangen, nachdem ſie noch vorher zwei Bürger Lurba und Karneli erſchoſſen und mehrere verwundet hatten. Einem der Räuber gelang es nachher wieder zu entfliehen, wahrſcheinlich durch Einverſtändniß mit Einwohnern der Stadt. So endete dieſe tragiſche Begebenheit. Mein Sohn Sotirios und mein Neffe Marko, meine Tochter Zoe, Jakintho, der Muſikmeiſter und Margio die Magd, ſind Alle mehr oder minder verwundet, und die Populace, nicht die Räuber, denen man Alles wieder abnahm, hat ſich die gute Gelegenheit zu Nutzen gemacht, und über 4000 Colonaten an Geld und Geldeswerth aus meinem Hauſe mit ſich fortgeſchleppt, ohne daß wir es zu hindern vermochten."

Dieſer Brief iſt nicht nur durch ſeine reſignirte Einfachheit auffallend, deren ich ſchon erwähnte, ſondern ſein Inhalt ſcheint mir auch in vieler Hinſicht merkwürdig charakteriſtiſch für die Sitten und den Zuſtand dieſes unglücklichen Landes zu ſeyn, wovon wir uns in Europa kaum einen Begriff zu machen vermögen. Man bedenke, daß hier eine kleine Anzahl Räuber mit der größten Seelenruhe, mitten in einer anſehnlichen Stadt, ſich über ſechs Stunden in einem der anſehnlichſten Häuſer derſelben aufhielten, während dem zu mehreren Malen ganz gemüthlich mit der Bevölkerung dieſer Stadt parlamentirten, dabei gelaſſen aßen und tranken, und ſelbſt Chirurgen zur Verbindung ihrer Wunden hereinkommen ließen, erſt ganz zuletzt aber für ihre Sicherheit ernſtlich beſorgt zu werden anfingen. Auch haben die Brüder im erſten Verhör ſich noch bitter beklagt, von falſchen Freunden betrogen worden zu ſeyn, und furchtbare Rache gedroht. Die drei Kondroyanni's waren ſchon lange der Schrecken des Peloponnes, und ſie waren es auch, welche dem von mir erwähnten Müller, ſo wie noch zwei andern Einwohnern der Stadt Patras, Naſe und Ohren abgeſchnitten, und eine Menge anderer Räubereien und Morde begangen haben, ſo daß man ſie ſchon ſeit geraumer Zeit für vogelfrei erklärt und zugleich einen Preis von 6000 Drachmen auf eines Jeden Kopf geſetzt hatte. Demungeachtet mochte kein Grieche dieſen Preis verdienen, ſo leicht es Mehreren unter ihnen oft geworden wäre, bis zuletzt die Brüder ſelbſt, durch zu großes Vertrauen auf die ihnen zu Gebote ſtehenden Mittel, ihren Untergang herbeiführten.

Es iſt daher klar, daß dieſe Menſchen nicht nur ſpeziellen Anhang hatten, ſondern ſich ſogar einer gewiſſen Popularität erfreuten, und mehr als das Gouvernement gefürchtet wurden.

Zu gleicher Zeit mit dieſem Briefe ging auch die für das Ganze beunruhigende Nachricht ein, daß in dem nahen Rumelien ein bisher ganz unbekannter Chef, mit Namen Capitain Kutzas, aufgetreten ſey, der zu ſeinem Probeſtück, an der Spitze von mehr als 100 Mann, das Dorf Lepenu verbrannt, gänzlich ausgeraubt, und, da die Einwohner geflohen, mit unerhörter Grauſamkeit ſechszehn zurückgelaſſene Kinder und ſieben Weiber niedergemacht habe.

Den Zeitungen nach befindet ſich faſt der ganze Norden Griechenlands in einem ähnlichen Zuſtande, und heimlich von den Türken unterſtützt, wie man glaubt, organiſiren ſich die ſo thöricht verabſchiedeten früheren griechiſchen Nationaltruppen zu einer förmlichen Revolte im Großen. Dies ſind unangenehme Aſpecten für einen friedlichen Reiſenden!

Unter ſolchen Umſtänden hielt ich es für gerathen, vor der Hand Patras noch nicht ſo ſchleunig zu verlaſſen. Da aber außer den geſellſchaftlichen Verhältniſſen, mit denen allein meine Zeit auszufüllen ich nicht vermag — wenig mehr hier zu ſehen, noch zu thun übrig blieb, vertrieb ich mir die übrige Muße mit Lectüre. Meiner guten oder übeln Gewohnheit nach laſſe ich meine Leſer auch gern an dem Theil nehmen, was ich las; Abwechſelung ſchadet nicht, denn das Leben iſt bunt.

Das erſte Buch, was ich aus des hülfreichen engliſchen Conſuls Bibliothek erhielt, war: Belgium und Weſtern Germany, von Miſtreß Trollope.

Ich ergriff es mit um ſo mehr Vergnügen, da mir dieſer Dame Buch über Amerika bekannt war, dem es nicht an Originalität fehlt, obgleich ich es oft zu einſeitig und zuweilen de mauvais goût gefunden hatte. So erinnere ich mich z. B., daß ihre zwanzigmal wiederholten Beſchreibungen des Spuckens der Amerikaner mir zuletzt faſt noch ekelhafter vorkamen, als die Sache ſelbſt.

Das neue Werk täuſchte jedoch meine Erwartung gänzlich. Es bleibt ſehr weit hinter dem erſten zurück, und Miſtreß Trollope's außerordentlich ſchiefes **Lob** Deutſchlands, ſo weit ſie es ſah, läßt fürchten, daß der frühere **Tadel** Amerika's eben ſo ungegründet ſeyn möchte. Dabei iſt die burleske Unwiſſenheit, hinſichtlich kontinentaler Zuſtände, die ſich mehrmals darin verräth, wahrhaft befremdend.

In Belgien, wo Miſtreß Trollope behauptet, daß nur einige Intriguants und bigotte Katholiken die Revolution gemacht, die große Totalität des Volks aber noch immer dem König von Holland mit größter Liebe anhänge, bewundert ſie unter andern, bei Gelegenheit der dortigen neuen Feſtungsbauten, „welchen Stempel der Größe Alles trage, was von dieſem Könige ausgehe,“ ohne zu wiſſen, daß der König von Holland, ſo groß er auch ſonſt ſeyn mag, doch mit dem Bau der belgiſchen Feſtungen wenig zu thun hatte. Bei Erwähnung der Schlacht von Waterloo, wo natürlich die engliſchen Heldenthaten durch alle Octaven hindurch beſungen werden, vergißt ſie den kleinen Antheil, den die Preußen daran hatten, vollſtändig, erzählt uns aber dafür, daß Napoleon, ſprachlos, Wellingtons Maneuvres anſtaunend, commandirt habe: „**Sauve qui peut!**“ Als ſie durch Quatrebras kommt, berichtet ſie, „daß **hier** zwei Tage vor der Schlacht von Waterloo **Blücher** auf's Haupt geſchlagen worden ſey,“ und dergleichen baaren Unſinn mehr. Die deutſchen Gärten findet ſie weit prachtvoller als die engliſchen, ſelbſt das lächerlich überladene, geſchmackloſe und vernachläßigte Schwetzingen, und wundert ſich, daß man in Caſſel, nach ihr der ſchönſten Stadt der Erde, die Hausthüren offen laſſen könne, ohne beraubt zu werden. „Und doch,“ ſetzt ſie triumphirend hinzu, um allen Reformern und Conſtitutionellen durch dieſe Bemerkung das Garaus zu machen, „doch herrſcht hier eine ganz deſpotiſche Regierung!“ Dieſe Bemerkung macht ſie im Jahr 1833.

Die großen Elogen, welche ſie hierauf der unterdrückten Freiheit der Preſſe und noch mehr der gefeſſelten Erziehung der Jugend in einigen Theilen Deutſchlands ſpendet, ſind nur folgerecht, deßhalb jedoch nicht mehr, und am wenigſten aus einem engliſchen Munde, erquicklich. Die Weitſchweifigkeit ihrer Beſchreibungen aber, die unerträgliche Ausdehnung ſelbſt der an ſich intereſſanteren Artikel, die Einen fortwährend an jene Fabriken erinnern, wo ein kleines Stück Gold ſo lange durch preſſende Rollen gezogen wird, bis es in viele hundert Ellen Faden umgewandelt iſt — laſſen faſt vermuthen, daß dieſes Buch mehr eine Speculation auf den früher erlangten Namen ſeyn möchte, als ein Werk aus echtem innern

Drang geſchrieben. Ein ſolches fällt wie eine reife Frucht vom üppig wuchernden Baum, wäre dieſer auch nur der geringſten Art; das andere aber gleicht der geſchmackloſen Pflaume, die mit Dünger im Treibhaus getrieben wurde.

Eine höchſt ridicüle Geſchichte mit einem gewiſſen Kaſpar Melchior am Rhein gibt einen guten Maßſtab für die Oekonomie ab, mit der die Engländer heut zu Tage reiſen. Mrß. Trollope (beiläufig der wenigſt vornehm klingende Name für eine ſo große Verehrerin des ariſtokratiſchen Abſolutismus) hatte, auf einer Excurſion, bei beſagtem Melchior nebſt ihrer Begleitung ein Zimmer benutzt, um „Schnaps" mit Milch zu trinken, die beide von ſchlechter Qualität erklärt werden,[1] worauf die Geſellſchaft ihre Mäntel zurückließ und ihre Luſtpartie weiter verfolgte. Als ſie wieder zurückkommt, fordert der böſe Kaſpar einen halben Thaler für Obdach und den genoſſenen „Schnaps." Mrß. Trollope, entrüſtet über dieſe exorbitante Rechnung, legt, wie ſie behauptet, „weit mehr als die Waare werth war, aber doch nur die Hälfte des Geforderten," alſo ſechs gute Groſchen auf den Tiſch und macht ihr exit. — Kaum ſind jedoch die

---

[1] Dies Getränk ſcheint ihr übrigens beſonders zuzuſagen, denn auf dem Brocken genießt ſie es wieder.

Reiſenden im Boote angelangt, als, gleich dem Geiſte, welcher ſein ſilbernes Bein nicht fahren laſſen wollte, der fürchterliche Kaſpar — von dem nachher charitablerweiſe beigebracht wird, daß er im Verdacht mehrerer geheimen Verbrechen, unter andern eines Mordes ſtehe u. ſ. w. — mit wüthender Geberde hinzukömmt, den Strick ergreift, mit dem das Boot noch am Lande befeſtiget war, und ungenügſam auf ſeinem vollen halben Thaler beſteht. Er iſt indeß nur ein kleiner, ſchwacher Mann, der bloß einen athletiſchen, aber abweſenden, Bruder hat, und die beiden ſtarken jugendlichen Bootsleute wären hinlänglich geweſen, ihn mit Leichtigkeit zu ecraſiren. Doch Miſtreß Trollope, um Blutvergießen zu verhindern, entſchließt ſich großmüthig, ein Opfer zu bringen. Sie entfaltet die Schnur ihrer Börſe von neuem, und die fehlenden ſechs Groſchen werden dem Ungeheuer Kaſpar ausgezahlt. Bei alle dem ſcheint ſie ſpäter wieder einige Reue über dieſe raſche That empfunden zu haben, denn ſie geht auf dem Mäuſefelſen lange ſehr ernſtlich mit dem Gedanken um, Kaſpar nachträglich noch prozeſſualiſch zu verfolgen — bis die Betrachtung, „daß ſie ſich in St. Goar in Preußen befinde, der Miſſethäter Kaſpar aber ein naſſauiſcher Unterthan ſey,“ ſie definitiv beſtimmt, die unangenehme Begebenheit für immer zu verſchmerzen. Wie man ſieht, hat ſie aber den Erſatz des gemachten Verluſtes doch noch geſchickt ihrem Buchhändler aufzubürden gewußt.

Der Billigkeit gemäß geſtehe ich auf der andern Seite, daß zuweilen in dieſer verwäſſerten Brühe doch hie und da einige kräftigere Brocken umherſchwimmen.

Nicht unwitzig z. B. iſt die Ueberzeugung der Verfaſſerin, „daß die Holländer, wenn ſie je das Unglück hätten, **Idolaters** zu werden, gewiß ſofort Seife und Waſſer anbeten würden,“ und ganz der früheren Trollope würdig iſt eine ſchlagende Bemerkung über deutſche „**Tradesmen.**“ Als Parantheſe bemerke ich vorher, daß dieſes Wort in dem Sinne, den es in England hat, ohne Umſchreibung nicht hinlänglich in's Deutſche zu überſetzen iſt. Es bedeutet alle diejenigen Leute, welche nicht unabhängig von ihrem Vermögen, ſondern von irgend einem untergeordneten Geſchäft, Handel im Kleineren, Handwerk u. ſ. w. leben. Es iſt in gewiſſer Hinſicht der Gegenſatz von Gentlemen, und Aerzte, Advokaten, Doktoren, Banquiers, Künſtler und Bücherſchreiber werden nicht dazu gerechnet, ſo viel ich weiß — alſo: „Ein deutſcher Tradesman,“ ſagt Miſtreß Trollope, „hat nie die mindeſte Prätenſion, für einen Edelmann gehalten zu werden, und ein deutſcher Edelmann nie die mindeſte Furcht.

Neulich ſtreckte eine Hand ſich im „Morgenblatte“ hervor, und hielt einen Todtenſchädel artig hin; haben Ew. Durchlaucht dieſes bedeutende Zeichen geſehen?

Robert verneint, daß er der Berichterſtatter im „Morgenblatte“ ſei; doch möcht' ich ſein Nein diesmal nicht beſchwören. Zu unſerem Leidweſen hat er in dieſen Tagen mit raſchem Entſchluſſe ſich aufgemacht, und iſt mit ſeiner Frau ſpornſtreichs nach Baden abgereiſt, um fürerſt dort zu bleiben. Wir Alle ſind betrübt über die unerwartete Lücke, zumeiſt aber meine Frau, die bei allen ſolchen Anläſſen am empfindlichſten leidet, und doch am uneigennützigſten einwilligt; ſie wollte ſelbſt nach Baden reiſen, hatte ſchon Wohnung dort, und glaubte nur hier bleiben zu müſſen, um nicht mich allein der Cholera Ankunft entgegenſehen zu laſſen.

Noch aber iſt die Hoffnung nicht aufgegeben, daß dieſe Seuche uns verſchone. Ich für meinen Theil habe wenig perſönliche Beſorgniß; was aber ſtünde uns hier für ein trauriges, verwirrtes, widerwärtiges Leben bevor! Eine gewöhnliche Brechruhr iſt hier ſehr häufig in dieſem Augenblick, und dient vielleicht, wenigſtens den betroffenen Perſonen, als eine Schutzkrankheit gegen jene! Der arme Graf Lottum, der zum Geburtstage des Königs eine große Mittagstafel geben wollte, iſt auch in ſolcher Art erkrankt und recht leidend. Der Himmel erhalte ihn uns, er iſt gewiß in dieſer Zeit höchſt wichtig. Daß Ew. Durchlaucht durch ſeine Einwirkung guten Erfolg in Breslau gehabt haben, freut mich herzlich. Bei uns muß man nur recht Ungeduld und dabei Geduld haben.

Herr Geheimer Rath Ancillon iſt Staatsſekretair für die auswärtigen Angelegenheiten geworden; ich weiß nicht weshalb ſo viele Perſonen aus dem höheren Kreiſe darüber ſchreien; daß ſein Name noch bürgerlich iſt, ſollte doch kein Anſtoß ſein, wie lange ſchon könnte er Freiherr heißen! Uebrigens bleibt in den Geſchäften alles, wie es bisher war.

für einen Tradesman gehalten zu werden; darin aber, glaube ich, liegt der Grund, welcher einen ſo merkwürdigen Unterſchied zwiſchen einer gemiſchten engliſchen und einer gemiſchten deutſchen Geſellſchaft hervorbringt.“ Wer England kennt, wird dies höchſt treffend finden.

Nicht ohne Nutzen muß endlich das Buch, als eine Art guide des voyageurs, für alle diejenigen ſeyn, welche den Rhein bereiſen wollen; denn an den weitläufigſten und langweiligſten Notizen in dieſer Hinſicht fehlt es nicht.

Nach der vorliegenden Probe meiner Rezenſenten-Capacität, deren Reſultat, mit einem Küchenausdruck, füglich: escalopes de Trollope genannt werden könnte, wollen wir uns wieder nach den griechiſchen Wegelagerern umſehen.

Man hatte alle fünf Gefangene nach der Corvette des Kapitains Kanáris gebracht, wo ich ſie einige Tage nach ihrer Ankunft mit dem Nomarchen beſuchte. Wir erfuhren hier, daß die drei Kondroyanni's noch vier andere Brüder haben, wovon zwei, die gleich berüchtigte Räuber ſind, bereits auf dem Palamid zu Nauplia in Ketten ſitzen, zwei aber ſich bis jetzt ruhig durch ihrer Hände Arbeit nährten. Alle aber, bis auf den allerjüngſten, waren vorher Soldaten oder

Anführer in dem griechiſchen Nationalcorps, welches die Regentſchaft in einer übeln Stunde verabſchiedete, — und ihrer Angabe nach hätten ſie nur deßhalb ihr jetziges Handwerk begonnen, dann aber, um ihre Brüder zu rächen, es fortgeſetzt. Doch mag dies nicht ganz richtig ſeyn, da die älteren Brüder ſchon unter Capo d'Iſtria einmal daſſelbe Geſchäft betrieben. Man brachte einen nach dem andern einzeln zum Verhör herauf. Der älteſte der Brüder, ein kleiner dicker Mann, welcher nur leicht am Kopfe bleſſirt war, ſah liſtig aus, hatte aber im Uebrigen etwas ganz Gutmüthiges, und, wie alle drei Brüder, geſchonte weiche Hände und Anſtand in ſeinem Benehmen, ſo daß das Verhör ganz das Anſehen einer bloßen Converſation gewann. Man nennt ihn den Kopf, ſo wie den zweiten Bruder den Arm der Bande, und beide entſprechen der Richtigkeit dieſer Bezeichnung. Andronikos ſuchte indeß ſo viel Unbedeutendheit als möglich zu affectiren, ſprach immer von Sotirios als dem Anführer, und klagte ſich ſelbſt groſſer Furchtſamkeit an.

Als ſein vollſtändiger Gegenſatz erſchien ſein Bruder, der bei einem frühern Verhör, auf die gewöhnliche Frage nach ſeinem Namen, antwortete: „Kondroyanni, der erſte Räuber im Peloponnes!“ Es war ein großer, ſchöner Mann von 22 Jahren und

Apolloniſchem Wuchs, nur entſtellt durch den böſen und grauſamen Ausdruck ſeiner ſchwarzen, etwas ſtarren Augen. Auch ſoll er es beſonders geweſen ſeyn, der ſtets ſo viel Gefallen an der Operation des Naſen- und Ohrenabſchneidens zeigte. Obgleich eben ſo gefährlich als ſchmerzlich verwundet — denn die eine Kugel des Nicoli hat ihm den Oberſchenkel faſt zerſchmettert, die andere noch edlere Theile getroffen — leichenblaß, oft einer Ohnmacht nahe, und ſichtlich unter den heftigſten Qualen in das Zimmer getragen, verließ ihn doch ſein Stolz und die barbariſche Würde ſeines Betragens keinen Augenblick. Im Winkel der Stube mit nackten Beinen, die eben ſo ſehr durch die Schönheit ihrer Form, als ihre blendende Weiße auffielen, auf ſeinem blutigen Hemde liegend, und ſelbſt während des Verhörs ſo ſtark blutend, daß man nachher den Fleck, wo er geſeſſen, mit heißem Waſſer aufwaſchen mußte, hätte man doch, wenn man bloß nach ſeiner Phyſiognomie geurtheilt, ihn eher für einen verwundeten und gefürchteten Chef in der Mitte ſeiner Untergebenen, als für einen gefangenen und für vogelfrei erklärten Miſſethäter hätte halten mögen, der in kurzer Zeit ſeiner Hinrichtung entgegenſieht. Er ließ ſich nur auf wenige, mit ſehr übler Laune gegebene, Antworten ein, wies auf ſeine Wunden, und bat mit einer verächtlichen Miene wenigſtens um einen Strohſack, da, wie es ſcheint, er bisher im Schiffsraum auf den harten Dielen liegen mußte.

Georg, der dritte Bruder, war ein ebenfalls hoch gewachſener hübſcher junger Menſch von 18 Jahren, der im Geſicht wie ein Mädchen ausſah, und durch ſeine Unbefangenheit, ja Heiterkeit, und das verſchämte Lächeln, mit dem er auf mehrere ſcherzhafte Fragen, die man an ihn richtete, antwortete, das größte Mitleid erregen mußte; denn von Kindheit an dem Beiſpiele ſeiner Brüder folgend, kann man wohl annehmen, daß er kaum etwas Anderes vom Leben weiß, und daß ihm daher, moraliſch betrachtet, wenig zugerechnet werden darf. Unter dieſen Umſtänden iſt es hart, ein ſo junges Blut der Gerechtigkeit zum Opfer fallen zu ſehen.

Die andern beiden Räuber erſchienen neben dieſen drei Hauptacteurs nur wie Statiſten. Doch erregte der Eine derſelben ein wahres Grauſen durch ſeine furchtbare Entſtellung. Er war hinter dem Ohre durch den Kopf geſchoſſen und ſein Geſicht ſo entſetzlich angeſchwollen, daß es mehr der Schnauze eines wilden Thieres, als dem Antlitz eines Menſchen glich, eine Täuſchung, die noch durch ſeine vergeblichen Verſuche, zu ſprechen, vermehrt wurde, da ſie ſich alle bloß in einem hohlen Grunzen verloren.

Der Andere erſchien als ein ſehr anſtändiger Mann, und behauptete, durch die Kondroyanni's zu der Expedition gegen Miſſaneſi gezwungen worden zu ſeyn. Doch lachte der Nomarch zu dieſem Vorgeben, und meinte, ſeine ganze Familie ſey bereits als verwegene Klephten berüchtigt.

Die Art, wie man mit den Räubern umging, war ſehr human, ja in gewiſſer Hinſicht ſchien ſie mir es faſt zu ſehr zu ſeyn; denn die Herren, welche ſie befragten, ſcherzten häufig lachend mit ihnen, und behandelten ſie mit der wohlwollendſten Familiarität, was mir bei dieſer Lage der Dinge faſt einen ſchauerlichen Effect machte. Es iſt jedoch bei der hieſigen Nationalität nöthig, weil man auf andere Weiſe gar nichts von ihnen erfahren würde, und daher nur hie und da etwas mit Liſt von ihnen herauszulocken iſt, was um ſo wichtiger wird, da man nicht zweifeln darf, daß ihre Connexionen mit den Einwohnern ſehr weit verzweigt ſind. Das für uns Merkwürdigſte ihrer Ausſagen beſtand in Folgendem.

Die drei Brüder hatten ſich auf dem Ball des engliſchen Conſuls, deſſen ich erwähnt, auch eingefunden, im Hofe unter die Diener gemiſcht, und wurden nur durch einen Zufall verhindert, ſchon damals ſich irgend eines der angeſehenſten Fremden im Orte zu bemächtigen, den ſie zu fangen wünſchten, um damit ihre beiden auf der Feſtung ſitzenden Brüder einzulöſen, wozu ein Grieche, wie ſie meinten, nicht hinlänglich wichtig genug ſey. Welche Rinaldoſcene wäre es geweſen, wenn plötzlich der ſchöne Räuber mit ſeinen bewaffneten Gefährten in den Saal getreten, und ſich dort ein Opfer auserſehen hätte. In der allgemeinen Verwirrung und ohne Waffen würde vielleicht der Widerſtand nicht ſehr furchtbar für die Räuber ausgefallen ſeyn.

Wir konnten uns nun leicht denken, wie erwünſcht ihnen meine Reiſe nach Voſtitza hätte kommen müſſen, denn eine beſſere Gelegenheit, ihren Zweck zu erreichen, konnten ſie in dieſem Augenblick ſchwer finden — wir aber waren ſehr zufrieden, ihre intereſſante Bekanntſchaft auf der Corvette des Kapitains Kanáris ſtatt in Miſſaneſi's Hauſe oder in den Engpäſſen der Bergſtraße gemacht zu haben.

Der Nomarch, der, wie wir wiſſen, ſelbſt Arzt iſt, fühlte den Verwundeten theilnehmend an den Puls und gab ihnen ärztlichen Rath, hatte aber außerdem noch einen Chirurgus mit ſich, der ihre Verbindung beſorgte. Bei dieſer Gelegenheit erfuhren wir den ſonderbaren Umſtand, daß Kanáris auf ſeinem Schiffe gar keinen Wundarzt hält, weil Offiziere und Mannſchaft keinen *haben wollen*. Sie können ſich ſelbſt kuriren, ſagen ſie, und ein ſolcher regulairer Chirurgus quäle ſie nur und halte ihre Krankheit hin. Dieſe Abneigung des griechiſchen Militairs gegen Aerzte iſt wirklich ergötzlich. Man hat in neueſter Zeit, den früher gemachten Fehler einſehend, wieder angefangen, Nationaltruppen anzuwerben, und zwei Bataillons errichtet, welche von den Baiern nur kurzweg die Fuſtanell-Bataillons genannt werden,[1] und wovon eins in Rumelien jetzt gegen die Inſurgenten gebraucht wird. Es war dieſem Bataillon ein baieriſcher Militairarzt beigegeben worden, den jedoch der Befehlshaber ſchon nach den erſten zwei Märſchen nach Miſſolunghi zurückſchickte, wo er auch mit all ſeinem Apparat bis zu ihrer Zurückkunft müßig verblieb. „Was ſoll ich mit Ihnen anfangen?“ hatte der Hauptmann zu ihm geſagt, „durch die Felſen mit uns klettern können Sie nicht, gebe ich Ihnen und Ihrem Pferde zehn Mann Eskorte, ſo muß ich dieſe entbehren und riskire bei der Schwäche derſelben, daß ſie mit Ihnen von den erſten beſten Rebellen niedergemacht wird, denen Sie begegnen; kuriren werden wir uns übrigens ſchon ſelbſt, eilen Sie alſo, daß Sie ſo ſchleunig als möglich

---

[1] Von der Art Schürze, welche die Griechen tragen, die fustanella heißt.

Miſſolunghi wieder erreichen.“ Eine ſolche Sorgloſigkeit und gelegentliche Selbſthülfe iſt gewiß eine vortreffliche ſoldatiſche Diſpoſition!

Einige Tage ſpäter fand das große politiſche Feſt der Neugriechen zur Feier der Landung König Otto's in Nauplia ſtatt. Kirchen-Zeremonieen, Prozeſſionen, Uniform- und Koſtüme-Ausſtellung aller Art, nebſt Freudenſchüſſen aus Geſchütz und Gewehren von Früh bis Abend, nahmen den Tag ein, den gutes Wetter begünſtigte; und des Nachts ſchloß ihn ein Ball für 300 Perſonen bei Herrn Fachéri, wo unter andern Beluſtigungen auch eine Pharaobank vielen Beifall fand; denn die Griechen lieben das Spiel. Der ruſſiſche Conſul erzählte mir bei dieſer Gelegenheit eine komiſche Weiſe, mit der man in Rußland das polizeiliche Verbot des Hazardſpiels umgeht. Eine geſchloſſene Geſellſchaft macht ihr Arrangement mit dem Wirth einer Taverne, und ſpielt bei ihm ohne Geld, nur um — Limonade, wovon das Glas ſeinen beſtimmten gewöhnlichen Werth hat. Man ſetzt aber oft 10—20,000 Gläſer auf eine Karte, und beim Nachhauſegehen wird vom Wirth der ſtattfindende Verluſt oder Gewinnſt bei Jedem eingetragen. Will Einer bezahlt ſeyn, ſo erhält er, nach dem Werth der Gläſeranzahl berechnet, auf der Stelle ſein Geld vom Wirth mit dem Abzug gewiſſer Prozente, die wohl der allein ſichere Gewinnſt bei der Sache bleiben mögen. Erſcheint die Polizei, ſo kann ſie nichts konfisciren, denn man unterhielt ſich nur damit, in geſellſchaftlichem Scherz um einige Limonaden zu ſpielen.

Hier haben wir wieder Gelegenheit, den Ruſſen etwas Artiges nachzumachen.

Noch ein anderes Amüſement fand auf dieſem Balle ſtatt, worauf wahrſcheinlich nicht vorher gerechnet war. Man konnte nämlich in einem verrätheriſch aufgeſtellten Spiegel ein für die geheime Bequemlichkeit der Damen beſtimmtes Zimmer, deſſen Thüre häufig offen ſtand, überſehen; was, bis es entdeckt wurde, die jungen Leute faſt noch mehr als das Tanzen anzuziehen ſchien. Lorenzo machte mir eine ſehr drollige Beſchreibung davon, und verſicherte überdieß, daß eine der Damen, welche ihre Schuhe gedrückt, dieſe dort zurückgelaſſen und in Strümpfen weiter getanzt habe. Dies Letzte halte ich jedoch für médisance.

Am nächſten Abend aß ich außer dem Hauſe, wo ich einen Ingenieur-Kapitain antraf, der mit drei Oberſten, in Dienſten Englands, Frankreichs und Rußlands, ſeit einem Jahre bei Berichtigung der

Grenzen Griechenlands im Norden beſchäftigt war. Er gab den Zuſtand dieſes Landes als im höchſten Grade traurig an, und hielt ihn überdieß für einen ganz prekairen, faſt nur nominellen Beſitz. Einen ſehr übeln Effekt ſoll, unter andern Maßregeln der Regierung, dort auch die Aufhebung aller derjenigen kleinen Klöſter gemacht haben, welche unter ſechs Mönchen enthielten, und die in einem Lande, wo es keine Gaſthöfe noch Khans giebt, für bedürftige Einwohner wie Reiſende eine ſtete und faſt unentbehrliche Zuflucht abgaben. Dazu kommt, daß die Mönche ihre Grundſtücke gut cultivirten, während dieſe jetzt, da ſich keine Käufer dazu fanden, wüſte, wie der größte übrige Theil der ungeheuern Krondomainen, liegen, und dem Gouvernement daher nicht das Mindeſte einbringen. Dieſes würde alſo weit weiſer gehandelt haben, bei dem jetzigen Zuſtande des Landes eine Maßregel der Art noch aufzuſchieben, und ſich nur damit zu begnügen, einen höhern Zins von den Mönchen zu beziehen, den ſie gern gegeben haben würden, und der eine reelle Vermehrung der Staatsrevenüe herbeigeführt hätte. Wie ich erfuhr, hat das Gouvernement in ganz Griechenland über 400 kleine Klöſter dieſer Art nicht nur aufgehoben, ſondern im wahren Sinne des Worts vernichtet, d. h. nicht

Man ſagt, der Baron Anſelm von Rothſchild, der mit ſeiner hübſchen Gattin dieſer Tage wieder abreiſt, habe mit unſerer Regierung eine Anleihe von 6 Millionen Thalern abgeſchloſſen.

Es bleibt vor der Hand Friede. Die Polen unterliegen noch nicht. Die Erblichkeit der Pairie wird in Frankreich abgeſchafft, die Burgflecken in England finden keine Vertreter mehr im Parlament. Das ſind keine Neuigkeiten, ich weiß es wohl, aber andere giebt es nicht!

Meine Frau empfiehlt ſich Ew. Durchlaucht angelegentlichſt. Das herrliche Muskauer Bier iſt in dieſen wolkenſchweren, heißdrückenden Tagen ihr ſtärkender Labetrunk, der nicht ohne jedesmaligen dankbaren Rückblick auf ſeinen Geber genoſſen wird. Wir beide bitten, unſere verehrungsvollſte Huldigung der edlen Fürſtin zu Füßen legen zu dürfen, und entbehren es ſchmerzlich, ſie dieſen Sommer nicht zu ſehen. Möge Sie beſter Geſundheit ſich erfreuen!

Verehrungsvoll und innigſtergeben

Ew. Durchlaucht

gehorſamſter

K. A. Varnhagen von Enſe.

Daß ich nur einer der Erſten ſei, denen das erwartete Buch zukommt!

36.

Pückler an Rahel.

Görlitz, den 2. Auguſt 1831.

Gnädigſte Frau,

Indem ich mich Ihrem Gedächtniſſe zurückrufe, bin ich ſo frei, Sie zu erſuchen, beiliegende, ziemlich ergötzliche Auskunft über Amalienberg und Mad. de Lom, Ihrer Frau Schwägerin, die ſich ſo ſehr für Amalienberg intereſſirt, mitnur für die Mönche, ſondern auch größtentheils für die Cultur.

Der Kapitain ſchilderte die Beſchwerlichkeiten ſeiner Expedition als faſt unerträglich, mit weit mehr Mangel, und nicht viel weniger Gefahren, als eine Campagne verbunden, und meinte, daß die rumeliſchen Inſurgenten unter einem reſoluten Anführer leicht den König Otto mit ſeinem ganzen Miniſterium in Athen überfallen und mit ſich fortnehmen könnten. Er rieth mir ſehr, die Felſenklöſter von Metheora in Theſſalien zu beſuchen, wo noch eine Menge Seltenheiten und merkwürdige Manuſcripte mit prachtvollen Malereien aufbewahrt würden, von welchen man für Geld gewiß ſich Einiges verſchaffen könnte. Obgleich man nur auf einer 100 Fuß hohen gebrechlichen Leiter den halben Weg hinauf ſteigen kann, und dann die übrigen 40 Fuß in einem Netze bis ganz hinaufgezogen wird, gelang es doch im vorigen Jahre einem Räuber, der ſelbſt vorher zehn Jahre Mönch im Kloſter geweſen war, von der Leiter aus mit ſeinen Kameraden die Felſen auf eine andere Weiſe zu erklettern, worauf er ſich nicht nur alles Geldes der Mönche bemächtigte, ſondern ſich völlig militairiſch im Kloſter feſtſetzte. Der Paſcha belagerte ihn mehrere Wochen hindurch vergeblich, worauf der Abenteurer, als ihm die Sache doch zu lang dauern mochte, in einer dunkeln Nacht mit allen ſeinen Gefährten und ſeinem Raube glücklich entfloh. Kapitain W.... kaufte kurz nachher ein Pferd von ihm, deſſen Qualitäten er ſehr lobte. Das Räuberhandwerk ſcheint in dieſen Gegenden ein ganz recipirter Nahrungszweig wie jeder andere zu ſeyn. So hatte der Kapitain einen dergleichen Araber (Zigeuner) in ſeinem Dienſt, mit dem er ſehr zufrieden war, nur manchmal ſeinen Stolz mißbilligen mußte, weil er nie Jemand außer ſeinem Herrn ſelbſt bedienen, und einem Fremden nicht einmal eine Pfeiſe bringen mochte. Eines Tages aber ſagte ihm der Mann den Dienſt auf, weil er wieder Räuber werden wolle, was er auch ausführte, jedoch kein Glück dabei machte; denn er ward kurz darauf von den Türken gefangen und von dieſen ohne Umſtände erſchoſſen.

Durch denſelben Kapitain erfuhr ich, daß im Schloß von Korinth eine Stube exiſtire, die von einem Geiſte beunruhigt wird, nach dem ich nicht unterlaſſen will, mich an Ort und Stelle näher zu erkundigen. Der Kapitain ſah ſelbſt zu verſchiedenen Zeiten drei Leute, denen das Schlafen darin übel bekommen war, und wovon der Letzte, ein griechiſcher Gensd'armes, ihn erſt geſtern von Lutrachi hierher eskortirt hatte. Sein Geſicht war über und über geſchwollen, weil, wie er ſagte, der Geiſt in der Nacht ſein Siegel darauf gedrückt, indem er ihn mit drei Rüſſeln von furchtbarer Geſtalt angeſaugt habe. „Ich bin nicht abergläubiſch," hatte er originellerweiſe hinzugeſetzt, „glaube aber, daß weder unſere noch die katholiſchen Pfaffen, noch ſelbſt Ihre engliſchen Philoſophen die Sache erklären können, daß ſie aber vollkommen wahr iſt, davon bin ich nunmehr durch eigene Erfahrung hinlänglich überzeugt."

Als die **Damen** uns verlaſſen hatten (ein Wink für meine ſchönen Leſerinnen), ward noch eine ſeltſame Anekdote erzählt, welche zu charakteriſtiſch iſt, als daß ich mir erlauben dürfte, ſie für mich zu behalten.

Ein hieſiger Grieche, der eine ſehr hübſche Frau hat, lebte vor ſeiner Verheirathung mit dieſer mehrere Jahre mit einer Maitreſſe. Als dieſe ſeine Abſicht erfuhr, eine Frau zu nehmen, ging ſie zu einer Wahrſagerin und bat ſie, ihr ein Mittel zu geben, das Herrn A....'s (wie wir ihn nennen wollen) Herz ihr wieder zuwende, und ihm zugleich ſeine neue Geliebte zuwider mache. Was die alte Hexe dem Mädchen für den erſten Zweck rieth, übergehe ich als zu ſtark für den Druck; das zweite Mittel aber beſtand darin — es iſt in der That auch ſcabreus genug — ſich von der Braut ihres Freundes etwas ſehr Natürliches zu verſchaffen, was man leicht errathen kann, es in der Sonne zu trocknen, zu pulveriſiren und Herrn A.... in dieſer Geſtalt mit Kaffee gemiſcht beizubringen. Alles geſchah nach Vorſchrift. Unglücklicherweiſe für die Maitreſſe hatte ſie ſich aber von Anfang an vergriffen, und, ſtatt von der holden Tochter, das nöthige Ingredienz von der alten Mutter erobert. Der Erfolg war nun bloß, wie Herr A.... ſelbſt ſpäter verſicherte, eine unerklärliche Abneigung ſeinerſeits gegen die alte Dame, die ihn aber keineswegs verhinderte, die Tochter zu heirathen. Es war unvorſichtig von Herrn A...., die Sache einem muthwilligen Freunde vertraut zu haben, denn dieſer trank ſeitdem nie mehr Kaffee bei ihm, und wenn ihm ſolcher im Hauſe offerirt wurde, hielt er ſtets die Hand vor und ſagte: „Ich danke ergebenſt, und mein Freund A.... weiß warum.“

Faſt alle Griechen glauben übrigens an dergleichen Zaubermittel, und mehrere wollten ſelbſt behaupten, daß ſie nicht nur unerklärliche Beiſpiele von Liebestränken, ſondern auch viel unangenehmere von einer ganz entgegengeſetzten, Liebe total verhindernden Wirkung geſehen, ja, wenn ich nicht irre, zum Theil ſelbſt erfahren hätten.

Die Liebestränke ſind auf jeden Fall eine ſehr anmuthige Sache, und ich wünſchte mir wohl, ſchon der Bequemlichkeit wegen, einige recht große Flaſchen davon. Wie viel Mühe erſparte dieß!

Zweites Kapitel.

Eine Wintertour im Gebirge des Peloponnes.

> „Tell me Benvolio, what
> „do You think of these monks?“
> Fletcher.

Endlich war zum zweitenmal Alles zur Abreiſe von Patras bereit, Abſchied, ſchwer und leicht, war genommen, der Sinn von neuem auf's Weite geſtellt — da kam noch Abends ſpät der Conſul, unſer Wirth, eilig zu mir, um mich zu warnen; denn er habe Nachrichten erhalten, ſagte er, welche beſtimmt verſicherten, die Räuber ſeyen wieder in den Bergen; in Rumelien aber daure das Morden unſchuldiger Kinder und Weiber fort, und man bedrohe jetzt ſelbſt von dort aus die Küſten Morea's. In einem Lande, das ſich in dem Zuſtande Griechenlands befindet, ſind ſolche Nachrichten zu gewöhnlich, um ſie ſehr zu berückſichtigen, auch hatte ich keine Zeit mehr zu verlieren, und da ich überdies vom Nomarchen zwei Gensd'armes als Eskorte erhalten, und der Herr Lieutenant Tünnermann mich mit einem ſeiner Soldaten begleitete, ſo war wenig zu beſorgen. Ich ließ meinen Secretair mit dem Gros der Effekten zurück, um mir ſpäter zu Schiffe zu folgen, und begann um neun Uhr früh an einem kalten und windigen, aber außerordentlich klaren Tage, welches letztere mir in einer noch nicht geſehenen Gegend immer als das Wichtigſte erſcheint, meine Reiſe nach Voſtitza.

Da meine Sachen, unter denen ſich auch die Tagebücher befinden, mir deßhalb eben ſo wichtig ſind als ich ſelbſt, ſo ließ ich den ſchwarzen Schutzgeiſt Norma bei ihnen zurück, und nahm nur Francis mit, den ich keiner andern Hut, als der meinigen, anvertraue. Ein eleganter Korb mit ſeinem Bett war auf einem der Maulthiere für ihn bereitet, er machte aber, trotz des ſchlechten Wetters, keinen Gebrauch davon, und durchwatete kühn die beiden klaſſiſchen Flüſſe Melichos und Charadros.

Ungefähr eine Stunde hinter den Schlöſſern von Rhion und Antirhion ſenken ſich die vom Vohidia niederſteigenden Vorberge bis hart an das Meer mit ſchroffen Abhängen herab, und laſſen kaum ſo viel Platz übrig, um noch trockenen Fußes auf den loſen Kieſeln durchzukommen. Manchmal muß man auch das Meer ſelbſt zu Hülfe nehmen, da herabgerollte Felsblöcke allen Weg verſperren, was alles demungeachtet hier eine große Poſtſtraße heißt, und wirklich eine der frequentirteſten im ganzen Lande iſt. Lepanto lag uns jetzt ſehr deutlich gegenüber, mit dem Dreieck ſeiner Befeſtigungsmauern und Citadelle ganz einer antiken Stadt gleichend, und noch in aller der Kahlheit, wie es Ibrahims Verheerungen gelaſſen haben. Es war ſonſt ein Verbannungsort für in Ungnade gefallene Türken, und oft fanden ſich ein Dutzend Paſcha's, nach aller Gradation der Roßſchweife, dort im Exil friedlich vereinigt. Der Lieutenant ſagte mir, chemin faisant, daß man kurz nach Begründung der baierſchen Herrſchaft in Griechenland auf einem der an 500 Fuß über der Stadt liegenden Felſen einen 36-Pfünder von Bronze fand, ohne begreifen zu können, wie er dahin gekommen ſey. Der ſeltſame Umſtand ward nach Nauplia gemeldet, und das Geniecorps erhielt endlich Erlaubniß, zu verſuchen, die Kanone durch eine zu dem Endzweck vorgeſchlagene Maſchinerie nach Lepanto herabzuſchaffen. Doch als man ſich nach der langen Verzögerung anſchickte, die Sache in's Werk zu ſetzen, war die Kanone wieder verſchwunden, und man hat nie erfahren, was aus ihr geworden iſt. Dieß mag wohl das erſtemal ſeyn, daß ein 36-Pfünder geſpukt hat.

Unweit des alten Hafens Panormus und des Promontoriums Drépanon, ſo benannt, weil hier Saturn die Sichel in's Meer warf, mit der er ſeinen Vater, den Himmel, entmannt hatte, erſteigt man einen Hügel, von dem man eine weite Ausſicht nach dem Innern des Golfs hat, und hier zum erſtenmal den Helikon erblickt. Das Land hat die größte Aehnlichkeit mit Nordafrika. Dieſelbe Art Sträucher bedecken es dicht, hie und da mit der ſüdlichen Kiefer (pinus maritima) abwechſelnd, und der felſige Weg iſt ebenfalls nicht viel beſſer, als dergleichen dort zu ſeyn pflegen. Viele Stellen gibt es hier, wo ſich Räuber allerdings ſehr vortheilhaft poſtiren könnten, und an einem Defilee dieſer Art, das wir paſſirten, hielten während der Revolution 100 Griechen 8000 Türken einen ganzen Tag lang auf. Hier fällt ein kleiner Fluß ins Meer, welcher der Selemnus ſeyn kann, von dem Pauſanias das hübſche Mährchen das jungen Hirten erzählt, für welchen die Seenymphe in Liebe entbrannte und nächtlich mit ihm am Seeufer ſchlief. Als er bald darauf

Kraft und Schönheit verlor, verließ ſie ihn, worauf der Jüngling in Verzweiflung ſtarb, und durch Venus in einen Fluß verwandelt wurde. Wer ſeitdem aus dieſem Fluſſe trinkt, wird von jeder Liebesſehnſucht geheilt. Eifrig koſtete daher auch ich von dem wohlthätigen Waſſer, und ſchon ſpüre ich die günſtigen Folgen.

Eine Viertelſtunde weiter ſieht man die Ruinen zwei türkiſcher Brunnen, welche die Griechen thörichterweiſe zerſtörten; wie auch in der darauf folgenden Plaine den großen Khan von Lambiri. Leider wirft man den Griechen nicht ohne Grund vor, in ihrem Befreiungskriege ſelbſt mehr noch als die Türken verheert, und oft ihr eigenes Land nicht minder ausgeplündert zu haben. Ihr jetziges grauſames und kopfloſes Verfahren in Rumelien beweist daſſelbe. Die ſteilen Berge um uns her, welche durchaus nur mit niedrigem Geſträuch, wie mit gelockertem Haar, bewachſen ſind, geſtalten ſich oft in ſehr pittoresken Formen, und von dem einen derſelben ſtürzte ſich eine über 100 Fuß hohe Kaskade herab, die eben jetzt ziemlich waſſerreich war. Nachdem man hierauf eine ſteinige Ebene durchritten hat, die ganz mit kränklichen Oleanderpflanzen bedeckt iſt, und auf der uns eine griechiſche Familie, mit Weib und Kind zu Pferd und Eſel, im raſchen Trabe überholte, kommt man durch theilen zu wollen. Ich bitte aber um gütige ſpätere Rückſendung des Briefes, der in meine Sammlung aufgenommen wird.

Mit herzlicher Verehrung und Anhänglichkeit

gnädigſte Frau
Ihr ergebenſter H. Pückler.

37.

Pückler an Varnhagen.

Görlitz, den 5. Oktober 1831.

Wie geht es Ihnen denn, mein verehrteſter Freund, inmitten der abſcheulichen Cholera? Von weitem ſehen zwar dergleichen Dinge immer ſchlimmer noch aus, als wie von nahem, indeſſen ängſtige ich mich doch zuweilen um meine lieben Berliner Gönner, und denke ſie mir ein wenig hypochondriſch in ihrem einſamen Hauſe — denn das geſellſchaftliche Leben iſt doch wohl ſehr beſchränkt worden.

Vor einiger Zeit ſchrieb ich Ihrer Frau Gemahlin, und überſandte einen Brief über Amalienhof, um deſſen Remittirung ich bat. Es iſt mir aber keine Antwort darauf geworden, ſo daß ich nicht einmal weiß, ob Sie nicht vielleicht gar Ihrem Schwager Herrn Robert, nach Baden gefolgt ſind, welche Untreue von Muskau ich ſehr ſchmerzlich empfinden würde. Sind Sie aber in Berlin, ſo laſſen Sie doch etwas von ſich hören und beſchreiben Sie mir, wie es dort hergeht. Es iſt ſehr möglich, daß meine Geſchäfte mich im November ſelbſt dorthin führen, bis dahin empfehle ich Sie des Himmels Schutz, und mich, wie immer, Ihrem freundlichen Andenken.

Euer Hochwohlgeboren
aufrichtigſt ergebener
H. Pückler.

einen breiten Fluß, den Phönix der Alten, und eine halbe Stunde ſpäter durch einen noch größern (den Meganitus), der oft durch jählinge Anſchwellungen gefährlich wird, jetzt aber ohne Schwierigkeit zu paſſiren war. Voſtitza liegt hart am Meere auf einem Vorgebirge, von dem ſich auf zwei Seiten der Stadt eine glatt planirte Ebene durchzieht. Auf der Kante eines tiefen Präzipiſſes ritten wir darüber hin und genoſſen eine reizende Abwechſelung verſchiedener Anſichten des Golfs und der ihn umgebenden hohen Gebirge, bis wir mit ſchon beginnender Dämmerung das Ziel unſerer Tagesfahrt nach fünf Uhr Abends erreichten.

Brief an Lorenzo.

Voſtitza den 10ten Februar.

Die Reiſe hat den gewöhnlichen Effekt auf mich gemacht, und ich bin vollkommen wohl. Francis, Gott Lob! auch. Er trägt mir viele Empfehlungen an ſeine junge Negerfrau auf, und klagt ihr zugleich, heute früh heftig von den ungalanten Voſtitzaer Windhunden gezwickt worden zu ſeyn, verſichert jedoch, ſich dabei nach dem Maßſtabe ſeiner kleinen Kräfte ſehr tapfer benommen zu haben. Anaſtaſius zeigt ſich ziemlich eifrig, und macht mich durch die ſtete Wiederholung ſeines Lieblingswortes: Anzi, ſo oft lachen, daß ich ihm jetzt ſelbſt dieſen Namen beigelegt habe, und ihn nie mehr anders rufe.

Seit ich Herrn Miſſaneſi's Haus geſehen, verſtehe ich erſt vollkommen ſeinen Brief. Die kühne Zoe iſt ſchon wieder hergeſtellt; Sohn, Neffe und Muſikmeiſter aber noch in trauriger Verfaſſung. Die Rettung des erſten gehört faſt in's Reich der Mährchen. Der Räuberchef (der ſchöne Sotirios) drückte auf wenige Schritte ein Tromblon auf ihn ab, das mit ſechs Kugeln geladen war. Drei davon durchdrangen ſeine Kleider, zwei trafen die Bruſt und eine die Schulter. Die zwei auf der Bruſt ſtießen aber beide auf Rippen, und folgten dieſen rund um den Körper, ſtatt in denſelben einzudringen, ſo daß ſie nachher beide im weichen Fleiſch des Rückens herausgeſchnitten wurden. Dem Neffen Marko iſt das ganze Geſicht zerhauen, und ein ungeſchickter Chirurgus hat dem armen Menſchen wahnſinnigerweiſe das halbe Ohr und einen Theil der Backen, die noch an der Haut hingen, ſtatt ſie wieder anzunähen, abgeſchnitten, ſo daß der Verwundete jetzt auf ewig gräulich entſtellt bleiben muß. Einem allerliebſten kleinen Knaben von fünf Jahren wollten die Räuber zuerſt den

Kopf abhauen, dann ihm Naſe und Ohren abſchneiden; doch Zoe, ſich auf ihn werfend, und mit ihren Armen umklammernd, bat ihn beidemal los. Der Muth, die Geiſtesgegenwart und das savoir faire dieſes heroiſchen Mädchens ſcheint die Familie hauptſächlich gerettet, und den Räubern ſelbſt, während ihres ſiebenſtündigen Aufenthalts im Hauſe, eine Art Reſpekt für ſie eingeflößt zu haben. Der wilde Hauptmann konnte nach ſeiner Verwundung, mehrmals ohnmächtig werdend, ſich, ungeachtet des reichlich zu ſich genommenen Rums, nicht mehr aufraffen; doch dirigirte er noch fortdauernd die Uebrigen, und befahl ihnen zuletzt, als er fand, daß keine Rettung mehr ſey, Alles im Hauſe niederzumachen, das Haus ſelbſt in Brand zu ſtecken, und ſich lieber ſämmtlich unter ſeiner Aſche zu begraben, als ſich gefangen zu geben. Glücklicherweiſe hatten die Räuber nicht Energie genug, dieſen Befehl auszuführen, ſondern trugen den ſich Sträubenden mit hinab in den untern Theil des Hauſes, wo ſie ſpäter der Uebermacht erlagen. Herr Miſſaneſi behauptet, nur einige Bürger hätten etwas gethan, die Behörde nichts, und die drei anweſenden Gens d'armes um ſo weniger, da ſie unter ſich Dreien nur vier Augen hätten, denn zwei ſeyen einäugig.

Der hieſige Eparch (ein ſehr einnehmender und ganz europäiſch gebildeter Mann) ſpricht jedoch, wie man ſich vorſtellen kann, ganz anders, und meint, Griechenland ſchulde den Behörden Voſtiza's große Dankbarkeit, alle drei Kondroyanni's auf einmal beſeitigt zu haben, von denen jeder Einzelne der Schrecken des ganzen Poloponnes geweſen wäre. „Jetzt herrſcht überall vollkommene Sicherheit," ſetzte er hinzu; als ich aber frug, ob ich, da nun nichts mehr zu befürchten ſey, meine **Gens d'armes** zurückſchicken könne, bat er mich inſtändig, ſie zu behalten, „denn," ſagte er, „man könne bei alle dem doch nicht wiſſen, was vorfiele!" So ſprach auch der Nomarch in Patras, und behauptete, immediat vor der Voſtizaer Tragödie, der ganze Poloponnes ſey ſo ſicher wie ſeine Stube!

Was uns betrifft, ſo ſind wir auf dem Wege hieher allerdings nur einem Räuber begegnet, und den hatten zwei **Gens d'armes** am Stricke, um ihn nach Patras zu transportiren. Beim Ueberfall des armen Miſſaneſi waren nicht ſechs, wie er in der Eil irrthümlich geſchrieben, ſondern acht zugegen. Einer von dieſen iſt der, welcher uns entgegenkam, zwei andere ſind entflohen. Ob ſie wieder mehr Anhang finden werden, ſteht dahin.

Ich bin bei Herrn Lontos abgetreten, an den ich einen Brief von ſeinem berühmten Bruder hatte, und der ſelbſt auch früher Miniſter des Auswärtigen war — denn alle Welt ſcheint hier wenigſtens einmal Miniſter geweſen zu ſeyn. Dieſer fing ſogar ſeine Carriere gleich mit dem Miniſterium an, ward dann Chef eines Juſtiztribunals, und bekleidet jetzt die Stelle eines Maire von Voſtitza, ein ungewöhnliches Avancement auf abſteigender Leiter. Uebrigens iſt er kein unebener Mann, der außerdem, zu meinem großen Comfort, geläufig franzöſiſch und italieniſch ſpricht. Er bewohnt ein neues, wunderſchön gelegenes Haus auf der Höhe, dem Miſſaneſi's dicht gegenüber, und nahm mich ſehr gaſtfrei auf.

Schließlich mache ich Sie noch darauf aufmerkſam, Ihr Schiff in Patras ja nicht tageweiſe zu miethen. Ein Bataillonschef, der dies im vorigen Jahre that, blieb mit acht Schiffen ſechzig Tage lang!! von Lutraki bis Patras unterwegs, was man bei günſtiger Witterung oft in eilf Stunden zurücklegt. Der Wind mochte aber diesmal kommen, woher er wollte, die ehrlichen Griechen wußten es immer ſo einzurichten, daß ſie mehr rückwärts als vorwärts ſegelten, bis man in Patras ſchon das ganze Bataillon verloren gab und für eine Speiſe der Fiſche anſah.

Sie können jetzt das Maltaer Paketboot ruhig abwarten, was hoffentlich die Briefe, denen wir ſeit

Monaten mit ſo viel Sehnſucht entgegenſehen, nun endlich bringen wird. Zum 25ſten treffen Sie zeitig genug hier ein, da ich noch allerlei Excurſionen in der Umgegend vorhabe.

Adieu!

C. Roſenberg.

Am nächſten Morgen machte ich einen Spaziergang in und um die Stadt, die einige ſehr anſtändige Häuſer hat, und durch die Schönheit ihrer Lage Patras noch übertrifft. Die erſte Berückſichtigung gebührte natürlich der berühmten Platane am Meer, neben den fünf Quellen, ein Baum, deſſen Pauſanias ſchon erwähnen ſoll, wie man hier verſichert, wovon ich jedoch in meinem Exemplar nichts auffinden kann. Uralt iſt er wenigſtens, denn er mißt jetzt, eine Elle vom Boden, über vierzig Fuß im Umfang. Auch hat er ſeine vollſtändige Krone, und würde vielleicht noch Jahrhunderte leben, wenn man nicht während der Revolution den unten zum Theil hohlen Stamm zur Küche benutzt, und ihn bei dieſer Gelegenheit angezündet hätte, ſo daß das Feuer bis oben hinaus brannte. Hiernach ſind nun bereits drei ſeiner Hauptäſte morſch geworden und abgebrochen, und es iſt ſehr zu befürchten, daß der Reſt, obgleich dem Anſchein nach jetzt noch geſund, doch in einiger Zeit ebenfalls nachfolgen wird. Vor zwanzig Jahren ward Voſtitza durch ein Erdbeben heimgeſucht, während welchem das Meer bis an die Mitte der Felſenwand ſchlug, auf der es ſteht, und dabei auch die Platane bis zur Hälfte überdeckte. Doch widerſtand ſie der Fluth, wie der Erd-Erſchütterung. Schon im Alterthum, 373 vor unſerer Zeitrechnung, erlitt Aegium (das jetzige Voſtitza) bei dem Erdbeben, welches Bura und Helike gänzlich vernichtete, eine ähnliche Kataſtrophe, nur durch ſeinen Felſen vom Untergange geſchützt. Wahrſcheinlich war es damals, wo das Meer eine Grotte durch dieſen Felſen grub, die noch jetzt als Straße von den wenigen Häuſern, die unten am Seeufer ſtehen, nach der höher liegenden Stadt hinauf, benutzt wird. Wir pflückten an ihren Abhängen wilden Goldlack von dem ſüßeſten Geruch, und ſahen auch, trotz der Kälte, einige Schmetterlinge die Blumen umflattern.

Nicht weit von der Platane zeigt ſich in der See deutlich ein antiker Molo, nur Einen Fuß unter dem Waſſer, den Herr Lieutenant Tünnermann früher vermeſſen hat. Er iſt 20 Fuß tief, 150 Fuß lang, 5 Fuß breit, und von der größten Feſtigkeit. Herr Miſſaneſi, der ſeine Waarenhäuſer am angrenzenden Ufer hat, erbot ſich unter Capo d'Iſtria's Regierung, den

Molo wieder herſtellen zu laſſen, und zugleich einen Quai zu bauen, zu deſſen Grund er ſchon eine Menge großer, noch da liegender Steine im Waſſer aufgeſchichtet hatte, und wodurch er einen anſehnlichen Platz für Aufbewahrung von Kaufmannsgütern aller Art gewonnen haben würde. Er verlangte nur von denen, die ihn benutzen wollten, ſo lange einen Zoll erheben zu dürfen, bis ſein ausgelegtes Kapital gedeckt ſey, doch wurde ihm von dem damaligen Gouvernement die Erlaubniß nicht ertheilt; es iſt ſchwer zu begreifen, aus welchem Grunde.

Auf dem mehrmals erwähnten Felſenabhang geht an der obern Stadt ein langer, ſchmaler, ganz unbeſchützter Weg dicht am Abgrunde hin. Ich frug unſern Begleiter, ob hier niemals Jemand verunglückt ſey? — „O gewiß,“ erwiederte er, „nicht ſelten fallen kleine Kinder hinunter und brechen den Hals. Es iſt auch noch nicht lange her, daß daſſelbe Loos einige Ipſarioten traf, die in der Nacht ihren Weg verfehlt hatten, und voriges Jahr fielen zwei, wie ein paar Eſel betrunkene (ipsissima verba), engliſche Matroſen hinab. Die Engländer haben aber ſo ein zähes Leben, daß der Eine, der auf ſeine Füße zu ſtehen kam, nur nüchtern davon wurde, und der Andere bloß ein Bein brach.“ Dazu gehörte allerdings Talent, erwiederte ich;

denn die Höhe beträgt über 70 Fuß. „Es wäre ein rechtes Glück," fuhr unſer Cicerone fort, „wenn hier ein Geländer ſtünde!" Schon dieſe Bemerkung war viel für einen Griechen, und wenn die Einwohner von Voſtitza noch 50 Jahre in der Cultur fortgeſchritten ſind, werden ſie wohl auch ein ſolches Geländer wirklich anfertigen laſſen.

Der ſchönſte Punkt für die Ausſicht auf das Bergamphitheater jenſeits des Golfs iſt von einem kahlen Hügel am öſtlichen Ende der Stadt, nahe am Meer, wo einſt vielleicht Aegium's Akropolis ſtand, oder jener Tempel Jupiters, in dem der hohe Prieſter der ſchönſte Knabe der Stadt war, und wo Agamemnon mit den übrigen Häuptern der Griechen den trojaniſchen Krieg berieth — denn man findet hier faſt allein im Bereich des ganzen Orts noch antikes und zwar ſehr ſtarkes Mauerwerk, was erſt kürzlich bei Grundgrabung eines Hauſes zum Vorſchein kam. Nahe dabei ſind die Rudera einer venetianiſchen Kirche mit einigen umgeworfenen, früher darin verwandten, aber offenbar antiken Säulen und Kapitälen von weißem Marmor. Einige hundert Schritte entfernt befindet ſich noch eine zweite, bis auf das Dach erhaltene mittelalterliche Kirche, in deren Mauern das Fragment eines ſchön gearbeiteten Basreliefs, zwei kämpfende Pferde darſtellend, eingelaſſen iſt.

Als wir zurückkehrten, erhielten wir bei unſerem Wirth ein ächt griechiſches Mittagsmahl, dreimal Hühner und einmal Kapaunen, Alles abſichtlich kalt, obgleich mit Butterſauce ſervirt. Dagegen regalirte man uns mit einem ſehr guten Deſſert. Eine Art milchfetter Nougat unter andern, der in Zante verfertigt wird und Manderlito heißt, würde überall für eine große Delikateſſe gelten können. Vortreffliche Melonen waren nur dadurch ſo gut erhalten worden, daß man ſie ſechs Monate lang in der Ciſterne über dem Waſſer aufgehangen hatte. Jeder Brunnen könnte ohne Zweifel denſelben Zweck erfüllen.

Zu ſchlechtes Wetter hinderte mich, meine Reiſe am folgenden Tage fortzuſetzen. Ich machte daher einige Viſiten, zuerſt beim Eparchen, hier Governatore genannt, der auch wirklich eine ſehr ausgedehnte Autorität zu beſitzen ſcheint, denn ſein mir mitgegebenes Empfehlungsſchreiben an den Prälaten des mächtigen Kloſters Megaspileon iſt überſchrieben: „Befehl an den Prälaten.“ Die hieſigen Sitten haben viel Patriarchaliſches, den Gebräuchen in Schottland, als noch die Clans in ihrer alten Verfaſſung exiſtirten, ſehr ähnlich, und ſelbſt die Kleidung beider ſo entfernten Nationen gleicht ſich auffallend. Mich begleitete ein Diener und zugleich Verwandter des Herrn Miſſa-

Ancillon hat jetzt eine ſchöne Gelegenheit der Neuchateller Deputation eine eindringliche Strafpredigt zu halten, religiös-diplomatiſch und philoſophiſch-politiſch. Weniges über Einiges à la Miltiz.

38.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 9. Oktober 1831.

Ich war eigentlich von Tag zu Tag in der ſtillen Erwartung, Ew. Durchlaucht würden hier eintreffen, und Ihr eben von der Poſt gekommener Brief giebt mir inſofern Recht, als er wirklich die Hoffnung gewährt, Sie im November hier zu ſehen. Wir verdienen es auch wohl, in dieſen ungewöhnlichen Zuſtänden beſucht zu werden, denn wir halten uns brav, ſind dankbar für jede Bezeigung, die unſeren Muth und unſere Heiterkeit vermehrt, und bieten jedenfalls das Intereſſe einer neuen Erſcheinung dar.

Das Merkwürdigſte iſt, wie alle Kräfte der Hauptſtadt wetteifernd und erfolgreich dahin arbeiten, das Ungewöhnliche und Gewaltige ſchnell zum Gewöhnlichen und Schlaffen herabzuſtimmen, und wirklich fügt ſelbſt die Cholera ſich dieſem Looſe! Wir leben ſchon friedlich mit ihr zuſammen, und die entſetzlichen Zurüſtungen gegen ſie haben wir eingeſtellt; man unterhandelt, wie in Polen und Belgien, und mit noch größerem Erfolg.

Dagegen iſt ein Meinungsſtreit an der Tagesordnung, und ſpaltet Hof, Stadt, Militair und Litteratur, am meiſten die Aerzte, die aber diesmal ihre mediziniſchen Waffen in obrigkeitliche zu verwandeln ſuchen. Unſer Präſident Ruſt wüthet für die Kontagion, und ſtimmt ſeine hohen und höchſten Patienten für dieſe Meinung, die Zenſur muß Bollwerke dafür aufwerfen, die Polizei ihre Wachſamkeit aufbieten. Aber vergebens, die entgegenſtehende Meinung gewinnt täglich neſi zum Eparchen. Als dieſer mich nun mit ſeiner Frau empfing, trat der Diener mit in's Zimmer, ſetzte ſich jedoch nicht, ſondern blieb reſpektvoll in einer Ecke deſſelben ſtehen. Demungeachtet, als hierauf die Frau Gouverneurin, nach griechiſchem Gebrauch, ſelbſt Confituren und kaltes Waſſer hereinbrachte, und uns beides auf einer ſilbernen Schüſſel darbot, präſentirte ſie nachher daſſelbe auch dem Bedienten, der ohne alle Dankbezeugung noch Verwunderung davon zulangte, als gebühre ihm dieſe Attention. Sehr häufig nennt hier der Diener ſeinen Herrn Adelphó (Bruder), und dieſer erwiedert denſelben Namen. Der Herr ſetzt aber dem Bruder deßhalb nicht minder gelegentlich einen Schlingel, oder noch viel Schlimmeres hinzu; denn der Griechen Schimpfwörter ſind gräulich.[1] Zum Zanken und Schimpfen ſind die Griechen überhaupt ſehr geneigt, doch kommt es ſelten „to blows,“ wie die Engländer ſagen. Eine drollige Manier, die Gradation ihres Zorns zu zeigen, iſt die, daß ſie einen Finger nach dem Gegenſtande deſſelben ausſtrecken, werden ſie böſer, zwei, und zuletzt alle zehn, als die höchſte Steigerung. Das erſte Mal, als ich es ſah, glaubte ich, ſie ſpielten alla mora, bei welchem Spiel die Italiener auch gewöhnlich ſo ausſehen, als ſeyen ſie im Begriff, ſich die Hälſe zu brechen. Hier war es kein Spiel, ſondern Ernſt, endete aber dennoch nicht blutiger.

---

[1] Note für Gelehrte. Eins der gewöhnlichſten iſt: Je f . . . ton père, ta croix, ton Dieu. — Das iſt die Frömmigkeit des Aberglaubens!

Nach abgethanen Beſuchen richteten wir unſern Weg nach den Bergen hinter der Stadt. Wir fanden dort einen Herrn, der die Arbeiter auf ſeinem Korinthenfelde inſpizirte, Herrn A…., der Bräutigam eines ſehr hübſchen Mädchens in Patras, mit Namen Penelope, der Schweſter der ſchönen Madame Green, gegen die ich oft ſcherzend äußerte, daß ich ſie als meinen Pagen mit nach Deutſchland nehmen wolle. Herr A…. ſagte uns, daß die Korinthen jetzt für die Beſitzer alter Weinfelder einen reinen Gewinn von 600 Prozent abwerfen. Bei einer ganz neuen Anlage rechnet man, daß das Stremma (ziemlich unſer Morgen, etwas kleiner) 20 Colonaten zu bearbeiten koſtet, und dann jährlich noch 10. Dies dauert ſieben Jahre, ehe der Ertrag anfängt, welcher dann aber an 50 bis 60 Colonaten jährlich beträgt. Die erſten zwei Productionsjahre bringen alſo ſchon wieder das Capital nebſt Intereſſen ein. Dies ſind ganz beſtimmte Angaben, und daher würde, beſonders bei Patras, wo man Land ſo wohlfeil von der Regierung erhalten kann, eine beſſere Spekulation kaum zu unternehmen ſeyn. Wie demungeachtet das griechiſche Gouvernement nie auf den Einfall gekommen iſt, oder wenn es ihn gehabt, ihn nicht ausgeführt hat, deutſche Koloniſten im Großen hierherzuziehen, iſt mir unerklärbar. Eben ſo frappirte es mich, als Herr A.... nachher in Erwiederung meiner Klage über den abſcheulichen Weg, der nach der Felſenſchlucht führt, aus der der Selinus hervorbricht, verſicherte (was mir ſpäter auch von mehreren Andern beſtätigt wurde), daß die Einwohner von Voſtiza bereits ſeit drei Jahren um einen Plan für ihre Stadt und die durchführende Landſtraße ſuppliziren, willig ſelbſt dazu nach Kräften beizutragen, ohne jedoch bis jetzt eine Antwort erhalten zu können. Dies erſcheint um ſo härter, da ihnen ohne einen von der Regierung approbirten Plan alles Bauen verboten iſt. Fährt die Regierung in dieſer Schläfrigkeit fort, ſo kann freilich das ſo lange verwahrloſte Land nicht vorwärts kommen.

Auf dem Rückwege betraten wir ein Feld, wo man erſt geſtern auf ein römiſches Grab geſtoßen war. Es enthielt aber nichts als Knochen und Aſche, und ward bloß von vier großen Steinplatten gebildet. Weiterhin ſahen wir hart am Wege alte Mauern, die wahrſcheinlich einem Tempel angehörten. Man behauptet, früher ein noch ganz intaktes Souterrain darunter entdeckt zu haben, das aber nachher wieder zugeworfen wurde, doch niemand hat ſeitdem von neuem nachgraben laſſen.

Ich frug zuletzt den jungen Mann, ob er auch bei der Räuberaffaire zugegen geweſen ſey? „O ja,“ erwiederte er, „aber nur als Zuſchauer, keineswegs als Theilnehmer, und,“ fuhr er fort, wäre der Anführer der Räuber nicht in den erſten Stunden gefährlich verwundet worden, es wäre ein Leichtes für die Bande geweſen, durch die um das Haus verſammelte Menge zu dringen und ſich bald in Sicherheit zu ſetzen. Denn nur drei oder vier von uns Zuſchauern nahmen thätigen Antheil an der Sache.“ Dieſer junge kräftige Mann iſt dennoch ein Anverwandter Miſſaneſi's! Ein Deutſcher würde entweder die Räuber mitbekämpft, oder das Gegentheil nicht erzählt haben.

Bei Tiſch theilte uns Herr Lontos allerlei merkwürdige Details über einige Epochen der Revolution mit. Er war gerade zur Zeit der Schlacht von Navarin Miniſter, wo er eines Tages ſich mit den Admirälen Heyden, Rigny und Codrington, bei einem Diner vereinigt fand. Nach der Tafel nahm er Gelegenheit, lebhaft in ſie zu dringen, den Griechen eine kräftige Unterſtützung zu gewähren, widrigenfalls Hydra und Spezia ohne Rettung fallen müßten. Der Admiral Rigny wollte jedoch darauf nicht eingehen, ſondern erwiederte mehrmals ausweichend, die Mächte könnten nicht thätlich eingreifen, und die Griechen müßten ſich ſelbſt helfen. Heyden ſchwieg — da faßte Codrington den Miniſter beim Arm und ſagte mit Feuer: „Seyn Sie unbeſorgt! Ich habe den Oberbefehl und werde Hydra nicht fallen laſſen;“ und bei dieſen Worten zeigte er Herrn Lontos einen Theil ſeiner Inſtruction mit dem entſcheidenden Poſtſcriptum des Herzogs von Clarence (ſpäteren Königs), dem die Griechen demnach wahrhaft ihre Exiſtenz verdanken würden. So erzählte Herr Lontos. Relata refero.

Megaspileon, den 13ten Februar 1836.

In einer ſolchen Mauſefalle bin ich noch nie gefangen worden! Der geheimnißvolle Graf oder Dämon hatte wahrlich Recht, daß nur Gefahren und Ungemach mich in Griechenland erwarteten. Schlimmeres konnte mir in letzter Hinſicht auf feſtem Lande nicht widerfahren, und der Himmel weiß, wenn es ſein Ende findet!

Mit Mühe habe ich mir ein türkiſches Schreibzeug verſchafft, wo ich mit der Feder eines Puterhahns, von zehn ungewaſchenen Mönchen umgeben, die ſich durch nichts abweiſen laſſen, meine Kalamitäten jetzt aufzeichne, während ein dicker Rauch, der die Stube erfüllt, meinen Augen unwillkürliche, aber unſerer Situation ganz angemeſſene, Thränen auspreßt, ohne daß doch das Feuer meine verklommenen Finger aufzuthauen vermöchte.

Das Wetter hatte ſich geſtern, nach heftigem Sturm und Regen, ein wenig aufgeklärt, und obgleich es ſehr kalt war, machte ich mich doch um 10 Uhr mit Lieutenant Tünnermann auf den Weg, in der Hoffnung, daß die von Zeit zu Zeit hervorblickende Sonne endlich den Sieg erringen und uns nach Megaspileon vorleuchten würde, dem erſten und reichſten Kloſter Griechenlands, das an 300 Mönche zählt, und wo wir, nach katholiſchem Maßſtabe, erwarteten, wie in Abrahams Schooße zu ruhen.

Auf einem alten venetianiſchen Steindamm führte uns die Straße zuerſt in der Plaine am Meere zwiſchen Korinthenfeldern hin, die im Sommer mit ihrem das ganze Thal bedeckenden Blättermantel einen reizenden Anblick gewähren müſſen, denn der Anbau um Voſtitza iſt überall ſorgfältig, und der Boden von reichem Ertrag. Der alte Selinus, welcher in einem breiten Bett, voll herabgerollter Steine, die Ebene durchſtrömt, war von dem letzten Regen ſo angeſchwollen, daß wir ihn nicht ohne naß zu werden, und nur halb ſchwimmend paſſiren konnten; was bei der immer ſchneidender zunehmenden Kälte ſein Unangenehmes hatte. Indeſſen eine Stunde zu Fuß gehen, während der wir die Reſte einer römiſchen Ziegelmauer beſichtigten, erwärmte uns wieder, und erlaubte mir, ohne Fieberſchauer die ſchöne, obgleich wilde Scene zu bewundern, die ſich beim Eingang des Gebirges am Bochuſia (ehemals Kerynites) entfaltete. An einem Hügel darüber befinden ſich noch einige Ueberreſte der Stadt Kerynea, die dem Fluß ſeinen Namen gab, doch ſind ſie nur höchſt unbedeutend.

Der nordiſche Gebirgszug des Peloponnes hat das Eigenthümliche, faſt gar keine Thäler, ſondern nur Schluchten in ſeiner Bildung darzubieten, weil Berggipfel an Berggipfel ſich unmittelbar anſchließen und ſteile Felſenwände mit bandartig gewundenen, zerriſſenen Schichten auf allen Seiten ſenkrecht emporſteigen. Vor uns lag ein einzelner, ſehr hoher Pik, deſſen Spitze wie abgebrochen erſchien; ſeine Seiten waren mit Kiefern von ſchöner hellgrüner Farbe bewachſen, und bis zur Hälfte ſeiner Höhe deckte ihn von oben herab tiefer Schnee.

In vielen Windungen ſchlängelte ſich nach und nach der Weg über dieſen Berg, und indem wir langſam hinanritten, hielten, der Gensd'armes wie wir ſelbſt, unſere Waffen ſtets bereit zur Gegenwehr; denn beſſere Gelegenheit für einen Ueberfall konnte es unmöglich geben, als hier in den ganz abgeſchiedenen, engen Felſengaſſen und Gebüſchen, um ſo mehr, da ſich unſere Karavane ſchon längſt in zwei Theile geſchieden hatte, weil die Maulthiere, welche die Effekten trugen, zu ſchlecht waren, um mit uns Schritt zu halten. Ich hatte alſo mit dem Lieutenant und einem der Gensd'armes, nebſt einem Negerabkömmling der Truppen Ibrahims, welcher uns als Bote diente, bald einen großen Vorſprung gewonnen, indeß des Lieutenants Diener, der meinige, und der zweite der Gensd'armes bei den Maulthieren und ihren Treibern weit zurück geblieben waren. Je höher wir waren, je mehr nahm die Kälte überhand, und in der Schneeregion war der Weg ſchon mit Eis bedeckt, was unſer weiteres Fortkommen höchſt beſchwerlich machte. Wir ſtanden nun auf einem ſo erhabenen Punkte, daß wir die Kette der Vorberge nach dem korinthiſchen Golfe zu hinlänglich dominirten, um dieſen mit ſeinen kleinen Inſeln und der Bai von Salona, nebſt der großen Oeffnung über der kaſtaliſchen Quelle, deutlich überſehen zu können. Die ganze Folge des

Parnaßgebirges mit den angrenzenden Bergen Rumeliens, breitete ſich von Lepanto bis an den einzeln hervorragenden Helikon vor uns aus; doch die höchſten Spitzen blieben alle in dunkle Schleier gehüllt. Die Götter mochten ſich vielleicht zu einem Beſuch bei den Muſen dort niedergelaſſen haben, und was wir ſahen, nur ihre harrenden Wolkenwägen ſeyn.

Nachdem wir den Berggipfel völlig erreicht, und dann an einem jähen Abhang lange Zeit wieder hinabgeklettert waren, ſahen wir ſeitwärts ein Dorf liegen, in dem zwei ſchloßartige Häuſer ſich auszeichneten. Beide ſtehen leer, und ſind, wie wir erfuhren, noch beſitzerlos, weil die Familien, denen ſie gehörten, im Kriege gänzlich exterminirt wurden. Wir folgten jetzt, geraume Zeit faſt ohne Weg, durch Felſenblöcke uns durcharbeitend, einem kleinen Bergſtrome, bis wir zuletzt über eine ſchmale und geländerloſe Steinbrücke in eine neue Schlucht hineinritten, die an Wildheit ſelbſt die Gegend um die Teufelsbrücke am Gotthard überbietet. Die ſteilen, mit ſchwarzen Fichten bedeckten Bergwände ſteigen hier über 2000 Fuß hoch aus einer ſchmalen Oeffnung himmelan, in der der Fluß von Kalávrita ſich im engſten Bette brauſend durchzwängt. Einzelne, ſeltſam geſtaltete Felsmaſſen ragen aus dem Walde an vielen Stellen hervor und wölben ſich zuweilen wie ein Dom über dem weißen Waſſerſchaume im Abgrunde. Nur ein ſchmaler Fußſteig führt am ſchroffen Abhang durch ſie hin, oft von kleinen Bächen unterbrochen, die, in Caſcaden von oben herabſtürzend, ihren Tribut dem Buráikos potamos darbringen; alle Höhen umher aber ſind von einer frühern Erdrevolution dergeſtalt mit großen und kleinen Felsblöcken überworfen, daß man glauben ſollte, irgend ein mächtiger Geiſt habe ſie, damals eben in der Luft darüber ſchwebend, von den Bergſpitzen abgeriſſen und gleich Saatkörnern niedergeſtreut. Wilder und ſchauerlicher noch ward dieſer Anblick jetzt durch einen Schneeſturm, der plötzlich eintrat und bald mit ſolcher Gewalt zunahm, daß wir Mühe hatten, uns auf den Pferden zu erhalten, und kaum noch ſo weit vor uns ſehen konnten, um den engen Weg zu erkennen. Bei dieſer Gelegenheit war Lieutenant Tünnermann, der ſein eigenes ſehr lebhaftes Pferd ritt, einmal nahe daran, zu verunglücken, da das Thier mit dem Hinterfuß vom Saume des Weges abglitſchte und ſich nur mit genauer Noth wieder aufraffte, um ſich vom Ueberſchlagen in die Tiefe zu retten. Auch mein Klepper fiel in den Steinen eines Bergbachs, wobei ein Bügel abriß, den ich während des übrigen Rittes mit viel Unbequemlichkeit entbehren mußte.

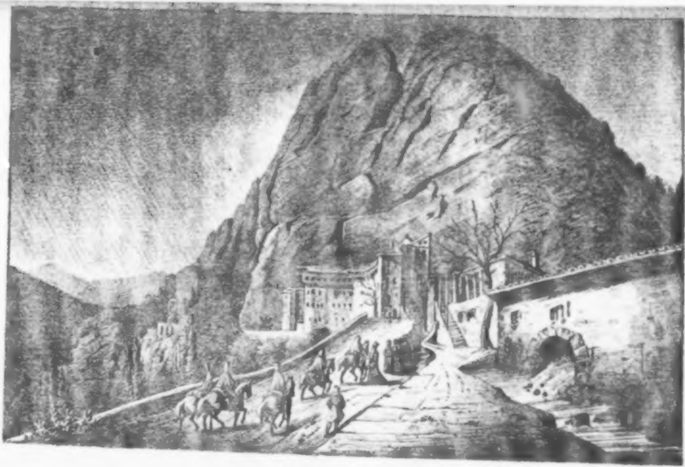
Boden, und iſt neulich ſogar in der „Staatszeitung“ durchgebrochen, welche einen Aufſatz von Lorinſer aus unſeren „Jahrbüchern“ aufgenommen hat, worin meines Erachtens die richtige Anſicht bündig und klar dargelegt iſt, eine Anſicht, die, nach meiner Ueberzeugung, immer mehr den Sieg davon tragen und in ganz Europa behaupten wird. Ungeachtet nun die Krankheit im Allgemeinen hier ſehr mäßig auftritt, und wir ſie mit Faſſung und Stärke anſehen, ſo bringt doch ihre Gegenwart, wie Ew. Durchlaucht ganz richtig vorausſetzen, einige Befangenheit in alle Lebensarten, und die Geſelligkeit empfindet merkliche Stockungen. In unſerem Hauſe jedoch eben ſo ſehr aus anderen Urſachen, als wegen der Cholera unmittelbar; der Herbſt wirkt mit ſeinem, wenn auch ſchönen, doch nicht gefahrloſen Wetter auf unſere Kränklichkeit ein, viele Perſonen ſind verreiſt, die Stimmungen ſind ungünſtig u. ſ. w. Die Einſamkeit iſt auch, für mich wenigſtens, mehr als je Bedürfniß, denn in den meiſten Fällen wünſch' ich die Anderen ſtumm und muß es ſelber ſein! Ich kann und darf täglich weniger reden, beſonders über das, was gerade am meiſten reizt und bewegt, und mich am meiſten beſchäftigen muß, über die politiſchen Angelegenheiten.

Die Berliner Geſellſchaft leidet an früheren und tieferen Uebeln, als die Cholera, und dieſe wird längſt wieder geſchwunden ſein, wenn man noch über jene forſchen und an ihrer Heilung herumverſuchen wird! Unabhängige Geiſter und Verhältniſſe fehlen uns, aller ſelbſtſtändige Lebensmuth iſt in der Beamten-Dienſtbarkeit erſtickt.

Was in der großen Welt jetzt an Frauen hier zu finden iſt, entſpricht ganz dem Männerthum, Mägde und Lakaien im Putz, weiter nichts! Wer die Zeiten vor 1806 mit den jetzigen vergleichend darſtellte, welche Klüfte fände der zu überſpringen! —

Das Ableben der Frau von Fouqué hat uns tief geſchmerzt, wiewohl ſie in den letzten Zeiten eine beinahe feind-

Nach einer Stunde immer ſchwierigern Fortkommens lag der Schnee bereits einen Fuß hoch auf dem Wege, doch hatte ſich der Wind und die vorige Dunkelheit etwas gemindert, ſo daß wir zwiſchen den dicht herabfallenden Flocken endlich den abenteuerlichen Bau entdecken konnten, der wie ein Schattenbild an der ſtutzenden Felſenwand vor uns angeheftet zu ſeyn ſchien. Dieſe Wand ſteigt ſo glatt und perpendikulair zu ungeheurer Höhe hinan, daß, wenn man von ihrem Fuß aus an ihr hinaufzuſchauen verſucht, man vollkommen denſelben Schwindel empfindet, als ſtehe man an einem Abgrunde, es kommt Einem nur vor, als habe ſich dieſer umgekehrt. Da auch der Bergabhang, über dem das Kloſter an der erwähnten Wand hängt, ſehr ſteil iſt, ſo iſt man genöthigt geweſen, den Weg in fortwährendem weiten Zickzack hinaufzuführen. Auf dieſem kommt man nun wohl zehnmal ganz nahe bei den Gebäuden vorbei, und glaubt ſie ſtets bei der nächſten Biegung gewiß zu erreichen, wird aber immer von neuem getäuſcht; ja ſelbſt wenn man zuletzt wirklich oben iſt, möchte man ſich abermals für geäfft halten, und nur die Silhouette der weitläufigen Burg vor ſich zu haben meinen, welche die Entfernung vorgeſpiegelt. Denn das eigentliche Kloſter befindet ſich ungeſehen in einer gigantiſchen Höhle von 90 Fuß Tiefe



[illegible]

und 180 Fuß Länge, vor deren Oeffnung nur eine gleich lange, 70 Fuß hohe und 12 Fuß dicke Mauer mit vielen Reihen kleiner Fenſter, Balkonen und einigen Thürmchen auf ihrer Spitze, vorgezogen worden iſt. Alle bewohnten Räume, die Küche u. ſ. w. ſind, mit einziger Ausnahme eines viereckigen Thurmes zur Seite, im Innern der Höhle ſelbſt verborgen.

Sobald wir uns dem Eingang näherten, hörten wir das lang fortgeſetzte Läuten einer Glocke, deren heiſerer, ungaſtlicher Klang nicht viel Gutes prophezeihte. Gleich darauf drangen aus dem gothiſchen Spitzbogen des Thores, trotz des noch immer heftigen Schneewetters, die Mönche in Prozeſſion hervor, um uns zu empfangen. Sie glichen vollkommen einer Anzahl Warſchauer Juden, als ſie ſich, in zerriſſenen Kleidern und von Schmutz ſtrotzend, neugierig um uns drängten und uns die Hand auf dem Pferde reichten, wo wir, wie Schneemänner, halb eingefroren ſaßen. Das Innere des Kloſters übertraf leider noch alle Erwartungen, welche das Ausſehen der Mönche erregt hatte, und der Schmutz und Geſtank, welcher allerwärts darin herrſchte, war ſo gräßlich, daß mir die ganze Begebenheit als kaum in der Realität möglich, und nur ein böſer Traum zu ſeyn dünkte.

Schwarze halbvermoderte Holztreppen hinan, auf denen ein Mönch mit trübe brennender gelber Wachskerze voranleuchtete, führte man mich bis in den oberſten Stock des Thurmes in die Stube des abweſenden Prälaten, eine eingeräucherte Kammer mit Kalkwänden, die auf der einen Seite einen Kamin mit einer Calotte von haarigem Zeuge hatte, wo naſſes Holz nicht brennen wollte; die andere verdeckten unangeſtrichene Holzſchränke; auf der dritten waren vier Fenſter eng neben einander angebracht, deren zerbrochene Glasſcheiben durch hundert Papierſtreifen geflickt waren; auf der vierten ſtand eine Ottomane, halb mit zerriſſenem Kattun, halb mit einer Flanelldecke überzogen, beides durch Flecken und Staub im höchſten Grade eckelhaft gemacht. Im zweiten Drittel der Stubenhöhe waren an den Wänden Repoſitorien ringsumher befeſtigt, die man mit dem degoutanteſten Gerümpel bedeckt hatte, das ſich die Einbildungskraft erdenken kann, alte Lappen, ſtinkende Pantoffeln, Medizinen, eine Klyſtirſpritze und unter andern auch vier große Flaſchen mit Blutegeln gefüllt. Die erdfarbenen Dielen verbarg kein Teppich, und der mannigfache Parfüm, den die wie Ameiſen hereindringenden Mäuſe um ſich verbreiteten, vollendete die Deſolation dieſer Wohnung.

Ich tröſtete mich noch damit, bei Ankunft meiner Sachen jeden Winkel mit Teppichen und Tüchern belegen und verhängen zu können, vorher aber von unſern Leuten eine totale Reinigung vornehmen zu laſſen, gerieth jedoch in eine zweite Verlegenheit, als der Küchenmeiſter, deſſen Ausſehen ich nicht beſchreiben mag, mir in ſeiner fettigen Hand eine Schale mit von Staub grauen Konfitüren, nebſt einem gleich unreinen Glaſe Waſſer offerirte, und ſich durchaus damit nicht abweiſen laſſen wollte. Die darauf folgende Taſſe mit Kaffee war von einem noch gefährlicheren Anſehen, und der Eckel, der ſich meiner immer mehr zu bemächtigen anfing, wurde bald größer, als ich ihn je in Afrika in dem elendeſten Araberzelte empfunden habe. Indeß verging Stunde auf Stunde, der Schnee fiel immer dichter nieder, und keiner unſerer Leute erſchien! Wer mich zwiſchen einem Dutzend dieſer unappetitlichen Mönche, die überdies in ihren Manieren die größte Dreiſtigkeit und Familiarität an den Tag legten, eingezwängt geſehen hätte, ohne daß ich ſie weder los werden, noch mit ihnen anders als durch Zeichen mich unterhalten konnte, würde ſich an mir und meiner kläglichen Miene gewiß nicht wenig beluſtigt haben, vorausgeſetzt, daß er nicht genöthigt geweſen wäre, meine traurige Lage zu theilen.

Dieſe Leute ſind ſo in Allem zurück, daß ſie z. B. kein anderes Mittel kennen, das Feuer anzufachen, als nach der Reihe durch ein Flintenrohr darauf zu blaſen, und andere Meubles der größten Nothwendigkeit auf eine Weiſe entbehren, wovon man ſich kaum eine Vorſtellung machen kann. So hatte das ganze Kloſter, wie es ſchien, nur ein großes Waſchbecken; daſſelbe Handtuch diente dabei Allen, wahrſcheinlich ſo lange es zuſammenhält; andere Tücher wurden abwechſelnd zur Deckung des Bettes wie des Eßſchemels (ein Tiſch iſt es nicht zu nennen) gebraucht — kurz es überſteigt ſolche mehr als thieriſche Schweinerei allen Glauben, wie alle menſchliche Erlaubniß.

Als jede Hoffnung geſchwunden war, meine Diener und Sachen noch ankommen zu ſehen, brachte man das erwähnte wurmſtichige Vehikel herein, legte ein zerriſſenes Tuch darauf, was bis jetzt über einen Theil der Ottomane gebreitet geweſen, mit Meſſern und Gabeln, die gar nicht anzufaſſen waren, und ſervirte die zuſammengeworfenen Reſte eines aufgewärmten Huhnes und eines Puters, nebſt ſteinhartem Käſe, Brod und rohen Zwiebeln. Einer der Mönche, der etwas italieniſch radebrechte, entſchuldigte die ſpärliche Bewirthung damit, daß man mich geſtern und nicht heute erwartet habe, eine ganz leere Ausflucht, wie man ſieht, und um ſo mehr, da die Mönche ſchon längſt durch ein halbes Dutzend Empfehlungsbriefe der angeſehenſten Bewohner von Patras, wie durch zwei Befehle des Nomarchen und Eparchen wußten, daß ich einige Tage bei ihnen zuzubringen gedenke, und dennoch nicht die mindeſte Anſtalt zu einem irgend dezenten Empfang gemacht hatten. Ich dankte für Alles und bat nur um einige geſottene Eier nebſt einer reinen Serviette, welche letztere jedoch nicht zu erlangen ſtand. Der Wein vom eigenen crû wäre nicht übel geweſen, wenn er nicht mit Harz angemacht worden, und folglich wie Firniß geſchmeckt hätte. Nach dieſem Mahle legte ich mich, in meinen nun am Feuer ziemlich getrockneten Mantel gewickelt, auf den mit Kattun überzogenen Theil der Ottomane, als dem verhältnißmäßig reinlichſten, nieder, erleuchtet von einer mephitiſchen Duft aushauchenden Lampe, die am Kamin aufgehangen war, und kaum die Rauchatmoſphäre der kleinen Stube mit ihrem ſchwachen Strahl zu durchdringen vermochte.

Den 15ten.

Die ganze Nacht dauerte das Schneewetter fort, und erſt am Nachmittag des folgenden Tages langten die Leute mit den Maulthieren an, nach verſchiedenen Unglücksfällen, die ſie unterwegs erlitten, und mit der angenehmen Nachricht, daß, wenn es nur noch kurze Zeit ſo fortſchneie, an eine weitere Paſſage im Ge-

Gebirge nicht mehr zu denken ſey. Daſſelbe Wetter hielt aber bis zum zweiten Morgen ununterbrochen an, und ich finde mich nun in dieſem ſchauerlichen Kloſter bis auf ungewiſſe Zeit regelmäßig blockirt, mit der ſichern Ausſicht auf den denkbar widrigſten Aufenthalt mehrerer Tage, ärger als ein Gefängniß. Dies iſt allerdings hart, doch hat ſich wenigſtens des Herrn Prälaten ſchauderhafter Schlupfwinkel ſeitdem in Anſehen und Luftbeſchaffenheit bedeutend verändert; ja, wäre der Zug durch die zerbrochenen Fenſter, der Rauch aus dem Kamine und die zudringlichen Mäuſe noch daraus zu entfernen, ſo könnte ich mein Schickſal mit philoſophiſcher Ruhe ertragen; unter den obwaltenden Umſtänden aber gehört viel Ueberwindung dazu.

Ich verwandte einen Theil des Tages darauf, das Innere des Kloſters und die Kirche in der Höhle zu beſehen. Das erſte zeigt überall nur Unrath und Elend, die zweite aber iſt voller Reichthümer und alter Bilder, die zum Theil nicht ohne Intereſſe, obgleich alle ohne Kunſtwerth ſind. Einige in Conſtantinopel auf rothem Atlas in Gold, Silber und bunter Seide geſtickte Darſtellungen würden die Damen entzücken, denn vortrefflichere Stickerei ſah ich nie; auch mehrere in vergoldetem Silber getriebene Thüren ſind bemerkenswerth, ſo wie höchſt kunſtreiches Schnitzwerk in Holz, namentlich ein Biſchofsſtab, das Geſchenk einer griechiſchen Kaiſerstochter, von bewundernswürdig feiner und geſchmackvoller Arbeit. Der Boden der Kirche iſt mit Marmor belegt und mit Sonne, Mond und Sternen, ſowie allerhand myſtiſchen Figuren geziert. Die wirkliche Sonne leuchtet dagegen dieſer Kirche nie, es brennen aber ſtets Lampen oder Wachslichter darin, und das ganze Geſchäft der Mönche, welche die größten Faullenzer im Lande ſind, beſteht nur in den albernſten Zeremonien, denen ſie hier, jeder in ſeiner Tour, obliegen müſſen. Zu ihrer Bedienung haben ſie faſt eben ſo viel junge Knaben zwiſchen 11—16 Jahren, als Mönche im Kloſter ſind. Mehrere unter dieſen waren außerordentlich ſchön, ſo wie ſich auch unter den Mönchen ſelbſt viel ſchöne Männer mit herrlichen Köpfen à la Titian und Rembrandt befanden; aber die allgemeine Unreinlichkeit geſtattet keinen Genuß, ſelbſt an der vollendetſten Schönheit, und nach kurzer Betrachtung mußte man ſich immer mit Widerwillen von dieſen in Schmutz getauchten Geſtalten abwenden. So viel iſt gewiß, daß mir nie etwas Aehnliches vorgekommen iſt, und Lieutenant Tünnermann, der doch das Land ſchon lange kennt, verſicherte gleichfalls, daß er hier Alles übertroffen finde, was er bisher im griechiſchen Reiche von Saloliche Stellung gegen uns haben wollte, und mir es beharrlich nachtrug, daß ich die Briefe des Verſtorbenen gelobt. Sie hatte zuletzt eine grobe, harte Haut, aber die aus einer feineren nach und nach geworden war. Fouqué lebt bei ſeinem Stiefſchwiegerſohn Oberſt von Pfuel in Spandau, und macht ſchwache Gedichte, wird aber ſpäter nach Nennhauſen zurückkehren. Ich bedaure ihn ſehr; ſein Leben iſt doch ganz zerrüttet.

Der General von Pfuel, den die troſtloſen Geſchichten von Neuchatel wieder in die Schweiz gerufen, hat während ſeiner hieſigen Anweſenheit die „Briefe eines Verſtorbenen“ mit größtem Wohlgefallen und Behagen geleſen; den dritten und vierten Theil konnt' ich ihm nicht geben, ſondern nur ſagen, daß man ſie von Woche zu Woche erwarte. Vielleicht begegnet er ihnen unterwegs.

Wir leſen mit größtem Antheil die öffentlichen Nachrichten von dem Beſuche des Kronprinzen und der Kronprinzeſſin in Muskau; daß die herrliche Schöpfung endlich von dieſen Augen geſehen worden, war mir ſchon eine Genugthuung. Wie ſchön muß es in dieſen Tagen dort noch ſein, und wie geſund der ganze Aufenthalt! Mich freut, daß Sie und die Fürſtin es genießen! —

Leſen Ew. Durchlaucht ohne Säumen den Roman Notre-Dame, par Victor Hugo, ein merkwürdiges Buch, das einen wenigſtens nicht leer noch gleichgültig entläßt. Auch Schefer ſollt' es billig nicht ungeleſen laſſen. Eine ſteinerne Vegetation, wie die des Bauwerkes, von dem der Name gewählt iſt. —

Alles Schönſte und Beſte, jede Bewahrung und Förderung Ihnen und der verehrten Fürſtin!

In treuer Verehrung und Ergebenheit

Ew. Durchlaucht

gehorſamſter

K. A. Varnhagen von Enſe.

saur

BIBLIOTHEK DER DTSCH. LITERATUR 3-598-52254-1
PUCKLER-MUSKAU,H.VON FN. 09348/019

perie zu beobachten Gelegenheit gehabt. Demungeachtet rechnet man die Einkünfte des Kloſters wenigſtens auf 50,000 Colonaten jährlich, ſo daß jede anſtändige Annehmlichkeit eines civiliſirten Lebens in der Mönche Bereich ſtünde und auch noch genug für ihre Privatfamilien in abſteigender und aufſteigender Linie außer dem Kloſter übrig bliebe. Da man die kleinen Klöſter aufgehoben hat, welche eben ſo populär beim Volke waren, als die großen, und vielleicht mehr Nutzen als dieſe ſtifteten, ſo ſehe ich wirklich nicht ein, warum man die letzteren verſchont. Es wäre eine wahre Wohlthat, wenn ein ſolcher Düngerhaufen zur Befruchtung für das allgemeine Beſte verwendet werden könnte. Doch die Zeit dazu iſt freilich noch nicht für Griechenland gekommen, für welches die Klöſter ohne Ausnahme annoch, wenn auch in nichts Anderm, doch in Hinſicht auf Landnutzung, die beſten und wahrſcheinlich einzigen Muſterwirthſchaften abgeben, ſo weit Routine reicht.

Die kraſſe Unwiſſenheit der hieſigen Mönche entſpricht der Natur ihrer Umgebung. Die meiſten derſelben können weder leſen noch ſchreiben, und keinen fanden wir, der nur in der Geſchichte ſeines Vaterlandes, geſchweige denn in Dingen, die andere Länder oder irgend eine Wiſſenſchaft betreffen, die geringſte

Kenntniß hatte. Der Aberglaube ihrer Religion, nebſt allen abgeſchmackten Legenden derſelben, war das Einzige, was ihnen bekannt zu ſeyn ſchien.

Den 17ten.

Ich habe es oft erfahren, auch wohl geſagt, und hier beſtätigt es ſich wieder: Man gewöhnt ſich an Alles! Das Wetter bleibt, mit wenig Intervallen, daſſelbe; wir ſind nun förmlich verſchneit, und ich muß **bongré malgré** mit den Mönchen haushalten, bis die Straßen wieder offen ſind. Schon vertragen meine Augen den Rauch recht leidlich, und der eiskalte Zug kommt mir manchmal ganz nordiſch behaglich vor. Gepichter Wein mit Waſſer gemiſcht, ſchwarzes Brod, Eier und Zwiebeln ſind gewiß für die Geſundheit eine ſehr heilſame Diät, und beſonders empfehle ich, nach der Vorſchrift eines muhammedaniſchen Arztes, die rohe Zwiebel jedem Reiſenden in fremden Ländern als das beſte Präſervativ gegen alle Krankheiten, die das Klima verurſacht, wie Fieber, Diſſenterien u. ſ. w. Es iſt kein ganz angenehmes Mittel, aber von vortrefflicher Wirkung.

Vermittelſt meines griechiſchen Dieners kann ich nun mit den Pfaffen mich wenigſtens unterhalten, deren Naivität ſpaßhaft genug iſt. Ganz eben ſo, wie bei den Arabern, muß ich ihnen alle meine Sachen zeigen, die ſie mit kindiſcher Freude betrachten, auch mir oft, gleich jenen, Verſchiedenes davon abzubetteln verſuchen. Einer der Vornehmſten war ſehr zufrieden, eine Stange Siegellack und zwei Cigarren erobert zu haben — die letztern heimlich — denn die Mönche dürfen nicht mehr rauchen, ſeitdem das Kloſter einmal durch eine Pfeife angezündet wurde und ganz abbrannte. Drei oder viermal ward es auch ſpäter vom Feuer verheert, was bei den hieſigen Anſtalten nicht zu verwundern iſt, und ich ſehe jeden Abend mit einer ähnlichen Beſorgniß auf den kameelhärnen Rauchfang meines Kamins hin, unter dem eine Viertelklafter Holz wie ein Auto da fé brennt, mit vergeblicher Bemühung, die luftige Laterne zu erwärmen, in der ich in, und häufig über den Wolken wohne. Ich habe erwähnt, daß einer der Mönche etwas italieniſch ſpricht, was ſich jedoch ziemlich auf die Worte „capisco“ und „tale quale“ beſchränkt, die er überall anbringt. Ich habe ihm deßhalb, zum großen Gaudium ſeiner Kameraden, die ihn jetzt ſelbſt ſo zu rufen anfangen, den Beinamen des Pater Talequale gegeben. Dieſer ſehr pfiffig ausſehende Geiſtliche iſt der Gelehrte des Kloſters, und erregt wegen des Airs, das er ſich deßhalb gibt, die Eiferſucht aller Uebrigen. Als ich ihm neulich aus einer engliſchen Reiſebeſchreibung mehrere Details über Megaspileon und die darin enthaltenen Gegenſtände vorlas, deren Richtigkeit ihn in Verwunderung ſetzte, ſagte er mit capabler Miene: „Dies Buch muß von Pauſanias ſeyn, der einzige Reiſende in Griechenland, der von Allem ſo genau unterrichtet war" — in welchem frommen Glauben ich ihn beſtärkte.

Da es noch immer ſchneit, und jeder Gang ins Freie faſt unmöglich iſt, durchſuchte ich das ganze Kloſter von neuem, muthig durch den Kehricht watend, der auf Treppen und Gängen, die wahrſcheinlich noch nie gereinigt wurden, faſt eben ſo tief lag als der Schnee draußen. Die gigantiſche Höhle und ihre ingenieuſe Benutzung ſind indeß ſehr merkwürdig. Zur Zeit Ibrahims hatten ſich die Mönche ganz darin eingeſchloſſen, und ſich ſogar zwei Kanonen verſchafft, die noch hier ſind, einen 36- und einen 24-Pfünder. Man hat ſie ihnen ſeitdem wieder abnehmen wollen, doch die Genie-Offiziere erklärten, wie in Lepanto: es ſey zu ſchwierig und der enormen Koſten jedenfalls nicht werth, ſie herabzuſchaffen, wie aber die Mönche ſie hingebracht, begriffen ſie nicht. In jener Epoche ward auch eine Mühle zum eigenen Getreidemahlen in der Höhle angelegt, ſo daß die Mönche ganz gefaßt darauf waren, wenn es hätte ſeyn müſſen, Jahr und Tag ihre unterirdiſche Wohnung nicht mehr zu verlaſſen. Die Zellen ſind recht bequem für eine bis drei Perſonen eingerichtet, und rund herum mit Divans und weichen Kiſſen verſehen, die zugleich als Betten dienen, aber allen fehlt mit der Reinlichkeit auch die friſche Luft. Die Tracht ihrer Bewohner, die ſie, wie die Türken, Tag und Nacht anbehalten und nicht eher wechſeln, bis ſie vom Leibe fällt, erſchien mir übrigens eben ſo bequem als ſchön, wenn ſie nur weniger ſchmutzig wäre. Sie tragen eine weite und lange Tunika, meiſtens von grüner Farbe und aus einem feinen wollenen Zeuge gefertigt, die über der Taille von einem Gürtel zuſammengehalten wird; darüber einen ſchwarzen oder braunen faltenreichen Aermelpelz. Das lange Haar und der volle Bart ſteht vortrefflich dazu, wie die ſchwarze Toque von eleganter Form, die ſie auf dem Kopfe tragen und nie abnehmen, als vielleicht beim Schlafen. Ihre pantoffelartigen weiten Schuhe werfen ſie, gleich den Orientalen, ab, wenn ſie auf einen Teppich treten, und an den grauen wollenen Strümpfen, die dann zum Vorſchein kommen, iſt wenigſtens nicht zu ſehen, wie lange ſie ungewaſchen ſeyn mögen. Im Sommer gehen ſie wahrſcheinlich barfuß.

Die kleine Bibliothek des Kloſters enthält nur kirchliche Manuſcripte mit wenigen ſehr ſchlechten Miniaturbildern, und einen gedruckten Homer, aus dem verſchiedene Blätter herausgeriſſen waren, nebſt einigen andern neuen Büchern, von denen jedoch keins benutzt worden zu ſeyn ſchien, bis auf das Gott weiß wie hierhergekommene italieniſche Opernbuch der **pazza por amore**, in deſſen Blättern ein Stück Käſe eingewickelt war. Von einem Manuſcript über Alchymie, deſſen Leake erwähnt, wollte man nichts wiſſen, auch hätte es mir nichts helfen können, da ich in der griechiſchen Sprache eben ſo unwiſſend bin, als die Mönche in Allem außer dieſer.

Nebſt der großen Kirche, die ich beſchrieben, befinden ſich auch noch drei kleinere in den drei verſchiedenen Etagen der Höhle. Die Wände derſelben ſind durchgängig bemalt, doch haben Rauch und Feuchtigkeit dieſe Malereien meiſtentheils zerſtört. In einem größeren Saal unten iſt die Geſchichte Joſephs abgebildet und beſſer erhalten, die mir Pater Talequale mit Hülfe Anzi's, als eine mir ganz unbekannte Sache, ſorgfältig erklärte. Bei dem Capitel der Potiphar blieb er jedoch die Auskunft ſchuldig, und half ſich bei meinen inquiſitiven Fragen mit der ſchlau gegebenen Antwort: „**non capisco.**“

Das Merkwürdigſte der ganzen Anſtalt iſt ohne

Zweifel der Keller, voll Fäſſer, die dem weiland Heidelberger nicht viel nachgeben. Eine Quelle herrlichen eiskalten Waſſers ſprudelt dort zugleich aus dem Felſen, und die uns begleitenden Mönche meinten lachend, der Pater Kellermeiſter, der uns dies Allerheiligſte aufgeſchloſſen, verdiene in dem Baſſin, das ſie anfüllt, erſäuft zu werden, weil er ihnen ſtets den Wein mit ihrem ſchädlichen Inhalt bis über die Hälfte miſche. Gewöhnlich eſſen die Mönche in ihren Zellen, wo ſie ſich ſelbſt ihr frugales Mahl bereiten, nur an gewiſſen Tagen ſpeiſen ſie in einem furchtbar ausſehenden Gewölbe an ſchwarzen Tafeln zuſammen, über die an der Decke eine Reihe Bockshäute aufgehangen ſind, welche den Wein enthalten. Ein und derſelbe zinnerne Becher dient dabei für die ganze Geſellſchaft.

Die Mönche von Megaspileon beſitzen eine Art republikaniſcher Verfaſſung mit zwei Senaten, einen erſten dirigirenden von acht, und einen zweiten von zehn Mitgliedern. Doch verringert oder vermehrt ſich dieſe Zahl nach Umſtänden. Der zweite Senat wird, wie ſie ſagen, vom erſten gewählt, und der erſte vom zweiten; eine ſeltſame Einrichtung, deren Anfang eben ſo wenig begriffen werden kann, als die Myſterien unſerer heiligen Religion ſelbſt, denn um die Sache möglich zu machen, muß wenigſtens einer dieſer Senate nothwendig von Ewigkeit her exiſtirt haben. Der erſte Senat ballotirt auch den Prälaten aus ſeiner Mitte, der alle Jahre von neuem erwählt wird, doch verhindern die Statuten nicht, daß derſelbe Mönch immer wieder dazu beſtimmt werde. Das Gouvernement hat jetzt, wie ich hörte, drei Mitglieder aus dem erſten Senat zu ſeinen Commiſſarien ernannt, um ihm einen jährlichen Rapport über die ganzen Affairen des Kloſters abzuſtatten, doch bezweifle ich, daß dieſer ſehr wahrhaft ſeyn mag. Unter türkiſcher Herrſchaft wurden die Mönche von Zeit zu Zeit willkürlich taxirt, und erhielten ſich, wie es ſcheint, ziemlich wohlfeil, vermöge gelegentlicher Beſtechungen in Conſtantinopel. Jetzt müſſen ſie regelmäßige Abgaben zahlen, über deren Höhe ſie gewaltig jammern, und in dieſer Hinſicht den Verluſt des alten Regiments bedauern, weil ſie behaupten, ſeitdem weit härter gedrückt zu ſeyn. Man kann ihnen jedoch nur wenig auf's Wort glauben.

Einen ſpaßhaften Beweis für die Induſtrie der Mönche erzählte mir mein Begleiter. Sie pflegen jährlich Einen aus ihrer Mitte mit Reliquien im Lande umherzuſchicken, der dieſe Dinge theils verkauft, theils ſonſt mildthätige Geſchenke dafür von den Gläubigen einſammelt. Da aber dieſer Handelszweig ſchwer zu kontroliren war, ſo beſchloſſen die Mönche, die Commiſſion zu verpachten, und ſtellten eine förmliche Lizitation unter ſich an, wo dann der Meiſtbietende mit den Reliquien abging.

Ueber meine hieſige Wohnung, ſo ſchlecht ſie iſt, darf ich mich nicht beklagen, denn König Otto hat auch da logirt, doch nur wenige Stunden darin ausgehalten. Des Lachens konnte ich mich aber unmöglich erwehren, als mir der proto Pápa erzählte, daß man die Mittagstafel für Seine Majeſtät in dem bewußten bodenartigen Vorſaal angerichtet hatte, der nach der genannten Wohnung führt und an welchen unmittelbar (und ſichtlich) der, ſeine Nähe den Geruchswerkzeugen noch viel fühlbarer verkündende .... ſtößt. An dies Gaſtmahl wird der arme König wohl auch Zeitlebens gedenken.

Das Kloſter hat noch mehrere Nebenhäuſer, zu Wohnungen für Fremde beſtimmt, die in der Regel nie das Kloſter ſelbſt betreten dürfen, und ſich dann, für ihr Geld, wahrſcheinlich viel beſſer außerhalb befinden; ferner mehrere Ställe, Wirthſchaftsgebäude u. ſ. w. Der ſteile Abhang, an dem das Ganze ſteht, iſt bis auf den Boden der Schlucht hinab mit kleinen Terraſſengärten bedeckt, die in allen Richtungen angebracht ſind, und mit dem pittoresken Schloß, nebſt der über dieſem ſich aufthürmenden Felſenwand, das

39.

Rahel an Pückler.

Sonntag, den 9. Oktober 1831, halb 12 Uhr.
Morgenwolkiges Wetter; bald mit Sonne
beſchienene Wolken, bald nicht. Friſcher
Südweſt?!

Auf der Stelle will ich ſchreiben, nachſichtiger, vielerfahrener, in Freundſchaft ſtandhafteſter Fürſt; ſo trifft Ihr ſo eben angekommener Brief „die ſchandhafte Hälfte meines Herzens" — wie Hamlet zur Mutter ſpricht — ich werf' ſie weg, wie er anrathet, da ſie mich gegen Sie in Sünde verſetzte. Was verdarb aber dieſes Herz? Elend. Influenza, harte, mit Nachwehen; Influenza, auch von mancher anderen als Krankheitsſeite. Stockiges Berlinerleben, und dann die gräuelmachende, dumpfe, unbekannte, verſchrieene Annäherung des großen Uebels — ich nenn' ſie nicht, die infamirende Krankheit, ſich angeſteckt zu fühlen, zu meinen, nicht mehr fliehen wollen, könnte man es auch noch; dies iſt mir, was mir ein neues, lähmendes, nie beobachtetes, ganz verworfen fremdes Bewußtſein. Und was hab' ich alles entdeckt! daß ich der größte Ariſtokrat bin, der lebt. Ich verlange ein beſonderes, perſönliches Schickſal. Ich kann an keiner Seuche ſterben; wie ein Halm unter anderen Aehren auf weitem Felde, von Sumpfluft verſengt. Ich will allein an meinen Uebeln ſterben; das bin ich; mein Karakter, meine Perſon, mein Phyſiſches, mein Schickſal. So find' ich zum Beiſpiel Madame Heinrich Beer ihr großes Unglück; jetzt, der der ſchönſte, tugendhafteſte, begabteſte elfjährige Knabe in Töplitz an einer Hirnentzündung geſtorben iſt, doch nicht abjekt; denn die faule Krankheit hat ihn doch nicht gemäht! Nie bleibe ich mehr in ſolcher Peſt, wenn ich fliehen kann. — Jetzt iſt alles gut; bloß noch ennuyanter. Viele Wohlthaten richtig, ſogar klug — alſo viele Oekonomie; ſogar eingeſtanden. Stille Stagnation. Straßenleere. Theater alleroriginellſte Schauſpiel gewähren. Viele dunkle Cypreſſen ragten aus dem Schnee der Gärten hervor, doch ſchienen ſie, troß ihres hohen Alters und ihrer Größe, nur Zwerge gegen den ungeheuern Maßſtab der Gegenſtände umher. Auf dem luftigen Pavillon, in dem ich hauſe, prangt außerhalb ein ſchwarzes Kreuz an der Mauer, in Form des preußiſchen eiſernen; denn der Berg, welcher dieſem Bezirk den Namen gibt, heißt zum heiligen Kreuz. Die größte Heiligkeit des Kloſters beſteht jedoch in einem affreuſen braunen Wachsbilde der Jungfrau, das der heilige Lukas verfertigt hat. Außer dieſem, belehrte mich Talequale, gibt es nur noch zwei von demſelben Verfaſſer, wovon das eine in Rußland iſt, das andere aber noch nicht aufgefunden wurde — alſo noch in Reſerve bleibt. Demungeachtet erinnere ich mich, in Italien ſchon zwei oder drei dieſer angeblichen Kunſtwerke des heiligen Lukas geſehen zu haben, von denen auch dort bei jedem behauptet wurde, es ſey das einzige ächte. Während einer der Zeremonien, die vor dieſem Bilde in der großen Kirche ſtattfanden, warf ſich der mit der Stola bekleidete Pfaffe wenigſtens hundertmal zur Erde, und hatte in dieſem blitzſchnellen Niederwerfen und Wiederaufſpringen eine ſo bewundernswürdige Fertigkeit erlangt, daß ſicher kein

Seiltänzer-Bajazzo es ihm mit derſelben Velozität und Ausdauer nachzumachen im Stande geweſen wäre. Für Leute, die ohnedies gar nichts zu thun haben würden, iſt eine ſolche Art Turnen gewiß eine ſehr heilſame Motion.

In den kurzen Zwiſchenräumen des ſchlechten Wetters verſäumte ich nie, mich auf der offenen Galerie, die am obern Ende der Mauer hinläuft, einzufinden, um von dort hinab abwechſelnd in die Tiefe nieder und an der Felſenwand hinaufzuſchauen — ein wunderbarer Anblick, deſſen ich nicht müde wurde. Dennoch ſieht man nur wenig; nichts eben als über ſich die ſenkrechte, ſchauererregende, glatte Steinmaſſe von mehr als 300 Fuß Höhe, nach unten gewendet, über das Labyrinth von Terraſſen hinweg, in eine enge, mehrere hundert Fuß tiefe, ſich weit hinziehende Bergſpalte, die von zwei hohen Bergrücken eingefaßt wird, welche ſich dreimal höher erheben, als die Spalte tief iſt — und gegenüber den noch koloſſalern Berg Rochico, der, gleich einem vorgezogenen weißen Vorhang, den Abgeſchiedenen die ganze übrige Welt verbirgt. Außer einigen röthlichen Felſen, deren Kuppen noch hie und da ſeitwärts hervorſchauen, ſind überall keine andern Farben ſichtbar, als das blendende Weiß des Schnees, und das Schwarz der Tannen. Man glaubt in Nova Zembla zu ſeyn.

Eben ſchneit es ſchon wieder mit Macht und der proto Pápa ſagt ſeufzend, daß ſeit 1812, wo Napoleon in Rußland erfroren ſey, wie man ihm erzählt, ſie keinen ähnlichen Winter hier erlebt hätten! Dem ſey indeß, wie ihm wolle, ich kann doch mit Schillers Worten ausrufen: Auch ich bin in Arkadien geweſen! und gewiß werde ich nie in meinem Leben Schnee und Schmutz wiederſehen, ohne Arkadiens fröſtelnd zu gedenken.[1]

Den 18ten.

Nach Regen folgt Sonnenſchein, und nach Schneegeſtöber endlich auch! Der heutige Tag war ſo glänzend als die goldene Glorie um das Haupt der Jungfrau des heiligen Lukas, und man mag ſich leicht vorſtellen, daß ich ihn nicht unbenutzt ließ. Die Felſenwand zu erſteigen nebſt dem darüber liegenden hohen Berg, wo über den Fichten ein weithin ſichtbares hölzernes Kreuz errichtet iſt, ward beſchloſſen und trotz aller Schwierigkeiten ausgeführt. Zwei der rüſtigſten Mönche mußten, nach vielem Sträuben, mit Schaufeln voraus, um ein wenig Bahn zu machen, und ich folgte. Unglücklicherweiſe hatte Francis, dem ich nichts abſchlagen kann, durchaus mitgewollt, und da wir bald in dem aſchigen Schnee bis über die Kniee wateten, ja manchmal bis über den Leib hineinfielen, mußte ich den Hülfloſen, der gänzlich darin verſchwand, den größten Theil des Weges ſelbſt tragen, denn der kleine Teufel läßt ſich von niemand Anderem handhaben, ohne ihm den guten Dienſt mit heftigen Biſſen zu vergelten. Dieſer tiefe Schnee, ſo ermüdend er war, hatte indeß das Gute, daß wir mit ſeiner Hülfe an allen Abgründen ſichern Fußes hinklettern konnten, wo es oft ohne ihn kaum möglich geweſen wäre, wie wir an einigen Stellen, wo ihn der Wind hinweggeweht, zur Genüge inne wurden. Die Ausſichten auf hunderte mit Fichten und Kiefern gekrönte Gipfel, zwiſchen denen ſich immer noch höhere, völlig baumloſe, ſilberfarbene Kegel erhoben, ferner auf das ganze Bett des Buraikus nach ſeinen beiden Seiten hin, und endlich auf das romantiſche Kloſter ſelbſt in der ſchwindelnden Tiefe waren prachtvoll, und mit Stolz zeigten uns die beiden Mönche mehrere Höhen, von denen Ibrahims Araber vergebens durch ihr Flintenfeuer ſie zu ſchrecken verſucht, ohne ihre Standhaftigkeit erſchüttern zu können.

---

[1] Jetzt iſt zwar Megaspileon zu Achaja geſchlagen, doch ehemals gehörte dieſer Theil des Gebirges, in der Abhängigkeit von Kynaetha, noch mit zu Arkadien.

Leider bleibt die Sonne in dieſen Regionen nicht lange ſichtbar, und ich war überdieß ein wenig zu ſpät für ihren kurzen Lauf aufgeſtanden. Nach einigen Stunden mußte ich daher ſchleunig an den Rückweg denken, der nun an einer andern Seite hinabgenommen wurde. Am Saume einer Höhle, zu der wir faſt in gerader Richtung niedergerutſcht waren, brach ich einen Eiszapfen von der Länge einer Koſakenlanze ab, den ich auch ganz unverſehrt ins Kloſter brachte, um Talequale ein Präſent damit zu machen. Die Mönche amüſirten ſich lange wie Kinder damit, und ſteckten zuletzt den Reſt deſſelben unter großem Jubel ins Feuer, während ich mich auszog, und, eine Taſſe Glühwein trinkend, zu Bett legte; denn hier, als dem reinlichſten und wärmſten Ort im Kloſter, halte ich mich Tag und Nacht regelmäßig auf, ſo lange ich in meinem Zimmer verweile. Die Mönche habe ich mir nun auch, mit Hülfe Tünnermanns und meines Dieners, ſo ziemlich nach der Hand gezogen. Mehr als 8 von ihnen werden auf einmal nicht hereingelaſſen; ſie kauern ſich dann auf meine Teppiche nieder, und dürfen unter ſich nur leiſe ſprechen, wenn ich leſe oder ſchreibe, auch nichts anfaſſen, ohne vorher um Erlaubniß gebeten zu haben. Ich ſelbſt genire mich gar nicht, und da ich ſie nur ſelten los werden kann, unternehme ich alles, was ich

Luſt habe und bedarf, als ſey ich völlig allein. Ich erſcheine mir dabei wie Ludwig der Vierzehnte, der auch weder aufſtehen, eſſen, zu Bette gehen, noch Gott weiß was ſonſt Unvermeidliches thun konnte, ohne von einem Theile ſeines Hofes umgeben zu ſeyn. Wenn man erſt ſo weit gekommen iſt, die übrigen Menſchen wie Thiere anzuſehen, wie ich dieſe Mönche, ſo geht es recht gut. Aber ſo docil ſie ſind, zu einer beſſeren Bewirthung ſind ſie doch nicht zu bringen. Ein mageres, ſteinhartes Huhn täglich für Tünnermann und mich, iſt alles was ich, außer der ſchon erwähnten Brod- und Zwiebelkoſt, von ihnen herauszupreſſen vermag. Ich bin aber vollkommen damit zufrieden, denn meine Natur iſt ſo glücklich beſchaffen, daß ich faſt nie die Entbehrung deſſen fühle, was nicht zu erlangen möglich iſt. Die Geizhälſe haben mich jetzt gebeten, in Athen ein dort eingereichtes Geſuch um Verminderung ihrer Abgaben zu unterſtützen, weil Lieutenant Tünnermann ſich den Spaß machte, ihnen zu vertrauen, daß ich nahe mit dem Könige Otto verwandt ſey. Auf die Nachricht ſandten ſie heute ſogar nach Kalávrita, um ein Lamm dort zu kaufen, was ich in den folgenden Tagen auf die Geſundheit Seiner Majeſtät dankbar zu verzehren gedenke — denn noch iſt kein Fortkommen, außer zurück nach Voſtitza, möglich, und ohne den Waſſerfall des Styx geſehen zu haben, der ſich im Herzen des Gebirges vom Khelmos herabſtürzt, weiche ich nicht aus dieſer Gegend, und ſollte ich bis zum Frühjahr darauf warten müſſen. Man ſagt, es ſey in dieſer Jahreszeit nicht thunlich, doch auf die eine oder die andere Weiſe muß es möglich gemacht werden. Was ich wirklich wollte, erreichte ich noch immer.

Lieutenant Tünnermann, der ſich, ohne alle Effekten und erbärmlich logirt, noch weit ſchlechter als ich behelfen mußte, konnte es nicht länger aushalten und hat ſich daher einer Karavane von 12 Mönchen und eben ſo viel Mauleſeln (die das ſchöne Wetter benutzen wollen, um, wenn ſie durchkommen können, nach Voſtitza zu gehen, wo engliſche Kaufleute ſchon ſeit mehreren Tagen auf ſie warten, einen Korinthenhandel abzumachen), angeſchloſſen. Ich verliere ihn ſehr ungern, konnte aber unter den obwaltenden Umſtänden unmöglich in ihn dringen, länger zu bleiben. Hält das Wetter aus, ſo denke ich morgen ſelbſt mich nach Kalávrita auf den Weg zu machen, das nur einige Stunden von hier entfernt iſt, und dann zu ſehen, wie ich eine Anſicht des Styx erreiche. Doch werde ich mich in Zukunft gewiß hüten, je wieder im Winter die griechiſchen Gebirge zu betreten. Abgerechnet die Beſchwerlichkeiten einer Reiſe, iſt ſie auch ſehr theuer, da man für jedes Pferd oder Maulthier 6—7 Franken täglich zahlen muß, und den Führern eben ſo viel. Ueberhaupt ſind alle Preiſe in Griechenland außerordentlich hoch, was bei der allgemeinen Armuth auffallend iſt, aber durch die geringe Bevölkerung, und beſonders die Faulheit der Einwohner, erklärlich wird. Dennoch verſäumen ſie keine Gelegenheit, wo ſie dem Fremden ohne eigene Mühe etwas abpreſſen können. Ein Reiſender erzählte mir in Patras, daß er einſt, mit ſeinem Diener kein Unterkommen im Gebirge findend, die Nacht auf freier Erde zubringen mußte. Als ſie am Morgen erwachten, ſtand ein Bauer vor ihnen und verlangte eine Drachme par tête, weil ſie auf ſeinem Grund und Boden geſchlafen hätten!

Ehe der gute Lieutenant abreiſte, lehrte er mich noch eine neue Kunſt, die ich verwandten Seelen mittheilen muß. Alle Diejenigen, welche ſich der Cigarren bedienen, werden oft durch ſolche ennüyirt worden ſeyn, die keine Luft haben, was beſonders dann vorfällt, wenn ſie, nicht dicht genug eingepackt, ſich auf der Reiſe abblätterten. Dieſer Umſtand hatte mir ſo eben ein Dutzend derſelben unbrauchbar gemacht. Tünnermann ſtellte ſie jedoch alle auf eine Art wieder

der, die ihren Geſchmack ſogar noch angenehmer als im Normalzuſtande machte. Es wird dies durch eine ähnliche Behandlung erlangt, wie bei Fertigung ſpaniſcher Papiercigarren für Damen. Man nimmt ganz feines, möglichſt dünnes Poſtpapier, umwickelt damit eng die kranke Cigarre, daſſelbe unten, wo ſie angebrannt wird, offen laſſend. Oben ſchließt man das Papier, wie man eine Düte zumacht. Iſt dies geſchehen, ſo ſtreicht man an dem zugemachten Ende das Papier wieder auf zarte Weiſe zwiſchen den Fingern nach oben, ſo daß die Schließung dadurch locker genug wird, um den Rauch durchzulaſſen, und ſteckt dann die Cigarre, wie gewöhnlich, unten an. Keine einzige verſagte nach dieſer Operation ihre beſten Dienſte.

Den 19ten.

Heute entladen ſich wieder Schneewolken, und ich bleibe an mein Lager gebannt! Ein guter Tag zur Benutzung meiner Reiſebibliothek. Da ich alſo hier nicht fortkam, wandere ich, den Leſer abermals ohne Scheu zur Begleitung einladend, mit dem vortrefflichen Alexander Burns durch Indien und den Himmalaja nach Perſien, und lerne dort gleich etwas ſehr Paſſendes, nämlich daß man, um den übeln Folgen des Schnees auf die Augen zu begegnen, dieſe mit Antimonium beſtreichen muß. Wie anmuthig däucht es mir ferner, während des ſibiriſchen Winters und herben Mangels um mich her, den anlockenden Empfang zu leſen, der Burns in Peſhawur zu Theil ward. „Peer Muhammed Khan,“ ſagt der Reiſende, „erwartete uns in ſeinem Garten unter einer bunten Laube von Fruchtbäumen, die voll Blüthen waren. Man breitete Teppiche aus, und ehe wir uns ſetzten, wurden die Bäume geſchüttelt, um jene noch dicht mit den Blüthen der Aprikoſen und Pfirſiche zu bedecken. Duft und Schönheit dieſes Lagers waren gleich ſinnentzückend. Man ſetzte uns herrlichen Wein von Caboul vor, der den Madeira übertrifft, aber die Traube wird hier auch noch anders verwandt. Man benutzt ihren Saft zum Braten des Fleiſches, und bereitet ein Pulver daraus, was beim Eſſen als pickle gebraucht wird. Dies gewinnt man durch das Stoßen getrockneter Trauben, bevor ſie reif ſind.“

Bei den wilden Usbeken und Afghanen Bokhara's angelangt, erſtaunt Burns über ein dort übliches Sprüchwort, welches folgendermaßen lautet: „Ruſſiſches Erbarmen ſteht auf gleicher Stufe mit Afghaniſcher Tyrannei.“

Thee findet er in Bokhara als das unentbehrgeht; dieſe große Maſchine treibt der König allein durch ſein bloßes Erſcheinen. — Kommen Sie ja bald, lieber Fürſt! Der Brief ſollte noch groß werden, aber ich kann einen Krampf auf dem linken Auge nicht bezwingen; er wird ſtärker, und zwingt mich. Den Badener Brief händige ich Ihnen ein.

Ihre ergebenſte

Fr. Varnhagen.

Wir leben faſt eingemauert in unſerer Mauerſtraße; außer Fahrten nach Schöneberg. Addio. Pardon der vielen Nebentinten, mein Auge erhitzte mich bis zur Unfähigkeit. Schade für den Brief, den ich ſchreiben wollte!

(Diktirt.)

Montag, den 16. Oktober.

Eben ſolches Wetter wie geſtern, nur noch leichter Nebel zu überwältigen, erfriſchte Luft und baldige Sonne. Nach 10 Uhr Morgens. In meinem Leben bin ich noch nicht ſo verliebt in einen Brief geweſen, als in den, welchen ich Ihnen hätte ſchreiben können, wenn meine Augen nicht noch tückiſcher geworden wären: ſie verſagen mir alles, Billete und Zeitungen, und haben wirklich etwas Verrücktes an ſich, denn im Winde beſſern ſie ſich, und den ſollen ſie auch heute wie geſtern genießen. Goethe iſt nicht allein des Schreibens wegen zu beneiden, ſondern auch um ſeine Diktirkunſt, welche ich jetzt als ſolche kennen lerne; mein Geiſt wird ſtätiſch vor einer fremden Feder, und bekömmt nicht von der Seite, ſondern gerade vor den Augen Scheuklappen.

Jedoch müſſen Sie noch eines von mir wiſſen; ich bin unheilbar überzeugt, daß nur die Unart Stettins uns vor einem gräuelhaften Aufruhr ſchützte; dem eingefleiſchten Abſcheu vor dieſer allein verdanken wir die weiſen Maßregeln, in denen wir athmen. Muth gegen Unvernünftigere hielt ich von jeher für Tollheit, und endlich geben wir hohe Regielichſte Getränk wie in China, meiſtens aber wird er, ſtatt mit Milch und Zucker, mit Salz getrunken, und oft noch mit Fett gemiſcht. Dann werden die Blätter aus dem Topfe unter die Theegeſellſchaft vertheilt und wie Tabak gekaut.

In Wakhan ſieht er die Einwohner ihre Pferde mit Hirſchgeweihen beſchlagen. Sie bringen einen Theil des Horns in die nöthige Form und befeſtigen es auch mit Nägeln aus Horn. Ein ſolcher Beſchlag dauert weit länger als aus Eiſen. Dies erinnert mich an eine Stelle des Pauſanias, wo er erzählt, daß die alten Sarmaten eben ſo ſchöne Panzerhemden, als die der Griechen waren, aus Pferdehufen gefertigt trugen.

Alle Völker dieſer Gegenden ſcheinen überhaupt die größte Sorgfalt für ihre Pferde zu hegen. „Sie nehmen," ſagt Burns, „am Tage nie den Sattel ab, weil dies, wie ſie glauben, ihnen eine beſſere Nachtruhe bereitet. Zum Abkühlen werden die Pferde nicht, wie bei uns, umhergeführt, ſondern langſam geritten. Immer halten ſie den Rücken des Pferdes bei Hitze und Kälte bedeckt (wie es in Afrika und Griechenland mit den Windhunden üblich iſt), und immer binden ſie ihnen den Schweif auf. Die Turkomannen wallachen ihre Pferde wie die Europäer, weil ſie ebenfalls glauben, daß es ihnen eine größere Dauer gebe. Um ſie den Kopf hoch tragen zu machen, bedienen ſie ſich einer eigenen Manier. Sie ſperren ſie von Jugend an in Ställe, die nur ein Fenſter in der Decke haben, nach dem das Thier häufig ſieht, und ſo ſich loſe im Halſe macht. Die beſten Pferde der Turkomannen (und der Welt nach Burn's Meinung) kommen vom Stamm Karabeer, in der Nähe der Stadt Shur Subz, her. Auch in Shibbergaum, nahe bei Balkh, iſt eine vorzügliche Race. Wenn die Turkomannen trockenes Futter haben, geben ſie nie grünes, und miſchen beides nie; auch wird den Pferden nicht geſtattet, außer der regelmäßigen Mahlzeit zu naſchen. Sie erhalten zu jeder Zeit äußerſt wenig Waſſer, und wenn man ſie in training ſetzt, was man hier ſo gut wie der beſte engliſche groom verſteht, gibt man ihnen ſehr viel Arbeit, und dennoch wenig Futter. Man tränkt ſie, wenn ſie heiß ſind, und jagt ſie dann eine Weile noch ſtärker umher, damit das Waſſer die Temperatur des Leibes annehme. Erſt, wenn das Pferd, ſelbſt nach der ſtärkſten Erhitzung, nur wenig Durſt zeigt, halten ſie es für vollkommen zu jedem Dienſt präparirt. Ihr Fleiſch wird bei dieſer Behandlung ſo hart wie Eiſen, und ich weiß Beiſpiele, fährt Burns fort, daß zahlreiche Trupps bewaffneter Krieger 600 engliſche Meilen in ſechs Tagen zurückzulegen im Stande geweſen ſind, was wahrſcheinlich kein anderes Pferd der Erde vermag. In Bokhara hat man ein Mittel gegen den Spath und dergleichen Ausdehnungen, das ſpezifiſch ſeyn ſoll. Es iſt ein Oel, das aus Schafdünger durch Deſtillation extrahirt wird.

In Meſchid, in Khoraſſan, zeigt ſich dem Reiſenden ein ergreifendes Schauſpiel gefallener Größe. Ein direkter Abkömmling des großen Nadir Schach, der blind geworden, bettelte um einen Biſſen Brod, ſeinen quälenden Hunger zu ſtillen!

Ich ſchließe mit einer herrlichen Bemerkung des philoſophiſchen Engländers: „Ein großer Nutzen des Reiſens iſt der, die Vorurtheile ſeines eigenen Landes durch die Beobachtung derjenigen zu mäßigen, die in andern Ländern herrſchen.“ —

Die Mönche brachten mir Abends einen angeblichen Knieknochen und eine Ribbe von enormen Dimenſionen, behauptend, daß dies Ueberreſte eines Rieſen ſeyen, deſſen Grab man kürzlich hier aufgefunden. Ich vermochte ſie, mir Beides mitzugeben, um es in Athen durch einen gelehrteren Naturforſcher, als ich bin, unterſuchen zu laſſen. Wahrſcheinlich wird es von irgend einem antediluvianiſchen Thier herrühren.[1] Auch einige geſchnittene Steine producirten ſie, die man in Sykion ausgegraben. Es war jedoch ganz ordinaire Waare, wie man mir in Afrika das Dutzend dergleichen oft für 5 Franken anbot.

Kalávrita, den 20ſten.

In der letzten Nacht hatte es ſtark geregnet, wodurch eine große Menge Schnee abgefloſſen war, und die ganze Gegend davon jetzt wie geſcheckt ausſah. Ich machte mich, da das Fortkommen nun möglich wurde, ſogleich gegen eilf Uhr auf den Weg, den ich weniger ſchlecht fand, als ich erwartete. Bei meinem Abſchied von den Pfaffen ließ ich ihnen, während man die Trinkgelder austheilte, durch meinen, hier als Dragoman fungirenden, Anzi verdolmetſchen, daß ſie ſich auf meine Fürſprache in Athen verlaſſen möchten, denn Niemand habe ſich von ihrer bittern Armuth beſſer überzeugen können als ich, für den ſie, wie ich wiſſe, ſo gütig Alles gethan, was in ihren Kräften geſtanden, und damit doch kaum die Bewirthung des geringſten Bauern zu erreichen im Stande geweſen wären. In der That kann ich auch hier den ökonomiſchen Papa's meine Dankbarkeit nicht beſſer beweiſen, als indem ich jedem Fremden rathe, zwar ihr Kloſter als eine hohe Merkwürdigkeit zu beſehen, aber ſich ja vor jedem Aufenthalt bei ihnen zu hüten — welche Warnung überdieß, wenn ſie befolgt wird, den Mönchen mehrere halb verhungerte Hühner und eben ſo viele Bouteillen ihres gefirnißten Weins erſparen würde. Dieſe Gegenſtände waren wenigſtens das Einzige, womit ich ſie in Unkoſten geſetzt, da das von mir prophezeihte, unſchuldige Lamm von Kalávrita weislich erſt die Nacht vor meiner Abreiſe ankam, weßhalb ich alſo nicht zu ſeinem fleiſchlichen Genuſſe gelangt bin.

---

[1] Sie wieſen ſich gar nur als Fiſchknochen aus.

Es waren wilde und herrliche Couliſſen, durch die ich nach Kalávrita gelangte, obgleich die Approchen der Hölle auch nicht viel anders ausſehen mögen. Das Wetter blieb ganz im Einklang mit ihnen, bald nachtdunkel mit einem Hagelſchauer, bald durch einen plötzlichen Sonnenblick zwiſchen rollenden Wolken blitzartig erhellt, bald durch den feinen Regen, mit ſtechendem Schneegeſtöber gemiſcht, uns zwingend, zum Capuchon der Bernus unſere Zuflucht zu nehmen — und hier muß ich noch einmal den göttlichen Byron citiren, von dem Herr Field ſo myſtiſch wahr ſagt: Byron's Pallette iſt vorzüglich mit Schwarz und Roth ausgeſtattet, worin nicht weniger Charakteriſtiſches liegt, als in Homer's Violett und Gold.

Auch in Griechenland, und nicht entfernt von dieſer Gegend, ruft der engliſche Barde, ſo tief meinen Gefühlen entſprechend, aus:

> Dear nature is the kindest mother still
> Though all way changing, in her aspect mild
> From her bare bosom let me take my fill,
> Her never veaned, though not her favoured child.
> O! she is fairest in her features wild,
> *Where nothing polished dares pollute her path.*
> To me by day or night she ever smiled,
> Though I have marked her where none other hath
> And sought her more, and loved her best in rath![1]

Nachdem wir ungefähr eine Stunde geritten waren, kamen wir an eine gebrechliche Brücke, die nur aus zwei ſchwankenden Balken und loſe darüber gelegten Knüppeln beſtand. Der vorderſte der Gens d'armes — doch hier muß ich anhalten, um nicht ſtraffällig zu werden; denn ich habe vernommen, daß vermöge eines baieriſchen Reſcripts, welches auch in Griechenland ſein offizielles Echo gefunden, das obige Wort in Zukunft „Gendarm“ bei namhafter Strafe geſchrieben werden muß, weil unnütze Witzlinge die Mitglieder des reſpectabeln Corps durch die Benennung „Gänsdarme“ (nach der alten Schreibart **Gens d'armes**) ſchwer gekränkt hätten. Ich weiß nicht, ob man im Uebertretungsfalle vor dem Bilde des Königs Abbitte thun muß, aber jedenfalls füge ich mich reſpectvoll dem geſtrengen Befehl. — Alſo der Gendarm ſtieg ab, ich war zu bequem dazu, kam indeß eben ſo gut hinüber. Doch der Dämon wollte, daß der Eſel, welcher Bett und Toilette trug, durchbrechen und in das unbequemere Bett des Bergſtroms ſtürzen ſollte. Was aber der Dämon will — das geſchieht. Das Thier ſelbſt nahm zwar wenig Schaden, aber ich blieb der leidende Theil, denn nicht nur das hier ſo troſtreiche Bett ward gänzlich durchnäßt, ſondern auch meine Toilette, Spiegel, Raſirmeſſer und der ſämmtliche Reſt wohlriechender Eſſenzen, den mir die malteſiſche See noch gelaſſen, fanden hier ihren Untergang. Eine lange türkiſche Pfeife leiſtete ihnen zum Ueberfluß Geſellſchaft. Noch einige dergleichen Zufälle, und ich werde mich bald in der

---

[1] Einige Freunde haben mir vorgeworfen, häufig Citationen aus Autoren in fremder Sprache ohne Ueberſetzung anzubringen, obgleich der zehnte Deutſche ſie nicht verſtünde. Darauf antworte ich: „Wer's verſteht, für den iſt es hergeſetzt, und wer's nicht verſteht, dem gefällt es doch, wie die Damen von Jean Paul's Werken hauptſächlich deßhalb entzückt waren, weil ſie meiſtens nicht ein Wort davon verſtanden; oder die Hegelianer ihres Meiſters legitime Orakel dann am meiſten anſtaunten, wenn er ſie vielleicht ſelbſt nicht verſtand."

Verfaſſung befinden, die zum Reiſen in dieſem Lande paßt, nämlich nichts mehr mit mir führen, als was ich auf dem Leibe trage.

Die Sache hielt uns ſo lange auf, daß ich mich genöthigt ſah, um wenigſtens für meine Perſon noch bei Tage in's Nachtquartier zu kommen, wieder mit dem einen Gendarmen vorauszureiten. Die Gegend ward immer rauher, die Felſenſchluchten von immer höheren Bergen überragt, dicht verhüllt von ihrem ſchwarzen Fichtenmantel, den graue Nebelſtreifen ſäumten. Da ſtürzen mit einem Mal drei fürchterliche Hunde auf uns los, die Pferde heftig attakirend, ohne jedoch zum Glück von meinem kleinen Francis Notiz zu nehmen, und zu gleicher Zeit hören wir von verſchiedenen Orten um uns her ein wiederholtes, durchdringendes Pfeifen. Ich ſehe meinen Gendarmen trotz des ſteinigen Weges ſein Pferd haſtig in Galopp ſetzen, und muß eben folgen, da er mir auf mein Rufen keine Antwort gibt, ſondern im Gegentheil ſein Thier immer heftiger antreibt. Nachdem wir ſo eine geraume Strecke fortgejagt, begegneten wir zehn bis zwölf Bauern, die einige Maulthiere escortirten. Hier hielt endlich der Gendarm ſein keuchendes Roß an, und da ich mich nicht mit ihm expliziren kann, weil er nur griechiſch ſpricht, ſo erfuhr ich erſt in Kalävrita, daß er, durch die Art der Hunde und das Pfeifen in den Bergen beſorgt gemacht, wirklich einen Ueberfall vermuthet, und deßhalb ſeinen Weg ſo ſchleunig fortgeſetzt hatte. Man beſtätigte uns in der Stadt, daß die Berge allerdings noch nicht ganz geheuer ſeyen, doch da eine Stunde ſpäter der Reſt unſers Zuges unangefochten ankam, ſo bezweifle ich, daß etwas Anderes als Ziegenhirten, die ihren böſen Hunden pfiffen, Anlaß zu dem panic des tapfern Gendarm gegeben hatten.

Kurz vor Kalävrita erweitert ſich die Schlucht und nimmt einen weit freundlichern Charakter an. Ihr einige hundert Schritt breiter Grund iſt ganz eben und mit grünem Gras bedeckt, welches jetzt durchgängig einige Zoll hoch vom Fluſſe überſchwemmt war. An mehreren Orten wateten Kühe in dem erweichten Boden, aus dem an andern die langen Stengel weit ſich hinziehender und gleichfalls dicht vergraster Maisfelder hervorragten. Kurz vor der Stadt mündet ſich dieſe Schlucht in ein freundliches Thal, das erſte, welches wir im Gebirge antrafen, zwar immer nur von geringem Umfang, aber mit dem ſorgfältigſten Anbau.

Wenn ich im reichen Kloſter Megaspileon wie ein Delinquent gehalten worden war, und noch jetzt an dieſen Aufenthalt nur wie an eine mährchenhafte Viſion zurückdenken kann, ſo ward ich dagegen in dem armen Kalávrita wie ein König empfangen. Schon auf den am Tage vorher abgeſandten Befehl aus Patras, und einen italieniſchen Brief von mir ſelbſt, beide an den Eparch-Subſtituten in Kalávrita gerichtet, hatte dieſer geantwortet: daß man mich mit „immenso e stupendo piacere“ erwarte, und der Erfolg bewies, daß dieß nicht ſatyriſch, ſondern höchſt aufrichtig gemeint war.

Einige Minuten vor der Stadt kamen mir zwei Boten entgegen, um mich nach dem Hauſe des Herrn Aſſimàthis Papadópulo zu führen, wo mich der Eparch-Subſtitut, ein hübſcher junger Mann, der aber nur griechiſch ſprach, und ſich den italieniſchen Brief vom Doctor loci hatte machen laſſen, bewillkommte, ferner der liebenswürdige, freundliche Wirth ſelbſt und der beſagte Doctor, welcher in Italien ſtudirt hat, und uns als vortrefflicher Dolmetſcher diente. Die Stube, welche man mir anwies, hatte freilich wie alle, die ich bisher bei den Eingeborenen geſehen, auch nur ſchlichte Kalkwände, aber dießmal waren es reinliche weiße; rund herum ſtanden elegante ſcharlachrothe Divans, und ein hübſcher Smyrnaer Teppich war über den rungen Recht, und ich ſehe, bald kommt die reife Zeit, wo man in großen Ehren ein Poltron ſein darf. Ernſter gemeint, als ein alterthümlicher Held nur irgend glauben kann. Apropos vom Fortſchreiten! Sie dürfen Viktor Hugo's Notre-Dame nicht ungeleſen laſſen; ein Meiſterwerk der Natur im Menſchen, wenn auch nicht des Menſchen, der es ſchrieb, und auch dies Geſagte möchte ich gleich wieder zurücknehmen, weil man viel darüber ſprechen kann und doch nicht ausdrücken, wie vortrefflich es iſt; Ihnen muß es beſonders gefallen mit Ihrem ausgebildeten Sinn für Gebäude. Mir Laien gefiel es im erſten Augenblick, wie ſonſt ſchon bedeutende gothiſche Gebäude, nur nach und nach wurde ich entzückt von dem kleinen und großen Zuſammenhang des Kunſtwerkes. Jedenfalls iſt es mir ein lauter Beweis, wie ſehr die franzöſiſche Nation umgemiſcht worden iſt. (Wieder eigenhändig:) Adieu, adieu, lieber Fürſt! Nicht eine Phraſe wurde natürlich beim Diktiren. Auch ſoll hier der Brief aus ſein. Aber Sie kommen gewiß bald. Alle Freunde warten darauf.

40.

Pückler an Varnhagen.

Görlitz, den 12. Oktober 1831.

Ich kann Ihnen nicht ausdrücken, mein verehrter Freund, welches angenehme, ſtolze Gefühl mich jedesmal durchdringt, wenn ich meine eignen Anſichten mit den Ihrigen ſo ganz zuſammentreffen ſehe. Dies iſt nun überall in Ihren letzten freundlichen Briefen der Fall. Ueber Berlin ſprechen Sie meine Gedanken aus, über die Cholera hatte ich mich ſchon ungemein über den Aufſatz aus den „Jahrbüchern“ gefreut, und es als beſonders merkwürdig notirt, daß er unter den obwaltenden Umſtänden ſeinen Weg in jenes zahme Blatt, die „Staatszeitung“, gefunden — endlich aber hatte ich auch ſchon mit Enthuſiasmus Notre-Dame de Paris geleſen, ge-

Boden gebreitet. Sogar der hier ſeltene Luxus eines Spiegels fand ſich vor.

Sobald ich mich niedergelaſſen, brachte man mir, durchnäßt wie ich war, und noch ohne eigene Sachen zum Wechſeln, feine weiße Socken mit ſtattlichen türkiſchen Pantoffeln, und präſentirte mir ſehr empfehlungswerthe Confitüren, aus Roſenblättern bereitet, deren Duft eben ſo köſtlich als ihr Geſchmack iſt. Gleich darauf erſchien der Biſchof, der Oberſt der Miliz, der letztere ein kriegeriſch ausſehender Mann in prächtigem Nationalkoſtüm, der Befehlshaber der Gendarmen des Orts, und die erſten Nobili Kalávrita's, (unter welchem Titel ſie mir präſentirt wurden), um mich zu bewillkommnen. Dieſe gütigen Attentionen erſtreckten ſich ſogar bis auf den höchſt unglücklich ausſehenden Francis, der, mit dem Lehm der Straße bedeckt und naß wie eine gebadete Katze, jämmerlich zitterte und ohne Unterlaß nieste. Auf meine Bitte ward ihm ſogleich ein laues Seifenbad bereitet und eine warme Kraftſuppe vorgeſetzt, welches ihm denn auch in Kurzem ſeine ganze angeborene Luſtigkeit und liebenswürdige Schelmerei wiedergab.

Mit einer höchſt dankbar von mir erkannten Delikateſſe ließ man die ehrenvollen Beſuche nur ſehr kurze Zeit andauern, brachte mir dann Pfeife und

Kaffee und geſtattete mir, mich damit ganz meiner Bequemlichkeit zu überlaſſen. Während dieſer Zeit waren auch meine Leute angekommen, und um ſechs Uhr trat Herr Papadópulo wieder herein, um anzufragen, ob ich zu ſpeiſen befehle. Ich bejahte dies mit demſelben Eifer, wie der Sultan Amurath der Dritte, deſſen erſtes Wort beim Antritt ſeiner Regierung war: Gebt mir zu eſſen, denn ich bin ſehr hungerig — eine Aeußerung, die den ganzen zur Huldigung verſammelten Hof mit Entſetzen erfüllte, und worauf ſonderbarerweiſe auch wirklich kurz nach der ominöſen Rede eine Hungersnoth erfolgte, wie ſie Conſtantinopel nie ſchrecklicher erfahren hat. Ich ſchmeichle mir, daß Kalávrita durch meinen guten Appetit kein gleiches Unglück befallen wird.

Was nun meine Bewirthung betrifft, ſo erhielt ich ein ſehr reſpektables Diner, das ſogar ſeinen klaſſiſchen Anſtrich hatte, denn die Hauptſchüſſel war der ſchon im Alterthum berühmte Fiſch Peſtropha aus dem Alpheus (genauer aus dem Ladon, der den Hauptzufluß des Alpheus aus dem Norden liefert). Es iſt ohne Widerrede der glorreichſte Flußfiſch auf dieſer Erde, und dabei ganz ohne Gräten, wie ein Bewohner des Meeres. Zu erwähnen ſind auch eigenthümlich präparirte Weintrauben. Ich kann ſie nicht beſſer beſchreiben, als wenn ich ſage: daß ſie ſich im Zuſtande halber Roſinen befinden, aber noch mit Beibehaltung des Saftigen und Croquanten der friſchen Traube. Alles Uebrige war entſprechend, und zwei vier Fuß hohe Kirchenkerzen erleuchteten dies ſolitaire Feſtgelag. Der Wirth, obgleich einer der Vornehmſten des Orts, brachte alle Schüſſeln ſelbſt, und hielt reſpektvoll den Fes in der Hand, als ich auf ſeine Geſundheit trank; den größten Werth aber erhielt alles dies durch die unverkennbarſte Herzlichkeit, mit der es geboten ward, und es rührte mich wahrhaft, als nach vollendeter Mahlzeit Herr Aſſymäthis wieder hereintrat, auf jedem Arme einen ſeiner hübſchen kleinen Knaben tragend, um mich zuletzt auch mit dem bekannt zu machen, was ihm auf der Welt am liebſten ſey.

Spät Abends kam noch einmal der junge Eparch-Subſtitut Joanny Lambropulo zu mir, um, wie er verbindlich ſagte, meine Befehle für den folgenden Tag einzuholen. Er theilte mir mehrere ſehr willkommene Notizen über die Antiquitäten der Umgegend mit.

Erſt während der Revolution, ſagte er unter andern, habe man die Ruinen von Klitoria mit den Reſten ſeiner Akropolis aufgefunden, wo zugleich einige werthvolle geſchnittene Steine ausgegraben wurden, von denen er mir einen ungemein ſchönen zeigte, welcher eine ähnliche Gruppe wie die Koloſſe des Quirinals darſtellte. Eben ſo iſt die Lage von Kynaetha genauer beſtimmt worden, das Leake irrig an der Stelle des jetzigen Kalávrita ſupponirte; es iſt noch anderthalb Stunden öſtlich davon entfernt. Pauſanias erzählt, daß die Töchter des Proetus in einem Anfall von Wahnſinn in eine große Höhle der Bergreihe Aorania (Khelmos) flohen und von Melampus nach Luſi zurückgebracht wurden. Dieſe ſehr große und merkwürdige Höhle ward durch Griechen, die eine Zuflucht vor den Türken ſuchten, zufällig wieder entdeckt, und hat ihnen lange die beſten Dienſte geleiſtet. Auch die Lage von Luſi hat ſich durch mehrere aufgefundene Trümmer mit ziemlicher Sicherheit ergeben. Wäre die Jahreszeit günſtiger, ſo hätte ich gern alle dieſe Exkurſionen gemacht, jetzt ſcheint es faſt unmöglich, und auch die Zeit drängt mich, da mein Quartier in Athen ſchon gemiethet iſt. Ich darf alſo vor der Hand nicht weiter daran denken.

Den 21ſten.

Kalávrita war ſonſt die Hauptſtadt des Diſtrikts, mit einem hier reſidirenden Woiwoden, und iſt in der griechiſchen Geſchichte auf ewig denkwürdig dadurch geworden, daß in dieſer Stadt, unter Leitung des Erzbiſchofs Germanos von Patras und des Andrea Zaimy, die Revolution zuerſt ausbrach, der bald das ganze Land folgte. Man zeigte mir die Ruinen der verbrannten Moſchee, ſo wie des kleinen Palaſtes, wo ſich die Bureaus der Regierung befanden, und in dem ſich die angegriffenen Türken verſchanzten, auch ſechs Tage lang tapfer vertheidigten, bis Hunger ſie zur Uebergabe zwang. Man hielt ſie im Anfang nur gefangen, als aber Dramalis mit ſeiner Armee bei Korinth landete, und man dies hier erfuhr, wurden ſie von den erbitterten Tredes[1] ſämmtlich niedergemacht, den Woiwoden und Kadi mit einbegriffen.

Es war heute Sonntag und der letzte Carnevalstag, nach dem ein langes und ſtrenges Faſten für alle Griechen eintritt. Die Straßen der kleinen Stadt wimmelten daher von recht artigen Masken, die ſich ſehr anſtändig betrugen, und mich immer, wenn ich mich unter ſie miſchte, ehrerbietig grüßten. Die gefällige türkiſche Manier, die Hand beim Gruße an die Bruſt zu legen, iſt auch in Griechenland allgemein, außer bei denen, die europäiſche Tracht und Sitten angenommen haben.

---

[1] Name derjenigen Bergbewohner, die zuerſt die Waffen ergriffen.

Ich benutzte meine Muße zu Erſteigung eines Hügels hinter der Stadt, von dem man eine reizende Ausſicht auf das Thal und die umliegenden mannigfach geformten Berge genießt. Am kühnſten ſteigt aus ihnen der iſolirte Felſen auf, wo das Schloß Tremola ſtand, eine Veſtung der Venetianer, von der jedoch faſt nichts mehr als einige niedrige Mauern übrig ſind. Ich ſetzte mich dann zu Pferde, um nach dem Kloſter Santa Laura zu reiten, das eins der älteſten im Lande, noch älter als Megaſpileon und ſchon ſeit 900 Jahren geſtiftet iſt. Der alte Biſchof wollte es ſich nicht nehmen laſſen, mit einem blauen Turban und großen Reiterſtiefeln angethan, mich auf ſeiner muntern Falbe zu begleiten, und auch der Oberſt, ein aus der Revolution berühmter Kapitano, mit Namen Baſiliko Petimeſas, ſchloß ſich mit dem Dottore an, ſo daß wir eine ziemlich anſehnliche Cavalcade bildeten. Der Oberſt ritt einen ausgezeichnet ſchönen arabiſchen Hengſt, ganz türkiſch geſchmückt, und früher ſo mit Sack und Pack von einem Paſcha erbeutet; ſein Sohn hatte einen getigerten Bergpony beſtiegen, neben dem der Pfeifenträger in Pantoffeln mit langen Spitzen zu Fuß herlief, der Dottore zog auf einem beſcheidenen Eſelein daher. Man ſieht von den Bergen, an denen der Weg hinführt, in einen reich mit Wein bebauten Arm des Thales von Kalávrita, und auch hier gehört der größte Theil der fruchtbaren Felder wieder den Richards von Megaspileon. Die Mönche von Santa Laura ſind viel ärmer und haben ihr ganzes Kloſter erſt vor kurzem neu aufbauen müſſen, weil Ibrahim es bis auf den Grund niederbrannte. Es iſt in Form eines großen Quarrées aufgeführt, und ſieht ſo alterthümlich aus, als zähle es bereits wieder ein Jahrhundert. Um eine große Silberpappel, die davor ſteht, iſt eine ſteinerne Terraſſe gemauert worden, von der wir über viele andere Bergſpitzen nach drei verſchiedenen Weltgegenden hin die glänzenden Schneehäupter des Vohidia, des Olonos und des Khelmos zugleich erblickten, während das zu Füßen liegende friedliche Thal mit ſeinen friſch geackerten Weinfeldern wie mit rother Farbe überzogen erſchien, denn an den meiſten Orten zeigte gerade die fruchtbarſte Erde dieſe Färbung.

Die hieſigen Berge ſind faſt alle mit den Sträuchen einer immergrünen Quercusart bewachſen (quercus ilex), welche ſelten zu Bäumen werden, und auch andere hohe Bäume ſind nicht häufig. An Waſſer zeigt ſich dieſe Gegend deſto reicher, und das Waſſer ſelbſt iſt meiſtens von vorzüglicher Qualität. Wie in der Zeit der Alten, fabelt man auch jetzt noch allerlei von dieſen Quellen: bald heilen ſie den tollen Hundsbiß, bringen männliche Kinder hervor, oder ſind ein Specificum für andere Krankheiten, bald verurſachen ſie auch welche.

Die Mönche bewirtheten uns mit den ſich ewig hier wiederholenden Konfitüren, Waſſer und Kaffee, die ich bei den heute gemachten Viſiten wenigſtens ſchon ſechsmal genießen mußte, und ſchienen etwas reinlicher als ihre Amtsbrüder in Megaſpileon zu ſeyn. Dem Biſchof widmeten ſie ganz dieſelben Devotions-Bezeigungen, als die Araber ihren Chefs. Sie küßten ſeine Hand, drückten ihre Stirn darauf und gehorchten aufmerkſam jedem ſeiner Winke — denn verlöre ſich die Disziplin auch überall, in der Kirche hält ſie gewiß am längſten an.

Ich vergaß zu ſagen, daß Herr Lontos in Voſtiza mir einen ſchwarzen Windhund von der herrlichen Race von Gaſtuni geſchenkt hat, die nirgends übertroffen wird. Dieſer Hund begleitete mich auch heute, und zwar, wie es hier gewöhnlich iſt, in eine dicke Friesjacke gekleidet, die um den Leib durch einen Gurt befeſtigt iſt. Auf dem Rückweg ſtöberte er, wie ein Hühnerhund revierend, im Gebüſch einen Haſen auf, und trotz dem hindernden Anzug fing er ihn nach einer ziemlich langen Jagd, mitten unter den hohen Sträuhern, welches keinem unſerer auch der beſten Solo-änger möglich geweſen wäre. Was mich am meiſten rappirte, war, daß das Thier nach einer ſo ermüdenden Verfolgung auf dem ſchwierigſten Terrain, bergauf und bergab, ſich nicht im mindeſten außer Athem zeigte, ſobald ihm der Haſe abgenommen war, und ruhig mit den Pferden weiter lief, ohne auch nur ein Einzigesmal die Zunge lechzend herauszuſtrecken. Jeder Liebhaber der Hetzjagd wird dies gleich mir zu ſchätzen wiſſen.

Nach unſerer Zurückkunft erhielt ich noch die nachträglichen Viſiten des Juſtizperſonals, nebſt denen einiger andern Ortsbewohner, und überzeugte mich dann von neuem, daß es ſchon deßhalb werth iſt, nach Griechenland zu reiſen, um Peſtropha zu eſſen, von dem heute ein noch vollendeteres Exemplar als geſtern meine Tafel zierte. Die Kritiker werden hier wieder über meine Gourmandiſe in Harniſch gerathen, ich will aber meinem Enthuſiasmus über dieſen Fiſch Raum geben, entſtehe daraus auch, was da wolle, und warum ſollte ich nicht? Er iſt ſo gut eine berühmte Kreatur Gottes und Griechenlands, als der ſelige Präſident dieſes Reiches ſelbſt, und beide haben überdieß jetzt noch die Aehnlichkeit mehr gemein, einer wie der andere gegeſſen zu werden, wenn auch der letzte nur von den Würmern, und ſein Andenken von den Verläumdern, den gefräßigſten aller Thiere. Ich erkläre alſo, daß ich ein wahrhaft ſchmerzliches Bedauern fühle, daß einige meiner Pariſer Freunde, die einen hohen Rang als elegante und *harmloſe* Verzehrer einnehmen, dieſen Abend nicht meine Mitgäſte ſeyn konnten. Sie würden mit nicht geahneter Beſchämung haben geſtehen müſſen, daß ſie, obgleich Profeſſoren der Kunſt, doch hinſichtlich des Fiſches bis jetzt im Dunkeln tappten. Wäre es möglich, den vortrefflichſten *holländiſchen* Turbot mit der edelſten Lachsforelle des Genferſee's in *ein* Weſen zu verſchmelzen, ſo würde ein ſolches begünſtigtes Geſchöpf ſich dem Peſtropha entfernt nähern, doch ihn zu erreichen noch lange nicht im Stande ſeyn. Kalávrita hat nun für mich eine doppelte Berühmtheit gewonnen. Es begann die Revolution gegen die Tyrannen und *lehrte mich* den Peſtropha kennen.

„Sceptrum eripuit tyrannis et fluvio piscem!"

Es gab auch noch einen andern ſehr anziehenden Gegenſtand im Hauſe des Herrn Papadópulo, zwar nur ein Dienſtmädchen, das aber vom Kopf bis zum Fuß als Modell einer antiken Venus hätte dienen können. Lady Morgan hat mir vorgeworfen, von einem Mädchen ähnlicher Art, einer Gaſtwirthstochter wiß ein höchſt eminentes Dichterwerk, beſonders als von den Franzoſen ausgehend, obgleich es mir, wenn ich mich ſo ausdrücken darf, nur den muſikaliſchen Effekt eines wilden, genialen Phantaſirens gemacht hat, wie wenn ein großer Komponiſt ſich regellos auf einem ſturmbewegten Tonmeere umherſchaukelt. Die Schilderung Quaſimodos als Geiſt oder Dämon von Notre-Dame, zuletzt auf der ſauſenden Glocke wie auf einem geflügelten Ungeheuer reitend, iſt ſo voll poetiſcher Schönheiten, und von ſo brennender Phantaſie, wie glühender Stahl erhitzt, daß ich ihr wenig an die Seite zu ſetzen wüßte. Daß übrigens die Karaktere oft entſetzlich aus der Rolle fallen, und das mit den Uebrigen gleiche tragiſche Ende des Offiziers dem Kontraſte und einer tiefen Ironie des Ganzen ſchadet, iſt wohl nicht zu läugnen.

Jedenfalls ſcheinen die Franzoſen durchaus neu geboren, und Victor Hugo, was ihm in Harmonie noch mißlungen und zur Karikatur geworden — das Romantiſche — in Notre-Dame de Paris erreicht zu haben.

Verzeihen Sie, großer Rezenſent, mein kritiſches Geſchwätz, und fahren Sie fort wenigſtens mit mir Aermſten keine patte de velours zu machen.

Daß die arme Jouand geſtorben, thut mir auch recht leid, beſonders um ſeinetwillen, wie denn immer die Uebrigbleibenden bei allen Todesfällen die wahrhaft Bedauernswerthen ſind; übrigens danke ich egoiſtiſcherweiſe Gott dafür, daß nicht auch die Golz, welche ſo nahe daran war, geſtorben iſt, weil meine mechanten hors d'oeuvres von Coterien ſonſt wirklich das Anſehen bekommen könnten, wo ſie die große Welt treffen, tödtlich zu ſein!

Leben Sie wohl, behalten Sie mich lieb, und ſchreiben Sie mir manchmal, denn gegen mich wenigſtens dürfen Sie nicht „mehr ſchweigen als ſonſt“.

Unſerer lieben Freundin, Ihrer Frau, und wie ich hoffe meiner ſteten Gönnerin, küſſe ich die Hände.

aus Irland, zwei Seiten lang das Publikum unterhalten zu haben. Ich ſehe den Grund meiner Strafbarkeit in dieſer Hinſicht nicht ein. Lady Morgan iſt ſelbſt nur die Tochter einer unbedeutenden wandernden Schauſpielerin, wie man mir geſagt, und bezaubert doch die Welt durch ihren Geiſt, warum ſoll eine Gaſtwirthstochter, oder ein Dienſtmädchen, nicht durch ihre Schönheit bezaubern können? In dieſer Region gilt der Rang gar nichts, und eine Magd mag darin hundertmal mehr werth ſeyn als eine Königin. Wir Künſtler wenigſtens denken ſo, und darum bleibt, trotz ihres geringen Standes, die ſchöne Maria von Kalávrita, in ihrer originellen, wilden Schönheit, ihrer nur von der Natur erlernten Coquetterie, und ihrer klaſſiſchen Schönheit, meinem Andenken tiefer eingeprägt, als gar manche vornehme Dame meiner Bekanntſchaft, die viel darum geben würde, ihre anatomiſch präparirten Reize gegen die Fülle dieſer urſprünglichen vertauſchen zu können.

Doch vergiß leiſes Fleh'n, ſüßes Wimmern
Unter Schnee, nackten Felſen und Trümmern —

denn nur ſolche Freuden ſtehen Dir jetzt bevor!

Der Styx macht viele Schwierigkeiten, ſich betrachten zu laſſen. Alles beſtätigt mir, daß die Straße nach Solos haushoch verſchneit ſey, doch meinte Einer wenn ich einen Umweg von 12 Stunden machen wollte, könnte ich vielleicht hingelangen, ma è pericolo della vita, ſetzte ſelbſt der Oberſt hinzu, denn vor dem Monat Juni unternimmt Niemand dieſen Beſuch, ja der Doctor wollte mich ſogar glauben machen, daß bis zu dieſer Zeit immer ein Nebel vor dem Styx ſchwebe, der ihn nicht ſichtbar werden ließe. Aber was hilft dies Alles jetzt, ich kann den Juni nicht herzaubern, und habe ich einſt in früherer Zeit im Auguſt die afrikaniſche Wüſte bereiſen müſſen, ſo paßt es recht gut, daß ich nun im Februar die ungangbaren Schneeberge des Peloponnes forcire. Ich werde alſo morgen den Verſuch beginnen, ſollte er auch mit der Unannehmlichkeit verbunden ſeyn, einige kalte Nächte unterwegs in einer Bauernhütte oder gar im Freien bivouakiren zu müſſen. Ich ſchwor beim Styx, den Styx zu ſehen, und muß nun meinem Schickſal folgen.

Im Gebürgsdorf Dhiakofto,
den 22. Abends.

Die Ruſſen halten es für bedenklich, an einem Montag abzureiſen, und hätte ich nicht ſchon den böſen Freitag, ſo würde ich ihren Glauben annehmen. Der heutige Montag wenigſtens bewährte ſich in dieſem übeln Sinne durch eine ſehr traurige Begebenheit. Wir waren kaum einige Stunden geritten, als mein kleiner Francis auf dem engen Steinwege unter das Pferd des Gendarm gerieth, und da dieſer nicht auf ihn Acht gab, ſo ſchrecklich getreten wurde, daß einer ſeiner Zehen ganz abgelöſt und der Ballen des linken Vorderfußes in der Mitte geſpalten wurde. Das arme Thierchen kam ſogleich mit kläglichem Geſchrei auf drei Beinen zurück, die kranke Pfote bis an ſein Schnäuzchen grade emporhebend, als wolle es, Hülfe ſuchend, mir gleich recht deutlich zeigen, wo ſie ſo nöthig ſey. Es war in dieſem Augenblicke gut, daß ich kein Sultan bin. Denn als Solcher geboren und erzogen, würde ich wahrſcheinlich in ungebändigter Wuth den Gendarm erſchoſſen haben. So aber bezwang ich mich, bis nach und nach ſein eigener unverſtellter Kummer mich wieder mit ihm ausſöhnte. Wir ſtiegen nun beide, den Patienten in unſern Armen, zu dem Buräikus hinab, um durch ein fortgeſetztes kaltes Waſſerbad der Inflammation zuvorzukommen. Dann wurde der Verunglückte in ein ſeidenes Taſchentuch gewickelt und im Mantel aufs Pferd genommen, wo der Aermſte noch vier lange Stunden verweilen mußte, ehe wir ein Quartier auffinden konnten. Der Weg war fürchterlich, und man hatte mir nicht zu viel davon in Kalávrita geſagt, aber wunderbar ſchön in ihrer grandioſen Wildheit war auch die Natur! Einmal hatten wir, bei einem nur fußbreiten Pfade, rechts über uns eine grad aufſteigende Felswand, die der vom Kloſter Megaspileon wenig nachgab, und links eine gleiche, die bis an den Rand des in der Tiefe ſchäumenden Fluſſes niederſank, und von der man den Blick abwenden mußte, um nicht den Muth zu verlieren. Hier war man genöthigt worden, wie mir Anzi nachher erzählte, alle nachfolgenden Maulthiere abzuladen, und das Gepäck einzeln herüber zu ſchaffen. Oft blieben unſere Pferde im Schnee ſo feſt ſtecken, daß wir geraume Zeit brauchten, ehe ſie ſich wieder herausarbeiten konnten; das Schlimmſte aber war, daß an mehreren Stellen Schnee und Regen das Erdreich zwiſchen den Steinen dergeſtalt durchweicht hatten, daß es abgeriſſen war, und dann zuweilen eine Queerſpalte von mehreren Ellen den Weg gänzlich unterbrach. In ſolchem Falle blieb nichts anderes übrig, als ſich daneben am ſteilen Abhang durch die Felsblöcke eine andere Paſſage aufzuſuchen, wahrlich kein leichtes Unternehmen, und wegen der nahen Abgründe ſo halsbrechend, als irgend eines, das mir vorgekommen iſt. Dabei blieb es zuletzt noch ungemein gènant, immer dreierlei nicht aus der Acht laſſen zu dürfen, nämlich: erſtens die Betrachtung der **belles horreurs** der Gegend, als den Hauptzweck meiner Reiſe, zweitens die ſtete Vorſicht gegen einen Räuber-Anfall, welche die Klugheit gebot, und drittens die größte Aufmerkſamkeit auf die Gefahren des Weges ſelbſt, um nicht unvermuthet Arme und Beine zu brechen.

Als wir eine gewiſſe Höhe erreicht hatten, verſchwanden die ſüdlichen Ilex- und Quercus-Arten, und ein dem unſrigen ſehr ähnlicher Wachholder, nebſt der nordiſchen Tanne, nahmen allein ihre Stelle ein. In dieſer Region lag durchgängig tiefer Schnee, und die Wildheit der Umgebung ſteigerte ſich bis zum höchſten Grade. Dennoch waren hier manchmal Höhlen zu einſamen Wohnungen benutzt, doch ſahen wir keinen ihrer Beſitzer; nur Ziegen mit gewundenen Hörnern, die darum herlagerten, verriethen die menſchliche Nähe. Am meiſten frappirte mich der Anblick einer langen ganz ſchwarzen Schlucht von wenigſtens 1500 Fuß Tiefe, deren ſteile Abhänge dicht mit niedrigen Tannen bewachſen waren; ſie wurde dadurch noch ſchauerlicher, daß ihre Gipfel auf beiden Seiten von ſchnell ziehenden Wolken verborgen wurden, zwiſchen denen weit am Ende der Schlucht ein Meerſtreifen als magiſcher Spiegel erſchien, den ebenfalls dicke Wolken umhüllten, die gleich einem myſtiſchen Rauche daraus empor zu quellen ſchienen. Leider entluden ſich alle dieſe Nebel bald darauf mit einem erneuten heftigen Schneegeſtöber, das während der letzten Stunden unſerer Tagesfahrt auch ununterbrochen anhielt. Erſt gegen 5 Uhr erreichten wir bei völliger Dunkelheit Dhiakoftó, ein Ort, der aus lauter einzeln zerſtreuten Häuſergruppen beſteht, welche, an den Böſchungen eines weiten Bergkeſſels aufgebaut, zuſammen wohl eine Quadratſtunde Raum einnehmen mögen. Auch däuchte es uns eine wahre Ewigkeit, ehe wir das faſt am Ende des Dorfes liegende Haus des Richters (Kritis) auffinden konnten. Er ſelbſt war nicht gegenwärtig, ſeine Frau aber, von einem Verwandten unterſtützt, der etwas italieniſch ſprach, that Alles, was in ihren Kräften ſtand, uns für Geld und gute Worte beſtens zu bewirthen.

Ich hoffe, es wird meine Leſer nicht ermüden, wenn ich ihnen mit einigen Worten meine Umgebung in dieſer Hütte male, wie ſie ſtatt fand, während ich mein Tagebuch ſchrieb. Wir ſind in einer kleinen, wie gewöhnlich, von Rauch erfüllten Stube. Der Kamin hat, wie in Megaſpileon, ebenfalls ſeinen kameelhärenen Rauchfang. Unter ihm kocht mein Abendeſſen, und das hell lodernde Feuer erleuchtet, außer Anzi's fettem Geſicht, die daran knieende, keineswegs häßliche, junge Wirthin nebſt vier kleinen Kindern, von denen die Mutter dem jüngſten, obgleich es ſchon über ein Jahr alt iſt, noch immer die weiße Bruſt reicht. Alle vier ſind äußerſt geräuſchvoll, beſonders der alte Säugling; die übrigen ſitzen faſt im Feuer ſelbſt, und eſſen dort rohe Zwiebeln mit Aſche ſtatt Salz, wobei ſie ſämmtlich ausſehen, als habe man auch ſie ſelbſt ſchon mehrmals in der Aſche umhergerollt. Dicht neben ihnen hat mein Windhund Dumani ſein Lager genommen, und Francis liegt ſchon in meinem eigenen, links vom Kamine auf einem Teppich bereiteten Bette, noch am Wundfieber leidend, aber in Sicherheit. Die zweite Stubenwand füllen vier Fenſter, die dritte Schränke (eine faſt immer befolgte Dispoſition bei griechiſchen Stuben), und die vierte iſt jetzt die ſtattlichſte, denn dort hängen meine Waffen in ſtolzer Reihe, mein großer Schlachtſäbel, meine Sattelpiſtolen, drei Terzerole an ihrer goldnen Schnur im reichgeſtickten Gurt, ein türkiſcher Dolch in ſilberner Scheide, und endlich mein Degenſtock mit kunſtvoll gearbeitetem, maſſiv goldenen Krückenknopf — mehr Schätze, als wohl je in dieſer beſcheidenen Wohnung vereinigt waren. Draußen ſchneit und regnet es abwechſelnd, und aus den Fenſtern kann man nicht zehn Schritte weit ſehen, eine üble Ausſicht für morgen, wo die Straße noch ungangbarer als bisher ſeyn ſoll, und daher bei ſchlechtem Wetter die Reiſe gar nicht unternommen werden kann. Das beſchriebene Prunkzimmer wird mich daher wohl noch einen Tag länger beherbergen müſſen.

Solos, am Fuß des Khelmós,
den 23ſten Februar.

Der Himmel iſt immer zuletzt den Beharrlichen günſtig! Trotz der geringen Hoffnung dazu erweckte uns früh der herrlichſte Morgen, ein griechiſcher, wie ſie mir beſchrieben worden ſind, wie ich deren aber ſelbſt noch nicht viele genoſſen habe. Kurz, der Himmel war blau, die Sonne in aller Kraft, die Luft völlig rein, und kaum ſah ich den Tag über drei oder vier Wölkchen verlaſſen und einſam im Aether umherſchwimmen. Dies war, bei dem unzweifelhaft intereſſanteſten Momente meines gewagten Unternehmens, in dieſer Jahreszeit gewiß Glück zu nennen. Auch ſchwelgte ich in der Klarheit und im Sonnenlicht auf den ſilbernen Höhen, wie ein ſchon halb der Seligkeit theilhaftig Gewordener.

Die erſte, nun durch nichts mehr getrübte Ausſicht eröffnete ſich über das Meer auf die ganze rumeliſche Bergkette, die ſich mir in ſolchem Glanz und Sonntagsſtaat noch nie gezeigt hatte. Dann kamen wir in die romantiſche Tiefe, in welcher der Lado potamos, auch Fluß von Dhiakoftó benannt, dem Meere reißend zuſtürzt. Die Sonnenſeite der Schlucht, an der wir hinritten, war mit Kiefern, Wachholdern und immer grünen Eichen bewachſen, und faſt ohne Schnee, die gegenüber ſtehende dagegen mit Tannen von oben bis unten bekleidet, auf einem nirgends abbrechenden weißen Grunde. Vor uns ſchloß ein emporſtrebendes Felſengebilde die ſchmale Oeffnung, das auf das Vollſtändigſte den zerſtörten Mauern einer alten Rieſenburg glich. Ein Theil derſelben erhob ſich bedeutend höher als der Reſt, als ſey es der Wartthurm geweſen, und auf deſſen Spitze war eine einzelne Pinie emporgewachſen, deren frei über den Stamm gebreitete Krone ſich reizend gegen den kryſtallhellen Himmel abzeichnete. Wir ſahen ſpäter dieſe wunderbare Kunſtruine der Natur, welcher die Eingeborenen den Namen Petrucki geben, auch von der andern Seite, und ſie behielt dort gleichfalls daſſelbe täuſchende Schloßanſehen, wiewohl in etwas geringerem Grade.

Wir mußten nun zum Fluß herniederſteigen, und nach ſeiner Durchwatung von neuem an der Nordſeite jäh hinaufklettern. Hier begannen die angekündigten Beſchwerlichkeiten, und oben angelangt, ging unſer Weg mehrmals über gefrorene Schneefelder, wo wir nicht ſelten einbrachen. Obgleich hier die Sonne wie im Sommer drückte, und den blendenden weißen Atlas zu unſern Füßen mit Millionen Flittern ſtickte, blieb der Schnee doch an den meiſten Stellen feſt wie Eis, und lag dabei ſo tief, daß wir mehr als einmal zwiſchen den Spitzen großer Sträucher hinritten, die dennoch kaum mit einigen Blättern aus der harten Kruſte hervorſahen. Als wir den höchſten Punkt erklommen hatten, konnten wir ſchon uns gegenüber eine, durch zwei immergrüne Eichen überwölbte, Kapelle des noch vier Stunden entfernten Solos mit bloßen Augen deutlich erkennen. Dieſe Stadt erſchien uns hier, ſo zu ſagen, wie in der äußerſten Mündung eines Trichters ſchroffer Berge liegend, deſſen obere Peripherie wohl mehrere deutſche Meilen betragen mag, welcher unten aber dennoch kein Thal bildet, ſondern nur ein Gewühl geringerer Keſſel, Schluchten und Abgründe, bei denen, wenn man an ihrem Rande ſteht, man meiſtens nicht begreift, wie das Hinunterkommen möglich werden wird. Auch iſt es freilich darnach! Ich las oft von den mit nichts zu vergleichenden Gefahren eines Uebergangs der

P. S. Finden Sie nicht die Ueberſicht der neueſten philoſophiſchen Litteratur von Fichte im „Morgenblatt" ſehr intereſſant und wahr, und die Satyre gegen Hegel ſehr ergötzlich? Von wem iſt denn die letzte?

Apropos, den dritten und vierten Theil der Briefe erhalten Sie bald. Die Nachſicht des General Pfuel iſt mir gewiß äußerſt ſchmeichelhaft.

Muskau, den 13. October 1831.

P. S. No. 2.

Soeben kommt mir erſt, wirklich unbegreiflicherweiſe, ein kleines, wildes, geniales Tagebuch vor die Augen, ohne Unterſchrift, aber leicht erkennbar an ſeinem originellen Typus.

Tauſend Dank dafür, und beſonders dafür, daß ich darin ein ächter Freund genannt werde. Wahrlich, das bin ich von denen, die mit feſtem Vertrauen darauf rechnen, auf Tod und Leben. Denn obgleich ich in vielen Dingen meinem Katechismus eine weit größere Marge gebe, als die Meiſten billigen möchten, ſo ſind zwei Dinge meiner Natur heilig: Dankbarkeit und Treue. Wofür aber, freundſchaftliche Dienſte noch ungerechnet, iſt man dankbarer, als für die Wohlthat von ausgezeichneten Geiſtern, in dem, was man Gutes hat, erkannt und verſtanden zu werden! Dies danke ich Ihnen Beiden, und bewahre dafür treue Anhänglichkeit.

Manchmal hat übrigens meine Eitelkeit ſchon Aehnlichkeiten zwiſchen Frau von Varnhagen und mir aufzufinden geſucht, und dahin gehört wieder, daß ich eben ſo wenig dictiren kann, weshalb ich auch ſo vielerlei ſelbſt ſchreibe, daß der längſte meiner Finger davon krumm geworden iſt, und ich mir nächſtens von Dieffenbach einen anderen machen laſſen werde.

Andes; ich frage aber: was kann es in der Art Schlimmeres geben, als z. B. genöthigt zu ſeyn, an dem friſch abgeriſſenen Ufer eines Bergbachs hinzuziehen, der in einer Tiefe von 60—80 Fuß durch einzelne Felſenblöcke ſich mühſam ſeinen Weg bahnt, und dazu keinen andern Weg vorzufinden, als einen, dreiviertel, ja, wie wir an mehreren Stellen gemeſſen, nur einen halben Fuß breiten Pfad, noch obendrein abſchüſſig und mit halb gefrorenem, halb aufgethautem Schnee bedeckt? Eine ähnliche Paſſage ward uns dreimal geboten, mit abwechſelnder Höhe des darunter befindlichen Präzipiſſes. Das Erſtemal ſtieg Jeder ab, und wir ließen die Thiere, ohne ſie auch nur am Zügel zu führen, ganz frei hinübergehen. Da ich jedoch ſah, wie vorſichtig und geſchickt ſie ſich dabei benahmen, und faſt ſicherer als wir ſelbſt ſchritten, ſo habe ich mich nachher meinem Thiere immer ſorglos anvertraut, mit der einzigen Rückſicht, ſoviel wie möglich jede Bewegung darauf zu vermeiden und ihm völlige Zügelfreiheit zu laſſen, nur darauf bedacht, bei einem etwaigen Falle des Pferdes, wo möglich mich ſelbſt zu retten, aber keineswegs die Kataſtrophe durch meine Reiterkünſte verhindern zu wollen.

Der weſentliche Unterſchied mit den amerikaniſchen Gebürgspäſſen kann hier nur der ſeyn, daß die

Abgründe dort viel tiefer ſind, aber mir ſcheint es im Reſultat keinen Unterſchied zu machen, ob man 100 Fuß oder 5000 auf ſpitze Felſen hinabfällt, ja wenn ich Eins von beiden durchaus wählen müßte, ſo würde ich unbedenklich für die größere Zahl ſtimmen, um wenigſtens gewiß gleich vernichtet, und nicht vielleicht vorher noch gräßlich gequält zu werden. Im Himmalaja ſollen zwar die Maulthiere gar dreſſirt ſeyn, über Abgründe hinweg zu ſetzen (wahrſcheinlich nicht ſehr breite), ſpringt aber ein ſolches Thier ſicher, ſo iſt nicht mehr dabei zu riskiren, als da, wo auf glattem Wege ein einziges Ausglitſchen oder ein Nachfallen des ſchon unterminirten Erdreichs Pferd und Reiter eben ſo unvermeidlich als ein zu kurzer Sprung in die Tiefe hinabreißen würden.

Hierbei erinnere ich mich der Avantüre eines Engländers in den Andes, die er ſehr launig zu erzählen wußte. An einem furchtbaren Abgrunde hinziehend, überraſchte ihn ein Schneeſturm und die Nacht. Man ſah nichts mehr, und gräßlich heulte der Orkan. Da ſtürzt des Reiſenden Maulthier, ſchleudert ihn herab, und er gibt, die ſchwindelnde Tiefe noch vor den Augen, ſich ſchon verloren, als er fühlt, daß er durch die Aeſte eines Baumes falle. Mit allem Aufwand ſeiner Kräfte erhaſcht er noch ſchnell einen ſchwachen

Zweig, an dem er ſich anklammert, und nun ſo an den Armen zwiſchen Himmel und Erde in Todesangſt hängen bleibt. Wohl eine halbe Stunde, die ihm eine Ewigkeit dünkt, verweilt er in dieſer Lage. Endlich ermatten trotz der rieſenmäßigſten Anſtrengung ſeine Glieder, er ruft um Hülfe, aber ſein Angſtſchrei verhallt im Sturm. Obgleich der ſchrecklichſte Tod ihm nun gewiß iſt, reichen doch ſeine Kräfte nicht mehr aus. Verzweiflungsvoll läßt er endlich den Rettungsaſt, den Strohhalm in der Noth, los, und — ſinkt nur zwei Fuß tief ganz ſanft auf weichen Raſen nieder, wo er auch ſogleich, halb bewußtlos und tödtlich ermattet, wie er iſt, feſt einſchläft. Als er am Morgen erwacht, ſieht er ſich, fern von aller Gefahr, auf einem anmuthigen, kleinen Grasplatze gelagert, ſein Maulthier dort ruhig neben ſich graſen, und einen der zurückgekehrten Treiber, die ihn in der Nacht nicht hatten auffinden können, mit der Papiercigarre im Munde, gemächlich rauchend vor ſich ſtehen. Alſo alle furchtbare ausgeſtandene Angſt, das verzweiflungsvolle Hängen zwiſchen Himmel und Erde, Alles war nur in einer getäuſchten Phantaſie begründet geweſen, denn dem früher geſehenen Abgrund war man ſchon längſt vorübergezogen — und wie oft geht es uns im Leben nicht ebenſo!

Du bebſt vor Allem, was nicht trifft
Und ſchaffſt getäuſcht dir ſchwere Leiden.

Wege werden hier in Griechenland, wie es ſcheint, nie gebeſſert, daher ſie ſich auch jedes Jahr mehrmals verändern. Iſt eine Stelle nicht mehr zu paſſiren möglich, ſo ſucht der Erſte, der dabei anlangt, wo anders durchzukommen, und dieſer Spur folgen die Nächſten, wie eine Heerde Schafe dem Leithammel. Es kamen uns verſchiedene Beiſpiele davon vor, und auch unſere von Dhiakoſtó mitgenommenen Führer erkundigten ſich ſtets bei den Begegnenden: ob die Straße noch dieſelbe ſey? Doch ſolche Ziegenſtege überhaupt nur eine Straße zu nennen, iſt eine wahre Myſtifikation.

Von dem Höhepunkte aus geſehen, deſſen ich vorher erwähnte, hatte uns die ganze weite Vertiefung durchgängig mit Schnee und größtentheils mit Tannenwald bedeckt geſchienen, doch bei näherer Beſichtigung änderte ſich dies gar mannigfaltig und die entgegengeſetzteſten Bergeffekte gingen ohne Unterlaß an uns vorüber, ja wir fanden ſogar ein anmuthiges Dorf, wo, rund von Schnee und Eis umgeben, Obſt- und Weinbau üppig florirte. Man ſetzte uns hier einen röthlich gelben Wein vor, deſſen Geſchmack ich allen andern mir bekannten griechiſchen Sorten vorziehe, und der auch nicht gefirnißt war.

Bisher beſtanden die Felſen ſämmtlich aus ſogenanntem Puddingſtein (Breccia), gleich einer Stuckmaſſe zuſammengebackener Kieſel, ganz wie auf dem Rigi; als wir uns aber den hohen Bergkoloſſen des Khelmos näherten, nahm Thonſchiefer und ſpäter Kalkſtein ihre Stelle ein, der erſte zuweilen ſchön grün und blau gefärbt. Es gibt nicht viel Orte in der Schweiz, die an Erhabenheit die Umgebung von Solos übertreffen, denn der Keſſel, an deſſen Abhängen dies über dem Krathis liegt, wird unmittelbar von den höchſten Gipfeln des Peloponneſes gebildet, und noch ſeltſamer erſcheint ſeine Lage dadurch, daß dieſe ſteilen Wände rund umher mehrere hundert Fuß hoch terraſſirt, und mit Gärten voller Obſt und ſüßen Kaſtanienbäumen bedeckt ſind; die letzten übertreffen jedoch hier kaum unſere Aepfelbäume an Größe und Stärke. Den unten ſtrömenden Krathis faſſen hohe Eichen ein, die leider bis auf ihre ſchmalen obern Büſchel ihrer Aeſte beraubt worden ſind. Sobald ich mich Solos gegenüber befand, noch eine Stunde früher, ehe wir auf den entſetzlichen Wegen ſein Inneres erreichen konnten, ſah ich ſchon auf das Deutlichſte mit bloßen Augen hinter ihm einen gefrornen Waſſerfall von der höchſten Felſenmauer des Aroánia-gebürges, wie zwei Eiszapfen von Kirchthurmshöhe herabhängen, und obgleich ich es damals noch nicht wußte, ſagte mir doch, ſchon in Folge der geleſenen Beſchreibungen, eine ſichere Ahnung, daß dies der Styx ſeyn müſſe, wie ich nachher auch beſtätigt fand. Man ſieht hieraus, wie wenig man ſich bei ſolchen Gelegenheiten ſelbſt auf der Einwohner Ausſagen verlaſſen kann. Alle Perſonen, die ich in Kalávrita befrug, blieben einſtimmig dabei, daß man im Winter dem Styx nicht nahen, und auch von fern keine deutliche Anſicht von ihm erhalten könne, und das Erſte, was ich mit den Häuſern von Solos zugleich in der allervollſtändigſten Klarheit erblickte, war dieſer ſelbe Styx. Auch die Unmöglichkeit, ſich ihm zu nahen, verſchwindet, und wenn ich mich morgen wohlbefinde und das Wetter aushält, hoffe ich ſeine genauſte Bekanntſchaft zu machen.

Der Herr, an welchen ich ein Empfehlungsſchreiben mithatte, war leider verreist, mein Dolmetſcher Anaſtaſio aber, um mir aus der Verlegenheit zu helfen, nicht angelangt, und noch mehrere Stunden zurück. Mit dem Gendarm konnte ich mich nicht verſtändigen, und er ſchien auch wenig savoir faire zu beſitzen, denn ungeachtet ſeiner ängſtlichſten Bemühungen wollte mir Niemand ein Quartier geben. Ich produzirte die Ordre des Nomarchen von Patras an alle Behörden im Kreiſe, aber erſtens konnte Niemand der Gegenwärtigen leſen, zweitens waren alle Funktionaire des Gouvernements abweſend. Ich wartete ſchon ſeit einer Viertelſtunde das Reſultat, im Schnee ſtehend, mit großer Ungeduld ab, als ſich endlich ein ganz anſtändig und ſogar mit einigem Reichthum gekleideter Mann meiner Noth erbarmte und mich in eine noch elendere Stube führte, als die in Dhiakoftó von mir bewohnte war; ſie zeichnete ſich jedoch vor dieſer dadurch aus, daß die reichſten türkiſchen Waffen ſchon jetzt, ehe die meinigen noch dort ihren Platz gefunden, an den Wänden hingen, und zwei große Windhunde, wie ich ſie nie ſchöner geſehen, darunter gelagert, ſie zu bewachen ſchienen. Zehn bis zwölf nichts weniger als empfehlenswerth erſcheinende Adelphi's drangen mit mir hinein und zeigten ſich ſehr bereit, Feuer anzumachen, das vielfache Gerümpel hinauszuſchaffen und mir ein ſchmutziges Lager von alten zerriſſenen Teppichen am Kamin zu bereiten. Es gelang mir endlich, ihnen begreiflich zu machen, daß ich meinen Dragoman mit eigenen Sachen erwarte, wo dies Alles in Stand geſetzt werden könne, daß ich aber jetzt nur wünſche, vor Sonnenuntergang noch eine Anſicht des Mavro nero (ſchwarzen Waſſers), wie der Styx hier genannt wird, zu erlangen. Gleich waren ſie willig, und wir machten uns auf den Weg. Solos zählt gewiß mehr als 500, einzeln auf ein ſehr großes Terrain zerſtreute, zwar maſſive, aber dennoch nur kleine und elende Häuſer, und es dauerte eine gute halbe Stunde, ehe wir völlig in's Freie kamen. Hier ward ein Hügel im tiefen Schnee erklettert, der an einer alten venetianiſchen Bogenbrücke im Grunde emporſteigt, und nach wenigen Minuten ſtand ich, mit einem bedenklich ausſehenden Gefolge, das, obgleich mit großen Schnurrbärten durchgängig verſehen, doch ohne Aufhören wie alte Weiber unter ſich ſchnatterte, dem ungefähr noch zwei Stunden von hier entfernten Waſſerfalle gegenüber.

Plutarch ſcheint ihn von allen alten Autoren am richtigſten zu beſchreiben, denn er ſagt, daß der Fall in der Luft ſich verliere, welches die hieſigen Leute beſtätigten, und die nur bis auf die Hälfte der Felswand reichenden Eiszapfen ebenfalls anzeigten. Dies erklärt auch ſehr gut, was dem Herrn Leake ſo abſurd erſcheint, nämlich, daß die Alten dem Waſſer des Styx eine giftige Eigenſchaft beigelegt hätten, aber nie daran gedacht, daß er dann auch den Krathis habe vergiften müſſen, in den ſein Waſſer abfließt. Dieſen Strom erreicht aber der Waſſerfall des Styx nie, weil die Quelle dazu entweder zu ſchwach iſt und ſich in Staub auflöst, oder, wie Einige hier behaupten wollen, nach ihrem Sturze wieder in eine untere Oeffnung der Wand hineindringe. Dies Letztere ſupponirten wahrſcheinlich auch die Alten, denn nur von da konnte das ominöſe Waſſer recht bequem in den Hades abfließen, wo Homer den Styx hinverlegt, nachdem er vorher die Juno ihren Schwur ſo beginnen läßt:

„Erde, du weit geſpannter Himmel oben,
Und Styx, der unten niedergleitet — höret dies!“

Zu dem Waſſer des Styx aber ſelbſt zu kommen, um es zu koſten, wäre nur durch eine ſehr koſtſpielige Vorrichtung möglich, da es aus der Mitte einer beinahe tauſend Fuß hohen perpendikulairen Felſenmauer herausquillt, und, wie geſagt, nie unten anlangt, als höchſtens in Form eines feinen Staubnebels. Es ſcheint alſo immer noch keineswegs erwieſen, ob dies Waſſer nicht wirklich perniziöſe Eigenſchaften beſitze, die nur der Aberglaube vergrößert hat. Arrian erzählt, Plutarch beſtreitet und Pauſanias erwähnt es bloß, daß Alexander mit dem Waſſer des Styx, in einem Becher aus Eſelshuf, vergiftet worden ſey. Denn dies Waſſer hatte die Eigenſchaft, alle andern Gefäſſe, ſelbſt goldene, gläſerne und irdene zu zerfreſſen, nur des Eſels

Huf widerſtand, und noch mußte es ein ſcythiſcher ſeyn. In unſerer aufgeklärten Zeit glaubt man ſolche Dinge jedenfalls nur halb, ich für meine Perſon kenne aber wichtige Leute in unſerem Vaterlande, von denen ich überzeugt bin, daß, verſchaffte man ſich einen Schuh von ihnen, den ſie nur vier Wochen getragen, dieſer dem Waſſer des Styx ſo undurchdringlich als der echteſte ſcythiſche Becher bleiben, und eine hinlängliche Quantität deſſelben halten würde, um ein ganzes Volk damit, wo nicht zu vergiften, doch wenigſtens blödſinnig zu machen.

Der Herr, bei dem ich wohne, und der ein eigenes Mittelding von Rohheit und Cultur, in Tracht wie Benehmen, darbietet, ſcheint ein ziemlich wohlhabender Mann und einer der vornehmſten Honoratioren des Ortes zu ſeyn; demungeachtet iſt ſeine Wohnung jämmerlicher und unreinlicher als die meiſten unſerer, wegen ihres elenden Anſehens citirten, wendiſchen Bauerhäuſer; und dann haben dieſe doch, ſelbſt auf der letzten Stufe der Dürftigkeit, wenigſtens noch eine zu erwärmende Stube, was hier nirgends zu erlangen iſt — auch nicht in dieſer Gegend, wo der Schnee bis zum Juli liegen bleibt! Ich bin gewiß, daß die, welche die civiliſirten Länder Europa's nie verlaſſen haben, ſich gar keinen Begriff von der Bar-

Der Himmel behüte Sie, und laſſe Sie einſt an einer ganz neuen, möglichſt lieblichen Krankheit ſterben.

Die Fürſtin Pückler empfiehlt ſich angelegentlichſt, und vereinigt ſich mit uns in Enthuſiasmus für Notre-Dame de Paris.

41.

Pückler an Varnhagen.

Dresden, den 30. November 1831.

Verehrteſter Freund,

Ich habe hier ein Exemplar der letzten Theile meiner Briefe kaufen müſſen, um es Ihnen korrigirt überbringen zu können, denn leider ſind der Konfuſionen und Druckfehler noch mehr als in den erſten Theilen. Meine ſechs Freiexemplare ſind noch nicht angekommen, aber als Schmerzensgeld für die Druckfehler hat Herr Hallberger die (auf Euer Hochwohlgeboren gütigen Rath) noch nachgeforderten 100 Friedrichsd'or mir zugeſchickt. Gehen indeß die letzten Theile ſo gut als die erſten, ſo profitirt er enorm.

Mir ſind von der abſcheulichen Kälte die Finger verklommen, und es iſt überhaupt nur meine Abſicht dieſen Brief als Notiz vorauszuſchicken, da ich übermorgen früh nach Berlin abreiſe, wo ich mich Ihnen nebſt meinem gedruckten Nonsense auf Diskretion überliefere.

Tauſend Schönes unſeren Damen, denn die Fürſtin Pückler muß ſchon mit dieſem Briefe zugleich in Berlin eintreffen. Empfehlen Sie mich allen beiden, und gedenken Sie gnädiglich

des devoten Autors und Euer Hochwohlgeboren
gehorſamſten und treuergebenſten Freund und Diener

H. Pückler.

barei machen können, die nicht nur bei den ärmeren, ſondern auch den mittleren Klaſſen, in Allem, was Lebensbequemlichkeit betrifft, hier noch herrſcht, und ich bezweifle, daß es zu Hermann und Thusneldens Zeiten je ſo ſchlimm bei uns geweſen ſey.

Den 24ſten Februar.

Ohne meine große Müdigkeit würde ich geſtern Abend ſchwerlich haben einſchlafen können, denn das kleine Kind eines Verwandten des Hausherrn, das Zähne bekam, ſchrie fortwährend mit der durchdringendſten Stimme, und ein alter Windhund, der ſich des Kindes Leiden gleich eigenen zu Herzen zu nehmen ſchien, accompagnirte es heulend. Doch Alles dies konnte meinen geſunden Schlaf nicht lange aufhalten. Als ich aber früh in völliger Dunkelheit aufwachte, glaubte ich noch zu träumen, denn ich ſah über mir einen ſchwarzen Himmel mit tauſend glänzenden Sternchen. Es dauerte geraume Zeit, ehe ich entdeckte, daß der Grund dieſer Täuſchung nur das mit loſen Ziegeln belegte flache Dach war, welches bei jedem der Ziegel eine kleine Oeffnung zeigte. Nun erſt konnte ich mir auch erklären, warum die höhlenartige Stube, die nur ein kleines Fenſter und eine nicht viel größere Thüre hatte, welche ich obendrein mit Teppichen verhängen ließ, trotz eines unausgeſetzt brennenden Feuers auf keine Weiſe irgend zu erwärmen war. Ohne es bisher zu wiſſen, kampirte ich wirklich halb unter freiem Himmel und konnte mir gratuliren, daß es nicht regnete. In der natürlichen Bettwärme war es aber jetzt auszuhalten, und ich geſtehe, daß ich bedeutende Mühe hatte, mich von ihr zu trennen, um die doch ſchon ſo ſchwer erkaufte Excurſion nach dem Styx nun zu beenden. Erſt um 11 Uhr traten wir unſern Weg an.

Eine meiner geiſtreichſten Freundinnen ſpricht nie von einem ihr wiederfahrenen Guten, ohne hinzuzuſetzen: „Zur guten Stunde ſey's geſagt!" Dieſer Aberglaube herrſcht auch im Volke, wo man oft ausrufen hört: „Man ſolle ſeine gute Geſundheit ohne dergleichen nicht beſprechen!" und etwas Wahres liegt der Sache zum Grunde, nämlich: der Menſch ſoll Maß halten und Demuth üben, über Glück nicht triumphiren, über Unglück nicht verzweifeln. Vielleicht hatte ich geſtern hinſichtlich des guten Wetters gegen dieſe Regel gefehlt, und ein ſchadenfroher Berggeiſt übernahm die Strafe, denn eine graue Todtenfarbe überzog heute den ganzen Himmel. Und dennoch ſah ich den Waſſerfall, von einem ſpitzen Felſen, der ihm gerade gegenüber liegt, und den wir nach zwei

Stunden erreichten, ſo deutlich und bequem, daß ich mir es nie hätte beſſer wünſchen können. Er war von hier in gerader Richtung kaum noch eine Viertelſtunde entfernt, die aber zurückzulegen bei den ganz mit Schnee angefüllten Vertiefungen wohl mit vier multiplizirt werden mußte, wenn man durchaus die Wand hätte mit Händen greifen wollen. Wäre dies nöthig geweſen, ſo konnte die Sache leicht ausgeführt werden, da dieſer Weg nicht mehr Schwierigkeiten und vielleicht weniger Gefahr bot, als meine Felſenpromenade in Megaspileon. Da ich aber keinen Nutzen davon gewahr ward, erſparte ich mir die undankbare Mühe. Wir frühſtückten auf der angegebenen Stelle, worauf ich eine flüchtige Skizze der ganzen Umgebung aufzeichnete, und dabei mehrmals die unzuverläßigen Diffikultätsmacher zu allen Teufeln wünſchte, die, wenn ich ihnen geglaubt, mich um eine der ſchönſten Erinnerungen aus meiner Lebensreiſe gebracht haben würden — denn die Scene war, abgerechnet ihre Klaſſizität, auch an ſich erhaben und prachtvoll. Ich muß hier noch eines ſeltſamen Umſtandes erwähnen, der mir dabei begegnete. Als wir Solos verließen, und in der Felſenſchlucht des Krathis, die, ſo wie ſämmtliche Gipfel des Khelmos, faſt baumlos iſt, und nichts wie Schnee und himmelanſteigende Steinmaſſen darbietet, an dem rechten Ufer des Fluſſes hinkletterten, begleitete uns, etwas rückwärts bleibend, eine langgedehnte und mit uns in gleicher Höhe ziehende Wolke an dem entgegenſtehenden Bergabhang, als gehöre ſie zu unſerer Suite. Während unſeres ziemlich langen Aufenthalts auf dem Felſen aber hatte die Wolke uns langſam überholt, und faſt in demſelben Augenblicke, als ich mit meiner Zeichnung fertig war, ſchloß ſie, wie eine von unſichtbarer Hand vorgezogene Draperie, den Styx, welchen wir auch nachher nicht wieder zu ſehen bekamen, und ich ſelbſt wahrſcheinlich erſt in jener Welt wieder erblicken werde.

Diejenige Spitze des Khelmos, an der die Höhle der Töchter des Proetus dem Waſſerfall ſeitwärts liegt, blieb indeß noch frei, und wir eilten daher, eine andere Höhe zu erſteigen, von der wir faſt in das Innere der ſchwarzen Grotte, vermöge meines Taſchenperſpektivs, hineinſehen konnten. Nicht weit von dieſer Höhle, deren Umfang ſehr groß iſt, und die ſich mehr als zweitauſend Fuß hoch über dem Meeresſpiegel befindet, ſollen etwas tiefer hinab noch einige antike Mauerreſte exiſtiren, die man Nonakris zuſchreibt, obgleich dieſe Stadt ſchon zu Pauſanias Zeit zerſtört war.

Wir hatten Flinten und drei Windhunde mit uns genommen, um einige Haſen zu erlegen, fanden aber nichts als die ganz friſche Spur eines ſehr großen Wolfes. Auf meine Frage, ob die drei ſtarken Windhunde wohl auch eines ſo mächtigen Exemplars, wie dieſe Spur zeigte, Herr werden könnten? ſchüttelte mein Wirth mit dem Kopfe. Nahe dieſer Stelle war ein ſchönes Echo, das den Flintenſchuß in einen langen Donner verkehrte, und noch etwas weiter hin beſichtigten wir mit Intereſſe einen Waſſerfall des Krathis unter ſehr pittoresk überhängenden Felſen, die ein fortwährender Aufenthalt der wilden Tauben ſind, die hier niſten. Wir ſuchten mehrere von ihnen aufzuſtören, und da wir bei dieſer Bemühung nicht auf die Hunde Acht gaben, benutzten dieſe auf eine für uns höchſt unangenehme Weiſe die gegebene Freiheit, um eine nahe weidende Heerde Schafe zu überfallen, und zwei dieſer harmloſen Thiere grauſam zu erwürgen. Ein ſehr hübſches kleines Mädchen, die ſie hütete, erfüllte die Luft mit ihrem Geſchrei und ſchluchzte kläglich. Das arme Kind that mir ſo leid, daß ich ihr faſt den ganzen Vorrath Drachmen in meiner Taſche zuwarf. Hier aber zeigte ſich der griechiſche Nationalcharakter in einem auffallenden Zuge; denn weit entfernt, ſich dadurch zu beruhigen, ſchrie das Mädchen nur noch weit ärger, und als wir Alle fragten, warum ſie ſich noch immer nicht zufrieden geben wolle, antwortete ſie: — weil das ihr Gegebene viel zu wenig ſey. Ich mußte lachen, denn unſer Wirth ſelbſt taxirte die Bezahlung als mindeſtens doppelt. Dennoch gab ich ihr für ihr hübſches Lärvchen und die bewieſene presence d'esprit die mir noch übrig gebliebene Münze. Vielleicht war auch eins der gemordeten Opfer ihr Liebling, und das läßt ſich ja gar nicht taxiren. Ich fühle es an meinem kleinen Patienten, der leider, ſtatt beſſer zu werden, immer ſchlimmer wird, und für den ich, wenn Geld etwas thun könnte, gern jedes Opfer brächte. Hier iſt aber nirgends Hülfe, denn weit und breit exiſtirt weder ein Arzt noch Chirurgus für Menſchen und Vieh.

In einem Dorfe an der andern Seite der Schlucht (alle dieſe verſchieden benannten Dorfgruppen, zu denen Solos auch gehört, und die ſich nach allen Seiten ausdehnen, werden die Klukines genannt) zeigte man mir eine ſehenswerthe Vorrichtung. Man läßt einen Bergbach durch einen zwölf Ellen langen hölzernen Trichter, der in der Art einer Tonne konſtruirt iſt und unten ſpitz zuläuft, ſich jähling in ein großes und tiefes Becken herabſtürzen, was unter ſich wieder einen engen Abfluß hat, wodurch eine Art Strudel

in dem Becken hervorgebracht wird. In dieſen Strudel
wirft man ein Wollengewebe, was die hieſigen Be-
wohner verfertigen, und das roh eine dunkelgraue
Farbe hat, wie Sacktuch ausſieht, und in welches in
der Diſtanz von vier Zoll immer eine grobe Franſe
von einer Art Torſade etagenweiſe eingewebt iſt.
Dies Zeug läßt man zwölf Tage im Strudel herum-
treiben, worauf es nicht nur ſchlohweiß wieder her-
ausgezogen wird, ſondern auch über und über das
Ausſehen eines feinen langhaarigen Pelzes erhält, die
Modetracht der Elegants im Nationalkoſtüm. Wie
dies eigentlich zugeht, kann ich weder erklären, noch
ſelbſt begreifen, aber ich habe auf der einen Seite die
aufgeſchichteten rohen, auf der andern die durch das
zwölftägige Strudelbad präparirten Stoffe, als die
beiden Extreme, ſo wie die im Strudel noch umher-
getriebenen und im Zuſtande des Uebergangs begriffe-
nen, ſelbſt geſehen und unterſucht, wobei ich mich
hinlänglich und durch den Augenſchein überzeugte,
daß, obgleich alle drei ein und daſſelbe Gewebe ſind,
doch ihre äußern Erſcheinungen vor, in der Mitte
und nach der Operation nicht die mindeſte Aehnlichkeit
mit einander haben.

Ehe wir zu Hauſe anlangten, erzählte mir mein
Wirth, daß vor zwei Jahren ſich vier Engländer hier

im Juli einfanden und vermittelſt einer Belohnung von fünfzig Colonaten einen Menſchen bewogen, ſich an Stricken nach dem Orte hinabzulaſſen, wo der Styx aus der Felſenwand ſprudelt, und dort drei Flaſchen mit ſeinem Waſſer zu füllen. Dies ward glücklich ausgeführt, und man ſollte nun glauben, die Frage über die ſchädliche Qualität des Waſſers ſey gelöst. Aber mit nichten, — denn als die verhängnißvollen Bouteillen in den Händen der Engländer waren, wagte es keiner von ihnen, wie Herr Konnomopulo, noch jetzt darüber lachend, berichtete, den Anfang mit dem Koſten derſelben zu machen, und am Ende verſiegelten ſie die Flaſchen, um ſie in Oxford, ihrer Vaterſtadt, unterſuchen zu laſſen. Ob ſeitdem hierüber etwas publizirt worden iſt, blieb mir freilich unbekannt; iſt es aber nicht geſchehen, ſo kann man ſelbſt jetzt noch nicht einmal darauf ſchwören, daß nicht unterwegs das Waſſer die Bouteillen zerfreſſen, oder wie nachgemachter Champagner ſie zerplatzt habe. Hier ſcheint noch nie Jemand davon getrunken zu haben, ich glaube indeß, ernſthaft geſprochen, ſehr gern, daß das wahrſcheinlich eiskalte Waſſer nur dann ſchädlich ſeyn mag, wenn man es erhitzt trinkt, und nur ein ſolches Gefäß ſprengen wird, was vorher am Feuer geſtanden hat. Jeder wird gewiß dieſe

atürliche Erklärung ſehr vernünftig finden, möchte
aber doch vielleicht ſehr übel vermerken, wenn ich
auchen noch viel alberneren Aberglauben unſerer
eit, den er ſelbſt theilt, eben ſo ſkeptiſch wie den der
lten abfertigen und bei ſeinem wahren Namen nen-
en wollte. Jene vier Engländer hatten hier viel
lück, denn ſie beſtiegen den höchſten Gipfel des
helmos und des ganzen Peloponnes, mit einziger
usnahme des Taygetos, den Killéne, ſahen die Sonne
rt unter- und am Morgen aufgehen, Alles beim
rtrefflichſten Wetter. Die Ausſicht, die man da oben
nießt, ſcheint, nach dem, was mir mehrere Augen-
ugen in Kalávrita, und auch hier, verſicherten, an
nem ganz klaren Tage vielleicht mehr Gegenſtände
m höchſten Intereſſe zu umfaſſen, als irgend eine
der Welt. Man überſieht, nach der Behauptung
eſer Perſonen, nicht nur den ganzen Peloponnes
ie eine Landcharte, ſondern auch Theſſalien und
pirus, erblickt den Olymp, den Athos, ſämmtliche
niſche Inſeln, Malta, einen großen Theil des Archi-
ls und die Berge von Kandia.

Dhiakoftó, den 23ten Februar.

Es iſt merkwürdig, wie bald ungebildete Diener
i einer ſolchen Art Reiſe, wo allerdings durch die

Natur der Sache ſchon der größte Theil der Etikette wegfällt, von dem reſpektvollſten Benehmen in die größte Familiarität übergehen. Mein dicker Anzi ſpricht ſchon von mir und dem Meinigen nicht anders als im Pluralis, hockt ſich unbedenklich mit den andern Zudringlichen neben mir auf den Boden, und behält, gleich den Uebrigen, die Mütze dazu auf dem Kopfe, genirt ſich auch nicht, mit mir, wie mit Seinesgleichen zu konverſiren, und mir ſogar manchmal in ſeiner Unſchuld ganz naive Wahrheiten zu ſagen. Ich hüte mich wohl Mißfallen darüber zu zeigen, denn einmal amüſirt es mich, zweitens, wenn er es übel aufnähme, wäre *ich* jetzt wirklich ſchlimmer daran als *er*, deſſen Dolmetſchung ich, hier in den Bergen Verlaſſener, gar nicht entbehren könnte. Meine alte Großmutter aber gab mir ſchon die Lehre, daß mit dringend *nöthigen* Leuten, ſie mögen ſeyn wer ſie wollen, man immer patte de velours machen müſſe. Ueberdies habe ich es von jeher als eine der witzigſten, vergnüglichſten und zugleich *edelſten* Sitten unſerer Vorfahren angeſehen: Hofnarren zu halten — denn es gehört Edelmuth dazu, die Wahrheit zu vertragen. In dieſer Art verwende ich meinen Griechen jetzt; in Athen wird es Zeit ſeyn, ihm die Dienſtpflichten wieder einzuſchärfen. Ich weiß nicht, welcher

42.

Pückler an Varnhagen.

Dresden, den 2. Dezember 1831.

Da ich leider hier krank geworden bin, und ſeit geſtern im Bett liege, wo ich 24 Stunden zum Verzweifeln an Kopfgicht gelitten habe, ſo kann ich, mit Senfpflaſtern und ſpaniſchen Fliegen bedeckt, vor einigen Tagen ſchwerlich an die Weiterreiſe denken. Ich ſende Ihnen, mein verehrteſter Freund, daher die zwei letzten Theile meiner Briefe per Poſt, und zugleich einen Brief an Goethe, den ich, wenn Sie ihn billigen, aber nur dann, an ihn ſelbſt zu ſpediren bitte, mit einer kleinen, gütigſt beizulegenden Notiz, daß das Buch ſelbſt nachfolgen würde. Ich muß es nämlich erſt ſelbſt haben und binden laſſen, ehe ich es ihm ſenden kann, was noch lange dauern kann, und ſoll einmal Goethe den Brief bekommen, ſo iſt es wohl weſentlich, daß es gleich geſchieht.

Sagen Sie der Fürſtin nichts von meinem Krankſein, damit ſie ſich nicht ängſtet; hoffentlich ſollen mich die Briefe nicht beim Wort nehmen, und ich lebend und wohlauf bald wieder bei Ihnen ſein.

Herzlich der Ihrige

H. Pückler.

Den Korrektor des Buchhändlers wünſche ich zu allen Teufeln. Er hat ganze Phraſen weggelaſſen, durchſtrichene abdrucken, und die unſinnigſten Fehler alle ſtehen laſſen. Ich bitte doch auch ein ſtrafendes Wort darüber zu ſagen. Das Exemplar, welches ich hier ſchicke, iſt ſo ziemlich durchkorrigirt. Ich werde es ſpäter mit einem beſſeren zu vertauſchen mir ausbitten.

Die engliſche Nachricht hat mich ſehr gefreut, und ich denke wohl Ihnen auch den Auszug aus der „Times“ in die „Staatszeitung?“

Fürſt es war, den ſein Narr immer als Bruder dutzen durfte, wenn der Fürſt ſelbſt eine Narrheit beging. Natürlich dehnte ſich dies auch auf die Gäſte aus, nur gekrönte Häupter waren officiell davon ausgenommen, was ich gar nicht höflich für ſie finde. Man hätte vielmehr dies Verbot als ganz unnütz bei ihnen vorausſetzen, und dann zur Sicherheit den Befehl im Stillen geben ſollen, was viel ſchmeichelhafter für Allerhöchſt Sie geweſen wäre. Anzi war nicht ſo raffinirt; und ungeduldig über die andauernden Beſchwerlichkeiten, gab er mir nicht undeutlich zu verſtehen, daß er mich ſelbſt für einen großen Narren halte, wegen einer ſo unbedeutenden Sache als der Styx ſey, mich ſo vielem Mangel und mannichfachen Beſchwerlichkeiten auszuſetzen. Er meinte, wenn er an meiner Stelle zu ſeyn das Glück hätte, würde er dieſe ſchon anders zu benutzen wiſſen. Vielleicht hatte er auch ganz Recht!

Unſer Wirth benutzte ſeine Stellung zu mir deſto beſſer, denn er präſentirte mir dieſen Morgen eine Rechnung von 38 Franken: 1) für die Stube, oder vielmehr nur einen Platz auf der Erde, wo ich ſchlief, und er an der andern Seite des Kamins, zu welcher Vergünſtigung ſich 2) ein Hühnerpaar nebſt zwei Flaſchen Landwein, der hier nicht vielmehr als Waſſer gilt, 3) Brod und einige Bündel Holz, welches letztere ſich Jeder im Walde holt wie er will, ſintemalen die griechiſche Forſtordnung ſich noch, gleich dem Volke ſelbſt, im Naturzuſtande zu befinden ſcheint. Ich führe dies Alles hier nur deshalb an, um zu beweiſen, daß man, ungeachtet der barbariſchen Lebensart, dennoch ebenſo theuer in Griechenland reiſt, als in den civiliſirten Ländern Europa's. Ich ſelbſt aber bin ein Preuße, und demnach aus vielen ſchweren Gründen ökonomiſch!

Da am Morgen meiner Abreiſe Regen und Thauwetter eingetreten war, mußte ich vier Menſchen mit Schaufeln mitnehmen, zu 5 Franken die Perſon, um diejenigen Wegſtellen, die ganz unpaſſirbar geworden, vorher nothdürftig in Stand zu ſetzen. Es war auch ſehr gut, daß ich dieſe Vorſicht gebrauchte, denn ſonſt hätte ich entweder wieder umkehren, oder ganz unter freiem Himmel ſchlafen müſſen. Demungeachtet waren wir genöthigt, die Maulthiere an mehreren Orten abpacken und die Sachen von einzelnen Menſchen hinüber tragen zu laſſen, nachdem ſchon eins der Thiere vorher zehn Fuß hinabgekollert war, ohne jedoch dießmal etwas von Bedeutung zu beſchädigen. An einer andern Stelle, wo vor einigen Jahren eine ganze Felſenwand eingeſtürzt iſt, und den vor ihr liegenden Abhang ſo mit ihren Trümmern bedeckt hat, daß man ſich wie durch ein Labyrinth hindurchwinden muß, würgte der unverbeſſerliche Dumani abermals ein Mutterſchaf, und tödtete es, ehe wir demſelben zu Hülfe kommen konnten. Wenn das ſo fortgeht, wird mir dies Präſent des Herrn Lontos theuer zu ſtehen kommen. Unſer Zug muß einen ziemlich ſpaßhaften Anblick gewährt haben; lauter Roſſinanten und Ritter von der traurigen Geſtalt, unter denen jedoch Anzi unbezweifelt den erſten Rang einnahm. Oben war er in meine, auf der Reiſe halb zerriſſene Livree geſteckt, unten kamen aber nur nackte Füße und ein Paar alte Pantoffeln zum Vorſchein, weil ihn die Stiefel angeblich zu ſehr drückten. Auf der einen Seite ſeines Kleppers hing noch ganz ſtattlich ein Regenſchirm nebſt meiner Pfeife, ein Geſchenk des Herrn Konnomopulo, beſtehend aus einem Rohre von Dorn mit einem hölzernen Kopf, der nur halb mit Meſſingblech beſchlagen war; auf der andern aber diente zum Pendant ein bereits abgezogener und zum Braten fertig gemachter, ganzer Schöps für unſern Abendſchmaus. Eine Nachtmütze auf dem Kopf vollendete die klaſſiſche Erſcheinung. Es fehlten nur noch die Schellen an der letzten zur kompletten Charaktermaske.

Gegen Abend gewann die Sonne wieder die Obergewalt, und bereitete uns bald nachher ein Landſchaftsgemälde, das ich gewünſcht hätte, unſerem trefflichen (Berliner) Gropius zeigen zu können, um ſogleich eine ſeiner genialen Theaterdekorationen darnach anzufertigen. Wir ſahen vor uns im Norden, etwa fünf bis ſechs deutſche Meilen entfernt, im äußerſten Hintergrunde der Gegend den Parnaß; über ihm baute ſich ein zweites Gebirge florartiger, durchſichtiger Wolken auf, doch ſo locker, daß mehrere der wirklichen Schneegipfel darunter frei blieben, und zwiſchen ihnen hie und da ein Theil des blauen Himmels hindurch ſchimmerte. Eine untere Etage Wolken zog an der Berge Mitte hin; dann kam an ihrem Fuß der breite Meerſtreifen, den am dieſſeitigen Ufer gezackte, dunkle Felſen einfaßten. Von dieſen ſtieg, als Mittelgrund der Landſchaft, der Keſſel von Dhiakoſtó tief nach uns hernieder, in dem abermals eine noch weit niedrigere Wolkenſchicht, als die jenſeitigen, ruhte, gleichwie ſich Rauch manchmal über Schmelz- und Ziegelhütten lagert. Dicht aber vor uns, auf der Höhe, wo wir ſtanden, erhoben ſich vier alte Tannen, die dies wie mit Schleiern durchwebte Bild künſtleriſch abtheilten. Seitwärts und hinter uns erblickten wir nur blendende Schneefelder, aus denen viele, mit ſchwarzem Nadelholz bedeckte, ſpitze Hügel hervorragten, über welche jetzt eben die Sonne in röthlichem Scheine niederſank.

Eine Stunde darauf erreichten wir glücklich das frühere Nachtlager in Dhiakoſtó, wo man, uns erwartend, dießmal das Stübchen recht reinlich, und ſogar, nach griechiſcher Möglichkeit, warm für unſern Gebrauch hergerichtet hatte.

Boſtitza, Freitag den 26ſten Februar.

Heute war der letzte Tag meiner Styr-Reiſe, die am Montag begonnen, am Freitag beendet, obendrein in einem Schaltjahre, und ſogar in demſelben Monat unternommen, der den überzähligen ominöſen Tag enthält — ohne neues Unglück unmöglich abgehen konnte! Am erſten Unglückstage verwundete, wie man geſehen, der böſe Kobold, der mich in Griechenland verfolgt, meinen Francis, am zweiten, dem heutigen Tage, raubte er mir, bei der ſchwierigen Paſſage des Boráicus, den erwähnten koſtbaren Degenſtock obendrein (das theure Andenken eines verſtorbenen Freundes), der auf dem Packpferde ſeinem Futterale entglitt. Augenblicklich ergriff ihn das reißende Waſſer mit Wuth, und führte ihn ohne Rettung in wenig Augenblicken dem Meere zu. Man muß ſelbſt

Reiſender ſeyn, um das Herbe eines ſolchen Verluſtes in dieſen hyperboreiſchen Gegenden, die für nichts einen Erſatz bieten, mir nachzuempfinden. Von allen lebloſen Dingen hätte ich nichts einbüßen können, was mir ſchmerzlicher geweſen wäre. Und im Anfang ließ ſich Alles ſo ſchön an! Das Wetter war herrlich, die Gegend, im reizendſten Kontraſt mit der bisherigen Wildheit, anmuthig und idylliſch, und meine Stimmung die heiterſte. Wir zogen zuerſt, von den Bergen gradatim niederſteigend, in einem Walde jener ſüdlichen Kiefern hin, die durch ihre haarfeinen langen Nadeln und ihre ſchöne Farbe ſo verſchieden von dem düſtern Anſehen der unſerigen ſind. Im Bette der Bergbäche, deren wir mehrere paſſirten, ſtanden gewöhnlich viele uralte Platanen, unter welchen man an verſchiedenen Stellen den Waſſerſtrom gefaßt, und ihn in ſteinerne Becken laufen laſſend, bequem zum Tränken der Pferde eingerichtet hatte. Dies waren köſtliche Orte, beſonders erinnere ich mich eines derſelben, ſchon nahe am Meere, mit der ſchmalen Ausſicht auf einen iſolirten Schneeberg von Lokris, unter prachtvollen Bäumen, deren Laubdach der Sonne im Sommer undurchdringlich ſeyn muß, und die Epheu und Schlingpflanzen noch jetzt überall wuchernd mit Feſtons und Guirlanden umkränzten. Die lang und weit ſich hindehnende Plaine von Voſtiza, die kaum einen Fuß hoch aus dem Meere hervorzutreten ſcheint, während auf der Südſeite die ſteilen, durchaus mit Nadelholz bedeckten Berge plötzlich ſchroff aus ihr emporſtarren, und in engen chaotiſchen Schluchten ſechs verſchiedenen Flüſſen den Ausgang nur mit Kampf geſtatten, gewährt von den freieren Stellen ebenfalls einen höchſt reizenden Anblick. Sie iſt theils mit Olivenwäldern, theils mit Weinfeldern geſchmückt, und hier kein Fleckchen unbenutzt geblieben. Selbſt die breiten, ſteinigen Flußbetten ſind noch mit Oleander und anderem Strauchwerk vielfach durchwachſen.

Der erſte Olivenwald, deſſen Boden ſchon aufkeimender Raſen mit hellem Grün zu überziehen anfing, war ungefähr drei Viertelſtunden lang, und beſtand aus üppigen, meiſt ſehr alten, aber noch jugendlich friſchen Bäumen. In der Mitte deſſelben lag ein Dorf, welches ſich vor den unſrigen beſonders dadurch auszeichnete, daß faſt keins der Häuſer, weder mit einem Hofe noch Garten, noch irgend einer Art Befriedigung umgeben war. Die Häuſer ſind von Lehm, und die flachen Dächer nur loſe mit Hohlziegeln belegt. Viele Gruppen von Bauern, alle mit großen Schnurrbärten, waren theils mit Wolleklopfen, theils mit Strauchroden, oder mit andern ländlichen

Arbeiten beſchäftigt. Wäſche hing in langen Reihen zum Trocknen zwiſchen den Bäumen, kurz das Ganze, von der Sonne ſchön vergoldet, hatte ein gemüthliches und heimliches Anſehen, wie es in dieſer Art der Süden nicht ſo häufig als unſer Norden darbietet.

Doch am Ende dieſes Waldes eben erwartete mich die beklagte Kataſtrophe, meine Bereſina auf der Retirade von dem abenteuerlichen Winterzuge, der verrätheriſche Fluß, den der geſchmolzene Schnee mehr als gewöhnlich angefüllt hatte — und von da an verlor mein Sinn gar viel von ſeiner früheren Empfänglichkeit. Ich ließ mich aber deßhalb in meinen Reiſepflichten doch nicht irre machen, und beſah zuerſt das kleine zu Megaſpileon gehörige Kloſter Trupia, das auf derſelben Stelle ſteht, wo einſt der beleidigte Neptun die Stadt Bura durch ein Erdbeben untergehen ließ, über deren begrabenen Trümmern ſich ſezt unabſehbare Korinthenfelder erſtrecken. Einige der Mönche waren im Hofe beſchäftigt, Geld, Wolle und andern Tribut, der ihnen gebracht wurde, einzunehmen, und wir konnten nur mit Mühe durch ihre Hülfe einen der faulen Bauern bewegen, uns für eine Colonate nach der kaum eine halbe Stunde entfernten Höhle des Herkules zu führen, wo früher die Statue dieſes, hier im Norden des Peloponnes beſonders beſchäftigten Heros ſtand, und ſpäter eine kleine chriſtliche Kirche eingerichtet worden war. Jetzt iſt die umfaſſende Ausſicht auf den Golf das einzig Intereſſante, was ſie dem neugierigen Wanderer noch gewährt.

Von hier begab ich mich zu den wenigen, am Ausfluß des Bokhúſia noch herausragenden Steinen von Helike. Dies ward in derſelben ſchweren Nacht, die Búra vernichtete, von des erzürnten Meeres Wogen ſo gänzlich verſchlungen, daß, wie uns Heraklides erzählt, nur des rächenden Neptuns eherne Statue mit dem Hippokampus im Grund des Waſſers an hellen Tagen noch ſichtbar blieb, und hier lange den Schiffern eine neue Klippe der Gefahr wurde. Wenn die Stelle, die man jetzt dafür annimmt, wirklich dieſelbe iſt, wo Helike ſtand, ſo muß ſich das Meer ſeitdem wieder zurückgezogen haben, und *dann gäbe es vielleicht keinen Ort in Griechenland, wo Nachgrabungen eine reichere Ausbeute verſprächen*; denn Helike war damals, als es von der Erde verſchwand (zwei Jahre vor der Schlacht von Leuktra, v. Chr. 373), die erſte und reichſte Stadt in Achaja, und Alles, was das Meer nicht fortführte, müßte man, ſelbſt noch unverſehrter als in Pompeji, im Grunde der Erde wieder antreffen.

Freilich würde man zu dieſem Zweck genöthigt ſeyn, dem meiſt ganz unbedeutenden Bergſtrom, deſſen ſeichtes Bett jetzt eine halbe Stunde breit iſt, den aber ein feſter mit Dämmen eingefaßter Kanal von zwölf Fuß Breite zu jeder Zeit bequem faſſen könnte — eine Grenze dieſer Art zu ſetzen; was ohnehin in einem polizirten Lande bald zu erwarten ſtünde, und daher hier eine doppelt würdige Aufgabe für die Regierung wäre. Selbſt ein Particulier könnte durch den hohen Ertrag des gewonnenen Landes gewiß ſchon die Hälfte ſeiner Koſten decken, und welcher Schätze würde er Meiſter, wenn er Helike wirklich auffände! Dies mag eine Chimäre ſeyn, aber unbegreiflich bleibt es mir doch, daß von ſo vielen Engländern, die täglich mit Hinterlaſſung eines koloſſalen Vermögens ſterben, nachdem ſie wie die Champignons gelebt, keiner noch je auf den Gedanken kam, irgend ein grandioſes Unternehmen dieſer Art in Griechenland auszuführen. Es blieb, den famoſen Raub des Lord Elgin ausgenommen, immer bei kleinlichen unbedeutenden Verſuchen, und ſelbſt in Olympia haben nur die Franzoſen etwas Weniges gethan, was ſich doch ſogleich reich belohnte.

In Voſtitza, wo mich mein Secretair erwarten ſollte, um mit mir nach Korinth zu ſegeln, fand ich

Ein gewiſſes, mir von Ihnen geſchenktes bon mot, habe ich, wie Sie ſehen werden, in der Vorrede auch angebracht.

Wenn Frau von Varnhagen, der ich die Hand küſſe, die beiden Theile lieſt, und ſich wirklich bis zum Ende durcharbeitet, ſo hoffe ich, daß ſie auch eine ihrer Kraftkritiken auf einem halben Blatte darüber macht, und mich damit beglückt, denn ſie ſieht gar ſcharf. Sie, mein Verehrteſter, ſollen aber nicht zu ſcharf ſehen, ſondern fünf gerade ſein laſſen.

43.

Pückler an Varnhagen.

Berlin, den 4. Dezember 1831.
10 Uhr Abends.

Verehrteſter Freund,

Ohngeachtet alles Uebelbefindens habe ich mich aus dem Bett aufgerafft, und bin, elend krank zwar, aber mit muthiger Seele, Tag und Nacht in meiner Droſchke hiehergefahren.

Morgen beſuche ich Sie ſelbſt, wenn ich ausgehen kann, und ſchicke einſtweilen mit meinem ſchönſten Gruß heut Abend noch den bei den Büchern vergeſſenen Brief an Goethe zu Ihrer gnädigſten Begutachtung.

Daß Frau von Varnhagen krank iſt, bekümmert mich ſehr, mit einem ſolchen genialen Willen muß man aber einmal geradezu erklären, daß man nicht mehr krank ſein will, und bei ſo gutem Vorſatz dann bleiben.

En attendant werde ich morgen den Puls der hübſchen Hand fühlen, die Ihrige aber herzlich drücken zu freudigem Wiederſehen.

Wie todt erſcheint Berlin! Dresden iſt unendlich belebter, und ganz Breslau dahin emigrirt. Henkel der Donnerer, Renard der Fuchs, mein Vetter Pückler der Billardſpieler, und Andere mehr machen Haus daſelbſt, Diplomatie und Hof theilen denſelben Zirkel, kurz, die ganze Geſellſchaft dieſen nicht, weil, wie ich nachher erfuhr, mein Schreiben an ihn von Kalávrita nicht angekommen war. Statt deſſen begrüßten mich nur verſchiedene unangenehme Briefe, unter denen ſich auch ein unwillkommener häuslicher Bericht befand. Die ſchwarze Norma iſt, ungeachtet aller von Francis angewandten Mühe, nicht tragend, und meine Hoffnungen auf die zu erzielende ſeltene Race getäuſcht! Bei ihrer dämoniſchen Natur, an die ich ſeit dem Erlebten ernſtlich glauben muß, hätte ich mir es freilich erwarten können, denn ich las einſt in einem alten Herenbuche, daß Geſchöpfe dieſer Art, gleich den Mauleſeln, nie fruchtbar werden.

Außerdem theilte man mir noch allerlei ziemlich beunruhigende Neuigkeiten über die zunehmende Revolution in Rumelien, einen ernſtlichen Angriff auf Lepanto, Lamia und Miſſolunghi u. ſ. w. mit, wozu ſich die mich perſönlich bekümmernde Nachricht geſellte, daß der intereſſante Ingenieur-Kapitain Abele, den ich noch vor vierzehn Tagen in aller Friſche männlicher Kraft kennen lernte, in der Affaire bei Miſſolunghi geblieben ſey. Es fiel mir recht widerlich auf, daß ich ihm beim Abſchied noch ſcherzend ſagte, ich wünſche ihm viel Glück zur bevorſtehenden Räuberkampagne, worauf er mir erwiederte, daß er nur um einen Freund zu beſuchen dorthin ginge, und, mit ſeinem Abſchied in der Taſche bald dies Land zu verlaſſen hoffe, wo für den Soldaten nur auf Mühſeligkeit und wenig Ruhm zu rechnen ſey. Er äußerte ſich bitter und mißmuthig über die hieſigen Verhältniſſe, und freute ſich ſehnlich auf die Heimath. Der Arme hat nun ſchneller als er ahnete, die ewige finden müſſen!

Bevor ich dieſe Relation ende, mag noch eine kurze Betrachtung über die ungemeine Faulheit der niedern Claſſen und den gleichen Müßiggang der höheren, wie ich Beides bisher überall hier antraf, ihren Platz finden. Dies iſt gewiß eins der größten Nationalübel, dem eine weiſe Regierung durch alle in ihrer Macht ſtehenden Mittel am meiſten entgegen arbeiten ſollte. Wo ich auch hinkam, faſt nie ſah ich irgend Jemand, der nicht gerade von Handarbeit leben muß, ſelbſt die Gouvernementsbeamten nur nothdürftig, mit irgend etwas beſchäftigt, ein Schlaraffenleben führend, das für einen Gebildeten unſerer Länder ärger als Zuchthausarbeit ſeyn würde. Dieſe grenzenloſe Trägheit hindert die Menſchen auch allein, ſich nur im geringſten Maße die Bequemlichkeiten der Civiliſation zu verſchaffen. Nichtsthun iſt ihr Hauptgenuß! Haben ſie den, ſo ſcheinen ſie wenig nach allem Uebrigen zu fragen. Der gemeine Mann iſt ſo apathiſch, daß man nur mit unverhältnißmäßiger Belohnung ihn zu einiger Anſtrengung bewegen kann. Ja, dieſe Faulheit iſt ſo groß, daß man die Leute nicht einmal dazu zu bringen vermag, die Thüren zuzumachen, durch welche ſie gehen, und mehr wie fünfzig Mal habe ich, bei der empfindlichen Kälte dieſen Dienſt ſelbſt für ſie verrichten müſſen, um mir den Zug in der Stube zu erſparen. Ich bin wahrlich nicht berühmt dafür, früh der Erſte fertig zu ſeyn — demungeachtet mußte ich auf der letzten Reiſe jeden Tag auf meine Maulthiertreiber warten, die ſich, trotz aller Befehle, nie eher als im letzten Augenblicke an die Aufpackung der Effekten machen wollten, ſo daß in der Regel immer eine halbe Stunde unnütz dadurch verloren ging. Dann aber wurde Alles noch ſo obenhin und liederlich beſorgt, daß fortwährend neuer Aufenthalt entſtand, und eine Menge Dinge muthwillig ruinirt wurden, die nur ein wenig Ordnung und Pünktlichkeit erhalten hätte. Daß keine Dorfgemeinde daran denkt, das Geringſte an ihren Wegen zu repariren, obgleich ſehr häufig Unglücksfälle daraus entſtehen, habe ich ſchon zur Genüge erwähnt, und die bewaffnete Miliz, welche die unſichern Gegenden im Gebirge begehen ſoll, fanden wir ſtets irgendwo, ſchlafend oder rauchend, in den Sträuchern liegen. Die Regierung ſcheint an derſelben Schläfrigkeit zu leiden, und ſo kann, wenn dieſe ſelbſt ſich nicht energiſcher und thätiger zeigt, auch im Volke keine Beſſerung eintreten, das vielleicht nur aus Verwöhnung, aus Mangel an erwecktem Induſtrie-Intereſſe, und namentlich durch die 170 Feiertage im Laufe des Jahres eine ſolche traurige Richtung genommen hat.

Zum Schluß werden meine Leſer wahrſcheinlich eben ſo überraſcht ſeyn, als ich es war, zu erfahren (eine Kunde, die mir erſt hier in Voſtitza wurde) daß der Gentleman von Solos, bei dem ich zwei Tage wohnte, — ein berüchtigter Räuber, und der Bruder desſelben Konnomopulo iſt, den ich auf Kanáris Corvette ſah, wo er vorgab, von den Kondroyanni's zu ihrer Begleitung gezwungen worden zu ſeyn. Ich hatte mich des Namens durchaus nicht erinnert, jetzt konnte ich mir aber beſſer die koſtbaren Waffen und vortrefflich dreſſirten Hunde in der dürftig elenden Hütte erklären. Wie gut iſt oft die Unwiſſenheit! Ohne ſie würde ich wahrſcheinlich nicht ſo ſorglos am Feuerherde neben dem die Gaſtfreundſchaft ehrenden Klephten geſchlafen haben. Solos ſoll überhaupt ein berüchtigtes Räuberneſt ſeyn, und vielleicht war auch dies einer der Gründe, warum man mir in Kalávrita ſo beharrlich ausreden wollte, dahin zu gehen.

Drittes Kapitel.

Endliche Abreiſe des Herrn von Roſenberg aus dem wilden Bergrevier und ſeine glückliche Ankunft in der heiligen Athina.

> „Nach der Schickſalstragödie pflegt gewöhnlich auf derſelben Bühne eine Pantomime agirt zu werden, in der Harlequin die Hauptrolle ſpielt."
>
> Semilaſſo.

Es war langweilig, in Voſtitza noch einige Tage unnütz verweilen zu müſſen, um Lorenzo daſelbſt zu erwarten. Eine unerwartete Ausbeute fand ſich indeſſen doch noch daſelbſt vor. Erſt während meiner Abweſenheit hatte man die Grundmauern eines ſehr großen Bauwerks mit merkwürdigen, weitläuftigen und wohlerhaltenen Souterrains im Garten eines Herrn entdeckt, deſſen Name ſich, wie gewöhnlich, auf „opulo" endigte, von dem ich aber den Anfang vergeſſen habe. Wir ſtiegen mit Fackeln eine tiefe Treppe hinab, an deren Wänden glatter und dick aufgetragener Stuck noch an den meiſten Orten feſthielt, und durchkletterten darauf, theilweis über Steingerölle, mehrere mit Schutt angefüllte Gewölbe, unter denen der Tritt ſo hohl klang, daß offenbar noch eine Etage ähnlicher Räume ſich darunter befinden muß. Zwei, an zehn Fuß tiefe, cylinderartig aus Werkſtücken gemauerte, enge Brunnen, die mit großen, viereckigen Quadern zugedeckt waren, fanden ſich von allem Schutte frei, doch war weder hier noch irgend wo anderes etwas von Skulpturen zu entdecken. Jedenfalls war das Gebäude, zu dem dieſe Souterrains gehören, von außerordentlich großem Umfange, da nach mehreren äußeren Anzeichen bis jetzt kaum der zehnte Theil davon zugänglich geworden iſt. Die Fortſetzung der Ausgrabungen kann daher noch viel intereſſantere Reſultate liefern, und auch aufklären, welcher Art Bau die Ruine angehört, was in dieſem Augenblick ſchwer zu beſtimmen iſt.

Nachdem mein Secretair, durch eine vollſtändige Windſtille im Golfe aufgehalten, zwei Tage zugebracht hatte, um die wenigen Stunden von Patras hierher zurückzulegen, ſchifften wir uns, ohne weitere Zeit zu verlieren, noch in derſelben Nacht nach ſeiner Ankunft, bei hellem Mondlicht ein, und erreichten mit ſchwachem, aber nicht günſtigem Winde, am darauf folgenden Mittag Lutráki. Dieſer ganze Ort beſteht nur aus zwei kleinen Häuſern, die, zwiſchen kahle Felſen hart am Meeresufer eingeklemmt, von Douaniers und einem Kaffeewirth bewohnt werden. Den ſchmalen Platz, der zwiſchen Haus und See übrig blieb, hatten zwei koloſſale Säue, vielleicht noch Abkömmlinge des erymanthiſchen Ebers, mit einigen zwanzig ihrer Jungen eingenommen, und vertheidigten die Approchen gegen unſere kleinen Hunde mit vieler Energie. Die menſchlichen Bewohner waren friedlicher, obgleich ſie im Uebrigen von derſelben Familie zu ſeyn ſchienen. Sieben ſchlechte Mauleſel, welche glücklicherweiſe von einem hierher geſandten Transport noch gegenwärtig waren, wurden unter vielem Zanken und Lärmen mit unſeren Effekten beladen, und nachdem Alles in Ordnung gekommen, durchwanderten wir neben ihnen zu Fuß den Iſthmus. Die Witterung war ſchön und warm, auch klar und ſonnig vor uns, doch hinter uns der Golf, wie alle Berge, in Wolken und Nebeldunkel eingehüllt. Der von Korinth nach dem Oneja ſanft anſteigende Iſthmus zeigt nur wenig felſigen Boden, und beſteht meiſtens aus fruchtbarem Lehm, der vielfach mit Strauchwerk durchwachſen iſt. Im Schatten dieſes Gebüſches fanden wir häufig ein außerordentlich ſchön blühendes Zwiebelgewächs, mit hochrother Blume und blauem Kelch, nebſt einer Art kleiner Trauben-Hyazinthen, wovon wir uns ein zierliches Bouquet pflückten. Da ich ſehr bald hierher zurückzukehren gedenke, ſo verſchiebe ich bis dahin alle ferneren Bemerkungen und begnüge mich, meine Verwunderung darüber auszudrücken, daß die Regierung ſelbſt hier, wo es doch ſo leicht und wichtig wäre, noch an keine Straße gedacht hat.

Unſer Fortkommen ging nur ſehr langſam von ſtatten, da wir jeden Augenblick durch die Maulthiere aufgehalten wurden, die hier eben ſo faul und wenig disziplinirt zu ſeyn ſcheinen, als ihre Gebieter. Bei jeder ſich darbietenden Gelegenheit vertheilten ſie ſich entweder, um dem keimenden Graſe zuzuſprechen, oder brachten durch widerſetzliche Sprünge die ſchlechte Packerei in Unordnung, was oft eine theilweiſe Umladung nöthig machte, oder warfen auch wohl, ſich niederlegend, die ganze Bürde auf einmal ab. So dauerte es dritthalb Stunden, ehe wir auf der Höhe am jenſeitigen Golf ankamen, deſſen ſüdliche Lieblichkeit einen höchſt anmuthigen Contraſt gegen die wilde Umgebung und die ſchroffen Schneegipfel der eben verlaſſenen Gegenden bildeten. Aegina, Salamis, und der ſpitze Berg dieſer Inſel, hinter dem die Akropolis Athens noch verborgen blieb, lagen vor uns mit einem ſpiegelglatten Meer, eingefaßt von den beiden weit hinaustretenden Vorgebirgen von Attika, mit dem Kap Kolonos auf der einen, und Argolis mit Kap Eſtemo auf der andern Seite. In der weiteſten Entfernung erſchienen die duftblauen Berge von Zéa, und um ſie her die ägeiſche See, nur vom Horizont begrenzt. Kalamáki, das wir nahe unter uns am flachen Meerſand aufgebaut erblickten, enthält einige Häuſer mehr als Lutráki, doch iſt es von keinem glänzenderen Anſehn. Wir fanden dort, außer den Douaniers, noch einige deutſche Soldaten der griechiſchen Truppen, die wegen begangener Subordinationsfehler nach Nauplia transportirt wurden, und ſich in die bitterſten Verwünſchungen über Griechenland und den hieſigen Dienſt ergoſſen. Der Eine, ein ſchöner herkuliſcher Mann, ſchien viel in der Welt verſucht zu haben, denn er hatte mit wahrem Kosmopolitismus dem Kaiſer Franz und Napoleon, Don Pedro und Don Miguel, der ſpaniſchen Königin und Don Carlos gedient, bedauerte aber ſehr die im hieſigen jungen Reich gemachte letzte Probe. Uebrigens war uns dieſer vorurtheilsfreie Krieger ſehr behülflich, um uns mit den Zollbeamten und dem zerlumpten Capitan del porto zu verſtändigen; auch half er uns mit dem Eigenthümer einer Barke der kleinſten Art, der einzigen die zugegen war, einen Contract für die Ueberfahrt nach

Achen abzuſchließen, welches von hier noch vierzig Miglien (circa 8 deutſche Meilen) entfernt iſt. Ich verehrte ihm deßhalb eine Colonate, um auf meine Geſundheit zu trinken, was er ſeinen admirabeln Prinzipien gemäß ſich in Wein und Liqueur ſogleich ſehr angelegen ſeyn ließ. Unterdeſſen hatte ſich ein ſehr heftiger Wind erhoben, der zwar günſtig blies, aber bei einem ſo elenden Schiffe, nahe dem Einbruch der Nacht, einige Bedenklichkeit einflößte. Um ſechs Uhr lichteten wir indeß herzhaft die Anker, alle kleinen etwas ſchadhaften Segel aufgeſpannt, und flogen bald wie ein Pfeil durch die ſchon ſich ungeduldiger bäumenden Fluthen dahin, in ein Bett von Schaum gehüllt, den die reißende Bewegung des Schiffes bei ihrer gewaltſamen Durchſchneidung der Wellen rauſchend emporhob. Die ganze Scene hatte viel Originelles. Außer uns dreien beſtand das Perſonal im Schiffe nur aus dem Kapitain, ein alter Soldat der Revolution mit einem Stelzfuß, und ſeinen zwei Knaben von ſechszehn und vierzehn Jahren, welche als Matroſen fungirten. Auf dem als Ballaſt mitgeführten Kies, der frei auf dem Boden des Schiffes lag, das keine andere Bequemlichkeit, als noch einige Planken zum Sitzen darbot, lag außerdem eine junge Frau mit ihrem Kinde an der Bruſt, die vorher einen unſerer bildet nur eine Kotterie, jeder Tag der Woche iſt genommen, und man amüſirt ſich vortrefflich.

Mehr glaub' ich, als man von Berlin ſagen kann, dem wie ich höre, pour comble de malheur, die Cholera auch die Soupers geraubt hat.

Aber es iſt Zeit, daß ich meine müde Maſchine in's Bette lege. Felice notte.

Tout à vous

H. Pückler.

Wegen des Briefes an Goethe bitte ich ja um Ihr aufrichtiges Urtheil. Halten Sie ihn für überflüſſig, oder gar für ſchädlich, ſo werfen Sie ihn weg, wo nicht, thun Sie gütigſt wie ich in meinem Dresdener Briefe gebeten.

44.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 5. Dezember 1831. Mittags.

Willkommen, ruf' ich Ew. Durchlaucht um ſo freudiger zu, als die letzten ſchriftlich und mündlich ſich durchkreuzenden Nachrichten leider nur darin übereinſtimmten, daß ungünſtige Hinderniſſe Ihr Kommen verzögerten. Da dieſes jedoch glücklich erfolgt iſt, werden die übrigen Umſtände hoffentlich ebenfalls dem guten Sterne ſich fügen, der ſchon ſo weit geleuchtet hat!

Wie ſehr beklagen wir es, die Frau Fürſtin noch nicht begrüßt und unſerer treuen Ergebenheit verſichert zu haben! Es iſt peinlich, ſo verehrte Perſonen in der Stadt zu wiſſen, und nicht dem augenblicklichen Eifer folgen zu können. Aber leider ſind wir krank, beide, wie ſo oft der Fall iſt, zugleich, und auf unſeren Austauſch von Klagen zurückgewieſen. Der Kampf mit dem Winter iſt ein alljährlich wiederkehrendes Unheil, das auch noch einen großen Theil des Sommers zu verbittern pflegt. Und ſo gehen die Lebenstage hin! Wir

Mauleſel getrieben hatte, und nun von der Gelegenheit profitirte, um gratis nach Athen zu gelangen. Der Iſthmus und die Berge mit der hoch über alle hervorragenden Burg von Korinth, waren in fahlem Scheine von dunkelſchwarz herabhängenden Wolken bedeckt, während am noch immer hellen Blau der Himmelswölbung vor uns der Mond ſchon glänzend leuchtete. So hinter uns die Nacht, vor uns ein mit Gold beſterntes Meer, in dem eine Abendgeſellſchaft luſtiger Delphine ſpielte, durchſausten wir, immer heftiger getrieben, halb mit dem Schiff auf einer Seite liegend, wie im Wettlauf die aufgewühlte See, und ergötzten uns, bei der wunderbaren Beleuchtung, an der Geſchicklichkeit der faſt nackten Schiffsjungen, die raſtlos, gleich zahmen Affen, an den Stricken hinauf und herabkletterten, um die Segel bald da bald dorthin zu ſtellen, damit der hohlpfeifende Wind ſie nicht gänzlich zerreiße.

Lorenzo und ich wurden bald in die romantiſcheſte Stimmung verſetzt, und ſelbſt Francis ſchien für die klaſſiſche Umgebung einige Empfindung an den Tag legen zu wollen, denn er ſtierte ohne Unterlaß auf Aegina's maleriſche Formen hin, bis wir bemerkten, daß ein Schöpſenknochen, den Lorenzo am Ende ſeines

Veſperbrodes in's Meer hatte werfen wollen, ſich in der Höhlung des untern Segels gefangen hatte, und uns nun leider keinen Zweifel mehr übrig ließ, daß er allein es war, der meines allzu ſinnlichen Lieblings Aufmerkſamkeit ſo anhaltend feſſelte. Es iſt hart, ihn von einer ſo unpoetiſchen Seite hier darſtellen zu müſſen, aber meine Wahrheitsliebe verſchont weder Freund noch Feind. Als wir die Spitze von Salamis umſegelten, war das Meer ſo hoch, und der Wind ſo ſturmartig geworden, daß der Kapitain befahl die Segel einzuziehen, die Jungen aber, denen das vogelartige Fliegen des Schiffes gefiel, wollten keine Folge leiſten. Dies wurde um ſo lächerlicher, weil der Vater, vermöge ſeines mangelnden Beines, nur durch Worte und wüthendes Ausſtrecken aller zehn Finger ſeine Autorität bekräftigen konnte, vor einer thätigeren Zurechtweiſung aber die junge Brut in ihrer Gewandtheit à la Mazurier ſich ganz ſicher fühlte. Da wir indeß nicht Luſt hatten, zum Vergnügen der ungezogenen Buben (die wahrſcheinlich auch wie Fiſche ſchwimmen konnten) unſere Pilgerfahrt ohnfern des naſſen Kampfplazes von Salamis zu enden, ſo ſchlugen wir uns in's Mittel und dämpften die Rebellion im Beginnen. Wir waren hier den Uferfelſen ziemlich nahe, in deren zahlreichen Grotten das Meer wie eine Stampfmühle toſte. Auch hatten die dunkeln Wolken uns nun eingeholt, Mond und Sterne waren ſchon von ihnen verſchlungen worden, über der Küſte ſah man einige Blitze den Himmel durchzucken, ſeitwärts anrennende Wellen gaben dem Schiffe oft widerliche Stöße, und das Meer hatte jene ſchwarze Farbe angenommen, die zwar die weißen Schaumflocken ſehr ſchön darauf hervorhebt, aber in dieſer gefährlichen See nicht den erfreulichſten Eindruck macht. Dazu war es äußerſt kalt geworden, und ohne andern Schutz als unſere Mäntel durchzog uns der ſchneidende Wind auf die empfindlichſte Weiſe. Die Schnelligkeit unſerer Fahrt ſelbſt erſparte uns Uebleres, denn ehe der Sturm noch ganz ausbrach, hatten wir den Pyräus erreicht, und die ganze Tour in der faſt beiſpiellos kurzen Zeit von noch nicht ganz vier Stunden zurückgelegt. Hier trafen wir aber auf eine neue, ſehr unerwartete Unannehmlichkeit. Am Wachtſchiff angekommen, befahl man von dorther dem Schiffsherrn, ſogleich Anker zu werfen, weil er jetzt nicht mehr landen dürfe. Da wir keinen Kahn hatten, ließ ich durch Anzi den Leuten zurufen, daß ich eine Ausnahmserlaubniß habe, aber keine weitere Antwort erfolgte trotz aller Bemühungen, und nichts konnte unſern Schiffer vermögen, auf eigene

Gefahr weiter zu ſegeln. Dies war die abſcheulichſte Nacht der ganzen Reiſe, die wir in Sturm und Regen unter freiem Himmel und im Angeſicht der Stadt zuzubringen bloß dadurch muthwillig gezwungen wurden, weil, wie ich nachher erfuhr, der Wachtkapitain, mit der gewöhnlichen Liederlichkeit der griechiſchen Behörden, gar nicht auf dem Wachtſchiff gegenwärtig war, auch keinen Stellvertreter geſchickt hatte, die rohen hydriotiſchen Matroſen aber viel zu ſehr ihre Bequemlichkeit liebten, um ſich durch eine Converſation mit uns in ihrem Schlafe ſtören zu laſſen. Der Stadtkommandant, der mich am Morgen ſehr freundlich empfing, verſicherte mir zwar, daß er den Wachtkapitain zur Verantwortung ziehen werde, ich bezweifle aber, daß er ihm ein Wort davon zu ſagen gedenkt, denn kein Beamter ſcheint hier, von oben an, Luſt zu haben, ſeine Autorität kräftig zu üben, und mir kann jetzt auch dieſe Reprimande post festum wenig helfen. Wenn ich ohne das atheniſche Fieber davon komme, will ich dem Saumſeligen gern großmüthig verzeihen, obgleich der ungeſtüme Lorenzo große Luſt hatte, ihn zur Vergeltung in's Meer zu werfen.

Der Gaſthof im Pyräus war zu elend und unreinlich, um darin zu bleiben, aber auch das Wetter zu abſcheulich, und ich ſelbſt zu unwohl, um die Reiſe fortſetzen zu können. So nahm ich, einiger Pflege dringend benöthigt, mit Dank das Anerbieten zweier leerer Zimmer in des Commandanten Wohnung an, und fand mich dort bald mit dem Inhalt meiner afrikaniſchen Wüſten-Equipage ganz leidlich eingerichtet. Anzi hatte eben den Thee mit dem erfriſchenden Tſchibuk hereingebracht, als man mir den jungen Herrn von Luſi meldete, der ein freundliches Billet ſeines Vaters, mit allen Beweiſen deſſen gütiger Aufmerkſamkeit für mich, brachte, dies aber zugleich mit der wirklich troſtloſen Nachricht begleitete, daß von den ſeit ſo vielen Monaten ungeduldig von mir erwarteten Briefen und Paketen, die ich angeblich in Athen finden ſollte, nachdem ſie mich in Tunis und Malta verfehlt, auch hier noch nichts angekommen war. Ihn, ſetzte Herr von Luſi hinzu, verwundre die Sache nicht, denn ſein Vater habe neulich eine Depeſche aus Berlin erſt nach drei Vierteljahren erhalten! Gewiß iſt dieſe Ungewißheit der Communikation eine der größten Unannehmlichkeiten in den hieſigen Ländern, und die Verſuche, durch Etablirung von Dampfſchiffen derſelben abzuhelfen, ſcheiterten bisher gewöhnlich ſchon nach wenigen Monaten, wie neuerdings die Entrepriſe der Dampfboote zwiſchen Marſeille und Malta, bei der die koſtbar ausgerüſteten Fahrzeuge kaum ſechs Reiſen machten.[1]

Ich blieb drei Tage krank im ungeſunden Pyräus, verdrießlich und nur von Miſere aller Art umgeben, im Bette liegen, und hier war es, wo ich dieſem Buche ſeinen Titel gab, den es von Anfang bis heute redlich verdient hat. Das Wetter ſchien mit mir zu trauern, denn es ſtürmte und regnete fortwährend, und erſt am vierten Morgen ſtand die Sonne auch mit mir zugleich wieder auf.

Ich lenkte alſobald meine Schritte nach der Douane (wo man bei der Ankunft meine Sachen ſehr ſkrupulös unterſucht hatte), in der Hoffnung, unter der immer dort verſammelten Menſchenmenge Jemand zu finden, der mir als unterrichteter Führer zu dienen vermöchte, konnte aber Niemand auftreiben, als einen griechiſchen Schuſter, der einige Auskunft in italieniſcher Sprache zu geben fähig war.

Ich hatte einen wenig ſpeziellen Plan des alten Athens bei mir, dem folgend ich zuerſt Aphrodiſium, eine Abtheilung des alten Hafens, umgehen und den ſich darein ergießenden Kephiſſus beſehen wollte. Aphrodiſium war aber zu einem übelriechenden Sumpf, und der Fluß ebenfalls nur zu einem Leichenduft ausſtrömenden Graben geworden. Ich wandte mich daher auf der andern Seite nach dem Hafen Munichia, zwiſchen Pyräus und Phalerus, wo wir unglücklicherweiſe auf das im Bau begriffene Haus ſtießen, welches mein unternehmender Cicerone für ſich ſelbſt etablirt. Er ließ mich jetzt nicht vorbei, bevor ich es betrachtet und alle Pläne des Bauluſtigen mit angehört hatte, wozu er noch ein Bruchſtück ſeiner Familiengeſchichte hinzufügte. Ich ſakrifizirte mich geduldig, denn in ſolchen Dingen bin ich gutmüthig und mag nicht gern die geringſte Individualität aus Mangel an Theilnahme kränken. Zuletzt fand ich ſogar noch etwas in dieſem Hauſe, das meinen antiken Erwartungen beſſer entſprach, nämlich einen ſehr wohl erhaltenen runden Brunnen, auf den die Arbeiter kürzlich geſtoßen waren, und welcher in eine geräumige Ciſterne hinabführte, die jetzt dem jungen Anſiedler ſehr paſſend als fertiger Keller zu Hülfe kommt. Der ganze Boden von hier aus längs des Meeres hin iſt voll Grundmauern mit vielen unterirdiſchen Gewölben, und durch mehrere ganz unbeſchützt gelaſſene Oeffnungen ſieht man in dieſe hinab. Aber nur wenig ſteht noch über der Erde von den vorhandenen Reſten, hauptſächlich die eines Theaters, der Citadelle und einiger Tempel. Etwas von dieſen erſchien mir indeß, in einer Hinſicht wenigſtens, impoſanter als Alles, was ich bisher der Art angetroffen — denn das hohe Alter und die eigene Beſchaffenheit des poröſen Steines hatte hier eine wahre Apotheoſe dieſer Gegenſtände hervorgebracht. Man ſah die Ruinen der Menſchenwerke wieder in ewig jungfräuliche, urſprüngliche Gottesnatur verwandelt, und mußte dieſe ſeltſamen Baureſte auf das Genaueſte unterſuchen, um ſich zu überzeugen, daß man nicht einfache Felſen vor ſich habe, da faſt alle Fugen der über einander gelegten Steine ſo gänzlich verſchwunden, und auch die äußere Contoure ſo verſchmolzen ſind, daß ihre Oberfläche vollkommen die gewöhnliche irregulaire Form natürlicher Felſen angenommen hat. Nur an ſehr wenigen, der Wirkung der Atmoſphäre minder ausgeſetzten Stellen entdeckt man noch die Hand der menſchlichen Erbauer. Zwiſchen den unzähligen zerbröckelten kleinen Steinen, welche dieſe kahle Gegend bedecken, ſproßten Tauſende von Anemonen in allen Nüancen, himmel- und indigoblau, wie vom blaſſeſten Roſa bis zum glühendſten Purpur auf. Während ich erfreut mir einen jungen Frühlingsſtrauß davon zuſammenband, war der Schuhmacher eben ſo emſig beſchäftigt, wilden Salat und Kamillen einzuſammeln, deren vorzügliche

---

[1] Dieſem Uebel iſt nun durch die franzöſiſchen und öſterreichiſchen Gouvernements radikal abgeholfen werden.

Eigenſchaften er ſehr herausſtrich. Er führte mich nun nach dem Meeresgrund hinab, in weitläufige, geheimnißvolle Grotten, die noch durch Brunnen mit den obern Ruinen in Verbindung ſtehen, und deren Eingang jetzt durch herabgefallene Mauerſtücke von ungeheurer Größe halb verſtopft iſt. Die Luft war klar und warm, und die Ausſicht von der einen Seite auf die Inſeln mit dem nahen Hymettus, von der andern auf den in dieſem Augenblick ſehr an Schiffen reichen Pyräus, die Berge von Megara und Korinth, nebſt einigen der Schneegipfel Achaja's, die ich erſt kürzlich verlaſſen, erſchien gar lieblich in den ſüdlichen Tinten des heutigen Tages.

Dies bewog mich, auch den Weg nach Athen zu Fuße einzuſchlagen, und dem Grafen Luſi, der ſo gütig war, mich in ſeiner Equipage abholen zu wollen, auf der neuen Chauſſee entgegen zu gehen. Sobald die erſte kleine Anhöhe erſtiegen iſt, wo einige Reſte der Mauer ſichtbar werden, die ſonſt Athen mit dem Pyräus verband, erblickt man plötzlich die ganze Ebene von Athen vor ſich ausgebreitet, die Akropolis mit dem zierlichen Parthenon in ihrer Mitte thronend, den ſpitzen Lykabettus dicht hinter ihr und den ehrwürdigen Olivenwald um ſie her gezogen, der farblos und halb abgeſtorben ſeine dürren Aeſte gen Himmel ſtreckt. Er paßt zu der melancholiſchen Stimmung, welcher Wenige ſich zu erwehren im Stande ſeyn möchten, wenn zum erſtenmal in der Ferne jene erhabenen Ueberreſte gefallener Größe, gleich trauernden Geiſtern, vor ihnen aufdämmern, von allen jenen magiſchen Erinnerungen des Alterthums umſchwebt, die unſerer Seele ſeit früheſter Kindheit eingeprägt ſind. Auch die ganze übrige Gegend erſchien hiermit im Einklang; ſchöne, edle Formen, aber ohne Farbe, nur grau in grau gemalt, öde, unfruchtbar und verlaſſen. —

Von der Landſtraße konnte man dies letztere jedoch nicht ſagen. Hier zogen, in Staubwolken gehüllt, eine Menge Reiter und Fußgänger daher, von denen die erſteren ihren Weg meiſtens in großer Eile zurücklegten. Ja einmal mußte ich ſogar fünf franzöſiſchen Matroſen, die im Zuſtande höchſter Seligkeit die ganze Breite der Straße eingenommen hatten, und mit dem günſtigſten Winde zu ſegeln ſchienen, bis in den Chauſſeegraben Platz machen, um nicht von ihnen in den Grund gebohrt zu werden. Der mir vom Geſandten empfohlene Commiſſionair begleitete mich und erzählte mir unterwegs, daß die Kunſtſtraße, auf der wir uns befänden, nur von bairiſchem Militair und in der übelſten Jahreszeit hergeſtellt ward, daher auch nur wenige der dabei gebrauchten Arbeiter am Leben wollen ihnen aber doch ſoviel Muth und Heiterkeit abgewinnen, daß die Feinde ſich dran ärgern! —

Das Schreiben an Goethe find' ich ganz angemeſſen, und habe ich daſſelbe, der Vollmacht gemäß, bereits abgefertigt, von einem eignen Briefe begleitet.

Sehr ſchön, wenn Ew. Durchlaucht das Vorhaben, uns dieſen Abend zu beſuchen, ausführen! Wir freuen uns darauf! Ich darf aber nicht verhehlen, daß wir uns zeigen werden als das, was wir ſind, als Kranke, als Leidende, und, wo nicht ſchlimmer, doch im Koſtüm der Häuslichkeit. Aber zum Geneſen ſind wir willig und froh, und folgen zu dieſem Zwecke auch gern der ſympathetiſchen Kur, die ein erwünſchter Beſuch wenigſtens anfängt.

Unſere verehrungsvollſte Empfehlung der edeln Fürſtin, und alles Schönſte und Beſte dem edeln Fürſten!

Treulichſt

K. A. Varnhagen von Enſe.

45.

Pückler an Varnhagen.

Berlin, den 11. Dezember 1831.

Ich bin, mein ſehr verehrter Freund, ſeit drei Tagen nicht aus meiner Stube gekommen, alſo auch nicht zu Ihnen, theils wegen Unwohlſein, theils wegen dringender und vielfacher Geſchäfte. Die leidige Eitelkeit hat auch ihr Theil daran, denn ich bin ſo im Geſichte ausgefahren, daß ich mich gar nicht ſehen laſſen kann.

Ich ſchicke Ihnen anbei ein engliſches Journal, das mich lobt, und da ich Ihnen und Goethe hauptſächlich meine kleine vogue verdanke, ſo darf ich auch vorausſetzen, daß ähnliche Stimmen Sie intereſſiren. Mein engliſcher Korreſpondent ſchreibt, Wilſon habe mit dem Buche ſein Glück gemacht, und faſt alle Journale preiſen es an.

geblieben wären. Bei dieſer Gelegenheit theilte er mir ein, wie er behauptete, ganz ſicheres Hausmittel gegen dies mörderiſche griechiſche Fieber mit, dem er ſelbſt ſchon zweimal ſeine augenblickliche Heilung verdanken wollte. Es beſteht darin, ſobald der erſte Froſtanfall völlig vorüber iſt, eine Sardelle in ſcharfen Eſſig getaucht zu ſich zu nehmen, ein halbes Glas guten Madeira- oder Bordeauxwein dazu zu trinken und dann die darauf folgende Hitze ruhig im Bette abzuwarten.

Solche Hausmittel ſind nicht immer zu verachten, um ſo mehr hier, wo oft eine ſechsmonatliche Behandlung mit Chinin, nach allen Regeln der Fakultät, dennoch keine erwünſchte Wirkung zeigte, und die Krankheit in jedem Jahre fortwährend und unerbittlich ihre Opfer fordert. Dies war namentlich im vorigen in ſolchem Grade der Fall, daß verhältnißmäßig mehr Perſonen hier täglich ſtarben, als in Berlin während der ſtärkſten Periode der Cholera.

Die Beſen des verkrüppelten Olivenwaldes lagen ſchon hinter mir; ich erblickte bereits den Tempel des Theſeus, die älteſte und zugleich am beſten erhaltene Ruine Athens, deren gelbe Farbe ihr ein noch neueres Anſehen gibt, als Graf Luſi's engliſche Barutſch und ihr liebenswürdiger Beſitzer zugleich ſichtbar wurden, und ich, vor der Hand die antiken Herrlichkeiten gänzlich bei Seite ſetzend, eine trauliche Unterhaltung über die Gegenwart mit allen ihren kleinen Intereſſen vorzog. Es war in dieſer proſaiſchen Beſchäftigung, daß wir endlich lachend und ſcherzend in die bunten Papphäuſer der neu aufgelegten Stadt des Kekrops einfuhren.

Viertes Kapitel.

Ein ſehr langer Bericht aus Athen, in dem jedoch meiſtens von andern Dingen die Rede iſt.

„Fremder: Wo willſt du hinaus, Freund?“
„Anaſtaſius: Weiß ich's!“

Alte Comödie

An den Thoren von Athen nahmen wir Abſchied, geliebter Leſer, und wenn ich mich recht erinnere, (denn ich vergeſſe oft über Nacht, was ich geſtern geſchrieben) mit ſehr geringer Erſtaſe von meiner Seite, obgleich es nur billig, ja vielleicht ſogar ſchicklich geweſen wäre, mit einer der glänzendſten Tiraden, die mir zu Gebote ſtehen, die berühmteſte Stadt der alten Welt zu begrüßen. Es war mir aber leider gar nicht ſo zu Muthe, im Gegentheil, Athen, wie es ſich mir jetzt darſtellte, machte faſt einen komiſchen Eindruck auf mich. Ein Viertheil antik, ein anderes türkiſch, eins neugriechiſch und das letzte baieriſch; tauſendjährige und heutige Ruinen durcheinander gemengt, daneben nagelneue, grüne, gelbe und weiße Häuſer, im Geſchmack der Nürnberger Spielſachen aufgeführt; alte abgebrochene Straßen im gräßlichſten Chaos; breite, abgewinkelte neue, die aber in Ermangelung der Häuſer meiſtens nur durch Planken bezeichnet ſind, überdies voller Unrath liegen, und oft in der Mitte noch einen tief aufgeworfenen, übel dunſtenden Graben haben; eine eben ſo lebendige und zahlreiche, als größtentheils zerlumpte Menſchenmenge, die in jenen Gaſſen wimmelte, und ſie mit einem andauernden Geſumme ſechs bis ſieben verſchiedener Sprachen erfüllte; eine heiße Sonne und ein kalter Wind, der das Ganze von Zeit zu Zeit in die unbequemſten Staubwolken hüllte — das war die neue Athina, welche ich hier mit wehmüthigem Lächeln vor mir ſah.

Ich ſtieg mit dem Geſandten bei ſeinem Hotel ab, und fand dort mit inniger Freude die vortreffliche Gräfin Maria wieder, die ich als blühendes Mädchen in England verlaſſen, zwar noch immer blühend, doch in reiferer Fülle, und zugleich als die glückliche Mutter vieler lieblichen Kinder, die ſich in einem ſo wohlthuenden Bilde häuslicher Glückſeligkeit vereinigten, als man es in höheren wie niederen Ständen nur zu ſelten antrifft. — Nach einem höchſt angenehm hier verbrachten Tage begab ich mich erſt ſpät Abends in mein eigenes Quartier, das aus zwei für Athen ganz artig meublirten Stuben und einigen Diminutiv-Cabinets für meine Leute beſteht, indeß auch eben ſo theuer als ein weit geräumigeres und luxusreicheres auf den Pariſer Boulevards bezahlt werden muß. Ich kann mir demungeachtet ſehr Glück wünſchen, es bei der großen Concurrenz noch disponibel angetroffen zu haben, welches ich ebenfalls allein der Güte des Grafen Luſi verdanke, welcher die erſte Gelegenheit wahrgenommen hatte, es mir zu verſchaffen.

In Athen erſt werde ich wieder gewahr, daß ich mich in Europa befinde; ich ſehe wieder die hergebrachten Formen eines civiliſirten Hofes, und die eleganten Salons eines ſehr ausgezeichneten diplomatiſchen Cirkels, ſpiele wieder Whiſt und höre italieniſchen Geſang, und freue mich, das mir faſt fremd gewordene Alte einige Wochen wieder mit anzuſehen, bis Byron's Natur:

„Wo nichts Geſchliffnes ihren Schritt entweihen darf,“

mich von neuem an ihren nackten Buſen nimmt; denn auch in der Leidensperiode bleib' ich nach Kräften immer des Vergnüglings eingedenk.

Wir haben hier *zwei* franzöſiſche Geſandte, von denen aber der Eine im Gehen, und der Andere, ſo zu ſagen, im Kommen begriffen iſt, denn obgleich er ſelbſt ſchon gegenwärtig, ward doch ſein Haus noch nicht eröffnet, während das ſeines Vorgängers geſchloſſen iſt. Von dieſem, welches ſieben Jahre lang hier florirte, hörte ich viel Rühmens, und von dem neuen erwartet man gleich viel. Ich kann nur über die verlaſſenden und angekommenen *Perſönlichkeiten* urtheilen, welche, obgleich ſehr verſchieden, mir doch beide in nicht geringem Grade anziehend erſchienen. Der engliſche Geſandte iſt der Gemahl jener liebenswürdigen Lady Lyons, die ich mit ihren Töchtern in Malta kennen zu lernen das Vergnügen hatte, und deren anmuthige Unterhaltung hier wieder zu finden ich ſchon ſeit jener Zeit zu den größten Annehmlichkeiten rechnete, die mich in Athen erwarteten. Dieſe engliſche Dame vereinigt mit aller Ruhe der großen Welt und dem ſanfteſten Aeußern eine Schärfe und Lebhaftigkeit der Repartie, welche der geiſtreichſten Franzöſin Ehre machen würde, und obgleich ſie mich nicht ſelten zum Ziel ihres Witzes erkor, fühlte ich doch ſtets dabei die Befriedigung eines ſich mit Freuden Opfernden. Von dem Comfort und Glanze des Hauſes eines engliſchen Geſandten zu ſprechen, iſt unnütz, denn wo wäre eins zu finden, dem es daran fehlte? Das engliſche Gouvernement beobachtet in dieſem Punkte nicht die kleinliche Oekonomie einiger andern Mächte, wohl wiſſend, daß es nicht ſo gleichgültig ſey, ſich in fremden Ländern ärmlich oder mit Anſtand vertreten zu ſehen. Friedrich der Große, ſagt man, habe dennoch, eben durch dieſe Oekonomie, im Contraſt mit dem Glanze ſeines Namens, nur deſto mehr zu imponiren geſucht. Nun, wer ſich fühlt, ein anderer Friedrich der Große zu ſeyn, mag dem Beiſpiel folgen, wiewohl dabei noch immer zu berückſichtigen bleiben würde, daß ein großer Mann in verſchiedenen Zeiten auch ganz andere Mittel zum Zwecke anwendet; denn ſein iſt der lebendige Geiſt, und nicht das todte Wort — das vereinzelte Copiren eines ſolchen Mannes bleibt daher immer mißlich.

Rußland hat das engliſche Prinzip vorgezogen, und wird hier, wie überall, von einem ausgezeichneten Miniſter würdig repräſentirt. Die ruſſiſche Diplomatie iſt mit der alten päbſtlichen zu vergleichen; ſie weiß von lange her genau, was ſie will, iſt ſehr ſorgfältig in der Wahl derer, die zur Ausführung ihrer Pläne beſtimmt ſind und knickert nie in ihrer Bezahlung. Auch bewährte der Erfolg, wie bekannt, bis jetzt ſtets dieſe gediegenen Anſichten.

Vor Allem muß ich aber jetzt eines Mannes erwähnen, deſſen hoher ſchriftſtelleriſcher Ruf Neugier wie Wißbegierde zu ihm hinzieht, deſſen geiſtausſtrömende, heitere und anſpruchsloſe Perſönlichkeit aber noch weit mehr als ſeine Schriften feſſelt. Ich geſtehe übrigens gern, daß der zuvorkommende, freundliche Empfang, den er mir angedeihen ließ, noch ehe er etwas von meinen Empfehlungsbriefen an ihn wußte, mir ſehr ſchmeichelhaft däuchte, und gewiß war es nebenbei kein kleiner Vortheil, unter der gütigen Leitung eines ſo gründlichen Alterthumkenners, eines ſo vielſeitig gebildeten Gelehrten, und eines ſo liebenswürdigen Weltmannes die ewig denkwürdigen Monumente zu ſehen, welche uns die Größten unter den Alten, und eine leider auf immer dahin geſchwundene Periode der Kunſt in ihren erhabenſten Formen, noch jetzt vergegenwärtigen.

So wie man das Haus des Herrn von Prokeſch betritt, das mich durch die geſchmackvolle Dispoſition antiker Fragmente an das unſeres Göthe erinnerte, ahnet man den kunſtliebenden, feineren Genüſſen lebenden Beſitzer. Ich fühle mich wohl in einer ſolchen Atmoſphäre, und ein günſtiges Schickſal gewährte mir ſogleich noch einen lieblichern Beweis von dem praktiſchen Schönheitsſinn des Hausherrn, indem es mich zufällig die reizende Dame auf dem Flure begegnen ließ, die er zu ſeiner Gemahlin gewählt. Frau von Prokeſch iſt ſchön und liebt ihren Mann, aber ſie verſteht ihn auch, — ein noch glücklicheres Loos für Beide! Dazu beſitzt ſie das Talent, eine große Virtuoſin auf dem Klaviere zu ſeyn. Unter ſolchen Umſtänden kann man es ohne Zweifel ſelbſt im neuen Griechenland aushalten, und es ſogar lieben wie Herr von Prokeſch, eine Liebe, der das Erbarmen zum Grunde liegt, und welche die Hoffnung aufrecht erhält.

Die hieſige europäiſche Geſellſchaft gleicht natürlich der großen Welt an andern Orten, doch unterſcheidet ſie ſich in einigen Nüancen. Die Etikette iſt geringer, Stiefeln unter anderm ſind, ſehr vernünftigerweiſe, an der Tages- und Abendordnung. Wenn man es doch mit dem Hutabnehmen eben ſo machen wollte! Ich meine, daß man den Hut, dieſe groteske und unbequeme Kopfbedeckung, ein für allemal abnehmen ſolle, um ihn nie wieder aufzuſetzen, ſondern mit einem zweckmäßigern und permanent ſitzen bleibenden Kopfputz zu vertauſchen. Wie lächerlich würden wir es z. B. finden, wenn unſere Damen bei jeder Begegnung ihre Hüte und Bonnets abziehen müßten, und eben ſo lächerlich erſcheinen wir mit Recht den Morgenländern. Die armen Griechen müſſen jetzt auch ſogar ihren türkiſchen Fes abnehmen, weil die Regentſchaft dies früher ſo befohlen hat! O, würde ſie nicht mancherlei Geſcheidteres zu befehlen gehabt haben, wenn ſie ſich recht darauf beſonnen hätte?

Eine andere, auffallende, mir aber ebenfalls höchſt willkommene, Sitte iſt, daß in den brillanteſten Aſſembleen, der Fremden wie der Einheimiſchen die Herren an ihrer Whiſtpartie rauchen, wobei ein großer Luxus ſechs Fuß langer türkiſcher Pfeifen herrſcht, die durch aufmerkſame Diener fortwährend gewechſelt werden. Nur muß man Obacht nehmen, die Spitzen der Pfeifen gut abzuwiſchen, ehe man ſich ihrer bedient, da die Diener, nach orientaliſcher ſchmutziger Manier, auch hier ſie vorher anzurauchen pflegen und aus dem Munde nehmend präſentiren.

Kunſtgegenſtände ſah ich, außer bei Herrn von Prokeſch nirgends, dafür aber überall vortreffliche Smyrnaer Teppiche, viele europäiſche Papiertapeten und hie und da einige muſelmänniſche Kurioſitäten, nebſt den obligaten franzöſiſchen Pendülen und Bronzen. Zu irgend einer recht glänzenden oder gar charakteriſtiſchen Einrichtung iſt, wie es ſcheint, Alles hier wohl noch zu neu, zu ärmlich und zu proviſoriſch.

Nun aber ſagen Sie mir mit zwei Worten, wie Sie mit den letzten Theilen zufrieden ſind, und welches Prognoſtikon Sie ihnen in England ſtellen.

Es iſt immer möglich (denn der Zeitpunkt iſt günſtig), daß die liberale Parthei mich ſoutenirt, aber die Ariſtokratie wird mich ſteinigen, wenn der Ueberſetzer nicht, wie ich hoffe, ſehr wildert.

Den ſchönſten guten Abend für Frau von Varnhagen, der ſich Fürſt Carolath, der neben mir ſteht, ebenfalls, ſo wie Ihnen, empfiehlt. Mein jocoſer Neffe iſt auch wieder da, und überſetzt Richard den Dritten für Ihre Frau Gemahlin, um Schlegel zu zeigen wie ſchlecht er es gemacht habe.

Gute Nacht. Morgen oder übermorgen präſentire ich mich wieder bei Ihnen. Können Sie mir den Börne nicht verſchaffen? Ancillon hat geſagt: Börne habe beim Schreiben dieſer Briefe auf einem Edelſtein geſeſſen, und ſeine Feder in Straßenkoth getaucht.

Um deſto weniger hätte man die Briefe verbieten ſollen. Beyme ſchont aber ſelbſt das Kind im Mutterleibe nicht, denn wie mir . . . ſagt, hat er jetzt ſogar ein noch gar nicht erſchienenes Werk prohibirt. Quelle folie!

Euer Hochwohlgeboren

gehorſamſter H. Pückler.

16.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 12. Dezember 1831.

Ich mußte den Boten geſtern ohne ſchriftliches Wort entlaſſen, weil ein Damenbeſuch mich feſtgebannt hielt, der dagegen an dem „Examiner“ ſogleich den beſten Antheil nehmen konnte. Der Artikel iſt dem Sinne nach gut, und

Aus meinem Tagebuche.

Athen, den 7ten März 1836.

Wir gingen vom Diner des Grafen Luſi, wo heute nur vom geliebten Vaterlande geſprochen wurde, zu Fuß durch viele alttürkiſche, enge Gäßlein, welche noch nicht reformirt ſind, zu einer großen Soirée. Der Bediente leuchtete mit einer enormen Laterne vor, in der drei Lichter brannten, wenn ich recht verſtand, ein Vorrecht der Miniſter. Die unſrigen verklärten durch ihre Zahl ohne Zweifel die heilige Allianz. Doch wurden wir bald darauf durch eine noch größere Laterne mit fünf Lichtern überflügelt, und ich dachte an Diogenes. Ihr folgte ein in ſeine Kapuze gewickelter

Reiter auf einem alten Schimmel. Es war Herr Rizo, Miniſter des Auswärtigen und zugleich vier anderer Miniſterien, worauf wahrſcheinlich abermals die Zahl der Lichter anſpielte. Er ritt, wie man mich belehrte, nach den Mühen des heißen Tages zu einer Hombre-Partie beim Fürſten Karadja, die mit dem erwähnten Whiſt die Haupterholung der hieſigen Diplomaten ausmacht. Unſer Loos war, obwohl bei gleicher Beſchäftigung, dennoch angenehmer, denn wir hörten Madame de Rouen und Madame Katakazy gleich zwei wetteifernden Philomelen dazu ſingen.

Den 8ten März.

Der halbe Tag ging mit Viſiten hin, denn ehe ich mich zum Todten wende, will ich mit den Lebenden fertig ſeyn. Auch der fünffache Miniſter war auf der Liſte. Wir fanden ſein Haus etwas leer, da vor einigen Tagen ein falſcher Feuerlärm darin entſtanden war, und die Leute in ihrem Rettungseifer damit angefangen hatten, Stutzuhren, Spiegel, Leuchter, und was ihnen zunächſt unter die Hände kam, auf die Straße zu werfen, die, obgleich nicht gepflaſtert, doch wenigen dieſer Gegenſtände ein Ruhelager im ganzen Zuſtande geſtatten wollte. Als wir weggingen, hielt Herr Rizo den Grafen Luſi noch einige Augenblicke auf, um ihm ſo viel Freundliches und Schmeichelhaftes über mich ſelbſt zu ſagen, daß meine Beſcheidenheit es nicht wiederholen darf. Schmeichelhaft aber nenne ich es, weil Herr Rizo einer der ausgezeichnetſten, auch literariſch berühmten Griechen iſt. Nicht alle hieſigen Staatsmänner haben dieſelbe Bildung, und einer derſelben ergötzte uns heute ſehr bei Tiſch, indem er, als von O'Connel geſprochen wurde, ihn mit O'Donnel verwechſelnd, frug, ob dieſer denn nicht mehr in Spanien diene? — Wie würde das den großen Agitator gedemüthigt haben!

Abends um 9 Uhr ward ich mit Graf Luſi und meinem Secretair durch eine Audienz bei Sr. Majeſtät, dem König Otto, beehrt. Ich hatte noch nicht das Glück gehabt, ihm zu nahen, und fand in dem Beherrſcher Griechenlands einen ſchön gewachſenen jungen Mann von einnehmenden Zügen und gewinnendem Benehmen. Er behandelte uns mit viel Herablaſſung und Güte, und verrieth im Lauf der Unterhaltung nicht ſelten die von ſeinem erlauchten Vater ererbte Liebe zur Kunſt, nebſt manchem Gewinn ernſter Studien verſchiedener Art, denen er außer ſeinen Regierungsgeſchäften hier ausſchließlich zu leben ſcheint. Denn er bringt ſeine Zeit faſt immer allein zu, und es gibt vielleicht keinen einzigen Fürſten ſeines Alters, der ein ſo eingezognes Leben führte. Es wunderte mich, daß König Otto, dem die Griechen leidenſchaftlich ergeben ſind, die deutſche Tracht, die ihnen zuwider iſt, beibehalten hat. Man würde ihn vergöttern, wenn er durch Annahme der Nationalkleidung einen neuen Beweis der Anhänglichkeit an ſein erwähltes Vaterland gäbe, und der ſchöne Wuchs des jungen Fürſten würde ſich überdies ſehr gut darin ausnehmen. Ich halte dergleichen zu den Augen Sprechendes keineswegs für eine unbedeutende Kleinigkeit, und hier würde es um ſo zweckmäßiger ſeyn, da unter den Griechen ſelbſt nur eine allgemeine Stimme des lebhafteſten Wunſches ſich darüber vernehmen läßt.[1] Das Palais, welches der König proviſoriſch bewohnt, bis das neue Schloß fertig ſeyn wird, deſſen Lage ſehr verſtändig gewählt wurde, iſt nur klein, aber mit Geſchmack und wohnlich eingerichtet. Ich verließ es nach beendigter Audienz mit ſehr angenehmen Empfindungen, und wünſchte aus voller Seele dem jugendlichen König Glück und Heil, der ſich europäiſcher Politik und dem Wohle Griechenlands bis jetzt nur noch geopfert hat.

---

[1] Seit dieſes geſchrieben wurde, hat der König das griechiſche Koſtüm angenommen, aber noch nicht, gleich Heinrich dem Vierten, auch die Religion.

Den 9ten März.

Mein hochverehrter Gönner aus alter Zeit, der bairiſche Geſandte, Herr von Kobell, beſuchte mich früh, um mir mitzutheilen, daß dieſen Abend, auf den Wunſch des Königs von Baiern, das Parthenon, der Tempel des Erechteus und die Propyläen mit Holzfeuern erleuchtet werden würden, und verſchaffte mir zugleich ein Eintrittsbillet zu der für den heutigen Abend, um die höchſten Herrſchaften nicht zu ſtören, geſchloſſenen Akropolis. Jetzt durfte ich nicht länger zögern, mich zu den Antiquitäten zu wenden. Vom Hauſe des Grafen Luſi aus, der mich mit orientaliſcher Gaſtfreiheit ein für allemal eingeladen hat, ſeinen Tiſch mit meinem Begleiter zu theilen, wenn wir kein anderes Engagement hätten, begaben wir uns, in Begleitung des älteſten Sohnes und des Leibarztes des Grafen, um 9 Uhr mit der bekannten Laterne auf dem kürzeſten Wege nach der Akropolis, der über Steingerölle ziemlich ſteil hinanfuhr.

Schon erblickten wir von weitem ſeltſame Lichtſcheine in der tiefen Dunkelheit, hier wie ein Komet über einer Säule ſchwebend, von der nur das Capitäl erſt ſichtbar war, dort wie ein Lavaſtrom breit und licht an einer Mauer herabfließend, die noch das Allerheiligſte verdeckte. Jetzt verſchwand wieder Alles in undurchdringliche Nacht, doch nur wenige Augenblicke noch — und das feenhafte Traumbild vor uns entfaltete ſich in ſeiner ganzen Ausdehnung auf einmal dem ſtaunenden Auge. So mußte ich dieſe Tempel zum Erſtenmale ſehen — wie viel hätte ich verloren, wäre es anders geweſen! In der Glorie des ſtrömenden Lichts, das ſelbſt das Unkraut unter dem Portikus in Smaragden verwandelte, die gelblichen, wettergefleckten Säulen wie mit gebräuntem Golde überzog, und die Weiße der chaotiſch umhergeworfenen Marmortrümmer mit röthlich glühendem Schein verklärte, glaubte ich noch einmal die Schatten jener Geiſter an den Wänden hingleiten zu ſehen, die ſeit Jahrtauſenden hier in verkörperten Gedanken zu uns reden.

Noch war Alles ſtill, Niemand zugegen, und wir durchſtrichen einſam nach allen Seiten die Ruinen, während die tageshell erleuchteten Karyatiden des Erechtheums uns bis in die entfernteſten Winkel zu verfolgen ſchienen. Wahrlich, ſie erweckten doppelt ſchauerliche Erinnerung! Denn unter ihren geſpenſtiſchen Blicken ſtürzte auch des Tempels Dach über Gura's unglücklicher Wittwe zuſammen und begrub ſie lebendig mit acht jungen Mädchen ihres Gefolges. Am andern Morgen fand man Alle unverſehrt, vom Gerüſte geſchützt und noch warm — aber todt.

Jetzt kamen die Fürſten mit ihrem kleinen Gefolge, und ich erſtieg eilig die verfallene Wendeltreppe, kletterte dann auf dem Simſe weiter nach dem Giebelfelde des Parthenon, welches der Stadt zugewandt iſt, und ſetzte mich oben auf einen einzelnen Mauerblock hin, die Wunder unter mir in religiöſer Geiſtesſammlung beſchauend. Hier war das Schauſpiel am bezauberndſten. Rechts und links leckten die Feuer mit rothen Zungen, gleich halbverborgnen Ungeheuern, an den Tempelſäulen empor. Dazwiſchen bewegten ſich dunkle, ungewiſſe Schatten, und über den erleuchteten Monumenten wölbte ſich ein ſchwarzer, ſternbedeckter Himmel, zu dem die einzelnen Lichter des Athens der Tiefe irrwiſchartig aus dem Abgrunde heraufblitzten. Dicht zu meinen Füßen aber lag, weit hin gebreitet, wie ein Kirchhof der Jahrhunderte, der ununterbrochene, bleiche Trümmerhaufen, deſſen Grenze ſich undeutlich im Dunkel der Nacht verlor, und auf deſſen Mitte, zur Belebung des wunderbaren Gemäldes, zwei kunſtliebende Könige ſtanden.

Sie waren eben in einer lebhaften Unterhaltung über einige architektoniſche Details mit dem jetzigen Hüter und Bewohner der Akropolis, dem verdienſtvollen Profeſſor Roß, begriffen, wovon zuweilen ein belehrendes Wort bis zu mir heraufdrang. Ich unterdeſſen blickte zwiſchen den Säulen auf der innern Seite durch eine ſchmale Oeffnung wie in einen tiefen, ſchwarzen Brunnen aufmerkſam hinab; denn dort ſaßen bewegungslos drei griechiſche Diener, deren rothe Fes, vom Feuer am hellſten beleuchtet, ſelbſt gleich lebendigen Flämmchen auf den bärtigen Geſichtern flackerten, und ſo dieſe Leute in ihrer phantaſievollen Tracht unbewußt einen Rembrandt von wundervoller Wahrheit, als ein Tableau moderner Zeit, im antiken Rahmen gefaßt, darſtellen ließen. Mit Mühe nur vermochte ich, nach langem Weilen, mich von dieſer, aus allem Gewöhnlichen in jedem Zuge ſo ganz heraustretenden Scene loszureißen. Hier ſtörte ſelbſt die Vernichtung ſo vieles Herrlichen mich nicht mehr, — dem Traumbild vor mir fehlte es ja an keiner poetiſchen und maleriſchen Schönheit, und ich hätte mich in dieſem Augenblick faſt darüber tröſten können, daß erſt vor 200 Jahren barbariſche Venetianer das damals noch vollſtändig erhaltene Parthenon durch ihre Kanonen niederſchmetterten.

Den 10ten März.

Unter den Gegenviſiten, die ich während des Vormittags erhielt, wurden die des Herrn von Prokeſch und des Herrn von Catacazy für mich, außer dem Vergnügen, das ſie mir gewährten, auch unterrichtend.

Herr von Prokeſch iſt ein Mann, der das Menſchliche und Geniale liebt und das Kanzleiiſche haßt. Ohne blinde Hingebung an ewig wechſelnde Theorien, ohne an Alles den Schuſtermaßſtab deſſelben engen Leiſtens zu ſetzen, beurtheilt und behandelt er die Dinge nach der Natur ihrer Lokalität und nach ihrem darauf baſirten, wahren Werth. Die ächte Frömmigkeit erfreut ihn am Muſelmann ſo gut wie am Chriſten; den Dichter kann er bewundern, auch wenn er ganz andere politiſche Grundſätze haben ſollte als er ſelbſt, und das Genie ehrt er, es finde ſich unter dem Turban oder der Perücke.

Die vielen lehrreichen und neuen Anſichten, die Herr von Prokeſch mir, beſonders über Aegypten und ſeine beiden hervorſtechendſten Geſtalten, den Vicekönig und Ibrahim, aufſchloß, welche ſo nahe daran waren, auch die Herren Griechenlands zu werden, waren mir bei meiner nahe bevorſtehenden Reiſe in die Länder, welche ſie jetzt beherrſchen, doppelt werthvoll. Wirklich, Mehemed Ali richtet ſich immer höher auf ſeinem Piedeſtal empor, je näher ich ihm komme, und die heißere Sonne trocknet ſchnell den Schlamm, den man aus Europa auf ihn wirft, wo man eben ſo unfähig als unwillig ſcheint, ihn mit Gerechtigkeit zu beurtheilen. Es war ein großes Unglück für dieſen Fürſten, in das Spinnengewebe europäiſcher Politik mit hineingerathen zu ſeyn, und ſich in ſeinem Wirken durch ſie paralyſirt zu ſehen, bis das Alter des hohen, großen Mannes Kräfte vielleicht bricht, der unter andern Umſtänden ein zweiter Zaar Peter für den Orient geworden ſeyn würde.

Man hält den Vicekönig von Aegypten, ſagte Prokeſch, nicht nur für einen Tyrannen, ſondern auch für einen ſogenannten Freigeiſt. Er iſt dennoch eben ſo wenig eins als das andere, ſondern oft nur zu gutmüthig, und dabei ein ſehr eifriger Muſelmann. Schon als ſolcher war er gar nicht des Gedankens fähig, den Sultan, den er als den geiſtlichen, heiligen Chef des Islams anſieht, enthronen zu wollen, obgleich er ſich als Herrſcher de facto, dem andern Herrſcher gegenüber, in weltlichen Intereſſen vertheidigen muß. Er iſt gewiß nicht ohne Ehrgeiz, aber in weit billigeren Schranken als man gewöhnlich glaubt, und wer ſieht, was er in Aegypten gethan und allein geſchaffen, gönnt ihm gewiß deſſen vollen Genuß. Nur Neid und Unkenntniß feinden vereint dieſen großen Mann an, dem erſt die ſpätere Geder Abfaſſung nach geſchickt, das iſt mehr als man im gegebenen Falle jedesmal hoffen darf. Mich freut herzlich der außerordentliche Erfolg, der zwar nur verdient, aber deßhalb nicht weniger ein Glück iſt, beſonders in England, wo ſo viel unberechenbar bleibt. Ich glaube, die neuen Bände werden im Ganzen denſelben Eindruck machen, im Einzelnen freilich empfindliche Stimmungen aufregen. Daß der Ueberſetzer mildert, iſt nicht zu erwarten. —

Mein eignes Urtheil über die neuen Bände könnte ich Ew. Durchlaucht ſchon in ſchriftlicher Abfaſſung vorlegen, allein ich muß die Blätter unverzüglich in den Weg einleiten, der ſie zur Druckerei führen ſoll. Es hat damit ſeine Schwierigkeiten. Uebrigens kam es mir darauf an, den diesmal nur ſpärlich gegebenen Raum zu benutzen, nicht ſowohl um das innerlichſt Wahre, als vielmehr um das äußerlich Tauglichſte zu ſagen, das heißt aus jenem dieſes möglichſt auszuwählen, denn bei dieſem Gegenſtande iſt die Kritik nicht ein Richterſpruch, ſondern ein Kampf vor Gericht, zu welchem das ganze ungeſchworne Publikum ſitzt! Daß Goethe nochmals das Wort nähme, wäre ſehr glücklich, darauf zu rechnen iſt jedoch ſchwerlich; indeß wäre zu wünſchen, daß Ew. Durchlaucht das nachzuſendende Exemplar für den möglichen Fall baldigſt abgeben ließen. —

Börne's Briefe habe ich noch nicht zurück. Ancillon's Eckſtein wird wohl eine franzöſiſche borne geweſen ſein, und da ſpielt das Wort nach allen Seiten. Uebrigens ſeh' ich Chamfort grüßend nicken, der auch ſchon auf einer borne ſchreiben, und die Feder in den ruisseau tauchen ließ. —

Wir beklagen bitterlich dieſe Anhäufung von Leiden und Unwohlſein, wodurch vier Perſonen, die einander möglichſt viel ſehen möchten und ſollten, in derſelben Stadt ſo oft auseinandergehalten ſind. Meine Frau verbrachte geſtern einen leidensvollen Abend, ich hatte auch mein Theil! Möge ſchichte vollſtändige Gerechtigkeit widerfahren laſſen wird.[1]

Uebrigens, aus politiſchem Geſichtspunkte betrachtet, handelt es ſich ja gar nicht um Mehemed Ali; es handelt ſich um das türkiſche Reich. Dieſes zu halten, zu ſtärken, auf eigene Füße zu ſtellen, iſt die Aufgabe der Kabinete, die den Frieden wahren wollen. In dieſer Beziehung gibt es nun zweierlei Anſichten, die eine geht zu dieſem Ziele durch die Erniedrigung Mehemed Ali's, die andere durch deſſen Erhebung. Die erſte ſtützt ſich auf rein europäiſche Denkweiſe, ſie läßt Mehemed Ali denken wie etwa ein Franzoſe denken würde; die andere auf türkiſche, ſie beachtet, wie Mehemed Ali als Muſelmann denken muß; die eine wirft alle praktiſche Fragen, auf die es am Ende ankommt, zur Seite, und ſtellt den wirklichen Kräften hohle Namen als Kräfte entgegen; die andere nimmt Kenntniß von dieſen praktiſchen Fragen, ſie will die wirklichen Kräfte dem Reiche zurückführen und dadurch den Hüllen wieder Mark geben; die eine hat, im Falle des Gelingens, das Reich in einen Leichnam verwandelt, oder hält zum wenigſten die eine Hälfte deſſelben gegen die andere in Krieg und Feindſchaft gewaffnet; die andere hat, im gleichen Falle des Gelingens, das Reich verſöhnt, vereint, der Einwirkung europäiſcher Induſtrie und Wiſſenſchaft geöffnet, es auf eigene Füße geſtellt. —

---

[1] Dies ward geſchrieben, ehe ich Aegypten geſehen, und Mehemed Ali ſelbſt kennen gelernt hatte. Ich kann nur ſagen, daß ich jetzt weiß, was ich damals nur glaubte.

Der Gegenſtand iſt zu heterogen, um ihn hier weiter zu verfolgen, aber ich freute mich der Worte, denn von jeher liebte ich mehr, am Großen hinaufzublicken, als es mißgünſtig, nach der Mode unſerer Zeit, in den Staub herabzuzerren.

Mit dem feingebildeten Griechen im ruſſiſchen Dienſte ſprach ich über einen andern ausgezeichneten Mann, deſſen hohe Geſtalt gleichfalls weit über ſo viele der Zwerge emporragt, die ihm gefolgt ſind. Ich meine Capo d'Iſtria. Herr Catacazy, der ihm perſönlich befreundet war, ſagte mir, daß jener Märtyrer ſchon in London auf die Gratulation des Herzogs von Wellington ahnend erwiederte: „Glauben Sie mir, ich weiß ſehr wohl, was mich in Griechenland erwartet, ein Piſtolenſchuß oder ein Dolchſtoß.“ Es ſcheint, daß, niedergedrückt durch den nie endenden Kampf kurzſichtiger Intriguen der Fremden, und ſelbſt im Vaterlande nur Verkennung und Widerſtand findend, dem er doch großmüthig ſein Leben geweiht, er auf dieſe ſchmerzvolle Exiſtenz zuletzt nur wenig Werth mehr ſetzte, und wenn nicht den Tod ſuchte, doch ihm nicht länger aus dem Wege ging. So viel wenigſtens iſt gewiß, daß ihm mehrere Tage vor ſeiner Ermordung viele Berichte zukamen, die das Vorhaben der Mauro Michali's, daß ſie in Nauplia Waffen gekauft u. ſ. w., unzweifelhaft machten, und der Präſident dennoch nicht das Geringſte dagegen unternahm. Höchſt bedeutend, zugleich rührend menſchlich und antik heroiſch, war ſein Benehmen an dem verhängnißvollen Tage ſelbſt. Auf die Thüre der Kirche zuſchreitend, erblickte er die fanatiſchen Meuchelmörder neben ihr ſtehen. Er erblaßte und trat einen halben Schritt zurück, dann ſenkte er ſein Haupt, und ging ſchnell und feſten Schrittes dem finſtern Schickſal entgegen, deſſen blinde Werkzeuge nun augenblicklich über ihn herfallend, durch einen Schuß in den Nacken und einen gleichzeitig geführten Dolchſtoß in die Seite, des Regenten thatenreichem Leben ein ſchnelles Ende machten.

Ein anderer, noch hierher gehörender ſeltſamer Umſtand iſt folgender. Auf Aegina ging eines Abends Herr Catacazy mit Capo d'Iſtria ſpazieren, als einer der Gefangenen von Ibrahims Truppen, denen man für Geld im Felde zu arbeiten geſtattete, ein wild ausſehender Mohr, hinter einem Grabſteine plötzlich mit einer Bewegung hervortrat, die bei Herrn Catacazy die größte Beſorgniß für die Sicherheit des Präſidenten erregte. Er nahm die Gelegenheit wahr, dieſen zu bitten, ſich doch nicht fortwährend ſo ganz ohne alle Vorſicht jedem beliebigen Angriff auf ſein Leben auszuſetzen. „O,“ erwiederte Capo d'Iſtria, „ein Größerer als ich hat geſagt, es ſey beſſer zu ſterben, als immer in der Furcht vor dem Tode zu leben, und übrigens,“ ſetzte er lächelnd hinzu, „wenn ſie mich ermorden, hier folgt mir ſchon mein Rächer.“ Bei dieſen Worten zeigte er auf einen einarmigen treuen Palikaren, der ihm ſehr zugethan war und ihn überall hinbegleitete. Bei der wirklichen endlichen Kataſtrophe des Präſidenten traf dieſer Ausſpruch wörtlich ein. Derſelbe Menſch fing mit dem Stumpf ſeines verlorenen Armes den Fallenden auf und verwundete mit ſeinem Dolch zuerſt den ergriffenen Verbrecher.

Capo d'Iſtria's Tod war vielleicht das größte Unglück, welches das werdende Griechenland treffen konnte, und ein noch größeres für deſſen Ehre, daß ein Grieche der Mörder war! Es iſt traurig, daß der erwähnte treue Adjutant des Präſidenten, der ſpäter vor den ſiegreichen Rumelioten (während des Syntagma) außer Landes fliehen mußte, jetzt, nachdem er zurückgekehrt iſt, noch immer vergeblich um eine ſeinem früheren Grade gleiche Einreihung in den Phalanx ſupplicirt. —

Am Abend hatte ich die Ehre, Sr. Majeſtät dem Könige von Baiern vorgeſtellt zu werden, den ich als Kronprinz zum Letztenmal geſehen. Ich fand ihn ſehr heiterer Laune und in den langen Jahren wenig geändert, noch ganz mit demſelben Feuer ſeiner feinen genialen Augen, in deren Blau ſich doch ſo anmuthig ächt deutſche Gutmüthigkeit mit einer zuweilen ſehr ſchalkhaften Schlauheit verbindet. Auf mehrere Scherze des Königs über meine exotiſchen Reiſen, und daß ſie mich ſo lange vom Beſuche Münchens abgehalten, nahm ich mir die Freiheit, zu erwiedern, daß ich es jetzt deſto ſchöner und bedeutender für mich fände, Ihm, dem Künſte beſchützenden und prächtige Kunſtgebilde täglich hervorrufenden Herrſcher, von deſſen hohem Wirken Europa ſchon längſt wiederhalle, ohne daß ich es noch ſelbſt zu bewundern vermocht, — hier zum Erſtenmal wieder, als König, unter den Säulen des Parthenons, der erhabenen Schöpfung des ihm ſo nahe verwandten Perikles, im Feſtglanze der Flammen begegnet zu ſeyn.

Bei Sr. Majeſtät dem Könige Otto zur Tafel eingeladen, hatte ich nachher das Glück, die heitere und geiſtreiche Unterhaltung, welche ſein erlauchter Vater früher mit mir angeknüpft, noch vielfach fortgeſetzt zu ſehen, und ich geſtehe, daß ich in dieſem Augenblick, an einem ſumptuöſen Mahle Theil nehmend, an der Seite zweier Könige ſitzend, die mich mit den gnädigſten Aeußerungen überhäuften, nur mit innerem Lächeln des Contraſtes gedenken konnte, der mich noch vor wenigen Tagen in den Hütten der Armuth, in dem Verkehr mit zerlumpten Bauern, und gelegentlich ſelbſt mit Räubern, ſo abſtechend umgeben hatte.

Den Königen waren alle meine literariſchen Sünden bekannt, und in manchem Lobe fand ich nur die verſteckte, gerechte Satyre; doch iſt man immer eitel darauf, ſo große Herren unter ſeine Leſer zählen zu dürfen. Noch zuletzt entließ mich nach aufgehobener Tafel der König von Baiern mit einem Scherz über Semilaſſo, den Halbmüden. Ich verſicherte, daß, wenn dieſer arme Pilger wirklich vor Sr. Majeſtät zu ſtehen die Ehre hätte, er gewiß die Bedeutung ſeines Namens heute vergeſſen und dieſen Tag wenigſtens mit jugendlicher Friſche, als einen der erfreulichſten in ſeiner Lebensreiſe, aufzeichnen würde. Dies war auch keine Schmeichelei, doch weiß man, daß Se. Majeſtät ſich irrten, und des weiland Semilaſſo

Schickſal ein ganz anderes war, ich aber keinen Theil mehr an dieſem Verſchollenen haben will. Dagegen muß ich mich jetzt ſelbſt meiner Identität bei Gelegenheit eines guten Werkes rühmen. Meine Erzählung der engliſchen Vernachläßigung des Tempels zu Gozo, und die ihr folgende Bitte, bewogen unſern hochſinnigen deutſchen Fürſten ſogleich zu dem Verſprechen, ſein Fürwort bei dem Gouverneur Englands einzulegen, und wäre dies nicht hinlänglich, auf eigene Koſten dem ferneren Ruin eines der merkwürdigſten Reſte des Alterthums vorzubeugen, auch jedenfalls ſeine gänzliche Aufdeckung veranlaſſen zu wollen. So aber iſt es gut, nämlich, daß die Kleinen am rechten Orte zu reden ſich getrauen, und die Großen das als verſtändig erkannte Wort alſogleich in That verwandeln.

Außer den erlauchten Herrſchaften, die ich eben genannt, waren noch verſchiedene Perſonen von bedeutendem Intereſſe an der königlichen Tafel verſammelt. Ich nenne nur die mir bisher noch Unbekannten. Unter den Baiern zeichnete ſich die geiſtreiche, feine Phyſiognomie des Herrn von Mieg, Geſandten am Bundestage und Mitarbeiter an dem großen Werke des deutſchen Zollverbandes, aus, deſſen Bekanntſchaft ich zu einer der belohnendſten für mich in Athen rechnen muß. Die Staatsmänner unſerer

Zeit tragen nicht allzuhäufig dies ausgezeichnete äußere Gepräge, und vielleicht noch ſeltener rechtfertigen ſie es bei näherer Beleuchtung ſo vollſtändig. Unter den Griechen erfreute mich das patriarchaliſche Anſehen des würdigen Zaymi, des Vaters der Revolution, und bemerkenswerth erſchienen mir außerdem noch der gefeierte Conduriotti, wie der engliſche General Church in griechiſchen Dienſten, deſſen Thaten und Ausdauer als Philhellene gewiß große Anerkennung verdienen. Ein griechiſcher Ordonanz-Offizier des Königs nahm ſich in der, nur wenig und geſchmackvoll europäiſirten Nationaltracht prachtvoll aus, und ich bedauerte abermals, den jungen Monarchen nicht in ähnlicher zu ſehen, deſſen anſpruchsloſe Freimüthigkeit, rege Wißbegierde und geſundes Urtheil ich auch bei dieſer Gelegenheit mehreremale im Laufe des Abends hoch zu ehren Urſache fand.

Den 11ten März.

Die Sonne lockte in's Freie und rief mich zur lange verſchobenen Beſichtigung aller großen Kunſtwerke auf, die ſie in ihren ehrwürdigen Reſten, wie einſt in ihrer Vollendung, auch jetzt nach Jahrtauſenden noch zu unſerem Unterricht und unſerer geiſtigen Erhebung beleuchtet, — denn Gebäude ſind inhaltſchwere Worte, welche die Vergangenheit zur Nachwelt ſpricht. Wie ſchnell aber werden die unſerigen von dieſer Art verhallen!

Der junge Fürſt Demetrius Cantacuzeno hatte die Güte gehabt, mir ſeine Begleitung und ſeine Pferde anzubieten, und wir richteten demnach unſern Weg zuerſt nach dem Tempel des Jupiter. Die etwa 60 Fuß hohen Marmorſäulen dieſes großartigen Monuments, das nach Zerſtörung des alten Tempels, welcher nach einem Bau von 700 Jahren noch nicht fertig geworden war, und deſſen Säulen Sylla nach Rom ſandte, von Hadrian größtentheils neu aufgeführt wurde, glänzen noch heute, obgleich die Zeit ihr Weiß verſchiedenartig überzogen, von fern mit dem Silberſchein des Atlas. Von allen Ruinen Athens bietet dieſe die größten Dimenſionen dar, und iſt nach dem Parthenon gewiß von der ergreifendſten Wirkung. Die Türken haben in dem innern Raum ein rundes Steinpflaſter, meiſtens aus den umherliegenden Marmorſtücken beſtehend, gelegt, um ihr Getreide darauf auszudreſchen, und auf dem Gebälk, von dem nur noch ein Architrav vorhanden iſt, hat ein verrückter Mönch, ein Säulenheiliger, ſich aus Backſteinen eine kleine Einſiedelei in der Luft erbaut, die er mehrere Jahre bewohnte, und die man jetzt nicht mehr abzunehmen wagt, aus Furcht, den herrlichen Säulen darunter ihren Halt zu benehmen. Neben dem Peribolus des Tempels, nach dem Hymettus zu, fließt der Iliſſus, jetzt kaum nur noch einen Fuß breit Waſſer führend, und auf der andern Seite ſieht man, mit einem gleichen Theil der alten Baſis der Terraſſe zuſammenhängend, ein 5 bis 6 Fuß tief verſchüttetes Thor von mittelmäßiger Arbeit, deſſen Inſchrift auf der öſtlichen Wand Hadrians Namen, auf der andern den des Theſeus trägt, deſſen Stadt hier endete, wie die Inſchrift beſagt. Nur noch 16 Säulen ſtehen von den 120, die der Tempel, nach der ſchwächſten Berechnung, haben mußte. Schon vor 160 Jahren exiſtirte deren nur eine mehr als jetzt, die im vorigen Jahrhundert zum Bau der Moſchee im Bazar verwandt wurde. Mehrere waren früher zu Kalk verbrannt worden, und daſſelbe Schickſal hatten die Stufen des Stadiums des Herodes, welches an zwanzigtauſend Menſchen faßte, wie auch die Brücke, welche unfern davon über den Iliſſus führte. Die Ausſicht von der Höhe neben dem Stadium, wo ein Tempel der Fortuna ſtand, auf die Akropolis und Umgegend, iſt eine der vortheilhafteſten in der Nähe Athens, und die jungen keimenden Saaten in der Nähe gaben ihr jetzt auch, theilweiſe wenigſtens, das ſonſt mangelnde Grün.

es Ew. Durchlaucht und der verehrten Fürſtin ganz nach Wunſch wohlergehen!

In der Hoffnung baldiger mündlicher Unterhaltung
gehorſamſt
Varnhagen.

47.

Pückler an Varnhagen.

Berlin, den 12. Dezember 1831.
Montag Abend.

Ihr allerliebſter Brief, Verehrteſter, iſt zwar wie immer, gütig, aber für einen Naturmenſchen wie ich, faſt zu diplomatiſch — das heißt, ich muß mündlich mit Ihnen ſprechen, um mir alles ganz klar zu machen.

Den armen Ancillon bedaure ich, um ſein bon mot gekommen zu ſein. Schlimm für die Beleſenen, wenn ſie noch, Beleſenere finden, und Sie überhaupt, mein theurer Freund, ſind ſo gelehrt, daß man ſich fürchtet. Ich jedoch nicht, denn ich berge mich unter Ihre Fittiche.

Sie ſind heute nach dem Theater viſible, und können Sie mich allein empfangen, ſo bitte ich um Erlaubniß, einen Augenblick kommen zu dürfen, aber vor niemand Anderem laſſe ich mich mit meinem ausgefahrenen Geſichte ſehen, kann es auch nicht, da es mich ſchon zweimal beim Kronprinzen und bei allen übrigen Prinzen, die diesmal außerordentlich gnädig für mich ſind, hat entſchuldigen müſſen. Ich glaube wirklich, das Verſterben hat hier auch etwas zu meiner Konſideration hinzugefügt, und da wir dies Kapitel, das nicht für jederman ſo intereſſant iſt als für mich, couler à fond müſſen, ſo ſende ich Ihnen hier einen Brief meiner Ueberſetzerin, nebſt einem anderen Pack Zeitungen.

Bäume ſind leider, außer dem ſich weit hinziehenden fahlgrauen Olivenwalde, und dem magern Inhalt verſchiedener Obſtgärten, keine von irgend einiger Bedeutung vorhanden, mit Ausnahme weniger Pappeln in der Ferne und drei kümmernder Palmen mit einigen Cypreſſen in der Stadt, die demungeachtet in ihrer Geſammtheit noch viel zu der maleriſchen Wirkung der Landſchaft beitragen. Der Friſche entbehren dieſe Gegenden leider überall.

In den mit einer Erdböſchung überdeckten Felſenwänden des Stadiums befindet ſich auf der einen Seite eine 50 Schritt lange, natürliche, hohe Grotte, die dazu diente, denen, welche im Wettkampf der Wagen beſiegt worden waren, gleichſam zur Rettung vor der Verhöhnung der Zuſchauer zu dienen, indem ſie dort, ſchnell den Blicken entſchwindend, hindurchfuhren, und von außerhalb das Eingangsthor unbemerkt wieder gewannen. In dieſem kühlen Felſengewölbe ſahen wir im fernen Dämmerdunkel deſſelben eine ganz ſchwarz gekleidete junge Dame ſitzen, die ſich mit Leſen zu beſchäftigen ſchien. Sie erregte nicht wenig unſere Neugierde, doch hielten wir es für indiskret, ſie zu ſtören, und ſetzten bald darauf, wieder der Stadt zugekehrt, unſern Weg nach den alten Bädern am Iliſſus fort, wo jetzt eine Gruppe häßlicher

Weiber ihre Wäſche wuſch. Als ich dieſe kleine Goſſe mit dem vornehmen Namen ſah, wunderte ich mich nicht mehr, daß einſt die Pferde des Xerxes den Iliſſus austranken. Heute würden kaum ein Paar ermattete Mauleſel ihren Durſt damit löſchen können. Vom nahen Theater des Bacchus am Fuße der Akropolis iſt nothdürftig die Form noch zu erkennen. Auch hier raubte Lord Elgin von deſſen vorzüglichſtem choragiſchen Monument, welches eine Grotte bekleidete, die Statüe eines jungen Bacchus, der den Dreifuß auf ſeinem Schoße hielt, und gab dadurch die erſte Veranlaſſung zur ſpäteren Zerſtörung des Ganzen, denn „das iſt der Fluch des Böſen, daß es fortwährend Böſes muß gebären.“ [1] Beim Odeum des Herodes vorüber, deſſen Ruinen die Kanonenkugeln der Griechen im letzten Befreiungskriege hart mitgenommen haben, gelangten wir zu dem teraſſirten Hügel, auf dem das Denkmal des Philopappus ſteht. Hier wütheten die türkiſchen Kanonenkugeln, und haben von der einſtigen mit vielen Figuren römiſcher Skulptur reich geſchmückten Halbrotunde nur ein beſchädigtes Stück übrig gelaſſen, welches ganz abzutragen höchſt wünſchenswerth wäre. Denn dieſer ſchmale und lange Ueberreſt eines Monuments, deſſen Kunſtwerth nur gering iſt, auf der Spitze eines weiten Hügels placirt, entſtellt durch dieſes widrige Verhältniß die Landſchaft Athens von allen Seiten, wo es ſichtbar wird, und mahnte mich jedesmal, wenn ich es erblickte, durch die große Aehnlichkeit des Effekts, an die verſandete Thurmſpitze auf unſerm Berliner Kreuzberge.

---

[1] Sollte die engliſche Nation nicht großmüthig dies ganze ungerechte Gut den Griechen zurückgeben — oder iſt der Gedanke zu ideologiſch?

Wir beſchloſſen den Spazierritt mit Beſichtigung des im Felſen ausgehauenen ſogenannten Gefängniſſes des Sokrates, ein kleines, ganz bequemes Gemach mit einem tiefen Brunnen. Daneben befindet ſich noch ein anderes kleineres Behältniß, gleichfalls im Felſen eingehauen, und zwiſchen beiden ſieht man die Bekleidung einer Fontaine, die kein Waſſer mehr hat. Es ſind noch die Spuren äußerer Zierden und einer geſchmückten Façade erkennbar, doch erſcheint das Ganze nur kleinlich, und nur das Andenken des Mannes (si fabula vera est) kann dieſem Monument das heilige Intereſſe einer Reliquie geben.

In eine Allee junger Bäume zurückkehrend, die erſten vielleicht, welche ſeit mehr als einem Jahrtauſend in der Nähe Athens gepflanzt wurde, frappirte mich das noch im Bau begriffene neue Militair-Lazareth im venetianiſch-griechiſchen Styl, das einzige neue hieſige Gebäude, welches einigen Geſchmack verräth. Auch erfuhr ich auf Befragen, daß Plan und Ausführung keinem Architekten von Profeſſion angehöre, ſondern einem Ingenieur-Kapitain. Ein wahrer Fluch des Lächerlichen ſcheint über den Bauwerken des neuen Athens ausgeſprochen worden zu ſeyn, ſowohl öffentlicher als Privatunternehmungen dieſer Art. So ſieht das Kriegs- und Marine-Miniſterium eher wie ein Waaren-Magazin aus; die neue Militair-Kaſerne mit einem langen und einem ganz kurzen Flügel, commo si elle ne battait plus que d'une aile; die faſt kindiſch erſcheinenden Proportionen der Münze, als ſollten nur preußiſche Silbergroſchen darin geſchlagen werden, und der Marſtall (hoffentlich nur proviſoriſch) erinnerte mich an das Etabliſſement eines bei Mohabit reich gewordenen Ziegelſtreichers. Die Verzierungen der Privathäuſer gehen aber vollends in's Unglaubliche. Eines ſtieß uns auf, nicht weit vom ſogenannten Tempel der Winde und unmittelbar am Fuße der Akropolis, das nach dem bunten Muſter engliſchen Zitzes angeſtrichen war! Uebrigens herrſcht dieſelbe Bauart von Lehm und Stangen wie in Patras, nur meiſtens ohne die dortigen Veranda's; um aber den Grund zu dieſen Kartenhäuschen auszugraben, zerſchlägt man unbedenklich die prachtvollſten Marmorplatten alter Fußböden und andere antike Ueberreſte, mit denen überall der Boden angefüllt iſt. Ich halte es für ein wahres Unglück, daß die neue Stadt auf derſelben Stelle, wo die alte ſtand, erbaut wird. Dies begräbt gewiß auf ewig große, unbekannte Schätze. Das Gouvernement hat zwar befohlen, um jedes der noch ſtehenden alten Monumente einen kleinen Platz frei zu laſſen, aber abgerechnet, daß ſeine Befehle nicht zu den beſtreſpektirteſten gehören, iſt dies viel zu wenig.

Ich bin überhaupt der Meinung, daß, wenn man Athen, wie es den Anſchein hat, bloß ſeines Namens und ſeiner berühmten Alterthumsreſte wegen zur Hauptſtadt erkor, — denn das Klima der Stadt iſt höchſt ungeſund, und die Lage des Orts weder für Vertheidigung noch für den Handel vortheilhaft — man gewiß einen ſeltſamen Mißgriff gethan hat. Die Umzingelung durch eine große, moderne Stadt, beſonders in der geſchmackloſen Art, wie man hier damit angefangen, wird das *Romantiſche* und *Ehrwürdige* der Alterthümer Athens gewiß nicht heben. Der vormalige barbariſche kleine Häuſerhauſen der Türken gab wenigſtens einen ſchlagenden Contraſt, der dennoch durch ſein wildes, orientaliſches Anſehen und den weißen, geiſterartigen Anſtrich in einem gewiſſen Einklang mit den erhabenen Ruinen ſelbſt ſtand. Das jetzige Weſen, welches, ſo fabrikartig und geleckt, ſich höchſtens zu einer ekelhaften Nachpfuſchung des Alten zu verſteigen fähig iſt, ſcheint nur beſtimmt zu ſeyn, recht ad oculos zu demonſtriren, daß jetzt Pygmäen da wohnen, wo einſt Rieſen baueten. Kaum möchte man heute noch mit Lyſippus ausrufen wollen: „ er Athen nicht zu ſehen wünſcht, iſt ein Thor; wer es ſieht, ohne davon entzückt zu ſeyn, iſt ein noch größerer Thor; wer aber ſo davon entzückt iſt, und es dennoch verlaſſen kann, iſt von Allen der größte Thor!"

Man darf indeß hoffen, daß wenigſtens der neue Palaſt des Königs, außer der Stadt am Fuße des Lykabettus liegend (wo einſt, ſonderbar genug, ſich die Schule der Cyniker befand), von dem Geſagten eine ehrenvolle Ausnahme machen werde. Seine Majeſtät hatte die Gnade, mir den Herrn Profeſſor Gärtner, den ausgezeichneten Architekten des Königs von Baiern, der Seine Majeſtät hierher begleitet hat, zuzuſchicken, um mir ſeine Pläne für dieſen Bau zu zeigen. Obgleich in größter Eile entworfen, ſchienen ſie mir in würdiger, einfacher Form allen Bedürfniſſen einer ſolchen Reſidenz mit größter Umſicht und praktiſcher Erfahrung zu entſprechen. Bei dieſer Gelegenheit ſandte mir Seine Majeſtät auch des genialen Schinkels Projekt, den neuen Palaſt mit einer Reſtauration der Akropolis zu verbinden. Es iſt ein wunderbares, bezauberndes Bild, aber zur Ausführung hätte Schinkel auch in geiſtiger wie materieller Hinſicht die Talente mitſchicken müſſen, die Perikles zu Gebote ſtanden. Vielleicht würde aber auch ſelbſt in dieſem Fall der Bequemlichkeit dabei mehr haben aufgeopfert werden müſſen, als bei einem Wohnhauſe billig iſt, was die Alten ſelbſt nie aus den Augen ließen. Die jetzt gewählte Stelle iſt in dieſer Hinſicht gewiß die beſte, mit überall freier Ausſicht; links das Meer, in einiger Entfernung zur Seite die Stadt vor ſich, rechts den ſpitzen Kegel des Lykabettus, und ſüdöſtlich den blauen Bergrücken des Hymmettus. Außerdem iſt es mit hinlänglichem Platz für weitläuftige Gärten rund umher verſehen, und ſo muß dies Schloß, vollendet, ein eben ſo reizender Wohnſitz, als ein Gegenſtand edler Zierde für Athen werden. Mit Schrecken erfuhr ich, daß die Säulen des Portikus aus Ziegeln gemauert werden ſollen, weil der Weg zum nahen Pentelikon nicht mehr fahrbar ſey! Ich hoffe, dieſer Satyre wird man ſich nicht ſchuldig machen.[1]

Ein ſehr recherchirtes Gaſtmahl mit darauf folgendem Concert bei dem ruſſiſchen Geſandten endigte den Tag, und es war mir ein eigenthümliches Schauſpiel, hier in Griechenland ein Fragment aus Haydn's Schöpfung in deutſcher Sprache, größtentheils von dienenden Ruſſen, in ihrer Nationalkleidung, in Verbindung mit einigen Dilettanten der Geſellſchaft ausführen zu ſehen. Die Sclaven ſangen am richtigſten.

Den 12ten März.

Einige Tage, nur den gewöhnlichen Begebenheiten der Geſellſchaft gewidmet, boten nichts für mein Tagebuch. Ein Beſuch dagegen, den ich dieſen Morgen bei Herrn von Prokeſch, der leider an einem Fieberanfall darnieder liegt, abſtattete, war, wie immer, eben ſo intereſſant als lehrreich. Ich beſah Antiken, Bilder, reizende Zeichnungen aus dem Orient, und beſonders eine Sammlung ägyptiſcher Alterthümer, mehrere auserleſene Sachen von Werth in ſich faſſend, unter denen ein großer, vortrefflich erhaltener Papyrus, mit wie ſeit geſtern aufgetragenen Farben, mich beſonders anzog.

---

[1] Dieſe Hoffnung iſt erfüllt worden. Das Schloß wird aus dem trefflichen Bruchſtein des Hymettus aufgeführt. Verzierungen und Säulen aus pentelifchem Marmor.

Als neuere orientaliſche Kleidungen und Waffen an die Reihe kamen, fiel mir die Pracht und die herrliche Klinge eines Säbels auf, neben dem eine vertrocknete Roſe lag. Die Geſchichte dieſer Waffe ward in Herrn von Prokeſch Munde zur anmuthigſten Erzählung.

Die Klinge iſt ſchon an ſich eine der ſchönſten, die man weit und breit finden kann. Sie wurde in Jspahan gemacht, wie die mit goldenen Lettern eingelegte Inſchrift zeigt, und iſt eine ſogenannte doppelte oder weibliche Klinge. Herr von Prokeſch empfing dieſe Waffe, mit Gold und Diamanten auf das allerreichſte geſchmückt, von Abdallah, dem Paſcha von St. Jean d'Acre. Jetzt hängt ſie in einem und demſelben Glasſchrank mit allerlei andern Gefährten, zur Linken ein Säbel Mehemed Ali's, unter deſſen gewaltigem Arm die Wälle jener feſten Burg von Acka brachen, und die Macht und die Herrlichkeit des Nachfolgers Djeſſar's mit einem Schlage begruben; zur Rechten die merkwürdigſte Klinge aus allen, eine türkiſche, von Bonaparte aus Aegypten nach Europa mitgebracht, von ihm bis zu ſeinem Falle im Jahre 1814 bewahrt, von Marie Luiſe ihrem Sohne gegeben, als er ſeine kurze militairiſche Laufbahn begann, von dieſem bis an den Tod als heiliges Angedenken geachtet, ja ſelbſt bis nach dem Tode nicht von ihm getrennt, indem ſie früher, immer mit dem Herzoge ſelbſt das Dienſtkleid wechſelnd, in der Scheide, in der ſie noch zu ſehen iſt, auch auf ſeiner Bahre lag. Erſt dann ward ſie von der Wittwe Napoleons, nach dem Verlangen des Sohnes, dem Herrn von Prokeſch, als letztes Zeichen ſeiner Freundſchaft, zum Erbſtück übergeben. Die Geſchichte der neueſten Zeit, der Spott des Verhängniſſes liegt in dem Zuſammenfinden dieſer drei Waffen in einem und demſelben Schranke. Aber alle drei gehören dem Orient an.

Die Geſchichte, welche ſich an den Säbel Abdallah's knüpft, ſtellt anziehend den Wechſel der Dinge hienieden und den ſeltſamen, launenhaften Zuſammenhang der Fäden dar, an welchen die Vorſehung die Menſchenſchickſale führt. Abdallah Paſcha, in dem der wilde Geiſt Djeſſar's, aber nicht deſſen Verſtandesgaben fortlebten, war als gewaltſamer, gefürchteter Mann im ganzen türkiſchen Reiche bekannt. Dem Sultan ſelbſt hatte er durch drei Jahre hinter den Thürmen und Bollwerken von St. Jean d'Acre getrotzt, das durch ihn erweitert, verſtärkt, gerüſtet worden war. Die Chriſten in ſeinem Lande, wozu

Daraus (aus dem Briefe) werden Sie entnehmen können, daß ich allerdings auf die Milderung der Ueberſetzung Einfluß ausüben kann.

Mit herzlicher Anhänglichkeit, Verehrung und Reſpekt
Ihr ſehr ergebener
H. Pückler.

48.

Pückler an Varnhagen.

Berlin, den 13. Dezember 1831.
Dienſtag früh.

Wenn ich mich auf der einen Seite durch die hiebei wieder zurückerfolgende, gütige Rezenſion ſehr geſchmeichelt fühle, ſo muß ich auf der anderen auch offen ſagen, daß mir dieſer Aufſatz ſelbſt ein wahres Meiſterſtück ſcheint, und von ſo großem innerem Intereſſe, daß man das Buch darüber vergißt, welches er ſchildert.

Ich las ihn noch geſtern Abend der Fürſtin vor, die mein Entzücken theilte. Am Ende deſſelben befindet ſich jedoch ein Wort, das ich, wenn es angeht, verändert wünſchte, nämlich „Anzüglichkeiten“, wofür ich um „Beziehungen“, oder etwas dergleichen bitten möchte. Es mildert meine kleinen Sünden etwas, obgleich Ihr Ausdruck allerdings der Sache eigentlich ganz angemeſſen iſt.

Mit großem Dank und Ergebenheit

Euer Hochwohlgeboren
aufrichtigſter Freund und Diener
H. Pückler.

die heiligen Bezirke von Jeruſalem, Bethlehem und Nazareth gehörten, behandelte er mit tyranniſcher Laune, und hierin die alte und allgemeine Sitte verlaſſend, war er den Fremden abgeneigt, und ſchloß den Europäern insbeſondere ſein Land.

Zu dieſem der That nach unabhängigen Fürſten des größten Theils von Syrien wurde Herr von Prokeſch, damals Chef des Generalſtabes der öſterreichiſchen Eskadre, im Jahre 1829 geſandt, um die Abſtellung einiger Gewaltmaßregeln zu bewirken. Abdallah hatte den öſterreichiſchen Conſul von St. Jean d'Acre, einen reichen, ſeit langen Jahren im Reiche anſäßigen Mann, der wie ein Patriarch Söhne und Töchter, Schnuren und Schwiegerſöhne, mit Kindern geſegnet, Knechte und Mägde in Menge um ſich verſammelt ſah, bedroht, beraubt, und endlich vertrieben, die öſterreichiſche Flagge herunterreißen laſſen und alle Handelsverbindungen mit derſelben aufgehoben.

Als Herr von Prokeſch auf der Rhede von Kaipha erſchien, die St. Jean d'Acre gegenüber liegt, traf er ein engliſches Bombenſchiff dort an, den Infernal, deſſen Kommandant gleichfalls Geſchäfte mit Abdallah Paſcha hatte, aber nicht einmal die Erlaubniß erhalten konnte, den Fuß an's Land zu ſetzen. Denn unbekannt mit den damals ſchon wenig freundſchaftlichen

Verhältniſſen zwiſchen dem Gebieter von Syrien und dem von Aegypten hatte er ſich die Thüre bei Jenem zu öffnen geglaubt, indem er Briefe von Dieſem brächte, ſie auch wirklich abgegeben, darauf aber von dem mißtrauiſchen und ſtolzen Abdallah nur die kurze Antwort erhalten, daß er nichts mit ihm zu ſchaffen haben wolle. Der engliſche und öſterreichiſche Abgeordnete überlegten noch mit einander, was zu thun ſey, als an den Erſten eine Sendung des Paſcha kam, der auf dem Berge Karmel ein Landhaus bewohnte, des Inhalts: Er erneure ſeinen Ausſpruch, daß Niemand von dem engliſchen Fahrzeuge den Fuß auf das Land zu ſetzen habe. Dem Herrn von Prokeſch aber, der einſtweilen ſeine Ankunft dem Paſcha ebenfalls hatte anzeigen und den Wunſch ausdrücken laſſen, ihn zu ſehen, ließ er durch denſelben Boten ſagen: Er ſeinerſeits theile dieſen Wunſch nicht. Der Engländer, erzürnt über die Sprache des Paſcha, der überdies eine Drohung beigefügt war, ließ ſogleich ein ſtarkes Boot in's Waſſer werfen und fuhr ſelbſt an's Land. Kaum ausgeſtiegen, ſah er ſich jedoch von einem Haufen Bewaffneter umgeben, welche, die Drohung in's Werk ſetzend, die Mannſchaft des Infernal in's Boot zurückwarfen, und den Dragoman des Kommandanten, da dieſer orientaliſch gekleidet war, gräulich mißhandelten. Der Paſcha, höchlich erzürnt, ließ zugleich dem Infernal bedeuten, binnen 24 Stunden unter Segel zu gehen, widrigenfalls er ihn mit Kanonen hierzu nöthigen würde. Es blieb dieſem Schiffe auch nichts übrig, als unter unmächtigen Drohungen ſeines Befehlshabers abzuſegeln.

Herr von Prokeſch, auf der Hut gegen eine dem Zweck ſeiner Sendung ſchädliche Empfindlichkeit, erneuete um dieſe Zeit ſein Begehren mit dem Beiſatze: Er begreife des Paſcha's ablehnende Antwort ſehr wohl, ſo lange ein Kriegsfahrzeug einer andern europäiſchen Flagge auf der Rhede ſey, deſſen Kommandanten der Paſcha nicht zu ſehen für gut finde; er ſelbſt wünſche übrigens nichts als freies Geleit nach den heiligen Orten, da eben die Oſtern vor der Thüre ſeyen. Dieſe Pilgerfahrt verſprach ihm den dreifachen Nutzen: die Achtung des Muſelmannes zu gewinnen, die Zeit der Verſtimmung des Paſcha vorüber gehen zu laſſen, und den nach Nazareth in die Arme aufrühreriſcher Araber geflüchteten Conſul zu ſprechen. Nazareth war unter der Bezeichnung der heiligen Orte mit einbegriffen, und Herr von Prokeſch hatte bereits den Conſul verſtändigen laſſen, ihn dort zu erwarten. Der Paſcha ging in dies Begehren willig ein, gab Briefe und Geleit, und der öſterreichiſche

Geſandte ritt unangefochten nach Jeruſalem und Bethlehem, von dort aber nach Samaria und die Ebene von Esdrelon herauf nach Nazareth.

Nachdem er gehörige Kenntniß von den Thatſachen, die er auszugleichen beauftragt war, nebſt ihrer Veranlaſſung eingezogen, nahm er den Conſul mit ſich und erſchien nach mehreren Wochen wieder vor St. Jean d'Acre, wo ihn ſein Schiff erwartet hatte. Er ließ Abdallah erſuchen, ihm danken zu dürfen für den genoſſenen Schutz, und zweifelte nicht, daß ihm dies jetzt erlaubt werden würde, — aber er irrte ſich, denn der Paſcha ließ ihm ſagen, er danke für den Dank, Herr von Prokeſch könne denſelben allenfalls an ſeinen Kiaja abtragen. Weit entfernt, ſich durch dieſe neue Ausweichung entmuthigen zu laſſen, und die Abſicht feſthaltend, an den unnahbaren Mann doch endlich zu gelangen, entſchloß ſich Herr von Prokeſch, ohne Säumen den Kiaja aufzuſuchen. Er fand einen artigen Mann an ihm, in Konſtantinopel geboren, der ſich bald mit vieler Bereitwilligkeit, mit Wärme ſogar des Verlangens des Herrn von Prokeſch annahm, und ſogleich einen reitenden Boten an den Paſcha abſandte. Dieſer erſte Vorwärtsſchritt war allein dadurch errungen, daß Herr von Prokeſch dem Kiaja offen den Zweck ſeiner Sendung mittheilte, den dieſer ohnedieß errathen konnte, und dabei ſtatt einen gereizten Ton anzunehmen, von dem Geſichtspunkte ausging, daß der Paſcha ſich gewiß nicht ohne gewichtige Veranlaſſung zu ſo ſchwerer Handlung habe bewegen laſſen. Ueberdieß beruhigte Herr von Prokeſch den Kiaja ſogleich über die Beſorgniß, welche die türkiſchen Großen ſo leicht und mit Recht bei Zuſammenkünften mit Europäern hegen, daß dieſe nämlich es an Höflichkeit ermangeln laſſen, und vor den Augen und Ohren der Dienerſchaft ſich anmaßend benehmen möchten. Der Kiaja ſchien erfreut, auf ſo unerwartete Weiſe ſeinen Herrn aus dem Handel zu ziehen, und dadurch ein unangenehmes Verhältniß mit einer Flagge aufzuheben, die in den Gewäſſern von Syrien die am häufigſten erſcheinende iſt.

Kaum war Herr von Prokeſch in ſein Haus zurückgekehrt, ſo war auch ſchon die Antwort des Paſcha da, der am nächſten Morgen ihn mit Sonnenaufgang zu empfangen ſich bereit erklärte, noch am Abend ihm ſeine Muſik in's Haus ſandte, den Autoritäten der Stadt auftrug, ihn zu beſuchen, und noch durch andere Ehrenbezeigungen ſeine geneigte Stimmung an den Tag legte. Dies gab Herrn von Prokeſch ſchon Boden genug, um ſeinem Beſuch eine einleitende Verhandlung vorauszuſchicken. Er ließ daher dem Paſcha in den freundſchaftlichſten Ausdrücken ſagen: Er rechne auf ſeine Achtung für die alte Sitte, die keinem Fremden erlaube, durch einen Andern, als durch ſeinen Conſul bei dem Paſcha eingeführt zu werden. Er habe den Conſul von Nazareth mit ſich genommen, keinen Augenblick zweifelnd, daß der Paſcha das Gaſtrecht, das er, der Fremde, auch auf den Conſul ausdehne, achten werde. Abdallah nahm dieſe Aeußerung gut auf, und erwiederte verbindlich: „Unter dem Schirme des Geſandten werde er auch dem Conſul erlauben, vor ihm zu erſcheinen.“

Mit Tagesanbruch waren alle Straßen mit Truppen garnirt, auf hundert Schritte vor dem Palaſte begannen die Reihen verſchiedener Hofdiener in mannigfaltigen, reichen Gewändern; am Thore warteten höhere Offiziere und deckten die Stiege bis oben hinauf, wo man über eine kleine blumengeſchmückte Terraſſe in ein Kiöſchk trat. Da ſaß nun endlich der gefürchtete Mann, von ſtrahlenden Dienern umgeben, in einer Ecke des niedrigen Divans, er ſelbſt einfach gekleidet, aber Waffen mit Diamanten überſäet im Gürtel, andere dergleichen noch außerdem neben ihm auf Polſtern liegend und rings an den Wänden aufgeſtellt. Es war ein junger ſchöner Orientale, mit einem leidenden Zuge im Geſichte, großen ſchwarzen, faſt melancholiſchen Augen. Er erhob ſich freundlich und reichte

Herrn von Prokeſch eine Roſe dar, mit ſanften und poetiſchen Worten der Begrüßung. Man ſetzte ſich; Kaffee und Pfeifen wurden gereicht. Die Diener entfernten ſich nach einiger Zeit, und die Hauptperſonen blieben allein. Das Ergebniß der mehrſtündigen Unterredung war, daß Abdallah Paſcha den Conſul wieder aufnahm, das ihm genommene Geld ſogleich zurückſtellen ließ, dem Begehren zu Gunſten der Chriſten im heiligen Lande, der Pilger überhaupt und insbeſondere der Kaufleute genügte, und ſich mit einer Milde und Feinheit benahm, die mit dem Ruf ſeiner Härte, wie ſeinem frühern Benehmen, einen merkwürdigen Gegenſatz bildeten, und deßhalb die franzöſiſchen Blätter ſagen machte: es ſchiene wirklich, als hätte nur Herr von Prokeſch es verſtanden, dies wilde arabiſche Roß zu bändigen.

Am Ausgange der langen Unterredung gab Abdallah mit königlicher Munifizenz ſeinem Gaſte den Säbel, deſſen ich oben erwähnte, und der durch Reichthum und Schönheit der Arbeit, ſo wie durch den Adel der Klinge früher würdig geweſen war, ein Geſchenk des Sultans an den Mann zu ſeyn, der faſt ganz Syrien unter ſeine Herrſchaft gebracht hatte, und für weit ausſehende Pläne der Pforte ein wichtiger Stein im Spiele war.

Zurückgekommen nach dem Conſulate, drängten ſich nun alle Freunde des Conſuls heran, um ihm Glück zu ſeiner Wiedereinſetzung zu wünſchen; auch keiner ſeiner Gegner fehlte. Es war ein Kommen und Gehen, wie um Abrahams Zelt. Am nächſten Morgen aber mit Sonnenaufgang kündigten die Kanonen von den Wällen die feierliche Wiedererhebung der öſterreichiſchen Flagge in der Stadt an, in welcher ſie vor vielen Jahrhunderten gegründet worden war[1]; die Kanonen des öſterreichiſchen Fahrzeuges antworteten, und von den Bergen von Nazareth ſah die zahlreiche und ſchöne Familie des Conſuls froh dem Schauſpiele zu, deſſen erfreuliche Bedeutung der Paſcha ihr als den Beweis ihrer geendeten Verbannung durch einen Eilboten hatte verkündigen laſſen.

Dies iſt die eine Hälfte der Geſchichte, die andere, wie verſchieden! Drei Jahre darauf war der mächtige Abdallah von ſeinem mächtigeren Nachbar Mehemed Ali überwunden, die Wälle von Acre, die dem größten Feldherrn der Zeit getrotzt hatten, und dadurch dem Schickſale des Orients, vielleicht demjenigen Europa's, eine veränderte Richtung gegeben, lagen im Staub; Syrien bis an ſeine äußerſten Grenzen war von den Aegyptern erobert, das Heer, die

---

[1] Siehe die Geſchichte der Kreuzzüge.

Diener Abdallah's, hatte der Tod oder die Flucht aufgerieben; der Paſcha ſelbſt ſaß, ein Gefangener, auf der Inſel Ruda, bei Cairo!

In dieſer Epoche wurde Herr von Prokeſch von ſeinem Hofe an Mehemed Ali geſendet, um im Vereine mit Abgeordneten anderer Mächte das ſiegreiche Schwerdt, vor dem ſchon der Sultan in ſeiner Hauptſtadt erzitterte, wieder in die Scheide zurückzubringen. Der Friede wurde geſchloſſen; Syrien fiel an Mehemed Ali; der Sultan aber vergaß den unglücklichen Abdallah, der ſich für ihn geopfert hatte. Bald darauf ging Herr von Prokeſch von Alexandrien nach Cairo. Kaum dort angekommen, erſchien bei eintretender Dunkelheit eines Abends mit ſcheuen Schritten ein Vertrauter Abdallah's vor ihm, um eine Unterredung mit ſeinem Herrn flehentlich zu erbitten. Der ſtolze Fürſt hatte ſich erboten, da er jetzt in Cairo frei ausgehen durfte, zu jeder Stunde zu erſcheinen, die Herr von Prokeſch ihm beſtimmen würde; da aber dieſer ſo viel Demüthigung reſpektvoll abgelehnt und ſeinen eigenen Beſuch ſtatt deſſen angekündigt, erwartete Abdallah, jetzt einſam und verlaſſen, den zu ihm kommenden Fremden, ging ihm bis an die Hausflur entgegen und nannte ihn Bruder und Freund und einzigen Retter. Er flehte nur um Verwendung in Konſtantinopel, damit er ſeine Freiheit wieder erlange. Nur darnach ſchmachtete er, und fürchtete ſtets Verrath und Tod, obgleich Mehemed Ali ihn mit großer Auszeichnung behandelte. Herr von Prokeſch, alle kleinlichen Rückſichten edelmüthig von ſich werfend, that ohne Zögern und auf eigene Gefahr die geeigneten Schritte, wiewohl mit geringer Hoffnung auf einen günſtigen Erfolg. Doch ein glücklicher Zufall wollte, daß als der Internuntius ſeine Depeſchen empfing, ſich eben der damals in Konſtantinopel allmächtige Graf Orloff bei ihm befand. Der Internuntius, Freiherr von Stürmer, theilte den Inhalt dem Grafen mit, und dieſer, kein Kanzleimann, ergriff die Sache mit Wärme, und begehrte bei ſeiner Abſchiedsaudienz die Befreiung Abdallah's. Der Sultan, vielleicht beſchämt, erſt durch des Fremden Mund an eine heilige Pflicht erinnert zu werden, ſchickte nun zur Auslöſung Abdallah's einen eigenen Abgeordneten an Mehemed Ali, welcher auch ſogleich zugeſtand, was man verlangte. So erhielt durch einen ihm in der Zeit ſeiner Größe gewiß nur ſehr unbedeutend erſcheinenden Mann, weil er ihn würdig behandelt, Abdallah der Erde höchſtes Gut, die verlorene Freiheit mit dem geſicherten Leben wieder, und genießt jetzt ruhig beider in Konſtantinopel. Nur ſelten aber verflechten ſich ſo

49.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 13. Dezember 1831.

Ew. Durchlaucht

freundliche Botſchaft traf mich noch im Bette, zwiſchen dieſem und der Badewanne ſchreib' ich flüchtigſt dieſe Zeilen, um Ihnen für die angegebene Verbeſſerung zu danken, und zu ſagen, daß ſolche bereits eingeführt, und darauf das Manuſkript zu ſeiner Beſtimmung abgeſandt worden iſt. Ich mußte um ſo mehr eilen, da ſich ohnehin Verzögerungen aufdringen, die nicht zu vermeiden ſind.

Mit innigſtem Antheil hab' ich mich der Fülle ſchöner engliſcher Blätter gefreut, die hiebei dankbegleitet zurückerfolgen. Solch ein glänzender Erfolg iſt für einen Deutſchen in und außer Deutſchland unerhört, und dürfte den aufgeregteſten Ehrgeiz auf dieſem Felde befriedigen. Ich wünſche von ganzem Herzen Glück dazu!

Für die Ueberſetzerin, welche deutſche Bücher empfohlen wünſcht, möchte ich wohl einiges vorſchlagen, und bin unbeſcheiden genug, ſogar an meine kleine Novelle „Die Sterner und die Pſitticher“ zu denken!

Ich bin ſehr geſchmeichelt, daß Ew. Durchlaucht meine Anzeige gut finden. Es iſt eine Sekundanten-Arbeit, man muß dabei die Waffen zur Hand haben, wenn man auch nicht der Hauptkämpfer iſt.

Rahel fand ſich durch Ew. Durchlaucht Beſuch und Geſpräch geſtern Abend wahrhaft erquickt. Ich hoffe, es wird ſich in den nächſten Tagen mit ihr zur Beſſerung wenden. Es iſt auch Zeit; die Ungeduld, die verehrte Fürſtin zu ſehen, vermehrt ihren Leidenszuſtand.

anmuthig und mit ſo viel poetiſcher Gerechtigkeit die wunderſamen Fäden eines unergründlichen Schickſals.

Am Abend war für die Könige eine kleine Geſellſchaft, nur aus Deutſchen beſtehend, bei dem liebenswürdigen und lebensheitern Greiſe, Herrn von Kobell, arrangirt worden, und Ihre Majeſtäten hatten gnädigſt auch meine und meines Sekretairs Einladung befohlen. So weit Ungenirtheit und freie Hingebung an das Vergnügen gemeinſamer Unterhaltung in der Gegenwart ſo hoher Perſonen geſtattet ſeyn kann, war gewiß hier mit ächt deutſcher Gemüthlichkeit beides überall erſichtlich und gern geſehen, und ich glaube, daß Keiner die Geſellſchaft ohne das Gefühl der angenehmſten Befriedigung verlaſſen haben wird. Herr Aſcher erfreuete uns durch ſeine Virtuoſität auf dem Piano, und Herr Berg, Direktor der hieſigen Schule, ein guter Sänger und höchſt liebenswürdiger Geſellſchafter, zeigte ein ſehr ergötzliches Talent im Vortrag komiſcher Geſänge, unter denen beſonders das Lied der neunundneunzig Schneider, welches in Berlin verboten iſt, viel herzliches Gelächter erregte. Derſelbe Herr Berg deklamirte nachher — durch eine Vorrichtung, wo ſeine Arme ihm als Beine dienten, und ein verborgen hinter ſeinem Rücken Stehender die Geſtikulationen dazu lieferte, durch eine offene Thüre und einen davor geſtellten Tiſch wie in Rahmen gefaßt — als grotesker Zwerg mit viel Poſſirlichkeit den Handſchuh von Schiller, und ſpäter in anderer Maske, nicht weniger gewandt und Lachen erregend, die Glocke. Ich habe an dieſem Manne auch wieder ein Beiſpiel geſehen, wie die heiterſte Kindlichkeit mit ausgebreitetem Wiſſen, und namentlich auch mit einem feſten Charakter, zuſammenwohnen können. Ueber den Erfolg, mit dem er ſeine Schule behandelte, hörte ich ſpäterhin manches ſehr Anziehende, ſah auch ſelbſt, wie er die Kinder an ſich zu ziehen, zu leiten, zu unterrichten, und auf welche rührende Weiſe er für ſie zu ſorgen verſtand. Ja er entblödete ſich nicht, für die Armen aus ihnen Kleider, Schuhe, Nahrung von Freunden und Bekannten zuſammenzuſuchen, und von ſeiner ganz kargen eigenen Beſoldung verwendete er das Erſparte geregelt für ſie, wortlos und ohne allen Aufputz. Außerdem bewunderte ich oft an Herrn Berg ein merkwürdiges Zeichnungstalent, eine erfinderiſche, höchſt poetiſche, oft ungemein launige Feder, die ohne beengende Schule mit wahrem Genie immer das Richtigſte trifft. Aber zurück zu unſerer Geſellſchaft.

Später wurden auch ernſtere Dinge trefflich vorgetragen. In den Zwiſchenakten herrſchte ungezwungenes Geſpräch. Der König von Baiern, obgleich ſchon vor der Sonne auf und unermüdlich in Geſchäften, wie im Studium der Kunſt, war äußerſt aufgelegt und heiter. Einmal ſagte er mir ſcherzend, wenn ich mit den Weltgängen fertig wäre und nach dem Monde reiste, ſollte ich doch meinen erſten Brief daher über München herabfallen laſſen. Ich proteſtirte jedoch hiergegen, aus Furcht, daß Niemand es der Mühe werth halten möchte, den Brief aufzuheben, und ich ſehr beſorge, Seiner Majeſtät Aufforderung zur Mondreiſe ſey nur eine Reminiscenz aus dem Arioſt. Ich ſchlüge daher, ſetzte ich hinzu, lieber eine fromme Somnambüle zu dieſem Zwecke vor, deren ja ſchon mehrere auf dem Monde ſo gut bekannt als in ihrer eigenen Schlafſtube geweſen ſeyen. Merkwürdig war mir die Erzählung des künſtlichen Erdbebens, wie Seine Majeſtät es nannte, das der König kürzlich in München bei der Exploſion des abſichtlich in die Luft geſprengten Pulvermagazins erlebt hatte. Ein toller Soldat war der Thäter, und hatte mit tragiſchem Muthwillen noch mehrere ſeiner Cameraden zurückzuhalten geſucht, ihnen zweideutig ſagend: „Bleibt nur noch ein wenig, wir gehen dann Alle zuſammen!“ Sechs Mann wurden das Opfer dieſes blutigen Scherzes. Die Straßen Münchens, ſagte der König, ſahen nachher aus wie mit Diamanten beſtreut, denn der größte Theil der

Fenſterſcheiben lag zerſchmettert auf den Steinen und flimmerte dort in der Sonne. Daſſelbe Loos traf die Fenſter der Pinakothek, doch wie durch eine ſchützende Vorſicht ward keins der Gemälde beſchädigt.

Nachdem Seine Majeſtät uns verlaſſen, und König Otto allein zurückgeblieben war, demaskirte Herr von Kobell ſeine Konſtantinopolitaniſche Pfeifenbatterie, lauter Geſchütze von 5 — 6 Fuß Länge mit koloſſalen Mundſtücken aus dem reinſten goldgelben Bernſtein, und ein kleines Tabackskollegium, wie in älterer deutſcher Zeit, ward etablirt. Auch meine marokkaniſche Waffe dieſer Art, die mit ihren Silber- und Goldbehängen, Ketten und barokken Extremitäten einen Gegenſtand allgemeiner Curioſität abgab, hatte die Ehre, daran Theil zu nehmen, wozu ich, ganz paſſend, von Afrika einige Auskunft geben mußte. Ich erzählte von der Willkür der dortigen Gebieter im Gegenſatz zur Milde der unſrigen; wie aber in Tunis die Sorge der Regierung für Erziehung manchmal noch weiter gehe als bei uns, indem einſt Hamudan Paſcha ſogar einem Schulmeiſter bei Todesſtrafe anbefohlen, nicht nur den Schuljungen, ſondern auch ſeinen Eſel leſen zu lehren, ein Kunſtſtück, welches dieſer auch wirklich bewerkſtelligte und im öffentlichen Gerichtsſaal des Bey glorreich erwies. Der ſchlaue Schulmeiſter hatte dem

Eſel viele Monde hindurch auf einem großen Exemplare des Korans zu freſſen gegeben, das Futter einzeln bald zwiſchen dieſe, bald jene Blätter ſtreuend, bis endlich Aſinus ſich gewöhnt, um ſeine Nahrung aufzuſuchen, die Blätter ſo lange mit großer Gravität umzudrehen, bis er den Schatz zwiſchen ihnen aufgefunden hatte. Bei der entſcheidenden Seſſion, wo kein Körnchen im heiligen Buche lag, war das arme Thier daher genöthigt, mit ungetheilter Aufmerkſamkeit Alles zu durchſuchen und Blatt für Blatt vergebens umzuſchlagen, was ihm ſo vollkommen das Anſehen eines leſenden Profeſſors gab, daß ſelbſt Hamudan, ſtaunend und lachend, dem unerhörten Schauſpiel ſeinen Beifall nicht verſagen konnte. „Gut,“ ſagte er jetzt, „wir ſahen deinen Eſel in der That leſen, Haſſan, aber wir hörten nicht was er las. Befiehl ihm alſo, ſich deutlicher vernehmen zu laſſen.“ O Herr, erwiederte Haſſan, ſich zur Erde werfend, welche Worte ſind Dir entfallen! Du geboteſt mir, meinen Eſel leſen zu lehren, und es iſt geſchehen, aber nie fügteſt Du den Befehl hinzu, ihn auch ſprechen zu machen. Iſt aber dies Dein Wille, ſo muß ich ihm gleichfalls genügen, doch brauche ich wenigſtens dreißig Jahre dazu, und flehe daher in Demuth um dieſe Friſt. Hamudan aber ſtrich ſich lächelnd den Bart, und ſagte: „Du biſt ein ſchlauer Kunde, und zum Schulmeiſter zu gut, — drum ſey fortan Wiſir und der Erſte in meinem Rath.“ So ward Haſſan, den man nachher ſpottweiſe des Eſels Sohn nannte, durch dieſen tuneſiſcher Miniſter und geheimer Rath.[1]

Den 16ten.

Ein höchſt ungeſtümer Wind mit unſäglichen Staubwolken plagt uns ſeit mehreren Tagen. Graf Armansperg, Fürſt Kantakuzeno, meine Hauswirthin und viele andere Bekannte liegen an Fieberrückfällen darnieder, und jeden Augenblick muß man leider ſelbſt erwarten, von dieſer Landplage mit ergriffen zu werden. Da indeß Niemand ſeinem Schickſal entgeht, ſo thue ich, was mir beliebt, und laſſe den lieben Gott walten. **Mash Allah!** Auf die Gefahr einer Verkältung hin unternahm ich daher auch heute, ungeachtet des widerlichen Wetters, einen langen artiſtiſchen Spaziergang mit dem eben ſo gelehrten als gefälligen Profeſſor Roß.

Man wird von mir hier weder eine eigene, noch ausgeſchriebene Abhandlung über Athens Alterthümer erwarten. Ich befehlige, wie man weiß, nur ein leichtes Streifkorps und habe mit dem ſchweren Geſchütz nirgends etwas zu ſchaffen. In dieſem Sinne leſe man alſo das Folgende.

---

[1] Dieſer orientaliſche Schulmeiſter muß eine Wahlverwandtſchaft mit Till Eulenſpiegel gehabt haben.

Anmerk. des Herausgebers.

Mein gütiger Führer zeigte mir zuerſt in ſeiner eigenen Behauſung einige merkwürdige, erſt geſtern beim Grundausgraben des neuen Palais gefundene, ſilberne Geräthe, beſtehend aus einem eleganten achteckigen Käſtchen mit Deckel, einem ägyptiſchen Siſtrum und einer höchſt zierlichen Vaſe. Alles war in der Erde ſchön dunkelblau oxidirt, was ein anweſender Chemiker für eine der größten Seltenheiten erklärte, von der bisher nur ein einziges Beiſpiel vorkomme; als den Grund davon gab er an, daß dieß Silber auf eine Art mit andern Metallen verſetzt ſey, wie dergleichen jetzt nur in China noch üblich iſt. Wir begannen hiernächſt unſere Tour mit dem von Kimon, nicht lange vor dem Parthenon, erbauten Tempel des Theſeus, deſſen Erhaltung von weitem faſt vollſtändig ſcheint, denn keine Säule fehlt. Der Fries mit über die Hälfte heraustretenden Figuren, wie auch die Metopen, ſind jedoch leider faſt durchgängig verſtümmelt. Eigenthümlich iſt es, daß nicht die ganze Reihe der Metopen rings um den Tempel, ſondern nur die zehn der öſtlichen Fronte und nur die vier nächſten von der Ecke auf jeder der langen Seiten Sculpturen darbieten, während alle übrigen dazu beſtimmten Räume leer blieben.

Das Innere des Tempels, dem man jetzt ein proviſoriſches Dach gegeben, ſo wie auch, Gott Lob! die Anhängſel entfernt, die ihn als chriſtliche Kirche eine Zeitlang verunzierten, und den man, wenn Mittel vorhanden, mit leichter Mühe (bis auf die Kunſt in der Ausführung) in statu quo wieder herſtellen könnte, — dient jetzt als eine Art Muſeum zur Aufbewahrung des neu Ausgegrabenen. Schon außerhalb des Tempels ſah ich einen völlig gut erhaltenen römiſchen Sarkophag (beim Bau der Münze entdeckt) aufgeſtellt, und daneben den Torſo einer alten Statüe, zu deren Füßen ein betrunkener Neugrieche, tief ſchlafend, lag, gleichſam als räthſelhafter Sphynx vor den Pforten des modernen Muſeums. Ausgezeichnetes war in dieſem nichts vorhanden. Am bemerkenswertheſten ſchienen mir mehrere bemalte Vaſen, von anſehnlicher Größe und graziöſer Form, die Farben eingebrannt wie auf den etruskiſchen, deren gleichen man bis jetzt nur auf der Inſel Santorin angetroffen hat; ferner eine noch in der erſten Bearbeitung begriffene Statüe aus dem Attelier eines alten Bildhauers, die den Neuern willkommene Aufſchlüſſe über die Technik der Alten bei ihren Sculpturen zu geben im Stande ſeyn wird.

Der kalte Sturm blies uns, im vollſten Sinne des Worts, vom Theſeus-Tempel hinweg und nach dem Tempel der Winde ſelbſt hin, einem halbverſchütteten Achteck, auf deſſen Spitze ehmals ein Triton von Bronze, mit einem Stabe in der Hand, anzeigte, welcher Wind regiere, und damit zugleich auf die fliegende, koloſſale Verkörperung deſſelben Windes hinwies, deren alle acht in hautrelief am Frieſe angebracht und noch wohl erhalten ſind. Eine Waſſerleitung ſteht mit dem Tempel in Verbindung, der im Alterthum in ſeinem Grunde eine Waſſeruhr mit einem uns jetzt unbekannten Mechanismus enthielt. Später pflegten auf derſelben Stelle am Boden des Gebäudes die Derwiſche zu tanzen, und chriſtliche Mönche werden ihn wohl auch benutzt haben. Denn ſo folgen ſich die Guckkaſtenbilder für höhere Geiſter fort und fort auf unſerer närriſchen Erde.

Nahe dieſem Tempel war die Agora, wo heute noch 15 Fuß tief von Erde umſchloſſene Säulen, wie verwundert über die neue Zeit, ihre Häupter aus dem Boden hervorſtrecken. Auch von dem doriſchen Thor, das dem Platze zum Eingange diente, iſt der untere Theil verſchüttet. Vor ihm ſteht ein hoher Stein, von oben bis unten beſchrieben mit einer, Zoll- und Marktgeſetze enthaltenden, Verordnung Hadrians. Etwas ſeitwärts von hier feſſelt das Auge eine ſehr alte chriſtliche Kirche, die ſpäter als Moſchee diente, durch ihr barockes Aeußere; denn ihre Wände ſind ganz durch eingemauerte Bruchſtücke aus alten Zeiten bedeckt. Uralte griechiſche Sculptur; kleine reizende Figürchen aus den beſten, ſpätern Perioden; byzantiniſche Ungeheuer; gothiſche Anklänge, Alles durcheinander gemiſcht, liefern die ſeltſamſte Muſtercharte; doch findet man leider jedes Fragment durch eingegrabene Kreuze verunſtaltet, welche die Pfaffen, gleich ihrem angebornen Wappen, überall aufgedrückt. In Athen wird Einem dieſer heidniſche Auswuchs des Chriſtenthums, der, von Barbaren unterſtützt, und vom Islam nur gleichartig abgelöst, hier ſo viel Jahrhunderte lang an dem Herrlichſten genagt und gefreſſen, was das Alterthum hervorgebracht, mehr noch als an andern Orten zum Abſcheu — denn hier zerſtörte er nur, und brachte in nichts, wie bei uns in Bau- und Malerkunſt, ein neues organiſches Ganze hervor.

Das choragiſche Monument des Lyſikrates, dieſer Juwel aller Architektur, iſt auf Koſten mehrerer Dilettanten jetzt frei gegraben und kann in ſeiner vollendeten Lieblichkeit ganz genoſſen werden. Es iſt größtentheils erhalten, nur der Fries und die ſchöne Blume mit ihren Ranken auf der Spitze, welche den Dreifuß trug, ſind unerſetzlich beſchädigt.

Wir empfehlen uns ehrfurchtsvoll der edeln Dame, und wünſchen ihr ſelbſt die ſchleunigſte Geneſung und das dauerndſte Heil!

Mit eifrigſter Verehrung und Ergebenheit

Ew. Durchlaucht

ganz gehorſamſter

K. A. Varnhagen von Enſe.

50.

Pückler an Varnhagen.

Berlin, den 13. Dezember 1831.
Abends.

Verehrteſter Freund,

Ich hatte mir ſchon vorgenommen, eine beſondere Konferenz mit Ihnen wegen des Begehrens meiner Ueberſetzerin zu halten, und freue mich, daß Sie ſelbſt darauf geſtoßen ſind. Frau von Varnhagen muß auch etwas dazu liefern, und von dem Ihrigen leſe ich ſelbſt aus. Andere betreffend, erbitte ich mir dann Rath von Ihrer großen Beleſenheit.

Ich kann es nicht erwarten, Ihre herrliche Rezenſion gedruckt wiederzuleſen. In der That vereinigt ſie eine ſolche Präziſion, Klarheit, glänzenden Styl, Tiefe und Gedankenreichthum, umwebt vom feinſten Takt — daß ich mich ſehr glücklich ſchätze, dazu die Gelegenheit gegeben zu haben.

Wenn Sie, hochgeſchätzter Freund, morgen zu Hauſe ſind, ſuche ich Sie ein wenig heim, um Ihnen ein paar Worte mitzutheilen, die ich für die engliſche Ueberſetzung als Dämpfer hinzuſetzen möchte — wenn Sie es für gut halten, denn ſonſt erſpare ich mir die Sendung, die ohnedem vielleicht ſchon zu ſpät kommt.

Es freut mich, zu hören, daß mein Geſchwätz Frau von Varnhagen nicht kränker gemacht hat, und wünſche ihr von Herzen endliche Beſſerung.

Zum erſtenmal ſtieg ich nun bei Tage nach der Akropolis hinauf, zur nüchternen Unterſuchung nach dem poetiſchen Nachtgenuß. Die ſpäte Stunde, Wind und Kälte erlaubten jedoch nur einen kurzen Beſuch. Nach dem Plane des Profeſſors Roß wird jetzt Alles daſelbſt vorläufig nur aufgeräumt, jeder moderne Zuſatz nach und nach abgebrochen, und das Alte, was man auffindet, als Ergänzung des noch Beſtehenden wieder eingefügt. Auf dieſe Weiſe iſt faſt der ganze zierliche kleine Tempel des Sieges, der auf der rechten Seite der Propyläen ſtand, ſchon unter dem Schutt hervorgeholt und von neuem auf ſeinem frühern Platze aufgerichtet worden. Welch einen Anblick muß dieß den Göttern geweihte und ihrer würdige Ganze einſt gewährt haben, mit ſeinem harmoniſchen Gewirr von Tempeln, Treppen, Säulen und Statüen jeder Art, im Glanze ſüdlicher Sonne und in aller Pracht der Farben und Metalle! Denn daß faſt ſämmtliche Architektur reich und vollſtändig bemalt war, iſt jetzt außer Zweifel geſetzt, und an vielen Fragmenten konnten wir noch heute deutlich die verſchiedenen Farben entdecken. Selbſt am berühmten Fries der Cella waren die Kleidungen der Figuren bunt, die Zügel der Pferde wie die Waffen der Reiter von Metall, und es iſt nicht wahrſcheinlich, daß man hierzu die nackten Körpertheile weiß gelaſſen haben ſollte. Ich fand hier auf das ſchönſte meine Anſichten vom Gebrauch der Symmetrie beſtätigt, deren Tyrannei die neuere Architektur ſo kalt und hölzern gemacht hat. Die Alten vermieden die Steifheit der Symmetrie dadurch, daß ſie faſt immer in Gruppen bauten, ſo daß, wenn auch bei einzelnen Gebäuden (wiewohl keineswegs bei allen, wie hier z. B. das Erechtheum beweist) die Symmetrie beibehalten wurde, doch das ganze dargeſtellte Bild immer, gleich den Werken der Natur, unſymmetriſch, aber nichts deſto weniger harmoniſch blieb.

Die ſchönſte Ausſicht von der Akropolis iſt durch die hohe Pforte des Parthenons, vom Opisthodromos auf das Meer und die Inſeln. Da wo man frei ſteht, hat dieſelbe Ausſicht ſchon einen weit weniger originellen Charakter. Man bedarf einer Erlaubnißkarte, um die Akropolis zu ſehen, und dies wird ſo ſtreng beobachtet, daß man vor einigen Tagen komiſcher Weiſe dem jungen König, den der Factionair nicht kannte, den Einlaß verweigerte, weil er ſein Billet vergeſſen hatte, wie er mir nachher ſelbſt lachend erzählte. In der Geſellſchaft des Profeſſors Roß aber hat man dergleichen ſo wenig zu befürchten, als wenn man von Minerva ſelbſt in Mentors-Geſtalt geführt würde, und wir machten uns die Freiheit gehörig zu

Nutze. Zuletzt kletterten wir noch eine Zeit lang auf dem Dache umher, wo ich für mein ſentimentales Herbarium einige Blumen der Erinnerung pflückte; dann erſt traten wir den Rückweg an. Das Gymnaſium Hadrians und einige andere unbedeutendere Reſte vergangener Zeit verdienen kaum der Erwähnung. Dagegen muß ich eines kleinen Thurmes gedenken, den Lord Elgin, als er das geplünderte Athen verließ, gleichſam um das Andenken an ſeine That zu verewigen, auf dem hieſigen Marktplatze erbauen ließ. Sehr paſſend hat man ihn jetzt zum Gefängniß für Diebe beſtimmt, deren wir einige oben hinter den eiſernen Fenſterſtäben ſtehen, und ſie wüthend ſchüttelnd, Verwünſchungen herabrufen hörten. Auf der Spitze des Thurms iſt an einer langen Stange ein Wetterhahn angebracht, den man, bis England großmüthig den Raub zurückgibt, billig mit Lord Elgin's Portrait vertauſchen ſollte. Einige Reiſende haben die Schändung des Parthenons vertheidigen wollen. Ich kann mit dieſen nicht übereinſtimmen, am wenigſten als Kunſtfreund. Hätte Lord Elgin das ganze Parthenon, wie es war, nach England verſchiffen können, ſo möchte er zu entſchuldigen ſeyn. Ein ſolches Werk aber nur roh zu zerſtören (halb ſo viel, als man wegnahm, ward noch überdies nutzlos durch die Schwierigkeit der Operation vernichtet), um den Raub nachher zu verkaufen, bleibt ewig unverzeihlich.

Den 17ten März.

Ich habe in Malta zu viel von Diners geſprochen, um der hieſigen zu erwähnen; aber gern möchte ich jedes Geſpräch im Hauſe des Herrn Prokeſch wiedererzählen, ſo reich iſt die Unterhaltung dieſes ausgezeichneten Mannes, der überdieß von allen mir bekannten Europäern den Orient, dieſes heute ſo intereſſante Thema, am beſten verſteht, wie er auf den ſchwierigſten Miſſionen dort mit glänzendem Erfolge genügte.[1] Dieſe mannigfaltigen Aufträge brachten ihn natürlich auch mit den merkwürdigſten Perſonen jener Länder in nahe Berührung, deren Charakteriſtik von ihm zu hören äußerſt belehrend iſt. Auf die Bitte des Präſidenten Capo d'Iſtria hatte er es unter andern im Jahre 1828 übernommen, bei Ibrahim Paſcha den Austauſch gefangener Araber gegen griechiſche Sklavinnen und Kinder zu negoziren, in Folge deſſen er mit dieſem Fürſten in ein ſehr vertrautes Verhältniß kam.

---

[1] Wer ſeine vortrefflichen Worte und neuerdings in der Allgemeinen Zeitung ſeinen tief gedachten Aufſatz, gegen die naive Rede des Herrn Lamartine in der franzöſiſchen Deputirtenkammer gerichtet, geleſen hat, wird ſchon darnach der hier geäußerten Meinung vollkommen beiſtimmen.

Anmerk. des Herausgebers.

Ibrahim mußte die erwähnten griechiſchen Sclaven faſt durchgängig mit Geld loskaufen und theuer bezahlen, da er ſelbſt nur wenig beſaß. Obgleich er damals das Geld ſehr nöthig anderwärts brauchte, zeigte er doch große Bereitwilligkeit, und benahm ſich in vielen ſpeciellen Fällen, die ich hier übergehen muß, auf die nobelſte und humanſte Weiſe. Nach langem Verweilen im Lager der Aegyptier reiste Herr von Prokeſch nach Smyrna, und da er wußte, daß es Ibrahim zuletzt an Wein gefehlt, den die ſtrenge Blokade der chriſtlichen Flotten nicht durchließ, weil die chevalereske Liberalität, die man in ältern Kriegen bei ſolchen Gelegenheiten übte, heute nicht mehr ſtattfindet, ſo ſandte er ihm einige Kiſten mit Bordeauxwein durch ein neutrales öſterreichiſches Schiff, ihm dazu ſchreibend, daß er keineswegs die Abſicht habe, dem mächtigen Sohne des Vicekönigs von Aegypten mit dieſem Weine ein Geſchenk zu machen, ſondern Ibrahim ſchon wiſſen werde, welche Art Handel zwiſchen ihnen ſtattfinde und welche Bezahlung ihm die willkommenſte ſey. Er bäte alſo, ihm einen Wechſel, in ſolcher Münze zahlbar, auf ſeinen Vater in Alexandrien auf Sicht auszuſtellen, überlaſſe aber die Schätzung ihm ſelbſt. Sogleich ſchickte der Mann, der uns ſonſt wohl oft als ein roher Barbar erſchienen iſt, mit großmüthiger Feinheit einen Wechſel auf ſeinen Vater an Herrn von Prokeſch zurück, worin er bekannte, die Valuta für zwanzig Griechenſclaven erhalten zu haben, und den Vicekönig bat, eine gleiche Anzahl dem Ueberbringer oder an deſſen Ordre ſofort auszuliefern. Der Paſcha von Aegypten aber reſpektirte, als Herr von Prokeſch nach Alexandrien ſandte, nicht nur die Anweiſung ohne Weigern, ſondern geſtattete deſſen Beauftragten, dem öſterreichiſchen Generalconſul Herrn Acerbi, ſogar noch die eigene Auswahl.

Vom Charakter der Muſelmänner auf ihren Glauben übergehend, blätterten wir nachher im Koran, wo wir gleich auf eine ſeltſame Stelle ſtießen. Sie lautet folgendermaßen:

„O ihr Schriftbeſitzer, überſchreitet die Grenze eurer Religion nicht, und ſprecht von Gott nur Wahrheit. Gewiß, Chriſtus Jeſus, der Sohn Maria's, iſt ein Geſandter Gottes, iſt Gottes menſchgewordenes Wort, iſt Gottes Geiſt. Glaubt an ihn. Aber ſagt nicht: es ſind drei Götter. Enthaltet euch dieſer Redensart . . . . . es wird beſſer für euch ſeyn. Es iſt nur ein Gott. Fern ſey es, daß er einen Sohn habe! Was im Himmel und auf der Erde iſt, das iſt Gottes Geſchöpf, und Gott braucht keinen Sohn, um es zu beſchützen, und Chriſtus ſelbſt iſt nicht ſo hoffärtig, daß er ſich weigern ſollte, Gottes Knecht zu ſeyn.“ — Eine andere Lehre des Koran, die wir in vieler Hinſicht falſch beurtheilen, iſt die der Vielweiberei. Es iſt wahr, der Koran geſteht einem Manne vier Frauen zu, aber er regelt ſtreng ihre Gerechtſame. Der Vorwurf, daß er die Frauen aus dem Paradieſe ausſchließe, iſt, wie ſo mancher andere, nur Erfindung der Gegner. Er ſagt vielmehr ausdrücklich: „Wer Gutes thut, er ſey *Mann oder Weib*, der wird in's Paradies eingehen.“ Er läßt auch die Ehe mit Chriſtinnen und Jüdinnen zu, *ohne zu verlangen, daß ſie ihre Religion ändern ſollen*, und ſpricht überhaupt eine merkwürdige Toleranz aus, welche nur der türkiſche Geiſt in das Gegentheil verkehrt hat. Dahin gehört der großartige Satz: „Einem jeden Volke haben wir eine Religion gegeben (ſpricht Gott) und einen offenen Weg. Hätte es Gott beliebt, ſo hätte er aus euch, ihr Völker alle, *ein* Volk gemacht. So hat er euch aber durch verſchiedene Geſetze (Religionen) von einander unterſchieden, um eines Jeden Gehorſam gegen das ihm geoffenbarte Geſetz zu prüfen. Gehet alſo, Jeder auf ſeiner Bahn, vorwärts, *und ſuchet euch an guten Werken zu übertreffen. Alle werdet ihr einſt zu Gott zurückkehren, und dann wird er euch* die Punkte aufklären, über welche ſich eure Einſichten nicht haben vereinigen können.“

Dieſer Satz iſt ſo ganz Friede, ſo erhaben über die Leidenſchaften der Menſchen und Völker, ſo tief in Erfahrung und Kenntniß, daß kaum Größeres und Frömmeres auf Erden geſagt worden iſt. Aber es ging Muhammeds Lehre wie der Chriſti. Beide entfernten ſich ſchnell von ihrer urſprünglichen Reinheit durch die Böſen, welche ſich nur fromm anſtellten; ja, daß Muhammed ſelbſt, bei ſeinen weltlichen Abſichten, den Lehren des von ihm kompilirten heiligen Buches nicht immer folgte, kann ebenfalls nicht geläugnet werden, und die Statthalter Chriſti haben dieſem Beiſpiel nicht minder gefolgt.

Nach dem Koran ſchenkten wir auch den heiligen Büchern der alten Perſer, dem Zend Aveſta (das lebendige Wort) des Zoroaſter einige Zeit. Es war die franzöſiſche Ueberſetzung des Anquetil du Perron, die wir vor uns hatten. Sie beginnt mit der Schilderung der Reiſe, die dieſer ſehr verdienſtvolle und muthige Mann um die Mitte des vorigen Jahrhunderts durch Indien mit Gefahren aller Art, mit Mangel, Armuth, Undank, Krieg, Hochmuth und Gemeinheit kämpfend, machte, einzig, um ſein Vaterland, das ſich nichts darum bekümmerte, mit dieſen in Europa bis dahin unbekannten Büchern zu beſchenken. „Wo ein Menſch betet, neigt euch mit Ehrfurcht,“ denn jeder Aufſchwung zum Himmel iſt Balſam für die Seele. Alſo verdient auch jedes Religionsſyſtem an ſich ſchon, daß wir es mit gerechtem und geweihtem Gemüthe betrachten. Was durch Jahrtauſende von Millionen und Millionen geglaubt und geübt wurde, kann nur der Hochmuth der Unwiſſenheit ohne Unterſuchung, ohne Achtung von Haus aus, verwerfen. Die Religion des Zoroaſter im ſechsten Jahrhundert vor Chriſto, in dem Gebürgsrande zwiſchen dem ſchwarzen und kaspiſchen Meere gegründet, verbreitete ſich über einen Landſtrich, größer als Europa, nämlich über alle Länder zwiſchen dem Kaukaſus, dem Euphrat, Mittel-Indien und China. Sie ging zeitweiſe über dieſe Grenze hinaus, ſo z. B. bis an's Mittelmeer und nach Aegypten, als dieſe Länder unter perſiſche Herrſchaft kamen. Sie begann mit Frieden und endigte mit Krieg, wie alle andern: ſie war erſt verfolgt, dann verfolgend, und erſtarb mit dem Umſturz des Reichs der Saſſaniden durch die Muhammedaner, denn ſeit dieſer Zeit irren die Anhänger derſelben im Innern von Aſien und Indien umher, ganz wie die Juden in Europa, ſtreng ihren Geſetzen ergeben, und auf deſſen allgemeine Herrſchaft immer noch hoffend.

Höchſt merkwürdig iſt die Menge von Lehren in dieſer Religion, welche mit den chriſtlichen ganz übereinſtimmen und die moſaiſchen vervollkommnen. Der große Satz der Einheit Gottes ſteht in dem Syſtem Zoroaſters zu oberſt; er nennt dieſen Gott „die Zeit ohne Ende“, die Ewigkeit, oder das, was iſt, war und ſeyn wird von Ewigkeit zu Ewigkeit. Er iſt der Schöpfer. Das Wort ging jedem Geſchaffenen voraus; denn durch das Wort entſtand die Schöpfung (gerade ſo ſagt Johannes — Ev. Kap. I. Vers 1 — Am Anfang war das Wort ꝛc.) Zwei Prinzipe — Kräfte — theilen ſich in die Schöpfung: das Gute und das Böſe, und nun kommt genau unſere Lehre von Erzengeln, Engeln, Schutzengeln, Heiligen, von Teufeln und von dem fortwährenden Kampfe der Böſen gegen die Guten; die Lehre vom Sündenfall; vom Fegefeuer, von der Hölle und vom Himmel, vom jüngſten Gericht, von der Unſterblichkeit der Seele, von der Auferſtehung des Leibes, von Strafe und Lohn nach dem Tode. Gerechter als wir läßt aber Zoroaſter zuletzt die Hölle überwunden werden; die ſcheußliche Lehre der ewigen Verdammniß kennt er nicht. Die Teufel ſelbſt kehren zu Gott zurück und alle Geſchöpfe, nachdem ſie durch verſchiedene Grade von Reinigung gegangen, opfern zuletzt auf demſelben Altar dem

Morgen geht das ſehr hübſch und elegant gebundene Exemplar an Goethe ab.

Meinen beſten und herzlichſten Gruß.

H. Pückler.

51.

Pülcker an Varnhagen.

Berlin, den 15. Dezember 1831.
Donnerstag Abend.

Flicken iſt immer eine unangenehme und mißliche Arbeit Entſcheiden Sie daher, ob die beiliegende Flickung abgehen ſoll.

Ich bin immer noch recht unwohl, und wünſche Ihnen, meine verehrten Freunde, beiderſeits beſſeres Befinden.

Felice notte.

H. Pückler.

52.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 16. Dezember 1831.
Elf Uhr Abends.

Ew. Durchlaucht

verzeihen mir gütigſt die verzögerte Rückſendung des beifolgenden Blattes, ich konnte erſt ſpät zum ruhigen Leſen und Berathen kommen!

Wir ſind beide der beſtimmten Meinung, daß der Theil des Textes, der mit Bleiſtift angeſtrichen worden, ſich mit Erfolg einſchalten laſſe, alles Uebrige aber wegbleiben müſſe, weil es dem Buche nur ſchaden würde. Denn, nach der Verletzung ſelbſt, die man empfindet, iſt nichts ſchlimmer, als die Entſchuldigung darüber annehmen, und den Urheber noch gleichſam freiſprechen zu ſollen. Es liegt im Karakter

Einen, Ewigen und Höchſten — ihrem Schöpfer. Was mich am vorzüglichſten in dieſer Lehre anſpricht, iſt deren Anpaſſung an die Naturgeſetze. Mir iſt dies der Maßſtab der Werthſchätzung für jede Einrichtung auf Erden. Mit größter Weisheit ſind eine Menge Geſundheitsvorſchriften zu Religionsgeſetzen gemacht, wie dies auch in der moſaiſchen Religion bemerkt wird. Der Genuß vieler Dinge iſt verboten; wieder andere, ſogar verdienſtliche Waſchungen und Reinigungen, werden in Menge anempfohlen, die in allen neuern Religionen zum Nachtheil des Körpers und der Seele übergangen ſind; ferner eine bis in's Kleinſte gehende Sorgfalt für Reinlichkeit der Waſſer, der Wohnungen, der Kleider, der Körper, der Geräthe, und ſtrenge Strafen verordnet gegen Alles, was den Körper ſchwächt, gegen Mißbräuche der Kräfte u. ſ. w. Das Faſten iſt nicht nur nicht verdienſtlich, ſondern auch verboten; denn Zoroaſter ſagt: ein geſunder, ſtarker, gut genährter Körper iſt geeigneter zur Uebung des Guten und zum Kampfe gegen das Böſe; man ehrt alſo Gott, indem man ſich gut nährt. Ich behaupte, daß dies wohlthätige Wort ſchon allein beweist, welch ein geſunder Geiſt Zoroaſter ſelbſt war, obgleich man viel darüber witzeln und es als ein paſſendes Motto für den **Almanac des Gourmands** ausgeben könnte, aber die Wahrheit liegt doch darin; denn das Elend, welches gute Koſt und Kleidung entbehrt, gebiert die meiſten Verbrechen, und die epidemiſchen Krankheiten raffen immer in dreifacher Zahl die Mangel Leidenden hin. Doch man höre weiter. Den Werth des Menſchen legt Zoroaſter in *die Reinheit der Gedanken, Worte und Handlungen*, und er trennt dieſe drei Maßſtäbe nie. Er breitet ſeine Hand auch über alle nützlichen Thiere aus, ja ſelbſt über die Pflanzenwelt; einen Baum begießen, eine Blume pflegen, ein nützliches Thier nähren, ſichern, ihm beiſpringen, wenn es verwundet iſt oder leidet, es reinigen und deſſen Vermehrung veranlaſſen — *ſind gute Werke!* Den Boden bebauen, unfruchtbaren Grund fruchtbar machen, Getreide pflanzen, Inſekten und ſchädliche Thiere tödten, *iſt ſo verdienſtlich, als hätte man zehntauſend Gebete gebetet.* — Kann es eine ſchönere, göttlich-menſchlichere Lehre geben? — So Etwas lehrt doch auch von der Kanzel, ihr Schriftgelehrten! Ich gebe fünfzig eurer beſten Predigtbücher darum hin. Getreide zurückhalten, um zu gewinnen durch künſtlich erzeugte Noth, iſt ein Verbrechen ſo großer Art, daß alle Seufzer und Thränen der Noth verzehnfacht auf Rechnung dieſes Wuchers fallen. Heirath iſt heilige Pflicht, und Fruchtbarkeit des Weibes höchſter Schmuck. Eine große Zahl Kinder iſt den Eltern Ehre und Vortheil. „Kinder ſind eine Brücke zum Himmel!“ Der Prieſter, der keine Kinder hat, darf kein Gebet für Andere verrichten, denn der Himmel bezeichnet ihn als in Ungnade;[1] daher der fromme Gebrauch, Kinder Anderer ſelbſt an Kindesſtatt anzunehmen; ſich aus Liebe zu einem Freunde, den der Tod überraſchte, bevor er vermählt war, in ſeinem Namen zu vermählen und das erſte Kind mit ſeinem Namen zu bezeichnen, und eine Menge anderer Gebräuche, alle im Geiſte jenes Heiles, das uns die Natur auf Millionen Wegen offenbart, begründet.

Als ſich das Geſpräch von hier weiter, vergleichsweiſe, auf die verſchiedenen neueren Kulten wandte, erzählte Jemand, die hieſige katholiſche Kirche ſey ſo arm, daß neulich bei Transportirung des Allerheiligſten der Prieſter in Ermangelung eines Baldachins ſich ſtatt deſſen eines alten Regenſchirms bediente, eine Prozeſſion, die mit dem übrigen Athen in wundervollem Einklange ſteht.

Sic transit gloria mundi! Das neugeborene Griechenland bettelt neben dem ſterbenden Katholizismus!

---

[1] Dies ſcheint hart, und doch iſt eine tiefe Wahrheit darin. Der Kinderloſe iſt vielleicht nicht direkt ſchuldig, aber in Ungnade iſt er wirklich.

Den 1sten März.

Da der Fürſt Demetrius noch am Fieber leidet, ſo hatte heute ſein Bruder Alexander die Gefälligkeit, mich auf meinem Vormittags-Spazierritt zu begleiten. Wir durchſchnitten zuerſt den Keramikus innerhalb und außerhalb der alten Mauer, und beſahen mehrere wohlgehaltene Fruchtgärten im Olivenwalde bei Patiſſia, der auf dieſer Seite weit friſcher als nach dem Pyräus zu, aber auch dafür mit aria cattiva reichlich geſchwängert iſt. Zwiſchen Lehmmauern, über die blühende Mandel- und Pfirſichbäume hervorragten, kamen wir auf engem labyrinthiſchen Pfade endlich bei der Stelle an, wo Plato's Akademie geſtanden haben muß, obgleich keine Ruinen mehr vorhanden ſind, um ſie genauer anzuzeigen, und auch nichts den lieblichen Hainen Aehnliches mehr exiſtirt, in denen, mit ſeinen Schülern auf- und abgehend, der Philoſoph zu lehren pflegte. Wir erſtiegen dann den kleinen ſteinigen Hügel von Kolonos, berühmt durch den Oedip des Sophokles. Hier hat man eine ſehr ſchöne Anſicht der Akropolis und ganz Athens, deren Vordergrund heute exerzirende Soldaten bildeten, lauter baieriſche Griechen, die laut griechiſch, und wenn es nicht gehen wollte, heimlich deutſch, mit Zugabe einiger vaterländiſchen Flüche, kommandirt wurden. In ſeinem

Eifer fiel der Oberſt ſogar vom Pferde, welches wir nachher das Verdienſt hatten aufzufangen. Eine Kanonade begleitete dieſes Manöver, jedoch nicht militairiſcher Art, ſondern nur vom Sprengen der nahen Felſen herrührend. Bei dem Abzug der Türken kaufte ein junger Architekt dieſe pittoresken Felſenberge in der Nähe der Stadt für ein Spottgeld, und bezieht jetzt, wie man ſagt, bloß vom Verkauf der Steine eine monatliche Revenüe von einigen hundert Colonaten. Es iſt ſehr zu bedauern, daß bei dieſer induſtriellen Operation auch eine antike in den Stein gehauene Treppe, und eine der älteſten an der Felſenwand befindlichen Inſchriften mit in die Luft fliegen mußten. Selbſt an dem geheiligten Lykabettus hatte man ſchon Pulverminen gelegt, doch hier griff das Gouvernement mit einem Verbote ein, was ich ſchon einigemale als deſpotiſch tadeln hörte, obgleich es mir eben ſo lobenswerth als billig erſcheint.[1] Hinter dem Lykabettus, an dem Weg nach dem Pentelikon, beſuchten wir die kleine Villa des Herrn v. Catacazy. Sie macht einen ſehr freundlichen Eindruck, und wir ergötzten uns, durch die rothen und gelben Scheiben der

---

[1] Dieſer Berg wurde lange Anchesmos genannt, bis ein däniſcher Profeſſor ſeinen wahren Namen bewies. Welcher Berg aber nun der Anchesmos war, weiß Niemand.

Salonthüren die Gegend zu betrachten, welche im Schein des gelben Glaſes eine Landſchaft aus der Sonne ſelbſt, und bei dem rothen den Widerſchein des im Brand aufgehenden Erdplaneten darzuſtellen ſchienen.

In die Stadt zurückgekehrt, fand ich meinen Platz bei Tiſche zwiſchen zwei intereſſanten Perſonen: dem Sohne des unglücklichen Marſchall Ney — ein junger Mann von biederem, gewinnenden Ausdruck — und der reizenden, jugendlichen Frau von Lagréné, deren Heirathsgeſchichte einen ſehr hübſchen Roman abgeben könnte. Selten wird ein junges Mädchen ſo viel Ausdauer, Entſagung und Charakterſtärke zeigen, als ſie dabei an den Tag legte. So etwas aber erfreut mich immer in den höheren Ständen, beſonders bei einer Hofdame, und noch obendrein einer ruſſiſchen. Uebrigens habe ich mich durch die mir gemachte Erzählung dieſer intereſſanten Begebenheit überzeugt, daß der ruſſiſche Adel, trotz ſeiner ſclaviſchen Verfaſſung, doch noch ein merkwürdiges Gefühl unabhängiger Selbſtſtändigkeit im innerſten Herzen nährt.

Den 20ten März.

Heute Abend war die erſte große Aſſemblée im Hauſe des bisher am Fieber leidenden Staatskanzlers. Die Könige beehrten ſie mit ihrer Gegenwart, und ſie hatte durchaus ein ſtattliches Anſehen, ſehr gehoben noch durch die vielen glänzenden Nationalcoſtüme, welche zum Theil von berühmten Männern getragen wurden. Hier ſah ich zum erſtenmal Kolokotroni und Nikitas „den Türkenfreſſer.“ Den erſten hatte ich mir ganz anders vorgeſtellt; er iſt für ſein Alter gut konſervirt, ſtark und dick, einfach, ja vernachläßigt in Haltung und Kleidung, aber mit einem Ausdruck von Kraft und Gutmüthigkeit gemiſcht, der ſeinem negligirten Weſen gut anſteht, und gewiß bei jedem Unparteiiſchen Wohlwollen für ihn gewinnt. Der allgemeinen Stimme nach war er in der unglücklichen Zeit der Regentſchaft das Opfer einer ſchlechten Intrigue, und bei ſeinem großen Einfluß in Morea kann das Gouvernement ſich nur gratuliren, ihn jetzt aufrichtig auf ſeiner Seite zu ſehen. Er war der glücklichſte und zugleich der vorſichtigſte der Feldherren der Griechen, und ſonderbarerweiſe bei den brillanteſten ſeiner Affairen gewöhnlich ſelbſt nicht auf dem Schlachtfelde gegenwärtig. Nikitas iſt ein Mann von Eiſen, mit noch gutmüthigeren Zügen als Kolokotroni, dem aber die europäiſche Oberſt-Uniform gar nicht gerecht werden will. Dieſer nun bezahlte immer mehr als nöthig mit ſeiner Perſon. Man ſagt, daß er bei der Ueberfallung Dramali's (die Kolokotroni angeordnet, ohne dabei zu ſeyn) mit eigener Hand über 70 Türken erlegt habe. Herr Praſakakis, der auch bei dieſer Affaire zugegen war, erzählte mir ſpäter, daß man Nikitas' Hand mit ſammt dem Säbelgriff in warmes Waſſer habe tauchen müſſen, weil er die krampfhaft geſchloſſenen Finger nicht davon loszumachen im Stande war. Prächtig waren, wie gewöhnlich, die Adjutanten des Königs in der himmelblauen mit Silber bedeckten Uniform, wie mehrere Chefs der neuerrichteten griechiſchen Phalanx. Bemerkenswerth erſchien mir außerdem noch der Marineminiſter Krieſis, einer der Seehelden der Revolution, deſſen Ausſehen ganz der Bravour entſpricht, durch die er ſich ſo vielfach ausgezeichnet hat; ferner Skuffo, der gefürchtete Redakteur des Sauveur, den beide Monarchen ausgezeichnet gnädig behandelten und offenbar dadurch zu gewinnen ſuchten, ein Mann von Geiſt und ſcharfen Zügen; der Staatsrath Aenian, welcher einer der geſchickteſten Arbeiter und ausgezeichnetſten Redner Griechenlands ſeyn ſoll, obgleich ſein Aeußeres ohne Zweifel das unanſehnlichſte in der ganzen Geſellſchaft war; Mavromichalis endlich, der Bruder desjenigen, der Capo d'Iſtria gemordet, von verwegenem Ausſehen, in glänzender Kleidung keck daher ſchreitend, vornehm und ſtolz, das echte Bild eines mainotiſchen Häuptlings.

Griechiſche, deutſche und italieniſche Muſik wechſelte mit einander ab; nur wenige Spieltiſche in den Nebenſtuben waren beſetzt und in dem großen Saal ward Cercle um die Monarchen gemacht, die in den Zwiſchenakten der Muſik faſt Jedem etwas Verbindliches zu ſagen wußten. Unter den jungen Damen zeichneten ſich vor allen die ſchöne Frau von Prokeſch und die liebliche Tochter des Hauſes, die Fürſtin Dimitri Kantakuzeno, aus, unter den Matronen aber die Wirthin ſelbſt, welche ihren Rang mit vieler Würde repräſentirte. Mehrere Damen des diplomatiſchen Corps blieben abweſend (gewiß ein großer Verluſt für die Geſellſchaft), und die liebenswürdige Lady Lyons — wahrſcheinlich um zu zeigen, daß ſie, trotz ihrer europäiſchen Bildung, doch eine echte Engländerin geblieben ſey — war nur deßhalb nicht gekommen, weil es Sonntag war. — Die Sünde wäre zu groß geweſen!

Den 21ſten März.

Beim Frühſtück fiel mir eine deutſche Recenſion des „Semilaſſo in Frankreich“ in die Hände, die mir ſo ſchief und ungerecht ſchien, daß ich den Handſchuh für den Verfaſſer des Buches aufzuheben Luſt fühlte. Die Recenſion bezog ſich, wie ich bemerkte, noch auf mehrere andere Kritiken, die wahrſcheinlich alle dem Autor ſelbſt, wo er auch jetzt weilen mag, eben ſo unbekannt geblieben ſind, wie den Südſee-Inſulanern unſere Beſchreibungen derſelben. Sonſt würde er zu ſeinem Nutzen daraus erſehen haben, wie ſchwer man es allen Leuten recht zu machen im Stande iſt! Den Verſtorbenen tadelte man als boshaft; den Semilaſſo als zu banal und komplimentenreich; ja Recenſent findet nun ſogar einen ſeltſamen Widerſpruch darin, daß dort die engliſche Ariſtokratie angegriffen und hier der franzöſiſche Bürgerkönig mit Enthuſiasmus gelobt worden ſey — eine Bemerkung oder vielleicht eine feine Ironie, deren tiefen Sinn ich nicht klar genug zu ergründen vermag — denn was haben beide mit einander gemein? Aber eben dieſer Mangel an Tiefe iſt mein eigener, wie er auch Semilaſſo's Fehler ſeyn ſoll. Sein Buch wird leichte Waare genannt (ſehr mit Recht, da ſchwerfällige zu geben wahrſcheinlich nie ſeine Abſicht war). Doch der billigere Leſer möge ſelbſt entſcheiden. Der Autor ſchreibt in ſeinem erſten Briefe aus Paris, daß er nur einen flüchtigen Aufenthalt weniger Wochen in jener Hauptſtadt gemacht, und auch nur flüchtige Bemerkungen darüber zu ertheilen im Stande ſey. Demungeachtet tadelt Recenſent — gewohnt vielleicht, ein Buch ſchon zu beurtheilen, wenn er auch nur ſechs Blätter davon überflogen, und folglich auch von einem Reiſenden dieſer Briefe, daß ſie manchen wunden Fleck berühren, und manchen Sinn verdrießen, nichts darf ihnen unangemeſſener dünken, als irgend ein Verſuch zur Palinodie.

Dixi! Doch ſind wir keine entſcheidende, ſondern nur berathende, unmaßgeblich vorſchlagende Stände; wenn man auch nicht nach unſerem Willen thut, werden wir darum doch keine Steuern verweigern!

Meine Frau hat einen ſehr ſchlechten, leidenvollen Abend gehabt, und über ihr und mein Befinden konnte nur eilige, dringende Arbeit, die mir aufliegt, mich einigermaßen zerſtreuen.

Ich hoffe, daß Ew. Durchlaucht Ihres Unwohlſeins ſchon wieder ledig ſind. Meine eifrigſten Wünſche ſind Ihnen und der verehrten Fürſtin gewidmet!

Mit unwandelbarer Geſinnung

Ew. Durchlaucht
gehorſamſter
K. A. Varnhagen von Enſe.

63.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 19. Dezember 1831
Abends.

Ew. Durchlaucht

wird nach den vielen engliſchen Süßigkeiten etwas deutſcher Wermuth vielleicht ganz erquicklich ſein, wenigſtens ſtärkt dergleichen die Nerven, und ſchärft den Geſchmack für neue Leckerbiſſen. Als ſolchen Wermuth ſende ich die Börne'ſchen Briefe, die ich endlich zurückerhalten habe. Man kann ſich über die Bitterkeit leicht tröſten, und der Angriff iſt von einer Seite geführt, wo eine ganze Welt zur Vertheidigung ſich erhebt. Tröſten nicht, aber hinwegſetzen kann man ſich leicht über den anderen Bericht, den ich ebenfalls — ſo weit er ſchon er-

erwartend, daß er nach vierzehntägigem Aufenthalt in der Hauptſtadt eines Landes über die Nation, die verborgenen Motive ihrer Handlungen und den Charakter ihrer großen Männer erſchöpfende Auskunft geben ſolle — Recenſent tadelt alſo, ſage ich, bitter: „daß von dem ungeheuern Ernſte der franzöſiſchen Geſchichte ſeit 40 Jahren" — (höhere Geiſter eines andern Planeten könnten leicht dieſen ungeheuern Ernſt ungeheuer ſpaßhaft finden) — keine Spur in Semilaſſo's Briefen ſich vorfände, noch etwas von der verworrenen Tiefe jenes Hexenkeſſels vor uns aufſteige, in welchem Alles wild durcheinander geworfen wird, um die wahre Miſchung zu finden, aus der der Trank des neuen Lebens gebraut werden ſoll u. ſ. w. u. ſ. w." Mit dieſem Bombaſt wird der Mangel an Tiefe — ob auch verworrener, oder gar aufſteigender, wie die des Recenſenten iſt, wird nicht ausdrücklich angegeben, — im Buche Semilaſſo's beklagt, was ungefähr eben ſo viel ſagen will, als wenn ſich Jemand nicht zufrieden darüber geben könnte, daß der Schmetterling nicht zugleich ein Elephant ſey!

Ueberhaupt iſt es aber mit dieſer modernen deutſchen Tiefe oft eine eigene Sache. — Die Herren ſchreiben ſo tief, daß man nicht ſelten noch tiefer darüber einſchläft, oder fallen Einem gar unter den Händen ſo tief in den ſelbſt gegrabenen Brunnen, daß man in deſſen trübem Waſſer den langbeinigen Germanen nur noch wie einen Froſch in unerreichbar düſterer Ferne galvaniſch zappeln ſieht, nachdem er den Geiſt ſchon lange vorher aufgegeben. Ich glaube, der genügſame Leſer begleitet uns lieber auf der blühenden, ſonnerhellten Oberfläche; gelüſtet es ihm aber, wenn auch mit Gefahr einer gelegentlichen Verſchüttung, in die dunkleren Schachten einzufahren, ſo überlaſſe ich ihn eben ſo gern, und ohne alle Eiferſucht, dem grundlos tiefſten aller Kritiker unſerer vaterländiſchen Journale.

In dem erwähnten Aufſatz wird auch eines gewiſſen Wiebrandt oder Wiebarg gedacht, der dießmal nicht dem Semilaſſo, ſondern „mir perſönlich eine harte Rede über meine Standesvorurtheile gehalten haben ſoll.“ Ich bin leider ſo lange ſchon der deutſchen Literatur entfremdet, daß ich von dieſem großen Manne zum erſtenmal hier etwas erfahre, aber ich will aus ſchuldigem Reſpekt für ihn einmal das loſe Viſir abnehmen — wobei ich jedoch auf ſeine Diskretion rechne, daß es ganz unter uns bleibt — und, ſtatt in des Herrn von Roſenbergs Text fortzufahren, hier von mir ſelbſt ſprechen. Wenn mich nun dieſer Herr Wiebarg von Angeſicht zu Angeſicht erblicken könnte und perſönlich kennen lernte, würde er bald inne werden, daß er ſich, was mich betrifft, alle Mühe „der harten Rede“ hätte erſparen können, denn, und ſelbſt wider Willen ſogar, würde er ſich dann bald überzeugen müſſen, daß ich vielleicht noch weniger Werth als er ſelbſt auf dieſe von ihm berührte Auszeichnung des Zufalls ſetze.

Schon die Erfahrung hätte mich von ſolchem Wahne heilen müſſen, denn was man „vornehm“ nennt, war ich von Geburt, und dennoch blieb ich überſehen in der Menge. Ich reiſte auch damals ſchon in der Welt umher, und mit derſelben, ja leider noch viel jugendlicheren, folglich anziehenderen Perſönlichkeit wie jetzt; doch nach erzeigter, nicht zu umgehender ſchuldiger Höflichkeit frug Niemand weiter nach mir. Da ward ich, ich weiß ſelbſt nicht wie, ganz zufällig und verſchämt, ein Autor. Von dieſem Moment an hätte ich glauben mögen, daß mit mir und der Welt eine Revolution vorgegangen ſey. Auszeichnung begegnete mir überall; — wo ich hinkam, ward ich, ſo zu ſagen, auf Händen getragen, und von den Herrſchern bis zum Volke hinab (und dies Letztere iſt vielleicht das Schmeichelhafteſte) in mehr als einem Welttheil mit der wohlwollendſten Berückſichtigung und auf die ehrenvollſte Weiſe empfangen und hervorgeheben. Wenn ich auch nicht mit Lord Byron ſagen kann: „Ich legte mich unbekannt zu Bett, und ſtand als ein berühmter Mann wieder auf,“ ſo ging doch, auf niederer Stufe, wirklich etwas Aehnliches mit mir vor. Denn der überſehene nichts bedeutende Graf und Fürſt ſuchte an jedem Abend ſein Lager ignorirt und oft verkannt, — der Schriftſteller erhob ſich am Morgen, von Allen begrüßt, und — bei weitem der ſchönſte Preis — von Vielen geliebt. —

Welchem Umſtand aber habe ich dies zu verdanken? Nicht meinem vornehmen Namen, wie wir geſehen, eben ſo wenig meinem ſchwachen Talent, in dem Hunderte mich übertreffen. Nein, der Grund iſt der, daß in dieſer großen, heutigen Welt des Trugs und Selbſtbetrugs — ich vielleicht einer der Wahrſten geblieben bin; daß ich den moraliſchen Muth und die innere Freiheit beſitze, mich wirklich ganz und vollſtändig ſo zu geben, wie ich bin, wenn keine intereſſante, doch eine ächte Individualität, und wenn ich eine Maske vornehme, dies immer nur eine ſcherzende iſt, nie eine ſolche, die zu täuſchen beabſichtigt. Dies hat das Publikum mit ſeinem ſtets richtigen Takte gefühlt, und deßhalb bin ich ihm werth geworden.

Aechte Wahrhaftigkeit liegt aber nicht ſowohl in der nach außen gerichteten, im Urtheil über Dinge, denn hier bleibt alle Wahrheit relativ, als in der innern, der des Charakters, ja in dieſer Hinſicht kann ſogar das Wahre Lüge, und die Lüge Wahrheit werden. Wenn Münchhauſen Wahrheit ſpricht, wird er erſt unwahr, und ein ſolcher ſchlecht aufgewärmter Münchhauſen iſt der Lügengeiſt unſerer Zeit. Dieſe ewige Lüge beſteht in unſerer fortwährenden künſtlichen Verſtellung, welche die Sitten bei uns ſchon zur andern Natur gemacht haben; in einer allgemeinen falſchen Scham, ſich zu zeigen, wie und was man iſt, wodurch alle geſunde Kräftigkeit der Seele gebrochen wird. Wir haben einen großen Theil unſerer Religionsformen überlebt, und geben uns doch noch immer ſorgfältig das Anſehen, als hielten wir das Todte noch für lebend, als ſeyen wir wirklich noch Katholiken, Proteſtanten der Augsburg'ſchen Confeſſion u. ſ. w., ganz allein des Anſtands halber! Wir ſind nicht um ein Jota im Herzen ſittlicher als in andern moderaten Zeiten, ſtellen uns aber äußerlich ängſtlicher als je ſo an — nur um des Dekorums wegen! Furcht iſt eine Haupteigenſchaft unſeres heutigen Charakters, und, beiläufig geſagt, auch der wahre Schlüſſel unſerer ſeltſamen europäiſchen Politik. Dennoch hatten wir nie tapferere Zeitungen, noch eine großſprecheriſchere

Jugend. Wir verbannten die Hazardſpiele und die Lotterie — als zu unmoraliſch, und ein wüthendes Börſenſpiel droht alle Fugen der Geſellſchaft aufzulöſen. Der kälteſte, mattherzigſte Egoismus erfaßt alle Nationen und Individuen täglich mehr mit ſeiner eiſernen Kralle — und unſere Zeit erfand das Wort: „Humanität!“[1] Ein großer Theil unſerer Regierungsformen, die wichtigſten, am meiſten in's Leben eingreifenden Inſtitutionen (z. B. die Ehe und Jugenderziehung in ihrem dermaligen Zuſtande), unſere ganzen geſellſchaftlichen Schicklichkeitsgeſetze und Gebräuche endlich ſind von früh bis Abend, ſchriftlich und mündlich, nichts als die langweiligſte, geſchmackloſeſte Lüge. Schon daraus erklärt ſich das unruhige, unbehagliche Wogen der Zeit, die Unzufriedenheit mit Allem, das dunkle Gefühl, in eine Schattenwelt ohne ächte Realität gerathen zu ſeyn, wo eine Menge Leichen noch gleich Lebenden umhergehen, und das wirklich

---

[1] Ich hörte den Fürſten Metternich, einen der tiefſten Beobachter menſchlicher Zuſtände, einmal ſagen: dieſe generaliſirenden Worte unſerer Zeit hätten viel Unheil angeſtiftet. Chriſtus habe gelehrt: Thue deinem Nächſten, wie du wünſcheſt, daß er dir thue. Dies begreife eine ſpezielle Verpflichtung — jetzt lehre man: Uebe Humanität, die Jeder ſich nach Gefallen auslege. So mordete Sand den armen Kotzebue aus Humanität, und ſelbſt Robespierre glaubte von ihr geleitet zu werden.

Lebende gefeſſelt iſt — oder, wenn man lieber will, in eine traurige Lebensperiode, wo das Alte ſchon todt, und das Neue noch nicht geboren iſt.

Vielleicht liegt auch hierin der Grund, warum ſo Viele jetzt mit erhöhtem Intereſſe und der regeſten Theilnahme aus Europa nach dem Orient blicken, von daher ein neues Heil ahnend für uns erwarten, und alle Diejenigen, welche ſelbſt dort eine Zeit lang lebten, des Orients gleichſam ewig friſche Jugend, der alten, induſtriellen und auf Pfänder leihenden Betſchweſter Europa, ſo unwillkürlich als entſchieden, vorziehen. Ja, wenn ſie dieſe Länder wieder verlaſſen müſſen, ſieht man ſie oft ein ſchmerzliches Heimweh darnach empfinden, was ihnen das Vaterland nicht mehr einzuflößen im Stande iſt. Denn ſie fühlen ſich in jener urſprünglich fremden Sphäre bald ſo heimiſch wohl und leicht, wie in einer reineren, ätheriſcheren Luft, ohne ſich vielleicht ſelbſt darüber genaue Rechenſchaft geben zu können, warum dem ſo ſey — während auf der andern Seite, höchſt bemerkenswerth, Bewohner des Orients nie im civiliſirten Europa freiwillig zu verbleiben, noch ſich dort heimiſch zu fühlen vermögen. Der Grund iſt aber einzig und allein die größere Wahrheit in allen geſellſchaftlichen und ſittlichen Verhältniſſen, die alle der Natur nach nicht ſo vollſtändig als bei uns entfremdet ſind, und die trotz aller äußern Deſpotie in materielleren Dingen eine innere Geiſtesfreiheit, eine Selbſtſtändigkeit der Individualität geſtatten, welche die Beſchaffenheit unſerer Kultur ſchon im Kindergeiſte tödtet. Dies iſt es, was Alle, welche in ſolcher Atmoſphäre aufgewachſen ſind, nicht mehr entbehren können, und worin der fremde Einwanderer, trotz jener deſpotiſchen Formen um ihn her, trotz des partiellen Mißbrauchs der Gewalt, eine ihm bisher unbekannte Freiheit findet, die er, einmal gekoſtet, nur ſeufzend wieder mit der geſellſchaftlichen Tretmühle vertauſchen kann, die ihn zu Hauſe erwartet.

Mit einem Wort, bei uns iſt Alles verkünſtelt; die Civiliſation des Orients (und daß eine ſolche, wenn gleich himmelweit von der unſern verſchieden, doch in ihrer Art ſehr ausgebildet, daſelbſt exiſtirt, kann nur die Arroganz der Unwiſſenheit beſtreiten) iſt der Natur treuer und folglich wahrer geblieben. Natur und Wahrheit werden aber immer als des Menſchen höchſte und unzertrennliche Güter angeſehen werden müſſen, er mag ſie nun verloren haben oder noch beſitzen. Das Paradies war im Orient, und die alte Fabel vom Baume der Erkenntniß, deſſen gekoſtete Frucht unſere Eltern daraus vertrieb, hat einen tiefen Sinn.

Tönt nun ein ſchwacher Anklang jener Wahrheit, die der Natur noch nicht ganz untreu geworden iſt, in meinen anſpruchsloſen und in jeder andern Hinſicht höchſt unbedeutenden Schriften, ſo wundert Euch nicht, wenn die vom wirklichen Leben Gepeinigten, während ſie einige Augenblicke ruhen, um ſich den Schweiß von der Stirn zu trocknen, zur Erholung gern auf meine einfachen Worte lauſchen. Sie thun es wirklich, und weßhalb ſoll ich es leugnen, dieſer Lohn dünkt mir ſüß. Ueberdem aber liebt der Deutſche, ſo geplagt er iſt, die Bequemlichkeit und haßt alle Gène. Ein eben ſo bequemer und ungenirter Schriftſteller, wie ich bin, iſt daher dem deutſchen Publikum gerade recht, und die Familiarität, die ich mir ihm gegenüber erlaube, und die mir altkluge Recenſenten oft vorwerfen, beleidigt es ganz und gar nicht, da es ſehr wohl einſieht, daß ſie nicht aus arrogantem Dünkel, ſondern aus hingebender Liebe und Vertrauen entſpringt. So zollt es mir Beifall, ſtatt mich zu tadeln, und nimmt ſogar ſelbſtſtändig meine Partie gegen die Neider.

Habe ich alſo, haben wir überhaupt, meine werthen Herrn Collegen, uns vor einer ſchädlichen Eitelkeit zu hüten, ſo iſt es nicht die Standes-, ſondern die Autor-Eitelkeit, und Herr Wiebarg kann ſich durch eine zweite Standrede über dieſe ſehr verdient machen. Was mich betrifft, ſo ſetze ich ihr täglich mehr die mir gebührende Demuth entgegen, aber die erſte Eitelkeit entſchwand mir längſt, denn ſie gehört dem Mittelalter an. Ich müßte blind ſeyn, wenn ich nicht ſähe, daß es nur noch drei Mittel in Europa gibt, in der heutigen Epoche zu gelten: durch die Induſtrie, die Rednerbühne und das Tintenfaß. Selbſt der Krieger ſinkt im ewigen Frieden, dem wir zu nahen ſcheinen, zur Null herab. Der Staatsdiener wird mit wenigen glorreichen Ausnahmen immer mehr zum Büreaukraten oder zum politiſchen Avantürier, und der letzte wahre Adel hört in England ſchon die Todteneule ſchreien.

Nach alle dieſem, liebes, deutſches Rezenſenten-Collegium, verzeihe es mir endlich — ein alter Edelmann zu ſeyn! Ich ſchwöre dir, ich wäre viel lieber ein junger Bürger, und dazu der Sohn eines chriſtlichen oder jüdiſchen Banquiers mit zehn Millionen Papiergeld in der Taſche.

Hier aber muß ich noch auf etwas Anderes kommen, das ebenfalls einige Worte Erwiederung verlangt; denn einem ſo großmüthigen Gönner, wie das Publikum mir iſt, darf ich keine Art auch der ſpeciellen Wahrheit über mich vorenthalten. Man ſchreibt ſchienen — beilege, und der mir, da ich ſchon einmal in ſolchen Vergleichungen bin, nur wie der Fuſel vorkommt, an dem ſich der Philiſter labt; der Schreiber im „Geſellſchafter" zeigt ſich wirklich ſehr gering.

Ich erbitte den Börne nach Durchleſung zurück.

Ich war geſtern Abend recht krank; heute bin ich ſchon wieder wenigſtens auf Einem Bein. Das Leben iſt ein beſtändiger Feldzug und, ehe die Wunden von geſtern heil ſind, geht man heute auf's neue in's Gefecht! Wirklich iſt das Spital das Schlimmſte, was dem Soldaten begegnen kann!

Mit den beſten Wünſchen in treuer Verehrung und Ergebenheit

Ew. Durchlaucht
gehorſamſter
Varnhagen.

51.

Pückler an Varnhagen.

Berlin, den 21. Dezember 1831.

Wertheſter Freund!

Gejagt, oder vielmehr gehetzt wie ich bin, von Geſchäften und Geſellſchaftspflichten zugleich, müſſen Sie mir verzeihen, wenn ich auf Ihr liebes Billet und die begleitenden Zwölfpfünder noch nicht geantwortet. Börne's Rezenſion iſt allerdings von grobem Kaliber, hätte aber von ſeiner ſonſt ſo witzigen Feder ſchlimmer ausfallen können. Es iſt zu offenbar, *warum* ſie ſo leidenſchaftlich ausgefallen, und ſtumpft ſich daher von ſelbſt ab.

Ganz Ihrer Meinung bin ich, daß der „Geſellſchafter" mehr Verdruß erregt, indeſſen kann ich das erſte recht gut verdauen, und ſpucke das andere aus.

Mündlich mehr davon, denn ich ſuche Sie heute noch heim, und erkundige mich nach der Geſundheit meiner Freunde mir, es befände ſich in einem andern viel geleſenen Blatte (das bis in dieſe Gefilde unglücklicherweiſe nicht reicht) ein ziemlich weitläufiger Aufſatz, nicht über mich ſelbſt (d. h. meinen Charakter oder meine Perſon), nicht über meine Schriften, ſondern ſeltſam — — über meine Vermögensumſtände! Die Tendenz deſſelben iſt, das Anathema über mich auszuſprechen. Ich ſey keineswegs ein reicher Mann, wie viele glaubten, ſondern in Wahrheit arm, und kaum mehr zum zehnten Theile Herr meiner Beſitzungen.

Ich weiß, es iſt dies eine ſchwere Beſchuldigung! Man kann heut zu Tage Jemandem nicht leicht etwas Uebleres nachſagen, und der wohlmeinende Landsmann — denn ich errathe die Quelle, aus der die Nachricht fließt — hatte nichts Gutes damit im Sinne. Das Schlimmſte dabei aber iſt, daß ich ihm kaum zu widerſprechen vermag; denn ſeit jenem Tage, wo ich, von früheren, günſtigeren Verhältniſſen gewaltſam losgeriſſen, in andere zu treten gezwungen ward, verarme ich wirklich gradatim, und beſitze jetzt kaum noch die Hälfte meiner früheren Einkünfte, mit vierfacher Vermehrung direkter und indirekter Abgaben — ein Loos, das ich übrigens mit zu vielen Gutsbeſitzern theile, um darüber klagen zu dürfen, wenn Klagen überhaupt zu etwas helfen könnten! Noch bin ich demungeachtet nicht vollkommen arm; wenn es aber dahin käme, würde ich es wenigſtens nicht ſelbſt verſchuldet haben. Da ich mich indeß ſchon ſeit lange gewöhnt, für meine Perſon nur wenig zu bedürfen, ſo iſt der Zuſtand meines Vermögens in der That mein geringſter Kummer, und ſollte ich einmal wirklich „ganz arm" werden, ſo verſpreche ich (da ich ſehe, daß dieſer Gegenſtand ein ſo allgemeines Intereſſe hat, wie ich ihm gar nicht zugetraut), es mit derſelben Aufrichtigkeit zu bekennen, als ich jetzt ſchon nicht leugne, daß ich jeden mit vornehmen Titeln beſchwerten Mann für arm halte, wenn er nicht reich iſt.

Auch ein großes Pack politiſcher Journale ward mir zugeſandt, und ich las wieder von europäiſchen Händeln mit reger Theilnahme hier, in dieſem weder Europa, noch Aſien, noch Afrika angehörenden Griechenlande, das mir wie ein ſechster Stereotyp-Welttheil vorkommt. Da traf ich in der preußiſchen Staatszeitung auf eine ſchöne, würdige Rede des Biſchofs Eulert, der dem ewig Wiederkehrenden — dem jährlichen Ordensfeſt — mit unglaublicher Virtuoſität immer noch eine neue Seite abzugewinnen weiß. Was er dießmal den Beamten von indirekter, feinerer Untreue, von Betrachtung ihres Amtes als eines

Eigenthums u. ſ. w. ſagt, iſt wahrlich ein argumentum ad hominem. Nur, dächte ich, hätte er auch den Herrſchern und Hohen der Erde, mit dem ſchönen Vorrecht der Diener Gottes, zu Allen mit Freimüthigkeit ſprechen zu dürfen, die gleichfalls immer von Neuem nützliche Lehre auffriſchen ſollen, daß ſie nicht bloß ſolche Beamte, Speichellecker, Höflinge und Frömmler für treu halten mögen, die in Allem nur der Windfahne des Hofes folgen, und Andersdenkende gern und eifrig verfolgen, ſondern auch die, welche ſelbſt die augenblicklich unwillkommene Wahrheit zu ſagen wagen, und den eigenen Vortheil opfern, um ihren Geſinnungen treu zu bleiben, nicht allzuſehr gering ſchätzen ſollte; denn Solche ſind am letzten Ende weit gewiſſer dem Herrn wie der Sache treu, denen ſie ſich einmal in Liebe ergeben, oder an welche ſie die Pflicht bindet, — während die Andern nur einer Sache unverrückt treu bleiben — nämlich ihrem eigenen Intereſſe, es möge nun heute gebieten dem Lamme, oder morgen dem Baal zu opfern, die aber durch Chriſtus wie durch Baal immer auf ſicherem Wege zum „goldenen Kalbe“ zu gelangen wiſſen.

Doch genug der langen Abſchweifung!

Den 22ten März.

Heute früh fuhr ich mit dem öſterreichiſchen Geſandten und ſeiner Gemahlin auf den oder richtiger die Pnyx, welche Herr von Prokeſch erkauft hat; und in beſſere Hände konnte das klaſſiſche Beſitzthum nicht kommen. Es hat übrigens noch eine beſondere Lokalmerkwürdigkeit. Gleich unten iſt ein Felſen ſo glatt wie polirt. Er iſt es auch wörtlich, wiewohl mit einem ſeltſamen Inſtrumente. Junge Weiber, die fruchtbar zu werden wünſchen, rutſchen bei Mondſchein auf gewiſſen entblößten Theilen ihres Körpers darauf herab, und nach dem Effekt auf dem Steine zu urtheilen muß ihre Zahl nicht gering ſeyn. Des heiligen Petrus abgeküßter Fuß in Rom iſt nicht glätter als der hieſige Fruchtbarkeitsfelſen.

Die uralte, in Größe den Steinmaſſen der ſogenannten cyklopiſchen wenig nachgebende, gewiß noch vor Solons Zeit aufgeführte Rieſenmauer, die den Volksplatz oben ſtützte, zieht hiernach zuerſt die Blicke auf ſich. Hat man dieſen obern Platz erſtiegen, der jetzt nur mit zerſchlagenen Steinſplittern und der wuchernden Todtenblume, **Asphodelos**, bedeckt iſt, deren Homer, als auf den Ebenen der Unterwelt wuchernd, gedenkt, ſieht man eine lange, ſenkrecht abgearbeitete Felſenwand vor ſich, an der die Spuren vieler dort befeſtigter Votivtafeln erſcheinen, mit einer kleinen Niſche, in der eine Statüe der Gerechtigkeit ſtand. Dem Raume nach konnte ſie — vielleicht ironiſcherweiſe — nur ſehr winzig ſeyn. In der Mitte der Wand ſtehen noch die Stufen, welche zum Rednerſtuhl hinaufführten, von dem herab einſt Demoſthenes gedonnert und die Gefährten ſeines Ruhms. Hier überſchaut man nur die Gegend nach der Stadtſeite hin, oberhalb der Rednerbühne aber breitet ſich noch ein zweiter, größerer Platz aus, von wo man zugleich auf der andern Seite das Meer und ein weites Panorama nach allen Richtungen hin verfolgen kann. Ueber die Bergkette im Norden ragt der Kytheron hervor, im Weſten die hohen Zinnen des Kyllene und ſüdlich über Aegina der ſpitze Kegel des Ortholitos (der aufgerichtete Stein). Dieſen Ort zu betreten, verboten, nach Plutarch, die dreißig Tyrannen dem ſich unten verſammelnden Volke, weil ſie befürchteten, der Anblick des Meeres und des weiten Horizonts möchte ihnen zu gefährliche Gefühle der Freiheit einflößen. Sie wußten, daß ſolche Gefühle einzeln verfliegen, aber wenn ſie ſich der Maſſe Tauſender auf einmal bemächtigen, elektriſch wirken wie der Blitz. Während wir ſelbſt noch, ich kann verſichern ohne alle rebelliſche Anwandlungen, an dem ſchönen Schauſpiel in Verbindung mit ſo reichen Erinnerungen uns weideten, abwechſelnd den Areopag vor uns betrachteten, welchem der Gott Mars, zuerſt hier Recht ſprechend und Hallirrhotius erſchlagend, den Namen gab, wo Oreſtes gerichtet wurde und Oedip begraben liegt, oder unſere Blicke auf die Stelle des Tempels der Furien und die nahe Grotte des Pans richteten, kam ein einzelner Mann rüſtig durch das grüne Feld am Abhange herangeſchritten, in dem wir bald den König Ludwig erkannten. Als er auch uns gewahr wurde, ging er ſogleich lächelnd auf uns zu, freute ſich der Begegnung der ſchönen Dame, wunderte ſich, mich {um 2 Uhr Nachmittag ſchon aufgeſtanden zu finden, und bewillkommnete Herrn von Prokeſch mit gleich munterer Laune. Doch nahm ſein Geſpräch bald eine ernſtere Wendung. Er ſagte uns, daß er, morgen abreiſend, heute ſeinen letzten Gang ſchon ſeit dem früheſten Morgen auf klaſſiſchem Boden gemacht, und Freude, die Heimath wieder zu ſehen, ſich in ſeiner Seele mit der Wehmuth verſchwiſtere, das Vaterland der Götter und Heroen nun verlaſſen zu müſſen. Herr von Prokeſch, der wie Demoſthenes ſelbſt ſpricht, verſäumte nicht, dem Könige Anmuthiges darauf zu erwiedern, und die Unterhaltung wurde nicht nur höchſt lebhaft fortgeführt, ſondern nahm ſelbſt einen faſt herzlichen Charakter an; denn König Ludwig iſt liebenswürdig und geliebt. Im Verfolg derſelben dekorirte der König jeden von uns mit einem eigenthümlichen Prädikat. Frau von Prokeſch nannte er, wegen ihrer treuen, kornblumenfarbigen Augen, κατ' ἐξοχήν, die Deutſche; Herrn von Prokeſch, von dunklem Teint, mit ſchwarzem Bart, den Araber, und mich, wegen meiner weißen Bernus, morgenländiſchen Tracht und Nomadenſinn, den Beduinen. Als er endlich mit freundlichen Worten und der Bemerkung, wie dies nun wohl das Letztemal ſey, daß wir uns in Griechenland geſehen — nicht ohne die Zeichen huldvollſter Theilnahme von uns Abſchied nahm, waren wir, glaube ich, Alle ganz ehrlich gerührt, und ich für meine Perſon fürchtete ſogar, die Etikette ſo weit vergeſſen zu haben, daß ich Seiner Majeſtät von Herzen die Hand drückte; über dem Menſchen war mir wirklich einen Augenblick der König ganz abhanden gekommen.

Jetzt ſtiegen wir zu St. Dimitri, dem Bombardier, hinab, wie eine kleine Kapelle benannt wird, welche man den Venetianern zu Ehren erbaute, die von hier die Tempel der Akropolis am erfolgreichſten eingeſchoſſen hatten. Gleich daneben, auf der andern Seite des pyräiſchen Thores, iſt das in den Felſen gehauene, jetzt ſeiner Zierde beraubte, offene Grab des Kimon, über deſſen Lage des Pauſanias ſo beſtimmte Angabe kaum einen Zweifel zuläßt. Wir ſahen mit Abſcheu, daß es jetzt — zu einem öffentlichen A....tt dient. Wird einmal Polizei hier eingeführt, ſo ſteuert man wohl ſolchem Gräuel, aber jetzt iſt kaum das Eigenthum noch zu ſchützen, geſchweige für das idealiſche Alterthum Reſpekt einzuflößen.

Die raſchen Pferde rückten uns ſchnell eine geraume Strecke weiter. Noch einmal wandelten wir jetzt unter den erhabenen Marmorſäulen des Jupiter-Tempels, in dem einſt hundert verſchiedene Statüen Hadrians verſammelt ſtanden, während der Gott ſich wahrſcheinlich nur mit einer begnügen mußte — denn Herrendienſt geht vor Gottesdienſt, — umgingen dann den ganzen weiten Raum des Peribolus, ſtiegen nachher wieder in den Wagen und fuhren am Lykabettus hin, bis wir zwei laubreiche große Pappeln erreichten, welche Stelle Herr von Prokeſch die Villa Pouſſin getauft hat, weil das korrekt ſchöne Landſchaftsbild, deſſen man von dort anſichtig wird, den geregelten, faſt ſymmetriſch gruppirten, und einer gewiſſen Naturkoketterie theilhaftigen Gemälden jenes Meiſters auffallend entſpricht.

Ich blieb zu Tiſch beim Geſandten, und noch den ganzen Abend bis lange nach Mitternacht. — Welch ein reicher Tag für mich! Ich will nur hie und da einige getrocknete und in meiner Hand, ich fürchte, verwelkte Blumen daraus wieder vor mich hinlegen, ihre urſprünglich reizende Friſche, ihren ſüßen Duft kann ich ihnen nicht wiedergeben.

Nachholen muß ich zuerſt, daß wir auf dem Rückwege einen Garten unſers Wirths beſuchten, deſſen Mandelbäume mit ihrem glatten Saftgrün wie friſch lakirt erſchienen. An der Mauer unter einem dieſer Bäume ſchlief im Schatten, die Flügel weit ausgebreitet, als ſey es eine auf den Stein gemalte Pſyche, ein wunderſchöner Nachtſchmetterling, wohl 5—6 Zoll im Durchmeſſer. Wir löſten den lockern Stein ab, an den er ſich feſtgeklammert, doch er rührte ſich nicht. Ich bat mir dieſe unerwartete Gartenfrucht zum Andenken aus, worauf Lorenzo das Thier im Wagen wohl eine halbe Stunde in der Hand hielt, und immer ſchlief der wunderſame Nachtfalter fort, nur ſelten einmal die farbigen Flügel wie im Traume dehnend. Unterwegs kamen wir beim Hauſe eines franzöſiſchen Naturforſchers vorbei. Wir ließen ihn herausrufen, um unſern Fund von ihm bewundern zu laſſen (welchen er auch gern für ſich behalten hätte), und uns zugleich bei ihm nach der kürzeſten Art, den Schmetterling zu tödten, zu erkundigen. Der dicke, jovial ausſehende Mann meinte, es ſey weiter nichts zu thun, als den Gefangenen an eine derbe Nadel anzuſpießen und auf einen Kork zu ſtecken. Da er ſo ſtarke Flügel habe und ſo koloſſal ſey, werde er keinen Schaden leiden, wenn er auch etwas flattere, und morgen, ſpäteſtens übermorgen, ſey er gewiß todt; dies langſame Verfahren aber bleibe das ſicherſte, um ihn gut zu konſerviren. Ich ſchauderte über die Naivität des menſchlichen Eigennutzes, der auch Krebſe lebendig ſiedet, damit ſie auf der Tafel röther ausſehen, und gab faſt unwillkürlich dieſem Gefühle Worte, woran ſich ferneres Geſpräch über denſelben Gegenſtand anknüpfte. Man wiederholte die oft aufgeſtellte Frage: ob ein Geſchöpf dieſer Art wohl auch etwas denke? Herr von Prokeſch erwiederte ſcherzend: „Er zweifle nicht daran, und glaube ſogar, daß jedes lebendige Weſen ſich ſelbſt eben ſo gut, wie wir es thäten, für den Mittelpunkt des All's anſähe, und dadurch eben das All beſtünde.“ Dies iſt ja meine alte Lehre vom heiligen Egoismus! rief ich erfreut, eine ſolche Autorität für mich zu haben.

Wir langten hierauf zu Hauſe an, und der Wagen hielt jähling am Thore. Da erwachte endlich aus und litterariſchen Beſchützer, die Sie zwar keinem Gelehrten, aber doch einem Gewitzigten angedeihen laſſen.

Mille belles choses à Madame de Varnhagen.

Mit herzlicher Ergebenheit

Euer Hochwohlgeboren

H. Pückler.

55.

Rahel an die Fürſtin Pückler.

Den zweiten Weihnachtsfeiertag 1831

Vierſträhnige Leiden möchte ich nennen, was mich jetzt bannt und plagt: faſt bin ich in dem Fall, mich noch entſchuldigen zu müſſen! In dem Sinne möchte ich auch hier zu Ihrer Durchlaucht ſprechen. Keine Stunde bin ich ſicher, daß ſie ohne Anfall vorübergehe; keine Treppe kann ich ohne größte Nachwehen ſteigen! keinen Freund — à mes risques et dépens keine Freundin zu mir bitten: was ſollen Sie daran ſehen! Dabei empfinde ich doch Gewiſſen, daß ich alle geſellige Pflichten beleidige. Sie aber ſind mir gewiß gnädig, und überraſchen mich auch einmal! Alsdann bin ich nicht verantwortlich, und doch glücklich. Vielleicht überraſcht der Himmel mich, und ich kann Sie, verehrte Fürſtin, überraſchen. Noch halte ich alles für möglich; überhaupt kann ich bis jetzt für gute Gedanken und Einfälle danken; ich thue es tief erkennend, weil ich auch ſchon das verzweiflungsvolle Gegentheil in mir erlebt habe, und mich nie ſtolz dafür ſicher glaube.

Ich freue mich wahrhaftig Ihres Wohlſeins, mögen auch harmoniſche Gedanken es begleiten! Die wahre Unterſtützung. Einen Moment ſah ich Fürſt Pückler; er berichtete mir Gutes, ſah auch gut aus, nur etwas ſchlafbedürftig; ich ſagte es ihm, zu ſeiner Warnung.

Hochachtungsvoll ergeben

Fr. V.

ſeinem langen, ſüßen Schlummer der Schmetterling, und glitt vom Steine herab auf das liebliche Füßchen der holden Irene, eine Agraffe von Azur und Purpur bildend, wo das Band den Schuh zuſammenhielt. Das Schauſpiel war zu artig, um es ſogleich zu ſtören; als wir aber den Flüchtling von neuem greifen wollten, erhob er ſich plötzlich mit dem windſchnellen Fluge der Schwalbe, deren Umfang er auch faſt erreichte, und ſchoß hoch über das Haus hin, triumphirend der Gegend ſeines Geburtsorts wieder zu. Wir hatten das Nachſehen, und im Innern freute ich mich, daß er uns angeführt und ihm ſelbſt nun alle Marter erſpart blieb. Vielleicht war auch von den grauſen Worten des Naturforſchers etwas ahnungsvoll, nach Schubart's Theorie, in ſeinen Traum gefallen und hatte nachwirkend noch zur rechten Zeit den Schläfer geweckt.[1]

Ehe wir zur Tafel gingen, bemerkte ich auf einem Tiſche ein reiches chineſiſches Markenkäſtchen mit allen Attributen des großen Napoleon. Es iſt daſſelbe, welches der Admiral Malcolm für den Kaiſer in China machen ließ, und welches dieſem darauf auf Helena täglich diente bis an ſeinen Tod. Herr von Prokeſch, der dem Herzog von Reichſtadt ſehr ergeben war, erhielt von Madame Lätitia in Rom dieſes Käſtchen nebſt einigen ſchönen Miniaturbildern Napoleons und andern Dingen, um es ihrem Enkel zu überbringen. Er kam jedoch damit zu ſpät. Schon ſeit vierzehn Tagen war der junge Prinz, deſſen treuer Freund und Vertrauter er im Leben geweſen, nicht mehr. Dieſer arme Dulder ſcheint auch einer jener Menſchen geweſen zu ſeyn, wie ſie zuweilen ein Spiel der Natur hervorruft: Menſchen, die an ihrer Seele ſterben, weil in ihr zu viel Aetherfeuer den aus gröbern Stoffen zuſammengeſetzten Körper vor der Zeit verzehrt. Herr von Prokeſch ſchickte, tief betrübt, die übrigen Dinge zurück; das Markenkäſtchen hatte ihn Madame Lätitia gebeten, als Andenken zu behalten — auch eine Reliquie!

---

[1] Merkwürdig iſt es, daß Herr von Prokeſch den Schmetterling am andern Tage wieder genau an derſelben Stelle in ſeinem, eine ſtarke halbe Stunde entfernten Garten fand.

Das nicht leicht abbrechende Geſpräch, welches bald nachher auf einige bedeutende Menſchen der Zeit überging, richtete ſich deßhalb ſehr natürlich auch auf den Fürſten Metternich. Herr von Prokeſch entwickelte mit Wärme mehrere der Eigenſchaften, die dieſen großen Staatsmann als ſolchen und als Menſchen auszeichnen. Er hob ſeine unerſchütterliche Ruhe, die Eleganz ſeines Umgangs, die Schnelligkeit und Sicherheit ſeines Blicks, die Klarheit und den Farbenreichthum ſeiner Darſtellung, den Umfang und die Verſchiedenartigkeit ſeiner Kenntniſſe, den merkwürdigen Verein von ſtreng praktiſchem Sinn und von einem mit Wiſſenſchaft und Kunſt vertrauten Leben glänzend hervor. Das Talent, in jeder Leiſtung den ihr eigenthümlichen Werth herauszufinden und jede Stellung mit ihren Vor- und Nachtheilen zu würdigen, gehört ohne Zweifel zu den ſeltenen Erſcheinungen, denn Einſeitigkeit iſt das Panier unſerer und vielleicht jeder Zeit. Fürſt Metternich, der einem Cuvier bis zu den äußerſten Enden ſeiner Entdeckungen folgt, und die Lieder Heine's mit Vergnügen und Rührung lies't, iſt ein überraſchendes und anziehendes Bild. Ein Chef aber, von dem ſeine Untergeordneten ſagen, daß ſie nie eine Spur kleinlicher Eitelkeit und Rechthaberei in ihm gefunden haben, den ſie jederzeit die großen Seiten eines Gegenſtandes, nie aber die kleinen zufälligen Pünktchen davon in's Auge faſſen ſehen, und der daher unzugänglich für die tauſend Liſten und Ueberfälle der Intrigue daſteht — ein ſolcher Chef iſt in unſerm ſchwächlichen, an Pedantismus und Engherzigkeit, an den Ultras wie an den Liberalen, leidenden Jahrhundert eine eben ſo achtbare als liebenswürdige Ausnahme.

Wahrlich, mit einem ſolchen Charakter iſt man zum Premierminiſter geſchaffen! rief ich, und gern verſpreche ich, nie ein Glas vom Nektar des Johannisbergs zu trinken, ohne es auf ſein Wohl zu leeren. Und in der That dürfen wir ſehr ernſtlich wünſchen, daß Gott uns ihn noch lange erhalten möge, — denn mir erſcheint er als der nothwendigſte, wahrſcheinlich der unerſetzliche Mann in Europa, der fähig iſt, uns der neu ſich bereitenden Zeit, ohne Schiffbruch und die gewaltigſten Kriſen, mit Weile und Maß friedlich entgegenzuführen. Wir ſprangen nun von dem großen Staatskanzler Oeſterreichs zu den viel kleineren Miniſtern Mehemed Ali's über. Dieſe ſind indeß auch nicht ganz zu verachten, denn ſie haben zum Theil über 100,000 Colonaten jährlichen Gehalt, wobei ſie freilich ihres Kopfes nicht immer gleich ſicher ſind als die unſrigen, die in manchen Reichen mit ſo wenigen Colonaten fürlieb nehmen müſſen, daß man ſich kaum verwundern könnte, wenn ſie den Kopf ſchon vorher verloren hätten, ehe ſie ihr Amt noch antreten. Einmal, erzählte uns Prokeſch, redete der Paſcha in der übelſten Laune dieſe ſo gut honorirten Miniſter folgendermaßen an: „Ihr und Ich, wir wiſſen Alle nichts — aber zwiſchen Euch und Mir iſt dennoch ein wichtiger Unterſchied, nämlich der: daß Ich etwas lernen will, Ihr aber nicht.“

Es waren eben Nachrichten aus Aegypten von den öſterreichiſchen Naturforſchern angekommen, die auf Befehl ihres Gouvernements und auf Koſten des ägyptiſchen reiſen. Dem letztern ſollen ſie Gold auffinden, dem erſtern gehören alle ihre wiſſenſchaftlichen Sammlungen, — ein neuer Beweis, was Oeſterreich ohne Geräuſch und Ruhmredigkeit, und auch mit ökonomiſcher Umſicht, für Wiſſenſchaft und Induſtrie im Stillen thut. Nur wenige Stunden hatten die Reiſenden in Alexandria geraſtet, als ſie ſchon durch den Telegraphen, der ihre Ankunft gemeldet, die freundlichſte Antwort des Paſcha's erhielten, und auf ſeinen Befehl eine Regierungsbarke zu ihrer Diſpoſition geſtellt wurde.

Das Stadtgeſpräch in Cairo war, als ſie dort anlangten, der Empfang des unglücklichen Befehlshabers in Jemen, der dem Vicekönige eine Armee von 12,000 Mann zu Grunde richtete, mehr als Ibrahim der ganze Krieg gegen den Sultan gekoſtet. Man glaubte allgemein, er werde ſeine Inkapazität mit dem Leben büßen müſſen; doch Mehemed Ali begnügte ſich, als der Schuldige zitternd vor ihm ſtand, ihm ſpottend zu ſagen: „Als Du gingſt, glicheſt Du einem ſtreitbegierigen Löwen, und jetzt kommſt Du zurück wie eine ſich krümmende kranke Katze. Doch die ſchlechte Wahl iſt nur meine Schuld.“ Dieſe Reprimande, welche mit einem Handkuß endete, blieb die ganze Strafe.

Was die Reiſenden bis jetzt am meiſten frappirte, war ein ſchon weit vorgerückter Kanal, an dem nur — mehrere tauſend kleine Kinder gleich Pygmäen arbeiteten. In den engliſchen Fabriken geſchieht daſſelbe, nur nicht in ſo koloſſaler Zuſammenſtellung.

Herr von Prokeſch zeigte mir bei dieſer Gelegenheit ein Portrait des Vicekönigs, das eine auffallende Aehnlichkeit im Ausdruck mit den beſten Bildern Cromwells hat. Er trägt hier noch das alte türkiſche Coſtüme, und dies brachte uns auf Mahmud, den Joſeph den Zweiten der Türkei, der die Reform der Seelen mit der der Kleider angefangen hat. Er glaubte wohl, ſo würde der innere Menſch am ſicherſten folgen, und nach dieſem Opfer der Nation kein anderes mehr zu ſchwer dünken.

Bei dieſer Gelegenheit ſagte mir Herr von Prokeſch ein Wort, das bei mir vollen Anklang fand und das ich daher gern wiederhole: „Man wirft die Reformen des Sultans mit denen Mehemed Ali's in einen Wuſt zuſammen, und doch liegen die einen ſo ferne von den andern, wie Unvernunft von Vernunft, wie Tödten von Beleben. Die Zeit wird kommen, wo man dies begreifen wird, heute iſt ſie leider noch nicht da. Leſen Sie meinen kleinen furchtſamen Aufſatz in den Wiener Jahrbüchern vom Jahr 1834 über die Reformen des Sultans. Er iſt unbemerkt geblieben, denn, wer gegen den Taumel der Zeit ſpricht, ſpricht vergebens, aber nicht zehn Jahre werden vorüber gehen, ohne daß dieſelben Leute, die heute voll Bewunderung der verderblichen Schritte des Sultans ſind, in Tadel gegen dieſelben überfließen werden. Gewonnen wird freilich auch dadurch nichts ſeyn, denn dann wie heute liegt ihnen wenig an der Wahrheit, ſie üben nur ihren Götzendienſt. Als der Sultan die gräßlichſte Handlung ſeines blutigen Lebens vollbrachte, die Ermordung der Tauſende von Bürgern und Vätern — ich ſpreche nicht von den Janitſcharen der Hauptſtadt, die mit den Waffen in der Hand gegen ihn auftraten, ſondern von denen, die in allen Städten und Orten des Reichs zerſtreut, überall Handwerke und bürgerliche Geſchäfte treibend, ruhige, angeſehene Bürger, Familienväter, ohne Zuſammenhang mit den Rebellen in Konſtantinopel und nur deßhalb Janitſcharen waren, weil die in ſich durch die Schwäche der Sultane verfallene Inſtitution noch dem Namen nach beſtand (wie es auch bei uns Inſtitutionen in einem ähnlichen Zuſtande gibt) und ſich eine Auszeichnung daran knüpfte — von dieſen Unſchuldigen, im Schlafe Ueberfallenen ſpreche ich; als dieſe nun der Sultan erwürgte, da klatſchte man auf allen Bänken Europa's, und die einen begrüßten dies unnütze Verbrechen als die Morgenröthe der Civiliſation, die andern als das heilſame Mittel zur Wiedergeburt des Reiches! — Als bald darauf den Neuerungen die Schleußen geöffnet wurden, die Sittenloſeſten als die Koryphäen vorandrangen, frecher Spott als Verſtand, und Unverſchämtheit als Fortſchritt gekleidet, einherſtolzirten; als aus dem ſtinkenden Pfuhl der Hauptſtadt alle Laſter emporſtiegen und ſich auf die von Europäern zurecht geſtellten Stühle ſetzten, Lob und Preis verlangend; als im Bacchantentaumel der edle Turban zur Seite geworfen wurde und die Eifrigſten auf der Bahn der Civiliſation ſich in ruſſiſche Hoſen und Röcke ſteckten, als zuletzt der Sultan ſogar ſeine Frau an den Arm nahm und über die Straße führte, da wurde des Beifallrufens in Europa gar kein Ende mehr; man riß ſich um die Ehre, dieſe Umwandlung veranlaßt zu haben; die Regeneration der Türkei auf dieſem Wege wurde ein Dogma, wer nicht daran glaubte, galt für einen Thoren, für einen Verräther, für einen Feind der Civiliſation. Einſtweilen hüllten ſich die alten Muſelmänner in ihre Mäntel und vergingen vor Schmerz, oder ſie wandten ihre Augen auf Mehemed Ali, den Fürſten, deſſen ſtarker Arm einen Theil des Reiches gegen den Gleichmacher auf dem Throne zu ſichern wußte, und der aus Europa herüber zu nehmen verſtand, was, ohne Religion und Sitten mit Füßen zu treten, aus gelöſeten Elementen ein Volk zu bilden, zu ſtärken, zuſammenzuhalten und mit Leben zu durchdringen vermag."

„Das Werk des Sultans wird verdammt werden, ſo wie er die Augen ſchließt, vielleicht früher ſchon. Uebrigens, nicht die Abſicht, ſondern die Einſicht des Sultans klage ich an. Es wäre Narrheit, vorauszuſetzen, er wolle das Reich wiſſentlich zu Grunde richten. Er richtet es zu Grunde, das iſt alles, was ich ſage. Er iſt ein Werkzeug der Vorſehung. Er thut eben nur, was ſeit längerer Zeit Freunde und Feinde der Pforte gethan. Der Londoner Traktat und der von Adrianopel, der große Canning und der General Diebitſch, die Sieger von Navarin und die Rathgeber in Konſtantinopel, die Feigheit im Jahr 1829 und der Uebermuth im Jahr 1832, die Schlacht von Konya und die Ruſſen am Bosphor, in ſeiner Wirkung iſt dies alles eins und daſſelbe. Eine Politik, der eine lebendige Idee zum Grunde liege, iſt heut zu Tage nur mehr in gar wenigen Ländern möglich. Die meiſten unſerer Staaten leben vom

Sterben. — Dieſelben Erſcheinungen, die wir vor ein paar Jahren gehabt haben, werden ſich wiederholen. Der Sultan wird Krieg gegen Mehemed Ali machen, die Geſandten der Mächte werden eher dazu ſtoßen als davon abhalten; die Leute, welche davon abrathen, wird man vornehm über die Achſel anſehen oder zur Thüre hinauswerfen; der Krieg wird mit der Niederlage des Sultans beginnen, dann wird man die Hände ringen und alle Heiligen anrufen. Kommt man durch die Mäßigung Mehemed Ali's auch aus dieſer Gefahr, ſo fürchte ich, wird wieder nichts gewonnen ſeyn; aus wortreichen Beſtrebungen wird der alte status quo hervorſteigen und zuletzt der völlige Untergang deſſen, was man halten will und ſoll, aber zu halten nicht verſteht. — Sie ſehen, mein Glaube iſt ſchwach. Es gibt eine Betrachtung, gegen die er nicht Stand hält, eine Betrachtung, die mir der Anblick der europäiſchen Welt aufdringt; ſo wie aus den Inſtitutionen in den meiſten Staaten das Werk herausgefallen und nur die Rinde noch geblieben iſt, ſo iſt es mit der Weſenheit der Politik und mit ihrer Form gegangen. Es beſteht gleichſam ein ſtillſchweigendes Uebereinkommen durch ganz Europa für die Regel: „„Ehrfurcht den Täuſchungen!““ Ich tadle dies nicht. Es iſt eine Nothwendigkeit wie eine an-

56.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 28. Dezember 1831.

Ew. Durchlaucht

mögen nun auch gedruckt mit Güte anſehen, was handſchriftlich Ihren Beifall hatte! Die Blätter ſind ganz friſch und noch nicht ausgegeben, werden letzteres aber vor Ablauf der Woche ſein.

Das doppelte Verfehlen von vorgeſtern that mir ſehr leid; und wiewohl doppelt, war es doch kein ganzes, denn ich hatte die Ehre, der Frau Fürſtin aufzuwarten, und meine Frau konnte den Beſuch Ew. Durchlaucht genießen.

Auf baldiges Wiederſehen! Wenn Ew. Durchlaucht des guten, alten, knurrigen und beißigen Börne genug haben, bitte ich mir ihn zurück; es iſt wundershalber noch immer Nachfrage nach ihm.

Verehrungsvoll und gehorſamſt

Varnhagen.

57.

Pückler an Varnhagen.

Berlin, den 2. Januar 1832.

Seit zwei Tagen krank und im Bette, habe ich Zeit zum Leſen gehabt, und ſende hiebei mit vielem Dank die geliehenen Bücher zurück. Mein letzter Ausgang war am Sylveſterabend zu Ihnen, um zum neuen Jahre zu gratuliren. Das Thor wollte ſich mir aber nicht öffnen.

Ich lege den Büchern auch die engliſche Ueberſetzung ihres protégé bei, die doch ein wenig zu ſtark das Original beſchnitten, und zuweilen auch nicht verſtanden hat. Auch iſt der Titel abſcheulich gemein.

Herzlich der Ihrige

H. Pückler.

dere. Damit aber ſchaffet man nichts; man ſtirbt nur noch nicht. Dieſe Vereinsmünze der Täuſchungen hat, wie anderes Papiergeld, Kurs unter den Gläubigen, aber keinen unter denen, die nicht daran glauben. Was im Jahr 1827 zu London und im September 1829 zu Konſtantinopel die Türken retten hieß, war eigentlich nichts anders als ſie zu Grunde richten. Was man im Jahr 1831 die Weisheit des Sultans nannte, war eigentlich nichts als deſſen Thorheit. Solche quid pro quo werden wir unfehlbar wieder erleben, und ſo kann es kommen, daß unter den heroiſchen Mitteln, die man ihm zur Rettung eintrichtert, der Kranke ſeinen Geiſt aufgibt. Er war nicht zu retten, wird man dann ſagen, und das wird abermals ein Lehrſatz ſeyn, nicht wahrer als die andern. — Ich weiß nicht, was Sultan Mahmud thun wird. Wäre ich an ſeiner Stelle, ich würde Mehemed Ali als meinem erſten Diener die Hand reichen, unbekümmert darum, was man in London oder Petersburg dazu ſagen mag. Ihn zur Seite, in wenig Jahren, würde mir nicht bange ſeyn, dem Reiche eine Organiſation zu geben, die mir auf eigenen Füßen zu ſtehen erlaubte und die Laſt fremden Schutzes von mir nähme. Dann aber würden die redlichen Freunde der Pforte mir die Hände küſſen für den Entſchluß, den ſie zweifelsohne vorher nach beſten Kräften bekämpft, verläſtert und verdammt hätten. Der wahre Weg der Rettung geht durch die Verſöhnung. Es iſt möglich, denn Mehemed Ali iſt weder in unſern Salons erzogen, noch in den Straßen von Paris. Er iſt ein Türke, und dreißig Jahre ſeines Lebens liegen vor uns."

„Da Sie die Abſicht, haben nach Aegypten zu gehen, ſo nehmen Sie meinen Rath. Werfen Sie von ſich Alles, was Sie über den heutigen Zuſtand des Landes und ſeiner Verwaltung geleſen haben, das Wahre wie das Unwahre. Sie wagen nichts dabei. Von der früheren Geſchichte behalten Sie bloß die unverwiſchbaren Umriſſe, die unbeſtreitbaren Thatſachen. So ausgerüſtet treten Sie ein und laſſen Land und Menſchen auf Sie wirken. Betrachten, ich möchte ſagen, erfahren Sie Klima und Natur des Bodens, wie die daraus hervorgegangenen Menſchen. Geben Sie ſich Rechenſchaft über das ſeit Jahrtauſenden Stabile, ſo wie über das Schwankende in den Inſtitutionen dieſes Landes. Betrachten Sie den Araber, den ackerbauenden, ſo wie den wandernden. Lernen Sie kennen, was ſeit zwanzig Jahren geworden iſt, was es verſpricht und wodurch es ſich hält. — Dann ſchauen Sie ſich eben ſo unbefangen in der Türkei um, mit gleichem Haſſe gegen Phraſen und Lügen, mit gleicher Liebe zur Wahrheit. Die Schlüſſe überlaſſe ich nachher Ihnen.“

„Machen Sie ſich aber gefaßt auf Verläumdung, ſo wie Sie ſich ausſprechen. Unterſtehen Sie ſich zu ſagen, Mehemed Ali habe Sie freundlich empfangen, ſein Geſpräch habe Sie erfreut, er habe durch Wort und That auf Sie den Eindruck eines groſſen Mannes gemacht (und Sie werden dieſem Eindrucke nicht entgehen), geſtehen Sie, daß Sie ſein Syſtem für dasjenige halten, aus welchem dem Lande eine große Zukunft hervorwachſen kann, dem Reiche die natürlichſte Stütze u. ſ. w., ſo wird man Sie einen Blinden, einen Beſtochenen, einen Lobhudler der Tyrannei, einen Feind der Pforte, einen Anhänger Mehemed Ali's ſchelten. Kleiden Sie ſich in Beſcheidenheit — es nützt nichts. Wagen Sie nur den geringſten Zweifel daran zu äußern, daß neben der europäiſchen Staatsweisheit, die in Algier und Griechenland freilich nicht ganz fehlerloſe Experimente gemacht hat, alle Erfahrung, alles Wiſſen und Wollen Mehemed Ali's rückſichtlich Aegyptens nicht ein Stäubchen wiegt, ſo fallen Sie in den Bann. Wagen Sie zu ſagen, daß Sie Mehemed Ali's Finanzen nicht für erſchöpft, ſeine Armee für wenigſtens ſo gut als die des Sultans, ſeine Flotte für brauchbar, Ibrahim nicht geradezu ausſchließend für einen Saufbold, Mehemed Ali ſelbſt nicht für einen Mann halten, der an der Schnur einer Pariſer Depeſche läuft, ſo werden Sie übel angeſehen werden bei den Freunden der Pforte. Ja die Freunde der Pforte! Es kommt bloß darauf an, daß man ſich über das Wort verſteht. Im Jahr 1831 ſagten die Freunde: „„Sultan, wenn Du den Fuß hebſt, trittſt Du den Verräther nieder!““ — Die Feinde aber ſagten: „„Greifſt Du an, Sultan, ſo wirſt Du geſchlagen und bringſt das Reich an den Abgrund. Gib ihm die Hand und Du wirſt ſtark.““ — Aber laſſen wir das. Es iſt ein unangenehmes Kapitel, ſo recht für das „„office for strange affairs““ gemacht, wie ein Franzoſe das foreign office zu benennen pflegte. Denken Sie darauf was ich Ihnen ſage, die carrefours und culs de sac Europa's werden Ihnen ſeltſam vorkommen, nachdem Sie einmal ein Stück Orient durchwandert haben.“

Nach dergleichen hiſtoriſchen und politiſchen Kreuzzügen wandten wir uns am ſpätern Abend zu einer Lektüre des Fauſt. Mir wurde dieſe Rolle zugetheilt; unſer Wirth las den Mephiſtopheles; ſeine Gemahlin mit lieblicher Naivetät Gretchen, und Lorenzo den Wagner. Einige andere Herren übernahmen die Nebenrollen, denn an mehreren Exemplaren fehlte es nicht, und ſo gewann das Ganze die Aehnlichkeit einer theatraliſchen Vorſtellung, in der freilich Publikum und Darſteller Eins waren, wie wir in ſo manchen andern Weltſchauſpielen Richter und Partei auch oft in denſelben Perſonen vereinigt ſehen. Man könnte ſich folglich denken, daß wir uns gegenſeitig lobten und ſehr zufrieden mit einander waren, — wir hatten aber Alle dazu ſchon einen zu philoſophiſchen Anſtrich, ſchon ſelbſt zu viel gekoſtet von der Leibſpeiſe der Schlange, mit der ſie unſere Mutter verführte. Herr von Prokeſch, obgleich einer der vortrefflichſten Vorleſer, die ich kenne, erklärte geradezu, Mephiſtopheles könne gar nicht geleſen werden, denn welcher Menſch wolle ſich am Ende unterfangen, den Teufel richtig zu ſpielen, eben ſo wenig, wie es der Kunſt je gelänge, Gott abzubilden. Ich bin nicht ganz dieſer Meinung, weder für Gott noch Teufel. Es kommt nur auf die Vorſtellungsart von ihnen an. Den abſtrakten Gott der Philoſophen können wir freilich in keine Form faſſen, aber den Alten gelang es doch, *ihre* Götter, als bloße *menſchliche* Ideale, vollendet darzuſtellen. Und ſo menſchlich gedacht, und *abſichtlich* ſo gezeichnet, iſt auch Göthe's Mephiſtopheles, weil der Teufel eben nur ſo dem taktreichen Dichter überhaupt zugänglich war. Ich glaube alſo, daß, in dieſem Sinne ihn behandelnd, es ſehr wohl möglich ſey, den Göthe'ſchen Mephiſtopheles zu agiren wie vorzuleſen, obgleich ich bis jetzt noch Niemand angetroffen, der das mir vorſchwebende Ideal erreicht hätte. — Denn eine ungeheuer ſchwere Aufgabe bleibt es immer. Man würde übrigens nur zwei Dinge dabei zum Grunde zu legen haben: 1) die eigene Natur des Teufels, welche, nach menſchlicher Vorſtellungsfähigkeit, in höhniſchem Ingrimm, Unruhe, und wie Göthe ihn (beſonders im zweiten Theil) gezeichnet, in einer gewiſſen Gemeinheit, nicht der Form und äußeren Erſcheinung, aber wohl der tiefen Verderbtheit der Geſinnung und höchſter innerer Unſittlichkeit beſteht, der es jedoch nicht an einer gewiſſen Jovialität fehlt. Der Teufel ſpricht im erſten Theil mit Luſt von den Freuden des Blocksberges, und am Ende des zweiten verliebt er ſich gar auf die unanſtändigſte Weiſe in einen männlichen Engel. Er iſt alſo nicht leidenſchaftslos, inſofern die Sinnlichkeit im Spiele iſt, mit Einem Worte: menſchlich, aber dies, wie es auch ſeine übrigen Eigenſchaften ſind, als Klugheit, Feſtigkeit, Ausdauer, Impaſſibilität, edle Frechheit u. ſ. w. immer in höchſter Potenz, und dazu idealiſch ſchlecht; 2) iſt die angenommene Natur, um Fauſt zu verführen, wohl zu berückſichtigen, welche ihre gewinnenden Seiten haben muß, denn von einer Geſichter ſchneidenden Fratze, die mit jeder Miene und jedem Wort deutlich ausſprechen will: „Ich bin der häßliche, fürchterliche Teufel,“ damit weder Fauſt noch das Publikum dies je einen Augenblick vergeſſe, wie ich mich noch z. B. vom ſeligen Devrient mit wahrem Ekel geſehen zu haben erinnere, — von einer ſolchen Karrikatur läßt man ſich nicht verführen, und ſo tritt kein ſchlauer Teufel auf. Schon Heine machte uns darauf aufmerkſam, daß die äußere Form eines liebenswürdigen Diplomaten weit beſſer dazu paſſe, und ich habe wirklich einen ſehr berühmten Mann gekannt, der, ſelbſt mit dem hinkenden Fuße verſehen, alles Erforderliche dazu beſaß, und den ich nie betrachten konnte, ohne mich über dieſe vollkommene Mephiſtophelesmaske zu freuen; ich meine den Herrn von Talleyrand.

Dieſer hinkende Fuß des noch jungen, eleganten Kavaliers, wie ihn Göthe auftreten laſſen will, gibt uns auch den klarſten Wink über die moraliſche Darſtellung. Das liebenswürdige Aeußere, die Bonhomie ſcheinbarer Wahrhaftigkeit und völliger Offenheit, trotz aller beißenden Satyre, der eben ſo geiſtreich als höhniſch ſcherzende, aber dabei ganz vertrauliche Ton, ſind die Maske, hinter der doch zuweilen der hinkende Fuß, nämlich die wirkliche Teufelsnatur vollſtändig hindurchblitzt, wie ein Wetterleuchten am noch ſcheinbar unbewölkten Horizont.

Darin liegt die große Schwierigkeit, welcher ſich dann noch die materielle zugeſellt, daß der Teufel weder falſch leſen, noch anſtoßen, noch ſich verſprechen darf, ohne ſogleich alle Illuſion zu ſtören. Es iſt daher die genügende Verkörperung des Mephiſtopheles darzuſtellen, allerdings eine der ſchwierigſten Aufgaben, aber, meines Erachtens, dennoch keine unlösbare.

Was nun uns betrifft, ſo waren wir Alle zwar ſehr weit von der Vollkommenheit entfernt, aber ich habe es ſchlechter gehört, und wenigſtens genoßen wir den Dichter mit Wonne. Gewiß aber iſt es, daß dieſen, beſonders den dramatiſchen, eine gute Darſtellung erſt völlig komplettirt und ſeine ganze Wirkung auf uns bis zum höchſten Punkte ſteigert, weil zu dem ſo ſchwachen und mangelhaften Mittel, das dem Autor für ſeine Schöpfung allein zu Gebote ſteht — die Sprache — nun erſt das Organiſche einer wahren Lebendigkeit hinzugefügt wird. Einige der Hauptcharaktere Shakeſpeare's gingen mir, wie eine neue Welt, erſt in der Verkörperung durch große

Schauſpieler auf, und nicht eher verſtand ich den Dichter ganz, als bis ich ſeine heraufbeſchworenen abgeſchiedenen Geiſter von neuem hatte Menſchen mit Fleiſch und Blut werden ſehen.

Als wir hiermit geendigt, ward den luxuriöſen Geiſtesvergnügungen dieſes gehaltvollen Tages noch eine ſtrahlende Krone aufgeſetzt. Die reizende Gebieterin des Hauſes ſpielte, ehe ſie uns entließ, als den würdigſten Schluß zum Fauſt, das Finale des Don Juan. Eines Kunſturtheils über dieſe Leiſtung unfähig, kann ich nur ſagen, daß mich kaum je Klavierſpiel ſo befriedigt hat. Dieſe Wiederſchöpfung aus einem Guß, dies Wühlen in den Tönen wie in einem Haufen Perlen, dieſes nachhallende Donnern und Liſpeln der kleinen Hand, dies Entſetzen, dies Entzücken — Alles mußte das Seinige beitragen, einen ſo tiefen Eindruck auf mich hervorzubringen: höchſtes Kunſttalent, inniges Gefühl, tiefes Verſtändniß des unübertroffenen Meiſters, ein vortreffliches Inſtrument, eine ſchöne Frau und ein empfängliches Gemüth. Mit geſchloſſenen Augen lauſchte ich, und im Traum der Nacht noch erklangen mir fortwährend die Zaubertöne wieder.

Den 24ſten.

Der König von Baiern reiſte heute ab, und faſt die ganze Stadt ſtrömte nach dem Pyräus, um ihn noch einmal beim Kanonenlärm zu ſehen, nebſt allem begleitenden Spektakel, dem Militairzug u. ſ. w. Ich war etwas unwohl, was mich jedoch kaum verhindert hätte, hinauszufahren, aber — als ein Sonderling, der ich einmal bin, hatte ich noch einen andern Grund zu Haus zu bleiben. Es war mir ſo romantiſch vorgekommen, den König, dieſe ſo bedeutende Erſcheinung unſers Vaterlandes, hier zufällig am flammenden Parthenon zum erſtenmale geſehen, und eben ſo zufällig am Rednerſtuhl des Demoſthenes, Athen, ſein Meer und ſeine Berge um uns hergebreitet, den letzten Abſchied von ihm genommen zu haben. Ich mochte die elektriſchen Schläge dieſer beiden Pole nicht durch ein nichtsſagendes juste milieu neutraliſiren.

Ein von Lorenzo für mich in der Nähe von Patras erhandeltes Pferd, früher das Eigenthum eines albaneſiſchen Häuptlings, kam heute, nach einer beſchwerlichen Reiſe durch das Gebirge, von Pyrgos hier an, und obgleich Herr von Prokeſch behauptete, es ſey mager wie ein Kanzleigedanke, bin ich doch mit ſeinem aus einer weit beſſern Region herſtammenden Feuer und ſeinen eiſernen Knochen außerordentlich zu-

58.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 5. Januar 1832.

Ew. Durchlaucht

geſtern meine beeiferten Neujahrswünſche perſönlich zu überbringen, gelang mir nicht, und die verſchloſſenen Thüren ließen mich ſogar in dem Zweifel ſcheiden, ob fortdauernde Unpäßlichkeit ſie von innen, oder raſche Wiedergeneſung ſie von außen geſperrt habe. Ich hoffe das letztere, und ſomit wäre einer der vielen Wünſche, für den Augenblick wenigſtens, ſchon einigermaßen erfüllt! Aber ganze Schaaren ſind noch zurück, von Eifer und Herz beſeelt, und der ſchönſten und umfaſſendſten Erfolge begierig!

Wir haben das neue Jahr ſehr angenehm und fröhlich begonnen. Die Geſundheit meiner Frau war den Abend hindurch leidlich, die Stimmungen, eigne und fremde, vortrefflich, für Vergnügen war reichlich geſorgt, und keines theuer erkauft. Wie ſelten darf man ſich ſo rühmen!

Ich ſchreibe dieſe Zeilen nur zur Begleitung der hiebei mit innigſtem Danke zurückerfolgenden Bücher; ich fürchte ſie länger zurückzuhalten. Die Phyſiognomie des Engliſchen gefällt mir doch ſehr; daß man etwas frei mit dem Buche hanthieren würde, war vorauszuſetzen; was und wie es jedoch da iſt, nimmt ſich gut aus, und Ew. Durchlaucht dürfen dem Ueberſetzer nicht gerade zürnen. Ueberhaupt dieſes Schiff wogt nun frank und frei auf allen Meeren, und Stürme werden ihm ſo wenig wie Seeräuber etwas anhaben, deſſen bin ich gewiß! —

Den Ausdruck meiner tiefſten Verehrung wünſche ich der Frau Fürſtin gehorſamſt zu Füßen zu legen, und Ew. Durchlaucht wiederholt der treuergebenſten Geſinnung zu verſichern, in der ich verharre

gehorſamſt

Varnhagen.

frieden. Der Türke hatte es verkauft, weil es ſtatt des gewöhnlichen einen, zwei verdrehte Haarwirbel auf der Stirn hat, was nach der Orientalen Glauben anzeigt, daß es ſeinen Herrn umbringen wird. Es wurde ſogleich, noch müde von der Reiſe, auf einem langen Spazierritt probirt, und übertraf alle Erwartungen. Wir ritten meiſtens queerfeld ein, auf mit loſen Steinen bedeckten Aeckern, bis faſt an den Fuß des Pentelikon. An einer Stelle war hier die Gegend weniger kahl als gewöhnlich, ja wir fanden ſogar eine Wieſe mit hohen und dicht belaubten Pappelbäumen, deren Rinde faſt ſo weiß als die unſerer Birken erglänzte. Die Ruinen einer alten Waſſerleitung verbanden gleich daneben verſchiedene maleriſche Felsſchluchten, und hinter den Gruppen wilder Obſtbäume, die in der Blüthe ſtanden, und den hellgrünen Saatfeldern, welche ſich ihnen anſchloßen, hoben ſich die kahlen dunkelblauen Berge des Hintergrundes doppelt ſchön hervor. Wir aber flogen durch alles dies im ſauſenden Gallop, denn ſchon neigte ſich die Sonne vor uns dem inſelbedeckten Meeresſpiegel zu. Dies war poetiſch, der darauf folgende Abend dagegen überproſaiſch; denn ich ſpielte bei Herrn von Kobell Whiſt bis um drei Uhr nach Mitternacht.

Den 20ten.

Die weiteren poetiſchen Stunden muß ich immer wieder bei Herrn von Prokeſch aufſuchen, deſſen eigene naturverwandte Dichtungen aus dem Orient, die er uns manchmal vorlieſt, ungemein anziehend ſind. Es iſt eine ganz neue, einfache und doch ſo glänzende Welt, die uns in dieſen Gedichten aufgeht, ganz verſchieden von der Auffaſſung der orientaliſchen Dichter ſelbſt, denn ſie ſpiegelt ſich in einem europäiſchen, modernen chriſtlichen Gemüthe wieder, welches dennoch nicht minder, als das der Orientgeborenen, für ihre Schönheit regen Sinn beſitzt, noch ſie weniger tief zu erfaſſen weiß. Und wenn die Wellen der Poeſie und der Muſik verrauſcht ſind, wird nachher immer ein ſo mannigfacher, bunter Teppich leichterer und doch nicht minder feſſelnder Unterhaltung ausgebreitet, daß ich mich nie genug deſſelben erfreuen kann. Bedarf es einer wiederholten Entſchuldigung, auch den Leſer daran Theil nehmen zu laſſen?

Der liebenswürdige Geſandte lebte lange in der Nähe des Feldmarſchalls Fürſten Schwarzenberg, und verließ ihn bis zum Tode nicht. Man kann denken, welche intereſſante Epoche ſich dem geiſtreichen Beobachter hier dargeboten haben muß, wenn das Reſultat auch erſt in langer Zeit dem Publikum bekannt werden mag. Ein auffallendes Zuſammentreffen iſt folgendes. Am 15ten Oktober zog Fürſt Schwarzenberg vor Leipzig, und am 19ten zog er ſiegreich in die Stadt ein. Am 15ten Oktober nur wenige Jahre ſpäter ſtarb er in Leipzig in dem Hauſe des Königs von Sachſen, zu deſſen Entthronung er ſelbſt das Werkzeug war, und am 19ten trug man ſeinen Leichnam in Prozeſſion aus demſelben Thore wieder heraus, das er früher als Sieger durchzogen. Etwas Aehnliches geſchah in Wien mit dem Herzoge von Reichſtadt. Als dieſer in Schönbrunn immer kränker ward, räumte man ihm ein Logis an der Sommerſeite des Schloſſes ein, und placirte ihn, ohne daran zu denken, in dieſelbe Stube und in daſſelbe Bett, in dem ſein Vater gewohnt und geſchlafen, ja vielleicht hier dem erſten Traume von des Sohnes Geburt nachgehangen hatte. Der Prinz ſtarb in dieſem Bett, und an dem Tage ſeines Todes ſchlug der Blitz in einen vor ſeinem Fenſter ſtehenden Obelisk, und ſchmetterte einen goldenen einköpfigen Adler herab, der ſeine Spitze krönte.[1]

Doch um auf den Fürſten Schwarzenberg zurückzukommen, ſo ſtand an deſſen Todtenbette, zu dem mit voller Geiſtesgegenwart Sterbenden heilige, tröſtende Worte ſprechend, außer Herrn von Prokeſch und dem Grafen John Paar, noch ein anderer höchſt merkwürdiger Mann, Wilhelm von Meyern, der Verfaſſer des Dya na Sore, vielleicht der ſeltſamſte und zugleich der edelſte Sonderling unſerer Tage. Noch als Kadet ſchrieb er jenes zu ſeiner Zeit ſo viel Aufſehen machende Buch. Später verließ er den Dienſt und lebte 15 Jahre einſam und nomadiſch im Orient, allein mit und im Schooße der Natur. Sein Leben hätte man überhaupt ein indiſches Blumenleben nennen können, und alle ſeine Anſichten waren nur jener Richtung des menſchlichen Geiſtes zugewandt. Eine Blume zu brechen, irgend eine lebende Organiſation zu zerſtören, blieb ihm jederzeit ſchmerzlich, und er vermied es gern, wo keine Pflicht entgegentrat.

---

[1] Es war alſo ein dem Napoleoniſchen Adler gleichender, kein öſterreichiſcher, der bekanntlich zweiköpfig iſt, und wahrlich die Allegorie gut zu bewähren weiß.

Endlich kehrte er nach Wien zurück, wo er, von allen bedeutenden Familien mit Verlangen geſucht und mit Achtung behandelt, ſich hauptſächlich an die Fürſten von Paar und Kaunitz anſchloß, und dann mit dem letzteren nach Rom und Madrid ging. Er war ſpäter einer der erſten, kräftigſten und unermüdetſten Schöpfer des Landwehrſyſtems in Oeſterreich; im Jahr 1813 aber — ſchon ſeit lange der Familie Schwarzenberg verbunden — folgte er dem Feldmarſchall, vor der Welt im Range eines Hauptmanns, im Privatverhältniß aber als ſein Freund. Er begleitete ihn während der Befreiungsfeldzüge und zeichnete ſich dort mehrfach aus. Unter andern war er es, der am 16ten Oktober bei Leipzig, verſprengt und auf den Thurm von Gautſch geflüchtet, von dort aus dem Feldmarſchall jenen entſcheidenden, hinter den Hügeln von Wachau im Verborgenen vorbereiteten Reiterangriff Napoleons ſignaliſirte, der, wenn er gelungen, vielleicht das Schickſal der jetzigen Welt ganz anders geſtaltet haben würde. Er bekam dafür, wie ſchon bei früheren Gelegenheiten, mehrere Orden, konnte aber nie dazu vermocht werden, je weder dieſe noch dieſſeits des Rheins ſelbſt die Uniform zu tragen (eine Vergünſtigung, die man in meinem Vaterlande gewiß Hannibal ſelbſt nicht geſtatten würde, wenn er etwa als Volontair aus der Unterwelt herauf käme, um die Organiſation der Landwehr in Preußen zu ſtudiren). In Oeſterreich war man nachſichtiger, und der milde Fürſt bemerkte es eben ſo wenig als Meyern ſelbſt, daß auch die altmodiſche Civilkleidung, in der er erſchien, und an deren Wechſel er nie dachte, an mehreren Orten zerriſſen war. Jetzt aber erbarmten ſich ſeine Cameraden des Zerſtreuten, ließen ihm Rock, Weſte und Hoſen anfertigen und dieſe an die Stelle der abgetragenen auf ſeinen Stuhl legen. Meyern ermangelte auch nicht, ſich des neuen Anzugs zu bedienen, ſcheint aber ſelbſt die Veränderung nie gewahr worden zu ſeyn. Als Prokeſch, damals von Wien kommend, ihn zuerſt ſah, fand er den modernen Diogenes in einem prächtigen Palaſt einquartirt, wo man ihm fünf große Zimmer eingeräumt hatte. Aus dieſen hatte Meyern ſorgfältig alle Meubles herausſchaffen laſſen. Herr von Prokeſch wanderte zwiſchen den kahlen Wänden hin, bis er in der fünften Pièce in der Ecke eine Schütte Stroh erblickte, und in der Mitte der Stube einen großen Tiſch, auf den ein Stuhl geſtellt war. Hinter dieſer Vorrichtung ſah er Meyern ſtehend ſchreiben, der, ſo wie er ſeinen Namen hörte, ihn freundlich bewillkommte, mit einem Geſicht, das, nach Prokeſch Ausdruck, deutlich ſagte: Habe mich lieb! Dieſe allgemeine Liebe, mit der höchſten Achtung verbunden, genoß auch er von Jedermann, der ihn kannte, in ſeltenem Grade, und vergebens ſollen ihm in Folge deſſen zu wiederholten Malen bedeutende Poſten angetragen worden ſeyn. Er lehnte dergleichen ſtets ab; ja, ohne ſeine große Anhänglichkeit an den Fürſten Schwarzenberg würde er auch die Stellung, welche ihn mit dieſem verband, nie angenommen haben, und nach dem Orient, wohin immer ſein Sinn gewandt blieb, zurückgekehrt ſeyn. Als ein komiſches Beiſpiel, wie wenig er die am meiſten geſuchten Lorbeeren unſerer Zeit, die Dukaten, zu achten verſtand (ein Umſtand, der ſich nur aus der Vernachläßigung ſeiner frühern Erziehung erklären läßt), möge es dienen, daß, nachdem er zwei Jahre lang ſeine Gage zu faſſen verſäumt hatte, der Hofkriegsrath nach dem Hauptquartier ſchrieb, um ſich zu erkundigen, was es denn für eine Bewandniß mit dem Hauptmann Meyern habe, der noch immer weder ſein Traktament bezogen, noch irgend eine Nachricht deßhalb gegeben habe? Man theilte ihm dies mit. „Mein Gott,“ ſagte Meyern, „es iſt eine ſolche Unbequemlichkeit für mich, die Quittungen auszuſtellen, daß ich mich weiter nicht darum bekümmern mochte. Wenn das nur Jemand für mich beſorgen und auch das Geld verwenden wollte! Denn für mich brauche ich ja nichts.“ Einer ſeiner Freunde, der Graf Johann P..., bot ſich hierauf an, beides ſeinem Wunſche gemäß für ihn zu thun. Es geſchah, Meyern ſelbſt aber wußte für ſich ſelbſt nie mehr als monatlich zwei bis drei Gulden anzubringen. Dem Freunde verblieb das Uebrige zu wohlthätigen Zwecken, doch mit der ausdrücklichen Bedingung von Seiten des Eigenthümers, ihn nie mit einer weitern Berechnung darüber zu behelligen. Meyern war ein Mann von ungeheurer Gelehrſamkeit, voll dichteriſcher Phantaſie und von unermüdlicher Thätigkeit, alles mit einer unglaublichen Milde der Formen, der Denkweiſe und des Ausdrucks gepaart. Selbſt faſt ohne Bedürfniſſe (ſo genoß er z. B., ſeit er aus dem Orient zurückgekommen, obgleich er allen großen Tafeln beiwohnte, nie etwas anderes als Gemüſe), war doch Niemand nachſichtiger gegen die Schwächen ſeiner Mitmenſchen, und ſein Wort war ſo troſtreich, ſo beſchwichtigend, daß Herr von Prokeſch meinte, ſelbſt ein Todesurtheil würde man aus ſeinem Munde mit Ruhe vernommen haben.

Faſt über alle Gegenſtände der Wiſſenſchaft und Kunſt hatte er geſchrieben und beſaß über 15,000 Seiten ſeiner Handſchrift. Die Vernichtung dieſer Manuſcripte iſt tief zu bedauern, und der Kummer darüber, dies einzige Gut, das dem Philoſophen noch in der Welt am Herzen lag, die Frucht unabläßigen Nachdenkens und der Anſtrengung ſo vieler Jahre zu verlieren, ſcheint ſogar ſeinen bald nachher erfolgten Tod, wo nicht herbeigeführt, doch ſehr beſchleunigt zu haben. Zu ſeinem Unglück hatte er nämlich, ſchon vor geraumer Zeit, 30,000 Gulden geerbt, die er beim Banquierhauſe des Grafen Fries niederlegte, und dann nicht weiter darnach frug. Da aber einmal ſein Geld dort war, ſo ſchickte er auch die Koffer mit den Manuſcripten an den Grafen, der ſie in ſeiner Bibliothek aufheben ließ. Bei dem ſpäter darauf erfolgten Bankerott dieſes Hauſes, wo Alles drüber und drunter ging, und alle Effekten für die Gläubiger in Beſchlag genommen wurden, öffnete man dieſe Koffer und der Inhalt ward von unverſtändigen Menſchen als werthloſe Makulatur mit vielen andern Rießen unnützen Papiers verkauft, ehe Meyern, um es zu hindern, Nachricht davon bekam. Ich finde dieſes Ende tragiſch, und um ſo mehr, je ironiſcher es iſt.

Viel wurde auch von Gentz erzählt, ſeinem hohen Geiſte, ſeiner Originalität, ſeinem wichtigen Wirken und ſeiner liebenswürdigen Kindlichkeit. Doch erinnere ich mich, von Andern gehört zu haben, daß er mehr die Eigenſchaften des Denkers und gewandten Schriftſtellers als die des Selbſthandelns und kräftigen Eingreifens der That beſaß. Er beurtheilte die Geſchäfte mit dem Blicke eines Adlers, war aber kein Mann der Ausführung, und dazu, trotz ſeines großen Verſtandes, faſt das Opfer der ſeltſamſten Myſtificationen im Privatleben.

Er liebte den Sinnengenuß jeder Art, und wußte ihn überall mit Kunſt und Schönheitsſinn zu raffiniren. So war er, gleich Friedrich dem Großen, ein großer

Verehrer des guten Eſſens, eine Diſpoſition, die zu verdammen ich weit entfernt bin. In den letzten Jahren ſeines Lebens ſuchte er täglich Erholung im Umgang mit Fanny Elsler, deren Schönheit ihn vielleicht noch weniger anzog, als die hohe Natürlichkeit und graziöſe Ruhe ihres Weſens. Er hatte ihr eine reizende Wohnung eingerichtet, in der eine Stube, mit Pracht und im feinſten Geſchmack ausgeſchmückt, alle Tage mit ganzen Pyramiden friſcher, ſorgfältig gewählter Blumen beſetzt ward. Dies nannte er ſein Portici, und wenn die Arbeiten des Tages vorüber waren, kam er gewöhnlich mit einem Freunde, meiſtens mit Herrn von Prokeſch (der damals im Kabinet des Fürſten Metternich mit ihm arbeitete) erſt um Mitternacht dorthin, um in dieſem lieblichen Sorgenfrei die Journale, Bücher, Brochüren u. ſ. w., von denen er amtlich Notiz zu nehmen hatte, durchzugehen. Sobald ſich die Herren niedergeſetzt, kam Fanny, im verführeriſchen Negligee, und brachte Mokkakaffee herein, um die Leſer wach zu erhalten, worauf ſie entweder, nach wenig gewechſelten Worten, ſogleich wieder verſchwand, oder auch, ſich mit weiblicher Arbeit beſchäftigend, ſtill in eine Ecke ſetzte. Einmal fuhren beide genannte Herren im Winter dahin, und ſprachen unterwegs von der Unſterblichkeit der Seele, die Gentz

59.

Pückler an Varnhagen.

Berlin, den 5. Januar 1832.

Verehrteſter Freund,

Wir waren wirklich beide geſtern zum erſtenmal wieder ausgeflogen, ich mit friſch gefärbten Haaren zu einem Diner, Lucie mit befreiter Bruſt in die friſche Luft. Uebrigens halten Sie meine Unpäßlichkeit nicht etwa für eine Schulkrankheit, ich bin wirklich drei Tage nicht aus der Stube gekommen.

Haben Sie doch die Güte, mir Ihre früheren Erzählungen gütigſt zu überſenden. Ich ſelbſt ſchicke noch ein Ihnen zugehöriges Blatt zurück, und bitte, wenn es der Mühe werth iſt, um die Fortſetzung.

Die ſo ſehr gütig verlangte Auskunft über mein leider ſo erbärmlich unbedeutendes Leben kann ich wohl nur von Muskau aus liefern, weil mir aus dem Kopf gar keine Daten gegenwärtig ſind. Hat es denn Eile?

Es wird ganz des Zaubers Ihrer Feder bedürfen, um einen ſo wirklich gar zu nichtsſagenden Stoff genießbar zu machen.

Jovis in Weimar antwortet nicht, hoffentlich iſt es nur, weil er es nicht der Mühe Werth hält, und nicht, weil er ungehalten iſt über die Mücke, die ſich unterſtanden um ſein Licht herumzuſummen.

Schefer dringt in mich, noch einen fünften Theil als Nachtrag der Briefe zu liefern.

Mir iſt aber dieſe Speiſe jetzt ſo zum Ekel geworden, daß es mir unmöglich in jeder Hinſicht wäre, dieſem Verlangen zu genügen.

Etwas Neues will ich aber gern verſuchen, obgleich ich vielleicht beſſer thäte, mich mit einem ganz unverdienten Glücksfall zu begnügen, als, in Hoffnung auf einen neuen Sieg, vielleicht nur eine ſchmachvolle défaite zu erleben. Es kummervoll bezweifelte und Prokeſch vertheidigte. Auf dem Joſephsplatz angekommen, wurde Gentz durch das Raſſeln des Wagens geſtört, und rief haſtig dem Kutſcher zu, ſtill zu halten. Jetzt ſprachen ſie noch eifriger fort, der Gegenſtand ergriff Gentz immer heftiger, welcher zuletzt in Thränen zerfloß, und ſo dauerte die Unterhaltung in der kalten Dezembernacht ununterbrochen über zwei Stunden fort, bis Gentz, endlich ſich beſinnend, wo er ſey, dem Kutſcher wieder weiter zu fahren befahl. Dießmal fanden ſie die arme Fanny weniger ruhig als gewöhnlich, und in nicht geringer Angſt über ihr unerklärlich langes Ausbleiben. Gewiß hatte ſie dabei mehr an die Gebrechlichkeit der Körper, als an die Unſterblichkeit der Seele gedacht.

Ein ungariſcher Edelmann, der gegenwärtig war, theilte uns noch andere pikante Anekdoten über Gentz mit. Das hier Nacherzählte erſchien mir eben ſo beluſtigend als charakteriſtiſch.

Dem Fürſten Metternich, ſagte der Ungar, fehlt das Organ der Gourmandiſe gänzlich, was dagegen in Gentz bekanntlich glänzend ausgebildet war, in Folge deſſen er oft bittere Seelenſchmerzen an der Tafel des Fürſten erlitt, die damals, wie es ſcheint, nicht zu den beſten in Wien gehörte. Einigemal beobachtete ich ihn eine ganze Zeit lang mit ſtets ſteigendem Intereſſe, wie er unmuthig zuerſt einen Teller nach dem andern wegſchob, dann nach und nach immer ſchweigſamer und düſterer wurde, bis ihm die Stirnader langſam anſchwoll und ſein Zuſtand zuletzt in den eines wirklichen tragiſchen Zornes überging. Jetzt bedurfte er der Worte, und mit Ingrimm fragte er ſeinen erſtaunten Nachbar: „Iſt Ihnen je ein elenderer Koch vorgekommen? — nein, es iſt hier nicht mehr zu eſſen!“ Da auch dieſer Ausfall nicht bemerkt wurde, rief er zuletzt mit vor Erbitterung zitternder Stimme, ſo laut, daß es der Hausherr über den ganzen Tiſch hinüber hören mußte: „Aber das iſt ja eine ganz unverantwortliche, eine ganz unverſchämte Speiſe!“ Der Fürſt, den dieſe Scene ungemein ergötzte, verfehlte nicht, mit größter Milde und Heiterkeit ſeinen Koch zu entſchuldigen, und ſeine eigene Unwiſſenheit in dieſem Fach zu beklagen, bis Gentz ſich gradatim beruhigte und wahrſcheinlich darauf dachte, wie er ſeine irritirten Nerven durch ein beſſeres Souper wieder in's Gleichgewicht bringen könne.[1]

---

[1] Ich vermuthe daß bei dieſen Vorfällen entweder eine neue Myſtification des armen Gentz zum Grunde lag, oder der Fürſt Metternich ſeitdem mehr auf einen guten Koch hält als früher, wenigſtens bin ich (der als ein kläglicher Laie in der

Zwei originelle Aeußerungen, deren ſich Gentz häufig zu bedienen pflegte, ſind folgende:

„Schmeichelt mir," ſagte er zu ſeinen Freunden, „ich bitte Euch, ſchmeichelt mir, ſo viel Ihr könnt, Schmeichelei thut wohl!"

Und blaſirt, wie er ſeyn mußte, rief er oft mit wahrer Sehnſucht im Blicke aus:

„O Gott! gebt mir doch etwas Aezendes, gute Leute, damit es mir den faden, alltäglichen Geſchmack aus der Seele entferne!"

Die Formen der Wiener Geſellſchaft ſcheinen viel freier und vor Allem natürlicher, als die unſeres linkiſchen Nordens zu ſeyn. Wenigſtens äußerte man ſich in dieſem öſterreichiſchen Hauſe ſtark über die bei uns noch immer ſo ſtreng verlangten ſervilen Ausdrücke, wie: Allerhöchſt, großmächtig, höchſt und hoch, befehlen, ſtatt einladen u. ſ. w., mit denen man ſich, wie man

---

Politik, von den großen Staatsmännern wenig mehr als ihre Diners zu beurtheilen verſteht) noch jetzt ſehr erbaut von der excellente chère, die dermalen an des Fürſten Tafel herrſcht; und ich muß ſogar dankbar rühmen, daß er auch mit ſeinem über alles Lob erhabenen Johannisberger gegen meine Wenigkeit ſich gar oft nichts weniger als ſparſam gezeigt hat, wovon ihm zuweilen das Gegentheil im Scherze vorgeworfen worden iſt.

Anmerk. des Herausgebers.

behauptete, bei den einfachen öſterreichiſchen Prinzen und Machthabenden nur lächerlich machen würde. Man erwähnte hier beſonders der liebenswürdigen Bonhomie des Kaiſers Franz, und Jemand erzählte, einmal habe ihm der Kaiſer nach einer lebhaften und ihn intereſſirenden Unterhaltung freundlich mit den Worten die Hand gedrückt: „Nu, ich dank' auch ſchönſtens für die lange Audienz!“

Fünftes Kapitel.

Beginn eines geheimnißvollen Liebesabenteuers.

„Ein Buch iſt jedes Weiberherz
„Mit gar geweihten Lettern
„Die meiſten Männer leſen's nicht,
„Sie wollen bloß d'rin blättern."

Der Humoriſt.

Athen, den 1ſten April.

Ich habe eines Umſtandes noch nicht erwähnt, der nach dem früher Vorgefallenen für mich nicht ohne Wichtigkeit iſt, obgleich ſtarke Geiſter darüber lächeln werden. Schon am zweiten Tage nach meiner Ankunft in Athen verſchwand mein Schutzgeiſt Norma! Da indeß das kleine Thier ſich ſchon ſo oft entfernt, und immer von ſelbſt wieder gekommen war, ſo achtete ich wenig darauf, und erwartete ohne Unruhe auch dieſsmal ſeine baldige Wiedererſcheinung. Doch habe ich bis heute nie wieder etwas von ihm vernommen, und muß es jetzt wohl als definitiv verloren betrachten. Bedauern kann ich es nicht ſehr, denn ſo viel Dank ich dem ſeltſamen Geſchöpfe auch ſchuldig bin, mag ich doch nicht leugnen, daß ſein Anblick immer etwas Unheimliches für mich hatte; und wäre es wirklich — wer aber kennt die Geheimniſſe der Natur und ihrer unſichtbaren Kräfte hinlänglich, um darüber abzuſprechen — wäre es wirklich möglich, daß dieſes untergeordnete Weſen von einer dunkeln Macht mir zum Schutze beigeſellt worden ſey, ſo darf ich vorausſetzen, daß die Zeit vorüber iſt, wo ich dieſes Schutzes bedurfte. Ich begnüge mich daher gern mit meinem harmloſen Francis, der zwar länger als ich um Norma trauerte, jetzt aber, wieder luſtiger und drolliger als je, auch hier die Gunſt aller Damen erobert, und Eintritt in die vornehmſten Zirkel erlangt hat. Ich hoffe, daß die Herren Recenſenten (die mich ſchon keinen Biſſen in Ruhe mehr eſſen laſſen wollen) mir nicht auch die Liebhaberei an dieſem liebenswürdigſten aller Schooßhunde mißgönnen werden. Wäre dies dennoch der Fall, ſo rufe ich hier feierlich den Beiſtand des ſchönen Geſchlechts an. Die ſanften liebevollen Frauen mögen meine Vertheidigung übernehmen, und gewiß bitte ich bei ihnen nicht umſonſt. Ach, es gibt Eine, die in dieſem Punkt mich ſchon erhört hat; könnte ich nur daſſelbe von allen andern Punkten ſagen, die jetzt meiner Einbildungskraft vorſchweben! Auch Du, freundlicher Leſer, wenn Du aufmerkſam warſt, weißt ſchon von ihr, der fremden, lieblichen Frau, die zarten weißen Glieder ſtets in Schwarz gehüllt, Du ſahſt ſie zwar nur einmal flüchtig im Vorübergehen in der Grotte des Stadiums, ich aber —

Doch ich muß weiter ausholen! Meine Neugierde war ſchon damals durch den erſten Anblick der Unbekannten, ich begriff ſelbſt nicht warum, lebhaft gereizt worden, und einige Tage nachher begab ich mich von neuem, faſt mechaniſch, an denſelben Ort, der nur eine Viertelſtunde von der Stadt entfernt iſt. Ich konnte kaum ernſtlich glauben, ſie dort wieder anzutreffen, auch fand ich die Grotte leer, doch ſchien mir eine innere Stimme zuzuflüſtern: Verliere die Geduld nicht zu ſchnell! Es war am 11. März, einem Freitag, wo ich ſie zum erſtenmal geſehen, und erſt geſtern fiel es wie ein Lichtſtrahl in meine Seele, daß ich denſelben wiederkehrenden Tag und dieſelbe Stunde wählen müſſe, um die Fremde wiederzufinden, die ich nicht aus meinen Gedanken verbannen konnte. Mit klopfendem Herzen, denn meine Phantaſie war ſchon in voller Regung, überſchritt ich daher heute den Ilyſſus — und die holde Ahnung trog mich nicht.

Wieder ſaß wirklich an derſelben Stelle die ſchwarzverhüllte Geſtalt in der Grotte, doch däuchte mir, ſie werde in demſelben Augenblicke, als ich ſie gewahr ward, von einer andern Perſon verlaſſen, die indeß ſo ſchnell entſchwand, daß ich weder zu erkennen im Stande war, ob es ein Mann oder eine Frau geweſen, noch überhaupt mit völliger Gewißheit zu entſcheiden vermochte, ob ich mich nicht ganz und gar getäuſcht und nur der Schatten eines entfernten Gegenſtandes dort vorüber geglitten ſey.

Es wäre unhöflich geweſen, die fremde Dame zu ſtören, und ich zögerte noch ungewiß. Da half mir Francis aus der Verlegenheit, denn kaum bemerkte er ſie, als er auf ſie zuſprang, und ſobald er den Saum ihres Kleides nach Hundeart beſchnüffelt hatte, eine Freude äußerte, wie ſie dieſe Thiere ſonſt nur beim Wiederfinden alter Bekannten zu zeigen pflegen. Er ſchmiegte ſich zu ihren Füßen, ſprang dann hoch an ihr empor, und den Augenblick nachher ſaß er ſchon auf ihrem Schooße. Auch ſie nahm erfreut dieſe unerwarteten Liebkoſungen des niedlichen Geſchöpfes auf, welche ſie übrigens aus einer tiefen Träumerei geriſſen zu haben ſchienen. Ein Buch, in dem ſie wahrſcheinlich vorher geleſen, lag neben ihr auf dem Steinblock, und ſie war ſchon wieder in nachdenkendes Sinnen zurückgeſunken, als ich mich ihr zögernd näherte. Es wäre mehr als ungeſchickt geweſen, wenn ich nicht von der Zudringlichkeit meines Hundes Gebrauch gemacht hätte, um ihm jetzt ſelbſt ſo weit als möglich nachzuahmen. Ich faßte mir alſo ein Herz, und ſchleunig herantretend, entſchuldigte ich Francis Unart in den höflichſten Ausdrücken, die mir beifallen wollten, wozu ich mich der franzöſiſchen Sprache bediente, die ja beinahe überall jetzt verſtanden wird. An dem Accent der Antwort bemerkte ich jedoch mit freudiger Ueberraſchung, daß ich eine Deutſche vor mir habe, und ihr Lächeln, welches ſie vergebens zu bemeiſtern ſuchte, ſchien anzudeuten, daß ihr weder meine Perſon ganz unbekannt, noch ſelbſt mein Beſuch vollkommen unerwartet ſeyn mochte. Demungeachtet nahm ſie im Anfang meine Bemühungen, die Unterredung zu beleben, mit viel Kälte und Reſerve auf, doch entzückte mich auch dabei die Anmuth ihres ganzen Weſens, während ihre mackelloſe Schönheit mich in das ſüßeſte Staunen verſetzte. Nie habe ich einen transparenteren, obgleich etwas bräunlichen Teint, und ausdrucksvollere Augen geſehen. Die langen ſeidenen Wimpern bedeckten ſie zwar gewöhnlich wie mit einem Schleier, doch, wenn ſie aufblickten, brannte eine feuchte Gluth in ihnen, welche, wie ein magiſches Licht, die ganze Höhle zu erhellen ſchien. Sie trug den griechiſchen Fes, und volle ſchwarze Haare quollen in glänzenden Locken daraus hervor — ach, über einen Hals und Buſen, den Venus ſelbſt beneidet haben würde. An dem ſchmalen, ſanft zugeſpitzten rechten Zeigefinger ihrer kleinen Hand trug ſie einen einzigen ſchwarzen Ring mit einem großen, funkelnden Solitair, was ich erſt gewahr ward, als ſie den Handſchuh auszog, um Francis zu ſtreicheln, und dann, dieſen in die Höhe hebend, einen ſo zärtlichen Kuß ihrer Purpurlippen an den kleinen Unempfindlichen verſchwendete, daß vor Entzücken und Begehrlichkeit alle meine Pulſe zitterten.

Sie mochte wohl merken, was in mir vorging, und ließ mich jetzt, um den Triumph weiblicher Eitelkeit zu vollenden, ihr Füßchen ſehen. Gott, welch ein Fuß! Ich will nichts weiter davon ſagen, denn ihm volle Gerechtigkeit widerfahren zu laſſen iſt unmöglich. Nur ſo viel behaupte ich, daß ein ſchöner Fuß nicht dem andern gleicht, denn es gibt deren, die Phyſiognomie beſitzen, und ſolchen iſt gar nicht zu widerſtehen. Ich aber bin impreſſionable, und mit geht aber hiermit wie mit anderem. L'appétit vient en mangeant, und das noch zu verdienende Baare lockt auch in unſerem induſtriellen Zeitalter[1]

Den von Ihnen größtentheils condemnirten Zuſatz habe ich ganz unterdrückt, denn Sie haben vollkommen recht, es wäre ein hors d'oeuvre.

Herzlich und dankbar der Ihrige

H. Pückler.

60.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 5. Januar 1832.

Ew. Durchlaucht

ſende ich eiligſt, um den Boten nicht zu lange warten zu laſſen, das beifolgende Schlußblatt der ſchlechten Anzeige, ſo wie den ſchon zur Rückgabe zurechtgelegten und mir gerade in die Augen fallenden Brief aus Baden. Wegen alles anderen iſt mündliches Geſpräch nöthig. Die Lebenspunkte werden ſich hier ſogleich ergeben, und bedarf es ſo genauer Angabe nicht, ſondern nur ſolcher, die Sie beſtimmt wiſſen.

Meine Erzählungen habe ich nur mit meinen Gedichten zuſammengebunden zur Hand, indeß ſteht das Geſammte hier zu Dienſt!

Ich lege die „Sterner und Pſitticher“ und die Blätter von Rahel dazu. Glück auf zu allem.

Wir freuen uns ſehr, daß Sie beide wieder geneſen ſind, und meine Frau insbeſondere, die der Fürſtin gern die

---

[1] Anmerkung von Pückler: Die Fürſtin, die mir eben über die Schulter ſieht, ruft aus: Fi, wie revoltant! und behauptet, daß ich ſie immer in der Welt für geſund auspoſaunte, wenn ſie auch noch ſo leidend wäre.

Anakreon der Meinung, daß man zum Lieben nie zu alt ſey, ſelbſt wenn dem dunkeln Haar ſich ſchon vor der Zeit einiges Silber beigemiſcht haben ſollte. Dies ſind manchmal Trophäen, die auf Erfahrung deuten. Die Weiber aber ſind voll Eigenſinn. Sie lieben bald am einen, bald am andern Ende, und gönnen ihre Gunſt wohl oft noch ſonderbaren Launen. Darum, wer nur noch ſelber heiße Liebe fühlt, verzweifle nicht! Freundſchaft beginnt, Vertrauen folgt, Beharrlichkeit gewinnt und — Gelegenheit macht endlich Diebe. Je mehr das Eis des Fremdſeyns zwiſchen uns ſchmolz, deſto liebenswürdiger ward das ſchöne Weib, und als nach einer ſchnell vorüber geſchwundenen halben Stunde eine Dienerin erſchien, um ihre Gebieterin abzuholen, wußte ich genug von ihren Verhältniſſen, um wenigſtens über die nächſte, ſichere Fortſetzung der begonnenen Bekanntſchaft beruhigt zu ſeyn. Das Nachſtehende erfuhr ich aus ihrem eigenen Munde. Sie war von einer deutſchen Mutter geboren, wie ſie mir ſagte, doch hatte ſie zeitig ihr Vaterland mit den joniſchen Inſeln vertauſcht, und ſich dort mit einem Griechen verheirathet, den ſie auf manchen ſeiner Fahrten im Orient begleitete. Sein Name war Namor, der ihrige Sara. Sie wohnte in einem kleinen Landhauſe im Olivenwalde, der ſich von Patiſſia bis zum Pyräus erſtreckt, jetzt ganz allein mit weniger Dienerſchaft. Ihr Mann war auf einer Handelsreiſe abweſend, und befand ſich, wie ſie vermuthete, in dieſem Augenblick in Conſtantinopel. Mit großer Mühe erhielt ich die Erlaubniß, ſie zu beſuchen, doch forderte ſie mir ſonderbarerweiſe mein Wort ab, nie an einem andern Tage als am Freitag zu kommen.

„Der Weg zu mir iſt etwas ſchwer zu finden,“ fuhr ſie fort, „aber dicht bei dem Monument des Lyſikrates befindet ſich ein Haus, das mit einem rothen Kreuze bezeichnet iſt. Sie werden dort jeden Freitag Abends nach Sonnenuntergang, wenn Sie dreimal an die Thüre klopfen, und der dann heraustretenden Perſon das Wort „mavro“ zuflüſtern, einen zuverläßigen Führer zu mir finden. Doch bitte ich, dieſen nicht mit Fragen zu beläſtigen — da er ſtumm iſt, und ihn zu entlaſſen, ſobald Sie in der Umgebung meines Hauſes angekommen ſind. Zur Rückkehr können Sie ſicher ſeyn, ihn immer an derſelben Stelle, wo Sie ihn verließen, wieder anzutreffen. Gründe, die ich Ihnen jetzt nicht auseinander ſetzen kann, machen alles dies nothwendig.“ Da ich den bezeichneten Tag bekanntlich ſcheue, und es ſehr hart fand, ſie nur einmal in der Woche zu ſehen, verſuchte ich Alles, ſie andern Sinnes zu machen, doch vergebens; und als ſie ihr liebliches Geſichtchen endlich in ernſte Schmollfalten zuſammenzuziehen begann, und mit Kälte ſagte: nach reiflicher Ueberlegung ſehe ſie ein, daß ſie ſchon eine Thorheit begangen, den Bitten eines ihr ganz fremden Mannes ſo weit nachgegeben zu haben, und daher für das Beſte halte, auch die ertheilte Vergünſtigung jetzt wieder zurückzunehmen — ergriff ich mit flehender Miene ihre Hand, ſo ernſtlich erſchrocken, daß ſie nicht umhin konnte, mir lächelnd zu verzeihen. Dann meinen, wie es ſchien, ihr zu lebhaft werdenden Dank erröthend von ſich abwehrend, wandte ſie ſich dem Ausgange zu, verbeugte ſich mit ſchalkhafter Grazie gegen mich, und verließ eilig die Höhle.

Wonnevoll aufgereizt, ſetzte ich mich jetzt mit geſchloſſenen Augen auf den Platz, den das holde Geſchöpf eben verlaſſen, träumte noch einmal die Vergangenheit durch und dann ein gar gut Stück in die Zukunft hinein — da fiel meine Hand auf etwas neben mir, ich ſah hin, und es war das Buch, in welchem Sara geleſen, und das ſie mitzunehmen vergeſſen hatte. Dieſe kleine Diſtraktion verfehlte meine Eitelkeit nicht, zu ihrem Vortheil auszulegen. Neugierig öffnete ich hierauf das Schloß des zierlichen blauen Maroquinbandes, und ſah, daß er mehrere Manuſcripte in engliſcher Sprache zuſammenfaßte. Ihr Inhalt war wunderlich und ſeltſam verſchieden von dem, was ich hier erwartet hätte. Doch zog mich jedes Wort an, und ganz berauſcht von dem ſüßen Veilchenduft, den das Buch, wie eine lebendige Erinnerung an ſeine reizende Gebieterin, aushauchte, wandte ich mich etwas näher zum Licht, und fuhr emſig fort zu leſen, wie folgt:

1.

Bruchſtücke aus den Briefen eines in Europa reiſenden Chineſen.

.... Ich habe ihre Geſchichten ſtudirt und gefunden, daß ſie ſeit Jahrhunderten immer hinter dem einen oder dem andern Worte herliefen, das im Grunde einen Lobgeſang auf ſie ſelbſt enthielt. Es war ein goldenes Kalb, nach ihrem Ebenbilde gemacht. Jetzt heißt dieſes Wort: Civiliſation; vor kurzem hieß es: Freiheit und Gleichheit, etwas früher: Philoſophie, noch früher: Religion u. ſ. w. Unter Civiliſation verſtehen ſie etwa nicht die Veredlung des Menſchen, nicht das Aufſteigen deſſelben auf die Höhe der alles umfaſſenden Liebe, nicht die Erziehung zu immer reinerer Pflichterfüllung, zu innigerer Vermählung mit der Natur, zu geläuterterer Empfindung des Himmels auf Erden, ſondern was ſie auch immer darüber ſagen und wie ſie dieſen Götzendienſt ausputzen mögen, in Wahrheit bezweckt er nichts als eine armſelige Verengung der herrlichſten Menſchennatur, ein mühſeliges und verderbliches Erlernen von allerlei Irrthümern, ein Nachplappern armer Sprachen, die für das Ohr, aber nicht für den Geiſt verſchieden ſind, die Vereinſeitigung und Ausbildung des Dorfgeiſtes, Dorfneides und Dorfſtolzes, das Erfinden neuer Hoſen und Schürzen, die Verſtümmelung ganzer Völker nach dem Muſter gewiſſer Gärten, die ſie franzöſiſche nennen, und in denen ſie jetzt die Bäume wieder ihren natürlichen Wuchs nehmen laſſen, ſeitdem ihnen die närriſche Idee kam, das Syſtem ſtatt auf Bäume auf Menſchen anzuwenden — die Verdummung in Witz und Sophiſtereien, die Ausbildung des ſchamloſeſten Egoismus endlich, woraus eben eine täglich allgemeiner werdende und tiefer greifende Unzufriedenheit hervorgeht, die bereits zu einer Menge ſchmerzlicher Krämpfe im Staatenleben geführt hat und mir ein Symptom der Unheilbarkeit der Krankheit, in der dieſe Völker liegen, zu ſeyn ſcheint.

Von wahrer Religion habe ich bis jetzt keine Spur in den Ländern gefunden, die man die civiliſirten zu nennen pflegt. Ich gab mir zwar ſehr Mühe, das Band aufzufinden, wodurch dieſe Unglücklichen noch mit dem Himmel Zuſammenhang hätten, fand aber nichts. Zwar haben ſie noch mehrere der Tempel, die ihre Vorfahren bauten, ſtehen laſſen, bauen deren hie und da wohl ſelbſt noch neue, freilich ſehr ärmliche, gehen auch in dieſe Tempel, haben auch Prieſter, feiern Ceremonien und ſagen auch Gebete her, aber — meiner Erfahrung gemäß — muß ich alle Leute, die dieſe Völker ausmachen, in zwei Klaſſen theilen, in Solche nämlich, welche das, was ich eben ſagte, für Religion nehmen, und in Solche, die ſich ſogar dieſer Formen ſchämen, gar keine Ahnung mehr davon haben, wie ſie zu beleben ſind, und ſich gar keines Zuſammenhanges mit dem Schöpfer mehr bewußt ſind. Du begreifſt, daß ein Volk, dem dieſe Leuchte erloſchen iſt, eigentlich nur mehr wie eine Leiche auf dem Boden laſtet. Es verdient kaum noch, daß man davon ſpricht, wenn nicht das Seltſame einer ſo traurigen Erſcheinung an ſich ſchon unſere Betrachtung verdiente.

Du, der du ihre heiligen Bücher kennſt, wirſt billig fragen, wie ſie das Wichtigſte verlaſſen oder verlieren, und in dieſen tiefen Verfall gerathen konnten. Das iſt allerdings eine Frage ſorgſamer Unterſuchung werth, wäre es auch nur um der Warnung willen, die aus einem ſo gräßlichen Beiſpiele für alle

Völker hervorgeht. Ich kann mir dieſe Erſcheinung nur dadurch erklären, daß ihre religiöſen Inſtitutionen in ihrem Entſtehen ſchon durch den Beiſatz von Herrſchſucht, Habgier und aller niedrigen Leidenſchaften vergiftet wurden, und nicht Zeit hatten, ſich hinlänglich feſt zu begründen, und geſund zu entwickeln. Und wirklich geht aus ihrer Geſchichte hervor, daß ſchlechte geiſtliche und weltliche Fürſten (denn ſie hatten immer deren von dieſer doppelten Art) bald nach ihrem Entſtehen ſich ihrer als Werkzeug zu den ſchändlichſten Zwecken bedienten. Der Erſte, der ſich zu ihrem Chriſtenthum bekannte, und es dadurch allgemein verbreitete, war ein gewiſſer Conſtantin, ein Lüſtling, Heuchler und Mörder, von dem du vielleicht gehört haben wirſt. Er ſaß zu Byzanz, einem Dorfe am Bosphor, und beherrſchte einen Theil von Europa und von den Küſtenländern Aſiens und Afrika's an den beiden Buſen, die man das ſchwarze und das mittelländiſche Meer nennt. Alle ſeine Nachfolger waren Leute, die das Gold dieſer Lehre mit den ſchlechteſten Metallen verſetzten, und als Marktmünze zu Wucher und gemeinen Bedürfniſſen ausgaben. Der Mißbrauch brachte auch bald ſeine Frucht, denn die Lehre, damals kaum ein paar Jahrhunderte alt, ging ſchon in Gährung und Fäulniß über. Statt zu beglücken, wie ſie es ihrer Natur nach konnte und ſollte, trieb ſie das Volk gegen das Volk, und ſtatt zu binden löste ſie, was gebunden war, und machte es in Theile zerfallen, die ſich nicht wieder vereinigen konnten. Im Lande gegen Abend bedienten ſich Aufkömmlinge ihrer als Schwert gegen ihre Fürſten, und dann zur blutigen Erweiterung der geraubten Herrſchaft. Die Inſtitutionen, die in dieſen Zeiten entſtanden, wurden zu Stützen dieſer Miſſethaten eingerichtet, und waren daher von weniger Dauer. So kam es, daß ſich, kaum daß ſie entſtanden, auch bereits der Kampf gegen dieſelben erhob, unmenſchliche und unmögliche Mittel zur Aufrechthaltung derſelben angewendet werden mußten, und die Achtung erzwungen werden ſollte, die in der That allein ſie dauernd machen konnte, die ſie aber ihrer Natur nach, trotz der herrlichen Lehre, an die ſie ſich lehnten, nicht zu gewinnen vermochten. Vergeblich ſtrebten einige heilige und große Prieſter die Lehre zu retten. Sie ſelbſt ſtanden ſchon auf einem Boden von Moder, und hatten keine andern Werkzeuge, als die zum Voraus abgeſtumpften, gebrochenen oder unzulänglichen. Weil nun der Widerſtand in der Menge Recht behielt gegen die Einrichtungen, ſo wuchs eben daraus der Hochmuth hervor, welcher das Merkzeichen der europäiſchen Völker iſt. Das beſchränkte Wiſſen lehnte ſich auf gegen den unendlichen Glauben; mit den Inſtitutionen wurde die Religion ſelbſt angegriffen, vernichtet oder vertrieben, und ſo erklärt ſich der Untergang in den ſchmutzigſten Schlamm von Eitelkeit, Selbſtſucht, Lügenhaftigkeit, der Abgang von Lebenswärme, das Erſtarren zur hochmüthigſten Unwiſſenheit und zur ſchroffſten Anmaßung im Urtheil, endlich der Götzendienſt ohne Religion, in welche wir dieſe unglücklichen Völker heute verſunken ſehen.

Daß ihre kirchlichen Inſtitutionen die religiöſe Empfindung nie zur Kraft kommen ließen, geht ſchon aus ihren Bauten hervor, und aus dem verhältnißmäßig kurzen Dienſte, den die Kunſt, dieſe Tochter der Religion, ihr zu leiſten Gelegenheit und Erlaubniß fand. Sie ſagen zwar das Gegentheil davon, aber das ſagen ſie jedesmal, denn ſie halten ſich für das erſte Volk der Welt, aber man darf nur die Augen aufthun und ſehen. Daß jede Lehre ihren eigenen Bauſtyl erzeuge, das erkennen zwar Einige aus ihnen, und ſo auch, daß in dieſem die Zeugungsfähigkeit der Religion ihren Maßſtab liefere. Nun ſcheint es allerdings, daß ſie eine Epoche gehabt haben, wie die Religion allgemein bei dieſen Völkern in Blut und Mark übergegangen war, aber es dauerte nicht lange, ein Beweis der Schwäche ihrer Natur. Damals ſind denn auch in mehreren Ländern chriſtliche Tempel aus dem erwärmten Geiſte und Herzen hervorgegangen, die im Zuſammenklange mit der Lehre, die darin gepredigt und gefeiert werden ſollte, ſtehen, und vielverſprechende *Anfänge* waren, wenn ſie auch an Macht der Maſſen, an Klarheit und Entwickelung des Geſetzes, an Reichthum der Ausſtattung und an Menge und Ausdauer des Fleißes hinter den Tempeln zurückſtehen, welche unſere und ſo manche andere alte Religion in Aſien und Afrika in's Leben gefördert haben. Aber dieſe Anfänge brachte faſt alle ein und daſſelbe Jahrhundert hervor, und im nächſten hatte die Frömmigkeit ſchon nicht mehr Wärme genug, ſie zu vollenden! Faſt alle ſtehen nur halb fertig da. — Der große Geiſt, der durch die Idee des Werks, durch den Styl betet, und der ſchwächere, der daſſelbe durch den Fleiß der Ausführung thut, beide waren ſchon entnervt. Man ahmte nach ſtets verringertem Maßſtabe die paar Muſter nach, und ſelbſt dies nur in ſehr wenigen Ländern, ſo daß ein *allgemeiner* Styl den *allgemeinen* Glauben nie völlig bewahrheitete, verließ ſie dann ganz und baute fort, ohne auch nur mehr an die Verwandtſchaft zwiſchen dem Tempel und der Religion zu denken. Dann ging man

Krankheit, und nur zu ſelbſtkundig, glaubt, daß wieder friſche Luft geathmet wurde. Sie hofft auch für ſich bald daſſelbe! — Genug, genug!

Verehrungsvoll
der Ihrige
V.

61.

Pückler an Varnhagen.

Berlin, den 6. Januar 1832. Freitag.

Sie werden, verehrteſter Freund, über mein letztes Billet geſpottet haben, und gewiß geglaubt, ich bilde mir ein, Sie wollten eine lange Lebensbeſchreibung von mir liefern. Nein, ich weiß ſehr wohl, daß es nur eine Notiz ſein ſoll, aber auch dieſe muß doch eben deshalb ein gewiſſes Intereſſe darbieten, weil der Gegenſtand ſo ſehr armſelig iſt. Ich weiß jedoch, ſelbſt von den Hauptepochen meines Lebens, nichts Beſtimmtes aus dem Kopfe, und muß daher damit bis Muskau warten.

Die Kritik des „Geſellſchafters“ ſchicke ich zurück. Eines hat mich darin herzlich lachen machen, nämlich, daß der Rezenſent meine zarten und vornehmen Nervenübel (als ein ächter Wiſotzkyaner) immer nur dem Ueberfreſſen bei einer irgendwo erwähnten Fête zuſchreibt. Für wen mich kennt, muß dies ächt komiſch ſein.

Haben Sie im „Morgenblatt“ einen abermaligen Pſeudobrief des Verſtorbenen geleſen, der meine Vertheidigung gegen Börne nicht ganz ungeſchickt übernimmt, ja, wenn ich nicht Parthei wäre, möchte ich ſagen, recht gut? Bitte, wenn Sie eine Vermuthung haben, wer der Autor dieſer Briefe iſt, ſo laſſen Sie mich es wiſſen. Uebrigens hat er in dieſem letzten Briefe meinen Ton ziemlich fallen laſſen, und iſt natürlicher in den ſeinen übergegangen.

gar zu griechiſchen und römiſchen Muſtern über, worin ſich die chriſtliche Lehre wie das Kreuz in einem Opernſaale ausnimmt, überlud denſelben, wie natürlich, bis zur ekelhafteſten Verzerrung, und führte in den letzten Zeiten faſt überall Kirchen auf, die ſich kaum mehr von Kaſernen, Spitälern, Tollhäuſern, Theatern und andern öffentlichen Gebäuden unterſcheiden, und darum mit richtigem Takte auch in neuerer Zeit häufig wieder zu dergleichen Gebrauch verwendet wurden.

Eine Sekte der Chriſten (denn ſie theilen ſich in unzählige), deren Anhänger ſich Proteſtanten und Reformirte nennen, und die ſeit einigen Jahrhunderten immer mehr überhand nimmt, ſo daß jetzt wohl ein Viertheil Europa's ihr anhängt, hat aus dem Grunde ihrer blos negativen Natur und Religion gar keine Baukunſt mehr. Es iſt ein wahrer Jammer, dieſe ſchmuck- und geſchmackloſen Tempel zu ſehen, die auch nur an einem Tage der Woche einige Stunden beſucht werden, von den Männern meiſtentheils, um zu ſchlafen, und von den Weibern, um ihren Putz und ihre hübſchen Geſichter zu zeigen.

Mit den übrigen Künſten ſteht es nicht beſſer im religiöſen Sinne. Die Malerei, die Bildhauerei und ihre Zweige, die Muſik, legten ſich liebend an das

Herz ihrer Mutter, und flehten um das Geſchenk, ſie, die Niedergeſtiegene vom Himmel, im irdiſchen Kleide verherrlichen zu dürfen. Aber wie wenig bot dieſe, entartet, wie ſie geworden, ſich dazu dar! Sie mußten ablaſſen von dem geliebten Dienſte, bevor ſie noch in demſelben völlig erſtarken konnten. Die Malerei ging lange wie eine Hoffende umher und ſchuf eine Zeit lang herrliche Bilder, ſtarb aber bald, in todte Nachahmung und Manier verſinkend, mit der abnehmenden Wärme des religiöſen Gefühls. Der Meiſel des Bildhauers, die Feile des Goldſchmids, die Kelle des Erzgießers und der Stift des Steinſchneiders gaben faſt durchgängig nur ſchönes Heidenwerk, weil das eigene, ohne ſich je völlig zu conſolidiren, in der Jugend ſchon an der umwölkten Sonne welkte. Die Muſik mußte gleichfalls bald Kriegsgelärm und Luſtgetändel in jene Häuſer bringen, die man Kirchen nannte, da ſie die Seele der Hörer nur in ihren Ohren, nicht mehr im Aufſchwunge zum Himmel ſuchen durfte.

So iſt denn das herrliche Korn auf einen nicht geſunden Boden gefallen. Die Pflanze iſt ihrer vollen Entwickelung, ihrer Schönheit und Farbenpracht beraubt geblieben, und die zuerſt ihre Heilkraft gelähmt, haben ſie nachher als nuzlos von ſich geworfen.

.... Der erſte Eindruck, den dieſe Länder machen, iſt ſicher kein heiterer. Die Geſtade ſind arm und entvölkert, die Luft iſt rauh — die Sonne ſcheint matt. Da iſt von dem glücklichen Getreibe der hunderte und tauſende von Barken, das bei uns einen Hafen verkündigt, keine Rede; da ſind keine Gärten und Straßen auf die See ſelbſt getragen, da iſt nicht die helle Farbenpracht bei Tage, noch das Glanzmeer der Lampen bei Nacht. Alles iſt öde, einfarbig, leer und ſtill; kaum daß fünfzig oder hundert Schiffe in einem ſolchen Hafen liegen, ein paar häßliche Boote ab und zu fahren, ein kurzer Damm und ein paar Erdwälle für Geſchütze ſichtbar ſind, und einige ſchmutzige, ungeſchmückte Häuſer am vernachläßigten Geſtade ſich erheben.

Iſt man angekommen, ſo fällt Keinem auf dem Schiffe ein, ſein Herz zu Gott zu erheben und ihm zu danken für die glückliche Fahrt, das würden Manche nur als eine Läſterung ihrer ſelbſt betrachten. Es fällt auch Keinem auf dem Lande ein, den Angekommenen freundlich entgegen zu eilen, ihnen Erholung nach ſo langen Beſchwerden, Gaſtfreundſchaft mit Haus und Tiſch anzubieten; denn Jedermann denkt nur auf ſich, und dem Andern beiſpringen iſt ſo viel als ſich ſelbſt etwas nehmen! Sie haben vielmehr eine gräßliche Anſtalt, die ſie, wohl nur des Spottes wegen, Sanität, d. i. Geſundheitsanſtalt, nennen, und über deren eigentlichen Zweck ich mir dermalen noch nicht erlaube, abzuſprechen. Es wird den Schiffen nämlich, und allen, die darauf blieben, durch eine willkürlich beſtimmte Zahl von Tagen, die in der Regel nicht weniger als zwanzig, manchmal aber mehr als ſechzig iſt, jede Verbindung mit dem Lande und den andern Schiffen unterſagt; wer Geld genug hat, um das Recht zum Aufenthalt auf dem feſten Lande ſich erkaufen zu können, der wird nach einem ummauerten Ort gebracht, Lazareth genannt, und dort in ein Loch gelegt, wo er, auch die nothwendigſten Bequemlichkeiten entbehrend, und der Gewinnſucht gemeiner Faquini preis gegeben, eine ähnliche Zahl von Tagen ſchmachten muß. Daß dieſe Anſtalt nicht aus Sorgfalt für die Geſundheit der Reiſenden und Seefahrer beſtellt ſey, iſt klar, denn dieſe werden vielmehr als Opfer behandelt. Man gibt aber vor, die Geſundheit des Landes ſelbſt zu ſchützen, indem die Seefahrer anſteckende Miasmen mit ſich bringen könnten, als z. B. die der Peſt, des gelben Fiebers, der Cholera morbus u. ſ. w. Dies würde man fürwahr halten können, wenn bloß Leute, die aus kranken Gegenden kommen, dieſem Verfahren unterzogen würden, aber ſolche, die aus Gegenden kommen, wo auch nicht die geringſte Spur ſolcher Krankheiten iſt, werden nicht anders behandelt. Auch wird ein Mann, der mit einem Fuße in dem verdächtigen Lande und mit dem andern in dem geſunden ſteht, nur etwa vierzehn Tage aufgehalten; ein Anderer aber, der zu Waſſer kömmt, und wäre er zehn Jahre in der See geblieben, muß die doppelte Zahl von Tagen in der Strafe liegen. Eine nicht zu enträthſelnde Verwirrung herrſcht in den Grundſätzen, wornach dieſe Anſtalten in den verſchiedenen Ländern Europa's eingerichtet ſind. In einigen dürfen die Schiffe gar keine Waare einnehmen, und auch nicht eher wieder abſegeln, bis nicht die ganze Strafzeit ausgeſtanden iſt, mögen ſie auch am erſten Tage nach ihrem Anlangen alle Waaren ausgeſchifft und ſich innen und außen purifizirt haben; in andern zählt die Quarantaine des erſten ausgeſchifften Ballen erſt von dem Augenblicke an, wo der letzte ausgeſchifft iſt, lägen auch Monate dazwiſchen; in einigen Häfen würde ein Schiff, das z. B. aus Konſtantinopel kömmt, zu 40, in einem andern zu 28, in einem dritten zu 14, in einem vierten zu 7 Tagen verurtheilt werden, und wieder in andern gar keine Quarantaine machen. Eben ſo verſchiedenartig werden die Waaren behandelt. Manche

Länder haben die Landgrenze ganz offen, andere wenigſtens nur zum Scheine geſchloſſen, und hegen doch eine heilige Scheu gegen Ankünfte aus denſelben Nachbarländern zur See. Ein Mandarin des Landes ſelbſt, mit dem ich mich am Lazarethe traf, erwies mir, daß die Anſtalt in dem einen Hafen allein, in dem wir eingelaufen waren, jährlich um mehr als drei Millionen Silbergulden die dort ausgeſchifften Waaren vertheuere, ohne daß daraus ein anderer ſichtbarer Vortheil erwachſe, als einen Haufen Leute zu nähren, welche die Reiſenden und Handeltreibenden zu quälen beſtimmt ſind. Alles wohl bedacht, liegt entweder ein abergläubiſcher oder der politiſche Grund: Reiſen und Handel zu hemmen, der Anſtalt als Zweck unter. Das Erſtere, obwohl uns unverſtändlich, iſt um ſo wahrſcheinlicher, als gerade der Papſt, eines der religiöſen Oberhäupter Europa's, in ſeinen Staaten die mildeſte Quarantaine, und davon manchen Vortheil hat, was nicht der Fall ſeyn würde, wenn nicht ihm die oberſte Leitung derſelben zuſtünde. Indeß, wie geſagt, klar iſt uns Fremden die Sache durchaus nicht, und ich empfehle ſie Dir als einen Gegenſtand, Dein Nachdenken über die Quellen des Unſinns der Menſchen zu üben.

.... Sie haben eine unverwüſtliche Zuverſicht in ihre Ueberlegenheit, und ſehen den ganzen Erdkreis als ſich unterthan an. Wie kommen ſie dazu? kann man billig fragen; ſie, die außer Europa, wovon ſie die Hälfte nicht einmal zu den gebildeten Ländern rechnen, kaum hie und da auf einer wüſten Landzunge ein Fort, oder für Tribut ein paar Landungsplätze beſitzen. Ueber ſolche Einwürfe hebt ſie der Glaube an gewiſſe vorausgeſetzte Wahrheiten ohne Schwierigkeit hinweg. Erſtens ſind alle Länder, wohin Niemand aus dem gebildeten Europa gekommen iſt, Wüſteneien oder Barbaren-Eigenthum, kurz, von der Art, daß ſie nicht die Ehre verdienen, in Betracht zu kommen, und ſomit fällt die eine Hälfte der feſten Erde ſchon weg; zweitens werden eine Menge anderer Länder, wohin Jemand aus dem gebildeten Europa zuerſt hingekommen iſt, durch die bloße Thatſache dieſes Kommens ſchon als erobert und als ihre eigenen angeſehen, und ſomit haben ſie den größten Theil der bekannten Erde inne. Sie thun ſich ſehr viel auf ihre Schiffe zu gute. Weil ſie nämlich in ihrem Lande nicht leben können, ſo plündern ſie entlegene Küſten, wenn dieſelben von einem ſchwachen Volke bewohnt werden, oder betteln mit Unverſchämtheit, wenn ſie fühlen, daß ſie mit Gewalt nicht ausreichen. Von der

Barmherzigkeit der Fürſten und Völker haben ſie hier und dort Erlaubniß erhalten, ſich anzuſiedeln; ſie fanden Schutz in ihrer Noth, Lebensmittel für ihren Hunger und Nachſicht für ihre Anmaßung, überall aber lohnten ſie mit ſchwarzem Undank dieſe Gnade, und mußten an den meiſten Orten, wo die gaſtfreien Völker nicht ſelbſt unterlagen und vernichtet wurden, gewaltſam hinausgejagt werden, um ſie los zu ſeyn. Ueberall, wo ſie erſchienen, kam mit ihnen Heuchelei und Lüge, Raub und Mord. Sie krochen demüthig heran, hoben ſich dann wie die Schlange, ſpien tödtlichen Geifer und warfen ihren geſchwollenen Bauch über die Unglücklichen, die ihnen vertrauungsvoll genaht waren. So haben ſie glückliche Völker ganz ausgerottet, edle in barbariſche verwandelt, blühende Landſtriche zu Wüſten verſengt, Laſter und Krankheiten ausgeſäet, welche Seele und Körper bis in's zehnte Glied vergiften. Veranlaſſung dazu war jedesmal ihr Geiz und Heißhunger nach Schätzen; auf ihren Fahnen aber ſtand: Civiliſation und Chriſtenthum!

Ich war nicht wenig erſtaunt über dieſe ſeltſame Lektüre einer ſchönen jungen Dame, doch hatte der verruchte Chineſe meine Neugierde lebhaft angezogen, und begierig ging ich zum zweiten Fragment über.

II.

.... So fand ich Wien. Ich liebe in dunkler Nacht dieſe glanzvollen Straßen, wo die Fluth feſtlicher Lampen, von allen Säulen aufſtrebend, aus allen Fenſtern ſtrömend, Dich umgibt, und die Kugeln bengaliſchen Feuers vergeſſen machen, daß es eine Sonne gibt, und daß man eine braucht. Ich liebe dies Gedränge der von Neugierde, Müßiggang, Liebe oder Zufall verſammelten Männer und Frauen, Mädchen und Knaben, denen mit jedem Wagen ein neues Schauſpiel ſich aufthut, das die Haufen hinter ſich zerreißt, bis ſie ſich vor den Thoren des flammenden Palaſtes, der heute die Blüthe Deutſchlands glänzendſter Ariſtokratie vereinigt, faſt übereinanderthürmen, wie Wogen der See. Und wie viele, wie prachtvolle Wagen kommen jetzt, du Kaiſerſtadt Wien, durch deine gekrümmten Straßen heran, und halten unter der Einfahrt des Palaſtes, den unſer Freund, der Botſchafter, bewohnt. Wie prangen die Pferde — wie ſtolz thun die Kutſcher, die Jäger, die Diener, in ihrem hellglänzenden, ſchimmernden Rocke der Knechtſchaft. Die Menge blickt vertraulich erfreut ſie an, ſie ſind von den ihren. Aber jeder Wagenſchlag, der aufgethan wird, feſſelt jedes Auge, das ihn erreichen kann. Da hinkt in Roth und Gold, in Puder und Steife, ein Greis heraus, und die Menge wäre nahe daran, ſich über Täuſchung zu beklagen, bald flattert eine andere Uniform hervor, ein Magnaten-Kaftan, ein Elegant der Diplomatie, und ſtellt die Menge immer noch nicht zufrieden. Nun aber neigt ſich zum erſtenmal ein in Brillanten ſchimmerndes Haupt heraus, ein vorſichtig tappendes Füßchen, vor dem Kaiſer und Könige ſich niederwerfen möchten, berührt den Wagentritt, das andere folgt, und die reizende Geſtalt, von ihrem Kleide wie von Armen der Liebe umfangen, ſchwingt ſich jetzt ganz die beweglichen Stufen hinab — da ſtarrt die Menge in Luſt und Staunen wie vor dem ſchönſten Tableau im Ballet, als noch Fanny Elsler die todten Bretter der Bühne mit Frühling und Roſen behing, oder wie vor einer Feuerfronte im Prater, wenn plötzlich die Nacht mit ihren Sternen das ſtrahlende Blumenſtück wie im Rahmen einfaßt.

Aufgethan ſind die Pforten der wohlthätig erwärmten Treppe, auf deren Stufen ſchon ſo viele Herrſcher nebeneinander Platz fanden; ſchmeichelnd berauſchender

Was iſt denn an Förſter's „Wallenſtein"? und an Raumer's Aufſatz über dieſen einen meiner Lieblingshelden? Ich will es erſt auf Ihre Rekommandation leſen.

Die Antwort hole ich mir heute Abend ſelbſt ab, denn man muß Ihre Kaligraphie nicht zu ſehr anſtrengen, mein salva venia — Geſchmiere kann eher ſtrapezirt werden.

Tauſend Schönes, Verehrliches und Liebes der Frau von Varnhagen.

H. Pückler.

P. S. Meine engliſche Ueberſetzerin preiſt mir ungeheuer Napier's Geſchichte an. Sie, der alles wiſſen, werden mir ſagen können, wovon dies Werk handelt.

62.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 9. Januar 1832.

Ew. Durchlaucht

überſende in der Einlage ein ſo eben mir zugekommenes mythologiſches Blatt [1]), denn unzweifelhaft iſt darin einiger Nachhall der uralten Donner zu erlauſchen, mit denen König Jupiter zu ſpielen pflegte, und ſeine Freudigkeit halb zürnend, ſein Zürnen aber ſtets in friſche Heiterkeit entladend kund gab. Gewiß, ein ſeltenes und köſtliches Blatt, das, je länger man es betrachtet, um ſo werthvoller wird, und zu deſſen Beſitz ich treuen Sinnes Glück wünſche!

Lieb iſt es mir nun, daß ich mit einer Anzeige meinerſeits nicht gewartet, denn Goethe ſchreibt mir noch insbeſondere, daß er daran für jetzt verhindert ſei.

Wir haben geſtern noch ein wahres Götterfeſt erlebt, denn Thereſe Elsler war eine Muſe, und Fanny Elsler

---

[1]) Ein Brief Goethe's an Pückler.

Duft, als entſtiege er den ſüßeſten Worten fein bewegter Lippen, eilt allen Kommenden als Gruß entgegen; Blumen, Bäume ſchmücken das Geländer und bitten, indem ſie es der Hand faſt entziehen, daß man ſie beachte, ihrer Friſche, ihrer Fülle, ihrer Farben genieße — ach Friſche, Fülle und Farben, die drängen ſich ja ſchöner, herrlicher an ihnen vorüber, und der Strahl aus dieſen glühenden Augen, dieſen offenen Pforten, zu einer in Gluth ſtehenden Welt, er tödtet ſie nicht? Nein, er macht ſie nur die Köpfchen melancholiſch hängen — auch ſind keine Thränen daran — ſchon längſt hat künſtliche Wärme die Thautropfen aufgetrocknet.

Da ſtehen in langen Reihen die Diener von allen Farben und Zeichen — da bricht Glanz aus den Sälen, Glanz an Glanz wie Schichten dahinſtrömender Lava, oder wie Rieſeln der See, wenn die Sonne eben bis zur Hälfte in's liebeheiße Bette geſunken iſt; Melodien wogen heran, von ſanft gedämpften Inſtrumenten, Melodien, wie Bellini und Beethoven ſie fand, oder wie Meyerbeer in Schwermuth und Frohſinn ſie dachte; ſie herrſchen nicht, ſie dienen nur, ſie nahen nur eben dem Ohr und bitten bei dem Herzen um Einlaß. — Aber nie gewährte das Herz ihnen mehr als einen flüchtigen Dank; denn ſchimmern dort nicht Edelſteine wie in Golkonda und Augen glänzender als ſie, und Haare von zaubervoller Schönheit, und Blumen mit diamantnen Kelchen, welche die Natur zur Bettlerin machen, und Gold und Silber und Seide! Wogt nicht ein Heer von Siegen und Triumphen durcheinander — von Sternen und Orden, von blendenden Nacken und ſchwellenden Buſen?

Da ſteht der Herr des Hauſes und nimmt die Huldigung Europa's hin; dort ſitzt ſeine Dame, das Band der kaiſerlichen Gunſt um die Bruſt geſchlungen, und theilt das koſtbare Geſchenk ihrer Blicke aus; da drängen ſich Nuntius und Abgeordnete des Sultans, Biſchof und Bojar, Miniſter und General, Magnat und Fürſt, Liebender und Geliebte, Freund und Feind in kaum bemerkten immer wechſelnden Wogen vorüber. Jetzt läutet es dreimal. Wer iſt es? Der Sohn des Kaiſers von Oeſtreich. Er führt die ſtattliche bairiſche Prinzeſſin, ſeine Gemahlin, an der Hand. Sie würde brechen unter der Laſt der Diamanten, göße nicht der königliche Stolz Feuer des Lebens durch alle ihre Adern. Es läutet wieder. Ha! der Sieger von Würzburg und Aſpern. — Der Soldat kennt ihn, der Soldat an den Ufern der Weichſel, wie der in den Straßen von Bologna und am Dom von Mainz; ſeht, wie die Augen heller glänzen bei Jung und bei Alt! es lächelt freudig und ſtolz Alles, was Oeſtreichs Uniform trägt in den ſchimmernden Sälen. Es läutet wieder. Dießmal iſt es der Prinz vom Gebürge, der kühne Jäger, der Freund des Bauern und der Bruder des Kaiſers, der, welchen Alpenmann und Steiermark am beſten kennen. Es läutet und läutet — andere Kaiſersbrüder und Prinzen kommen, ihnen folgt ein trauernder Königsſohn aus dem Norden, die in Jugend und Schönheit prangende Frau an der Seite. Wie Alles immer lebendiger wogt, als zöge der Hauch des Morgens über das ſonnerleuchtete Meer!

Wirf ab dein Leichentuch, und freue dich einen Augenblick mit den Lebendigen, ſo lange du geduldet biſt in dieſem Feenreiche! Schau um dich. — Wer iſt dieſe Herrliche, die wie ein Magnet die Blicke feſſelt, an der ſelbſt Gold und Diamanten wie beſeelt erſcheinen, und doch wie beſchämt vor dem Glanze ihrer dunkeln, ſchwermüthigen Augen? Sie ſchreitet einher wie eine Königin, nicht wie eine, die unter den Verpflichtungen und Beſorgniſſen der Krone bricht, ſondern wie eine ſolche, deren Seele groß und deren Haupt ſtark genug wäre, um ſie als Schmuck zu tragen für beide. Die edeln Formen ihres Körpers ſind durch Milde der Bewegung geſänftigt; doch welch ergreifender Ernſt wohnt in dieſem blaſſen Antlitz, und wie geheimnißvoll, tief aus dem Herzen aufgetaucht, blitzt ein Schmerz in dieſen ſchönen Augen, und ſchaut geiſterhaft durch die davor gelagerte Freude. — Der Pöbel nennt ſie ſtarr und ſtolz; die Frauen finden ſie hochmüthig und launiſch; der Mittelmäßigkeit erſcheint ſie oft unzart und geringſchätzend; die ſie nur halb kennen, halten ſie für hart und eigenwillig; aber ihre Freunde wiſſen ſie edel, gut, warm und verſtändig, und alle zuſammen, ſelbſt die Frauen, nennen ſie ſchön — doch iſt dies nur Schönheit? o nein, es iſt mehr, weit mehr, als ich mit umfaſſendem Worte hier auszuſprechen vermag!

Wer aber iſt die anmuthige Geſtalt an ihrer Seite, die man hochmüthig ob ihrer Einfachheit nennen könnte, ſpräche nicht ihr ganzes Weſen klar aus, daß ſie keines Schmuckes bedarf! Das Publikum kennt ſie aus geiſtreichen Schriften, und wie man mir ſagte, war ſie einſt das Schooßkind der berühmten Frau von Stael. Wie demokratiſch beſcheiden ſie neben der prächtigen, ſinnenden Fürſtin ſteht, aber gerade dadurch ihren Platz auch zu behaupten weiß. Zwei Jungfrauen folgen ihr, Wunderblumen, ſo ſtill und Geiſt duftend, ſo farbenreich und doch beſcheiden, ſo liebewarm und keuſch im ganzen Weſen — ach, wer dich einſt zum Altar führen wird, du jugendliche Hebe, wenn er dich liebt, wie ſehr muß er dich lieben! — Und du, glückliche Braut, die du deine Augen nach Oſten wendeſt, und Gluth einſaugſt mit ſeinem Lichte, wirſt du nicht die beglückteſte und beglückendſte Frau, ſo iſt dein Mann ein Verbrecher.

Aber horch, es räuſcht vorüber wie Schlangen im Graſe. Helle Goldſchlange, wie wundervoll biſt du! Welch ein Zauber langt aus deinem Auge mit unſichtbaren, tauſendfingrigen Händen hervor, und umſchlingt feſthaltend, was er gefaßt. Du blickſt ſtolz, faſt gleichgültig vor dich hin, und doch laufen deine Blicke wie glühende Kohlen über Buſen und Leib. Die Tochter einer ſchönen Mutter biſt du, und einen edeln Namen trägſt du. Wie das goldſtoffene Kleid ſich ſchmiegt an die herrliche Fülle der Glieder, wie dieſe Füßchen zum Kuße laden, wie dieſe unvergleichbare Bruſt wogt und den Jüngling berauſcht, der ſie anblickt, berauſcht mit Glück und Verzweiflung. Der Orient ſpricht aus dieſem reinen Halbrund des Kopfes, aus dieſem dunkeln reichen Haar, aus dieſem Nachtbrand der Augen, aus dieſen wollüſtigen, Sehnſucht fühlenden und gebenden Lippen. Ich habe einfache Mädchen gekannt, und es ward mir wohl, wenn ich ſie anblickte. Sie wiegten meine Gedanken und Empfindungen wie des Sees kräuſelnde Wellen im Abendwind. Du aber — unwiderſtehliche und höhnende

Siegerin, du biſt Scheiterhaufen und Wolluſt, du biſt Sturm der See und Paradies, Untergang und Seligkeit! Ja, die Fürſtin und du — ihr ſeyd die ſtrahlenden Königinnen des Feſtes. Wer jene liebt, wird ſie ewig lieben, du wirſt den heftigſten Rauſch der Leidenſchaft erregen — aber des Rauſches Natur iſt vergänglich!

Haben Sie niemals drei Miniſter freundlich neben einander ſitzen ſehen, wovon jeder etwas anderes denkt und will? Hier betrachten Sie den Fürſten Metternich, ihm zur Rechten den Herrn von Tatitſcheff, und zu ſeiner Linken den Grafen St. Aulaire. Es wird nun blos darauf ankommen, welcher von dieſen dreien der geſchickteſte Myſtificateur iſt.

Dies hatte, wie es ſcheint, nicht mehr der Chineſe, ſondern ein weltluſtiger Europäer geſchrieben. Noch barocker dünkte mir das dritte Bruchſtück, wahrſcheinlich von demſelben Verfaſſer.

III.

Lazareth von Trieſt am 20ten Auguſt.

Theure Sara!

Unſere Ausflucht nach Aegypten iſt beendet, und wir Alle glücklich im Vaterlande wieder angelangt. Gazelle und Chamäleon befinden ſich à merveille. Die erſte iſt zwar noch etwas lahm, denn ſie wurde vor mehreren Tagen in dieſer Heilanſtalt, in der wir uns Alle befinden (und in welche man gewöhnlich geſund eintritt, aber faſt immer krank wieder herauskommt), von einem Skorpion geſtochen; es wimmelt hier zur Ehre der Sanität davon; Antonio muß ſich alle Nächte gegen Skorpione und Mäuſe ſchlagen, mein Zimmer beſuchen ſie etwas ſeltener. Was das Chamäleon betrifft, ſo iſt es körperlich vom Tode auferſtanden, und zeichnet ſich durch ſeine Abſcheulichkeit und ſittſames Betragen aus. Es verdient, daß ich etwas Mehreres für deſſen Ruf thue, ſonſt läuft es Gefahr, unbemerkt aus der Welt zu gehen; ich verleibe daher dieſen ewigen Blättern ein:

Die Lebensgeſchichte meines Chamäleons.

Dieſes häßliche, zwiſchen Eidechſe und Kröte ſchwebende Thier verdient eine vorzügliche Aufmerkſamkeit, da es aus jener Klaſſe der Geſchöpfe iſt, die, weit über ihre Gattung hinaus, Nachahmer finden, und ihren Namen ſcheinbar höheren Weſen aufdringen. Es iſt ein liebes Thierchen, etwa acht Zoll lang, Eidechsform, trägt eine Art Spitzhut, den Pipi's [1] nicht unähnlich, hat einen Rachen ſo lang als der Kopf, Augen, die ſich in Kugeln beweglicher Art befinden, natürliche Dollonds oder Herſchel'ſche Teleſkope, einen gezahnten Rücken, vier Zoll langen Leib und eben ſo langen, dünnen und ſehr empfindlichen Schweif, vier Beine, an jedem Ballen zwei Füße und fünf Krallen. Seine habituelle Farbe iſt grasgrün; im Schlaf (es ſchläft als frommer Bürger wenigſtens 14 Stunden in 24) wird es gelb; im Wohlbehagen, wenn es nämlich ein Fleckchen mit Sonne findet, wird es ſchwarzgrau; oft beliebt es ihm, halb ſchwarz, halb grün zu ſeyn; in Beſorgniß, Angſt, Bedrängniß, Schmerz wird es fleckig, und dieſe Flecken ſelbſt wechſeln auf die mannigfaltigſte von untergeordneter bis zur ſchönſt geordneten Form und machen Deſſeins, die für Kalleidoſkope zu empfehlen wären und Stickerinnen dienen könnten. Es iſt ſehr ruhiger Natur, phlegmatiſch wie ein Rathsherr, hat einen beruhigenden Ausdruck von Dummheit, und bewegt ſich langſam. Ueber ſeine politiſchen Geſinnungen bin ich ohne Beſorgniß; über Religion ſpricht es ſich nicht aus, ſcheint aber ein Parſe, da es vorzüglich der Sonne huldigt. Für Fraß und Trank braucht man gar nicht zu ſorgen, es frißt wochenlang nichts, dann oft wieder an einem Tage zwanzig Fliegen, die es auf eine merkwürdige Weiſe fängt; es ſtößt nämlich plötzlich eine Zunge, die oft länger als es ſelbſt iſt, aus dem Rachen auf die Fliege los, dieſe bleibt daran kleben, und geht dann den Weg alles Fleiſches.

---

[1] Kleine Hüte der Damen, die wahrſcheinlich damals Mode waren.

Dies zur Einleitung, damit du bei den kommenden Zeilen wiſſeſt, um was es ſich handelt.

Mein verehrtes Chamäleon wurde am Vorabend meiner Abreiſe von Alexandrien von Muſtapha Ali, Janitſcharen meines Freundes, gefänglich eingezogen, und da ſein Herr ſich nicht mit ihm befaſſen mochte, mir als ein unintereſſirtes Andenken zum Geſchenk gebracht. Antonio wurde zu deſſen Wächter beſtellt; er auch brachte es an Bord. Nachdem wir, das Chamäleon und ich, Abſchied genommen vom Geſtade ſeiner Heimath, brachte es mehrere Tage in Faſten und guten Werken zu, fing dann wieder an, ſich den Geſchäften und dem öffentlichen Leben hinzugeben, beſuchte mit vielem Anſtande die Offiziere auf ihren

Zimmern, bewohnte gewöhnlich die Vorhänge in den meinigen, benahm ſich gut, überließ ſich aber in der Fliegenjagd manchmal zu ſehr ſeiner kühnen Bedächtigkeit, ſo daß es, die Gefahr verlachend, den Leuten unter den Füßen herumkroch, ohne ſie von ſeiner Gegenwart zu avertiren. Der Himmel, um es dafür zu ſtrafen, bediente ſich in ſeiner Weiſheit und Milde hierzu des Fußes eines gewiſſen della Lucia, Schmutzlümmels von Charakter, wie die Trieſtiner ſagen, und Bedienten des Kommandanten dem Range nach. Dieſer della Lucia alſo trat ganz unbefangen auf daſſelbe, quetſchte es völlig, und ſah ſein Verbrechen erſt ein, als es gethan war. Taumelnd verkroch ſich das Chamäleon nach dieſem furchtbaren Schlage, ohne daß man eine Läſterung aus ſeinem Munde vernommen hätte und wurde durch mehrere Tage nicht geſehen. Wir wollten ſchon ein de profundis anſtimmen, als wir es, zwar ſchwach, aber aus der platten Geſtalt anſtändig aufgerundet, an der Verdeckſtiege wieder erblickten; ſein Auge war gedankenvoll; Ernſt ſaß auf ſeiner Stirne; die Naſe blutete noch und die Unterlippe verrieth Spuren, die es als Zeugen der erlittenen Schmach bis an den jüngſten Tag mit ſich tragen wird. Mit dem Fliegenfangen haperte es nun im Wortſinne. Dennoch durch des Himmels Gnade wenigſtens eine Nymphe, beide von Anmuth ſtrahlend, und das elende Ding, menſchlicher Körper genannt, auf Augenblicke in das höhere Element zurückverſetzend, für das er denn doch geſchaffen ſcheint.

Meine Frau befand ſich im Theater, und nachher zu Hauſe ſehr gut, mußte aber durch eine ſchlechte Nacht ſogleich wieder den Genuß abbüßen, und ſoll dennoch heute wieder einer ähnlichen Anſtrengung, ohne nur irgend denkbaren Genuß, als den einer erfüllten Geſellſchaftspflicht, ſich auszuſetzen!

Mögen Ew. Durchlaucht und die verehrte Frau Fürſtin, der ich mich zu Füßen lege, des ſchönſten Wohlſeins ſich erfreuen!

Hochachtungsvoll und ergebenſt
Varnhagen.

63.

Pückler an Varnhagen.

Berlin, den 9. Januar 1832.

Verehrteſter Freund,

Eine größere Freude hätten Euer Hochwohlgeboren mir nicht machen können, als durch die Ueberſendung der zwei liebenswürdigen Schreiben, die mir heute morgen zu Theil ward, noch erhöht durch die Grazie der Ueberbringerin.

Was Sie über Goethe's Brief ſagen, iſt ſo hübſch und ſo wahr, daß ich nur bedaure, es ihm nicht ſelbſt antworten zu können. Gewiß iſt es ſchwer, lieblicher zu zürnen, als der freundlich Gewaltige hier thut, und zugleich in ſo wenig Worten mehr zu ſagen.

Ich weiß aber auch den Schatz vollſtändig zu würdigen, und thue nicht wenig groß damit. Mündlich mehr.

Ihr herzlich ergebener
H. Pückler.

gedieh es auch in dieſer wichtigen Rückſicht wieder zur Beſſerung und ſah hoffnungsvoll dem Trieſter Lazareth entgegen. Als wir dieſen Tempel nach mancher erlittenen Gefahr und Verzögerung anſichtig wurden, bekam das Chamäleon meine Hutſchachtel zur proviſoriſchen Wohnung, wurde, wie Ulyſſes, im Schlafe von dem Schiffe an die wirthbare Küſte gebracht, und und bezog am 8ten Auguſt früh das Quartier nobile, wo es noch dermalen wohnt. Wie es hier unſägliche Gefahren beſtand, ſich den Studien ergab, Bekanntſchaft mit der Gazelle machte und in mancher Beziehung einen neuen Menſchen anzog, will ich auf mein nächſtes Blatt verſparen, damit des Intereſſanten nicht zu viel auf dieſes komme.

Der Lebensgeſchichte des Chamäleons

zweiter und vorletzter Theil.

Ohne die Anſichten zu kennen, welches das holde Thier von Europa geſchöpft hat, können wir doch mit einiger Zuverſicht ſagen, daß es nicht die beſten waren, denn es fror auf eine Weiſe, daß wir mehrmals genöthigt wurden, es auf unſerm eigenen Körper und im Bette zu erwärmen, um ſeinen erſtarrten Gliedern wieder Leben zu geben. Es ſchloß ſich jedoch den

Zeitumſtänden an, wurde unbehülflicher und deßhalb mit dem Excellenztitel belegt, brachte viele Stunden des Tages auf franzöſiſchen und deutſchen Zeitungen zu, und hatte ſeinen Kopf mit Politik dick gefüllt, als das Verhängniß, dießmal durch den Fuß meines Freundes Connomopolo, denſelben wieder platt trat, und dabei das linke Auge faſt ganz zerſtörte. In komiſchen Kreiſen, vom Schmerz getrieben, ſchwankte das Arme und meinte zu vergehen. Wir hielten es für verloren, aber Gott iſt allmächtig! — es erhob ſich auch dießmal wieder aus der argen Bedrängniß, und ſelbſt das Auge heilte ſich in wenigen Tagen aus. Noch war es indeß nicht ganz hergeſtellt, als das wunderbare Thier, in frommen Betrachtungen auf dem Fenſterbalken ſich ergehend, aus dem erſten Stocke in den Hof fiel. Es geſchah an demſelben Tage, an welchem die Gazelle einen noch betrübteren Sturz im heimlichen Gemache that, und erſt nach langer Waſchung und Raffinirung der Geſellſchaft naſenhältiger Freunde und Schätzer wiedergegeben werden konnte. An die Umſicht des Chamäleons gewöhnt, hatte Niemand ſein Unglück geahnet — als plötzlich das Geheul der Lazarethwächter etwas Großes verkündigte. Ich glaubte im erſten Augenblicke, es habe Makaroni oder ſonſt etwas allgemein Nützliches geregnet, denn nur ſo konnte ich mir die Ausrufe von Ueberraſchung, und, wie mir ſchien, ausgelaſſener Freude erklären. Der Strom wälzte ſich bis an meine Thür — und da vernahm ich, es habe ſich ein außerordentliches, nie geſehenes Thier gefunden, und ſtehe mir als verdienſtlichen Menagerie-Inhaber zu Gebote. Ich ging — und ſah die Excellenz auf einem ſonnebeſchienenen Düngerhaufen gedankenvoller Ruhe pflegen. Genien müſſen es hinabgetragen haben, denn es war unverſehrt. Es hat ſeither denſelben Sturz, ſelbſt auf härtere Gegenſtände, noch mehrere Male in unvergleichlicher Ungeſchicklichkeit wiederholt, und immer hat die Hand der Vorſehung ſich an ihm mild bewahrheitet. Sein einfaches, ruhiges Leben, ſeine Entfernung von allen demagogiſchen Umtrieben machten es täglich der Gleichgültigkeit ſeiner Vorgeſetzten würdiger, als ſich unglücklicher Weiſe ein häuslicher Zwiſt zwiſchen Madame Gazelle und Herrn Chamäleon entſpann. Das Beſchnüffeln von Seiten der erſtern ſchien ihm zu mißfallen, er zog die glänzendſte ſeiner Livreen, die der Furcht, alſogleich an (grünes Tuch mit breiten Trauerborten, reich in Schwarz geſtickt, ſtehendem Kragen, ſtraffem Schweif und Schnürleib), und ergriff eiligſt die Flucht. Seit dieſer Zeit iſt eine gewiſſe Unbehaglichkeit an ihm ſichtbar, ſo oft Madame im

Zimmer ſich befindet, und kein Ehemann kann raſcher die entfernteſten und gewagteſten Orte zu erreichen ſuchen, als Se. Excellenz das äußerſte Ende eines Pfeifenrohrs oder ſonſt ſchützende Gegenſtände in der gefürchteten Nähe.

Was den neuen Menſchen betrifft, den es anzog, wie ich erwähnte, ſo iſt dieſer Punkt etwas ſchwierig zu berühren, aber zu wichtig, um übergangen zu werden. Es muß hier vor Allem bemerkt werden, daß im Laufe von zwei Monaten nicht das geringſte corpus delicti einer chemiſchen Verwandlung irdiſcher Stoffe vor den hohen Rath hatte gelegt werden können, ſo daß wir ſämmtlich in den gräulichen Irrthum verfallen waren (und wer dürfte deßhalb einen Stein gegen uns aufheben?), daß die verehrte Excellenz auf unſichtbare Weiſe, in Luft zerſetzt, das Verdaute von ſich gebe. Vor ein paar Tagen aber, zu Aller Erſtaunen, lieferte es einen beträchtlichen Gegenbeweis und zwar in ſolcher Menge, daß es leicht für das Werk vieler Wochen erkannt werden mußte. Dieſe neueſte Ausgabe ſeiner Werke erſchien in ſieben Abſchnitten, wovon zwei gelb und die andern ſchwarz gebunden waren, und der Akademie wißbegieriger Fliegen auf dem Miſthaufen übergeben wurden. Dieſe merkwürdige Erſcheinung verräth ſich offenbar als eine

Folge des Entſchluſſes, ſich an die Sitten und Gebräuche des neuen Vaterlandes anzuſchließen. Wie viele andere Menſchen, z. B. der türkiſche Sultan, fängt das Chamäleon die Civiliſation von hinten an. Wie viel ſich auch dagegen ſagen läßt, wir dürfen die Intention nicht verkennen; ſie verdient Achtung und unſern aufrichtigen Beifall.

Lazareth von Trieſt, den 28ſten Auguſt.

Dem armen Chamäleon iſt ſo eben durch Madame ein Fuß entzwei gebiſſen worden! Weinet Alle und heulet Klagelieder! Vielleicht aber wächſt er wieder zuſammen, doch iſt es ſchlimm, der Knöchel iſt durchgebiſſen.

Lazareth von Trieſt, den 30ſten Auguſt.

Bülletin.

Se. Excellenz haben eine unruhige Nacht gehabt, nur zwölf Stunden geſchlafen, den Fuß gar nicht gebrauchen können und einen krankhaften Hang nach der Fenſterbank gezeigt. Nach langer Berathung haben die Aerzte äußerlich einen Tropfen Oel verordnet, innerlich aber Geduld und Ergebung; auch wurde dem Leidenden friſches Gras untergebreitet, welches Madame mit großer Gefahr für Se. Excellenz in einem unbewachten Augenblicke auffraß. Trotz der körperlichen und geiſtigen Erſchöpfung haben der hohe Patient abermals ſechs Abſchnitte ihrer neuen Werke erſcheinen laſſen. Da aus Reſpekt vor dem berühmten Leidenden dieſelben noch nicht geöffnet worden ſind, ſo können wir nicht mit Genauigkeit dem geehrten Publikum mittheilen, ob der letzte Abſchnitt das Teſtament enthalte, oder Rathſchläge an die Zeitgenoſſen.

Der ordinirende Arzt
Strumpf.

Von Seiten der Lazarethbehörde
Peter Zipfel,
Actuar.

Der Lebensgeſchichte meines Chamäleons

dritter und letzter Theil.

Da ich jetzt, wenn ich wollte, außer dem letzten, noch den zweitletzten, den allerletzten u. ſ. w. Theil vor mir hätte, ſo könnte ich mich weit auslaſſen über das thaten- und leidenreiche Leben meines Helden. Der Stoff iſt reich, aber Großes muß auf großartige, d. h. auf einfache Weiſe behandelt werden. Die Weltgeſchichte ſelbſt iſt am Ende auf wenige Blätter zu ſchreiben, und die Weisheit der Weiſeſten ließe ſich zu einer mäßigen Pille zuſammendrücken, die jeder Reiſende durch das Land des Lebens in ſeiner homöopathiſchen Apotheke zum Gebrauch für ſich und ganze

Völker mit ſich führen könnte. Ich erinnere mich einer ſolchen Apotheke von der Erfindung eines relegirten Hallenſer Studenten, wo in den Fläſchchen, ſtatt Streukügelchen, Conſtitutionen präparirt lagen, ein ſehr remarkables Werk, und von dieſem Philantropen zwar der ganzen Menſchheit geſchenkt, einſtweilen aber, bis ſich dieſe meldet, beſtimmt, im Fez des Sultans niedergelegt zu werden.[1] Alſo zu meinem Chamäleon! Es gibt Wunder, die vielleicht dem Thäter Spaß machen, ſonſt aber zu nichts nützlich ſind; es gibt andere, die für den Denker zeitweiſen Offenbarungen gleich kommen und ihn über Zweifel beruhigen, von denen ſämmtliche Univerſitäten, zwar nicht ſprachlos, aber deſto ſchlimmer für ſie, daſtehen. Das ſogleich zu erzählende Wunder, welches an meinem Chamäleon geſchah, gehört zu der zweiten Art. Noch war der Fuß nicht wieder zur Brauchbarkeit ausgewachſen, den ihm ſeine Gefährtin in einem Augenblicke der Zerſtreuung, oder übergroßen Hungers, abgebiſſen hatte (ein Unfall, den es durch unzeitige Anwendung ſeines diplomatiſchen Talentes, ſich in alle Farben zu kleiden, und in alle Falten zu fügen, ſelbſt zugezogen hatte; denn Madame behandelte es als Gras, wie es auf dem Graſe lag), als ſeine und meine Jammerszeit endete, und wir Alle der Freiheit wiedergegeben wurden. Ich hatte mich, was wirklich an das Wunderbare grenzt, geſund erhalten im Lazarethe, konnte mich alſo ſchnell auf die Reiſe machen, und that es auch, obgleich ein lähmender Froſt mir aus der Heimath entgegen kam. Mein Chamäleon bewohnte während des Tages meine Weſte; des Nachts aber, in der Beſorgniß, es zu erdrücken, hatte ich es in einer Schachtel untergebracht, die ich unter den Mantel zu ſtecken beabſichtigte. Kaum war das häßliche Bild unſeres Gefängniſſes unter den Horizont geſunken, und der blüthenreiche Karſt vor uns, ſo ſchnitt der Wind kalt in den Wagen hinein. In der Nacht fuhren wir durch Adelsberg, und am Morgen waren wir in Lohitſch, wo ich, um nicht zu erfrieren, mich aus dem Wagen herausheben und in die Wirthsſtube tragen ließ. Ein Nebengrund war, daß ich den Wagen zuſammenflicken laſſen mußte, denn er hatte an einem Steine vor Lohitſch Anſtoß gefunden, und war in Trümmer gegangen. Ich hätte alſo doch nicht weiter kommen können vor einigen Stunden. Nun denke dir mein Entſetzen (ach, wie ſchwach ſind die Sprachen!), als ich, aus meiner verdammenswerthen

---

[1] Wir haben kürzlich geſehen, wie ſie von dort bereits begonnen, an's Licht der Welt zu treten.

Anmerk. des Herausgebers.

Vergeßlichkeit endlich erwachend, die Schachtel ſuche, endlich in einem Winkel des Wagens ſie finde, aufreiße – da liegt mein Chamäleon, noch im Tode ſchön, beinfeſt gefroren darin. Ich nehme es heraus, will meinem Geſichte, meinen Gefühlen nicht glauben, klopfe mit dem ſteifen Thiere auf den Tiſch — mein Gehör beſtätigt, was die anderen Sinne ſagten — beinfeſt, ſage ich, wie ein Stück Holz. Der Schmerz übermannte mich, und ich will den Leichnam ſchon einer Katze vorwerfen, um ihn meinen Augen wie meinen Gewiſſensbiſſen auf immer zu entrücken, da hält mich eine unſichtbare Hand zurück — ich laſſe mir Kalbskotelettes und Wein bringen (Herr, deine Wege, wer begreift ſie!) und beſchwichtige mich durch Eſſen. Nun beginnt das Wunder aus jener unſichtbaren in die ſichtbare Natur überzugehen. Es war ungeheuer heiß in dieſem Zimmer, eine wahre Brütwärme der Dummheit. Da iſt mir, als zucke mein Chamäleon, das vor mir auf dem Tiſche lag. Ich will es nicht glauben — es zuckt wieder — ich fange an, zwiſchen Angſt und Hoffnung zu zittern — es zuckt und zuckt, dreht ſich endlich — wacht auf; ſein erſter Blick fällt auf die Weinflaſche. Es kriecht mühſam derſelben zu — klettert hinauf an dem Glaſe, durch das das helle, falſche Gold ſchimmert, fällt herunter und klettert wieder; dabei ſperrt es den Rachen auf, verlangend, flehend; der größte Redner hätte nicht klarer ſich ausſprechen können. Ich tröpfle ihm einen Tropfen Wein ein — einen zweiten, einen dritten — zehn vielleicht; da beginnt es ſich zu drehen, und zu wälzen, und gräßliche Fratzen zu ſchneiden. Das iſt der Todeskampf, ſag' ich mir verzweiflungsvoll, es erwachte nur, um auf ewig zu entſchlafen! Mir fallen Verwundete ein, die noch einmal begierig trinken und dann ſterben. Aber ſieh, es ſtirbt nicht! nachdem es eine Weile geraſtet, beruhigt es ſich, — verlangt wieder zu trinken; jetzt geb' ich ihm Waſſer. Es wird ſichtbar kräftig — ich wage ihm eine Fliege vorzulegen — es frißt ſie, es lebt! Sein präſumirter Tod war Schlaf — ſein geglaubter Todeskampf Rauſch! Es iſt erſtanden.

Seit dieſem Augenblick habe ich es nie ohne Verehrung angeblickt — nie ohne Gedanken, die ich hier zu entwickeln nicht Zeit habe. Es reiſte glücklich mit mir bis nach Peſth, wurde an der Mauth, obgleich es ohne Paß war, nicht angehalten — ergötzte Viele und erlebte Viel — kam zu hohen Ehren, indem es die höchſten Damen in vertrauten Morgenſtunden beſuchen durfte — gab eine reiche Folge von Werken heraus und fuhr endlich, nachdem es im Gaſthof zur

64.

Varnhagen an Pückler:

Berlin, den 15. Januar 1832.

Ew. Durchlaucht

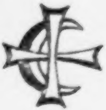
werden bei Entfaltung der beifolgenden Rolle nicht wiſſen, weshalb ich gerade beauftragt werden ſollte, Ihnen dieſes edle Geſchenk von Frau von Arnim zu überantworten, da der Künſtlerin und Geberin ſelber hiezu die Gelegenheit, eben ſo wie mir, offen ſteht: ich weiß es auch nicht, finde jedoch alle Ungewißheit hierüber nicht hinreichend, um die Ausführung des Auftrages irgend zu ſtören. Vielleicht iſt es eine Prüfung, dem Neidiſchen auferlegt, die Schätze nur zur Förderung an Andere zu empfangen, während er ſelbſt ſich gern damit bereichert hätte. An ſolche Ironie des Geſchickes ſchon gewöhnt, nehme ich mein beſcheiden Theil, möge es nun dieſe oder eine andere Bewandtniß damit haben, in Demuth hin!

Eine kleine Schadenfreude hängt meinem Auftrage zur Vergeltung ſeiner Bitterkeit ſchon unmittelbar an! Und gern halt' ich an dieſem Schwänzchen feſt! Ein gewiſſer Prinz pflegt wohl bisweilen ein Dutzend Flaſchen Wein zu verſchenken, läßt ſich aber hinterher die leeren Flaſchen, und wo möglich die Pfropfen, wieder ausliefern. Gern ſtell' ich in dieſem artigen Falle meine Gebieterin mit jenem Prinzen zuſammen, und bekenne den ferneren Auftrag, die blaue Umſchlagshülſe und den weißen Kern der Rolle, die beiden großen Packbogen nämlich, nach Herausnahme des geiſtigen Inhalts, für die Abſenderin ausdrücklich zurückzuverlangen!

Unerwartet meldet ſich nun auch meine Frau als eine Beſtellerin fremden Auftrags, und zwar für die nämliche Behörde, an denſelben Empfänger. Sie hat nämlich dem Boten ein Schreibzeug mitgegeben, das hier auf ſeiner Reiſe eine Weile Station gemacht hat, aber als heimathlos zu dem Orte, woher es gekommen, zurückgeführt werden ſoll, was insgeſammt mich gar nichts angeht. —

ungariſchen Krone durch den Genuß mehrer mit Arſenikpapier (die letzte Erfindung des großen Jahrhunderts) vergifteten Fliegen das Zeitliche geſegnet, wohl ausgeſtopft in das Paradies des projektirten Peſther Muſeums ein. Es hat den Ruhm, bis jetzt noch der erſte und letzte Gegenſtand zu ſeyn, den dieſe numifizente Anſtalt beſitzt.

Wie viel Stoff zum Nachdenken bietet dieſe merkwürdige Geſchichte für einen philoſophiſchen Geiſt — wie viel nützliche Lehren in dieſem Leben, für alle Stände, ſelbſt für den ſo ſchief beurtheilten der Säufer! — Süße Freundin! liebſt du es nicht, ſelbſt im Tode noch?



Ich hatte mit ſo ungetheilter Aufmerkſamkeit geleſen (denn man weiß, wie viel ich ſchon ſelbſt mit Chamäleons zu verkehren hatte), daß ich erſt beim letzten Wort das ominöſe Zeichen der Unterſchrift gewahrte, und es jetzt erſchrocken anſtarrte.

Alle guten Geiſter — Halbmond und Kreuz! Alſo der Geber Norma's ſchrieb dieſe Zeilen, der geheimnißvolle Graf, oder wer? Jedenfalls ſteht er mit ihr in Verbindung — war er nicht vielleicht der Schatten, den ich in der Grotte hingleiten ſah?

Hierüber muß ich Aufklärung finden! fuhr ich in meinem Selbſtgeſpräche eifrig fort — ich ſoll ſie nur am Freitag ſehen, heute iſt aber Freitag, warum ihn alſo nicht gleich benutzen — ſie iſt allein, erwartet mich vielleicht — Zögern wäre Thorheit!

Geſagt, gethan. Mit einbrechender Dämmerung ſtand ich vor dem bezeichneten Hauſe. Kaum konnte ich das rothe Kreuz noch erkennen. Doch ſobald ich dreimal leiſe angepocht, erſchien ein reich in Roth und Gold gekleideter Negerknabe. Als er das gebotene Wort aus meinem Munde gehört, machte er ein Zeichen, was mir andeutete, ich möge hier einige Augenblicke auf ihn warten. Kurz darauf kam er, in einen ſchwarzen Mantel gehüllt, wieder heraus, worauf er langſam, bald rechts bald links, in vielen engen Gäßlein am Fuß der Akropolis vor mir her ſchritt. „Der Wind war kalt; der Weg war weit." Schön glänzte im Mondſchein der Theſeustempel, und daneben erhob ſich drohend des Areopag's ſchwarze Felſenmauer. Bald waren beide hinter uns, und wir wandten uns nunmehr rechts dem Olivenwalde zu. Zwiſchen eng zuſammenſtehenden Gartenmauern, die Dornengebüſche überhingen, uns mühſam hindurch zwängend, und uns fortwährend bald nach dieſer, bald nach jener Seite wendend, gelangten wir nach einer guten halben Stunde in einen etwas freieren Theil des Waldes, wo ich ein kleines aber nettes Häuschen, aus rez de chaussée und einem Stockwerk beſtehend, einſam vor mir liegen ſah.

Der Negerknabe ergriff mich beim Arm, wies darauf hin und verſchwand im Dunkel der Bäume. Nur zwei Fenſter waren erleuchtet. Hohe Oelbäume ſtanden rund um die iſolirte Wohnung, und ein großer zottiger Hund, der davor wachte, bellte mich zornig an. Doch auf einen entfernten Pfiff beruhigte er ſich ſogleich und ſtreckte ſich gähnend wieder nieder. Ein Klopfer in Form eines Löwenkopfes glänzte hell geputzt an der Thür, und ich ſetzte ihn mehreremal ariſtokratiſch in Bewegung, ehe geöffnet wurde. Ein alter Mann, in griechiſcher Nationaltracht, erſchien, und da er wohl den Fremden in mir erkannte, frug er auf italieniſch nach meinem Begehr.

Ich bat ihn, mich bei ſeiner Herrſchaft als den Deutſchen zu melden, der ihr das in der Grotte vergeſſene Buch zurückbringe. Der Alte ſchüttelte den

Kopf und meinte, die Signora pflege gar keine Beſuche, am wenigſten um dieſe ſpäte Stunde, anzunehmen, doch wollte er die Botſchaft ausrichten. Ich blieb unten im Flur ſtehen, wo eine düſtere Lampe brannte, und wartete ziemlich lange auf des Alten Rückkunft. Endlich zeigte er ſich wieder, wie mir vorkam, mit einer noch verdrießlicheren Miene als zuvor, auf dem oberen Abſatz der Treppe, und winkte mir zu ſich herauf. Mit ein paar Sprüngen war ich bei ihm; er öffnete die Thür eines kleinen Vorſaals, wies ſtillſchweigend auf einen dunkelrothen Thürvorhang, den das Licht im inneren Gemach wie einen Transparent durchglühte, und entfernte ſich. Nicht ohne einige Befangenheit näherte ich mich dem Heiligthum, ſchob leiſe die Drapperie zurück, und trat ſchüchtern ein. Die ſchwarze Dame ſaß ſeitwärts der Thür in der Ecke einer eleganten causeuse, und ihr holder Anblick gab mir ſchnell den halb verlorenen Muth wieder. „Man muß geſtehen,“ ſagte ſie, halb lächelnd, halb ſchmollend, „Sie wiſſen die Leute ſchnell beim Worte zu nehmen, doch will ich nicht zürnen, da Sie eine ſo gute Entſchuldigung mitbringen. Wo iſt mein Buch? Ich habe es gleich ſchmerzlich vermißt, und freue mich wenigſtens darüber, daß es einem ſo ehrlichen Finder in die Hände fiel. Setzen Sie ſich, und geben Sie mir dann ohne Zögern meinen Schatz zurück.“ Schon ſaß ich auf der causeuse neben ihr, und überreichte ehrerbietig den Maroquinband.

Aber, Madame, erwiederte ich, da Sie meiner Ehrlichkeit ſolche Gerechtigkeit widerfahren laſſen, muß ich mich im Voraus und offen einer großen Indiskretion anklagen — denn ich las in dem Buche — ja, ich fand ſogar etwas darin, was mit einer früheren Begebenheit meines Lebens in naher Berührung ſteht, und über das ich höchſt begierig bin, von Ihnen Aufklärung zu erhalten.

„Die werde ich Ihnen ſchwerlich ertheilen können,“ fiel Madame Namor haſtig ein, „denn das Buch gehört meinem Manne, und enthält nur Exzerpte, die theils er, theils ich, kopirten. Doch — welches iſt denn der Gegenſtand Ihrer Neugier?“

Das Zeichen des Kreuzes und Halbmondes mit einander verſchlungen, welches unter einem der Abſchnitte ſteht, ſagte ich, ſie fixirend.

Mir dünkte, es zucke etwas Schmerzliches über ihr Geſicht bei dieſen Worten, doch fuhr ſie gleich darauf unbefangen fort: „O das meinen Sie? — Es iſt ein Freund meines Mannes, der ſich zuweilen ſo unterzeichnet, und der Brief, den Sie geleſen, und der von ihm herrührt, war an ſeine Frau gerichtet, die gleich mir Sara heißt.“

Der Briefſteller ſelbſt ſcheint ein Mann von mannigfachen Gaben zu ſeyn, ſagte ich; iſt er noch jung?

„O gewiß, kaum einige zwanzig Jahre alt.“

Kennen Sie ihn ſchon lange?

„Aber Sie verhören mich ja wie ein Kriminalrichter! Allerdings kenne ich ihn ſeit Jahren — er iſt unſer Hausfreund; demungeachtet,“ verbeſſerte ſie ſich, „darf ich kaum ſagen, daß ich ihn kenne, denn was er eigentlich im wahren Innerſten ſeyn mag, der Sonderling, was in der Tiefe ſeiner Seele begraben liegt, ſo wie ſelbſt der ganze Verlauf ſeiner ſeltſamen Schickſale, ſind mir nur unvollſtändig bekannt, gerade hinlänglich jedoch, um zu wiſſen, daß ſie einer genauern Nachforſchung vielleicht werth ſeyn mögen. Indeſſen,“ ſetzte ſie mit einiger Verwirrung hinzu, „fühlte ich bisher weder Neigung noch Beruf zu ſo gründlicher Unterſuchung.“

Da ſie hier verlegen abbrach, und abſichtlich die Konverſation auf etwas Anderes zu bringen ſuchte, ſo fürchtete ich, durch meine Neugierde unbequem zu werden, und beſchloß, lieber die Zeit für mich ſelbſt zu benutzen.

Und Ihr Mann, frug ich, gleicht er dem Hausfreunde?

„O," rief ſie lachend, „mein Mann iſt nicht ſo romanhafter Natur, und denkt mehr an ſeine praktiſchen Geſchäfte, als an alle die phantaſtiſchen Grübeleien, denen ſich Achrios überläßt. Ich glaube übrigens," ſetzte ſie ſchalkhaft hinzu, „er gleicht Ihnen ſelbſt weit mehr als meinem Gemahl."

Wie glücklich würde ich mich ſchätzen, erwiederte ich, wenigſtens denſelben Titel des Hausfreundes mit ihm zu theilen, obgleich ich wohl fühle, ſetzte ich mit leiſerer Stimme hinzu, daß es mir unmöglich ſeyn würde, der ſchönen Sara Hausfreund zu ſeyn, ohne in die wildeſten Träume jener romanhaften Einbildungskraft zu verfallen, die Sie ſo eben als unſer beiderſeitiges charakteriſtiſches Erbtheil bezeichneten.

„Daß die Männer doch nie mit uns allein ſeyn können, ohne in den Ton der Galanterie zu verfallen! Ich bin überzeugt, daß Sie jeder irgend leidlichen Frau daſſelbe ſagen würden."

Warum, möchte ich auf dieſe ungerechte Vorausſetzung antworten, wollen die Weiber doch immer alle Männer über einen Leiſten ſchlagen? Ich wenigſtens gehöre nicht zu den Frivolen, von denen Sie ſprechen — aber noch weniger ſollten Sie ſo ungerecht gegen ſich ſelbſt ſeyn, ſich mit den Alltäglichen Ihres Geſchlechts in eine Klaſſe zu ſetzen. Sollten denn Sie allein, fuhr ich inniger fort, indem ich ſchüchtern ihre Hand ergriff, die ſie ſchnell zurückzog, ſollten Sie allein die Gewalt von Reizen verkennen wollen, die auch den Kälteſten entflammen müſſen? Und dürfen Sie es dem Stahl verdenken, wenn ihn des Feuers Nähe erhitzt? Er folgt nur dem Bedingniß ſeiner Natur, und gut wäre es, wir folgten ihm Alle ein wenig mehr, als wir aus hundert thörichten Gründen zu thun pflegen.

„O Alles mit Maß!" entgegnete Sara mit ſpottender Miene. „Wenn aber der Stahl zu heiß wird, — wiſſen Sie, was wir Hausfrauen dann thun? Wir gießen kaltes Waſſer darauf, dann ziſcht er ein wenig, und man verbrennt ſich nicht mehr die Finger daran!"

Ich glaube wirklich, rief ich lachend, daß von ſo niedlichen Fingern ſelbſt eine Taufe mit kaltem Waſſer noch ihr Angenehmes haben müßte; aber wiſſen Sie auch, daß, wenn das Metall recht glühend iſt, das kalte Waſſer nur darauf gegoſſen wird, ſeinen Hitzegrad noch mehr zu erhöhen, und die lieblichen Hausfrauen, deren Sie erwähnen, mögen davon wohl auch zuweilen eine Ahnung haben.

„Sagen Sie lieber: die Männer, und vorzüglich die Ehemänner, die in der That dies grauſame Experiment mit uns armen, zu liebenden Geſchöpfen täglich wiederholen."

O die Ehemänner! rief ich ungeduldig, reden wir nicht von dieſen Tyrannen. Das Beſte iſt, daß wir Menſchen ſind, ehe wir in den Eheſtand treten, und auch nachher Menſchen bleiben. Die natürliche Folge davon zeigt ſich, dem Himmel ſey Dank, täglich, und fände ſie nicht ſtatt, ſo wäre es bald um alle die ſüßeſten Freuden auf Erden geſchehen, die nur — verſtohlene Liebe gibt.

Dies blieb ohne Antwort, denn der Diener brachte ſo eben einen kleinen Tiſch mit Früchten, Confitüren, friſcher Milch u. ſ. w. beſetzt, herein, den er mit mürriſchem Geſicht vor ſeine Gebieterin hinſtellte.

„Sie müſſen heut mit meiner frugalen Koſt fürlieb nehmen," ſagte Madame Namor, „wäre mein Mann hier, ſo würde er Ihnen ohne Zweifel ein beſſeres Souper anbieten."

Ich verſicherte, daß ich keine Art Entbehrung fühle, und mich mit dem Vorhandenen in jeder Hinſicht vollſtändig begnüge, bei welchen Worten ich den gedeckten Tiſch vor uns benutzte, um das holde Füßchen neben mir leiſe zu drücken; doch ein ſtrafender, beleidigter Blick, und das ſchnelle Entziehen des elektriſchen Gegenſtandes zwangen mich zu größerer Behutſamkeit. Das kleine Mahl war bald geendet, und das unterbrochene Geſpräch von neuem angeknüpft. Ach wie ſchnell verging die kurze Zeit unſers Beiſammenſeyns! Im Feuer der immer lebhafter werdenden Unterhaltung verlor das liebliche Weſen nach und nach auch immer mehr von der früher gezeigten Zurückhaltung. Die Stille der Nacht, die vor jeder Störung ganz geſicherte Einſamkeit, zwei Seelen, die ſich unwillkürlich ſuchten, und vielleicht durch jene geheimnißvolle Wahlverwandtſchaft ſchon verknüpft waren, welche unſichtbar die ganze Natur durchdringt, und die kleineren Nebendinge dann ſo leicht beſeitigt — Alles mußte einem näheren Verſtändniß zwiſchen uns einen ſchnellen Weg bahnen.

Schon hatten unſere Worte eine viel ernſtere Wendung genommen, und unſere Augen weit inniger zu einander geſprochen, obgleich meine reizende Gegnerin noch auf ihrer Vertheidigungslinie ſtehen blieb, und manchen Gemeinplatz von Pflicht und Tugend den verſteckten Angriffen meiner ſophiſtiſchen Philoſophie entgegenſetzte.

Theure Sara, ſagte ich endlich, Sie verglichen mich im Anfang unſerer Unterredung mit Ihrem Hausfreunde, und das Wort hält ſeitdem immer meine

Von noch anderen Aufträgen gedrängt, die in einer ſtrengeren Ordnung vielleicht an Seltſamkeit und Fügung die obigen ſogar überbieten, finde ich heute keine Zeit mehr diejenigen zu beſorgen, die ich mir ſelber zu geben hätte, und ſchließe daher nur eiligſt in Verehrung und Ergebenheit als

Ew. Durchlaucht
gehorſamſter
K. A. Varnhagen von Enſe.

65.

Pückler an Varnhagen.

Berlin, den 16. Januar 1832.

In der allergrößten Eil, die mir Fräulein Senftleben beſcheinigen kann, erwiedere ich auf Ihr ſchalkhaftes und gütiges Schreiben nur dieſe wenigen Worte.

Frau von Arnim bitte ich, in meinem Namen mein Ehrenwort zu verpfänden, daß ich nicht der Geber des verhängnißvollen Schreibzeugs bin, welches ſie von mir erhalten zu haben glaubt, und mir deshalb zurückſchickt.

Das Tintenfaß, welches ſie von mir verlangte, und ich daher ein Recht habe ihr zu geben, iſt noch unterwegs, wird aber nächſtens ſeine — Geiſtererſcheinung machen.

Dagegen nehme ich die Rolle mit vielem Dank an, und werde ſie gewiß nicht zurückgeben.

Tout à vous
H. Pückler.

66.

Pückler an Varnhagen.

Berlin, den 23. Januar 1832.

Verehrteſter Freund,

Da mir aus Ihrer Hand, der ich ſo viel Gutes verdanke, auch Bettinas herrliches Geſchenk zu Theil wurde, Gedanken feſt. Warum ſollte dieſe Idee ſich nicht realiſiren laſſen. Ich bin frei und unabhängig wie der Vogel in der Luft, und darf mein Glück ſuchen, wo es ſich findet, ja auf ganz und ewig mich ihm hingeben, wo es mir entgegenkommend die Arme öffnen will. Ach und welch ein überſchwengliches Glück wäre es für mich, jenen Namen mit der That zu führen! aber denken Sie nicht, daß ich mich dann damit begnügen könnte, mit an Ihrem Tiſch zu ſitzen, Sie in Geſellſchaft zu führen oder Sie auf Spaziergängen zu begleiten, und zugleich der ſtets bereitwillige Freund Ihres Gemahls zu ſeyn — nein, zu alledem müßte ein höherer Preis mir winken, den gemeinen Wochentagen auch ein Sonntag folgen, und in dieſer Alltagswelt nach ihrem ermüdenden Treiben, von menſchlichen Augen ungeſehen, ein himmliſcher Engel geheimnißvoll und tröſtend zu mir niederſteigen!

„Deſto ſchlimmer für Sie.“ erwiederte Sara mit bewegter Stimme, ihre feuchten Augen einen Augenblick auf mir ruhen laſſend, und ſie dann pfeilſchnell wieder mit den ſeidenen Wimpern bedeckend, „da in unſerm proſaiſchen Kreiſe wenig Spielraum für dergleichen himmliſche Erſcheinungen zu finden ſeyn möchte.“

Spielraum! O der Ausdruck iſt gut gewählt;

ein ſolcher iſt freilich nicht mehr vorhanden, wo tiefer Ernſt ſich geltend zu machen anfängt — ach, Sara! kein Spiel iſt es mehr, was mir in Ihrer Nähe das innerſte Herz wie durch Zauber bewegt. — Ja zürnen Sie mir nicht, holde, liebliche Frau; ich war von jeher ein Kind der Wahrheit, Verſtellung iſt mir fremd! Schon Ihr erſter Anblick, obgleich ich dabei kaum mehr als Ihr Gewand geſehen, ließ einen unbegreiflichen, unbeſiegbaren Eindruck in mir zurück; das Geſpräch in der einſamen Grotte, Ihre rührende Schönheit, ja bis auf den Veilchenduft Ihres verrätheriſchen Buches, der mir auch in Ihrer Abweſenheit fortwährend Ihre Nähe mit berauſchendem Entzücken zurückrief — es war zu viel für mich, verdammen Sie meine Kühnheit; aber verſtoßen Sie mich nicht mit grauſamer Härte aus dem einzigen Grunde, weil ich Sie wie eine Heilige anbete! Sagen muß ich es, einmal wenigſtens in meinem Leben, daß ich Sie liebe, Sara, ja mit allen Kräften meiner Seele liebe, obgleich Ihr Bild erſt ſeit wenig Wochen in meinem Herzen brennt, und daß ich verzweifeln muß, wenn kein Funke dieſes Feuers das Ihrige zu berühren vermag. —

Ich war zu ihren Füßen geſunken und mit glühenden Wangen drückte ich leidenſchaftlich mein Angeſicht auf ihre Knie. Ich hatte im Anfang vielleicht nur eine Galanterie gewöhnlicher Art im Sinne gehabt, aber ein unnennbares, ungeahnetes Gefühl überraſchte mich jetzt. Liebe, Wehmuth und Sinnlichkeit hatten ſich ſeltſam in mich getheilt, und meiner Empfindung nicht mehr mächtig, entquollen heiße Thränen meinen Augen. Da fühlte ich eine weiche Hand in meinen Haaren wühlen, und hörte eine faſt lautloſe, bebende Stimme folgende Worte mehr ſeufzen als ſprechen: „Verſucher . . . . laß ab von mir!“ Ich blickte auf — Sara's Augen waren ſtarr vor ſich hin gerichtet, ihr Antlitz leichenblaß und ein tief ſchmerzliches Lächeln zuckte um ihren Mund. Dann meine Hand krampfhaft ergreifend und ſie mit Leidenſchaft an ihr Herz drückend, rief ſie laut: „Fliehe! — Nie dürfen wir uns wiederſehen.“ Ehe ich noch wußte, wie mir geſchehen, hatte ſie ſich aus meinen vergebens ſie umſchlingenden Armen losgeriſſen, wie im Traum nur hatte ich einen ſeligen Augenblick lang ihre Lippen auf den meinigen gefühlt, dann war ſie in einer Seitenthür meinen Blicken, gleich einer erdloſen Form, entſchwunden!

Ich ſtand wie von dem Strahl einer galvaniſchen Säule getroffen, mein Herz hatte faſt zu klopfen aufgehört; es war, als wenn alles Blut ſich zum Lebensquell zurückgedrängt hätte, um fortan nur als ein ungetheilter Liebesſtrom für dies verführeriſche Weib dahinzufließen, deſſen wunderbares Weſen jede Fiber meiner Seele zu erregen gewußt hatte. Das Maß der Zeit verlor ſich vor meinen Blicken, und ich glaubte, ſeit ich lebte, nur ſie gekannt zu haben, nur mit ihr von Ewigkeit her verbunden geweſen zu ſeyn. Halb gedankenlos wollte ich ihr endlich nacheilen, als der alte grämliche Diener, der unterdeß wieder hereingetreten war, ohne daß ich ihn bemerkt hatte, mir mit einer Verbeugung anzeigte, mein Negerknabe ließe bitten, nicht länger zu verweilen, da es ſpät und der Weg in der Nacht unſicher ſey. Es war nichts zu thun, als zu folgen; ich ergriff alſo meinen Hut, mit ſchwer verwundetem Herzen die Treppe langſam hinabſteigend, die ich ſo leicht heraufgeſprungen war. Was lag Alles für mich zwiſchen jenem und dieſem Moment! und in Gedanken des Entzückens, der Sehnſucht und einer unbegreiflichen Furcht vor der Zukunft verloren, die ſich nur einem tiefen Gefühle beigeſellt, folgte ich mechaniſch meinem Führer, und ſtand endlich verwundert wieder vor der Thür meiner Wohnung, ohne mich des zurückgelegten Weges in irgend einer Art erinnern zu können.

Die Unruhe der Gegenwart, hundert Pläne für

Tand für mich und unbedeutend. Aber bis ich davon unumſtößlich überzeugt bin, habe ich auch keine Ruhe; wachend oder träumend, einſam oder von Menſchen umgeben, was ich auch beginnen mag, Sie und dieſe Ungewißheit allein beſchäftigen meine Seele, und ſo lange der mindeſte Zweifel über Ihre wahre Geſinnung in mir obwaltet, kann ich nur elend ſeyn!

Sie ſagten mir geſtern, als ich, noch verzagt, Ihnen meine Gefühle nur anzudeuten wagte, ich ſpräche wohl ſo zu jeder hübſchen Frau, die mir ein vorübergehendes Gefallen einflößte. O Gott! wie grenzenlos iſt Ihr Irrthum! Ich will mich nicht beſſer machen als ich bin; gewiß würde ich nicht, von keiner andern gefeſſelt, gleich dem keuſchen Joſeph, die Gunſt einer ſchönen Frau zurückweiſen, wenn ſie ſich mir darböte, aber Liebe! — ach, glauben Sie mir, Sara, noch in dem letzten Augenblick, bevor ich Sie kennen lernte, fürchtete ich eine ſolche Liebe, wie ich ſie jetzt fühle, gleich ſengendem Feuer. Ich bin zu ernſt für dieſes Spiel, zu romantiſch vielleicht, zu ſentimental, zu thöricht; denn ich kann nicht im Scherze lieben. — Den erſten Tag, es iſt wahr, gefielen Sie mir nur, ich fand meine Sinne erregt durch Ihre Schönheit, Ihr Anblick that mir wohl — das war Alles. Aber je lebendiger die Erinnerung dieſes Bildes in mein

Inneres drang, je weniger blieb ich Herr meiner ſelbſt, und geſtern Nacht — als hundert kleine Züge die ganze Lieblichkeit Ihrer Engelsſeele ſo bezaubernd vor mir entfalteten, als Ihr ſüßer Athem um mich wehte, als Ihre Lippen einen Augenblick auf den meinigen ruhten — o mein Gott! welcher Sterbliche hätte dieſer Fülle von Seligkeit widerſtehen können!

Da verwandelte ſich mein ganzes Weſen in Leidenſchaft für Sie, und wie magnetiſch gefeſſelt hing ich an dieſen Blicken, die ſo ſanft, ſo tief, ſo klug und doch ſo gut ſind — ach, ſo von überirdiſchem Himmelsfeuer belebt, daß auch wider Ihren Willen ſie auf ewig ſich in mein Herz einbrennen mußten.

Ja, dies kann nun auch kein Gott mehr ändern, es iſt zu ſpät — und ſchrecklich, wenn es mich zu hoffnungsloſer Qual verdammte. Verdammniß aber iſt es, zu lieben, wenn man allein liebt. Und dennoch fühle ich mit Beben, wie gering meine Anſprüche und folglich meine Hoffnungen ſeyn dürfen! Als mein Fuß zum erſtenmal den Ihren ſcheu zu drücken wagte — o könnte ich doch jetzt wieder meine fiebernde Stirn auf ihn drücken, ihn mit tauſend Küſſen bedecken und mit meinen heißen, glühenden Thränen benetzen! — da zogen Sie ihn zurück, als wenn eine Schlange Sie berührt; und als ich, die Welt um mich her vergeſſend, Sie halb bewußtlos an mein Herz zog, hatte ich kaum, wie berauſchenden Nektar, einen Moment den Hauch Ihres roſigen Mundes getrunken, als Sie ſich empört von mir losreißen und durch grauſame Worte Angſt und Verzweiflung in meine Bruſt ſäeten. O Sara, ſpielen Sie nicht mit meiner Liebe, ſie iſt zu tief, zu wahr dazu. Und nun auf meinen Knien beſchwöre ich Sie darum, antworten Sie mir aufrichtig: was ich von Ihnen hoffen darf? Theure, geliebte Sara! entſcheide über mich, ſprich frei Verderben oder Wonne über mich aus — aber täuſche mich nicht!

Sie ſelbſt haben mich früher ohne Erbarmen auf die Freitage allein beſchränkt. Wohlan, ich muß Ihnen blindlings folgen, aber die Tage müſſen nun auch das Geſchäft der Wochen übernehmen — der nächſte Freitag muß meines Lebens Glück oder Weh beſtimmen. Ich liebe mit allen Kräften meiner Seele, ich bete Sie an wie eine Gottheit, Sie ſind mir theurer als meiner Augen Licht — aber ich bin dennoch weder ein Siegwart noch ein Werther, und es iſt thöricht, eine koſtbare Zeit in unnützem Spiel zu verlieren; Ihr Gemüth, Sara, hängt der Natur noch an, es iſt nicht verkümmert und verwachſen in den Narrenhäuſern der Menſchen. Sie ſprachen dieſe Nacht von Ihrem Manne, Ihren Pflichten — ach, die Liebe kennt keine o trockene Pflichten, der Liebe Pflicht iſt zugleich hre Nothwendigkeit, und die Uebung derſelben: Wonne, der wahre Zuſtand des Paradieſes, vielleicht er wahre Stand der Unſchuld! Darum, Sara, laß ns glücklich ſeyn, wenn Du anders dies Glück in neinen Armen zu finden vermagſt! Wo nicht, ſo verbanne mich ohne Säumen und auf ewig! Doch handle nicht raſch, nicht wider Dein eigenes Herz, ehe Du das meinige brichſt — denn das iſt die ächte, die größte Sünde, die wahre Sünde wider die Natur! und folglich ja auch wider die ewige Liebe ſelbſt, deren Geſetze höher ſtehen, als alle Menſchenſatzungen.

O in welcher Bewegung, zwiſchen Götterglück und Höllenmarter ſchwebend, erwarte ich Deine Antwort! Sie wird für mich zum Schickſalsſpruch! — Bedenke dies! —[1]

Kaum hatte ich die letzten Worte geſchrieben, als wie ein hülfreicher Geiſt der ſtumme Negerknabe in meine Stube trat, um mir meinen Stock zu überreichen, den ich in der geſtrigen Verwirrung vergeſſen hatte. Ich händigte ihm, hocherfreut über ſeine Gegenwart, ſogleich meinen Brief ein; er verſtand ohne Mühe, für wen er beſtimmt ſey, kreuzte lächelnd beide Hände über die Bruſt, und eilte ſchleunig von dannen. Schon am nächſten Sonntagsmorgen erhielt ich durch ihn folgende, mich im höchſten Grade überraſchende Antwort:

---

[1] Wenn man Obiges mit jenen Unſchuldsworten vergleicht, die Herr von Roſenberg einſt an Lottchen ſchrieb, ſieht man freilich, was die Welt am Ende auch aus dem Lammfrömmſten macht! Helas! on commence par être dupe, et on finit par être fripon — denn der Teufel mag an die Ehrlichkeit dieſes Briefes glauben.

Anmerk. des Puppen-Direktors.

Sonnabend Nacht.

Sie ſind grauſam, hart, ungenügſam, undankbar, nicht ich! O hätte ich Sie nie geſehen! Reue, und ich fühle es, fruchtloſe Reue foltert mich. Doch Sie haben Recht: es iſt zu ſpät! — Der Feind war mit Ihnen im Bunde, und ſo haben Sie und er mit leichter Mühe ein ſchwaches Weiberherz bethört. — Wohlan, auch ich bin kein gewöhnliches Weib, und weil ich mit Schmerz und Luſt tief fühle, daß ich muß, ſo will ich auch. Wohlan, die Zeit ſoll nicht, wie Sie ſagen, in unnützem Spiel vergehen, — aber vorher muß die Prüfung erſt lehren, ob Sie auch dem Ernſte gewachſen ſind. Und nun, mein Freund, will ich es Ihnen nicht mehr verbergen, daß Sie mir theuer ſind; ſchon länger, als Sie es ahnen, waren Sie es, — ein Mann von Ihrem Geiſte, Ihrer für das Schinkel eben würdige Rahmen zu beſorgen ſo gütig iſt, ſo bitte ich auch der Vermittler bei meinem Gegengeſchenk zu ſein, das Tintenfaß aber, um es ganz zu weihen, auch mit Ihrer Tinte füllen zu laſſen, und dann Frau von Arnim die Beſcheerung bei dem nächſten Beſuch derſelben in Ihrem Hauſe auszurichten.

Zur Erklärung des Billets an Frau von Arnim, das Sie auch leſen müſſen, um au fait zu ſein, füge ich noch hinzu, daß Frau von Arnim mich mit nichts beſſer als einem Strauße zu vergleichen findet, da meine Eitelkeit gleich dem Magen jenes Thieres mit Leichtigkeit Kieſel und Eiſen zu verdauen im Stande ſei.

Herzlich der Ihrige

H. Pückler.

Je vous prie de me mettre aux pieds de Madame.

Der blaue Umſchlag folgt ebenfalls anbei, und enthält meinen innigſten Dank.

Anmerkung von Varnhagen. (Mit dem verſprochenen Tintenfaß, dem Todtenkopf von Gyps, mit aufgeſteckten Schreibfedern.)

67.

Pückler an Varnhagen.

Berlin, den 5. Februar 1832.

Nachdem ich einige Zeit mich etwas repandirt hatte, brachte ich geſtern und heute zu Hauſe zu, um aufzuräumen, und die Saint-Simon'ſchen Bücher zu leſen, die mich entzückt haben. Dies iſt wahrlich eine neue Lehre, und die klare Erkenntniß einer beginnenden neuen Zeit, wenn auch dieſe nur ganz langſam ſich entfalten ſollte in Jahrhunderten.

Uebrigens ſteht ſie uns noch weiter, und bleibt blos als ein fernes Meteor zu beſchauen, wenn man nicht nach Spandau wandern will.

Willenskraft, die dennoch mit ſo vieler Kindlichkeit gepaart iſt, kann den Frauen nicht gleichgültig bleiben. Doch hätte es ſo nicht kommen ſollen! — Aber der Dämon, der Dich und mich verderben will, half Dir, Unglückſeliger! Ich rede im Fieber, — es iſt vielleicht der Schmerzensſchrei untergehender Tugend! Doch fürchte nichts von ihr, mein ſüßer Freund, ich bin entſchloſſen. Komme nächſten Freitag um Mitternacht, der Negerknabe wird Dir die Thür öffnen. Ja — ich will Dein, *ganz* Dein ſeyn, Dich mit meinen Armen umfangen, wie die Liane die Palme, mit wilder Luſt Dich an meinen Buſen drücken und Dir mehr Seligkeit geben, als irgend eine Andere es vermöchte, — *wenn Du Muth haſt.*

Dies hatte ich nicht erwartet, und wenn mich der Inhalt des ſeltſamen Briefes auch mit einem Schauer des Entzückens durchbebte, ſo war doch etwas Unheimliches, Unzuſammenhängendes, ja ich möchte ſagen Unweibliches, faſt Unnatürliches in dieſen Zeilen, was von der ſanften Lieblichkeit und der bisherigen Zurückhaltung der räthſelhaften Frau höchſt ſeltſam abſtach. Wahrlich, rief ich aus, ich bin nicht mehr jung genug, um ſo plötzliche Eindrücke zu erregen, noch ſo leicht daran zu glauben. Etwas mir Unbekanntes muß hier im Spiele ſeyn, aber was? — Doch ſey dem, wie ihm wolle, an Muth ſoll es mir wenigſtens bei einer ſolchen Gelegenheit nicht fehlen, vorausgeſetzt, daß kein Verbrechen von mir verlangt wird, denn meine Seele opfere ich auch der Schönſten nicht. Schnell ſchrieb ich die wenigen Worte: „Dank, Du heiß geliebtes Weib meiner Seele! Rechne auf mich im Leben und im Tode. Ich komme.“ Und nun beſchloß ich, da noch faſt eine Woche zwiſchen jetzt und dem Tage der entſcheidenden Zuſammenkunft lag, während welcher jede fernere Correſpondenz gehaltlos, ja faſt lächerlich geworden wäre, ſo viel es meiner Charakterſtärke möglich, mir die Sache aus den Gedanken zu ſchlagen, und mit aller zu erlangenden Ruhe meinen gewöhnlichen Tagesgeſchäften nachzugehen. Eine ſehr gute Gelegenheit zu Zerſtreuung wie Belehrung bot ſich eben dar, und ich eilte ſie zu benutzen. Die Hauptſache war ja erreicht, die Gewißheit meines Glücks lag vor mir, — unter ſolchen Umſtänden konnte man ja die Ungeduld wohl eine Woche lang zähmen!

Sechstes Kapitel.

Des Herrn von Roſenberg archäologiſch-militairiſche Excurſion nach dem Schlachtfelde von Marathon.

> „Den Athenern aber wuchs ſeit dem glorreichen Tage bei Marathon der Muth, und mit ihm die Kraft.“
>
> Johannes Müller.

Ich widme dieſer kleinen Tour einen eigenen Aufſatz, weil das hiſtoriſche Intereſſe der Lokalität groß iſt, und demungeachtet immer noch mehrere bedeutende Meinungsverſchiedenheiten und daraus entſtehende Ungewißheit über die Stellung der Griechen, den Verlauf der darauf folgenden Schlacht, ja ſelbſt über die genaue Lage Marathons ſtattfinden, welche durch das Folgende eine Ergänzung mehr erhalten, und zur Erforſchung der Wahrheit in ſo weit beitragen mögen, als die Feſtſtellung der Wahrheit überhaupt bei Dingen dieſer Art möglich iſt. Eine ſolche Zuverſicht würde dennoch arrogant erſcheinen, wenn ich nur meine eigenen Anſichten hier aufzuſtellen beabſichtigte, da wir aber das Glück hatten, unſere Expedition unter der Leitung zweier Männer zu machen, des Herrn von Prokeſch und des Conſuls Herrn Gropius, von denen ſchon Jeder allein als eine Autorität anerkannt wird, ſo darf eine Meinung, welche Beide billigen und theilen, wohl auf einige Aufmerkſamkeit Anſpruch machen.

Außer den genannten Perſonen ward unſere Geſellſchaft noch durch den jungen Grafen Joſeph Schaffgotſch und den Herrn Baron von Frieſenhof vermehrt, die ſich alle bei Herrn von Prokeſch verſammelten, von wo wir, ganz gut beritten und mit allem Nöthigen verſehen, am 4ten April um 7 Uhr früh, bei wolkigem Himmel, aber klarer Luft, aufbrachen. Wir ſchlugen den Weg nach Kephiſſia ein, der zunächſt zwiſchen dem Lykabettus und der hügelreichen Turkovúni hindurch führt, kamen hier bei Spuren einiger antiken Gräber und den Gärten von Ambelokypos vorbei, betrachteten dann eine kurze Zeit lang die maleriſchen Reſte des Aquäducts Hadrians, und mußten, als wir bei der zerſtörten Kloſtermeierei Pélica anlangten, dem guten Geſchmack des jungen Königs volle Gerechtigkeit widerfahren laſſen, der ſich dieſe reizend gelegene, mit alten kräftig wuchernden Olivenbäumen geſchmückte Anhöhe zur Anlage eines Luſtſchloſſes ausgeſucht hat. Kephiſſia ſelbſt, mit ſeinen Gärten voller Feigen-, Maulbeer- und Judasbäume, die jetzt in ihrer üppigſten Blüthe ſtehen, macht einen recht wohnlichen und heitern Eindruck, durch den friſchen Glanz des beginnenden Frühlings heute noch mehr geſteigert, obgleich der ſüdliche Frühling dem unſeren nie gleichkommt. Umherliegende Säulenſchäfte, halb fertig gearbeitete Marmorblöcke, Reſte von Waſſerleitungen und beſonders ein pittoresker Bogen, unter welchem der Weg hinführt, von dem Stalaktiten herabhängen und den die rothblühenden Blumen des Judasbaumes, mit Epheu und Schlingpflanzen vermiſcht, prachtvoll überwoben hatten, ließen auch das Alterthum nicht vergeſſen, — die ehrwürdige Vergangenheit, welche hier freilich faſt auf jedem Schritte zu uns ſpricht. Auf dem Platze bei der Moſchee, der rings von wohlkultivirten Gärten umgeben iſt, und in deſſen Mitte ſich eine zierlich gefaßte Quelle befindet, wählten wir unſern erſten Ruhepunkt. Eine ungeheure Platane, deren Aeſte leider im letzten Kriege die Hälfte ihrer Länge verloren hatten, um zu den

Lafetten der Mörſer zu dienen, mit welchen man die Akropolis beſchoß, breitete ſich doch noch ſo weit aus, daß wir und unſere Pferde gemächlich darunter Platz finden konnten, während Herr Gropius unſer frugales Frühſtück durch viele pikante Erzählungen aus dem reichen Schatze ſeiner Erfahrungen und eines mehr als dreißigjährigen Aufenthalts in klaſſiſchen Landen auf das Angenehmſte würzte.

Wie intereſſant würde eine Geſchichte der griechiſchen Revolution ſeyn, welche mit poetiſcher Kraft ſich all der wunderbaren Details zu bemächtigen wüßte, die eigentlich ihr Charakteriſtiſches ausmachen. Dies iſt für uns eine neue Welt, denn weder die Nationalität der Griechen noch der Türken iſt uns bisher, außer etwa theilweiſe im Anaſtaſius, recht lebendig vorgeführt worden.

Als im Jahre 1821 die Maſſe der Türken, ſo erzählte Herr Gropius unter andern, ſich ſchon auf die Akropolis gezogen, die ummauerte Stadt aber noch von ihnen militairiſch beſetzt blieb, hatten die Gemeinden der Dörfer Kaſſiä, Menidi u. ſ. w. durch die Nachrichten der Siege von Livadia und Kalavrita ermuthigt, die weiße Fahne mit dem Kreuze aufgezogen und bedrohten Athen mit einem Ueberfall. Im Anfang hielten die Türken ſorgſame Wache, begnügten ſich aber doch in ihrem ächt vornehmen, ſorgloſen Sinne, ihre *griechiſchen* Diener auf die Mauern zu poſtiren, während ſie nur an den Thoren bei großen Feuern lagen und dort Pfeife und Kaffee nicht entbehrten. Die ſchlauen Griechen im Dienſte der Türken führten es in dieſer Zeit wie einen Scherz ein, von den Mauern in das Feld hinabzurufen: Kommt, kommt, die Türken ſchlafen! Dieſe lachten darüber, weil ſie wohl wußten, daß ſie *nicht* ſchliefen. Einige Wochen vergingen ſo ohne Angriff, und bald hielten die Muſelmänner mit ihrer leichten Art, die irdiſchen Dinge zu nehmen, ſich für ſicher, und verſäumten gänzlich die bisherige Wachſamkeit. Der alte Spottruf dauerte aber immer fort, und ward nun *als Ernſt* von außen vernommen. In der Oſternacht ſtürmten, mit dem Feldgeſchrei: „Chriſt iſt erſtanden!“ die Griechen den ſchwächſten Theil der Mauer, da, wo jetzt das Palais des Königs erbauet iſt, und nur Wenige der wirklich größtentheils im Schlafe überraſchten Beſatzung vermochten ſich in die Feſtung zu retten.

Als die Türken gegen das Ende der zweiten Belagerung, die ſieben Monate dauerte, während welcher es ſeltſamer Weiſe wohl in Athen, nie aber über der Akropolis regnete, die furchtbarſte Noth an Waſſer litten, konnten ſie ihre früher hinaufgetriebenen Eſel nicht mehr erhalten. Jede andere Beſatzung würde ſie geſchlachtet, vielleicht ihr Blut getrunken haben. Nicht ſo die Türken, welche dazu viel zu viel Thierliebe beſitzen. Sie ließen mit großer Mühe die unſchuldigen Thiere an Stricken herunter, wo ſich die Griechen unter ihren Augen derſelben bemächtigten.

Ein Anderesmal begab ſich etwas Aehnliches, doch von mehr tragiſcher Natur. Ein Theil der Beſatzung, der einen Ausfall gemacht hatte, um Lebensmittel zu erlangen, ward zurückgeſchlagen, und rettete ſich, vom Wege abgeſchnitten, dicht unter die Felſenwände der Feſtung. Die Griechen, durch die Mauern des Theaters des Herodes geſchützt, tiraillirten mit ihnen, doch konnten ſich für den Augenblick beide Parteien in dieſer Stellung nicht viel anhaben. Wie früher die Eſel, ließen nun die Türken mit Matratzen und Decken umwickelte Kaſten herab, in denen ſie ihre Kameraden einzeln hinaufzogen. Sobald dieſe aber eine gewiſſe Höhe erreicht hatten, dienten ſie den Griechen, die über ihre ſchützende Mauer hinaus nun auf ſie feuern konnten, zum bequemſten Ziel, und mancher arme Türke ward auf dieſe Weiſe, gleich einer wilden Ente, noch im Fluge erlegt.

Herr Gropius erlebte auch perſönlich manche merkwürdige Fata in dieſen Zeiten. Im Jahr 1821, wo Omer Brione zum Entſatz Athens heranrückte, verbreitete ſich davon ein dumpfes Gerücht in der Stadt, doch konnte der Conſul, der nicht mehr ausging, aber fortwährend zur Beobachtung am Fenſter ſaß, durch Niemand, den er anrief, beſtimmte Nachricht erhalten, bis endlich, beſtaubt und erhitzt, ein fliehender — Taubſtummer erſchien. Dieſer gab ſo ſprechende Zeichen, daß Herr Gropius von nun an wußte, woran er war. Kurz darauf erhob ſich auch von der Akropolis das weithin ſchallende Gebet der Türken zu Allah dankend gen Himmel. In Folge der nun bald ſtattfindenden Maſſacre blieb die Stadt mit Leichnamen ſowohl von Menſchen als Thieren angehäuft, zu deren Beſeitigung die Türken auch nicht die mindeſte Anſtalt machten, obgleich ein peſtilenzialiſcher Geſtank alle Straßen erfüllte, und in der Glühhitze des Auguſts eine ſo ungeheure Anzahl Fliegen ſich einfanden, daß man nichts genießen konnte, ohne fortwährend über den Speiſen zu wedeln. Dicht vor des Conſuls Hauſe lagen faulend ein Türke und ein Grieche, beide, wie Byron ſagt, „noch in der letzten Umarmung der Feinde“ begriffen. Diener hatte Herr Gropius nicht mehr; er holte alſo aus leeren Häuſern und Kirchen die Trümmer von Holzwaaren mit zertretenem Stroh herbei, und verbrannte mit deren Hülfe die beiden Leichname eigenhändig, deren Geruch er nicht länger ertragen konnte. Als er darauf dem Paſcha einen Beſuch abſtattete, um ihm Vorſtellungen wegen einer ſo grenzenloſen Nachläſſigkeit und Barbarei zu machen, gab ihm dieſer vollkommen Recht, klatſchte in die Hände, und befahl dem Herbeieilenden, ſogleich alle Todten, die in den Straßen lägen, begraben zu laſſen. Wie ward dies ausgeführt? Man ſchleppte ſie in die naheſtehenden leeren Häuſer, ſchob den Riegel vor die Thüren und ließ ſie dort verfaulen, und dabei blieb es.

Noch viel gräßlicher ging es zu Corinth her, wo bekanntlich ſpäter eine ganze türkiſche Armee durch Mangel und Krankheit zu Grunde gerichtet ward. Große Haufen von Gerippen verdurſteter Laſtthiere ſah man dort, nach der Türken Abzug, um die waſſerleeren Brunnen aufgeſchichtet; viele todte Menſchen lagen, mitten in den Straßen und an den Mauern hin, noch ganz angekleidet auf ihren Betten ausgeſtreckt, hilflos darin geſtorben und auch darin vermodert; keine Hausruine war ohne Leichname, und dieſe in der That die einzigen Bewohner der Stadt geblieben. In dieſer furchtbaren Epoche deſertirten auf ihre eigene Hand 24 Kameele, von einem Eſel angeführt, Den Börne ſchicke ich endlich, mit vielen Bitten um Entſchuldigung zurück, und bitte einmal gelegentlich Herrn Brisbane zu fragen, ob ich die Bücher behalten kann, und wie lange?

Guten Abend.

H. Pückler.

68.

Rahel an Pückler.

Montag, den 6. Februar 1832.

Sie ſind jetzt, lieber Fürſt, mein wahrer Troſt (ein Freund, Gleichgeſinnter, wie dies Goethe in der Elegie „Hermann und Dorothea“ bezeichnet) in der gebildet-unverſtändigen Welt, der das geſunde, unſchuldige Verſtändniß ganz abhanden gekommen iſt! Erſcheint ein großes neues, auf neue Beziehungen ſich richtendes Kunſtwerk, von welchem ich den Gram haben muß zu ſehen, zu hören, daß es auf das Publikum wie Regen auf Marmor herabfällt, der den nährenden Tropfen widerſteht, anſtatt ſich neues Leben aus ihnen zu ſaugen; und welches Publikum zu beurtheilen vorgiebt, was es erſt zu begreifen erlernen müßte; wenn ich dieſe Menſchen fein und dummdreiſt ſchnattern höre, und verzweifelt in Schweigen verfallen muß: ſo kommt ein Brief aus Görlitz, der mich tröſtet, erheitert: der Victor Hugo'n und mich rechtfertigt; mich aus der Einſiedelei errettet. So kam heute Ihr Billet an V., und Troſt ſprach es in meine Seele. Für welchen ich Ihnen hier danke. Danken möcht' ich Ihnen für das, wofür Sie zu danken haben: für Unſchuld. Es iſt Verderbtheit, und nicht Mangel an Verſtand, wenn der Menſch keine neue, ihm unbequeme Gedanken in ſich aufnehmen will: Stupidität, wenn ſie vor ihn treten, und er nicht merkt, daß es neue ſind; höchſte Infamie, erkennt er ſie, und läugnet ſie doch. Erfreulich, der ganzen Seele wohlthuend ſind Sie; der, mit wahrer Kinderart, Neues merkt, aufnimmt, aner-

und gingen zu den Griechen über, ohne von einem einzigen Menſchen begleitet zu ſeyn.

Ein Hauptgrund des Mißglückens dieſer Expedition lag in einem ſcheinbar ſehr geringfügigen Umſtande. Als Dramali in einem Tage, ohne eigentlich Befehl dazu zu haben, von Theben bis nach Corinth den forcirten Marſch unternahm, wurden viele Traineurs ſeiner Armee von den in den Bergen im Hinterhalt liegenden Landleuten gefangen, und unter dieſen auch die Feldſchmieden mit den ſämmtlichen Vorräthen an Hufeiſen genommen. Später konnten die Türken ſich keine mehr verſchaffen, was auf den durchaus mit ſpitzen Steinen bedeckten Wegen dieſes Landes ihre ganze Kavallerie völlig unbrauchbar machte, und alle ihre Bewegungen von da an paralyſirte.

Noch muß ich der Induſtrie der Bewohner des Dorfes Kaſſia, unweit Athen auf dem Wege nach Theben, bei dieſer Gelegenheit erwähnen, die, ungeachtet das Dorf mehr als einmal von den Türken angezündet wurde, ihre Häuſer dennoch durch das einfache Mittel retteten, vorher immer die Ziegel abzudecken. Nun blieb das zum Behuf des Niederbrennens angezündete Stroh nur ein Strohfeuer, weil die Flamme oben einen leichten Ausgang fand, Holzwände, Geräthe zum Verbrennen hatten ſie in ihren Wohnungen nicht; es war ihnen alſo genug, daß nur die Mauern mit dem Dachgerüſte ſtehen blieben, und ſobald nachher die Ziegel von neuem aufgelegt wurden, waren auch die Wohnungen wieder in der alten Ordnung.

Vielen Hunderten, Türken wie Griechen, rettete Herr Gropius mit Hilfe der Conſularflagge, bei den fluctuirenden Siegen der einen und der andern Partei, durch ſeine ehrenvolle Feſtigkeit das Leben. Er räumte den Flüchtlingen bei ſich Haus und Hof ein, ſorgte, ſo weit es die Möglichkeit geſtattete, für ihre Ernährung, und verlor allerdings darüber den größten Theil ſeines Vermögens, verlor auch Haus und Hof, welche der Krieg niederbrannte, aber es gibt ſelbſt heut zu Tage noch keinen Conſul in Griechenland, der eines ähnlichen Anſehens, einer ſo großen Verehrung allgemein genießt. Das kommt von dem Umſtande, daß die Völker doch etwas mehr Erinnerung haben als die Regierungen. Einen Zug, der dieſen wackern Mann bezeichnet, und der mir wiederholt in Athen erzählt wurde, will ich hier als Andenken niederlegen. An dem furchtbaren Tage, wo Dramali Paſcha Athen erſtürmte, ſtarben Tauſende unter den Händen der Sieger. Blut und Wuth reimen ſich, möchte man ſagen, nicht ohne eine tiefe Bedeutung in unſerer Sprache. Blut erzeugt und ſteigert die Wuth. So war es da. Haus für Haus wurde erſtürmt, und was nicht die Geldgier oder die Sinnlichkeit zu reizen im Stande war, Sache wie Menſch, in den Staub getreten, vernichtet; dann das leere Haus den Flammen preisgegeben. Schon waren die Stürmenden bis an das Conſulargebäude des Herrn Gropius (des einzigen nicht geflüchteten europäiſchen Conſuls) gedrungen, in deſſen geräumigem Hof über ſiebenhundert Männer, Weiber und Kinder Zuflucht ſuchten und fanden. Wie mancher unſerer hochgerühmten Philanthropen würde an Gropius Stelle ſein Haus geſchloſſen gehalten, ſeine Feigheit hinter irgend eine Phraſe geſteckt, und hintennach einen ruhmredigen Bericht geſchrieben haben! Gropius hielt ſein Haus offen, ſo lange noch Flüchtige aufzunehmen waren. Erſt den führerlos andrängenden vorderſten Türken ſchloß er es, aber nur ſo lange, bis er die öſterreichiſche Flagge hatte in den Thorweg breiten, einen Stuhl darauf ſtellen, und jetzt, wie einſt die Väter Roms, vor den Gallerien ſich niederſetzen konnte; dann befahl er beide Thorflügel aufzureißen, und den Stürmenden die Worte entgegen donnernd: „Ich bin der Conſul! dies iſt die Flagge des Kaiſers! mein Haus ein Aſyl, und nur über meinen Körper tretet ihr in daſſelbe!“

feſſelte er den blutigen Haufen, und wandelte die Wuth in Achtung. Türken waren es, Söhne der macedoniſchen und albaniſchen Gebürge, daher durch das Beiſpiel von Muth, und durch den Reſpekt für Flagge und Aſyl erfaßbar! — Sie ſahen den Hofraum voll der ihnen entwandten Opfer, aber ſie hielten an, und nun wandte ſich Gropius zu einem ihrer Offiziere mit der Einladung an den Paſcha, bei ihm, dem Conſul, das Abſteigquartier zu nehmen. Der Offizier überbrachte ſeine Botſchaft — der Paſcha nahm den Antrag an, und nun waren die ſieben hundert und ſo viele Menſchen gerettet! Hier waren die Geretteten Griechen geweſen. Als ein Jahr darauf die Türken wieder aus der Stadt gejagt wurden, nahm Gropius mit derſelben Menſchlichkeit an zwei hundert türkiſche Frauen in ſeinem Hauſe auf, ſchützte, nährte ſie, und als endlich die Schiffe zur Ueberfahrt nach Aſien angekommen waren, führte er die Zitternden, mitten durch die Haufen gieriger Griechen, durch die zwei Stunden lange Ebene nach dem Piräus, er in Perſon an der Spitze des Zuges, ſein Kanzler am Ende deſſelben. Seine Haltung lähmte die Gier nach Weibern und Schmuck. Wie oft die Frechſten auch herandrangen an den Zug; er, der Unbewaffnete, vertrieb ſie. —

Man muß bekennen, daß während dieſes gräuelvollen Krieges die Türken faſt immer ſich traitabler, und ihren Worten treuer, als die Griechen bewieſen. Grauſamkeiten kamen indeß von beiden Seiten und mit gegenſeitiger Ueberbietung fortwährend vor. Herr von Prokeſch fand einmal auf Sphacteria bei Navarin die Leichname von zwanzig Griechen in einer Spalte des Kalkgebirges ſtecken, welchen man die Hände auf den Rücken gebunden und ſie ſo lebendig, mit dem Kopf nach unten, in die Spalte gewaltſam eingezwängt hatte. Von der Sonne gedörrt, war die Verzerrung gräßlicher Verzweiflung noch mit furchtbarer Wahrheit auf den Geſichtern dieſer Unglücklichen ausgedrückt. So etwas iſt freilich ſchrecklich, und die Vorſehung läßt Alles zu. — Es iſt aber doch nur Euer Wille und Eure Schuld, Menſchen, daß ſo Schreckliches geſchieht! Werdet klüger und beſſer, folget der Offenbarung Chriſti wie der in Euerm Innern, und nichts von dem Allen wird mehr möglich ſeyn! Der Vorſehung habt Ihr nichts vorzuwerfen — nur Euch ſelbſt!

Unter ſolchen Geſprächen, die ich hier nur andeuten kann, verging die Frühſtückſtunde uns ſchnell und nicht ohne Belehrung. Weniger günſtig war uns der Himmel; denn ſchon hier begann der Regen, der uns auch bis zu unſerer Rückkehr nur ſelten einige trocknere Intervalle vergönnte. Da es jedoch faſt immer nur Strichregen waren, die über uns hingingen, oft zugleich von Sonne und Regenbogen begleitet, ſo verloren wir hinſichtlich der Beleuchtung vielleicht weniger, als wir dadurch gewannen, denn ſtets zeigte ſich die Gegend, wo der Regen nicht hinfiel, doppelt klar, während an den reinen Sonnentagen hier, wie in Nordafrika, gewöhnlich ein trüber Dunſt die entfernteren Gegenſtände undeutlich macht. Ueber das Naßwerden aber muß ein Reiſender ſich hinwegſetzen können, dem mehr als allen Andern eine wenig ſtoiſche Ergebung vonnöthen iſt.

Der Weg von Kephiſſia nördlich des Pentelikon bis an die Bergrücken, welche von der Landſeite in einem Halbzirkel Marathons Ebene umſchließen, iſt von wenig Intereſſe, da er fort und fort über öde Haiden hinführt, die jedoch, durch den Duft des Rosmarins und anderer wohlriechenden Pflanzen, überall eine liebliche Atmoſphäre um den Wanderer verbreiten. In der Mitte dieſer Einöde liegt das Dorf Stamátes, und eine halbe Stunde hinter demſelben fanden wir in einem kleinen Gebüſch von Andrachneſträuchern, durch das wir nur durch Zufall kamen, weil wir den Weg verloren hatten, die Ruinen eines alten Marmorgebäudes, deſſen Beſtimmung nicht mehr zu erkennen war, denn wenige Blöcke nur befanden ſich noch in ihrer urſprünglichen Lage. Herr Gropius hatte dieſe weniger belohnende, und oft ſchwer zu erkennende Straße abſichtlich gewählt, weil es von Wichtigkeit iſt, daß man in dieſer Richtung die Ebene von Marathon zuerſt erblicke, wo ſie ſich überraſchend und in ihrem ganzen Umfange plötzlich darbietet, während ſie ſich von dem andern mehr beſuchten Wege, ſüdlich des Pentelikon, ſchon lange vorher, aber nur theilweiſe zeigt, und nie vollſtändig überblickt werden kann, bis man auf ihr ſelbſt ſteht. Auch marſchirten die Athenienſer auf derſelben alten Straße zur Schlacht, was zum beſſern Verſtändniß dieſer weſentlich beiträgt.

Die erwähnte Ausſicht, welche ſich am Gipfel des Aforismo, dicht über Braná, nach der langweiligen Tour wie durch einen Zauberſchlag entfaltet, iſt reich und erhaben. Schon erblickt man auf der wie mit dem Richtſcheit geebneten Plaine den Tumulus der Athenienſer; man ſieht ſehr deutlich links am äußerſten Ende der Ebene die Bucht, in der die Perſer allein landen konnten, um ihren Schiffen einige Sicherheit zu gewähren, wie auch die Moräſte, in die ſie theilweiſe nach dem Verluſt der Schlacht getrieben wurden, nicht weit vom Tumulus, auf derſelben nördlichen

Seite beginnen. Jenſeits des breiten Meerarms thürmen ſich die Bergketten Euböa's in verſchiedenen Abſätzen über einander, verlängert durch die kleinen Inſeln an ihrem ſüdlichen Ende, ſo wie nordwärts durch das Gebürge Attika's. Indem man den ſteilen, vielfach gewundenen Weg nach Vraná hinabſteigt, theilt ſich der große obere Ueberblick in viele reizende Einzelheiten, durch den Kieferwald, der die Bergabhänge bedeckt, anmuthig unterbrochen, und manchmal auf Augenblicke auch ganz verborgen. Vraná iſt ein Kloſter des heil. Georg, wo wir freilich nur ein höchſt elendes, vom Winde durchſauſtes, und durch ſechs obere Fenſteröffnungen dem Regen ſehr zugängliches Unterkommen fanden, und wo überdem, außer Brod und Waſſer, Eiern und bockig ſchmeckender Butter, keine Lebensmittel aufzutreiben waren. Man gab indeß willig und gern, was man hatte, und unſere Pferde tröſtete reichliche Gerſte für den ermüdenden Marſch.

Ungeachtet des heftigſten Platzregens konnten wir doch, da uns noch eine reichliche Stunde Tag übrig blieb, die Begierde nicht zähmen, uns etwas auf der Plaine umzuſehen, und wanderten daher zu Fuß bis zum Herakleium, deſſen Lage Leake wohl außer Zweifel geſetzt hat, obgleich nur ſchwache Ueberreſte davon vorhanden ſind. Im Uebrigen mußten wir uns mit der Beſichtigung einiger niedrigen, halb verwiſchten Tumuli, und hie und da zerſtreuten ſchwachen Anzeichen von Gräbern, nebſt drei oder vier umgeworfenen ſteinernen Waſchtrögen für heute begnügen. In dieſen letztern verehrten, beiläufig geſagt, einige engliſche Alterthumsjäger ergötzlicherweiſe die Pferdekrippen des Artaphernes, von denen der geehrte Leſer das Weitere im Pauſanias nachſchlagen kann. — Die Hauptſachen blieben auf den andern Tag verſchoben, der uns ſchon früh zu detaillirterer Beſichtigung zu Pferde fand.

Ich bitte, von nun an die Charte von Leake zu Hülfe zu nehmen, und zugleich die Kruſe'ſche damit zu vergleichen, um ſich beſſer orientiren zu können, und zugleich zu ſehen, warum wir von Leake abwichen, und welche Irrthümer Kruſe's wir beſtreiten, in die der verdienſtvolle Gelehrte aus Mangel an richtiger Lokalkenntniß, die nur durch Selbſtſehen erlangt werden kann, auf ſeiner Studirſtube verfallen iſt.

Nachdem wir die Thalvertiefung bei Vraná mit ihren Ruinen (die Grotte des Pan, welche wahrſcheinlich *nicht* die des Pauſanias iſt, ließen wir, als zu viel Zeit raubend und wenig bedeutend, ungeſehen), das angrenzende Thal bei dem jetzigen Marathon umritten hatten, durchſchnitten wir die Ebene, um den großen Tumulus zu erreichen, dem einzigen noch übrigen, wirklich beglaubigten Monument der Schlacht; denn von jenen die Namen der Gefallenen tragenden Säulen, dem Denkmal des Miltiades u. ſ. w. iſt nichts mehr zu ſehen, und ſelbſt die andern Tumuli, von denen noch Spuren vorhanden ſind, müſſen, ihre wahre Beſtimmung betreffend, höchſt ungewiß bleiben. Der Tumulus der Athenienſer iſt jetzt durch die fruchtloſe Eröffnung, die Fauvel veranſtaltete — fruchtlos wahrſcheinlich nur, weil ſie nicht tief genug fortgeſetzt wurde — vielleicht auch durch Wegnahme der lockern Erde von Seiten der nahen Feldbeſitzer, oder durch Erhöhung des umliegenden Erdreichs an ſeiner Baſis bedeutend niedriger geworden, als er Anfangs war, und hat von ſeiner urſprünglichen Höhe, die zu vierzig Fuß angegeben wird, wenigſtens zehn verloren. Die mediſchen Pfeilſpitzen, zierlich wie dreiſchneidige Degenklingen, aus afrikaniſchem ſchwarzen Stein gearbeitet, von denen Kruſe ſagt: daß Dodwell ſie hier *entdeckt* habe, obgleich ihr Daſeyn ſchon ſeit einem Jahrhundert bekannt war, liegen in ihren kleinen Fragmenten auch noch jetzt ſo häufig hier verſtreut, daß wir im kurzen Zeitraum einer Viertelſtunde über ein Dutzend davon auflaſen. Ich ermangelte nicht, meinen Theil davon, nebſt einer ſchönen blutrothen kennt: — wo ich noch das herrliche Schauſpiel habe, zu ſehen, wie es ſich all der vorbereiteten, großen Gedankenmaſſe willig und ſchnell nur anzuſchließen hat! Wir vergeſſen immer: mich meine ich, daß dieſe ſchwere, mühſame, ehrliche Vorbereitung durchaus nöthig iſt; und daß deswegen das, wofür ich Ihnen danken möchte, ſo ſehr ſelten gefunden werden kann.

Kommen Sie nächſtens, heute, wenn Sie können, daß wir über „Spandau“ ein wenig ſprechen: mir iſt es ein großes Bedürfniß; und mich dünkt immer, ich hätte viel darüber zu ſagen: Sie wiſſen gewiß viel. Kommen Sie alſo wo möglich[1].

69.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 7. Februar 1832.

Ew. Durchlaucht

bringe auch ich meine Freudenbezeigung — nachträglich, da Rahel neben dem Eifer ſchon geſtern auch Zeit hatte, mir zuvorzukommen — über Ihr tüchtiges und richtiges Wort in dem geſtrigen Blatt. Allerdings muß hier von Jahrhunderten die Rede ſein, nicht von dem Augenblick, von anerkennender Würdigung, nicht von ſich gefangen gebender unbedingter Zuſtimmung. Man kann einem Ereigniſſe Theilnahme widmen, ohne ihm je angehören zu wollen, ja ſogar zu können, weil verſpätete Vokationen in den meiſten Fällen ſchon verfehlte ſind. Aber das Zuſehen, wie Andere rüſtig kämpfen, wird man dem Invaliden ſchon gönnen müſſen. Doch hat man auch ſchon Beiſpiele erlebt, daß in dem Inva-

---

[1] **Anmerkung.** Karl der Zehnte war auf ſeiner Reiſe von Schottland nach Böhmen durch Spandau gekommen, und dort von dem Kronprinzen empfangen worden.

Blume, die der Gipfel des Tumulus trug, mit Frömmigkeit meinen der Erinnerung geweihten Sammlungen einzuverleiben. Pfeilſpitzen aus Erz ſind ſeltener; wir fanden keine, doch beſitzt faſt jeder Sammler in Athen deren mehrere.

Wir ſetzten nun unſern Ritt nördlich längs des Meeres bis an die Moräſte fort, kehrten dann wieder um und folgten dem Seearm ſüdlich bis an das Ende der Plaine, wo ſich abermals einige Moräſte befinden, und wo unter mehreren antiken Trümmern, Reſten von Poſtamenten und Fragmenten von Statüen auch eine Anzahl weißer Marmorſäulen im Kreiſe ſtehen, die ſich Lady Elgin hier zuſammen tragen ließ, um ihr Zelt daran zu befeſtigen. Es iſt kaum begreiflich, wie Hamilton, der Lord Elgin begleitete und die Relation von der Ausflucht geſchrieben hat, dieſe Säulen und Baureſte für griechiſche hat anſehen und allerlei unhaltbare Hypotheſen darauf gründen können, da ſchon das ungeübteſte Auge die Arbeit auf den erſten Blick als römiſche, und dazu ziemlich mittelmäßige, erkennen muß. Herr von Choiſeul ließ hier nachgraben, und fand, was das Geſagte noch mehr bekräftigen würde, wenn es deſſen bedürfte, zwei römiſche Büſten (des Hadrian und Lucius Verus) auf demſelben Fleck. Ohne Zweifel gehörte das Ganze zu dem römiſchen Landhauſe eines vermögenden Mannes, was wiederum die ſtärkſte Vermuthung begründet, daß die jetzt rund umher liegenden Sümpfe, in denen wir überdies aller Orten feſten Grund fanden, neuern Urſprungs, und nur der Vernachläßigung der früher gewiß ſtattgefundenen Entwäſſerungen zuzuſchreiben ſind. Unmöglich kann man annehmen, daß der Beſitzer jener reichen und ausgedehnten Villa dieſe inmitten der Sümpfe und daraus entſtehenden Aria cattiva aufgebaut haben würde. Dies iſt aber deßhalb ſehr wichtig, weil Kruſe und mehrere Andere die Perſer gerade in dieſe (damals alſo gar nicht exiſtirenden) Moräſte hineinjagen laſſen, ja in neuerer Zeit ſich, nach den Angaben verſchiedener Perſonen, gar die ganz widerſinnige Anſicht accreditirt hat, daß die Griechen ihr Lager weiter ſüdwärts an eine der dortigen niedrigen und weit überſehbaren Anhöhen gelehnt und am Tage der Schlacht ihre Stellung mit dem rechten Flügel an die ſupponirten Sümpfe, den linken an die ſchwache Anhöhe von Kotróni (ſiehe Leake's Plan) gelehnt, genommen hätten, um den viel leichter zu paſſirenden und überhaupt acceſſibleren Weg, der hier längs dem Meere nach Athen führt, zu decken. Kein Militair wird dieſen Glauben theilen. 8000 oder auch 20,000 Mann, die 200,000 zu bekämpfen haben,[1] wird man gewiß nicht frei dem Feinde gerade gegenüber hinſtellen, beſonders wenn er ihnen noch, wie hier der Fall war, vom Meere aus in Flanke und Rücken fallen konnte, ſondern eine durch die Natur geſchützte Stellung ſuchen, die ihn zugleich über ihre Stärke ungewiß läßt — ſobald man zwiſchen beiden die Wahl hat. Zudem hätten aber auch die Griechen, außer dieſem Nachtheile, zugleich das ganze Gebürge und den darüber hinführenden nächſten, wenn gleich beſchwerlicheren Weg nach Athen dem Feinde bei ſolcher Dispoſition völlig frei gelaſſen, ſo daß dieſer bei einer ſolchen Stellung der Athenienſer gar nicht mehr der Schlacht bedurft hätte, ſondern nur mit Hinterlaſſung eines Obſervationscorps gradezu nach der Hauptſtadt marſchiren konnte, was er auch nachher, ſelbſt nach der verlornen Schlacht, noch auf dem weitern Umwege zur See verſuchte, aber von dem ihm durch einen Eilmarſch zuvorkommenden ſiegreichen Miltiades dort ebenfalls zurückgewieſen ward.

Der Natur der Sache nach mußten alſo die Griechen eine ſolche Stellung wählen, wo die Beſchaffenheit des Terrains ſie möglichſt ſchützte und ihre

---

[1] Die ſpätern Schriftſteller geben ſogar 300,000 Mann an, obgleich nach Leake's ſehr plauſibler Berechnung 170,000 die wahrſcheinlichſte Zahl ſeyn möchte, wovon überdieß nur 10,000 regulaire Truppen waren.

Schwäche verbarg, wo ſie die nächſte Straße über das Gebürge vollſtändig, die am Meere hin aber wenigſtens zum Theil decken, und ſie in der Nähe ſtets im Auge behalten konnten. Dieſe letztere Straße war um ſo weniger bedenklich, da auf ihr, nach dem vorher beſtimmten Plane, die Lacedämonier heranziehen ſollten, und auch, wenn gleich zu ſpät, um an der Schlacht noch Theil zu nehmen, doch kurz darauf wirklich anlangten. Hätten alſo die Perſer dieſen Weg eingeſchlagen, ſo konnte Miltiades darauf rechnen, daß ſie, bevor ſie Athen erreichten, auf die Spartaner geſtoßen wären, während er ſie im Rücken angegriffen hätte, wo die Niederlage des Feindes noch viel entſcheidender geworden, und die Perſer vielleicht gänzlich vernichtet worden wären. Alle dieſe Vortheile vereinigte nun die Stellung vor Vranà, welche, unſerer Anſicht nach, die Griechen wirklich einnahmen, und wo, ſelbſt wenn die Schlacht verloren ging, ein leichter und ſicherer Rückzug in's Gebürge offen ſtand, auf dem jeder Fuß breit Weg vertheidigt werden konnte, während in jener andern ſupponirten Poſition auf der Straße am Meer die geſchlagenen Athenienſer auf die Lacedämonier zurückgeworfen, oder ſeitwärts in die Gorgen des Pentelikon getrieben worden wären, was den Ruin beider Armeen wahrſcheinlich nach ſich gezogen, und der Einnahme von Athen nichts mehr entgegengeſetzt haben würde. Andere behaupten, die Griechen hätten am Tage der Schlacht in dem Thale des jetzigen Marathon geſtanden, welches gerade in der Mitte der Ebene liegt, was Herodots Worte deutlich anzeigten. — Dieſe gehen aber von der irrigen Meinung aus, das jetzige Marathon ſtehe da, wo das alte geſtanden.

Die Wahl jenes mittleren Thales zur Aufſtellung des griechiſchen Heeres würde den Nachtheil gehabt haben, einmal, daß von dieſer Mitte jener Maſſenangriff in ſchiefer Ordnung auf den linken Flügel der Perſer, wodurch gerade auf der Stelle des Tumulus der Sieg hauptſächlich entſchieden ward, nicht möglich war; zweitens, daß die Griechen dort durch Forcirung der Schlucht von Vraná leicht hätten umgangen werden können. Endlich iſt auch noch zu bemerken, daß das Thal des heutigen Marathon in einer Richtung aufſteigt, welche den Griechen, im Fall ſie geſchlagen wurden, den Rückweg nach Athen kaum, oder nur mittelſt eines bedeutenden Umwegs erlaubte.

Ein Blick auf die Charte Leakes zeigt evident, daß auch heute noch kein General unter denſelben Umſtänden eine beſſere Stellung auffinden könnte, als die vor dem Keſſel von Vraná, deſſen Oeffnung auch gerade breit genug iſt, um 8000 Mann in der Weiſe aufmarſchiren zu laſſen, wie die Hiſtoriker es beſchreiben und die antike Schlachtordnung mit ſich brachte, die Mitte ſchwächer, die Flügel verdickt, und beide Endpunkte hier an ſchützende Berge gelehnt, von wo die Griechen, ihr feſtes Lager hinter ſich, in einer ſolchen Richtung avancirten, die von Haus aus den linken Flügel der Perſer mit der Aufrollung bedrohte, welche nachher auch ſtattfand. In dieſer melée konnten ſie dann ohne Beſorgniß ihr eigenes ſchwaches Centrum durchbrechen ſehen, da der, nur einen Augenblick im Vortheil ſich befindende Feind bald von den Seinigen abgeſchnitten und, mit dem Gebürge vor ſich, durch Zuſammenziehung der ſiegreichen Flügel ſicher in ihre Hände fallen mußte, wie es geſchah.

Aus allen dieſen Gründen iſt es daher höchſt wahrſcheinlich, und Herodots Worte ſcheinen es eben nur zu bekräftigen, *daß das alte Marathon nicht an der Stelle des jetzigen, ſondern in der Schlucht von Vraná geſtanden habe*, wo auch die Reſte eines Stadiums und mehrere andere Mauertrümmer, ſo wie einige Tumuli ſichtbar ſind, während bei dem modernen Marathon nicht die mindeſten Ueberbleibſel einer alten Stadt angetroffen werden. Leake iſt derſelben Meinung, und ſupponirte, mit ſeinem gewöhnlichen Scharfblick und genauer Prüfung der

Lokalitäten, die Thatſachen ziemlich eben ſo, wie ſie, nach unſerer Ueberzeugung, wirklich ſtattgefunden haben müſſen. Gibt man die von ihm ausgemittelte Lage des Heraklejums zu, welche jede Wahrſcheinlichkeit für ſich hat, ſo kann kein Zweifel mehr obwalten, daß Marathon ſich in der Schlucht von Branà befunden habe, da Herodot ausdrücklich ſagt: „Die Griechen lagerten auf dem dem Herkules geweihten Diſtrikt bei Marathon.“

Herr Profeſſor Kruſe, der im Text ſchon in den ſeltſamen Irrthum verfällt, Marathon zwiſchen dem Hymettos und Pentelikon liegend anzugeben, während das ganze Gebürge des Pentelikon zwiſchen dem ſehr weit entfernten Hymettos und Marathon liegt, hat auch auf ſeinem Plane der Schlacht den Zug und die Entfernung der Höhen von einander ganz falſch angegeben, und die von ihm ſupponirte griechiſche Schlachtlinie wird faſt burlesk, da es wohl 80,000 Mann ſtatt 8000 verlangt haben würde, um bei der Tiefe der antiken Aufſtellung (wenn wir auch das Centrum von viel geringerer Tiefe annehmen) eine ſolche Länge auszufüllen, die ſich über drei Viertel deutſche Meilen erſtreckt, währenddem höchſtens 5—6000 Fuß ſchon völlig hinlänglich zum Zwecke waren.[1] In dieſen Irrthum iſt Herr Kruſe allein durch die Angabe des Herodot gerathen, der allerdings ſagt: „Die Schlachtlinie der Griechen war mit der mediſchen gleich lang gemacht.“ Dieſe Worte müſſen aber nothwendig anders zu verſtehen ſeyn, als nach dem materiellen Wortſinne. 8000 Mann 200,000 gegenüber in gleicher Länge auf der Plaine aufgeſtellt, würden nur einer Vedettenkette geglichen haben, und überdem müßte ſich Herodot ſelbſt dabei widerſprechen, da er gleich darauf ſagt, die Griechen hätten in vollen Haufen angegriffen. Dies würde bei einer Aufſtellung, wie die angeführte, ſchwer bewerkſtelligt worden ſeyn. Die einzige Möglichkeit eines ſolchen Angriffs wäre die geweſen, daß ſich die ſo unnatürlich ausgedehnte Linie während des angegebenen langen Laufs auf die Feinde in viele kleine Häuflein gebildet, und den Feind dann auf ſeiner ganzen Fronte ohne Zuſammenhang wie ein Mückenſchwarm attakirt hätte, was bei der geringen Zahl der Griechen gewiß kein günſtiges Reſultat herbeiführen

---

[1] Nach dem Längenmaß auf Kruſe's falſcher Charte er-

ſcheinen die Diſtanzen zwar bedeutend geringer, aber in der Wirklichkeit beträgt die Entfernung von Bergabhang zu Bergabhang, vom nördlichen Ende der Ebene bis zu dem Thale von Brana, wenigſtens eine deutſche Meile, da ſie nach Leake's genauer Meſſung über 5 engliſche Meilen lang iſt, welche ohne Zweifel die Perſer, wegen Raummangel für ihre großen Maſſen, ganz deckten.

konnte, da ſie nur durch ihre kompakte Maſſe, wie ein Keil auf einen Fleck eindringend, auf einen ſo überlegenen Feind erfolgreich einzuwirken im Stande waren.

Die Worte des Herodot erkläre ich mir ſo: Selbſt Kruſe auf ſeinem Schlachtplan ſtellt die Meder ſeparat auf den linken Flügel, neben ſie die Perſer, und auf den rechten die weniger zuverläßigen Hülfsvölker, die Schiffsruderer u. ſ. w. Auch Herodot trennt in ſeinem Bericht ausdrücklich Meder und Perſer. Es iſt alſo wahrſcheinlich, und würde mit unſerer Annahme leicht übereinſtimmen, daß Herodot nur gemeint hat, die griechiſche Linie ſey mit der des mediſchen Corps auf dem linken Flügel gleich lang geweſen.

Herr Kruſe äußert nachher, um den von Herodot berichteten Schnelllauf der Griechen auf den Feind, ſechs Stadien weit, zu erklären — man könne annehmen, die Griechen hätten auf der Anhöhe von Kotroni (bei Zephiri) geſtanden, und wären von dort herunter auf die Perſer los gelaufen. Wie ſtimmt aber dies mit jener ausgedehnten Linie, da die Höhe bei Zephiri, wo ſie in die Ebene ſchmal ausläuft, nicht 500 Fuß breit iſt, und daher, nach der Ausdehnung der Kruſeſchen Schlachtlinie, höchſtens einige hundert Mann darauf hätten poſtirt werden können. Freilich nimmt der Umfang dieſes ſchmalen Bergrückens auf Kruſe's

Charte eine Breite an, die faſt die halbe Länge des Thales erreicht, aber nicht die Natur, ſondern nur die Hypotheſe iſt bei dieſer Zeichnung zu Rathe gezogen. Das ganze fabelhafte Laufen iſt übrigens wohl nicht ſo wörtlich zu nehmen, und bedeutet für die griechiſche Armee ohne Zweifel nichts weiter als ein Avancement im ſchnellern Tempo, ein pas de charge, der im letzten Augenblicke erſt vielleicht in wirkliches Laufen überging.

Die Linie der perſiſchen Schiffe iſt ebenfalls, wie wir glauben, unrichtig auf Kruſe's Plan verzeichnet, da dieſe ſo weit herab ſüdlich an dem flachen und ſeichten Ufer gar keinen Ankergrund hatten, und allen Stürmen ohne Schutz dort ausgeſetzt geweſen wären. Alles das ſcheint bloß den ſüdlichen Sümpfen zu Liebe erdacht worden zu ſeyn, in denen Kruſe, wie Dodwell und Andere, die Perſer durchaus ertrinken laſſen wollen, obgleich gar kein Grund dazu vorhanden, und alle Wahrſcheinlichkeit dawider iſt, daß überhaupt damals jene Sümpfe exiſtirten.

Unſerer Anſicht nach lagen die Schiffe der Perſer in der nördlichen Bai, wo ſie hinlänglichen Raum und Schutz fanden, vor Anker, und dehnten ſich nicht das ganze Ufer hinab. Die Winde werden aber damals wohl dieſelben wie heute geweſen ſeyn (da in liden der Veteran erſteht, und am Ende dieſer als junger Freiwilliger kämpft. Ich ſchwöre für nichts, in Zeiten wie die unſerigen! Zuletzt findet auch jede im Anfang verfolgte Lehre ihren Konſtantinus, grade das hat wiederum ſein Bedenkliches! —

Wiſſen Ew. Durchlaucht denn ſchon den neuſten Vorfall in der hieſigen Religionsgeſchichte? Er verdient ſeinen Hiſtoriographen, und ich will dieſer ſein. Herr Generallieutenant Helvig hat ſeine Gattin verloren, und fährt zum Begräbniß hinaus. Neben dem ſchweigend in ſich verſunkenen Wittwer ſitzt der Hofprediger Theremin; dieſer, eingedenk ſeines Berufs, fängt ſeinerſeits zu reden an, um den Gebeugten aufzurichten, wohlkundig ſeiner Aufgabe will er jenen aber vorher in die ganze Tiefe ſeines Elendes untertauchen, er ſchildert ihm die Größe ſeines Verluſtes, die beſte Freundin, die einzige, unerſetzliche Gattin hat ihn verlaſſen — es iſt ſchon genug, der General wird ganz finſter, es iſt Zeit, ihm jetzt den Gegenſatz des Troſtes zu reichen: „Aber — hebt mein Freund Theremin mit ſeiner ſchönen Rednerſtimme an — Sie ſind ein Chriſt, und Sie wiſſen, was das Wort ſagen will!“ Raſch fährt der gebeugte Wittwer empor, und mit lebhafter Gebärde: „Das iſt ja eben das Unglück, — ruft er aus — daß ich ein Chriſt bin, denn wäre ich ein Türke, ſo hätte ich ja mehr Frauen, und könnte die eine ſchon eher miſſen!“ Darauf drückt er ſich die Hand vor die Stirne, und ſagt betrachtungsvoll zu ſich ſelbſt: „Ja, ja! in der Türkei, da hätte ich bleiben ſollen, da gehörte ich hin!“ Der Wagen fährt weiter, doch mein Bericht ſchneidet ab, da mich die urkundlichen Zeugniſſe hier im Stich laſſen. Hätte aber mein Freund Theremin nun nicht eben ſo gut von der neuen Seite die Sache auffaſſen, und dem Troſtbedürftigen ſagen können: „Aber Sie ſind ja im Grunde ein Türke?“ und fortfahren wie der Chevalier de Grammont, der eine Wittwe ſeine gefühlvollen Beileidsunſerer ſo vielfach ſchwankenden Welt wenigſtens die Winde noch ihre Stabilität behauptet haben), und ihrem Geſetze mußten die Schiffe unfehlbar ſich fügen. Die Schlachtlinie der Truppen jedoch erſtreckte ſich wahrſcheinlich noch über den Tumulus der Athenienſer hinaus, wo eben am Tage der Schlacht ihr linker Flügel von den Griechen in Maſſe angegriffen ward.

Am ſchwerſten zu erläutern bleibt es, daß die perſiſche Kavallerie bei dem günſtigſten Terrain ſo ganz unthätig geblieben zu ſeyn ſcheint, weil ſie nirgends erwähnt wird, und ferner, warum die Perſer neun Tage raſteten, ohne den Feind im Geringſten zu beunruhigen. Man muß annehmen, daß irgend ein Aberglaube oder verzögerte Transporte von Lebensmitteln daran Schuld waren, und endlich auch die alberne Zuverſicht wie die Indolenz dieſer ſüdlichen Völker in Anſchlag bringen, da ſelbſt heute noch bei türkiſchen Armeen Aehnliches mehr als einmal vorgekommen iſt.

Unſeres Erachtens war der Hergang der ganzen Begebenheit von Anfang an in ſehr einfacher Weiſe ungefähr folgender:

Die Griechen, auf der geraden Straße nach Marathon marſchirend, erſchienen auf den Höhen, die von Athen aus die Ebene am Meere einſchließen, und ließen durch die Beſetzung derſelben die ſich ausſchiffenden Perſer ungewiß über ihre Stärke. Ihr befeſtigtes Lager vor Marathon aufſchlagend, ſuchten ſie demungeachtet durch eine langgedehnte, durch Verhacke gedeckte Linie den Feind zu täuſchen, doch am Tage der Schlacht ſelbſt zogen ſie dieſe in der Oeffnung vor Marathon (Vraná) zuſammen, und ohne Zweifel (wenn auch Herodot in ſeinem ſo außerordentlich kurzen Bericht nichts davon erwähnt) detachirten ſie ein Corps der leichteren, weniger zuverläßigen Truppen, die an Zahl wohl den Hoplitä gleich kommen mochten (ſo, daß ſich ihre ganze Macht gewiß auf 15 bis 16,000 belief), zur Beobachtung und Beſchäftigung des rechten Flügels der Perſer, in das Thal des heutigen Marathon. Nur durch die ſämmtlichen Hoplitä ſelbſt aber ward die Hauptmacht formirt, von der das Loos der Schlacht abhing, und die mit der Rechten an die Höhen von Argolithi, mit der Linken an die von Kotroni gelehnt, aufgeſtellt wurde.

Mit dieſen 8000 Mann Schwerbewaffneter ſtürzte ſich nun Miltiades, aus dem Thal von Vraná hervorbrechend, auf den linken Flügel der Perſer, wo ſich deren beſte Truppen, die Meder, befanden, und wo der Tumulus den Standpunkt des Entſcheidungskampfes hinlänglich bezeichnet; ähnlich Friedrich bei euthen und Ibrahim bei Konia. Nach Aufrollung ieſes Flügels der Perſer wurden wahrſcheinlich aus eren Centrum und vom rechten Flügel, ohne eines eſchickteren Manövers fähig zu ſeyn, immer friſche Truppen der Perſer den Siegern gerade entgegen geführt, von denen ſogar ein Theil augenblicklich den Vortheil gewann, und der Griechen Centrum durchbrach. Dies blieb jedoch ohne Reſultat, und durch die geſchickten Bewegungen des griechiſchen Feldherrn, der ſeine Flügel ſogleich zuſammenzog und ſpäter den ſo abgeſchnittenen Theil der Perſer ohne Mühe vernichtete, ward die Verwirrung und Zerſprengung der ganzen feindlichen Macht dadurch nur vervollſtändigt. Der Perſer eigene Maſſe, zuletzt in die großen nördlichen Sümpfe auf ihrem rechten Flügel gedrängt — wobei die leichteren (in das Thal des heutigen Marathon detaſchirten) griechiſchen Truppen nun auch mit thätig waren — ward ihnen verderblich und eine Herſtellung der Schlacht unmöglich. Dennoch ſcheint die Niederlage der Perſer keineswegs vollſtändig, ja der letzte Angriff der Griechen auf die Schiffe ſogar abgeſchlagen worden, und ſie gar nicht im Stande geweſen zu ſeyn, die Einſchiffung weiter zu hindern. Bei dieſen Bemühungen kommt, wie wir leſen, der tapfere Kynegiros mit Andern um, und die

Zahl der genommenen Schiffe iſt höchſt unbedeutend. Die Perſer verlieren im Ganzen 6000 Mann und die Griechen 192; ein Reſultat, das auch keine ſehr lange Dauer des Kampfes vorausſetzen läßt.

So ſcheint die Schlacht, den vorhandenen Berichten, der Natur der Sache und der Lokalität ganz angemeſſen, verlaufen zu ſeyn, ohne der unwahrſcheinlichen Annahme zu bedürfen, daß die Perſer in ihrer ganzen Front zugleich angegriffen und in die Sümpfe nach beiden Enden der Ebene hingetrieben worden ſeyen, was gleich ſehr der Zahl beider Armeen, wie der Beſchaffenheit des Terrains widerſpricht.

Hinſichtlich unſerer Behauptung, daß nur ein großer Sumpf auf der Ebene damals exiſtirt habe, worauf ſo viel ankommt, ſcheint auch Pauſanias vollkommen daſſelbe anzunehmen, wenn er bei Beſchreibung der bunten Halle, in der ſich ein Gemälde von der Schlacht bei Marathon befand, ſagt: „......endlich ſind die Perſer auf der Flucht, und drängen einander in den Sumpf (alſo nicht in verſchiedene Sümpfe an beiden Seiten der Plaine) hinein.“ Weiterhin, bei Beſchreibung des Terrains ſelbſt, erſcheint ſein Zeugniß noch viel entſcheidender. „Es iſt,“ ſchreibt er, „im Marathoniſchen ein See, der größtentheils nur einen Moraſt ausmacht; in dieſen fielen die flüchtigen Perſer aus Unwiſſenheit der Wege (deren damals wahrſcheinlich mehr als einer hindurchführte), und wurden daſelbſt in großer Anzahl niedergemacht.“ Dieſe Schilderung läßt kaum einen Zweifel mehr übrig. Auch für die Stellung der Schiffe, der Ausſchiffung der Truppen und ihren Hauptlandungsplatz ſind die folgenden Worte ein ſehr deutliches Anzeichen: „Bei dieſem See findet man noch ſteinerne Krippen für die Pferde des Artaphernes, und *an dem Felſen Zeichen eines dort befeſtigten Zeltes*.“ Felſen aber gibt es nirgends an der Meerſeite der Ebene, als eben am äußerſt nördlichen Ende der Bucht, welcher entlang, unſerer Meinung nach, die Schiffe placirt waren. An dieſen Felſen alſo und an der kleinen Ebene von Tricorythos (Suly) hatte Artaphernes ſein Hauptquartier, wozu es ſich, vom Moraſte geſchützt, nur durch den engen Paß am Stavrokoráki nahbar, und zugleich in Verbindung mit der Straße nach Rhamnus, ſo wie in der Nähe der Flotte, vortrefflich eignete.

Die Schlacht von Marathon ward mit Entſchloſſenheit und richtiger Taktik von Seiten der Griechen, mit Uebermuth und gänzlicher Unwiſſenheit von Seiten der Perſer geſchlagen, ſo wie auch noch heut zu Tage ein Häuflein regulairer Truppen die haltloſen

Schaaren der Türken in ähnlicher Weiſe beſiegen würde. Obgleich keine Niederlage, waren die Reſultate dennoch für die Zukunft außerordentlich, weil ſie die Griechen ihre eigene Ueberlegenheit kennen lehrten, und ſo einen Zuſtand der Dinge vorbereiteten, deſſen Folgen in hundert Fäden noch bis in unſere eigene Zeit hineinreichen.

Wir mußten jetzt, um von den Ruinen der römiſchen Villa wieder auf die Straße zu gelangen, eine mit Waſſer hoch angefüllte Vertiefung paſſiren. Mein armer Francis durchſchwamm ſie tapfer, aber das Pferd des Herrn von Prokeſch warf ſich mitten darin ſo plötzlich mit ſeinem Reiter nieder, daß dieſem keine Zeit, es zu verhindern, übrig blieb, und er das kalte Bad ruhig erdulden mußte, was er auch mit der liebenswürdigſten Heiterkeit hinnahm. Uebrigens machte der fortwährend herabſtrömende Regen uns in dieſer Hinſicht bald alle gleich, und das Drängen durch die naſſen Gebüſche, welche die Felſenſchluchten erfüllten, entkräftete auch allen Dienſt der Mäntel und Regenſchirme. Ein ſchützendes Obdach, mit der wohlthätigen Erwärmung eines praſſelnden Feuers aus wohlriechendem Strauchwerk, gewährte uns nachher der kurze Aufenthalt in einer Art Meierei mitten in der Wildniß, die von einer Koloniſtenfamilie aus Hydra bewohnt wird. Wir, die Familie, ein Theil unſerer Pferde nebſt andern Hausthieren, bivouakirten alle in der geräumigen Scheune friedlich neben einander, wo wir durch einige den Kindern gereichte Scheidemünzen viel Freude zurückließen. Da indeß der Regen uns nicht den Gefallen thun wollte, im Geringſten nachzulaſſen, erlaubte uns die Zeit nicht länger, hier zu raſten. Wir verfolgten von nun an einen beſchwerlichen engen Felſenweg durch die Vorberge des Pentelikon, die, ganz wie in Afrika, durchaus mit Andrachne- und Arbutus-Arten, ſchön gelb blühendem Ginſter, dem Maſtirſtrauch (lentiscus), der in ſo dichten, runden Formen, als ſey er beſchnitten, wächſt, hohen Eriken, niedrigen, rothen und weißen Zwergroſen u. ſ. w. bedeckt waren. An den jetzt überall angeſchwollenen Bächen ſtanden Platanen, meiſt junger Aufwuchs, und in den Thälern häufig Pinienhaine, mit einzelnen ſilber- und blaßgrün ſchimmernden Pappeln. Viele Orte waren durch Feuer verheert, welche die Hirten der Ziegenheerden, die faſt allein dieſe Einſamkeit beleben, überall anſtecken, wo ſie es für gut finden, um durch die Düngung der Aſche im nächſten Jahre reichlichere Weide für ihr Vieh hervorzurufen; ein Mißbrauch, der ſich mit größerer Civiliſation wohl allgemach verlieren wird.

Die Ausſichten in die Ferne waren höchſt belohnend, und umfaßten einen immer weiteren Spielraum. Wir ſahen zwar jetzt die Ebene von Marathon nicht mehr, aber, außer Euböa, die Inſel Andros, l'Isola Inglese, die wie eine große Meerſchildkröte auf dem Waſſer liegt, und Isola lunga, die Liebesinſel genannt, weil, zu Folge der Sage, Paris nach dem Raube der Helena hier zum erſtenmal die Früchte ſeines Sieges über die verhängnißvolle Schöne vollſtändig genoſſen haben ſoll. Später zeigte ſich links die Küſte und der Hafen von Naphti (Prusiac), ferner das weite Thal von Meſſogia, begrenzt auf der einen Seite vom Hymettus, der ſich nirgends vortheilhafter präſentirt, und auf der andern vom Berge Laurium, der am Cap Sunium ausläuft. Nahe neben uns rechts erhob ſich der in Wolken gehüllte Gipfel des Pentelikon ſelbſt, an deſſen ſteilem Rande wir hinritten. Während unſere gütigen Führer dieſe Details der Gegend erklärten, erwähnte Herr von Prokeſch einer merkwürdigen Lebensrettung auf dem uns ſeitwärts liegenden Meere. Er befand ſich bei heftigem Sturm in einer Dezembernacht des Jahres 1828 auf einem Linienſchiff von 64 Kanonen, das von der Windsbraut gejagt, obgleich es faſt alle Segel eingezogen hatte, noch immer 11 Seemeilen in der Stunde zurücklegte. Die Nacht war tief dunkel, Regen und Hagel ſtürzten mit ſolchem Geräuſch nieder, daß man kaum das Rollen des Donners vernahm, und ſeit geraumer Zeit war man in Ungewißheit, welchen Curs man zu verfolgen habe, um den gefährlichen Klippen dieſer Küſte zu entgehen. In dieſer Gefahr äußerte plötzlich der Pilot: es dünke ihn, er höre Brandung durch das Geheul des Windes. Man horchte — doch Niemand vernahm etwas. — Da fuhr mit ſchwerem Krachen ein Blitz dicht am Steuerborde nieder, und bei ſeinem Lichte ſah man, daß das Schiff in gerader Richtung auf die hohe Felſenwand an der Nordſpitze von Zea zufliege. Nur noch wenige Minuten waren zwiſchen Leben und Tod. Einen Augenblick erſtarrte alles, im nächſten ſtürzte ohne Befehl Jeder ſchon an die Arbeit, und eben langte die Zeit noch zu, mit Rieſenanſtrengung das Schiff zu wenden, ehe es den Felſenkoloß berührte, an dem es ſonſt wie Glas zerſplittert worden wäre. Ohne dieſen vom Himmel geſandten Blitz war keine Rettung möglich — und Jeder mag nun nach ſeinem Sinne entſcheiden: ob er in Folge des bloßen Naturgeſetzes gerade um dieſe Zeit niederfallen mußte, oder ob eine vorſehende, mächtige Hand ihn abſichtlich als Rettungsengel ſandte?

Der Regen ließ endlich nach, und die warme Luft hatte uns ziemlich getrocknet, als wir bei dem verlaſſenen Kloſter Daud (David) ankamen, das ſchon halb zur Ruine verfallen, in einer der reizendſten Lagen erbaut iſt, welche dieſes Gebürge darbietet. Uralte Olivenbäume, über grüne Saaten ihre Schatten breitend, mit Pappeln und Fichten angefüllte kleine Thäler, Reichthum an Waſſer, fruchtbarer Grasboden, und die ſchönſte Hügel-Gruppirung rings umher mit mannichfaltigen Ausſichten von dieſen Höhen nach allen Seiten hin, machen Daud zu einem wünſchenswerthen, allen Verſchönerungen leicht zugänglichen Beſitzthum. Die Mönche wurden einſt von türkiſchen Räubern überfallen und ſämmtlich niedergemacht, weßhalb ihre Nachfolger das Kloſter nicht mehr bewohnen mochten, und ſich, einige Stunden weiter, nach Kloſter Penteli zurückzogen. Die Kirche, eine hohe Rotunde, in die ich mühſam hineinritt, bildet eine maleriſche Ruine, gegen deren graue abgeblätterte Wände der einzeln ſtehende Altar aus weißem Marmor geſpenſtiſch abſticht. Das Ganze muß in dieſer vollſtändigen Einſamkeit, überdieß eine Stätte des Mordes, um Mitternacht allein zu beſuchen ſchauerlich genug ſeyn, und bezeigungen ganz gleichgültig aufnehmen ſah, und dann plötzlich ganz munter ſagte: „Ma foi, madame, si vous le prenez sur ce ton, je ne m'en soucie pas plus que vous!“ Allein Vermuthungen und Möglichkeiten an die Stelle unermittelter Thatſachen zu ſetzen, iſt ein Geſchichtſchreiberverbrechen, deſſen ich mich nicht ſchuldig machen möchte! —

Verzeihung für meine Schwätzerei, und ſeien Sie verſchwiegener, wenigſtens mit den Namen!

Mit beſten Wünſchen und Hoffnungen verharr' ich verehrungsvoll und ergebenſt

Ew. Durchlaucht
gehorſamſter
K. A. Varnhagen von Enſe.

Die Bücher und Blätter von Herrn Brisbane mögen Ew. Durchlaucht nach Bequemlichkeit benutzen, und ſpäterhin gegen andere umtauſchen, meint er.

70.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 15. Februar 1842.

Ew. Durchlaucht

freundlicher Nachfrage wegen meines Krankenzuſtandes wünſche ich an dem Tage, da ich zuerſt aus dem Bette mich wieder hervorwagen darf, mit einigen ſchriftlichen Worten perſönlich zu antworten! Ich habe große Schmerzen ausgeſtanden; dieſe ſind indeß vorüber, und ich leide nur noch an ihren Nachwehen, ſo wie an denen der Mittel, die ich dagegen brauchen mußte. In einigen Tagen muß alles wieder ſo ziemlich im alten Geleiſe ſein, was freilich auch nicht viel geſagt iſt!

der Kontraſt der lieblichen und doch verlaſſenen Gegend umher ſcheint dieſe Wirkung nur noch zu erhöhen.

Wir lagerten uns nachher auf den Raſen neben den eingeſtürzten äußern Mauern hin, um eine Stunde auszuruhen, tranken aufgelöſtes Kryſtall aus der rauſchenden Kaskade, und ſetzten dann durch blühende Gebüſche den Tagesmarſch bis zu dem erwähnten Kloſter Penteli fort, wo wir unſer Nachtlager zu nehmen beſtimmt hatten.

Auch dieſer Bau liegt heiter, in hohe Pappeln und blühende Judasbäume eingebust, und iſt mit einer Mauer umgeben, in welche nur eine drei Fuß hohe Thür den Eingang verſtattete. Dies galt ehemals den Türken, die, zu faul, um abzuſteigen, an einem Hauſe, in das ſie nicht hineinreiten konnten, gewöhnlich vorüberzogen; auch diente es wohl im Nothfall zur beſſeren Vertheidigung. Im Kloſterhofe fanden wir Lorbeerbäume von außerordentlichem Umfang und über 20 Fuß Höhe, aber kein Mönch ließ ſich blicken, nur ein alter Diener, der uns einen ſtallartigen Raum anwies, welcher viele Fenſteröffnungen, aber keine Fenſter darin hatte. Doch war ein großes Kamin und Holz davor liegend in Menge vorhanden, ſo daß wir bald unſere durchnäßten Kleider und Effekten an einem kleinen Scheiterhaufen trocknen konnten, deſſen Nähe, ohne ſich ſorgfältig das Geſicht zu bedecken, kaum zu ertragen war.

Auf alle unſere Fragen, die eigenen Bedürfniſſe, wie die der Pferde betreffend, erhielten wir ſtets die Antwort, es ſey im Kloſter nichts zu haben; bis endlich einer unſerer Leute zu energiſchen Thätlichkeiten überging, und ich mit dem Despoten (Erzbiſchof) in Athen drohte, was uns wenigſtens für unſer Geld Pferdefutter, und auch einige Lebensmittel für die Menſchen verſchaffte.

Die gemeinen Griechen haben eine beſonders ausdrucksvolle Pantomime bei ſolcher Weigerung, bei deren phlegmatiſchen Wiederholung es ſchwer iſt, nicht die Geduld zu verlieren. Sie heben den Kopf langſam, laſſen die Augenlider ſinken, ſchnalzen mit Zunge und Lippen, und wiſchen ſich dann ſatyriſch den Mund, indem ſie mit gedehnter, ricanirender Stimme bedächtig die Worte: „δεν' ἔχεν (es gibt nichts)!“ ausſprechen.

Noth kennt kein Gebot, und da Niemand ſich im Kloſter rühren wollte, ſo erbot ich mich ſelbſt, meine Kochkunſt in Anwendung zu bringen. Graf Schaffgotſch verſprach, dabei behülflich zu ſeyn. In letzter Inſtanz gab jedoch Herr Gropius die praktiſcheſten Lehren dazu. So kam denn unter vielem Gelächter und nach manchem Verſehen ein Ragout zu Stande, das trotz der heterogenſten Ingredienzien allgemein köſtlich gefunden wurde. Das Warmbier als Suppe hatte ſich geringern Beifalls zu erfreuen, da es mit gallenbitterem engliſchen Porter bereitet wurde, und der Flaſchenkeller, wie die kalte Küche des Herrn von Prokeſch, mußten ſich zuletzt auch heute als die entſcheidende Reſerve bewähren. Beim wohlriechenden Dampfe unſerer türkiſchen Pfeifen ſchloß erſt ſpät die belebteſte Unterhaltung den Abend ſo angenehm, als es im recherchirteſten Salon der Reſidenz ſchwerlich der Fall geweſen ſeyn würde. Auch ſchlief ich ſehr gut in der mir angewieſenen feuchten Zelle, obgleich ſich des Nachts einigemal ganze Stücke Kalk von dem Gewölbe über mir ablösten und auf mein Feldbett fielen. Die übrige Geſellſchaft hatte vorgezogen, am Feuer zu ſchlafen, und es war 8 Uhr — denn wir hatten heute nichts zu verſäumen — ehe die Cavalcade ſich vollſtändig gerüſtet fand, um den Marmorbrüchen zuzueilen, die ſich nicht fern vom Gipfel des Pentelikon hinſtrecken. Der Weg war ſehr beſchwerlich, und da, wo ihn ein Detachement hergeſchickter baieriſcher Soldaten gebeſſert hatte, am ſchlechteſten. Dazu regnete es fortwährend heftig, was den Anblick der wilden Gegend um die Brüche mit ihren ſchroffen und hohen, glatt abgearbeiteten, weiß glänzenden Marmorwänden nur noch ſchöner hervorhob. Hier befindet ſich eine merkwürdige und ſehr ausgedehnte Höhle, von deren Decke ſchön geformte Stalaktiten niederhängen, und oft als Säulen auf dem Boden Wurzel faſſen. Unten wuchert hellgrünes Moos auf den nackten Steinen, ſeitwärts iſt ein abgeſchloſſener Theil zu einer kleinen Kirche für die Arbeiter eingerichtet, und tief unten führt ein enger Schacht zu einer Quelle des reinſten Waſſers hinab; am Eingange der Höhle rankt ſich Epheu in weiten Gewinden, und verbreitet ſanfte Dämmerung im Innern. Wir ließen große Feuer anzünden, um uns zu wärmen und an den wunderbaren Lichteffekten zu erfreuen, die dadurch hervorgebracht wurden. So hofften wir den Regen abwarten zu können. Da indeß auch nach einer Stunde ſich noch nicht die mindeſte Ausſicht dazu zeigte, ſo beſtiegen wir endlich, obgleich wie unter der Traufe, unſere Roſſe wieder, und ritten nach dem Kloſter auf demſelben Wege zurück, den wir gekommen, der aber jetzt in das Bett eines Baches verwandelt ſchien. Vor uns entfaltete ſich Athens Ebene unter einem Regenbogen, der Lykabettus zeigte ſich nur als ein kleines Hügelchen im Thal, und die Akropolis, einem zierlichen Tafelaufſatz gleichend, war kaum noch zu unterſcheiden.

Im Kloſter fanden wir dießmal ein Lamm am Spieße, das in der Nacht durch einen unſerer Berittenen geholt worden war. Nach deſſen andächtiger Verzehrung ward Nachmittags der Rückweg nach Athen beſchloſſen, obgleich der Himmel immer noch zürnend ſeine Waſſer niedergoß. Wir wählten eine andere Straße, die durch Maruſſi (das alte Amaruſia, wie man glaubt) führt, und durchſchnitten erſt bei Pelika wieder die, einer 8 gleichende Form, welche den ganzen Umfang unſerer Exkurſion bezeichnete. Hier machte man uns auf das Dorf Kalandri aufmerkſam, das durch eine Niederlage türkiſcher Infanterie im letzten Kriege einige Berühmtheit erlangt hat. Herr Conſul Gropius, der ſich damals in Athen befand, ſah die wenigen Flüchtlinge, die dieſer mörderiſchen Affaire entkamen, dort anlangen, welche alle von dem den Türken ſo ungewohnten Laufen dermaßen erſchöpft waren, daß ſie ſich meiſtens auf den Straßen wie vom gelben Fieber Ueberfallene erbrachen, und unfähig, weiter zu kommen, liegen blieben, bis ſie, auf Eſel gepackt, nach der Akropolis hinauf transportirt werden konnten.

Auch Herr von Prokeſch hatte auf der Stelle des Olivenwaldes, wo wir uns jetzt befanden, in jener Zeit eine intereſſante Avantüre. Er war nach Bran geritten und fand dort eine ſehr hübſche und reich gekleidete Griechin mit zwei Dienern, die ſich, wie ſie ging und ſtand, mit genauer Noth aus der Maſſacre von Livadia, während der ihr Mann vor ihren Augen erſchlagen worden war, hierher geflüchtet hatte, und jezt Athen zu erreichen ſuchte, um ſich von dort nach Zante einzuſchiffen, wo ihre Verwandten lebten. Sie bat flehentlich Herrn von Prokeſch um Hülfe, da ſie nicht wiſſe, wie ſie durch die türkiſchen Kavallerieposten hindurchkommen ſolle. Unſer Freund, chevalereſk wie immer, nahm ſie ſogleich in ſeinen Schuz, und trat mit ihr und ſeinen Leuten den Rückweg an, während er ihren Dienern, deren Gegenwart zu gefährlich geweſen wäre, aufgab, ſich, ſo gut ſie könnten, nach Athen durchzuſchleichen. Aber ſchon vor Kephiſſia kam ein türkiſches Detaſchement auf ſie zugeſprengt, deſſen Offizier, ein ſchöner, junger Araber von martialiſchem Anſehen und maleriſch gekleidet, nach der Reiſenden Namen und Geſchäft frug. Herr von Prokeſch nannte ſich. „Und wer iſt die Frau?“ frug der Araber argwöhniſch weiter. „Die Frau ..... iſt meine Frau.“ „Ach,“ ſagte zweideutig lächelnd der Offizier, „die Ihrige! — nun dann müſſen wir ſie freilich unter unſern Schuz nehmen.“ Bei dieſen Worten holte er eine Orange aus ſeiner Bernus hervor, und überreichte ſie der Dame mit einer graziöſen Verbeugung. Dieſe, leichenblaß, blieb bewegungslos wie eine Marmorſtatüe, doch auf einen Wink ihres Begleiters faßte ſie ſich endlich hinlänglich, um mit zitternder Hand die Frucht dankend zu empfangen. Der Offizier betrachtete ſie mit mitleidigem Blick, und dann ſeinen feurigen Schimmelhengſt herumwerfend, erbot er ſich, das einſame Paar ſelbſt als Sauvegarde durch die Truppen zu begleiten, welche Kephiſſia und die Umgegend erfüllten. Man kann ſich während dieſer Zeit die Todesnoth der armen Griechin denken, die auch nachher, als der edelmüthige Araber ſie am Ende des Olivenwaldes mit ſtets ſich gleichbleibender Courtoiſie verließ, in ein ſo krampfhaftes Weinen der Freude und Angſt zugleich ausbrach, daß alles Zureden des Herrn von Prokeſch es lange Zeit nicht zu ſtillen vermochte. Dieſe Erzählung iſt ſehr einfach, aber, aus der Natur gegriffen und auf den Boden angepaßt, verfehlte ſie ihre Wirkung auf uns nicht.

Wenn man durch die Schlucht von Brileſſus kommt, worin die ſogenannte „ſchöne Kirche“ ſteht, in Wahrheit jedoch nur eine jämmerliche, griechiſche Kapelle, und bei den Felſen von Padiſchah (gewöhnlich Patiſſia genannt) daraus hervortritt, wo im Stein antike Gleiſe und verſchiedene Vorrichtungen der Alten beim Steinſprengen ſehr deutlich ſichtbar ſind, eröffnet ſich die Ausſicht auf Athen und den Pyräus in der überraſchendſten Weiſe, und ich glaube, daß nirgends die Akropolis, mit Hafen und Meer im Hintergrunde, ſich vortheilhafter präſentirt, weßhalb Malern dieſer Punkt ſehr zu empfehlen iſt.

Beim Herabſteigen von hier blieb uns keine Merkwürdigkeit zu ſehen mehr übrig, als die ruinirten Lehmwände der einſtigen Wohnung der „Maid of Athens.“ Die Bank der Liebe ſteht noch wie ehemals daran gelehnt, aber die ſüße Maid hat — o horror! — ſeitdem den Athenienſiſchen Polizeidirektor geheirathet, und iſt eine hagere, langnäſige Mama mit verſchiedenen Kindern geworden. Byron trieb indeß die Sache ebenfalls proſaiſcher in der Wirklichkeit als im Gedicht, — denn er bot, während des Carnevals, für die Geliebte 10,000 türkiſche Piaſter, erhielt aber zur Antwort, daß ohne Vermittelung eines Prieſters ſeine Wünſche nicht erfüllt werden könnten. In Italien würde man dies anders haben verſtehen können; hier aber bedeutete es ganz einfach nur das gräuliche Wort: — — „Heirathen“ — wozu ſich Byrons poetiſche Liebe natürlich nicht bequemen konnte.

* * *

◆

[illegible]

Heute früh im Bette las ich die „Allgemeine Zeitung“ und da ich in den unverkennbaren Heine'ſchen Artikel hineinkam, mußte ich immer lebhafter an Ew. Durchlaucht denken. Sie ſollten ihn auch leſen, dacht' ich. Hier iſt er.

Aber dann fielen mir frühere Artikel ein, die eigentlich dazu gehören. Ich ſuchte ſie hervor, und hier ſind auch ſie! Ich bitte mir alles wohlerhalten nach ſtattgehabtem Genuſſe wieder zurück; doch ohne übertriebene Eile. — Iſt es möglich mehr Talent zu entwickeln, mehr Schärfe und Gewalt des Ausdrucks zu haben, ſowohl im Lobe als im Tadel? Heine's Witz iſt elektriſch, er dringt bis in's tiefſte Mark hinein! Gott bewahre uns vor Preßfreiheit, wo ſollten wir Alle Löcher genug finden, um uns zu verſtecken, wenn dergleichen täglich auf uns zielen dürfte! — Aber wir zielten vielleicht auch, und erlegten manches Wild! —

Der verehrten Frau Fürſtin, die ſich wohl auch einen Augenblick an dieſem Feuerwerk ergötzt, meine tiefſte Huldigung zu bezeigen, ſo wie dem Fürſten von Carolath. Durchlaucht mich als Dankergeben für die gütige Theilnahme zu empfehlen, darf ich wohl zuverſichtlich die Vermittlung Ew. Durchlaucht erbitten!

Gehorſamſt und treulichſt

Varnhagen von Enſe.

71.

Rahel an Pückler.

Sonnabend, den 18. Februar 1832.

Küßt man doch eine gelungene Pflanze — zartere in Gedanken — lobt, grüßt man ſie. Wie ſelten iſt mir in der Welt ein Kern des Menſchen, ſein Herz, ſo gelungen und rein erhalten vorgekommen, daß er, willig und freudig, ihm perſönliche und momentane Vortheile fahren ließe, wenn ſeine

Südöſtlicher Bilderſaal.

Südöſtlicher

Bilderſaal.

Dritter Band.

⁂

Stuttgart
1841
Hallberger'ſche Verlagshandlung

VD 601 a 53

Griechiſche Leiden.

Zweiter Theil.

Herausgegeben

vom

Verfaſſer der Briefe eines Verſtorbenen.

Ich hatte nichts und doch genug:
Den Drang nach Wahrheit und die Lust am Trug.

Goethe.

Siebentes Kapitel.

Fortgeſetzter Aufenthalt in Athen und ſein unheimliches Ende

„Wenn mir dieſe kleine Pflanze
„Duft und Licht auf einmal hat,
„Unter ſich ihr ſchönes Leben
„Ihre Blüthe iſt ihr Tod!“

Saphir

Indem ich dieſen zweiten Theil meiner griechiſchen Leiden zu ſchreiben beginne, muß ich, der Billigkeit gemäß, und namentlich für den Aufenthalt in Athen, geſtehen, daß trotz jenes ominöſen Titels doch auch manche Sonnenblicke dieſe trüben Tage erhellten. Denn oft haben Freuden, ja ſelbſt hoher Genuß, ſich mit den ſchmerzlichen Gefühlen gemiſcht, welche der tiefe Verfall einſtiger Größe ſo unwillkürlich hervorruft, den faſt unerträglichen Mangel an allen, dem verwöhnten Europäer nöthig gewordenen, Bedürfniſſen ertragen helfen, und endlich ſogar, wie man ſehen wird, auch die ſelbſtverſchuldeten Leiden gemildert, die man ſich unglücklicherweiſe in jedem Lande der Welt bereiten kann.

In geſellſchaftlicher Hinſicht erſchien mir Athen angenehmer, als viele größeren Hauptſtädte, obgleich es in ſeinem Aeußern, wie für Comfort jeder Art, noch manchem Dorfe im civiliſirten Europa nachſtehen mag.

Der Grund dieſer Annehmlichkeit lag für meine Individualität erſtens darin, daß die Geſellſchaft nur wenig zahlreich iſt, ohne — ein halbes Wunder — zugleich kleinſtädtiſch zu ſeyn; zweitens, daß ſie in den wenigen Cirkeln, die ſie in ſich faßt, dennoch eine ſeltene Mannigfaltigkeit darbot, und drittens, daß Feſte, Aſſembleen, Bälle u. ſ. w., deren Langeweile man, einmal in der Geſellſchaft lebend, doch nicht wohl vermeiden kann, hier nur ſelten ſtatt finden. Daraus entſteht, daß man faſt gar nicht genirt iſt, keinen irgend bedeutenden Theil ſeiner Zeit in troſtloſem, hinbrütenden Nichtsthun zubringen muß, ſo viel allein bleiben kann als man will, und demungeachtet zu jeder Zeit, wenn Einem die Luſt dazu anwandelt, geſelligen Verkehr erwünſchter Gattung zu finden gewiß iſt. Dieß mit der vollkommenſten Meinungs-, Rede- und Handlungsfreiheit verbunden, iſt das Charakteriſtiſche der Atheniſchen Geſellſchaft, und mir wenigſtens ſo zuſagend, daß ich mich ſchon dadurch vollkommen befriedigt fühlte, ohne noch manches perſönlichen näheren Intereſſes zu erwähnen, welches mich außerdem hier feſſelte.

Das einzige geſellſchaftliche Unbequeme für mich war die diplomatiſche Whiſtpartie, nicht um ihrer ſelbſt willen, denn ich bin durchaus kein Feind des Spiels, ſondern nur deßhalb, weil ſich die von mir gemachten Gewinnſte wider Erwarten ſtets als imaginair auswieſen, während die Verluſte vollkommen reel blieben. Obgleich ich nun im Leben die Freuden der Einbildungskraft denen der Realität weit vorziehe, ſo läßt ſich dieß doch auf die klingenden Reſultate des Spiels, auch mit dem beſten Willen, nicht ausdehnen.

Nach dieſen generellen Bemerkungen fahre ich mit den Auszügen meiner Tagebücher fort, aus deren Notizen, wenn ſie auch nur hier und dort unregelmäßig verſtreut ſind, ſich doch vielleicht am ſicherſten dem Leſer ein treues Bild hieſigen Lebens und Webens geſtalten wird, woraus er ſich dann das Resumé zuletzt angenehmer ſelbſt abziehen mag, als es ihm eine trockene und regelrechtere Zuſammenſtellung meinerſeits zu geben vermögen würde.

Den 8. April.

Ein Spazierritt mit der Familie Lyons nahm einen Theil dieſes Tages hin, und mit engliſchen Damen zu reiten iſt doppelt angenehm, da ſie einem raſchen Gallop nicht abgeneigt ſind. Wir beſuchten das Kloſter Seriani, welches in einer grünen Schlucht des Hymettus ſehr romantiſch unter Oliven verborgen liegt, und erſtiegen dann einen ſpitzen Berg dicht hinter demſelben, der hoch genug war, um von deſſen Gipfel die Gegend wieder wie vom Pentelikon landchartenartig zu überſchauen, doch dießmal mit dem Vortheil, dem herrlichen Golf mit ſeinen Inſeln und umhergethürmten Bergketten näher zu ſtehen, von welchen letztern die höchſten Gipfel in Böotien, Phokis und Achaia, trotz der vorgerückten Jahreszeit, noch immer mit Schnee über und über bedeckt waren. Die Ausſicht erſchien auch klarer als gewöhnlich, doch die Witterung blieb windig und rauh. Es gibt viele Reiſebücher, die von dem ewigen Frühling Attika's und der geſunden Luſt Athens ſprechen. Dies muß ſich ſehr geändert haben; was mich betrifft, ſo finde

Ueberzeugung eine andere werden muß. Ihnen, geehrter Herr, danke ich das tröſtliche Schauſpiel, und will mich des Danks der Erkenntlichkeit nicht ſchämen: ich muß und will ſie Ihnen laut zurufen. Welche Stärkung — ja, ein großtropfiger Mairegen auf dorr-dürſtigen Boden — waren mir geſtern Ihre edlen, reinen, unſchuldigen, milden, ſtillen und feſten Vorſätze! Welcher Troſt, welche Bürgſchaft! Auf der verwirrten Erde ſolch edle Freunde zu hinterlaſſen! Bürgſchaft, daß mehrere ſo ſich finden werden; Ihnen wieder zum Troſt und zur Nacheiferung.

Auch ich bin hier unperſönlich: meiner Perſon kann nicht viel mehr durch die neu gewonnene Einſicht anheim fallen. Das weiß ich ſo gut, und beſſer, als ein Zwanzigjähriger, der mich anſieht. Aber Glück auf! Die alte Erde muß ſich erhellen, und die kommenden Menſchen beſſer und glücklicher ſein. Dies Billet wird, wenn Sie's aufheben, mit der Zeit Werth für Sie bekommen, in der ich nicht mehr werde ſchreiben können. Adieu lieber Fürſt! Für Varnhagen iſt's ein Geheimniß!!!

84.

Pückler an Rahel.

Ich habe ſehr ſchreibſelige Zeiten, und andere, wo ich unbeſiegbar faul bin. Da ich mich in der letzten befinde, ſage ich nur mit zwei Worten, daß ich Ihre Briefe alle aufhebe, den letzten aber als beſonders wohlthuend betrachte. Mit Ihnen zu harmoniren iſt mein großer Stolz, und Sie wirklich zufrieden mit mir zu ſehen, eine Belohnung. Manchmal ſchmeicheln Sie ein wenig, und haben Unrecht nie zu tadeln, aber hier fühle ich, daß es Ihnen Ernſt iſt, und ohne ich bis jetzt hier eher einen ewigen ſüdlichen Winter, mit Menſchen, von welchen immer den Zehnten das Fieber ſchüttelt. Jene afrikaniſchen gleichmäßigen Tage, wo die Luft aufgelöſtem, transparentem Golde gleicht, und laue Düfte Tag und Nacht die ganze Atmoſphäre füllen, ſuchte ich bisher in Griechenland vergebens.

Nach unſerer Rückkunſt ſpeiste ich bei Sir Edmund, dem geſchäftigſten Diplomaten in Athen, der zugleich den beſten Koch hat. Verſchiedene neuerliche Preßfrechheiten, welche das Gouvernement lächerlich zu machen ſuchten, waren der Hauptgegenſtand der Unterhaltung, und Einige äußerten, daß man dieſem Unweſen doch endlich ſteuern zu ſuchen müſſe, der Geſandte aber verſicherte heftig, daß die Griechen ſich eher Alles nehmen laſſen würden, als die Freiheit der Preſſe.

Wie komiſch dies in einem Lande klingt, deſſen Bewohner noch halb barbariſch ſind, und zum größten Theile, ſelbſt viele ſeiner Häupter, noch nicht leſen und ſchreiben gelernt haben! Dennoch glaube ich allerdings, daß das Wiedernehmen des einmal Gegebenen jetzt ſeine Schwierigkeiten haben möchte, aber ob es nicht die größte Thorheit war, von Hauſe aus ohne alle Noth dies Geſchenk zu ertheilen, iſt eine andere Frage. Ein ſo warmer Verehrer des Prinzips ich ſelbſt bin, ſo kann ich doch, Griechenland in ſeinem jetzigen Zuſtande in's Auge faſſend, zu frühe Geſtattung einer ſo gefährlichen Freiheit hier nur für den widerſinnigſten Mißgriff anſehen, ganz aus demſelben Grunde, weßhalb, trotz der Güte und des Nutzens eines ſcharf geſchliffenen Meſſers, doch kein vernünftiger Menſch dieſes einem Kinde zum beliebigen Gebrauch wird in die Hände geben wollen. Der plötzliche Uebergang von Jahrhunderte langer Sklaverei der Maſſen und unbeſchränkter Despotie der Gebietenden zu einem Zuſtande, wie ihn das übrige gebildete (und überbildete) Europa verlangt, ja vielleicht bedarf, ſcheint mir hier nur die Verwirrung endlos machen zu müſſen, und was das bis jetzt befolgte Syſtem dieſer Art ſchon wirklich hervorgebracht, ſtraft mich wahrſcheinlich nicht Lügen.

Doch ich habe ſehr Unrecht, von einem Syſtem zu ſprechen. Man wird leider zu bald überzeugt, daß man bisher, ſtatt einem Syſtem zu folgen, beſonders ſeit Capo d'Iſtria's Tode, hier eigentlich nur auf's Gerathewohl experimentirt, und fortwährend bald Dieß bald Jenes blind verſucht hat — ein Verfahren, bei dem es oft zuletzt wie beim Suchen des Steins der Weiſen geht. Man wird zum Bettler, ehe man noch die rechte Compoſition gefunden hat. So iſt auch das arme Griechenland nun ſchon beim letzten Drittheil ſeiner Anleihe angekommen und doch im Innern wenig weiter als es war. Es hat noch keine Straßen; die Hälfte des Grunds und Bodens liegt noch unangebaut und die andere wird größtentheils ſchlecht benutzt; der öffentliche Unterricht hat, außer der Hauptſtadt, wenig Fortgang gehabt, und folglich ſo viel als nichts für die ſo nöthige Reformirung der kommenden Generation geleiſtet; die Marine iſt faſt gleich Null, und die zu zwei Drittheilen aus ungern geſehenen Fremden beſtehende Armee zu zahlreich und erdrückend für die unzulänglichen Finanzen; der auswärtige Handel ſtockt wie der innere, und dieſer letztere leidet unter ſo unzweckmäßigen Geſetzen, daß z. B. ein Faß griechiſchen Weins, das nach und nach auf zwanzig griechiſchen Inſeln verkauft würde, auch zwanzigmal verzollt werden müßte, da jede Inſel ihre beſondere Mauth hat; von dem unſinnigen Stempel- wie Dotationsgeſetz, die beide halb zurück genommen werden mußten, wird andern Orts die Rede ſeyn; die alten, auf Obſervanz gegründeten Communen ſind übereilt aufgehoben worden, und die neuen noch immer nicht organiſirt, weil die ideologiſch-demokratiſche Weiſe, mit der man dabei zu Werke ging, von Anfang an die Sache unausführbar machte; nicht einmal Grund- und Hypothekenbücher exiſtiren, weil ein Hypothekengeſetz noch immer vergebens aus Herrn Frey's Studierſtube erwartet wird, ein Mangel, der nicht wenig dazu beiträgt, fremde Kapitaliſten zu verhindern, ihr Geld in Griechenland zu placiren; das Projekt einer Nationalbank ſcheint ebenfalls, weil Niemand Vertrauen zum Beſtande der hieſigen Dinge hegt, nicht gelingen zu wollen, und Geld iſt, ſelbſt in der Hauptſtadt, ſo rar, daß ein Fremder Mühe hat, trotz ſeiner Wechſel- und Creditbriefe, nur das Nöthigſte ſich baar anzuſchaffen, und es oft aus dem türkiſchen Smyrna oder aus Konſtantinopel holen laſſen muß. In dieſem Augenblick iſt dazu noch der ganze Norden des Landes in Aufruhr begriffen, wo man Griechen gegen Griechen fechten laſſen muß, weil die deutſchen Truppen, wie die Erfahrung leider gezeigt, in jenem Guerillakriege nichts ausrichten, und wird dieſer auch wieder unterdrückt, ſo bleibt doch, wie die Sachen ſtehen, keine reele Gewähr der Ruhe für die Zukunft; die Feſtungen ſitzen voller Räuber und Empörer, die man meiſtens aus Furcht mit der nachtheiligſten Milde behandelt und aufhäuft, bis ſie wieder davon laufen, nachdem der Staat ſie lange koſtſpielig ernährt hat. Kurz überall ſah man bisher die Grundzüge eines rationellen Staatslebens ſtets vernachläßigt, während das Gouvernement nur Arbeit und Kräfte aufwandte, theils in diplomatiſchen Zineſſen mit den auswärtigen Mächten, wie mit den eingeborenen Häuptlingen, theils in der Bemühung, eine viel zu koſtſpielige Adminiſtration, die zum größten Nachtheil des Landes eingeführt wurde, troß beſſerer Einſicht und der öffentlichen Stimme, aus bloßem Mangel an Energie auf der einen, und ſtrafbarem Egoismus auf der andern Seite, gewaltſam aufrecht zu erhalten. Nicht ganz mit Unrecht ſagte mir Jemand, der vom Beginne des Befreiungskrieges die Zuſtände Griechenlands zu ſtudieren Gelegenheit hatte: „Statt dem Kinde ein ſeiner Taille angemeſſenes Kleid anzupaſſen, hat man ihm das Gewand eines Rieſen umgehangen, damit es deſto ſchneller hineinwachſe. Es wächst aber nun nicht hinein und taumelt in der ſchlotternden Kleidung, gleich einem Wettläufer im Sacke, im Dunkeln umher, zum Gelächter deſſelben Europa's, durch deſſen burleske Hülfe er vorher erſt in den Sack geſteckt worden iſt. Wahr iſt jedoch, daß jenes gut für den Spaß hat zahlen müſſen, ohne auf großen Dank, noch weniger aber auf Wiederbezahlung rechnen zu dürfen."

„Es iſt hier in der That," fuhr dieſer Beobachter fort, „Alles ſo gründlich verpfuſcht worden, daß es nicht weniger als einen Napoleon und Kardinal Richelieu in Einer Perſon, oder einen zweiten Friedrich den Großen erforderte, um aus dieſem Chaos einen Ausweg zu finden, und der arme junge König, der mit Recht den Erlöſerorden geſtiftet hat, weil er ſich für die Sünden Europa's opfern muß, iſt in hohem Grade zu bedauern — um ſo mehr, da er ſeine jugendliche, ſtoiſche Kraft noch von einer, ihm aus der Fremde auferlegten, vormundſchaftlichen Staatskanzlerſchaft gebunden ſieht, deren wohlmeinender, aber ſchwacher Chef wiederum von einem andern Factotum, dem berüchtigten Geſetzverfertiger, dem baieriſchen Canzeliſten, Herrn Frey, dirigirt iſt, ſo daß im Grunde Griechenland jetzt von einem ehemaligen Commis und dermaligen Miniſterialrath im Bureau des Grafen Armansperg effektiv regiert wird."

Es liegt vielleicht etwas Uebertreibung in dieſem Gemälde, aber leider werden die, welche in derſelben Zeit mit mir Griechenland bereisten, und der Wahrheit die Ehre geben wollen, geſtehen müſſen, daß in der Hauptſache jener Diplomat nicht Unrecht hat.

Was nun die Nation ſelbſt und ihren Charakter angeht, ſo darf man wohl mit Recht ſagen, daß wenige Völker, nach ſo langer Barbarei und Unterdrückung, noch ſo viele gute Eigenſchaften erhalten haben würden. Ein lebhafter ſcharfer Geiſt, Vaterlandsliebe, Tapferkeit, Mäßigkeit, Höflichkeit, Geſelligkeit, Gewandtheit und savoir faire wird ihnen Niemand abſprechen können. Etwas Perfidie, etwas noch übrig gebliebener Sklavenſinn, einige Tendenz zum Geiz, Intereſſirtheit, Unwiſſenheit, Unreinlichkeit und Faulheit, wo ihr Intereſſe noch nicht erwacht iſt, nebſt einer heilloſen Eiferſucht unter ſich ſelbſt rückſichtsloſer Nachſucht und einem ſehr weiten Gewiſſen in Betreff des Mein und Dein, welches Gut und Leben oft zugleich gefährdet, das ſind ihre Schattenſeiten. Im Ganzen erſcheinen ſie jedoch immer noch ehrlicher, als erwartet werden dürfte, denn ſie rauben mehr gewaltſam, als ſie heimlich ſtehlen, was gewiſſermaßen als ein negatives Verdienſt angeſehen werden mag; und wenn ſie mißtrauiſch unter ſich, ſelbſt und noch mehr gegen die Fremden ſind (ſie haben einige Urſache dazu), ſo wußten ſie auch oft ſchon muthiges Vertrauen auf edle Weiſe zu ſchätzen und zu erwiedern. Kriechend finde ich ſie eben ſo wenig, als hochmüthig, und grauſam erſcheinen ſie mir nur in Folge ſo mannigfacher und tiefer Aufreizung, wie durch angenommene türkiſche Sitten geworden zu ſeyn. Mit einem ſolchen Volke, das außerdem ſo viel geſunden Mutterwitz, ſo viel Nationalgefühl und einen ſo regen Ehrgeiz mit der leichten Entbehrung faſt aller Bedürfniſſe verbindet, iſt auch gewiß heute noch, ſo gut wie zu Athens und Sparta's Zeiten, Großes zu erreichen möglich, wenn man nur ein neues, ihm angemeſſenes, ſeinen Eigenſchaften entſprechendes Leben und Intereſſe in demſelben hervorzurufen verſtände, und ihm dann auch die gehörige Zeit ließe, und die Mittel nicht vorenthielte, um zur Mündigkeit darin zu erſtarken.

Zum erſten gehören weiſere Inſtitutionen und ein kräftigeres Gouvernement; zum letzten, wie es ſcheint, hauptſächlich — Geld, das, nach den obwaltenden Verhältniſſen, wohl lange noch nur von außen herkommen kann. Da indeß die großen Mächte das hülfloſe Weſen, wenn nicht ganz ſelbſt gezeugt, doch wenigſtens gemeinſchaftlich accouchirt, und bei der Navariner Feuer- und Waſſertaufe zugleich Gevatter bei ihm geſtanden haben, ſo ſind ſie gewiſſermaßen verpflichtet, es auch nun nicht Hungers ſterben zu laſſen. Eine neue Anleihe wird daher wohl der erſten folgen müſſen, und am Ende dieſe auch das beſte Mittel ſeyn, die erſte ſicher zu ſtellen, während unzeitige Knickerei das Kind leicht mit ſammt dem Bade verſchütten möchte.

Es iſt übrigens ein großes Unglück für das neue Griechenland, und hätte auf dem an halben Maßregeln ſo reichen Wiener Kongreß kaum beſſer ausgedacht werden können: daß man auch hier nur zur Hälfte nahm und Theſſalien und Epirus ausließ, was nothwendigerweiſe, wenigſtens zum Theil, mit dem neuen Königreich vereinigt werden mußte; denn ſowie die Grenze jetzt beſchaffen iſt, mit allen Ebenen im Beſitz der Türken, wird es faſt eine Sache der Unmöglichkeit, den durch das Meer vom übrigen Continent des Reichs größtentheils geſchiedenen, durchaus gebirgigen Norden im Zaum zu halten, und bleibende Ordnung und Ruhe darin herzuſtellen. Bei der Formation des neugriechiſchen Staates galt daſſelbe, was Wallenſtein dem Kaiſer Ferdinand ſagte: „20,000 Mann kann ich Euer Majeſtät nicht ſchaffen, aber wohl 70,000.“ Ausgedehnter wäre Griechenland kompakter geworden als es jetzt iſt, und daß die Türken damals gewähren mußten, was man ihnen vorſchrieb — ſobald man ſich einmal über den Punkt der Ungerechtigkeit und Gewalt hinweggeſetzt hatte — iſt klar. Auch Candia wird ſchwer von Griechenland entbehrt, inſofern dieſes Letztere offenbar durch ſeine Natur und Lage vorzüglich zur Seemacht beſtimmt iſt. Ob indeß den Candioten dies ſehr erſprießlich ſeyn würde, bleibt problematiſcher. Wohlunterrichtete Leute verſichern mich, daß Candia unter dem Paſcha von

Aegypten — der freilich ſein Handwerk beſſer als viele Andere verſteht — bereits in einem Zuſtande der Ordnung und Proſperität ſich befinde, von dem der Peloponnes leider noch weit entfernt iſt.

Schließlich noch eine Bemerkung über die jetzige Stimmung des griechiſchen Volks. Es iſt erfreulich, mit welchem richtigen Takte dieſes, obgleich es die fremde Herrſchaft haßt, dennoch mit wahrem Enthuſiasmus, von dem ich auch nicht eine Ausnahme geſehen, an dem Könige hängt, und im Stillen von ihm allein die einſtige Abhülfe aller Noth erwartet. Auch im Uebrigen kann man ſagen, daß die Nation im Ganzen ſehr geduldig iſt (denn die partiellen Inſurrectionen ſind ſtets das Werk einzelner ehrgeiziger Häuptlinge), und nachdem ſie ſo oft aus Scylla in Charybdis und aus Charybdis wieder in Scylla gefallen, nichts mehr als Veränderung fürchtet, und daher die große Mehrzahl, welche nicht durch perſönliche egoiſtiſche Zwecke geleitet wird, ſelbſt ſich lieber mit Graf Armansperg und Herrn Frey begnügen, als einem neuen Experimentator in die Hände fallen will. Möchte doch dieſe gute Dispoſition des Volkes beſſer benutzt werden![1]

---

[1] Es iſt bekannt, daß, ſeit dieß geſchrieben wurde, ſich gar viel in Griechenland durch den König zum Beſſern geändert hat, und die Regierung hiermit auch viel nationaler geworden iſt.
Anm. des Herausgebers.

Ueberhebung, ſondern mit Demuth, fühle ich auch, daß ich diesmal Ihr Lob verdiene.

Den ſchönſten Morgen wünſchend

Ihr aufrichtiger Verehrer
H. Pückler.

Bitte, fragen Sie doch Varnhagen, ob er meint, daß ich noch einmal an Goethe ſchreiben ſoll, um mich für ſeinen Brief zu bedanken, oder nicht?

86.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 18. März 1832.

Ew. Durchlaucht

darf ich keinen Augenblick das beifolgende Blatt vorenthalten, woran ich mich ſoeben erbaut habe. Heine verhehlt darin ſeine Hand nicht mehr, er zeigt ſie nackt, indem er den Handſchuh hinwirft. Wir ſehen, ſie hat etwas von einer Löwentatze, ſie faßt ſcharf, zerreißt, und kann hinwieder ganz leiſe auftreten und ſanft ſtreicheln. Zartere Empfindlichkeit hat es nie gegeben, wie der leiſeſte Fühlhebel zeigt er in großen Bewegungen jedes geringſte Berührtwerden an. Ich hatte ihm zuletzt geſchrieben: „Fürſt Pückler wollte Ihnen ſchreiben und ſein Buch ſchicken, ob er es gethan, weiß ich nicht“, und Ew. Durchlaucht ſehen hier vor Augen, wie für die Knospe kein flüchtiger Sonnenſtrahl verloren geht, ſie antwortet ihm durch Düfte. —

Rahel liegt noch ausruhend zu Bette, wird aber aufſtehen, und ich hoffe ihr einen leidlichen Tag. Sie grüßt beſtens, und wir wünſchen vereint auch der verehrteſten Frau Fürſtin unſere huldigende Begrüßung durch dieſe Zeilen überbracht!

Den 7. April.

Ein Leſetag.

(Les jours se suivent et ne se ressemblent pas.)

In keiner Reiſebibliothek ſollte Homer und Shakeſpeare fehlen. Alles Innere und Aeußere auf Erden geht in den Schöpfungen dieſer Genien an uns vorüber, ja ich möchte behaupten, daß dieſe Beiden nur die einzig vollendeten, Alles ausfüllenden, göttergleich zu nennenden Dichter ſind, welche die Welt bisher hervorgebracht hat: der Eine die alte Zeit, der Andere die moderne abſpiegelnd und erſchöpfend. Erſt eine ganz neue Periode kann den dritten zu ihnen geſellen. Das Naive, der Natur noch ganz nah Verwandte, das erhaben Einfache, iſt das Charakteriſtiſche und jetzt völlig Unnachahmliche des Homer. Das reflektirende, ſich ſelbſt beſchauende, unendlich komplicirtere Reich moderner Civiliſation und Geiſtesrichtung iſt das des Shakeſpeare. Dort ſtrebt Alles nach außen, hier Alles nach innen. Dort kennt man noch keine falſche Scham, keine Verſtellung, keine künſtlichen Schranken des Gefühls, der Eindrücke und Regungen des Augenblicks. In dieſer Weiſe erſcheinen uns die kindlichen Helden des Homer. Nichts ſchont ihr Zorn, aber die furchtbarſten Kämpfer der Griechen erblaſſen auch und fliehen voll Furcht vor Hektor, bis ihr Muth durch die Hülfe perſönlicher Einmiſchung der Götter wieder aufgefriſcht wird; und der ſtrahlende ſchreckliche Hektor ſelbſt flieht ſchmählich dreimal im Kreiſe umher, unter den Augen aller Troer, vor dem noch ſchrecklicheren Achilleus. Dieſer, von Rache entbrannt, übt grauſame That am Feinde, wie an deſſen Angehörigen, und gibt dennoch, als des greiſen Vaters Bitten ihn rühren, ſogleich den Leichnam des Sohnes ihm weinend zurück, ja bei dieſer Gelegenheit ſogar, mit der Enthüllung ſeines eigenen nahen Untergangs, den er voraus weiß, den Priamus gutmüthig tröſtend. Weder Scham noch Reue alſo zeigen dieſe Naturſöhne in ihren Handlungen, ſie folgen mit der Unbefangenheit des Löwen oder des Lammes ihren Trieben des Augenblicks, ganz unbekümmert, was Andere darüber denken mögen, und eben ſo unbekümmert über die Stimme ihres eigenen Gewiſſens; nur die Götter, und die Sterblichen nur als ihre Werkzeuge, nicht der Menſch ſelbſtſtändig, üben das Recht der Vergeltung und poetiſchen Gerechtigkeit, und über Götter wie Menſchen waltet noch eine höhere, blinde Macht, das Fatum.

Wie anders die Helden Shakeſpeare's: Hamlet, Makbeth und die ſeines hiſtoriſchen Cyklus. Welche völlig verſchiedene, vergeiſtigte Menſchen ſind dies, deren innere Seele nun erwacht iſt! Das Aeußere reißt ſie zwar auch hin, und beſtimmt ihre Handlungen wie bei jenen, aber wie das Innere dies aufnimmt und verarbeitet, wird jetzt zur Hauptſache Sie ringen nach einer ganz neuen Freiheit, der Freiheit der Vernunft, nachdem ſie die des Naturzuſtandes verloren, und wo ſie Strafe verdienen, ſtrafen ſie ſich ſchon ſelbſt, ehe noch das Schickſal eingreift. „Thus conscience does make cowards of us all —“ wie Hamlet ſagt. Alle Leidenſchaften, auch die Liebe, nehmen dieſen neuen Weg, und ſcheuen, weniger unbefangen, vielleicht auch weniger gewaltſam, den fremden wie den eigenen Blick. Die Alten ſind noch im erſten Paradieſe, das uns verloren ging, wir vielleicht im Uebergang zu einem zweiten, anderer Art. Das alte war das gegebene der Natur, das neue muß das errungene der Erkenntniß, der Selbſtbeherrſchung und Beſchränkung ſeyn; das erſte hing mehr an der Körperwelt, das zweite wird zur Frucht des weiter ſchaffenden Geiſtes.

Welchen ſonderbaren Weg geht doch die neuere Literatur der Franzoſen! Iſt es das Kreiſen, welches einer friſchen Geburt vorangeht, die junge Welt, die aus Schlamm und Moder die erſten phantaſtiſchen Ungeheuer hervorruft, oder der letzte Fieberwahnſinn eines Sterbenden? Genialität iſt darin, und wunderbare Einfälle daneben. Nachdem uns bereits eine Dame der hohen Geſellſchaft mit der Geſchichte eines „impuissant“ beſchenkt hat, wählt jetzt ein Schriftſteller ſogar einen Hermaphroditen zur Held-Heldin ſeines Romans. Dies unvollkommene Doppelweſen hat ſich in ein Geſchwiſterpaar, d. h. in Bruder und Schweſter, gleich ſtark verliebt, und beide verführt, ohne jedoch dieſe Verführung weder bei dem Einen noch bei der Andern zum vollſtändigen Reſultat bringen zu können. Die Schweſter geſtattet ihm indeß alles, was er zu verlangen und zu benutzen im Stande iſt, und als er darauf, aus guten Gründen, ſich zurückzieht, und die Heirath verweigert, glaubt ſie ſich entehrt, und ſtirbt vor Kummer. Der Bruder klagt dieſes Unglück, mit furchtbaren Racheſchwüren vermiſcht, ſeiner Geliebten (abermals der Hermaphrodite, aber jetzt in Weiberkleidern), und die Unterhaltung endet mit Verabredung eines Rendezvous am Seegeſtade. Hier erſcheint aber Hermaphrodite wieder als

Mann, und, ſeines Lebens überdrüſſig, bietet er als Verführer der Schweſter ihrem Bruder Genugthuung an, läßt ſich aber zugleich von ſeinem Gegner einen Eid ſchwören, daß er ihn, im Fall er im Kampfe unterliege, ohne alle fernere Unterſuchung in's Meer werfen ſolle. Und ſo geſchieht es — die Wellen begraben auf ewig das Geheimniß des unzulänglichen Doppelweſens.

Der Hermaphrodit könnte als eine bittere Satyre auf die ganze neue Zeit ſich geltend machen.

Es gibt kleine Züge, welche eine Nation zu charakteriſiren im Stande ſind. Dahin gehört unter andern, was ich eben in der Zeitung leſe, daß die Geliebte Fieſchi's, welche während ſeiner Verhöre viel Intereſſe beim Publikum erweckte, ſchon den Tag nach ſeiner Hinrichtung für eine bedeutende Summe in einem Kaffeehauſe am Schenktiſch figurirte — eine große Maſſe Menſchen hinzog, von einigen derſelben aber ſo roh inſultirt wurde, daß ſie in Ohnmacht fiel und weggebracht werden mußte, nach einer halben Stunde jedoch ihren Sitz wieder einnahm, mit der demüthigen Bitte an die Umſtehenden, ſie doch verſchonen zu wollen, da ſie ja bereits unglücklich genug ſey!!! Wäre ſo etwas wohl in Deutſchland möglich?

Ich glaube nicht. Es liegt eine Seelenroheit, Härte und verſchrobenes Gefühl in allen Motiven dieſer Begebenheit, welche bei unſerem, gottlob noch geſunderen Sinn faſt undenkbar ſind.

Beluſtigender iſt Folgendes und nicht weniger bezeichnend in ſeinem Kreiſe.

Bei der letzten Stiftungsfeier der Akademie der Wiſſenſchaften zu Berlin, bis auf die Zeiten Humboldts und Ritters, eine von denen, die Voltaire ſo gut charakteriſirte, als er von ihnen ſagte: ſie haben einen makelloſen Ruf, denn Niemand ſpricht von ihnen — hielt der Secretair eine Rede, die er mit den Worten beſchloß: „Daß noch zu keiner Zeit in der Welt über Alles und Jedes eine ſo totale Meinungsverſchiedenheit geherrſcht habe, daß aber inmitten ſolcher Zerwürfniſſe zwei Dinge in dieſer Welt dennoch unangetaſtet feſt ſtünden: der Ruhm deutſcher Wiſſenſchaft und — preußiſcher Adminiſtration.“ Voilà ce que j'appelle prêcher pour sa paroisse.

Ein neues italieniſches Heldengedicht hat das Licht der Welt erblickt. Es handelt vom — Frieden zu Adrianopel, und der erſte Geſang iſt überſchrieben: „Il trattato di Londra.“ Es wäre Unrecht, mehr zum Lobe dieſes Meiſterſtücks zu ſagen, das den Zeitgeiſt ſo glorreich an der Stirn trägt.

Man hat ſchon im Alterthum über die Definition, welche Plato vom Menſchen gab, geſpottet, ein neuer franzöſiſcher Chemiker, dem Gott, Seele und Zukunft unbekannte Größen ſind, gibt jetzt eine neue: „Der Menſch,“ ſagt er, „iſt eine belebte und verdauende Röhre, mit einer Oeffnung an jedem ihrer beiden Enden.“

Es iſt Schade, daß bei der jetzigen Häufigkeit der Orden die feierlichen Receptionen größtentheils weggefallen ſind. Der Herzog von Orleans benutzte die alte Sitte einmal, um Herrn Quatremere, der längſt nach einem Orden ſchmachtete, zu myſtificiren, und von einem verkleideten Herzog von Cumberland als Ritter des Bades in voller Ceremonie aufnehmen zu laſſen. Die Sache war aber nahe daran, tragiſch zu enden, weil das eiskalte Bad im Monat December, welches man boshafterweiſe den alten Akademiker zur Inauguration des Badordens nehmen ließ, ihm eine Lungenentzündung zuzog, an der er beinahe geſtorben wäre. Hätte man heute noch ſolche Myſtifikations-Gefahren bei Verleihung von Orden zu beſorgen, Mancher würde vorziehen, mit ungeſchmücktem Knopfloch einherzugehen.

Ich ſchließe mit einer frappanten Stelle aus demſelben Buche, das mir die obenerwähnte lieferte. „Immer fand ich,“ ſagt der Autor, „daß die Infamie des Vaters ſich auf die Kinder mit erſtreckt, während die Schande eines Kindes faſt nie auf den Vater mit übergetragen wird.“ Dieß iſt ſehr wahr, doch auch für alle Auszeichnungen, die hohen Verdienſten gewährt werden, oder welche die Macht ſich erringt, gilt faſt daſſelbe, und dennoch ſollte es vernünftigerweiſe eher umgekehrt ſeyn! denn des Sohnes Handlungen im Guten wie im Böſen hängen größtentheils von der Erziehung ab, die ihm der Vater gab, während der Sohn in der Regel keine Schuld noch irgend ein Verdienſt bei den Handlungen des Vaters haben kann. Der Erbadel, wie manche andere Inſtitution dieſer Art, entſtanden aus demſelben Prinzip, und es muß dieſes inſtinktmäßig anerkannte Recht des Erbes, in moraliſcher wie materieller Hinſicht, doch ſehr tief in der menſchlichen Natur begründet ſeyn, obgleich es in der Theorie, wie es z. B. Owen unterſucht, manche Blöße zu geben ſcheint.

Freitag den 8ten.

Mit fieberhafter Ungeduld hatte ich den heutigen Tag erwartet und mich bisher durch Zerſtreuung aller Art zu betäuben geſucht. Endlich war er da — aber, wie ſo oft ſchon, habe ich auch dießmal die Wahrheit des Spruches erfahren müſſen: „Es kommt immer Alles ganz anders, als man denkt!“ Wie hatte, trotz aller angewandten Gegenmittel, meine Einbildungskraft ſich in Bildern erſchöpft, wenn ich an die Wonne dachte, welche dieſer Freitag mir bringen ſollte, und Alles zerfloß in Rauch! Schon früh erhielt ich von Sara folgende Botſchaft:

„Mein theurer Freund, ich bin troſtlos! — eine Perſon iſt hier plötzlich angelangt, die ich weit entfernt glaubte, und die unſere auf heute verabredete Zuſammenkunft *unmöglich* macht. O Karl! welche unheimliche Gewalt hat mich ſo ſchnell, ſo wunderbar an Dich gefeſſelt, daß mir der Schmerz, die Sehnſucht nach Dir jetzt bittere Thränen auspreßt! Sey vorſichtiger, mich betreffend, als je, mein Freund, und verharre nur noch *eine* Woche in Geduld. Zürne mir Unſchuldigen nicht. Ich will Dir die getäuſchte Hoffnung erſetzen mit allem Feuer meiner Liebe; denn Karl, Schwierigkeiten und Gefahr erhöhen ſie! — wird es auch ſo mit der Deinigen ſeyn? Wehe über mich und Dich, wenn es nicht ſo wäre!“

Wer ſich in ähnlichen Lagen befunden hat, wird ſich meinen Zuſtand nach Empfang dieſes Billets ausmalen können. Meine Philoſophie ward auf eine harte Probe geſtellt, doch hier war mir ohne Zweifel die Frucht eines ſchon etwas längeren Lebens günſtig, das mehr Erfahrungen, als mir lieb iſt, in ſich faßt, und ſo häufig die bittere Lehre bekräftigt hatte: „Weit iſt der Weg vom Rand des Bechers bis zur Lippe!“ Es gab eine Zeit, wo ich mich durch eine ſolche Veranlaſſung wie die vorliegende, zu vielen Tollheiten hätte hinreißen laſſen. Jetzt ſiegte die Vernunft — wie ich mir wenigſtens ſchmeichelte — und ich beſchloß ſehr ernſt, mich ſorgſam vor jeder Unbeſonnenheit zu hüten. Wer aber iſt denn dieſer Zurückgekehrte? frug ich mich. Ohne Zweifel Sara's Gemahl ſelbſt, und wenn ſie wirklich einer zärtlichen Neigung für mich Raum gegeben (meine Eitelkeit ließ mich aber dieſen Fall keineswegs in Zweifel ziehen), ſo iſt es ſehr natürlich, daß das eintretende Hinderniß ihre Gefühle für mich ſteigert. Aber es raubt mir dennoch die Gelegenheit — und dieſer Verluſt iſt eben oft der einzig unerſetzliche! Etwas muß geſchehen, dieſe Ungewißheiten näher aufzuklären. Ich will allerdings

Eine kurze Bitte ſchließt ſich hier an: darf ich mir die beſcheidne Frage erlauben, durch weſſen Mund die Frau Fürſtin zuerſt von meiner Abſchrift des Briefes der Frau von Arnim an Goethe etwas vernommen? Ich hoffe, Ihro Durchlaucht giebt mir das Zeugniß, daß es nicht durch mich geſchehen. Zwar würde ich es jedenfalls verantworten können, aber ſoll ich tragen, wenn auch noch ſo leicht, und ſogar angenehm, was mir nur unrichtig zugetheilt ſein kann?

Verehrungsvoll und gehorſamſt
Varnhagen.

44.

Pückler an Varnhagen.

Berlin, den 18. März 1832.
Sonntag.

Tauſend Dank für den mitgetheilten Aufſatz, auf deſſen Fortſetzung ich ſehr begierig bin. Heine iſt wirklich das geniereiche Organ, in dem ſich der Zeitgeiſt auf die klarſte und anmuthigſte Art ausſpricht. Ein ähnliches Wort meiner Bewunderung werde ich ihm ſchreiben, was ich wirklich aus Beſcheidenheit bisher unterließ.

So viel ich weiß, iſt es Frau von Arnim ſelbſt, die das Geheimniß ihres Goethebriefes verrathen hat. Ich bin der Mitwiſſenſchaft bis zu jenem Abend fremd geblieben, wo Sie mir das Corpus delicti ſelbſt in die Hand drückten, Pythie présente.

Guten Morgen, und tauſend Liebes an meine verehrte Gönnerin, die zwar manchmal ihrer ſatyriſchen Laune über mich Raum zu geben Urſach hat, mais je suis bon Royaliste, quand même.

Tout à vous
H. Pückler.

mit Vorſicht und nach Umſtänden handeln, doch ſo ganz gelaſſen noch einmal den nächſten Freitag zu erwarten — wird mir das möglich ſeyn?

Ich war voll Verdruß und Kummer endlich zu dem Entſchluß gekommen, dieſe Frage vor der Hand noch einen Tag zu ajourniren, als wildes Pferdegewieher vor meinem Fenſter erſchallte und man mir meldete, daß ein erſt kürzlich von mir gekaufter ägyptiſcher Hengſt von hoher Race, ein rabenſchwarzes Thier ohne die geringſte Abzeichnung, mich zum erſten Proberitt erwartend, vor dem Hausthor ſtehe.

Gut, dachte ich, ſo will ich wenigſtens verſuchen, die Lage von Sara's Hauſe aus der Weite zu ermitteln, damit ich es künftig ohne Führer zu finden weiß. Das darf ſie mir nicht verdenken, und kann ſie auch in keinem Falle compromittiren.

Mein Gaul paßte grade zu ſolchem verliebten Reiter, denn das ſchöne Thier hat ſelbſt keinen andern Fehler, als zu amoroſer Natur zu ſeyn, und bei Anwandlungen dieſer Art einem ungeübten Reiter viel zu ſchaffen zu machen. Es war deßhalb bereits in Athen berühmt, wo die ganze Familie Armansperg einſt von demſelben Thiere in nicht geringen Schrecken und Allarm verſetzt wurde. Nachdem nämlich auf einem friedlichen Spazierritt der Unbändige, welcher ſich damals im Beſitz eines Schwiegerſohnes des Grafen befand, damit angefangen hatte, ſeinen Herrn abzuwerfen, begann er einen mörderiſchen Kampf mit den Pferden der Damen, welche, trotz einer kurzen Vertheidigung der muthigen Gräfin Mutter, bald voll Entſetzen ihr Heil in der ſchleunigſten Flucht über das Blachfeld ſuchen mußten. Jetzt aber ward Se. Excellenz der Reichskanzler ſelbſt von dem nun frei umherraſenden Hengſte auf das Wüthendſte angegriffen, ſehr unehrerbietig gebiſſen, ſtark beſchädigt und endlich vom Pferde herabgearbeitet, obgleich er eine Stute ſo groß als das trojaniſche Roß ritt. Dieſe aber war eben an dem ganzen Unglücke Schuld und noch am Boden liegend, mußte der erſchöpfte Staatsmann nebſt Familie Zeuge ſeyn, wie der Sieger ganz unbefangen ſeine Hochzeit mit der geraubten Helena feierte, welche all' dies Unheil durch die Macht ihrer koloſſalen Reize angerichtet hatte! Ich taufte ihn, ſowohl wegen dieſer intereſſanten und ihrer virilen Veranlaſſung, als wegen ſeiner Negerfarbe, Karagns, ein im Orient wohlbekannter Name, und wer den Semilaſſo in Afrika geleſen, wird ſich deſſelben ebenfalls erinnern. Als ich ſpäter Herrn von L..... dies ſcherzend erzählte, verſicherte er mich, jenen mannhaften Rieſen Karagus betreffend, eine andere, nicht weniger originelle, obgleich weniger tragiſche Scene, als die von deſſen Namensvetter aufgeführte, mit angeſehen zu haben, welche ihm noch immer lebhaft vorſchwebe.

Der ſeit Kurzem erſt in Konſtantinopel angekommene d.....e Geſandte, fuhr er fort, beſchloß ein großes Feſt zu geben, und wünſchte daſſelbe durch etwas ganz Beſonderes und Ungewöhnliches auszuzeichnen. Noch unbekannt mit den Sitten des Landes, fiel er auf die Idee eines Schauſpiels, worauf ihm von einem Spaßvogel die Pantomime des Karagus empfohlen ward, welche dieſer mit Recht als eine der geſchickteſten dramatiſchen Darſtellungen der Türken anpries. Wer ſie je geſehen hat, kann ſich die Folge nun ſchon zum Theil ausmalen. Das diplomatiſche Corps, inkluſive der Damen, war vollſtändig verſammelt, ſo wie mehrere ausgezeichnete Fremde. Man hatte ſich eine Weile in dem üblichen Kreiſe ſolcher Feten umhergedreht, und Niemand ahnete, was bevorſtand, als plötzlich ein Vorhang in dem ſchnell dunkel gemachten Saale aufrollte, und Alle voll Erwartung der angenehmen Ueberraſchung entgegenſahen — doch ſchon bei der erſten Scene verbreitete ſich Staunen und Schrecken unter allen Zuſchauern über die unerwartete Natur dieſes orientaliſchen Divertiſſements und die ſchamlos zur Schau getragene, ſtupende

Conformation des Helden. Bald aber nahmen die gräulichſten Obſcönitäten dergeſtalt zu, daß ſie nicht mehr ertragen werden konnten. Der entſetzte Wirth, mehr todt als lebendig, wollte Einhalt thun, doch ſelbſt die Dragomans waren in der Angſt davon gelaufen; die türkiſchen Schauſpieler aber, in ihrem exemplariſchen Phlegma, und gar nicht verſtehend, was man von ihnen begehre, fuhren, in der Meinung, noch nicht genug gethan zu haben, unaufhaltſam fort, immer geſteigerte, namenloſe Dinge auf der Bühne au plus grand naturel darzuſtellen. Jetzt erhoben ſich die Damen, wie auf Commando, und verließen voll Verwirrung und Zorn im Sturmſchritt Saal und Haus, die indignirten Ehemänner folgten in gleicher Empörung, und vergebens ſuchte der verzweifelnde Diplomat ſie mit den demüthigſten Entſchuldigungen zu beſchwichtigen. Nur die ledigen Männer, die vor Lachen kaum zu ſich kommen konnten, ergötzten ſich bis zum Ende an dem Doppelſchauſpiel einer ſo unbezahlbaren Scene. Der arme Hausherr ward krank vor Verdruß und Beſchämung, wagte ſich auch nirgends ſeitdem mehr ſehen zu laſſen, und verließ bald darauf Conſtantinopel für immer.

Mein vierbeiniger Karagus bethätigte auf dem langen einſamen Spazierritt ſeinen übeln Ruf; denn jedes Pferd, Maulthier oder Eſel, denen er begegnete, begrüßte er nicht nur mit ausgelaſſenem Wiehern, ſondern ließ ſich auch allerlei verfängliche Evolutionen zu Schulden kommen, die Sporen und Peitſche nur mit Mühe zu ſiſtiren vermochten.

Zuerſt folgte ich nun, nachdem ich meinen Gaul etwas in Ordnung gebracht, dem Laufe des Kephiſſus aufwärts, einen Fußſteig im Olivenwalde einſchlagend, wo ich mich bald zwiſchen den hier verborgenen Gärten, wie früher in der Nacht, mühſam hindurch drängen mußte, jetzt aber im Sonnenlicht ihre glänzende Vegetation eben ſo reizend fand, als ſich ihre noch aus dem Kriege her zerſtörten Wohnhäuſer maleriſch ausnahmen. Doch konnte ich den rechten Ausweg nicht entdecken, und es blieb mir unmöglich, das Haus der Nacht aufzufinden, ſo viel Mühe ich mir auch deßhalb gab. Es war wie aus dem Walde verſchwunden. Zuletzt gelangte ich an eine lange Reihe Mühlen, worauf der Weg mich allgemach in's Freie führte, und gezwungenerweiſe meinen Plan für dießmal aufgebend, ritt ich lange durch Felder und Rosmarinhaiden hin, bis ich einen Flecken mit Namen Kamaterá erreichte. Von dem darüber in die Ebene vortretenden ſelſigen Bergrücken Icarius überraſchte mich eine herrliche Ausſicht. Man hat hier das ſchwarzblaue Gebürge des Perneß vor ſich, und überſieht zugleich drei, von Charakter ſehr verſchiedene Flächen auf einmal; erſtens das kleinere, fruchtbar grüne und mit einzelnen Baumgruppen artig dekorirte Thal von Dematis Kaſſias, dann die bis an den entfernteſten Horizont ſich erſtreckende kahlere Ebene von Acharnes, und endlich die vom Meer begrenzte, walddurchzogene Gegend um Athen mit dem ſchiffreichen Pyräus. Wie immer, bleibt auch hier die Akropolis der anziehendſte Gegenſtand von allen, denn es iſt wahrlich ein eigenes Ding um dieſes Parthenon! — Man ſieht es überall in Athens Umgebung, von jedem hohen Punkte, ſo weit ein Gang oder Spazierritt führen kann, und immer erblickt man es mit Freuden wieder, und immer ſchaut man ſich zuerſt darnach um, und zuletzt iſt es faſt, als habe es „Einem was angethan,“ wie eine Krone, der es ſo ähnlich ſieht — denn wer es einmal erblickt, bringt es Zeit Lebens nicht wieder aus den Gedanken!

Den 9ten.

Abgerechnet, daß ich fortwährend von dem Wunſche getrieben werde, Sara's verhexte Reſidenz aufzufinden, iſt auch in der Gemüthsbewegung, die mich quält, wildes Reiten mein beſtes Heilmittel. Heute iſt Ali Paſcha's Tag, und ich ſchonte ihn um ſo weniger, als meine Laune nicht die angenehmſte war. Ich hatte meine Richtung, um dießmal gewiß nicht fehl zu gehen, zuerſt nach dem bekreuzten Hauſe in der Stadt genommen, das ich verſchloſſen fand und das jetzt ganz verlaſſen ſchien; dann hielt ich einen Augenblick am Theſeustempel an, um mich zu orientiren, und glaubte nun meinen Weg ganz genau zu erkennen, aber ſobald ich einige tauſend Schritte in dem Walde avancirt war, ſchien mich, gleich des ſeligen Spieß Teppichkrämer, ein neckender Geiſt um das kleine Haus ſtets im Kreiſe umherzuführen, ohne mich es je anſichtig werden zu laſſen, und zuletzt gerieth ich ſogar in einen Sumpf, aus dem die Bravour meines Schimmels Mühe hatte, mich wieder herauszuarbeiten. Ich mußte, wie geſtern, abſtehen, und ärgerlich jagte ich hügelauf und hinab, querfeldein über Stock und Stein dem Meere zu, bis ich von Ferne ſchon Suniums Vorgebürge unterſcheiden konnte. Auf dieſer Stelle erhebt ſich ein felſiger Hügel, wo ich zwei einzeln ſtehende Marmorſäulen bemerkte, die noch von einigen andern Bautrümmern umgeben waren. Auf welcher Höhe um Athen wäre die Fernſicht nicht ſchön!

auch auf dieſer war ſie es. Ich ſtieg ab und legte mich, meinen Gedanken die liberalſte Audienz ertheilend, unter eine der Säulen nieder. Da mein Pferd ſich unterdeſſen auch hinlänglich verſchnauft hatte, lockte mich die weite, leere Ebene nach dem Pyräus zu, von neuem querfeldein. Nirgends kann man bequemer auf dieſe Art reiten, als in der Umgegend Athens, denn nirgends hindert hier ein Zaun, Graben, Hecke oder Mauer den Reiter, und alle Flüſſe und Bäche, ſo tief und breit ihr Bett auch ſeyn mag, ſind doch ſo waſſerleer, daß man ſie faſt trockenen Fußes paſſiren kann. Durch die grünen Saatfelder reitet man eben ſo unbekümmert, Niemand verhindert es, Niemand verwundert ſich darüber, und häufig ſieht man mitten darin Pferde und Eſel angebunden, die ſich die junge Gerſte gut ſchmecken laſſen, ohne vertrieben zu werden. Alles, was man zu einer ſolchen steeple chase bedarf, iſt ein Pferd mit guten Beinen, das Felſen zu klettern verſteht, und ſicher genug iſt, um auf den unabſehbaren, dicht mit hoher Haide bewachſenen und ganz mit kleinen, loſen, ſpitzen Steinen angefüllten Ebenen feſten Fußes dahin gallopiren zu können.

Ein Ritt dieſer Art gleicht auch wirklich dem Vergnügen einer Jagd. Von oben umherſchauend glaubt man nichts als einen graugrün bedeckten, ebnen Grund vor ſich zu haben, der einladet, ſchrankenlos auf ihm dahinzufliegen. Aber wie anders wird es doch, wenn man hinab und in die Nähe kommt. Hier werden unbeachtet gebliebene Felſen zum Stein des Anſtoßes. Dort ſenkt ſich plötzlich ein rauhes Defilee ganz ſteil und tief hinab, hier wird der Grund moraſtig, dort erſchöpft ein nicht endender ſteiniger Sturzacker des Pferdes letzte Kraft, und lachend muß man endlich ſein Thier anhalten, ehe noch der zehnte Theil der Diſtance zurückgelegt iſt, die man von oben in wenigen Minuten wie der Sturmwind zu durcheilen dachte, und in der eine gewaltſam aufhaltende, unüberwindliche Schwierigkeit auch wirklich nirgends vorkommt. Es iſt dies wiederum ein lehrreiches Lebensbild! denn wie Manches ſcheint der Phantaſie ſo leicht und ohne Schwierigkeit erreichbar in der Ferne, was nachher, nur an der Maſſe ſich entgegenſtellender Kleinigkeiten, dennoch ſcheitert. Es mißlingt und gelingt überhaupt weit mehr im Laufe der Welt durch Kleinigkeiten als durch die großen Vorfälle, welche meiſtens nur die Folgen der erſten ſind, und darum iſt es ſehr weiſe, ſie nie gering zu ſchätzen.

Ehe ich mich von meinem Schimmel trennte, ſtieg ich vorher noch einmal mit ihm zum Monument des

Philopappus hinauf, deſſen Felſenhügel heute durch viele geputzte Spaziergänger wie mit bunten Blumen geſchmückt war, und machte zum Schluß dem Innern der Akropolis einen zweiten Beſuch, wo ich manches Detail noch nachzuholen hatte. In dem Raum über den Propyläen ſah ich eine große Menge zum Theil vortrefflicher, während der neuen Arbeiten aufgefundener Fragmente, die man unter Schluß hält. Je mehr man bei ihrer genaueren Beobachtung inne wird, mit welcher Liebe und hohen Vollendung, mit welchem allgemein veredelten Geſchmack und Kunſtſinn auch die unbedeutendſten Nebenſachen von den Alten behandelt wurden, je mehr muß man, ohne alle Affektation und Nachbeterei, über eine Zeit ſtaunen, von der wir uns in ihrer Pracht und völlig erſchöpfenden Ausfüllung der Kunſt gewiß keine ganz genügende Vorſtellung mehr zu machen im Stande ſind. Ich ſtieg heute zum Erſtenmal in die Gruben hinab, wo nun bereits die eine Ecke des Parthenons bis auf den Grund ſeiner Baſis frei gemacht worden iſt. Hier kann man erſt die wohlthuende Schönheit der Verhältniſſe des Tempels ganz beurtheilen, die jede neue Betrachtung immer reizender hervorhebt. Die Aufgabe war bei dem Bau um ſo ſchwieriger, als offenbar ein doppelter Zweck dabei beabſichtigt ward, der Effekt in der Nähe und

67.

Rahel an Pückler.

Berlin, April 1832.

Kluger Fürſt! der Notre-Dame würdigt; und im Gegentheil derer, die auch für klug gehalten werden, alles Neue als ſolches anerkennt, und in ſich zurecht ſtellt. — Verſäumen Sie ja nicht! die Revue encyclopédique! Gründlicheres, Rechtſchaffeneres, Klareres, Einfacheres, Unwiderſprechlicheres iſt wohl nicht gedruckt. Sie geht, die Welt; wie die Erde. Wir Menſchen merken's nicht; nur die Denker, die Gelehrten erſpähen es; wir laſſen's uns beweiſen, und glauben's. Ginge ſie doch ſichtbarer, ſchneller! Unſer Leben iſt mir nicht lang genug: ich zu alt ſchon: und möchte noch gerne mitſchmauſen.

Soeben bekomme ich Nachricht von Frau Fürſtin Pückler; ich will ſie heute beſuchen. Sie erwartet die Fürſtin Carolath, läßt ſie mich wiſſen. Den 27. erwarten die Berliner den Fürſten Pückler. — Ich bin krank; wie der Frühling. Reminiſzenzen von Blüthen, Blätter, ſonſtigen Frühlingen, rauher Wind, Flughitze, Schauer, Sonnenſchein, Unbehagen. — Sie ſind ein Schöpfer, ein Hirte im Thal, ein Autor da dort; und ſo iſt auch Ihr Frühling ſogar beſſer. Geſegne es Ihnen der Höchſte! Ich thue es auch! Varnhagen hat Recht; ich denke es immer: Segen hilft.

Fr. Varnhagen.

68.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 4. Mai 1832.

Ew. Durchlaucht

auf einige Tage in Ihrem herrlichen grünen Paradieſe zu überraſchen, hegt' ich ſchon geheime Hoffnungen, und traf ich in Gedanken ſchon Anſtalten, die Unruhe dieſer Anfangsauch der des Ganzen von unten aus der Stadt und der Umgegend geſehen. Der letzte war, meines Erachtens, der am ſchwerſten zu berechnende, und doch der am glücklichſten, ja auf wahrhaft wunderbare Weiſe erreichte — denn, wie ich ſchon geſtern erwähnte, von jedem Fernpunkt iſt die Grazie dieſes Tempels und das Impoſante ſeiner Säulenreihen von unnachahmlicher Wirkung, während man, dicht davorſtehend, beim erſten Anblick *jetzt*, wegen der größtentheils noch beſtehenden *Verſchüttung der Baſis*, eher etwas Schweres in den Verhältniſſen zu finden, namentlich die Säulen für zu kurz gegen ihren Umfang zu halten verſucht wird. Dies ändert ſich jedoch ſogleich in der auffallendſten Weiſe, wenn man in die Vertiefung niederſteigt, wo man bereits einen Theil der Baſis frei gegraben hat, und nun erſt den Tempel in ſeinen urſprünglichen Verhältniſſen ſieht, wo augenblicklich die Säulen in die wohlthuendſte Harmonie mit dem Ganzen treten.[1] Obgleich nun, wie geſagt, auf den andern drei Seiten durch die dort noch total verborgene Baſis eine leichte Entſtellung des Gebäudes ſtatt findet, ſo trägt doch die dadurch hervorgebrachte etwas ſtörende Schwere der Architektur immer nur den Stempel der Gediegenheit und Stärke, kommt aber keineswegs jener verhältnißloſen Plumpheit im Entfernteſten nahe, welche die modernen Nachahmungen doriſcher Tempel ſo oft, namentlich in Frankreich und England, widerlich verunſtaltet.

---

[1] Auch dieſe Ausgrabung iſt dem unermüdlichen Eifer des Profeſſor Roß allein zu danken, leider aber ſchreitet ſie, wegen des ewigen Mangels an zulänglichen Fonds, nur mit Schneckenlangſamkeit vorwärts.

11 Uhr Nachts.

Welche Ueberraſchung! Das alſo war der Grund — Ich war bei Herrn von Prokeſch zu Tiſch eingeladen, und kam nach meiner alten unwillkürlichen Unart zu ſpät; denn man hatte bereits einige Zeit auf mich gewartet. Kaum näherte ich mich der liebenswürdigen Frau vom Hauſe, um meine Entſchuldigung anzubringen und mich nach ihrem Befinden zu erkundigen, als Herr von Prokeſch neben mir ſagte: „Erlauben Sie mir, Ihnen den Baron Maſchansky vorzuſtellen.“ Ich wandte mich verbindlich um, fuhr aber wie bei Berührung einer Schlange zurück, als ich das leibhaftige Ebenbild meines Freundes aus Kurdes vor mir ſehe, nur jünger und ohne Pflaſter im Geſicht, und dieſe mir ſchon in Malta flüchtig vorübergegangene Erſcheinung mich jetzt mit dem Blicke eines ganz Fremden fixirt und mit angenehmer Stimme einige Worte zu mir ſpricht, die ein Kompliment zu enthalten ſchienen, aber in meiner Beſtürzung ganz unverſtanden von mir blieben. In dieſem Augenblick redete auch Lorenzo den Fremden wie einen alten Bekannten an, der jedoch ſeinerſeits ihn nur verwundert anſtarrte, und ihn nicht zu kennen oder kennen zu wollen ſchien. Lorenzo entſchuldigte ſich in einiger Verlegenheit, und erinnerte den Baron an jene Lotterie in Malta, wo er ſeiner glücklichen Hand ſo viel Dank ſchuldig geworden ſey. „Ich trage zwar das ruſſiſche Malteſerkreuz,“ erwiederte der Baron lächelnd, „um dies zu erhalten, bedurfte es jedoch keiner Karavanen, und ich ſelbſt war nie in Malta; eine Aehnlichkeit muß Sie getäuſcht haben.“ Hier ward das Geſpräch durch den Haushofmeiſter unterbrochen, der ankündigte, daß ſervirt ſey, und Frau von Prokeſch den Arm gebend, war ich froh, Gelegenheit zu finden, mich vollſtändig zu ſammeln. Eiferſüchtige Gedanken durchzuckten mich ſchon ſchmerzlich — es war klar, er war die Perſon, der Hausfreund, welcher Sara verhindert hatte, mich zu ſehen; war er nicht auch derſelbe, der ſich in Malta ſo ungerufen in meine Angelegenheiten gemiſcht, oder gar in der ſo wenig veränderten, nur jugendlicheren Geſtalt, der geheimnißvolle Graf ſelbſt? Denn auch ſein wohltönendes Organ ſchien mir ganz das nämliche. Hatte dieſer vielleicht von ſeinem Lehrer, dem Grafen St. Germain, auch den Verjüngungsprozeß gelernt, oder was ſollte ich ſonſt von alle dem denken?

Ueber Tiſch führte der Fremde meiſtens das Wort mit Gewandtheit und Geiſt. Er war viel gereiſt, erzählte mit Anmuth, und ſeine Bemerkungen verriethen eben ſo viel Originalität als ſcharfe Beobachtung. Mich ſelbſt fand man einſilbiger als gewöhnlich, und Frau von Prokeſch neckte mich einigemal wegen der ſupponirten Gründe meiner Zerſtreuung. Ich ſuchte mich gewaltſam aufzuraffen, miſchte mich lebhafter in die Unterhaltung, und benützte jede Gelegenheit, den Baron auf ein Thema zu führen, wo er ſich bloß geben möchte; aber ſeine Unbefangenheit, wenn ſie nicht natürlich war, ward wenigſtens ſo meiſterhaft geſpielt, daß ich, als wir aufſtanden, nicht um ein Jota klüger war, als zuvor. Auch Lorenzo, der ihn lange mißtrauiſch bewacht, ſchien endlich zu dem Glauben bekehrt, daß er ſich geirrt haben müſſe, doch blieb er dabei, die Aehnlichkeit ſey eine der wunderbarſten, und erinnere ihn auch in vielen Zügen auf das lebhafteſte an ſeinen früheren Herrn, eine Bemerkung, die er ſchon in Malta gemacht, und die ihn ſogleich für den Fremden eingenommen habe.

So bald ich mich losmachen konnte, eilte ich, Lorenzo in der Geſellſchaft zurücklaſſend, in meine Wohnung, und dann, in meinen Mantel gehüllt und wohl bewaffnet, nach dem Hauſe mit dem rothen Kreuz; denn jetzt konnte ich Sara's mir gegebenen Befehl nicht länger reſpektiren — ich hatte nicht Luſt, Komödie mit mir ſpielen zu laſſen, und wollte, was es auch koſte, wiſſen, woran ich ſey. Alles war öde und ſtill, die Nacht wolkig und dunkel; ich klopfte, wie früher, dreimal, doch kein Führer erſchien — nicht die mindeſte Antwort erfolgte. Da bemerkte ich einen baieriſchen Soldaten, der mit einem Mädchen unter dem an der Seite des Hauſes befindlichen Thorweg koſte. Ich ging auf ihn zu und frug, ob er wiſſe, wem dieß Haus gehöre? „Das Haus gehört Niemanden mehr,“ erwiederte er, „iſt auch ſchon lange nicht mehr bewohnt, denn es ſteht in der neuen Straßenlinie und ſoll nächſtens niedergeriſſen werden.“

Wohlan, ſagte ich zu mir ſelbſt, ſo ſuche ich noch einmal den Weg allein! Der Mond war noch nicht aufgegangen, und das Unternehmen bei der dichten Finſterniß beſchwerlicher als je. Doch kam ich, ohne mich zu irren, bis an den Wald, aber hier zwiſchen den Gartenmauern verlor ich abermals alle Spur, und hatte zuletzt die größte Mühe, mich ſelbſt nur wieder aus dem Labyrinth dieſer unzähligen Mauern herauszufinden. Kein menſchliches Weſen war zu hören noch zu ſehen, und wäre es der Fall geweſen — wornach ſollte ich mich erkundigen, einerſeits unbekannt mit der Landesſprache, andererſeits ohne Mittel, ſelbſt das Haus zu nennen oder zu beſchreiben, das ich ſuchte. Nach einer Stunde unnützen Umherirrens mußte ich zum drittenmal den Weg unverrichteter Sache antreten. Als ich indeß, faſt auf derſelben Stelle, von der ich ausgegangen, am Saume des verzauberten Waldes wieder anlangte, ſah ich einen Mann auf mich zukommen, vor dem ein glänzend gekleideter Page eine Laterne hertrug. Ich verbarg mich hinter einem alten Stamme, und nach wenig Augenblicken erkannte ich den befreundeten Mohrenknaben, aber ihm folgend zugleich — den Baron Maſchansky. Wohlan, endlich naht die Entdeckung! rief ich voll Wuth, griff mechaniſch nach meiner Taſchenpiſtole, und ſchlich, wie man ein Wild beſchleicht, behutſam dem Scheine des Lichtes nach. Alles kam, wie ich es erwartete, in kurzem ſtanden wir vor Sara's Hauſe, deſſen Fenſter jedoch heute alle dunkel waren. Der Knabe ſetzte die Laterne auf die Erde, und der Baron ſchickte ſich eben an, den Thürklopfer zu erheben, als ich, vor Eiferſucht ganz außer mir, vorſprang, und, den Erſtaunten unſanft beim Arme faſſend, ihm mit lauter Stimme zurief: Herr Baron, ehe Sie dieſe Schwelle betreten, werden Sie vorher mir noch einige Minuten widmen müſſen! Herr von Maſchansky blieb ſtehen, und rührte ſich nicht. Jezt kam eine ſeltſame Verlegenheit über mich, denn was ſollte ich eigentlich ſagen? Im Drang des Augenblicks brachte mich ein ſchadenfroher Dämon auf den unglücklichſten Gedanken. Erfahren Sie ohne viele Worte, fuhr ich heftig fort, daß Herr Namor mein Freund iſt, die Ehre ſeiner Gattin kann mir unter dieſen Umſtänden nicht gleichgültig ſeyn! und ich frage daher, wie Sie es wagen können, in dieſer Stunde der Nacht allein in ihr Haus dringen zu wollen?

Der Baron bedeckte das Geſicht mit ſeinem Mantel, und als er ihn wieder fallen ließ, ſah ich, daß er ſich vergebens bemühte, ein krankhaftes Lachen zu unterdrücken. „Verzeihen Sie,“ ſagte er mit der größten Freundlichkeit, „aber die Begebenheit iſt zu ergötzlich! Es iſt ſo hübſch, wenn dieſe ſchale Welt ſich einmal auf den Kopf ſtellt, um das unauslöſchliche Gelächter der Götter in uns hervorzurufen (hier erfolgte ein langer Ausbruch deſſelben). Bis hierher (fuhr Herr von Maſchansky, ſich mühſam faſſend, fort,) hat man wohl davon gehört, daß ein Ehemann den Liebhaber ſeiner Frau zum Hauſe hinauswirft, aber daß dies dem Ehemann vom Liebhaber angedroht wird, das glaube ich, iſt neu!“ [1]

Was ſoll dieſer unverſtändliche Gallimathias? rief ich ſchon halb verblüfft.

„Erlauben Sie mir nur an die Thüre meines Hauſes zu klopfen, und er ſoll ihnen ſogleich deutlich werden.“

Hiermit hatte der Baron ſchon mit donnerndem Getöſe den Löwenkopf zweimal auf die eiſerne Unterlage heftig aufgeſtoßen, und der mir wohlbekannte Alte öffnete jetzt eilig die Thüre, eine Lampe in der Hand haltend.

„Kennſt du dieſen Herrn?“ frug Herr von Maſchansky.

Der Alte ſah mich mit einem durchdringenden, ſtrafenden Blick an, und ſagte mürriſch: Nein.

„Mich aber kennſt du doch?“ fuhr der Baron höhniſch fort.

Wie ſollte ich meinen verehrten Herrn nicht kennen! ſagte der Diener und ſah verlegen zur Erde.

„So nenne dieſem Fremden meinen Namen!“

---

[1] Herr von Maſchansky irrt ſich in dieſer Vorausſetzung. Eine der eleganteſten Damen Deutſchlands (zu ihrer Zeit) und ein engliſcher Ambaſſadeur haben dieſes, allerdings ſeltene, Experiment ſchon einmal früher auf das Vollſtändigſte ausgeführt.
Anmerk. des Direktors.

Nun, da er mit Ihnen herkömmt, wird er wohl eben ſo gut als ich wiſſen, daß ſie Herr Namor ſind!

Wie, ſagte ich erblaſſend, Sie, der Baron Maſchansky, ſind zugleich Herr Namor, der Mann der Dame, die hier wohnt?

„Mein Gott,“ erwiederte mein Quälgeiſt lachend, „freilich, Ihr treuer Freund, der Ihnen nicht genug für die exemplariſche Sorgfalt danken kann, mit der Sie die Ehre ſeiner Gattin bewachen. Aber ſeyn Sie ihretwegen ganz unbeſorgt, denn ſie befindet ſich zur Zeit weder hier noch in Athen. Ich ſuchte nur mein eigenes einſames Lager hier auf, da ich aber ſo angenehme und unerwartete Geſellſchaft hier finde, bitte ich Sie, mir noch eine fröhliche Stunde zu ſchenken. Sie äuſſerten heute,“ fuhr er, von einem neuen Lachanfall unterbrochen, ſpöttiſch fort, „daß Sie ein großer Freund von Nachtwachen ſeyen, beſonders bei gutem Whiskey-Punſch und Havannah-Cigarren. Ein eigener Zufall verſchaffte mir kürzlich beides, von der vorzüglichſten Qualität, wie die Zeitungsannoncen zu ſagen pflegen, und Sie dürfen mir daher nicht abſchlagen, Sie mit einer ſolchen Seltenheit in Athen zu bewirthen. Gura, führe den Herrn in die Stube meiner Frau ..... Verzeihung, ich folge Ihnen im Augenblick.“

Gerechter Gott, hätte ich mich nur dießmal unſichtbar machen können! Es war keine Rettung! Hier galt es eine eiſerne Stirn aufzuſetzen, und es ſchien mir wahrlich, als habe der infernaliſche Baron ſelbſt Mitleid mit mir gehabt, und ſich nur entfernt, um mir Zeit zu laſſen, mich in etwas von meiner Beſchämung zu erholen. — Welches abſcheuliche Abenteuer! — und Sara, die, es iſt offenbar, uns Beide betrogen — wie wird ſie dennoch auf mich zürnen! Ach, wie hat mein eigener Wahnſinn mir das Spiel ſo thöricht verderben können! Beim Himmel, ich hielt mich für vernünftig, für beſonnen, aber ich bin nur ein unverbeſſerlicher Thor, der nicht einmal die Entſchuldigung jugendlicher Unerfahrenheit mehr für ſich hat.

Dies waren ungefähr meine Gedanken, als ich zum Zweitenmal in die Stube trat, die ich früher mit ſo ganz andern Gefühlen zum Erſtenmal geſehen. Die rothſeidene Cauſeuſe war leer, und als ich in halber Verzweiflung mich darauf hinwarf, glaubte ich noch den Veilchenduft von Sara's Atmoſphäre darauf zu ſpüren.

Der Baron ließ mir nicht lange Zeit, von der Vergangenheit zu träumen, und ſein Anblick, als er wieder kam, fuhr mir wie ein kaltes Eiſen durch's Herz. Ein flüchtiger Blick zeigte mir ſeinen Triumph in der Satyrgleichen Miene — doch gerade dies gab zeit ſommerlicher Bewegungen trifft aber mit der Unruhe ſo vieler anderen Verhältniſſe und Betrachtungen zuſammen, daß daraus ein ſtockendes Hinhalten entſteht, aus dem ich vielleicht ſpäter den befreienden Sprung wage, der ſich jetzt noch nicht will thun laſſen. Welche Erquickung, welche Genüſſe und Kräftigungen mir entgehen oder doch verzögert werden, auf die Gefahr gänzlicher Vereitelung, weiß ich am beſten, und brauch' es nicht erſt auszuſprechen! — Auch für den weiteren Sommer kann ich keinen ſichern Plan haben, ich lebe vom Tag auf den Tag, und nehme frühmorgens jeden neuſten ſo hin, wie er hier in Berlin über Nacht grade fertig geworden iſt; glücklicherweiſe arbeiten auch anderwärts noch Leute an unſeren Tagen mit, denn ſollte es allein auf unſere Arbeiter ankommen, ſo könnte ſehr gut einmal der Morgen ausbleiben, und das Frühſtück mit dem Abendbrod zuſammenfallen, die Predigt mit der Oper! Ew. Durchlaucht nehmen aus dieſem mißlaunigen Unwitz ſchon genugſam ab, daß es hier nichts Neues und kaum genug Altes giebt, um einen Abweſenden damit zu unterhalten! —

Dennoch ſchreibe ich Ihnen heute wegen Neuigkeiten, die aber keine hieſigen ſind. Ich habe ſo eben flüchtig ein neues Buch durchlaufen, das ich nun aber mit Sorgfalt leſen will, und finde, daß auch Ew. Durchlaucht daſſelbe leſen müſſen. „Politiſche Freiheit, von Franz Baltiſch, Leipzig bei Brockhaus, 1832.“ iſt der Titel, der Verfaſſer aber iſt Herr Profeſſor Hegewiſch in Kiel. Sehr ſinnig und kundig, in angenehmer Sprache und mit feſter Geſchichtskenntniß ſind die Lebensfragen der heutigen Staatswelt darin beſprochen, alle Waffen der Erörterung blank geputzt und ausgelegt. Wenn Ew. Durchlaucht über dieſe Gegenſtände je zu ſchreiben gedenken, dürfen Sie das Buch nicht ignoriren. Auch des „Verſtorbenen“ wird darin rühmlich an einer Stelle Erwähnung gethan. Der Verfaſſer ſteht auf einer bedeutenden geiſtigen Höhe, das konſtitutionelle Weſen kann mir meine feſtere Haltung wieder, und: Wer zuletzt lacht, dachte ich, lacht am beſten! In der That, Baron, begann ich mit möglichſter Heiterkeit, dies iſt eine komiſche Scene, und ich allein liefere, ich muß es geſtehen, alles jokoſe Element dazu. Sie haben ſich dabei als ein Mann von Welt und jovialer Laune benommen, es iſt billig, daß ich um Verzeihung bitte und beichte.

Der Baron wollte mich unterbrechen, doch ich fuhr abſichtlich ſchnell fort: Daß ich mich in die Dame, welche Sie Ihre Gemahlin zu ſeyn erklären, ein wenig verliebt hatte, darf ich nicht leugnen. Da ich indeß kein Mittel fand, mich ihr zu nähern, ſo folgte ich ihr bis hierher, erfuhr ſpäter ihren Namen, ſo wie die Abweſenheit ihres Mannes, und bewachte dieſen Abend ſchon zum Zweitenmal das Haus, in der Hoffnung, daß irgend ein günſtiger Zufall mich weiter bringen, oder mir Gelegenheit zur ſichern Abgabe eines Briefes geben würde, ohne daß mir jedoch bis jetzt weder das Eine noch das Andere gelingen wollte. Als ich mich daher auch heute wieder unverrichteter Sache verdrießlich nach Hauſe begab, begegnete ich Ihnen unterwegs, ſchlich Ihnen ungeſehen voll Argwohn nach und — in das Haus meiner Sehnſucht bin ich nun allerdings gekommen, leider aber, wie Sie wiſſen, nicht auf die gewünſchte Weiſe. Jetzt geſtaltet ſich indeſſen Alles ganz anders. Ueber die fremde, einſam wohnende Dame konnte ich mir allerhand Hypotheſen erlauben — als Ihre Gemahlin wird ſie für mich zu einer ehrenvollen Bekanntſchaft, denn ich hoffe doch, ſetzte ich lächelnd hinzu, daß Sie mich ihr vorſtellen werden?

Der Baron zog die Augenbraunen zuſammen. „Was das betrifft,“ fing er an, „ſo bedaure ich, Ihrer Erwartung nicht entſprechen zu können, denn Madame Namor iſt, wie ich Ihnen ſchon geſagt zu haben vermeine, abgereiſt und die Epoche ihrer Wiederkunft ſehr unbeſtimmt. Sie müſſen,“ fuhr er höhniſch fort, „ſich vor der Hand ſchon mit meiner Bekanntſchaft begnügen, von der ich übrigens gern zugeben will, daß Sie Ihnen weniger intereſſant erſcheinen mag.“

Nicht im geringſten, erwiederte ich, aus mehreren Gründen ganz zufrieden mit dieſer Wendung des Geſprächs, Sie ſind für mich in jeder Rückſicht eine ſehr anziehende Erſcheinung, ſchon deßhalb, weil es eine geheimnißvolle iſt. Ja wer weiß, ob ich Ihnen nicht ſogar vielen Dank ſchuldig bin, denn noch kann ich mich des Glaubens nicht erwehren, daß Sie es waren, dem ich zweimal in verſchiedener Geſtalt in Malta begegnete, der meinem Secretair zur

Wahl zwei gewinnender Looſe behülflich war, und der mir nachher jenes niedliche Hündchen unter der Firma eines Schutzgeiſtes ſchenkte, welches mich in der That auf faſt wunderbare Weiſe aus bedenklichen Gefahren rettete. Geſtehen Sie es, Baron, Sie waren es!"

„Und wenn ich es wäre, was würden Sie daraus folgern?"

Nur Sie ſelbſt können mich darüber aufklären.

„Nun wohlan, hier unter uns will ich mich nicht länger verbergen. Ihre Vermuthung iſt richtig, und die Aufklärung überdies leicht gegeben. Es war ein Scherz — wie ihn excentriſchen Perſonen, gleich uns Beiden, wohl die Laune zuweilen eingibt, und die Realiſirung meiner Prophezeihungen — die iſt ein Zufall, der mit uns armen Sterblichen ja oft noch viel befremdender ſpielt. Außerdem intereſſirten Sie mich — ſchon aus Wahlverwandſchaft, vielleicht noch aus ſpezielleren Gründen; doch davon ein andermal. Daß Norma Sie wieder ſo plötzlich verlaſſen hat, ging am allernatürlichſten zu, denn „ich nahm, wie ich gegeben," und um Sie davon zu überzeugen, ſehen Sie her."

Hier öffnete der Baron eine Tapetenthüre, die wahrſcheinlich in das Schlafzimmer ſeiner Frau führte, rief leiſe etwas, was ich nicht verſtehen konnte, und heraus ſchlich — Norma, ihrem Herrn demüthig die Hand leckend und mich mit ihren glühenden Augen, halb zornig, halb wehmüthig anblickend, wie einen treuloſen Freund, der nun zum fremden Eindringling geworden iſt. Ich wollte liebkoſend auf ſie zuſpringen, als ich mit Schrecken gewahr ward, daß ihre ſchönen, wie mit Seide behangenen Ohren auf die verſtellendſte Weiſe dicht am Kopfe abgeſchnitten waren und die eiternden Wunden noch immer, wie von neuem friſch aufgeriſſen, bluteten.

Himmel! rief ich, wer hat das arme Geſchöpf ſo grauſam verunſtaltet!

„O," lachte der Baron mit einem Blicke, der mich an Kean in Othello erinnerte, „der Hund gehört eigentlich meiner Frau, deren Liebling er iſt, und in Folge eines kleinen ehelichen Zwiſtes gefiel es mir, ihr dieſe ſchwache Lektion zu geben, wie man bei den jungen Dauphins in Frankreich, wenn ſie Strafe verdient hatten, den Favorit unter ihren Geſpielen ſtatt ihrer züchtigte."

Ich zitterte vor Zorn und Indignation bei dieſer grauſamen Aeußerung, und, wie ein wirrer Gedanke, fuhr es einen Augenblick durch mein Gehirn, die Piſtole aus meinem Buſen zu reißen und den Kanibalen zu meinen Füßen hinzuſtrecken. Herr Baron, ſagte ich mit vor Wuth faſt erſtickter Stimme, nach dieſem liebenswürdigen Zuge Ihrer Denkungsart überzeuge ich mich, daß die von Ihnen geäußerte Wahlverwandtſchaft mir wenig Ehre machen würde, weßhalb ich ſie gänzlich deprezire. Sie haben eine nichtswürdige Handlung begangen, und ich will mit Ihnen nichts weiter zu ſchaffen haben, es müßte denn ſeyn, daß Sie mir auf andere Weiſe zu begegnen wünſchten, in welchem Fall Sie wiſſen, wo Sie mich finden können.

Bei dieſen Worten ſetzte ich meinen Hut auf, wandte dem Baron verächtlich den Rücken und eilte die Treppe hinab. Dort lag der Negerknabe noch mit ſeiner angezündeten Laterne auf dem Boden, öffnete mir auf Befehl des alten Bedienten die Thüre, und leuchtete mir vor; Alles ſchien ſo unbefangen als ſey nichts vorgefallen, nur in meinem Innern tobte es, wie unter dem Krater eines Vulkans. Ich mußte des Schwarzen Hülfe nothgedrungen bis an des Buſches Ende annehmen, dort gab ich ihm ein Goldſtück und bedeutete ihm, mich zu verlaſſen. Er that es, indem er mir durch lebhaftes Geſtikuliren etwas begreiflich zu machen ſuchte, doch konnte ich ihn nicht verſtehen. Demüthig ſich vor mir verbeugend, wies er jetzt mit geballter Fauſt auf das Haus zurück, ſtieß einen gellenden Schrei wie ein wildes Thier aus und verlor ſich dann ſchnell unter dem dichten Unterholz!

Thor, unverbeſſerlicher Thor! rief ich, auf mich ſelbſt erbittert, von neuem aus, als ich etwas kühler zu Hauſe ankam, und warf verdrießlich Waffen und Mantel von mir; kein Schulknabe hätte ſich alberner benehmen können! Doch, wie ein witziger Rezenſent mir einſt nachgeſprochen: Reue hilft nichts, Beſſermachen, das iſt die Sache.... ſo ſey es, und hierauf bleibe jetzt all' mein Sinnen gerichtet. Die Nacht aber gebe Rath!

Den 10. Abends.

Endlich nach einem Tage voll Schmerz und Unruhe wieder ein Brief von ihr! Gott, ich eröffne ihn mit Zittern. — Welche zermalmende Zeilen! — „Wenn ein Todfeind,“ ſchreibt ſie, „mich zu verderben gewünſcht, er hätte kein beſſeres Mittel dazu auffinden können, als Sie — Sie, dem ich liebend vertraute, Sie, den ich lange beobachtet, in dem ich Betrogene endlich einen Retter aus der furchtbarſten Lage zu finden gehofft! Es iſt vorbei, die letzte, die grauſamſte, erbarmungsloſeſte Täuſchung meines Lebens ſtand mir noch durch Sie bevor — und mein Verderben iſt vielleicht unvermeidlich! Ja, freuen Sie ſich Ihres Werkes! Statt meinen flehentlichen Bitten zu folgen, ſtatt eine kurze Woche ſich in Geduld zu faſſen, haben Sie im ſchnöden Uebermuth dem blutigen Tyrannen, dem ich, wie das arme Hündchen dem Tiger, durch unabwendbares Verhängniß beigeſellt ward, jetzt ganz und vertheidigungslos hingegeben. Nur eine einzige ſchwache Hoffnung winkt mir noch — und, Karl, ihre Erfüllung liegt in *Deiner Hand*. — Ich fehlte ſelbſt, es iſt wahr, daß ich mich nicht Dir früher vollſtändiger entdeckte, und *darum* verzeihe ich Dir — doch wie konnteſt Du ſo wahnſinnig, ſo rückſichtslos auf mich Unglückliche handeln! Nur Eins wäre möglich, mich über dieſen unverzeihlichen Leichtſinn zu tröſten, und ich ſage es Dir offen. Deine Thorheit ſelbſt muß, wenn Du edel biſt, Dich feſter an mich feſſeln. *Jetzt kannſt Du mich nicht mehr verlaſſen!* Mit Lebensgefahr ſchreibe ich dieſe Zeilen, und — doch es iſt unmöglich, hier in weitere Details einzugehen. Du wirſt erfahren, warum ich zu unſern Zuſammenkünften immer nur den Freitag allein beſtimmen konnte, weil es durch eine wunderbare Fügung auch mein einziger *freier* Tag iſt. Doch dieſen ganzen Monat haſt Du Dir nun ſelbſt verſcherzt, nicht zu Deinem, aber wohl zu *meinem* größten Unglück! Denn ich werde ihn in Qualen zubringen, von denen Du keine Ahnung haſt — während Dir dabei nur die leichtere Strafe der Entbehrung wird, mir aber . . . doch genug, genug davon! Erſt an dem dritten Freitag im Monat Mai darfſt Du unbeſorgt um Mitternacht das jetzt verlaſſene und verſchloſſene Haus im Walde wieder beſuchen. Komme ja weder früher noch ſpäter. — Verkleide Dich als ein griechiſcher Diener, ein Dolch iſt zur Waffe hinlänglich, Gura wird Dich in der offen ſtehenden Thüre ſchon erwarten, und der Negerknabe Dich wie gewöhnlich führen. Antworte nicht, es bedarf der Worte unter uns nicht mehr, denn, Karl — obgleich Du mich erſt ſeit Kurzem geſehen zu haben vermeinſt — ich, ich kenne Dich viel, viel länger, und Du wäreſt der Verächtlichſte der Menſchen, gehörteſt Du jetzt — nach dem Ungeheuren, was ich um Deinetwillen gelitten — mir nicht auf immer an — auf immer, höre mich, mit Leib und Seele!“

Seltſam! bittere Reue, Thränen des brennendſten Schmerzes, wilde Sehnſucht, — Alles ſtürmte in mir bei Leſung dieſer Zeilen, und dennoch — lauert daneben ein widriges ängſtliches Gefühl im tiefſten Grunde, das ich nicht zu beſiegen vermag. Es iſt als fühlte ich eine elektriſche, beklemmende Atmoſphäre um mich, die mit Gefahren ungewöhnlicher Natur droht, nicht äußeren, ſondern inneren.

Die Strengen werden ſagen: Dein Gewiſſen regt ſich bei dieſem unmoraliſchen Treiben! Sollte es ſich wirklich ſo verhalten? Aber nein, das iſt es wahrhaftig nicht, denn das Gewiſſen kann ſich nur da melden, wo man Unrecht gethan zu haben glaubt, und ſeit die Welt und eigener Schaden mich klug gemacht, folgte ich in der Liebe St. Simoniſtiſchen Grundſätzen immer mit voller Ueberzeugung, und folglich mit Unſchuld. Ich hielt es ſeitdem nie für Unrecht, mich ihr ganz hinzugeben, wo ſie mir entgegenkam, und erkenne die dürren, ertödtenden Rechte zwängender Conventionen in ihrem Reiche nicht an, will auch als ſelbſt leidender Theil nie einen Anſpruch darauf machen, — denn Treue ohne Liebe, was iſt das? — Welchen Werth, als nur für abgeſchmackte Eitelkeit und grauſame Tyrannei, kann dieſes Scheingut für den Denkenden, für den nur mit einiger Delikateſſe Fühlenden haben!

Das alſo iſt es nicht; — es gleicht mehr der bedrückenden Ahnung irgend eines Unglücks, und wahrlich, die Umſtände ſind dazu geeignet — die arme Sara! Werde ich je gut machen können, was ich gegen ſie durch meine unverzeihliche Tollheit verſchuldete? Sie hat Recht — hier ſpricht mein Gewiſſen! Ja, ihr bin ich jetzt wirklich verfallen, und vielleicht iſt es dieſe durch eigene Schuld herbeigeführte, nicht mehr abzuwerfende Abhängigkeit, die mich ſo ängſtigt.

Ob er aber gar nichts von ſich hören laſſen wird? Wie erwünſcht wäre mir dies Intermezzo, das könnte den Knoten auf einmal zerhauen, und was brauchte ich den Barbaren zu ſchonen? Ja, ich würde ſelbſt eine ſolche Kataſtrophe mit Gewalt herbeizuführen ſuchen, aber ihretwegen darf ich es nicht wagen — eine neue Thorheit wäre jetzt zu unwürdig! und wer könnte ihre Folgen berechnen. Ach, wäre es nur möglich, einen Augenblick klarer in dieſen verworrenen Handel zu ſchauen, nur um über ihr Schickſal beruhigter zu ſeyn! Aber bei den Rückſichten, die ich eben ihretwegen nehmen muß, — wie kann ich mich von nun an anders als leidend verhalten, und in einem Lande, wie dieſes iſt, hier, bei dieſem Naturzuſtande der Geſellſchaft, wo weder Polizei, noch kaum Geſetze in Kraft ſind, wo der Fremde ſo leicht geht und kommt, und Namen führt, wie er Luſt hat, und thut, was ihm beliebt, was iſt da zu erforſchen, was zu verhindern!

Geduld, leidige Geduld! Es bleibt mir nichts Anderes übrig.

nicht feiner aufgefaßt und behandelt werden. Was ihm fehlt, das iſt noch nicht von ihm zu verlangen, und doch zwingt er ſeinem Boden auch ſogar das Gegentheil deſſen, was er eigentlich will, ſchon einigermaßen ab, um dies damit zu verbeſſern! Das Buch iſt nämlich ganz konſtitutionell, und inſofern in ſtetem Widerſpruche mit dem Saint-Simonismus, den es nur unvollkommen zu kennen ſcheint, und dabei hat daſſelbe auffallend und unläugbar ſchon wirklich ein Saint-Simoniſtiſches Element in ſich aufgenommen! — Die ganze Größe des Saint-Simonismus erſcheint grade darin, wie klein alles andere neben ihm wird, wie unbedeutend und gering faſt alles, was uns bisher Hauptſache war und ſein mußte. Auch breitet er ſich mit Macht aus, nicht ſowohl in erklärten Anhängern, obgleich es auch an dieſen nicht fehlt, als vielmehr in Ideen und Wirkungen, ſelbſt in den Rückſichten und Thätigkeiten der Gegner. Der „Globe“ hat aufgehört, mit glänzenden Schlußreden und Verheißungen; Enfantin geht mit vierzig Jüngern auf ein paar Monate in die Einſamkeit, die weltliche Thätigkeit wird inzwiſchen von den übrigen Jüngern eifrig fortgeſetzt, und neue Schriften, Flugblätter u. ſ. w. erfolgen ohne Unterbrechung. An Geldmitteln ſcheint es nicht im geringſten zu fehlen. Wie allgemein die Bedeutung der Sache iſt, geht ſchon daraus hervor, daß gleichzeitig in Florenz und in Upſala Stimmen von edler Art dafür laut geworden. Wir wollen ſehen, was weiter damit wird. Ich habe keine Vorſtellung von dem Gange, den die Sache nehmen kann, und genieße daher die Spannung wie vor einem Schauſpiel, worin jeder Auftritt mir neu iſt. —

Nun muß ich Ew. Durchlaucht aber noch ganz beſonders auf die Zeitſchrift „Revue encyclopédique“ aufmerkſam machen. Sie wird von Carnot und Leroux monatlich herausgegeben, zweien Saint-Simoniſten, die aber von Enfantin getrennt ſind. Seit langer, langer Zeit habe ich keine ſo gediegenen Aufſätze geleſen, wie in dieſer Zeitſchrift, Aufſätze

Den 11ten.

Baron Maſchansky, höre ich in den geſellſchaftlichen Cirkeln, hat eine Reiſe nach dem Peloponnes angetreten — kein Lebenszeichen mehr für mich, Sara muß mit ihm, oder irgendwo ſtreng bewacht ſeyn, da ſie von dieſer Abweſenheit keinen Nutzen zu ziehen vermag. Schon früher hatte ich mich bei verſchiedenen Leuten gelegentlich nach dem Namen Namor erkundigt, doch Niemand wußte etwas von einem Menſchen, der ihn führte. Aber der Baron Maſchansky, von einem Geſandten eingeführt, muß doch irgend eine Realität haben, und in der That ſcheint Herr von Prokeſch mehr von ihm zu wiſſen, als er ſagen will. Denn als ich ihn deßhalb ausfragen wollte, zog er ſein Geſicht in weit diplomatiſchere Falten als gewöhnlich und erwiederte bedächtig: Er iſt mit der angeſehenen Familie der Vorſtorfe verwandt und gut empfohlen, weiter weiß ich nichts von ihm zu ſagen.

Alle dieſe Ungewißheit, dieſe Dunkelheit, die im Anfang mich reizte, dieſer peinliche Aufſchub vor Allem, werden mir jetzt zu ſchwerer Laſt, und dennoch — am unerträglichſten iſt es vielleicht, aus dieſer myſteriöſen, aufregenden Region in das vermaledeite, alltägliche Taglöhnerleben zurückkehren zu müſſen — gleichgültige, elende Dinge zu treiben mit dem Herzen voll Leidenſchaft, gefoltert durch Angſt um ſie, und nicht ohne trüben Rückblick auf mich ſelbſt! Ich will beten — denn Gott Lob, ich kann noch beten! —[1]

Den 12ten.

Geſtern fingen die großen griechiſchen Oſterfeierlichkeiten damit an, daß ein Bild des Herrn Chriſtus unter Begleitung einer brennende Lichter tragenden, zahlreichen Volksmenge um Mitternacht begraben wurde, während die Militairmuſik den Todtenmarſch aus Paer's Oper „Achilles und Briſeis" dazu ſpielte. Heute ließ man um dieſelbe Zeit der Nacht und mit noch mehr brennenden Lichtern das begrabene Bild wieder auferſtehen, wozu dießmal eine Polonaiſe von Roſſini accompagnirte. Vor der Metropolitankirche der heiligen Irene, ein Gebäude von ſehr kleinen Dimenſionen, war eine hölzerne Tribüne aufgeſchlagen, wie die Zahnärzte ſie ehemals auf den deutſchen Jahrmärkten zu etabliren pflegten. Hier erſchien indeß auf dieſem kahlen und durch nichts dekorirten Brettergerüſte — Niemand Geringeres als der König ſelbſt, begleitet von ſeinem kleinen Hofſtaat in Gala, nebſt zwei fremden Geſandten, dem ruſſiſchen und dem preußiſchen, die einzigen bei der Ceremonie gegenwärtigen, ferner dem Despoten (Erzbiſchof) von Athen und mehreren anderen Geiſtlichen in **pontificialibus**, die verſchiedene religiöſe Ceremonien verrichteten. Se. Majeſtät, nachdem ſie die dargereichte Bibel geküßt, geruhten alles dies entblößten Hauptes, mit einer langen Wachskerze in der Hand, drei Viertelſtunden lang ſtehend, abzuwarten, ein Beiſpiel, dem natürlich alle anderen Anweſenden ebenfalls folgen mußten. Daſſelbe wiederholte ſich nachher in der Kirche, abermals zwei Stunden lang, und war draußen die Kälte empfindlich geweſen, ſo war es drinnen die Hitze nicht minder. In der kleinen wohlerleuchteten Kirche hatte man ſeitwärts einen Baldachin errichtet, unter dem der König allein ſtand. Seine Wachskerze — nach türkiſcher Art in Form eines Peitſchenſtiels ſchmal zulaufend — war über drei Fuß lang, ſo daß ſie ganz geeignet ſchien, alle Geſänge, Niederwerfungen, Hin- und Herlaufen nebſt allen anderen, den Laien ſo unbegreiflichen Manövers der Prieſter auszudauern, ohne daß Se. Majeſtät befürchten durften, ſich die Finger zu verbrennen. Der arme, junge König hielt dabei ſo gute Contenance als Louis Philipp, wenn dieſer in einem Tage 50,000mal den Hut abnimmt, und nebenbei 20,000 poignées de main austheilt. Beſſer hatten es die anweſenden Damen, die auf ihrer Tribüne ganz bequem ruhten, durch eine Bretterwand geſchieden von den zum Stehen verurtheilten Männern.

---

[1] Wenn dieſe Marionette nicht von Holz wäre, würde mir bange um ſie werden, aber ſo kann der Teufel ihr wenig beikommen, Vaucanſon müßte ihr denn auch eine Seele eingeſchmuggelt haben. Anmerk. des Direktors.

Der Despot war mit prächtigen Gewändern bekleidet, und ſein weißes, unter einer Art Krone, wie die Karl des Großen geformt, herabhängendes Haupt- und Barthaar war ſo reichlich und voll, daß es der Mähne eines Schimmels glich. Auch ſein Erzbiſchofſtab oder Scepter hatte eine eigenthümliche Form und endete gleichfalls in eine Krone. Den Geſang fand ich durchgängig in arabiſcher Manier, ganz ähnliche Melodien, und die Töne mehr durch die Naſe als durch die Kehle bringend.

Ich kann mich nicht rühmen, das Ende der Ceremonie abgewartet zu haben, denn nach einer Stunde des genoſſenen Dampfbades glaubte ich, sans y être obligé, das Aeußerſte geleiſtet zu haben, und drängte mich glücklich durch die nicht allzu andächtige Menge, um mich bei der Fürſtin Dimitri von der kirchlichen Fatigue mit einer Taſſe Thee zu erfriſchen. Es verdient bemerkt zu werden, daß das Haus dieſer Dame einer der wenigen Orte in Athen iſt, wo man wirklichen souchong richtig zubereitet und nicht bloß gelbgefärbtes Waſſer erhält, überdies aber die Götter ſelbſt kein lieblich freundlicheres Weſen zur Nektarſpenderin gehabt haben können, als die jugendlich reizende Fürſtin Sophie, wenn ſie lachend und ſcherzend hinter ihrem Theetiſche ſitzt.

Den 13ten.

Sonſt pflegten die Weiber Athens an dem auf den heutigen Tag fallenden griechiſchen Oſterfeiertage um den Theſeustempel herzutanzen, doch mit der europäiſchen Kultur ſcheint dies aufgehört zu haben; denn als ich mich hinbegab, fand ich zwar viele geſchmückte Leute um den Tempel verſammelt, die ſich dort auf verſchiedene Weiſe beluſtigten; tanzende Weiber konnte ich aber nirgends darunter bemerken. Die Meiſten waren im Gegentheil ſo unbeweglich als der Felſen an der Pnyr, den man ſeiner ſeltſamen Form wegen die Dame von Athen nennt, oder die zwiſchen den eingeriſſenen Hütten neben dem Tempel weiß hervorragenden Karyatiden, die in Schlangenſchweifen enden; ſie wurden erſt in neuerer Zeit entdeckt, und bis jetzt hat Niemand mit Wahrſcheinlichkeit angeben können, was ihre Beſtimmung war, oder welchem Monumente ſie angehört haben mögen. Sie ſind, obgleich antik, doch nur mittelmäßig gearbeitet, ſo wie die daneben ſtehenden zwei Poſtamente, welche noch halb in den Mauern ſtecken, wo man wahrſcheinlich bei gänzlicher Demolirung des eingeriſſenen Häuſerhaufens noch mehr auffinden wird, was dann vielleicht weitere Aufklärung gibt. Ich ſetzte mich, entfernt von dem bunten Menſchenhaufen, mitten unter den Ruinen auf einen Stein, betrachtete bald den Theſeustempel mit ſeiner belebten Umgebung in der Weite, bald die einſamen Schutthaufen, in der Nähe um mich her gethürmt, bald die Felſen der Akropolis, hoch oben über mir, wo beſonders jener antike Theil der Feſtungsmauer meine Blicke auf ſich zog, den die Griechen nach der Zerſtörung durch die Perſer ſchleunig wieder aufbauten, und in der Eile eine Reihe Säulenſtücke wie Orgelpfeifen neben einander mit einfugten, — ein eben ſo hiſtoriſch denkwürdiges, ſich ſeltſam ausnehmendes Denkmal.

Faſt kam es mir wie ein Mährchen vor, als mir, während dieſer mannichfachen Erinnerungen, beifiel, daß es nun ſchon hohe Zeit geworden ſey, mich anzukleiden, um bei einem Sohne des Hauſes Wittelsbach zu ſpeiſen, der jetzt König der Athener ſey! Wen mag, wenn wieder einige tauſend Jahre verfloſſen ſind, ein neuer Reiſender an ſeiner Stelle finden? — und doch ſchaut auch dann noch vielleicht die

Säulenmauer aus dem Perſerkriege auf alles dies, wie heute, ſtill und ruhig nieder.

Das Diner im Palais, nur wenig zahlreich an Gäſten, war vielleicht eben deßhalb um deſto unterhaltender, und der jugendliche König verſchmähte nicht, ſich als den liebenswürdigſten Wirth zu zeigen. Abgerechnet die Perſonen vom Dienſt, beſchränkte ſich die Zahl der Eingeladenen, außer mir, nur auf den Kriegsminiſter (General Schmalz) und den baieriſchen Geſandten. Der erſte erzählte viel Intereſſantes über die neueſten Kriegsvorfälle in Rumelien, von wo jetzt die günſtigſten Nachrichten eintreffen, was um ſo erfreulicher iſt, da früher nicht immer durch ihre Treue ſich empfehlende, griechiſche Chefs, jetzt mit dem wärmſten Eifer für den König dort befehligen. Eine Depeſche des General Grivas lautete in lakoniſcher und kräftiger Kürze folgendermaßen: „Wir ſchlugen den Feind und machten 80 Gefangene, die ich durch die Wellen des angeſchwollenen Acheleus — zur Hölle ſendete;“ (d. h. der General ließ ſie im Acheleus erſäufen). Grivas, welcher übrigens in Athen für den erſten Elegant und den größten Stutzer der Armee paſſirt, während der Revolutionszeit aber ſich zugleich als einen der grauſamſten, gefürchtetſten und der Regierung gefährlichſten Häuptlinge zeigte, hatte auch einen

Sack Köpfe eingeſchickt, und es iſt leider wahr, daß nur ſo, auf die alte türkiſche Manier, es dießmal ſchnell und leicht gelungen iſt, faſt ohne alle Benutzung baieriſch-griechiſcher Truppen, der Revolte in wenig Wochen ein Ende zu machen. Man muß geſtehen, daß dergleichen neben der Freiheit der Preſſe und dem europäiſchen Liberalismus ſich ſonderbar ausnimmt!

Die poetiſche Art der Griechen ſich auszudrücken, hat mich oft frappirt. General Schmalz erhielt neulich ein Schreiben von einem andern Häuptling aus Rumelien, worin dieſer ſagte: „Hätten wir nicht endlich den Donner Eurer Kanonen gehört, und abgeſchlagene Köpfe geſehen, ſo würde es uns ganz unbekannt geblieben ſeyn, daß ein anderer König als Strato (ein berühmter Inſurgentenchef, deſſen zwei Brüder in des Königs Armee jetzt gegen ihn befehligen) über Rumelien herrſche.“ Ein nützlicher Wink! Es iſt nicht zu läugnen: wohlwollende, aber gerechte und unerbittliche Strenge iſt Griechenland, wie es ſcheint, noch eine geraume Zeit lang von allen Dingen am nöthigſten. Unverſtändige, in Schwäche ausartende Milde, Mangel aller Energie, kleinliche Intriguen und auswärtiger Einfluß ſind ein übles Surrogat dafür. Ein fremder Staatsmann ſagte mir neulich: Als die

Regentſchaft unter glücklichen Auſpizien herkam — denn ſie fand viel gethan, ein freies Feld, und alle Parteien willig, zu gehorchen, klagte man die Vergangenheit dreier Mängel an, denen man alles neuerlich geſchehene Unheil zuſchrieb: Mangel an Geld, Mangel an Einigkeit und fortwährende Intriguen. Um dieſem zu begegnen, wie es allerdings Noth that, was geſchah? Man warf das Geld noch weit ärger weg, als es je bisher geſchehen, und überließ den Ertrag der Anleihe dazu noch großentheils Fremden, ohne irgend einen erſichtlichen Nutzen für das Land; als Muſter und Beiſpiel der Einigkeit lebten die drei Mitglieder der Regentſchaft ſelbſt in der offenſten, ſkandalöſeſten Fehde miteinander; und um den Geiſt der Intrigue zu dämpfen, ſchien man bald gar kein anderes Mittel des Regierens mehr zu kennen als eben durch Intrigue. So verſchwand unter dieſem Triumvirat die 14,000 Mann ſtarke Nationalarmee, die Capo d'Iſtria gebildet; von 80 wohlbewaffneten Schiffen iſt ſo viel als nichts mehr übrig, und in keinem Fach ein Fortſchritt ſichtbar, zwei Drittel der Anleihe aber dennoch verbraucht. Man muß geſtehen, daß, hiermit verglichen, ſelbſt die Verwaltung des Grafen Armansperg immer noch viele Vorzüge hat, und darf nicht verzweifeln, daß, nach allen vorhergegangenen Prüfungen, Griechenland doch endlich dahin kommen wird, die wahre Rolle zu ſpielen, welche ihm die Vorſehung ganz beſonders angewieſen zu haben ſcheint, nämlich: die Verſchmelzung der Civiliſationen des Orients und Occidents, durch ſeine hierzu ſo geeignete Stellung vorzubereiten, und kräftig zu vermitteln.

Von dem Reſte des Monats vermag ich nichts weiter zu berichten. Meine Gemüthsſtimmung verlangte eine Zeitlang Einſamkeit und Zurückgezogenheit; erſt mit dem Beginn des Frühlings kam mir wieder Muth und einige Luſt, mich von Neuem unter die Menſchen zu miſchen.

Den 1ſten Mai.

Wahrlich, wenn ich mit mir ſelbſt unzufrieden bin und mit der großen Mangelhaftigkeit meiner Tugend, — die Welt, finde ich, fällt in das entgegengeſetzte Extrem, — ſie wird zu tugendhaft. Da aber alle Extreme gefährlich ſind, ſo könnten am Ende auch die Menſchen ſelbſt an der Tugend zu Grunde gehen. Welche Zeit! Ein bereits begonnener ewiger Friede, „the radiant splendours of majestic peace,“ wie der Dichter ſagt, (denn wird noch wo Krieg geführt, litterariſchen, politiſchen und wiſſenſchaftlichen Inhalts, wobei der Saint-Simonismus nur als Licht im Hintergrunde ſteht.

Auch meine Frau iſt ganz entzückt von dieſen Aufſätzen. Ew. Durchlaucht können nichts Beſſeres thun, als ſich auf die Revue zu abonniren. —

Meine arme Frau leidet noch immer ſehr, rafft ſich aber doch bei jedem leidlichen Wetteranſchein gutes Muthes wieder auf, und wir hoffen beide noch viel Gutes vom Sommer wenn es nur ein rechter wird. Von der Frau Fürſtin hat leider Unwohlſein und Wetter uns grauſam getrennt. — Wir grüßen Ew. Durchlaucht herzlich, und bitten, in dem blühenden und grünenden Luſtgehege zuweilen günſtig an uns Bewohner der ſtaubigen Straßen zu denken, dergleichen hilft immer etwas, nichts in der Welt iſt wirkungslos, Gedanken am wenigſten!

Mit innigſter Verehrung
gehorſamſt

Varnhagen von Enſe.

89.

Pückler an Varnhagen.

Muskau, den 13. Mai 1832.

Euer Hochwohlgeboren

ſehr liebenswürdiges Schreiben war eine angenehme Diverſion in meiner hieſigen Einſamkeit, und noch mehr die mir darin gegebene Hoffnung, Sie vielleicht recht bald dieſelbe theilen zu ſehen. Realiſiren Sie ja dieſen Plan, und beſinnen Sie ſich nicht zu lange, ſonſt wird doch wieder nichts daraus. Vom 6. Juni an bleibe ich wahrſcheinlich bis Ende Juli hier, und der Himmel wird doch endlich ein vernünftiges Wetter ſenden, um die Natur genießen zu können. Bis jetzt haben wir faſt noch Winter.

ſo iſt es ja nur angeblich im Frieden und incognito); die Aufhebung der Staatslotterien; das Verbot der Hazardſpiele; das Verdammen leichtfertiger Schriften und Bilder; der große Erfolg der Mäßigkeitsvereine; die Anhäufung der Sparkaſſen bei den gemeinen Ständen; eine heilige Alliance auf den Thronen; laut verlangte Redlichkeit, ſelbſt in der Politik und Diplomatie! — wohin ſoll das die Menſchen führen? Wir werden am Ende noch wirkliche Chriſten, nicht nur dem Namen nach, ſondern in der That. Des Teufels Großmutter fing ſchon an, ängſtlich zu werden, aber Mephiſtopheles tröſtete ſie mit einer ſcheußlichen Grimaſſe: „**Soyez tranquille, ma bonne mère,**" ſagte er (denn der Teufel ſpricht gern franzöſiſch), „**le diable n'y perdra rien!**"

Dieſe Betrachtung wurde mir eingegeben, als ich eben zu einer großen Aſſemblee bei dem Grafen Armansperg gehen wollte, und mir lächelnd dachte, wie alle die erwähnten tugendhaften Zuſtände auf das jungfräuliche Land, in dem ich mich jetzt befinde, noch ſo gar nicht paſſen wollen! Vor dem allgemeinen Frieden iſt man hier hinlänglich durch die Inſurgenten und Räuber geſichert; an das Projekt einer Staatslotterie dachte noch Niemand, aus Beſorgniß keine Looſe abzuſetzen; leichtfertige Bücher und Bilder kann man nicht verdammen, weil es in der Literatur außer dem Sauveur und ſeinen wenigen Konſorten, die ſich unbequem genug machen, und in der Kunſt außer einigen Heiligenbildern, nebſt dem Portrait Sr. Majeſtät des Königs, überhaupt keine Schriften und Kunſtwerke gibt; die Mäßigkeitsvereine betreffend, ſo bildet hier die ganze Nation ſchon den größten dieſer Art, der mir je vorgekommen iſt, und wenn man ſie Jahr aus Jahr ein von Zwiebeln, ſchlechtem Brod und mit Harz verſetztem Krätzer leben ſieht, möchte man faſt auf den Gedanken kommen, daß ein Unmäßigkeitsverein hier großen Nutzen ſtiften würde. Aus einem ähnlichen Grunde ſind auch Sparkaſſen hier unanwendbar, weil Niemand Geld hat, oder wo die Ausnahme von der Regel einmal ſtatt findet, es Jeder ſogleich vergräbt.

Die heutige Aſſemblee zeichnete ſich vor den früheren dadurch aus, daß der türkiſche Geſandte, in der abenteuerlichen Kleidung neuerer osmanniſcher Civiliſation, in einem leberfarbenen Ueberrock mit einem darüber geſchnallten, langen, graden Degen — zum Erſtenmale hier öffentlich erſchien, nachdem er vor einigen Tagen ſeinen feierlichen Einzug, vom Nomarchen und der Gaſſenjugend begleitet, in Athen gehalten hatte. Der König war, wie immer, höchſt artig gegen Jedermann, beglückte mehrere junge Damen dadurch, daß er ſie zum Tanze aufzog, und unterhielt ſich auch mit mir eine halbe Stunde ſehr angelegentlich über Landſchaftsgärtnerei, ein Gegenſtand, über den Se. Majeſtät mit eben ſo viel Sinn als Geſchmack zu ſprechen wußten. Eine angenehme Bekanntſchaft für mich war die des Fürſten Michael Sutro, griechiſchen Ambaſſadeurs in Petersburg und früheren Hospodars der Wallachei; nachher ließ ein kleiner Cirkel intereſſanter Männer, die ſich in ein Seitenzimmer zurückgezogen hatten, mich verſchiedene unterrichtende Geſpräche über die hieſige Politik vernehmen, welche ich jedoch wieder zu erzählen dermalen nicht für gut finde.

Ich habe vergeſſen, des Theaters zu erwähnen, das heute eröffnet wurde und das ich noch vor der Aſſemblee beſuchte. Es hatte einige Aehnlichkeit mit den antiken Theatern, denn die runde Bude, in der es ſich befand, war oben offen, und erlaubte von den Logen einen freien Ueberblick auf den Lykabettus und das umliegende Gebürge, ohne Zweifel der bei weitem beſte Theil der Vorſtellung — denn dieſe beſtand außerdem nur in einer Art Seiltänzerei, wobei ein Bajazzo von 72 Jahren mit kahler Platte ein wahrhaft erbarmungswürdiger Gegenſtand forcirten Spaßes war. Die höchſte Steigerung deſſelben fand im letzten Akte dadurch ſtatt, daß er ſich vom Seil auf eine Matrazze fallen ließ, und unter fürchterlichem Gebrüll ſimulirte, ein Bein gebrochen zu haben. Was mich am meiſten frappirte, war die höchſt elegante und liebenswürdige Gemahlin eines Miniſters, das Haupt nachläßig auf die weiße Hand geſtützt, die Anweſenden muſtern zu ſehen, während in der Loge dicht daneben, und nur durch die Bretterwand getrennt, ihr Leibjäger in ſtattlicher Livree gemüthlich ſeine Pfeife rauchte und ſeine gnädige Herrſchaft in Wolken eines Tabaks einhüllte, der nicht zu den anmuthigſt duftenden gehörte. In Athen fällt dies nicht auf.

Den 5. Mai.

Die Leſer ſind ſo häufig genöthigt worden, Bemerkungen über meinen geliebten Hund Francis zu vernehmen, daß ſie es vielleicht mit Vergnügen hören werden, wie ich mich endlich entſchloſſen, mich von ihm zu trennen, und ihn über Meer und Land der Dame zuzuſenden, für die ich ihn urſprünglich beſtimmt hatte. Dies war ein ſchweres Opfer, den kleinen, muntern Spielgefährten vielleicht nie wieder zu ſehen, der mich ſeit Malta kaum je einige Stunden bei Tag noch Nacht verlaſſen hatte. Doch die Furcht der Reiſegeſahren für das harmloſe und etwas delikate Weſen bewogen mich zur Reſignation. Leider mußte ich ihm auch, da er allein ſchwer den Weg nach dem Königreich Preußen aufgefunden haben würde, einen Reiſemarſchall mitgeben. Ich konnte ihn Niemand anvertrauen, als dem mit ihm faſt eben ſo genau als ich liirten Lorenzo, der alſo heute, nebſt zwei Schildkröten, nur von der Größe eines Ottothalers, und einem Koffer mit Antiken gefüllt, nach Patras zur Einſchiffung mit Francis abgegangen iſt, und mich ſo mit meinem Kummer ganz allein zurückläßt.

Zerſtreuung zu ſuchen ſetzte ich mich wie gewöhnlich zu Roß, und ritt mit dem öſterreichiſchen Geſandtſchaftsſecretair, Herrn Kleenmayer, zur Beſteigung des Hymettus aus. In einem Ravin ohne Weg hatten wir uns etwas von der beabſichtigten Richtung verirrt, als wir einen Reiter auf fahlem Pferde vor uns erblickten. Wir folgten ihm, und bei der jählingen Wendung um einen Felſen präſentirte ſich uns ein überraſchendes Schauſpiel. Es war ein griechiſches Begräbniß im Freien. Die unbedeckte Leiche ward eben in die Grube hinabgelaſſen, der Prieſter verrichtete ſeine Ceremonien, und die Menge ſtand wehklagend umher, Sägeſpähne und Aſche auf den todten Körper ſtreuend. Nach dieſem guten Omen (denn es bringt Glück, Leichen zu begegnen, beſonders wenn es, wie hier der Fall war, auf der rechten Seite ſtattfindet) vertieften wir uns in eine breite, ſchauerlich geſtaltete Felſenſchlucht. Immer in der Hoffnung, ſpäter eine gangbarere Straße aufzufinden, kletterten wir fort und fort, über eine gute Stunde lang, auf den ſpitzen Felsblöcken hin, die eine ehemalige Fluth hier im Grunde übereinander gehäuft, und die Zeit ſo mit Dornen überzogen hatte, daß wir uns nur mit großer Mühe hindurch zu dringen vermochten. So gelangten wir endlich, zwiſchen immer höher hinanſtrebenden und enger zuſammentretenden Felswänden, dicht unter dem höchſten Gipfel des Hymettus, in eine Art Rotunde, die herrlich mit verſchiedenem Buſchwerk überhangen war. Da ſie aber nirgends einen Ausgang geſtattete, ſo gab ſie uns leider die unangenehme Gewißheit, daß wir, ohne unſer Ziel erreicht zu haben, um nach Hauſe zu kommen, gerade denſelben beſchwerlichen Weg wieder zurücklegen müßten, den wir hergekommen waren. Wir tröſteten uns zwar mit den originellen Ausſichten, welche ſich beim Herabſteigen durch die verſchiedenen Wendungen des Defilées auf einzelne entfernte Gegenſtände eröffneten, und auf das Mannigfaltigſte abwechſelten, verloren aber ſo viel Zeit auf dieſer Tour, daß ich bald darüber eine Audienz bei Sr. Majeſtät verſäumt hatte, die den Wunſch geäußert, ein neuerlich erſchienenes Gartenwerk zu ſehen, das ich zufällig bei mir habe. — Ich muß dem Verfaſſer zu der Aufmerkſamkeit gratuliren, mit der der König es mehrere Stunden lang, ich kann nicht ſagen, durchſah, ſondern wahrhaft ſtudierte. Die gründlichſte Forſchung in Wiſſenſchaft wie Kunſt iſt in der That ein Charakterzug dieſes wißbegierigen Fürſten.

Nach einem ſehr unterhaltenden und ſehr guten Diner bei Herrn von Katakazi beſchloß ich meinen Abend bei Frau von Lagrenée mit einer Partie Domino. Dieſes gutmüthige Spiel erlaubt ein ungeſtörtes Geſpräch, wenn man es nicht mit gleicher Wichtigkeit wie in den Pariſer Kaffeehäuſern behandelt. So hörten wir denn, indem wir von Sechs bis Null anzureihen ſuchten, wie es uns das Glück beſcherte, nebenbei andächtig den pikanten Erzählungen des Hausherrn zu. Unter andrem erwähnte dieſer eines Herrn de la Rochefoucault, Nachkommen des Maximendrechslers, der unter Carl X. ſo fromm geworden war, daß er beſchloß, aus ſeiner prachtvollen Bibliothek 5000 Bände irreligiöſer Schriften, als: Voltaire, Rouſſeau, Diderot, Montesquieu u. ſ. w. verbrennen zu laſſen, und Herrn von Lagrenée, Victor Hugo und Dumas, die ſich gerade damals zuſammen bei ihm auf dem Lande befanden, beauftragte, die verpönten Autoren aufzuſuchen und ihr Auto da fe ſofort zu veranlaſſen. Man kann ſich denken, daß unter einem ſolchen Triumvirat der Erfolg anders ausfiel (obgleich das junge Frankreich dieſe Schule auch verdammt) und die armen Bücher, ſtatt verbrannt zu werden, nur in andere Hände übergingen; es iſt aber immer merkwürdig, daß dergleichen heut zu Tage noch möglich iſt. „Es muß auch ſolche Käuze geben!“ wie Göthe ſagt.

Den 1. Mai.

Dieſen Morgen beſuchte mich mein geehrter Freund, Kapitain Auſtin, Kommandant der Medea, um mir den amerikaniſchen Miſſionair, Herrn Hill, vorzuſtellen, der mich einlud, ſein Erziehungsinſtitut und die damit verbundene Kinderſchule zu beſuchen. Das Treiben der Miſſionaire iſt in der Regel nicht ſehr nach meinem Geſchmack, doch hier fand ich einen Mann und eine Anſtalt, welche mir beide die größte Verehrung abgedrungen haben. Der Nutzen und die Wohlthat, welche aus den Beſtrebungen dieſer vortrefflichen Familie (denn Madame Hill iſt dafür reichlich eben ſo viel, als ihrem Manne zu danken) dem jungen Griechenland zu Theil wurden, ſind wichtiger und belohnenswerther, als das ganze Leben und Wirken von fünfzig Stück gewöhnlichen Miniſtern.

Die Anſtalt enthält ſich aller religiöſen Einwirkungen, und ſucht nur den Armen und Verwahrloſten Mittel zum Unterhalt durch Unterricht, gute Sitten-Anſtalt und Rechtlichkeit einzuflößen. Im Hauſe des Herrn Hill ſelbſt werden einige 20 griechiſche junge Mädchen zu Lehrerinnen erzogen, denn da das weibliche Geſchlecht hier beſonders auf einer tiefen Stufe der Cultur ſteht, ſo glaubte Herr Hill auf deſſen Veredlung am meiſten hinwirken zu müſſen. Dieſe Mädchen lehren in der Kinderſchule und ſollen nach und nach in verſchiedenen ähnlichen Etabliſſements über das ganze Land verbreitet werden, wozu auch ſchon ein ſchwacher Anfang gemacht worden iſt; doppelt erfreulich, da das Gouvernement bis jetzt für die Erziehung noch ſo wenig zu thun Muße fand. Einige Hundert Kinder beider Geſchlechter beſuchen die Schule, und werden nur im reinlichen Zuſtande ihrer Perſon und Kleidung angenommen. Das Lokal iſt ein großer Saal, an deſſen Ende die Schüler amphitheatraliſch ſitzen. Vor ihnen ſteht die Lehrerin, auf der einen Seite neben ſich die bekannte Vorrichtung, an der mit Holzkugeln gerechnet wird, auf der andern ein Relief Europa's, deſſen Vertiefungen, Meer, Flüſſe, See'n darſtellend, mit Waſſer angefüllt werden, und ein ſehr einfaches und ingeniöſes Planetarium von amerikaniſcher Erfindung. Die Abſicht hierbei iſt, ſämmtliche Gegenſtände, ſo zu ſagen, durch Sehen und Fühlen deſto dauernder in den jungen Geiſt zu bringen. In anderen Stuben befinden ſich etwas ältere Mädchen als die Schulkinder, welche den ganzen Tag, mit Arbeiten verſchiedener Art beſchäftigt, hier verweilen, weßhalb jede derſelben ihr frugales Mahl in einem Körbchen mitbringen muß. Dies beſtand bei den Meiſten aus nichts als Brod, nur bei Wenigen fand ſich eine leichte Zugabe der wohlfeilſten Art Schafkäſe; denn es ſind ganz arme Kinder, die hier den unentgeldlichen Unterricht finden, und durch den Verkauf der Arbeit, die ſie anfertigen, ſich und oft auch ihrer Familie dürftig das Leben friſten. Alle waren anſtändig gekleidet, ſahen geſund aus und ſchienen heiter. Den rührendſten Eindruck auf mich machte die Abtheilung der früher ganz Brodloſen, ohne Schutz und Familie, die Herr Hill, im äußerſten Stande der Rohheit, von der Straßenbettelei mildthätig aufgegriffen hat, und die jetzt gebildete, vernünftige Weſen geworden ſind, welche ſich mit dem Erlernten wohl nähren, damit unabhängig und glücklich leben, und theilweiſe von der tiefſten Unwiſſenheit

Für die empfohlenen Bücher danke ich ergebenſt, und werde gleich Sorge tragen, ſie mir anzuſchaffen, obgleich ich beſorge, daß ich zu eigenen Produktionen keine mehr brauchen kann. Die gänzlich mangelnde Luſt dazu ſcheint am ſicherſten den Mangel an Geſchick anzudeuten, und wer einmal unverdient ſo gut weggekommen iſt, thut wohl weiſer, ſich ohne großen Drang in keine neue Gefahr zu begeben.

Was giebt es denn Neues in der Welt, außer daß der arme Perier närriſch geworden iſt? Die Natur will jetzt überall dem Genie den Krieg erklären. So wie ein kräftiger Mann auftaucht, ſtirbt er oder wird verrückt; nur ein Schuckmann und ſeinesgleichen ſcheinen à la lettre unſterblich geworden zu ſein.

Das Lob der Mittelmäßigkeit mit illuſtrirten Beiſpielen wäre jetzt ein Stoff der Bearbeitung werth, und zwar nicht als Satyre, ſondern im vollen Ernſte. Es thut mir leid, mein verehrter Freund, daß Ihnen damit ein ſchlechtes Prognoſtikon geſtellt wird!

Tauſend Schönes an Frau von Varnhagen, und alles was ich ihr zu ſagen hätte, würde für unſere Spaziergänge im Muskauer Park aufgeſpart.

Laſſen Sie mich bald wieder etwas von Ihnen hören, und rechnen Sie ſtets auf die ungeheuchelteſte Verehrung und Anhänglichkeit, mit der ich zu ſein die Ehre habe

Euer Hochwohlgeboren

herzlich ergebenſter

H. Pückler.

[illegible]

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 7. Juni 1832.

Ew. Durchlaucht

erlaube ich mir die beifolgenden neuen Schriften, welche vor wenigen Tagen hier angekommen ſind, und deren Gegenzu ſo ausgezeichneter Geſchicklichkeit übergegangen ſind, daß man die Produkte ihres Fleißes ſchon bis nach London und Paris verkauft hat. Man kann faſt mit Sicherheit annehmen, daß alle dieſe frohſinnigen und arbeitſamen Geſchöpfe, denen hier kaum eine Verſuchung mehr nahet, ohne die ihnen gewordene Wohlthat im Pfuhle des Laſters und Elends, früher oder ſpäter, unausbleiblich untergegangen ſeyn würden, und mit Ehrfurcht ſieht man die dankbaren Blicke, die ſie ihrem Vater und Retter zollen, wenn er, ſie freundlich ermunternd, in ihrer Mitte erſcheint. Das nenne ich ins Werk geſetztes Chriſtenthum, und das erwirbt auch den Himmel ſchon auf Erden!

Seine Majeſtät der König hatte die Gnade gehabt, mir zu erlauben, ein Andenken von der Akropolis mit mir zu nehmen, und ich beſuchte ſie heute daher zum Letztenmale, um mir von dem liebenswürdigen, aber ſtrengen Wächter dieſer Schätze, dem Dr. Roß, die Realiſirung des Königlichen Verſprechens auszubitten. Doch konnte ich von ſeiner allzugenauen Gewiſſenhaftigkeit nichts erlangen als: einen noch mit lebhaften Farben prangenden, gebrannten Stirnziegel, der älter als das Parthenon iſt, und neben ihm in einer tiefen Grube nebſt mehreren andern gefunden wurde, ſo daß es ſcheint, der Tempel, den dieſe Ziegel krönten, ſey früher zum Behuf der Errichtung des Parthenons eingeriſſen, ſein Marmor verwendet, die gebrannten Verzierungen aber, als für den neueren Bau unbrauchbar, weggeworfen worden; ferner einen ebenfalls gemalten kleinen Kopf aus derſelben Thon-Maſſe; eine antike Bleifeder; einen kleinen Hund von Bronce (zum Erſatz meines armen Francis); das abgebrochene Stück einer bemalten Vaſe mit der Eule der Minerva, und ein Stück pentheliſchen Marmor des Parthenons.[1] Noch denſelben Abend hatte ich Gelegenheit, auf einem Ball beim Grafen Armansperg dem Könige meine friſcheſte Dankbarkeit für ſein Geſchenk zu bezeigen, und mich zugleich bei ihm zu beurlauben, da die Abreiſe Seiner Majeſtät nach Baiern auf den Montag beſtimmt war.

Den 8. Mai.

Die Umgebung des Pyräus war mir bisher nur unvollkommen bekannt worden, und ich benutzte daher den heutigen leidlichen Tag — denn der ächte griechiſche Himmel will ſich noch immer nicht einfinden —

---

[1] Es iſt merkwürdig, und für das hieſige Treiben charakteriſtiſch, daß man ſpäter, als man gegen den Profeſſor Roß verſchiedene höchſt erbärmliche Intriguen anſpann, ihm wegen dieſer, mit des Königs Genehmigung mir überlaſſenen Lappalien, einen officiellen Vorwurf zu machen verſuchte!

um mit meinem gütigen Freunde, Herrn Gropius, eine Exkurſion dorthin zu unternehmen. Wir beſichtigten zuerſt im Olivenhain den Tumulus der Antiope (im Griechiſchen „Antiopi" ausgeſprochen), welcher zwiſchen den zwei Mauern ſtand, die Athen mit dem Pyräus verbanden. Fauvel hat ihn geöffnet, aber nichts darin gefunden, wahrſcheinlich aus dem Grunde, weil er hier, wie in Marathon, nicht tief genug gegraben. In dieſer Hinſicht wäre überhaupt für jeden, der Geld und Zeit darauf zu verwenden hat, noch eine gar große Nachleſe in Griechenland übrig. Nicht weit davon ſteht in der Plaine das Monument des Karaiskaki, im vorigen Jahre dem gegen die Türken gebliebenen Helden, nebſt ſeinen übrigen gefallenen Gefährten geſetzt. Das hiſtoriſche Intereſſe dieſes Grabmals iſt lebendig, in der Dauer wird aber der Tumulus der Antiope es wahrſcheinlich noch lange überleben. Es gibt vielleicht keine zweckmäßigere Art Monumente als die Tumuli, um mit gehörigen Koſten das Andenken einer großen That den ferneſten Zeiten zu überliefern, und es iſt zu verwundern, daß man ſie in neueren Zeiten ſo ſelten angewendet hat.

Als wir dem Hafen entlang hinritten, deſſen umſchließende Mauern und Thurmreſte noch vor wenigen

Jahren faſt ganz zuſammenhängend ſichtbar waren, ſahen wir mit Schmerz die Mannſchaft mehrerer Boote beſchäftigt, Steine davon zu andern Zwecken loszureißen, und vielleicht wird bald das leere Grab des Themiſtokles, über deſſen unbedecktem Steinſarge das Meer mit einförmigem Brauſen ſeine Wellen ſchlägt, und dann wie in Ehrfurcht wieder zurückzieht, ein gleiches Schickſal treffen.

Wir ſtanden hier dem Schauplatz der Schlacht von Salamis gegenüber, deren Intereſſe ſeltſam dadurch vermehrt wird, daß es (wie ein deutſcher Hiſtoriker ſagt) an demſelben für Griechenland ſo verhängnißvollen Tage der tragiſchen Muſe gefiel, alle ihre drei Lieblinge in einer vorbildenden Generation zu verſammeln: der kühne Aeſchylus half als Jüngling ſiegen, der blühende Sophokles tanzte als Knabe um die Trophäen, und Euripides ward während des Sieges auf Salamis geboren.

Dicht neben des Themiſtokles (ſupponirtem) Steinſarge hat man, gleich der Parodie des Trauerſpiels, aus antiken Quadern ein Grabmal für einen engliſchen Clergyman in der Form eines Waſſerbehälters errichtet, dem ehrlichen Manne aber wenig damit genutzt, da ſich jeder nur mit Achſelzucken an dieſem Platze davon wegwendet. Es iſt das leibhaftige Bild hausbackener, gemeiner Proſa, gegenüber der ſchönen Fiktion des Dichters — aber auch hier hat dieſe Proſa wenigſtens den Vortheil palpabler Realität, während ihr nobler Gegenſatz wahrſcheinlich nur der Einbildungskraft angehört.

Mit mehr Theilnahme erblickt man gegenüber, auf Salamis öder Höhe, das Grab einer liebenswürdigen Frau weiß in der Sonne erglänzen, einer Frau, welcher Fremde und Einheimiſche den Zoll der Thränen in innigſter Vereinigung widmeten: Luiſe Armansperg, Fürſtin Michael Kantakuzenos, ein ſelten vollkommenes Geſchöpf, ſchön in irdiſcher Erſcheinung, ſchöner an Geiſt und Seele, das, in der Blüthe der Jahre, Athens mörderiſches Fieber, oder wie Einige behaupten, die Peſt hier hinraffte.

Dieſe Gegend ward auch in neuerer Zeit durch die Kämpfe der Revolution ſchwer heimgeſucht, die jedoch zuletzt eine große Apathie bei Freund und Feind hervorgebracht hatten. So erzählte mir Herr Gropius, daß er einmal auf dem Felſenvorſprung, nahe dem antiken Thurm, an welchem die Kette befeſtigt war, die den Pyräus ſchloß, mehrere Tage lang über fünfhundert Packſättel mit einem Theil ihrer Ladung frei daliegen ſah, welche die Griechen bei übereilter Einſchiffung, um nur ihre Maulthiere zu retten, hier zurückgelaſſen hatten, ohne daß die Türken, von Mangel anderer Art gequält, Notiz von der Beute nahmen.

Kurz nachher kamen wir bei der neuen Douane vorbei, die halb fertig liegen geblieben iſt, weil ſie vor dem ſo viel nöthigern Lazareth angefangen wurde, deſſen Platz gegenüber beſtimmt war, und nun die Fonds zu beiden Gebäuden nicht zuzureichen ſcheinen. Man ſieht hier eine antike Waſſerleitung, die ſich vor andern ihrer Art dadurch auszeichnet, daß ſie in gewiſſen Diſtancen durch mit Sand gefüllte Baſſins unterbrochen wird, um das Waſſer zu klären. Wir beſchloſſen unſere Tour mit einem Beſuch auf der Medea. Sobald man uns gewahr ward, ſchickte der Kapitain mit gewohnter Artigkeit ſein Boot, und wir wurden mit fröhlicher Muſik unter dem bunten Zelte empfangen, das auf dem Verdeck errichtet iſt. Die ganze Einrichtung für den König, der auf dieſem Schiffe nach Ankona reiſen ſoll, iſt eben ſo geſchmackvoll als reich, und intereſſant zu ſehen, wie geſchickt man den engen Raum dennoch zu aller möglichen Bequemlichkeit zu benutzen gewußt hat. Man zeigte uns die vom Könige von Baiern zurückgelaſſenen Geſchenke, würdig des Königs und des kunſtreichen Münchens; nur fand ich, daß die Miniaturportraits auf den Tabatieren dem gemüthlichen Fürſten nicht hinlängliche Gerechtigkeit widerfahren ließen.

Den 11. Mai.

Endlich iſt mein Wunſch erfüllt worden, ein kleines Erdbeben zu erleben. Zwölf Minuten vor 9 Uhr Abends, als ich eben in meiner leichtgebauten Behauſung mit Herrn von Werthheim, einem griechiſchen Genie-Offizier, der lange in Braſilien gedient, wo er Adjutant des Kriegsminiſters war, und viel Merkwürdiges in dieſem Lande erlebt hat, bei Tiſche ſaß, fing plötzlich Tiſch und Sopha und Wand zu ſchwanken an, ſo daß ein arabiſcher Spruch, den ich auf Pappe geklebt an der Wand über mir aufgehangen hatte, herabfiel, und das darüber befeſtigte Bild des Königs von Baiern mit der Unterſchrift: „Ich möchte kein unumſchränkter Monarch ſeyn!“ wie ein Perpendikel ſich auf und ab bewegte. Es blieb indeß bei dieſem einen Stoß, der ungefähr eine halbe Minute dauerte und, obgleich er ziemlich ſtark war, kann ich nicht ſagen, daß er irgend einen beſondern Effekt auf mich gemacht hätte. Der Moment ſeines Eintritts war in ſofern komiſch, als mir Herr von Werthheim eben die Parodie eines Ritterſchauſpiels aus dem Wiener Kasperle vorlas, und wir gerade an die Stelle gekommen waren, wo unter dem Gekrach des Donners ein Einſiedler aus der Höhle tritt, und die Heldin des Stücks, welche, von ihrem Geliebten entführt, durch den Wald eilt, mit den Worten aufhält: „Wo willſt Du hin, Pflichtvergeſſene?“ Laß mich, Grobian! erwiedert entrüſtet die Prinzeſſin. „Gott!“ ruft der Einſiedler entſetzt, „ich bin erkannt — ſtirb Unglücklicher!“ und ſtößt ſich den Dolch in's Herz.

Hier trat das Erdbeben ein.

Den 15. Mai.

Es blieb mir in der Nähe Athens nun nichts mehr zu exploiren übrig, als die früher verfehlte Ausſicht vom Gipfel des Hymettus. Die Sonne ſchien hell, es war ziemlich warm, und Herr von Kleinmayer, jetzt vom rechten Weg beſſer unterrichtet, willigte ein, mich noch einmal zu begleiten. Unter ſo guten Auſpizien eilte ich, mich ſchon um 11 Uhr früh mit ihm auf den Weg zu machen. Wir fanden das Kloſter Seriani, die freundliche, ſchattige Oaſis, ganz von lilafarbenen Blumen umblüht, die der Feldroſe gleichen, und weit umher die Erde dicht bedeckten. Der einzige Mönch, der hier hauſt, zeichnet ſich ſehr vor ſeinen übrigen, mir bekannt geworden Brüdern in Griechenland aus, und war in ſorgfältiger Kleidung und polirten Manieren ſo elegant als ein weiland franzöſiſcher Abbé. Er zeigte uns mit vieler Bereitwilligkeit die bunt bemalte kleine Kirche mit vier antiken Säulen, präſentirte uns einer unter den Feigenbäumen des Hofes gelagerten Geſellſchaft blumenbekränzter griechiſcher Damen, und reichte uns friſche Milch dar, in die er Roſenblätter warf. Nach der genommenen Erfriſchung baten wir um einen Boten für den Reſt des Weges, und erhielten deren zwei, die ihn beide nicht kannten, ſich mehrmals unter fortwährendem Geſchrei heftig deßhalb ſtritten, und, der Eine rechts, der Andere links weiſend, Alles anwandten, uns jeder auf ſeine Seite zu ziehen. Wir folgten nach eigenem Ermeſſen und trotz bedeutender Schwierigkeiten, wie der wiederholten Verſicherung der Führer, daß man den Hymettus nur zu Fuße erklimmen könne, gelang es uns doch auf unſern treuen Roſſen, ohne abzuſteigen, die kleine Steinpyramide, welche auf dem höchſten Punkte des Berges errichtet worden iſt, glücklich zu erreichen.

Es gehört zu den Sonderbarkeiten, die mir oft begegnen, daß ich zur Beſteigung eines Berges, die ich der Ausſicht wegen unternahm, ohne es zu ahnen, den Tag einer Sonnenfinſterniß gewählt hatte, die auch nur wenige Minuten, nachdem wir oben angekommen waren, pflichtmäßig begann. Doch was der Klarheit abging, erſetzte die Seltſamkeit des Schauſpiels. Einige Theile der Landſchaft, beſonders die Bergkeſſel nach dem Pentelikon zu, zeigten ſich ſchwarz, wie in Nacht getaucht; andere Stellen hoben ſich einzeln mit einem deſto glänzenderen Lichte hervor, da die Sonnenfinſterniß nicht total war, und prachtvoll erſchien beſonders unter den jähen Abhängen nach Süden die weite Ebene von Meſſópa, deren friſchgepflügte rothſchimmernde Aecker, grüne Fruchtfelder und liebliche Olivenwäldchen, welche faſt alle Dörfer umgeben, in den dämmernden Schein der Eklipſe gehüllt, einen wunderbaren Anblick gewährten. Darüberhin unterſchied man trotz der Dämmerung deutlich alle Inſeln des Archipelagus von Hydra bis Negropont und auch die Gebirgszüge auf der Landſeite ſchnitten hinlänglich ihre blauen Ränder am fahlen Himmel ab, ungeachtet des transparenten Schleiers, der die ganze Atmoſphäre umſchloß. Eine ſehr hübſche Zugabe zu dem Gemälde war der Umſtand, daß während dieſer Zeit der Portland, Sir Edmunds Fregatte, mit vollen Segeln, raſch vor dem Winde dahin gleitend, in den Hafen des Pyräus einlief. Durch eine optiſche Täuſchung erſchien das Schiff rieſengroß und kaum der Hafen geräumig genug, das fliegende Ungethüm ſtand oftmals ernſt und heiter zwiſchen uns beſprochen worden, zu fernerem Nutz und Frommen ergebenſt zu überreichen! In dem Paradieſe von Muskau, bei dem Fürſten und Schöpfer deſſelben, findet der Glauben an eine allgemeine Erdverſchönerung gewiß leicht Eingang, und die Eiſenbahnen Michel Chevalier's können auf Beifall rechnen, wo ſchon eine gewöhnliche Kunſtſtraße ſo ſehr willkommen wäre. Was die Politik und Moral betrifft, da will ich über den Werth der neuen noch kein Urtheil wagen, vorläufig aber gern bekennen, daß mir an der alten wahrhaftig nicht viel verloren ſcheint! — Wir leben hier ſehr einförmig, und ungeachtet der größten und manigfachſten Vorgänge, die ſich überall ereignen, in einem ſteten Mangel an Neuigkeiten. Perier's Tod, Grey's Fortbeſtehen, Bernſtorff's Zurücktritt, alles das iſt ſchon veraltet, als wären es Dinge aus Ludwigs des Vierzehnten Zeit. Eine Neuigkeit giebt es doch, das iſt wahr, das Hambacher Feſt, die wird längere Zeit vorhalten, und möcht' ich nicht derjenige ſein, der alle Depeſchen, Protokolle, Zirkulare und Akten darüber leſen müßte! —

Ich kann in jetzigen Zeitläuften Berlin nicht verlaſſen, ſonſt wäre ich als Badegaſt in Muskau. Meine Frau, die noch ſehr leidend, aber im Ganzen doch beſſer mit Luft und Wetter daran iſt, erwartet Beſuch vom Rheine her. Wir gedenken oft und innigſt der freundlichen Einladungen, denen wir ſo gern folgten! Unſere huldigende Verehrung wünſchen wir der edlen Fürſtin inſonderheit auszudrücken!

Die Bücher, muß ich noch bemerken, ſind aus der Hinterlaſſenſchaft des Herrn Brisbane, der in kurzem nach Genua abreiſt, und mich zum Erben dieſer Sachen, ſo wie ſeiner Freigebigkeit mit ihnen, eingeſetzt hat.

Mit treuſter Verehrung verharrend
Ew. Durchlaucht
gehorſamſter
K. A. Varnhagen von Enſe.

aufnehmen zu können. Doch eine halbe Stunde war noch nicht verfloſſen, als die ſchwellenden Segel verſchwanden und das nackte Fahrzeug nicht bemerkbarer als ſeine übrigen Kameraden ſich unter dem Haufen der andern verlor. Einen faſt ähnlichen Effekt verurſachten die beiden großen Pappeln der Villa Pouſſin, die beinahe mehr Raum einzunehmen ſchienen, als die Akropolis, und ihre gigantiſchen Schatten weit über die ganze Ebene hinſtreckten. Die Sonnenfinſterniß, welche, wie ich nachher erfuhr, die hieſigen Aſtronomen für 2 Uhr vorhergeſagt hatten, trat erſt eine Stunde ſpäter ein und dauerte bis gegen 6 Uhr.

Bruchſtücke aus einem Briefe des Herrn von Roſenberg an ſeinen Beichtvater, den Mönch von Connamara.

. . . . Wohl erinnere ich mich, guter Mönch! der praktiſchen Regeln, die Du mir gabſt, um in der Welt gut fortzukommen, als ich zum Erſtenmal Deiner väterlichen Fürſorge entrückt ward. Du ſagteſt — und nachher erſt erfuhr ich, daß Du das Meiſte Deiner Rede einem irländiſchen Buche entwendet haſt — Du ſagteſt alſo: Der große Zweck des Lebens iſt, Macht und Anſehen zu erlangen, —

gewinne denn dieſe ſo gewiſſenhaft als es Dir möglich iſt, mein Sohn, aber jedenfalls gewinne ſie — denn die Welt wird Dich bloß nach dem Einfluß achten, den Du in ihr haſt, und ſich wenig darum bekümmern, wie Du ihn erlangteſt. Erinnere Dich auch immer, daß des Menſchen natürliche Beute der Menſch iſt, und daß, wenn Du es verſäumſt, Deine Freunde auf eine vernünftige und profitable Weiſe zu benutzen, Du ihnen keinen Dienſt, Dir ſelbſt aber viel Nachtheil erweiſen wirſt, denn ſchnell wird ein anderes, weniger ängſtliches Individuum ſich Deiner Stellung bemächtigen. Ferner gib in Deinen geſellſchaftlichen Verhältniſſen wohl Acht, alle Deine freundlichen Mienen für die aufzuheben, die über Dir ſtehen, oder von denen Du etwas zu erlangen wünſcheſt, und zeige die üble Laune nur denen, die unter Dir ſind. Sollteſt Du indeß den Dir angeborenen Tugendſinn nicht damit vereinigen können, immerwährend die Wahrheit durch Schmeicheleien, die Du den Höheren ſagſt, zu beleidigen, ſo kannſt Du Dein Gewiſſen damit beruhigen, daß Du den Niedrigen und Machtloſen die Wahrheit ſäckevoll austheilſt. Wenn Du nicht Weisheit und Phlegma genug beſitzeſt, Dich, gleich dem ſeligen Newton, des Verkehrs mit dem weiblichen Geſchlechte ganz zu enthalten, ſo ſuche zwar ihre Liebe zu erlangen, doch ohne dieſe ſelbſt je im Herzen zu theilen. Die Weiber werden Dir in dieſem Falle ſtets viel anhänglicher ſeyn.

Nun aber den Hauptpunkt, mein Sohn, den ich Dir nicht ſtreng genug empfehlen kann. Vergiß nie, daß Du ein gläubiger Chriſt geboren und erzogen worden biſt. Ohne Religion, ach, mein Kind! ohne Religion ſind alle Hoffnungen der Menſchen eitel! Dixi, fügteſt Du lateiniſch hinzu, und nun geh' mit Gott! —

O guter Vater, iſt es möglich, daß ich nie eine einzige dieſer goldenen Regeln zu befolgen fähig war, und faſt überall immer das Gegentheil that! Die Folgen ſind nicht ausgeblieben, und in viele Verlegenheiten brachte mich ſchon meine Thorheit! — Doch wenn ich ſtrafbar geweſen, zu hart trifft mich jetzt die poetiſche Gerechtigkeit! Du verwunderſt Dich über dieſen ungewöhnlichen Eingang?

Geliebter Mönch! Dir, vor dem ich keinen Gedanken verberge, Dir, für den ich ſelbſt mein Tagebuch fortwährend engliſch copire, damit Du das zweite Exemplar ohne ein geändertes Wort erhalten mögeſt, Dir iſt ja Alles gegenwärtig, was mir bisher in dieſem Lande der Leiden geſchah — nur nicht das Letzte, Unerträgliche, Unerhörte, das noch jetzt meine

Wangen röthet in Scham und Verzweiflung. Nie ward es mir ſchwerer, Dir die Wahrheit zu bekennen, nie fühlte ſich meine Eitelkeit tiefer gedemüthigt, mein Herz ſchmerzlicher verwundet.

„Zur Sache, mein Sohn!“ rufſt Du, „entlade Dein Herz dem väterlichen Beichtiger .....“

Nun wohlan, ſo höre:

Nach allem Mißgeſchick, allem Aufſchub, aller Pein und Sehnſucht, welche mir dies unglückliche, mich, gleich dem Tantalus, neckende Verhältniß mit der geheimnißvollen Unbekannten ſchon bereitet, war endlich der ſo lange mit Ungeduld erwartete Tag der Entſcheidung gekommen. — Auf den Fittigen der Liebe und Sehnſucht flog ich, wie gewöhnlich vom ſchwarzen Boten geführt, dem bekannten Hauſe zu. Als ich eintrat, erhitzt von der Eile, mit der ich den Weg zurückgelegt, präſentirte mir der Alte in der Thür ein Glas Limonade. Nachher erſt erinnerte ich mich ſeiner höhniſchen Phyſiognomie dabei; damals, gedankenlos und durſtig, ſtürzte ich es mechaniſch hinunter und eilte, alles Andere vergeſſend, dem Dir bekannten rothen Vorhange zu. Gewiß hatte man mir einen Zaubertrank gereicht, der mir Geiſt und Sinne verwirrte, denn wie anders ſoll ich mir das Folgende enträthſeln!

Sara ſtand auf, als ich eintrat, und kam mir mit Feuer entgegen. Es war das Erſtemal, daß ich ſie anders als ſchwarz gekleidet ſah. Nur ein leichtes, halb durchſichtiges, weißes Nachtgewand deckte ihre üppigen Glieder, und in reizender Verwirrung fielen ihre langen Locken, aus einem zierlichen Nachthäubchen hervorquellend, auf den Alabaſternacken nieder, ſo voll und dicht, daß ich heute von dem ſchön geformten Ohre, deſſen graziöſer Bau mir früher immer aufgefallen war, nicht das Mindeſte mehr gewahr werden konnte. Ihre Wangen glichen weißen Roſen, aber mit höchſtem Befremden ward ich darauf, wie an den herabhängenden Haaren einige Spuren von friſch niedergefloſſenem Blute gewahr. Der halb entblößte Buſen wogte, wie von Begierde und Unruhe zugleich beſtürmt, und ihr kleiner Fuß ſchien ſchwebend kaum den Boden zu berühren, als ſie jezt haſtig auf mich zuſchritt.

Ich blieb, überraſcht von ſo viel Schönheit, wie feſtgebannt, in der Mitte des Zimmers ſtehen, und dennoch war etwas unerklärlich Lähmendes in meinem Gefühl, denn ihr Auge blickte ſo wild, wie mit der Starrheit des Wahnſinns. „Sey willkommen!“ rief ſie, „keine Vorwürfe, nichts auch von der Vergangenheit jezt, unſere Zeit iſt gemeſſen. Sieh her!“ Bei dieſen Worten ergriff ſie heftig meinen Arm und zog mich nach der geöffneten Seitenthür, wo ich mit Staunen im nächſten Zimmer ihren Mann, im Coſtüm eines alten Tempelritters, wie todt, auf einem Ruhebett ausgeſtreckt liegen ſah. Seine Augen waren weit offen und gerade auf uns gerichtet, doch regte er ſich nicht und Leichenbläße deckte ſein drohendes Antlitz. Entſetzt griff ich nach der Waffe, die ich im Buſen verborgen trug. „Beſorge nichts,“ fuhr ſie mit einem triumphirenden Lächeln fort, „er ſchläft, und keine menſchliche Macht kann ihn wecken, bevor die erſte Stunde ſchlägt — doch ſieht er im Traume Alles, was um ihn vorgeht. O, wäre dies nicht, was bedeutete meine Rache! Jetzt, mein Geliebter, benutze die Zeit, Dein bin ich, wie ein folgſames Lamm, die Stunde des Genuſſes liegt vor uns — er ſoll uns ſehen im Taumel des Entzückens und verzweifeln, dann erſt in der letzten Minute ſende ſeine Seele zur Hölle, von wo ſie herſtammt.“

Ein glühender Kuß brannte auf meinen Lippen, zwei zuckende elaſtiſche Arme umfingen mich, aber ich — ich war zu Eis geworden. — Du weißt es, Beichtiger, meine Seele war von jeher wie eine Senſitive, und iſt fähig, heftig im Innerſten berührt, mich im wahren Sinne des Wortes „ſinnlos“ zu machen, Körper und Geiſt, wie mit unwiderſtehlichem Zauber, zu paralyſiren. Ich war wie betäubt — Sara erſchien mir plötzlich wie etwas ganz Fremdes, Geſchlechtsloſes, ja gar nicht demſelben Leben, wie ich, Angehöriges — und doch wußte ich, warum ich hergekommen, worauf das liebende, ſich hingebende Weib zu zählen berechtigt war, und wie abſcheulich folglich meine Kälte ſey. In der Angſt meines Herzens redete ich Dinge, die ich gar nicht ſagen wollte; ſtatt Sehnſucht und Vergnügen fühlte ich nur Unbehagen und ſcheue Verlegenheit. Vergebens rang ich nach einer naturgemäßen Empfindung, die Idee des vor meinem Angeſicht magnetiſch ſchlafenden Ehemannes, die wüſten Gedanken von Zauberei und Mord, der Anblick des Blutes an ihren Wangen, das ganze unheimliche Benehmen und ſeltſame, fremdartige Anſehen Sara's, deren Augen wie Kohlen brannten, die mich bald mit leidenſchaftlich begehrlichen, bald mit ſtaunend ungewiſſen Blicken maß, welche mir, ſtatt Theilnahme, immer mehr und mehr Entſetzen einflößten — ich wußte kaum mehr, was um mich her vorging, doch fühlte ich in bodenloſer Verzweiflung, daß ich mich in einer der quälendſten und zugleich unbegreiflichſten Lagen meines Lebens befand. So verging Minute auf Minute, — alle Liebkoſungen blieben an mir verſchwendet — immer eiſigere Kälte durchrieſelte mit Grabesſchauder mein Gebein. Wo ich auf irdiſche Seligkeit gehofft, fühlte ich nur Angſtſchweiß des Todes auf meiner Stirne perlen. — Immer peinlicher ward unſre Lage — mit Zorn und einer zerdrückten Thräne im Auge, wandte ſich Sara endlich von mir, und ſtarrte ſchweigend auf die Blätter eines auf dem Tiſche liegenden Buches. Ich fuhr fort, in meiner Beklemmung Sinnloſes zu ſprechen, und als rede ein ſchadenfroher Dämon aus mir, ward wider meinen Willen jedes Wort zur ungeſchickteſten Beleidigung. Ich wollte es erſchrocken anders wenden, und fügte nur noch Empfindlicheres hinzu. Da blickte ſie auf, ſah mir eine Zeitlang wild und durchdringend in's Auge, warf ſich dann auf's Sopha und bedeckte ſchluchzend das Geſicht mit ihrem Tuche.

Wie ſengendes Feuer brannten dieſe Thränen in mein Herz, und jetzt ſchien es, als wolle der infernaliſche Zauber, in den letzten Minuten, die uns noch übrig blieben, weichen.

Ich war zu ihren Füßen hingeſunken und, verzweiflungsvolle Worte ſprechend, hatte ich ihr ſanft das bethränte Tuch entzogen; ein Zucken des tiefſten Schmerzes flog über ihr Antlitz, gleichwie das troſtloſe Entſagen nach bitter getäuſchter, letzter Hoffnung —

Alles um mich her verſchwand vor dieſem unbeſchreiblichen Ausdruck, dieſem Hinſterben der rührendſten ergreifendſten Schönheit, ich drückte ſie an mein Herz — Liebe und Sinnlichkeit ſiegten, und ..... da gleiten meine Augen am Spiegel vorbei, der über dem Sopha hing, und dicht vor mir ſehe ich in ſeinem Glaſe den Grafen, wie er leibt und lebt, ſein Pflaſter wieder, wie in Kurbes, über dem Geſicht, in jeder ſarkaſtiſchen Miene der Alte, und neben ihm — ſteht der rieſige Rothmantel des Steuerruders, beide wie im Geſpräche, eifrig doch lautlos, die Lippen bewegend. — Dieſer aber wendet jetzt zum Erſtenmal ſein volles Antlitz mir drohend zu, und mit Schaudern werde ich die ebenholzſchwarzen Zähne und die rothen ſtechenden Augen gewahr, die der Graf in ſeiner Erzählung vom Paſcha ſo treu geſchildert. Ich ſchrecke vor dem grauſen Anblick entſetzt zurück, greife wüthend nach meinem Dolch, und führe, außer mir, mit Anſtrengung aller Kräfte einen verzweiflungsvollen Stoß auf das geſpenſtige Bild. Furchtbar krachend zerſchmettert der Spiegel und bedeckt Sara mit ſeinen fallenden Splittern. Dieſe, welche ganz etwas Anderes erwarten mochte, ſinkt mit einem Jammertone ohnmächtig zu Boden, und wie ich ſie aufrichten will, ſchlägt die Wanduhr kreiſchend Eins — der Tempelherr richtet ſich langſam auf, und aus jeder Spiegelſcheibe grinst mich das Antlitz des Paſcha hundertfältig an. Dies war zu viel — alle Faſſung verließ mich, es war mir, als habe wirklich der Teufel mich ſchon beim Schopfe, Flucht war mein einziger Gedanke, und von ihm inſtinktmäßig getrieben, ſtürzte ich bewußtlos aus der Thür und die Treppe hinab. Hier ſtand wieder der alte Portier und frug grinſend, ſich mit tiefer Devotion dazu verbeugend, ob mir nicht noch ein Glas ſeiner guten Limonade gefällig ſey? Ich ſchleudre ihn auf die Seite, reiße die Hausthüre auf, und in die Nacht hinausrennend, glaube ich lautes Gelächter hinter mir aus den Fenſtern erſchallen zu hören, während in unmittelbarſter Nähe eine heiſere Stimme mir leiſe mit Mephiſtophels Worten in's Ohr flüſtert: „Du biſt noch nicht der Mann, den Teufel feſt zu halten!“ Ein heftiger Schlag an den Kopf, wahrſcheinlich von einem Baumaſt, den ich in der Dunkelheit nicht ſah, unterbrach hier den Lauf meiner Gedanken, wie jede andere Wahrnehmung. Meine Sinne ſchwanden völlig, und wahrlich eine Wohlthat mochte es für mich ſeyn!

Als ich wieder zu mir kam, dämmerte eben der Tag über dem Gipfel des Pentelikon, und zeigte mir als mein Kopfkiſſen den Fiſchſchwanz der Statüe,

91.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 7. Juni 1832.
Nachmittags.

Meine Bücherſendung war ſchon zur Poſt befördert, kam aber, als nicht vorſchriftsmäßig verpackt, von dorten zurück, und mit ihr gleichzeitig traf das Schreiben Ew. Durchlaucht vom 3. d. ein, welches ich nun ſofort noch mit beantworten kann. Die Einlage, an der ich nichts zu ändern fand, iſt unverzüglich an Cotta abgegangen, der den Abdruck im „Morgenblatte“ gewiß ohne Aufſchub veranlaſſen wird. Die Erklärung iſt ſehr gut gegeben, und muß von beſter Wirkung ſein.

Die engliſche Rezenſion habe ich mit größtem Antheil geleſen. Auf ſolche Urtheile war bei einem großen Theile dieſer Nation, die ja mit ſich ſelbſt in ſteter Oppoſition lebt, und ihre Gebrechen kennt und haßt, wohl zu rechnen, weniger darauf, daß ſie an guten Orten laut würden. Doch für Ew. Durchlaucht hat auch darin, wie dieſe neuſten Blätter zeigen, ein guter Stern gewaltet, und eine Menge Mißwollender ſind abermals auf den Mund geſchlagen. Wo bleibt aber das diplomatiſche Einwirken in Betreff des Fremdenklubs? Oder hat ſich noch kein befriedigendes Ergebniß aufgethan?

Wir bedauern ſehr, daß Ew. Durchlaucht an ſo böſem Uebel gelitten haben; hoffentlich iſt es nun ganz vorüber, und die Kur wird eine bloße Vergnügensſache! —

Leſen Sie doch beſonders das „Système méditerranéen“ und die „politique européenne“ unter den blauen Schriften; das Heft „à tous“ iſt ein Wiederabdruck der letzten Nummer des „Globe“. Heine will über den Saint-Simonismus ſchreiben, der keineswegs in Abnahme iſt, ſondern jetzt unfern des Theſeustempels, an die ich gelehnt lag, ohne zu wiſſen, wie ich hierher gekommen war. Aber wie ein Blitz ſtand alles Vorhergegangene nun auf einmal wieder vor mir, und zerriß mein Herz mit unnennbaren Gefühlen. Jetzt gab ich nur mir allein alles Unrecht, und die wildeſte Leidenſchaft ergriff mich auf's Neue für das Opfer meiner Raſerei, meiner ſinnloſen Bethörung, die ich durchaus nicht mehr erklärbar fand. Reue und Scham folterten mich mit der Wuth erbarmungsloſer Furien. Wie, rief ich, nachdem du, gleich einem lebloſen Eiszapfen, ihre Weiblichkeit auf das Tiefſte gekränkt, haſt du ſie, von Gott weiß welchem Blendwerk deiner Sinne beraubt, auch noch unritterlich, vielleicht im Augenblick der dringendſten Gefahr für ſie ſelbſt, verlaſſen? wie ein Feigling fliehend vor eingebildeten Schrecken! Himmel, wie war dir ein ſolches Betragen möglich! und, o Gott, mit welcher tiefen Verachtung muß Sie deiner gedenken! — Mein Gehirn brannte, ich ſehnte mich nach dem Tode — denn ich war rathlos, in der eigenen Seele wie vernichtet. Es ſchien mir unmöglich, mich je wieder vor ihr ſehen zu laſſen, und eben ſo unmöglich, getrennt von ihr zu leben und den ſchrecklichen Mißaccord unſeres letzten Beiſammenſeyns ohne Auflöſung zu laſſen! Ohne Unterlaß über dies Dilemma brütend, ſchleppte ich mich, auf's Aeußerſte erſchöpft, und überdies heftig an der verwundeten Stirne blutend, nach meinem Quartier, dem Gaſthof Kaſali's, wo bei der Menge von Fremden, auch das ſpäteſte Nachhauſekommen wenig bemerkt wird.

Derjenige meiner Diener, welcher die Wache hatte, und mir das Thor öffnete, gab mir ein Billet, welches, wie er ſagte, vor einer Stunde abgegeben worden ſey. Es war von der geliebten, gefürchteten Hand — einen Augenblick zögerte ich zitternd, dann riß ich es auf in wilder Haſt. O Mönch, ſage ſelbſt, ob es mich nicht an den Rand der Tollheit oder des Selbſtmordes bringen mußte, als ich folgende Worte las, die ich Dir hier treu überſetze, weil unter Deinen ausgebreiteten Kenntniſſen die deutſche Sprache nicht mit einbegriffen iſt.

So lautete der beſchämende, troſtloſe Abſchied:

„Kühner Eroberer weiblicher Herzen, tapferer,
„ritterlicher Mann — leben Sie wohl, und möge
„mein Andenken Sie ſtärken bei jeder neuen Unter-
„nehmung dieſer Art! Könnte ich das Ihre ver-
„wiſchen, wahrlich ich thäte es gern, aber die grau-
„ſame Strafe, die ich Ihretwegen ſo unverdient er-
„leiden muß, die endloſe Qual, welche mir durch
„Sie bereitet ward, wird der unglücklichen Thörin

„Ihr Bild auf ewig mit Flammenzügen in die „Seele graben, wenn nicht ein willkommener Tod „ſie bald erlöſt.“

„Doch trotz Allem, was auf mich einſtürmt, fühle „ich, daß Sie in dieſem Augenblick noch mehr Mitleiden verdienen. Ich bedaure Sie! — Bewahren „Sie zu meinem Gedächtniß die beifolgende, vom „Sturm der letzten Nacht zerpflückte Asphodelosblüthe, die Blume der Unterwelt — ſie paßt zu „unſerer tragiſchen Geſchichte!

Sara Ramor.“

Nein, dieſe Demüthigung war zu gräßlich, zu unerträglich dieſer Schmerz! Jetzt fühlte ich, jetzt hatte mein guter Geiſt mich verlaſſen — mein Leben hätte ich freudig darum gegeben, jene verhängnißvolle Stunde wieder zurückkaufen zu können. Ich verfluchte meine Albernheit, meine, wie mir dünkte, Natur und Ritterſinn ſchmachvoll verhöhnende Feigheit! Jetzt, glaube ich, hätte ich unbedenklich den ſchlafenden Mann gemordet, und, trotz allen Schauern der drohenden Geiſterwelt, geſchwelgt in der Sünde, dann aber dem Untergange mich mit dem Muthe der Verzweiflung geweiht, nur um in dem Herzen dieſer Frau gerechtfertigt zu erſcheinen, nur um ihre Liebe wieder zu gewinnen, und nicht unter der Höllenqual ihrer Verachtung zu erliegen! So wahr iſt das Wort: Laß dich den Teufel bei einem Haare faſſen, und du biſt ſein auf ewig!

Schlaf, Ruhe, Vergeſſen konnte ich nicht finden. Nach einer martervollen Stunde, in der ich mich vergebens auf mein Bett geworfen, ſprang ich wieder auf, verließ das Haus, und richtete, faſt bewußtlos, meine Schritte wieder nach dem Olivenwalde. Was ich wollte, ich wußte es nicht, — nur ihr wieder näher zu ſeyn drängte es mich mit unwiderſtehlicher Gewalt. Der Weg ward mir, wie durch ein neues Wunder, jetzt leicht zu finden, alles ſchien mir im hellen Sonnenlichte ſo proſaiſch, ſo fade; oft faßte ich an meine verwundete Stirn, ungewiß, ob nicht alles doch nur ein wirrer Traum geweſen, oder mein eigenes Gehirn geſtört, und angehender Wahnſinn der einzige Grund des Erlebten ſey. Da erblicke ich rauchende Trümmer, und viele Menſchen darum verſammelt. Kein Zweifel bleibt mir, es iſt Sara's Haus, das in Aſche liegt! Ich ſtürze darauf zu, als eben ein Mann etwas unter dem Schutte hervorzieht, und, es mit ſeinem Stocke wegſchleudernd, mir gerade vor die Füße wirft. Mit Schaudern erkenne ich — Norma's halb verbrannten Leichnam! —

Achtes Kapitel.

Herr von Rosenberg ſetzt in wunderlicher Verzweiflung ſeine Reiſe als fahrender Ritter weiter fort, und betritt während ſelbiger viel klaſſiſchen Boden.

„In dem Thal, am Felſenhange
„Suchen Trümmer, einſam, wilde
„Wo der Heide mit dem Opfer
„Seine Götter einſt bekränzte.“

Tiedge.

Nichts war möglich geweſen, weder über die Urſache des Brandes, noch über die verſchwundenen Bewohner des Hauſes zu erfahren, ich aber mochte nach einer ſo hölliſchen Kataſtrophe, welche mir überdies jedes Mittel fernerer Nachforſchung abſchnitt, nicht länger in Athen verweilen. Auch fühlte ich deutlich, daß nur ſchnelle Entfernung mich von einem Zuſtande erretten könne, der das Gleichgewicht meiner Geiſteskräfte zu zerſtören drohte.

Ich entſchloß mich alſo ſchnell. Nach 12 Stunden war alles abgethan, was die unerläßliche Höflichkeit, dieſe europäiſche Zuchtruthe, verlangt, um ſo leichter, da der größte Theil meiner Bekannten ſchon vor mir das jetzt Fieber-verpeſtete Athen geflohen; meine Effekten hatten die mit Ungeduld angetriebenen Diener bis gegen Abend gepackt; die Hälfte ward zur See voraus dirigirt, die andere auf 6 Maulthiere geladen, und vor 5 Uhr früh am nächſten Morgen eilte ich ſchon der Karavane voraus, und ritt in der ſchmerzlichſten Gemüthsbewegung den blauen Bergen zu, die mir den fernen Horizont verhüllten, ungewiß, was hinter ihnen, Gutes oder Böſes, mich erwarte!

Oft hielt ich, von peinigenden Gedanken gequält, mein Pferd an, als ſolle dieſer Stillſtand der Folter im Innern eine augenblickliche Ruhe gewähren, doch umſonſt; nur tiefer wühlte der Kummer in meiner Seele. Ach, ich fühlte, daß körperliche Schmerzen nichts gegen Seelenleiden ſind! Vergebens glänzte der Morgen im goldenen Schimmer, vergebens entfaltete die Gegend ihr heiterſtes Frühlingsgewand, Herz und Geiſt waren todt für alle dieſe Reize! Ich überſtieg die Berge, und vor mir lagen, hinter den

Ruinen eines Kloſters, an den Steintrümmern des Tempels der Venus, die Meerſeen von Eleuſis, glatt wie blendende Eisſpiegel; nicht die kleinſte Welle kräuſelte ihre Oberfläche, kein Lüftchen wehte, und die heilige Stille der Natur ſchien des Sturmes zu ſpotten, der in meinem Buſen tobte. Ohne Sinn für Alles, was mich umgab, erreichte ich, auf der alten via sacra wie ein Gerichteter dahinziehend, halb im Traume Eleuſis, und bedurfte der höchſten Kraftanſtrengung, um mich nur in etwas nach und nach wieder zu faſſen. Wie man eine bittere Medicin mit Gewalt verſchluckt, unterwarf ich mich der Pflicht des Reiſenden, und ſuchte Beſchäftigung, ohne doch Zerſtreuung darin finden zu können.

Das jetzige Dorf Lepſina ſteht leider auf demſelben Platze, wo einſt die heiligen Tempel prangten, welche Alarich zuletzt zerſtörte, daher auch ſo wenig mehr von ihren Trümmern übrig iſt, und dies Wenige ſpäter noch durch des Dorfes Hütten überbaut wurde. Da ich überdem ganz allein war, konnte ich mich mit Niemand verſtändigen, und keinem der im Sonntagsſtaat verſammelten Bauern begreiflich machen, daß ich einen Führer zu den Alterthümern wünſche. Einige polygoniſche Mauern, einige Säulenfragmente, eine ſehr dicke Tempelwand, von der man glaubt, daß ſie einen geheimen Gang verbarg, und eine venetianiſche Thurmruine auf antiken Fundamenten war Alles, was ich auffinden konnte. Der Weg von Eleuſis nach Megara, an den Uferfelſen ſich hinwindend, mit einem immer neu wechſelnden Amphitheater von Bergen, theils des Feſtlandes, theils der gegenüber liegenden Inſel Salamis, würde mir in anderer Gemüthsſtimmung gewiß ſehr reizend vorgekommen ſeyn. Einige tauſend Schritte von der Stadt ſtehen auf dem Hügel Mágula, hoch über alten Steinbrüchen, die Reſte eines viereckigen Gebäudes, das antik zu ſeyn ſcheint. Ein ſchönes Mädchen, ſchwere Laſt tragend, und dürftig in Lumpen gehüllt, wies mich dahin zurecht. Es fiel mir auf, ihre Züge einem erſt kürzlich gefundenen Basrelief, das ich bei meinem letzten Beſuche der Akropolis ſah, ſo ähnlich zu finden, als habe der Künſtler ihr Portrait beabſichtigt. So pflanzt ſich doch, trotz aller Vermiſchung, der urſprüngliche Typus einzeln noch durch Jahrhunderte fort, und ſchon einigemal hatte ich in Athen Gelegenheit zu derſelben Bemerkung gehabt.

Nicht weit von hier, zur Linken, iſt eine Höhle, die man ſich gefällt zum Aufenthalte des Prokruſtes zu machen, der an dieſer Stelle die Reiſenden in der Furth des Kephyſſus überfallen haben ſoll, um ſie in ſein ominöſes Bett zu ſpannen. Ich fühlte mich ſo troſtlos, daß ich ihm gern begegnet wäre, und hätte er mich gefangen, ihn gewiß gebeten haben würde, mir, im Fall zu großer Länge, den verwirrten Kopf ſtatt der geſunden Beine abzuſchneiden.

Der Weg führte nun durch eine kleine Ebene, welche man für diejenige halten mag, in welcher Ceres zuerſt Korn in Griechenland ſäete, weil zwiſchen der von Thria und Eleuſis ſich keine andere befindet. Die Quelle Anthios, oder die blumenreiche, ſprudelt hier, doch ihre Blumen, wenn noch welche um ſie blühen, waren, wie die meiner Seele, ſchon durch die Hitze der letzten Tage vertrocknet!

Bald darauf ſieht man einen Tumulus, und beginnt den Berg Kerráta zu erſteigen, einen Arm des Kytherons, der in zwei Felſenhörner endigt. Steil hinab durch Kiefernwaldung kletternd, erreicht man die Ebene von Mégara, worauf die Straße ſich eine geraume Zeit anmuthig durch Strauchholz und wilde Oelbäume hinzieht; auf dem entgegenſtehenden Ufer der Inſel Salamis erblickt man ein ſich maleriſch darſtellendes Kloſter, darüber einige Reſte antiker Mauern.

Mégara, welches kompakt auf einem Hügel zuſammengebaut und, ohne Dächer, von weitem mehr einem zackigen Felſen als einer Stadt gleicht, hat eine ſehr günſtige Lage. Es bedeckt zwei Höhen, auf denen einſt die Citadellen Kária und die des Alkathous ſtanden, mitten in einer fruchtbaren Plaine am Meer, und die Ebene wie der Waſſerſpiegel ſind faſt auf allen Seiten von ſchön geformten und hohen Bergen umgeben. Weithin erſtreckt ſich nördlich der Kytheron längs den farbigen Fluren, und gegen Weſten das Gebürge, welches den, Mégara eigenthümlichen, Muſchelmarmor liefert, aus dem ein großer Theil der Stadt aufgebaut iſt, und deſſen auch die Alten ſchon erwähnen. Ein venetianiſches Schloß präſentirt ſich ſtattlich auf einem iſolirten Hügel am Seegeſtade, wo ſonſt das alte Nicäa ſtand, welches mit Mégara durch Mauern, wie Athen mit dem Pyräus, zuſammenhing. Eigenthümlich geformte kleine Inſeln umzingeln es, gleich großen verſteinerten Schiffen. An dieſen Inſeln landete Minos Flotte, als er im Kriege gegen Niſus Mégara belagerte. Das alte Mégara war beſonders reich an Kunſtwerken der größten Meiſter. Unter andern befanden ſich in einem Tempel der Venus, außer *ihrem* Bilde von Elfenbein und Gold, die Statue der Pitho (Ueberredung) und der Parégoros (Anlockung), beide von Praxiteles; daneben ein Eros, Hymenäos und Pothos (Gott der Liebe, des nur mehr Wurzeln und weniger Blüthen treibt. Alles Schönſte und Beſte von Ihrem

verehrungsvoll gehorſamſten
K. A. Varnhagen von Enſe.

72

Rahel an die Fürſtin von Pückler-Muskau.

Freitag, den 8. Juni 1832.

Voller Beſchämung erhalte ich die huldvollen Zeilen, das aromatiſche Geſchenk! In tiefſter, ſehe ich Ihre geduldige gnädige Einladung an, verehrte Frau Fürſtin! Längſt wäre ich in Muskau, wäre ich nur irgend apt und brauchbar! — abwarten muß ich mich, und meine verrückten Uebel, die nicht Stunde nicht Regel halten! Auch Sie ſind leidend, auch der Fürſt. Unzählige Bekannte. Die Atmoſphäre iſt krank: dies bezeugen die Zeitungen über Wien, Madrid, Neapel, Rom, London, Paris. Allenthalben Schnee, Wind, Kälte, Abwechslung! Um die Erlaubniß werde ich bitten, Ihro Durchlaucht beſuchen zu dürfen, und nicht Einladungen abwarten: es iſt ja ein brillanter Wunſch von mir, im idealiſchen Muskau unter Ihrer Protektion zu athmen. Ich athme eben nicht: au pied de la lettre. Geſtern war ich zum Spott bei Ruſt im Thiergarten: ich ganz allein in meinem Salon, während Alle draußen waren; und als die Anderen kamen, war ich dem Erſticken nah; weil ich mit Spontini's war, und nicht gleich allein weg konnte; weil er noch eine Arie hören mußte unvermuthet. Zu keiner Geſellſchaft, zu keiner Fahrt bin ich brauchbar: meinen Freunden zur Laſt. Bin ich nur wieder menſchlich: ſo melde ich mich gleich wieder bei meiner beſten Gönnerin! Geſtern hatte Varnhagen eben dem Fürſten geſchrieben, als Ihre Sendun-

Verlangens und der Sehnſucht), ſämmtlich von der Hand des Skopas, — eine ſchöne Zuſammenſtellung des ganzen Reiches der Liebe! — Iphigenia liegt in Mégara begraben, und Euklid lehrte hier.

Ich ward von dem Eparchen, Herrn Theodor Koidan, einem Griechen aus Theſſalonich, der geläufig franzöſiſch ſprach, ſehr verbindlich empfangen, und durch ſeine Vermittelung wurde mir ſchnell eine, nach hieſigem Maßſtab wenigſtens, bequeme Wohnung eingeräumt. Hier ſtellte ſich mir bald darauf der Unterförſter von Mégara vor, der durch einen ſeltſamen Zufall früher ſieben Jahre auf meinen Gütern gedient hatte, dann Leibjäger bei dem Großfürſten Konſtantin in Polen geweſen war, und nun ſein Leben in Mégara zu beſchließen gedenkt, obgleich immer noch mit Heimweh ſich nach den weiten Wäldern Polens und der Lauſitz ſehnend, welche allerdings, dieſe baumloſen Berge bedeckend, eine ſehr erwünſchte Zugabe ſeyn würden.

Die Witterung hat endlich ein für Griechenland decentes Anſehen angenommen, und der heutige Abend war entzückend ſchön. Es iſt auch endlich Zeit, denn wir ſchreiben den 22. Mai! Ich ſtieg mit dem Eparchen nach der öſtlichen Citadelle hinauf, wo noch die Reſte eines venetianiſchen Thurmes ſtehen, und deren weite Platform, die jetzt ganz wüſt liegt, und für ein

Geringes zu erſtehen ſeyn würde, für Geſundheit der Lage, Nähe der Hauptſtadt, Ueberfluß an Waſſer, Schönheit der Ausſicht, einer der einladendſten Anſiedelungsplätze in Griechenland für einen genügſamen Privatmann ſeyn dürfte. Von antiken Ueberreſten ſieht man hier oben nur noch einen Theil der cyklopiſchen Befeſtigungsmauer, die ſich früher um den ganzen Berg zog; ich weiß jedoch nicht, ob ſie mit zu der gehört, an der Apollo und Alkathous vereint arbeiteten. Weiter unten befinden ſich die Ruinen eines der Stadtthore, an deſſen herabgeſtürztem Architrav die Spuren einer Inſchrift ſichtbar ſind, und nicht fern davon zeigte mir der Eparch einen weitläuftigen und großen, theilweiſe gut erhaltenen Moſaikboden, nebſt einer kürzlich ausgegrabenen, bis auf den Kopf und die Arme ziemlich intakten, ſchön drapirten Statue aus der blühenden Zeit der Kunſt. Sie war ſchon eingepackt, um nach Athen abzugehen, ward aber zu meinen Gunſten noch einmal entblößt. Ich bemerkte vor dem Hauſe ein aus alten Quadern aufgemauertes Piedeſtal, und erfuhr auf Befragen, daß es errichtet wurde, um Capo d'Iſtria's Statue darauf zu ſetzen, welche die Stadt wohl nun für immer wird entbehren müſſen; das Piedeſtal aber kann ſie einſtweilen noch für den Grafen Armansperg aufheben.

Es war Sonntag, die ganze Stadt im Putz und auf den Straßen. Bis zum Einbruch der Nacht ſaß ich ſinnend und zerſtreut auf meinem Balkon, und warf von Zeit zu Zeit meine Blicke auf die von mehr als hundert weiß und ſchwarz gekleideten Weibern auf dem freien Platze unter mir aufgeführten Nationaltänze, die noch immer einige Aehnlichkeit mit den von Homer beſchriebenen haben. Abgetheilte Banden von zwanzig, die ſich an den Händen hielten, wurden immer von einem Manne als Vortänzer angeführt. Die zuſammenhängenden Reihen glichen ſo vielen Schlangen, die ſich durcheinander wanden, und die Tänzerinnen accompagnirten zugleich ſelbſt ihre Evolutionen durch Abſingen Liebe athmender Lieder.

Ehe ich Mégara verlaſſe, will ich im Vorbeigehen noch erwähnen, daß das mächtige Byzanz eine doriſche Kolonie von Mégara iſt.

Korinth, den 22ten Mai 1836.

Ich ſtand wieder um 4 Uhr auf, konnte aber erſt um 7 meine ſchwer zu traktirende Maulthiergeſellſchaft in Marſch bringen. In Athen hatte ich meine früheren Leute ſämmtlich verabſchiedet, und meine Reiſegeſellſchaft beſteht nun aus folgendem Perſonal: Herrn

Emil, meinem Secretair, einem jungen Mann, der einige Jahre im griechiſchen Militair gedient hat und der Sprache des Landes leidlich mächtig iſt; meinem Kammerdiener Ackermann, früher ebenfalls lange Militair, in den letzten Jahren Kammerdiener des Grafen Armansperg, aus deſſen Dienſte ihn das Fieber vertrieb; drittens einem griechiſchen Koch, mit Namen Janni Stammaki, der in der Revolution gefochten und auch eine Zeitlang auf ſeine eigene Hand Pirat geweſen iſt. So fehlt es mir an nichts, und Alles wäre gut und zur Heiterkeit geeignet, könnte ich nur die Vergangenheit in ewige Nacht begraben! Aber mein heiterer Sinn iſt dahin, und Kummer, nagender Kummer ſcheint für immer ſeine Stelle eingenommen zu haben.

Der Landweg von Mégara nach Korinth iſt voll Schönheiten der erſten Ordnung, größtentheils zwiſchen bewaldeten Felſen dicht am ſaroniſchen Golf hinführend, der, von dunkeln Bergwänden eingeſchloſſen, einem großen Landſee voller Inſeln gleicht. Oft reitet man über tiefen Schlünden hin, aus denen das Meer hellgrün und durchſichtig hinaufſchimmert, ſein Saphirglanz nur unterbrochen durch roſenfarbene Blöcke, die von den Bergen hineingeſtürzt ſind. Die Kakiskala (üble Treppe) iſt eine nicht ganz gefahrloſe Paſſage, auf der ſchon mehrere Unglücksfälle Statt fanden; überdies ſcheuen ſich die Pferde leicht vor dem hohlen Brauſen der See in den ſenkrechten Abgründen unten, und den jählingen Windſtößen oben, die aus den Felſenſchlünden unerwartet hervordringen. Von einem ſolchen umgeworfen würde man ſchnell in der Tiefe ankommen, da die ſkironiſchen Felſen ſo glatt wie polirt ſind. Noch jetzt nennt man dieſen Stoßwind, den auch die Seefahrer an der Küſte fürchten, Skiron, und wahrſcheinlich gab er Gelegenheit zu der Fabel vom Räuber Skiron, der die Wanderer hier in's Meer hinabwarf, ſo daß Theſeus Beſiegung des Skiron ſich vielleicht auf eine bloße Verbeſſerung der Straße und paſſend angebrachte Schutzmauern beſchränkte. In der Nähe des jetzigen Weges befinden ſich die ſonderbarſten Felſenformationen, beſonders zieht eine Bildung dieſer Art, die einem geſchloſſenen koloſſalen Thore gleicht, die Augen auf ſich, ſo wunderbar an den höchſten Gipfel des Geranion, wo einſt ein Tempel des Jupiters ſtand, gelehnt, ſo natürlich wie kunſtreiches Mauerwerk zuſammengefügt, ſo regelmäßig und ſchön geformt, daß man darauf ſchwören möchte, hier müſſe von einem alten Heroen oder Zauberer ein unſchätzbarer Hort verſchloſſen worden ſeyn, und dem gehöre er, der das magiſche Thor zu ſprengen vermöge. — Da ich von dieſen Dingen nichts verſtehe, und beſäße ich ein magiſches Zauberwort, dieſes jetzt ganz anders anwenden würde, ſo begnügte ich mich ſeufzend mit dem Genuſſe verwunderten Anſchauens, — denn ſelbſt jetzt verwundere ich mich noch gern, und fand ſtets die Regel „nil admirari!“ höchſt pedantiſch. — Während dieſer Gedanken rutſchte mein Pferd, mit der Naſe am Boden, die ſcabröſe Felſenſtiege, die bis in die Meerfluth hinabführt, behutſam nieder.

Auch die Plaine bis Kalamaki, dem alten Port Schoenus, bietet eine reizende Landſchaft, nicht ganz ohne Bäume, und reich mit Maſtix und Myrthenſträuchern bewachſen. In Kalamaki, wo man immer allerlei Leute in dem Bakali (gemeine Schenke) zu origineller Converſation verſammelt findet, ruhte ich mich eine Stunde aus. Ein Bavareſe, oder, wie die Griechen ſpottend ſagen, Barbareſo (baieriſcher Soldat im griechiſchen Dienſt), ferner ein junger deutſcher Edelmann von guter Familie, der ſeinen Eltern davongelaufen und jetzt hier Jägerburſche iſt, und ein alter Italiener theilten mein Frühſtück. Der Barbareſe jammerte über Mangel an baieriſchem Bier und über ſchlechtes Leben; der verunglückte Edelmann bot mir zwei junge Wölfe an, die er erſt geſtern der getödteten Mutter abgenommen hatte; der Italiener aber bekam eine Anwandlung von Heimweh, als ich ihm ein Stück Salami, aus ächtem Bologneſer Eſelsfleiſch gefertigt, überreichen ließ. Sobald ich mich wieder zu Pferde geſetzt hatte, begleiteten mich das Vivat und die Segenswünſche des Kleeblatts, denn alle Drei hatten dem Kraſſo gleich tapfer zugeſprochen; ich aber gallopirte auf gutem Wege am Diolkos über den Iſthmus hin. Hier iſt eine Stelle, die ich ihrem ganzen Anſehen nach für den von Nero begonnenen Durchſtich halten würde, wenn nicht beſſere Autoritäten dieſen auf der andern Seite, vom Korinthiſchen Buſen aus, auffinden wollten. Vielleicht ließ der Kaiſer auch von beiden Seiten zugleich anfangen, denn er hatte das Projekt mit großem Eifer, und ſogar ſelbſt den Spaten bei der Ausführung, ergriffen, als Vindex Rebellion ihn ſchleunig von dannen rief, und man nun allerlei fabelhafte Ereigniſſe als den Grund der verlaſſenen Arbeit angab.

Die Mauleſel, welche eine Stunde vor mir abgegangen waren, hatte ich ſchon längſt überholt; ich ritt nun, in Korinth angelangt, zum Hauſe des Eparchen, um mir ſelbſt Quartier zu machen. Er war nicht gegenwärtig, ſeine hübſche junge Frau ſtand aber, mit einem ungeheuern Perſpektive bewaffnet, auf dem Balkon, wahrſcheinlich um dem Erwarteten entgegen zu ſehen. Auf Vorzeigung eines Cirkularſchreibens vom Grafen Armansperg an die Behörden des Peloponnes, das wirklich überall, wie das Wort „Kibendokani,“ wirkt, war ſogleich Alles bereitwillig, ſich meinen Wünſchen zu fügen. Ich warf der Dame des Perſpektivs eine ehrerbietige Kußhand zu, und wandte mich, während man die Logisangelegenheiten beſorgte, bei noch ziemlich hoch ſtehender Sonne zur Erſteigung der Akrokorinth. Von der Stadt aus bietet dieſe nichts als einen hohen runden Felſen mit wenigen Mauern gekrönt, dar, weil man ſie hier nur am auslaufenden Ende ſieht, aber im höchſten Grade überraſchend iſt der Anblick, wenn man die Höhe, welche ihrer öſtlichen, breiten Seite gegenüber liegt, erreicht hat. Dieſe wilden, mit Mauern durchwirkten, auf- und abſteigenden ſchroffen Felſen, welche man jetzt vor ſich hat, dieſer Wald von Zinnen, die Thürme in der Höhe und die offenen, verfallenen Gitterthore in der Tiefe, ſeitwärts noch ein iſolirter Kegel mit einer hohen Warte auf ſeinem ſpitzen Gipfel, das Ganze mit einzelnen Maſſen rother, blauer und gelber Blumen, die in vollen Sträußen aus den Felſenſpalten dringen, reich und maleriſch überblüht, machen in ihrem Verein eine zauberiſche Wirkung. Meine guten Türkengäule kletterten, ungeachtet des ſchon zurückgelegten zehnſtündigen Marſches, auf kürzeſtem Wege alle Felſentreppen wie mit Flügeln hinan, als ſtammten ſie vom Pegaſus ſelbſt ab, den Minerva hier dem Bellerophon gab, und in eigener Perſon zuzureiten geruhte. Sie brachten mich bald nach dem höchſten Punkt der Akrokorinth, von wo die Ausſicht mit Recht zu den berühmteſten in Griechenland gezählt wird. Hier ſtand einſt ein Tempel der Venus mit den Statuen der Sonne und der Liebe, jetzt verfällt darauf eine türkiſche Moſchee. Gegen Süd und Weſt ſieht man ein Chaos dunkler Bergkuppen, ſchön abwechſelnd mit zerriſſenen, grell weiß ſchimmernden Erdſpalten und Schluchten; nach Nord und Oſt den korinthiſchen und ſardoniſchen Golf mit dem Iſthmus dazwiſchen, auf beiden Seiten von unabſehbaren Bergzügen eingefaßt, und in dem klaren Waſſerſpiegel die herrlich gruppirten Inſeln des ägäiſchen Meeres mit den ſeltſam geſtalteten Krangiä und ihren Gefährtinnen in ſcheinbarer Nähe. Zu ſeinen Füßen erblickt man eine grüne wohlangebaute Ebene mit den beiden alten Häfen der meerbeherrſchenden Stadt, Lechäum und Khenkrejä, nach Neptuns Söhnen ſo benannt; am Saume des noch aus der Revolution halbzerſtörten Korinths der neueren Zeit erheben ſich über deſſen dürftigen Hütten noch die ſieben Säulen des ehrwürdigen Tempels Apollo's (nach Einigen der Juno, nach Andern der Diana), deren ſchwerer, faſt ägyptiſcher Typus ſogleich ihr hohes Alter verräth. Zuletzt erſchien mir in dämmernder Weite auch wieder, obgleich 10 deutſche Meilen in gerader Richtung von hier entfernt, die liebe Akropolis von Athen, die ich jetzt mit wehmüthigen Gefühlen, vielleicht zum letztenmale, betrachtete.

Man kann in alten und neuen Schriftſtellern hinlänglich die Pracht des ehemaligen Korinthos nachleſen, ſeine barbariſche, erſte Zerſtörung, während der es Polybius ſelbſt mit anſah, wie die römiſchen Soldaten die koſtbarſten Gemälde zerriſſen, um ſich zum Würfelſpiel darauf niederzuſetzen, — ein Beiſpiel, hinter dem wahrſcheinlich die Soldaten Alarichs und Muhammed des Zweiten nicht zurückgeblieben ſind. Ich will von dem Allen hier nichts abſchreiben, doch der ſchönen Mythe muß ich gedenken, nach der Neptun und die Sonne lange um den Beſitz der korinthiſchen Landſchaft ſtritten, bis endlich der Rieſe Briareus zum Schiedsrichter erwählt ward, der dann den Iſthmus dem Neptun, die Akrokorinth aber der Sonne zuſprach, welche ſie ſpäter der Venus überließ. Wer ſieht nicht ein, daß dieſe Sage aus der älteſten Zeit jener großen Ueberfluthung herſtammen muß, wo das ſchwarze Meer ſeine Ufer durchbrach, den Archipelagus bildete und gen ankamen. Freilich habe ich in der Beer'ſchen Loge Mlle. Taglioni geſehen, eine Sylphide. Sanft, weich, intelligent, liebend, liebend, liebend! die Mienen, dies Anſchmeicheln aus Zärtlichkeit! vortrefflich! mais elle fait main même doigts; wozu hat ſolche Künſtlerin das nöthig! Franzöſiſche Schule; Salons-Nähe: Entfernung der Antike, heißt: gereinigter Natur. Italiäniſche Schule verſtößt dagegen nicht. Aber eine Kleinigkeit. Wüßte ſie es nur. Denken Sie ſich, Frau Fürſtin, ich ſehe heute wieder die Sylphide: bloß um die Billets, wegen ein anderesmal, nicht zurückweiſen zu wollen. Aber gleicher Erde, zweite Loge vom Theater. Sonſt unmöglich.

C'est jouer de malheur, daß Fürſtin Adelheid herkommen ſoll wenn Sie weg ſind!!! Ich ſelbſt mit allen meinen Wünſchen kann nicht zur Wiederherreiſe rathen. Aber wären Sie da! Göttlich. Mit einemmale da! Bei allem Mißlingen hofft meine ewig närriſche Seele doch immer das Unglaublichſte. Wir laſſen nicht vom Glück! Es iſt unſer Element, und auch der Wechſel auf das ſelige Leben ausgeſtellt: ein Stück Religion: Zuſammenhang mit dem Höchſten. Kröne uns Erfüllung für's erſte, mit ſchönen Tagen, noch dieſen Sommer in Muskau! Ihre wahrhaft ergebene und verehrende

Fr. Varnhagen.

93.

Pückler an Varnhagen.

Muskau, den 11. Juni 1832.

Wertheſter Freund!

Ihre lieben Briefe und Bücher waren wie immer ſehr willkommen. Nur eins wäre mir noch willkommener geweſen — Sie ſelbſt. Speriamo.

einen Theil des griechiſchen Feſtlandes überſchwemmte. Neptun verſchlang das Land, doch die Felſenzinnen Akrokorinths konnte er nicht erreichen, ſie blieben der Sonne, dem ſtrahlenden Helios, und als die Menſchen ſich wieder darauf anſiedelten, wie natürlich und ſchön, daß ſie von allen Göttern zuerſt der Venus huldigten!

Die Mauern Korinths waren wegen ihrer Stärke und Höhe berühmt, und durchlieſen mit den Befeſtigungen der Citadelle eine Länge von 115 Stadien. Von all dem Glanze der Tempel und Monumente jeder Art, die ſie einſchloßen, iſt, die wenigen Säulen des Apollotempels ausgenommen, nichts erhalten worden, und an ihrer Stelle jetzt nur das elende, eingeäſcherte Dorf vorhanden, wo ich nicht einmal Nägel, um eine Kiſte mit Antiquitäten zu ſchließen, bekommen konnte, und wo ich in dem beſten Hauſe des Orts mich vor Wanzen und Flöhen kaum zu retten weiß. Bewohnten wirkliche Barbaren dieſes Land, ſo wäre ſolches nicht auffallend, aber bei der geſellſchaftlichen Welt-Bildung, die ich unter dem hieſigen Mittelſtande (nur die Künſte des Leſens und Schreibens abgerechnet) oft mehr als in Europa antreffe, bleiben mir dieſe kraſſen Vernachläßigungen aller Reinlichkeit und Bequemlichkeit immer räthſelhaft. Der Armuth kann man es durchaus nicht beimeſſen, denn, obgleich hier nur

Wenige reich an Geld ſind, weil die Betriebskapitale noch fehlen, ſo bemerkt man doch im Ganzen mehr Ueberfluß an Produkten, als man erwartet. Der Grieche verbirgt aber jede Wohlhabenheit, und vergräbt lieber ſein weniges Geld, oder ſetzt es in Pretioſen um, als daß er es zu einem etwas raffinirteren Lebensgenuß verwendete. Dies iſt freilich die natürliche Folge der bisherigen Unſicherheit des Eigenthums, und Gewohnheiten brauchen Jahrhunderte, ehe ſie ſich verlieren, wenn auch das Motiv, durch das ſie zuerſt entſtanden, längſt verſchwunden iſt.

Das Beſte in dem jetzigen Korinth iſt das Waſſer, und die ſchon im Alterthum berühmte Pyrene hat ihr Kryſtall ungetrübt bewahrt, ſeit des Pegaſus Huf ſie aus der Erde Adern ſchlug. Damals muß auch Akrokorinth eine formidable Feſte geweſen ſeyn; ſeit der neueren Kriegskunſt iſt ſie von geringerer Bedeutung geworden, weil ſie von den weſtlichen Bergen leicht beſtrichen werden kann. Auch würde ihre Inſtandſetzung große, noch lange hier unerſchwingliche Koſten und überdies eine ſehr ſtarke Garniſon verlangen, um ſie gegen eine regulaire Belagerungsarmee irgend vertheidigungsfähig zu machen.

Den 24ten Mai.

Um 10 Uhr machte ich mich nach Sykion auf den Weg. Die Straße führt durchgängig in der Plaine fort bis zum Aſopus, einem für Griechenland ziemlich bedeutenden Strom, der ſelbſt jetzt noch reichlich floß. Ueber ihn führt eine gegen 40 Fuß emporſteigende Steinbrücke, deren breite Geländermauern wir ganz mit ſchwarzen Ziegen garnirt fanden, die ſich dort behaglich ſonnten. Gleich darauf ſteigt man in einer Schlucht nach dem Dorfe Baſilika hinauf, das auf dem höchſt eigenthümlich geformten Hügel liegt, wo einſt das alte Sykion ſtand. In einem Dreieck, das über 1½ Stunden im Umfang mißt, und ſich bis gegen 500 Fuß erhebt, iſt dieſe Höhe rund umher ſchroff, und an manchen Stellen faſt ſenkrecht von den Fluthen oder einem Erdbeben abgeriſſen worden. An zwei Seiten wird ſie von weiten Ebenen, an den beiden andern von Schwindel erregenden Schluchten begrenzt, die den Charakter der größten Wildheit tragen. Von dem ſüdlichſten Punkte gegen das Gebürge zu iſt vor allem der Anblick hoch romantiſch. Hier ſieht man einen quer vorliegenden Bergrücken ſo gewaltſam durchbrochen, daß ſeine Felſenwand, an deren Fuß ſich der Fluß in der Tiefe noch durchdrängt, wörtlich wie mit der Art abgehauen erſcheint. Auf dem Plateau, von dem man dieſe Ausſicht hat, ſtand Sykions Akropolis, von der noch einige Ruinen zeugen. An der Senkung derſelben Höhe, nach der entgegengeſetzten Seite hin, befindet ſich das Theater, von dem ſich der ganze Halbkreis, einige Stufen und zwei ohne Cement gewölbte Vomitorien nebſt den Grundmauern der Scena erhalten haben. Wenn man auf dem obern Rande des Theaters ſteht, gruppiren ſich auf impoſante Weiſe der Parnaß, der Helikon und Kytheron, der Oneja mit dem ſchwarzen Kap, Akrokorinth und die Gipfel des Nordgebürges Morea's im Kreiſe rund umher. Nur Bäume mangeln überall dieſen maleriſchen Formen, dieſen ſchön gefärbten Bergen; wo ſich jedoch hie und da in den Thälern einige noch erhalten hatten, glänzten ſie im ſaftigſten Grün, zum Beweiſe, daß nicht die Natur ſie verſagt, ſondern nur der Mangel an Cultur und die Verheerungen des Krieges ſie ſo ſelten gemacht haben.

Dicht neben dem Theater ſieht man das Stadium, das, da der Hügel, in dem es eingelaſſen iſt, nicht ausreichte, durch einen Anbau verlängert wurde, den eine hohe polygoniſche Mauer ſchließt, welches dem Ganzen noch ein ſehr ſtattliches Anſehen gibt. Beide Ruinen ſind ohne Zweifel dieſelben, welche Pauſanias bereits als halb zerſtört beſchreibt. Die übrigen Trümmer von verſchiedenen Befeſtigungsmauern, einem weitläuftigten römiſchen Hauſe aus Backſteinen, und den ſchwachen Reſten einiger Tempel, wie der Agora, ſind nur noch von geringer Bedeutung. Früher führten von dem Berge zwei lange Mauern durch die Ebene bis an's Meer, und ſchloßen dort den ſpäter erbauten Haupttheil der Stadt ein, die, durch ihren Handel blühend, ſo nahe bei dem mächtigen Korinth, dennoch ihre Wichtigkeit zu behaupten wußte. Nach ihrer Eroberung durch Demetrius, Sohn des Antigonus, zerſtörte dieſer die Stadt am Meere, und verlegte ſie ganz auf die Höhe; doch ſchon zu Pauſanias und Strabo's Zeiten war auch dieſe in großem Verfall. Jetzt iſt nur noch der elende Häuſerhaufen an ihrer Stelle, wo wir bei dem Papa, in einer kleinen Stube mit durchſichtigem Dache, ein kurzes Unterkommen ſuchten. Man brachte mir dort verſchiedene Antiken zum Verkauf, die hier ſehr häufig gefunden werden, forderte aber ſo unverhältnißmäßig hohe Preiſe dafür, daß ich ihre Acquiſition aufgab, obgleich eine in Stein geſchnittene Diana, das genaue Ebenbild der bekannten Statue in Rom, mich ſehr tentirte. Bei der großen Armuth der hieſigen Bewohner war es mir nicht wenig auffallend, kleine Mädchen zu ſehen, deren rothe Mützen, wie ein Schuppenpanzer, über und über mit türkiſchen, griechiſchen und ſpaniſchen Münzen ſo reich beſetzt waren, daß ſie mehrere Pfund wogen, und wohl jede an 5—600 Franken werth ſeyn mochten. Man ſagte mir, dies ſey ihr Heirathsgut, das ſich bis zum Moment der Hochzeit fortwährend vermehre; eine ſehr bequeme Mode für die Freier, die dergeſtalt bei ihrer Werbung über den wichtigſten Punkt nie in Ungewißheit zu bleiben brauchen. Auch hier, wie im übrigen Lande, ſchien unter den gemeinen Griechen der kraſſeſte Aberglaube zu herrſchen. Unſer Führer ward durch ein Handzeichen, das mein Secretair im Scherze gegen ihn machte, auf's Aeußerſte decontenancirt, und bei dieſer Gelegenheit erzählte mir Herr Emil, daß während ſeines Militairdienſtes in Athen ein Grieche, der an einer Flechte litt, die er durch ein ähnliches Zeichen bekommen zu haben vermeinte, ihn, als einen Ketzer, inſtändig um die Gunſt bat, ihm in's Angeſicht zu ſpeien und das Wort „ςκόρδα“ (Knoblauch) dazu auszuſprechen, damit er von ſeinem Uebel befreit werde. Das Verlangen ward gewährt, der Zufall wollte, daß die Flechte wirklich kurz darauf verging, und lange noch blieb der Grieche innig dankbar für die ſo bereitwillig geleiſtete Hülfe. Die Papa's haben natürlich bei ſolchen Dispoſitionen des Volks großen Einfluß auf daſſelbe, doch ſind ſie nicht ſo beliebt, wie z. B. die Mönche in Spanien; und oft hört man die Bauern mit lebhaftem Mienenſpiel ſagen: „Unſere Religion iſt heilig, aber unſere Papa's ſind nur Schufte.“ Sie bleiben aber dennoch unentbehrlich als Ablaßverkäufer, den ſie denn auch für alle Sünden, ſelbſt Mord und Todtſchlag, ſtets willig gewähren, nur darf es kein Verbrechen gegen das Faſten oder die Religionsceremonien ſeyn, wo Verzeihung nur ſchwer erlangt wird. Die Geſchichte lehrt uns leider, daß bisher viele Religionen in ihrer Verkehrtheit die rationelle Entwickelung des Menſchengeſchlechts mehr verhindert als befördert haben, und für die Griechen iſt faſt mit Gewißheit vorauszuſehen, daß, wenn ihre Mönche und Feiertage nicht reformirt werden, ſie nie weder ihre Faulheit noch Immoralität los werden können.

Wir brauchten 8 Stunden zu dieſer Ausflucht, die das ſchönſte Wetter begünſtigte. — Bei meiner Rückkehr erhielt ich den Beſuch der Autoritäten und Archonten der Stadt, von denen mehrere geläufig franzöſiſch und italieniſch ſprachen, und ihr großes Bedauern ausdrückten, daß man nicht den Iſthmus zu Erbauung der Hauptſtadt des neuen Königreichs erwählt habe, worin ich ihnen vollkommen beiſtimmte, denn allerdings ſcheint dieſe Lage faſt alle möglichen Vortheile zu vereinen, und hinſichtlich der Fieber kann ſie wenigſtens nicht ſchlimmer als Athen befunden werden. Größere Cultur des Bodens würde aber auch dieſe bald vertreiben.

Den 25ten Mai.

Der heutige Tag ward den Ruinen des Iſthmus gewidmet, dem Poſidonium, in deſſen Nähe die iſthmiſchen Spiele gefeiert wurden, und den alten Befeſtigungsmauern, die eine zuſammenhängende, von vielen Thürmen flankirte Linie von Port Schoenus bis Lechäum gebildet zu haben ſcheinen. Von allem iſt nur wenig mehr übrig.

Auf dem halben Wege nach Heramilio, einem Dorf und Vorwerk, ſahen wir die Reſte eines römiſchen oder vielleicht byzantiniſchen Gebäudes in verſchiedenen artigen Deſſeins aus gebrannten Ziegeln aufgebaut, neben dem ſich früher ein weitläuftiges Souterrain in guter Erhaltung befand. Dem Beſitzer des Feldes hatte es aber erſt ſeit wenigen Tagen beliebt, dies Souterrain mit Steinen und Erde auszufüllen, worüber der mich begleitende Evarch, welcher dieſe Antiquität ſchon vorher ſehr gerühmt, nicht wenig betroffen ſchien. Unſern von hier exiſtiren auch noch die nicht unbedeutenden Ruinen eines großen in den Boden eingelaſſenen Amphitheaters, zu deſſen Stufen die natürlichen Felſen mit benutzt wurden. Leake erwähnt deſſelben nicht, eben ſo wenig Clarke, Dodwell, noch Chandler und Wheler. Nur Gell ſcheint es gekannt zu haben.

Mit vielem Vergnügen bemerkte ich auf dieſem Spazierritte die ſeit meinem letzten Hierſeyn endlich begonnene Fahrſtraße von Korinth über den Iſthmus nach Kalamáki, welche der Eparch mit einem ſehr geringen Zuſchuß der Regierung (3000 Drachmen[1] auf die deutſche Meile) mit dem Beitrag und ſehr guten Willen der Gemeinden, nebſt der Arbeit deutſcher Soldaten, die nach Accord bezahlt werden, unternommen und ſchon zur Hälfte vollendet hat. Dies zeigt die Grundloſigkeit der Einwürfe gegen Straßenbau, die ich oft in Athen mit anhören mußte, wo man behauptete, die Griechen wollten keine Straßen, ſetzten ſich dagegen, und benutzten ſie nicht, wenn man deren baute. Es gibt aber leider viele beamtete Deutſche in der Hauptſtadt, ſowohl im Civil als Militair, welche eine gar zu große Meinung von ſich ſelbſt, und eine viel zu wegwerfende von den Griechen an den Tag legen. Dennoch ſcheint mir wenigſtens die Geduld der Letztern in vieler Hinſicht bewunderungswürdig. Ich fand die Linien des neuen Weges überall ſehr verſtändig und ſogar anmuthig geführt, weit naturgemäßer als bei unſern landräthlichen Chauſſeen, deren Dirigenten zu ſehr an der fixen Idee der geraden Linie leiden; auch die Arbeit war ziemlich accurat gemacht, welches freilich hier wenig Schwierigkeiten findet, weil das Terrain faſt durchgängig aus mürbem Boden beſteht, der theils angebaut, theils mit Haide bewachſen iſt. Wir folgten eine geraume Zeit lang dieſer Straße, welche auf beiden Seiten häufig durch antike Steinbrüche eingefaßt wird, die allerlei barokke Formen zurückgelaſſen haben, ſo daß man oft verſucht wird, ſie für Reſte alter Gebäude zu halten. Wo Anbau vorhanden war, ſah man mitunter die ſchönſten Waizenfluren, mehr ein Reſultat der ungemeinen Fruchtbarkeit des Bodens als der darauf verwendeten Sorgfalt. Alles Land um Korinth gehört beinahe ausſchließlich der Regierung, die durch das ganze Reich einen ungeheuern Schatz an Grundeigenthum beſitzt, welches aber größtentheils noch brach liegt. Man hat früher ein höchſt

---

[1] Die Drachme beträgt etwas weniger als ein Frank.

Unterdeſſen werde ich Ihnen Ende dieſes Monats wahrſcheinlich ſelbſt in Berlin aufwarten, eine Reiſe, deren Motiv leider wieder Geſchäfte (und was können die bei uns Geplagten anders heißen als odiosa), keineswegs Zerſtreuung iſt. Vorher erwarte ich hier noch allerlei Gäſte, unter anderen verſprach mir auch Paul Ebers herzukommen. Wenn Sie ihn ſehen, bitte ich, ihm gütigſt ſagen zu wollen, daß ich ihn vom 18. bis 26. erwarte, den 27. früh reiſe ich nach Berlin.

Es iſt mir unbegreiflich, daß ich wegen Ihrer Schriften noch keine Antwort von Mad. Auſtin habe. Ich ſchrieb nun zum zweitenmal deshalb, das Packet ging durch die Geſandtſchaft, und muß liegen geblieben ſein.

Die diplomatiſche Operation gegen den Travellerklub hat ihr vollkommenes Reſultat gehabt, und Herr von Bülow auf ſeine offizielle Forderung eine genügende Erklärung vom Travellerklub extrahirt, die mir Herr von Ancillon zugeſchickt. Mad. Auſtin iſt aber dagegen, etwas deshalb zu publiziren, und einige ausgezeichnete Männer unter ihren Freunden, die ſich für mich intereſſiren, ebenfalls. Der Angriff, ſagen ſie, komme von einem Journal, das ein Gentleman nicht eingeſtehen könne geleſen zu haben, und man würde ſich daher durch eine Antwort in den Augen des Publikums geringer ſtellen, als durch ein würdiges und ernſtes Stillſchweigen. Ueberdem nehmen ſo viele Unbekannte meine Parthei, daß ich mir es komode machen kann. Die Hauptſache war immer die offizielle Erklärung des Klubs, und Bülow's Demarche ſelbſt, die ihn ſauer genug angekommen iſt. —

Mein langweiliges Gartenwerkchen iſt nun auch fertig polirt, und ich habe Hoffnung, es in England herausgeben zu können, was für die Kupfer (die Hauptſache darin) ſehr vortheilhaft ſein wird. Ehe es zum Druck befördert wird, bitte ich um die Erlaubniß, es Ihrem Urtheil unterwerfen zu dürfen. Da, wie geſagt, die Bilder die Hauptſache, und der Text nur Zugabe iſt, ſo habe ich jedenfalls nicht vie lächerliches, ſogenanntes Dotationsgeſetz gegeben, nach welchem als Belohnung für geleiſtete Militairdienſte den ſo qualificirten Individuen Land zu einem Taxationspreiſe abgetreten werden ſollte, den die Regierung beſtimmt, und wofür ſie jährlich: erſtens 10 Prozent Rückzahlung des Capitals, zweitens 8 Prozent Zinſen, drittens bis zur Feſtſtellung einer allgemeinen Grundſteuer noch 3 Prozent von Anfang an zahlen ſollten. Natürlich konnten ſich zu dieſen unvernünftigen Bedingungen keine Abnehmer des Geſchenkes finden.

Einige Zeit nach Publicirung dieſes Geſetzes, als das Gouvernement ſeine Unausführbarkeit einzuſehen anfing, aber ſich durch Aufhebung deſſelben doch kein offenbares Dementi geben wollte, ließ es eine explicirende Declaration deſſelben folgen, die mit den Worten anfing: „das unter dem und dem Dato emanirte Dotationsgeſetz iſt eigentlich kein Dotationsgeſetz, ſondern u. ſ. w.“ Dieſe ungeſchickte Verbeſſerung gab den ſarkaſtiſchen Griechen Gelegenheit zu folgendem Wortſpiel: im Griechiſchen wird Dotationsgeſetz überſetzt durch das Wort Prikodoteſis (προικοδότησις), was die Spötter umwandelten in Pikrodotiſis (bittere Gabe), Andere gar in Koprodotiſis (Mißgabe).

Auch das allgemeine Coloniſations-Geſetz iſt unausführbar, und die, welche Land zu bebauen wünſchen, ziehen jetzt vor, es gegen Erlegung der Hälfte des Ertrags in natura, welches auch hart genug iſt, aber wozu die Noth zwingt, zu bearbeiten. Dies iſt ein Gegenſtand, welcher der Regierung, wenn ſie zu billigeren Anſichten übergeht, und ein thätiger, verſtändiger Mann ſich der Sache annimmt, noch unberechenbare Quellen des Ertrags gewähren kann, deren Aufſchluß zugleich dem ganzen Lande zum größten Vortheil gereichen müßte.[1]

Unſere Cavalcade, die der gute Weg begünſtigte, hätte ihre lächerliche Seite gehabt, wenn ich noch lachen könnte! Sowohl der Eparch als mein Secretair ſind keine Centauren, und jedesmal, wenn ich mein Pferd in Gallop ſetzte, ſah ich meine Begleiter, die eben ſo gut als ich ſelbſt beritten waren, in geſtreckter Carriere bei mir vorbeifliegen, und ganz wider ihren Willen in den Kornfeldern rechts und links das Weite ſuchen. Auch kehrte der gemäſtete Türke des Eparchen, der als Schwarzbrauner ausgerückt war, in der Farbe eines weißgeborenen Schimmels wieder heim.

---

[1] Man hat ſeitdem die ſchreiendſten Mißverhältniſſe dieſes Geſetzes abgeändert und ſehr gemildert, dennoch bleiben die Bedingungen zu hart, und nur da, wo das Gouvernement durch die Taxationen betrogen wird, welches ſchon häufig geſchieht, kann der Coloniſt beſtehen, — eine kurzſichtige Politik!

Nachdem wir den Tempel des Neptun, Stadium, Theater u. ſ. w., von denen, wie geſagt, nur zweifelhafte Grundmauern und einige Steinhaufen heute noch zeugen, pflichtſchuldigſt beſucht hatten, durchritten wir eine ſtundenlange Blöße, um zu einer Mühle zu gelangen, bei welcher man erſt geſtern einen weitläufigen Begräbnißplatz aufgefunden hatte. Die von unſeren Pferden zerſtampften Kräuter, als Salbei, Rosmarin, Thymian, Pfeffermünz u. ſ. w. verbreiteten einen ſo ſtarken Geruch, daß man Kopfweh davon bekam, und mir der im Anfang angenehme Duft zuletzt faſt unerträglich ward. Als wir auf der Stelle, die wir ſuchten, angekommen waren, fanden wir ſchon ſechs bis ſieben Gräber aufgedeckt und eröffnet. Es waren zierliche Truhen, von glattem, weißem Stein zuſammengefügt, und mit einer gleichen Platte bedeckt. Inwendig fanden ſich viele Vaſen und andere kleine Gefäſſe, in bunten Deſſeins mit Thieren, Blumen und Arabesken bemalt, von einer gebrannten Maſſe, die im Bruch eine grünliche Farbe hatte. Mehrere dieſer Geſchirre befanden ſich ſchon in zerbrochenem Zuſtande mit der Aſche und dem Sand im Grabe gemiſcht, andere waren dagegen vollkommen erhalten.

Dem Geſetze nach müſſen alle dergleichen Gegenſtände jetzt ſogleich von den Landleuten der Behörde angezeigt, und dem Gouvernement abgeliefert werden; allein Geſetze haben, nebſt allen ihren übrigen guten und ſchlechten Eigenſchaften, auch die, ſtets nur halb befolgt zu werden, — und ſo fand ich ſpäter Gelegenheit, mir einige der hübſcheſten Exemplare, ich geſtehe es, gewiſſermaßen per nefas, wiewohl für mein gutes Geld, zuzueignen.

Wir richteten unſern Weg nun nach den pittoresken, modernen Ruinen des einſt ſehr prachtvollen Palaſtes Nurid Bey's, welcher faſt ein Drittheil des cultivirten Landes im Peloponnes ſein Eigenthum nannte, bis er mit ſeiner ganzen Familie ein Opfer der Revolution ward, und ſein früheres Glück ſogar mit dem Leben büßen mußte. In den Gärten dicht unter den weitläuftigen, noch unaufgeräumten Trümmern des Schloſſes befindet ſich die Quelle der Venus, eine von allerlei aquatiſchen Pflanzen überzogene hohe Grotte, von deren Decke unaufhörlich Waſſer niedertropft, während durch die Felſenwand ſelbſt eine reiche Quelle auf den Boden herabſtrömt, und in einem Bette wilder Blumen weiter fließt. Der türkiſche Beſitzer hatte dieſe günſtigen Umſtände zur Bildung einer ſehr artigen Gartenanlage benutzt. Ein weiter Balkon mit bunten Kiosks an beiden Seiten zog ſich vor der Grotte hin, wo Nurid Bey, unter dem Dufte der Orangen, und in der Kühle der tröpfelnden Waſſer, dem Genuß des dolce far niente oblag, und ſich über die Thalſchlucht hin der herrlichen Ausſicht auf den Golf erfreute, welche ihm die wohlgewählte Lage ſeiner Reſidenz darbot. Noch iſt die Steintreppe vorhanden, welche im Zickzack von Nurid's Wohnung nach der Quelle herabführt; ein darüber hervorragender Thurm enthielt die ſchönen Bewohnerinnen ſeines Harems, an deren Stelle ſich heute in den ſchwarzen Fenſterhöhlen nur ein Paar große Eidechſen ſonnten. Auch des reichen Nótara's Haus, der des Bey's Factotum war, und in deſſen Hofe ſich der ſchöne antike Brunnen befand, dem Oberſt Leake einen langen Artikel gewidmet hat, liegt jetzt in Schutt und das Monument iſt verſchwunden.[1]

Nauplia, den 27ten Mai 1836.

Am andern Morgen, wo ich nach Nauplia aufzubrechen beabſichtigte, hielten uns, wie gewöhnlich, die nie endenden Streitigkeiten mit den Maulthiertreibern mehrere Stunden über die feſtgeſetzte Zeit auf. Dies iſt eine unerträgliche Race Menſchen in Griechenland. Man mag noch ſo viele Thiere nehmen, und die Ladung noch ſo unbedeutend einrichten, immer wollen ſie etwas davon abwerfen, und auch zum ſchon accordirten Preiſe noch etwas hinzu erzwingen. Oft kann man mit ihnen, wie mit den Neapolitanern, nur durch Thätlichkeiten zum Ende kommen. Zwei Maulthiere in Afrika trugen jederzeit ſo viel für mich, als hier vier, und waren auch von beſſerer Qualität, aber dennoch ihr Preis dreimal geringer. Als zuletzt mit vieler Mühe Janni, als Eskorte des Gepäcks, mit dieſem die Straße nach Nauplia eingeſchlagen hatte, ſetzte auch ich mich mit Emil und Ackermann zu Pferde, um Neméa, welches anderthalb Stunden rechts vom Wege abliegt, noch vorher zu beſehen.

---

[1] Wenn ich von neueren Reiſebeſchreibern nur meiſtens Leake anführe, ſo kommt dies daher, weil er mir von allen der zuverläſſigſte Führer im Peloponnes zu ſeyn ſcheint. Gar viele ſeiner Collegen ſind Irrführer.

Sobald man die korinthiſche Plaine verlaſſen hat, bietet die Straße, durch ziemlich kahle Sandhügel hinführend, bis zu der Gegend, wo das alte Kleonä ſtand, nur wenig Intereſſe dar. Hier iſt ein Gendarmerie-Piquet ſtationirt, wovon Einer, in zerriſſenen Strümpfen und Pantoffeln, ohne Waffen noch Halsbinde, in ſeiner Schlafjacke heraus kam, und ſehr jammerte, als ich ihm bedeutete, er müſſe mit uns reiten, um mir den Weg nach Neméa zu zeigen. Auf ſeine Bitte geſtattete ich ihm jedoch, ſich durch einen Bauern vertreten zu laſſen, dem nun eine lange Flinte auf die Schulter gelegt wurde, worauf er, den Hirtenſtab in der andern Hand, vor uns her trottirte. Die Mündung der unglücklichen Flinte blieb dabei faſt immer direct auf Einen aus unſerer Geſellſchaft gerichtet, und ungeachtet aller Ermahnungen fiel ſie, nach kurzer Erhebung, immer wieder in die wagerechte Lage auf ſeine Schulter zurück. Was jedoch die Gefahr ſehr verminderte, auf dieſe Weiſe von unſerer Eskorte todtgeſchoſſen zu werden, war die begründete Vermuthung, daß ſelbſt bei dem beſten Willen die fünf Ellen lange, verroſtete Waffe nie los gegangen ſeyn würde. Wir kamen bald in eine rauhe Felſengegend, wo ſich mehrere Höhlen zeigten, von denen man eine für die Wohnung des nemeiſchen Löwen ausgibt, obgleich Diodorus und Pauſanias dieſe an die andere Seite des Tretus verlegen, was denn den Alterthumsforſchern die beſte Gelegenheit gibt, ſich um die Fabel der Fabel nach Belieben zu ſtreiten. Nach einem ſchönen Ueberblick der ganzen Bergkette von Artemiſium wandten wir uns jähling rechts, wo von einer türkiſchen Fontaine aus das enge, von kahlen Hügeln melancholiſch umſchloſſene Thal von Neméa zuerſt ſichtbar wird. Mitten im Kornfelde gewahrten wir den weiten Trümmerhaufen und die ſeit Chandlers Zeit noch immer aufrecht darin ſtehenden drei ſchlanken Säulen des Jupitertempels. Wir ritten nach griechiſcher Mode quer durch die ſchwankenden Halme eines Kornfeldes, darauf zu, und richteten, nachdem wir abgeſtiegen waren, und Alles hinlänglich beſichtigt hatten, auf einem der umherliegenden runden Marmorblöcke, im wohlthuenden Schatten der Säulen, unſer von Korinth mitgenommenes Frühſtück an. Zwei Hirten, nachläßig über einen Mauerreſt gelehnt, waren während deſſelben unſere aufmerkſamen Zuſchauer, und nach ſeiner Beendigung ſehr dankbare Abnehmer des Uebriggebliebenen.

So wie die Säulen des Apollotempels in Korinth die kürzeſten Exemplare älteſter doriſcher Baukunſt ſind, ſo zeigen die hieſigen, obwohl faſt aus gleicher Epoche, das entgegengeſetzte Extrem der Schlankheit. Ihre Höhe beträgt den ſechsfachen Durchmeſſer, die der Säulen in Korinth nur den vierfachen. Es iſt immer eigenthümlich, wie Leake mit Recht bemerkt, daß dieſe beiden äußerſten Extreme doriſchen Styls, im ganzen Bereiche Griechenlands, ſo nahe an einander gerathen ſind. Bekanntlich war Neméa — bei welchem Spiele von gleicher Heiligkeit, wie bei Olympia, Delphi und auf dem Isthmus gefeiert wurden, was ſo viel zu Erhaltung des Nationalſinnes bei dem griechiſchen Volke beitrug, — keine eigentliche Stadt, ſondern nur ein heiliger Hain mit Tempeln, Theater, Stadium u. ſ. w. Von dem letzteren findet man nur noch geringe Spuren an der türkiſchen Fontaine. Ein anderer Steinhaufen iſt der Ueberreſt einer aus antiken Fragmenten erbauten Kirche, von der Chandler ſagt, daß ſie durch einen in ihrer Mitte aufgewachſenen, uralten Birnbaum ganz beſchattet werde, welches Leake beſtätigt. Der Baum ſteht noch, iſt aber ein Feigenbaum, deſſen Wurzeln das ganze Gebäude wie ein Netz durchzogen haben. Ich hoffe, daß dieſe wichtige Berichtigung den gelehrten Leſer ganz mit mir ausſöhnen wird, wenn er im Uebrigen ſo vieles gleich Wichtige übergangen findet, und ſelbſt mit Citationen vielleicht noch zu ſparſam erfreut wird. Um indeß nicht gar zu ungelehrt zu erſcheinen, will ich wenigſtens noch anführen, daß die nemeiſchen Spiele füneraire waren, bei denen die Richter in ſchwarzen Gewändern erſchienen, und die Belohnung der Sieger nur in einer Krone von — Peterſilie beſtand, die am Fuße der Adraſtejiſchen Quelle wuchs. Die Peterſilie wächſt nicht mehr hier, aber das füneraire Anſehen des Ganzen kann nicht ausdrucksvoller gewünſcht werden.

Von Neméa nahm ich denſelben Weg, wie einſt Pauſanias, nach den Schluchten des Tretus. Dieſer Paß iſt in der neuern Revolutionsgeſchichte durch Dramali's Niederlage berühmt geworden, der hier von den Griechen unter dem Oberbefehl Kolokotroni's (der aber nicht perſönlich gegenwärtig war), Koliopulos und Nikitas überfallen, den größten Theil ſeiner Armee, Munition, Artillerie und Bagage verlor, und Nikitas den Namen des Türkenfreſſers (Turgophagos) verſchaffte. Augenzeugen haben mir erzählt, daß die Türken, als ſie das Verzweifelte ihrer Lage einſahen, und das Indieluftſprengen einiger Pulverwagen in ihrem Rücken die Verwirrung noch vermehrt hatte, ſich wie Schafe, größtentheils ohne alle Gegenwehr, und nur Gebete murmelnd, niedermachen ließen. Es liegt in dem ſonderbaren Charakter dieſes Volkes und ihrem Prädeſtinations-Dogma, ſobald ſie ſich einmal verloren glauben, ſich keine unnütze Mühe mehr geben zu wollen, und lieber betend als fechtend zu ſterben — eine Anſicht, die am Ende ſo gut wie jede andere iſt.

Die Sonne war ſchon bedeutend vom Zenith herabgeſunken, als die kornreiche Argolide, mit Argos dabei zu befürchten, und da es mehr die Gähn- als Lachmuskeln in Bewegung ſetzt, ſo darf ich mir ſchmeicheln, daß die Leute nach ſeiner Erſcheinung ſagen werden: Jetzt ſieht man doch, daß die „Briefe eines Verſtorbenen“ von einem Anderen geſchrieben ſein müſſen — ſo daß mein ſchon halb todtes Incognito wieder neu aufleben kann.

Daß Heine über den St.-Simonismus ſchreiben will, freut mich ungemein. Börne, deſſen geſammelte Schriften ich jetzt mit ungemeinem Vergnügen und großer Sympathie leſe, ſollte auch mit in die Schranken treten. Es fehlt nur an gewichtigen Autoritäten, ohne welche wir guten philiſtermäßigen Deutſchen an nichts glauben.

Ein Theil dieſer Lehre, nämlich der, welcher die Vergangenheit analyſirt, und ein neues ſtrahlendes Licht auf ſie wirft, iſt eben ſo erhaben als unwiderleglich, der andere, der ſich mit der Zukunft beſchäftigt, nämlich wie es werden ſoll, iſt noch ſchwach und im Chaos. Groß in der Weltgeſchichte wird der Herrſcher einſt daſtehen, welcher der Konſtantin dieſes neuen Glaubens und Seins wird, aber — wir werden's nicht erleben, wenigſtens nicht in unſerer jetzigen Form, von der ich mit Ihnen ſage, wie von unſerer ganzen Zeit, daß wahrlich nicht viel daran verloren ſein wird, wenn ſie dahin iſt.

Dem guten Brisbane meinen Gruß und Dank. Ich habe, ich muß es geſtehen, ſeiner Freigebigkeit einige Gewalt angethan, und nach Koreff's Prinzip ihm kein einziges der geleſenen Bücher zurückgegeben.

Aber ich ſchwatze unverantwortlich! Adieu und alles Schönſte an Frau von Varnhagen.

Ganz der Ihrige

H. Pückler.

und ſeinem Schloß in der Mitte, öſtlich der Palamides mit Nauplia, und des Meeres weiter Spiegel dahinter, ſich vor uns ausbreiteten. Bald darauf erblickten wir links an den rauhen Bergen die kyklopiſchen Mauern der Feſte Agamemnons. Da, wo die letzten Hügel in die Ebene auslaufen, liegt ein Dorf, hier nahmen wir einen Führer, damit er uns, mit Reiſigbündeln verſehen, nach dem Schatzhauſe des Atreus zu geleite, was von den Einwohnern die Gruft Agamemnon's genannt wird, für welche Meinung Dodwell und beſonders Clarke, wie mir ſcheint, auch ſiegende Gründe angeben. Wir mußten noch ziemlich lange und ſteil hinanſteigen, ehe wir dies Monument erreichten, nach meinem Gefühl, wenn es ein Grabmal iſt, woran ich nicht zweifle, das imponirendſte, welches ich je geſehen. In einer rauhen, kahlen Felſengegend, deren Spitzen über tiefe Abgründe hinabſtreben, ſteht man plötzlich vor einem koloſſalen Thore, das in einen dieſer Hügel hineinführt. In dem vertieften Weg vor demſelben, der 20 Fuß breit iſt, wird das Erdreich durch zwei hohe Mauern gehalten, deren rieſige Steinblöcke nun ſchon über 3000 Jahre den Umwälzungen der Zeit widerſtanden haben; von den grünen Baſaltſäulen am Thore aber, welche in ihrem Styl der Architektur von Perſepolis geglichen haben ſollen, iſt nichts mehr vorhanden. Man tritt jetzt in einen geräumigen Gang von reichlich 20 Fuß Länge, nicht viel minderer Höhe und einer Breite von 12 Fuß, deſſen Decke aus einer enormen Steinmaſſe beſteht, welche die Länge und Breite des Ganges noch um einige Fuß überragt. Die angezündeten Reiſer erleuchteten ſchon hell mit ihren rothen Flammen den trichterförmigen Dom des Hauptgemachs, welches ungefähr 50 Fuß Diameter an ſeiner Baſis und eine gleiche Höhe hat. Es iſt aus 40 Reihen horizontal über einander liegender Steinblöcke, die ſchräg hineinſteigen, und oben in eine Spitze, gleich einem Zelte, auslaufen, conſtruirt, ohne eine weitere Oeffnung zu haben, als ein dreieckiges Fenſter über dem Thore. Rechts führt eine niedrige Thüre, aus drei Steinen geformt, in ein anderes bedeutend kleineres und rund gewölbtes viereckiges Felſengemach, das mit einer Art Stuck überzogen zu ſeyn ſcheint; in der Mitte ragt ein roher Steinblock aus der Erde, unter dem die Sage die Reſte des Atriden ruhen läßt. Die Bauart des größeren Gemachs iſt ganz dieſelbe, welche Weinbrenner in ſeinem architektoniſchen Werk als die erſte und naturgemäßeſte aufſtellt, auf welche die Menſchen nach den Höhlenwohnungen fielen, und deren Form allerdings allen fremden Einflüſſen und jedem äußern

Druck am dauerndſten widerſteht. Ueberdies iſt der Bau wie ein Tumulus mit Erde bedeckt, und Einige glauben, daß früher auch der Eingang es war, und man dieſen erſt ſpäter ausgegraben habe; eine Anſicht, der ich nicht beiſtimme, denn wozu hätte dann das Fenſter über dem Thore gedient, das offenbar mit dem Uebrigen aus einer und derſelben Zeit iſt? Man ſieht im Innern noch einige Fragmente von metallenen Nägeln mitten in den Steinen der Mauer, welche der Vermuthung Raum gegeben haben, daß früher das Innere durchaus mit Metallplatten bekleidet war, wie denn überhaupt eine große Vollendung und Pracht der Arbeit bei dem Ganzen noch immer ſichtbar iſt.

Auf dem halben Wege von hier nach der Akropolis, oder Burg Agamemnons, bemerkt man noch Ueberreſte eines andern Gebäudes derſelben Art, das gewaltſam zerſtört wurde. Die Einwohner nennen es Agamemnon's Bad. Höchſt merkwürdig iſt der Eingang der Feſte durch das ſogenannte Löwenthor, zu dem ein von zwei kyklopiſchen Mauern eingefaßter 30 Fuß langer und 20 Fuß breiter Raum führt. Das Thor iſt in ägyptiſcher Weiſe, oben bedeutend ſchmaler als nach unten, und die Hälfte deſſelben verſchüttet. Es wird von einem großen dreieckigen

Stein, aus demſelben ſchon erwähnten grünlichen Baſalt, gekrönt, auf dem ſich ein ſehr flaches Basrelief befindet, das in der Mitte eine verzierte Säule darſtellt, an welcher zwei Löwen, wie Wappenhalter, ſich aufbäumen. Leider fehlt der obere Theil des Steins, welcher die Köpfe der Löwen und wahrſcheinlich irgend einen auf der Säule ſtehenden Gegenſtand enthielt, der vielleicht größeres Licht über die Bedeutung des Ganzen verbreitet haben würde. Wer übrigens die beſchriebenen Gegenſtände ſelbſt geſehen, kann an dem außerordentlich hohen Alter derſelben unmöglich zweifeln. Sie tragen in Allem zu deutlich dieſen Stempel, und zeichnen ſich zu auffallend und fremdartig von allen andern helleniſchen Alterthümern in Griechenland aus. Ich erklomm mit einiger Mühe die herabgefallenen Mauern, zuerſt bis zur Area, dem Gerichts- und Marktplatz vor den Propyläen, wohin Sophokles die erſte Scene ſeiner Elektra verlegt, und endlich bis zum oberſten Plateau, wo ſich drei noch ganz gut erhaltene Ciſternen oder Kornkammern befinden, und umging dann die ſehr deutlich zu verfolgenden Wälle der Citadelle, deren ganze Ausdehnung circa 12—1500 Fuß betragen mag. An der entgegengeſetzten Seite fand ich noch ein anderes wohlerhaltenes kleineres Thor in einer der Mauern, von großen Blöcken zuſammengefügt, wo auch die Spuren einer Treppe noch ſichtbar ſind, die mich nach dem Bette des jetzt leeren Bergbachs hinabführte. Indem ich hier von außen nach meinen Pferden am Löwenthore wieder zurückkehrte, gewann ich zugleich eine neue, beſonders pittoreske Anſicht der Feſte und ihrer gigantiſchen Mauern von der Oſt- und Nordſeite. Von der Stadt ſelbſt und ihren „Himmels-Mauern", wie ſie Homer nennt, iſt faſt nichts mehr übrig, und von der perſeiſchen Quelle ebenfalls keine Spur mehr aufzufinden. Seltſam aber iſt es, daß Strabo auch die eben beſchriebenen Ruinen nicht gekannt zu haben ſcheint, denn er erklärt: von ganz Mykenae ſey nichts mehr vorhanden.

Der noch zwei gute Stunden betragende Weg von hier nach Nauplia führt fortwährend durch wohlangebaute Felder, und, nachdem man die neue, ſich in ſehr ſchlechtem Zuſtande befindende, Kunſtſtraße von Argos erreicht hat, bei einer Muſterwirthſchaft vorbei, welche das Gouvernement hier angelegt und der Obhut des als Schriftſteller über Braſilien bekannten Hauptmanns Weech anvertraut hat. Die genaue Beſichtigung Mykenae's hatte mich ſo ſehr verſpätet, daß ich kaum noch vor Thorſchluß, um 8 Uhr, in der Stadt ankam; denn nach dem beliebten Militairſpiel unſerer Zeit wird auch Nauplia mitten im

Frieden ſo behandelt, als befinde ſich das ganze Land in Empörung, oder eine türkiſche Armee in der Nähe. Natürlich muß der Verkehr unter der unnützen Strenge dieſer Maßregel (früher wurden die Thore ſogar um 6 Uhr geſchloſſen) außerordentlich leiden, und ich ſelbſt fühlte die Folgen ſehr empfindlich, indem ich aus dieſem Grunde in dem großen Hôtel, wo jetzt ſelten Fremde einkehren, und die Wirthe daher keine Vorräthe halten, nichts mehr zu eſſen bekommen konnte.

Nauplia hat den griechiſchen Anſtrich ſchon faſt ganz verloren, und gleicht mit den vielen Soldaten nach deutſchem Schnitt und in den Farben Baierns ganz einer Garniſonſtadt dieſes Landes. Es iſt überdies der Hauptwaffenplatz des Königreichs mit einem großen Arſenal, hat gute macadamiſirte Straßen, eine ſchöne Bai, einen Kranz blauer Berge rund um die fruchtbare Ebene, und dicht über ſich den romantiſchen Palamid, die ſtolzeſte Feſtung der großartigen Venetianer, die Nauplia zu ihrer Hauptſtadt in der Morea erwählt hatten. An der Meerſeite ſieht man die zweite niedere Feſtung Itz-Kalé, und im Hafen das vom Waſſer umſchloſſene kleine Felſenfort Burdzi, auf dem, wie auf der Höhe des Palamid, die griechiſche Flagge weht. Hinſichtlich des Mangels aller bei uns in Städten einiger Bedeutung zu findenden Dinge, wie der Theuerkeit aller Bedürfniſſe, wenigſtens für den Fremden, ſteht Nauplia mit Athen ungefähr auf gleicher Stufe. Ich mußte im hotel d'Europe für zwei Herren- und zwei Dienerſtuben täglich 28 Franken und für den ſehr frugalen Mittagstiſch 6 Franken à Perſon, ohne Wein, bezahlen.

Da ich im Lauf des zweiten Tages meines hieſigen Aufenthalts (heute alſo) viele Briefe zu ſchreiben und einige Viſiten zu machen hatte, ſo blieb mir gegen Abend nur noch eben Zeit übrig, die Kirche zu beſuchen, an deren Pforte Capo d' Iſtria ſeinen Tod fand. Einige Stellen in der Mauer zeigen noch die Spuren der Kugeln, welche die Soldaten der Eskorte auf die Mörder abſchoßen. Der Papa, welcher Augenzeuge des ganzen Vorgangs war, beſtätigte mir in Allem die dem Leſer früher ſchon mitgetheilten Details.

Als ich nach Hauſe kam, fand ich einen Griechen vor, der mir, in zwei großen ledernen Säcken aufbewahrt, geſchnittene Steine, über 100,000 Drachmen an Werth, nebſt noch vielen Medaillen und andern Curioſitäten vorlegte. Es gab einzelne Antiken darunter, für die er 2000 Drachmen forderte, unter andern einen angeblichen Siegelring Konſtantins des Großen! Ein koſtbarer Säbel des letzten griechiſchen Kaiſers ward durch eine Inſchrift in erhabenen goldenen Lettern beglaubigt; die angeprieſene Güte der Klinge bewährte ſich aber ſo wenig gegen meinen perſiſchen Säbel, daß ſie bei der angeſtellten Probe eine tiefe Scharte davon trug. Ich kaufte daher nur, um den Griechen zu tröſten, einige Steine.

Unter den Bekanntſchaften, die ich im Lauf des Tages machte, muß ich des Commandanten der Stadt und jetzt, in Abweſenheit des Generals Gordon, proviſoriſchen General-Commandanten des Peloponneſes, des Oberſtlieutenants Steuerz, erwähnen, eines Kriegers von ächtem deutſchen Schrot und Korn, der ſich durch ſeine Thaten vielfach ausgezeichnet hat, und damit das liebenswürdigſte und verbindlichſte Weſen vereint, was ihm eine allgemeine und wohlverdiente Popularität hier verſchafft hat. Ein eben ſo treues Bild alles Lieblichen in deutſcher Nationalität iſt ſeine Tochter, Madame Karpuny, deren holde, ſeelenvolle Schönheit den Vergleich mit keiner Griechin zu fürchten hat. Auch der Platzmajor, Herr Touret, ein franzöſiſcher Soldat aus der Zeit Napoleons und einer der älteſten Philhellenen, erzeigte mir viele Artigkeiten mit aller graziöſen Lebhaftigkeit ſeiner Nation. Die Franzoſen werden hauptſächlich dadurch ſo liebenswürdig, daß ſie ihren Verſtand immer in ſeinem ganzen Umfang disponibel zum Gebrauche parat finden, während Wir ihn im Koffer mit uns führen, und ihn dort immer erſt ſtückweiſe zum Gebrauch hervorſuchen müſſen. Gar oft drängte ſich mir dieſe Bemerkung auf, und wenn ich ſie ſchon einmal anderwärts geäußert haben ſollte, ſo bitte ich mir die Wiederholung um ihrer Wahrheit willen zu verzeihen.

Beim baieriſchen Conſul, Herrn Strong, traf ich einen angenehmen Cirkel hübſcher und gebildeter Frauen an, und im jungen Grafen Bothmer fand ich den Sohn einer geſchätzten Freundin aus älterer Zeit, ein erfreuliches Andenken, das dem Gemüthlichen immer wohl thut.

Den 21ſten Mai.

Meine Lebensart iſt auf dieſer Reiſe ſo verſchieden von der bisherigen geworden, daß ich unter andern jetzt gerade zehn Stunden früher, als es ſehr häufig in Athen geſchah, aufſtehe, d. h. ſtatt um 3 Uhr Nachmittags um 5 Uhr früh, und hier wirkte meine Gemüthsſtimmung, die traurig genug iſt, um mir den Schlaf ganz zu rauben, wenigſtens günſtig zu einer Art Revolution in meinen Gewohnheiten, die allerdings einem Reiſenden mehrere Vortheile gewährt.

Um halb ſechs Uhr konnte ich daher auch heute ſchon die auf dem Platanenplatz (dem nichts fehlt als die Platanen) vor meinem Hauſe aufmarſchirte Artillerie beobachten, welche, aus zwei Feldbatterien und einer Bergbatterie beſtehend, im Begriff war, zum Manöver auszurücken, aber eine Stunde lang auf die, ich weiß nicht aus welchem Grunde, verzögerte Munition warten mußte. Beſonders um die von Mauleſeln getragene Bergbatterie manövriren zu ſehen, folgte ich etwas ſpäter dem Zuge, und holte ihn ein, als er eben die erſte Poſition unfern des Kugelfangs genommen hatte. Der Oberſtlieutenant Hütz, welcher commandirte, iſt in Baiern nur Premierlieutenant, und muß, wenn er den hieſigen proviſoriſchen Dienſt verläßt, in dieſen Grad zu Hauſe wieder eintreten, — ein ſeltſames, aber allgemein hier ſtattfindendes Verhältniß, das für die Griechen und Philhellenen nicht ſchmeichelhaft iſt, und auch für die Baiern zuletzt eben nicht angenehm endet. Selbſt der Kriegsminiſter, Generalmajor von Schmaltz, iſt zu Hauſe nur Oberſtlieutenant, und als der ehemalige Commandant der Hauptſtadt, Oberſt Lüder, Griechenland während meiner Anweſenheit daſelbſt verließ, äußerte Jemand im Scherz, er ginge nur, ſeine Hauptmannsſtelle im Vaterlande wieder einzunehmen, aus Beſorgniß, hier General zu werden. Uebrigens ſind dieſe Offiziere in pekuniairer Hinſicht ſehr favoriſirt. Sie beziehen in Griechenland

94.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 13. Auguſt 1832.

Ew. Durchlaucht muß ich endlich wieder einmal anreden, das Verſtummene befeſtigt ſich ohnehin ſo leicht, und Gottlob ich habe jetzt wieder neuen Athem! Vor kurzem noch fehlte er mir, ich dachte zu erſticken zwiſchen all den Bedrängniſſen, die mich beſtürmten. Meine theure Rahel wurde zu Anfange des vorigen Monats kränker, als gewöhnlich, dann eine Nacht ſo krank, daß die ſchleunigſte Hülfe durch einen Aderlaß nöthig wurde. Dieſe Gefahr war kaum beſeitigt, ſo ſtellten ſich andere beſorgliche Zufälle ein, und ganz unerwartet bildete ſich am Rückgrat ein Karbunkel, der eine langwierige und immer ſehr bedenkliche Kur erforderte. Acht Tage faſt gingen unter ſo düſtern Ausſichten hin, daß ich keine Hoffnung mehr ſah, eine viel längere Zeit ließ einige Hoffnung mit vieler Angſt und Zweifel gemiſcht. Endlich, gleich dem Uebel, erſchien unerwartet auch die Heilung! Zum Erſtaunen erhielten ſich die Kräfte, und mehrten ſich ſogar, die unter ſo vieler Kränklichkeit in der Tiefe liegende gute und ſtarke Natur zeigte ihre Macht, die beſte Heilung ging ungeſtört und beſchleunigt vor ſich, und wird in dieſen Tagen vollendet ſein. Wir fahren ſchon täglich wieder aus, und auch der allgemeine Zuſtand läßt ſich um vieles beſſer an. Ein ſo freudiger, ja wundervoller Ausgang aus der dringendſten Gefahr ſollte jedoch nicht ohne neue Verdüſterung bleiben. Ludwig Robert war inzwiſchen zu Baden durch ein Nervenfieber hingerafft worden; und der armen Rahel mußte, nach langem Verſchweigen, doch endlich der Verluſt des geliebten Bruders verkündet werden. Das war ein harter Sturm, und ehe noch die aufgeregten Wogen ſich wieder geſtillt haben, droht abermals eine Wolke, die Nachricht, daß auch die junge Wittwe Friederike Robert in Baden gefährlich erkrankt ſei, eine weit höhere Gage, und wenn ihre, nur auf zwei Jahre feſtgeſetzte Capitulation abgelaufen iſt, erhalten ſie, außer freier Rückreiſe, 6 Monat griechiſchen Sold nach ihrem hier eingenommenen Rang, und außerdem beginnt mit dem Tage ihrer Rückreiſe auch von Neuem die baieriſche Gage nach ihrem dortigen Rang. Einige, die bloß temporair nach Griechenland commandirt waren, bekamen hier ſogar mit ſehr erhöhter Charge die Feldetatsgage dieſes Grades, und bei ihrer Abreiſe dieſelben erwähnten Vergünſtigungen. Auf dieſe Weiſe war es gar vielen Offizieren möglich, in kurzer Zeit ihre baieriſchen Schulden abzuzahlen, und, befreit von Sorgen, auf griechiſche Koſten, das liebe Vaterland wieder zu ſehen.

Unſer griechiſcher Oberſtlieutenant und baieriſcher Premierlieutenant alſo, der dieſe doppelte Würde mit ungewöhnlicher Grandezza repräſentirte, ſchien ein ſehr leidenſchaftlicher Militair zu ſeyn, und war fortwährend ſo beſchäftigt, daß ihm nur wenige Worte abgewonnen werden konnten. Er hatte auch einige Urſache dazu, denn Vieles ging nicht nach Wunſch. Die Bedienung der Geſchütze durch die griechiſchen Artilleriſten, bei denen jetzt das baieriſche Exercir-Reglement das früher eingeführt geweſene franzöſiſche erſetzt hat, war auffallend langſam und oft ſehr ungeſchickt. Dazu kam noch der lächerliche Umſtand, daß einige Cartouchen ſtatt des Schießpulvers durch ein Verſehen mit Feuerwerkſatz gefüllt waren, und daher mehrere Kanonen sotto voce buntfarbige Flammen zum Entſetzen des Commandirenden ausſpieen.

Das Manöver, über deſſen genauere Dispoſition der Herr Oberſtlieutenant ſich nicht näher gegen mich auszulaſſen würdigte, wurde bis zum Dorfe Meliſſa, anderthalb Stunden von Nauplia, fortgeſetzt, wobei auch die Bergbatterie, wie ich der Wahrheit zu Ehren bekennen muß, ſich nicht ſehr auszeichnete. Ich weiß nicht, woher es kam, und ob es vielleicht in der Abſicht geſchah, die Mauleſel einzuüben, aber zu jeder Aufſtellung ſuchte ſie ſich ſtets, ohne alle Noth, die weiteſten und beſchwerlichſten Wege aus. Dabei waren die Thiere ſo ſchlecht bepackt, daß unter andern dem einen, wirklich beklagenswertheſten unter ihnen, das Kanon mit halbumgewandtem Tragſattel fortwährend wie ein Fourageſack an der Seite hing, und dem armen keuchenden Langohr auf dieſe Weiſe das Erklettern der Felſen faſt unmöglich machte. Bei der letzten Aufſtellung dieſer drei Berggeſchütze, die ich mit anſah, ſchien der Offizier am wenigſten mit ſich ſelbſt einig werden zu können, denn nach verſchiedenem Auf- und Abklettern poſtirte er ſie endlich einzeln auf drei ziemlich entfernt von einander liegende Bergkuppen, von wo dieſe ſo weit getrennten iſolirten Diminutiv-Geſchütze, aus denen man überdies keine Kartätſchen, ſondern nur Granaten ſchießen kann (weil die Lafetten die ſtärkere Kartätſchenladung nicht aushalten), einem ſupponirten Feinde ſchwerlich viel Abbruch gethan haben würden. Auch das perſönliche, wörtliche Commandiren und Herüberſchreien des Batteriecommandanten auf alle drei diſtante Punkte hatte etwas Burleskes, und würde beim Ernſt eines Gefechts nicht ausführbar geweſen ſeyn, ſo wie es auch jetzt Gelegenheit zu einiger Confuſion gab, die kaum ausbleiben konnte. Der weſentlichſte Theil des Manövers dünkte mir das Frühſtück in Meliſſa zu ſeyn, und durch einen abermaligen komiſchen Zufall ward das eine der kleinen Berggeſchütze gerade in der Richtung des Proviantwagens abgefeuert, als dieſen in demſelben Augenblick eine erlittene Beſchädigung halb umwarf und zum Abpacken zwang, ſo daß es völlig den Anſchein gewann, als habe ihn die Kanone niedergeſchoſſen. Dieſer Umſtand, welcher das Frühſtück bedeutend verzögerte, und ſogar einer groſſen Schüſſel mit Salat den theilweiſen Untergang bereitete, gab für die luſtige Jugend unter den mich begleitenden und gleich mir nur zuſchauenden Offizieren der Garniſon ein unerſchöpfliches Thema launiger und mitunter ſehr beißender Späße her, unter welchen fortgeſetzten Sarkaſmen wir als eine Avantgarde, die weder mehr auf den folgenden Freund, noch den unſichtbaren Feind vor uns Rückſicht nahm, bald darauf in Galley Meliſſa erreichten. Dieſes bot eine ſehr originelle Scene dar. Man denke ſich ein von weißen Felſen umgebenes keſſelförmiges Thal, in deſſen Mitte ſich die Reſte einer venetianiſchen Waſſerleitung befinden, und das ganz durch einen Hain vom friſcheſten und mannigfaltigſten Grün, das mit den bunteſten Blüthen prangte, bedeckt war. Feigen-, Citronen- und Maulbeerbäume, die letzten voll ſchwarzer, reifer Früchte, die rothſchimmernde Granatenblüthe, goldblumiger Kaktus, der roſige Oleander und der dunkle Johannisbrodbaum, alle reich mit Weinguirlanden durchflochten, bildeten dieſes reizende Wäldchen, auf deſſen ſchattigen, von einer friſchen Quelle durchrieſelten Grasplätzen mehrere Haufen Palikaren zehn bis zwölf ganze Hämmel über glühender Aſche an hölzernen Spießen drehten, während andere Griechen ihre friedlichen Batterien von Racki (griechiſchen Branntwein), razinirtem Kraſſi (Landwein) und gekältetem Waſſer längs der Bäume — dießmal in beſtmöglichſter Poſition — aufgeſtellt hatten.

Hier ſagte ich, ehe noch das ſiegende Corps und ſein lakoniſcher Commandant angelangt waren, um ihr Mahl zu beginnen, dem luſtigen Häuflein, das mich begleitet hatte, Lebewohl, und nahm dann meine Richtung quer über die Berge nach dem gegen zwei Stunden entfernten Porte Leone, einem maleriſch gelegenen Hafen an der Oſtküſte des Peloponneſes, wo ſich die Reſte eines venetianiſchen Schloſſes in der Ebene mitten in einem üppigen Korinthenfelde befinden, und auf einſamen Meerfelſen ein hoher Thurm mit weitumfaſſender Ausſicht die Gegend beherrſcht. Von hier führt auf dem ſandigen Meeresufer, und ſpäter über groteske Felſen hinweg, ein ſehr anmuthiger Fußſteig nach einem neuerbauten Flecken, deſſen reichbebuſchte Gärten ſich hoch an den Bergen hinaufziehen. Viele ſchroffe Inſeln in der See, zum Theil mit alten verfallenen Feſtungswerken durchzogen, die mannigfachen Wellenlinien der Küſte nach Epidauros hin, und die originell geſtalteten Berggipfel in der Nähe, deren Steinformationen den Stämmen verknorpelter Bäume gleichen, der ſtarre Ernſt und die wilde Majeſtät dieſer Natur laſſen einen tiefen Eindruck zurück. Mich nun in das Innere des Gebürges wendend, blieb ich ungefähr eine Stunde in kahlen Steinlabyrinthen befangen, bis ich an der andern Seite am Palamid wieder hinabkam, wo ſich die Ebene von Argos, in der hellſten Tagesſonne erglänzend, von

Neuem vor mir öffnete. Beſonders eigenthümlich erſchienen von dieſem Punkte aus die einzelnen, gleich Inſeln aus den wogenden Kornfluren emporſteigenden, rund geformten Felſen, unter welchen die kyklopiſchen Mauern des alten Tyrinth den hervorſtechendſten Gegenſtand bilden. Der Tag war heiß, doch kühlt im Peloponnes faſt immer ein friſcher Wind die Temperatur, was im Sommer zu den Annehmlichkeiten des Landes gehört, im Winter aber, wie ich hinlänglich erfahren, eine ſehr unangenehme Zugabe iſt.

Ich hatte kaum Zeit, meine flüchtige Mahlzeit einzunehmen, als ſchon der Stadtcommandant bei mir erſchien, um mich zur nähern Beſichtigung des Palamids abzuholen.

Um die ermüdende Treppe zu vermeiden, die von der Stadt hinaufführt, ritten wir auf einem Umwege über den Berg auf der entgegengeſetzten Seite in die Feſtung ein. Ihre Conſtruction iſt merkwürdig, und einige ihrer Werke ſtehen noch auf antiken Mauern, ſo wie der ganze Name Palamidi, der offenbar von Palamedes abſtammt, bis in das graueſte Alterthum hinab, hier von jeher einen befeſtigten Platz vorausſetzen läßt. Das Innere beſteht aus drei Cavalieren oder hohen Redouten, die ganz von einander getrennt, und jede mit einer äußeren und inneren Mauer umſchloſſen ſind, ſo daß jede einzeln noch vertheidigt werden kann, wenn die anderen ſchon genommen ſind. Der äußere Wall nach der Seeſeite zu iſt ziemlich niedrig und hier die ſchwächſte Seite der Feſtung, zugleich aber bietet er die ſchönſte Ausſicht, über die mit Kaktus bedeckte Felſenwand, auf die vorſpringende Landzunge von Itz-Calé mit dem öſtlichen Meer, ſeinen Inſeln und in die See heraustretenden Vorgebürgen, das Ganze herrlich hervorgehoben und wie in Rahmen gefaßt durch die gothiſche Architektur der verſchiedenartigen Fortificationen in der Nähe, über die eine hohe Palme (nach Graf Pechio's poetiſchem Ausdruck) wie die Wappenfahne des Klima's emporragt. Die Venetianer hatten die Abſicht, am Fuße des Palamid einen Meerkanal durch die Felſen zu ſprengen, um den Palamid von Itz-Calé gänzlich zu trennen, und zugleich einen bedeckten Weg über das Waſſer zur Verbindung der beiden Feſtungen zu führen, ein koloſſales Unternehmen, das ſchon bald vollendet war, als die politiſchen Ereigniſſe der Herrſchaft der Venetianer ein Ende in der Morea machten. Es befinden ſich von den Türken erbaute Ciſternen, an 30 Fuß lang und 6 Fuß breit, auf dem Palamid, der jetzt nur durch einige 40 Stück Geſchütz beſetzt iſt, obgleich beinahe das Doppelte zu ſeiner hinlänglichen Vertheidigung nöthig ſeyn würde.

Beim Beſuche der Gefangenen, die hier ausgezeichnet gut und reinlich gehalten werden, fand ich meine guten Freunde, die Kondroyanni's wieder, beide dick und fett geworden, und Soterios ganz von ſeinen Wunden hergeſtellt. Er wird im Aeußeren jetzt von ſeinem jüngeren Bruder weit übertroffen, der im Gefängniß erſt ganz ausgewachſen zu ſeyn ſcheint, und nun einer der ſchönſten Männer iſt, die man ſehen kann. Beide erkannten mich ſogleich und bewillkommneten mich mit der größten Freude, welchen ſchmeichelhaften Empfang ich um Erlaubniß bat, durch ein kleines Geſchenk erwiedern zu dürfen. Sie ſchienen den Ausſpruch der Gerichte über ſie nicht ſehr zu fürchten und ganz guter Dinge zu ſeyn. Man führte mich von ihnen zu einem 102 Jahr alten Häuptling, Mitro Pétrova, der wegen Rebellion in Meſſenien auf 20 Jahre!! hier eingeſperrt iſt, und noch ſo rüſtig wie ein wohlconſervirter Sechziger ausſieht. Der Gefangenwärter erzählte uns, daß er ſich bei vieler Lebhaftigkeit am ungeduldigſten darüber gebärde, daß man ihm nicht erlauben wolle, weibliche Geſellſchaft zu ſich kommen zu laſſen.[1] Bekanntlich ſaßen hier

---

[1] Nicht für Damen.

Als ihm der Gefangenwärter ſolche leichtfertige Reden bei ſeinem hohen Alter verwies, proponirte er dieſem lachend auch Kolokotroni und Koliopulos über ein Jahr lang in ſtrenger Haft, wurden nachher durch theilweiſe mit Gewalt gezwungene Richter zum Tode verurtheilt, und erfreuen ſich jetzt, mit dem Sauveur-Orden bekleidet, der beſonderen Gnade Seiner Majeſtät, Kolokotroni als Staatsrath und Koliopulos als Oberſt oder Tetrarch der 10 Abtheilungen der neu organiſirten Phalanx.

Als wir auf dem Rückwege die ſehr ermüdende in vielen Wendungen herabführende Treppe niederſtiegen, begegnete uns der griechiſche Commandant des Palamids, der, nachdem er mit uns einige Worte gewechſelt, noch einmal umkehrte, um mir, wie einer Dame, ein Blumen-Bouquet zu überreichen, eine Galanterie, die mir ſonderbar von einem Feſtungs-Commandanten vorkam, aber mit zu den griechiſchen Gebräuchen gehört.

Argos, den 30ten Mai 1836.

Der Oberſt Kalergi, einer der Häuptlinge und reichſten Gutsbeſitzer des Landes, ein fein gebildeter Mann, der ganz Europa durchreist und merkwürdige

eine Wette: mit einander gegen die Mauer zu p ..... — und ſetzte hinzu, daß, wenn er ſeinen Strahl nicht weiter ſende als ſein Gegner, er ſein Verlangen aufgäbe, wenn er aber Sieger bliebe, befriedigt werden müſſe.

Fata während des Krieges erlebt hat, lud mich ſchon in Athen ein, ihn in Argos zu beſuchen, daher ich mich heute zu ihm in dieſe Stadt begab, von hier aus nur ein kurzer Weg von kaum 2 Stunden. Ich beſichtigte unterwegs die merkwürdigen Trümmer der uralten Akropolis Tyrinths. Die kyklopiſchen Mauern um den Hügel, welche mitunter bis 24 Fuß Dicke haben, und 60 Fuß hoch geweſen ſeyn ſollen, ſind größtentheils von der älteſten Art, d. h. große Steinmaſſen unregelmäßig über einander gethürmt, und die Zwiſchenräume mit kleineren Steinen ausgefüllt, einige Stellen auch, nach wahrſcheinlich ſpäterer Weiſe, polygoniſch aufgeführet, nämlich in ſcharf bearbeiteten, genau auf einander paſſenden Polygonen in verſchiedenen Formen und ebenfalls ohne Cement kunſtreich zuſammengefügt — doch muß ich bemerken, daß ich weder hier noch auf der Akropolis von Mykenä in den Mauern Steinmaſſen von ſo großer Dimenſion fand, als in dem phöniziſchen Tempel zu Gozo.

Man hat ſeit einiger Zeit die Vermuthung aufgeſtellt, daß die Kyklopen, von denen ſchon die Alten keine beſtimmte Auskunft mehr geben konnten, keineswegs eine in Griechenland angeſiedelte Colonie, ſondern eine architektoniſche Verbrüderung, wie die urſprünglichen Freimaurer, waren, welche man kommen ließ, worüber das Weitere nun ſchon ſeit vierzehn Tagen von uns ängſtlich erharrt wird. —

Iſt das nicht eine ſtarke Schickſalsſendung binnen ſo geringem Zeitverlauf? Und doch könnte ich aus den bloß inneren Thatſachen, die ſich an und mit dieſen äußerlich namhaften entwickeln, eine nicht mindere Reihe herzählen! Ich habe Erfahrungen in mir ſelber gemacht, von denen ich früher nichts gewußt habe; doch dieſe, gleich den überſtandenen Leiden ſelbſt, entziehen ſich jeder Schilderung. —

Ew. Durchlaucht ſehen, wie ſehr ich Ihren Herzensantheil vorausſetze, und auf Ihr Freundſchaftsgefühl rechne, daß ich Ihnen alles das ſo vollſtändig mittheile! Was könnte ich Ihnen aber Beſſeres ſchreiben, als was mein eignes tiefſtes Leben iſt? Sie wiſſen es, theuerſter Fürſt, und würdigen es vollkommen, wie mein ganzes Daſein mit dem der geliebten Freundin eins geworden!

Möge Ihnen und der verehrten Fürſtin dieſe Folge von Wochen und Tagen dafür in dem herrlichen Paradieſe von Muskau unter Freuden und im ſchönſten Wohlſein im Genuſſe der befriedigendſten Thätigkeit, glücklich dahingegangen ſein! Mit welcher Sehnſucht gedacht' ich oft der anziehenden Einladung, welche uns dorthin geworden, ſo freundlich uns mehrmals wiederholt war! Wir mußten ſogar den Gedanken haben, es würde dann vielleicht alles ganz anders kommen, manches abgewendet und uns erlaſſen worden ſein. Aber ein Vorwurf trifft uns deßhalben doch nicht; es war ſchon vorher kein Tag von der Art, daß er hätte zur Reiſe taugen können, immer hätte ein beſſerer müſſen abgewartet werden, und der kam leider nicht! Für mich perſönlich aber wäre es unmöglich geweſen, Berlin während dieſes Sommers zu verlaſſen, die manigfachen Veränderungen, die geſpannte Lage ſo vieler Verhältniſſe, hielten mich gewaltſam auf dieſem Schauplatze zurück. —

um große Bauten nach ihrer geheimen Wiſſenſchaft auszuführen. Die Phönizier, die Pelaeger haben kyklopiſch gebaut, und die Celten auch, ſo daß man annehmen könnte, die Druiden ſeyen die letzten Kyklopen geweſen, und ſelbſt die Freimaurer (denen wir ohne Zweifel die ſogenannte gothiſche Baukunſt verdanken) nur Fortſetzung von beiden.

Es iſt intereſſant, dieſe Rieſenfeſtungswerke aus der älteſten Schule, die ſchon lange vor Homer erbaut wurden, mit den allmäligen Gradationen unſerer Fortſchritte in der Befeſtigungskunſt zu vergleichen, doch dies Capitel würde mich zu weit führen, und meinen Leſern wahrſcheinlich zu trocken erſcheinen, daher ich ſie ſogleich in meines Wirthes gaſtliches Haus in Argos einführe, wo uns, außer ihm und ſeiner jungen Gemahlin, ein hochgebauter, doch von Alter und Strapazen ſchon etwas gekrümmter Held der alten Garde Napoleons, Hauptmann Chardon de la Barre, Offizier der Ehrenlegion, ferner ein ſchöner jüngerer Franzoſe und Philhellene, Rittmeiſter Sedage, und ein ſchwarzgelockter Italiener, der Gendarmerie-Mirarch Morandi, welcher eine wichtige Rolle in der italieniſchen Revolution ſpielte, und dem Gehängtwerden nur auf wahrhaft wunderbare Weiſe in Modena entging — gemeinſchaftlich empfingen. Es iſt ein ganz beſonderes Ding um einen Krieger der alten Garde Napoleons, er kommt Einem vor wie der Ueberreſt einer ausgeſtorbenen Race, eines vorübergegangenen Heldengeſchlechts, und man blickt auf den alten Feind mit Bedauern und ſcheuer Ehrfurcht; denn wie die Bergſpitzen auch nach dem Untergang der Sonne noch von ihrem Gold erleuchtet werden, ſo ſcheint auf dem Antlitz dieſer Braven noch immer ein Strahl aus dem Stern Napoleons zu glänzen.

Oberſt Kalergi's Haus iſt außerhalb Athen vielleicht das einzige, einem Eingeborenen angehörige, auf dem griechiſchen Feſtlande, wo man europäiſchen Comfort antrifft, daher uns der Tag in materiellen, wie geiſtigen Genüſſen auf das Angenehmſte hinging.

Argos ſelbſt iſt nur ein ſehr kümmerlicher Ort dem äußeren Anſehen nach, doch ſoll ziemlich viel Wohlhabenheit darin herrſchen. Es iſt eine wahre Satyre auf alle dieſe kleinen Neſter mit erhabenen Namen, wenn man in der Mitte ihres Elends den Pauſanias oder Strabo in die Hand nimmt, und die Unzahl der Tempel und Kunſtwerke nachlieſt, welche ſie alle einſt ſo reichlich ſchmückten. Uebrigens ſtehen die weitzerſtreuten ſchmutzigen Hütten von Argos ziemlich auf demſelben Flecke wie die alte Stadt, und auch von der ſogenannten Lariſſa auf dem Berge ſind die alten Umfangsmauern noch zu erkennen; aber von dem berühmten Tempel des Apollo Lykejus, urſprünglich von Danaus geſtiftet, des Jupiter Nemejus mit ſeinem Bronzebild von Lyſikkus, der Minerva Salpinx, vor dem ſich das Grab des Epiménides befand, der Agora mit dem Monumente des Pyrrhus, auf derſelben Stelle errichtet, wo ſein Leib verbrannt wurde, dem Tempel der Ceres, wo der raſtloſe König ſeinen letzten Athem aushauchte, und ſein gefürchtetes Schild über dem Thore aufgehangen ward, — von allen dieſen und hundert andern Denkwürdigkeiten gibt es nicht mehr eine Spur. Nur einige Mauern der weltberühmten Akropolis, auf denen, und wahrſcheinlich in faſt gleicher Ausdehnung, das neue, nun auch zerſtörte Schloß erbaut ward, ein Theil des Theaters, der im Felſen ausgehauen war, und die Reſte eines römiſchen Gebäudes darunter, ſind das Einzige, was Argos von Ueberbleibſeln des Alterthums noch aufzuweiſen hat.

Es iſt vielleicht nicht allgemein bekannt, daß im 14ten Jahrhundert Argos und Nauplia Privatgüter des Herrn Pietro Cornaro zu Venedig waren, vielleicht deſſelben, der durch ſeine exemplariſche Diät ſo berühmt geworden iſt. Nach ſeinem Tode verkaufte ſie die Wittwe für 2000 Dukaten und eine geringe Rente an die Republik.

Ich ritt Abends mit dem Oberſt nach der Akropolis hinauf, um von dort die Sonne untergehen zu ſehen. An einem Felſenabhang auf der Mitte des Berges hängt, gleich einem Schwalbenneſte, ein kleines Kloſter, das jetzt unbewohnt iſt und nur an gewiſſen Feſttagen noch zu religiöſen Feierlichkeiten benutzt wird. Man ſieht daſelbſt die Fundamente einer alten Kirche, von der die Einwohner mit Stolz rühmen, daß in ihr der Apoſtel Paulus gepredigt habe. Ob er von hier auch an die Korinther geſchrieben, um ſich den ſchlechten Weg nach ihrer Stadt zu erſparen, iſt mir aus der Kirchengeſchichte nicht gegenwärtig.

Wir ließen unſere Pferde im Schloßhof weiden, und durchkletterten dann die Trümmer verſchiedener Jahrhunderte im Detail. Einige der polygoniſchen Mauern bieten ein beſonders accurates und ſchönes Specimen dieſer Gattung dar, und das Ganze bildet eine maleriſche und weitläuftige Ruine. Von der Ausſicht hatte ich mehr erwartet, und fand, daß ſie der von den Höhen Nauplia's nicht gleich kommt. Noch immer ſah man mehrere der höheren Berge reichlich mit Schnee geſtreift.

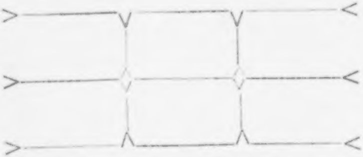
Wir nahmen von hier die kürzeſte Richtung nach dem Theater hinab, das in ſeinem kompleten Zuſtande an 20,000 Menſchen faßte. Capo d' Iſtria benutzte es einmal zu einer Nationalverſammlung, von welcher Zeit her man noch den inneren Raum im Grunde planirt ſieht, auf welchem damals Gerüſte errichtet waren, welche die Vornehmeren einnahmen, während das Volk auf den im Fels eingehauenen antiken Stufen placirt wurde. Das Ganze mit Teppichen, Fahnen, Lauben- und Blumen-Guirlanden dekorirt, ſoll einen ſchönen Anblick gewährt haben. Neben dem Theater ſieht man andere, geradlaufende Stufen in dem Felſen angebracht, die zu einem abgeſonderten Zwecke gedient haben müſſen. Das römiſche Gebäude, quer vor im Thal gelegen, hat mehrere ganz moderne kleine Fenſterreihen, wie ich ſie in römiſchen Ruinen bisher nie ſo geſehen, weßhalb ich auch verſucht bin, zu glauben, daß es eher aus byzantiniſcher Zeit herſtammen möchte.

Die kleine Kirche über dem Theater, auf der Stelle des Tempels der Venus, mit dem ſchönen Reſt eines Säulen-Kapitäls des älteſten korinthiſchen Styls, welchen Clarke dem ſpäteren ſo ſehr vorzieht, wie der geheime Gang, der zu den Betrügereien der Prieſter diente, ſind nicht mehr vorhanden und im letzten Kriege gänzlich zerſtört worden.

Den 31ten Mai.

Heute Morgen führte mich mein Wirth, halb in ſeiner Droſchke, halb zu Fuß, nach dem Heräum, dem einſt ſo berühmten Tempel der Juno, ungefähr anderthalb Stunden von Argos entfernt. Leake konnte dieſe Ruine nicht auffinden, weil er, ſonderbarerweiſe, die Worte des Pauſanias, daß ſie links von Mykenä liege, ſo auslegte, daß er ſie im Weſten von dieſem Ort aufſuchen müſſe. Er nahm alſo ſeinen Standpunkt von Argos aus, da doch Pauſanias ſelbſt von der entgegengeſetzten Seite und aus den Schluchten des Tretus kam, folglich ihm Oſten links lag.

Auch hier befinden ſich eine große Menge kyklopiſcher Mauern aus älterer Zeit als der Tempel ſelbſt, der im neunten Jahr des peloponneſiſchen Krieges, alſo 423 Jahre vor Chriſtus, durch die Nachläßigkeit einer Prieſterin abbrannte, worauf ſpäter Eupolemus von Argos den neuen Tempel errichtete, den Pauſanias beſchreibt. Unter hundert andern Statuen war hier auch eine des Oreſtes, und das hochgefeierte chryſelephantiniſche Bild der Juno von Polykleitos. Die Göttin ruhte auf einem Thron, in der einen Hand eine Granate, in der andern einen Scepter haltend, auf dem ein Kuckuk ſaß; auf ihrer Krone waren die Horen und die Grazien abgebildet. Neben ihr ſtand eine Hebe aus Elfenbein und Gold, ein ſilberner Altar mit Figuren, welche die Hochzeit des Herkules und der Hebe darſtellten, und ein goldener Pfau mit Juwelen geſchmückt, nebſt vielen anderen Schätzen ähnlicher Art. Es exiſtirt noch eine ziemlich anſehnliche Mauer des Untertheils des Tempels von eigenthümlicher Conſtruktion. Sie beſteht aus großen horizontalen Quadern, in gewöhnlicher Art auf einander gelegt, aber ihre vier Ecken überall abgearbeitet, woraus ſich in jeder Linie der Quaderabtheilungen eine Reihe regelmäßiger viereckiger Oeffnungen bildet, deren Zweck nicht wohl zu begreifen iſt. Die Zeichnung wird es anſchaulicher machen.



Keiner der Einwohner konnte ſich erinnern, daß hier je Nachgrabungen gemacht worden wären, welches den General Gordon bewog, dergleichen anzuordnen; er mußte ſie aber auf Befehl des Gouvernements nach ſehr kurzer Zeit wieder einſtellen. Es wäre dieſe Prohibition auch kaum zu tadeln, wenn das Gouvernement nur ſelbſt etwas für dergleichen thäte, da es aber nichts thut, und auch den Partikuliers etwas zu thun nicht erlauben will, ſo iſt Griechenland, wie die ganze künſtleriſche Welt, jetzt übler daran als je, und dabei wenig Ausſicht vorhanden, daß es ſo bald anders werden möchte. In den paar Tagen der gemachten Arbeiten, in denen kaum zwei bis drei Graben aufgeworfen wurden, fand man außer einer großen Menge Vaſenſcherben und Ziegeln von vorzüglicher Maſſe, die im Bruch eine rothe Farbe zeigen, mehrere Utenſilien aus Bronce, einen kleinen zierlich gearbeiteten Löwen aus demſelben Metall, und ein durchbrochenes, mit großer Kunſt gefertigtes Blatt in Gold. Ein ſolches Reſultat nach kaum gemachtem Anfange hätte doch wahrlich eine Fortſetzung verdient, dennoch blieb die Sache, wie ſo manche andere, von der Regierung gänzlich unbeachtet.

Auf dem Rückweg erzählte mir der Oberſt auf meine Bitte ausführlich die Geſchichte ſeiner Gefangennehmung, von der ich ſchon früher viel gehört hatte, und die von Anfang bis zu Ende der wildeſten Scene aus einem modernen Romane gleicht.

Bei der unglücklichen Affaire, wo, hauptſächlich auf Anſtiftung und durch die bitteren Bemerkungen des Lords Cochrane gereizt, 4000 Griechen durch ihr beleidigtes Ehrgefühl bewogen wurden, ſich ausſchiffen zu laſſen, um in der Ebene, einer Armee von 30,000

Türken gegenüber, und ſelbſt von allem Geſchütz entblößt, die gefährlichſte Poſition zu nehmen — hatten ſie kaum angefangen, ſich leicht zu retranchiren, als die türkiſche Cavallerie, 12,000 Mann ſtark, eine ſo kräftige und wohl geführte Charge auf ſie machte, daß im Nu der kleine Haufen, wie Kalergi ſich energiſch ausdrückte, von der Erde verſchwand. Die Türken machten ihre Attaque faſt auf die von Bülow vorgeſchlagene Manier, um Infanterie-Quarées anzugreifen, d. h. ſie hielten den Zügel im Munde, verdeckten mit dem linken Arm die Augen und ſtürzten ſich ſo, den Säbel in der hochgeſchwungenen Rechten, blindlings auf die in der Eile gezogenen Gräben. Kalergi befand ſich in einer der vorderſten Verſchanzungen und ward von einem Spahi, indem deſſen Pferd über den Erdaufwurf ſprang, mit dem ſpitzen türkiſchen Bügel ſo vor die Bruſt geſtoßen, daß er rücklings niederſtürzte, welches ihn an jeder Gegenwehr verhinderte. Jetzt feuerte der Spahi eine ſeiner Doppelpiſtolen auf ihn ab, deren beide Kugeln durch ſeinen Fuß gingen, dann die zweite, welche ihm den Beinknochen über dem Knöchel völlig zerſchmetterte, worauf der Spahi weiter jagte, aber ſogleich von einem andern gefolgt wurde, der noch einen Schuß auf den gefallenen Häuptling richtete. Dieſe Kugel ging durch den Schenkel. Kalergi verlor jetzt eine Zeitlang alles Bewußtſeyn. Als er die Augen wieder aufſchlug, ſah er einen Delhi Paſchi vor ſich halten, der einigen ſeines Gefolges befahl, ihn aufzuheben. Er ward in das Lager der Türken gebracht, und in ein Zelt niedergelegt, was er wahrſcheinlich ſeiner ſehr reichen Kleidung zu danken hatte, die einen Häuptling verrieth. Er verſuchte jetzt mit abgeriſſenen Stücken ſeiner Fuſtanelle die Wunden ſelbſt nothdürftig zu verbinden, an denen er ſchon die heftigſten Schmerzen zu leiden anfing. Am andern Tage ward er bei ſtarkem Wundfieber vor Churſchid Paſcha geſchleppt, der nach ſeinem Namen frug und warum er die Waffen gegen ſeinen rechtmäßigen Herrn ergriffen habe? „Zur Vertheidigung meiner Religion,“ antwortete Kalergi. Churſchid erwiederte ſpöttiſch: die Religion kümmere ihn wohl am wenigſten dabei. „Sie muß doch Einfluß auf mich haben,“ ſagte Kalergi, „da ſie mich, den keine Noth dazu zwang, hierher gebracht hat.“ Churſchid machte eine verrächtliche Bewegung und gab einen Wink, der ein Todesurtheil war. Der Gefangene ward nun mit mehreren Hunderten ſeiner Gefährten auf einen freien Platz gebracht, und alle in Reih und Glied geſtellt, worunter Kalergi einer der Letzten war. Jetzt fing von oben das Köpfen an, was mit großer Schnellig-

Die politiſche Welt bekommt auf dem einen Punkte endlich etwas Licht; die Sache zwiſchen Belgien und Holland ſcheint ſich wirklich auszugleichen. Dagegen hat auf anderen Punkten die Dunkelheit der Verwirrung ſich gemehrt, und ich glaube, daß im Ganzen der Widerſtreit ſich ſteigert. In den deutſchen Angelegenheiten machen die neuen Bundestagsbeſchlüſſe großen Lärm; mich dünkt, ohne genügenden Grund, ich ſehe in dieſen Beſchlüſſen keine Gefahr, nur halte ich ſie für ungeſchickt, indem ſie ganz und gar nicht nöthig waren. Man bedurfte ihrer nicht, man konnte ohne ſie alles thun, was man zu thun für nöthig hielt; wenn man beim Handeln viel redet, ſo ſchwächt man nur das Handeln. In jedem Fall würde ich mir auch, hätte ich in dieſen Dingen etwas zu ſagen und zu rathen, die ſchwächliche, kleingehackte Vertheidigung verbeten haben, die durch Profeſſor Ranke in der „Staatszeitung“ für jene Beſchlüſſe verſucht worden iſt. An dieſem jungen Freunde erleb' ich jetzt nur Unehren, er hat ſich auf den gebohnten glatten Fußboden der heutigen Welt verlocken laſſen, wo ſeine Bewegungen unſicher und lächerlich ſind, und ihm jeder aufpaßt, auch wohl Fallen legt. Man ſchimpft gewaltig auf ihn, und ich kann nur die Achſeln zucken. —

Ich hoffe zu erfahren, was Ew. Durchlaucht jetzt abſonderlich treiben und vorhaben, denn gewiß ruht die Feder nicht, es wäre auch nicht zu verzeihen! Sind ferner gute Nachrichten aus England eingegangen? Franzöſiſche Blätter gedenken öfters der Briefe im Guten, und geben Auszüge nach eignem Bedarf. — Mit dem Tode enthüllt ſich nun auch ein bisheriges Räthſelgeheimniß. Der Pſeudo-Verſtorbene im „Morgenblatt“ iſt nunmehr der wahrhafte; es hat ſich entdeckt, daß Ludwig Robert jenen Scherz getrieben, der übrigens wohl in keiner Weiſe übel zu deuten geweſen! —

Von Herrn Brisbane habe ich Briefe aus München, er iſt jetzt auf dem Wege nach Genua. Seine Freunde in Paris keit vor ſich ging, ſo daß nach nicht zu langer Zeit nur noch vier bis fünf Mann über Kalergi lebendig ſtanden, nach deren Beſeitigung die Reihe unfehlbar an ihn ſelbſt kommen mußte. „Meine elende Lage,“ ſagte der Oberſt, „die unerträglichen Schmerzen, die mich quälten, die Betäubung, in die mich Alles, was ich ſah, verſetzte, hatte mich gänzlich gefühllos gegen die Todesfurcht gemacht; ich wünſchte den Tod, und erinnere mich ſehr lebhaft eines Gefühls freudiger Neugierde bei dem Gedanken, wie es in der andern Welt nun wohl ausſehen möge. In dieſem Augenblick entſtand ein furchtbarer Lärm; der mir bekannte Delhi Paſchi kam, von mehr als hundert Reitern gefolgt, in vollem Lauf der Pferde herangeſprengt und ſtieß die Albaneſen unſerer Wache zurück; zwei Leute ergriffen mich, legten mich über ein Pferd und eilten mit mir dem Theil des Lagers zu, wo meines Beſchützers eigenes Zelt ſtand, in dem man mich niederlegte und meinem traurigen Zuſtande einige Hülfe angedeihen ließ. Der Grund dieſer Begebenheit war folgender: Der Delhi Paſchi hatte mich gleich im Anfange gefragt, ob ich vermögend ſey und ein Löſegeld bezahlen könne, was ich bejahend beantwortete. Dies hatte ihn zu dem ausgeführten Gewaltſtreich bewogen, und am nächſten Morgen an mein Lager tretend, frug er mich jetzt von neuem, wie viel ich ihm zahlen wolle, wenn er mein Leben rette, und wie das Geld dann in ſeine Hände kommen ſolle? Ich erwiederte, daß, wenn er einen Brief an meinen Bruder beſtellen laſſen könne, dieſer ohne Zweifel gern einige tauſend Colonaten für meine Befreiung geben werde, und die Mittel dazu jederzeit beſitze. Gut, ſagte der Türke, ſchreibe Deinem Bruder und ſetze 4000 Colonaten feſt; doch, fügte er mit wilder Miene hinzu, nimm dich wohl in Acht, im Fall Du mich betrügſt und nur Aufſchub zu erlangen hoffeſt, laſſ' ich Dich von unten auf in kleine Stücke zerhauen. Ohne auf dieſe Drohung zu antworten, ſchrieb ich den verlangten Brief, und händigte ihn dem Delhi Paſchi ein. Er ſchien zufrieden und kündigte mir mit wieder mehr herablaſſendem Benehmen an, daß er viele Mühe habe, mich zu retten, da die Albaneſen ihn bei Churſchid Paſcha verklagt hätten, und wüthend meinen Kopf verlangten. Doch ſolle ich unbeſorgt ſeyn, man werde mich jetzt zu den noch übrigen Gefangenen bringen, um ihr Geſchäft zu theilen, doch müſſe ich mich ſorgfältig hüten, ein Wort von dem eben geführten Geſpräche ihnen zu verrathen; bei der erſten Aeußerung dieſer Art würde mir ſicher der Kopf auf der Stelle abgeſchlagen werden."

„Ich fand in dem geräumigen Zelte, wohin ich geführt wurde, vierzehn meiner unglücklichen Cameraden, die ſeit geſtern emſig daran arbeiten mußten — die Haut von den Köpfen der Hingerichteten abzuziehen. Dies geſchah, indem hinten am Schädel ein Einſchnitt gemacht und Knochen und Knorpel ſorgfältig herausgenommen, hierauf das Ganze ſtark eingeſalzen, und dann die Haut, wie es bei Fabrikation der rothen Fes üblich iſt, oben eingebogen und platt zuſammengedrückt wurde, worauf man, immer ein Dutzend zuſammengeheftet, dieſe in wohlgeordneter Reihe an eine darüber befeſtigte Leine hing. Meine Cameraden hatten ſchon eine traurige Fertigkeit in ihrem fürchterlichen Geſchäft erlangt, dem ich mich jetzt ebenfalls unterziehen ſollte. Als ich mich ſchaudernd weigerte, ward ich mit Schlägen und Fußtritten in's Geſicht ſo lange auf das Brutalſte gemißhandelt, bis mich die Verzweiflung trieb, mich zu dem Unvermeidlichen zu entſchließen. Ein grauſamer Zufall wollte, daß der erſte Kopf, den man mir in die Hände gab, der meines treueſten Dieners war, eines Taubſtummen, der von Kindheit auf mit mir erzogen wurde, mir mehr als einmal das Leben gerettet hatte, und wegen ſeiner außerordentlichen Kühnheit und Tapferkeit in der ganzen griechiſchen Armee bekannt war. Ich weinte wie ein Kind, ohne das Mitleid meiner entmenſchten Peiniger erregen zu können, und Sie mögen ſich meine Gefühle denken", rief der Oberſt noch jetzt mit ſchmerzlichen Thränen in den Augen aus, „als ich unter wiederholten heftigen Mißhandlungen die grauſenvolle Operation an dem Kopfe des mir einſt vielleicht ergebenſten Weſens in der ganzen Welt beginnen mußte. Ich brachte hier mehrere Tage zu, während mein zerſchmettertes Bein bis oben hinauf zu einer unförmlichen geſchwollenen Maſſe geworden war, und eine blaue Farbe angenommen hatte, die mich hoffen ließ, daß dieſe Zeichen eines angehenden Brandes meinem elenden Daſeyn bald ein erwünſchtes Ende machen würden. Wir hatten jetzt ſämmtliche Köpfe aufgearbeitet, die über 1200 betrugen. Als ſie abgeliefert worden waren, führte man alle meine Gefährten, die man nur für dieſes Geſchäft ſo lange aufgeſpart hatte, ohne Verzug zur Hinrichtung ab, und ehe eine halbe Stunde verging, warf man mir ihre Köpfe vor, und gab mir lachend den Befehl, an dieſen nun meine Kunſt allein zu verſuchen. Nicht eher als dies geſchehen, erſchien gegen Abend der Delhi Paſchi wieder im Zelt, um mir anzukündigen, daß mein Bruder geantwortet und das Geld deponirt habe, ſo daß es im Moment meiner Auslieferung ſicher erhoben werden könne. Er ſtockte hier und ſchien faſt verlegen, weiter fortzufahren. Endlich ſagte er mit vieler Höflichkeit, es thäte ihm leid, daß die dringendſten Umſtände noch etwas erforderten, was zu meiner Lebensrettung unumgänglich nöthig wäre, da dieſe, ſelbſt mit Churſchid Paſcha's ſtillſchweigender Bewilligung, nur heimlich möglich ſey, weil die Albaneſen ſchon meinetwegen rebellirt hätten, und mit ſolcher Beharrlichkeit auf meinen Tod drängen, daß er ihnen öffentlich nicht mehr abgeſchlagen werden könne. Sie müſſen daher betrogen werden, ſetzte er hinzu, und das einzige Mittel dazu iſt, ihnen einen noch friſch blutenden Theil deines Kopfes zu zeigen, damit ſie der Nachricht Glauben beimeſſen, daß du gleich den Uebrigen niedergemacht worden biſt; in der Nacht werde ich dich dann heimlich fortſchaffen laſſen. Ehe ich mich noch von meinem Erſtaunen über dieſe ſeltſame Anrede erholt hatte, faßten mich zwei ſtarke Männer an den Armen, während in demſelben Augenblick mir ein Dritter mit dem Raſiermeſſer, unter dem glühendſten Schmerzgefühl, das linke Ohr abſchnitt. Ich riß mich wüthend los, und die beiden Männer wollten mich eben von Neuem packen, als der Delhi Paſchi ein Zeichen machte, daß das Geſchehene hinlänglich ſey, und dann mein Ohr ſelbſt behutſam in die Hand nehmend, damit aus dem Zelte eilte, in welchem ich halb ohnmächtig allein zurückblieb. Gegen Mitternacht ward ich abgeholt, und unter den gräßlichſten Leiden auf ein Pferd geſetzt, mit dem ich endlich den Einſchiffungsplatz erreichte, wo Kapitain Hamilton mich von den Türken meiner Begleitung in Empfang nahm. Es ward von Jedermann, wie von mir ſelbſt, als ein halbes Wunder angeſehen, daß ich bei dem Zuſtande meiner Wunden, die zehn Tage lang ohne irgend eine ärztliche Hülfe blieben, und unter allen Gemüthsbewegungen, die während dieſer Zeit auf mich einſtürmten, dennoch ſo vollkommen geheilt werden konnte, um mich in wenigen Monaten ſchon im Stande zu ſehen, wieder thätigen Theil an der fortſchreitenden Befreiung meines Vaterlandes zu nehmen, und auch ſpäter meine Geſundheit nicht im Geringſten mehr darunter gelitten hat. Der Schiffs-Chirurgus wollte mir zwar durchaus das kranke Bein abnehmen, und kündigte mir den Tod an, wenn es nicht geſchähe, doch blieb ich ſtandhaft bei meiner Weigerung, der ich, Gott Lob! die geſunde Erhaltung meines Fußes verdanke. Nur das fehlende Ohr bleibt mir als Andenken an jene ſchauerliche Zeit zurück und ein tiefer Jammer über das Erlebte, der auch jetzt mich oft noch mit unwiderſtehlicher Melancholie ergreift.“

Der Oberſt war ſichtlich erſchüttert von ſeiner Erzählung, und ich dachte mit Staunen daran, wie weit doch die Wirklichkeit oft den kühnſten Flug der Phantaſie überflügelt. Wer übrigens den allgemein geſchätzten und geliebten Oberſten Kalergi, ſeine Anſpruchsloſigkeit und Einfachheit kennt, kann die genaue Wahrheit auch des kleinſten Umſtandes dieſer Erzählung nicht bezweifeln, die überdies zu viel namhafte Zeugen für ihre Authenticität hat.

Tripolitza, 8ten Juni 1836.

Nachdem ich den herzlichſten Abſchied von meinem gaſtfreien Wirth genommen und die Karavane vorausgeſchickt, folgte ich ihr um 7 Uhr früh. Eine halbe Stunde von Argos paſſirten wir den Eráſinos, der, nachdem er eine geraume Zeit unterirdiſch geſtrömt, hier mit reicher Waſſerfülle und in mehreren Armen kryſtallrein über grüne Waſſermooſe gleitet, wo er nahe der Straße verſchiedene Mühlen treibt. Unterhalb derſelben, eine Stunde entfernt, lag der lernäiſche See, der jetzt nur noch ein Sumpf iſt. Dagegen befindet ſich an ſeiner Stelle ein Tümpel von unergründlicher Tiefe. Engländer haben kürzlich ein Senkblei von 200 Yards hinabgelaſſen, ohne Grund finden zu können, und es iſt intereſſant, daß ſchon Nero vergeblich eine ähnliche Unterſuchung anſtellen ließ. Auch hier wird jetzt, auf Anregung des thätigen korinther Beamten, an einer neuen Straße gearbeitet, die in bequemen Windungen ſchon theilweiſe über die Berge führt. Sie wird freilich nur ſehr flüchtig hergeſtellt, eigentlich nur ebauchirt, doch iſt es immer ein erfreulicher Anfang. — Zu tadeln bleibt es indeß, daß beinahe nirgends auf die Waſſerabzüge Rückſicht genommen worden iſt, weßhalb der nächſte Winter den Weg wahrſcheinlich wieder zerſtören wird, und ich auch ſchon jetzt mehrere ausgeriſſene Stellen darauf fand. In dem Khan von Aglado-campo, der über einem freundlichen Thale erbaut iſt, machten wir Mittag. Ich traf hier den die griechiſchen Lanciers commandirenden Oberſtlieutenant von Stockum und eine Gerichtsperſon von Tripoliza nebſt einem Major der Phalanx an. Die Gerichtsperſon ſprach viel von dem Einfluß des von mir ſchon früher ewähnten Koliopulos in Tripoliza, an den ich ein Empfehlungsſchreiben von Kalergi mitbrachte. Dieſer Herr meinte, Koliopulos und Kolokotroni's Anſehen ſey hier größer als das der Regierung, und ſetzte hinzu, daß ich für meine Sicherheit auf der weiten Reiſe beſſer thun würde, einen von Koliopulos mir gegebenen Begleiter mitzunehmen, als zehn Gendarmen. Die Fremden verließen mich bald, um ihre Reiſe nach Argos fortzuſetzen, und bloß ein denſelben Weg wie ich gekommener baieriſcher Wachtmeiſter blieb zurück, der, wie ich nachher erfuhr, mit Geiſtesgegenwart die gute Gelegenheit benutzte, um eine ſtarke Zeche auf meine Rechnung ſetzen zu laſſen, indem er ſich beim Wirth für meine Ordonnanz ausgab.

Eine Stunde hinter dem Khan paſſirt man im Gebürge Parthenion einen ſehr ſchwierigen, lang anſteigenden und engen, aber auch ſehr romantiſchen Paß, wo erſt vor vierzehn Tagen der Major Kalogeröpulos und ein Wachtmeiſter von Räubern angefallen wurden, aber reſolut mit ihren guten Pferden durchbrachen, ohne von den ihnen nachgeſandten Schüſſen getroffen zu werden. Da ich einen Umweg nehmen wollte, um die Ruinen von Tegéa zu ſehen, hatte ich einen Boten im Khan angenommen, mit dem ich mich bald ganz allein befand, denn allerlei Unglück traf die heutige Tagereiſe. Ein Mauleſel war geſtürzt und hatte mehrere Sachen zerbrochen; Ackermann war mein algieriſcher geſtickter Tabacksbeutel abgeſchnitten worden, den er wieder habhaft zu werden vergebens nach dem Khan zurückritt, und Emil hatte ich vorausgeſchickt, um die Cirkulare der Miniſterien an die Behörden Tripoliza's und das Empfehlungsſchreiben an Koliopulos abzugeben. Am empfindlichſten war mir der Verluſt einer barok geſtalteten und mit verſchiedenen Deſſeins ausgelegten Pfeife, die ich vom Chef der türkiſchen Spahis unter dem Befehl meines Freundes Juſſuf in Bona erkauft hatte, und die einer der Leute unterwegs verlor. Dieſe Reiſen hier macht man nicht ungeſtraft, und ihre Luſt muß man büßen!

Die Ebene von Tripolitza, in welche ich nun hinabſtieg, liegt ſo hoch (1900 Fuß über dem Meeresſpiegel), daß ſie ein völlig deutſches Klima hat. Zum erſtenmal ſah ich hier wieder ſeit langer Zeit dichten friſchen Hütungsraſen, mit weißem Klee und tauſend kleinen Blumengeſchöpfen angefüllt, die, wenn es nicht wirkliche Gänſeblümchen waren, ihnen wenigſtens wie Zwillingsſchweſtern ähnlich ſahen. Meine Richtung ſeitwärts von der Straße durch die Felder nehmend, fand ich die Fußſteige überall mit blühenden Hecken eingefaßt, und lauter alte Bekannte bildeten die bunten Reihen. Das jungfräuliche Pfingſtröslein, die liberale Brombeere, die reizbare Brenneſſel, der offizinelle Hollunder, der pikante Weißdorn — Alles durchwirkt mit vielfarbigen Wicken, blauen Glockenblumen und glührothem Mohn, grüßte und flüſterte und beugte ſich nieder zu mir, ja einige wollten mich gar nicht mehr ziehen laſſen und hielten mich feſt an meinem afrikatreiben ihre Sache munter und entſchloſſen fort, können aber nach außen ſo lange nichts vornehmen, als ihre Prozeſſe noch nicht abgethan ſind; dieſe werden jetzt in Gang kommen. Nachher wollen wir ſehen. In Deutſchland wächſt ihnen manche Neigung zu; der ehemalige würtembergiſche Miniſter von Wangenheim wird als ein großer Eiferer genannt. Doch iſt das alles erſt im Keime, und mir ſcheint faſt, daß ungeheure politiſche Stürme das Intereſſe ruhiger Entwickelung in der nächſten Zeit noch gewaltig unterdrücken werden! —

Ich empfehle Ew. Durchlaucht als unterhaltende und gewichtige Lektüre den 1. Band von Zſchokke's „Prometheus“ (Aarau, 1832) wegen vieler Mittheilungen aus Schlabrendorf's und Oelsner's Papieren.

Das beifolgende Blatt hat mir Herr Dr. Häring für Ew. Durchlaucht gegeben. Er kommt von Wien, wo er Gentz hat begraben ſehen. Ihn und den Herzog von Reichſtadt, den Greis und den Jüngling, ſollen die Reize der Schülerin Terpſichore's, der lieblichen Fanny Elsler, — bezaubert haben. — Ich muß dieſen Brief endigen. Er bekömmt doch keine ganz gute Farbe, der urſprüngliche Stoff nimmt ſie nicht an. —

Meine Frau weiß nur obenhin, daß ich ſchreibe, nicht das Einzelne; grüßt aber herzlichſt, und wir beide bringen der verehrten Fürſtin unſere beeiferten Huldigungen! Leben Sie wohl, laſſen Sie von ſich hören, und bleiben Sie der treuen Geſinnungen verſichert, worin ich verharre

Ew. Durchlaucht
gehorſamſter

K. A. Varnhagen von Enſe.

niſchen Mantel. Ich aber konnte nicht weilen, denn eine dunkle Macht treibt mich ja fort von Ort zu Ort! Ade, ade! ſchön Röschen ſein, rief ich in weher Trauer, und riß mich los vom ſchönen Bild und ſeinen Dornen. Da lagen ſchwarz, in Schutt verfallen, Tegéa's Trümmer vor und neben mir. In ihrer Mitte erhob ſich die neuere Ruine einer byzantiniſchen Kirche mit ſechs kleinen Kuppeln und viel weiten, klaffenden Oeffnungen in den verfallenen Mauern, die größtentheils aus Fragmenten alter Baukunſt, hie und da mit einem Stück Basrelief vermiſcht, aufgeführt wurden. Nach kurzer Raſt, denn wenig war zu ſehen, ritt ich durch hohe Gerſtenähren, die bis über den Sattel meines Pferdes ſchlugen, und in denen freudig die deutſche Kornblume wucherte, dem Dorfe Piali zu, an deſſen Saum einſt der als das prachtvollſte Gebäude im Peloponnes geſchilderte Tempel der Athene Alea ſtand. Er war aus allen drei Ordnungen der griechiſchen Baukunſt zuſammengeſetzt, unten doriſch, darüber korinthiſch und der oberſte Stock joniſch. Vor einiger Zeit ſollen noch Säulenſtücke davon vorhanden geweſen ſeyn, jetzt iſt nichts mehr als wenige Grundmauern übrig. Doch hat man verſchiedene intereſſante Gegenſtände an derſelben Stelle aufgefunden. Ein alter Bettler führte mich in einen Bauernhof am Ende des Dorfe, wo zwei ſehr merkwürdige Basreliefs lagen, das eine einen Löwen in natürlicher Größe, das andere in verjüngtem Maßſtabe den Gott Pan darſtellend, der, an einen Baum gelehnt, auf der Flöte bläst und einen ſtehenden Widder zu ſeinen Füßen hat; beide im älteſten Styl; den Löwen fand ich denen Mykenä's ſehr ähnlich.

Mit einbrechender Nacht erreichte ich erſt das zur Geburtstagsfeier und Thronbeſteigung des Königs mit Reiſig und Blumen geſchmückte Tripoliza, eben als die Illumination begann. Man war ſchon etwas beſorgt über mein langes Ausbleiben geworden, weil die hieſige Gegend im Rufe großer Unſicherheit ſteht, doch werden dergleichen Dinge immer übertrieben, und ich fand die arkadiſchen Schäfer bis jetzt noch ſehr harmlos. Koliopulos, in reichem Staat zum Feſte gekleidet, empfing mich mit dem Stadtcommandanten, Major Andrietti, an der Thür ſeiner Wohnung auf das Höflichſte, und bat mich, ehe ich mich nach dem für mich bereiteten Hauſe begäbe, mich bei ihm ein wenig auszuruhen, was ich mit Dank annahm. Die Wohnung dieſes reichen und mächtigen Häuptlings, einer von den dreien, die Griechenland als Geſandte nach München ſchickte, iſt eben ſo außerordentlich einfach, als die übrigen griechiſchen Häuſer. Weiße Wände, rohe Dielen ohne Teppiche, unangeſtrichene Thüren und Fenſterrahmen, ſchadhafte Glasſcheiben und eine Hühnerſteige, die zu alle dem hinaufführt, wiederholen ſich überall. Als eine Zugabe des Luxus fand man hier wenigſtens Divans, Tiſche und Stühle, und ſtatt der kleinen Oellampe ſogar Talglichter! Nach Einnahme der gewöhnlichen griechiſchen Erfriſchungen von Confitüren, Waſſer und Kaffee nebſt der langen Pfeiſe, begleiteten mich die Herren durch die mannigfaltig erleuchtete Stadt nach Hauſe. Auf dem Dache eines Balkons war König Otto's Kupferſtich aufgeſtellt, von einem Lorbeerkranz umgeben und von zwei rieſigen Kerzen beſchienen; unter ihm aber drehten ſich drei bunte Lampenkreiſe fortwährend in verſchiedenen Richtungen, was mir auffiel und als eine politiſche Anſpielung hätte gelten können, wodurch aber ihr Lichteffekt ſehr vermehrt wurde.

Die halbe Stadt drang mit mir in das große Gouvernementshaus ein, von dem ein Stock für mich beſtimmt worden, und ich mußte noch eine ſchreckbare griechiſche Muſik auf dem Vorſaale aushalten, ehe mich die Herren der Ruhe überließen, deren ich ſehr bedürftig war, denn ich hatte, die Fußpromenaden abgerechnet, heute ziemlich zwölf Stunden zu Pferde geſeſſen.

Die hieſigen Feierlichkeiten zur Verherrlichung des königlichen Geburtstages ſchienen freiwillig und mit Herzlichkeit unternommen worden zu ſeyn. Dagegen fand ich es in Argos ſehr unpaſſend, daß ſchon am Tage vorher ein Ausrufer durch alle Straßen ging, der bei namhaft gemachter Geldſtrafe alles Arbeiten am Feſttage des Königs verbot.

Den 8ten.

Ich habe, wie man aus dem Datum ſieht, von der guten Luft und geräumigen Wohnung angezogen, die zwar im Anfang nur leere Wände bot, aber nach und nach durch Beihülfe mehrerer meiner hieſigen gütigen Freunde mit einem recht bequemen Divan nebſt Tiſchen und Stühlen in Menge verſehen worden iſt — eine verlängerte Station hier gemacht, um in Ruhe der Schreiberei obliegen zu können. Den Tag nach meiner Ankunft lud mich mein Gönner Dimitri Plaputas Koliopulos zu einem großen helleniſchen Gaſtmahl bei ſich ein.

Noch immer erinnern die hieſigen Sitten etwas an die Odyſſee und Iliade. Hammel in verſchiedener Geſtalt ſpielen eine Hauptrolle dabei, und der Wein wird ſehr reichlich getrunken, doch ohne Waſſer. Frau und Töchter (aber nur die verheiratheten) nahmen

Theil an dem Mahl und bedienten zugleich gelegentlich die Gäſte, ſo wie auch ihre Männer, Offiziere der Tetrarchen des Koliopulos. Die Töchter waren hübſch mit braunem, glattem Teint, doch entſtellte ſie ihre Tracht, da ihr Buſen, jede Bruſt einzeln in ein beſonderes Säckchen gewickelt, ſo vollkommen zwei über die Schultern gehangenen Schrotbeuteln glich, daß ich einigemal bei dem Anblick große Mühe hatte, mir das Lachen zu verbeißen. Der Wirth ermüdete nicht im Ausbringen unzähliger Geſundheiten, wobei er manchmal, als beſondere Freundſchaftsbezeigung, etwas aus ſeinem Glaſe in das des Gefeierten ſchüttete, auch häufig meinem Secretair, der neben ihm ſaß, ein ausgeſuchtes Stück Fleiſch von ſeinem eigenen Teller gab. Er kannte ihn noch vom Palamid her, wo Herr Emil, während Koliopulos Arreſts, eine kurze Zeit lang Artillerie-Commandant geweſen war. Ich ſaß zwiſchen Madame Koliopulos und der jungen Frau des Mirarchen der Gendarmerie, die halb türkiſch, halb europäiſch angekleidet war, und gleich allen übrigen Damen Wein und Speiſen nicht mindere Gerechtigkeit widerfahren ließ als die Männer. Auch ſie beglückte den neben ihr ſitzenden Nomarchen häufig mit einem Biſſen, den ſie auf ſeinen Teller legte, wogegen dieſer galant auf dem ihrigen die ſchwierigſten Stücke mit ſeinem Beſteck tranchirte. Alle waren dabei heiter, ungezwungen und voll natürlicher Höflichkeit, die wahrlich die geſchliffenen Formen unſerer Convenienz weit beſſer erſetzt. Wir tafelten lange, und als nach Tiſche Pfeifen und Kaffee in ein anderes Zimmer gebracht worden waren, führten die Männer in dem auf einer Seite offenen Vorſaal, der die freie Ausſicht auf die Berge gewährte, einen charakteriſtiſchen Nationaltanz aus. Phalanxoffiziere und Diener waren alle durcheinander gemiſcht, ſich ſämmtlich bei der Hand haltend, und Einer führte immer abwechſelnd den Tanz an, wobei ihm jedesmal ein Tuch, das er dann vielfach um ſich ſchwang, in die Hand gegeben wurde. Im Anfang führt dieſer Vortänzer die Runde moderat und mit nicht ungraziöſen Bewegungen an, doch bald nach den erſten Touren ergreift ihn der Enthuſiasmus, er ſchleudert die Schuhe von ſich und beginnt nun in Strümpfen oder barfuß die wunderbarſten Darſtellungen, bald wie ein Reptil hinkriechend, bald wie ein Löwe ſich auf ſeine Beute ſtürzend, während die Uebrigen ihn fortwährend mit ihrem Geſang begleiten. Heute war es ein Kriegslied, das ſie anſtimmten, deſſen Inhalt mir ſo überſetzt wurde:

„Dreitauſend Araber zogen beladen mit vielen „Schätzen und vielem Schußbedarf durch unſere

„heimathlichen Berge. Da erwarteten wir ſie mit
„Kolokotroni und Koliopulos an unſerer Spitze, nur
„hundert und fünfzig tapfere Klephten! Nach unſerer
„alten Weiſe hinter den Felſen verborgen, empfingen
„wir die Ungläubigen mit unſern weithin treffenden
„Kugeln, und nicht wiſſend, wo der Feind ſey, noch
„wie ſtark ſeine Zahl, ſank ſchnell ihr Muth. Jetzt
„brachen wir herab von den Höhen und ſchonten
„Keinen, vernichteten, was nicht floh, und nahmen
„ſiegend ihre Schätze, ihr Pulver und ihr Blei. Da
„war Jubel und Freude, und wir ſchlachteten Läm-
„mer und ſetzten uns auf freier Stelle um das Mahl,
„und tranken viel guten Weines dazu, tanzten dann
„rund um die Tafel wie heute, und ſangen der
„Häuptlinge Preis — denn Brave gibt es unter
„uns viele, doch Keiner gleicht Kolokotroni und
„Koliopulos.“

Ich bin überzeugt, die alten Helden Homers haben in der Wirklichkeit nicht viel anders getrunken, getanzt und geſungen.

Tripolitza, das auch durch ſeine ſpitz zulaufenden Ziegeldächer, die der viele Winterſchnee hier nöthig macht, an unſer Vaterland erinnert, zählte früher an 30,000 Einwohner, wovon die Griechen bei der Eroberung der Stadt im Jahr 1821 über die Hälfte niedermachten. Später ließ Ibrahim Tripoliza bis auf das Thor, durch das er eingezogen war, von Grundaus verbrennen, und das Ganze bietet daher noch jetzt mehr Schutthaufen als Häuſer dar, welche von ungefähr 6000 Seelen bewohnt werden. Es war in der Türkenzeit die Hauptſtadt Morea's, und bedeutet durch ſeinen Namen (Dreiſtadt) gewiſſermaßen die Vereinigung der drei alten Städte: Tegéa, Pallantium und Mantinéa, aus deren Ueberbleibſeln es wahrſcheinlich auch auferbaut ward. Die Stadt war ſehr wohlhabend und wird es wieder werden, wenn der Handel ſteigt, da in ihrer reichen Ebene Viehzucht und Ackerbau blühen. Außer den gewöhnlichen Behörden der Departementalſtädte befindet ſich hier das Tribunal zweiter Inſtanz für den Peloponnes, bei dem ich etwas verwundert war, zwei junge Deutſche als Richter angeſtellt zu finden, einen Grafen Tattenbach und den Doctor Hahn, beide übrigens vielfach gebildete und ſehr unterrichtete Männer, deren Güte ich manche willkommene Notiz verdanke.

Das hieſige Klima wird faſt für das geſundeſte im ganzen Lande gehalten, demungeachtet bekam mein Kammerdiener das heftigſte Fieber und ich ſelbſt befand mich nicht wohl, was ich dem etwas trüben und nicht beſonders guten Waſſer zuſchreibe.

Am vierten Tage meines hieſigen Aufenthalts ritt ich, von einem Lanciers-Piquet und dem Lieutenant von Boſe begleitet, einem Sachſen und Enkel des allen Dresdenern ſo bekannten ſogenannten dicken Boſe — beiläufig geſagt, einem der genialſten Menſchen, die ich je gekannt — nach dem zwei Stunden entfernten Mantinéa. Ungefähr auf halbem Wege, bei einem Vorgebürge, das weit in die Ebene heraustritt, und hinter dem das Thal von Mantinéa beginnt, ein Ort, der Granà genannt wird, fand im letzten Kriege ein bedeutendes Gefecht ſtatt, in dem über tauſend Türken bei einer ohne Erfolg verſuchten Erſtürmung der daſigen griechiſchen Verſchanzungen blieben. Weiterhin kamen wir durch weitläuftige Wieſen, auf denen zahlreiche Heerden weideten; doch auch hier ſieht man ſich überall vergeblich nach hohen Bäumen um. In der ganzen Ebene von Tripolitza ſteht, ſo viel mir bekannt geworden iſt, nur eine alte und hohe Pappel nicht weit von der Stadt. Auf den Bergen bemerkt man ein alterthümliches Kloſter, in deſſen Nähe einige Fichten zerſtreut ſind, im fernen Innern des Gebürges aber erblickt man ganze zuſammenhängende Wälder von dieſer Holzart. Als ein lächerliches Quid pro quo muß ich es erwähnen, daß ich bald darauf eine Heerde Schafe von graugelblicher Farbe, die ſich auf die ungewöhnlichſte Weiſe in langen Reihen über- und neben einander gelagert, und gegen die Sonnenhitze zuſammengekauert hatte, wozu ſie auch nicht die mindeſte Bewegung machte, in der Ferne für die Ruinen von Mantinéa hielt, welche letztere denn in der That, als ich bei ihnen anlangte, nicht ſehr verſchieden davon ausſahen; denn nur wenig von ihnen iſt übrig, was über drei Fuß aus der Erde hervorträte. In dieſer Höhe ſind aber die ganzen Befeſtigungsmauern ununterbrochen erhalten, welche in einem eliptiſchen Kreiſe um die alte Stadt liefen. Zwiſchen ihnen erheben ſich höher die Fundamente von 118, theils viereckigen, theils runden Thürmen und zehn Thoren. Die Mauern ſind zum Theil noch polygoniſch, doch meiſtens ſchon von horizontal übereinander gelegten Steinen aufgeführt; auch die Spuren der Gräben, die um die Stadt gingen, ſind nicht nur genau zu verfolgen, ſondern an vielen Orten noch mit ſumpfigem Waſſer angefüllt. Im Inneren des Kreiſes, der jetzt mit Feld bebaut iſt, exiſtiren die Reſte eines Theaters und verſchiedene andere Schutthaufen früherer Gebäude. Die Bauern finden beim Pflügen hier häufig Antiken verſchiedener Art, doch konnte ich mir in den wenigen Hütten, die umher zerſtreut ſind, heute nichts verſchaffen. Mantinéa liegt (wie auch Tegóa) ganz in der Plaine, die

95.

Pückler an Varnhagen.

Muſkau, den 17. Auguſt 1832.

Verehrteſter Freund!

Ew. Wohlgeboren gütiger Brief hat mir, ohngeachtet er ſo viel Trauriges enthält, dennoch einen Stein vom Herzen genommen, da ich von der lebensgefährlichen Krankheit Ihrer lieben Rahel, meiner ſo gütigen Gönnerin und Freundin, unterrichtet war, und Ihnen nur deshalb nicht ſchrieb, weil ich es in einem ſolchen Augenblicke nicht für paſſend hielt. Gott ſei Dank, daß ſie Ihnen und uns wieder geſchenkt iſt, und ich verſtehe ganz Ihre Aeußerung, daß Sie in dieſer ſchweren Zeit Erfahrungen an ſich ſelbſt gemacht haben, die Sie früher kaum geahndet. Der vor Augen tretende, nahe Verluſt einer innig vertrauten und innig geliebten Perſon iſt gewiß von allen irdiſchen Zuſtänden der, welcher die Seele am Furchtbarſten ergreift, und alle ihre Tiefen dem inneren Auge enthüllt. Ich habe ähnliches erlebt. Es iſt eine Feuertaufe, aus der man beſſer hervortritt.

Empfangen Sie jetzt meinen herzlichſten Glückwunſch, daß Noth und Gefahr vorüber, und verſichern Sie auch Ihrer Frau Gemahlin meine innigſte Theilnahme. Welches harte Schickſal, daß ſie, kaum ſelbſt dem Tode entronnen, den ihres ſo hochbegabten Bruders vernehmen mußte! Mich hat dieſe Nachricht tief betrübt, und etwas noch mehr Lugubres nimmt ſie durch jenen Scherz des armen Todten mit meinen Briefen an! Im Grunde war ſchon mein Einfall ein vermeſſener, denn nie ſollte man den Tod, eben ſo wenig wie den Teufel, an die Wand malen. Es ſind Geſpenſter, die gar leicht die Phantaſie bewältigen!

Doch laſſen wir ſie jetzt ruhen, und gehen zum roſigen Leben über.

hier in der Nähe durch einen iſolirten hohen Hügel ſcheinbar geſchloſſen wird, obgleich ſie ſich hinter ihm noch weiter verbreitet. Auf der Spitze dieſer Höhe ſtehen die von den Türken zerſtörten Reſte des Dorfes Gurtzüli und die Rudera einer Kapelle, bei der ſich vier alte immergrüne Eichen erhalten haben. Ich ritt, der Ausſicht wegen, zu ihnen hinauf und kehrte auf der etwas in die Ebene vortretenden Zunge des Berges zurück, von der man nach Gell's Autorität glaubt, daß es dieſelbe ſey, wohin Epaminondas gebracht wurde, als er die Todeswunde empfangen hatte. Pauſanias hingegen verlegt die Schlacht viel weiter gegen Tripolitza hin, und nach ihm ſcheint das früher erwähnte Vorgebürge bei Granà der Ort zu ſeyn, wo Epaminondas ſtarb und nachher ſein Monument auch ſtand, welcher Platz in der Römer Zeit den Namen Scopio führte. Das Orakel zu Delphi hatte dem Epaminondas gewahrſagt, daß er ſich vor dem pelagos (Meer) in Acht nehmen müſſe. Kurz vor ſeinem Tode ſoll er nach dem Namen der vor ihm liegenden Gegend gefragt und zur Antwort erhalten haben: man nenne dieſe Ebene, deren Baumgruppen Inſeln gleichen, Pelagos. Ein Orakel mag noch ſo unbeſtimmt ſeyn, der menſchliche Aberglaube findet immer Mittel, es eintreffen zu machen.

Von dem Berge konnte man die Form der Ruinen Mantinéa's am beſten überſehen, welche ungefähr den dritten Theil einer deutſchen Meile im Umfange meſſen mögen, und bei denen die faſt überall ganz gleiche Höhe der noch exiſtirenden Mauern, als habe man ſie regelmäßig gerade nur ſo weit abtragen wollen, allerdings als ein ſchwer zu erklärender Umſtand erſcheint. Man fabelt zwar, ein ſpartaniſcher König habe einen tiefen Graben um die Stadt gezogen und dann, den Fluß Ophis hineinleitend, die Wälle, welche nur im Grunde von Werkſtücken, oben aber von Ziegeln conſtruirt geweſen, durch die Gewalt des Waſſers umgeworfen — dieſe Geſchichte ermangelt aber aller hiſtoriſchen Beglaubigung und überdies aller Wahrſcheinlichkeit.

Hadrian that ſehr viel für Mantinéa, weil ſein Liebling Antinous aus einer Colonie dieſer Stadt gebürtig war. Er ließ dieſem auch einen Tempel daſelbſt erbauen, wo jährlich Ceremonien ihm zu Ehren gehalten wurden, ſo wie alle fünf Jahre Spiele in dem Stadium; allerdings ein ſonderbarer Heiliger! Im Tempel der Juno waren drei Statuen von Praxiteles. Jetzt iſt die ſtolze Stadt, ſonſt eines der Augen Arkadien's genannt, das Beſitzthum weniger Bauern, und trägt den Namen Palaeopolis.

Von Pallantium hat man bis jetzt noch keine beſtimmte Spur auffinden können, und Leake ſupponirt gewiß mit Recht, daß es einen Theil des jetzigen Tripolitza ſelbſt einnahm, namentlich den Hügel der Citadelle, nach der eine alte Waſſerleitung geführt zu haben ſcheint, und von deren günſtiger, die Ebene nach beiden Seiten beherrſchenden Situation man faſt nicht annehmen kann, daß die alten Griechen keinen Vortheil gezogen haben ſollten.

Ich ſah eines Abends die Sonne von hier mit wunderſchönen Lichteffekten untergehen. Gigantiſche Bergſchatten ſpielten wie rieſige Geſpenſter auf der Ebene und durch eine ſonderbare Ideenaſſociation fiel mir plötzlich erſt hier wieder ein, daß ich in Korinth ganz vergeſſen hatte, mich auf der Akropolis nach der Geiſterſtube zu erkundigen, von der ich in Patras erzählen gehört. Nur meine, damals alles abſorbirende Gemüthsſtimmung muß daran Schuld geweſen ſeyn, und ich bedaure dieſe Unachtſamkeit jetzt ſehr, mit der Bitte an meinen nächſten Nachfolger, genauere Erkundigung darüber einzuziehen.

Beim Nachhauſegehen kam ich über den Markt, wo ich, wie ſchon öfters an anderen Orten, nicht umhin konnte, die elegant antiken Formen der ausgeſtellten Töpferwaaren zu bewundern. Wie ſeltſam ſich doch Gebräuche durch die bloße Macht der Gewohnheit Jahrtauſende lang fortpflanzen! Dies rohe und verwahrloste Griechenvolk, wie auch die Araber, erhielten fortwährend die Formen der Schönheit in ihren gemeinſten Haushaltsgefäßen, während wir, ſo lange civiliſirt, uns ſo erhaben über jene dünkend, kaum im Stande ſind, in den koſtſpieligſten Fabriken des Luxus, mühſam und meiſtens ungeſchickt, nach detailirten Zeichnungen unſerer Künſtler, Aehnliches hervorzubringen, was hier jeder Töpfer aus uralter Ueberlieferung nicht anders kennt. Man erinnere ſich, als Gegenſatz, nur der wahrhaft barbariſchen Formen unſerer irdenen Flaſchen, Krüge, Schüſſeln, Lampen, Taſſen u. ſ. w. für den alltäglichen Gebrauch!

Den 9ten.

Ich hatte nicht nur vom Grafen Armansperg, ſondern auch von jedem der Miniſterien insbeſondere ein mich dringend empfehlendes Cirkular an alle Civil- und Militairbehörden des Reichs mit mir genommen, und ich kann nicht genug die Bereitwilligkeit und außerordentliche Artigkeit der Formen rühmen, mit der mir dieſe Schreiben ausgeſtellt, und meiſtens von den betreffenden Miniſtern ſelbſt überbracht wurden. Herr Rizo, dem ich bei dieſer Gelegenheit geäußert hatte, daß es mir unbillig ſchiene, der Douane im Pyräus bei meiner Ankunft eine Rechnung von 130 Drachmen für Gegenſtände meines Gebrauches haben zahlen zu müſſen, die nicht zum Handel beſtimmt wären, und die ich überdies aus Griechenland wieder mit mir nähme — vermittelte ſogleich einen Befehl des Finanzminiſteriums, wonach mir das ſchon bezahlte Geld wieder zurückerſtattet wurde; eine Liberalität des Benehmens, die, nicht wegen der geringfügigen Summe, aber wohl wegen des Sinnes, der ſich hier ausſprach, gewiß eine ehrenhafte Anerkennung verdient.

Auch in Tripolitza beeiferten ſich die Behörden, mir in jeder Weiſe gefällig zu ſeyn, und täglich beſuchte mich einer oder der andere der Dirigirenden, um ſich nach meinen Wünſchen zu erkundigen. Unter dieſen Beſuchern verdient Herr Geráſimos Kókinos aus Zante Erwähnung, ein angenehmer junger Mann, der mit Lord Byron und Trelawney nach Griechenland kam, ſich im Revolutionskriege ſehr ausgezeichnet hat und jetzt Offizier im Regiment Lanciers iſt. Man hört immer gern von Lord Byron erzählen, wenn es auch längſt vernommene Dinge ſind. Herr Kókinos ſchreibt ebenfalls ſeinen Tod ganz allein falſcher Behandlung der Aerzte zu, und glaubt, daß, wenn ſein

Fieber nach der unter den Griechen üblichen Art behandelt worden wäre, die Krankheit leicht vorübergegangen ſeyn würde. Auch behauptete er, daß, nach ſeiner Erfahrung in dieſem Kriege, und wie er ſelbſt dreimal erprobt, Verwundungen von den griechiſchen Naturärzten weit erfolgreicher, als von den fremden Chirurgen geheilt würden, ſo daß auch unter der Behandlung der erſteren weit weniger Patienten ſtarben, obgleich ſie nur höchſt ſelten zur Amputation ſchritten. Dieſe, fügte er hinzu, verrichten ſie überdies, wie alle anderen Operationen, nur mit den roheſten Inſtrumenten, ſo daß es nichts Seltenes iſt, einem Menſchen den Bauch mit dem erſten beſten Brodmeſſer aufſchneiden und ihn dennoch gründlich heilen zu ſehen. Gewöhnlich legen die Griechen nichts auf ihre Wunden als das Gelbe vom Ei mit Oel geſchlagen, was ſie Alle ſelbſt ſehr gut zu appliziren wiſſen, ohne den Arzt dazu zu erwarten. In der That erinnerte ich mich hier, daß ſchon Kalergi mir erzählte, er habe daſſelbe Mittel [illegible]nd ſeiner Gefangenſchaft im türkiſchen Lager angewandt, ſo oft er es ſich verſchaffen konnte. „Die Mainotten," ſagte Herr Kókinos, „ſtopfen, wenn die Verwundung nicht edlere Theile getroffen hat, um nicht genöthigt zu ſeyn, das Schlachtfeld zu verlaſſen, friſchen Käſe mit Salz in die Wunde, welches alle Eiterung und jeden Schmerz derſelben vierundzwanzig Stunden lang gänzlich unterdrückt. Auch bei inneren Mitteln iſt die Behandlung unſerer Volksärzte eben ſo eigenthümlich," fuhr er fort. „Als mir bei Anatoliko eine Musketenkugel den Schenkelknochen zerſchmetterte, wurde ich in wenigen Wochen durch einen dieſer Leute auf das Beſte wieder hergeſtellt. Er genirte mich dabei nicht im geringſten in meiner Diät, nur durfte ich keinen Wein trinken, mußte dagegen aber, auf beſondere Vorſchrift des Aeskulap's, in drei verſchiedenen Doſen, Früh, Mittags und Abends, täglich eine halbe Flaſche ſtarken Branntweins zu mir nehmen, was durch die ganze Zeit der Kur fortgeſetzt wurde, und, wie man ſieht, die beſten Folgen gehabt hat. Mit mir zugleich war Kapitain Haſtings bleſſirt und ihm der Arm über dem Handgelenk durchſchoſſen worden. Dieſer wollte ſich dem Griechen, der mich heilte, nicht anvertrauen, ſondern ließ ſich auf ein engliſches Schiff bringen, wo er vier Wochen darauf, nach unnütz vorgenommener Amputation, ſtarb."

Gegen den tollen Hundsbiß ſollen die Griechen gleichfalls ein ſicheres Mittel kennen, weßhalb auch die durch denſelben hervorgebrachte furchtbare Krankheit hier nur wenig Schrecken erregt. Ich ſah in

Athen auf einem Balle beim Grafen Armansperg drei Perſonen, die am Tage vorher von einem tollen Hunde ſcharf gebiſſen worden waren, und über den Zufall nur ſcherzten; auch ſcheute ſich deßhalb keine Dame mit ihnen zu tanzen, noch befürchtete ſie, daß die Wirkung ihrer Reize die Kataſtrophe beſchleunigen könnte, obgleich an der Realität der Wuth des Hundes nicht gezweifelt werden konnte, da er noch Mehrere verwundet hatte, dann aber getödtet, und ihm vom Kreisarzte ſelbſt das Diplom der Tollheit offiziell ausgeſtellt worden war. Ich ſetzte hinzu: zur guten Stunde ſey's geſagt! denn Herr Koliopulos hat mir geſtern zwei ſchöne Hunde zur Bewachung und Unterhaltung auf der Reiſe geſchenkt, Petritti, eine Art Hühnerhund, und Schaïn, ein geſcheckter Windhund, die eben, beide auf dem Vorſaal angebunden und ſich noch etwas ungeduldig benehmend, ſo disharmoniſche Töne von ſich geben, als ſpiele die griechiſche Muſik wieder vor meiner Thür.

Eine ernſtlichere Unannehmlichkeit als dieſe ohrenzerreißende Muſik iſt es, daß mein treuer Ackermann durch einen zweiten Fieberanfall meine Abreiſe verhindert, doch hat dieſe Krankheit wenigſtens die gute Seite, daß, nachdem man während des Fiebers einer Leiche geglichen, man am anderen Tage, außer einiger

Mattigkeit, wenig davon mehr ſpürt und ſeine Geſchäfte wieder beſorgen kann.

Der Tag ging größtentheils mit Annahme von Abſchiedsbeſuchen hin, bei welcher Gelegenheit mir Graf Tattenbach ein ſehr freundliches Geſchenk mit einigen geſchichtlichen Büchern über Griechenland machte, die ich bisher mit Bedauern entbehrte. Einer der Chefs bat mich nach griechiſcher Weiſe, die unſern alten ritterlichen Sitten ähnlich iſt, ſeinen Verwandten Dimitri, einen auffallend ſchönen Jüngling von ſechzehn Jahren, der ſich in ſeinem reichen Nationalkoſtüm vortrefflich ausnimmt, als Diener mit mir zu nehmen, damit er die Welt ein wenig kennen lerne. Als ich einwilligte und Dimitri zu meinem Palikaren ernannte, machte ihm ſein Onkel ein Geſchenk mit koſtbar ausgelegten Waffen, die ihm einſt durch eigene Tapferkeit das Leben gegen die Türken gerettet, und hielt dann dem Knaben eine förmliche Rede, worin er ihn ermahnte, mich von nun an als ganz an ſeine Stelle getreten anzuſehen und ſich mit gleicher Ergebenheit nur meinem Dienſte zu weihen, worauf Dimitri ſeine Hand auf türkiſche Manier küßte, an ſeine Stirn drückte, und davon eilte, ſeine Sachen in Ordnung zu bringen, wie es ſchien, ſehr erfreut über die vor ihm liegende Zukunft. Denn es mag ihm in Griechenland nicht recht wohl werden, wo, wie ich hörte, zwei ſeiner Brüder, welche an der Spitze der Revolte von 1834 in Arkadien und Meſſenien ſtanden (die zur Befreiung der damals zum Tode verurtheilten Chefs Kolokotroni und Koliopulos unternommen ward, und das Gouvernement einen Augenblick in die größte Verlegenheit ſetzte) — als Rebellen und Staatsverbrecher mit ihren Leichen Hellas Erde neu befruchten mußten.

Khan von Wurlia im Gebürge,
den 10ten Juni 1836.

Bei ſchönem und warmem Wetter verließen wir endlich nach vierwöchentlichem Aufenthalt das zerſtörte Tripolitza. Koliopulos mit einem Dutzend ſeiner Phalanxoffiziere, meiſtens ſeine Verwandte, gab mir eine halbe Stunde weit das Geleit, und beſtand beim Abſchied darauf, daß zwei dieſer Offiziere, von denen der Eine italieniſch ſprach, mir als fernere Eskorte bis Sparta dienen ſollten. Die nachfolgenden Maulthiere wurden durch vier Gendarmen zu Fuß, die, gleich gelernten Läufern beſſer als die Pferde aushalten, beſchützt. Ohne Eskorte im Innern des Peloponnes zu reiſen, iſt jetzt faſt unmöglich, weil nicht

Mein Park grünte und blühte noch nie ſchöner als dieſes Jahr, und unſer Bad, der ſchüchterne junge Anfänger, erfreute ſich nie einer größeren Beachtung. Wir haben Generallieutenante, Generalmajore, Marchesane, Principesse d'ogni grado, d'ogni età, und viel davon ohne Zweifel der Cholera zu verdanken, die alſo doch zu etwas gut ſein kann. Hoffentlich vermehren Sie und Frau von Varnhagen künftiges Jahr ihre Zahl (nicht aus choleriſchen Gründen, verſteht ſich), und wie freue ich mich im voraus darauf, Ihnen alles Neue meiner Anlagen zu zeigen, das noch ganz terra incognita für Sie iſt. Vor acht Tagen fanden wir in einem einſamen Dickicht beim Rigolen zwei Fuß unter der Erde ein wohlerhaltenes Gerippe auf. Ein junger Mann, dem nicht ein einziger Zahn fehlte, wahrſcheinlich ermordet und dort verſcharrt, denn der Schädel hatte mehrere Frakturen. Ich habe ſogleich die ſehr romantiſche Stelle benutzt die Gebeine des räthſelhaften Unbekannten förmlich daſelbſt beiſetzen laſſen, ein Raſengrab mit einem einfachen hohen Steinkreuz darauf ſetzen, und in einer kurzen Inſchrift das Vorhergehende bemerken laſſen. Eine Bank ſteht vor dem Grabhügel, deſſen Kreuz jener Lehne bildet. Die Ausſicht geht unter düſtern Tannen auf zwei tiefe und weite Bergſchluchten. Dort will ich oft nach Mitternacht bei Mondenſchein ſitzen, und bei Tage Victor Hugo's „Notre-Dame" wieder leſen. Das Papier hört auf, und mit ihm billig mein Geſchwätz. Adieu.

Ihr herzlich ergebener

H. Pückler.

Noch eine Bitte. Iſt Herr G. M . . . (Redakteur der „Staatszeitung"), dermalen anweſend in Berlin?

Mit der nächſten Fahrpoſt bitte ich um Erlaubniß, der lieben Geneſenen eine recht ſchöne Ananas ſchicken zu dürfen.

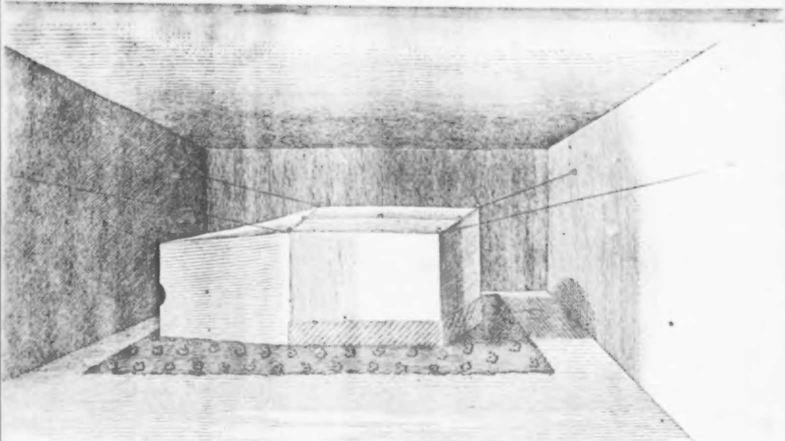
nur viele der Bewohner Räubereien verüben, ſondern ſelbſt hie und da förmliche Banden ſich gebildet haben, um von dieſem Handwerk zu leben; doch ſind wenige Beiſpiele vorhanden, daß ſie einen zahlreichen und wohl bewaffneten Zug angegriffen hätten, welche Vertheidigung ſich indeß nicht Jeder verſchaffen kann. Daher begegnet man in dieſem ſo intereſſanten Lande auch faſt keinem fremden Reiſenden mehr. Dies ſind die Früchte einer ſehr übel verſtandenen Milde des Gouvernements, und der Beweis, daß dem ſo iſt, um ſo ſchlagender, da in dem letzten Jahre der Regierung Capo d'Iſtria's nicht die geringſte Unſicherheit in dieſer Hinſicht mehr ſtatt fand, und ſelbſt während des Revolutionskrieges man nur ſelten von verübten Räubereien hörte.

Auf der Höhe fortreitend, näherten wir uns jetzt wieder der fruchtbaren Ebene von Tegéa, deſſen in der Ferne kohlſchwarz erſcheinende Kirchenruine ſchön von ihrer hellgrünen Umgebung abſtach; rechts bemerkten wir auf einem Felſen einen zerſtörten türkiſchen Flecken, die erſte Anſiedelung der Türken, bevor ſie Tripolitza erbauten. Eine halbe Stunde ſpäter ſtiegen wir in einer Schlucht, die ganz mit einer ſeltſam geformten röthlichen Blume bedeckt war, welche eine ſehr giftige Art Wolfsmilch trägt, zu dem Saranta Pótamos hinab, der ſich hier unterirdiſch in den Berg verliert und erſt zwiſchen Tegéa und Megalopolis, mehrere Meilen von hier entfernt, wieder zum Vorſchein kommt. Dies iſt einer der Zuflüſſe des Alpheus, und das Thal, welches er in unaufhörlichen Windungen durchſtrömt, markirte ſonſt die Grenze zwiſchen dem Tegeiſchen und Lakedämoniſchen Gebiet. Wir durchkreuzten ihn wohl zehnmal, und zwar oft ganze Strecken in ſeinem ſeichten Waſſer, zuweilen von rauhen Felſen eng umſchloſſen, hinreitend, bis wir ein freundliches Bergthal erreichten, wo, von vielen Platanen und wilden Birnbäumen umgeben, der kleine Khan von Krya Briſſi ſteht, ohngefähr an derſelben Stelle, die einſt Phyláke eingenommen haben muß, in deſſen Nähe die Flüſſe Alpheus und Symbola entſprangen. Wir hatten ſchon ſeit geraumer Zeit dem Khan mit Ungeduld entgegengeſehen, denn ein heftiges Gewitter, das uns, ſo zu ſagen, im Fluſſe mit einem zweiten Fluſſe aus den Wolken überfiel, hatte uns bis auf die Haut durchnäßt. Nichts dergleichen an dem hellen Morgen erwartend, waren wir leider nur gegen die Sonne gerüſtet und hatten allen Schutz gegen den Regen bei dem Gepäck zurückgelaſſen, ſo daß uns nichts übrig blieb, als uns, ſo gut als thunlich, am Feuer zu trocknen. Die Griechen, welche ihre Mantelſäcke mit ſich führten, machten alle eine friſche Toilette, denn wegen der Fieber iſt ein ſolches kaltes Bad hier gefährlich. Auch wir entledigten uns ſo vieler Kleidungsſtücke als wir konnten, die eine recht hübſche Frau nebſt ihren zwei artigen kleinen Kindern, mit großer Geduld und vieler Geſchicklichkeit, zum Trocknen wie einen Braten über der Flamme drehten, ſo daß ich jeden Augenblick befürchtete, ſie in Feuer aufgehen zu ſehen.

Da wir ein langes und bedenkliches Defilee zu paſſiren hatten, welches an mehreren Stellen ſo eng zuſammentritt, daß nur Raum für einen Reiter hinter dem andern bleibt, ſo beſtanden Koliopulo's Offiziere darauf, hier, wo eine Gendarmerie-Station iſt, noch vier dieſer Läufer mit uns zu nehmen, luſtiges Volk, die ſich unterwegs fortwährend mit dem Fangen von Feldmäuſen, Schießen kleiner Vögel, und allerlei andern Leibesübungen, unter Lachen und Singen nebenbei ergötzten. Wir aber faßten uns in Geduld, denn ein neues Gewitter, das bald den ganzen Himmel überzog, und in einen Landplatzregen ausartete, der faſt bis zur Nacht fortdauerte, hatte bald alle Bemühungen der hülfreichen Khanfamilie im eigentlichſten Sinne des Worts zu Waſſer gemacht. Deſto anmuthiger ward mit jedem Schritte die Gegend, und überraſchte mich beſonders durch ihren Baumreichthum, den ich ſo lange entbehrt hatte. Ich ſah, ganz verwundert, wieder weite Berglehnen mit maleriſch darauf zerſtreuten Gruppen von Kaſtanien und Eichen bewachſen, abwechſelnd mit den lieblichſten Gebüſchen hoher Arbutus und Maſtixſträucher gemiſcht. Die Ebenen der Thäler, durch welche der Weg hinführte, waren meiſtens dicht mit unſerm Farrenkraut bedeckt, voll wilder Birnbäume, und reich an Waſſer, was eine Menge Bergnachtigallen und Finken hergezogen hatte, die trotz des Regens auf das emſigſte vor uns her flöteten. In noch höherem Grade entfalteten ſich die Reize der Gegend, als wir den ſchlimmen Paß und den Khan von Krevátos, von dem man das Dorf Aráchova am Abhang des Berges Málevó erblickt, hinter uns hatten. Von hier bis zu unſerm Nachtlager glaubte man in einem pleasure ground zu reiten. Krauſe Hügel, in deren dichten shrubberies man den Perückenſtrauch, die kleine gefüllte weiße Roſe, mehrere gelbblühende Cytiſusarten, den Judasbaum, jetzt alle Aeſte durch ſeine braunrothen Schoten niedergebogen, baumartige Myrthen, viele Sorten hoher Eriken und eine Menge anderer Zierſträucher und immergrüner Pflanzen bemerkte; an ihrem Fuß blumenreiche Weiden mit Gruppen alter Bäume geſchmückt, Bergbäche in der Tiefe, die unter den Felſenwänden der roſenrothe Oleander einfaßte, hie und da von einem vollen Strauß goldgelben Ginſters durchleuchtet; in der Ferne die noch mit Schnee durchfurchten Gipfel des dunkeln Taygetos, ſo weit ſie in der Höhe ſichtbar wurden, und bis zu ihrem Fuß hinab von einzelnen Wolkenballen umwogt; das Ganze endlich noch durch die Muſik vieler Sänger des Waldes und durch zahlreiche Heerden belebt, gewährte, ſelbſt bei der ungünſtigen Regen-Witterung, ein entzückendes Schauſpiel. Demungeachtet aber verlangte auch der phyſiſche Menſch ſein Recht, und die rothen Ziegeldächer des Khans von Wurliä wurden daher um 7 Uhr Abends von uns mit noch-größerem Frohlocken begrüßt, als früh die berauchte Hütte von Krya Briſſi.

Der Wirth war abweſend und ein Papa fungirte an ſeiner Stelle, der uns ſogleich ſeinen Kraſſy und Raky als von vorzüglicher Qualität anpries. Auch täuſchte er uns nicht, denn der Wein glich, wie ich mich ohne Zögern ſelbſt überzeugte, faſt dem Champagner an Farbe und Mouſſiren, wozu er nur ſehr wenig razinirt war, und was den Raky betrifft, kann ich an ſeiner Güte eben ſo wenig zweifeln, wenn ich ſie nach der außerordentlichen Quantität beurtheile, welche die luſtigen Gendarmen noch an demſelben Abend davon auf meine Rechnung zu ſich nabmen. Man räumte mir ein ganzes Haus ein, das jedoch nur aus zwei Piècen beſtand, einem Stall unten und einem Boden oben, zu dem die Treppe von außen führte. Das Dach war wie gewöhnlich durchſichtig, und es daher als eine Gunſt des Schickſals anzuſehen, daß jetzt der Regen aufhörte und die Nacht heiter blieb. Die Dielen meines Gemachs ſtanden ſo weit auseinander, daß ich meine Pferde nicht ganz aus den Augen zu verlieren brauchte, und von oben die ſehr muthwilligen Streiche mit anſehen konnte, welche ſich mein erotiſcher Rapphengſt Karragus, der ſich losgeriſſen hatte, unter dem Geſchrei und Lachen der Maulthiertreiber, die uns endlich eingeholt hatten, zu Schulden kommen ließ. In der Mitte dieſer romantiſchen Wohnung befand ſich ein Herd ohne Rauchfang, wahrſcheinlich, weil man vorausſetzte, daß der Rauch hinlänglichen Ausgang durch die Löcher des Daches finden könne. Es beliebte ihm aber heute nicht, dieſen Weg einzuſchlagen, denn ein Windgeiſt hielt auf dem Ziegelforſt Wache, ſo daß wir das angemachte Feuer, nach nothdürftiger Erwärmung, bald wieder auslöſchen mußten. Unterdeſſen war Janni bereits ſehr beſchäftigt, im Nebenhauſe ein griechiſches Mahl für ſeine Landsleute, die Phalanxoffiziere und Gendarmen, nebſt meiner Dienerſchaft zu bereiten, deren Jubel die ganze

Nacht hindurch zu uns heraufſchallte. Ich und mein Secretair verſchmähten, zu ermüdet und durchnäßt, alle leibliche Nahrung, und ſuchten ſo ſchleunig als möglich Ruhe und Wärme auf unſern Lagern. Hier muß ich nun mit ſchuldiger Dankbarkeit die vortreffliche Feldzeltbett-Erfindung rühmen, deren Angabe und Herrichtung ich meinem verehrten Freunde, Herrn Gropius in Athen, verdanke. Da ich ſchon oft meinen Leſern dergleichen mitgetheilt, hoffe ich auch dießmal ihnen mit einer nähern Beſchreibung dieſer außerordentlichen Reiſebequemlichkeit nicht zur Laſt zu fallen. Die Vorzüge der Erfindung beſtehen in ihrer großen Vollſtändigkeit und dennoch ungemeinen Leichtigkeit des Transports, da die ganze Vorrichtung in einer kleinen Ledertaſche am Pferde Platz findet. Ein Teppich, den man ohnehin auf Reiſen hier nie entbehren kann, wird auf die Dielen, oder, wenn man bivouakirt, auf den Erdboden gelegt; auf dieſen eine Luftmatrazze, wenn man ſich den Transport einer mit Roßhaar geſtopften, die ich mit mir führe, erſparen will. Nun denke man ſich vier geräumige Himmelbettwände von feinem weißen Mouſſelin, nebſt einem mit ihnen zuſammenhängenden Boden und Decke, beide aus ſtarkem Zwillich, ſo daß das Ganze, wenn es nicht aufgeſpannt iſt, nur einen leichten Sack formirt. An der Decke befinden ſich außerhalb vier Ringe an den Ecken, durch welche Schnüre gezogen werden, deren Enden, vermöge langer Schrauben, nach Umſtänden an der Stubendecke oder an den Aeſten eines Baumes befeſtigt werden, ſo daß die Vorhänge die nöthige aufrechte Stellung erlangen. An drei Seiten bilden dieſe nun ebene Flächen, an der vierten aber verlängert ſich die Wand mit einer runden Oeffnung, in Form eines Damenridiküls, und kann, wie jener, auf- und zugezogen werden. Durch dieſe Oeffnung iſt der Eingang. Hat man Betttücher, Kopfkiſſen und Bettdecke hineingelegt, ſo iſt das luxuriöſeſte Bett fertig, man läßt den beſchriebenen vierten Vorhang nur herabfallen, und iſt nun vollſtändig geſichert gegen jede Art Ungeziefers, Muskito's, Fliegen, Wanzen, Flöhe und Conſorten, die nirgends eine Möglichkeit des Eingangs finden, was bei Mouſtiquieren gewöhnlicher Art, die bloß über die Matratze herabhängen, wie ich vielfach erfahren, keineswegs der Fall iſt. In Korinth ward in dieſer Hinſicht des Herrn Gropius Erfindung auf die Probe geſtellt, denn Hunderte von Wanzen, die nicht zu ertödten waren, krochen fortwährend außerhalb darauf umher, ohne daß je eine einzige davon hereindrang. Will man nun außer dem Bett daneben auch noch ein Kabinet haben, um einen Schreibtiſch und Stuhl hineinzuſtellen, wo man



Bett und Schreibcabinet in einer Stube aufgespannt

96.

Varnhagen an Pückler.

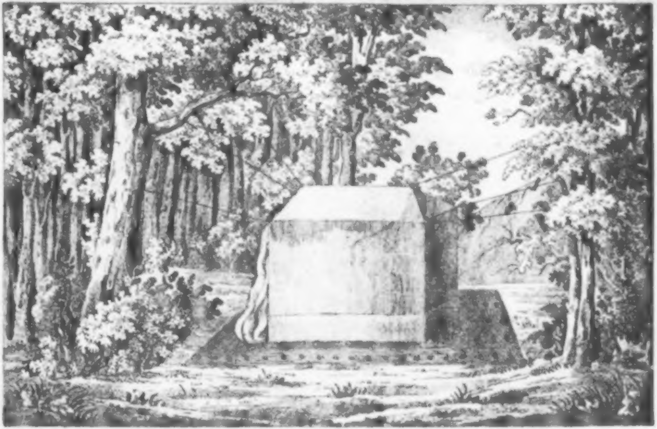
Berlin, den 21. Auguſt 1832.

Ew. Durchlaucht

herzliche Theilnahme an unſeren Leiden und Verluſten ſpricht ſich durch Ihren Brief ſo wahr und wohlthuend für uns aus, daß ich Ihnen dafür innigſt danken muß. Leider habe ich Ihrer Theilnahme noch ferneren Stoff darzureichen, denn ſchon wieder neue Trauerbotſchaft iſt uns zugekommen! Eine Schweſter von Friederike Robert, welche gemeinſam mit ihr den kranken Ludwig Robert gepflegt, und ihm die Augen zugedrückt, ſtarb fünf Wochen nach ihm, und wenige Tage ſpäter, den 13. d., von dieſem Unglück nichts erfahrend, auch Friederike ſelbſt, die ſchöne, angenehme, heitre Frau, die aber, ſeitdem ſie im vorigen Herbſte Berlin verlaſſen, ſchon immer gekränkelt hatte, und durch die Angſt und den Schmerz der letzten Zeit gänzlich niedergeſchlagen war! Ein neues Leben konnte für ſie noch beginnen, in Freiheit, Wohlſtand, Behagen und Thätigkeit, alles war dazu vorräthig, man kann ſagen bereitet, — aber ſie ſollte deſſen nicht theilhaft werden! Der Himmel muß wiſſen, was er verfügt, es wird alles ſchon richtig ſein, wir müſſen's glauben. —

Wie meine arme Frau dadurch abermals erſchüttert iſt, können Ew. Durchlaucht ſich vorſtellen! Doch nimmt der Schmerz bei ihr keinen weichlichen Karakter an. —

Ich würde wohl heute noch nicht ſchreiben, aber am Schluſſe des Briefes von Ew. Durchlaucht ſtehen folgende Worte: „Noch eine Bitte. Iſt Herr G. R . . . (Redakteur der „Staatszeitung") dermalen anweſend in Berlin?" Ich weiß, wie peinlich es iſt, wenn man auf ſolche Fragen, — und grade zumeiſt auf ſolche —, ohne Antwort bleibt, indem vielleicht eine beſondre Handlung darnach ſich beſtimmen ſoll.



Das Bett allein unter Bäumen aufgespant als Zelt u. das Gebind
niedergelassen

bequem und abgetrennt arbeiten kann, ſo wird der erwähnte Ridikül, den man ſonſt nur herabhängen läßt, ebenfalls aufgeſpannt, wodurch das Ganze die doppelte Länge erhält. Iſt man im Freien und wird vom Regen überraſcht, ſo kann man vermittelſt drei anderer Ringe längs der Mitte der Decke, durch die man eine Schnur zieht, dieſer Decke die Form eines abſchüſſigen Daches geben, an dem der ſtärkſte Regen wie an einem Paraplüie abläuft, wo dann das Bett in jeder Hinſicht als geräumiges Zelt dient. Herr Gropius ſelbſt bivouakirte einmal einen ganzen Monat lang auf dieſe Weiſe im Freien, vor allen Angriffen der Witterung und der Inſekten, ja ſelbſt der wilden Thiere, hinlänglich durch ſein Feldzeltbett geſchützt.

Die beiliegenden Umriſſe werden die Sache noch deutlicher machen.

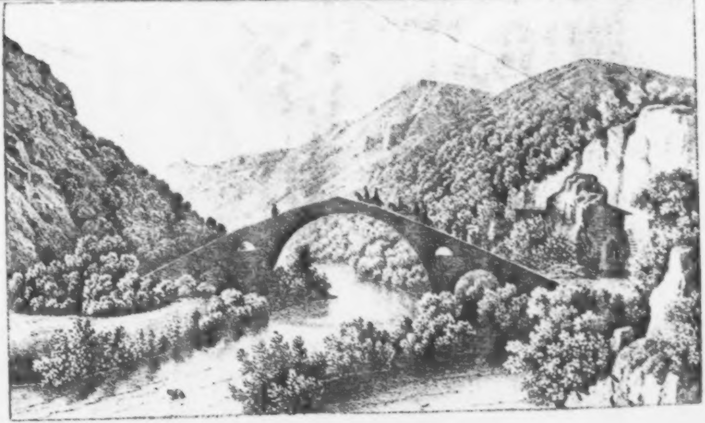
Miſtra, 11ten Juni 1836.

Ich ward um 7 Uhr auf eine ſeltſame Weiſe geweckt, nämlich durch ein Schloßenwetter, deſſen Eis, ſo groß wie kleine Eicheln, ziemlich dicht auf meine Vorhänge durch das transparente Dach des Hauſes niederfiel. Ich hatte überdem von der geſtrigen Erkältung ein heftiges Kopfweh davon getragen, ſchickte daher Herrn Emil einſtweilen allein fort, um in Miſtra Quartier zu machen, und beſchloß, da die Tagereiſe ohnedies nur wenige Stunden betrug, mich keineswegs zu übereilen, und wo möglich in meinem ſichern Bett das Gewitter abzuwarten, deſſen Donner jetzt majeſtätiſch in den Bergen wiederhallte. Hinſichtlich des beſſern Wetters ward aber meine Hoffnung getäuſcht, und ich mußte um 11 Uhr wieder im heftigſten Regen meine Reiſe fortſetzen, wenn ich nicht den ganzen Tag in Wurliá verweilen wollte. Wirklich kam auch die Sonne nicht eher als bei ihrem Untergange wieder zum Vorſchein, obgleich man mir früher immer geſagt, daß es im Sommer in Griechenland faſt nie regne, und namentlich in Lakonien und Meſſenien afrikaniſche Hitze und Trockenheit herrſche; dieſe Regel muß daher ſtarke Ausnahmen erleiden, denn von der Hitze kann ich mich bis jetzt nicht rühmen, in Hellas das Mindeſte gelitten zu haben, wohl aber von der unangenehmſten und anhaltendſten Kälte.

Je mehr wir uns dem herrlichen Thale von Sparta näherten, je gigantiſcher die prachtvolle Gebürgsreihe des Taygetos, wenn gleich meiſtens, doch nicht immer, in Nebel gehüllt, ſich vor uns aufthürmte, je bezaubernder ward der Anblick nach allen Seiten unſerer Umgebung. Ohne Zweifel iſt der Gedanke an die ſpartaniſche Suppe daran Schuld, daß nicht nur ich, ſondern auch viele Andere, ſich Sparta immer als ernſt und öde dachten; es iſt aber zugleich die lachendſte und grandioſeſte Gegend Griechenlands. Die Ebene voll freundlicher Dörfer, unter denen ſüdlich auf iſolirten Hügeln die Ruinen des alten Sparta und die eben fertig gewordenen Häuſer des neuen hervortreten, iſt wie ein Fruchtgarten mit Oliven- und Maulbeerbäumen, längs des Lauſes des Eurotas mit hohen Pappeln und Platanen, reich gefüllt; ſchroff aus ihr empor ſteigt die Vorbergkette des Taygetos, wunderlich in einzelne Kegel geformt, deren Zwiſchenräume in der Nähe Miſtra's von dem großen Erdbeben, 800 a. Ch., bis auf den Grund zerborſten, ſchauerliche Abgründe bilden, durch die jetzt reißende Bergwaſſer ihren Weg ſich bahnen. Hoch auf einer dieſer halbabgeriſſenen koniſchen Spitzen ſtehen die Thürme und gezackten Mauern eines venetianiſchen Schloſſes, und den ganzen Berg bedecken amphitheatraliſch die Ruinen der mittelalterigen Stadt Miſythera. Am Fuß des Berges bis jenſeits der Schlucht, und dann noch einen andern kleinen Hügel bedeckend, erſtrecken ſich die Häuſer des ebenfalls halb zerſtörten neueren Miſtra. Rechts und links ſieht man an den Bergen hängend die rothen Dächer der Dörfer Tripia, Wárſova, Lankaſtra, Vordónia und Ghiergitza. Auf den andern Seiten umſchließt das Thal zuerſt gegen Süden die niedrigere Hügelkette, welche die Maina von der Landſchaft Miſtra ſcheidet, gegen Südoſt das hohe Gebürge von Malvaſia, im Oſten der Málévo und Menelajum, im Norden die Berge von Tripolitza. Wir fanden den Eurotas ſo angeſchwollen, daß wir einen Umweg nehmen mußten, um in der wildeſten Felſengegend die thurmhohe Brücke zu erreichen, welche hier ohnfern einer Mühle darüber hinführt. Der Fluß iſt an dieſer Stelle eingeengt und ziemlich tief. Schaïn, der zurückgeblieben war, und ſeinen Weg verfehlt hatte, mußte mit einiger Mühe, aber zu unſerem Ergötzen, durch den reißenden Strom hindurchſchwimmen. Die Phalanxoffiziere erzählten uns, daß vorige Woche dieſe einſame Mühle von Räubern ausgeplündert worden ſey, hier eine alltägliche Geſchichte.[1] Wir betraten nun das Thál, wo die Einwohner eben mit dem Köpfen und Entlauben der Maulbeerbäume beſchäftigt waren, was allerdings dem Anſehen der Landſchaft einigen Abbruch thut. Ueberall ſaßen Männer, Weiber und Kinder in den Kronen der Bäume und erfriſchten ſich mit den reifen Früchten, ehe ſie die Aeſte herabwarfen. Seidenzucht und Feld-

---

[1] Hiezu das Bild.



Brücke über den Eurotas

bau blühen in Sparta; nach Leake ſollen jährlich über 100,000 Pfund Seide im Bezirk von Miſtra gewonnen werden, und in guten Jahren der jetzige Nomós gleichfalls an 50,000 Fäſſer Oel, zu ungefähr 100 Pfund das Faß, produziren, wovon ein großer Theil außer Landes geht, und der Reſt in der Morea verbraucht wird. Man hält dies Oel, ſetzte der Oberſt hinzu, für das beſte in der Halbinſel.[1]

Bisher war unſer Weg in ſüdlicher Richtung den Fluß entlang gegangen, jetzt wandten wir uns rechts in eine Hügelreihe und folgten dem engen Bette eines Bergbachs, wo baumhohe Oleander in der glänzendſten Blüthe ſo dicht zuſammentraten, als wollten ſie uns mit ihren feuerrothen Federbüſchen gänzlich die Straße verſperren. Selbſt der ſchmale Fußſteig war mit roſigen Blüthen bedeckt, welche wahrſcheinlich die Schloßen des Morgens herabgeſchlagen hatten. Hier durchſchneiden die Reſte einer antiken Waſſerleitung die Schlucht, aus der man bald darauf hinaustritt und nun auf überraſchende Weiſe das impoſante Amphitheater des Taygetos dicht vor ſich ſieht. Wenig Minuten ſpäter erreicht man auf einem ſchmalen Steindamm, von blühenden Hecken überwölbt, die erſten Häuſer von Miſtra. Die ganze Gegend erſchien mir, als ſey es die Schweiz in einer ſüdlichen Auflage.

---

[1] Dieſe Angaben des Oberſten Leake ſind, wie ich mich ſpäter durch genaue Nachforſchungen überzeugt habe, falſch. Nie, ſelbſt in der Türkenzeit, wo Leake reiſte, hat der Bezirk von Miſtra mehr als 25,000 Oka (50,000 Pfund) Seide und 30,000 Fäſſer Oel produzirt. Jetzt iſt der Ertrag noch etwas geringer, obgleich Ibrahim hier durchaus nichts verheeren ließ, als was der Zweck des Krieges ſelbſt unumgänglich nöthig machte. Dies beſtärkt mich, beiläufig geſagt, in der Vermuthung, daß mehr als die Hälfte von dem, was man Ibrahim Schuld gibt, auf Rechnung der Griechen ſelbſt fällt. Leake irrt auch hinſichtlich der Qualität. Das beſte Oel wird in der Maina gewonnen und ich ziehe es dem Lucceſer vor, das es beſonders an Dauer übertrifft.

Durch die Gefälligkeit der Tripolitzaer Behörden waren die hieſigen ſchon ſeit mehreren Tagen von meiner Ankunft avertirt, wodurch ſie Zeit gewonnen hatten, mir eine Wohnung zu bereiten, deren Bequemlichkeit und ſogar Eleganz, nach hieſigem Maßſtabe, alle meine Erwartungen übertrafen. Ich hatte kaum Zeit, mich nothdürftig umzukleiden, als der Nomarch, Mirarch und Dimarch, der Tetrarch mit einigen zwanzig ſeiner Phalanxoffiziere, der Despot (Erzbiſchof) mit ſeinen Papa's, der Militair-Inſpektor des Kreiſes und der Kreisarzt mich mit ihrem Beſuche beehrten. Ihnen folgten noch mehrere Honoratioren des Orts, und mit ihnen der zufällig hier anweſende Eparch von Argos, Mauromichalis, Sohn Petro Bey's und Bruder des unglücklichen Heroſtratus des neuen Griechenlands.

Nun kann ich zwar dieſe Frage nicht beantworten, weil ich ſie in dieſer Stellung nicht recht zu deuten weiß, aber ich kann die Data mittheilen, die ungefähr den Stoff der Antwort enthalten mögen, und dieſe ſind: Herr Geh.-Rath Philipsborn, ehemals Kurator und eigentlich auch wahrer Redakteur der „Staatszeitung“, hat dieſes Amt gänzlich abgegeben. Der jetzige Redakteur, Herr Hofrath Cottel, verwaltet das Geſchäft in der alten Weiſe, mit Beihülfe des Herrn Lehmann, und unter Zenſur des Herrn Legationsrath Lecoq, welchen der Herr Miniſter Ancillon zum Zenſor beſtellt hat. Alle dieſe Herren ſind dermalen in Berlin. —

Mit innigſter Verehrung verharrend

Ew. Durchlaucht
gehorſamſter
K. A. Varnhagen von Enſe.

97.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 13. September 1832.

Ew. Durchlaucht

dürfte die beifolgende, aus dem Blatte des „National“ vom 5. d. ausgeſchnittene Ankündigung eines in Paris erſcheinenden Werkes vielleicht noch unbekannt ſein; bei dem beſonderen Intereſſe, welches ſich ihr verknüpft, beeile ich mich, das Blättchen Ihnen einzuſenden. Nun wird der ganze Tanz nochmals durchgetanzt, und zwar luſtiger in Frankreich als vorher in England, denn ſelbſt die ernſten Geſichter und Gebärden, die es hier gab, mehren dort Scherz und Lachen, wie ſchon die Ankündigung fröhlich rühmt.

Meine Frau befindet ſich in langſamer Erholung, die doch nicht immer vorwärts geht, ſondern bisweilen ſogar mit

Als dieſe mich verlaſſen hatten, war ich ſehr froh, behaglich der Ruhe pflegen und mich durch einige Lectüre auf die Excurſionen der folgenden Tage vorbereiten zu können.

Miſtra, den 17ten Juni 1836.

Wenn die Zeit mir nicht zu koſtbar wäre, hier würde ich Monate verweilen und jeden Tag neue Naturſchönheiten bewundern können. So mußte ich mich nur auf das Ausgezeichnetſte beſchränken, und habe dabei die vergangene Woche paradieſiſch verlebt, wozu die außerordentliche Herzlichkeit aller Derer, mit denen ich hier in Berührung kam, wie ſelbſt der Landleute — unter denen ſich das Gerücht verbreitet hat, daß ich mich hier anſiedeln wollte, und die mir ihre Freude darüber bei meinen verſchiedenen Ausflügen auf eine wahrhaft rührende Weiſe an den Tag legten — gewiß viel beitragen mußte.

Da man ſich hier für Geld wenig verſchaffen kann, ſo machte mir am andern Morgen der Nomarch ein ſehr willkommenes Geſchenk mit einem jungen Kalbe, einem Haſen und einem Pfund friſch in dem nächſten Dorfe gemachter Butter, alles ſeltene Delikateſſen hier zu Lande. Nachdem der halbe Tag in Gegenviſiten hingegangen war, bot ſich der Doctor, ein ſchöner, junger Mann, der ſeine Studien in Europa gemacht hat und vielſeitige Bildung beſitzt, gefällig an, mich nach Tripia zu begleiten, wo mitten in den Bergen die größte Cypreſſe in Griechenland ſteht. Es iſt eine weibliche, deren Aeſte ſich wie die der Ceder weit ausbreiten, während die männliche Cypreſſe pyramidenförmig wächst. Ich muß ſagen, daß nach Allem, was mir bisher im Peloponnes vorgekommen iſt, ich hier nie eine Gegend von ſo außerordentlicher Friſche, ſo viel Reichthum und Mannigfaltigkeit der Vegetation zu finden gehofft haben würde. Ohne dieſe Friſche und ohne hohe Bäume fehlt aber, auch bei der höchſten Schönheit und Erhabenheit der Formen (die hier ſo häufig ſind), einer Landſchaft immer ihr lieblichſter Reiz. Selbſt die Wunder der Beleuchtung können nur in der Ferne dieſen Mangel durch eine magiſche Täuſchung erſetzen. Hier nun vereinigte ſich vollſtändig eins mit dem andern, und ſelbſt in den ſchönſten Theilen Italiens ſah ich nichts, was alle Anſprüche mehr zu befriedigen fähig geweſen wäre.

Am Abhang der Berge fortziehend, kamen wir bald in die Waldregion, deren Anmuth anſchaulich zu machen ich nur die verſchiedenen Bäume und Sträucher zu benennen brauche, aus denen ſie beſteht. Nußbäume, Platanen, Kaſtanien, unſere gewöhnlichen und immergrüne Eichen, Buchen, Fichten, Cypreſſen und Sadebäume, Aepfel-, Birnen-, Feigen-, Oliven-, Pfirſich- und Maulbeerbäume; als Unterbuſch blühende Granaten, Roſen, Haſenkraut, Maſtix, Arbutus, blüthenreiche Dornenſträuche aller Art; an den vielen Bächen Oleander, reich gemiſcht mit gelben Lilien, Königskerzen, blauen Winden und anderen Blumen, — alles dies und hundert Pflanzen mehr füllten in der überraſchendſten Miſchung dies reizende Dichterparadies. Den Boden deckte meiſtens auch noch jetzt grüner Raſen oder hohes Farrenkraut, und Epheu im üppigſten Wuchs überhing die Felſenwände, hinter denen die ganz nahen Gipfel des Taygetos, über 7000 Fuß hoch — die höchſten noch mit Schnee bedeckt, andere faſt gänzlich von einem Mantel ſchwarzer Tannen umhüllt — in die Wolken ſtiegen, und den Anblick der Sonne den Bewohnern dieſes Waldes ſchon einige Stunden lang entzogen haben, wann in der unten hingebreiteten Ebene noch der Abend nicht begann. Von unerſchöpflicher Mannigfaltigkeit ſind auf der andern Seite die Ausſichten nach dem weiten Fruchtthal Lakedämons mit den Ruinen Sparta's und den endloſen Gebürgswogen hinter ihnen und rund umher. Auf einem der vortheilhafteſten Punkte über dem ſchroffen Abhang eines reißenden Waſſers ſteht der vorhin erwähnte Rieſenbaum, unter deſſen dachartig ſich breitenden Aeſten eine Geſellſchaft von hundert Perſonen hinlänglichen Raum und Schatten finden würde. Die Türken, welche viel Sinn für Naturſchönheit beſitzen, haben den Platz darunter geebnet und mit Mauern eingefaßt, ſo daß er noch jetzt häufig als Beluſtigungsort für die Einwohner von Miſtra dient.

Ich bemerke von hier einen ſich iſolirt aus dem Walde erhebenden Bergkegel, auf deſſen Spitze eine Kirche, wie gewöhnlich von einer Gruppe immergrüner Eichen umgeben, ſtand, und bezeigte meinen Wunſch, ihn zu erſteigen. Sogleich boten einige Landleute aus den einzeln zerſtreut umherliegenden Häuſern ſich bereitwillig an, uns dahin zu führen, freilich auf Ziegenſteigen, aber Menſchen und Pferde ſind hier nichts anderes gewohnt. Die Ausſicht von der Plattform dieſer Kirche (Agios Giorgios) bot den Culminationspunkt des Tages, und da keine mir bekannt gewordene Reiſebeſchreibung im Peloponnes ihrer erwähnt, ermahne ich jeden nach mir Kommenden, ſich einen Genuß nicht entgehen zu laſſen, der ſeiner Erinnerung nie wieder entſchwinden wird. Der Beſchreibung enthalte ich mich, um nicht zu ermüden, und bezeichne unter hundert ergreifenden Schönheiten in der Nähe und Ferne nur den eigenthümlichen Eindruck, den das, ganz einem italieniſchen gleichende Dorf Tripia mit ſeinen Orangengärten in der Tiefe macht, gelehnt an einen ſeitwärts liegenden Bergabhang von wenigſtens 800 Fuß Höhe und 4000 Fuß Breite, der von oben bis unten terraſſenartig und ſo dicht wie ein Teppich, mit regelmäßigen Reihen blaugrüner, im friſcheſten Wuchſe ſtehender Oelbäume bedeckt iſt. Unmittelbar über dieſe ſchließt ſich eine gleich undurchdringliche Fichtenwand des Taygetos an, oben erſt in der Wolkenregion in nackte, ſtarre Felſen auslaufend.

Ich konnte mich kaum von ſo vielen Herrlichkeiten losreißen, die immer eine tiefe Rührung und Dankbarkeit in mir hervorrufen, dafür, daß es mir geſtattet ward, die Schönheit der Natur mit ſo reger Empfänglichkeit zu genießen, — wir wollten aber noch auf dem Rückweg das Felſenneſt der Venetianer beſuchen, um von dort die Sonne untergehen zu ſehen, mußten alſo ſcheiden. Der neue Weg, den wir jetzt einſchlugen, führte, etwas höher an den Bergen hin, noch durch nächtlichere Waldpartien, wo es oft ſchwer ward, ſich durch die über uns ein dunkles Laubdach bildenden Büſche durchzuarbeiten, bis man den von ſeinem Fuße bis an den Gipfel mit düſtern Ruinen durchzogenen Schloßberg ganz nahe vor ſich ſieht. Vom Palaſt des Proveditore waren nur die hohlen Fenſterreihen ſichtbar, die zerbröckelten Mauern verdeckte gänzlich eine grüne Wand von Epheu und wildem Wein. In der Regel hält man das Schloß auf der Spitze des Berges für Pferde nicht zugänglich; die Trägheit war aber bei mir größer als die Beſorgniß, und es gelang mir, auch den höchſten Punkt zu erreichen, ohne abzuſteigen, obgleich es mir dießmal faſt übel bekommen wäre, da mein zu lebhaftes Thier auf einer der ſchlimmſten Stellen von einem Steine abglitſchte, und ſehr wenig fehlte, daß es nicht in die Stadt hinabgeſtürzt wäre, deren Dächer am Fuße eines formidabeln Präcipiſſes gerade unter uns lagen. So ſchön die Ausſicht vom Schloſſe iſt, kann ſie doch mit der von der Kirche Agio Giorgio keinen Vergleich aushalten, und ſelbſt die romantiſchen Trümmer, welche den Berg bedecken, erſcheinen mehr zu ihrem Vortheil von dort in der Ferne geſehen, als hier in unmittelbarer Nähe. Nur die Einſicht in die myſtiſche abgeſchiedene Stadt der Venetianer, die faſt den ganzen nördlichen und öſtlichen Abhang des Berges einnimmt, und in allen dieſen Ruinen keinen einzigen Bewohner mehr beherbergt, wie auch weiterhin der Blick auf das neue Miſtra an des Felſens Fuß im tiefen Abgrunde hingebreitet, haben etwas ſo Pittoreskes, daß dem Ganzen dadurch wenigſtens ein ſehr eigenthümlicher Stempel aufgedrückt wird. Noch origineller iſt beim Hinabſteigen auf der andern Seite der beſchwerliche Durchgang durch den ſtupenden Felſenriß des Pandeleimónas. Dieſer bildet ein, den wildeſten Alpengegenden vollkommen ähnliches Gemälde, nur mit dem Unterſchiede, daß hier von unten bis oben aus den dunkeln Felſenſpalten, gleich auf ſchwarzem Grund geſtickten Blumenbouquets, einzelne kleine Oleander- und Granatenſträucher hervordringen, die (ſo glücklich für mich) eben in der vollſten Blüthe ſtehen, und in dieſer heterogenen Umgebung, dieſer maleriſchen Vertheilung, bald von Waſſerfällen überſtürzt, bald hoch über unſern Häuptern ſich im Winde wiegend, einen Natureffekt hervorbrachten, der mir vollkommen neu war.

Wir beſchloſſen, ſchon in der Dämmerung, unſere Tour mit einem Beſuch bei dem Oberſt und Chef der Tetrarchie, Jatrákos, dem berühmteſten Krieger Miſtra's während der Revolution. Er gehörte zu den Klephten, eine Benennung, die man bei uns ſehr unrichtig mit „Räuber“ wiedergibt, da ſie früher eigentlich mehr eine Art freien Adel des Landes bedeutete, der

saur

BIBLIOTHEK DER DTSCH. LITERATUR 3-598-52254-1

PUCKLER-MUSKAU, A. VON FN. 09349/020

zur Zeit der Türken, meiſtens feſte Thürme im Gebürge bewohnend, viel Aehnlichkeit mit unſern deutſchen Raubrittern im Mittelalter hatte. Ohne dieſe Klephten, welche kriegeriſch waren und immer mehr oder weniger ihre Unabhängigkeit gegen die Türken behaupteten, wäre die Befreiung vom fremdem Joche Griechenland nie gelungen. Daß aber die Klephten oft auch raubten und zum Theil noch rauben, hat allerdings ſeine Richtigkeit; es iſt daher weiſe vom Gouvernement, ſie jetzt wieder in eigenen Dienſt zu nehmen, und ihrem Einfluß zum Wohle des Ganzen eine friedlichere Richtung zu geben. Das Gegentheil hat genug üble Früchte getragen. Oberſt Jatrákos iſt ein jovialer, kleiner Alter, dem man es anſieht, daß mancher Sturmwind um ſein graues Haar geweht hat. Er war eben ſehr emſig mit dem Bau ſeines neuen Hauſes beſchäftigt, das eine höchſt günſtige Lage hat; er legt zugleich dort ein kleines Lazareth an, da er im Kriege, durch die Noth gezwungen, nicht nur der Anführer, ſondern auch der Chirurgus ſeiner Soldaten geworden war, und ſeitdem eine große Vorliebe für dieſes Fach gefaßt hat. Wir fanden ſchon einige in der Heilung begriffene Patienten bei ihm vor, deren Krankheitszuſtand er uns mit Wohlgefallen auseinanderſetzte. Da das Thal von Sparta der Hauptſchauplatz ſeiner Thaten gegen Ibrahim iſt, ſo will er mich morgen nach dem alten Amyklae begleiten, um mich an Ort und Stelle über Alles genauer zu unterrichten. Für heute war es endlich billig, meine Behauſung und mein Mittagsmahl aufzuſuchen.

Meine Reiſemenagerie hat einen koſtbaren Zuwachs erhalten. Der Mirarch Petiméſas, Bruder des bekannten Häuptlings, deſſen ſich meine Leſer vielleicht noch aus Kalavrita erinnern werden, ſchenkte mir eine Hündin von ſo beſonderem Ausſehen, daß man ſie füglich als einem ganz neuen Genus angehörig klaſſificiren könnte. Sie hat die ſilbergraue, ſchwarz und gelb gefleckte Farbe der Hyäne, die Geſtalt eines Dachſes und zwei ſtets geſpitzte Ohren von vier Zoll Länge, wird intereſſant à force de laideur, und heißt — Aphroditi. Petritti und Schaïn haben die neue Geſellſchafterin mit großen Freudenſprüngen begrüßt, doch iſt in der Zukunft Streit unter ihnen zu befürchten, wenn Aphroditi's Herz zu wärmeren Regungen übergeben ſollte, als ihr jungfräuliches Sträuben bis jetzt noch verrathen will.

Um 3 Uhr Nachmittag begannen wir am andern Tage die projektirte Landpartie nach Sklavochóri, welches man für das alte Amyklae hält, obgleich

Rückſchritten droht. Die ſchönſten Grüße ſoll ich von ihr beſtellen, ſo wie die aufrichtigſten Dankſagungen für die würzige Erquickung aus dem Muskauer Süden.

Das Spiel des Krieges toſet um uns her, und nimmt Aug' und Ohr in ſtarken Anſpruch. Nun kommt die ſchöne Kunſt an die Reihe, man zieht aus dem Felde in die Säle der Ausſtellung, und ſo fehlt es der Hauptſtadt nie.

In treueſter Verehrung wie immer

Ew. Durchlaucht

gehorſamſter

K. A. Varnhagen von Enſe.

VII.

Pückler an Rahel.

Ich bitte Sie, Verehrteſte, das beiliegende Buch zu leſen, das mir höchſt wichtig ſcheint, ſo abentheuerlich es ſich zuerſt anläßt. Sie ſollen es aber leſen, ohne unſerem ſchulgerechten und gelehrten Gebieter ein Wort davon zu ſagen, der es als ein philoſophiſches Werk viel zu verſtändlich finden würde, um es ſeiner Aufmerkſamkeit zu würdigen. Sie ſollen es allein leſen, damit Sie ſich auch allein ein unbefangenes Urtheil darüber bilden können.

So wenig ich entſcheiden will, ob wirklich alle Schlüſſe des Verfaſſers ihre vollkommene Richtigkeit haben, ſo kann mich doch nichts in der Ueberzeugung irre machen, daß ächte Philoſophie nur auf dem allgemein faßlichen Wege der Erfahrungswiſſenſchaften fortſchreiten muß, denn zu was ſoll ſie dienen, wenn es nicht iſt, uns die Natur der Dinge, die Wahrheit, auffinden zu laſſen! Dies kann aber nur, für Menſchen wenigſtens, gelingen, indem man vom Kleinen nach und nach auf das Größere ſchließt, indem man die Leiter einfach von der unterſten Sproſſe zu beſteigen anfängt, ſtatt wahrſcheinlich mit Unrecht, da ſowohl Pauſanias als Polybius Angaben über dieſe Stadt vermuthen laſſen, daß ſie Sparta und dem Eurotas viel näher gelegen haben müſſe. Meine Begleiter waren der Tetrarch mit vier ſeiner Klephten, die zu Fuß voranliefen, Major Petimésas, der Doctor und Herr Fengaras, ein hieſiger Advokat von Einfluß, der zugleich gut franzöſiſch ſpricht. Unſer heutiger Weg führte uns nur in der Ebene umher und bot dennoch die größte Abwechſelung. Im Anfang ritten wir durch wohlbeſtandene Oelpflanzungen und Maulbeerplantagen, bis wir in die Nähe des Dorfes Giovanni kamen, wo die Vegetation am luxuriöſeſten im Thale treibt, aber die Luft ungeſund ſeyn ſoll. Ein außerordentlicher Ueberfluß an Waſſer hüllt hier alles in das glänzendſte Grün und gibt den Bäumen einen koloſſalen Wuchs. Ich ſah Feigenbäume von der Größe fünfzigjähriger Linden, und Platanen von einer ſolchen Dichtheit der Blätter, daß ſie gewiß weit beſſer als alle Hausdächer in Griechenland den Regen abhalten müſſen. Dies Dorf kann ein, mit Mauern durchkreuzter und mit einzelnen Häuſern beſetzter Orangen- und Citronenhain genannt werden, hie und da mit höheren Waldbäumen gemiſcht und von vielen Bächen durchrieſelt, welche die geringe Sorgfalt erſetzen, die auf die Cultur verwandt iſt. Eine halbe Stunde hinter St. Giovanni, oder richtiger Agios Jannis, liegt in der lieblichſten Umgebung ein maſſives Haus, dem ein Stein-Aquädukt reichliches Waſſer zuführt. Ich war verwundert, mehrere ſeiner Bewohner, als wir vorbeiritten, herauslaufen zu ſehen, um den Griechen meiner Begleitung in großen blechernen Doſen Prieſen anzubieten, bis ich erfuhr, daß der romantiſche Ort — eine Schnupfſtabaksfabrik ſey. Die Griechen ſind aber beinahe eben ſo große Liebhaber vom Schnupfſtabak, als die Araber in der Barbarei. —

Wir betraten jetzt einen etwas weniger lachenden und ſehr ſteinigen Anger, wo ein ſtarker Geruch mehrere offizinelle Pflanzen verrieth, deren Qualitäten uns der Oberſt erklärte und ſehr anpries. Auf den Gipfeln der vor uns liegenden Bergkette, welche Sparta's Ebene von der Maina trennt, ſieht man ſchon viele der weißen Thürme, deren jedes Dorf in der Maina zu ſeiner Vertheidigung einen aufzuweiſen hat, welches dortige Inſurrectionen ſo ſchwer ſtillen läßt. Anfang dieſes Jahres machte ein bloßer Dorfhäuptling Skilakakis der Regierung, die ſeinen Thurm zerſtören wollte, ſo viel zu ſchaffen, daß ein ganzes Bataillon Nationaltruppen gegen ihn verwendet werden mußte. Er ward nach hartnäckiger Vertheidigung gefangen, entfloh auf dem Transport und erfror im Schnee. Die ganze Begebenheit wurde in Athen ſorgfältig verheimlicht. Slavochory iſt im Kriege größtentheils zerſtört worden, unter andern auch die Kirche verbrannt, in welcher ſich mehrere intereſſante Alterthümer befanden. Dergleichen iſt jetzt nichts mehr übrig, mit einziger Ausnahme einiger umhergeworfener Säulen, wovon eine noch die Fragmente einer Inſchrift zeigt. Amyklae war keine große Stadt, aber im Alterthum berühmt durch einen koſtbaren Thron und die darauf ſtehende Statue des Apollo, ein Koloß von 60 Fuß Höhe.

Petiméſas hatte uns hier beim Maire des Orts die Galanterie eines ächten Klephtenmahls bereiten laſſen, das charakteriſtiſch genug war. Ein ganzer Hammel, am Holzſpieße über glühender Aſche gebraten, ward durch zwei Leute mit ſammt dem langen Pfahl, an dem er hing, in die Stube getragen, wo wir auf Teppiche uns gelagert hatten, und dann neben uns gegen die Wand geſtellt. Jetzt näherte ſich ihm der Vornehmſte der Klephten, zog ſeinen Dolch und tranchirte ihn, mit einer wahrhaft bewundernswürdigen Kenntniß der Anatomie, in wenig Augenblicken, bis auch nicht mehr der kleinſte Theil am Spieße haftete. Ein Zweiter nahm dem Erſten die

Stücke ab, Alles, wie ſich von ſelbſt verſteht, mit dem natürlichen Werkzeug der bloßen Hände, und legte ſie auf eine große hölzerne Platte zurecht; für mich ward, als Ehrenbiſſen, das am meiſten geſchätzte Schwanzſtück auf einen Teller placirt, der nebſt einer Schüſſel rohen Salats, ohne Salz noch andern Ingredienzien, Platz auf einem niedrigen türkiſchen Tiſche fand, den man vor uns hingeſetzt hatte. Ein dritter Klephte, der den Dienſt des Kellermeiſters verſah, ſchenkte aus einem bunt verzierten Bocksſchlauch in große Becher ſehr guten Kraſſy ein, dem, ſo wie dem Hammel, von der ganzen Geſellſchaft weidlich zugeſprochen wurde. Eine Menge der Dorfbewohner ſtanden um unſer Mahl her und baten, da ſie gehört, ich wolle mich unter ihnen niederlaſſen, auf meine Geſundheit trinken zu dürfen, was ich „auf gute Nachbarſchaft" erwiederte.

Als wir uns eine Stunde nachher von Neuem zu Pferde ſetzten, war der alte Oberſt ſehr luſtig geworden, und, gleich dem Jüngſten ſeine Reiterkünſte zeigend, ſprengte er ſo wild über Stock und Stein, daß Viele Noth hatten, ihm zu folgen. Die Richtung ging nach einem früher ſtark befeſtigten Thurm, den Jatrakos Leute auf faſt unglaubliche Weiſe 21 Tage lang gegen Ibrahim vertheidigten, welcher ihn vergebens von drei Seiten mit ſeinem, allerdings nur ſehr ſchwachen, Berggeſchütz beſchoß. Der Thurm, welcher mitten in der Ebene zwiſchen dem Taigetos und dem Eurotas ſteht, iſt 60—70 Fuß hoch, mit zwei auslaufenden Traverſen, wenigen Lucken in der Mitte und acht Lünetten an ſeiner Spitze, übrigens ohne Gräben, noch irgend ein äußeres Vertheidigungsmittel. Der Oberſt, der früher von den Aegyptiern gefangen worden war, und ſich ſelbſt ranzionirt hatte, wußte, daß Ibrahim ſehr viel daran gelegen war, ſich ſeiner wieder zu bemächtigen, und verbreitete daher das Gerücht, daß er ſich ſelbſt im Thurme befinde, um Ibrahims ganze Aufmerkſamkeit dahin zu lenken. Er beſetzte ihn indeß nur mit 30 ſeiner Getreueſten, und während dieſe von den Aegyptiern belagert wurden, gelang es ihm, mit ſeinen übrigen in den Bergen verborgenen Truppen, die einige hundert Mann ſtark waren, die koſtbare Zeit zu benutzen, um die ganze fliehende Bevölkerung von Miſtra, am Fuß des Taygetos ſich hinſchleichend, nach und nach Alle in Sicherheit zu bringen. Als dieſe Kriegsliſt geglückt war, benachrichtigte er die Beſatzung des Thurmes davon durch ein abgeredetes Zeichen. In einer dunkeln Nacht, und nachdem der Thurm ſchon ſo beſchädigt war, daß er überdem nicht länger gehalten werden konnte, fand auch dieſe Beſatzung Mittel, zu entfliehen, von der nur wenige Mann und der Papa während der Belagerung geblieben waren. Die Aegyptier gaben ſich einem ſo großen Zorn über ihre vergeblichen Anſtrengungen hin, daß ſie noch post festum eine Mine unter den Thurm legten und die Hälfte davon in die Luft ſprengten, was ihm, da die andere unverſehrt ſtehen blieb, jetzt ein wunderliches Anſehen gibt.

Als König Otto hier war, und von Jatrakos auf dieſen Platz geführt wurde, rief er, mit edlem Eifer ſich zu dem greiſen Krieger wendend: „Es iſt billig, daß dieſer Schauplatz Ihres Ruhms auch keinen andern Herrn habe, als Sie!“ — und ſchenkte dem würdigen Spartaner neuerer Zeit den Thurm mit ſeinem ganzen Gebiet. Dies letztere iſt nun in einen friedlichen Weingarten umgewandelt, und der halbſtehende Thurm wieder in ſo weit zugänglich gemacht worden, um ein kleines meublirtes Kabinet auf ſeiner Spitze tragen zu können, das zu einem ſchönen Belvedere für den Ueberblick der Plaine und den geſchlängelten Lauf des Eurotas dient.

Unſern Rückweg nahmen wir noch dichter an den ſchroffen Bergwänden des Taygetos entlang, fortwährend von Laubholz und reichen Waizenfluren umgeben, doch hatte uns die Zeit übereilt und es war Nacht mit ſchwerer ungeſunder Luft in dem feuchten Thal geworden, ehe wir Miſtra wieder erreichten. Dies hatte die unangenehme Folge, daß unſer lieber Führer, der ſich vielleicht vorher zu viel erhitzt, noch unterwegs bedenklich krank ward, und nur mit Mühe bis in ſeine Wohnung gebracht werden konnte. Er iſt auch jetzt noch ſehr leidend und ſchwebte zwei Tage lang in großer Gefahr.

Ich ſelbſt befand mich nicht recht wohl, doch war ich heiteren Muthes und machte in dieſer Hinſicht eine ſonderbare Bemerkung über meine progreſſive Seelenſtimmung. Die erſte Woche nach meiner Flucht von Athen war für mich eine fortdauernde Marter, doch ſchon als der erſte Freitag vorübergegangen, fühlte ich eine auffallende Veränderung. Nach dem zweiten ward mein ganzer Sinn leichter, nur noch durch einzelne Rückfälle gepeinigt; nach dem dritten aber iſt es, als wäre mir ein Trunk aus Lethe gereicht worden. Hätte ich nicht aufgeſchrieben, was mir begegnet, ich würde mich nur undeutlich deſſelben erinnern, und es kommt mir jetzt oft ſo vor, als ſey das Ganze gar nicht meine, ſondern eines Andern Geſchichte, oder gar nur die Erfindung meiner eigenen Phantaſie, die ſich habe üben wollen, eine ſchwierige Lage und die noch ſchwerer zu erklärenden Eindrücke zu ſchildern, denen die menſchliche Seele aus ihr oft ganz unbekannten Urſachen unterworfen zu ſeyn ſcheint. Ja, unſer Leben gleicht einem Traume! und dieſes Traumes Wahrheit iſt immer relativ. Mir aber, und vielleicht auch dem Leſer, wünſche ich Glück, ohne weiter zu grübeln, daß Ruhe wieder in meine Bruſt gezogen und die Ondulationen eines vielleicht zu reizbaren Gehirns von Neuem der hellen Fläche eines Spiegels gleichen, bereit aufzunehmen und wiederzugeben, was der fortrollenden Zeit darauf abzubilden belieben wird.

Es iſt eine wahre Wonne, dieſe herrliche Natur mit allen ihren reichen Erinnerungen aus ſo verſchiedenen Zeiten zu durchſtreifen, und ich erinnere mich kaum je eines angenehmern Aufenthalts — auch habe ich der Verſuchung nicht widerſtehen können, und bereits eine Anerbietung an das Gouvernement in Athen abgehen laſſen, um von ihm das Thal von Kypariſſia, ungefähr tauſend Morgen, rund um die Rieſencypreſſe, zu acquiriren. Gelingt es mir, dieß Geſchäft abzuſchließen, ſo denke ich mir hier einen Pyrgos aufzubauen, deſſen Umgebung ſchon Alles im vollſten Maße beſitzt, was ich mir andern Orts durch zwanzig Jahre lange Arbeit und mit unverhältnißmäßig großen Mitteln doch immer nur unvollkommen verſchaffen könnte.

Einſtweilen ritt ich noch einmal in Begleitung des Dimarchen hinaus, um mich an dem prächtigen Anblick zu letzen, mich zugleich im Voraus mit der Localität auf's Genaueſte bekannt zu machen, und durch die Behörden anordnen zu laſſen, daß man bis zu ausgemachter Sache keinen Baum fälle, noch zum Behuf des Schaffutters ihn ſeiner Aeſte und ſeines Laubes beraube.

Der folgende Tag ward Menſchen und Pferden zur Ruhe angewieſen, von mir aber der Häuslichkeit gewidmet, namentlich der Inſtruction meines jungen Palikaren, deſſen Naivetäten beim beſten Willen, wegen der Schwierigkeit, uns zu verſtändigen, da wir uns gegenſeitig ſolcher Sprachen bedienen müſſen, die der Andere nicht verſteht, zuweilen ſehr ergötzlich ſind. Als ich ihm z. B. neulich durch Zeichen andeutete, eine Karaffe Wein zur Kühlung in einen Zober mit kaltem Waſſer zu ſtellen, goß er den Inhalt derſelben hinein, und als ich auf eine Cotelette hindeutete, die ich zu verzehren wünſchte, weßhalb ich erſt auf die Cotelette, dann auf den Mund hinwies, aß er ſie ſelbſt. Am Lächerlichſten war mir die Manier, wodurch er mir bei einem etwas langen Nachwachen verſtändlich zu machen ſuchte, daß er Luſt habe, zu Bette zu gehen. Er trat nämlich zu wiederholten

Malen in meine Schlafſtube, wo ich arbeitete, mit einer ſchlohweißen Nachtmütze auf ſeinen braunen Lockenkopf geſtülpt, und zog dann die Bettdecke ſo lange zurecht, bis ich mich ſeiner erbarmte (denn der Nachtſchlaf ſcheint für die Griechen ein Bedürfniß zu ſeyn), und mich von ihm ausziehen ließ. Ferner trieb ich heute wieder einmal ärztliche Geſchäfte. Meine griechiſche Wirthin, die an einer chroniſchen Leibverhärtung, wahrſcheinlich der Leber, litt, hatte ſich, da ſie die Aerzte für inkurabel erklärt, in den Kopf geſetzt, ich könne ſie herſtellen, und zwang mich beinahe, ihr etwas zu verſchreiben. Ich gab ihr alſo ein Recept meines ſeligen Freundes Gall, von dem er mir oft geſagt, daß dem andauernden Gebrauch dieſer Medicin keine Leberkrankheit widerſtehe. Jedenfalls hat die Frau nun 6 Monate lang neue Hoffnung. Auch ein blindgeborenes Kind ſollte ich ſehend machen. Dies mußte ich aber beſcheiden ablehnen.

Zu meiner letzten Excurſion ward das alte Sparta beſtimmt, und während eines heißen Nachmittags die Tour begonnen. Längs mehrerer ſchnellfließenden Bäche hin, unter dem Dome hoher Pappeln, deren Stämme faſt durchgängig in Epheuſäulen verwandelt waren, und deren Aeſte alle Arten von Winden und Ranken vereinten, in einer durchaus üppigen und fruchtbaren ſich fortwährend in der Meinung aufzublaſen, ihren Gipfel mit einemmal erſteigen zu können.

Einfach iſt die Natur, einfach muß auch unſer Beſtreben bleiben, ſie zu entziffern. Ihr Buch liegt ſchon vor uns, wir müſſen aber, um Herrn von Varnhagen's Argument gegen ihn ſelbſt zu wenden, buchſtabiren lernen, ehe wir zu leſen anfangen, das heißt richtig und vielfach das Alltägliche beobachten, ehe wir daraus auf das Allgemeine ſchließen.

Aber eben deshalb dürfen philoſophiſche Syſteme nicht blos einer Schule verſtändlich ſein können, ſie müſſen vollkommen faßlich für Jeden ſein, der leſen und ſchreiben kann, und ſeine Sprache verſteht, ſonſt entbehren ſie gewiß des wahren Lichtes, gehen von Hypotheſen aus, und bleiben zwar ein künſtliches und mühſames, aber kein die Menſchheit wahrhaft ſtärkendes Machwerk. Es iſt am Ende nichts als ein großes Kinderſpiel im Dunkeln, das ſo lange der Eitelkeit ſchmeichelt, bis eine neue, noch komplizirtere Phantasmagorie es wieder verdrängt. Nur der liebe Gott kann die Welt à priori konſtruiren, nicht Kant, noch Fichte, noch Hegel. Wir, ich bleibe dabei, müſſen den Weg der Erfahrung, und nur dieſen, erklimmen.

Zeigen Sie aber um's Himmelswillen dieſe Zeilen meinem Freunde Varnhagen nicht, er würde ſo ſatyriſch lächeln, daß ich es bis hierher fühlte, und mich nachher gar zu ſehr über die Achſel anſehen. Wir Laien können ſchon eher unter uns das franc parler uns erlauben.

Wie geht es mit der Geſundheit? Ich hoffe leidlich – mehr erreicht man ſo in nichts ici bas.

Der Ihrige for ever
H. Pückler.

Landſchaft, erreichten wir zuerſt das Dorf Magúla, wo ein deutſcher Architekt, Herr Baumgarten, mit ſeiner Familie wohnt, der von der Regierung mit dem Bau Neu-Sparta's beauftragt iſt. Er bewirthete uns mit einer kleinen Collation, bei der ſeine ſchöne Tochter den Wein kredenzte, und es wäre höchſt undankbar, nicht auch eines vortrefflichen germaniſchen Rahm-Kirſchkuchens zu gedenken, deſſen Verdienſte wir mit Patriotismus erkannten. Der gute Baumgarten verſuchte uns zu Pferde zu begleiten, doch dieſer Leibesübung ganz entwöhnt, und überdies nur mit einem ſchwankenden Packſattel und einer Halfter ſtatt Zaumes verſehen, zog er vor, ſobald wir die Tripia, einen kleinen Fluß, der in den Eurotas ſtrömt, paſſirt hatten, ſich ferner nur der Kraft ſeiner eigenen Beine zu überlaſſen, was ſich bei der ziemlich drückenden Gewitterſchwüle des Tages und bei einem Marſch, der meiſtens durch mannshohe Waizenähren oder eben ſo lange Diſteln und über Steintrümmer hinwegging — einem ruſſiſchen Schwitzbade als vollkommen äquivalent auswies. Wir hatten bis Sparta binnen einer ſtarken Stunde ſchon drei Flüſſe gekreuzt, den Pandeleimona, die Kypariſſia und Tripia, und der vierte, größte lag jetzt vor uns, der Eurotas.

Das neue Sparta, welches erſt aus vier ziemlich unförmlichen, nur halb fertigen Häuſern beſteht, und einen kahlen, dürren Hügel einnimmt, präſentirt ſich bis jetzt noch überaus kümmerlich, und es iſt den Bewohnern von Miſtra nicht ſehr zu verdenken, daß beſonders diejenigen, welche daſelbſt eigene Häuſer beſitzen, einige Abneigung zeigen, die Emigration vorzunehmen, welche die Regierung nicht nur wünſcht, ſondern ſogar befohlen hat. Die Zumuthung iſt allerdings etwas ſtark: wegen der ungeſunden Luft Miſtra's, welche übrigens die Einwohner und ſelbſt der hieſige Kreisarzt gänzlich beſtreiten, ihre Stadt in Ruinen fallen zu laſſen, um ſich auf eigene Koſten eine Stunde davon anzubauen, wozu ihnen die Regierung nur den Fleck unentgeldlich, aber weiter keine Mittel gibt. Das Sonderbarſte iſt, daß auch Die, welche bauen *wollen*, ſich darüber beklagen, durch die endloſe Verzögerung der in Athen unerläßlichen Formalitäten zur Ueberweiſung der nöthigen Grundſtücke, hauptſächlich aber durch die nicht erfolgende Entſchädigung der Grundbeſitzer, welche zum Terrain der neuen Stadt ihr Land abtreten mußten — auf die peinlichſte Weiſe paralyſirt und aufgehalten zu werden. Es ſcheint daher hier, wie bei andern Dingen, daß die Regierung zugleich will und nicht will, und ſich beſſer in einem nie aufhörenden Proviſorium als in kräftigem und thätigem Streben nach einem beſtimmten Zwecke gefällt. Eine vortreffliche Entſcheidung derſelben, die mir ein Partikulier aus Miſtra mittheilte, charakteriſirt dieſe Richtung zu gut, um ſie nicht hier anzuführen.

Die für das Gouvernement unternommenen Bauten im neuen Sparta ſind ſo außer allem Verhältniß koſtſpielig geworden, daß unter andern das für den Erzbiſchof beſtimmte Haus von ſechs Fenſtern Front und drei an der Seite, nur aus Einem Stockwerk und rez de chaussée beſtehend, und kaum zu zwei Drittheilen vollendet, ſchon 23,000 Drachmen koſtet. Dies kommt zum Theil daher, daß das Gouvernement einen Architekten (eben meinen Freund Baumgarten) hier angeſtellt hat, der nicht griechiſch kann, und folglich von den Handwerksleuten vielfach hintergangen wird. Man bat alſo, ſonſt mit dem ſehr braven Mann ganz zufrieden, ihn entweder durch einen Solchen zu remplaciren, der der Sprache mächtig ſey, oder dem Bisherigen einen griechiſch ſprechenden Adjunkt beizugeben. Nach drei Monaten erfolgte zur Antwort: die Regierung habe die Eingabe berückſichtigt, und ſo eben einen gemeſſenen Befehl an den (56jährigen) Architekten ergehen laſſen, ſofort — griechiſch zu lernen!

Eine halbe Stunde weiter nach Süden liegt das ganz in Grün gehüllte Dorf Kalagonia, welches neben ſeiner Kirche von einer koloſſalen Platane überragt wird, die an Umfang der Cypreſſe von Kypariſſia wenig nachgeben wird. Wir machten einen Abſtecher dahin, um den ehrwürdigen Baum von Nahem zu ſehen, und fanden in der Kirche daneben drei alte Marmorſäulen nebſt einem Pilaſter aus Granit. Ungefähr 1000 Schritte vom Dorf hat man an den Ufern des Eurotas vor einigen Jahren einen Sarkophag mit einer darauf liegenden Figur ausgegraben, der aber ſeitdem faſt gänzlich zerſtört wurde. Sein Kunſtwerth ſcheint nicht groß geweſen zu ſeyn, ſo weit man aus den wenigen Fragmenten der Basreliefs und dem Beine der weiblichen Figur ſchließen kann, das allein noch von der Statue erhalten iſt. Man mag ſich von dieſer Stelle, Menelajum gegenüber, und gewiß nicht mehr ſehr fern von der wahren Lage von Amyklae, die Beſchreibung des kurzen Feldzugs Philipp's gegen die Spartaner im Polybius ſehr deutlich vergegenwärtigen. Auch von Menelajum iſt zwar jetzt nicht viel mehr als von Amyklae vorhanden, doch läßt die erwähnte ſehr detaillirte Relation wenigſtens über die approximative Localität beider Plätze kaum einen Zweifel übrig. Doctor Roß, der ſich ſo ſehr um die Alterthümer Griechenlands verdient gemacht hat, fand die Grundmauern eines Tempels und einen merkwürdigen Pfeiler, halb rund, halb viereckig, mit verſchiedenen Sculpturen geſchmückt, in der Gegend auf, die das alte Menelajum eingenommen haben muß. Die Zeit erlaubte mir nicht, heute meine Tour ſo weit auszudehnen. Wir verfolgten jetzt, uns wieder zurückwendend, zuerſt längs den bebuſchten Ufern des Eurotas, dann etwas weſtlicher, bei einigen antiken Mauern vorbei, unſern Weg nach den heiligen Ruinen Sparta's. Die erſte derſelben von einiger Bedeutung, auf die wir ſtießen, würde zugleich die merkwürdigſte von allen ſeyn, wenn es wahr wäre, daß man in dieſem aus rieſigen Blöcken (deren einer bei 3¼ Fuß Höhe 13½ Fuß Länge hat) zuſammengeſetzten Monument wirklich das Grab des Leonidas, für das es gilt, verehren dürfte. Da indeß Pauſanias ausdrücklich ſagt, dieſes Grab befinde ſich weſtlich der Agora, dies aber ſüdlich von ihr liegt, ſo wird die Sache ſehr unwahrſcheinlich. Die Reſte eines Monuments unter dem Theater entſprechen der Angabe des Pauſanias weit beſſer, obgleich die Ruine freilich weit weniger impoſant iſt. Der Bau vor uns, welcher ſeinen obern Theil verloren hat, iſt zur Hälfte ſeiner jetzigen Höhe mit Erde bedeckt, wie eine Ausgrabung auf der linken Seite zeigt, und ſteht mitten in einem wuchernden Waizenfelde, das Alleen von Feigen und blühenden Granaten durchſchneiden. Jedenfalls muß dies ein Monument von Bedeutung geweſen ſeyn.

Die Ueberreſte Sparta's, das auf mehreren Hügeln erbaut war, und auch einen Theil der Plaine einnahm, ſind keineswegs ſo gering, als ſie von den Meiſten angegeben werden, obgleich allerdings kein Gebäude davon ſich, wie in Athen, zum größten Theile ganz erhalten hat.

Von den Befeſtigungsmauern (meiſt römiſchen) ſtehen noch weite Reihen, auch Trümmer der Akropolis, und die ganze Umgegend iſt mit halb aus der Erde hervorragenden Grundmauern bedeckt, nicht in ſo großem Umfang, aber im allgemeinen Ueberblick ſehr ähnlich den Ruinen von Carthago. Herr Fengaras führte mich nun über das quartier noble der Pitanaten, jetzt nur ein Steinanger, nach einem länglichen Quarrée, von dem man annimmt, daß hier der eigentliche Schauplatz der ſchwarzen Suppe geweſen ſey, welche die Spartaner in Gemeinſchaft verzehrten (die Syſſitien). Nach dem Text des Pauſanias könnte man es indeß eher für das Boonéta (ein für Rinder gekaufter Ort) halten, an der Straße Aphétae, durch welche die Freier der Penelope zum Wettlauf eingelaſſen wurden, in dem bekanntlich Ulyſſes ſiegte. Nahe dabei iſt die Agora, wo die koloſſale

Statue Sparta's und die prächtige Perſerhalle ſtanden, die letztere mit Standbildern der berühmteſten Perſer, unter andern des Mardonius und der Königin Artemiſia, die ſich bei Salamis auszeichnete, beide auf den Säulen gleich Trophäen aufgeſtellt. Die Lage dieſer Agora wird durch vier hier noch befindliche Pfeiler mit Inſchriften faſt außer Zweifel geſetzt, da ſie ſämmtlich, einzelnen Perſonen zu Ehren, von der Stadt hier aufgerichtet wurden. Wir laſen eine dieſer Inſcriptionen, welche für Posthumius Memmius den Dank der Einwohner ausſpricht. Nach dem Eurotas zu hinabſteigend, ſieht man die Reſte des Neptuntempels, und einen noch ziemlich gut erhaltenen Circus, wahrſcheinlich den kleinſten, den es gibt, denn er hat nur einige 30 Fuß im Durchmeſſer, und wird daher vom Profeſſor Roß für ein Thor gehalten.

Ich übergehe die unbedeutenderen Rudera alter Tempel und Heroums, von denen eines der Kyniska gewidmet war, die unter allen Frauen in Griechenland zuerſt Pferde hielt und, ſie ſelbſt leitend, in den olympiſchen Spielen damit ſiegte, — um ſogleich des großen und ſchönen Theaters, von 450 Fuß Diameter, zu gedenken, eines der größten im Peloponnes, das auf der Weſtſeite eine herrliche Ausſicht beherrſcht, mit dem Taygetos in ſeiner dunkeln Majeſtät gerade vor ſich. Die Stufen ſind größtentheils weggeholt worden, indem die Ruinen von Sparta lange der ganzen Umgegend als der bequemſte Steinbruch dienten. Ehe wir noch dahin gelangten, fiel mir auf einem der Hügel eine hohe Mauer auf, in der eine der horizontalen Steinreihen aus lauter Säulenſtücken beſtand, und auch mehrere der andern eingemauerten Steine intereſſante Sculpturen und Inſchriften enthielten. Daneben ſteht ein Gebäude, deſſen zwei Thüren kaum noch aus der durch die Zeit angehäuften Erde herausſchauen, ſo daß Nachgrabungen hier vielleicht lohnen würden. Das Beſuchen der Ruinen Sparta's iſt beſchwerlich, denn nie ſah ich einen Ort, wo die höchſten und ſtachlichſten Diſteln ſo wucherten; es ſind ächt ſpartaniſche Diſteln!

Kommt man vom Theater wieder in die Plaine hinab, ſo werden die Blicke vor allem von den, zum Theil noch hohe Mauern mit Fenſteröffnungen zeigenden, Reſten eines großen Palaſtes auf ſich gezogen, welche die Landleute das Schloß der Helena nennen. Es iſt in der That Einiges für die Wahrſcheinlichkeit anzuführen, daß auf dieſer Stelle die Wohnung des Menelaus geſtanden habe, was ſich noch dadurch bekräftigt, daß die machthabenden Griechen, ſeit den älteſten Zeiten, und ſelbſt die Türken ſpäter noch, immer gern ihren Sitz wieder auf dem der alten Herrſcher aufzuſchlagen ſuchten. Zur Unterſtützung dieſer Behauptung führte Herr Fengaras mehrere Beiſpiele als noch jetzt vorhanden an, unter andern das Schloß des türkiſchen Woiwoden in Argos, der ſich ſelbſt rühmte, auf der uralten Burg des Adraſt zu wohnen. So durften wir wohl auch annehmen, daß wir hier wirklich, zwiſchen Diſteln und Brenneſſeln, denſelben Boden betreten, wo einſt, auf ihrem Purpurlager ruhend, die ſchöne Helena den göttlichen Alexandros beſſer nach ihrem Geſchmack fand als den grämlichen Ehemann. Denn ſo ging es, und geht es noch heute! — ich aber, ermuthigt durch des großen Chateaubriand Beiſpiel, der, auf Sparta's Ruinen angekommen, ſo laut er ſchreien konnte: „Leonidas!" rief, flüſterte dem Zephyr zu: „Süße Helena!" wobei ich jedoch aufrichtig geſtehen will, daß das Andenken einer modernen Schönheit dieſes Namens dem klaſſiſchen Enthuſiasmus für die alte nachtheilig war.

Nicht fern von dieſem Palaſt ſind Anzeichen der Rennbahn, jetzt ein ſchöner grüner Platz mit weithin ſchattenden Platanen und einer Quelle des friſcheſten Waſſers. An dem einen Ende deſſelben ſtehen die neueſten Ruinen eines großen türkiſchen Thurms auf antiken Grundmauern.

Wir nahmen den Heimweg über Paróri auf dem anmuthigſten Fußſteige, wo ſich mit der Fülle der Bäume und blühenden Büſchen noch herrliche Gruppen zehn Fuß hohen, apfelgrünen Schilfes miſchten. Eine aus alten Fragmenten erbaute kleine Kirche der heiligen Irene ſteht rechts des Weges, in der man eine halb eingemauerte Statue und eine Inſchrift bemerkt, zu Ehren eines Pankratiaſten. Der Geſang der Nachtigallen und eines andern Sängers, den man hier den grauen Kanarienvogel nennt, begleitete uns fortwährend, bis wir Paróri erreichten. Hier befindet ſich ein auf zwei Seiten von Felſen umſchloſſener Platanenplatz mit mehreren gefaßten Quellen. In dem Portal der einen ſieht man zwei eingemauerte Tafeln, die eine griechiſch, einen Katalog verſchiedener Namen enthaltend, die andere türkiſch. Paróri, ganz aus Luſtgärten beſtehend, wurde ſonſt nur von Türken bewohnt, und kein Grieche durfte es bei Todesſtrafe betreten. Noch exiſtiren die Spuren mehrerer Vorrichtungen, welche die Muſelmänner hier zum angenehmen Genuß der ſchönen Natur gemacht, und die man nachher thörichterweiſe zerſtört hat. Unter andern war über dem kleinen Fluß von Paróri, der hier durch einen zweiten Felſenriß aus der Vormauer des Taygetos dringt, ein Steinbalkon erbaut, mit einer geräumigen

99.

Pückler an Varnhagen.

Muskau, den 28. September 1832.

Euer Hochwohlgeboren

würde ich ſchon längſt in Berlin meine Aufwartung gemacht haben, wenn nicht eine gefährliche Beſchädigung am Kopfe beim Umwerfen des Wagens mich lange Zeit in einen wahren Invalidenzuſtand verſetzt hätte. Herr Ebers wird Ihnen vielleicht davon erzählt haben, da er leider die Parthie mitmachte, jedoch glücklicherweiſe beſſer davon kam als ich. In 14 Tagen bis 3 Wochen denke ich nun in Berlin einzutreffen, wo, dem Himmel ſei's geklagt, die odioſen Geſchäfte immer noch nicht ausgekoſtet ſind! Ich hoffe Sie und Ihre Frau Gemahlin wohl und munter zu finden, wobei ich mich dann, wie immer, auf manches trauliche Geſpräch, auf vieles Ergötzliche und Lehrreiche freue, das den Freunden und Beſuchern Ihres Hauſes dort ſo vielfach und freundlich ausgetheilt wird.

Daß mein Buch noch immer als alter Miethklepper durch fremde Länder weiter geritten wird, iſt bei ſeinem geringen Werth wirklich faſt beſchämend, und faſt möchte ich Ihnen und dem ſeligen Goethe nun grollen, mich auf höhere Stelzen geſtellt zu haben, als ich zu regieren vermag. Das Gartenſchriftchen bringe ich zu gütiger Durchſicht mit. Auf Schefer's Rath habe ich alles Heterogene, deſſen es ziemlich viel enthielt, geſtrichen, denn es war zu Scherz und Witz nicht genug, und als hors d'oeuvre zu viel. Es iſt nun freilich ganz trocken geworden, aber doch beſſer gerundet, und vielleicht, wegen der immermehr überhandnehmenden Liebhaberei an Naturverſchönerungen, zeitgemäß.

Nun daß Weitere mündlich. Sicherer aber bin ich freilich in der Praxis, und es thut mir gar leid, daß ich Ihnen und Ihrer lieben Frau Gemahlin nicht zeigen kann, Platform darauf, einem Springbrunnen in der Mitte, und das Ganze überſchattet von einem großen Nußbaume. Dies iſt noch in ſeiner Zerſtörung ein heimliches, liebliches Plätzchen, dem unmittelbar gegenüber ſich der in die Wolken ſteigende Felſen erhebt, von welchem, der Sache nach, die alten Spartaner ihre mißgeſtalteten Kinder in das Bette des Bergbachs hinabſtürzten.

Den 18ten.

Ich hatte meine Abreiſe auf heute beſtimmt, um des Taygetos Gipfel zu beſteigen, wozu die hieſigen Behörden behaupten, daß eine Escorte von wenigſtens 20 Mann nöthig ſey. Unglücklicherweiſe iſt aber geſtern eine Inſurrection im Bezirk von Monemvaſia ausgebrochen. Man hat die dortigen Autoritäten nebſt den Gendarmen vertrieben und ſich einer Gouvernementskaſſe mit 4000 Drachmen bemächtigt, weßhalb Alles hier an Gendarmen und Phalanxtruppen Disponible aufbrechen mußte. Bis die Ruhe nicht wieder hergeſtellt iſt, ſehe ich mich daher genöthigt, hier zu verweilen, was mir nur ſehr willkommen ſeyn könnte, wenn die Zeit nicht immer drängte — Neues zu ſehen. Auch in Meſſenien ſoll es unruhig ſeyn, und nach den geſtern eingelaufenen Nachrichten haben die

Lanciers ebenfalls Tripolitza verlaſſen müſſen, um dorthin zu marſchieren.

Es iſt ein trauriger Zuſtand in dieſem Lande, wo trotz der vielen ausländiſchen und inländiſchen Truppen nirgends die geringſte Ruhe herrſcht, und Räubereien, wie partielle Inſurrectionen, an allen Enden an der Tagesordnung ſind. Ein energiſcher feſter Gang der Regierung müßte dieſem bald ein Ende machen, ſtatt deſſen aber reizt ſie ſelbſt das Volk zu immer erneuerter Widerſpenſtigkeit, auf der einen Seite dadurch, daß ſie weder ernſtlich zu beſtrafen, noch angemeſſen zu belohnen weiß; auf der andern durch fortwährende Aenderungen und Ausheckung widerſinniger Geſetze, die nach vierzehn Tagen entweder wieder aufgehoben, oder gänzlich modificirt werden müſſen. Dennoch bleiben gerade die weſentlichſten Bedürfniſſe auch in dieſer Hinſicht vernachläßigt, während man wahre Kindereien auf's Tapet bringt. Iſt nicht z. B. die Errichtung einer Akademie der Künſte und Wiſſenſchaften in Athen, welche man, wie ich höre, jetzt projectirt, eine wahre Thorheit in einem Lande, wo aus Mangel an Sorge für die Erziehung noch kein Viertheil der Nation ſchreiben und leſen kann, wo es noch an einer Menge der wichtigſten Inſtitutionen in jeder Branche fehlt, und wo man noch heute des ersten Bedürfniſſes eines polizirten Staates, der Sicherheit, ſo ganz entbehrt, daß, wenn einer der neuen Akademiker eine wiſſenſchaftliche Reiſe im Vaterlande zu unternehmen die Abſicht hätte, er, abgerechnet die Gefahr, auf den Felſenſtegen, die man hier Landſtraßen nennt, den Hals zu brechen, ſchon vor den Thoren der Akademie einer Eſkorte von einem halben Dutzend Gendarmen bedürfen würde, um ſich Gut und Leben zu bewahren.

Der Grund der bei Monemvaſia in zwei Dörfern ſtattfindenden Revolte iſt die neue Viehtaxe, welche unter Capo d'Iſtria 5 Lepta für das Schaf betrug. Dieſer mäßigen Beſteuerung hat man ſeitdem eine (die jetzige Regierung nur zu oft charakteriſirende) Null hinzugeſetzt, ſo daß nunmehr 50 Lepta (3 per Groſchen) für jedes Schaf bezahlt werden müſſen, was bei den magern Erwerbsquellen dieſes Landes jedermann als höchſt unbillig erſcheint. Die Taxe des Rindviehs — früher 30 Lepta — iſt gleichermaßen auf 2 Drachmen erhöht worden, und die der Schweine auf 1½ Drachmen. Das Drückendſte und Unzweckmäßigſte dabei aber iſt der Umſtand, daß die jährliche Zählung des Viehes (ſchon an ſich ſo gehäſſig) bereits im November und Anfangs Dezembers vorgenommen wurde, ſeitdem aber der letzte unerhört ſtrenge Winter ein Drittheil der Heerden und mehr aufgerieben hat. Demungeachtet verlangt man von den Beſitzern die Abgabe nach der frühern Zahl, und es iſt wohl natürlich, daß dieſen noch nicht europäiſch dreſſirten Naturſöhnen ſo etwas als eine ſchreiende Ungerechtigkeit vorkommt, weit unerträglicher noch, weil ſie einen ſyſtematiſchen Charakter hat und regelmäßig wiederkehrt.

Unwohlſeyn verhinderte mich heute, mein Haus zu verlaſſen, denn in Etwas muß man ſchon dem hieſigen Klima ſeinen Tribut bezahlen! Auch mein armer Palikar hat das Fieber bekommen.

Den 19ten.

Die Räuber fangen an, ſehr unbequem zu werden. Heute erfuhr ich auf officiellem Wege, daß man geſtern ein Haus neben dem Khan von Wurliá, wo ich vor 14 Tagen übernachtete, ausgeplündert und die Bewohner ſchwer gemißhandelt habe. Eine andere Bande überfiel an demſelben Tage ein Haus im Dorfe Buchos, und der Anführer ließ der ganz allein angetroffenen Frau des Hausherrn faſt alles Blut abziehen, um den Ort zu erfahren, wo ihr Mann ſein Geld oder Geldeswerth verſteckt habe. Da die Frau dennoch ſtandhaft in ihrer Weigerung blieb, befahl er, ihr ſiedendes Oel in den Hals zu gießen, welche letztere Marter endlich das arme Geſchöpf zum Geſtändniß brachte.

Das dritte Opfer war der königliche Generalprokurator von Tripolitza ſelbſt, Herr Gulemis, der vorgeſtern auf ſeiner Herreiſe, unfern dem Khan Krevata, von vier Bewaffneten angefallen und ſämmtlicher bei ſich führenden Habe beraubt wurde. Glücklicherweiſe begnügten ſich die Buſchklepper damit, den erſchrockenen Rechtsmann nur zu mißhandeln, ohne auf ſeine Naſen und Ohren den gewöhnlichen Anſpruch zu machen. Man iſt hier doppelt beſorgt wegen dieſer Vorfälle, da ſie ſchon oft in Griechenland das Präludium einer allgemeinen Inſurrection waren, und die Abweſenheit des Königs eine ſolche begünſtigen könnte. Drei dergleichen fanden bis jetzt ſeit Capo d' Iſtria's Tode ſtatt, welche hinſichtlich ihrer Wichtigkeit und der Schwierigkeit ihrer Unterdrückung dieſen Namen verdienen, und immer größere Mittel zu ihrer Dämpfung in Anſpruch nehmen. Die erſte in der Maina, die zweite in Meſſenien, die dritte in Rumelien. Man muß hoffen, daß die Steigerung nicht ſo fortgehen wird.

Da ich mich wieder beſſer befand, wünſchte ich noch, die vom Profeſſor Roß unterſuchten Ruinen von Menelajum zu ſehen, und ritt daher mit Herrn Fengaras und meinem Secretair Nachmittags dahin. Wir durchkreuzten die trümmerbedeckten Hügel Sparta's noch einmal, und ſpäter den Eurotas da, wo noch die Reſte der alten Brücke ſtehen, und erreichten in ungefähr drittehalb Stunden, von Miſtra aus gerechnet, die ſteile Bergſpitze, auf der die Tempelruine von Menelajum ſich befindet. Es wird nach dem, was man hier vor ſich ſieht, ſehr klar, daß die Vorausſetzung mehrerer Schriftſteller und Geographen: Menelajum ſey eine Stadt geweſen, ganz irrig iſt, da außer den Ueberreſten des großen Tempels und eines andern Gebäudes daneben bis jetzt nicht die mindeſte Spur irgend einer Grundmauer weit und breit zu entdecken war, auch die Hügel zu ſpitz und ſchroff für die Lage einer Stadt erſcheinen, obgleich man an einer Stelle nach der Erdform ein ehemaliges Theater vermuthen möchte. Einer Sage nach ſoll ſich unter dem Tempel ein Schatzhaus, wie das des Atreus zu Mykenä, befinden, was genauere Unterſuchungen feſtſtellen müſſen. Die drei oder vier Hügel, welche mit dem, deſſen Spitze der Tempel krönt, in Verbindung ſtehen, ſo wie dieſer ſelbſt, ſind auf eine gefällige und ungezwungene Weiſe noch jetzt dergeſtalt terraſſirt, daß man faſt ehemalige Kunſtgärten hier vermuthen möchte, durch die dann wahrſcheinlich ein bequemer Weg nach dem Tempel hinaufführte. Die Ausſicht auf das Thal von Sparta von dieſer, den früher von mir genommenen Ausſichtspunkten ganz entgegengeſetzten Seite mit der Kette des Taygetos in vollſtändigſter Ausdehnung vor uns, und den Eurotas in mäandriſchen Krümmungen zu unſern Füßen, war von ergreifender Wirkung, und mir zum letzten Abſchied von dieſer ſo erinnerungsreichen Gegend doppelt willkommen. Der ehemalige Plataniſtas (was die Engländer den Theegarten der Spartaner nennen würden) nimmt ſich noch immer mit einer zahlreichen Gruppe hundert Fuß hoher Pappeln und den fruchtbarſten Fluren darum her ſehr ſtattlich aus, und kann unmöglich verkannt werden, da ſeine Lage unter Menelajum ganz genau und entſprechend von Pauſanias angegeben wird. Um jetzt auch den von Doctor Roß entdeckten Stein aufzuſuchen, mußten wir eine Viertelſtunde höchſt beſchwerlich zu Fuß klettern, was ſich nachher doch nur ſchlecht lohnte, da wir den Stein (halb Würfel, halb Säule) von den Berggewäſſern ſo mit Erde bedeckt fanden, daß kaum noch eine kleine Ecke davon ſichtbar blieb, an der wir von den gerühmten Thierſculpturen nichts mehr entdecken konnten.

Auf dem Rückweg, den ich querfeldein in gerader Richtung nahm, und dadurch eine ganze Stunde abkürzte, beſah ich eine in dem Felſen dicht hinter Miſtra befindliche Quelle in zum Theil antiker Faſſung und von graziös componirten Hautreliefs geſchmückt. Dieſe ſtellen drei Knaben vor, die eine ſchwere Fruchtguirlande halten, welche ſich tief zwiſchen jedem derſelben niederſenkt. In jeder Senkung ſitzt ein Greif und darunter ſtehen Hunde, auf denen die Guirlande ruht. Die Knaben ſehen verwegen und üppig aus, die Thiere ſehr demüthig, und das Ganze iſt vortrefflich erhalten. Das Waſſer der Quelle gehört zu dem vorzüglichſten in Griechenland. Auch nahm ich ſogleich eine ganze Tonne davon mit mir nach Hauſe.

Den 20ſten Juni.

Die Inſurgenten von Monemvaſia haben ſich, von einer dreifachen Uebermacht verfolgt, und zuletzt in dem Dorfe, wo ſie ſich verſchanzt hatten, umzingelt, ergeben müſſen. Die Rückkehr eines Theils der Gendarmen und des übrigen Militairs iſt daher heute erfolgt, ſo daß meiner Reiſe nach dem Gipfel des Taygetos zu morgen nichts mehr entgegen ſteht. Ich benutzte die mir noch bleibende Muße zur Beſichtigung einer kleinen Kirche unterhalb Sparta's Ruinen, wo Herr Doctor Roß alle bisher ausgegrabenen portativon Alterthümer unter Schloß aufbewahren läßt, und ſah noch vorher im Hauſe des Herrn Fengaras, dem die Oberaufſicht über dieſe Gegenſtände aufgetragen iſt, einen in der Maina gefundenen, ſchönen Kopf. Nach der merkwürdig organiſirten Schädelbildung desſelben muß er einen ausgezeichneten Mann darſtellen, doch exiſtirt im Antlitz keine Aehnlichkeit mit einer mir bekannten Büſte, ſo daß alle meine Hypotheſen deßhalb leer ſeyn würden. Das Haar iſt kurz geſchoren, wie der Backenbart, und über der Lippe zeigt ſich ein dichter Schnurrbart. Die Arbeit ſcheint altgriechiſch, und iſt jedenfalls von ſehr geſchickter Hand. Ein koloſſales Bacchushaupt, umkränzt mit Weinlaub, verdient ebenfalls Erwähnung, noch mehr aber ein Sarkophag aus weißem Marmor mit ſchönen Sculpturen, der einer Fontaine zum Becken dient. Die ſchmalen Seiten zeigen weibliche Sphynxe, die langen bacchiſche Tänze. Trotz mancher Beſchädigung würde er noch jedem Muſeum zur Zierde dienen, obgleich er mir hier im verborgenen Stadtwinkel und noch im Gebrauch viel lieber war.

Die Sachen in der erwähnten Kirche beſtehen bis jetzt nur aus ſehr unvollkommenen Fragmenten. Das Stück eines Simſes, auf welchem verſchiedene Kämpfe dargeſtellt ſind, iſt von ſchöner Zeichnung, aber roher

Ausführung. Es könnte wohl daſſelbe ſeyn, deſſen Leake bei den Ruinen von Briſeä erwähnt. Das Meiſte, was ich hier vorfand, iſt nur römiſch, was die europäiſchen Alterthümler in Griechenland mit ſo viel Verachtung „modern“ nennen.

Um nichts in und bei Miſtra ungeſehen zu laſſen, erſtieg ich gegen Abend den Gipfel des ſteilen Felſens, von dem, wie ich bereits gemeldet, die armen Krüppel der Spartaner den Salto mortale hinab machen mußten. Die Ausſicht bietet eine wahre Schauerſcene von mehreren an tauſend Fuß niederſinkenden Abgründen dar, mit grün und roſenrothem Boden von dicht blühendem Oleander, gleich einem mit Blut beſprengten Bette in der Tiefe. Nur durch die ſchmale Oeffnung der ſeitwärts ſtehenden Felſen, in deren einem ſich oben eine weite Höhle wölbt, ſieht man in der Ferne, kleinen Gartenhäuſern gleich, das Dorf Paróri mit ſeinen rothen Dächern und ſaftigen Gärten, wie Elyſium über den Tartarus, herüberwinken.

Bei meiner Nachhauſekunft fand ich mehrere Beſucher vor, unter andern den beraubten Procureur général von Tripolitza, einen noch jungen, in Paris erzogenen Mann, der in Aeußerem und Manieren die franzöſiſche Nationalität ganz angenommen hatte. Er entſchuldigte ſich, in ſo unanſehnlicher Reiſekleidung zu was ſeit Ihrer Anweſenheit hier alles geſchehen iſt, denn bei Ihrer Theilnahme und Kennerblick würden Sie, glaube ich, Freude daran haben, und mich ein wenig loben.

Künftiges Jahr werden aber keine Entſchuldigungen mehr angenommen.

Mit herzlicher Verehrung
Euer Hochwohlgeboren
ergebenſter H. Pückler.

P. S. Eben erſt leſe ich die Nr. 101 des „Magazins“ und den für mich ſo ſchmeichelhaften Artikel über deutſche Briefe ꝛc., der gewiß von Ihnen iſt. Ich kann den vielen Dank, den ich Ihnen in dieſer Hinſicht ſchuldig bin, nur angelegentlichſt wiederholen, und die Geſchicklichkeit bewundern, mit der Sie Ihre Worte ſo künſtlich und erfolgreich abzumeſſen wiſſen.

100.

Pückler an Varnhagen.

Muskau, den 5. November 1838.

Verehrteſter Freund,

Ich bin ſo in Anlagen von allen Seiten vertieft, daß ich mich nicht losreißen kann, um Sie in Berlin zu beſuchen, und ehe die Pflanzzeit nicht vorbei iſt, werde ich mich ſchwerlich in Bewegung ſetzen. Es iſt dies einmal meine Beſtimmung, und nur in dieſen Beſtrebungen fühle ich mich ganz vollſtändig, in allem übrigen bin ich nur ein Embrio, das wo anders einmal auswachſen muß.

Wie geht's bei Ihnen? hoffentlich alles geſund, denn das iſt doch die Hauptſache. Madame Auſtin hat mir geſchrieben, und Ihre Sachen mit großem Intereſſe geleſen. Sie iſt jetzt über und über mit einem Leben Goethe's, ihres Abgottes, beſchäftigt. Sobald dies beendigt, will ſie an Ihre erſcheinen, da ihm die Brigants nichts Anderes gelaſſen hätten, und machte uns dann eine lebhafte Schilderung ſeines unwillkommenen Abenteuers. „Ich zog,“ ſagte er, „mit drei oder vier Landleuten, die auf Eſeln vor mir herritten, ganz wohlgemuth meine Straße, und dachte eben darüber nach, wie übertrieben doch immer alle Gerüchte von Unſicherheit der Straßen durch Räuberbanden zu ſeyn pflegten, da ich ſelbſt nun ſchon ſeit früh dieſe am meiſten verſchriene Gegend und ſogar den ſchlimmen Paß hinter Krya Briſſi durchritten hätte, ohne irgend etwas Verdächtigem zu begegnen, — als plötzlich in einem ganz offenen Thal vier bewaffnete Männer aus den entfernten Büſchen auf uns zuliefen, die Landleute vor mir unangefochten ziehen ließen, mich aber vom Pferde rißen und mein Geld verlangten. Ich gab meine Börſe mit einigen Thalern, worauf der Eine, höchſt unzufrieden, mich mit dem flachen Jathagan zu bearbeiten anfing, um mehr herauszupreſſen, dem ich jedoch zu genügen nicht im Stande war. Unterdeſſen hatten die andern meinen Mantelſack abgeſchnitten, und da ſie auch hierin kein Geld fanden, ſetzte mir der Wildeſte ſeine Flinte auf die Bruſt und drohte, mich augenblicklich niederzuſchießen, wenn ich nicht mehr Geld oder Geldeswerth herbeiſchaffe. Meine Uhr hatte man ſchon genommen und alle Taſchen durchſucht, aber nichts darin gefunden. Jetzt machte mein Diener, der auf der Reiſe neben mir herlief, einen Verſuch, den Räuber abzuwehren, und ſagte: wie ſie einen Mann ſo ſchlecht behandeln könnten, welcher Griechenland ſo viel Gutes gethan. „So?“ rief der Räuber, „wer iſt er denn?“ Dies war der kritiſcheſte Augenblick für mich; denn erfuhren die Menſchen, wer ich ſey, ſo war mein Tod unvermeidlich, um ſo mehr, da ich ſeit einem Jahre in Verfolgung dieſes Gelichters allen Eifer gezeigt, den mein Amt mir zur Pflicht macht, namentlich aber einen bekannten Chef ſeit 14 Tagen überall verfolgen ließ, deſſen Leute wahrſcheinlich jetzt vor mir ſtanden. Meinem Bedienten winkend, beeiferte ich mich daher, ſelbſt den Räubern über mich Bericht abzuſtatten, ſagte, ich ſey ein Kaufmann aus Miſſolunghi, der ſein Vermögen in der Revolution zugeſetzt, und da die Buſchklepper nun, während das Gewehr immer auf mich gerichtet blieb, frugen, wie es in Rumelien ſtehe, erfreute ich ſie mit ſo viel falſchen Nachrichten über die Siege der Inſurgenten, als ich ihnen glaubwürdig zu machen hoffen durfte. Es war ein Glück für mich, daß ich meinen Paß in einer innern Weſtentaſche trug, die ihnen bei der Unterſuchung entgangen war; fanden ſie ihn, und konnte Einer von ihnen leſen, ſo war es um mich geſchehen. Jetzt ertönte aus dem Gebüſch ein durchdringender Pfiff. „Wir müſſen fort!“ rief mein Peiniger; „ſtechen wir den Kerl nieder oder laſſen wir ihn laufen? denn Geld hat er nicht mehr.“ „Ich will den Befehl des Kapitains einholen,“ erwiederte ein Anderer, und lief nach den Büſchen. Wenige Sekunden nachher erſchien dieſer wieder am Saum des Holzes, und winkte mit dem Tuch, worauf der mich bisher unausgeſetzt Bewachende mir noch zum Abſchied mit ſeinem Gewehr einen Stoß vor die Bruſt gab, und alle Drei hierauf ſchnell im Wald verſchwanden. Ich hatte meinen Weg noch nicht 200 Schritt in möglichſter Eile fortgeſetzt, als ich Landleuten begegnete, und ſie zur Verfolgung der Räuber aufrief, doch bemerkte ich bald, daß ſie dies nur pro forma zu thun Luſt hatten, ſonſt wären ſie zahlreich genug geweſen, um das Geſindel wenigſtens theilweiſe zu fangen.“

Dies kommt mir ſehr natürlich vor, erwiederte ich, denn, da das Gouvernement nirgends ernſtlich ſtraft, müßten die Leute ſehr gutmüthig oder ſehr dumm ſeyn, wenn ſie ſich einer unausbleiblichen Rache der Räuber ausſetzen wollten. Wüßten ſie, daß jeder auf der That Ertappte von einem Militair-Gericht verurtheilt und binnen 24 Stunden erſchoſſen würde, ſo wäre auch gewiß auf Beihülfe des ordentlichen Theils der Bevölkerung zu rechnen. Der Procureur général zuckte die Achſeln. „Dies hängt nicht von uns ab,“ ſagte er, „und muß höherem Ermeſſen überlaſſen bleiben.“

Alle Beſucher hatten mich verlaſſen — die laue, transparente Nacht ward vom früh aufgehenden Monde verklärt, und ich beſchloß, in ſeinem Dämmerlicht noch einmal der Venetianer Geiſterſtaat zu durchſtreifen. Es war eine Scene voll unausſprechlicher Erregung! Wohl eine Stunde lang, durch Schutt und Dornen auf- und abkletternd, irrte ich einſam in dem nächtlichen Ruinen-Labyrinth umher, welches, in romantiſcher Hinſicht wenigſtens, die antiken Reſte Sparta's weit übertrifft, und überhaupt wenig ſeines Gleichen finden wird. Nur von längſt abgeſchiedenen Weſen umſchwebt, durch ſüße Schauer phantaſtiſcher Gebilde im Innerſten bewegt, ſuchte ich endlich einen Ruhepunkt unter den verlaſſenen Säulenhallen des alten Frauenkloſters, zwiſchen denen das ſchon in Nebelſchleier gehüllte Thal ſich nur noch undeutlich einrahmte. Die morſchen Thüren ſtanden offen, und der glanzvoll ſchimmernde Mond verbreitete Helle genug, um im Inneren noch einige Figuren auf Goldgrund zu unterſcheiden, während feuchter Moder, der alle Wände überzog, die übrigen Freskobilder faſt ſämmtlich verwiſcht hatte. Sechs ſchöne Säulen, theils aus Alabaſter, theils aus buntem Marmor, von verſchiedenartigen, wenig auf ſie paſſenden Kapitälen gekrönt, ſtützten das Schiff der kleinen Kirche. Sie iſt, wie das ganze Kloſter, unter den griechiſchen Kaiſern halb im byzantiniſchen, halb im mauriſchen Geſchmack erbaut worden, und zeigt von Außen noch mehrere bunte Farben glacirter Ziegel in zierlich zuſammengeſtellten Muſtern. Ein ſo geſchmückter Thurm mit Spitzbogen, mehreren Säulen-Etagen und reich geſchmückten dreifachen Fenſteröffnungen darüber ſteht noch faſt ganz. Ich erklomm ihn mit einiger Mühe bis zum Glockenhauſe, von wo die frühere Dispoſition eines großen Theils der alten Stadt, der Waffenplatz, die Paläſte der vornehmſten Behörden, einige krenelirte Thürme u. ſ. w. bequem zu überſchauen waren. Alle dieſe Etabliſſements der Venetianer in Morea erwecken ein wahres Staunen durch ihre Großartigkeit. Wie unerſchöpflich muß der Reichthum jener Königin des adriatiſchen Meeres damals geweſen ſeyn, um ihr zu erlauben, ſo enorme Summen auf eine entfernte Eroberung zu verwenden, die zu jeder Epoche nur wenig davon wiederbezahlt haben kann!

Indem ich, mehr in der Vergangenheit als der

Gegenwart lebend, dieſen Betrachtungen nachhing, ſchien es mir, als ſähe ich durch die Oeffnung zu meinen Füßen, durch die der Glockenſtrang ſonſt ging, in der untern Gallerie eine dunkle Geſtalt vorübergleiten. Obgleich ſo nahe der Stadt ſich ſchwerlich Räuber wagen möchten, ſo war mir doch die Erzählung des General-Prokurators noch zu friſch im Gedächtniß, um nicht auf Alles mehr als gewöhnlich aufmerkſam zu ſeyn. Zum Herabſteigen war es indeß nöthig, durch den ganz dunkeln oberen Kirchboden tappend meinen Weg zu ſuchen, was ich eiligſt zu bewerkſtelligen begann; ich war aber noch in der Mitte deſſelben, als eine dumpfe Stimme mir, wie aus der Tiefe kommend, zurief: „Halt!“ Der Ton der deutſchen Sprache frappirte mich, beruhigte mich aber auch zugleich; doch ſtand ich ungewiß ſtill, und war eben im Begriff, meinerſeits zu fragen, wer da ſey, und was dieſer Ruf bedeute, als eine viel leiſere Stimme jetzt dicht neben mir flüſternd ſagte: „Befürchten Sie nichts! Ein Freund will dieſen einzigen günſtigen Moment zu einer dringenden Warnung benutzen.“ Ich horchte ſtumm und nicht wenig befremdet.

„Die Zeit iſt koſtbar,“ fuhr die Stimme fort, „hören Sie mich alſo aufmerkſam an! Sie waren in Athen das Spielzeug gefährlicher Menſchen, das Opfer hölliſcher Blendwerke, von Kräften unterſtützt, welche vielleicht über die Grenzen unſeres Wiſſens hinausgehen. Ueben Sie Vorſicht und hüten Sie ſich vor dem Manne, den Sie unter dem Namen Namor kennen gelernt! Er iſt Ihr Feind, aus einer ganz anderen Eiferſucht, als Sie ahnen. Doch wacht für Ihre Sicherheit, wie ich glaube, jetzt eine mächtigere Hand als die ſeine. Ich ſelbſt aber fand die Gelegenheit, und nutzte ſie, nicht ohne perſönliche Gefahr, Sie vor einer Verſuchung zu retten, der Sie zu unterliegen ſehr nahe waren. Man wollte Sie zu einem Verbrechen treiben, deſſen Natur Ihnen noch dunkel iſt, das Sie aber auf ewig gebunden hätte.

Dieſer Wink genüge Ihnen. Ich wiederhole es: Hüten Sie ſich vor fremder Einwirkung ſowohl, als vor den Fallſtricken Ihrer eigenen Phantaſie — bis Griechenlands Boden hinter Ihnen liegt. Dann denken Sie mit Wohlwollen Ihres Freundes — aus Kurbes.“

Ha! Graf Erdmann, rief ich; dießmal bin ich gewiß, daß Sie es ſind, und Sie ſollen jetzt mir nicht mehr entgehen! „Laß die Todten ruhen!“ ſchallte jetzt von Neuem die dumpfe Stimme von unten herauf; ein Lichtſtrahl fuhr blitzartig über die Decke des Bodendachs und zeigte mir den nahen Ausgang zur Treppe, die ich mit zwei Schritten erreicht hatte. Aber der Mond war hinter Wolken getreten, und die ungewiſſe Dämmerung zu Unterſuchungen ſchlecht geeignet! Nach wenigen Minuten mußte ich ſie als ganz fruchtlos aufgeben, und hatte ſogar viele Mühe, den langen Rückweg durch die Trümmer zu finden, während das Gehörte mir manchen Stoff zum Nachdenken nicht ohne einige Beunruhigung zurückließ.

Neuntes Kapitel.

Beſteigung des Taygetos, und Zug durch die Maina.

> „It is the soul that sees. The outward eyes
> „Present the object, but the mind descries,
> „And thence delight, disgust, or cool indifference rise."
> Crabbe.

Puli-Briſi (Quelle des Bergzuhns),
den 21ſten Juni 1836 Abends.

Die Temperatur war endlich ſo geworden, wie ich ſie liebe, d. h. 28 bis 30 Grad Reaumür im Schatten, und genau um Mittag — welches aber hier noch nicht, wie in den civiliſirten Städten Athen und Tunis, ein Kanonenſchuß ſtatt der fehlenden Thurmuhr anzeigt — machte ich mich zur Beſteigung des Taygetos auf den Weg. Oberſt Jatrakos hatte mir ſeinen Sohn, den Kapitain Giorgi, mit zwei Phalanx-Offizieren und zwei Palikaren, von denen einer der letztern ein zum Chriſtenthum übergegangener Aegyptier iſt, zur Begleitung mitgegeben; außerdem dienten uns vier unberittene Gendarmen und der Dimarch eines Dorfes am Fuße des Taygetos mit zehn Milizſoldaten zur Bedeckung, welchem Gefolge ſich noch mehrere Honoratioren Miſtra's, worunter auch unſer zuvorkommender Wirth, Herr Saltaferi, ſich befand, bis auf eine Stunde weit angeſchloſſen hatten. Einer von dieſen Herren machte während des Weges eine Aeußerung gegen meinen Secretair, welche den griechiſchen Nationalcharakter verrieth. Er bezeigte ihm nämlich ſeine Freude über die Ehre, welche ich ihm durch meinen Beſuch erwieſen, wie er ſich ſehr verbindlich für mich ausdrückte, bedauerte aber zugleich, daß er dieſe Ehre mit ſo vielen Andern von der entgegengeſetzten Partei habe theilen müſſen. Natürlich hatte ich Jedem, der mir Artigkeit bewieſen, dieſelbe erwiedert, ohne zu fragen, ob er für Alt-Miſtra oder für Neu-Sparta ſey, welche Worte hier wie weiland Guelfen und Ghibellinen, weiße und rothe Roſe gelten.

Wir kamen bei den Ruinen von Briſeä vorüber, die ein mit Steinen bedecktes Feld anzeigt, nebſt einigen unbedeutenden Mauern auf einem kleinen Hügel daneben, und langten in drittehalb Stunden im Wohn-

Erzählungen gehen. Deutſche Litteratur, meldet ſie, is the rage presently. Sie wünſcht eine Biographie des Großherzogs von Weimar. Könnten Sie vielleicht damit aushelfen? Ferner ein Werk über Kunſt, vorzüglich Malerei, in England, von Paſſavant. Auch einen *ähnlichen* Kupferſtich Goethe's. Es wäre mir ſehr lieb, wenn ich durch Ihre Güte dieſe Gegenſtände erhalten könnte, es müßte aber bald ſein.

Ich lebe hier in einer himmliſchen Waldeinſamkeit, und ſchreibe allerlei, bald dieſes, bald jenes, aber nichts Zuſammenhängendes, denn das erſte Erforderniß iſt, daß es mich ſelbſt amüſirt. Ob ſich je wieder ein Ganzes daraus geſtaltet, weiß der liebe Gott. Außerdem habe ich große Reiſeprojekte, komme aber, wie Sie ſehen, nicht von der Stelle. Ich wünſchte, der König ſchickte mich als Geſandten zum Paſcha von Aegypten, über den wohl nächſtens eine neue Konferenz zuſammentreten wird, wenn er anders nicht den Sultan verjagt, ehe noch Herr von Martens ihm zu Hülfe gekommen iſt. La Grèce à la Bavaroise ne me tente plus, und nach Konſtantinopel mag ich auch nicht mehr, ſeit die Türken Fracks und Mützen tragen. Indeſſen glaube ich, komme ich doch noch eher dahin, und ſogar an's Ende der Welt, als Sie nach Muskau. Verſprechen Sie mir ein poſitives démenti für künftiges Jahr, ſo bleibe ich gewiß zu Hauſe.

Die herzlichſten Grüße an Frau von Varnhagen, und die Verſicherung meiner unwandelbarſten Ergebenheit.

H. Pückler.

101

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 12. November 1832.

Ew. Durchlaucht

Beſchäftigungen mit der Natur ſind ſo herrlich und fruchtbar, daß es freilich eine Verſündigung wäre, Sie davon ort des uns begleitenden Dimarchen, dem Dorfe Xerokambi, an, das an der Hügelkette gegen die Maina zu mit ſeinen einzeln zerſtreuten Häuſern anmuthig in der Mitte eines Olivenwaldes liegt. Man ſetzte uns hier mehrere ländliche Erfriſchungen vor, unter andern ſehr guten, nicht razinirten Wein von ganz roſenrother Farbe. Als ich von dieſem, der uns in einer großen Taſſe aus buntem Milchglaſe präſentirt wurde, trinken wollte, fuhr einer der Gegenwärtigen voll griechiſcher Natürlichkeit mit den Fingern hinein, um eine kleine faſt unſichtbare Fliege herauszufiſchen, indem er mir verſicherte, daß man ſich ſehr in Acht nehmen müſſe, hier Inſekten im Getränk zu verſchlucken, da einige dieſer kleinen Thiere giftig ſeyen und die heftigſten Koliken erregten.

Nachdem ich das Gros meines Gepäckes nach dem Schloſſe des Kapitan Georgi, der es unter den hieſigen Klephten nicht recht ſicher glaubte, auf der Straße nach Marathoniſi mit einem meiner Leute und einem Theil der Eskorte vorausgeſchickt, auch zur ſpätern Bergbeſteigung die nöthigen Maulthiere gemiethet hatte, beſtiegen wir wieder unſere Roſſe und wandten uns erwartungsvoll, aus der Plaine längs der reißenden Razina, einer engen Schlucht des Gebürges zu. Hier aber umſchloß uns ſchon in wenigen Minuten eine ſo bezaubernde Gegend, daß ich nicht weiß, wo ich Worte hernehmen ſoll, um ſie genügend zu beſchreiben. Wenn man jede Erhabenheit der Schweiz in einem Treibhauſe voll blühender ausländiſcher Gewächſe zeigen könnte, würde der Effekt ein ähnlicher ſeyn, und doch in Maſſe und Friſche der Vegetation, in glänzendem Grün aller Nüancen, wie in blendender Farbenpracht der mannigfaltigſten Blumen und Blüthen, vom Dufte aromatiſcher Gerüche jeder Art geſchwängert, weit dahinten zurückbleiben. Kein dürres Fleckchen war hier bemerkbar; die Berge ſah man bis zum Gipfel dicht wie ein goldenes Vließ in hellſchimmernde Locken gehüllt, und ſelbſt die höchſten Felſen erſchienen farbig, mit wunderbaren perpendikulären Bandſtreifen oder marmorirten Adern eben ſo ſeltſam gezeichnet, als die Felſen eigenthümlich geformt waren, bald ſpitze Pyramiden, bald tiefe und weite Höhlen, bald brillenartige Oeffnungen darbietend, durch welche die entfernten Gegenſtände wie durch ein Perſpektiv geſehen ſich ausnahmen. Das Wuchern des Pflanzenwuchſes ging oft in einen wahren Muthwillen der Natur über, ſo daß die breitblätterige Platane die Roſen des Oleanders zu tragen ſchien, und aus den vollen Federbüſchen der blühenden Kaſtanien Granaten ſich durchdrängten, deren feurige Blumen von Kränzen dunkelblauer Winden umſchlungen waren. Eine ſolche Stelle, deren Originalität und Pracht nichts übertreffen kann, befand ſich in der Nähe einer Verſchanzung aus dem Revolutionskriege, welche die Einwohner Katáphi nannten. Die Feſte ſelbſt trug viel zur romantiſchen Wirkung des Ganzen bei, hoch oben wie ein Adlerneſt vor dem ſchwarzen Hintergrunde einer tiefen Höhle hängend, wo ſie allen Bemühungen der Aegypter widerſtand, welche vergeblich dieſen Paß zu forciren ſuchten. Einer der Milizſoldaten, ein ſchöner ſchwarzbärtiger Lakonier, in reicherem Anzuge als die übrigen, der hier mitgefochten, hielt mein Pferd mit charakteriſtiſcher Geſtikulation an, um mir, die Augen noch von der Erinnerung glänzend, die Details dieſer Begebenheit mitzutheilen.

Nach zwei Stunden, die einen fortdauernden Genuß gewährten, der Monate der Mühſeligkeit aufwiegt, erreichten wir, allerdings auf etwas mißlichen Wegen, das elegante und in hohem Grade maleriſch gelegene Klephtendorf Kúmuſta, meiſtens von Leuten bewohnt, die uns allein eben ſo ſicher ausgeplündert haben würden, als ſie uns jetzt in Begleitung zweier Häuptlinge ihres Landſtrichs mit der freundlichſten Ergebenheit entgegenkamen. Hier raſteten wir unter einigen thurmhohen Platanen, von Felſen umgeben, aus welchen eine gefaßte Quelle in ſieben Röhren ſpringt und in ein großes ausgehauenes Becken fließt, an dem wir unſere Pferde tränkten. Ich benutzte dieſe Zeit, um im Dorfe etwas umherzuſteigen, war aber kaum zwanzig Schritte gegangen, als Kapitain Georgi mir mit ſeinem Palikaren eiligſt folgte, weil er, wie er ſagte, mich hier nicht aus den Augen laſſen dürfe. Die Sorgfalt dieſer Leute, wenn ſie einmal etwas aus freien Stücken unternommen, iſt wahrhaft exemplariſch zu nennen, und auch ein Zug, den die Griechen, wie manches Andere, mit den Arabern gemein haben. Der Spaziergang war ſehr belohnend, beſonders die Erſteigung eines Felſens, der in Form einer Krone — auf welcher die kleine Kirche gleichſam als Kreuz dient — das Dorf in ſeiner Mitte überragt. Man ſah von hier, nach der weſtlichen Seite gewandt, über einem Kaſtanienwald das Bergkloſter Golas, an die kahlen, grauen Steinkegel des Taygetos gelehnt, daneben viele ſchwarze Fichtenthäler, und dicht unter den Wolken die höchſte Schneekuppe des heiligen Elias, die wir am nächſten Morgen zu betreten hoffen. Auf der linken entgegengeſetzten Seite überſchaut man einen Theil der Thalſchlucht, durch die wir eben gekommen, und hinter ihr zwiſchen himmelanſtrebenden Felſenzinnen die Fortſetzung der Ebene von Miſtra, geſchloſſen vom Bergzug des Málévo.

Der Dimarch trieb vorwärts, denn wir hatten nicht mehr als noch zwei Stunden Tag vor uns, und ſollten noch die höchſten Hirtenzelte an der Quelle des Berghuhns erreichen, die ungefähr 2500 Fuß tief unter dem Gipfel Agios Elias entſpringt. Hinter Kümuſta wird nun mit jedem Schritt das Land rauher und wilder, und bald erblickt man nichts mehr als Felſen, Pinien oder Tannen, durch die man den gefährlichen Weg mühſam ſuchen muß. Einmal, als wir an der Höhe eines Abhangs hinzogen, verſammelte ſich auf einem tiefer liegenden Plateau eine ganze Compagnie Hirtenhunde, um uns mit unmächtiger Wuth und widerwärtigem Lärm anzubellen, doch Menſchen ließen ſich nirgends blicken. Wir überſahen die Vorberge des Taygetos jetzt hinlänglich, um hinter ihnen eine Anſicht des Meeres zu gewinnen, wo auf der blauen Fluth Cytherens Inſel, wie von Flor umhüllt, im Schlafe ruhte. Der Pinienwald, welcher uns hier oben umgab, war nicht ſehr dicht, beſtand aber aus uralten Bäumen, deren Stämme, oft von Hirtenfeuern ſchwarz verkohlt und ausgehöhlt, die Dicke unſerer ſtärkſten Kiefern erreichten und an Umfang der Aeſte unſern größten Eichen nicht nachſtanden. Leider ward das Wetter mit der Dämmerung ſehr dunſtig, und als wir bei ſchon aufgegangenem Monde das Ziel der Tagesfahrt erreichten, fanden wir die Schlucht von Puli-Briſi mit grauen Nebeln angefüllt, die ein heftiger und eiskalter Wind nicht zu zertheilen vermochte. Die Hirten zündeten ein großes Feuer an, um das ſich die ganze Geſellſchaft, theils auf Teppichen, theils auf der nackten Erde, unter eine Pinie lagerte, deren Laubdach neunzig Fuß im Durchmeſſer maß. Nichts konnte einer Räuberbande ähnlicher ſehen (und mehr als zur Hälfte war es vielleicht auch nichts anders), als dieſer Bivouak mit den verſchiedenſten Figuren, Trachten und Sitten, Jeder bewaffnet auf ſeinem Mantel liegend, während der Bockſchlauch mit Wein die Runde machte, und ein ganzer Hammel an rothen Flammen ſchmorte, deren Dampfwolken und Aſchenfunken der Wind nicht ſelten wie einen Feuerregen über uns und unſere geladene Gewehre hinwegwirbelte.

Nach beendetem Mahle ward aus dem Schulterblattknochen des gebratenen Hammels gewahrſagt, worein die Griechen den feſteſten Glauben ſetzen. Man hält den transparenten Knochen gegen die Flamme wie einen Lichtſchirm und unterſucht die verſchiedenen Figuren, die ſich in Roth und Schwarz auf ihm abzeichnen. Die eine, ſtärkere Seite bedeutet immer die eigene, die entgegengeſetzte die feindliche

Partei, und aus gewiſſen Stellungen der Figuren, nebſt andern, mir unbekannten, geheimnißvollen Anzeichen erkennt man die bevorſtehende Zukunft. Das Reſultat ſchien heute günſtig ausgefallen zu ſeyn, denn Zufriedenheit zeigte ſich auf allen vom Wein und Feuer gerötheten Geſichtern, und Jeder ſuchte endlich den Schlaf mit Gedanken, die nur ihm und Gott bekannt waren.

Feſtes Schloß Gurzüna,
den 22ſten Juni.

Man weckte uns ſchon um 1 Uhr, um den weiten Weg vor dem Aufgang der Sonne, der vom Gipfel aus betrachtet werden ſollte, bis dahin noch zurücklegen zu können. Nur Wenige haben dieſen Gipfel beſtiegen, und Viele ſind vor dem Ziel zurückgekehrt, da die Erklimmung deſſelben im höchſten Grade beſchwerlich und an manchen Stellen gefährlich iſt, oben auch faſt immer ein eiskalter Wind herrſcht, der heute zu einem förmlichen Sturme angewachſen war. Demungeachtet zähle ich unter meinen Vorgängern zwei berühmte Namen, die mit dieſer Expedition militairiſche Zwecke verbanden. Der Erſte iſt kein Geringerer als Ibrahim Paſcha, der den Berg von der Maina aus beſtieg, um einen genauen Ueberblick der ganzen Gegend zu gewinnen; der Zweite iſt der griechiſche General-Lieutenant Church, oder Stratikos Georgio, wie ihn die Griechen nennen.

Man pflegt von Puli-Briſi an, oder wenigſtens in kurzer Entfernung davon, zu Fuß weiter zu ſteigen, da aber unſere Maulthiere ſehr gut waren, wollte ich verſuchen, mich noch ſo weit als möglich ihrer zu bedienen, obgleich die Art dieſes Reitens hier nicht die angenehmſte iſt. Man ſitzt hoch über dem Thiere auf einem mit Teppichen belegten Packſattel, der durch nichts als einen Strick um den Leib des Mauleſels befeſtigt wird; andere zwei Stricke dienen als Bügel, und die ganze Vorrichtung iſt ſo ſchwankend, daß man ſich mit größter Vorſicht in der Balance erhalten muß, um nicht mit umgedrehtem Sattel herabzufallen. Das Thier hat keinen Zaum, ſondern wird an einer um die Naſe gebundenen Leine von einem Führer geleitet, während ein anderer, um es anzutreiben, hinterher geht. Es war noch völlig dunkel, als wir aufbrachen, und blieb faſt eine Stunde ſo, in der ich, aller Ermahnungen und Weigerungen der Führer ungeachtet, meinen luftigen Sitz nicht verließ, bis an einer grade aufſteigenden Felſenwand alle Möglichkeit des Reitens aufhörte. Ich muß aufrichtig bekennen, daß die Dunkelheit viel zu dieſem Wagſtück beitrug, denn als wir bei Tage wieder auf demſelben Wege zu Fuß hinabſtiegen, traute ich kaum meinen eigenen Augen, und würde, wenn ich es nicht ſelbſt erlebt, die Ausführung eines ſolchen Rittes für eine Fabel gehalten haben, auch hatte man Noth genug, die Thiere nachher nur leer hinabzubringen.

Seit Afrika des anhaltenden Fußgehens faſt ganz entwöhnt, ward mir das Klimmen in der erſten halben Stunde äußerſt peinlich, doch nach und nach kam ich wieder in den alten Gang. Wir gelangten jetzt an ein faſt ſenkrecht abſteigendes hart gefrornes Schneefeld, in das die Führer Fußſtapfen ſchlugen, in welche ſorgfältig tretend, wir Uebrigen hinübergehen ſollten. Herr Emil, der bei dem wahrhaft halsbrechend zu nennenden Ritt mir herzhaft gefolgt war, ward hier vom Schwindel übermannt, glitſchte beim erſten Fußtritt aus und hatte von Glück zu ſagen, daß er, an einen Stein ſich anklammernd, auf Händen und Füßen das eben verlaſſene feſte Ufer wieder zu gewinnen im Stande war. Doch mußte er den zweiten Verſuch aufgeben, und blieb, Bergblumen ſammelnd, auf dem Plateau zurück, wobei er übrigens gewiß das Beſte erwählte, denn ich und die Führer waren genöthigt, noch über eine Stunde im Schweiße unſeres Angeſichts, den ſelbſt der eiſige Wind nur momentan dämpfte, fortzuklettern. Bewunderungswürdig war die Unermüdlichkeit der Gendarmen und Milizſoldaten, die mit dem Anſtand Tanzender die ſchwierigſten Klippen hinanſprangen, und, obgleich von Schweiß triefend, doch nie die mindeſte Müdigkeit dabei verriethen. Ich ſelbſt brauchte oft die Stütze ihrer Hände, ehe ich dem heiligen Elias — dem Erben und Nachfolger des Helios — auf ſeinem Steinthrone meine Devotion bezeigen konnte, wo ich mir, vor Kälte ſchauernd, jetzt ſehnlich etwas von der feurigen Wolke wünſchte, auf der der Prophet einſt gen Himmel fuhr. Die Bergkuppe läuft in eine regelmäßige koniſche Spitze aus, auf der man einen viereckigen, loſen Wall von dem umherliegenden Felsgerölle aufgeführt hat. Während ich mich hier, doch in etwas vor dem unleidlichen Winterſturme geſchützt, in zwei Mäntel gewickelt niederſetzte, und mein Perſpektiv befeſtigen ließ, vergnügten ſich meine militairiſchen Begleiter damit, zuerſt ihre Flinten abzufeuern, dann Schneekugeln in der Hand zu formen, von denen Jeder drei bis vier, gleich ſo viel Bechern Gefrornes, zu ſich nahm und das Eis mit den Zähnen knirſchend zerbiß, wie manche Leute mit Zucker zu thun pflegen; endlich legten ſie ſich ſelbſt, zu noch beſſerer Abkühlung, ſämmtlich auf den Schnee hin, und luden dort von neuem ihre Gewehre. Man ſieht, die Natur gewöhnt abzurufen; allein Ihren Freunden wird es dennoch erlaubt ſein müſſen, es von Herzen zu bedauern, daß ſie Ihrer verheißenen und in aller Hinſicht ſo ſehr erwünſchten Gegenwart beraubt bleiben ſollen. Und wirklich iſt es Schade, daß Ew. Durchlaucht grade in dem Zeitpunkt Berlin meiden, wo der guten Stadt unverhofft einiger Reiz erwacht iſt, nämlich der eines neuen Gemäldes, wie die letzten Jahrzehnte wohl kein anderes aufzuweiſen haben, und dann der Reiz einer kleinen politiſchen Spannung. Der Urheber von jenem iſt der junge Bendemann, ein Berliner, aber Schadow's Schule in Düſſeldorf angehörig. Wer an der politiſchen Spannung eigentlich ſchuld iſt, wird mit dem Schleier der Anonimität bedeckt, und im Grunde haben wohl Mehrere daran gearbeitet. Mein Friedensglaube iſt hart auf die Probe geſtellt, aber er beſteht ſie bis jetzt recht gut. Ich glaube zwar auch an Krieg, an allgemeinen und entſchiedenen, aber noch in guter Ferne, und erſt als Folge von Veränderungen, die in Frankreich vorgehen müſſen.

Ew. Durchlaucht können ſich nicht vorſtellen, was der kurze Artikel in der „Staatszeitung“ hier für Lärm gemacht hat. Eine Textſtelle aus der Bibel kann von den Theologen nicht vielfältiger beſprochen, ausgelegt, umſchrieben und gedeutet worden ſei. Wie wenn ein Stummer zu reden anfängt, ſo wunderte man ſich über die Worte, ſchon daß es Worte waren, des Sachinhaltes fürerſt noch zu geſchweigen. Nun glauben Viele, das Reden werde ſo fortgehen, und hoffen ihre Freude daran zu haben. Aber da verrechnen ſie ſich ohne Zweifel. Der Stumme hat geredet, das iſt wahr, aber ich möchte zehn gegen eins wetten, daß er wieder verſtummt. Und warum auch nicht? Man muß nicht aus ſeinem Karakter herausgehen, und will man etwa verſuchen, dieſen ganz und gar zu ändern, ſo muß man die Sache gleich in's Große treiben, die kleinen Velleitäten helfen nichts. —

ſich an Alles, aber ſo abgehärtete Soldaten ſcheinen mir unbezahlbar.

Obgleich kaum eine einzige Wolke ſich am Himmel zeigte, war die Witterung doch nicht günſtig, denn ein dicker bläulicher Dunſt umhüllte alle fernen Gegenſtände. Von der ungeheuern Ausſicht, die ſich hier an klaren Tagen (welche jedoch zu den höchſten Seltenheiten gehören) über einen ganzen Theil der Erde, bis in die Gegenden von Smyrna und ſelbſt Konſtantinopel, bis Malta, Sicilien und die joniſchen Inſeln, ausbreiten ſoll, ſah ich nur wenig. Kaum konnte ich, wie einen undeutlichen Nebel, Kandia erkennen; von den joniſchen Inſeln zeigte ſich, außer dem nahen Cerigo, keine Spur, die Berge Rumeliens ſelbſt waren nur ſchwach ſichtbar, und vom Archipelagus entdeckte ich allein, über die Landzunge hinweg, Poros und ein Stück von Aegina, weil auf dieſe gerade der Sonne Strahlen trafen. Dagegen gewahrte man allerdings den größten Theil des Peloponnes, beſonders die Maina, Lakonien und Meſſenien mit den Feſtungen von Koron und Modon, gleich einer ſauber gezeichneten Landcharte unter ſich, zur willkommenſten und vollſtändigſten Orientirung. Immer noch war dieſe Ausſicht von hohem Intereſſe — doch lange nicht das, was ſie ſeyn konnte, wenn Elias gewollt hätte! Die beſte Zeit zur Erſteigung des Taygetos mag vielleicht Ende Oktobers oder Anfang Novembers kurz vor oder nach Regenwetter ſeyn, wo die gewaltige Sonne nicht mehr ſo viel Dünſte aus den Thälern emporzieht. Ich bezweifle, daß im Sommer je der Ueberblick allumfaſſend ſey. Nach der franzöſiſchen Meſſung iſt der Gipfel des heiligen Elias 2390 Meter, alſo etwas über 7000 Fuß hoch, 50 Fuß höher als der Kyllene am Styx im Gebürge Khelmös, nach dem Taygetos der höchſte Berg in der Morea, wie man auch von hier deutlich gewahr ward. Wir hatten zur Erſteigung des Agios Elias von der Ebene aus vier Stunden zu Pferde, eine zu Mauleſel und anderthalb zu Fuß gebraucht; der Rückmarſch bis Puli-Briſi zu Fuß erforderte etwas über zwei Stunden, und ich glaube, daß ich nie in meinem Leben ermüdeter geweſen bin, als bei meiner Ankunft daſelbſt. Man ſollte meinen, Athen habe als Capua auf mich gewirkt, denn als ich durch den Genuß einiger Kübel Milch nur den unauslöſchlichen Durſt in etwas geſtillt, verſchlief ich den halben Tag wie todt unter der großen Pinie, bis um drei Uhr Kapitan Giorgi, der, noch weit früher als mein Secretair, auf halbem Wege umgekehrt war, weil er ſich zu erſchöpft fühlte, mich weckte und dringend bat, aufzuſtehen, da noch eine weite und beſchwerliche Tour bis zu ſeinem Schloſſe zurückzulegen ſey.

Neue Anſtrengung anderer Art bricht zuweilen die Müdigkeit. So ging es auch mir, und die entzückenden Gegenden, durch die wir ritten, gaben bald Geiſt und Körper die nöthige Friſche zurück. Bis zur Platanenquelle in Kümuſta verfolgten wir die frühere Straße, von hier an aber eine neue, bergauf, bergab, am ſteilen Ufer wilder Bergbäche, durch Schluchten mit ſchwarzen Felswänden eingefaßt, aber faſt immer auch umbuſcht, umſchattet und umblüht von der reichſten Vegetation, in der nur die Dornen und Stacheln zu viel waren, welche ſich im permanenten kleinen Kriege mit unſern Kleidungsſtücken befanden. Die Dörfer, deren wir mehrere antrafen, haben in ihrer Bauart, die weit weniger ſchlecht iſt, als in den ebeneren Gegenden des Peloponnes, ganz die Häuſerform und das maleriſche Anſehen der italieniſchen, und viele Ausſichten wurden durch ihr ſtufenweiſes Emporſteigen an den Berglehnen höchſt anziehend gemacht; doch den Culminationspunkt dieſes lieblichen Spazierritts gewährte ein Kaſtanienwald, der dem Kloſter Golas angehört, christianikon topos, wie Kapitan Giorgi ſagte; denn die Türken und die Geiſtlichen beſaßen ſonſt allein allen Grund und Boden in Griechenland.

An die Stelle der erſten iſt jetzt der König getreten, daher des Gouvernements oft ſchon erwähnter unermeßlicher Reichthum an Land, den es bis jetzt ſo wenig zu realiſiren verſtanden hat.

Auf dem höchſten Bergrücken, den dieſer Wald bedeckt, angekommen, von dem die ehrwürdigen Bäume dicht geſchloſſen in einen tiefen Keſſel hinabſteigen, bietet ſich ein Ueberblick des Taygetos-Gebürges, mit Elias Throne gerade in der Mitte, dar, den keine der bisher gehabten Anſichten deſſelben an Schönheit und Majeſtät erreicht. Der koloſſale Berg erſcheint hier ſo jähling und ohne alle Unterbrechung aus der Tiefe der Schlucht bis zum Gipfel emporſteigend, als ſey er von doppelter Höhe, und entfaltet dabei — faſt ſymmetriſch auf beiden Seiten von nahen Felſen eingefaßt, und durch den Vorgrund der herrlichſten Bäume mit einzeln herausragenden Steinkuppen gehoben — eine ſolche Pracht und Anmuth der Formen, daß ich nie mehr bedauerte, kein Maler zu ſeyn, um in der zauberiſchen Abendbeleuchtung, die uns umſtrahlte, ein Bild feſtzuhalten, von dem die arme, zu ewigen Wiederholungen gezwungene Sprache durchaus keinen Begriff geben kann. Wir waren kaum hundert Schritte weiter durch ein ganz vom Walde umſchloſſenes Waizenfeld geritten, als wir, höchſt überraſcht, auf der andern Seite des ſchmalen Bergrückens, über einem zweiten Walde, dießmal aber gemiſchten Holzes, unter dem die Eiche dominirte, den Meergolf von Marathoniſi, zwiſchen Kap Matapan und Kap Malia, einen Theil der Maina, und das letzte Ende der Ebene Lakoniens mit dem ſich hinter ihr lagernden Gebürge von Monemvaſia, vor uns liegen ſahen.

Auf dieſem Punkte — mit dem Doppelblick in zwei verſchiedene Welten, hier auf den ſich über grünem Teppich in die Wolken verlierenden Rieſenberge, dort auf die blaue, die Wolken in der Tiefe wiederſpiegelnde Meeresfläche — möchte ich Griechenlands Hauptſtadt ſehen, wenn man bei Wahl der Lage einer ſolchen nur die Schönheit berückſichtigen dürfte! Dann würden Reiſende (von welchen vielleicht noch Keiner dieſen Fleck auffand, weil weder eine Landſtraße dahin führt, noch antike Ruinen ſich daſelbſt befinden) eine andere Idee von griechiſcher Natur mit ſich hinwegnehmen, als ſie ſich in den verbrannten Fluren Athens, in der baumloſen Ebene von Patras, und unter den kahlen Bergen der Argolide träumen können.

Auch das Dorf Goránnus, das wir nach einer halben Stunde erreichten, und wo ein Schloß des Oberſten Jatrakos, Bruders des Tetrarchen, ſteht, dem Ibrahim ebenfalls hart zuſetzte, iſt ſehr vortheilhaft gelegen. Vom Taygetos, der überall von dieſer Seite ſich weit grandioſer als von Miſtra aus präſentirt, noch aus der Ferne überragt, und mit ſeinen regelmäßig gereihten Häuſern, gleich den Steinſtufen eines Amphitheaters zum Fluſſe niederſteigend, auf allen Seiten von Buſch umgeben und mit maleriſchen Ruinen venetianiſcher Schlöſſer geſchmückt, gab dieſer Ort uns, als letztes Bild in der bunten Galerie dieſes Tages, noch zum Abſchied eine der ſchönſten Erinnerungen mit auf den Weg. Denn von hier an wird nun die Gegend öder, die hohen Bäume verlieren ſich nach und nach, nur niedriges, immergrünes Strauchwerk und Haidekräuter bedecken die Hügel; in den tiefen Schluchten allein ſieht man noch zuweilen einige von Hainen umgebene Wohnungen, und zerſtörte Thürme trauern auf den Bergſpitzen. Aus einem dieſer Thäler ſtieg jedoch ein wunderſam geſtalteter kahler Felſen auf, der durch ſeine Form an den mährchenhaften Kraken erinnerte, und dazu auch vorn am Kopfe mit einer runden ſchwarzen Höhle verſehen war, die ſein großes Auge ſchauderhaft täuſchend darſtellte. Dies drohende Auge blickte unverwandt nach einer baumloſen, grünen Bergebene, auf der wir bald darauf die niedrigen Thürmchen und die langen Schießſcharten von Kapitan Giorgi's feſtem Schloſſe gewahr wurden.

Hier empfing uns, im Sonntagsſchmuck und reichem Geſchmeide, die junge Hauswirthin, eine ſylphidenartige Geſtalt mit blonden Haaren und blauen Augen, eine Tochter Petro Bey's und die reizendſte Griechin, die ich bis jetzt noch geſehen.

Marathoniſi, den 24ſten Juni.

Wir waren im Schloſſe des Kapitans auf das Herzlichſte bewirthet worden, und mir, wie meinen Leuten, hatte man aufgetiſcht, was das Haus vermochte, denn dies hier ſind vornehme und wohlhabende Leute. Dennoch war meine Stube ohne Fenſter, und von der Art, daß der ärmſte unſerer Handwerker ſie kaum für bewohnbar halten würde. Die Familie ſelbſt reſidirte und ſchlief, weil wir jetzt allen diſponibeln Platz einnahmen, in der Küche, und Emil horſtete im Thurmdach mit den Eulen.

Als ich am Morgen Abſchied nahm, küßte mir die ſchöne Frau, obgleich eines Fürſten Tochter, nach orientaliſcher Weiſe mit den Kindern die Hand, und auch die Mutter des Kapitans erſchien in ſo untergeordneter Geſtalt, daß ſie ſich während der Zeit unſeres Aufenthalts, obgleich durch reiche Kleidung, doch durch ihre Beſchäftigung kaum von einer Hausmagd unterſchied. So ſind die hieſigen Sitten — immer von neuem Homer's Schilderungen uns zurückrufend — wunderbar ſtationair geblieben.

Dieſelbe unſcheinbare alte Frau, die jetzt ſo willig jeden häuslichen Dienſt verſah, übernahm, als ihr Mann Ibrahim's Gefangener war (was die Familie durch Sklave ausdrückte), und Ibrahim ihr Schloß mit ſeinem Berggeſchütz belagerte, in eigener Perſon das Commando der Beſatzung, und vertheidigte ſich mit ſolcher Entſchloſſenheit und Umſicht, daß der Feind unverrichteter Sache nach vier Tagen wieder abziehen mußte. Ein von ihr gefangener Araber, den ſie ſehr gut im Schloſſe behandelt und ihm dann ſeine Inſtruktion gegeben hatte, trug am meiſten hierzu bei, indem er, ſcheinbar ſeiner Haft entſprungen, ſich bei den Aegyptiern mit der falſchen Nachricht einfand, daß das Schloß eine Beſatzung von 300 Mann habe, und Ibrahim nur Zeit und Menſchen vergebens davor verlieren werde. Der Araber ſuchte ſpäter verabredetermaßen die Familie wieder auf, ward Chriſt, und iſt derſelbe, deſſen ich bereits als des Kapitans treuen Diener erwähnt.

Er verſah heute wie geſtern das Geſchäft unſeres Wegführers, mit Flinte, Piſtolen und Dolch bewaffnet, und in Pantoffeln vor uns hertrabend; dabei nahm er aber oft ſo ſchwer zu paſſirende Richtungen, daß ich in dem faſt undurchdringlichen Dickicht und Dornengeflecht einmal mit meiner wollenen Bernus und großem Strohhut vollſtändig feſtgehalten und verwickelt blieb, bis mich die Gendarmen wörtlich mit ihren Hirſchfängern wieder herausgehauen hatten. Nach zwei Stunden überſchritten wir die Grenze der Maina auf einem Berge, von wo man einen großen Theil der ganzen Provinz überſehen konnte. Bezeichnend für dieſen Landestheil ſind:

Erſtens: die ſorgfältige Cultur aller irgend dazu fähigen Stellen;

Zweitens: der ungemein liebliche Anblick der Hügel, welche die Ebene durchziehen und faſt durchgängig mit lockern Gruppen der Belanidi-Eiche beſetzt ſind, die kleiner als die unſere, aber von ſehr gefälliger Form iſt, und deren Fruchtſchalen zum Blaufärben und Gerben dienen.

Außerdem findet man die immergrünen Eichenſorten, **prinos** und **ilex conifera**, deren Galläpfel zum Rothfärben benutzt werden und einen bedeutenden Ausfuhrartikel nach Italien und Tunis abgeben, in welchem letzteren Orte namentlich die daſigen Fes dieſem Stoff größtentheils ihre ſchöne und dauerhafte Farbe verdanken.

Drittens endlich geben die Menge der einzeln ſtehenden, feſten Thürme auf den Höhen (Pyrgos genannt) dieſer Landſchaft einen ſehr eigenthümlichen Charakter.

Das Gouvernement hat zwar während der letzten Inſurrection viele dieſer Thürme zerſtört, die jetzt in Ruinen liegen, nachdem Alle vorher auf's Aeußerſte vertheidigt worden waren; mehr als die Hälfte aber ſind noch wohl conſervirt geblieben, und erſcheinen jetzt zum Theil glänzend weiß übertüncht. Die Regierung, welche zuerſt die Demolirung aller ohne Ausnahme verfügte, hat ſich nachher damit begnügt, daß nur ein Stock derſelben abgetragen werde, was jedoch ebenfalls in Vergeſſenheit zu gerathen ſcheint und nur theilweiſe befolgt worden iſt.

Wir hielten in einem Dorfe an, um das weit hinter uns zurückgebliebene Gepäck zu erwarten, und wurden von den Einwohnern, die ſchnell Teppiche für uns im Schatten einer Eiche auf den Raſen breiteten, mit verſchiedenen Erfriſchungen bewirthet, für welche dieſe Leute nachher durchaus nichts annehmen wollten; eben ſo hatte auch Kapitan Giorgi nicht gelitten, daß ſeine Dienerſchaft von mir irgend ein Trinkgeld erhielte, eine Uneigennützigkeit, an die wir bisher wenig gewöhnt worden waren. Es fiel uns auf, in Lakonien und der Maina weit mehr Schönheit bei dem weib-

Für die wackere Engländerin habe ich ſogleich alle Nachfrage gethan. Ein Leben des verſtorbenen Großherzogs giebt es nicht, doch hat, wie mich dünkt, der Kanzler von Müller in Weimar eine gedrängte Notiz drucken laſſen, die nicht in den Buchhandel gekommen iſt, die ich aber zu verſchaffen ſuchen werde.

Goethe's Bildniß iſt in den letzten Jahren oft erneut, noch eben jetzt iſt ein ſehr ähnliches von Schwertgeburt fertig geworden, aber es ſtellt Goethe's Züge im höchſten Alter dar, wie er es ſelbſt nicht liebte und billigte, vielmehr rieth er, auch bei langlebenden Menſchen das Bild der Jugend oder doch des mittleren Alters feſtzuhalten. Da wäre denn das Beſte, die werthe Engländerin griffe nach dem, was ihr am nächſten liegt, und diesmal zugleich als das Vorzüglichſte gelten darf, nach dem vor elf Jahren in London erſchienenen Kupferſtich von Wright nach Dawe, wovon es in „Kunſt und Alterthum", Bd. III, Heft 1, alſo heißt:

„Goethe's Bruſtbild in punktirter Manier, überaus zierlich und zart behandelt, dabei kräftig und von ſchöner maleriſcher Wirkung. Dieſes Blatt kann, bloß als Kunſtwerk betrachtet, für gut und verdienſtlich gelten; überdem iſt es aber auch unter den vielen in Kupfer geſtochenen Bildniſſen des Genannten dasjenige, welches ihn am ähnlichſten darſtellt." Wegen des Werkes über Kunſt in England von Paſſavant ſoll ich erſt Nachricht erhalten. —

Das letzte Heft von „Kunſt und Alterthum", durch Goethe's Freunde nach ſeinem Hinſcheiden vervollſtändigt und herausgegeben, hat eben die Preſſe verlaſſen. Auch von mir iſt ein Aufſatz darin, durch welchen ich mit zarten Fingerſpitzen ein Gleichlaufen Goethe'ſcher und St. Simon'ſcher Ideen anzuzeigen wage. Apropos von St. Simon: Die Sachen gehen noch immer ihren Gang, und ſelbſt die Macht des Lächerlichen, die doch in Paris noch ſouverainer iſt als das Volk, richtet nichts aus dagegen! In Deutſchland aber frißt ſo lichen Geſchlechte anzutreffen, als im übrigen Griechenland, ſo weit wir es bis jetzt bereiſten, was abermals noch heute den Ausdruck Homer's rechtfertigt, der Lakonien „das ſchönweibige" nennt. Auch iſt die Tracht in der Maina von der des übrigen Peloponnes verſchieden, die Fuſtanellen der Männer verſchwinden, und die arabiſchen weiten Hoſen nehmen ihre Stelle ein, ſo daß nur die Bernus und die abraſirten Haare fehlen, um die Mainotten in ihrem Anſehen ganz identiſch mit den Afrikanern zu machen, von denen ſie die braune Hautfarbe und einen guten Theil ihres natürlichen Anſtandes ſchon beſitzen.

Kapitan Giorgi zeigte ſich als der ſorgfältigſte und erfahrenſte Eſkortenführer, den wir wünſchen konnten. Bei jeder bedenklichen Paſſage verſäumte er nie, alle möglichen militairiſchen Vorſichtsmaßregeln anzuordnen, und nahm gewöhnlich ſelbſt ſeinen Platz an einer dominirenden Stelle, von wo er Alles überblicken konnte, und die er nicht eher verließ, bis keine Gefahr mehr zu beſorgen war. Oft ſahen wir ihn von fern große Haufen von Landleuten, die ſich, verwundert über unſern langen Zug, zuſammenrottirt hatten, eifrig haranguiren, und ſein Wort ſchien überall von Bedeutung zu ſeyn. Er und ſein Diener ſahen dabei abenteuerlich genug aus, da ſie ſich beide, zum Schutz gegen die Sonne, weit abſtehende Kränze von Farrenkraut um den Fes gewickelt hatten, was beſonders dem dicken Aegyptier mit ſeiner tonnenartigen Fuſtanelle ganz das Anſehen eines Silens gab. Eröffnet ward die Karavane durch meine drei Hunde, denen mein Palikar, ſehr elegant in rothen, goldgeſtickten Sammet mit weißem Unterzeug gekleidet, folgte. Hinter dieſem gingen zwei Gendarmen und ſechs beladene Maulthiere, von ihren Treibern geführt, welche letztere die Zeltſtangen wie Lanzen aufrecht in der Hand trugen; dann erblickte man, ſich mit wichtiger Miene und einem großen Schnurrbarte hoch auf ſeinem Küchenthrone brüſtend, die Hauptperſon der Cavalcade — meinen Koch Jannis, rundum von den Inſignien ſeiner Herrſchaft, als Bratſpieß, Kaſſerole, Viktualien u. ſ. w. umgeben. An dieſen ſchloß ſich unmittelbar meine Wenigkeit an; hinter mir mein Secretair und die andern zwei Gendarmen; dieſen folgte, einem Küraſſier ähnlich gekleidet und bewaffnet, der lange Ackermann, ſtets in halb griechiſcher, halb deutſcher Konverſation mit ſeinem wiehernden und zu Unfug bereiten Karagus begriffen. Die Arriergarde und Seitenpatrouillen bildeten der Kapitan Giorgi, ſein berittener Phalanxoffizier und die übrigen Palikaren ſeines Gefolges zu Fuß.

Marathoniſi, das wir erſt mit Untergang der Sonne erreichten, iſt der Sitz eines Eparchen und Hauptort der Maina, gleicht aber nur einem Fiſcherdorfe. Es ſteht auf der Stelle des alten Migonium, wo Paris und Helena landeten, gegenüber der Steininſel Kranae, und an den kahlen Felſen Kúmaro (ehemals Larpſium) gelehnt. Wir fanden, als eine beſondere Galanterie, am Thore die ganze, aus etwa zwanzig Mann beſtehende, Milizgarniſon in Parade aufgeſtellt, und auch die ganze Bevölkerung der Stadt ſchien ſich verſammelt zu haben, um unſern Einzug zu verherrlichen. Nach den gewöhnlichen Bekomplimentirungen wies man mir ein ſehr gutes Haus bei einem reichen Kaufmann, einem Enkel Jamet Bey's, an, wo ich mich aller, vernünftigerweiſe hier zu erwartenden, Bequemlichkeiten erfreute.

Nur eine Viertelſtunde von Marathoniſi entfernt befinden ſich, über ein kleines Thal zerſtreut, das ein jetzt faſt waſſerloſer Fluß durchſtrömt, die Ruinen von Gythion (heute Paliopolis, die alte Stadt genannt), aus deren Steinen Marathoniſi größtentheils aufgebaut wurde, weßhalb auch nur ſehr wenig mehr davon übrig iſt. Das Theater, wo Leake noch viele Marmorſtufen ſah, iſt jetzt kaum mehr zu erkennen, und über und über mit Wein bebaut; auch von den übrigen Gebäuden, deren Grundmauern ſich zum Theil weit hinaus in's flache Meer erſtrecken, iſt die frühere Beſtimmung nicht mehr wohl auszumitteln, mit einziger Ausnahme der Agora, welche die Inſchrift auf einem Steine noch bezeichnet. Am Berge Laryſium ſieht man, ungefähr 500 Schritte von den Ruinen abgelegen, einen im Felſen ausgehauenen Sitz, nach der von Pauſanias gegebenen Beſchreibung vielleicht der Stein Argos, wo Oreſtes, als er ſich darauf geſetzt hatte, von ſeinem Wahnſinn befreit wurde. Es iſt ſonderbar, wie ſich andere werthvollere Dinge im Laufe der Zeit durch bloße Nachläßigkeit ganz verlieren und in Vergeſſenheit gerathen. So iſt der berühmte Marmorbruch bei Krokeae, deſſen buntes Produkt in Rom außerordentlich hoch geſchätzt wurde, noch nicht wieder aufgefunden worden, und eben ſo unbekannt iſt jetzt jene Art Schalthier, welches man in großer Menge an den Ufern der Maina fing, und das einen Purpur lieferte, der an Güte nur dem von Tyrus nachſtand. Ich bemerkte außerdem an dem erwähnten Berge eine andere antike Arbeit, die mir zum bloßen Behuf eines Steinbruchs zu regelmäßig erſchien, und wahrſcheinlich zu irgend einem beſondern Zwecke gedient haben muß. Es iſt ein in den Felſen gehauenes und glatt abgearbeitetes halbes Quadrat von zwanzig

Fuß Länge und gleicher Höhe, bei einer Tiefe von acht Fuß; ein drei Fuß breiter Steinſitz läuft zuſammenhängend um alle drei Seiten, und gewährt einen angenehmen Ruhepunkt in dem kühlen Raume.

Da Marathoniſi der Hauptſtapelplatz für die Erzeugniſſe Lakoniens iſt, ſo würde ein bedeutender Verkehr hier ſtattfinden, wenn eine nur etwas praktikablere Landſtraße von Miſtra hieherführte, woran aber ſchwerlich ſobald zu denken iſt. Dazu kann man ſich nicht einmal ordentliche Laſtthiere hier verſchaffen, und wir hatten noch nirgends ſo viel Noth, unſer Gepäck fortzubringen. Die hieſige Eparchie zählt an 50 Ortſchaften und iſt die reichſte in Maina, obgleich die zweite, die von Zimova, einen größern Umfang hat und über 80 Orte enthält, aber wegen ſteinigen Bodens weit weniger wohlhabend iſt. Dennoch liefert dieſer ſteinige Diſtrikt das beſte Oel und den beſten Honig Griechenlands.

Der Eparch zeigte große Eleganz in ſeiner Perſon, und erſchien täglich in Seide von anderer Farbe mit ſchneeweißer Fustanelle gekleidet. Er ſprach gut italieniſch, und begleitete mich am andern Tage nach Mavrovúni, dem jetzt zerſtörten Schloſſe Zamet Bey's, der einſt eine große Rolle hier ſpielte, und in ſeiner Burg, von der man eine ſchöne Ausſicht auf den Golf und das jenſeitige lachende Thal von Páſſava hat, alle Abend eine Glocke läuten zu laſſen pflegte, welche die Armen der Gegend zu einem unentgeldlichen Mahle hinaufrief. Obgleich Mavrovúni nur eine halbe Stunde von Marathoniſi entfernt iſt, wollte man mich doch nicht ohne Bedeckung dahin gehen laſſen, ein permanenter Zuſtand der Unſicherheit, an den man ſich zuletzt hier ſo gewöhnt, daß man immer wieder darauf aufmerkſam gemacht werden muß, um ſeiner nicht ganz zu vergeſſen.

Liméni, den 26ſten Juni.

Es wird einen Begriff von mainotiſcher Gaſtfreiheit geben, wenn ich erzähle, daß ein gewiſſer Kapitan Baſili meine Bekanntſchaft bloß deßhalb aufſuchte, um mich zu bitten, im Fall ich nach dem, zwei Tagereiſen von hier entfernten Kiparyſſia ginge, ich ihm es doch ja wiſſen laſſen möge, denn er beſitze dort ein Haus, und wolle mir einen Tag, bevor ich käme, vorauseilen, um mich daſelbſt würdig bewirthen zu können. Er hoffe, daß ich zufrieden ſeyn werde, ſetzte er hinzu, denn er habe Champagner und Bordeaux. Dies zu beweiſen, legte er mir hierauf, nebſt mehreren andern Atteſten, das Dankſagungsſchreiben eines franzöſiſchen Oberſt vor, der, als Erkenntlichkeit für mehrere bei ihm zugebrachte Tage, ihm vierundzwanzig Flaſchen der genannten Weine überſchickt hatte, welche der gute Baſili nur für neue Gäſte aufhob. Ich machte mir indeſſen ein Gewiſſen daraus, dem keineswegs reichen, aber, wie mir der Eparch verſicherte, ſehr braven Manne, ſo viel Beſchwerde und unnütze Koſten zu verurſachen, weßhalb ich die Einladung mit dem herzlichſten Danke ablehnte.

Nach zwei Ruhetagen, die ich in Folge der angreifenden Taygetostour wirklich ſehr nöthig hatte, ſetzte ich meine Reiſe am 25ſten früh nach Liméni fort, um dort der Familie Mavromichalis einen Beſuch zu machen. Wir durchſchnitten das Thal von Páſſava, wo ich zum erſtenmal in Griechenland jene ſtahlblaue Diſtelart wieder antraf, welche, wie eine Koralle geformt, in der Gegend des Sauwan ſo häufig iſt, und mir daher eine angenehme Erinnerung an jenen, mir immer wie im Mährchenſchein der Tauſend und einen Nacht vorſchwebenden Berg gewährte. Hier fand bei der letzten Inſurrection zwiſchen Baiern und Mainotten ein bedeutendes Treffen in der Nähe des Dorfes Petrovúni ſtatt, in welchem die deutſchen Truppen im Nachtheil blieben. Das in Trümmern verfallene Schloß von Páſſava enthält einige helleniſche Mauern, welche, da auch im Uebrigen die Bezeichnung der Lage zutrifft, die Vermuthung begründen, daß hier das alte Las geſtanden, deſſen Homer erwähnt, und das zur trojaniſchen Expedition auch ſein Kontingent ſtellte. Leake hat eine lange Diſſertation darüber, und wirklich muß man dieſen Schriftſteller beſonders in der Maina bewundern, wie er jeden alten Stein in ihrem ganzen Bereiche aufſucht, und tagelange Reiſen mit allen Beſchwerlichkeiten, die ſie hier zu Lande haben, ſich nie reuen läßt, wo nur der geringſte Anflug von Antiquität zu ſpüren iſt. Sein Buch iſt dadurch eines der langweiligſten in der engliſchen Literatur geworden, und um ſo mehr, da er bei keiner Gelegenheit verfehlt, den eigenen Bemerkungen einen langen Auszug aus ſeinem antiken Rival in der Langweiligkeit, Pauſanias, beizugeſellen — aber als Führer für alles, was das Alterthum betrifft, ſucht man auch vergebens ſeines Gleichen. Weniger zuverläßig iſt er zuweilen für die neuere Zeit; poetiſche Schönheiten exiſtiren gar nicht für ihn, und anſchauliche Bilder von Natur und Menſchen findet man ſelten. Dies Letztere ſoll jedoch kein Tadel ſeyn; denn von Einem Alles zu verlangen, wäre unbillig, ja, dieſer Forderung zu genügen, vielleicht unmöglich.

Obgleich die Thäler, durch welche unſer Weg führte, gut angebaut und die umſchließenden Hügel durchgängig mit locker ſtehenden Belanidi-Eichen beſetzt waren, hatte die Gegend im Uebrigen doch etwas Vertrocknetes, bis wir wieder die nach dem Kap Matapan gradatim niedriger auslaufende Kette des Taygetos betraten. Hier trafen wir auf eine reizende Stelle zu kurzer Raſt. In einem wahren Walde von Oleander, der ſich längs des Fluſſes Longáda wohl eine Stunde weit erſtreckt, erhebt ſich vor einem kleinen Waſſerbecken eine alte Eiche, unter der umhergeworfene Steinblöcke mehrere natürliche Sitze bilden. Nahe gegenüber ſteht ein ſilberfarbener krauſer Felſen, an dem hie und da noch einzelne Oleanderbüſche emporſteigen, um eine ſchwarze Höhle mit ihren Blüthen zu bekränzen; rechts ſieht man am Ende der Schlucht auf ſpitzem Hügel ein verfallenes Schloß und das umbuſchte Dorf im Hintergrunde an die höheren Berge gelehnt; links zeigt ſich in größerer Ferne die dunkle, abgeriſſene Felſenwand über Liméni, auf welcher die Kapelle des heiligen Elias nicht viel größer als ein Maulwurfshaufen erſcheint.

Wir ließen aus dem Dorfe Wein, Eier und Brod holen, und verplauderten hier anmuthig unter dem Laubdach der vaterländiſchen Eiche die heißeſten Stunden. Als nach einiger Zeit die, aller Mühe ungeachtet, immer zurückbleibenden Maulthiere vorbeizogen, ward eins derſelben vor Aphroditis exotiſcher Geſtalt, ihren langen Ohren und ihrem heiſern Freudengebelle ſcheu, und warf gerade vor uns ſeine Ladung in's Waſſer. Ich bin ſchon längſt ſo weit, daß mich dergleichen Vorfälle nur beluſtigen, und mit künſtleriſchem Auge geſehen gewähren ſie auch oft, theils durch die ſchnelle Abwechſelung von Faulheit und regſter Lebendigkeit in dem charakteriſtiſchen Benehmen der Griechen, theils wegen der Mannigfaltigkeit der Koſtüme meiner Begleitung und der beträchtlichen Zahl dieſes Gefolges, die unterhaltendſten Scenen. Die ſchon erwähnten originellen Flüche ſpielen nicht die geringſte Rolle dabei, und während den jeden Augenblick unter dem Troß entſtehenden Streitigkeiten glaube ich, daß ſich wenig Individuen dabei befanden, denen nicht, nebſt Vater, Mutter, Gott, Kreuz, Jungfrau und Familie, mehr als einmal die unausſprechlichſten Dinge angedroht worden wären.

In der Nähe von Liméni, das an einer ſchmalen Meerbucht liegt, wird das Land, bei ſonſt impoſanten Formen, ſchauerlich kahl; es ſind, mit einziger Ausnahme der Eliaswand, nicht reine Felſen, ſondern vielmehr Felſenberge mit Schutt bedeckt, ſanft abgerundet und wie mit Beſen gekehrt, ohne die mindeſte Spur von Vegetation. Nur wo Dörfer an den Abetwas im Stillen weit um ſich, ehe davon auf der Oberfläche etwas zu ſehen iſt. —

Von ernſten Büchern kann ich, wie ich es auch ſchon öffentlich gethan, die Lebensgeſchichte Friedrichs des Großen von Preußen lebhaft anempfehlen. Dann aber müſſen Ew. Durchlaucht nothwendig Spazier's „Geſchichte des polniſchen Aufſtandes“ in drei Bänden vollſtändig durchleſen, und zwar mit der Landkarte auf dem Tiſch. Abgeſehen von der ungerechten Leidenſchaft gegen Rußland und Preußen iſt das Buch ein Schatz hiſtoriſcher Ueberlieferung, und ganz dazu geeignet, Krieg und Revolution ſtudiren zu laſſen. Noch iſt das Werk nicht verboten.

„La Grèce à la Bavaroise“ gefällt auch mir nicht, aber der Ausſpruch deſto mehr. Es iſt offenbar ein Werk, die Welt zu verlangweiligen, und ihr alles Hervorſtechende zu nehmen; aber es gelingt nicht; der Bart, der in Konſtantinopel dem Scheermeſſer unterliegt, erſteht in Paris wieder bei den St. Simoniſten, und ich ſehe noch die Zeit, wo in Berlin jeder Rath erſter Klaſſe von ſeinem Harem ſprechen kann!

Ich habe jetzt gut ſcherzen, theuerſter Fürſt: Vor vierzehn Tagen, vor drei Wochen ſcherzte ich nicht! Da brachte ich ſchlimme Nächte und Tage wieder am Krankenbette der armen Rahel zu, die von neuen Krankheitsanfällen heftig und bedenklich ergriffen war! Es beſſert ſich Gottlob mit jedem Tage wieder etwas, allein ich bin zu ſtark und oft erſchreckt worden, ſeit dem vorigen Winter, um nicht immer einige Sorge und Unruhe zu behalten!

Ich ſoll die ſchönſten Grüße ausrichten, und insbeſondere auch der verehrten Frau Fürſtin die eifrigſte Huldigung darbringen, welches ich auch in eigenem Namen ehrerbietig vollziehen darf.

Wegen Muskau brauchen Ew. Durchlaucht mir Schmerz und Sehnſucht wahrlich nicht noch zu ſchärfen. Aber ein hängen, zuweilen über den Wolken, hängen, umgeben dieſe wenigen Häuſer hie und da einige Bäume, dem Steinboden mühſam abgerungen.

Die Familie Mavromichalis, welche mich in Liméni mit der liebenswürdigſten Gaſtfreundſchaft empfing, und die zum Theil einigen europäiſchen Anſtrich angenommen hat, iſt die angeſehenſte und einflußreichſte in der Maina. Am auffallendſten in ihrem Kreiſe ſelbſt aber iſt ein romanhafter Mann von noch romanhafterer Erſcheinung. In der Zeit der Türken Mbasib (Kapitan der Maina), erklärte er ſich im Anfang der Revolution, deren Haupt er in der Maina war, zuerſt zum Sultan derſelben, dann zum König von Sparta und zugleich zum Patriarchen, in welcher letztern Qualität er mehrere Biſchöfe ordinirte, die auch ihre Poſten ſeitdem behauptet haben, wie z. B. der jetzige Despot von Miſtra. Während dieſer Epoche ſchrieb er an Ibrahim, der von Koron aus Operationen gegen die Maina begonnen hatte: „Fremder, was ſuchſt Du hier? Die Maina hat nur Steine, und jeder Stein muß durch einen Flintenſchuß erkauft werden. Auch können zwei Könige in einem Lande nicht exiſtiren, ich aber bin ſchon König von Sparta, und gebe Dir, als ſolcher, den freundſchaftlichen Rath, ſo ſchleunig als möglich unſerem Lande den Rücken zu kehren, das nicht für Dich beſtimmt iſt.“ Er machte ſeine Worte bald gut durch die Schlacht von Armirò, wo Ibrahim großen Verluſt erlitt, und auch ſpäter nur theilweiſe und auf kurze Zeit feſten Fuß in der Maina faſſen konnte. Selbſt Zimova, wo nur Weiber, Kinder und Greiſe zurückgelaſſen worden waren, widerſtand ihm mit Erfolg; — in dieſem Lande aber führen Weiber und Prieſter die Waffen nicht weniger gut als die Krieger, und viele von ihnen ſtarben den Tod für's Vaterland.

Bei der Landung König Otto's legte König Katſis Mavromichalis alle ſeine Prätenſionen zu des jungen Fürſten Füßen nieder, und begnügt ſich jetzt mit dem beſcheidenen Titel eines Oberſten und militairiſchen Kreis-Inſpectors der Maina. Obgleich ich auf den ſonderbaren Mann ſchon vorbereitet war, ward ich doch von ſeinem erſten Anblick überraſcht. Schnellen Schrittes und von zahlreichem Gefolge begleitet, trat mit edlem Anſtande und jovialer Miene ein großer und dicker, höchſt kräftig geſtalteter Mann von regelmäßigen Zügen, mit geiſtreichen blauen Augen, lang herabhängendem Haare und einem hoch aufgeringelten vollen, weißen Schnurrbart in das Zimmer, mir ein dreifaches Willkommen zurufend, indem er mir derb die Hand ſchüttelte. Sein Koſtüm war eben ſo außerordentlich wie ſeine Perſon. Er war halb türkiſch, halb griechiſch gekleidet, ganz ſchwarz vom Kopf bis zum Fuß, Alles überreich mit Gold und rothen Karneolen geſtickt und mit Treſſen und Quaſten beſetzt; um den Leib trug er eine breite, karmoiſinrothe Binde, und über dieſe einen Gurt aus Goldbrokat, aus welchem, ſtatt Säbel und Piſtolen, eine Streitaxt mit façonirtem ſilbernen Stiel hervorſah. Die ganze Zeit ſeines Hierſeyns zeigte er ſich ſtets voll geſelliger Laune, Heiterkeit und Scherz, mit einem ungezwungenen Air von Superiorität, das dem geweſenen Könige wohl anſtand. Als Patriarch diſpenſirte er ſich auch ein für allemal von allem Faſten, und ich wünſche jedem regierenden Könige einen ſo guten Appetit, als dieſer Erregent ihn, mit der munterſten Unterhaltungsgabe verbunden, ſtets bei Tafel an den Tag legte. Nicht weniger merkwürdig erſchien mir unſere Hauswirthin, Madame Pittulattis Mavromichalis, eine würdevolle Matrone von hoher Geſtalt, die ebenfalls in Schwarz und Gold gekleidet, und das Portrait König Otto's in Diamanten und Perlen gefaßt am Arme tragend, uns, nach griechiſcher Sitte, in eigener hoher Perſon Confitüren und Kaffee präſentirte. Das angeführte Bracelet iſt ein Zeichen der Dankbarkeit des Königs für eine ſeltene That. Während der Inſurrection von 1834 befand ſich ein abgeſchnittener Theil der deutſchen Truppen in großer Gefahr, als ſich Madame Pittulattis kühn an die Spitze einer Abtheilung Royaliſten ſtellte, die inſurgirten Mainotten unter einem dichten Kugelregen durchbrach, wobei ihr Gewand an mehreren Orten zerſchoſſen ward, ſich mit den Abgeſchnittenen vereinigte, und ſogleich mit ihnen einen verlaſſenen Thurm beſetzte, wodurch das Gefecht bald eine günſtigere Wendung für die Truppen des Königs nahm.

Am nächſten Morgen beſuchte ich Katſis und Petro Bey's Mutter, eine gegen neunzig Jahr alte Dame, welche im Laufe der Revolution zwei und vierzig ihrer direkten Deſcendenten fallen geſehen hat, und jetzt in einſamen Uebungen der Frömmigkeit den milden Troſt der Religion aufſucht. Ungeachtet ſo ſchweren Unglücks iſt ihre Rüſtigkeit noch ſo groß, daß ſie täglich einigemal zu Fuß, und gewöhnlich ganz allein, eine Kirche beſucht, die über eine Viertelſtunde von hier entfernt auf einem Berge liegt. Es iſt aber dies Unternehmen, ſchon was ihr eigenes Haus betrifft, keine Kleinigkeit, denn ſie wohnt im zweiten Stock, wohin eine nur in den Felſen gehauene Treppe führt, welche ich ſelbſt kaum ohne Mühe erſtieg, da eine der Stufen drei volle Fuß hoch und nur einen Fuß breit war, ein oben darüber hervorragendes Steinſtück aber die ſchwierige enjambée nur in ganz gebückter Stellung erlaubte. Dieſe mißlichen Approchen wurden uns indeß nicht allein durch die Bekanntſchaft der alten Dame vergütigt, ſondern wir fanden hier auch ganz unerwartet eine jugendliche Venus des Praxiteles in Fleiſch und Blut verwandelt, endlich eine vollendet ſchöne Griechin nach antikem Ideal! Es war auch eine Mavromichalis, die ſechzehnjährige Schweſter des jungen Eparchen von Argos, den ich das Vergnügen gehabt hatte hier wieder vorzufinden, wo er mir als ſehr nöthiger Dolmetſcher bei der übrigen Familie diente, die nur griechiſch ſpricht. Das liebliche Mädchen mit ihren ſchmachtenden Augen und dem ſchalkhaft lächelnden Munde, den die ſchönſten Perlenzähne zierten, machte uns Abends einen Gegenbeſuch, erhielt aber wegen der Faſten leider nicht die Erlaubniß, zu Tiſche zu bleiben, ungeachtet aller Bitten, die wir deßhalb an den grauſam unerſchütterlichen Expatriarchen unnütz verſchwendeten, der gegen die Mitglieder ſeiner Familie nicht ganz ſo nachſichtig als gegen ſich ſelbſt zu ſeyn ſchien.

Den Tag hatte ich zu einer Excurſion nach Zimova benutzt, die Hauptſtadt der Eparchie, wohin von dieſer Seite ein beinahe unpraktikabler Weg führt, und deren Lage etwas ſo furchterregend Deſolates hat, daß ich mir keinen ſchrecklicheren, deßhalb aber auch als Strafe paſſenderen, Ort des Exil's denken kann. Obgleich jedes Feld mit loſe aufgeſchichteten Mauern umgeben iſt, welche von den innerhalb ausgeſprengten Felſen aufgeführt ſind, ſo erſcheint doch der ganze Feldbau hier nur wie eine Satyre; denn kaum wird man ſeine ſchwache Spur zwiſchen den die ganze Hochebene bedeckenden Steinblöcken gewahr, die überall, ich möchte ſagen, üppig dicht aus den Feldern hervorwachſen. Die Berge umher ſind von der früher beſchriebenen Qualität, glatt, einförmig, völlig kahl; und auf dem Meere ſelbſt lag weit und breit ein dicker trüber Dunſt, der neidiſch kaum das Waſſer ſichtbar werden ließ. Die einzigen Gegenſtände, welche noch einige Abwechſelung in dem melancholiſchen Gemälde hervorbrachten, waren die ſchroff abgeriſſenen Küſten von Capo grosso, und verſchiedene jener hie und da zerſtreuten Thürme, deren die Maina einſt über tauſend gezählt haben ſoll. In Zimova reſidirt ebenfalls ein Mavromichalis, Oberſt und Tetrarch der Phalanx, bei welchem wir abſtiegen. Er ließ alle ſeine Spartaner in Parade aufmarſchiren, allerdings eine Sammlung der merkwürdigſten militairiſchen Figuren, von denen aber doch gewiß jeder Einzelne ſeinem Manne ſo gut wie irgend ein Anderer ſteht, und denen unter verſchiedenen Umſtänden zu begegnen nicht immer gleich erfreulich ſeyn mag. Mein Diener Jannis erzählte mir aus ſeiner kriegeriſchen Epoche von einem ſolchen Mainotten, daß derſelbe ſich mehrere Tage lang darüber nicht zufrieden geben konnte, einen armen Reiſenden erſchoſſen zu haben, bei dem er nicht das Mindeſte an Geldeswerth angetroffen hatte. „Welche Sünde!“ rief er mit thränendem Auge, „wer bezahlt mir nun mein ſo ſchmählich und ganz umſonſt verlorenes Pulver und Blei!“

Auch hier, als wir über die Sitten der Mainotten ſprachen, pries Einer derſelben es hoch an, daß ſie in der Regel nie Weiber erſchößen, und ein Mainotte, wäre auch ſein Bruder eben ermordet worden, und er begegne nach friſcher That der Frau des Mörders, doch Charakterſtärke genug beſitze, dieſe nicht umzubringen. „Freilich,“ ſetzte der Sprecher hinzu, „geſchieht dies hauptſächlich auch aus folgendem Grunde: Tödtete er die Frau, die vielleicht einem andern Dorfe, und vielleicht einer ganz andern Partei angehört, ſo würde er ſogleich, außer ſeinen natürlichen Feinden, auch die Blutrache aller Jener auf ſich ziehen, die der Frau verwandt ſind, und deren Menge er dann nothwendig unterliegen müßte.“

So raiſonnirt man in der Maina. Corſika, ein ähnliches Land, hat ganz ähnliche Sitten, und wer weiß, ob nicht einmal aus der Maina auch ein zweiter Napoleon ausgeht, der beſtimmt iſt, des Erſteren Laufbahn in Europa im Orient zu wiederholen. Seltſam iſt es wirklich, daß aus Vitylo, ein Ort, der auf hohem Felſenberge uns gerade gegenüber vor Limeni liegt, vor 150 Jahren fünfzig Familien nach Corſika auswanderten, und die jetzigen Einwohner ſteif und feſt behaupten, daß Napoleon von dieſen abſtamme. Dies ſcheint unwahrſcheinlich, aber das Factum der Auswanderung iſt unbezweifelt wahr, und ebenfalls, daß eine der ausgewanderten Familien den Namen Kaloméros führte, was wörtlich durch Buonaparte überſetzt wird.

Ehe ich nun von der Maina den letzten Abſchied nehme, iſt es vielleicht nicht unintereſſant, noch einige nicht allgemein bekannte Notizen über dieſelbe hinzuzufügen, die ich der gütigen Mittheilung eines Mannes verdanke, dem eine lange amtliche Stellung in Griechenland mehr Gelegenheit zur Information gab, als mir ſelbſt zu Theil ward.

Die Mainotten, Bewohner des, zwiſchen dem meſſeniſchen und lakoniſchen Meerbuſen gelegenen, Gebürgslandes, ſind nicht allein durch individuellen

Charakter und Dialekt von den übrigen Griechen ſehr verſchieden, ſondern zeichnen ſich noch mehr und höchſt auffallend durch ein unerſchütterliches Feſthalten an altherkömmliche Sitten und Gewohnheiten, in Bezug auf ihre bürgerlichen Verhältniſſe unter ſich, aus, zu deren Regulirung und Ausgleichung ſie ſich nie, weder unter türkiſcher Oberherrſchaft, noch zu Capo d'Iſtria's Zeit, der im übrigen Griechenland geltenden Geſetze, ſondern ausſchließlich nur ihrer Gewohnheitsrechte, oder der im ſpeciellen Fall eingegangenen Verbindlichkeiten — gleichviel, welcher Beſchaffenheit dieſe auch ſeyn mochten — als Richtſchnur bedienten.

In Kapitanſchaften eingetheilt, unterwarfen ſich die ſtreitenden Parteien dem kompetenten Kapitanos, welcher mit Zuratheziehung der Volksälteſten, als Schiedsrichter, jede Streitſache unterſuchte, die Parteien anhörte, nicht ſelten die Sache, nach kurzer Verhandlung, auf der Stelle entſchied, längſtens aber binnen acht Tagen das Urtheil (κατάκρισις) erließ.

Ein von den, des Schreibens unkundigen, Parteien auf ein Fleckchen Papier gezeichnetes Kreuz vertrat die Stelle einer Vollmachtsurkunde für die Schiedsrichter, welche ohne freie Wahl der Parteien und ſolcher Beſtätigung ſich nie in eine Streitſache miſchen konnten. Heiraths- und Erbſchafts-Angelegenheiten wurden vom Biſchof (wie in der Türkei vom Kadi), Eigenthums-Differenzen hingegen, ſo wie Kaufs- und Verkaufs-Verbindlichkeiten, Schuldforderungen und Obliegenheiten, aus dem Rechte der Blutrache entſtanden, vom Kapitan, in dem einen wie dem andern Falle aber immer nur mit Beihülfe der Schiedsrichter, entſchieden. Alle Jurisdiction wurde unentgeldlich geleiſtet, und die Execution jedwelchen Urtheils vom Kapitan betrieben. Ein Urtheil in Kriminalfällen — welche ſtets von der Competenz des Kapitans waren — als in Folge von Raub, Körperverletzung, Eigenthumsbeſchädigung oder Mord herbeigeführt, erſtreckte ſich nie auf eine Leibesſtrafe für den Schuldigen, ſondern auf Zurückerſtattung, Heilungskoſten oder Schadenerſatz, und im Falle eines Mordes dahin: ob den Verwandten das Recht der Blutrache zuzugeſtehen ſey oder nicht.

Nicht ſelten ereignete es ſich, daß von einzelnen Individuen Verbindlichkeiten gegen ein anderes eingegangen wurden, welche nicht nur den landesüblichen Gewohnheitsrechten, ſondern auch alten Grundſätzen von Recht und Billigkeit im Allgemeinen geradezu entgegen waren; doch nichts deſto weniger wurde an ſolchen feſtgehalten, und deren Erfüllung auf's ſtrengſte gefordert. So war z. B. das, gegen ein Geldar-

Rückblick auf den letzten Sommer, und was wir darin gelitten und ertragen, ſpricht uns von aller Schuld läſſiger Verſäumniß völlig frei. Nicht nach Tegel und Steglitz bin ich gekommen, kaum nach Charlottenburg. Leider werden wir noch lange nicht im Stande ſein, unſer Wünſchen und Wollen zur feſten Abſicht und Zuſage zu geſtalten, wir armen Schwebenden, von jedem Hauche der Atmoſphäre und der Umſtände abhängig! —

Alles Schönſte und Beſte! — Wenn ich etwas Zweckdienliches erfahre und auftreibe, ſo melde und ſchicke ich es gleich. — Die Briefe, welche unter Ew. Durchlaucht Namen jetzt auch franzöſiſch zu leſen ſind, werden in allen Blättern beſprochen, und im Ganzen günſtig genug. Aber die Politik iſt jetzt ein arger Würgengel für alles andere litterariſche Leben. Und wir können doch einmal nur litterariſch ſein. Noch; denn, wie lange, und man legt uns auch das! — Wie es aber auch ſei und werde, ich bleibe unverändert

Ew. Durchlaucht

treuergebenſter
V. v. E.

Der Brief Ew. Durchlaucht iſt vom 5., kam aber erſt am 10. Abends hier an.

Herr Profeſſor Jarcke iſt nach Wien gereiſt, ein Stückchen Erſatz für den verlorenen Gentz; es gehört viele Münze der Art dazu, um ſolch ein Goldſtück auszumachen. „Sonderbar," ſagte jemand, „daß der Fürſt Metternich ſeine Publiziſten immer von Berlin verſchreibt, Gentz, Adam Müller, Jarcke!" Das iſt ſo mit manchen Orten; die Gouvernanten läßt man aus Neuſchatel kommen!

leben vom Vater verſchriebene Leben ſeines Sohnes, im Nichtzahlungsfalle, dem Gläubiger mit eben ſo gutem Rechte verfallen, als ihm die Zinſen einer zu 100, oder 5 procentigen Schuld nebſt dem Kapitale bezahlt werden mußten, gleichviel ob hierüber eine, von Zeugen beſtätigte Urkunde beſtand oder nicht; ob nur der Bruder oder irgend ein anderer Verwandte des Gläubigers das Factum aufgezeichnet hatte oder nicht, oder ob endlich die Verbindlichkeit bloß auf Wort und Handſchlag eingegangen worden war.

Verjährung irgend einer Schuld oder Obliegenheit war in keinem Falle zuläßig, ſondern Kinder, Kindeskinder, deren Enkel u. ſ. w. für die Schuld ihres Ahnherrn gleich verpflichtbar. Das Abläugnen hingegen einer ſolch abnormen Verbindlichkeit findet nur äußerſt ſelten ſtatt, und iſt ſtets fruchtlos, da der Läugnende ſehr leicht durch den, von ſeinem Gegner auf ihn geſchleuderten Familienfluch (κατάρα genannt) zum Geſtändniß ſeiner Schuld bewogen wird. Der Bannfluch wirkte nicht ſicherer in alter Zeit.

Weniger extravagante, aber immerhin noch ſehr von allen, bei civiliſirten Völkern geltenden Geſetzen abweichende Gebräuche beſtehen bei Beſitzſtreitigkeiten wegen eines unbeweglichen Gutes. Handelt es ſich z. B. um die proviſoriſche Beſitznahme und Nutznießung eines ſtreitigen Ackers, ſo gelangt derjenige der ſtreitenden Theile dazu, welcher ſeinem Gegner zuvorkommt, über den Acker hin drei Piſtolenſchüſſe, gleichſam zum Zeugenaufruf aller in der Nähe ſich Befindenden, abzufeuern, und ſodann auf demſelben einen kleinen Steintumulus errichtet. Dieſer wird κουτζόννα, der Akt der ganzen Handlung aber κουτζόννια ορα genannt.

Eltern können ihre Kinder nie enterben, doch werden Töchter bei Erbſchaftstheilungen ſtets ſehr verkürzt, da ihr Antheil nur in einer dem Vermögenszuſtande der Familie angemeſſenen Ausſtattung an Kleidern, für den Fall ihrer Verehelichung, nie aber in baarem Gelde oder in liegenden Gründen beſteht. Die verheirathete Tochter kann, ſelbſt wenn ſie das einzige Kind iſt, das Wohnhaus oder den Thurm (πύργος) ihres Vaters, nach deſſen Tode, niemals ererben, oder auch nur mit ihrem Manne bewohnen, ſondern muß ihn ſtets an den nächſten männlichen Verwandten des Vaters abtreten; und vor völlig gültigem Abſchluß einer Ehe muß der Schwiegerſohn den Werth der Mitgift ſeiner Braut in baarem Gelde an deren Vater oder Brüder bezahlen, und dadurch gewiſſermaßen ſeine Frau erkaufen.

Ein aus einer feindlichen Familie, mit welcher man in Blutrache gelebt, ſich aber verſöhnt hatte, adoptirter Sohn erbte nicht nur zu gleichen Theilen mit den übrigen Söhnen ſeines Adoptivvaters, ſondern wurde dieſen ſogar vorgezogen, wenn er ſeine Adoptivſchweſter heirathete, in welchem Falle ihm das Löſegeld ſeiner Braut erlaſſen und außerdem noch der Beſitz des feſten Thurmes als Erbtheil zugewieſen wurde, da man, und vielleicht nicht mit Unrecht, annahm: daß die Bande einer verſöhnten Feindſchaft feſter als die der Blutsverwandtſchaft ſind.

Capo d'Iſtria, dieſe alten Volksgebräuche der Mainotten achtend und wohl einſehend, daß eine gewaltthätige Reform dieſes patriarchaliſchen Zuſtandes, deſſen Beſtehen, auf viele Jahrhunderte zurückgehend, im Volke zur zweiten Natur geworden war, nicht politiſch ſey, behandelte ſie mit der größten Schonung und Umſicht. Ohne an das Heiligthum alter Gewohnheitsrechte zu taſten, ſuchte er ſie durch Errichtung eines Exceptions-Gerichtshofes zwar größtentheils aufrecht zu erhalten, aber zugleich auch unter den unmittelbaren Einfluß ſeiner Regierung zu ſtellen, um ſo, auf höchſt gelinde Weiſe, die über ihre bürgerlichen Verhältniſſe beunruhigten und in Folge deſſen in Parteiwuth zerfallenen Bewohner der Maina allmählig der

Ordnung und Ruhe entgegen zu führen, ihren Familienzwiſtigkeiten (eine Haupturſache der ſteten Aufſtände und öffentlichen Ruheſtörungen dieſer Provinz) für immer ein Ende zu machen, mit einem Wort, das Hinderniß ihres politiſchen wie bürgerlichen Gedeihens und Vorwärtsſchreitens nach und nach zu beſeitigen, und ſie in gleichen Schritt mit der übrigen Bevölkerung Griechenlands zu ſetzen.

Dieſe Art Jurisdiction bewährte ſich ſchon bei ihrem erſten Auftreten als äußerſt zweckmäßig und heilſam für die Maina, doch war ihr Beſtehen zu kurz, um jene erſprießlichen Folgen für die zerrüttete Ruhe dieſer Provinz ganz realiſiren zu können, welche bei einer längeren Dauer von dieſer ſo einfachen, und eben deßhalb dem Charakter und den Bedürfniſſen der Population ganz entſprechenden Inſtitution mit Recht zu erwarten ſtanden. Mit dem Tode Capo d'Iſtria's ward, wie alles Andere, ſo auch dieſe Schöpfung in Griechenland umgeſtoßen, ein zweiter Bürgerkrieg ſchlug dem noch bluttriefenden Lande neue Wunden, und ſein Untergang ſchien rettungslos beſchloſſen.

Die Ankunft des jungen Königs und ſeiner Regentſchaft verhieß abermals Rettung — Erlöſung von den ſtattfindenden Leiden, — doch die Langmüthigkeit des Volks ward nur wieder auf eine neue, noch härtere Probe geſtellt, und ſeine Hoffnungen blieben fruchtlos.

Unkenntniß des Landes wie des Geſetzes ſeiner Bewohner, völliges Verkennen ihrer Bedürfniſſe, wie ihrer Nationalität, kindiſcher Mangel an Erfahrung im Staaten-Organiſationsweſen, nebſt einer heilloſen Manie, alle Capodiſtria'ſchen Einrichtungen — gleichviel, ob ſie gut oder nicht gut waren — zu vertilgen, führten zu keiner dem Volkswohl entſprechenden Entſcheidung. Ein in der Maina ſofort ausgebrochener Aufſtand hätte, wie man glauben möchte, die Regierung an ihren wahren Beruf mahnen, und ſie zur Abſtellung des dringendſten Bedürfniſſes im Lande — dem Volke volksthümlich Recht ſprechen zu laſſen — bewegen ſollen. Doch ſtatt deſſen ward, während man doch nothgedrungen die Capodiſtria'ſchen Gerichtshöfe zu Miſſolunghi, Nauplia und Negroponte wieder in's Leben rief, nur den Mainotten ein Gleiches nicht nur nicht gewährt, ſondern ein Vertilgungskrieg gegen das empörte Volk beſchloſſen, wodurch man es nur noch tiefer erbitterte, da, wie vorauszuſehen war, man es nicht zu beſiegen vermochte. Man nahm nun ſeine Zuflucht zu Amneſtien — doch dieſe wurden mit Hohn zurückgewieſen und nun mit neuen Gewaltthätigkeiten gedroht, bis es endlich der Vermittelung eines baieriſchen Offiziers, des Majors Feder, gelang, die Ruhe der Provinz wieder herzuſtellen. Die vorzüglichen Eigenſchaften dieſes eben ſo klugen als biedern Mannes, erwarben ihm bald auf wunderbare Weiſe die Liebe und das Vertrauen der ganzen Gebürgspopulation. Er ſeinerſeits erkannte ihre Bedürfniſſe, und verwendete ſich mit raſtloſem Eifer bei der Regierung dahin, daß man den ehemaligen Exceptions-Gerichtshof Capo d'Iſtria's wieder einſetzen möge — doch vergebens. Man beharrte hartnäckig in der abgeſchmackten, gegen jenes weiſen Staatsmannes Inſtitutionen gefaßten Abneigung, und that Nichts — ohne einſehen zu wollen, daß der Menſch nicht ſo ſchnell und gewaltthätig umbildungsfähig iſt, als büreaukratiſche Theoretiker ſich ſelbſt dies einzubilden vermögen, und daß der Einfluß einer bloß neuen Regierungsform und ihrer Geſetze weit entfernt iſt, radikal und vom Grunde aus die Umwälzung der Sitten und des angeborenen Inſtinkts eines Volkes zu bewirken. Nach Jahrhunderten, ja Jahrtauſenden macht ſich die urſprüngliche Beſchaffenheit und Natur der verſchiedenen Racen noch geltend, in den phyſiſchen wie moraliſchen Formen, daher jeder Geſetzgeber und Staatsmann, der dies nicht im Auge behält, mit den an ſich vollkommenſten Plänen nie ſeinen Zweck erreichen, ſondern ſtets nur — wie es in der Maina ſo oft geſchah und leider noch der Fall iſt, — blutige Saat ſäen und erndten laſſen wird.[1] Nur Dasjenige, was im Geiſte der Völker ſelbſt, ſie ſeyen klein oder groß, geſchaffen ward, Keim faßte und Wurzel ſchlug, gedeiht, Alles hingegen, was gegen dieſe natürliche Prädispoſition unternommen und verſucht wird, verwelkt; — denn die Natur iſt kräftiger als jede, auch mit der eiſernſten Gewalt oder mit der feinſten Klugheit ihr vorzeitig aufgedrungene Reform, und ſie erlangt gegen ſolchen Zwang zuletzt immer einen ſicheren Sieg; — eine ſehr einfache Lehre, welche dennoch, wie uns die Weltgeſchichte lehrt, fortwährend vernachläßigt wurde, und leider noch wird.

---

[1] Partielle Unruhen haben ſeit der Zeit, als dieſes geſchrieben ward, mehr als einmal in der Maina ſtattgefunden, und eine bedeutendere Inſurrection erſt vor wenigen Monaten in der letzten Hälfte des Jahres 1838.

Anmerk. des Herausgebers.

Zehntes Kapitel.

Des Herrn von Roſenberg weitere Reiſeabenteuer zu Lande und zur See.

„Die Schöpfung lacht, auf den Aeſten der Bäume wiegen ſich
„Vögel im Abendwind, Heerden mit weißem Fließ ſpringen
„Luſtig auf den Hügeln umher, und aus den Thälern hallen,
„Gleich dem Echo, die Freudentöne ihrer Cameraden wieder,
„Das Meer hat ſeiner Wuth vergeſſen und zittert ſanft nur über
goldenem Sand.“

Falconer.

Koron, den 27ſten Juni Abends.

Da die in Limeni ſtationirte königliche Kanonierſchaluppe Tombáſis durch die Güte des Nomarchen von Lakonien und Maina zu meiner Diſpoſition geſtellt worden war, ſo ſchiffte ich mich nach einem letzten heitern Abſchiedsmahle, bei dem hellſten Mondſchein und in einer köſtlich warmen Nacht, nach Kypáriſſas ein, dem alten Tyndarum, wo ſich noch einige Spuren von Alterthümern vorfinden, und in welcher Gegend, wie ich neulich geleſen, Lykurg ſich eine Zeit lang aufhielt, als er, von Sparta vertrieben, umher reiste, um ſeine berühmten Geſetze auszuarbeiten. Auch beim alten Kap Taenarum wollte ich an's Land ſteigen, um die Höhle aufzuſuchen, durch die Herkules den Cerberus aus der Hölle ſchleppte, aber der Himmel erſparte mir dieſe Mühe.

Karagus und Ali Paſcha gingen während dem unter Ackermanns Obhut zu Lande nach Navarin ab. Dieſe armen treuen Thiere, welche faſt das Unmögliche auf dieſer Reiſe geleiſtet haben, ſahen ſeit Miſtra keinen Stall mehr, noch fanden ſie ſelbſt im Freien ein weiches Lager, ſondern mußten, nach der Fatigue des Tages, immer auf Steinen oder Felſen bivouakiren, ſo daß ſich keines ſeit dieſer Zeit vielleicht anders als im Meerbade niedergelegt hat — und dennoch waren ſie immer munter und bereit zur Erfüllung ihrer Pflicht, ja Karagus ſogar noch zu etwas mehr, in Folge deſſen er ſich in Limeni von der ſchlechten Befeſtigung auf dem Steinpflaſter des offenen Hofes losriß, und, die Felſen hinaufkletternd, die Keuſchheit mehrerer harmlos hier weidenden Maulthiere in dringende Gefahr ſetzte.

Es war da oben geſchrieben, wie Diderot ſagt, daß ich des Anblicks der Antiquitäten Kypáriſſas nicht theilhaftig werden ſollte, denn nachdem wir 12 Stunden vergebens im Golfe umhergekreuzt, wobei ich mich fortwährend auf dem Verdeck aufhielt, obgleich mein Mantel vom Nachtthau am Morgen ſo naß geworden war, als habe es geregnet — erhob ſich nach dem todten Calme ein, zwar nicht heftiger, aber völlig contrairer Wind, der die Möglichkeit, Kypáriſſas zu erreichen, auf ganz ungewiſſe Zeit hinausſchob. Ich gab es daher lieber ganz auf und ließ mit dem günſtigen Winde nach Koron ſteuern, eine angenehme Fahrt quer durch den Golf, die wir in drei Stunden zurücklegten. Dies hieß wörtlich den Mantel nach dem Winde hängen, eine beliebte und heilſame Regel zu Waſſer wie zu Lande. Ich kam ſehr ſtolz in Koron an, in fünfzehn Stunden nicht ſeekrank geworden zu ſeyn. Als uns der Hafenkapitain empfing, überraſchte er mich durch ſeine Anrede in unſerer Mutterſprache; er hatte dieſe erlernt, weil er früher in fremden Dienſten geſtanden und unter andern, wie er ſagte, „als Ruſſe in Deutſchland gefochten." Bald darauf kamen die übrigen Autoritäten an's Ufer, und holten mich nach der Stadt ab, wo das Haus eines Bruders des Eparchen von Marathoniſi uns gaſtlich aufnahm.

Koron, mit ſeinen venetianiſchen Feſtungswerken,

102.

Pückler an Varnhagen.

Muskau, den 30. November 1832.

Verehrteſter Freund!

Den allerbeſten Dank für Ihre große Güte, die mir vom Kanzler Müller alles Gewünſchte über Goethe und den Großherzog ſchnell verſchafft hat. Es iſt gleich nach London abgegangen, mit dem Ihnen gebührenden Preis. Demohngeachtet habe ich noch zwei zudringliche Bitten, 1) mir durch Ihren Buchhändler Paſſavant's Werk zuſchicken zu laſſen, und mir den Kupferſtich Goethe's, der Ihnen am Aehnlichſten ſcheint, und in Berlin zu haben iſt, ausſuchen zu wollen, die Fürſtin Pückler wird die gütige Auslage erſtatten, oder können Euer Hochwohlgeboren auch gleich gefälligſt den Kupferſtich vom Händler an ſie abliefern laſſen.

Die empfohlenen Bücher, Preuß und Spazier, habe ich ſchon verſchrieben, aber haben Sie denn Weizel's „Geſchichte der Staatswiſſenſchaft" geleſen? Mir iſt nicht leicht etwas Gediegeneres in dieſer Hinſicht vorgekommen, und was mich in Erſtaunen geſetzt hat — ganz und vollkommen Saint-Simoniſtiſch! ſelbſt in Bezug auf die Hauptſache, das Vererbungsrecht. Schreiben Sie mir doch darüber ein Wort, und belehren Sie mich, wenn ich irre.

Daß die Geſundheit Ihrer Frau Gemahlin immer noch ſolche Rückfälle erleiden muß, iſt doch recht traurig! Solche Geiſter ſollten auch immer einen geſunden Körper haben. Sie wären dann freilich gar zu ſehr bevorrechtet, aber doch nur vom lieben Gott und eigenen Verdienſt, ſo weit dies exiſtirt — und dieſe Vorrechte läßt man ſich am Leichteſten gefallen.

Schnee und Winter haben unterdeſſen meinen Anlagen ein Ende gemacht, und ich benutze nur die Zeit, die mir hier noch übrig bleibt, die letzte Hand an mein Gartenbüchlein zu auf denen noch überall der geflügelte Löwe prangt, und zwiſchen welchen ſich auch noch ein paar türkiſche Minarets erhalten haben, ſteigt maleriſch über dem Meere empor, von fruchtbaren, mit Oelbäumen bepflanzten Hügeln umgeben, und gegen Süden von den hohen Bergen des Cap Pollo, ehemals Akritas, gegen Norden von den noch höheren Gipfeln bei Petalidi überragt. Die Feſtung iſt jetzt gänzlich demontirt, und der Commandant derſelben befehligt nur fünfzehn Mann. Er bewohnt mit ſeinen Soldaten das Haus des einſtigen Bey, das wir als eine Merkwürdigkeit beſahen, da deſſen Zimmer vielfach bemalt, vergoldet und mit Schnitzwerk geziert ſind. Ein Saal enthält Anſichten von Konſtantinopel, über denen der Halbmond noch an der Decke glänzt, — eine Pièce, die jetzt dem Tambour zur Wohnung eingeräumt war. Das Haus fängt bereits an, ſehr baufällig zu werden, und es iſt Schade, daß man es ſo verfallen läßt, um ſo mehr, da ſeine Lage und die Ausſicht von ſeinem bunten Balkon ſehr anziehend ſind, außerdem aber Koron den Ruf hat, einer der geſundeſten Orte in Griechenland zu ſeyn.

Nachdem ich unter beſtändigem Lärm im Hauſe, denn ohne dieſen kann hier nichts abgethan werden, meinem Journal einige Stunden gewidmet hatte, machte ich vor Tiſche noch einen kurzen Spazierritt mit dem Dimarchen, Herrn Baſta, der italieniſch ſpricht, um einigermaßen die Umgegend kennen zu lernen. Die Zeit erlaubte mir nicht, den Ritt bis Petalidi auszudehnen, wo das alte Koróne ſtand, von dem jedoch nur unbedeutende Mauern übrig ſind. Wir begnügten uns mit Erſteigung einiger Batterien aus dem letzten Kriege, von denen man damals Koron beſchoß, die uns aber heute nur als erwünſchtes Belvedere dienten. Leider war, wie gewöhnlich, die Ferne in Dunſt gehüllt, was den ſo gefeierten griechiſchen Himmel noch mehr als den afrikaniſchen charakteriſirt, und wir konnten beim ſchönſten Sonnenſchein und klarer blauer Wölbung über uns doch nicht einmal Kalamáta ſehen, obgleich es nur vier Stunden in gerader Richtung von hier entfernt iſt.

Während der Revolution größtentheils zerſtört, hat die Stadt Koron ſich noch nicht wieder aufraffen können, und ihr Handel nimmt täglich mehr ab, doch ſollen ſich einige wohlhabende Grundbeſitzer hier befinden, und hinſichtlich der Räubereien, welche Griechenland den Anſiedlern ſo ſehr verleiden, ſcheint durch die gute Amtsführung des Dimarchen der hieſige Diſtrikt mehr Sicherheit als die übrigen Theile von Meſſenien zu genießen.

Modon, den 28ſten Juni.

Wie geſtern, embarquirte ich mich bei Luna's magiſchem Dämmerſchein; wie geſtern aber auch regte ſich, ſobald wir den Hafen verlaſſen, kein Lüftchen mehr auf den verſilberten Wellen, und ſtatt der zwei Stunden, in denen man uns die Ueberfahrt nach Modon prophezeiht, erreichten wir es erſt am andern Tage um 3 Uhr Nachmittags, nachdem wir abermals fünfzehn Stunden auf die langweiligſte Weiſe an den dürren Küſten umherlavirt waren. Modon, deſſen Feſtungswerke gleichfalls von den Venetianern herrühren, war Jahre lang das Hauptquartier der Aegyptier und nachher der Franzoſen, ohne daß jedoch der Ort, welcher höchſt ärmlich und elend iſt, nach einer vorübergehenden größeren Belebtheit irgend bleibend dadurch gewonnen zu haben ſcheint. Die Feſtung iſt mit ungefähr fünfzig Geſchützen armirt, worunter zehn Mörſer, und, beſonders nach der Landſeite zu, ziemlich ſtark. Neben der größten Batterie iſt das Wohnhaus des Commandanten, Oberſt-Lieutenant Abatti, der mir dieſelben Zimmer einräumte, in denen früher Ibrahim und nachher Marſchall Maiſon wohnten. Man hat von hier eine recht freundliche Ausſicht auf das landeinwärts ſich ziehende fruchtbare Thal, an deſſen gegenüberliegender Seite Ibrahim mehrere Redouten errichten ließ, um den nächtlichen Ueberfällen der Griechen erfolgreicher zu begegnen. Zu der Türkenzeit war das Thal ganz mit Gärten und Bäumen angefüllt, die aber jetzt faſt alle verſchwunden ſind. Als ich Abends einen Spaziergang nach einem achteckigen Thurme im Meer, der mit der Feſtung verbunden iſt, und ſich ſehr pittoresk ausnimmt, gemacht hatte, und dann die Wälle umging, bemerkte ich, daß viele Mauern prachtvoll mit dem Kapernſtrauch überhangen waren, der bei glänzend grünen Blättern zahlreiche, der Paſſionsblume an Größe und Schönheit ähnliche, weiße Blüthen mit langen, violetten Staubfädenbüſcheln trägt, und von mir nie vorher in europäiſchen Gewächshäuſern blühend angetroffen wurde. Die Blume hat überdem einen ſanften Vanillengeruch, der meine Stube durch ein ſelbſtgeſammeltes Bouquet bis in die Nacht hinein parfümirte. Bei dieſer Gelegenheit muß ich einer artigen Sitte erwähnen, die ich im Innern des Peloponnes überall finde. So wie man in ein Haus als Gaſt einzieht, wird man immer zum Willkommen, entweder durch ein Kind oder durch die Frau des Hauſes, mit einem Strauß ausgeſuchter Blumen, jetzt gewöhnlich Nelken, beſchenkt, und alle Morgen wiederholt ſich dieſe Galanterie.

Von Antiquitäten iſt nichts mehr in Mothóne vorhanden, ausgenommen etwa die Säule aus ägyptiſchem Granit, welche auf dem Venetianerplatz ſteht, und die, auf einem barbariſchen Piedeſtal poſtirt, ſonſt der Löwe von San Marco krönte. Die Türken nannten dieſen Löwen, drollig genug, den heiligen chriſtlichen Hund. Erſt in neueſter Zeit iſt die ſchwefelhaltige Quelle, deren Pauſanias erwähnt, und die Leake vergebens aufſuchte, ganz nahe der Stadt, aber den Tag über gewöhnlich vom Meere bedeckt, wieder aufgefunden worden, und dient ſeitdem der ganzen Umgegend zur unentgeltlichen Purgirkur. Nach der Beſchreibung ſcheint das Waſſer ſehr ſtarke und heilſam wirkende Stoffe zu enthalten, iſt aber noch nie chemiſch unterſucht worden. Die Art, wie es die Patienten gebrauchen, weicht ſehr von der in Europa bei ſolchen Wäſſern üblichen ab; die Kur dauert den ganzen Sommer über, man trinkt aber nur einmal in der Woche, welches ſehr früh geſchehen muß, da, wie ſchon geſagt, ſpäter die Quelle ſich unter den Meereswellen verbirgt. Von den kahlen und felſigen Bergen über ihr ſoll ſich jeden Abend nach Sonnenuntergang ein höchſt angenehmer Blumenduft über die Stadt verbreiten, von deſſen Grund man nicht unterrichtet iſt, deſſen Exiſtenz mir aber der Commandant bekräftigte.

Ich hatte einige der Herren Offiziere zu Tiſch geladen, die ſehr über die Vernachläßigung klagten, welche unter dem jetzigen Gouvernement die Philhellenen träfe, und daß namentlich ſelbſt die Verdienteſten unter ihnen bei den Ordensvertheilungen unbillig übergangen würden, während die baieriſchen Offiziere, die doch erſt nach dem Befreiungskriege hieher gekommen, nur gegen die Griechen ſelbſt ihre Lorbeeren errungen, und während der kurzen Zeit ihres Aufenthaltes überhaupt nicht allzuviel Gelegenheit zu großen Thaten gefunden hätten, — verſchwenderiſch mit Auszeichnungen überhäuft würden, wovon man mehrere ſpecielle Fälle anführte. Ich kann keineswegs darüber urtheilen, in wiefern dieſe Klagen gegründet ſind, aber ſo viel iſt gewiß, daß ich bei Philhellenen wie Griechen, ſogar denen, die entſchieden zur Partei des Gouvernements gehören, durchgängig und ohne Ausnahme, eine große Abneigung gegen die Baiern gewahr werde. Dies ſcheint mir auch, ohne im Geringſten den Baiern zu nahe treten zu wollen, ſehr natürlich, denn bei aller unſerer eigenen guten Geſinnung für die Griechen, würde es uns doch wahrſcheinlich ebenfalls ſehr unangenehm vorkommen, wenn wir in Deutſchland Griechen im Civil und Militair dominiren ſähen. Ich muß noch über die Mainotten lachen, die gegen mich ſehr ernſthaft behaupteten, ſeit die Baiern in ihr Land gekommen, habe ſich ſogar alles Wild daraus entfernt, weil es den Geruch der Baiern nicht hätte vertragen können. Eben ſo allgemein als die erwähnte Averſion finde ich auf der andern Seite fortwährend die aufrichtigſte Liebe für den jungen König ausgeſprochen, und jedem unparteiiſchen Beobachter muß es auffallen, wie weſentlich in Griechenland bei allen Ständen, bis zum gemeinſten Bauer herab, die Geſinnung der Nation monarchiſch iſt, und zwar keineswegs (eine ganz kleine Partei ausgenommen) im conſtitutionellen, ſondern ich möchte beinahe ſagen, nur im rationellen Sinne, d. h. eine geſetzliche, folglich gemäßigte Monarchie, in welcher aber der König ſelbſt regiert, und weder ausländiſcher Einfluß, noch eine anmaßende Bureaukratie, am wenigſten eine fremde, in ſeinem Namen gouvernirt. Dies ſcheint mir nun, für Griechenland wenigſtens — (denn die Griechen ſind durchaus keine Freunde des Miniſterial-Despotismus, und noch nicht raffinirt genug, um die Behauptung für wahr anzuſehen: que le Roi regne et ne gouverne pas) — eben die verſtändigſte zu ſeyn; der Verſtand aber iſt eine Haupteigenſchaft der Griechen, der nun ſogar in religiöſer Hinſicht, wo er gewöhnlich am längſten umnebelt bleibt, ſtark zu erwachen anfängt, und oft ſchon frappirte mich der richtige Blick der gemeinſten Leute in politiſcher Hinſicht. Aus demſelben Grunde aber halte ich die Griechen auch, wenn bei ihrer Beherrſchung Strenge und Vertrauen in gleicher Anwendung mit einander Schritt halten, durchaus nicht für ſo ſchwer zu regieren, als Viele glauben machen möchten — denn der Verſtand erkennt immer leicht und gern einen höhern Verſtand über ſich an, und unterwirft ſich ihm mit voller Ergebung, wenn er nur an ſeinem wirklichen Daſeyn nicht mehr zweifeln kann, und ihn zugleich mit Kraft und gutem Willen gepaart ſieht.

Es iſt aber überhaupt ein auffallender Nationalzug der Griechen, ſich für alles Eminente augenblicklich zu enthuſiasmiren, ſelbſt, wenn es nur partiell iſt. Irgend eine hervortretende Vortrefflichkeit, Muth, Klugheit, Beredtſamkeit, ja ſelbſt körperliche Schönheit, oder Grazie des Benehmens, ſind der Anerkennung und des Beifalls ſicher, und der Grieche verzeiht viel um ihretwillen.

Navarin, den 3ten Juli 1836.

Die Franzoſen haben eine Straße von Modon nach Navarin gebaut, die ſeitdem wieder großentheils verfallen iſt, jedoch noch immer zum Reiten einen weit bequemeren Weg als die anderen landüblichen Ziegenſteige bietet. Wegen contrairer Winde zog ich daher die Tour zu Lande vor, und ließ das Schiff mit meinen Effekten zu derſelben Zeit abſegeln. Es traf erſt achtzehn Stunden nach mir ein, obgleich die ganze Diſtanz nur eine geographiſche Meile beträgt! Der Wind war allerdings contrair, aber die gute Canonière iſt auch der ſchwerfälligſte Segler, der mir je vorgekommen, wozu das ſchlechte Gleichgewicht ihrer ſeltſamen Armirung, mit einem 48 Pfünder auf dem einen, und einem 12 Pfünder auf dem andern Ende nicht wenig beiträgt.

Der Anblick der Bai von Navarin hat ſchon an ſich etwas Großartiges, was natürlich durch das hiſtoriſche Intereſſe doppelt auf den Beſchauer wirken muß. In der alten Welt war bereits dieſer Erdfleck berühmt durch die Niederlage und Gefangennehmung der Spartaner auf der Inſel Sphakteria, die einen Theil des Golfrandes ausmacht; in der neueren Zeit war er beſtimmt, der Schauplatz einer noch merkwürdigerern Begebenheit zu ſeyn, deren Folgen vielleicht zum größten Theile noch im Schooße der Zukunft ruhen. Gewiß dankt dieſer ungeheure Hafen, in welchem alle Flotten Europa's zuſammen Platz finden könnten, einem Erdbeben ſeine jetzige Bildung, wie die inmitten der Einfahrt ſtehende Felſenmauer von Deliklibaba, mit ihren abgeriſſenen Enden und ihrer thorartigen Oeffnung, und auch die gleich gewaltſam abgebrochenen Formen der Inſel Sphakteria, welche die Bai hier ſchließt, deutlich anzeigen. Dieſe beſteht meiſt nur aus kahlem Stein mit niedriger Vegetation, obgleich ſie ehemals mit Wald bedeckt war, aber ſchön erhebt ſich daneben der ſpitze Berg von Koriphäſia mit den ſich weit ausdehnenden Trümmern des Schloſſes Alt-Navarin auf ſeinem Gipfel. Noch immer rechtfertigt das niedrigere Ufer daneben den Namen der ſandigen Pylos, denn viele weiße Sandhügel flitterten am Fuße des Felſens uns blendend in der Sonne entgegen; in weiterer Ferne umſchließen gegen Norden Arkadiens Gebürge den Horizont, der gegen Oſten durch felſige Höhen, und ſüdlich, nahe am Eingange des Hafens, vom Kegelberge, Agios Nikolaos, ſehr eng zuſammengezogen wird. An dieſe Höhen lehnt ſich die Stadt Navarin, die zur Zeit der Franzoſen neu im europäiſchen Styl aufgebaut ward, und ſich mit ihren weißen Häuſern und rothen flachen Ziegeldächern recht heiter ausnimmt. Etwas weiter ſüdlich liegt das Fort, welches die Franzoſen ebenfalls faſt ganz neu conſtruirten, nachdem es legen, eine Arbeit, die mich ſo entſetzlich langweilt, daß ich nur ſehr langſam damit zu Stande komme.

Apropos, bemerken Sie wohl, daß ich jetzt alle meine Briefe mit der Kopirmaſchine ſchreibe? Sie werden etwas blaſſer dadurch, die erhaltenen Kopieen dienen mir aber künftig zum beſten Tagebuch, da ich ſo viel Briefe ſchreibe, und immer aufrichtig, was eben nicht allzuklug, aber meine Natur iſt; und da ich längſt aufgegeben, Fortüne zu machen, ſchadet es auch nicht viel, und amüſirt bisweilen. Dabei erſpare ich Tinte und Federn, und mache niemals Kleckſe, noch ſtreue ich den Leuten Sand in die Augen.

Ich küſſe Frau von Varnhagen die Hände, und ſcheide von Ihnen, mein Gönner, mit einem biederen deutſchen Händedruck.

Euer Hochwohlgeboren
aufrichtigſt ergebener und verbundener
H. Pückler.

103.

Rahel an die Fürſtin von Pückler-Muskau.

Sonnabend, den 8. Dezember 1827.

Als ich geſtern vor dem Hauſe Ihrer Durchlaucht war, um meinen ſtäten ergebenen Willen zu zeigen, mußte ich einen ſchönen Schreck einnehmen! — Ich bin ſehr über Fürſt Carolath's ernſteres Unwohlſein betreten! und bitte, mich wiſſen zu laſſen, wie es ihm heute geht. — Ich — habe ohne einen Fehler begangen zu haben, eine Höllennacht durchlebt. — Als ich geſtern Mittag zu Hauſe kam, fand ich die gütigen Zeilen von Ihnen, liebe Fürſtin; warum geht's uns denn ſo! Varnhagen liegt auch krank zu Bette. Aber wir ſind verdammt — wir beſonders, die wir nicht darin geboren waren — in einer Nebelwolke zu leben, und dazu durch die Entzündung eines Pulvermagazins in die Luft geflogen war. Die Feſtung iſt ihrer Lage nach nur auf volle Wirkung gegen den Hafen zu berechnet, und jetzt ziemlich komplett mit 85 Stück venetianiſchen und türkiſchen Geſchützen armirt. Die untere bedeckte Batterie, welche noch aus alter Zeit übrig blieb, iſt in ſo fern fehlerhaft angelegt, als ſie für ihren Zweck zu hoch über dem Meere ſteht, und nur einen feſten Punkt beſtreichen kann. Jedenfalls müßte ſie noch durch eine Batterie à fleur d'eau renforcirt werden, um einen ganz genügenden Effekt zu erreichen. Der Commandant, Oberſt-Lieutenant Scarvellis, ein Grieche, der eine hübſche Smyrniotin zur Frau hat, hält das Fort in muſterhafter Ordnung; auch fanden wir die Artilleriemannſchaft fleißig mit Kanonenexerzieren und anderer militairiſcher Arbeit beſchäftigt. Beim Austritt aus der Feſtung ward ich angenehm durch die Ankunft meiner Pferde überraſcht, welche guten Muthes über den Berg gezogen kamen, und vier Tagemärſche in dritthalb Tagen zurückgelegt hatten.

Am Eparchen, aus dem Hauſe Charadja, fand ich einen ſehr gebildeten und unterrichteten Mann, und dankte ſeiner angenehmen Unterhaltung manche Belehrung, wobei ich auch meines alten Hauswirths erwähnen muß, der die halbe Welt bereiſt hatte, und, in Boſton reich verheirathet und etablirt, wie ſo viele Griechen, beim Ausbruch der Revolution der Vaterlandsliebe Alles zum Opfer brachte. Es ſchien mir immer ſehr ehrenvoll für die Griechen, daß in jener Kataſtrophe gerade die reichſten unter ihnen ſich am meiſten in Eifer, Selbſtverleugnung und Uneigennützigkeit auszeichneten. Der größte Theil derſelben iſt jetzt kaum mehr wohlhabend, und die einzige Familie Kondariotti von Syra ſoll freiwillig für das Gelingen der gemeinen Sache über eine Million Thaler hergegeben haben. Herr Charadja wohnte der Schlacht von Navarin, auf dem Schiffe des Kapitain Hamilton, bei, und nannte ſie nicht übel einen coup de main du bon Dieu, weil er der feſten Ueberzeugung lebe, daß zwar bei allen Theilnehmern Erbitterung und Luſt zur Schlacht vorhanden geweſen ſeyn möge, aber das Beginnen derſelben allein durch Mißverſtändniſſe und unerwartete Zufälle halb unwillkürlich herbeigeführt worden ſey. Als die Schlacht, welche um halb drei Uhr Nachmittags anfing, gegen Abend wegen Erſchöpfung und nahender Dunkelheit von ſelbſt aufhörte, wie ſie gewiſſermaßen von ſelbſt angefangen hatte, waren der engliſche und franzöſiſche Admiral über das Reſultat faſt eben ſo verlegen, als die Türken, und Codrington ſchickte zuerſt einen Parlamentair an den feindlichen Befehlshaber mit, unter Drohungen verdeckten, Vergleichsvorſchlägen ab, in ſeinem Innern wohl noch ſehr ungewiß, wie ſein Gouvernement die raſche und in der Geſchichte civiliſirter Völker faſt beiſpielloſe Handlung aufnehmen würde, und Graf Heyden allein konnte ohne Zweifel mit völliger Gemüthsruhe die Trümmer der türkiſchen Seemacht auf den Gewäſſern umherſchwimmen ſehen. Der Eparch verſicherte, daß nur zwei Sachen ihn während der Schlacht in lebhaftes Erſtaunen geſetzt hätten, erſtens: das nicht zu beſchreibende wunderbare Schauſpiel der vielen in die Luft fliegenden Schiffe; und zweitens: der ſeltſame Umſtand, daß man nach einiger Zeit nicht den mindeſten Lärm mehr zu hören glaubte, gerade weil das Extrem desſelben die Sinne für ſeine Wahrnehmung gänzlich abgeſtumpft hatte. Man ſah auch, außer den Explosionen, nicht viel mehr als man hörte, bloß die Feuerflammen der abgeſchoſſenen Kanonen und zuweilen einige der höchſten Schiffwimpel in der Luft, wenn der Rauch ſich zufällig theilte. Bei alle dem bleibt es eine ſchöne Erinnerung, viel intereſſanter als die proſaiſche Gegenwart. Das Geſpräch wandte ſich nun auf dieſe — vom Großen auf's Kleine — und der Eparch erzählte uns von einem Raub geringeren

Maßſtabes, deſſen Umſtände aber zur Sittenſchilderung Griechenlands auch ihr Scherflein beitragen mögen.

Einem Tabuletkrämer war in der Nähe des Dorfes Blachopulo ſeine ganze Waare geſtohlen worden, und da man ſchon durch mehrere ähnliche Fälle ſich überzeugt hielt, daß die Einwohner des Orts ſelbſt die Diebe ſeyen, ſo ward der Gemeinde verkündigt: ſie müſſe entweder die geſtohlenen Sachen ausfindig machen und reſtituiren, oder dem Beraubten den Werth erſetzen, widrigenfalls man, bis dies geſchehen, auf ihre Koſten Militair im Dorfe einquartieren werde. Der Demogeront (Ortsvorſteher) verſammelte die Ortsbewohner, um ihnen dieſen Befehl kund zu thun. Sie baten um acht Tage Bedenkzeit, die ihnen geſtattet wurde. Als ſie nach der verlaufenen Friſt wieder befragt wurden, war die Antwort folgende: „Wir bezahlen nichts und wollen auch keine Einquartierung, denn hier ſtehen Hinz und Kunz, von denen wir ſehr wohl wiſſen, daß ſie die Diebe ſind, der Krämer wird aber ſein Eigenthum ſogleich wieder zurückerhalten.“ Am andern Morgen in aller Frühe hing der Kaſten des Tabuletkrämers, ohne daß eine Nadel darin fehlte, an der Thür des Demogeronten, und damit war die Sache abgethan. In einem andern Dorfe entdeckte es ſich ſogar, daß ſämmtliche Einwohner bei Tage das Feld, bei Nacht aber à tour de rôle die Landſtraße exploitirten, und ihr Demogeront, der in anderen Dörfern mehrere Diebe ſehr ſtreng verfolgt hatte (wahrſcheinlich aus Brodneid), in ſeinem eigenen der allgemeine Hehler und Anführer war. „Die jetzt ſich faſt täglich wiederholenden Räubereien,“ fuhr der Eparch fort, „haben erſt ſo überhand genommen, ſeitdem das Volk erfahren, daß die nun ganz europäiſch organiſirten Gerichte keinen Angeklagten, wenn er auch notoriſch ſchuldig ſey, verurtheilen dürfen, ſo lange er nicht durch zwei Zeugen überführt iſt, welche weder zur Verwandtſchaft noch Dienerſchaft des Anklägers gehören. Auf dieſe Weiſe ſehen unſere Bauern, die nicht auf den Kopf gefallen ſind, leicht ein, daß ſie bei geringer Vorſicht wenig zu befürchten haben, wie es denn auch der Erfolg leider hinlänglich beſtätigt.“ Es iſt auffallend, daß daſſelbe Juſtizverfahren in einem Theil der früher ſächſiſchen Provinzen (dort angewandt, ſeit ſie preußiſch geworden) genau dieſelbe Wirkung gehabt, und den Diebſtahl auf eine allarmirende Weiſe vermehrt hat, weil auch, da die gemeinen Klaſſen noch auf einer zu niedrigen Stufe der Bildung ſtehen, um deſſen hohe Liberalität gehörig verſtehen und würdigen zu können; ja es ſcheint faſt, daß aus demſelben Grunde in der ganzen preußiſchen Monarchie — die Rheinprovinzen ausgenommen, wo die Jury entſcheidet — der Diebſtahl häufiger iſt, als im übrigen Deutſchland.[1] Unſere biederen Landsleute ſind alſo um nichts beſſer als die falſchen Griechen, wenn die Geſetze darnach eingerichtet ſind, den Keim des Uebels zu reifen, ſtatt ihn zu unterdrücken.

---

[1] Ich kann es mit Leichtigkeit aktenmäßig beweiſen, daß in einem mir wohlbekannten Theil der erwähnten ſächſiſch-preußiſchen Landestheile auf eine Population von 20,000 Seelen im Durchſchnitt wenigſtens 5—600 Individuen jährlich kommen, die, wenn man die Forſtdefraudationen mitrechnet, des Diebſtahls angeklagt werden. Alſo abgerechnet Diejenigen, welche nicht ertappt wurden, beſteht der zehnte Theil dieſer Bevölkerung jetzt notoriſch aus Dieben. Da nun unſere dermalige Juſtizroutine die Ueberführung der letzteren fortwährend auf alle Weiſe erſchwert, oder wenn dieſelbe endlich erzielt wird, durch die langwierige und unzulängliche Art der Beſtrafung größtentheils unnütz und oft nur für den beſtohlenen Eigenthümer beſchwerlich macht, ſo bin ich, wie mehrere andere Gutsbeſitzer, auf folgenden nothgedrungenen Ausweg gekommen: Wir vergleichen uns gütlich mit den Dieben der verſchiedenen Gemeinden in Maſſe, welche uns gegenüber, als von unſeren Beamten auf der That ertappt, dieſe ſelten zu läugnen ſo unverſchämt ſind, und kommen dann dahin überein, daß ſie uns für den ganzen oder einen Theil des Werthes des Geſtohlenen ſo und ſo viel Handdienſte im Laufe des Jahres leiſten, wogegen wir alle gerichtliche Verfolgung aufgeben. Auf dieſe Weiſe wird ein großer Theil meiner Forſtculturen und übrigen Nutz- und Verſchönerungs-Anlagen Jahr aus Jahr ein von Dieben ausgeführt, und es gibt ſehr tüchtige Arbeiter darunter, die mein Garteninſpektor faſt jedes Jahr wiederzuſehen das Vergnügen hat.

So erbaulich iſt der Zuſtand unſerer civiliſirten und liberalen Geſetzgebung!

Anmerk. des Herausgebers.

Am folgenden Tage hielt mich eine Migraine von den projektirten Excurſionen ab, wo mir dann die Ueberſendung eines großen Packes deutſcher Zeitungen, von Seiten des hieſigen baieriſchen Forſtmeiſters, zur Unterhaltung ſehr willkommen war. Hinſichtlich der Politik gab es freilich nur veraltete Neuigkeiten, dagegen enthielt die baieriſche Landbötin Nro. 50 eine höchſt überraſchende Kunde aus dem himmliſchen Reiche. „Der Myſticismus“, ſagt ſie, „blüht nun auch in den Lippe-Detmold’ſchen Staaten. Jünglinge und Jungfrauen entlaufen in frommem Eifer zur Nachtzeit ihren Aeltern und Dienſtherren, um den geheimen Conventikeln der Erwecker geiſtlich und fleiſchlich beizuwohnen. Dies geſchieht um ſo unbedenklicher, da den Erweckern durch Offenbarung bekannt gemacht worden iſt: daß zwiſchen 12 und 1 Uhr Nachts Gott zu ſchlafen pflege, wo man dann thun könne, was man wolle, ohne daß er Notiz davon nähme.“

Es kommt jetzt alſo zur Uebung der Moral, wie des Gegentheils (Alles zu ſeiner Zeit!), nur auf ſicher gehende Uhren und auf richtige Beachtung der Grade der Länge [illegible], nebſt genauer Ausmittelung, unter welchem Meridian der liebe Gott eben ſeine Mitternachtsruhe hält. Gewiß, die frommen Conventikel machen ſich immer verdienter um das gemeine Beſte, und könnten ſpäter auch noch eine direkte Revenüe gewähren, wenn ſie der Staat, gleich den Freudenhäuſern, beſteuerte. Sobald Lippe-Detmold eine Conſtitution erhält, wird dieſe Amelioration im Staatshaushalt wohl zur Sprache gebracht werden.

An einem ſehr heißen Tage ſegelte ich mit der ſchneckenartigen Tombaſis nach Alt-Navarin hinüber, um das Schloß nachher zu Fuß zu erſteigen. Es iſt eine ſchöne, weitläuftige Ruine aus dem Mittelalter, an deren Beſichtigung uns nicht bloß Steinhaufen und Diſteln, ſondern ganze Familien ungeheurer Spinnen hinderten, die ſich förmlich zur Wehre ſetzten, wenn man ihre vielfach ausgeſpannten Netze zerhieb. Nach Norden fällt der Felſen faſt ſenkrecht ab, und unter ihm breitet ſich eine moraſtige Lagune mit ſandigen Ufern dicht am Meere aus, wo ehemals wahrſcheinlich Pylos ſtand; denn obgleich ſchon das Alterthum ſich in der Römer Zeit um die Lage von Pylos ſtritt, ſind doch die Wahrſcheinlichkeitsgründe zu überwiegend für die hieſige Gegend, um ihr die Ehre länger ſtreitig zu machen, einſt vom weiſen Neſtor beherrſcht worden zu ſeyn. Man darf annehmen, daß unter dieſem der jetzige ſtinkende Sumpf ein wohlangebauter Landſtrich war, wo dann das Ganze ſich vortrefflich zur Lage einer Hauptſtadt eignete. Weiterhin hat die Natur eine Art Hafen en miniature, wie für Liliputs, mit einer ſolchen Accurateſſe gebildet, daß die Rundung eines Amphitheaters nicht regelmäßiger ſeyn könnte. Zwei kleine Felſen formiren eben ſo ſymmetriſch den Eingang. Es iſt das artigſte Naturſpiel von der Welt, und ohne Zweifel eine Arbeit der Gnomen oder Elfen aus einer Zeit, wo die Unterſuchungen unſerer gelehrteſten Archäologen nicht mehr hinreichen.

In der hohen Felſenwand zwiſchen Burg und Lagune zeigt ſich eine ſehr große und merkwürdige Höhle, im Innern wie ein Dom mit ſeiner Kuppel geſtaltet, welcher letztern ſelbſt die offene Laterne oben nicht fehlt, durch die eben ein goldener Lichtſtrahl über die ſchwarzen Mauern herabfiel, als wir eintraten.

Weiter unten iſt noch eine zweite Höhle, vielleicht dieſelbe, die ſich mitten in der Stadt Pylos befand, und welche, nach Pauſanias, der Ochſenſtall des Neleus und Neſtor war.

Da unſer Führer nicht recht Beſcheid wußte, und uns in den beſchwerlichſten Felſengewinden über eine halbe Stunde weit irre führte, ermüdete und erhitzte uns die heutige Tour ungebührlich; dazu hatte ich meinen Strohhut vergeſſen und glaubte, bei plötzlich eintretendem, höchſt peinlichem Kopfſchmerz, ſchon einen Sonnenſtich davon getragen zu haben. Ich erwähne dies als Warnung für andere Reiſende, da es wirklich gefährlich iſt, ſich der hieſigen Sonne ohne hinlängliche Kopfbedeckung anhaltend auszuſetzen. Deſto erfriſchender und kalmirender war die Rückfahrt nach Sonnenuntergang auf dem ſpiegelglatten Meer, vom Kranze dunkelblauer Berge umſchloſſen, beim monotonen Klang der plätſchernden Ruder und beim Genuß ſaftiger Orangen, mit denen Herrn Emils Fürſorge uns halb Verſchmachtete auf das Angenehmſte überraſchte.

Kalamäta, den 5ten Juli.

Meine Abſicht war früher geweſen, zu Lande hierher zu gehen, da ich aber noch einen Theil der Küſte der Maina zu ſehen wünſchte, gab ich der faulen Canonière den Vorzug, um ſo mehr, da man mir um Mitternacht den Eintritt eines vortheilhaften Windes ankündigte. Doch mein gewöhnliches Seeunglück blieb ſich treu, und wir hatten kaum die Felſen der Einfahrt paſſirt, und die Bai verlaſſen, als die Segel herabſanken und kein Lüftchen mehr ſich regte. Alles, ſind wirklich unſere Organe nicht eingerichtet. Ich will doch ausfahren, meine Nerven bedürfen es, ich könnte überhaupt komplette Fabeln von meinen Zuſtänden erzählen. Fahren Sie auch aus, liebe Fürſtin! und ſo bald es geht, zu mir. Abends ſind doch jedesmal bei mir einige anzuhörende Menſchen zu finden. Vorgeſtern ſogar Madame Milder ſehr ſchön! Fein organiſirte Menſchen müſſen Zerſtreuung haben; andere Occupation als ſich ſelbſt, für ihre Nerven. — Ich bin nicht allein. — Gott ſchütze Sie! —

104.

Pückler an Varnhagen.

Muskau, den 18. Dezember 1832.

Euer Hochwohlgeboren

waren das Frühjahr ſo gütig, in ſehr großmüthiger Abſicht von mir einige Notizen über mein Leben zu verlangen. Ich ſchäme mich freilich ein wenig über deſſen Unbedeutendheit, indeſſen sans autre préambule, hier iſt der kurze Abriß.

Geboren 1785, 30. Oktober als Sonntagskind um Mitternacht. Abſtammend von einer uralter Familie, die ſich von Rüdiger von Bechelaren, dem Nibelungenhelden herſchreibt. (S. **Almanach** de Gotha 1826.) Eine Linie derſelben war Reichsunmittelbar, die andere ſeit 1655 Reichsfreiherrlich, ſeit 1690 in dem Reichsgrafenſtand. 1802 in Leipzig ſtudirt, dann bei der ſächſiſchen Garde de Corps gedient. 1804 als Rittmeiſter quittirt, und vier Jahre in Europa umhergereiſt. 1812 Beſitzer der Standesherrſchaft Muskau geworden*). 1813 und 14 den Krieg als Volontair und Adjutant des Herzogs von Weimar mitgemacht. Gefechten in Holland beiwas ich im Winter zu viel auf dem Meere gehabt, hatte ich jetzt zu wenig, und nur durch mühſames, fortgeſetztes Rudern der ganzen Mannſchaft gelang es uns, in zwölf Stunden Skarda mula (Kardamyle) zu erreichen, eine der Städte, die Agamemnon dem Achill anbot, um ihn zu bewegen, in den Kampf zurückzukehren, und bei der jetzt noch zwei in Stein gehauene antike Gräber für die der Dioskuren ausgegeben werden. In der Nähe dieſes Orts ſollen, nur 40 Schritt von einander entfernt, zwei Quellen ſprudeln, von denen die eine des Nachts warm und am Tage eiskalt iſt, die andere aber des Nachts kalt und am Tage warm, ſo daß es den Einwohnern nie an Waſſer von beliebiger Temperatur fehlen kann — ein großes Glück in Griechenland, wo es meines Wiſſens nur zwei Keller gibt, einen in Athen, den andern in Nauplia, und wo man auch nur in dieſen beiden Städten Eis bekommen kann, ſo daß man folglich während des ganzen Sommers in den meiſten Orten zum bloßen Genuß lauen Waſſers verdammt iſt — gewiß eine der empfindlichſten Entbehrungen für den Reiſenden.

---

*) Anmerkung. Es iſt hier zu bemerken, daß die von Pückler angegebenen Jahreszahlen vielfach ungenau ſind.

Ich begnügte mich mit dem Anblick Skardamula's von der See, langſam an der pittoresken Küſte gen Kalamáta hinaufſteuernd, nach und nach vorüber bei

Kitreis, dem Schloß des Königs Katſis, welches ſonſt die Reſidenz der Bey's der Maina war, dem Schloß Zarnata, das auf koniſcher Spitze dem Taygetos gegenüber ſich erhebt, dem freundlichen Armyrò, und vielen, in dichte Olivenhaine gehüllten Dörfern, die bald am Saum des Waſſers, bald am Saum der Wolken ſtreiften. Kalamáta ſelbſt, welches wir um 7 Uhr Abends erreichten, wird der Garten des Peloponnes genannt, und verdient dieſe Bezeichnung durch die Ueppigkeit ſeiner grünen Umgebung, gelehnt an die tiefe und ſchwarze Schlucht eines Bergwaſſers, das die Stadt der Länge nach im Winter durchſtrömt, jetzt aber ſeine Exiſtenz nur durch ein 500 Fuß breites, leeres Kieſelbett verrieth.

Kalamáta zählt ungefähr 2000 Einwohner; ſein Handel blüht im Vergleich zu andern griechiſchen Städten, und die elegante Form einiger hoch hervorragender Häuſer kündigt ſchon das Nahen einer neuen Civiliſation an. Der Platz, wo mich der Nomarch am Geſtade unter Orangen und Oleandern empfing, und wo ein Induſtrieller ein artiges Kaffeehaus erbaut hat, glich einem unſerer Badeorte, und gab mir gleich zum Anfang eine noch vortheilhaftere Idee von der Stadt, als ich nachher in der Nähe beſtätigt fand; denn die Hälfte derſelben iſt noch vom Kriege her in

Ruinen, und ein großer Theil der ſtehen gebliebenen Gebäude iſt eben ſo elend als anderwärts im Peloponnes.

Das mir angewieſene Haus bei Herrn Georgios Hadziverémis war indeß das beſte, was mir noch zur Benutzung irgendwo eingeräumt wurde, und in mancher Hinſicht ſo luxuriös eingerichtet, daß, unter anderen ſeltenen Dingen, ſogar das in Griechenland unerhörte Meuble eines mannshohen Spiegels ſich darin befand, und meine Bettdecke aus Goldbrokat beſtand. Auch fehlten im ganzen Quartier nur zwei Fenſterſcheiben und ein Laden. Der Dimarch, ein reicher Mann und Schwiegervater meines Wirthes, überhäufte mich mit Artigkeiten, und ſchickte mir gleich nach meiner Ankunft, als Geſchenk, eine ſolche Proviſion Lebensmittel, daß meine ganze hungerige Suite nicht damit fertig werden konnte. Dergleichen Sendungen folgt hier manchmal am andern Tage eine dreifach angeſetzte Rechnung, diesmal aber war es ernſtlich gemeint.

Ich benutzte den Ruhetag zu Erſteigung der Venetianerburg, und erfreute mich der Ausſicht auf Kalamáta's dicht bebuſchtes Thal, die ſich zwiſchen den Bogenöffnungen der verfallenen Thürme doppelt ſchön präſentirte. Später nahm ich, beim Untergang der

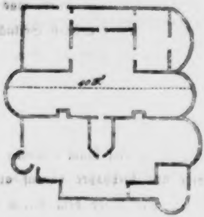
Sonne, ein Meerbad unter einer Laube von Roſenlorbeer- und Myrthenſträuchern. Ich hätte jedoch ein türkiſches Dampfbad zwiſchen vier grauen Mauern ſehr vorgezogen, es exiſtiren aber keine mehr hier, ſeit die reinlicheren Türken gewichen.

Kloſter Burkanos am Berg Ithome,
den 6ten Juli.

Früh um 10 Uhr verließ ich Kalamáta mit dem Nomarchen und Mirarchen, welche ſo artig waren, mich bis Meſſene begleiten zu wollen. Wir ſchlugen zuerſt die Straße nach Thurla ein, ein anmuthiger Weg, in der Ebene zwiſchen Gärten und Feldern ſich durchſchlingend. Unſere kleine Gartenmalve wächst hier wild, und miſchte ſich ſeltſam in den Hecken, welche an beiden Seiten des Hohlweges die nebenliegenden Weingärten einfaſſen, mit Farrenkraut, ſchon voll Früchte hängendem Caktus, Brombeerſträuchern und ſechs Ellen hohem Schilfe — eine heterogene Zuſammenſtellung, die eine ganz beſondere Beſchaffenheit des Bodens vorausſetzen läßt. Als ich dem Nomarchen meine Verwunderung darüber bezeigte, daß dieſe, von den Aegyptern faſt immer beſetzt gebliebene fruchtbare Gegend doch nur ſo wenig gelitten zu haben ſcheine, war dieſer endlich billig genung, zu geſtehen: daß

Ibrahim ſtrenge Zucht unter ſeinen Truppen gehalten, und was man von ſolchen Zerſtörungen jetzt auf ſein Conto ſchiebe, lediglich den Türken oder den Griechen ſelbſt zuzurechnen ſey. „Ibrahim,“ ſagte der Nomarch, „verdient für ſeine Mäßigung den Dank Griechenlands, und hätte der Sultan von Hauſe aus ihn mit Dämpfung des Aufſtandes beauftragt, ſo würde höchſt wahrſcheinlich der Zweck erreicht worden ſeyn.“

Eine Stunde von Thuria kam uns ſchon der avertirte Dimarch dieſes Ortes, in einem freundlichen Dorfe entgegen, welches durch einen Bergbach in zwei Hälften getheilt wird. Seine Bewohner lebten früher in ſehr ſchlechtem Vernehmen mit einander, weil man das Flüßchen zur Grenze zwei verſchiedener Diſtrikte gewählt hatte; ſeit man aber dieſes geändert, und die Intereſſen gemeinſamer dadurch geworden ſind, hat auch die Feindſchaft aufgehört — ſo beſtimmen Localität und Aeußeres die Geſinnungen der Menſchen, im Großen wie im Kleinen. Die Ruinen von Thuria erſtrecken ſich wohl eine halbe Stunde weit längs eines hohen Bergrückens, von dem man die ganze Ebene Meſſeniens mit einigen dreißig Ortſchaften, und zugleich den Golf von Kalamáta überſieht. Einige Säulenfragmente, einige Kornbehälter, eine große viereckige, oben offene Ciſterne, und mehrere, aus ſehr großen, horizontal liegenden Quadern beſtehende Terraſſenmauern, ſind Alles, was man noch davon vorfindet. In einer grünen Schlucht daneben ſteht eine alte, jetzt auch ſchon verfallene, kleine byzantiniſche Kirche, die auf der Grundmauer eines antiken Tempels ruht. Hier fand ich ein eingemauertes Altarſtück mit einer griechiſchen Inſchrift, welche jedoch der darauf haftende Mörtel kaum erkennen ließ. Ich mache alſo hier nur Liebhaber darauf aufmerkſam. Intereſſanter war mir unter dem Berge (auf dem Platze, wo wahrſcheinlich das neuere Thuria des Pauſanias ſtand), in der Mitte einer Maulbeerplantage, ein großes, aus Ziegeln erbautes, römiſches Gebäude, das noch gut erhalten iſt und in ſeiner unſymmetriſchen, aber maleriſchen und mehr durch innere Zwecke der Bequemlichkeit als äußere Zierde bedingten Form, auffallend dem Style moderner engliſcher Landhäuſer gleicht. Es war vielleicht der Palaſt eines römiſchen Befehlshabers in Griechenland, und der folgende Grundplan wird dem Leſer eine ganz anſchauliche Idee davon geben:



Man hatte auf dem Plateau des vorher erwähnten Bergrückens, mitten unter den Ruinen des alten Thuria, auf ſehr artige Weiſe einen kleinen Tempel durch Säulen von gewundenen blühenden Oleanderbüſchen, über die ein Zeltdach geſpannt war, errichtet, den Boden mit Teppichen belegt, und Ottomanen im Halbzirkel umhergeſtellt. Hier gab mir der galante Nomarch ein Frühſtück, und kredenzte mir aus ſilberner Schale ſehr guten Landwein. Die Dorfbewohner ſtanden, wie es ſchien mit der freundlichſten Theilnahme, umher, und Mehrere von ihnen brachten antike Münzen zum Verkauf, von denen ich einige behielt, doch konnte ich von geſchnittenen Steinen hier nichts auftreiben.

Als wir nach zwei Stunden unſern Weg fortſetzen wollten, hatte die Sonne unſere Sättel ſo geglüht, daß, ohne die Fähigkeiten des heiligen Elias zu beſitzen, wir ſie nicht beſteigen konnten. Man legte alſo einen Teppich von friſchen Myrthenzweigen darüber, und auf dieſem Emblem der Jungfrauſchaft ritten wir über die Pidhima (Aris der Alten) in den Theil der meſſeniſchen Plaine ein, welcher den majeſtätiſchen Bergen Ithome und Evan gerade gegenüber liegt. Hier bot ſich mir etwas ganz Neues dar: ein ſtundenlanger Wald, nur aus Feigenbäumen beſtehend, deren Cultur eine Hauptrevenüe Meſſeniens ausmacht. Am Pámiſus, einem anſehnlichen Fluß für Griechenland, der hier kompakt in hohen Ufern fließt, tränkten wir unſere Pferde, und erreichten bald ein ſehr anmuthig gelegenes Dorf mit einem jener ſchmalen, durchſichtigen Kirchthürme aus der Venetianer Zeit, die den chineſiſchen Pagoden in unſern Gärten gleichen. Die Fenſter der maſſiven Dorfhäuſer, welche ſich aus derſelben Epoche herſchreiben, ſind nicht viereckig, ſondern oben gewölbt, eine Form, die ſich immer weit pittoresker in der Landſchaft ausnimmt.

Eine halbe Stunde ſpäter paſſirten wir die Balyra, in die, ich weiß nicht mehr welcher Dichter — ich glaube Thamiris — zur Strafe, daß er beſſer als die Muſen ſingen wollte, blind geworden, ſeine Lyra warf — und erſtiegen nun in einem Dickicht ſchön blühender Sträucher den Jthome bis zum Kloſter Burkano, das in einem Cypreſſenhain, nahe am Gipfel, auferbaut iſt, und von deſſen Terraſſe ſich abermals eine herrliche Ausſicht auf die umliegenden Bergketten, das Meer und die Ebene entfaltet. Hier wurden wir von weit ärmeren, aber weit reinlicheren und anſtändigeren Mönchen als in Megaspileon höchſt gaſtfreundlich empfangen, und ſpäter auch ſehr gut bewirthet. Doch jetzt hatten wir noch keine Muße zu längerem Aufenthalt, und ſobald ich mit den übrigen Herren meine Devotion in der Kirche verrichtet, das heilige Bild der Panaghia (Jungfrau) andächtig geküßt, und mich dann etwas mit Kaffee und Pfeife erfriſcht, ſtiegen wir wieder zu Pferde, um auf der entgegengeſetzten Seite des Berges Meſſene's Ruinen zu beſichtigen.

Wenn man die Einſattlung zwiſchen den Bergen Jthome und Evan erreicht hat, — deren letzterer ſeinen Namen durch das bei den Bacchanalien und hier von Bacchus ſelbſt zuerſt ausgerufene Wort erhalten haben ſoll — bemerkt man die Rudera eines Thurmes am meſſeniſchen Thor von Lakonien, und verfolgt deutlich die Ueberbleibſel der Mauer, die am Jthome hinaufführte, und den auf ſeiner Spitze befindlichen Tempel des Jupiters auch mit einſchloß. Auf deſſen Fundamenten iſt ſeitdem ein jetzt wieder verlaſſenes Kloſter erbaut worden. Von den Reſten des Stadtthores ſteigt man nach dem Dorfe Mavromáthi hinab, neben welchem die ſüdliche Linie der in die Tiefe niedergehenden Befeſtigungsmauer eben ſo deutlich ſichtbar bleibt, als die den Jthome hinaufſteigende. Am Ende des Dorfes kommt man an eine Quelle, nach der jenes benannt iſt, wörtlich: „das ſchwarze Auge,“ denn ſie ſpringt reichlich aus einer ſchwarzen, antiken Mauer hervor, hinter der eine Grotte, in der Zeit des Krieges, den Einwohnern oft den ſicherſten Zufluchtsort gegen die Türken gewährte. Es iſt die alte Klepſidra, oder Waſſer des Geheimniſſes, weil die Nymphen Neda und Jthome, nachdem ſie das Kind Jupiter geſtohlen, es hier heimlich wuſchen. Von ſolchem geheiligten Waſſer zu trinken iſt beinah eben ſo erhebend, als die Panaghia zu küſſen, und ſo ſchnell nach einander beider Gnaden, ſowohl von der noch regierenden Königin des Himmels, als dem abgeſetzten früheren Beherrſcher deſſelben, theilhaftig zu werden, erſchien mir als keine geringe Begünſtigung; obendrein war auch das Waſſer von der vortrefflichſten Qualität, ſo daß Seele und Körper gleiches Labſal empfingen.

gewohnt, einen Partiſanzug mit Oberſt Geismar gemacht, wo ich einige Kanonen erbeutete, und unter der Rubrik „für perſönliche Tapferkeit“ zum Oberſt-Lieutenant avancirt wurde, ſpäter für einzelne Affairen Wladimir- und St. Louis erhielt. Von Geismar durch den Herzog abberufen, einige Monate als proviſoriſcher Civil- und Militairgouverneur in Bruges fungirt. Die Stadt machte mir ein Geſchenk von 1000 Napoleond'or, die ich dem General von Borſtel mit 1000 Auſtern überſchickte. Nach dem Frieden langer Aufenthalt in England. Von da auf meine Güter gegangen, und eine Reihe Jahre ihrer Verſchönerung gewidmet. Park in Muskau. Aufenthalt in Berlin. Des Staatskanzlers Tochter geheirathet, und bis an ſeinen Tod eine Art Günſtling von ihm geweſen, ohne jedoch irgend eine, mir oft von ihm dringend angebotene, fixirte Dienſtanſtellung annehmen zu wollen. *Als Entſchädigung für verlorene Ehrenrechte* in den Fürſtenſtand erhoben, keineswegs aus Gunſt. Später aus Familienurſachen, aber im beſten Vernehmen und Einverſtändniß mit meiner Frau, von dieſer geſchieden. Wo möglich ein paar vortheilhafte Worte über ſie anzubringen. Abermalige Reiſe nach England. Präſumtiver Verfaſſer der „Briefe eines Verſtorbenen.“

Dies iſt der ganze magere Stoff! Sehen Sie, verehrter Freund, wie Ihre geſchickte und wohlwollende Feder in der Kürze ihn ein wenig ausputzen kann.

Mit Bedauern habe ich von der Fürſtin gehört, daß Sie huſten, und nicht ganz wohl ſind. Nehmen Sie ſich ja bei dieſer horriblen Witterung in Acht, die bei uns im Nu von 7 Grad Kälte zu 7 Grad Wärme umſpringt. Heute hatten wir eins der heftigſten Gewitter, das zweimal einſchlug. Der Teufel ſcheint am Himmel, wie auf Erden los.

Iſt nicht die Antwerpner Komödie recht läppiſch und traurig zugleich! Sie werden aber doch vielleicht Recht behalten, daß *noch* kein Krieg daraus wird. Tauſend

Da der Stand der Sonne uns für heute nur noch wenig Raum vergönnte, ſo ließen wir vor der Hand die übrigen Ruinen ungeſehen, um nur die Feſtungswerke ſorgfältig betrachten zu können, von denen Pauſanias ſagt: „Ich habe nie die Werke der Babylonier, noch die Memnoniſchen Mauern, oder das perſiſche Suſa geſehen, aber die Orte, welche mir am beſten befeſtigt ſchienen, namentlich Ambryſus in Phokis, Byzanz und Rhodus, ſind in dieſer Hinſicht mit Meſſene nicht zu vergleichen.“ Pauſanias ſagt nicht zu viel. Selbſt bei den verhältnißmäßig nur noch ſchwachen Ueberreſten ſtaunt man über dieſen Rieſenbau, der in wenigen Jahren vollendet ward, und deſſen Intereſſe in hohem Grade dadurch für uns geſteigert wird, daß wir wiſſen, er ſey auf Epaminondas Anordnung und unter ſeiner eigenen Aufſicht vollführt worden. Eine acht bis zehn Fuß breite, bedeutende Berge auf- und abſteigende Mauer, von vielen Thürmen und Thoren vertheidigt, iſt noch jetzt faſt in ihrer ganzen Länge, an zwei Stunden weit, genau zu verfolgen; viele der Thürme ſtehen noch bis auf's Dach und das Doppelthor von Megalopolis mit einer Rotunde von 62 Fuß Diameter dazwiſchen, nebſt ſeinen Außenwerken und einem Theil der nach innen führenden Straße, ſind ebenfalls noch größtentheils erhalten. Das Ganze iſt gewiß der impoſanteſte Ueberreſt antiker Befeſtigungs-Architektur in der Welt. Alles ward aus zierlich behauenen Steinen ohne Cement aufgeführt, die mit ſo wundervoller Genauigkeit auf einander gepaßt ſind, daß ſie wie zuſammengewachſen erſcheinen; manche derſelben haben fünfzehn Fuß Länge bei dritthalb Fuß Dicke und fünf Fuß Breite, und der eine Thorſtein nach innen mißt achtzehn Fuß in der Länge. Die Zierlichkeit des Baues iſt von ſo auffallender Wirkung, daß ein Modell von Alabaſter es nicht feiner darſtellen könnte; und dennoch iſt die Feſtigkeit deſſelben nicht weniger bewunderungswürdig, am meiſten aber die Schnelligkeit, mit der ein ſolches Rieſenwerk in jenem Zeitalter vollendet werden konnte. Entweder müſſen die Alten ganz andere, uns unbekannte Mittel dazu beſeſſen, oder der Gemeinſinn muß damals, im Vergleich mit dem jetzt herrſchenden Egoismus, Wunder zu thun verſtanden haben. Erdbeben begannen die Zerſtörung, Menſchen vollendeten ſie; doch bleibt noch genug, das Staunen der Nachwelt zu erregen.

Obgleich kein Weg längs der Feſtungsmauern führt, und es ſchon ſehr ſpät war, beſtand ich, voller Enthuſiasmus für einen, alle meine Erwartungen ſo ſehr übertreffenden Gegenſtand, darauf, ſie in ihrer ganzen Länge zu unterſuchen. Um alle pourparlers abzuſchneiden, trieb ich ſogleich den Führer vor mir her, und folgte ihm mit meinem, ſo gut wie er, kletternden Schimmel auf dem Fuße. Die Gendarmen zu Pferde, deren wir vier mit uns hatten, konnten nicht folgen, denn ihre Pferde, hieß es, kämen vom Gras.[1] Der Mirarch und Nomarch verſuchten bei mir zu bleiben, es wollte ihnen aber nicht gelingen, und bald war ich mit dem Führer und Ackermann, der mich als treuer Soldat ſo leicht nicht verläßt, allein. Der wiederholte Zuruf der Herren, daß ich anhalten ſolle, weil hier das größte Räuberneſt ſey und die Nacht uns übereile, verhallte immer mehr in der Ferne; der Führer, ſelbſt ein Klephte, den der Mirarch nachher arretiren laſſen wollte, weil er ohne Erlaubniß eine Flinte trug, lachte über die geäußerte

---

[1] Man hat in Griechenland das türkiſche Vorurtheil angenommen: es ſey für die Erhaltung der Pferde nöthig, ſie alle Jahr ſechs Wochen auf die Weide zu ſchicken. Da man ſie noch wenigſtens vierzehn Tage nach dieſer Expedition nicht anſtrengen darf, ſo verliert man dadurch auf ganz unnütze Weiſe zwei Monate lang im Frühjahr den Gebrauch ſeines Pferdes, was beſonders für den Dienſt der Cavallerie ganz abgeſchmackt iſt. Ich habe bei meinen eigenen Pferden, die ich gerade zu der Weideepoche kaufte, und fortwährend im Stalle fütterte, bewieſen, daß ſie die größten Strapazen aushalten konnten und ſich vollkommen wohl dabei befanden, ohne auf grünen Klee oder junge Gerſte getrieben worden zu ſeyn.

Beſorgniß, und auf mein „Trava! trava!“ (Trabe! trabe!) ſprang er wie eine Gemſe vor mir durch die ſtachlichen hohen Büſche und die umhergeworfenen Steinmaſſen. Der Anblick von den Höhen, im verherrlichenden Schein der ihrem Untergang nahen Sonne, war, wenn wir die ſchwierigen Punkte mühſam erreicht, immer eine neue Belohnung unſerer Ausdauer; denn nicht nur die ungewöhnliche Ausdehnung der prachtvollen Ruinen — deren viereckige Thürme mit den ſie verbindenden Courtinen, beſonders in der Nähe des großen Thores, eine Kette feſter Redouten bildeten, von denen jeder einzelne Thurm (von 20 Fuß Durchmeſſer) wieder eine kleine Feſtung für ſich abgab — ſondern auch die ſchönſte, mannigfaltigſte Gegend in üppigſter Vegetation entzückte uns; rechts ſahen wir viele Bergzüge von abwechſelnder Höhe in verſchiedenen Farbentinten über einander gelagert; unter uns ein bebuſchtes Thal voller Trümmer, in der Ferne das Meer, und links zur Seite die bis zum Himmel ſteigende Felſenwand des gewaltigen Ithome — alles vereinigte ſich zu einem der großartigſten Schauſpiele, das Natur und Menſchenwerke vereint hervorbringen können. Und ſelbſt die Beſatzung ſollte dem alten Meſſene nicht fehlen! denn, wie aus der Erde heraufbeſchworen, füllten ſich mit einbrechender

Abend-Dämmerung plötzlich die breiten Mauern mit ſchwarzen Figuren, funkelnden Auges und greiſen Bartes — im Innern der Thürme kletterten ſie empor mit jugendlicher Gelenkigkeit, und lugten heraus in die Gegend wie ihrer Pflicht wohl eingedenke Wachen, ja, ſelbſt einige Töne in fremder Zunge glaubte ich zu vernehmen, weniger wohllautend jedoch als die Sprache Homers. — Wie, rief ich erſtaunt, ſollten dies wirklich die Schatten alter Meſſener ſeyn, die von der großen Parade Napoleons in Elyſium gehört, und jetzt Epaminondas eine gleiche Ehre bereiten wollen? — aber ich ſehe ſeltſam gewundene Hörner durch die Helme dringen — Himmel! wären die antiken tugendhaften Meſſenerinnen fähig geweſen......! aber nein, es iſt Teufelsſpuck, denn auch der Bocksfuß wird jetzt ſichtbar...... o Wunder! ein Augenblick verwandelt Alles...... und nur gewöhnliche Ziegenböcke meckern mir entgegen! —

Als wir wieder im Kloſter anlangten, fand ich dort eine angenehme Ueberraſchung.

Es gibt in Griechenland zwei Männer von Einfluß, die Beide hochbedeutende Namen tragen, ja Namen, welche heute die ganze Welt erſchüttern, und zum Theil regieren — denn der Eine heißt „Frei“, der Andere „Feder“. Ueber jeden der beiden ſo benannten Männer ſchien mir eine ſehr determinirte allgemeine Meinung zu beſtehen, doch da ich den Erſteren — der, wie wir ſchon früher erwähnten, als geheimer Kabinetsrath und Günſtling des Grafen Armansperg den Staat, ſo zu ſagen, regiert, welches jezt ſogar offiziell für die Zeit ausgeſprochen wurde, wo der König abgereist und auch der Graf einige Wochen lang mit Seiner Majeſtät abweſend war, indem ihm für dieſe Periode die Functionen des Staats-Kanzlers **ad interim** anvertraut waren — da ich, ſage ich, dieſen Mann nicht perſönlich kenne, ſo mag ich das Urtheil Fremder über ihn nicht niederſchreiben, um ſo weniger, da es nichts weniger als günſtig lautet. Anders aber verhält es ſich mit dem Major Feder, für den Griechen, Philhellenen und Deutſche ſich alle in Beifall und Lob mit einer Stimme vereinigen. Er leiſtete früher ſchon, als Chef des Generalſtabes des Herrn Generals Schmaltz, ausgezeichnete Dienſte im Inſurrectionskriege der Maina, und iſt ſeitdem durch ſein weiſes, muthiges und auf genaue Kenntniß des griechiſchen Geiſtes baſirtes Betragen eigentlich der Mann, welcher den größten Theil des Peloponnes im Gehorſam erhält und auch eine bleibende Ordnung herbeiführen würde, wenn man ihm ganz freie Hand geſtattete — denn in welchem Auftrage der

Regierung er auch bisher auftrat, als Freund oder Feind, blieb er ſtets von allen Theilen der Nation hochgeachtet.

Die angenehme Ueberraſchung, von der ich ſprach, beſtand alſo darin, daß ich dieſen verdienſtvollen Offizier im Kloſter antraf, der jetzt an der Spitze der von ihm formirten Mainotten-Landwehr-Bataillone eine Reinigungs-Expedition in Meſſenien commandirt (denn auch nach länger als zweitauſend Jahren ſtreiten die Spartaner noch gern gegen die Meſſenier), und ſein jetziges Hauptquartier für eine Nacht verlaſſen hatte, um mir einen Beſuch zu machen. In ſeinem Gefolge befanden ſich drei gewandte Palikaren-Offiziere aus ſeiner Schule, unter welchen mich der Hauptmann Germanos Mavromichalis, als der Sohn meines Freundes, des König Katſis, am meiſten intereſſirte.

Auch der Major Feder ſeufzte darüber, daß man, aus falſch verſtandener Liberalität, die alles geſellſchaftliche Beſtehen bedrohende Ueberhandnahme der Räubereien nicht durch ſchnell wirkende Militair-Gerichte; ſondern auf dem langſamen und ungewiſſen, oft chikanöſen, juridiſchen Wege beſeitigen wolle; dies mache denn ſolche außerordentliche, ſtörende und koſtſpielige Expeditionen nöthig, wie diejenige, welche er jetzt commandire, die aber, wie er hinzuſetzte, doch immer nur partiell und für eine kurze Zeit helfen könnten. Die Demogeronten, fuhr er fort, zeigten ſich früher äußerſt bereitwillig, alles notoriſche Räubergeſindel gefangen einzuſenden. Da aber dieſe Ruheſtörer unter allerlei Vorwänden immer, entweder nur mit leichtem Arreſt beſtraft, oder ganz ohne Strafe zurückgeſandt wurden, dann aber nicht ermangelten, ſich auf das Empfindlichſte an den Behörden, wie an ihren Angebern, zu rächen, indem ſie theils deren Oliven- und Feigenbäume abſchnitten, theils ihr Getreide anzündeten, theils ihr Vieh, und in einigen Fällen ſie ſelbſt tödteten — ſo haben faſt alle Ortsvorſteher erklärt, daß ſie unter ſolchen Umſtänden keinen Räuber mehr anzeigen, noch abliefern würden, und das Gouvernement dieſe künftig ſelbſt aufſuchen und ſich abholen möge, wenn es nach ihnen Verlangen trüge. Die bezeichnete, jetzt ſo allgemein eingeriſſene Art der Rache, welche den Wohlſtand des Landes ſelbſt durch Zerſtörung der nützlichſten Dinge trifft, beklagte der Major Feder am meiſten. Mehreren dieſer Miſſethäter, denen er dieſe Thaten vorhielt, konnte er jedoch ihr dadurch begangenes Unrecht durchaus nicht begreiflich machen. Sie blieben im Gegentheil dabei, volles Recht zu ihrer Handlung gehabt zu haben, denn die zerſtörten Dinge, meinten ſie, hätten ja nicht einem Freunde, ſondern ihren offenbaren Feinden angehört. Gegen ſolche antiſociale, im Nationalcharakter verwurzelte Geſinnungen entſchuldigende Milde und juridiſche Spitzfindigkeiten anzuwenden, iſt wahrlich eine Albernheit. Hier kann nur wohlmeinende, aber ſchnell wirkende Gewalt das Uebel hemmen, und Erziehung es erſt ſpäter beſſern. Den Griechen iſt übrigens von alledem wenig zuzurechnen — denn warum war unter Capo d'Iſtria ſchon Ruhe und Ordnung durchgängig hergeſtellt? Weil ſein Gouvernement ſelten weder Schwäche noch Furcht verrieth, noch durch in Europa populaire Theorien, im ſchroffeſten Gegenſatz zu der Vergangenheit, ein Volk regieren wollte, das ſo viele Jahrhunderte unter dem unumſchränkteſten Deſpotismus gelebt hat. Selbſt der heiße Stein kann es nicht vertragen, plötzlich mit kaltem Waſſer übergoſſen zu werden, ohne brauſend aufzuziſchen — die Grundgeſetze der Natur aber verletzt man in keinem Verhältniß ungeſtraft, denn ſie gelten in der moraliſchen wie in der phyſiſchen Welt.

Arkadia, den 8ten Juli.

Einen großen Theil der Nacht (denn man darf auf Reiſen ſeine Zeit nicht verlieren) hatte ich dazu angewendet, Pauſanias Geſchichte des meſſeniſchen Krieges nachzuleſen, doch hat der Leſer keinen Auszug zu befürchten, nur beiläufig will ich bemerken, wie es mich verwundert, daß, meines Wiſſens, noch nie ein tragiſcher Dichter den zweiten Ariſtodemus zum Helden eines Trauerſpiels wählte, der doch, wie mir ſcheint, einen höchſt paſſenden und anziehenden Stoff dazu liefern müßte.

Am Morgen machte ich mich bei ſchönem, jetzt mit Stetigkeit aushaltenden Wetter, vom Major Feder und ſeinen Offizieren eskortirt, zum zweitenmal nach den Ruinen von Meſſene auf, von denen mir die Zeit, wie ich ſchon gemeldet, geſtern nur die Feſtungswerke zu ſehen geſtattet hatte. Maulthiere und Bagage ſchickte ich auf der nächſten Straße nach Arkadia, in der Abſicht, ſie von Meſſene aus durch einen Richtweg wieder einzuholen. Doch ich darf das romantiſche Kloſter Burkáno nicht verlaſſen, ohne vorher nochmals den biedern Mönchen meinen Dank für ihre freundliche und gaſtfreie Aufnahme auszuſprechen. Es herrſchte kein Luxus bei ihnen, denn ſie ſind weder reich, noch iſt dies ihr Beruf, aber Alles in ihrem Haushalt war rechtlich, reinlich und reichlich. Man durfte ſich aus ihrem Betragen für überzeugt halten, gern geſehen zu werden, und die empfangene Gaſtfreiheit als mit Freuden gegeben betrachten.

Dank für Goethe's Bild, das ich ſchon nach England expedirt habe.

Wenn Sie mir bald antworten, findet mich Ihr Brief noch, nach Weihnachten mache ich aber mit der Reiſe nach Berlin endlich Ernſt.

Mit herzlichſter Ergebenheit

Euer Hochwohlgeboren

verbundener H. Pückler.

105.

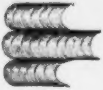
Rahel an die Fürſtin von Pückler-Muskau.

Freitag, den 18. Januar 1833.

Mit einer wahren Paſſion ſchicke ich Ihrer Durchlaucht beikommende vortreffliche, von mir gekoſtete Birnen — zweierlei Sorten — ſo überzeugt bin ich durch langjähriges Erproben von ihrer efficacen Wirkung gegen den Huſten. Das einzige Mittel, welches ich bei den verſchiedenſten Aerzten und Mitteln efficace gefunden habe. In jedem Fall ſchmecken ſie vortrefflich, und ſind durchaus unſchädlich. Jetzt nur am Kölniſchen Waſſer zu haben. Man muß ſie aber ſehr ausprobiren, und eine Probe mitſchicken; ſind ſie nicht gleich ganz weich, ſo werden ſie's in zwei drei Tagen; nur die Sorte muß es ſein. Ich bin ganz ſtolz, daß ich Ihnen Einmal etwas ſchicken kann! Das heißt, ich freue mich wahrhaft damit! Könnte ich Ihnen auch Abende ſo verſüßen, wie Sie geſtern den meinigen: mich dünkt, und gewiß war es ſchon öfter, nie hätte ich Sie ſo liebenswürdig, thätig und belebend geſehen. Erhellen Sie bald wieder mein jetzt ſonnenloſes Haus! Das haben Sie davon, wie die Sonne, die alle Menſchen inkommodiren und haben wollen.

Darf ich hier meine Fürſtin Carolath grüßen! und ſie bitten, mir morgen die herrlichen Kinder wieder zum Abend

Mein erſtes Geſchäft, in Mavromáthi wieder angekommen, war: abermals einen friſchen Trunk aus der Jupitersquelle zu ſchöpfen, worauf wir uns links zum Tempel des Aeskulaps wandten, der, wie faſt alle Bauwerke Meſſene's, aus ſehr ſorgfältig gearbeiteten großen Quadern ohne Cement aufgeführt iſt, die aber bei dieſem Gebäude noch das Eigenthümliche haben, daß ſie äußerlich halb rund und wulſtartig abgearbeitet ſind, in folgender Weiſe:

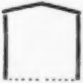


Von dem Säulengange des Tempels ſteht zwar nichts mehr, doch liegen noch eine Menge Bruchſtücke davon umher, und der Umfang des Ganzen ſcheint von bedeutender Größe geweſen zu ſeyn. Nicht weit davon fanden wir das Fragment einer koloſſalen Statue, die auf einem Seſſel geruht zu haben ſcheint, an welchem noch der Schweif einer Schlange ſichtbar iſt — vielleicht alſo ein Bild Aeskulaps ſelbſt, welcher Suppoſition auch das lange Faltengewand auf der andern Seite nicht widerſpricht. Hundert Schritte vom Tempel, wo, der Angabe Pauſanias nach, die

Agora ſich befand, ſprudelt aus dichtem Dornengebüſch die Quelle Arſinoe hervor, welche unterirdiſch von der Klepſydra geſpeist wird. Das weiter unten befindliche Stadium ſcheint von beſonderer Eleganz geweſen zu ſeyn, denn Hunderte von Säulenſtücken ſind noch auf dem Boden verſtreut. Es ward am untern Ende durch einen zierlichen kleinen Tempel geſchloſſen, deſſen Trümmer jetzt mit blühenden Sträuchern bunt überwachſen ſind. Wir bemerkten hier auf einem Marmorſtein das einzige Wort: Arion.

Von dem Basrelief, eine Löwenjagd darſtellend, deſſen Leake erwähnt, konnten wir nichts auffinden, und wahrſcheinlich hat es ſchon einer ſeiner Compatrioten in jenes Land gebracht, wo nach und nach alle Kunſtwerke hingelangen, während nur Fabrikarbeiten daraus hervorgehen. Dagegen beſichtigten wir zwei große, erſt durch die Franzoſen, welche hier lange nachgruben, halbaufgedeckte Gräber, auf deren einem, das ohne Zweifel einen berüchtigten Nimrod birgt, außer dem Bruſtbilde eines gerüſteten Mannes, eine Schweinsjagd dargeſtellt iſt; zwei Hunde haben ſchon den noch laufenden Eber gefaßt, auf den der folgende Jäger eben im Begriff iſt, ſeinen Pfeil abzuſchießen. Das andere Grab iſt mit einem Fries geziert, von deſſen Sculpturen nur noch ein ſehr ſchön gearbeiteter

Ochſenkopf ſichtbar iſt. Es wäre der Mühe werth, dieſe beiden Monumente, die nur, ſo zu ſagen, gelüftet ſind, gänzlich frei zu machen, wo ſich gewiß noch manches Intereſſante weiter zeigen würde. Nach dem Theater hinaufſteigend, ſtößt man auf eine große Menge anderer kleinerer Gräber neben einander; zwiſchen ihnen liegen drei ſehr beſchädigte Thierbilder, nämlich die zweier Löwen und eines Pferdes. Mauer-Ueberreſte und umher zerſtreute Säulenſtücke hören nicht auf, den Raſen zu bedecken, bis man das Theater erreicht, von dem nur noch wenige Stufen vorhanden ſind. Neben ihm iſt aber eine hohe Wand wohl erhalten, mit einer Thür, deren oberer Theil in einer Spitze endet,



eine ziemlich ſeltene Conſtruction in antiker Bauart. Eine Steintreppe führt durch dieſe Thür in die Tiefe, und ward ebenfalls von den Franzoſen erſt aufgefunden, doch müßte man noch weiter graben, um auszumitteln, zu welchem Zweck ſie eigentlich diente. Ueber der Mauer, auf der höchſten Spitze des kleinen Erdhügels dahinter, ſteht eine kleine Kapelle aus dem

Mittelalter. Das ärmliche Ziegelwerk ſieht, neben den koloſſalen Steinen der antiken Mauer, wie ein kindiſcher Verſuch aus, Giganten nachzuarbeiten.

Es iſt ein Hauptvorzug dieſer Ruinen, wie ich ſchon geſtern angedeutet, daß ſie bei ihrer großen Menge und Mannigfaltigkeit überall von der reichſten Vegetation, mit hohen Bäumen und lieblichem Geſträuch abwechſelnd, durchwachſen ſind, und die ganze Gegend, eingeſchloſſen von geradaufſteigenden Rieſenbergen, mit dem meſſeniſchen Meergolf im Hintergrunde, zu den reizendſten im Peloponnes gehört. Noch einmal beſuchten wir, ehe wir Meſſene ganz verließen, das nicht genug zu bewundernde Thor von Megalopolis, welches die Natur ſelbſt ſich gefallen zu haben ſcheint, auf die künſtleriſcheſte Weiſe mit Baumgruppen zu ſchmücken, die zwiſchen ſeinen ungeheuern Steinen herausgewachſen ſind — und verfolgten dann, am Ithome hinziehend, wo er nach dem Thale zu ausläuft, eine parkähnliche, mit alten Eichen geſchmückte Schlucht, immer noch von hohen Bergwänden eingefaßt, die nach und nach kleinere Hügel und niederere Büſche ablöſten, bis wir auf einer dreifachen Bogenbrücke am Amphytus, wo wieder der Oleander dominirt (welcher jedoch nie in Griechenland die Größe des afrikaniſchen erreicht, obgleich er hier faſt noch reicher blüht), wie abgeredet, mit unſern Maulthieren zuſammentrafen. An dieſer Stelle trennte ſich Major Feder mit ſeinen Offizieren von mir, und hinterließ mir den Eindruck eines Mannes, der in jeder Hinſicht den Ruf rechtfertigt, welcher ihm vorangeht.

Wenige Minuten darauf betraten wir den faſt endlos erſcheinenden Eichwald, welcher ſechs Stunden weit ein ausgedehntes Thal zwiſchen den Bergketten von Kondovúni und Lykäum mit ihren Vorbergen ausfüllt, und, an dieſen hinaufſteigend, auch ſie größtentheils noch bedeckt. Zuweilen umſchließt er mehr oder weniger ausgedehnte offene Flächen, die theils aus Viehweide, theils aus wohlangebauten Getreidefeldern beſtanden, doch trafen wir auf kein Dorf an der Straße, und nur auf ein einziges erſt neugebautes Haus, welches als Gendarmerie-Defenſiv-Kaſerne dient. In der Ferne wurden jedoch an den Bergabhängen zuweilen kleine Ortſchaften, und im Thale einzelne Gebäude ſichtbar, ſo wie auf einem dicht bewachſenen Hügel eine weiland venetianiſche Feſtung, die von mehreren Stellen den herrlichſten Proſpekt gewährte. Die Anmuth dieſer Waldreiſe ward von mir im vollſten Maße genoſſen, und wirkte um ſo ſtärker, als der Anblick einer ſolchen Gegend ein ganz unerwarteter in Griechenland und ein vollſtändig heimathlicher war, obgleich ich mich ſelbſt in Deutſchland eines geſchloſſenen und nur aus Eichen beſtehenden Waldes von ſolcher Ausdehnung kaum erinnere. Die Straße, welche hier vortrefflich iſt, und doch immer nur die Breite eines ſtark begangenen Fußſteiges behält, was ihrer romantiſchen Wirkung ſehr zuträglich iſt, glich meiſtens einem ſorgfältig mit Sand beſtreuten Gartenwege, und der wohlthätige Schatten unter dem von der Sonne vergoldeten Laube hörte nur ſelten auf, wenn junges, faſt undurchdringliches Dickicht die Stelle der älteren Bäume einnahm. Die hieſige Eichenart unterſcheidet ſich von der bei uns gewöhnlichen durch etwas kleinere Blätter und einen nicht ganz ſo hohen Wuchs; auch ſteigen die Stämme nicht ſo gerade empor, ſondern theilen ſich gewöhnlich ſchon einige (höchſtens 10 — 12) Fuß über dem Boden in weit ausgedehnte Aeſte, was dem maleriſchen Effekt der Bäume zwar keineswegs ſchadet, ſie zum Nutzholz aber weniger tauglich macht. Ich glaube indeß, daß Mangel an Kultur, freies Schalten der Einwohner im Forſt, Abfreſſen der jungen Pflanzenſchößlinge durch das Vieh u. ſ. w. viel Schuld an dieſem Mangel tragen. Jedenfalls würden größere Anpflanzungen der nordafrikaniſchen Eiche (quercus aegilops), welche alle Eigenſchaften der unſerigen beſitzt, hier anzurathen ſeyn, da faſt gleiches Klima und ähnlicher Boden ihr gutes Fortkommen verbürgen. Die jetzige Vernachläßigung aller Forſtcultur von Seiten der Regierung (denn es gibt zwar angeſtellte Forſtbeamte, aber bei gebundenen Händen bleibt ihr Wirken gänzlich unſichtbar), und das völlige Unbenutztlaſſen ſo reicher Wälder im Lande, während man das Holz zu den theuerſten Preiſen aus Trieſt und der Moldau bezieht, iſt eine auffallende Sache, zu der jedoch wahrſcheinlich ein mir unbekannter und ohne Zweifel hinreichender Grund vorhanden ſeyn muß. Mangel an Straßen bis zur See iſt keiner, denn man hätte dieſe längſt machen können und ſollen.

Der Boden des Waldes war größtentheils mit Farrenkraut, ſeltener mit blühendem Thymian und Haidenkräutern bewachſen. An den lichteren Stellen bemerkte ich oft eine große Diſtelart mit ſchönen violetten Blumen, die ein dicker Saft erfüllte, und um von dieſem zu nippen, hatten ſich überall Goldkäfer von allen Farben an die Blumen gehangen, die prachtvoll, wie ſo viel bunte Juwelen, in der Sonne glänzten. So weiß die Natur mit den geringſten Mitteln immer neue, überraſchende Effekte dem zu bereiten, der nur mit einiger Aufmerkſamkeit auf ſie zu achten Willens iſt. Es hatte ſich aber trotz allem Seelenvergnügen endlich auch leiblicher Hunger und Durſt ſehr nachdrücklich bei uns eingeſtellt, und da wir, nur von zwei Schnellfüßlern unter den Gendarmen begleitet, den Troß der übrigen Eskorte und Bagage ſchon ſtundenweit zurückgelaſſen hatten, fehlte es an allen Proviſionen. Wir ſteuerten alſo ſeitwärts durch den Wald einem von fern erblickten rothen Ziegeldache zu. Es war leider nur eine Mühle, die mit keinem Wohnhauſe verbunden iſt, und wo nur an gewiſſen Tagen die Gemeinden hingehen, ihr Getreide zu mahlen. Ein ſolcher Tag war eben heute, und wir fanden ziemlich viel Mehl, aber kein Brod, noch weniger etwas Anderes, ausgenommen das friſche Waſſer des Mühlenbachs, vor. Durch Geld und gute Worte von unſerer Seite, nebſt Androhung von Prügeln von Seiten der Gendarmen, bewogen wir endlich einen der anweſenden Bauern, in das nächſte Dorf zu laufen, um dort psomi, krassi und afga [1] zu holen. Unterdeſſen ſetzte ich mich mit Herrn Emil unter einem Feigenbaum auf den ſteinernen Rand der Quelle hin, wo wir mit großer Geduld zwei Stunden auf die erſehnten Herrlichkeiten warteten, von welcher Zeit wir jedoch glücklicherweiſe, behaglich an den Baumſtamm gelehnt, die Hälfte verſchliefen. Endlich kündigte das Gebell der Hunde die Rückkehr des Boten an, aber zu unſerem Schrecken kam er ohne Wein, eierlos und nur mit halbverbranntem, aſchigen Brod und friſch ausgezogenen Kremidia (kleinen Zwiebeln) beladen. Es war ein ächt griechiſches Mahl, und ward in dieſer idealen Vollſtändigkeit von mir zum erſtenmal ſo genoſſen. Dergleichen Prüfungen pflegen mir zuweilen Anwandlungen von Heimweh zu geben, und ſo trug mich auch jetzt die Phantaſie auf meiner Väter Schloß, und ich erinnerte mich der ſüßen Kinderzeit, wie ich ſchon damals in den nahen Wald auf Entdeckungen auszog, einen kleinen Wagen, aus Weidenruthen gefertigt, ſelbſt ziehend, und hatte ich irgend ein heimliches, mir unbekanntes Plätzchen am Fluſſe aufgefunden, mich dort ermüdet in's Gras niederſtreckte, und große Freude hatte an den blauen und gelben Waſſernymphen, die ſich über dem Waſſer ſchaukelten. Doch ward auch damals ſchon die mitgenommene Proviſion darüber nicht vergeſſen, die gewöhnlich eben ſo frugal aus einem Stücke Brod und einem Flakon mit Eſſig, den ich mit Waſſer miſchte, beſtand, von mir aber in der genußreichen Einſamkeit immer mit den Gefühlen eines zweiten Robinſon Cruſoe's verzehrt wurde. Das große Kind ſpielt nur fort, wie das kleinere angefangen, und im Himmel hoffe ich, werden wir wieder ſpielen!

---

[1] Brod, Wein und Eier.

Der Sonne feuriger Rieſenball fiel wie ein brennender Vulkan in die Meerfluth hinab, als wir von den letzten Hügeln zum flachen Seeufer niederſtiegen, wo ſich ſeitwärts Arkadia's alte Burg und amphitheatraliſche Stadt im letzten Strahl des ſcheidenden Tagesgeſtirns an den ſchwarz bewachſenen Paraskévi lehnten.

Nach der Regel, die gebietet, nie bis Morgen aufzuſchieben, was man heute thun kann, benutzte ich den Umſtand, daß unſer Weg ziemlich nahe an der verfallenen Feſtung vorbeiführte, um dieſe noch heute genauer zu beſichtigen. Die venetianiſchen Mauern, aus deren breiten Zinnen noch einzelne Spitzen wie Bolzen hervorſtehen, ſind auf den helleniſchen Ueberreſten der alten Akropolis von Kypariſſia erbaut, und durch die Breſchen, welche Krieg und Zeit in die halb demolirten Wälle gebrochen, rahmen ſich jetzt die ſchönſten Landſchaftsbilder ein. In einem derſelben ward ich ganz nahe vor uns neun Schiffe der engliſchen Flotte gewahr, alle alte Bekannte von Malta, die wahrſcheinlich erſt heute von Zante abgeſegelt waren, das ſich mit Cephaloniens Berg wie eine blaue Wolke am dämmernden Horizonte hinter zu gönnen? Meine Augen bewachen ſie; und nur Geſundes kommt ihnen, in jedem Sinne, zu. Die Fürſtin ſelbſt ſieht mich gewiß wenn ſie kann, ich bin in beides einverſtanden, es halten ſie Pflichten oder Unterhaltungen ab; oft wird das zweite zur Pflicht, wenn das erſte gefliſſend-geübt wird. An allem nehm' und hab' ich meinen Antheil, was ſie betrifft und thut. —

108.

Pückler an Varnhagen.

Muskau, den 20. Januar 1833.

Verehrteſter Freund und Gönner,

Da Euer Hochwohlgeboren einer der liebenswürdigſten und ſchnellſten Korreſpondenten ſind, die ich kenne, war ich beſorgt darüber, auf meinen letzten Brief keine Antwort erhalten zu haben, und ſchrieb deshalb an die Fürſtin Pückler, mit Ihnen zu ſprechen. Ueber ihre Antwort falle ich aus den Wolken! Sie ſeien kalt, ja gereizt gegen mich geweſen, haben mir vorgeworfen, Ihre Briefe unerbrochen Monate lang auf meinem Schreibtiſch liegen zu laſſen u. ſ. w., ſo daß die Fürſtin ganz betrübt von Ihnen gegangen. Liebſter, beſter Freund, was iſt das für eine Sonnenfinſterniß! Ich prüfe mich vergebens, ob ich Ihnen Gelegenheit zu Mißvergnügen gegeben. Ich kann nichts finden. Meine Geſinnung iſt die des größten Wohlgefallens an allen Ihren glänzenden Eigenſchaften, die herzlichſte Dankbarkeit für das freundſchaftlichſte, uneigennützigſte Entgegenkommen von Ihrer Seite, ſowie für ausgezeichnete, mir geleiſtete litterariſche Dienſte. Ja, meinen eigenen geringen Werth in dieſer Hinſicht nur zu wohl kennend, ſehe ich alles, was ich in dieſer Hinſicht erlangt, rein als ein von Ihnen erhaltenes Geſchenk an, und rufe ſogar mit Demuth: Herr! Du haſt's gegeben, Du kannſt es nehmen. Ja ſelbſt in dieſem letzteren Falle würde meine Dankbarkeit ihnen aufthürmte. Es war faſt dunkel, als ich in dem mir bereiteten Hauſe ankam, und nachdem ich die, nachgerade etwas langweilig werdenden, Autoritäten abgeſtreift, und die Calamität des heutigen Mittagmahls durch einen etwas weniger elenden Abendſchmaus verbeſſert, ließ ich mich durch das ſehr einladende große Bett verleiten, Herrn Gropius unſterblicher Zeltbett-Erfindung für dieſe Nacht untreu zu werden. Die Strafe blieb nicht aus! Wanzen und Flöhe fielen mit kannibaliſcher Wuth über mein ſo lange geſchontes Blut her, und eine gräßliche Art kleiner Muskito's, die nicht einmal durch den gewöhnlichen melodiſchen Geſang ihre Nähe verrathen, verſchafften mir am andern Morgen die erfreuliche Ueberraſchung, Geſicht und Hände über und über mit rothen Puſteln geziert zu ſehen, als wenn ich über Nacht die natürlichen Blattern bekommen hätte. Daß ich unter ſolchen Umſtänden wenig zu ſchlafen vermochte, kann man ſich denken; noch mehr trugen dazu ſieben Heilige an der Wand, oder vielmehr die vor ihnen brennende ſilberne ewige Lampe bei, die meine Frömmigkeit, verbunden mit der Furcht vor dem daraus entſtehenden Oelgeſtank, auszulöſchen nicht geſtattet hatte. Aus der Noth eine Tugend machend, rief ich mehrmals die ſieben Heiligen dringend um Hülfe gegen die Schnacken an, aber ſelbſt mein Gönner Elias „restait à ma voix aussi sourd qu'un rocher.“

Phigalia, den 9ten Juli.

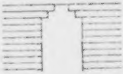
Die nächſte Nacht ſah ich mich beſſer vor, nachdem ich den ganzen Tag nur der Ruhe und dem Reiſejournal gewidmet hatte. Am Morgen aber ward mir neue Noth durch das heilloſe Volk der Avojati bereitet. Von ſechs Pferden, die mein Gepäck und meine Leute im Anfang trugen, hatte man mich nach und nach bis auf acht forcirt, und demungeachtet hörte jetzt das Zanken und Lärmen wegen zu ſchwerer Fracht, wie die Verſuche, einen höheren Preis zu erzwingen, noch nicht auf. Ich war um fünf Uhr, weil eine lange Tour bevorſtand, zur Abreiſe fertig, konnte aber vor neun Uhr dennoch nicht fortkommen. Eparch und Dimarch ſuchten vergebens, mitten unter den Leuten ſich debattirend, ſie zur Vernunft zu bringen, und ich mußte zuletzt, um nur ein Ende zu machen, mich zu der ganz ſinnloſen Annahme eines neunten Pferdes entſchließen. Hier, wie früher überall, hatte ich wieder Gelegenheit, zu bemerken, wie ſehr es in Griechenland den Autoritäten an Autorität gebricht. Der Eparch, dem ich dies offen äußerte, erwiederte eben ſo aufrichtig, das Gouvernement unterſtütze ſie nicht, und die Hände ſeyen den Beamten ſo gebunden, daß ſie ſelbſt nicht mehr wüßten, wie weit ſie gehen dürften oder nicht, aber bei jeder geübten Strenge die Mißbilligung des Gouvernements oder die Rache des Betreffenden zu fürchten hätten; weßhalb ihnen auch nichts übrig bliebe, als ſich ſo paſſiv wie möglich zu verhalten.

Da die Straße von hier nach Phigalia als beſonders unſicher verſchrien iſt, überdieß jetzt eben in der Nähe eine mobile Gendarmerie-Colonne, unter den Befehlen des bekannten ehemaligen Commandanten von Miſſolunghi, jetzigen Gendarmerie-Mirarchen, Deligeorgi, mit Verfolgung der Räuber beſchäftigt war, ich mir aber in Arkadia nur ſechs Gendarmen als Eskorte verſchaffen konnte, und endlich dem Geſindel der Avojati keineswegs traute, ſo hielt ich es der Klugheit angemeſſen, heute bei dem Gepäck zu verbleiben, was bei der ungeheuern Langſamkeit, mit der die übelwilligen Maulthiertreiber avancirten, ein höchſt ennüyantes Geſchäft war. Mein Secretair führte die Avantgarde, und ich ſuchte mir die Langweiligkeit des Marſches dadurch etwas zu variiren, daß ich mit Ackermann am Saum der Berge die Flankenpatrouillen übernahm, wo ſich mir oft die herrlichſten Studien für Landſchaftsmaler darboten. Die Gegend war durchaus angenehm und ſehr abwechſelnd. Zuerſt zogen wir in ſo verwachſenem hohem Gebüſch, daß es ſich oft minutenlang wie ein Dom über uns zuſammenwölbte, am Meeresufer hin. Die Gartenmalve war hier ſehr häufig, und in den gelegentlich vorkommenden Feldern blühte eine große Menge Ritterſporn von mehreren Farben. An einer Stelle waren, wohl eine Viertelſtunde lang, die ſandigen Meerdünen mit einer unglaublichen Anzahl der ſchönſten Kieſel in ſeltſamen Geſtalten überdeckt. Ich benutzte die mir bleibende Muße, um über fünfzig derſelben zu ſammeln, die zum Theil täuſchend die Form und Farbe von Bohnen, Birnen, Mandeln und andern Früchten nachahmten, und, von dem raſtlos andringenden Meerſchaum befeuchtet, mit allen Farbennuancen in den bunteſten Miſchungen ſpielten. Man hätte hier in einem Tage ein ganzes Steinkabinet einſammeln können.

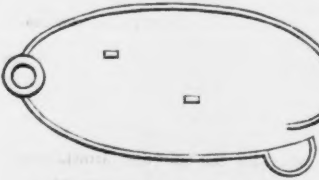
Am Ausfluß der Neda wandten wir uns jählings rechts in das Gebürge. Pauſanias ſagt von ihr, daß ſie von allen Flüſſen des Peloponnes den gewundenſten Lauf habe; ihre Ufer ſind reichlich mit Platanen und dem ſo häufig, aber nie unwillkommen, wiederkehrenden Oleander bekränzt, die Bergwände aber mit Eichen mehrerer Arten und verſchieden gefärbtem Unterbuſch bekleidet. Nach zwei Stunden erſtiegen wir einen ſehr hohen Berg, wo im tiefen Abgrunde die Neda, eng zuſammengepreßt, unter dunkeln Schatten fließt, während wir weiterhin ihren ganzen Lauf bis zum Meere frei in der ſchimmerndſten Klarheit mit einem Blick überſahen, und erſt hier des alten Autors Behauptung recht vollſtändig beſtätigt fanden. Auf beſchwerlichen Wegen, unter wilden Felſenſcenen, erreichten wir um 6 Uhr das Dorf Pavlitra, am Fuß der alten Feſtungswerke von Phigalia, wo wir, bloß wegen der abſichtlichen Langſamkeit der Avojati, die aus einem Zahlungstage zwei für ſich zu machen beabſichtigten, ein elendes Nachtlager zu nehmen gezwungen wurden, obwohl nach dem urſprünglichen Plane hier nur ein Ruhepunkt gemacht und dann die Tagereiſe bis Andritzena ausgedehnt werden ſollte. Wir fanden nun zwar den früher avertirten und ſehr bereitwilligen Dimarchen des Kreiſes vor, er konnte uns aber nichts als einen ſchwarzen Bodenraum voller Ungeziefer zum Schlafzimmer anweiſen, und wir mußten froh ſeyn, da der Wein hier ganz fehlte, ſchlechte Milch zum Getränk und einen alten zähen Schöps zur Speiſe zu erhalten.

Andritzena, den 11ten Juli.

Die wahrſcheinlich aus ſehr alter Zeit herſtammenden Befeſtigungsmauern und Reſte der Stadt Phigalia, welche ungefähr den Raum einer Stunde durchlaufen, geben, gleich denen von Meſſene, immer noch ein anſchauliches Bild griechiſcher Fortifikationskunſt, obgleich das kalte Klima bei ihrer hohen und exponirten Lage einen großen Theil davon ſchon gänzlich zerſtört hat. Auch uns machte ſich dieſe kalte Gebürgsluft ſehr bemerkbar, und Niemand fand jetzt die Sonne mehr drückend. Die Bauart dieſer Ruinen iſt weit älter und in weniger vollendetem Styl als in Meſſene, an einigen Orten noch cyklopiſch, an andern gemiſcht, und ſchon mit regelmäßigen Reihen horizontaler Quadern abwechſelnd, ein Styl, den Vitruv mit dem Wort „incertum“ bezeichnet. Zwei Nebenthore haben folgende einfache Konſtruktion:



und die ſeltſame Form der Citadelle auf des Berges Spitze iſt dieſe:



Es iſt eigenthümlich, daß von befeſtigten Hauptthoren in den Stadtmauern nirgends ein genaues Anzeichen ſich vorfindet, wie dies ſo deutlich bei Mantinea und Meſſene der Fall iſt. Einige der viereckigen Mauerthürme ſtehen noch, und da ſie ganz dieſelbe Art gemiſchten Mauerwerks zeigen, als der übrige Bau, ſo ſehe ich nicht ein, warum Leake ſie für modernern Urſprungs hält, als den Reſt; wage jedoch nicht, einer ſo großen Autorität zu widerſprechen.

In einer der Kirchen von Pavlitra befinden ſich ein paar unbedeutende Alterthümer. Dieſe moderne Kirche ſcheint ziemlich an derſelben Stelle erbaut worden zu ſeyn, wo einſt der Tempel des Bacchus Aeratophorus ſtand, deſſen Statue mit glänzendem Zinnober angeſtrichen war, um ſeinen Namen (der Träger reinen Weins) und vielleicht die Wirkung deſſelben bildlicher darzuſtellen.

Nachdem uns hier nichts mehr zu ſehen übrig blieb, machten wir uns, in Begleitung des Dimarchen, nach den „Colonnes", wie die Einwohner den berühmten Tempel des Apollo Epicurius auf dem Berge Cotylium nennen, auf. Der Zuname „Epicurius" ſchreibt ſich von dem frommen Glauben der Phigaleſer her, daß Apollo ſie von der Peſt befreit habe. Bis hinter Dragöji, einem anſehnlichen Dorfe am Abhange des Berges, iſt die Gegend ziemlich kahl, nur hie und da an den Waſſern mit Platanengruppen beſetzt. Später kommt man aber in einen Eichenwald, der leider ſeit kurzem auf ſehr liederliche Weiſe gelichtet worden iſt; man verläßt ihn nicht wieder, bis man mitten in der Wildniß, und 3400 Fuß über dem Meere, plötzlich vor dem hier in einſamer Majeſtät thronenden Tempel ſteht. Der Contraſt der Umgebung mit der Pracht des Gebäudes, welches nach dem Theſeus-Tempel das am beſten erhaltene ſeiner Art in Griechenland iſt, hat etwas ungemein Imposantes, und wer kann ſich der Verwunderung bei dem Gedanken erwehren, daß es einer ſo unbedeutenden Stadt, ohne Macht, ohne Reichthum, ohne Handel von irgend einer Bedeutung, wie Phigalia, dennoch möglich war, auf der kalten Höhe einer zwei Stunden von der Stadt entfernten Bergwüſte ein Kunſtwerk aufzuführen, das die Finanzen des jetzigen Beherrſchers von ganz Griechenland nicht einmal geſtatten würden, nur reſtauriren zu laſſen, obgleich noch 36 Säulen davon ſtehen, und alle Trümmer, die das den Tempel erſchütternde Erdbeben umwarf, noch ungeſtört daneben liegen. Es ſcheint, daß nur, ſeitdem die neuere Civiliſation Alles, wenn ich mich ſo ausdrücken darf, in Geld überſetzt hat — nichts Großes mehr zu Stande kommen kann, ſobald nicht im Voraus die gehörigen Intereſſen davon geſichert ſind, und in Folge deſſen ſelbſt unſere wärmſte heutige Frömmigkeit ſich mit geſchmackloſen Kirchen begnügen muß, die mehr Scheunen als Tempeln gleichen.

Die ſchmutziggraue Farbe des Steins, aus dem der hieſige Tempel erbaut iſt, wirkt nicht vortheilhaft; überdieß ſind die Steine durchgängig wie geplatzt, d. h. voller kleiner horizontaler Riſſe, was Einige ebenfalls der Wirkung des Erdbebens zuſchreiben, mir aber mehr in einer ſchlechten Qualität des Materials ſelbſt zu liegen ſcheint. Der Architekt, dem man dies Monument verdankt, war Ictinus, derſelbe, welcher den Bau des Parthenons dirigirte. Der Tempel iſt ein Hexaſtyl mit 15 cannelirten Säulen an jeder Seite, wie es die doriſche Ordnung mit ſich bringt, das Ganze 120 Fuß lang und 48 breit, die Säulen 20 Fuß hoch und 3½ im Durchmeſſer. Von den 42, die der Tempel in ſeiner Vollſtändigkeit zählte, ſtehen noch, wie ſchon erwähnt, 36, ſo wie ein Pfeiler in der Cella, der nach innen zu in einer halben Halbſäule endigt. Von dieſen Pfeilern befanden ſich ſechs auf jeder Seite, die vier in den Ecken ſchräg geſtellt. Der untere Theil eines jeden iſt noch auf ſeinem Platze, wie auch die Platten des Bodens durchgängig in ihrer alten Lage geblieben ſind. Ungeachtet der Zerſtörungen des Erdbebens kann man auch heute noch die außerordentliche Genauigkeit und Zierlichkeit der Arbeit bewundern, von der Pauſanias rühmt, daß ſie in ganz Griechenland nur im Tempel von Tegéa übertroffen worden ſey. Die herabgeſtürzten caissons der Decke gleichen der beſten Tiſchler-Arbeit, und die Fugen der Säulenſtücke ſind an manchen Stellen kaum aufzufinden, obgleich ohne allen Cement zuſammengefügt, was wahrſcheinlich durch ein fortgeſetztes Drehen und Abſchleifen eines Blocks auf dem andern, nachdem ſie ſchon aufgeſetzt waren, bewerkſtelligt wurde, wozu freilich jetzt unbekannte mechaniſche Vorrichtungen nöthig geweſen ſeyn müſſen. Leider haben auch hier kunſträuberiſche Hände für engliſches Geld den Fries des Tempels, auf welchem Schlachten der Centauren und Amazonen mit den Griechen dargeſtellt waren, keineswegs aufhören, denn es liegt in meiner Natur, einen aus reinem Wohlwollen und ohne Nebenabſicht mir geleiſteten Dienſt, wenn ich keine Gelegenheit finde, ihn zu erwiedern, wenigſtens nie zu vergeſſen. Therefore what ails You, Sir?

Hat man mich bei Ihnen verklatſcht? Dergleichen Verſuche ſind bei mir gemacht worden, ohne mehr zu wirken, als ein Tropfen kalt Waſſer auf einen Stein. Iſt ſo etwas im Spiel, ſo ſagen Sie es offen. Ich habe nichts dergleichen zu ſcheuen, wo man mir dabei in's Geſicht ſehen muß, aber freilich hinter dem Rücken wiſſen Sie am Beſten was Richelieu ſagte: Gieb mir zwei Zeilen von der Handſchrift eines Mannes, und ich bringe ihn damit auf's Schaffott.

Oder ſollten Sie über meinen Scherz gegen die „Staatszeitung“ böſe ſein? Hätte ich das ahnen können, gewiß ich würde mir ihn nicht erlaubt haben, aber wie oft haben wir zuſammen darüber gelacht, daß die „Staatszeitung“ ſo offiziell den Karakter einer politiſchen weißen Salbe annimmt. Im Gegentheil habe ich geglaubt, man habe die Aeußerung von einer anderen Seite übel genommen, und ſupponirt, daß aus dieſem corner die kleine Salbe herkäme, welche man im Litteraturblatt der „Staatszeitung“ gegen mich abgeſchoſſen hat. Sie ſind ja aber die Seele dieſes Blattes, das meine intereſſanteſte Lektüre ausmacht, und wo noch neulich die Rezenſion von Preuß's Werk mich ſo gefreut hat, daß, wenn ich ſelbſt ſo etwas ſchreiben könnte, ich nicht mehr Freude davon haben könnte. Wie laſſen Sie nun zu, daß man in dieſem Blatt mich angreift, und noch obendrein ungerecht, denn Fournier ſchreibt, die Ueberſetzung ginge ſehr gut. Dieſe kleine Unterlaſſungs-Sünde, wenn Sie davon gewußt, müſſen Sie ſpäter wieder durch eine Ihrer poſitiven Wohlthaten im alten Genre wieder gut machen, denn ich komme nun bald mit meinem Gartenbuche anmarſchirt, obgleich ich mich, ſo wahr ich lebe, vor dem ennui fürchte, den es Ihnen beim Leſen machen wird, denn es iſt trocken!

und mehrere Statuen entwendet. Der Fries iſt jetzt im brittiſchen Muſeum, und ſeine Abweſenheit am Gebäude bewirkt ein kahles, nacktes Anſehen, das natürlich dem Effekt des Ganzen ſehr ſchadet. Eine einzeln in der Cella ſtehende Marmorſäule ward ebenfalls fortgeſchafft, welche mit Akanthusblättern geziert war, und das erſte Specimen der, nachher Corinthiſch genannten, Ordnung geweſen ſeyn ſoll. Mit Ausnahme dieſer beiden Gegenſtände iſt faſt Alles, wenn auch in Trümmern, doch noch vorhanden, und könnte, ſelbſt das ſteinerne Dach, wieder hergeſtellt werden.

Als wir noch in dem Steinhaufen umherkletterten, fuhr unter einem umgeworfenen Säulenſtück eine faſt ſechs Fuß lange grüne Schlange hervor, welche die Gendarmen nach kurzer Jagd fingen, ihr den Kopf abſchlugen und ihr dann ſogleich, noch warm, die Haut abzogen. Die Lebenskraft dieſer Thiere iſt ſo außerordentlich, daß der geſchundene Körper ohne Kopf noch immer bedeutende Bewegungen und einmal ſogar Miene machte, ganz wieder davon zu laufen. Der Schweif zuckte noch eine Viertelſtunde nachher. Ich war nach dieſer Begebenheit allein zu Pferde geſtiegen, um von einer höhern Bergſpitze eine beſſere Totalüberſicht des Tempels in einiger Entfernung zu gewinnen, wobei ich mich eine geraume Zeit aufhielt.

Bei meiner Zurückkunft war ich erſtaunt, keine Seele mehr vorzufinden, nur die abgezogene Schlange lag, jetzt ganz ruhig, neben mir. Ich rief nach allen Weltgegenden, doch keine Antwort erfolgte. Wie ſich nachher auswies, hatte, durch ein ſonderbares Mißverſtändniß, der Dimarch geglaubt, ich ſey ſchon vorausgeritten, war mir nachgeeilt, und die ganze Geſellſchaft ihm gefolgt — für mich, der durchaus keinen Weg und Steg hier kannte, ein ſehr unangenehmer Zufall. Glücklicherweiſe kam ich auf den guten Gedanken, eine andere Höhe zu erſteigen, um von da aus vielleicht etwas von den mir, wie durch Zauberei, entſchwundenen Gefährten zu entdecken. Der Inſtinkt führte mich richtig, und oben angelangt erblickte ich wirklich, obgleich ſchon in weiter Ferne, den Zug, wie er eben ſich um eine Bergecke wand, die eine halbe Minute ſpäter mir ihn ganz entrückt haben würde. Ich kletterte nun in möglichſt nächſter Richtung mit meinem Pferde, ſo ſchnell es gehen wollte, den Flüchtigen nach; denn in dieſen Bergen verirrt allein zurückzubleiben, wäre kein Scherz geweſen, und ich äußerte mich daher auch nicht allzuſanft, als ich die abhanden gekommene Eskorte wieder eingeholt hatte. Der Dimarch war ſo conſternirt über den Zorn des Effendi, wie er mich nannte, daß er mir mehreremal die Hand küßte, und zu demüthig um Verzeihung ſeines Irrthums bat, um länger mit ihm zu ſchmollen. Ich entnahm mir aber ſelbſt eine Lehre größerer Vorſicht für die Zukunft daraus, die in Griechenland zu den nöthigſten Tugenden eines Reiſenden gehört.

Wir gelangten jetzt in einen Theil des Waldes, dem noch keine Art zu nahe gekommen war, und welcher daher auch in höchſter Ueppigkeit wucherte, und nach einer Stunde überraſchte uns ſchon die Ausſicht auf das von hohen Nußbäumen beſchattete, ganz mit Weinbau überdeckte, lichtgrüne Thal von Andritzena, über dem ſich nach Weſten und der Meerſeite hin das dunkelblau gefärbte Hügelland von Olympia bis an den wolkigen Berg von Cephalonien ausbreitete, nördlich im fernen Hintergrunde durch die zackigen Spitzen des Olonos und Kyllene geſchloſſen. Andritzena beſteht aus drei getrennten Dörfern, alle maſſiv und en amphithéatre an den Rebenbergen auferbaut, ein reizender Ort, wo der mächtigſte Pflanzenwuchs doch keine ungeſunde Luft in ſeinem Gefolge führt, wo eiskalte Bergquellen überall hervorſprudeln, und das Klima, weder in Hitze noch Kälte, je ein Uebermaß zeigt.

Ich ward beim Dimarchen einlogirt, der mich zwei Tage lang bewirthete, ohne meinem Koch erlauben zu wollen, den geringſten Einkauf zu machen.

Alles, was er ſich beim Abſchied ausbat, war ein Atteſtat, daß ich mit ihm zufrieden geweſen ſey, eine ſeltſame Mode, die hier faſt allgemein herrſcht, und ſelbſt von den Vornehmſten befolgt wird, ſo daß ich dergleichen Certificate der Gaſtfreiheit bereits über ein Dutzend ausgeſtellt habe. Zu den uns ebenfalls auffallenden Sitten gehören auch die Beſuche der Orts-Honoratioren, die sans façon ohne Anmeldung in die Stube treten, Einem die Hand drücken, ſich hinſetzen, und, finden ſie einen Dolmetſcher, ihren Namen nennen laſſen; iſt aber keiner der Art zugegen, eben ſo unbefangen ſtumm ſitzen bleiben, Kaffee trinken, eine Pfeife rauchen, und ſich dann, wenn ſie den Fremden gehörig angeſchaut, eben ſo abrupt, wie ſie gekommen, wieder entfernen. Als ich zuerſt in das mir beſtimmte große Zimmer geführt ward, verwunderte ich mich nicht wenig, lauter neue Fenſterrahmen, und jede Scheibe darin ſo kryſtalldurchſichtig wie Luft zu finden. Bei näherer Unterſuchung entdeckte ich aber lachend, daß ich bloß Rahmen und gar kein Glas vor mir hatte, deſſen Stelle wirklich die reine Luft allein und, wenigſtens hinſichtlich der Klarheit, vortrefflich vertrat.

Ich ritt am andern Morgen, um Ausſichtspunkte aufzuſuchen, auf mehrere Bergſpitzen hinauf, bei welcher Gelegenheit ich auch einen genügenden Ueberblick des

Thals von Karitena und Leondári bis Megalopolis erhielt. Aus Karitena iſt, wie er mir ſagte, mein ſchöner Palikar gebürtig. Er bat ſich daher aus, ſeine Angehörigen dort beſuchen zu dürfen, und verſprach, mich morgen an der Furth des Alpheus wieder zu treffen. Dieſer Adonis hat ſich ſehr an mich attachirt, obgleich er als kriegeriſcher Palikar wenig Dienſte leiſten wird, da er mit den Formen eines Antinous auch eine gleiche weichliche und weibiſche Natur verbindet, dazu aber eben ſo graziös als indolent iſt. Ich habe ihn deßhalb auch vom Palikaren degradirt, nenne ihn nicht anders mehr als meinen Pagen, oder ſpottend: die Gynäka (das Weib) der Geſellſchaft, was er ſich alles gern gefallen läßt, wenn nur nicht zu viel Arbeit und männlicher Dienſt von ihm verlangt werden. Dabei iſt er zwar mein unterwürfiger Sklave, der mir, auf faſt zärtliche Weiſe, jeden Wunſch an den Augen abzuleſen ſucht, aber ſonſt ein vornehmer Herr mit ſeinen Landsleuten. Die andern griechiſchen Diener behandeln ihn ſtets mit dem größten Reſpekt, ſo daß mein Koch Jannie den ſchlafenden Signor Dimitri, als ich dieſen geſtern verlangte, nicht einmal zu wecken wagte. Sobald er nur winkt, verrichten die übrigen Griechen alle Arbeit für ihn ſchneller als für mich, und rangiren ſich ehrerbietig, wenn er ihnen vorübergeht. Auf der Reiſe führt er, gleich mir ſelbſt, ſein eigenes Bett und ſeinen Sattel mit ſich, erhält immer das beſte Pferd, und thut, außer dem leichten Dienſt bei meiner Perſon, nicht das Geringſte, als etwa ſich zu putzen, was er in der größten Vollkommenheit verſteht, ſich in Fluß oder Meer zu baden, oder einſam ſpazieren zu gehen. Eine ſolche originelle Perſon und ein ſolches Verhältniß ſind auch charakteriſtiſch griechiſch, mich aber amüſirt das Neue immer. Wir fangen übrigens jetzt an, ich ein paar Worte griechiſch, er einige Phraſen italieniſch zu ſprechen, ſo daß wir uns mit aushelfenden Zeichen ganz leidlich zu verſtändigen vermögen, und ich muß geſtehen, daß, wenn der ſchöne Knabe, die eine Hand demüthig auf die halb offene Bruſt gelegt, welche ganz weibliche Formen darbietet, und unter den weiten, ſchlohweißen, griechiſchen Hemdärmeln mit dem andern entblößten runden Arme, der einem Bildhauer zum Modell dienen könnte, mir den Tſchibuck präſentirt — ich ein ſo künſtleriſches Wohlgefallen an ihm empfinde, als Sokrates am Alcibiades gehabt haben mag.

Doch, um auf meinen Spazierritt zurückzukommen, der höchſt angenehm war und die größte Abwechſelung darbot, ſo fiel mir beſonders die immer geſteigerte Friſche und reiche Vegetation der Gegend auf. Jelängerjelieber, gelber Jasmin, rothe und gelbe Gartenlilien wuchſen wild in großer Menge, alle Bäume zeigten den üppigſten Wuchs, und überall waren die Wege ſo von blühendem Gebüſch verwachſen, daß man Mühe hatte, ſich hindurch zu drängen. Auch die Weinberge bieten hier nur eine grüne Fläche, ohne kahlen Sand darunter, dar, wie es bei uns ſo oft der Fall iſt, weil die Stöcke, ganz dicht an einander anſtehend, überdieß jährlich abgeſchnitten werden, und deßhalb niedrige, breite Büſche bilden, die jetzt ſchon voll Trauben hängen und nicht den geringſten Zwiſchenraum ſichtbar werden laſſen. Mit engliſcher Cultur und Nettigkeit würde hier ſchnell ein Paradies entſtehen; was jetzt da iſt, dankt man größtentheils der freigebigen Natur allein.

Ich bedauerte ſehr, den Eparchen der Provinz, Herrn Lykurgus, nicht vorgefunden zu haben, da er den Ruf hat, einer der ausgezeichnetſten Männer Griechenlands zu ſeyn. Es iſt traurig, daß Viele dieſer Art ſich jetzt, weil ſie ſich vom Gouvernement nicht hinlänglich unterſtützt finden, dem Staatsdienſte entziehen, und, wie ich höre, iſt auch Herr Lykurgus im Begriff, ſeine Dimiſſion einzureichen. Ich hatte auf ſeine Begleitung nach Olympia gerechnet, und da er ein ſehr gebildeter Alterthumskenner iſt, bleibt ſeine Verfehlung ein großer Verluſt für mich.

Pyrgos, den 17ten Juli.

Nachdem das abſcheuliche Geſchmeiß der Avojati mich abermals bis 10 Uhr durch ihr ewig wiederkehrendes Gezänk aufgehalten hatten, ungeachtet die Tagereiſe ſo ſtark war, daß ich ſie nach dieſer Verſpätung kaum mehr zurückzulegen hoffen durfte, verließ ich endlich Andritzena bei ungewöhnlich heißem Wetter, das heute kaum ein ſchwacher Luftzug kühlte. Immer gibt es dann noch während der erſten Stunde neuen Aufenthalt, weil dieſem oder jenem Pferde das Gepäck nur liederlich von den Treibern aufgebunden ward, und bevor nicht zwei oder drei dieſes Geſindels durch Kolbenſtöße und Schläge in Ordnung gebracht ſind, kommt man zu keinem befriedigenden Reſultat. Dieſe Aeußerung wird vielleicht den Liberalen und Philanthropen in der Studirſtube ſehr roh und hart vorkommen, aber ſie mögen ſich an Ort und Stelle verfügen und ſich dort überzeugen, daß man in der Welt Leute und Dinge nehmen muß, wie ſie ſind, nicht wie man ſie ſich nach einer Lieblingstheorie geſtaltet. Dieſe Leute ſind an türkiſche Behandlung gewöhnt und achten nur eine ſolche; der Stock, auf ihre Schultern applizirt, dient ihnen eben ſo zur Stütze, als einem Andern in der Hand. Er gibt ihnen wirklich erſt den nöthigen aplomb, und obgleich mir Jedermann dies vorherſagte, überzeugte ich mich doch erſt durch eigene unangenehme Erfahrung davon. Exiſtirten ordentliche Polizeigeſetze im Lande, ſo wäre der Sache gleich abgeholfen, und unter Capo d'Iſtria waren ſolche in Kraft — jetzt iſt nichts regulirt, weder die Ladung der Pferde, noch die Zahl der Stunden für die Tagereiſe, noch der Preis; und der Reiſende, der auch keine türkiſche Poſt mehr hier vorfindet, wie ſie unter dem Sultan ſtattfand, und dem die Regierung nicht ein einziges Mittel des Transports gewährt, noch ein ſolches regulirt hat, iſt ganz in die Hände dieſer Menſchen gegeben — folglich auch darauf reduzirt, ſich ſelbſt bei ihnen zu helfen, ſo gut er es vermag. Daß er alſo die der Lokalität am beſten anpaſſenden Mittel anwendet, iſt für ihn eben ſo nöthig als verſtändig; wie aber Thätlichkeiten von dieſer Klaſſe Menſchen hier aufgenommen werden, wie dieſe förmlich das Anſehen haben, dadurch erſt beruhigt und zufriedengeſtellt zu werden, und mit der Unterwerfung ſichtlich in eine heiterere Stimmung davon übergehen — deſſen muß man ſo häufig Augenzeuge geweſen ſeyn als ich, um es glauben und begreifen zu können.

Uns Deutſchen repugnirt es indeß immer, eine Medizin dieſer Art, wenn man ſie auch als noch ſo wirkſam anerkannt, anders als im höchſten Nothfall oder Zorn anzuwenden; als die praktiſchen Franzoſen dagegen hier gouvernirten, ſprachen ſie zuletzt, wie mir häufig von Griechen ſelbſt erzählt wurde, faſt nicht mehr ohne Begleitung des Stockes zu denjenigen Klaſſen der Nation, die nicht anders behandelt ſeyn wollen, und die, wie man ſich leicht überzeugt, auch in moraliſcher Hinſicht zu dem Auswurf derſelben gehören.

Die Gegend blieb fortwährend ſchön. Von den Bergen herab erblickten wir, bald nachdem Andritzena verſchwunden, das herrliche Thal von Palúmba, und den Lauf des Alpheus, deſſen im Winter überſchwemmtes, weißgebleichtes Kiesbett, ſo weit das Auge es verfolgen kann, in grellem Contraſt durch die grüne Flur ſich ſchlängelt. Nach drei Stunden erſt erreichten wir den Fluß ſelbſt, wo ich unter dem Schatten hoher Platanen am entgegengeſetzten Ufer meines geſchmückten Pagen anſichtig wurde, der, allein zu Pferde, von etwa 20—30 bewaffneten Verwandten oder Anhängern ſeiner Familie zu Fuß umgeben war, die ihm bis hierher das Geleit gegeben hatten, und mit ihm ſchon vier Stunden daſelbſt auf mich warteten. Es war Volk, dem ich unter andern Umſtänden

Wenn Sie es aber mit dem Sinne leſen, künftigen Sommer, wenn auch kein Badegaſt en règle für Monate, doch wenigſtens unſer Gaſt mit Ihrer lieben Frau Gemahlin (oder zürnt mir dieſe auch?) für Wochen ſein zu wollen, ſo werden Sie, bei dem Intereſſe, was der Park Ihnen einflößt, und wie ich wirklich glaube einzuflößen werth iſt, meine Theorieen, aus denen er hervorgegangen, weniger langweilig finden.

Nun antworten Sie mir. Freundlich oder feindlich, ich will mit Ihnen zu thun haben. Nur ignorirt zu werden wäre zu bitter! Es möchte aber Ihnen doch ſchwer werden, den Feind gegen mich zu ſpielen, da ich Ihnen zu gut bin, Sie aufrichtig hoch achte, Ihre Ueberlegenheit reſpektire, und Ihnen vielen Dank ſchuldig bin, alſo auch ſtets bleiben werde

Euer Hochwohlgeboren
dankbar ergebener Freund und Diener
H. Pückler.

107.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 23. Januar 1833.

Ew. Durchlaucht

freundliches Zürnen, geneigtes Klagen, und wohlwollendes Herausfordern nehme ich als ein unerwartetes, freies Geſchenk, das ich zwar nicht verdiene, deſſen Gunſt und Anmuth ich aber ganz erkenne, mit allem Eifer an! Alſo nicht ſchlimmer, ſondern ſo mild und gütig würden Sie gegen mich ſein, wenn ich jemals in den Fall käme, der hier vorausgeſetzt war, daß ich abtrünnig würde, daß ich mich in trübe Launen verlöre, daß ich vergeſſen könnte, was mir vorzugsweiſe lieb und theuer und gemäß iſt? Ihre in dieſer Vornicht unbewaffnet und unvertheidigt hätte begegnen mögen, und von denen wahrſcheinlich ein Jeder als Inſurgent oder Räuber ſchon mehr als einmal ſeine Rolle geſpielt haben mochte. Immer aber war die ehrfurchtsvolle Anhänglichkeit, die jede ihrer Mienen für den jungen Sprößling der Häuptlingsfamilie bewieſen, ein ſchöner und rührender Zug in ihrem Nationalcharakter, weil eine ſolche Ergebenheit und freiwillige Unterordnung nicht auf Egoismus, ſondern auf Poeſie gegründet iſt; und wir mögen immer von Herzen bedauern, daß der Deutſche, der ſie auch einſt kannte, ſie ſo ganz bis auf jede Spur verloren, und dafür die ſchlechteſten aller Gefühle: Neid und Eiferſucht, an ihre Stelle hat treten laſſen. In der Maina herrſcht dieſe ariſtokratiſche Tendenz des Volkes noch ſichtlicher vor, ganz wie einſt bei den ſchottiſchen Clan's. Graf Bothmer in Nauplia machte mir einmal, vom dortigen Kriege erzählend, eine höchſt anziehende Schilderung von dem nur ſechzehnjährigen Häuptling einer edeln Familie, der Vater, Bruder und auch ſein Vermögen verloren, und dennoch wie ein Augapfel von ſeinen Getreuen bewahrt und erhalten wurde. Er hatte ſich, der längern Vertheidigung unfähig, auf Capitulation zu ergeben bereit erklärt, und ſich zur Unterhandlung im feindlichen Lager ſelbſt zu ſtellen erboten, wenn man ihm das Mitbringen ſeiner Leibwache von zwanzig Mann geſtatte. Dies geſchah, und alle deutſchen Offiziere bewunderten die tiefe Ergebenheit und Ehrfurcht, welche dieſe alten, bärtigen Krieger für den gefallenen und machtloſen, faſt noch als ein Kind erſcheinenden Häuptling an den Tag legten, den Argwohn, mit dem ſie die mindeſte zweideutige Bewegung bewachten, die Tag und Nacht ſich nie verläugnende Sorgfalt, und den deutlich auf jedem Antlitz ausgeſprochenen feſten Willen, eher alle ihr Leben zu verlieren, als ihrem Gebieter ein Haar krümmen, oder (von allen Gütern in ihren Augen das höchſte) ihm die Freiheit rauben zu laſſen. Zu geben hatte dennoch der junge Mann nichts mehr — auch Verdienſte hatte er noch nicht bewähren können — es war ſein Name, ſeine Geburt allein, die ihn ſo unter ſeinen Landsleuten verherrlichten, und Gehorſam und Liebe für ihn gewiſſermaßen zu einer Allen gleichfalls angeborenen Eigenſchaft machten. Es muß dies Gefühl wohl in der Natur ſeinen guten Grund haben, da man es bei allen Völkern findet, die ihr noch näher ſtehen, und es nur mit eintretender krankhafter Uebercivilisation der Altersſchwäche, die in kleinliche Eigenliebe oder ſchamloſe Habſucht verſinkt, gänzlich verſchwinden ſieht. Dies war einmal als Ariſtokrat geſprochen — denn meine Leier tönt in Dur und Moll. Jeder horche nur auf das, was ihm gefällt. Ich aber wende mich wieder zu meinem ächten Element, der Naturanſchauung. O ihr Thäler des Alpheus! ihr wahrhaft arkadiſchen Geſilde, obgleich ihr euch in Elea befindet, wie ſchön ſeyd ihr! Hier iſt wahrlich die Idylle in höchſter Potenz verwirklicht. — Der mäandriſche Fluß, mit ſilbernem Strome zwiſchen hohen Platanen, blau blühender Spiräa und dunkelroſigem Oleander hingleitend, die ſanft gerundeten Hügel, mit Hainen und Gruppen aller Arten des verſchiedenſten Gehölzes geſchmückt, die Ebene von fruchtbaren Fluren und weidenden Heerden bedeckt, Vögel, zwitſchernd auf den Zweigen, Hirſch- und Goldkäfer, ſchwirrend durch die Luft, bunte Schmetterlinge, mit der Biene um den Saft der Blume ſtreitend, Schäferinnen, Schafe, Schäfer und anderes Vieh in Menge — Herz, was verlangſt du mehr! Selbſt der gravitätiſche Leake wird hier gerührt. Nach der bekannten Anſicht engliſcher Landſchaftskünſtler, daß auch die ſchönſte Gegend ohne Vieh immer ihres höchſten Reizes entbehre, geräth er bei dem hier vorgefundenen arkadiſchen Segen dieſer Art in ganz ungewohnte Extaſe, und macht, in der einen Hand die Taſchenuhr, um die Minuten zu zählen, in der andern den Maßſtock, um die Ruinen zu meſſen, eine Art poetiſchen Hopſes, der ſich jedoch aus alter Gewohnheit bald wieder auf einer Citation aus Pauſanias niederläßt. Schnell verdunſtet die flüchtige Anwandlung beim Anblick eines Säulenſtücks, und von nun an nehmen Unterſuchungen, wie die über die wahre Lage des Stalls des Oenomaus, oder des Berges Typaeum oder Typhaeon, von dem nach Pauſanias allen zu neugierigen Weibern (welche die Myſterien belauſchen wollten), durch die ungalanten Alten der Sprung in die Tiefe angeſonnen wurde — nebſt andern archäologiſchen Spitzfindigkeiten von neuem die ganze Aufmerkſamkeit des leidenſchaftlichen Alterthumsforſchers allein wieder in Anſpruch.

Ich, der in dieſer Liebhaberei ſo weit noch nicht gekommen, muß indeß, ehe ich Olympia's Heiligthümer betrete — die man mehr mit der Phantaſie unter der Erde, als mit den Augen über derſelben zu ſuchen hat — noch vorher eines romantiſch-ſchrecklichen Bivouak's im Dorfe Miráka, und einer großen dort gelieferten Schlacht gegen die höchſt unheilige Alliance der Wanzen, Flöhe und Mücken erwähnen, in welcher wir leider auf ſchmähliche Weiſe den Kürzeren zogen, und viel koſtbares Blut auf dem champ de bataille zurückließen.

Dank dem Getrödel der Avojati: am Morgen ſo lange aufgehalten, waren wir erſt anderthalb Stunden nach Sonnenuntergang bei ſtockfinſterer Nacht in dem elenden Dorfe Miráka, wo einſt wahrſcheinlich Piſa, die Stammutter des italieniſchen, ſtand, angekommen, und da kein Menſch daran denken konnte, in dieſen ſchmutzigen Strohhütten zu übernachten, die denen der Wilden in den Südſeeinſeln ähnlich ſehen, ſo ward auf einem Platz in des Dorfes Mitte, den das Laubdach zwei großer Bäume ganz bedeckte, ein luſtiges Feuer angezündet, Gendarmen und Thiere ſeitwärts poſtirt, alle Sachen auf einen Haufen gebracht, und mein Feld-Zelt-Bett an den laubreichen Aeſten befeſtigt, nachdem vorher der im hohen Grade unreinliche Boden möglichſt ſorgfältig abgekehrt und geſäubert worden war. Es zeigte ſich ſehr zweckmäßig, daß uns die Müdigkeit den Hunger benommen, denn, ihn zu ſtillen, wäre nicht einmal Brod zu erhalten geweſen, da viele Griechen, beſonders in der alle Augenblicke wiederkehrenden Faſtenzeit, wörtlich, wie die Kühe, oder Harlequin in der Wüſte, nur von Kräutern und Waſſer leben. Von dem letztern nun hätte uns allerdings ein kalter Trunk ſehr erquickt — man konnte aber, aller angewandten Mühe ungeachtet, nur eine ganz laue Flüſſigkeit hier auftreiben.

Es gibt ein Sprüchwort, welches ſagt: Wo ein Eſel verhungern müßte, da wird ein Grieche noch fett; und Tournefort, aus dem ich es ſchöpfe, ſetzt mit ſeiner gewöhnlichen Naivetät hinzu: „Dies iſt à la lettre wahr, denn der Eſel frißt nur die Blätter, aber ein Grieche auch die Stengel und die Wurzeln.“ Uebrigens iſt dies ein Scherz, die außerordentliche Mäßigkeit der Griechen aber nicht minder eine hohe Tugend dieſes Volkes, ohne welche vielleicht die Revolution nie möglich geworden wäre.

Die koloſſalen Bäume, unter denen ich mein Lager aufgeſchlagen, hatte ich beim Schein des Feuers für Platanen gehalten, und erkannte erſt am Tage zu meinem Erſtaunen, daß es Feigenbäume waren, von denen des einen Stamm 15 Fuß im Umfange maß, und die Blätter ſo groß waren, daß eines derſelben, was ich pour la rareté du fait mitnehmen wollte, in ein Foliobuch kaum halb hineinging und in meinem Herbarium nur ein Viertheil davon Platz gefunden haben würde. Dieſe Rieſen unter den Bäumen trugen keine einzige Frucht, und waren mit ihren indezenten Feigenblättern vielleicht eine Mißgeburt.

Obgleich in meiner Bettfeſtung mich ganz ſicher wähnend, erlitt ich doch in der Nacht ſo unbegreiflich heftige Stiche, daß ich mehreremale erſchrocken und ich glaube ſelbſt fluchend aus dem Schlafe in die Höhe fuhr, und mit der erſten Lichtdämmerung am Morgen aufſtehen mußte. Man denke ſich meine angenehme Ueberraſchung, als ich auf meinem Kopfkiſſen eine Bevölkerung von mehreren Hunderten großer Ameiſen wimmeln ſehe, von denen einzelne Detaſchements im ganzen Bett umher patrouillirten. Die mörderiſchen Stiche waren nun erklärt, aber wie war das Eindringen des Feindes möglich geworden? Des Schickſals Wege ſind wunderbar! Als ich mich niederlegte, fand ich mein Kopfkiſſen zu niedrig, und verlangte, vom Böſen bethört, meinen Mantelſack zur Unterlage, der am Fuße des einen Feigenbaumes placirt worden war, und in einer Seitentaſche noch einige zerbrochene harte Eier, nebſt einem wohleingewickelten Stück Honig enthielt. Ohne Zweifel hatte die Ameiſenkolonie, ohne Gewiſſen und Moralität, dieſes fremde und ſüße Eigenthum als gute Beute angeſehen, und ſich ſchon früher in Maſſe darauf geworfen, als ſie ſich plötzlich auf meinen Befehl durch die Lüfte entführt, und hierauf als kriegsgefangen zwiſchen vier undurchdringliche Muſſelinwände eingeſperrt ſah. Von welchem Getümmel mag hierauf die ſtille Nacht Zeuge geweſen ſeyn, ja wenn, wie manche Philoſophen behaupten, auch die Thiere ihre uns unverſtändliche Sprache haben, welche denkwürdigen Reden ſelbſt mögen in dieſer, vielleicht noch nie in der Geſchichte der Ameiſen vorgekommenen Lage, in ihrem Kriegsrathe gehalten worden ſeyn (eine Deputirtenkammer wage ich bei einem ſo deſpotiſchen Volke noch nicht vorauszuſetzen), und welche Helden müſſen es vor allen geweſen ſeyn, die, kühn als Freiwillige hervortretend, dem furchtbar daliegenden, vielleicht ſogar ſchnarchenden, Rieſen zuerſt ihre ſpitzen Lanzen in die Weichen ſtießen, daß er brüllend auffuhr wie Poliphem, und, im Dunkel um ſich tappend, nicht wußte, wie ihm geſchah! Für die Hiſtorie bleiben dieſe ſchönen Details verloren, nur der ſchaffende Dichter ahnet ſie — uns genügt es, das Factum der Nachwelt aufbewahrt zu haben. Ein erhebendes Muſter aber entfaltet die Großmuth des Rieſen, der nicht nur der ganzen gefangenen Armee die Freiheit wiedergab, ſondern ſelbſt den Gegenſtand des Kampfes, das Stück Honig, mitten in der Hauptſtadt des Feindes niederlegen ließ. Lange müſſen die Ameiſen ſeiner gedenken, und leicht mag bei gut gearteten Gemüthern unter denſelben das edle Beiſpiel nicht ganz verloren gehen.

Nach dieſer That, welche, den Lehren Zoroaſter's gemäß, durchaus zu den tugendhaften gehört, ward jetzt eine Tonne vor mein Bett geſtellt, auf dieſe ein

Koffer geſetzt, und auf dem durch obige Vorrichtung gewonnenen Tiſch meine Toilette ausgelegt, worauf ich den wichtigen Cultus des Waſchens, Kämmens, Raſirens u. ſ. w. in Gegenwart der mich andächtig umſtehenden Ortsbewohner beiderlei Geſchlechts abſolvirte, und nach genoſſenem Frühſtück in das Thal von Olympia niederſtieg. Seit Leake hier war, der nur ein einziges Säulenſtück des Jupitertempels vorfand, haben die Franzoſen ſeinen ganzen Fußboden und die Baſis faſt aller ſeiner Säulen, die 7½ Fuß im Diameter meſſen, aufgedeckt. Mehrere deutſche Alterthumskenner, die neuerlich hier waren, behaupten zwar, dies ſey nur einer der andern im heiligen Hain befindlichen Tempel, vielleicht der der Juno, geweſen, und der des Jupiter habe im jetzigen Bette des Fluſſes geſtanden, welche Vorausſetzung ſich hauptſächlich darauf gründet, daß der Fluß häufig Helme und andere Gegenſtände ausſpült, und auch in ſeinem Sande nicht ſelten Fragmente ſichtbar werden, die das Daſeyn von großen Gebäuden hier vermuthen laſſen. So war zwei Jahre lang ein herrlich gearbeiteter Sarkophag faſt zur Hälfte entblößt, da ihn aber Niemand erlöſen wollte, bedeckt ihn jetzt wieder die Fluth. Wenn man aber bedenkt, daß des Pauſanias detailirte Beſchreibung des Tempels, als z. B. die genauen

Maße desſelben, die Angabe der poröſen Beſchaffenheit des Steines, der von dieſer Eigenſchaft ſeinen Namen führte, und noch jetzt im Neugriechiſchen erhalten hat, die Thaten des Herkules, die über den Thüren abgebildet waren, die weibliche Statue, welche einen goldenen Kranz auf dem Haupte trug — ſämmtlich durch die von den Franzoſen aufgefundene Fragmente beſtätigt worden ſind, ſo kann man kaum daran zweifeln, die Reſte des identiſchen Tempels vor ſich zu ſehen, in welchem Phidias weltberühmter, ſeines Gleichen nie mehr findender Zeus auf prachtvollem Throne ſaß. Denn die franzöſiſchen Gelehrten gruben Bruchſtücke von fünfen der den Herkules betreffenden Basreliefs, und ſelbſt den Kopf der erwähnten weiblichen Statue aus, nebſt einem goldenen Blatt des von Pauſanias beſchriebenen Kranzes; auch fanden ſie die zwei Böden übereinander, deren mehrere ſpätere Schriftſteller des Alterthums ausdrücklich erwähnen. Es wäre ein ſehr unannehmbares Zuſammentreffen, wenn ein anderer Tempel dieſe nämlichen Gegenſtände auch enthalten hätte; jedenfalls aber entſcheiden die Maße, da Pauſanias ausdrücklich dem Tempel der Juno nur 60 Fuß Länge gibt, dieſer, von den Franzoſen aufgedeckte, mit mehr als doppelter Ausdehnung, es alſo nicht geweſen ſeyn kann.

aufſetzung geäußerten Geſinnungen müßten das verſtockteſte Gemüth beſchämen, in Furcht ſetzen würden ſie das verzagteſte nicht! Ich muß dem Mißverſtändniſſe danken, das mich die noch ungekannte Richtung Ihrer Seele plötzlich in hellem Lichte erblicken läßt. Und ich verehre dieſe Milde und Güte um ſo mehr, als ich ſolcher Tugend nicht in gleichem Maße mich rühmen dürfte, woraus ich ſehe, welche Fortſchritte mir noch zu machen übrig ſind, und welch ein Beiſpiel ich mir an einem edlen Freunde zu nehmen habe! In Wahrheit, Ew. Durchlaucht geben ein Muſter von Glimpf und Nachſicht und Wohlmeinung für die ſcheinbare Ungebühr eines ſcheinbar grillenfängeriſchen Ungetreuen. Daß dies letztere alles nur ſcheinbar iſt, ohne eine Spur von Grund, nimmt der Wirklichkeit Ihrer Bezeigungen glücklicherweiſe nichts. —

Ein kleiner Scherz, dem ich kaum ſo viel Lebensathem zugetraut hätte, als nöthig geweſen wäre, die Stubenſchwelle zu erreichen, der Scherz wegen einer einmal uneröffnet liegen gebliebenen Druckſendung, hat den weiten, noch nicht zur Eiſenbahn gewordenen Weg nach Muskau durchlaufen, und iſt auch dort noch bei Athem geblieben — das konnte ich nicht denken, und am wenigſten, daß der Kleine ſo allein dort ankommen würde, ohne die Begleitung und Aufſicht des großen Ernſtes, der ihn freilich mehr vernichtet als entſchuldigt haben würde, des traurigen Berichtes nämlich von meinem wahrhaft unſeligen Krankheitszuſtande! Sechs volle Wochen — jetzt in der ſiebenten tritt langſame Beſſerung ein — habe ich in einem katarrhaliſchen Bruſtleiden verbracht, das mich von aller Geſellſchaft, von allem Arbeiten ausſchloß, und mir eine Reihe düſterer und qualvoller Tage bereitete, die ich ſchon lieber vergeſſe als erzähle; General Chaſſé hat in ſeiner dumpfen Kaſematte keine ſchlimmeren verlebt! Und ich habe es, gleich ihm, auch nicht weiter gebracht als zur Kapitulation, der Feind war zu übermächtig; ganz frei zu werden darf ich erſt vermittelſt vieler fortge-

Uebrigens trete ich, ſeit ich mich an Ort und Stelle befunden, vollſtändiger als je der Meinung unſeres großen Winkelmann's bei, daß hier der Ort iſt, wo einſt noch der Kunde von alter Kunſt ein ganz neues Licht aufgeſteckt werden wird, und ich glaube feſt, daß wirklich die Erde hier noch die größten Schätze in ihrem Schooße birgt. Folgende ſehr einfachen Gründe rufen dieſen Glauben in mir hervor. Im dritten Jahrhundert, wahrſcheinlich bedeutend länger ſogar, war Olympia noch im ungeſtörten Beſitz aller ſeiner Zierden, und die Spiele ſelbſt wurden noch gefeiert. Seit höchſtens 1500 Jahren alſo können erſt Verheerungen dort begonnen haben. Daß dieſe hauptſächlich durch Erdbeben und durch Ueberſchwemmungen des Fluſſes ſtattfanden, beweiſt der auffallende Umſtand, daß der Boden des eben beſchriebenen, jetzt frei gemachten Tempels ſich 13—14 Fuß unter der über ihm bebauten ganz ebenen Oberfläche befindet! Nur durch gewaltſame Umſtände kann in verhältnißmäßig ſo kurzer Zeit eine ſolche Anhäufung des Bodens über den darunter begrabenen Monumenten ſtattgefunden haben. Gedenkt man nun der ungeheuern Menge Kunſtwerke, meiſt vom ſchwierigſten Transport, und zum Theil ſelbſt ſchwieriger Zerſtörung, die hier zuſammengedrängt waren, ſo iſt es wahrſcheinlich, daß gar nicht Zeit genug vorhanden blieb, Alles wegzuſchaffen, und die Erde ſchon Vieles bedeckt hatte, ehe die Religionsnarren zerſtören, oder die Kunſtliebhaber entwenden konnten. Wenn ein Erdbeben auch nur einen Theil der Tauſende von Statuen in der Altis verſchüttete, ſo darf man hoffen, die meiſten derſelben wieder zu finden, ſobald nur erſt ausgemittelt ſeyn wird, wo ſich eigentlich die Grenzen dieſes ganzen Raumes befanden. Die bisherigen Nachſuchungen und Ausgrabungen ſind ſo flüchtig und obenhin gemacht worden, daß ihr Reſultat gar nicht bedeutender ſeyn konnte, als es doch ſchon in der That geweſen iſt; und hätte nur das griechiſche Gouvernement die Bemühungen der franzöſiſchen Gelehrten fortgeſetzt, ſo würde jetzt ſchon viel entſchieden ſeyn; aber keine Drachme iſt für einen ſolchen hochnationalen Zweck ausgeſetzt worden!!!

Die Luft iſt in Olympia jetzt höchſt ungeſund, doch würde eine Wohnung auf dem Berge Kronium, über dem Tempel, oder noch ſicherer beim Felſen Typaeum auf der entgegengeſetzten Seite des Fluſſes, dieſen übeln Einflüſſen in keiner Art ausgeſetzt ſeyn. Warum ſiedelt ſich kein vermögender Kunſtfreund dort an, um mit gehöriger Zeit, Ordnung und Folge Unterſuchungen vornehmen zu können, die ſo unermeßliche

Reſultate mit Wahrſcheinlichkeit verſprechen, und die von der Landesregierung zu verfolgen verſchmäht werden?

Das Thal von Olympia iſt außerordentlich reizend von der Seite von Pyrgos aus geſehen, weniger von Oſten aus, von wo ich herkam, weil eine zu niedrige und formloſe Hügelkette es gegenüber ſchließt. Das angrenzende Thal von Harpinnätes übertrifft es daher an bloß landſchaftlicher Schönheit. Sehr entſtellt wird jetzt das Olympiſche beſonders dadurch, daß der ſchöne Pinienhain, welcher den ſo hervorſtechenden Berg Kronium beſchattete, kürzlich abgeholzt wurde, und, nebſt den langen Stumpfen der niedergehauenen Stämme, nur einige traurig kümmernde Saamenbäume darauf ſtehen geblieben ſind. Es iſt ein unglücklicher Zufall, daß die einzigen etwas regelmäßigen Forſtbenutzungen, die ich bis jetzt in der Morea antraf, beim Tempel von Phigalia und hier, ſich gerade ſo klaſſiſche Flecke zur Verunſtaltung ausgeſucht haben.

Die Franzoſen machten nebſt dem Jupitertempel auch noch einen andern aus römiſcher Zeit (ſpäter als chriſtliche Kirche benutzt) frei, der eben ſo hoch als der andere von der darüber liegenden Erde bedeckt iſt, und ſie haben außerdem noch verſchiedene Gräben auf's Gerathewohl gezogen, die indeß wenig Reſultate lieferten. Darauf beſchränkten ſich ihre Arbeiten. Einige unbedeutende Ruinen aus Ziegeln, ein Bad Hadrian's, Reſte von ſtützenden Ufermauern am Fluß u. ſ. w. übergehe ich, da meine Abſicht nicht iſt, ein archäologiſches Werk zu ſchreiben, ſondern dem Leſer nur ein flüchtiges, aber treues, und wo möglich nie ermüdendes Bild der Gegenden zu geben, die ich allein zu meinem *Vergnügen*, wenn auch nicht immer ohne *Mühe*, durchſtreiche. Es ſind Bücher genug vorhanden, die hierin dem Mangel des meinigen abhelfen können. Doch muß ich in demſelben Sinne hinzuſetzen, daß die Reſte des Jupitertempels, welche durch ihre koloſſalen Dimenſionen alle übrigen Monumente Griechenlands bedeutend übertreffen, auf mich einen tiefen Eindruck machten, der, verbunden mit dem weiten Spielraum, der der Phantaſie hier gelaſſen iſt, und dem überreichen Schatze der Erinnerung an Vergangenes, ein unauslöſchliches Andenken des berühmten Thales von Olympia in mir zurückgelaſſen haben.[1]

---

[1] Strabo, ein wahrer Philiſter, iſt von abſtoßender Trockenheit über Olympia, aber Pauſanias Schilderung des erhabenen Jupiterbildes von Phidias erſcheint mir ſo anziehend, daß ich denen, die jenen Autor nie geleſen, durch die Kopirung derſelben einen Dienſt zu erweiſen glaube.

Die holperige Ueberſetzung gehört nicht mir an, meine Beſcheidenheit erlaubte mir jedoch nicht, ſie umzuſchmelzen.

Die Umgebung der Straße nach Pyrgos erſcheint im Verhältniß des vorhergegangenen leer, obgleich der

„Der Gott nun,“ ſagt er, „ſitzt auf einem Throne, aus Gold gebildet und Elfenbein. Eine Krone liegt ihm auf dem Haupte, nachbildend die Zweige des Oelbaums. In der Rechten trägt er eine Nike, von Elfenbein iſt auch ſie und von Gold, eine Binde haltend, und hat einen Kranz auf dem Haupte. In der Linken des Gottes prangt ein Scepter, von allen Farben erglänzend. Der Vogel, der auf dem Scepter ſitzt, iſt ein Adler. Von Gold ſind auch die Sohlen des Gottes und eben ſo das Gewand. Dem Gewande ſind Thiergeſtalten und Lilienblumen eingebildet.“

„Der Thron aber iſt reich geziert mit Gold und Geſtein, ſo wie mit Elfenbein und Ebenholz. Auch auf ihm ſind Thiere mit Farben nachgeahmt und erhabene Gebilde. Vier Nikenbilder, nämlich in tanzender Stellung, umgeben (oben) jeden Fuß des Throns, und zwei ſind unten an jedem Fuße. Auf den Vorderfüßen liegen thebäiſche Knaben, von Sphynxen geraubt, und unterhalb der Sphynxe ſtehen Apollon und Artemis, auf die Kinder der Niobe mit Pfeilen ſchießend. Zwiſchen den Füßen des Thrones befinden ſich vier Stäbe, die von einem Fuße zum andern reichen. Auf dem einen Stabe, dem Eingange gerade gegenüber, ſieht man ſieben Bilder, denn das achte iſt, man weiß nicht wie, weggekommen. Dies mögen wohl Darſtellungen alter Kämpfe ſeyn, denn zu Phidias Zeiten war die Verordnung wegen der Knaben noch nicht getroffen. Eine Geſtalt darunter, welche ſich das Haupt mit einer Binde umwindet, ſoll dem Pantarkes gleichen, einem eleiſchen Jünglinge, der ein Geliebter des Phidias geweſen. Dieſer Pantarkes hatte aber auch einen Sieg im Ringen unter den Knaben davon getragen in der ſechsundachtzigſten Olympiade. Auf den übrigen Stäben ſieht man die Schar, die mit Herakles gegen die Amazonen ſtritt. Die Anzahl auf beiden Seiten beträgt an neunundzwanzig; unter die Kampfgenoſſen des Herakles iſt auch Theſeus geſtellt. Es tragen aber auch den Thron nicht bloß

Alpheus, an deſſen Ufern er meiſtentheils hinführt, ſelbſt in der jetzigen heißen Jahreszeit, der einzige

Füße, ſondern auch Säulen, welche dieſen (an Zahl und Höhe) gleich, zwiſchen den Füßen ſtehen. In den Thron kann man nicht hineingehen, wie man doch allerdings zu Amyklä in das Innere des Throns eingehen kann. Denn zu Olympia iſt eine Einfaſſung nach Art einer Mauer herumgezogen, die als Schranke dient. Von dieſer Einfaſſung iſt bloß die Seite nach der Thüre zu blau angeſtrichen, die übrigen Seiten zeigen Malereien von Panänos. Darunter iſt Atlas, wie er Himmel und Erde trägt; neben ihm ſteht Herakles, der dem Atlas die Laſt abnehmen will; weiter Theſeus und Peirithoos, Hellas und Salamis, dieſe eine Verzierung in der Hand haltend, wie man ſie an den Enden der Schiffe findet. Von Herakles Thaten ſieht man den Kampf mit dem nemäiſchen Löwen, ferner Aiax Frevelthat gegen Kaſſandra. Hippodameia auch, Oinomao's Tochter, erſcheint nebſt ihrer Mutter, Prometheus noch in Feſſeln liegend, und Herakles auf ihn blickend. Es wird nämlich vom Herakles auch erzählt, daß er den Adler, der den Prometheus am Kaukaſos quälte, getödtet und den Prometheus ſelbſt von ſeinen Banden erlöst habe."

„Zuletzt iſt die ſterbende Penteſilea gemalt und Achilleus ſie unterſtützend. Zwei Heſperiden noch tragen die Aepfel, deren Obhut ihnen der Sage nach anvertraut war. Dieſer Panänos nun war ein Bruder des Phidias; von ihm iſt auch die Schlacht bei Marathon in der Poikile zu Athen gemalt."

„Ganz oben am Throne über dem Haupte der Bildſäule hat Phidias auf der einen Seite die Chariten, auf der andern die Horen gebildet, beide Drei an der Zahl; denn auch dieſe werden als Töchter des Zeus beſungen. Homeros ſingt in der Ilias: die Horen ſeyen über den Himmel geſetzt, gleichwie Wächter über einen königlichen Hof. Die Unterlage unter Zeus Füßen, von den Attikern „Thranion" (Fußſchemel) genannt, zeigt goldene Löwen in erhabener Arbeit und den Kampf des Theſeus gegen die Amazonen, als die erſte wackere That der Athener gegen nicht Stammverwandte. Auf dem Unterſatze, Strom in Griechenland iſt, der, nach unſern Begriffen wenigſtens, nahe ſeinem Ausfluß das wirkliche Anſehen und Volumen eines Fluſſes hat; die übrigen ſind eigentlich nur mehr oder minder angeſchwollene Bergbäche. Wir paſſirten den Tag vorher einen ſolchen, den Ladon, der ſein Waſſer dem Alpheus zollt, und

---

der den Thron trägt, und den Zeus mit allem ihn umgebenden Schmucke, ſind goldene Gebilde, als Helios, wie er den Wagen beſteigt, Zeus und Hera, und neben ihm eine Charis. Dieſer zunächſt erſcheint Hermes, neben Hermes Heſtia, nach der Heſtia Eros, die aus dem Meere aufſteigende Aphrodite empfangend. Aphrodite wird von der Peitho begränzt. Auch Apollon mit der Artemis iſt darauf in erhabener Arbeit gebildet, Athene ferner und Herakles; noch am Ende des Unterſatzes Amphitrite und Poſeidon und Selene, ein Roß, wie ich glaube, antreibend. Andere dagegen meinen, die Göttin lenke ein Maulthier, nicht ein Roß, und führen dafür eine einfältige Erzählung von dem Maulthiere an."

„Der Boden zunächſt vor der Bildſäule iſt nicht mit weißem, ſondern ſchwarzem Marmor ausgelegt. Rings um die ſchwarzen Steine läuft eine Einfaſſung von pariſchem Marmor, um das übergegoſſene Oel aufzuhalten. Das Oel iſt nämlich der Bildſäule zu Olympia ſehr dienlich, indem es verhindert, daß das Elfenbein durch die dumpfige Ausdünſtung der Altis beſchädigt wird. Auf der Burg zu Athen dagegen iſt der Bildſäule der ſogenannten Jungfrau rückſichtlich des Elfenbeins nicht Oel, ſondern Waſſer nützlich. Denn, weil die Burg wegen ihrer bedeutenden Höhe ſehr trocken iſt, ſo erfordert die aus Elfenbein gearbeitete Bildſäule Waſſer und Befeuchtung damit. Als ich zu Epidauros fragte, warum man weder Waſſer noch Oel auf die Bildſäule des Aeſklepios gieße, ſagten mir die Tempelaufſeher zur Belehrung: weil das Bild der Gottheit, wie der Thron, an einem Brunnen ſtänden.

noch jetzt ſo tief war, daß die Pferde faſt hindurch ſchwimmen mußten, wobei der größte Theil unſerer Sachen durchnäßt wurde. Es war zwar eine Fähre an der Stelle ſichtbar, aber keine Fährleute dabei und das Fahrzeug ſelbſt halb vermodert und mit Waſſer angefüllt.

Ich nahm in Pyrgos meine Wohnung bei einem gütigen Bekannten, Herrn Forſtmeiſter von Geigern, dem vorigen Beſitzer meines treuen Roſſes Ali Paſcha, welches auch, als ich ihm beim Eintritt in das Städtchen den Zügel auf den Hals legte, mit verdoppelten Schritten und geſpitzten Ohren ſein altes Quartier ſogleich wieder aufzufinden wußte.

Ich habe hier einige Ruhetage gemacht, und bin noch nicht ausgegangen, da viele Arbeiten zu vollenden waren. Von den Briefen, die ich erwartete, und die, auf gütig deßhalb erhaltene Erlaubniß, alle an den engliſchen Conſul in Patras, Herrn Crowe, adreſſirt wurden, fand ich keine vor, denn der Conſul hatte keine empfangen. Da mir die Sache faſt unglaublich ſchien, ſandte ich einen eigenen Boten nach Patras, wo man denn auch bei genauerer Nachſuchung eine ganze Anzahl veralteter Briefe, ganz richtig adreſſirt, in einem vergeſſenen Fache des Poſtbureau's entdeckte. Ich erwähne dieſes Umſtandes, der eine öffentliche

Rüge verdient, zur Warnung, da ich ſchon häufig bittere Klagen über die Liederlichkeit des griechiſchen Poſtweſens hörte, und für einen ſo weit von ſeiner Heimath Entfernten eine unverantwortliche Verſchleppung dieſer Art in möglichen Fällen Lebensglück und Vermögen compromittiren kann, aber auch nur im Verkehr mit theuern Perſonen ſchon eine wahre Qual der Sorge und Ungewißheit hervorrufen muß.

Ich hatte hier Gelegenheit, manche merkwürdige Data über das hieſige Forſtweſen zu erfahren, deſſen Vernachläßigung mir ſo ſehr aufgefallen war; da es aber mein Beruf nicht iſt, in dieſe Materie näher einzugehen, und ſich in allen Branchen hier daſſelbe leider nur zu oft wiederholt, nämlich: Nachläßigkeit, Indifferenz und ſchläfriger Betrieb, verbunden mit Hintanſetzung des bleibenden Vortheils, um im Augenblick entweder eine der Zukunft ſchadende Einnahme zu gewinnen, oder eine kleine momentane Ausgabe zu vermeiden, die in Kurzem hundertfältige Zinſen bringen würde, — ſo erwähne ich bloß des lächerlichen Umſtandes, daß einer der hieſigen Revierförſter (denen das Gouvernement ſämmtlich noch keine Wohnungen gebaut) wie ein zweiter Diogenes in einer großen Tonne lebt. Er ſelbſt ſchläft und haust zwar nur unter einem Baume, aber in der einen Abtheilung der Tonne hat er ſeine Regiſtratur, und in der andern ſperrt er zuweilen ertappte Diebe oder Forſtverbrecher ein, wenn er ſich ihrer nicht anders verſichern kann. Es iſt nicht allzuſchwer hier in Griechenland, ſich nach und nach wieder dem Zuſtande wilder Thiere zu nähern, und das betreffende ſeltſame Individuum, welches ich perſönlich kennen lernte, ſchien mir ſchon nahe daran zu ſeyn.

Eine intereſſante Bekanntſchaft in anderer Sphäre machte ich an dem Doctor medicinae Agamemnon, einem warmen Verehrer des Alterthums und ſehr unterrichteten Mann, welcher Allen, die ſich mit Ausgrabungen in Olympia beſchäftigen wollten, ungemein nützlich werden würde. Auch hat er eine wunderſchöne Frau, bei der Jeder überdem gern den Aegbyſtus bis zu einem gewiſſen Grade ſpielen würde. Beſagter Agamemnon nun theilte mir eine wunderbare Begebenheit mit, von deren Wahrheit er ſich vollkommen überzeugt hält. Der See Phonia in Achaja war ſchon in alter Zeit im Ruf myſteriöſer Eigenſchaften, und noch jetzt behauptet man, daß er regelmäßig dreizehn Jahre beſtehe, und dann dreizehn Jahre wieder verſchwinde. Dies mag Fabel ſeyn, aber ſo viel iſt gewiß, daß er oft mehrere Jahre ganz austrocknet, und dann plötzlich mit gefährlichen Ueberſchwemmungen letzten diplomatiſchen Unterhandlungen hoffen. Nicht wahr, an dieſer ſchwarzen Wolke läuft jenes Scherzchen nur als ein kaum bemerkbarer hellerer Saumſtreifen hin, der auch in der Natur gleich wieder verſchwindet, und nur durch Schilderung feſtgehalten zu werden vermag? — Einen Brief hätte ich allerdings wohl noch ſchreiben können, aber jeden beſſeren Augenblick, der dazu tauglich geweſen wäre, erfüllte ich lieber mit der Hoffnung, Ew. Durchlaucht nun baldigſt zu ſehen, wie es Ihr letzter Brief verheißen hatte, nach Weihnachten würden Sie mit der Reiſe nach Berlin Ernſt machen. Möge dieſer neue Verzug nur nicht länger fortdauern!

Mein Vormittag wird ſehr unruhig, und ich werde jeden Augenblick geſtört. Bevor ich dieſes Blatt abſchließe, muß ich aber noch nothwendig ein paar Gegenſtände, wenn auch in flüchtiger Eile, erläuternd berühren.

Der biographiſche Artikel, deſſen Ew. Durchlaucht erwähnen, iſt ſchon ſeit länger als zehn Monaten, nach früher mitgetheilten Angaben, verfaßt und abgeſandt, und jetzt wahrſcheinlich bereits in der Druckerei. Die neuerdings erſt von Ihnen ausgeſprochenen Rückſichten ſind darin, wie ich glaube, im voraus beachtet, da ſie in der Kenntniß der Sachen und Verhältniſſe ſich von ſelbſt darboten; ſollte einiges weniger ausdrücklich geſagt ſein, ſo wird dies dadurch gewiß aufgewogen, daß um ſo weniger Abſichtliches durchſchimmert, was durchaus vermieden bleiben muß. In jedem Fall war es zu ſpät, noch irgend Aenderungen vorzunehmen.

In welchen ungeheuren Irrthum aber hat mein böſer Dämon Ew. Durchlaucht führen dürfen, daß Sie annehmen, ich ſei bei der „Staatszeitung“ irgendwie betheiligt, oder gar, wie Sie es allzu ſchmeichelhaft ausdrücken, ich ſei die Seele dieſes Blattes! Seit acht Jahren wehre ich mich aus allen Kräften gegen amtliche und vertrauliche Zumuthungen aller Art, jenem Inſtitute vorzuſtehen, oder Theil daran zu nehmen, und ſeit zwei Jahren durfte ich glauben, dieſerhalb endlich und ohne alle äußere Veranlaſſung aus unbekannten Felſenhöhlen hervorbricht, und dann lange Zeit ſein grünſchlammiges Bett ganz ausfüllt. Von dieſem See ſagt Strabo, es zeigten ſich bei ſeinen Ueberſchwemmungen oft monſtröſe Fiſche, die man vorher nie geſehen, und die im Ladon, der aus jenem See entſpringt, nach dem Alpheus, und durch ihn dem Meere zugetrieben würden. Voriges Jahr fand, nach ſehr langer Ruhe, ein ſolcher Ausbruch der Seewäſſer ſtatt, und die Fährleute, wie mehrere Bauern — die doch gewiß von Strabo's Nachricht nie etwas vernommen — kamen in die Stadt gelaufen, um zu melden, daß ſie koloſſale Schlangen mit einem Kopf, gleich dem eines Stiers, und blendend weißem Halſe im Ladon dem Meere zuſchwimmen geſehen hätten. Auf eine derſelben machten ſie Jagd, konnten ihrer aber nicht habhaft werden. Der Doktor verhörte ſie ſorgfältig, fand ſie aber alle einſtimmig in ihrer Ausſage. Wenn dennoch das Vorgeben eine Unwahrheit war, muß man wenigſtens das Zuſammentreffen ſonderbar finden.

Den 18ten Juli.

Pyrgos, mit circa 3000 Einwohnern, obgleich es beſſer gebaut iſt als die meiſten übrigen griechiſchen Städte, iſt doch nur ein elender Ort, wo man ſich die gewöhnlichen Lebensbedürfniſſe nicht verſchaffen kann, z. B. keine Milch, wenn man ſie nicht fünf Stunden weit herkommen laſſen will, und Herr von Geigern erzählte mir, daß er im Winter vierzig Tage lang ſelbſt kein Fleiſch zu erhalten im Stande war, und dieſe ganze Zeit über faſt allein von Gemüſe leben mußte. Auch der Wein iſt von ſchlechter Qualität, obgleich einige Weinbergsbeſitzer hier Champagner zu machen angefangen haben — ein gräßliches Getränk! Die Induſtrie ſchläft hier wie im übrigen Griechenland; Feld- und Gartenbau ſind nicht viel weniger vernachläßigt, beſonders der letzte, ungeachtet des äußerſt fruchtbaren Bodens, der Oel und Wein faſt von ſelbſt liefert, und auch dem Seidenbau ſehr günſtig iſt. Alles dies bleibt faſt unbenutzt, trotz Zante's ſo nahem zur Nachahmung aufrufenden Kulturbeiſpiel. Dort aber regieren die Engländer und Zante ward in ihrer Hand zum Paradies, Griechenland bleibt zur Hälfte eine Wüſte.

Die Gegend um Pyrgos, obgleich nicht hoch romantiſch, iſt doch ſo angenehm und fruchtbar, daß ſich Ibrahim hier den Platz für ein Luſtſchloß ausgeſucht hatte, als er noch die Hoffnung hegte, über Griechenland zu herrſchen, und dies Ziel nicht mehr fern hielt. Heute Nachmittag ritt ich mit Herrn von Geigern und dem Mirarchen aus, um mir dieſen Fleck zu beſehen, und mich auch anderwärts etwas in der Umgebung zu orientiren. Ich machte bald die Bemerkung, daß das helle Grün der Weinfelder in der Maina, ſo wie auch die Kalamboki-Fluren (eine Art türkiſcher Waizen) für die Landſchaft in dieſen heißen Klimaten, wenigſtens was den Anblick aus der Ferne betrifft, den ſchönſten engliſchen Raſen vollſtändig erſetzen, ja in goldglänzender Farbe ihn faſt noch übertreffen. Man ſchneidet den Weinſtock mit dem Beginn des Frühjahrs dicht über der Erde ab, und die ungemein ſtarke Vegetation hat ihn bereits im Juni in dicke Büſche verwandelt, die jetzt faſt mannshoch ſind und eine reiche Ernte verſprechen, in ihrer ganz gleichen Höhe von fern aber ſo eben wie ein Boulingrin erſcheinen, auf dem ſich die einzeln darin ſtehenden, dunkler gefärbten Feigen- und Maulbeerbäume, wie die bläulichen Olivengruppen herrlich ausnehmen. Wäre bei beſſerer Cultur die ganze Ebene um Pyrgos, ſtatt eines nur kleinen Theils derſelben um die Stadt, mit dieſen Weinfeldern, die bei uns nie, weder von ſolcher Farbe, noch in ſolcher Dichtigkeit zu erlangen ſind, bedeckt, ſo kann ich mir, die grünen Fluren vom Indigo des Meers und von dem duftigen, violetten Gebürge umſchloſſen, kaum eine den Augen wohlthuendere Landſchaft im Style der engliſchen cottage ornée denken. Sollte ich je in dieſen Ländern Parkanlagen unternehmen, wozu ich ſehr geneigt bin, ſo werde ich gewiß den *Untergrund* meines Gemäldes mir in wenig Fällen anders als mit Wein und Kalamboki in der Plaine, mit Farren- und Haidekraut im Walde, wählen; Raſen iſt, die kälteſten Orte ausgenommen, nicht landesthümlich, und ſelbſt an den günſtigen Stellen im Sommer ſchwerlich irgendwo friſch zu erhalten, wenn er auch fortwährend unter Waſſer geſetzt wird. Der Vegetation der Bäume thut dagegen die Hitze nicht den mindeſten Eintrag, und der Vortheil der immergrünen Sträucher der ſchönſten Art, wie der faſt zu jeder Jahreszeit blühenden Blumen, iſt ein großes Hülfsmittel.

Wir ſetzten unſern Weg in der Abendkühle bis zu den von wohlhabenden Bauern bewohnten Bergdörfern Koliri und Barbazéna fort. Das letztere iſt in einem engen, von ſteilen Hügeln eingefaßten Thal gelegen, und von ſo luxuriöſem Pflanzenwuchs umgeben, daß ich es mit einem rieſenhaften Blumenſtrauß vergleichen möchte, der in einem Krater ruht. Die blaue Spiräa, dieſer prächtige Zierſtrauch, treibt hier faſt fußlange Blumen, aber ſelbſt die bei uns ſo dürftigen Brombeeren mit roſenfarbener Blüthe und ſich ſchon ſchwarz färbenden Früchten werden hier zu ſchmückenden, undurchdringlichen shrubberies, das elegante breitblätterige Schilf erreicht Baumhöhe und viele der größeren Bäume, von umrankendem Weine überzogen, trugen Trauben bis auf die höchſten Spitzen ihrer Krone. Ein merkwürdiger Feigenbaum ſtand an dem Fußſteige, unter deſſen Dom wir uns mühſam durchdrängten, denn er bildete, nach allen Seiten ſeine Aeſte bis auf die Erde niederbreitend, eine den Sonnenſtrahlen ganz unzugängliche Laube von mehr als zwanzig Fuß Länge, durch die der Weg nur vermöge zwei ſchmaler Ausſchnitte führte. Es war Sonntag, und wir fanden alle Einwohner geputzt unter einer alten Kaſtanie verſammelt, mit Weinkrügen antiker Form auf dem Boden vor ſie hingeſtellt, lachend und ſcherzend, viele mit Laubkränzen geſchmückt, was das ländliche Bild auf das Freundlichſte belebte.

Es iſt, wie bekannt, meine Art und Weiſe, wenn ich in der Unterhaltung Dinge höre, die mir intereſſant erſcheinen, ſie dem Leſer gern wieder zu erzählen, wenn ſie auch oft ganz heterogener Natur mit dem Vorhergehenden ſind. Man geſtattet mir vielleicht auch heute dieſe Freiheit. Herr von Geigern, mein gaſtfreier Wirth, lieferte mir bei unſerem heiteren Mittagsmahle den Stoff dazu. Er erwähnte nämlich eines ſeiner Förſter, eines geborenen Tyrolers, der vom Kaiſer von Oeſterreich ein Patent als erſter Gemſenjäger der Monarchie aufweist, und auf dieſen Jagden merkwürdige Fata erlebt hat.

Bei dieſer Gelegenheit theilte Herr von Geigern mit, was ihm einſt ſelbſt in den Bergen an Tyrols Grenze geſchehen war. Die Nacht hatte ihn übereilt, und er ſuchte, ſonſt wohl bekannt in der Gegend, den Rückweg, als er ſich in der Dunkelheit dennoch verirrte, und, plötzlich ausglitſchend, in einer Felſengaſſe mit glattem Grunde, ohne ſich halten zu können, mit immer zunehmender Schnelligkeit, wie auf einem Schneefelde, hinabfuhr, aber nicht eben ſo ſanft, da die Unebenheiten des Steins ihm Kleidung und Glieder dabei zerrißen. Ich ſchlug, ſagte er, mein Kreuz als guter Katholik, und gab mich verloren, als meine Füße, die ich dicht zuſammenhielt, mit einem fürchterlichen Choc, der mich faſt der Beſinnung beraubte, an ein Felſenſtück vor mir anſchlugen, und ich bewegungslos, aber in ſicherer Stellung liegen blieb. In dem Augenblick höre ich Etwas wie in Sprüngen hinter mir herabkommen, greife entſetzt hinter mich, und fühle, mit einem neuen, derben Schlage — meinen Stutz in der Hand, der mir, wie es ſcheint, etwas ſpäter nachgerollt war. Mich zu bewegen wagte ich nicht mehr, denn ich wußte durchaus nicht, wo ich mich befand, und um mich her war die regnerige Nacht ſo ſchwarz geworden, wie in einem Keller. Es war nichts zu thun, als mich ſo wenig als möglich zu rühren und bis zum Morgen in Geduld zu faſſen; auch mich dem Schlaf zu überlaſſen, wenn in ſo zweifelhafter Lage überhaupt möglich, wäre eine große Unklugheit geweſen. Eine Ewigkeit ſchienen mir dieſe Stunden! Endlich dämmerte der Morgen, und mit Schaudern ward ich jetzt gewahr, daß ich mich unmittelbar — kaum einige Zoll davon entfernt — über dem 2000 Fuß hohen, ſenkrechten Rabenkopf am Walchen-See befand, an deſſen Felſenboden meine Gebeine, ohne den ſchützenden Vorſprung, an dem ich die Füße noch immer feſtgeſtemmt hielt, nun ſchon längſt zerſchmettert gelegen hätten. Der Weg wieder hinauf war zwar ſchwierig, doch für Jemand, der ſonſt dem Schwindel ſo wenig unterworfen iſt, wie ich, keineswegs gefährlich, aber jetzt war es anders. Die Schmerzen meiner Contuſionen hinderten mich, und ich war ſo demoraliſirt durch das Geſchehene, daß ich über eine Stunde zum Hinanklimmen der Höhe gebrauchte, die ich zu andern Zeiten in wenig Minuten zurückgelegt haben würde, und mehr Angſt in dieſer Stunde ausſtand, als ich vorher in meinem ganzen

Leben gefühlt. Lange Zeit nach dieſem Abenteuer verſuchte ich keine zweite Gemſenjagd.

Als das Geſpräch ſich nun auf andere Dinge gelenkt, gab uns der Mirarch, welcher lange in Syrien gelebt, und auch Lady Stanhope gut kannte, eine ſehr anziehende Beſchreibung der Ruinen von Palmyra und Balbek. Noch auffallender waren mir Details über die Sekte der Naſſairi in der Nähe von Latakia, welche ich, wegen der leidigen Zimperlichkeit unſerer Zeit, die Damen wieder pflichtſchuldigſt zu überſchlagen ermahnen muß. Sie können ſich nicht irren, denn der folgende kleine Abſatz enthält allein das Verpönte. Es ſind zwar nur religiöſe Nachrichten und in der Bibel noch viel ſtärkere Dinge dieſer Art enthalten, aber dort klagt natürlich Niemand darüber, ohne doch in moderner Zeit deßhalb toleranter zu werden, obwohl man denken ſollte, die Profanen dürften ſich heilige Bücher in Allem zum Muſter nehmen. Es geht indeß damit, wie ein bekanntes Sprüchwort von Großen und Kleinen ſagt, und die Wahrheit an der Sache iſt: daß man damals, als die bibliſchen Nachrichten geſchrieben wurden, weniger unwahr und albern war als heute.

„Die Naſſairi alſo beten die weiblichen Geſchlechtstheile als ihre Gottheit an, und verrichten auf dem corpus delicti ſelbſt ihre Gebete, zu welchem Ende eine Prieſterin in paradieſiſcher Kleidung den lebendigen Altar im Freien bildet. Sie haben aber außerdem in einem Walde auch eine ſymboliſche Kirche, ohne alle andere Oeffnung als eine kleine niedrige Thür. An gewiſſen Feſttagen wird dieſe von den Eingeweihten beider Geſchlechter, die nur ein loſe umgeworfenes Gewand tragen, angefüllt, worauf man die Thür ſchließt, und die ſich darin Befindenden ihrem weiteren frommen Cultus ungeſtört überläßt. Man ſieht: die Naſſairi ſind die Mucker der Orien-

Viel Lachen erregte die Schilderung eines türkiſchen Manövers, welches dem Kronprinzen von Baiern zu Ehren in Smyrna veranſtaltet wurde. Ich erwähne nur, daß dem Befehlshaber ein großer Armſtuhl auf die Höhe gebracht wurde, von wo aus er commandirte, während er ſeine Pfeife rauchte und vier Sklaven ihm die Mücken abwedelten. Es waren neu organiſirte, der Schuhe noch ungewohnte Truppen, und ſie verloren daher bei den ſchwierigen europäiſchen Evolutionen die fremde Fußbekleidung ſo häufig, daß zwölf Mann eigens dazu commandirt und in ihrem Rücken poſtirt waren, um die abhanden gekommenen

Schuhe aufzuleſen, deren dann auch nach beendigtem Manöver einige ſechzig eingebracht wurden.

Herr von Geigern nahm zuletzt wieder das Wort, und was er ſagte, ließ ein Bedauern eigener Art bei mir zurück. Der Gegenſtand ſeiner Erzählung war der in mehr als einer Hinſicht wunderbare Schnellläufer Ernſt Menzen, und Herr von Geigern von folgender Epiſode aus ſeinem Leben zum Theil ſelbſt Augenzeuge.

Im Jahr 1833, wo man in München lange ohne Nachricht von Griechenland und ſehr beſorgt wegen dieſes Umſtandes war, befand ſich Menzen eben daſelbſt, und ließ der Königin anbieten, ſofort nach Nauplia zu laufen, um Auskunft zu bringen. Die Königin, welche ſtündlich einen rückkehrenden Courier erwartete, reſolvirte, er ſolle noch bis zu deſſen Ankunft verweilen, und befahl zugleich, ihm bis dahin täglich zwei Gulden Wartegeld auszuzahlen. Menzen, für deſſen Natur das Laufen faſt ein größeres Bedürfniß als das Eſſen iſt, denn er genießt auf ſeinen Reiſen nichts als Brod und Waſſer, nebſt einer Medizin, aus welcher er ein Geheimniß macht, konnte, als der Courier noch einen Monat lang ausblieb, dieſe Ruhe nur mit der größten Schwermuth ertragen, und lief einigemal während der Zeit verſtohlen nach Augsburg, wo er in Ruhe zu ſein. Nun muß ich ſehen, daß Ew. Durchlaucht der Meinung ſind, ich hätte dort Autorität oder Einfluß! Daß Sie ſogar annehmen, ich hätte dort Pfeile verſchießen laſſen, die ich hätte zurückhalten können. Mitnichten! ich habe dort weder Anſehen, noch Einwirkung, noch Verbindung, wünſche ſolche nicht, und könnte ſie jetzt nicht einmal erlangen. So lange Herr Geheimer Rath Philipsborn an der Spitze ſtand, forderte dieſer bisweilen, zum Vortheil des Blattes, nicht zu meinen Gunſten, einen Rath oder eine Zuweiſung von mir, zum Beiſpiel die etwa wiederabzudruckenden neueſten Blätter der kritiſchen Jahrbücher, allein ſeitdem er die Oberleitung abgegeben, hat auch dies aufgehört. Faſt könnte ich darüber böſe werden, daß Ew. Durchlaucht für möglich gehalten, ich hätte jene Pfeile gleichſam erlaubt; die Stärke der Vorausſetzung nur muß dieſer ſtarken Folgerung zur Erklärung dienen. —

Auf das Gartenwerk bin ich ſehr begierig, und verſpreche mir den reichſten Genuß davon. Wenn es nur recht bald erſcheint! Kennen Ew. Durchlaucht den geiſt- und ſinnvollen Dr. Carus in Dresden? Ich möchte gern, daß dieſer bewogen würde, die Anzeige des Buches in unſeren „Blättern für wiſſenſchaftliche Kritik“ zu übernehmen. (Nur an dieſer Zeitſchrift nehme ich thätig Antheil, ohne doch deshalb für alles, was dort geſagt wird, verantwortlich ſein zu wollen.) Meine Frau bringt mir auch ein Blatt für Sie, das ich hier beilege. Ich ſehe ſchon, es erfolgt wechſelſeitige, vollkommene Freiſprechung!

In treueſter, unwandelbarer Geſinnung der Verehrung und Ergebenheit verharre ich

Ew. Durchlaucht

gehorſamſter

K. A. Varnhagen von Enſe.

im Stadtthore umkehrte und Abends wieder zur Meldung eintraf, geſtärkt und erheitert durch 34 in einem Tage zurückgelegte Poſtſtunden. Endlich langte Herr Hauptmann Trentini, der erſehnte langſame Courier, an. Menzen ward zur Königin nach Nymphenburg gerufen, und ihm ein Paket für König Otto eingehändigt. Wie Merkur im Homer, flog er ſogleich davon, ſich in Münchens Straßen vor Freude mehrmals in der Luft umdrehend. In 24 Tagen, wovon er ſechs in der Türkei, als Spion verdächtig, gefangen gehalten worden war, alſo nach achtzehntägigem Lauf, erreichte er Griechenlands damalige Hauptſtadt und übergab dem Hofmarſchall von Aſch das Paket, mit kurzer Erwähnung der Details ſeiner Reiſe. Dieſer beſtellte ihn auf den andern Tag wieder, wo Menzen für die gemachte Tour vom Herrn Hofmarſchall 8, ſage acht Ottothaler erhielt, ein hiſtoriſches Factum, welches der Aufzeichnung werth iſt, und dem armen Teufel, der ſich pikirt, ein Philoſoph à la Pitſchaft zu ſeyn, nur deßhalb bis zu Thränen rührte, weil es ſeine erhabene Leiſtung ſo gering zu ſchätzen ſchien. Er ſchüttelte den Staub von ſeinen Füßen, und ſchiffte ſich mit Herrn von Geigern, als deſſen proviſoriſchen Kammerdiener, nach Zante ein, wo er, ohne irgend eine Bezahlung, bloß um den zweifelnden Engländern ſein Talent zu zeigen, die Inſel in ihrer Breite — zwei Stunden hin und zurück — in 40 Minuten durchrannte, und alle ihm folgenden Reiter weit hinter ſich zurückließ. Die enthuſiasmirten Engländer, welche ohne eine Mahlzeit nichts abmachen können, gaben auch ihm ſogleich ein Diner, wobei ſich Menzen, des Weins, den man ihm einnöthigte, ungewohnt, fürchterlich betrank, und vielleicht zum erſtenmal in ſeinem Leben zu dem nach Trieſt abſegelnden Schiffe nicht laufen konnte, ſondern getragen werden mußte. Kaum war aber der Rauſch verſchlafen, als die Laufluſt auch von Neuem erwachte, und da er ſie auf dem Meere nicht befriedigen konnte, ſein Kummer zuletzt in förmliche Melancholie überging. Er rannte zwar, zur größten Unzufriedenheit des Kapitains, weil er den Matroſen fortwährend im Wege war, Tag und Nacht auf dem Verdeck umher, aber was war dieſe unzulängliche Motion für Menzen! In der Quarantaine zu Trieſt ward es noch toller. Der einzige Ausweg für den Unglücklichen blieb: täglich 70 — 80mal um das Quarantainehaus herum zu laufen, was Herr von Geigern, der ſelbſt ein außerordentlicher Dilettant im Laufen iſt, nachzumachen verſuchte, aber nur dreimal in approximativer Schnelligkeit bewerkſtelligen konnte. Der Erzähler ſchilderte den Charakter Menzens als höchſt gutmüthig, dienſtfertig und von Eigennutz ganz frei. Er hatte ſich durch die Theilnahme, die Herr von Geigern ihm zeigte, und durch die Geduld, mit der er Menzens philoſophiſche Diſſertationen, ſeine Ekſtaſen über den Sternenhimmel, und ſeine Beweiſe für die Unſterblichkeit der Seele, die, nach Menzens Glauben, beſtimmt ſey, von Stern zu Stern zu laufen, — ſehr an den Forſtmeiſter attachirt, und verrichtete nicht nur während der ganzen Zeit der Reiſe, ſo lange ihn die Laufübungen nicht abſorbirten, Früh und Abends mit großer Sorgfalt ſeinen Dienſt, ſondern zeigte auch, als Herr von Geigern eine Zeit lang erkrankte, eine wahrhaft brüderliche Theilnahme für den Leidenden. Bei dieſer Gelegenheit gab er oft Bruchſtücke ſeiner Schickſale zum Beſten, die, treu aufgezeichnet, gewiß die ſeltſamſte Reiſebeſchreibung abgeben müßten, die man je geleſen hat. Den amerikaniſchen Continent hatte er nach allen Seiten durchſtrichen, und, wie er behauptete (denn früher war er Matroſe), das Laufen, zu dem er im Anfang nur Anlage und Luſt geſpürt, dort erſt, wie er ſagte, wiſſenſchaftlich von den wilden Indianern erlernt. Ein anderesmal lief er von Ephesus über Konſtantinopel nach Wien. Nie führte er auf dieſen Reiſen einen Mantel oder das mindeſte Gepäck mit ſich.

Waſſer und etwas Brodähnliches zur Nahrung fand er überall, und ſeine Medizinflaſche aus Metall hält lange wieder, da er immer nur wenige Tropfen auf einmal daraus zu ſich nimmt. Geld braucht er faſt gar nicht, und nur Schuhe und Strümpfe verurſachen ihm einige Ausgaben, denn er ſchläft ſtets im Freien, und auch die wenige Nahrung, deren er bedarf, iſt meiſtens für ein gutes Wort oder im Walde zu finden. Kommt er an einen Fluß oder See, ſo ſchwimmt er hindurch; Erhitzung wie Erkältung ſind unbekannte Dinge für ihn, und der Ungewißheit, welchen Weg er einſchlagen ſoll, hilft er durch einen Kompaß ab, den er im Leibgurt trägt.

Höchſt komiſch iſt es, daß er in Göttingen mit einem Original anderer Art zuſammentraf, dem berühmten Anatomen Profeſſor Langenbeck, der ihn mit Bitten beſtürmte, ſich den Leib aufſchneiden zu laſſen, um einige Unterſuchungen über die unbegreifliche Beſchaffenheit ſeiner Lunge und Milz anzuſtellen. Er verſicherte dem Schnellläufer, die Sache ſey eine Kleinigkeit und in ſpäteſtens vier Wochen alles wieder zugetheilt. Da aber Menzen dennoch beharrlich deprezirte, ſich bei lebendigem Leibe ſeciren zu laſſen, gerieth der Profeſſor in den größten Zorn über ſeine Beſtialität, wie er es nannte, die der Wiſſenſchaft nicht einmal ein ſo kleines Opfer bringen wolle, und ſoll ſogar einige vergebliche Schritte bei den Behörden gethan haben, um den ſo eigenthümlich conſtruirten Wundermann ex officio zu zwingen, dem allgemeinen Beſten zu Liebe die verlangte Operation an ſeinem Körper vollſtrecken zu laſſen. Aber Menzen, dem endlich anfing, bange zu werden, lief eines Tages, ohne Peter Schlehmils Siebenmeilenſtiefeln zu bedürfen, ſchleunigſt auf und davon und nach Petersburg.

Mein tiefes Bedauern nach Mittheilung dieſer Notizen iſt leicht zu errathen. Denn wie würde ein ſolcher Diener für mich paſſen, und wie Schade iſt es, keine Ahnung davon zu haben, in welchem Welttheil der Außerordentliche jetzt umherläuft. O, meinte Herr von Geigern, als ich dies äußerte, weiter iſt auch nichts auszumitteln, denn ſobald Menzen wüßte, daß Sie ihn in Ihren Dienſt nehmen wollen, und wenn er ſich auch am Nordpol befände, in vierzehn Tagen bis drei Wochen wäre er hier. Sollte alſo irgend einer meiner verehrten Leſer mit Ernſt Menzen, dem Schnellläufer, zufällig zuſammentreffen, ſo bitte ich ihn hiermit dringend, den raſtloſen Renner doch ſogleich gütigſt von meinen Geſinnungen, ihn angehend, in Kenntniß zu ſetzen, und ihn hiernach ohne Verweilen meinem Verleger, Herrn Louis Hallberger in Stuttgart, zuſenden zu wollen.

Kurz vor meiner Abreiſe kam der bisher ſich in Patras befindende Governatore zu mir, von welchem ich erfuhr, daß während meiner Tour im Peloponnes, wo ich wenig Politiſches vernommen, das jetzige Gouvernement die von ihm kurz vorher eingeführte Inſtitution der Nomarchen, Directoren und Eparchen wieder einmal aufgehoben, eine andere Provinzenabtheilung gemacht, und an die Spitze einer jeden derſelben einen Gouverneur geſetzt — wie es zu Capo d'Iſtria's Zeiten war! Man iſt ſchon bei Vielem im Stillen zu dieſen alten Einrichtungen zurückgekehrt, und dies iſt nur zu rühmen, wenn man gleich die ungeſchickten, koſtſpieligen und unnützen Neuerungen, die dazwiſchen liegen, bedauern muß. Auch arbeiten Inſtitutionen, die man einmal aufgehoben, und dann wieder einführt, ſelten ſo gut, als wenn ſie ungeſtört in Kraft geblieben ſind, und es iſt zu befürchten, daß dieſe Bemerkung ſich ſowohl bei den im Uebermuth aufgelösten und in der Noth wieder creirten Nationaltruppen, als bei den neuen Gouverneuren, die unmittelbar unter dem Miniſterium mit geringerer Gewalt als die Nomarchen ſtehen, gleichmäßig bewahrheiten wird. Wie viel dem jungen Staat ſo koſtbare Gewinnſte ſind auf dieſe Weiſe Griechenland verloren gegangen, für die es jetzt Straßen, ſeine reichen Fluren Anbau und ſeine Kinder Erziehung haben könnten!

Indem ich jetzt den griechiſchen Continent verlaſſe, würden es Manche vielleicht für angemeſſen halten, daß ich noch etwas Allgemeines darüber hinzufügte — warum aber in neue wiederholen, was der aufmerkſame Leſer hinlänglich aus der vorhergehenden, vielleicht oft zu detailirten Beſchreibung erſehen kann? Ich reihe daher dem Geſagten nur noch folgenden ſpeciellen Rath für Reiſende in dieſem Lande an:

Wer ſtark genug conſtituirt iſt, um täglich 10—12 Stunden zu Pferde, auf Maulthieren oder zu Fuß ohne Unbequemlichkeit zurückzulegen, und der glühendſten Hitze, wie den unangenehmſten Wirkungen der Kälte zu widerſtehen — denn ſchon Göthe ſagt: „Bei uns ſieht man die Kälte nur, in den ſüdlichen Ländern fühlt man ſie;“ wer ferner weder die Gefahr halsbrechender Wege, noch gelegentlicher Räuberanfälle ſcheut; wer unempfindlich gegen den Aufenthalt in Wohnungen ohne Fenſter mit durchſichtigem Dache iſt, und Myriaden von Wanzen, Läuſen, Flöhen und Muskito's ſich mit philoſophiſcher Geduld hinzugeben vermag; wer zufrieden iſt, zuweilen nur Brod und Zwiebeln nebſt lauem Waſſer und geharztem Wein zur

Nahrung und zum Getränk zu erhalten; wer Geſtank und Schmutz nur mit chemiſchem Auge betrachtet, das in dieſen Dingen nichts als Naturſtoffe gleich anderen ſieht; wer allem dieſem gewachſen iſt und nichts dawider hat, obige Zuſtände dreimal theurer als europäiſche Bequemlichkeiten zu bezahlen — dem rathe ich mit gutem Gewiſſen die Reiſe durch Griechenland an, und ein Solcher darf allenfalls den Titel meines Buches in Griechiſche Freuden umwandeln; denn er wird viel Genuß, Unterrichtung und kräftigende Abhärtung hier finden. Sein einziges moraliſches Leiden möchte in dem Gefühle beſtehen, das Lord Byron ausrufen ließ: „Griechenland iſt ein ſchöner Leichnam!“ Ich meine die Trauer darüber, daß man bis jetzt dieſem herrlichen Lande, dieſem hochbegabten Volke, ſelbſt mit allen angewandten modernen europäiſchen Experimenten, noch immer kein neues organiſches Leben einzuhauchen verſtanden hat.

Eilftes Kapitel.

Herr von Roſenberg ergibt ſich nach ſo vielen harten Entbehrungen von Neuem dem Wohlleben auf des joniſchen Meeres glücklichen Inſeln, und greift dabei in ſeinem Uebermuth den Antiquaren, noch kühner als in Marathon, in's Handwerk.

„Wie lächelt jede Jahrszeit mild
„Der ſel'gen Inſeln ſchönem Bild,
„Das von des Aenos Höh' erblickt,
„Das Herz, das es begrüßt, entzückt.“ [1]

Byron.

Zante.

Die Handelsſchiffe der Griechen bieten daſſelbe Leiden, wie ihre Wohnungen, dar: Unreinlichkeit, Ungeziefer und Mangel. Auf dem kleinen Segelboot, das ich für die kurze Diſtance bis Zante, kaum vier deutſche Meilen, mit zehn Kolonnaten bezahlen mußte, war man ſo wenig von dem Luxus des Kochens unterrichtet, daß gar kein Feuer auf demſelben gemacht werden konnte, und ich mein Feuerzeug auspacken laſſen mußte, um meine Cigarre anzuſtecken. Es iſt durchgängig ein elendes Fortkommen mit dieſen Fahrzeugen. In Katákulo, einem einſamen Zollhauſe an der ſandigen Düne, ſaß ich im Mondſchein bis 1 Uhr nach Mitternacht, den günſtigen Landwind zu erwarten. Dann ward mit dieſem erſt bis Cap Klarénza, von Zante rechts, hinaufgeſteuert, um von dort mit einem neuen Seewinde, der ſich Vormittags zu erheben pflegt, links wieder hinabzuſegeln, und ſo zuletzt endlich mit Liſt nach Zante zu kommen. Dennoch blieb den Ruderern das Beſte zu thun übrig. Nach zwölf endloſen Stunden an dem Sanitätsgebäude auf Zante angelangt, ließ man unſer Schneckenſchiff noch andere vier Stunden warten, bis der Doctor zu erſcheinen beliebte, um den nöthigen Formalitäten zu genügen. Nach allen dieſen durchgegangenen Geduldsproben erhielten wir endlich die erſehnte Pratika und durften an's Land ſteigen. Das Benehmen der Zantiotiſchen Beamten war ſehr artig, und verſüßte dadurch in etwas ihre unnöthige Langſamkeit. Bis jetzt hatte ich aber noch nichts hier gefunden, was den ſtol-

---

[1] Der Aenos in Cephalonien iſt der höchſte Berg der joniſchen Inſeln.

108.

Rahel an Pückler.

Berlin, den 29. Januar 1830.

Welchen vortrefflichen, freundſchaftlichen, ſchmeichelnden, natürlichen Brief haben Sie — nicht umſonſt, aber ohne ſich auf Wirkliches begründende Veranlaſſung, ſchreiben müſſen! Ein Glück, daß wir ihn zu leſen bekamen; ſo iſt er doch in den Hafen der tiefſten und freudigſten Würdigung eingelaufen! Kann ich wenigſtens verbürgen! Wie konnte die Frau Fürſtin einen nicht zu verkennenden Scherz, da er obenein in Geſellſchaft ausgeſprochen wurde, nur ſo verkennen, eine Klage, vor der ſchon viele Briefe an Sie abgegangen, ſo aufnehmen, als ſollte ein ſchmollendes Schweigen ihr folgen! Und wie konnten Sie, beſter Fürſt, vergeſſen, daß wir Sie von einem Tage zum anderen zu erwarten hatten? Wie die Fürſtin eine derbe, ſechswöchentliche Krankheit Varnhagen's, die ihm Reden und Schreiben gleich ſchwer, ja faſt unmöglich machte! Und doch danke ich faſt dem Irrthum, wenn auch nicht der Fürſtin. Denn einen liebenswürdigeren Brief haben Sie wohl kaum je ſchreiben können, als dieſes Kind des Irrthums iſt. Ich könnte ihn küſſen, ſo viel candeur und laisser aller finde ich darin; und was iſt küſſenswürdiger als dieſe Kindereigenſchaften, unter Glas und Rahm von Geiſt? Dies wollte ich Ihnen, mußte ich Ihnen ſagen mein Herz iſt ſo eitel, daß es denkt, es iſt dazu geſchaffen, und verſteht es allein, auf ſo ein Herzensprodukt zu antworten. Kommen Sie nur bald! Seien Sie liebenswürdig, kindiſch, und aller Liebe, ja elterlicher, gewiß, und ohne Argwohn, wie ein Kind.

Fr. Varnhagen.

zen Namen der fior di Levante gerechtfertigt hätte; nur eine ziemlich unanſehnliche Stadt mit grauen, monotonen Dächern, ohne irgend ein auffallendes Gebäude in ihrem Bereich; ganz unmaleriſche, in gerader Linie fortlaufende Feſtungswälle auf der Höhe; mehr kahle Berge als bebuſchte hinter denſelben, und auch die letzteren nicht üppig; eine ſengende Atmoſphäre; nicht allzu reinliche Straßen für eine engliſche Colonie, und eine ziemlich ſchmutzige Bevölkerung — das war der erſte Eindruck, der freilich, beſonders wenn man, wie ich, dabei Malta zum Vergleich in Gedanken hat, nichts weniger als vortheilhaft iſt. Aber die Stimmung wird bald anders, wenn man das Innere der Inſel betritt. In Malta iſt die Stadt Alles, hier das Land; und in beiden Beſitzungen wird man ſchnell gewahr, welche kräftigere Hand daſelbſt die Zügel führt.

Eine wahre Freude gewährte es mir, die engliſche Flotte hier wieder anzutreffen, und mein erſtes Geſchäft, nachdem ich ein wenig Toilette gemacht, war, dem liebenswürdigen Admiral auf der Caledonia und den andern Befehlshabern meiner Bekanntſchaft Beſuche zu machen. Kapitain Dacres ließ mich nicht wieder fort, und nach zwei Monat langen Entbehrungen aller Art war die luxuriöſe Bewirthung auf dem Edinburgh in der That ſehr willkommen. Wer hätte aber geglaubt, daß in Zante, einer durch die Engländer civiliſirten Stadt, weder Eis, noch ein Bad irgend einer Art, außer im Meere, zu finden ſey! Hier hat der Civilregent ſeine Schuldigkeit ſchwer vernachläßigt, und es thut mir wahrlich in mehr als einer Hinſicht leid, dieſes Fleckens in der Adminiſtration Zante's erwähnen zu müſſen. Uebrigens fürchte der Leſer keine neuen gaſtronomiſchen Abhandlungen, wie Malta früher deren lieferte, obgleich ein ähnlicher Stoff dazu vorhanden wäre. Es ſey genug, zu ſagen, daß ſich die Gaſtfreiheit und zuvorkommende Güte der anweſenden Engländer auch hier nicht für mich verleugnete, und ich ihnen eine ſehr angenehme Epiſode, einen förmlichen Ausſchnitt aus dem Cannevas der griechiſchen Leiden, in Zante verdanke. Meines ehrlichen Gaſtwirths auf dieſer Inſel bei ſo guter Gelegenheit ebenfalls zu gedenken, halte ich für Schuldigkeit; denn da dieſer tugendhafte Mann, in ſeltenem Verein, ſehr gute Bedienung mit der größten Billigkeit, eben ſo großer Höflichkeit und viel Gefälligkeit verbindet, ſo bildet er, durch den Einklang benannter Eigenſchaften, ein ſo unerhörtes Exemplar von Gaſtwirth überhaupt, und einen ſo vollſtändigen Gegenſatz zu ſeinen unerſättlichen Cameraden, in den griechiſchen

Hauptſtädten insbeſondere, daß er allen Fremden auf das Angelegentlichſte empfohlen zu werden verdient; welches hiermit pflichtmäßig geſchieht. Die Adreſſe des braven Mannes iſt: Albergo del Gilio, Angelo Zirro.

Von den Schiffen hatte ich Gelegenheit, den Halbzirkel der Inſel, wie er ſich von der See aus, von Oſten herkommend, präſentirt, während aller Tageszeiten und zuletzt auch auf der Rückkehr bei Mondſchein zu betrachten, wobei ich die eigenthümliche Bemerkung machte, daß er bei der ſonſt Alles verſchönernden Morgen- und Abendbeleuchtung ſich bei weitem am unvortheilhafteſten, am Mittag und nach Mittag unendlich beſſer, am ſchönſten aber in der faſt tageshellen Mondnacht ausnahm. Die Formen der Berge, welche eine große Menge vulkaniſche Spitzen bilden, und in der Nachmittagsſonne ſchon dunkel erſchienen, was ihnen das kahle Anſehen bei der zu hellen Morgenbeleuchtung nahm, machten um einen ſo günſtigeren Effekt, als die daran gelehnten weißen Gebäude glänzend dagegen abſtachen, und im Mondſchein ſteigerte ſich alles dieß, von den einzelnen funkelnden Lichtern der Stadt gehoben, noch mehr. Ich bin überzeugt, daß Jedem, wie mir, nach Maßgabe dieſer verſchiedenen Tageszeiten ſeiner Ankunft, auch ein ganz verſchiedenes Bild von Zante's erſtem Anblick zurückbleiben muß. Wie viel kommt aber in allen Verhältniſſen auf die erſte Erſcheinung an! Sie allein beſtimmt oft für immer das ſich der Einbildungskraft einprägende Gemälde, wie die Richtung unſerer folgenden Beurtheilung, und ſo machte mir die Natur in ihrer ſtummen Sprache wieder eine wichtige Lebensregel mit Eindringlichkeit anſchaulich, von deren Beobachtung oder Nichtbeobachtung oft das ganze Schickſal eines Menſchen abhängen mag.

Mein erſter Ritt im Innern der Inſel gewährte mir einen großen Genuß, und der Zufall brachte mich ſogleich auf einen Punkt, den ich auf meinen ſpätern Excurſionen nirgends übertroffen fand. Es iſt eine Olivenpflanzung rechts der Stadt, dem Grafen Mania zugehörig, an den ich einen Empfehlungsbrief mitgebracht hatte, und deſſen freundſchaftlichen Empfang ich nicht genug rühmen kann.

Der Eindruck, den dieſe wundervolle Gegend auf mich machte, war von beſonderer Art. Sie glich in nichts dem, was ich bisher gefunden, und ich ward lebhaft von dem Gedanken ergriffen, daß, wenn ein Leidender, ein Unglücklicher, hier von einem tiefen Schlaf erwachte, er leicht glauben könnte, ſchon geſtorben zu ſeyn und die Gefilde der Seligen vor ſich zu ſehen, wo ein ewiger Friede herrſcht, im milden Genuß alles deſſen, was Natur und Cultur für den Zweck einer glücklichen Exiſtenz hervorzubringen im Stande ſind. Es iſt nicht der Charakter der Pracht, noch des romantiſch Ungeheuern oder gewaltſam Ergreifenden — es iſt die himmliſche Ruhe, die lyriſche Form und der Ueberfluß eines vollendeten Wohlſeyns, welche dieſe Gegenden charakteriſiren und in der Seele des Beſchauers die ſüßeſte Befriedigung zurücklaſſen. Die Bilder der innigen altdeutſchen Maler ſind ſo, wenn ſie das Paradies darzuſtellen verſuchten; auf ſie verweiſe ich, weil meine Worte zu ſchwach ſind. Denn was kann ich ſagen, als daß ich ein weites Thal vor mir ſah, rundum von hohen, mannigfaltig geſchmückten Bergen ſanfter Formen eingefaßt, an deſſen Ende in ſchmalem Zwiſchenraume blaue Wellen ſichtbar wurden, die um einen runden, im Meere iſolirten Felſen ſpielten. Dieß Thal, ſo weit das Auge es zu überblicken vermochte, erſchien wie ein zuſammenhängender hellgrüner Weingarten mit dunkeln Fruchtbaum-Gruppen lieblich abwechſelnd; die Berge waren größtentheils auf das Dichteſte mit Cypreſſen, Olivenwaldung und Orangenhainen bedeckt; Klöſter und Schlöſſer thronten auf ihren Gipfeln, und ihre Abhänge, wie das Thal, wurden von Tauſenden freundlicher Landhäuſer belebt, die, ſo zu ſagen, einer auf das Land gezogenen Stadt glichen, wo Wald und Häuſer, Baumgruppen und Gärten, alle in ein großes Ganze, ohne genau zu ermittelnden Anfang noch Ende, verſchmolzen.

Ich werde ſpäter auf einige weitere Excurſionen von kaum minderem Intereſſe zurückkommen, will aber vorher einen flüchtigen Blick auf die hieſige Geſellſchaft werfen.

Der Gouverneur oder Reſident, wie er hier heißt, der mit einem ſogenannten „Regenten“, welcher ein Jantiot iſt, die oberſte Regierungsbehörde conſtituirt, iſt jetzt Colonel Love, vom 73ſten Regiment, von dem ein Theil hier in Garniſon liegt. Er ward mir bei der erſten Begegnung ſchon auffallend durch ſeine außerordentliche Aehnlichkeit mit dem verſtorbenen (richtiger: höchſtſeligen) Herzog von York, und dieß iſt kein übles Compliment, da der Herzog ein ſchöner Mann von edelm Anſtande war. Der Oberſt hat den Ruf eines ausgezeichneten Soldaten, der für ſein Vaterland in Aegypten, in Spanien, bei Waterloo und vor Neu-Orleans lange Jahre gefochten hat. Miſtreß Love, ſeine Gemahlin, iſt eine ſehr hübſche und eben ſo liebenswürdige Dame, nicht nur gebildet und vom beſten Ton, ſondern ſogar, was ſeltener iſt, mit wahrhaften Talenten ausgeſtattet. Sie ſpielt das Piano und zeichnet, beides en professeur. So verdankte ich ihrer Güte mehrfache Unterhaltung. Zuerſt hatte ſie mir auf meine Bitte einen neuen engliſchen Roman geborgt, und als ich ihn ihr zurückbrachte, hörte ich ſie Beethoven'ſche Compoſitionen auf das Vortrefflichſte executiren. Dann zeigte ſie mir ihr ſelbſtgefertigtes Album, das meiſterhafte Blätter enthielt, von denen jedoch alles nach der jetzigen engliſchen Mode (die Lawrence aufgebracht) nur ebauchirt, und nie ganz ausgeführt war. Ich konnte nicht umhin, meine Verwunderung über dieſen Contraſt zwiſchen Literatur und Kunſt in England zu äußern, denn während man, der fehlerhaften Manier des großen Malers zu Liebe, im Zeichnen und Malen Alles nur mit kühnen Zügen, auf den Effekt berechnet, als halbe Skizze darſtellen will, ſo mühen ſich dagegen in Nachäffung eines großen Dichters (Walter Scott's) die Romanſchreiber ab, alle Details mit ſolcher Weitſchweifigkeit auszuſpinnen, daß für Ideen und Gedanken kein Raum mehr übrig bleibt. Ich hatte es eben an dem erborgten Buche erfahren (Anne Grey, vom Verfaſſer des Granby herausgegeben), ein ächt zeitgemäßes Nationalprodukt — geſchmacklos und von endloſem Gewäſch auf der einen Seite, auf der andern aber mit ſo gemüthlichen Schilderungen von breakfeasts, Spazierfahrten und engliſcher Patentconverſation ausgeſtattet, ſo naiv ordinair, und doch ſo genteel, ſo ganz charakterlos und doch ſo bunt, ſo ermüdend und doch ſo anziehend, mit einem Wort: ein ſo comfortables Unding, daß für den, welcher wünſcht, von ernſteren Dingen, von tiefen Gefühlen, von geiſtiger und körperlicher Fatigue auszuruhen — es meines Erachtens nichts unſchädlich Erfriſchenderes und zugleich wohlthätig Calmirenderes geben kann, als einen ſolchen engliſchen Moderoman, beſonders wenn er von einer Dame geſchrieben iſt. Und wer erkennte den holden Engelsfittich (im Gegenſatz zum Pferdefuß) nicht ſchon nach der erſten Seite?

Außer der diſtinguirten Wirthin fand ich noch häufig beim Gouverneur eine ſehr ſchöne Frau, Miſtreß D...., die, leichenblaß, mit dunkelm Auge und Haar und meiſtens weiß angezogen, das treueſte Original von Walter Scott's **Dame blanche** darbot; ferner ein reizendes Mädchen, die Tochter eines Arztes, ſo originell, natürlich, lebhaft und häuslich, daß ich ſie nie anſehen konnte, ohne mir zu denken, welch ein angenehmes Loos es ſeyn müßte, an ihrer Seite eine Cottage an den Seen von Weſtmoreland zu bewohnen, und von der Welt nichts mehr zu erfahren, als was, außer der Liebe, noch zu Bibliothek, Stall, Küche und Keller nöthig iſt. Jeder weiß, wie fein gebildet die meiſten engliſchen Offiziercorps ſind, und das hieſige bewährt die Regel in jeder Hinſicht. Uebrigens iſt hier, wie in Malta, die engliſche Geſellſchaft von der inländiſchen ganz getrennt, und ſieht ſich, die gewöhnlichen Höflichkeitsviſiten ausgenommen, nur ſelten, in keiner Art von Vertraulichkeit lebend, wovon höchſtens einige beim engliſchen Gouvernement angeſtellte Zantioten eine geringe Ausnahme machen. Unter dieſen muß ich eines vortrefflichen jungen Mannes, des Grafen Mercati erwähnen, Secretair der Reſidentſchaft, dem ich für mehrfache Gefälligkeit und Güte mich perſönlich verpflichtet fühle. Die Veranlaßung hierzu gab einer jener ungewöhnlichen Zufälle, die mir, häufiger als mir lieb iſt, zu begegnen pflegen.

Ich habe mich mit dem Leſer auf einen ſo vertrauten Fuß geſtellt, daß er alle Dinge um und an mir, wenn er ſie ſeiner Aufmerkſamkeit werth halten will, faſt eben ſo gut kennen mag, als ich ſelbſt, und ſo iſt es ihm denn auch bekannt, daß ich ſtets ein paar vortreffliche Piſtolen mit mir führe, die ich ſchon viele Jahre beſitze, und die mir ſehr am Herzen liegen. An dem Kaſten, der ſie beherbergt, wie an einer der Piſtolen ſelbſt, war eine Kleinigkeit zu repariren, weßhalb ich meinem griechiſchen Pagen befahl, ſie zu dieſem Behuf zu einem Büchſenmacher zu tragen. Dies geſchah, und da die Gewehre noch geladen waren, es aber polizeiwidrig geweſen wäre, ſie innerhalb der Stadt abzufeuern, ſo theilte Dimitri dem Meiſter dies mit, und nahm zu größerer Sicherheit, wie er verſicherte, auch noch ſelbſt die Zündhütchen ab, ehe er den Laden verließ. Kaum iſt er weg, ſo wird der Büchſenmacher von Jemand abgerufen, und folgt dieſem, indem er meine Piſtolen einſtweilen auf den Ladentiſch legt. Ein Kind von eilf Jahren tritt herzu, fängt, des Meiſters Abweſenheit benutzend, mit ihnen zu ſpielen an, und drückt dabei unwillkürlich die eine Piſtole los. Es muß wahrſcheinlich der großen Hitze zugeſchrieben werden, daß ſich auch ohne Kapſel das Pulver entzünden konnte — wobei die Waffe eine ſo unglückliche Richtung nahm, daß die Kugel über die Straße hinüber einem zweiundſiebzigjährigen Manne, der am offenen Fenſter auf ſeinem Lehnſtuhl eingeſchlafen war, durch den Schädel fuhr und ihn auf der Stelle todt niederſtreckte. Die Zuſammenſtellung iſt gewiß ſeltſam. Ein Fremder muß auf einige Tage herkommen, damit durch ſeine beſchädigte Waffe ein harmloſes Kind einen uralten Greis todtſchieße! Es ſpucken da entweder Geiſter, die ſich mit uns einen grauſamen Spaß machen, oder die blinde Naturnothwendigkeit waltet. Kurz, der alte Herr war todt, der

109.

Pückler an Varnhagen.

Muskau, den 28. Januar 1833.

Verehrteſter Freund.

Auch ich liege ſeit ſechs Tagen an einem ſchmerzhaften Bruſthuſten und Katarrhalfieber im Bett, und bedaure, ſo ſelbſtleidend, Ihr langes Krankſein deſto mehr.

Wahre Freude hat mir Ihr Brief, und die hübſchen, herzlichen Zeilen Ihrer Frau Gemahlin gemacht, ſowie die Anerkenntniß meiner aufrichtigen Zuneigung zu Ihnen Beiden. Bin ich nun gleich gegen eine Windmühle losgezogen, ſo bereue ich es doch nicht; denn ſo außerordentlich wenig ich die Meinung und Geſinnung Indifferenter oder mir Unangenehmer achte, eine ſo große Furcht und Scheu habe ich vor Mißverſtändniſſen und Kälte zwiſchen Freunden. Es iſt daher auch ſchon ſeit lange mein Grundſatz, in ſolchen Verhältniſſen bei der geringſten Wolke oder Zweifel das Meinige ſogleich zu thun, um ſie zu zerſtreuen, und von Hauſe aus aufzulöſen. Da ich nun auch gar nicht argwöhniſch gegen die bin, mit denen ich es ſelbſt gut meine, ſo gelingt es mir gewöhnlich, das Vertrauen derer, auf das ich großen Werth lege, auch zu bewahren, obgleich ich auf der anderen Seite wohl einſehe, daß manche Fehler, die ich habe, und meine im Grunde unſociable Dispoſition mich gar nicht ſo liebenswerth machen, als Andere es mit Leichtigkeit ſind.

Nun nur noch eine Berichtigung: Nicht von der „Staatszeitung,“ ſondern von dem „Magazin der Litteratur“ glaubte ich Sie die Seele, inſofern, als Sie die beſten Aufſätze dazu liefern. Die Rezenſion von Preuß's Werk war freilich in der „Staatszeitung,“ aber litterariſche Sachen ſind ja dort nur Ausnahmen, und zwar faſt immer ſehr angenehme von der gewöhnlichen politiſchen Waſſerſuppe. So haben wir des

Büchſenmacher mit dem Kinde wurde feſtgenommen, und meine Piſtolen wanderten in's Tribunal, wo ihr beharrliches Verweilen mich zwang, ſtatt weniger Tage, mehrere Wochen in Zante zuzubringen.

Obgleich ſchwer zu begreifen iſt,

1) warum das Gericht ſich nicht mit der ſchuldigen Piſtole allein begnügte, ſondern darauf beſtand, auch ihre noch geladene Gefährtin ebenfalls in Beſchlag zu nehmen, wo, um folgerecht zu bleiben, auch alle andere Gewehre im Laden, die, gleich meiner Piſtole, nur Zeugen des Geſchehenen waren, hätten mitgehen müſſen;

2) warum das Gericht, nachdem das einfache Factum ſchon am erſten Tage, ohne Verwickelung noch Läugnen der betreffenden Perſonen, klar wie die Sonne erſchien, dennoch meine verfehmten Piſtolen vierzehn Tage lang immer wieder von neuem examinirte, als wenn es zuletzt wirklich verbale Auskunft von ihnen erpreſſen zu können erwartet hätte — was nicht ganz unglaublich iſt, da der oberſte Richter mich bei einem Supplicationsbeſuch, den ich ihm machte, vertraulich auf's Gewiſſen frug, ob eine Piſtole ſich wohl von ſelbſt loszuſchießen fähig ſey? — Ich konnte nur erwiedern: Eben ſo wenig, ſo viel ich weiß, als Eure Geſtrengen ſchöne Frau oder elegante Kammerjungfer

(beide war ich ſo glücklich geweſen, beim erſten der erwähnten Supplicationsbeſuche von Angeſicht zu ſchauen) geſegneten Leibes zu werden im Stande ſind, ohne Euer Geſtrengen oder anderer Leute gefälliges Zuthun. — Obgleich alſo, ſagte ich, die tief liegenden Motive des hochweiſen Gerichts für ſeine Handlungsweiſe ſchwer zu begreifen waren, ſo ſtand doch ſo viel leider feſt, daß alle meine dringendſten Sollizitationen vergeblich blieben, und ich weder beide, noch eine meiner theuern Reiſegefährtinnen wieder zu erhalten vermochte, noch ſelbſt in der Zukunft irgend eine beſtimmte Ausſicht dazu gewahr wurde. Noch mehr beſtärkte mich in dieſer Beſorgniß ein Advokat, der mir erzählte, daß einſt von der ungezogenen Gaſſenjugend hier ein Kirchenfenſter eingeworfen worden ſey, worauf der Richter das corpus delicti zu ſehen verlangte, demnach das Fenſter ausheben und auf das Gericht bringen ließ, wo daſſelbe mehrere Jahre verweilte, und als man es endlich wieder reſtituirte, nur noch der Küſter ſich einer dunkeln Erinnerung des Vorgangs bewußt war, indem man ſchon in der erſten Woche nach Abholung des alten Fenſters ein neues hatte einſetzen laſſen. Dies ſchien mir ein bedenklicher Wink, mich jedenfalls nach neuen Piſtolen umzuſehen, doch beſchloß ich, vorher noch mein Heil beim Gouverneur zu verſuchen. Durch deſſen kräftige Verwendung, verbunden mit dem gütigen Eifer ſeines Secretairs, des genannten Grafen Mercati, gelang denn auch zuletzt, nicht ohne viele Mühe, meine und meiner Waffen definitive Erlöſung, nachdem wir gemeinſchaftlich ſchon lange der Gegenſtand allgemeinen Intereſſes in Zante geworden waren, und die ganze Stadt ſich lebhaft in die große Frage getheilt hatte, die in der Regel bei jedem Romane, wie auch Theaterſtücke, die wichtigſte iſt: „Kriegt er ſie, oder kriegt er ſie nicht?“ — Gott Lob, ich kriegte ſie!

So angenehm mir die engliſche Geſellſchaft däuchte, ſo wünſchte ich doch auch, einmal zu längerem Aufenthalt hier genöthigt, die einheimiſche kennen zu lernen, und ich kann mir zu dieſem Entſchluß nur Glück wünſchen, da ich ihm die größte Annehmlichkeit, Unterhaltung und Unterricht mancher Art verdanke. Der Ton dieſer Cirkel iſt, wie die Sprache, deren man ſich hauptſächlich darin bedient, ganz italieniſch, d. h. ungezwungen, natürlich, lebendig und voll Dienſtfertigkeit gegen Fremde, die man darin aufzunehmen Luſt hat, ſehr ausſchließlich aber gegen Solche, die man nicht liebt. Es ſind viel wohlhabende und ſelbſt reiche Leute von angeſehenen alten Familien hier, die einſt eine große feudaliſtiſche Macht ausübten, und denen daher einiger Stolz nicht zu verdenken iſt. Daß ſie dieſen in ihrer innerſten Seele den Engländern entgegenſetzen, von denen ſie jetzt beherrſcht werden, iſt ſehr natürlich, und man muß geſtehen, daß Manches in den Sitten der Letzteren ihre wunde Seite ſchroff berührt haben mag, obgleich gewiß keine üble Intention dabei ſtattfand. So wurde vor einiger Zeit, während der Anweſenheit einer Gemahlin des Lord-Ober-Commiſſairs der joniſchen Inſeln in Zante, ein Conſtabel (bewaffneter Polizeibeamter) bei allen, auch den vornehmſten Damen der Stadt mit einem Cirkulair umhergeſchickt, in welchem man anzeigte, die Frau Gouverneurin werde an dem und dem Tage ihr Lever halten; dabei ward von jeder der Zantiotiſchen Damen verlangt, daß ſie das Cirkulair ſelbſt leſen und als Beglaubigung dieſer Lectüre eigenhändig unterſchrieben dem Conſtabel zurückgeben ſollte! Die Folge davon war eine Reaction, welche die meiſten Damen bewog, ſich verläugnen zu laſſen, ſo daß die arme Governatrice an ihrem Levertage in der Wüſte blieb. Wenn nun die Eingeborenen oft für Arroganz anſehen, was gewiß nur Gaucherie der Untergebenen iſt, und manche Gebräuche für eine Vernachläßigung der Höflichkeit gegen ſie halten, die doch nur in den freiern und in vieler Hinſicht ſehr vernünftigen Sitten der Engländer überhaupt ihren Grund haben — ſo finden dagegen dieſe wiederum weder ein ſo luxuriöſes Leben, noch ſelbſt den gewohnten Comfort, nebſt einer ganz andern Stundenabtheilung in den Häuſern der Eingeborenen, abgerechnet, daß ſie dort eine fremde Sprache reden müſſen, was ſie, auch wenn ſie es können, doch immer auf die Länge nur ungern thun. Daher werden die Engländer ſowohl wegen ihrer Vorzüge, als wegen ihrer Mängel, ſich in allen ihren Colonien immer iſolirt und fremd halten; man muß aber ſagen, daß, wenn auch das Sociale nichts durch ſie gewinnt, ſie deßhalb wenigſtens nicht ſchlechter ihre fremden Beſitzungen zu regieren verſtehen, was z. B. bei den franzöſiſchen Colonien gerade umgekehrt zu ſeyn pflegt.

Für mich, der, wie Voltaire, alle Genres liebt, hors le genre ennuyeux, war dieſe Abwechſelung in geſellſchaftlicher Hinſicht in Zante doppelt angenehm. Vorige Woche brachte ich einen ganzen Tag auf der Flotte zu, frühſtückte zuerſt mit dem mir ſo freundlich geſinnten Offizierscorps des Linienſchiffes Edinburgh, ſah dann die tägliche Revue und das Fechten der Matroſen mit Säbeln und Piken auf ſeinem Verdeck mit an, wohnte nachher den Schießübungen bei, wo auf 500 Yards nach einer Art Tonne mit Achtzehn- und Zweiunddreißigpfündern, trotz der Bewegung des

Schiffes, zum Erſtaunen genau geſchoſſen ward, und wobei einer der Achtzehnpfünder in 54 Sekunden dreimal geladen und abgefeuert wurde, wie ich mich, mit der Uhr in der Hand dabei ſtehend, ſelbſt überzeugte. Das Schiffsartilleriewesen hat in der neueſten Zeit eine außerordentliche Vervollkommnung erhalten, auch ſind die Offiziere der Meinung, daß bei einem neuen Seekriege jeder ernſtliche Kampf zwiſchen zwei großen Schiffen in zehn Minuten entſchieden ſeyn müſſe, da Mittel, Geſchicklichkeit, ſie anzuwenden, und Art der Taktik, alle weit mörderiſcher geworden ſind, als ſie es früher waren.

Später machte ich meine Tournée auf den andern Seekoloſſen; überall gleiche Gediegenheit, Ordnung und minutieuſe Reinlichkeit, gleichen Ueberfluß, und gleich gebildete, ausgezeichnete Geſellſchaft findend, ein glänzender Verein, der bei der engliſchen Marine immer von neuem jeden Ausländer in Erſtaunen und Bewunderung verſetzen muß. Hier ſind die Engländer noch groß, und haben in der Totalität noch keinen Rival, der ſich mit ihnen meſſen könnte.

Auf dem Flaggſchiff beim Admiral zu Mittag ſpeiſend, wo ich einen franzöſiſchen Seekapitain fand, deſſen eben angekommene Corvette wie ein Delphin unter den Wallfiſchen inmitten der engliſchen Flotte

Anker geworfen hatte, ſchloß mein Tag, und ein junger Midſhipman mit acht Matroſen, die, mit taktmäßigem Ruderſchlage ſich regelmäßig rück- und vorwärts beugend, gleich den Wirbeln einer Seeſchlange durch die Fluthen glitten, brachten mich in der goldenen Mondnacht erſt ſpät nach meiner beſcheidenen Wohnung zurück.

Nicht bloß im leeren geſellſchaftlichen Wohlleben war indeß die Zeit vergangen, auch manche ernſtere Betrachtung, manche neue Anſicht gewährte ſie mir. So hörte ich beim Admiral lebhaft den Nutzen des ariſtokratiſchen Syſtems in der Marine rühmen, und ihm den größten Theil engliſcher Superiorität in dieſer Branche mit Entſchiedenheit zuſchreiben. Bei den Franzoſen, wo ſo viel auf Perſönlichkeit ankommt, führte man mehrere Beiſpiele an, wie diejenigen Schiffe, deren Befehlshaber einen gleichen Sinn durchzuſetzen vermocht, ſich auffallend vor denen auszeichneten, wo republikaniſche Sitten vorherrſchten, und es ward als ſehr merkwürdig citirt, daß die angeblich freieſte Nation auf der Erde, die Amerikaner, unter allen Marinen auf der ihrigen den größten Deſpotismus und die ſklaviſcheſten Formen faſt mit Grauſamkeit aufrecht erhielte; das Reſultat ſtrafe aber wahrlich dieſen Grundſatz nicht Lüge, ſetzte man hinzu.

Mir leuchtet dies Alles vollkommen ein, denn der Krieg iſt ein Reſultat noch exiſtirender Barbarei, und kann nur durch barbariſche Mittel erfolgreich geführt und vorbereitet werden. Daſſelbe gilt halb und halb noch für die ganze Geſellſchaft, und ſo lange die heutige, faſt auf lauter barbariſche Elemente gegründete Civiliſation beſteht, ſo lange bleiben geregelte Despotie und ſelbſt Sklaverei noch immer die beſten Mittel, ebenſowohl eine Nation groß, wie eine Flotte, eine Armee, ein Schiff, ein Regiment wirkſam und formidable zu machen. Die Geſchichte liefert überall den Beweis dazu. Die größten Epochen ſind immer ſolche, wo Despotie und Sklaverei am ſchroffeſten hervortreten. Die Despotie mag nun von Einem oder von Vielen, ſelbſt von Ideen ausgegangen, die Sklaverei ſo oder ſo benannt und motivirt worden ſeyn. Ganz gefehlt haben uns beide bis jetzt, Gott Lob! noch nie, und es ließen ſich über ihre verſchiedenen Formen und Wirkungen intereſſante Unterſuchungen anſtellen. Z. B. wie verſchieden Sklaverei (oft ſelbſt unter dem Namen der Freiheit, wie Götzendienſt unter dem Namen der Religion) auftritt, und wie tyranniſch ſo oft ihre Erſcheinung iſt! Ich glaube, daß ſie jetzt in Deutſchland am wenigſten vorhanden ſeyn mag (weßhalb Deutſchland auch immer noch die unbedeutendſte Rolle in der politiſchen Welt ſpielte), und in den vereinigten Staaten Amerika's am meiſten, weil, abgerechnet, daß es dort noch wirkliche Sklaven gibt, die ſich die Nation durchaus nicht nehmen laſſen will, auch in der Regel Jeder daſelbſt der ausgemachteſte, ſervilſte Sklave des Geldes iſt. Die myſtiſche Perſon des goldenen Kalbes regiert dort gefühllos, grauſam und eiſern folgerecht mit unwiderſtehlicher Gewalt über ihr ſo gänzlich unterworfene Seelen, wie ſie nur je in alter Zeit der Pabſt in der gläubigen und myſtifizirten Chriſtenheit zu finden vermochte. Darum war auch das Mittelalter mit der erhabenen Teufelei ſeines Katholicismus ſo groß, und darum proſperiren auf faſt unglaubliche Weiſe heute die Amerikaner, ein direktes Vorbild unſerer großen Zukunft. Nach den Amerikanern dürfte England Anſpruch auf den nächſten Rang im Beſitze der Sklaverei machen, England, wo die Ariſtokratie, Geiſtlichkeit und die reiche Gentry am erfolgreichſten im civiliſirten Europa noch etwas der Deſpotie Aehnliches darzuſtellen und auszuführen im Stande ſind, und die übrigen, beſonders die dienenden Klaſſen, in der verächtlich-geringſchätzenden Abgeſchiedenheit und Entfernung, in der ſie gehalten werden, ferner die See- und Landarmee, wo der Stock noch herrſcht, und Matroſen gepreßt werden, vor allen aber die Fabrikarbeiter, deren Kinder das Parlament nicht einmal von ſechsſtündiger Arbeit im Tage befreien wollte oder konnte, — zum Theil zwar gut genährte, aber doch im Weſentlichen dieſes Zuſtandes ſo ächte Sklaven ſind, als das Alterthum ſie je gekannt hat. Ganz Frankreich war ein einziger koloſſaler Sklave unter Ludwig dem Vierzehnten und Napoleon, wohlgemerkt: ſeine beiden glänzendſten Epochen — unter Ludwig Philipp exiſtirt vielleicht weniger Sklaverei als je daſelbſt, weßhalb das Land auch ſo unzufrieden iſt, daß faſt in jedem Jahre eines ſeiner Kinder den Verſuch macht, diejenige Perſon durch Mord wegzuſchaffen, die es verhindert, in neue Sklaverei zurückzuſinken. Es gibt Staatsleute, die dies Bedürfniß einer immer wiederkehrenden Sklaverei für die Menſchheit eingeſehen, und gern den Völkern dazu nach Kräften behülflich werden möchten, aber — es gehört mehr als richtige Einſicht, es gehört Genie und Kraft dazu, es in's Werk zu ſetzen. Dieſe hält der liebe Gott eben noch an den meiſten Orten zurück, es muß alſo noch nicht an der Zeit ſeyn. Vielleicht wartet er, bis der St. Simoniſten-Pabſt ſeine Päbſtin gefunden, oder, nach des Miſſionairs Wolf Prophezeihung, der Herr Chriſtus in Jeruſalem einzieht und das Regiment ſelbſt in die Hände nimmt. Die Welt mag ſich

General Rühle Aufſätze über die Völkerwanderung ſehr gefallen.

Für die gütige Arbeit für Brockhaus ſage ich meinen herzlichſten Dank. Es iſt übrigens nicht mehr als billig, daß Sie „Ihr Kind" auch in der Welt ein Bischen ausſtatten. Wenn es nur fähig wäre, Ihnen mehr Ehre zu machen, aber es iſt eine ſonderbare Sache: der Succeß jenes Buches, und alles was dran und drum hängt, und wie ich dadurch zu eignem ernſten Nachdenken und Prüfen aufgefordert wurde, hat mich von meiner eignen großen Mittelmäßigkeit ſo tief überzeugt, daß ich mich wohl etwas gedemüthigt dadurch fühle. Verſtehen Sie mich wohl: nicht darüber fühle ich mich gedemüthigt, nur wenig zu bedeuten, denn wer kann ſeiner Größe auch nur einen Zoll zuſetzen! aber darüber, daß ich eine ſo brennende Begier in mir nach einem Ausgezeichneten fühle, das ich nicht erreichen kann — das verdrießt mich, denn es iſt reine Narrheit, hervorgebracht durch eine mit den Seelenkräften nicht im Verhältniß ſtehende Eitelkeit. Daß ich dies nun einſehe, nimmt mir zwar die halbe Narrheit wieder ab, darin aber liegt das Schlimmſte! denn es iſt immer ein ganz verteufeltes Unglück, nur ein halber Narr zu ſein. Gar keiner zu ſein, bedingt den Weiſen — ein ganzer iſt ein Glückskind — ein halber aber des Teufels Braten.

Sobald ich wieder geſund bin, komme ich nach Berlin, wo ich mich ſehr freue, wieder mit Ihnen zu ſchwatzen, und vom klügſten und gebildetſten Ehepaar Berlins ſo viel zu lernen, als ich zu verarbeiten im Stande bin, was freilich immer nur wenig auf einmal iſt.

Mit aufrichtigſter Verehrung

Euer Hochwohlgeboren

treuergebner H. Pückler.

kümmern und für ſich ſelbſt ſorgen; ich für meine Perſon erkläre aber hiermit, frank und frei, daß ich gern ein Sklave ſeyn und bleiben will, jedoch vor der Hand nur der meiner Dame, gleich den alten Rittern, meinen verehrten Vorfahren. Die Liebliche aber, die ich meine, wird ſich ohne Mühe zu errathen wiſſen. — Ach, Sklaverei iſt ſüß! glaubt es, liebe Liberale.

Ich ſchildere einen zweiten Tag, oder vielmehr ein dreifaches Tagkleeblatt von ganz anderer Phyſiognomie.

Die gefälligen Brüder Grafen Mania, zwei ſehr gute und flüchtige Reiter, kommen mit der Morgenſonne, mich zu einem Spazierritt auf der Inſel abzuholen. Ein arabiſches Roß mit weißen ſeidenen Mähnen wird mir zu Theil, und dahin gallopiren wir auf der ſchönſten Kunſtſtraße, erreichen bald die Höhe mit bezaubernder Ausſicht, zu der der impoſante Kranz der Flotte, unbeweglich, wie auf dem Meergrund feſtgenagelt, tief unter uns den reichſten Beitrag liefert, und ſteigen dann auf der andern Seite in das goldgrüne Weinthal hinab, wo in den lachenden, lieblichen Fluren kein Quadratſchuh unbenutzt geblieben iſt. Ein Frühſtück muß ſchon wieder dabei ſeyn, aber wir pflücken dießmal die auserleſenen Früchte ſelbſt dazu an Bäumen und Sträuchern in der eleganten Villa der Grafen; und hyazinthfarbener Nektar von Zante, in unterirdiſcher Brunnenquelle gekühlt, kräftigt uns gegen die Hitze, während er noch um einige Grade unſere heitere Laune vermehrt. So ſetzen wir unſern Weg fort in immer gleich reizender, reich begabter Gegend, bald zwiſchen hohen Aloehecken hinreitend, welche die Korinthenfelder beſchützen und ihre baumhohen Blüthenſtengel gleich Lanzen gen Himmel ſtrecken, bald in die Schatten eines dunkeln Olivenwaldes aufgenommen, deſſen Boden wir ſchon ſorgfältig gelockert, und für Wintergras und Frucht bereitet finden. Unaufhörlich kommen wir an zierlichen Villen, ſtolzen Schlöſſern, reinlichen Bauerhäuſern vorbei, zuweilen mit enger zuſammentretenden Dörfern zur Seite, die, in grünen Terraſſen von der Bergkette niederſteigend, die Hand uns freundlich zu bieten ſcheinen — bis nach einigen Stunden die breite Kiesſtraße ſich allmälig verengt, und in einen rauhen, zuletzt beſchwerlichen Steinweg übergeht. Doch hört die Cultur deßhalb nicht auf, nur die nackten Felſen widerſtehen ihr, und ſelbſt das ſumpfige abgeſchloſſene Keſſelthal am Meer, das wir jetzt betreten, iſt mit hohem maleriſchem Schilf und Kalamboki, zum Theil ſelbſt mit Wein bebaut. Ein Umweg führt uns am Meeresſtrand auf bunten, lockern Kieſeln um den Sumpf herum, eine kurze Strecke geht es in Wald und immergrünen Sträuchern fort, der enge Fußſteig wendet ſich jähling rechts in ein Weinfeld, und — wir ſtehen vor den berühmten Naphta- oder Pechquellen, wo die Natur in ihrer geheimnißvollen Werkſtatt dem Menſchen die Arbeit erſpart; denn das Pech, welches ſie in ihren Reſervoirs hier zu Tage bringt, wird gleich anderem ſofort verbraucht, und leiſtet auch in den meiſten Fällen dieſelben Dienſte. Sonderbar iſt es, daß das Quellwaſſer, an deſſen Boden dies Pech in der Tiefe weniger Zolle heraustritt, obgleich es auch oben mit einer fetten, in allen Farben des Regenbogens ſpielenden Haut bedeckt iſt, ſobald man dieſe nur entfernt, ſehr friſch und angenehm ſchmeckt. Die Eingeborenen preiſen es mit wiederholtem **Kaló, Kaló** an, weil es, nach ihrem Dafürhalten, nicht nur der Geſundheit ſehr zuträglich ſeyn, ſondern auch eine ganz beſondere ſtimulirende Eigenſchaft beſitzen ſoll. Dieſe „**pitshwells,**“ im zantiotiſchen Griechiſch „**La pissa**“ genannt, conſtituiren eigentlich die einzige, der Rede werthe Antiquität der Inſel, deren Herodot ſchon erwähnt, und deren Lage ſich nur wenig, ihre Eigenſchaften aber in dieſer langen Periode gar nicht geändert haben.

Es war Zeit, an den Rückweg zu denken, denn Graf Lunzi erwartete uns mit einer Geſellſchaft in ſeinem Schloß Sarrakina, und ich gehe jetzt vom Praesens meiner Erzählung zum Imperfectum über. Es iſt mir analog — und überdem bequemer. Vorher aber muß ich noch einige Worte über unſern Wirth und ſeine Familie einſchalten. Ich war nicht wenig erſtaunt, als ich meinen erſten Beſuch in ſeinem Hauſe machte, beide Brüder, Nikolo und Hermann, nicht nur im geläufigſten Deutſch mich anreden zu hören, ſondern im Verlauf der Unterhaltung ſogar gewahr zu werden, daß ſie mit deutſcher Literatur, Kunſt und deutſchen Zuſtänden überhaupt, wenigſtens eben ſo gut als ich ſelbſt, bekannt waren. Beſonders hat Graf Hermann das Labyrinth deutſcher Philoſophie durch alle verſchiedene Etagen mit wunderbarer Ausdauer verfolgt, und bereits ſelbſt ein Werk darüber begonnen, dem ich von Herzen ſchnellen Fortgang wünſche, da die Anſichten eines geiſtreichen Fremden, der Deutſchland ſo genau kennt, und auf mehreren ſeiner Univerſitäten ſtudirte, ein doppeltes Intereſſe für uns haben und um ſo pikanter werden müſſen, da der Graf eine ſehr ſatyriſche Ader beſitzt — ich fürchte aber, das eben vollendete praktiſche Werk einer kleinen Tochter und die Cooperation einer allerliebſten jungen Frau, die Graf Lunzi erſt ſeit Jahr und Tag geheirathet, werden den philoſophiſchen Theoremen zu viel Abbruch thun, und ihm kaum Zeit und Luſt mehr laſſen, den noch immer unſichtbaren Minotaur länger zu verfolgen.[1] Gräfin Lunzi, die Mutter, iſt eine geborne Fräulein von Martens, und dies erklärt die deutſche Tendenz der Söhne. Die alte Dame aber hat, mit ächt deutſcher Häuslichkeit, ſeit 40 Jahren Zante nicht mehr verlaſſen, und darüber faſt ihre Mutterſprache eingebüßt, während die Söhne griechiſch, italieniſch, franzöſiſch, engliſch und deutſch mit gleicher Geläufigkeit ſprechen. Sie haben die Welt geſehen und ſind dabei für die hieſigen Verhältniſſe reich; man kann ſich alſo leicht denken, daß es ihrem Hauſe, auch in materieller Hinſicht, an keinem Agrément fehlt. Als wir in Sarakina ankamen, das zwiſchen Gyps- und Selenitfelſen, die wie Glas in der Sonne funkeln, inmitten weiter Gärten und Terraſſen liegt, fanden wir daher Schmuck und Nettigkeit in jedem hier billig zu erwartenden Grade auf das Anmuthigſte vereinigt. Die Geſellſchaft, welche bis auf einen einzigen, hier ſchon ſeit zwanzig Jahren anſäßigen Engländer nur aus Eingeborenen und allein aus Männern beſtand, zeigte eine ſo ausdauernde und herzliche Zuvorkommenheit für mich, war ſo unterhaltend, heiter und geſprächig, daß der Abend mich überraſchte, ehe ich der Stunden Lauf bemerkt hatte. Etwas mochte auch die lange Galerie zantiotiſcher Weine aller Farben hierzu beigetragen haben, die uns Graf Hermann bei Tiſch vorführte. Einige dieſer Landesprodukte glichen dem Kreſſen-, andere dem Cypern-, Xeres-, Madeira- oder Malvoiſi-Wein und mehrere Sorten waren höchſt ausgezeichnet und ganz originell, aber leider vertragen ſie den Transport nicht mit Sicherheit.

---

[1] Schon zwei Zantioten zeichneten ſich in literariſcher Hinſicht aus: Bentoti, der ein vortreffliches Wörterbuch und eine Grammatik der romaniſchen, italieniſchen und franzöſiſchen Sprache, ſo wie eine Geſchichte der amerikaniſchen Revolution ſchrieb, und Demetrius Guzeli, der das befreite Jeruſalem überſetzte.

Der Salon, in dem wir ſaßen, gewährte durch ſeine langen, bis auf den Boden reichenden Fenſter herrliche Ueberblicke auf die reichſten Theile der Inſel, und als ich den Vorzug einer ſo günſtigen Lage pries, baten mich die freundlichen Wirthe auf das Inſtändigſte, einen längeren Aufenthalt bei ihnen zu machen, und die Villa, in der wir uns befanden, für dieſe Zeit ganz als mein ausſchließliches Eigenthum anzuſehen. Das Anerbieten ward auf eine Art gemacht, die über ſeine Aufrichtigkeit auch nicht den mindeſten Zweifel ließ, und gibt einen Maßſtab für die noble Gaſtfreiheit der Zantioten, die nicht eine Spur von Oſtentation oder Eitelkeit verräth, und daher mehr dem Orient als Europa angehört. Die Grafen Mania machten mir gleichfalls die Offerte ihres Landhauſes für den ganzen Winter, als ich geäußert, daß ich einigen Damen meiner Verwandtſchaft vorſchlagen wolle, dieſen hier zuzubringen, und derſelbe Gegenſtand ward noch ſpäter mehrmals in Form einer dringenden Bitte von ihnen zur Sprache gebracht. Ueberhaupt muß ich ſagen, daß ich ſelten eine Geſellſchaft gefunden habe, deren Mitglieder ſo voll aufmerkſamer Gefälligkeit für Andere ſind, als die hieſige, ſo weit ich ſie kennen lernte, wogegen ich von der „hideuse difformité morale“, die ihr Herr Thierſch zuſchreibt, auch nicht die mindeſte Spur zu bemerken im Stande bin. Herr Thierſch hat ſich gerade zwanzig Stunden in Zante aufgehalten, und der Himmel weiß, was für entſetzliche Dinge ihm in dieſer kurzen Zeit begegnet ſeyn müſſen, um ihn zu einem ſolchen Verdammungsurtheil der armen Zantioten zu bewegen. — Wenn man aber bedenkt, daß derſelbe ehrliche Deutſche mit der größten Ernſthaftigkeit verſichert: Capo d'Iſtria habe die Söhne reicher und mächtiger Väter häufig eingeladen, ihre Erzeuger umzubringen, um ſich auf dieſe Weiſe der Väter zu entledigen, und zugleich die Söhne in ſeine Gewalt zu bekommen; ferner die Einführung einer Nationalbank in Griechenland nur deßhalb verhindert, weil er gefürchtet, ſein Vaterland könne dadurch reich und beglückt werden — [1], wenn man, ſage ich, ſich an dieſe tollhäusleriſchen Ausſprüche jenes anderweitig berühmten Gelehrten erinnert, rangirt man wohl ſchon von ſelbſt die durch nichts erwieſene hideuse difformité morale der zantiotiſchen Geſellſchaft in dieſelbe Categorie. Andere Schriftſteller werfen den Inſulanern Servilität vor, und tadeln unter andern der Volksrepräſentanten Gleichgültigkeit und Submiſſion für den Willen des Gouvernements. Da aber die ganze, von Sir Thomas Maitland gegebene, Conſtitution nicht viel mehr iſt als eine wächſerne Naſe, überdem auf dieſen kleinen Inſeln mit einer Handvoll Menſchen, und jede mit verſchiedenem Intereſſe, wahres conſtitutionelles Leben gar nicht Raum faſſen kann, ſo zeigen dieſe Leute nur Verſtand, wenn ſie ihre Function für eine bloße Formalität anſehen. Hiervon ein kleines Beiſpiel, das mir von guter Autorität mitgetheilt wurde, obgleich ich natürlich für die Wahrheit der Geſchichte keinen Eid ablegen kann.

Bei Vorlegung der erſten Civilliſte nahm ſich in Abweſenheit des Gouverneurs ein junger Deputirter die Freiheit, eine Rede gegen die, ſeiner Meinung nach exorbitanten Beſtimmungen derſelben zu halten und auseinander zu ſetzen, daß dergeſtalt hoch bezahlte Beamte nothwendig Sklaven der Regierung werden müßten, und Patriotismus, der ſie zum Aufgeben ſo großer Vortheile nöthigen würde, nachher nicht mehr von ihnen zu erwarten ſtehe .... Bei dieſen Worten trat der, neben dem Sitzungsſaale ſchreibende Lord High Commiſſioner im Schlafrock herein, und den Deputirten mit zorniger Stimme unterbrechend, rief er: „Meine Herren, Sie verkennen Ihre Beſtimmung; alles fernere Debattiren über dieſen Gegenſtand iſt unnütz. Die Ihnen von mir vorgelegte Civilliſte *müſſen* Sie annehmen, denn ſo iſt es der Wille unſeres erlauchten Herrn und Königs, Georg des Vierten!“

---

[1] S. Herrn Thierſch Buch über Griechenland, Theil I., Seite 14 und 15; ditto Seite 24.

Seit dieſer Scene wußte, ſo lange Sir Thomas Maitland das Ruder führte, Jeder, woran er war, und die mauvais plaisans unter den Zantioten behaupten, daß das in Sammet eingeſchlagene Budget, welches pro forma der Assemblée legislative vom Secretair zur Durchſicht und Prüfung überreicht wird, zuletzt nur weiße Blätter enthalten habe, weil man gewiß geweſen, daß es nie mehr Einem einfallen werde, hinein zu ſehen — gleich jenen Schaupaſteten, die man ſonſt zur volleren Garnirung der Tafeln zuweilen anwandte, von denen aber nur Holzwürmer ſich ſatt eſſen konnten.

In demſelben Sinne und, wie mir däucht, witzig iſt die Inſchrift unter der Büſte, welche, wie man hier behauptet, auf Sir Thomas eigene indirecte Ordre, die Einwohner der Inſel ihm wegen Verleihung der benannten Conſtitution errichten mußten. Man wählte die nachſtehend überſetzten Worte: „Dem Sir Thomas Maitland und unſern Hoffnungen!“ Die Bronzebüſte iſt von Thorwaldſen, wie auch das magere Basrelief auf dem Poſtamente. Es ſtellt Minerva vor, die dem Laſter den Schleier entzieht und die Tugend an ſich drückt, eins der ſchwächſten Werke des großen Dänen, und, aufrichtig geſagt, eine platte Compoſition. Dieſes Monument wird vom Volke gehaßt, und obgleich es durch eiſerne Gitter und eine Schildwacht geſchützt wird, iſt es ſchon vielfach beſchädigt worden, und bei den geringſten Unruhen möchte ſeine Demolirung unvermeidlich ſeyn. Der Grund dieſer Animoſität iſt charakteriſtiſch und überdies mit einigen ſeltſamen Umſtänden verbunden.

Der Schutzheilige der Stadt, ein ziemlich moderner „Dionyſius“, und nicht der Patron Frankreichs und der Pucelle, liegt einbalſamirt in ſeiner Kirche in

110.

Pückler an Rahel.

Muskau, den 11. Februar 1833.

Ich bin Ihnen, meine verehrteſte, gnädige Frau, noch die Antwort auf einen ſehr liebenswürdigen Brief ſchuldig, die ich ſelbſt überbringen wollte, aber durch rheumatiſches Unwohlſein bis jetzt noch immer daran verhindert werde. Mit wahrem Schmerze erfahre ich nun von der Fürſtin Pückler, daß auch Sie wieder recht leidend ſind! Es iſt doch wirklich ein trauriges Leben in dieſem Jammerthal, und ich bekehre mich ganz zu des Doktor Nürnberger's feſtem Glauben, daß wir auf anderen Sternen dafür entſchädigt werden ſollen, und uns ihr Anblick nicht umſonſt zu Troſt und freudiger Ahndung gewährt ward.

Der Himmel gebe nur, daß ich Sie wieder wohl finde, wenn ich endlich nach Berlin komme, und daß Sie ſich im Sommer hier bei uns ein Bischen pflegen können, wo die Luft ſo geſund iſt, daß niemand vor dem achtzigſten Jahre an's Sterben denkt. Der ewige Aufenthalt in Berlin iſt Ihnen wirklich nichts nütze, und unſer lieber Varnhagen arbeitet ſich dort auch immer krank.

Ich kann Ihnen gar nicht ſagen, wie ſehr ich mich darauf freue, Sie in meinen Anlagen recht in bona pace herumzuführen, und mich an Ihrer Verwunderung zu weiden, was ich armer Teufel mit meinen wenigen Mitteln doch ausgeführt habe, ſeit Sie das letztemal hier waren — denn ich bilde mir ein, Sie erinnern ſich alles deſſen, was da war, noch genau.

Koſtete mich nicht alle Jahre die Separation 10,000, und Prozeß und Gerichtskoſten 2—3000 Thaler, ſo könnte ich freilich mehr thun! Das ſind die agréments der preußiſchen Oberherrſchaft, die man als ein großes Glück billig auch theuer bezahlt.

der Stadt, aus der er jedes Jahr am 29. December, als ſeinem Todestage, hervorgeholt und in feierlicher Prozeſſion umhergetragen zu werden pflegte. Der Conſtitutionstag fällt auf den erſten Januar, und da an dieſem Feſte, im Jahr 1820, Sir Thomas Büſte, die noch mit darüber gebreiteten Fahnen verhüllt war, mit großer Feierlichkeit aufgedeckt werden ſollte, ſo befahl das Gouvernement, die Prozeſſion des Heiligen aufzuſchieben und mit dem Conſtitutionsfeſte zu vereinigen, wobei denn der Heilige zu den Füßen der Büſte gebracht werden, dort, während man die letztere unter Löſung des Geſchützes aufdecken würde, gewiſſermaßen ſeine perſönliche Submiſſion abſtatten, und dann erſt ſeinen gewöhnlichen Weg fortſetzen ſollte. Als dieſer Befehl bekannt wurde, erregte er, als eine tiefe Herabſetzung des geliebten Heiligen, Schmerz und Wuth im Volke. Der Sanctissimus ſelbſt aber nahm es noch viel übler, und ſchickte in der Nacht vom 28ſten zum 29ſten December das ſtärkſte und furchtbarſte Erdbeben, welches ſeit Jahrhunderten auf der Inſel ſtattgefunden hat. Einige Menſchen verloren ihr Leben dabei, mehrere wurden verſtümmelt, und der angerichtete Schaden war ſehr bedeutend, vor allem aber ward unter den obwaltenden Umſtänden das Wunder dem Volke klar, und die Behörde ſelbſt durch dies Erdbeben ſo „erſchüttert“, daß ſie ihren Plan aufgab, und die Prozeſſion des Heiligen am nächſten Morgen, als den 29ten December, nicht nur geſtattete, ſondern ſogar dazu aufforderte. Doch der Heilige hatte ſich noch keineswegs beſänftigt. Ein Platzregen, der einem Wolkenbruche glich, begann im Augenblick, als man mit dem Leichnam die Kirche verließ, und man hatte kaum zwanzig Schritte zurückgelegt, ſo fielen Schloſſen wie Hühnereier vom Himmel, warfen viele Perſonen beſchädigt nieder, und zwangen die Geiſtlichkeit, ſich mit dem Einbalſamirten in eine nahe Kapelle zu flüchten, von wo ſie nachher ihren erzürnten Patron auf dem kürzeſten Wege wieder nach Hauſe brachten; denn er hatte hinlänglich gezeigt, daß ihm die Prozeſſion dießmal nicht genehm ſey. Das Volk aber rannte in Maſſe nach Sir Thomas Büſte, zerriß, ehe man es hindern konnte, unter Schmähungen und Flüchen die es bisher noch verdeckenden, darum geſchlagenen Fahnen in tauſend Fetzen, und die erſten Blicke des bronzenen Generals und Conſtitutionsgebers fielen dieſergeſtalt auf einen über ihn Verwünſchungen ausſtoßenden und zur höchſten Wuth gereizten Pöbel — eine Inauguration, die er ſchwerlich ſo erwartet hatte.

Während der griechiſchen Revolution hatten die joniſchen Inſeln ebenfalls Miene gemacht, ſich zu inſurgiren, wurden aber durch Sir Thomas energiſche Maßregeln, der ſogleich die empörten Diſtrikte unter Kriegsgericht ſtellte, die Prieſter auf öffentlichem Markt geißeln und die Rädelsführer in eiſernen Käfigen aufhängen ließ, bald beruhigt. Als hierauf ein Generalpardon erfolgte, und die zur Warnung aufgeſtellten Käfige und Ketten mit den Leichnamen der Verbrecher abgenommen wurden, machten Einige aus dem Volke den naiven Antrag: da nun Alles vorüber, gegenſeitig verziehen und vergeſſen ſey, und man die Käfige mit den Gehängten entfernt, ſo möge man doch, um jedes Andenken an die Vergangenheit zu tilgen, auch Sir Thomas Maitland's Monument zugleich mit fortnehmen.

Ungeachtet dieſer Animoſität und des Schreckens, den auf der andern Seite Sir Thomas Name bis zum Ende ſeiner Regierung einflößte, muß man doch geſtehen, daß dieſer Mann große Herrſchereigenſchaften beſaß, daß die joniſchen Inſeln ihm die Grundlage ihrer immer fortſchreitenden Proſperität verdanken, und daß dem heutigen Gouvernement Griechenlands etwas von Sir Thomas eiſerner Energie und Thatkraft ſehr lebhaft zu wünſchen wäre.

Doch ich kehre von der langen Digreſſion zu meinem Tageskleeblatt zurück.

Am nächſten Morgen zeigten mir meine gütigen Freunde die Gemäldeſammlung des Grafen de **Roma**, in der ſich mehrere höchſt ausgezeichnete Originale befinden. Vor allen ſprach mich ein kaum einen halben Fuß hoher Chriſtus am Kreuz, angeblich von **Palma vecchio**, an. Vortrefflich gemalt, von kühner, correcter Zeichnung, ganz im Styl Michael Angelo's, und in hohem Grade poetiſch gedacht, mit einem ſo erhabenen Ausdruck im ſchönen Antlitz, wie ihn nur der Gottmenſch haben konnte — ſchien mir dieſes kleine Bild jeden Anſpruch, auch des Schwierigſten, zu befriedigen. Auf einem andern großen Gemälde von Titian, eine heilige Familie darſtellend, vermißt man, wie gewöhnlich bei dieſem Meiſter, den poetiſchen Geiſt, doch macht das Chriſtuskind hiervon eine glorreiche Ausnahme, was zwar nichts Heiliges an ſich hat, aber ein ſo lebendes Kind iſt, daß ein anweſender Maler enthuſiaſtiſch ausrief: „Wenn es nicht ſpricht, ſo iſt es bloß deßhalb, weil es noch zu klein dazu iſt!"

Ein Amor, der den Thieren die Liebe lehrt, und namentlich in dem dargeſtellten Augenblick einen Kater und einen Windhund ſehr praktiſch inſtruirt, iſt zwar etwas leichtfertig, aber mit viel Laune componirt und mit vollendeter Kunſt ausgeführt. Der Meiſter iſt ungewiß. Noch Vieles wäre aus dieſer Sammlung rühmlich zu nennen, und kein Fremder ſollte vernachläßigen, ſie zu ſehen.

Graf Lunzi's elegante Equipage holte uns hier ab, um uns bis in das nächſte Dorf vor dem Kloſter **St. Giovanni di Pódromos** zu bringen, eine der angenehmſten Touren voller Abwechſelung, welche die Inſel darbietet, überdies auf der vortrefflichſten Straße, die, der Beſchaffenheit des Terrains natürlich folgend, in gefälligen Windungen ſich ihre Bahn durch ein Meer von Grün bricht, von dem ſie überall umſchloſſen wird, und das ſelbſt an den nackten Felsketten zur Seite noch bis zur Hälfte hinanſteigt, wo es in ſcharf abgegrenzter gerader Linie plötzlich aufhört, ein Umſtand, der dieſen Anſichten etwas Eigenthümliches gibt.

Eine Stunde vor dem Kloſter endet die Kunſtſtraße, und man muß den Reſt des Weges zu Pferde zurücklegen. Es war kalt geworden und ſtürmiſch, ſo daß wir eine Zeitlang in einem Bauerhaus Schutz ſuchten und dort Kaffee zur Erwärmung tranken; denn bei der ſtarken Hitze, die jetzt herrſcht, wird die geringſte Erkältung der Luft ſogleich äußerſt empfindlich. Die große Wohlhabenheit der hieſigen Landleute hat in kurzer Zeit einen ganz andern Grad der Cultur und Lebensweiſe bei ihnen hervorgebracht, als ihre Brüder in der Morea kennen. Dem Hauſe, in das wir getreten, fehlte es weder an Fenſtern, noch Stubendecken, noch Meublen, noch ſelbſt Kupferſtichen an den Wänden. Eine reinlich gekleidete junge Frau bewirthete uns mit Wein, weißem Brod und Kaffee, alles in wohlgeputztem Geſchirr aufgetragen; dabei ward unſer Beſuch wie eine erzeigte Ehre aufgenommen, und uns zum Abſchied noch ein zierlicher Blumenſtrauß überreicht.

Ich ritt mit Graf Hermann den Andern voraus, und, in lebhaftem Geſpräch begriffen, verfehlten wir den Weg, als die Nacht einbrach, und wir, in Felſen an der öden Meeresküſte eingeklemmt, nicht mehr wußten, nach welcher Seite wir uns wenden ſollten. Man hatte indeß ſchon vom Kloſter aus einige Knaben nach uns ausgeſandt, von denen wir jetzt den Einen laut rufen hörten. Unterdeß war der Mond aufgegangen, und bald erblickten wir in ſeinem Strahl den runden, hohen Thurm und die weiß ſchimmernden Arkaden des Kloſters von Pódromos, zugleich das Läuten der gaſtlichen Glocken vernehmend, die zu unſerem Empfang weithin durch die ſtille Nacht ertönten.

Ein Greis in ſchwarzer Kleidung, mit langem, weißem Bart, der Abt, empfing uns mit zweien ſeiner Mönche und einigen, Windlichter tragenden, Dienern am Portal, und führte uns eine ſteinerne Freitreppe hinan in nette und äußerſt reinliche Zimmer. Dieſe ſind allein für Fremde beſtimmt, da die Gaſtfreiheit, welche jedem Ankömmling drei Tage lang hier gewährt werden muß, der Hauptzweck bei Gründung der Anſtalt war, und ſo auch vom engliſchen Gouvernement reſpektirt wird, welches nur eine genauere Controle dabei eingeführt, und die Mönche für ihre Perſon ſelbſt auf eine beſtimmte Penſion geſetzt hat. Nach den erſten Begrüßungen bezeigte ich meinen Wunſch, in die Kirche zu gehen, um der Panaghia wie gewöhnlich meinen Reſpekt zu bezeigen, wobei ſich der komiſche Umſtand in einem Kloſter ereignete, daß man den Schlüſſel zur Kirche nicht finden konnte, und nach langem Warten an der Thür wir den Beſuch ſchon aufgeben wollten, als endlich das verlegte Inſtrument noch glücklich entdeckt wurde.

Eine reizende Promenade im Mondſchein folgte, während der wir die nahen Felſen erſtiegen, auf deren Gipfel ein kleines Belvedere erbaut iſt. Das maleriſche Kloſter, wie in Silber getrieben, zu unſern Füßen, das dunkle Waldgewand, von dem es eingeſchloſſen iſt, das noch vom vorübergegangenen Sturm erregte Meer, und Cephaloniens hoher Berg, 5000 Fuß hoch, gerade vor uns ſenkrecht daraus hervorſteigend, die blendende Mondſcheibe und die funkelnden Sterne am tief blauen Himmel — man hätte die ganze Nacht hier zubringen mögen! Auf dem Rückweg zeigte uns der begleitende Mönch einen merkwürdigen Baum vom Geſchlecht der Myrthe, deſſen Alter kaum berechnet werden kann, da er, in der Regel nur Strauchhöhe erreichend, hier zu einer ſolchen Größe und Ausdehnung gelangt iſt, daß um ſeinen dicken Stamm her, den eine Steinbank umgibt, gewiß fünfzig Perſonen ein ſchützendes Laubdach finden könnten, undurchdringlich für Regen wie Sonnenſtrahlen, jetzt aber nur ſchwarze Nacht um ſich verbreitend.

Die heiligen Väter bewirtheten uns auf's Beſte, und ſüß war unſer Schlaf in dieſer Stätte des Friedens.

Der Morgen des dritten Tages, der das verheißene Kleeblatt ſchließt, fand uns auf dem Meer in einer wohlbedeckten Gondel, nach dem ſogenannten „Greasewell“ ſchiffend. Die Kalkfelſen an dieſer Küſte ſind größtentheils unterminirt, und athmen einen ſtarken Schwefelduft aus. Am auffallendſten wird dieſer in einer runden Bucht mit ſteil anſteigenden Wänden, die einem oben offenen, großen Saale gleicht, und in deſſen Hintergrunde ſich die Grotte befindet, welche das Ziel unſerer Fahrt war. Wir mußten das Zelt von unſerer Gondel abnehmen, und uns glatt auf den Boden legen, um in die Höhle einfahren zu können, da bei dem hohen Stande des Meeres ihre zackige Wölbung faſt bis auf das Waſſer herabhing. Deſto ſchöner ward dadurch die Beleuchtung in ihrem Innern, und der magiſche blau und grüne Schein, in den getaucht die Stalaktiten an der Decke ihre verſchiedenen Formen nach und nach vor uns enthüllten, wie wir langſam aus einer Abtheilung in die andere vordrangen, glich einer künſtlichen Theatervorrichtung. Im Innern der Grotte entſpringt der Greaswell, deſſen Waſſer ſchäumt und ſprudelt und Stücke einer weißen Materie auswirft, die vollkommen der Seife ähnlich iſt, aber ſchnell in der Hand zergeht, ohne einen Geruch zurückzulaſſen. Das Waſſer iſt bedeutend kälter als das der See umher, und weniger ſalzig von Geſchmack. Chemiſch unterſucht iſt die Quelle, ſo viel ich erfahren konnte, noch nicht worden, was ſie doch verdiente. Hundert Schritte davon iſt noch eine andere Grotte von leichterem Acceß, die wir zierlich von der Natur ſelbſt mit Farrenkraut austapezirt fanden. Dieſe haben ſich die wilden Tauben zum Brütort ausgeſucht, deren wir mehrere verſcheuchten.

Auf Ihres Herren Gemahls Empfehlung leſe ich jetzt Spazier's „Geſchichte der polniſchen Revolution" Es wird Einem wohl und weh dabei! Wie gefällt Ihnen denn Victor Hugo's „Le roi s'amuse?" Mir die erſten vier Akte ſehr gut. Nun mündlich mehr, ich will Sie nicht mit meiner blaſſen Schrift ermüden, ein Kranker an eine Kranke, das wird nicht luſtig. Ich küſſe Ihnen herzlich die Hand, und bin mit größter Ergebenheit

meine gnädige Gönnerin
Ihr gehorſamſter H. Pückler.

111.

Pückler an Varnhagen.

Hamburg, den 10. März 1833.

Verehrteſter Freund,

Ich muß Euer Hochwohlgeboren doch auch ein Lebenszeichen von hier geben, wo es mir ſehr wohl gefällt.

Sie müſſen doppeltintereſſante kriegeriſche Erinnerungen noch von hier bewahren, ich erfreue mich nur an der äußerſt gaſtlichen und freundlichen Aufnahme, die ich faſt nirgends noch ſo erfahren. Fortwährend mit Einladungen überhäuft, kann ich nicht dazu kommen, irgend etwas zu ſehen, und werde mehr von den hieſigen Diners als Merkwürdigkeiten zu erzählen wiſſen. Ganz Recht hatten Sie, mir zu ſagen, daß ich länger bleiben würde, als ich wollte. Es iſt wirklich ein rechter Lebeort, und eine einfache Biederkeit im Benehmen der Leute, die ich über alles liebe. Auch an hübſchen Weibern fehlt es nicht. Madame Jeniſch, Frau von Binder, Frau von Bacheracht, und Andere ſind allerliebſt, auch viele hübſche Mädchen, worunter aber die berühmte Erbin nicht gehört.

in kleinen Körben daneben ſtehende, ſchon getrocknete und pulveriſirte, war weiß wie Schnee. Das Ganze ſoll ſehr einträglich ſeyn und iſt eine Unternehmung verſchiedener Privaten; denn hier ſchläft die Induſtrie nicht wie in Griechenland. Die Engländer haben ſie zu erwecken verſtanden, und beſchützen ſie, ohne ſie auf der andern Seite, wie z. B. ſo häufig bei uns, durch zu vieles Regieren von neuem zu lähmen.

Nachdem wir in's Kloſter zurückgekehrt, und dort ein frühes Mittagsmahl eingenommen, bei dem ich zum erſtenmal Korinthenwein trank, der Feuer und Farbe der böhmiſchen Granaten hat, machten wir noch einen Spaziergang in den lieblichen Gebüſchen, welche, auf weißen Kreidefelſen dicht zuſammengedrängt, die nahen Höhen bedecken. Viele dieſer Felſenblöcke dienen zugleich zu verborgenen Bienenſtöcken. Sie werden zu dieſem Behuf geſprengt und ausgehöhlt, dann die obern Stücke mit Mörtel wieder aufgeſetzt und eine kleine Oeffnung für die Bienen gelaſſen, die dieſe bald mit ihrem Honig füllen, den ich beſſer als den des Hymettus fand.

Erſt mit dem Beginn der Abendkühle traten wir unſern Rückweg an. Die Schönheit der Beleuchtung, die ſanfte Friſche der Natur, die unendliche Mannigfaltigkeit der Gegenſtände, die Bequemlichkeit und

Schnelle, mit der man durch alle dieſe Bilder geführt wird, geben den Spazierfahrten auf dieſer geſegneten Inſel einen unbeſchreiblichen Reiz, vielleicht doppelt von mir empfunden wegen des Contraſtes mit der nächſten Vergangenheit. Nicht daß mir auch dort hoher Genuß gefehlt hätte, er war nur anderer Art; meine Empfindung glich der wollüſtigen Ruhe nach angenehmer, aber oft zu angeſtrengter Arbeit.

An einer der freundlichſten Stellen bemerkte ich eine kleine Kirche über einer abgeriſſenen Hügelwand, und darunter an der Straße ein Monument mit einer langen Inſchrift. Auf meine Frage, was es bedeute, gab mir Graf Hermann folgende Auskunft: „Das Monument,“ ſagte er, „iſt vom Gouvernement als Warnung hierher geſetzt worden; aber das Landvolk ſieht es faſt im Licht einer Trophäe an, und in der That, die Geſchichte hat etwas Rührendes und Romantiſches. Zwei Jünglinge, die an einem Tage geboren, an einem Tage getauft, an einem Tage gefirmelt, und, nach einer uralten, jetzt nur noch ſelten exerzirten Sitte, an einem Tage in des Prieſters Hände den Schwur ewiger Brüderſchaft auf das Evangelium geleiſtet, wurden hier auch an einem und demſelben Tage mit einander für verübten Mord an ein und denſelben Galgen gehangen, und als letzter

Akt der Tragödie an demſelben Tage mit einander in's Grab gelegt. Rache war der Grund des verübten Mordes, und der zweite der Jünglinge nur das treue Opfer ſeiner Freund- und Gemeinſchaft mit dem Bruder, in allen Fällen, wie er es geſchworen! Lange hatte den Erſten ein Mann von böſem Charakter verfolgt und auf alle Art gereizt, bis mit dem heißen Blute dieſer Zonen dem Jüngling Rache zum Bedürfniß wurde. Nachdem er ſein zweites Ich zur Hülfe aufgefordert, verſteckten ſich beide Freunde in der kleinen Kirche, und als der Verhaßte, von dem ſie wußten, daß er dieſes Weges ziehen mußte, ſorglos vorüberkam, tödteten ſie ihn aus den Fenſtern des Gotteshauſes mit zwei wohlgezielten Schüſſen. Sie flohen, wurden aber ſpäter ausgeliefert, und die Gerechtigkeit hatte ihren Lauf; die Jünglinge aber ſtarben Hand in Hand mit einem ruhigen Heldenmuth, der einer beſſeren Sache werth geweſen wäre. Das Volk ſah ſie als Märtyrer an, und oft findet man noch jetzt das Monument, das den Abſcheu der Gerechten vor ſo böſer That zu verewigen beſtimmt iſt, mit Blumenkränzen des Mitleids, vielleicht der Bewunderung geſchmückt."

In Graf Lunzi's hellerleuchtetem, elegant meublirtem Hauſe in Zante empfing uns ein zahlreicher, dort zum Concert verſammelter Cirkel. Obgleich nur Dilettanti ſpielten und ſangen, mit einziger Ausnahme zweier von der Winteroper noch hier zurückgebließenen Künſtler, war doch die Aufführung über meine Erwartung, und überdies die ungezwungene Freiheit des Tons, die hier herrſchte, von allen kleinſtädtiſchen Formen eben ſo entfernt, als von jeder Prätenſion. Dadurch ward mir Etwas gewährt, was ich gar ſelten zu finden im Stande bin, nämlich eine große Geſellſchaft, in der ich mich bis zum Ende angenehm unterhielt, ohne mich genirt oder gelangweilt zu fühlen, noch den ängſtlichen Wunſch in mir aufſteigen zu ſehen, mich doch ſo bald als möglich mit guter Manier aus dem Staube machen zu können. Ich fand in den ſtattfindenden Gebräuchen nichts, was von denen unſerer großen Städte abgewichen wäre, mit einziger Ausnahme des Folgenden, das mir ſehr zweckmäßig vorkam. Beim Souper führten nämlich die Herren die anweſenden Damen in den Speiſeſaal, und bedienten ſie, ohne ſelbſt etwas zu genießen. Eine Damenmahlzeit, außer bei Kaffee und Thee, dauert nicht lange, und ſobald das ſchöne Geſchlecht daher fertig war, wurde es in die Salons zurückgeleitet, dort aber nun ſich ſelbſt überlaſſen, während die Herren, eiliger als vorher, von neuem dem Eßſaal zuſtrömten, und nun die Früchte ihrer bisherigen Enthaltſamkeit, eben ſo ungeſtört und bequem als reichlich genoßen.

Nach der Flotte und der Stadt gewährt mir eine dritte geſellige Abwechſelung das Schloß mit ſeinen hochgebildeten Bewohnern und der engliſchen Garniſon, von denen ich bereits im Anfang ausführlicher geſprochen; eine vierte Reſource endlich iſt die Einſamkeit mit Graf Lunzi's Bibliothek in allen civiliſirten Sprachen, von der mir der galante Beſitzer eine Auswahl Bücher zuſchickte, und dieſe, als Zugabe mit einem Korb auserleſener Weine begleitete, welche das bekannte Sprüchwort ganz zu Schanden machten.[1]

Es blieb mir gerade Zeit genug übrig, von den überſandten Werken i promessi sposi und Fieramosca zu leſen. Im erſten Roman hat Manzoni Mittel gefunden, in der Langweiligkeit der Details alle Engländer zu übertreffen, was keine leichte Aufgabe iſt. Sein Werk kommt mir vor wie die Koralleninſeln, die aus faſt unſichtbaren Größen mit Hülfe der Geduld endlich zu tauſend Fuß hohen Felſen werden. Fieramosca iſt unterhaltender und meines Erachtens dichteriſcher, wenn auch im Zauber des Styls untergeordnet.

---

[1] Ich meine die Redensart der Franzoſen: Dieu nous garde d'un diner à la fortune du pot, et des vins du propre crû!

Beſonders geſchickt iſt das Ende dieſer Erzählung behandelt, in allen Dingen der ſchwierigſte Punkt, bei einem Roman aber am meiſten.

Ich las auch einige Bücher über Zante. Mit dieſen jedoch verſchone ich den Leſer, und will ihm nur ſo viel ſagen, wenn er es nicht ſchon weiß:

1) daß die Inſel 40,000 Einwohner hat, wovon 16,000 auf die Stadt kommen, und
2) daß acht Millionen Pfund Korinthen hier gebaut werden,

womit ich meine ſtatiſtiſchen Nachrichten beſchließe.

Zu bemerken iſt aber noch in archäologiſcher Hinſicht, daß man im ſechzehnten Jahrhundert einen Sarkophag in Zante gefunden und Gott weiß wohin geſchafft hat, aus deſſen Inſchrift man folgern will, er habe Cicero's Aſche enthalten, die man nach der Maſſacre in der formianiſchen Villa hierhergebracht.

Die Inſchrift lautete:

M. T. CICERO. HAVE. ET. TV. TERTIA. ANTONIA.

Außerdem ſieht man in der Kirche des Dorfes Melinado auch einige Fragmente antiker Granitſäulen von geringer Bedeutung. Intereſſanter iſt der Berg Skopo, wo einſt ein berühmter Tempel der Diana ſtand, und ſich ein heiliger Hain befand. Wohl möglich, daß einige der uralten Olivenbäume neben dem Kloſter ſich noch aus dieſer Zeit herſchreiben. Der Weg von Zante nach Skopo iſt reizend, aber ſehr ſchlecht. Links des Kloſters, das auf der Spitze des Berges erbaut iſt, erhebt ſich noch ein wunderlich geſtalteter iſolirter Felſen, von dem ich, über einer der ſchönſten Ausſichten, welche die Inſel darbietet, die Sonne in einem dunkelrothen Feuermeere untergehen ſah, was hier zu den Seltenheiten gehört, wo in der Regel das bunte Farbenſpiel, welches Auf- und Untergang dieſes Geſtirns in unſeren Klimaten begleitet, ganz wegfällt. Das Kloſter iſt Eigenthum der Familie Logotheti, und eine Art Lehen, was an die Krone zurückfallen würde, wenn kein Mitglied dieſer Familie mehr da wäre, um als Abt zu fungiren. Der jetzige iſt ein Lebemann, und in beſtändiger Fehde mit den oberen kirchlichen Behörden begriffen, denen er zuweilen ſehr beluſtigende Streiche ſpielen ſoll, da ſie ihn als Eigenthümer des Kloſters weniger als Andere in ihrer Gewalt haben. Auch hier herrſcht übrigens das Geſetz einer dreitägigen Gaſtfreiheit, und der Abt, weit entfernt, es zu ſchmälern, ſoll im Gegentheil ſeiner Obern Unzufriedenheit oft dadurch erregen, daß er es zu weit ausdehnt, ohne ihre Controlle zu dulden.

Ich brachte einen ſehr luſtigen Abend hier zu, und möchte nicht darauf ſchwören, daß, außer den Bäumen in Dianens Hain, auch manchmal noch Nymphen darin umgehen, natürlich keuſche, wie ſich hier in doppelter Hinſicht von ſelbſt verſteht. Dimitri, der mich allein hierher begleitet hatte, wollte eine ſolche Erſcheinung geſehen haben, was er mir auf originelle Weiſe deutlich machte, denn wir verſtehen uns nun durch Worte und Zeichen mit Leichtigkeit. Der komiſche Knabe iſt wie mein Schatten, und behauptet mit griechiſcher Gefühlswärme, es ſey ihm nur wohl in meiner Nähe.

Cephalonia.

Meine Natur muß in den ſüdlichen Klimaten eine bedeutende Veränderung erlitten haben, denn obgleich der heftigſte Wind unſer kleines Schiff dreizehn Stunden umherwarf, ſchlief ich doch währenddem vortrefflich auf den Planken des Verdecks, Dimitri zu meinen Füßen gelagert, und erwachte ohne alle Spuren von Seekrankheit, geſund und munter wie ein Fiſch, als die kahlen, röthlichen Felſen, unten mit hellgrünem Saume eingefaßt, welche die ſchöne Rhede von Argoſtoli umſchließen, vor uns emporſtiegen. Dieſe Stadt, mit einem netten Quai, iſt kleiner und unanſehnlicher, aber reinlicher als Zante. Da der einzige Gaſthof, der hier exiſtirte, eingegangen iſt, ſo hatte ich viele Mühe, eine Wohnung zu finden, und erſt nach mehreren Stunden gelang es mir durch die Güte des Herrn Coidan, an den ich einen Brief aus Zante mitbrachte, bei einem Engländer ein ziemlich elendes Schlafzimmer und die Mitbenutzung eines sittingrooms zu erhalten, das ich aber mit drei andern Fremden theilen mußte. Mein Wirth iſt ein ehemaliger engliſcher Militair und Ingenieur, dem die Regierung, ſtatt Penſion, den Poſten eines Oberaufſehers der Gefängniſſe ertheilt hat, eine Sinekure, die nichts weiter als den täglichen, viertelſtündigen Beſuch im Gefängniſſe erfordert, und 150 Pfund jährlich dafür einbringt. Daneben iſt aber der Oberaufſeher der Gefängniſſe noch Handelsmann mit allem Erdenklichen, als: ſelbſtgemachtem Champagner, Gingerbeer und Käſe, Macassar oil und eau de Cologne, engliſchen Sätteln, Juwelierwaaren und Thürſchlöſſern, Salami, Schinken und Handſchuhen, engliſchen Medizinen und soi disant franzöſiſchen Weinen ꝛc. ꝛc. Ferner logirt er Fremde aus Gefälligkeit, verſteht aber Rechnungen ſo gut als der regulairſte Gaſtwirth zu machen, wie ich eben an der meinigen gewahr werde, wo unter andern zur Kühlung zweier Bouteillen Waſſer und Wein angeblich 22 Pfund Eis pro Tag verbraucht worden ſind. Ein Reiſender wird daher gut thun, um der Prellerei zu entgehen und einige Bequemlichkeit zu genießen, ſich, ehe er nach Cephalonia ſchifft, eines Privatquartiers lange vorher zu verſichern, da ein ſolches bei der täglich ſteigenden Bevölkerung, dem vielen Militair und der großen, hier herrſchenden Wohlhabenheit, nur ſchwer zu erhalten iſt.

Was mich betrifft, ſo werde ich von einem beſonders ungünſtigen Schickſal in den joniſchen Inſeln verfolgt, denn wie ich in Zante wegen des „untoward event“ des unwillkürlichen Losgehens meiner Piſtole wochenlang über meine Zeit zurückgehalten wurde, ſo jetzt hier auf faſt noch ſchlimmere Weiſe. Das Unglück wollte nämlich, daß man wenige Tage nach meiner Ankunft einen großen Ballen Wolle am Ufer fand, von dem es ungewiß war, ob er nicht vom türkiſchen Gebiete komme, weßhalb Cephalonien ſogleich in Quarantaine geſetzt wurde. So lange dieſe nun dauert, was bis jetzt noch ganz ungewiß iſt, muß ich mich in Geduld ſchicken, und, die Wahrheit zu ge-

Den 11. März.

Mein Gott! Soweit hatte ich geſtern geſchrieben, als mich heute wie ein Donnerſchlag die Nachricht des unerſetzlichen Verluſtes trifft, den Sie, und wir Alle erlitten!

Sie tröſten zu wollen, mein beklagenswerther Freund, wage ich nicht. Eine ſo ganz vertraute Gefährtin zu verlieren, iſt vielleicht das bitterſte, das am ſchwerſten zu ertragende aller Leiden! In ähnlichen Verhältniſſen, fühle ich das ganz, und alle ſogenannten Vernunftgründe müſſen an einem ſolchen Schmerze ſcheitern, wenn auch die kräftige Seele ihn zu zähmen weiß.

Gott, wie unerwartet kommt dieſer Schlag! Mit der innigſten Wehmuth erinnere ich mich noch an die letzten Worte der liebevollen Freundin, die ſo prophetiſch geworden ſind — denn ſie ſagte: „O, wenn Sie einmal wegreiſen, ſehen wir Sie gewiß nicht wieder.“ Wie tief betrübend ſind mir jetzt dieſe Worte. Welcher hohe Geiſt, und welches edle Herz ſind da wieder einmal von der Erde verſchwunden!

Wir müſſen denken: daß ſie auf einem ſchöneren Stern jetzt wieder geboren iſt.

Leben Sie wohl, verehrteſter Freund, und faſſen Sie ſich männlich, wie Sie es vermögen, mehr mag ich jetzt nicht hinzufügen.

H. Pückler.

112.

Pückler an Varnhagen.

Muskau, den 15. April 1833.

Verehrter Freund!

Hier überſende ich Euer Hochwohlgeboren alles, was mir die Verewigte, nie zu vergeſſende herrliche Frau geſchrieben, bis auf ihren letzten Brief, den ich ſo ſchön fand, ſtehen, es wäre erträglich, wenn ich nur etwas weniger ſchlecht und heiß logirt, und etwas weniger apothekermäßigen Rechnungen ausgeſetzt wäre. Der Reſident, Major Parſons, der Commandeur der hier ſtationirten fünf Compagnien Rifles, Major Steevens, Herr Coïdan, und mehrere andere hier gemachte Bekanntſchaften überhäufen mich mit gleicher Artigkeit, als ich in Zante genoß, und die Inſel bietet nicht weniger Intereſſe, nicht weniger Schönheit dar, wiewohl in einem ganz andern, ſtrengern Styl. Ihre Mannigfaltigkeit iſt ſogar noch größer in der überraſchendſten Abwechſelung, und der Anbau, wo er nur möglich iſt, eben ſo vollkommen als dort.

Bei der engliſchen Gouvernementsweiſe kommt außerordentlich viel auf die Individualität der örtlichen Gouverneurs an, und es ſcheint, daß in der Perſon des Oberſten Napier die Inſel früher einen Reſidenten beſaß, der Außerordentliches geleiſtet hat. Die Straßen, welche ganz Cephalonien, häufig zwei bis dreitauſend Fuß hoch über dem Meeresſpiegel, durchſtreichen, und, wenn ganz vollendet, an vierzig Stunden Länge betragen werden, ſind bewundernswürdige Werke, mit größter Sachkenntniß geführt und conſtruirt. Nie iſt z. B. ihr Fall ſtärker, als ein Fuß in zwölfen, ungeachtet der enormen Höhe, die ſie oft in ganz ſchmalen Räumen und im fortwährenden Zickzack, wie eine Schlange, an faſt ſenkrechten Felſenbergen hinanklimmen.[1] Wie ſehr die Inſel überhaupt unter engliſcher Herrſchaft gewonnen und in Cultur fortgeſchritten, beweiſt nicht nur der Anblick größter Betriebſamkeit und der allen Orten aufgeprägte Stempel der Wohlhabenheit und Ordnung, ſondern am beſten das Factum, daß noch im Jahr 1815 ſechs Millionen Pfund Korinthen das höchſte jährliche Produkt der Inſel waren, während in dem vorigen ſchon 14½ Millionen Pfund gewonnen und davon für 800,000 Colonnaten baares Geld in's Ausland verkauft wurden. Wie mir der jetzige Regent verſicherte, kann man, nach den bereits gemachten oder begonnenen Pflanzungen, faſt mit Gewißheit darauf rechnen daß in ſechs bis ſieben Jahren die angegebene Zahl ſich bis auf zwanzig Millionen ſteigern wird. Wein-

---

[1] Es iſt eine der unglücklichen Neuerungen des zu poetiſchen Lords Nugent, daß das Straßendepartement jetzt der Regierung abgenommen und der Municipalität überlaſſen worden iſt. Die Folgen ſind:

1) daß die Reparaturen ſehr vernachläßigt werden,
2) daß der weiſe Plan des Oberſten Napier nicht mehr fortgeſetzt wird, und wir ſtatt deſſen, nach bloßer Gunſt der Magiſtratsperſonen, kleine Nebenwege zur Bequemlichkeit dieſes oder jenes Partikuliers auf öffentliche Koſten gemacht werden, worüber ich allgemeine Klagen hörte.

und Oelbau haben faſt einen gleichen Fortgang gezeigt, obgleich nur das letzte Produkt einen Handelsartikel für das Ausland abgibt, weil, wie in Zante, der Wein, von dem nur wenig nach dem ſchwarzen Meere ausgeführt wird, den Transport nicht wohl verträgt, obgleich er auf der Inſel ſelbſt vortrefflich iſt. Doch glaube ich, daß gehörig abgelegene und ſorgfältig bereitete Weine davon leicht eine Ausnahme machen dürften, und ich gedenke ſelbſt einen Verſuch damit zu machen, der bei der Wohlfeilheit und Güte des Produkts wohl Berückſichtigung verdient.

Sonderbar erſcheint es bei dieſen Fortſchritten der Induſtrie, daß ſich dennoch ſeit 1815 die Bevölkerung der Inſel nicht vermehrt hat, ſondern bei 60,000 ſtehen geblieben iſt.

Argoſtoli, die Hauptſtadt, mit einem guten Hafen und 5000 Einwohnern, bietet ebenfalls alle Zeichen des Fortſchrittes, und das neue Quartier an der weſtlichen Seite, dem wieder eine Statue des Sir Thomas Maitland in voller Länge zum point de vue dient, verſpricht einſt eine Zierde der Stadt zu werden, obgleich der Anfang mit dem, der projectirten Hauptſtraße quer vorſtehenden, Juſtizpalaſt und ſeinem Säulen-Portikus leider unglücklich ausgefallen iſt; die Verfehlung aller Verhältniſſe bei demſelben iſt wahrhaft ekelerregend, und die Statue des ſeligen Sir Thomas Maitland ſcheint nur ihren guten Geſchmack dadurch zu documentiren, daß ſie dieſem Ungethüm von Gebäude ihre hintere Seite zukehrt. Die Anordnung der Statue ſelbſt iſt aber nicht weniger poſſierlich. Mit der einen ausgeſtreckten Hand präſentirt ſie die Conſtitution, die andere verſteckt ſie hinter den Rücken, in Ausdruck und Geſtalt ganz einem Schulmeiſter gleichend, der, die Ruthe unter dem Gewand verborgen, die Knaben ihr Penſum herſagen läßt. Beſſer gefiel mir am andern Ende der Promenade das Gefängniß, ein aus Quadern errichtetes quarrée, imponirend von außen und ſehr zweckmäßig eingerichtet im Innern, wiewohl ſehr unzweckmäßig jetzt benutzt. Ich ließ mich darin herumführen, und ſah mit Verwunderung, daß die für die Verbrecher beſtimmten, ſorgfältig und feſt erbauten Zellen ſämmtlich leer waren, dagegen alle Sträflinge pêle-mêle in die großen, vom Architekten zur Arbeit beſtimmten Säle, ohne zu arbeiten, eingeſperrt waren, wo, in Müßiggang vegetirend, einer den andern erſt recht verderben muß. Dagegen hatte man die wenigen Blödſinnigen, von denen nur Einer zuweilen in Raſerei verfiel, alle ohne Ausnahme in Käfige mit eiſernen Gittern geſperrt, eine grauſame Vernachläßigung der Menſchlichkeit, die mir in hohem Grade auffiel. Ich habe aber ſchon früher bemerkt, daß, ſo vortrefflich die öffentlichen Anſtalten der Engländer im Allgemeinen zu ſeyn pflegen, Verrückte in der Regel immer mit viel weniger Sorgfalt und Rückſicht auf ihre Heilung als bei uns behandelt, auch häufig nur ſo nebenbei in die Strafhäuſer mit einquartiert werden, wobei man dann gewöhnlich entſchuldigungsweiſe anführt, daß das eigentliche Narrenhaus noch nicht fertig ſey. Als ich nachher die weibliche Abtheilung beſuchte, fand ich daſelbſt vier Gefangene, von denen drei, wie ſich der cephaloniſche Gefangenwärter ausdrückte, „Kindermörderinnen *per onore*" (aus mißverſtandenem Ehrgefühl) waren, und die vierte eine alte Frau, die einen Geiſtlichen en flagrant délit mit einem Mädchen gefunden, und dies dummer- oder boshafterweiſe angezeigt hatte. Die Erſteren waren zu ſechs Jahren, die Letztere zu vieren gefänglicher Haft verurtheilt; „denn," ſagte mein höchſt origineller Führer, „Religionen müſſen aufrecht erhalten werden!" In einem verſchloſſenen kleinen Hofe ging noch ein fünftes Weib umher. Auf meine Frage erhielt ich zur Antwort, ſie ſey eine Närrin; und als ich weiter frug, worin ihre Narrheit beſtehe, meinte der Gefangenwärter lachend, das wiſſe er im Grunde nicht recht, aber ſie ſey eine liederliche Perſon, die ſchon einigemal Urſache zu Scandal auf öffentlicher Straße gegeben, und die Behörde habe es daher für gut befunden, ihr hier ein für allemal eine ſichere Verſorgung „als unſchädlich Verrückte“ anzuweiſen. In der That, bis auf die Freiheit iſt die Verſorgung ganz gut — denn Reinlichkeit, nahrhafte und geſunde Koſt, milde Behandlung, fehlen ſelten in engliſchen Strafanſtalten, nur die nicht ſchuldigen, die nur unglücklichen Verwirrten ſollten nie in eine ſolche geſteckt werden, wäre es auch nur, wie hier, proviſoriſch.

Gleich am erſten Tage nach meiner Ankunft machte ich mit dem Reſidenten, dem Major Stevens und Herrn Coidan eine Excurſion auf der Inſel. Der Hauptzweck derſelben war, das Landhaus zu beſuchen, in dem Lord Byron mit Graf Gamba, und anfänglich auch Trelawney, beinahe vier Monate lang wohnte, ehe er nach Miſſolunghi ging, und wo er ſich damals noch ſo wohl befand, daß Niemand eine Ahnung ſeines nahen Todes hatte, welcher übrigens auch hier allgemein nur fehlerhafter Behandlung des Patienten zugeſchrieben wird; denn wenn bei den hieſigen Fiebern ein Aderlaß im Anfang heilt, ſo tödtet er ſicher, wenn er zu ſpät applizirt wird. Die Unterlaſſungs-, wie die poſitive Sünde, wurden beide an Lord Byron verübt.

Das unſcheinbare Haus, in dem Child Harold ſeine letzten Mußeſtunden verlebte, iſt klein und ärmlich, liegt aber in einer bezaubernd ſchönen Gegend, faſt auf der höchſten Terraſſe des Dorfes Metaxa, über grünen Gründen, die Inſel Zante mit dem iſolirten Meerfelſen, auf dem einſt ein Tempel des Jupiter ſtand, vor ſich, und den ſchneegeſtreiften, mit Fichten gekrönten Aenos zur Seite. Des Dichters Lieblingsplatz war eine Windmühle tiefer unten am Meere, eine halbe Stunde entfernt, die wir beſuchten. Sie liegt mitten in Weinfeldern, durch die eine reizende Promenade führt, von uralten Oelbäumen beſchattet, deren barok geformte Stämme oft an 20 Fuß Umfang meſſen. Der Blick von hier auf die lange Reihe grüner Höhen, mit tauſend weißen Häuſern beſäet, hinter denen der ſchwarze Rieſenberg der Inſel majeſtätiſch emporſteigt, iſt prachtvoll. Auf dieſem Fleck ſaß Byron faſt täglich mehrere Stunden, um neue Schöpfungen ſeines Geiſtes zu meditiren, die uns der Tod geraubt hat. Die alte Madame, der das Haus gehört, in dem der Lord wohnte, ergoß ſich in großen Lobſprüchen ſeiner Güte und Affabilität, rühmte, wie er immer mit Allem wohl zufrieden geweſen wäre, und ſelbſt geſtattet habe, daß in ſeinem Schlafzimmer die Lampe, welche vor dem Bilde des heiligen Georg noch jetzt hängt, jede Nacht habe angezündet werden dürfen, weil es des Hauſes Sitte ſo mit ſich gebracht.

Er ſchrieb und arbeitete in ſeinem Schlafzimmer, ſcheint aber hier nur wenig producirt zu haben. Dies Wenige, unter andern einen Aufſatz, betitelt „Diomed", ſo wie mehrere höchſt intereſſante Briefe der Gräfin Guiccioli und andere Papiere gab er einem, noch jetzt ſich als Chef der Sanitätsanſtalten hier befindenden jungen Manne, Doctor Muir, für den er viele Neigung zeigte. Niemand kann ſie mehr rechtfertigen, und ich wünſchte mir Glück, noch an demſelben Abende beim Gouverneur die Bekanntſchaft dieſes Mannes zu machen, gegen den Lord Byron ſich fortgeſetzt offener und zutraulicher als gegen Viele gezeigt hat. Von jeher habe ich Moore's Memoiren Lord Byron's für eine bloße Geldſpekulation angeſehen, nur beſtimmt, der Eitelkeit des Verfaſſers zu ſchmeicheln, ohne alle tiefe Beurtheilung des großen Mannes, oft ihm abſichtlich ein Bein ſtellend, gelegentlich ſogar mit Frömmelei über ihn ſeufzend, und das Verdammungsurtheil durch die Art der Entſchuldigung ausſprechend, — das Werk eines falſchen Freundes mit einem Wort, nur da glänzend, ergreifend, wo Lord Byron ſelbſt dem Autor ſeine Feder leihen mußte. Mehreres, was ich hier erfuhr, beſtärkte mich noch mehr in dieſer Meinung, gab mir aber zugleich die Hoffnung, daß Byron's ächte und eigene Memoiren, wenn auch nur zum Theil, noch in unverfälſchten Abſchriften exiſtiren, die nach dem Tode ſeiner .... Wittwe vielleicht noch dem Publikum bekannt werden dürften.

Die früher erwähnten, hier zurückgelaſſenen Papiere Lord Byron's wurden nach deſſen Tode von Herrn Muir dem Lord Sidney Osborne ausgeliefert, ohne daß jenem bekannt worden iſt, welchen Gebrauch man ſpäter davon gemacht hat.

Byron's Sonderbarkeiten zeigten ſich übrigens auch während ſeines hieſigen Aufenthalts zur Genüge. So fand z. B. der erſte Beſuch, den er Herrn Muir in der Stadt machte, um 11 Uhr in der Nacht, während eines furchtbaren Gewitters und Sturmes, ſtatt, und obgleich dies Wetter die ganze Nacht anhielt, ließ ſich der Lord doch nicht abhalten, nach einer Stunde, die er in high spirits verplauderte, wieder nach Hauſe zu reiten. Graf Gamba klagte häufig bitter über die Unegalität ſeiner Laune, und verſicherte, nach Mitternacht würde ſie manchmal ganz unerträglich, auch habe der Stand des Mondes ſichtlichen Einfluß auf ihn. Wahre Genies ſind nothwendig immer ein wenig närriſch — ſie wären ſonſt zu ſehr gegen die Alltagsmenſchen im Vortheil.

Lord Byron ſchien in dieſer Zeit eine beſondere Vorliebe für ſeinen Don Juan zu hegen, von dem er ſehr oft ſprach, immer aber den erſten Theilen desſelben den größten Werth beilegte. Er hörte gern von der Gebrechlichkeit des weiblichen Geſchlechts reden, und einmal gab ihm der Doctor aus der Geſchichte ſeines intimſten Freundes einen guten Beitrag zu ſeinem Don Juan.

Eine angeſehene, ſchöne und junge Dame aus Piſa hatte aus Liebe geheirathet, ſpäter indeß wegen einer neuen Liebe ihren Mann verlaſſen, und lebte jetzt, unabhängig durch ihr Vermögen, in Florenz mit dem Verführer. Dort lernte Herrn Muir's Freund, ebenfalls ein Mediziner, ſie kennen, ward bald der Hausarzt, und nach einiger Zeit auch der Hausfreund des zärtlichen Paares. Als er eines Abends in einem Kabinet des untern Stockes ſich eben anſchickte, in der erwähnten doppelten Qualität ſeiner ſchönen Patientin an den Puls zu fühlen, erſchallte über ihnen ein rührender Geſang zur Guitarre. Was Teufel iſt das? frug er die Dame. „O," erwiederte dieſe lachend, „welches ſeltſame Zuſammentreffen! Denke Dir, daß mein Mann mich ſchon ſeit mehreren Tagen mit einer neuen Leidenſchaft verfolgt, und ſich zu dem Ende mit meinem Liebhaber ausgeſöhnt hat. Jetzt daß ich ihn der Fürſtin Pückler nach Berlin ſchickte, die ihn noch haben muß.

Wenn Sie ſich losreißen können, ſo kommen Sie doch ja im Mai oder Juni hierher. Die freie Natur wird, wenn auch das ſchmerzliche Andenken zuerſt verdoppelt fühlbar werden ſollte, Sie doch zuletzt am Beſten tröſten und zerſtreuen, ſo wie ich mir ſchmeichle, daß die lebhafteſte Theilnahme eines gleichgeſinnten Freundes Ihnen nur wohlthun kann.

Vergeſſen Sie ja nicht, mir die wenigen und um deſto theureren Briefe einer Frau, die ich, abgeſehen von unſeren freundſchaftlichen Verhältniſſen, ſtets für einen der ausgezeichnetſten Geiſter dieſer Erde angeſehen habe, treulich zurückzuſenden, und laſſen Sie mich bald auch Ihre Schriftzüge wieder ſehen.

Hier habe ich allerlei Fatalitäten auf dem Halſe, bin aber das Joch zu gewohnt, um mich über Uebles zu verwundern. Nur das Gute überraſcht mich. Wohl denen die frei ſind — innerlich und äußerlich, denn beides iſt am Ende doch zum Glücke nöthig.

Schonen Sie Ihre Geſundheit, leben Sie wohl, und gedenken Sie fleißig

Ihres
dankbar ergebenen
H. Pückler.

118.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 19. April 1833.

Ew. Durchlaucht

überſende beifolgendes Manuſkript, das durch einen Irrthum, ich weiß nicht woher? bei mir abgegeben worden iſt. Ich habe daſſelbe etwas näher angeſehen, wiewohl mein jetziger ſpielt der Eine auf der Guitarre, während der Andere ein Lied aus alter Zeit dazu ſingt, das beſtimmt iſt, bis zu mir zu bringen, um mein Herz zu rühren — denn es iſt ...... daſſelbe ...... mit dem ...... er einſt ...... meine ...... erſte Liebe ...... gewann.“ Die letzten Worte wurden, wahrſcheinlich als Folge der vom ſingenden Gatten erwarteten Rührung, nur gebrochen und in Abſätzen hervorgehaucht; die gemeinſchaftliche Muſik des friſch verliebten Ehemannes und des wahrſcheinlich etwas erkälteten Liebhabers fuhr aber fort, in den zärtlichſten Weiſen die untere Converſation bis zu ihrem Ende zu accompagniren.

„Capital!“ rief Lord Byron, ſich vergnügt die Hände reibend, „by God, this beats me and Don Juan!“

Byron ſchenkte dem Doctor ſein Portrait, welches dieſer aber, gleich allen übrigen, die ihm vorgekommen, für unähnlich erklärte, und hinzufügte, er kenne nur eine treue Darſtellung des Dichters, den Kupferſtich eines Amerikaners, deſſen Namens er ſich jedoch nicht mehr erinnere. Dies kann Sammlern und Verehrern des Todten zur Notiz dienen.

Von den Briefen des Lords hatte Dr. Muir nur noch einen, mehrere Seiten langen, als Reliquie aufbewahrt, worin Kriegsbegebenheiten erzählt werden, und Byron ſelbſt betreffende Gefahren. Das Schreiben fängt graziös mit folgenden Worten an: „J wish You many returns of the seasons, and happiness with all.“ Es iſt wehmüthig zu denken, daß ihm, als er dies ſchrieb, beides bereits vom Schickſal verſagt war, denn wenige Monate darauf ſtarb er voll Kummers, Mißmuths und getäuſchter Hoffnungen!

Nach einigen Tagen Aufenthalts in Argoſtoli machte ich mich zur Beſteigung des ſchwarzen Berges (black mountain) auf den Weg. Die Benennung iſt jetzt nicht mehr paſſend, denn von dem unermeßlichen Fichtenwalde, der ihn ſonſt mit ſchwarzer Farbe überzog, ſind nur noch kleine Theile übrig. Ein furchtbarer Waldbrand, der des Nachts die ganze Inſel wie Tagesſchein erhellte, und deſſen Flammenreiſer bis nach Zante vom Sturm getragen worden ſeyn ſollen, verheerte vor vierzig Jahren dieſe ſchönen Beſtände, und mehrere ſind ihm ſeitdem gefolgt; ja ſeit drei Tagen wüthet ein ähnliches Feuer bei den Ruinen der alten Stadt Samos, das noch heute nicht gelöſcht iſt, und außer dem niederen Holz bereits 4000 alte Stämme Bauholz vernichtet hat. Das Feuer wird meiſtens abſichtlich von den Hirten angelegt, aus demſelben Grunde, wie in der Morea, nur um ihrem Vieh im nächſten Jahre beſſere Weide dadurch zu verſchaffen, und greift dann weiter um ſich, als es ſoll. Durch neue Pflanzungen einen ſolchen Schaden zu erſetzen, iſt aber wegen der Ziegen unmöglich, die keine aufkommen laſſen, und nicht nur jede Befriedigung, ſondern ſelbſt alte Bäume erklettern. Die hieſigen müſſen noch gefährlicher als andere ſeyn, wenn Aelian's Behauptung wahr iſt, daß die cephaloniſchen Ziegen ſechs Monate des Jahres ohne Waſſer zu leben im Stande ſind. Dem Gebürge fehlt es in der That ganz an Waſſer, und dennoch fand ich Ziegenheerden bis auf ſeinen Gipfel. Dieſe Thiere ſind eine wahre Calamität für jedes Land, wo ſie zu zahlreich geworden ſind, und die Vegetation einiger Nachhülfe bedarf. Oberſt Napier hatte den weiſen Vorſchlag gethan und ſchon großentheils ſelbſt ausgeführt, eine hohe Taxe auf das Halten der Ziegen zu ſetzen, und dagegen die auf Schafe ganz aufzuheben. Ginge man noch weiter, und das Gouvernement kaufte ſelbſt die Ziegen auf, oder gäbe Schafe in vortheilhaftem Tauſch dafür, ſo würde in kurzer Zeit die Inſel davon befreit ſeyn, und Pflanzungen in großer Ausdehnung könnten in wenig Jahren die jetzt kahlen Steinberge wieder mit Reichthum und Schönheit bedecken. Dem griechiſchen Gouvernement wäre noch mehr daſſelbe zu rathen, und bei dem Schaden, den die Ziegen in jeder Cultur anrichten, da ſie nichts verſchmähen, iſt der Aermſte wie der Reichſte bei ihrer Vertilgung intereſſirt. Glücklicherweiſe ſcheinen ſie in Cephalonia jetzt wenigſtens nur auf die entfernteren Bergregionen beſchränkt zu ſeyn, da ich in den bebauten Theilen der Inſel nie welche antraf, welches vielleicht ſchon eine Folge des heilſamen Krieges iſt, den ihnen Oberſt Napier erklärt hatte.

Die Kunſtſtraße, welche nach dem Aenos führt, durchſchneidet zuerſt, auf einem über 1000 Fuß langen Damme aus Quadern aufgebaut, deſſen Oberfläche mit Kies beſtreut iſt, das Meer. Ungefähr in der Mitte des Dammes ſteht eine Pyramide, als Monument dem Reſidenten du Boſſet errichtet. Gegenüber liegt eine mit hohem Schilf umgebene Gartenpflanzung von reizender Friſche, und ich habe ſchon der kahlen Steinberge darüber erwähnt, die ſo ſchön mit dem tiefen Schwarzblau des ſchmalen Meerarmes contraſtiren, nur durch den hellgrünen Vegetationsſtreif der Gärten geſchieden. Man wendet ſich nun rechts die Anhöhe hinan und kommt, bald wieder auf der andern Seite niederſteigend, in ein weites Thal, deſſen umgebende Berge bis auf ihre höchſten Spitzen mit Korinthenfeldern bedeckt ſind. Man ſprengt, wie in Malta, ſelbſt die Felſen zu dieſem Behuf, und überall ſieht man aus den Weinblättern und Trauben thurmartige runde Steinhaufen ſich erheben, die der Erdboden der Induſtrie hat überliefern müſſen. Auf einigen der anſehnlichſten unter dieſen hatte man jetzt temporaire Lauben von Reiſig errichtet, die Wächtern zum Obdach dienten, denn die Zeit der Weinleſe iſt ſchon vor der Thür, obgleich wir die Mitte des Auguſts noch nicht erreicht haben. Nach einigen Stunden hat man die gegenüber ſtehenden Berge überſtiegen und gelangt in ein neues noch ausgedehnteres Thal mit mehreren zierlichen Dörfern und einem Kloſter am Fuß des ſchwarzen Berges, der hier in ſeiner ganzen Höhe, von mehr als 5000 Fuß, ohne Abſatz ſteil emporſteigt. An einem ſeiner Vorſprünge geht zwiſchen zwei tiefen Schluchten jener merkwürdige Zickzack in die Höhe, zu deſſen Erſteigung man zwei Stunden braucht, und der bis zu einer höchſt romantiſch gelegenen Jagdhütte im Tannenwalde führt, wo jetzt Kapitain Stuart, der Ingenieurchef der Inſel, momentan reſidirt, und auch mir Obdach daſelbſt für dieſe Nacht angeboten hatte. Ich fand außerdem noch den Paymaſter der Rifles gegenwärtig, der vorige Woche von der, damals geländerloſen, jetzt aber gut geſchützten (denn man kennt das Sprüchwort) Freitreppe der Hütte herabgefallen war, und ſich ſtark beſchädigt hatte, doch jetzt ſchon wieder auf dem Wege der Beſſerung befand. Die Luft war hier kühl und himmliſch; der Duft der Weißtannen erfüllte mich mit ſüßen Heimwehgefühlen, und die Anſtrengung der langen Tour mit inbrünſtiger Erwartung einer ſoliden Mahlzeit, welche die engliſchen Einſiedler auch nicht ermangelten, mir vorzuſetzen; denn Engländer vergeſſen ihren Comfort in jeder Lage des Lebens eben ſo wenig als wir unſer Hemde, der allerſicherſte Beweis einer längern und weit vorausgeeilten Cultur. Die Engländer ſind der wahre Weltadel, und ihre Ladendiener ariſtokratiſcher gewöhnt als unſere Prinzen. Der Himmel ſegne ſie um dieſer Tugend willen und bewahre ſie vor O'Connel, damit es ſo bleibe. Die indiſchen Engländer übertreffen in dieſer Hinſicht noch die europäiſchen. Colonel Love in Zante erzählte mir, daß bei der Expedition nach Aegypten, zur Zeit des franzöſiſchen Directoriums, 10,000 Mann von Europa und 10,000 Mann von Indien dazu abgeſandt wurden. Die erſteren erſchienen, wenn man ſie in ihren Zelten beſuchte, gleich armen Pächtern, die andern wie ſchimmernde Nabobs. Wenn die Einen ſich im grob leinenen Zelte mit Salzfleiſch und Sherry begnügen mußten, umgab die andern Seide und Gold; auf Caſchemirteppichen gelagert, ſchlürften ſie ihren Champagner, zu dem ſie ſogar das Eis in einer eigenen Schiffsladung von Indien mitgebracht hatten! Außerdem führte die 10,000 Mann ſtarke Armee noch 15,000 Diener mit ſich, nebſt der nöthigen Anzahl Kameele zu ihrem Transport. Dies nenne ich eine angenehme Art, Krieg zu führen.

Nachdem wir beſcheidener, nur bei Claret und Biscuits, bis tief in die Nacht alle Regiſter der Converſation ausgezogen, ſchlief ich quasi in freier Luft unter dem Reiſigdach, und begann um 8 Uhr früh mit einem Führer und ſeinem Mauleſel, der geſtern meine Sachen hergebracht und heute die Ehre hatte, mich ſelbſt zu tragen, allein die Reiſe nach dem Gipfel.

Es ſind deren eigentlich vier, einer nach dem andern in der Reihe ſich folgend, und jeder nur immer etwas höher den letzten überragend. Der Weg führt theils durch dunkeln Wald, theils durch Brandſtellen, theils an kahlen Felſen hin, iſt nicht ſehr beſchwerlich, und die verſchiedenen Ausſichten auf die von hier aus ſo noch erſcheinenden Inſeln Zante, Ithaka, Atako und Santa Maura, auf den Golf von Lepanto, die Städte Miſſolonghi und Patras, wie auf die langen Bergreihen, nebſt den zackigen Küſten von Epirus und Morea, ſind ſchön, aber leider herrſchte, trotz der klaren Sonne, wieder jener abſcheuliche Sommerdunſt in der Atmoſphäre vor, der Alles mit grauen Schleiern überzieht.

Auf dem höchſten Gipfel ſtand ſonſt ein koloſſaler Altar Jupiter's, und es ſollen noch einige Steinreſte davon vorhanden ſeyn, wie Doctor Clarke behauptet. Ich konnte keine auffinden, und auch keiner der von mir Befragten wußte etwas davon. Einen andern kleinen Irrthum des Doctor Clarke will ich bei dieſer Gelegenheit berichtigen. Er ſagt, daß die zu Tage tretenden Kalkfelſen des Aenos jene weißen Streifen hervorbrächten, welche in der Ferne ganz dem Schnee gleichen. Dr. Clarke ſah ſie nicht in der Nähe; es ſind iſolirte Adern feinen weißen Sandes, ſonderbar genug mitten in dieſer Kalkfelſenformation, zwiſchen der ſonſt nur hie und da eine röthliche Kieſelerde ſichtbar wird.

Von der griechiſchen Geſellſchaft Argoſtoli's habe ich nur geſehen, was ſich in Herrn Coidan's Hauſe vorfand, der mir ein ſehr ſplendides Diner im engliſchen Style gab. Die Trennung der Engländer und Eingeborenen iſt hier noch ſchroffer als in Zante, und nach dem, was ich gehört, ſind auch die Letzteren unter ſich durch Parteigeiſt mehr als dort geſchieden. Literariſche Bildung hat noch wenig Raum gefunden;

es gibt keinen **Buchhändler** auf der Insel, und nicht einmal einen Buchbinder. Der, welcher das Unumgängliche in dieser Hinſicht verſieht, iſt ein Prieſter, und er arbeitete während meines Aufenthalts, wegen kirchlicher Feierlichkeiten, nicht, die, wie er mir ſagen ließ, jetzt alle ſeine Zeit wegnehmen.

Alterthümer betreffend, bietet Cephalonien ungleich mehr als Zante dar. Von den vier alten Städten der Inſel, **Samos**, **Palä**, **Pronos** und **Kranea** ſind durchgängig mehr oder weniger bedeutende Ueberreſte erhalten. Auf die erſte, die, wie man glaubt, zu Ulyſſes Königreich mitgehörte, werde ich ſpäter zurückkommen, der letzten widmete ich einen Nachmittag der vergangenen Woche.

Die Befeſtigungsmauern dieſer anſehnlichen Stadt ſind faſt in ihrem ganzen Umfang, in der Ausdehnung von beinahe anderthalb Stunden, über Berg und Thal genau zu erkennen und zu umgehen, aber — geſtiefelt und geſpornt, wie ich leider war, bei ſengender Hitze und dem beſchwerlichſten Wege durch Dornen, ſpitze Steine und Felsblöcke, — verwünſchte ich mehr als einmal meine klaſſiſche Neugier. Das Fleiſch ward ſchwach, aber der Geiſt blieb willig, und nach vollbrachtem Werk gereute mich die Mühe nicht mehr. Ein Theil der Mauern iſt in der älteſten kyklopiſchen

Manier; der in der zweiten, die beſſer durch polygoniſche bezeichnet wird, enthält nicht nur eine endloſe Maſſe ungeheurer Steine, ſondern iſt auch hinſichtlich der Accurateſſe und mehr als gewöhnlich ſeltſam ausgeſchnittenen Form dieſer Maſſen ſehr merkwürdig, beſonders in der Gegend des großen Thores, welche den nördlichen Eingang nebſt einem Vorſprung mit Thürmen bildete. In weiterer Verfolgung der Stadtmauer von hier aus findet man noch mehrere, zum Theil 8 bis 10 Fuß hohe Thurmruinen von faſt gleich großen Steinen errichtet, dieſe aber regelmäßig horizontal über einander gelegt, weßhalb ich vermuthe, daß die Thürme aus einer ſpätern Zeit als die Mauern ſelbſt ſind. Von der Citadelle iſt nichts mehr übrig als einige zuſammengeworfene Steinhaufen; im Thal nach Argoſtoli zu fanden ſich wohlerhaltene Grundmauern von Gebäuden, die man leider größtentheils wegholte, um ſie zum Bau des neuen, ſo geſchmackloſen Juſtizpallaſtes zu verwenden. Wenn alſo die Formen dieſes monſtröſen Gebäudes nicht antik ſind, ſo ſind es wenigſtens die Steine. Nach manchem vergoſſenen Schweißtropfen ſetzte ich mich hier wieder zu Pferde, um die eine halbe Stunde weiter entfernten Felſengräber zu beſuchen, die nicht ohne Intereſſe ſind, obgleich ſie längſt geplündert wurden. Das

Zuſtand mir keine freie Stimmung für dieſe Gegenſtände gewähren konnte. Wäre ich aber Cenſor, ſo würde ich gewiß einige Stellen nicht durchlaſſen, zum Beiſpiel ganz gewiß die nicht, wo von den rothen Adlerorden der Prediger, die nicht, wo von kleiner Dotation für große Dienſte, und die nicht, wo von einem Grafen Schnatter die Rede iſt.

Mir geht es fortwährend nicht gut; ich leide körperlich, und mein Gemüth iſt in unverändert traurigſter Verfaſſung; nur Ein Gedanke, Ein Bild und Ein Sehnen lebt in dieſer großen Verödung! Glück erſcheint, verſchwindet, aber kehrt nie wieder! —

Wenn Ew. Durchlaucht ſie noch haben, ſo laſſen Sie mir doch gütigſt die zwei Briefe von mir an Sie abſchreiben, den einen aus Muskau nach Dublin, den anderen — ein paar Worte nur — mit denen ich Ihnen Goethe's Brief zuſandte. Rahel pflegte von beiden lobend zu reden, und deshalb möcht' ich ſie haben, wenn es leicht angeht. —

Verehrungsvoll und ergebenſt

Varnhagen.

114.

Pückler an Varnhagen.

Muskau, den 23. April 1833.

Verehrteſter Freund und Gönner,

Es iſt ein ſonderbares Mißverſtändniß was Ihnen das mir überſendete Manuſkript in die Hände gebracht hat, und werde ich Ihnen das Nähere mündlich erklären. Ich habe es ſogleich dem Autor, unſerem Freund S., remittirt, der aber nun verlangt, da Sie ſich einmal die Mühe gegeben, es zu leſen, daß Sie auch ein kurzes Urtheil darüber fällen, und zwar nur: fanden Sie es unterhaltend oder langweilig, car tous les genres sont bons etc. Darüber ſollen Sie ſich auslaſſen, und aufrichtig. S. behauptet, jede Wahrheit vertragen zu können.

größte bildet eine hohe und weitläuftige Kammer, in die eine viereckige Thüre führt; die innern Steinſärge ſind zerſtört, und auf der Felſenwand daneben bemerkt man eine durch die Zeit faſt verwiſchte Inſchrift.

In Pronos, das ich ſelbſt nicht geſehen, fand Herr Pellika die Reſte eines Tempels, auf deſſen Grundmauern jetzt eine kleine Kirche ſteht. In dieſer befinden ſich Fragmente doriſcher Säulen, dadurch beſonders merkwürdig, daß die Cannelirung, ſtatt wie gewöhnlich concav zu ſeyn, convex iſt. Von Palä, nahe der jetzigen zweiten Stadt der Inſel, Lixuri, die an Größe Argoſtoli noch übertrifft, ſind nur einige Befeſtigungsmauern übrig, ein Grab auf der Spitze des Berges, und die Trümmer der Citadelle, deren Einnahme durch Fulvius von Livius erzählt wird. Noch beſſer bezeichnet die Lage dieſer Stadt Polybius mit ſeiner gewöhnlichen Genauigkeit. Da ich eine große Vorliebe für dieſen philoſophiſchen Hiſtoriker habe, deſſen Lehren heute noch ſich auf die frappanteſte Weiſe unſern eigenen modernſten Zuſtänden anpaſſen ließen[1], ſo will ich hier die Bemerkung einſchalten, daß ich mich in Cephalonien der engliſchen Ueberſetzung Hampton's bediente, die ich für eine der beſten Uebertragungen eines klaſſiſchen Schriftſtellers halte, welche wir beſitzen. Unſere eigenen Schulmänner, welche die Alten überſetzt haben, verſtehen zwar in der Regel *deren* Sprachen vollkommen, aber unglücklicherweiſe

---

[1] Hätte z. B. Napoleon den vorhandenen dritten Auszug des neunten der verloren gegangenen Bücher unſeres Autors geleſen und beherzigt, worin Polybius mit ſo viel Weisheit und den ſiegendſten Gründen die Römer ſtreng tadelt, daß ſie die Kunſtwerke aus den eroberten Städten nach Rom ſchleppten,

— er, der die alten Schriftſteller ſo hoch ſchätzte, würde ſich vielleicht enthalten haben, der Römer übelm Beiſpiel zu folgen, während ſein entgegengeſetztes Handeln mit einer der Hauptgründe war, der den Rechtsſinn der Völker gegen ihn empörte; und da dieſe nachher in ſeiner eigenen Hauptſtadt ſich die entwendeten Gegenſtände wieder holten, ſo bereitete er den Franzoſen zuletzt dadurch eine weit größere Demüthigung, als jene Nationen erlitten hatten, welche zuerſt von ihm beraubt wurden.

Merkwürdig iſt es auch, daß bereits Polybius zwar demjenigen Regiment den entſchiedenſten Vorzug einräumt, wo *Königthum*, *Ariſtokratie* und *Demokratie* ſich im Einfluß die Wage halten, zugleich aber a priori und a posteriori nachweiſt (denn Lykurgus ging *im Weſentlichen* von denſelben Prinzipien aus und hatte ſie in Sparta verkörpert, die Römer deßgleichen in ihrer Verfaſſung), daß auch ein ſolches ſcheinbar auf's Beſte gelöſte Problem doch immer ſchon den unvermeidlichen Keim ſeiner Zerſtörung, aus unumſtößlichen Naturgeſetzen, in ſich ſelbſt tragen müſſe. Eine gute Lehre für die heutigen politiſchen Idealiſten, die durchaus den Staatsſtein der Weiſen in der bloßen Form finden wollen, und vergeſſen, daß die ganze Weltgeſchichte in *dieſer* Hinſicht fortwährend nur der Arbeit des Siſyphus gleicht. Die geſuchte Löſung muß ſich, wenn ſie nöthig iſt, einſt wo anders finden. — Hier werden wir ſchwerlich je völlig genau dahinter kommen, wenn ſich nicht *durch die Geſinnung* unſere ganze Natur verändert.

meiſtentheils kein Deutſch, was das Leſen ihrer Arbeiten höchſt ermüdend und oft widerlich macht. Die Kunſt des Ueberſetzers wie die eines Portraitmalers beſteht in der Treue; aber nichts iſt gewonnen, wenn auch jeder einzelne Zug genau wiedergegeben ward, ſobald der Geiſt des Ganzen, den wir bei der menſchlichen Phyſiognomie den Ausdruck nennen, nicht dieſe Züge belebt. Die Ueberſetzung eines Buchs ſoll mir nicht nur den Sinn des fremden Autors, ſondern auch in meiner Sprache dieſelben Eindrücke verſchaffen, die das Original dem, in deſſen Mutterſprache es geſchrieben iſt, verſchaffte. Iſt ſie nun gezwungen, ſteif und holperig in meiner Sprache, ſo kann dies nimmer erreicht werden, wenn ſie auch noch ſo genau die mir fremden und in meinem Idiom unnatürlichen Wendungen der andern Sprache wiedergibt. Eine gute Ueberſetzung muß alſo eigentlich, ſo zu ſagen, eine neue Schöpfung deſſelben Werkes in einer andern Sprache ſeyn, und wir haben einzelne Beiſpiele, wo dies wirklich erreicht worden iſt; nichts iſt aber weiter davon entfernt, als die meiſten unſerer bisherigen Uebertragungen der Alten, wenigſtens ſo weit mir dergleichen bekannt geworden ſind.

Die Landſchaft war durch die beginnende Weinleſe belebt und überall ſah man Leute beſchäftigt, mit

Kuhmiſt und Waſſer eine Art Tenne auf dem vorher planirten Erdboden zu formiren, auf der, wenn ſie trocken iſt, die Trauben ausgebreitet werden. Die blaue und rothe Farbe der winzig kleinen Beeren mit den herausſtehenden grünen Stielen, ſo wie die Dichtheit, in der die Trauben liegen, gibt, in einiger Diſtance betrachtet, das Bild des geſchmackvollſten Teppichs, und ich möchte das Deſſin als ein ganz neues den Fabrikanten anempfehlen. Wenn die Trauben auf dieſe Weiſe acht bis zehn Tage an der Sonne gelegen, werden ſie locker mit der Hand gerieben, wovon die Körner herausgehen. Dann thut man ſie in große Schwingenſiebe und ſchüttelt ſie auf dieſelbe Art, wie man das Getreide reinigt, bei welcher Operation die etwa noch übrigen Körner, Staub und anderer Unrath durchfallen und der Wind die Stiele fortführt. Nach dieſer Operation werden ſie ſogleich in Fäſſer gepackt und ſind zum Verſchiffen fertig. Es gibt kaum eine Art Bodenbenutzung, die geringere Mühe verurſachte und zugleich einträglicher wäre; wenige möchten auch eine Landſchaft ſo ſehr verſchönern, die unſer Feldbau gewöhnlich verunſtaltet, denn Kartoffel-, Rüben- und Kornfelder ſind nicht maleriſch. Ich bemerkte inmitten einiger der beſchriebenen Tennen kleine Kreuze aufgerichtet, die man zierlich mit Weintrauben dekorirt hatte. Ein alter Mann ſagte mir ſeufzend, ſonſt hätten dieſe Kreuze zur Beſchützung der Erndte nirgends gefehlt, aber die jetzige ungläubige Jugend vernachläßige ſie meiſtens. Gewiß haben dieſe Neuerer Unrecht, denn ſie rauben ſich ſelbſt im günſtigen Falle den Genuß, ihren Dank der Panaghia oder den Lieblingsheiligen abzuſtatten, und im ſchlimmen den Troſt, die Beſchützer ausſchmähen zu können, die ihren Schutz verſäumt haben.

Ich muß nun eines bis jetzt unerklärten Naturwunders erwähnen, das ſchon die geſpannteſte Aufmerkſamkeit der gelehrten Welt auf ſich zu ziehen begonnen hat, und allein eine Reiſe nach Cephalonien werth iſt, weil der Gegenſtand eben ſo unbegreiflich als einzig in ſeiner Art zu ſeyn ſcheint.

Eine Excavation in den poröſen Kalkſteinmaſſen, welche ſich rechts beim Eingang des Hafens von Argoſtoli befindet, gab Gelegenheit zu der Entdeckung, daß ſich in dieſen Höhlen dicht am Meer ein Waſſerdepoſitum befinde, deſſen Niveau zwiſchen 50—60 Zoll, unter dem Niveau des Meeres, variire, in Folge der Ebbe und Fluth, denen beide in ganz verſchiedenem Maße unterworfen ſind. Dies brachte einen unternehmenden Engländer, Herrn Steevens, auf die Idee, mitten in dieſem Waſſerbehälter eine

Mahlmühle anzulegen, zu deren großem, einzigem Rade die See in einem 3½ Fuß breiten Kanal mit einem 14 Zoll tiefen Strom hineingelaſſen ward. Auf dieſe Weiſe werden alle vierundzwanzig Stunden dem Meer ohngefähr 60,000 Tonnen Waſſer entzogen, eine Operation, die nun ſeit zwei Jahren ununterbrochen fortgeht, ohne bis jetzt die mindeſte Aenderung in dem Stande und der Beſchaffenheit des Waſſers in der Höhle hervorgebracht zu haben, welches nach wie vor ſtets daſſelbe Equilibrium behält, als bei ſeiner erſten Entdeckung.

Nach den durch Herrn Steevens angeſtellten genaueſten Beobachtungen variirt die Ebbe und Fluth des Höhlenwaſſers, wenn es vom Meer abgeſperrt iſt, von ſechs Zoll unter bis eilf Zoll über Null; Null als ein Punkt angenommen, der ſich 37 Zoll unter dem Bette des Kanals befindet, der das Waſſer des Meeres zum Mühlrade führt.

Hemmt man den Zufluß durch Zuziehung der Schleuße, ſo fällt das Waſſer in der Höhle, welches, ſo lange das Seewaſſer einſtrömt, gewöhnlich dadurch momentan zu 20 bis 24 Zoll über Null geſteigert wird, ſogleich wieder bis 6 Zoll unter Null, zuweilen nur bis 11 Zoll über Null, nach Maßgabe des Standes der Fluth. Läßt man die Schleuße fortwährend geſchloſſen, ſo erreicht das Höhlenwaſſer in ungefähr einer Viertelſtunde ſeinen niedrigſten Punkt, worauf es von ſelbſt wieder zu ſteigen anfängt und in ſehr kurzer Zeit ſich mehrere Zolle erhebt. Dann bleibt es eine Weile unbeweglich, bis es wieder durch die Geſetze ſeiner eigenen Ebbe und Fluth verändert wird. Seltſam iſt auch der Umſtand, daß öfters das Steigen durch einen Zufluß von ſüßem Waſſer hervorgebracht zu werden ſcheint, den man aus den Felſenſpalten dringen ſieht, während durch andere daneben das Seewaſſer entläuft, um — Gott weiß wohin — zu gehen, da es, ſo tief unter dem Niveau des Meeres bleibend, ſich mit ihm nicht wieder vereinigen kann. Dieſer Zufluß ſüßen Waſſers iſt manchmal ſo ſtark, daß die ganze Oberfläche des Höhlenreſervoirs dadurch von ſalzig zu ſüß umgeſchaffen wird, in ſolchem Grade, daß das an der Oberfläche geſchöpfte Waſſer an Geſchmack vollkommen angenehm iſt — und dies geſchah häufig ſchon zwei Stunden nach Schließung des Seewaſſerkanals.

Man verſicherte ſich der Exiſtenz eines großen unterirdiſchen See's in dieſem Theil der Inſel dadurch, daß man an verſchiedenen Orten bohrte, und dabei überall im Niveau des Höhlenwaſſers der Mühle ebenfalls Waſſer gefunden hat, an dem auch jedesmal, wenn man die Mühlſchleuße ſchloß, Variationen bemerkt wurden, was den Zuſammenhang beider Behälter außer Zweifel ſetzt.

Die Ebbe und Fluth des Meeres variirt am Hafen von Argoſtoli zwiſchen 24 Zoll; dieſe Veränderungen affiziren allerdings das Niveau des Höhlenwaſſers, aber keineswegs immer in einem entſprechenden Verhältniß.

Die hier mitgetheilten Facta ſtellen alſo Folgendes feſt:

1) die Exiſtenz einer vom Meer geſchiedenen, tiefer liegenden, unterirdiſchen Waſſermaſſe in aequilibrio mit dem Höhlenwaſſer;

2) daß ein herbeigeführter und ſtets fortgeſetzter Zufluß von ſo viel Millionen Tonnen Waſſers aus dem Meere die Beſchaffenheit dieſer unterirdiſchen Waſſermaſſe nicht im Geringſten verändert hat;

3) daß dieſe Waſſermaſſe zwar, gleich dem Meere, einer regelmäßigen Ebbe und Fluth unterworfen iſt, daß aber dieſe,

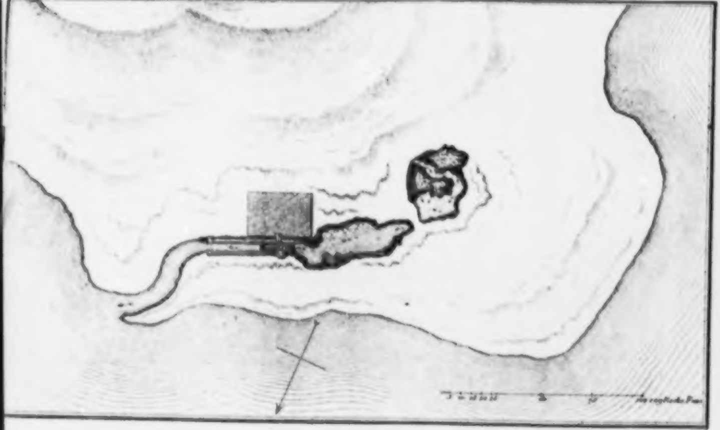
4) obgleich influenzirt durch die des Meeres, doch nicht denſelben Prinzipien folgt;

5) daß die Oberfläche des geheimnißvollen Höhlenwaſſers ſüß wird, ſobald man den Zufluß des Meeres hindert;

6) daß, wenn die Oberfläche ſüß iſt, ſie einen höheren Stand behauptet, als wenn ſie geſalzen iſt.

Wenn man hieraus weiter folgert, wird es faſt wahrſcheinlich, daß jener unterirdiſche See mit einem andern weit entfernten Meere zuſammenhängt, das ein niedrigeres Niveau als das mittelländiſche hat, und daß die Ebbe und Fluth in jenem noch unausgemittelten Meere auch die des unterirdiſchen See's hervorbringt, daß aber die Erhebung des ſüßen Waſſers (welches aus andern unterirdiſchen Quellen zufließt) über das ſalzige, ſich ganz natürlich aus der verſchiedenen ſpezifiſchen Schwere beider erklärt.

Um das Geſagte, deſſen hohe Wichtigkeit auch vom Gouvernement erkannt wurde, und wahrſcheinlich weitere Unterſuchungen in größerem Maßſtabe auf deſſen Koſten herbeiführen wird, — dem Leſer noch anſchaulicher zu machen, habe ich einen Grundplan des Lokals aufnehmen laſſen, den ich hier beifüge. Es iſt möglich, daß ein ähnliches Phänomen an andern Orten gleichfalls exiſtire, obgleich mir keines bekannt iſt. Daß es jedoch ſo genau verfolgt, und ſo ingenieus für die Induſtrie benutzt worden ſey, davon iſt bis jetzt kein Beiſpiel vorhanden, und das hieſige muß daher, als einzig in der Welt daſtehend, Herrn



Die verlangten Abſchriften folgen hierbei, nebſt noch einem Briefe von der betrauerten Lieben, und einem gar herzlichen und jetzt doppelt rührenden, der aus Verſehen nicht mit der letzten Sendung abging.

Ich erwarte Ihre Antwort auf jenen Brief, ehe ich mehr ſchreibe, und bin wie immer

Euer Hochwohlgeboren
dankbarer und aufrichtigſt ergebner
H. Pückler.

115.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 3. Mai 1833.

Ew. Durchlaucht

ſage ich den innigſten Dank für die mir gütigſt überſandten Briefe; wie ſchön, von Seele und Anmuth erfüllt, iſt auch dieſer letzte nachträgliche! Dieſe Blätter der theuren Hand ſind mir die einzige Labung der Augen und des Herzens. Doch erneuen ſie auch meinen Schmerz durch die täglich wachſende Einſicht, daß ich die geliebte Freundin, wie ſehr ich ihr auch ergeben war, und nur für ſie zu leben ſtrebte, noch lange nicht nach Verdienſt erkannt und geſchätzt habe. Ich büße das nun! Die Zeit vermag dabei nichts, ſie ſchärft, anſtatt abzuſtumpfen, und ich bin es wohlzufrieden!

Die Abſchriften der beiden Briefe von mir habe ich ebenfalls mit Dank empfangen; die theure Rahel fand dieſe Zeilen gut, das iſt das einzige, was ich jetzt daran betrachten kann; ach! wie viel eigne Güte war immer in ihrem Urtheil, ihrem Geltenlaſſen; das fühl' ich tief! —

Wegen des an Ew. Durchlaucht gelangten Manuſkripts kann ich nur wiederholen, daß ich ſolches mit allem Antheil, den ich jetzt in mir aufzubieten vermag, geleſen habe; ich bin überzeugt, daß die Leſewelt ein ſolches Buch mit Begier auf

Stevens Namen die verdienteſte Celebrität verleihen, um ſo mehr, als er bei der Ausführung den größten Schwierigkeiten begegnete, die ihm theils der angeborene Skepticismus der Menſchen, theils Bosheit und übler Wille ſeiner Nachbarn in den Weg legten.

In der zweiten Hälfte des Auguſts ward die Quarantaine, in deren Netz ich gefallen, aufgehoben, und alles war für meine Abreiſe fertig, als wieder eine eigenthümliche Begebenheit mich noch ein paar Tage länger hier aufhielt.

Mein liebenswürdiger Page war ſeit geraumer Zeit ganz wunderlich in ſeinem Betragen geworden.

Tiefſinnig und zerſtreut, ſchien ihn Heimweh anzuwandeln, oder er ſonſt etwas auf dem Herzen zu haben. Da ich ihn, der eine ſo ausſchließliche Anhänglichkeit für mich zeigte, nach und nach ſelbſt ſehr liebgewonnen, bekümmerte mich dieſer Zuſtand, bei welchem in unerklärlichen Gegenſätzen wilde Luſtigkeit, düſtere Melancholie und zuweilen auch unartige Laune mit einander abwechſelten. Ich glaubte ſogar bemerkt zu haben, daß in manchen Augenblicken ſeine Feuer-Augen, wenn er mich anders beſchäftigt glaubte, mit einem Ausdruck von zweifelhafter Scheu und leidenſchaftlichem Weſen, das bei einem Mädchen eben ſo ſehr der Liebe als der Erbitterung geglichen hätte, auf mir ruhten, während er in andern die reinſte, kindlichſte Neigung für mich an den Tag legte. Schon längſt hatte ich ihn weit weniger als Diener, als vielmehr wie ein Kind des Hauſes behandelt, und that Manches, ihn zu zerſtreuen, nahm ihn auf meinen kleinen Excurſionen faſt immer allein mit mir, und verſchaffte ihm die leicht zu erlangenden Vergnügungen ſeines jugendlichen Alters, wo ſich nur eine Gelegenheit dazu darbot. Am Tage vor meinem beſtimmten Aufbruch hatte ich ihn, meiner Gewohnheit nach, mit mir in's Meerbad genommen, an einem einſamen Ort, nicht allzuweit von der beſchriebenen ingenieuſen Mühle, wo eine niedrige Landzunge ſich weit in die See hinaus erſtreckt, mit einem fernen Leuchtthurm in Tempelform auf ihrer Spitze. Dimitri war heute die Ausgelaſſenheit ſelbſt, und ich mußte, als wir die Kleider abgeworfen, und uns nun ſcherzend im lauen Waſſer umhertummelten, von Neuem ſeine vollendete Schönheit bewundern, die, wie ich ſchon erwähnte, ſich dem weiblichen Typus faſt noch mehr als dem männlichen näherte, denn gleich dem Hermaphroditen ſchwoll die Bruſt unter ſeinem verführeriſchen Mädchengeſicht in weiblicher Fülle, während er, ſich deſſen wohl bewußt, in ſeinem Uebermuth auf dem Uferſande bald die Stellung der Venus von Medicis, bald die der knieenden, oder die des Hermaphroditen ſelbſt mit einer merkwürdigen plaſtiſchen Virtuoſität und nicht geringen Indezenz nachahmte. Im Anfang mußte ich über das Spiel lachen, von dem er ſich ſchon früher einigemal ähnliche laſcive Variationen erlaubt hatte, da es aber heute toller ward, und er zuletzt mich ſelbſt keck mit hineinzuziehen verſuchte, fing die Sache an, mir, obgleich ich in keiner Weiſe ein Pedant bin, doch nach unſern Begriffen etwas zu mythologiſch, ja in der That mir eben ſo unſchicklich an ſich, als noch mehr ſo in ſeinen Verhältniſſen zu mir, vorzukommen, ſo daß ich mich bewogen fand, ihn rauher, als es je geſchehen, zur Ruhe zu verweiſen, worauf ich, halb lachend, halb ärgerlich an's Land ſtieg, um mich wieder anzukleiden. Er aber warf ſich, wie gekränkt, und boudirend wegen meiner harten Worte, in die tiefere Fluth, wo ich — die kleine Anwandlung von Unzufriedenheit bald vergeſſend — mich noch eine geraume Zeit an der ſchlangenartigen Gewandtheit ſeiner Glieder ergötzte, mit der er, ohne weitere Notiz von mir zu nehmen, in dem heftig aufgeregten Meere, wie in ſeinem wahren Elemente, mit den bäumenden Wellen nur ſein Spiel zu treiben ſchien — bis er plötzlich unter ihnen verſchwand, und lange Zeit unſichtbar blieb. Schon fing ich an, der ängſtlichen Beſorgniß um den verwegenen Knaben Raum zu geben, als ich ihn kurz darauf, aber in weiter Entfernung, neben einem Boote, das der Wind wahrſcheinlich losgeriſſen, weil es ſich ganz frei auf dem Waſſer ſchaukelte, wieder zum Vorſchein kommen ſah. Er ſchwang ſich jetzt in den Kahn, ergriff ein Ruder und ſchiffte ſo wieder zu mir zurück, man wußte nicht, ob einem glänzend jugendlichen Triton, der eben aus dem Meeresgrund heraufgetaucht, um eine Landſchöne am Ufer zu beſchleichen, oder einer Nereide zu vergleichen, die irgend einen geliebten Sterblichen dort aufzuſuchen Willens ſey. Als er jedoch an's Land geſtiegen und ſchnell ein Tuch um ſich geſchlagen, hatte ſich der Ausdruck ſeiner Miene, wie ſein bisher ſo muthwilliges Betragen gänzlich verändert. Er war auffallend blaß, ernſt, hatte Thränen in den Augen, und über heftigen Kopfſchmerz klagend, bat er, mir demüthig die Hand küſſend, mich jetzt verlaſſen und ſich nach Hauſe begeben zu dürfen. Da ich mich ſchon größtentheils angezogen hatte, war meine Toilette bald beendigt; ich ertheilte ihm daher ohne Zögern die verlangte Erlaubniß, und an die ſchnellen Wechſel ſeiner Laune ſchon früher gewöhnt, band ich meinen Pony los, und ritt, dem capricieuſen, verwirrten Knaben baldige Beſſerung wünſchend, auf dem anmuthigen Uferwege in entgegengeſetzter Richtung weiter.

Die Sonne war bereits untergegangen, ein roſiger Duſt hatte ſich um die ſchwarzblau gefärbten Berge gelagert, und der ſichelförmige junge Mond ſchimmerte wie eine goldene Hieroglyphe am Himmel, als ich auf dem Rückwege, den ich früher auf der andern Seite projektirt hatte, jetzt, meinen Sinn ändernd, derſelben Stelle wieder nahte, die ich vor Kurzem verlaſſen hatte. Es befindet ſich ein Olivenwäldchen dort, aus dem ich bequem überſehen konnte, was in der Nähe vorging. Ich bemerkte, daß ein Kahn dem Ufer zuſteuerte, aus dem zwei Leute ſtiegen, die ihr Weg, den meinigen durchſchneidend, dicht an mir vorüber führte. Eine kleine Anhöhe und ein großer Baum deckte mich und mein Pferd vollkommen, und ich weiß wahrlich nicht zu ſagen, warum ich dieſe Stellung eingenommen hatte, hinter der ich mit faſt unwillkürlicher Neugier ſtill haltend hervorlauſchte. Es war ohne Zweifel eine dunkle Ahnung, die mich dazu trieb, denn mit nicht geringer Verwunderung erkannte ich jetzt in einer der nahenden Perſonen meinen, wie ich glaubte, längſt nach der Stadt zurückgekehrten Pagen; ſein Begleiter aber war ein mir unbekannter alter Mann mit weißem Barte, in einen langen Talar gekleidet, gleich den Mönchen, nur weit reicher verziert. Beide waren im lebhafteſten Geſpräch begriffen, doch in einer mir ganz fremden Mundart; demungeachtet glaube ich aus gewiſſen Partikularitäten und Geſten ſchließen zu dürfen, daß von mir ſelbſt die Rede ſey. Dimitri hatte ein Benehmen ſtolzer Superiorität angenommen, und zeigte in allen Bewegungen ein Gepräge von vornehm ſelbſtbewußter Hoheit, wie ich es nie an ihm vorher wahrgenommen, und das, ſo ſehr von ſeiner gewöhnlichen Unterwürfigkeit, ſelbſt bei übler Laune, und jener ihm ſo reizend anſtehenden kindlichen Inconſequenz und verſchämten Naivetät abſtechend, ſeine ganze Perſon völlig zu verändern ſchien. Er lächelte triumphirend, faſt höhniſch, und es kam mir vor, als wenn er dem ehrwürdig ausſehenden Alten etwas bekräftigte, welchem dieſer nicht ganz Glauben beizumeſſen ſchien. In dieſem Moment fuhr mir wie ein Blitz die Erinnerung an jene mährchenhafte Schilderung durch's Gehirn, die mir in früherer Zeit Graf Erdmann einmal von dem Beſuch des Paſcha in ſeiner Jagdhütte und von den beiden Perſonen ſeiner Begleitung machte, die ich in Form und Tracht jetzt lebendig vor mir zu ſehen glaubte. Ich trieb unwillkürlich meinen Pony vorwärts, um ſie genauer zu betrachten, als dieſer (nur ein ſchlechter Miethgaul aus Argoſtoli) ſchnaubend ſeitwärts ſprang, der Bügel des elenden-Sattels zerriß, und ich, auf nichts Aehnliches vorbereitet, und nur die Beiden vor mir im Auge, wie von einer unſichtbaren Hand herabgeſtoßen, ziemlich unſanft zur Erde fiel. Ehe ich mich wieder aufgerafft und nach dem Pferde hingeſprungen war, das Miene machte, ſeine Freiheit zu benutzen, um allein dem Stalle zuzueilen, waren die Fußgänger nicht mehr zu erblicken, nur der leere Kahn fiel mir noch in's Auge, der jetzt wieder wie früher unangebunden ſich frei auf dem Meere ſchaukelte. Höchſt befremdet zwang ich meinen Klepper zu ungewohnter Schnelle, und eilte im geſtreckteſten Galopp, deſſen er fähig war, nach der Stadt, um dort meines Pagen Rückkehr in meinem Logis erwarten und ihn dann ſogleich in's Verhör nehmen zu können. Der Erſte aber, der mir entgegenkam, um mir das Pferd abzunehmen, war — einen Shawl um ſeine braunen Locken gewickelt — Dimitri ſelbſt, deſſen unerwarteter Anblick faſt den Effekt einer Geiſtererſcheinung auf mich machte. Mein Kammerdiener war nicht zugegen, und Dimitri verſicherte, daß dieſer Umſtand allein ihn verhindert habe, ſich, unwohl wie er ſey, ſogleich zu Bett zu legen, wie es ſeine Abſicht geweſen, als er ohne Zeitverluſt von mir nach Hauſe geeilt. Ich muß hier nachholen, daß ich in den letzten Tagen meines Aufenthalts in Cephalonien ein geräumiges Haus, das mir ein Beamter des Gouvernements, Herr Doctor Andrea Quartano, der auf einige Monate nach Corfu ging, freundſchaftlich abgetreten hatte, mit meinen zwei Dienern ganz allein bewohnte, und daher kein Mittel fand, über die Zeit der Nachhauſekunft Dimitri's genauere Nachforſchungen anzuſtellen. Doch waren mir die in den Ruinen Miſtra's gehörten Worte zu lebhaft gegenwärtig — auch die ſonderbare Begebenheit mit der Piſtole in Zante ging mir wieder durch den Kopf, ſo wie manches Räthſelhafte und Anſtößige in ſeinem ganzen Betragen — kurz die Gegenwart des Knaben war mir von dieſem Moment an peinlich unheimlich geworden, und ich beſchloß daher, ihn, auf welche Art es ſey, ſo ſchnell als möglich zu entfernen, was ich auch wenige Tage darauf ſolchergeſtalt ausführte, daß ihm weder eine Wahl, noch die Möglichkeit, mich vor meiner Abreiſe von der Inſel zu ſprechen, übrig bleiben konnte, wenn ihm nicht mir unbekannte Mittel zu dieſem Behuf zu Gebote ſtünden. Wahrſcheinlich war dies indeß nicht der Fall, oder andere Gründe hinderten ihn, denn ich vernahm nichts weiter von ihm. Auch würde ich der ganzen, an ſich eigentlich ſehr unbedeutenden Sache hier gar nicht erwähnt haben, wenn ſie mir nicht in einem dunkeln Zuſammenhange mit den früher erlebten, zum Theil immer noch unerklärlichen Begebenheiten zu ſtehen geſchienen, und überdies in mannigfacher Hinſicht, theils wegen der lebhaften Neigung, die ich ſelbſt im Verlauf der Zeit für den jungen Menſchen gefaßt hatte, theils wegen anderer noch damit verknüpften Umſtände, die mir jetzt erſt auffielen, und die ſeltſamſten Ideenaſſociationen in mir erweckten, einen ſchmerzlichen, ja bedenklichen Eindruck bei mir zurückgelaſſen hätten.

Am 19ten, obgleich ein Freitag, wollte ich dennoch, mich über allen Aberglauben hinwegſetzend, Cephalonien verlaſſen; als ich aber den Abend vorher im Marſeiller Kalender las, daß eben dieſer 19te auch der einzige gefährliche Tag im Monat Auguſt des Jahres 1836 ſey — ging ich in mich, und blieb, die Götter nicht zu verſuchen, bis zum 20ſten.

Um 6 Uhr früh waren die Maulthiere beladen, und ein heiterer, friſcher Morgen ſah mich auf dem Wege nach Samos Ruinen. Doch wählte ich nicht den kürzeſten, gewiß aber den ſchönſten, den die Inſel darbietet, und obgleich die Reiſe nichts weniger als glücklich zu nennen war, ſo bleibt mir doch jetzt nehmen, und ſehr unterhaltend finden wird, und daß die höheren Würdiger die Darſtellung im Ganzen und im Einzelnen nur loben werden. Der Ernſt und der Scherz ſind ſehr glücklich gemiſcht, und ein heitrer, doch immer mit Tieferem in Beziehung gehaltener, von Verſtand beherrſchter Geiſt muß jeden ächten Sinn lebhaft anſprechen. Meine traurige Stimmung läßt mich das alles freilich nur durch verdüſternde Thränen erkennen, indeß erkenn' ich es doch. —

Sagen mir Ew. Durchlaucht nichts von Muskau! Ich breche in lauten Jammer aus bei jeder Knospe, die ich ſehe. Soll ich in jenem entzückenden Grün, in jenen Büſchen und Gängen überall die Erinnerungen der glücklichen Tage aufſuchen, die dort ausſchließlich mir zu Theil wurden? in die leeren Räume nur immer verzweiflungsvoll den Einen Ruf ausſchicken? Hier geht es mir nicht beſſer, das iſt wahr! Aber hier bin ich einmal, hier miſcht ſich gute und ſchlechte Erinnerung, hier ſind die wenigen Dinge, an denen ich noch etwas zu thun zu haben glaube.

Ich leide noch an der Bruſt, doch wird mir die ſeit geſtern eingetretene Wärme wohlthätig. Ich fange an, auszugehen, bin aber ſo angegriffen, daß mich wenige Schritte anſtrengen und ermatten. Ich frage nichts darnach, wie es mir körperlich geht, nur wünſch' ich mir nicht gerade Schmerzen und Schwäche; übrigens weiß ich ſehr gut, wer mein beſter Freund iſt, und finde den Spruch von Saint-Martin göttlich: „Le seul mérite qui se trouve dans les prospérités et les joies de ce monde, c'est qu'elles ne peuvent pas nous empêcher de mourir.“

Leben Sie wohl, theuerſter Fürſt, und haben Sie Nachſicht mit mir, und erhalten Sie mir Ihre Gewogenheit.

Ich verbleibe in treuſter Geſinnung
Ew. Durchlaucht
gehorſamſt ergebenſter
Varnhagen von Enſe.

nur eine angenehme Erinnerung davon zurück. Man wird im Leben dies oft bemerken, daß man an Ungemach und Noth mit Vergnügen, an Wohlleben und bloßem Sinnen-Genuß mit halbem Eckel zurückdenkt, und befinde ich mich in der erſten dieſer beiden Situationen, ſo dient mir die erwähnte Betrachtung ſtets ſchon im Voraus als Troſt — allerdings nach Eulenſpiegels Vorbild.

Nachdem ich das reiche Thal öſtlich der Stadt durchritten (meine Effekten und Leute hatte ich auf der geraden Straße zur Einſchiffung abgeſchickt), erſtieg ich zuerſt den Berg, auf welchem die venetianiſche Stadt und das Caſtell San Giorgio ſtehen, beide jetzt halb eingefallen, und in der ärmlichſten Verfaſſung, obgleich dies ſonſt die Hauptſtadt der Inſel war, in der, um die Stadt emporzubringen, das wunderliche Geſetz galt, daß Niemand dem cephaloniſchen Adel angehören konnte, der nicht ein Haus in San Giorgio beſaß. Durch ſolche tyranniſche Mittel wußten die Venetianer Manches zu erzwingen und möglich zu machen, was heute als unausführbar erſcheint. Die neuere Zeit brachte indeß andere Anſichten mit ſich, und das adelige San Giorgio ward zur Ruine. Die Ausſicht von den eingeſtürzten Mauern des Forts umfaßt auf drei Seiten den beſtbebauten Theil der

Inſel, während auf der vierten in drohender Nähe der ſchwarze Berg, wie eine ſchroffe Wand, zwiſchen Himmel und Erde ſteht, und das Auge nichts mehr als ſeine dunkeln Rieſenſchatten und tiefen Felſenſpalten gewahren läßt. Eine Menge bettelnder Jugend verfolgte mich wie ein Inſektenſchwarm, ſo lange ich mich in dem geſpenſtiſchen Orte befand, und die Beharrlichen verließen mich nicht eher, als bis ich den Fuß des Berges erreicht, und ihnen dort mehrere Kupferpfennige in Maſſe zugeworfen hatte. Von nun an ſchlug ich die ſogenannte strada nuova ein, welche fortwährend am Saume des black mountain, 16 engliſche Meilen weit, und gradatim, aber nur äußerſt wenig ſteigend, durch mehrere Dörfer von elegantem Anſehen bis an das öſtliche Ende der Inſel führt, wo ſie ſich jähling in das innere Gebürge wendet. Die Dörfer haben das Ungewöhnliche, daß die Glockenthürme der Kirchen wegen der häufigen Erdbeben ſeparat von den Kirchen, einige Schritte davon entfernt, aufgebaut ſind, und in ihrer wunderlich platten Form, die bei einer Breite von 12 Fuß kaum 2 Fuß Dicke hat, nur Thurm-Silhouetten präſentiren. Uebrigens ſind die verſchiedenen Ausſichten, welche dieſer Weg gewährt, voller Reiz und Mannigfaltigkeit, indem die fruchtbaren Thäler oft mit ſteinigen Wildniſſen abwechſeln; immer ſichtbar aber bleiben die Inſel Zante und der weite Spiegel des Meeres.

In der Nähe eines der bedeutendſten Flecken, wo ein Bergbach über große Felsblöcke im Winter herabſtrömt, der jetzt aber ganz waſſerleer war, wandelte mich eine unwiderſtehliche Neigung zu einem ſehr übeln Dinge, nämlich zum Stehlen, an. Ich ſagte, daß die Neigung unwiderſtehlich war, folglich ſtieg ich vom Pferde, band es an einen Baum und bemächtigte mich zweier großen Weintrauben am Wege, ſo idealiſch ſchön, ſo dunkelblau mit mattem Duft umzogen, ſo erfriſchend ſchon durch ihren bloßen Anblick bei der drückenden Hitze, daß die Verſuchung zu groß war. Ich unterlag ihr daher mit wahrem Vergnügen und ſelbſt ohne Gewiſſensbiſſe, weil die Folgen mir keine Furcht einflößten. O menſchliche Moral, wie gebrechlich biſt du!

Ich hatte jetzt zwanzig engliſche Meilen zurückgelegt, und fünfe mehr brachten mich, bei dem Schauplatz des letzten Waldbrandes vorbei, der einen ganzen weiten Bergabhang wie mit dunkelvioletter Farbe überzogen hatte, nach Pronos. Der Abend war aber ſchon zu weit vorgerückt, um die alten kyklopiſchen Mauern noch zu beſehen, die ſich überdem alle ſo ähnlich ſind, daß es faſt lächerlich wird, ihnen zu wiederholten Malen ſo viel Zeit und Mühe zu widmen. Ich befand mich an des Meeres Rand, etwas ungewiß, welchen Weg ich einſchlagen ſollte, und erblickte unter mir einen baroken Felſen, auf deſſen Spitze man einen anmuthigen Platz, mit immergrünen Sträuchern umgeben, geebnet hatte, und an deſſen Fuß ein Fiſcherhaus ſtand, vor welchem mehrere Barken angebunden waren. Hier unterhielten ſich rauchend drei oder vier Leute, die dem gemeinen Stande anzugehören ſchienen. Ich frug von oben herab, ob Einer von ihnen italieniſch verſtehe? Sie blickten zu mir auf, und der mir zunächſt Stehende antwortete in der Affirmative. Ich wünſche, fuhr ich fort, einen Führer, der mich nach dem Landhauſe des Herrn Capigi im Thal von Heraklöa (an den ich ein Empfehlungsſchreiben von Argoſtoli mit mir hatte) bringen kann. Ich bemerkte, daß die Leute unten lachten und einige Worte griechiſch mit einander wechſelten, worauf der, welcher mir geantwortet, heraufrief: er wolle mich führen. Bald darauf kam er auch mit ſeinem Alpſtock angeſtiegen, ein jovialer Mann in ſeinen beſten Jahren, der, mir winkend, ihm zu folgen, rüſtig voranſchritt, und mir während des Weges häufig gute Notizen über die Gegenſtände ertheilte, welche die hier höchſt romantiſche Gegend darbot.

Durch einen Felſenriß, unter den Ueberreſten des alten Pronos, das immer noch hoch über uns auf ſeinem Bergkamm thronte, wandten wir uns jetzt, im faſt trockenen Bette eines Waldſtroms, links vom Meere ab, in das liebliche Thal von Heracléa, und dann in einem Dickicht von jungen Platanenſchößlingen und blühendem Oleander fortwandernd, erreichten wir nach einer halben Stunde ein ſtattliches Landhaus, an deſſen Thor mich mein Führer herzlich willkommen hieß — denn er ſelbſt war Herr Capigi. Ich eilte nun, nicht ohne hinzugefügte Entſchuldigung, meinen Empfehlungsbrief abzugeben, den der freundliche Mann mit der Verſicherung empfing, daß er ganz unnöthig ſey, jeder Reiſende, der ihn mit ſeinem Beſuche beehre, ſey ſtets willkommen und ihm eine freudige Erſcheinung, immer freilich, fügte er hinzu, in der Vorausſetzung, daß der Gaſt mit dem fürlieb nehmen wolle, was ſein einfaches Haus darbiete, welches nie aus ſeinem gewohnten ländlichen Gleiſe weiche.

Ich blieb bis zum andern Morgen hier, und glaube, ſelten einen praktiſcheren Lebensweiſen und einen froheren, glücklicheren Sterblichen geſehen zu haben, als dieſen Gentleman, der ſeine ländliche Einſamkeit faſt nie verläßt, ſich ihr aber auch ganz und nicht mit geringer Liebe widmet. Er iſt ſehr wohlhabend, paſſirt für den geſchickteſten Oekonomen der Inſel, hat eine brave Frau, fünf hübſche Kinder, und rings um ihn blühen und gedeihen die Früchte ſeines Fleißes. Seine Liebhaberei ſind die Thiere, deren er von allen Arten um ſich hat, und alle gezähmt wie im Paradieſe. Am merkwürdigſten unter dieſen Thieren war mir ein großer langwolliger Schöps, der gleich einem Hühnerhunde dreſſirt war, aber nur ſeinem Herrn dieſen blinden Gehorſam zollte, gegen alle Uebrigen dagegen ſehr gern die ſtoßende Stellung annahm. Sein Hauptgeſchäft beſteht darin — die Gänſe zu hüten, die ihm, wie Herr Capigi verſicherte, mit großer Leidenſchaftlichkeit zugethan ſind. Ich glaubte dies um ſo eher, da ſchon Leibnitz von einer Gans berichtet, die aus unerwiederter Liebe für einen Haushund am freiwilligen Hungertode ſtarb. Des Nachts ſchläft der Schöps mitten unter ſeinen Anvertrauten im Hofe, mit der Morgenſonne führt er ſie auf die Weide, und nachdem er ihrem Bade im Bache beigewohnt, bringt er ſie des Mittags wieder nach Hauſe, wo er ſie einige Stunden verläßt, um das Mittagsmahl ſeines Herrn zu theilen. Hier langt er nicht nur von allen Gerichten mit zu, ſondern nimmt auch eine recht anſehnliche Portion Wein zu ſich. Um 4 Uhr ſteigt Taſſi — ſo heißt der ſeltſame Favorit — ſeiner Pflicht eingedenk, abermals die Treppe hinab, und treibt die Gänſe von neuem hinaus, bis der Sonne Untergang ſeinem Tagewerk ein Ende macht, und er ſich, wie ſchon gemeldet, im Hofe zur Ruhe legt, nachdem er vorher nur noch eine kurze Viſite beim Abendeſſen im Hauſe abgeſtattet hat.

In der Nacht hatten Wolken den Himmel ganz umzogen und drohten mit Regen, was in dieſer Jahreszeit eben ſo ungewöhnlich als ruinös für das Trocknen der Korinthen iſt, welche in dieſem Zuſtande durchaus keine Näſſe vertragen können. Nur die reichſten Gutsbeſitzer ſind aber im Stande, ſie mit hölzernen portativen Dächern zuzudecken, und ſo den Regen von ihnen abzuhalten.

Es ſah immer zweideutiger mit der Witterung aus, als ich mich um 8 Uhr früh, nach dem herzlichſten Abſchied von meinem gaſtfreien Wirth, mit einem Führer auf den Weg nach Samos machte, das noch vier gute Stunden von Herrn Capigi's Villa entfernt iſt. Das Thal wird hier ſehr eng und ſchroff; der Weg führt längs eines Baches, der auch in der jetzigen Jahreszeit noch reichlich ſtrömte, wie denn überhaupt der Ueberfluß an Waſſer der Hauptgrund der größeren Fruchtbarkeit und des weit üppigeren Anſehens des Thales von Herakléa iſt, als das Gebürge umher ſonſt darbietet.

Es dauerte nicht lange, ſo befanden wir uns, nach Verlaſſung des Thales allmählig immer höher ſteigend, in einer gräulichen Steinwüſte ohne Baum und Strauch; der Wind warf mich faſt vom Pferde, und eine Dunkelheit trat ein, als ſey der Mittag Mitternacht geworden. Jetzt begann der Donner zu rollen und einzelne Blitze zeigten an, daß bereits zwei Gewitter im Anzuge waren, um uns in die Mitte zu nehmen. „Es wird viel Waſſer geben,“ ſagte mein Führer, „wenn wir nicht vorher die Mühle erreichen können.“ **Imbros, imbros, Adelphe!** rief ich ihm zu, aber wir hatten die **strada nuova** verlaſſen, und die ſpitzen Steine des kaum ſichtbaren Fußſteiges geſtatten auch mit dem beſten Willen keine große Eile. In dieſem Moment erleuchtete das wilde Schauſpiel ein Blitz, der mit majeſtätiſchem Krachen gerade auf den Gipfel des höchſten Berges vor uns in rothem Zickzack niederfuhr. Der Anblick war ſo impoſant, als habe Jupiter ſelbſt den Feuerkeil geſchleudert, aber mit dieſem ſtürzte nun auch die angekündigte Waſſermaſſe in ſolchen Strömen nieder, daß man, unter einem regulairen Waſſerfall ſtehend, nicht vollſtändiger hätte gebadet werden können. Ein Verweilen in der Mühle, die wir nach einigen Minuten ſeitwärts liegen ſahen, wäre nun unnütz geweſen, da das Uebel bereits geſchehen war, und all mein Streben war nur dahin gerichtet, Samos zu erreichen, was ich jedoch erſt nach zwei Stunden unter fortwährendem Regen bewerkſtelligen konnte. Als wir in die grüne Plaine hinabſtiegen, die ganz mit Korinthenfeldern überzogen iſt, war es eine traurige Scene, die Menge weinender und wehklagender Menſchen zu ſehen, deren ganze Jahreseinnahme zu Grunde ging, und die, ſo viel ſie konnten, noch davon zu retten ſuchten, indem ſie die ausgebreiteten Trauben, die am wenigſten gelitten, wieder zuſammenrafften, um ſie in Körbe zu füllen. Der Schaden dieſes Regentages, welcher ſich über die ganze Inſel erſtreckte, beträgt gewiß Hunderttauſende, und ſeit vielen Jahren betraf, wie man ſagte, Cephalonien kein ähnliches Unglück.

Da in Samos, einem bloßen Fiſcherdörfchen, kein Unterkommen zu finden war, auch die Luft höchſt ungeſund iſt, ſo beſchloß ich, ſo ſchleunig als möglich mich nach Ithaka einzuſchiffen, um dies noch vor Einbruch der Nacht zu erreichen. Nur flüchtig konnte ich die Ruinen der alten Stadt Samos und ihre Gräber beſichtigen, in denen Herr Pelika ſo viel merkwürdige

Gegenſtände fand, unter andern das Gerippe einer Frau mit einem eleganten Halsband, Ohrringen und einer Krone aus goldenen Myrthenblättern auf dem Knochenhaupt, alles in vollkommenſter Erhaltung. Von Samos Mauern ſteht noch viel mehr, als in Kranea übrig geblieben iſt, und an einem der ſchönſten Fragmente ſieht man deutlich den gewaltigen Stoß, den hier die Mauer von einer Kriegsmaſchine erlitt, welche einen Theil derſelben einbrach.

Das Boot, in dem ich mich embarkirte, war ſo klein, daß nur mit großer Mühe meine Effekten darin Platz fanden, und die Laſt es faſt bis zum Niveau des Meeres hinabdrückte. Glücklicherweiſe war jedoch dieſes, trotz des Regens, der in wahren Aprilſchauern immer noch wiederkehrte, ſehr ruhig, da ſich der Wind gänzlich gelegt hatte. In drei Stunden ruderten wir gemächlich hinüber, bald in Nebelſchleier eingehüllt, bald unter einem Guß, bald von der Sonne in kurzen Zwiſchenräumen ſtechend beſchienen; einmal wölbte ſich ein prächtiger Regenbogen wie eine Brücke von Cephaloniens äußerſter Landſpitze bis auf Ulyſſes Burg auf der Felſenſpitze über Aitó.

116.

Pückler an Varnhagen.

Jagdhaus, den 17. Juni 1833.

Verehrteſter Freund!

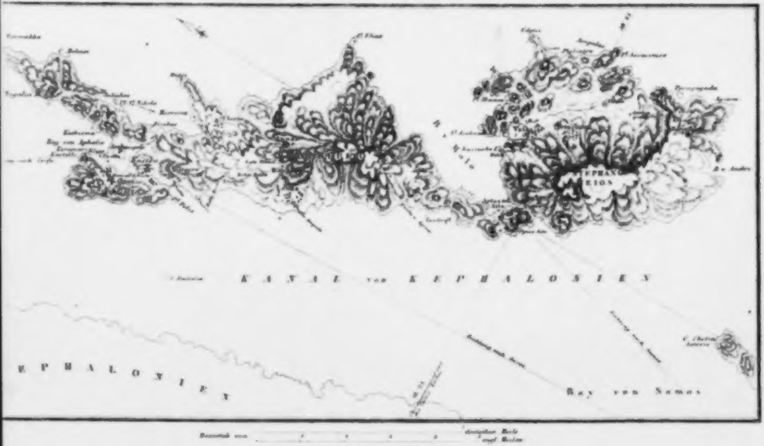
Wie geht es Ihnen? Da ich eine ſo herrliche Kritik der Stein'ſchen Briefe von Ihnen geleſen, hoffe ich, daß Sie ſich der Welt nicht mehr ganz entziehen. Ach, könnten Sie doch Ihre Abneigung, Muskau zu beſuchen, das heißt mich hier, beſiegen. Hier auf meinem Jagdſchlößlein finden Sie die tiefſte Einſamkeit, einen herrlichen, dichten Wald, deſſen Ende Sie in einer Stunde nicht erreichen können, und nur einen theilnehmenden Freund und Verehrer, der Sie nicht beläſtigen würde. Sie könnten arbeiten wie, und beſſer, friſcher noch, als in dem ſtaubigen, heißen Berlin. Faſſen Sie ſich ein Herz, hier waren Sie ja mit Ihrer verewigten Rahel nie, und Muskau wollen wir uns nur flüchtig von Weitem anſehen. — Kommen Sie wenn Sie können, es wird Ihnen gewiß wohl thun, und wie herzlich würde es mich freuen! Alles iſt hier höchſt einfach, ländlich. Früh ein Spaziergang in der balſamiſchen Waldluft, bei dem man die Hirſche und Rehe in ihren Spielen belauſcht. Dann Arbeit bis zum Eſſen, welches um 3 Uhr ſtattfindet. Nach Tiſche eine Spazierfahrt. Bei der Zuhauſekunft trauliche Unterhaltung beim Thee, wo Sie Cigarren rauchen lernen müſſen; vor dem Zubettegehen Lektüre auf der Stube, und dann ein geſunder Schlaf. So lebe ich hier ſeit Monaten höchſt zufrieden, und ſo werden Sie mit mir leben. Tentirt es Sie nicht? Antworten Sie mir gleich durch Ihre Erſcheinung. Das wäre das Klügſte und Beſte was Sie thun könnten.

Meine „Tutti Frutti" habe ich noch ſehr erweitert, und aus dem von Ihnen geleſenen Manuſkript zwei Theile gemacht, denen nun zum Frühjahr noch zwei andere folgen ſollen. Ihre gütigen Bemerkungen habe ich benutzt, und bedaure nur, daß es nicht mehr waren. Aber die Stelle wegen

Ithaka.

Nach unſerer Landung beim Zollhauſe waren noch anderthalb Stunden zu Mauleſel zurückzulegen, ehe wir in Vathi, der Hauptſtadt der Inſel, anlangten. Dies iſt ein äußerſt anmuthiger Weg. Gleich Cephalonien iſt auch Ithaka durch der Engländer Sorgfalt mit den ſchönſten Straßen durchzogen worden, und hier kann man beinahe ſagen, daß das ganze Eiland nicht ſo viel werth iſt, als dieſe Straßen gekoſtet haben müſſen. Sie ſind größtentheils nach dem Meere zu durch hohe Mauern geſchützt und vortrefflich unterhalten. Da die Mondnacht heller war, als der Tag geweſen, ſo verlor ich, ungeachtet der ſpäten Stunde, nichts von der prächtigen Ausſicht, welche durch die tiefen und ſchmalen Einſchnitte der See, welche Ithaka eigenthümlich ſind, und Vathi's Hafen zu einem der vorzüglichſten im Mittelmeer machen, ſo originell wird. Die Stadt, deren weißgetünchte Häuſer, in einem Halbzirkel vereinigt, amphitheatraliſch den großen Waſſerkeſſel umgeben, erſcheint durch dieſe Lage weit anſehnlicher als ſie wirklich iſt, und der Bergkranz um ſie her, auf deſſen Spitzen mehrere thurmartige Windmühlen und einige kleine Forts ſtehen, vermehrt das Impoſante des Anblicks. Mitten im Hafen er-

KARTE von ITHAKA.



KANAL von KEPHALONIEN
EPHALONIEN
Bay von Samos

hebt ſich ein viereckiges Gebäude aus den Wellen, das Lazareth, welches den Ruf hat, das am beſten eingerichtete der joniſchen Inſeln zu ſeyn.

Ich war allein vorausgeritten und erkundigte mich bei zwei Herren, denen ich auf der Marine begegnete, nach dem Hauſe des Deputato, in dem ich auf Empfehlung des Reſidenten von Cephalonien und durch die gütige Verwendung des hieſigen Polizei-Directors, Herrn Tool, den ich in Argoſtoli kennen gelernt, ein Unterkommen finden ſollte — denn Gaſthöfe gibt es hier nicht. Die Herren erboten ſich, mit der die Eingeborenen dieſer Inſel charakteriſirenden Dienſtfertigkeit, mich ſogleich ſelbſt hinzuführen, dienten mir als Dolmetſcher, beſtellten Alles, was ich brauchen konnte, und ehe ſie mich verließen, bat der Eine, Herr Fiori, um Erlaubniß, da ich im Hauſe nichts der Art finden würde, mir einige Bouteillen alten Weines und einen Korb Früchte zum Deſſert meines Abendeſſens ſenden zu dürfen. Etwas Aehnliches wird gewiß Niemandem in unſeren Städten arriviren.

Cicero hat wohl Recht, zu ſagen: „daß Ulyſſes ſein Königreich nicht deßwegen liebte, weil es groß, ſondern weil es ſein war“ — denn ſelbſt ein Diminutiv-Souverain des deutſchen Bundes würde es noch zu winzig für ſich finden. Obgleich überall ſehr ſteinig, wäre es doch eines beſſeren Anbaues fähig, wenn Menſchen und Ziegen hier in einem umgekehrten Verhältniſſe ſtünden. Wie es jetzt iſt, hat Ithaka nur 8000 Einwohner, aber 20,000 Ziegen, welche nur geringe Cultur zulaſſen, ſo daß die ganze Brutto-Einnahme des ehemaligen Königreichs jetzt kaum 30,000 Rthlr. unſeres Geldes jährlich beträgt. Dieſe Summe reicht indeß hin, die nicht zahlreichen Beamten zu beſolden, und die Straßen zu unterhalten. Es muß ſogar noch etwas übrig bleiben, oder andere Fonds ſind disponibel, da man jetzt einen neuen Quai baut, der das Städtchen ſehr verſchönern und bequemer machen wird. Auch ſieht man mehrere Privathäuſer im Bau begriffen, und im Hafen viel Leben; denn von jeher ſcheinen die Ithakaner mit Meer und Rhederei ſich vorzugsweiſe beſchäftigt zu haben.

Bei meiner Beſichtigung der verſchiedenen Merkwürdigkeiten der Inſel glaubte ich nichts Beſſeres thun zu können, als Ulyſſes ſelbſt zu folgen, mit Homer's Gedicht in der Hand. Dieſem wollen ja Einige Ithaka ſogar als Geburtsort anweiſen, und ſehr genau gekannt muß er es wenigſtens haben, wie noch heute ſeine Beſchreibung der Localitäten auf das Ueberraſchendſte darthut.

Ich war alſo, am Meeresufer ſtehend, da, wo Dexia's Bucht, ſonſt nach dem alten Seemann Forkino benannt, in das Land eindringt — in Gedanken gegenwärtig, als Ulyſſes ſchlafend, mit ſammt ſeinem Bette, das, wie noch jetzt in dieſen Ländern üblich, aus einem Teppich beſtand, auf die ſandige Küſte von den Pheaken gezogen wird, welche ſeine Schätze neben ihn hinſtellen. Ich ſehe ihn erwachen, der ſein Vaterland nicht wieder erkennt, höre ihn dann inbrünſtig Zeus anflehen, und als ihm Minerva in Geſtalt eines Fiſcherknaben erſcheint, dieſer mit gewohnter Liſt ſogleich eine ſchnell erfundene Fabel erzählen, bis die erhabene Göttin Minerva mit den leuchtenden Augen ſich zu erkennen gibt und ihm lächelnd ſeinen Mangel an Wahrhaftigkeit vorwirft, mit dem er ſelbſt den unſterblichen Göttern etwas weiß zu machen verſuche.

Ich begleite nun Beide nach der Grotte der Najaden, wo die hülfreiche Pallas mit angreift, um Ulyſſes Schätze zu verbergen und mit einem großen Steine den ſchmalen Eingang der Höhle zudeckt.

Hier aber muß ich meine Viſion auf kurze Zeit unterbrechen, um zu unterſuchen, ob die genannte Grotte auch heute noch exiſtire oder nicht. Homer ſagt: die dunkle und neblige Höhle habe zwei Eingänge gehabt, der eine dem Norden zugekehrt für die

Menſchen, ſchmal und von ſchwierigem Acceß, der andere von Süden und der See her, nur den Unſterblichen offen. Im Innern, erzählt der Dichter, finden ſich Vaſen, Gefäße und Urnen, alle in Stein geformt, und Draperien von Stein lang herabhängend, wo die Nymphen prachtvolle Gewänder weben, und immer tropfende Waſſer rinnen und auch Bienen ſummen, die im Schutze der Höhle ihren ſüßen Honig verbergen.

Nun gab es eine Grotte unmittelbar am Ufer des genannten Hafens, die man ſchon vor dreißig Jahren, als der Engländer W. Gell hier war, wegen des Baues einer Straße zu zerſtören anfing, und von der jetzt nur der hintere Theil noch übrig iſt. Mehrere Leute erinnern ſich aber derſelben in ihrer Vollſtändigkeit noch genau, und Vieles von ihrem früheren Zuſtande läßt ſich auch aus dem Gebliebenen ſehr deutlich wahrnehmen. Gell erklärte ſie ohne Weiteres für die Grotte der Najaden, und obgleich ſie Homer's Beſchreibung keineswegs analog war, arrangirte er doch die Gegenſtände zum Behuf ſeiner Hypotheſe auf's Beſte, wie es die Alterthumsforſcher nur zu gern zu thun pflegen. Hier das ſchlagendſte Beiſpiel dafür. Dieſe Grotte hatte nur einen ſehr weiten, überall ſichtbaren Eingang nach dem Meere zu in weſtlicher

Richtung, und am öſtlichen Theil, der noch exiſtirt, befindet ſich ein kleines Loch von kaum vier Zoll Durchmeſſer, das mit der Höhle communizirt, wovon man ſich überzeugen kann, wenn man einen Stein hineinwirft. Man ſieht, daß hier ſchon die Weltgegenden Homer's Beſchreibung widerſprechen, und, da Herr Gell dieſe nicht ändern kann, ſo nimmt er lieber gar keine Rückſicht darauf, und ſagt dann: Der Eingang auf der andern Seite, welcher den Menſchen allein geſtattet war, iſt ſehr eng, und ſcheint mit einiger Schwierigkeit verbunden geweſen zu ſeyn — allerdings ziemlich mit derſelben Schwierigkeit, die ein Elephant finden würde, durch ein Nadelöhr zu gehen; denn nie kann das Loch, deſſen ich erwähnt, und das bei Gell als Thor figurirt, da man kaum einen kleinen Stein hindurch zu treiben im Stande iſt, als Eingang für Menſchen gedient haben. Ferner aber wäre dieſe Höhle, ſo offen und erſichtlich vom Meere, und der Localität nach unfehlbar auch nahe der Straße, die am Hafen hinführen mußte, zugleich ein ſehr unpaſſender Ort geweſen, um Schätze darin zu verwahren, weßhalb auch Homer ausdrücklich erwähnt, der Platz ſey unter Olivenbäumen verborgen, und abgelegen von der Straße geweſen.

Alles dies ſprach ſchon damals gegen Gell's Hypotheſe, ſeitdem aber hat man einige hundert Schritte weiter hinauf am Berge, wo auch noch jetzt Olivenbäume ſtehen, eine höchſt merkwürdige Höhle entdeckt, die in Allem, und ich möchte ſagen, auf die poetiſchſte Weiſe, Homer's Schilderung entſpricht. Der Eingang dieſes weiten unterirdiſchen Raumes iſt eine Felſenſpalte, genau gegen Norden gelegen und von Dornen überhangen, bei der man, ohne ſie ſchon zu kennen, gewiß unbemerkt vorübergehen würde. Nur mühſam zwängt man ſich hindurch, weßhalb es Minerva leicht werden mußte, ſie mit einem einzigen Stein gänzlich zu verdecken, um ſo mehr, da man der Göttin ſchon etwas übermenſchliche Kräfte zuſchreiben darf. So wie man durch die Spalte eingedrungen iſt, bietet ſich ſogleich eine geräumige Wölbung, und wenn man einige Schritte hinabſteigt, ein prachtvoller Dom mit kunſtreicher geſtalteten Stalaktiten dar, als ich noch irgendwo geſehen, welche im Bruche, beim Scheine der Fackel, wie Silber und Edelſteine erglänzen. Sie nehmen eine Menge Formen an; die auffallendſten aber beſtehen in einer Profuſion langer Draperien, die von der Decke bis zum Boden herabhängen, und an vielen Orten dem Faltenwurf antiker Gewänder an den ſchönſten Statuen nichts nachgeben. Mehrere kleinere Gemächer folgen, und Niemand kennt das Ende der

Höhle, die alſo ſehr wohl, irgendwo, ſich wieder zum Meere ſenken mag, wo, „den Menſchen unſichtbar, die ewigen Götter eingehen". Auch die tropfenden Waſſer fehlen nicht, und wir empfanden ſie auf ziemlich unangenehme Weiſe; zugleich entdeckten wir im obern Theile Spuren, daß noch jetzt wilde Bienen „hier ihren ſüßen Honig bereiten".

Ich glaube, man kann mit Beſtimmtheit annehmen, daß, wenn der Dichter den Ulyſſes wirklich in der kleinen Bai von Deria landen zu laſſen beabſichtigte (was ich jedoch — wie ſpäter erläutert werden wird — nicht einmal für wahrſcheinlich halte), dieſer geheimnißvolle Raum allein Homer's Grotte der Najaden ſeyn könnte, und ich darf hinzuſetzen, daß meine hieſigen Freunde, die Herren Fiori und Marato, ſich ſchon ſeit Jahren von dieſer Wahrheit überzeugt hielten.

Auf der andern Seite deſſelben Hügels, in dem ſich dieſe Höhle befindet, iſt ein Felſenſtück zu einem rieſenmäßigen Sarkophag ausgehauen worden, der durch leidige Schatzgräber ſehr beſchädigt wurde, und Gell's Forſchungen entging. Eine ſeiner Wände iſt abgebrochen, und vom Deckel liegen die Bruchſtücke umher. Man unterſcheidet noch deutlich, daß zwei Figuren, eine männliche, mit einer Löwenhaut bekleider Prediger, die den Orden bekommen haben, kann ich doch ohnmöglich ſo ſcabreus finden. Das iſt doch nur ein ſehr ſanfter Spaß, und wird wohl ohne große Beachtung durchgehen.

Ich hoffe, daß Sie mich rezenſiren, und, wo es Noth thut, mit ihren göttlichen, diplomatiſchen Wendungen in das unſchuldigſte Licht zu ſtellen wiſſen werden. Im Grunde iſt ja alles auch ſo harmlos wie möglich, und ein bischen Raiſoniren muß einem guten Preußen erlaubt ſein; er hat ja ſonſt nichts.

Schreiben Sie mir etwas Neues, und bekräftigen Sie das Alte, nämlich, daß Sie mir ſtets gewogen ſind. Mit herzlichſter Verehrung

Euer Hochwohlgeboren
dankbar ergebener
H. Pückler.

P. S. Vergeſſen Sie nicht, daß ein Brief von Ihnen immer ein kleines Feſt für mich iſt, und eine große Freude.

117.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 3. Juli 1833.

Verehrteſter Fürſt!

So kundig und eingeübt iſt mein Lebensſinn noch, um es vollkommen einzuſehen, zu ſchätzen und zu empfinden, welch herrlicher Reiz, welche liebenswürdige Anmuth in den Vorſchlägen und Bildern liegt, durch die Sie mich ſo gütig und wohlwollend einladen! Ich muß dies unbedingt zu dem Beſten und Schönſten rechnen, was mir je dargeboten werden kann, und mein Dank und Eifer ſind davon angeregt, als wenn ich ſchon der Sache theilhaft wäre. Aber ein Blick auf mich ſelbſt — verändert zwar den Reiz der Gegenſtände dete, und eine weibliche, von der nur noch ein Fuß mit einem Theile des Gewandes übrig ſind, darauf abgebildet waren. Der Styl der Sculptur verräth das höchſte Alter und die Kindheit der Kunſt. Am Fuß des Sarkophags hätten wir beinahe eine friſche Leiche zum Hineinlegen erhalten. Mein mit ſtarken Eiſen beſchlagenes Maulthier ſchlug ſeinen Führer, einen ſchon bejahrten, aber athletiſch gebauten Mann, zweimal ſo heftig vor die Bruſt, daß wir glaubten, ſie müßte zerſchmettert ſeyn. Der kräftige Mann, obgleich er ſichtlich bläſſer wurde, ſchwankte indeß kaum, und nie werde ich die tragi-komiſche, theatraliſche Würde ſeiner Stellung, und den langen, vernichtenden Blick vergeſſen, den er, nach Athem ringend, ſeinem Thiere zuwarf, und dann einige Worte des unbändigſten Zornes herausſtöhnte, die mir der Doctor nachher folgendermaßen überſetzte: „Wie, Verruchter, das mir? Ha, Unthier! du haſt noch wenigſtens zehn Jahre zu leben, und jeden Abend und jeden Morgen ſollſt du dich an die Schläge erinnern, die du mir ſo eben zu geben gewagt haſt! Sey vermaledeit und verflucht mit deiner ganzen Familie!“ Nachdem er mit Mühe und heiſerer Stimme dieſe Anrede vollendet hatte, von welcher der Eſel, ruhig graſend, wenig erſchüttert zu ſeyn ſchien, bekam er einen heftigen Stickanfall, der uns beſorgt für ſein Leben machte. In Ermangelung des Waſſers und aller ärztlichen Hülfe riß ich ihm die Kleider auf und übergoß ihn mit dem ganzen Inhalt meiner Feldflaſche, wobei ich ſeine Bruſt ſchon ganz mit Blut unterlaufen fand, doch ſiegte die eiſerne Natur des abgehärteten Inſulaners ſchnell über Alles, und in wenigen Minuten war er ſchon im Stande, mit uns langſam den Rückweg anzutreten. Doch ſprach er nichts mehr, weder zu uns, noch zu ſeinem Maulthier. Nur zuweilen warf er von neuem einen furchtbaren Blick auf das letztere, von einer krampfhaft geballten Fauſt begleitet, wozu er dumpf nur das einzige, aber inhaltſchwere Wort murmelte: „Warte!“

Ich folgte am nächſten Tage von Neuem Ulyſſes durch ſchwierige Pfade, über kahle Höhen und längs ſchroffer Abgründe hin zu dem Landhauſe auf der Felswand Korar, über der Quelle Arethuſa. Hier hielt der treue Hirt Eumaeos die Wache über die fetten Heerden, und wehrte mit Steinwürfen die wachſamen Hunde von dem in Bettlergeſtalt erſcheinenden Könige ab, wie noch heut zu Tage dem Reiſenden in Griechenland täglich geſchieht; denn die Sitten dieſes Landes haben ſich wenig geändert. Daß ſie mit den unſrigen contraſtiren, iſt wahr, in mancher Hinſicht jedoch mehr ſcheinbar als weſentlich. Man lacht z. B. darüber, daß der Schweinhirt Eumaeos zugleich der Vertraute des Königs und eine wichtige Perſon bei Hofe iſt. Wir brauchen aber nur die Schweine in Pferde zu verwandeln, ſo haben wir in deren Oberaufſeher auch nur unſern Oberſtallmeiſter, den jeder Potentat, ohne zu derogiren, ſich zum Vertrauten erwählen darf. In Ithaka nun gab es wahrſcheinlich keine Pferde, weil kein Weg zum Gehen für ſie da war; das Schwein alſo, mit allen ſeinen vortrefflichen Eigenſchaften, die wir erkennen und es doch gering achten, ward von den conſequenten Alten geehrt, und hatte in dem ſteinigen Ithaka ohne Zweifel ſeinen Rang weit vor dem Pferde.

Iſt man einmal in dieſe Anſicht eingegangen, ſo bedarf es für uns titelverehrende Deutſche nur noch, daß der nächſte Ueberſetzer der Odyſſee, ſtatt der uns zu einfach klingenden Benennung „Sauhirt“, den braven Eumaeos als „Oberſchweinemeiſter“ oder „Oberſauherr“ anführt, um faſt einen eben ſo ehrfurchtsvollen und legitimen Reſpekt in uns zu erwecken, als wenn von unſern eigenen Oberſtallmeiſtern oder Oberkammerherren die Rede iſt.

Man ſieht, im tiefſten Grunde iſt die Sitte nicht verſchieden, nur Form und Ausdruck ſind es.

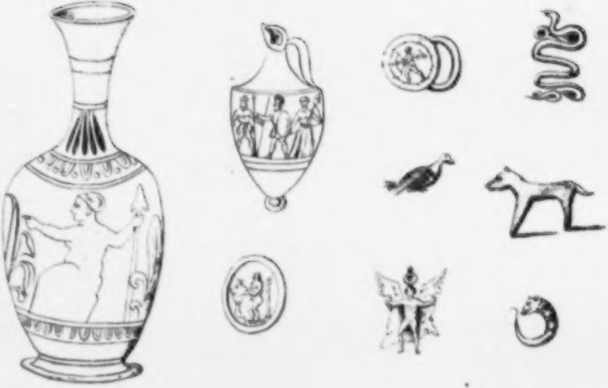
Homer's Beſchreibung der Gegend an dieſer Stelle ſtimmt übrigens mit der Wirklichkeit ziemlich überein, und die Lage des Hauſes iſt für den Zweck der Aufſicht auf die Heerden, mit der einzigen Quelle auf dieſer Seite der Inſel, ſo günſtig, daß auch jetzt wieder genau an dem bezeichneten Orte ein kleines Hirtenhaus ſteht. Die Felſenhöhlen, in welche, als Ulyſſes ſich niedergelegt, Eumaeos die Schweine verſchiedenen Alters einſperrt, ſind gleichfalls noch vorhanden, und ſchauen romantiſch unter alten Feigenbäumen hervor. Demungeachtet drängten ſich mir über das Ganze ſchon hier einige Zweifel auf, deren ich, wie geſagt, bald ausführlicher gedenken werde.

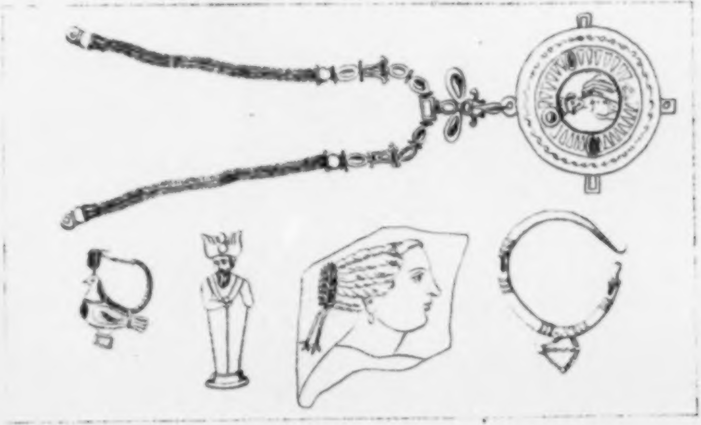
Während wir von dem guten, aber ſehr ſparſamen Waſſer der Quelle tranken, welche die Eingeborenen Pegäda nennen, und Gell für die Arethuſa erklärt, ſetzten wir uns auf einem Steinvorſprung nieder, wo Herr Fiori vor einigen Jahren mit Lord Byron und einer heitern Geſellſchaft aus Vathi gefrühſtückt und der Sänger Child Harold's, dem größeren Sänger der Odyſſee zu Ehren, ſeinen Becher mit dunkelrothem Wein aus Ithaka gefüllt, feierlich geleert hatte. Durch die enge, reich bewachſene Schlucht ſieht man die Inſel Oxies, und hinter ihr den 6000 Fuß hohen Bumiſto an Akarnaniens Küſten emporſteigen, alles Uebrige verbergen die ſteilen Felſenmauern rechts, links und im Rücken, wo ſich von der Wand des Korax im Winter ein Waſſerfall herabſtürzt.

Es iſt aber Zeit, uns nun zum ſupponirten Palaſt des Königs ſelbſt zu wenden, wo die frechen Freier ſchwelgten, und der Tag der Rache ſie ſo furchtbar ereilte. Gewiß entnahm jener griechiſche Weiſe, der den Ausſpruch that: „Es iſt noch ein langer Weg vom Rand des Bechers bis zum Munde!“ dieſen Gedanken aus Homer's ſo bildlich ſchöner Schilderung dieſes Gaſtmahls, und namentlich des ſterbenden Antinous, dem, als er eben im Begriff iſt, die goldene Taſſe, mit köſtlichem Wein gefüllt, zum Munde zu führen, Ulyſſes Pfeil die Kehle durchſchneidet, ſo daß ſein hervorſtürzendes Blut ſich mit dem Weine in ſeiner Hand und der Speiſe auf ſeinem Teller miſcht, bis alles zuſammen mit dem Leichnam in grauſer Verwirrung zu Boden ſtürzt.

Den Schauplatz dieſer Scene verlegt man, ebenfalls nach Gell's Autorität, auf die Spitze des Berges über Aitó, der ganz mit den Trümmern kyklopiſcher Mauern bedeckt iſt, wo alſo jedenfalls eine bedeutende Stadt mit ihrer Akropolis geſtanden haben muß, und deſſen Erklimmung, da kein Weg hinaufführt, und die Höhe faſt perpendikulair anſteigt, zu den ermüdendſten und ſchwierigſten Partien gehört, deren man ſich unterziehen kann. Es iſt charakteriſtiſch, daß die Engländer, welche die ganze Inſel mit den koſtſpieligſten und in der That zum Theil ganz unnützen Straßen durchzogen haben, zu Ulyſſes Burg, einem der intereſſanteſten Punkte in der Welt, nicht einmal einen elenden Fußſteig machen ließen, ſo daß ſeit den 25 Jahren, in denen ſie Herren der Inſel ſind, noch immer die reiſenden Damen, gleich Maulthieren, durch mehrere Führer an Stricken heraufgezogen werden müſſen, und mancher alte Antiquar ſehnſüchtig unten ſtehen zu bleiben gezwungen iſt, weil die phyſiſchen Kräfte es ihm verſagen, das Heiligthum zu erklettern. Ein dicker Franzoſe fiel bei dem Verſuch vor einiger Zeit von einem der kyklopiſchen Steinhaufen herab, und mußte ſechs Wochen in Bathi zubringen, ehe er ſeine zermalmten Glieder wieder gebrauchen konnte. Gell hat, ſchnell fertig, den ganzen Plan der Stadt und des Palaſtes mit ſolcher Genauigkeit geliefert, daß man ſelbſt den Ort darauf ſehen kann, von wo Ulyſſes die Freier erſchoß — ich muß indeß zu meiner Schmach geſtehen, daß ich außer der großen Terraſſe und den beiden Ciſternen auch nicht eine der vielen Gebäudelinien mit Sicherheit ausfindig machen konnte, die ſein Plan darbietet. Vielleicht war meine Einbildungskraft zu ſehr durch die enorme Hitze und die übermäßige Anſtrengung des Kletterns erſchöpft, ſo daß ich mich ſogar der ketzeriſchen Meinung hingab, Ulyſſes habe unmöglich einen ſo unbequemen Platz bewohnen können, und ohne Zweifel ſeinen Palaſt, wenn nicht ganz wo anders, doch gewiß weit tiefer unten am Berge gehabt. Noch mehr beſtärkte mich darin der kleine Umfang des Plateau's, wo dieſer Palaſt geſtanden haben ſoll, und die große Entfernung des Brunnens, aus dem nach Homer die Weiber täglich das nöthige Waſſer holten, was, da derſelbe ſich ganz unten am Berge befindet, eine furchtbare tägliche Fatigue für die armen Weiber hätte abgeben müſſen.

Nicht weit von dieſem Brunnen fand man eine Menge Gräber, welche die reichſte Ausbeute geliefert haben. Der damalige engliſche Reſident maßte ſich Alles an, und hatte die Barbarei, von zwanzig großen ſilbernen Vaſen den größten Theil einſchmelzen zu laſſen. Die Menge des geſchmackvollſten Damenſchmuckes in Gold, Silber und Edelſteinen, die man hier fand, iſt um ſo merkwürdiger, da man in den Gräbern Griechenlands faſt nie Aehnliches antraf, welches eine große Verſchiedenheit der Sitten zwiſchen dem Continent und dieſen Inſeln zu beweiſen ſcheint. Als der engliſche Reſident mit ſeinem Erwerb die





nicht, nur hebt er allen Zuſammenhang auf, den ich mit ihnen haben könnte. Ich finde keinen Reiz in mir, irgend etwas zu ergreifen, außer dem, was mir überreichlich in die Hände gedrückt iſt, und in das Herz! Ich wüßte den Punkt nicht, wo ich in mir zu irgend einem Entſchluſſe den Hebel anſetzen könnte; der Boden hält nicht, und ich ſinke aus jeder Vorſtellung unausweichlich wieder in das Element der Lebenslage zurück, wie ich ſie jetzt führe, nach nicht gewollten, nicht abgewehrten, unſelig gleichgültigen Beziehungen! Ich laſſe die Sonne aufgehen und niedergehen, ich ſchreibe, mache die paar Gänge durch die weiten, troſtloſen Straßen, ſitze den Abend allein — und ſo werden es Tage und Wochen, ſo gemein und leer, wie es nur ſein mag, genug, die Fabrik geht fort, und liefert ihre Waare, etwas beſſer oder ſchlechter. Schelten Sie mich! Ew. Durchlaucht können dieſen Zuſtand nicht widriger und unwürdiger finden als ich ſelbſt. Aber was ſoll ich thun? Soll dem Schwachen das Kraft geben, daß er einſieht, wie ſchwach er iſt? Ich habe die ſtärkſten Worte der Mißbilligung von der theuren Rahel ſelbſt vor mir; ſie verwirft ſolchen Zuſtand, ſie denkt gering von denen, die in ihn verfallen; ſie will Leben und Theilnahme über jeder Trauer wiſſen, ſie gab auch ſelber das Beiſpiel, und jeder Schmerz belebte nur ihren Geiſt, ihre Güte, ihre Thätigkeit; aber mit mir iſt es anders! Auch hat ſie niemals ſolchen Verluſt erleiden können wie ich; das war unmöglich. — Trotz allem dieſen, und eben weil ich den Umſtänden keine Gegenwehr mache, würde ich doch vielleicht den freundlichen Anziehungen folgen, wenn ich nicht nebenher noch immerfort dringend hier beſchäftigt wäre mit den Geſchäften, die mir angelegener ſind als alle, um derentwillen man mit allgemeinem Beifall wohl gar das Leben auf das Spiel zu ſetzen für Pflicht hält!

Der fortſchreitende Abdruck der Denkblätter von Rahel erfordert meine tägliche Aufſicht. Mehr noch und lang-

Inſeln verließ, und ihn nachher in Italien für 12,000 Colonnaten zum Verkauf ausbot, hatte Herr Doctor Maràto den guten Einfall, ſich genaue Abbildungen von einem großen Theil der gefundenen Gegenſtände zu verſchaffen, von denen er mir gefällig eine Copie zu nehmen geſtattete. Ich habe die intereſſanteſten derſelben dieſem Bande beigeſellt. Die geſchnittenen Steine waren meiſtens Granaten von bedeutender Größe, von welchen eine mit einem ſchönen Kopf noch nachträglich von einem Schäfer gefunden ward, und im Beſitz eines Herrn Zavò iſt, der ſie mir zeigte. Sie iſt ſehr tief geſchnitten, kräftig in kühnen und ſchönen Linien, aber von etwas roher Arbeit. Noch iſt zu erwähnen, daß man auf der andern Seite des Berges nach dem Meere zu Spuren eines in die Felſen gehauenen Weges findet, und daneben die, neun Zoll langen Buchſtaben *ΟΔ*..., welches Einige durch „Straße", Andere als „Odyſſeus" auslegen wollen. Nach der Inſelſeite gibt es nicht das mindeſte Anzeichen eines alten Weges.

Um die übrigen Alterthümer Ithaka's zu ſehen, und mich mit der Lage der ganzen Inſel auf's Genaueſte bekannt zu machen, unternahm ich eine Tour von drei Tagen Dauer, deren Ausbeute für mich eben ſo genußreich als in verſchiedener Hinſicht überraſchend war.

Ich ſchalte zuvörderſt hier in Kürze ein, daß ich von den Engländern in Ithaka, außer der freundlichen Miſtreß Tool, deren Mann abweſend war, und ihrer hübſch befußten Nichte Auguſta, die mir Romane borgte, nichts geſehen habe. Der Kapitain der halben Kompagnie, die hier in Garniſon liegt, beſuchte mich zwar um acht Uhr früh, was ich erſt drei Stunden darauf erfuhr, als ich aufſtand, und da ich ihn bei meiner Gegenviſite am Abend ebenfalls nicht antraf, ſo blieben wir uns unbekannt; der Reſident aber, ein ſchottiſcher Hauptmann, hatte kürzlich eine Tochter des Lord Obercommiſſair's geheirathet, in Folge deſſen er, wie ich hörte, die hieſige Stelle erhielt. Nach engliſcher Sitte genoß er den Honigmonat in der Einſamkeit, und hatte ſein Haus nicht geöffnet, das noch immer ein verſchloſſener Tempel pflichtſchuldiger und dankbarer Liebe war. Die ſchöne Beſitzerin erblickte ich indeß dennoch, indem ich ihr auf einer Spazierfahrt begegnete. Sie gefiel mir ſehr wohl, denn ſie ſah blaß, vornehm und etwas melancholiſch aus, das Gegentheil ihrer Geſellſchaftsdame, die ziemlich keck und munter in die Welt hineinzuſchauen ſchien.

Eine elegante einheimiſche Geſellſchaft gibt es hier nicht, aber in Allem hat das kleine Ithaka einen ganz beſonders antiken Anſtrich, auch in ſeinem Clan-

Verhältniß, das von jeher hier herrſchte. So gibt es eigentlich nur vier Hauptfamilien auf der Inſel, die alle Macht und alles Anſehen unter ſich theilen: die Petalà, welche die Zavò, Maràto und andere in ſich ſchließen; die Bretti; die Draculli und die Cavaria. Alle übrigen werden beinahe als eine Art Heloten angeſehen.

Madame Tool hatte die Güte gehabt, mir einen alten Schimmel ihres Mannes zu borgen (denn hier findet man keine brauchbaren Miethpferde), und der junge Neffe des Herrn Doctor Maràto bot ſich mir zur Begleitung an. Ackermann hatte nebſt meinen wenigen Effekten auf einem ſo kleinen Mauleſel Poſto gefaßt, daß ſeine langen Beine an der Erde ſtreiften, und ſo ausgerüſtet begannen wir am 26. Auguſt dieſes guten Jahres 1836 unſere Entdeckungsreiſe in's Innere.

Wir folgten der ſchönen und romantiſchen neuen Straße bis Leſka, einem auf hundert Terraſſen am ſteilen Abhang des Nerito liegenden Dorfe, das ein Wald der ſchönſten Oelbäume und Karonbiers umgibt, und das, ungeachtet ſeiner Felſen, ſtarken Wein- und Flachsbau treibt. Hier, vermuthet Gell, „ſey Laertes ländliche Beſitzung geweſen," wo der Alte emſig im Fruchtgarten beſchäftigt war, als ſich ihm der ſo lange verlorene Sohn zu erkennen gab, und beide der glücklichen Wiederkehr den ſüßen Zoll der Thränen weihten. Man iſt hier dem weit hingeſtreckten Cephalonien ſo nahe, daß man am ſtillen Morgen den Geſang der Hirten von dort herüber ertönen hört, und das ſchattige Plätzchen unter einem hohen Birnbaume, von wo wir die Inſel beſchauten, mit Samos Berg in der Ferne, aus welcher Stadt allein vierundzwanzig Freier der Penelope kamen,[1] und dann eine Stunde im Genuß des dolce far niento verbrachten, war gar idylliſch und lieblich. Auch weiterhin blieb der Weg anmuthig, obgleich er hinter Lefka, wo die Kunſtſtraße aufhört, ſehr ſchlecht wird, bis man Polis Bucht und dichte Weinfluren erreicht. Mitten aus dieſen ſieht man einige römiſche Ruinen hervorragen, und ſeitwärts am Berge zeigen ſich noch einige geringe Spuren kyklopiſcher Mauern, in deren Nähe eine Reihe Gräber derſelben Art wie bei Aitó entdeckt

---

[1]

Von Samos . .	24
Von Zante . .	20
Von Ithaka . .	12
Von Dulichium .	52
Summa	108

Dulichium war wahrſcheinlich eine Abtheilung von Cephalonien.

wurden. Auch hier fand der erwähnte Reſident viele koſtbare und merkwürdige Gegenſtände.

Man durchſchneidet jetzt die Inſel in einem geräumigen Thale, welches bei weitem der fruchtbarſte und lachendſte, auch am meiſten mit Bäumen bewachſene Theil des ganzen Eilandes iſt. Die Korinthenernte war im beſten Gange, die Felder wimmelten von Menſchen und die Bäume hingen voll Früchte. In der Mitte des Thals, am Abhang eines Vorhügels des Bergrückens Aragulia, liegen, unter hohen Bäumen verſteckt, ziemlich weite Ruinen kyklopiſcher Mauern mit dem Reſt eines kleinen Gebäudes in etwas neuerer nur halb polygoniſcher Bauart, zu dem mehrere antike, in den Felſen gehauene Stufen führen. Man nennt dies die Schule Homer's. In der Nähe, etwas tiefer, befindet ſich eine Quelle, Melainudros genannt, und in derſelben Gegend ſtand die ſpätere römiſche Hauptſtadt der Inſel Alalcomenä, von der jedoch wenig mehr übrig zu ſeyn ſcheint. Eine halbe Stunde brachte uns, in imme gleich freundlicher Natur, nach dem Kloſter Archangelo, von dem ſich die Ausſicht auf die Bai von Aphalis und die ſie einſchließenden Bergzungen von Phigalia und des ſchroff abfallenden Aragulia eröffnet. Hinter der Bai erblickt man in ſeiner ganzen Länge Santa Maura.

Das Kloſter ſchien völlig verlaſſen, und während der zweiten Ruheſtation, die wir hier machten, denn die Hitze war gewaltig, ſahen wir keine menſchliche Seele in unſerer Nähe.

Deſto lebendiger wurde es, als wir uns auf ſchattigem Fußwege einer Gruppe Landhäuſer näherten, die zu dem (wegen der früheren häufigen Ueberfälle der Türken) hoch am Berge erbauten Dorfe Oroaï gehören, aber viel tiefer nur auf einem niedrigen Abhange über dem Meere liegen. Hier war unſer heutiges Ziel, und ſchon kam uns der gaſtfreie Wirth entgegen, Signor Vangelio Vreto, an den mich ſein Schwager, Herr Fiori, empfohlen hatte. Es war ein alter jovialer Herr, der in Ithaka das Amt eines Richters bekleidet, aber, ſo viel ſeine Zeit es erlaubt, auf ſeinem ganz einfachen, aber höchſt reizenden Landſitze lebt, und gerade dieſe ächt ländliche Einfachheit ſchien auch mir entzückend. Nichts mehr fand ſich in der That hier vor, als was bei uns für das Haus eines wohlhabenden Bauern angeſprochen werden würde, aber hohe Weinlauben voll reifer herabhängender Trauben umſchloßen es auf zwei ſeiner Seiten, darunter zogen ſich Terraſſen bis zum Meer hinab, mit hohen, fruchtbedeckten Feigen-, Oliven-, Johannisbrod- und verſchiedenen Sorten anderer Obſtbäume eſetzt, deren Kronen der Wohnung fortwährend chattige Friſche gewährten, und zwiſchen deren Laub ich die ſchöne und umfaſſende Ausſicht in die mannigfaltigſten Bilder theilte. Das eine dieſer letztern zeigte uns ganz nahe gegenüber den Schauplatz von Sappho's berühmtem Sprunge. Deutlich konnte ich nit dem Perſpektive an Leukadia's äußerſter Südſpitze den jähling abgeriſſenen, weiß in der Sonne ſchimmernden Vorſprung entdecken, von dem die Sängerin der Liebe — aus ähnlichen Motiven, wie die, welche die früher ſchon citirte Gans des Herrn Profeſſor Leibnitz beſeelten, oder vielmehr entſeelten — ſich in die ſalzigen Wellen ſtürzte. Hoch iſt die Klippe eben nicht, aber, nach des Herrn Doctor Clarke naiver Bemerkung, hinlänglich für den Gebrauch, welchen in alter Zeit Liebhaber davon zu machen pflegten. Die Reſte eines Tempels des Apoll ſtehen nicht weit davon entfernt, und da mir mein Glas alles Weſentliche ſo deutlich zeigte, Leukadien aber ſonſt nichts Sehenswerthes darbietet, ſo erſparte ich mir die Reiſe dahin, welche mir noch vier Tage mehr gekoſtet haben würde, und die Zeit; die Zeit fängt leider an, mir immer koſtbarer zu werden! —

Meiner herrlichen Weinlaube aber (denn ſo lange ich darunter verweilte, gehörte ſie ja mir) werde ich lange eingedenk ſeyn, und wäre ich nicht zum Umherirren des ewigen Juden beſtimmt, ich hätte in dieſem friedlich ſüßen Aufenthalt den Reſt meines Lebens verbringen mögen. Faſt den ganzen Tag und einen großen Theil der wundervollen Mondnacht ſaß ich auf der Steinbank vor der Thüre und ſchaute durch die vom Zephyr ſanft geſchaukelten Weinranken und das zitternde Laub der Bäume bald auf den Hintergrund ſchwarzer Berge, um die Bucht gelagert, deren zackige Linien am Himmel auf- und abſtiegen, bald auf die grellweißen Felſen Leukadiens, begrenzt von indigoblauer Meeresfluth und purpurner Abendröthe. — Schöne Erinnerung — bleibe mir treu, und möge mein Sinn nie kalt für ſolche Gefühle werden!

Es hatte ſich mir während eines ausgedehnten Spaziergangs am Tage eine ganz neue archäologiſche Hypotheſe hier aufgedrungen, die der Gegend um mich her noch eine weit größere klaſſiſche Bedeutung gab, und ich will ſie zur Beurtheilung gelehrterer Kenner, als ich bin, meinen Leſern nicht vorenthalten.

Folgendes ſind die jedenfalls der Beachtung werthen Umſtände.

Es befindet ſich nämlich hier in der Nähe eine Felſenwand, die ſeit undenklichen Zeiten den Namen Korax unter den Landleuten führt, was mir zuerſt auffiel, und bei weiterer Beſichtigung fand ich, daß nicht nur Homers Beſchreibungen vollkommen eben ſo gut und beſſer auf die hieſige Gegend als auf jene paſſen, wo Gell den Ulyſſes landen läßt, ſondern mehrere, wie mir ſcheint, höchſt wichtige Gründe ſtattfinden, welche die Ueberzeugung in mir hervorriefen: daß der Dichter die Bai von Aphalis und keineswegs die von Dexia als Ulyſſes Landungsplatz im Auge gehabt, daß alſo hier der ächte Felſen Korax und die wahre Quelle Arethuſa zu ſuchen ſind, hier Eumaeos Wohnung geſtanden haben muß, und daß es ſelbſt zweifelhaft gemacht werden könnte, ob Ulyſſes Palaſt, ſtatt bei Aitó, nicht vielmehr auf dem Berge bei Polis geſtanden habe. Hier die Gründe.

Es wird allgemein angenommen, daß mit dem Lande der Pheaken das jetzige Corfu gemeint ſey, und alle Wahrſcheinlichkeit iſt auch dafür. Was für einen Grund konnten nun die Pheaken haben, welche jubeln, als ſie die Inſel erblicken, und deren einziger Zweck es war, den Ulyſſes ſo ſchleunig als möglich in Ithaka zu landen — weßhalb ſie ihn auch ſchlafend aus dem Schiffe ziehen und gleich wieder heim ſegeln — was, ſag' ich, konnte ſie vermögen, vorher noch einen weiten Umweg um mehr als die halbe Inſel zu machen, da ſchon im Moment, wo ſie die Inſel erwieriger beſchäftigt mich die Einſammlung, das Ordnen, und ſelbſt das Abſchreiben von Briefen, die oft ſchwer zu erlangen ſind, und mir zum Theil nur auf kürzere Zeit gelaſſen werden. Ich ſchreibe jetzt, weil hiefür ein zuverläſſiger und ſchneller Gehülfe mir fehlt, eine ganze Sammlung ab, die mir Herr von Brinkmann aus Stockholm geſchickt hat; meiſt aus frühen Jahren, von 1793 an, und ich lebe nun, außer meinen eignen Erinnerungen, auch noch dieſe fremden durch, deren Schauplatz auch größtentheils Berlin iſt, und meinen ſtillen Wanderungen wird dadurch von jedem Stein und Baum ein Eindruck, als lebte ich nicht in einer heutigen, wirklichen Stadt, ſondern in einer Zauberſtadt der Vergangenheit. —

Ich ſoll wegen Gallenſteinen, die zuweilen furchtbare Schmerzen machen, nach Karlsbad; habe aber, wie geſagt, weder Trieb noch Entſchluß, etwas vorzunehmen, und zweifle ſehr, daß ich hinkomme. Vielleicht kann ich alles mit dem hieſigen Brunnengarten abmachen.

Eben fährt aus dem Hauſe, wo ich wohne, ein glänzender Wagenzug ab. Es iſt der Geheimrath Villaume, der zu Grabe gebracht wird. Ich weiß nicht, ob Ew. Durchlaucht ihn gekannt haben? Er iſt an dem Uebel geſtorben, das die arme Rahel im vorigen Sommer noch glücklich überſtand! — Das Gedränge iſt ganz lebhaft, ein wahres Feſt für die ganze Nachbarſchaft! —

Ich bringe meine Glückwünſche dar zum General! Es klingt doch immer voller und beſſer, und in manchen möglichen Fällen ſtellt gleich die Benennung auf eine Stufe, wohin ſonſt erſt eine Anſtrengung führen würde. Wegen des Reiſens anderer Früchte bin ich auch ſehr zufrieden. Möchten ſie nur bald ſichtbar werden! Wegen des beſten Anbringens derſelben wird es nicht an Rath und That fehlen. Was wird denn aber mit dem Gartenwerk? Das darf in keinem Fall ausbleiben, oder auch nur ſtocken! —

reichten, die geſchützte und einſame Bai von Aphalis gerade vor ihnen lag?

Von einer Grotte großen Umfangs, die ſeitdem eingeſtürzt, ſind die Reſte genau in der von Homer angegebenen Lage gleichfalls vorhanden, und etwas weiter unten befindet ſich noch eine zweite. Den Felſen Korax und die Quelle Arethuſa betreffend, ſind aber die Belege für meine Meinung noch überführender. Die ſich lang hindehnende Felſenwand mit mehreren Höhlen iſt, obgleich auch nur *rauhe Pfade* dahin leiten, doch weit zugänglicher und weniger hoch und ſchroff, als die von Gell bezeichnete, deſſen Autorität alle übrigen ſeitdem nachgebetet haben; ſie liegt in der reichſten, fruchtbarſten Gegend der Inſel, wogegen die andere in der ſterilſten, ſteinigſten ſich befindet, und nur wenig des Anbaus fähiges Land um ſich hat, weßhalb auch nur Ziegen jetzt dort zu ſehen ſind. Eumaeos aber beaufſichtigte Heerden aller Art in großer Menge, was nothwendig nahe Weiden vorausſetzt. Am Fuße des Felſens, den die Einwohner noch jetzt Korax nennen, entſpringt nun eine *unerſchöpfliche* Quelle, deren Acceß von allen Seiten der leichteſte, und deren Waſſer unübertreffbar köſtlich iſt, ſo daß ſie auch jetzt noch allen Umwohnern zum Waſſerholen, zum Waſchen und allen Heerden zur

Tränke dient, während Gells Arethuſa in einem Felſenkeſſel liegt, zu dem man nur höchſt mühſam hinunterklettern kann, was ſich zum täglichen Tränken der Heerden gewiß auf das Schlechteſte eignet. Ferner iſt ſie ſo waſſerarm, daß ſie für die zahlloſen Heerden, welche uns als Ulyſſes Hauptreichthum geſchildert werden, nie hinreichen konnte, ſo daß die gefährliche tägliche Promenade, um zu ihr zu gelangen, ſehr bald unnütz hätte werden müſſen. Wenn Herrſcher Privatbeſitzungen in ihrem Lande haben, pflegen dieſe auch in der Regel an den fruchtbarſten, nicht an den ſterilſten Orten zu finden zu ſeyn, und die Beſchaffenheit des Bodens beweiſt, daß hier vor 4000 Jahren nothwendig daſſelbe Verhältniß wie heute ſtattgefunden haben muß, da öde Felſen ſich nicht wohl in fruchtbare Fluren und dieſe nicht in Felſen verwandeln können. Ich halte mich alſo überzeugt, daß, wenn auch Ulyſſes Palaſt über Aitó, dem alten Ithaka, lag, doch Eumaeos Haus und ſeine Heerden ſich, allen Umſtänden nach, hier unter Oroaï befunden haben müſſen. Telemachs veränderte Route, die er, durch den mit ihm ſchiffenden Seher bewogen, einſchlägt, um den ihm auflauernden Freiern zu entgehen, gibt ein anderes ſchlagendes Argument für meine Meinung ab.

Die Freier lauerten auf ihn, in einer Bucht der

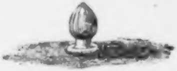
Inſel Asteris verborgen. Daß dieſe Inſel, allen Gründen der Localität nach, und weil es da, wo ſie ſich befinden mußte, gar keine wirkliche Inſel gibt, nichts anders ſeyn kann, als die mit dem übrigen Cephalonien nur loſe zuſammenhängende Halbinſel, (welche Conformation die Alten faſt immer ſo gut wie ein ganz vom Meere umfloſſenes Eiland durch den Namen Inſel bezeichnen) mit dem Vorgebürge Cheliä, die ſich gegen Ithaka hin öſtlich von der Stadt Samos erſtreckt, hat Gell ſelbſt vollkommen genügend erwieſen.

Gells Arethuſa iſt aber dieſer Halbinſel äußerſt nahe und man hat dieſen Theil der Ufer Ithaka's von Asteris aus faſt noch im Auge; jedenfalls war ein ſpähender Feind in ſolcher Nähe ſehr gefährlich. Dennoch landet Telemach bei der Quelle Arethuſa. Wäre nun dieſe wirklich dort zu ſuchen, wo ſie Gell hinverlegt, ſo konnte er nichts Unpaſſenderes thun, und würde für ſein Verborgenbleiben durchaus keine Wahrſcheinlichkeit gewonnen haben. War aber die Quelle Arethuſa in der Gegend der Bai Aphalis, wie ich vorausſetze, ſo geſtaltet ſich die Sache ganz anders. Denn indem Telemach, jetzt völlig aus dem Geſichtskreis der im Hinterhalt liegenden Freier entfernt, um Ithaka herumſegelte, und auf der andern nördlichen Seite der Inſel in der Bai Aphalis landete, erfüllte er den von ihm beabſichtigten Zweck auf das Vollſtändigſte, und die Freier erfuhren auch in der That nichts von ſeiner Ankunft, als bis er wieder im Palaſte erſchien.

Man orientire ſich nur ein wenig auf der dieſem Theil beigefügten Copie der Gell'ſchen Charte, und man wird ſelbſt ein genügendes Urtheil über meine Hypotheſe fällen können.

Indeß auch die Lage des königlichen Schloſſes könnte bezweifelt werden. Einige Gründe habe ich ſchon angegeben. Ein anderer iſt, daß, nach allen Aeußerungen Homer's zu ſchließen, die Hauptſtadt Ithaka's, aus der mehrere der Freier Penelopens kamen, und mit deren Bewohner Ulyſſes nach dem Tode der Freier ſogar ein Gefecht beſteht, nur ſehr locker unter ſeiner Botmäßigkeit geſtanden zu haben ſcheint, und daher auch nicht ausgemacht iſt, daß ſein Palaſt in dieſer Stadt ſelbſt gelegen habe. Die Menge der Ueberreſte alter Bauwerke in Aitó, ein deutlich zu verfolgender Theil der Stadtmauer, wie die Reſte der Akropolis laſſen allerdings mit Sicherheit annehmen, daß hier eine Hauptſtadt der Inſel ſtand, ob aber Ulyſſes nicht eine andere Stadt bewohnte, die ſeinen Palaſt umgab und ſich in der günſtigſten Lage zu ſeinen Privatbeſitzungen befand, iſt keineswegs eben ſo klar. Die Ueberreſte bei der Schule Homer's tragen den Stempel deſſelben Alterthums wie die in Aito, und was waren ſie in jener Zeit? Niemand weiß es, Homer erwähnt nichts darüber, und es wäre gar nicht unmöglich, daß hier Ulyſſes Palaſt zu ſuchen ſey — obgleich ich für dieſe Anſicht keine Lanze brechen will. Deſto überzeugter bin ich von dem Uebrigen und könnte ſelbſt noch mehr nicht unwichtige Details zur Bekräftigung jener, von den gewöhnlichen Annahmen ſo abweichenden, Anſicht anführen. Das Geſagte iſt jedoch ſchon hinlänglich, und überdieß will ich nicht zu weit aus meiner Sphäre treten, die dergleichen Unterſuchungen nur zur Abwechſelung für eigenes Vergnügen anſtellt und keineswegs vollſtändig zu approfondiren verlangt. Genug iſt erwähnt, um Diejenigen aufmerkſam zu machen, die es der Mühe werth halten, die Sache genauer zu verfolgen.

Wenn der erſte Tag meiner Excurſion anmuthig und leicht verging, ſo war der zweite, ſobald ich das lachende Thal von Oxoaï verlaſſen, ſein vollſtändigſter Gegenſatz. Einen abſcheulicheren Weg, kaum paſſirbar und nie, auch nur zehn Schritte weit, leidlich, eine troſtlos traurigere Steingegend, der nur eiſerner Fleiß hie und da einzelne Fleckchen zum Weinbau abgerungen, ſah ich ſelbſt in der Maina nicht, wenn es dort auch manche gefährlichere Paſſagen gibt, die aber gewöhnlich nur von kurzer Dauer ſind. Die einzigen, der Erwähnung werthen Gegenſtände, die mir während dieſer Tour aufſtießen, waren in dem elenden Dorfe Anoaï vorhanden, zwei ſeltſame koloſſale Steine, von denen es ungewiß bleibt, ob die Natur oder Menſchen ſie formten. Der eine, welcher an 20 Fuß hoch iſt, ſteht auf einem niedrigen, ausgeſchweiften Poſtament und hat die Form eines kannelirten Eies oder einer Frucht; der andere, den das Volk Herakles nennt, erſcheint wie der Torſo einer roh gearbeiteten Statue.



Da wir ſpät ausgeritten waren, ſo dunkelte es ſchon, als wir auf halber Höhe des Nerito, des höchſten Berges der Inſel, im Kloſter Katharà ankamen, um hier unſer Nachtlager zu nehmen. Nur ein einziger Pater bewohnt es, der abweſend war; eine alte Frau bereitete unſer elendes Quartier und bedauerte, daß ſie zwar Hühner, ein Lamm und alles, was ſonſt zur Küche nöthig ſey, habe, aber leider keinen Tropfen Waſſer, um es herzurichten, da der Mann, der dies täglich zwei Stunden weit hole, heute ausgeblieben ſey. In dieſer lächerlichen Situation war nichts anderes zu thun, als unſern Führer abzuſenden, um den Waſſerträger zu erſetzen, was indeß die Folge hatte, daß wir uns erſt um 1 Uhr nach Mitternacht zu Tiſche ſetzen konnten, und daher die Zeit vorher zum Schlafen benutzten.

Nach dem Kaffee und dem letzten Tſchibuk ſtieg ich allein zu Pferde, um noch vor Aufgang der Sonne mit dem vormarſchirenden Führer den Gipfel des Nerito zu erreiten. Als aber mein an ſich ſchlechter und jetzt übermüdeter Gaul zweimal geſtürzt war, und beim letztenmal, mit allen Vieren auf den glatten Steinen liegend, kaum mehr in die Höhe gebracht werden konnte, mußte ich die fernere Cavalcade aufgeben, und ſetzte, das Thier an einen Arbutusſtrauch anbindend, meinen Weg zu Fuße fort, was bei der Friſche des Morgens nicht allzubeſchwerlich war.

Obgleich der Nerito an 2000 Fuß niedriger iſt als der black mountain in Cephalonien, ſo fand ich doch das Panorama von ſeinem Gipfel der günſtigen Lage wegen umfaſſender, und dieſe Ausſicht, zu der ich einen etwas helleren Horizont als gewöhnlich hatte, wirklich alle überwundene Mühe reich belohnend. Der Umkreis beginnt ſüdlich mit dem monte Scopo auf Zante, zieht ſich von da über das Meer nach Cap Chiarenza, und verfolgt nun die Ufer Morea's, am Golf von Lepanto vorüber, der Küſte Akarnaniens entlang, dann längs eines Theils von Epirus bis nach Corfu, worauf einige Zeit nur die endloſe Fläche des Meeres ſichtbar bleibt, und dann mit Cephaloniens ſchwarzem Berge der Kreis ſich wieder ſchließt. Ueber die Ufer Akarnaniens hin erkennt man, neben dem impoſanten Bumiſto in der Ferne, deutlich den Parnaß, und über den Küſten von Epirus die mattblauen Berge von Janina, an die ſich wie ein Nebelſtreifen die Pinduskette anſchließt. Innerhalb des Kreiſes zählt man, die kleinen Echinaden mitgerechnet, wohl an dreißig verſchiedene Inſeln von den mannigfaltigſten Geſtaltungen, und die barocken Formen von Ithaka ſelbſt, mit den weißglänzenden Häuſern ſeiner Hauptſtadt, und jenem merkwürdigen Baſſin, das die Inſel faſt in ihrer ganzen Breite durchſchneidet, und ſeitwärts mehrere Aeſte nicht viel weniger tief in's Land hineintreibt, was dadurch faſt die Figur einer Spinne erhält — bilden nicht den unintereſſanteſten Theil des Gemäldes unmittelbar zu des Beſchauers Füßen.

Ich hatte ſchon am geſtrigen Abend gehört, daß ſich ſeit einigen Wochen ein Fremder im Kloſter Katharä aufhalte, der hier ſchwer erkrankt ſey, und, wie die alte Frau meinte, wohl kaum mehr lebendig vom Berge herunter kommen würde, aber dennoch nie ſich eines Arztes habe bedienen wollen. Seine einzige Begleitung, fuhr ſie fort, beſtehe in einer jungen Dame, die mit der größten Sorgfalt der Wartung des Kranken obliege, und noch jung zu ſeyn ſcheine, obgleich Niemand ihr Antlitz geſehen, da ſtets ein dichter Schleier ſie vor jedem fremden Blick verberge.

Die Erzählung war wenig von mir berückſichtigt worden, und als ich jetzt, mit meinem Morgenwerk ſehr zufrieden, wieder im Kloſter ankam, fand ich dort den Pater zurückgekehrt, der die Vernachläßigung am geſtrigen Abend auf alle Weiſe heute gut zu machen ſuchte. Nach einiger Ruhe und einem homeriſchen Frühſtück bereitete ich mich, Bathi ohne Zeitverluſt zu erreichen, wo ſchon das Schiff gemiethet war, was mich in wenig Tagen zu neuen Ufern führen ſollte. Da trat der Pater nochmals in die Stube, und bat um Erlaubniß, mir einen Zettel überreichen zu dürfen, auf den der kranke Fremde, von deſſen Anweſenheit ich ſchon gehört haben würde, und der mich aus dem Fenſter ſeiner Zelle geſehen, etwas mit Bleiſtift für mich geſchrieben habe. Für mich? frug ich verwundert, geben Sie her — aber ſprachlos blieb ich ſtehen, als ich mit Mühe die Worte entzifferte:

„Wenn Sie in dieſem Leben einen alten Bekannten, der ſich wohl Ihren treuen Freund nennen darf, noch einmal ſehen wollen, ſo folgen Sie dem Pater zu meinem Krankenlager. Erdmann.“

O Himmel! rief ich, nachdem ich wieder Worte fand, wo iſt er? führen Sie mich auf der Stelle zu ihm!

Wir hatten bald die niedrige Thüre erreicht; ich winkte dem Pater, uns allein zu laſſen, und trat — man kann ſich denken, mit welcher geſpannten Erwartung — ein. Am offenen Fenſter lag auf einem kümmerlichen Bette in mönchiſcher Kleidung eine abgezehrte Geſtalt, die ich nur an dem großen Pflaſter und an den immer gleich glänzenden Augen, die darüber funkelten, für identiſch mit dem einſt ſo kräftigen Grafen erkennen konnte. Mit trübem Lächeln reichte er mir die magere Hand hin, als ich eintrat, und ſagte mit heiſerer Stimme: „Willkommen! Ich dachte wohl, daß Sie nicht lange auf ſich warten laſſen würden, und kenne Sie genug, um zu wiſſen, daß nicht Neugier allein es iſt, die Sie zu mir führt.“

Mein armer Graf! erwiederte ich bewegt, wie

Litteratur iſt das Einzige, was mich noch anzieht und beſchäftigt; freilich iſt da alles im geiſtigen Zuſammenhange mit dem Gegenſtande, dem all mein Sinnen und Thun gewidmet iſt; es iſt der Boden, dem ich die edelſten Saatkörner vertrauen muß, der mir die ſchönſten Blüthen zeigen ſoll! Einen Augenblick vermocht' ich ſogar in einem Rauſche zu entſchlummern, in den mich der vierte Theil von Goethe's „Wahrheit und Dichtung" verſetzt hatte; doch wollte der Rauſch kaum dauern zur Abfaſſung einer Anzeige, die ich übereilt verſprochen hatte, und nun halb nüchtern ſchreiben mußte, mit Anſtrengung und Verſtimmung, wie alles, wozu der innerſte Antrieb nicht ausreichen will.

Neues wüßt' ich von hier nicht zu berichten. Es geht nichts vor. Deſto beſſer, denn was könnte vorgehen, außer Rückgängiges? — Vor einiger Zeit ſah ich hier die Fürſtin von Carolath, nur flüchtig, auf der Straße; ich hatte Scharlachfieber-Kranke beſucht, und mußte Annäherung meiden. Auch die verehrte Fürſtin von Pückler hatte ich kurz vorher geſehen, ſo gütig, ſo antheilvoll, ſo ſchmerzlich eingedenk, wie es ihrem edlen Gemüth natürlich iſt! — Frau von Arnim ſeh' ich ſelten; es behagt ihr bei mir nicht, und nichts iſt begreiflicher. Auch mir behagt es nicht bei mir, und leider auch nicht bei Anderen, die ich hier erreichen kann. Die Geſelligkeit früherer Jahre muß mir dieſe geſelligkeitsloſe Oede beleben helfen! —

Mich freut Ew. Durchlaucht angenehmes, nach eigner Wahl geführtes und zur Befriedigung gereichendes Leben, reich an Erfolgen und Ergebniſſen. So abgeſtorben bin ich nicht, daß ich davon nicht erregt würde!

Leben Sie wohl! Und bleiben Sie unwandelbar verſichert der treuen Verehrung und Zuneigung, die für Ew. Durchlaucht mich beſeelen!

Varnhagen.

iſt es möglich, daß ich Sie in dieſem Zuſtande, in ſolcher Lage und Umgebung wieder finde! Ehe von etwas Anderem zwiſchen uns die Rede ſeyn kann, müſſen Sie mir geſtatten, Sie ſo ſchleunig, als es ſich thun läßt, von hier wegzuſchaffen, wo Sie ohne alle Bequemlichkeit und ärztliche Hülfe ſind ......

„Ruhig, ruhig!“ unterbrach er mich, „dieſer arme Aufenthalt iſt meine Wahl, und einen ſchlechten Dienſt würde mir der erzeigen, der mich ihm entriße. Doch laſſen wir das — die Welt, die Erde und was ſie bieten kann, exiſtirt nicht mehr für mich, und meine Seele, ſo lange ſie dieſen verlöſchenden Körper noch bewohnt, bedarf nur eines Gutes — der Einſamkeit. Dieſe finde ich hier in gewünſchter Vollſtändigkeit — ich habe alſo Alles, was ich verlange, und,“ ſetzte er faſt mit ſeinem alten ſarkaſtiſchen Lächeln hinzu, „kennen Sie wohl einen Ort auf der Erde, der Ihnen ſo viel gewährte?“

Ohne meine Antwort abzuwarten, legte er mir jetzt mehrere Fragen über mich ſelbſt aus früheren Zeiten vor, an die er wichtige Rathſchläge für die Zukunft anknüpfte, und wodurch ich, nicht ohne Verwunderung, inne ward, daß er alle meine Verhältniſſe auf das Genaueſte kennen müſſe, ja ſelbſt von Dingen unterrichtet ſey, von denen ich geglaubt, daß ſie außer mir Niemanden bekannt ſeyn könnten. Unſere Unterhaltung erlangte dadurch bald ein ſo tiefes perſönliches Intereſſe für mich, daß ich lange deſſen nicht gedachte, was ich von ihm zu erfahren gewünſcht hatte. Endlich berührte er ſelbſt dieſes Capitel, ich mußte ihm aber vorher erſt Alles erzählen, was mir ſeit unſerer Trennung begegnet war. Als ich geendet, ſagte er ſeufzend: „Hierauf werde ich Ihnen ſchriftlich antworten, doch nur unter zwei Bedingungen, für deren Erfüllung ich Ihr Ehrenwort verlange. Die erſte iſt, daß Sie von mir, ſobald Sie meine Zelle verlaſſen haben, nicht die mindeſte Notiz mehr, außer im Bereiche Ihrer Gedanken, nehmen, nicht die mindeſte Nachforſchung, weder nach mir, noch was zu mir gehört, ſich erlauben — die zweite, daß Sie längſtens bis übermorgen, wie Sie es ſchon vorher beſtimmt, Ithaka in früher Tagesſtunde verlaſſen, und meinen Brief nicht eher leſen, als bis Sie auf Ihrem Schiffe angelangt ſind. Ich habe mehr als einen Grund zu dieſer Bitte, und, ich wiederhole es, ich verlange dafür die feierliche Verpfändung Ihres Ehrenworts."

Ich mußte ſchon des Sonderlings Willen gewähren, obgleich es mich tief jammerte, den an jedes Raffinement des Lebens einſt gewöhnten Mann, jetzt, ſichtlich dem Tode nahe, in ſo hülfloſer, elender Lage zurückzulaſſen.

„Gut," fuhr er fort, ſobald er mein Wort empfangen, „und nun verlaſſen Sie mich, denn ich fühle, daß ich für einige Stunden der Ruhe bedarf. Kein Abſchied — beherzigen Sie, was ich Ihnen ſchreiben werde; litera scripta manet! Leben Sie, genießen Sie, nur möge dabei Gott und ſeine Liebe immer mit und in Ihnen ſeyn!"

Mit dieſen, nicht ohne Bewegung geſprochenen Worten winkte er mir noch einmal mit der Hand, legte ſich auf die andere Seite und ſchloß die Augen. Als ich ſein abgezehrtes Antlitz, ſeine knöcherne Form, ſeine, wie glänzendes Pergament über die Knochen geſpannte Haut beim Weggehen noch einmal betrachtete, konnte ich mir unmöglich verbergen, daß, ungeachtet jetzt noch die alte Geiſteskraft auch den Körper aufrecht erhielt, doch für dieſen bald die letzte Stunde ſchlagen müſſe. Im Tode wird Jeder ehrwürdig! — Ich hauchte einen Kuß auf ſeine kalte Hand — und ging. Von der verſchleierten Dame, nach der ich mich einigemal im Zimmer umgeſehen, das eine hohe ſpaniſche Wand in zwei geſchiedene Theile trennte, bekam ich nichts zu ſehen, glaubte aber, einigemal ein leiſes Geräuſch gehört zu haben, das die Nähe einer dritten Perſon verrieth.

Schon fürchtete ich am Abend des folgenden

Tages, mein armer Freund habe ſich unfähig gefühlt, ſein Verſprechen zu erfüllen, und wanderte bekümmert darüber in der Dämmerung dem Quai entlang, als eine, gleich einer Nonne gekleidete Perſon, deren Geſicht ich nicht unterſcheiden konnte, weil die herabgezogene Kaputze dieſes ganz verhüllte, mir einen ſtarken Brief mit orientaliſchem Gruße in die Hand drückte, und ſogleich in einem Nebengäßchen ſich meinen Blicken entzog. Es war ein alberner Gedanke, und die Sache gewiß unmöglich, aber wie ein Blitzſtrahl zuckte die überreichte Gabe durch alle meine Glieder, und ich hätte darauf ſchwören mögen, die weiße, lebenswarme Hand, welche die meinige ſo ausdrucksvoll gedrückt, wäre ...... doch nein, ich mag ſo Thörichtes nicht niederſchreiben. Wie hätte ſie hierher — und ach! kaum darf ich hoffen, daß ſie noch lebt!

Dennoch konnte ich den Gedanken an ſie nicht mehr verſcheuchen. — In allem ihrem unbeſchreiblichen Liebreiz ſtand das ſeitdem nur mühſam verſchleierte Bild des ſchönen Weibes in ſeiner ganzen Friſche wieder vor mir, und die Qual jener ſchrecklichen Scene, die uns auf ewig trennte, dieſe ungelöſte Diſſonanz meines Daſeyns, welche ſeitdem ihren Wermuth mit dem Inhalt jeden Freuden-Bechers miſchte, den mir das reichſte Leben darbot — ich fühlte ſie mit erneuter Marter in meinem Buſen toben!

In fieberhafter Aufregung ſuchte ich endlich mein einſames Bett, doch der Schlaf floh meine Augen, und wirre Bilder der Phantaſie, der Sehnſucht und des Schmerzes gaukelten, zu groteskem Reigen wie verkörpert, im nächtlichen Dunkel um das von meinen Thränen benetzte Lager. Da ſchlug die alte Wanduhr in meiner Stube langſam die Stunde der Mitternacht, und kaum hatte ich zwölf gezählt, ſo däuchte es mir, daß mit dem letzten Schlage ſich die Thüre, wie von einem jählingen Luftzuge ergriffen, öffne. Es herrſchte tiefe Finſterniß in der Stube, und ich ſuchte eben nach der Klingel, um einen meiner Leute zu wecken, als ich die geöffnete Thüre wieder behutſam ſchließen hörte, und dann, ohne mehr einem Zweifel Raum geben zu können, an dem Raſcheln eines ſeidenen Gewandes deutlich vernahm, daß ein weibliches Weſen leiſe über den Teppich auf mich zuſchreite.

Gewiß, es gibt magnetiſche Zuſtände und zur Gewißheit werdende Ahnungen, bei denen man weder der Augen mehr bedarf, um zu ſehen, noch der Ohren, um zu hören!

Von einer ſolchen plötzlichen Ueberzeugung magiſch ergriffen, wußte ich augenblicklich, wer vor mir ſtand, und mit Entzücken die Arme ausbreitend, um die Heißerſehnte an mein Herz zu drücken, rief ich mit unausſprechlicher Freude aus: O Gott! iſt es denn möglich — Sara, mein Leben, mein Alles, Du hier? und noch waren dieſe Worte nicht verhallt, als ein glühender Kuß mir den Mund ſchloß, zwei weiche Arme ſich mit den meinigen verſchlangen, und heiße Thränen, wie ſie nur die Seligen weinen, ſich auf unſern Lippen, gleich des Himmels Thau auf Roſen, unter unerſättlichen Küſſen miſchten.

Mein theurer Freund, lispelte endlich die mir ſo wohlbekannte ſanfte Stimme, tönend wie Sphärenmuſik: ich konnte nicht widerſtehen, ich mußte, frei wie ich jetzt bin, den ewig nagenden Kummer von Dir nehmen, den teufliſcher Betrug, langſam wirkendem Gifte gleich, um Dich gezogen. — Durch des edeln Grafen Selbſtopferung von dem Ungeheuer errettet, das uns ſo raſtlos verfolgte, wäre ich geſtorben, wenn ich nicht auch Dich von der inneren Qual befreit! Ach, verkenne mich nicht, Du, der meine ganze Seele erfüllt — ſieh nicht für unweiblich an, was wahrlich nur das ächte Geſetz unſerer Natur — die treueſte innigſte Liebe iſt.... O, keine Worte mehr! unterbrach ich hier, vor Wonne und Begierde zitternd, das holde Weib, und umfaßte ſie mit tobender Leidenſchaft, während mein pochendes Herz vor Uebermaß des Entzückens zu zerſpringen drohte: jetzt keine Worte mehr, Sara, wenn Du mich nicht tödten willſt! — Ihr Haupt ſank auf meine Schulter, ihr wallender Buſen bebte auf dem meinigen, und ſelige Verzückung, namenloſe Luſt, für die es keine Worte gibt, Luſt, die in ihrem Wahnſinn bis an des Schmerzes Grenze ſtreift, umfing uns mit allen Paradieſeswonnen, die der irdiſche Prophet ſeinen Gläubigen je zu verheißen vermochte.

Viele, viele Jahre ſind verfloſſen ſeit jener Nacht — doch wäre ich zu Methuſalems Alter, ja, wie Ahasverus, zum ewigen Wandern auf dieſer Erde verdammt, nie wird das Andenken jener Stunden meinem Gedächtniß entſchwinden, und der uralte Greis im Silberhaar noch alle ſeine Pulſe erſchüttert fühlen, wenn er ſich jenes unnennbare Entzücken zurückruft, wo in unerſchöpflicher Fülle dem Tode immer wieder ein neues Leben folgte! Könnte dies Sünde ſeyn! Nein, es gibt eine Wolluſt der Liebe, die Seele und Körper in gleichem Maße theilen, und dieſe iſt heilig, wenn die andere nur thieriſch bleibt — auch wenn ſie des Prieſters Segen entbehrt hat.

Unter koſendem ſüßen Geflüſter befriedigter, glücklicher Liebe war ich endlich, auf Sara's treuem Herzen, in ſeliger Ermattung ruhend, ſanft entſchlummert. — Viel ſpäter erſt tauchte eine dunkle Erinnerung in mir auf, als habe ich in einem Augenblick halben Erwachens ein unterdrücktes Schluchzen über mir gehört, und brennende, zärtliche Küſſe auf meinen geſchloſſenen Augenlidern gefühlt.

Ach es war wirklich die letzte Liebkoſung, die ich von Sara empfing! Als ich am hohen Morgen völlig erwachte, warf die ſchon längſt aufgegangene Sonne helle Strahlen auf mein Bett, und als ich mich, mit wiederkehrender Erinnerung, haſtig aufrichtete, ſah ich mit Schrecken — daß ich allein war. Nur der noch warme Eindruck ihres ſchwellenden Körpers, und der zu jeder Zeit ſo lieblich von ihr ausſtrömende Veilchenduft verriethen noch ihr früheres Dageweſenſeyn. Sie ſelbſt, die gekommen war, wie ein Traum, war auch ſo wieder verſchwunden — und nie, nie habe ich ſie wiedergeſehen!

Hoffnung gab ſie mir zwar, aber ſo unbeſtimmte, daß ich noch bis jetzt nicht gewiß weiß, ob ſie ſie für dieſe oder jene Welt gemeint. Ein unbeſiegbares Schickſal, ſcheint es, gönnte uns nur einen Moment der Seligkeit, und endete unſer irdiſches Verhältniß dann auf ewig.

In den kurzen Geſprächen der Nacht hatte ſie mir außerdem noch Folgendes mitgetheilt:

Nur in der Grotte, und bei unſerer erſten Unterredung in dem verzauberten Hauſe des Olivenwaldes hatte ich ſie ſelbſt in ihrer vollen Identität vor mir gehabt, ihre ſpätere Erſcheinung war nur die Täuſchung eines verruchten Blendwerks, durch Mittel hervorgebracht, die glücklicherweiſe den meiſten Menſchen verborgen ſind, deren Exiſtenz aber deßhalb leider nicht weniger reel iſt. Auch die Briefe, welche ich angeblich von ihr erhielt, waren nicht von ihr geſchrieben, obgleich ſie zu ihrer Qual von der ganzen Machination in ſteter Kenntniß blieb, ohne eine Möglichkeit, mich warnen zu können.

Ueber ihr eigenes Verhältniß zu dem Tyrannen, den ich als ihren Gemahl kennen lernte, und bei deſſen bloßer Erwähnung ſie jedesmal ſchauderte, ſo wie hinſichtlich ihrer Beziehungen zum Grafen Erdmann bat ſie mich, mit Inbrunſt meine beiden Hände an ihre Bruſt drückend, auf die rührendſte Weiſe, ihr jede weitere Erklärung zu erlaſſen, da der Brief, den ſie mir überreicht, ohnedieß weitern Aufſchluß darüber enthalten müſſe. Vom Graf Erdmann erwähnte ſie nur ſo viel, daß er, dem ſie ſchon ſeit langer Zeit große Verpflichtungen ſchuldig ſey, ſie erſt kürzlich mit dem Opfer jeder eigenen, früher ſchwer erkauften Lebensfreude, und vielleicht dieſes Lebens ſelbſt, aus den Klauen ihres Tyrannen gerettet, und daß ſie ihm daher bis zu ſeinem letzten Athemzuge angehöre, ohne ſeine Genehmigung aber nun auch nichts mehr unternehmen dürfe. — Selbſt daß er um dieſes unſer jetziges Beiſammenſeyn wiſſe, geſtand ſie und erzählte offen, wie ſie ſeine Genehmigung deſſelben nur mit verzweiflungsvollen Bitten, auf den Knieen vor ihm liegend, zu erringen vermocht habe.

Von ihm allein, wiederholte ſie, hänge jetzt ihr ferneres Schickſal ab, und auch auf das meinige, glaube ſie, daß er fortwährend einen ihr räthſelhaften Einfluß übe. Er ſcheine in dieſem Augenblick zwar ſterbend, doch habe ſie ihn ſchon früher ſo geſehen, und ihm dann dennoch von Neuem in blühender Mannskraft wieder begegnet. Sie ſtelle, ſchloß ſie, dies und alle Zukunft jetzt, voll Dank und Ergebung, nur in eines gütigen Gottes Hand, und folgſam ſolle auch ich daſſelbe thun. Dies waren ihre letzten Worte. —

Ich erhob mich, ſeufzend über die gewaltſame, herzzerreißende Trennung, über die ungewiſſe Zukunft! und dennoch fühlte ich mich gegen früher unendlich leicht und beglückt. Es war mir, als ſey eine erdrückende Felſenlaſt von meinem Herzen genommen, und als erglänze der trübe Horizont um mich her

Werden denn die „Tutti Frutti“ ſchon gedruckt? Nur nicht gezögert! Der Augenblick iſt nicht ungünſtig, die Michaelismeſſe muß alles bringen! —

118.

Pückler an Varnhagen.

Jagdhaus, den 12. Juli 1833.

Verehrteſter Freund!

Euer Hochwohlgeboren lieber und freundlicher Brief erfreute mich, noch ehe ich ihn las, ſchon durch ſeine Länge, die bei Ihrer jetzigen Stimmung und überhäuften Geſchäften gewiß ein doppelter Beweis Ihrer Güte und Freundſchaft iſt. Er enthält zwar leider eine abſchlägiche Antwort, doch gebe ich die Hoffnung noch nicht ganz auf, und ſage nur ſo viel: ſo lange ich Ihnen meine Abreiſe nicht melde, bin ich hier, und könnte kaum durch etwas angenehmer überraſcht werden als durch Ihre Ankunft. Jedoch bitte ich, davon gegen niemand etwas zu äußern, weil mir (denn auch meine Stimmung iſt eigenthümlich) anderer fremder Beſuch ſo widerwärtig iſt, daß ich ſchon vielen, zum Theil ſehr hohen, entweder ausgewichen, oder gar, ich geſtehe es Ihnen, ziemlich unhöflich von mir gewieſen habe.

Es iſt wirklich mit der entſetzlichen Leere und den ganz hohlen Trieben der gewöhnlichen Welt kein Irrthum, und wer es einmal erkannt, dem wird ohne ſehr ſelbſtthätiges, eigenes Eingreifen in dieſelbe nicht mehr wohl darin. Ich ſage dies übrigens mit aller Demuth, denn kehre ich bei mir ein, ſo finde ich ja auch leider des Mangels und der Schwäche mehr als zuviel.

Ihre Schwäche, ſich dem Kummer zu ſehr hinzugeben, ſcheint mir daher ſehr zu entſchuldigen, ja auf der anderen Seite eigentlich eine Stärke — nämlich des Gefühls — und überwieder mit hundert roſigen Wolken, auf klarem blauen Himmel ſicher ruhend.

Mein gegebenes Wort zwang mich, meine Abreiſe nicht länger aufzuſchieben, und auch die Sehnſucht nach einiger Aufklärung des Vergangenen, welche geſtern von andern, mächtigern Gefühlen verdrängt wurde, trieb mich jetzt ſchnell auf das Schiff, wo mir erſt vergönnt war, des Grafen für mich gewiß inhaltſchweren Brief zu leſen. Sara, welcher meine Verpflichtung, die Inſel ohne Zögern zu verlaſſen, bekannt war, hatte in kürzeſter Zeit mir ſchriftliche Nachrichten zu geben verſprochen, und über dieſen Punkt wenigſtens beruhigt, waren in der kürzeſten Zeit die noch übrigen kleinen Anſtalten zur Abfahrt getroffen.

In wenigen Stunden ſchwamm ich wieder, in einem ſchon ſeit acht Tagen gemietheten Fahrzeug, auf der ſalzigen Fluth, lange Zeit noch wehmüthige Abſchiedsblicke auf das mir unerwartet ſo theuer gewordene Vathi zurückwerfend.[1] Dann erſt wandte ich mich zu der Depeſche des Grafen, die ich nicht eher beendigte, als bis mein kleines Schifflein ſchon mit vollen Segeln auf dem hohen Meere wogte.

[1] Hiezu das Bild.

Zwölftes und letztes Kapitel,

durch deſſen Kürze man den Leſer für die Länge der vorigen zu entſchädigen ſucht.

„Don Alvarez: Biſt du am Ende deines Traums?"
„Antonio: Ich glaube."

Calderon.

Schreiben des Büßenden.

Mein Leben iſt ſo gut als beendet — was ich noch davon auf dieſer Erde zurückzulegen habe, füllt, ach! nur zu reich mit herbem Stoff geſchwängert, der Rückblick auf die Vergangenheit.

Ihr Leben iſt noch friſch — erhalten Sie es ſo mit großer Sorgfalt, und wahren Sie Ihre Seele, denn mit Kummer ſah ich ſchon oft, in wie Vielem wir in naher geiſtiger Verwandtſchaft ſtehen.

Sie wollen wiſſen, wer ich bin, und verlangen die Erklärung ſowohl deſſen, was Ihnen an mir räthſelhaft erſchien, als verſchiedener Begebenheiten, die Sie ſeitdem ſelbſt, wie Sie annehmen, alle durch mein Zuthun berührten. Wohlan, Sie ſollen erfahren, was ich Ihnen mittheilen kann, doch fürchte ich, daß es Ihrer Erwartung keineswegs entſprechen wird. Manches weiß ich nicht, und was ich weiß, dem werden Sie vielleicht allen Glauben verſagen. Doch zur Sache!

Wer ich jetzt bin, wiſſen Sie — das Wrack eines lange vom Sturm gepeitſchten Schiffes! Was ich einſt war? — Ein ſtrafbarer Thor! In jener Zeit nannte man mich Fürſt S......, derſelbe glänzende Freigeiſt, an den jener Brief des Grafen Louis gerichtet war, den Sie mir früher in Kurbes vorlaſen, und den Sie ohne Zweifel von ſeiner Schweſter Sophie in ſpäterer Zeit erhalten haben müſſen, als Sie, ſchnell ſelbſt ein Mann der Welt, und durch des Prinzen P..... ſo unverhoffte Erbſchaft zugleich ein Mann von Anſehen geworden, in Italien der begünſtigte Anbeter dieſer leichtſinnigen Frau waren. Die Epoche, in welcher der Graf den erwähnten Brief ſchrieb, war zugleich die, welche ich Ihnen mit geringer Veränderung aus meinem Leben geſchildert, und während der ich, im gedankenloſen Rauſch, mein väterliches Vermögen vergeudete, und, ſchlimmer als dies, mich immer mehr n jener eleganten Verderbniß beſtärkte, die man rüher ſo leicht beurtheilt, doch deren Laſt das Ende rägt. Sie wiſſen, daß ich nachher, durch blindes Glück, wie die Welt glaubte, wieder reicher wurde, als ich je geweſen, und mich mit einem unſchuldigen, guten und einfachen Mädchen von geringem Stande vermählte. Aber die üble Saat war einmal gelegt und trug ihre Früchte. In Kurzem verfiel ich von Neuem in meine früheren Ausſchweifungen, vernachläßigte mein armes Weib, deren niedriger Geburt ich mich oft ſchämte, obgleich ich es ihrem Gelde allein verdankte, meinen eigenen Rang aufrecht erhalten zu können; und bald folgte das gedemüthigte und eingeſchüchterte Kind, von ſtillem Kummer aufgerieben, ihrem alten Vater in ein frühes Grab. — Eine Zeit lang ging ich in mich, denn ich war gegen beſſere Gefühle noch nicht gänzlich abgehärtet, doch ließ der frivole Troſt der leichtſinnigen Welt nicht lange auf ſich warten, und ich theilte von nun an mein Leben zwiſchen abenteuerlichen Reiſen und allem raffinirten Luxus eines der glänzendſten Landſitze, den ich im Süden Deutſchlands, an der Grenze Salzburgs, angekauft hatte.

Dort beſuchte mich einſt Graf Louis mit Ihrem

Lottchen, damals ſchon ſeit Jahren ſeine öffentliche Maitreſſe, deren harmloſe, unſchuldige Jugend Sie mir gewiß treu und wahr gemalt haben mögen, die aber in jener Zeit, nachdem der Graf in ſtudirter Folge jeden Keim dieſer früheren inneren Glückſeligkeit zerſtört, ſich wunderbar umgewandelt hatte — und wie es oft im weiblichen Charakter liegt, in der Freiheit ihrer Grundſätze, in ſkeptiſchem Unglauben und in Verachtung aller öffentlichen Meinung, wie deſſen, was der Menge heilig iſt, jetzt ihren Verführer vielleicht noch übertraf.

Sie faßte bald mit der jählingen Leidenſchaftlichkeit, die ſie von jeher charakteriſirte, eine jener heftigen Neigungen zu mir, die nach befriedigtem Sinnengenuß ſchnell vorübergehen, aber ehe dieſer erreicht iſt, ſich vorher nur um deſto gewaltſamer Bahn brechen. Auch ich blieb nicht gleichgültig gegen die ungewöhnlichen Reize dieſes Mädchens, welche der Firniß der Welt und alle ſeitdem erlernte Koketterie der lieblichſten Art, die ſie ſich in hoher Vollkommenheit zu eigen gemacht hatte, noch unwiderſtehlicher werden ließen. Ueberdem beluſtigte es mich, dem Grafen, der ſtets eine gewiſſe Superiorität über alle andern Roués ſeiner Geſellſchaft behauptet hatte, durch Abſpenſtigmachung eines Mädchens, die er ganz wie eine Schöpfung und ſein ihm ſklaviſch ergebenes, unngreifbares Eigenthum anſah, eine demüthigende Niederlage beizubringen.

Meine Abſicht gelang mir ſo vollſtändig, als ich s nur wünſchen konnte, ſo daß das unüberlegte Mädhen nach einigem Sträuben zuletzt ſogar einwilligte, en Grafen gänzlich zu verlaſſen. Ich hatte darauf im Voraus gerechnet, denn, ſo innig ſie ihren Verführer auch früher geliebt haben mochte, war es mir doch mehr als einmal klar geworden, daß in einem dunkeln Winkel ihres Herzens, ſeit ſie des Grafen Opfer geworden, immer ein verborgenes, ihr ſelbſt nicht recht deutlich bewußtes Element der Erbitterung, man könnte faſt ſagen des Haſſes, wie eine giftige Schlange am Boden eines mit Wein gefüllten Goldbechers, ruhte.

Wir flohen nach Frankreich. Hier brachte ich mit ihr, unter der Firma eines engliſchen Officiers, in dem reizenden Pau, am Fuße der Pyrenäen, die ſüßen Flitterwochen unſerer jungen Liebe zu. Durch einen unglücklichen Zufall erfuhr jedoch der Graf ſpäter, wohin ich meinen Weg gerichtet, folgte mir mit unſtillbarer Wuth im Herzen, ſpähete mich bald auf dem von mir gemietheten Landhauſe aus und zwang mich dort zu jenem, Ihnen wohlbekannten Duell, das er ſelbſt, unter den fürchterlichſten Martern ſeiner unglücklichen Wunde erliegend, nur wenige Tage überleben ſollte.

Man hat jedoch nie in Deutſchland erfahren, eben ſo wenig, wie Sie es wußten, daß es meine Hand war, durch die Graf Louis fiel. Ein engliſcher Officier, hieß es überall, der den Grafen mit ſeiner Frau angetroffen, habe ihn im Zweikampf erſchoſſen, und Sie können denken, daß ich alles that, was in meinen Kräften ſtand, dieſen Glauben zu erhalten. Wir eilten indeß, Pau ſchleunig zu verlaſſen, und Paris bot uns wenige Tage darauf ſchon jede geſuchte Zerſtreuung zur Auswahl dar. Doch laſtete der Mord eines langjährigen, und durch mich doch immer tief gekränkten Freundes ſchwerer auf mir, als ich es in dieſer leichtſinnigen Epoche meines Lebens ſelbſt erwartet hätte, und ſogar der Anblick meiner Geliebten ward mir oft dadurch peinigend. Die herzloſe Gleichgültigkeit, welche dieſes einſt ſo gefühlvoll ſcheinende Geſchöpf (denn die ſogenannte beauté du diable paßt oft ſo gut auf die Seele wie auf den Körper) über dieſe tragiſche Cataſtrophe an den Tag legte, die, alles Abſorbirende und alles Beſſere in ihr ertödtende grenzenloſe Eitelkeit, welche mir erſt jetzt von Tage zu Tage erkennbarer wurde, und die kaum zu befriedigende, leere Vergnügungsſucht, der ſie ſich fortwährend hingab, trugen noch mehr dazu bei, mich nach und nach gegen ſie zu erkälten. So vergingen beinahe anderthalb Jahre, während denen ſie mir einen Sohn gebar, den ich, um Entdeckung zu vermeiden, bei einer ſicheren Freundin unterbrachte. Lottchen ſchien mit ihren übrigen Vorurtheilen auch die Mutterliebe abgeſtreift zu haben, denn ſie bekümmerte ſich nur wenig um den Knaben, wenn es nicht etwa geſchah, um ihn gleich einer Puppe an- und auszuziehen, oder auf andere Weiſe mit ihm zu ſpielen, und gelegentlich mit ſeiner Schönheit und originellen Lebhaftigkeit zu prahlen. Alles dies mißfiel mir in hohem Grade, und da ſie zuletzt auch noch einer gerechten Eiferſucht meinerſeits Raum gab, ſo löste ſich endlich unſer Verhältniß, faſt wie es begonnen, doch weniger gewaltſam, wieder auf, denn ich überließ ſie, in Folge gegenſeitigen Einverſtändniſſes, einem reichen Engländer meiner Bekanntſchaft, der, in blinder Leidenſchaft befangen, jeder ihrer Launen ſklaviſch Folge leiſtete. Mehrere Jahre nachher erſt erfuhr ich, daß ſie während dieſer Verbindung einer Tochter das Leben gegeben habe, welche der Lord in Deutſchland erziehen ließ, und deren blendende Schönheit großes Aufſehen erregte. Doch hatte ſich ſpäter das Verhältniß der

Eltern gelöſt, und Lottchens wie ihrer Tochter ferneres Schickſal blieben mir lange Zeit unbekannt.

Ich ſelbſt war mit meinem Sohne nach Amerika gegangen, wo mein abenteuerliches Leben, obgleich es einem wilden Romane glich, doch nicht mehr hergehört, weßhalb ich es auch hier mit Stillſchweigen übergehe. Von den noch ſeltſameren Begebenheiten, welche mir, kurz ehe ich Sie in Kurbes kennen lernte, in Afrika aufſtießen, darf ich den Schleier nicht hinwegziehen.

Doch will ich Ihnen ſo viel ſagen:

Was ich Ihnen dort vom „Paſcha“ erzählte, war allerdings theilweiſe und abſichtlich in das Gewand des Mährchens gekleidet, aber eine Wahrheit, eine entſetzliche Wahrheit liegt dieſem nur wenig ausgeſchmückten Mährchen dennoch zum Grunde!

Kurzſichtig urtheilen die blinden Menſchen über Dinge ab, auf die ihnen doch nur zuweilen ein trüber, ungewiſſer Blick hinter den Vorhang, durch eine nur augenblickliche Lüftung deſſelben, geſtattet wird. Würden Sie den nicht für einen Thoren halten, der aus wenigen Worten, die man ihm von einem Buche mitgetheilt, ſchon über deſſen ganzen Inhalt aburtheilen wollte? Ein ſolches Buch iſt die Natur für uns. — Ihre Sinne ſehen z. B. hier nur Menſchen und

Thiere als lebendige Weſen um ſich her — können Sie deßhalb mit Sicherheit behaupten, daß nicht vielleicht, Ihnen gänzlich unbewußt, Tauſende anderer ebenfalls belebter und intelligenter Weſen um Sie verſammelt ſind, von denen Sie keinen Begriff haben; daß, während Sie allein eine That zu begehen glauben, die, wie Sie meinen, Niemand kennt und ſieht, Sie dennoch wirklich dabei auf der öffentlichen Bühne ſtehen, und zur Beluſtigung oder zum Abſcheu höherer Geiſter agiren, die Sie, wie der Puppenſpieler die Marionette, am Faden halten, oder die dem Dichter gleichen, der den Schauſpielern ihre darzuſtellende Individualität vorher ſchon angefertigt hat?

Mein Freund, iſt Ihnen je ein Werk des Genius bekannt geworden, in welchem nicht eine Ahnung ähnlicher geheimnißvoller Art von einer unſichtbaren Welt auftaucht? Leſen Sie Shakeſpeare, hören Sie die Muſik des Don Juan, und es wird Ihnen klar werden, was ich ſagen will. —

Und nun vernehmen Sie, was ich allein über jene Sie und mich betreffenden Dinge ausſprechen darf.

Der, welchen Sie dreimal, für Ihre irdiſchen Augen in einen rothen Mantel gehüllt, geſehen, iſt, nach meiner feſten Ueberzeugung, kein Sterblicher gleich uns — ſeine Natur, Beſtimmung und Zweck dem ſind wir wie wir ſind, und das ſich ſelbſt beſiegen wohl nur ſehr relativ, und eine der vielen Täuſchungen unſerer hieſigen Exiſtenz. Es giebt einen Kreislauf des Geiſtes wie des Blutes, bald ſteht er oben, bald unten, und wir betrachten ihn nur wir im Traum.

Apropos von Traum. Nach Empfang Ihres Briefes träumte ich die Nacht darauf auf das Lebhafteſte von Ihrer lieben Rahel. Sie war äußerſt heiter und luſtig, ganz wie in ihren beſten Augenblicken, kühn und originell in ihren Worten, und doch ſo gut und verbindlich in ihrem ganzen Weſen, wodurch ſie beſſer als irgend jemand wohlthuend aufzuheitern verſtand. Sie waren auch dabei, hie und da ein ſeines Wort mit halb ſatyriſchem Lächeln einſchaltend, und mit gewandtem Geiſt der Unterhaltung unmerklich nachhelfend, wo ſie es bedurfte. Hierauf entſtand ein anmuthiger Streit zwiſchen Ihnen Beiden, und obgleich Sie regelrechter ſtritten, tanzte Rahels Phantaſie doch ſo witzig um Sie her, daß Sie ſich für geſchlagen erklären mußten. Wir fühlten uns alle in fröhlichſter Behaglichkeit — als ich erwachte, und die böſe Wirklichkeit langſam zu meinen Sinnen zurückkehrend, mich gleichſam den ſchmerzlichen Verluſt wie ganz neu empfinden ließ. — Wo mag ſie weilen! Hat ſie noch Kunde von uns? Es iſt ein ſüßer Glaube, den aufzugeben gar ſchwer wird.

Doch laſſen Sie uns zum Weltlichen übergehen, wir können ihm doch nicht entrinnen.

Ihr Werk erwarte ich mit Ungeduld. Ein ſolcher Stoff, durch ſolche Liebe und ſo viel Geiſt bearbeitet und zuſammengeſtellt, muß verwandte Seelen gewiß auf's Tiefſte anſprechen, und bei der Vielſeitigkeit des Weſens, das ſie durch ſich ſelbſt ungenügend ſchildern können, wird Jedem etwas Willkommenes daraus entgegentreten. Ich hoffe, daß ich einer der Erſten ſein werde, denen Sie das Vollendete zuſenden.

ſind uns nicht erkennbar, er ſelbſt nur ſichtbar, wenn er will. Daß dieſes Weſen indeß einen ganz beſonderen Antheil an Ihnen zu nehmen ſchien, ward mir ſchon in Kurbes klar, doch nicht aus welchem Grunde, vielleicht aus älterer Bekanntſchaft mit einem Ihrer längſt verſtorbenen Vorfahren. Im Allgemeinen zwar liebt der Paſcha Leute Ihres Schlages und Ihrer Geiſtesrichtung, iſt aber dabei nicht immer frei von koboldartiger Neckerei, und achtet einen nachherigen tragiſchen Ausgang nur wenig. Wären Sie damals nach Aegypten und Syrien gereiſt, wie er Ihnen vorgeſchrieben — Ihr Schickſal hätte wahrſcheinlich eine ganz verſchiedene Wendung genommen ...... zum Guten oder Schlimmen, je nachdem Sie es ſelbſt zu bearbeiten gewußt. — Doch mögen wir dies jetzt dahin geſtellt ſeyn laſſen. Hier das Wenige, was ich über ihn in Bezug auf Sie mitzutheilen vermag. Der Neger, den Sie bei mir fanden, kam von ihm, wie Norma, die er Ihnen ſandte, ein geheimnißvolles, gemißhandeltes Weſen, das Sie vielleicht öfter geſehen, als Sie wiſſen und zu verſtehen fähig ſind. Auch argwohne ich, daß Ihr Selim, wie ebenfalls der hübſche und joviale Kapuziner, mit dem Sie das Meer im Sturme durchſchifften, in einer gewiſſen Verbindung mit ihm geſtanden haben, und wohl mag es ſeyn, daß die Nichtachtung ſeines Rathes ihn zu einiger Empfindlichkeit gegen Sie gereizt hatte, der Sie die beſtandene Gefahr verdankten. Daß auch der ſchöne Jüngling, der Sie ſpäter begleitete, und den ich übrigens vor fünfundzwanzig Jahren genau eben ſo geſehen habe, wie er unverändert jetzt noch iſt, aus denſelben Regionen abſtammt, hat Sie ſchon ein dunkles Gefühl vermuthen laſſen. Auch er iſt Ihnen in mehr als einer Geſtalt (Verkleidungen der Geiſterwelt, welche dieſer nicht ſchwerer werden, als uns der Wechſel eines Maskenanzugs) erſchienen, ohne daß Sie eine Ahnung davon hatten. Sie thaten ſehr wohl, ihn in Cephalonien ſo überraſchend zu entfernen, denn, was auch ſeine Abſicht damals geweſen ſeyn mag, Gutes hatte er mit Ihnen gewiß nicht im Sinne. Doch würde es Ihnen nicht ſo leicht geworden ſeyn, ſich ſeiner zu entledigen, wenn ſein eigener Hochmuth durch Ihre doppelt erfahrene Geringſchätzung ſich nicht zu tief gekränkt gefühlt hätte. Er ſteht hoch in der Gunſt des Paſcha, und wenn irgend Jemand Einfluß auf dieſen ausüben kann, iſt er es. Ein Glück vielleicht für Sie, daß er zu den gutartigſten jener ſchadenfrohen Mächte gehört, deren unſichtbares Wirken ſo oft ein blinder Zufall genannt wird, während doch nicht der Zufall blind iſt, ſondern nur die Menſchen es ſind.

Ich habe übrigens Urſache zu glauben, daß dieſe raſche Handlung Ihrerſeits Sie wahrſcheinlich von der Einmiſchung des Paſcha in Ihren Lebenskreis befreit haben wird — vermeiden Sie nur andere Mächte von gleicher, wenn auch nicht immer gleich erſichtlicher Art, durch eigene Schuld von Neuem herbeizuziehen — denn die Wahlverwandtſchaften erſtrecken ſich nach oben wie nach unten, in jedes Reich der Natur.

Den Brief, von dem Sie mir geſagt, daß Sie ihn in Malta von mir erhielten, und den die See nachher wieder verſchlang, ſchrieb ich nicht, war auch damals gar weit von dem Orte Ihres Aufenthalts entfernt; doch iſt der Urheber deſſelben leicht zu ermitteln, und ich kenne das darunter ſtehende Zeichen, wie Sie es mir beſchrieben haben, nur zu gut.

Dies gehört dem jungen Manne an, den Sie öfters mit mir verwechſelten, ein Irrthum der natürlichſten Art, denn dieſer mir ſo ſehr gleichende Fremde, dies Unglückskind, iſt niemand anders — als mein und Lottchens Sohn, ach! ein für immer Verlorener, der in jeder Hinſicht tiefer, leider weit tiefer als ich in dem erfahren iſt, von dem ich gewünſcht: es wäre mir und ihm immer unbekannt geblieben! Seine noch unſeligere Mutter aber, deren ſchauerliches Ende, als ſie auf der erniedrigendſten Stufe des

Laſters angelangt war, einen ſo gräßlichen Moment Ihres eigenen Lebens bildete, mein armer Freund — wie drohend ſteht ihr bleicher Schatten Tag und Nacht vor meiner Seele! Ich weiß, obgleich Ihr Mund es mir nie mittheilte, daß Sie, der die Aermſte noch in harmloſer Unſchuld und blühender Jugendfriſche liebend verlaſſen, ſie viele Jahre und kurz vor ihrem Ende in einem jener Häuſer der ekelhafteſten Verderbniß, die man Häuſer der Freude nennt! erſt in dem furchtbaren Augenblicke wieder ſahen, als ſie, ſchon von genommenem Gifte gefoltert, unter ſcheußlichen Convulſionen im Todeskampfe lag. Es war entſetzlich, daß, während das bejammernswerthe Weib in Ihren Armen die letzten Seufzer aushauchte, und man voll Schrecken nach dem Doctor rief, mit furchtbarer Ironie des Schickſals ein junger Prinz hereintrat, welcher unter der ſpottenden Benennung „des Doctors“ dieſes Haus incognito zu beſuchen pflegte, und da er Lottchen (damals nur mit dem entehrenden Schweſternamen der „melancholiſchen Luiſe“ bezeichnet) mit ſeiner beſondern Gunſt beehrte, ohne von ihrem Zuſtande das Geringſte zu wiſſen, jetzt mit einem der unanſtändigſten Scherze lachend an ihr Bette trat, weil er ſie nur für betrunken hielt. — Ach! und dies grauſam vernichtete Opfer frecher Luſt, dies vielleicht ſchon vor ſeiner Geburt verfehmte Geſchöpf gehörte mir noch viel näher an, als ich früher je zu ahnen vermochte. Die ſeltſamſte Verkettung unerwarteter Umſtände hatte ihre Familie aus ihrer Heimath, welche auch die meinige iſt, entfernt, und unter anderem Namen auf die Herrſchaft des Grafen Louis gebracht. Lottchen aber ſtammte durch ihre Aeltermutter, die in geheimer Ehe mit dem Fürſten Friedrich S...... lebte und nicht ohne Verdacht heimlicher Ermordung dann plötzlich ſtarb, direkt von jenem großen Sünder her, von dem ich Ihnen ſchon früher erzählt, daß vor mehr als hundert Jahren eine verzweiflungsvolle That gerechter Vergeltung ihn erwürgt in einer Wolfsgrube auffinden ließ — meinem ſchuldbedeckten Ahnherrn, deſſen ſchwarze Geſchichte mir mit allen ihren ſchauderhaften Details und ſinnverwirrenden Verbrechen erſt in ſpäter Zeit ausführlich kund ward, und mir dann zugleich die troſtloſe Gewißheit gab, daß ich ſelbſt es ſeyn mußte, der das Verderben meines eigenen Blutes zu vollenden beſtimmt war. [1]

Flache Hohlköpfe mögen eine ſolche Schickſals-

---

[1] Bravo, Vaucanson! Dies übertrifft noch den Schickſalsſtrumpf!

Anmerkung des Puppen-Directors.

Tragödie im wirklichen Leben bezweifeln oder beſpötteln, aber es bleibt darum nicht minder wahr: Jeder That folgt die Nemeſis — früh oder ſpät, hier oder dort! ſie binde ſich an Einzelne, an Familien oder an Völker — ihre Wege ſind ſchrecklich und wunderbar, und ihre Mittel zum Zweck, wie die Natur ihrer Diener, uns gänzlich unbekannt. —

Ich habe Ihnen bereits geſagt, daß ich die Pläne, welche der Rothmantel mit Ihnen hatte, nur ahne, nicht kenne, denn wer von uns kann *ihn* durchſchauen! Doch ſchien ihm fortwährend viel an Ihnen zu liegen, und dies erweckte den Neid und eine tiefe Eiferſucht meines Sohnes, der ſich ihm längſt völlig zu eigen ergeben. Mit Freuden unterzog er ſich dem Auftrage, Sie unausgeſetzt im Auge zu behalten, Sie vor jeder Gefahr zu bewahren, zugleich aber zu einer That *tödtlicher Sünde* zu verleiten, über deren ganze Natur und Folgen ich nur Vermuthungen Raum geben darf — denn beide ſind einem dunkeln, räthſelhaften Reiche verwandt — doch mußte mein Sohn gewiß darauf Hoffnungen eines großen und dauernden Unheils für Sie gründen, da er ſo eifrig ſeine Hand dazu bot. Er ſelbſt aber flatterte nur an einem langen Faden, und ſein geheimnißvoller Oberherr war, ohne ſein Wiſſen, gegenwärtig, und ich mit ihm, als jene Sophaſcene vorfiel, die eine ſo herbe Verzweiflung bei Ihnen zurückließ. Und doch kannten Sie den ſchauerlichen Ernſt der Sache und das Sträuben Ihrer eigenen menſchlichen Natur davor am wenigſten! Daß Sie aber hier in einem wahrſcheinlich entſcheidenden Moment, wo Sie ſich einer Welt verſchwiſtert haben würden, die Sie nie wieder losgelaſſen — erſt durch den Ihnen gereichten Trank paralyſirt, und dann durch das Entſetzen unſerer Erſcheinung geſtört wurden, war *mein* Werk, und des Paſcha's Zorn hat furchtbar deßhalb auf mir gelaſtet. Aber es war zu meiner Seele Heil! es entriß mich, und noch eine andere, theure Seele dem Gefürchteten, denn noch gehörte ich ihm nicht unwiderbringlich an. Wie ich übrigens die raſche, Ihr Schickſal wendende Cataſtrophe herbeiführte, muß ich verſchweigen. Ich könnte Ihnen ja leicht eine ſogenannte natürliche Erklärung davon geben. Daß es im Orient ſowohl poſitive als negative Liebestränke gibt, wiſſen Sie ſchon, und die zweite Scene betreffend, denken Sie ſich nur: hinter dem Spiegel, den ich mit einem Federdruck ohne Mühe entfernen konnte, ſey ein bloßes helles Kryſtallglas in demſelben Rahmen mit dem Spiegel eingelaſſen geweſen, und hinter jenem hätten wir beide ſprechend geſtanden — ich aber, als Sie mit

Ihrem Dolche dies Glas zerſchmetterten, hätte ſchnell den Spiegel wieder vorgeſchoben und ihn dann ſammt dem Rahmen in die Stube niedergeſtürzt, uns aber durch einen Vorhang leicht verborgen. Das Uebrige ſetzen Sie auf Rechnung einer vorbereiteten Comödie und Ihrer eigenen, auf's Höchſte geſchraubten Phantaſie, ſo wird ja Alles höchſt plauſibel. — Aber ich würde Sie täuſchen — und doch kann ich Ihnen die Wahrheit nicht ſagen, denn auf dieſer ruhen ſieben unantaſtbare Siegel. Die arme Sara, die meinem Sohne früher durch ein doppeltes Verbrechen unterworfen ward — denn dieſe Unglückliche iſt ſeine Halbſchweſter, und er wußte dies ſehr wohl, als er ſie verführte — erhielt den Auftrag, Sie unſichtbar zu begleiten, und meinen Sohn von Allem, was Sie betraf, auf das Genaueſte zu unterrichten. Da ſie Ihnen bald nur zu wohl wollte, und deßhalb, als erſehenes Hauptwerkzeug zu Ihrem Verderben, fortwährend mit ſich ſelbſt, wie mit einer höheren Macht im Kampfe ſtand, hat ſie fürchterlich ihre liebende Schwäche mit den qualvollſten Martern, und faſt mit dem Untergange ihres irdiſchen Daſeyns büßen müſſen, ehe es mir durch einen wunderbaren Umſtand gelang, ſie zu retten. So tief Sie nun auch dieſes ihr Schickſal betrüben wird, ſo mag es Ihnen doch vielleicht zu einigem Troſte gereichen, daß ihre Erſcheinung an jenem verhängnißvollen Tage nur ein Blendwerk der Hölle war, und ſelbſt die Briefe, die Sie von ihr zu zu erhalten glaubten, nur von meines Sohnes unmächtiger Rache herrührten. Sara's Liebe zu Ihnen blieb ſich bis zum letzten Augenblicke treu, und iſt, wie ich fürchte, ſelbſt jetzt noch nicht erloſchen, obgleich ſie weiß, daß Sie Ihnen nie dauernd angehören kann. Wenn ich nun auch den Schleier, der über die Vergangenheit dieſer vielgeprüften Dulderin gebreitet iſt, nicht ganz zu heben vermag, ſo kann ich Ihnen doch ſo viel noch ſagen, daß Sie ſie zuerſt in ihrem Leben unter dem Namen el Buja bei mir in Kurdes geſehen, dann in ihrer wahren Geſtalt in jenem Kahne auf dem Meere, in Begleitung meines Sohnes, den Sie für mich hielten, und dem der Paſcha das Steuerruder führte. Mein Entſetzen bei dieſer Nachricht war nicht erkünſtelt, denn el Buja war mir als Lottchens Kind nicht nur ſo theuer wie eine Tochter, ſondern auch meine Retterin aus großer Gefahr geweſen, und was Sie mir damals mittheilten, entdeckte mir zuerſt meines Sohnes ſchwarzen Verrath an mir, wie ſeiner eigenen Seele vollendeten Untergang — die Folge hat Beides nur zu ſchaudervoll beſtätigt, und gleich furchtbar beſtraft!

Doch laſſen Sie mich ein Thema baldigſt enden, das Ihnen nur peinlich zu hören, und mir doppelt ſchmerzlich zu entwickeln ſeyn muß.

Man hatte Sie troß des mißlungenen Verſuches in Athen noch keineswegs aufgegeben, und da ich einen neuen Anſchlag verſchiedener Art fürchtete — denn, wie ich Ihnen ſagte, gar viele Wege kennt der Verführer — warnte ich Sie an jenem Abend in Miſtra's Ruinen, in denen ich mich, eines andern mich allein betreffenden ernſten Geſchäftes wegen, eingefunden hatte, und deßhalb mit einer Blendlaterne verſehen war, womit ich mich natürlich beſſer zurecht zu finden vermochte, als Sie. Höchſt überraſcht, Sie dort anzutreffen, den ich nach falſchen Nachrichten weit entfernt glaubte, nahm ich dies für einen Wink des Schickſals, eilte dieſe vielleicht nimmer wiederkehrende Gelegenheit, wo ich mich ganz unbeachtet wußte, zu benutzen — und, Ihren Charakter kennend, hielt ich eine etwas abenteuerliche Einkleidung meiner Warnung für die angemeſſenſte. Uebrigens wiederhole ich, daß nur ein, Sie in nichts angehender Umſtand, ein Zufall, wenn es einen ſolchen gibt, mich dießmal in Ihre Nähe brachte, derſelbe Umſtand, welcher nachher zugleich Sara's Befreiung und meinen jetzigen Aufenthalt in dieſem Kloſter herbeiführte, wo ich als

Was nun meine Allotrien betrifft, ſo geht das Gartenwerk ſeinen ſchwierigen Gang mühſam fort (ich meine die Kupfer), und Gott weiß, ob es, wie die Abſicht iſt, zur Michaelismeſſe fertig wird, doch hoffe ich es. Das andere Machwerk iſt auch im Druck begriffen, und bei dieſem kein Zweifel, daß es zu rechter Zeit erſcheint. Ihrem Wink gemäß habe ich nachträglich doch die Prediger ihrer Orden wieder entkleidet.

Daß ich übrigens jetzt nicht ein wenig eitel auf meine Schriftſtellereien werde, beweiſt mir, daß ich noch einen geſunden Kopf habe; denn eben ſchreibt mir Mrs. Auſtin Folgendes:

Our book has made unspeakable furore in America. Romilly tells me there have been already 8 editions. Theres news for you. Of course the Jankees are enchanted at your picture of the English.

Das Letzte erklärt das ſonſt Unerklärliche; da aber einmal Klappern zum Handwerk gehört, ſo wäre mir es ſchon lieb, wenn dieſer faſt ſpaßhafte Erfolg im anderen Welttheil auch in unſeren Zeitſchriften gelegentlich erwähnt würde, doch nicht eher als bei Gelegenheit der Ankündigung, oder beſſer Rezenſion des Neuen. Avis au lecteur, mon cher ami.

Das iſt aber genug geſchwatzt. Leben Sie wohl — wozu alſo vor allem gehört, daß Sie Ihre Geſundheit ſchonen, und den Brunnen recht ordentlich trinken, zur Nachkur aber im heilbringenden Moore baden. Dieſer avis au lecteur wäre noch mehr als der erſte zu berückſichtigen. Adieu.

Euer Hochwohlgeboren
von Herzen ganz ergebener

H. Pückler.

Bettler eintrat und als Bettler ſterben will. Denn, was ich dem Paſcha verdanke, gab ich ihm zurück, und betrachte es nicht mehr als mein Eigenthum.

Aber das dürftige Lager, auf dem ſie mich geſehen, iſt ein ſüßes geworden, denn ich hoffe mit Zuverſicht, es iſt das letzte für mich in dieſer irdiſchen Hülle — hier thue ich Buße — mögen Sie, mein Freund, der noch im Strudel der Welt umhergeworfen wird, nie einer ähnlichen bedürfen! Und wenn mein Andenken zuweilen bei Ihnen zurückkehren ſollte, feiern Sie es, zur Sühne für uns Beide, durch eine gute That!

Hier endigte Erdmanns Schreiben — nach aller gegebenen Aufklärung faſt noch räthſelhafter und unglaublicher, als was ich durch ihn enthüllt zu ſehen gewünſcht hatte. Ach, ein treues Bild unſeres ganzen, ſo oft nicht minder unerklärlichen Lebens! Doch, neue Täuſchung oder Wahrheit, ſein Inhalt ergriff mich tief, und eine heilſame Lehre ſoll mir daraus verbleiben, ſo lange der Welt freundliches Licht noch meinen Augen leuchtet.

Ja, wie der Sterbende zu mir ſagte: „Genieße dieſe Welt, denn dazu biſt du in ihr, halte aber Gott und die Liebe immer feſt dabei in deiner Seele, ſo wird dir viel vergeben werden, und die unſichtbaren Mächte, von welcher Art ſie auch ſeyn mögen, werden Dir nichts mehr anhaben können. Aber um des Göttlichen theilhaftig zu bleiben, mußt Du mit feſterem Willen dem Lichte zugekehrt ſeyn. Lerne daher aus dem Erlebten einſehen, daß Selbſtſucht und Sinnengenuß, auch unter den günſtigſten Verhältniſſen, nie eine dauernde Genugthuung, nie einen vollſtändigen geiſtigen Frieden gewähren können, und wenn uns zum irdiſchen Leben auch beide im gemäßigten, geregelten Grade nöthig ſind, ſie doch mit edlerem Streben zu unſerem Glück ſtets Hand in Hand gehen müſſen — denn des Menſchen erhabene Beſtimmung gehört der Unendlichkeit an, und unſer Wille iſt, frei ſich dem ewigen Licht, wie vielleicht gleich ewiger Finſterniß zuzukehren.“ Ich hatte bei dieſen Worten betend meine Hände gefaltet, und als ich mit erſchütterter Seele den thränenſchweren Blick gen Himmel erhob, ſah ich der Sonne Feuerball eben wolkenlos über des Olonos wohlbekanntem Gipfel thronen. Glorreich erhellte das erhabene Geſtirn, wie in Feſtes Pracht und Glanz, jeden Theil der romantiſchen Küſien um mich her, und wieder ſtark und muthig, gegen Welt und Gefahr geſtählt, ſetzte ich in ſeinem glühendem Schein des Lebens bunte Reiſe fort.

Ende

des zweiten und letzten Theils der griechiſchen Leiden.

Nachſchrift des Autors.

Jetzt noch ein Wort an Euch, geliebte Leſer!

Verwechſelt mich nicht mit meinem Doppelgänger, die unüberlegte Leichtfertigkeit des Weltkindes nicht mit meiner innern Ueberzeugung. Fühlt, was Wahrheit iſt und was Fiction. Mein Zweck war dießmal: ſo viel als möglich das vorliegende Buch mit der Atmoſphäre der Lokalität zu umgeben, die es beſchreibt, und dieſe in jeder Weiſe den Anſichten, dem Glauben (oder auch Aberglauben, wenn man will), den Sitten jener, von den unſrigen ſo verſchiedenen, Ländern gemäß zu ſchildern. Dies möge manches Fremdartige, ja vielleicht Dem oder Jenem ſogar Anſtößige erklären und entſchuldigen. Wer ein charakteriſtiſches Gemälde fremder Zuſtände liefern will, kann ſich keine zu engen Schranken ſetzen, und der mit unparteiiſchem, vorurtheilsfreiem Blick Prüfende wird dies zu erkennen wiſſen. Prüfet Alles, und nur das Heilſame und Nützliche behaltet, das Andere ſoll Euch nur als Spiegelbild der Wirklichkeit zu unterhalten verſuchen. Darin, meine Freunde, folgt mir durch Streben und Irrthum, durch Fortſchritt und Rückgang, wie es mehr oder minder in jedes Menſchen Leben erſichtlich wird. Daraus entnehmt, nach Eurem Bedurfniß, Lehre wie Abmahnung, bis einſt vielleicht auch der in ſeinem Innern völlig klar Gewordene ſich Euch mitzutheilen vermag.

A D
BIBL. UNIV.
MONAC.

Universitäts-
München
Bibliothek

Aus

Mehemed Ali's Reich.

Erſter Theil.

Unter-Aegypten.

Vom

Verfaſſer der Briefe eines Verſtorbenen.

> Der Ausgang iſt der Thoren Orakel
> Gibbon

Stuttgart.
Hallberger'ſche Verlagshandlung
1844.

1844

A D
BIBL. UNIV.
MONAC.

Universitäts
München
Bibliothek

Vorwort.

Das vorliegende Werk befand ſich ſchon ſeit vier Jahren, im Weſentlichen ganz ſo, wie es noch jetzt iſt, in meinem Portefeuille. Es bedurfte nur einer letzten Durchſicht und Feile, um es dem Druck übergeben zu können. Daß dieſes nicht geſchah, wird, wie ich glaube, dem Buche keinen Schaden bringen, da zu jener Zeit das Intereſſe an den ägyptiſchen Angelegenheiten wegen zu großer Concurrenz faſt abgenutzt war, und es jetzt wohl anziehen kann, eine unveränderte Schilderung jener Länder zu leſen, wie ſie damals waren und leider jetzt nicht mehr ſind! Dieſe Betrachtung iſt jedoch natürlich neueren Datums, und wenn man mich frägt, weshalb ich denn eigentlich ſo lange mit der Publikation dieſer Arbeit gezögert — ſo weiß ich in der That dies ſelbſt kaum mit Genauigkeit anzugeben. Eines Theils

119.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 18. Juli 1833.

Empfangen Sie hier ein Buch, Verehrteſter, deſſen Gegenſtand, Sinn und Inhalt Sie zu würdigen wiſſen! Bedauern Sie mich, der ſtatt glücklicher Lebenstage nur noch deren Erinnerung hat, und dieſe nur den Freunden noch darbieten kann! Wie nah liegt die Zeit, da wir im ſchönen Grün vor Muskau glücklich zuſammen waren, und wie fern iſt ſie ſchon, wie groß die Trennung, welche dazwiſchentrat! Laſſen Sie den Namen meiner geliebten, unvergeßlichen Freundin auch in Ihrem Andenken beſtens fortleben, und ſeien Sie verſichert, daß die günſtigſte Vorſtellung, welche dieſe Blätter Ihnen geben können, immer ein ſchwaches Bild der Gemüths- und Geiſtesvorzüge bleiben muß, die das wirkliche Leben hier vereinigte! — Ich wünſche Ihnen von ganzem Herzen alles Wohlergehen und Gedeihen, und nehme nach wie vor den lebhafteſten Antheil an den ſchönen Arbeiten des Geiſtes, mit welchen Sie die Welt erfreuen! —

Hochachtungsvoll und innigſt ergeben
Ihr
K. A. Varnhagen von Enſe.

120.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 18. Juli 1833.

Ew. Durchlaucht

ſehr liebenswürdiger Brief vom 12. iſt mir geſtern zugekommen. Inzwiſchen haben Sie auch das Buch empfangen, wegen deſſen ich die gütige Vermittlung der verehrten Frau Fürſtin angeſprochen, weil ich den erſten Augenblick nicht verſäumen wollte, und gerade in dieſem zu ſehr bedrängt wendete ſich, nach einer Abweſenheit von ſieben Jahren in mein Beſitzthum wieder zurückgekehrt, meine Thätigkeit von da an durchaus mehr künſtleriſchen als literariſchen Beſchäftigungen zu. Anderweit bewog mich vielleicht das Gefühl einer mir ſo ſehr geziemenden Beſcheidenheit, nicht Jahr aus Jahr ein das Publikum mit Produktionen aus derſelben Feder zu überſchwemmen, ſo nachſichtig dieſe Schriften auch von dem größten Theil meiner Leſer aufgenommen wurden. Obgleich dies aber der Fall war, konnte ich mir demungeachtet nicht verbergen, daß gerade das, was ich mir am meiſten zum Verdienſt anrechnen zu dürfen glaube, meine Freimüthigkeit und die natürliche Selbſtſtändigkeit, welche mir es unmöglich macht, irgend einer einſeitigen Parteianſicht unbedingt zu huldigen, mir faſt das Loos der Fledermaus zwiſchen den Thieren und Vögeln bereitete. Die Ariſtokraten fanden mich zu liberal, die Liberalen zu ariſtokratiſch, die Frömmler gottlos, die Nichtgläubigen nur Religioſität heuchelnd, die Bureaukratie im Vaterlande ſtellte mich als einen halben Revolutionär dar, die Freithümler behaupteten dagegen, ich nähme mich wohl in Acht je ernſtlich anzuſtoßen, und ſchmeichle gelegentlich immer der Macht — kurz es ſchien, daß ich es Niemandem recht machen könnte. Wären die Folgen hiervon nur im Bereiche der Critik verblieben, ſo hätte mich alles wenig gekümmert, aber ich mußte zu meinem Nachtheil gewahr werden, daß dieſe Anſichten auch einen bedeutenden Einfluß auf meine Lebensverhältniſſe auszuüben begannen, und mir poſitiv und negativ wirklichen Schaden brachten. Da ich nun nicht heucheln kann, und auf der andern Seite die Rolle des ohne Noth und ohne Erfolg ſich opfernden Don Quixotte zu ſpielen ebenfalls wenig Luſt fühlte, ſo hielt ich es für beſſer, mich als Schriftſteller ſo lange zurückzuziehen, bis für mich günſtigere Conjunkturen einträten.

Dazu kam, daß mich eine Art der Critik wirklich verdroß. Ich meine die, welche mir beſtändig vorwirft, weder ein Dichter noch ein Gelehrter zu ſeyn. Hätte ich je auch nur im entfernteſten eine ſolche Prätenſion gezeigt, ſo hätten dieſe Critiker ganz recht. Da mir dies aber nie im Traum eingefallen, ſo iſt der Vorwurf eben ſo abſurd, als wenn man das Veilchen verachten wollte, weil es keine Eiche iſt. Sterne, Lord Cheſterfield und Frau v. Sevigné waren auch weder Gelehrte noch Dichter, und wie glücklich würde ich mich ſchätzen, beſäße ich nur den hundertſten Theil ihres Ruhmes. So viel indeß wage ich zu ſagen, daß ich immer nur für die gute Geſellſchaft ſchrieb, die nie aus Pedanten beſteht.

Warum ich nach allen dieſen bittern Erfahrungen dennoch wieder auf der Rennbahn erſcheine? — Lieber Leſer, einige Gründe dafür ſind von der Art, daß ich ſie Dir nicht mittheilen kann, aber Du haſt ohne Zweifel die Bibel geleſen und kennſt daher die Geſchichte von dem verbotenen Apfel im Paradieſe, und daß, wer einmal davon gekoſtet, über kurz oder lang immer wieder Verlangen darnach ſpürt.

Die Erbſünde alſo, verehrte Zuhörer, iſt hauptſächlich daran Schuld.

Waldeinſamkeit am 29. Febr. im Schaltjahr 1844.

I.

Unter-Aegypten.

Einleitung.

Da das folgende Buch von Mehemed Ali ſeinen Titel hernimmt und viel von ihm darin die Rede ſeyn wird, ein Mann, für deſſen blinden Verehrer ich oft ausgegeben wurde, während ich der Meinung bin, daß über Niemand blinder in Europa geurtheilt wird als über ihn — ſo muß ich einige allgemeine Betrachtungen vorausſchicken, um von vorn herein meine Anſicht der politiſchen Ereigniſſe herauszuſtellen, welche nach meiner Rückkehr aus Aegypten alle Verhältniſſe des Orients ſo ſehr und ſo traurig verändert haben.

Es iſt mir ſehr wohl bekannt, daß ein geſchlagener Held immer unrecht behalten muß, und daß in der Gegenwart die triviale Maſſe der Menſchen nie anders als nach dem Ausgang urtheilt, bis ſpäter, wenn die momentanen Leidenſchaften und Intereſſen ſchweigen, eine philoſophiſchere Anſicht der Vergangenheit der hiſtoriſchen Wahrheit ihr Recht verſchafft. So wurde einſt Napoleon, nachdem er ſo lange als ein Meteor geglänzt, von Tauſenden in den Staub herabgezogen, und von den elendeſten Wichten geläſtert, ja ihm eine Zeit lang jedes Verdienſt und jede Größe abgeſprochen — weil er gefallen war. Nach einem Vierteljahrhundert ſchon, ſeit er vom Schauplatz verſchwunden, zollt ihm die Menge von neuem Ehre und Bewunderung, und daſſelbe Volk, das ſeiner überdrüſſig ihn in der Noth verließ, hat ehrfurchtsvoll und mit religiöſem Pomp ſeine Aſche über das Weltmeer zurückgeholt.

Ich denke nicht daran, Mehemed Ali mit Napoleon in eine Categorie zu ſtellen, aber Beide haben Berührungspunkte, und auch Mehemed Ali werden in der Folgezeit die Völker mehr Gerechtigkeit widerfahren laſſen und anerkennen müſſen, daß ſie dem Wirken dieſes ausgezeichneten Geiſtes, vor Allen, jene eben ſo ſegensreiche als gewaltige Anregung verdanken, aus welcher der Keim einer neuen Bildungsepoche für den Orient entſproſſen iſt. Nur der Keim freilich, den er aber mit unermüdlicher Beharrlichkeit und ſo viel Einſicht und Erfolg, als für ihn und ſeine Zeit möglich war, treu gehegt und gepflegt hat. Denn man vergeſſe doch nicht, daß die Muſelmänner im dreizehnten Jahrhundert ihrer Hedſchira ſich hinſichtlich ihrer Culturfähigkeit, ganz außer Europa ſtehend, gewiſſermaßen noch in demſelben Mittelalter befinden, in welchem auch wir einſt nach einer gleichen Anzahl von Jahrhunderten ſeit Erſcheinung unſres Propheten ſtanden, und aus dem wir uns ſo ſchwer, und nur durch Ströme von Blut herauszuarbeiten vermochten — daß alſo ein, auch durch die kräftigſte Hand hervorgerufener Fortſchritt der Civiliſation in ſolcher Periode nicht auf einmal unſern heutigen Zuſtand erreichen kann. Wie aber war denn jenes Mittelalter bei uns beſchaffen? Ich glaube, daß in Hinſicht auf Grauſamkeit und Verbrechen, Rohheit und Sittenverderbniß, Willkühr der Gewalt, Intoleranz und unerträglichen Druck der Mächtigen, durch alle Klaſſen herab, Aegyptens Zuſtand unter Mehemed Ali noch glänzend vor dem der meiſten Länder des damaligen Europa's hervortreten möchte. ¹)

---

¹) Sogar die Gebräuche waren damals ganz dieſelben bei uns wie noch heute im Orient. Denn die Damen ritten noch

Auch Sultan Mahmud hat, gleich Mehemed Ali, den Fortſchritt gewollt, doch war er offenbar hierin nur ſeines großen Gegners Schüler. Er hat, ihm nachahmend, zwar daſſelbe Syſtem ergriffen, es aber mit unendlich mehr Uebereilung, weniger Takt, Geiſt und Erfolg durchzuführen gewußt — dennoch iſt auch er dadurch zur Förderung des großen welthiſtoriſchen Zweckes nichts weniger als unnütz geblieben, wenn auch er und ſeine eignen Länder weniger Vortheil daraus gezogen haben.

Die unbeſtreitbaren ſpecielleren Verdienſte Mehemed Ali's, wie ſie als Fakta vor Aller Augen ſtehen, ſind folgende: Er hat mit bewunderungswürdigem Organiſationstalent in einem der verwahrloſeſten und verwildertſten Länder der Welt Ordnung und Sicherheit, die erſten Bedürfniſſe eines civiliſirten Staates, in einem ſolchen Grade herzuſtellen gewußt, daß man ſein unermeßliches Reich vom Taurus bis an die Grenzen Abyſſiniens, ſo weit ſein Gebiet ſich zwiſchen Meer und Nil und Wüſte erſtreckte, mit Gold beladen ſicher und ohne

Viſiten, und aßen gleich den Männern mit den Fingern. Gabeln wurden erſt zu Ende des vierzehnten Jahrhunderts erfunden.

Furcht durchziehen konnte, wo ſonſt jeder Schritt Beraubung und Tod drohte.

Er hat in der Ausübung der Juſtiz und in der Verwaltung innerhalb ſeines Gebiets mehr Gerechtigkeit und feſte Norm eingeführt, als in irgend einem andern orientaliſchen Staate annoch exiſtirt.

Er hat den Fanatismus gebändigt, eine größere Toleranz in religiöſen Dingen geübt, als in manchen chriſtlichen Staaten ſtattfindet, und die Chriſten in ſeinen Ländern nicht nur beſchützt, ſondern ſelbſt in einer Art bevorzugt, die faſt zur Härte für die Muſelmänner ward.

Er hat den Handel mit Europa nicht nur belebt, er hat ihn größtentheils neu geſchaffen, und durch die großartigſten Anlagen aller Art den in Aegypten gänzlich untergegangenen Sinn für Induſtrie wohlthätig wieder erweckt.

Der Anbau der Baumwolle, des Indigos, des Zuckerrohrs, welcher mit immer ſteigendem Erfolg betrieben wurde, iſt durch ihn erſt hervorgerufen worden, und ein großer Theil dieſer Produkte wird im eigenen Lande durch auf ſeine Koſten angelegte Fabriken verarbeitet. Ebenſo vermehrte er bedeutend den war. Ich bin es noch, und habe gleichſam eine Expeditions-Kanzlei, mit der ich den ganzen Tag beſchäftigt bin, denn auch ausgehen kann ich gar nicht, weil ich, von Zahnſchmerzen her, ein aufgeſchwollenes Geſicht habe. Das wird ſich denn wohl bald wieder einziehen, und auch die Geſchäfte werden ihre Ebbe finden! Ich will es dann gern verſuchen, ob ich frei athmen kann, und gewiß am Liebſten mach' ich dieſen Verſuch in der friſchen Waldluft und der geſelligen Einſamkeit, die Sie mir ſo freundlich zum Mitgenuß anbieten! Nur im voraus vermag ich nichts zu beſtimmen, da ich mit ſo vielem Schwankenden, das mich umgiebt, mitſchwanken muß!

Ew. Durchlaucht werden in dem Buche mehr finden als Sie erwarteten. Iſt es mir doch ſelbſt ſo gegangen, und noch täglich wächſt und erhöht ſich das Bild der geliebten Freundin durch immer neue Blicke in ihren inneren Reichthum, und in den großen Zuſammenhang ihres Weſens. Für jetzt war auch den Freunden nicht füglich mehr mitzutheilen als geſchehen iſt, aber in Zukunft, ſo hoff' ich, ſollen noch andere Seiten zur Anſchauung kommen. Das Buch macht unter den wenigen Perſonen, die ſchon Kenntniß davon haben, durchaus den beſten Eindruck, als etwas ganz Ungemeines, in dieſer Art noch nicht Dageweſenes. Selbſt der Fürſt von Wittgenſtein hat mir einen faſt enthuſiaſtiſchen Brief darüber geſchrieben. Niemals konnte bei einem Buche weniger Abſicht geweſen ſein, Beifall zu gewinnen; ich dachte die nahen und fernen, die bekannten und unbekannten Gleichſinnigen und Zuſtimmenden damit zu grüßen; wer dies nicht wäre, den hätt' ich nicht gemeint, und an dem ſei mir auch nicht das Geringſte gelegen. In dieſem Sinne beharr' ich auch noch jetzt; — aber dennoch freut es mich, die guten Eindrücke wahrzunehmen! Ich ſende Ew. Durchlaucht vorläufig noch ein Exemplar, da Sie eins an Ihre vortreffliche Mde. Auſtin fördern wollten, die freilich auf allen Seiten ihren Goethe, Seidenbau in Syrien durch die ausgedehnteſten Anpflanzungen des Maulbeerbaumes, die freilich durch den Befreiungskrieg (!) der Engländer größtentheils wieder zerſtört worden ſind.

Er hat für die Bildung der künftigen Generation ein Erziehungs- und Schulweſen gegründet, von dem man vor ihm im Orient ſeit Jahrhunderten gar keinen Begriff mehr hatte, und ungeheure Summen dieſem edlen Zwecke geopfert.

Er hat mehr gebaut und mehr gemeinnützige Anſtalten in's Leben gerufen, als irgend ein Beherrſcher Aegyptens ſeit Saladin's Zeiten.

Er hat zu alle dem noch Mittel gefunden, er, dem Aegypten zufiel ohne ein Schiff und einen einzigen disciplinirten Soldaten, ſich eine Flotte von zwölf Linienſchiffen und zweimal ſo viel Fregatten und Corvetten zu bauen, und eine europäiſch geſchulte Armee von mehr als 100,000 Mann zu ſchaffen. Und mit dieſen Mitteln iſt der albaneſiſche Bauer, der erſt im 35ſten Jahre leſen lernte, der unbedeutende Häuptling, der hundertmal in ſeinem Leben nicht wußte, wo er ſein Haupt mit Sicherheit hinlegen ſollte, ein Fürſt geworden, deſſen Armeen zweimal den Beherrſcher der Gläubigen auf ſeinem Throne zu Byzanz erzittern machten, und deſſen immer ſteigendes Anſehen ihm ſchon eine Stelle unter den Weltmächten anzuweiſen begann.

Da ward er endlich, nach ſo großen Thaten und Siegen, wie weiland der gefürchtete Corſe (nur mit weit weniger gutem Grunde) von europäiſchen Intereſſen in den Bann gethan, und iſt in dieſem ungleichen Kampfe mit unvorhergeahnter Schnelligkeit unterlegen.

Wie zu erwarten ſtand, beeiferte ſich ſofort eine Heerde von Kläffern verſchiedener Parteien maßloſer als je über den ſchon ſo lange beneideten, kranken Löwen herzufallen, und zugleich jubelnd über alle diejenigen den Stab zu brechen, welche, früher in ſtupider Blindheit, dieſen beſiegten Mann für ausgezeichnet und groß hielten, und ſolches ſogar öffentlich auszuſprechen wagten. [1]

---

[1] Als ein poſſirliches Beiſpiel erinnere ich mich unter andern eines Correſpondenten der Augsburger allgemeinen Zeitung vom Rheine, der unmittelbar nach dem Falle von St. Jean d'Acre ausrief: „Mehemed Ali hat capitulirt! der Mann iſt entlarvt, der Jahrelang die Geiſter hingehalten und die Federn zu Lob oder Tadel beſchäftigt hat. Die Freunde, die

Man findet in Mehemed Ali's Unglück noch mehr Aehnlichkeiten mit dem Schickſal Napoleons, erſtens: daß er in Wahrheit nur durch einen Zuſammenfluß der ungünſtigſten, nicht vorherzuſehenden Umſtände, die von ihm ſelbſt größtentheils nicht mehr abhingen, gefallen iſt; zweitens, daß ihn im Augenblick der Entſcheidung ſein mächtiger Alliirter, auf deſſen Mitwirkung er alle ſeine Pläne baſirt hatte, verließ; drittens endlich, daß er ſein früheres Glück nicht mit der Conſequenz eines Alexanders oder Cäſars verfolgt, und nie die Sachen ohne Anhalt zum völligen Ende zu bringen geſucht hatte. Napoleon wie Mehemed Ali hätten an Alexanders Stelle ſchon nach der erſten Schlacht mit dem Perſerkönig Friede gemacht — freilich nicht ohne die Idee, gelegentlich wieder anzufangen, aber im Glück iſt es eben nöthig, *die* Gelegenheit vollſtändig zu benutzen, die da iſt. Im Unglück zeigte ſich jedoch Mehemed Ali kaltblütiger und klüger als Napoleon, wenn gleich ſeine Handlungsweiſe nicht eben heroiſch zu nennen iſt.

ihn ſo hoch geprieſen, verſtummen in ſeiner Noth!" Ich erwiederte ihm damals: „Ach nein, lieber Rheinländer, nicht Alle! Du ſelbſt aber hätteſt beſſer geſchwiegen. Du haſt geſprochen — und Du biſt *entlarvt*!"

Denn von dem Augenblick an, als er ſich, von Frankreich im Stich gelaſſen, der vereinten Macht Englands und Oeſterreichs preisgegeben ſah, vertheidigte er ſich eigentlich nur noch pro forma, da er zu klug war, um nicht mit einem Blick zu überſehen, daß jetzt für ihn der Erfolg auf die Länge unmöglich geworden. Weil er nun weder eigenſinnig, noch eitel genug iſt, um nur Alles — oder Nichts zu wollen, ſo gab er, da der Tag einmal unglücklich, und dieß nicht zu ändern ſtand, ſtatt Alles auf eine Karte zu ſetzen, lieber das ganze Spiel auf. Die Möglichkeit, es bei einer beſſern Chance wieder anzuknüpfen, blieb ihm ohnedieß. Nachdem nun ſogar St. Jean d'Acre, eigentlich nicht genommen, ſondern durch die unwiderſtehliche Kraft von fünfhundert Feuerſchlünden auf Büchſenſchußweite in die Luft geſprengt und vernichtet worden war, dachte der Vicekönig nur noch daran, ſich zu erhalten, was noch zu erhalten war.[1])

---

[1]) Die Engländer ſelbſt rühmten ſich im Morning chronicle, einem miniſteriellen Blatt, daß durch den immenſen Vortheil, den ihre beweglichen Seebatterieen jetzt durch die großen Fortſchritte in dieſem Fach darbieten, keine Feſtung, die vom Meere aus beſchoſſen werden könne, einer Flotte von 5 — 600 Feuerſchlünden mehr zu widerſtehen im Stande wäre. Das waren alſo leichte Lorbeeren!

Ich weiß aus beſter Quelle, daß Ibrahim von Anfang an Inſtruktionen in dieſem Sinne von ſeinem Vater hatte, was auch allein die Lauheit und ganz negative Kriegführung dieſes ſonſt ſo feurigen und determinirten Soldaten erklären kann.

Die Rolle eines Mannes, wie Mehemed Ali, iſt aber nie als ganz ausgeſpielt zu betrachten, ſo lange er in Freiheit lebt, und noch alle Elemente der Macht in ſeiner Hand hält. Dies hat er ſich aber, ſowie ſeine faktiſche Unabhängigkeit, mit vieler Geſchicklichkeit zu bewahren gewußt, und wer kann vorherſagen, ob die Vorſehung, die ihm einmal eine welthiſtoriſche Beſtimmung gab, dieſes Amt ihm ſchon gänzlich abgenommen hat. Abgeſchmackt iſt es aber jedenfalls, aus deſſen jetzt ſo ſehr verminderter Bedeutung folgern zu wollen, daß ein Mann, der durch das Außerordentliche ſeiner Thaten ſo lange Jahre hindurch die Blicke der Welt auf ſich zog, von jeher nur ein Taſchenſpieler geweſen ſey, der dem Orient und Europa ein bloßes Blendwerk vorgemacht. Dies wäre wahrlich noch weniger ſchmeichelhaft für die Betrognen als den Betrüger.

Wahr iſt es aber und merkwürdig, daß ein

Hauptgrund des ſchnellen Falles Mehemed Ali's gerade in ſeinem verdienſtvollſten Wirken zu ſuchen iſt.

Denn dadurch, daß er die Völker des Orients zu einer höhern Bildung zu erheben ſuchte, daß er zu dieſem Behuf immer mehr und mehr ſelbſt Europäiſchen Sitten und Gebräuchen ſich näherte, Vieles davon allgemein einzuführen ſuchte, und ſeine ganze Regierung dieſe Tendenz immer deutlicher verfolgen ließ, auch daß der Sultan, ſeinem Beiſpiel folgend, denſelben Weg einſchlug — erwachte ein ganz neuer Sinn im Orient. Jene ſeit lange ſo ſtationär gebliebenen Völker begannen zu ahnen, daß ſie fremden Einfluſſes bedürftig ſeyen, und daß ihnen nur Verſchmelzung mit europäiſcher Cultur — ich meine nicht durch bloße ſervile Nachäffung, noch weniger durch religiöſe Bekehrung — eine neue, eigne, organiſche Umbildung, und dadurch künftig einen weit ſichereren und glücklicheren inneren Zuſtand gewähren könne, als ſie bisher unter irgend einem muhamedaniſchen Scepter genoſſen hatten. Eine direkte Oberherrſchaft europäiſcher Mächte erſchien daher ſchon ſeit geraumer Zeit Vielen unter ihnen nicht nur möglich, ſondern auch wünſchenswerth — denn ſie erhielten dann aus erſter Hand, was ihnen Mehemed Ali nur mittelbar und unvollſtändig geben konnte. Als daher die Engländer und Deutſchen gegen dieſen feindlich in die Schranken traten, kam ihnen überall Syriens Bevölkerung faſt jubelnd entgegen, und fiel ohne Halt vom Aegyptiſchen Gouvernement ab, bis auf den einzigen Emir Beſchir, der eine tiefere Einſicht, und überdieß mit Mehemed Ali nur ein gleiches Intereſſe hatte. Demohngeachtet wußten die Syrier recht gut, daß ſie, ſelbſt unter Ibrahim's Säbelſcepter und den vielfachen partiellen Bedrückungen ſeiner Günſtlinge, (denn Mehemed Ali hatte leider Syrien ſeinem Sohne faſt unumſchränkt übergeben) doch immer noch weit beſſer daran waren, als ſie unter des Sultans ſchwachem Regiment je geweſen, und daß ſie auch wiederum in ein weit größeres Elend verſinken müßten, wenn die alten Verhältniſſe zurückkehrten — aber ſie hofften dunkel auf ganz neue Verhältniſſe, einen neuen Herrn von Europäiſcher Hand. Ein großes Motiv hierzu lag ſchon darin, daß in Syrien, beſonders im Littorale und dem Libanon, ein großer Theil der einflußreichſten Bewohner bereits Chriſten ſind, ein anderer, eben ſo mächtiger, die Druſen, keine kirchliche Intoleranz kennen, und ſich im Gegentheil mit jeder Religion ſehr leicht abzufinden wiſſen [1]). Aber ſelbſt eine große Anzahl der gebildeten Muſelmänner gab ſolchen Gedanken Raum, und mit Verwunderung fand ich dieſe, mit den ehemaligen fanatiſchen Anſichten dieſer Länder ſo ſtark contraſtirende Idee nicht allein in Syrien, ſondern ſelbſt in Kleinaſien, wenn auch nicht den Maſſen völlig klar, doch keimend, und unter den mehr Selbſtdenkenden auffallend verbreitet.

Es iſt daher nur der Wahrheit angemeſſen, wenn ich ſage, daß die heutigen Sieger größtentheils Mehemed Ali ſelbſt jenen gewichtigen Vortheil, das Volk auf ihrer Seite gefunden zu haben, danken müſſen, ein Vortheil, deſſen Daſeyn ihn deſto leichter ſtürzte, (wie daſſelbe Streben auch Mahmud's Macht untergrub) aber dem Orient im Ganzen doch der größte Gewinn bleibt, hätte auch Mehemed Ali nur, gleich den Maſſen, ſich ſelbſt unbewußt „der Gottheit lebendiges Kleid gewirkt.“

---

[1]) Der Emir Beſchir war Chriſt und Muhamedaner zugleich, und wäre auch noch Jude geworden, wenn ihm dies den Scepter Syriens hätte verſchaffen können.

Gewiß iſt es zugleich, daß eine ſolche, den letzten Ereigniſſen ſchon zuvorgegangene Stimmung in den Völkern des Orients, auch in Zukunft jeder Europäiſchen Macht, die ſie wird ausbeuten wollen und können, eine entſcheidende Einwirkung auf jene Länder ſehr erleichtern muß, und die Zeit wird kommen, wo dies geſchieht.

Findet dann eine gegenſeitige heilſame Durchdringung der ſo lange geſchiedenen Bildungselemente beider Welttheile ſtatt, ſo wird dies ohnfehlbar zu einer Hauptepoche in der Geſchichte, wie im allgemeinen Fortſchritt der Menſchheit führen, und beſchattet dergeſtalt einſt, in mehr oder weniger ferner Zeit, ein ſolcher fruchtbeladner Baum die Welt, ſo wird man auch Mehemed Ali eines Ehrenplatzes an ſeinem Fuße nicht berauben können.

Es bleibt mir nun blos noch übrig, einiges Perſönliche anzuführen, was ich ganz übergeben würde, wenn es nicht der Schwachen und Leichtgläubigen wegen nöthig wäre.

Man hat in mehreren öffentlichen Blättern behauptet, ich nähme nur deßhalb ſo leidenſchaftlich Mehemed Ali's Partie, weil er mich mit Geſchenken und Gnaden überhäuft, ja man gab beinahe zu verſtehen, ich ſtünde ſo gut wie in ſeinem Solde.

Dieſen Inſinuationen liegt wenig Wahres zum Grunde.

Was die mir erwieſenen Gnaden und Gunſt betrifft, ſo habe ich mich deren allerdings eine geraume Zeit lang in ſeltnem Grade zu erfreuen gehabt, und werde derſelben auch ſtets mit Dankbarkeit und perſönlicher Genugthuung gedenken, beſonders, daß der Vicekönig einmal, auf meine alleinige Fürſprache, einem der angeſehenſten und reichſten Kaufleute Kahira's die geſetzlich verwirkte Freiheit, wie den Verluſt des größten Theils ſeines Vermögens, ohne Rückhalt zurückgab. Während dieſer Zeit ward ich auch durch viele Monate, nach orientaliſcher Sitte, als des Fürſten Gaſt betrachtet, und als ſolcher für Wohnung und Lebensmittel, wie ſie das Land liefert, frei gehalten, in Kahira und Alexandrien ſogar mit einer Pracht, der ich gern enthoben geweſen wäre, da ſie mir viel gêne verurſachte, und auch Jedermann weiß, daß die orientaliſche Gaſtfreiheit der Großen an ihre Diener oft theurer bezahlt werden muß, als ſie werth iſt. Uebrigens war es Mehemed Ali bekannt, daß und gegen den Schluß hin auch ihren Fürſten Pückler darin wiederfinden wird. —

Sie leben ja dort auf Ihrem Jagdhauſe ein ganz beſonderes Leben, in eigenthümlichen Stimmungen und Thätigkeiten, wie es ſcheint! Was Sie davon blicken laſſen, regt die Einbildungskraft eigen an. Wiſſen Sie, was ich glaube? Ich glaube, Sie ſind mit einem neuen Geiſteswerke in einer ganz neuen Gattung beſchäftigt; ich glaube, Sie ſchreiben einen Roman! Wenn ich es errathen habe, iſt es darum noch nicht verrathen, ich rede nichts ohne Noth! Auch Ihre Billigkeit und Nachſicht mit meiner Schwäche, die Sie entſchuldigen, und ſogar rechtfertigen und in Stärke umſetzen, deutet auf eine ungewöhnliche Beſchäftigung mit Gemüthszuſtänden. Nun, ich wünſche im voraus Glück dazu, und weiſſage mit der größten Zuverſicht allen Erfolg!

Die Nachricht über den Eindruck der engliſchen Reiſebriefe in Nordamerika und von der glänzenden Ausbreitung, die das Buch daſelbſt gewinnt, hat mich wahrhaft zu aller Freude aufgeregt, deren ich fähig bin. Ich nehme daran den innigſten Theil, wie an einem großen und ſchönen Siege, den die Unſeren erfochten; die Unſeren in jedem Sinne, die Sprache, die Anſicht, der Autor, die uns lieb ſind, mit denen wir zuſammengehören. Dieſer Erfolg geht wirklich in's Ungeheure; gerade daß er ein politiſches Element dort angetroffen und entzündet hat, iſt ein Verdienſt, welches ſein gerechtes Glück gemacht; denn warum hat kein anderes Buch — und es giebt ja viele in dieſer Richtung geſchriebene — ſolche Wirkung hervorgebracht? Ich wünſche von Herzen Glück zu dieſem wirklich für ein deutſches Buch ganz unerhörten Gedeihen. Freilich können Ew. Durchlaucht von dieſer Höhe ſtolz herabſehen — ſchwindeln werden Sie aber dennoch nicht! Wir wollen dieſen neuen Schatz beſtens ausprägen und in Umlauf ſetzen. —

der Bey von Tunis mich ganz mit derſelben Munificenz behandelt hatte.

Was aber die Geſchenke betrifft, ſo kann ich verſichern, daß ich von Mehemed Ali nie ein anderes Geſchenk erhalten habe, als ein nacktes Füllen, was nur dadurch einen großen Werth für mich bekam, daß er es ſelbſt für mich im Geſtüt von Schubra auswählte. Auch Ibrahim Paſcha gab mir deren zwei von ſeiner Zucht durch Baki Bey.

Der Transport dieſer Thiere, für die ich ein eignes Schiff nach Trieſt miethen mußte, hat mich weit mehr gekoſtet als ſie werth waren, und unter den ächten arabiſchen Pferden, die ich ſpäter ſelbſt in der Wüſte kaufte, iſt keins, was nicht den Preis dieſer drei Füllen zehnmal überſtiege.

Ein ſonderbarer Umſtand iſt es, beiläufig geſagt, daß Mehemed Ali's munterer Hengſt, der ein gutes Jagdpferd geworden war, beim Sprunge über einen Bach ſich tödtlich beſchädigte, an demſelben Tage wo St. Jean d'Acre fiel.

Indeſſen ich blieb vielleicht zu lange im Aegyptiſchen Reich. Der Charakter der Orientalen iſt voller Argwohn, und Mehemed Ali hat mehr als irgend

Einer nur zu oft triftige Urſache gehabt, Europäern zu mißtrauen.

Die Auszeichnung, die er mir zu Theil werden ließ, die unverdiente Bedeutendheit, die er mir beilegte, hatten bei vielen einflußreichen Perſonen, Europäern wie Türken, in hohem Grade Neid und Mißgunſt erregt, wozu noch kam, daß ich, wenn Mehemed Ali es verlangte, ihm meine Anſichten über Jedermann ganz ungeſcheut (vielleicht auch ungeſcheidt) mittheilte. So gewahrte ich denn bald, daß Intriguen aller Art gegen mich in Bewegung geſetzt wurden, kümmerte mich aber wenig darum. In dieſer Zeit, d. h. während meines zweiten Aufenthaltes in Kahira, (wo ich Mehemed Ali's genereuſe Gaſtfreiheit ganz abgelehnt hatte), ſandte ich einen Artikel in die Augsburger allgemeine Zeitung, in dem ſich einige ſehr unſchuldige Bemerkungen über die corpulente Beſchaffenheit des jüngeren Sohnes des Vicekönigs, Said Bey, befanden, die aber ein übles Anſehen durch den unglücklichen Umſtand erhielten, daß die Redaction für gut fand, dem erwähnten Aufſatz die Ueberſchrift: „der dicke Prinz“ zu geben. Dieß ward überſetzt und Mehemed Ali vorgeleſen. Von dieſem Augenblick an bemerkte ich eine gewiſſe Kälte und verminderte Vertraulichkeit in ſeinem Weſen, die mich betrübten, gegen die ich aber nichts mehr thun konnte, da jede Explication das Uebel nur ärger machen mußte. Später, als ich in Syrien war, wo Ibrahim herrſchte und ein ſichrer, direkter Verkehr mit Mehemed Ali mir nicht mehr möglich war, wußte man meine Abweſenheit wohl noch beſſer zu benutzen, um mich der Gunſt des Vicekönigs zu berauben. Denn nach einer Anfangs ſehr glänzenden Aufnahme in Syrien durch Soliman-Paſcha kam ich bald, in Folge einiger unangenehmen Vorfälle, an denen ich durchaus keine Schuld hatte, und von denen im Verlaufe dieſes Werks ſpecieller die Rede ſeyn wird, mit Ibrahim-Paſcha's Gouvernement in ein höchſt unfreundliches Verhältniß, und die deshalb von mir an Mehemed Ali gerichtete Beſchwerde — blieb ohne alle Antwort.

Seitdem habe ich, obgleich ich noch über ſechs Monate im Lande verblieb, vom Gouvernement weder etwas angenommen, noch ferner mit ihm das Geringſte zu thun gehabt, bis auf eine, in langen Intervallen, fortdauernde Correſpondenz mit Boghos

Bey, der ſich ſtets gleich gegen mich geblieben iſt, und mich auch des Vicekönigs freundlicher Geſinnung immer verſichert hat, ohne daß ich dergleichen für mehr als eine Phraſe der Courtoiſie genommen hätte. Demohngeachtet gab mir dies ſpäter Gelegenheit, mich bei der bekannten Verfolgung der Juden in Damaskus für einen unter ihnen, von deſſen Unſchuld ich überzeugt war, bei Boghos Bey zu verwenden, und die Dankſagungen, die ich von der in Rede ſtehenden Perſon erhielt, haben mir den guten Erfolg verbürgt.

Man ſieht alſo, daß meine Beziehungen zu Mehemed Ali nicht immer ungetrübt geblieben ſind, und ich, gerade dem Ende nach, aus perſönlichen Rückſichten wenig Beruf fühlen könnte, für ihn die Feder zu führen, wenn mich nicht die wahrſte Verehrung für die hohen Eigenſchaften und die große hiſtoriſche Wirkſamkeit dieſes Fürſten heute wie damals bewögen, wenigſtens unparteiiſch das, was ich für Wahrheit halte, über ihn zu ſagen und dadurch, ſo weit meine ſchwachen Kräfte reichen, ihn gegen die vielen ungerechten Anklagen und ſchiefen Beurtheilungen zu vertheidigen, mit denen namentlich deutſche Schriftſteller und deutſche Berichte ihn zu verfolgen ſo viel Beharrlichkeit zeigen, was um ſo auffallender iſt, da die ausgezeichnetſten Männer unter den Engländern und Franzoſen, wie noch neuerlich der tapfere Commodore, der ihn ſo hart bekämpft, ihm ſtets weit mehr Gerechtigkeit widerfahren ließen.

Aus Mehemed Ali's Reich.

Erſter Theil.

Unterägypten.

Ankunft.

Eine goldne, feurige Sonne leuchtete mir zum erſten Tage des neuen Jahres 1837, eine warme, balſamiſche Luft wehte über dem wollüſtig ſich ſchaukelnden Meere, doch ſchwarze Wolken rollten einzeln am Himmel, und verdeckten von Zeit zu Zeit das wohlthätige Geſtirn des Tages — ein Bild des irdiſchen Lebens, wenn dies zu den glücklichſten gehört. In höchſter Pracht glänzte der Ida auf Kandia, vom friſch über Nacht gefallenen Schnee in ein flimmerndes Gewand fleckenloſen Weißes gekleidet, gehoben noch vom dunklen, tief ausgezackten Kranz der Berge und Felſen, die ſich gleich einer treuen Leibwache um ihn her lagerten. Sanft glitten wir in der bequemen Felukke über den Waſſerſpiegel hin, und näherten uns mit taktmäßigen Ruderſchlägen der Brigg des

Vicekönigs von Aegypten, Semendidſchad, [1]) die mich in einer kahlen Bucht der Inſel Dia erwartete, und jetzt mit dem Donner ihrer Kanonen empfing. Sie hat ein hiſtoriſches Intereſſe, dieſe kleine Brigg, denn auf ihr entfloh Osman Paſcha, des Vicekönigs undankbarer Liebling, zum türkiſchen Sultan nach Conſtantinopel.

Ich beſtieg ſie mit meinem geringen Gefolge, und befand mich in wenig Augenblicken als de alleinige Europäer (nur mit Ausnahme eines einzigen meiner Diener, der ein Deutſcher iſt,) unter einigen hundert Kandioten, Arabern, Türken und Negern, fremdartigen Anblicks und mir meiſt unverſtändlicher Rede. Doch Jeder von ihnen beeiferte ſich, mir ſeine Ergebenheit zu bezeigen, außerdem waren des Kapitäns Zimmer, mit allen nöthigen Bequemlichkeiten verſehen, mir auf Muſtapha Paſcha's Befehl zuvorkommend eingeräumt worden, und Alles verſprach daher die angenehmſte Fahrt über die

---

[1]) Ich beziehe mich, die Orthographie der arabiſchen Worte betreffend, auf Semilaſſo in Afrika. Ich ſchreibe ſie nicht arabiſch, ſondern nach dem Klange, für Ohren und Augen der Deutſchen.

Lybiſche See. Doch kannte ich mein Unglück auf dem Meere bereits zu gut, um je ſolcher Hoffnung mit Zuverſicht Raum zu geben.

Gegen Abend fanden wir auch ſchon ein von den heftigen Südwinden der vorigen Woche aufgewühltes Meer, das, uns wild entgegenſtrömend, dem durch günſtigen Nord getriebnen Schiff die widerlichſten Stöße gab, und in der Nacht ſteigerte ſich der Wind faſt zum Sturm. Die zierliche Ordnung, welche ich in meiner Kajüte mühſam hergeſtellt, fand bald ein klägliches Ende. In wenig Augenblicken waren alle Tiſche mit Papieren, Büchern Flaſchen, Gläſern unter fürchterlichem Gekrache übereinander geſtürzt, und während ich mich an mein Bett anklammerte, um wenigſtens meinen eignen Poſten zu behaupten, rollte auf dem Verdeck eine Tonne über den Glasdom meiner Schlafkammer hin, und ſandte dieſen in hundert Scherben zerſchmettert, gleich ſpitzen Schloßen, auf mich nieder. An ein Aufräumen dieſer chaotiſchen Maſſen war bei dem fortwährenden gewaltigen Schwanken der Brigg, über welche die Wellen mehrmals hinwegſtrömten, gar nicht zu denken. — Ueberdem

Ihr Traum von unſerer theuren Freundin iſt lieblich und wohlthuend in ſeinem einfachen, natürlichen, zu nichts Abentheuerlichem abſchweifenden Verlauf. Ich habe nur verwirrte Träume, und einigemal, auf Augenblicke, miſchte ſich das Bild Rahels, oder ihre liebe Stimme, in das chaotiſche Getreibe. Aber wachend iſt ſie mir ſtets vor Augen, alles erinnert mich an ſie; dieſe Gewohnheit war zu groß, zu tief, zu beglückend, um ihrer je vergeſſen zu können. Oft, wenn ich mir es recht zuſammenfaſſe, daß ſie nicht mehr da iſt, fühl' ich mich wie an der Schwelle des Lebens, ein Schritt — und es iſt vorbei! Das Herz möchte ſich zerſprengen! Wie Jacobi ſagt, daß er Gedanken hatte, von denen er deutlich fühlte, er brauche ſie nur weiterzudenken, um von ihnen getödtet zu werden. —

Mit innigſter Verehrung und treuſter Anhänglichkeit

Ew. Durchlaucht
gehorſamſter
K. A. Varnhagen von Enſe.

121.
Pückler an Varnhagen.

Jagdhaus, den 20. Juli 1833.

Tauſend, tauſend Dank für das hohe Geſchenk, für die freundlichen Briefe; gleich der erſte Blick in das Buch gewährte mir große, wenngleich wehmüthige Freude. Sie errathen, daß ich das Bild der Freundin meine, welches mir als ganz vortrefflich getroffen erſcheint, beſonders die Hauptſache, die Augen, der Seele Spiegel, das Tiefe, Feine, Milde, Liebevolle, Ernſtheitere und auch Kühne, es ſpricht alles aus dieſem Auge wie in der Wirklichkeit, nur am unteren Theile des Geſichts mangelt ein ſeelenvornehmer, beſonders origineller Zug, der mich oft (denn ich bin von Natur ein Phybefanden ſich alle meine Leute ſchon ſeit mehreren Stunden in einer ſolchen Agonie der Seekrankheit, daß ich in den zwei Tagen und Nächten, wo dieſes Wetter andauerte, keinen davon mehr zu ſehen bekam. Hätte ſich nicht ein alter Neger aus dem Sennār meiner erbarmt, ich wäre ohne allen Beiſtand geblieben, denn weder der Kapitän, von dem der Neger mit einiger Verachtung ſagte, er ſei ſelbſt ſeekrank, noch ſonſt Jemand von der Schiffsmannſchaft ließen ſich blicken. Ueberhaupt ſchien viel Verwirrung beim Kommando zu herrſchen, und alle Evolutionen gingen mit einem Lärm und zugleich einer Langſamkeit vor ſich, die man auf europäiſchen Kriegsſchiffen nicht gewohnt iſt, ſo daß, hätte ich nur dieſe Brigg von Mehemed Ali's Flotte kennen gelernt, ich mir eine ſehr ungünſtige Idee von derſelben gebildet haben würde. Es war nichts zu thun, als ſich mit Geduld zu waffnen, ſo ruhig als möglich im Bett zu verweilen, und es den zerbrochen umhergeſtreuten Effekten zu überlaſſen, ſich von ſelbſt nach und nach wieder unter einander feſt zu rollen. Fünfzig Stunden brachte ich in dieſer Lage mit türkiſchem Phlegma zu, von der Krankheit ſelbſt nur mäßig heimgeſucht, aber faſt jeder Bewegung unfähig, und nur ſelten, mit nicht geringer Mühe das Kunſtſtück verſuchend, eine Taſſe Fleiſchbrühe, die mir der Neger, wie ein Seiltänzer ſich gebehrdend, herbeibrachte, auszutrinken, ohne die Hälfte derſelben ins Bett fließen zu laſſen, oder ein mageres Stück Hammelfleiſch mit den Fingern zu zerpflücken, um der unumgänglichſten Nahrung nicht ganz zu entbehren.

Erſt am dritten Tage, während wir beſtändig mit eingezognen Segeln geſchifft, die Nächte aber uns ſogar furchtſam en panne gelegt, und dennoch fünf bis ſechs Miglien in der Stunde im Durchſchnitt zurückgelegt hatten, beſänſtigte ſich der Sturmgott, das Meer ward bemerklich ruhiger, und mit großer Freude erfuhr ich von einem meiner endlich wiederauferſtandenen Diener, daß Abukir's Bai ſich ſchon ſeitwärts hinter den ſchwankenden Wellen zeige, und Alexandria's Arſenal am Horizonte ſichtbar werde. Obgleich noch betäubt und von dem heftigſten Kopfſchmerz, als gewöhnliche Folge der Seekrankheit, geplagt, warf ich ſchnell meinen Mantel um, und kletterte zum Verdeck hinan. Noch immer ſtiegen die aſchgrauen Wogen bis an des Schiffes Rand, noch immer war man das

Spiel einer auf- und niedergeſchwungenen Schaukel — doch in erträglicherem Maaße als bisher, und der Anblick des ſchon vom Nil gefärbten Meeres, der Anblick Aegyptens — des langerſehnten — ließ mich bald alles Leid vergeſſen. Noch einige Stunden — und da lag ſie vor mir, des unſterblichen Macedoniers ſtolze Stadt — mit allen ihren tauſend romantiſchen Erinnerungen, neu geboren durch einen neuen macedoniſchen Helden der Geſchichte, ſchon glanzvoll wieder erwachſen zwiſchen der Wüſte und dem Meer, halb europäiſch, halb orientaliſch aus den Wellen emporſteigend, und gleich einer Fata morgana über flachen Sandufern thronend, welche hinter den bäumenden Wellenreihen bald jähling aufzutauchen, bald eben ſo ſchnell wieder zu verſchwinden ſchienen. Ohne ſichtbare feſte Baſis erblickte man, wie in der Luft ſchwankend, weiße Palläſte, crenelirte Wälle, grüne Palmenhaine, des Pompejus hohe Säule, und vor ihr einen Wald von Maſten aus dem Meere ragend, der von einem Ende des majeſtätiſchen Hafens bis zum andern reichte. Ein Fort nimmt jetzt die Stelle des alten berühmten Pharus der Ptolemäer ein, und des Vicekönigs weitläuftige Reſidenz trennt den neuen

Hafen von dem alten, welche beide ihre Benennungen vertauſcht haben — denn der älteſte iſt heute wieder der allein gebrauchte geworden, der ſogenannte neue ohne Schiffe und verſandet.

Das ganze Schauſpiel war im hohen Grade aus dem Gewöhnlichen heraustretend, doch je näher wir kamen, je außerordentlicher ward die Scene, vor allem der Anblick der Flotte, dieſes koloſſalen Werkes von nur acht Jahren in der Hand eines ſchöpferiſchen Genius. Wir befanden uns im Anfang des Bairam, und zehn Linienſchiffe, jedes von mehr als hundert Kanonen, ſechs Fregatten über fünfzig, und einige zwanzig Corvetten und Briggs, in langen Reihen aufgeſtellt, und mit unzähligen Flaggen der verſchiedenſten Farben vom Gipfel der Maſte bis zum Verdeck herab bedeckt, boten ein Feſtgepränge von ſeltner Pracht. Kaum aber hatte der Pilot uns durch den ſeichten Eingang hindurchgeführt, als von allen Forts und von allen Schiffen ein Feuer begann, das den vollſtändigſten Begriff einer Seeſchlacht gab. In wenigen Sekunden verſchwanden die Palläſte, die Schiffe, das Meer ſelbſt vor unſern Augen, und nichts als ein wirbelnder Rauch erfüllte die Atmoſphäre, nichts blieb ſichtbar als die rothen Blitze der Feuerſchlünde, nichts hörbar als ihr betäubender Donner, rechts und links und vor und hinter uns, als habe ganz Alexandrien ſich in einen feuerſpeienden Vulkan verwandelt. Der Geiſt des Mannes, der hier waltet, ſchien auf den Waſſern zu ſchweben, um ſich in aller ſeiner Macht und Größe kund zu thun. Es war ein erhebendes Gefühl, ein herrlicher Empfang an der Grenze des geheimnißvollen Reiches, des Landes alter und neuer Wunder, das endlich vor mir lag, und ich dankte tief ergriffen meinem Stern, der mich nach manchem Sträuben, nach mancher mir in den Weg geworfenen Gefahr, zuletzt dennoch glücklich hergeführt.

Alexandria.

Empfang. Beſſon, Boghos Bey.

Wir hatten kaum geankert, als man mir ſchon den Beſuch des Major-Generals der Flotte, Beſſon Bey, ankündigte, der, durch den Seraskier Kandia's von meiner Ankunft unterrichtet, mit großer Zuvorkommenheit mir eine Wohnung in ſeinem Hôtel auf dem neuen Ibrahimsplatze anbot, und mir zugleich ankündigte, daß ſeine Equipage mich, ſobald ich bereit ſeyn würde, am Ufer erwarte.

Dieſer hoch von Mehemed Ali geehrte Franzoſe, die eigentliche Seele der hieſigen Marine, iſt derſelbe ehemalige franzöſiſche Kapitän Beſſon, welcher Napoleon in Rochefort anbot, ihn nach Amerika zu führen, und als der Kaiſer, trotz allem Flehen Beſſon's, bei dem für ihn ſo ſchickſalsſchweren Entſchluß verblieb, ſich dem Edelmuth der Engländer anzuvertrauen! noch einen Tag vor dem Kaiſer allein abſegelte, und — auf ſeiner ganzen Fahrt keinem einzigen feindlichen Schiffe begegnete!

Ich bat nur um einige Zeit, das Chaos meiner Sachen auf dem Schiffe zu ordnen, und als ich nach einer halben Stunde am neuen Quai an's Land ſtieg (ohne irgend eine Beläſtigung der dienſtbefliſſenen Popülace zu empfinden, wie ſie z. B. in Algier und mehreren andern Hafenſtädten ſo peinlich wird) fand ich bereits einen eleganten engliſchen Wagen mit zwei arabiſchen Pferden beſpannt, und mehrere rieſige Kameele zum Transport meiner Effekten vor. Sehr zufrieden, wieder feſten Boden unter mir zu fühlen, ſprang ich eilig in die Britſchka und rollte im raſchen Trabe durch die engen Gaſſen des noch türkiſch gebliebenen Theiles der Stadt, mit ſeinem eben ſo bunten als ſchmutzigen Gewühl, ſeinen rothen, weißen und grünen Soldaten mit blitzendem Gewehr, und — wie H. v. Prokeſch ſo treffend ſagt — ſeinen orientaliſchen Schichten von Geſtank und Wohlgerüchen. So gelangte ich bis zum Frankenquartier, deſſen nettes, reinliches Anſehn und ſeine ganz im europäiſchen Styl erbauten Palläſte jede Stadt unſeres civiliſirteren Welttheils zieren würden, obgleich ein Theil des Bodens, auf dem ſie ſtehen, erſt kürzlich dem Meere abgewonnen wurde. Hier wohnen auch ſämmtliche fremde Conſuln, deren des Bairams wegen aufgezogne ungeheure Flaggen den feſtlichen Anblick des Ganzen um ſo mehr erhöhten, da nach allen dieſen Fahnen, die an hohen Maſtbäumen auf den oberſten Terraſſen der Häuſer wehen, leichte Wendeltreppen, gleich Schneckenthürmen, bis an die höchſte Spitze der Maſten hinaufführen.

Der liebenswürdige General empfing mich an der Pforte ſeines Hôtels, wies mir eine reich meublirte, weitläuftige Reihe Zimmer im erſten Stockwerk an, machte mich dort mit Herrn Roquerbes, dem preußiſchen Conſul, bekannt, der, wie ich vernahm, über mir in demſelben Hauſe wohnte, und ſorgte ſo gütig und vollſtändig für alle meine Bedürfniſſe, daß mir auch nicht das Geringſte zu wünſchen übrig blieb.

Schon am andern Tage war die Antwort des Vice-Königs auf die Seiner Hoheit zugeſandten Briefe angekommen, worauf Bogos Bey, der erſte und vertrauteſte Miniſter Mehemed Ali's, mich mit ſeinem Beſuche beehrte.

Bogos Bey iſt ein Armenier und Chriſt, der als Dragoman ſeine Carriere begann, ſich aber durch ſein Talent, ſeine Treue, und ein in hohem Grade conciliantes Benehmen gegen Hohe und Geringe, die volle Gunſt ſeines Herrn und viel Popularität bei Fremden und Einheimiſchen, beſonders den geringeren Klaſſen, zu erwerben gewußt hat. Seine Erſcheinung zeichnet ſich durch die größte Einfachheit aus, und ſeine Formen, obgleich die eines Mannes von Welt, ſind faſt von ſtudirter Demuth, wiewohl keineswegs ohne Würde, noch ſelbſt ohne das wohl merkbar werdende Gefühl ſeiner Wichtigkeit im Staat, wie des hohen Einfluſſes, den er bei ſeinem Herrn genießt. Nur einmal, und vor langer Zeit, ſagt man, ſchwankte dieſe Gunſt aus unbekannten Gründen, und Mehemed Ali's Zorn ward in ſolchem Grade rege, daß er Bogos' heimliche Hinrichtung befahl. Der Conſul Roſetti rettete ihn auf faſt abentheuerliche Weiſe, und hielt ihn ſo lange verborgen, bis der Paſcha, der ſeinen Befehl längſt ausgeführt glaubte, tiefen Schmerz bezeigte, einen Mann verloren zu haben, der ihm unentbehrlich ſey.

Man wagte jetzt, Mehemed Ali die Wahrheit zu entdecken, und von dieſem Augenblick an hat, ſo viel man weiß, das Vertrauen, welches er Bogos Bey geſchenkt, nie einen zweiten Stoß erlitten. Aber auch des Miniſters Dankbarkeit gegen die Familie ſeines Retters hat ſich, ſelbſt nach dieſes Tode, noch auf ſeine hinterlaſſenen Erben ausgedehnt, und ebenfalls nie einen Augenblick gewankt.

Alle Handelsgeſchäfte, aller Verkehr mit den Conſuln, wie die äußere Politik werden durch Bogos Bey geleitet, und da der Vice-König bis jetzt noch der einzige gigantiſche Kaufmann ſeines Reiches iſt, auch Politik und Handel hier mehr noch und ſpecieller als anderswo mit einander zuſammenfließen, ſo kann man darnach den Umfang ſeines Wirkungskreiſes und ſeiner Geſchäfte abmeſſen. Er iſt jetzt ein Mann von einigen ſechzig Jahren, mit blitzenden kleinen Augen, deren Feuer und liſtigen, etwas unſtäten Ausdruck er ſehr charakteriſtiſch durch das ſtets tief herabſionom) an unſerer verewigten Freundin rührend anzog. Hab' ich Recht? Jeder ſieht freilich ein Geſicht, wie alles, in verſchiedener Nüance, aber ich dächte doch, Sie müßten mir beiſtimmen.

Mit Gewalt habe ich mich dann vom Buche losgeriſſen, um, vor dem Genuß, der Pflicht der Dankbarkeit zu genügen, und Ihnen zu antworten. Dieſe dehnt ſich auch auf die eine noch nicht ganz abgeſchnittene Hoffnung aus, Sie noch hier zu ſehen. Daß Sie meiner guten Miſtreß, nicht Miß Auſtin, einer wirklich merkwürdigen Frau, und beſonders Engländerin, gedachten, iſt ſehr liebenswürdig von Ihnen, und wird, wie ich ſie kenne, auf keinen unfruchtbaren Boden fallen. Dürfte ſie wohl theilweiſe oder ganz an eine Ueberſetzung denken?

Sie haben meine Gemüthsſtimmung wirklich errathen, und obwohl ich mir noch nicht recht zutraue einen Roman ſchreiben zu können, ſo iſt es doch wahr, daß ich etwas Aehnliches durchdenke. Und was hat mich dazu aufgeregt? Ihrer Rahel Tod und Ihr tiefer Schmerz darüber, jedoch hier nur mittelbar, denn was mir ſo nahe lag — der Gedanke: wenn ich Lucie verlöre, und die vielen ſeltſamen Seelenzuſtände, durch die wir gegangen, haben ſich in einem Gemiſch von Wahrheit und Dichtung, meinem Inneren mit großen Gemüthsbewegungen aufgethan, und tiefere Blicke in dieſes Innere vergönnt, als einem gewöhnlich zu Theil werden. Mir und Anderen dieſes noch klarer zu machen, wäre freilich eine darauf gegründete Kompoſition das beſte Mittel, es würde aber ein Roman ohne viel äußere Bewegung, und noch weniger abwechſelnde Begebenheiten werden, es würde nur das menſchliche Herz in ſeinen wunderbaren, oft unbegreiflichen Kontraſten, ſeinen Schmerzen und ſeinen Freuden ſchildern. Bin ich einer ſolchen Schilderung gewachſen? Vielleicht verſuche ich es, und, wie ich es ſchon erprobt, kömmt dann, oder wächſt die Fähigkeit mit dem Verſuch, wie der Verſtand beim Amte.

gezogene Tuch ſeiner Kopfbedeckung möglichſt zu mildern und zu verbergen ſucht. Ohne alle Geſchäfts-Affektation und leicht zugänglich iſt er doch von unermüdlicher Arbeitſamkeit, dabei von einer ſich nie verläugnenden Affabilität gegen Jedermann, ein Feind alles Luxus und aller Oſtentation, tief verſchwiegen, und gewiß der Schlauſte unter den Schlauen. Ueber dies Letztere klagt der Handelsſtand, dennoch hat Jeder lieber mit ihm als mit anderen Mächtigen hier zu thun, denn die Liſt tritt wenigſtens immer ſanfter auf, als die rohe Gewalt, wenn auch die Reſultate zuletzt oft dieſelben bleiben.

Ich werde wahrſcheinlich häufig Gelegenheit haben, auf dieſen für Aegypten ſo bedeutenden Mann zurückzukommen, hier möge es genügen hinzuzufügen, daß unſre erſte, ſehr verſchiedne Gegenſtände berührende Unterhaltung mein lebhafteſtes Intereſſe erweckte, ſo wie die freundlichen und ſchmeichelhaften Worte, welche er mir von Seiten Seiner Hoheit überbrachte, in der That eben ſo ſehr meine Verwunderung als meine lebhafteſte Dankbarkeit hervorrufen mußten. Während meines diesmaligen Aufenthalts in Alexandrien ſah ich ihn nur noch einigemal in ſeinem eignen Hauſe, aber jeder Beſuch bekräftigte die vortheilhafte Meinung, die mir ſeine erſte Erſcheinung eingeflößt. Ich mußte dabei in gleichem Maße den Scharfſinn bewundern, mit dem er Europäiſche Zuſtände und Politik beurtheilte, als mir die ſichere Gewandtheit des vollendeten Hofmanns und die Grazie der Formen an einem Manne auffielen, dem alle Art Europäiſcher Bildung ſtets fern geblieben war. Endlich iſt es faſt Pflicht, hier meinen Dank für die völlig unverdienten Auszeichnungen auszuſprechen, die mir auf Befehl des Vicekönigs durch ihn zu Theil wurden. Equipagen und Reitpferde Seiner Hoheit wurden zu meiner Dispoſition geſtellt, man ſandte mir eine Ehrenwache, die ich nur mit Mühe ablehnen konnte, bei meinem Beſuch der Flotte ward ich vom Admiral mit denſelben Ehrenbezeigungen wie in Kandia empfangen, und jedes Verlangen, das ich nur äußerte, es mochte ſeyn wo es wollte, beeiferte man ſich ſogleich mit der größten Bereitwilligkeit zu erfüllen, ſo wie mich Alles ſehen zu laſſen was ich wünſchte, ohne dabei der geringſten Geheimnißkrämerei Raum zu geben [1]).

---

[1]) Begos Bey iſt, wie bekannt, kürzlich geſtorben, ein großer Verluſt für den Vicekönig, denn dieſer hatte wenig treuere, und gewiß keinen geſcheidteren Diener. Der neidiſche Haß der Großen wagte erſt an Begos Bey's Grabe ſich zu verrathen. Alle Europäer haben nur Urſache ſein Andenken zu ehren, und dieſes auch durch ihre Theilnahme bewieſen.

Alterthümer.

Mein erſtes Geſchäft nach Beſeitigung der geſellſchaftlichen Pflichten war natürlich die wenigen Ueberreſte aus alter Zeit zu beſichtigen, die Alexandrien noch aufzuweiſen hat. Nur weit ſich zwiſchen dem Meer und dem See Mareotis hinerſtreckende Hügelreihen von Schutt, die Jahrtauſende gebildet, ſind von ſo vielen vergangenen Herrlichkeiten und einer Stadt mit 600,000 Einwohnern übrig geblieben, welche lange als die zweite der Welt angeſehen wurde, und es vielleicht wieder einmal werden kann. Doch mag man in dieſem Gewirr noch deutlich die Lage jener Hauptſtraße erkennen, welche vom Kanopäiſchen Thore bis zur Nekropolis, 30 Stadien lang von Oſt nach Weſt, führte. Viele Säulen, die längs derſelben noch vor zehn Jahren ſtanden, wurden ſeitdem niedergeriſſen und zum Theil beim Bau des Arſenals verwandt. Von der zweiten prachtvollen Straße, die jene erwähnte vom Thor der Sonne nach dem des Mondes durchkreuzte, iſt ſelbſt die Spur verſchwunden, und nur die ſogenannte Pompejusſäule, die Nadeln der Cleopatra und die Katakomben verdienen einen Beſuch. Sie ſind ſämmtlich ſo unzähligemal beſchrieben worden, daß ich ſie mit wenigen Worten abfertigen kann. Ich beſah ſie auf einem unterhaltenden Spazierritt in Geſellſchaft des Herrn Leſſeps, des eleganten Conſuls Frankreichs, und eines jungen Arztes, Herrn Aubert, der ſich während der letzten Peſt- und Choleraepochen durch ſeine Intrepidität und Geſchicklichkeit viel Ehre hier erworben hat. Er verſicherte uns, daß er den Tod der Peſtkranken für einen der angenehmſten halte, denn wenig Schmerz und heitre Phantaſien führten den Kranken ſanft hinüber in das unbekannte Land. Uebrigens verläßt die Peſt Alexandrien faſt nie ganz, und auch jetzt ereigneten ſich ſtets mehrere Fälle dieſer Art, obgleich die eigentliche Epidemie längſt aufgehört hat. Glücklicherweiſe iſt die Peſt von allen anſteckenden Krankheiten diejenige, deren man ſich durch Vorſicht am leichteſten erwehren kann; weit fürchterlicher in jeder Hinſicht erſcheint ihre grauſame Schweſter, die Cholera.

An den Nadeln der Cleopatra, (ein hyperpoetiſcher Name!) worunter man zwei Obelisken aus roſafarbnem Granit verſteht, von denen der eine umgeworfen iſt, und die vereint einſt vor dem Tempel Cäſar's ſtanden, fiel mir die gewaltige Wirkung der Witterung in einem ſo günſtigen Clima auf, welche an der Oſtſeite des noch aufrecht ſtehenden Obelisken die über einen Zoll tief eingemeißelten Hieroglyphen faſt ganz zerſtört hatte, während die Schrift an der weſtlichen Seite noch wie neu erſcheint. Inmitten der kahlen hohen Schutthaufen, wo ſich dieſe Nadeln befinden, machen ſie nur wenig Effekt, obgleich ihre Maſſen von 80 Fuß Länge aus einem Stück an ſich anſehnlich genug ſind. Schade, daß ihre Verſetzung heutzutage zu viel Schwierigkeiten macht, um ſie ſo leicht zu neuen Zwecken anzuwenden. Herr von Prokeſch erzählt, daß der liegende Obelisk dem Könige Englands von Mehemed Ali geſchenkt ward, der ſich ſogar erbot, ihn bis an's Meer auf ſeine Koſten ſchaffen zu laſſen. Der hergeſandte Ingenieur fand aber den weitern Transport zu koſtſpielig. Leider haben die Franzoſen ſich von einer gleichen Rückſicht bei dem Obelisken von Theben nicht abſchrecken laſſen — ich ſage leider! denn dort iſt eins der erhabenſten und noch faſt vollſtändigen Monumente des Alterthums, der prachtvolle Tempel zu Luxor, durch die Wegnahme des einen ſeiner Obelisken vor dem Eingang weſentlich entſtellt worden, während die Verſetzung der hieſigen beiden Nadeln nach Europa dort noch glänzend angewandt werden und hier nichts verderben könnte. Beide müßte man freilich nehmen, denn ein einzeln ſtehender Obelisk iſt eine Anomalie, die bei den Aegyptern nie vorkam. Sie benutzten die Obelisken nie anders als doppelt zum Schmuck ihrer grandioſen Eingänge.

Die Säule des Pompejus, jetzt dem Diocletian zugeſchrieben, gewährt von ihrer Spitze ein intereſſantes Belvedere auf Wüſte, Meer und Stadt, und ihr an 50 Fuß hoher Schaft aus polirtem Granit von ägyptiſcher Arbeit iſt ſchön, das übrige, von den Römern Hinzugefügte barbariſch, und die kahle nähere Umgebung deſolat, überdieß rund umher ſo voll Rattenlöcher, daß das ſchnelle Reiten darüber wahrhaft gefährlich wird, wovon wir ein Beiſpiel erlebten.

Die Katakomben, nebſt den lächerlich ſo getauften „Bädern der Cleopatra," kleine Felſenkammern, die das Seewaſſer anfüllt, und die vielleicht zum Waſchen der Leichen dienten, aber gewiß keine Bäder waren, ſind es kaum werth, daß man ſich der Unbequemlichkeit ihrer Durchkriechung unterzieht. Sie haben viel Aehnlichkeit mit denen von Milo, und wenig Aegyptiſches, noch weniger etwas durch Kunſtwerth Ausgezeichnetes, obgleich zuweilen europäiſche Kleinſtädter auch hier in Extaſe gerathen zu müſſen glauben. Dem Fellah, welcher uns mit einem Bündel Kienholz vorleuchtete, ging dieſe Leuchte aus, und wir mußten lange in der Dunkelheit bei erſtickender Hitze verweilen, ehe er den Ausweg gefunden hatte, um eine neue Fackel zu holen. So unbedeutend nun auch die noch vorhandenen Alterthümer Alexandriens über der Erde ſind, ſo wundert es mich dennoch, daß man nicht häufigere und beſonders gründlichere Nachgrabungen unter ihr in dieſen unermeßlichen Schutthaufen verſucht hat; beſonders, wenn man bedenkt, daß gerade hier zuerſt die Hieroglyphenſchrift in die Sprache der Eroberer überſetzt wurde, und vielleicht eine einzige gefundene doppelte Inſchrift, gleich dem Steine von Roſetta, bei dem jetzigen Stande der Forſchung hinlänglich wäre, die umfaſſendſten Reſultate zu gewähren![1]

---

[1] Wie wir hören, hat Lepſius dieſen großen Fund in Philae gethan. Glück auf!

Die Fellah's und ihre Verhältniſſe.

Da es die Zeit noch erlaubte, ſetzten wir unſern Weg bis zu der ganz kürzlich angelegten Eiſenbahn fort, beſtimmt, Steine zu den neuen Bauten am Meere zu führen. Hier arbeiteten eine große Menge Fellah's, Männer, Weiber und Kinder, deren Lohn der Vicekönig bei allen öffentlichen Arbeiten eben um einen halben Piaſter erhöht hatte. Da ich in den meiſten Relationen über Aegypten die kläglichſten Jeremiaden über das Elend dieſer unglücklichen Klaſſe geleſen hatte, ſo war ich nicht wenig verwundert, meiſtens kräftige, geſund ausſehende und luſtige Menſchen zu finden, die ſingend und lachend ihre Arbeit verrichteten, von den Aufſehern höchſt nachſichtig behandelt wurden, und ſelbſt das Backſchis (Trinkgeld), um das ſie uns anſprachen, nur im Scherz zu verlangen ſchienen. Ihr Anſehen war

Der Himmel behüte Sie, und führe Sie bald zu uns. Die Arbeit Ihres Buches, wenngleich nur Rahel den Inhalt dazu geliefert, muß Ihnen doch wohlgethan habe; ich verlaſſe Sie jetzt, um zu dieſem überzugehen, und wiederhole, wie immer, mit Freuden die Verſicherung ächter Verehrung und freundſchaftlichſter Anhänglichkeit, mit der ich nie zu ſein aufhören werde

Euer Hochwohlgeboren
anfrichtigſt ergebener Freund und Diener
H. Pückler.

Sonderbarerweiſe iſt mir bei jener ernſten Stimmung meines Geiſtes auch eine verzweifelt bittere ſatyriſche Ader aufgegangen, und ich glaube wirklich, zwänge man mich irgendwo als decidirter Feind aufzutreten, ich könnte jetzt gefährlich werden, Zeit und Umſtände helfend.

122.

Pückler an Varnhagen.

Jagdhaus, den 24. Juli 1833.

Ja wohl, verehrteſter Freund, habe ich mehr in Ihrem Buche gefunden als ich erwartete, und ich verſichere Sie, daß dies nicht wenig war.

Wahrhaft erquickt und entzückt hat mich zuvörderſt Ihre kurze Biographie. Sie, der Meiſter im Portraitiren, haben ſich darin ſelbſt übertroffen. In Form und Gehalt kann ſchlechterdings dieſer Art nichts Beſſeres geſchrieben werden, und wie es Ihre Frau in einem der vortrefflichſten ihrer Briefe ſelbſt ſo treffend ausdrückt, wenn ſie ſagt: „Warum verſtehſt Du die unverſtändlichſten Zuſtände in Dir (und Anderen), die wetterartigſten Regungen mir in farbenreichen, hellen, hervorſpringenden, immer ſchönen und kunſtreichen Worten darzuſtellen.“

allerdings zerlumpt, aber wo ſieht man es im Orient, wie auch in Griechenland anders? Das Klima verlangt ſo wenig, und Ordnung und Reinlichkeit gehört noch nicht zu den Tugenden dieſer Länder. Ich habe ſpäter dieſem Gegenſtand fortwährende Aufmerkſamkeit geſchenkt, und die feſte Ueberzeugung gewonnen, daß die hieſigen Fellah's im Vergleich mit manchen andern ihrer Kameraden in Europa, z. B. den irländiſchen Bauern, welche doch Unterthanen des erleuchtetſten Gouvernements in der civiliſirten Welt ſind, oder den armen Webern im Vogtlande, von denen ich erſt heute, im Jahr 1843, in den Zeitungen las, daß ſie ihren täglichen Verdienſt höchſtens auf zwei Gröſchel bringen könnten, und wenn ihre einzige Nahrung, die Kartoffeln, fehlſchlügen, dem Hungertode nahe kämen — daß, ſage ich, dieſe Fellah's ſich, obgleich mancher Härte und Willkührlichkeit ausgeſetzt, die ich nicht abläugnen will, doch immer noch in einer Lage befinden, welche viele unſrer Proletarier oft beneiden könnten.

Die Häuſer der Fellah's ſind meiſtens kleine Hütten von an der Sonne gedörrten Lehmſteinen, oder auch nur von getrocknetem Lehm aufgeführt, ohne eine andere Oeffnung als die Thüre. Aber dieſe Wohnungen ſind meiſtens dicht und warm im Winter, immer vor leichtem Regen und Unwetter, was ohnedem ſo ſelten hier eintritt, geſchützt, ſchattengebend im Sommer, und geräumig genug für die geringen Bedürfniſſe dieſer Leute, während in Griechenland ſelbſt die Wohlhabenderen unter den Landleuten ſelten ein Dach beſitzen, das nicht Schnee und Regen durchließe, und erinnert man ſich vollends der von erſtickendem Rauch angefüllten Schweinſtälle, in denen die armen Irländer hungern, und die in jenem verhältnißmäßig ſo kalten Klima faſt gar keinen Schutz gewähren, ſo richtet ſich das Mitleid nach einer ganz andern Seite.

Die Fellah's ſind arm; aber in den geringſten Dörfern Aegyptens, wo ich hinkam, fand ich faſt immer Brod, Milch, Butter, Käſe, Eier, Gemüſe in Fülle, auch Geflügel, in den größeren ſelbſt Schlachtfleiſch, was man uns gern für einen ſehr billigen Preis zum Verkauf anbot, ſobald nur kein Gouvernementsbeamter dabei war, deren Raubſucht allerdings zu den Calamitäten Aegyptens gehört — während in Griechenland häufig Zwiebeln, und ein faſt ungenießbares Maisbrod, das Einzige ſind was man ſich verſchaffen kann, auch die Leute ſelbſt dort in der Regel von gleicher Koſt leben müſſen, wie in Irland von Kartoffeln und Whiskey. Endlich hörte ich noch nie, daß ein Fellah verhungert ſey, was zur Schande der Menſchheit bei den irländiſchen Bauern notoriſch ſchon öfters vorgekommen iſt, und vielleicht heute noch möglich ſeyn mag.

Die Fellah's ſind ferner höchſt elend gekleidet, aber auch hier iſt der Vergleich zu ihrem Vortheil, denn erſtens bedürfen ſie bei dem milden Klima faſt gar keiner Kleidung; zweitens habe ich bis jetzt noch nicht geſehen, daß die hieſigen Weiber, gleich den irländiſchen Frauen und Mädchen der gemeinen Klaſſen, nicht einmal Lumpen genug beſaßen, um ihre Blöße ſo weit zu bedecken, als es die Schaamhaftigkeit gebietet. Im Gegentheil erblickt man die Weiber der Fellah's, wenn auch oft in zerriſſenen Gewändern, doch immer wie die übrigen Morgenländerinnen bis an den Mund verhüllt, wozu ſie meiſtens 5 — 6 Goldſtücke, in einer Reihe vorn vom Antlitz bis auf die Bruſt herab aufgenäht, tragen, was ebenfalls mit der bodenloſen Armuth nicht recht übereinſtimmen will, von der unſre philanthropiſchen Reiſenden uns ein ſo abſchreckendes Bild entwerfen, weil ſie wohl den Strohhalm im fremden Auge, aber den Balken im eigenen nicht ſehen. Ich glaube, daß mitten in Paris und London theilweiſe gräßlicheres Elend nachzuweiſen iſt, als in ganz Aegypten gefunden werden kann. Auch hörte ich nie von Selbſtmorden, die bei uns ſo häufig ſind, und die außerordentliche Abneigung der Fellah's, Soldaten zu werden, die ſie zu den grauſamſten Selbſtverſtümmlungen treibt, iſt gleichfalls kein Beweis, daß ſie ſich in ihrem jetzigen Zuſtande ſo überſchwenglich elend fühlten. Wer aber friſch aus Europa hier debarkirt, und zum erſtenmal das gemeine Volk in Schmutz und Lumpen gehüllt ſieht, was im Orient gäng und gäbe, in Europa aber nur die Livree des höchſten Elends iſt, deſſen Einbildungskraft wird zu leicht ergriffen, und er ſieht von nun an mit gefärbter Brille, im Fall er nicht gar abſichtlich falſch ſehen will. Dahin gehören aber Viele. Der größte Theil der europäiſchen Kaufmannſchaft z. B., namentlich in Alexandrien, iſt dem Vicekönig aufſäßig, aus Brodneid, weil er als einziger Coloſſalkaufmann ſeines Landes, ſie durch ſein Syſtem verhindert, die unwiſſenden Aegyptier nach

Belieben im freien Handel zu bevortheilen, und dies wohl zum Theil ſelbſt übernimmt, überdies aber die Spekulanten mit überlegner Schlauheit und Macht häufig zwingt, ihm ſeine eignen Waaren theurer abzukaufen, als es ihnen nachher Profit bringt.

Andere Feinde findet der Vicekönig in allen Avantüriers, die in Aegypten ein Eldorado für Stümper und Nichtsthuer zu finden hoffen, und es, weil ſie zu nichts taugen, unverrichteter Sache wieder verlaſſen müſſen; in Solchen ferner, die ſich zwar im Anfang brauchbar zeigten, aber wegen impertinenter Prätenſionen oder zu unverſchämten Diebſtahls wieder weggejagt werden mußten; ditto in obſcuren Autoren, die, erſtaunt vom Paſcha ganz überſehen und unbeachtet geblieben zu ſeyn, obgleich ſie ihre Intention über Aegypten zu ſchreiben hinlänglich annoncirt, dieß Land ohne einen Pfennig Geld, aber voll bittrer Galle verlaſſen, und, in Europa mit dem leeren Säckel wieder angelangt, ihr Müthchen an dem orientaliſchen Barbaren kühlen wollen; endlich in ehrlichen, aber imbecillen Philantropen, meiſtens Engländern, die, ſobald ſie einen Mann ohne Hoſen am Leibe und, aller Wahrſcheinlichkeit nach, auch ohne roastbeaf im Magen antreffen, Zeter ſchreien und die Grauſamkeit des Paſcha verwünſchen, der ſolche Gräuel veranlaſſe, ohne dabei zu unterſuchen, welche Schuld bei allen hieſigen Mängeln den gebieteriſchen Umſtänden, eingewurzelten Mißbräuchen und unbeſieglichen Nationalfehlern beizumeſſen iſt, und welche dem Willen des Paſcha. — Noch weniger aber denken ſie daran, daß es bei ihnen ſelbſt oft viel ſchlimmer in dieſer Hinſicht hergeht, ohne daß dieſelben Entſchuldigungsgründe ſtattfinden. Alle dieſe verſchiedenen Leute nun ſchreiben, oder laſſen für ihr Geld ſchreiben gegen Mehemed Ali, der freilich leicht Antworten bezahlen könnte, aber ſolche Gegner verachtet, wohl überzeugt, daß über kurz oder lang eine gerechtere Würdigung ihm nicht fehlen wird. Es giebt noch höher ſtehende Perſonen mit derſelben Tendenz, wiewohl aus andern Gründen, die ich für dießmal übergehe; aber ſo viel rathe ich doch wohlmeinend jedem Fremden: Er höre, wenn er nach Aegypten kommt, auf kein Geſchwätz, es komme von ſeinem Conſul oder ſeinem Schneider, ſondern er ſehe ſelbſt, unterrichte ſich ſelbſt und urtheile dann auch ſelbſt.

Es giebt einen neueren Reiſenden, der in fließendem Styl und nicht ohne Darſtellungstalent Alles, gleich Evangelien, niedergeſchrieben hat, was ihm ſeine guten Freunde und ſein Dragoman, theils erzählend, theils angeblich überſetzend, über Mehemed Ali und den Zuſtand Aegyptens aufbanden. Einem ſolchen Werke kann man in Europa Beifall und Glauben ſchenken — denn was weiß dort die Maſſe vom Orient? Wir ſind wahrlich über die daſigen Verhältniſſe und Zuſtände noch heute eben ſo unwiſſend, als es die Franzoſen unter Ludwig dem Vierzehnten über Alles außer Frankreich waren, und die ganze Welt hat leider hiervon die kläglichſten Beiſpiele im größten Maaßſtabe erſt kürzlich geſehen, wird auch die Folgen noch lange zu bejammern haben; — wer aber in Aegypten mit ſolchen Büchern in der Hand reist und die geringſte Ader eines Beobachters in ſich hat, der möchte oft zweifelhaft werden, ob nicht das Ganze eine Myſtification ſey, und die Verfaſſer, mit Champollion, Burkhard, Belzoni, Caillaud u. ſ. w. nebſt einigen hiſtoriſchen Werken auf ihrem Schreibtiſche, ganz ohne dieſen zu verlaſſen Aegypten beſchrieben haben.

Nichts iſt ſeichter, als die Urtheile, die man über Mehemed Ali täglich leſen, oder mit anhören muß, nichts thörichter als die Forderungen, welche man an ihn ſtellt. Man verlangt gewiſſermaßen, daß er zugleich Romulus, Numa Pompilius und Trajan in einer Perſon ſeyn ſolle, man berückſichtigt weder ſeine Lage, noch ſeine Bedürfniſſe, man verſchließt ſeine Augen vor dem Außerordentlichen, was bereits durch ihn geſchehen, und moquirt ſich in alberner Selbſtgefälligkeit über eine Pſeudociviliſation, die man für nichts achtet, weil ſie noch ſo entfernt von der unſeren iſt. Man iſt endlich, ich kann es wirklich nicht anders nennen, ſtupid genug, nicht einzuſehen, daß gut Ding Weile haben will, und daß eben die wahrhafte Regentenweisheit Mehemed Ali's darin liegt, daß er nur thut, was die Zeit und der Zuſtand ſeiner Nation erlaubt, eben ſo behutſam als kräftig vorwärts ſchreitet, und ſich weder durch Ideologen noch durch Gewohnheitspedanten, weder durch Lob noch Tadel im Geringſten in ſeinem feſten und überlegten Gange irre machen läßt.

Ich habe die große Satisfaction in Kahira gehabt, einen Mann in dieſen Anſichten mit mir übereinſtimmen zu ſehen, deſſen Ausſpruch eine ganze Ladung alltäglicher Reiſenden aufwiegt — ich meine Profeſſor Schubert aus München, welcher mit hoher Verehrung die Größe des Herrſchers erkannte, der Aegypten ein neues Leben gab, und auch eine Seele eingehaucht haben würde, wenn ihn Europäiſche Uebermacht nicht gewaltſam in der Mitte ſeiner Laufbahn darniedergeworfen hätte.

Um indeß wieder auf die Fellah's zurückzukommen, ſo glaube ich, daß, ſie reich zu machen, ſie in den Zuſtand Holſteiner oder Altenburger Bauern zu verſetzen, ſelbſt dem größten aller Staatskünſtler beim beſten Willen nicht möglich ſeyn möchte, denn ſobald dieſe Kinder der Natur nur ihren nöthigſten Lebensunterhalt gewonnen haben, legen ſie ſich, gleich den Lazzaroni's, in die Sonne und faullenzen, ſo lange man ſie nicht zur Arbeit zwingt. Ich ſah auch jetzt noch, wo ihnen die Gelegenheit nie fehlt, wenn ſie arbeiten wollen, unzählige Beiſpiele von dieſer grenzenloſen Trägheit und Sorgloſigkeit. Sie ſind von jeher ſo, und auch von jeher blutarm geweſen, nur mit dem Unterſchied, daß ſie damals ſtahlen und raubten, was ſie jetzt nicht mehr dürfen; und iſt es möglich, ſie nach und nach zu ändern, ſo hat Mehemed Ali gerade den rechten Weg dazu eingeſchlagen, indem er ſich, nicht zu dem einzigen Eigenthümer, wie man fälſchlich behauptet, aber wohl zum faſt einzigen Dirigenten der Bebauung alles Grund und Bodens in ſeinem Lande gemacht hat, und dadurch die Fellah's gewaltſam nöthigt, dieſen fruchtreichen Boden für ihn ſowohl als für den eignen Lebensunterhalt zu bearbeiten, wie es der gefeierte Joſeph der Bibel ebenfalls that. Die Solidarität, welche der Vicekönig einführte, war freilich eine harte Maßregel, aber ſein Zweck dabei doch ein wohlthätiger, weil er glaubte, auf dieſem Wege auch die Trägſten, durch das in's Spiel gezogne Intereſſe Aller, noch ſicherer zur Arbeit zu nöthigen. Da indeſſen die Erfahrung gelehrt, daß man hiermit doch ein unrechtes Mittel gewählt, iſt auch das Syſtem wieder verlaſſen worden, und der Vicekönig hat nicht nur während meiner Anweſenheit in Kahira auf alle Rückſtände renoncirt, ſondern noch zehn Millionen Piaſter 1) aus ſeinem Schatze an

---

1) 10 türkiſche Piaſter machen einen öſterreichiſchen Gulden.

Dieſes Eindringen in die geheimſten Labyrinthe der Sprache wie des Herzens, möchte ich ſagen, mit einer Klarheit und Eleganz, die bezaubere, iſt ein Ihnen ganz eigenthümliches Talent von höchſter Art. Es iſt ſeltſam, daß Ihr Styl und Ihre Handſchrift eine ſolche Verwandtſchaft haben. Jeder Brief, den ich von Ihnen empfange, erfreut mich deshalb erſt phyſiſch und dann geiſtig.

Um nun auf das Buch zurückzukommen, ſo habe ich es zwar eigentlich noch gar nicht geleſen, ſondern nur verſchlungen, dennoch weiß ich, daß ich es zu denen zählen werde, die ich als Katechismus gebrauche, und ſchon iſt es verzeihen Sie, durch hundert Ohren verunſtaltet, aber es iſt die bequemſte Art wiederzufinden, was am meiſten anſprach. Manches verſtehe ich noch nicht, in Wenigem kann ich nicht ganz beiſtimmen, beim Allerwenigſten glaube ich beſtimmt anderer Meinung ſein zu dürfen, aber wie ſtolz ich bin, bei ſo vielem meine eignen, innerſten, wenn auch zuweilen unklaren Anſichten, bekräftigt zu finden, das kann ich gar nicht freudig genug ausdrücken, es iſt ein ſeltner, merkwürdiger, männlicher und weiblicher Geiſt zugleich, der in dieſem Weſen Geſtalt gewann! und doch ſind, was wir hier leſen, nur kleine Bruchſtücke deſſelben.

Welche ächte Frömmigkeit. Das ſollen doch die verdammten Frömmler leſen, um einen Begriff davon zu bekommen, was eigentlich ein Gott ergebenes, Gott in ſich aufgenommen habendes Gemüth ſei. Es giebt nichts Lieblicheres als den Traum von Gottes Mantel, und das „Er erlaubte es.“ Am ſchönſten ſind die Briefe an Sie, wie ſich von ſelbſt verſteht, auch die an Marwitz, und es iſt ſehr ſchade, daß derer nicht mehr ſind, denn hier ſpricht ſie ſich doch am Lauterſten, Wahrſten und Herzlichſten aus. Kurz, ich will nicht rabaſchiren — aber ein ſolches Buch iſt ein Genuß und ein Schatz, und muß auch bei Allen Enthuſiasmus erregen, die nicht, wie Rahel von einer Frau W. ſagt: eine Blüthe der

Diejenigen zurückzahlen laſſen, welche für das Deficit Anderer einzuſtehen gezwungen worden waren. Ich habe ſchon erwähnt, daß er außerdem allen an öffentlichen Bauten für ihn freiwillig Arbeitenden, deren Zahl höchſt bedeutend iſt, einen halben Piaſter täglich zugelegt hat. Zugleich befahl er, daß man bei Bezahlung der von den Fellah's jährlich zu liefernden Produkte nicht mehr, wie bisher, ihre früheren Schulden abzöge, ſondern ſie ſtets voll und baar befriedige, und erhöhte ſogar aus eignem Antriebe den Preis dieſer Produkte — Maaßregeln, die in mehreren Dörfern damals ſo viel Geld unter den ärmeren Klaſſen aufhäuften, daß Krämer aus Kahira Speculationsreiſen dahin unternahmen und auch ſchnell ihre Waaren abſetzten. Dies klingt freilich fabelhaft für die, welche ſich nach den ägyptiſchen Correſpondenzartikeln, deren Fabrication großentheils aus den ſchmutzigſten Quellen herrührt, ihre Meinung von dem orientaliſchen Despoten gebildet haben, iſt aber dennoch buchſtäblich wahr, mir durch die Autorität der competenteſten Männer unter hier etablirten Fremden und Einheimiſchen verbürgt.

Da eine der größten Schwierigkeiten, mit denen der Vicekönig zu kämpfen hat, in der Immoralität ſeiner Behörden, ihrer Raubſucht und Beſtechlichkeit beſteht, deren üble Folgen dann von kurzſichtigen Reiſenden alle dem Herrſcher ſelbſt beigemeſſen werden, ſo verſuchte er, die türkiſchen Ortsvorſteher auf dem Lande durch arabiſche abzulöſen. Der Erfolg hat aber der Abſicht ſo wenig entſprochen, daß man wahrſcheinlich zu den erſten wird zurückkehren müſſen, die, wie ſich einer meiner Berichterſtatter in dieſer Angelegenheit ausdrückte, „immer noch decenter geſtohlen hätten, als die letztern.“

Mehemed Ali kennt dieſes Grundübel in ſeiner Adminiſtration ſehr wohl, aber eben deſſen Allgemeinheit, wie manche andre politiſche Gründe, die ſeine ungewiſſe Stellung zur Pforte und zu Europa mit ſich bringen, machen die Ausrottung deſſelben höchſt ſchwer. Eine radikale Reform iſt vielleicht nur für die künftige Generation durch beſſere Erziehung der Jugend zu erlangen; und was in dieſer Hinſicht der Vicekönig wahrhaft Außerordentliches, und verhältnißmäßig mehr als irgend ein anderer Souverain ſeiner Zeit geleiſtet hat, überlaſſe ich der Beurtheilung in ſpäteren Kapiteln, wo ich überdies Gelegenheit haben werde, noch weit mehr unzubeſtreitende ſpecielle Facta aufzuführen, die hinlänglich beweiſen werden, daß Mehemed Ali ein wahrer Reformator des Orients ſeyn wollte, und dabei von höheren Ideen, als denen eines blos bereicherungsſüchtigen Egoismus geleitet ward, wenigſtens bis zu der Zeit, wo man, hemmend in ſein Werk eingreifend, einem Manne ſeiner orientaliſchen Natur und Lebensanſicht allerdings kaum mehr als die Befriedigung perſönlichen Vortheils übrig gelaſſen hat. Dies iſt und bleibt noch jetzt meine feſte Meinung, ohne deßwegen blind für die anderweitigen Fehler und Irrthümer des außerordentlichen Mannes zu ſeyn.

Gewiſſe europäiſche Recenſenten werden freilich nicht ermangeln, mich deshalb von neuem vor ihren Richterſtuhl zu ziehen. Hyperliberale Berſerker, oder frömmelnde, ſüßbittere Critiker, die ſich früher darüber kreuzigten und ſegneten, daß ich die engliſche Ariſtokratie lächerlich fand, obgleich viele Mitglieder derſelben mich doch zu Tiſche oder zum Ball eingeladen hätten, werden hier die Gelegenheit nicht verſäumen, im entgegengeſetzten Sinne aufzutreten, und — da ſie ſtets das Schlechte und Gemeine zuerſt vorausſetzen, weil ſie Andere nach ſich ſelbſt beurtheilen — ohne Zweifel zu behaupten fortfahren: ich lobe und vertheidige Mehemed Ali nur deshalb, weil er mich mit Achtung und Ehrenbezeigungen überhäuft habe. Mir aber iſt es ganz gleichgültig geworden, welche Motive in dieſer Hinſicht man mir unterlegt. Mein Beruf iſt: die Wahrheit zu ſagen, wie ich ſie finde, unbekümmert, wie man ſie aufnimmt, und ob ſie einer Partei ſchmeichelt, oder die andere verdrießt. Mit dieſem Grundſatze bewaffnet hatte ich bereits mehr als einmal das Glück, Urtheile, die man im Anfang auf das Schärfſte angriff, bald darauf durch den Erfolg bewährt zu ſehen. Aufmerkſam will ich aber doch auf den einzigen Umſtand machen, daß ich in Griechenland von Seiten des Gouvernements mit eben ſo viel Zuvorkommenheit und Achtung behandelt worden bin, als in Aegypten, und daher dieſelbe Dankbarkeit perſönlich dafür ſchulde, demungeachtet aber dadurch in keiner Hinſicht verhindert werden konnte, dort wie hier die Wahrheit zu ſagen, obgleich das Reſultat für Griechenlands Regierung und dortige Zuſtände bei weitem kein gleich vortheilhaftes geworden iſt [1]). Dies muß alſo wenigſtens meine rückſichtsloſe Freimüthigkeit bezeugen, und ein größeres Verdienſt verlange ich überhaupt nicht in Anſpruch zu nehmen.

---

[1]) Ob dies nach der neueſten Revolution beſſer werden wird, kann erſt die Zukunft lehren. Die Revolution ſelbſt hat mir recht gegeben, was die vorhergegangenen Zuſtände betrifft.

Napoléon in Rochefort.

Mehrere Tage widmete ich der genauen Beſichtigung des Arſenals und der Flotte. Doch ehe ich dieſes reichhaltige Kapitel beginne, muß ich eine Epiſode einſchalten, die meinen liebenswürdigen Führer bei dieſen Beſuchen betrifft, und die ich nur meinem guten Glück verdanke, welches mir in kurzer Zeit die Freundſchaft dieſes vortrefflichen Mannes in dem Grade verſchaffte, daß er mir ein Memoire anvertraute, und mir deſſen Publikation geſtattete, welches er bisher den dringenden Bitten der angeſehenſten Männer ſtets verweigert hatte. Dieſe Schrift gibt über eine noch dunkle Stelle in der Geſchichte Napoleons, nämlich ſeinen Aufenthalt in Rochefort, einige beſtimmtere Aufſchlüſſe als uns bisher zukamen, und die weder in Lascaſes noch Norvins, Capefigues und Anderer Schriften zu finden ſind [1]). Man wird unter andern bis zur Evidenz daraus erſehen, daß, wenn Napoleon unter moraliſchen Martern auf Helena enden mußte, dies keineswegs eine Folge der unbeſiegbaren Schwierigkeit ſeines Entkommens aus Frankreich war, ſondern nur ſeinen Grund einerſeits in den Machinationen der kleinen Kamarilla hatte, die ihn in Rochefort umgab, und die, mit wenigen Ausnahmen, weit entfernt ſich für den Kaiſer opfern zu wollen, nur ihr eignes Intereſſe und ihre eigne Gefahr in's Auge faßte, andrerſeits in der Großmuth Napoleons ſelbſt lag, der es verſchmähte, die, welche er für ſeine Getreuen hielt, dem möglichen Looſe eines vielleicht ignominieuſen Todes auszuſetzen, um ſeine Perſon zu retten. Endlich mag die romantiſche Idee, welche er ſich ſeltſamerweiſe von engliſcher Magnanimität formirt hatte, allerdings auch noch das Ihrige dazu beigetragen haben. Des Kaiſers Ruhm hat übrigens dadurch gewiß nichts verloren. Der Schluß ſeiner großen Laufbahn iſt jetzt unendlich tragiſcher, gewinnt ihm weit ſicherer die höchſte Theilnahme der

---

[1] Dies iſt 1837 geſchrieben, und was ſeitdem in dieſer Hinſicht publicirt ſeyn mag, mir unbekannt.

Nachwelt bis zu ſeinem letzten Augenblick, als wenn er in England oder Amerika im proſaiſchen Leben des Privatmannes ſich unbemerkt verloren hätte. Von Neuem in der Weltgeſchichte handelnd aufzutreten, machte ihm einmal die Gewalt der Dinge unmöglich, und ſo gab ihm noch zuletzt das Glück, was es ihm geben konnte, eine ihm ganz eigenthümliche Cataſtrophe, und ſein Ruhm blieb, trotz der herben Prüfung, unangetaſtet — genug für den, der nur für die Nachwelt leben wollte.

Ich habe bei dem Folgenden nichts als die Aufgabe einer treuen Ueberſetzung zu löſen geſucht, da die einfachen, biedern und naiven Worte Beſſons durch jeden beigefügten Schmuck nur verlieren könnten, obgleich er allerdings Manches hier nur andeutete, was er mündlich mit ſtärkeren Farben ergänzte, was ich ihm aber nachzuſchreiben nicht ermächtigt bin. Dem ſcharfſinnigen Leſer wird deshalb nichts entgehen.

Der Kaiſer, erzählt Beſſon, kam in Rochefort am 3. Juli früh Morgens an. Ich war damals

Schiffslieutenant und dem Generalſtab der Marine attachirt. Da ich leicht bemerkte, daß der Commandant der zwei Fregatten, welche das proviſoriſche Gouvernement zu des Kaiſers Dispoſition geſtellt hatte, ſehr wenig Luſt bezeigte, ſich zu compromittiren, um eine heilige Pflicht zu erfüllen — d. h. Alles und ſelbſt ſein Leben zu wagen, um Seine Majeſtät von ihren Feinden zu retten — ſo faßte ich ſchnell den Plan, an ſeine Stelle zu treten und dem Kaiſer anzubieten, ihn auf einem der Schiffe meines Schwiegervaters, die mir im Anfang des Jahres 1815 adreſſirt worden waren, nach den vereinigten Staaten von Amerika zu bringen [1]. Ich war deshalb genöthigt, meiner Frau das ganze Project mitzutheilen, und ihre Antwort entſprach vollkommen meiner Erwartung. „Der Kaiſer,“ erwiederte ſie ohne Zögern, „iſt in einer ſolchen Lage, daß es für jeden Mann die höchſte Ehre iſt, ihn durchaus zu befreien. Biete ihm den beſten Segler unter den drei Schiffen meines Vaters an, und befehlige das Fahrzeug ſelbſt, wenn Seine Majeſtät es wünſcht. Was mich betrifft, ſo mache dir keine Sorgen, obgleich ich wohl weiß, daß man mich zu beunruhigen jedes Mittel ergreiſen wird. Ich bin bereit, lieber Alles zu leiden, als dir hinderlich zu ſeyn, eine ſo große That auszuführen.“

---

[1] Beſſon hatte eine vermögende Dänin geheirathet.

Ich begab mich alſo ohne Verzug zu dem Marſchall Bertrand, den ich ſchon früher zu kennen die Ehre hatte, und theilte ihm meine Ideen mit. An demſelben Abend ward ich ſchon dem Kaiſer vorgeſtellt, der mein Project annahm, nachdem er nur einige, wenig bedeutende Modificationen darin gemacht hatte, worauf ich ſogleich einen ſimulirten Contract über die Ladung mit dem Grafen Laſcaſes abſchloß. Keine andere Belohnung für die Armateurs ward von mir verlangt, als Erſtattung der Koſten der Expedition. Herr von Bonnefoix, Maritim-Präfect des fünften Arrondiſſements, gab ebenfalls ſeine Einwilligung, und ich erhielt von dieſem ehrenwerthen Chef, deſſen Betragen bei dieſer ganzen Angelegenheit eben ſo edel und großmüthig war, wie bei allen Handlungen ſeines Lebens, einen officiellen Befehl, mich ganz nach dem Willen des Kaiſers zu richten, ihn, wenn er es wünſche, nach den vereinigten Staaten zu bringen, und dann nach

Dürftigkeit ſind. Dieſe Anfangsbuchſtaben müſſen Sie mir doch einmal, wo es mir Bekannte betrifft, ausfüllen — nicht aus Neugierde, im Geringſten nicht, aber die Perſönlichkeiten helfen ſeltſam zum Verſtändniß nach, aus einem ähnlichen Grunde, wie Frau von Varnhagen ſo genial behauptet, daß man ein Gedicht nur dann erſt verſtehe, wenn man es erlebt habe.

Ich muß nur aufhören, ſonſt ſchreibe ich Ihnen das ganze Buch noch einmal ab. Daß mein Name auch darin vorkommt, rechne ich mir zu großer Ehre, bitte aber nun auch wieder um die Originale, als ein theures Angedenken.

Der Brief, Seite 196, iſt göttlich — auch einer von denen, die man erlebt haben muß, um ſie ganz zu verſtehen; und gleich darauf: Unſchuld iſt ſchön, Tugend iſt ein Pflaſter, eine Narbe, eine Operation, wie wahr, wie tief! Dennoch möchte ich hinzuſetzen: wir müſſen durch dieſe Operation gehen, um wieder unſchuldig zu werden, das einzige Mittel dazu in unſerem gefallenen, oder Gott weiß was für einen Zuſtand als Menſchen. Die 215 und 219 ſind auch Lieblinge.

Eins aber muß ich Ihnen noch ſagen. Wenn ich Frau von Varnhagen's Briefe, wie ſie hier vor mir liegen, früher geleſen, als ſie noch lebte, ſo würde ich in ein viel näheres Verhältniß zu ihr getreten ſein. Es iſt recht beklagenswerth, daß Menſchen, die ſo viel Anklang mit einander haben, ſich manchmal ſo ſchwer ordentlich kennen lernen. Gewiß kommt doch einmal eine Welt, wo man ſich augenblicklich verſteht und in vollem Maße würdigt. Hier iſt es ein wirres Weſen.

Aber ich ſchreibe wahrlich zu egoiſtiſch, und langweile Sie vielleicht, denn ich bin Ihnen gegenüber ein wahrer Neuling, ein Schüler. Das zieht mich aber gerade zu Ihnen, und friſches Blut habe ich wenigſtens noch — auch Verſtand, denn das Schöne und Wahre erlangt immer meine innigſte

Frankreich zurückzukehren, um den Rapport über meine Miſſion abzuſtatten.

In Folgendem beſtand mein ſchnell präparirtes Project.

Die Jacht Magdalena unter däniſcher Flagge und in Kiel 1812 gebaut, um gegen die engliſchen Kreuzer im baltiſchen Meer zu agiren, nahm eine Ladung Branntwein, für Amerika aſſignirt, ein. Sie wurde mit zwei Expeditionen verſehen, die eine für Kiel, die andere für Newyork. Im Schiffsraum waren zwiſchen zwei Reihen Branntweinfäſſern fünf leere Fäſſer angebracht, die man inwendig matelaſſirt hatte, um im Fall einer Unterſuchung fünf Perſonen darin verſtecken zu können. In der Kajütte befand ſich unter dem engliſchen Kamin eine Fallthüre, um mit jenem Emplacement zu communiciren, welches mit hinlänglichen Proviſionen auf fünf Tage verſehen war. Friſche Luft ward in die Fäſſer durch ſehr künſtlich verdeckte Röhren geführt, die unter den Bettſtellen der Kajütte ihren Ausgang hatten. Dieſes ſo eingerichtete Schiff ſollte ſich nach der Inſel Aix begeben und zwiſchen den kleinen Fahrzeugen Anker werfen, die daſelbſt einen guten Wind zum Abſegeln erwarteten. Dort ſollten die nöthigen Effekten der Paſſagiere 24 Stunden vor ihnen ſelbſt eingeſchifft werden, und nachdem alles in Ordnung geweſen, würde die Jacht unter Segel gegangen ſeyn, um aus dem Pertbuis Breton zu fahren, zwiſchen dem feſten Lande und der Inſel Aix hindurchgehend ſich dann nach der Inſel Noirmoutier dirigirt haben, und von da nach Oueſſant, ihrem Ausgangspunkte für das hohe Meer geſegelt ſeyn.

Indem man dieſer Richtung folgte, war es damals beinahe unmöglich, nicht zu reüſſiren, denn die Engländer ſtanden noch vor der Gironde und am Eingang des Pertbuis d'Antioche, das heißt gerade auf der entgegengeſetzten Seite. Auch der Erfolg beſtätigte dies, denn die Magdalena hat in vollſter Sicherheit dieſen Weg wirklich eingeſchlagen, einen Tag vor der unglückſeligen Einſchiffung des Kaiſers auf dem Bellerophon, und hat auf der ganzen Tour nicht einem einzigen feindlichen Kreuzer begegnet.

Sobald der Plan nach der angegebenen Weiſe definitiv angenommen war, ertheilte der Marſchall Bertrand dem Grafen Lascaſes Befehl, alles was zu deſſen Ausführung noch nöthig ſey, zu beſchleunigen. Die Herren Roy Bré et Comp. von Rochefort wurden beſtimmt, das Fahrzeug zu chargiren und die nöthigen Expeditionen zu ertheilen. Ich nahm alles Uebrige über mich, und um deſto weniger Verdacht zu erregen, verkleidete ich mich als ein Handelskapitän aus dem Norden (capitaine du Nord). Der Erfolg war complett, denn der General Becker erfuhr erſt, daß ich der franzöſiſchen Marine angehöre, als der Kaiſer ſich an den Bord des Bellerophon begab, und es war bei dieſem Anlaß, daß er mir ſagte: „Herr Kapitän, es thut mir leid, daß ſie ſich durch ihren Eifer ſo ſchwer compromittirt haben, Ihr Plan hätte, ich muß es geſtehen, ein beſſeres Schickſal verdient.“

Man wandte eine ſo große Thätigkeit an, daß ich ſchon am 6ten Juli früh von Rochefort abging, um mich nach Marine zu begeben, wo ich den nöthigen Branntwein für die Ladung der Magdalena in Empfang nahm. Den 10. fuhr ich nach der Inſel Aix, wo ich erfuhr, daß ſich der Kaiſer am Bord der Saale befände, und daß er vom Herrn Philibert, dem Kapitän, welcher dieſe Fregatte commandirte, gänzlich verlaſſen worden ſey, indem dieſer ihm erklärt: die Gegenwart eines engliſchen Schiffes am Eingang des Perthuis d'Antioche lege des Kaiſers Abreiſe ein unüberwindliches Hinderniß in den Weg; denn er, der Kapitän, habe den gemeſſenen Befehl, ſeine Fregatte und ihre Equipage keiner Gefahr eines ungewiſſen Kampfes auszuſetzen, um des Kaiſers Perſon in Sicherheit zu bringen. Der Herr Schiffskapitän Pomée, Commandant der Fregatte Meduſa, benahm ſich anders. Dieſer Brave bot dem Kaiſer an, ihn an ſeinen Bord zu nehmen und ihn zu retten oder mit ihm zu ſterben, hinzufügend: daß er zwar in den Grund gebohrt werden könne, aber ihm ſein Ehrenwort verpfände, daß er ſich nie ergeben werde. Dieſes edelmüthige Anerbieten hatte kein beſſeres Schickſal als das meinige, wie man ſpäter erfahren wird, und der einzige Grund, der den Kaiſer verhinderte, es anzunehmen, war ſeine Abneigung, diejenigen, welche ihm folgten, einem ſo ungewiſſen Schickſal auszuſetzen.

Seine Majeſtät verließ hierauf die Fregatte Saale noch um 9 Uhr Abends.

Ich ward an demſelben Abend zum Kaiſer gerufen und mit vieler Güte von Seiner Majeſtät empfangen. Er befahl mir, auf der Stelle alle ſeine Effekten und die der Perſonen ſeiner Begleitung zu embarkiren. Ich fing um 10 Uhr Nachts damit an, und um Mitternacht war alles vollendet. Es blieb nichts übrig einzuſchiffen als die Paſſagiere. Es iſt nöthig, hier eines Umſtandes zu erwähnen, der nahe daran war, mir das Leben zu koſten. Alle Punkte der Inſel waren auf das Beſte bewacht, und namentlich derjenige, welchem gegenüber die Magdalena vor Anker lag. Fünfzig Schritte von einem Marinepoſten hatte ich den Fleck unſrer Einſchiffung abſichtlich beſtimmt, um jedes quid pro quo zu vermeiden, und deshalb den Herrn Grafen Bertrand gebeten, den Kommandanten des Poſtens zu avertiren, keine Achtung auf den Lärm zu geben, den er zwiſchen 10 und 12 Uhr in dieſer Nacht hören könnte. Ueberzeugt daß wir hiernach unſere Operation ungeſtört beginnen könnten, ſchritt Jeder von uns friſch ans Werk, aber kaum hatten wir einen kleinen Theil der Effekten an Bord gebracht, als eine Füſillade auf uns gerichtet ward, die einem meiner Dänen, neben dem ich ſelbſt ſtand, den Arm zerſchmetterte und unſre Barke wie ein Sieb durchlöcherte. Ich ſprang ſogleich an's Land auf die Gefahr erſchoſſen zu werden, und eilte nach dem Poſten, wo ich die Sachen bald wieder in Ordnung brachte. Niemand daſelbſt war avertirt worden, die braven Leute aber, welche uns deutſch ſprechen hörten, hatten dies für engliſch gehalten, und uns demzufolge eine volle Ladung zugeſandt.

Kurz nach Mitternacht begab ich mich zum Kaiſer, um ihm zu melden: daß Alles bereit und der Wind günſtig ſey. Seine Majeſtät erwiederte: für dieſe Nacht ſei die Abreiſe unmöglich, indem er noch den König Joſeph erwarte. „Gehen Sie herunter,“ ſetzte er hinzu, „und ſpeiſen Sie mit Bertrand. Dieſer wird Ihnen ein neues Projekt mittheilen, geben Sie Ihre Meinung darüber an ihn ab und kommen Sie dann wieder zu mir zurück.“

Der Kaiſer zeigte eine große Ruhe, ſchien jedoch nachdenkend, und ich bemerke dies nur, um den Publicationen der Epoche zu widerſprechen, welche allgemein behaupteten, Napoleon habe in Rochefort faſt immer geſchlafen, und ſei durch ſeine Lage ſo abgeſpannt geweſen, daß er ſich zu Ergreiſung keiner Partie mehr habe entſchließen können. Im Gegentheil fand ich ihn nicht im Geringſten weder abgeſpannt noch agitirt. Wie gewöhnlich häufig Tabak nehmend und dabei ſehr aufmerkſam auf das hörend, was man ihm ſagte, ſchien er mir eher die tragiſche Verwicklung ſeiner Lage mit allzuviel Gleichgültigkeit zu betrachten. „Welch ein Unglück, Sire,“ ſagte ich, bevor ich mich entfernte, „daß Eure Majeſtät nicht heute abreiſen können! Die rade des basques iſt frei von Feinden. Die Perthuis Bretons ſind offen — wer weiß, ob ſie es morgen noch ſeyn werden!“

Dieſe Worte waren leider prophetiſch! Noch am 12. wußten die Engländer nichts von des Kaiſers Ankunft in Rochefort, welche ihnen erſt durch den Beſuch des Herzogs von Savary und Grafen Lascaſes auf dem Bellerophon bekannt ward. Dies wird dadurch unwiderſprechlich bewieſen, daß ſie ſich bis zu dieſem Zeitpunkt unverrückt am Eingang der Gironde und des Perthuis d'Antioche hielten, um jeden Fluchtverſuch der Fregatten, die auf der Rhede der Inſel Aix vor Anker lagen, zu hindern. An demſelben Abend aber, wo ſie des Kaiſers Ankunft durch die genannten Herren erfuhren, ſetzte ſich ſofort der Bellerophon in Bewegung, um in der rade des basques Anker zu werfen! allerdings die rechte Poſition, die er von Hauſe aus nehmen mußte, um beide Ausgänge zugleich zu bewachen.

Ich verließ den Kaiſer und ſtieg zum Grafen Bertrand hinab, der mir ſagte, daß einige junge Offiziere, an deren Spitze ſich ein gewiſſer Gentil, Schiffslieutenant, befände, gekommen wären, um dem Kaiſer anzubieten, ihn an Bord einer Schaluppe (chaloupe pontée) von Rochelle zu embarkiren, und ihn damit bis zum Eingang der rivière de Bordeaux zu bringen, die Meerenge von Monmouſſen paſſirend, wo ſich ein amerikaniſches Schiff befände, das dem Kaiſer die Ueberfahrt nach Amerika geſtatten würde, oder deſſen man ſich im Fall der Weigerung bemächtigen könnte. Es waren in der That mehrere amerikaniſche Schiffe bei Royant, welche der General L'Allemand beſuchte, und deren Kapitäne Sr. Majeſtät ihre Dienſte angeboten hatten.

Da ich die braven jungen Leute ſehr wohl kannte, die dieſes Anerbieten machten, und deren

Namen der Nachwelt erhalten zu werden verdienen (die Herren Doret, enseigne de vaisseau, Ritter der Ehrenlegion, ein junger Mann voll Unternehmungsgeiſt, der Ehre und dem Kaiſer treu ergeben, Condé, Aſpirant erſter Klaſſe, in jeder Art würdig, in die Fußſtapfen ſeines braven Vaters, des Kommandanten Condé, zu treten, und Gentil, einer der entſchloſſenſten Offiziere, der den ganzen ſpaniſchen Krieg unter den marins de la garde mitgemacht hatte,) ſo erwiederte ich dem Marſchall: ich ſei überzeugt, daß der Himmel ſelbſt Seiner Majeſtät einen ſichern Rettungsweg anzeige, und daß man ihn nur ſogleich benutzen müſſe, da jeder Umſtand ſich zum glücklichen Gelingen zu vereinigen ſchiene. „Was wollen Sie damit ſagen?“ rief der Marſchall verwundert aus.

Ich will mich ſogleich näher erklären, erwiederte ich. Die zwei Schaluppen von Rochelle ſind vortreffliche Segler, beſſer ohne Zweifel als die engliſchen Kreuzer. Man müßte ſie abſchicken, eine durch die Enge von Monmouſſon, die andere durch den Perthuis d'Antioche, und auf beiden Perſonen und Effekten einſchiffen, die dem Kaiſer angehören, doch ſo, daß die Schiffsequipagen unter ſich ſelbſt nicht wüßten, wer ſich am Bord der andern Schaluppe befände. Dann brauche man nur, fuhr ich fort, den Befehlshabern beider leichten Fahrzeuge, jedem ſeparat, die Ordre zu geben, die engliſchen Kreuzer ſelbſt aufzuſuchen, ſich von ihnen jagen zu laſſen, und ſie ſo weit abzuziehen als es ihnen möglich ſey; hier aber müſſe man die Nachricht unter der Hand verbreiten, daß ſich Napoleon auf einer dieſer Schaluppen embarkirt habe, ſo daß das Perſonal einer jeden Schaluppe ſelbſt der Meinung bleibe, der Kaiſer ſey auf der andern. Sobald dieſer Plan genehmigt und gehörig verbreitet ſey, könne man die Schaluppen am folgenden Abend abſegeln laſſen, und der Kaiſer würde am Morgen darauf mit mir folgen, wo er dann zwei Chancen mehr hätte, ſeine Rettung glücklich zu bewerkſtelligen. Es iſt um ſo nöthiger, ſetzte ich ausdrücklich hinzu, von allen dieſen günſtigen Umſtänden auf das Schleunigſte zu profitiren, da es höchſt wahrſcheinlich iſt, daß der Feind, der ſich jetzt noch am Eingang des Perthuis d'Antioche unter Segel hält, des Kaiſers Gegenwart ignoriren muß, denn wüßte

Huldigung, das Hübſche und blos Blendende erkenne ich, und für das Gute bin ich herzlich dankbar.

So für Ihr Buch, das ich nun zum zweitenmal angefangen; es iſt ein ächter Genuß, eine Seite zu leſen, und dann das Buch hinlegen und eine Stunde darüber ſelbſt nachdenken zu können. So gut wird es Einem gar nicht oft. Nun aber Baſta.

Empfangen Sie mit gewohnter Güte die Verſicherung meiner achtungsvollſten und freundſchaftlichſten Anhänglichkeit.

Euer Hochwohlgeboren
ergebenſter
H. Pückler.

123.

Pückler an Varnhagen.

Jagdhaus, den 30. Juli 1833.

Ich ſchicke Ew. Hochwohlgeboren ein ergebenſtes Geſchenk der Mrs. Auſtin.

Irgend eine kleine Erwähnung des allerdings verdienſtlichen Unternehmens, Goethe den Engländern mehr bekannt zu machen, würde Mrs. Auſtin, die auf deutſche Approbation ſo viel giebt, beſonders wenn es von ſo hoher Autorität herrührte, gewiß ſehr glücklich machen, doch wage ich kaum die Unbeſcheidenheit zu begehen, darum zu bitten.

Mit größter Ergebenheit
H. Pückler.

124.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 12. September 1833.

Ew. Durchlaucht

überſende hier die bereits gedruckte Anzeige des Werkes über Goethe, welche ihrer Freundin Sarah gewiß zur vollen er ſie, ſo würde er gewiß nicht ermangeln, eine Poſition in der rade des basques zu nehmen, von der er beide Perthuis zu bewachen im Stande iſt.

Der Marſchall ſchien meine Meinung zu theilen, und da er den Kaiſer ſogleich davon benachrichtigen wollte, nahm er mich mit zu ihm hinauf.

Wir fanden Napoleon mit dem Ellbogen auf ein ſchönes Néceſſaire von Vermeil geſtützt, ein Geſchenk von ſeiner Gemahlin Marie Louiſe, und ein Meuble, welches Seine Majeſtät gewünſcht hatte, bis auf den letzten Augenblick bei ſich zu behalten, welches daher auch faſt allein von allen noch nicht embarkirt worden war. Der Kaiſer erhob den Kopf und ſagte mit dem Ausdruck ſehr guter Laune: „Eh bien, Bertrand, que vous a dit le capitaine Besson?“ Nachdem ihm Alles, was ich geſagt, wiederholt worden war, bezeigte er ſeine volle Zufriedenheit mit meinem Vorſchlag, und befahl ſogleich mehrere Effekten ſeiner Suite und eine Anzahl Proviſionen an Bord der genannten Schaluppen bringen zu laſſen, die Sage zu verbreiten, daß er ſelbſt auf einer derſelben ſich einſchiffen wolle, und ſie dann beide kurz vor ſeiner eignen Abreiſe abzuſenden; dann fuhr er fort: je suis à present decidé à partir avec vous Capitaine dans la nuit du 13. au 14."

Ich ſah mit tiefem Schmerz ein, daß dieſer neue Aufſchub Alles unnütz machen werde, und wagte auch dieſem Gedanken Worte zu geben, jedoch ohne Erfolg.

Den 11 und 12. beſchäftigte man ſich mit den Schaluppen, und am 13. früh gingen ſie unter Segel mit allen Inſtruktionen, die verabredet waren, welches ungehindert ſtattfand, obgleich der Bellerophon, auf die unterdeß erhaltene Viſite des Herzogs von Savary und des Grafen Lascaſes, ſchon am 12. Abends ſeine neue Poſition in der rade des basques genommen hatte.

Am 13. kam Herr Marchand mit Tages Anbruch zu mir an Bord, um mir einen ledernen Gürtel mit Geld angefüllt für des Kaiſers Rechnung anzuvertrauen, und brachte mir zugleich den Befehl, mich ſogleich ſelbſt zu Seiner Majeſtät zu verfügen. Es ſchien, daß das wenige Geld, das der Kaiſer mit ſich nahm, getheilt worden war, und daß Herr Marchand Jedem, der ſich mit Seiner Majeſtät einſchiffen ſollte, einen Theil davon aufzubewahren gegeben hatte.

Um ſieben Uhr begab ich mich zum Kaiſer, den ich vollſtändig angezogen in ſeinem Zimmer auf- und abgehen fand. „Ah vous voila!“ rief er bei meinem Eintritt, „les chaloupes sont parties, *à ce soir donc .... le sort en est jeté.*“ Er frug mich hierauf, ob ich ſicher ſey, dieſe ganze Küſte genau zu kennen, indem er mit dem Finger auf die Karte von Poitou mit der Inſel Aix u. ſ. w. zeigte, welche auf dem Tiſche lag. Als ich antworten wollte, trat Herr Marchand ein und ſagte dem Kaiſer etwas in's Ohr, worauf ich ſchnell verabſchiedet wurde. Im Herausgehen begegnete ich einer Perſon, die ich vorher nie hier geſehen, und erfuhr ſpäter, daß es der König Joſeph geweſen ſey.

Der ganze Tag ging mit möglichſter Vervollſtändigung aller Vorbereitungen zur Reiſe hin, und bei Einbruch der Nacht ſagte man mir, daß die Herren, welche der Kaiſer von Neuem nach dem Bellerophon geſchickt, zurückgekommen ſeyen. Es iſt keinem Zweifel unterworfen, daß erſt an dieſem Tage gewiſſe Perſonen von Napoleons Gefolge ihn definitiv bewogen hatten, aus Beſorgniß, mit ihm am Bord meiner Jacht gefangen genommen zu werden, ſich mit dem Kapitain Maitland in ernſtliche Unterhandlungen einzulaſſen, und daß deſſen Antwort eben eingetroffen war, doch hatte ich damals noch keine Ahnung davon.

Im Gegentheil, als Seine Majeſtät mich, kurz nachdem es dunkelte, wieder rufen ließ, fühlte ich die größte Freude, endlich dem Ziel meiner Wünſche nahe zu ſeyn.

Als ich eintrat, fand ich den General Savary, den Grafen Lascaſes, den Grafen Montholon und einen mir unbekannten Fremden gegenwärtig. „Kapitain,“ ſagte der Kaiſer zu mir, „Sie werden ſich ſogleich an Ihren Bord verfügen und meine ſämmtlichen Effekten wieder ausſchiffen laſſen. Ich danke Ihnen aufrichtig für Alles, was Sie für mich haben thun wollen. Wenn es ſich darum handelte, ein unterdrücktes Volk zu befreien, wie es meine Abſicht war, als ich die Inſel Elba verließ, ſo würde ich keinen Augenblick anſtehen, mich Ihnen anzuvertrauen, aber da hier nur einzig und allein von meiner Perſon die Rede iſt, ſo will ich die, welche mir treu geblieben ſind, und die mein Schickſal theilen, nicht Gefahren ausſetzen, die zum mindeſten unnütz ſind. Ich bin entſchloſſen, nach England zu gehen, und ich begebe mich morgen auf den Bellerophon.“

Ein Blitz, der aus heiterer Luft mich niedergeſchmettert hätte, würde keine ſchrecklichere Wirkung auf mich haben machen können als dieſe letzten Worte. Ich fühlte, daß alles Blut aus meinen Wangen wich, Thränen ſtürzten aus meinen Augen, und ich blieb einige Augenblicke unfähig, eine Sylbe zu erwiedern. Gleich einem aufgeſchlagenen Evangelium lag es vor mir, wie furchtbar ſich der Kaiſer in ſeinen chevaleresken Ideen über die Magnanimität des engliſchen Gouvernements irre, und tauſend Gedanken der traurigſten Art ſtürmten auf mich ein. War ich nicht ſelbſt während fünf langer Jahre zu verſchiedenen Malen das Opfer dieſes Gouvernements geweſen, deſſen Treue von jeher nur mit der puniſchen verglichen werden konnte![1] Es iſt daher nicht zum

---

[1] Kapitain Beſſen war zweimal Gefangener auf den ſchrecklichen engliſchen Pontons, ſein Entkommen von dort romanhaft, und ſeine zurückgebliebene Erbitterung wohl verzeihlich.

Verwundern, daß ich voraus ſah, was nachher geſchah. „Nach England, Sire,“ rief ich endlich mit erſtickter Stimme, „nach England! Dann ſind Sie verloren! Der Tower von London wird Ihre Wohnung ſeyn, und Sie mögen ſich glücklich ſchätzen, wenn es Ihnen nicht noch ſchlimmer ergeht. Wie, Euer Majeſtät wollen ſich, Hände und Füße gebunden, dieſem verrätheriſchen Cabinet übergeben, das frohlocken wird, Den vernichten zu können, der es ſo tief ins Herz zu treffen wußte und ſeiner ganzen Exiſtenz den Untergang drohte — Sie der Einzige, den es zu fürchten hat, wollen ſich ihm freiwillig und ohne alle Noth übergeben? Sire . . . . .“ Gott weiß, was ich in meiner Verzweiflung noch hinzugeſetzt haben würde, als der General Savary, der ſich in einer Ecke des Salons befand, mit ſeiner ſonoren Stimme einfallend, mir auf barſche Weiſe Schweigen auferlegte. „Kapitain,“ rief er, „Sie erlauben ſich zu viel! Vergeſſen Sie nicht ganz, in weſſen Gegenwart Sie ſich befinden!“

„Oh, laissez le parler!“ ſagte der Kaiſer mit einem wehmüthigen Blick, der mich bis in's Innerſte erſchütterte. Doch ſah ich bald, als ich nur einigermaßen meine Faſſung wieder erlangt, wie unnütz hier alles Weitere ſey.

„Verzeihung, Sire,“ fuhr ich fort, „wenn ich zu viel geſagt; ich ſelbſt aber bin durch Ihre Entſcheidung wie vom Donner gerührt, und vermag nur noch um Euer Majeſtät Nachſicht zu bitten. Was Sie aber betrifft, Herr Herzog,“ fügte ich, mich zu dieſem wendend, hinzu, „ſo erſuche ich Sie, wenigſtens den Poſten zu befehlen, dieſe Nacht nicht wieder auf mich zu feuern, denn es wäre zu grauſam für mich, hier durch eine franzöſiſche Kugel beim gezwungenen Ausladen von Effekten getroffen zu werden, die ich in Amerika debarkiren zu können gern mein Leben zehnmal geopfert haben würde.“

„Gehen Sie, Kapitain,“ ſagte der Kaiſer ſanft, „und beruhigen Sie ſich. Wenn Ihr Geſchäft gethan iſt, kommen Sie wieder.“

Ich that, wie mir befohlen, obgleich in der troſtloſeſten Gemüthsſtimmung, und um 9 Uhr Abends am 14. Juli war alles beendet, worauf ich auch ſogleich zur Meldung beim Kaiſer wieder zurückkehrte. Ich fand ihn allein mit Herrn Marchand, den man wohl die perſonificirte Treue nennen könnte, deſſen Gefälligkeit für mich ſich nie verleugnete, und ohne deſſen Hülfe der Kaiſer für mich vielleicht ganz unzugänglich geblieben ſeyn würde. Denn das Reich der Intrigue hatte ſchon eben ſo feſten Fuß auf der Inſel Aix gefaßt, als früher in den Tuilerieen. Ich will nur ein Beiſpiel davon anführen. Die Perſonen, welche beſtimmt waren, ſich mit dem Kaiſer auf der Magdalena einzuſchiffen, waren der Marſchall Bertrand, der Graf Lascaſes und der General Montholon. Die zwei Letzteren waren nur ſehr unbedeutend bei dem Gouvernement des Königs compromittirt, und hatten daher nichts zu fürchten, während der General L'Allemand bereits zum Tode verurtheilt war. Demohngeachtet konnte es dieſer verdienſtvolle General nie dahin bringen, ſeine Reklamation dem Kaiſer vor Augen zu legen. Durch alle möglichen Mittel immer daran verhindert, bat er mich endlich zu geſtatten, daß er ſich als Matroſe verkleidet unter meine Equipage miſchen und ſo ſein Leben retten dürfe.

Sobald der Kaiſer mich eintreten ſah, ging er auf mich zu und ſagte: „Kapitain, ich danke Ihnen von Neuem; ſobald Sie ſich hier frei gemacht haben werden, kommen Sie zu mir nach England. Ich werde ohne Zweifel auch dort noch" — ſetzte er lächelnd hinzu — „eine Perſon Ihres Charakters nöthig haben können." —

„Ach, Sire," erwiederte ich betrübt, „warum darf ich auch nicht die mindeſte Hoffnung hegen, daß je ein Tag kommen wird, wo ich einem ſo ſchmeichelhaften Befehl Folge zu leiſten berufen werden mag!"

Ich wollte meiner Empfindungen nicht mächtig mich eilig entfernen, als der Kaiſer mir zu bleiben winkte und Herrn Marchand hinausſchickte, um den Marſchall Bertrand zu holen; dann nahm er von einigen Waffen zu ſeinem Privatgebrauch, die in einem Winkel der Stube ſtanden, eine koſtbare Doppelflinte auf, die er lange auf der Jagd geführt, und indem er mir ſie darreichte, ſagte er mit ſehr bewegter Stimme: „Je n'ai plus rien dans ce moment à vous offrir, mon ami, que cette arme. Veuillez l'accepter comme un souvenir de moi."

Dieſes mir ſo unſchätzbare Geſchenk, und die unbeſchreibliche Anmuth, mit der es gemacht wurde, bewogen mich, allein mit dem Kaiſer mich ſehend, faſt unwillkührlich zu einem letzten Verſuch. Ich warf mich ihm zu Füßen, und beſchwor ihn unter Thränen bei Allem, was mir die kummervollſte Ueberzeugung eingab, ſich nicht den Engländern zu überliefern, da jetzt noch nichts verloren ſey, und ich mich anheiſchig mache, in zwei Stunden Zeit alle ſeine Effekten von Neuem wieder an Bord zu ſchaffen, worauf er augenblicklich ſelbſt folgen könne. Es bedürfte nur ſeines Entſchluſſes, ſeines Befehls. — Ach! Alles war umſonſt! — „Wohlan, Sire!“ rief ich aufſtehend ... doch der unterdeſſen eingetretene Marſchall unterbrach mich: „Kapitain, laſſen Sie von Ihrem unnützen Beſtreben ab,“ rief er unwillig, „Ihr Eifer iſt lobenswerth, Ihr Benehmen iſt edel, aber Seine Majeſtät kann jetzt nicht mehr zurück!“

Es mochte wohl ſo ſeyn, und ich verſchluckte, was mir noch auf der Zunge ſchwebte. „Es bleibt alſo nichts übrig, als mich bei Euer Majeſtät zu beurlauben,“ ſagte ich, und — „abzureiſen mit derſelben Jacht, Sire, die für Euer Majeſtät beſtimmt war. Ich werde genau der Route folgen, die Sie

Zufriedenheit gereichen wird. Ich habe durch Betreibung und Förderung dieſer Anzeige auch meine Dankbarkeit für die gütige Ueberſchickung des Buches ausüben wollen; ich darf wohl nicht vergebens bitten, daß Sie den vollen Ausdruck meiner eifrigſten Verehrung gütigſt bei der Dame übernehmen. Dieſe litterariſchen Bande zwiſchen England und Deutſchland ſind meines Erachtens für beide Theile höchſt erſprießlich, und können nicht ſorgfältig genug gehegt und gepflegt werden. Niemand hat für dieſe Verhältniſſe einen ſtärkeren Ruck gethan, als Ew. Durchlaucht!

Ich bin meiſtens krank; der Gang der Witterung iſt mir feindlich. Wie wird das erſt im Winter werden! Wenn ich auf bin, habe ich unausgeſetzt mit Rahels Papieren zu thun, und ſchreibe ich den ganzen Tag. Das Buch Rahel — ſo bibliſch nennt man es — fährt in ſeiner Wirkung fort, die tief, gewaltig und eigenthümlich iſt. Die köſtlichen Blätter, wie elend ſehen ſie mich oft an, der ich im Schatten des Baumes gelebt habe, und nun verdorre!

Frau von Arnim ſagt, Ew. Durchlaucht ſeien verreiſt. Ich laſſe dieſe Zeilen doch auf gut Glück abgehen.

Mit treuſter Verehrung

gehorſamſt
Varnhagen.

125.

Pückler an Varnhagen.

Muskau, den 24. September 1838.

Verehrteſter Freund und Gönner,

Verzeihen Ew. Hochwohlgeboren die etwas verſpätete Antwort. Ich war ſehr krank, und bleibe noch ſo abgeſpannt, daß nur einige Zeilen zu ſchreiben, eine ſchwere Arbeit für mich wird. Glücklicherweiſe kann ich meinem Brief einen intereſſanteren Stoff beigeſellen, nämlich gar approbirt hatten, und die Zeit wird, fürchte ich, Euer Majeſtät nur zu bald belehren, welche von beiden Partieen zu ergreifen die ſicherſte war.«

Den Tod im Herzen zog ich mich jetzt zurück und begab mich an meinen Bord. Es war zehn Uhr Abends. Ich ließ auf der Stelle die Anker lichten und ſegelte mit einer friſchen Oſtbriſe ab, ohne durch irgend etwas beunruhigt zu werden. Beim Anbruch des Tages befand ich mich am Eingang der Perthuis Bretons unter die Caboteurs gemiſcht.

Es iſt nöthig zu bemerken, daß der Kaiſer ſich erſt um fünf Uhr früh auf dem Epervier einſchiffte und um neun Uhr früh am 15. auf dem Bellerophon ankam.

Ich hatte alſo längſt vorher ſchon meinen Weg mit den Caboteurs unbemerkt fortgeſetzt, und erſt nachdem ich mich den Sables d'Olonnes gegenüber befand, nahm ich ſelbſt Abſchied von meinem Kapitain, ihm den Befehl gebend, ſich auf Oueſſant und Kiel durch den engliſchen Kanal zu dirigiren, wo er auch zwanzig Tage darauf glücklich ankam, ohne, wie bereits am Eingang erwähnt wurde, von einem einzigen engliſchen Kreuzer viſitirt oder ſonſt beunruhigt worden zu ſeyn. Hierauf kehrte ich für meine Perſon mit einem der Caboteurs nach Rochefort zurück, wo ich mich zum Marine-Präfekten begab, um deſſen Befehle einzuholen. Dieſer ſagte mir, daß er auf Verlangen des Kaiſers bis zum letzten Augenblick zwei Kiſten mit Vaiſſelle bei ſich zurückbehalten habe, um ſie Madame Beſſon zu übermachen, im Fall der Kaiſer mit mir gegangen wäre. Da dieſer jedoch nun einen andern Entſchluß gefaßt, ſo habe er es für paſſend gehalten, dieſe Kiſten nebſt noch einigen andern, die ihm Seine Majeſtät anvertraut, auf den Bellerophon zu ſenden. In der That ſind es dieſe nämlichen Silberkiſten, deren Verkauf dazu diente, in Helena des Kaiſers dringendſte Bedürfniſſe zu befriedigen, ich ſelbſt aber war ſehr entfernt davon geweſen, nur zu ahnen, daß Seine Majeſtät die Fürſorge ſo weit getrieben haben würde, ſich ſogar mit dem Schickſal meiner Frau zu beſchäftigen, im Fall mein Projekt zur Ausführung gekommen wäre.

Meine erſte Entrevue mit Madame Beſſon gehörte zu den traurigſten! Wir brauchten lange Zeit, ehe wir gegenſeitig Worte finden konnten für unſern tiefen Schmerz. Der unglückſelige Entſchluß des Kaiſers vernichtete ihn ſelbſt auf immer, aber auch mein Schickſal war unvermeidlich niedergezeichnet. Ich mußte das Opfer meiner freiwilligen Handlung werden, und ich ward es. Verabſchiedet als unwürdig, dem neuen Gouvernement zu dienen, ſah ich mich gezwungen, mein Vaterland zu verlaſſen, während ich meine durch die Agitationen der letzten Tage erkrankte Frau in Rochefort allein zurückließ, wo ſie lange allen Arten von Vexationen ausgeſetzt blieb. Nichts ward ihr erſpart, und ſie ſo nach und nach von den Verfolgungen der Polizei bis nach Bordeaux getrieben, wo ſie endlich Gelegenheit fand, ſich nach Kiel einzuſchiffen. Hier ſahen wir uns im December 1816 zum erſtenmal wieder. Seit dieſer Zeit irrte ich in der Fremde umher, ohne zu wagen, mich Frankreich wieder zu nahen, ausgenommen im Jahre 1826, wo mich Seine Hoheit der Vicekönig von Aegypten nach Marſeille ſandte, um die Kriegſchiffe zu armiren, die der General Livron daſelbſt für Seine Hoheit bauen ließ. Seit dieſer Epoche datirt meine Dienſtzeit in Aegypten, Dienſte, welche Mehemed Ali mir mit Großherzigkeit belohnt hat, und glücklich werde ich mich ſchätzen, wenn meine Thätigkeit, mein guter Wille, und meine innige Zuneigung für den außerordentlichen Mann, zu dem die Vorſicht mich geführt, dazu beitragen können, mich ſeiner Wohlthaten immer mehr und mehr würdig zu machen.

Man wird dieſe einfache Darſtellung kaum aus der Hand legen können, ohne für die Hauptfiguren derſelben, den großen Kaiſer und den braven Beſſon die regſte Theilnahme zu fühlen, obgleich man ſich auch nicht verbergen kann, daß der gealterte, ſeit Jahren gejagte, haraſſirte, erſchöpfte Held nicht mehr die Friſche des Entſchluſſes beſaß, die den General Bonaparte ſo hoch erhoben hatte. Damals war er auch noch von keiner Hofluft berauſcht worden, die nach oben allmählich ſelbſt den beſten Kopf ſchwächt, nach unten aber nur die Herzen anfrißt.

Gott hat es indeß, wie immer, auch hier am beſten zu machen gewußt, und Beſſon mag ſich vollſtändig tröſten. Dem Kaiſer wäre allerdings, wenn ihn ſein Retter nach Amerika gebracht, der perſönliche Leidenskelch einiger Jahre erſpart worden, aber ſein Ruhm, ich wiederhole es, hätte durch ein ſolches obſcures Ende im Privatſtande nur tödtlich leiden können. Beſſer war es als der Gefangene Europas auf St. Helena zu ſterben. Napoleons Verehrer mögen ſich daher vielmehr freuen, daß es ſo gekommen iſt wie es kam, und nur die Engländer mögen darüber klagen, daß des kühnen Beſſon Plan geſcheitert iſt, denn ſein Gelingen hätte ihnen eine der ſchmachvollſten Seiten ihrer Geſchichte erſpart. 1)

---

1) Als ich acht Monate, nachdem ich dieſes geſchrieben, von einer beſchwerlichen und gefahrvollen Reiſe in Afrika's Wüſten zurückkam, fand ich den in voller Lebenskraft verlaſſenen Beſſon ſchon im Grabe. — — Nur ſein Manuſcript iſt mir als Beleg für das hier mitgetheilte Bruchſtück aus ſeinem noch in vieler andern Hinſicht höchſt merkwürdigen Lebenslaufe zurückgeblieben.

Das neue Arſenal.

Wenn man das Arſenal zum erſtenmal betritt, und dieſe coloſſale Anſtalt mit ſolid und ſchön aufgeführten Gebäuden in ihrer ganzen unermeßlichen Ausdehnung überblickt, eine Anſtalt, die den meiſten ihrer Art in Europa in nichts nachſteht, ja ſie in manchen Dingen noch übertrifft, wenn man die größten Schiffe dort im Bau begriffen, und lange Magazinreihen mit allem Nöthigen angefüllt vorfindet, um eine doppelte Anzahl derſelben auf der Stelle vollſtändig equipiren zu können — wenn Einem dann geſagt wird, daß auf dieſer ſelben Stelle vor acht Jahren noch das Meer ſeine Wogen rollte, und die ganze prachtvolle Flotte, die jetzt den Hafen füllt, aus eben dieſem Arſenal erſt hervorging, ſo glaubt man faſt ein Mährchen zu hören. Bedenkt man endlich noch, daß dieſe Wunder der Thätigkeit und

Einſicht in einem Lande der vollendetſten Barbarei, in welchem damals kaum ein einziges der dazu erforderlichen Mittel, Arme und Hände ausgenommen, noch vorhanden waren, durch den unerſchütterlichen Willen eines Einzigen gegen die Meinung aller ſeiner Landsleute geſchaffen worden ſind, ſo muß ſich das Staunen verdoppeln und man geſtehen, daß ſeit den Zeiten Peter des Großen kaum irgend ein Europäiſcher Souverain Aehnliches in gleicher Zeit zu bewerkſtelligen im Stande war. Demohngeachtet raſtet Mehemed Ali's kühner Geiſt auch jetzt noch nicht, und man iſt eben mit einem faſt gleichen Rieſenwerke beſchäftigt, nämlich dem Meer und einem 100 Fuß tiefen, ſich darunter hinbreitenden Schlammboden ein beliebig trocken zu legendes Baſſin für die ganze Flotte abzugewinnen. Die ungeheuren, mit Steinen angefüllten Kaſten, die man zum Behuf der Verſenkung auf den Chantiers konſtruirt, und deren ſchon viele eingeſenkt ſind, erreichen ziemlich die Größe der Linienſchiffe. Man zweifelt faſt allgemein an der Möglichkeit des Gelingens, nur Mehemed Ali zweifelt nicht, denn er kennt, wie Napoleon, das Wort „unmöglich" nicht. Einer der fremden

Conſuln ſagte ihm abrathend: „Euer Hoheit werfen Ihr Geld in's Meer!“ — „Allah kherim!“ erwiederte der Vicekönig, „ſeit vielen Jahren thue ich nichts anderes!“

In der That mußte Mehemed Ali viel Lehrgeld geben, ehe er zum Zwecke kam, aber eben daß er dieſes nie ſcheute, und immer wieder von Neuem begann, bis der Erfolg ſeine Beharrlichkeit krönte — macht ihn zu dem großen Manne, der er iſt. Einem meiner Freunde, der ihm einſt vorwarf, ſich fortwährend von Abenteurern und unwiſſenden Projektmachern täuſchen und betrügen zu laſſen, gab er in dieſer Hinſicht eine merkwürdige Antwort. „Ich weiß,“ ſagte er, „daß unter fünfzig Menſchen, die aus Europa kommen, mir ihre Dienſte anzubieten, neunundvierzig nur unächten Edelſteinen gleichen. Ohne ſie zu erproben, kann ich aber den einen ächten Brillanten, der vielleicht darunter ſeyn mag, nicht herausfinden. Ich kaufe ſie alſo vorläufig alle, und habe ich dann den rechten entdeckt, ſo erſetzt er mir oft allein den erlittenen Verluſt hundertfältig.“ Ein ſolcher ächter Brillant für den Vicekönig iſt jetzt Beſſon, und früher war es Herr von Ceriſy.

Schon über eine Million Geld und ein Jahr Zeit hatte Mehemed Ali auf ſein Arſenal verwandt, als dieſer ausgezeichnete Franzoſe, nur mit geringen Empfehlungen verſehen, in Alexandrien ankam. Er ward dem Vicekönig vorgeſtellt, der ihm gleich nach der erſten Unterhaltung auftrug, den neuen Bau zu unterſuchen und ihm ſeine Meinung darüber mitzutheilen. Der ſehr aufrichtige und etwas barſcheCeriſy machte den kurzen, aber energiſchen Rapport, daß alles bisher Aufgeführte nicht nur nichts tauge, ſondern ſelbſt der Ort, den man dazu gewählt, ganz unpaſſend ſey. Man kann ſich denken, welche Intereſſen ein ſolcher Ausſpruch beleidigen, welche Intriguen er hervorrufen mußte! Mehemed Ali, ohne ſich irre machen zu laſſen, befahl dem Herrn von Ceriſy, ihm in einem detaillirten Memoire die Sache genauer auseinander zu ſetzen, und zugleich einen neuen Bauplan, ganz nach ſeiner individuellen Anſicht, einzureichen. Nachdem er dieſen ſorgfältig geprüft und des Franzoſen ſiegende Gründe ihn überzeugt hatten, ließ er auf der Stelle den alten Bau ſiſtiren, vergaß die unnütz verwandten Summen, und der neue begann in demſelben Moment. Hier war, ſo zu ſagen, Meer und Land erſt zu ſchaffen, doch nichts hielt den Vicekönig auf. Das Waſſerbaſſin ward ausgegraben, das fehlende Land aufgekarrt, und ſchon nach vier Jahren wurden mehrere der größten Linienſchiffe aus dem fertigen Arſenal vom Stapel gelaſſen, das gleich ihnen aus dem Nichts hervorgerufen worden war. Dies ſind Charakterzüge eines Reformators, eines Mannes, der einer Idee, und nur ihr lebt, und von keiner Schwierigkeit abgeſchreckt wird — leider nur zu abſtechend gegen die Unentſchloſſenheit, die kleinlichen, ärmlichen Rückſichten und Mittelchen, die wir ſo häufig im alterſchwachen Europa angewendet ſehen, ohne damit je aus den proviſoriſchen Zuſtänden herauszukommen. Um jedoch auch die Schattenſeite der hieſigen Unternehmung nicht zu übergehen, ſo kann allerdings nicht geläugnet werden, daß Mehemed Ali's zu große Ungeduld im Verfolg ſeiner Pläne ihm vielen Nachtheil gebracht, und noch größeren bringen wird. Ceriſy ward, trotz ſeiner wiederholten Gegenvorſtellungen, gezwungen, ſeine Schiffe aus zu friſchen Hölzern zu erbauen, in Folge deſſen die ganze Flotte den Keim ihres Verderbens vor der Zeit in ſich trägt. Der reizende Reliquien Ihrer Verewigten — wobei ich jedoch in Erinnerung zu bringen wage, daß ich meine Originalbrieſe noch nicht zurück erhalten.

Das Buch Rahel befindet ſich bereits durch die Carolath's in den Händen der Königin von England, ſo wie die von Ihnen ſo gütig veranlaßte Anzeige des Auſtin'ſchen Werks im Beſitze dieſer Dame. Doch habe ich noch keine Antwort von ihr.

Fürſtin Pückler empfiehlt ſich Ihnen auf das angelegentlichſte, und bedauerte eben ſo lebhaft als ich, daß keine Bitten Sie aus dem traurigen Berlin herausbeſchwören können. Indeſſen muß ich geſtehen, daß viermonatlicher Regen und Wind das Leben auf dem Lande dies Jahr auch nicht angenehm machten.

In meiner Einſamkeit und Unfähigkeit habe ich den Roman „Cabanis“ geleſen. Iſt das nicht ein ſehr miſerables Machwerk? Mir kommt alles darin verzeichnet und verpfuſcht vor, ohne Friſche und ohne Grazie. Was giebt es denn Gutes in dieſer Art?

Wenn meine Geſundheit es erlaubt, ſuche ich Sie bald in Berlin heim, und freue mich Ihrer Geneſung.

Erhalten Sie mir alte Güte und Freundſchaft.

Euer Hochwohlgeboren
treuergebener H. Pückler.

126
Pückler an Varnhagen.

Muſkau, den 8. Oktober 1833.

Verehrteſter Freund,

Endlich habe ich den Brief der theuren Todten gefunden, der mir der liebſte iſt, weil das Herz am meiſten ſich darin ausſpricht. Ob er zur Bekanntmachung ſich eignet, Vicekönig war dafür nicht blind, aber er bewog Cerisy dadurch zum Gehorſam, daß er ihm ſagte: „Ich brauche dieſe Schiffe, und ich brauche ſie bald! Haben ſie ihren Dienſt erſt gethan, wie ich hoffe, ſo mögen ſie nachher immerhin zwanzig Jahre früher verfaulen.“ Das Schickſal hat dieſe Hoffnung nicht erfüllt, man kann jedoch nicht behaupten, allein durch Mehemed Ali's eigne Schuld.

Es kann meine Abſicht nicht ſeyn, das hieſige Arſenal im Detail zu beſchreiben, da dergleichen Etabliſſements hinlänglich bekannt ſind, und ſich überall mehr oder weniger gleichen müſſen. Ich hebe nur Einiges hervor, was mir beſonders auffiel. Dahin gehört die vortrefflich eingerichtete Seilerwerkſtatt, welche der von Toulon an Größe gleicht und ſie an Zweckmäßigkeit der Einrichtung übertrifft. Auch iſt hier die ingenieuſe, von einem Franzoſen erfundene neue Maſchine zur Drehung der Taue in Wirkſamkeit, deren Arbeit mir an Schnelligkeit und Güte der beſten engliſchen dieſer Art nichts nachzugeben ſchien.

An Ordnung und ſcrupuleuſer Reinlichkeit, ſowohl in den Magazinen, als in den Arbeitslokalen, ſtehen die franzöſiſchen Arſenäle, die ich geſehen, decidirt dem hieſigen nach. Eine vortreffliche Einrichtung unter andern iſt die, daß nach Feierabend alle über Tag gebrauchten Inſtrumente an den Wänden und Pfeilern in verſchiednen, ein für allemal angeordneten, zierlichen Deſſeins, wie es zum Schmuck der Waffenſäle üblich iſt, von den Arbeitern aufgehangen werden müſſen, bevor dieſe das Lokal verlaſſen dürfen. Dies giebt nicht nur eine elegante Dekoration, ſondern hat auch den Vortheil, daß nie Inſtrumente verlegt oder verloren werden können, eine Entwendung aber auf der Stelle ſichtbar wird. Dieſe, wie ſo viele andere zweckmäßige Einrichtungen, dankt das Arſenal hauptſächlich der nie raſtenden Fürſorge des General Beſſon, der den genialen Gründer deſſelben, den für Aegypten unſterblichen Ceriſy, ſo würdig erſetzt hat.

In den Magazinen erblickt man, die feinern nautiſchen und mathematiſchen Inſtrumente ausgenommen, jetzt nur noch wenig europäiſche Produkte. Waffen, Papier, Kleidung, Leinwand, Lederwerk, Tuch, (das letztere zum Theil aus Baumwolle)

Alles iſt ſchon aus Aegyptiſchen, vom Vicekönig angelegten Fabriken bezogen.

Drei Linienſchiffe befanden ſich in dieſem Augenblick im Bau, unter Chantiers die das Clima hier erlaubt unbedeckt zu laſſen. In den aus großen Quadern beſtehenden Untermauern derſelben waren mehrere antike Granitſäulen und ägyptiſche Figuren nicht ohne Geſchmack angebracht, was als ein Beweis der fortſchreitenden muſelmänniſchen Civiliſation auch in äſthetiſcher Hinſicht der Erwähnung werth iſt.

Die Flotte.

Die effektive Seemacht Aegyptens im Jahr 1837 beſtand aus

Linienſchiffen:

	Kanonen u. Carronn.	Pionnier.	Schiffsmannſch.
Acre	104	30	1200
Massr	104 „ „	—	1200
Mohallet el Kubra	100 „ „	—	1150
Skander . . .	100	—	1150
Mansurah . . .	100	—	1150
Homs	100	—	1150
	Lat. 608		*Lat.* 7000

	Kanonen u. Cerenn.		Pfünder.	Schiffsmannſch.
Transport	608			7000
Beleng . . .	96		30	1000
Abukir . . .	82		—	950
Fregatten:				
Avadalla . . .	64		—	600
Raschid . . .	60	〃 〃	24	580
Beherah . . .	60	〃 〃	—	580
Mufta dschehad	60	〃 〃	—	580
Dschir-dschehad	60	〃 〃	—	580
Kafferschåk . .	60	〃 〃	—	580
Damiat . . .	54	〃 〃	—	500
Corvetten:				
Tantah . . .	24	Cerennad.	30	200
Dschenah-Bacharih	24	〃	—	190
Belenghi-dschehad	22	〃	18	190
Dschehad-Beker	22	〃	—	190
Briggs:				
Schaika . . .	18	〃	16	120
Waschmyton .	18	〃	—	100
Semendi-dschehad	18	〃	—	100
Bedi-dschehad .	16	〃	—	100
	Lat. 1366			*Lat.* 14140

	Kanonen u. Coronn.		Pfunder.	Schiffsmannſch.
Transport	1366			14140
Scheinderi . .	16	Coronnad.	16	90
Theinsach . .	16	„	12	90
Schabas-dschehad	14	„	16	90
Kutter	10	„	—	50
Dampfſchiff Nile	4	„	30	150
	2 Kan. à la Pexhans			
	1428 Feuerſchlünde			14610
Bewaffnete Transports, deren Equipage				1080
Arſenal, Zimmerleute, Kalfaterer, Tiſchler ꝛc.				4500
Schiffmannſchaften Total.				20190

NB. Das ganze Perſonal des Arſenals iſt als militairiſche Ouvriers organiſirt, und verſteht im Nothfall auch ſeinen Schuß zu thun.

Schiffe, die ſich noch auf den Chantiers befinden:

Linienſchiff Nr. 9. 100 Kanonen u. Coronn. zu 30
„ „ 10. 88 „ „ „ „ —
„ „ 11. 100 „ „ „ „ —
„ „ 12. Von dieſem ſind zwar alle Theile fertig, aber es befindet ſich zur Zuſammenſetzung noch nicht auf den Chantiers.

Drei Fregatten erſten Ranges ſind eben ſo weit gediehen, jede zu 64 Coronnaden 30 Pfünder [1]).

Die mit dem Arſenal verbundene Seeſchule von Raſſetin enthält 1200 Eleven, welche auf Koſten des Gouvernements unterrichtet, uniformirt und gänzlich unterhalten werden, außerdem aber noch Jeder monatlich von 20 bis 100 Piaſter Gehalt bezieht!

Dieſe Eleven liefern die nöthigen Subjekte für die Marine, und zum Theil auch für die Bedürfniſſe der Adminiſtration.

Außerdem befinden ſich zwei rein nautiſche Schulen, deren Elevenzahl nicht fixirt iſt, am Bord der Linienſchiffe Acre und Mansurah. Die Bedingungen ſind die nämlichen, jeder Eleve erhält aber hier 100 Piaſter monatlichen Gehalts. Unter dieſen befindet ſich auch des Vicekönigs Sohn Said Bey, der dieſelbe Summe bezieht, auf ähnliche Art wie einſt der König von Frankreich einen Gehalt als Domherr zu Auch empfing.

Die Seeleute ſind folgendermaßen geſtellt. Jedem Seemann bewilligt das Gouvernement jährlich:

3 complette baumwollene Anzüge, nämlich

---

[1]) Zwei Jahre ſpäter alle vollendet.

1 von Zeuch zur Arbeit,
1 feinen Anzug für die feſtlichen Tage,
1 Capotte für den Winter,
2 Tarbuſch (Fes),
4 Hemden,
4 Paar Schuhe,
hinlängliche Seife zum Waſchen ſeiner Effekten.

Die Matroſen zerfallen in vier Klaſſen.

Die erſte Klaſſe erhält monatlich 30 Piaſter,
die zweite „ „ „ 25 „
die dritte „ „ „ 20 „
die vierte „ „ „ 15 „
(Dieſe letztere beſteht aus den Rekruten.)

Die Meſtrance wird in derſelben Proportion bezahlt.

Die Ration beſteht aus den zweckmäßigſten und geſundeſten Nahrungsmitteln, und iſt völlig hinlänglich, zwei Perſonen zu nähren. Seine Hoheit erhält überdem alle männlichen Kinder der Seeleute und gewährt ihnen vom Augenblick der Geburt an eine volle Ration, dieſelbe wie dem Vater, nebſt fünf Piaſter monatlich an Geld.

Die Invaliden der Marine werden in ihren reſpektiven Wohnort zurückgeſandt. Sie erhalten dort monatlich 30 Piaſter Penſion, und werden zugleich als Aufſeher bei verſchiedenen Gegenſtänden verwandt, ſo daß die, welche noch zu arbeiten fähig ſind, außerdem die Bezahlung dafür mit ihrer Penſion vereinigen können.

Offiziercorps der Marine.

Muſtapha Paſcha, welcher die ganze Seemacht en chef commandirt, hat ſo lange den Rang als temporairer Admiral, iſt aber effektiv nur Viceadmiral oder Generallieutenant.

Der Viceadmiral iſt gleichfalls temporair und nur Miriliva (Marechal de camp) und Chef des Generalſtabs der Eskadre. Dies iſt der Poſten Beſſon Bey's. Der Contreadmiral iſt auch Miriliva oder Marechal de camp, und zugleich Präſident des Conſeils der Marine, was ihm einen überwiegenden Einfluß giebt. Dieſe Stelle bekleidet **Haſſan Bey**, ein Europäiſch gebildeter Türke, deſſen ich ſpäter noch weiter erwähnen werde.

Schiffscapitaine giebt es erſter und zweiter Klaſſe. Die der erſten ſind Bey's und haben den

Rang als Oberſten in der Armee; die zweiter Klaſſe den eines Oberſtlieutenants.

Die Fregattencapitaine theilen ſich gleichfalls in die erſter und zweiter Klaſſe. Die erſten haben den Rang als chef de bataillon, die zweiten als Majore erſter Klaſſe, und werden zugleich als zweite Schiffscapitaine, oder als commandirende Corvettenkapitaine employirt.

Die Kapitaine der Briggs ſind Majore zweiter Klaſſe, und werden auch zu Seconds der Fregatten oder Corvetten ohne Unterſchied verwandt.

Die Schiffslieutenants [1]) ſind ebenfalls erſter und zweiter Klaſſe, haben Kapitainsrang und dienen als Seconds für Corvetten und Briggs.

Die Fregattenlieutenants, auch von zwei Klaſſen, haben den Rang als Premierlieutenants.

Die Aſpirants von erſter und zweiter Klaſſe haben den Rang als Secondelieutenants.

Dieſe kurzen, aber ganz zuverläſſigen Nachrichten werden genügen, einen richtigen Begriff von dem Belang der Seemacht Mehemed Ali's zu geben, und verbunden mit dem, was ich im Verlauf dieſes Werks über die Landarmee, den Länderumfang, die Einkünfte und Reſourcen des Aegyptiſch-Nubiſch-Syriſchen Reiches (wie es damals war) noch zu berichten haben werde, berechtigten ſie mich wohl zu dem Glauben, daß es nur eine allen Parteien nachtheilige Anomalie herbeiführe, einem Manne, welcher de facto ein mächtiger ſelbſtſtändiger Monarch iſt, fortdauernd in der officiellen Stellung eines abhängigen Paſcha erhalten zu wollen. Ich dachte mir beim Anblick dieſer großen, reellen Macht, daß wir in Europa mehrere Könige haben, deren Königreich kaum einer Provinz des Paſcha an Umfang gleich kommt, ſo wie ihre Einkünfte nicht den zehnten Theil der Mehemed Ali's erreichen, und ſo viel andere Souveraine außerdem, die nicht einmal mit einem Statthalter Mehemed Ali's, wie z. B. denen von Kandia und Sudan, an Macht und Glanz wetteifern können, ja von denen einige in der That nur als umfaſſungsreichere Grundbeſitzer, wie es z. B. die Herzöge Englands ſind, mit einer von Gottes Gnaden hinzugefügten Souverainetät erſcheinen. Es mußte daher fortwährend zu gewaltſamen Folgen führen, daß ein ſo unnatürüberlaſſe ich Ihrer Einſicht. Mir thäte es wohl in jeder Hinſicht. Nun noch ein Wort im Vertrauen.

---

[1]) Unter Schiff wird hier immer Linienſchiff verſtanden.

Frau v. A., deren gute und glänzende Seiten ich nicht verkenne, und der ich gewiß für ihre unverdiente zu gütige Geſinnung dankbar bin, hat mich dennoch durch den ſonderbaren Einfall, ſich in mich auf das paſſionirteſte verliebt zu glauben, ſeit lange in wahre Verlegenheit geſetzt. Halb aus Scherz, halb aus Gutmüthigkeit habe ich mir ſchriftlich alles gefallen laſſen, nun kam ſie aber hierher, und affichirte vor allen Menſchen ein völliges Liebesverhältniß mit mir, auf eine ſo tolle Weiſe, daß ſie mich zur Zielſcheibe des Spottes der ganzen Geſellſchaft machte. Wie weit ſie es hierin trieb, iſt kaum glaublich, und da lächerlich gemacht zu werden, uns ſchwachen eitlen Menſchen faſt immer am Schwerſten zu ertragen fällt, ſo verlor ich endlich die Geduld, und ſprach mich etwas hart gegen ſie aus, ja ſah mich genöthigt, es nicht zu verſchweigen, daß unter ſolchen Umſtänden mir ihre Abreiſe ſehr angenehm ſein würde. Sie iſt nun etwas gedemüthigt und nicht wenig erzürnt geſchieden.

Demohngeachtet meine ich es gewiß nicht böſe mit ihr, wünſche ſogar ſehr ein freundſchaftliches nur kein Liebesverhältniß mit ihr zu kultiviren, da ich aber aus Erfahrung weiß, daß ſie gern diejenigen, welche ihre Zärtlichkeit nicht zu würdigen im Stande waren, nachher nicht auf die delikateſte Weiſe angreift, ſo habe ich es für zweckmäßig gehalten, Sie, mein verehrteſter Freund, von der wirklichen Lage der Dinge in Kenntniß zu ſetzen, wobei ich natürlich auf ſtrengſte Diskretion von Ihrer Seite rechne.

Uebrigens hat mir Frau von A. dennoch ſchon wieder einen neu anknüpfenden Brief geſchrieben, den ich ſo beantwortet habe, wie ich wünſche, daß ſich unſer Verhältniß auf eine vernünftige Weiſe geſtaltet, denn unter uns geſagt, die Frau leidet an einer ſonderbaren Geiſteskrankheit. Mit achtzehn Jahren und Schönheit wäre dieſe Erſcheinung ſehr liches Verhältniß, wie das jetzige, aufrecht erhalten wurde, und eine geſunde Politik hätte vielleicht einen ſolchen Zuſtand wohl nicht einmal zu erhalten wünſchen ſollen, ſelbſt die der Pforte nicht, der ein mächtiger, durch gleiche Religion, und folglich in der Hauptſache (Erhaltung der muſelmänniſchen Herrſchaft überhaupt) auch durch gleiches Intereſſe verbundener, unabhängiger Freund nöthiger thut, als ein — ſo lange er ſeine Selbſtſtändigkeit nicht erreicht hat — ſtets gefährlich ihr gegenüber ſtehender Vaſall, der es nur dem Namen nach iſt, und der an reeller compakter Gewalt ſie ſchon einmal weit überragte.

Beſuch auf der Flotte.

In einem Gig, ein langes, ſchmales, höchſt zierliches Boot, gleich denen der Excluſives von Cowes, ſchifften wir aus dem Arſenal nach der Flotte über, die, jetzt vollſtändig verſammelt, einen impoſanten Anblick gewährte. Wir ſteuerten ſogleich nach dem Admiralſchiff, wo ich dem Prinzen Said Bey, zweiten Sohne des Vicekönigs, meine Aufwartung zu machen beabſichtigte.

Obgleich noch voll des Eindrucks, den die engliſche Flotte in Malta und Zante auf mich gemacht, fand ich, das Materielle betreffend, kaum einen (wenigſtens dem Nicht-Seemann bemerklichen) weſentlichen Unterſchied zwiſchen den Schiffen beider Nationen, die ich mir in Gedanken immer zuſammenſtellte; ja in einigen, wenn auch nicht ſehr bedeutenden Einzelheiten fand ich hier ſogar Vorzüge, z. B.

im Bezug auf die äußerſte Reinlichkeit und Ordnung bis in die entfernteſten Winkel und die tiefſten Räume hinab, ſo wie hinſichtlich der Aufbewahrung und Aufſtellung der Waffen, die hier mit zweckmäßigerer Anordnung, wie mir ſcheint, in mehrere kleine Magazine durch den ganzen Schiffsraum hin vertheilt ſind, ſtatt in einem großen Lokal vereinigt zu ſeyn, weil man auf dieſe Weiſe leichter und ſchneller zu ihnen gelangen kann; endlich eine ſehr praktiſche neue, von den Franzoſen entlehnte Dispoſition ſchützender Schießſcharten auf dem obern Verdeck, die ohne Zweifel bei neuen Schiffen allgemein berückſichtigt werden wird. Bei den Manövers, denen ich beiwohnte, war dagegen der Unterſchied noch gewaltig zum Nachtheil der Aegyptier, da eines Theils weit weniger ſichere Haltung dabei herrſchte, anderntheils mindeſtens die doppelte, ja dreifache Zeit zu den meiſten dieſer Evolutionen gebraucht wurde. Dies liegt jedoch weit weniger in der Unfähigkeit der arabiſchen Matroſen, die mir im Gegentheil alle Eigenſchaften zu beſitzen ſchienen, die beſten der Welt werden zu können, als in der großen Mangelhaftigkeit der Offiziere, aus denen

Mehemed Ali vielleicht zu früh die meiſten Europäer in Folge verſchiedner Mißverſtändniſſe ausgemerzt hat. Ohne die wenigen, welche noch davon da ſind, und unter denen den Talenten und dem Eifer des Herrn Touſet, Adjutanten des Generals Beſſon, eine beſondere Anerkennung gebührt, würde dieſe ſchöne und koloſſale Schöpfung vielleicht Gefahr laufen, eben ſo ſchnell zu verfallen, als ſie wie durch Zauber emporgeſtiegen iſt. Wahre Freunde des Vicekönigs können ihn dabei nur warnen, nicht zu früh ſeinen Landsleuten Dinge zu überlaſſen, denen ſie noch nicht gewachſen ſind [1].

---

[1] Man kann ſich hier der Betrachtung nicht erwehren, was wohl geſchehen ſeyn würde, wenn beim Beginn des letzten Krieges gegen Mehemed Ali, wo die Engländer nicht mehr als acht oder neun Linienſchiffe, die Franzoſen aber beträchtlich mehr im mittelländiſchen Meere ſtationirt hatten, was, ſage ich, geſchehen ſeyn würde, wenn Frankreich mit größerer Entſchloſſenheit die ganze Flotte des Vicekönigs, zu der damals noch die übergegangene türkiſche kam, durch franzöſiſche Offiziere befehligt, mit in den Kampf gezogen, und ſo, die Initiative ergreifend, mit faſt vierfacher Ueberlegenheit die engliſche Flotte angegriffen hätte! Schon oft hat eine gänzliche Niederlage den Nimbus, der die größten Seemächte umgab, ſo erſchüttert, daß ſie von da an nur eines langſamen Todes ſtarben. So viel iſt gewiß: eine gleiche Gelegenheit für die Franzoſen wird ſchwerlich jemals wiederkehren. — Gut für den Weltfrieden, daß ſie nicht benutzt wurde.

Said Bey, der ſtreng zum Seemann gebildet wird, iſt ein junger Prinz von freundlichem Charakter und viel verſprechenden Eigenſchaften, der unter der Leitung des General Beſſon und ſeines ſpeciellen Hofmeiſters, Herrn König, eines Mannes voller Kenntniſſe und Erfahrung, und des ehrenwertheſten Charakters, ſchon ziemlich die Allüre eines Europäiſchen Prinzen angenommen hat, ſich auch nicht weniger als ein ſolcher zu fühlen und zu betragen anfängt. Demohngeachtet iſt er noch etwas ſchüchtern, und man lernt ſeine liebenswürdigen Seiten erſt ganz kennen, wenn er zutraulicher geworden iſt. Er ſpricht bereits geläufig franzöſiſch, und mit nur wenig Accent, auch etwas engliſch. Gewiß würde er in Europa gefallen und zuvorkommend aufgenommen werden, auch wünſcht er ſelbſt ſehnlich die Reiſe dahin zu machen, es ſteht dieſer aber ein vor der Hand unüberſteigliches Hinderniß ganz eigner Art entgegen. Der Prinz iſt für einen ſo jungen Mann außerordentlich corpulent, und ſein Vater will ihn nicht eher ſich in Europa produciren laſſen, bis er magrer geworden iſt. Ich ſelbſt hatte ſpäter Gelegenheit mit dem Vicekönig vertraulich über dieſen

Gegenſtand zu ſprechen, und that mein Möglichſtes, ihn auf andere Gedanken zu bringen, konnte aber nichts ausrichten. Mehemed Ali wiederholte mehreremale, daß er ſeinen Sohn in ſo unförmlicher Geſtalt nicht reiſen laſſen könne. Ich habe deshalb dem Prinzen ein Regime vorgeſchrieben, ſetzte er hinzu, er befolge es und werde mager, dann mag er reiſen, aber nimmer vorher. Mit dieſem Regime quält man nun den armen Said Bey nicht wenig, ohne daß es bis jetzt ſonderlich anſchlagen will. Alle Wochen wird er gewogen, und in dem detaillirten Erziehungsbericht, der regelmäßig von hier nach Kahira geſandt werden muß, darf das Reſultat dieſes Wägens nie fehlen, wo dann ein Erguß übler Laune unvermeidlich iſt, wenn die Pfunde ſich nicht decrescendo erweiſen.

Das ſicherſte Mittel, den Prinzen von ſeiner überflüſſigen Corpulenz zu befreien (auf die übrigens in Europa natürlich gar nicht reflektirt werden würde), wäre, ihn nach England zu ſchicken und durch die Boxer in training ſetzen zu laſſen. In vier Wochen würde er ſo ſchlank ſeyn wie ein Aal, und kräftiger, als er ſich je gefühlt hat. Es kamen neulich zwei engliſche Mädchen nach Aegypten, die einen Proſpektus austheilten, worin ſie verſprachen, gegen gute Bezahlung die Weiber in den Harems auf europäiſche Weiſe zu bilden, nach welcher Vervollkommnung die muſelmänniſchen Ehemänner jedoch wenig Luſt bezeigten. — Ein beſſeres Glück könnte, nach der eben gegebenen Notiz, ein Borer machen, der den Prinzen Said Bey endlich in den Stand ſetzte, ſeine große Tour zu beginnen [1]).

Meine erſte Entrevue mit Said Bey blieb ziemlich im Bereich der lieux communs, ſpäter ward ich jedoch bald mit ihm bekannter, und fand ihn luſtigen Temperaments und voll Scherz. Einmal kletterten wir ſogar zuſammen um die Wette auf den Strickleitern des Admiralſchiffs nach dem großen Maſte hinauf, wobei er mich trotz ſeiner Corpulenz ſehr überflügelte. Demohngeachtet wunderte man ſich

---

[1]) Da Said Bey ſeitdem in Conſtantinopel war, um eine türkiſche Prinzeſſin zu heirathen, muß die väterliche Kur endlich wohl gelungen ſeyn, indeß ſcheint die Heirath ſelbſt nicht ſtattgefunden zu haben.

(man verzeihe meiner Eitelkeit dieſe Bemerkung), daß ich, ohne ein Seemann zu ſeyn, mich noch ſo gut aus der Affaire gezogen hatte, und die arabiſchen Matroſen nannten mich ſeit dieſer Zeit nicht anders als den preußiſchen Admiral, ein Titel, um deſſen Ratificirung ich an den Ufern der Spree noch einmal einzukommen gedenke, wenn erſt die deutſche Nationalflotte in's Leben getreten ſeyn wird. Ich wünſche von Herzen, daß dies Leztere mit eben dem feſten Willen, derſelben Energie des Entſchluſſes, und mit noch mehr Bedacht und Geſchicklichkeit in der Ausführung als hier geſchehen möge. Das erſte preußiſche Kriegsſchiff iſt ja ſchon vom Stapel gelaſſen. Warum hat man es aber „Amazone“ genannt, da Amazonen keine Nachkommen haben!

Eine wahre Zierde der Flotte iſt das in London gebaute Dampfſchiff the Nile, welches in Allem ohne Ausnahme der Medea — dem anerkannt ſchönſten Dampfſchiffe der engliſchen Marine — gleich iſt, auch von einem engliſchen Maſchinenmeiſter in dem vortrefflichſten Stande erhalten wird. Eben ſo ausgezeichnet in ihrer Art ſind einige in Frankreich gebaute Fregatten. Nur unter den kleineren Fahrzeugen bemerkte man mehr Vernachläſſigung, gleich der Brigg, mit welcher ich von Kandien gekommen, und von deren mangelhafter Befehligung ich bereits während der Ueberfahrt Zeuge geweſen war.

Geſellſchaftliches. Umgebung.

Mir gefiel es wohl in Alexandria und ſeiner europäiſch-afrikaniſchen Miſchung. Die fremden Conſuln, welche im Allgemeinen die erſte Rolle in der hieſigen Geſellſchaft ſpielen, leben hier, wo etwas großſtädtiſchere Formen herrſchen als in den übrigen Städten der Levante und Berbarei, in weit größerer Eintracht, und die vielen Ausländer, meiſt Franzoſen im Dienſte des Vicekönigs, vermehren und erheitern dieſe gebildeten Cirkel mannichfaltig. Ein ſehr glänzendes Haus machte unter andern ein Bataillonschef und Adjutant Soliman Paſcha's, Herr von W........., früher Kammerherr des Herzogs von Lucca, deſſen Gemahlin aus einer vornehmen hanövriſchen Familie herſtammt. In dieſem Hauſe herrſchte gediegner Luxus neben der vollkommenſten Urbanität; es iſt aber ziemlich charakteriſtiſch für die verführeriſch, aber mit ihren Sechszigern iſt es nicht auszuhalten.

Antworten Sie mir, und bleiben Sie feſt überzeugt, daß niemand Ihnen herzlicher zugethan iſt, und Sie mehr hochachten kann als Ihr ganz ergebener

H. Pückler.

P. S. Apropos, was halten Sie von dem Werke der Frau von A., das Goethe's Monument bezahlen ſoll?

Es ſind viel außerordentlich ſchöne Stellen darin, aber das Ganze kömmt mir zu eintönig, und vieles zu unwahrſcheinlich vor. Sie klettert gar zu viel darin, und iſt zu oft verzückt über Kirſchen, Aepfel, Vögelchen, Schnee, Waſſer, und vor allem ſich ſelbſt. Schefer hat es ſehr ſtreng mit dem Motto verſehen: Von nichts zu nichts.

Das finde ich zu hart, er iſt aber pikirt, weil ſie ihn mit Abſicht ſehr geringſchätzend behandelt hat, ich weiß nicht warum. Wäre ſie länger hier geblieben, hätte ſie ſich doch in ihn verliebt. Adieu, ich freue mich auf Ihre Antwort.

127.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 11. Oktober 1835.

Laſſen Ew. Durchlaucht mich mit dem anfangen, was ſich mir am ſtärkſten aufdrängt, indem ich Ihnen ſchreiben will, und mit dieſem Willen den Wunſch verbunden fühle, Ihnen Angenehmes und Liebes zu ſchreiben, Ihnen ſo vortheilhaft als möglich zu erſcheinen; nicht um für mich und zu meinem Beſten einen guten Eindruck zu bewirken, ſondern um Ihretwillen, weil Sie es ſo ſehr verdienen, und alles Gute bei Ihnen ſo überaus gut angebracht iſt; wie ich ſehr gut einſehe, und mit Dank für ſo viele wiederholte Freundlichkeit und Kräftigung, die ich von Ihnen erfahre, treulichſt etwas leichtfertige Beſchaffenheit des hieſigen Treibens, daß an einem ſchönen Morgen dies alles in Rauch aufging und viele der vermögendſten Capitaliſten Alexandrias mit Schrecken gewahr wurden, daß die vortrefflichen Diné's, zu denen ſie Herr von W........ täglich einlud, nur durch das von ihnen erborgte Geld beſtritten worden waren. An eine Rückzahlung war nicht zu denken, und nach vielem Lärm ergab man ſich in ſein Schickſal. Hr. von W. aber vertauſchte Alexandria mit Conſtantinopel. Es gibt indeß neben den vielen Abenteurern doch auch ſehr ſolid etablirte Familien hier, von denen manche wahre Palläſte bewohnen, und dem entſprechend leben. Zu dieſen gehört vor Allen der ſchwediſche General-Conſul, Chevalier Anaſtaſi, deſſen Einrichtung und gaſtfreye Lebensweiſe in allen Welttheilen für reich und geſchmackvoll gelten würde.

Es ſey mir vergönnt, einige Worte mehr über dieſen braven Mann beizufügen, da ich mit ihm zufällig in nähere Berührung kam und, im Vorbeigehen geſagt, auch er es iſt, deſſen Freigebigkeit unſer Berliner ägyptiſches Muſeum ſeinen koſtbarſten Sarkophag verdankt.

Der gütige Leſer wird aus dem „Vorläufer“ vielleicht meinen Sekretair, Theolog, noch im Andenken behalten haben. Theologides iſt der Sohn einer Nichte des Chevalier Anaſtaſi, der früher die Koſten ſeiner Erziehung beſtritt, aber durch einige leichtſinnige Streiche und eine tolle Geldverſchwendung ſeines Schützlings in München ſo entrüſtet ward, daß er ihm endlich ſeine Protektion gänzlich entzog. Hierdurch ward dieſer in die traurigſte Lage gebracht, in welcher ich ihn in Athen ſand, und mehr aus Mitleid als aus Bedürfniß zu mir nahm, hauptſächlich aber um, wenn irgend möglich, in Alexandria, wohin ich damals meine Schritte richtete, die Ausſöhnung mit ſeinem Großonkel zu bewirken. Komiſch kam es mir dabei vor, daß ein berühmter diplomatiſcher Profeſſor Deutſchlands, der Theolog in Griechenland kennen lernte, und ihn nach Deutſchland zu gehen bewog, nach des Letzteren Verſicherung, vorzüglich Schuld an den erwähnten Naivetäten meines jungen Schützlings geweſen ſeyn ſollte. Er rieth ihm nämlich, ſagte Theolog, ſo viel Geld als er nur könne, auf Rechnung ſeines großmüthigen Verwandten in Trieſt zu beziehen, wohin er accreditirt war, damit er für ſeinen ganzen Studienkurſus im Voraus geborgen wäre. Ich habe Grund, an die Wahrheit dieſer Ausſage zu glauben, da mir Herr Anaſtaſi lachend erzählte, beſagter Profeſſor habe ihm nachher einen Brief geſchrieben, den er als ein merkwürdiges Aktenſtück noch aufhebe, und in welchem jener die unverzeihlichen Schritte des jungen Menſchen damit zu entſchuldigen ſucht, 1) „daß Herr Anaſtaſi ein Kaufmann ſey, folglich Banquerott machen könne, 2) daß Herr Anaſtaſi ferner bereits alt ſey, folglich bald und plötzlich ſterben könne — er es daher ſeinem Neffen nicht ſo ſehr verdenken dürfe, wenn er ſich mindeſtens für die Zeit ſeiner Studien habe ſichern wollen.“ Man kann nicht umhin, eine ſolche Diplomatie, wenn nicht geſchickt, doch wenigſtens originell zu nennen. Ihren Zweck verfehlte ſie freilich, und hätte wohl auch den Sanfteſten erbittert; doch gelang es uns, den gütigen und edlen Mann zu verſöhnen. Theolog ward wieder zu Gnaden angenommen, anſtändig durch die Ausſetzung eines nicht unbedeutenden Kapitals verſorgt, und ihm auf Koſten ſeines Onkels eine Handelscarriere eröffnet, in welcher er noch eben ſo reich werden kann, als es der Chevalier Anaſtaſi ſelbſt iſt, wenn er mit deſſen Geſchäftskenntniß daſſelbe Glück und beſonders dieſelbe Biederkeit verbindet. Denn auch Herr Anaſtaſi war nicht immer glücklich. Im Anfang ſeiner Laufbahn mißlang ihm Alles, und er ſah ſich endlich gezwungen zu falliren. Ein gerichtlicher Vergleich mit ſeinen Creditoren erfolgte, Kraft deſſen er ihnen 25 Prozent vergütigte. Klein und unanſehnlich begann er von Neuem, aber Fortuna's Rad hatte ſich gedreht. Jede Spekulation lohnte ſich doppelt und dreifach, und in wenigen Jahren war Herr Anaſtaſi ein ſehr reicher Mann. Hier zeigte ſich nun ſein wahres Schroot und Korn. Obgleich durch das Geſetz zu nichts verpflichtet, rief er öffentlich alle ſeine alten Gläubiger oder ihre Erben zuſammen und zahlte ihnen gewiſſenhaft Kapital und Zinſen bei Heller und Pfennig nach. Dergleichen Beiſpiele ſind ſelten in unſrem egoiſtiſchen Zeitalter, und verdienen wohl die ehrenvollſte Anerkennung der ganzen Geſellſchaft.

Auf dieſe Weiſe kam ich denn um meinen dritten Reiſeſekretair auf dieſer orientaliſchen Wanderſchaft, und es iſt ſeltſam genug, daß alle drei etwas vom verlornen Sohne an ſich hatten, ich auch

Gelegenheit fand, ſie alle drei ihren reſpektiven Familien zum Genuß des geſchlachteten Kalbes wieder zurückzuführen. Ob es bei Allen dennoch Beſtand haben wird, iſt eine andere Frage. Was mich betrifft, ſo fühlte ich große Luſt, nachdem ich es hintereinander mit einem Proteſtantiſchen, einem Iſraelitiſchen und einem Griechiſchkatholiſchen Sekretair verſucht (von denen der Iſraelit bei Weitem der Beſte war), jezt meine Wahl auf einen Muſelmann zu lenken. Es gibt ja bereits ſolche in Menge hier, die in Europa ſtudirt haben, und daher leicht mehr wiſſen mögen als ich.

Als mir z. B. der Prinz Said Bey ſeinen Gegenbeſuch machte, kam in ſeiner Geſellſchaft ein ſolcher, vollſtändig europäiſch gebildeter Türke mit, der Viceadmiral Haſſan Bey, der ſo geläufig franzöſiſch ſprach, daß ich ihn lange für einen rechtgläubigen franzöſiſchen Chriſten hielt, bis ich ihn plötzlich niederknieen und ſein muſelmänniſches Gebet verrichten ſah, welches, wenn die Stunde dazu gekommen iſt, immer rückſichtslos von guten Muſelmännern vorgenommen wird, ſie mögen ſich befinden, wo ſie wollen. Dieſer Admiral, früher ein Mameluck (perſönlicher Sklave) Mehemed Ali's, paſſirt für den beſten Reiter in Aegypten, eine ſeltne Eigenſchaft für einen Seemann, und hat überhaupt viel von der Welt geſehen, und viel in ihr erlebt. Er erzählte uns, daß er in Chili durch ſeine Reiterkünſte über verſchiedne der dort Berühmteſten in dieſer Hinſicht obſiegte, dadurch aber ihre Eiferſucht in einem ſolchen Grade erregte, daß man mehrmals ſeinem Leben nachſtellte und er zuletzt das Land deshalb verlaſſen mußte. Der Admiral beſitzt jetzt das koſtbarſte Pferd in Alexandrien, einen ächten Nedſchdi, den er mir ſpäter auf meine Bitte vorritt, und dabei ſeinen Ruf als Reitkünſtler auf das Glänzendſte bewährte. Man konnte nicht ſchöner und feſter zu Pferde ſitzen, und ein feuriges Roß nicht vollſtändiger in ſeiner Gewalt haben. Sein Apfelſchimmel mit der Iſabellenſchnauze, deſſen ich nur für die Hippologen erwähne, war nicht hoch, aber von kräftigem, gedrungenem Bau, ziemlich ſtarken magern Knochen ohne Fehl, und wäre, bei ſehr übereinſtimmenden Verhältniſſen, vollkommen ſchön geweſen, wenn er nicht einen etwas zu kurzen Hals gehabt hätte, was bei den Nedſchdi häufig der

Fall iſt. Er war nicht ſo lang gefeſſelt als die meiſten arabiſchen Pferde, und eben ſo feurig als fromm. Doch gehörte dies Pferd noch nicht zu der alleredelſten Raçe der Wüſte, die Haſſan Bey, der früher den Krieg gegen die Wechabys mitgemacht hatte, folgendermaßen ſchilderte. „Die Einzigen, welche ich je von dieſen Auserwählten geſehen,“ ſagte er, „waren die Leibpferde Abdallah's, des Anführers der Wechabiten, die mit ihren Herren in unſre Gefangenſchaft geriethen, und welche ohne dieſes Kriegsereigniß keine Summe, noch ſo groß, zu erkaufen im Stande geweſen ſeyn würde. Sie waren wohl eine Hand höher als mein Pferd (alſo reichlich 4 Zoll unſres Maaßes), mit Augen und Knochen gleich der Gazelle, die Letzteren zwar fein, aber feſt wie Stahl. Ihre Schönheit und die Grazie aller ihrer Bewegungen war mit nichts zu vergleichen, und an blitzähnlicher Schnelligkeit und Gewandheit, wie unverwüſtlicher Dauer, konnte keines unſrer, mitunter doch vortrefflichen, Pferde ihnen nur nahe kommen.“ Dieſe edlen Thiere gingen leider in einem damals noch ſehr ſchlecht gehaltnen ägyptiſchen Geſtüt ſchon

Univ. Bibl.
München

das Jahr darauf zu Grunde, und ſo ſpurlos für die ägyptiſche Zucht vorüber.

Doch ich kehre zu der Alexandriner Geſellſchaft zurück.

Zu den vielen Vereinigungsmitteln, welche dieſer zu Gebote ſtehen — worunter hohes Hazardſpiel in Privathäuſern, eine alte Mode aus der guten Zeit der soupers, der ich ſelbſt nicht abgeneigt bin, obenan zu ſtehen ſcheint — gehören auch zwei ſehr artig zuſammengeſetzte Liebhabertheater, ein franzöſiſches und ein italieniſches. Das erſte und vorzüglichſte verdankt ſeine Entſtehung und Fortdauer faſt allein dem unermüdlichen Eifer des Herrn Reinlein, Viceconſuls von Holland, der bald, als kleiner Talleyrand, alle Fineſſen der Diplomatie, bald, als glücklicher Nachahmer Mehemed Ali's, alle Energie ſeines Willens in Wirkſamkeit ſetzt, um die oft zur Rebellion geneigte Truppe ſo vornehmer Freiwilligen zuſammenzuhalten. Herr Reinlein lebt und webt nur in Muſik und Theater, und da ich glaube, daß eine große Paſſion dieſer Art, wenn ſie hinlängliche Befriedigung findet, einen wahren Theil des Lebensglückes ausmacht, ſo iſt Herr Reinlein nur dazu Glück zu wünſchen; denn die Reiter auf Steckenpferden ſind immer mehr zu beneiden, als die, welche den Pegaſus oder das Schlachtroß des Ehrgeizes wählten. Es iſt indeß wahr, daß Herr Reinlein auch noch neben dieſem Glück die angenehme Zugabe hat, eine äußerſt hübſche und liebenswürdige Spanierin als Frau zu beſitzen, die ihm wahrſcheinlich noch mehr beneidet wird, als ſein Theater-Dilettantismus.

Das franzöſiſche Theater war leider jetzt geſchloſſen, und ich kann es daher nicht mit genug Dank erkennen, daß eine beim franzöſiſchen Conſul, Herrn Leſſeps, mir Unwürdigen zu Ehren improviſirte Darſtellung nicht die mindeſte Oppoſition fand, und in wenigen Tagen mit der humanſten Bereitwilligkeit in's Werk gerichtet wurde. Man gab eins der beſten Stücke von Scribe, und die Hauptrollen wurden durch Frau von Wülſingen und Herrn Janin, einen St. Simoniſten und Bruder des berühmten Perlet meiſterhaft dargeſtellt. Eben ſo zeichnete ſich Herr Janin im zweiten Stück, dem Comedien d'Etampes, aus, wo ſeine ergötzliche Carrikatur der engliſchen Lady um ſo mehr Lachen erregte, als mehrere der Zuſchauer ein kürzlich hier geſehenes, wo möglich noch poſſirlicheres Original dieſer Carikatur in natura noch im friſcheſten Andenken hatten.

Im italieniſchen Theater hörte ich nur ein Concert, in dem einige Sänger verdienſtlich waren, beſonders eine Dame, von der man mir ſagte, daß Lord Byron einſt zu ihren Anbetern gehört habe, ohne daß die Zeit ihr ſeitdem ſo übel mitgeſpielt hatte, als der zur Polizei übergegangnen maid of Athens.

Noch immer wie in alter Zeit lieben die Alexandriner Landpartieen zu machen, obgleich ſie faſt kein Land mehr haben, und ſtatt der paradieſiſchen Boskets, welche die Dörfer des Sees Mareotis einſt umgaben, und wo jener köſtliche, von Horaz, Athenäus und Strabo gefeierte Wein wuchs — ihnen jetzt nur kahle Schlamm- und Sanddünen, nebſt ausländiſchen Weinen übrig geblieben ſind. Doch giebt es einige wenige ſich beſſer ausnehmende Oaſen.

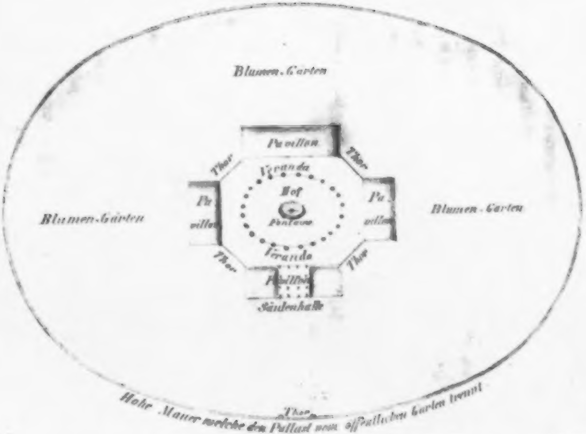
Dieſe kennen zu lernen machte ich mich an einem heitern Freitage, dem Sonntage der Muſelmänner, mit Herrn und Madame Roquerbes — der reizendſten Smyrnaerin in Alexandrien, und der einzigen Dame meiner hieſigen Bekanntſchaft, welche erwiedern möchte! Laſſen Sie mich, da ich dieſen Wunſch als einen unerfüllbaren ſogleich erkenne, das troſtloſe Bekenntniß voranſtellen, das ich ohnehin vergebens ſuchen würde zu verbergen: ich bin krank und traurig! Zwar gehe ich aus, beſpreche manches, ſchreibe vieles, aber alles in größter Abhängigkeit von Wetter und Stimmung, und es iſt alles wie von ungefähr, ohne Vorausſicht und Folge; ich gehorche mir nur halb und ſchlecht und oft gar nicht. Sonſt hätte ich auch längſt Ew. Durchlaucht wieder geſchrieben, und nicht ein zweites Blatt von Ihnen abgewartet, da ich den inneren Drang oft genug empfand, und mir keine andere Beſchäftigung lieber ſein kann. Allein ich muß mir jetzt nachgeben in anderem Sinne, als ſonſt, und größtentheils unterlaſſen, was ich gern thäte! Dabei geb' ich mich doch keineswegs auf, und hoffe beſſere Wendung. Seien Sie indeß auch ein wenig nachſichtig mit mir! —

Ich danke innigſt für den überſandten Brief! er iſt ſehr ſchön und lieblich, und ich benutz' ihn gern bei künftig zu erneuerndem Druck der Sammlung. Laſſen Ew. Durchlaucht die Originale immerhin noch in meinen Händen, wo ſie gut, auch Ihnen, aufbewahrt ſind! Ich habe noch nicht abgeſchrieben, was abzuſchreiben iſt, und kann damit nicht ſo eilen, da es mir ſchwer wird, Gehülfen zu erlangen, und ich ſelber bisher noch kaum dem Unaufſchieblichſten des Tages habe gewachſen ſeyn können. Welch andere Sammlung vermöchte ich ſchon jetzt zu geben, als dieſe in der Eile bereitete! Und dabei wächſt der Vorrath noch immer, und entdecken ſich immer neue Schätze in dem alten. Daſſelbe Erſtaunen, welches die erſte Mittheilung erweckt hat, kann eben ſo groß und friſch einer zweiten erſtehen. Der Erfolg und Eindruck iſt wunderbar überall der nämliche; in ganz Deutſchland eine wahre Senſation, und bei den verſchiedenſten Perſonen. Der Fürſt von Metternich hat das Buch Abends mit ſeiner Gemahlin geleſen, und das dem Fürſten Wittgenſtein entliehene türkiſchen Kaffee in idealiſcher Vollkommenheit ſelbſt zu bereiten verſteht — eine Excurſion zu Pferde, um die wenigen angebauten Flecke der Umgegend zu beſichtigen. Eine Villa des Miniſters Bogos Bey mit herrlichen Palmen und artigen Blumenparterres geſchmückt, ward zuerſt beſucht. Viele der Dattelbäume hingen noch voll Früchte, die ich im friſchen Zuſtande zuerſt in Alexandrien koſtete, weil ich mich in der Berberei nicht während der Periode ihrer Reiſe befand. Sie gleichen den getrockneten Datteln, die wir in Europa eſſen, nicht im Geringſten, ſondern ſind im Aeußern mehr unſern Pflaumen ähnlich, von dunkelblauer Farbe, äußerſt ſaftig, aber nach meinem Geſchmack faſt zu ſüß.

In einer Doppelreihe Windmühlen, die erſt ſeit einem Jahrzehnt in Aegypten eingeführt worden ſind, und bei einem großen Baumwollenmagazin des Vicekönigs vorüber, ritten wir von hier nach dem noch im Bau begriffenen neuen Luſtſchloß Mehemed Ali's, das mit großer Pracht, aber ganz im national türkiſchen Geſchmack aufgeführt wird. Dieſer Styl iſt nicht ohne Grazie, obwohl die barbariſche Miſchung von ölgetränktem Holz und Marmor, von weißgetünchten groben Wänden und koſtbar vergoldeten Plafonds, nebſt andern Disparaten ſolcher Art einem geläuterten Geſchmack zuwider ſeyn müſſen. Es war, wie bemerkt, am türkiſchen Sonntage, und wir ſahen daher mehrere Spaziergänger im Garten; als wir aber an den Eingang des Pallaſtraumes kamen, fanden wir dieſen barrikadirt und keinen Menſchen im Innern, um uns Auskunft zu geben. Ich kletterte mit Herrn Roquerbes auf die hohe rundum laufende Mauer, welche innerhalb der weitläuftigen Gärten noch beſonders (des Harems wegen) den Pallaſt umſchließt, um von da beſſer umherſpähen zu können, aber erſt nach vielem vergeblichen Rufen erſchien ein halbnackter Araber mit einer großen Axt in der Hand, mit der er uns anfänglich grimmig drohte, nach dem Verſprechen eines Bakſchis aber ſie nur dazu anwandte, um den feſtgenagelten Holzriegel des proviſoriſchen Bretterthores durchzuhauen, der uns den Eingang verwehrte. Die Form des Pallaſtes iſt originell, aber auf möglichſten Comfort berechnet. Er beſteht nämlich aus vier iſolirten, im Quadrat erbauten Pavillons, die in den vier Ecken durch hohe Thore verbunden werden, welche nach dem verſchloſſenen Garten des Harems führen; eine runde, bunt bemalte und bedeckte Gallerie oder Veranda umgiebt den ganzen innern Hof, der mit Kieſeln verſchiedner Farben ausgelegt iſt, und in deſſen Mitte ſich eine ſchöne Fontaine befindet. Den Haupteingang bildet, in dem der Stadt zugewandten Pavillon, eine hohe Säulenhalle, welche einſtweilen von Holz errichtet worden iſt, künftig aber in orientaliſchem Alabaſter ausgeführt werden ſoll, wozu die rieſenmäßigen Blöcke ſchon dalagen. Die Dächer wechſeln in geſchwungenen und ſpitzen Linien ab, gleich den chineſiſchen, was gut zum phantaſtiſchen Charakter des Ganzen paßt.

Ich füge für Liebhaber nebenſtehend den Grund plan des Ganzen bei.

In den äußern, dem Publikum offnen Gärten dieſes Pallaſtes, welche nach allen Seiten hin einen ſehr großen Raum einnehmen, aber, wie faſt alle Gärten des Orients, blos verzierte Gemüſe- und Obſtplantagen ſind, bewunderte ich viele ſchön blühende Gewächſe, die wohl nach Europa zu verpflanzen werth wären, unter andern eine Art Bohne mit großer dunkelblauer Blüthe, und eine ſehr reiche


Blumen-Garten
Pavillon
Thor
Thor
Veranda
Pa-
villon
Hof
Fontaine
Pa-
villon
Blumen-Gärten
Blumen-Garten
Thor
Veranda
Thor
Pavillon
Säulenhalle
Thor
Hohe Mauer welche den Pallast vom öffentlichen Garten trennt

Univ. Bibl.
München

Winde mit violet und rothen Glocken, welche mehrere Mauern und elegant geflochtene Schilfzäune ſo dicht bedeckten, daß kaum der mindeſte Zwiſchenraum ſichtbar blieb. Mit der Zeit wird dieſe Anlage gewiß viel zur Verſchönerung der bis jetzt ſo undankbaren Umgebung Alexandriens beitragen. Auch Ibrahim Paſcha thut in dieſer Hinſicht außerordentlich viel für die Stadt. So iſt z. B. der große prachtvolle Platz, auf dem ich wohne, von ihm allein mit großen Koſten geſchaffen, und der ſehr bedeutende Miethzins für die ihn umſchließenden Hôtels, die er dort aufgebaut, den Wittwen ſeiner gebliebnen Krieger großmüthig als Penſionsfond angewieſen worden. Noch mehr dieſer Art geſchieht durch Ibrahim Paſcha in Kahira, und gleiches in Syrien. Dagegen iſt bei den Eingebornen ſelbſt der Sinn für Pflanzungen und Anlagen äußerſt ſchwer zu erwecken, und des Vicekönigs Bemühungen ſcheitern häufig an der allgemeinen Indolenz. Von vielen Tauſenden junger Oelbäume z. B., die er vor einigen Jahren gratis vertheilen ließ, ſteht faſt kein einziger mehr, weil man ſie auf lüderliche Weiſe pflanzte und dann nicht im Geringſten unterhielt. Daher kommt es auch, daß der Kanal von Mahmudieh, dies ebenfalls rieſenhafte Werk Mehemed Ali's, an dem täglich 50,000 Menſchen arbeiteten, und die zwanzig Stunden lange Strecke ſeines Laufes in wenig Monaten vollendeten — nur kahl aufgeworfne Ufer bietet, die doch bei dem ſchnellen Wuchs der Bäume im hieſigen Klima jetzt längſt ſchon jenen gleichen könnten, von denen **Dufard-el-Hadad** ſang:

> „Welche Reize umgeben dich Kanal von Alexan-
> „dria! Ihr Anblick gießt Wonne in die Bruſt.
> „Die Wäldchen, die dich beſchatten, wölben
> „Lauben von Grün über den Schiffer, der dich
> „befährt. Die Hand des Nords furcht mit
> „ſüßem Spiel die Fläche der Wellen und ſtreut
> „Friſche über ſie aus. Die herrliche Palme,
> „ihr biegſames Haupt weich hingeſenkt, wie ein
> „ſchlummerndes Mädchen, prangt mit ihrer
> „Krone hängender Trauben darüber u. ſ. w."

(Siehe Prokeſch Beſchreibung dieſes Kanals.) Die Ausgrabung des Mahmudieh muß hier um ſo ſchwieriger geweſen ſeyn, da man in Aegypten weder Spaten noch Schaufeln, noch Schubkarren kennt, ſondern die weiche Erde überall von den Arbeitern nur mit den Händen zuſammengekratzt und in Körben fortgetragen wird, worin Erwachſene wie Kinder eine bewundernswürdige Fertigkeit erlangt haben, und ſchwer dazu vermocht werden würden, unſre europäiſche Manier anzunehmen.

Auf dem Rückweg beſuchten wir die Reſidenz Mehemed Ali's in der Stadt, welche am Ende der zwiſchen den beiden großen Häfen hervortretenden Landſpitze liegt. Es charakteriſirt gewiſſermaßen dieſen Herrſcher, daß eine 2000 Schritt lange Allee von acht Fuß hohen gemauerten dachloſen Thürmen aus der Stadt dahin führt, welche Thürme keinen andern Zweck haben — als den innerhalb derſelben gepflanzten jungen Akazien einen ſichern Schutz vor Beſchädigung zu gewähren. Der Pallaſt iſt königlich und von großem Umfang, die Audienzſäle ſehr einfach, doch würdig, und die grandioſe Haupttreppe von katariſchem Marmor ſchön, aber ihr Geländer auch hier wiederum nur von gewöhnlichem Holze, mit weißer Oelfarbe angeſtrichen, conſtruirt. In einem der Säle ſteht, ganz abweichend von muhamedaniſcher Sitte, eine coloſſale Gypsbüſte Mehemed Ali's, die von einem der hieſigen St. Simoniſten nicht ohne Geſchick gearbeitet worden iſt. Sie kann auch in den einzelnen Theilen ähnlich genannt werden, aber der merkwürdige eigenthümliche Ausdruck der Phyſiognomie des großen Paſcha fehlt ihr ganz.

Die Hauptpracht der Muſelmänner iſt immer für den Harem reſervirt; dieſer Theil der Reſidenz blieb uns aber unzugänglich, da leider einige der ausrangirten Damen hier zurückgeblieben waren. Ein großes Seebad, das in der Sonnenhitze anmuthig ſeyn muß, und wo der Vicekönig zuweilen Audienzen ertheilt, war Alles, was man uns davon zu beſichtigen geſtatten konnte.

Ich trennte mich hier von meinen liebenswürdigen Begleitern, und nahm ein Boot um an Bord einer türkiſchen Corvette aus Conſtantinopel zu fahren, welche kürzlich einen Geſandten des Sultans hierher gebracht hat. Der Kapitain empfing mich ſehr artig. Er war bis auf den Fes (hier Tarbuſch genannt) ganz nach ruſſiſchem Schnitt gekleidet, und zeigte mir ſein in Amerika gebautes Schiff im größten Detail. Es herrſchte nicht ganz dieſelbe Eleganz, aber zu meiner Verwunderung kaum mindere Ordnung und Reinlichkeit daſelbſt als auf der ägyptiſchen

Flotte, und die europäiſch uniformirten Seeſoldaten, in ihren rothen Jacken und dunkelgrauen Pantalons, ſchienen nicht ſchlechter einexercirt als die Araber, doch war ihr Ausſehn unbeholfner, und in der Schnelligkeit der Manöver ſollen die türkiſchen Matroſen den ägyptiſchen eben ſo weit nachſtehen, als dieſe den Engländern.

Man gab mir während meines Aufenthalts in Alexandrien eine Reihe Diners und Soirées die Gelegenheit zu mehreren angenehmen Bekanntſchaften darboten. Ich will indeß hier nur drei dieſer letzteren erwähnen, die mich beſonders anſprachen, zuerſt die des däniſchen Generalconſuls, Herrn Dumreiker, ein geborner Baier und einer der würdigſten Ausländer in Aegypten, der beſonders jedem Deutſchen werth ſeyn muß, da die vielen Dienſte, die er Individuen dieſer Nation geleiſtet, ihm ſchon längſt hier den Beinamen: „Vater der Deutſchen“ erworben haben.

Die zweite mir denkwürdige Perſon iſt der berühmte ſchwediſche Naturforſcher Hedenborg, der vor Ruſſegger der Region der Mondgebirge von allen Reiſenden am nächſten gekommen iſt, und dies ohne alle Unterſtützung der Behörden, ſeitdem jedoch durch

Exemplar nicht zurückgeben wollen. Alexander Humboldt hat das ſeinige der Herzogin von Deſſau laſſen müſſen, Marheineke ſeines der Herzogin von Auguſtenburg. Selbſt die Frommen laſſen dem Buche Gnade angedeihen; was von gewiſſen Seiten her einem Wunder gleich zu achten iſt. Der Kronprinz war heftig davon bewegt, und erklärte, es habe noch niemals ein Buch ihn ſo ſtark ergriffen. Von Gelehrten und Frauen aller Art ſtrömen mir zahlloſe Briefe zu, erfüllt mit Dankſagungen und Begehren. — Und was hab' ich am Ende von allem dieſen, wenn ich es betrachtet und genoſſen habe? Das ewig ſtechende Gefühl meines Verluſtes, meines Alleinſeins, der grauſamen Unmöglichkeit, das athmende Leben durch all dies geiſtige Leben zurückzurufen, ach nur zu berühren! Es iſt ein Staub, der dem Dahingegangenen nachſtäubt! — —

Hier iſt ein Band geſammelter Sachen, der inzwiſchen, faſt ohne mein Zuthun, in Leipzig gedruckt worden iſt. Nur die paar Worte an W. Humboldt ſind neu geſchrieben. Vieles iſt Ew. Durchlaucht ſchon bekannt, manches wohl noch nicht, und Sie werfen darauf in guten Augenblicken doch hin und wieder einen Blick oder ein Auge. Es iſt, glaub' ich, auch Ergötzliches darunter, zum Beiſpiel die Abfertigung des Herrn Schloſſer, die dreimalige Beſchäftigung mit Herrn von Gagern, und die Artikel über Brienne's Memoiren und Schlözer's Leben.

Die Abentheuer der Frau von Arnim haben leider von jeher ein für ſie ſelbſt höchſt beklagenswerthes Anſehen. Das Geniale nimmt in ihr gar zu leicht den Abweg nicht nur in's Dämoniſche, ſondern in's Hexenartige, und es iſt wahrhaft jammervoll, wie ſie einen bisweilen zwingen kann, ein ſcharfes Eiſen hinzuhalten, gegen das ſie alsdann mit der Bruſt anſpringt, um blutige Wunden zu empfangen. Man iſt ihr gegenüber faſt immer genöthigt, aus ſeinem Karakter herauszugehen; früher zwang ſie mich, wider meinen Sinn eine ſchwere climatiſche Krankheit, von der er ſich noch bis jetzt nicht völlig erholen konnte, einſtweilen unthätig geblieben iſt. Seine während ſieben Jahren fortgeſetzten naturhiſtoriſchen Sammlungen, die er in ſein Vaterland geſandt, ſollen zu den ausgezeichnetſten ihrer Art gehören, und der geiſtvolle Mann mit dem glühenden Enthuſiasmus des wahren Gelehrten für ſein Fach zog mich lebhaft an.

Das Kleeblatt ſchließt mit einem Herrn ganz verſchiedner Art, dem General der Kapuziner, Legaten des heiligen Vaters für Hindoſtan, und Erzbiſchof von Adra, nach welchem Sitz er ſich jetzt über Alexandrien und Bombay begiebt, ein ſchöner, kaum dreißig Jahre alter Mann, von den anmuthigſten Weltſitten, wie der munterſten und vorurtheilloſeſten Unterhaltung. Er hielt hier einige Predigten, die den größten Zulauf der eleganten Welt erhielten, und den Privattheatern wahren Abbruch thaten, weil der ſchalkhafte Erzbiſchof mit ſeiner Menſchenkenntniß ſie dadurch pikant zu machen wußte, daß er in ſeinem ſonoren Italieniſch den Damen während derſelben die ſtärkſten Wahrheiten, in perfide Complimente eingekleidet, in's Geſicht ſagte. Ich hörte mit großer Ergötzung eine dieſer Predigten an, die mit folgenden Worten begann: „O du kopfloſes und gebrechliches Geſchlecht, das nur aus Eitelkeit an dieſem heiligen Ort erſcheint, um ſeine Reize, die ſo verführeriſch ſind, oder ſeine Kleidung, die ſo geſchmackvoll gewählt iſt, von noch kopfloſeren Anbetern bewundern zu laſſen ꝛc.“ Nach wenig Wochen war der originelle Apoſtel der Lieblingsredner des ſchönen Geſchlechts zu Alexandrien — man ſage alſo nicht, daß die Frauen nicht gern die Wahrheit hörten, es kommt nur auf das Wie und Wann und von Wem dabei an.

Reiſe auf dem Nil nach Kahira.

Ich ſchrieb geſtern einer Dame, die viel Luſt zum Reiſen fühlt, ſich aber vor den damit verbundenen Gefahren und Mühſeligkeiten ſcheut, daß ich ihr, um beide zu vermeiden, keine bequemere Wintertour als die nach Aegypten anrathen könne, wo man in ſeiner Stube und von aller gewohnten Häuslichkeit umgeben, ſo gemächlich auf dem alten Nile hingleitet, daß man kaum des Schiffes Bewegung bemerkt, wenn man nicht auf die fliehenden Ufer blickt. Und wo zöge man ſicherer dahin! — in keiner Poſtchaiſe und in keiner Diligence Europas.

Der gute General Beſſon hatte mich noch einmal in ſeinem Landhauſe bewirthen wollen. Ein gewölbter Weingang führt vom Speiſeſaal dieſer Villa bis an den Kanal von Mahmudieh, und die Nacht öffnete ſchon ihre dunklen Fittige, als ich dieſen anmuthigen Gang in des Generals und Herrn Roquerbe's Begleitung durchſchritt, um die Kangſche zu beſteigen, welche das Gouvernement mir nebſt einem Kawaß (was man ehemals einen Janitſcharen nannte) zu bewilligen die Artigkeit gehabt hatte.

Nachdem ich bis zum Morgen ſehr ſanft geſchlafen, ſtieg ich früh aus der Gondel, um auf die Jagd zu gehen, denn der Wind war uns entgegen und die Matroſen mußten das Fahrzeug am Strick ziehen, was ziemlich langſam von ſtatten ging. Wir trafen kein eßbares Wildpret an als Lerchen, aber dieſe auch in ſo großer Menge, daß ich oft mehrere auf einen Schuß erlegte, und ſo in kurzer Zeit dreißig feiſte kleine Braten für die Küche zu liefern im Stande war. Raubvögel gab es in großer Menge, auch Seemöven, und eine Viertelſtunde lang ſegelte ein endloſes Geſchwader von Kranichen in geordneten Kolonnen über uns hinweg nach Europa.

„Segler der Lüfte,
Wer mit euch ſchiffte!“

rief ich in empfindſamer Laune, und ſchoß meine letzte Lerche figürlich, denn ich trat in ein Rattenloch und fiel in ſehr unſanfter Berührung auf den altklaſſiſchen Boden nieder.

Die Gegend erſchien von den kahlen Dämmen, welche den Kanal einfaſſen, ziemlich einförmig, grüne Feldebnen faſt ohne Bäume, nördlich am Horizont der See von Abukir, und hinter uns die Sandhügel der Wüſte. Ich frühſtückte in einer der verſchrieenen Fellahhütten, wo ich vortreffliche Butter und Milch erhielt und als Deſſert zum erſtenmal in meinem Leben friſches Zuckerrohr genoß, deſſen Geſchmack ich ſehr angenehm fand. Die Sonne war ſtechend heiß, aber im Schatten die Luft kühl.

Als wir uns Hatſeh näherten, zeigten ſich die Dämme theilweiſe mit Akaziengruppen beſetzt, unter deren Schutz ſich auch die Ufer ſogleich beraſt hatten, und in ſchönduftiger Ferne erblickten wir die Häuſer und Minarets von Damanhur, dem alten Hermopolis parva, welche aus einem Palmenwalde ſüdlich hervorſchimmerten. Es wurde Abend, ehe wir in Hatſeh am Ende des Kanals anlangten, und da man hier umladen und eine neue Kangſche nehmen muß — weil man bei Grabung des Kanals ſeine Mündung in den Nil, um ſchneller fertig zu werden, mehrere Stunden zu weit oberwärts angelegt hat, weshalb nun für eine den Schiffen zu öffnende Schleuße kein gehöriges Gefälle exiſtirt — ſo ſah ich mich genöthigt, die Nacht hier zuzubringen. Doch kann man ſich denken, daß ich's keinen Augenblick verſäumte, mich durch den Menſchenhaufen und die aufgeſchichteten Baumwollenballen hindurch zu drängen, um noch vor Sonnenuntergang das andre Ende des Orts zu erreichen, wo der heilige Nil ſtrömt, den ich nun zum erſtenmal ſehen ſollte. Solche Augenblicke ſind ja der Lohn des Reiſenden! Der prächtige Fluß iſt in ſeiner Breite hier mit der Elbe zwiſchen Dresden und Meißen zu vergleichen, auch ſein Waſſer hatte jetzt ziemlich dieſelbe Farbe, denn es war nur wenig gelblich. Die Ufer dagegen glichen von allen europäiſchen Gegenden Holland am meiſten, nur mit Ausnahme der Palmen. Das Laub der Pappeln, Maulbeerbäume, Jujubiers und andrer Obſtbäume bedeckte ſchon die Erde, wodurch die Landſchaft allerdings etwas an ihrem Reiz verlieren mochte, auch dadurch an manchen Orten, wo die immergrünen Bäume nicht aushalfen, winterlicher ausſah, als ich erwartet hätte; doch entzückte überall der ſaftgrüne Untergrund der Fluren unter dem wolkenloſen, tiefazurblauen Himmel. An den ziemlich hohen, häufig abgeriſſenen Ufern ſah man deutlich, wie ſtark der Fluß bereits gefallen war. Man hat jetzt ein eignes Mittel gefunden, zu beurtheilen, ob man für das folgende Jahr „einen guten oder ſchlechten Nil“ zu erwarten habe. Es wird nämlich die Höhe ſeines Steigens aus der größern oder mindern Menge der Regenwolken kalkulirt, die das Jahr über aus dem Norden über das Meer kommend nach Abyſſinien ziehen, und eigne Leute ſind zu dieſer fortwährenden Beobachtung förmlich angeſtellt.

Der Gouverneur von Hatſeh hatte einige Mühe, eine andre Kangſche für uns zu finden, und wir wurden vor Mittag des folgenden Tages nicht flott, ſo daß unſere Fahrt während deſſelben ſich nicht weiter als bis Fuah erſtreckte. Dieſe bedeutende Stadt, bei welcher der Nil ſich um das Dreifache verbreitert, und eine baumreiche Inſel umſpült, hat die bezauberndſte Lage. Mit hohem Schilf eingefaßte Orangengärten; unabſehbare Baumwollenfelder mit flockigen Früchten bedeckt; reiche Kleematten, welche ſich in goldgrünem Glanze von ihnen landeinwärts erſtrecken; Tauſende von Palmen am Ufer, und zwiſchen ihnen prächtige Gruppen hoher Sycomore, dem majeſtätiſchten der Bäume Aegyptens; dann durch die Laubgewölbe ſchimmernd lange Reihen weißer Fabrikgebäude, die von Weitem mit ihren flachen Dächern italieniſchen Palläſten gleichen, und dieſen unmittelbar ſich anſchließend, im Hintergrunde, der dunkle Haufen meiſt zweiſtöckiger türkiſcher Häuſer der Stadt mit zahlreichen bunten Minarets, welche ſchlank und zierlich in Obelisken- und Säulenform daraus emporſteigen — alles fremdartige Gegenſtände, die in ihrer reichen Abwechſelung hier ſchon zum Anfang eins der anziehendſten Bilder dieſer lieblichen Flußfahrt gewähren.

Ich ſtieg nicht weit von der Stadt, blos von meinem Dolmetſcher begleitet, an's Land, um mich recht nach Herzensluſt im Grünen zu ergehen, und beſichtigte am Ende des erfriſchenden Spaziergangs die auf meinem Wege nach der Stadt liegenden Fabriken. In der erſten werden jetzt ſo viele Fes (Tarbuſch) verfertigt, daß nicht nur der ganze Bedarf für das Land dadurch gedeckt iſt, ſondern noch eine bedeutende Menge zur Ausfuhr übrig bleibt; und an Güte ſtehen dieſe Fes den Tuneſiſchen nur wenig nach. Die Arbeiter beiderlei Geſchlechts, Kinder und einige Greiſe für die leichtere, Erwachſene für die ſchwerere Arbeit, verdienen hier täglich, wie ich aus ihrem eignen Munde hörte, einen bis vier Piaſter, was in dieſem wohlfeilen Lande unſerm Tagelohn völlig gleich kommt. Sie verrichten ihr Tagwerk in großen, luftigen und reinlichen Sälen, ſind weit beſſer gekleidet als die Fellahs außerhalb, und es war mir eine Freude zu bemerken, wie geſund und heiter ſie ausſahen, und mit welcher Milde ſie durchgängig von den Aufſehern behandelt zu werden ſchienen. Kein Europäer befindet ſich mehr in dieſer Fabrik, eben ſo wenig als in der großen Baumwollenſpinnerei, die ich nachher beſuchte, und die den engliſchen dieſer Art genau nachgebildet iſt, obgleich das Reinhalten der Maſchinen hier wegen des feinen Staubes im Sommer weit ſchwieriger als dort iſt. Doch iſt es nur eine Fabel übelwollender Berichterſtatter, daß deshalb mehrere Fabriken hätten eingeſtellt werden müſſen. Der Vicekönig, der Alles auf coloſſale Weiſe erfaßt, hat das Fabrikweſen gleichfalls auf einmal und wie durch Zauber in Maſſe hervorgerufen, ähnlich Friedrich dem Großen, den man damals auch genug deshalb tadelte, und dem doch Preußen die Gründung ſeiner jetzigen ſo hochgeſtiegnen Induſtrie allein verdankt. Krieg, Peſt und Cholera haben jedoch den Vicekönig allerdings ſeitdem gezwungen, dem Ackerbau nicht mehr ſo viel Arme zu entziehen, und manche Spekulation mag ſich auch durch die Erfahrung nicht ſo bewährt haben als man erwartete.

Aus dieſen Gründen iſt Vieles wieder eingeſtellt worden, doch was beibehalten wurde, iſt deſto gediegener, und wird in einem Zuſtande erhalten, der bei ſo jählingen Schöpfungen und einer allen Neuerungen ſo feindlichen Bevölkerung doppelt lobenswerth iſt. Ich erfuhr übrigens ſpäter aus Mehemed Ali's eignem Munde, daß er im Ganzen nicht mehr als zehn Millionen ſpaniſche Thaler auf alle von ihm angelegten Fabriken verwandt, und jetzt über eine Million reinen Ertrag von ihnen beziehe, deſſen Steigerung noch erwartet werden dürfe. Man kann alſo nicht ſagen, daß die Spekulation für ihn mißglückt ſey, der Vicekönig iſt aber und meine Gewohnheit, förmlich grob zu werden; jetzt — was auch ganz wider meine Gemüthsart iſt — immer auf meiner Hut zu ſein, und weder ihre Theilnahme zu lebhaft anzuſprechen, noch die meinige zu ſtark auszudrücken. Dabei muß man ſie doch bewundern und hochachten, auch ſogar lieben, wenn ſie dies nicht gewaltſam verhindert, wozu ihr in verkehrtem Gebrauch alsdann ungeheure Gaben zu Gebote ſtehen. Sie iſt ein Thema, das man ſo leicht nicht „auf's Reine bringt, und über das man faſt mit jedem Tage ſein Urtheil neu ſtellen muß, wenn daſſelbe auch oft nur ein früheres wiederholt und beſtätigt. Dabei thut ihr jede Freundlichkeit, Beachtung und beſonders Höflichkeit, die man ihr erweiſt, ſo unendlich wohl, vielleicht grade deswegen, weil ſie oft alles anwendet, um ſie nicht hervorzurufen. Das Buch über Goethe kenne ich nur wenig, und habe durch alle Erzählungen und einiges Vorgeleſene noch durchaus kein Bild, wie und was das Ganze ſein wird. Sicher ſind große Schönheiten darin; wenn dieſe jedoch nur abgeſonderte Oaſen ſein ſollten, ſo käme es vorzüglich darauf an, wie zahlreich und einander nahe liegend ſie wären. In jedem Fall tadle ich Frau von Arnim, daß ſie die Sachen überall ſo verſchwenderiſch vorlieſt; ſie verzehrt und erdrückt damit allen Reiz der Friſche und des Wohlbehagens. Ich ſag' es ihr oft, ſie ſelbſt erzählt mir ihr häufiges Mißlingen, aber ſie fährt in dieſer falſchen Befriedigung immer fort, und will nicht begreifen, daß, wenn ſie einem eine Fauſt voll Roſen ſtets an die Naſe drückt, man nur das Erſticken fürchtet und nicht weiter beachtet, daß es durch Roſen geſchieht! Wie ich verſtanden habe, ſo wünſcht ſie ſehr aus früheren an Ew. Durchlaucht gerichteten Briefen manches für das Goetheſche Buch zu benutzen; Ew. Durchlaucht ſollten ihr dieſe auf eine Zeit anvertrauen; geſchähe dies mit Sorgfalt, und mit dem Anſehen, daß Sie großen Werth auf den geiſtigen Gehalt legten, ſo würden Sie, wenn auch nicht bei Ihnen keineswegs der Mann, der, wie man zu ſagen pflegt, in ſeinen eignen Beutel lügt.

Aus den Fabriken begab ich mich auf die Bazars, wo ich als Curioſum einen in Sachſen verfertigten Toilettenſpiegel, mit der Inſchrift Chemnitz, in der Bude eines ſchmutzigen Arabers kaufte. Bei dem außerordentlichen Gedränge, was hier herrſchte, verlor ich meinen Spartaner Suſannis (einen mir in Miſtra verehrten Hund, ſ. Vorläufer), und konnte ihn trotz aller Mühe nicht wieder finden, weshalb ich zu weitern Nachforſchungen die Nacht hier bleiben mußte. Der klaſſiſche Hund hatte, wie ich am Morgen erfuhr, von neuem einen ſeltnen Beweis anhänglicher Treue gegeben. Genau den Weg verfolgend, den ich gekommen war, hatte er in beiden Fabriken ſo zu ſagen nachgefragt, und als er mich nirgends fand, war er an der Stelle, wo ich gelandet, in's Waſſer geſprungen, glücklich durch den hier mehr als eine Viertelſtunde breiten Nil geſchwommen und nach Hatſeb zurückgekehrt, von wo er eben ſeine Reiſe nach Alexandrien weiter fortſetzen wollte, als ihn meine ausgeſchickten Boten nur mit großer Mühe wieder einfingen. Noch ganz mit

Schlamm bedeckt und tödtlich ermüdet, traf der Aermſte auf der Kangſche ein, wo er von der ganzen Schiffsgeſellſchaft mit einem Hurrah von Lachen über ſeine traurige Geſtalt und Freude über ſeine glückliche Wiederkehr empfangen wurde.

Ich hatte in allen Reiſebeſchreibungen ſo viel von den Tänzerinnen Aegyptens, den Almehs, geleſen, und wie ſie an die Barken geſchwommen kämen, eigne Dörfer bewohnten und unter eignen Geſetzen lebten u. ſ. w., daß ich ſehr verwundert war, bisher keine einzige derſelben zu Geſicht bekommen zu haben, und daher in Fuah meinem Kawaß auftrug, mir von ihnen einige auf das Schiff zu bringen. Es ſcheint aber ein Ende mit dieſer Unterhaltung in Aegypten zu haben, was ich für meine Perſon, des Charakteriſtiſchen und Nationalen wegen, ſehr bedaure. Der Vicekönig hat, den guten Sitten zu Liebe, die doch in der Regel wenig durch dergleichen Prohibitionen gewinnen, und in Kahira ſchon die tanzenden Mädchen durch tanzende Knaben erſetzen, die harmloſen Geſchöpfe mit einem Anathema belegt, und da Niemandem beſſer gehorcht wird als ihm, ſo wagt keine mehr ſich blicken zu laſſen. Man vertröſtete mich für dies nationale Schauſpiel auf Oberägypten, wohin der Vicekönig einen großen Theil dieſer Mädchen in's Exil geſchickt hat, dort aber die Polizei etwas weniger ſtreng geübt wiſſen will.

Die Ausſicht von Fuah iſt eben ſo ſchön als deſſen Anblick. Salamieh, eine anſehnliche Stadt, thront vom jenſeitigen Ufer über dem Walde her, und weiterhin ragt maſſenhaft ein ſchwarzes hohes Mauerviereck hoch empor, eine verlaſſne Fabrik, aus dichten Palmen über endloſe Fluren niederſchauend, die dem Meere gleich am Horizont verſchwimmen.

Fortwährend blieben auch im Verfolg unſrer Reiſe die Ufer reizend, und die Jagd ward immer ergiebiger. Wir ſchoſſen Schnepfen, wilde Tauben, Krammetsvögel und einen ſehr hübſch gezeichneten bunten Vogel, der ebenfalls eine leckere Speiſe abgiebt. Die Fellahs zeigten ſich überall freundlich und behülflich, nur einmal verwieſen ſie uns das Tödten in der Nähe eines heiligen Grabes. Auch dies aber nur zu unſrem Beſten, denn der Santon, meinten ſie, würde ſich rächen, wenn wir ſein Grab nicht reſpektirten. Wir folgten gehorſam.

Am Morgen darauf, und nachdem wir die ganze Nacht weiter geſchifft, erlebten wir einen Londner Nebel, der in dieſer Jahreszeit auf dem Nil nichts Seltnes iſt, und ſahen bis 1 Uhr Nachmittags kaum mehr als das Waſſer des Fluſſes und unſre Barke. Deſto fleißiger ſangen die Schiffsleute. Das Geſchrei, Stöhnen, Wiehern und Singen dieſer Araber bei allen Geſchäften iſt zuweilen beluſtigend, aber häufiger läſtig. Oft klingt es als wenn ſie die Baſtonnade bekämen, oder ſich in Colik-Schmerzen wälzten, aber alles im Takt; ein andres mal möchte man glauben, das Schiff ginge unter, ſo furchtbar ſteigt der Lärm, es wird aber nur ein Segel gewendet. Heute hätte man ſich einbilden können, wir wären von Seeräubern angefallen worden, und in der That entſtand unter ohrbetäubendem Geſchrei eine Art Kampf zwiſchen unſern am ganz nahen Ufer die Kangiſche ziehenden Schiffsleuten und mehreren herbeigekommenen Fremden. Der Grund war, daß unſer Rais (Schiffsherr) den Dorfbewohnern früher eine kleine Summe Geldes ſchuldig geblieben war, und obgleich mein Kawaß ſeine Autorität geltend machen wollte, mußte der Rais doch bezahlen, um ſeine bereits gefangen genommene Mannſchaft wieder auszulöſen. Ich bin überzeugt, daß bei dieſem Streit mehr an den gegenſeitigen Lungen abgenutzt wurde, als der ganze Gegenſtand deſſelben werth war. Es ſind jedoch rüſtige Leute dieſe Schiffer, die mehr als Andre vertragen können, bald ihr Fahrzeug angeſtrengt fortrudernd, bald am Strick ziehend, bald am ſeichten Boden es fortſtoßend, bald wie Eichhörnchen an ihren hohen, dünnen Segelſtangen halsbrechend hinaufkletternd, aber immer, um mich eines Waidmannsausdruckes zu bedienen, „laut ſagend.“

Wir debarkirten Abends bei dem kleinen Dorfe Sydi Ibrahim, um Proviſionen einzukaufen, und fanden alles was ein europäiſcher Stadtmarkt darbietet, mit ſehr gutem Rind- und Kalbfleiſch und vortrefflichem Gemüſe, vorräthig. Ein fettes lebendiges Schaaf koſtete nach preußiſchem Gelde 1⅓ Thaler, und das Pfund Schlachtfleiſch 1½ Groſchen. Die Gemüſe waren faſt umſonſt. Ich erwähne dies noch einmal beſonders, als einen Beweis, wie ſehr die Schilderungen des in Aegypten überall ſtattfinbenden Elends und Mangels bei den Landleuten der Wahrheit entbehren.

Nach dem häßlichen Morgennebel hatten wir eine wundervolle milde Mondnacht, und obgleich man alle Fremde warnt, ſich einer ſolchen hier nicht im Freien auszuſetzen, ſo empfand doch Keiner von uns üble Folgen davon. Dies, wie Anderes, wird übertrieben, und ich glaube, daß weder Nacht noch Tag in Aegypten ſchädlich ſind, wenn man ſich nur ſorgſam vor Erkältung und hitziger Nahrung hütet, welche hauptſächlich die Ophtalmieen herbeiführen. Auch ſoll dieſe Krankheit mit der beginnenden Civiliſation und daraus folgenden veränderten Lebensart und zweckmäßigeren Koſt ſehr abnehmen. Man ſieht allerdings noch viele Einäugige und zuweilen auch Blinde, aber daß der zwölfte Mann hier an den Augen litte, wie ein Reiſender behauptet, iſt nur ein abgeſchmacktes Mährchen.

Was mir als fremdartige, obgleich aus Büchern wohlbekannte Gegenſtände in dieſen Tagen, wo die Gegend reizloſer blieb als bisher, auffiel und mich vielfach unterhielt, waren hauptſächlich folgende Dinge. Zuerſt die oft den Fluß durchſchwimmenden, ſo eigenthümlich geformten Büffel, bei denen, im Gegenſatz zu der Natur übriger Thiere, die jungen unendlich häßlicher als die alten ſind; ferner die ihre hohen Krüge antiker Form ſo geſchickt und graziös auf dem Kopfe tragenden Weiber, welche mich immer an entſprechende Darſtellungen in meiner Bilderbibel erinnerten, ſo wie die einzelnen, vom Sonnenuntergang oft ſeltſam verklärten und wie mit einer Glorie umfloſſenen, ſtillen Beter am Nil; die wunderlichen Reiſenden, welche auf einem ganz kleinen, nur von Binſen geflochtnen und kaum 5 Fuß in's Gevierte haltenden Floß über den breiten Fluß ſich ſelbſt mit einer ganzen Familie hinüberrudern, ein Gebrauch, deſſen ſchon Strabo erwähnt, der aber nur firmen Schwimmern anzurathen iſt; die vielen Hunderte ſpitzer Taubenſchläge in Form von Biſchofsmützen neben den Dörfern, wie Bienenſtöcke ſtets umſchwärmt, und die gleich einer Allee nie abbrechenden, von Ochſen oder Kameelen langſam gedrehten, weithin knarrenden Bewäſſerungsräder längs des Fluſſes, Saki genannt; endlich die Maſſe herrenloſer Hunde, die man überall herumlaufen ſieht, und deren ganz eigenthümliche Sitten zu ſtudiren mir ſehr intereſſant war, weit intereſſanter als dem geplagten Suſannis, den ſie als einen Fremdling ſtets gemeinſchaftlich anfielen, während ſie einen Menſchen nie beläſtigen, nie ſich zur Wehre ſetzen, wenn man ſie ſchlägt, als dankten ſie jedem Einzelnen für die ihnen geſchenkte Duldung von Allen. Es iſt auch eigen, daß die Türken und Aegyptier, obgleich ſie die Hunde, wie überhaupt alle Thiere, liebevoll behandeln, doch nie ſelbſt eigne Hunde halten, wohl aber Katzen. Der Grund liegt ohne Zweifel in dem religiöſen Vorurtheil, das den Hund, wie das Schwein, zu einem unreinen Thiere ſtempelt. Auch bemerkte ich, daß nie ein Türke einen Hund anders als mit der linken Hand anfaßt.

Mit der Berberei, ſo weit ich ſie bereiste, hat Unterägypten faſt gar keine Aehnlichkeit. Zuerſt fehlen ihm die hohen Gebirge und Felſen, wie jener der majeſtätiſche Fluß. Dann ſind Städte und Dörfer dort immer blendend weiß getüncht, freundlich im Grün gelagert, oder an farbige Felſen gelehnt, und ſelbſt wenn ſie von wüſtem Sande umzingelt ſind, noch glänzend wie im Schmuck, wenigſtens von Weitem geſehen; hier, wo ſie wegen der Ueberſchwemmungen des Nils auf künſtlich errichteten grauen Sandhügeln gelagert, und die Häuſer meiſtens ſchwarz, aus Erdziegeln erbaut ſind, erſcheinen ſie von ernſterem, etwas traurigem Charakter. Selbſt die ſtets wiederkehrenden Palmen geben der Landſchaft zuletzt viel Einförmiges, ſo wie auch die ewigen grünen Flächen, eben wie mit dem Richtſcheit planirt, auf die Länge gleichfalls ermüden. Die Palmen ſelbſt zeigen ſich in beiden Ländern ſehr verſchieden, in der Berberei niedrig mit weit ausgebreiteten Kronen, hier weit höher, aber oft mit bloßen Büſcheln oben auf den kahlen Stämmen. Sie ſollen auf dieſe Weiſe reicher tragen. In Vielem erinnert übrigens das hieſige Land durch den Fortſchritt neuerer Civiliſation ſchon an Europa, gleich Algier, während Tunis und die übrige Berberei noch ganz ungeſtört den afrikaniſch-ausländiſchen Charakter erhalten haben. Da der Wind fortwährend entgegenblies und wir nur ſehr wenig vorrückten, blieb ich zwei Tage lang in meiner Cajüte mit Schreiben beſchäftigt, die vorüberziehenden Bilder nur durch die Fenſter betrachtend, bis wir an eine Stelle kamen, wo die Wüſte in glatten Sandhügeln bis an den Nil herantritt. Es gewährte eine Veränderung, und ich ſtieg daher an's Land. Der Sand war meiſtens ſo hart, daß man ſehr angenehm darauf hinwandelte, und nur ſelten etwas einſank. Auch hatte der Anblick dieſes ſehr bewegten Terrains, obgleich ohne Vegetation, doch gar nichts ſo Abſchreckendes als man ſich gewöhnlich unter Wüſte vorſtellt, und ich kann den Berlinern zu ihrem Troſte die Verſicherung geben, daß viele Stellen ihrer Umgegend die ächte Wüſte noch übertreffen.

Es dauerte indeß nicht lange mit dieſer Wüſtenfreude, und gleich darauf gelangten wir wieder in die aller fruchtbarſten und auch durch Bäume aller Art verſchönten Goldauen, die den Nil von Alexandrien bis Kahira faſt durchgängig begrenzen. Da aber der Fluß hier einen großen Haken macht, ſo kamen wir zu Fuß unſrem Schiff ſo weit voraus, daß wir nach Sonnenuntergang wieder umkehren mußten, um es aufzuſuchen. Auf dieſer Excurſion erlegten wir einige wilde Gänſe und Enten, und mein Diener Ackermann ſchoß in der Krone eines immergrünen Baumes, der im Abendwinde, gleich einer Aeolsharfe, ſelbſt, doch bei dem Widerpart die ſchmerzvolle Erinnerung der Mißgeſchicke in Muskau ſehr lindern. Die arme Bettina geht eigentlich immer ſelbſtmörderiſch mit ſich um, und es iſt Nächſtenpflicht, ihr beizuſtehen, und ihr Beginnen zu hemmen. —

Eben ſchickt mir der ſächſiſche Geſandte im Namen und Auftrag des Prinzen Johann die im Druck fertig gewordene Ueberſetzung der Hölle des Dante, womit der Prinz jahrelang eifrig beſchäftigt geweſen. Wie auch das Werk ſein möge — aber man geſteht ihm viel Verdienſt zu, auch an ſich —, ſo iſt in jedem Fall die Beſchäftigung vortrefflich.

Man erzählt mir von manchen Seiten, es werde ein pikantes Buch unter dem Titel „Tutti Frutti“ erſcheinen. Ich bin aber ganz unwiſſend, wundre mich, zweifle ſogar; kurz, ich ſpiele meine Rolle; nur iſt die Bühne gar klein. Mich widert alle Geſellſchaft an. Was kann ich da finden und hoffen! Das Einzigwünſchbare für mich lebt hier nur noch als Geiſt! Unwerth und Werth des Lebens ſind mir jetzt koloſſale Größen, und beide zehren an mir!

Ich bezeige Ihrer Durchlaucht der verehrten Frau Fürſtin meine tiefſte Huldigung, und meinen innigſten Dank für die überſandten Briefe! Einiges habe ich gleich abgeſchrieben, aber noch nicht alles.

Geſtern ſah ich hier auf der Straße Frau von *, die mit Ruſſen nach Dresden reiſt, und vielleicht nach St. Petersburg. Die Wangen waren ſchön geſchminkt, die Seele aber nicht ſchön, man ſah die dicken Klumpen unverarbeiteter Farben, und drunter eine ſchlechte Haut. Die Selbſtſucht und Herzloſigkeit iſt korroſiv für Verſtand und Gaben, frißt alle Liebenswürdigkeit auf! —

In treuſter Geſinnung auf immer

Ew. Durchlaucht

gehorſamſter

Varnhagen von Enſe.

zuweilen melodiſche Töne von ſich geben ſoll, grauſam vier Turteltauben auf einen Schuß. Die Barke hatte, dem tiefern Strome folgend, ſich auf die andre Seite gewandt, und wir mußten in einem Kahne uns zu ihr überſetzen laſſen. Der ſchwarze Araber, welcher uns mit herkuliſcher Kraft allein hinüberruderte, glich, ohngeachtet dieſer Stärke, ganz dem berühmten franzöſiſchen Skeleton, das in England an einem ungewohnten Beafſteak, zu deſſen Verzehrung es ſich in einer ſchwachen Stunde verleiten ließ, den bittern Tod fand. Der Mann vor uns beſtand wörtlich aus nichts als Haut, Muskeln und Knochen, ein im Fleiſche ſchon Abgeſchiedener, und in unſern Augen das vortrefflichſte Abbild des Charon.

Es hatte ſich ein ſchwacher Nordwind erhoben, der uns in der Nacht etwas raſcher vorwärts trieb, und als ich aufſtand zeigte man mir, gleich blauen Felſenkuppen am Horizont, die Pyramiden von Dſchiſeh. Wie viele, lange Jahre ſchon hatte ich mich nach dieſem Anblick geſehnt! Daß ſie endlich vor mir lagen, goß eine wohlthätige, befriedigende Ruhe in meine Bruſt, und ich bitte die Critiker, mir dieſe Anwandlung von Sentimentalität diesmal zu Gute zu halten, ohne ſie für eine Affektation auszugeben. Von dem unbefangenen Leſer habe ich ohnedem nichts dieſer Art zu befürchten.

Man wird jetzt immer mehr gewahr, daß man ſich der Hauptſtadt nähert. Einzelne Landhäuſer mit Mauern umgeben unterbrechen die grünen Fluren rechts und links des Fluſſes, die Citadelle am Fuß des dunkeln Mokatamm blitzt in der Ferne auf, man kommt bei den prachtvollen Gärten von Schubra vorüber, weiterhin ſteigen thurmhohe Feuereſſen der Dampfmaſchinen neben ausgedehnten Fabrikgebäuden empor, dicke ſchwarze Rauchſäulen hoch in die blaue Luft wirbelnd, und ſo von Ueberraſchung zu Ueberraſchung fortſchreitend, erreicht man endlich Bulac, den Hafen Kahira's von der Meerſeite. Während dieſer im bunteſten Gewirre das geſchäftige Leben des Handels entwickelt, zeigt ſich gegenüber im reizendſten Contraſte und in idylliſcher Ruhe die liebliche Inſel Garante, ſich mit ihrem Luſtſchloß und ihren weiten Pflanzungen hinter einem transparenten Mantel von Trauerweiden verbergend, wie eine Schöne unter einem Schleier von Gaze, nur um deſto aufmerkſamer betrachtet zu werden. Kahira ſelbſt bleibt noch unenthüllt. Von mehreren großen Palläſten der Vorſtadt, die ſich über den Nilufern aneinander reihen, maskirt, ahnet man es mehr als man es ſieht, und nur einzelne Spitzen ſeiner Kuppeln und Minarets, wie ſie hie und da zwiſchen dem Fluß und den ſchroffen Felſen des Mokatamm ſichtbar werden, verrathen die unermeßliche Stadt, „das Meer der Welt,“ nach des Morgenlands poetiſcher Benennung.

Kahira (Masr el Káhira).

Installation in Baki Bey's Pallaſt. Ibrahim's Anlagen.

Ich landete an der erwähnten Inſel mit der Abſicht hier in dem leerſtehenden Gartenpalais Ismael Paſcha's, eines Enkels des Vicekönigs, der in Schendy verbrannte, vermöge eines Trinkgeldes an den Aufſeher die Nacht zuzubringen, wie es die orientaliſchen Sitten verſtatten. Erſt am andern Morgen, nach gehöriger Ruhe, gedachte ich meine offizielle Entrée in Kahira zu bewerkſtelligen. Alles Nöthige ward demgemäß von meinem Dragoman beſorgt, und während man in der Eil einige Stuben für mich herrichtete, benutzte ich dieſe Zeit, um zuerſt in den mehr als gewöhnlich zierlichen Parterres des ehemaligen Serails mich umzuſehen, nachher aber einen Spaziergang in jener wohl eine halbe Stunde langen Allee von Trauerweiden zu machen, die ich ſchon vom Waſſer aus ſo ſehr bewundert hatte. Sie führt immer dicht am Nilufer hin, wo ſie zwiſchen ihren hängenden Zweigen Bilder auf Bilder jenſeits des Fluſſes entfaltet, indeß ſich ihr auf der andern Seite, nach dem Innern der Inſel zu, eine weitläuftige Pflanzung junger Oelbäume auf dem Untergrund hellgrünen Klee's anſchließt. Ich und mein griechiſcher Page bildeten die einzige Staffage dieſer Allee, mit Ausnahme eines athletiſch gebauten, ganz nackten Aegyptiers, der wahrſcheinlich aus dem Flußbade kam, denn er hielt ein Bündel Schilf in der Hand, das er als Feigenblatt benutzte.

Ich war eben ſtehen geblieben, um die ſich mir gegenüber ſtattlich ausbreitende Reſidenz Ibrahim Paſcha's genauer zu betrachten, als mehrere Leute, ſchon von weitem mir zuwinkend und rufend, uns nachgelaufen kamen. Um mein projektirtes Inkognito war es geſchehen. Der Vicekönig, welcher in der Abſicht ſeinen Sohn daſelbſt zu empfangen, den man täglich von Syrien erwartet, Ibrahims Pallaſt jetzt proviſoriſch bewohnt, hatte meine Ankunft ſchon erfahren, und auf ſeinen Befehl war mir eine Gondel entgegengeſchickt worden, mich in Bali Bey's Pallaſt zu bringen, der, wie ich vernahm, ganz neu meublirt und mit aller nöthigen Dienerſchaft und Zubehör verſehen, zu meiner Dispoſition geſtellt worden war. Ich fand, als ich daſelbſt ankam, ſchon eine Ehrenwache auf ihrem Poſten, und mehrere reich angeſchirrte Pferde vor der Thüre ſtehen; ein Ober-Kawaß Seiner Hoheit mit einem langen Stabe, deſſen ſilberner Obertheil mit vielen raſſelnden Ketten geziert war, ſchritt, von ſechs Untergebnen gefolgt, und unter dem Wirbeln des Tambours der Wache gravitätiſch vor mir her. Im Vorſaal empfing mich das für die Dauer meines Hierſeyns zu meinem Dienſt beſtimmte Perſonal von Mameluken, Dienern und Sklaven, und geleitete mich nach dem Divan (Salon), wo mir ſogleich eine reich mit Brillanten beſetzte lange Pfeife und nach Ambra duftender Mokkakaffee in gleichfalls von Diamanten ſchimmernder Taſſe aus Email reſepektvoll überreicht wurden. Mit der taktvollen Delikateſſe und Höflichkeit, welche die Orientalen auszeichnet, überließ man mich hierauf eine Stunde lang ungenirter Erholung. Dann erſt erſchien der Hausherr, welcher Chef eines Conſeils und General iſt, ein in Griechenland geborner Türke von einer vornehmen Familie aus der Morea, um mich als Wirth willkommen zu heißen; als Dolmetſcher begleitete ihn der Schwager unſres Conſuls in Alexandria, Herr Bonfort, das Factotum Ibrahim Paſcha's, und einer der achtungswertheſten Männer, die ich in Kahira kennen gelernt habe. Kurz nach ihnen kam Artim Bey, der Dragoman Seiner Hoheit, der mir die freundlichſten Begrüßungsworte des Vicekönigs überbrachte. Er wiederholte, daß ich Pallaſt und Dienerſchaft als mein Eigenthum anzuſehen habe, und ſetzte ſogar hinzu, daß Seine Hoheit bedaure, nicht im Stande geweſen zu ſeyn, mich bei einem Paſcha zu logiren, da eben alle ſich hierzu qualificirende Perſonen dieſes Ranges in Aufträgen abweſend wären. Zugleich kündigte er mir an, daß der Vicekönig Herrn Lubbert, Hiſtoriographen Aegyptens, und Rath im Miniſterium des öffentlichen Unterrichts, beauftragt habe, mich als Cicerone überall hinzubegleiten und mir jede Merkwürdigkeit der Stadt und Umgegend zu zeigen. Ich hatte wirklich Mühe, meine Dankbarkeit für ſo viel ganz unerwartete und unverdiente Ehrenbezeugungen, wie für eine ſo grandioſe Gaſtfreundſchaft genügend auszudrücken, fand aber an Artim Bey, der einen Theil ſeiner Erziehung in Paris erhielt und franzöſiſch wie ſeine Mutterſprache ſpricht, einen eben ſo feinen als nachſichtigen Entſchuldiger meiner Unbeholfenheit. Viele andere Viſiten folgten ſich jetzt, unter denen mich vorzüglich die Sami Bey's intereſſirte, des erſten Adjutanten und Lieblings Seiner Hoheit, welcher nicht blos als Staatsmann, ſondern auch als orientaliſcher Sprachgelehrter und erotiſcher Dichter eines großen Rufes hier genießt. Ihm folgte Muktar Bey, Generallieutenant und Chef des Miniſteriums des öffentlichen Unterrichts, welcher ebenfalls ſieben Jahre in Europa verweilte, und mit vornehmen Anſtand eine angenehme Converſation verbindet, als Miniſter aber nicht beliebt ſeyn ſoll.

Das Palais, welches ich bewohne, befindet ſich in der Vorſtadt und hat eine überaus reizende Lage, denn es ſteht unmittelbar am Nil, von dem es nur ein ſchmaler Blumengarten trennt, ſo daß ich aus meinem Schlafzimmer rechts meine Lieblingsinſel Garante, und links die ewigen Pyramiden vor mir ſehe, hinter denen jetzt eben, während ich ſchreibe, die Sonne rothglühend untergeht. Es hat dieſes Haus aber auch eine hiſtoriſche Bedeutſamkeit. Der berühmte Mehemed Bey erbaute es, der vertrauteſte Gefährte und Diener Mehemed Ali's, der an jenem denkwürdigen Tage, welcher über des Vicekönigs Herrſchaft und Leben entſchied, zu dem Untergang der conſpirirenden Mamluckenhäuptlinge den Plan entwarf und auch ſelbſt die Ausführung übernahm. Man hatte durch einen glücklichen Verrath erfahren, daß in drei Tagen, bei Gelegenheit einer großen Revüe, die Mehemed Ali angeordnet, die Mamlucken mit ihrer ganzen Macht dort über ihn herzufallen beabſichtigten, um ihn wo möglich mit allen ſeinen Getreuen auf einen Schlag zu beſeitigen. Es galt ihnen zuvorzukommen, wozu man offen nicht die Macht beſaß, und doch war kein Augenblick Zeit mehr zu verlieren. Jedermann kennt das verzweifelte Auskunftsmittel, deſſen man ſich bediente, doch herrſcht über die Details in Europa viel Irrthum. So ſtellt z. B. das durch Kupferſtiche überall verbreitete Gemälde Forbin's die Scene ſo dar, als habe ihr Mehemed Ali, ſeinen Nargileh gelaſſen rauchend, wie einem Theaterſtücke zugeſehen. Die Wahrheit iſt aber, daß er gar nicht dabei gegenwärtig war, noch, der Lokalität nach, füglich ſeyn konnte. Sobald die Beys Abſchied von ihm genommen hatten, und ſich im Hofe auf ihre Pferde ſchwangen, ſagte Mehemed Bey zu ihm: „Nun iſt Deine Rolle vorüber und meine beginnt, ich beſchwöre den Paſcha ſich in ſein Harem zurückzuziehen.“ Dies geſchah ſogleich, und Augenzeugen, Eunuchen aus dem Serail, haben mich verſichert, daß der Vicekönig, verſtört und ſchweigend, in großer Gemüthsbewegung den Ausgang abwartete, kein Wort ſprach, nur mehrmals kaltes Waſſer zu trinken begehrte, während der Lärm des Schießens und der Tumult der reiterloſen Pferde mit dem Angſtgeſchrei der Fallenden von fern zu ſeinen Ohren drang. Dies iſt auch nur menſchlich wahrſcheinlich, und Mehemed Ali wahrlich ſo wenig blutdürſtig, als es Napoleon war, aber er iſt auch kein Ludwig der Sechzehnte, und ſcheut daher ſelbſt Blutvergießen nicht wo es ſeyn muß, und wo es zu rechter Zeit

128.

Pückler an Varnhagen.

Muskau, den 6. November 1834.

Verehrteſter Freund,

Mit Geſchäften aller Art, die meine nahe Abreiſe auf lange Zeit herbeiführen, ſchrecklich überhäuft, habe ich um Verzeihung zu bitten, ſo ſpät auf Ihren liebenswürdigen Brief zu antworten, und mich für das intereſſante ihm beiliegende Geſchenk zu bedanken. Es ſoll meine Reiſelektüre werden, und ich ſpare es bis dahin auf, wo es mit dem Buche Rahel meine ganze Bibliothek ausmachen ſoll.

Nach Berlin werde ich nun ſchwerlich mehr kommen, doch es iſt noch nicht ganz aufgegeben. Sehr gern hätte ich Ew. Hochwohlgeboren noch einmal meine treue Anhänglichkeit perſönlich und von Angeſicht zu Angeſicht ausgeſprochen, ſonſt regrettire ich nichts in dem guten Berlin. Laſſen Sie mich nun auch abweſend deshalb nicht minder gut bei Ihnen empfohlen bleiben, und ſtützen Sie mich ein wenig, wo es Noth thun ſollte.

Mad. Gai hat in ihren „Causeries du monde“ einen Brief von mir aufgenommen und zu meinem großen Verdruß, meinen Namen dabei genannt, was ich jetzt durch einen offiziellen Brief an ſie dementiren muß. Auch iſt die Ueberſetzung miſerabel und oft widerſinnig. Mit dem Gartenwerk habe ich nicht weniger Verdruß, da die Ausführung der Kupfer und Karten gar viel zu wünſchen übrig läßt, und ſich auf eine troſtloſe Weiſe in die Länge zieht.

Alles wird um ſo ſchlimmer, da ich nicht ſelbſt gegenwärtig ſein kann, und oft wünſche ich, ich wäre ganz davon geblieben.

Haben Sie etwas in der Fremde zu befehlen, ſo disponiren Sie über mich, und wollen Sie mich irgendwo an irgend einen Freund empfehlen, ſo nehme ich es mit Dank an, denn ich werde weidlich umherirren.

angewendet, durch wenige Opfer ſpäter das Leben Hunderttauſender erſpart, ja oft das künftige Heil ganzer Nationen begründet, während weichliche Unterlaſſung ſie nicht ſelten zu Grunde gerichtet hat. Und am Ende iſt ſich auch Jeder ſelbſt der Nächſte. Wer mich in eine Grube ſtürzen will, den werfe ich ringend ſelbſt hinein wenn ich kann, und bin nur ein Schwachkopf, wenn ich es nicht thue.

In ſpäterer Zeit zeichnete ſich Mehemed Bey noch durch eine andere, nicht weniger kühne That aus, indem er einen Abgeſandten des Sultans, der in Abweſenheit Mehemed Ali's nach Kahira kam, um ihm die ſeidne Schnur zu überbringen, ohne langes Beſinnen noch Einholen einer Inſtruktion, proviſoriſch den Kopf abſchlagen ließ.

Ich widmete meinen erſten Tag in Kahira ohne auszugehen nur häuslichen Geſchäften, der neuen Einrichtung, dem Bade und der wohlthätigen Ruhe. Erſt am andern Morgen begab ich mich in Ibrahims Pallaſt zur Audienz bei dem Beherrſcher des Landes. —

Der eine ſtarke Viertelſtunde weite Weg führte mich durch einen Theil der neuen Promenaden, welche ſeit nicht länger als acht Jahren durch Herrn Bonfort auf Ibrahims Befehl und Koſten ausgeführt wurden. Sie ſind beſtimmt, den ganzen ungeheuren Raum zwiſchen dem Nil, Bulak, Kahira und Alt-Kahira einzunehmen, von welcher Rieſenarbeit auch ſchon an zwei Drittheile beendigt ſind. Eine wahrhaft königliche Anlage! Denn früher befand ſich an der Stelle dieſes lachenden Grüns, unter dem Schatten jetzt ſchon anſehnlicher Bäume, nichts als unzählige Maſſen 50 — 100 Fuß hoher ſchwarzer Haufen, oder vielmehr Berge Schuttes, die alle, der nöthigen Bewäſſerung wegen, ſorgfältig planirt und mit vielen Saki's (durch Ochſen getriebene Waſſerleitungen) verſehen werden mußten, ehe man zur Pflanzung und Bebauung ſchreiten konnte. Ibrahim Paſcha, den wir in Europa nur als kühnen Soldaten kennen, den man hier aber als Pflanzer und Ackerbauer in ſo großem Maaßſtabe einer wohlthuenderen Bewunderung würdig findet, begnügte ſich auch hiermit nicht, ſondern dehnte ſeine Culturen noch auf mehrere Theile der nahen öſtlichen Wüſte jenſeits Kahira's aus, die ſämmtlich unter des raſtloſen Bonfort's Leitung ſtehen. Dieſer hat jetzt für die geſammten Anlagen Ibrahims in Ober- und Unterägypten über zehntauſend Tagelöhner im Solde, die täglich von 1 ½ bis 3 Piaſter Lohn erhalten, und regelmäßig alle Freitage baar ausgezahlt werden! Wie viel Europäiſche Prinzen thun ein Gleiches? und wäre es nicht wahre Barbarei, ſo etwas nicht mit Achtung anerkennen zu wollen?

Ich weiß zwar recht wohl, daß Ibrahim Paſcha nicht der Mann dazu iſt, um aus bloßer Philanthropie ſo zu handeln, es iſt eine Spekulation, gleich ſeinem Häuſerbau in Alexandria, die ihm gut rentirt und zugleich ſeine künftigen Hauptſtädte verſchönert. Aber eben dadurch ſtiftet er hier den größten Nutzen, denn wenn die noch rohe Population, welche jetzt ihr überflüſſiges Geld verbirgt, oder doch todt liegen läßt, ſieht, daß der älteſte Sohn und Erbe des Herrſchers, der überdem ein berühmter Krieger iſt, mit gleichem Erfolge als Induſtrieller auftritt, ſo wird ſie auf die ſicherſte Weiſe dadurch zur Nachahmung bewogen. Man muß nie zu genau den Motiven menſchlicher Handlungen nachforſchen, wenn nur ihre Reſultate gemeinnützig ſind. Im tiefſten

Grunde wird man vielleicht bei allen den erſten Keim ſtets im Egoismus finden, der ſich unter Millionen verſchiedner Formen verbirgt. Keine Regel wird allgemeiner in der Welt befolgt, als die: Charité bien entendue commence par soi même. Aber viele ſehen dies ſelbſt nicht ein, und noch Wenigere geſtehen es.

Bei dem außerordentlich ſchnellen Wachsthum der Bäume in dem hieſigen Clima (ich ſah deren von fünfzehnjährigem Alter, die bei uns wenigſtens fünfzig Jahre zu gleicher Entwickelung brauchen würden,) und bei dem ungemein friſchen Triebe aller Vegetation, die nur Bewäſſerung braucht, um allſogleich die Wüſte in fruchtbares Land zu verwandeln, aber ohne Bewäſſerung auch ſogleich aus fruchtbarem Lande wieder zur Wüſte wird — müſſen noch acht Jahre mehr hinlänglich ſeyn, den Pflanzungen dieſes Parks ihre vollkommene Ausbildung zu gewähren, und es wird dann wenige Hauptſtädte in der Welt geben, die ſich einer gleich reizenden Umgebung, ſo wie ſchönerer und ſchattigerer Promenaden zu erfreuen haben. Alle dieſe Anlagen bilden durchgängig regelmäßige großartige Formen, der einzige Styl der, meines Erachtens, für die Majeſtät der hieſigen Gegend paßt, wie ich mich hier ſogleich überzeugte, und ſpäter noch näher beleuchten werde. Die angewandten Bäume ſind hauptſächlich: der Sycomor, ein herrlicher, Aegypten und Nubien eigenthümlicher Baum, der die Höhe und Breite unſrer Eichen übertrifft, mit runden Blättern, die der Erle gleichen, aber größer und von ſchönerer, hellgrüner Farbe ſind; ferner mehrere immer grüne Akazienarten, der Oelbaum, deſſen Laub hier ſchwarzblauer als in Europa und äußerſt dicht iſt, der aber weniger gute Früchte trägt; endlich Cypreſſen, Mimoſen, Pappeln und einige Obſtbäume, alle reihenweis entweder um freie Plätze, oder en quinquonce, oder in breiten und ſchmaleren Alleen gepflanzt, welche reſpektive für Equipagen, Reiter und Fußgänger beſtimmt ſind, und hier, wo es ſo ſelten regnet, leicht hart und eben wie eine Tenne erhalten, auch täglich gegen den Staub begoſſen werden. Alle Flächen zwiſchen den Baumpflanzungen ſind, da Raſen hier nicht gedeihen kann, größtentheils mit Futterkräutern von einem blendenden Hellgrün beſät, worin die kleinen Quadrate, in welche das Terrain zum Behuf der Bewäſſerung abgetheilt iſt, einen ganz originellen ſchachbrettartigen Effekt machen. Zuweilen wechſeln die Futterkräuter auch mit kleinen Gemüſe-, Orangen- und Obſtgärten verſchiedner Sorten ab. Hecken blühender Sträucher umgeben dieſe. Viele Palläſte, Luſthäuſer und andere Gebäude beleben die Promenaden mannigfaltig; unter andern befindet ſich das Grab Mehemed Bey's in ihrem Bereich, das er ſich noch lebend baute. Es beſteht aus zwei weißen Pavillons mit Eiſengittern, hinter deren einem der Bey, hinter dem andern ſein Buſenfreund, ein Derwiſch, in frei ſtehenden Steinſärgen liegen. Beide Pavillons werden durch ein großes Waſſerbaſſin, das zum Gebrauch des Publikums dient, verbunden. Denn die Orientalen haben die ſchöne Sitte, alle Monumente, die ſie errichten, immer mit einem gemeinnützigen, wohlthätigen Zweck zu verbinden. Die hier zu jeder Cultur ſo nöthigen zahlreichen Saki's ſind durch maſſive Ruheſitze verdeckt, deren Rückmauer die das Waſſer hieraufziehenden Thiere verbirgt, indeß die davor angebrachten, mit blumenreichen Winden und Monatsroſen überhangenen

Veranden die anmuthigſten Erholungsplätze darbieten. Eine hundert Fuß breite Haupt-Avenüe führt mitten durch die Anlagen von Kahira, und zwei andere halb ſo breite von Alt-Kahira und Bulak aus zu dem königlichen Pallaſte Ibrahims, vor dem jetzt die Menge der Wachen, das Gewühl wiehernder Pferde, die vielen ab und zueilenden Großen in glänzender Kleidung, die Haufen von Tſchauſch und Kawaß, ſo wie die zweihundert Dromedare, welche ſtets dem Vicekönig folgen, um ſeine Eilboten augenblicklich nach allen Theilen des Reichs tragen zu können, hinlänglich anzeigten, daß wir uns der momentanen Reſidenz des Mannes näherten, den die Vorſehung beſtimmt zu haben ſchien, die Bahn zu einer innigeren Vereinigung des Orients und Occidents, und dadurch zu einer höhern Civiliſation beider, mit ſtarker Hand zu brechen. Die Großmächte Europa's haben ſeitdem dieſem Streben Einhalt gethan mit überlegner Kraft — und was die Gewalt thut, iſt, ſo lange ſie dauert, ja immer wohlgethan.

Audienz bei Mehemed Ali.

Es iſt ein ſo großes Ding um einen Herrſcher über Millionen, die nur von ſeinem Winke abhängen, daß ich nie einem Solchen ohne eine gewiſſe innere Bewegung nahe, um wie viel mehr dann, wenn er zugleich ein ſo außergewöhnlicher Mann iſt wie Mehemed Ali.

Ich hoffe, man wird es mir daher Dank wiſſen, und auch keine thörichte Eitelkeit darin ſuchen, wenn ich dieſen erſten Beſuch bei dem Vicekönig auf das Ausführlichſte beſchreibe, wobei ich freilich gezwungen bin, neben dem Großen auch vom Kleinen zu ſprechen, nämlich von mir ſelbſt.

Mehemed Ali iſt faſt täglich (oder war es wenigſtens damals) ein Gegenſtand der Unterhaltung in Europa, und doch kennt man ihn im Grunde dort nur ſehr wenig; denn was man über ihn ſo mannigfaltig publicirt hat, iſt zu widerſprechend, um ein ſichres Reſultat daraus ziehen zu können. Ich wenigſtens muß aufrichtig geſtehen, daß ich auch jetzt noch nichts der Art geleſen, was mich vollſtändig befriedigt hätte. Viele dieſer Autoren, die Mehemed Ali nur oberflächlich geſehen, beurtheilen ihn nach unzuverläſſigen Anekdoten und bloßem Hörenſagen, und die meiſten derjenigen, welche ihn beſſer kennen, ſind, wie ich ſchon früher angedeutet, zu oft von perſönlichen Motiven bei ihrem Urtheil geleitet, ſo daß ſie ihn entweder zu hoch zu erheben, oder zu tief zu erniedrigen ſuchen. Es gibt aber überhaupt nur ſehr wenige Europäer, die Gelegenheit hatten, Mehemed Ali in einiger Intimität zu beobachten, was bei den gewöhnlichen Privataudienzen, wenn man dergleichen auch noch ſo viel erhält, durchaus nicht ſtattfindet, am wenigſten grade da, wo es ſich nur um Geſchäfte handelt. Noch wenigere Perſonen aber gibt es vielleicht, die, ſelbſt wenn ihnen die Gelegenheit nicht fehlte, philoſophiſchen Scharfblick und unbefangene Freiheit des Charakters genug beſaßen, um einen Mann wie Mehemed Ali ganz richtig zu ſchildern. Weit entfernt, mich ſelbſt für competent hierin zu halten, ſcheint es mir doch eine Art Pflicht, auch meinen Beitrag auf die vollſtändigſte Weiſe zu der richtigeren Würdigung dieſes Fürſten zu geben, deſſen gewaltiger Einwirkung auf eine beginnende Regeneration des Orients, wohin ich die nördlichen Länder Afrika's mitrechne, die Zukunft erſt volle Gerechtigkeit widerfahren laſſen wird. Er theilt dieſen glorreichen Einfluß, was den Orient betrifft, nur mit dem Sultan Mahmud, den man in vieler Hinſicht ſeinen gelehrigen Schüler nennen kann; in Europa aber hat nur Frankreich Anſpruch auf ſolchen Ruhm durch die Eroberung Algiers, deren noch unberechenbare Folgen für die künftige Welt, ſelbſt wenn Algiers jetzige Abhängigkeit von Frankreich im Laufe der Zeiten aufhören ſollte, doch immer einen Glanzpunkt in der Geſchichte der Franzoſen begründen werden. Sie möchten ſogar höher in manchem Bezuge anzuſchlagen ſeyn, als alle fruchtlos und ephemer gebliebenen, wenn gleich des militäriſchen Ruhmes ſo vollen, Ueberrennungen Napoleons.

Wenn ich alſo ſagte, daß ich mich gewiſſermaaßen verpflichtet fühle, Mehemed Ali als ein Hauptthema meines Werkes zu betrachten, ſo liegt

Jedenfalls hoffe ich aber, daß Sie mir zugeſtehen werden, unſere Korreſpondenz nicht ganz einſchlafen zu laſſen.

Mit aufrichtigſter Ergebenheit überall

Ew. Hochwohlgeboren

dankbarer H. Pückler.

129.

Pückler an Varnhagen.

Muskau, den 1. Januar 1831.

Sie haben mir, mein lieber und liebenswürdiger Freund, auf meinen letzten Brief nicht geantwortet, et je me plais à croire, daß der Grund nur darin liegt, daß Sie mich längſt über alle Berge glaubten. Es läßt mich aber das unglückſelige Gartenbuch nicht fort, und da ſo entſetzliches Wetter und Weg dazu kömmt, ſo werde ich wohl meinen Winter noch einmal hier zubringen müſſen.

Von Herzen gratulire ich zum neuen Jahr, und wünſche alles was Ihren ſchönen Geiſt erfreuen kann, an dem ich mich eben jetzt recht weide, ſo wie ich auch nicht aufhören kann im Buche Rahel zu ſtudiren.

Frau von A. iſt jetzt ſehr liebenswürdig und vernünftig, und ihre Korreſpondenz, die mich früher in Verlegenheit ſetzte, wird mir nun immer intereſſanter. Es iſt ein ausgezeichnetes Menſchenweſen, dem nur eins: die Grazie fehlt.

Nehmen Sie ſich übrigens ja recht in Acht, daß Sie meine Konfidencen gegen Sie nicht merkt, denn wenn ſie es wirklich recht gut mit mir meint, wie ich nun faſt zu glauben anfange, ſo möchte ich ihr doch um alles in der Welt keine kränkende Empfindung geben. Sonderbar aber habe ich ſie behandeln müſſen, um ſie in ein rechtes und vernünftiges Verhältniß zu mir zu ſetzen.

doch der Grund davon keineswegs in irgend einer Parteiabſicht, ſondern nur darin, daß mich während eines Aufenthaltes von beinahe zwei Jahren in den Ländern, welche Mehemed Ali damals regierte, und die ich von den Grenzen des Sennaar bis Adana in einer ununterbrochenen Ausdehnung von mehr als fünfundzwanzig Breitegraden durchſtrichen, die Umſtände auf eine Art unterſtützt haben, und die Gelegenheit Mehemed Ali genauer kennen zu lernen, ſich mir ſo oft und in ſo günſtigen Verhältniſſen dargeboten hat, als dies ſelten einem reiſenden Privatmanne zu Theil werden kann.

Demohngeachtet iſt es weit weniger meine Intention, eine erſchöpfende Charakteriſtik deſſelben zu liefern, noch, wenn ich mein perſönliches Urtheil über ihn ausſpreche, dieſes als Norm aufzuſtellen, als vielmehr nur durch die einfache, treue Erzählung deſſen, was mir mit ihm begegnete, was ich von ihm ſah, und aus ſeinem Munde hörte, und welche Betrachtungen dies in mir hervorrief — ſo weit die Diskretion dies geſtattet — den Leſer zu befähigen, ſich ſelbſt aus allem dieſen ein wahres ähnliches Bild des Individuums zu abſtrahiren, von dem hier die Rede iſt. Man wird die dahin gehörenden Züge daher auch nur zerſtreut in dem vorliegenden Buche finden, was die allgemeine Diſpoſition deſſelben unvermeidlich machte, aber die Zuſammenſtellung im Gedächtniß des Leſers iſt nicht ſchwer, und der Stoff ſo reich, daß eine ungetrennte Bearbeitung deſſelben leicht hätte ermüden können. Dieſe Prärogative haben aber nur klaſſiſche Schriftſteller, die ich aus der Ferne bewundern muß, ohne die Präſumtion hegen zu können, ihnen nachzuahmen. Aus dieſem Geſichtspunkte alſo wünſche ich mein ſehr anſpruchsloſes Beſtreben, Mehemed Ali betreffend, in der Folge ſtets beurtheilt zu ſehen.

Seine Hoheit empfing mich in einem untern Saale des Pallaſtes, der mit einer ehrerbietigen Menge ſeiner Hof- und Staatsdiener angefüllt war. Erſt als ich durch dieſe hindurchgedrungen, ſah ich den Vicekönig, von den Uebrigen getrennt, auf der Eſtrade vor ſeiner Ottomane ſtehen, nur Artim Bey, den Dragoman, an ſeiner Seite. Meine Ueberraſchung war groß — denn nach der in Alexandrien befindlichen Büſte, und einigen Portraits, die man für ähnlich ausgab, hatte ich mir einen ſtreng, ja hart ausſehenden Mann im prunkvollen orientaliſchen Schmuck gedacht, mit Zügen, die, wie ich an der Büſte bemerkt, auffallend an Cromwells Bilder erinnerten. Statt deſſen ſtand in einen ſchlichten braunen Pelz gekleidet, mit deſſen weißem Beſatz der ehrwürdige Bart von gleicher Farbe ſeltſam zuſammenfloß, den einfachen rothen Tarbuſch ohne Shawl und Edelſteine auf dem Haupte, keine Ringe an den Fingern, noch, wie im Orient gewöhnlich, einen koſtbaren Roſenkranz in der Hand haltend (die übrigens ſo ſchön geformt iſt, daß eine Dame ſie beneiden könnte) — ein kleiner freundlicher Greis vor mir, deſſen kräftige, wohlproportionirte Geſtalt nur durch eine faſt coquett zu nennende Friſche und Reinlichkeit geſchmückt war; deſſen Geſichtszüge aber eben ſo viel ruhige Würde als wohlwollende Gutmüthigkeit ausſprachen, und der, obgleich ſeine funkelnden Adleraugen mich durch und durch zu ſchauen ſchienen, doch durch die Grazie ſeines Lächelns, wie die Leutſeligkeit ſeines Benehmens, nur unwillkührliche Zuneigung und nicht die mindeſte Scheu einflößte. Auch entſprach dieſem Eindruck, wie ich ſpäter zu beobachten

Gelegenheit hatte, vollkommen das Benehmen ſeiner Hofleute, die, wenn auch voll Reſpekt, doch ſehr zutraulich und unbefangen mit ihm verkehrten, während er ſelbſt ſie zwar mit ſeiner Nüancirung gegen Einzelne, aber im Allgemeinen ſtets mit vieler Urbanität behandelte. Ueberdies iſt nichts leichter, als vom Vicekönig Gehör zu erhalten. Kein Herrſcher kann zugänglicher ſeyn und weniger Maßregeln für ſeine perſönliche Sicherheit nehmen als Mehemed Ali, der ſich täglich jedem Verſuche unbeſorgt Preis giebt, den ein Fanatiker auf ſein Leben zu richten beabſichtigen könnte. Wie möchte er dies wagen, wenn er der Tyrann wäre, den alberne-Unwiſſenheit und bösartige Abſichtlichkeit in Europa ſo häufig aus ihm machen wollen! Indeß iſt doch nicht zu läugnen, daß ungeachtet des ſtets humanen Betragens Mehemed Ali's und ſeines meiſt freundlich milden Blickes, der ihm das Anſehn eines der gutmüthigſten unſerer chriſtlichen Monarchen giebt — dieſer Blick doch zuweilen, beſonders in den Momenten, wo er ſich unbemerkt glaubt, einen ganz eignen Ausdruck bittren Mißtrauens annimmt, bei dem dann das etwas unheimlichere türkiſche Element, von dem ohne Zweifel der Vicekönig auch einen guten Theil beſitzt, voll hervortritt. Man kann vielerlei in dieſem Blicke leſen, was vielleicht die Schattenſeite ſeines Charakters ausmacht, womit ich jedoch keinen beſondern Tadel ausſprechen will; denn zu einem großen Manne gehören eben ſo nothwendig dunkle und helle Seiten, als bei jedem andern Sterblichen.

Nach der erſten Begrüßung ſetzte ſich der Vicekönig, und winkte auch mir, mich neben ihm auf der Ottomane niederzulaſſen, worauf für ihn und mich Pfeiſen und Kaffee gebracht wurden.

Ich muß hier eine kurze Notiz über die Höflichkeitsbezeugungen im Orient und namentlich in Aegypten einſchalten, über die wenige meiner Leſer unterrichtet ſeyn möchten, und deren Verſtändniß doch nicht ohne Intereſſe iſt. Es herrſcht hier in dieſer Hinſicht weit mehr Etikette als bei uns, und die Abſtufungen ſind beſtimmt. Zuerſt das Grüßen betreffend, kann man ſchon aus dieſem ſogleich auf die verſchiedne Stellung beider Theile ſchließen. Der Vornehmſte grüßt ſtets zuerſt. Der viel Höhere legt die Hand auf die Bruſt, während der ihm im

Range Nachſtehende die Hand gegen die Bruſt, und dann gegen die Stirn emporhebt, dies auch wohl zweimal wiederholt. Gleiche, oder im Range nur wenig Verſchiedne grüßen ſich entweder auf eben dieſe letztere Manier gegenſeitig, oder aber nur mit einer Bewegung der Hand nach dem Geſicht, faſt ſo wie wir uns eine Kußhand zuwerfen. Ganz Niedrige machen als Zeichen der Unterwürfigkeit die Pantomime, als wenn ſie Staub von der Erde aufheben und dieſen ſich auf die Bruſt und Stirn legen wollten. Gegen den Vicekönig trifft es ſich indeß wohl, daß gelegentlich auch Generale und Paſcha's dieſes Zeichen machen. Der Vicekönig ſelbſt grüßt ſeine Untergebnen, indem er die Hand auf den Leib legt; gegen Fremde, die er auszeichnen will, erhebt er die Hand nach dem Geſicht.

Man muß ſchon im Rang einem Andern einigermaßen nahe ſtehen, um ſich bei ihm auf die Ottomane ſetzen zu dürfen, und die Arten ſelbſt wie man ſich ſetzt, ſind dreifach nach den verſchiednen Graden der ſchuldigen Ehrerbietung: 1) mit einem untergeſchlagnen Beine auf dem Rand der Ottomane, 2) auf beiden Knieen, aber etwas entfernt, ganz darauf Platz nehmend, ohne ſich anzulehnen, 3) endlich es ſich nach Belieben bequem machend, wo man vertraut, oder gleich und gleich iſt. Kaffee und Pfeife reichen zu laſſen, iſt eine Ehrenbezeigung, aber die Nüancen ſind auch hierbei vielfach, und werden zum Theil durch das mehr oder minder koſtbare Material ausgedrückt. Wer das Recht zu ſitzen hat, erhält in der Regel auch den Kaffee, die Pfeife aber iſt eine größere Auszeichnung. Man darf weder Pfeife noch Kaffee, noch irgend etwas, ſey es auch nur ein Glas Waſſer, empfangen (außer bei Tafel, wo alle Ceremonieen wegfallen), ohne beim Nehmen und auch beim Wiederabgeben des leeren Geſchirrs oder der Pfeife durch einen Gruß zu danken. Ja ſelbſt der Wirth in ſeinem eignen Hauſe, ſobald ein Vornehmerer als er bei ihm iſt, grüßt dieſen, dankend für Alles, was ihm ſeine eigenen Diener ſerviren. So wird auch dem Vornehmſten immer zuerſt präſentirt, er ſey Wirth in ſeinem eignen Hauſe oder Gaſt in einem fremden.

Dieſe ganz genau feſtgeſetzten Sitten haben ihre große Bequemlichkeit, ſobald man einmal bekannt mit ihnen iſt, und ſcheinen mir deshalb den jetzigen Europäiſchen vorzuziehen, wo man, außer England, in welchem die Etikette auch genau geregelt iſt, nirgends mehr weiß, was Andere zu prätendiren haben, noch was Einem ſelbſt zukommt, und immer in Verlegenheit iſt zu viel oder zu wenig zu thun. So finden wir z. B. in einem der erſten Staaten Deutſchlands, wo in größeren Dingen ſo viel Vortreffliches beſteht, und noch viel Größeres zu erwarten iſt, in der erwähnten Hinſicht einen recht empfindlichen Mangel für geſellſchaftliche Bequemlichkeit, indem das Rangverhältniß nur im Dienſte feſt normirt, und dabei überhaupt das dienende Princip ſo ſehr dem freien vorgezogen wird, daß eigentlich nur Diejenigen der Auszeichnung eines beſtimmten Ranges und Anſehens dort theilhaftig werden, die zur Hierarchie des Hof- oder Staatsdienſtes gehören, jeder außerhalb dieſer Kategorie Stehende aber hinſichtlich ſeiner Anſprüche, er ſey nun dazu durch eminente Geburtstitel, oder ſtändiſche, oder Beſitzes-Würden berechtigt, in der Geſellſchaft und ſelbſt an den verſchiednen Höfen niemals genau weiß, wo er hingehört, indem ihm nach Laune oder Gunſt heute der, morgen jener Rang angewieſen wird. Es iſt gar nicht nöthig, rang- und titelſüchtig zu ſeyn, um dies ſehr unbequem zu finden, da man eben ſo wenig gedemüthigt werden, als Andere demüthigen will, was bei dieſer Unbeſtimmtheit ganz unvermeidlich, bei feſter Rangordnung aber ganz unmöglich iſt. Nur ein Narr kann ſich darüber ärgern, wenn Jemand das ausgeſprochne, anerkannte Recht hat, ſich in der geſellſchaftlichen Stufenleiter als über ihm ſtehend anzuſehen, er komme urſprünglich her woher es ſey; wenn dieſer es ſich aber nur anzumaßen ſcheint, ſo iſt es eine halbe Beleidigung, und geht der unbegründet gegebne Vorzug von einem Höchſtgeſtellten aus, eine Kränkung. England iſt das freiſte und gewiß liberalſte Land in Europa, demohngeachtet iſt bei dieſem praktiſchen Volke durch alle Stände und Grade was Jedem zukommt ſo feſt geregelt, daß ein Präcedenzſtreit dort ein Unding iſt. In Rußland hat nur der Dienſt Rang, und der Leibkutſcher des Kaiſers würde dem Abkömmling der älteſten Bojarenfamilie vorgehen, wenn dieſer keinen Dienſtrang hätte. Es mag uns dies etwas ſeltſam vorkommen, aber es iſt doch beſtimmt. Man weiß woran man iſt.

Als Ludwig der Vierzehnte in Frankreich eine Rangordnung beliebt hatte, durch welche die Pairie ſich verletzt fand, wagten Einige dem Könige darüber Vorſtellungen zu machen. Der König frug M. Legrand (wie der damalige grand ecuyer abgekürzt genannt wurde): „Et vous, qu'en dites vous?“ — „Sire“ antwortete dieſer, „tout ce que je sais, c'est que le charbonnier est maitre chez lui.“

So iſt es ohne Zweifel, der abſolute Herrſcher kann die Sache ordnen wie ihm beliebt, nur ſie unbeſtimmt zu laſſen, ſcheint mir eine Anomalie.

Daß aber ſolche ungewiſſe Verhältniſſe zwiſchen Geburts-, Hof-, Dienſt- und Verdienſt-Rang nicht blos die Gefühle der Eigenliebe auch bei dem Beſcheidenſten häufig verwunden müſſen, ſondern daß ſie ſelbſt in einzelnen Fällen Dem oder Jenem den reellſten Schaden zu bringen im Stande ſind — das könnte ich durch mehrere ſchlagende Beiſpiele in's hellſte Licht ſetzen, wenn dabei nicht Perſönlichkeiten bloßgeſtellt werden müßten, die mir die oricataliſche Lehre in's Gedächtniß rufen: „Wenn die Rede Silber iſt, ſo iſt das Schweigen Gold.“ Vielleicht habe

Schreiben Sie mir nur ein paar Worte freundlichen Andenkens. Die Fürſtin grüßt freundſchaftlichſt, und ich bleibe

Ihr treuer Einſiedler.

P. S. Um des Himmelswillen, welche Schmach iſt es, das Friedrichs des Großen herrliche, naive Briefe an Fredersdorff bei uns in Preußen verboten ſind! Hölle und Teufel, das iſt zu dumm!

130.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 7. Januar 1834.

Ew. Durchlaucht friſches Blatt vom 1. hat mich allerdings angenehm überraſcht, indem ich kein ſolches aus Muskau mehr erwartete, und meine Gedanken irrſchweifend in unbeſtimmter Ferne Sie wieder zu finden wähnten! Obgleich nun auch die Nähe hier leider noch ferne genug iſt, ſo denkt man ſich doch den bekannten heimathlichen Ort mit Beruhigung und Behagen, und ich freue mich, Sie noch ſo ſchön thätig daheim, und noch nicht „über alle Berge“ zu wiſſen! Glück auf denn zum neuen Jahr! Ihnen und der verehrten Fürſtin, der ich meine treueſte Huldigung zu Füßen lege! Mögen Ihnen beiden die reichſten Segnungen zuſtrömen, und die liebſten Wünſche ſich ſtets erfüllen, ohne ſelber aufzuhören! Dieſer letztere Zuſatz läßt mich die Empfindung meines eigenen Mangels machen, denn ich erfahre, daß Wünſche an ſich ſchon ein Beſitz, eine Lebensnahrung ſind, die mir jetzt ganz fehlt, indem ich, durch alle Lebensbilder des Tages, der Woche, des Monats und des Jahres hin, nichts, auch gar nichts finde, was ich mir wünſchen könnte! —

Hiemit hätte ich von mir ſelbſt nun ſchon übergenug berichtet, ich muß aber für den gütigen Antheil, den Ew.

ich in den Augen der Sparſamen ſchon zu viel Silber ausgegeben.

Seine Hoheit der Vicekönig behandelte mich durch die Art ſeines Empfanges mit der größten Courtoiſie, und der einzige markirte Unterſchied bei der Bedienung beſtand darin, daß, obgleich uns die Pfeifen zu gleicher Zeit von zwei Dienern gebracht wurden, doch ihm die ſeinige einige Sekunden früher als mir präſentirt wurde, ferner auch nur die Pfeife nicht aber die Taſſe für mich ganz ſo reich als die für ihn beſtimmte mit Diamanten beſetzt war. Die Auszeichnung war um ſo ſchmeichelhafter, da ſie bisher nur wenig Perſonen zu Theil ward, namentlich dem Marſchall Marmont, dem rückkehrenden Gauverneur von Indien, und einem außerordentlichen Geſandten Frankreichs während des Krieges mit der Pforte, der eigentlich dieſen Charakter nicht vollſtändig hatte, von Mehemed Ali aber nicht ungern als ſolcher angeſehn und behandelt wurde. Den Generalconſuln, wenn ſich deren gegenwärtig befanden, ſah ich immer nur Kaffee in ordinairen Taſſen und keine Pfeifen, und von den anweſenden Muſelmännern im Dienſte des Vicekönigs Keinem weder

Kaffee noch Pfeife präſentiren, ſelbſt dem Sheriff von Mekka, Ibn-el-Aun, nicht, den ich zweimal bei Seiner Hoheit antraf. Es war dies ein ſchöner, geiſtreich ausſehender ſchwarzer Araber, in einen grasgrünen Talar und weiſſen Turban, als Anverwandter des Propheten, gekleidet; er betrug ſich ſehr unterwürfig gegen den Vicekönig, und nahm ſeinen Platz zwar auf der Ottomane, aber nur weit ab, in der von mir angezeigten zweiten Stellung, d. h. auf den Knieen, ein. Nur die Paſcha's erſten Ranges und beſondre Lieblinge läßt der Vicekönig neben ſich ſitzen und ihnen Kaffee reichen. Einzelne Ausnahmen fallen indeſſen vor, da ſein Wille immer Geſetz iſt. Ein ſo Begünſtigter war der bereits mehrmals erwähnte Mehemed Bey, und ich hörte hierüber eine artige Anekdote erzählen.

Mehemed Bey hatte eigenmächtig einem ſehr thätigen Unterbeamten eine Gehaltszulage bewilligt, worüber der Vicekönig, dem man es ſogleich hinterbrachte, ungehalten war. Als ſich nun Mehemed Bey das nächſtemal bei ihm einfand, gab er ihm nicht nur einen Verweis, ſondern auch ſein Mißfallen noch dadurch zu erkennen, daß er ihm keinen

saur

BIBLIOTHEK DER DTSCH. LITERATUR 3-598-52254-1
PUCKLER-MUSKAU,A.VON FN. 09350/021

Kaffee reichen ließ. Der Geſcholtene erwiederte kein Wort und ging. Sobald er aber nach Hauſe kam, ſtellte er eine Ordre aus, daß die Beſoldung des in Rede ſtehenden Beamten noch um vier Beutel jährlich vermehrt werden ſolle, und genehmige es der Vicekönig nicht, er das Geld aus ſeiner Taſche bezahlen werde. Am andern Tage erſchien er wie gewöhnlich bei Seiner Hoheit — und was that der Tyrann Mehemed Ali? Kaum ward er den, vielleicht doch etwas ob ſeiner Kühnheit beſorgten alten Freund gewahr, als er lachend laut nach Kaffee rief. „Komm her,“ ſetzte er hinzu, „ich werde mich wohl hüten, Dir keinen Kaffee mehr zu geben, denn ich ſehe, es kommt mir zu theuer zu ſtehen.“

Ich zweifle nicht, daß Manche alle dieſe ceremoniellen Details ſehr kleinlich finden werden, meines Erachtens gehören ſie aber weſentlich zur Schilderung hieſiger Sitten und ſind deshalb nicht überflüſſig.

Ich begann das Geſpräch mit den bei den Orientalen ebenfalls zur Etikette gehörenden Sanitätskomplimenten, und eilte dann, meinen Dank für die Freundlichkeit und edle Gaſtfreiheit auszudrücken, deren Seine Hoheit mich würdige, was, glaube ich, nicht ganz der türkiſchen Sitte gemäß war. Denn Mehemed Ali ſchüttelte lächelnd den Kopf, erwiederte dann aber verbindlich: „wenn ein fremder Mann von Anſehn ſo weit herkäme ihn zu beſuchen ſo wäre es wohl das Wenigſte, was er thun könne, ihm durch möglichſte gute Aufnahme ſeine Freude darüber zu bezeigen. Er bedaure nur,“ ſetzte er mit großer Bonhomie hinzu, „daß ich, gegen Europa gehalten, Alles hier noch ſehr unvollkommen finden müſſe.“

Dies gab mir die natürlichſte Gelegenheit, mein Erſtaunen über die Wunder auszudrücken, die ich bereits in Alexandrien und Kahira geſehen, und ich bat im Voraus Seine Hoheit, mir zu verzeihen, wenn der Enthuſiasmus, den ſo Außerordentliches in mir erwecke, meinen Worten das Anſehen der Schmeichelei gäbe, da ſie doch nur der treue Ausdruck meiner Empfindungen und der hohen Verehrung für einen Fürſten wären, der dem Orient jetzt das ſey, was einſt Peter der Große für Rußland geweſen, zu deſſen jetzt ſo furchtbar angewachſener Land- und Seemacht dieſer doch allein den erſten Grund gelegt.

„In wie viel Zeit," fiel Mehemed Ali lebhaft ein, „hat Peter der Große ſeine Marine hergeſtellt, und aus was für Schiffen beſtand ſie?"

Ich muß geſtehen, daß ich im Augenblick weder eins noch das andere wußte, aber wohlbekannt mit der Regel, daß man große Herren nicht ohne Antwort laſſen darf, gab ich in Erwiederung der unerwartet praktiſchen Frage Zahlen an, die zu verificiren glücklicherweiſe Niemand gegenwärtig war, ſchnell hinzufügend, daß zu des Czaars Zeiten dieſe Branche überhaupt viel unvollkommner als jetzt geweſen ſey, und daher die Reſultate in jeder Hinſicht auch nur viel geringer hätten ausfallen können, als die Schöpfungen des Vicekönigs, die wahrſcheinlich einzig in ihrer Art in der Geſchichte des Orients daſtünden. Und damit ſagte ich nur die Wahrheit.

„Wohlan," fuhr Mehemed Ali fort, „ich will nicht läugnen, daß hier mehr als Alltägliches geſchehen ſey, und ich habe allerdings geſtrebt, den Beiſpielen großer Männer zu folgen, ſo weit ich es vermochte. Es iſt auch gewiß, daß ich jetzt mit mehr Beruhigung fortarbeiten kann. Ich ſtehe nicht mehr, wie früher, ganz allein. Man fängt wenigſtens an mich zu verſtehen, und die Maſchinerie iſt im Gange. Doch nur meine Enkel können einſt erndten, was ich geſä't habe. Wo eine ſo grundloſe Verwirrung herrſchte, als hier, wo eine ſo vollſtändige Auflöſung aller geſunden Staatsverhältniſſe ſtatt fand, wo ein ſo ganz verwildertes, unwiſſendes, zu aller heilſamen Arbeit unfähiges Volk lebte — da kann die Civiliſation nur langſam wieder emporwachſen. Sie wiſſen, daß Aegypten einſt das erſte Land der Erde war, das allen übrigen vorleuchtete; jetzt iſt es Europa. Mit der Zeit nimmt die Aufklärung vielleicht auch hier von Neuem wieder ihren Sitz. Es ſchaukelt ja Alles ewig in der Welt!" (Ein Lieblingsausdruck des Paſcha.)

Er frug mich hierauf, wie ich Kandia gefunden, und ich konnte nur mit größter Gewiſſenhaftigkeit erwiedern, daß ich nirgends die Griechen wahrhaft freier, wohlhabender und größtentheils ſelbſt zufriedner angetroffen habe als dort, aber auch überzeugt ſey, daß des Vicekönigs früher daſelbſt geübte Strenge während einer partiellen, durch auswärtigen Einfluß fomentirten Inſurrektion, eben ſo viel als ſeine unparteiiſche Gerechtigkeit und Milde ſeitdem, dazu beigetragen hätten, einen ſolchen erfreulichen Zuſtand hervorzurufen. „Sie hatten mich bei meiner Herrſcherehre angegriffen,“ rief der Vicekönig mit Feuer, „und das darf kein Fürſt dulden, der ſeine Pflicht kennt und ſich ſelbſt achtet. Im Uebrigen bin ich immer bereit geweſen, Alles für die von mir abhängigen Griechen zu thun, was in meinen Kräften ſtand, ja ich habe ſogar, als die Europäiſchen Mächte mir fortwährend Vorſtellungen in dieſer Hinſicht machten, mich erboten, Kandia ganz nach dem Muſter zu regieren, das Europäiſche Weisheit in Griechenland ſelbſt aufſtellen würde, und nur gebeten, mich ſo bald als möglich mit genauen Notizen über die Reſultate zu verſehen, doch iſt mir nie dergleichen zugekommen.“

Die Ironie dieſer Aeußerung war nicht zu verkennen, ich eilte daher, das Geſpräch auf Fabriken und neue Anlagen jeder Art, welche die höhere Cultur des Landes bezwecken, zu lenken, und damit traf ich auf des Vicekönigs Steckenpferd — wahrlich kein unwürdiges für einen Souverain!

„Er hoffe,“ ſagte er, „ich würde mit dem, was er hierin bereits geleiſtet, zufrieden ſeyn, obgleich man auch hier nie einen Europäiſchen Maaßſtab anlegen müſſe, wie er ſich gern beſcheide. Bald,“ fügte er hinzu, „wird dieſes Land wenigſtens im Stande ſeyn, ſich im Nothfall, unabhängig von andern Ländern und ihren Produkten, eine Zeitlang ſelbſt genügen zu können. Deshalb, und nicht blos des Gewinnſtes wegen, obgleich auch dieſer mir nicht entgeht, lege ich eine ſo große Anzahl neuer Manufakturen und Fabriken an. Ueberdies,“ fuhr Mehemed Ali fort, „ſind dieſe Etabliſſements in mehr als einer Hinſicht eines der kräftigſten Civiliſationsmittel für das Volk, und würden mir zugleich,“ ſetzte er mit einem glänzenden Aufblick der Augen hinzu, „im Nu 40,000 gute Soldaten mehr liefern, wenn ich ſie brauchen ſollte. Doch wünſche ich weit mehr, daß das Schickſal mir geſtatten möge, alle meine Kräfte der Induſtrie und dem Ackerbau allein widmen zu dürfen. Krieg habe ich immer nur geführt, wo er nicht zu vermeiden war, und ich bin fern davon ihn zu lieben.“

Es iſt wahr, daß Napoleon immer daſſelbe zu verſichern pflegte — indeſſen benutzte ich die gute Gelegenheit, ſofort auf die glorreichen Campagnen

Ibrahims überzugeben; aber obgleich ein Wink Mehemed Ali's ſchon ſeit einiger Zeit den ganzen Hof entfernt hatte, und wir allein waren, lies ſich doch der Vicekönig über dieſen Gegenſtand nur in Gemeinplätzen, oder, wenn man lieber will, in diplomatiſchen Phraſen aus. Doch lächelte er, als ich ihm ſagte, es ſei Seiner Hoheit wahrſcheinlich ergangen wie dem Feldmarſchall Suwaroff, der oft verſicherte, er liebe den Krieg nicht, aber der Krieg liebe ihn; — und ich hätte zugleich, fuhr ich fort, auf den Werften von Alexandria wohl bemerkt, wie gut Seine Hoheit es verſtanden habe, ſich durch den Krieg Mittel zum Kriege zu erwerben, womit ich das Holz zu ſeinen Schiffen meinte, das ihm früher gänzlich fehlte, während Adana jetzt faſt allen Bedarf zu dieſem Zweck im vortrefflichſten Materiale liefert. Die nicht ganz heitre Miene Mehemed Ali's verrieth während dieſer Rede, daß er über das angeregte Kapitel mehr dachte als er ſprach. Gewiß iſt es, daß er jetzt vollkommen einſehen muß, wie ſeine Zögerung nach der Schlacht von Konieh, wo ein zu unerwartetes Glück ihn überraſchte, der einzige große politiſche Fehler bleibt, Durchlaucht ſo freundſchaftlich an mir nehmen, ſo wie auch wegen des Bedürfniſſes der Nachſicht, die ich immerfort anzuſprechen habe, hinzufügen, daß ich fortwährend kränkele und mit Nerven- und Gemüthsſchwäche ſtets zu kämpfen habe, und ſelbſt dieſe Zeilen in einem nicht fieberloſen Zuſtande ſchreibe. Da läge nun der Wunſch, vollkommen geſund zu ſein, ganz nah vor den Füßen, und ich brauchte mich nur zu bücken, um eines Wunſches recht habhaft zu ſein, aber — auch ſchon die Mühe wird mir zu groß! — Meine Thätigkeit und Theilnahme hat jedoch der Anregungen noch ſtets die Fülle, und ich will darin friſch bleiben, ſo lang' ich athme; dies iſt ein Geiſtesdienſt (wie Gottesdienſt), dem ich nicht entſagen kann, und in welchem ich mit allem, was mir werth und was mir heilig iſt, mich am innigſten vereinigt finde. So hab' ich denn auch immerfort Rahel's Andenken nicht mit bloß müßigen Erinnerungen und ſchwelgeriſchen Träumen, ſondern mit eingreifender Thätigkeit und wirklichen Geſchäften zu pflegen, mit Fürſorge für Menſchen und für Schriften. Bei dem erweckten Antheil, der ſich in immer neuen Zeugniſſen lebhaft kund giebt, und bei den von allen Seiten wiederholten Aufforderungen, kann ich eine öffentliche, vermehrte Herausgabe des Buches „Rahel", das übrigens in Wien bereits nachgedruckt ſein ſoll, nicht verſagen. —

Ich freue mich ſehr, daß das Gartenwerk angekündigt iſt, und alſo die Herausgabe fortrückt. Der hohe Preis wird leider die Verbreitung ſehr beſchränken. Zu gleicher Zeit wird ein anderes Buch angemeldet, das mit jenem hart zuſammenſteht, ſo nah und doch ſo fern, wie Geſchwiſter aus verſchiedenem Bette, aus dem legitimen Himmelbette, und einem himmliſchen Winkelbette, der eine Bruder als Erbprinz mit Stern und Band, der andere vielleicht als Dienſtmann im unſcheinbaren Gewande hinter ihm; auch die Liebe für beide iſt verſchieden, und der letztere hierin nicht zurückgeſetzt; ſonſt haben ſie nichts zu theilen, nur die Nähe giebt der den ihm die Geſchichte bis jetzt vorwerfen kann. Sachkundige wiſſen ſehr wohl, daß Ibrahim, wenn er die Erlaubniß ſeines Vaters gehabt hätte, Bruſſa zu beſetzen und bis in die Nähe Conſtantinopels vorzudringen, was nach jener Schlacht militäriſch keine Schwierigkeit mehr hatte — er unter den damaligen Umſtänden dem Sultan den Frieden nach Belieben diktiren konnte, ehe Rußland dies mit gewaffneter Hand zu verhindern im Stande war. Die europäiſchen Mächte aber fürchteten mit gutem Grunde ſeit Jahren insgeſammt den Krieg zu ſehr, und bewachten ſich ſelbſt gegenſeitig mit zu eiferſüchtigem Auge, um einem einmal ſolid erlangten status quo ſich irgendwo ernſtlich entgegenzuſetzen, wie die Erfahrung ſeit Napoleons Tode überall zur Genüge bewieſen hat. In dem vorliegenden Falle würde die Diplomatie ohne Zweifel einige Millionen Federn mehr abgeſchrieben und eine verhältnißmäßige Anzahl Papierrieße und Tintenfäſſer verbraucht haben, ja die Protokolle der Conferenzen wären vielleicht auch jetzt noch nicht geſchloſſen — aber „der große Paſcha“ (wie ihn hier die Fremden nennen) würde deshalb nicht minder ſeine Stellung befeſtigt, und die letzte Cataſtrophe dadurch vielleicht vermieden haben, und jetzt ein ſelbſtgekrönter wenigſtens theilweis anerkannter, unabhängiger Monarch geworden ſeyn, gleich Louis Philipp in Frankreich, König Leopold in Belgien, und Donna Maria de Gloria in Portugall, ohne von St. Domingo, den ſpaniſchen Colonien und Spanien ſelbſt zu ſprechen, in welchem letztern der endliche unzweifelhafte Sieger ebenfalls der Anerkennung nirgends ermangeln wird. Selbſt die Polen würden ſie erhalten haben, wenn ſie nur zu ſiegen verſtanden hätten. — Ich glaube, daß alle Parteien bei dieſem Ausgange der Sache gewonnen haben müßten, ſelbſt der Sultan, der Syrien nicht regieren kann, und wenn er auch heute Aegypten wieder eroberte, es doch immer nur dem Namen nach in ſeinem Beſitz zu erhalten vermögen würde, der alſo vielleicht weiſer gehandelt haben würde, das immer noch koloſſale, von der Natur ſo viel mehr als andere Länder begünſtigte Reich, welches ihm geblieben war, durch Civiliſation und allmählige Reform zu conſolidiren, als davon einmal abgeriſſne Provinzen wieder zu erlangen zu ſuchen; der ferner vernünftigerweiſe es hätte vorziehen ſollen, ſtatt eines bei jeder günſtigen Gelegenheit wieder drohend daſtehenden Feindes, unter der bloßen Firma eines von ihm abhängigen Paſcha's, einen freien muhammedaniſchen Souverain zum Nachbar zu haben, deſſen eignes Intereſſe ihn von dem Augenblicke an, wo er ſeine Unabhängigkeit erlangt hat, zum natürlichſten Bundesgenoſſen der Pforte machen muß; der endlich zu berückſichtigen hatte, daß Mehemed Ali für eine ſolche Conceſſion jedes mögliche nachhaltige Geldopfer freiwillig zu bringen bereit geweſen ſeyn würde, eine Reſource, welche bei dem Zuſtande der türkiſchen Finanzen willkommener geweſen wäre als ungehorſame Provinzen wieder zu erlangen, die mehr koſten als einbringen. Wie oft mag es das ſpaniſche Gouvernement ſchon bereut haben, in ähnlicher Lage mit ſeinen inſurgirten Colonien zu lange gezögert zu haben. Daß ganz Europa's Ruhe, und der allgemeine Friede in mehr als einem Bezuge auf lange Zeit durch kein Ereigniß mehr hätte geſichert werden können, kann wohl kaum bezweifelt werden. Den größten Vortheil würden allerdings Mehemed Ali's eigne Länder nebſt einem großen Theile Afrika's daraus gezogen haben, wenn dieſer Fürſt die ungeheuren Summen, welche ihn ſein prekairer Zuſtand zwang, auf eine Flotte von mehr als fünfzig Schiffen und eine Landarmee von nahe 150,000 Mann, incluſive der irregulairen Banden zu verwenden, zum höhern Flor der innern Induſtrie jeder Art, und zu einer durchgreifenden Verbeſſerung der Lage ſeiner Unterthanen zu benutzen im Stande geweſen wäre. Kunſt und Wiſſenſchaft, die neubegonnene Civiliſation eines ganzen Welttheils, waren gleich lebhaft bei der Sache intereſſirt — und es blieb praktiſch und theoretiſch unpaſſend, ſo mannigfachen Intereſſen nur die Illegitimität Mehemed Ali's entgegenſetzen zu wollen, da dieſer Begriff im Orient gar nicht auf dieſelbe Weiſe exiſtirt als bei uns. Und war ſeine Macht illegitim, zugleich aber doch zu feſt begründet, um anders als gewaltſam umgeſtoßen werden zu können, ſo wäre es eben der beſte Weg für künftige Ruhe und Stabilität des Orients geweſen, ſie je eher je lieber zu legitimiren, damit ſie nicht ewig ein offenes Pulverfaß darbiete, das der erſte vorüberfliegende Funke wieder entzünden kann. Mehemed Ali bedurfte es zur unerſchütterlichen Conſervation ſeiner ſelbſt, ſeiner Familie und des großen Werkes ſeines thatenreichen Lebens, daß die Unabhängigkeit, welche er de facto errungen, auch de jure anerkannt worden wäre. Und er konnte dieſer Hoffnung Raum geben, da man anderwärts ja überall in dieſem Sinne gehandelt. Gehörte denn Griechenland dem Sultan nicht eben ſo rechtmäßig, als Syrien und Aegypten, und iſt König Otto ein Vaſall der Pforte? — Hatte der Sultan nicht auch auf Algier dieſelben legitimen Anſprüche wie auf die ägyptiſchen Länder, und erkennt Louis Philipp daſelbſt etwa die Oberherrſchaft der Pforte an, welche dieſe früher über den dortigen Dey ausübte? Oder fehlte es Mehemed Ali etwa an gleich feſt begründeter Autorität? Er iſt bis auf dieſen Augenblick noch ein weit unumſchränkterer, ein weit beſſer reſpektirter Herrſcher in dem Gebiet, was er ſich erhalten hat, als es bis jetzt weder König Otto in Griechenland, noch die Franzoſen in Algier, noch der Sultan in ſeinem eignen Reiche, ſind. Hätte er daher nur den rechten Moment benutzt, und ſich damals als Sieger, nach ſeinen gewonnenen Schlachten, nebſt der Sache auch den Namen gegeben, und ſich mit kühner Hand ſelbſt die Krone aufgeſetzt, ſo würde ſie ihm wahrſcheinlich weder das Schwert noch die Diplomatie wieder entriſſen haben, ja entreißen wollen. Was er aber damals als ſchnelle That verſäumte, auf dem Wege der Negociation zu verſuchen, war eine Schwäche und das Gelingen unmöglich, wenn er auch alle Vernunftgründe der Welt auf ſeiner Seite gehabt hätte. In der Politik, wie in der Liebe, gibt es Dinge, „qui se font, mais qui se ne disent pas,“ und wenn die europäiſchen Mächte ſich auch, um die Selbſtſtändigkeit der Hellenen zu fördern, in einer Zeit ritterlichen Rauſches zur Schlacht von Navarin mitten im Frieden berechtigt geglaubt haben, ſo war es doch zu bezweifeln, daß ſie für die Selbſtſtändigkeit des Reichs der Pharaonen eine gleiche Sympathie zeigen würden. Einige Alterthümler, Geſchichtsforſcher und Geographen möchten allein mit Prädilektion dabei zu Werke gegangen ſeyn; dieſe Art Leute aber kommandiren weder Flotten noch Armeen. Ich fürchte daher, daß, zum Nachtheil der Ruhe und des Friedens Europa's und Aſiens, zum Nachtheil der Kunſt und der Wiſſenſchaft, für die mit einer neubeginnenden Civiliſation auch eine neue Morgenröthe tagte, und zum endlichen Ruin Aegyptens ſelbſt ſich unſres Schillers Worte an Mehemed Ali bewähren werden: „Was du von der Minute ausgeſchlagen, bringt keine Ewigkeit zurück.“

Man mag obiger Stelle freilich die Farbe der Zeit anſehen, in der ſie hauptſächlich geſchrieben wurde, aber ich frage jeden Unparteiiſchen noch heute: was hat die Welt dadurch gewonnen, daß man mit europäiſcher Uebermacht Mehemed Ali erdrückte. Iſt die Türkei dadurch ſelbſtſtändiger geworden, oder iſt Syrien und Kandia durch ſo viel vergoſſnes Blut jetzt glücklicher, civiliſirter, reicher, oder beſſer regiert? Hat der täglich mehr aufblühende engliſche, franzöſiſche und deutſche Handel mit Syrien und Aegypten dadurch gewonnen, oder iſt er nicht vielmehr größtentheils vernichtet? — mit Einem Wort: hat irgend eine Macht, ja ich möchte ſagen irgend ein Individuum gewonnen? Wie viel aber iſt, vielleicht für Jahrhunderte, dadurch verloren, wie viel Samen gefährlichen Aufgangs für die Zukunft ausgeſtreut worden!

Man leſe zur Beleuchtung des hier Geſagten unter vielen andern Zeugniſſen der neueſten Zeit beiſpielsweiſe den Brief des Herrn von Wildenbrucks, Preußiſchen Conſuls in Syrien, in den Monatsberichten über die Verhandlungen der Geſellſchaft für Erdkunde zu Berlin, welcher ſo beginnt:

„Vom politiſchen Zuſtande denken Sie ſich das Schlimmſte, und Sie werden der Wahrheit nahe kommen: Alles, auch die Stimmung gegen Chriſten und Franken ſchlimmer, feindſeliger, unordentlicher, unſicherer, ärmlicher und hoffnungsloſer als zur Zeit meines erſten Aufenthaltes. Alles verfällt und löſt ſich mit einer Schnelligkeit auf, die ich dem ſonſt ſo ſtationären Orient nie zugetraut hätte; nur die Geldbeutel der Paſcha's und der an Gewiſſenloſigkeit ihnen gleichen europäiſchen Kaufleute prosperiren. Nur einen Wohlthäter hat dieſes unglückliche Land ſeit Jahrhunderten gekannt, Ibrahim Paſcha, und dieſen hat man hinausgetrieben! Mit Verwunderung ſehe ich, daß nicht ein Menſch, weß Glaubens er ſei, etwas Anderes zurückwünſcht, als die Tage der ägyptiſchen Herrſchaft. Die einzige Ausnahme machen jene jetzt von Oben her gewaltig angefeuerten und begünſtigten fanatiſchen Muhamedaner, welche ſich freuen, einen Raja für 50 Piaſter Strafe (1½Thlr.) erſchießen zu können. Dies geſchah kurz vor meiner Ankunft trotz der ſchönen Worte von Gülhaneh, Ibrahim hatte vollſtändige Sicherheit im Lande gegründet, unglaublich viel für den Landbau geleiſtet, und die Beamten am übermäßigen Stehlen gehindert: aber das alles iſt ſpurlos verſchwunden und bald wird auch das letzte Bollwerk eines beſſeren und freieren Zuſtandes, der Libanon, in den allgemeinen Ruin hingezogen werden. Die türkiſche Regierung (die ich ein für allemal wohl von dem individuell ſo achtungswerthen türkiſchen Volke zu trennen bitte,) hat hier durch Aneinanderhetzen der Druſen und Maroniten großentheils die Kraft dieſer Völker, welche ſeit Jahrhunderten ihre Freiheit bewahrten, gebrochen, jetzt, wo beide mit Schrecken die möglichen und wahrſcheinlichen Folgen ihres Zwieſpaltes erſchauen, wo eine von Europa herkommende Ordnung des Zuſtandes des Landes immer entfernter ſcheint, fehlt gegenſeitiges Zutrauen zu gemeinſchaftlichem Handeln.“ U. ſ. w.

Mehemed Ali, der alles dies erfährt, mag wohl immer noch ſanguiniſche Hoffnungen für die Zukunft hegen.

Damals als ich in Aegypten war, konnte ich, nach ſeinen ſo oft wiederholten Aeußerungen, mich nur überzeugen, daß er eben ſo ſehr eine friedliche Löſung ſeiner Angelegenheiten durch Europäiſche Unterſtützung gewünſcht hätte, um alle Kraft ſeines Genies auf das Wohl ſeiner eignen Länder zu wenden, als er auf der andern Seite von der Wahrheit durchdrungen war: daß die Erlangung ſeiner anerkannten Unabhängigkeit auf jede mögliche Weiſe jetzt eine Lebensfrage, vielleicht eine Bedingung ſeiner eignen Exiſtenz, jedenfalls die der Dauer ſeiner Schöpfung in der Gegenwart, wie in der Geſchichte für ihn geworden ſey. — Seiner anerkannten Unabhängigkeit, ſage ich, denn mehr hat er nie erſtrebt, und es iſt nichts lächerlicher, nichts mehr eine völlige Unbekanntſchaft mit türkiſcher Verfaſſung, Religion und den dort unumſtößlichſten Ueberzeugungen verrathend, als die ſo häufig auf das Tapet gebrachte Beſorgniß: Mehemed Ali habe den Sultan entthronen wollen, um ſich an ſeine Stelle zu ſetzen. Dies kann Mehemed Ali eben ſo wenig in der Türkei, als es z. B. dem Fürſten Metternich in der Chriſtenheit, trotz all ſeines Einfluſſes, möglich ſeyn

saur

BIBLIOTHEK DER DTSCH. LITERATUR 3-598-52254-1
PÜCKLER-MUSKAU, H. VON FN. 09332/003

würde Pabſt zu werden. Den Sultan zwingen, ihn zum Großweſir zu machen, und ſo an ſeiner Stelle das Reich zu regieren, das wäre als Sieger dem Vicekönig möglich geweſen, und war vielleicht, wiewohl ich es nicht im geringſten glaube, einer ſeiner Wünſche. Gewiß iſt es wenigſtens, daß deſſen Erfüllung der Türkei mehr gefrommt haben würde, als Mehemed Ali's Untergang.

Daß man ferner Mehemed Ali's Bemühungen, ſein Land, ſo weit ſeine Einſicht reicht, zu civiliſiren, größtentheils von unſerm Standpunkte aus nur verſpottet hat, finde ich eben ſo kurzſichtig als unhiſtoriſch. Mit einem Sprunge kann Aegypten kein civiliſirter Staat nach Europäiſchen Begriffen werden, ſelbſt wenn es morgen unter die Botmäßigkeit der Franzoſen oder Engländer käme. Man ſchlage doch nur David Hume auf, um ſich zu überzeugen, daß unter Heinrich dem Achten, und ſelbſt noch unter Eliſabeth der Zuſtand faſt derſelbe war wie heute unter Mehemed Ali, in Manchem, z. B. der religiöſen Unduldſamkeit, ſchlimmer. So finden wir das Monopolweſen, über das am meiſten geſchrieen wird, die Beſtechlichkeit und Immoralität der Behörden, wie die rückſichtsloſe Willkür des Gebieters (denn die Parlamente hatten damals nicht mehr Einfluß als ein türkiſcher Divan), ganz dieſelben zu jener Zeit in England, wie heute in Aegypten. Demohngeachtet haben ſich aus dieſen ſo mangelhaften Anfängen die jetzigen Engländer, eine der erſten, aufgeklärteſten und mächtigſten Nationen der Welt, nach und nach entwickelt, welches hinlänglich beweist erſtens: daß jede organiſche Bildung, wenn ſie auch immer durch den gegebnen Anſtoß großer Individuen in's Leben tritt, dennoch nur klein, ungewiß und mangelhaft beginnen muß, um aus eignen Erfahrungsverſuchen nach vielfachem Irrthum ſpäter erſt das Rechte zu finden. Zweitens: daß es aus dieſem Grunde der höchſte Grad der Abſurdität iſt, fortwährend an ägyptiſche Zuſtände den heutigen Europäiſchen Maßſtab legen, und von der dortigen Bildung, Regierung wie Regierte betreffend, dieſelben Reſultate als von der unſrigen verlangen zu wollen. Man vergleiche lieber Europa's Mittelalter mit dem jetzigen Zuſtand Aegyptens, und dann dieſen mit dem, was das Land vor Mehemed Ali unter der Herrſchaft der Mamluken war. Mehemed Ali's

Wirken, ſo lange es ungehemmt blieb, hat unbeſtreitbar die wichtigſten Grundbedingungen aller Civiliſation zuerſt im heutigen Orient hervorgerufen: Ordnung, Sicherheit, und das Erwachen einer höhern Induſtrie. Hiermit hat er, trotz hundert Fehler und Mängel, die Dankbarkeit der Geſchichte verdient. Doch ich kehre zu meiner Audienz zurück.

Der letzte Gegenſtand meiner Unterhaltung mit Mehemed Ali an dieſem Tage betraf ein zweites Lieblingsthema des Vicekönigs, die Erziehung der Jugend, und er ſchilderte mit Feuer, was er bis jetzt zu dieſem Behuf gethan. Wer ihn hierüber gehört, und dann mit eignen Augen die wohlthätigen Folgen geſehen hat, die ein ſo kurzer Zeitraum ſchon hervorgebracht, muß blind ſeyn wollen, um zu verkennen, daß dieſer Mann in der Hauptſache oft nur den Schein eines rückſichtsloſen Egoismus auf ſich lud, um der Wohlthäter ſeines Volks für Jahrhunderte werden zu können, daß er wenigſtens alles, was er unfähigen Händen nahm und nimmt, doch auch mit wohlgeſinnter Abſicht einer ſich heranbildenden Population wiedergiebt, die mit jedem Tage, wenn auch langſam, doch ſicher einem ganz neuen regenerirten Leben entgegenſchreitet. Er hat allerdings weder einen bedeutenden baaren Schatz, noch hält er einen koſtſpieligen Hofſtaat, ja ohngeachtet ſeiner ſo reißend angewachſenen Revenüen, die ſich jetzt höher geſteigert als die der preußiſchen Monarchie, iſt er oft kaum im Stande die laufenden Ausgaben zu beſtreiten, weil er immer Neues ſchaffend, wenig oder nichts zurücklegt 1). Wie geſagt, er giebt, wie er nimmt. In keinem Lande ſind verhältnißmäßig die Staats- und Militairbeamten nur zur Hälfte ſo hoch beſoldet als hier, ſo daß ſie es auch recht gut vertragen können, nicht ſehr regelmäßig bezahlt zu werden, was ich jedoch, da es meiſt abſichtlich, aus kleinlichem Intereſſe geſchieht, für eine ſehr ſchlechte und unpolitiſche Maßregel halte. Außer der Unzahl von angelegten Fabriken, Kanälen, und andern großartigen Waſſerbauten, Hoſpitälern,

---

1) Deshalb ſagte auch der Courier de Smyrne: „Mehemed Ali's Finanzen ſeyen in dem ſchlechteſten Zuſtande, und er habe bereits ein ganzes Jahr ſeiner Revenüen voraus verzehrt.“ Wäre dies wahr, was es nicht iſt, ſo müßte demohngeachtet Mehemed Ali noch verhältnißmäßig für den reichſten Fürſten in der Welt gelten, denn welchen civiliſirten Staat in Europa giebt es, der nicht ein, zwanzig, hundert Jahre ſeiner Revenüen im Voraus verausgabt hätte!

Schulen und Etabliſſements aller Art, die den Fortſchritt der Civiliſation bezwecken, ſind in dieſem Augenblick von neuem nur in Kahira und ſeiner Umgebung fünf und neunzig öffentliche Gebäude im Bau begriffen, und eilftauſend Kinder und junge Leute werden vom Vicekönig in progreſſiven Anſtalten mit bei uns unbekannter Profuſion gekleidet, ernährt, unterrichtet und ſogar **beſoldet!** Die Einrichtung dieſes, hinſichtlich der Munificenz in ſolchem Umfang nirgends ſeines Gleichen findenden Erziehungsweſens iſt im kurzen Abriß folgende. In jeder Provinz befinden ſich mehrere Primairſchulen für den erſten Elementarunterricht, wo die Kinder, wie in allen übrigen Erziehungsanſtalten des Vicekönigs, freie Wohnung, Koſt, Kleidung und von fünfzehn bis zu dreißig Piaſter monatliche Beſoldung erhalten. Von hier gehen ſie in die großen Vorbereitungsſchulen über, deren ſich eine in Kahira, die andere in Alexandrien befindet, und wo die Beſoldung von 30 bis 50 Piaſter ſteigt. Nach vierjährigen Studien treten ſie in die höheren Schulen ein, die ſogenannte polytechniſche in Bulak, die der fremden Sprachen in Kahira, die der Artillerie in Tura, der Kavallerie in

Dſchiſeh, der Infanterie in Damiette, der Marine zu Alexandrien, und der Medicin in Abu-Zabel, in welchen allen die Beſoldung der Schüler 100—150 Piaſter erreicht. Aus dieſen Schulen, denen ſich auch noch eine eigne Muſikſchule neuerlich angeſchloſſen, gingen bereits viele Lehrer und ein großer Theil der jetzigen Staatsbeamten hervor. Außerdem werden fortwährend viele Individuen nach Europa auf des Vicekönigs Koſten zu Bildung jeder Art geſandt. Diejenigen, welche ein Handwerk erlernen, und ihre Geſchicklichkeit darin hinlänglich bekunden, dotirt der Vicekönig ſehr häufig mit einem Kapital bis zu 12,000 Piaſter, und bezahlt ihre ganze Einrichtung bis auf die Werkſtätten und Verkaufsläden hinab, deren man, in der Stadt umhergehend, in allen Straßen immer neue entſtehen ſieht, und ſie leicht an der Eleganz und Solidität ihrer Ausführung erkennt. Mit wie gleicher Generoſität die Marine verſorgt wird und ihre eignen Anſtalten jeder Art hat, meldete ich bereits früher, und noch viel Einzelnes dieſer Art könnte hinzugefügt werden. So führt der Vicekönig jetzt die Vaccine ein, und da das Volk dawider iſt, zahlt er für jedes Kind, das vaccinirt wird, den Aeltern einen Piaſter. In den Hospitälern, denen der unermüdlich thätige Clot Bey vorſteht, wird, obgleich ſie urſprünglich nur für das Militair beſtimmt ſind, ſetzt dennoch auch jeder andere Kranke, der darum bittet, unentgeldlich aufgenommen, und wer nicht Platz findet, wenigſtens gratis mit Medikamenten verſehen, wiewohl die Abneigung, welche die Eingebornen gegen Hospitäler haben, ſie ſelten davon Gebrauch machen läßt.

„Ich mußte von jeher,“ ſagte der Vicekönig, „die Leute hier zu ihrem Beſten zwingen, oder ſie dafür bezahlen.“

Beim Abſchied reichte mir Mehemed Ali, auf meine Bitte, nach Europäiſcher Weiſe die Hand, was hier allerdings nicht üblich iſt, aber von ihm ſo herzlich aufgenommen wurde, wie es erbeten war, denn er freute ſich der ſichtlichen Verehrung, die er meiner leicht enthuſiasmirten Natur wirklich eingeflößt hatte. Er fügte dann noch verbindlich hinzu, daß, da er bald nach Oberägypten abreiſe, und ich, wie er höre, dieſelbe Abſicht habe, meine Begleitung ihm angenehm ſeyn würde, ich ihn aber auch, ſo lange er noch hier verweile, an jedem Tage beſuchen könne, wo und wie es mir convenire. Nach dieſer gnädigen Aeußerung entließ er mich mit einem Ausdruck würdevoller Güte und ſich ſelbſt bewußter Größe, der mir eben ſo tief als das Andenken ſeiner gehaltreichen Worte eingeprägt geblieben iſt. Obgleich nun, als wir näher bekannt wurden, und Mehemed Ali mehr Vertrauen zu mir faßte, meine folgenden Unterredungen mit ihm ſehr an Intereſſe gewinnen mußten, ſo behielt doch dieſer erſte Eindruck ſein Recht, und bildete, ſo zu ſagen, den Umriß, aus welchem ſich ſpäter die vollſtändigere Geſtalt entwickelte. —

Es wird vielleicht nicht unwillkommen ſeyn, wenn ich hier im Auszuge die Ueberſetzung eines mir im Manuſcript mitgetheilten offiziellen Rapports Sir John Malcolm's, Gouverneurs von Bombay, eines der anerkannt ausgezeichnetſten Männer Englands, einſchalte, der ebenfalls von einer Audienz bei Mehemed Ali einige Jahre vor der meinigen handelt, ein höchſt merkwürdiges Actenſtück in mehr als einer Hinſicht. Sir John Malcolm beginnt alſo:

„Ich werde nun verſuchen wiederzugeben, was zwiſchen Mehemed Ali und mir bei dieſer Gelegenheit ſtattfand.

„„Sie waren ſchon in Aegypten,““ ſagte der Paſcha, „„und von dem, was damals geſchah, und den Communikationen, die ſeitdem zwiſchen uns erhalten wurden, betrachte ich Sie in dem Licht eines alten Freundes. Niemand wird beſſer beurtheilen können, in wiefern ich beharrlich im Verfolg meiner Ihnen bekannten Pläne geblieben bin, und in welchem Grade ich ſie auszuführen verſtanden habe. Ihre genaue Bekanntſchaft mit Indien, Arabien und Perſien, und mit dem Geiſt dieſer Länder, macht Sie fähiger als Andere zu beurtheilen, was in Aegypten geſchehen, und zugleich werden Sie dem zufolge erwägen können, in wiefern Aegyptens jetziger Zuſtand es eines politiſchen Verhältniſſes (political connection) zu England würdig macht. Da nun dem Orient Begebenheiten von nicht geringer Bedeutung nahe bevorzuſtehen ſcheinen, und ich wünſche, Ihnen meine Anſichten darüber mitzutheilen, ſo werde ich dies mit vollem Vertrauen thun, wie zu einem Freunde, und ich hoffe, daß Sie, obgleich jetzt in keiner officiellen Eigenſchaft hier gegenwärtig, doch die Gelegenheit wahrnehmen werden, das engliſche Miniſterium davon zu unterrichten.““

„Ich erwiederte dem Paſcha, daß, da er wiſſe, daß ich in dieſem Augenblick kein öffentliches Amt bekleide, und er mir dennoch, blos aus Motiven der Freundſchaft, mit der er mich beehre, dieſe Eröffnungen mache, ſo wolle ich zwar gern ſeinen Wunſch erfüllen, doch könnte ich nicht mehr verſprechen als, wenn ich um meine Meinung gefragt würde, ich dieſe aufrichtig geben wolle, aber nicht dafür ſtehen könne, ob ſie Anklang fände.“

„„Ihr Gouvernement,““ fuhr Mehemed Ali fort, „„verräth in allen ſeinen Unterhandlungen mit mir viel Kühle (coldness), um nicht zu ſagen Gleichgültigkeit, während ich Alles thue, um ihm zu gefallen. Dies ſteht in ſehr merkbarem Contraſt mit dem Benehmen Frankreichs, das jede, auch die unbedeutendſte Gelegenheit ergreift, ſeinen Wunſch auszudrücken: mich durch die ſchmeichelhafteſten Attentionen zu gewinnen.““

„Dieſe Verſchiedenheit, ſagte ich, hätte ihren Grund mehr in der Verfaſſung unſrer Adminiſtration als in einem Mangel an Freundſchaft oder Vernachbeiderſeitigen Aehnlichkeit nachdenkliche Bedeutung. — Nach den „mannigfachen Früchten“ jenes Parkes, wie vormals nach der Einen Frucht des Paradieſes, iſt ein ungeduldiges Verlangen unter den Menſchen, ſie dürſten noch eben ſo heftig nach Erkenntniß, wenn ſie auch überzeugt ſind, daß, wie damals, ihnen manches davon ſchlecht bekommen dürfte. Die Neugier auf den Goethe-Zelter'ſchen Briefwechſel erſchöpft ſich ſchon ein wenig, ſie wartet auf Wechſel des Gegenſtandes.

Unſer Miniſter Herr Ancillon iſt ſeit geſtern außer Gefahr, wie verſichert wird. Ich möchte dieſer Verſicherung noch nicht zu viel trauen. Die Umſtände behalten immer Bedenkliches; wohin auch die großen Gemüthserregungen gehören, die in dieſen Verhältniſſen nicht zu vermeiden ſind. — Von den öffentlichen Angelegenheiten weiß ich ſonſt nichts, als was die Zeitungen melden. Die Rüſtungen in den engliſchen Seehäfen ſind das einzige Ernſte, was mir ſeit langer Zeit darin aufgeſtoßen iſt; auch dieſes Ernſte ſcheint aber für diesmal noch wieder verſchwinden zu wollen. Auch der Zorn Bernadotte's mildert ſich in ein dumpfes Murren, ſeitdem er in Frankreich ſo wild überſchrieen worden, wie im „Temps“ vom 26. Dezember. —

Das iſt ja ſehr ſchön, daß mit Frau von Arnim ein angenehmer und ergiebiger Verkehr ſich eingerichtet hat! Ich gönne es ihr von ganzem Herzen, denn ſie hat ſonſt gar nichts, woran ihre verlangende Einbildungskraft ſich erfriſchen kann. Auch ihre Söhne machen ihr das Leben nicht eben ſüß, ſo leidenſchaftlich ſie an ihnen hängt, und für ſie zu leben ſucht. Einen Stiefvater giebt ſie ihnen gewiß nie, weder in Ranke, noch in irgend einem Anderen — ſie widerſpricht heftig dem Gerücht (das ich doch nur von ihr vernommen) von beabſichtigter Verheirathung mit Ew. Durchlaucht. Leider ſetzt ſie ihre Vorleſung der eigenen Denkwürdigkeiten noch immer und meiſt mit üblem Erfolg und zu ſchlechtem Dank läſſigung in Bezug auf Seine Hoheit. Auch ſey unſer Charakter ganz dem der Franzoſen entgegengeſetzt, und wenn wir auch nicht gleich ihnen auf jede gute Gelegenheit paßten, uns ihm angenehm zu machen, ſo würde er doch bei allen wichtigen Fällen, dies ſey ich überzeugt, wahrnehmen, daß wir eben ſo aufrichtige und viel nützlichere Freunde für ihn ſeyen, als die Franzoſen (sic!).“

„„Gut, ich will es glauben,““ fuhr der Paſcha fort, „„aber wenn ich eine Aenderung in dem Mangel an Wärme von Seiten Englands für mich wünſche, ſo geſchieht dies noch aus andern Gründen, als meiner perſönlichen Gratifikation zu Liebe. Ich wünſche auch in den Augen der Welt durch eine Nation begünſtigt zu ſeyn, von der ich wohl weiß, daß ich ganz abhängig bin in Allem, was die Prosperität meines Landes, und den Erfolg meiner gegenwärtigen und künftigen Pläne betrifft. Aber ich glaube auch, daß dieſe mit dem wahren Intereſſe Englands ganz übereinſtimmen. Doch ehe ich fortfahre, Ihnen mein ganzes Herz aufzuſchließen, muß ich einen Augenblick auf das zurückgehen, was kürzlich geſchehen iſt.““

„Er detaillirte mir hierauf die Miſſion des Oberſtlieutenants Craddock, die Negociation Herrn Barker's, um ihn zu bewegen ſich zur Eroberung von Algier an die Franzoſen anzuſchließen, ſeine Weigerung, die Zufriedenheit des engliſchen Miniſteriums mit der freien und offnen Auseinanderſetzung ſeiner Handlungsweiſe, und die Motive, die ihn leiteten.“

„„Ich fürchte,““ fuhr er fort, „„daß die Auflöſung des türkiſchen Reichs über kurz oder lang unabwendbar iſt. Sie mag einige Zeit aufgehalten werden, aber ſie zu verhindern halte ich für unmöglich. Meine Abſicht iſt, eine Linie zu bilden (to form a line), hinter welcher die, welche meines Glaubens ſind und nicht wünſchen Rußlands Joch zu tragen, ſich vereinigen können, was dadurch erreicht werden kann, daß ich meine Autorität über ganz Syrien extendire, und bis an die Grenzen Perſiens fortſchreite. Dies mag Ihnen ein phantaſtiſcher Plan ſcheinen, aber ich habe die Mittel und kann die noch fehlenden ſchaffen, die hinlänglich ſind, den Erfolg zu ſichern. Mein Beſitz der heiligen Städte von Mekka und Medina, und das Anſehn, deſſen ich bereits in Arabien genieße, werden dieſen Plan außerordentlich fördern, und ich hoffe, daß man es auch in Conſtantinopel aus dem rechten Geſichtspunkte anſehen wird, da in der That das Osmaniſche Reich dadurch nur geſtärkt werden kann. Ich verzweifle nicht, dies dem Sultan auf freundſchaftlichem Wege begreiflich zu machen, da er doch endlich einſehen muß, daß bei dem jetzigen Stand der Dinge dieſe elende (wretched) und eiferſüchtige Politik, die ſeit ſo lange alle Provinzen des türkiſchen Reichs durch eine ewige Folge von neuen Chefs und neuen Inſurrektionen zu Grunde richtet, verlaſſen werden muß!““

„„Alles was ich brauche, alles was ich wünſche, iſt, daß England mir ſeine Freundſchaft zuſichert, damit mein Gemüth beruhigt ſey, damit ich mit Zuverſicht wiſſe, daß, während ich mich von allem Verkehr mit den andern chriſtlichen Staaten zurückhalte — ich keine Hoſtilität von der Nation zu befürchten habe, deren wahre Intereſſen, wie ich überzeugt bin, mit den Plänen, die ich bereits ausgeführt, und die ich noch auszuführen gedenke, vollkommen conform ſind. England muß wünſchen, daß Aegypten feſtſtehe wie jetzt, einmal wegen ſeiner nächſten Verbindung mit Indien, zweitens daß ein nicht ſo leicht einzureißender Damm exiſtire gegen Rußlands Fortſchritt in Aſien. Der türkiſche wie der perſiſche Thron ſind von dorther erſchüttert worden, wirkſamere Mittel ſind nöthig als einer dieſer Herrſcher beſitzt, um jene Fluth der Eroberungen aufzuhalten, und Sie mögen von dem, was Sie geſehen, urtheilen, ob ich der Mann dazu bin.““

„„Ich weiß,““ ſetzte er hinzu, „„daß die Politik Englands dem Princip der Nichteinmiſchung folgt, aber ich verlange weder Geld noch Hülfstruppen, noch Verpflichtungen (engagements), ich brauche nur die Verſicherung der Freundſchaft Englands und deſſen aufrichtige Geſinnung — aber dieſe ſind weſentlich (essential), denn ich fühle, daß ich ſo lange paralyſirt bin, bis ich mit vollem Vertrauen auf Ihr Land als ein ſolches rechnen kann, das den Wachsthum meiner Macht gern ſieht, weil es überzeugt iſt, daß dieſe Macht mit dem Fortſchritt der Reform, der Civiliſation in einem Theil des Erdbodens, der bisher nur der Schauplatz des Vorurtheils, der Unwiſſenheit und der Barbarei war, gleichen Schritt hält.““

Um nicht zu ermüden, übergehe ich mehrere Seiten der noch lange fortdauernden Conferenz, deren Inhalt weniger ſchlagend iſt, und das bereits Aufgeſtellte nur noch beſſer zu erläutern ſucht.

Zuletzt verſicherte Sir John dem Paſcha nochmals, daß er dem engliſchen Miniſterio nicht nur genau alles vortragen werde, was er gehört, ſondern auch, was er geſehn.

„„Thun Sie das,““ erwiederte Mehemed Ali, „„und machen Sie frei und wahr Ihren Rapport, wie Sie glauben, daß ich ihn verdiene. Ihr Leben iſt im Verkehr mit orientaliſchen Fürſten, und mehr in Aſien als in Europa beſchäftigt hingegangen. Sie waren Geſandter und Gouverneur, Sie kamen vor zehn Jahren nach Aegypten und ſahen Alles wie es war. Ich theilte Ihnen ſchon damals meine Pläne mit. Sie ſind wiedergekommen, und nun ſelbſt der beſte Richter darüber, ob ich Wort gehalten. Sagen Sie nichts als die Wahrheit und was Sie der geſunden Politik ihres Vaterlandes für angemeſſen erachten.‟‟

Ich übergebe gleichfalls alles Schmeichelhafte, was Sir John über Mehemed Ali hinzugefügt, als überflüſſig. Mehemed Ali ſpricht in dieſer Unterredung hinlänglich für ſich ſelbſt, und jeder Leſer mag urtheilen, wer als der freimüthigere Mann, der großartigere Politiker hier erſcheint, der ſpäter unterliegende Mehemed Ali, oder ſein mit Englands Macht ſchaltender Unterdrücker Lord Palmerſton.

Auch ich fand den Vicekönig noch immer in einer vertrauungsvollen Stimmung für England und mit dem heißen Wunſche, es für ſich zu gewinnen, obgleich er ſich ſchon zur franzöſiſchen Seite hinzuneigen begann. Er wird ſich manchmal daran erinnert haben, wie ich ihn damals gleichmäßig gewarnt, weder auf Englands Freundſchaft zu hoffen, noch auf Frankreichs Treue zu bauen; nur darin geſtehe ich mich vollſtändig geirrt zu haben, daß ich Oeſterreichs Politik am günſtigſten für ihn geſtimmt glaubte, weil eine ſtarke Macht in Aſien gegründet zu ſehen, mir Oeſterreichs Intereſſe nur angemeſſen ſchien, da Oeſterreichs Handel mit

Aegypten und Syrien fortwährend ſtieg, und bei dieſen Beziehungen kein Privatintereſſe gegen Mehemed Ali in's Spiel kam. Die Principien einer chevaleresken Legitimität glaubte ich aber auf den Orient noch weniger anwendbar, als auf Griechenland, wo von ihnen nie die Rede war. Mein Refrain war immer, Mehemed Ali zu ſagen, unſere erſte Rechtsregel in Europa ſey: beati possidentes! Er ſolle ſiegen und ſich in feſten Beſitz ſetzen, ſo würde dieſer bald von Freund und Feind anerkannt werden. Dies wäre wahrſcheinlich auch geſchehn, wenn er nicht zweimal ſeine Siege nur zur Hälfte benutzt, und nachher wie vorher mit Europäiſchen Mächten weniger negocirt hätte.

Die Stadt. Das Schloß.

Von der Audienz ritt ich durch den andern Theil der ſchönen Promenaden — an deren Grenzen man da, wo ſie noch nicht beendigt ſind, auch jetzt noch zum Theil die chaotiſchen Trümmerhaufen ſehen kann, deren Gleichen ſonſt den ganzen Raum dieſer ausgedehnten Anlagen einnahmen — nach der Stadt. Kurz nachdem man, die Chauſſée erreicht hat, welche, mit einer Allee eingefaßt, von Bulak in gerader Linie nach Kahira führt, paſſirt man das weſtliche Thor Bab-el-Guenéné, und betritt den berühmten Platz Esbekieh, der ſeit Kurzem nicht weniger Veränderungen als ſeine ſchon geſchilderte Umgegend ausgeſetzt geweſen iſt. Einen Theil des Jahres überſchwemmte ihn ſonſt der Nil, alle Paſſage zu Lande hindernd. Dies iſt nun geregelt, d. h. die weite Fläche des Platzes, welcher wohl über eine halbe Stunde im Umfang hat, wurde mit einem regelmäßigen Damme umſchloſſen, der nur in der Ueberſchwemmungszeit einen weiten See, den übrigen Theil des Jahres aber eine grüne Kleeflur umſchließt, und, mit Bäumen bepflanzt, eine ſchattige Promenade bildet. Außerhalb des Dammes geht noch ein zwanzig Fuß breiter Kanal rund umher, welcher durch Schleußen mit dem See in Verbindung ſteht, ihm ſein Waſſer zuführt, und die Dämme von der um den Platz laufenden Straße trennt. Dieſe hat 100 Fuß Breite und wird auf der äußern Seite durch Häuſer, auf der innern durch Akazien-Reihen begränzt. Unter dieſem kühlen Laubgewölbe kann man nun zu jeder Zeit einer anmuthigen friſchen Ausſicht bald auf den Spiegel des Sees, bald, wenn dieſer verſchwunden, auf ſeinen grün gewordnen Feldgrund genießen. Auf drei Seiten umgeben ſchöne Palläſte im orientaliſchen Styl, mehrere von hiſtoriſchem Intereſſe, den Esbekieh, den vierten Theil nimmt eine Reihe hoher und finſtrer, aber dennoch pittoresker Holzhäuſer der Kopten ein. Von den Palläſten erwähne ich zuerſt den, welchen Napoleon bewohnte, und der noch gut erhalten iſt; dann intereſſirt vorzüglich der, wo Kleber ſein Hauptquartier aufgeſchlagen hatte, und in deſſen Garten der fanatiſche Soliman dieſen tapfern Elſaſſer ermordete. Eine Frau aus dem Nebenhauſe verrieth den ſuchenden Soldaten den Mörder, welcher dicht neben dem Schauplatz ſeiner That in einen Saki hinabgeſtiegen war, wo ihn die Franzoſen wahrſcheinlich, ohne die erhaltne Anzeige, nie geſucht haben würden. Soliman unternahm den Mord Klebers, um ſeinen gefangenen Vater auszulöſen, deſſen Freigebung der Paſcha von Damaskus für dieſen Preis verſprochen hatte. Dieſer Menſch war ſo exaltirt in ſeinem Fanatismus, daß er noch auf dem Spieße und kurz vor ſeinem Tode mit verächtlicher Pantomime ausſpuckte, als ſich ihm der jetzige preußiſche Conſul in Kahira, Herr Bokti, der mir ſelbſt das Faktum erzählte, mit einem andern Franken näherte. Das Kleber'ſche Palais iſt jetzt das Miniſterium des öffentlichen Unterrichts, der Garten aber gehört zu dem prächtigen Pallaſt der Tochter Seiner Hoheit, Wittwe des berüchtigten Defterdars, deſſen unerhörte Grauſamkeiten noch im friſcheſten Andenken Fremder und Einheimiſcher in an übelgewählten Orten fort, und wenn ſie die Sachen je zum Druck bringt, iſt jederman darüber blaſirt. Rathen und helfen Sie ihr, wenn Sie es nicht können, ſo kann es niemand; durch Sie iſt ſie ſomnambüle, machen Sie ſie nun auch clairvoyante!

Seien Ew Durchlaucht ohne alle Beſorgniß wegen Ihrer vertraulichen Mittheilungen! Ich bin zwar — und doch nur wie alle Welt — der intime Vertraute von Bettina, aber eben daher weiß ich am beſten, daß ſie meine Vertraute nie ſein kann und darf. —

Hier ein Briefchen von Miſtreß Sarah Auſtin, das mir auf geſandtſchaftlichem Wege erſt dieſer Tage ſehr verſpätet zugekommen! —

Ich muß enden. Nochmals alles Schönſte und Beſte, und die treue Verſicherung meiner innigſten Ergebenheit!

Gehorſamſt

Varnhagen von Enſe.

Das Verbot der Briefe an Fredersdorff iſt eine reine Dummheit. Wir werden noch mehr der Art erleben! In Heine's „Salon“ ſind unverzeihbare Ausgelaſſenheiten und Gemeinheiten, aber auch einzelne gute und vortreffliche Stellen, zum Beyſpiel über den Nationalgott der Juden, der ſeitdem mehr geworden, und an die dürftige Zeit, da er noch Jehova hieß, nicht gern erinnert ſein will.

Von Moritz Veit iſt eine leſenswerthe Schrift über den Saint-Simonismus erſchienen. Dieſe Lehre ſcheint begraben, ſie liegt aber unter der Erde nicht todt und ſtill, ſondern arbeitet Gänge und Höhlen. Und die Welt iſt 1834 weit ſaint-ſimoniſtiſcher als 1831. —

Kahira geblieben ſind. Vieles hielt ich anfänglich für Fabeln, von der Mißgunſt erfunden, bis ich durch die achtungswertheſten und unparteiiſcheſten Augenzeugen ſelbſt das Unglaublichſte beſtätigen hörte. Es muß wohl prädeſtinirte Tigernaturen, wie Lammsnaturen, geben, wenigſtens kann man die ſeinige nicht mit mehr Naivität zur Schau tragen, als es der Defterdar that. Einſt beklagte er ſich im Geſpräch mit dem franzöſiſchen Conſul über die unbezwingliche Hartnäckigkeit der Beduinen. „Denken Sie,“ ſagte er, „was mir neulich begegnet. Zwei dieſer Kerls rühmten ſich ihres Vaters gegen mich und nannten ihn einen Stier. Gut, erwiederte ich, wenn Euer Vater ein Stier war, ſo muß Eure Mutter eine Kuh geweſen ſeyn. Glauben Sie,“ fuhr er fort, „daß ich dieſe obſtinaten Menſchen dahin bringen konnte, dieſem ganz einfachen Raiſonnement beizupflichten? Nichts war fähig, ihren Trotz zu beugen. Um ſie ein wenig nachgiebiger zu machen, befahl ich zuerſt, ihnen die rechte Hand abzuhauen, und ſtellte dann die Frage von Neuem an ſie. Da dies nichts fruchtete, die linke, dann einen Fuß nach dem andern, und immer blieben die

Hunde dabei, ihr Vater ſey ein Stier geweſen, aber ihre Mutter dennoch keine Kuh. Endlich verlor ich die Geduld und ließ, was von ihnen noch übrig war, in den Nil werfen, wo ſie bis zum Unterſinken, noch mit dem letzten Athem, trotzend ſtammelten: Keine Kuh!“

Andere, gleich ſtarke und leider eben ſo wahre Anekdoten über dieſen Unmenſchen findet man in mehreren Reiſebeſchreibungen. Dieſer Defterdar war dabei, nach Aller Ausſage, ein Mann von höchſt edlem Anſtande und großer Würde in ſeinen Manieren, voll Tapferkeit und Klugheit, und ſo unterrichtet für einen Türken, daß man ihm eine nicht ganz unrichtige Karte des Sennaar verdankt, die er während ſeiner furchtbaren Rachecampagne zur Beſtrafung der Mörder Ismaels in Schendy ſelbſt aufgenommen und gezeichnet hatte. Man fand ihn gewöhnlich in der Geſellſchaft eines gezähmten Löwen und ditto Tigers, und die Furcht der Europäer bei einem ſo ungewohnten Anblick pflegte ihn ſehr zu beluſtigen. Zuweilen hetzte er beide Thiere auf einander, was einmal einem ſeiner Mamelucken, der ſie wieder auseinander bringen ſollte, das Leben koſtete. Der Vicekönig ſuchte dieſe wilde Natur ſo unſchädlich als möglich zu machen, aber die Folgen der durch **Mehemed Ali** erſt begonnenen Civiliſirung hatten damals noch wenig Fortſchritte gemacht, es ging noch in den meiſten Dingen wie vormals zu, und der Defterdar war zu mächtig und angeſehen, der Vicekönig ſelbſt dankte ihm zu viel, um ſtreng mit ihm verfahren zu können. Jetzt würde ſich die Sache bald anders geſtaltet haben, und es curſirte ſogar lange das Gerücht, daß der Defterdar auf Mehemed Ali's Befehl, ſeiner intolerablen Grauſamkeiten wegen, heimlich hingerichtet worden ſey.

Große Erinnerungen knüpfen ſich auch an zwei andere Palläſte, wovon den erſten Khosref Paſcha, der Todfeind Mehemed Ali's, und den andern, welcher jetzt in ein Lazareth umgeſchaffen worden iſt, dieſer ſelbſt bewohnte, als er noch weit entfernt von ſeiner jetzigen Macht war. Hier war es, wo Mehemed Ali, der damals nur eine Oberbefehlshaberſtelle in der Armee einnahm, überdrüſſig ſeiner ruheloſen Lage, um die ſich immer neue Gefahren gleich drohenden Gewittern herreihten, oder dieſen Ueberdruß vielleicht auch nur mit ſchlauer Verſtellung vorgebend, ſeinen Getreuen erklärte, daß er ſich entſchloſſen habe, Khosref Paſcha die Beherrſchung Aegyptens friedlich zu überlaſſen, und ſich, von allem politiſchen Einfluß entfernt, in den Privatſtand zurückzuziehen. Viele Tage lang drangen ſeine Freunde, vorzüglich die Albaneſen und Arnauten ſtürmiſch in ihn, dieſes Vorhaben aufzugeben, doppelt aufgebracht auf Khosref Paſcha, da dieſer ihnen höchſt ungeſchickterweiſe den Sold vorenthielt, während er die Nachricht unter ihnen verbreiten ließ, Mehemed Ali habe ihn bereits bezogen und wolle ihn für ſich behalten, wovon dieſer jedoch, indem er den Defterdar (Zahlmeiſter) holen ließ, den Truppen leicht den Gegenbeweis lieferte. Nachdem er ſich lange hatte bitten laſſen, energiſcher zu verfahren, rief er endlich, aufſpringend und ſeinen Säbel ziehend: „Wohlan, ich will Euren Wunſch gewähren, aber ſchwört mir hier auf dieſe Waffe, daß Ihr blindlings zu thun verſprecht, was ich befehlen werde, und Keiner von Euch mich lebendig verlaſſen will, es geſchehe was da möge.“ Alle ſchworen mit Enthuſiasmus den verlangten Eid und in derſelben Nacht überfiel Mehemed Ali tollkühn mit wenigen Hunderten Khoѕref Paſcha in ſeinem eignen Pallaſt, der, von einem paniſchen Schrecken ergriffen, ſich durch ſeinen Garten rettete, und nach Damiette zu Churſchid Paſcha floh, um deſſen Hülfe in Anſpruch zu nehmen.

Bei dieſem Gefecht ſetzte ſich Mehemed Ali perſönlich der größten Gefahr aus; zwei Kugeln durchlöcherten ſeine Kleider und mehrere Feinde fielen von ſeiner eigenen Hand.

Da ich dieſe und die folgenden Details aus des Vicekönigs eignem Munde im Beiſeyn vieler Zeugen vernahm, ſo erlangen ſie vielleicht dadurch für das Publikum ein größeres Intereſſe, obgleich ich hier nur, ſo zu ſagen, das Gerippe deſſen wieder geben kann, was in der langen und durch viele Details bereicherten Erzählung Mehemed Ali's den Reiz vollen Lebens gewann.

Ein gewiſſer Tahir Paſcha, der in der Stadt und auf der Citadelle kommandirte, ſchloß ſich zwar dem Sieger an, ward aber zwei Tage darauf bei einem Aufſtand ſeiner anders geſinnten Truppen deshalb ermordet, eine Nachricht, die unter Mehemed Ali's Anhang eine ſolche Conſternation verbreitete, daß ihn Viele verließen, und ſelbſt ſein treueſter Anhänger und Landsmann Soliman Aga ihm erklärte, daß er keine Hoffnung mehr vor ſich ſähe, und ihm daher zur gemeinſchaftlichen Flucht nach Albanien rathe. „Ich weiche nicht von hier", ſagte Mehemed Ali, „doch will ich Dich nicht halten. Fliehe, doch bedenke, daß es Dir, in unſrem Vaterlande angekommen, vielleicht nicht zur Ehre gereichen wird, Deinen Freund und Landsmann in der Stunde der Gefahr verlaſſen zu haben." Soliman Aga küßte ihm beſchämt die Hand und blieb. Mehemed Ali verſammelte jetzt die ihm noch treu gebliebenen Truppen. „Wer von Euch," rief er, „in ſeinem Vertrauen zu mir ſchwankt, der gehe jetzt! Ihr irrt Euch aber gröblich, wenn Ihr durch Tahir Paſcha's Tod Euch entmuthigen laßt. An ihm iſt wenig gelegen, er hatte nur den Namen, Euer wahrer Chef bin ich, und ſo lange ich Euch nicht feble, habt Ihr auch nichts zu befürchten." Als dieſe kräftigen Worte den Muth der Verzagten wieder etwas aufgerichtet hatten, theilte er ſie in zwei Haufen unter ſeiner und Soliman Aga's Anführung, überließ dieſem die Hälfte der wenigen, ihm noch übrigen Munition, und marſchirte gegen die Rebellen. Theils ſie ſchlagend, theils durch Ueberredung gewinnend, ward er nach einem harten Kampfe Meiſter der Stadt und Citadelle. Kaum aber war dieſer Sturm glücklich vorübergegangen, als ein Geſandter Churſchid Paſcha's von Damiette erſchien, um Mehemed Ali zur Rechenſchaft über das Vergangene dorthin vorzuladen. Dieſer erwiederte: er werde ſogleich erſcheinen und wolle alle ſeine Mitſchuldigen mitbringen. Der Geſandte wagte nur den erſten Theil der Antwort auszurichten, da aber der Paſcha, den dieſe Bereitwilligkeit in Erſtaunen ſetzte, auf die genaueſte Wahrheit drang, und hierauf den gemachten Zuſatz erfuhr, flößte ihm dieſer eine ſo große Furcht ein — um ſo mehr, als die Mamlucken, mit denen Mehemed Ali damals noch in freundſchaftlicher Verbindung ſtand, eben einen großen Sieg über die Türken erfochten hatten — daß er den Geſandten ſogleich wieder mit reichen Geſchenken umkehren ließ, um Mehemed Ali zu verſichern, daß derſelbe ihn gänzlich mißverſtanden habe, er ſolle ſich von nun an als ſeinen Sohn anſehen, und könne ſtets auf ſeinen Schutz und ſeine treuſte Freundſchaft zählen. Er, der Paſcha ſelbſt, werde ſchleunig nach Kahira kommen und dort Alles nach Mehemed Ali's Wünſchen mit ihm vereint in Ordnung bringen.

Der gewandte Parteichef empfing den Paſcha mit den höchſten Ehren, ließ ihn ſelbſt als den, an Khosref Paſcha's Stelle getretenen Statthalter der Pforte ausrufen, und räumte ihm Stadt und Citadelle ein, ruhig in ſeinem Pallaſte von Esbekieh verbleibend, doch ohne einen Mann ſeiner Truppen zu entlaſſen. Churſchid Paſcha, dem Alles daran lag, den gefährlichen Protektor zu entfernen, verſprach ſeinen ganzen Einfluß für ihn in Conſtantinopel zu verwenden, und ließ ihm, ſo zu ſagen, die Wahl eines jeden Paſchaliks im Reiche, das ihm conveniren könne; doch fanden alle dieſe Verheißungen bei Mehemed Ali nur taube Ohren. Bald fingen auch die Verhältniſſe ſich zwiſchen Beiden zu trüben an, was ſich kurz darauf mit Churſchid Paſcha's gewaltſamer Vertreibung endigte. Von Mehemed Ali verfolgt ward er gezwungen, ihm endlich das Feld ganz zu räumen, und ſich mit Khosref Paſcha nach Conſtantinopel einzuſchiffen. Die Pforte, wie immer gute Miene zum böſen Spiel machend, fand es nun am Gerathenſten, Mehemed Ali durch ihren offiziellen Ferman definitiv das zu ertheilen, was de facto bereits in ſeiner Gewalt war, und ernannte ihn zum Vicekönig von Aegypten. Von dieſem Augenblicke an hatte er keinen weitern Nebenbuhler mehr, als die Mamluckenbey's, die ihm ſpäter, wie wir wiſſen, in einer noch tragiſcheren Kataſtrophe gleichfalls unterliegen mußten.

Auch des in Conſtantinopel allmächtigen Khosref Paſcha langjährige Verſuche, ihn zu verderben, hatten ihn ſeitdem nur immer größer gemacht, bis er ſogar die Entfernung und die Ungnade ſeines alten Feindes am Hofe zu Conſtantinopel noch erlebt hat, der dann freilich ſeine eigne Demüthigung bald gefolgt iſt. Dennoch iſt er dabei guten Muthes geblieben, ſich wie die Perſonen der Geſchichte für einen der Männer haltend, die Allah beſchütze. Oft äußerte er ſich in dieſem Sinne mit ſtolzer Sicherheit.

Viele Stunden irrte ich in den Straßen der endloſen Stadt umher, und ich kann meine Empfindungen dabei nicht beſſer ſchildern, als wenn ich ſage: es kam mir fortwährend vor, als wenn ich in der Tauſend und einen Nacht läſe, oder vielmehr, als wenn ihre bunten Scenen in lebenden Bildern jetzt vor mir aufgeführt würden. Kein Reiſender hat, meines Erachtens, ein treueres Gemälde von Kahira auf wenig Seiten entworfen, als Herr von Prokeſch, welches ich als das wohlgetroffenſte Portrait verbürgen kann, ihm aber wenig zuzuſetzen vermag. Mit allen orientaliſchen Städten, die ich bis jetzt geſehen, iſt Kahira durchaus nicht zu vergleichen, es trägt nur ſeinen eignen Stempel. Dieſer aber iſt im höchſten Grade großartig und für den, der irgend eine romantiſche Ader in ſich hat, wahrhaft verführeriſch und hinreißend, trotz aller einzelnen Mängel, Unordnungen und mancher Unbequemlichkeit. Vieles erinnert lebhaft an unſer eignes Mittelalter. Schon die Menge halbbefeſtigter Schlöſſer, von ſchwerer und bunter Architectur, haben ein ganz feudaliſtiſches Anſehn; eben ſo vergegenwärtigen die kunſtvollen reichen Fontainen, die engen, unregelmäßigen Straßen mit hohen überbauten Häuſern voller Erker und Gitterfenſter, wie in den älteſten Städten Europa's, unſre alte Zeit; vor allen aber ſind es die

131.

Pückler an Varnhagen.

Muskau, den 11. Januar 1834.

Vielen Dank für den ſchönen langen Brief, ob es mich gleich recht tief betrübt, Sie immer noch in ſo theilnahmloſem Zuſtande zu ſehen. Ich bitte Sie recht ernſtlich, mein geehrter Freund, die erſte mögliche Gelegenheit zu einer Ortsveränderung zu benutzen, ſonſt werden Sie Ihrer Geſundheit ſchaden, und ebenſo dem vielſeitigen Wirken, zu dem Sie von der Natur berufen ſind.

Es ſteht mir wohl komiſch an, den Altklugen Ihnen gegenüber zu machen, der ſo viel fertiger, ſo viel abgeſchloſſener und vollendeter daſteht, als ich hüpfendes Irrlicht, aber ich mein' es gut.

Ueber politiſche Neuigkeiten ſind Euer Hochwohlgeboren gar zu boutonnirt. Gott helf uns!

Sie haben ſogar Wittgenſtein's Sprache angenommen, der immer ſagt: ich weiß nix von politiſchen Sachen, als was ich in den Zeitungen leſe.

Was mich betrifft, ſo kümmert mich das Politiſche auch nicht viel, was ich aber wiſſen möchte, iſt:

1) Wer, wenn Ancillon nicht kann, an ſeiner Stelle nach Wien geht? (Man ſchrieb mir, der Brillen-Alvensleben. Gut, denn Brille wird ſehr nöthig ſein.)

2) Wer, wenn Ancillon ſtirbt, zu dem Kandidaten für ſeine Stelle wohl ſo im Publiko angenommen wird?

Darauf können Sie mir ſchon antworten sans compromettre personne.

Mit meiner Geiſteskranken geht es fortwährend gut. Sie darf mich weder mehr poetiſch mit Du anreden, noch von ihren unglücklichen Einbildungen zu mir ſprechen, dagegen habe ich ihr vergönnt, mich zum Chriſtenthum zu bekehren, worin ich bereits gute Fortſchritte mache. Zu einer zahlreichen, unbeſchreiblich herrlichen Moſcheen altarabiſchen Baues, mit ihren himmelhohen Thürmen, Spitz- und Rundbogenfenſtern, ihren koloſſalen Maſſen und dem wunderſamen Reichthum ihrer unzähligen Zierrathen à jour ganz auffallend unſern gothiſchen Kirchen gleichend, welche uns Abendland und Morgenland zugleich repräſentiren, die Heldenzeiten des Kreuzes wie die des Halbmondes. Seit ich dieſe Architektur geſehen, bin ich auch immer mehr in meinem alten Glauben beſtärkt worden, daß, wie gar manches in Europa, ſo auch jener ſogenannte gothiſche Bauſtyl ſich nur aus dem Arabiſch-Mauriſchen herſchreibt, oder wenigſtens beide aus ein und derſelben gleichartigen Quelle fließen, wenn ſie ſich auch in den verſchiedenen Erdtheilen verſchieden organiſch entwickelt haben.

So geſtalteten ſich alſo wunderlich genug meine erſten Eindrücke in dieſer phantaſieanregenden Umgebung der Art, daß ſie mir im Anfang nur Bilder des kämpfenden Ritterthums, einer rohen, aber ächten Frömmigkeit, einer phantaſtiſchen, aber genialen Kunſtrichtung, einer gewaltſamen, aber inniger mit Gutem wie Böſem, als unſre Zeit, durchdrungenen Vergangenheit vorführten. Den reinorientaliſchen Beiſatz zu ſolchen Europäiſchen Anklängen gewährten indeß bald hundert andere Gegenſtände, z. B. die ſchattigen, fünfzig Fuß in der Höhe mit einem bunten Holz- oder Leinwanddach, das am Thurme einer Moſchee oder an den Zinnen eines Pallaſtes angehängt iſt, überwölbten Bazare, voll der glänzendſten Produkte Aſiens und Afrika's, geſchwängert mit dem Dufte aller Specereien Arabiens; die Grandezza und Ruhe der Muſelmänner mitten in einem Gewühl, dem auch der volkreichſte Ort bei uns nicht gleich kommt. Und wie reich ſtaffirt ſind dieſe Scenen! Hier ein Haufe ſich rückſichtslos zwiſchen Kaufbuden und auf der Straße arbeitenden Handwerkern hindurchdrängender Reiter mit ihrem goldgeſtickten Pferdezeug, in maleriſch glänzender Kleidung; dort ein Harem, der ſich in's Bad begiebt, ſchwarz verhüllte Damen mit weißer Leinwandmaske, aus der nur die dunkeln Augen herausblitzen, und die gleich Phantomen auf ſchnellfüßigen Eſeln geräuſchlos vorübergleiten; dann wieder lange Kameelzüge, die von Zeit zu Zeit allen Weg ganz zu ſperren drohen, ſo daß in den engen Straßen auch nur zu Fuß ſich Bahn zu machen, oft nicht ohne Quetſchung abgeht — ein nie endendes, ſtets wechſelndes Getümmel von Menſchen aller Trachten und Länder des Erdbodens, vom Verhüllteſten bis zum völlig Nackten, vom wolligen Neger Afrika's, dem Feuer anbetenden Parſen und dem durch das Weltmeer von jenen getrennten modernen Amerikaner bis zum Londner Dandy hinab, deſſen Species, wie ein uns heute begegnendes Exemplar mit rothen Haaren und Backenbart bewies, von allen ſich hier Umhertreibenden dem Affen am nächſten zu kommen ſchien. Eine Geiſtererſcheinung aber glaubt man zu erblicken, wenn durch dieſe kaum thorbreiten Gaſſen, durch dies wogende Gedränge plötzlich ein Europäiſcher Wagen, den ein griechiſcher Kutſcher ſechsſpännig vom Bocke fährt, ſich wie eine Boaſchlange im ſchnellſten Laufe entlang windet, und, nachdem die Maſſen wie durch Zauber Platz gemacht, hinter der nächſten Ecke wieder verſchwindet. Es war die Tochter des Vicekönigs, die nach der Citadelle fuhr.

Die erwähnten Burgen der alten Mamluckenhäuptlinge im Herzen der Stadt, mit deren Straßen ſie aber nur durch eine breite, faſt immer geſchloſſene porte cochère communiciren, haben in ihrem Innern gewöhnlich Gärten und Höfe, und bergen auch zum Theil noch viel alte wohl conſervirte Pracht. Demohngeachtet kenne ich einen Fremden, der einen ſolchen Pallaſt im beſten Zuſtande auf fünfundzwanzig Jahre gemiethet hat, und nicht mehr als monatlich 30 Piaſter (9 Franken) dafür bezahlt. Dagegen wird man in den wenigen und ſchlechten Gaſthöfen, die Europäer etablirt haben, ſehr übertheuert. Ueberhaupt hat man ſich im Orient allerwärts vor europäiſchen und griechiſchen Chriſten in Acht zu nehmen, weniger vor den Juden und am wenigſten vor den Muſelmännern ſelbſt, die unbeſtreitbar die ehrlichſten und ſolideſten unter der ganzen Bevölkerung ſind.

Nachdem ich noch die Ställe des Vicekönigs beſichtigt hatte, die ſich ebenſo unanſehnlich zeigten, als ich früher die des ſonſt ſehr luxusliebenden Gouverneurs von Kandia fand, und in denen die Pferde auch nicht beſſer gewartet werden, obgleich jedes Pferd ſeinen eigenen Reitknecht (Sais) hat, ritt ich nach dem Schloß, gewöhnlich die Citadelle genannt, das am Ende der Stadt an die Felſen des Mokkatamm gelehnt ſteht. Den größten Theil dieſer Feſtung nimmt der Pallaſt des Herrſchers ein, der ſie gegen Kahira, in welcher Richtung ſie allein wirkſam ſeyn kann, ſtark befeſtigt und die Wälle mit impoſanten Kanonenreihen bepflanzt hat. An ihrem äußerſten ſüdlichen Ende baut der Vicekönig jetzt eine Mosquée, der in Trümmer fallenden Saladins gegenüber, die in gewiſſer Hinſicht das koſtbarſte Gebäude in der Welt werden muß, da nicht nur alle ihre Säulen aus maſſivem polirtem orientaliſchen Alabaſter angefertigt, ſondern auch das Aeußere und Innere der Mauern durchgängig mit dieſer Steinart belegt werden ſoll, welche man bisher nur zu Vaſen, Uhrgehäuſen und dergleichen kleineren Gegenſtänden anwandte, und deren ganzer Bruch bei Schech Abade auch wahrſcheinlich in dieſem Tempelbau aufgehen wird 1). Der Effekt iſt bewunderungswürdig, aber man fürchtet, daß der zarte Stein außerhalb den Einflüſſen der Witterung nicht zu widerſtehen fähig ſeyn möchte. Ihn

---

1) Man hat, nach Lepſius, ſeitdem einen neuen Alabaſterbruch bei Siout entdeckt.

dort durch Granit zu erſetzen, wäre daher beſſer, aber man müßte für eine gute Ausführung dieſes Planes alte Aegyptier zu Arbeitern haben, die neuern ſind unfähig dazu.

Ich erſtieg die noch unvollendeten Mauern der Moſchee, um von dem vortheilhafteſten Punkte die berühmte Ausſicht zu überſchauen, die ſich hier über „das Meer der Welt,“ ſeine Hunderte von Thürmen und Domen, ſeine Moſcheen und Palläſte ohne Zahl, wie die hinter ihm ſich erhebenden Pyramidenreihen von Dſchiſeh, Daſchur und Sakhara ausbreitet. In der Mitte dieſes erhabnen Bildes ſtrömt majeſtätiſch der Nil vom üppigſten Grün eingefaßt, das ſich im Norden im Dreieck des Delta in's Unendliche zu verlieren ſcheint, während in der Nähe auf beiden Seiten der gelbe Sand der noch unermeßlicheren Wüſte den grünen Streifen in ſcharfe Grenzen einſchließt. Dicht unter ſich hat man, als den prächtigſten Vordergrund, die Krone aller Bauwerke Kahira's, die Moſchee Sultan Haſſans, welche kaum von irgend einem gothiſchen Tempel Europa's übertroffen wird. Neben ihr füllt ſtets ein buntes Gewühl den Platz von Rumeli, wo auch die öffentlichen Hinrichtungen ſtattfinden, und unzählige Details verfolgt man darüber hin rechts und links durch den ganzen Bereich der Stadt in fortwährender Abwechſelung. An der äußerſten Linken dieſer wogenden Häuſermaſſe gewahrt man im Süden den Aquadukt Saladins, der zwiſchen Alt- und Neu-Kahira vom Nile ausgeht und ſein Waſſer dem Joſephsbrunnen zuführt, worauf man zuletzt, faſt müde von dem Reichthum des Schauſpiels, rechts am entgegengeſetzten Ende mit dem letzten Blick auf den, eine eigne Stadt für ſich bildenden Gräbern der Chalifen ausruht. Ich habe ſpäter die höchſten Spitzen des Mokkatamm erklettert, wo man freilich noch mehr Terrain überblickt, aber da von dort die Citadelle überall einen großen Theil des ſo intereſſanten Stadtgewirres verdeckt, ſo verliert die Ausſicht ihren höchſten und eigenthümlichſten Reiz. Der beſte Augenblick, ſie in der ganzen Fülle ihrer Schönheit zu genießen, iſt kurz nach dem Aufgang der Sonne, wenn ihre Strahlen die Pyramiden wie mit einer goldnen Glorie umglänzen, und trotz ihrer bedeutenden Entfernung dieſe Koloſſe ſo nahe zu rücken ſcheinen, daß man mit einem bloßen Opernglaſe den vor ihnen ſtehenden Sphynx erkennen kann.

Auch Sal Eddin's (Saladins) Moſchee war ein prächtiges Gebäude, in ſchweren Maſſen aufgeführt, von einem jetzt eingeſtürzten Dom gekrönt (denn die Türken repariren nichts) und durch einen hohen Minaret geziert, der mit bunten glacirten Ziegeln eingelegt war, von denen ſich noch viele erhalten haben. Das Innere mit ſeinen abfallenden Malereien und Vergoldungen dient jetzt zu einem ſchmutzigen Magazine. Vor der Moſchee, nach der Stadt zu, ſtand Saladins Pallaſt. Nach den Reſten zu urtheilen, muß er von grandioſer Bauart geweſen ſeyn, und es waren auch alt-ägyptiſche Granitſäulen dazu verwandt, die jetzt meiſtens umgeſtürzt und zerbrochen im Staube liegen. Auf der Unterſeite eines der abgelöſten antiken Capitäle bemerkte ich Hieroglyphen im älteſten Style, die alſo beweiſen, daß man ſchon damals, als die ſpätern Pharaonen jene Säulen in Memphis aufrichten ließen, Steine noch älterer eingeriſſener Gebäude dazu verbraucht hatte. Unmittelbar hinter der Moſchee auf dem Abhang des Mokkatamm befindet ſich der ſogenannte

Joſephsbrunnen, deſſen Urſprung unbekannt iſt. Die Araber behaupten, Saladin habe ihn erbaut, der auch Juſſuf hieß. Daneben dicht vor der alten Moſchee iſt jetzt auf einem der Thürme des Pallaſtes Saladins von Mehemed Ali ein Telegraph errichtet, der mir an dieſem Orte wunderbar aus der alten in die neue Zeit herüber zu ſchauen ſchien. Wie ein Geſpenſt wäre er mir vorgekommen, hätte er in dieſem Moment zu manövriren angefangen. Der Brunnen, 42 Fuß im Umfang haltend und 280 Fuß tief, iſt ein gewaltiges Werk, und wird beſonders eigenthümlich durch eine ihn auf allen Seiten umgebende, ebenfalls in den Felſen gehauene Galerie, die in bequemer Senkung bis hinab führt, und deren Wände zwiſchen dem lebendigen Felſen und Brunnen kaum anderthalb Zoll dick ſind, ſo daß ſie wirklich ausſehen, als ſeyen ſie von Pappe.

Wenn man nun, die Citadelle verlaſſend, nach dem Platz von Rumelien hinabſteigt, kommt man durch die berüchtigte Felſengaſſe, in der die Mamlukenbey's ihren zwar verdienten, aber allerdings ſchauderhaften Tod fanden. Man kann ſich das

Geſchehene auf das Lebhafteſte hier vergegenwärtigen. Der Leſer denke ſich nur einen langen gewundenen Gang, auf beiden Seiten von Felſen und hohen darauf errichteten Mauern und Häuſern umgeben, in dem ein abſchüſſiges glattes Steinplattenpflaſter den Berg hinunterführt. Die Thore vor und hinter den Bey's ſind ſchon geſchloſſen, den Opfern unbewußt, die man jetzt, im zurückgerufenen Bilde, über Hundert an der Zahl, auf wilden und muthigen Pferden in dem engen Raum dicht zuſammengedrängt erblickt, alle ſtrahlend in ihrem höchſten Kriegerſchmuck, wohlgemuth einherziehend, ohne eine Ahnung von dem, was ihnen bevorſteht, während ſchon alle Terraſſen, alle Felſenvorſprünge, die Gallerien der obern Häuſer, wie in ſchuldiger Ehrenbezeigung mit Soldatenreihen beſetzt ſind, bewaffnet zur Salve feſtlichen Grußes. Jeder von dieſen ſtolzen Bey's mochte vielleicht grade jetzt Gedanken des nahen Verraths von ſeiner Seite mit Wohlgefallen Raum geben, ſich im Voraus an dem unvermeidlichen Fall des ſichern Feindes weidend, aber für die eigne Sicherheit fürchtete, wie mit Blindheit geſchlagen, Keiner — da plötzlich richteten ſich alle

Heirath aber wird's ſchwerlich führen. Apropos von dieſem, mit Heirathsgerüchten werde ich von allen Seiten ſchwer geärgert. In Berlin ging ich gern zur Ebers, und mußet wegbleiben, weil man ſagte, ich wolle ſie heirathen. In Hamburg war ich meines guten Rufes wegen genöthigt, gegen die reiche Erbin eine wahre Grobheit zu begehen. und mich ihr weder vorſtellen zu laſſen, noch ein Wort mit ihr zu ſprechen. Demohngeachtet hieß es in Berlin, ſie habe mir einen Korb gegeben. Jetzt hat ſich in hieſiger Gegend ein reiches Mädchen jüdiſcher Abkunft verheirathet, die ich nie mit Augen geſehen. Gleich wird allgemein erzählt, ich habe um ſie angehalten, denn mein Portrait aus dem Modejournal (beiläufig geſagt eine horrible Fratze) habe auf ihrem Schreibtiſche gelegen. Nun kuppelt man mich gar mit der alten Bettina. Ich werde aber das alles ſehr ſchön zu einem Artikel in meinem nächſten Buche benutzen, damit es doch zu etwas gut iſt. Ihnen aber, dem ich wahrhaft vertraue, ſage ich die Wahrheit, nämlich: ich wünſche wirklich ſehr mich zu verheirathen, habe gar kein Vorurtheil hinſichtlich Religion oder Standes, bin aber ſo entfernt von den Ideen nach Geld zu heirathen, als ein Menſch nur ſein kann. Das war ſehr gut bis zum 26. Jahre, nun wäre es eine unverzeihliche Thorheit. Ich will im Gegentheil eine Ehefrau, um ſie zu genießen, den einzigen Genuß, den ich in dieſer Art noch gar nicht kenne, und den ich auch noch gar zu gerne mitnehmen möchte, ehe es zu ſpät iſt. Wenn ich alſo dazu komme, ſo wird meine Zukünftige ſich ganz gewiß durch Schönheit und Liebenswürdigkeit, aber ſchwerlich durch Geburt und Geld auszeichnen. Ich bin auch den Freuden des Luxus faſt ganz abgeſtorben. Wären meine Anlagen nicht, ſo könnte ich in Hinſicht auf Geld wie Sie ſagen: Ich habe keine Wünſche mehr, und die Schriftſtellerei als anhaltende geiſtige Beſchäftigung, ſo gering ihre Reſul-

Gewehre auf die vergoldete ſchimmernde Schaar, und ein Kugelregen ſchmettert auf ſie nieder, von dem ſchon der erſte Schuß die Bey's mit der Verzweiflung gänzlicher Hoffnungsloſigkeit erfüllen mußte. Denn weder Rettung, noch Vertheidigung, noch Rache war möglich! — Das Getümmel der Stürzenden, das Raſen der verwundeten Pferde, das Geſchrei und die Verwünſchungen der Fallenden, das länger als eine Viertelſtunde andauernde Schlachten aus gefahrloſer Ferne, der erſchütternde Anblick endlich ſo vieler Fürſten, übermächtiger Herren des Landes, vor deren zürnendem Blicke geſtern noch Jeder mit Zittern gewichen wäre, jetzt in der Mitte aller ſie umgebenden Pracht in Staub und Blut ſich wälzend, von ihren eignen Roſſen zerſtampft, unter dem Hohn gemeiner Albaneſen ihren Geiſt aushauchend, und die im Tode noch umklammerte treue Waffe ſelbſt, nur ein herber Spott in der vertheidigungsloſen Hand — gewiß es muß eine Scene von furchtbarer Wirkung geweſen ſeyn.

Dicht neben dem Schauplatz dieſer kühnen That hat der Vicekönig ſeitdem ſein Zeughaus, eine Kanonengießerei und eine Gewehrfabrik angelegt, wo jetzt ſchon zum Theil Maſchinen arbeiten, die in Kahira ſelbſt verfertigt worden ſind. Die Anſtalt liefert im Durchſchnitt wöchentlich zwei bis drei Geſchütze und zwanzigtauſend Flinten jährlich, die ſämmtlich von ſehr guter Qualität ſind, nur fand ich die Gewehre etwas ſchwer und zu hart im Abdruck.

Die Gärten von Schubra. Eine Almeh. Das Coupé.

Man wird es kaum in Europa glauben, daß mir die nöthigen Viſitentouren und andere Geſellſchaftspflichten die Hälfte meiner Zeit in Kahira, ſo vollſtändig wie in einer Europäiſchen Hauptſtadt, raubten. Die mir vom Vicekönig beigegebenen Herren nöthigten mich ſogar, häufig Diners zu geben, was mich, wenn Baki Bey ſelbſt gegenwärtig war, faſt an die Franzoſenzeit in Deutſchland mahnte, wo ſo mancher preußiſche Gutsbeſitzer täglich die Ehre hatte, in ſeinem eignen Hauſe und an der von ihm bezahlten Tafel der „Gaſt“ des fremden Marſchalls oder Generals zu ſeyn, der einſtweilen den Wirth bei ihm ſpielte.

Mehr als eine intereſſante Bekanntſchaft danke ich indeß dieſen geſellſchaftlichen Verhältniſſen. Dahin gehören der öſterreichiſche General-Conſul, Herr Saurin, ein berühmter Kunſtkenner und höchſt liebenswürdiger Geſellſchafter, wie auch der öſterreichiſche Conſul, Herr Champion, die mich beide mit Güte überhäuften und meine dankbarſte Anerkennung verdienen; der ruſſiſche General-Conſul, Oberſt Duhamel, ein feiner Diplomat, welcher überdieß alle currenten Sprachen Europa's zu ſprechen und in keinem Fache der Wiſſenſchaft unbekannt zu ſeyn ſcheint; der preußiſche Conſul, Herr Bokti, ein wahres Dictionnaire für alle Details der neueren ägyptiſchen Geſchichte von Ankunft der Franzoſen an bis auf den heutigen Tag; der Kapitän Cavillia, dem keine im Gebiete der Antiquitäten gemachte Entdeckung in Aegypten fremd geblieben iſt; der St. Simoniſt, Herr Lambert, am tiefſten eingeweiht in des leider ſchon abgereiſten „Vaters" Lehre, und unſer vortrefflicher Schubart endlich, dem ich ſo glücklich war, hier in fernen Landen zu begegnen, dieſer, ich möchte ſagen, impoſant beſcheidne Mann, vor deſſen mildem, evangeliſchem Geiſte man ſich in liebender Verehrung beugt — und manche Andere, mit denen ich ſpäter in noch vielfachere Berührung kam, weshalb ich derſelben erſt dann gedenken will, die Langweiligen aber wie billig ganz übergehe, und ach, es gab auch deren leider von koloſſalem Kaliber, in Kahira wie bei uns.

Indem ich nun meine Leſer bitte, mich von hier nach den Gärten von Schubra zu begleiten, muß ich immer von Neuem — der leidigen Kritiker wegen — darauf aufmerkſam machen, daß ich durchaus kein Buchmacher von Profeſſion bin; und daher eine ſyſtematiſche Zuſammenſtellung meines Stoffes von mir nimmer zu erwarten ſteht. Ich erzähle, was ich zu erzählen Luſt habe, wie und wo es mir in den Sinn kommt. Wen dies verdrießt, der ſuche ſich eine beſſere Unterhaltung, die ihm nicht ſchwer zu finden ſeyn wird.

Schubra, ein Luſtſchloß des Vicekönigs, wo er meiſtentheils reſidirt, hat mich nicht weniger, als ſo viele andere Schöpfungen Mehemed Ali's überraſcht, denn bisher ſah ich noch nie einen orientaliſchen Garten, der mehr als eine potenzirte Küchen- und Obſtbaumplantage geweſen wäre, mit ſtets dabei vernachläßigter Eleganz und Reinlichkeit. Hier fand ich eine Anlage, die Georg den Vierten in Virginia water zu beſitzen entzückt haben würde, und die ſeine engliſchen Gärtner nicht um das Mindeſte zierlicher und mit mehr Nettigkeit aufgeputzt zu erhalten vermocht hätten. Dieſe muſterhafte Ordnung und Sorgfalt macht im Orient, dem Lande des Schmuzes und Delabrements, einen doppelt angenehmen Eindruck, wobei freilich auch das wohlthuende Gefühl für einen Nordländer mit anzuſchlagen iſt, ſich Ende Januars in freier Luft von einem ununterbrochenen Blumen- und Blüthenflor umgeben zu ſehen, der allein über zwölf bis fünfzehn Morgen Landes einnimmt. Und welche herrliche Straße, ebenfalls Mehemed Ali's Werk, führt überdies von Kahira zu dieſem Garten! Zuerſt reitet man eine halbe Stunde in den Anlagen Ibrahim's hin, die ich bereits beſchrieben habe. Dann gelangt man an eine Feld- und Kleeflur, deren blendendes Grün von den üppigſten unſerer Wieſen nicht übertroffen werden kann. Mitten durch ſie hindurch führt eine ſehr dicht gepflanzte Allee, welche in der Länge einer Stunde keine einzige Lücke hat. Aus immergrünen Sycomoren und einer dunkelblättrigen Akazienart beſtehend, welche nur in der heißeſten Jahreszeit einige Wochen lang ihr Laub verliert, bildet ſie mit ihren ausgedehnten Kronen ein zuſammenhängendes und der Sonne von oben ganz undurchdringliches Gewölbe von 30—40 Fuß Höhe, das nur zwiſchen den Stämmen der Bäume hoch genug geöffnet iſt, um einem fortwährenden Wechſel der reizendſten Ausſichtsbilder Raum zu geben — denn links in geringer Entfernung fließt der Nil, bald von Inſeln unterbrochen, bald über eine Viertelmeile breit mit freiem Waſſerſpiegel in der Sonne flimmernd. Seine dieſſeitigen Ufer ſind mit Landhäuſern der Großen oder mit noch pallaſtähnlicheren Fabrikgebäuden, zwiſchen Gärten und Feldern liegend, locker eingefaßt, die jenſeitigen entfalten, vor der ſanft wellenförmigen Hügelreihe der Wüſte, abwechſelnd Palmwälder, oder mit reicher Vegetation umgebene Dörfer, die wie zierliche Boukets auf dem gelben Sande ausgeſtreut liegen. Alles erſcheint idylliſch, nur im Hintergrunde ragen die ewigen Spitzen der Pyramiden, hoch alles Uebrige dominirend, geheimnißvoll aus den Palmen hervor. Rechts der Straße ziehen ſich in größerer Nähe die glatten, vom Winde zuſammen gewehten und häufig ihre Form ändernden

Sandberge der andern Seite der Wüſte hin, aber mit dem breiten Rande von Oliven- und Obſtbaumplantagen, der vor ihnen liegt, und in dem viele einzelne freundliche Wohnungen vertheilt ſind, zeigt die Wüſte auch von dieſer Seite nur ihren romantiſchen, und keineswegs ihren öden Charakter. Dazu iſt die nächſte Staffage der Landſchaft den ganzen Tag über fortwährend ſo lebendig und charakteriſtiſch, als man ſie ſich nur wünſchen kann, denn, wie in der Stadt, wird man auch hier ſtets von einer bunten Menge von Menſchen und Thieren umgaukelt, die jede Eigenthümlichkeit des Landes darbieten. Oft, wenn ich mich an dieſer nicht abbrechenden Reihe erotiſcher Bilder ergötzte, und dann meinen Blick auf das hohe kühle Laubdach über mir warf, das ſo viel mehr dem Norden als dem Süden anzugehören ſchien, kam es mir vor, als ſey ich noch in Europa und betrachte nur aus einer Allee des Wiener Praters oder Berliner Thiergartens ein gemaltes Diorama Aegyptens.

So erreicht man faſt unvermerkt Schubra, und tritt, nachdem man neben einer ſchönen, aus weißem Stein aufgeführten Fontaine vom Pferde geſtiegen, in einen Pavillon von Gitterwerk, das blau blühende Winden wie mit einer dichten Tapete umziehen. Durch einen gleich berankten, langen und ſchattigen Gang von ähnlicher Treillage kommt man hierauf an einen bemalten Kiosk, vor dem ſich ein regelmäßiges Blumenparterre in gefälligen Formen ausdehnt. Statt Buchsbaum umfaſſen kurz geſchnittene Myrthen und andere wohlriechende Pflanzen, die ſich zu Bordüren eignen, ſeine verſchiedenartig gezeichneten Tulpen-, Geranien- und Roſenbeete, und ſinnig vertheilte junge Citronenbäume ſind ſo gezogen und beſchnitten, daß ſie die grazieuſeſten Arkaden mit herabhängenden Feſtons bilden, bald neben, bald über den Weg ſich mit ihren Blüthen und Früchten wölbend, während der Boden der Gänge, mit farbigen Meerkieſeln ſorgſam wie ein Parket ausgelegt, eine Moſaik geſchmackvoller Arabesken darſtellt. Mehrere andere Abtheilungen, ſtets in Charakter und Dekorirung abwechſelnd, mit Waſſerkünſten, Ruheſitzen, Blumenpyramiden, Rundellen, Vaſen und Pavillons reich geſchmückt, und häufig vergoldet, folgen dieſem erſten Garten, nur zuweilen getrennt durch dunkle Cypreſſenmaſſen und Haine von höheren Waldbäumen. In einem Orangengarten voll rother Früchte und weißer Blüthen war der ganze Grund jetzt wie ein Teppich mit Narziſſen und Tacetten bedeckt, deren Wohlgeruch faſt betäubend wirkte. Später kommt man zu einem See mit prachtvollen Marmorbädern, zu denen Krokodille das Waſſer ausſpeien. Jenſeits deſſelben ſchließt ſich eine dunkle, mit einem äußerſt zierlichen Bambuszaun eingefaßte Wildniß an, in der viele der ſeltenſten Thiere Raum genug haben, frei umher laufen zu können. Ich bemerkte unter dieſen eine auffallende Antelope aus Darfur, die mit der kleinſten Taille ihres Geſchlechts die vollſtändige äußere Geſtalt eines Biſamochſen mit ſtattlichem Höcker vereinigte. Es iſt ein Addar, wie mich ein Naturforſcher belehrt, der Strepsiceros des Plinius. Auch die ſchöne Antelope, welche ſo häufig auf den ägyptiſchen Monumenten vorkommt, von den Arabern Abou Harb „Vater des Weißen“ genannt (der Oryx der Alten) erging ſich in dieſen Gebüſchen. Als eine große Curioſität aus England ward uns nachher in beſonderer Vermachung — ein gemeiner nordiſcher Bär gezeigt, hier ſo intereſſant, als bei uns die Giraffe.

tate an ſich auch ausfallen mögen, hat dazu doch unglaublich viel beigetragen.

Dies bringt mich auf die „Tutti", die ich Ihnen nächſtens zuſchicken werde. Ich weiß, daß Sie ſie weit geringer als mein Gartenbuch anſchlagen, und erkenne darin von neuem Ihr richtiges Urtheil, ich ſelbſt habe eine (ich hoffe zu Gott mit Unrecht) faſt pitoyable Meinung davon. Es iſt nichts als ein fortwährendes Geſchwätz, und ohne wahren Gehalt. Iſt auch der Witz darin matt, die Gedanken trivial, und die Form nicht anmuthig, ſo iſt es a complet failure, wie die Engländer ſagen. Jedenfalls rechne ich darauf, daß, wenn es verſinken will, Sie, mein Gönner, helfen es über dem Waſſer zu halten.

Daß das Buch Rahel nun auch dem größeren Publikum übergeben wird, hatte ich ſchon geleſen, und freue mich um ſo mehr darüber, da ich es für ein höchſt bedeutendes und für Deutſchlands inneren Zuſtand ſehr günſtiges Zeichen anſehe, daß dieſes Buch ſo allgemeinen und tiefen Eindruck macht. Es liegt darin etwas zur Bekräftigung deſſen, was Sie über den St. Simonismus ſagen, und dem ich ganz beipflichte. In dieſer Form und Umgebung mußte er untergehen, aber er lodert im Stillen unterirdiſch fort, bis die neuen und wahren Hauptanſichten, die ihm zum Grunde liegen, in einer weithin leuchtenden Klarheit wieder ausſtrömen werden. Ich ſage keck: entweder iſt der Fortſchritt der Menſchheit eine Chimaire, oder wir müſſen auf dieſem Wege vorwärts gehen. Es iſt aber noch nicht Zeit ſo etwas öffentlich auszuſprechen.

Was ſagen Sie, Verehrteſter, zu der unverſchämten Länge dieſer Epiſtel?

Mit gefalteten Händen um Verzeihung bittend, verbleibe ich

Ihr treuer Verehrer und dankbarer Freund

H. Pückler.

Der Obergärtner, ein Grieche aus Chios, lud mich ein, nach dem langen Spaziergange in einem der Kiosks auszuruhen, was ich mit Dank annahm. Ich fand das türkiſche Gartenhaus ganz auf europäiſche Weiſe mit vieler Eleganz eingerichtet, unter andern auch mit einem Londner Patent armchair verſehen, dieſem genialen Meubel, deſſen Erfinder eine Stelle in Weſtminſter Abtey verdiente. Kaum hatte ich mich in wollüſtigſter Bequemlichkeit darauf hingeſtreckt, als einige Schwarze hereintraten, bunte Palmblätterkörbe aus dem Sennaar voll der köſtlichſten Früchte tragend, deren Schubra Winter und Sommer ſo viel liefert, daß die ganze Hofhaltung Mehemed Ali's und ſeines Harems daraus verſorgt wird; und auch wenn der Vicekönig auf Reiſen iſt, folgen ihm täglich friſche Transporte davon nach. Mehemed Ali iſt ein großer Freund von Früchten, und liebt, wie Friedrich der Große, beſonders die Kirſchen, welche jedoch hier nicht mehr gedeihen, und daher von Kandia bezogen werden müſſen. Auch hat das koſtbare Dampfſchiff der Nile ſelten eine andere Beſchäftigung, als ihm dieſe und Eis in Menge von dorther zuzuführen.

Diejenigen Früchte, durch welche ſich meines Erachtens Schubra am meiſten auszeichnet, ſind eine eigenthümliche Sorte Orangen, deren Fleiſch von der ſchönſten karmoiſinrothen Farbe iſt, und welche die rothen Orangen Malta's und Portugals, obgleich ſie vielleicht von ihnen abſtammen, doch eben ſo ſehr durch die Schönheit ihrer Farbe, welche ſelbſt durch die Schale hindurchſcheint, als durch ihren aromatiſchen Duft und Geſchmack übertreffen.

Einen merkwürdigen Contraſt zu dieſen königlichen Gärten bietet das Schloß, das in Europa kaum den Anſprüchen eines bemittelten Landeigenthümers genügen würde. Es zeugt von der Einfachheit des Fürſten, der es den größten Theil des Jahres über bewohnt.

Da mir Zeit genug übrig blieb, ſetzte ich meinen Weg noch eine Stunde weiter fort, um das große, einer kleinen Stadt gleichende Geſtüt zu beſehen, welches der Vicekönig mit gewohnter Munificenz in der Mitte einer unabſehbaren Feldflur durch den geſchickten Veterinärarzt, Herrn Hammont, anlegen läßt.

Doch dieſes Thema iſt ſo reichhaltig, daß ich es für einen eignen Aufſatz aufſparen muß. Ich begnüge mich mit einer Bemerkung, die ſich mir hier von Neuem aufdrang. Es ſchien mir nämlich immer ein auffallender Umſtand, daß, obgleich der Vicekönig früher (denn jetzt beginnt er, zu ſeinem Schaden, ſich von den halbcivilisirten Türken in ſeiner Umgebung ein ſehr verſchiedenes Syſtem einreden zu laſſen) Fremden aller Nationen willig ſein Ohr lieh und ſie auf jede Weiſe aufmunterte, ihm zu dienen — dennoch, mit ſehr wenigen Ausnahmen (deren ich ſpäter gedenken werde), nur Franzoſen ſich um ihn und um Aegypten große Verdienſte erworben haben. Man kann in dieſer Hinſicht mit voller Wahrheit ſagen, daß Mehemed Ali, nächſt ſeinem eignen umfaſſenden Genie, die Exiſtenz ſeiner Marine allein den beiden Franzoſen Ceriſy und Beſſon verdankt, wie die Organiſirung ſeiner Armee Soliman Paſcha (Sève), ohne welchen überdies der Ausgang des Krieges mit der Pforte ſehr zweifelhaft geworden ſeyn möchte. Alle Sanitätsanſtalten ſeines Reichs wurden von dem Marſeiller Arzt Clot, jetzt Clot-Bey, mit Generalsrang, geſtiftet, der außerdem auch den größten Einfluß auf ſämmtliche Erziehungsanſtalten und die Civiliſirung Aegyptens im Allgemeinen, während ſeines langen, erfolgreichen Aufenthalts daſelbſt, gehabt hat. Dieſer geniale und wohlmeinende Mann hat nur den Fehler, zu leidenſchaftlich zu ſeyn, zu leicht für und wider Partei zu ergreifen, und durch dieſe Leidenſchaftlichkeit, wie eine manchmal zu ruhe- und rückſichtsloſe Thätigkeit, die ſich in Alles miſchen will, ſeine eignen Kräfte zu untergraben. Der Oberſt Warin, einer der achtungswertheſten Charaktere in Aegypten, hat die größten Verdienſte um den ſpecielleren Unterricht der Kavallerie, die jetzt faſt ausſchließlich mit eingebornen Officieren aus ſeiner Schule beſetzt iſt. Man weiß aus meiner Beſchreibung von Kandia, welchen Dank Mehemed Ali dem ſegensreichen Wirken eines andern ausgezeichneten Franzoſen, des Herrn Caporal, dort ſchuldig iſt, und daß, wenn Kandia muſterhaft und ohne allen Zweifel beſſer als irgend eine andere Provinz des ägyptiſchen Reichs regiert wird, dies hauptſächlich dem Einfluß dieſes ausgezeichneten Mannes, und dem geſunden Verſtande Muſtapha-Paſcha's, der ſo weiſem Rath ſtets folgte, zuzuſchreiben iſt.

Herr Linant iſt gleichfalls dieſer Liſte der ausgezeichneten Franzoſen erſten Ranges im Dienſte des Paſcha's (denn es gibt in geringeren Verhältniſſen noch Viele, die ihm nützlich ſind) beizuzählen. Er hat bereits nicht wenig für die Kanaliſation des Landes gethan. Wenn es ihm aber gelingt, das gigantiſche Projekt, mit dem er ſeit Jahren beſchäftigt iſt, und zu dem er alle Pläne, Zeichnungen und Anſchläge ſelbſt gefertigt hat: die Dämmung des Nils am Eingang des Delta — ein Unternehmen, deſſen Reſultat für die Wohlfahrt und den Reichthum Aegyptens faſt unkalkulirbar iſt — glücklich zu vollführen, ſo wird ſein Name unter den aus der Fremde gekommnen Wohlthätern des Landes einſt allen andern vorangeſetzt werden müſſen.

Das Wiederaufleben der Pferdezucht in Aegypten endlich, ſo wie viele der zweckmäßigſten Einrichtungen für das Gedeihen der Viehzucht im Allgemeinen, und die Organiſirung des Veterinairdienſtes zu dieſem Zweck bis in die entfernteſten Provinzen des Sennaar, ſind gleichfalls das Werk eines Franzoſen, des bereits genannten Herrn Hammont, welcher demohngeachtet nahe daran war, mitten in ſeiner wohlthätigen Laufbahn das Opfer der Intriguen eines der unfähigſten Günſtlinge des Vicekönigs, mit Namen Muktar Bey, zu werden, einer jener in Europa erzognen Türken, die dort nur gelernt haben, unſere Laſter den ihrigen beizumiſchen, und jetzt wie Pilze in der Sonne von Mehemed Ali's Gnade aufgeſchoſſen, von Dummheit getrieben, und von Arroganz aufgeblaſen, den Vicekönig täglich zu überreden ſuchen, daß er der Fremden nicht mehr bedürfe, da *sie* jetzt ſchon Alles wüßten, was von jenen ehemals wohl noch zu erlernen geweſen ſey. Es iſt Mehemed Ali nicht allzu ſehr zu verdenken, wenn er ſich, vielleicht vom eignen Selbſtgefühl und dem, was *er wirklich allein gethan*, irregeführt, zuweilen einer gleichen Anſicht hinneigt; denn bei allen ſeinen großen Eigenſchaften iſt er doch immer weſentlich Türke geblieben, und überdies von Europäern, Hohen und Niedern, ſo oft und ſo unverſchämt betrogen, ſo häufig mit größter Undankbarkeit behandelt worden, daß er ſie unmöglich lieben kann — aber er darf, für ſein eignes Wohl, das Kind nicht mit dem Bade verſchütten, und muß bedenken, was er ſelbſt geſagt, daß allen Nachtheil, den ihm hundert Abenteurer gebracht, oft ein einziger reeller Mann, gleich den eben genannten, tauſendfach aufgewogen hat — vor allem aber, daß ihre und ihres Gleichen Dienſte heute noch ihm eben ſo nöthig zum Erhalten ſind, als ſie ihm früher zum Schaffen waren. Ein flüchtiger Blick auf die Lage der erwähnten Coryphäen wird jedoch zeigen, daß dieſe Wahrheit vom Vicekönig nicht mehr gehörig gewürdigt wird. Ceriſy verließ Aegypten im größten Degout der Intriguen, die man ihm raſtlos in den Weg legte. Beſſon ſtarb in Alexandria inſolvent, ohne daß ſeinem Andenken irgend eine Ehre erwieſen wurde, und ſeine Wittwe hat bis jetzt keine Penſion erlangen können. Sève iſt Paſcha. Man benutzt ihn aber nur, wenn die höchſte Noth dazu zwingt, wie neuerlich in Syrien, und als ein Gegenſtand der ſteten Eiferſucht Ibrahim Paſcha's hat er, außer, wie geſagt, im Fall der Noth, nur wenig Einfluß. Dennoch wäre es grade in Syrien von der höchſten Wichtigkeit für Mehemed Ali, einem Manne wie Soliman-Paſcha den freiſten Wirkungskreis mit unbeſchränktem Vertrauen einzuräumen.

Wer die dortigen Verhältniſſe, und namentlich die Geſchichte der letzten Inſurrection kennt, die Mehemed Ali gefährlicher als der Krieg mit der Pforte zu werden drohte, weiß, daß, wenn Soliman-Paſcha in Syrien zu gebieten gehabt hätte, dieſe Inſurrection nie ſtattgefunden haben würde, und wie viel andres höchſt Bedauernswürdige, was jetzt noch dort in voller Blüthe ſteht, würde dann eben ſo ſchnell verſchwunden ſeyn! Clot Bey befindet ſich faſt in gleicher Lage. Von unzähligen Perſonen beneidet und angefeindet, muß er ſtets rechts und links laviren, und darf keine Gelegenheit verſäumen, den penibelſten Dienſt in ärztlicher Hinſicht trotz ſeiner eignen delabrirten Geſundheit bei ſeinen Gebietern zu verſehen. Demohngeachtet iſt, außer einer gelegentlichen Familiarität des Vicekönigs oder Ibrahim-Paſcha's, und einer guten Bezahlung, um die ſich Clot Bey am wenigſten kümmert, ſein Credit über den rein ärztlichen Wirkungskreis hinaus nur höchſt gering. Ich habe ſchon geſagt, daß Herr Hammont im Begriff war, ſeinen Abſchied zu nehmen, um ſich nicht der Brutalität Muktar Bey's ausſetzen zu müſſen, und auch Oberſt Warin, deſſen

Kavallerieſchule unter daſſelbe abgeſchmackte Miniſterium Muktar Bey's geſtellt iſt, in dem ſich kein einziger Militair befindet! — ſieht von ganz Unwiſſenden ſeinen weſentlichſten Einrichtungen einen Hemmſchuh nach dem andern angelegt, ohngeachtet er die perſönliche Gunſt des Vicekönigs im vollſten Grade beſitzt [1]). Herrn Linants Schickſal iſt nicht günſtiger, denn nachdem alle nöthigen Vorbereitungen mit bereits höchſt bedeutenden Koſten für ſein großes Werk vollendet ſind, bleibt er ſeit Jahr und Tag durch Zurückhaltung aller Fonds, und fortwährende Weitläufigkeiten paralyſirt, ungewiß, ob man nicht das ganze Unternehmen ſchon aufgegeben hat, und ihn nur noch mit banalen Vertröſtungen hinhält. Herr Caporal aber, den ſeine größere

---

1) Das angezogne Miniſterium hat unter dem Titel: „Miniſterium des öffentlichen Unterrichts“ faſt alle Branchen der Verwaltung an ſich gebracht, ſo daß Muktar Bey als Chef deſſelben zugleich dirigirt: alle Civil- und Militairſchulen, öffentliche Anlagen und Bauten, Straßen und Canaliſirung, die Geſtüte, ökonomiſche Etabliſſements, Medicinal- und Veterinairangelegenheiten, die Fabriken, Kunſt und Gewerbe, wie die Einrichtung der neuen Muſeen, die Schaafheerden, und den Transport der Kameele und Ochſen aus dem Sennaar. Es wäre ein Glück für den Vicekönig, wenn Muktar Bey nur bei dieſem letztern Geſchäft verwandt würde.

Entfernung und die feſte Gunſt Muſtapha Paſcha's zwar vor nachtheiligen Hemmungen ſeines Wirkens ſicherten, hat, trotz ſeiner eminenten Verdienſte, noch nicht einmal den Rang eines Bey's erlangen können, der täglich für die elendeſten türkiſchen Subjekte weggeworfen wird.

Alles dieſes beweist deutlich, daß Mehemed Ali die ausgezeichneten Fremden in ſeinem Dienſt nicht hinlänglich anerkennt, noch von ihnen den Nutzen zieht, den er leicht daraus ziehen könnte, während ſeine türkiſchen Räthe einen großen Theil ſeiner weiſen Pläne, theils abſichtlich, theils aus Incapacität vernichten. Ich habe als wahrer Freund und Verehrer Mehemed Ali's, und zu freier Aeußerung von ihm aufgefordert, ihm ſelbſt dies nicht verſchwiegen, und auch einige Proben geſehen, daß es wenigſtens nicht ohne momentane Wirkung auf ihn geblieben iſt — aber der größte Nachtheil für dieſen in ſo vieler Hinſicht außerordentlichen Mann iſt der, daß er nicht wie Peter der Große, dem er in ſo Vielem gleicht, auch ſeine frühere Bildung in civiliſirten Ländern aufſuchen konnte, und ſelbſt keine fremde Sprache verſteht. So hängt er, in dem unvermeid-

P. S. Ich muß doch noch etwas hinzufügen. Eben leſe ich in dem Phänomenon der preußiſchen „Staatszeitung“ Folgendes: ‚Am 24. Oktober las Herr Ehrenberg in der Königlichen Akademie Beobachtungen über die bisher unbekannte auffallende Struktur des ſpeziellen Organs der Seele bei Menſchen und Thieren.“

Iſt das Spaß oder Ernſt? Bis ich belehrt bin, behalte ich meinen Spaß darüber in petto.

132.

Pückler an Varnhagen.

Muskau, den 5. Februar 1834.

Sie haben mir, mein verehrteſter Freund, zwar auf meinen letzten Brief nicht geantwortet, ich kann aber doch nicht umhin wieder anzuklopfen, da ich über Ihre Kritiken in einen wahren Enthuſiasmus gerathen bin, und dies beſonders hinſichtlich Napoleons ausdrücken muß, den Sie wirklich wunderbar erkannt, und mit wenig Meiſterſtreichen beſſer geſchildert, und klarer gemacht haben, als die Legion ſeiner Biographen in hundert ſaft- und kraftloſen Bänden. Der Ausdruck: Er war eine herrſchende Thätigkeit, und was folgt, iſt erſchöpfend. Warum verſuchen Sie bei ſo außerordentlichem Talent und Scharfblick nicht dieſe Biographie ſelbſt? Daß wir dem mächtigen Manne dazu noch zu nahe ſtehen, möcht’ ich doch nicht ganz unbedingt zugeben. Wenn nur der rechte Mann ſich darüber machte, ſei es auch nur als hiſtoriſche Skizze, und ich denke eine ſolche unpartheiſch würdigende und im Tiefſten auffaſſende fehlt noch ganz. Wenigſtens haben mir Ihre doch eigentlich nur hingeworfene Aeußerungen über dieſen Gegenſtand ſchon die hellſten Lichtblicke auf das eigene Bild, was ich mir von dieſer koloſſalen Natur entworfen, ausgeſtrahlt.

lichen fortwährenden Conflikt mit Europa zu ſehr von den Rathgebern ſeiner eigenen Nation, wie von ſeinen Dolmetſchern ab, und muß mehr oder weniger in ihrem Sinne handeln, denn auch das hellſte Auge kann nur unvollkommen durch eine geſchwärzte Brille ſehen. Ich kenne nur zwei ſeiner orientaliſchen Großen, die Mehemed Ali's vollkommen würdig genannt werden können — und dies ſind ſein Handelsminiſter Boghos Bey, und der jetzige Kriegsminiſter Menicli Paſcha. Zudenen, die einſt gewiß eine große Rolle in Aegypten ſpielen werden, und dies verdienen, gehört auch Artim Bey, des Vicekönigs Dragoman, der am vollſtändigſten Europäiſch Gebildete unter den Nichteuropäern in Aegypten. Mit der Verwaltung des Innern haben indeß Alle dieſe nichts zu thun, und in Syrien, wo der Schuh am meiſten drückt, hat Niemand Einfluß als Ibrahim Paſcha und ſeine Creaturen. Wie dieſe aber beſchaffen ſind, davon ein andresmal.

Ich fand im Hauſe des Herrn Hammont zahlreichen Beſuch, und ſah hier zum erſtenmal eine Almeh, welche die damals berühmteſte der Hauptſtadt war, notoriſch durch die Gewalt ihrer Reize, die ſogar einen Engländer vermocht, ihr ſeine

Hand anzubieten, welche ſie ausſchlug — die ſchöne Saſſia mit einem Wort, leider ſchon etwas zu lange berühmt, aber noch immer ihren Ruf verdienend. Sie iſt zu reich und zu ſehr Dame geworden, um in der allgemeinen Proſcription ihrer Gefährtinnen mit einbegriffen zu ſeyn, doch muß auch ſie, gleich den vornehmen Pharaoſpielern in Europa, vor der Polizei auf ihrer Hut ſeyn. Schlank und hoch gewachſen, weiß wie eine Engländerin, von edlem Anſtand, mit ſanften und einſchmeichelnden Manieren zeigte ſie ſich in der That als eine ſehr vortheilhafte Repräſentantin ihres Standes. Die Art ihres Tanzes war ganz dieſelbe, wie ich ſie in Algier und Tunis geſehen, mit Ausnahme eines Waffentanzes, den ſie mit ihrer Sklavin, ein faſt noch hübſcheres Mädchen als ſie, ſelbſt aufführte, und wo ſie den Säbel troz einem ehemaligen Mamlucken zu führen wußte, an deren Coſtüm auch ihre ungeheuer weiten rothen Hoſen und ihre goldgeſtickte hellgrüne Weſte erinnerten. Ihre reichen ſchwarzen Haare, gemiſcht mit eben ſo viel falſchen, hingen in unzähligen Treſſen bis über die Hüften herab, und ich ſage gewiß nicht zu viel, wenn ich verſichere, daß über tauſend kleine und größere currente Goldmünzen hineingeflochten waren, die allerdings hier ſehr leichten Gewichts ſind. Nachdem ſie eine Viertelſtunde getanzt, trank ſie Kaffee und rauchte mit uns ſo würdevoll wie ein Paſcha, als ihr aber nachher einige Gläſer Liqueur gereicht worden waren, welchen dieſe Mädchen allgemein zu ſehr lieben, verwandelte ſich ihre angenommene Ruhe bald in eine bacchantiſche Wildheit, die mir mehr originell als anziehend vorkam. Doch ſchienen mehrere Herren der Geſellſchaft in dem Augenblick, als ich dieſe verließ, einer ganz entgegengeſetzten Meinung zu ſeyn.

Nach dieſer reizenden Houri des Kahiraer Paradieſes zeigte mir derſelbe Abend in der Allee von Schubra auch den ägyptiſchen Himmel in ſeiner ganzen Pracht, und dieſe Darſtellung war höherer Natur. Es iſt faſt unmöglich, eine Scene, wie ſie an dieſem Tage hier der Sonnenuntergang bot, zu beſchreiben, ohne der Uebertreibung beſchuldigt zu werden; und doch kann ich mit Wahrheit ſagen, daß ich während derſelben ganz neue, früher nie geſehene Farbennüancen kennen lernte, und von der ätheriſchen Zartheit dieſes Schauſpiels vorher gar keinen Begriff hatte. Bei uns ſpielen Abends nur die Wolken am

Himmel in mannigfachen und brennenden Farben, hier gab es keine Wolken, aber der ganze Himmel und auch die ganze Erde waren in ſanft glühende Tinten von unbeſchreiblicher Lieblichkeit gehüllt. Aus der glänzenden Goldfarbe am äußerſten Horizont entwickelte ſich über dem reinen Aether ein durchſichtiges, wunderbares Meergrün, und helle Roſabanden gingen von dieſem in Lila- und Silberſtreifen über, die in Oſten wieder in lichtes Blau verfloſſen. So ſchimmerte in erhabner Milde und Pracht das ganze weite Himmelsgewölbe, während das die Erde deckende Grün, zu höchſter Saftfriſche geſteigert und wie durch eine Glorie verklärt, häufig, gleich dreifarbig gewebtem Seidenſtoff, zu gleicher Zeit in grün und blau und gelb zu ſchillern ſchien. Dazu funkelte die perſpektiviſch ſich zuſammenziehende Arkade der Allee vor und über uns in einem ſo magiſchen Goldlicht, als wären tauſend Lampen dahinter verborgen, bis nach und nach der untere Theil des unabſehbaren Doms ſich in Dämmerung zu hüllen begann, und alle Gegenſtände nur noch undeutlich und fahl beleuchtet, wie im Kampf des Lichtes mit der Finſterniß erkennen ließ. Plötzlich ſtieg da, wo die Sonne eben niedergeſunken war, dunkles Roth aus der Tiefe herauf; der Baumkronen feuriges Grün über mir verloſch im Nu, ein ſtarker Duft wie von Veilchen und Roſen erfüllte die Atmosphäre, und ehe ich noch recht zur beſonnenen Zergliederung des Geſehenen gelangen konnte, war ſchon, mit der dieſem Clima eignen Schnelligkeit, die orientaliſche Nacht mit ihren ſchwärzeſten Schleyern niedergeſunken, und das Vergangene verſchwunden, wie zurückgekehrt in des Traumes ungewiſſes Reich.

Die Stimmung, welche dies in mir hervorrief, war vollkommen paſſend für die Geſellſchaft, welche mich zu Hauſe erwartete, wo ich heute, außer meinen ſteten Begleitern, dem Miniſterialrath Lubbert und dem Doktor Koch, noch die Herren Lambert und Cavillia zu Tiſch gebeten hatte. Beide letztgenannte Herren ſind nicht ohne jenen phantaſtiſchen Anflug, den ich ſo liebe, wiewohl ſehr verſchieden in der Anwendung dieſer Geiſtesrichtung. Der Erſte iſt St. Simoniſt mit Leib und Seele, aber bei allem Enthuſiasmus für ſeine abenteuerliche Lehre ſo ſcharf und klar, daß man ihm hier ſcherzweiſe den Beinamen des Jeſuiten der St. Simoniſten gegeben hat. Von Niemand kann man ſagen, daß er beſſer verſtehe „de precher pour sa paroisse," und er weiß eben ſo gut das Wahre hervorzuheben, als ſchwache Seiten durch die gefährliche Waffe einer beißenden Ironie zu unterſtützen, welche die Lacher auf ſeine Seite bringt. Doch iſt er weit entfernt, ohne Veranlaſſung das Thema ſeines Glaubens, nach Art der chriſtlichen Miſſionäre, den Leuten bongré malgré aufzubringen, und da er voll Verſtand und Kenntniſſe, wie reich an Welterfahrung iſt, ſo gewährt ſeine Unterhaltung, auch außerhalb der St. Simoniſtiſchen Region, immer ein ungemeines Intereſſe.

Herr Cavillia iſt ein Illuminat, und von der Wahrheit vieler Dinge überzeugt, die in Europa für Mährchen gelten würden, als z. B. die Exiſtenz weißer und ſchwarzer Magie, ſo wie von den Auserwählten erhaltener und immer noch wirkſamer Geheimniſſe aus der Schule ägyptiſcher Prieſter, die nach ihm eine weit höhere Ausbildung des thieriſchen Magnetismus zur Grundlage haben, als wir bis jetzt noch ahnen; ferner die Nähe geiſtiger

Weſen übermenſchlicher Natur, mit denen wir unter gewiſſen Umſtänden in perſönliche Verbindung treten können, u. ſ. w. Als ich gegen ihn äußerte, daß ich ſehr wünſchte, einen jener Vorgänge ſelbſt zu ſchauen, von denen engliſche und franzöſiſche Reiſebeſchreiber ſprechen, wo durch einen unbekannten Zauber ein unſchuldiges Kind befähigt wird, in der Fläche ſeiner Hand irgend eine beliebige Perſon zu ſehen und zu beſchreiben, über die man Auskunft zu haben wünſcht, ſey ſie auch noch ſo fern, ja ſelbſt ſchon längſt vergangenen Zeitaltern angehörig — antwortete er, daß nichts leichter ſey, und Lord Prudhoe wie mehrere Andere, die früher ungläubig geweſen, ſich bis zur Evidenz von der buchſtäblichen Wahrheit der Sache überzeugt hätten; es käme nur darauf an, ſetzte er ſehr kaltblütig hinzu, im Fall ich dieſelbe Erfahrung zu machen wünſchte, ob ich mich vorher auch dazu verſtehen wolle, dem böſen Geiſte formell zu huldigen. — Ich frug ihn hier lachend, ob er glaube, daß jene erwähnten Herren dieſelbe Bedingung erfüllt hätten. Dies iſt keinem Zweifel unterworfen, erwiederte er, denn ohne dieſe Formalität iſt die Sache nur auf dem entgegengeſetzten Wege, nämlich durch weiße, heilige Magie möglich. Dazu aber gehört ein langes, ſchweres Leben der Vorbereitung. Nachdem Herr Cavillia hierauf noch allerlei nicht weniger auffallende myſtiſche Andeutungen gemacht, in die er auf eigene Art das Chriſtenthum einmiſchte, welches er (nicht mit Unrecht) das Wort nannte, das von Ewigkeit ſey, und auch die Eingeweihten im ägyptiſchen Prieſterthum ſchon erfüllt habe, gab er nicht undeutlich zu verſtehen, daß er ſelbſt zu dieſen Eingeweihten der erſten Klaſſe gehöre, die den Grund aller Dinge erforſcht. Im Verfolg der Unterhaltung behauptete er, daß ihm die neueſte franzöſiſche Revolution durch ſeinen **spiritus familiaris** ſchon ſechs Monat vor ihrem Ausbruch verkündigt worden ſey, ſo wie er es damals auch auf der Stelle Mehreren mitgetheilt. Die Art der Offenbarung war nicht wenig eigenthümlich, denn der Geiſt erſchien ihm rieſengroß, über Alexandrien in den Wolken thronend, und links ſeiner Naſe wuchs eine dreifarbige Fahne, rechts das koloſſale Bild Louis Philipps hervor. Es ſteht auch noch mehr Bedeutendes in der Welt zu erwarten, fuhr Herr Cavillia fort, denn das Phantom erſchien mir kürzlich wieder. Welcher Art jedoch diesmal die Offenbarung war, ward uns nicht vertraut.

Capitain Cavillia war in der letzten Zeit mit einer neuen Unterſuchung der Pyramiden beſchäftigt, wozu er ſich mit dem engliſchen Generalconſul; Oberſt Campbell, dem engliſchen Viceconſul in Alexandrien, und dem engliſchen Oberſten Howard Wyſe, durch Contrakt aſſociirt hatte, und zwar, wie er ſich ausdrückte, dergeſtalt, daß die Engländer das Geld und er den Kopf zu der Unternehmung herzugeben ſich verpflichteten. Ein erfolgter Streit zwiſchen ihm und Oberſt Wyſe hatte dieſe Verbindung vor einigen Tagen jedoch wieder aufgelöst, und der Oberſt die Fortſetzung des Geſchäfts allein übernommen, und „den Kopf“ weggelaſſen, worüber Herr Cavillia ſich, als eine gewaltſame, eigenmächtige Aufhebung des formellen Contrakts, bitter beklagte. Als ich indeß ſpäter den Oberſt Wyſe bei meinem Beſuch der Pyramiden dort antraf, führte dieſer ebenfalls mehrere plauſible Gründe für ſein Verfahren an, ſo daß ein Dritter, ohne genaue Kenntniß der Sache, kein Urtheil darüber zu fällen ſich erlauben darf. Herr Cavillia war voll ſanguiniſcher Hoffnungen über die Möglichkeit großer Entdeckungen, von denen er bereits, wie er verſicherte, die untrüglichſten Andeutungen habe. Er hoffe, der Welt bald ein noch ungekanntes Wunder ägyptiſcher Architektur im Innern der Pyramiden enthüllen zu können. Obgleich er ſtets in halben Räthſeln ſprach, glaubte ich doch ſo viel zu verſtehen, daß, ſeiner Meinung nach, der ganze obere Theil der großen Pyramide, über den gefundenen Grabkammern hohl ſey und einen ungeheuren Saal bilde. Als dies die Rede auf die ſogenannten Zimmer des Königs und der Königin brachte, und ich Herodots Text citirte, nach welchem der königliche Erbauer der Pyramide gar nicht in derſelben, ſondern in der Felſenbaſis darunter, von einem unterirdiſchen Canal des Nils umfloſſen, begraben liegen ſoll, unterbrach er mich lebhaft: „Nein,“ rief er, „dort liegt das gefeite große Krokodill, das die Quinteſſenz alles Geſchehenen und Kommenden in ſich faßt —“ und nun begann er eine höchſt ſeltſame Erzählung, deren Ton er jedoch ſo geſchickt zu handhaben wußte, daß es ſtets ungewiß blieb, ob er allegoriſch oder ironiſch, oder

Dies, ſo unbedeutend es aus meinem Munde iſt, mußt' ich doch ſagen, nun habe ich aber auch noch einen großen neuen Dank hinzuzufügen. Mir iſt nämlich erſt jetzt Ihr gütiger Artikel über mich im Nachtrag des Konverſations-Lexikons zu Geſicht gekommen. In der That, nach dem, was Sie mit eben ſo viel Freundſchaft als Kunſt hier meinem gehaltloſen Leben noch abzugewinnen möglich gemacht haben, möchte ich Sie künftig nicht bloß meinen Gönner, ſondern gar meinen Schöpfer nennen, das heißt den Schöpfer des Schattens, den Sie der Welt ſtatt meiner aufſtellen, denn ich, wie winzig bin ich! Es mag vielleicht etwas Hypochondrie mit unterlaufen, aber ſelbſt Ihr Lob zeigt mir nur zu inniger Betrübniß (wenn ich vergleichende Maßſtäbe anlege), wie unbedeutend und gering ich mich anzuſchlagen habe, wenn auch in anderen Stunden mir die Eitelkeit nicht fehlt, und dadurch eben mein eigenes geſundes Urtheil über mich bekräftigt.

Doch laſſen wir das jetzt. Wie geht es Ihnen? Ich habe neulich in der Hamburger Zeitung einen gehäſſigen Korreſpondenzartikel aus Berlin über mich, und nachher auch eine übel gemeinte Hindeutung auf Sie, mit Miltitz zuſammengeſtellt gefunden! Wer ſchreibt ſolche Sachen? Unbegreiflich bleibt es mir überhaupt, wie man einen Mann wie Sie (und noch obendrein bei unſerer faſt lächerlichen diplomatiſchen Diſette) nicht zu employiren, das heißt wenigſtens in wichtigerem Wirkungskreiſe zu placiren ſucht. Könnte ich doch darauf einen Einfluß haben! Nur aus ſolchen Gründen möchte ich mir ihn wünſchen, und wie für uns, auch für Sie wäre es gut und heilſam. Denn Ihre Berliner Einſamkeit, wenn ſie gleich eigene Wahl iſt, iſt zu anhaltend und einförmig, um Ihrer Geſundheit nicht zuletzt ernſtlich gefährlich zu werden.

Verzeihen Sie dieſe herzlich gemeinten und vielleicht unbeſcheidenen Aeußerungen, aber ſchriftlich fühle ich mich immer viel vertraulicher zu Ihnen als mündlich, wo Sie mir unter in vollem Ernſte ſpreche, ob er uns nur ſcherzend zum Beſten habe, oder wachend phantaſire. Ich für meinen Theil glaube indeß, es war Etwas von beiden Elementen darin vorhanden, und Herr Cavillia, gleich allen übrigen Propheten, halb inſpirirt und halb beſonnen, halb Glaubender und halb Täuſchender. Man kann es jedoch auf keine unterhaltendere und anſpruchloſere Weiſe ſeyn, als dieſer originelle Mann, wenn er dazu aufgelegt iſt, ein Fall, der übrigens ſehr ſelten eintritt, da er, immer mit myſteriöſen Studien beſchäftigt, in der Regel nichts weniger als communikativ erſcheint.

Die Pilger nach Mekka. Die Gräber der Chalifen.

Am andern Morgen weckten mich die Kanonenſchüſſe, welche die Abreiſe der Hadſchi's der großen Caravane nach Mekka verkündeten.

Mein, dem Leſer ſchon aus Alexandria bekannter junger Freund, der franzöſiſche Conſul Leſſeps, ein Pariſer Elegant in der Wüſte, holte mich auf ſeinem tuneſiſchen Renner ab, und wir eilten bei Deſaix umgeworfenem Monumente und dem prächtigen Thore des Sieges (Bab-el-Nasr) vorüber, einen freien Platz zu gewinnen, bei dem die Proceſſion vorbeikommen mußte. Einige Regimenter ſtehen jetzt dort in Zeltlagern, täglich manövrirend, heute aber fanden wir ſie, dem heiligen Teppich zu Ehren, mit der irregulairen Kavallerie auf beiden Seiten der Straße Spalier bildend. In der Nähe dieſer placirten wir uns auf einer Anhöhe. Schon nahte der Zug. Voran ein Detachement Kavallerie, die Officiere in ihrer Staatsuniform, in Roth und Gold gekleidet. Dann mehrere einzelne, mit bunten Bändern geſchmückte Kameele, auf deren einem ein ganz nackter, ſehr ſchmutziger Heiliger (Santon) ſaß. Hierauf, gleichfalls von Kavallerie umgeben, erſchien eine Art reich geſtickter Sänfte mit gleichem Baldachin, alles von grüner Farbe, welche den Teppich enthielt, den der Sultan alljährlich der heiligen Käba verehrt. Andere geſchmückte Kameele folgten und noch einige Reiterei, der ſich die lange Reihe der Hadſchi's anſchloß. Das Gros der Caravane verſammelt ſich jedoch erſt eine Station weiter in der Wüſte, wo ein mehrtägiger Halt gemacht wird, bis Alles vereinigt und geordnet iſt. Eine große Menge Volkes umgab die Proceſſion mit lautem Geſchrei, und Viele ſchoſſen als Freudenbezeigung ihre Gewehre, zum Theil dicht neben uns, ab. Noch vor wenigen Jahren würden Chriſten in ihrer europäiſchen Tracht großer Gefahr ausgeſetzt geweſen ſeyn, dieſem Schauſpiel beizuwohnen, jetzt ſchien man uns kaum zu bemerken, und nicht einmal eine feindliche Miene drohte uns. Im Gegentheile wich man ſtets ehrerbietig vor meinem Kawaß zurück, wo er uns Platz zu machen für gut fand, und einige nackte muhamedaniſche Ringer von athletiſchem Körperbau baten während der Ceremonie ſogar um die Vergünſtigung, uns Ungläubigen en passant eine Vorſtellung ihrer Künſte zu geben, die ich jedoch erbärmlich fand, da ſich alles auf bloße Demonſtrationen beſchränkte, und ein wirklicher Wettkampf unter ihnen nie ſtattfand.

Nachdem der kleine ſeidne Tempel mit dem heiligen Teppich, der hier die Nacht zubringen ſollte, niedergelaſſen und mit einem dichten Schwarm Kavallerie umzingelt worden war, um jeden profanen Blick abzuhalten, ritten wir eine halbe Stunde weiter, den impoſanten, leider nun ſchon halb verfallenen Grabmälern der Chalifen zu, die dem Architekten faſt unerſchöpfliche Modelle der mannigfachſten, eben ſo geſchmackvollen als originellen Zierrathen altarabiſcher Baukunſt darbieten, und wiederum deutlich zeigten, daß dieſer Bauſtyl mit dem gothiſchen auf das Innigſte verwandt, ja beide oft ſich faſt gleich ſind. Mitten im Sand der Wüſte gelegen, und in ſo tödtlich einſamem Contraſt mit dem

Gewühl der nahen Hauptſtadt, machten dieſe verhältnißmäßig modernen Ruinen, dieſe Menge von Palläſten hingeſchiedner Größe in verwitternder Kunſt und Pracht, einen viel wehmüthigeren Eindruck auf mich, als die uns ſchon ſo viel weiter entrückten Todtenſtädte der alten Aegyptier. Der erſte Dom, in den wir traten, war das Grab des von den arabiſchen Dichtern hochgefeierten Helden Melek-el-Adhel, der auch Chateaubriand den Stoff zu einer ſeiner lieblichen Dichtungen lieferte. Die Arabeskenmalerei und zierlichen Schriftzeichen dieſes Monuments werden als die vollendetſten ihrer Art in Kahira angeſehen. Die Kuppel iſt kühn, leicht und luftig, von impoſanter Wirkung, noch voll Farbenglanz und Vergoldung, doch da das Ganze an vielen Orten gewaltſam beſchädigt wurde, droht, ohne ſchleunige Reparatur, die von den Türken nie zu erwarten iſt, dieſem ſchönen Mauſoleum der baldige Einſturz. Eins der großartigſten und prachtvollſten Gräber, von dem ein Theil wahrſcheinlich zugleich als Pallaſt gedient haben muß, iſt das eines Kaliphen der erſten Dynaſtie und ſeiner Gemahlin, deren Namen mir entfallen ſind. Es bildet ein Viereck mit zwei hohen Thürmen und zwei Kuppeln, einen anſehnlichen Hof umſchließend, in deſſen Mitte ſich eine Fontaine befindet. Unter den beiden Kuppeln, die ſich an den Endpunkten eines weiten Saales erheben, liegt das Herrſcherpaar begraben. Mit bunten Marmorarten ausgelegte Wände und bewunderungswürdig gearbeitete, transparente Metall- und Holzgitter ſchmücken dieſe Räume. Auch der Saal iſt von edlen Verhältniſſen und ſeine zierliche Steinkanzel würde die ſchönſte unſrer Kathedralen würdig ſchmücken. Alles ſtand hier offen, jeder Verheerung preisgegeben, ohne Schutz, langſam ſelbſt mit den Körpern vermodernd, die es birgt. Wir beſtiegen, der Ausſicht wegen, einen der Thürme auf der entgegengeſetzten nach der Stadt gewandten Seite, obgleich in den, zum Theil außerhalb angebrachten Treppen mehrere Stufen und an vielen Stellen die Geländer fehlten. Kaum waren wir im erſten Stocke angelangt, als uns ein ſtarker Ambrageruch entgegenduftete, und gleich darauf, wie eine Erſcheinung, ein hübſches Mädchen aus einer niedrigen Seitenthüre heraustrat, die, auf das Bunteſte geſchmückt, ſich tief verbeugte, und demüthig einen Backſchis (kleines Geſchenk) für ſich erbat. Wir waren anfänglich nicht wenig erſtaunt über dieſe ſo unerwartete Begegnung, doch das Räthſel löste ſich bald: Zwei der aus Kahira, durch das harte Geſetz Mehemed Ali's kürzlich vertriebenen Hetären hatten ſich hier einquartirt, um unter dem Schutz verlaſſener Gräber ihr, dieſem Lokal ſo heterogenes Geſchäft verſtohlen und ungeſtört fortſetzen zu können! Die armen Kinder, eine Schwarze und eine Weiße, erregten unſer Mitleid zu ſehr, um nicht — und diesmal wenigſtens in aller Unſchuld — eine reiche Erndte zu machen.

Schule von Kaſſerleng. Die Inſel Ruda.

Obgleich man gewöhnlich den Fremden zu verſichern pflegt, daß es in Kahira nie regne, ſo wurden wir doch auf dem Rückweg von einem gewaltigen Gewitter überraſcht, dem ein zweiſtündiger Platzregen gleich einem Wolkenbruche folgte, und uns bis auf die Haut durchnäßte. Doch ließ ich mich nicht abhalten, noch einen Beſuch in der Schule von Kaſſerleng (Kaſr-el-Ain) zu machen, die erſte der vom Vicekönig geſchaffnen Anſtalten dieſer Art, die ich ſah, und deren muſterhafte Einrichtung jeden Unparteiiſchen mit Achtung für ihren Gründer erfüllen muß. Mehrere zuſammenhängende zweiſtöckige und großartige Gebäude im Europäiſchen Styl umſchloſſen einen Garten und einen großen, mit Baumalleen bepflanzten Hof, in deſſen Mitte die Moſchee ſteht. Die erwähnten Gebäude enthalten Wohnungs-, Schlaf-, Speiſe-, Kranken- und Unterrichtsſäle für zweitauſend Schüler, nebſt den Wohnungen der Lehrer und Diener, einem großen Bade, den Küchen, Vorrathskammern u. ſ. w. Jeder Saal hat ſeine beſondern, anſtändig gekleideten Diener, welche auch bei Tafel ſerviren, und die ſtrengſte Ordnung und Reinlichkeit herrſchte von der Schwelle bis zum Dache. Die Schüler ſind ſämmtlich uniformirt und werden alle Jahre neu gekleidet. Jeder hat ein Bett mit eiſerner Bettſtelle, einen verſchloſſenen Schrank für ſeine Habſeligkeiten, eine Matte mit Teppich, und ein Kiſſen zum Sitzen. Der Gebrauch der Zeit iſt militäriſch geregelt, und um die jungen Leute nie aus der Ordnung zu laſſen, müſſen ſie, ſelbſt zum Unterricht wie zur Tafel, ſtets militäriſch marſchiren. Ich war bei ihrer Mahlzeit gegenwärtig, deren zwei des Tages ſtattfinden, und die ich beſſer und reichhaltiger als in irgend einer unſrer, mir wenigſtens bekannten, deutſchen Schulanſtalten fand, beſonders ſolchen, welche auf Koſten des Gouvernements beſtehen. Die Eleven aßen in zwei Sälen, an runden, von Bänken umgebenen Tiſchen, je zehn zu zehn mit einander, höchſt anſtändig in ihrem Benehmen, obgleich mit voller Freiheit der Unterhaltung, und auch durch keinen Beſuch im mindeſten gehindert, wäre es auch der des Vicekönigs ſelbſt, da es eine ſehr vernünftige und humane Beſtimmung türkiſcher Sitte iſt, daß beim Eſſen Niemand aufſteht, noch grüßt, oder zu ſonſtigen Reſpektsbezeugungen verbunden iſt, es mag kommen wer da will. Dies gilt auch für alle Dienerſchaft, und ſelbſt Thiere werden nur im höchſten Nothfall während ihrer Fütterung geſtört.

Die Ausſicht aus den hohen offenſtehenden Fenſtern dieſer Säle auf die neuen Anlagen Ibrahims, die dahinter liegende, in Palmen eingehüllte Stadt, auf die Citadelle und den weit hingeſtreckten dunkeln Mokkatamm mit ſeinen verſchiedenen kleineren Forts, im vollen Glanz der jetzt wieder hervortretenden Sonne, war bezaubernd ſchön — eine wahre Bildergallerie für die Speiſenden — und daß man auch hier nicht unempfindlich für dieſe Naturſchönheiten blieb, bewies uns ſchon der arabiſche Lehrer, der mich ſogleich darauf aufmerkſam gemacht hatte. Der Unterricht, den die Knaben erhalten, iſt der Tendenz der Schule angemeſſen, die den Uebergang uns geſagt, obgleich Sie es wohl gemerkt haben, immer etwas imponiren. Ich möchte wohl von Ihrem haarſcharfen Verſtande genügend erklärt hören, warum dies der Fall iſt, denn darum, daß Sie mir ohne allen Zweifel in Geiſt und Bildung weit überlegen ſind, darin liegt es nicht allein. Ich glaube feſt, ſolche Wirkungen ſind magnetiſch, und ich habe darüber ſchon die ſeltſamſten Erfahrungen gemacht.

Herr Schefer, der ſich Ihnen empfiehlt, und einen langen Brief ankündigt, hat ohne mein Wiſſen in die Hell'ſche Abendmakulatur einiges aus einem früheren unkorrigirten Konzepte von mir aus den „Tutti Frutti" einrücken laſſen, was ich noch nicht geſehen habe, mir aber ſehr fatal iſt, weil ich fürchte, daß Unpaſſendes darin ſtehen könnte.

Hat jemand darauf Achtung gegeben, ſo bitte ich dieſe Notiz gütigſt anzuwenden.

Nun meinen beſten Gruß, und bitte ſchreiben Sie mir nur ein paar Zeilen. Ich wäre ſchon fort, warte aber immer noch vergebens auf das verdammte Buch, das nicht kömmt.

Mit dankbarer Freundſchaft
Ew. Hochwohlgeboren
ganz ergebener H. Pückler.

133.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 13. Februar 1834.

„Nur ein paar Zeilen" ſoll ich ſchreiben, und ich ſehe wirklich heute keinen Weg, dieſes Maß weit zu überſchreiten, denn die Beſchämung ſelbſt, in der ich Ew. Durchlaucht gegenüber ſtehe, macht nur verſtummen. Dabei tröſtet mich einzig, daß ſolche liebenswürdige, ſchmeichelhafte Briefe, wie ich von Ihnen, theuerſter Fürſt, empfange, nie verdient werden von der Primairſchule zu den höheren zu machen beſtimmt iſt. Die militäriſche Bildung geht damit Hand in Hand, worüber ich nicht ſelten tadelnde Anmerkungen hörte. Meines Erachtens entſpringt daraus nur ein doppelter Vortheil für die zu erziehende Jugend, wenn er auch zugleich den Privatzwecken des Vicekönigs dienen mag. Ein ſehr intelligenter, vortrefflicher junger Mann, Muſtapha Bey, ein Aegyptier, der ſeine Bildung in Europa empfing, ſteht an der Spitze dieſes Etabliſſements, und die Leidenſchaft, die ihn ſelbſt dafür beſeelt, ſprach ihm aus den Augen, gewiß der ſicherſte Bürge für eine gute Amtsführung in jedem Fach.

Da ſich das Wetter aufgeklärt hatte, wollte ich es benutzen, um dem Vicekönig noch einen Beſuch zu machen, hörte aber, daß er nach Alt-Kahira geritten ſey. Ich wandte daher mein Pferd nach derſelben Richtung, in der Hoffnung, ihm zu begegnen, und bei dieſer Gelegenheit auch zu ſehen, in welcher Weiſe er ſich dem Publiko zeige. Es dauerte nicht lange, als ſchon ein vorreitender Kawaß ſein Kommen anzeigte. Ich rangirte mich mit den Umſtehenden, um Seine Hoheit vorbeizulaſſen, ſobald

Mehemed Ali mich indeß gewahr ward, winkte er mir, mich an ſeine Seite zu begeben, und ich begleitete ihn dann bis zum Pallaſt zurück. Er war ohne allen Prunk, nur von einem ſehr kleinen Gefolge umgeben, unter dem ſich beſonders Menicli Paſcha durch ſeine hohe Geſtalt und kriegeriſche Haltung auszeichnete. Achmed Menicli Paſcha iſt ein in Aegypten berühmter Kavallerie-General, der ſeit Kurzem erſt zum Kriegs-Miniſter ernannt wurde, und durch ſeinen glänzenden Angriff mit dem Garde-Regiment, welches er damals kommandirte, viel zum glücklichen Ausgange der Schlacht von Konieh beitrug.

Der Vicekönig ſelbſt zeichnete ſich von den Uebrigen nur durch ſeine größere Einfachheit aus. Ueberall ſchienen aber des Volkes Blicke, das ſich ehrerbietig bei ſeiner Erſcheinung aufſtellte, ihm mit Liebe und Bewunderung, ohne alle Anzeigen ſclaviſcher Furcht zu folgen; eine Behauptung, welche in Europa Manchen überraſchen wird; aber ich überzeugte mich hundertmal, daß Mehemed Ali in ſeinem Lande wirklich, trotz aller deſpotiſchen Maaßregeln, populär bei Großen wie Kleinen iſt: der beſte Beweis, daß ſeine

Regierung hier nicht ſo unpaſſend ſeyn muß, als unſre Theoretiker ſie beurtheilen. Er grüßte fortwährend rechts und links mit vieler Grazie und Freundlichkeit, ohne ſeine lebhafte Unterhaltung mit mir einen Augenblick zu unterbrechen. So erreichten wir den Pallaſt, wo ich mich beurlaubte, um den ſchönen, vom Regen köſtlich erfriſchten Abend auf der nahen Inſel Ruda zuzubringen. Dieſe ſo reizende, baumreiche Inſel iſt leider durch den unglücklichen Gedanken ſehr verdorben worden, auf derſelben einen ſogenannten engliſchen Garten oder Par anzulegen. Ich habe ſchon früher bemerkt, daß Gärten in dieſem Geſchmack, deſſen Hauptelemente Friſche, Wald, Wieſen und Raſenplätze ſind, und der weniger einer erhabenen, als vielmehr freundlichen und ländlichen Natur zuſagt, für das hieſige Clima und den impoſanten Ernſt Aegyptens durchaus unpaſſend ſind. Dieſe bisher nur a priori gefaßte Idee fand ich nun hier auf das Vollſte durch den Augenſchein beſtätigt, und um ſo kläglicher war das Reſultat, da ein höchſt unwiſſendes Subject, ein wahrer John-Bull-Gärtner, wie es deren in England jetzt nur zu viele giebt, den geſchmackloſeſten

Unſinn mit ungeheuren Koſten hier zuſammengehäuſt hat. Dahin gehört unter andern ein lächerliches Gebäude, im Styl ächter engliſcher nonsense-Architektur aufgeführt, wo alle Bau-Ordnungen unter einander gemengt ſind, die griechiſche aber vorherrſchen ſoll, wozu es denn bewundernswürdig gut paßt, daß eine der Façaden eine Muſchelgrotte mit natürlichen Felſen darſtellt, die überdies höchſt ungeſchickt nachgeahmt ſind. Dieſem iſt noch die ganz zweckloſe Unbequemlichkeit hinzugefügt, daß man ſich durch den kaum fußbreiten, gewundenen und niedrigen Eingang nur tief gebückt hindurch winden kann, um in den innern dunklen Raum der Grotte zu gelangen, den Culminationspunkt des Ganzen, wo, auf vorhergegangene Beſtellung, zwei Minuten lang eine kleine Cascade herabfällt, zu der eine Ciſterne auf dem Dache das Waſſer liefert. Vor dem Eingang dieſer abſurden Spielerei ſind außerhalb Stufenſitze angebracht, von denen man die Ausſicht auf einen in irregulären Schlangenlinien geformten See hat, deſſen ſchroffe Grenzen, um ſie noch unnatürlicher zu machen, durch wohlgeputzte Steinmauern mit einer runden Wulſt darüber eingefaßt ſind. Weiterhin läuft dieſe Waſſerpartie in einen engen, oft zum Ueberſpringen ſchmalen Kanal aus, der ſich, fortwährend von gleichen Mauern eingefaßt, in den Windungen eines Korkziehers und voll von ſtinkendem Schlamm, wie ein eckelhaftes Reptil, durch den ganzen Park ſchlängelt, bis er an ſeinem Ende wieder ein kleines Becken bildet, das genau die Geſtalt eines gewiſſen Meubles hat, welches reinliche Perſonen bei ihrer Morgen- und Abendtoilette gebrauchen. Das grüne Waſſer dieſes Kanals iſt von kümmernden und vertrockneten Schrubbs oder Kleefeldern eingefaßt, die der hier unentbehrlichen Bewäſſerung wegen, ſtatt einer glatten Pelouſe, nur eine Menge kleiner, erhabener Quarree's, wie in einem Gemüſegarten, zeigen. Selbſt die hierauf vertheilten loſen Baumgruppen machen daher einen widerlichen Effekt, ohngefähr ſo, als wenn man dergleichen bei uns, ſtatt auf einer Wieſe oder einem Weideplatz mitten in ein Kartoffelfeld oder einen Gemüſegarten pflanzen wollte. Man ſieht hier, was das àpropos bei jeder Sache thut, da in den rechtwinklichten, von graden Alleen durchſchnittenen Figuren der von mir gerühmten Promenaden um Kahira dieſe ſelben regelmäßigen, freien Kleequarrée's, die dort, als bloße Füllungen benutzt, einem koloſſalen Damenbrette gleichen, und in Harmonie mit den eben ſo regelmäßig ſie umſchließenden Gängen einen dem Auge wohlgefälligen und originellen Anblick gewähren, hier, wo ſie der Natur nachgeahmte Waldplätze und Wieſengründe darſtellen ſollen, nur die ungeſchickteſte Wirkung hervorbringen.

Die Beſtrebung, dem Terrain durch künſtliche Erhöhungen mehr Bewegung zu geben, und einzelne Hügel zu formiren, iſt eben ſo widerſinnig ausgefallen, da die erſtern durch ihre unnatürliche Form nur Dämmen, und die andern Tumulis ähnlich ſehen. Aber ſelbſt in den Pflanzungen hat ſich dieſer inſulariſche Künſtler als den größten Stümper dargethan. Einige gigantiſche alte Sycomore-Bäume, die, mit Geſchmack benutzt, zu den grandioſeſten Partieen Gelegenheit gegeben haben würden, ſind durch die Vorpflanzung flattriger Pappeln und Weiden entweder ganz verſteckt, oder ihre impoſante Wirkung doch gänzlich geſtört worden. Die Schrubbs ſind meiſt ſo durchſichtig gepflanzt, daß mehr ſchwarze Erde, als grünes Laub ſichtbar wird, überall iſt das

Nadelholz dicht an die Wege geſtellt, die es verwächst, und die Gruppen ſind ſo ſchroff, ſteif und flecksartig über die Kleefelder vertheilt, daß in der That die Aegyptier, wenn ſie das herrliche, von Griechen ausgeführte Schubra mit dieſem Salmagundi vorgeblicher engliſcher Gartenkunſt vergleichen, von dieſer nur einen höchſt betrübten Begriff erhalten können. Wahrſcheinlich iſt dies auch die Urſache, daß man bereits einen andern Theil der Inſel einem zweiten (ich glaube franzöſiſchen) Gärtner überlaſſen hat, der mehr den Styl von Schubra beibehalten, und ſo einige weit hübſchere, obgleich jenen vortrefflichen Gärten immer noch lange nicht gleich kommende Anlagen gemacht hat. Denn leider ließ er, trotz beſſerer Einſicht, ſich von dem nahen ſchlechten Beiſpiel verführen, in ſeine regelmäßigen Zeichnungen dennoch hie und da einige der unglücklichen Verirrungen ſeines Collegen mit zu verweben, welche weder der Kunſt noch der Natur angehören.

Ich glaube, daß man für die ägyptiſche Gartenkunſt einen ganz neuen genre erfinden müßte, in welchem Regelmäßigkeit zwar Grundprincip, aber höchſte Mannichfaltigkeit dennoch nicht ausgeſchloſſen bleiben würde. Da die ſtete Bewäſſerung zugleich hier eine conditio sine qua non, und auch nicht zu verbergen möglich iſt, ſo müßte dieſe ſelbſt zur Zeichnung der Formen dienen, was, wohl bedacht und geſchickt ausgeführt, höchſt originelle Effecte ſchaffen und im Großen wie im kleinſten Detail die gefälligſten Bilder hervorbringen könnte, in ſeinem Ganzen gewiſſermaßen einem Arabeskenbild vergleichbar, in dem die Conture von den unvermeidlichen Waſſerkanälen, die Füllung und Schattirung aber durch Vegetation aller Art, wie ſie dem Klima angemeſſen, vom rieſigen Sycomore bis zur kleinſten Blume herab, gebildet würden. Wie die Natur in jedem Himmelsſtriche verſchieden iſt, und den unter dieſem liegenden Ländern einen eigenthümlichen Charakter aufdrückt, ſo muß auch die Gartenkunſt überall verſchiedenen Principien folgen. Für das nördliche Europa paßt das Princip der engliſchen Landſchaftsgärtnerei, meiner Ueberzeugung nach, beſſer als jedes andere, mit wenigen einzelnen Lokal-Ausnahmen. Italiens Villen verlangen ſchon eine andere Umgebung, und für Algier mit der Berberei, für Griechenland, wie für Aegypten, unterhielt es mich, mir ganz neue, und für jedes dieſer Länder von einander abweichende Syſteme auszudenken, welche ich ſpäter als Anhang meines kleinen Werkes über Landſchaftsgärtnerei, das vom Publikum über Verdienſt gütig aufgenommen worden iſt, bekannt zu machen gedenke. Hier ſey genug über dieſen Gegenſtand geſagt.

Der Sclavenmarkt. Foſtat. Thura.

Die nächſten Tage abſorbirte die Geſellſchaft. Ich mußte den Herren Conſuln ein Diné geben, nachher einigen vornehmen Türken, welchen auch während dem Eſſen Pfeifen ſervirt wurden, dann auch noch verſäumte Beſuche nachholen, und endlich verſchiedene Einkäufe machen. Man trifft in Kahira viel Intereſſantes dieſer Art an. Indiſche Waaren verſchiedener Natur, Stoffe, künſtliche Arbeiten, von den Gourmands geſchätzte ſeltne Früchte u. ſ. w. ſind hier verhältnißmäßig wohlfeil, allerlei koſtbare Steine, namentlich eine große Auswahl ſchöner Türkiſſe und Smaragden, findet man ebenfalls zu billigen Preiſen, die Produkte aus Jemen ſind barock, und die Waaren aus dem innern Afrika bieten zum Theil noch merkwürdige Curioſitäten dar, wie z. B. die wunderlichen Reitpeitſchen aus Hippopotamushaut, können, ſondern immer als freie Geſchenke nach eigenem Sinn und Wählen herniederkommen; ihr Werth iſt nur um ſo größer, und dieſen fühl' ich ganz, und bin dankbar dafür mit vollem Herzen.

Ich will nur ſo viel als möglich meine Zeilen zur Antwort machen, da ich in der That heute nicht viel ſchreiben kann; wegen Unwohlſein, erhitztem Kopf und Hals, und Trägheit in den Gliedern; alles katarrhaliſch, und nach einigen Tagen abgewarteter Tranſpiration hoffentlich vorüber. Doch iſt dies mein geringſtes Leid; ein größeres iſt meine Stimmung, die Niedergeſchlagenheit meines Gemüthes, die Reizloſigkeit der Welt. Das iſt nun einmal ſo, und nicht zu ändern, auch durch die gütigen und freundlichen Vorſchläge nicht, zu denen Ew. Durchlaucht mich anmahnen! Ich kann und will nicht reiſen; vor Mitte des Sommers wenigſtens in keinem Fall; bis dahin habe ich mit Druckbeſorgungen zur neuen Herausgabe des Buches Rahel zu thun, und nichts in der Welt iſt mir werther und wichtiger. Aber auch wohin ſoll ich gehen? Ich ſehe überall nur dieſelbe Wüſte, und keine Orte darin! Laſſen Sie mich ſchweigen; mein Gram iſt für mich; und ſoll nicht Anderen läſtig werden! Doch muß ich den Freunden andeuten, wie es iſt, damit ſie nichts von mir erwarten, was ich nicht habe! —

Die Zeit, wo ich Geſchäftsthätigkeit wünſchen und leiſten konnte, iſt auch vorüber. Mich reizt keine Aufgabe, keine Stellung mehr; das hätte früher kommen müſſen! Jede Gunſt und jeder Gewinn, die mich aufſuchen, nachdem ich Rahel verloren, kommt mir wie ein Hohn vor! Die Blumen, die ihren Sinn erlabt hätten, fallen auf ihr Grab. Ich will für mich nichts mehr; die ſchönſte Gabe fiele mir doch nur ſchnell wieder aus der ſchlaffen Hand. Aber es hat keine Gefahr, niemand denkt an mich, und es ſoll auch niemand in dieſem Betreff an mich denken. Und wenn ich ein Talent habe, ſo iſt es ein überflüſſiges, nutzloſes; die Bauern in der im Arabiſchen Kurbatſch genannt, woher ohne Zweifel ſeit den Kreuzzügen das Wort „Karbatſche“ nach Deutſchland gekommen iſt. Was türkiſcher und ſyriſcher Gewerbfleiß liefert, iſt dagegen hier theuer und die Auswahl nur gering. Bei dieſer Gelegenheit beſuchte ich auch den ſchwarzen Sclavenmarkt, der allerdings, ſo milde die Sclaven auch in der Regel hier behandelt werden, dem Europäer ganz andere Gefühle als dem Orientalen einflößt. Es iſt niederſchlagend, daß demohngeachtet die allgemeine Stimme der Europäer ſelbſt ſich in der Behauptung vereinigt, daß die Sclaven von dieſen härter wie von den Muſelmännern behandelt werden. Kann man ſich überwinden, das Tragiſche, was in dem ganzen Syſtem liegt, einmal bei Seite zu ſetzen, und was hülfe es auch, darüber, als etwas hier vor der Hand noch Unvermeidliches, unnütz zu jammern, ſo muß man ohne Affectation geſtehen, daß dieſer Sclavenmarkt neben der menſchlichen Herabwürdigung (der man aber in goldnen Sälen, unter Sternen und Orden, oft noch widriger begegnet, weil ſie da freiwillig iſt) auch viel Komiſches darbietet. Die Sclaven ſelbſt zeigen für's Erſte gar keinen Ausdruck des

Kummers oder der Schwermuth in ihrem Benehmen, wohl aber die verſchiedenſten und originellſten Sitten. In den offnen Zimmern und dem Hofe eines großen Gebäudes vertheilt, ſitzen ſie in Gruppen umher, meiſtens ſcherzend und lachend, oft auch mit einer ſtupiden Gleichgültigkeit und thieriſchem Ausdruck ihrer Mienen. Friſch angekommene Sclavinnen ſieht man häufig noch im Coſtüme ihres Landes, d. h. faſt nackt; ſind es aber ſolche, die ſchon aus zweiter Hand verkauft werden, ſo ſind ſie orientaliſch angezogen, und dieſe zeichnen ſich gewöhnlich durch üble Laune und ein ziemlich impertinentes Weſen aus, das dennoch nicht ohne eine gewiſſe Coquetterie bleibt. Dieſe weigern ſich auch oft, ihr Geſicht ſehen zu laſſen und affektiren Zorn und Abneigung gegen den Käufer, während die noch im halben Naturſtande Begriffnen mit eben der Gleichgültigkeit nicht nur ihr Antlitz, ſondern Alles, was man verlangt, entblößen, wie es ein Schaaf ruhig duldet, daß man ſeine Wolle befühlt. Wir hatten einen im franzöſiſchen Conſulat angeſtellten Levantiner mit uns, von deſſen merkwürdiger Routine und grotesken Unbefangenheit im Sclavenunterſuchungsgeſchäft, verbunden mit ſeinen dahin gehörigen Kunſtausdrücken, man, trotz allem Widerwillen, unmöglich ohne Lachen Zeuge ſeyn konnte. Ohne alle Umſtände nahm er ein vierzehnjähriges Mädchen beim Arm und befühlte, ihr den Bernus abſtreifend, in welchen ſie ſich gehüllt hatte, ihre jungen Brüſte, wie man die Reife einer Frucht probirt. „Fort bien,“ rief er zu uns gewandt, „c'est frais, cela a poussé comme une orange.“ Jetzt ergriff er unſanfter eine andere, aus zweiter Hand, und hob ihr, wenig auf ihr Sträuben achtend, den lang herabhängenden Ueberwurf auf, ließ ihn aber bald mit den Worten wieder fallen: „Ce n'est rien ça, elle est *faite*.“ Eine dritte, weit hübſcher als die Vorhergehenden, aus Abyſſinien, wurde von der Schuhſpitze bis zu ihren hundert Haarflechten unterſucht, mußte dann noch die Zunge herausſtrecken und die Zähne weiſen, worauf ihr als Reſultat der Viſitation das Atteſtat gegeben ward: „Voilà une jolie fille, bien portante, d'une belle chute de reins, mais la gorge est *applatie en diable!*“ Dies iſt gemein, aber ein treues Bild des hieſigen Verkehrs, charakteriſtiſch, und folglich, glaube ich, an ſeinem Platze.

Um indeß den Gegenſtand, der in mehr als einer Hinſicht ſeine ſchwarze Seite hat, ſchnell zu wechſeln, führe ich den Leſer jetzt durch Alt-Kahira nach der Artillerieſchule von Tuhra, ein Ort, der wahrſcheinlich auf der Stelle des alten Troja erbaut iſt, ſowie man auf den Bergen hinter Foſtat das ägyptiſche Babylon ſucht. Ich glaube jedoch, daß dies Letztere da ſtand, wo ſich jetzt Mehemed Ali's Citadelle befindet.

Wir begannen in Foſtat (Alt-Kahira) mit Beſichtigung der koptiſchen Kapelle, unter der ein kellerartiges Gemach für die Grotte ausgegeben wird, in welcher die Jungfrau mit Vater Joſeph und dem Jeſuskinde auf ihrer Flucht nach Aegypten eine Ruheſtation machte. Wir mußten, wie billig, dem führenden Mönche für das chriſtliche Spektakel einen arabiſchen Backſchis verehren, obgleich der gemauerte Keller in keiner Art einer Felſengrotte ähnlich ſah. In der Kapelle ſelbſt befanden ſich aber einige eben ſo koſtbare als geſchmackvolle, mit Holz und Elfenbein eingelegte mauriſche Arbeiten. Von hier begaben wir uns nach der verfallnen und nur von öden Trümmerhaufen umgebnen, aber prachtvollen und im edlen Styl gebauten Moſchee Amru's, des Eroberers Aegyptens. Ein weiter Hof, von drei- und vierfachen Säulenhallen umgeben, würde auch eine antike Akademie Griechenlands nicht verunziert haben. In der Mitte dieſes Hofes ſteht ein kleines, gleichfalls artig verziertes Gebäude, ein bleibendes Zeichen der Gerechtigkeit Amru's, gleich der Mühle von Potsdam; denn es gehörte einer armen Jüdin, die es dem Sultan nicht verkaufen wollte, weshalb er es nur rings umbaute, ſtatt es abzureißen. Man ſieht einige Wunderdinge in dieſer Moſchee, welche ſich auch noch dadurch auszeichnet, daß alle Jahre am letzten Freitage des Rhamadan der Vicekönig mit allen ſeinen Großen und Beamten ſie in Ceremonie beſucht.

Die wunderbaren Gegenſtände beſtehen: erſtens in einer Säule, welche der große Amru, ich weiß nicht bei welcher Gelegenheit, von einander hauen wollte, ihr aber nur einen tiefen Einſchnitt mit ſeinem Damascenerſäbel beibrachte, ein Effekt, der durch eine Ader des Marmors artig dargeſtellt wird; zweitens in einem Doppelpaare anderer Säulen, die eine ähnliche Eigenſchaft haben ſollen, als die berühmten zwei in der heiligen Moſchee zu Kéruan, nämlich daß nur der Gerechte ſich gefahrlos durch ſie hindurchdrängt, der Sünder aber darin ſtecken bleibt. Sie gaben heute zu einem luſtigen Intermezzo Anlaß. Der Kawaß Seiner Hoheit, der mich, ich mag wollen oder nicht, überall hinbegleitet, ein langer dürrer Alter mit einer ſehr langen Naſe und breitem Munde, trägt, wie bereits gemeldet, als Zeichen ſeiner Würde, einen eben ſo langen Stab als er ſelbſt iſt, von einer ſilbernen Maſchine mit mehreren Schellen gekrönt, die ganz unſern Kinderklappern gleicht, weswegen ich ihm den Namen meiner obligaten Klapperſchlange gegeben habe, mit welchem er jetzt auch allgemein von meiner europäiſchen Umgebung bezeichnet wird. Beſagte Klapperſchlange ließ ſich alſo, nach langem Sträuben, von mir überreden, ſein Glück zwiſchen den verhängnißvollen Säulen zu verſuchen, und ſiehe — ſo ſtark iſt die Macht der Einbildung! — er blieb ſtecken troß ſeiner Magerkeit, ward erſt kirſchroth, dann leichenblaß, und wäre am Ende vielleicht vom Schlage gerührt worden, wenn ihn nicht der ſtarke Ackermann gepackt und gewaltſam durchgeſchoben hätte. Dieſer beeilte ſich, ihm hierauf ſelbſt wohlgemuth zu folgen, obgleich um die Hälfte dicker und auch in der Moralität ihm wahrſcheinlich nicht ſehr überlegen, freilich aber ein rechtgläubig katholiſcher Chriſt, und der Andere nur ein muhamedaniſches Teufelskind, was keinen kleinen Unterſchied hervorbringt. Die übrigen Muſelmänner meiner Begleitung wollten nach dieſer unglücklichen Probe keine zweite Darſtellung derſelben liefern, und ſo ſetzte ich lachend meinen Weg nach Thura fort.

Hinter Foſtat wird der mehr als eine Viertelmeile breite Fluß durch eine Reihe uralter Sycomore begrenzt, und bietet eine ſchöne Ausſicht auf Dſchiſeh und die lange Pyramidenfolge am andern Ufer bis jenſeits des Palmenwaldes von Memphis. Nachdem wir uns einige Minuten in dem Attelier aufgehalten hatten, wo die koſtbaren Blöcke orientaliſchen Alabaſters für die Moſchee Mehemed Ali's bearbeitet werden, ſetzten wir unſern Weg durch eine wüſte Gegend längs des Mokatam fort, während uns Herr Leſſeps, der einer der beſten und eleganteſten Reiter Frankreichs iſt und ſein ſchönes Berberpferd ritt, durch ſeine, alle Spiele der Araber in größter Vollkommenheit nachahmende Geschicklichkeit ergötzte. Der beſonnene Schimmel des Vicekönigs, den ich ritt, hätte, auch bei dem beſten Willen meinerſeits, nichts Aehnliches vollführen können, ſo daß ich mich mit einem kurzen Galopp geradeaus begnügen mußte, der uns bald in die unermeßlichen Steinbrüche brachte, aus denen die Pyramiden erbaut wurden, und wo auch noch mehrere Königsringe und Hieroglyphen nebſt kunſtvoll ausgebauenen Thoren das einſtige Walten der alten Aegyptier verkünden. Ungeheure Gewölbe ziehen ſich tief in die Felſen hinein, doch licht und frei, nicht in der Art der griechiſchen Steinbrüche durch lange, dunkle Gallerien und Irrgänge mit einander verbunden. Der Sandſtein bricht in Schichten, welche die Bearbeitung ſehr erleichtern, und im Steinbruch ſchon gewiſſermaßen das Format der koloſſalen Steine anzeigen, welche man beim Bau der Pyramiden verwendet hat. Auch jetzt ward fleißig gearbeitet, um für ein gleich gigantiſches Unternehmen das Material zu ſammeln, welches dann durch eine Eiſenbahn zum Waſſer gebracht werden ſoll. Das Werk, von dem ich ſpreche, iſt die von Herrn Linant projektirte und vom Vicekönig bereits genehmigte Sperrung (le barrage) des Nils beim Beginn des Delta, von dem ich noch ausführlichere Nachricht ertheilen werde, und dem, wenn es gelingt, wie man hofft, kaum ein Bau alter und neuer Zeit, ſowohl hinſichtlich ſeiner Folgen, als der Kühnheit des Planes, an die Seite zu ſtellen ſeyn möchte. Es war dieſes Umſtandes halber doppelt angenehm für mich, daß Herr Linant ſelbſt, dieſer eben ſo anſpruchsloſe, als durch ſeine geniale Thätigkeit ausgezeichnete Mann, ſich ebenfalls unter meinen gütigen Begleitern befand. Herr Linant bewohnt Aegypten ſchon ſeit ſieben Jahren, und die Leſewelt kennt ſeine Reiſen in Arabien und nach Meroe, von deſſen Ruinen er die erſten authentiſchen Zeichnungen lieferte. Er hat ſich die Sprache und Sitten der Araber während dieſer Zeit in ſolchem Grade zu eigen zu machen gewußt, daß er, ſich unter ſie miſchend, ſo oft er wollte, für einen der Ihrigen angeſehen wurde, und er ſelbſt fand ſo viel Geſchmack an dem freien Naturleben dieſer merkwürdigen Menſchenrace, daß er uns mehrmals verſicherte, er habe die glücklichſten Tage, deren er ſich erinnere, in ſeiner Beſitzung am

Berge Sinai zugebracht, und dort gedenke er auch einſt ſein Leben zu beſchließen. Ein gewinnendes Aeußere, die ſanfteſten Formen, mannigfache wiſſenſchaftliche Bildung, ein feuriger, unternehmender Geiſt, verbunden mit großer Ruhe und Beharrlichkeit, machen in der That Herrn Linant zu einem Manne, der jeder Nation, durch Geburt oder Wahl, zur Ehre gereichen muß.

Herr Linant war wörtlich in den Steinbrüchen zu Hauſe, denn er, der ſo wenig Bedürfniſſe kennt, verlebte hier mehrere Monate lang in einer Höhle, um die Arbeiter ſelbſt zu leiten und durch ſeine ſtete Gegenwart zu ermuntern, konnte es aber, trotz aller angewandten Mühe, dennoch nicht dahin bringen, daß ſie gleich ihren Vorbildern, den alten Aegyptiern, tief in den Felſen hineinarbeiteten, ſtatt nach ihrer jetzigen Weiſe, ſehr unzweckmäßig, nur von außen abzuräumen. Die Furcht vor den unterirdiſchen Geiſtern iſt ſo ſtark bei ihnen, daß ſie erklärten: lieber ſterben zu wollen, als ſich der Gemeinſchaft mit ſolchen Genoſſen in der Felſen Tiefe auszuſetzen, für deren kabbaliſtiſche Zeichen ſie die hie und da an den Steinwänden befindlichen Hieroglyphen noch

Schenke ſind ganz befriedigt durch den Fiedler, der ihnen zum Tanz aufſpielt, ſie brauchen keinen Virtuoſen.

Die Zeitungsnachrichten aus Preußen ſind in den letzteren Zeiten ganz fabelhaft und albern geworden. Dieſe Mittheilungen ſcheinen den ſchlechteſten Händen zugefallen zu ſein; auch die eigentliche Politik, als deren Bearbeiter für die „Allgemeine Zeitung" man unſeren Ranke nennt, iſt in deſſen Artikeln nach meiner Anſicht nicht gut berathen. Ich bin auch bei dieſen Sachen ſehr gleichgültig; doch habe ich erfahren, daß die von Ew. Durchlaucht bemerkten Inſinuationen von dem hieſigen Hofrath Dorow herrühren ſollen. Immerhin! Es ſchadet nicht einmal!

Ueber Napoleon wäre freilich ein gutes Buch noch zu ſchreiben. Aber ich! Ihr Urtheil über meine Auffaſſung freut mich ungemein; ich habe wirklich, als ich die Worte ſchrieb, eine ganze, feſte Reihe von Gedanken und Anſchauungen vor mir gehabt, und nicht oberflächliche Meinung hingeſetzt. Die Kritiken gewinnen ſich ein größeres Publikum, als ich vermuthen konnte; überhaupt werd' ich jetzt durch Lob ſehr aufgemuntert. Ich habe dabei ſtets nur daſſelbe Eine Gefühl; warum jetzt, da die Augen, um derentwillen es mich freuen konnte, geſchloſſen ſind? Dennoch laſſe ich mich gern anregen, und will auch redlich in der angefangenen Richtung fortfahren, denke ſogar jetzt an die Fortſetzung mancher Arbeit, an den Verſuch neuer Unternehmung. Aber wie und wann ich mit einer Sache zu Stande kommen mag, das wiſſen die Götter, die mir wenige Stunden und Tage gönnen, die ich förderliche nennen dürfte.

Der Artikel im Konverſations-Lexikon iſt gut gemeint; er leidet aber an vorgeſchriebener Kürze. Die Stelle, wo er ſteht, iſt wichtig genug, um den Wunſch zu rechtfertigen, daß das Rechte und Gute dort ſtehe. Sie ſcherzen ſehr angenehm darüber, theuerſter Fürſt, und haben mit mir gut ſcherzen, denn ich verſtehe es zu nehmen. „Imponiren," das macht immer anſehen. Wir ſelbſt waren bei unſern Unterſuchungen nicht ſo glücklich, von Geiſtern beunruhigt zu werden, es müßte denn in der Geſtalt wilder Tauben und Fledermäuſe geweſen ſeyn, deren uns gar viele mit ſchwarzem Fittig umkreisten.

Die Artillerieſchule zu Tuhra, auch eine der großartigen Schöpfungen des Vicekönigs, iſt die einzige dieſer Art, welche nicht durch einen Franzoſen, ſondern durch einen Spanier, General Seguerra, organiſirt wurde, ſeit ſeinem Abgange jedoch mehrere nachtheilige Veränderungen erlitten und ſehr viel an ihm verloren zu haben ſcheint.

Seguerra, der als Artillerie-Oberſt im ſpaniſchen Kriege gegen Frankreich mit vieler Auszeichnung gedient hatte, und, wie man verſichert, ſein Fach aus dem Fundamente verſtand, iſt als der Schöpfer des ganzen ägyptiſchen Artilleriewesens anzuſehen, und ſein Verluſt iſt unerſetzt geblieben, die Artillerieſchule ſelbſt aber mit allen andern militairiſchen Etabliſſements dieſer Art auch in die Hände Muktar Bey's, gewiß des unwiſſendſten, anmaßendſten, mit Einem Wort incapabelſten Menſchen gefallen, den der Vicekönig in ſeinem Dienſte hat, und dem dieſer leider ein unerklärliches Vertrauen ſchenkt, weil er ſein Landsmann iſt, die Eigenſchaften eines guten Hofmannes beſitzt, und ſieben Jahre in Frankreich auf Koſten des Vicekönigs ſtudirt hat, ohne aus dieſem Lande, deſſen Sprache allein ausgenommen, etwas Andres, als eine zehnfach erhöhte Arroganz nebſt dem Laſter des Trunkes im unſinnigſten Maaße mitzubringen. Seinen Intriguen iſt hauptſächlich der Abgang Seguerra's zu verdanken, eine der vielen Wunden, die er weniger vielleicht aus üblem Willen als aus caprizieuſer Dummheit dem Intereſſe ſeines zu gütigen Herrn beigebracht hat. Seguerra war ein Mann de l'ancienne roche, der ſeine Schuldigkeit auf das Aeußerſte erfüllte, aber dies auch von allen Andern mit großer Härte und ohne Nachſicht verlangte. Seine Formen mögen dabei allerdings etwas zu ſtolz und barſch geweſen ſeyn, und da er Keinen verſchonte, er mochte ſeyn wer er wollte, ſo konnte es nicht fehlen, daß er ſich viele geheime und offne Feinde zuzog. Er äußerte häufig, daß er in Aegypten von Niemand als von Mehemed Ali ſelbſt Befehle annehmen wolle, da Niemand außer Ihm hier ſey, der von ſeinem Fache ſo viel verſtehe als er ſelbſt. In der That ſchickte er auch mehr als einmal dergleichen Befehle an den Miniſter zurück, mit der Weiſung, daß dieſer erſt lernen müſſe, um was es ſich handle, ehe er Befehle ertheile, die unſinnig und unausführbar ſeyen, und folglich von ihm nicht beachtet werden könnten. Wolle man ihn aber mit Mehemed Ali's ſouverainer Autorität drängen, ſo werde er die Schule verlaſſen und verlange ſeinen Abſchied. Bei einem dieſer Zwiſte, die nicht ſelten vorfielen, erzwang er, nachdem er das ihm ertheilte Oberſtenpatent zurückgeſandt hatte, als öffentliche Satisfaktion den feierlichen Beſuch Mehemed Ali's in der Artillerieſchule und, nach abgehaltner Prüfung der Zöglinge, die ſehr glänzend ausfiel, ſeine Ernennung zum ägyptiſchen General. Endlich wurden indeß die ſtets wiederholten Chikanen dennoch zu viel für ihn, ſo daß er beſtimmt und unwiderruflich erklärte, nicht länger in den hieſigen Dienſten bleiben zu wollen, und trotz aller Bemühungen Mehemed Ali's, der ſein Verdienſt wohl erkannte, kurz darauf nach Spanien zurückkehrte, wo er jetzt einen hohen Poſten bekleidet, und einer der einflußreichſten Anhänger der Königin iſt. Bei aller Stärke ſeines Charakters ſcheint jedoch Seguerra eine Schwäche gehabt zu haben, die nicht wenig zu dem Abbrechen ſeiner hieſigen Carriere beigetragen haben mag, denn die Türken fürchteten ihn zu ſehr, um ohne fremde Hülfe ſo conſequent in ſeiner Verfolgung geblieben zu ſeyn. Dieſe Schwäche war ein ganz irrationeller Franzoſenhaß, der bei jeder Gelegenheit ausbrach, und ihn, der ſich ſonſt voll Edelmuth und Dienſtfertigkeit für die Fremden aller andern Nationen zeigte, zu offenbaren Ungerechtigkeiten verleitete, ſobald ein Franzoſe im Spiele war. Dies verfeindete ihn auch mit Soliman Paſcha, von dem er eben ſo wenig als von den Türken eine Abhängigkeit dulden wollte, indem er von ihm ſagte: daß Soliman Paſcha wohl einer der alten, aber deswegen noch keineswegs einer der guten Soldaten Napoleons ſey, von der Artillerie aber jedenfalls nichts verſtehe, wenn er auch ein Huſarenmanöver kommandiren könne. Was würde der arme Seguerra ſagen, wenn er hörte, daß jetzt die beſten ſeiner Schüler zu Schreibern in

Muktar's Miniſterio aus Tuhra entkommen werden, während man ganz unwiſſende Günſtlinge des Miniſters ſtatt ihrer als Offiziere in der Artillerie placirt, und daß zum Direktor des Examens in derſelben Artillerieſchule Herr Lubbert, der ägyptiſche Hiſtoriograph, ernannt worden iſt, welcher in Paris als gentilhomme ordinaire de la chambre den königlichen Theatern vorſtand, wo zwar jetzt auch viel Pulver verſchoſſen wird, das Studium der Artillerie aber wahrſcheinlich noch weniger zu erlangen iſt, als Taktik von den ſieben Mädchen in Uniform. Dieſer Art ſind die neuen Einrichtungen Muktar Bey's, und obgleich Seguerra's Geiſt auch jetzt noch immer in der von ihm geſtifteten und ſo lange vortrefflich geleiteten Anſtalt webt, ſo iſt doch abzuſehen, daß unter den obwaltenden Umſtänden bald jede Spur deſſelben daraus verſchwinden wird, wenn Mehemed Ali nicht bald andere Maßregeln zu ihrer Wiederherſtellung ergreift.

Der jetzige Vorſteher in Tuhra, der dieſen Poſten nur in einem weit untergeordneteren Grade als früher Seguerra bekleidet, und dem beim Empfang unzweckmäßiger Befehle nur Gehorchen und ein ſtillſchweigendes Achſelzucken übrig bleibt, iſt der Kommandant Bruneau, ein Franzoſe von Verdienſt, und ihm zur Seite ſteht der in Frankreich erzogne Nazir Muſtapha Effendi. Die Gebäude ſind einfach, geräumig, dem Zwecke angemeſſen, aber noch nicht ganz vollendet, d. h. die Ställe ſind noch im Bau begriffen, das Lokal für die Schule ſelbſt aber nebſt allen nöthigen Wohnungen bereits fertig. Daß nicht weniger Ordnung, Reinlichkeit und Vollſtändigkeit hier herrſcht als in Kaſſerleng, darf man nach dem, was ich früher geſagt, ſchon vorausſetzen. Auch hier ſind die Höfe anmuthig mit ſchattigen Bäumen geziert, und ein herrlicher Exerzierplatz dehnt ſich hinter der Anſtalt bis an die Vorhügel des Mokkatamm aus. Nach einigem Fußexerziren der Eleven in dem großen Hofe, das recht gut ausgeführt wurde, begaben wir uns auf den genannten Platz, um den Schießübungen mit Kanonen und Mörſern beizuwohnen. Hier zeigten ſich noch die Folgen von dem hohen Grade der Einübung, zu dem es Seguerra bei ſeinen Eleven gebracht hatte. Ich habe ſelten beſſer ſchießen geſehen, denn bei einer Entfernung von 700 Schritt trafen von 48 mit freier

Hand gerichteten Kanonenſchüſſen 28 die Scheibe, und mehrere der Bomben fielen gleichfalls (auf 1200 Schritt Diſtance) ſehr nahe dem Ziele nieder.

Die Anſtalt iſt auf 330 Zöglinge berechnet, von denen jedoch in dieſem Augenblick nur 180 vorhanden waren, da der Miniſter eine bedeutende Anzahl derſelben vor dem Verlauf ihrer Studienzeit zu Anſtellungen verſchiedner Art abberufen hatte, wovon aber die wenigſten zur Artillerie! Die Zahl der Profeſſoren und Lehrer beträgt ſechs, und die Wiſſenſchaften, worin ſie hauptſächlich Unterricht ertheilen, ſind: militäriſches Zeichnen, wovon ich ausgezeichnete Proben ſah, Geometrie, einfache und angewandte Algebra, Mathematik, Mechanik, Fortifikationskunſt und orientaliſche Sprachen. Hinſichtlich des Unterhalts der Eleven herrſcht eine noch größere Munificenz als in Kaſſerleng, denn ſie ſind reich und geſchmackvoll gleich Linientruppen uniformirt, und erhalten nach der neuſten Verordnung Mehemed Ali's jeder in Zukunft einen monatlichen Gehalt von 100 bis 150 Piaſtern. Welche reelle Fortſchritte die Zöglinge in den ihnen hier gelehrten Wiſſenſchaften jetzt noch machen, könnte nur ein regelmäßiges Eramen genügend darthun; auf gelegentliche Fragen erhielt ich paſſende und raſche Antworten, und was den guten Anſtand, wie die äußere militäriſche Haltung betrifft, ſo befriedigten die jungen Leute, wenn man billig ſeyn will, gewiß jede verſtändige Erwartung. Ich ſagte ſchon, daß Tuhra, wie man annimmt, auf der Stelle des alten Troja ſteht, welches wahrſcheinlich ſeinen Namen von einer griechiſchen Soldatenkolonie erhielt.

Herr Linant hatte die Güte gehabt, zu unſerer Rückkehr ſeine Gondel herkommen zu laſſen, in der wir uns, nach der Bewirthung mit einem guten Gabelfrühſtück im Refectorium von Tuhra, ſämmtlich einſchifften. In einer ſo herrlich eingerichteten Kangſche, wie die des Herrn Linant, der ſelbſt eine ausgewählte kleine Bibliothek nicht fehlt, iſt es ein himmliſcher Genuß, an einem ägyptiſchen Winterabend den Nil hinabzufahren. Kein Lüftchen bewegte die goldreine Luft, und ſo ſchwammen wir, nur vom Stromlauf getrieben, ſanft und langſam dahin, dem koptiſchen Kloſter vorüber, wo angeblich Moſes als Kind aus dem Waſſer gezogen wurde; betrachteten dann das einem andern Cultus geweihte

Haus der Derwiſche, wo dieſe alle Freitage im betäubenden Drehtanz die Frommen ihres Glaubens entzücken, und ſchifften ſpäter einem kleinen Pallaſte vorbei, der dem Letzten der Mamlukenhäuptlinge gehört, den Mehemed Ali begnadigte und in Ruhe ſein Alter genießen läßt. Er rettete ſich aus dem Gemetzel, indem er ſich todt ſtellte, und auch als todt forttragen ließ, dann aber die erſte günſtige Gelegenheit wahrnahm, und, obgleich ſchwer verwundet, glücklich entfloh. Nur Einer noch außer ihm entkam gleichfalls, durch die Bravour ſeines Pferdes, das über eine 7 Fuß hohe Mauer ſprang, und zwar auf der Seite, wo die Felswand wenigſtens 80 Fuß hoch iſt, unten den Hals brach, ſeinen Reiter aber ſo unverſehrt herabbrachte, daß dieſer ſich, ehe die Verfolgung nahte, zu verbergen im Stande war.

Reizend traten beim Schein der untergehenden Sonne die Baummaſſen der Inſel Ruda hervor, und warfen ihre Schatten bis auf den gegenüber liegenden Nilometer, über welchen Herr Linant jetzt auf Befehl des Vicekönigs einen leichten mauriſchen Schutztempel aufführen läßt; dann verſchloß die ſchnell herandringende Nacht den Augen bald jede Ausſicht, was für die letzten Minuten der Fahrt Alle vielleicht in ſich ſelbſt zurückführen mochte, denn ein tiefes. Schweigen herrſchte, als wir bei Sternenlicht den kleinen Garten meiner Wohnung und die einſame Steintreppe erreichten, welche aus dem Fluſſe zu ihm hinanführt.

mich lächeln. Mündlich könnt' ich darüber einiges ſagen, ſchriftlich iſt es zu ſchwerfällig und weitſchweifig. Da geht mir mein Freund Perthes anders auf den Leib; der lobt mich, daß es eine Luſt iſt, und dann ſagt er mir geradezu in's Geſicht, ich hätte keine Religion, und ſteht als Frommer hoch über dem Gottloſen! Ein anderes Bildniß von mir hat neulich Herr Guſtav Schleſier in der eleganten Zeitung (Nr. 1 und 6 von dieſem Jahr) gegeben, wo ich ebenfalls wunderbar geſtellt bin; etwas bin ich es, und ſehr wieder nicht. —

Die „Tutti Frutti“ werden mit Ungeduld erwartet. Das Bruchſtück in der „Abendzeitung“ hat Beifall erweckt; man findet die Probe klug ausgewählt. Daß das Gartenwerk nun auch hervortritt, iſt ſehr angemeſſen. Werden Ew. Durchlaucht ſolches an Herrn Dr. Carus in Dresden gelangen laſſen, ſo daß wir, wenn wir von hieraus deßhalb an ihn ſchreiben, ihn im Beſitz des Werkes vorausſetzen können? Er iſt der wahre Mann, um darüber zu ſprechen; ſo wie mein Freund Neumann, um die „Tutti Frutti“ anzuzeigen; verlaſſen ſich Ew. Durchlaucht darin auf mich: es darf nicht immer dieſelbe Stimme gehört werden; ganz im Gegentheil, das wäre ſchädlich! Sollte Neumann auf einer Dienſtreiſe (er iſt Intendantur-Rath) in den nächſten vierzehn Tagen Muskau berühren, ſo ſehen Sie ihn ja, und nehmen Sie ihn als meinen älteſten, vertrauteſten Freund auf! Er iſt ſchweigſam und ſcheint kalt, iſt aber ein theilnehmender, feiner Menſch, von reicher Bildung und ſinnigem Urtheil. —

Herrn Schefer grüße ich beſtens, und bin begierig zu ſehen, was er mir zu ſchreiben gedenkt. Ich glaube nicht ſehr an ſeine Briefe. —

Geſtern ſtarb hier Schleiermacher. Es iſt dies ein Ereigniß, das in allen ſeinen Beziehungen nicht ſogleich zu faſſen iſt, und die Betrachtungen darüber werden ſich in der nächſten Zeit noch gar nicht abſchließen. Er hat ein vielver-

Carouſſel zu Dſchiſeh.

Der nächſte Tag war glänzender als die vorhergehenden und doch nicht weniger genußreich für mich. Seine Hoheit hatte mich einladen laſſen, den Uebungen der Eleven der Kavallerieſchule zu Dſchiſeh, die unter der Leitung des ſo hoch um Aegypten verdienten Oberſten Warin, ehemaligen erſten Adjutanten des Marſchalls St. Cyr, ſteht, beizuwohnen, und Baki Bey's Gondel holte mich um ſieben Uhr dahin ab. Als ich in Dſchiſeh ankam, fand ich ſchon ſämmtliche Conſuln, einen anſehnlichen Theil der beau monde Kahira's, und eine große Menge geringerer Zuſchauer daſelbſt verſammelt. Oberſt Warin führte mich in ein oberes Zimmer ſeines Hauſes, wo ich nebſt einigen Fremden auch die liebenswürdige Familie Herrn Benfort's, deren Geſellſchaft ich täglich vor allen andern aufſuche, antraf. Herrn Bonfort's Schweſter, Madame Chianti, wird in den europäiſchen Cirkeln Kahira's nur die „ſchöne Wittwe“ κατ' ἐξοχήν genannt, und ihre jüngere Schweſter rivaliſirt mit ihr in blühender Friſche. Doch auffallender iſt Herrn Bonfort's Couſine, Mademoiſelle Maritza. Dies iſt ein mehr als gewöhnlich reizendes Geſchöpf, in deren lieblichen Erſcheinung man ſchon jene uns erſt bevorſtehende Vereinigung des Orients mit dem Weſten verkörpert zu ſehen glaubt — denn aſiatiſch iſt die Ueppigkeit und das vollkommene Ebenmaaß ihrer Geſtalt, ihr kohlſchwarzes Haar und die brennenden Augen; europäiſch der feine Mund, der tief denkende Ausdruck, der fühlende, ſeelenvolle Blick, der melodiſche Ton der Stimme, und in Heiterkeit wie Schmerz der unverkennbare Stempel eines innigen Gemüths. Es iſt aber noch etwas mehr an ihr bemerkbar, das in Worten auszudrücken ſchwer fällt — ich möchte es eine tragiſche Glorie nennen, die gewiſſe Perſonen wie ein magnetiſcher, transparenter Schleier ſichtlich umhüllt, und ihrem Andenken dadurch etwas Unvergeßliches beimiſcht. Man verſtehe mich indeſſen wohl, ich meine dadurch keineswegs die Vorbedeutung eines tragiſchen Schickſals, ſondern nur die ſichere Andeutung einer tragiſchen innern Kraft. Die Eigenſchaft iſt ſelten, und von allen Frauen, die ich je geſehen, war dieſer eigenthümliche Zauber bei keiner ſtärker ausgedrückt, als bei der nie wieder erreichten, größten aller Schauſpielerinnen, Miß Oneil. Es iſt daher ſehr wahr, daß eben für eine dramatiſche Laufbahn keine Eigenſchaft vortheilhafter, des Erfolges ſichrer ſeyn kann, und oft, wenn ich die herrliche Maritza mit der Stimme einer Paſta, und aller Anlage bei guter Schule und geſchickter Leitung einſt eine gleich große Künſtlerin zu werden, ſingen hörte, ihre tadelloſe Geſtalt, und ihr ſchönes, tief bedeutendes Geſicht betrachtete, konnte ich mich kaum des Bedauerns erwehren, daß durch die alltäglichen, geſellſchaftlichen Verhältniſſe ein ſo ſeltner Verein von Eigenſchaften ſeiner zweckmäßigſten Beſtimmung, zum Verluſte Tauſender, entzogen werden ſollte. Ich dachte an die St. Simoniſten und ihre Träume, von denen es zum Theil wirklich ſchade iſt, daß ſie noch ſo ganz unrealiſirbar ſind.

Doch alle dieſe Gedanken wurden jetzt durch die Ankunft Mehemed Alis unterbrochen, der mit betäubendem Jubelruf und militäriſcher Muſik empfangen, von Muktar Bey und dem neuen Kriegsminiſter unterſtützt raſch das ſteile Ufer hinanſtieg, ſich dann rüſtig auf ein bereit gehaltenes, dießmal reich geſchmücktes, Pferd ſchwang und ſodann dem Exerzierplatz und der dort für ihn bereiteten Tribüne zueilte. Man ertheilte mir die Weiſung, ihm dahin zu folgen. Wie immer auf das Freundlichſte empfangen, lud er mich ein, auf einem Fauteuil rechter Hand des ſeinigen Platz zu nehmen, um die beginnenden Manövers mit anzuſehen. Zur Linken des Vicekönigs ſaß auf einem Rohrſtuhl (denn die Orientalen ſind wahre Spanier für die Etikette, obgleich ſie ſie nicht im geringſten nach unſern Conveniẽnzen anwenden) Herr Leſſeps, ſonſt war kein fremder zugelaſſen worden. Aber der ganze Hof des Vicekönigs ſtand um uns her, ſo daß nur nach vorn der Blick frei blieb. Herr Leſſeps, deſſen Anmuth und allgemeiner Beliebtheit ich ſchon früher erwähnt, wird faſt wie ein Sohn von Mehemed Ali betrachtet, da des jungen Conſuls Vater durch alle Zeiten hindurch, gute und böſe, ſein treuer

Freund blieb, und, als Mehemed Ali noch in kleinen Verhältniſſen ſeine Laufbahn erſt begann, oft ſein weiſer Rathgeber und nicht ſelten ſein Beſchützer war. Dazu hatte aber damals, wie jetzt, ein europäiſcher General-Conſul im Orient — durch eine wirklich merkwürdige, freiwillige Unterwerfung der Türken unter europäiſche Civiliſation und intellektuelles Uebergewicht — wie es ſich ihnen hauptſächlich im merkantiliſchen Intereſſe offenbart — viel mehr Gelegenheit und Macht, als ein Ambaſſadeur an den Höfen Europas. Es iſt daher auch etwas Dünkelhaftigkeit, welche man dieſen Herren, und vielleicht nicht ganz mit Unrecht, im Orient vorwirft, ihnen, die in Europa ſo unbedeutend und hier ſo wichtig ſind, nicht allzuſehr zu verdenken. Der Fehler liegt nicht in den Conſuln, ſondern in der menſchlichen Natur, die ſich immer nach den Umſtänden geſtaltet. Um ſo erfreulicher iſt es jedoch, wenn man an einem jungen Manne, der mit ſeiner Conſularwürde ausgezeichnete perſönliche Eigenſchaften verbindet, und dazu die erklärteſte Gunſt des Landesoberhauptes genießt — dennoch nie eine Spur von Arroganz gewahr wird, ſondern immer nur den lebhafteſten Wunſch: Jedem zu gefallen, Viele zu verbinden, und mit ſeinem Takte das ſich Widerſtrebende (deſſen es ſo viel hier gibt) zu einigen und zu verſöhnen, wo ſich nur die Gelegenheit dazu darbietet. Dieß iſt die Rolle, welche Herr Leſſeps hier ſpielt, und nicht weniger mußte ich der Art ſeines Benehmens bei dem väterlichen Entgegenkommen des Vicekönigs Gerechtigkeit widerfahren laſſen, denn es iſt immer ein angenehmes Schauſpiel, wenn man das richtige Gleichgewicht zwiſchen eigner Würde, Pflicht und individueller Dankbarkeit ſo vollſtändig erhalten ſieht. Auch bin ich feſt überzeugt, daß, obgleich Herr Leſſeps zu jedem höhern diplomatiſchen Poſten ſich eignen würde, doch, ſo lange Mehemed Ali lebt, kein franzöſiſcher Generalconſul ſeinem Vaterlande je ſo nützlich in Aegypten werden kann, wie er es dort ſeyn kann. Man hat mir eine Anekdote erzählt, die nicht nur die gewandte Freimüthigkeit dieſes jungen Mannes auf das Treffendſte charakteriſirt, ſondern durch die hochverehrte Perſon, welche ſie betrifft, auch ein allgemeines Intereſſe hat. Als Herr Leſſeps im vorigen Jahre in Paris war, frug ihn der König, die zu ſcharfſichtig iſt, um nicht eine hohe Meinung von Mehemed Ali zu hegen, vertraulich: „Was aber iſt eigentlich an Ibrahim?“ „Sire,“ erwiederte Leſſeps, „ich wage es nicht, mir ein beſtimmtes Urtheil über ihn anzumaßen, da ich ihn zu wenig kenne; aber ſo viel iſt gewiß, daß Niemand beſſer als Ibrahim ſein Privatvermögen zu verwalten weiß, und die Erfahrung lehrt uns, daß Männer, welche dieß gut verſtehen, auch als Verwalter der Staaten groß werden.“ Ich ſehe im Geiſt das kluge und gewinnende Lächeln, mit dem der König der Franzoſen dieſe Antwort aufgenommen haben muß, die ein ganzes Berliner Examen in der Diplomatie aufwiegt, und ſelbſt von einem Ruſſen beneidet werden konnte.[1]) Da ich aber einmal auf Anekdoten gekommen bin, ſo will ich noch eine von Mehemed Ali ſelbſt hinzufügen, die zu den originellſten gehört, und die ungemeine Natürlichkeit, ja, ich möchte wohl mit Recht ſagen, die antike Unſchuldseinfalt des großen Mannes in das hellſte Licht ſtellt. Als er einſt mit Herrn Leſſeps von den Dienſten ſprach, die ihm deſſen Vater geleiſtet, ein Thema, deſſen er dankbar oft und gern gedenkt, fuhr er lachend fort: „Einmal ward ich in ſeinem Hauſe in keine geringe Verlegenheit geſetzt. Ich und einige andere Türken, rohe Gäſte, unwiſſende und zügelloſe Menſchen, wie wir damals Alle waren, hatten bei ihm zu Mittag geſpeiſt, als man nach Tiſch gewahr ward, daß einige ſilberne Beſtecke fehlten. Nie habe ich mich in ſolcher Beklemmung gefühlt und ämſiger einen Dieb zu entdecken geſucht, denn der Gedanke peinigte mich unaufhörlich: daß mein Freund glauben könnte, ich ſelbſt habe die fehlenden Beſtecke geſtohlen. Glücklicherweiſe ward jedoch der wirkliche Entwender kurz nachher aufgefunden, was mir einen großen Stein vom Herzen nahm.“ Ich enthalte mich jedes weitern Commentars zu dieſen Worten, bedaure aber die Philiſterhaftigkeit desjenigen, der, als aus Mehemed Alis Munde kommend, die edle Naivität derſelben nicht fühlt.

---

[1]) Die glänzende Rolle, welche Herr Leſſeps ſeitdem in Spanien geſpielt, bethätigt das hier von ihm Geſagte.

Die Manövers feſſelten von nun an unſere ganze Aufmerkſamkeit, und ich werde ſie hinlänglich charakteriſiren, wenn ich ſage, daß ſowohl in Betreff des äußern militäriſchen Anſtandes, wie der Eleganz der Uniformen (grüne Dolmans mit gelben Schnüren und ſcharlachrothe weite Pantalons), als in der Präciſion der verſchiedenen Evolutionen, die ausgeführt wurden, dieſe vier Eskadrons der Kavallerieſchule von europäiſchen Regimentern nicht zu unterſcheiden waren, mit der einzigen Ausnahme, daß ſie weit ſchönere, beſſere und gewandtere Pferde ritten, was ſich beſonders bei der Attaque durch die blitzartige Rapidität und den wie verſteinerten Halt derſelben auf glänzende Weiſe darthat. Der Vicekönig ſagte mir bei dieſer Gelegenheit, er beſitze jetzt eine Kavalleriebrigade in Syrien, die durchgängig mit Nedſchdi beritten wäre, wofür er weder Mühe noch Koſten geſcheut, von dieſen Regimentern aber nun auch das Doppelte erwarte, was jedes andere zu leiſten fähig ſey. „Auch ich," rief er mit einem ihm wohl anſtehenden Enthuſiasmus aus, „war einſt ein firmer Kavalleriſt und nicht der ſchlechteſte Reiter. Jetzt, ſeit wir das europäiſche Exercitium angenommen haben, kommt freilich mehr das ensemble in Betracht, dennoch bleibt auch heute noch ein gutes und wohldreſſirtes Pferd das nothwendigſte Ingredienz zum guten Kavalleriſten.“ „Euere Hoheit,“ fiel Herr Leſſeps ein, „ſind in Wahrheit nur noch ein zu guter Reiter, denn vor Kurzem ſahen wir Sie auf dem glatten Boden der Citadelle ſo wild umher ſprengen, daß uns allen bange dabei wurde.“ Mehemed Ali ſtrich ſich lachend den Bart, erwiederte aber: „Nein, nein, das iſt Kinderei, jetzt bin ich alt und überlaſſe dieſe Künſte Jüngeren, wie Du biſt.“ Er erzählte nun von den mancherlei tours de force der Mamluken, und meinte, man möge ſagen, was man wolle, eine ſolche Kavallerie als die ihrige gäbe es nicht mehr, und es wäre falſch, wenn die Franzoſen ſich rühmten, daß die ihrige, in gleicher Anzahl und ohne Hülfe der Infanterie, es je mit der der Mamluken habe aufnehmen können, eine Behauptung, die ich übrigens ſchon früher von einigen franzöſiſchen Offizieren aus jener Zeit aufſtellen hörte. „So etwas von Neuem zu ſchaffen, iſt aber nicht möglich,“ fuhr der Vicekönig fort, „Alles hat ſeine Epoche, und iſt dieſe vorüber, macht ſich etwas Anderes Raum. Das Todte kann man nicht wieder zweigtes, bedeutendes Leben geführt, deſſen Wirkungen und Eindrücke fortdauern; daß dies Leben in vieler Hinſicht doch nur ein verfehltes war, und auch dies Verfehlte noch fortwuchert, ja von Manchen gerade für das Gelungene gehalten wird, macht die Sache erſt recht verwickelt. Schleiermacher war ein freier, eigenthümlicher Geiſt, aber leider ein Theolog, alſo ein Geiſtlicher vom Fach, und im Fache liegt die Zunft mit allem Gemeinen, Rohen und Selbſtſüchtigen des Handwerkes. Er hat dagegen gerungen, aber oft ohne Erfolg, oft auch nicht einmal ringen wollen. Friede ſei mit ihm! Er hat mir ſeit fünfundzwanzig Jahren im Leben nicht wohlgethan, ich habe ihn nicht lieben können, aber geehrt und geſchätzt immer. — Frau von Arnim wird ſehr betrübt ſein. Ich ſehe ſie jetzt gar nicht. —

Alſo doch wieder ein großer Brief! Ich bin nicht zu beſſern, der Zug der Neigung und des Augenblicks unterwirft mich! Aber nun iſt es die höchſte Zeit zu endigen, ſonſt endigt das Papier! — Nur noch den Ausdruck meiner tiefſten Verehrung und meiner eifrigſten Wünſche für die Frau Fürſtin, und die Verſicherung der innigſten Ergebenheit, in der ich unwandelbar bin

Ew. Durchlaucht

gehorſamſter
Varnhagen von Enſe.

134.

Pückler an Varnhagen.

Muskau, den 14. Februar 1834.

Ihr lieber Brief hat mir wirklich außerordentlich viel Freude gemacht, und bei Ihrer Stimmung einerſeits, und Ihren vielen Geſchäften auf der anderen, rechne ich Ihnen denſelben doppelt hoch an. Demohngeachtet mache ich mir ins Leben rufen.“ Du lieber Gott, dachte ich, wollte doch dieſe praktiſche Lehre des Muſelmanns mancher unſrer chriſtlichen Machthaber beherzigen!

Wir wurden hier von einem ſonderbaren Zufalle unterbrochen. Die Hitze war ſo drückend, daß einer der Diener aus dem Gefolge Mehemed Ali's einen Anfall des böſen Weſens bekam, und plötzlich die furchtbarſten Töne, wie ſie dergleichen Leidende oft auszuſtoßen pflegen, dicht hinter uns, wahrhaft Grauen erregend erſchallten. Mehemed Ali ſchien gar nicht darauf zu achten, obgleich man viele Mühe hatte, den Brüllenden fortzuſchaffen, ſondern ſetzte die Unterhaltung ſo ungeſtört fort, als habe er nichts gehört. Sobald jedoch alles beſeitigt war, bemerkte ich, daß er zweimal ſich nach dem Befinden des Kranken erkundigte, und Befehle gab, für ihn zu ſorgen. Dieſe mildthätige Berückſichtigung, wie die Würde ſeiner vorhergehenden Ruhe, die unſern europäiſchen Sitten gar nicht eigen iſt, gefielen mir ungemein.

Nach Beendigung des Manövers ritten wir unter klingendem Spiel nach der großen, oben offnen, aber von hohen Mauern eingeſchloſſenen Manége, wo eine andere geräumigere Tribüne für den Vicekönig bereitet war. Hier ſtanden Divans, auf denen er ſich nach türkiſcher Art niederließ, und mir meinen Platz wieder neben ſich anwies, während ſich die Militairs und Hofleute wie vorher ſtehend umherreihten. Bald dieſer, bald jener von dieſen ergriff. dann den Fliegenwedel, um Seiner Hoheit dieſe hier ſo läſtigen Inſekten abzuwehren. Nachdem hierauf Pfeifen und Kaffee gebracht worden waren, machten dem Fürſten auch die andern anweſenden Conſuln ihre Aufwartung. Ehe dieſes indeß noch ſtattfand, fiel eine kleine Scene vor, die ich nicht übergehen darf, obgleich ſie für meine Eitelkeit eben nicht ſchmeichelhaft iſt. Die große Freundlichkeit des Vicekönigs, und eine momentane Diſtraktion meinerſeits verleiteten mich zu einer jener Taktloſigkeiten, die zuweilen auch dem ſonſt in dieſer Hinſicht Vorſichtigen arriviren können, aber immer eine tadelnswerthe Unſchicklichkeit bleiben. Ich vergaß nämlich ganz der Umſtehenden, die man an einem orientaliſchen Hofe noch leichter als an einem europäiſchen für bloße Statiſten anzuſehen ſich gewöhnt, und mich eben ſo wenig erinnernd, daß man zu Muſelmännern nie vom weiblichen Geſchlechte ſprechen darf, ſagte ich unbedacht zum Vicekönig: „Beinahe Alles gefiele mir in Aegypten, Vieles errege meine größte Bewunderung, aber Eins habe ich Seiner Hoheit doch auf der Reiſe hierher ſehr verdacht, nämlich, daß er den armen Almeh's, die einen ganz eigenthümlichen Zug ägyptiſcher Nationalität darſtellten, ihr tanzend muſikaliſches Gewerbe ſo ſtreng und plötzlich unterſagt habe.“ An dem Erblaſſen des Interpreten und den erſchrocknen Mienen derjenigen unter der Umgebung, die franzöſiſch verſtanden, ward ich augenblicklich meine bevue gwahr, und fühlte, wie mir das Blut darüber in's Geſicht ſtieg; doch half es nun nichts mehr, um ſo mehr, da Mehemed Ali, dem nichts entgeht, ſchon gleichfalls etwas Ungewöhnliches bemerkt hatte, und Artim Bey, der ſich ſonſt vielleicht irgend eine Modifikation meiner Worte ausgedacht haben würde — obgleich es gefährlich für den Dolmetſcher iſt, den Sinn einer dem Vicekönig adreſſirten Phraſe zu entſtellen — ausdrücklich fragte, was ich geſagt habe. Mit verlegener Miene ſtotterte nun Artim Bey die Phraſe her, welche ich damals gern mit vielem Gelde zurückgekauft hätte. Doch jetzt reut mich meine Gaucherie nicht mehr, denn ich würde ohne ſie nicht Gelegenheit gehabt haben, Mehemed Ali's wahrhaft königliches Benehmen in einem Moment bewundern zu können, der, nach den Sitten und Gewohnheiten der Türken zu urtheilen, wirklich ein kritiſcher genannt werden konnte. Ohne eine Miene zu verziehen, wandte er ſich, wie immer freundlich lächelnd, zu mir, und ſagte: „Ich verſtehe dieſe Frage nicht; wer und was ſind Almeh's? Ich habe noch nie von dergleichen ſprechen hören.“ Alles blieb ſtumm. „Ach,“ rief er plötzlich, wie ſich beſinnend, aus, „Sie meinen gewiß die öffentlichen Muſikanten[1] — ja, das iſt eine Sache, die meinen Polizeirath angeht, und wenn der ſtreng gegen dieſe Leute verfahren iſt, werden ſie ihm wohl hinreichende Urſache dazu gegeben haben. Doch will ich mich darnach erkundigen, denn ich ſelbſt erinnere mich nicht, daß mir je etwas über dieſen Gegenſtand vorgetragen worden ſey“ — und nun ging er höchſt unbefangen zu einem andern Thema über, mit eben ſo viel Schonung als Feinheit, meine eigne Reiſe hierher deren ich erwähnt hatte, dazu wählend, indem er ſich angelegentlich nach dieſem und jenem erkundigte, um das Chokante des Vorhergegangenen deſto ſchneller in Vergeſſenheit zu bringen. Selten habe ich eine eindringlichere, noch auf mildere Weiſe gegebene Lektion erhalten. Auch konnte ich ſpäter nie bemerken, daß ich durch dieſen, wenn gleich ungeſchickten, doch unwillkürlichen Fehler im geringſten etwas in der Gunſt Mehemed Ali's verloren, ich fand ſogar hinreichenden Grund, zu glauben, daß, wenn ich jene Saite nur unter vier Augen, in der einzigen Gegenwart des Dolmetſchers, berührt hätte, die Antwort ganz aufrichtig und ohne allen Rückhalt erfolgt ſeyn würde — denn über viele Vorurtheile ſeiner Nation, und ſelbſt die andrer Nationen hat Mehemed Ali ſich längſt erhoben. Ja ich hatte es in ſeiner großmüthigen Seele vielleicht grade dieſer kleinen Demüthigung zu verdanken, die er mir anſehen mußte, daß er mir gleich darauf eine Ehre erwies, die, wie man mich verſichert hat, bei einer ſo öffentlichen Gelegenheit wie dieſe, noch keinem Fremden vor mir zu Theil ward. Als man ihm ankündigte, daß ſeine Tafel bereit ſey, und ich aufſtand, um mich mit den Conſuln zu entfernen, frug er mich: ob ich ein europäiſches Mahl, wie es für uns bereitet ſey, verziehe, oder wenn ich mich entſchließen könne, einmal die türkiſche Weiſe zu verſuchen, vielleicht mit ihm tête à tête ſpeiſen wolle? Man kann ſich leicht denken, mit welchem Eifer ich dieſe Gelegenheit ergriff, um dankbar und bezugsweiſe darauf zu erwiedern: daß ich zwar fürchten müſſe, in den türkiſchen Sitten noch zu unwiſſend zu ſeyn, um nicht vielleicht unwillkürlich mehr als einmal dagegen zu verſtoßen, die mir angebotne Ehre jedoch zu groß ſey, um nicht auf jede Gefahr hin ihrer theilhaftig werden zu wollen. Kaum hatte ich dies geſagt, als die bisher um uns ſtehende Menge, mit Ausnahme Artim Bey's, verſchwand, und zwei Diener Seine Hoheit und auch mich mit goldgeſtickten Servietten von Muſſelin umhingen, und dann knieend ähnliche über unſre Schenkel breiteten, während andre dienſtbare Geiſter uns große ſilberne Becken mit Roſenwaſſer zum Waſchen vorhielten, und wieder Andere einen mit reichem Vermeilgeſchirr und vielen Speiſen beſetzten Tiſch hereinbrachten. Doch außer einigen fein geſchnitzten und mit Perlmutter ausgelegten Holzlöffeln war von Beſtecken weiter nichts vorhanden, man mußte ſtatt Meſſer und Gabel ſich auf gut türkiſch der Hände bedienen. Es blieb mir nichts übrig, als dem Vicekönig in Allem möglichſt genau nachzuahmen, und bei der Zierlichkeit, mit der er das ſchwierige Geſchäft abthat, hätte ich nicht geahnt, was ich ſpäter erfuhr und ſelbſt zu ſehen nachher oft Gelegenheit hatte, daß er ſeit vielen Jahren ſchon in ſeinem Pallaſt immer auf europäiſche Weiſe ſpeiſt und nur bei öffentlichen Veranlaſſungen die alte türkiſche Mode beibehält. Uebrigens war die Zubereitung der Speiſen ganz vortrefflich, und der Vicekönig aß auch ſelbſt davon mit dem Appetite eines Jünglings. In goldnen Schalen ward uns dazu gekühltes Waſſer und mir auch excellenter Bordeauxwein ſervirt. Der Gerichte waren ſehr viele, und ſeltſam wechſelten ſüße, ſaure und Fleiſch-Speiſen fortwährend mit einander ab, wozu noch eine Menge kalte hors d'oeuvres, die rund um den Tiſch ſtanden, genoſſen wurden. Ein beſonders geſticktes Tuch lag, außer denen, mit welchen man uns früher behangen hatte, neben Jedem von uns, um ſich die Hände daran zu reinigen. Nach einer halben Stunde kündigte der Pilaf, hier immer die letzte Schüſſel, das Ende der türkiſchen Mahlzeit an, worauf das Deſſert folgte, welches Schubra für des Vicekönigs Tafel in ſo vorzüglicher Auswahl liefert. Jetzt trat ein Geheimſekretair in das Zimmer, um Seiner Hoheit einen eben eingelaufnen Brief des Gouverneurs vom Sudan aus dem Sennär zu überreichen, den er nachher vorlas. Sein Inhalt betraf eine von Mehemed Ali befohlne Expedition in der Richtung der noch immer halb fabelhaften Mondberge, dem Laufe des Bahr-el-Abiad (des weißen Fluſſes) folgend, und eine andere dem Bahr-el-Azrak (blauen Fluß) entlang nach dem Fazoli, wo man reiche Goldminen vermuthet. Um über das Letztere genau unterrichtet zu werden, hat ſich Mehemed Ali vom öſterreichiſchen Gouvernement eine Geſellſchaft von zehn Bergbauverſtändigen und Naturforſchern, denen er höchſt generöſe Bedingungen gewährt, erbeten, die ſchon auf der Reiſe nach jenen fernen Gegenden begriffen, aber bei den Schwierigkeiten, welche das hieſige Clima und die ungewohnte Lebensart den Europäern entgegenſetzen, noch nicht ſehr weit fortgeſchritten ſind. Er zeigte eine kleine Anwandlung von Ungeduld bei dieſer Zögerung, und benutzte, als beim Kaffee der Hof und die Conſuln ſich wieder eingefunden hatten, die Gelegenheit, Herrn Laurin, den öſterreichiſchen Generalconſul, dringend um ſeine Mithülfe zur Beſchleunigung einer Angelegenheit zu bitten, die ihm ſehr am Herzen liege. Ich äußerte, der macedoniſche Philipp habe auch aufgefundnen Goldbergwerken einen großen Theil ſeiner glücklichen Kriegführung zu danken gehabt, wie nicht minder ſein Nachfolger, der große Alexander, und ich wünſche von Herzen, daß Seine Hoheit, die ſo viel von jenen berühmten Landsleuten geerbt, auch hierin ein gleiches Schickſal mit ihnen haben möchten. „Wir müſſen ſehen, was uns Gott beſcheeren wird,“ erwiederte der Vicekönig, „allzuviel rechne ich nicht darauf, doch ſind die günſtigen Anzeichen nicht zu vernachläßigen.“ 1) Wir wurden hier durch den Wiederanfang des Carouſſels unterbrochen, das vor und nach unſrer Mahlzeit in verſchiednen Repriſen von den ausgewählteſten Schülern der Anſtalt, unter An-

---

[1] Die Almeh's ſind in der Regel immer von männlichen Muſikanten begleitet, die auch ohne ſie oft allein zur Ergötzung türkiſcher Gaſtmähler geholt werden.

---

1) Der Erfolg hat ſeitdem der Hoffnung Mehemed Ali's, was das Geld betrifft, nur unvollkommen entſprochen.

führung ihres geſchickten Stallmeiſters, Herrn Bier, eines Deutſchen, mit größter Meiſterſchaft, ſowohl was Pferdedreſſur und Reitergewandtheit, als Ringelrennen, Piſtolenſchießen, Fechtübungen, Voltigiren u. ſ. w. betraf, ausgeführt wurde. Indem ich dem Vicekönig meine Verwunderung über dieſe ausgezeichnete Geſchicklichkeit und Präciſion der Eleven der Schule ausdrückte, frug ich ihn, ob ſich auch arabiſche Fellah's unter denſelben befänden. Er antwortete: „O nein, das ſind alles Türken," obgleich er ſehr wohl wußte, daß das Gegentheil der Fall ſey. Er gab dieſe Antwort offenbar nur, um den umſtehenden Türken ſeines Hofes zu ſchmeicheln, die gleich ihm ſelbſt mit Verachtung auf die Araber herabſehen, welche, obgleich bei weitem die beſten Soldaten Mehemed Ali's, erſt in neuſter Zeit aus bloßer Noth bis zu den niedrigſten Offiziersgraden, aber nicht höher, avancirt wurden. Dies iſt eine Schwäche Mehemed Ali's, die gewiſſermaßen dem Adelſtolz bei uns gleichkommt, und ihn vielleicht allein verhindert hat, noch eine weit größere Rolle zu ſpielen, als ihm jetzt zu Theil geworden iſt. Hätte er vom Anfang an der Richtung gefolgt, ſich für einen Fürſten, zur ernſtlichen Bedingung, damit unſere Korreſpondenz, bei der ich der einzige gewinnende Theil bin, Ihnen keine Laſt werde, daß Sie mir nie aus Höflichkeit, ſondern nur ſchreiben, wenn es Ihnen ebenſo um's Herz iſt. Nichts ſchrecklicher, als wenn ich Sie im Geiſte ausrufen hörte: Ach Gott! dem muß ich auch noch antworten. Schleiermacher's Tod iſt gewiß ein öffentliches Unglück, obgleich ich Ihre Anſicht davon ſo vollkommen als möglich theile. Das Amt der Geiſtlichen, wie es bei uns beſchaffen iſt, kann gradezu etwas Schändliches genannt werden, und zwar deshalb, weil es das menſchenmögliche Heiligſte ſein ſollte, und tagtäglich im Gemeinſten, ja Niederträchtigen herumwaten muß. Ich meine Eigennutz und Heuchelei.

Ich ſelbſt kannte Schleiermacher wenig, war aber zuletzt durch die Arnim in eine gar ſeltſame Beziehung mit ihm gekommen, eine förmliche Bekehrungsgeſchichte, Schleiermacher und die Arnim meine Taufpathen. Wahrſcheinlich ſollte er uns nachher auch trauen. Ich würde dann aber lachend geſagt haben: Trau, ſchau wem. Sie wiſſen, ich gebe mich aus Neugierde und Laune jeder Art Zuſtand gern einmal hin, wenn auch ein bischen mephiſtopheliſch, jetzt mache ich mir aber faſt ein Gewiſſen daraus, da der tiefe Ernſt ſo in den Spaß gefahren iſt, denn ein ernſtes Ding (für uns Ueberbleibende nämlich) bleibt dieſer irdiſche Tod doch immer, wenn er auch in der Natur zu dem Alltäglichſten gehört, und ſelbſt wenn uns der Gegenſtand nicht näher berührt. Doch wir wollen dieſes Kapitel fallen laſſen. Es paßt nicht für Sie, dem der Tod den bitterſten — nein nicht den bitterſten — aber herzzerreißendſten Schmerz bereitet hat, ein Kummer, der wenn auch nur in weiter Ferne getheilt, doch auch mich auf viele Weiſe tief mitempfinden macht. Meine Natur iſt aber ganz anders als die Ihrige, alles bei mir iſt zu flüchtig, ja ich fürchte, ſuperfiziell, und das mag einer von den Gründen ſein, warum Ihre Stetigkeit mitimponirt, einen **künftigen Khalifen der Araber** anzuſehen, und dieſe unermeßlichen Maſſen, mit gänzlicher Befreiung vom langen türkiſchen Joch, alle in einem neugebornen Enthuſiasmus um ſeine Perſon zu vereinigen gewußt, ſo wäre ſeine Macht koloſſal geworden — ſtatt daß jetzt die Türken, deren kleiner Zahl er die Araber unterwirft, immer noch halb an Conſtantinopel hängen, und doch eigentlich nur ſeinem **Glücke** folgen. Im Unglück möchte die Treue vieler derſelben ſehr problematiſch ſeyn.

Die Anſtalt zu Dſchiſeh iſt unter der unermüdlichen Sorgfalt des Oberſt Warin zu einer ſolchen Vollkommenheit gediehen, und hat zugleich ein ſo ganz Europäiſches Anſehen gewonnen, daß man in ihrem Bereich wirklich ganz vergeſſen könnte, in Aegypten zu ſeyn, und verſucht wird, denen Recht zu geben, die behaupten: daß Erziehung und Dreſſur allein den Charakter der Völker wie den der Individuen beſtimmen. Soviel iſt nicht abzuſtreiten, daß hier rohe Türken und der Sclaverei friſch entriſſene Fellah's, wenigſtens in Allem, was man äußerlich an ihnen bemerken kann, zu vollkommnen Franzoſen umgeſchaffen worden ſind, dieſen wirklich bis in den kleinſten nationellen und militäriſchen Manieren gleichend. Dies iſt hier ſogar noch weit vollſtändiger der Fall, als ſelbſt bei denjenigen Aegyptiern, die in Frankreich erzogen worden ſind und ihre ganze Jugendbildung dort erhalten haben. Vom Oberſt Warin kann man aber auch ſagen, daß er für eine ſolche Stelle geſchaffen ſey; ſchon in Frankreich nannten ihn deshalb ſeine Kameraden: le type de l'officier de l'etat major, und nachher nur kurzweg le type. Alles indeß, was ich hier ſah, zeigte mir zugleich, daß, ſo ſtreng er die Form verehrt, und vielleicht als Hauptſache anſieht, er doch auch keineswegs den Geiſt darüber vernachläßigt. Viele der von ſeinen Eleven angefertigten Situations- und Poſitionspläne, die er mir ſpäter zeigte, mit Darſtellung theils wirklich ſtattgefundener, theils fingirter Gefechte, hätten von den geſchickteſten Offizieren nicht beſſer geliefert werden können, und überall fand ich, daß die von dem Oberſten befolgte Unterrichtsmethode ſich nicht blos darauf beſchränke, aus den Eleven gute Kavalleriſten, ſondern überhaupt vortreffliche Soldaten zu machen, ſo weit individuelle Fähigkeiten des Ziels Erreichung hoffen ließen.

Der Vicekönig erkennt dies, und es war eine delicate Attention von ſeiner Seite, daß er nicht nach der Prüfung, ſondern ſchon den Tag vorher dem Oberſt Warin die Würde eines Bey's (die außer dem erhöhten Rang auch eine ſehr bedeutende Beſoldungs-Erhöhung mit ſich führt) ertheilt und die Inſignien in großen Brillanten überſchickt hatte, indem er ihm dazu ausdrücklich ſagen ließ: dieſe Auszeichnung betreffe in keiner Art die Dienſte, welche der Vicekönig noch vom Oberſt Warin erwarte, ſondern ſey nur die Belohnung der von ihm bereits geleiſteten, und ein Zeichen aufrichtigſter Anerkennung derſelben. Herren, die ſo graziös zu belohnen wiſſen, ſind bei uns ſelten geworden, und aus demſelben Grunde auch die Freude an ihrem Dienſt. Waſil Bey, denn ſo heißt der Oberſt Warin jetzt, hat eine ſonderbare Schickſals-affinität mit dem berühmten Allard, jetzigen Generaliſſimus im Königreich Lahore. Beide ſind aus demſelben Ort, von geringen Eltern abſtammend; Beide ergriffen an demſelben Tage das Soldaten-

Handwerk; Beide hatten ihr erſtes Duell an demſelben Tage; Beide wurden an demſelben Tage Offiziere, und hatten darauf eine lange andauernde Liebesverbindung mit zwei Zwillingsſchweſtern; Beide wurden an demſelben Tage zuſammen verwundet; Beide mußten Frankreich nach Napoleons Sturz verlaſſen; Beide endlich fanden Auszeichnung und Vermögen (wenn auch auf nicht gleich glänzende Weiſe) im Dienſte der beiden größten jetzt lebenden Fürſten des Orients, Mehemed Ali und Runjet Sing[1]).

In der Anſtalt befindet ſich ein zum Islam bekehrter Franzoſe, der ein talentvoller Mann iſt, und gütig die Beſtellung eines Bildes annahm, das mir dieſen in ſo vieler Hinſicht denkwürdigen Tag in ſpätern Zeiten lebendig zurückzurufen beſtimmt iſt.

Und bis zum Ende lächelte mir heute das Glück. Die am Eingang dieſes Aufſatzes flüchtig von mir geſchilderten drei Damen fanden bei der Nachhauſefahrt am Abend, durch ein Verſehen der Leute, ihre Barke nicht vor, ſo daß ich ihnen, nebſt einigen Herren ihrer Begleitung, die meinige anbieten durfte.

---

[1]) Allard iſt ſeitdem geſtorben und ich glaube, Obriſt Warin auch, ob abermals Beide an demſelben Tage, weiß ich nicht.

Welch ein Gemälde bot jetzt meine mit drei Divans umgebne Cajüte dar! Auf jedem der Divans ſchien eine der den Rechtgläubigen in Mahomeds Paradieſe Verheißnen in verführeriſcher Grazie hingegoſſen zu ruhen, ſchwer zu entſcheiden, welche die verführeriſchſte Stellung gewählt. Da ergriff, als die Dämmerung hereinbrach, Maritza die Guitarre und ſang die in den Pariſer Salons einſt beliebte, rührende Romanze: la folle — bald die volle ſilberne Stimme laut wie im wahnſinnigen Entzücken erhebend, bald in tödtlichem Schmerz und herzzerreißendem Jammer langſam dahin ſterbend. Sie ſchwieg ſchon längſt, und noch ſchien Keiner von uns zu wagen, auch nur mit dem leiſeſten Hauch die Todtenſtille zu unterbrechen. Kurz darauf landeten wir an der Treppe meines Gartens, und als ich der ſchönen Maritza den Arm gab, um ſie hinauf zu führen, konnte ich mich nicht enthalten, ihr tiefaufathmend zuzuflüſtern: Ah de grace ne chantez plus la folle, j'ai trop peur d'en devenir fou. Mit fünfundzwanzig Jahren hätte ſich meine Furcht wahrſcheinlich auch realiſirt.

Ibrahim Paſcha. Polytechniſche Schule. Fabriken.

Ibrahim Paſcha war einige Tage nach mir in Kahira angekommen, aber krank an einer Fiſtel, die ihm zwar von Clot Bey ſehr geſchickt operirt wurde, ihn jedoch verhinderte, ſein Bett zu verlaſſen und Beſuche anzunehmen. Sobald er etwas beſſer war und ſich auf dem Sopha eines Gartenpavillons den Tag über aufhalten konnte, geſtattete er mir, ihm ohne Ceremonie dort einen vertraulichen Beſuch zu machen. Man iſt faſt nicht weniger darauf geſpannt, den Helden von Konieh, als ſeinen großen Vater ſelbſt zu ſehen, und auch Ibrahim fand ich anders, als ich mir ihn nach den Beſchreibungen Mehrerer vorgeſtellt. Indeſſen kommt Jeder darin überein, daß er ſich durch den vielen Umgang mit Europäern ungemein gegen ſonſt, und zum großen Vortheil ſeines einſt zu wilden Charakters, geändert habe.

Er erſchien noch etwas hinfällig von ſeiner eben überſtandenen langwierigen Krankheit, dennoch verrieth Alles an ihm den ſorgloſen, wenig Bedürfniſſe kennenden einfachen Krieger. Er hat ein ſchönes charakteriſtiſches Auge, etwas angenehm Heiteres in ſeinem Weſen, und nichts Rohes mehr im Aeußern; doch beſitzt er durchaus nichts von der Feinheit und dem königlichen Anſtand ſeines Vaters, noch deſſen ausgeſuchte, gewinnende Höflichkeit. Man ſagt, er liebe die Europäer nicht, bewundere aber unter dieſen die Engländer am meiſten, wegen ihrer allerdings in vieler Hinſicht ausgezeichneten, ſoliden Eigenſchaften, die ſeinem eignen, ſehr praktiſchen Sinn mehr als blos angenehme Formen zuſagen. Seine Thaten betreffend, ſchien er mir vollkommen die, einem berühmten Krieger wie er ganz angemeſſene Mittelſtraße zwiſchen gerechtem Selbſtgefühl ohne alle Eitelkeit und einer männlichen Beſcheidenheit hinſichtlich ſeiner Thaten zu halten. Als ich ihm ſagte, daß von den neuſten Kriegsbegebenheiten jetzt keine mehr Gegenſtand zur Unterhaltung in Europa geliefert hätte, als ſeine letzte Campagne in Syrien — gegen die Heuſchrecken, erzählte er mit vieler Laune den Verlauf derſelben, die er in eigner Perſon damit begann, ſeinen Tarbuſch mit den gefährlichen Thieren zu füllen und den Inhalt in's Meer zu werfen. Die ganze Armee folgte, mit Säcken bewaffnet, dem gegebnen Beiſpiel und auf dem ergriffnen Diſtrikt mehrere Tage lang bivouakirend ward der Zweck vollſtändig erreicht. In der That iſt die Rettung einer ganzen Provinz, welche auf Jahre verheert worden wäre, dieſem originellen Entſchluß Ibrahims ganz allein zu danken. Die Maſſe der vertilgten Heuſchrecken betrug mehrere Schiffsladungen.

Man ſieht, Ibrahim weiß ſeine Soldaten im Frieden wie im Kriege zu benutzen, und hat ſeit Kurzem angeordnet, ſie, ohngeachtet vielen anfänglichen Widerſpruchs der türkiſchen Offiziere, auch zu Straßen-, Canal- und andern Bauten zu verwenden. Ich erwähnte ſchon, wie leidenſchaftlich Ibrahim dem Ackerbau und allen Bodenkulturen ergeben iſt, und raſtlos darin überall fortſchreitet, wo er eigne Beſitzungen hat. Aber auch Andere unterſtützt er oft ſehr großmüthig dabei, obgleich er im Ganzen weit genauer als ſein Vater iſt, und ganz und gar das, was man bei uns einen guten Wirth zu nennen pflegt. Oft hörte ich ihm in Europa wie in Aegypten vorwerfen, daß er dem Trunke übermäßig ergeben ſey. Iſt dies wirklich früher zum Theil begründet geweſen, ſo hat er ſich auch hierin geändert, denn ich weiß mit Beſtimmtheit aus den zuverläßigſten Quellen, daß er zwar guten Wein liebt, aber in keinem größeren Maaße, als es z. B. faſt bei jedem wohlhabenden Engländer der Fall iſt, und daß er Champagner zu ſeinem Lieblingsnektar erwählte, hat er ja ſogar mit den Damen gemein. Jetzt war er nun gar auf Nilwaſſer allein reducirt, was ich ſehr bedauerte, da er vortreffliche Europäiſche Diners geben ſoll, und einen der ausgezeichnetſten Pariſer Künſtler zu dieſem Behuf in ſeinen Dienſt genommen hat. Ich ſelbſt aber habe mich um ſeinen Keller etwas verdient gemacht, indem ich Herren Bonfort, ſeinem Factotum, auf deſſen Bitte aus meinem kleinen Adreſſenſchatz die beſten Nachweiſungen für Rhein- und Ungarwein, Champagner und Bordeaux mitgetheilt habe, eine Handlung, die nicht ganz frei von Egoismus war, da ich nächſtes Jahr in Syrien ſelbſt davon zu profitiren hoffe.

Ibrahim war ſehr begierig, über die Organiſation der Preußiſchen Landwehr unterrichtet zu werden, die man im Auslande immer ſo ganz fälſchlich im Licht einer Nationalgarde betrachtet, während doch die Landwehr unſre wahre Armee ausmacht, für welche die Linie ſo zu ſagen nur als Schule dient, denn dort befinden ſich die permanenten Lehrer und zugleich die immer wechſelnden Rekruten, bis endlich die ganze Nation, durch dieſe heilſame Schule gegangen, jeder Zoll ein Soldat wird. Meine vielleicht ſehr mangelhaft gegebnen Erklärungen ſchienen ihm dennoch ganz gut einzuleuchten, und das Syſtem auch zu gefallen, obgleich er wohl einſah, daß es für orientaliſche Regierungsformen nicht paſſe, und die Nachahmung ſelbſt in mehreren Europäiſchen Staaten ein gewagtes Unternehmen ſeyn möchte. Er wunderte ſich etwas, daß trotz dieſer Einrichtung dennoch die Koſten der Armee bei uns beinahe die Hälfte der ganzen Staats-Revenüen erreichten, als ich ihm aber ſagte, daß wir dadurch in den Stand geſetzt würden, im Fall eines Krieges in wenigen Wochen mit 3—400,000 Mann in's Feld zu rücken, und eine ſtehende Armee denn, obgleich Sie über dieſe Aeußerung gelächelt haben, ſo können Sie ſich doch darauf verlaſſen, daß ſie wahr iſt. So unnatürlich kann ich die Sache auch nicht finden, denn Sie beſitzen durch Natur und Studium gar viel, was meinem Geiſt, der Sie zu würdigen weiß, impoſant erſcheinen mag, aber einer Sache bin ich wenigſtens bei mir gewiß, und damit prätendire ich Ihnen ein Kompliment zu machen: nie hat mir Einer imponirt, zu dem ich mich nicht zugleich im Gemüth achtungsvoll angezogen fühlte, eine Stimmung, die ich grade nicht für viel Leute empfinde. Aber auch einen Fehler haben Sie (wie ich, ſehr um Verzeihung bittend, glaube) der etwas mit imponiren hilft. Nämlich Sie ſcheinen mir ein wenig argwöhniſch, und da ich oft gar zu kurios offen, enthuſiaſtiſch und kauſtiſch zugleich bin, (wie mich neulich die Mad. Gay definirt hat), ſo bin ich von der Furcht, mißverſtanden und mißgedeutet zu werden nicht immer ganz frei, im Schreiben, wie ſchon geſagt, nicht, aber im Sprechen, wenn mir Ihre ernſte, diplomatiſche und ſo durch Mark und Bein lächelnde Miene nicht ganz freundlich entgegentritt. Sehen Sie, das iſt wie ein Kind geſprochen, und würde unſerer lieben theuren Rahel gefallen haben, der ich es ſo gerührt danke, daß ſie, ſo wenig genau wir uns doch eigentlich kennen zu lernen Gelegenheit gehabt haben, doch mir gleich zuſprach: daß ich natürlich ſei, was wirklich immer eine Art konſervirter Unſchuld vorausſetzt. Sie können aber denken, daß jemand, der ſo viele andere Arten Unſchuld verloren hat wie ich, ſehr ſtolz auf das iſt, was ihm davon noch übrig bleibt.

Ich ſpreche unverſchämt viel von mir, aber haben Sie Nachſicht, es iſt noch nicht alle damit. Ich muß noch melden, daß ich an Heine (deſſen jetzt erſt geleſene deutſche Litteratur mich ungeheuer amüſirt hat, obgleich ich den Oſiris etwas zu gehäſſig finde), einen zierlichen Brief geſchrieben habe, der ihm durch Herrn Hallberger mit einem Exemplar der „Tutti von dieſem Belange mehr koſten würde, als das ganze Land aufzubringen im Stande ſey, ſo fand er das Reſultat nicht zu theuer erkauft, denn, wie es ſcheint, gehört Ibrahim nicht zu denen, die auf einen ewigen Frieden rechnen.

Seine Beſchreibung der Belagerung von Acre war voll Feuer und Intereſſe, beſonders aber frappirte mich eine ſeiner desfallſigen Aeußerungen. Obgleich ſechs oder ſieben ſeiner türkiſchen Generale und Oberoffiziere gegenwärtig waren, ergoß er ſich ausſchließlich im Lobe des arabiſchen Soldaten, und ſagte: „Tapferer und mit mehr Ausdauer ſich ſchlagen, können keine Truppen in der Welt, obgleich viele geſchickter und kriegserfahrener als die meinigen ſeyn mögen, und wenn in der Armee ein Beiſpiel von Unentſchloſſenheit oder Feigheit vorfiel, ſo war es immer nur von Seiten der türkiſchen Offiziere, ich kenne kein ſolches Beiſpiel von einem Araber.“ Dieſe Worte ſind merkwürdig, denn ſie bekunden, was ich ſchon früher hörte, daß Ibrahim ſich ganz auf die Seite jener Politik wendet, welche Mehemed Ali's Reich und Dynaſtie als eine Arabiſche, als eine Erneuerung des alten Kalifats, und keineswegs als einen Zweig türkiſcher Herrſchaft angeſehen wiſſen will, und nur dadurch von ihr Dauer und Größe erwartet. Meine individuelle Anſicht iſt ganz die nämliche, denn die Araber ſcheinen ein mit ewiger Jugend begabtes Volk, immer eben ſo fähig zu dem höchſten Aufſchwung, als nachher wieder auf Jahrtauſende in den Naturzuſtand zurückzukehren, während die Türken mit vollem Recht eine abgeſtorbne Nation genannt werden können, deren Rolle in der Weltgeſchichte ausgeſpielt iſt. In dieſem Sinne hat auch Ibrahim angefangen, Araber in der Armee zu Subalternoffizieren zu avanciren, doch wagte er bis jetzt noch nicht, weiter zu gehen, ohne Zweifel aber würde es im Fall eines neuen Krieges ſogleich geſchehen. Ich ſehe dieſe Tendenz Ibrahims als ein ſehr glückliches Zeichen für die künftige Proſperität ſeiner Dynaſtie an, die ſich, meiner feſteſten Ueberzeugung nach, nicht genug mit dem arabiſchen Volke identificiren kann, um ihrer Macht eine unerſchütterlich ſolide Baſis zu geben. Die türkiſchen Mamluken, aus verſchiednen Ländern herſtammend, werden indeſſen, ſchon aus Gewalt der Gewohnheit und auch als die durch ihr eignes Intereſſe am ſicherſten gefeſſelten Diener des Herrſchers, noch lange unentbehrlich ſeyn, doch iſt es genug, wenn den Eingebornen nur die Concurrenz eröffnet wird.

Nach einer Stunde des belebteſten Geſprächs empfahl ich mich dem präſumtiven Erben des Reichs, der mich in der beſten Laune auf Europäiſch begrüßte, indem er die flache Hand an ſeinen Tarbuſch legte. Demohngeachtet hatte es im Anfang der Audienz einen Moment gegeben, der unſrer Unterhaltung ein ſchnelles und weniger angenehmes Ende drohte.

Man brachte nämlich, ſobald ich mich neben dem Prinzen auf die Ottomane geſetzt hatte, den Kaffee und ihm eine Pfeife, mir aber nicht. Im Feuer des Geſprächs hatte ich es anfänglich nicht bemerkt, wie es mir aber plötzlich auffiel, nahm ich auch ſogleich meine Partie. Das Gefühl der Beleidigung in meiner Miene ſo deutlich als möglich ausdrückend, verſtummte ich, und erwiederte kein Wort mehr auf die mir geſtellten Fragen. Die ungeheuchelte Befremdung Ibrahims bewies mir, daß er ſelbſt nicht, ſondern nur ſeine Diener Schuld an der mir widerfahrenen Vernachläßigung waren, demohngeachtet blieb ich ſtumm, und war im Begriff, aufzuſtehen und ohne Abſchied den Kiosk zu verlaſſen, als er, bemerkend, woran es fehle, laut nach einer Pfeife für mich rief. Von dieſem Moment fuhr ich, als ſey nichts geſchehen, gleich Schillers Armenier, in meiner Converſation grade da fort, wo ich ſie vorher unterbrochen hatte. Man lege mir dies nicht für Arroganz oder lächerliche Eitelkeit aus. Ich für meine Perſon prätendire wenig, aber was Mehemed Ali mir gewährt hatte, durfte ich von jedem ſeiner Unterthanen als ein Recht verlangen, wenn es auch der Thronerbe war. Uebrigens gibt es keine Nation, bei der mehr als bei den Türken Göthe's Worte eintreffen, die er dem ſehr weltklugen Mephiſtopheles in den Mund legt:

„Mein Freund, das wird ſich Alles geben;
„Sobald du dir vertrauſt, weißt du zu leben."

für was man ſich gibt und ſelbſt hält, das wird man auch leicht in Andrer Augen, am meiſten aber in denen der Türken.

Es war 11 Uhr früh, als ich Ibrahim verließ, und ich hatte daher Zeit genug übrig, während des

Tagesreſtes mehrere Fabriken und die polytechniſche Schule zu beſuchen. Dieſe, deren Namen als Nachahmung der Pariſer Anſtalt nicht glücklich gewählt iſt, weil er zu anmaßend klingt, und, was an ſich zweckmäßig und lobenswerth iſt, doch als Copie eines ſolchen Originals einen leichten Anſtrich des Lächerlichen erhält — wird von einem jungen Manne dirigirt, der in England erzogen worden iſt, und Sprache wie Weſen der Inſulaner in ſolchem Grade ſich zu eigen gemacht hat, daß ich ihn anfänglich für einen Engländer hielt. Dieſe große Leichtigkeit, fremde Bildung anzunehmen, fremde Sprachen zu erlernen, und in bisher ihnen ganz unbekannten Wiſſenſchaften ſchnelle Fortſchritte zu machen, iſt in der That eine charakteriſtiſche Eigenſchaft der Aegyptier, nur ſind ſie zu warnen, ſich nicht zu früh als ausgelernt zu betrachten. Der ehemalige ſchöne Pallaſt des unglücklichen Ismail Paſcha iſt der polytechniſchen Schule eingeräumt worden, und auch hier gilt für die äußere Einrichtung und Inſtandhaltung des Ganzen, was bei allen Etabliſſements dieſer Art in Aegypten ſo ruhmvoll beobachtet wird. Hinſichtlich der Studien ſehe ich mich weder als competenten Richter an, um darüber zu urtheilen, noch hatte ich hinlängliche Gelegenheit dazu, ich ſah indeß vortreffliche Zeichnungen, beſonders im Fach der Mechanik; weniger befriedigte mich, was in das Departement der Kunſt einſchlägt.

Unter den Fabriken ſind einige wahrhaft koloſſal zu nennen, und nichts iſt bei ihrer Anlage geſpart worden. Kaum ſah ich in England ſchönere Eiſengießereien, und eine der Indiennefabriken glich für ſich allein einer kleinen Stadt, mit der wohlthätigſten Rückſicht auf die Bequemlichkeit und Geſundheit der Arbeiter, worum man ſich in England ſo wenig bekümmert. Alle neuſten Erfindungen ſieht man hier in Anwendung gebracht, als: das Färben durch Dampf, Anfertigung der Stahlmuſter in der Fabrik ſelbſt u. ſ. w. Die Vortrefflichkeit der Modelle in Meſſing und Holz, welche in dieſer Fabrik, der ein Italiener vorſteht, durch Eingeborne ohne alle fremde Hülfe ausgeführt werden, ſetzten mich in Erſtaunen, noch mehr aber die Unverſchämtheit, mit der früher Europäer den Vicekönig mit dergleichen betrogen haben, ſo daß viele Modelle, die jetzt für einige ſpaniſche Thaler geliefert werden, früher mit ſo viel hunderten bezahlt werden mußten. Als eins der ergötzlichſten Beiſpiele dieſer Art zeigte mir der Director drei in Maroquin prächtig gebundne Foliobände, die nichts weiter enthielten, als eine Menge darin aufgeklebter Zeuchproben vielartiger Muſter, die man ſich in Europa mit leichter Mühe für gar nichts als ein gutes Wort, oder wenigſtens mit der geringſten Geldausgabe verſchaffen kann. Demohngeachtet hatte ſich ein Handlungshaus nicht entblödet, dem Vicekönig für dieſe echantillons, als etwas höchſt Koſtbares, und eine ſchwer zu erlangende Sammlung, 24,000 Franken! anzurechnen. Iſt es ein Wunder, wenn nach ſolchen Erfahrungen chriſtlich-europäiſcher Ehrlichkeit Mehemed Ali einigen Widerwillen gegen den Verkehr mit Europäern gefaßt hat? Daß er ſich aber auch hier im Anfang durch nichts abſchrecken, ja ſich hundertmal ruhig betrügen ließ, nur um ſchneller zum Zwecke zu kommen, da ihm die gewonnene Zeit viel koſtbarer als das verlorne Geld ſchien, war groß und zugleich das einzige Mittel, einen Reformplan wie den ſeinigen noch während ſeines Lebens zu realiſiren.

In den Tuchfabriken werden grobe Tücher dauerhafter und wohlfeiler producirt, und ächter gefärbt, als in den unſrigen, die feineren hingegen ſtehen den unſern noch ſehr nach; entſprechen auch weniger dem Zweck dieſer Fabriken, und werden daher nur in kleiner Quantität gefertigt, um zu zeigen, daß auch dieß, wenn verlangt, möglich ſey. Die Papiermühle liefert eine einzige gute Sorte ſtarkes geglättetes Papier, worauf die Türken alles ſchreiben, und das folglich für ihren Landesbedarf hinlänglich iſt. In den zahlreichen Baumwollſpinnereien ſind nirgends mehr Europäer angeſtellt, und ſelbſt die ingenieuſeſten dazu erforderlichen Maſchinen werden hier theils ausgebeſſert, theils ganz neu angefertigt, ein faſt unglaublicher Fortſchritt in einem verhältnißmäßig ſo kurzen Zeitraum.

Da ich kein Kaufmann bin, ſo ſey dies vorläufig genug über die Fabriken.

Abu-Zabel.

Ich wende mich jetzt zu einer andern Anſtalt, die vielleicht von allen, die dem Vicekönig ihr Daſeyn verdanken, die außerordentlichſte iſt. Doch vorher muß ich des merkwürdigen Mannes ausführlich gedenken, ohne den ſie nie ſo ins Leben hätte treten können.

Der würdige Veteran, Sir Sidney Smith, und unſer genialer Arzt und berühmter Operateur Tiefenbach hatten mir beide Empfehlungsbriefe an ihren gemeinſchaftlichen Freund Clot Bey mitgegeben, ein günſtiger Umſtand, dem ich ohne Zweifel den größten Theil des ausgezeichnet gütigen Empfangs zu danken habe, der mir von dem Chef aller Medicinalanſtalten, dem jetzigen General Clot Bey, in Aegypten zu Theil ward.

Schon früher hatte ſich Clot Bey gütig erboten, mir ſeine Schöpfung zu Abu-Zabel ſelbſt im Detail zu zeigen, die tägliche Sorgfalt jedoch, welche er dem kranken Ibrahim Paſcha gewähren mußte, hatte es bisher immer verhindert. Endlich ward der zehnte Februar dazu feſtgeſetzt. Nur von meinem gefälligen Cicerone, Herren Lubbert, und dem Generalſtabsarzt der Flotte, Herren Doktor Koch, begleitet, begab ich mich bei guter Zeit nach der Stadt, in des Generals freundliche Behauſung. Er führte uns in ſeine Bibliothek, die auch allerlei naturhiſtoriſche Gegenſtände, z. B. ein ſchönes Ibisexemplar enthält, deſſen Identität mit dem Ibis der Alten durch mehrere aufgefundne, ſehr ſpezielle hieroglyphiſche Zeichnungen jetzt wohl außer Zweifel geſetzt iſt. Im Hofe des Hauſes, der an einen großen Garten ſtößt, iſt zugleich eine ſehr artige kleine Menagerie mit wunderhübſchen Gazellen, wie mehreren andern ſeltnen Thieren und Vögeln eingerichtet, zu deren Anſchaffung ſich hier ſo vielfache Gelegenheit findet. Wir verplauderten angenehm eine halbe Stunde während der Beſichtigung dieſer Dinge, und als Clot Bey im Verlauf der wechſelnden Unterhaltung zu ſeiner Verwunderung erfuhr, daß ich bisher nie

Frutti“ — freilich ein klägliches Geſchenk — zugeſendet werden wird. Auch Ihnen ſoll man, wie ich den Befehl hier zurücklaſſe, gleich das erſte Exemplar übermachen, das hier ankommt. Ich brauche nichts mehr darüber zu ſagen, da Sie leider ſchon nur zu gut wiſſen, was daran iſt. Unter den Zuſätzen iſt etwas herber Spaß über Steffens, was Sie mir, wenn Sie mit ihm Freund ſein ſollten, nicht übel deuten dürfen, da mich dieſer Mann, der mich doch gar nicht kennt, auf das empfindlichſte und unverſchämteſte dadurch gekränkt, daß er an mehr als einem Orte geſagt: der einzige Flecken Buches Rahel wären ihre Briefe an mich!

Weher konnte mir nicht leicht etwas thun! Ich weiß es durch die Arnim, und noch durch eine andere Dame. Dies bleibt aber unter uns.

Ranke, der als Hiſtoriker ſo glänzend auftrat, fällt allerdings von ſeiner Höhe ſchmählich herunter, wenn er jene Aufſätze in der „Allgemeinen Zeitung“ ſchreibt, von denen ich einige mit wahrem dégout geleſen. Was ſoll man aber eigentlich im preußiſchen Sinn ſchreiben, da wo es keinen Sinn giebt. Sie ſelbſt könnten es kaum, wenn man Ihnen nicht Freiheit ließe, und wenn Sie ſchreiben müßten, ohne von einer wirklichen Idee erwärmt zu ſein. Ich habe jetzt zwei Dinge angefangen, die mir viel Spaß machen. Das eine iſt eine Gemäldegallerie, blos aus vaterländiſchen Genrebildern und Portraits komponirt, das zweite eine Sammlung Epigramme, unter anderen wie folgt:

L'anse est le soutien des pots,
Et l'Ancillon celui des sots.

Aber machen Sie mich nicht unglücklich, wie mir geſtern unſer Landrath mit gefaltenen Händen ſagte, als er die Bemerkung gewagt hatte, unſer Regierungs-Präſident Graf Stollberg ſei doch etwas gar zu fromm.

Sollte ich mir je einfallen laſſen, dieſe beiden Früchte meiner Muße drucken zu laſſen, ſo ladet man mich gewiß eine Reiſeapotheke mit mir geführt, ſo ſchenkte er mir mit großer Artigkeit eine ſolche, wohl fournirt mit allem in Aegypten Nothwendigen, die ich auch als ein ſehr werthvolles Andenken ſeitdem ſtets bei mir geführt, glücklicherweiſe aber noch nicht viel gebraucht habe. Um 11 Uhr machten wir uns auf den Weg, Herr Lubbert und ich in einer vierſpännigen Kutſche des Vicekönigs, Doktor Koch zu Pferde und Clot Bey, ſich ſelbſt in einem ſehr gut in Kahira von einem deutſchen Sattler gebauten kleinen Gig fahrend, um uns den Weg zu zeigen. Bald befanden wir uns in der Wüſte und fuhren ohne Weg und Steg raſch über den feſten Sand dahin. Rechts nahm ein Theil des Mokkatamm die Form eines Königl. Sarkophages an, links zogen ſich die grünen Pflanzungen hin, welche Herr Bonfort der Wüſte abzugewinnen gewußt hat. Schon in weiter Ferne dämmerten hinter uns die Minarets der ſtolzen Hauptſtadt, im Blau des reinſten Himmels verſchwimmend, vor uns aber lag nichts als ein Meer von Sand, vom Winde zu weißen, ihre Formen ſtets wechſelnden Hügeln zuſammen geweht.

Eine Stunde nachher erreichten wir ein Kaffeehaus, von einem alten Araber gehalten, der zur

Zeit der Schlacht von Heliopolis, die unſern von hier begann, das edle Räuberhandwerk trieb und in dieſer Qualität auch ſeinen Theil am Gefechte nahm. Das heißt, er hielt mit ſeiner Schaar am Mokkatamm, um nach Umſtänden Freund oder Feind zu plündern. Nichts geht über die poetiſchen Ausdrücke dieſer Araber. „Unſer Anführer, Haſſan Abaſſah,“ ſagte er, „war der Löwe der Wüſte. Schon vor dem erſten Strahl der Sonne trug ihn jeden Tag ſein edles Roß zu Kampf und Gefahr. Bark, vom reinſten Blute der Nedſchdi, führte ſeinen Namen mit der That. (Bark heißt Bliz). Wie er abritt, ſah man kein Pferd mehr, man ſah nur Sand, einen Augenblik — und man ſah nichts!“ — Iſt das nicht ganz im Styl Lord Byrons?

Er erinnerte ſich Murats an der Spitze der „franzöſiſchen Mamluken,“ ſprach mit Ehrfurcht von Deſair „dem Gerechten,“ mit Bewunderung von Kleber, dem er noch heut die Beute dankte, welche er an jenem Tage gemacht; den Gipfel aber erreichte ſein Enthuſiasmus, wenn er von „Abu-Napartu“ erzählte. „Sultan Kebir“ (Bezeichnung Buonapartes in Aegypten), rief er, „liebte die Muſelmänner, und mit der Spitze einer Stecknadel hätte er alle Moſcheen umſtoßen können. Man hat uns geſagt, daß er todt ſey, geſtorben mitten im Meere, und daß die Paſchas, die ihn umgaben, geſehen, wie ſeine Seele, gleich einem Feuerfunken, auf der Schneide ſeines Säbels dahin fuhr.«

Ich übergehe den Reſt der energiſchen Erzählung dieſes poetiſchen Kaffeewirths, da Jedermann den Verlauf der Schlacht von Heliopolis kennt, in welcher Kleber mit ſechstauſend Franzoſen ſiebenzigtauſend Türken ſchlug. Jedenfalls hatte ſie uns des alten Räubers ſchlechten Kaffee viel annehmlicher gemacht, und wir begaben uns, nun hinlänglich erfriſcht, zu Fuß nach einem nur wenige tauſend Schritte entfernten und am Rande der Wüſte gelegenen Dorfe, hinter welchem ſich ein Hain von Citronenbäumen ausdehnt. Er wird mit Recht, ein heiliger genannt, denn in ſeiner Mitte befinden ſich neben einer erfriſchenden Quelle die Reſte eines uralten Sycomore, unter dem, der Sage nach, die Jungfrau mit dem Jeſuskinde auf ihrer Flucht in Aegypten ruhte. Der Baum iſt theils vor Alter abgeſtorben, theils von dem Jahrhunderte lang andauernden Raube der Frommen zerſtört. Auch wir ſammelten hier Reliquien, und ſchnitzten uns außerdem elegante Spazierſtöcke aus den jungen Citronenbäumchen, die den ehrwürdigen greiſen Stamm in dichteſter Nähe umgaben. Dann wanderten wir zur noch älteren Stadt Heliopolis. Hier ſteht innerhalb der ſehr deutlich zu tracirenden Wälle, welche den weitläuftigen Sonnentempel umgaben, inmitten eines grünen Gerſtenfeldes ein ſchöner Obelisk mit wohl erhaltenen Hieroglyphen und den Ringen des Orzotaſen, der 2000 Jahr vor Chriſto regierte, das einzige Ueberbleibſel eines weltberühmten Heiligthums. Ein ſehr anſpruchsloſer Pachthof des Miniſters Bogos Bey liegt daneben, und der Anblick der Gegend, deren Einförmigkeit nur wenige Palmen unterbrechen, iſt öde und traurig. Wir hatten die Wagen hierher beſtellt, fanden ſie aber nicht, und mußten ſie auf ſehr ermüdende Weiſe lange im Sande der Wüſte aufſuchen. Während dieſer Zeit ſammelten wir viele ſchön gezeichnete Kieſel, welche einſt eine große Fluth in außerordentlicher Menge hergeſchwemmt haben muß, und trafen dort auf das Lager einer tuneſiſchen Karavane, die nach Mekka wallfahrtete. Es freute mich, die reiche Tracht der Mogrebiner, wie man ſie hier nennt, wieder zu ſehen, und der Zufall wollte ſogar, daß ich einen Mauren meiner Bekanntſchaft unter ihnen fand, denn wie das Sprüchwort ſagt: Berge und Thäler bleiben ſtehen, aber Menſchen begegnen ſich, und ſolche Begegnung im fernen Land führt immer eine Art Freude mit ſich, war uns der Gegenſtand ſonſt auch noch ſo gleichgültig.

Das lange Suchen unſerer Leute hatte uns verſpätet, und es war ſchon Abend geworden, mit einem wolkigen europäiſchen Sonnenuntergang, als wir in Abu-Zabel anlangten. Für heute konnte man daher nur noch an Erfriſchung und Ruhe denken, die uns Clot Bey mit Profuſion bereitet hatte, alles Uebrige ward auf den nächſten Tag verſchoben.

Nachdem mir am Morgen der General die Lehrer der Anſtalt, von denen ein großer Theil ſchon der Schule ſelbſt entnommen wurden, vorgeſtellt hatte, und die Eleven der nahen Muſikſchule zu Kauka mir eine ſehr anmuthige Morgenmuſik gebracht, begann ich meine Tournée. Man kann nichts Grandioſeres und Zweckmäßigeres ſehen, als dieſe Anſtalt, von der es nur zu bedauern iſt, daß ſie, beſonders als Heilanſtalt, ſo weit von der Hauptſtadt entfernt liegt. Dies war indeß im Anfang nöthig, da das ganze Unternehmen, vorzüglich aber die damit verbundenen Sektionen der Leichen, die öffentliche Behandlung der Geburtshülfe u. ſ. w., den religiöſen Vorurtheilen der Muſelmänner ſo ſchnurſtracks entgegentrat, daß man ihnen ein ſolches Schauſpiel nicht zu nahe unter die Augen bringen durfte, und es auch dann noch vielleicht nur dem eiſernen Willen Mehemed Alis, wie der unermüdlichen raſtloſen Sorge Clot Beys möglich war, nach und nach die Bevölkerung an das ihr Widerſtrebendſte zu gewöhnen. Bald, glaubt man indeß, wird die Zeit reif ſeyn, um noch decidirter auftreten zu können, und dann iſt zu vermuthen, daß zwiſchen Abu-Zabel und Kaſſerleng ein Tauſch ſtattfinden wird, eine Maaßregel, die für beide Etabliſſements, deren reſpektive Lokale die neue Einrichtung auch ſehr thunlich machen, in der Zukunft nur wohlthätig ſeyn kann, weil die mediciniſche Akademie mit dem Hoſpital natürlich ſchicklicher und erfolgreicher in der Hauptſtadt placirt ſind, und der Schule dagegen die ländliche Einſamkeit und Entfernung von den Zerſtreuungen Kahiras weit beſſer zuſagt. Dennoch werden Jahre vergehen müſſen, ehe das Lokal von Kaſſerleng die erſchöpfende Vollendung zu den medizinischen Zwecken erreicht, welche jetzt das Etabliſſement von Abu-Zabel bereits ſo glänzend auszeichnet.

Abu-Zabel ſteht auf demſelben Platz, wo während der Schlacht von Heliopolis des Großweſir's Hauptquartier war, und wo ſie nachher entſchieden ward. Die Menge der reinlichen und netten Gebäude umſchließt mehrere mit Bäumen bepflanzte ſchattige Höfe, die eigentlichen Univerſitätslokale aber bilden ein großes Quarrée, das reich an ſprudelnden Waſſern zu einem prächtigen botaniſchen Garten benutzt iſt. In deſſen Mitte ſteht ganz iſolirt — die Küche. Ob dies nun den Zweck hat, den unangenehmen Speiſegeruch aus den Wohnungen, Lehrſälen, Krankenſtuben u. ſ. w. zu entfernen, oder ob es das Animaliſche auf eine deſto eindringlicher zu den Augen ſprechende Weiſe vom Geiſtigen abzuſondern beſtimmt iſt, oder vielleicht gar in dem Sinne angeordnet wurde, der jenen franzöſiſchen Arzt vermochte, in jedem großen Hauſe, wohin man ihn zum erſtenmal rief, vor allen dem Koch, als ſeinem beſten Krankenlieferanten, ein reiches Geſchenk zu machen — iſt mir nicht genau bekannt geworden. Wenn ich aber über die Küche zum Theil im Dunkel blieb, ſo muß ich deſto mehr die herrlich eingerichtete Apotheke rühmen, die eleganteſte und angenehm duftendſte, in die ich je eingetreten bin, mit einem großen Laboratorium daneben, und voll Sammlungen, die ſelbſt einem Laien höchſt intereſſant vorkommen mußten, z. B. in ſchön geſchliffenen Cryſtallbüchſen aufgeſtellte Sammlungen aller bekannten Arten von Kaffee und Thee, nebſt einer Menge andrer, ſo appetiſſanter Extrakte und koſtbarer Eſſenzen, daß ein Conditorladen nicht anziehender ſeyn könnte. Nur die vortrefflichſte Qualität in allen Dingen wird hier geduldet, die ſtrengſte Ordnung herrſcht ebenſo, wie in den Sälen des Hoſpitals, deſſen allgemeine Zweckmäßigkeit und Reinlichkeit nichts zu wünſchen übrig ließ. Wärter, die das Geringſte vernachläßigen, werden ſogleich beſtraft, und bei der Recidive an Ketten geſchloſſen, was Clot Bey, viel menſchlicher und erfolgreicher, dem ſonſt hier üblichen Kurbatſch, oder den Hieben auf die Fußſohlen ſubſtituirt hat.

Eine ſchöne Sammlung anatomiſcher Präparate, bis in das kleinſte Detail die wunderbare Maſchine des menſchlichen Körpers treu darſtellend, und ein erſt begonnenes naturhiſtoriſches Kabinet dienen der Anſtalt zur Zierde; die Magazine für Vorräthe aller Art ſind auf das Reichlichſte verſehen, und auch in manchem Einzelnen fand ich Neues und Empfehlungswerthes. So ſind in verſchiedenen Lehrſälen die Wände ſorgfältig gemalt, aber ſtatt eitler Zierden enthalten ſie unſer Planetenſyſtem, andere Theile des Himmels, viele mathematiſche Figuren, eine koloſſale Weltkarte u. ſ. w., gewiß eine ſehr gute Einrichtung, um fortwährend durch die Augen zu den Schülern zu ſprechen. Unſern Augen begegnete indeß in demſelben Saal ein weniger anziehendes Schauſpiel, nämlich die Secirung eines bereits ſehr übel riechenden Leichnams, dem man überdem die letzte Ehre des Waſchens verſagt hatte. Kein Muſelmann kann ſich mit mehr Abſcheu von dieſem nützlichen Gegenſtande abgewendet haben, als meine ſehr aufgeklärte Wenigkeit. Der Anblick verfolgte mich die ganze Treppe hinauf, bis in die Schlafſäle, wo Clot Bey ſtatt der Tiſche und Repoſitorien an den Betten, wie ſie in Kaſſerleng ſtattfinden, ſehr praktiſch Wandniſchen und Wandſchränke hat einrichten laſſen, die weniger Platz raubend, geſicherter und dauerhafter ſind. Die Betten waren regelmäßig, ein Saal mit dem andern abwechſelnd, mit grauen und weißen Wolldecken belegt. Auf meine Frage, ob dies irgend eine Bedeutung habe, erwiederte Clot-Bey lachend: „Nichts als meine Ordnungsliebe. Man hatte mir dieſe Decken in doppelter Farbe geliefert, und ich fand das daraus entſtehende Quodlibet unangenehm, daher die jetzige Anordnung; aber“, ſetzte er hinzu, „ich hatte viel Mühe, ſie dem arabiſchen Inſpector begreiflich zu machen. Warum, wiederholte dieſer fortwährend, ſich die unnütze Mühe machen — werden die jungen Leute deshalb wärmer zugedeckt ſeyn?“ Ich finde dieſe Antwort ſehr nationell.

Breite und platte Teraſſendächer, die oben rund um das ganze Quarrée führen, bilden eine höchſt anmuthige Promenade im Kühlen, nach innen vom mannichfachſten Laub des botaniſchen Gartens, nach außen von den übrigen bebuſchten Höfen und darüber von den mobilen, weißen Sandhügeln der Wüſte begrenzt. Oft werden auf dieſen Terraſſen auch die Collegien geleſen.

Wir begaben uns nun in das nette Amphitheater, welches dem von Montpellier nichts nachgiebt, um auf das chineſiſche Schiff der Seehandlung, um mich auf einer wüſten Inſel auszuſetzen, wohin ich übrigens, beiläufig geſagt, beſſer als irgend jemand paſſen würde, denn die Einſamkeit bekommt mir himmliſch, wie Rahel ſagen würde.

Sollte ich noch hier ſein, wenn Herr Neumann kommt, was ich ſehr wünſche, ſo werde ich ihn, als Ihren Freund empfangen, et c'est tout dire. Als gutmeinenden Rezenſenten der „Tutti“ bedaure ich ihn jedoch aufrichtig.

Grüßen Sie mir die Dore, der ich zuerſt Ihretwegen die Cour mache, noch mehr aber um der lieben Todten willen, die ſie ſo gut und liebevoll pflegte. Sie werden auch von ihr gepflegt, und man braucht nicht zu alt zu werden, um einzuſehen, daß von allen Schätzen der Welt eine treue Seele der koſtbarſte iſt. Aber nun baſta, ich mache mich ſonſt lächerlich. Adieu und ein herzlicher Händedruck

H. Pückler.

P. S. Ich muß doch noch einmal anſetzen, da ich zu berichten vergeſſen, daß Hr. Hallberger inſtruirt iſt, das erſte fertige Exemplar des Gartenbuchs an Hrn. Carus zu ſchicken, der ſich gegen Herrn Schefer bereits ſehr freundlich geäußert. Soll ich ihm ſelbſt auch ſchreiben?

No. 1 und 6 der Eleganten laſſe ich kommen, und bin ſehr begierig darauf. Uebrigens bin ich kühn genug nächſtens auch einmal Ihr Portrait zu unternehmen, denn meine Gallerie hat mehrere Säle, und wenn auch viele Karikaturen darunter ſind, ſo werden ſie doch auch hohe Muſter ſchmücken.

Vergeſſen Sie mich nicht, ſobald Sie etwas Neues herausgeben.

Ich habe Ihren Brief dreimal in einem Athem geleſen. Ihre Briefe ſind Muſik. Das iſt der wahre Ausdruck.

dem Unterricht in der Experimentalphyſik beizuwohnen. Alle Gradins waren vollſtändig von Arabiſchen Schülern in Uniform beſetzt, breite weiße Riemen, mit großen Metallplatten als Schloß, um den Leib tragend. Ich glaube, es muß dieſen Platten, wie der Feuchtigkeit der Atmoſphäre am heutigen Tage zugeſchrieben werden, daß von den Electricitäts-Experimenten nicht ein einziges vollſtändig gelingen wollte. Der Unterricht ward auf eine recht ingenieuſe Weiſe folgendermaßen ertheilt. Ein franzöſiſcher Profeſſor lehrte, und ein neben ihm ſitzender arabiſcher, der ſeine Studien in Paris gemacht, überſetzte jeden Satz den Schülern in ihre Mutterſprache; ein allerdings ſchwieriges Geſchäft bei rein wiſſenſchaftlichen Gegenſtänden, welches, da ſo viele Kunſtausdrücke in einer weit weniger ausgebildeten Sprache treu wieder zu geben waren, dem jungen Manne auch manchen Schweißtropfen zu koſten ſchien. Einſt rühmten ſich die Araber der größten Aerzte in der bekannten Welt; Clot Bey werden ſie es zu verdanken haben, wenn ſie eine zweite Epoche gleichen Ruhmes zu erreichen beſtimmt ſind. Er ſelbſt geht mit dem beſten Beiſpiele voran, und hat namentlich hier Operationen gemacht, wie ſie Niemandem vor ihm gelungen ſind. Seinem Edelmuthe macht es dabei Ehre, daß Clot Bey, weit entfernt, einen pekuniären Vortheil von den meiſten dieſer merkwürdigen Operationen zu ziehen, mehreren der mittelloſen Patienten noch Geld dafür zahlt. Einer, dem er eine ungeheure H.... geſchwulſt von 120 Pfund abgenommen, leitete ſogar einen Prozeß gegen ihn ein. Der Menſch war nämlich eine Art Bouffon, der ſeine monſtröſe Verunſtaltung dazu benutzte, von den in den Kaffeehäuſern ihr Leben zubringenden Nichtsthuern, reichliche Almoſen zu erbetteln. Jetzt warf er Clot Bey vor, ihm dieſen Erwerbszweig entzogen zu haben, und verlangte als Entſchädigung eine Penſion, die der großmüthige Arzt ihm auch nicht hat verweigern wollen.

Dicht neben Abu-Zabel, und mit ihm verbunden, wiederholt ſich faſt die gleiche Diſpoſition verſchiedener Gebäude, zum Behuf einer Veterinär-Schule. Ich hatte das Unglück, hier wieder auf die Sektion eines alten verfaulten Schimmels zu ſtoßen, der noch weit ſchrecklicher ſtank, als ſein menſchlicher Kamerad. Statt daher die Toilette des in flagranti überraſchten Directors — der ſich ſchnell in das Waſſer einer Fontaine geworfen hatte, um fähig zu ſeyn, mir die Honneurs der Anſtalt zu machen — abzuwarten, rettete ich mich eiligſt zu den Gebärkünſtlerinnen in einer andern Abtheilung des Etabliſſements. Dieſem Inſtitut arabiſcher Hebammen (unter denen es übrigens einige äußerſt hübſche Mädchen gab), ſteht eine Pariſer Demoiſelle als Profeſſorin vor, und es hatte für mich unwürdigen Laien allerdings ſeine burleske Seite, dieſe Jungfrau mit ſo viel Präciſion und Sicherheit erklären zu hören, wie ein Kind zur Welt komme, fand aber nachher, bei der Prüfung der arabiſchen Bauermädchen, bei dieſen vollkommen eben ſo viel Gelehrſamkeit in puncto puncti, mehr in der That, als ich mir je ſelbſt anzueignen fähig geweſen war. Eine derſelben, welche kaum 14 Jahre zählte, ſtellte ſich auf ein Tabouret vor ein großes Gerippe hin, und erklärte erſt jeden Knochen deſſelben, dann den Kreislauf des Blutes, endlich alle Gradationen durch die menſchliches semen geht, und dies mit einer Geläufigkeit wie eine ihres Gleichen in Europa kaum einen Wäſchezettel ableſen würde. Auch war Clot Bey ſo entzückt von der Erudition des hübſchen Kindes, daß er es mit einem Goldſtück beſchenkte. Nach vielſach fortgeſetzten Examinirungen in der Theorie, ward zum Schluß auch praktiſch an einem ledernen Unterleibe operirt, in dem ein ſcheußlicher kleiner magot aus demſelben Stoffe ſtak, und dieſes Embryo dann in allen verſchiednen Lagen, die möglich ſind, eine halbe Stunde lang immer von neuem zur Welt gebracht, wobei — ich muß es dem Inſtitute zum Ruhme nachſagen — nur ſelten, und nur in den verzweifeltſten Momenten, die vollendete Erfahrung der Pariſer Demoiſelle ſelbſt einzugreifen genöthigt war.

Aber es wäre gewiß ſehr ungerecht, wenn man über dieſe komiſchen Scenen, deren draſtiſche Wirkung die leiſe eingeſtreuten bonmots des Herrn Lubbert faſt zum Lachkrampf ſteigerten — die hohe Nützlichkeit der Sache, und die wirklich ſegensreiche Einwirkung Clot Bey's dabei verkennen wollte, deſſen überlegnem Wiſſen ſelbſt die Ulema's alle ihre eingewurzelten Vorurtheile beifällig opferten. „Il n'y a que des mauvais sujets comme nous, qui rient de tout,“ citirte ich Herrn Lubbert aus Voltaire, und bat ihn um des Himmels willen, mich nicht zu compromittiren, da Clot Bey, der hitzig wie ein Pulverfaß iſt, und ſeine Pariſer Gebärmamſell, die ebenfalls wenig Spaß zu verſtehen ſchien, unſer verbiſſenes Lachen bemerkend, ihre beiderſeitigen Geſichter bereits in ſehr ernſte Falten zu legen anfingen.

Alles Leben endigt mit dem Tode, und jeder Tag mit einer Mahlzeit. Obgleich Clot Bey, der immer thätige, wenn er allein ſpeist, nie länger als einige Minuten bei Tiſche ſitzt, ſo weiß er doch ein überdies eben ſo geduldig liebenswürdiger Wirth zu ſeyn, wenn er Gourmands vor ſich hat, als ſein vortreffliches Mahl durch die reichhaltigſte Unterhaltung zu würzen. Ein neuer, ſehr intereſſanter Gaſt war eben angelangt, der hochwürdige Erzbiſchoff und Patriarch der katholiſchen Griechen im Orient, aus Damaskus, von drei prieſterlichen Adjutanten begleitet, ein ſehr rüſtiger Greis von ſchönem Aeußern, in der Form eines corpulenten Lebemannes, und mit dem geiſtreichen Ausdruck eines gutmüthig ſchlauen Italieners. Während er dem Champagner ſo angelegentlich wie ich die gebührende Ehre widerfahren ließ, erklärte er mir, worin die griechiſchen Schismatiker eigentlich von der rechtgläubigen griechiſchen Kirche abweichen. Es waren nur fünf Artikel, glaube ich, aber alle von gleicher Wichtigkeit. Z. B. das wohlthätige Fegefeuer, das die Schismatiker, wie der geehrte Patriarch ſehr richtig bemerkte, nur in

Worten läugnen, und doch der That nach anerkennen, weil ſie Meſſe leſen. Dann wollen ſie keine Heiligen, weder männlichen noch weiblichen Geſchlechts, paſſiren laſſen, was ſelbſt ich ſehr gottlos finde; und ziehen dagegen drittens dem geſäuerten Brode ungeſäuertes vor, was jedenfalls ſehr fade ſchmecken muß. Der zwei letzten Controverſen erinnre ich mich nicht mehr, aber man ſieht ſchon aus den angeführten, wie unmöglich es iſt, daß zwei ſich in ſo weſentlichen Dingen diametral entgegen ſtehende Sekten je in Frieden neben einander leben können.

Im Verlauf der Unterhaltung widerfuhr mir eine große Ehre. Ich nämlich war es, der dem Patriarchen und ſeiner Suite die erſte Kunde von dem heiligen Baume der Jungfrau ertheilte, an dem jener Fürſt der Kirche auf ſeinem weißen Zelter heute ganz unwiſſend vorbeigeritten war, ſich jetzt aber, erſtaunt über die aus ſo weltlichem Munde vernommene Kunde, ernſtlich vornahm, das Verſäumte mit verdoppelter Andacht morgen nachzuholen. Mit ähnlichen frommen Vorſätzen empfahlen auch wir uns unſrem freundlichen Wirth.

Ende des erſten Theils.

A D
BIBL. UNIV.
MONAC.

Universitäts-
München
Bibliothek

Aus

Mehemed Ali's Reich.

Zweiter Theil.

Ober-Aegypten.

Vom

Verfaſſer der Briefe eines Verſtorbenen.

> Ein Fichtbaum ſteht einſam im Norden auf kalter Höh'.
> Ihn ſchläfert; mit weißer Decke umhüllen ihn Eis und Schnee.
> Er träumt von einer Palme, die fern im Morgenland
> Einſam und ſchweigend trauert auf brennender Felswand.
>
> Heine.

Stuttgart.
Hallberger'ſche Verlagshandlung.
1844.

A D
BIBL. UNIV.
MONAC.

Universitäts-
München
Bibliothek

135.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 27. Februar 1834.

Ew. Durchlaucht

würden erſchrecken, wenn ich Ihnen ſo oft ſchriebe, als ich den Wunſch fühle zu Ihnen zu reden, und mich in Gedanken an Sie wende! Dies nur zum Gegenwort auf die unbilligſte Vorausſetzung des Unmöglichſten, die ſich in den liebenswürdigſten Brief eingeſchlichen hat. Aber es geht mir mit Schreiben wie mit Beſuchen: ich erlebe es oft an mir, daß ich Abends vor der Thür eines Hauſes, in das ich gehen wollte, zweifelnd ſtill ſtehe, überlege, was ich mitbringe, und dann umkehre, und zu Hauſe bleibe. Ein friſcher, muthiger Kerl wüßte freilich von ſolcher kranken Stimmung nichts; der würde denken, wie er auch immer ſei, müſſe er den Anderen jedesmal genug ſein, und er hätte Recht, denn das ächt Lebendige iſt auf jedem Platze ſich ſelbſt und der Welt genügend. Und um ganz die Wahrheit zu bekennen, will ich nur geſtehen, daß ich doch manchesmal auch noch ſo friſch und muthig bin, um neben dem, was ich mitbringe, auch das was ich holen kann, zu erwägen, und dann erſt umkehre! Sie ſehen, theuerſter Fürſt, daß der ſchlechte Vergleich mich ganz von unſerem Briefwechſel abführt, bei welchem ich ein ganz entgegengeſetztes ſchlechtes Gewiſſen habe, und an den Tauſch des Glaukos und Diomedes in der „Ilias“ denken muß. Ich denke mir aber die Sache doch anders, und meine, daß Glaukos nicht durch einen Gott verblendet, ſondern wohlwiſſend iſt, und dennoch und grade aus gutem, großmüthigen Willen giebt.

Mit Ew. Durchlaucht allerangenehmſtem Brief erhielt ich zugleich die Nachricht von dem Hierſein der verehrten Frau Fürſtin, und eilte ſie zu ſehen. Ich freute mich Ihres guten Ausſehens und Behagens, konnte jedoch in Fragen und Antworten, weil wir nicht allein waren, mir kein Genüge thun.

II.

Ober-Aegypten.

Abreiſe. Die Sclavin. Die Pyramiden.

Geliebter und verehrter deutſcher Leſer! wolle mir zuvörderſt bei dieſem günſtigen Anlaß vergönnen, dir einen reſpectvollen Gruß vom Gipfel der höchſten Pyramide zu Dſchiſeh zuzurufen. Hinter dem unermeßlichen grünen Delta, das jetzt ſo ſchön im Abendroth erglänzt, hinter dem blauen Meere, das, in noch weitere Ferne als mein Horizont reicht, an dieſes Delta ſich anſchließt, und hinter allen den andern ſonnigen Ländern endlich, welche jenſeits jenes Meer beſpült, da, wo du im ſegensreichen, gemäßigten Klima deines Lebens dich erfreuſt — gedenke mein, mit derſelben Zuneigung, die ich für dich fühle, und fahre fort in deiner großmüthigen Nachſicht für die vielen Mängel deines treuen Correſpondenten, obgleich eine engliſch-ſchottiſche review tens, den Schöpfer einer neuen Zukunft für Millionen und den aufgeklärteſten Sohn des Orients.

Und dicht unter meinen Füßen grüß' ich den Sphynx[1]), der, ſchon ſeit Jahrtauſenden ſchweigend, dennoch ſo laut zu uns ſpricht von vergangener Herrlichkeit und Größe, von Wundern, zu unglaublich für unſere Zeit, und von Räthſeln, die noch Niemand gänzlich gelöſt, obgleich ein inſpirirter Franke, den uns der Tod zu früh geraubt, den vorgezogenen Vorhang ſchon ſo ſiegreich zu lüften begann.

Und zu den Sternen aufblickend, die langſam die eintretende Dämmerung zu durchdringen beginnen, grüße ich zuletzt die Nachwelt. Sie wird mehr wiſſen als wir, wenigſtens von der Vergangenheit, wenn auch nicht von der Zukunft, und vielleicht ſchlägt ſie einen ihrer Lehrſtühle wieder am Fuß derſelben Pyramiden auf, von deren Spitze, nach Napoleons Ausſpruch, vierzig Jahrhunderte auf uns niederſchauen. Die Welt iſt ein Rad, wie Mehemed Ali ſagt, und wer ſeinen Platz ſo lange darauf behaupten kann, wie die Pyramiden, mag wohl nach vollbrachter Umwälzung einmal dieſelben Verhältniſſe wiederkehren ſehen. Und für die materielle Erhaltung dieſer ſeltſamen Monumente iſt in der That auch in den nächſten Jahrtauſenden noch wenig zu fürchten, wenn nicht die engliſchen Antiquare ſie aus Liebe zur Kunſt definitiv in die Luft ſprengen. Wir haben jetzt eben einen der eifrigſten Amateurs daſelbſt, der täglich mehrere hundert Beduinen beſchäftigt, um die geduldigen Monumente an allen Ecken und Enden anzubohren; ſelbſt der Sphynx wird mit Hülfe eines eiſernen Pfahls geſpießt, um dahinter zu kommen, ob er aus dem Ganzen, oder ſo hohl im Leibe ſey, als manche lebende Statuen es im Kopfe ſind. Doch die Inſtrumente erweiſen ſich zu ſchwach, eines bricht nach dem andern, und vor der Hand bleibt noch immer der Vortheil in dieſem heftigen Kampfe den alten Denkmälern. Sie verlieren zwar einige Steine auf dem Wahlplatz, aber der Feind ſteht nach wie vor impotent vor ihnen, und ihr geheimſter Hort bleibt jungfräulich vor ihm verſchloſſen.

---

[1]) Ανδρόσφιγξ nämlich; Herodot II, 175.

Doch allen harmloſen Scherz bei Seite traue ich wirklich dem galanten und liebenswürdigen Oberſten Howard Wyſe weit eher als vielen Andern zu, daß er durch ſeine Beharrlichkeit und ſeinen Scharfſinn endlich wichtige Entdeckungen hier machen werde, und dankbar muß jeder Fremde wenigſtens es anerkennen, daß er einen Theil ſeiner Arbeiter dazu benutzte, die faſt verſchütteten Gänge in den beiden großen Pyramiden aufzuräumen, und mit verhältnißmäßiger Bequemlichkeit den Wißbegierigen zugänglicher zu machen. Auch fand er einige unbekannte kleine Kammern auf, und hofft ſogar nahe daran zu ſeyn, ein großes Gemach unter dem ſupponirten Königsgrabe zu entdecken. Wir quetſchten uns ſelbſt ſpäter in das zu dieſem Endzweck prakticirte Loch, und hatten Mühe genug, unverſehrt wieder heraus zu kommen.

Doch es wird jetzt beſſer ſeyn, meine Relation mit dem Anfang anzufangen.

Seine Hoheit der Vicekönig war ſchon ſeit vierzehn Tagen nach Oberägypten abgereiſt, wo er, wie er die Güte hatte mir ſagen zu laſſen, mich erwarten werde, da ich ihm ſogleich zu folgen noch nicht vorbereitet war. Länger durfte ich indeß nicht zögern, und verſchob daher die Beſichtigung alles deſſen, was mir in Kahira noch zu ſehen übrig blieb, bis auf meine Rückkehr.

Am 21. Februar verließ ich, begleitet vom Herrn Doktor Koch, Neffe des rühmlich bekannten Münchener Medicinalraths gleichen Namens, und Generalſtabsarzt der ägyptiſchen Flotte, den mir Mehemed Ali als Reiſeäsculap mitzugeben die Gewogenheit gehabt hatte, die Hauptſtadt. Wir waren beide recht bequem in zwei guten Kangſchen etablirt, welche das Gouvernement mir mit ſeiner gewöhnlichen Munificenz geliefert. Mein kleines Gefolge beſtand, außer dem genannten Herrn Doktor mit ſeinem Diener, noch aus einem Kawaß des Vicekönigs, meinem Dragoman Giovanni, meinem Kammerdiener Ackermann, einem griechiſchen Pagen aus Kandia mit Namen Jannis, einem arabiſchen, in Kahira einigermaßen franzöſirten Koch, und — um die Langeweile einer ſo weiten Waſſerreiſe etwas weniger monoton zu machen — einer abyſſiniſchen Sclavin, die ich erſt wenig Tage vorher für eine ziemlich anſehnliche Summe erkauft hatte. Den Charakter dieſes originellen Mädchens zu ſtudiren, an der die Civiliſation noch nichts hatte verderben noch verbeſſern können, war im Verfolg der Reiſe eine unerſchöpfliche Quelle von Vergnügen für mich, und es that dieſem Studium durchaus keinen Abbruch, daß der Gegenſtand desſelben zugleich an Schönheit der Formen die treueſte Copie einer Venus des Titian war, nur in ſchwarzer Manier. Als ich ſie kaufte, und aus Furcht, daß mir ein Anderer zuvorkommen möchte, ohne Handel den geforderten Preis ſogleich auszahlen ließ, trug ſie noch das Coſtüme ihres Vaterlandes, d. h. nichts als einen Gürtel aus ſchmalen Lederriemen mit kleinen Muſcheln verziert. Doch hatte der Sclavenhändler ein großes Muſſelintuch über ſie geworfen, das aber vor den Kaufluſtigen abgenommen wurde, und daher der genaueſten Beurtheilung kein Hinderniß in den Weg legte. Wir waren vier oder fünf „junge Leute“, wie der ci-devant jeune homme ſagt, und ſtaunten Alle über das makelloſe Ebenmaaß des Wuchſes dieſer Wilden, mit dem ſie ein chiffonirtes Charaktergeſicht verband, wie ich es grade liebe, ohne daß dies übrigens auf große Regelmäßigkeit hätte Anſpruch machen können. Aber ihr Körper! Woher in des Himmels Namen haben dieſe Mädchen, die barfuß gehen und nie Handſchuhe tragen, dieſe zarten, gleich einem Bildhauermodell geformten Hände und Füße; ſie, denen nie ein Schnürleib nahe kam, den ſchönſten und feſteſten Buſen; ſolche Perlenzähne ohne Bürſte noch Zahnpulver, und obgleich meiſtens nackt den brennenden Sonnenſtrahlen ausgeſetzt, doch eine Haut von Atlas, der keine europäiſche gleich kommt, und deren dunkle Kupferfarbe, gleich einem reinen Spiegel, auch nicht durch das kleinſte Fleckchen verunſtaltet wird? Man kann darauf nur antworten, daß die Natur Toilettengeheimniſſe und Schönheitsmittel beſitzen muß, denen die Kunſt nie gleich zu kommen im Stande iſt.

Es war gut, daß ich alle dieſe Vorzüge beim Einkauf ſah, denn jetzt hätte ich weniger Gelegenheit dazu gehabt, da Ajiamé (ſo heißt die abyſſiniſche Schöne) bereits durch meine Fürſorge in decente morgenländiſche Kleider mit Strümpfen und gelben Pantoffeln gehüllt iſt, die mich nur ihr Antlitz und zuweilen ihre wundervolle Hand mit einem Theile des runden Armes erblicken laſſen. Uebrigens verſteht es ſich von vornherein, daß ich ein zu gewiſſenhafter und ſelbſt zu freier Preuße bin, um ſie jetzt noch als Sclavin zu behandeln. Mit dem Ein-

Hoffentlich kommt baldigſt beſſere Gelegenheit. Auch iſt die Fürſtin von Carolath ſeitdem angekommen, die mich geſtern beſuchen wollte, und als ich ihr zuvorzukommen dachte, ſchon nicht mehr zu Hauſe war. Die große Welt hier, ſchon ermattend von allen Feſten, wird mir ja wohl die beiden Damen hin und wieder für eine ſtille Viertelſtunde frei laſſen! Die große Welt hier — erbarme ſich der Himmel! — wird jedes Jahr ſchlechter; ſo plump und roh, wie jetzt, war ſie wohl noch nicht, ſie wird ſich aber gewiß noch zu übertreffen wiſſen. Vor dem halliſchen Thore iſt eine Beſſerungsanſtalt für verwahrloſte Kinder ſehr dürftig angelegt; die Zugrunderichtungs-Anſtalt für wohlerzogene Fräulein nimmt ſich viel glänzender aus. An ſolche Gegenſätze muß ich immer denken, und Saint-Simon's Wahrheiten und Fingerzeige ſprechen aus jedem Steine und aus jeder Faſer.

Treffend iſt jedes Wort, das Sie über Geiſtliche und Pfaffen ſagen. Heucheln darf nur der wahre Künſtler, der Virtuoſe des Lebens, der über den Geſtalten, die er täglich erzeugt, mit hohem Bewußtſein rein daſteht. Unkünſtleriſche Naturen müſſen die Heuchelei meiden, denn da ſie bei ihnen von keinen Kunſtgaben leben kann, ſo frißt ſie ihnen das Herz aus. Wer aber iſt ſo durch und durch künſtleriſch unter den Geiſtlichen, daß er ſeiner täglich erneuten Rolle täglich genugthun? Auch Schleiermacher hatte dazu nicht Gaben genug, ſoviel er deren auch hatte. Uebrigens hatte er ſich ſchon überlebt; in der Wiſſenſchaft war er längſt erſchöpft, im Leben wiederholte er nur. Mir iſt er am Bedeutendſten in dem, was ganz perſönlich war, in den geheimen Beziehungen, die bei jedem Menſchen romantiſch oder ſchickſalsartig werden wollen, und es bei ihm ſo ſehr geworden ſind, daß der wunderbarſte Roman davon geſchrieben werden könnte, wenn dieſer Stoff ganz gefaßt und dargeſtellt würde. Bettinens Vorliebe für den kleinen, ſchwarzen, ſcharfen Mann gründet ſich mehr auf dieſen Reiz, als auf tritt in mein Haus war ſie eine Freie, obgleich ich fürchte, daß ſie noch keinen recht deutlichen Begriff von dieſem Zuſtande hat, denn als ich ihr denſelben mit Hülfe eines Dolmetſchers in ihrer Sprache ankündigte, küßte ſie mir die Hand, und dieſe dann demüthig an ihre Stirn drückend, flüſterte ſie leiſe: „Ich ſey ihr Herr und habe zu gebieten, was ſie ſeyn, und was ſie thun ſolle.“ Uebel iſt es allerdings, daß ſie, aus Mangel an Raum, hinter einem Vorhang, der in der Eile in dem kleinen Schlafzimmer meiner Barke angebracht wurde, reſidiren muß, aber erſtlich iſt dem Reinen Alles rein, und zweitens iſt ſie ja frei, ich aber bin ein Ritter, der jener Vorſchrift der chevalerie immer eingedenk iſt, die Voltaire in einem ſeiner gedruckten Briefe an Mlle. Clairon ausſpricht. Der Neugierige ſuche ſie auf.

Vor der Hand behält die Dame jedoch die ganze Barke für ſich allein, nur von meinem Pagen, ſtatt eines hier landesüblichen Eunuchen bewacht, während wir Uebrigen uns nach Dſchiſeh begeben, wo mich der vortreffliche Oberſt Warin zu einem fröhlichen Abſchiedsſchmaus eingeladen hat.

Erſt am andern Morgen nahm ich von dem freundlichſten der Wirthe in ſeinem ſelbſt gepflanzten Garten Abſchied, denn Oberſt Warin liebt, wie Cincinnatus, mit ſorglicher Hand der Erde ihre koſtbarſten und unſchuldigſten Schätze abzugewinnen, und iſt überdies ein eben ſo gelehrter Botaniker als Militär. Ich bewunderte daher hier auch eine Menge mir ganz unbekannter Pflanzen, als: das junge Exemplar eines rieſigen Baumes aus Kordofan, der aus dem Kern in einem Jahre ſchon mehrere Ellen emporgeſchoſſen war, die ſenſitive Akazie mit ihren herrlichen Blumen, die karmoiſinrothe Orange von Schubra, einen Strauch, deſſen gleich Roſen geformte Blüthen früh weiß, Mittags roſa und Abends blau erſcheinen, Farben wechſelnd, wie weiland der Staatsrock des Zauberers Beyreis zu Braunſchweig, und viele andere Seltenheiten mehr. Unter dieſen Blüthen ſagte ich auch meinem eben ſo gütigen als geiſtreichen Cicerone, Herrn Lubbert, Lebewohl, was mir gleich nahe ging. Wahrlich, wenn das Wort „aimable“ nicht ſchon exiſtirte, für Herrn Lubbert müßte es erfunden werden. Die jeune und vieille France iſt in ihm ſo glücklich vereinigt, wie es nicht häufig angetroffen wird, und obgleich durch und durch Franzoſe, zeigt er doch nur die gewinnenden Seiten dieſer Nation. Die ſchmeichelhafteſte Höflichkeit, ein ſtets heiterer Sinn, eine unerſchöpfliche Unterhaltungsgabe, die Kunſt zu erzählen, wie zu hören, ein munterer Witz ohne Galle noch zu viel Mediſance, verbunden mit dem feinſten Takt und aller Sicherheit der großen Welt, machen Herrn Lubbert zu einem der angenehmſten Geſellſchafter, die ich kenne, und ich bedaure von Herzen, kein großer Herr zu ſeyn, um ihn für immer meiner Perſon attachiren zu können. Herr Lubbert, der hier einen bedeutenden Wirkungskreis hat, und neuerlich auch zum Hiſtoriographen Aegyptens ernannt wurde, bekleidete in Frankreich den Poſten eines gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, dirigirte aber zugleich die königlichen Theater unter dem nominellen Miniſter, ſo lange Karl X. regierte — eine Charge, die ihn mit der königlichen Familie, wie mit dem ganzen Hof in manche vertrauliche Berührung brachte, und ihm einen reichen Schatz der pikanteſten Anekdoten hinterlaſſen hat. Wer beliebig hinter den Couliſſen, bei Hofe und auf dem Theater, ſtehen kann, ſieht viel in mancher Hinſicht, und Niemanden unterſtützt Gedächtniß und Gewandtheit beſſer als Herrn Lubbert, um ſeine Unterhaltung fortwährend neu damit zu würzen. Freilich erſcheint der Sprung vom Theaterdirektor zum Hiſtoriographen und vortragenden Rath im Miniſterio des Innern etwas gewagt, aber da das Theater die Welt abſpielt, und die Welt ſelbſt auch nur ein größeres Theater iſt, ſo wird er ſich als Mann von Kopf wohl auch hier zu helfen wiſſen, ſowie als Dirigent der Militärſchule zu Thura.

Ehe wir Dſchiſeh ganz verließen, krochen wir noch in einen heißen Ofen, um Eier künſtlich ausbrüten zu ſehen (der Leſer fürchte keine Beſchreibung!), und beſahen nach der Hühnerfabrik auch eine andere, wo Salmiak gewonnen wird. . Dann tauchten wir in die vom Winde bewegten Wogen unabſehbarer Kleefelder, wiederbelebt durch alle Roſſe und Eſel der Umgegend, welche ſämmtlich in dieſer Zeit mehrere Monate lang aufs Gras (Bersim) geſchickt, und dort mit zuſammengebundnen Füßen ihrem Schickſal bei ununterbrochnem Freſſen überlaſſen werden, eine der nachtheiligſten und thörigſten Sitten des Orients, worüber ſpäter ein Mehreres. Der Weg kommt Einem lang vor, denn die Pyramiden täuſchen auf eine merkwürdige Weiſe über ihre wirkliche Entfernung. Man glaubt ſie ſchon von Kahira aus mit Händen zu greifen, und muß doch von Dſchiſeh aus noch mehrere Stunden reiten, ehe man ſie erreicht.

Am Rande der Wüſte empfingen uns ein halbes Dutzend Beduinen, die ſich uns als Führer aufdrangen, und obgleich wir ihnen verſicherten, daß wir nur höchſtens zwei von ihnen brauchten, war es doch nicht möglich, ihrer wieder los zu werden. Neugierig ſuchten meine Augen zuerſt den koloſſalen Sphynx auf, den man vor einigen Jahren ganz frei gemacht hatte, der aber jetzt vom Sande ſchon wieder bis an den Hals verſchüttet iſt, ſo daß man nur den Kopf ſieht. Von Weitem erkennt man ſeine Phyſiognomie noch ganz gut, von Nahem aber wird er, verſtümmelt wie er iſt, nur zu einer unförmlichen Maſſe, auf der ſich jedoch noch ein großer Theil der rothen Farbe, mit der das Ganze einſt angeſtrichen war, erhalten hat. Er ſieht in ſeinem jetzigen Zuſtande einem Pilze ähnlicher als einem Kopfe, und ſtimmte meine zu hoch geſchraubte Erwartung etwas herab. Auch muß ich aufrichtig bekennen, daß die Pyramiden ſelbſt keinen viel günſtigeren Eindruck auf mich machten, und mir von Nahem durchaus nicht mehr ſo impoſant als in der Weite erſchienen, oft das Loos des Großen auf der Erde! Wenn man ſie beſteigt, ändert ſich dies jedoch wieder, aber nicht in dem Maaße, wie ich es vorausſetzte, und wenn ein Vergleich die Sache anſchaulicher machen kann, ſo muß ich ſagen, daß der Straßburger Münſter z. B. an ſeinem Fuß, wie auf ſeiner Spitze mein Gefühl weit mächtiger ergriff.

Für heute war es zu allen weiteren Unterſuchungen bereits zu ſpät. Nachdem wir uns daher in dem natürlichen Souterrain einer Höhle, die den Reſten einer andern längſt zerſtörten kleineren Pyramide zum Fundamente dient, eine Wohnung eingerichtet und rund herum zugleich unſre Zelte aufgeſchlagen hatten — dicht neben der Sandſchlucht, an deren Eingang ſich mitten in der Wüſte noch vier Palmen und drei Sycomore einſam erhalten haben — begnügten wir uns für dieſen Abend den Geſammteindruck des Ganzen in uns aufzunehmen, ſo mager dieſer auch war. Nur in einige 50—60 Fuß tiefe Mumienbrunnen ſchaute ich noch flüchtig hinab, betrachtete die darin gefundnen, mit Mühe heraufgeſchroteten, und jetzt in Stücken oben umherliegenden Sarkophage aus grauem Granit, mit vielen Hieroglyphen bedeckt, beſuchte ſpäter den Oberſt Wyſe, der, in den wohnlichſten Katakomben ſchon comfort eingeführt, und eine förmliche kleine Colonie, zierlich von Rohrbarrièren umzäunt, errichtet hatte, und ſank dann beim Sternenlicht dem guten Gott Morpheus ermattet in die Arme, voll Erwartung der Dinge, die der morgende Tag bringen ſollte.

Die Conſuln von Oeſterreich und Frankreich, nebſt den Herren Linant und Cavilia hatten uns begleiten wollen, aber Alle uns faux bond gemacht. Ein Courier rief Herrn Leſſeps nach Alexandrien, der Tod der Madame Champion hielt Herrn Laurin in Kahira zurück; Herr Linant mußte nach ſeinem barrage, und Herrn Hauptmann Cavilia mußte wahrſcheinlich ſein spiritus familiaris erſchienen ſein, denn er war ohne irgend Jemandes Wiſſen plötzlich abgereiſt. Der einzige Begleiter, welcher uns nun noch blieb, war dafür von der originellſten Natur, ein achtzigjähriger Greis, halb blind, aber noch rüſtiger im Ertragen von Fatiguen als mancher Jüngling, und ſo bekannt im Reiche der Pyramiden und Katakomben, als habe er ſein ganzes Leben im Dunkel dieſer myſteriöſen Wohnungen zugebracht. Der ſeltſame, einem ägyptiſchen Nußknacker vollkommen gleichende Alte ſchläft nie anders, auch in ſeiner eignen Wohnung zu Kahira nicht, als im Freien, das Wetter ſey, welches es wolle, ein Regime, dem er wahrſcheinlich den jämmerlichen Zuſtand ſeiner rothen und geſchwollenen Augen verdankt. Seine Kleidung iſt ganz arabiſch, d. h. er geht halb nackt, ein großes Hemde mit Aermeln, und Pantoffeln, nebſt einem Mantel darüber im Nothfalle, das iſt Alles. Er hat ſich einen Sarg machen laſſen, auf dem er alle Monat einmal, als ganz eigenthümliches memento mori — ſein Mittagsmahl einnimmt. Das übrige Irdiſche betreffend, iſt er nominell Interprète du Consulat de France, d. h. ohne wirkliche Function, und handelt daneben, ohne übertrieben vorzuſchlagen, mit Antiken aller Art. Sein Name iſt Msarra, wie er ihn ausſpricht, ob er ein Chriſt oder Muſelmann iſt, habe ich wahrlich zu fragen vergeſſen, jedenfalls iſt er ein Philoſoph, weil er die Leiden dieſer Welt mit großer Geduld erträgt und den Tod nicht fürchtet; am bekannteſten in der Welt iſt er aber dadurch geworden, daß er meinen verehrungswürdigen Freund, den Herrn General Minutoli begleitete, als dieſer die große Pyramide von Sakhaara öffnete, ein Kapitel, auf welches ihn zu bringen übrigens etwas gefährlich iſt, weil, einmal begonnen, er nie wieder davon aufhört.

Mſarra beſtand darauf, daß wir zuerſt einen von ihm entdeckten Schacht, in deſſen Tiefe noch ein Sarkophag aus roſafarbnem Granit ruht, den der neue Beſitzer gern mit einem weit kleineren Gewicht in Metall vertauſchen möchte, beſuchen ſollten, und ich that ihm ſeinen Willen zur Hälfte, d. h. ich ſah, kroch und renkte meine Glieder aus, aber ich kaufte nicht.

Dann ließ ich den guten Alten am Fuß der kleinſten Pyramide zurück, um dieſe zu beſteigen. Sie iſt von allen aus den größten Blöcken errichtet, prangt noch zum Theil mit Marmor- und Granitverkleidung und ſcheint überhaupt die prächtigſte, wenn auch die kleinſte der ganzen Gruppe geweſen zu ſeyn. Es iſt die, von welcher Herodot das bekannte Mährchen der ſich proſtituirenden Königstochter erzählt, und ſie ſetzt in der That ihrer Beſteigung bis zum Gipfel eben ſo wenig Hinderniſſe entgegen, als die königliche Jungfrau einſt den Liebkoſungen ihrer Anbeter. Das innerſte Heiligthum aber verwahrt ſie bis jetzt beſſer als ihre Gründerin, und obgleich Oberſt Wyſe bereits in einer ſchmalen Oeffnung mit unſäglicher Arbeit 59 Fuß tief von der Nordſeite in ſie eingedrungen iſt, will alles dies doch noch nicht zu dem erwünſchten Reſultate führen. Einige frühere Verſuche, von andern Seiten den Eingang zu finden, ſind ebenfalls geſcheitert; vor einiger Zeit aber erbot ſich ein Araber gegen Mſarra, für 1000 Piaſter den wahren Eingang zu verrathen, der ihm, wie er behauptete, durch alte Ueberlieferung bekannt ſey. Man zögerte zu lange mit der Annahme des Vorſchlags, und als man zugreifen wollte, war der Beduine unterdeß geſtorben. Was mich betrifft, ſo glaube ich nach dem, was ich ſelbſt beobachtet, daß man ſich auf dieſem Wege vergebne Mühe macht, und die wahren hohen Perſonen, zu deren Ehren dieſe Grabmonuwahrhaft geiſtiges Intereſſe an ſeiner Religionsverkündung. Und ſie hat dabei Recht, nur nicht darin, daß ſie letzteres vorgiebt. Was Bettina von Steffens geklatſcht hat, iſt mir nur allzu glaublich; ſie ſcheint aber verſchwiegen zu haben, daß Schleiermacher die gleiche, unwiſſende, vorurtheilsvolle, und alſo unchriſtliche Abneigung eben ſo hart und roh bei allen Gelegenheiten geäußert hat. Dieſe Leute verſtehen alle nichts vom Menſchen mehr, wenn ſie auch ehemals was verſtanden; wie wollen die über den Fürſten Pückler urtheilen können! Rahel aber wußt' es, was es mit dem Menſchen auf ſich hat; ſie erkannte ihn unter allen Verkleidungen untrüglich; und was ſie von Ew. Durchlaucht Liebes und Gutes geſagt, wird beſtehen und ſich bewähren immerfort! —

In acht Tagen iſt es ein Jahr, daß ich ſie miſſe! Still! ſtill!

Mein Freund Neumann wird ſchwerlich Muskau erreichen; Sorau iſt der nächſte Ort, wo er Geſchäfte hat, und dieſe drängen ſich zu hart. Hoffentlich treffen bis zu ſeiner Rückkunft auch die „Tutti Frutti“ ein! Alles fragt und verlangt mit Heftigkeit darnach. An Carus werden wir von hier aus ſchreiben, ſobald das Gartenwerk erſchienen iſt.

In Staatsſachen iſt wenig Neues: ein Schreiben des Hrn. Miniſters von Kamptz in der Hamburger Zeitung über rheiniſche Rechtspflege macht wegen der Schreibart Aufſehen; Stägemann ſagt, ſeit Köckeritz und Dierike ſei ſo nicht geſchrieben worden. Spanien und Portugal, wie man dieſe Länder jetzt in den Zeitungen findet, laſſen mich ſehr gleichgültig; auch die Verhandlungen in Wien erwecken mir kein Gelüſt, und Frankreich iſt in einer Entwickelung, wo man gar nicht hinſehen muß, wie beim Wachſen des Graſes, bis nach einiger Zeit das Unmerkliche doch merklich geworden. Anſtatt der realen Politik mache ich mir eine ideale, das heißt, ich denke mir allerlei aus, oder vielmehr, ich laſſe mir die Gedanken nach eigner Willkür von den Gegenſtänden mente errichtet wurden, gar nicht innerhalb derſelben, ſondern immer unter ihnen zu ſuchen ſind.[1]) Dasſelbe gilt von der größten Pyramide wie von der kleinſten, und iſt die erſtere wirklich entweder das Grab des Pharao-Suphis nach Champollion, oder des Cheops nach Herodot, ſo ſind die darin aufgefundenen kleinen unverzierten Stuben, in denen die beiden großen Sarkophage ſtehen, gewiß keine Königsgräber, ſondern nur die untergeordneter Nebenperſonen oder Prieſter, und der alte reſpektive König ruht noch ungeſtört da, wo Herodot es angiebt, nämlich in des Felſens Kern, auf dem der gigantiſche Steintumulus nachher errichtet wurde; denn nichts anders als Tumuli von Stein ſind am Ende dieſe rohen Anfänge der Kunſt, ohne alle Bildwerke, ohne Hieroglyphenſchrift, obgleich ſie zur Zeit Herodots ſchon wieder mit dem Schmuck ſeitdem fortgeſchrit'ner Kunſt, mit Tempeln, Sphynxen, Koloſſen, Höfen, und prächtigen Auffahrten umgeben worden waren, welche Letztere alle Hieroglyphen trugen, während man mit heiliger Ehrfurcht die Urmonumente in ihrer urſprünglichen Einfachheit ließ.[1] Ja es wäre ſogar nicht unmöglich, daß mehrere von den verhältnißmäßig gegen die ungeheuren Steinmaſſen ſo ganz unbedeutenden niedrigen und ſchmalen Gängen und Gemächern, in denen man oft kaum knieend und liegend Raum finden kann, erſt ſpäter zu gewiſſen Zwecken der Prieſter ausgebrochen und in die Pyramiden hinein gebaut worden wären, wie man Schachte in Felſen treibt, und wie wir ſelbſt jetzt Aehnliches, nur weniger ſyſtematiſch und mit geringeren Hülfsmitteln an dieſem koloſſalen Monumente von neuem durch die Engländer unternehmen ſahen.

---

[1]) Man hat in der That ſeitdem einen Sarkophag ohne Hieroglyphen in der Tiefe unter der Pyramide gefunden. Er war aber leer und beſchädigt, alſo ſchon längſt das Heiligthum durch Schätze Suchende entweiht.

Die Ausſicht vom Gipfel der kleinen Pyramide ſteht der von der größten freilich ſehr nach, aber die Dispoſition der mannichfachen Höfe, Auffahrten, wie die Lage der vielen zerſtörten Gebäude in der Nähe, überſieht man von hier am beſten. Von fünf kleineren Pyramiden die unmittelbar vor der kleinen in einer Reihe ſtanden, ſind noch drei ziemlich wohl erhalten. Die eine derſelben erhebt ſich in breiten Stufenabſätzen, während bei allen andern die Steinlagen zwar hinlänglich eine über der andern zurückreichen um hinaufklettern zu können, aber gegen die ganze Maſſe zu niedrig und ſchmal und viel zu zerbröckelt ſind, um für das Auge den Effekt einer Abſtufung zu gewähren; daher auch in der Nähe die Pyramiden faſt nur wie roh aufgethürmte, coniſche Steinhaufen ausſehen, an denen kaum ein regelmäßiges Mauerwerk bemerkbar wird. Dies iſt dem Grandioſen, das ihr Totaleindruck haben ſollte, äußerſt hinderlich. Als ſie noch mit glatten Quadern überdeckt und mit glänzendem Stuk überzogen waren (wie ſich ein kleiner Theil der Spitze der zweiten Pyramide bis jetzt noch erhalten hat) und auf dieſe Weiſe ungeheure ebne Flächen auf jeder Seite darboten, auch daneben ſtehende niedere Gebäude zugleich den Maßſtab ihrer rieſigen Höhe beſſer verſinnlichten, muß ihr Anblick freilich unendlich impoſanter geweſen ſeyn. Jetzt, ich wiederhole es, täuſcht er ſelbſt eine mäßige Erwartung. Noch mehr als das Aeußere, der Pyramiden deſappointirt aber im Innern die Kleinlichkeit der labyrintiſchen, nur für Schlangen und Schakals gemachten Gänge, ſo wie die unanſehnlichen, oft durch ihre Niedrigkeit ganz abgeſchmackt erſcheinenden, unbrauchbaren, kahlen Gemächer der beiden großen Pyramiden.

---

[1] Die ſo eben von Oberſt Wyſe angeblich entdeckten Hieroglyphen im Innern der großen Pyramide ſind nicht in den Stein gegraben, ſondern nur wie mit einem in Farbe getauchten Finger verkehrt, und vielleicht ſehr neuerlich, auf die Wand gepinſelt.

Sobald wir von der ſogenannten kleinen — denn auch ſie bleibt an ſich immer eine enorme Maſſe — niedergeſtiegen waren, begaben wir uns in die Eingeweide der größten. Der rohe, aber kühn und koloſſal conſtruirte, dem Druidenbau ähnliche Eingang iſt das Einzige, was hier den Effekt des Großartigen auf mich machte, denn, wie geſagt, Gänge, in denen man ſich kaum umdrehen, ſelten anders als wie ein Fiedelbogen gekrümmt, oder gar auf dem Bauche kriechend, vordringen kann, und die endlich nach aller Mühe einem Heiligthume zuführen, das nur aus ein paar elenden, dunkeln Zimmern von den Dimenſionen einer Bedientenſtube beſteht, deren Wände mit düſtern, einſt polirten, jetzt matten Granitplatten, ohne eine Spur von Schrift, Verzierung oder Bilderwerk, belegt ſind — ſcheinen mir eben ſo wenig, wie die beiden einfachen ſteinernen Kaſtenſärge die man hier ſieht, ein Gegenſtand der Bewunderung zu ſeyn, am wenigſten für den, der die erhabene Kunſt der Aegyptier, und ihre wahrhaften Wunder in Theben geſehen hat. Mir waren dieſe freilich damals noch unbekannt, doch war auch ſchon ohne den Vergleich der erſte Eindruck bei mir nicht anders, als ich ihn ſchildere, und da ich kein gelehrter Archäologe bin, der hier auf Entdeckungen ausgeht, ſo bemühe ich mich nur dem Leſer ein wahres und beſchauliches Bild des Ganzen, dem individuellen Eindruck, den es auf mich gemacht, gemäß, wiederzugeben — was die Gelehrten in der Regel vermiſſen laſſen.

Ich durchkroch mit meiner gewöhnlichen Beharrlichkeit alles was geöffnet iſt, und nachher auch auf Leitern in die theils neuerlich, theils in ſchon wieder vergeſſener Zeit (wie z. B. Daviſon's ſogenanntes Zimmer) entdeckten Löcher. Alles dies iſt ſehr fatiguant und erhitzend, aber nichts davon im mindeſten gefährlich, als höchſtens etwa das Hinabſteigen in den 280 Fuß tiefen Brunnen, mit bloßen Einſchnitten in der Mauer, der vom soit-disant-Saale der Königin (die vielleicht nur eine Hofdame oder Prieſtermaitreſſe war) nach dem tiefſten ſich fortwährend ſenkenden Gange niederführt, welcher letztere in einem natürlichen Felſengewölbe, nahe der Mitte der Pyramide, und ſchon in ihrem Fundamente endet. Aus dieſer Höhle geht, auf der entgegengeſetzten Seite, ein anderer horizontaler ſchmaler Gang noch weiter dem Mittelpunkte zu, und hört dann plötzlich auf. Hier iſt vielleicht der Schlüſſel zum Tieferen noch Unbekannten. Dort herum, glaube ich, ſollte man raſtlos nachforſchen, denn hier in der Tiefe muß der König liegen, wenn er überhaupt vorhanden iſt, hier im Herzen des Felſens, einſt von einem hineingeleiteten Canal des Nils umfloſſen, wie es uns der Vater der Geſchichte erzählt, freilich ohne ihn ſelbſt geſehen zu haben, und nur das zweifelhafte Prieſterwort als Bürgſchaft gebend.

Die Luftlöcher, welche in dem „Saal des Königs“ getauften Zimmer in der Mauer befindlich ſind, hat man über hundert Fuß verfolgt, wie man uns verſicherte, und der Oberſt Wyſe glaubt auch ihren

Ausgang oben aufgefunden zu haben, doch alles dies iſt und bleibt höchſt unbedeutend.

Erſt nach mehreren Stunden hatten wir uns aus der Grabeshöhle wieder hervorgearbeitet, und begrüßten das roſige Licht, und ſanken todtmüde auf die Rieſenſteine am Eingang hin, und aßen Orangen, und tranken Kaffee, und fühlten uns durch dieſes weiſe Intermezzo bald wieder ſo wunderbar geſtärkt, daß ich, den Reigen kühn eröffnend, auch von Außen heute noch zum Ziele gelangte, nämlich den 500 Fuß hohen Gipfel der Pyramide kurz vor Sonnen-Untergang erſtieg. In fünfzehn Minuten waren wir ganz gemächlich oben, entzückt durch eine der herrlichſten, wenigſtens gewiß eigenthümlichſten Ausſichten auf der Erde, obgleich ſie nur in wenig große Maſſen zerfällt. Die roſenroth gefärbte Wüſte mit mehr als vierzehn großen Pyramiden, nämlich denen von Dſchiſeh ſelbſt, dann von Abuſir, Sakkara und Daſchfur, meiſtens in der eben günſtigſten Entfernung geſehen, iſt nicht der wenigſt anziehende Gegenſtand dieſer erhabnen Dreieinigkeit von Weltſtadt, Grünland und Sandmeer. Wir bemerkten übrigens, daß ſeit vier Jahren, wo Herr

Doktor Koch zum erſtenmal hier war, nach ſeiner Angabe wie es damals geweſen, ſeitdem ein großes Stück der Wüſte nach den Pyramiden zu cultivirt worden ſeyn muß, was man auch an der Farbe des Bodens deutlich unterſcheiden konnte, da das neue Ackerland unter dem Grün noch ſandig und hell ausſah, während das alte nur tiefſchwarze Erde zeigte. So wird die moderne Kultur bald wieder friſche Fluren und Gärten bis dicht an die alten Denkmäler ziehen, wie es ohne Zweifel in der Zeit ihrer Blüthe ebenfalls ſtatt fand, denn obgleich die alten Aegyptier die Nekropolis immer gern am Saume der Wüſte in ſchöner Symbolik anlegten, ſo glaube ich doch nicht, daß ſie ſie je abſichtlich mitten im Sande aufführten. Die Wüſte hat natürlich jene ihr zunächſt liegenden Monumente, beim Untergang der Civiliſation, auch zuerſt umſchlungen, wie gleichfalls die Gräber der Khalifen bei Kahira jetzt in der Wüſte ſtehen, obgleich wir es von dieſen genau wiſſen, daß ſie bei ihrer Gründung auf allen Seiten von reichen Gärten und Orangenhainen umgeben waren. Einer ſo ſinnigen und weit vorgerückten Nation, als die Aegyptier waren, darf man nichts ſo Abſurdes beimeſſen, als es geweſen ſeyn würde, ihre erhabenſten Monumente, die Gräber, bei allen ihren Städten ſo fern mitten in der Wüſte aufzubauen, als ſie zum Theil jetzt erſcheinen. Jene Denkmäler wurden vielmehr, als ächte Bilder des Todes, gerade an das Ende des grünen Lebens geſtellt, und nur jenſeits begann die geheimnißvolle, unabſehbare unbekannte Oede.

Meine Gefährten fanden das Hinabſteigen weit beſchwerlicher und Schwindel-erregender als das Heraufklimmen. Ich war entgegengeſetzter Meinung, und wie ich früher der Letzte oben anlangte war ich unten weit voraus der Erſte, denn über drei Fuß hohe Stufen ſich hinanzuſchwingen iſt mühſam, ſie aber in taktmäßiger Cadence herabzuſpringen wird ein wahres Gaudium, das alte Leute, wie ich bin, anmuthig an ihre Knabenzeit erinnert. Die ganze Partie iſt überhaupt eine ſolche Kleinigkeit für Alle, die ſich ihrer Beine zu bedienen wiſſen, daß ein guter Felſenkletterer mit Leichtigkeit wetten könnte, die große Pyramide dreimal in einem Tage zu beſteigen, und man muß furchtſamer ſeyn als ein altes Weib, um etwas Gefährliches dabei aufzufinden.

Etwas anders aber verhält es ſich mit der zweiten Pyramide, die wir am andern Morgen bis dicht an die glatte Spitze erkletterten. Dieſe iſt, wenige Fuß ausgenommen, eben ſo hoch als die, welche par excellence die große genannt wird, aber von weit geringerem Umfang in ihrer Baſis, folglich weit ſteiler, und ihre Stufen auch weit mehr geſchwunden und beſchädigt, als bei der großen. Man konnte, oben angelangt, gleich an dem faſt gänzlichen Mangel moderner Namensinſchriften bemerken, daß hier die Beſucher ſehr ſelten ſeyn müſſen. Demohngeachtet ſind Einige ſelbſt über den glatten Theil hinweg bis zur äußerſten Spitze gekommen. Dies iſt aber nur durch zuſammengebundene Leitern und mit vielen Vorbereitungen thunlich. Man ſagt, ein franzöſiſcher Soldat habe, als Napoleon die Pyramide beſichtigte, mit bloßer Hülfe ſeiner Glieder die äußerſte Höhe erreicht. Dies muß Mazurier's Vater geweſen ſeyn, ſonſt habe ich Mühe, es zu glauben. Wie dem nun ſeyn mag, ich ſelbſt ſtieg ſo hoch als es gewöhnlichen Dilettanten, ohne beſondere Hülfsmittel der Kunſt anzuwenden, gelingen kann, und grub dort auf eine anbieten, und ſehe zu, was ſie aus ſich machen können. So bin ich die fruchtbarſte Entwicklung noch nicht los, die ſich mir ungeſucht vor Augen geſtellt hat, und deren Grundlage und Gipfel der Satz iſt: „Der Mittelſtand iſt in unſerem heutigen Lebensweſen das Schlechteſte und Elendeſte.“ Neulich war ich in Betrachtung verſunken, was denn bei uns eigentlich an die Stelle der vormals ſo bedeutenden und reichlichen Stockprügel getreten ſei? und mir leuchtete unwiderſprechlich ein: die Examina! Nämlich als Kalamität ganz gewiß; ob auch an Wirkſamkeit, iſt noch die Frage. Daß die unteren Klaſſen dabei im Vortheil ſind, iſt klar, denn geprügelt werden ſie nicht mehr, und examinirt nur die oberen, welche nun gerade ſo unglücklich ſind und unter der Zucht ſeufzen, wie jene vormals.

Ich habe eine Ahnung, daß dieſes heitere Sonnenwetter Ew. Durchlaucht nächſtens von Muskau entführen wird. Aber wohl nicht nach Berlin? — Ich ſehe, daß dieſe Tage ſehr ſchön ſind, aber ich empfinde und genieße es nicht, weil mir die Luft nach zu ſcharf iſt und mich fieberhaft berührt.

Heute Abend, nach der Kritik-Geſellſchaft, bin ich zu Fräulein Solmar beſchieden, wo angenehme italieniſche Fremde, Marquis und Marquiſin Arconati-Visconti, ſein werden; der Mann iſt aus Mailand ſeit zehn Jahren verbannt. Da wird franzöſiſch geſprochen, und das iſt mir lieb. Nun wiſſen Ew. Durchlaucht doch ein wenig von meinem Tage! Rahel liebte ſolche Notizen und Details.

Mit innigſter Verehrung

treu ergeben
Varnhagen.

Dore iſt ſehr geehrt und erfreut durch Ew. Durchlaucht gütiges Andenken, und legt ihren Dank zu Füßen!

der geglätteten Platten den Titel, Vor- und Zunamen meiner guten Julie ein, wie Herr von Chateaubriand auch den ſeinigen par procuration auf die große Pyramide ſetzen ließ. Wem aber unter unſern Freunden bekannt iſt, welche decidirte Abneigung gegen alle „Lokomotive“, vollends die Erſteigung einer Höhe, ja ſogar einer einfachen Treppe, die genannte liebenswürdige Dame von jeher gehabt hat — da ſie nur die Bewegungen des Sitzens, Liegens und Spazierenfahrens gewohnt iſt — der wird ſich allerdings nicht wenig wundern, ſie hier als determinirte Bergſteigerin an einem Orte verzeichnet zu finden, wo nur Adler und Geier zu ruhen pflegen. So habe ich den geheimnißvollen Monumenten noch ein kleines Privaträthſel mehr aufgedrückt.

Das Innere dieſer zweiten Pyramide ward von Belzoni geöffnet. Die Gänge ſind hier ein wenig bequemer, der Zimmer mehr, und einige auch etwas größer als in der Schweſterpyramide, doch eben ſo kahl und zierdelos, eben ſo unbegreiflich der Zweck dieſes mühſamen Fuchsbaues.

Ein in den lebendigen Felſen eingehauener

Hof umgiebt dies Denkmal, und man ſieht an den ſchon zum Herausbrechen vorbereiteten Steinen der Bodenfläche, daß man noch tiefer gehen wollte. Auf den glatt abgearbeiteten äußern Felswänden dieſes Hofes bemerkt man einige Hieroglyphen aus älterer ſpäterer Zeit und auch einen Ring des großen Rhamſes. Mehrere Gebäudereſte neben dem ausgehöhlten Platze zeigen cyklopiſche Mauern ganz in der Art der großen Wand am Pnyx zu Athen und ganz verſchieden von der Bauart der Pyramiden ſelbſt; in den Trümmern der Auffahrt, aber die zu dieſer Pyramide führte, befinden ſich von allen hier angewandten Blöcken die größten, welche nur denen von Theben weichen.

Das klare Wetter lockte mich am Abend noch einmal auf die Spitze der großen Pyramide, gleichſam zum Abſchied, und ich konnte mich bei dieſem zweiten Beſuch des Glaubens kaum erwehren, daß auf ihrer abgekappten Spitze einſt ein Koloß geſtanden haben müſſe, wie auf den ähnlichen Denkmälern im See Moeris, obgleich Herodot nichts davon erwähnt.

Als ich im Begriff war, am Morgen darauf zu Pferde zu ſteigen, um meine Reiſe fortzuſetzen, ließ mir Oberſt Wyſe ſagen, daß er in dieſem Augenblick einen neuen Eingang in die zweite Pyramide entdeckt habe, denn der Unermüdliche operirt auf alle drei zugleich. Ich fand die Sache richtig, da dieſer niedrige Eingang aber nur auf einen ſchon bekannten innern Gang ſtößt, ſo iſt wenig damit gewonnen, und ich wünſche von Herzen dem braven Oberſten für ſeinen Fleiß, ſeine Ausdauer, und ſein Geld, bald ein glänzenderes Reſultat.

Herr Cavilia, der vor einiger Zeit dicht neben den Pyramiden einen ſeltſamen Bau aneinanderſtoßender Gemächer und Gänge aufdeckte, deſſen Plan und Zweck zu verſtehen bis jetzt noch nicht gelang, verſicherte mir in Kahira, „in Entfernung einiger Stunden in der Wüſte Fundamente von Pyramiden aufgefunden zu haben, deren Granitblöcke größtentheils ſchon wieder in Staub aufgelöſt wären, woraus er ſchließe, daß, wenn die noch ſtehenden Pyramiden aus Sandſtein 4 oder 5000 Jahre alt ſeyen, jene aus ſchon wieder pulveriſirtem Granit, wenigſtens vor zehnmal ſo langer Zeit erbaut worden ſeyn müßten!“ Seine kleine Defektion verhinderte mich dieſen denkwürdigen „Granitſtaub“ mit eigenen Augen zu ſehen.

Als ich durch die Einförmigkeit der Wüſte meinen Weg fortſetzte, zürnte ich faſt auf mich ſelbſt, von mehr als einem gothiſchen Bau des Mittelalters lebhafter angeregt worden zu ſeyn, als von dieſen berühmten Weltwundern, ſo wie mir auch in früheren Jahren das Pantheon zu Rom weit großartiger vorkam, als die zwanzigmal größere Peterskirche — aber ich hatte nicht Unrecht. Der Triumph der Kunſt muß höher ſtehen als der der bloßen Maſſe. Demohngeachtet kann man, wenn man die kältere Reflektion zu Hülfe nimmt, nicht umhin, auch über dieſe Maſſen allein ſchon zu ſtaunen, womit eines Königs Laune der Ewigkeit zu trotzen verſuchte. Die drei Pyramiden von Dſchiſeh enthalten 4,693,000 Kubikmeter, woraus erhellt, daß man mit den Steinen dieſer Monumente eine 9 Fuß hohe und 1 Fuß dicke Mauer von circa 1400 Stunden Länge bauen könnte, alſo z. B. von Alexandrien aus durch Afrika hindurch bis an die Küſte von Guinea!

Unter den ſechs Beduinen, die während der hier verlebten Tage unſere treuen Schatten geblieben waren, befand ſich einer der ſchönſten Menſchen, die ich je geſehen, das vollendete Bild eines Herkules, der, als er im Dampfbade des Königsſaales ſein leichtes Gewand abwarf, und nun im Schein der Fackel nackt daſtand, jeden Künſtler als Modell in Exſtaſe verſetzt haben würde. Ich liebe die Schönheit in jeder Form, und ſuchte ihn daher für meinen Dienſt zu engagiren, was indeß, da er Frau, Kinder und ein beträchtliches Eigenthum hatte, ſehr ſchwer hielt; doch entſchloß er ſich endlich dazu für eine hohe Bezahlung, die er für den erſten Monat gleich voraus verlangte. Der Charakter des Beduinen iſt aber nicht zum Dienen geſchaffen. Der rieſenſtarke Kerl, der für ſechs Andere aß, konnte nie zu der geringſten regulairen Arbeit nach dem Maßſtab eines Kindes vermocht werden, und da ich ihn doch nicht als bloßen Statiſten behalten wollte, ſo ließ ich ihm, ohngefähr eine Woche darauf, in einer Anwandlung von Aerger über ſeine Faulheit ankündigen, daß er entweder gleich den andern Dienern arbeiten, oder auf der Stelle die Barke verlaſſen ſolle. Da er indeß wenig Miene machte, der

Warnung Folge zu leiſten, befahl ich ihm definitiv, zu gehen, was er aber zu meinem Erſtaunen ebenfalls verweigerte, ſo daß ich dem Kawaß auftragen mußte, ihn, wenn er ſich binnen fünf Minuten noch hier befände, gewaltſam aus der Barke hinauswerfen zu laſſen, wozu freilich ein Dutzend Menſchen nöthig geweſen wären. Ein türkiſcher Beamter und Diener Seiner Hoheit iſt aber ſo ſehr das Schrecken aller Araber, daß der Rieſe Ali ſich nun ſogleich fügte. Natürlich ſah ich meinen vorausbezahlten Monatslohn als verloren an, war aber nicht wenig überraſcht, am andern Morgen von meinem Dragoman zu hören, daß der Beduine ihm gewiſſenhaft drei Viertel des erhaltenen Geldes wieder gegeben und nur den Lohn für die abgediente Woche mit ſich genommen habe. Mir ſchien dieſer Zug des Aufzeichnens werth, obgleich er von den Europäiſchen dienenden Klaſſen, vom Geheimerath bis zum Schuhputzer herab, ſchwerlich ſehr bewundert werden wird.

Nach einigen Stunden, die uns fortwährend über, ganz mit abgeglätteten Meerkieſeln bedeckte, Sandhügel führten — Steine, die oft jenen glichen, welche die leichtgläubigen Alten für die petrificirten Bohnen und Linſen der Arbeiter an den Pyramiden hielten — erreichten wir die Pyramidenruinen von Abuſir, bedeutend kleiner als die von Dſchiſeh und von geringem Intereſſe. Anderthalb Stunden weiter befinden ſich die von Sakkara, deren mittelſte, größte, und in breiten Abſätzen aufſteigende, wie ſchon bemerkt, der General Minutoli eröffnete. Hier war alſo Mſarra, der bisher auf ſeinem Eſel zwiſchen Schlaf und Wachen fortgezuckelt war, in ſein Element gekommen, wie der Fiſch ins Waſſer, ich aber ſchweige und bitte meine Leſer, den intereſſanten Artikel dort nachzuleſen, wo er am lehrreichſten und unterhaltendſten abgefaßt iſt, in des Generals eigener vortrefflicher Beſchreibung. Ohnfern dieſer Pyramide liegen einige weit ſchönere Sarkophage als die ſind, welche wir bei Dſchiſeh gefunden, und nahe dabei befinden ſich unerſchöpfliche Ibiskatakomben, auch Menſchengräber mit Mumienplebs in Menge. Man ſcharrte für ein Geringes vor unſern Augen einige ganz intakte dieſer ordinairen Mumien aus. Die buntbemalten Geſichter auf den groben Köpfen, obgleich keine Kunſtwerke, ſchienen mir doch voll Ausdruck, beſonders eine weibliche Phyſiognomie von äußerſt ſchelmiſchem Ausdruck. Wir öffneten zwei, die offenbar nur gemeine Leute bargen, und fanden auch nichts darin, als vom angewandten Maſtir verſengte Linnen, und zu wahrem Holz gewordene Knochen.

Die noch weiter entfernten Pyramiden von Daſchfur begnügten wir uns aus der Ferne zu betrachten, und wandten uns nun dem Nile wieder zu, nach dem ſchönen Thale und weitläuftigen Palmenwalde des alten Memphis. Wenn man in dieſen Wald eintritt, hat die ganze Scene eine auffallende Aehnlichkeit mit unſern düſtern nordiſchen Kieferhaiden. Die Bäume mit ihren langen kahlen Stämmen und kleinen Kronen zeigen faſt dieſelbe Form und Farbe, der Boden iſt gleichmäßig dürrer Sand mit wenig Gräschen hie und da, und um das Portrait zu vervollſtändigen, ſieht man daneben weite, halb ausgetrocknete flache Teichbecken voll Moor ganz wie die Marken und die Lauſitz ſie ſo vielfach aufzuweiſen haben. Es würde daher auch hier eben ſo traurig als bei uns ſeyn, wenn nicht gleich daneben der geſegnetſte Auboden, mit dem friſcheſten

Grün bedeckt, hundertfache Frucht trüge, und ohnfern davon in ſeiner ſtolzen Pracht der breite Nil flöſſe. Ueberdies füllen antike Ruinen an mehreren Stellen den Wald, und in einer Verſenkung liegt nahe der Straße der ſchöne, vom Kopf bis zum Gürtel ganz, im Uebrigen nur theilweiſe, erhaltene Koloß des großen Rhamſes (Seſoſtris), wahrſcheinlich der ſonſt im Dromos des Tempels Vulkan's ſtehende, und außer Ypſambul die einzige Statue dieſes Heroen Aegyptens, deren Antlitz unbeſchädigt iſt. Herr Cavilia fand dieſen Koloß zuerſt auf, und ſchenkte ihn dem engliſchen Vicekonſul in Alexandrien, denn jeder Fremde, der früher hier etwas Antikes auffand, hielt ſich für berechtigt, es als ſein Eigenthum zu betrachten, faſt wie einige Küſtenbewohner das Gut der Schiffbrüchigen. Der Herr Vicekonſul hat, wie ich höre, die Abſicht, den Kopf abſägen zu laſſen und ihn dem vaterländiſchen Muſeum zu verkaufen, damit er neben dem Raube Lord Elgin's in London aufgeſtellt werden könne. Wenn dies gegründet iſt, ſo hoffe ich, daß Seine Hoheit der Vicekönig, der Gott Lob! noch nicht, wie mancher andere Fürſt, ſich als jedes engliſchen Beamten Sklave anzuſehen braucht, eine ſolche Barbarei verhindern wird. Es wäre wenigſtens eine große Schwäche von ſeiner Seite, wenn er es nicht thäte, er müßte denn innerlich für gegründet halten, was neulich einer der erſten Offiziere der Euphrats-Expedition (übrigens ein Mann von großer Energie und nicht geringem Talent) mit ächt engliſcher Galanterie und Selbſtſchätzung dem Kommandanten von Adana ſagte, als ihm dieſer die neu ausgeführten Befeſtigungswerke dieſes Ortes zeigte: „Mon cher, avec un Kurbatsch (Reitpeitſche) et dix mille Anglais, je vous chasserai facilement avec toute l'armée d'Ibrahim, d'ici à travers la Syrie et l'Egypte jusqu' au Sennar.“ Solche Wahrheit den Leuten ins Geſicht zu ſagen, iſt doch hart.

Unter den Trümmern, welche ſparſam, aber in weiter Ausdehnung im Walde umherliegen, ſah ich wenig der Erwähnung Werthes, unendlich Vieles muß aber noch die Erde unter einer Unzahl hoher Schutthügel hier von Alters her decken, denn ſchon zu Strabo's Zeit war die Sphynxallee, welche jenſeits des See's, welcher die ganze Stadt umgab, zu dem Tempel des Serapis führte, halb vom Sande

136.

Pückler an Varnhagen.

Muskau, den 28. Februar 1834.

Ich ſchicke Ihnen, verehrteſter Freund, nur zwei Worte, weil ich enorm viel zu thun habe, um für Ihren letzten Brief zu danken, und Ihnen endlich die „Tutti" zu ſchicken. Der entſetzliche Lärm, den man wegen dieſes Buches gemacht, und die ganze erſte Ausgabe unter anderen ſchon beſtellt, ehe ſie ausgegeben war, ſo daß bereits mit der zweiten begonnen wird, iſt ein wahres Unglück für mich, denn es kann gar nicht fehlen, daß alles ſchreien wird: parturiunt montes nascetur ridiculus mus.

Ich hätte ſollen die Hälfte weglaſſen, und durch Beſſeres erſetzen, das ſehe ich wohl jetzt ein, da es zu ſpät iſt.

Wäre ich Rezenſent, ich würde mich ſchön zuſammenhauen! Andere werden es aber auch ſchon nicht daran fehlen laſſen.

Die Fürſtin ſchreibt mir, daß Sie wohl ausſehen, was mich herzlich gefreut, und klagte wie Sie über läſtige Zeugen.

Daß Herr Neumann nicht zu mir kömmt, thut mir leid. Von Sorau hätte er doch nur einen Katzenſprung gehabt. Adieu alſo diesmal, auf Ihren Brief antworte ich noch beſonders!

Mit herzlicher und freundſchaftlichſter Verehrung

H. Pückler.

P. S. Ich hatte Ihnen ein ſchön gebundenes Exemplar zugedacht, aber ich habe es nicht bekommen, und um die Sache nicht noch länger aufzuhalten, ſchicke ich Ihnen eins in gewöhnlichem Umſchlage. Die gröbſten Druckfehler ſind korrigirt, es ſind diesmal nur ſehr wenige von Bedeutung, im Vergleich mit den Briefen. Mit meinem dritten und vierten Theil der „Tutti" bin ich auch ſchon ziemlich fertig, und froh, mir das noch vom Halſe zu ſchaffen, ehe ich reiſe.

der Wüſte verſchüttet. Mit der Abendröthe gelangten wir, über ſchmale Dämme hinreitend, die durch des Nils Ueberſchwemmungen nöthig gemacht wurden, und die, faſt den Gängen eines engliſchen Gartens ähnlich, in Schlangenlinien geführt ſind, um dem Waſſer beſſeren Widerſtand zu leiſten, an den Fluß, wo unſere von contrairem Winde zurückgehaltnen Barken, wie beſtellt, in demſelben Augenblicke von Kahira ankamen. Froh eilten wir ſie zu beſteigen; Aſiamé empfing mich auf der meinigen mit einem demüthigen Handkuß, dem ich mich vergebens zu entziehen ſuchte, und mit Freuden ward ich von der exemplariſchen Reinlichkeit und netten Ordnung meiner kleinen Waſſerwohnung gewahr, daß mir in jeder Hinſicht die Perle der Sklavinnen zu Theil geworden ſey. Ohne Zeitverluſt wogten wir ſogleich auf der blauen Fluth weiter dem Süden zu, und fuhren bald darauf bei Hatſeb, ehemals der Aphrodite geweiht, vorüber, während eine ſüße afrikaniſche Nacht, die Venus ſelbſt geſandt zu haben ſchien, uns mit linden, wollüſtigen Lüften umwehte. — Mit Sonnenaufgang paſſirten wir den Joſephkanal (auch Juſſuf Sal-Eddin's, nicht des Geliebten der Potiphar

Werk), und erblickten jetzt in duftiger Ferne die letzte der ägyptiſchen Pyramiden am Nil, die von Meidun in der Morgenſonne Glanz, einer vergoldeten Krone gleich, über der Wüſte thronend. Die große Reiſe war begonnen, die mich weiter, viel weiter führen, und tragiſcher beginnen ſollte, als meine Phantaſie ſich damals auch nur im Traume vorgeſtellt hätte.

Nilfahrt bis zur Hauptſtadt Ober-Aegyptens.

Die letzten Tage des Februars wurden um ſo mehr nur dem Innern und Häuslichen geweiht, als wir uns vorgenommen hatten, wegen der ſchon zu ſehr vorgerückten Jahreszeit, auf dem Hinwege uns ſo wenig wie möglich aufzuhalten, und das Verſäumte mit größerer Bequemlichkeit und Seelenruhe auf der Rückkehr nachzuholen, obgleich dies ſonſt gegen meinen Grundſatz ſtreitet: „nie auf morgen aufzuſchieben, was heute gethan werden kann.“ Aber jede Regel hat ihre Ausnahmen und nur Pedanten verkennen dies.

Ich ſtudirte alſo jetzt, ſtatt der Alterthümer, den Charakter der jungen Ajïamé, welche mir täglich intereſſanter vorkam. Fürs erſte fand ich mit Verwunderung, daß ſie die ätheriſche Eigenſchaft beſitze, nie Fleiſch zu eſſen. Eine Orange, etwas Milchreis und Brod früh und Abends, iſt das Einzige, was ſie zu ſich nehmen will, und demohngeachtet wird vor und nach dieſer paradieſiſchen Mahlzeit das ſorgſamſte, religiöſeſte Abwaſchen niemals verſäumt, und ſelbſt — was ich hinter dem Vorhang belauſchte und gar nicht erwartet hätte — ſelbſt die Perlenzähne wurden trotz einer Engländerin (obgleich nur mit einer Wurzel, deren ſich die Abyſſinier zu dieſem Zweck bedienen) mühſam geputzt und polirt. Wahrſcheinlich ſind dieſe vortrefflichen phyſiſchen Gewohnheiten, zu denen auch ein tägliches Früh- und Abendbad des ganzes Körpers gehört, nebſt dem erwähnten frugalen regime, die Urſache, daß ich noch nie eine ſo vollſtändige Abweſenheit menſchlicher Unannehmlichkeiten an einem weiblichen Weſen gewahr wurde, als an dieſer appetitlichen Wilden, der ich erſt Sitten lehren zu müſſen glaubte, und die ich zum Theil weiter darin vorgeſchritten fand, als wir Europäer es meiſtentheils ſelbſt ſind. Dieſelbe Delikateſſe, mit der ſie ihren Körper behandelte, dieſelbe Decenz und Anmuth fand ich auch in ihrem übrigen Betragen. Doch verrieth ſich einige Wochen ſpäter — was ich hier gleich mit einſchalten will — das ſklaviſche (man könnte auch ſagen das weibliche) Princip deutlich bei ihr, denn meine zu ſchmeichelnde Behandlung machte ſie ſchnell übermüthig und launiſch. Ueberdem ennuyirte es das hübſche Kind nicht mit Unrecht, mit Niemanden ſprechen zu können, da weder ich, noch ein Andrer ihre Sprache verſtanden, wozu es auch nicht ergötzlich war, nach türkiſcher Manier ſtets eingeſperrt zu bleiben, und nur täglich tief verſchleiert am Abend eine Viertelſtunde am Ufer ſpazieren gehen zu dürfen. Alles dies war nicht meine Schuld, und auch mit dem beſten Willen hier nicht abzuändern; demohngeachtet wollte ſie es mir entgelten laſſen, und ward endlich bei aller urſprünglichen gentleness ihres Charakters, gleich einem verzognen Hündchen, oft ganz unleidlich mürriſch, gebieteriſch und ſo wetterwendiſch, daß ich viel Noth mit ihr vorauszuſehen anfing. Die Menſchen haben aber alle gar viel von den Thieren an ſich, und die Wilden ſtehen ihnen natürlich noch näher. Dies nahm ich in Betrachtung, und beſchloß nun, der wachſenden Coquetterie, Unart und Rebellion meines kleinen Naturkindes auch naturgemäß entgegen zu arbeiten. Ich fing damit an, nach der erſten heftigen Scene dieſer Art, wo ſie zuletzt im Zorn ein kürzlich von mir erhaltenes Geſchenk ohne Weiteres über Bord geworfen hatte — Stundenlang nicht die mindeſte Notiz mehr von ihr zu nehmen, und als ſie den Morgen darauf ſich noch immer gleich trotzig in ein kleines mit Blei ausgeſchlagenes Badekabinet (alſo eine wahre venetianiſche Bleikammer bei dem hieſigen Klima), worin ſie zugleich ihre Effekten aufhob und ihre Toilette zumachen pflegte, zurückzog, ſchloß ich ganz kaltblütig die Thüre deſſelben ab, und ließ ſie andere vierundzwanzig Stunden in dieſem Gefängniß verbleiben, während man ihr die nöthige Nahrung zum Fenſter hineinreichte, aber immer unberührt wieder zurückerhielt. Dieſe Hartnäckigkeit, verbunden mit einem unverbrüchlichen Stillſchweigen, würde mich vielleicht geängſtigt haben, wenn ich das liebe, reizende, der Nothwendigkeit immer zur rechten Zeit nachgebende, weibliche Geſchlecht nicht beſſer kennte. Schon in der Nacht hörte ich ſie mehrmals heftig ſchluchzen, bereits ein Zeichen der herannahenden Nachgiebigkeit, welches ich jedoch nicht zu bemerken ſchien — bis ſie nach Sonnenaufgang ihr Silberſtimmchen vernehmen ließ, und auf das Rührendſte in Abyſſiniſcher Sprache um Erlöſung bat, was ich dem Sinne nach ſehr gut, wenn auch von den Worten nur die wenigen verſtand, welche ich bereits nach und nach von ihr gelernt hatte. Noch eine Weile ſpielte ich den Fühlloſen, dann ließ ich mich erbitten und ſchob den Riegel weg. Verweint und lieblich, ſo verführeriſch drappirt als ſie es nur verſtand, ſetzte die Gefangene behutſam ihren ſchönen nackten Fuß auf den Teppich, folgte langſam mit dem andern nach und drückte, ſich niederwerfend, ihre Stirn auf meine Füße. Ich hatte die größte Mühe, ſie nicht gleich wieder von neuem zu verderben, aber ich blieb ſtandhaft, ſpielte nur die Rolle des Mentors und von dieſem Augenblicke an iſt ſie immer ſanft, gut und folgſam geblieben, und ſeitdem wir uns auch eine Separatſprache gebildet haben, brauche ich einen Rückfall kaum mehr zu fürchten. Ja, ich darf ſogar ohne Arroganz glauben, daß ſie mir jetzt wirklich mit aufrichtiger und zärtlicher Neigung zugethan iſt (immer in allen Ehren, verſteht ſich), worin ſich auch wieder die urſprüngliche Natur dieſer Menſchenklaſſe zeigt, welche ſchnell und treu liebt, was ihr, mit einiger Feſtigkeit gepaart, als wohlwollend entgegentritt, aber tödtlich haßt, was ſie auf brutale Weiſe nur wie unvernünftiges Vieh behandelt. Sonderbar iſt es nun, daß die hieſigen Türken für ihre männlichen ſchwarzen Sklaven in der Regel milde Herren ſind, die weiblichen dagegen mit der größten Härte und Geringſchätzung traktiren, wobei doch die armen Mädchen fortwährend zur Fröhnung ihrer Lüſte dienen müſſen — vielleicht die demüthigendſte und empörendſte aller Lagen für ein weibliches Gemüth. Daher iſt es auch in dieſen Ländern nichts Seltenes, daß Türken, beſonders aus den gemeinern Klaſſen, durch ihre Sklavinnen ermordet werden. Ich ſpreche von Sklavinnen, nicht von rechtmäßigen Weibern, die im Orient wie bei uns meiſtens ſelbſt das Eheregiment zu Hauſe führen, wenn gleich Sitte und Geſetz ſie dazu einſperren.

Während dieſes anmuthigen Müßigganges trat der erſte März, ewig ein drohender Unglücksbote, zwiſchen unſre harmloſen Freuden. Es war gegen Mittag und ich eben mit Schreiben beſchäftigt, als eine heftige Bouraske, welche die Wellen des Nils hoch wie Meereswellen empor trieb, der Barke eine ſo ſchaukelnde Bewegung gab, daß ich meine ausgebreiteten Papiere wieder im Portefeuille zuſammenpacken mußte. Ich warf mich aufs Bett und verlangte meine Pfeiſe, den Troſt des Morgenländers für alles Ungemach. Dies gehörte zum Departement meines griechiſchen Pagen, und da er ſich in der andern Barke befand, rief ihm der Dragoman zu, ſogleich den Tſchibuck herüber zu bringen. Wenige Minuten darauf höre ich Geſchrei und Getümmel, und ſehe aus dem Fenſter meiner Cajüte drei bis vier Araber ſich Hals über Kopf in den Fluß ſtürzen, um einem rothen Tarbuſch nachzuſchwimmen, der auf den Wellen vor ihnen hertanzte. Ich wunderte mich, daß ſie bei dieſem Wetter ſich um eine Kleinigkeit ſo viele Mühe gäben, und ſah ihren Anſtrengungen ihn zu ergreifen noch ſorglos zu, als Ackermann ganz blaß hereintritt, um mir zu melden, daß Jannis, der junge Page, kein Menſch begreife wie, vom Schiffe verſchwunden, und nur ſein Tarbuſch über dem Waſſer, er ſelbſt aber nicht wieder zum Vorſchein gekommen ſey. Man kann ſich meinen und unſer Aller Schreck über ein ſo erſchütterndes Ereigniß denken! Auf der Stelle vermochte ich durch das Verſprechen einer reichen Belohnung noch mehrere Araber, den Vermißten in den Wellen zu ſuchen, ließ die Schiffe wenden, und kreuzte mit ihnen Stunden lang umher — doch Alles blieb vergebens. Keiner hat je eine Spur von dem ſchönen Knaben wieder geſehen, nicht ein einzigesmal erſchien er über dem Waſſer, und ſelbſt ſein Tarbuſch ward mit ſolcher Blitzesſchnelle von Wind und Fluth entführt, daß die geübteſten Schwimmer ihn nicht zu erreichen vermochten. Der Umſtand, daß meine Pfeife und eine koſtbare Bernſteinſpitze, die der Verunglückte immer in einer blechernen Kapſel bei ſich trug, wenn er mir die Pfeife brachte, mit ihm fehlten, überzeugte mich, daß er, wahrſcheinlich im Begriff dem erhaltnen Befehl Folge zu leiſten, beim Uebertreten aus einer Barke in die andere (denn beide waren des üblen Wetters wegen aneinandergekettet worden) ausgeglitſcht ſeyn mußte und ſo jähling in den Fluß herabfallend von den Wellen ſchon begraben war, ehe er nur um Hülfe rufen konnte. Welch ſchmerzliches Ereigniß! und wie tief habe ich lange den

Im Ganzen hoffe ich, daß die letzten Theile etwas mehr Intereſſe gewähren ſollen, als die erſten.

Um eine ganz kleine Privat-Kritik, wenn es nicht zu unbeſcheiden iſt, bitte ich doch beweglich.

137.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 13. März 1834.

Ew. Durchlaucht

erhalten heute von mir nur ein paar Zeilen, denn der Wagen ſteht vor der Thüre, und ich ſoll Fräulein Solmar in die Ausſtellung des Kunſtvereins führen, — ich kann mir aber nicht verſagen, Ihnen vorher noch das beiliegende Druckblatt zuzufertigen, damit Sie die meines Wiſſens erſte litterariſche Stimme über ein reizendes Buch, das jetzt von aller Welt geleſen oder begehrt wird, gleich friſch vernehmen!

Der Eindruck des Buches iſt im Ganzen, wie er zu erwarten war; pikant! Wer aber pikirt iſt, der lobt den Stachel nicht, ja er möchte den Honig läugnen. Dagegen wird der Pikirte ſelber eine Süßigkeit für Andere, denn die Schadenfreude iſt ja —

Hier wurde ich geſtört, mußte dann fahren, und nun weiß ich wahrhaftig nicht mehr, was ich von der Schadenfreude ſagen wollte, oder nur ſagen könnte, was nicht ſchon in dem Gedankenſtrich läge! Genug, die Früchte von Muskau werden genoſſen. Alexander von Humboldt hat ſie in Einem Zuge durchgeleſen, und rühmt den Witz, die Laune, den Geiſt. Was man am Hofe ſagt, weiß ich noch nicht. Fürſt Wittgenſtein, deſſen Name mich nicht wenig überraſcht hat, iſt die Klugheit ſelbſt, und fühlt deshalb gewiß in der anmuthigen Schalkheit die denn doch treue Meinung und aufrichtige Huldigung, welche hier zum Grunde liegt; doch ſollen armen Knaben betrauert, der ſo tragiſch und nutzlos ein junges Leben hingeben mußte! Auffallend war dagegen die Gefühlloſigkeit der Matroſen bei dieſem herzzerreißenden Vorfall. Unſer Rais (Schiffscapitain) ſchien ſogar eine abergläubiſche Zufriedenheit darüber zu empfinden. „Jetzt wird die Reiſe glücklich ſeyn,“ ſagte er mit geheimnißvoller Miene zu meinem Dragoman, „denn der Nil hat ſich ſein Opfer im Voraus geholt. Dies retten zu wollen — iſt immer vergeblich!“

Erſt gegen Abend, als alle Hoffnung des Wiederfindens verſchwunden war, ſetzte ich mit ſchwerem Herzen meine Reiſe fort. Wir befanden uns vor Beni-Suef, wo ich beim Gouverneur meine Depoſition zurückließ, mit allen nöthigen Aufträgen zu weiterer Nachforſchung, wie zur Beſtattung des Leichnams, ſobald er ausgemittelt ſeyn würde, nebſt der Bitte, mich ſo ſchleunig als möglich von dem Geſchehenen in Kenntniß zu ſetzen. Doch habe ich bis heute, wo ich dieſes Capitel meiner Reiſe im Königreich Sennar ins Reine ſchreibe, keine weitere Nachricht von dem armen Jungen erhalten können, dem ich ſehr attachirt war, und der es in jeder Hinſicht verdiente.

Beni-Suef iſt, wie faſt alle ägyptiſche Städte mit ihren Kothhäuſern, ein Ort von höchſt elendem Anſehn. Ich beſuchte indeß, da ich einmal hier war, in der Eile ſeine Merkwürdigkeiten. Zuerſt die Primairſchule mit 96 Kindern, die ſehr gut gehalten werden. Ich ſah ſie eſſen, ſelbſt in den Schulen am Ende das Nothwendigſte, und fand auch hier die irdiſche Koſt untadelhaft, von der geiſtigen konnte ich um ſo weniger urtheilen, da die Schüler heute Ferien hatten. Es beſtehen in der Provinz el Fajum vier dergleichen von Mehemed Ali geſtiftete Schulen. Eine große Wollſpinnerei, die ich hernach beſah, glich ganz der ſchon früher erwähnten, und ſchien nicht weniger in guter Ordnung und regem Betrieb zu ſeyn. Die große Kavalleriekaſerne für zwei reguläre Regimenter traf ich ziemlich leer, da die Pferde ſich ſämmtlich auf dem Berſim befanden; es wohnten jetzt größtentheils nur militäriſche Handwerker darin, denn für Offiziere und Gemeine ſind daneben, einen großen Exerzierplatz einſchließend, weitläuftige Lehmbarraken neuerlich erbaut worden. Ich beſuchte dieſe und fand ſelbſt die Wohnungen der höheren Offiziere nur wenig von den ſo verſchrieenen Häuſern der Fellah's verſchieden, eben weil ſie in dieſer Art für das hieſige Clima am paſſendſten ſind, da ſie im Winter mehr Wärme und im Sommer mehr Kühle gewähren. Eine ſchöne Allee alter Mimoſen zieht ſich als ſchattige Promenade zwiſchen der Kaſerne und dem Nile hin.

Mit Einbruch der Nacht ſchiffte ich mich wieder ein. Am Morgen holten wir in einer reizenden Gegend die Barken eines franzöſiſchen Reiſenden ein, eines Grafen Mercy d'Argenteau, wie ich hörte, der eine liebenswürdige Landsmännin begleitete, die wir in elegantem Coſtüme auf dem Verdeck eifrig leſen ſahen. Sie mochte aber das Land nicht nach ihrem Geſchmack gefunden haben, denn der Graf kehrte von hier wieder um. Man muß auch geſtehen, daß die Reiſe auf dem Nil wegen ihrer großen Monotonie bald langweilig wird. Ich bin überzeugt, man wird kaum einen Fleck hier finden, der, wenn man plötzlich dahin aus Europa verſetzt würde, nicht einen romantiſchen Eindruck durch ſeine Fremdartigkeit für uns zurückließe, aber toujours perdrix wird bekanntlich bald zum Ekel, und nach Monaten eines immer ähnlichen Schauſpiels ſehnt man ſich oft recht herzlich nach etwas Vaterländiſchem, wäre es auch von der anſpruchsloſeſten Gattung. Ueberdies fängt an vielen Stellen die brennende Sonne ſchon an, das bisherige ſchöne Grün der Fluren zu verſengen, und in wenig Wochen wird man, ſtatt jener Smaragddecke, hier überall nur ein graues Staubgewand vor ſich ausgebreitet ſehen. Doch bis dahin hoffe ich ſchon weiter vorgedrungen zu ſeyn, in einen Erdſtrich, wo wieder andere Regeln herrſchen. Im Ganzen erblickt man bei dem jetzigen niedrigen Stande des Nils überhaupt vom angrenzenden Lande nur wenig, ſo lange man in der Barke iſt. Nur wenn wir ausſtiegen, wurden wir immer von neuem durch die außerordentliche Fruchtbarkeit des Bodens, oft über unabſehbare Flächen tief ins Land hinein ſich erſtreckend, in Verwunderung geſetzt. Doch unterbrach auch an andern Orten die bis an den Fluß herantretende Wüſte häufig dieſen Segen, weil man ſeit Jahrhunderten die alten Kanäle vernachläßigt hat und Mehemed Ali nicht alles herſtellen kann.

Den vierten, fünften und ſechſten März hielt uns der erſte Anfall des glühenden Khamſin, der in dieſem Jahre ungewöhnlich früh eintritt, neben einem Tabaksfelde gefangen, wo weder Baum noch Strauch uns den geringſten Schutz gewährte. Obgleich der Wind während dieſes Phänomens aus einem Backofen zu kommen ſcheint, das Blut ſich davon erhitzt, und von den fortwährenden Staubwolken, die überall eindringen, die Augen ein rothes und geſchwollenes Ausſehen bekommen, ſo kann ich doch nicht ſagen, daß ich die Wirkung ſo unerträglich gefunden hätte, als man ſie beſchreibt. Ich fühlte mich ganz kräftig dabei und bemerkte ſogar einen ſehr vermehrten Appetit. Nur der Staub wird allerdings höchſt beſchwerlich. Die ganze Atmosſphäre iſt fortwährend ſo davon erfüllt, daß man nicht funfzig, oft nicht zehn Schritte weit ſehen kann; in jeden noch ſo gut verſchloſſenen Raum dringt dieſer feine Staub ein, und trotz alles Reinigens liegt er nach einigen Stunden ſchon wieder Fingerdick auf allen Gegenſtänden. Mund, Naſe und Augen hat man immer damit angefüllt, glücklicherweiſe war uns indeß das Waſſer diesmal, wenn auch nicht als Gegenmittel, doch als Palliativ, immer bei der Hand.

Die Matroſen ließen ſich den Khamſin noch weniger anfechten als wir. Sie dankten Gott, daß er ſie der Arbeit überhob, und ſangen, ſpielten und tanzten Tag und Nacht. Es iſt ihnen ein Geringes, im Kreiſe umher auf ihren Beinen ſitzend, mehrere Stunden lang immerfort dieſelben drei oder vier Worte unisono zu ſingen, während nur Einer unter ihnen, eine Art Vorſänger, zuweilen andere Strophen mit einer etwas verſchiednen Melodie dazwiſchen einſchaltet, worauf aber die Uebrigen ſtets mit dem alten Refrain wieder einfallen.

Einmal in der Nacht verſuchten ſechs dieſer Leute, von einem halb verrückten Heiligen unter ihnen, dem ſie große Ehre erwieſen, angeführt, den Tanz der heulenden Derwiſche; und dieſe Scene hatte etwas ſo Grauſendes, daß ich ſie gewiß nie vergeſſen werde. Man denke ſich eine glühende Atmosſphäre mit hohlen Windſtößen und ſich kräuſelnden Staubwirbeln, die in allen Richtungen wie Nebel aufſteigend, nur ſelten dem matten Licht einiger Sterne den Zugang geſtatten; mit Mühe unterſcheidet man in der Einöde das abgeriſſene dunkle Nilufer, an welchem unſre Schiffe ankern. Oben darauf, dicht an deſſen Rande erblickt man undeutlich in jener Dämmerung, gleich hin und herſchwankenden Schatten, ſechs in ſchwarze Tücher gehüllte Geſtalten, die einen Kreis um einen ganz Nackten (den Heiligen) geſchloſſen haben, welcher mit klagender Schmerzensſtimme verſchiedne, keineswegs unmelodiſche, aber höchſt melancholiſche Tonweiſen ſingt, während die ihn Umſchließenden, taktmäßig in die Höhe ſpringend und ſich wieder zur Erde beugend, ohne Unterlaß in demſelben tiefen, heiſern, halb herausgeſtoßnen, halb wieder verſchluckten, unbeſchreiblichen Tone, der dem Bellen eines hölliſchen Unthiers gleicht, mit immer wachſender Schnelligkeit ſo lange das Wort Ajuhm ausrufen, bis endlich einer nach dem andern erſchöpft niederſinkt und der Laut in halber Ohnmacht verklingt, die auch häufig ſchon das Spiel für einen oder den andern der Theilnehmer mit einem Schlagfluß geendet haben ſoll. Es iſt aber hohe Frömmigkeit in dieſem Tanz, und wer darin ſein Leben verliert, wird für einen glückſeligen Märtyrer gehalten. Mir kam die Ceremonie eher vor wie eine verzweiflungsvolle Beſchwörung böſer Geiſter, oder ein infernaliſcher Tanz dieſer Dämonen ſelbſt. Die ſchauerliche Unheimlichkeit des Schauſpiels ſchien auch meinen Spartaner Suſannis aus der Faſſung zu bringen, denn ſelbſt dieſer Tapfere sans peur et sans reproche flüchtete ſich gleich beim Anfang in eine Ecke des Schiffs, und hörte, die Augen ſtarr auf die Tanzenden gerichtet, bis zum Ende nicht auf, das ſchreckliche Ajuhm mit einem faſt eben ſo furchtbaren Geheul in ſeiner Sprache zu begleiten.

In der Nacht zum ſiebenten veränderte ſich plötzlich der Khamſin in einen Sturm aus Norden, und obgleich dieſe Richtung unſrer Fahrt ganz günſtig war, durften wir es doch nicht wagen, uns ihm in der Dunkelheit der Nacht, und in der unmittelbaren Nähe der ſchroffen Felſen des Vogelgebirges (Dschebel-Ittèr) auszuſetzen, das auf der arabiſchen Seite hier dicht an den Nil tritt. Erſt am ſpätern Morgen, als ſich die Heftigkeit des Windes etwas gemäßigt hatte, konnten wir auf ſeinen Fittigen weiter fliegen.

Wir fanden von dieſem Punkte aus die Ufer des Fluſſes weit unterhaltender als früher, weil ſie endlich einmal verſchiedner Natur waren. Auch die

Vegetation hatte oft ein ganz abweichendes Anſehn von der bisherigen, und obgleich die nahe Bergkette nur aus gelbem Sand oder kahlem Sandſtein beſtand, erſchien ſie uns doch durch ihre originellen Formen ſehr maleriſch. Dazu kam, daß wir, aus den weiter oben angegebenen Gründen, und um möglichſt von dem guten Winde zu profitiren, alle Ruinen und ſonſtige Merkwürdigkeiten herzhaft hinter uns ließen, und dieſes ſchnelle Vorbeiſegeln bei Städten, Dörfern, Felſen, Katakomben, alten Tempeln, Palmwäldern und Zuckerrohrplantagen, welche letzteren mit einem Apfelgrün ſchimmern, wie es nur die Gouache-Bilder der alten Mönchsſchriften in die Malerei aufzunehmen wagen, hatte ſeinen ganz eigenthümlichen Reiz.

Am Ende dieſes Vogelgebirges liegt ein koptiſches Kloſter. Mit Erſtaunen ſahen wir einen Trupp Mönche, zehn an der Zahl, daraus hervorbrechen, die Felſenabhänge ſich mehr herabſtürzen als klettern, dann in die vom Winde hoch erhobnen Fluthen ſpringen, und gleich Fiſchen unſern Barken ſtromanwärts folgen, welche ſie auch, da wir aus Mitleid mit ihnen anhielten, nach einer Viertelſtunde ungeheurer Anſtrengung glücklich erreichten — alles dies, um zuſammen zwei Kärieh (5 Franken) als Almoſen zu erbeuten!

Minieh, mit einem Pallaſt des Vicekönigs, und einem noch mehr in die Augen fallenden des Gouverneurs, präſentirt ſich ſtattlich am linken Ufer, und die Umgebungen des Fluſſes ſind hier von allen Seiten friſch und lieblich. Wir ſahen ſie überdem im verklärenden, roſigen Schein der Sonne, nachdem den ganzen Tag über graue Nebel uns, wie ein dichter Vorhang, umſchloſſen hatten, und immediat auf die Feuerhitze des Khamſin die Kälte ſo empfindlich geworden war, daß ich Tuchkleider und Ueberrock hervorſuchen mußte.

Am achten März fiel der Wind, was uns bewog, bei Baramun auszuſteigen, wo ſich die bis jetzt einzige Zuckerfabrik im Lande befindet, deren Produkt man hier zum dreifachen Preis, welcher für fremden Zucker in Kahira bezahlt wird, verkauft. Die Gebäude dieſer Anſtalt ſind ominös geworden, denn da der Platz unglücklicherweiſe zwiſchen den Ruinen von Hermopolis und Antinoe mitten inne liegt, ſo wurden die berühmten Portiken dieſer beiden Städte, ſeine Aeußerungen eine mißvergnügte Farbe haben. — Was werden Ew. Durchlaucht ſagen, wenn ich bekenne, daß ich das Buch noch nicht habe leſen können? Eine ſchöne Gräfin hat es mir als Troſt in kranken Tagen ſogleich abgefordert. Heute ſoll ich es zurückbekommen, von Gräfin Yorck nämlich.

Ich erwarte jeden Tag mit Ungeduld meinen Freund Neumann. Einen jungen Litterator, Hrn. Dr. Mundt, einen unſerer talentvollſten und beſeelteſten jungen Männer, habe ich von dem Vorhaben, an Ew. Durchlaucht zu ſchreiben, nicht abgeſchreckt, im Gegentheil, ihm dazu gerathen. Es iſt nicht nöthig, daß Sie auf ſein Anliegen ſogleich eingehen; die Gelegenheit wird abzuwarten ſein; — vorläufig iſt es ganz hinreichend, wenn ſich ein freundliches Vernehmen ergiebt. In dieſem Sinne dem wackern jungen Manne zu antworten, werden Ew. Durchlaucht gewiß geneigt ſein.

Ich hatte die Frau Fürſtin ſchon abgereiſt geglaubt, geſtern hört' ich von ihr ſelbſt, daß die Abreiſe nahe iſt. Ich bedaure mich, daß mir ſo viel entgeht; dieſe huldvolle Gegenwart iſt mir faſt ganz entrückt geblieben. Ich bin beſchäftigt, krank, unmuthig! Da kann man nicht viel Erfreuliches hoffen noch bringen. Doch gehe ich aus, ſoviel ich nur vermag. Rahel ſelbſt befiehlt in vielen Briefſtellen, mit der Trauer und dem Leid im Herzen doch immer friſch und thätig dem Lebenstage ſich zuzuwenden. Wohin begleitete mich auch ihr Andenken nicht, wo könnte ich ſie jemals im herbſten Schmerz vermiſſen! Ich habe am 7. März Veilchenſträuße auf ihren Sarg gelegt. Ich halte nicht viel auf Jahrestage, aber es finden ſich manche wie von ſelbſt in das Herz eingebrannt! —

Von Schleiermacher iſt noch viel die Rede, meiſt ohne Kunde, ohne Sinn. Ein guter Artikel, über den die blinden Freunde wüthen, ſteht in der „Allgemeinen Zeitung“ 23. Febr. Beilage No. 77. Er ſoll von einem Hrn. Moſer ſein. Frau von Arnin, die ſich gern in jedem neuen Stück eine die ſich noch ganz erhalten hatten, und vor deren einem Denon in Ekſtaſe auf die Kniee fiel, ſeit Kurzem mit Pulver geſprengt, und die Steine zum Behuf dieſer Zuckerſiederei verwandt. Demohngeachtet hätte man die unerſchöflichſten Steinbrüche eben ſo nahe gehabt, aber die Mühe wäre ein wenig größer geweſen. Dieſe Barbarei muß man der türkiſchen Erziehung und früheren Unwiſſenheit des Vicekönigs zu Gute halten, ja es werden wohl noch mehrere Generationen vergehen, ehe die Eingebornen den Kunſtwerth ihrer Alterthümer zu verſtehen und zu ſchätzen fähig ſeyn werden, trotz aller dienſtwilliger Zeitungsartikel, die das Gegentheil verſichern.

Die Zuckerfabrik ward uns von einem ſehr einſichtsvollen Franzoſen gezeigt, der vor zwei Monaten herberufen worden iſt, um ſie beſſer einzurichten als ſie es bisher war, womit er in wenig Wochen fertig zu ſeyn hofft, und für ſeine Bemühung, außer der freien Reiſe und Station, 30,000 Franken erhält. Bisher ließ man den Zucker in roher, brauner Maſſe durch die Fellah's in ihren eignen Hütten fabriciren, und ihn dann erſt hier zwei-, drei- und viermal raffiniren. Von dem viermal raffinirten koſtet der

Centner hier an Ort und Stelle 1050 Piaſter, während die Fellah's für den Centner des rohen Produkts nur 50 Piaſter erhalten, was allerdings ein ſchöner Gewinn ſeyn würde, wenn man Käufer fände. Der Franzoſe hat vorgeſchlagen und zugleich den großen Vortheil davon bewieſen, künftig gar keinen Zucker mehr durch die Fellah's fabriciren zu laſſen, ſondern ihn gleich hier aus dem Zuckerrohre zu ziehen und dann mit dem Apparat einer Dampfmaſchine zu raffiniren, durch welche Behandlung, wie er behauptet, der Vicekönig bald den Zucker wohlfeiler werde liefern können, als man ihn von Europa herzuſchaffen im Stande ſey. Dadurch würde ihm aber der ganze Debit im Lande und ein ungeheurer Gewinn geſichert werden. Der Direktor ſelbſt hat ſich erboten, das Geſchäft in Entrepriſe zu nehmen und eine hohe Pacht zu zahlen, doch ward dies abgelehnt, ſo wie mehrere andere ſeiner Vorſchläge, durch welche er der „Ineptie“ ſeiner ägyptiſchen Gehülfen vorbeugen wollte, über die er ſich mit vieler Bitterkeit beklagte, und dabei äußerte, daß der Vicekönig ſeit einiger Zeit immer mehr Abneigung zeige, Europäer zu employiren, weil er glaube, er brauche ſie nicht mehr, worin er ſich jedoch ſehr irre. Ich wiederhole dieſe Worte, weil ſie dem ganz entſprechen, worauf ich ſchon früher hingedeutet. Die Eiferſucht der Türken gegen die Europäer und ihr Beſtreben, ſie zu entfernen, indem ſie vorſpiegeln, ſie hätten nun ſelbſt ſchon Alles erlernt, was vonnöthen ſey, gewinnen immer mehr Terrain am ägyptiſchen Hofe, und mehr noch bei Ibrahim als bei Mehemed Ali, aber auch dieſer, der ſo häufig und ſo unverantwortlich von Europäern betrogen wurde, fängt nachträglich an, eine Art Erbitterung gegen ſie zu fühlen, und läßt ſich wohl hie und da mehr überreden, daß er ſie entbehren könne, als ihm gut iſt. Denn noch iſt die Zeit hierzu nicht gekommen, und ein ſo großer und bewunderungswürdiger Mann Mehemed Ali auch iſt, ohne Hülfe der Europäer hätte er ſeine Pläne doch nie ausführen können, und die Dauer des nun Geſchehenen würde vielleicht ohne ſie ebenfalls ſehr gefährdet ſeyn.

In dem Reiſebericht des Herrn von Cadalve, worin jede Gelegenheit ergriffen wird, den Vicekönig herabzuſetzen, findet ſich auch über die hieſige Zuckerfabrik zu dieſem Behuf eine ganz falſche Angabe. Der

Verfaſſer behauptet nämlich, „die geringere Qualität des hieſigen Zuckers (deren wahrer Grund in der Unwiſſenheit des vorigen Direktors und Erbauers der Fabrik zu ſuchen iſt) ſey nur der Inconſequenz Mehemed Ali's zuzuſchreiben, der, obgleich er in ſo vielen andern Fällen die Vorurtheile ſeiner Glaubensgenoſſen für nichts geachtet, hier unbegreiflicherweiſe die Anwendung des Blutes zum Raffiniren des Zuckers nicht habe geſtatten wollen, ohne zu wiſſen, daß ſie unerläßlich zur Gewinnung eines guten Produkts ſey.“ In dieſem Vorgeben iſt Alles Irrthum. *Fürs erſte* hat der Vicekönig nie daran gedacht, ſich um ſolche Details zu bekümmern, ſondern nur die muhamedaniſchen Arbeiter haben einen großen Abſcheu dagegen, und einige Weigerung gezeigt, ſich des Blutes zu bedienen, worin der neue Direktor ihnen um ſo lieber willfahrte, da (*zweiter* Irrthum des Herrn von Cadalvem) Blut eben *gar nicht* zum Raffiniren des Zuckers unumgänglich nöthig iſt. Der hieſige Direktor ſelbſt z. B. zieht Eier zu demſelben Zweck weit vor, und würde ſie auch, wie er ſagt, in Europa vorziehen, wenn es dort möglich wäre, ſie ſich in ſolcher Menge und ſo wohlfeil als hier zu verſchaffen, wo Blut weit höher zu ſtehen kommt und weniger leiſtet.

So unbedeutend dieſe Sache an ſich iſt, habe ich ſie doch nicht übergehen wollen, da ſie in ihrer auffallenden Oberflächlichkeit und feindlichen Intention ein gutes Specimen für die Menge ihr gleichender Ausfälle giebt, von denen das ſonſt nicht werthloſe Buch wimmelt.

Am 9. März hatten wir einen halben Tag lang das maleriſch geformte Gebirge Abulfeda öſtlich zur Seite, häufig durch ſchöne Katakomben, und zuletzt mit einem wunderbaren Santons-Tempel geziert, der, die äußerſte Spitze eines weißen Felſen krönend, ganz einem Conditoraufſatz auf einem Zuckerkuchen glich. Ihm gegenüber erhob ſich mitten aus der Wüſte ein ockergelber Sandhügel, in Form der regelmäßigſten Pyramide. Seit Minieh ſieht man nur noch ſelten die balancirenden Eimer der Saki's am Ufer durch Ochſen in Bewegung geſetzt, ſondern nackte Fellah's nehmen ihre Stelle ein, und die Saki's ſind für ihre Taille kleiner eingerichtet. Zahlreiche Büffelheerden weideten am Fluſſe, und auf den vielen Sandinſeln ſtanden Dutzende von Pelikanen gravitätiſch in Reih und Glied aufgeſtellt. Auch von andern Waſſervögeln war der Nil hier vielfach belebt, und wir ſchoſſen einige wilde Gänſe, die von gutem Geſchmack, aber ſchwer zu erreichen ſind.

Gegen Abend langten wir in Monfalut an, das vor Kurzem der Fluß halb zerſtörte, ein elender, aber noch immer weitläuftiger Ort mit mehreren recht hübſchen Moſcheen. Die Umgegend iſt reizend. Beide Bergketten von Arabien und Lybien ſcheinen, von der Stadt aus geſehen, einen ununterbrochnen Kreis blauer Gebirgsmauern um ſie her zu ziehen, deren innerer Raum einen zuſammenhängenden, vom Nil durchſtrömten üppig grünen Teppich bildet. Ich kletterte mit dem Doktor auf eine verfallne Hausruine, um die herrliche Ausſicht in größerer Vollſtändigkeit zu genießen, wir wurden aber zu einem ſchleunigen Rückzug gezwungen, als die vom Waſſer unterminirte Mauer von unſerm Gewicht wie von einem Erdbeben zu ſchwanken anfing. Doch hatten wir ſchon im Fluge die Minarets von Siut am roſenfarbnen Horizont des lachenden Panorama's erſpäht, ein doppelt willkommener Anblick, da uns dort eine ſehr erwünſchte Ruheſtation erwartete, und wir zugleich den Vicekönig noch in Siut anzutreffen hofften. Zu Lande iſt es nur einige Stunden von Monfalut entfernt, auf dem Waſſer brauchten wir wegen der fortwährenden Krümmungen des Fluſſes und dazu kommenden contrairen Windes den größten Theil des folgenden Tages, um die kurze Strecke zurückzulegen. Es mag bei dieſem Anlaß berührt werden, was mir alle meine nachherigen Erfahrungen beſtätigten, daß ein Reiſender, der weder ſchwächlicher Conſtitution iſt, noch durch ſeine ökonomiſchen Verhältniſſe genirt wird, ſowohl für ſein Vergnügen, als zur Erlangung einer richtigeren Kenntniß des Landes, weit beſſer thut, ſchon von Alexandrien aus, und ſo weit er dann gehen will, die Hinreiſe durchgängig zu Lande zu machen, auf dem Nile aber zurückzukehren. Nur in den Sommermonaten, wo der größte Theil Aegyptens als ein graues Sandfeld erſcheint, leidet dieſe Vorſchrift eine Ausnahme. Zu jeder andern Periode wird der Fremde auf dieſe Weiſe 1) weit ſchneller fortkommen, was etwas mehr Ermüdung ſchon reichlich aufwiegt, 2) unendlich mehr Abwechſelung genießen, 3) viel weniger Krankheitsanfälle zu fürchten haben, und 4) zehnmal mehr nützlichen

Gewinn aus ſeiner Reiſe ziehen, als beim allgemein recipirten Schlendrian gewöhnlicher Touriſten möglich iſt.

Mein erſtes Geſchäft in Siut, das eine halbe Stunde vom jetzigen Waſſerſtande des Nils entfernt liegt, war, ehe ich noch die Barke verließ, Mehemed Ali meine Ankunft melden zu laſſen. Kurze Zeit darauf erſchien Artim Bey, gefolgt von Pferden und Dienern, um mich auf der Stelle zu Seiner Hoheit dem Vicekönig abzuholen, der die Gnade hatte, mir ſagen zu laſſen: „ſeine Abſicht ſey geweſen, in wenig Stunden Siut zu verlaſſen, da ich aber endlich dort angelangt ſey, ſo werde er meinetwillen noch heute und morgen hier verweilen.“ In der That hatte ich mich, gegen die früheren Beſtimmungen, ſehr verſpätet, und die freundlichen Worte Seiner Hoheit erſchienen mir daher um deſto großmüthiger und graziöſer.

Der Abend war prachtvoll, und machte den kurzen Weg bis Siut zum glänzendſten Schauſpiel; denn hier war noch alles Grün in höchſter Friſche, das in mannichfachen Schattirungen auf drei Seiten die Hauptſtadt Oberägyptens umgab, während auf der vierten, dicht hinter ihren Thürmen und Moſcheen die ſo heiter in den goldnen Strahlen der untergehenden Sonne ſchimmerten, ſich die ernſte, weißgebleichte lybiſche Bergkette hinzog, myſteriös gezeichnet durch die ſchwarzen Guirlanden ihrer unermeßlichen Katakomben.

Der Vicekönig hatte ſeine Wohnung in einem anſehnlichen, weißgetünchten Pallaſt am Saume der Stadt genommen, in deſſen weitläuftigem Hofe wir eine Kompagnie grün uniformirter Soldaten aufgeſtellt fanden, die mir bei meinem Eintritt mit klingendem Spiele die Honneurs machten. Ich darf ſagen, daß der Empfang Seiner Hoheit nicht nur wie immer äußerſt artig, ſondern wahrhaft herzlich war. Ich fand ihn übrdies ſehr guter Laune, und die fatiguante Landreiſe von Kahira bis hierher, während welcher der faſt ſiebenzigjährige Greis täglich 8—10 Stunden zu Pferde zurücklegte, ſchien ihn nicht im geringſten ermüdet zu haben, denn er ſah faſt noch wohler und kräftiger aus als früher.

„Was ihn ſo heiter mache,“ ſagte er, als ich das Obige gegen ihn ausgeſprochen, „ſey der gute Zuſtand, in dem er die Provinz gefunden, in der er nun ſchon ſeit zwei Jahren 85,000 Menſchen drei Monate lang jährlich an den vernachläßigten Dämmen und Kanälen arbeiten laſſe, wozu überdies in jedem Jahre 32 Millionen an der Sonne getrocknete Ziegel angefertigt und verbraucht worden ſeyen. Das Doppelte der fortgeſetzten Arbeit, hoffe er, werde hinreichen, die Bewäſſerung in ganz Oberägypten dirigiren zu können, ſo daß kein Theil deſſelben unbebaut liegen bleiben dürfe, wie bisher leider an ſo vielen Stellen der Fall geweſen ſey. Auch ſey es ihm endlich gelungen, die Einwohner zu vermögen, große Einkäufe von Vieh aus dem Sennar zu machen, wozu ſie ſich trotz des damit verbundnen außerordentlichen Vortheils doch — wie es ja immer mit allem Neuen gehe — nur der Ungewohntheit wegen im Anfang durchaus nicht verſtehen wollten. Er habe indeß das Mittel ergriffen, zuerſt mit gutem Beiſpiel voranzugehen und für ſich ſelbſt große Ankäufe zu machen, dann aber jedem irgend ſoliden Entrepreneur die Einkaufsſummen ohne Procente vorgeſchoſſen, und ſo ſey die Sache nun im beſten Gange. Im Sennar,“ ſetzte er hinzu, „iſt das Vieh in ſolchem Ueberfluß, daß ein Kameel kaum vier ſpaniſche Colonnaten, ein Ochſe

Rolle giebt, hat diesmal ein wenig die der Wittwe an ſich geriſſen, und erſchien überall in Trauerkleidern. Dies hat die wirkliche Wittwe übel genommen, und ihr ſagen laſſen, aus Goethe's Gedicht:

„Höre deiner Prieſter Lehre:
Dieſer war dein Gatte nicht!
Biſt du doch nur Bajadere."

Man erzählt's, und es iſt artig, aber wahr iſt es nicht! nur die Trauerkleider, das iſt nicht erfunden.

Wieder ein langer Brief! Ich empfehle mich ſchleunigſt, und bin unwandelbar mit treuſter Verehrung und Ergebenheit

Ihr gehorſamſter
Varnhagen von Enſe.

138.

Pückler an Varnhagen.

Muskau, den 16. März 1834.

Sie ſind, mein verehrter Freund, wie Frau von Maintenon, die ihren Freunden auch nur Angenehmes ſagte. Sie müſſen aber nun auch einmal das Rauhe herauskehren, ſonſt werde ich verwöhnt.

Bei der, ach! nur hundertmal zu ſchmeichelhaften Anzeige meines Buchs im „Litteraturblatt" haben Sie gewiß eine freundliche Hand mit im Spiele gehabt, es werden aber die hinkenden Boten ſchon nachkommen.

Eine poſſirliche Reklamation des Luftprofeſſors Reichhardt wegen Unrichtigkeiten in der Beſchreibung meiner Luftfahrt für die „Abendzeitung" beſtimmt, habe ich bereits in einem vielfach korrigirten Manuſkript mit der Entſchuldigung des Herrn Theodor Hell zugeſchickt erhalten, daß er den Druck nicht hindern könne, aber bei mir anfrage, ob ich Noten dazu geben wolle? Ich habe gutmüthig noch einige Sprachzwei und ein Schaaf nur vier Piaſter (1 Franken) koſtet. Dort fehlt nur Kapital, und in einem ſolchen Grade, daß ich erſt die Einwohner an Geld zu gewöhnen angefangen habe, denn ſie kannten bis dahin nur Tauſchhandel. Hier im Gegentheil fehlt es an Viehzucht, da nur wenig Terrain zur Weide bleibt, und das meiſte zu weit reicherem Ertrage mit Feldfrüchten beſtellt wird, die Betreibung der Saki's aber die Anwendung einer ungeheuren Menge Thiere unumgänglich nöthig macht, und bei ferneren Meliorationen immer noch nöthiger machen wird. Durch den von mir eingeleiteten Handel wird alſo beiden Theilen geholfen werden, und wenn Gott uns günſtig iſt, ihre Prosperität mit Rieſenſchritten zunehmen müſſen.“

Im Verfolg der Reiſe begegnete ich nachher häufig ſolchen Transporten großer Heerden, die wegen des unterwegs anzuſchaffenden Futters allerdings ihre Schwierigkeit haben. Auch war alles dieſes Vieh von einer ſchattenartigen Magerkeit, aber durchaus von ſchöner Race und kräftigem Bau.

Wir kamen von dieſem adminiſtrativen Gegenſtande auf Europa zu ſprechen, ſeine ſich immer ſteigernden Erfindungen, und namentlich ſeine vielfachen, hier noch unbekannten Luxusartikel. „Ich kenne alles das,“ ſagte der Vicekönig lächelnd, „und bekümmere mich nicht blos um Maſchinen, ſondern auch um die guten Dinge, die zum Lebensgenuß gehören. Es erſcheint nichts Neues dieſer Art in London oder Paris, wovon mir nicht ſogleich Proben zugeſchickt würden.“ Aber man ſieht es leider nicht, erwiederte ich (denn diesmal waren wir allein), weil es in Euer Hoheit Harems vergraben bleibt. „Ja,“ erwiederte Mehemed Ali, „ſo weit zu gehen, wie Sie es möchten, erlaubt die Zeit freilich noch nicht. Nach mir wird aber noch manches Vorurtheil fallen, obgleich es ſelbſt dem Weiſeſten unendlich ſchwer wird, ſich von ihnen los zu machen, und es vielleicht keinem Sterblichen je gelingen kann, hierin die Folgen ſeiner früheren Erziehung ganz abzuſchütteln.“

Aus vollem Herzen machte ich ihm mein Compliment darüber, wie viele ſolcher Vorurtheile dennoch er ſelbſt bereits beſiegt, und wie dankbar ſchon die jetzige Generation ihm für die daraus entſprungenen Wohlthaten anhängen müſſe. Seine Antwort war originell aufrichtig, und die eines längſt ſchon enttäuſchten Menſchenkenners: „Der Vater,“ ſagte er, „liebt ſein Kind — warum? — aus Eigennutz. Er ſieht ſich ſelbſt darin fortgeſetzt, es kommt von ihm; es gehört ihm, und er hofft, es werde einſt eine Stütze ſeines ſchwachen Alters ſeyn. Das Kind liebt den Vater, weil es von ihm ſeinen Unterhalt, alles Gute im Leben, und nach deſſen Tode noch ſein Erbtheil erwartet. Herr und Diener, Fürſt und Unterthan denken Alle ſo, das eigne Intereſſe liegt allen Verhältniſſen der Menſchen zum Grunde, und wenn es geſchickt gehandhabt wird, macht es gute Herren und gute Diener.“

„Es iſt nur ſchlimm,“ fiel ich ein, „daß eben ſo Wenige ihr wahres Intereſſe verſtehen, und hier bewundere ich eben am meiſten die Energie Eurer Hoheit, die ſich weder durch Betrug noch Dummheit je in ihren wohlthätigen Plänen irre machen ließ.“

„Es iſt wahr,“ ſagte er, „ich habe manchen ſchweren Kampf beſtanden, mich aber eben deshalb an mein Adoptivland mit wahrer Leidenſchaft gekettet. Ich hatte nimmer Ruhe noch Raſt, ſtets kam es mir vor, wie ein ſeit Jahrhunderten betäubt im

Schlafe liegendes, nacktes und hülfloſes Kind, dem ich Alles allein ſeyn müßte, Vater und Mutter, Herr und Diener, Lehrer und Richter — und oft habe ich in ſchlafloſen Nächten zu mir geſagt: kann es denn an einem Mehemed Ali genug ſeyn, das Kind zu nähren, zu kleiden, verſtändig zu machen und groß zu ziehen? Noch jetzt bin ich darüber ſehr ungewiß, doch vielleicht gewährt es mir, trotz aller Hinderniſſe, Gott, dem ich ſo viel verdanke, und dem ich von jeher auch Alles anheimgeſtellt.“

Man kennt Mehemed Ali ſo ganz und gar nicht in Europa, und ſelbſt hier nicht zum größten Theil, daß ich überzeugt bin, Viele meiner Leſer werden dies und das Folgende zur Hälfte für einen Roman meiner Erfindung halten. Ich bitte dieſe, nur zu bedenken, daß Artim Bey, ein Mann von ſo Europäiſcher Bildung, daß man in zwanzig Jahren den Türken nicht in ihm errathen würde, da iſt, um mir ein dementi zu geben, wenn ich die Unwahrheit ſage. Ich kann mich in unweſentlichen einzelnen Ausdrücken irren, aber nie in der Hauptſache, da ich ſtets den erſten freien Augenblick wahrnahm, um Mehemed Ali's

Worte niederzuſchreiben, und ich that dies, weil ich der Meinung bin, daß großer Männer Aeußerungen, ſelbſt geringfügige Dinge betreffend, für den Gebildeten immer ein hohes Intereſſe haben müſſen. In wiefern übrigens dieſe Aeußerungen wirkliche Herzensergießungen oder abſichtlich präparirte ſind, mag der Scharfſinn des Leſers ſelbſt entſcheiden, Stoff zum Nachdenken gewähren ſie immer.

Der Vicekönig ſchloß unſere heutige Unterredung mit der Bemerkung: „daß alle Völker der Größe und alle Armeen des Sieges fähig wären, wenn ſie nur einen Mann fänden, der ſie den Weg dahin zu führen verſtünde.“

Am andern Morgen lud er mich ein, mit ihm ein „déjeuné à la fourchette“ einzunehmen. Nach dem früher geſehenen und mit ihm getheilten türkiſchen diné in Dſchiſeh war ich nicht wenig verwundert, jetzt bei Seiner Hoheit das Service ganz auf Europäiſchem Fuß zu finden, und Mehemed Ali ſelbſt mit aller Eleganz eines engliſchen Dandy's eſſen zu ſehen. Ich erfuhr indeſſen, daß der Vicekönig in ſeinem Interieur ſchon ſeit mehreren Jahren in dieſer Hinſicht die Europäiſche Sitte angenommen habe, und nur bei öffentlichen Gelegenheiten die nationelle noch beibehalte. Doch blieb die Scene in ſo weit noch türkiſch, daß Se. Hoheit und ich allein eſſend am Tiſch ſaßen, und der Hof nüchtern umherſtand. Der Vicekönig war ſo luſtig, daß er mir ſelbſt einige Worte in franzöſiſcher Sprache adreſſirte, die er ganz richtig ausſprach. Dann ſagte er mit der ihm ganz eigenen naiven Grazie: „Auf Europäiſch zu eſſen habe ich gelernt, aber das Vorlegen verſtehe ich noch nicht recht, und darin ſollen Sie mir jetzt eine Lektion geben, indem Sie ſich dieſes Geſchäfts unterziehen.“ Der Anfang mußte mit einem Dindon aux truffes gemacht werden, den ich mir ſchmeichle kunſtgerecht zerlegt zu haben. Auch fehlte es weder Seiner Hoheit noch mir während ſeiner Verzehrung an vortrefflichem Chateau Margeaux, dem einzigen Wein, den der Vicekönig trinkt, und auch der einzige, der an ſeiner Tafel ſervirt wird.

Als einen Beweis der zarten Attention, und von einem Türken und ſo großen Herren faſt unglaublichen Galanterie, muß ich hier eines Umſtandes erwähnen, der mir vom Gouverneur Siut's mitgetheilt wurde. Als mich der Vicekönig zu dem

Frühſtück einlud, verlangte er, daß für mich ein Fauteuil gleich dem ſeinigen gebracht werden ſollte. Es war aber in der ganzen Stadt keiner dergleichen, ſondern nur einfache Strohſtühle zu finden. Als man ihm dies meldete, befahl er auch ſeinen Fauteuil wegzunehmen, und zwei gleiche Strohſtühle an den Eßtiſch zu ſtellen.

So unbedeutend die Sache an ſich iſt, ſo gehört der Zug doch auch zur Charakteriſtik Mehemed Ali's.

Ich benutzte die gute Dispoſition des hohen Wirthes, um mir die Erlaubniß zu erbitten, ihm nicht nur zu Schiffe folgen, ſondern auch einige Tage auf ſeiner Inſpektionsreiſe im Innern des Landes begleiten zu dürfen, was mir ſehr bereitwillig gewährt wurde. Die Unterhaltung verbreitete ſich dann über ſehr verſchiedne Gegenſtände, welche in ſo großer Geſellſchaft jedoch nur alltäglichere Themen berühren konnten, aber nach Tiſch, wo wir allein blieben, nahm ſie nach und nach eine weit vertraulichere Natur an, und man kann denken, wie belehrend es für mich war, hier Mehemed Ali über ſeine politiſchen Verhältniſſe, wie über die von ihm ſehr ſcharfſinnig aufgefaßten Intereſſen und Geſinnungen der Europäiſchen Cabinette, ſich mit eben ſo viel Aufrichtigkeit als Wärme auslaſſen zu hören. Es würde indiskret ſeyn, in dieſem Buche nähere Details hierüber mitzutheilen, nur ſo viel mag ich ſagen, daß ich nicht genug die Einfachheit und Würde ſeiner Aeußerungen, wie die Richtigkeit ſeiner Anſichten bewundern konnte, in ſofern ich die letzteren ſelbſt zu beurtheilen irgend im Stande war. Aus Allem, was er ſagte, ging deutlich hervor, wie durchdrungen er von der Ueberzeugung iſt, daß Alles, was er gethan und geſchaffen, keinen Beſtand haben könne, ſo lange der Schlußſtein des Gebäudes fehle, ſo lange die That nicht auch durch den Namen geheiligt werde, mit einem Wort, ſo lange ſeine Souverainität *de facto* nicht auch *de jure* beſtehe — wie ſehr er aber auch unter dieſer Bedingung nur Frieden, Sicherheit und Ruhe ohne übermäßige Vergrößerungspläne wünſche; wenn es jedoch ſeyn müſſe, den Krieg als letztes Mittel keineswegs ſcheue, und von dem, was er einmal beſitze, nie gutwillig ein Dorf aufgeben werde. Etwas andres ſind Geldopfer, die er, glaube ich, ohne Anſtand in größter

Ausdehnung bringen würde, wenn dadurch eine Anomalie beſeitigt werden könnte, deren Beſtehen fortwährend den Frieden des Orients wie des Occidents bedroht, und auf der einen Seite eben ſo allen wohlthätigen Abſichten des Vicekönigs für die von ihm beherrſchten Länder hindernd im Wege ſteht, als ſie den Sultan in ſeinen ähnlichen Beſtrebungen paralyſirt.

Nachdem ich hierauf noch die Gelegenheit gefunden, erfolgreich für einige Freunde zu ſprechen, war ich auch ſo glücklich, für Clot Bey die bisher immer entſchieden verweigerte Verlegung der ecole de medicine von Abu-Zabel nach Kahira (eine Unternehmung, deren Koſtenanſchlag viele Hunderttauſende erreicht) zu erlangen, obgleich der Vicekönig meine Interceſſion anfänglich mit einiger Empfindlichkeit beſtritt. Hierauf beurlaubte ich mich dankbar bei Seiner Hoheit, um die Stadt zu beſehen und einen Spazierritt in der Umgegend zu machen. Siut bietet außer den recht gut furnirten Bazars und einer vom berüchtigten Defterdar erbauten Moſchee nichts beſonders Merkwürdiges dar. Mit der letztern iſt ein ſchönes, öffentliches Marmorbad verbunden, deſſen Revenüen zur Erhaltung der Moſchee ſelbſt dienen, eine allgemeine und ſchöne Sitte im Orient, mit einem religiöſen Bau auch immer etwas nützliches zu verbinden. Der Vicekönig hatte früher eine ſeiner größten und koſtſpieligſten Fabriken in Siut etablirt, welche durch die fanatiſchen Einwohner niedergebrannt wurde. Er hat die Stadt durch nichts anders dafür beſtraft, als daß er die eingeäſcherten Gebäude nicht wieder aufgebaut, und die Fabrik nach einem andern Orte verlegt hat.

Bekanntlich hielten die aus Unterägypten vertriebenen Mamluken noch lange in Siut Stand, und der Kirchhof, wo ſie begraben liegen, gleicht einer kleinen Stadt prunkender Monumente, dicht unter der Nekropolis der Aegyptier, welche ſchon vor Jahrtauſenden die Felſen darüber wie Bienenzellen ausgehöhlt haben. Dieſe Grabſtätten der Mamluken beginnen auch, gleich denen ihrer alten Vorgänger, am Saume grünender Felder, und enden im Sande der endloſen Wüſte. Den Beſuch der Nekropolis verſchob ich auf meine Rückkehr, ließ mich aber von der Hitze nicht abhalten, ein gutes Stück in die Wüſte auf des Vicekönigs gutem Pferde hineinzufehler im Manuſkripte korrigirt, es Hrn. Th. Hell wieder eingepackt, und ſchnell zugeſandt, um den Druck nicht zu verzögern.

Ich bin wahrhaft dankbar dafür, denn die Beantwortung dieſes Aufſatzes liefert mir einen ſehr ergötzlichen Stoff zu der Vorrede des dritten Theils der „Tutti Frutti.“

Sie erhalten hierbei, oder mit nächſter Fahrpoſt, das Ihnen von Hauſe aus beſtimmte gebundene Exemplar. Es ſcheint eine wahre Ironie des Stuttgarter Buchhändlers, daß er es wie ein Gebetbuch eingebunden hat, was beſſer für Schleiermacher's Wittwe gepaßt hätte, die nun auf ihre alten Tage noch zur Bajadere geſtempelt wird! Sie hat mir übrigens einen ſehr erzürnten Sermon von vier Seiten wegen Steffens zugeſchickt, ich werde ſie aber ſchon wieder beſänftigen.

Da Sie, wie ich ſehe, mit Fräulein Solmar jetzt mehr verkehren, ſo bitte ich ihr auch einmal ein ſchönes Wort von mir zu ſagen. Es iſt ein ſehr liebenswürdiges Mädchen, und ich dächte Rahel hätte ſie auch gern gehabt.

Nun aber erſchrecken Sie nicht! Sie haben meine beiden gedruckten Bände „Tutti Frutti“ noch nicht geleſen, und ich bin ſchon wieder im Begriff Ihnen die zwei letzten Theile im Manuſkript zur gütigen Durchſicht zuzuſchicken. Es iſt entſetzlich, nicht wahr? Ich werde noch ein zweiter Vulpius werden.

Die Hälfte des dritten und vierten Theils macht eine Art Novelle aus, an der ich mit mehr Vergnügen gearbeitet habe, als an irgend etwas, und obgleich ſie 350 Druckſeiten halten wird, habe ich doch genau drei Wochen dazu gebraucht. Ueber das Bisherige habe ich mir nie Illuſion gemacht, aber wenn dieſe Arbeit nichts taugt, ſo bin ich troſtlos, denn es iſt mein Liebling. Nichts deſtoweniger ſagen Sie mir die Wahrheit. Schmerzte Sie auch, ich verbeiße es als Held.

galoppiren und dann einen der kahlen Felſen der lybiſchen Bergkette zu erklettern, um eine umfaſſendere Ausſicht des reizenden Nilthals im Oſten zu erlangen. Die unbequemen Tagesnebel erlaubten mir jedoch nur ſehr unvollkommen meinen Zweck zu erreichen. Dagegen zeigte mir der Rückweg ein ächt nationales Schauſpiel, nämlich acht gigantiſche, nackte Neger, die einen Büffel, welcher im Schlamme ſtecken geblieben und ſchon bis an den Kopf verſunken war, wieder herausarbeiteten und wörtlich auf ihren Schultern auf das Trockne trugen.

Landreiſe mit dem Vicekönig.

An einer ſchmerzlichen Migräne leidend, lag ich im heftigen Fieber ſchlaflos im Bett, als ſchon vor Aufgang der Sonne mehrere Kanonenſchüſſe die Abreiſe Seiner Hoheit verkündeten, und zugleich ein Kavaß bei mir erſchien, um mir von Seiten des Vicekönigs anzuzeigen, daß derſelbe mich auf der Frühſtückſtation erwarten werde, mir aber, damit ich ſchneller nachkommen könne, eines ſeiner eignen zwei kandiotiſchen Maulthiere ſende. Die nothwendige Abwartung des Fieberanfalls erlaubte mir indeß erſt um 8 Uhr zu folgen, ſo unangenehm mir dieſe unpaſſende Verzögerung war. Mein Weg führte mich, ohngefähr drei deutſche Meilen weit, durch eine herrliche Aue, deren Fruchtbarkeit und vortrefflicher Anbau wohl wenig ihres gleichen in Europa finden dürften. Auf der unermeßlichen Fläche, die ſich zwiſchen den beiden Gebirgsketten hinzog, ſchien nicht das kleinſte Fleckchen unbenutzt geblieben zu ſeyn, ganz in der Art wie in Malta und Gozo, nur mit dem Unterſchied, daß dort ein ſteiniger Boden mühſam benutzt werden muß, hier durchgängig die üppigſte Gartenerde nur die Mühe des Säens verlangt. Alle verſchiednen Fruchtſorten ſtanden in höchſter Vollkommenheit; den Flachs erndtete man bereits, die Gerſte hatte noch vierzehn Tage zu reifen. Der Berſim (eine Art fetter Klee) war ſchon größtentheils abgemäht, und die reifen grünen Erbſen und Bohnen, von denen ich koſtete, fand ich ſo ſüß und ſchmackhaft, wie auf den geſegnetſten Fluren Frankens. Ueber die Brachen zerſtreut weideten mehrere Sorten Rindvieh, Büffel, Pferde, Kameele, Schaafe und Ziegen, durchgängig wohlgenährt, von ſtarkem Schlage und guter Zucht. Eine Menge Dörfer blieben fortwährend im Geſichtskreis, und bildeten mit ihrer Palmenumgebung einzelne dunkle Boskets in dem lichten Grün der Ebene, wo nur zuweilen in der Ferne des Nils Silber von den Strahlen der glühenden Sonne getroffen jähling aufblitzte. Es war ein Gemälde voll Reichthum, Fülle und Glanz — aber ich litt zu heftige Schmerzen, um mich dem Genuß an der Natur mit Freiheit hingeben zu können, und war daher ſehr froh, als ich endlich längs eines der größeren Dörfer die lange Reihe der Zelte des Vicekönigs, mit allen dem bunten und pittoresken, orientaliſchen Schmuck ſeines Gefolges, das aus mehr als 300 Menſchen und über 500 Thieren beſteht, anſichtig wurde. Mehemed Ali hatte mit zu großer Güte ſeine gewöhnliche Eßſtunde eine geraume Zeit hinausgeſchoben, bis er glaubte, daß ich nicht mehr kommen werde, und hielt jetzt ſeine Sieſte. Ich fand ein ſehr elegantes Zelt mit mehreren abgetheilten Piecen für mich bereitet, in das mich Artim Bey, und der Leibarzt Seiner Hoheit, Herr Gaetani, ein Spanier von Geburt, einführten, von denen der Letztere mir zugleich ſeine ärztliche Hülfe anbot. Ich eilte indeß, da ich ſelbſt am beſten die Mittel gegen mein Erbübel kenne, Küche und Apotheke gleichermaßen ablehnend, zur Ruhe zu kommen, und in der That curirten mich vier Stunden tiefen Schlafes vollkommen.

Die Reiſeökonomie des Vicekönigs iſt vortrefflich eingerichtet. Ich habe ſchon erwähnt, daß ein Gefolge von circa 300 Menſchen (unter dem ſich, beiläufig geſagt, außer dem Generaladjutanten Zami Bey nicht ein einziger Militär befindet), und noch einer weit größeren Anzahl Pferde, Dromedare und Maulthiere ihn begleitet. Zwei Garnituren, jede von funfzig Zelten, mit allen nöthigen Meubeln, und zwei komplette Kücheneinrichtungen wechſeln auf der Reiſe dergeſtalt mit einander ab, daß man nie nöthig hat, auf irgend etwas zu warten, ſondern, ſo wie man ankommt, Wohnung und Mahlzeit auch ſchon bereit findet. Früh, eine halbe Stunde vor Sonnenaufgang ſteigt der Vicekönig zu Pferde, und außer ſeiner ſpeciellen Dienerſchaft iſt nur der Mudir (Gouverneur) der Provinz, durch die er eben reiſt, verpflichtet, ſich neben ihm zu halten, alle Uebrigen kommen nach, wie es ſich eben trifft, und namentlich bekamen wir den Generaladjutanten faſt nie unterwegs zu ſehen. Ueberhaupt exiſtirte — die ſtrenge orientaliſche Sitte, daß man ſich vor dem Herrn nicht ſetzen darf, ausgenommen — weit weniger Gène und Rückſicht auf die Perſon des Vicekönigs als ich erwartete, obgleich eine liebevolle Ehrfurcht für den Gebieter ſtets ſichtbar war, ohne die mindeſte Spur von Scheu, Furcht oder Verlegenheit an ſich zu tragen. Dabei herrſchte in allen Dingen eine feſte und muſterhafte Ordnung, ganz frei von jenen mannichfachen Confuſionen und dem verwirrten Getümmel, deren ich oft bei den Reiſen Europäiſcher Souverainen gewahr ward. Dennoch ſind auf einer andern Seite die Formen dieſes Hofes ſchon weit mehr europäiſch als orientaliſch geworden, ausgezeichnet durch eben ſo vornehmen Anſtand als ausgeſuchte Höflichkeit und Ungezwungenheit im Umgang, ad regis exemplum. Denn wahrlich, es iſt kaum möglich, einen liebenswürdigeren Greis in ſo erhabener Stellung zu ſehen, als Mehemd Ali, ſo pünktlich (bekanntlich die Höflichkeit der Fürſten), ſo heiter und ſtets gleichen Humors, ſo ganz ohne Prätenſionen irgend einer Art, ſo einfach und natürlich, ja ich möchte wirklich ſagen, ſo kindlich unbefangen, daß man oft erſtaunt, wie dieſer ſo harmloſe, gütige und von ſeiner ganzen Umgebung faſt angebetet erſcheinende Greis doch derſelbe iſt, der mit ſeinem Kopf und ſeinem Arm allein ein mächtiges Reich unter den ſchwierigſten Umſtänden geſchaffen und erhalten hat, der entſetzliche Vernichter der Mamluken und der Beſieger des Sultans, ſeines früheren Herrn, deſſen wankenden Thron nach der Schlacht von Koniah gänzlich zu ſtürzen, vielleicht nur von ſeinem Willen abhing — derſelbe Mann endlich, der in Europa ſo lange als der größte Tyrann unſrer Zeit, wie der gefühlloſeſte Egoiſt dargeſtellt ward, und den heute noch Manche dort nicht viel anders als im Lichte eines Knecht Ruprechts betrachten!

Sobald die Sieſte des Vicekönigs beendigt war, wurde Seiner Hoheit von Jami Bey der tägliche Vortrag gemacht, und die Depeſchen des erſten Couriers (denn er erhält täglich zwei, einen von Alexandrien und einen von Kahira) geöffnet und die Antworten expedirt. Nach Beendigung dieſer Geſchäfte ließ der Vicekönig mich rufen. Er empfing mich in ſeinem prächtigen Zelte, wo ein Divan von rothem Sammt mit Gold geſtickt im Hintergrunde ſtand. Zum erſtenmal ſah ich ihn hier in kurzer, ſchwarzer Tracht, ohne den gewöhnlichen langen Pelz, was ihm außerordentlich gut ließ, und ihn wenigſtens um zehn Jahre zu verjüngen ſchien. Es war ſenderbar, daß er in dieſer faſt altſpaniſchen ſchwarzen Kleidung, und mit dem impoſanten Weſen, das ihm eigen iſt, in dieſem Moment auf das Lebhafteſte eine tief eingeprägte Erinnerung aus meiner Kindheit in mir hervorrief, denn er glich täuſchend dem ſeligen Fleck (deſſen ganze Statur er auch hat) in der Rolle König Philipps im Don Carlos.

„Wiſſen Sie“ ſagte er, als ich eintrat, „was ich eben dekretirt habe? Eine Bank in Kahira, für die ich vorläufig ein Capital von einer Million ſpaniſcher Thaler hergebe, und außerdem alle Güter meiner unmündigen Kinder demſelben Fond zulegen will. Die Bank wird nach Landesſitte Geld zu zwölf Prozent vorſchießen, und für die ihr geliehenen Summen zehn Prozent zahlen, und ich hoffe die guten Folgen dieſer Maßregel bald zu erleben. Unternehmenden Leuten wird es von nun an nicht mehr an Capital fehlen, ihre Speculationen zu verfolgen, und das Volk, welches immer noch ſo thöricht iſt, jeden Para, den es erübrigt hat, zu verſtecken — obgleich es jetzt ſchon aus Erfahrung wiſſen ſollte, daß unter mir Keiner mehr etwas für ſein erworbenes Eigenthum zu befürchten hat — wird vielleicht nach und nach mit ſeinem Gelde zum Vorſchein kommen und einſehen, daß es beſſer ſey, dieſes weiter zu benutzen als es todt liegen zu laſſen. „Neulich," fuhr er fort, „ſtarb ein unbedeutender hieſiger Schech (Ortsvorſteher), den man kaum für wohlhabend hielt, und der demungeachtet 60,000 Gazi in baarem Gelde hinterließ. Ich würde nie etwas davon erfahren haben, wenn nicht unter den Kindern Streit über die Erbſchaft entſtanden wäre, und eins davon zuletzt meine Hülfe angerufen hätte. Ich ließ alle kommen und rieth ihnen, ſich ſo ſchnell als möglich im Guten zu vergleichen, denn fallt ihr einmal dem Kadi in die Hände, ſagte ich ihnen, ſo wird nicht nur Einer von euch, ſondern Alle bald den Kürzeren dabei ziehen. Sie folgten mir und thaten wohl daran." Einige Aeußerungen, welche hierauf folgten, zeigten mir genugſam, daß Mehemed Ali mit der Geiſtlichkeit, die bei den Muſelmännern einen großen Theil der Gerichtsbarkeit ausübt, und überhaupt einen dem Staat gefährlichen Einfluß beſitzt, eben ſo unzufrieden iſt, und ſich eben ſo durch ſie die Hände gebunden fühlt, als der Sultan zu Conſtantinopel, auch überhaupt jede Geiſtlichkeit, mit ſolcher Macht verſehen, für alle Gouvernements als höchſt ſchädlich und verderblich anſieht. Gelänge eine Reform in dieſer Hinſicht, ſo wäre dem Orient mehr dadurch geholfen, als durch alle übrigen, eben ſo wie früher der chriſtlichen Welt durch den (ſpäter wieder zu lange eingeſchlafenen) Proteſtantismus, denn ganz abgeſehen davon, ob man dadurch in religiöſer Hinſicht viel gewonnen habe oder nicht, war der politiſche Vortheil unermeßlich, daß durch die Reformation der chriſtliche Prieſterſtand größtentheils in ſeine wahren Schranken zurückgewieſen, oder dieſen doch näher gebracht wurde, während er hier noch als eine mächtig in die Regierung eingreifende Corporation beſteht, und ihr bei jeder Gelegenheit hemmend entgegen tritt.

Nach einigem Nachſinnen griff der Vicekönig das vorige Geldthema wieder auf. „Ich bin überzeugt," ſagte er, „daß große Schätze an baarem Gelde auf die angegebene Weiſe in Aegypten noch immer in der Erde ruhen. Es war von jeher unſere Art ſo, und früher konnte man es auch nicht anders machen, ſo lange bloße Willkür herrſchte. Wir waren ja damals Alle roh, unwiſſend, kaum mit dem

Ihre Erwähnung des Jahrestages hat mich ſehr bewegt. — Welchen Unterſchied macht oft ein einziges Jahr im Leben! Aber folgen Sie Ihr nur, und tragen Sie mit Thatkraft und ſchaffend.

Herr Mundt hat mir noch nicht geſchrieben.

Mit herzlicher Verehrung Euer Hochwohlgeboren
ergebener
H. Pückler.

139.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 21. März 1834.

Geſtern empfing ich das neue prächtige Exemplar, mit welchem Ihre Güte, verehrteſter Fürſt, mich ſo freundlich hat verſehen wollen. Es that Noth, denn mein erſtes Exemplar wird mir immerfort entriſſen, und größtentheils von ſolchen Händen, in denen die Furcht neue Früchte bringt. Der Widerſacher ſind natürlich viele, und der Verſuch wird vielfältig gemacht, das Buch für ganz ſchlecht auszugeben, oder wenigſtens tief unter die Briefe aus England zu ſtellen, die jetzt von manchen Leuten gelobt werden, die früher davon übel ſprechen wollten. Aber der Verſuch gelingt nicht: die geſellſchaftlichen Urtheile, von Selbſtſucht, Eitelkeit und Unkunde geleitet, können ſich gegen die litterariſchen, wo doch einiger Sinn und Verſtand immer mitlaufen muß, nicht halten, und das litterariſche Urtheil ſtellt ſich im Ganzen durchaus günſtig: die freie Weltanſchauung, den hellen durchdringenden Verſtand, die Anmuth des Scherzes und die Kühnheit und Eleganz der ſatyriſchen Laune wird man zuletzt anerkennen müſſen. Der ſchäumende Champagner kann und ſoll freilich kein alter Johannisberger ſein; diesmal iſt jener aufgetiſcht; wer weiß, was noch im Keller liegt! Einige Abſchnitte des Buches ſind auch mir etwas locker und aus-

Begriff des Verbrechens bekannt, ſondern nur mit dem unſres Vortheils. Aber ſeit ich hier Herr geworden bin, kann ich mit gutem Gewiſſen ſagen, daß, ſo weit meine Einſicht reichte, und ſo weit ich davon unterrichtet werden konnte, kein Unrecht in Privatverhältniſſen wiſſentlich mehr von mir geduldet worden iſt. Ich weiß, man ſagt, ich ſelbſt drücke die Fellah's und doch iſt leicht darzuthun, daß ihr Zuſtand ſchon um das Doppelte beſſer und namentlich ſichrer geworden iſt als er je vorher war, obgleich ich allerdings noch lange nicht im Stande bin, für ſie zu thun was ich möchte, wovon die Schuld aber nicht an mir liegt. Man ſagt ferner, ich habe mich zum einzigen Eigenthümer in meinem Lande gemacht, und auch dies iſt eine ganz falſche oberflächliche Anſicht. Der Feddan, den der Fellah bearbeitet, iſt, was den daraus zu ziehenden Nutzen betrifft, ſo gut als ſein wirkliches, wenn auch nothwendigerweiſe beſchränktes, Eigenthum; ja er kann ihn ſogar verkaufen, d. h. ihn einem andern Fellah zu beliebigen Bedingungen cediren, nur dulde ich nicht, daß er ihn unbearbeitet liegen laſſe und dieſe Vormundſchaft iſt bis jetzt unerläßlich. Seine Abgaben ſind keineswegs unverhältnißmäßig, denn er zahlt dem Gouvernement, nach Lokalumſtänden etwas variirend, im Durchſchnitt nur den vierten Theil der Ernte, theils in natura, theils in Geld, als Grundzins, und zwar nur von einer Ernte, während er meiſtens zwei, und in Unterägypten oft jährlich drei Erndten aus ſeinem Boden zieht. Die Aralte oder indirekten Abgaben treffen nicht den Landbebauer, ſondern den Handelsmann. Sie mögen ihr drückendes haben, aber ich bin durch höhere Gründe genöthigt, ſie vor der Hand beizubehalten, und exiſtiren ſie nicht in ihrem Europa gleichfalls überall, nur unter anderer Verkleidung, ja, wie man mir ſagt, oft in noch viel erhöhterem Maße? Ich weiß, daß ein Engländer, deſſen Buch Sie ohne Zweifel geleſen haben werden, eine Liſte von alle dem angefertigt hat, was ein Fellah meinem Gouvernement zahlen müſſe, doch von Anfang bis zu Ende beſteht dieſe ganze Berechnung kaum zur Hälfte aus Wahrheit, das Uebrige aus falſchen Nachrichten und oft lächerlichen Mißverſtändniſſen. Wäre jene Berechnung wirklich gegründet, ſo würde der Fellah dem Gouvernement mehr abgeben, als er ſelbſt zu gewinnen im Stande iſt. Aber Ihre Reiſenden kommen hierher und ſehen ſelten über die Ufer des Niles hinweg, ausgenommen, wo es Antiquitäten aufzuſuchen giebt, was immer ihr Hauptzweck ſcheint. Nur nebenbei wird auch etwas über meine Adminiſtration, nach dem Bericht des erſten beſten Schwätzers, der ihnen aufſtößt, geſalbadert.“ Er führte jetzt mit vieler Laune mehrere drollige Anekdoten von Reiſenden an, die ihm ſelbſt über Afrika, Arabien und Syrien Dinge als angebliche Augenzeugen erzählt, deren wahre und ganz verſchiedne Beſchaffenheit er auf das Genauſte gekannt habe, und ſeitdem müſſe er geſtehen, ſetzte er hinzu, daß er, von der Unwiſſenheit und Leichtgläubigkeit der meiſten dieſer Herren auf ſolche Weiſe ſelbſt überführt, im Allgemeinen eine ſehr geringe Meinung von ihnen gefaßt habe, welche die Erfahrung ihm auch heute noch täglich beſtätige.

Ich gab zu, daß er in dieſer Anſicht oft ſehr Recht haben möge, und namentlich über ihn und ſein Wirken, die abgeſchmackteſten Urtheile fortwährend von ganz incompetenten Richtern wirklich gefällt würden, aber dies ſey vielleicht auch ſchwer beſſer zu machen, da kein geringes Talent dazu gehöre, einen Mann wie ihn zu ergründen, ihn richtig zu würdigen und zu ſchildern. „La, la!“ rief er, „Talent braucht es dazu ſehr wenig, ſondern nur ſich die Mühe zu geben, die Wahrheit aufzuſuchen, und dann den ehrlichen Willen, ſie auch zu ſagen.“

Ich ſuchte nun das Geſpräch auf einen Gegenſtand zu leiten, den ich ſchon einigemal gegen ihn berührt, und ihn bei jeder Gelegenheit deshalb drängen möchte, nämlich die Entdeckung der Nilquellen durch eine von ihm auszurüſtende Expedition. Dafür hat er aber leider nicht mehr Sympathie als für Antiquitäten und Kunſtgegenſtände. „Geduld, Geduld!“ rief er ungeduldig, „ich kann nicht Alles auf einmal thun. Der Beherrſcher von Darfur hat ſchon vor geraumer Zeit eine von mir in friedlichen Abſichten an ihn geſchickte Geſandtſchaft zur Hälfte umbringen, und zur Hälfte gefangen ſetzen laſſen. Dieſe Unglücklichen ſchmachten noch daſelbſt, während der eigentliche rechtmäßige Beſitzer des Landes zu mir geflüchtet iſt, und jetzt, von mir unterhalten, in Kordofan reſidirt. Die mir angethane Beleidigung iſt ſchwer, und es iſt wohl möglich, daß ich mich noch deshalb gezwungen ſehe, einen Krieg mit Darfur zu führen, der jenes europäiſche Projekt: die Quellen des Nils zu entdecken, dann ſehr erleichtern würde. Ja, „unterbrach er ſich hier, mit einem liſtigen Ausdrucke im Blick, „wären die Umſtände anders, verſtünde der Sultan von Darfur unſern beiderſeitigen wahren Vortheil beſſer, und müßte ich nicht zu meiner eignen Sicherheit mich in Rüſtungen gegen von Europa her drohende Gefahren erſchöpfen — wie viel könnte ich hier für mein Volk und nebenbei auch für Europäiſche Wiſſenſchaft im Innern Afrika's leiſten! Jetzt ſind mir überall die Hände gebunden.“

Er wollte es übrigens noch nicht für ausgemacht annehmen, daß der weiße Fluß der ächte Nil ſey, und äußerte, daß auch die Quellen des blauen noch keineswegs aufgefunden wären, und jedenfalls die wahren Nilquellen viel tiefer in, oder ſelbſt hinter Abyſſinien geſucht werden müßten, als die bisherigen, nach ihm wenig zuverläſſigen, Reiſenden wie z. B. Bruce angäben. „Auch das wäre leicht gründlich zu ermitteln“, fuhr er fort

„und Abyſſinien ſogar, wenn man wollte, ohne viele Schwierigkeit zu erobern, aber“ — rief er lachend — „dies würde meinen Freunden, den Engländern, zu viel Verdruß machen, und mir wenig nützen.“ — Ich beſtand auf meiner Meinung, daß der Bahr-el-Abiad der wahre Nil ſey, welches gleichfalls von den meiſten Gelehrten Europa's geglaubt würde, und ſetzte hinzu, daß ich wohl den Augenblick zu ſehen wünſchte, wo ſein königliches Reich ſich tauſend Stunden lang von den Mondbergen bis zu denen von Atana ausdehnen werde, und frug ihn nachher, wie weit er ſelbſt perſönlich im Süden ſeiner Länder, die ſich jetzt ſchon bis zum zehnten Grad erſtrecken, vorgedrungen ſey? „Nicht weiter als bis Quadi-Halfa,“ erwiederte er, „und auch dies nur, um die mir nöthige Paſſage der dortigen zweiten Katarakte des Nils für meine Transportfahrzeuge zu reguliren. Das war eine der luſtigſten Reiſen, die ich in meinem Leben gemacht, und die ich in einer kleinen Barke mit wenigem Gefolge und bei ſtets günſtigſtem Winde von Kahira aus in zwanzig Tagen hin und zurück abthat, was nie vorher, noch nachher wieder bewerkſtelligt worden iſt.“

Er erzählte mit ſichtlichem Vergnügen die Details dieſer in etwas jüngere Jahre fallenden Expedition, unter andern, wie einmal der Sturm das Segel ſeiner Kangſche zerbrochen, und wie er ſich, als ſie umſchlagend ſchon zur Hälfte in's Waſſer getaucht war, an der paniſchen Furcht ſeiner Gefährten beluſtigt habe, „denn ich“, ſagte er, „kann erſtlich gut ſchwimmen, zweitens weiß ich, daß eine Kangſche, oder Dahabia, wenn ſie auch umſchlägt, nie auf dem Nil ſinkt, ſo lange ſie nicht leck wird. Ich habe lange Zeit Verſuche dieſer Art anſtellen und Kangſchen mit dem unverhältnißmäßigſten Gewicht beſchweren und umwerfen laſſen, ohne ſie zum Sinken bringen zu können. Noch ergötzlicher war unſre allerſeitige Jagdpaſſion während dieſer Reiſe,“ fuhr er fort, „bei ſo elenden Schützen, als wir ſämmtlich zu ſeyn uns rühmen konnten; und ich glaube, daß von 10,000 Schüſſen, die wir durch die Luft feuerten, nicht zehn wilde Gänſe gefallen ſind.“

Auf meine Bemerkung, ob nicht eine regulaire Schiffbarmachung der Katarakten möglich ſey, antwortete er ſchnell: „Warum nicht? Alles iſt möglich, aber ich kann daran nicht denken, zu viel Anderes drängt mich, das mögen meine Kinder in's Werk ſetzen; mir bleibt überhaupt nicht viel Zeit mehr übrig!“ Ich ſtritt gegen dieſe letztere Anſicht, und ſagte, ſeine Thatkraft bezeuge noch eine ſo ächte Jugend ſeiner ganzen geiſtigen und körperlichen Organiſation, daß er gewiß noch viele Jahre raſtloſen Wirkens vor ſich haben müſſe. „Nein, nein,“ rief er, „wenn ich meine leidige Politik in Ordnung habe, und den Barrage vollendet, ſo bin ich zufrieden, und lebe ich dann noch länger, ſo gedenke ich freiwillig vom Schauplatze abzutreten und das Regiment meinem Sohne zu übergeben. Auch ich ſehne mich nach Ruhe. — Sie haben durch Ihre verbindlichen Worte mich über mein Alter tröſten wollen, „aber glauben Sie nur, bald ſiebenzig Jahre tragen ihre Laſt! Doch es iſt Zeit aufzubrechen“ rief er ſich erhebend, „und wir dürfen die feſtgeſetzte Stunde nicht verſäumen.“ Des Vicekönigs Pferd ſtand ſchon geſattelt vor dem Zelt, und als wolle er ſeinen Worten durch die That widerſprechen, ſchwang ſich der kräftige Greis wie ein Jüngling in den Sattel, und ritt ſo raſch vorwärts, daß wir auf unſern etwas müden Thieren ihm, gleich dem größten Theil ſeiner Suite nicht folgen konnten. Er hatte ſchon zu Abend gegeſſen, und war bereits mit Abfertigung der ſeitdem angekommenen Depeſchen beſchäftigt, als wir ſpät im Nachtquartier ankamen, wo ich noch ein weitläufigeres Zelt, als das mir am Morgen eingeräumte, für mich aufgeſchlagen fand. Ich ahmte diesmal Mehemed Ali's Beiſpiel nicht nach, der erſt um Mitternacht zu Bett geht, obgleich er um vier Uhr ſchon wieder aufſteht, und ſuchte das meinige ohne Zeitverluſt.

Eine halbe Stunde vor Sonnenaufgang ward am andern Morgen, wie gewöhnlich aufgebrochen, der Vicekönig mit einigen Kawaß und dem Marmuhr, die beiden Sais neben ſeinem Pferde herlaufend, ſein Leibdiener zu Pferde vorausreitend, und das Gefolge im Schweif von einer halben Stunde Länge einzeln hinterhertrottirend. Sobald er mich und ſeinen Dragoman Artim Bey (den ich nie aus den Augen laſſe) erblickte, rief er mich gleich zu ſich, mir ſehr freundlich einen guten Morgen und und eine glückliche Tagereiſe wünſchend. Nachdem ich gedankt und verſichert, daß eine Reiſe in ſeiner Nähe nur glücklich für mich ſeyn könne, ſagte er ſcherzend: das frühe Aufſtehen möge mir, nach dem, was er von meiner Lebensart gehört, wohl etwas beſchwerlich vorkommen, er für ſeine Perſon ſey immer gewohnt, die Sonne aufgehen zu ſehen, und die Morgenzeit ſey ſeine liebſte. Die Unterhaltung ward ſehr heiter fortgeführt, ich übergebe ſie jedoch diesmal, weil ſie ſich nur auf Lokalitäten erſtreckte, die zu wenig allgemeines Intereſſe darbieten. Unſer Weg führte wie geſtern durch beiſpiellos üppige Fluren ſo weit das Auge reichen konnte, und obgleich Herr von Cadalvene unter ſeinen vielen Uebertreibungen unter andern auch behauptet: „daß der Vicekönig die Fellah's zwinge, in ganz Aegypten faſt nur Baumwolle zu bauen, weil dieſe ihm das meiſte Geld einbringe, dem Fellah aber den wenigſten Nutzen gewähre, und ein großer Theil des Landes wegen dieſes Druckes wüſt liegen bleibe, welcher Zuſtand ſich jährlich verſchlimmere u. ſ. w.“, ſo kann ich doch verſichern, daß ich in vier langen Tagereiſen durch eine faſt ununterbrochene Ausdehnung der herrlichſten Fluren, wie ſie vielleicht nirgends anderswo vorkommt, nicht ein einziges Feld mit Baumwolle bepflanzt angetroffen habe.

führlich vorgekommen, zum Beiſpiel die Geſpenſtergeſchichte, und die freiheitlichen und gutsherrlichen Erörterungen, wiewohl ich doch nicht ſagen möchte, daß ſie hätten wegbleiben ſollen. In den letzteren drückt ſich ein bedeutender Hauptzug unſerer Zeit aus, das Schwanken zwiſchen ariſtokratiſchen und demokratiſchen Neigungen, und dies Schwanken, an dem wir Alle Theil nehmen, zeigt in Ew. Durchlaucht einen ungewöhnlichen, vornehm-gebildeten Karakter, der allerdings glänzender herausgetreten ſein würde, wenn Sie dem Aufſatz etwas mehr Dramatiſches hätten geben mögen. Am beſten gefallen haben mir bis jetzt die Flucht in's Gebirge und die Luftfahrt. Auch das Schreiben an mich find' ich äußerſt anmuthig, fein gewendet und herbeigeführt; in der Selbſtverläugnung, die dabei Statt findet, iſt eine, ich möchte ſagen, großartige Liebenswürdigkeit. Unſer Geſellſchaftspöbel faßt aber nichts Feines, er ſucht und kennt nur das Gepräge, das ihm alle Tage vorkommt; man muß ihm grob mit der Fauſt unter die Naſe ſtoßen, dann läßt er ſich bedeuten. Noch geſtern ſprach ich Leute, die in der anmuthigen Wendung, Sie ſeien dem Fürſten W. keinen Dank ſchuldig, nur eine Beleidigung zu ſehen vermochten. Die Titel und Sterne, mit denen der Unverſtand bisweilen auftritt, machen dann mitunter auch ſolche Perſonen irr, die ſonſt wohl eigenes Urtheil haben könnten, beſonders ſolche alte Damen und junge Gelehrte, die ſich in dem Kreiſe dummer Vornehmheit, wo man ſie duldet, ihrer geſcheidten Bürgerlichkeit ſchämen, und geſchmeichelt und geblendet ſind von dem, was ſie verachten könnten. Doch was red' ich viel! Iſt nicht die Welt die Welt? und ein Buch ein Buch? Beide ſind einmal da, ſie werden einander nicht ändern; mit der Zeit aber ſchon ihr Verhältniß finden.

Nur Eine Nutzanwendung drängt ſich mir auf: niemals Vorausverkündigung, niemals Spannen der Erwartung! Still bereiten, ämſig wirken, entſchloſſen ausführen, nachdrücklich

Vielleicht ſah Herr von Cadalvene Aegypten auch nur „vom Nil und ſeiner Barke aus", wo man allerdings, der hohen Ufer wegen, entweder gar nichts ſieht, oder ſehr häufig nur uncultivirten Boden, aus dem ſehr natürlichen, von gar Vielen aber überſehenen Grunde, weil dicht am Nil das Terrain an vielen Orten ſehr hoch iſt, und erſt in der weitern Fläche nach den fernen Bergketten abdacht, was von dem immerwährend anſteigenden Flußbette herrührt. Da nun eine Höhe von 21 — 24 Pick Waſſer zu einer hinlänglichen Ueberfluthung nöthig iſt, ſo können dieſe erhobnen Stellen, ſo lange bis nicht ein regelmäßiges Syſtem von Kanälen, Dämmen und Schleußen exiſtirt (woran der Vicekönig raſtlos arbeitet), nicht ohne unverhältnißmäßige Koſten tragbar gemacht werden, obgleich der Boden gut iſt. Der Reiſende, der aus ſeiner Barke dieſe breiten, oft von dort nicht abzuſehenden Blößen erblickt, iſt dann ſchnell bereit, ſeine Schreibtafel mit der Bemerkung zu bereichern: Aus Mangel von Händen, weil der Paſchah den Fellah durch den Militairdienſt, und den unerträglichen Druck der Abgaben, den er ihm auflegt, jährlich decimirt, liegt jetzt halb Aegypten wüſt, und eine baldige gewaltſame Aenderung der Dinge ſcheint unvermeidlich.

Wir paſſirten eine Menge Dörfer, und fanden überall zahlreiche Arbeiter an Kanälen und Schleußen beſchäftigt. Aller Orten ward der Vicekönig von den verſammelten Einwohnern mit ihrem nationellen Vivat empfangen, das im Ausſtoßen eines ſchrillenden Tones beſteht, der dem Geſang des Rohrdommels gleicht. Dieſe Freudenbezeigungen waren vollkommen freiwillig, denn das Vivatrufen durch die Polizei anbefehlen zu laſſen, iſt hier (wo es überhaupt an Polizei fehlt) noch unbekannt. Was mich überraſchte, war die gänzliche Abweſenheit ſklaviſcher Manieren bei den Fellah's, die nur mit dem einfachſten Gruß ihre Ehrerbietung und gute Geſinnung auszudrücken ſuchten, ja die Bewohner eines Dorfes kamen ſogar in Prozeſſion herbei, um dem Vicekönig bittere Vorwürfe darüber zu machen, daß er nicht bei ihnen ſeine Mittagsraſt beſtimmt, ſondern ſeine Zelte eine halbe Stunde weiter im freien Felde habe aufſchlagen laſſen. Dieſelbe Ungezwungenheit und Freimüthigkeit fand auch bei den Hofleuten wie der ganzen Dienerſchaft ſtatt, und der alte Leibdiener Mehemed Ali's, der nicht hinter, ſondern immer neben ihm ritt, ſprach häufig mit ſeinem Herrn, ohne die Hand nach dem Geſicht zu führen, was ſonſt de rigueur, und unſerm Berühren des Huts oder der Mütze äquivalent iſt. Andere Fellah's kamen und verlangten auf höchſt ungeſtüme Weiſe, ſchreiend und lärmend, daß man ſie nicht nöthigen ſolle, an einem Damme zu arbeiten, den der Viceköng im Syſtem ſeiner großen Arbeiten für die beſſre Irrigation des Landes angeordnet hat. Dieſe Leute wurden hart angelaſſen, und von den Sais mit aufgehobenem Stocke vertrieben, doch blieb es bei der Demonſtration. „So ſind ſie“, ſagte Mehemed Ali, ſich zu mir wendend, „dieſe Arbeit iſt zu ihrem eignen Unterhalt unerläßlich, und man muß ſie demungeachtet dazu zwingen. Ich muß den Kopf für Alle haben, und ein einziger für ſo viel Menſchen iſt wahrlich zu wenig!“ Er ging hierauf in einiges Detail über dieſen Gegenſtand ein, und verſicherte, daß nur für die immediat dringenden und nicht zu entbehrenden Gegenſtände der Unterhaltung die Fellah's auf corvée zu arbeiten genöthigt wären, dies aber blos während drei Monaten des Jahres, während welcher Zeit überdies die Dorfbewohner ſo angelegt würden, daß immer jeden Monat nur ein Drittheil derſelben dabei beſchäftigt ſey, daher im Grunde jeden Fellah nicht mehr als ein Monat Hofdienſte im Jahre treffen könne. Alle Arbeiten an neuen Kanälen und Schleußen würden für Lohn gemacht und in der Regel, wo nicht die größte Noth dränge, Niemand dazu gezwungen; künftig gedenke er aber auch das Militair zu dieſen Unternehmungen zu verwenden, womit ſein Sohn ſchon einen Anfang gemacht.

Man geſtatte mir bei dieſer Gelegenheit einige Worte über das ſchöne und edle Verhältniß einzuſchalten, welches zwiſchen Mehemed Ali und ſeinem Thronerben ſtattfindet. Weit entfernt von kleinlicher Eiferſucht, wie ſie im civiliſirten Europa noch häufig eine Art ſtillſchweigenden Staatsgeſetzes iſt, wird Ibrahim nicht nur fortwährend zu Rathe gezogen, ſondern die Zügel der Regierung ſind ihm vertrauensvoll übergeben, wo der Vicekönig abweſend iſt. So vertritt er jetzt ganz des Vaters Stelle in Kahira, und ein von ihm geäußerter Wunſch bleibt ſelten unerfüllt. Mit welcher Diskretion übt auf der andern Seite der ſonſt oft rohe Ibrahim dieſe Macht, mit welcher kindlichen Ehrfurcht behandelt er ſeinen Vater und Souverain! Es iſt wahrhaft rührend zu ſehen, wie dieſer wilde ſieggekrönte Krieger, deſſen Rang als türkiſcher Diener (nämlich als Paſcha von Mekka) ſogar den ſeines Vaters überſteigt, ſich nicht ohne wiederholte Aufforderung vor dieſem zu ſetzen wagt, und in ſeinem ganzen Benehmen nie einen Augenblick die demüthigſte Unterwürfigkeit verläugnet. Und dabei ſieht man doch deutlich, wie Jeder von beiden ſtolz auf den Andern iſt, ein menſchlich ſchönes Verhältniß, wie es mir in gleichen Sphären ſelten ſo ehrfurchtgebietend erſchienen iſt. In der That aber ergänzen ſich auch dieſe beiden Naturen zu verdoppelter Stärke, und würden, wenigſtens unter den jetzigen Conjunkturen, nur ſchwer eine der andern entbehren können, ſo untergeordnet auch Ibrahim in jeder Hinſicht dem iſt, was ſein Vater theils noch iſt, theils im gleichen Alter war. Auch nur entfernt vom Vater, z. B. in Syrien, begeht Ibrahim zuweilen Thorheiten und erlaubt ſich eine ſchädliche Willkühr, in Aegypten iſt er nur aufmerkſamer Diener des Herrn und dabei emſiger Landbauer.

Wenn wir bei der Mittagsſtation ankamen, pflegte ich gewöhnlich, wie auch Artim Bey und die übrigen Hofleute, eine Stunde im Zelte auszuruhen, und mich mit Pfeiſe und Kaffee zu erfriſchen, während der unermüdliche Viceкönig oft während dem noch ganz allein ſpazieren ging. Nachher erſt begaben wir uns zu ihm, worauf nach einer Viertelſtunde Converſation die Mahlzeit ſervirt wurde, an der ich mit Seiner Hoheit immer nur allein Theil nahm. Nach aufgehobener Tafel ſetzte ſich der Vicekönig meiſtentheils ſogleich auf den Divan, ich nahm auf ſeinen Wink neben ihm Platz, Artim Bey ſtellte ſich mit dem Fliegenwedel auf die andere Seite, und ſobald der Kaffee gebracht wurde, entfernte ein graziöſes Zeichen mit der Hand die Hofleute und Diener. Dies war der Zeitpunkt, wo Mehemed Ali, wie man zu ſagen pflegt, ſich immer am meiſten gehen ließ, am vertraulichſten und aufrichtigſten ſprach. Heute erzählte er mir allerlei aus ſeinem Leben.

„Ich kann nicht mehr lange dauern," ſagte er, den Kopf auf die Hand geſtützt, „denn ich habe zu viel ſchon in jungen Jahren erleiden müſſen. Mein ganzes Leben war ein beſtändiger Kampf. Als ich noch im Vaterhauſe in Macedonien war, drückten die Vornehmen und Mächtigen die ganze Provinz mit empörender Willkühr.

Aufſtand nach Aufſtand erfolgte, und auch unſer Dorf, mit andern vereinigt, verſuchte Gewalt mit Gewalt zu vertreiben. Wer aber befehligte die Inſurgenten in dieſem Streit? — Der junge Mehemed Ali. Und ſchlecht genug erging es ihm. Ich erlitt ſo viele kleine Niederlagen, daß einmal der glücklichſte meiner Gegner mir während des Gefechtes zurief: „„Biſt du noch nicht müde, geſchlagen zu werden, da ich ſchon müde bin, dich zu beſiegen?““ Zuletzt erlangten wir indeß mit Beharrlichkeit doch einen Theil unſres Zwecks.“

Nun ging er zu ſeinen langen Kriegen mit den Mamlukken in Aegypten über. „Es waren tapfre Leute,“ ſagte er, „und alles unter meinen Truppen fürchtete ſich dergeſtalt vor ihnen, daß, wenn ſie Gott nur halb ſo ſehr gefürchtet hätten, ſie den ſicherſten Anſpruch auf die ewige Seligkeit im Paradieſe gehabt haben würden. Die Mamlukken hätten im Anfang gar keine Waffen gegen uns gebraucht, es war hinlänglich, daß ſie ihre kleinen Trommeln ſchlagen ließen, um all meine Leute davonlaufen zu machen, denen ich dann wohl nothgedrungen auch ſelbſt folgen mußte. Mein Sohn Toſſum Paſcha, wie meine übrigen Verwandten hatten daſſelbe Loos. Nach und nach lehrte ich indeß meinen Soldaten den Krieg durch den Krieg, und Gott unterſtützte mich. Auf einer Seite fliehend, gelang es mir zuweilen auf der andern ein Häuflein zu überrumpeln und zuſammenzuhauen. Das gab uns etwas Muth, ich fuhr raſtlos fort zu organiſiren, ſetzte mich überall, wo es irgend möglich war, ſelbſt an die Spitze, und nach vielen ungewiſſen Jahren, hundertmal meinem gänzlichen Untergange nahe, ward meine Ausdauer endlich durch den vollſtändigſten Sieg gekrönt.“

„Und wie,“ rief er mit ſeiner lebhaften Phantaſie wieder eine lange Epoche überſpringend, „wie ging es mir in der letzten Zeit mit der Pforte! Ich träumte nicht an das, was geſchehen iſt! Ich wollte, der Himmel iſt mein Zeuge, nur meinen perſönlichen Feind, Abdallah Paſcha, aus Acre entfernen, dort ſichernde Maaßregeln für mich treffen, und mich nachher mit der Pforte über das Weitere auf billige Weiſe einigen. Als ich aber deutlich inne ward, daß man es in Conſtantinopel auf meinen Untergang abgeſehen hatte, mußte ich dieſem zuvorkommen. Damals ſchickte man Leute aus der Hauptſtadt an mich ab, um mir zu rathen, mich doch nicht in das wahnſinnige Unternehmen einzulaſſen, dem Sultan widerſtehen zu wollen. Ich ſolle bedenken, ſagte man, was Paswan Oglu's, Ali Paſcha's, der Paſcha's von Skutari, von Bagdad u. ſ. w. trauriges Ende geweſen ſey. Darüber konnte ich nur lachen und antwortete: die Herren ſollten nur des Baldigſten zurückkehren, und wenn ſie guten Rath zu geben hätten, dieſen dem Sultan ſelbſt ertheilen, der ihn nöthiger habe als ich; denn alle genannten Paſchen zuſammengenommen hätten noch nicht den vierten Theil der Macht Mehemed Ali's beſeſſen, folglich möge man ſich beſinnen, ehe man dieſen zwinge, ſie zu gebrauchen. Man wollte nicht hören, und das Reſultat liegt vor Augen. Jetzt, ich wiederhole es, wünſche ich nur Eins — daß man mich in Ruhe und Frieden das Glück und die Wohlfahrt Aegyptens begründen laſſe."

Als ich nun, recapitulirend was er geweſen und was er ſey, trotz aller ausgeſtandenen Widerwärtigkeiten, dennoch ſein Glück rühmte, machte er eine eigne Bemerkung. „Das Glück," ſagte er, „iſt gleich dem Sturmwind, der das Schiff ſchnell in den Hafen bringt, aber wenn der Steuermann keinen feſten Kopf hat, auch leicht das Schiff zerſchellt. Glück iſt oft ſchwerer zu behandeln als Unglück.“ Bei dieſen Worten nahm er, von der Hitze, die faſt unerträglich war, beläſtigt, ſeinen Tarbuſch ab, und ſich mit der Hand über den kahlen Scheitel ſtreichend, ſagte er: „Dieſer alte Kopf iſt ſchon längſt ergraut!“ Aber deshalb nicht weniger feſt, erwiederte ich, und betrachtete ihn mit phrenologiſchem Auge, was um ſo bequemer anging, da die Haare abgeſchoren waren. Es war ein ſchöner Schädel mit kräftig ausgedrückten Organen, und dadurch auffallend, daß, wie bei denen Napoleons und Alexanders, der animaliſche Theil eben ſo vollſtändig als der intellektuelle ausgebildet erſchien, wobei denn auch ein gewiſſes Organ beſonders merkwürdig hervortritt. Seine Aerzte beſtätigten mir ſpäter ganz die Richtigkeit meiner Bemerkung, und ſprachen von koloſſalen Gaben in dieſer Hinſicht, deren Gleichen ihnen nie vorgekommen ſey, was mir wiederum Napoleons kräftigen Ausſpruch beſtätigte: qu'il n'y a pas de héros sans etc. etc.

Mit Anerkennung ſprach der Viceкönig von den fortſetzen: aber nicht vorher anrufen, verheißen! So wünſchte ich auch jetzt, daß ein dritter und vierter Theil ungeſäumt nachdrückte, und plötzlich hervorträte. Käme dann das Ganzenwerk zugleich in's Publikum, ſo wäre die Sache glänzend, eine Art Roßbach und Leuthen zum Schluſſe dieſes Feldzuges, dem etwas von Kollin anzuheften verſucht wird. In dieſem Intereſſe der Beſchleunigung möchte ich Ew. Durchlaucht ſehr bitten, das Manuſkript der folgenden Theile, anſtatt mir zum Leſen, lieber gleich zum eiligſten Druck abzuſenden! —

Eine ſehr hübſche Anzeige ſteht in No. 51 der „eleganten Zeitung.“ Das Blatt iſt mir verſprochen, ich habe es aber noch nicht eigen, ſonſt ſendete ich es. Die jungen Schriftſteller, welche das genannte Blatt leiten, haben ausgezeichnetes Talent. Einer von ihnen hat ſich brieflich an mich gewandt, und ich habe dieſe neueſte Gelegenheit ergriffen, um ſeinen guten Willen ferner zu befeuern. Machen Ew. Durchlaucht aber ſich ganz gefaßt, neben dem Guten und Günſtigen auch Schlechtes und Gehäſſiges zu leſen. Wo bliebe das aus? Aes triplex muß jeder haben, der — was ſoll ich ſagen „ſchreiben“ will? — der leben will, kann man ſagen! —

Hier ſende ich den Brief meines Empfohlenen, des Hrn. Dr. Mundt. Ich bitte für ihn um freundliche Antwort, eine Zuſage im Allgemeinen für etwanige künftig ſich ergebende Gelegenheit. Wir ſprechen wohl einmal mündlich näher über dieſes Verhältniß. —

An Fräulein Solmar hab' ich Ihren Andenkensgruß beſtellt, der ſehr wohl aufgenommen iſt. Sie verdient alles Lob, und hat die beſten Eigenſchaften. Ich ſehe ſie doch nicht ſogar oft, wie überhaupt niemanden; denn bei aller Anerkennung und Billigkeit, die ich wahrlich habe, fühle ich jederzeit und überall, daß ich fortan auf Vermiſſen und Entgroßen Dienſten, die ihm verſchiedne Europäer geleiſtet, obgleich er ſich auch bitter über die Unredlichkeit und Incapacität Andrer äußerte. Höchſt naiv war die Schilderung, welche er vom Charakter eines der am meiſten von ihm Geſchätzten, des Herrn von Cerisy, machte. „Es war unmöglich,“ ſagte er, „mit dieſem Manne auf gewöhnliche Weiſe auszukommen, über jedes Wort fing er Feuer, und wollte nie etwas nach meiner Idee, ſondern immer nur nach der ſeinigen machen. Einmal, erinnere ich mich, machte er mir heftige Vorwürfe über meine Ungeduld, wodurch ich ihn, ſagte er, zur Uebereilung aller Angelegenheiten nöthige und ſchlechte Schiffe zu bauen zwinge, da er doch, wenn ich ihm die gehörige Zeit laſſen wolle, makelloſe herzuſtellen im Stande ſey. Ereifere dich nicht, erwiederte ich gelaſſen, denn trotz dem, deſſen du dich jetzt rühmſt, weiß ich doch beſtimmt, daß du nie vermögen wirſt, mir beſſere Schiffe zu bauen als deine erſten waren.“

„Ich ſah bei dieſen Worten dem leidenſchaftlichen Manne ſchon das Blut ins Geſicht ſteigen, und eine Exploſion im Anmarſch, als ich ihn lachend unterbrach. Du Thor, rief ich, deine Schiffe, ſchlecht oder gut, haben mir St. Jean d'Acre, und dadurch ganz Syrien erobert, weil ſie zur rechten Zeit fertig waren. Was hätten mir die allervollkommenſten genutzt, wenn man, als ich ſie brauchte, noch im Arſenal an ihnen gehämmert hätte!“

„Doch es blieb nicht immer bei ſolchem Scherz, immer häufiger hatte ich Streit mit ihm, und beim geringſten Anlaß forderte er ſeinen Abſchied. Ich beſtand indeß ruhig auf meinem Willen, mit Geduld überſehend, was zuweilen direkt gegen meine Autorität unternommen wurde, und gebrauchte öfters meinen Freund, den franzöſiſchen Conſul, um den ſtets ohne Grund empörten Ceriſy wieder zu beſänftigen. Endlich verlor ich ihn doch, was ich immer bedauern werde. Man wollte, als er fort war, weil man ihn in meiner Ungnade glaubte, allerlei gegen ihn vorbringen, ich verbot aber Jedem, mir weder im Guten noch im Böſen mehr von ihm zu ſprechen; denn dieſen Mann hatte mir Gott geſchickt. Er hat meine Geſchäfte zu fördern gewußt, aber nicht ſeine eigenen — Andere verſtehen Beides, die Meiſten nur das Letzte.“

Da wir nur einen kurzen Marſch bis zum Nachtquartier hatten, brachen wir erſt mit der Abendkühle auf. Ich blieb diesmal abſichtlich zurück, um den Vicekönig nicht durch meine fortwährende Geſellſchaft zu ermüden, ſoupirte mit Artim Bey und dem höchſt liebenswürdigen Doktor Gaetano, und wollte mich eben zu Bett legen, als gegen eilf Uhr Seine Hoheit mich unerwartet einladen ließ, noch eine Stunde mit ihm zuzubringen, ein Befehl, dem ich natürlich mit der größten Bereitwilligkeit, wenn gleich, aufrichtig geſagt, mit gähnendem Munde, Folge leiſtete.

Ich fand den Vicekönig mit Abfertigung der Depeſchen ſeines zweiten Couriers beſchäftigt, auf einer niedrigen Bettottomane ſitzend. Mit der größten Höflichkeit ſteht er jedesmal auf, wenn ich in ſein Zelt trete, und that es auch diesmal, obgleich mitten in der Arbeit begriffen. Er bat mich, neben ihm Platz zu nehmen und zu entſchuldigen, daß er ſein Geſchäft beende, er werde ſogleich fertig ſeyn, und ich möge unterdeſſen die eben für ihn angekommenen Journale durchgehen. Artim Bey überreichte ſie mir — es war der Conſtitutionel! Es intereſſirte mich indeß mehr Mehemed Ali zu beobachten als zu leſen. Er ging jedes Blatt, das man ihm vorlegte, ſelbſt aufmerkſam durch, und ertheilte dann einem, dicht neben ihm ſtehenden Sekretair mit leiſer Stimme die Reſolution. Was hiermit beſeitigt war, warf er auf den Teppich zu ſeinen Füßen, was noch Weiteres bedurfte, reichte er dem Sekretär hin, und befrug auch einigemal Artim Bey. Alles ſchien ſehr einfach, ſchnell und praktiſch abgemacht zu werden. In einer Viertelſtunde hatte er geendet, der Sekretair packte ſeine Papiere zuſammen, erhielt noch einige Befehle, und ging. Wie ein einfacher Bürgersmann, der, nachdem er das letzte Tagesgeſchäft abgethan, ſich es nun bequem macht, und mit genußreicher Bedächtigkeit ſeine letzte Pfeife raucht, ſo ſetzte ſich auch der Vicekönig gemächlich in der mit ſeidenen Kiſſen umgebenen Ecke ſeiner Ottomane zurecht, und nachdem aus der unerſchöpflichen Sammlung ſeiner mit koſtbarem Email und Edelſteinen verzierten Tſchibucks uns zwei derſelben gebracht worden waren, rief er: „Nun laſſen Sie uns noch eine halbe Stunde verplaudern, ehe wir den Schlaf aufſuchen.“ Dieſe Luſt am Geſpräch hat er mit Napoleon gemein, der während ſeinen letzten Campagnen in Deutſchland ſelbſt mit dem ſächſiſchen General Gerſtorf Stunden lang in die Nacht hinein ſchwatzte, obgleich dieſer ſo ſchlecht franzöſiſch ſprach, daß der Kaiſer meiſtentheils ſich des Generals Phraſen noch einmal ſelbſt laut überſetzen mußte, ehe er ſie richtig zu verſtehen im Stande war. Ich fing damit an, dem Vicekönig ein Compliment darüber zu machen, daß er ſeine Beamten genereuſer als irgend ein Souverain, Englands Beherrſcher allein ausgenommen, bezahle, was ihm billigerweiſe gute Diener verſchaffen müſſe. „O, mit der Zeit ſoll das gewiß geſchehen,“ erwiederte er ablehnend, „jetzt bin ich noch nicht im Stande, in dieſer Hinſicht zu thun, was ich möchte.“ Doch, ſagte ich, iſt, nach europäiſchem Maaßſtabe wenigſtens, meine Behauptung ſehr wahr, denn die Apanage vieler unſrer deutſchen Prinzen erreicht bei weitem nicht den Gehalt Ihres Gouverneurs in Kandia, und unſere Generale und Miniſter beſitzen nicht das Viertheil des Einkommens der Ihrigen, obgleich das Leben in Europa weit theurer iſt als hier, und überdies auch weit mehr Repräſentation von ihnen verlangt wird. „In dieſem Falle,“ meinte der Vicekönig, „ſind dieſe Beamten gewiß immer Beſitzer eines eignen großen Vermögens, und dienen für die Ehre, während meine Diener nur von ihrer Beſoldung leben müſſen.“ Ich verzog unwillkürlich bei dieſer Antwort das Geſicht, denn allerlei ergötzliche heimathliche Gedanken kamen über mich, es wäre aber ſehr unnütz geweſen ſie auszuſprechen, und ſo führte ich das Geſpräch auf England zurück. Nach einigen Aeußerungen meinerſeits ſagte Mehemed Ali mit etwas ſatyriſcher Miene: „Sie ſcheinen kein großer Verehrer der Engländer zu ſeyn.“ Mit Ausnahme, erwiederte ich; liebenswürdig finde ich ſie allerdings nicht, und als Europäer erweckt mir ihre ſchlaue, nichts achtende Handels-Univerſalmonarchie ein eben ſo demüthigendes Gefühl, als einſt die Gewaltherrſchaft Napoleons. Wer könnte aber auf der andern Seite ihnen die größten Eigenſchaften, das impoſanteſte, organiſch erwachſne und durchgebildete Nationalleben, und die ruhmreichſten Thaten abſprechen! Schade, daß ſie dieſe durch zu kraſſen Egoismus, durch zu unleidliche Arroganz ſo häufig verdunkeln; und die letztere wird um ſo gehäſſiger, da ſie faſt allein auf ihre größeren Reichthümer gegründet iſt, die ſie doch nur auf Anderer Koſten, direkt und indirekt, zu erlangen wußten.

„Das liegt in der Natur des Menſchen,“ fiel Mehemed Ali ein, „und darf den Engländern nicht zu ſehr verdacht werden. Reichthum gibt Macht, und dieſe nothwendig ein Selbſtgefühl, das bei der menſchlichen Schwäche nicht ohne alle Arroganz bleiben kann. Iſt nicht jeder Stand in England reicher als auf dem Continent, und gibt es nicht viele Edelleute dort, die mehr als eine Million ſpaniſche Thaler Revenüen beſitzen? Wie ſollen ſolche Leute beſcheiden bleiben können!“

Ich mußte über dieſes argumentum ad hominem lachen, und fing, mich gefangen gebend, von etwas Anderem an. Die Converſation über das Geld ward aber vom Vicekönig, wie gewöhnlich, mit beſondrem Wohlgefallen fortgeſetzt. Er erwähnte wieder ſeines Bankprojekts und klagte von neuem über die eingewurzelte Neigung der Aegyptier, ihren Mammon zu vergraben, ſtatt ihn durch Nutzung zu verdoppeln. Es ſchien ihm ſehr wohl bekannt, daß nicht die Maſſe des baaren Geldes, ſondern ſeine ſchnelle Circulation, und der daraus entſtehende Credit, den wahren Reichthum einer Nation ausmache. „Von jeher,“ fuhr er fort, „ſchwebte mir dieſe Wahrheit vor, und fortwährend ſtritt ich mich mit meinen Miniſtern, die in mich drangen, einen großen Schatz zu ſammeln für die Zeit der Noth. Ich ſetzte ihnen beharrlich entgegen, daß, um zu guter Zeit über viel disponiren zu können, man ſein Geld nicht in den Kaſten legen, ſondern arbeiten laſſen müſſe, und wenn man mich auch täglich dafür züchtigte, rief ich aus, ſo würde ich doch nie eine andere Meinung annehmen. Ich habe meinen Unterthanen das Beiſpiel einer Handlungsweiſe nach dieſem Grundſatz gegeben, und werden ſie einſt ſelbſtthätig geworden ſeyn, ſo werden ſie mir zu ihrem und meinem Vortheil nachahmen."

Mit der größten Unbefangenheit ſprach er dann von ſeiner früheren Unwiſſenheit, und wie er ſich nur durch langes und fortgeſetztes Nachdenken über jedes Einzelne zu unterrichten geſucht, bis er das Wahre aufgefunden, denn Alles was er höre behalte er wohl im Gedächtniß und prüfe es lange — dann aber handle er ſchnell und laſſe ſich durch nichts mehr irre machen. „Man tadelt mich unter andern," ſagte er, „daß ich allen Handel des Landes zu meinem eignen Vortheil an mich gezogen habe. Hätte ich es nicht gethan, es würde ſo gut wie gar kein Handel bei uns exiſtiren, wenigſtens nicht zu unſrem Nutzen. Schon habe ich einen Theil des innern Handels der Concurrenz der Partikuliers überlaſſen, weil ich zu ſehen glaube, daß die Nation langſam aus ihrem Schlaf zu erwachen und den ſich darbietenden Vortheil zu verſtehen anfängt; ich bin im Begriff, auch einen Theil der Fabriken gleichfalls den Spekulanten in die Hände zu geben. Aber den Handel mit dem Auslande muß ich noch ſelbſt fortführen. Schon Napoleon hat es ausgeſprochen: „„que les negocians de l'Europe sont des bandes organisées."" Wir beſitzen noch keine ſolche Banden, und meine unwiſſenden und indolenten Aegyptier würden bald die Beute der fremden Kaufleute werden, wenn ich ſelbſt mich dieſen nicht entgegenſtellte, ich — den anzuführen ihnen nicht ſo leicht wird. Finde ich einſt, daß die Zeit dazu gekommen iſt, ſo werde ich auch hierin ein andres Syſtem ergreifen, denn weiß ich etwa nicht, daß das Geld nur der Repräſentant der Produkte iſt? Wird mein Volk fähig ſeyn, durch ſich ſelbſt reich zu werden, ſo will ich ihm gern auch die Mühe überlaſſen, welche damit verbunden iſt, und hoffe mich nicht ſchlechter dabei zu befinden. Aber man muß mir zutrauen, daß ich beſſer zu beurtheilen verſtehe, als der Redacteur des Journal de Smyrne, was in einer Epoche meinem Lande frommen mag, und was in einer andern. Die Franken haben ein gutes Sprüchwort, welches ſagt: Le mieux est l'ennemi du bien. Ich habe immer das letzte, ſo weit es eben möglich war, zu erlangen geſucht, ehe ich an das unerreichbare erſte dachte. So fand ich vor allem nöthig, ein feſtes und ein reiches Gouvernement in Aegypten zu gründen, und gleichzeitig raſtlos an der beſſern Bildung meines Volks zu arbeiten. Zu ſeiner Zeit wird das jetzt Erlangte ohne Zweifel dazu dienen, ein noch Beſſeres zu begründen, aber wer mit einem Sprung am Ziele ſeyn will, langt nie dabei an. Manches, was ich thue, mag hart erſcheinen, und größere Männer als ich bin ſind nicht anders beurtheilt worden — doch das darf mich nicht kümmern. Was ich z. B. von Peter dem Großen gehört, zeigt mir, daß dieſer Fürſt, der gleich mir Alles ſelbſt ſchaffen mußte, zehnmal eigenmächtiger und despotiſcher als ich dabei verfuhr, behren angewieſen bin! Goethe ſchrieb während der Schlacht von Leipzig in ſtrenger Betrachtungsſtille:

Der Menſch erfährt, er ſei auch wer er mag,
Ein leztes Glück und einen lezten Tag!

Solch ein Spruch liegt wie ein Samenkorn lange trocken und unbelebt da, mit einemmale findet er ſeinen Boden, und die ganze reiche Saat, die es im Keime enthielt, ſteht aufgegangen da! —

Leben Sie wohl, theuerſter Fürſt! Soll der Brief noch zur Poſt, ſo muß ich eilend ſchließen. In treuſter Verehrung und Ergebenheit unwandelbar

Ew. Durchlaucht
gehorſamſter
K. A. Varnhagen von Enſe.

140.

Pückler an Varnhagen.

Muskau, den 20. März 1834.

Da der Brief, der zu dieſen Büchern gehört, ſchon abgegangen iſt, nur zwei Worte.

Nämlich die Bitte: mir doch wo möglich ſämmtliche der Mühe werthen Rezenſionen, die in den Blättern über „Tutti Frutti“ erſcheinen, gütigſt entweder zu ſenden, oder anzeigen zu wollen, ſo weit ſie Euer Hochwohlgeboren bekannt werden.

Mit unveränderlicher Freundſchaft und Verehrung

H. Pückler.

und dennoch hat ihm ſeine früher murrende Nation, wie die ganze Nachwelt, endlich Gerechtigkeit widerfahren laſſen. Auch ich erwarte dieſe Nachwelt als meinen unparteiiſchen Richter, und gibt mir Gott nur noch einige Jahre des Wirkens, und gewährt mir die Möglichkeit, das Begonnene zu befeſtigen, ſo fürchte ich ihren Richterſpruch nicht. Warum arbeite ich Tag und Nacht, warum ſcheue ich keine Mühe, keine Anſtrengung noch Unbequemlichkeit in meinem hohen Alter, um Alles, ſo viel es mir möglich iſt, mit eignen Augen zu ſehen und zu beurtheilen — wenn es nicht wäre, um jenes große Gebäude zu vollenden, was längſt in meinem Geiſte feſtſteht. Ich beſitze ja überflüſſig genug, um für meine Perſon das Gewonnene und alle Freuden irdiſcher Exiſtenz in der behaglichſten Ruhe zu genießen, und wenn ich mich ſtatt deſſen raſtlos plage, ſo kann es wahrlich nicht aus Egoismus ſeyn! Der Ruhm und das Bewußtſeyn, die einſtige bleibende Wohlfahrt der Länder, über die ich gebiete, begründet zu haben — darin liegt mein theuerſtes Intereſſe, und nur dieſem Zweck iſt mein ganzes noch übriges Leben geweiht.“

Dieſe mit Feuer und Enthuſiasmus ausgeſprochenen Worte waren zwar meiner Anſicht von Mehemed Ali's Charakter nicht entgegen — ſie erſchienen aber zugleich ſo verſchieden von dem, was uns im Auslande die meiſten Berichte über dieſen merkwürdigen Mann zu inſinuiren geſucht haben, daß ich ſie mit einer gemiſchten Empfindung innerer Genugthuung und doch unwillkürlicher Verwunderung und nicht ganz zu bezwingendem Zweifel aus ſeinem eignen Munde vernahm.

Das materielle Leben während unſrer Reiſe blieb ſich ſo gleich, daß ich darüber nichts mehr hinzuzuſetzen brauche, und eben ſo blieb es die Umgebung und das Anſehn wie die beiſpielloſe Fruchtbarkeit der Gegenden, durch die unſer Weg führte. Nur die Unterhaltung mit Mehemed Ali gewährte mir immer neue Abwechſelung.

Ich habe nicht leicht einen Mann irgend eines Ranges geſehen, der, wenn er will, ein einſchmeichelnderes und anziehenderes Weſen gehabt hätte als der Vicekönig. Das lebendige Spiel ſeiner Augen und ſeiner ganzen Phyſiognomie iſt dann von einem ſo feinen, ſo gutmüthig liebenswürdigen Ausdruck begleitet, daß man unwillkürlich ſich davon gefeſſelt fühlt. In der Discuſſion iſt er voller Mäßigung und Geduld, obgleich ich bemerkte, daß er nicht leicht auf andere Meinung zu bringen iſt, aber ſein wohlwollendes Benehmen und ſeine ausgezeichnete Höflichkeit verläugnen ſich nie. Zuweilen wenn ich, neben ihm ſitzend, unwillkürlich in Gedanken verfiel und zur Wiederanknüpfung des Geſprächs eine Aeußerung von ihm ſelbſt erwartete, bog er ſich mit jener verführeriſchen Grazie, die nur ihm eigen iſt, langſam zu mir herüber, und mich ſanft beim Arme faſſend, rief er: Jetzt ſage mir auf der Stelle, worüber du in dieſem Augenblick ſo tief nachdenkſt — und ich fühlte mich jedesmal, wie magnetiſch, gezwungen, ihm die reine Wahrheit zu bekennen, wenn ſie auch nicht immer de saison war. Er nahm aber auch dieſe ſtets auf das Gütigſte und Unbefangenſte auf, und es frappirte mich überhaupt, wie ſelbſt die kitzlichſten Gegenſtände, die aus ſeinem Leben zur Sprache kamen, ihn nie im Mindeſten in Verlegenheit ſetzten, oder bei ſeinen Antworten irgend eine Verlegenheit bemerklich werden ließen. Dies ſcheint mir ein ſichres Zeichen, daß dieſer Mann bei Allem, was er gethan hat, immer vollkommen mit ſich ſelbſt einig blieb, und ſo lange man dies bleibt, hat man ſich im Grunde keine Vorwürfe zu machen.

Selbſt kleine Angewöhnungen, die Mehemed Ali hat, und die bei andern Menſchen in der Regel ein Ridicüle ſind, erſcheinen bei ihm nicht ſtörend. So pflegt er, wenn er erzählt, oft inne zu halten, und ſich, ehe er wieder fortfährt, des Wortes schendy (jetzt, nun, wohl) weit häufiger als nöthig zu bedienen. Es liegt aber ſo etwas Eifriges, Vertrauliches und Naives in dieſer ſonſt unnützen Wiederholung, er weiß dem Worte ſo viele verſchiedne Modulationen zu geben, und ſeine Miene dabei hat einen von aller Affektation ſo entfernten, kindlich gutmüthigen Ausdruck, daß das angeführte Lieblingswort jenen Erzählungen voll dramatiſchen Lebens in meinen Augen nur einen eigenthümlichen Reiz mehr verlieh. Er hat noch einige andere Eigenheiten, die ſich indeß mehr auf allgemeinere Sitten der vornehmen Türken gründen. So trägt er z. B. nie irgend etwas bei ſich. Sitzt er auf dem Divan, ſo liegt die Tabakdoſe und das Schnupftuch neben ihm, aber zu Pferde auf der Reiſe trägt beide

Univ. Bibl.

Gegenſtände ſein ihm immer zur Seite reitender Leibdiener. Verlangt er eins oder das andere, ſo gibt es der Leibdiener einem der beiden Säis, die, ſich an die Schabrake anhaltend, neben des Paſcha's Pferde herlaufen, geht es bergauf, ihm den Rücken ſtützen, und bei ſchwierigen Paſſagen das Pferd beim Zügel faſſen. Der betreffende Säis bedient nun den Vicekönig mit dem Verlangten, und ſtellt nach dem Gebrauch den Gegenſtand ſogleich wieder dem Kammerdiener zu; eine ſehr umſtändliche Complikation, um ſich zu ſchneuzen oder eine Priſe zu nehmen. Der erwähnte Leibdiener zog meine Blicke ſehr häufig auf ſich. Es war eine wahre Charaktermaske, das Ideal eines Roman-Knappens aus alter Zeit, wie ſie bei uns in der Wirklichkeit nicht mehr angetroffen werden. In den ſcharfen, von manchem innern und äußern Unwetter gefurchten Zügen malte ſich ein unerſchütterlicher Ernſt, unbedingte Ergebenheit, felſenfeſte Treue, und eine keinen Augenblick ruhende Aufmerkſamkeit für den Dienſt ſeines Herrn, den er kaum je aus den Augen ließ. Er dient Mehemed Ali bereits 30 Jahre, mochte ſelbſt einige fünfzig zählen, und ſein ſchlohweißer Schimmel, von der Stärke und Dauer eines alten Ritterpferdes, ſchien gleichfalls nicht wenig Jahre mit ihm gemeinſchaftlich gedient zu haben. Das Benehmen dieſes Mannes gegen den Vicekönig war zwar voll Ehrfurcht, aber mit jener vertraulichen Sicherheit gepaart, die nur ein ſo langes Beiſammenſeyn, ſo viel und ſo wichtiges zuſammen Erlebtes geben können. Man ſah deutlich, daß dieſer Mann ſeinem Herrn ganz angehörte, bei ihm das Ich im Diener völlig aufgegangen war, und jeder Wink des Herrn, im Guten wie im Böſen, im Gefahrvollſten wie im Alltäglichſten, augenblicklicher Folgeleiſtung ſicher war. Zu einem ſolchen Verhältniß gehörten vielleicht große Eigenſchaften im Herrn wie im Diener, und außerdem ein großartiges Schickſal des Erſten, dem der Andere durch Glück und Unglück viele Jahre gefolgt. Vielleicht gehören auch orientaliſche, primitive Naturen dazu, denn Napoleon wurde, als ſein Glücksſtern erblich, auf die gemeinſte Weiſe von ſeinem franzöſiſchen Mamluken Ruſtan verlaſſen.

So lange Mehemed Ali als Regent, als Geſetzgeber, als Soldat, als der Reformator ſeines Landes ſprach, erſchien er mir immer ausgezeichnet; dem billigen Beobachter kann es aber keineswegs auffallen, daß derſelbe Mann, ſobald von Wiſſenſchaft oder Kunſt die Rede war, für die letzte wenig Sinn verrieth, und in Hinſicht auf die erſtere, aus Mangel an früherem Unterricht, oft in die ſeltſamſten, ja unglaublichſten Irrthümer verfallen mußte. Unſere Leidenſchaft, Antiquitäten und Kunſtgegenſtände aufzuſuchen, und unſer Entzücken beim Anblick dieſer alten Trümmer war ihm ein unauflösbares Räthſel. Noch weniger konnte ich ihm begreiflich machen, daß man außer Feldbau, Nutzholzpflanzungen und einem Garten, auch Anlagen und äſthetiſche Verſchönerungen zur Ausſchmückung und künſtleriſchen Veredlung einer ganzen Gegend, bloß zum Genuß für Auge und Geiſt unternehmen könne. Er frug immer nach dem Nutzen, der daraus erwachſe, und wenn ich z. B. die pittoreske Form einer Felſenkette, bei der wir vorbeikamen, rühmte, bedauerte er, daß man ſie nicht bewäſſern, folglich auch nicht tragbar machen könne, ja er lachte mich herzlich aus, als ich äußerte: man ſolle doch in der unmittelbaren Nähe Kahira's, das die von Ibrahim angelegten Promenaden jetzt ſo prachtvoll erhöben, zu beſſerer Ausſicht in die Ferne auch die nahe Wüſte noch zu bepflanzen ſuchen. „So lange wir noch gutes Terrain in Aegypten unbebaut haben,“ ſagte er, allerdings ganz praktiſch, „wollen wir wahrlich nicht an die Wüſte denken!“

Uebrigens hat er doch den Nutzen von Baum-Alleen eingeſehen, weil ſie dem Reiſenden Schatten geben, und befohlen, nach und nach alle Dämme und den Aufwurf der Kanäle mit ſolchen Baumreihen zu zieren. Mehrere ſchon begonnene Verſuche dieſer Art ſcheiterten indeß hier wie in Alexandrien an der Abneigung und Indolenz der Einwohner, die ſie vernachläßigten oder zerſtörten. Jetzt mildert ſich nach und nach dieſer bei allen ungebildeten Klaſſen ſich wiederholende Vandalismus. Artim Bey's Miene verſpottete mich oft, wenn mir ſpäter wieder ſolche Ausdrücke wie „romantiſch“, „pittoresk“ u. ſ. w. entſchlüpften, und er ließ ſie im Geſpräch, als gänzlich deplacirt und unverſtändlich, auch meiſt unüberſetzt. Bald nahm ich mir daher den Wink zur Richtſchnur bei der Wahl meines Thema.

Hinſichtlich der wunderbaren Verwirrung der hiſtoriſchen Kenntniſſe des Vicekönigs möge folgendes Beiſpiel dienen.

Er ſprach nicht ungern von ſeinem Landsmann Alexander, und frug allerlei über die Einzelheiten ſeiner Geſchichte, die ihm im Allgemeinen ganz gut bekannt war. Einmal ſagte ich, daß ein Architekt aus Alexandrien dem griechiſchen Helden einen Plan vorgelegt haben ſolle, den Berg Athos, der Mehemed Ali's väterlichem Dorfe gegenüber liegt, in Alexanders Statue umzuwandeln. Nicht ohne Ironie frug Mehemed Ali, ob dies blos eine „pittoreske" Idee geweſen ſey, oder ob der Baumeiſter auch gleich den Koſtenanſchlag mit eingereicht habe? Ich erwiederte, daß ich zwar darüber nichts Poſitives berichten könne, aber die Macht und die Schätze des Eroberers Aſiens wohl auch zu einem ſo koloſſalen Unternehmen ausgereicht haben würden. „Ich glaube keineswegs," fiel der Vicekönig ein, „daß Alexander ſo reich geweſen iſt; alle dieſe Herrſcher der alten Welt müſſen gegen die jetzigen nur arme Teufel geweſen ſeyn, denn ſonſt würden die Römer, die nach Alexander kamen, und ſo viel Jahrhunderte lang noch mehr Länder als er beſaßen, nicht blos kleine Silber- und

Kupfermünzen gehabt haben.“ Von dieſer ſonderbaren Idee wollte er nicht ablaſſen, und behauptete, erſt ſeit der Entdeckung Amerika's und der daſelbſt gefundenen Bergwerke gäbe es ſo viel Schätze und baares Geld in der Welt. Daß die Römer ſehr arm geweſen, davon wolle er mir gleich einen Beweis geben. Zu des Regenten Philipp von Orleans Zeit ſey ein türkiſcher Geſandte nach Paris geſandt worden, und habe ſich dort eine damals berühmte Stuterei angeſehen. Nichts aber habe ihn mehr darin frappirt, als die luxurieuſen Wohnungen aller Stallbeamten, wie auch die Pracht der Pferdeſtälle, deren Krippen alle von Marmor geweſen ſeyen. Als er nun ſeine Verwunderung darüber dem ihm als Führer mitgegebnen Hofmanne geäußert, habe dieſer faſt entrüſtet ausgerufen: „Wie, habt Ihr eine ſo geringe Meinung von der Größe der franzöſiſchen Nation? Wißt, daß bei uns jeder Stalldiener beſſer logirt iſt, als der römiſche Kaiſer in ſeinem Pallaſt! — Wenn nun dies,“ ſetzte der Vicekönig hinzu, „auch nur eine franzöſiſche Großſprecherei war, ſo beweist ſie doch, daß der römiſche Kaiſer im Rufe geſtanden haben müſſe, ſehr ſchlecht zu wohnen, folglich ſein

141.

Varnhagen an Pückler

Berlin, den 26. März 1831.

Ew. Durchlaucht

empfangen beifolgend das Leipziger Blatt, das ich mir für Sie habe ſchenken laſſen. Indem ich daſſelbe nochmals prüfend durchleſe, entſteht mir der Zweifel, ob Sie es auch ſo finden werden, wie ich es Ihnen angerühmt? Da muß ich mir denn die Erlaubniß erbitten, daß ich mich auf die einzelnen Sätze gar nicht einlaſſe, aber mit Feſtigkeit behaupte, daß der Eindruck des Ganzen ein guter iſt, und in ihm eine würzige Süßigkeit vorwaltet, wozu freilich Ingredienzien nöthig waren, die geſondert aus der Miſchung beißend, und faſt ätzend heißen können. Grade ſolche Kritik iſt aber bei weitem wirkſamer und vortheilhafter, als eine lediglich preiſende; die Redensarten und Wendungen des Lobes allein haben etwas Schädliches an ſich. Alſo ſeien Ew. Durchlaucht ja zufrieden!

Ich habe heute einen Tag voll Bedenklichkeiten. Mich peinigt, daß ich in meinem letzten Brief ein Schlachtengleichniß gebraucht, von dem ich nicht ſicher bin, daß Sie ihm nicht eine falſche Deutung geben. Es iſt von Kollin die Rede, und Friedrich der Große hat dort nicht geſiegt. Habe ich damit ſagen wollen, Ew. Durchlaucht hätten eine Schlacht verloren? Keineswegs. Ich lebe jetzt mitten in den Begebenheiten des ſiebenjährigen Krieges, und da ſteht das Karakteriſtiſche der Vorgänge mir lebhafter vor der Seele, als die Aeußerlichkeit des Erfolgs. Die Schlacht von Kollin iſt in der Anlage eine der ſchönſten, im Verlauf eine der ruhmvollſten des preußiſchen Heeres; ihr Mißlingen war ſo arg nicht, denn unverfolgt zogen die Truppen im Angeſicht des ſtärkeren Feindes vom Schlachtfelde ab; und der ganze Fehler war eigentlich nur, daß der König ein zu großes Unternehmen mit zu wenigen Truppen begonnen hatte! Das

Volk arm geweſen ſeyn müſſe, was auch, da es nichts als Kupfergeld gehabt, ſehr natürlich ſey.“

Uns ſcheint eine ſolche Unwiſſenheit allerdings poſſirlich, aber wenn man ſich in die Perſon eines Türken verſetzt, der nie die mindeſte Erziehung erhielt, der erſt im fünfunddreißigſten Jahre aus eignem Antriebe leſen und ſchreiben lernte, und dennoch ein, ſo zu ſagen, durch tägliche Thaten bezeichnetes Leben mit dem ſeltenſten Genie durchführte, ſo erſcheint der vernünftigen Beurtheilung ein ſolcher Mangel nur wie ein leichtes Fleckchen in der Sonne. Doch habe ich abſichtlich, um nicht für einen blos parteiiſchen Lobredner zu gelten, auch dieſe ſchwache Seite des großen Mannes nicht verſchweigen wollen. Wer weiß übrigens, ob Gottfried von Bouillon, und mancher gefeierte Herrſcher des Mittelalters ſich bei einem Examen über dergleichen Gegenſtände nicht noch viel unwiſſender als Mehemed Ali gezeigt haben würde, und was iſt am Ende unſre eigne Converſationslexikonsgelehrſamkeit bei einem Leben werth, das meiſtens ſo thatenlos wie das einer Kohlpflanze verſtreicht! Damit kommt man weder in den Himmel, noch in die Hölle, noch in den Tempel des Nachruhms.

Wir ritten im Lauf des Tages bei einer großen Fabrik vorbei, die ich für einen Pallaſt Seiner Hoheit hielt, da ſie, blendend weiß an einen Palmenwald gelehnt, wirklich der ganzen Gegend einen glänzenden Charakter gab. Meines Vorſatzes vergeſſend, ſagte ich zum Vicekönig, ſein Land würde auf den Reiſenden einen weit maleriſcheren Eindruck machen, wenn er beföhle, daß alle Dörfer, die jetzt in ihrer Kothfarbe ſo ſchmutzig ausſähen, geweißt würden. „Mit der Zeit, mit der Zeit,“ erwiederte er faſt ärgerlich; „ich kann nicht Alles auf einmal thun, und ehe ich an das Weißen der Außenſeite der Dörfer denke, muß erſt mehr Wohlhabenheit im Innern derſelben herrſchen, als jetzt der Fall iſt und ſeyn kann. Ja,“ rief er, „nur noch zehn Jahre wünſche ich zu leben, ich hoffe, das iſt genug, mein Werk ſo weit zu fördern, daß meine Kinder mit Ruhe daran fortarbeiten und dann glücklichere Unterthanen beherrſchen können!“ Ich wiederholte ihm, daß er bei der ungeſchwächten Kraft ſeines Geiſtes und Körpers auch noch auf mehr als dieſe Zeit mit

Zuverſicht rechnen und jene heilbringenden Reſultate ſelbſt zu erleben hoffen dürfe — ich aber freue mich ſchon im Voraus darauf, nach zehn Jahren weiter mit ihm über dieſen Punkt zu ſprechen, wenn ſich ſtatt der Conſuln Botſchafter der fremden Mächte bei ihm befinden würden.

„Gut,“ erwiederte er freundlich und in der heiterſten Laune, „lebe ich nach zehn Jahren noch, ſo ſchicke ich einen expreſſen Abgeſandten zu Dir nach Europa, um Dich einzuladen, ſelbſt zu ſehen, ob ich nach meinen Worten gethan. Eines Morgens, wenn Du längſt nicht mehr an mich denkſt, wird ein ſchöngekleideter Türke in den Hof Deines Schloſſes einreiten und Dich mit einem Gruß vom alten Mehemed Ali an die zweite Reiſe nach Aegypten mahnen.“

Ich nehme mit dem größten Dank Euer Hoheit beim Wort, ſagte ich, und lebe ich ſelbſt, geſund wie heute, was freilich Bedingniß aller zukünftigen Pläne iſt, ſo rechnen Sie ſicher auf mein Erſcheinen. Was ich der Hoheit gelobe, hoffe ich der Majeſtät halten zu können. „La la,“ rief der Vicekönig, ſich den weißen Bart ſtreichend, „ich brauche keinen

Titel, und habe nie in meinem Leben einen andern Titel unterzeichnet als: Mehemed Ali.“

Am folgenden Tage, wo wir in einem großen Dorfe Mittag machten, deſſen Namen ich aufzuzeichnen vergaß, war daſelbſt auch die zierliche kleine Nilflotte des Vicekönigs angekommen, und ich benutzte ſeine Sieſta, um mit Artim Bey Mehemed Ali's Dahabia zu beſichtigen, das zierlichſte kleine Schiff dieſer Art, das ich je geſehen, obgleich Cleopatra's berühmte Barke es ohne Zweifel noch weit übertroffen hat. Das Hauptzimmer, möglichſt hoch und geräumig, war mit meergrün lakirter Boiſerie und Gold verkleidet, die Vorhänge beſtanden aus ſchwerer violetter Seide mit goldnen Franzen, ſo wie die Divans rund umher aus gleichfarbigem Sammt mit goldenen Treſſen und reichen Quaſten beſetzt. Die Fenſterrähme waren aus vergoldetem Metall, und die Scheiben aus Cryſtallglas, wie in den Kutſchen mit einer Borte zum Auf- und Herabziehen verſehen; grün lakirte Jalouſieen ſchützten vor der Sonne. Die Schlaf- und Toilettenkabinets zeigten gleiche Eleganz, und als Vorzimmer diente ein prächtiges Zelt von perſiſchem gelb geſticktem Zeuge, was zugleich als Speiſeſaal benutzt wurde. Vierundzwanzig uniform gekleidete Schwarze ſetzten ſelbſt beim ungünſtigſten Winde mit taktmäßigem Ruderſchlag das leichte Schifflein in die ſchnellſte Bewegung, und gegen den Strom ziehen es fünfzig, ſich alle halbe Stunden abwechſelnde Fellah's im Trabe eines raſchen Pferdes.

Als ich nachher beim Vicekönig von meinem Beſuch auf dieſer Flotille ſprach, erfuhr ich von ihm, daß jetzt im Ganzen über 6000 Barken den Nil befahren, wovon an 2000 Mehemed Ali's Eigenthum ſind.

Beim Nachtmahl erzählte er viel intereſſante Details über jene Zeit, wo er definitiv in Aegypten zur unumſchränkten Macht gelangt ſey, wovon ich andern Orts bereits einen kurzen Auszug mittheilte. Als ich ihm hierauf mein Bedauern ausdrückte, daß er keinem Europäer dieſe unterrichtenden Memoiren diktire, um ſie der Geſchichte aufzubewahren, erwiederte er die merkwürdigen Worte: „Warum ſollte ich das thun? Ich liebe dieſe Zeit meines Lebens nicht, und was kann die Welt jenes unaufhörliche Gewebe von Kampf, Noth, Liſt und Blutvergießen helfen, zu denen die Umſtände mich gewaltſam fortriſſen. Wen kann dieſes widerliche Detail zu hören erfreuen! Es iſt genug, wenn die Nachwelt wiſſen wird, daß Alles, was Mehemed Ali geworden iſt, er nicht der Geburt, noch der Gunſt, ſondern Niemandem als ſich ſelbſt verdankte, aber meine Geſchichte ſoll erſt von dem Augenblick angehen, wo ich ungehinderter beginnen konnte, dieſes Land, das ich wie mein Vaterland liebe, aus ſeinem Jahrhunderte dauernden Schlafe zu wecken, und es zu einer neuen Exiſtenz heranzubilden."

„Sonderbar," fuhr er fort, „daß von ſiebzehn Kindern ich das einzig übrig gebliebene bin! — Neun meiner Brüder ſtarben ſchon im zarten Alter, was auch der Grund war, daß meine Eltern mich faſt gleich einem vornehmen Kinde erzogen. Ich war daher bald weichlich und ein Tagedieb geworden, ſo daß mich meine jungen Kameraden verſpotteten, und oft ausriefen: Was wird, wenn ſeine Eltern ſterben, aus Mehemed Ali werden, der nichts hat und zu nichts taugt!"

„Dies machte endlich einen tiefen Eindruck auf mich, und als fünfzehnjähriger Knabe beſchloß ich, mich ſelbſt zu beſiegen. Oft hungerte ich mehrere Tage lang, oder zwang mich eben ſo lange nicht zu ſchlafen, und in allen Arten von Leibesübungen ruhte ich nicht, bis ich der Geſchickteſte unter meinen Kameraden geworden war. So erinnre ich mich, daß wir einmal um die Wette bei ſtürmiſchem Wetter ruderten, um eine kleine Inſel zu erreichen, die jetzt noch mein Eigenthum iſt. Keiner kam hin als ich, aber alle Haut hatte ſich von meinen Händen gelöst, ohne daß die heftigſten Schmerzen mich in meinem Entſchluß irre zu machen vermochten. Auf dieſe Weiſe härtete ich fortwährend Leib und Seele ab, bis ich ſpäter, wie ich Dir ſchon erzählt, hinlängliche Gelegenheit fand, mich in meinem etwas ernſteren Wirkungskreiſe, dem kleinen Kriege unſrer Dörfer, mir ſelbſt und Andern als tüchtig zu erproben. Als ich mein neunzehntes Jahr erreicht hatte, wo mein Vater ſchon todt war, zeigte ſich noch eine beſſere Gelegenheit. Griechiſche Seeräuber hatten verſchiedene Exceſſe verübt, und mein Onkel, welchen mehrere der mächtigen türkiſchen Gutsbeſitzer zu verderben trachteten, erhielt auf ihre Veranlaſſung den Befehl, mit einem kleinen Kriegsſchiffe des Sultans die Räuber aufzuſuchen, und ihnen das Handwerk zu legen. Mein Onkel mußte gehorchen, begab ſich aber vorher ſelbſt zum Paſcha, um dieſem vorzuſtellen, daß all ſein Hab und Gut zu Grunde gehen würde, wenn er es jetzt ſo plötzlich und auf unbeſtimmte Zeit verlaſſen müſſe, da Niemand in ſeiner Familie ſey, dem er es anvertrauen könne. Zugleich ſchützte er ſeine eigne Unfähigkeit zu einem ſolchen Commando vor, und nahm davon Gelegenheit, mich, der des Krieges ſchon gewohnt und unternehmend ſey, ſtatt ſeiner dazu vorzuſchlagen. Es gelang ihm, den Paſcha zu überreden, ich ſelbſt verlangte nichts Beſſeres, und hatte wirklich das Glück, die Räuber nicht nur in die Flucht zu ſchlagen, ſondern auch nach kurzer Verfolgung ihr Fahrzeug zu entern, und Alle, die nicht niedergemacht wurden, zu Gefangenen zu machen. Für dieſe That ward ich ſchon im zwanzigſten Jahre zum türkiſchen Seekapitain ernannt. Ein ſo ſchnelles Steigen erweckte mir indeß viele Neider, und ſogar die Eiferſucht meines Onkels ſelbſt, der mich einige Zeit darauf, vielleicht nicht in der beſten Abſicht, nach Aegypten ſandte. Wie wenig ahnete ich damals, zu welchen Schickſalen ich in dieſem Lande beſtimmt ſeyn ſollte, aber Gottes Wege ſind wunderbar.“ —

„Sie können ſich in der That glücklich ſchätzen,“ ſagte, als ich mich beurlaubt hatte, Artim Bey zu mir, „ſolche Züge aus des großen Mannes Leben aus ſeinem eignen Munde vernommen zu haben, die ſelbſt uns bisher ganz unbekannt geblieben waren. Ich habe Mehemed Ali noch mit Niemandem ſo communikativ geſehen.“

Ich mag nicht läugnen, daß dieſe Aeußerung wie eine der angenehmſten Schmeicheleien auf mich wirkte, vielleicht auch nichts andres war.

Am folgenden Tage, wo gleich am frühen Morgen der Vicekönig verlangt hatte, daß ich neben ihm reiten ſollte, denn, ſagte er, auf Reiſen muß man ſich die Zeit durch Unterhaltung abkürzen — war dennoch alle Converſation durch die glühende Hitze und einen unerträglichen Staub faſt unmöglich gemacht, da der in unſerm Rücken blaſende Wind uns ohne Unterlaß mit allen den ſchwarzen Wolken, die ſo viel Hunderte von Kameelen und Pferden hinter uns aufwühlten, umhüllte. Endlich ward es dem Vicekönig ſelbſt zu arg, und er befahl in einem

Haine ſtachlicher Mimoſen eine Ruheſtation zu machen. Im Augenblick waren eine Menge Teppiche auf den Boden gebreitet, eine ſcharlachrothe Wolldecke mit goldnen Franzen darüber gelegt, und an beiden Enden dieſer für Seine Hoheit und mich Sammtkiſſen aufgeſchichtet, wo wir ſo bequem wie auf einem Bette ruhten. Wir hatten uns kaum niedergelaſſen, ſo erſchienen auch ſchon mitten in der Wildniß, wie auf den Wink des Geiſtes von Aladins Lampe, kalter Punſch und andere Sorbets in goldnen Schalen, denen unmittelbar Pfeife und Kaffee folgten. „Nun,“ rief Mehemed Ali, ſobald er einige Züge gethan, „warum ſagſt Du nichts? Ich habe heute noch kaum zehn Worte von Dir vernommen.“

Ich muß bekennen, daß ich von Hitze, Staub und Erſchöpfung ſo gedankenlos geworden war, daß ich nicht mehr wußte, was ich vorbringen ſollte. Mit meiner gewöhnlichen Aufrichtigkeit machte ich kein Geheimniß daraus, und überdies, ſetzte ich hinzu, ſann ich ſchon oft nach, wie ich Euer Hoheit etwas Neues erzählen könne, was Sie zu intereſſiren im Stande ſey, und fand dann mehr als einmal zu meiner Beſchämung, daß Sie ſchon beſſer davon ſcheint mir auch in unſerer neuſten Sache der Fall zu ſein, und daher mein Gleichniß, und meine Aufforderung, ſo raſch als möglich ein zweites und drittes Treffen vorrücken zu laſſen. Daß ich meinem Witz eine Erklärung nachſchicken muß, iſt die gerechte aber harte Strafe dafür, daß ich ihn ſo ſchlecht gewählt habe.

Alexander von Humboldt bleibt beim Lobe und Vergnügen an dem Buche. Zum Erſtaunen der frivolen Welt loben Geſchäftsmänner die ernſteren Abſchnitte über gutsherrliche und bäuerliche Angelegenheiten, und meinen, darin ſei gar viel Wahres und Gutes, und das man berückſichtigen ſollte. Das Buch wird in den Leſeſtunden nach dem Schauſpiel bei dem Könige vorgeleſen; neulich war ein Ausdruck oder eine Anſpielung keinem der Anweſenden verſtändlich, man hatte den Schlüſſel nicht; ich werde wohl noch erfahren, welches die Stelle war.

Hier geht ſonſt nichts vor, wovon ich ſprechen möchte. Leider ſind mir die meiſten Sachen jetzt gleichgültig, und ich ſehe nur den Strom, da mich ſonſt jede einzelne Welle angenehm beſchäftigte. Die Politik iſt mir ein Gräuel; in dieſem Fache häuft ſich aller Unrath des kranken Lebens an, höchſtens Dünger für künftige Blüthen, deren Duft aber dann ein anderer ſein wird, als der, dem wir jetzt die Naſe ſchließen! Wenn ich ſo weiter rede, wird es Politik; ich breche daher ab.

Ich bin gar nicht wohl, und kann nur wenig arbeiten, ſoll mir viel Bewegung machen, und bin gleich anfangs müde! Da ich nicht viel mehr mit mir ausrichten will, ſo nehm' ich's nicht allzuwichtig. — Der neue Abdruck der Briefe von Rahel ſchreitet vorwärts; das iſt meine ernſtliche, theuerſte, ämſigſte Beſchäftigung. Mit unaufhörlichem Staunen erfüllt mich dieſer Rückblick auf die vergangenen Jahre: was hab' ich alles gelebt! muß ich ausrufen, und dann: was hab' ich alles verſäumt! Das Glück, wie bleibt es doch ſo arm; das Unglück, wie wird es reich! — Laſſen Sie mich, Theuerſter, unterrichtet waren als ich ſelbſt. Ueber dieſe Aeußerung lachte er, meinte aber, Jemand, der ſo viel geſehen als ich, dürfe nie um Stoff zur Unterhaltung verlegen ſeyn, wenn er nur wolle. Dies ſchien mir eine gute Gelegenheit, da ich zum Reden aufgefordert wurde, ein Thema auf das Tapet zu bringen, das man neuerlich nicht gegen den Vicekönig zu berühren wagen wollte. Dieſe Dinge gehören nicht hierher; der Erfolg bewies mir aber, daß der ausgeſtreute Samen auf kein unfruchtbares Land gefallen war.

Ich erwähnte eigentlich dieſer kleinen Scene nur, um zu zeigen, qu'il faut un peu payer de sa personne avec Son Altesse, wenn man das Feuer der Mittheilung und ſeine willige Laune dazu auf gleicher Höhe erhalten will. Dazu iſt er nicht wenig inquiſitiv, nicht ſo leicht mit Gemeinplätzen abzuſpeiſen, als manche andere große Herren, und weiß jede Blöße, die man gibt, auf der Stelle zu entdecken. Mich wenigſtens hat er mehr als einmal auf ſolche Weiſe hart in die Enge getrieben, was freilich nicht ſehr viel ſagen will, da ich von Natur ſchüchtern bin, und den ſogenannten Muth der Oeffentlichkeit nur in geringem Grade beſitze. Ich habe nie auf einem Privattheater ohne Herzklopfen auftreten können, geſchweige denn auf dem großen Welttheater. Jedoch gelang es mir allerdings manchmal, mich zu bezwingen.

In Dſchirdſcheh ſchifften wir uns ein, worauf ich Seine Hoheit nicht eher als in Keneh wiederſah, um, da ich meine Reiſe weiter fortzuſetzen wünſchte, Abſchied von ihm zu nehmen. Ich kam eben vom Beſuch des Tempels zu Denderah zurück, der auf eine abſcheuliche Weiſe durch Schutt und elende Hüttenreſte verdeckt wird. Da mir nun der Vicekönig die größte Freiheit meiner Aeußerungen geſtattete, ſo ſagte ich ihm gradezu, daß man ihm in Europa die gänzliche Vernachläßigung der alten Monumente, an denen ſein Land das reichſte in der Welt ſey, ſehr verdenke, und er es ſeinem hohen Rufe in jeder Hinſicht wirklich ſchuldig ſey, auch hierin mit gutem Beiſpiele vorzugehen. Euere Hoheit, fuhr ich fort, haben gleich hier die beſte Gelegenheit dazu. Der Tempel zu Denderah iſt einer der beſterhaltenſten Aegyptens und nicht durch den ſchwer zu entfernenden Wüſtenſand verſchüttet, ſondern nur durch Schutt und Unrath verſteckt. Ein

Wort von Ihnen, und er ſteht faſt wieder in ſeiner alten Pracht da.

„Gut, gut,“ erwiederte Mehemed Ali, „ich will Ihnen zu Liebe einen Beweis meiner europäiſchen Bildung geben.“ Und auf der Stelle ließ er den Mamuhr rufen, und ertheilte ihm die gemeſſenſte Ordre, nicht nur ſämmtliche drei Tempelreſte von Denderah frei zu machen, ſondern auch den ganzen Platz darum her zu ebnen und mit einer Befriedigung zu umgeben, die jede künftige Beſchädigung abhalte.

Ich glaubte alſo auch hier, wie einſt in Tunis, den günſtigen Moment nicht verſäumt zu haben, den Freunden des Alterthums einen kleinen Dienſt zu erweiſen, um deſſentwillen ſie mir es verzeihen könnten, wenn ich ihnen bei der Beſchreibung der geſehenen Monumente oft zu kurz und oberflächlich erſchienen bin, weil ich nicht wiederholen oder abſchreiben mochte, was ſie in zehn andern Werken ſo viel gründlicher und weitläuftiger behandelt finden können.[1])

---

[1]) So glaubte ich; als ich aber nach ſechs Monaten zurückkam, fand ich mit Demüthigung und Verdruß, daß auch nicht ein Spaten an die Räumung des Tempels gelegt worden

Ehe ich abging, hatte ich Seiner Hoheit noch eine große Freude zu danken, denn er ſandte mir Briefe aus der Heimath, die im Paket ſeines Couriers angekommen waren, und deren Schreiber ſchwerlich vermuthet hätten, durch welche hochberühmte Hand ſie an mich gelangen würden.

Der Wind ſchwellte unſre Segel, und noch in derſelben Nacht erreichten wir im Schlafe Theben, deſſen rieſige Wunderbauten uns beim erſten Anblick am Morgen faſt die Empfindung gaben, als lägen wir noch im Traume.

war, ein Beweis, daß der in meiner Gegenwart ertheilte Befehl an den Mudir nur eine Comödie geweſen, und Mehemed Ali nie ernſtlich daran gedacht hatte, ein in ſeinen Augen ſo abgeſchmacktes und unnützes Werk zu unternehmen, deſſen eifrige Betreibung er bei mir wohl nur für eine europäiſche fixe Idee anſah, und mit der duldenden Nachgiebigkeit behandeln zu müſſen glaubte, welche die Türken jeder Art von Tollheit angedeihen laſſen. Seitdem ſoll indeß doch etwas von Mehemed Ali's damaligen Befehlen in's Werk geſetzt worden ſeyn.

Theben.

Nichts iſt vielleicht belohnender in der ganzen Welt für den Empfänglichen, als die Ruinen der hundertthorigen Thebae zu ſchauen — und beſtimmt nichts langweiliger, als ihre Beſchreibung zu leſen, wenn die Touriſten, ohne einen beſtimmten gelehrten Zweck dabei zu verfolgen, dennoch von allen Details, mit dem Maaßſtock und dem leitenden Buche in der Hand, die genaueſte Rechenſchaft geben zu müſſen glauben, wie ich mich in mehr als einem Dutzend Reiſebeſchreibungen bis zum Ueberdruß überzeugt habe — Werke unermüdlicher Aufzeichner, Abſchreiber und Compilatoren ohne alle eigne Kritik und Gedanken, mit denen wir wirklich zu reichlich über Aegypten verſehen ſind. Ich ſelbſt werde mich daher ſo kurz als möglich faſſen, immer jedoch dem Leſer einige allgemeinere, mehr den Haupteindruck ſchildernde, Bilder dabei anſchaulich zu machen ſuchen. Wer ſich wiſſenſchaftlich inſtruiren will, der leſe die wenigen alten und neuen klaſſiſchen Autoren über dieſes Land nach, die zwar nicht immer einig mit einander ſind, aber dem Wißbegierigen doch jeden Unterricht ertheilen, welchen der Stand heutiger Entdeckungen überhaupt zu gewähren fähig iſt. Das vorliegende Buch erfüllt ſeinen Zweck, wenn es unterhält, und nebenbei dem Dilettanten das möglichſt treu wiedergiebt, was nur der Augenſchein lehren kann. Für gelehrte Forſcher iſt es nicht geſchrieben, und ich hoffe dies nun oft genug wiederholt zu haben, um die Anſprüche feſtzuſetzen, die man vernünftigerweiſe an mich zu machen hat. Schriebe ich für praktiſche Engländer oder Franzoſen, ſo wäre jedes Wort darüber ganz überflüßig, aber der deutſche Pedantismus bedarf ihrer.

Es ſchien mir bei der Beſichtigung Thebens ſehr weſentlich, daß der Beſchauer ſtufenweiſe vom Geringeren zum Höheren fortſchreite, das Gegentheil würde ihm die Hälfte des Genuſſes rauben. Ich lade den Leſer daher ein, jetzt mit mir am linken Nilufer bei den Hütten des Dorfes Gurneh unter einer Gruppe Palmen ans Land zu ſteigen. Eine Viertelſtunde vor uns im Weſten ſehen wir über grün beſaatete Felder hinweg, den ſteilen Abhang des kahlen lybiſchen Gebirges, der ägyptiſchen Aphrodite Hathor geweiht, die an ſeinem Fuß alle Morgen in Geſtalt einer weidenden Kuh hier die Sonne empfing. Braunrothe Felſenwände ſteigen ſenkrecht in die Höhe, der Grund unter ihnen aber iſt weithin durchwühlt und ein Völkchen Troglodyten wohnt jetzt in den alten Gräbern, deren Oeffnungen wie ſchwarze Flecken über dem weißen Sande hingeſtreut ſind — denn es iſt Thebens an zwei Stunden ſich ausdehnende Nekropolis, die wir hier vor uns haben. Die Todten grüßen uns zuerſt aus der unterirdiſchen Nacht, bevor wir im Licht der ewigen Sonne ihre unſterblichen Werke ſchauen. —

Längs der ſchweigenden Gräberſtadt in ſüdlicher Richtung weiterreitend zeigt ſich uns bald, von den Reſten eines koptiſchen Dorfes und ſeinen ſchmutzigen Mauern aus ungebrannten Erdziegeln umgeben, der erſte antike Tempel, dem Ammon geweiht, von des großen Rhamſes Vater begonnen, und von ſeinem Sohne vollendet in der letzten Blüthenzeit ägyptiſcher Kunſt. Er iſt nur von mittlerer Größe, aber welch ein Unterſchied mit der ſchon dem Verfall gänzlich angehörigen Nachahmungsweiſe zu Denderah! und wie irre geführt würde der ſeyn, welcher, nicht weiter gekommen, nach jenem Monument bereits ein Urtheil über ägyptiſche Architektur und Kunſt fällen wollte. Es iſt ziemlich daſſelbe Verhältniß zwiſchen beiden, wie zwiſchen den gothiſchen Kirchen, die heute noch kümmerlich bei uns entſtehen, und denen, die im Mittelalter aus kräftig lebendigem Saamen organiſch emporwuchſen. Die ſchöpferiſche Kraft in edler Ruhe, die klaſſiſche Gediegenheit vom Höchſten bis zum Geringſten bei allem Flug der Phantaſie; die keine Schwierigkeit mehr kennende Sicherheit der Technik, deren Vollendung Jeden, der Sinn und Liebe für die Kunſt beſitzt, mit einer wahrhaft wohlthuenden Befriedigung erfüllt, ſprechen ſich in Thebens Kunſtwerken ſo deutlich aus wie im Parthenon, wenn gleich in ganz anderer, in jeder Hinſicht coloſſalerer Form, auf ganz andrem Boden und unter ganz verſchiednen Einflüſſen entſproſſen. — Denn ſehr richtig ſagt Prokeſch: „Griechiſche und Aegyptiſche Kunſt ſtehen nicht unter-, noch über-, ſondern nebeneinander.“ Was in Denderah zu faſt widrigen, ſich ewig wiederholenden, monotonen Fratzen wird, jener allerdings ſeltſame, heilige Styl, den beizubehalten eine religiöſe Verpflichtung und ſeine vielfache intellektuelle Bedeutung zwang, wie edel ausgebildet und in ſeinem Ausdruck vielfach abgeſtuft und variirt ſtellt er ſich hier dar. Tief eingegraben, mit wunderbarer Präciſion gezogne Außenlinien umſchließen ſchützend darin eingeſenkte Basreliefs, von einer Wahrheit, Fülle und Schönheit, welche in dieſem Styl nichts übertreffen kann. Es iſt eine Ungerechtigkeit, wenn man behauptet, daß die ägyptiſche Kunſt in Ausbildung der Geſtalt hinter der Griechiſchen zurückbleibe. Sie ſtrebt nur in der Regel mehr dem Erhabenen als dem Lieblichen nach. Wahrlich, nie ſah ich, nach meinem Gefühl, Götter und Könige in impoſanterer Majeſtät auf ihren Thronen ruhen, nie einen würdigern Ausdruck der ihnen Opfernden oder gabenbringenden Helden, als an den Meiſterwerken Thebens, obgleich ſich größtentheils dieſelben conventionellen Stellungen nach religiöſen Vorſchriften bei Allen mehr oder weniger wiederholen. So werden z. B. meiſtens, doch nicht immer, die Figuren nur im Profil dargeſtellt, nicht perſpektiviſch behandelt, gewöhnlich nur in ſchroffer Hälfte ſichtbar, die weiblichen z. B. blos mit einer der beiden hervortretenden Brüſte, gleich einer Silhouette.

Von den doppelten Pylonen des genannten Tempels und der Sphynxallee, die zu ihm führte, iſt kaum mehr die einſtige Stelle zu entdecken, und das Gebäude ſelbſt, welches mit dem Tempel, wie in Aegypten ſehr gewöhnlich, auch noch einen königlichen Pallaſt vereinigte, liegt ebenfalls zum größten Theil in Trümmern; dennoch haben ſich viele Malereien in brennenden Farben, theils unter dieſen Schutthaufen, theils an den Thoren und im Innern erhalten, ſo wie zehn Säulen des Portikus von ſchönen Verhältniſſen, deren Schäfte Bündel von Waſſerpflanzen darſtellen, die von einem Abakus gekrönt ſind. Ich übergehe meinem Vorſatze getreu die von ſo Vielen beſchriebnen weiteren Details, und bemerke nur, daß ich unter den Bildern im Innern unter Schutt vergraben eins fand, welches mir eine Darſtellung uns unbekannter mechaniſcher Vorrichtungen zum Heben großer Steine zu enthalten ſchien und daher einer nähern Unterſuchung werth ſeyn möchte.

auch ſolche Seufzer vor Ihnen aushauchen! Ich weiß es, daß Ihre Theilnahme herzlich iſt!

Leben Sie wohl, und ſeien Sie geſund und fröhlichen Muthes.

Möge der Frühling Ihnen tauſend Schönes bringen! Mit innigſter Verehrung und Ergebenheit unwandelbar

Ew. Durchlaucht

gehorſamſter

Varnhagen von Enſe.

142.

Pückler an Varnhagen.

Muskau, den 27. März 1834.

Aes triplex! ein vortrefflicher, kräftigender Rath. — Seien Sie unbeſorgt, verehrteſter Freund, ich werde es anlegen, und darauf losgehen, wie Paulus auf die Korinther.

Aber gleich, ohne ein unpartheiiſches Urtheil gehört, ohne faſt mir ſelbſt eins gebildet zu haben. Die beiden Theile wegzuſchicken, wage ich nicht. Es möchte ſonſt am Ende das Roßbach mich ſelbſt treffen. Sehr, ſehr Recht haben Sie, das Schwatzen vor der Zeit war vom Uebel. Ich werde mir von nun an die Nutzanwendung gewiß hinter's Ohr ſchreiben.

Neulich habe ich alle Ihre Briefe geſammelt und mit unbeſchreiblichem Vergnügen durchgeleſen. Mein Gott wenn ich die nur drucken laſſen könnte — da wäre gleich eine ſicher gewonnene Schlacht! Es iſt ſehr heroiſch, daß ich nichts daraus ſtehle.

Ich ſchreibe heute weiter nichts, um Sie nicht zu ermüden, denn ich war in dieſer Zeit faſt zu zudringlich.

Die Antwort an Hrn. Dr. Mundt darf ich wohl bitten, gütigſt zu übergeben; für alles Gute und Liebe was Sie zu

Mehrere weniger bedeutende Reſte zur Seite laſſend, gelangt man nach einigen tauſend Schritten zu den impoſanten Ruinen eines weit größeren Tempels, welcher ſonſt fälſchlich mit dem Namen des Memnonium's, auch Grab des Oſymandias bezeichnet wurde, durch Champollion aber als der Pallaſt des großen Rhamſes (der vielleicht auch den Namen Oſymandias führte, wenn dieſer nicht dem Memnon zukam) erkannt, und nach ihm „das Rhamſeſum“ benannt worden iſt, noch nicht eine der koloſſalſten, aber gewiß in ihrem Enſemble eine der ausgezeichnetſten Schöpfungen jener Wunderzeit. Auf dem Wege dahin entdeckt man ſchon von fern mit freudigem Staunen, mitten in der Ebne auf ſchwarzem Moorboden, die beiden, ſich gleich Zwillingen ähnlichen, ſitzenden Koloſſe, von denen beſonders der eine, — obgleich beide denſelben Fürſten darſtellen — unter dem Namen der Memnonsſäule ſo berühmt geworden iſt. Ich muß ſagen, daß dieſe Rieſenbilder ewiger Ruhe, die, ſeit mehr als drei Jahrtauſenden auf ihren Steinthronen feſt gezaubert, wie in unbeweglicher Contemplation, alle die wirren Umwälzungen der Welt überdauerten, mir viel mehr imponirten, als die kunſtloſen Steinhaufen der Pyramiden, welche am Ende doch jeder ähnlich geformte ſpitze Felſen übertrifft, den die Natur in größeren Dimenſionen, als die ihrigen ſind, geſchaffen hat. In der Ferne geſehen erſcheinen die Koloſſe auch noch ganz unverſtümmelt, nur in ihrer Nähe beklagt man die Wuth des wahnſinnigen Cambyſes, der, nach Herodot, ſie zerſtört haben ſoll.

Ich konnte der Begierde nicht widerſtehen, zu ihrer genauern Beſichtigung ſogleich von meinem Wege abzulenken, ehe ich noch das mir näher liegende Rhamſejum betrat. Der jetzt unbebaute Boden war von der Hitze ſo tief durchgeriſſen, daß die Pferde kaum darüber hinſchreiten konnten, und mehreremale vor den thurmhohen alten Herrſchern die Kniee unwillkürlich beugten.

Beide Bildſäulen aus hartem Sandſtein und von den Arabern Thama und Schama genannt, ſind 56 Fuß von einander entfernt und haben gegen 60 Fuß Höhe. Die ſüdliche iſt aus einem Block, die nördliche dagegen, welche Cambyſes angeblich in der Mitte durchſägen und den Obertheil niederwerfen ließ, ward durch fünf über einander gelegte

Steinſchichten in ſpäterer Zeit reſtaurirt, das Geſicht blieb aber gleich dem des andern Koloſſes zerſtört, oder ward es ſeitdem von neuem. Der reſtaurirte Theil entbehrt jenen feinen polirten Stuck-Ueberzug, mit dem die Aegyptier faſt alle ihre Bildwerke aus Sand- und Kalkſtein, und oft auch die Gebäude überzogen, wie z. B. die enormen Flächen der Pyramiden zu Dſchiſeh es ebenfalls waren, und die Spitze der mittelſten es noch iſt. Dieſe vortreffliche Maſſe hat eine Dauer wie Stein und erſcheint wie polirt auch hier an den Koloſſen noch überall da, wo keine Ergänzung oder gewaltſame Abſchlagung ſtattfand. Die Throne, auf denen die Könige ſitzen, ſind prächtig verziert, mit kleineren Statuen an beiden Seiten der Lehne, und einer noch kleineren, die zwiſchen den Füßen eines jeden Koloſſes ihren Platz findet. Bilder und Hieroglyphen ſind rund umher angebracht, doch alle mehr oder minder beſchädigt. Daß der ergänzte nördlich ſtehende Koloß die ſogenannte Memnonsſäule iſt, welche den famoſen Klang bei Sonnenaufgang von ſich gegeben haben ſoll, beſcheinigen die griechiſchen und lateiniſchen Inſchriften aus der Römerzeit auf ſeinen Füßen und dem Piedeſtal, wie auch das ſichtliche Faktum ſeiner Durchſägung oder Demolirung auf Cambyſes Befehl. Ohngefähr hundert Schritte hinter ihm liegt eine Steinmaſſe, die durch vieles Abſchlagen jetzt einem großen Felſenſtück gleicht, und die man wohl für den früher abgeſägten Theil der Statue halten könnte, um ſo mehr als man unmittelbar daneben eine Gruppe zwei kleinerer zuſammenhängender Koloſſe ſieht, die vollkommen der Angabe der Alten entſprechen, daß die Memnonsſtatue noch zwei Figuren von geringerer Größe neben ſich gehabt, und mit dieſen aus einem Stücke geweſen ſey, was jetzt nicht mehr der Fall iſt. Doch können es auch, (und dies iſt wahrſcheinlicher) die Reſte eines andern Koloſſes ſeyn, deren es ohne Zweifel mehrere an dieſer Stelle gab, wo einſt einer der größten Paläſte Thebens ſtand, von dem jedoch kaum die Spur noch übrig iſt. Ueber die Authenticität der Bildſäule des Memnons ſind von jeher viele Zweifel erhoben worden. Unter andern erhielt ich noch hier in Aegypten einen Brief von unſerm großen Hippologen, Grafen Veltheim, dem kein Gegenſtand des Wiſſens unintereſſant iſt, worin er ſich auf eine Schrift ſeines Vaters beruft, in welcher, gemeinſchaftlich mit Norden, behauptet wird, daß der eigentliche Memnonskoloß wahrſcheinlich der im Rhamſeſum liegende Torſo aus ſchwarzem Granit ſey, weil Plinius und Andere ausdrücklich behaupten, die Memnonsſtatue ſey aus dieſem Stein geformt geweſen, und die Inſchriften auf dem Piedeſtal derjenigen Statue, die man jetzt für den Memnon halte, nur deshalb dort eingeſchrieben worden, weil man dies auf den Granit nicht ſo leicht habe bewerkſtelligen können. Plinius und Philoſtratus Zeugniſſe mögen allerdings zu berückſichtigen ſeyn, wiewohl Beiden viele Irrthümer nachzuweiſen ſind, aber wer ſollte ſich die Mühe gegeben haben, den umgeworfenen Koloß in ſeinem zerſtörten Zuſtande in das, mehr als tauſend Schritte davon entfernte Rhamſeſum zu transportiren! Ueberdem trägt jener Torſo keine Spur der Durchſägung oder Abſchlagung in der Mitte, wie der noch ſtehende deutlich. Iſt die Hypotheſe des Grafen Veltheim richtig, ſo muß der ächte Memnons-Koloß verſchwunden ſeyn oder noch vergraben im Sande liegen — die Statue im Rhamſeſum iſt es gewiß nicht. Der Irrthum Norden's und hiernach des Grafen Veltheim entſtand hauptſächlich daraus, daß Norden das

Rhamſejum für das Grab des Oſymandias oder Memnonium gehalten hat, wovon Champollion und Andere den Ungrund vollſtändig dargethan. Das wirkliche Memnonium (Amenophion) ſtand ohne Zweifel hinter den beiden Koloſſen, die Hügel hinanſteigend, wo auch noch viele Mauerreſte aus dem Sande ragend bemerkbar ſind. Möglich, ja wahrſcheinlich iſt es gewiß, daß in dieſem, allen Nachrichten und Anzeichen gemäß außerordentlich umfangreichen, Tempel noch mehr Statuten des Gründers ſtanden, unter denen das Hauptbild wohl aus Granit, als der edleren Steinart, geweſen ſeyn mag, und ſehr denkbar auch aus ſchwarzem Stein, da Amenophis III. oder Memnon ſelbſt ein äthiopiſcher Schwarzer geweſen zu ſeyn ſcheint. Hier aber fragt es ſich nur darum, ob diejenige Bildſäule, welche zur Römerzeit die bekannten Klänge bei Sonnenaufgang von ſich gab, dieſelbe ſey, auf der noch heut die Inſchriften dies bezeugen, und darüber glaub' ich kann kaum ein Zweifel mehr erhoben werden, wenn die Reſtauration derſelben auch erſt in ſpäterer Zeit ſtattgefunden hätte, weil Strabo und Pauſanias allerdings, und als Augenzeugen angeben, daß der obere Theil des Koloſſes bei ihrem Dortſeyn auf der Erde gelegen habe. Da die Statue auch jetzt noch aus mehreren über einander gelegten Stücken beſteht, und keineswegs aus einem Ganzen, wie Graf Veltheim annimmt, (wenn ſie auch urſprünglich aus einem Blocke angefertigt worden wäre,) ſo liegt in Strabo's und Pauſanias' Ausſage kein Grund gegen die Identität des von ihm an der Erde liegend, und von uns wiederum zuſammengeſetzt und aufgerichtet geſehenen Koloſſes. Dem Einwande hinſichtlich der Inſchriften aber, nämlich daß man dieſe nur wegen des weicheren Steines auf den jetzt für die Memnonsſäule gehaltenen Koloß geſchrieben, könnte man die noch plauſiblere Frage entgegenſetzen: warum auf dem Nachbarkoloß von demſelben weichen Stein keine einzige Inſchrift ſtehe, die den Klang der Memnonsſäule bezeuge? — Wer eine noch mehr in alle Details eingehende Beleuchtung dieſer Streitfrage wünſcht, den verweiſe ich auf einen Aufſatz des Herrn General Minutoli in der Beilage der allgemeinen preußiſchen Staatszeitung, Nr. 103, 1844, worin die Anſichten aller dieſes Thema berührenden Schriftſteller von einiger

Bedeutung faſt vollſtändig zuſammengeſtellt ſind, und das daraus gezogne Reſultat im Weſentlichen mit meiner, und wohl jetzt der allgemeinen Meinung übereinſtimmt.

Die Piedeſtals, auf denen die beiden Koloſſe ſtehen, ſind gänzlich mit angeſchwemmtem ſchwarzem Boden bedeckt, und der Stand größter Waſſerhöhe in neuerer Zeit zeigt ſich nach genauen Unterſuchungen 7 Fuß 8 Zoll über dem Pflaſter des Dromos, der ſonſt offen zu den Koloſſen führte, während der ſandige Grund unter dem Pflaſter beweiſt, daß in der Zeit, als man die Statuen errichtete, der Nil noch nie bis hierher gedrungen war. Hieraus läßt ſich leicht abnehmen, wie beträchtlich ſeit drei bis vier Jahrtauſenden der Grund des Fluſſes ſich erhöht haben muß, und wie viel Kunſtſchätze daher noch unter dem Boden ſeiner Anſchwemmungen während dieſer Epoche zu finden ſeyn möchten. Die Koloſſe, welche alſo damals ſammt ihrem Unterbau auf einem, dem Nil unzugänglichen, trocknen Sandboden ſtanden, wechſeln jetzt viermal im Jahre die Anſicht ihrer Baſis. Entweder ſchauen ſie, wie in dieſer Epoche, aus ſchwarzem Moor hervor, oder aus grüner Saat, oder aus goldnen Aehren, oder endlich aus einer unabſehbaren Waſſerfläche, und wohl mag dieſe letztere ihrer Verwandlungen den ſchönſten Anblick gewähren.

Viele Trümmer von andern gigantiſchen Statuen, Säulen u. ſ. w. nebſt hohen Schutthaufen, die ſich bis an die weſtlichen Berge dahinter ausdehnen, laſſen, wie geſagt, mit Sicherheit vorausſetzen, daß hier ein rieſiger Tempel geſtanden haben muß, zu dem die beiden Königsſtatuen den Eingang bildeten, ohne Zweifel das wahre Memnonium, ſo wie Amenophi der Dritte, deſſen Ringe die Koloſſen tragen, gewiß der Memnon der Römer iſt, aber ſchwerlich dieſe aus der Fabelatmosſphäre verſchollner Zeiten auftauchende Perſon zugleich, wie Einige behaupteten, Seſoſtris geweſen ſeyn kann, wozu der große Rhamſes, wie Champollion überzeugend bewieſen, eine beſſere Anwartſchaft hat.

Ich kehrte nun zu dem Pallaſte dieſes Letzteren zurück, der ſich ohngefähr 1200 Schritte weit in nordweſtlicher Richtung von den Koloſſen an das Gebirge lehnt. Hier liegt, gleich hinter den halb eingeſtürzten Pylonen, der größte und ſchönſte Koloß

Aegyptens aus Roſengranit, deſſen gewaltſame Zerſtörung ohne Hülfe des Pulvers faſt eben ſo ſchwierig geweſen ſeyn muß, als der Transport dieſer ungeheuren Maſſe von Aſſuan hierher, die, nach Wilkinſons Berechnungen, in ihrem unverſehrten Zuſtande an 5000 Centner wog. Was von dieſem ſtaunenswürdigen Werke, welches des großen Königs eignes Bild darſtellte, übrig iſt, zeigt eine höchſt vollendete Arbeit und noch immer die ſchönſte Politur. Der Kopf bietet aber leider nur noch eine unförmliche Maſſe dar, wovon nur ein Ohr von drei Fuß Länge intakt geblieben iſt. Eben ſo wohlerhalten blieb der Ring, oder das Wappen des Königs auf dem linken Oberarm. Mehreren andern darum her liegenden Statuen aus Porphyr und Granit fehlen die Köpfe ganz, denn ſie ſind — leider erſt in neueren Zeiten — ſorgfältig abgelöſt und in die Cabinette der Conſuln gewandert, eine Art der Verheerung, der man ſeufzend in jeder Geſtalt und auf allen Schritten begegnet, und die noch empfindlicher als die Barbaren gewüthet hat, weil ſie methodiſcher verfuhr, und mit Kennerblick nur das Beſte ergriff. Viele dieſer Herren haben ihre Raubcampagnen in meiner Hülfe thun, ſage ich aber noch ſchließlich von neuem meinen herzlichſten Dank.

Daß ich Rahels zweiten Theil, und was Sie ſonſt etwa an's Licht bringen, gleich bekomme, bedarf es wohl keiner Erinnerung. Welche hübſche Lektüre in Griechenland! Da würde ich ſie erſt doppelt genieſſen.

Doch genug, ich laſſe mich ſchon wieder verführen!

Adieu, und ſtets

Euer Hochwohlgeboren

dankbar ergebener H. Pückler.

143.

Pückler an Varnhagen.

Muskau, den 29. März 1831.

Sie ſind ſehr gütig, mein verehrter Freund, und ſehr, zu ſehr nachſichtig! à bon entendeur salut, ſagen die Franzoſen, und ich verſtehe ſehr gut, was mir ſchon Ihr erſter Brief, nach Durchleſung des Manuſkripts ſagte, nämlich daß Sie mein Buch nicht eben ſchlecht finden, aber es, weil Sie es herzlich gut mit mir meinen, beſſer wünſchten.

Daſſelbe Urtheil fälle ich darüber, und machte es gern beſſer, wenn ich nur könnte.

Mit der Leipziger Rezenſion bin ich ſehr gut zufrieden, und obgleich ich nicht glaube, daß ſie auch ſehr gut gemeint iſt, beſonders das Ende, ſo hat der Mann doch meiſtens Recht.

Wie wird's denn in den „Jahrbüchern" ausfallen? Annoncirt ſind mir zwei Rezenſionen, eine von Schefer, die andere von Nürnberger.

Sehr leid thut es mir, daß Sie die anderen Theile nicht leſen wollen. Ich würde ſie Ihnen durch meinen Boten

Theben mehrere Monate, ja Jahre lang ausgedehnt und ſich eigens Wohnhäuſer dazu im Schutze der Felſen erbaut, deren noch einige beſtehen, und auch noch benutzt werden. Doch hat der Vicekönig dem Unweſen ſeitdem einigermaßen geſteuert, obwohl viel zu ſpät. Die Befehle ſind aber, wenigſtens für die kleinen Diebe, ſo ſtreng, daß mir während meines viertägigen Aufenthalts in Theben auch nicht der geringſte Gegenſtand zum Verkauf angeboten wurde. Indeß erklärt ſich dies zum Theil daraus, daß ich mit Schiffen und Gefolge Mehemed Ali's reiſte, und man deshalb den Verrath mehr fürchtete als ſonſt.

Es iſt auffallend, daß der königliche Koloß, wie das noch ſtehende Piedeſtal deutlich anzeigt — neben dem der Torſo auf dem Rücken liegt, — nicht die Mitte des Hofes einnahm, ſondern ganz vereinzelt und ohne Spuren eines Gegenſtücks auf der andern Seite, ſeitwärts des Eingangs allein ſtand. Aber die Aegyptier zeigen ſich überhaupt in ihrer Baukunſt durchaus nicht als Sklaven der Symmetrie, und der vorliegende Pallaſt bietet noch mehrere andere bedeutende Abweichungen von derſelben dar. Ohne mich in eine umſtändliche Beſchreibung deſſelben einzulaſſen, erwähne ich nur, daß man außer dem erſten Hofe noch durch zwei andre Höfe, deren bedeckte Säulengänge nach innen koloſſale Karyatiden des Oſiris mit den Zügen des Rhamſes darbieten, und durch die Reſte zweier Thore von ſchwarzem Granit in eine große Prachthalle von urſprünglich 48, jetzt nur noch 36 Säulen tritt, welche mit einer Decke von Azur überſäet mit ſchmalen Sternen in Goldfarbe prangt. Auf den, mit eingegrabnen und bemalten Bildern dicht bedeckten, Säulenſchäften befindet ſich eine bronzefarbne Figur des Rhamſes, die Champollion abgegypſt hat, von welcher Operation man noch die unangenehme Spur ſieht. Die Wahl war vortrefflich, denn das Charakteriſtiſche des Geſichts und der Geſtalt, wovon in Wahrheit „jeder Zoll ein König,“ läßt hier eine beſonders treue Aehnlichkeit vermuthen, weil ſie ganz der Idee entſpricht, die man ſich in der Phantaſie von dem jugendlichen Eroberer, und dem hochgebildeten, kunſtliebenden, in jeder Weiſe Koloſſales unternehmenden und nach Vollführung des vor ihm nie Geſchehenen trachtenden Helden, dem Alexander Aegyptens, im

Voraus machen könnte. Von den übrigen Sälen exiſtiren nur noch zwei, deren einer, nach Champollion, ohne Zweifel die berühmte Bibliothek enthielt, da in deſſen Wandbildern die Göttin Saf, die „permanente Präſidentin der Wiſſenſchaften,“ wie er ſie nennt, und Thoth, der Erfinder der Buchſtaben und Künſte, als Hauptfiguren an den Wänden paradiren. Der Tempelpallaſt ſteigt ſanft den Berg hinan, weßhalb Stufen von Abtheilung zu Abtheilung führten. Ueber den Säulen, Sälen und Hallen befand ſich ehemals noch ein zweiter Stock, von dem nur noch einige Mauern und Fenſter ſichtbar ſind. Dieſer Ueberbau diente wahrſcheinlich zu Wohngemächern und Schlafzimmern für die königliche Familie, die untern Räume wahrſcheinlich nur zu Verſammlungen und Feſtlichkeiten, vielleicht auch theilweiſe zur Wohnung des Königs ſelbſt.

Am intereſſanteſten in dem großen Ganzen erſchienen mir die verſchiedenen Darſtellungen der Thaten und Schlachten des Erbauers, die in gigantiſchem Maßſtabe verſchiedne der hohen Wände des Pallaſtes bedeckten, und von denen noch vier große

Gemälde in mannichfachem Farbenglanze ziemlich wohl erhalten ſind. Mit Recht bemerkt Herr Wilkinſon, daß man beim Anblick dieſer Bilder auf der Stelle an die Iliade erinnert wird, und Schilderungen des trojaniſchen Krieges vor ſich zu ſehen glaubt, ja er meint ſogar, daß Homer vielleicht den Inhalt ſeiner unſterblichen Geſänge zum Theil aus ihren Compoſitionen geſchöpft habe.

In der That iſt ein Leben, eine Mannichfaltigkeit, ein Reichthum der Compoſition in dieſen Schildereien ſichtbar, die der Antike nicht nachſtehen, und bald die wunderlichen Eigenheiten des ägyptiſchen Kunſtſtyles vergeſſen laſſen, welcher allerdings gewiſſe Typen nicht nur für Götter und Menſchen in beſtimmten und immer wiederkehrenden Stellungen, ſondern auch für Thiere, namentlich für die Schlachtroſſe, angenommen hat, die zwar eine leichte Abweichung von der Naturwahrheit zeigen, aber nichts deſto weniger in einer impoſanten Weiſe gedacht ſind. Von außerordentlicher Wirkung iſt beſonders eins dieſer Bilder, wo der ſiegende Rhamſes, gleich dem ſchrecklichen Achilleus auf ſeinem Streitwagen vorgebogen ſtehend, und die weithin mordenden

Pfeile entſendend, eine Schaar andrer Streitwagen vor ſich hin über das Blachfeld jagt, deren Führer bei dem Verſuch eine nahe liegende Feſte zu erreichen, theils in den Fluß hinabſtürzen, theils von andern verfolgenden Truppen gefangen und grauſam niedergemetzelt werden. Andere Bilder ſtellen Fußvolk im Lager, das Stürmen von Städten, Siegeszüge u. ſ. w. dar, mit religiöſen Prozeſſionen vereinigt, die ſich jedoch, beſonders abgetheilt, über den Schlachtbildern befinden. Doch Herrn Roſſelini's erſchöpfendes Kupferwerk ſtellt dieß Alles anſchaulicher bildlich dar, ſo daß ich den Leſer beſſer dorthin verweiſe, obgleich ich die Bemerkung hinzufügen muß, daß in künſtleriſcher Vollendung wie in richtiger Colorirung mir kein Werk bekannt iſt, das den ägyptiſchen Kunſtwerken hinlänglich gerecht wird. Ich werde bei Gelegenheit meiner zweiten Anweſenheit in Theben auf dieſen Punkt zurückkommen.

Wir begaben uns von hier in ſüdlicher Richtung nach einem Hügel, der abermals mit den ſchwarzen Reſten eines koptiſchen Dorfes gekrönt iſt, aus deren

Hüttenmauern zwei Tempel und ein Pallaſt in gelber Farbe hervorragen.

Der erſte dieſer Tempel, an den die Römer einige Höfe angeſetzt haben, und an dem auch während der Herrſchaft der Aethiopiſchen Dynaſtie in Aegypten ihr König Toraka oder Tiraka gebaut zu haben ſcheint, iſt von mittler Größe, aber voll reizender Details, doch wird er weit übertroffen durch den ihm folgenden Pallaſttempel des vierten Rhamſes, wo man zuerſt in die, jeden andern Bauſtyl weit überbietenden, gigantiſchen Proportionen ägyptiſcher Architektur eingeführt wird. Der vordere Pavillon des Königs, von dem ein Dromos zum eigentlichen Tempel führte, giebt nicht nur eine hohe Idee von der Pracht, ſondern auch von der recherchirteſten Eleganz und Grazie jener Epoche, und erſchien mir als das wahre Ideal der Privatwohnung eines Großen. Hier ſind auch die Bildwerke weniger ſtreng im heiligen Style gehalten, und wir ſehen den König in der Mitte ſeines Harems von ſeinen Weibern bedient, und mit Blumen und Früchten von ihnen beſchenkt, während auf der Außenwand das Schreckbild des ſiegenden Oſiris mit der Streitart die wie Bündel an den Haaren zuſammengehaltnen Feinde in Form des hundertköpfigen Briareus, niederwirft. Koloſſale Löwenköpfe ſchauen als Waſſerabgüſſe aus den Mauern, wie bei den gothiſchen Bauten, und es iſt noch manches Andere an dieſem Gebäude, was an das Gothiſche erinnert, z. B. die Zinnen der Außenmauern, welche aus nebeneinander ſtehenden Schildern gebildet ſind, und ſich prachtvoll ausnehmen. Ein ſchönes Gemach mit vielen anmuthigen Schildereien und verſchieden geformten großen Fenſtern, die reich geſchmückt und von bunten Adlern oder Geiern auf azurnem Grunde überſchwebt werden, iſt faſt noch ganz erhalten. Das Hauptfenſter richtet ſich auf das 60 Fuß hohe Thor des Tempels, und man ſieht von hier durch deſſen Höfe hindurch bis zu ſeinem äußerſten Ende. Rieſige Pylonen (Pyramidalthürme, die neben dem Hauptthore in doppelter Breite deſſelben emporſteigen) voller Bilder umſchließen dies Thor von rothem Granit, aus dem man in den erſten Hof tritt, deſſen rechter Corridor von ſogenannten oſiriſchen Pfeilerkoloſſen, der andere von Säulen mit

Lotos-Capitälen eingefaßt wird.[1] Wilkinſon, deſſen gründliche und tiefe Forſchungen jeder Reiſende mit dem größten Dank erkennen muß, der aber engliſche Vorurtheile und orthodoxe Kleinigkeitskrämerei nicht abzuſchütteln vermag, kann ſich über dieſen Mangel an Symmetrie, der ihn überall in Aegypten choquirt, nicht zufrieden geben, und hat ein eignes Wort erfunden, um die Aegyptier der „Symmetrophobia“ anzuklagen. Die religiöſen Skrupel machen ihm aber noch mehr zu ſchaffen, und er geht ſo weit, die ganze Chronologie der ägyptiſchen Königs-Dynaſtieen, einigermaßen gegen ſeine Privatanſicht, offiziell ſo zu arrangiren, daß ſie mit der Zeitrechnung der Bibel nicht allzuſehr in Colliſion gerathen, ja er ſchaltet ſogar eine ganze Abhandlung ein, um eine Behauptung, der die Prophezeiungen Ezechiel's zu widerſprechen ſcheinen, mit dieſen wieder mühſam in nothdürftigen Einklang zu bringen. Wirklich, man muß bedauern, einen ernſten Forſcher und Gelehrten durch ſolche Niaiſerieen geſtört zu ſehen.

---

[1] Man nennt ſie allgemein ſo, obgleich wahrſcheinlich eine andere Pflanze zu ihrem Muſter gedient hat, die jedoch von den Botanikern noch nicht beſtimmt ausgemittelt wurde.

Unſere Zeit, die doch ein wahrhaft Poſitives im Glauben nicht mehr hat, und es ſich aus neuem Stoff erſt wieder wird geſtalten müſſen, ſollte ſich wenigſtens des einzigen Gewinnes, der ihr jetzt noch bleibt, nicht begeben — nämlich des weſentlich critiſchen Geiſtes, der ſich über veraltete Vorurtheile jeder Art in ſoweit zu erheben weiß, daß er ſie zwar als hiſtoriſch Vergangenes und damals Nothwendiges zu ehren verſteht, ſie aber auch im orthodoxen Glauben wieder aufwärmen zu wollen, nur als eine vergebliche und krankhafte Bemühung anſieht.

Was mir noch weniger in Herrn Wilkinſon's Buche gefällt, iſt ſeine engliſche Ungerechtigkeit gegen Champollion; denn obgleich er in einigen Phraſen nicht umhin kann, mit der ganzen gebildeten Welt deſſen hohes Verdienſt anzuerkennen, ſo möchte er doch gern inſinuiren, daß es eigentlich der Doktor Young und die Engländer ſeyen, welche zur Entzifferung der Hieroglyphenſchrift das Eis gebrochen hätten, und durch ihre „früheren Entdeckungen“ die Winke gegeben, nach welchen Champollion nur weiter geforſcht — was ohngefähr eben ſo viel ſagen will, als dem Erfinder des Theekeſſels einen höheren Ruhm als dem der Dampfmaſchine beizulegen. Es iſt aber auch eine ſchon an ſich höchſt unrichtige Behauptung, da das eigentlich Weſentliche, nämlich die Entdeckung des phonetiſchen Elements in der Hieroglyphenſchrift Champollion ganz allein zu verdanken iſt, und nur dadurch endlich eine ſyſtematiſche Analyſe der letztern möglich ward, die uns in wenigen Jahren beſſer belehrt hat, als die früheren Bemühungen der Gelehrten zu demſelben Zweck in vielen Jahrhunderten. *) Später aber giebt Herr Wilkinſon ſogar nicht undeutlich zu verſtehen, (S. 55, 56 und 57) daß er ſich ſelbſt nicht für viel weniger als einen zweiten Champollion halte, (wenn er auch, als **façon de parler**, ſich vor einer ſolchen Arroganz verwahren will,) denn er freut ſich bei ſeinen eignen Forſchungen, ſo häufig dieſelben Reſultate mit Herrn Champollion aufgefunden zu haben, „obgleich er zuſchicken, ſo daß Sie gar nicht dadurch kompromittirt werden können. Der wartete dann darauf, ſo lange es nöthig.

---

*) Bekanntlich behauptete Young fortwährend, daß die Hieroglyphenſchrift nur figurativ und ſymboliſch ſey, ſelbſt der demotiſche Text der Tafel von Roſette nur aus Zeichen von Ideen beſtände, höchſtens, ſetzt er hinzu, „mit Ausnahme jener wenigen Gruppen, die griechiſche Namen enthalten."

Verzeihen Sie die Unbeſcheidenheit, Sie ſo zu drängen, aber Sie haben mich einmal auf dem Gewiſſen, und müſſen nun ſchon mein treuer Helfer bleiben. Aber geben Sie mir durchaus nichts im Käſtchen, ich kann wahrhaftig jede aus treuer Meinung hervorgehende, Medizin vertragen, bitter oder ſüß. Niemand hat mich daran beſſer gewöhnt als meine beſte Freundin in der Welt, die Fürſtin, die mich durchaus nie ſchont. Manchmal ärgere ich mich darüber, und werde ſogar böſe, aber hohe Achtung und Dank verdient ſie ſich immer zuletzt.

Beſſer ſind am Ende die letzten Theile auch nicht wie die erſten. Im Anfang täuſchte ich mich darüber, aber ich bekomme 2000 Thaler dafür: die muß man doch zur Reiſe mitnehmen, und wenn ſie mir nur nicht ganz und gar beim Publikum den Hals brechen, ſo laſſe ich ſie vom Stapel laufen. Ihr Urtheil wird entſcheiden.

Daß Sie nicht wohl ſind, bekümmert mich, der Frühling, hoffe ich, wird Ihnen gut thun. Kommen Sie nur in meinen Park.

Schreiben Sie etwas über Friedrich den Großen, oder den ſiebenjährigen Krieg! Dies Kapitel iſt auch nur noch ſchlecht ausgebeutet, wie das Napoleons.

Auf alles was von Ihnen kommt, freue ich mich, und ſtehe ganz zu Ihnen im Verhältniß des Schülers zum Lehrer.

Der Himmel behüte Sie, und ſchenke Ihnen Geſundheit. Das Uebrige haben Sie ſchon.

H. Pückler.

Ich leſe Ihren Brief noch einmal, und (als ein ſchlechter Egoiſt der ich bin) zuerſt an mich denkend, ſtimmt mich jetzt erſt das Ende deſſelben recht weich! Ihre Klage klingt übrigens auch in Bezug auf mich ſelbſt bei mir an, und bei wem nicht, der nachdenkt!

nie mit dieſem in irgend einer Verbindung geſtanden.“ Das kann doch nur heißen, daß er ihn nie geſehen, noch mit ihm correſpondirt habe, aber nicht, daß ihm Champollions Entdeckungen unbekannt geblieben ſeyen, ohne deren Hülfe wohl hundert gegen eins zu wetten ſeyn möchte, daß Herr Wilkinſon trotz ſeiner erfolgreichen Forſchungen auf eigne Hand, und trotz der „early discoverys“ des Doktor Young, über die heilige Schreibart der alten Aegyptier noch in eben dem vagen Dunkel herumtappen würde, in welchem vor Champollion ganz Europa befangen war.

Ehre, dem Ehre gebührt! — Doch ich kehre zu unſerm Tempel und ſeinem unſymmetriſchen Vorhofe zurück.

Mich alſo erfreut die Symmetrophobia der alten ägyptiſchen Baukunſt, der ſie zum Theil ihre größten Effekte und eine ſtete Mannichfaltigkeit verdankt. Die Griechen, wie die alten Italiener haben auch nicht ſelten die Symmetrie bei Seite geſetzt, aber ächte Künſtler werden es nie auf ungeſchickte, das Auge wirklich beleidigende, die Harmonie aufhebende Art thun, wogegen auch bei genaueſter

Symmetrie verfehlte Proportionen und geſchmackloſe Zuſammenſtellung immer die Stümper verrathen, wovon leider das ganze moderne Europa, aber vor allen Ländern England ſelbſt, die lächerlichſten Beiſpiele zu Tauſenden aufweiſt.

Die Wände der Corridors in dem erwähnten Hofe, welche zu zwei Drittheilen verſchüttet ſind, decken Hieroglyphenreihen von einer Tiefe, die zuweilen an 5 Zoll Einſenkung beträgt. Sie ſind alle bemalt, wie auch die Basreliefs auf den Pfeilern und Säulen.

Durch ein andres Pylonenpaar und ſein eben ſo reich geſchmücktes Granitthor gelangt man in den zweiten Hof, der glücklicherweiſe weit weniger verſchüttet iſt. Niemand, dem irgend einiges Gefühl für das Erhabne beiwohnt, wird ohne Bewunderung durch dieſe Pforte treten können. Die Größe des freien Raumes, den man vor ſich ſieht, beträgt zwar nur 123 zu 133 Fuß — denn die Aegyptier pflegten die Plätze klein, und die Gebäude groß zu machen, während wir gerade das Gegentheil thun — aber dieſer geringe Raum iſt mit einem Periſtil ungeheurer Maſſen umgeben, öſtlich und weſtlich aus fünf Säulen, nördlich und ſüdlich aus acht viereckigen Pfeilern mit Caryatiden, die hier unter des Oſiris Form Rhamſes IV. vorſtellen. Hinter den nördlichen dieſer Koloſſen, welche dem Thore gegenüber ſtehen, befindet ſich ein Corridor von noch gigantiſcheren Säulen, mit blauer, goldbeſternter Decke, aus welcher gewaltige Adler, ihre ſchwarz und gelben Flügel weit ausbreitend, herabſchauen. Seine Verhältniſſe wird man ſchon beurtheilen können, wenn ich nur anführe, daß die etwas gebauchten Säulen mit ſchön geformten Kelchknäufen einige Fuß über ihrer Baſis 23 Fuß im Umfang haben. Die lebhaften Farben vieler hundert Bilder, welche die Schäfte der Säulen, ſo wie die hohe Schlußwand hinter ihnen bedecken, wo die großen Götter thronen, ſind meiſtens noch wohl erhalten, ſo wie auch die des Architravs, welcher den Hof umſchließt, und die bunte, weit ausgeladne Krönung des Ganzen, welche bei allen ägyptiſchen Tempeln einen ſo eigenthümlichen und grandioſen Effekt hervorbringt. Auf dem Architrav iſt die Dedikation des Tempels dargeſtellt, in deren Hieroglyphenſchrift Wilkinſon (wohl mit Champollions Hülfe) unter andern las, daß der

König das adytum (Heiligthum) außer ſeinen architektoniſchen Zierden auch noch mit Silber und Edelſteinen ausgeſchmückt hatte. Viele der Feſtzüge ſind höchſt prächtig und inſtruktiv für die Kenntniß alter Gebräuche und Vorſtellungen. Eine Krönung kommt unter andern darin vor, von der ſymboliſch Vögel rechts und links davonfliegen, um ſie nach allen Weltgegenden hin zu verkünden, was heutzutage die Zeitungen freilich noch ſchneller beſorgen. Champollion und Wilkinſon beſchreiben alles dieſes höchſt ausführlich, wie auch die großen und herrlichen Sculpturbilder auf den Außenwänden des Tempels, deren Mannichfaltigkeit von Schlachten und Siegen zu Land und zur See, von Armeen, die gleich regelmäßig disciplinirten Truppen abgetheilt marſchiren, von Legionen in die Flucht gejagter Feinde, von Gefangenen, denen man die Hände abhaut, während ein dabei ſtehender Sekretair die Zahl derſelben verzeichnet, von Triumphzügen, Siegesopfern u. ſ. w. Monate lang Stoff zu Unterſuchungen geben könnten, und — Rhamſes den Dritten oder Vierten faſt als einen eben ſo erfolgreichen Eroberer, als ſeinen großen Vorfahren Seſoſtris darſtellen. Unter einem

Gemälde, das ſeine Rückkehr nach Aegypten darſtellt, iſt ihm folgende Anrede an ſeine Truppen in den Mund gelegt: „Ueberlaßt Euch der Freude, ſie erhebe ſich bis zum Himmel! Die Fremden ſind niedergeſtürzt. Das Schrecken meines Namens iſt über ſie gekommen und hat ihre Herzen erfüllt. Wie ein Löwe habe ich mich ihnen entgegengeſtellt, ſie verfolgt wie ein Habicht, und ihre verbrecheriſchen Seelen vernichtet. Ich habe ihre Flüſſe überſchritten und ihre Feſtungen verbrannt. Ich bin für Aegypten eine Mauer von Erz. Du mein Vater Ammon — Ra, haſt es mir ſo befohlen, und ich habe die Barbaren verfolgt, alle Theile der Erde habe ich ſiegend überſchritten, bis die Welt ſelbſt zuletzt ſich meinen Schritten entzog. Die Könige der Erde bezwang mein Arm, und mein Fuß zertrat die Nationen.“ Man ſieht, alte Eroberer ſind eben ſo religiös wie moderne, und vergeſſen nie das Tedeum nach dem — Schlachten.

Einige glauben, daß dieſer König bis an das caspiſche Meer und den Oxus vorgedrungen ſey, was jedoch ſchwer zu beweiſen ſeyn möchte.

Zwei andere Höfe des koloſſalen Palaſttempels ſind ganz verſchüttet, und nichts als die rechte Außenmauer derſelben, voll herrlicher Sculpturen noch ſichtbar, durch welche die ſpäteren Chriſten unbekümmert zwölf Pforten mitten durchgebrochen, und, um auch ihre Kunſt zu zeigen, verſchiedne kleine Kreuze darüber eingemeißelt haben. Der ganze Tempel iſt übrigens durchgängig mit den neueren Ruinen des koptiſchen Fleckens durchwirkt und überdeckt, ſo daß eine gründliche Wegräumung des Schuttes, und Niederreißung jener ſchändenden Anhängſel dieſe prachtvollen Gebäude gewiß noch an den meiſten Stellen wohlerhalten zeigen, und wenigſtens den Totaleffekt ihrer einſtigen impoſanten Schönheit wieder herſtellen würden. Von der Platform, zu der eine enge, aber ſanft anſteigende Treppe führt, hat man eine umfaſſende Ausſicht auf den weiten Raum, den das alte Theben auf beiden Seiten des Niles einnahm. In der Nähe rechts nach Süden hin erblickt man zuerſt die Spuren hoher Erdaufwürfe gleich den Ufern eines großen künſtlichen See's, vielleicht deſſelben, über welchen die Todten gefahren wurden. Prokeſch hält dieſe Dämme wohl irrthümlich für Reſte einer Umwallung der Stadt, da ſich nirgends weiter in dem mehrere Stunden betragenden Umfang derſelben, den die vielen Ruinen hinlänglich bekunden, eine Spur von einer ſolchen Einfaſſung irgendwo mehr zeigt. An die Dämme ſchließt ſich eine reiche Flur, durch welche der Nil gewunden ſtrömt, aus einem Kranz blauer Berge herkommend, hinter denen noch in ſo weiter unbekannter Ferne ſeine geheimnißvollen Quellen ſich bergen — vor ſich im Oſten ſieht man in der Ebne die ſitzenden Memnonskoloſſe, welche auch von hier ihren ſchauerlichen Geiſtereffekt nicht verläugnen, und jenſeits des Fluſſes ſteigen hinter ihnen die alles überragenden Rieſenruinen von Luxor und Karnack empor, umgeben von Wald, an deſſen Saume ſich in kühnen Formen das arabiſche Gebürge lagert. Im Norden endlich ziehen ſich die früher beſchriebenen Tempelreſte von Gourneh und die des Rhamſejum's mit der öden weißgebleichten Nekropolis längs den lybiſchen Felſenwänden hin; in der fortgeſetzten Landſchaft erſcheint dann aufs neue der Nil, von grünen Feldern treu begleitet, bis dahin, wo Himmel und Wüſte die Erde zu verſchlingen ſcheinen, und ihren blau und weißen Mantel niederſenkend, zwar alles Weitere dem irdiſchen Bilde entrücken, doch auch hier der Phantaſie des Menſchen noch keine Gränze zu ſtecken vermögen.

Wir kehrten, um proſaiſch zu frühſtücken, in den köſtlichen Tempelhof zurück, und beſahen dann bei Fackelſchein noch einige ſeiner dunkeln Nebengemächer, die auch in dieſen Räumen, wo das Licht der Sonne ausgeſchloſſen blieb, mit einer unbegreiflichen Maſſe eingegrabner oder erhöhter Bilder geſchmückt ſind, und für den düſtern, geheimnißvollen Cultus der Prieſter, ſo gut wie vielleicht auch für ſeinen Mißbrauch, gewiß nicht ohne guten Grund in finſtere Nacht gehüllt wurden. In einem dieſer Zimmer ſah ich einen Sphynx mit einem Pferdekopfe, das einzige Beiſpiel dieſer Art, was mir in Aegypten vorgekommen iſt.

Man bemerkt es kaum unter ſolchen gigantiſchen Proportionen, daß in ſpäterer Zeit die Copten in dieſem Hofe ſich auch eine Kirche erbaut haben, obgleich die barbariſch geformten Diminutiv-Säulchen derſelben noch rund umher aufrecht ſtehen. Sie verſchwinden ſo gänzlich vor dem Gigantenbaue neben ihnen, daß ſie ihn nicht mehr ſtören als die Fliege, welche ſich auf eines Rieſen Naſe ſetzt.

Für dieſen Tag blieb uns nur noch die Nekropolis zu ſehen übrig. Der erſte Gegenſtand, der hier die Aufmerkſamkeit feſſelt, iſt ein kleiner, aber ſehr zierlicher, buntſchimmernder Iſistempel, von der ſchönen Cleopatra, glaub' ich, erbaut, und wie ein Boudoir aufgeputzt. In einem ſeiner dunkeln drei Gemächer wird der Apis auf einer großen Barke gefahren, die eine ſehr deutliche Idee von der Conſtruktion und Eintheilung der Fahrzeuge jener Zeit giebt. Es iſt Schade, daß eine abſcheuliche Erdmauer aus Nilſchlamm, in ſpäterer Zeit aufgeführt, dieſes elegante Gebäude umſchließt. Durch öde Schluchten gelangt man in einer Viertelſtunde von hier, neben unzähligen Katakomben vorüber, zu den Gräbern der Königinnen und andrer Vornehmen, welche eine Menge Gegenſtände aus dem gewöhnlichen Leben darſtellen, als: Tänze, Concerte, Jagden der mannichfaltigſten Thiere, Beſuche fremder Fürſten, Mahlzeiten, alle Arten von Handwerken, Waſſerfahrten, Fiſchereien und dergleichen mehr. In dieſer Hinſicht erſcheinen mehrere Gruften angeſehener Privatleute oft noch intereſſanter als die, immer mehr heilige Gegenſtände enthaltenden, königlichen Gräber, und bei längerem Aufenthalt müſſen ſie große Aufſchlüſſe über manches noch Zweifelhafte der ägyptiſchen Vergangenheit geben. So ſind wir geneigt, uns die Löſung der wichtigen Frage zuzuſchreiben, ob die alten Aegyptier geraucht haben oder nicht, indem wir glauben, in einem Bilde deutlich eine Geſellſchaft aus langen Pfeifen Rauchender entdeckt zu haben, auch ſahen wir, gegen Herodots Ausſpruch, daß die Aegyptier kein Schweinefleiſch gegeſſen, ein gebratenes unverkennbares Ferkel auf der Schüſſel. In der entfernteſten Niſche findet man oft zwei oder drei bemalte Statuen, wahrſcheinlich Bilder der Begrabenen, in Lebensgröße neben einander ſitzen, welche vollkommen unſern Wachsfiguren gleichen, und auch auf keinen viel höheren Kunſtwerth Anſpruch machen können. Das Merkwürdigſte an ihnen iſt die beiſpielloſe Conſervation einiger derſelben, die erſt geſtern aufgeſtellt worden zu ſeyn ſcheinen, Sie aber haben ſo viel Entſchädigung!

Vergeſſen Sie ja nicht mir, was von Rahel mehr erſcheint, gleich zuzuſchicken; ihr Urtheil über mich, wird mir für's Leben ein comfort bleiben.

Neulich bekam ich einen ſehr ſchmeichelhaften und freundlichen Gruß von einer Freundin, von ihr, die mich nicht perſönlich kennt.

144.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 2. April 1834.
Nachmittags.

Der Kutſcher ſoll mir nicht umſonſt abgehen, und er könnte denn doch früher kommen, als die Poſt; ſo möge er denn dieſe Grußzeilen für Ew. Durchlaucht mitnehmen! Ich mußte mein Blatt von heute Vormittag eilig ſchließen, weil mir der Kopf bedrängt und verſtört war, daß ich jeden Augenblick fürchten mußte, es entſteht ein Unfall daraus. Die nächſten Stunden brachte ich ſehr unangenehm zu; der Zuſtand iſt noch nicht vorüber, doch verſuch' ich gern im Schreiben fortzufahren.

Die Gelegenheit bietet ſich ſo günſtig, daß ich Ew. Durchlaucht das heute früh erwähnte Buch lieber gleich mitſchicke. Ich erbitte mir ſolches aber wieder zurück, denn ich ſelber habe es noch nicht ausgeleſen. Wie es Ihnen vorkommt, bin ich ſehr begierig zu hören. Mich macht es unglücklich, es giebt mir eine Stimmung von Pein und Weh, daß ich ein ganz weinerliches Geſicht dazu mache; dies rührt aber einzig von den Kunſtgewöhnungen her, in denen mein Gemüth ſeit früheſten Zeiten ſich auf- und niederſchwingt; das Geſtaltete fehlt mir zu ſehr, und das Bildende, und der große Hintergrund ruhiger Natur und Geſchichte, der aus unendlichen Weiten doch eine feſte Schlußwand macht; an Talent, Geiſt, obgleich ſie ihren Platz ſchon ſeit dreitauſend Jahren hier behaupten.

Noch grandioſere Grabpalläſte, wie auch die Spuren eines andern großen Tempels bietet das angrenzende Thal von Aſſaſif, in dem zerbrochne Mumiendeckel, Knochen, vertrocknete Körpertheile, Binden und Stöcken der feinen mit Harz getränkten ägyptiſchen Leinwand, wie auf einem Schlachtfelde umhergeworfen ſind.

Eins der in Aſſaſif befindlichen Gräber, von denen die meiſten Prieſtern angehörten, iſt ein wahres Labyrinth, und ſelbſt von größerem Umfang als irgend eins der Königsgräber in **Bab-el-Melech.** Seine Säle, Treppen, Gänge und Zimmer ohne Ende nehmen unter der Erde faſt den Raum von zwei Morgen ein, und alle dieſe in ewige Nacht begrabne Hallen ſind bis auf den kleinſten Winkel mit den ſorgſamſt ausgeführten Sculpturen bedeckt, auch mit vielen Hunderten zierlicher kleiner Statuen geſchmückt, die jedoch leider alle abſichtlich zerſtört, wie die Wände durch muthwillig angelegtes Feuer ſchwarz gefärbt wurden. Die Sarkophage ſelbſt ſind ſämmtlich geraubt, und die tiefen Brunnen jetzt leer, in welche ſie verſenkt waren, und neben denen zuweilen nur ein fußbreiter Weg nicht ohne Gefahr in der Dunkelheit vorüber führt. Der Beſitzer dieſes Grabmonumentes von ſo lügübrer Pracht hieß Petamunap, ein vornehmer Prieſter, deſſen Name auch auf einem der Granitthore des kleinen Tempels von **Medinet-Abú**, wo er als Erbauer dieſes Thores genannt iſt, angetroffen wird. Beide Werke zeugen von dem Reichthum der Privaten in jener Zeit, welche damals Unternehmungen ausführen konnten, die ſelbſt unſern heutigen Herrſchern zu koſtbar vorkommen möchten.

Wir beſchloſſen dieſen erſten Tag in Theben, mit Beſteigung des Felſens hinter dem erwähnten Tempel, von dem nur noch ein Granitthor und wenige Gemächer übrig ſind, um noch einmal die Gegend im Roſenlicht der hinter uns ſinkenden Sonne zu überſchauen. Der Ausdruck „Roſenlicht“ iſt keine Metapher, denn die ägyptiſche Sonne hüllt wahrhaft an heitern Abenden alle Gegenſtände, die fahle Wüſte ſelbſt, in ein ſchimmerndes Roth, von ſo ſanftem Glanz und blühender Friſche, daß keine Beleuchtung in Europa (als etwa bei Gropius) einen hinlänglichen Begriff davon zu geben im Stande iſt, und kein Maler ein ſolches Bild treu darzuſtellen wagen würde, noch könnte.

* * *

Den zweiten Tag widmeten wir ausſchließlich den Königsgräbern im Gebürgsthale **Bab-el-Melech**, jenen ſtaunenswürdigen Palläſten der Unterwelt, die von allen Werken dieſes außerordentlichen Volkes, wenn nicht das größte, doch gewiß das eigenthümlichſte ſind.

Schon der Weg dahin hat etwas tief Ergreifendes. In das Innere des Gebürges eindringend, führt er über eine halbe Stunde lang in den Windungen einer hohen Felſenſchlucht hin, die ſich abwechſelnd verengt und erweitert, aber nie die Breite einiger hundert Schritte überſteigt. Alle Vegetation iſt hier gänzlich verſchwunden, es iſt ſchon die Wüſte, aber nur eine aus ſich über einander thürmenden Felſen beſtehende, und Millionen böte man vergebens für ein Gräschen von der Größe einer Stecknadel. Dagegen ſcheinen die unheimlich geſtalteten Steinmaſſen das Pflanzenleben theilweiſe nachäffen zu wollen, denn bald gleicht eine derſelben hier einem aufgeſchoſſenen Pilze, dort einem vom Sturm abgebrochnen Stamme, bald äfft ein durchlöcherter Block verſteinertes Blätterwerk nach, oder die krauſe Oberfläche ſchwarzer Abhänge erſcheint in ihrer dunkleren Farbe gleich dem verworrenen Geſtrüpp der Haidekräuter. Alle dieſe Felſen aber, dieſe Steine und Sandabhänge zeigen ſich fortwährend wie mit einem röthlichen Schein überzogen, als ſeyen ſie angeſtrahlt von den Flammen irgend eines verborgnen Feuers, was die ſengende Hitze, welche hier herrſcht, noch mehr zu bekräftigen ſcheint. Ueber ſie wölbt ſich ein dunkelblauer, eherner Himmel ohne die Spur eines vorüberziehenden Wölkchens — denn mit dem Leben hat auch jede Bewegung hier aufgehört, ſelbſt am Himmel, nur Farben deuten noch auf Belebtes hin, wie in den bunten Wundergräbern ſelbſt, deren unterirdiſche Pracht ſich uns nun bald eröffnen wird. Ein ſpitzer Berg erhebt ſich plötzlich höher als alle übrigen, ihn ſtützende, wallartige Felſengewände treten in langen, ſenkrecht abſtürzenden Mauern daraus hervor, und unter ihnen werden hie und da einige ſchmale, zum Theil halb verſchüttete Eingangspforten, wie zu Felſenkellern hinabführend, ſichtbar. Wer ahnete, was hier verborgen liegt, und daß dieſe unſcheinbaren ungeſchmückten Oeffnungen, die man kaum bemerkt, und die früher abſichtlich dem Auge durch davor aufgethürmten Schutt ganz verborgen worden waren, zu Palläſten der Nacht im Schooße der Erde führen, die, obgleich ſie nie beſtimmt waren, von menſchlichen Augen geſehen zu werden, dennoch eine Welt von unſäglicher Arbeit, zauberiſcher Pracht und höchſter Kunſt entfalten ſollten. Gewiß iſt dies das einzige Beiſpiel, daß Menſchenwerke mit ſo koloſſalem Kraftaufwand geſchaffen wurden, nur um ſich allein zu genügen, gleich der ewigen Natur ſelbſt, unbekümmert ob je ein lebendes Weſen ihnen die ſchuldige Bewunderung zolle. Dem Tode allein, der Nacht und ewigen Verborgenheit blieben ſie geweiht.

Doch die folgenden Maulwurfsgeſchlechter, voll Unruhe und Habgier, ließen ihnen die gewünſchte Ruhe nicht. Alles ward durchwühlt, geſchändet, beraubt, von einer Nation nach der andern, dann wieder Jahrhunderte vergeſſen, und wieder geöffnet, und ſo fort bis auf unſere Zeiten. Dennoch iſt es problematiſch, ob alles was dieſe weiten Felſenſchluchten bergen, aufgefunden worden iſt, Strabo z. B. giebt vierzig Königsgräber in dieſem Bezirke an, und jetzt ſind nur noch ſiebzehn bekannt, die alle mehr oder weniger gelitten haben. Nur das von Belzoni entdeckte, obgleich ſchon früher einmal unvollſtändig geöffnet, war in der Hauptſache ganz intakt geblieben, und iſt auch jetzt noch von allen, eben dieſer beſonders unſchätzbaren Erhaltung wegen, das merkwürdigſte. Leider haben indeß die wenigen ſeit Belzoni's glücklichem Fund verfloſſnen Jahre ſchon ſo gräuliche, wenn gleich nur partielle, Verwüſtungen durch Kunſtfreunde mit ſich geführt, daß, wenn es ſo fortgeht, auch dieſes Grab bald vor den andern nichts mehr voraus haben wird. Ich tadle dabei nicht einmal ſo ſehr das Genommene — denn die Verſuchung iſt ſtark, und kein Eigenthümer war mehr vorhanden — ſondern nur die unverantwortliche Barbarei, mit der man z. B. ganze Pfeiler und Gemälde zerſchlug, um einen einzigen gemalten Kopf davon abzulöſen; eine ganze Wand mit der kunſtreichſten Hieroglyphenſchrift unleſerlich machte, und ihren herrlichen Effekt verdarb, um ſich ein paar auffallende Figuren davon herauszureißen; mit den ſchönſten Bildern und Zierden bedeckte Vorſprünge in den Gemächern zertrümmerte, um zu ſehen, ob nicht etwas dahinter verborgen ſey; ja muthwillig die größten Kunſtwerke der Bildnerei abſchabte und abblätterte, um die Natur des aufgetragnen Stucks und der Farben zu unterſuchen; oder gar die bewunderungswürdigſten Gruppen, die reizendſten Geſtalten wählte, um quer durch ſie hindurch einen vermaledeiten Namen einzumeißeln, der mit ſchamloſer Brutalität ſich hier ſelbſt an den Pranger ſtellt.

Es gehört wahrlich ſtoiſche Philoſophie dazu, wenn man dergleichen in jedem Raum wiederholt antrifft, ſich dadurch den Genuß an den zauberiſchen Wunderwerken, die man vor ſich ſieht, nicht zur Hälfte verleiden zu laſſen.

Zu einigen dieſer Todtenpalläſte muß man tiefe und ſteile Treppen mühſam hinabſteigen, zu andern ſich über Schutt und Steine faſt hinabkollern laſſen, einige ſenken ſich aber nur allmählich und bieten ſogleich (manche ſelbſt noch im Schein des Tageslichts, das durch den jetzt weit geöffneten Eingang in Fülle eindringt,) eine Reihe von Sälen und prachtvoll eingefaßten hohen Thüren dar, die, ſich faſt unabſehbar in grader Linie ausdehnend, bei ihrem erſten Anblick ganz den Feſt-Lokalen, den ſogenannten großen Appartements in den Hotels und Schlöſſern unſrer Fürſten gleichen. Viele andere Gemächer und Galerieen befinden ſich außerdem noch an beiden Seiten, aber erſt am Ende des Ganzen, gewöhnlich in dem größten und am reichſten geſchmückten der Säle, ſteht des Königs rieſiger Granit-Sarkophag, als Schale des inneren, reicheren in dem der Körper lag. Mehrere von dieſen wurden weggeſchleppt; die gebliebnen ſind alle zerbrochen und ihres Inhalts beraubt worden. Es iſt gewiß, daß die meiſten dieſer glänzenden Wohnungen der Todten, wenn man ſie in Europa ans Tageslicht bringen könnte, jedem neuernannten conſtitutionellen Miniſter, oder eben in der Hauptſtadt angelangten Ambaſſadeur höchſt erwünſcht als Hotels erſcheinen würden. Denn hier iſt nichts von jenen niedrigen und engen Fuchsgängen der Pyramiden, die man nur gebückt oder auf dem

Bauche kriechend paſſiren muſs, noch jenen elenden ſchwarzen Steinlöchern derſelben, zu ehrerbietig von uns Zimmer genannt. Alles athmet hier Größe, Bequemlichkeit und Schmuck. Während aber in unſern Prunkſälen meiſtens nur nichtsſagende ſeidne oder gär papierne Tapeten die Wände decken, und hie und da in goldnem Rahmen einige mittelmäßige Gemälde und Kupferſtiche daran aufgehangen ſind, bilden hier Wände, Decken, Säulen und Pfeiler eine fortlaufende Kette unzähliger Bilder und Sculpturen höchſten Kunſtwerthes, von der mannichfachſten Art, von den verſchiedenſten Größen, Farben und Compoſitionen, und alle dieſe Bilder, die das Auge und die Phantaſie ſo lebhaft ergötzen — ſind zugleich eine Sprache, ein wörtlicher oder bildlicher Ausdruck der vielſeitigſten, ja vielleicht der erhabenſten Ideen, die eben ſo innig unſer Gemüth wie unſern Verſtand anſprechen würden, wenn wir ſie alle zu entziffern verſtänden.

Doch fehlt es auch nicht ganz an bloßen Formzierden, wie wir ſie gewohnt ſind, und bewunderungswürdig iſt auch bei dieſen Muſtern die Originalität, der feine geläuterte Geſchmack, und vor allem die kunſtreiche Zuſammenſtellung der Farben, worin die Aegyptier allen andern Nationen überlegen geweſen zu ſeyn ſcheinen. Die dadurch hervorgebrachten Effekte eröffnen dem Farbenſinn ein ganz neues Feld, und ich ſehe die Zeit ſchon im Geiſte, wo nicht nur Künſtler und Dekorationsmaler, ſondern auch die commis voyageurs unſrer Fabrikherren, in deren Fach dergleichen ſchlägt, nach Theben kommen werden, um Studien dieſer Art hier in den Königsgräbern für Calico, Guinguan u. ſ. w. obzuliegen. Dem Direktor einer Indienne-Fabrik in Kahira gab ich bereits einen ſolchen Wink, um ſeine bisher von Elberfelde bezognen Deſſeins etwas nationaler zu machen — und er ergriff ihn mit ſo viel Feuer, daß wir vielleicht bald unſern, leider immer ſchlechter werdenden Geſchmack, auch auf Kattun und Zitz, vom modernen und antiken Aegypten zugleich, durch gutes Beiſpiel verbeſſert ſehen werden.

Herr Wilkinſon hat die Königsgräber numeriren laſſen, was für die Reiſenden bequem iſt, und ich werde mich bei den kurzen Notizen, die ich über

Reiz und Kraft fehlt es nicht. Der Autor iſt ein ungewöhnlich begabter Menſch, der in Ermangelung alles anderen, was ihm zu ſein und zu treiben noch verſagt iſt, ſich im Dichtungsſache verſucht. Wäre ich ein Helfer beim Staatsweſen, ich wäre aufmerkſam auf dieſe jungen Leute, die in Deutſchland immer häufiger hervortauchen, ſeitdem Heine dieſen Strom hinabgefahren iſt. Sie ſind ein Zeichen der Zeit, und ihr Wirken und Dichten deutet auf manches Neue, das ſie vielleicht nicht liefern, aber vorſchmecken und andeuten.

Auf ganz anderem Standpunkte, und mit ſehr verſchiedener Begabung, haben Ew. Durchlaucht doch mit dieſen Jünglingen etwas gemein, und zwar das Weſentlichſte, nämlich die völlige Geiſtesfreiheit, mit der Sie in Welt und Leben daſtehen, ſich umſchauen und einhergehen. An plaſtiſchem Sinn, an Geſchmack und Sicherheit des Darſtellers, an eigentlicher Kunſtrichtung, ſind Ew. Durchlaucht weit voraus.

Es wäre nicht billig, wenn Sie von Ihren natürlichen Verbündeten ſich abwenden wollten; ich dächte, Sie pflögen, im Gegentheil, ein leidliches Vernehmen nach dieſer Seite! Was meinen Sie? möchten Sie wohl von dem „jungen Europa“ des jungen Laube in Ihren nächſten Bänden ein gutes Wort mit einfließen laſſen?

Ich ſelber ſtehe ſeltſam zu der jungen Brut. Ich erkenne ſie als tapfere Streiter, ich nehme mir ſogar mein Theil von ihrer Siegesbeute, und laſſe mir wohl auch den Ertrag ihrer Plünderungen nicht entgehen; aber ich gehöre doch nimmermehr zu ihrer Fahne. Wo ſie mich gelten laſſen, bin ich mißtrauiſch, und wo ſie mich tadeln, oft ſehr feſt und ſtolz. Sie neigen Alle ein wenig zu dem Frevel hin, Goethe'n läſtern zu wollen, ihn zu verkleinern, zu mißachten; und darin verwerf' ich ſie unbedingt. Dann freut es mich wieder, daß ich die Freien und Wilden auch wieder ſo zahm einige derſelben zu geben beabſichtige, der gleichen Bezeichnung bedienen.

No. 11, die Ruheſtätte Rhamſes **III.**, Erbauers des geſtern beſchriebnen großen Tempels zu **Medinet-Abú**, ſcheint mir eins der prachtvollſten und in ſeinen Sculpturen und Malereien kunſtvollſten dieſer Gräber geweſen zu ſeyn, hat aber leider durch einſt hier eindringende Waſſerſtröme, deren nun verſtopftes Bett man noch deutlich vom Eingange aus verfolgen kann, und die daraus entſtandene, fortdauernde Feuchtigkeit, unſäglich gelitten. Da es jetzt faſt nie hier regnet, kann man ſich kaum erklären, wo dieſe Wäſſer hergekommen ſind. Die Länge der Zimmer-, Galerieen- und Säulenreihen in dieſem Grabe beträgt 405 Fuß bei einem nur ſchwachen Fall von 31 Fuß auf dieſe ganze Diſtanz. Glücklicherweiſe ſind eine Menge kleiner Seitenzimmer, bei denen das Waſſer vorüberfloß, weit beſſer erhalten, und grade die Schildereien in dieſen geben uns den intereſſanteſten Aufſchluß über Sitten und Gebräuche der alten Aegyptier, über ihre Waffen, Meubel, Utenſilien, Inſtrumente und andere Dinge der verſchiedenſten Art. In einem dieſer

Gemächer ſehen wir z. B. die Abbildung aller Formen der damals üblichen Nilfahrzeuge, einige mit großen quadrirten Segeln in den jetzigen franzöſiſchen Nationalfarben und mit den reichſten Zierathen verſehen. In einem andern bewundert man die Eleganz ägyptiſcher Meublirung. Viele der Fauteuils, Bettſtellen und Ruhebetten, die letzteren unſern chaises longues ganz ähnlich, möchte man aus einem Londner oder Pariſer Modejournal copirt glauben. Sie ſtellen ſich faſt ſämmtlich als von Holz, ſelten von Metall, und häufig mit vergoldeter Bronze verziert, wie mit reichen Zeugen beſchlagen dar. Eben ſo geſchmackvoll erſcheinen mehrere Echantillons von Porcellainvaſen, Krügen und Waſſerbecken, Körben, Teppichen, Decken von Leopardenfellen u. ſ. w. In dem Zimmer der Waffen bemerkt man viele blaue Klingen, was einen Zweifel an der Behauptung erregen möchte, daß die Aegyptier Stahl und Eiſen nicht gekannt, und ihre Waffen von Bronze gemacht haben ſollen. Auch Küche und Keller mit den Funktionen des Kuchen- und Brodbackens werden uns im größten Detail vorgeführt. Man ſieht ſchlachten, kochen und braten, Wein abziehen u. ſ. w. Mannichſache Produkte des Landes füllen ein anderes Zimmer, wie Muſikinſtrumente ein anſtoßendes, wo zwei blinde Sänger ſich auf Harfen accompagniren, die von den noch jetzt bei uns üblichen nur wenig verſchieden ſind; Ackerbau und Gartenkunſt werden in einem folgenden Gemache detaillirt. In jedem dieſer Zimmer war ein in den Boden eingelaſſnes Grab, und Herr Wilkinſon ſtellt die artige Hypotheſe auf, daß hier immer derjenige reſpektive Diener vom Haushalte des Königs begraben lag, deſſen Beſchäftigungen im Leben den erwähnten Darſtellungen analog geweſen waren. Selbſt der äußere Granitſarkophag des Königs fehlt in ſeiner, ganz durch die Feuchtigkeit zerſtörten, Grabhalle. Er ward von Herrn Salt entführt. Uebrigens bleibt es noch ſehr problematiſch, ob die Könige wirklich jemals in dieſen oſtenſiblen Särgen gelegen haben. Vielleicht dienten dieſe nur dazu, um deſto ſicherer über ein ſo heiliges Depot irre zu führen, und es könnte daher wohl ſeyn, daß alle dieſe weitläuftigen Grabmonumente noch ſorgſam verborgne geheime Räume enthielten, die ſo künſtlich und auf ſo ſolide Weiſe dem Auge entrückt ſind, daß nur der Zufall vielleicht einmal zu einer Entdeckung eines derſelben führen mag. Das früher bereits erwähnte, von Belzoni aufgefundene Grab No. 17. giebt darüber ſchon einige bedeutende Winke.

Dies, wegen ſeiner faſt unglaublichen Friſche ohne Zweifel belohnendſte von allen, iſt nicht ſo bequem zu erreichen als das vorhergehende. — Man muß, was bei der hier herrſchenden, dumpfen Hitze immer beſchwerlich wird, eine faſt perpendikulaire, noch immer ganz mit Schutt angefüllte Treppe von 24 Stufen hinabklettern, die Belzoni vermauert und durch davor aufgekaſtetes Steingerölle verſteckt fand. Hierauf kommt man in einen Gang, der 19 Fuß lang und 9 Fuß breit iſt; dann geht abermals eine Treppe von ohngefähr gleicher Tiefe als die vorige hinab, hinter der man durch einen 30 Fuß langen Corridor und zwei ſich folgende Thore in eine Halle von 14 zu 12 Fuß gelangt. Hier zeigte ſich Belzoni als er ſoweit gekommen, nur ein tiefer Brunnen, der das Ende des Ganzen zu ſeyn ſchien. Alle Wände deſſelben waren mit zuſammenhängenden auf das ſorgfältigſte ausgeführten Bildern bedeckt, was gewiß an dieſer Stelle keinen ferneren Eingang vermuthen laſſen konnte. Doch Belzoni, der von der Natur eigens zu einer Beſtimmung dieſer Art geſchaffen zu ſeyn ſchien, und materiell, wie Champollion geiſtig, von allen Reiſenden bei weitem die größten Reſultate in Aegypten erreicht hat, ließ ſich ſo leicht nicht abſchrecken. Eine Spalte in der Mauer und ein hohler Klang gaben ihm die Richtung, in der er ſich mit Anwendung eines alten Palmſtammes als Mauerbrechers, durch die Götterbilder (hier mit Recht zerſtörend) einen Weg bahnte, und man kann ſich die freudige Ueberraſchung des Beharrlichen denken, als ihm durch die gewaltſam gemachte Breſche ſogleich die unberührte Farbenpracht eines Zimmers von 26 Fuß Durchmeſſer beim Schein der Fackeln entgegen glänzte. Vier maſſive Pfeiler tragen dies köſtlich verzierte Gemach, dem ein andres von gleicher Größe unmittelbar folgt. Wenn das erſte durch ſeine vollendete Pracht entzückt, ſo gewährt das andere noch ein höheres Intereſſe für uns, eben weil es unvollendet geblieben iſt, und uns dadurch in die von den ägyptiſchen Künſtlern angewandte Technik einweiht, zugleich aber den höchſten Begriff von ihrer Gewandheit, Correktheit und Sicherheit im Zeichnen giebt. Es ſcheint faſt, daß in dieſer ägyptiſchen Caſtenwelt, wenigſtens häufig, ſo verfahren wurde, daß auf der geglätteten Wand der Bildhauer zuerſt mit Röthel in flüchtigen Skizzen die Süjets angab, worauf der Zeichner in ſcharfen ſchwarzen Umriſſen, deren kühne Feſtigkeit wahrhaft in Erſtaunen ſetzt, alle Figuren tracirte, welche wahrſcheinlich hierauf erſt vom Bildhauer in Basreliefs umgewandelt, und zuletzt vom Maler colorirt wurden.

Man ſteigt jetzt abermals eine Treppe hinab mit erhöhten Corridors zu beiden Seiten, und erreicht nach der Beſichtigung mehrerer Zimmer von verſchiednen Größen — alle ſo voll der vortrefflichſten Skulpturen und Malereien, daß man in wochenlangem Studium ſie nicht erſchöpfen würde, und die, wo Menſchen ſie nicht beſchädigten, von der Zeit ganz unberührt geblieben ſind, — die große Halle von 30 Fuß ins Gevierte, welche ſechs Pfeiler tragen. Aus dieſer tritt man in einen gewölbten Saal, 30 Fuß lang und 19 Fuß tief, in deſſen Mitte in einem Gehäuſe von Granit der berühmte Sarkophag aus orientaliſchem Alabaſter ſtand, deſſen Inneres aber leer war. — Unmittelbar an dieſen ſchließt ſich, von Mauerwerk früher künſtlich verdeckt, eine Treppe, die in einen abſteigenden Gang führt, welcher dermalen noch 150 Fuß tief in das Herz des Felſens niederſteigt, wo er eingeſtürzt iſt. Wohl möglich, daß dieſer mit Theben communicirte und ſeine Wiederherſtellung zu überraſchenden Reſultaten führen könnte. Doch nur Mehemed Ali wäre fähig, eine ſolche Unterſuchung auszuführen, wozu er ſchwerlich zu bewegen ſeyn möchte. Dergleichen bleibt einer ſpätern Culturſtufe Aegyptens vorbehalten, die dann, trotz der Räubereien und Zerſtörungen ſo vieler Jahrhunderte, ſich noch ein reiches Feld ganz neuer Entdeckungen in der Erde Eingeweiden öffnen wird.

Bis zu der Stelle, wo der eben erwähnte eingeſtürzte Gang ſich vorfindet, iſt dieſes Grab 180 Fuß tief, und ſeine horizontale Länge beträgt 320. Es barg nach Champollion, oder birgt noch an unbekannter Stelle, den König Oſirei, des großen Rhamſes Vater, wie die langen Hieroglyphenreihen im erſten Corridor und die Ringe des Königs am Eingang ausſagen 1).

---

1) Der Alabaſter Sarg, den Champollion aus dieſem Grabe entführte, war leer.

Eins der auffallendſten Bilder in der erſten Halle ſind die porträtirten Darſtellungen verſchiedner Nationen, unter denen, trotz Wilkinſons Widerſpruch, die Juden durchaus nicht zu verkennen ſind, obgleich es wohl möglich iſt, daß ſie zugleich als Repräſentanten einer größern Abtheilung der Erdbewohner hier gelten ſollen, denn auch die Araber ſind nur Juden zu Pferde. Die Kunſt zu charakteriſiren beſaßen überhaupt die Aegyptier in hohem Grade, und ein humoriſtiſcher Hang zur Carrikatur wird nicht weniger in ihren Compoſitionen ſichtbar. So fand ich eine Hinrichtung, wo der Scharfrichter, über ſein Opfer gebeugt, ganz die Stellung und den ſentimentalen Ausdruck eines Vaters hatte, der ſeine Kinder ſegnet, während er ſie in die andere Welt zu befördern im Begriff iſt. Ein anderer ſeiner Collegen hieb dagegen ſo furchtbar mit ſeinem breiten Schwerte zu, daß drei ſchon vorher expedirte Verbrecher noch ruhig auf den Knieen lagen, ohne daß irgendwo eine Spur ihrer Köpfe am Boden ſichtbar ward, als ſeyen dieſe zu weit weggeflogen, um ſie auf demſelben Bilde noch mit darſtellen zu können. Die Myſterien der Zeugung ſind ebenfalls ſeltſam behandelt, worunter ein Franzoſe grobe cyniſche Anmerkungen geſchrieben hatte. Einige Bilder ſcheinen faſt auf Menſchenopfer hinzudeuten, und andere beziehen ſich auf, uns jetzt ganz unverſtändliche, Myſterien. Viele der größeren Gruppen, meiſt opfernde Könige und thronende Götter darſtellend, ſind von ſo hoher Vortrefflichkeit, daß ſie den berühmteſten Künſtlern aus den beſten Zeiten der Kunſt Ehre machen würden, und beſonders mußte ich über die Mannichfaltigkeit im Ausdruck der Phyſignomieen erſtaunen, welche die Schöpfer dieſer Werke bei einer immer faſt gleichen Stellung des Kopfes im Profil, dennoch dem Antlitz ihrer Figuren zu geben gewußt hatten, ein wahrhaft Raphaeliſcher Reichthum der Geſtaltung. Abgerechnet den unbeſtreitbaren, hohen Kunſtwerth dieſer Leiſtungen, iſt die in allen Zimmern ganz von einander abweichende Eintheilung und Dispoſition derſelben, ſo wie die ſinnige Farbenwahl, auch zugleich als bloßer Schmuck und Dekoration betrachtet, mit einer wunderbaren Sagacität berechnet, wobei ſelbſt die Hieroglyphentexte zugleich als die eleganteſten Zierden für die Zimmer dienen. Ich bin überzeugt, daß ſelbſt eine Perſon, die von reinem Kunſtgenuß gar keinen Begriff hätte, dennoch aus dieſen Räumen, blos hinſichtlich der lieblichen Ausſchmückung und der entzückenden Farbeneffekte, den angenehmſten Eindruck mit ſich hinwegnehmen würde. Jedes Gemach hat ſeinen ganz eigenthümlichen Charakter. In der groſſen Halle z. B. iſt der Grund gleich mattem Golde, die Bilder weniger bunt; in den Seitenzimmern der Grund weiß, mit der variirteſten, doppelt reichen Farbenpracht; in dem Saal des Sarkophages ſchwarz, mit blaß gelbröthlichen Bildern, die nur an ſehr wenigen Orten durch das brennendſte Bunt in den weitgeſpreizten Flügeln des königlichen Adlers gehoben werden. Die Fülle der Figuren und fremdartigen Gegenſtände aller Art in dieſem letzteren Saal, ihre myſteriöſe Seltſamkeit und ihr fahler Schein auf dem nächtlichen Grunde machen eine unbeſchreibliche Wirkung, die noch ſchauerlicher geweſen ſeyn muß, als der transparente, vielleicht erleuchtete Alabaſterſarg in des Saales Mitte ſtand. Man machte, wie mir mein alter Führer erzählte, dieſen Verſuch vor der Abführung des Sarkophags nach England, indem man mehrere Fackeln hineinſtellte, den Reſt des Saales und ehrerbietig einlenken ſehe, und ihre Huldigung hat dann freilich doppelten Werth.

Dieſe junge Litteratur kommt mir vor wie reitende Artillerie; da ſie einmal da iſt, möchte man ſie nicht wieder miſſen, obgleich unſer altes ſchweres Geſchütz, zu dem wir geſchworen, dabei gar ſehr außer Acht kommt.

Gegen Abend.

Mir geht es um vieles beſſer. Ich fahre fort. —

Ich hatte die Frau Fürſtin vor mehreren Tagen beſuchen wollen, um ihr meine Huldigung zu bringen, und mancherlei die „Tutti Frutti“ Betreffendes hin und her zu beſprechen; zu meinem Leidweſen erfuhr ich, ſie ſei ſchon vor einiger Zeit abgereiſt. Was Ew. Durchlaucht von der herrlichen Frau ſagen, erkenne und verſtehe ich vollkommen, und pflichte ihm aus tiefſter Ueberzeugung bei: Gott erhalte Ihnen dieſen Schatz von liebevoller Freundſchaft und inniger Sorgfalt! Die weiſeſte Einſicht und ſchützendſte Klugheit können nur aus ſolchen Eigenſchaften ſo rein hervorgehen. Ueberhörten wir nur deren Stimme nie, wüßten wir nur ſtets auch im Augenblick zu befolgen, was wir im Ganzen ſo dankbar anerkennen! Ich rede hier auch leider für mich, und ſehe mit tiefem Schmerz auf alles Verſäumte zurück! —

Vor dem Juli wird die neue Ausgabe von Rahels Briefen ſchwerlich fertig. Ew. Durchlaucht empfangen ſie gleich zuerſt, das verſteht ſich! —

Hier geht noch immer die Sage, der Herzog von Orleans käme nach Berlin, um die Truppen und — eine Prinzeſſin anzuſehen. Dieſe fabelhafte Neuigkeit iſt fabelhaft, auch wenn ſie wahr iſt. —

Ein vormaliger guter Freund von mir, Herr von Rehfues, ſoll Präſident der Zenſurbehörde werden, die deshalb umgeſtaltet und neu dotirt wird. Er ſelbſt hält dies für das Schlechteſte und Anrüchigſte in der Welt, weiß aber nichts dunkel ließ, aber alle übrigen Zimmer durch Lichter, die an Feſtons von Stricken befeſtigt wurden, reich erleuchtet hatte — eine chambre ardente, wie ſie ſelten wieder zu betrachten ſeyn wird. Welche Pracht mögen aber erſt die Ceremonieen der Prieſter Aegyptens in einem ſolchen Lokale entfaltet haben, zu dem ſie vielleicht auf unterirdiſchem Wege aus Theben hinaufſtiegen, um des Königs Leiche die letzte Ehre zu erweiſen, und bis zur Auferſtehung nach vielen Jahrtauſenden vor jedem Blicke der Profanen zu bewahren.

Ueber die Verwüſtungen, welche die — „Liebhaber“ hier verübt, ſprach ich bereits; der Himmel, oder die unterirdiſchen Götter mögen dieſe unſchätzbaren Ueberreſte alter Größe in Zukunft beſſer bewahren, und die Stehlenden wenigſtens mit mehr Gewiſſenhaftigkeit und Oekonomie dabei zu Werke gehen! Mit dieſem frommen Wunſche ſchließe ich meine Beſchreibung, die, wenn ſie dem Leſer zu lang vorgekommen iſt, ihm wenigſtens durch die kürzeſte Erwähnung aller noch übrigen Königsgräber vergütet werden ſoll. Nachdem wir ein halbes Dutzend derſelben beſucht hatten, wählten wir eins, das in ſeinen Proportionen zu den großartigſten gehört, obgleich es weniger ausgedehnt iſt, zu unſrem Speiſeſaale aus. Während dem dies vor ſich ging, bereitete mein Dragoman Giovanni eine ſonderbare Ueberraſchung; denn als wir nach beendeter Mahlzeit in das Innere vordrangen, das ſich nur ſehr wenig ſenkt, erblickten wir ſchon von weitem den enormen Granitſarg, den einzigen zu Bab-el-Melech, der faſt ganz erhalten iſt, und mitten darauf eine Inſchrift mit ellenlangen Buchſtaben in ſchwarzer Oelfarbe. Es war wirklich mit einigem Entſetzen, daß ich in dieſer meinen eigenen Namen auf dem Sarge entzifferte, dem ſogar oben in der Schnelligkeit eine Wappenkrone und unten mein myſtiſches Glaubenszeichen beigefügt worden waren. Wäre ich nur noch ein wenig abergläubiſcher als ich es ſchon bin, ſo hätte mir dies als ein füneſtes Omen gelten können, ſo überwand das Lachen der Aerger, doch verlangte ich die Auslöſchung der „untoward inscription.“ Es war aber nur möglich, die Krone zu entfernen, der Name widerſtand allen Bemühungen, und es bleibt mir daher nichts übrig, als den alten Herrſcher Rhamſes den Fünften, dem das Grab gehört, hiermit feierlichſt zu bitten, es mir nicht entgelten laſſen zu wollen, wenn mein Name ſich ſo ungebührlich, aber wahrlich ohne meine Schuld, auf ſeinem königlichen Sarkophage „eingeſchwärzt“ hat.

Wir beendigten Nachmittags bei nicht geringer Hitze die Unterſuchung des vollen Dutzends, und nahmen dann unſern Rückweg in der Abendkühle, größtentheils zu Fuße, quer über die romantiſchen Felſen hinweg, wo es an ſenkrechten Abgründen von mehreren hundert Fuß Tiefe, und Ausſichten bis in die weiteſte Ferne nicht fehlte. Hiermit waren Thebens Wunder am linken Nilufer beſichtigt. Erſt im Dunkel der Nacht nahm uns Erſchöpfte und vor Durſt faſt Verſchmachtete die friedliche Barke wieder unter ihrem Zeltdache auf, und wiegte uns ſanft in der goldglänzenden Mondnacht nach dem rechten Ufer hinüber. Was ich nun noch über die Gräber der Könige zu ſagen haben könnte, verſpare ich auf den zweiten Beſuch bei meiner Rückkunft, um weder auf einmal zu ſehr zu ermüden, noch der hiſtoriſchen Behandlung meiner Reiſe untreu zu werden, welche ich deshalb vorziehe, weil ich eben nicht die Abſicht habe, Compendien zu ſchreiben, ſondern nur die Geſchichte des von mir Erlebten zu geben, und vom ſelbſt Geſchehenen auch dem Leſer den möglichſt lebendigen Totaleindruck in derſelben chronologiſchen Ordnung zurück zu laſſen.

Großes war in dieſen Tagen an uns vorübergegangen, doch Größeres noch ſtand uns bevor! Vor Luxor und Karnack muß der ſtolzeſte Geiſt ſich beugen. Man glaubt Werke von Halbgöttern zu erblicken, denn die jetzigen Menſchen ſind ihrer nicht mehr fähig. Wenn bei den übrigen Schöpfungen der Bewohner dieſer Erde die Einbildungskraft immer noch höher fliegen will, ſo kann ſie hier kaum der Wirklichkeit mehr folgen. Man fühlt ſich in demſelben Augenblick zugleich entzückt und gedemüthigt von einer Erhabenheit und Größe, deren Möglichkeit man nie geahnet, von einer Vollendung, die, mit dem Ungeheuerſten der Maſſen ſpielend, zugleich das Edelſte und Schönſte in Kunſt und Idee, wie die ſtaunenswertheſte Technik in der Ausführung damit zu verbinden gewußt hat. Schon der Pallaſt von

Luxor findet ſeines Gleichen nicht mehr in der übrigen Welt, und doch iſt er nur klein noch gegen die Rieſenwerke von Karnack! Wie viele Jahrtauſende haben vergehen müſſen, ehe ein Volk zu dieſem Grade der Cultur, der Macht und der Kunſt ſich aufſchwingen konnte, und welchen eigenthümlichen Weg muß dieſe Bildung genommen haben, die ſchon in vorgeſchichtlicher Zeit die Pyramiden baute, und anderthalb tauſend Jahr vor unſrer Aera die Wunder von Theben erſchuf. Und doch ſieht man, daß, als ſie die höchſte Staffel, deren ſie fähig war, erſtiegen hatte, ſie, ob aus Weisheit oder aus einer Nothwendigkeit ihrer Natur, anhielt, und das Gewonnene, es gleichſam verſteinernd, durch einen heiligen Styl, durch eine feſte Norm, die nicht nur die Kunſt ſondern das ganze Leben umfaßte, und von dem keine Abweichung mehr geſtattet wurde, durch lange Jahrhunderte noch zu erhalten wußte, dadurch aber vielleicht das einzige Mittel fand, einem nie endenden Streben nach unerreichbarer Vollkommenheit zuvorzukommen, jener ewigen Unzufriedenheit mit dem Beſtehenden, die unſere Zeit namentlich ſo auffallend characteriſirt, und ihr bis jetzt mehr Stützen zu rauben als neue zu ſchaffen ſcheint. Jede Art menſchlicher Ausbildung hat im Einzelnen, bei Nationen wie Individuen, wohl ihre Grenze, über die ſie nicht hinaus kann. Iſt dieſer Culminationspunkt erreicht, ſo muß ſie ihn vielleicht durch irgend eine angewandte poſitive Macht zu fixiren ſuchen, und gelingt ihr dieſes nicht, ſich mit Reſignation auf den unvermeidlichen Rückgang aller menſchlichen Dinge vorbereiten. Will man noch höher, und immer höher gewaltſam ſteigen, ſo verſinkt man nur deſto ſchneller in jene Barbarei, die nicht die Barbarei der unwiſſenden Rohheit, ſondern die des Zuvielwiſſens und der Erſchöpfung iſt. Ich halte den Ausſpruch für nicht ganz wahr, daß man nur vorwärts ſchreiten oder rückwärts gehen müſſe. Die Geſchichte der Völker, ja das eigne innere Leben lehrt uns, daß, wenn auch nicht für immer, doch für eine lange Periode auch ein Stillſtand möglich ſey; doch allerdings iſt er nur da, wo wirklich ſchon eine höchſt mögliche Stufe individueller Ausbildung erreicht wurde, wünſchenswerth. Freilich findet ſich im abſoluten Sinne Unvollkommnes, Unerreichtes auch auf der höchſten Stufe irdiſchen Strebens, und

Unvollkommenes wird ſich daher auch in der ägyptiſchen Kunſt wie in jeder andern nachweiſen laſſen, aber wie ſie ſich in dem möglichen Bereich ihrer Laufbahn vollendet darſtellt, und wie lang ſie ſich darin erhalten, bleibt immer ein Gegenſtand der höchſten Bewunderung, ein ſtaunenswerthes Abbild der impoſanteſten menſchlichen Größe für alle Zeiten.

Um jedoch den rechten Geſichtspunkt zu faſſen, aus dem ſie zu betrachten ſeyn dürfte, und ohne den ſie nicht verſtanden werden kann, erlaube man mir hier eine der geiſtreichſten und tiefſten Stelle Champollions anzuführen, deren ſchlagende Wahrheit an Ort und Stelle ſogleich ganz gefühlt wird. Ich darf als bekannt vorausſetzen, daß alle Tempel und Königspalläſte Aegyptens, innerhalb wie außerhalb, theils mit Hieroglyphenſchrift, die ſonſt jeder einigermaßen Gebildete zu leſen vermochte, theils mit hiſtoriſchen Darſtellungen aus der Geſchichte des Landes, theils auch mit Anaglyphen, d. h. ſymboliſchen Bildern, die abſtraktere Gegenſtände bezeichneten, bedeckt waren. Die letzteren, deren vollſtändige Löſung unmöglich ſeyn möchte, machten wohl die eigentliche geheimnißvolle Prieſterſprache aus, welche den Eingeweihten allein verſtändlich war, dem Laien aber nur Abbildungen der Götter und Heroen, vom Nimbus ehrfurchtsvoller Anbetung umgeben, darſtellte. Doch blieben auch dieſe allegoriſchen Gemälde wahrſcheinlich immer in einem gewiſſen Zuſammenhang mit der Hieroglyphenſchrift. Beide hatten ſogar eine Anzahl gemeinſamer Charaktere, und die ſymboliſchen Zeichen in der Hieroglyphenſchrift gehörten dahin *).

---

*) Für diejenigen, denen dieſes Thema ganz unbekannt ſeyn ſollte, ſtehe hier folgende kurze Erläuterung.

Die Aegyptier hatten viererlei Schreibarten: 1) die hieroglyphiſche, welche die Monumentalſchrift und Jedermann von einiger Bildung bekannt und verſtändlich war. Sie beſtand aus dreierlei Elementen, die willkührlich unter einander gemiſcht werden konnten: a) dem figurativen, Zeichnung der auszudrückenden Sache ſelbſt, b) dem ſymboliſchen, wo nur ein Zeichen, dem Gegenſtande eigenthümlich oder in naher Beziehung zu ihm, angewandt wurde, z. B. für Sonne der Obelisk, oder, wenn man hätte den griechiſchen Zeus andeuten wollen, der Adler mit den Blitzen, oder für Chriſtus, wenn er damals exiſtirt hätte, ein Kreuz u. ſ. w. c) dem phonetiſchen, wo ebenfalls aus der Natur oder aus Menſchenerfindung genommene Bilder nur Töne der Sprache andeuteten, und zwar in ſolcher Art, daß jede phonetiſche Hieroglyphe das Bild eines Gegenſtandes darſtellte, welcher in der von den Aegyptiern geſprochnen Sprache durch die Artikulation anfing, welche das

„Es gab alſo,“ ſagt Champollion, „theoretiſche und materielle Beziehungen, welche die verſchiednen

hieroglyphiſche Zeichen eben ausdrücken ſollte. Alſo z. B., wenn wir dies in unſrer Sprache nachahmen wollten, würde das Bild eines Tigers, einer Trappe, einer Tafel u. ſ. w. immer nur T bedeuten. 2) Die der Prieſter, die hieratiſche genannt, welche eine bloße Abkürzung der Hieroglyphenſchrift war. 3) Die demotiſche oder curſoriſche, abermals eine noch kürzere Ableitung aus der hieratiſchen, für den täglichen Gebrauch beſtimmt, und faſt eine alphabetariſche Schrift, in welcher die figurativen und ſymboliſchen Zeichen, bis auf die Bezeichnung der Götter, faſt ganz verſchwanden. 4) Endlich die allegoriſchen Bilder, die Anaglyphen, die einzige wirkliche Geheimſchrift der Prieſter, in welche man nur durch ſie eingeweiht werden konnte, und in der ſie auch ohne Zweifel ihre tiefſten Geheimniſſe, Wiſſenſchaft, Philoſophie und Glaubenslehre betreffend, niedergelegt haben, ohne daß wir uns viel Hoffnung machen dürften, dieſe je mit Beſtimmtheit zu entziffern, während ein ſolches Reſultat bei den Hieroglyphen im Gegentheil kaum mehr einem Zweifel unterworfen iſt. Konnten wir jene Sprache leſen, wir würden ſehr wahrſcheinlich Moſis ganze Geneſis darin wiederfinden, deren Angaben ſo auffallend mit den neuſten Entdeckungen der Geologen übereinſtimmen, daß (wir müßten denn mit den Gläubigen annehmen wollen, der liebe Gott habe ſie ihm wirklich ſelbſt diktirt, wo man denn ihrer Dunkelheiten und partiellen Irrthümer wegen vorausſetzen müßte, Moſes habe den lieben Gott nicht immer richtig verſtanden,) daß, ſage ich, nur eine ſeit Jahrtauſenden cultivirte Wiſſenſchaft ſolche Kenntniß zu ertheilen im Stande war, und Moſes ſie daher nur von den Prieſtern Aegyptens, in deren Geheimniſſe er, wie Alles vermuthen läßt, tief eingeweiht war, erhalten konnte.

Theile des allgemeinen graphiſchen Syſtems der Aegyptier mit einander verbanden. Dieſes ſo ausgedehnte Syſtem, figurativ, ſymboliſch und phonetiſch zugleich, umfaßte, direkt oder indirekt, alle Künſte, die ſich auf Nachahmung gründen. Das Princip dieſer Künſte war daher in Aegypten keineswegs daſſelbe, welches in Griechenland ihre Entwickelung bedingte. Die ägyptiſche Kunſt hatte nicht den ſpeciellen Vorwurf: die ſchönen Formen der Natur mit möglichſter Treue darzuſtellen — ſie ſtrebte nur nach dem Ausdruck einer ihr eigenthümlichen Ordnung von Ideen, und ſollte nicht das Andenken bloßer Formen, ſondern das der Menſchen und der Dinge verewigen. Der ungeheure Koloß, wie das winzigſte Amulet waren die feſten Zeichen einer Idee; wie vollendet oder mittelmäßig ihre Ausführung war, der Zweck war in der Hauptſache immer erreicht, da die Vollkommenheit der Form, wenn gleich ſpäter auf das Edelſte ausgebildet, doch nur ſecondair blieb. In Griechenland war dagegen die Form eben Alles, man diente der Kunſt nur um der Kunſt willen. In Aegypten war ſie nur ein mächtiges Mittel, den Gedanken zu verköranderes zu finden, um ſeinen ſechzigjährigen Ehrgeiz zu bebefriedigen. Er brennt vor Begierde, in dem Hotel der hohen Staatsämter zu wohnen, findet aber alle Gemächer beſetzt, nur der Abtritt iſt noch frei; gut! er logirt ſich auf dieſem ein, und bittet nur um einige Tapeten und leidliches Eſſen. Der Witz iſt von mir, und ich habe meinen Freunden erlaubt, ihn als von mir nachzuerzählen. Ew. Durchlaucht ſehen, ob ich das „Kompromittirtwerden“ fürchte! Ich hätte dies Wort nicht mehr gebrauchen ſollen; Sie denken ſonſt, wenn ich dies nicht ausdrücklich bemerke, ich könne mich darüber gar nicht beruhigen. Ich ſcherze aber nur.

Heute Abend ſoll ich noch in großer Geſellſchaft bei Prof. Steffens ſein, wo Graf und Gräfin Yorck, Marquis und Marquiſin Arconati — die aus Berlin weg ſollen, nachdem ſie fünf Monate geduldet worden — Herr von Raumer und viele Andere. Ich werde wenig taugen, und ſehe mich ſchon, wie ich am ſpäten Abend einſam in meine Stube heimkehre. „Es iſt des Aus- und Anziehens wahrlich nicht werth!“

Damit will ich nicht enden. Ich habe heute das Herzenskind Elischen geſehen und an mich gedrückt; das iſt ſchon alles werth, und der Tag hat ſein Theil. —

Leben Sie wohl, theuerſter Fürſt! Ja wohl, aes triplex und losgefahren auf das Volk, wie Paulus auf die Korinther! Ihr Wort! nicht meines. Der Spruch iſt voll Energie!

Mit innigſter Verehrung

Ew. Durchlaucht

anhänglichſt ergebener

Varnhagen.

Wenn Sie aus meinen Briefen das Geringſte brauchen könnten — ich habe nichts dagegen; doch ſtets ohne Namen, verſteht ſich. Aber ich wüßte nicht, daß Brauchbares darin zu finden wäre!

---

pern. Die geringſte Zierde ägyptiſcher Architektur hat ihre eigne Bedeutung, und ſteht in direktem Bezug zu der Idee, die der Gründung des ganzen Gebäudes zum Grunde lag, während die Ausſchmückungen griechiſcher und römiſcher Tempel zu oft nur dem Auge zu ſchmeicheln ſuchen, und für den Verſtand ſtumm bleiben. So zeigt ſich der Geiſt beider Völker ganz verſchieden. Die Schrift und die nachahmenden Künſte trennten ſich bei den Griechen bald und für immer, aber in Aegypten ſchritten die Schrift, die Zeichenkunſt, die Malerei und Sculptur ſtets in gleicher Linie ein und demſelben Zwecke zu, und wenn wir den individuellen Zuſtand einer jeden dieſer Kunſtäußerungen betrachten, und beſonders die Beſtimmung, welche alle ihre Leiſtungen gemeinſchaftlich hatten, ſo kann man mit Recht ſagen, daß alle ſich nur in eine verſchmolzen, in die Kunſt par excellence — die der Schrift. Die Tempel, wie es ſchon ihr ägyptiſcher Name anzeigt [1]), waren, wenn ich mich ſo ausdrücken darf, nichts als koloſſale und prachtvolle Repräſentativ-Charaktere für die himmliſchen Wohnungen; die Statuen, Bildniſſe der Könige und Privaten, die Basreliefs und Malereien, welche die Scenen des öffentlichen wie des Privatlebens zurückriefen, traten ganz in die Klaſſe der Figurativzeichen; und die Abbildungen der Götter, die Embleme abſtrakter Ideen, die allegoriſchen Zierden und Bilder, die lange Serie der Anaglyphen endlich, knüpften ſich auf die direkteſte Weiſe an das ſymboliſche Princip der Schrift an. Dieſe innige Verbindung der ſchönen Künſte mit dem graphiſchen Syſtem der Aegyptier erklärt uns nun auch ohne Mühe den Grund der naiven Einfachheit, in welcher, trotz der höchſten Vollendung auf ihrem eigenthümlichen Wege, Malerei und Sculptur dennoch bei ihnen verblieben. Die Nachahmung phyſiſcher Gegenſtände bis zu ihrer deutlichſten Erkennung war ſchon zum vorgeſteckten Ziele hinlänglich; eine größere Idealiſirung in der Ausführung konnte der Klarheit des beabſichtigten Ausdrucks nur wenig hinzuſetzen, eine willkürliche Veränderung in der Form würde ſie ſogar verwirrt haben, da Bilder und Sculpturen nur wahre Schriftzeichen waren und ſeyn ſollten, faſt immer mit einer umfaſſenden Compoſition zuſammenhängend, in der ſie ſelbſt nur als einzelne Elemente da ſtanden.“

---

[1]) Götter- oder Gotteswohnungen.

So weit Champollion. Ohne nun unterſuchen zu wollen, ob die Aegyptier in einer ſolchen Kunſtanſicht Recht hatten oder nicht, ſo iſt das Faktum ihrer Exiſtenz nicht zu läugnen, eben ſo wenig wie die dadurch erlangten Reſultate, welche, wie wir ſie vor uns ſehen, in ihrer Totalität in keinem andern Lande übertroffen worden ſind. Ja — die Aegyptier waren in Wahrheit eine weſentlich ſchreibende Nation, wie wir es auch geworden ſind, nur mit dem Unterſchiede, daß ſie mit tauſend maleriſchen Zeichen, welche das ganze Reich der Natur und der Menſchheit umfaßten, ihre Geſchichte, Geſetze, Philoſophie, mit einem Wort: ihr Leben in dauernden Stein gruben, und zu dieſem Behuf entweder, das Innere der Palläſte in Felſen aushöhlend, dieſe zu Palläſten umſchufen, oder die Felſen ſelbſt ablöſten, um ſie an andern Orten wieder als Palläſte hinzuſtellen. Und hier iſt es, auf dieſen Rieſendenkmälern vergangner Jahrtauſende, daß wir jetzt noch ihre Schriften leſen, deren Charaktere wir zu gleicher Zeit als hohe Kunſtgebilde bewundern müſſen, und als den Ausdruck bedeutungsvoller Ideen noch zu entziffern ſuchen. Einſt aber Allen verſtändlich, welche allgemeine Bildung und Kenntniß, welchen allgemeinen Sinn für das Schöne muß ein ſolches Syſtem unter einem Volke verbreitet haben, das bei keinem ſeiner Gebäude vorübergehen konnte, ohne darauf, ſo zu ſagen, die Seiten eines aufgeſchlagnen Buches der Weisheit, der Wiſſenſchaft und der Geſchichte vor ſich zu ſehen, anziehend gemacht durch alles was Kunſt, Geſchmack und Pracht vereinigt darzubieten vermochten.

Wir nun ſchreiben zwar auch, aber mit Gänſefedern Krähenfüße auf Lumpen; auch wir haben eine Kunſt, ſie beſchränkt ſich indeß nur auf mehr oder weniger glückliche Nachahmungen der Alten oder unſrer eignen Vergangenheit, und wird bald nichts ächt Originales mehr aufzuweiſen haben als den Daguerreotyp, Bronzebilder aus papier maché, galvaniſche Vergoldung und unnachahmliche Kaſſenſcheine. Die Erfindung der Buchdruckerkunſt freilich ſtellt uns höher. Bücher haben wir wie Sand am Meer. Alle Hieroglyphen der Aegyptier ſchwinden dagegen, quantitativ jedenfalls, zu nichte. Ob unſere Bücher demungeachtet länger dauern werden als die Pyramiden? Es iſt wohl möglich, und ich will es keineswegs beſtreiten, aber vieler neuen Auflagen in jedem Sinn wird es noch bis dahin bedürfen. Doch ich kehre zu meiner Beſchreibung zurück.

Eins der anſehnlichſten modernen Dörfer Aegyptens ſteht auf und in den Tempelgebäuden von Luxor, deſſen Säulen man dort zum Theil bis an die Knäufe, reihenweis vom Sande verſchüttet ſieht. Auch der Nil, an deſſen Ufern einſt der Pallaſt unmittelbar ſtand, wie die Reſte eines maſſiven Quai's noch bezeugen, hat ſeinen Lauf, wie unwillig über die neue Bettelnachbarſchaft, einige hundert Schritte weiter davon ab genommen.

Als ein Vorſpiel geſtattete ich mir mit dem Doktor zuerſt eine allgemeine Mondſcheinpromenade im koloſſalſten Theile der Ruinen, unter dem Säulengang des mittleren Hofes beginnend, deſſen Säulen, obgleich voll zur Hälfte verſchüttet, in dieſer Höhe noch an dreißig Fuß im Umfang meſſen! Es diente uns bei dieſem Spaziergang eine ſchwarze Almeh als Führerin, die, zuweilen ihr Tamburin anſchlagend, gedankenlos unter den Trümmern vor uns hertanzte — ein wunderlicher, und mich doch gar nicht ſtörender Contraſt. Lange zwiſchen den Häuſern in engen Durchgängen und im Schatten der Palläſte umherirrend, bald den rechten Fuß auf die Vorzeit, bald den linken auf die Gegenwart ſetzend, traten wir endlich unerwartet von innen durch das Pylonenthor des Eingangs hinaus, und befanden uns plötzlich im hellſten Scheine des Vollmondes grade zwiſchen den verſtümmelten Rhamſeskoloſſen, und ſahen uns rechts zur Seite den ſchönſten aller Obelisken, dem die Franzoſen ſeinen Gefährten raubten, ſo ſchwarz und ſchlank gen Himmel aufſchießen, als ſey er ein Pfeil, der ſich eben anſchicke, von der Erde nach dem Monde zu fliegen. Dieſer überraſchende Anblick, alle Maaße der uns umgebenden Gegenſtände noch durch den Dämmerſchein nächtlicher Beleuchtung faſt verdoppelt, gehörte zu denen, die ſich dem Gedächtniſſe für immer einprägen.

Am andern Morgen begannen wir an demſelben Fleck eine mehr ſyſtematiſche Beſichtigung.

Die erſte Betrachtung die ſich mir aufdrängte, war die, freilich nichts weniger als neue: wie viel beſſer die Aegyptier die Architektur verſtanden haben als wir, ohne daß wir, wie es ſcheint, im Stande ſind, etwas von ihnen zu lernen. Die mit ungeheuren Koſten bewerkſtelligte Wegholung des hieſigen zweiten Obelisken und ſeine Aufſtellung in der Mitte des großen Platzes Ludwig des fünfzehnten in Paris iſt kein kleiner Beweis für dieſe letztere Behauptung. In Luxor bilden den Eingang zum Tempel zwei impoſante Pylonen von 100 Fuß Höhe, unmittelbar an den Seiten des Thores ſitzen zwei Koloſſe ohngefähr 40 Fuß hoch, und wenige Schritte davon ab, nur doppelt ſo weit als die Koloſſe von den Pylonen entfernt, ſtanden die beiden Obelisken von 80—90 Fuß Höhe, von denen der eine nun entführt iſt. Dieſe gedrungene Zuſammenſtellung wirkt mit voller Macht und hoher Bedeutung, während dieſelben Gegenſtände vereinzelt, und im weiten Raume wie verloren hingeſtellt, beides verlieren. Nie errichteten die Aegyptier einen Obelisk ohne ſeinen Gefährten, eben ſo wenig wie eine einzelne Säule, am wenigſten würden ſie aber einen ſolchen vereinzelten Obelisken in die Mitte eines großen Platzes geſtellt haben, wo er nur einem charakterloſen Pfahle gleicht, die Anſicht des Platzes verdirbt, während dieſer ihm ſelbſt alles Imponirende ſeiner Maſſe raubt, und ſo das Große künſtlich klein erſcheinen läßt. Es iſt wahrlich Jammerſchade, daß für einen ſolchen Zweck die Erhabenheit des hieſigen Tempeleingangs ſo geſtört wurde, denn ſie zu vernichten war man dennoch nicht im Stande. Der gebliebene Obelisk, aus dem ſchönſten Roſengranit geformt, iſt nur unten auf zwei Seiten etwas beſchädigt, ſonſt überall vortrefflich erhalten, und die bis an zwei Zoll tief eingegrabnen Hieroglyphen anerkannt das Vollendetſte, was in dieſer Art die Aegyptier ſelbſt geleiſtet haben. Auch wäre dieſe Arbeit zu übertreffen in der That unmöglich, und man begreift es heutzutage gar nicht mehr, wie man in dieſen felſenfeſten Granit die ſubtilſten, bis auf das kleinſte Detail ausgeführten Figuren, mit eben der Präciſion und Leichtigkeit einzugraben vermochte, als unſere beſten Wappenſtecher in Carniol graviren. Ein eilfjähriger Knabe erbot ſich, für einen Kärie (ägyptiſches Geldſtück, 2½ Franken werth) den Obelisk an dieſen Hieroglyphen zu erklettern, und führte das gefährliche Wagſtück bis zu zwei Drittheilen der Höhe ohne Schwierigkeit aus, worauf aber der heftige Wind ihn oben ſo ſchaukelte, daß wir ihm zwei Kärie verſprachen, um nur ſchnell wieder herunter zu ſteigen. Wenn man von der Diſpoſition und dem Plane des Tempels eine recht deutliche Idee bekommen will, muß man die Spitze der Pylonen erſteigen, obgleich dies auf der verfallnen engen Treppe, und zuletzt auf frei liegenden Randblöcken von einem zum andern ſpringend etwas beſchwerlich iſt. Die Ausſicht iſt in jeder Hinſicht ſehr belohnend, und der erſte Erbauer dieſes Pallaſtes, Amenopht der dritte (Memnon), konnte ſogar von den Zinnen deſſelben ſich ſelbſt jenſeits des Fluſſes in ſeinen Koloſſen doppelt vor ſich ſitzen ſehen. Es iſt ungemein anziehend, die Form und Ausdehnung der Ruinen im Gewirre des Dorfes aufzuſuchen, deſſen für Aegypten ganz ſtattliche Häuſer wunderlicherweiſe hier alle die Geſtalt der Pylonen im Staube ihrer Kothziegel lilliputartig nachgeahmt haben. Mehr als hundert der alten Säulen erheben ſich noch zwiſchen ihnen, und einer der Haupthöfe des Tempels beſteht faſt noch ganz. In dieſem fand ich mehrere Sculpturen von unbeſchreiblicher Erhabenheit und Anmuth, und mehr als ein Geſicht darunter mit einer Zartheit und Tiefe des Ausdrucks, der dem feinſten europäiſchen Gemüth hätte genügen müſſen. Dieſe Bilder ſind aus der höchſten Blüthenperiode ägyptiſcher Kunſt, der Abfall wird ſchon unter den ſpätern Pharaonen etwas erkennbar, unter den Ptolomäern iſt er bereits gewaltig, unter den Römern endlich bleibt nur die Carikatur. Die Franzoſen haben zum Behuf der Luxorſchen Expedition ſich nicht begnügt, dem Tempel am Eingang eine ſeiner ſchönſten Zierden zu rauben, ſondern auch deſſen Ende durch den darin bewerkſtelligten Aufbau eines großen Hauſes geſchändet, in Folge deſſen ſelbſt ein Theil der ehrwürdigen Trümmer neu angeweißt wurde. Dieſes Haus hindert jetzt einen der intereſſanteſten Theile des Tempels zu beſichtigen, neue Mauern ſind mitten durch die Heiligthümer gezogen, die noch lebhaften Farben der Bilder in den Fugen mit Kalk verſchmiert, um den Luftzug abzuhalten, ein Allerheiligſtes zum lieu d'aisance umgewandelt, kurz barbariſcher gewirthſchaftet als es zu verantworten iſt. Ich fand eben einige Franzoſen in dieſem Hauſe etablirt, die von Indien kamen, denn es ſcheint, daß man einen permanenten Khan daraus

145.

Pückler an Varnhagen.

Muskau, den 5. April 1834.

Auf Seidlitz freue ich mich außerordentlich, und was dabei vom großen König (für mich immer eine der koloſſalſten Erſcheinungen der Geſchichte in ſeiner Totalität) vorkommen wird.

Ich hörte einmal von Stägemann eine, wie ich glaube, nie gedruckte Anekdote vom alten Fritz, die Sie vielleicht brauchen können.

Nach der Schlacht von Leuthen ſtattete ihm der General Polenz ſeine Gratulation über den errungenen Sieg ab. „Das," erwiederte der König, „das hat ein Höherer gethan!" — „Ja," ſagte Polenz, „und Ew. Maj. vortreffliche Dispoſitionen."

„Ach was will er mit ſeinen Dispoſitionen — na — es kömmt wohl eins zum andern."

Das bon mot des ſich überlebenden Verſtorbenen iſt ſehr gut, und ich werde es nicht aus der Acht laſſen. Iſt es nicht von Miltitz? Dem ſieht es ähnlich.

Was mich wirklich wundert, iſt, daß der Fürſt Wittgenſtein ſo viel Aufhebens von meiner, ich dächte ſehr milde neckenden, Dedikation macht. Ich kann bis jetzt den klügſten Mann im Lande daran nicht erkennen, irre mich aber vielleicht. Gern wüßte ich, wie Stägemann über das Buch urtheilt. Günſtig gewiß nicht, aber ich hoffe wenigſtens, er iſt mir nicht böſe. Das ſollte mir ſehr leid thun, denn Stägemann bin ich Dank ſchuldig, und auf die Meinung und Neigung Solcher lege ich natürlich viel Werth.

In den letzten Theilen werden Sie wohl manches, fürchte ich, zu ſtark finden, aber es iſt nun ein Aufwaſchen. Daß ich etwas Herzliches über Sie ſelbſt einfließen laſſe, werden Sie mir doch nicht verdenken. Ihnen kann es freilich nichts helfen, aber mir iſt es eine Freude es auszuſprechen. Im Uebrigen ſchonen Sie mich nicht.

zu machen beabſichtigt, und man wies mir einen Befehl des Herrn Generalconſuls Mimaut vor, nach welchem durchaus Niemandem als Franzoſen die Wohnung hier vergönnt ſeyn ſollte, und nur die franzöſiſche Flagge auf dieſem Hauſe aufgezogen werden dürfe. Der Vicekönig iſt wirklich ſehr gutmüthig, dergleichen zu geſtatten, und ich möchte wohl wiſſen, welchen Beſcheid man Türken ertheilen würde, die in Frankreich, z. B. auf der Ruine von Chambord oder einer andern in gleicher Einſamkeit liegenden, dergleichen Speculationen auszuführen verſuchten.

Aber es iſt Zeit, über die grüne Ebne nach Karnack zu reiten, wo uns Thebens Culminationspunkt erwartet, ein in Stein verkörpertes Mährchen, vor deſſen Anblick man ſich die Augen reibt, um ſich zu fragen: Träum' ich, oder wach' ich? — Wahrlich vom Rieſenſaal in Karnack kann man ohne alle Uebertreibung ſagen, daß er den Traum noch überflügle, denn da man nie Aehnliches geſehen, ſieht man es auch im Schlafe nicht. Dieſer Wald von Säulen, ſtärker, höher als die meiſten Kirchthürme, dieſe Felſenmaſſen, die ſich über ihre Kelchkronen ſpannen, dieſes Meer von Zierden und Bildern, unermeßlich wie der Sternenhimmel, und dieſe Farbenglorie einſt, von der nur noch einzelne glücklich erhaltne Stellen einen anſchaulichen Begriff geben — die kühnſte Theaterdekoration bleibt hinter der Erfindung einer ſolchen Wirklichkeit zurück. Und was war dieſer Rieſenſaal? — nur ein kleiner Theil des ungeheuren Ganzen, deſſen Umfang, wie die Mauertrümmer noch deutlich zeigen, über 8000 Fuß betrug, zu dem von außen ſechs, größtentheils noch ſtehende Prachtthore von 70 Fuß Höhe, zum Theil mit drei- und viermal wiederholten Pylonen führten, und von außen eine Allee vieler hundert koloſſaler Sphynxe die Auffahrt zu jedem dieſer Thore bildete. Dies war ein einzelner Tempelbau im Bereich der hundertthorigen Thebä — man faßt kaum die Idee dazu, geſchweige denn ſeine Ausführung, und welche Ausführung! In der faſt jeder denkbaren Anforderung an ihrer paſſendſten Stelle Genüge geleiſtet, das Rieſigſte wie das Lieblichſte in höchſter Vollendung erſchöpft wird, und wo — betäubt von dieſer Maſſe von Pylonenthürmen, Koloſſen, Obelisken, Thoren, Portiken, Pfeilern und Säulen, Höfen, Sälen, Galerieen und Gemächern, alle mit Tauſenden und Abertauſenden von Figuren bedeckt, alle im blendendſten, mannichfachſten Farbenſchein erglänzend — gewiß jeder Gläubige einſt mit erſchütterter Seele, und in frommen Schauern der Götter Nähe fühlend, im Angeſicht des irdiſch vor ihm dargeſtellten Himmels, anbetend in den Staub geſunken ſeyn muß.

Der Haupteingang zum Tempel ſtieg in einer Sphynxallee, wahrſcheinlich von den Kronen grüner Sycomore beſchattet, vom Nil heran, bis er zwei pyramidengleiche ungeheure Pylonen erreichte, zwiſchen denen ſich das größte der Tempelthore befand, welches jetzt theilweiſe zertrümmert iſt. Wenn man bis hierher gelangt iſt, eröffnet ſich eine Perſpektive, die auf einmal die ganze koloſſale Größe der Ruine Karnack's entfaltet. Trotz der Trümmerhaufen und ſieben ganz in der Nähe umgeſtürzter Säulen von 23 Fuß Umfang, ſieht man auf einer Diſtanz von 1000 Schritten durch 12 innere, auch zum Theil zerſtörte Thore, alle zwiſchen 70 und 80 Fuß Höhe hindurch, zuerſt durch den weiten Vorhof, dann, entlang der Rieſenhalle, durch den Hof der Obelisken und den der Koloſſen, hinweg über das Heiligthum, das, wie ein Juwel geſchmückt, vertieft in der Mitte liegt, dann jenſeits deſſelben abermals durch viele Höfe und Portiken, bis wo das reine Blau des Himmels wieder durch die thurmhohe Pforte am äußerſten Ende hindurch glänzt — ein Schauſpiel ohne Gleichen, und nur dadurch möglich gemacht, daß man für dieſen Bau ein in der Mitte ſich ſenkendes Terrain wählte, und nur eine geringe Erhebung dem Heiligthume gab, welches dieſe Mitte einnimmt, gegen das nun von beiden Seiten, wie in Ehrfurcht, die heranrückenden Gebäude niederſtiegen.

Was in dem ſogenannten Rieſenſaal, oder der Rieſenhalle, vielleicht den grandioſeſten Effekt hervorbringt, iſt die eigenthümliche Anordnung, in Folge deren die Säulen der durch die Mitte deſſelben führenden Doppelreihe (welche beiläufig geſagt an 40 Fuß im Umfange meſſen) um ein Drittheil höher und ſtärker, als alle übrigen ſind, und während bei dieſen letzteren die Decke auf den Würfeln über ihren Capitälen, aufliegt, über den großen durch die Mitte führenden Säulen noch eine ganze Stockhöhe mit colloſſalen Fenſteröffnungen, die nach innen herabſchauen, bis an die Decke, an 50 Fuß hoch, frei darüber bleibt.

Da die Säulen ſelbſt nun über 80 Fuß Höhe haben, ſo beträgt der ganze freie Raum, den man in der Mitte ſtehend über ſich ſieht, gegen 130 Fuß. Dies bringt aber zugleich von allen andern Seiten des Saales aus geſehen nicht nur ein Emporſteigen, ſondern ein völliges Verſchwinden der Decke nach der Mitte zu hervor, wovon die Wirkung ſo eigenthümlich iſt, daß man es geſehen haben muß, um ihre Gewalt begreiflich zu machen. Die Fenſter in den erwähnten Wänden der Höhe, die ſich, wie in der Luft ſchwebend, auf den bunten Lotosknäufen der großen Säulen erheben, ſind zum Theil durch ein weitläuftiges Steingitter geſchloſſen, deſſen maſſiver und doch zierlicher, aber ganz fremdartiger Charakter vortrefflich zu dem aus allem Gewöhnlichen ohnedem ſo völlig heraustretenden Ganzen paßt. Auch hier, wie im Rhamſeſum, diente dieſer dem Tempel aufgeſetzte zweite Stock, nach Champollions Vermuthung, zur Wohnung der verſchiedenen Mitglieder der königlichen Familie, die von der inneren Seite aus ihren Zimmern in den Säulenwald hinabblicken und von den andern Fenſtern die unermeßliche, vom Nil durchſtrömte Hauptſtadt und ihr romantiſches Thal von Bergkette zu Bergkette, und von Wüſte zu Wüſte, in ſeiner ganzen Ausdehnung überſehen konnten. Bequeme Treppen, wie es alle altägyptiſchen in hohem Grade ſind, führten ohne Anſtrengung in dieſe thurmhohen Wohnungen, was man leider jetzt nicht mehr rühmen kann, ſondern ſehr mißlich von Stein zu Stein auf dem Schutt und Bruch hinaufklettern muß. Dort erſt wird man die Größe der Maſſen recht gewahr, welche die Säulen verbinden, und unter denen es Steine giebt, die über 30 Fuß Länge bei 6 Fuß Dicke und eben ſo viel Breite haben; freilich noch immer unbedeutend gegen den Obelisken im nächſten Hofe von 96 Fuß Höhe aus einem glatt wie Spiegel polirten Stück, deſſen ganz gleicher Gefährte zerſchmettert neben ihm ruht. Außer Cambyſes und der Zeit muß auch ein furchtbares Erdbeben hier gewüthet haben, oder die Perſer kannten, gleich den Chineſen, ſchon damals die zerſtörende Macht des Pulvers. Nur auf ſolchem Wege war eine Verheerung dieſer Art möglich, der der Rieſenſaal allein erfolgreich widerſtanden hat. Die Säulen deſſelben, deren ſich noch alle 134, bis auf zwei welche zerbrochen am Boden liegen, aufrecht erhalten haben, ſtehen ſehr dicht neben einander, was vielleicht zu ihrer Conſervation viel beitrug und überdies den Reichthum ihres Effekts ungemein vermehrte. Die umſchließenden Wände enthielten von innen die impoſanteſten Darſtellungen religiöſer Gegenſtände, von außen noch ungleich ausgedehntere und rieſenhaftere Schlachtbilder als die im Rhamſeſum. Es befindet ſich unter andern eine große Segelbarke mit einem Tempel in der Mitte darauf, welche faſt natürliche Größe erreicht, wenn man ſich dieſes Ausdrucks bei einer Barke bedienen kann. Ueberall im dichteſten Gewühl der Schlacht erſcheint der König weit über Alle hervorragend, entweder vom Streitwagen, oder davor ſtehend fechtend, wo Diener ſich bemühen, die ungeduldig ſtampfenden Roſſe zurück zu halten, während ein anderer eine Art Sonnenſchirm hält, welchen Einige für die ägyptiſche Fahne anſehen. Dies iſt auch nicht eben unwahrſcheinlich, da Formen eine Conventionsſache ſind, und z. B. der Scepter der ägyptiſchen Könige uns ganz wie ein Dreſchflegel vorkommt. Er iſt jedoch in Wahrheit nur eine Geißel, vielleicht ein noch humaneres Königszeichen als das Schwert.

Wie Achill den Körper des Hektor um Troja's Mauern ſchleift, ſo auch hier der König einen überwundenen Fürſten, aber nicht nur ihn, ſondern auch ſeinen Streitwagen mit den niedergeſtürzten Pferden, was alles zuſammen an des Königs Wagen angefeſſelt iſt.

„In allen dieſen Bildern,“ ſagt mein geiſtreicher Freund ungemein wahr, „iſt eine ungeheure Phantaſie offenbar, die Handlung reich und lebendig, die Bewegung keck und raſch, der Ausdruck ſprechend, lebendig, ergreifend, die Zeichnung faſt ohne Perſpektive, aber die Ausführung der Details unbegreiflich reich und ſchön. Die Pferde z. B. haben eine Wahrheit im Kopfe, welche an die berühmten venetianiſchen erinnert. Gebiß, Zaum und Geſchirre ſind prachtvoll und zweckmäßig; die Wagen ſind wie aus Elfenbein gedrechſelt, mit erhabner Arbeit und Schmuck, feſt, leicht und ſchön.

Ich erwähnte bereits, daß an vielen Stellen auch die Farben, mit denen der ganze Saal überdeckt war, noch ihre ehemalige Friſche bewahrt haben, und in Karnack, wie in den Gräbern der Könige, muß man die Menge verſchiedner Combinationen und überraſchender Zuſammenſtellungen bewundern, die der Farbenſinn der Aegyptier hervorzurufen wußte. Beſonders zeigt ſich dies in dem adytum, wo nach meinem Gefühl das Edelſte vereinigt iſt, was ägyptiſche Kunſt aufzuſtellen fähig war. Die Grazie, die wahrhaft bezaubernde Schönheit vieler dieſer Schildereien iſt, meines Erachtens, nirgends über boten worden. Weder die Antike, noch die Zeit Raphaels haben auf ihrem Standpunkt Vollendeteres hervorgebracht. Ich fand hier die Abbildung eines jungen Königs — der Porphyrpforte gegenüber, die aus der Galerie, welche den kleinen Saal des Allerheiligſten umgiebt, in ein zerſtörtes Nebengemach führt — deren unbeſchreibliche Herrlichkeit mich im Innerſten ergriff. Es war ein ſo hinreißendes Ideal von tadelloſer Schönheit, ein ſolcher Inbegriff aller reizendſten und gewinnendſten menſchlichen Eigenſchaften, mit einer ſo ſchmeichelnden Milde der Züge, einem ſo himmliſchen Lächeln um den üppig geformten Mund, einer ſolchen Begeiſterung im Auge, einem Adel der Formen, und einer ſo göttlichen Erhabenheit der Stellung wie der ganzen Erſcheinung, daß ich mir, dies Bild verwirklicht, kein unwiderſtehlicheres lebendes Weſen denken könnte. Es war wahrhaft ein jugendlicher Gott, der in meinen Augen jeden, den die Griechen gebildet, übertraf.

Die innere Wand des heiligen Zimmers beſteht aus geglättetem Roſengranit, und die zierlichen darauf eingemeißelten Figuren ſind mit einer ſehr zarten, blaßgrünen Bronzefarbe bemalt, die Decke iſt azurblau mit goldgelben, ſchmalſtrahligen Sternen, in ihrer Mitte der Länge nach durch eine geſchmackvoll unterbrechende Bande getheilt, in der ſich Blau, Roth und Gelb abwechſelnd wiederholen. Alles dies iſt, wo es nicht gewaltſam zerſtört wurde, in vollſter Friſche erhalten, und im höchſten Grade lieblich. An der auswendigen Wand, um die eine unbedeckte Galerie führte, iſt der Grund bronzefarben, und die Figuren behalten zum Theil die ſchillernde Roſenfarbe des natürlichen Granits. Eine ſich weit ausladende prächtige Krönung über der Decke bietet dieſelben Farben wie die Bande im Innern. Auf dieſen Außenwänden findet man die ſchönſten Arbeiten, meiſtens in verkleinertem Maaßſtabe, und keine Figur über Lebensgröße; einige dieſer Figuren ſind blau, andere roth, und ſo ſonderbar dies dem euro-

Hrn. Mundt, denke ich, wenn er es haben will, den Beſuch von Vaucluſe, oder eine Erinnerung aus Neapel zu ſchicken, welches er nun vorzieht, aber viel wird wohl nicht daran ſein! Soll ich es mit meinem Namen, oder unter dem nom de guerre erſcheinen laſſen?

146.

Pückler an Varnhagen.

Muskau, den 6. April 1834.

Nicht weil ich beſorge, daß *Sie* ſich ſcheuen kompromittirt zu werden, ſondern weil ich beſorge, Sie doch vielleicht zu kompromittiren, ſende ich Ihnen das Manuskript mit einem Boten. Auch wünſche ich nicht, daß man auf der Poſt hineinkuckt. Uebrigens erkenne ich mit großem Dank Ihre Güte und treue Freundſchaft.

Sie werden ſehen, daß ich am Ende des vierten Theiles Ihnen etwas geſtohlen habe. Es kommt nun darauf an, ob Sie den Diebſtahl legitimiren wollen, ſonſt muß ich es freilich wieder ſtreichen, aber es thäte mir ſehr leid, denn es iſt der beſte Witz in meinem Buche.

Ich wünſchte meine Feinde kämen *bald* zum Vorſchein, damit ich noch Zeit hätte in einer geharniſchten Vorrede zum dritten oder vierten Theile *kurz* auf das, was der Mühe werth ſcheint, zu antworten.

Benachrichtigen Sie mich ja, wenn etwas dergleichen erſcheint, und verzeihen Sie, daß ich Ihnen ſo viel für mein Intereſſe zumuthe. Ich würde es gar nicht wagen, wenn ich nicht fühlte, daß ich von Herzen ſtets bereit ſein würde, daſſelbe für Sie zu thun, wenn es nöthig wäre.

Es ſcheint, daß die Arnim, obgleich ſie fortfährt, mir die uneigennützigſte Freundſchaft zuzuſichern, ein wenig gegen päiſchen Geſchmack auch vorkommen mag, die Behandlung, die Zuſammenſtellung, der ganze eigenthümliche Charakter des Styls ſind von der Art, daß ich wenigſtens nie durch dieſe ſcheinbare Unnatur in der Darſtellung ſo erhabner und reizender Geſtalten geſtört wurde.

In dem großen Portikus von 48 Säulen und Pfeilern, ohnfern des zehnten Thores, der von einigen funfzig zellenähnlichen Gemächern umgeben iſt, haben die Kopten auch wieder eine chriſtliche Kirche improviſirt, und auf die Kunſtwerke der Pharaonen hideuſe Heiligenbilder geklekſt. Glücklicherweiſe ſind aber bis auf ein wohlerhaltnes die übrigen ſchon größtentheils wieder abgefallen, und die alten Gottheiten ganz unbeſchädigt und, ohne daß ihre Farben auch nur im mindeſten gelitten, unter ihnen wieder zum Vorſchein gekommen. Durch einen zweiten Säulengang gelangt man von hier zu einer andern Tempelabtheilung mit an Pfeiler gelehnten Caryatidenkoloſſen, und aus dieſem endlich zu der letzten großen Ausgangspforte.

Wir brachten viele Stunden im Bereich der Ruinen zu, um jedes Detail derſelben möglichſt zu unterſuchen, was ich jedoch vorläufig bei Seite laſſen, und nur eines kleinen Intermezzo's erwähnen will, das ſich, wie das Komiſche überall in der Welt zum Ernſten tritt, auch hier als wohlthätig zerſtreuende Erheiterung darbot, denn auch das Entzücken ermüdet. Als wir im Angeſicht des nordöſtlichen Thores, unter deſſen Sculpturen ſich ein enormer Priapus befindet, frühſtückten, erſchien ein engliſches Kammermädchen, deren Herrſchaft in der Nähe ſeyn mußte, von einem langen Araber geführt, ein recht hübſches, ächt national engliſch ausſehendes Geſchöpf, mit vollendeter Geſchmackloſigkeit in einen kurzen weißen Rock mit ſchwarzer Schürze, einen roſa Spenzer und grünen Hut gekleidet, um ſich gleichfalls die Wunder Thebens zu beſchauen. Nachdem ſie, ohne ſich durch unſre Gegenwart irren zu laſſen, ihre Inſpektion eine Weile fortgeſetzt hatte, ſahen wir ſie endlich auch vor der erwähnten Figur ſtehen bleiben, und ſie lange mit ungetheilter Aufmerkſamkeit betrachten. Endlich wandte ſie ſich zu ihrem Araber, der, andächtig hinter ihr ſtehend, jeder ihrer Bewegungen folgte, und, indem ſie ihm mit der Hand winkte, ſie weiter zu führen, rief ſie mit unwillkürlicher Bewunderung und einem allerliebſten Geſichtsausdruck aus: „Now I declare, this is very curious indeed!“ Gern hätten wir die naive Inſulanerin gebeten, unſer Mahl mit uns zu theilen, aber als ich einen meiner Diener zu dieſem Behuf abſchickte, verſchwand ſie ſchon flüchtig unter den Ruinen. Statt ihrer bemerkte ich mit Entſetzen auf meiner Bernus, die bisher von einem Araber nachgetragen worden war, und die ich jetzt erſt wegen des Zugwindes umgenommen hatte, zwei viel unwillkommnere Gäſte, auch Koloſſe ihrer Art, von demjenigen Inſektengeſchlecht, das man bei uns im gemeinen Leben Kleider-Läuſe zu nennen pflegt (pediculus horridus, zum Verſtändniß der Gelehrten). Dies ſind die unabwendbaren Schattenſeiten einer Reiſe in den Ländern der tauſend und einen Nacht.

Wir nahmen unſern Rückweg ſüdweſtlich durch drei ſich folgende Pylonenpaare, alle mit ſitzenden oder ſchreitenden Koloſſen verſehen, und wie jeder Stein in dieſem Rieſenbau, an dem ſeit Thotmoſes I. die Pharaonen aller Dynaſtieen während mehr als tauſend Jahren gebaut, und immer etwas Neues hinzugeſetzt zu haben ſcheinen, mit Bildern und

Hieroglyphen überall bedeckt. Am äußerſten Thore ſchließt ſich hier die längſte der Sphynxalleen an, neben welcher eine Reihe fortlaufender Schutthügel auf beiden Seiten noch viel andre Gebäude der Vorzeit anzeigen. Sie führt ohngefähr eine Viertelſtunde weit bis zu dem älteſten, ganz zerſtörten Typhonium, das aber auch in ſeinen Trümmern noch den abenteuerlichſten Charakter entfaltet. Während alle übrigen Ruinen Karnack's, einige im Sande erwachſene Palmen abgerechnet, faſt ganz ohne Vegetation ſind, iſt hier Alles mit hohem Unkraut überzogen. Ein furchtbares Typhonsbild, zerbrochne Koloſſe und eine Unzahl von Sphynxen blicken aus dem üppig wuchernden Geſtrüpp hervor, von denen man ſeltſamer Weiſe nur gerade hier, wo alles übrige zerſtört iſt, noch ganz wohlerhaltene antrifft, zuweilen mit dem reizendſten Menſchenantlitz, meiſtens mit vortrefflich geformten Widderköpfen. An drei bis vier Stellen hocken im Graſe dicht neben einander mehrere Dutzend ſchlammgrüne Weiber aus Baſalt mit grimmigen Löwengeſichtern, ſchauerlich und geſpenſtiſch anzuſchauen. Ein ſeeartiger Wallgraben, der auch jetzt noch voll Waſſer iſt, alſo jedenfalls durch unterirdiſche

Kanäle mit dem entfernten Nile in Verbindung ſtehen muß, umgiebt drei Seiten des Hügels, auf dem dies Typhonium gleich einer Feſtung ſtand, und hohe Dämme und Schutthaufen auf der entgegengeſetzten Seite des Waſſers verrathen auch in dieſer Umgebung eine Menge anſehnlicher Bauten in alter Zeit. In dieſem einſamen Gewäſſer ſoll ſich zuweilen noch der heilige Ibis als Geſpenſt ſehen laſſen, und ich wäre geneigt, an jede wunderbare Erſcheinung an dieſem Ort, dem böſen Gotte geweiht, zu glauben, ſo unheimlich ward mir ſelbſt dort zu Muthe, wozu wohl die betäubende Erinnerung all der rieſenhaften Maſſen und nie geahnter Wunderwerke, die ſich vor mir zuſammengedrängt, noch einen Schauer mehr in meine aufgeregte Seele goß. Die Abenddämmerung kam hinzu, und in die fabelhafte Vergangenheit gänzlich verſunken, ritten wir faſt unbewußt durch die weit hingeſtreuten Palmenbouquets der Plaine, hoch überragt in Nord und Süd von Karnack's und Luxor's ſchwarzen Ruinen, zwiſchen denen ehemals, eine ſtarke halbe Stunde weit, ebenfalls eine geſchloßne Allee mehrere tauſend koloſſaler Sphynxen führte! Endlich ſahen wir unſrer Barken Wimpel wieder im Glanz des Mondes leuchten, und unter ihnen erglänzten ſchimmernd und funkelnd die blauen Fluthen des Nil's — denn hier fand ich ihn wirklich blau, ſeine gelb trüben Waſſer klar und rein geworden, und hier in Theben iſt es auch, wo der Nordbewohner mit Ueberraſchung die erſten Krokodille, wenn auch noch ſelten, ſeinen Strom durchſchneiden und auf der Inſeln weißem Sande ſich ruhig vor ihm ſonnen ſieht. Die Reſte eines todten, von der Sonne ſchon vertrockneten lagen am Ufer und erlaubten uns zum Schluß der langen Bilderreihe noch eine gefahrloſe Unterſuchung des gräulichſten aller heiligen Thiere Aegyptens.

Aſſuan.

Zu den größten Plagen in Aegypten gehört die Maſſe der Fliegen, von denen man den ganzen Tag über gequält wird, bis ſie in der Nacht von den Mücken abgelöst werden, welche indeß weit weniger häufig und kaum ſo bösartig als an feuchten Orten in Europa ſind. Muskito's, gleich denen der Barbarei, ſind mir bisher noch gar nicht hier vorgekommen. Die hartnäckige Windſtille, welche ſeit Theben eingetreten war, ließ uns nur ſehr langſam avanciren, und ſpäter fuhr ſich noch überdies die große Barke ſo in Steinen feſt, daß wir achtzehn Stunden in ſengender Hitze an eine Felswand gelehnt verweilen mußten, ehe wir wieder flott wurden. Ein drittes Uebel war der eintretende Mangel an gewiſſen Proviſionen, die man ſich hier nicht mehr verſchaffen kann, namentlich Wein und ſelbſt Zucker.

Ich rathe Jedem, von dieſen Artikeln, wie auch Thee und guten Tabak immer dreimal ſo viel mit ſich zu nehmen, als man zu verbrauchen glaubt. Das Zuviel wird ſelten hindernd, das Zuwenig aber ſehr empfindlich, und, wenn man daran gewöhnt iſt, ſelbſt der Geſundheit nachtheilig.

Erſt nach zwei Tagen erreichten wir Esne, eine ziemlich gut gebaute, und für Aegypten mehr als gewöhnlich rein gehaltne Stadt, wo ſich auch der wohlerhaltne und prachtvolle Portikus eines großen Tempels befindet, der jetzt als Kornmagazin dient. Man hat deshalb ſeine ſtolzen Säulenreihen mit Kothmauern durchzogen, um die nöthigen Räume abzutrennen. Faſt jede dieſer Säulen wird von einem verſchieden geformten Capitäl gekrönt, an dem ſich die bunten Farben noch mit großer Friſche auszeichnen. Säulen und Wände ſind voll Skulpturen, deren Ausführung jedoch nicht aus der beſten Zeit iſt.

In Esne erblickten wir die erſten Schwarzen mit großen ſilbernen Ringen in der Naſe, und bis auf den ſchmalen Gürtel ganz nackt gehende Weiber. Auch fanden wir die Stadt von vielen Almeh's bevölkert, welche der Vicekönig aus Kahira hieher relegirt hat, und ſie auf Koſten des Gouvernements ein halbes Jahr lang ernähren läßt. Nach Verlauf dieſer Zeit ſind ſie zwar frei, nach Kahira zurückzukehren, dürfen aber ihr früheres Metier nicht mehr daſelbſt treiben. Hier ſind ſie nicht daran verhindert, und machen ſich die Erlaubniß möglichſt zu Nutze. Es befanden ſich einige recht hübſche unter ihnen, welche Doktor Koch früher in Kahira tanzen geſehen hatte. Die armen Mädchen betrauerten bitterlich ihre Verbannung, und führten dazu noch eine ganz eigenthümliche Beſchwerde gegen die Bewohner der hieſigen Gegenden an, die uns lachen machte, da wir in Europa nur über das Gegentheil zuweilen Conſiſtorialproceſſe entſtehen ſehen.

Nach dem langen Calme folgte ſtürmiſches Wetter, das uns nicht beſſer vorwärts brachte, und in der Nacht riß der Wind ſogar das Segel meiner Barke entzwei, was unter den ſchon ohnehin bei jeder Gelegenheit ſchreienden Arabern einen furchtbaren Lärm veranlaßte. Gegen Morgen ſahen wir eine große Heerde Büffel durch den Fluß ſchwimmen, die zwei oder drei unſrer Schiffsjungen, welche gleich

Amphibien auf beiden Elementen ohne Unterſchied leben, nebſt meinem Spartaner Suſannis zu verfolgen ſich beluſtigten. Es gibt gewiß kein Thier mit einem entſchiedneren, und zugleich poſſirlicheren Ausdruck von Dummheit, als den ägyptiſchen Büffel, beſonders im Waſſer, wo nur ſein unförmliches Haupt mit den ſtieren Augen ſichtbar wird. Endlich begann der Wind günſtiger zu blaſen, und wir fuhren daher, ohne anzuhalten, bei den impoſanten Ruinenmaſſen von Edfu und ſpäter Kenembos vorbei, obgleich der Entſchluß, ſie für jetzt ſo ganz zu übergehen, einige Ueberwindung koſtete — denn **aufgeſchoben** iſt leider öfter **aufgehoben**, als wir glauben. Grade mit Sonnenuntergang waren wir an eine Stelle gelangt, wo ſich bei Dſchebel Selſele zwiſchen zwei ſchroffen Felſenreihen der Nil ſo ſehr verengt, daß man bequem einen Stein von einem Ufer auf das andere werfen könnte. Nach Geoffroi de St. Hilaire boten hier in uralten Zeiten die geſchloßnen Felſenberge dem Nil eine undurchdringliche Wand, die ihn zwang, weſtlich der lybiſchen Bergkette ſeinen Weg nach dem Mittelmeere zu ſuchen. Schwache Spuren jenes Laufes ſollen mich intriguirt. Wie Sie aber ſagen: als Verſtorbener, der ſeine Anforderung an das, was man durch Gunſt u. ſ. w. in der Welt erlangen kann, überhaupt an alles öffentliche Leben und Carriere in jenem Sinne, völlig aufgegeben hat — kümmere ich mich wenig darum, in Berlin nichts mehr zu gelten.

Und das Publikum betreffend — das entſcheidet am Ende für ſich ſelbſt! Verliert es das Intereſſe an mir als Autor, nun ſo iſt die Natur daran Schuld, die mir nicht mehr Talent gab; ich höre dann auf zu ſchreiben, und gewinne von neuem an Freiheit, was ich an Genuß der Eitelkeit verliere. Ich mache mir eigentlich aus nichts mehr viel, denn wenn man den Fünfzigen ſo nahe iſt, kann man ſo ziemlich das wahre Leben als beendigt anſehen, und ſich wünſchen, wo anders wieder mit der Jugend anzufangen.

Ew. Hochwohlgeboren

herzlich ergebener

H. Pückler

Den 7.

Mein Brief wird zum Tagebuch. Eben aber erhalte ich erſt vom Kutſcher die allerliebſte Fortſetzung des Ihrigen vom 2. April. Wie ſchön und wahr iſt alles, was Sie bei Gelegenheit des „jungen Europa“ [1] ſagen, was mir ſehr gefällt, und in der ich die Verwandtſchaft gar wohl fühle, mir aber wahrhaftig nicht anmaße, in irgend etwas dieſen Leuten voraus zu ſein, höchſtens etwa in verfeinertem Geſchmack und Weltkenntniß, dagegen weiter zurück an Genialität und Wiſſen. Noch habe ich erſt ein Drittheil des „jungen Europa“ geleſen, das, wenn es Goethe'n ſtachelt, ſich nur, wie die ältere Eu-

[1] Anmerkung: Das junge Europa, von Heinrich Laube.

ſich noch in der Wüſte vorfinden, und Ueberreſte des weiten Landes, das er damals befruchtete, mögen vielleicht die verſchiednen Oaſen ſeyn. Endlich bezwang er den ſich ihm entgegenſtellenden Damm, und mag ſich zuerſt, gleich dem Rheinfall, im tiefen Sturze darüber ergoſſen haben, bis in der Folge der Jahrtauſende er ſich den freien Durchgang, und zugleich im Meere ſelbſt das Delta ſchuf.

Gleich nach dem Engpaß vor Selſele breitet ſich der ſtolze Fluß wieder in alter Majeſtät aus, denn da er während eines Laufes von mehreren hundert Stunden, außer dem meiſt trockenen Atbarra, faſt keinen Zufluß irgend einer Art empfängt, ſo hat er das Eigenthümliche, in ſeiner ganzen Länge (von Kartûm an gerechnet, wo der weiße und blaue Fluß ſich vereinigen) immer nur daſſelbe Volumen Waſſer fortzurollen. In dem Maaße, wie man ſich Aſſuan nähert, bemerkt man bereits häufig einzelne Klippen im Flußbett, und darf in der Nacht nur mit großer Vorſicht fahren.

Tag und Nacht fehlte bei dieſer ſchnellen Reiſe nie der Matroſengeſang und Tambourinmuſik, begleitet von Improviſationen aller Art. — Als

Suſannis die Büffel verfolgte, und dabei ſelbſt die Schwarzen im ſchnellen Schwimmen übertraf, war er eine Zeit lang der Held ihrer Lieder — ein andresmal, wo ich ihnen ein Schaaf geſchenkt, theilte ich ſelbſt mit dem ſanften Opfer die Ehre des Tages. Denn ein geſchlachtetes Schaaf bedingt ſchon ein Feſt. In der Regel lebt dies luſtige Völkchen nur von Brod, oder Schiffszwieback und Käſe, wovon ſie aber enorme Portionen verſchlingen können; und für dieſe Koſt allein arbeiten ſie ohne weitern Lohn.

Schon nahten wir den Grenzen Aegyptens. Zwei hohe Felſen ſtiegen gleich einem Thore mitten aus dem Strome empor, und ein Heiligengrab auf der Bergſpitze rechts, ein alter Pallaſt am palmenbekränzten Ufer links, deuteten auf die nahe Stadt. In der That erblickten wir nach wenigen Minuten die römiſchen Mauern mit dem Nilometer auf der Inſel Elephantine, die grünumbüſchten Häuſer des neuen muhamedaniſchen Aſſuan, und über ihm die Ruinen des alten chriſtlichen Syene — auf dieſe Weiſe drei Phaſen der bewegten Geſchichte dieſes Landes dem Auge auf einmal vorführend.

Wir ruhten hier einige Tage aus, und fanden eine höchſt freundliche Aufnahme bei Vali-Kaſchef, einem gebildeten Türken, der die Europäer liebt, und ihnen mit Freuden jede Gefälligkeit erzeigt, die in ſeinen Kräften ſteht.

Unſre erſte Ausflucht war nach der Inſel Elephantine, deren kürzlich noch reiche Ueberreſte erſt in der letzten Zeit zerſtört wurden. Jetzt findet man nichts mehr vor als einen Theil des von Strabo erwähnten Nilometers mit herabführender Treppe, und Spuren tief eingeſchnittner Maaße an den äußern Quadern, einige umhergeworfne Säulenreſte, zwei verſtümmelte Statuen, und ein mit Hieroglyphen verziertes Thor, nebſt mehreren Mauern aus großen Werkſtücken. Die gegenüber liegenden phantaſtiſchen Granitfelſen tragen mehrere ägyptiſche Inſchriften und Bilder; weiterhin zeigen ſich ſchon die erſten Klippen der Katarakten. Ein Theil der Inſel Elephantine — der Blühenden, wie ſie die Araber nennen — iſt gut bebaut, und ſtatt ihrer ſonſtigen Heiligentempel bleibt ſie jetzt nur durch ihre vortreffliche Milch und Butter ausgezeichnet. Während wir dieſe von weidendem Vieh belebten Haine und Fluren durchſtrichen, brachte man uns allerlei unbedeutende

Antiken zum Verkauf, unter welchen auch, als ſolche, zwei kleine Räder einer Taſchenuhr producirt wurden, die einer europäiſchen Polizei vielleicht dazu gedient hätten, irgend einen im Geheimen verübten Mord oder Diebſtahl zu entdecken — denn wie kämen die Einwohner ſonſt zu einer ſolchen Waare?

Auch in der Nähe der Stadt befinden ſich noch einige intereſſante Reſte des Alterthums, aus denen man erſieht, daß man mit Unrecht in unſrer Zeit Diodor der Ungenauigkeit beſchuldigt, weil er des Nilometers als in der Stadt Siene befindlich erwähne, welcher ſich doch gegenüber auf der Inſel Elephantine befunden habe, zwei verſchiedne Nilometer aber, in ſolcher Nähe, nicht mit Wahrſcheinlichkeit anzunehmen wären. Le vrai souvent n'est pas vraisemblable — und ſo iſt es auch hier, denn die Ueberreſte des Nilometers auf dem Platze, wo das ägyptiſche Siene ſtand, ſind faſt noch deutlicher nachzuweiſen, als die, deren Strabo auf Elephantine gedenkt. Weitläuftige Bäder ſtanden damit in Verbindung, die ſich zum Theil noch jetzt in ganz brauchbarem Zuſtande befinden.

Für unſre Matroſen waren dies Feſttage, deren größten Theil ſie im Waſſer zubrachten, wo ſie gleich Flußgöttern ſich umhertummelten, und mit einem höchſt wunderlichen Manöver, das ſie den Delphinen nachzuahmen ſcheinen, Burzelbäume gegen einander ſchoſſen, deren Nebenzweck aber hauptſächlich darin beſtand, dem Gegner mit einem vorgeſtreckten Beine unverſehens einen ſo heftigen Schlag zu verſetzen, daß er einen Augenblick gegen ſeinen Willen in der Tiefe verſchwinden muß. Dort ſchwimmt der Getroffene dann gewöhnlich unſichtbar fort, bis er ſich ſeinen Vortheil abgepaßt, und nun plötzlich wieder auftauchend den empfangenen Schlag mit Intereſſen wiederzugeben ſucht. Dieſes ganz neue Kampfſpiel ergötzte uns nicht wenig, und Engländer würden ohne Zweifel bald bedeutende Summen auf die rüſtigen Waſſerborer gewettet haben. Wir begnügten uns, durch einige in den Fluß geworfene Piaſter ihren Eifer immer wach zu erhalten. Bei einer ſolchen Gelegenheit entfiel dem Doktor ein koſtbares Pfeifenmundſtück an der tiefſten Stelle des Stromes. Dreimal tauchte man vergebens darnach nieder, wie in Schillers Ballade, und erſt zum viertenmale brachte es eine der raſtloſen Amphibien glücklich und unverſehrt wieder zum Vorſchein.

Möge Dir, der Du dieſes lieſeſt, Alles, was Du verloren achteteſt, eben ſo von neuem geſchenkt werden! — ein nicht zu verachtender Wunſch, mit dem ich hier an Aegyptens Grenze von allen den unbekannten Freunden und Freundinnen, deren Zahl nur einem Autor allein nie groß genug däucht, dankbaren Abſchied nehme, bis wir uns im wüſten Nubien wiederfinden.

Die Katarakten. Philä.

Aſiameh hatte im Harem Vali-Kaſcheffs mehrere intime Freundſchaften geſchloſſen, und da ich die Fatiguen der weitern Reiſe für ſie fürchtete, vertraute ich ſie bis zu meiner Rückkehr dem alten Kaſcheff an, und überlieferte ſie ſpeciell dem erſten Eunuchen deſſelben zu beſter Obhut und Sorge für ihr Wohlergehen. Der Abſchied von dem liebenswürdigen Naturkinde ward mir ſchwerer, als ich anfänglich geglaubt, und zum wahren Opfer, als ich die Wehmuth ſah, mit der ſie in dem fremden Hauſe allein zurückblieb, und doch die Feſtigkeit bewundern mußte, mit der ſie dies wohl ſehr natürliche Gefühl zu beherrſchen vermochte. Aber ſie war wirklich in Allem eine kleine Heldin, und hat mir bis zu ihrem Tode noch manche Proben davon gegeben.

Wir mußten, ſobald unſre Abreiſe von Aſſuan beſchloſſen war, um unſre Kangſchen durch die Katarakten zu bugſiren, alle Effekten ausladen laſſen, und demohngeachtet behauptete man allgemein, daß nur die kleine, unter keiner Bedingung aber die größere bei dem jetzigen niedrigen Waſſerſtande durchzubringen ſey. Dies würde uns im Verfolg der Reiſe großer Unbequemlichkeit ausgeſetzt haben, ich beſtand alſo darauf, daß der Verſuch auch mit der großen Tababia gemacht werden ſolle, worin mich glücklicherweiſe der gefällige Kaſcheff unterſtützte, dem ich Mehemed Ali's Wahlſpruch: daß nichts unmöglich ſey — ins Gedächtniß rief, und der ſelbſt begierig ſchien, ſich zu überzeugen, ob ein Fahrzeug von dieſer Dimenſion, trotz des einſtimmigen Widerſtrebens aller Rais der Katarakten, die verſicherten, daß nie Aehnliches unternommen worden ſey, nicht dennoch mit einem ungewöhnlichen Aufwand von Menſchenkräften durch alle ihm den Untergang drohende Klippen forçirt werden könne. Die fragliche Tababia gehörte indeß dem Gouverneur von Khené, und ihr Rais verweigerte aus dieſem Grunde hartnäckig ſeine Einwilligung. „Wenn ſie untergeht," rief der Kaſcheff heroiſch, „ſo bezahle ich ſie, und mein bleibt die Verantwortung." Hiermit war die Sache entſchieden, (denn nur für die Fahrzeuge, aber keineswegs für die Mannſchaft war Gefahr vorhanden,) und die nun von aller Laſt gänzlich entleerten Schiffe fuhren alsbald, zwar unter einem lugübren Trauergeſang der Neger, aber mit einem ſehr günſtigen Winde ab.

Wir ſelbſt nahmen, nach Vorausſendung der Caravane die unſer Gepäck trug, den Weg zu Lande durch die berühmten Granitbrüche, welche das Material zu allen jenen Wundern Thebens, wie den zahlloſen Monumenten andrer ägyptiſchen Hauptſtädte lieferten. Man mag hier an verſchiednen Orten die eigenthümliche Behandlung des Steins von Seiten der ägyptiſchen Arbeiter ſtudiren, und ſieht unter mehreren Merkwürdigkeiten dieſer Art noch einen faſt ganz vollendeten und zum Ablöſen fertigen Obelisk an einer Wand des Steinbruches hängen. Es wird wohl immer ein Räthſel für uns bleiben, wie die Alten dieſe ungeheuren Maſſen ſo leicht zu bewegen vermochten, und welcher Mittel ſie ſich, unbekannt mit dem Pulver, zu einer noch weit accuratern Sprengung der Felſen bedienten, als wir vermögen. Geſchah es blos durch die Anwendung zahlloſer Menſchenkräfte, wie einige in den Gräbern noch vorhandene Abbildungen glauben laſſen möchten, oder kannten ſie ein Geſetz der Mechanik, das uns bis jetzt entgangen iſt?

Ohnfern der Steinbrüche erhebt ſich auf der höchſten Spitze der Gegend eine verfallne ſarazeniſche Warte, die von ihren Zinnen den Blick über eine ſeltſame Gegend aufſchließt. Denn wahrlich wunderbar ſieht es hier aus; als hätten Rieſenvölker einer unbekannten Vorwelt ſich beluſtigt, auf der unabſehbaren Sandfläche der glühenden Wüſte tauſend und aber tauſend Haufen ſchwarzer und rother Granitblöcke in wilder Unregelmäßigkeit einzeln auf einander zu kaſten, um Felſengebilde einer ganz neuen Art und Form künſtlich zu ſchaffen! Alle dieſe Steinmaſſen, ſchwarz und roth gefärbt wie in der Hölle, erſcheinen auch wie von vulkaniſchem Feuer geröſtet und geſchmolzen, und dann durch die Fluthen wieder erkaltet, höchſt abwechſelnd und phantaſtiſch in ihrer Geſtalt, aber ohne eine Spur von Vegetation noch Leben. Noch impoſanter wird das ropa, den Jupiter auf dem Rücken ſetzt, und unbewußt von ihm entführt wird — denn Goethe bleibt nicht nur der Entführer, ſondern ſelbſt der Vater dieſer ganzen neuen Jugend. Jene ernſtmilden Heroen, zu denen Sie auch gehören, ſtehen auf dem Olymp, wir krabbeln und wabbeln nur auf der Erde herum, von Goethe befruchtet, und von Heine angeführt.

Etwas dem Aehnliches will ich in „Tutti Frutti“ einſchalten, wo eine gute Gelegenheit dazu da iſt, wenn ich das Buch erſt ganz kenne.

Sie erwähnen Steffens, aber nicht meines humoriſtiſchen Scherzes mit ihm, der wie die Arnim ſchreibt, als ein böswilliges Beſtreben ausgelegt wird, ſeine Moralität anzugreifen! Die Familie habe es grobe Lügen genannt. Das iſt doch eine etwas philiſtermäßige Auslegung.

Was meinen Sie dazu? Es ſcheint, daß mir dieſer Spaß in Berlin am meiſten verdacht wird, nebſt der Dedikation an Fürſt Wittgenſtein, von der ich es freilich am wenigſten begreiſe.

Als ich Ihren Brief anfing, hätte ich mich faſt erſchreckt, wenn mich die vier vollen Seiten, mit immer gleich ſchöner Hand gemalt, nicht gleich wieder beruhigt hätten; aber nehmen Sie ſich doch in Acht, obgleich Sie keinen Schlagflußkörper haben.

Es iſt eine Hauptſache Krankheiten zuvorzukommen. Dies iſt mit einiger Aufmerkſamkeit leicht, das Kuriren nachher, wenn ſie einmal da ſind, ſchwer.

Alſo wegen des Diebſtahls bin ich abſolvirt! Meinen beſten Dank dafür, und bei Gelegenheit ſchöpfe ich dann mit Beſcheidenheit noch weiter aus der ſchönen Quelle.

Auf Rahels Briefe, zweite Ausgabe, freuen ich und Lucie uns ſehr, und ſind begierig auf das Neue. Kommt nichts über die Ehe vor?

Schauſpiel, wenn man ſich dem Nil wieder nähert, und hier dieſe ſchwarzen Steinhaufen in den barockſten Geſtalten prismatiſch zuſammengeſetzt bis zur Berghöhe anſteigen, und zwiſchen ihnen ſich unzählige Waſſerkanäle des Fluſſes hindurchdrängen ſieht, von denen einige wie Pfeile ſchnell vorbeiſchießen, andere, durch Klippen aufgehalten, wie Milch ſchäumen, keiner jedoch irgendwo einen bedeutenden perpendikulairen Waſſerſturz darbietet, ſondern alle nur über wenig abſchüſſige, natürliche Steinwehre von kürzerem oder längerem Fall toſend und kochend dahinbrauſen, und wie tauſend ſilberhelle Schlangen ſich um die dunklen Felſen winden. Dies ſind die ſogenannten erſten Katarakten. Als wir auf der Höhe des dem Fluſſe nächſten Felſenkammes anlangten, gewahrten wir ſchon mitten in dem Waſſerlabyrinth die größte unſrer vorausgeſchickten Barken, welche eben im gefahrvollen Kampfe mit dem reißendſten und längſten der Strudel begriffen war. Wir kletterten ſogleich nach dem Fluſſe hinab, den intereſſanten Vorgang in möglichſter Nähe zu betrachten.

Mehr als 300 nackte Schwarze vom Volke der

Barabra, größtentheils junge Leute von zwölf bis zwanzig Jahren, alles kräftige, oft bildſchöne Geſtalten, tummelten ſich theils im Waſſer ſelbſt, theils auf den hervorſtehenden Felsblöcken, theils am gezackten Ufer, in verſchiedner Beſchäftigung umher, von einem alten Manne mit weißem Haupt- und Barthaar, dem oberſten Rais der Katarakten, angeführt, deſſen athletiſche Figur, ſeine faſt Furcht erregenden Züge, und die unermeßliche Kraft ſeiner Lunge, dennoch kaum hinreichten, dieſe wilde Jugend in der gehörigen Disciplin zu erhalten. Noch mehr als die Fellah's zu Amphibien geworden, iſt für die Barabra, oder Berberiner, das Waſſer ein Element, in und unter dem ſie ſich eben ſo ungenirt als auf der Erde bewegen. Viele unterſtützten und leiteten ſchwimmend die ſchwere Tahabia, die ſie, gleich Flußgöttern, auf ihren Schultern zu tragen ſchienen; andere zogen ſie zu gleicher Zeit, von Felſen zu Felſen wie die Eichhörnchen ſpringend, an dicken Tauen hin und her, ſchnell nach dem Bedarf die Richtung verändernd; wieder andere arbeiteten hülfreich, mit langen Stangen die Barke ſchneller fortſtoßend, oder ſorgſam anhaltend; viele aber halfen auch zu gar nichts, ſondern ergötzten ſich, ſtatt deſſen in den tiefſten Keſſel der Fluth ſich von oben kopfüber hinabzuſtürzen, und ſich dann von den brauſenden Wellen den Fall unaufhaltſam hinabwirbeln zu laſſen, während nur ihr ſchwarzer Kopf, oder ein Fuß oder Arm, gleich einem fortgeſchleuderten Steine, im Schaum der Katarakten von Zeit zu Zeit ſichtbar ward; die übrigen umringten uns ſelbſt, trugen uns auf ihren Schultern durch unbequeme oder naſſe Stellen, holten uns Waſſer zum Trinken aus einer der kleinen Charybden vor uns, den gefüllten Becher im Schwimmen hoch über ſich haltend, und vertheilten ſich dann wieder mit Lachen und Scherzen unter der Menge, wenn ſie das — zwar etwas zudringlich, aber immer mit gutmüthiger Freundlichkeit geforderte — Backſchis glücklich von uns erhalten hatten. Nur ſehr wenige dieſer Naturkinder, denen man wahrlich keine Noth anſah, hatten ſich mit einem ſchmalen Gürtel beſchwert, aber mehrere trugen den berberiniſchen kleinen Dolch, mit einem Lederriemen am linken Oberarme befeſtigt, ohne daß er ſie im Geringſten am Schwimmen gehindert hätte. Alle ſetzten dabei unbekümmert ihren bloßen Kopf den ſtechenden Sonnenſtrahlen aus, und mit Verwunderung bemerkte ich, daß den meiſten derſelben, trotz ihrer herrlichen geſunden Zähne, drei bis vier derſelben an der rechten oder vordern Seite des Mundes fehlten. Auf Befragen erfuhr ich, daß ſie ſich ſelbſt ſo verſtümmelt, nur als Vorſorge, um dadurch deſto ſicherer dem Soldatendienſt zu entgehen, obgleich der Viceкönig, der die Barabra's zu nöthig bei den Katarakten braucht, ſie bisher noch nie zum Militairdienſt angezogen hat.

Nach einer mühevollen halben Stunde und einigen kritiſchen Momenten für das zwiſchen den Klippen treibende Fahrzeug, das auch nicht ganz ohne leichte Beſchädigungen blieb, verkündigte endlich ein ohrbetäubendes Jubelgeſchrei, daß nun die Hauptſchwierigkeit überwunden ſey, und der Reſt der Arbeit verhältnißmäßig unbedeutend bleibe. Wir benutzten dieſen Moment, um nach abermaliger, genügender Backſchisaustheilung von neuem unſre Pferde zu beſteigen und die Landreiſe nach Philä fortzuſetzen. Die Mittagshitze, vom weißen Sande und den glatten Steinblöcken zurückgeſtrahlt, war peinigend, aber der anmuthige Gedanke, in Aethiopien zu ſeyn, 1) verſüßte jede Beſchwerde, und ich dachte mir dabei, wie mancher Gleichgeſinnte in der Heimath wohl das zehnfache Ungemach gern erdulden würde, wenn er ſich augenblicklich an unſre Stelle verſetzen könnte. Aber die lange Weltſtrecke, welche vom 54ſten bis zum 24ſten Grade dazwiſchen liegt, ſo mancherlei Beſchwerden, die unbeſtimmte Zeit mit Allem, was ſich daran hängen kann, die halten ihn zurück, und er bleibt, alles wohl überlegt, lieber zu Hauſe. Vielleicht ſagt er ſich auch, nicht mit Unrecht: Habe ich nicht meine Reiſenden, die für mich ſchwitzen und hungern, leiden und entbehren müſſen, und dann dennoch verpflichtet ſind, mir das Erwähnungswertheſte, was ſie ſahen, das Unterhaltendſte, was ihnen begegnete, das Nützlichſte, was ſie lernten — im erneuten Schweiße ihres Angeſichts mitzutheilen, und den genauſten Bericht darüber abzuſtatten, ohne daß ich ein andres Opfer dafür

---

1) Das alte Aethiopien erſtreckte ſich bis unter Dongola, und dort begann erſt Nubien. Jetzt wird der Anfang Nubiens von Aſſuan gerechnet, und das Land dieſes Namens ſehr willkührlich von den Geographen den Nil aufwärts ausgedehnt.

zu bringen brauche, als einige Kreuzer nach der erſten beſten Leihbibliothek zu ſenden. Welcher Sultan aber könnte mehr fordern und bereitwilliger bedient ſeyn! So iſt es aber in der That, und auch dies einer der unſchätzbaren Vortheile unſrer Civiliſation, die uns wohl noch viel größere Bequemlichkeiten ſolcher Art vorbereitet — denn an die Stelle des Vaterlandes, für das man ſich ſonſt opferte, ſcheint jetzt das Publikum getreten zu ſeyn, welches jedoch eine ganz andere Idee repräſentirt, als die alte respublica.

Nach einer Stunde raſchen Reitens durch die, ziemlich denſelben Charakter beibehaltende, Wüſte wurden wir endlich wieder einiger Palmen und Mimoſen mit einzelnen Sycomoren anſichtig, unter deren Zweigen nette Häuſer von ungebrannten Erdziegeln vertheilt waren, welche ihre Bewohner nicht ohne Geſchmack weiß und braun bemalt hatten. Der Deckſtein der Thüre aus Granit trug dagegen eine hochrothe Farbe mit einem darauf geſchriebenen Spruch aus dem Koran. Gruppen hübſcher Mädchen und Kinder, mit großen Ringen in der Naſe, Glasperlen um den Hals, und eleganten Gürteln um den Leib, von denen ein aus ſchmalen Riemen geflochtner und mit bunten Muſcheln verzierter Schurz herabhängt, ſaßen ſchwatzend im Schatten der Bäume, um dort ihre, noch bei den Katarakten beſchäftigte Männer und Verwandte zu erwarten. Daneben bewäſſerten zwei groſse Saki, von mehreren Ochſen raſtlos gedreht, eine blendend grüne Durraflur, und längs derſelben bildete der Nil einen weiten See, der auf drei Seiten von dunklen Felſen, die das Dorf und ſeine ſchmalen Felder mit umſchloſſen, gegenüber von den endloſen Sandwogen der Wüſte begrenzt war. Als wir dieſe nubiſche Idylle durchzogen hatten, die nur ſanften Empfindungen Raum gab, welchen der todte Sand im Geſichtskreis aber immer etwas Melancholiſches beimiſcht — fanden wir uns bald darauf im Angeſicht einer Wand aufgethürmter Granitmaſſen, längs deren zerrißnen Außenlinien aller Weg aufzuhören ſchien. Wir glaubten ſchon bei einem unzugänglichen myſtiſchen Reiche geheimnißvollerer Natur angelangt zu ſeyn, das nur der Schlag einer Zauberruthe uns öffnen könne, als ſich, kaum bemerkbar, ein ſchmaler Steinpfad zeigte, der nach der Höhe führte. Der ermattete Eſel unſres Führers, l'Ingleſe genannt, (der Führer nämlich, ein Original, auf das ich ſpäter zurückkommen werde,) glitſchte von den glatten Steinblöcken ab, und begrub einen Augenblick ſeinen Reiter unter der Laſt ſeines Leibes. Kaum aber hatten wir dem glücklicherweiſe ganz Unbeſchädigten wieder auf die Beine geholfen und einige Schritte weiter gemacht, als ein freudiger Ausruf des Doktors mich aufblicken ließ, und ich, erſtaunt über die unerwartete Erſcheinung, ein neckendes Spiegelbild der Wüſte vor mir zu ſehen vermeinte. Zwiſchen den abenteuerlichſten Felſenmaſſen ſchwarzen Baſalts [1]) ward plötzlich eine grüne, von Palmen überdachte, faſt regelmäßig geformte und ganz einem hesperiſchen Garten ähnliche, ovale Inſel ſichtbar, von hohen Mauerquais aus großen Quadern geſtützt, und von einem Ende bis zum andern mit einer ununterbrochenen Reihe der prachtvollſten Bauten bedeckt, die mitten in dieſer unwirthbaren Wildniß mehr der ätheriſchen Wohnung irgend einer Fee, als Menſchenwerken glichen. Auch war es Philä — gewiß eins der lieblichſten Wunder im fabelhaften Reiche der Pharaonen, und wenn gleich nur mit den wenigſten ſeiner Bauwerke noch aus ihrer Zeit herſtammend, doch einer der Glanzpunkte Aegyptens, und das ſchönſte Denkmal der kunſtliebenden Ptolomäer.

---

[1]) Es iſt kein wirklicher Baſalt, ſondern nur ſchwarzgebrannter Granit; man pflegt ihn aber allgemein hier ſo zu nennen.

Seine glückliche Erhaltung trägt dazu das ihrige bei, und die ſtolzen Reihen von mehr als hundert noch aufrecht ſtehenden Säulen, der äußerlich faſt unverſehrt gebliebne große Tempel des Oſiris, die zwei Paar ganz vollſtändig conſervirten Pylonen, endlich der eigenthümliche, dem ägyptiſchen Styl ganz fremde, transparente römiſche Tempel im Hintergrunde, dem außer dem Dache kein Stein fehlt — bieten ſchon aus der Entfernung ein Gemälde ſeltner Pracht und Zierlichkeit. Wie viel mehr noch überraſcht die nähere Beſichtigung — wie reich erſcheinen dieſe Maſſen verſchiedenartiger, und doch alle mit einander in Verbindung ſtehender Bauten, wobei auf Symmetrie ſo wenig Rückſicht genommen iſt, daß kaum ein Hauptthor in grader Richtung auf das andere ſtößt, ohne doch irgendwo das Auge dadurch zu beleidigen. Und dieſe unerſchöpfliche Menge jede

Wand und jede Säule bedeckender Sculpturen des mannichfachſten und reichhaltigſten Inhalts, der faſt unbegreiflich erhaltne Glanz und Reiz der Farben in einigen Sälen, namentlich im Pronaos des großen Tempels, wo ohne die hier theilweis ausgeübte gewaltſame Zerſtörung der Chriſten zwanzig Jahrhunderte kaum eine Spur ihres Daſeyns zurückgelaſſen haben würden! Wie, ſage ich, überraſcht und entzückt dies Alles von neuem, ſelbſt wenn man, wie wir, das Höchſte ägyptiſcher Kunſt ſchon früher geſehen. Wenn Großes dem Kleinen verglichen werden darf, ſo möchte ich ſagen: Philä verhalte ſich zu Theben wie die Farneſina zum Pallaſt Farneſe. Es iſt nicht mehr die faſt göttliche Erhabenheit, der faſt ſchauerliche Ernſt der Tempel von Karnack und Luxor — dafür aber tritt uns eine noch erhöhte Zierlichkeit, mehr Abwechſelung, eine behaglichere Lieblichkeit, wenn ich mich ſo ausdrücken darf, in den vorliegenden Räumen entgegen, die erſte Spur des beginnenden Ueberganges zum verhältnißmäßig Modernen. Und grade dieſer Styl däucht einem hier, man weiß kaum ſelbſt warum, ſo ganz an ſeinem Platze — vielleicht als wohlthuender Contraſt mit

Darüber ſpricht ſich der junge Laube ſehr vernünftig, und mit unſerer Anſicht aus. Ueberhaupt eine Ahndung der Zukunft liegt gewiß in dieſem Buche, doch *wir* werden leider nichts davon erleben, wenigſtens nicht in dieſen Körpern.

Aber adieu, adieu. Der Bote folgt bald.

H. Pückler.

147.

Pückler an Varnhagen.

Immer noch Muskau, den 25. April 1834.

Sie werden ſich wundern, mein verehrter Gönner, daß ich ſo lange mit der angedrohten Ueberſendung des Boten zögere, aber es findet ſich noch immer allerlei zu korrigiren und zu überlegen.

Einſtweilen ſchicke ich Ihnen daher einen neuen Verſuch, aus dem ich zugleich bitte, etwas für Hrn. Dr. Mundt als Probe für das Publikum auszuleſen, und mir dann das Manuſkript mit einem kurzen Urtheil gütigſt zurückzuſenden.

Ich zage ganz mit den „Tutti Frutti," denn es iſt wahrlich recht unbeſcheiden, Ihnen dieſe Mühe zuzumuthen! Es ſind nun überdies gar drei Theile ſtatt zwei geworden. — Vielleicht ſtreichen Sie aber ſo viel, daß ſie wieder zu zwei zuſammenſchrumpfen.

Es wird mir recht ſchwer, Muskau gerade in dem Augenblick zu verlaſſen, wo es nach ſo langer, ſtürmiſcher Wintertrauer ſein glänzendſtes Gewand anzuziehen beginnt. — Dies Schickſal traf mich ſchon allzu oft, und ich habe wenig Frühlinge hier genoſſen.

Sie ſollten ſich ein Herz faſſen, und im Juni herkommen. Den 15. wird das Bad eröffnet. Avis au lecteur.

Ich habe dieſer Tage einen großen Kummer gehabt. Mein beſter Förſter, ein ſchöner junger Mann von 35 Jahder faſt grauſenhaft erſcheinenden Naturumgebung ſchwarzer Felſen und kahler Wüſten, vielleicht auch, weil das Ganze als ein wohlthätiger Ruhepunkt dient, welcher der Schwäche unſrer eignen modernen Gefühle ſchmeichelt, die ſich kaum mehr dauernd zu der koloſſalen Größe des ägyptiſchen Alterthums ohne eine Anwandlung von Schwindel zu erheben vermag. Wenn ich in Theben geiſtig anbetete, ſo genoß ich hier in irdiſcher Behaglichkeit. Theben iſt ein Aufenthalt für Götter, Philä erſcheint nur wie der Pallaſt eines epikuräiſchen Einſiedlers.

Gewiß war auch der hieſige Cultus zuletzt, wenigſtens als er den größten Theil dieſer Gebäude ſchuf, ein ſchon erheiterter geworden, obgleich der Mythe nach Oſiris auf dieſer Inſel begraben lag, und in älteſter Zeit auch nur ein finſtrer Glaube in dieſer ſchauerlichen Werkſtatt verheerender Naturelemente den Platz für ſeine Tempel wählen konnte.

Sobald wir unſre Zelte befeſtigt hatten, welche dicht am hier ſehr ſteilen Ufer des Fluſſes, Philä gegenüber, aufgeſchlagen wurden, und unſre Effekten in großen Haufen daneben aufgeſchichtet worden waren, ließen wir uns ſogleich nach der Inſel überſetzen, auf der wir im günſtigſten Augenblick, nämlich eine Stunde vor Sonnenuntergang, landeten. Nur ein Maler, und ein genialer Maler, könnte von dieſem verführeriſchen Orte eine, gleiche Empfindungen hervorrufende, Anſchauung geben. Nachdem wir Gemach auf Gemach durchirrt, den doppelten und dreifachen Portikus durchwandert, wo mehr als zwanzig verſchiedne Säulenordnungen mit einander abwechſeln, feſſelte uns am längſten der ſchon erwähnte bunte Saal, das Periſtyl des Haupttempels, welcher vielleicht eine deutlichere Vorſtellung als irgendwo von der ehemaligen Pracht ägyptiſcher Tempel durch die in einem ſo offnen Raume, wie ſchon geſagt, faſt wunderbare Erhaltung der lebendigſten Colorirung gibt. Keine der herrlichen Säulen dieſer Halle iſt der andern gleich, jede ſchimmert in verſchiednem Farbenglanze, jede entfaltet andre überraſchende Zierden der Form, alle aber vereinigen ſich dennoch als ein Ganzes in vollſtändigſter Harmonie.

Die rieſenmäßigen Figuren außerhalb auf den Wänden der Pylonen, deren ganze Höhe ſie faſt erreichen, ſind zwar größtentheils durch den Fanatismus vandaliſcher Religionsſchwärmer mühſam mit dem Eiſen ausgemeißelt worden, doch leidet der Totaleffekt nur wenig dadurch, und einige der Götter und Helden prangen noch unverſehrt in aller ihrer alten Schönheit. So leicht das Zerſtören im Vergleich mit dem Schaffen iſt, ſo ſcheiterte doch in Aegypten an den Rieſenwerken dieſer Giganten bis jetzt: der perſiſche wie der chriſtliche Wahnſinn, immer wenigſtens zur Hälfte, und der Raub des Fanatismus, des Eigennutzes, wie der Zahn der Zeit haben Jahrtauſende lang nicht damit fertig werden können. In der Pforte, welche durch dieſe Pylonen führt, ließen die Chefs der franzöſiſchen Expedition, ſo wie die Gelehrten, welche ſie begleiteten, eine lange Inſchrift auf die linke, von Hieroglyphen freie Wand eingraben, und ein ſpäterer Reiſender dieſer Nation hat alle andere neuere Inſchriften daneben vertilgen, die Wand glätten, und mit ſchwarzer Farbe darüber ſchreiben laſſen: „Une page de l'histoire ne doit pas rester barbouillée par des noms insignifiants." — Wie viel engliſche Touriſten mögen bei dieſer diktatoriſchen Handlung zu Grunde gegangen ſeyn! Man hat indeß bis jezt die Anordnung reſpektirt, zu wünſchen bliebe nur übrig, daß die Charaktere der eingemeißelten Namen der franzöſiſchen Generale und Gelehrten, eben jene page de l'histoire, von einer geſchickteren Hand ausgeführt worden wären, da ſolche, Gänſepfoten mehr ähnliche, Buchſtaben, den kunſtreichen Hieroglyphen und Bildern der Alten grade gegenüberſtehend, einen Begriff von Barbarei hervorrufen, der mit dem hochtrabenden Inhalt der Inſchrift zu komiſch contraſtirt, um nicht ein unwillkürliches Lächeln zu erregen — um ſo mehr vielleicht, da jene ephemere Expedition ſogar keine Folgen zurückließ.

Wir erſtiegen die wohlerhaltne und bequeme Treppe der Pylonen, welche von trichterartigen Fenſtern erhellt wird und mit mehreren Prieſtergemächern communicirt, um beim Untergang der Sonne der Ausſicht von der oberſten Platform zu genießen, die gewiß zu den originellſten in der Welt gehört. Unter uns breiteten ſich, von den Fächern der Palmen umwogt, der Säulenwald und alle die Pforten, Pylonen, Höfe und Mauern Philä's aus, bedeckt mit tauſend Götter- und Heroenbildern, von welchen einige, mit dem Fuß faſt auf der Erde ruhend, doch mit dem Haupte noch bis zu uns hinaufreichten. Genau erſichtlich war hier der Plan des ganzen Baues wie auf einer Karte, umzogen vom Nil, der nach Aegypten zu einen todten See voll dunkler, abenteuerlicher Granitfelſen bildet. Einer unter dieſen, auf welchen in den Stein gehauene Stufen hinaufführen, gleicht einem koloſſalen Königsthrone. Zur Lehne dient ihm eine mit Hieroglyphen und Bildern geſchmückte Tafel, und ein ungeheurer, wie in der Luft ſchwebender Block formt ſeinen Baldachin. Von Nubien aus ſtrömt dagegen der mächtige Fluß mit eiligem Laufe im eng zuſammengedrängten Bette heran, von wenigen Palmengruppen eingefaßt, zwiſchen welchen ſich links einige verlaßne weiße Moſcheen, rechts, auf der grotesk gezackten Steininſel Bithie, die Ruinen eines andern antiken Tempels zeigen, wie denn überhaupt in älteſter Zeit hier wahrſcheinlich eine ganze Maſſe davon vertheilt waren, daher es auch ſehr problematiſch bleibt, wo der Gott, oder vielmehr nur, wie die Fabel ſagt, der weſentlichſte Theil deſſelben begraben wurde. Dicht hinter den ſchmalen Uferſtreifen erheben ſich dunkle Felſenmauern in faſt gleicher Höhe auf beiden Seiten des Stroms, in deren Spalten oft weiße Sandſtürze gleich Waſſerfällen niederrieſeln. Auf der nordöſtlichen Seite endlich erblickt man im Vordergrunde, als einzige ländliche Scene in dieſem geſteigerten Salvator Roſa, ein Stationsgebäude des Gouvernements, von einigen Sycomores nebſt den Feldern und Hütten eines Dorfes umgeben, unmittelbar hinter dieſem aber ſchließt ſich ſchon wieder die kahle, unermeßliche Wüſte an, in ſchwankenden Wellenlinien immer weiter und weiter zurückweichend, bis ſie ſich zuletzt in ihrer geheimnißvollen Unendlichkeit nur noch wie ein undeutlicher Nebel geſtaltet. Bei tiefer, lautloſer Stille betrachteten wir in Gedanken verloren das traumartige Bild, bis die einbrechende Nacht einen Zug deſſelben nach dem andern verwiſchte, und das eintönige Rauſchen der Katarakten, über den Königsthron herüber ziehend, jetzt erſt mit dem immer ſtärker werdenden Brauſen eines ſich erhebenden Sturmes an unſre Ohren ſchlug. Dieſer mahnte bald ernſtlich an die Rückkehr, und wir eilten daher zur Barke hinabzukommen, ehe der Khamſin, den man befürchtete, völlig ausbräche. Doch ſchon hatten wir zu lange geweilt. Kaum vom Ufer abgeſtoßen ergriff uns einer jener jählingen, hier ſo häufigen Wirbelwinde, die wegen des ungeheuren Staubes, mit dem ſie im Augenblick die ganze Atmoſphäre erfüllen, auf dem Lande ſo läſtig, und auf dem Waſſer nicht ohne Gefahr ſind. Wir erfuhren es auf der Stelle, da unſere Barke, deren Segel man nicht ſchnell genug reffen konnte, bei einem Haare umgeſchlagen wäre, und dann ſo gewaltſam mit uns den Strom hinabtrieb, daß wir erſt weit unten ein abgerißnes Ufer zu erreichen im Stande waren, das uns gegen den raſenden Wind kaum zu erſteigen gelang. Es war ſchon Nacht, als wir, das Geſicht ſorgfältig mit den Händen ſchützend, um einer Augenentzündung zu entgehen, die bei ſolchen Gelegenheiten leicht entſteht, in Staubwolken eingehüllt, bei unſern Zelten ankamen. Wir fanden ſie bereits ſämmtlich vom Sturm umgeriſſen, und Alles darin und daneben in der gräßlichſten Verwirrung. Der herbeieilende Koch erklärte, er könne kein Feuer brennend erhalten, und werde uns mehr Sand als Speiſen vorſetzen müſſen, da trotz der

Bedeckung alle Schüſſeln damit angefüllt wären. Es war ein unangenehmer Zufall, doch mit Geduld und Arbeit überwindet ſich Alles, und da ſpäter der widerwärtige Khamſin eine halbe Stunde lang etwas nachließ, benützten wir dieſe Zeit ſo gut, daß vermöge vieler additioneller Stricke die wieder aufgerichteten Zelte den übrigen Theil der Nacht allen Bemühungen des mit erneuter Wuth zurückgekehrten Sturmes glücklich widerſtanden. Freilich mußten wir uns in Betten zur Ruh legen, die fingerdick mit Staub angefüllt waren, und ſelbſt den größten Theil des folgenden Tages in erſtickender Hitze ſo verweilen, da das Wetter fortwährend daſſelbe blieb; eine kleine Geduldsprobe, die uns einen Vorſchmack von dem gab, was uns ohne Zweifel ſpäter noch öfter und peinlicher begegnen wird.

Erſt am Abend des dritten Tages konnten wir abreiſen, nachdem wir vorher die Barken hatten reinigen und ins Waſſer verſenken laſſen, um dadurch alles Ungeziefer, und namentlich die Ratten zu tödten, die ſo groß wie junge Katzen waren und deren einige dreißig bei dieſer Gelegenheit gefangen oder erſtickt wurden. Während man dieſes Experiment vornahm, machte ich Philä noch einen zweiten Beſuch, und ließ mich von da auf die gegenüber liegende, etwas größere Inſel Bithië überſetzen, wo ſich, wie erwähnt, ebenfalls die Reſte eines antiken Tempels nebſt dem Torſo einer koloſſalen Granitſtatue befinden. Ich werde bei meiner Rückkehr, wo ich mich länger, und hoffentlich bei günſtigerer Witterung, in Philä aufzuhalten gedenke, dieſe Gegenſtände weiter beſprechen.

Der Schreckenstempel von Jerf Huſſein.
Korosko.

Der Nil nimmt nun immer mehr einen von dem bisherigen ſehr verſchiednen Charakter an, der jedoch bald eben ſo einförmig wird, als der frühere. Während er in Unterägypten durch ewig flache grüne Ufer, fruchtbare Ebnen und weit hingedehnte Palmenhaine fließt, in Oberägypten meiſtens in einem zwar gleich fruchtbaren, aber ſchon weit engeren Thale ſtrömt, das rechts und links die niedrigen Ketten des lybiſchen und arabiſchen Gebürges begrenzen, iſt er jezt, im ſchmalſten Bette, andauernd von ſchwarzen, chaotiſch über einander geworfnen Felſen eingeſchloſſen, die aus lauter einzelnen, von den Fluthen aufgethürmten Blöcken zu beſtehen ſcheinen, und an deren Saume nur ſelten hinlängren, voller Muth und übertriebenem Ehrgefühl, ein Menſch, der mir ſo attachirt war, daß ich ihm unbedenklich mein Leben anvertraut hätte, wie ich Gottlob deren noch einige habe, hatte einen unbedeutenden Exzeß mit einem Bauer gehabt, in deſſen Folge er in eine Kriminalunterſuchung gerieth. Das Höchſte was ihm geſchehen konnte, wäre vielleicht ein vierzehntägiges Gefängniß geweſen. Er zog ſich dieſe Perſpektive aber ſo zu Gemüth, daß er ſein hieſiges Daſein zu enden beſchloß, und die That mit einer beiſpielloſen Energie ausführte. In Gegenwart ſeiner Frau und Kinder, wie eines Jägerburſchen, die ihm zwei Gewehre aus der Hand riſſen, durchſchoß er ſich den Leib mit dem dritten, und als er davon nicht todt war, lief er noch in die Kammer, ergriff einen Hirſchfänger, rannte ihn ſich durch die Bruſt, daß er ein ganzes Stück aus dem Rücken herausſtand; nur mit den letzten Worten: „Das war gut, nun iſt's vollbracht!“ zog er ihn ſelbſt wieder heraus, warf ihn auf die Erde, und fiel todt nieder. Er hatte glücklicherweiſe die Pulsader über dem Herzen getroffen.

Ich folgte geſtern der Leiche auf den Kirchhof, und da kein Prieſter zugegen war, griff ich der Kleriſei in's Handwerk, und hielt eine unvorbereitete Rede, die auf die verſammelte Menge einen ſo großen Eindruck machte, daß ich ſelbſt ſehr davon frappirt war. Alles zerfloß in Thränen und ſchluchzte laut, woraus ich zum erſtenmal geſehen, wie leicht es iſt, wenn die Gelegenheit glücklich ergriffen wird, einen Eindruck auf das Volk hervorzubringen. Sehr theologiſch mag ich übrigens wohl nicht geſprochen haben, aber menſchlich.

Als ich die erſte Schaufel Erde auf den Sarg warf, kam eine wendiſche Hochzeit mit Dudelſack und Pfeifen, der hier immer obligate Bajazzo mit Blumen und Bändern geſchmückt, betrunken vorantanzend, auf der Landſtraße vorlicher Raum für einige Cultur und Palmengruppen übrig bleibt. Gewöhnlich erblickt man dann zwiſchen dieſen ärmliche Dörfer mit ſchwarzen nackten Geſtalten, die wenig Theilnahme an dem zeigen, was um ſie her vorgeht; oder man wird in der Oede durch die koloſſalen Trümmer antiker Tempel überraſcht, die in ungeſtörter Einſamkeit ihre dunklen Säulen gegen den blauen Himmel abzeichnen, und durch ihre Menge verkünden, welch reges Treiben einſt dieſe jetzt ſo verlaſſenen Ufer belebt haben muß. Da wir einen ziemlich günſtigen Wind hatten, fuhr ich diesmal bei den meiſten dieſer Monumente ohne Aufenthalt vorüber, ihre nähere Beſichtigung mir bei einer andern Gelegenheit vorbehaltend, wo mich die Zeit weniger drängen wird.

Am zweiten Abend unſrer Fahrt ſtieg ich zum erſtenmale aus der Barke, um auf dem nahen Felſen eine Fernſicht der Umgegend zu gewinnen. Sie war nicht ſehr belohnend, nichts als ein wogendes einförmiges Steinmeer, Hügel an Hügel endlos gereiht, die der Fluß in weiten Bögen durchſtrömt. Als wir den höchſten Punkt erreicht hatten, jagten wir dort eine junge Hyäne aus ihrem Lager auf, die mit ſolcher Beſtürzung entfloh, daß ſie dadurch Suſannis zu ihrer Verfolgung verleitete. Sie mochte ſich aber bald umgedreht und ihm die Zähne gewieſen haben, denn wir ſahen ihn nach kurzer Zeit mit eingezognem Schweife noch ſchneller zurückkehren, als er ausgelaufen war. Sehr verdrießlich, kein Gewehr bei uns gehabt zu haben, nahmen wir uns vor, uns dieſer Nachläßigkeit künftig nicht wieder ſchuldig zu machen, haben aber leider keiner Hyäne mehr ſo ſchußgerecht begegnet. Am dritten Tage fiel der Wind, und ich ließ mich daher beim Dorfe Kalabſche ans Land ſetzen, um die dort befindlichen Tempel zu beſehen. Der erſte liegt dicht am Nil und iſt von bedeutender Größe, doch zeigt der erſte Blick, daß man kein Werk der Pharaonen vor ſich habe. Er iſt aus römiſcher Zeit. Dennoch ſind in dieſer Epoche des Verfalls ägyptiſcher Kunſt die Hieroglyphen — von denen ein Theil, der nicht fertig geworden, nur mit Röthel oder ſchwarz auf der Mauer vorgezeichnet iſt — und noch mehr die Anaglyphen mit vieler Sorgfalt aus vertieftem Raume erhaben ausgeführt, auch ihre Farben meiſtens gut erhalten. Die opfernden Könige ſind durchgängig rothbraun, die Götter blau, grün oder lila gefärbt. Ich bemerkte einen Prieſter im langen, violet und weiß geſprenkeltem Gewande, mit einer Art Inful in der Hand und der ſpitzen Prieſtermütze auf dem Haupte, der einem katholiſchen Biſchof unſrer Zeit vollkommen glich. Der Tempel, deſſen ſämmtliche Maaße Herr von Prokeſch und Andere auf das Genaueſte angeben, weßhalb ich ſie hier nicht abſchreiben will, hat eine grandioſe Auffahrt vom Fluß aus, die durch halb eingeſtürzte Pylonen, deren noch erhaltner Theil ſo ſchief wie der Thurm von Piſa ſteht, in einen Vorhof voller Trümmer führt. Von den Säulen, die ihn umgaben, iſt nur noch eine einzige aufrecht; die Façade des Tempels von vier Säulen und zwei Eckpfeilern getragen, welche durch Halbmauern verbunden ſind, hat ſich aber beſſer erhalten, und die Capitäle mit Lotos, Palmzweigen, Rebenlaub und Trauben geziert, machen einen reichen Effekt. Durch ein Thor, über dem die geflügelte Kugel, von einer gekrönten Schlange umwunden, noch unverſehrt prangt, tritt man in den erſten Saal, dem noch drei andere folgen, alle mit unzähligen bunten Bildern angefüllt. Kleinere Zimmer für Prieſter oder heilige Thiere ſind daneben angebracht, ſo wie ſchmale Treppen, auf denen man die Platform des Tempels erreicht, welche wie gewöhnlich aus langen horizontal liegenden Blöcken beſteht. Einige Palmen, welche den Tempel und das daneben liegende Dorf umgeben, erheitern nebſt den daran gränzenden grünen Durrafeldern ein wenig den Anblick der öden Felsgegend, die ſich in trauriger Monotonie rund umher ausbreitet. Man ſieht von hier, daß den Haupttempel noch mehrere Höfe, Mauern und Gebäude umgaben, deren Ausdehnung nach allen Seiten einen großen Raum einnimmt, obgleich die Dimenſionen des Tempels ſelbſt keineswegs ſo koloſſal ſind, noch ſein Anblick ſo impoſant, als einige neuere Reiſende angeben. Das Ganze iſt übrigens nie fertig geworden, und nur auf der Hinterwand befinden ſich von außen Sculpturen, acht hohe Götter- und Königsgeſtalten, von denen Herr von Prokeſch anführt, daß einige der Götter lange Schwerter trügen. Dies iſt aber ein Irrthum, und ich habe mich ſehr genau überzeugt, daß das, was er allein dafür angeſehen haben kann, nur ein von ihren Gürteln herabhängendes breites Band, von allerdings ſonderbar ſteifer Zeichnung iſt. Ich glaube nicht, daß je irgendwo eine ägyptiſche Gottheit mit einem Schwerte angethan nachzuweiſen ſeyn möchte.

Weit anziehender als dieſe Maſſen ohne Kunſtwerth iſt ein Speos (kleiner in den Felſen eingehauener Tempel), der ſich eine Viertelſtunde nördlich von hier tiefer im Lande befindet, und die Ringe des Seſoſtris trägt. Der einzige Saal wird nur von zwei aus dem Felſen ſelbſt herausgearbeiteten, kurzen flach cannelirten Säulen getragen, deren gleichen man nur in den älteſten Bauten Aegyptens und Nubiens findet, und die vielleicht das erſte Vorbild des ſpäteren doriſchen Styles geweſen ſind. Die Hieroglyphen auf den Säulen wie an der Decke ſind nur gemalt, und die ſitzenden Figuren in den Niſchen gänzlich verſtümmelt. Die ſchönſten Sculpturarbeiten aber ſchmücken die Felswände des ſonſt ganz einfachen Vorhofes. Sie ſtellen auf der einen Seite Kämpfe und Siege des ägyptiſchen Königs dar, auf der andern lange Züge ihm Opfer und Geſchenke darbringender unterjochter Nationen. Auch hier erſparen wir und dem Leſer ſehr detaillirte

Berichte neuerer Reiſenden eine ausführliche Beſchreibung. Nur auf zwei ſeltſame Irrthümer muß ich aufmerkſam machen, in die der gehaltreichſte jener angezogenen Reiſebeſchreiber verfallen iſt. Er behauptet nämlich, daß auf einem der Sculpturbilder Seſoſtris auf einem Streitwagen ſtehe, der auffallenderweiſe nur mit *einem* Pferde beſpannt ſey, welches ſich an der linken Seite der Deichſel befinde. Der ſonſt ſo ſorgfältige Beobachter bemerkte aber nicht, daß das angebliche *eine* Pferd acht Füße zeigt, eine Silhouetten-artige Weiſe, mit der das Roſſegeſpann an den Streitwagen ſehr häufig von den Aegyptiern dargeſtellt wird, und wobei ohne Zweifel ſupponirt wurde, daß das eine Pferd das andere dem Beſchauer gänzlich decke, und man es daher nur durch ſeine vorgreifenden Beine andeutete. Die zweite unrichtige Beobachtung betrifft das *Einhorn*, welches in einer Reihe vieler Thiere, die dem auf ſeinem Throne ſitzenden Rhamſes zugeführt werden, ſich befinden ſoll, woraus der Autor ſogar den Schluß zieht, daß das Einhorn kein fabelhaftes Thier ſey. Ich bin nun zwar, was dies letztere betrifft, ganz ſeiner Meinung; wenn wir aber keinen beſſeren Beweis dafür aufzufinden vermögen, als die hieſige Abbildung darbietet, ſo werden wir nicht viel Proſelyten damit machen. Der Irrthum iſt wieder der nämliche wie bei dem Pferde: das eine Horn der Antilope deckt das andere, welches daraus unwiderſprechlich hervorgeht, daß beſagtes Horn nicht auf der Mitte der Stirn, ſondern dicht am Ohre ſitzt .Alle dieſe Thiere ſind übrigens vortrefflich vom Künſtler charakteriſirt, und man kann z. B. keine treuere Darſtellung einer Giraffe ſehen, als ſie ſich hier vorfindet. Die Kopten haben auch auf dieſes Monument ihre Heiligen gepinſelt, und wie an andern Orten ſind auch hier die alten Götter des Landes wieder unverſehrt durchgedrungen, wo man ſie nicht gewaltſam ausgemeißelt hat.

Mehrere Spuren im nahen Thal verrathen, daß einſt hier eine anſehnliche Stadt geſtanden haben müſſe, man glaubt das alte Talmis, oder vielleicht ein befeſtigtes römiſches Lager, wie mir aus der Conſtruktion wahrſcheinlicher iſt. Wir ſtiegen hinab und durchſchritten das nahe Dörfchen, deſſen Einwohner meiſtens ganz nackt gingen, und auch ohne alle Bedeckung des Kopfes waren, den jedoch bei ihnen lange, wild umher flatternde ſchwarze Haare, beſſer als bei den geſchornen Barabra's in Philä gegen die Sonne ſchützten. Im Uebrigen ſchienen dieſe Leute bequemer zu wohnen und wohlhabender zu ſeyn als die ägyptiſchen Fellah's, waren auch weit weniger zudringlich, uns ein Backſchis abzufordern. Vor ihren Gärten ſtanden mannshohe irdene Krüge, die wir meiſtens mit Durra oder auch getrockneten Datteln angefüllt fanden, und dem Anſchein nach war es jedem Vorübergehenden vergönnt, ſich durch ihren Inhalt zu erfriſchen, ſo oft er Luſt dazu hatte. Wenigſtens bedienten ſich unſre Matroſen dieſer Freiheit auf ziemlich indiskrete Weiſe.

Als wir abfuhren, bot ſich uns noch ein originelles Genrebild dieſer Bevölkerung dar. In einem Saki am Ufer hatten ſich ſechs ſolcher paradieſiſcher Geſtalten, alle in den ihnen ſo natürlichen maleriſchen Stellungen an die Pfoſten des Saki angelehnt, von wo ſie unſer Vorbeifahren betrachteten, und ſo ſymmetriſch waren ſie im Kreiſe über einander um das ſich drehende Rad en medaillon gruppirt, daß man kein graziöſeres lokales Negerkabinetſtück hätte erſinnen können. Es fehlte uns nur der Maler, um es auf der Leinwand zu verewigen.

Den 6ten April.

Anhaltend contrairer Wind macht unſere Fahrt ſehr langwierig. Manches Unangenehme geſellt ſich dazu. Wanzen, Spinnen, Kakerlaks, Flöhe und Kleiderläuſe wird man hier zuletzt gewohnt als unvermeidliche Hausthiere, aber die Qual der Myriaden von Fliegen, die den ganzen Tag über keinen Augenblick Ruhe geben, wird faſt unerträglich. Die Hitze macht mich wenig leiden, obgleich wir uns nun bereits in der Zona torrida befinden, denn am 4ten Nachmittags paſſirten wir, von romantiſch geformten Felſen eingeſchloſſen, den Wendecirkel des Krebſes. Die Idee der Rückgängigkeit dieſes Schalthieres erregte mir Heimweh, denn ich gedachte dabei in vieler Hinſicht meines geliebten Vaterlandes.[1] Leider behält auch der Wind ſtets die analoge Richtung und bläſt fortwährend nach rückwärts, wonach wir wie billig den Mantel hängen, aber mit den Segeln läßt ſich nicht daſſelbe thun, und wir avanciren daher kaum einige Stunden täglich. Der Fluß iſt ſo einſam wie der größte Theil der Umgegend. Die erſte Barke, der wir ſeit mehreren Tagen begegneten, war die dreier Franzoſen, welche kurz vor uns Kahira verlaſſen hatten, und bei Ypſambul umgekehrt waren, weil ſie das Ungemach und die Beſchwerlichkeiten der Reiſe nicht länger ertragen konnten. Einer von ihnen war ſogar verrückt davon geworden, und hatte ſchon früher unter der Obhut eines treuen Dieners unterwegs zurückgelaſſen werden müſſen. Die Freunde erkundigten ſich angelegentlich nach ſeinem Befinden, doch konnten wir ihnen keine Auskunft darüber geben.

---

[1] Man vergeſſe nicht, daß dies vor mehreren Jahren geſchrieben wurde. Seitdem ſpricht man ja viel mehr vom Fortſchritt in allen Gauen Deutſchlands.

Eines Tages benutzte ich die Langſamkeit unſerer Reiſe, um den Tempel von Dandur zu beſehen. Er liegt am linken Nilufer, an welchem faſt alle jene prächtigen Monumente aufgebaut wurden, die ſich zwiſchen Aſſuan und Ouadi-Halfa befinden. Auch dieſer iſt aus römiſcher Zeit. Er ſteht auf einem hohen Peribolus an die Hügel gelehnt, iſt nur klein, 21 Fuß breit und ungefähr doppelt ſo tief, aber höchſt zierlich und wohlerhalten. Dieſes niedliche Gebäude würde, faſt ohne alle Ausbeſſerung, übergezogen — während wir mit abgezogenen Hüten ſtill betteln. Das Leben!

Ich hoffe, es geht gut mit Ihrer Geſundheit, und freue mich, es bald in Ihren ſchönen Schriftzügen zu leſen. Diesmal will ich wenigſtens früher als mein Papier aufhören, und nur noch hinzuſetzen, wie ſehr und aufrichtig ich bin

Euer Hochwohlgeboren
dankbarer Freund
H. Pückler.

P. S. Ich bitte das, was Hr. Dr. Mundt aufnimmt, urter der Firma des Verfaſſers der „Tutti Frutti," erſcheinen zu laſſen.

148.

Pückler an Varnhagen.

Muskau, den 27. April 1834.

Ich muß lachen, indem ich Ihnen, hochgeehrter Freund, die beiliegenden drei Theile expedire. An Truppen fehlt es nun wahrlich nicht, und läßt man mir die Qualität nicht mehr paſſiren, ſo kann doch kein Menſch mir die Quantität abdisputiren!

Bei dem politiſchen Aufſatz bemerke ich, daß Sie das Gerippe deſſelben ſchon kennen, welches nun ſeitdem noch mit Fleiſch bekleidet wurde.

Die Meinung deſſelben iſt, daß ſo lange wir eine Monarchie haben, wir auch eine Ariſtokratie brauchen meine innerſte Ueberzeugung! Miſchling iſt allerdings ein korruptes Gewächs, und da es ganz auf dem hieſigen Sand erwachſen iſt, ſehr die Frage, ob es außer dieſem auch gedeihen kann. Schonen Sie das Meſſer nicht. Und nun mein herzlichſtes Lebewohl, und alle beſten Wünſche für Ihr Glück als

treuer Freund.

den hübſcheſten Parktempel für eine moderne europäiſche Anlage abgeben, wenn man ihn nur durch Aladin's Lampe gleich dorthin verſetzen könnte. Auch die Sculpturen, obgleich weit von der Vortrefflichkeit der pharaoniſchen Bauten entfernt, ſind doch weich und graziös, und verſchiedne Darſtellungen höchſt anziehend, beſonders eine, wo hinter der ägyptiſchen Venus, die auf einem bunten Throne ruht, ein ſchöner junger Gott ſteht, der den Finger auf den Mund legt, der ägyptiſche Horus.[1] Im hinterſten der drei kleinen Säle iſt jetzt eine früher ſorgſame verborgene Oeffnung durch das Herabfallen einiger Steine ſichtbar geworden, die mit einem Kabinet ohne andern bemerkbaren Eingang communicirt, welches wahrſcheinlich zu den, allen Religionen bisher ſo nöthigen, frommen Täuſchungen der Prieſter diente. Im Felſen, der ſich hinter dem Tempel erhebt, befindet ſich noch ein, wie man deutlich gewahr wird, zu verſchiednen Zeiten reſtaurirtes Speos, inwendig ohne alle Dekoration irgend einer

---

[1] Har-pe-chroti (Horus das Kind, das den Finger an den Mund legt, nicht weil es ſchweigen will, ſondern weil es noch nicht ſprechen kann. S. Lepſius.)

Art, deſſen Zweck nicht recht klar wird, das aber nach dem Inhalt einiger kurzen Inſchriften auf ſeinen Wänden ſeit dem entfernteſten Alterthum im Rufe der Heiligkeit geſtanden zu haben ſcheint, und vielleicht den Bau des eleganten Tempels an dieſer Stelle allein motivirte, denn in jeder andern Hinſicht kann man ſich keinen traurigern und reizloſeren Ort denken.

Ungleich intereſſanter war die Excurſion des folgenden Tages, obgleich das ſeichte Waſſer, wegen deſſen wir eine gute halbe Stunde unter dem Tempel von Jerf-Huſſein, auch el Sebna genannt, landen mußten, uns nicht erlaubte, in der verſchütteten Sphynxallee hinanzuſteigen, ſondern zu einer äußerſt peniblen tropiſchen Promenade rückwärts zwang, fortwährend durch den Sand bis an die Knöchel watend. Wir ſtießen während derſelben zum erſtenmale auf eine kleine viehtreibende Caravane, und auch mehrere nackte Einwohner des nahen Dorfes geſellten ſich zu uns. Als wir uns dem Tempel näherten, kamen noch zehn bis zwölf andere Leute hinzu, große athletiſch gebaute Menſchen, die zum Theil Aexte über die Schulter gehangen trugen, und große Stücke grober Taue in der Hand hielten, deren Zweck wir zuerſt nicht begriffen, welche ſie aber ſpäter anzündeten, um uns in den dunklen Felſengemächern vorzuleuchten. Wir waren unbewaffnet, nur vier Perſonen, einen unſrer Matroſen mit inbegriffen, und folglich der Diskretion dieſer Menſchen an dem abgelegenen Orte ganz überlaſſen, aber ſo weit Mehemed Ali's Scepter reicht, iſt der Schrecken ſeines Namens die ſicherſte Aegide, und der Fremde jetzt mitten unter dieſen Wilden in der tropiſchen Einöde, bei Tag wie bei Nacht, ſicherer als in den Straßen unſrer volkreichſten Hauptſtädte.

Der Felſentempel von Jerf-Huſſein iſt mir als einer der merkwürdigſten im ägyptiſchen Reiche vorgekommen, da ich nach der Belehrung des Augenſcheins überzeugt bin, daß er, trotz der Ringe des dritten Rhamſes oder Seſoſtris, die man auf den Koloſſen des Vorbaues und auf den zerſtörten Sphynxen und Statuen findet, welche die von der Flußſeite hinanſteigende großartige Treppe zierten, doch einer ungleich älteren Epoche angehört, und vielleicht tauſend Jahre vor Rhamſes ſchon exiſtirte. Es ſcheint unmöglich, daß ein und dieſelbe Zeit Werke von ſo heterogener Natur, als die Monumente von Theben und dem nahen Ypſambul mit dieſem Tempel darbieten, hätte hervorbringen können — dort, an beiden Orten, die Vollendung höchſter Kunſt, hier nur ihr plumper, noch unbeholfner, aber bereits alle Elemente düſtrer Großartigkeit in ſich enthaltender Anfang. Rhamſes-Seſoſtris mag vielleicht die Treppe, ſelbſt den Vorbau, und im Innern einige Sculpturen hinzugefügt, vielleicht auch das Ganze neu ausgebeſſert haben, aber der Hauptbau beſtand gewiß lange vor ihm. Es wäre auch in der That ſeltſam, wenn man durchaus gar keine Spuren dieſer älteren Architektur in Aegypten und Nubien mehr antreffen ſollte, welche doch einer ſo unendlich hohen Ausbildung, wie Theben zeigt, nothwendig um Jahrtauſende vorhergegangen ſeyn muß! Es ſcheint allerdings, daß zu irgend einer Zeit, entweder durch den Einfall der Hirtenvölker (Hyksos) herbeigeführt, oder auch abſichtlich von den ſpäteren Machthabern ſelbſt angeordnet, eine allgemeine Zerſtörung dieſer unvollkommenen alten Werke ſtattgefunden hat. Vielleicht wollten ſpäter die Aegyptier ſelbſt ihre unvollkommenen Anfänge ſämmtlich vertilgen, um ſich der ſtaunenden Nachwelt nur vollendet, wie Minerva gleich fertig aus des Gottes Haupt geſprungen, zu zeigen. Doch verdiente dann der erhabne, ſchauervolle Ernſt des Tempels von Jerſ-Huſſein gewiß eine Ausnahme, und ward entweder deshalb verſchont, oder er entging, wenn man die Hypotheſe der Zerſtörung durch fremde Eroberer lieber will, dieſer letztern durch Zufall. Die Hykſos kamen überdies ſchwerlich in der Epoche ihrer Eroberung den Nil ſo weit hinauf.

Der äußerlich angebaute Vorhof mit Säulen und koloſſalen Karyatiden, welche Prieſter darſtellen, iſt größtentheils verfallen, der in den Felſen gehauene eigentliche Tempel aber in ſeinen Maſſen faſt ganz erhalten, obgleich Feuer, das lange darin gebrannt haben muß, die Sculpturen der Wände ganz undeutlich gemacht, und alles mit ein und derſelben ſchwarzen Farbe überzogen hat, ein Umſtand, der jedoch die unheimliche, ja wirklich faſt furchtbare Wirkung des Ganzen jetzt nur noch erhöht.

Durch eine hohe Pforte, welche die Mitte einer glatt polirten Felſenwand einnimmt, tritt man in den erſten Saal, der von ſechs gewaltigen, an 30 Fuß hohen Koloſſen getragen wird, die ſich an ſchwere viereckige Pfeiler lehnen. Der Gang, den dieſe Rieſen einfaſſen, iſt nicht breiter als die Thüre, ſo daß man, beim Hindurchſchreiten ſie faſt berührend, von ihrer erdrückenden Nähe beängſtigt, und von dem tiefen Eindruck ihres drohenden, ſtarren Blickes betroffen, ſich eines Gefühls, das dem Entſetzen vor Geſpenſtern gleicht, kaum erwehren kann. Die ſchwarze Nacht umher, die nur wie glühende Kohlen glimmenden Taue, ihr betäubender Dampf und die wilden Negergeſtalten, die noch nicht das Knie der Rieſen erreichten, ſtanden überdies im beſten Einklang mit allen eigenthümlichen Schauern dieſes geheimnißvollen Tempels.

Hinter den erwähnten Pfeilern führt ein etwas breiterer Gang längs den Wänden des Saals rund umher. In dieſen Wänden befinden ſich, immer den Zwiſchenräumen der Pfeiler gegenüber, tiefe Niſchen, deren jede grobgearbeitete, aber höchſt ausdrucksvolle Figuren, etwas über Lebensgröße, enthält, gewöhnlich zwei Männer, und an ihrer linken Seite eine Frau. Sie ſind nicht wie die Figuren der übrigen Wandſculpturen im Profil dargeſtellt, ſondern ſchauen mit vollem Antlitz den Wanderer an, oft mit gräßlichen, zornerfüllten Zügen, denen das von Rauchwolken umgebene Licht, wenn es einen Augenblick aufflackerte, ein wirkliches Leben zu verleihen ſchien. Eins meiner Reiſebücher giebt an, daß ihre Farbe rothbraun, nicht ſchwarz ſey, wie einige Beſucher irrthümlich geglaubt hätten. Ich habe nach ſorgfältiger Unterſuchung dies nicht beſtätigt finden können, bei den meiſten ſchien mir die urſprüngliche Farbe grün, nur die wenigſten zeigten Spuren der ägyptiſchen rothbraunen Hautfarbe, einige waren aber beſtimmt ſchwarz, und auch durch ihre Züge als Neger erkenntlich, eine Miſchung der Nationen, wie wir ſie ſpäter immer häufiger antrafen, und welche hinlänglich den in älteſter Zeit beſtehenden engen Verkehr und häufige Vereinigung zwiſchen den äthiopiſchen und ägyptiſchen Völkern darthut. Mit Ruß dick überzogen ſind indeß faſt alle Figuren dieſes Tempels, nur an den Gürteln der Prieſter oder Königskoloſſe hat ſich noch einiges Blau und Roth in ſeiner alten Friſche erhalten. Der Styl der Sculpturen an Wänden und Pfeilern, ſo viel man davon noch deutlich unterſcheiden kann, ſcheint ſehr verſchieden, und mehrere derſelben, die von weit beſſerer Ausführung ſind, halte ich deshalb für neuer, d. h. nur über 3000 Jahr alt, und von Rhamſes den übrigen hinzugefügt.

Der zweite, weniger geſchmückte, Saal ohne Statue, communicirt mit fünf andern Gemächern, wovon das mittelſte und größte, dem Eingang gegenüber ſtehende, das Allerheiligſte enthielt. Hier ſitzen in einer Niſche, welche faſt die ganze Höhe der Wand einnimmt, vier koloſſalere Figuren als die der Seitenniſchen, wovon die letzte zur linken Hand eine junge Frau von ſchlankem Wuchſe darſtellt, deren Arm zärtlich um ihren Nachbar geſchlungen iſt. Wahrſcheinlich iſt dies das hier begrabne Königspaar, oder das der Erbauer, die anderen, obenan ſitzenden Figuren ſind Götter, und zeigen die Attribute des Ammon-Ra und Oſiris. Auch dieſe Figuren ſind nur plump und furchtbar, wiewohl immer voll Charakter, und dabei auch ziemlich gut erhalten. Eine ſonderbare Eigenthümlichkeit derſelben iſt es, daß alle vier das widerliche Anſehen geſchwollner Beine und Füße darbieten. Sie hatten für uns, ſelbſt in der Farbe, etwas Molch- und Kröten-artiges, und man konnte nicht lange vor ihnen ſtehen, ohne an irgend einen Gott Moloch und ihm einſt hier geſchlachtete Menſchenopfer zu denken, wozu man gewiß kein paſſenderes Schreckenslokal irgendwo auffinden könnte. Die übrigen vier Gemächer ſind ſo von der Feuersbrunſt zerſtört, daß ganze Stücke des Felſens dadurch von der Decke abgelöst worden und auf den Boden geſtürzt ſind; von den Seulpturen der Wände konnte man hier durchaus nichts mehr erkennen, und Hunderte von Fledermäuſen, die in den grauſigen Räumen umherſchwirrten, verlöſchten überdies mehr als einmal unſre aus Tauen gedrehte Fackeln.

Vier Piaſter (ein Frank) waren hinlänglich, das Dutzend unſrer Führer zu ihrer größten Zufriedenheit zu bezahlen, aber ehe ſie ſich über die Vertheilung dieſes Schatzes unter ſich verſtändigen konnten, dauerte es länger als wir Luſt hatten abzuwarten. Noch fünf Minuten nach unſrer Entfernung hörten wir ihr Zankgeſchrei, und ſahen ſie durch unſre Perſpektive vor des Tempels ſchwarzer Pforte, wie Affen geſtikulirend, umherſpringen.

Das wenige fruchtbare Land, welches die Steine an den Ufern des Fluſſes übrig laſſen, fanden wir auf das Beſte cultivirt, und durch ungemein hohe Saki's von zwei Etagen bewäſſert, deren Inſtandſetzung ſehr koſtſpielig geweſen ſeyn muß. Auch erhielten wir hier vortreffliche Kuhmilch und ſaftige friſche Bohnen, eine ſchätzbare Zugabe für unſere Tafel, die jetzt ſehr dürftig beſchaffen iſt und meiſtens auf magre Hühner, Schöpſenfleiſch und Linſen allein beſchränkt bleibt, zu denen wir in Waſſer aufgeweichten Zwieback genießen müſſen, weil das von Aſſuan mitgenommene Brod ſchon längſt vertrocknet und verſchimmelt iſt. In den hieſigen Gegenden aber kennt man kein Brod, und die nur von einem Straußenmagen zu verdauenden Durragaletten der Einwohner können uns ſeinen Mangel nicht erſetzen. Keiner unſrer 24 Matroſen iſt zum Fiſchen zu bringen, noch ſahen wir je eine Vorrichtung dazu, noch werden irgendwo Fiſche zum Verkauſe gebracht, obgleich der Nil die vortrefflichſten in größter Menge liefert. Sie ſcheinen aber hier eben ſo wenig für eßbar zu gelten, als bei uns Waſſerratten und Schlangen. Nicht ohne einige

Zum dritten Theil fehlt noch die Vorrede, die wohl an 50 Seiten einnehmen wird, und zu der ich noch einigen Stoff mehr erwarte, ehe ich ſie beendigen kann.

Ich habe den Boten inſtruirt, acht Tage in Berlin auf Antwort zu warten. Geniren Sie ſich aber ja nicht im Geringſten, er kann auch 14 Tage warten.

Erlauben Sie, daß ich ein Exemplar des exemplariſchen Buches „Geiſt unſerer Zeit“ beilege. Es iſt mein Evangelium.

Réflexion faite, und um Sie, mein verehrteſter Freund, nicht zu drängen, ſchicke ich Ihnen die Kiſte mit Gelegenheit, und erſuche Sie, wenn Sie mit der freundſchaftlichen corvée fertig ſind, ſie mir nebſt Ihrer gütigen Antwort poste restante nach München zu adreſſiren, wohin ich endlich definitiv abreiſe. Das „junge Europa“ ſende ich dankbar zurück. Sie werden im vierten Theil einiges darüber finden — der Rezenſion der „Tutti Frutti“ angemeſſen, das heißt, ſauer und ſüß.

149.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 28. April 1834.

Theuerſter Fürſt!

Die Nachricht, welche ich Ihnen heute mitzutheilen habe, ſollen Sie zuerſt von mir ſelbſt erfahren, da Sie auch kaum geneigt ſein möchten, ſie Anderen ſogleich zu glauben. Ich werde eine neue Verbindung eingehen, mit Marianne Saaling, einem höchſt achtungswerthen und liebenswürdigen Frauenzimmer, deren Namen Ew. Durchlaucht wohl ſchon öfters mit gutem Lobpreiſe nennen gehört. Sie iſt mit mir faſt gleichen Alters, und damit iſt genugſam ausgeſprochen, welcher Art unſere Verbindung ſein wird, ſein kann, eine der wohlwollenden Freundſchaft, des geſelligen Zuſammenſeins, der

Beſorgniß berühre ich dieſes Capitel. Es iſt bekannt, wie oft ſchon die vaterländiſchen Critiker mir meine Tafelreminiscenzen vorgeworfen haben; nun aber kam in Kahira ſogar ein Blatt des Courier francais in meine Hände, worin auch ein franzöſiſcher Recenſent, der vielleicht irgendwo in Paris im fünften Stocke Hunger leidet, ſeine Galle wegen deſſelben Gegenſtandes über den deutſchen Touriſten ausgießt, der zu ſeinem Verdruß immer möglichſt gut und reichlich zu eſſen ſcheint, ja ſogar deſſen ungeſcheut Erwähnung zu thun ſo frei iſt. Ich geſtehe, daß ich von den eßkünſtleriſchen Franzoſen, die den Almanac des gourmands erfanden, in deren Literatur (wo nicht in der von ganz Europa) die Kochbücher ohne Zweifel jetzt der klaſſiſcheſte Theil ſind, und deren Köche ſelbſt man mit ihrem Ruhme über alle fünf Welttheile der Erde verbreitet ſieht — einen ſolchen Angriff am wenigſten erwartet hätte! Wie aber dieſe liebenswürdige Nation Alles mit Grazie zu thun weiß, ſo hat auch das erwähnte, ihr angehörige Individuum ſeine Scherze ſo drollig anzubringen gewußt, daß man ihm unmöglich gram deßhalb werden mag, und mancher ehrliche Deutſche kann ſich ſogar ein ſehr nützliches Beiſpiel an des Franzoſen Gewandtheit nehmen. So vereinigte dieſer Critiker z. B. aus einem Buche von fünf Theilen, das einen Zeitraum von zwei Jahren umfaßt, alle Stellen, wo der Autor vom Eſſen ſpricht, zu einer fortlaufenden Serie gaſtronomiſcher Notizen, wodurch es allerdings für Jeden, der das recenſirte Buch nicht kennt, den Anſchein gewinnen muß, als ſey der Reiſende nur der commis voyageur irgend eines der induſtriellſten europäiſchen Reſtaurateurs, der ſeinem Berufe getreu nichts als Eßbares in den Kreis ſeiner Beobachtungen aufnehmen darf — und ich, der Verfaſſer ſelbſt, muß geſtehen, daß ich bei der burlesken Zuſammenſtellung dieſer langen Liſte mich des herzlichſten Lachens nicht erwehren konnte. Dieſer junge franzöſiſche Recenſent (denn daß er noch jung iſt, verräth Vieles) befindet ſich alſo auf einem ſehr guten Wege, und von Herzen wünſche ich ſeiner Feder hinlänglichen Erfolg, um ihn künftig in den Stand zu ſetzen, täglich im Café de Paris ein ſo gutes Diné einzunehmen als mir je zu ſchildern Gelegenheit ward. Deutſche Recenſenten bedienen ſich oft eines andern Kunſtgriffs, nämlich ſie erfinden ſelbſt Dinge, die gar nicht im Buche ſtehen, oder entſtellen ſie wenigſtens im Auszuge ſo, daß ſie nur ihnen und nicht mehr dem Autor angehören, wobei es ihnen denn natürlich leicht wird, ſie ſo einzurichten, daß ſie auch dem magerſten Witze noch einen erfreulichen Spielraum gewähren. Dies Recept iſt wenigſtens probat in ſeiner Wirkung auf alle diejenigen, welche das Werk, das man lächerlich zu machen ſucht, nicht geleſen haben, und ſelbſt von denen, die es geleſen, erinnern ſich oft Wenige ſo genau des Inhalts, um nicht auf Treu und Glauben anzunehmen, daß die gerügten Abſurditäten wirklich darin vorkommen, und ſie wundern ſich vielleicht nur, dieſelben früher ſo gänzlich überſehen zu haben. Doch werde ich trotz aller Anfechtungen dieſer Art eine Gewohnheit nicht ganz verlaſſen, in der ich große Vorgänger habe. Es erfriſcht die Conſtitution des Leſers, wenn man zuweilen mit ihm vom Eſſen ſpricht, und ich ſelbſt habe dies bei der Lectüre engliſcher Romane oft empfunden. Einmal erhielt ich ſogar einen anonymen Brief, worin mir eine pommerſche Hausfrau (der Poſtſtempel verrieth mir ihr Vaterland) den innigſten Dank für eine neue Anweiſung Kartoffeln zuzubereiten ſagte, und mir als Gegengeſchenk zwei andere vortreffliche culinariſche Vorſchriften, nebſt einer ſelbſt geräucherten Gans, zuſandte, während derſelbe Poſttag mir den Brief einer jüngeren Berliner Dame brachte, die mich zu einem beſſern Chriſtenthum bekehren wollte, als ihr das meinige vorkam. Solche Trophäen ſind des Autors Stolz, und ich darf ihre Quelle auf keiner Seite ganz verſiegen laſſen.

Den 8ten April.

Endlich haben wir günſtigen Wind bekommen, der uns in einem Tage ſo weit brachte, als wir bisher in einer ganzen Woche gekommen waren. Aber in meiner kleinen Barke mußte dabei alles wohl verſichert werden, da der Wind ſie bald auf die linke, bald auf die rechte Seite ſo tief niederdrückte, daß ſie mehrmals Waſſer ſchöpfte, und in meiner Cajüte, wie bei einem Sturm auf dem Meere, alles umgeworfen wurde, was nicht unverrückbar feſtgeſtellt war. Nicht eher als bis der

Inhalt eines Tintenfaſſes über mich ausgeleert worden war, lernte ich dieſe neue Einrichtung hinlänglich treffen. Die Tempeljagd mußte nun eingeſtellt werden, und wir fuhren ohne Bedauern an mehreren vorüber, da ſie ſämmtlich für den Rückweg aufgeſpart bleiben; es ſind deren übrigens eine ſo große Zahl, daß man faſt froh iſt, ihren Beſuch in zwei verſchiedne Epochen theilen zu können.

Gegen Abend erreichten wir das anſehnliche Dorf Korusko, ein Hauptſtapelplatz am Nil, von wo die Caravanen direkt durch die Wüſte in vierzehn Tagen nach Berber gehen, und dadurch den Flußweg um das Dreifache abkürzen. Die Reiſe iſt aber wegen Mangel an Waſſer ſehr beſchwerlich. Wir blieben die Nacht in Korusko, deſſen Umgegend ich am Morgen einige Stunden widmete. Die Landſchaft wird hier ungleich pittoresker, und ich will ſie daher, um einen anſchaulichen Begriff von einer ächt nubiſchen Gegend zu geben, etwas näher beſchreiben.

Um ſie ſelbſt beſſer zu überſchauen, erſtieg ich nicht ohne Mühe einen 1600 Fuß hohen, ſehr ſteilen Felſenberg, auf deſſen ſpitzem Gipfel ich eine kleine Platform, ſo glatt geebnet wie zum Hexentanze, antraf. Hier ließ ich mich nieder, und unterſuchte mit meinem Glaſe den weiten Horizont. In Süd und Südoſt breitete ſich, ſo weit die Sehkraft reichte, die geheimnißvolle, wunderbar anzuſchauende Wüſte von Korusko aus. Dieſe bietet kein Sandmeer, ſondern erſcheint wie ein Gebürge ſchwarzer und braunrother zerriſſner Felſen in allen möglichen phantaſtiſchen Formen, mit weiten gleichfarbigen Thälern dazwiſchen, die wie mit dem Richtſcheit geebnet ſind. Alles muß hier in der Urzeit von einem unermeßlichen vulkaniſchen Feuer geröſtet worden ſeyn. Noch ſieht man das Ganze davon kohlſchwarz gebrannt, und die Mineralogen finden in dieſer Wüſte die ſeltſamſten, ſonſt nirgends anzutreffenden Phänomene und Produkte, welche eine Erdrevolution zurückgelaſſen hat. Gewöhnlicher Wüſtenſand iſt auf dieſer Seite nirgends zu ſehen, doch eben ſo wenig irgend eine Spur von Vegetation. Nur das ſchmale Nilufer, das man weithin gegen Nordoſt verfolgt, prangt mit den grünſten Feldern, und ſelbſt die unmittelbaren ſteilen Flußwände, welche bei höherem Stande des Nils das Waſſer bedeckt, ſind jetzt bis unten hinab mit Erbſen und Bohnen beſät. Zuweilen erſtrecken ſich grüne Erdzungen tiefer in die Felſen hinein, wo unter Palmen- und Akazienwäldchen die Eingebornen ihre friedlichen Hütten erbaut haben. Nach Süd-Weſten hin deckt eine Hügelkette die Ausſicht, gegen Norden aber bildet das Land jenſeits des Fluſſes den vollkommenſten Contraſt zu der bisher betrachteten Gegend. Der Nil macht bei Korusko einen ſo gekrümmten Haken, daß er von hier bis Hamada faſt wieder nördlich weiſt, daher auch der bisher uns günſtige Wind, obgleich *er* ſich nicht veränderte, doch für uns nun zum contrairen geworden iſt. Es geht uns, beiläufig geſagt, im Leben mit vielen Dingen und Perſonen eben ſo, wenn *wir* unbewußt die Richtung verändern, und glauben, es ſey von den Andern geſchehen. Doch um auf meine Beſchreibung zurückzukommen, ſo beſteht alſo das ganze Dreieck, welches der Nil im Norden einſchließt, aus lauter ockergelben Sandhügeln, deren oben heraustretende Felſenſpitzen wiederum ſchwarz ſind, und dieſes dergeſtalt ſchwarz getupfte Gelb ſetzt ſich, gleich einer Decke von Leopardenhaut, ununterbrochen bis an den Horizont fort. Nur unmittelbar am Nil wird es durch einen engen Streifen dichter Mimoſen begrenzt, die ihre wohlriechenden bunten Blüthen und ſeinen federartigen Blätter bis in das Waſſer niederbeugen. Hier und auf dem nahen Sande ſoll ſich eine unglaubliche Menge und Varietät von Käfern aufhalten, und ein Naturforſcher, den ich ſpäter in Kartum antraf, behauptete, hier den ächten heiligen Käfer, den **Scarabaeus sacer** der alten Aegyptier gefunden zu haben, ſtahlgrün mit goldſchimmerndem Saum.

Im Fluſſe ſelbſt ragen viele Steinklippen hervor, deren Menge bei niedrigem Waſſerſtande die ganze Fahrt von Philae bis Quadi-Halfa an mehreren Orten unſicher macht. Wir fuhren einigemal auf ihnen auf, und die große Barke ſchöpft ſeitdem fortwährend Waſſer. Auch die meinige zerbrach bei einer ſolchen Gelegenheit ihr Ruder, das wir in Korusko wieder herſtellten. Da man die Nacht unter ſolchen Umſtänden nicht wohl fahren kann, ſo wird unſre Reiſe dadurch noch mehr in der jetzigen Jahreszeit verlängert.

Die Einwohner von Korusko brachten uns allerlei Waaren zum Verkauf, Schilde, Spieße, Strohhüte, Kurbatſche aus dem Fell des Nilpferdes geſchnitten, und Geſchlechtstheile des Krokodils, die ungemein ſtark nach Moſchus riechen, und ſtimulirende Eigenſchaften beſitzen ſollen, weshalb ſie die Einwohner ſehr theuer halten. Einige boten uns auch ihre Weiber und Töchter an, deren Schönheit ſie ſehr rühmten, worin wir aber, nach Belehrung des Augenſcheins, unmöglich mit ihnen übereinſtimmen konnten. Die abſcheuliche Mode, Geſicht und Haare fingerdick mit Fett zu überziehen, würde ſchon hinlänglich ſeyn, einen Europäer ſelbſt von einer hieſigen Venus zurückzuſchrecken. Während unſres Aufenthalts langten drei ganz mit Sklaven angefüllte Barken von Dongola hier an. Es iſt dies ſchon die vierte Caravane ſchwarzer Sklaven beiderlei Geſchlechts, der wir ſeit Aſſuan begegnen, ſonſt nur den erwähnten Franzoſen, welche die einzigen Touriſten auf dem Nil waren. Nie konnten wir die Führer der Sklaven bewegen, uns unterwegs welche davon zu verkaufen. Der Grund liegt theils im Fanatismus dieſer Leute, theils darin, daß dieſe Transporte größtentheils das Eigenthum größerer Speculanten ſind, zum Theil Europäer, welche die

Schwarzen auf ihre Rechnung nach Kahira kommen laſſen, wo ſie ſie zu hohen Preiſen anzubringen ſicher ſind. Die Führer durften daher unterwegs wahrſcheinlich nicht mehr darüber disponiren. Wir fanden dieſe armen Weſen faſt immer heiter, oft ausgelaſſen, und man ſah ihnen keinen Mangel an. Auch ſchien die Behandlung, welche ihnen zu Theil ward, durchaus nicht grauſam, nicht einmal ſtreng, etwas ſchlimmer mag indeß ihr Loos ſeyn, wenn ſie durch den brennenden Sand der Wüſte zu Fuß reiſen müſſen.

wechſelſeitigen Tröſtung und Fürſorge. Meine Trauer um Rahel, die Liebe und Ehre des Andenkens an die ewig zu vermiſſende Freundin, ſind der Boden, auf welchem dieſe neue Pflanze wächſt; wir ſtützen uns feſt und innig auf die Vergangenheit, und glauben nicht, ſie durch eine Zukunft, die wir nicht mit Jugendhoffnungen anſehen, zu erſetzen, ſondern nur treuer zu hegen; ich werde nichts zu verläugnen, wohl aber fortwährend vielem zu entſagen haben. Wir ſind auch beide vielfach krank, und ſchon dadurch auf eine höhere Stufe des Umgangs angewieſen, als die gewöhnlichen darbieten. Was in unſerem Schritte uneben und wunderlich erſcheinen möchte, gehört nicht uns an, ſondern den thörichten Einrichtungen der Welt, denen wir freilich angehören; es iſt nicht unſere Schuld, daß es für das Verſchiedenartigſte in dieſer Armenanſtalt nur die Eine Form giebt. Ew. Durchlaucht werden das beſſer als tauſend Andere verſtehen, und brauch' ich nichts hinzuzufügen. —

Theilen Sie gütigſt dieſe Nachricht der hochverehrten Fürſtin mit, der ich meine treueſten Huldigungen zu Füßen lege. Auch ihrem Frei- und Hochſinn gegenüber halte ich mich der mildeſten und reifſten Einſicht bei dem Unerwarteten und Ueberraſchenden ſtets verſichert. Darf ich wohl dieſe Vermittelung in Anſpruch nehmen, um auch nach Carolath dieſe neue Kunde beſtens hingelangt zu denken? —

Zum Juli hoff' ich den neuen Lebensweg anzutreten, der zugleich, falls keine Schwierigkeit begegnet, ein Reiſeweg ſein wird. Wir gedenken nach Wien zu reiſen, wo mir die Bäder von Baden helfen ſollen, das ewige Kränkeln zu überwinden, von dem ich auch in dieſem Augenblicke nicht frei bin!

Bis dahin wird auch das Buch Rahel in ſeinen drei Bänden fertig ſein. Dieſe Erſcheinung wird gleichſam eine liebevolle Feier der edelſten Empfindungen und der höchſten Gedanken ſein, welche uns bei dem neuen Freundſchaftsbunde

Ypſambul.

Den 10. April.

Wir ſahen uns genöthigt, wieder zum Ziehen der Barke durch Menſchen, und zum nothwendigen Preſſen der Eingebornen zu dieſem Dienſt unſre Zuflucht zu nehmen, womit man freilich nicht ſchnell vorwärts kommt. Auch entwiſchten häufig die Gepreßten unſerm Kawaß, was langen neuen Aufenthalt verurſachte. So erreichten wir erſt ſpät nach Mittag den Tempel von Hämada, der von geringem Umfang, aber größter Schönheit aller Details, und aus der beſten Zeit der Pharaonen iſt. Schade, daß der Sand der Wüſte ihn ſo tief verſchüttet hat, daß man bequem vom Boden auf ſein Dach ſteigen kann, das hier aus doppelten über einander liegenden Steinblöcken, jeder von zwei Fuß Dicke, beſteht.

In der Mitte dieſer ſoliden Decke haben die Kopten, welche den Tempel eine Zeitlang als Kirche benutzten, ein weites Loch gebrochen, um eine Art weißgetünchter Kuppel aus Erdziegeln darauf zu ſtülpen, die einem Taubenhauſe gleicht, wie die meiſten dieſer Arbeiten aber ſchon wieder zur Hälfte eingefallen iſt. Man bemerkt in dieſem Tempel, deſſen Inneres (in das man durch ein enges Loch kriechen muß) weniger mit Sand angefüllt iſt, als es die äußere Verſchüttung erwarten läßt, ähnliche cannelirte Säulen ohne Capitäl mit bloßer Deckplatte, wie in dem Speos zu Kalabſche, und findet nur die Ringe älteſter Pharaonen darin, vom Geſchlechte Thotmoſes des Dritten, der für den König Möris des Herodot gehalten wird, Ammenophi's des Zweiten, und einiger andern. Mit Champollion's Tafel in der Hand iſt es jetzt Jedem leicht geworden, der ſich nur die Mühe der Vergleichung geben will, die meiſten dieſer Ringe zu erkennen, frühere Reiſende hatten es nicht ſo bequem. Die vortrefflichen Sculpturen der inneren Gemächer dieſes kleinen Tempels, der dem Gott Phre, wenn ich mich recht erinnere, gewidmet war, ſo wie die Friſche der Farben, ſind von ſeltener

Erhaltung, wozu es viel beigetragen haben mag, daß jedes Gemach von den Kopten ſorgfältig mit Mörtel beworfen und überweißt worden war. Unter den Bildern bemerkte ich häufig einen Vogel, eine Art Droſſel, die ich auch lebend hier ſchon hatte umherfliegen ſehen; dieſer Vogel war mit einer ſolchen Genauigkeit der Natur nachgeahmt, daß er in Büffon's Werke hätte aufgenommen werden können. Er zeigte ſich in den verſchiedenſten Attitüden, und in einem der Bilder ſaß er auf einem todten Thiere, das ganz der ſeitdem in Neuholland aufgefundenen Amphibie mit dem Entenſchnabel (Ornithorhynchos) glich. Sollte dieſes Schnabelthier ſonſt auch in Aegypten exiſtirt haben? Wieder ſieht man hier rothe und ſchwarze Fürſten, unter andern eine ſchwarze Königin mit einem rothbraunen König, die ein Bündniß mit einander zu ſchließen ſcheinen; ſo wie neben ihnen die vollſtändigſten Sammlungen aller Landesprodukte, Vaſen, Meubeln, Eßwaaren und Effekten. In keinem Tempel Aegyptens ſah ich bisher eine ſo große Mannichfaltigkeit der Gegenſtände auf einem ſo geringen Raume dargeſtellt.

Der Sand um dem Tempel war ſo glühend heiß, daß man ſich faſt die Stiefel daran verbrannte, und den Fuß nicht lange ohne Schmerz an ein und demſelben Flecke ruhen laſſen konnte. Man begreift, wie ein ſolcher Sand Straußeneier ausbrüten mag, und ich bezweifle nicht, daß man auch Hühnereier darin in einer Viertelſtunde gar kochen könnte.

Wir blieben die Nacht in Deerr, einem ſehr anſehnlichen, reinlichen, mit ſchönen Fluren und einem weithin gedehnten Palmenwalde umgebnen Orte, der ehemaligen Hauptſtadt des Landes und dem Sitze ſeines Souverains, der auch jetzt noch, nachdem er ſeine Unabhängigkeit verloren, als Kaſcheff des Vicekönigs hier reſidirt. Mehemed Ali hat dieſe ſanfte Politik an mehreren Orten befolgt, und die alten Landesfürſten ihr Gouvernement als ſeine Beamten fortſetzen laſſen. Wir beſahen den ziemlich weitläuftigen Pallaſt des Ex-Souverains, der aus bunten Ziegeln und Lehm aufgeführt iſt, ſo wie ſeine Gärten, in denen wir Weinplantagen, Orangenhaine und allerlei bei uns ſeltne Bäume und Geſträuche der Tropen mit vieler Sorgfalt gepflegt fanden. Was mich aber am meiſten überraſchte, waren zwei ungeheure Sycomorbäume, die größten, welche ich bisher geſehen, und die in der Mitte zweier Plätze vor dem Schloſſe ſtanden, welche ſie faſt ganz beſchatteten. Die Ausbreitung der Aeſte des einen derſelben betrug volle hundert Fuß. Ewige Kühle herrſcht unter dieſen Laubkronen, und keine Baumart, die ich kenne, übertrifft die Schönheit ihres hellen Apfelgrüns, das der Sycomor übrigens nur in dieſem, ihm ganz zuſagenden Klima anzunehmen ſcheint, denn in Aegypten iſt die Farbe ſeiner Blätter weit dunkler.

Der erwähnte Palmenwald, in welchem Dörr liegt, und der ſich mehrere Stunden weit ausdehnt, liefert das Material zu den ſchönen Matten, welche die hieſigen Weiber verfertigen. Einige zwanzig derſelben, glänzend von Fett, und das Haar in hundert ſchmale Treſſen, voll Goldzierden und Glasperlen, getheilt, umringten uns bald nachher, um uns ihre Arbeiten dieſer Art anzubieten, während ſie die Matten mitten im Staube der Straße aufrollten. Indem ich mich bückte, um einige davon näher zu unterſuchen, fühlte ich mich plötzlich von zwei Armen umſchlungen, und als ich mich jähling umwandte, erblickte ich einen abſcheulichen, ſchmutzigen alten Bettler, der auf dieſe verbindliche Weiſe um ein Almoſen bat. Dörr's Bewohner ſchienen ein zudringliches, aber gutmüthiges Völklein zu ſeyn, immer bettelnd, aber auch gefällig und höchſt genügſam in ihren Wünſchen. Wir kauften eine Anzahl der ſchönſten Fußdecken von höchſt mühſamer Arbeit, die in Europa mit Gold aufgewogen werden würden. Ein Teppich aus Palmblättern in bunten Farben und geſchmackvollen Deſſeins, groß genug, um ihn vor ein Sopha legen zu können, kam uns auf nicht mehr als fünf Franken zu ſtehen, und erſt, als wir mehrere Beſtellungen machten, um ſie bei unſerer Rückkehr mitzunehmen, erfuhren wir, daß eine Perſon mit angeſtrengteſter Arbeit einen ſolchen Teppich nicht vor zwei Monaten beendigen könne. Der Gewinn iſt alſo nur 2½ Franken monatlich, wozu das ächt gefärbte Material noch umſonſt hergegeben wird. Von geringerer, aber immer noch, nach unſerm Maaßſtabe, vortrefflicher Waare koſtete das Stück nicht mehr als einen Franken! Vor fünfzehn Jahren war Geld hier faſt ganz unbekannt, wenigſtens unter den gemeinen Klaſſen, und Champollion hatte viel Mühe, den Leuten, welche ihm den Eingang zum

Tempel von Ypſambul vom Sande frei machten, ihre Bezahlung, welche ſie in Naturalprodukten erwarteten, in Gelde annehmen zu machen. Seitdem ſind ſie jedoch ſehr begierig darnach geworden, überſchätzen aber noch ſeinen Werth. Einige Dutzend reiſende und kaufende Europäer mehr, und ſie werden bald unſerer Aufklärung in dieſer Hinſicht nichts mehr nachgeben.

Der Sonnenuntergang ſpielte an dieſem Abend unter Dörr's hohen Palmen mit unnachahmlichen Farben. Der ganze Himmel ſchien ein zerfloßner Regenbogen, in deſſen Mitte die junge Mondesſichel, nicht gelb wie bei uns, „gleich einem Eierdotter,“ wie Schefer ſingt, ſondern brennend ſmaragdgrün, wie ein Goldkäfer, glänzte. Auch der Nil rollte heut nur bunte Wellen, und ſelbſt der graue Wüſtenſand hatte ſich in Roſa- und Silberſand verwandelt.

Auf die Nachricht, daß ſich ein friſcher Wind erhebe, ſegelten wir mit Sonnenaufgang ab, und ließen vor der Hand Dörr's uralten Tempel ungeſehen. Die Gegend war freundlich und der Tag heiter mit einem anmuthigen Luftzug unter dem Zelte vor meiner Cajüte. Ich ſaß hier ruhig mit

Suſannis, der in ſeinem dicken Naturpelze ſich vor Hitze nirgends mehr zu laſſen weiß. Da er ſchon mehrmal mit neidiſchen Augen die Matroſen ſich von der Barke ins kühle Waſſer hatte ſtürzen ſehen, kam er heute, während wir mit dem beſten Winde raſch fortſegelten, plötzlich auf den unglücklichen Einfall, es ihnen nachzumachen, und wenige Minuten darauf war er ſchon ſo weit zurückgeblieben, daß ich die Segel einziehen laſſen mußte. Zwei Araber ſprangen ſogleich ins Waſſer, um ihn zu holen. Der hier ſehr breite Strom trieb aber alle Drei ſo gewaltſam abwärts, daß ſie durchaus weder uns, noch das Ufer mehr erreichen konnten, und wir zuletzt die größte Beſorgniß für ihr Leben zu hegen anfingen. Die beiden ſchwarzen Matroſen blieben über eine ſtarke Stunde im fortwährenden Schwimmen gegen den Strom, ehe wir ſie aufzunehmen im Stande waren, und dazu hatte noch der ſtärkſte von ihnen die meiſte Zeit über den gänzlich erſchöpften Suſannis auf ſeine Schultern geladen. Es iſt wahrlich viel werth, ſich einer ſolchen Fähigkeit zu erfreuen, und im Grunde iſt doch nur vernachläſſigte Erziehung daran Schuld, wenn wir ſie nicht Alle beſitzen, denn an ſich ſind die Leute nicht ſtärker als wir.

Die Dekoration unſrer heutigen Abendmahlzeit, die wir auf der freien Barke einnahmen, während der Wind uns immer gleich raſch forttrieb, war von ganz eigenthümlicher Art. Ein glorreich leuchtender Himmel mit Mond und Sternen im höchſten Glanze diente uns zur Decke, des Fluſſes geſchmolznes Metall, vom Monde vergoldet, zum Teppich; das rechte Nilufer bot dazu ohne Unterbrechung eine dichte Wand ſtets abwechſelnder Bäume und ſüß duftender Sträucher dar, ein Bild der geſegnetſten Ueppigkeit, in dem das dämmernde Licht der Nacht auch nicht einen kahlen Fleck erkennen ließ. Das linke Ufer dagegen ſtellte dieſem reichen Leben den wahrhaft entfleiſchten Tod entgegen, die flachſte, farbloſeſte, weißgraue Sandwüſte, die ſich faſt in gleicher Höhe mit dem Waſſer vereinigte, ohne die mindeſte Spur irgend einer Vegetation blicken zu laſſen.

Den 11. April.

Nicht ohne geſpannte Neugierde nahten wir den alten Denkmälern von Ipſambul, oder eigentlicher Abu-Simbel. Seit Burkhardt dieſe erhabenſten aller Felſentempel in Afrika aufgefunden, und Belzoni mit unermüdlicher Geduld ſie geöffnet, wobei er Wochen lang zubrachte, um das Rieſenthor des größten nur zur Hälfte vom Sande zu befreien, — in welchem Zuſtande es auch noch jetzt iſt, — ſetzen die beharrlichſten der Touriſten ihre ägyptiſche Expedition häufig bis hierher, und auch wohl bis zu den nicht mehr weit entfernten Katarakten von Duadi-Halfa fort, aber darüber hinaus dringt ſeltner ein Fremder. Ipſambul iſt daher ſchon eben ſo häufig mit dem Crayon gezeichnet, als mit der Feder beſchrieben worden; doch wird Beides immer weit hinter der Wirklichkeit zurückbleiben.

Die Wirkung der gegen ſiebenzig Fuß hohen vier Koloſſen an der Façade des größten Tempels, die in majeſtätiſch heitrer Ruhe, die Hände behaglich auf die Kniee gelegt, in ihrer 100 Fuß hohen, 115 Fuß breiten und 24 Fuß tiefen, geglätteten Felſenbeſeelen; denn in dieſem Andenken und Zeugniſſe zumeiſt beſteht derſelbe!

Zum Winter werden wir in Berlin zurück ſein. Alles das gilt indeß nur, ſofern, wie der Schiffer ſagt, Wind und Wetter dient!

Mein Freund Neumann hat ein Meiſterſtück von Rezenſion der „Tutti Frutti" geliefert; ich hoffe es wird bald gedruckt ſein, dann erhalten Ew. Durchlaucht es ſogleich; ich dringe auf Beſchleunigung, leider aber iſt ſie nicht ganz in meiner Gewalt. Das Wort von Neumann wird in ſeiner klaren und gediegenen Bildung wie ein Gardegrenadier-Bataillon unter Landſturmshaufen ausſehen, wenn mir der Vergleich dieſes ehrenwerthen Inſtitutes für ſo manches Weltgeſindel, das ungeordnet und boshaft die ihm unerreichbaren Vorzüge anklafft und mäkelt, erlaubt ſein darf. Für die Litteratur wird jenes Wort höchſt bedeutend ſein, und es ſelber wird bleiben. —

Geben Ew. Durchlaucht mir Ihren beſten Segen, und bleiben Sie der treuen Verehrung und unwandelbaren Zuneigung verſichert

Ihres
innigſt ergebenen
Varnhagen von Enſe.

150.

Pückler an Varnhagen.

Muskau, den 2. Mai 1834.

Die Fama, mein verehrteſter Freund, war doch ſchneller als Ihr Brief, und hatte mir bereits gemeldet, was Sie mir ſo freundſchaftlich mittheilen.

Wenn Sie bei der offiziellen Nachricht die aufrichtige und herzliche Freude geſehen hätten, welche Lucie und ich niſche dicht am Waſſer ſitzen, und als des unterirdiſchen Heiligthums treue Wächter hier ſchon über dreitauſend Jahre lang unverrückt harren und ſich das Spiel der Wellen beſchauen — ergreift vielleicht manche Einbildungskraft noch gewaltiger, als die Säulen- und Obeliskenwälder Thebens. Hinſichtlich des hohen Standpunktes der Kunſt behaupten ſich beide Werke faſt auf gleicher Stufe, denn wenig in Theben kann die edle Form, die Vollendung der Arbeit, den erhabnen Ausdruck dieſer Rieſenſtatuen übertreffen, welche alle vier, ſich völlig gleich, des großen Rhamſes Heldenbild darſtellen, und in den eben ſo ſchönen als charakteriſtiſch feinen Zügen untrügliche Portraitähnlichkeit verrathen. Nur eine derſelben iſt durch ein herabgeſtürztes Felſenſtück zum Theil zertrümmert worden, die übrigen blieben faſt ganz unverſehrt. Von dem Koloß rechter Hand hat Belzoni das Antlitz abgegypſt, und hätte wohl ſo viel Rückſicht für das Kunſtwerk nehmen ſollen, um die Spuren dieſer Operation wieder abwaſchen zu laſſen, da die Statue von rothbrauner Steinfarbe durch ihr weiß angetünchtes Geſicht jetzt wie zu einem Clown von ungezognen Händen verunſtaltet erſcheint.

Alles an und in dieſem Tempel athmet zwar tiefen Ernſt und göttergleiche Ruhe, aber er bietet nichts Furchtbares wie der von Jerf-Huſſein, obgleich die Anordnung ſeiner ganzen Architektur viel Aehnliches mit jenem hat. Auch herrſcht nirgends der Charakter des Geheimnißvollen darin, noch Jerf-Huſſeins ſchauerliches Dunkel. Das 30 Fuß hohe Thor iſt kaum mehr als ein Drittheil vom Sande befreit, und dennoch ſchien die Sonne bis in das Allerheiligſte hinein, ſo daß wir nur zu genauerer Beſichtigung der Wandbilder und der lichtloſen Nebenzimmer Fackeln gebrauchten. Würde die Façade ganz vom Sande befreit, ſo müßte man ſchon vom Waſſer aus ungehindert durch alle in die Felſen gehauenen Gemächer hindurch ſehen können, in einer Länge, die ungefähr 140 Fuß beträgt. Der erſte Saal, welcher einige fünfzig Fuß lang und faſt eben ſo breit iſt, wird, wie in Jerf-Huſſein, von zwei Reihen viereckiger Pfeiler geſtützt, vier auf jeder Seite, doch ſind ſie hier von größeren Dimenſionen, mit einem breitern Gange davor und größern Räumen dazwiſchen. Die daran gelehnten Koloſſe wiederholen alle, gleich denen außerhalb, die Züge des großen Rhamſes, und tragen die Geißel (den ägyptiſchen Scepter) und den Krummſtab über die Bruſt gekreuzt. Die Farben ihrer Gewänder und Gürtel ſind noch an vielen Stellen erhalten, doch hat die Feuchtigkeit ihnen geſchadet, und noch mehr iſt dies bei den Wandſculpturen der Fall. Dieſe, Opferzüge, Schlachten und Belagerungen darſtellend, in denen größere und kleinere Figuren, vom Koloſſalen bis zum Diminutiven, abwechſeln, würden zum gänzlichen Verſtändniß ein wochenlanges Studium erfordern. Viele ſind in der Anordnung eben ſo ſeltſam, als in der Ausführung vortrefflich, andere ſcheinen von weniger vollendeter Arbeit. Die Compoſitionen nähern ſich oft dem naiven Sinne unſrer altdeutſchen Maler, einige erreichen die Vollkommenheit der Antike. So befindet ſich namentlich auf der linken Seite vom Eingange eine auf vertieftem Grunde erhabne und bemalte Abbildung des Seſoſtris, auf ſeinem Streitwagen ſtehend und im Begriff, einen Pfeil auf den fliehenden Feind abzuſchießen, die in Haltung und Form auf das Lebhafteſte an den Apoll von Belvedere erinnert, dieſen aber, nach meinem Gefühle, an jugendlich göttlicher Schönheit des erzürnten Antlitzes, an unnachahmlicher Grazie und Kühnheit der Stellung, wie durch den edelſten, makelloſeſten Körperbau noch übertrifft. Nur der unterſte Theil des Geſichtes hat leider eine Beſchädigung erlitten, ſonſt iſt die ganze Figur bis jetzt noch intakt geblieben, ſo wie auch Wagen und Pferde, die auf das Reichſte geſchmückt, in gleicher Vortrefflichkeit vollendet ſind, und mir, die Pferde betreffend, ſelbſt den Vorzug vor allen ähnlichen Darſtellungen in Theben zu verdienen ſcheinen. Unter den Gefangnen, die auf beiden Seiten des Eingangsthores der ſiegende Oſiris (immer wieder in Rhamſes Geſtalt) am Schopfe hält, ſcheinen ſich Individuen aller Hauptnationen der Erde zu befinden, und die Charakteriſtik der Phyſiognomieen iſt ſo ſprechend, daß man auch hier die Portraitirung nicht verkennen kann. Die Decke iſt äußerſt reich mit großen Geiern von dunkelblauer und gelber Farbe verziert. Viele Reiſende meinen, dies ſey Gold geweſen, ich habe aber nie irgendwo die mindeſte Spur auffinden können, daß die alten Aegyptier Gold- oder Silberfarben in ihrer

Malerei angewendet hätten, ſondern ſtets iſt dergleichen durch Gelb oder Weiß angedeutet. Nur unter den Ptolomäern und Römern ward ohne Zweifel Gold angewandt. Früher muß man dieſe Metalle als Farben verſchmäht oder ihre Bereitung nicht hinlänglich gekannt haben. Ich ſpreche hier nicht von Holzvergoldung, deren Herodot erwähnt, dennoch hat man bis jetzt auch dieſe, z. B. vergoldete Köpfe an den Mumien, immer nur, ſo viel ich weiß, aus den Zeiten der Ptolomäer gefunden.

Eines ſonderbaren Effekts optiſcher Täuſchung in demſelben Saale muß ich noch gedenken, ehe ich ihn verlaſſe. In der dunkelſten Ecke deſſelben, die in neuerer Zeit, Gott weiß zu welchem Zwecke, mit einer Mauer umzogen worden iſt, ſieht man die hohe Figur eines prachtvoll gekleideten königlichen Helden auf den obern Theil der Wand gemalt. Wir erſtiegen die zerbröckelte Mauer, um das Bild mit der Fackel genauer zu betrachten, und ſo oft wir dieſe an einer gewiſſen Stelle feſt hielten, ſahen wir alle zu mehrerenmalen das wilde Antlitz des Kriegers auf das Täuſchendſte die Augen verdrehen und gräulich rechts und links rollen. Der in hohem Grade geſpenſtiſche Effekt, den wir ſo ganz willkührlich hervorbringen und wiederholen konnten, ſchwebt mir noch immer lebendig vor, und erinnert mich an jene Bilder, die auf eine Weiſe gemalt ſind, daß, man mag ſich hinſtellen wo man will, immer von ihnen ſtarr fixirt wird. Wer weiß, ob hier nicht ein ähnliches Kunſtſtück des ägyptiſchen Malers der unheimlichen Wirkung zum Grunde lag.

Es folgen nun noch zwei etwas kleinere Säle, und aus dem letzten führen drei Thore in eben ſo viele Gemächer von weit geringerem Umfang als die Säle. Das mittelſte derſelben, genau dem Haupteingange gegenüber, enthielt, wie bei allen Felſentempeln, das Allerheiligſte. Die darin ſitzenden Statuen ſind ſehr verſtümmelt, und ein Altar, welcher ſich noch in der Mitte befindet, beſteht nur aus einem einfachen Granitwürfel ohne Sculpturen. Außer dieſen Gemächern enthält der Tempel noch mehrere andere, im Ganzen vierzehn, in die man durch Seitenthüren aus den großen Sälen gelangt; ſie ſind lang und ſchmal, einige mit 2½ Fuß hohen maſſiven Bänken ringsum an den Wänden verſehen. Alle ſind voll bemalter Sculpturen verſchiedener Art, in einigen aber auch nur die Umriſſe derſelben mit großer Freiheit und Schärfe in ſchwarzen und rothen Linien angegeben.

Ich hatte in allen Reiſebeſchreibungen geleſen, daß die Hitze im Innern des Tempels einem ruſſiſchen Schwitzbade gleiche, und war daher ſehr verwundert, davon nicht das Mindeſte zu bemerken, im Gegentheil fanden wir es weit kühler in dieſen Räumen als in der Sonnenhitze im Freien. Abſichtliche, fanatiſche Zerſtörung ſcheint in Ypſambul nie ſtattgefunden zu haben. Nur durch neuere Kunſtliebhaber und gelegentlich hier hauſende, oder ihr Vieh hier beherbergende Eingeborne, endlich und hauptſächlich aber, wie ſchon bemerkt, durch die Feuchtigkeit des Felſens ſelbſt, in dem der Tempel ausgehauen wurde, hat dieſes herrliche Werk bedeutend gelitten — ohne Schutz von Seiten des Gouvernements aber, und ſo leicht zugänglich, als es jetzt iſt, darf man nicht hoffen, daß die ſämmtlich nur in Stuk vertieften Sculpturen des Innern, deren glänzende Farben ſchon größtentheils verblichen ſind, der Zeit noch lange widerſtehen werden.

Gleich verſchont von prämedirtem Vandalismus iſt ein ähnlicher, jedoch um die Hälfte kleinerer, zweiter Felſentempel dicht neben dem großen geblieben, welcher von Seſoſtris' Gemahlin erbaut, und der Hathor (Venus) geweiht iſt. Nur ein breiter Sandſturz, der an blendendem Glanze, wie an glatter Oberfläche vollkommen einem Eisgletſcher gleicht, trennt ihn von ſeinem Nachbar. Ich verſuchte, dieſen Sand zu erklimmen, um den Fries des großen Tempels, der aus einundzwanzig, 8 Fuß hohen, aufrecht ſtehenden Affen beſteht, wo möglich näher zu betrachten, fand aber das Unternehmen über meine Kräfte, da man bei jedem Schritt faſt eben ſo tief wieder herabglitt, als man vorwärts gekommen war.

Die innere Einrichtung dieſes zweiten troglodytiſchen Monuments iſt der des andern gleich, und die außerhalb an die Wand gelehnten Koloſſe des Königs und der Königin ſchienen mir noch vollendeter gearbeitet als die des größern Tempels, beſonders ſind die üppigen und zarten Formen der weiblichen, wie die Durchſichtigkeit und der ſchöne Faltenwurf der Gewänder merkwürdig gelungen bei ſo koloſſalen Verhältniſſen. Eine liebliche Wirkung macht es auch, daß an den Knieen der Eltern Söhne und Töchter gruppirt ſind. Dieſe Anordnung bereichert das Ganze und mildert den ſtrengen Ernſt der Rieſenbilder durch gemüthlichere Gefühle. Die Hieroglyphen, mit denen die Pfeiler bedeckt ſind, ſtehen den beſten dieſer Art auf den Gebäuden Thebens nicht nach, obgleich der hieſige Sandſtein, in den ſie eingemeißelt ſind, faſt ſo hart als Granit iſt. Auf den Bildern im Innern opfert den Göttern ſtets die Königin ſtatt des Königs, und andere Sculpturen deuten auf die Myſterien der Einweihung eines Mädchens durch Prieſterinnen der Iſis hin. Wunderlich iſt im Heiligthume eine Statue des Königs, über deſſen Haupt die gehörnte Kuh der Hathor ſo hervorragt, daß die Hörner dem Könige ſelbſt aufgeſetzt zu ſeyn ſcheinen, nach unſern Begriffen allerdings eine komiſche Zuſammenſtellung im Tempel der Königin. Empörend iſt es aber zu ſehen, wie ſchamlos neuere Beſucher dieſe Bildwerke durch die obſcönſten Zuſätze, mit Kohle und ſelbſt mit ſchwarzer Oelfarbe ſorgſam gezeichnet, herabgewürdigt haben. Wahrlich, der Niedrigſte der Eingebornen würde ſich keine ſolche Gemeinheit zu

Schulden kommen laſſen, und es iſt ſchmachvoll zu denken, daß Menſchen, die ſo weit aus dem gebildeten Europa hierherkommen, ſolche Spuren ihrer Anweſenheit zurücklaſſen können!

Ohngefähr hundert Schritte von den Tempeln ſieht man noch einige kleine Niſchen, einzeln in den Felſen hoch über dem Waſſer angebracht. Die letzte derſelben, ganz abgeſonderte, enthält eine wunderbar erhaltene, völlig unbeſchädigte Figur, die mir zu den reizendſten Schöpfungen ägyptiſcher Kunſt zu gehören ſcheint. Es iſt ein junges aufrecht ſtehendes Mädchen von rührender Schönheit mit einem tief ſchwermüthigen Ausdruck im Antlitz; die gefalteten Hände ruhen herabgeſunken in ihrem Schooß, und, wie über ihren eignen frühen Tod trauernd, ſchaut ſie, ein Bild klagender, aber engelgleicher Unſchuld, ſinnend vor ſich nieder in die raſtlos vorüberſtrömende Fluth.

Auch die Gegend um Abu-Simbel hat den eigenthümlichſten Charakter durch die beſondere Form ihrer Felſen, deren mehrere, während man auf dem Fluſſe weiter fährt, regelmäßige Pyramidengeſtalten annehmen. Eine breite ſcharf abgekantete Wand darüber geäußert, ſo würden Sie (im Fall Sie es etwa noch nicht wiſſen ſollten) ſich überzeugt haben, daß wir an Ihrem Schickſal und Wohlergehen den innigſten Theil nehmen.

Sie haben gerade gethan, was Ihnen Rahel, könnte ſie als Geiſt erſcheinen, gewiß dringend und bittend angerathen haben würde.

Eine ſchönere und beſſere Wahl konnten Sie aber gewiß nie treffen, und ich (hier meldet ſich der Egoiſt) hoffe mein liebliches Theil von dieſer Verbindung auch noch zu gewinnen, wenn anders Ihre zukünftige Gemahlin nur einen kleinen Theil der Güte und Nachſicht mir angedeihen läßt, die Sie mir zugewendet.

Fräulein Saaling erinnert ſich vielleicht flüchtig, daß ich ihr in Frankfurt einmal vorgeſtellt zu werden die Ehre hatte. Dies iſt immer ein kleiner Vortheil, den ich nicht verlieren will, obgleich wir uns damals kaum geſprochen. Für die Zukunft rechne ich auf Ihre Protektion, bitte aber ſchon jetzt, meine herzliche Gratulation Ihrer Dame zu Füßen zu legen, und ſelbſt freundlich aufzunehmen.

Komme ich wieder, ſo laſſen Sie uns das gemeinſchaftliche Rendezvous im Muskauer Park beſtimmen. —

Nicht eine einzige Rezenſion der „Tutti“ iſt mir hier vorgekommen, und ich hätte die ſchlimmen doch ſo gern gehabt, um meine Vorrede machen zu können. Iſt Ihnen etwas dergleichen bekannt, ſo bitte ich nur, mir zu ſchreiben, wo es ſteht.

Morgen zieh' ich ab. Der Himmel behüte Sie, und alle Götter mögen Ihren neuen Bund mit Blumen beſtreuen.

Euer Hochwohlgeboren

dankbar ergebener H. Pückler.

erhebt ſich dazwiſchen, deren ſchmaleres Ende den oberen Theil eines koloſſalen Geſichtes ſo deutlich nachbildet, daß es ſcheint, als habe die Natur ſelbſt hier den alten Aegyptiern ſowohl die erſte Idee zu ihren Pyramiden als zu ihren Felſenkoloſſen geben wollen.

Wir hatten kaum mit ziemlich günſtigem Winde am andern Morgen die Ebene von Ouadi-Halfa vor den großen zweiten Katarakten erreicht, und unſere Barken, die wir hier definitiv zurücklaſſen müſſen, zu entladen begonnen, als wir einen neuen Khamſin auszuſtehen hatten, der wie gewöhnlich ſeine vollen drei Tage anhielt. So peinigend dieſe Landplage iſt, konnten wir uns doch ſehr gratuliren, daß ſie uns jetzt und nicht ſpäter in der Wüſte überfiel, wo außer der gewöhnlichen Unannehmlichkeit oft auch die größte Gefahr damit verbunden iſt. Der Wind war diesmal ſo ſtark, daß wir keines der Zelte zum Stehen bringen konnten, und daher auf dem Waſſer bleiben mußten. Aber trotz der ſchirmenden Bucht waren wir in der durch die ſchäumenden Wellen ſtets umhergeworfenen Tahabia genöthigt, beim Eſſen den Tiſch mit Steinen zu beſchweren, um ihn vor dem Umfallen zu bewahren. Dies waren unangenehme Tage, und leider ward das verdrießliche Geſchäft des Umpackens aller Effekten bei ſolchem Unwetter noch durch ein allgemeines Unwohlſeyn vermehrt, von dem bei dieſem dritten Khamſinanfall faſt Keiner unſrer Geſellſchaft ganz frei blieb.

Ritt durch die Wüſte nach Dongola, Samneh, Dal, Saki=el=Abd.

Am 14. April war endlich der Himmel wieder heiter geworden, und alle unſre Vorbereitungen ſo weit beendigt, um unſere Expedition nach Dongola antreten zu können. Da die Gegenden, die wir jetzt zu durchſtreifen uns anſchickten, ſchon zu denjenigen gehören, die nur ſelten von Europäern beſucht werden, ſo halte ich es nicht für unpaſſend, einige Notizen über die zweckmäßigſte Art, hierher zu reiſen vorauszuſenden, deren Trockenheit ich mir um ihres Nutzens willen zu verzeihen bitte.

Wenn man ſich nicht einer größern Caravane anſchließen kann, wozu jetzt nur ſelten Gelegenheit iſt, da der Hauptzug des innern Handels ſich größtentheils auf andern Wegen nach der Berberei und dem Königreich Tunis hingewendet hat, — die nachtheilige Folge der unpolitiſchen Quälereien des hieſigen in jeder Hinſicht fehlerhaften und oft wahrhaft abgeſchmackten innern Douanenſyſtems, ſo wie der einzelnen Bedrückungen der Handelsleute durch die Provinzialgouverneure, welche in dieſer großen Entfernung doppelt ſchwer zu controlliren ſind — ſo wird ein irgend bequemes und ſichres Fortkommen ohne Hülfe des Gouvernements ſehr ſchwierig. Jeder Europäer von einiger Reputirlichkeit kann ſich indeß leicht durch ſeinen Conſul von der jetzigen in dieſer Hinſicht ſo liberalen Regierung einen Firman verſchaffen, der ihn den verſchiednen Ober- und Unter-Gouverneurs empfiehlt, und ihm zugleich die Vergünſtigung ertheilt, alle ihm nöthigen Gegenſtände, die das Land gewährt, zu demſelben Preis geliefert zu erhalten, welchen die Regierung ſelbſt dafür bezahlt. Dies iſt beſonders bei dem Preis der Thiere für den Transport wichtig, da man faſt ganz von der oft ſehr indiscreten Willkür der Araber abhängt. Die hieſigen Kameeltreiber laden überdies kaum den dritten Theil deſſen auf ein Kameel, was z. B. in der Berberei ein ſolches ohne Schwierigkeit trägt.

Ich brauchte für meine Effekten, von denen ich mehr als die Hälfte in Quadi-Halfa zurückließ, dennoch zehn Kameele, wozu in Tunis drei bis vier hingereicht haben würden, und außerdem ſechs Dromedare, um mich, den Doktor, meine zwei Diener, den Kawaß und den arabiſchen Führer beritten zu machen. Die übrigen Leute ſaßen mit auf den Packthieren auf. Es waren nicht Berberiner, welche dieſe Thiere lieferten, ſondern Beduinen der Wüſte, die ſich auf die Einladung Mehemed Ali's in der Nähe Quadi-Halfa's angeſiedelt haben, und die Begleitung der Reiſenden mit ihren Kameelen als ein Recht anſprechen. Sie machten bei dem erſten Aufpacken gerade eben ſo viel Schwierigkeiten und unnützes Geſchrei, als die griechiſchen Avoghati in der Morea mit ihren Mauleſeln; doch nachdem einmal die Sachen regulirt waren, benahmen ſie ſich während des Verfolgs der Reiſe mit weit mehr Ordnung und Ruhe als jene.

Es war das erſtemal in meinem Leben, daß ich einen Dromedar beſtieg. Beiläufig erwähne ich hierbei, (denn was hier alltäglich und bekannt iſt, iſt es nicht immer bei uns,) daß, was man hier Dromedar nennt, kein vom Kameel abweichendes, ſondern ganz daſſelbe Thier mit einem Höcker iſt, und der Unterſchied zwiſchen einem Dromedar und einem Kameel nur dem gleicht, welcher zwiſchen einem eleganten Reitpferde und einem ſchweren Karrengaule ſtattfindet. Die Thiere werden gewöhnt, ſich beim Satteln niederzulegen, wo man dann bequem aufſteigt, während mit den langen Zaumzügeln noch eins der Vorderbeine des Dromedars feſtgebunden bleibt, und der Führer ihn beim Kopfe hält, um ein ſchnelles Aufſpringen deſſelben zu verhindern, was den Reiter leicht in den Sand werfen könnte. Dieſe ſeltſamen Geſchöpfe, welche drei Gelenke in ihren Hinterbeinen haben, brauchen auch drei Tempo's zum Aufſtehen wie zum Niederlegen, die dem ungeübten Reiter ſehr gewaltſam vorkommen, und wobei er ſich im richtigen Vor- und Rückwärtsbeugen nicht irren darf, wenn er die Balance nicht verlieren will, wovon wir mehr als ein beluſtigendes Beiſpiel unter uns ſelbſt mit anſahen. Der Gang des Dromedars iſt im Schritt höchſt unangenehm, ſakkadenartig vor- und rückwärts ſtoßend; man läßt ihn aber gewöhnlich eine Art ſehr fördernden Paß gehen, der dem Reiter ungefähr dieſelbe Empfindung giebt, als der ſogenannte kurze Hundetrab eines ſehr hart trabenden Pferdes. Es bleibt daher auch das Reiten in dieſer Gangart in einer ununterbrochenen Continuation von ſieben bis acht Stunden, und oft noch länger, ſtets ſehr ermüdend, bei einem kurzen Spazierritt iſt es aber nicht unangenehm; und die egale fortwährende Erſchütterung der Geſundheit, wie dem Appetit ſehr zuträglich. Der Sitz ſelbſt auf dem hölzernen Sattelgerippe, um deſſen hohen Sattelknopf man die Beine kreuzweis zuſammenlegen, und ſo auf dem Rücken des Thieres ruhen laſſen muß, iſt für einen Europäer ebenfalls nicht wenig beſchwerlich, bis er ſich daran gewöhnt hat. Es iſt daher jedem, hier in ſeiner Barke Ankommenden ſehr zu rathen, die erſten Tagereiſen nur klein einzurichten, um ſich nach und nach der langen Ruhe zu entwöhnen, die das Reiſen auf dem Nil, hinſichtlich dieſes Mangels an Bewegung wenigſtens, zu einem wahren Schlaraffenleben macht. Der Dromedar legt im mindeſt ſchnellen Paßgang die deutſche Meile in einer Stunde zurück, im ſcharfen Trabe auch zwei bis drei Meilen, und ſetzt einen ſolchen Gang zwölf Stunden und länger fort ohne auszuruhen. Mehemed Ali ritt einſt die fünfundzwanzig deutſchen Meilen von Suez nach Kahira, um einer Verſchwörung der Mamluken zuvor zu kommen, in Zeit von zwölf Stunden auf ſeinem Dromedare, und ſein Sais, am Schweiſe des Thieres ſich anhaltend, erreichte zu Fuß laufend mit ihm Kahira! Sonnini behauptet, daß ein Nedſchdi-Dromedar hundert Stunden Weges in vierundzwanzig zurücklegen könne, was mir jedoch übertrieben ſcheint. Dromedare wie Kameele ſind übrigens ſehr übellaunige und unleidige Thiere. Ich ſtieg nie auf das meinige, ohne daß es ſein Mißfallen darüber durch ein knurrendes Geſchrei und zuweilen auch durch einige Beißverſuche zu erkennen gab. Doch gleich den Führern fand ich es, einmal im Gange, immer willig, und eine leichte Berührung mit dem Kurbatſch an ſeinem langen Straußenhalſe hinreichend, es zum flüchtigſten Trabe anzutreiben. Der Zaum iſt nicht mit einem Gebiß im Maule verſehn, ſondern durch ein Naſenloch gezogen, und vermittelſt eines kleinen Holzknebels dort befeſtigt. Der Ton, auf welchen ſich der Dromedar ſogleich niederlegt, wenn man abſteigen will, iſt ein heiſeres, von ſeinem

Reiter ausgeſtoßenes Krächzen, das nachzuahmen man mühſam erlernen muß. Um ihn wieder aufſtehen zu machen, iſt kein weiteres Zeichen nöthig. Er erhebt ſich augenblicklich von ſelbſt, ſobald der Reiter im Sattel iſt, und den Zügel in die Hand nimmt.

Ich für meine Perſon würde, trotz der Hitze, das Reiſen bei Tage vorgezogen haben, um das Land beſſer zu ſehen, die Thiere können es aber, wie man uns allgemein verſicherte, nicht aushalten, und wir mußten daher die Nacht durch marſchieren, welche glücklicherweiſe jetzt der hellſte Mondſchein verklärte. Dies erforderte jedoch folgende eigenthümliche Lebensart für die Dauer der ganzen Tour. Wir frühſtückten um 9 Uhr Abends, und beſtiegen unſere Dromedare um 10 Uhr, während die Kameele mit dem größten Theile des Gepäcks ſchon fünf Stunden vorher abgingen. Die nothwendigſten Gegenſtände, als: ein kleines Zelt, einige Teppiche, die alles zum Frühſtück Nöthige enthaltende Kiſte, Toilette und Portefeuille mußten die Dromedare außer uns noch mit tragen. Vor oder mit Sonnenaufgang erreichten wir gewöhnlich das Nachtlager, einige Stunden ſpäter als die Caravane, und fanden dann unſre Zelte und Betten ſchon in Ordnung, ſo wie den Tiſch gedeckt, ſo daß wir nach kurzer Toilette um 7 Uhr früh uns zur Mittagsmahlzeit niederſetzen konnten. Nach deren Beendigung legten wir uns ſchlafen, und beſichtigten gegen Abend (unſre Frühſtunde) die Merkwürdigkeiten, welche die Gegend darbot. Der ſpätere Abend blieb bis zur Stunde der Abreiſe der Lektüre und dem Schreiben gewidmet. Auf dieſe Weiſe (ein ganz ergötzliches Nachtwächterleben), die ich jedem meiner Nachfolger empfehlen darf, litten wir wenig Beſchwerde, und alles griff vortrefflich in einander, ohne unnützen Aufenthalt und Confuſion zu verurſachen. Will man, wie es gewöhnlich geſchieht, die Caravane ſelbſt begleiten, ſo wird dies immer höchſt fatiguant und langweilig, abgerechnet daß man in dieſem Falle nach Ankunft auf der Station noch ſtundenlang ohne Obdach warten muß, ehe Zelte, Betten, die Mahlzeit u. ſ. w. bereit und in Ordnung ſeyn können.

Hinſichtlich der Dinge, die man mit ſich führen ſoll, kann im Allgemeinen nichts beſtimmt werden, da die Bedürfniſſe eines Jeden, wie ſeine Begriffe von Bequemlichkeit ſehr verſchieden ſind. Was aber

151.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 9. Mai 1834.

Ew. Durchlaucht

eile ich die beiliegenden Blätter der hieſigen kritiſchen Jahrbücher zu überſenden. Der Aufſatz von Neumann iſt in der That ſehr ausgezeichnet, und beſonders in Betracht des Ortes, wo er ſteht, ein Muſter von Geſchicklichkeit und Takt. Handſchriftlich erſchien er mir noch gerundeter; im Druck läßt er mich doch einige Ecken wahrnehmen, die da hätten abgeſchliffen werden können. Indeß war die Beſchleunigung auch eine Hauptſache, und ich hätte, auch wenn mir einige Blößen früher ſichtbar geweſen wären, ihre Deckung diesmal ungern durch Verzug erlangen mögen. Der Eindruck wird durchaus gut ſein, und ich wünſchte, daß der Verleger von dieſer Anzeige den gehörigen Gebrauch zu machen, daß heißt, ſie unter die Leute zu bringen und von ihr reden zu laſſen wüßte!

Die handſchriftlichen Bände ſind mir zugekommen; ich habe ſie mit großem Vergnügen, mit Spannung und Befriedigung geleſen, und werde ſie binnen wenigen Tagen, ſobald ich den von Hrn. Dr. Mundt zu benutzenden Band zurück habe, an die aufgegebene Adreſſe befördern. Ich finde die „Jugendwanderungen“ allerliebſt, ungemein behaglich und anmuthig zu leſen. Die drei anderen Bände haben mich in Erſtaunen geſetzt, wegen der Fruchtbarkeit und Mannigfaltigkeit, und größtentheils auch wegen der Trefflichkeit. Wer könnte darin alles gleich gut heißen? wer dürfte das alles vertreten wollen? Aber im Ganzen muß ich die Sammlung ſehr bewundern und loben. Die Novelle beſonders iſt mit künſtleriſcher Meiſterhand geführt, und der Autor zeigt in dieſen Verwicklungen und Entfaltungen noch ein ganz anderes Talent, als das des Dichters. Ich habe mich wohl gehütet, Jeder hier bedarf, er habe viel oder wenig Effekten bei ſich, das ſind vorzüglich die tüchtigſten, dauerhafteſten Behälter dafür und ihre ſorgfältigſte Packung, denn täglich mag er ſich daraufgefaßt machen, daß ein Theil des Gepäcks vom Kameel herabgefallen, oder dieſes mit der ganzen Ladung geſtürzt, oder in einer Anwandlung von Furcht damit durchgegangen ſey. Für Inſtrumente oder Glaswaaren muß man durchaus, wenn man auf die Sicherheit ihrer Conſervation zählen will, wie uns eine traurige Erfahrung lehrte, doppelte Koffer mit Reſſorts haben, ſonſt iſt nichts dergleichen zu erhalten, da ſchon die gewaltſame Bewegung beim Gange des Kameels oft hinlänglich zur Beſchädigung ſo delikater Gegenſtände iſt. Die Lebensmittel betreffend, empfehle ich nur Reis, Kaffee, getrocknete Datteln, Wein und Tabak, und wenn ich dieſen letztern unter die Lebensmittel mit begreiſe, ſo geſchieht dies nicht ohne Grund, da auch hier die Erfahrung mich vielfach gelehrt hat, daß nichts Hunger und Durſt beſſer ſtillt, oder vielmehr verhindert, als Kaffee und die Pfeife, mit denen man in dieſem Clima zur Noth mehrere Tage lang ohne beſondre Beſchwerde ausreichen kann. Reis in bedeutender Quantität mitzunehmen, iſt deshalb nöthig, weil man im Sudan nur in den Hauptplätzen, und ſelbſt da nicht immer, ihn ſich verſchaffen kann, und den Wein habe ich für Jemand, der daran gewöhnt iſt, trotz des Rathes der meiſten europäiſchen Aerzte, die wollen, daß man ſich deſſelben in den heißen Ländern enthalte, auf dieſer ganzen Reiſe als das beſte und kräftigſte Mittel zur Erhaltung der Geſundheit erprobt, beſonders Champagner, mit zwei Drittheilen Waſſer verdünnt, ein Getränk, das zugleich auf die Länge ſich kühlender und erfriſchender als alle andern erwies. Leichte Rhein- oder Moſelweine ſind nach dieſem am meiſten anzurathen, denn der Hauptgrund der klimatiſchen Krankheiten, welchen Fremde hier ausgeſetzt ſind, iſt faſt immer Relaxation der Verdauungswerkzeuge, die aber nicht durch heftige, ſondern nur die gelindeſten toniſchen Mittel verhindert werden muß. So erzählte mir ein geſchickter deutſcher Arzt in Kabira, daß er ſeine Erhaltung in dem mörderiſchen Clima Jemens nur dem bittern baierſchen Biere verdanke.

Da am erſten Tage die Packerei mehr als in der Folge aufhielt, konnten wir erſt Nachts um 11 Uhr am 14. April unſern Wüſtenmarſch beginnen, der für diesmal nur ſechs Stunden betrug, welche unſre Dromedare in dreien zurücklegten.

Die Nacht war herrlich, klar und kühl, und die Wüſte ſelbſt viel abwechſelnder, als wir ſie uns vorzuſtellen gewohnt ſind — denn gewöhnlich verbinden wir damit das Bild eines unabſehbaren ebnen Sandmeeres, was ſie anderwärts oft auch iſt, aber hier ſind viele Hügel und Thäler darin verſtreut, mit grotesken Felſen, die einzeln daraus hervortreten; nur ſelten iſt der Sand tief und mahlend, meiſtentheils hart genug, daß ſich die vielen einzelnen, regelmäßig neben einander hinlaufenden Fußſteige der Caravanen ſo deutlich darauf abzeichnen, als reite man auf einem gefurchten Felde. Die rein abgenagten und ſchloßweiß von der Sonne gebleichten Knochen von geſtorbnen Thieren, oder gelegentlich auch von, durch Hyänen wieder ausgeſcharrten, hier umgekommenen Menſchen, ſo wie die kleinen ſchwarzen Steinpyramiden, welche als Andeutung des zu verfolgenden Weges, an Stellen, wo man ſich irren könnte, aufgeſtellt ſind, tragen in dieſer vegetationsloſen Einöde auch noch das Ihrige bei, der Wüſte mit dem Reiz des Charakteriſtiſchen noch einige ſchauerliche Varietät mehr zu ertheilen. Iſt man aber des Anblicks der Erde müde, ſo richtet man den Blick nach dem, in der hieſigen Zone doppelt glanzvollen Sternenheer, von dem Licht und Gedanken in ſolcher Fülle auf den einſamen Wandrer niederſtrömen, daß ein Empfänglicher auch hier wahrlich nicht leicht der Langenweile Raum zu geben braucht.

Um 2 Uhr erblickten wir ſchon unſere hellgrünen Zelte zwiſchen dunklen Felſen aller Formen am Nil aufgerichtet, ohnfern einiger Hütten, die den Namen Saleh führen, und bereits zu der Landſchaft Dar-el-Hadſchar gehören, die Quadi-Halfa von Sukkot trennt. Der Fluß ſchäumte in Katarakten zwiſchen hundert abenteuerlichen Geſtalten des ſchwarzen Urgeſteins, das, wie ſchon angeführt, die meiſten Reiſenden mit Unrecht Baſalt nennen, da es nur von Feuer und Witterung ſchwarzgefärbter Granit iſt. Wahrer, prismatiſch geformter vulkaniſcher Baſalt wird, ſo viel ich weiß, nirgends längs des Nils angetroffen. Wir erſtiegen eine ſandige Anhöhe am

Ufer, und genoſſen noch eine halbe Stunde lang bei der Muſik der brauſenden Gewäſſer des Anblicks dieſer wilden Mondſcheinlandſchaft, der hier auch einzelne Bäume — einige hie und da die Felſen im Fluſſe krönende, langgeſtachelte Mimoſen — nicht fehlen. Es war eine melancholiſche Gegend, aber voller Originalität, und Herr Cadalvene hat Recht, wenn er ſagt: „Bis Ouadi-Halfa hat man immer mehr oder weniger Aegypten — hier beginnt eine neue Welt.“

Die Araber wollten am 15. nur bis Saras gehen, ich beſtand aber darauf, mich nach Herrn Cadalvene's Karte orientirend, einen ſtärkeren Marſch bis Samneh zu machen, um dann den dortigen Tempel mit mehr Muße beſichtigen zu können. Nach langer Weigerung mußten ſich die Leute unſerem Willen bequemen, wir fanden aber ſelbſt ſpäter, daß ſie die Diſtanzen weit richtiger als die Karte angegeben hatten, und die Fatigue der Tour ward höchſt angreifend. Die Caravane brauchte ſechzehn Stunden, wir ſelbſt acht, und da wir ihr etwas zu früh gefolgt waren, und ſie daher noch unterwegs einholten, ſo ſahen wir uns genöthigt, (um bei unſrer

Ankunft im Schlafquartier dieſes wieder in guter Ordnung zu finden,) ohne Zelt, noch Hügel zum Schutze, ein Bivouak von mehreren Stunden mitten in der Wüſte zu machen [1]). Ohngeachtet der großen Tageshitze ſind häufig die Nächte, beſonders bei dem ſtarken Winde, der jetzt aus Norden bläſt, ſchneidend kalt, und wir bedurften, ſelbſt während des erwärmenden Reitens, noch Ueberrock und Mantel. Während des Bivouak's ward dieſe Temperatur aber noch viel unleidlicher, und nach einem unruhigen Schlaf ſtanden wir Alle ſo gelähmt vom Froſte auf, daß wir Mühe hatten, in den gehörigen Tempo's unſere Dromedare wieder zu beſteigen. Ich ſah mich in Folge dieſer Verkältung genöthigt, einen Raſttag in Samneh zu machen, und erſt am nächſten Morgen war ich ſo weit hergeſtellt, mir Land und Leute beſehen zu können. Wir hatten wieder einen ſehr unangenehmen Lagerplatz am Nil unter Dhumpalmen, Mimoſen, Sadelbäumen, und einem ſchönen breitblätterigen Strauch mit runden grünen Früchten, aus dem die Einwohner ein ſehr heftig wirkendes Gift bereiten. Noch immer ſtarrten Pſeudo-Baſaltfelſen aus dem Fluß, und zogen ſich auch längs deſſelben hin, doch iſt ein Theil des Ufers wohl bebaut, und einige Hütten ſind darauf verſtreut. Unweit davon liegen die Reſte einer alten Stadt, die man für Taſitia hält. Sie ſind ſämmtlich aus in der Sonne getrockneten Erdziegeln gebaut, und zwiſchen ihnen ſteht auf einem iſolirten Felſen ein kleiner, aber zierlicher Tempel mit den Ringen der Pharaonen Ortoaſen III. und Thotmoſis IV. Gegenüber an dem rechten Ufer des Nils erblickt man die Trümmer eines andern größeren, aber weit mehr zerſtörten Tempels, die wir aus Mangel eines Kahns zum Ueberſetzen diesmal nicht beſuchen konnten, und für ſpäter aufhoben.

---

[1]) Erſt nach dieſer unangenehmen Erfahrung nahm ich ſpäter immer ein kleines Zelt für den Nothfall auf den Dromedaren mit mir, wie ich es früher ſchon anempfohlen.

Die Sculpturen und Hieroglyphen des kleinen Tempels, der nur ein einziges, corridorähnliches Zimmer enthält, (denn Saal kann man es nicht nennen,) ſind zum Theil ſehr graziös, auch einige Farben, namentlich das Blau der Decke mit ihren gelben Sternen, noch leidlich erhalten, doch hat man in ſpäterer Zeit mitten auf die alten Figuren der äußern Facade eine lange Hieroglyphenſchrift eingemeißelt, die ſo elend gearbeitet iſt, daß koptiſche Chriſten ſie nicht ſchlechter hätten machen können. Auch hier findet man zwei jener cannelirten altägyptiſchen Säulen wieder, welche den doriſchen gleichen. Es ſind die einzigen, welche der Tempel gehabt zu haben ſcheint, der auf der Flußſeite auch noch mit einer Art Galerie, von vier Pfeilern geſtützt, verziert iſt. Eine Reihe Felſeninſeln zieht ſich von hier quer durch den Fluß bis zu dem andern Tempel hin, und die meiſten derſelben tragen Reſte alter Mauern, wahrſcheinlich befeſtigte Schlöſſer, die hier den Fluß mit Leichtigkeit zu ſperren vermochten. Ein engliſcher Reiſender iſt dadurch auf die Vermuthung gebracht worden, daß dies die vom Waſſer umgebenen Schlöſſer ſeyen, welche auf einem der Schlachtbilder in Theben vorkommen. Obgleich dieſe Beſtimmung etwas gewagt erſcheint, ſo iſt doch ſo viel gewiß, daß des Rhamſes Eroberungen ſich nicht nur bis hierher, ſondern auch noch ungleich weiter nach Süden erſtreckt haben müſſen, wovon mehr Beweiſe übrig geblieben ſind, als von den nach Norden gerichteten. Denn hat er wirklich alle die Länder erobert, in die ihn Diodor von Sicilien das Schrecken ſeiner Waffen tragen läßt, ſo muß das gänzliche Schweigen der Geſchichte über ihn, und namentlich der jüdiſchen Hiſtorienbücher, immer höchſt auffallend bleiben.

Herr Cadalvene will ohnfern dieſer Ruinen von großen Hyänen beunruhigt worden ſeyn, uns kamen nur einige gelb gefärbte Gazellen vor Augen, welche in kurzem Galopp die Straße durchkreuzten und, vergeblich von unſern Hunden verfolgt, bald eine ſichre Zuflucht in der Wüſte fanden. Gleich Herrn Cadalvene begegneten wir aber auch auf dieſem Punkte einer großen Sclavencaravane aus dem Innern. Doch konnten wir darüber nicht dieſelben Bemerkungen machen als er. Herr Cadalvene ſah, nach ſeiner ihn in Aegypten ſelten verlaſſenden trüben Stimmung, alles dabei ebenſo ſchwarz wie die Farbe der Sclaven ſelbſt, und dieſe daher nur gleich verzweiflungsvollen Jammergeſtalten vorüberziehen, während wir ſie lachend und uns in ihrer Sprache Scherze zurufend, wohlgenährt, hinlänglich für dies Clima, wo die meiſten nackt gehen, gekleidet, und ohne alle Spuren von Kummer oder Sorge, ihren Weg rüſtig verfolgen ſahen. Warum die Sachen ſo übertrieben und anders darſtellen, als ſie wirklich ſind? Sclaverei, abſtrakt genommen, iſt bei einem gebildeten Zuſtande der Geſellſchaft gewiß etwas Empörendes — Niemand widerſpricht dem. Aber daß das individuelle Loos der hieſigen Sclaven — den Zuſtand ihrer Bildung und ihrer Gewohnheiten ins Auge gefaßt — ſo unſäglich traurig und jammervoll ſey, ſelbſt während der ſchlimmſten Periode, der ihres Transports nach Kahira, muß ich, nach Allem, was ich ſo vielfach ſelbſt davon ſah, gänzlich beſtreiten. Denn daß ſie halb nackt ſind, daß ſie da, wo ſie nicht auf dem Nile fahren können, wenn ſie nicht krank ſind, (wo man ſie reiten läßt,) zu Fuße gehen müſſen, und daß ſie nur Durrabrod und hie und da etwas Gemüſe oder Datteln mit Nilwaſſer zur Nahrung erhalten, iſt nur daſſelbe, was allen dieſen, eben ſo mäßigen als armen, Völkern hier überall gemein iſt. Sobald ſie aber verkauft ſind, wird im Orient ihr Loos in der Regel weit beſſer, ja oft glänzend. Demohngeachtet plagt ſie dann häufig das Heimweh, und darin, daß ſie dieſen Drang nicht befriedigen können, liegt vielleicht die Hauptqual ihres Schickſals.

bei dieſen Blättern etwas mitzuthun, ihnen etwas zufügen oder abnehmen zu wollen. Sie haben ihr eignes Maß, und müſſen es mit dieſem auf Glück oder Unglück verſuchen, und ich fürchte für ſie letzteres keineswegs. Ew. Durchlaucht werden mich nicht mißverſtehen, als hätte ich dabei nur keine Verantwortung wagen wollen; im Gegentheil, ich könnte manches Kühnere vertreten; manches Mildere hingegen wäre für meine Weiſe zu kühn. Auch würde ich unbedingt warnen, wo ich eine zu nahe, zu wenig beachtete Gefahr zu ſehen glaubte; dergleichen iſt mir aber gerade diesmal nicht vorgekommen. —

Weinen aber möchte ich über die Zeitverſchwendung! Alles das müßte längſt in der Preſſe ſein, müßte nächſtens hervorgehen, zum Theil ſchon da ſein! Welche unglückliche Zerſplitterung der Kräfte, die vereinigt einen Hauptſchlag gethan hätten! Nun, ich hoffe, die drei friſchen Brüder ſollen den verwundeten beiden noch zu guter Zeit Hülfe leiſten, ehe jene ſich verbluten! Ueberdies ſteht den Curiatiern diesmal kein Horatier gegenüber, der den Sieg davontrüge! — Aber nun um's Himmels willen nicht geſäumt! — Welche ſchönen Truppen, die am erſten Schlachttage noch ſo weit zurück waren, und die für den zweiten leider ohne die erſten ankommen! Aber der Feldzug wird dennoch gewonnen, ich bin es überzeugt. —

Ew. Durchlaucht letztes Schreiben aus Muskau hat mich tief erfreut und gerührt. Ja, ſo iſt es, wie Sie ſagen, die geliebte Freundin, ſei ſie nun ſelbſtwirkender Geiſt oder in uns fortlebendes Bild, lächelt dem neuen Lebensfunken, der in mich gefallen iſt. Wir ſind gerade in dieſer Erinnerung, in dieſer Andacht, darf ich ſagen, beide vereint, Marianne und ich. Erſt geſtern ſagte Marianne mir, ſie habe eine ganze unruhige Nacht unaufhörlich mit Rahel geſprochen, ſie wie ihre Schutzpatronin angerufen, und ſie gebeten, ſie wolle ſie als ihr Kind annehmen und berathen! —

Aber wie Vielen von uns geht es in dieſer Hinſicht nicht beſſer, welche die Sclaverei der Noth, oder unſrer politiſchen Geſetze, zum gleichen Looſe der Verbannung aus dem Vaterlande, oft unter noch viel drückenderen und ſchmerzlicheren, moraliſchen Verhältniſſen, verdammt! Man halte ſich nicht zu ſehr an Worte, ſondern nur an die Sache, und man wird nicht ſelten richtiger und milder über fremde Sitten urtheilen lernen. Uebrigens liegt in dem Verhältniß des Sclaven zu ſeinem Herrn hier wirklich mehr Poeſie für beide Theile, als es unſre modernen, oft ſehr proſaiſchen Weltverbeſſerer recht inne zu werden im Stande ſind, denen meiſtens nur die Idee vermehrter Induſtrie durch freie Sclavenarbeit vorſchwebt: Ich ſage freie Sclavenarbeit, weil unſer Induſtrieland an vielen Orten Europas die Leiden der Sclaverei vollkommen aufwiegt, ja ſie oft noch übertrifft, und eben ſo demoraliſirend wirkt. Ich bin dem ohngeachtet weit entfernt davon, der Sclaverei das Wort reden zu wollen, ich meine nur, daß der Orient in der Bildungsperiode, worin er ſteht, und bei ſeinen von den unſern ſo ganz abweichenden Verhältniſſen auch hinſichtlich der dort beſtehenden Sclaverei nicht zu einſeitig von uns beurtheilt werden darf.

Gegen Abend machte ich einen Spaziergang nach dem nahen Dorfe, deſſen Wohnungen nur aus dicken Strohmatten beſtanden, die an eingerammelte Pfähle angebunden ſind, während andere horizontal darüber geſpannt das Dach bilden. Einige Zwiſchenwände aus demſelben Material formiren im Innern zwei oder drei ſeparate Piecen. Wohlbeſtandne Felder, jedoch nur von geringem Umfange, umgeben dieſe Strohzelte. In dem erſten derſelben fand ich einen kranken Soldaten aus Dongola, den ein hübſches ſchwarzes Mädchen wartete, und der ſich mir als den dermaligen Gouverneur des aus ſechs Familien beſtehenden Dorfes ankündigte. Ich verließ den Leidenden, um mir die zweite etwas größere Wohnung zu beſehen, in der eine ſehr alte Frau auf der Erde lag, ohne irgend eine Notiz von mir zu nehmen. Neben ihr war ein junges Mädchen emſig beſchäftigt, auf einem glatten Steine Durra zu zerſtoßen, und in der Ecke ſtand eine wohlgebildete junge Frau, deren Haut dem ſchönſten Atlas glich, welche ihre Toilette zu machen ſchien; denn ſie befeſtigte eben einige Schnuren Glasperlen am rechten Arm, und hierauf einen Ring in ihrer Naſe. Endlich erblickte ich noch hinter der Alten einen freundlichen, offen und heiter ausſehenden Knaben, mit blendend weißen Zähnen und einem dichten ſchwarzen Lockenkopf, der mich laut anlachte, aber ſo wie ich mich ihm näherte, ſchreiend und mit allen Zeichen des Entſetzens ſich zu ſeiner Kornmahlenden Schweſter retirirte. Ich zeigte ihm einen glänzenden neuen Piaſter, doch ohne ihn damit herbeilocken zu können, und die nackte Schweſter, die mich verwundert anſtarrte, machte ebenfalls eine abweiſende Pantomime, ſo daß ich ihn ſchon wieder einſtecken wollte, als die ſchöne junge Frau haſtig hervortrat, lächelnd den Piaſter aus meiner Hand nahm, und dann mit dem graziöſeſten Blick ihre Hand dankend auf Lippe und Stirne drückte. Dieſe Dame war ohne Zweifel ſchon vom Militärgouverneur etwas civiliſirt worden, die andern glichen in Allem vollſtändigen Wilden und gingen auch eben ſo nackt, mit Ausnahme eines kleinen Lappens, der um die Hüften gebunden war, ein Feigenblatt, das ſich jedoch bei den Weibern etwas umfangreicher als bei dem

Knaben zeigte. Man findet hier ſelten einen Eingebornen, der arabiſch ſpricht, auch iſt es nicht mehr die Sprache der Barabra, deren man ſich in dieſem Landſtriche bedient, ſondern wahrſcheinlich ein Idiom arabiſchen Urſprungs mit dem der Ureinwohner verſchmolzen; und bei den häufigen Einwanderungen, Eroberungen und Religionsveränderungen, welche in ganz Nubien und Aethiopien zu ſo verſchiednen Perioden ſtatt fanden, mag es wohl ſehr ſchwer, wo nicht unmöglich ſeyn, irgend etwas über den wahren Urſprung ſo mannichfach gemiſchter Racen unwiderſprechlich feſtzuſetzen, obgleich ſo viel aus dem Aeußeren derſelben erhellt, daß ſie zwar ſchwarz, aber keine Neger ſind, denn ihre Geſichtsform iſt kaukaſiſch, und ihr Haar nur gelockt, aber keineswegs wollig. Unter denen, welche über die nubiſchen Völkerſchaften Hypotheſen aufgeſtellt, darf man unſern unermüdlichen Burkhardt wohl als erſte Autorität gelten laſſen, weshalb auch ſeine Nachfolger in dieſer Hinſicht ſelten mehr gethan haben, als ihn auszuſchreiben, eine Mühe, die ich mir zu erlaſſen bitte.

Bei der Fortſetzung meines Spaziergangs durch die Felder, fand ich dort ungefähr ein Dutzend der

Eingebornen, Männer und Weiber, beſchäftigt, Korn und Bohnen mit Stöcken auszudreſchen, was ſonſt im Orient und in Afrika gewöhnlich durch Thiere bewerkſtelligt wird. Nach kurzer Zeit kam auch die uns ſchon bekannte junge Frau noch hinzu, um in all ihrem Schmuck an der Dreſchpartie Theil zu nehmen. Wie ich dieſe Geſtalten ſo, ſämmtlich in ihrer Blöße, rund um den Kornhaufen hocken und mit ihren Stöcken raſtlos darauf losſchlagen ſah, kamen ſie mir ganz wie Affen vor, die Dreſchen geſehen haben, und es jetzt, mit Knütteln bewaffnet, nachzuahmen verſuchen. Die gute Bekanntſchaft, welche ich bei dieſer Gelegenheit mit den Leuten machte, verſchaffte mir zwar wenig Notizen, da ich nicht mit ihnen ſprechen konnte, ſie hatte aber doch die vortheilhafte Folge für mich, daß ſie mir nun endlich Kuhmilch und friſches Gemüſe verkauften, was ſie früher dem türkiſchen Kawaß, den ich deshalb zu ihnen geſchickt, verläugnet hatten, wahrſcheinlich aus Beſorgniß, nicht bezahlt zu werden.

Ein erfriſchendes Bad im Nil mit einem natürlichen ſchwarzen Granitthron daneben, um mich darauf aus- und anzuziehen, beſchloß mein idylliſches

Tagewerk; ich war aber nicht wenig betreten, als ich den Fluß verlaſſend dicht neben der gewählten Badeſtelle die ganz friſche Spur eines enormen Krokodills erblickte, ſo ſchön wie eine ägyptiſche Hieroglyphe auf dem glatten und weichen Uferſande abgedrückt.

Um Mitternacht verließen wir Samneh, und erreichten am 17ten, nach einem etwas mehr als fünfſtündigen raſchen Ritt Tangar, kurz vor Sonnenaufgang, wo wir zwar wieder am Nil, und im Angeſicht der ſchönſten grünen Gebüſche am jenſeitigen Ufer, aber hier nur mitten im glühenden Sande ohne einen einzigen ſchattengebenden Strauch lagern mußten. Die Kameele hatten abermals das doppelte der Zeit als wir gebraucht, was ſich auch für den ganzen Weg gleich blieb, ſo daß wir ſie ſpäter nach dieſer Berechnung immer ſicher vorausſchicken konnten. Während unſres Nachtmarſches, wo es nach Untergang des Mondes von 4 Uhr an ziemlich kalt wurde, fanden wir zwei Sclavencaravanen und drei Kameeltransporte im tiefſten Schlaf, wie todt und regungslos zu einem Klumpen geballt, am Wege liegen, ſo daß wir den erſten Haufen dieſer Art, bis wir dicht neben ihm waren, im ungewiſſen Mondlicht anfänglich nur für eine ſeltſam geformte Steinmaſſe gehalten hatten. Es werden jetzt jährlich viele tauſend Kameele aus den äthiopiſchen Ländern für Aegyptens Gebrauch geliefert und die Conſumtion der Sklaven iſt noch größer.

Der dieſer kühlen Nacht folgende Tag war der heißeſte, den wir bisher gehabt, 35 Grad Reaumür im Schatten. Alles was man anfaßte, war empfindlich heiß, das Metall glühend, und eine Flaſche eau de Cologne, die ich in die Sonne legte, ward nach kurzer Zeit faſt kochend. Während dem Eſſen im Zelte bemerkten wir einen enormen weißen Geier, der mit vieler Gravität und ganz furchtlos, wie es ſchien, von dem Geruch der Speiſen angezogen auf uns zugeſchritten kam. Wir ließen ihn bis auf 10 Schritte herandringen, wo er mit einem Kernſchuß großer Poſten empfangen wurde. Obgleich dieſe, wie wir hernach ſahen, alle in ſeinem Leibe Platz gefunden hatten, flog er doch noch einmal auf, und man mußte ihn lange verfolgen, ehe man ſeiner habhaft werden und ihn mit Steinwürfen gänzlich ertödten konnte. Es war ein ſchönes Thier, über ſechs Fuß mit ſeinen ausgebreiteten Flügeln meſſend, und mit ungeheuren Krallen verſehen, die eine gefährliche Waffe ſeyn müſſen. Da es uns an Gelegenheit ihn auszuſtopfen fehlte, ſo benutzte ich ſeinen Fang nur zur Rekrutirung meiner Schreibfedern, von denen er mir eine anſehnliche, zwar etwas koloſſale, aber ſehr brauchbare Quantität lieferte. Abends langte ein Neger im Dienſte des Paſcha, von Dongola kommend, auf der Station an, der uns mehrere nützliche Nachrichten ertheilte, und zugleich mit allerlei fabelhaften Erzählungen unterhielt. So ſollte es nach ihm auf der Inſel Dangheo hinter Alt-Dongola zaubernde Kakerlake, und weiterhin heimliche Menſchenfreſſer geben, tiefer unten im Sennar aber unbezweifelt Sirenen, von denen er ſelbſt mehr als eine geſehen zu haben verſicherte. Seltſam, daß dies letztere Mährchen ſich faſt in allen Ländern und zu allen Zeiten wiederholt.

In der Nacht vom 17. zum 18. war die Wüſte wahrhaft coquett zu nennen. Kühn geſtaltete blaue Bergzüge umgrenzten uns in der Ferne, und in der Nähe erhoben ſich fortwährend die barockſten Bilder. Oft hätte man darauf ſchwören mögen, an verlaſſnen

Städten und Burgen vorüber zu reiten, oder gigantiſche antike Kunſtgebilde, bald in Form eines rieſigen Bechers, einer Urne, Pyramide oder eines Obelisken, vor ſich zu ſehen. Als der Mond herabgeſunken war, löſte ihn die Morgenröthe augenblicklich ab, und bald verklärte die Sonne, wolkenlos über den Bergen brennend, im reinſten Goldglanz die ſchweigende unermeßliche Gegend; der Weg darin glich an vielen Orten einer auf das Beſte erhaltenen und wohl über hundert Fuß breiten Chauſſee, hart und eben wie makadamiſirt, und auf beiden Seiten von niedrigen Reihen granitgekrönter Hügel, wie von regelmäßigen Dämmen, eingefaßt. Einmal fanden wir in der Mitte dieſer Straße ein zierliches Grab, nur aus zwei behauenen Steinen beſtehend, zwiſchen denen eine Moſaik aus Kieſel in Arabesken recht artig geformt war. Viele ſchlohweiße Kameelknochen lagen darum her, doch keine Inſchrift zeigte an, wem dieſes Monument gelte, oder wer hier ſein einſames Ende gefunden.

Um ſieben Uhr näherten wir uns dem Nil, der, von hohen Bergen umſchloſſen, hier einen reizenden Archipel vieler grünbewachſnen Inſeln bildet.

Andere Eilande, aus ſchwarzen Felſenmaſſen aufgethürmt, ragen über die grünen weit empor, und mehrere derſelben tragen auf ihren Gipfeln die Ruinen weitläuftiger, einſt befeſtigter Schlöſſer, wie gewöhnlich nur aus Backſteinen von getrockneter Erde aufgeführt. Dieſe Ruinen zeigen häufig Gebäude in Pylonenformen, ohne Zweifel den ägyptiſchen nachgeahmt, oder durch Tradition ſo fortgeführt; denn noch jetzt bauen die reicheren Einwohner hier ſtets ihre Palläſte auf dieſelbe Art. Der gröſte dieſer verlaſſnen Trümmerhaufen muß, nach ſeinem Umfang zu ſchließen, die Burg eines alten Herrſchers, oder ein mächtiges Kloſter geweſen ſeyn, auch verräth die ganze Gegend weſtlich vom Fluß, die durch ihre flache Lage weit ins Land hinein der Ueberſchwemmung fähig iſt, dort immer noch, wenn gleich jetzt ganz vernachläßigt, Spuren eines ehemaligen blühenderen Zuſtandes. Dieſer Punkt iſt gewiß einer der pittoreskeſten am Nil, und die allernächſte Umgebung des Fluſſes auch wohlbebaut, ſo wie voll einzelner Wohnungen aus Backziegeln, die ſich über eine Stunde weit längs des Fluſſes bis zur Inſel und dem anſehnlichen Dorfe Dal erſtrecken. Man

Wie würde ich mich freuen, Ew. Durchlaucht noch dieſen Sommer irgendwie zu ſehen! Tritt kein Hinderniß ein, ſo reiſe ich mit Marianne im Juli nach Wien; zum Winter hieher zurück. Von Ew. Durchlaucht Planen weiß ich nichts Näheres; man nennt Griechenland, Aegypten: iſt es wahr? —

Von hieſigen Dingen wäre jetzt viel zu ſagen, aber es ſchweigt ſich beſſer. Wir wollen ſehen, wie das wird. Ich ſehe leider mehr ſchwarz als roſenfarb, und bedaure jeden, der jetzt vor dem Riſſe ſtehen oder — liegen ſoll.

Außer den bereits von Ihnen gekannten iſt mir nur noch Eine kurze Anzeige der „Tutti Frutti" zu Geſicht gekommen, in Brockhaus „Repertorium der Litteratur", von Gersdorf. Band I. Heft 6.

Den Fürſten von Wittgenſtein habe ich geſprochen; er iſt bei weitem nicht ſo ungehalten, als die Leute es machen wollten. Er ſprach im Gegentheil ſehr liebenswürdig, unpartheiiſch und klug.

Fräulein Saaling dankt für Ew. Durchlaucht gütige Erinnerungsworte, und erwiedert ſie beſtens. Die Anekdote vom Grafen R., der aus dem Rahmen geſprochen, iſt wahr, aber nicht ganz genau. Seltſam war ich betroffen, gerade jetzt jenen Namen in dieſen Blättern zu finden; ich habe mir aber nichts dabei angemaßt, ſelbſt das Erlaubte nicht, ſondern nur den Namen orthographirt — zwei A ſtatt eines! Die genauere Redaktion der Anekdote ſoll nachfolgen.

Ich ſchließe eiligſt, weil es die höchſte Zeit iſt, und ich ſchon erwartet werde.

Mit innigſter Verehrung und treuſter Ergebenheit unwandelbar verharrend

Ew. Durchlaucht
gehorſamſter
Varnhagen von Enſe

bemerkt unter ihnen die Ueberreſte einiger alten chriſtlichen Kirchen, wovon eine noch mehrere Malereien ſtattlicher Apoſtel und Heiligen aufweiſt. Im Dal, wo man unſere Zelte in einem ziemlich dichten Palmenhain aufgeſchlagen hatte, fanden wir die Landleute, welche ein ſehr anſtändiger Nazir befehligte, weit gebildeter und zutraulicher als wir ſie bisher im Dar-el-Hadſchar angetroffen hatten. Einige zwanzig derſelben kamen mit ihrem Schech herbei, um uns zu bewillkommnen, und boten uns Alles, was ſie hatten, zum Verkauf an. Wer wohlfeil zu leben wünſcht, muß hierher reiſen! Für den Werth von zwei Franken kaufte ich folgende Gegenſtände: ein fettes Schaaf, vier Kannen Ziegenmilch, eine wilde Ente von der Größe einer Gans, und zwei Paar ſehr nett geflochtene Sandalen aus Palmblättern. Als eine Sonderbarkeit muß ich erwähnen, daß Hühner, die man faſt überall im Orient, und beſonders in Aegypten, zum Ueberdruß genießen muß, hier ganz unbekannte Geſchöpfe waren. Eier kannte man nur von wilden Vögeln, hatte aber einen Abſcheu davor ſie zu eſſen. Die Hitze war um drei Uhr Nachmittags wieder 35 Grad im Schatten, und wir fanden es wegen des größeren Luftzuges unter einem Palmbaum im Freien weit erträglicher als im Zelte, wo die Luft ſo erſtickend geworden war, daß man ſelbſt beim Fächeln mit den hier üblichen kleinen Fahnen aus buntgefärbtem Stroh — die wie Fliegenklatſchen an ein kurzes Rohr befeſtigt und ſehr praktiſch ſind — ſich nur Backofenhitze zuwedelte. Beim Eſſen mußten wir, wie geſtern, die Gläſer fortwährend in kaltes Waſſer tauchen, denn eine Minute war hinlänglich, ſie, auf dem Tiſche im Zelte ſtehend, glühend heiß zu machen.

Die Tagesbeſchäftigung iſt ziemlich einfach auf einer ſolchen Reiſe, aber nicht ohne fremdartigen Reiz, nur muß ſie meiſtens contemplativer Natur bleiben, denn ſelbſt das Leſen ward bei dieſer Temperatur eine penible Arbeit, und das Schreiben eine wahre Laſt. Ich bedauerte jeden Tag ſchmerzlich, gerade hier keinen Sekretair mit mir zu haben, den ich doch ſonſt, gleich dem Prinzen Facardin, ſtets mit mir zu führen pflege. Das Individuum ſelbſt aber, das mir für die Zukunft beſtimmt iſt, kann ſich ſehr Glück dazu wünſchen, nicht ſchon jetzt in Funktion zu ſeyn, denn ſein Dienſt, den ich bei ſeinem

Mangel nothgedrungen ſelbſt verrichten muß, würde ihm gewiß unerträglich ſchwer gedäucht haben!

Mein Zelt lag diesmal wie im Grünen gebettet, und hatte einen Kranz jener, nun immer häufiger am Nil werdenden, Giftſträucher um ſich, nicht nur voll grüner Früchte von der Größe kleiner Aepfel, ſondern hier auch reich mit weiß und blauen Blüthen geſchmückt. Aber mehr noch als die Krone des Königreichs Italien verdient dieſe Pflanze die Inſchrift: Gare à qui la touche — Blüthen, Früchte, Aeſte, Blätter, alles iſt voll einer fetten Milch, die beim geringſten Druck herausdringt, und wenn ſie ins Auge kommt, unfehlbar erblinden macht. Auch innerlich genoſſen iſt ſie tödtlich, und die Eingebornen verfehlten nie uns ſorgſam davor zu warnen. Weniger gefährlich, aber deſto unangenehmer, fanden wir die langſtachlige Akazie, von der ſich heute, während einer kleinen Tour, die ich trotz der Hitze längs des Fluſſes machte, ein vorſtehender Aſt dergeſtalt mit meinem ſeidnen Kaftan in Verbindung ſetzte, daß ich die Hülfe zweier herbeigerufenen Schwarzen brauchte, um wenigſtens meine Freiheit mit Hinterlaſſung eines Theils meines Gewandes wieder zu erlangen.

Das beluſtigendſte Schauſpiel für mich jeden Abend iſt das Aufladen der Kameele, welches in der Regel von vier bis ſechs Uhr andauert. Die Manieren dieſer originellen Thiere mit ihrem Giraffenkopf, ihrem Schwanenhals, ihrem Hirſchleib und Kuhſchwanze nebſt dem grotesken Höcker, und den Hinterbeinen, die ſie, wie mit Charnieren verſehen, ſo geſchickt und taktmäßig in drei Theile zuſammenlegen, ſind zu komiſch, um ſie ohne Lachen mit anſehen zu können. Wie ungezogene Kinder ſchreien und quicken dieſe Thiere bei jeder Berührung, ſehen immer im höchſten Grade melancholiſch und empört aus, verlieren aber doch während ihres Aergers keinen Augenblick, um dazwiſchen wieder ämſig zu käuen, welche Operation, da ſie nur die untere Kinnlade dazu in gleichem Tempo mit großer Ernſthaftigkeit rechts und links bewegen, ihnen ganz die Allüre eines alten Weibes giebt, das mit ſchlechten Zähnen vergeblich eine Brodrinde zu kauen verſucht. Ihre Zähne ſind indeß nur zu gut, und wenn ſie ſich in der Brunſt befinden, iſt ihr Biß ſo fürchterlich, daß man uns in Kahira erzählte: im vorigen Jahre habe ein Kameel dem Offizier der Wache am Thore des Friedens den Kopf abgebiſſen. Ich ſelbſt ſah ſie nur mit Verwunderung die Aeſte der Mimoſen ſammt deren eiſenfeſte fünf Zoll lange Stacheln ſo unbeſorgt abbeißen und kauen, als ſeyen es Salatblätter.

Mit dem letzten Stöhnen der Kameele, welches die Beendigung des Aufpackens anzeigt, und worauf ſich dann ſogleich die ganze Caravane, ein Thier an das andere gebunden, in Marſch ſetzt, begebe ich mich täglich in das ſtärkende Flußbad, das mir, ohngeachtet der penetranten Kälte des Nilwaſſers, bisher immer gut bekommen iſt. Warum aber der Nil, durch eine unermeßliche Ebne fließend, und den ganzen Tag über den brennenden Sonnenſtrahlen ausgeſetzt, dennoch nie die warme Temperatur unſerer Flüſſe im Sommer erreicht, kann ich mir kaum erklären, wenn es nicht der Friſche der Nächte zugeſchrieben werden muß, die hier meiſtens auch dem heißeſten Tagen folgt, aber ſo viel ich von dem hieſigen Clima bisher ſah, ſelten oder nie von Thau begleitet iſt. Nach dem Bade wird das Abendfrühſtück eingenommen, am beſten durch die muntere, vaterländiſche Unterhaltung mit Doktor Koch gewürzt, der Manches erlebt und geſehen hat, und es mit ſatyriſcher Laune wieder zu geben weiß. Einige Stunden Schlaf auf dem Teppiche in der Kühle erquicken dann doppelt, und wenn der Vollmond hoch vom Himmel glänzt, beſteigen wir wieder die Dromedare.

Den 19ten.

Auch dieſe Nacht und am folgenden Morgen blieb die Wüſte romantiſch in ihren Formen. Wir bemerkten unter andern, als einen auffallenden Gegenſtand, viele Haufen zerſtreuter Hügel in größter Regelmäßigkeit, wie Tumuli ſpitz und vierkantig geformt. Ich äußerte gegen meinen Dragoman, der mit Eugen Sue's drolligem Loſophe einige Aehnlichkeit hat, dies müßten Gräber ſeyn, die Natur habe ſie nicht ſo regelmäßig bilden können; er aber antwortete lakoniſch: „Die Natur kann dem Menſchen zum Vorbilde Alles bilden.“ In der That iſt den Geologen dieſe ſeltſame Formation, welche nicht ſelten in den großen Ebenen Aſiens und Afrikas vorkommt, ſehr wohl bekannt. Am Morgen blieb ein Trupp großer weißer Gazellen ganz nahe am Wege ſtehen, und hätte ſich wahrſcheinlich ſchußgerecht erhalten, wenn wir den ſchlecht gezogenen Süſannis hätten verhindern können, ſie zu jagen, was uns wenigſtens das Schauſpiel ihres windſchnellen Laufes über die Plaine, ſo weit unſere Augen ſie verfolgen konnten, verſchaffte. Man ſieht überhaupt hier bald an der Zahmheit der in Freiheit lebenden Thiere, daß die Jäger ſie wenig incommodiren, denn außer dem Geier, den wir neulich erlegten, näherten ſich uns ſeitdem faſt täglich auf dieſelbe Art große Raubvögel und in Dal umkreiſte mich einmal ein ſchöner bunter Vogel mit einer Krone wie ein Kakadu, während ich ſpazieren ging, mit der größten Neugierde wohl fünf Minuten lang, und verließ mich erſt, als ich in mein Zelt zurückkehrte. Als die Sonne ſchon ziemlich hoch ſtand, glaubten wir einen ganzen Theil der Ebene vor uns mit hellgrüner Vegetation beſetzt zu ſehen, bis wir bei näherer Beſichtigung fanden daß dieſe Farbe nur von einem feingeglätteten Schiefer herrührte, der in der Nähe blau war, in der Ferne aber täuſchend moosartiges Gras vorſpiegelte. In ſechs Stunden erreichten wir Saki-el-Abd (auf deutſch: die Waſſerleitung des Sclaven, weil die Sclaven hier eine Station zu machen pflegen). Der Fluß iſt an dieſer Stelle wohl eine Viertelſtunde breit. Dieſſeits, wo wir lagerten, ſtehen nur wenige Häuſer, und zwei große Saki's; jenſeits aber befindet ſich in einem lang ſich hindehnenden Palmenwalde, und von einem hohen, prachtvollen Tafelberge überragt, ein anſehnliches Dorf mit einem ſehr großen Gebäude, das von zwei der erwähnten modernen Pylonen flankirt wird, die ihm von Weitem ganz das Anſehn einer ägyptiſchen Tempelruine geben. Wir fanden hier eine Barke zum Ueberfahren, und im jenſeitigen Dorfe einen gut furnirten Markt, um unſere ſehr zuſammengegangenen Proviſionen zu erneuern. Die Hitze war heute nur 28 Grad im Schatten, und wir fanden dies beinahe kühl.

Ehe ich weiter fortfahre, muß ich bemerken, daß ſowohl auf Cadalvenes als Rüppels Karte, welche beide nicht ſehr genau ſind, die Diſtanz von Dal bis hierher um ſechs deutſche Meilen, alſo faſt einen halben Grad zu weit angegeben iſt, da ſie, nach dem ſtets gleichen Schritt der Kameele wie dem unſrer Dromedare beurtheilt, nicht mehr als die von Semneh bis Tangur und von Tangur bis Dal beträgt, drei Tagemärſche, die keine halbe Stunde von einander differiren. Ich erwähne dies nur zur Notiz der Reiſenden — nach mir kommenden Gelehrten ſey es überlaſſen, durch gründliche Meſſungen dieſe, wie unzählige andere Irrthümer in den meiſten bisherigen Karten dieſes Theils von Afrika zu verbeſſern. Um aber auch einen Maaßſtab für die anderweitige Wahrhaftigkeit des Herrn von Cadalvene zu geben, was in ſo fern nicht ohne Nutzen iſt, da er abſichtlich in ſeinem Werke Mehemed Ali und ſein Gouvernement bei jeder Gelegenheit herabzuſetzen ſucht, obgleich er, als er hier war, lange in Alexandrien um eine Anſtellung im Dienſte des Vicekönigs ſollicitirte, und ein ägyptiſches Journal herausgeben wollte, was ihm abgeſchlagen wurde, (hinc illae lacrymae!) ſo will ich hier noch einen beluſtigenden Paragraphen ſeines Buches gleich an Ort und Stelle citiren.

„Sakie-el-Abd,“ beginnt er in ſeiner gewöhnlichen Manier, „war faſt verlaſſen, als wir daſelbſt ankamen, denn der gröſste Theil der Einwohner (NB. von 5—6 Hütten) war in die Wüſte geflohen, unfähig die verlangten Abgaben zu erſchwingen. Manchmal kommen dieſe Flüchtlinge nach einigen Monaten wieder, wenn ſie hoffen, nicht mehr beunruhigt zu werden;“ (wie können ſie dies hoffen, wenn die Tyrannei wirklich ſo conſequent und ſyſtematiſch exiſtirt, wie ſie Herr von Cadalvene durchgängig angiebt?) „Viele aber ergreifen das Leben der Nomaden, und jedes Jahr ſieht man auf dieſe Weiſe die Entvölkerung einiger Dörfer.“

„In der Abweſenheit der Eigenthümer“ (die wahrſcheinlich, ſtatt geflohen zu ſeyn, nur in das Dorf gegenüber zu Markte gegangen waren,) nahmen wir einige Betten (engareb) in den nächſten Häuſern, und trugen ſie an den Fluß, wo wir uns etablirten, um die weißen Ameiſen zu vermeiden, und vorzüglich die Scorpione, welche während der Nacht zu Tauſenden aus ihren Schlupfwinkeln kriechen.“

Nun bivouakirten auch wir auf demſelben Ort und in demſelben Monat des Jahres, ohne jedoch

152.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 13. Mai 1834.

Durchlauchtigſter Fürſt!

Dieſe Zeilen dienen blos zur Begleitung der vier Bände Handſchriften, die ich Ihnen ſo dankbar als eilig überſchicke, befohlenermaßen nach München poste restante. Ich hoffe, daß alles wohlbehalten eintrifft, und dann ſchnell weiter gefördert wird, denn ich habe bei der Vorſtellung von Verzug und Aufſchub eine Art von nervengereizter Ungeduld, die gar nicht erſt durch perſönliche Theilnahme erregt zu werden braucht, ſondern es ſchon durch die techniſche des litterariſchen Metiers wird! Für einen alten Soldaten muß es ein peinlicher Anblick ſein, den Kampf angegangen und dabei die beſten Truppen mit dem Gewehr beim Fuß ruhig ſäumen zu ſehen. Inzwiſchen iſt, wie ich höre, eine neue treffliche Hülfsſchaar vorgerückt, auf die ich jetzt gar nicht rechnete. Man verſichert, das Gartenwerk ſei in Leipzig bereits angelangt. Nun Gottlob! Das iſt eine höchſt erwünſchte glückliche Nachricht. Wir dürfen das Beſte von dieſer Erſcheinung erwarten, und ich werde meinerſeits Hrn. Carus an ſeine Zuſage dringend mahnen laſſen. „Den Thätigen gehört die Welt“, ſagt Goethe; wir wollen ſehen, ob uns nicht ein Theil davon zukommt; Ihnen gewiß, theuerſter Fürſt! ſchon jetzt ein ſchönes, irdiſch und geiſtig; ich darf nach dem meinen wenigſtens trachten, ὀλίγον τε φίλον τε! —

Am 9. d. habe ich Ew. Durchlaucht die Neumann'ſche Rezenſion der „Tutti Frutti“ nach München poste restante geſchickt, und hoffentlich iſt das Blatt beim Empfange dieſes Briefes ſchon in Ihren Händen. Auch nach Muskau habe ich einen Abdruck geſandt. Dies alles hier nur der Vollſtändigkeit wegen erwähnt!

einen einzigen Scorpion zu ſehen. Darauf erkundigte ich mich ſowohl bei den Eingebornen als den Leuten, die unſere Caravane begleiteten, nach beiden, von Herrn Cadalvene hervorgehobnen, Gegenſtänden: 1) der Flucht der Dorfbewohner und 2) der ungeheuren Menge von Scorpionen. Von der erſten wußte Niemand etwas, und von den zweiten hatte kaum je ein Einwohner eins dieſer Thiere hier geſehen, welche erſt, wie ſie berichteten, kurz vor Dongola hinter der Wüſte häufig zu werden beginnen. Da es ſich nun faſt mit allen Diatriben des Herrn Cadalvene gegen den Vicekönig grade eben ſo verhält, und, wenn man an Ort und Stelle nachfrägt, ſelten nur eine Spur von allen den Gräueln, die er deſſen Regierung verwirſt, angetroffen wird, ſo habe ich ſeitdem nie einen Paragraphen dieſer Art, worin der Verfaſſer ſich ſo viele Mühe zu ſtechen giebt, aber nur ohnmächtiges Gift ausſprützt, geleſen, ohne lächelnd zu mir zu ſagen: „Abermals einer der tauſend Scorpione des Herrn von Cadalvene!“

Die Caravane war am 21. Abends wie gewöhnlich um 6 Uhr aufgebrochen, und wir folgten ihr erſt um 3 Uhr in der Nacht, nachdem wir vorher noch eine ſehr charakteriſtiſche Scene in Sakiel-Abd erlebt hatten. Ich ſchlief feſt in meinem kleinen Sukkurſalzelte, als mich ein ungeheurer Lärm von Trommeln und dem Abſchießen vieler Gewehre weckte. Ich ſprang auf, und war nicht wenig erſtaunt, aus dem Zelte tretend, ſtatt des glänzenden Vollmondes Alles in dunkle Nacht gehüllt zu ſehen, während Schießen und Trommeln ohne Unterlaß forttönte. Eine totale Mondfinſterniß, wie ich ſie nie vollſtändiger beobachtete, und die uns kein Kalender vorher geſagt hatte, erklärte bald einen und den andern Umſtand. Die Einwohner, welche durch den angeſtellten Lärm dem Monde zu Hülfe kommen wollten, damit der ſchwarze Drache, mit dem ſie ihn im harten Kampfe begriffen vermeinten, ihn nicht ganz verſchlinge, waren ſehr beſtürzt über die Begebenheit und ſahen ſie als die Vorbedeutung großen Unglücks an. Alle Mühe, die ſich mein philoſophiſcher Dragoman gab, ihnen die Sache natürlich zu erklären, war eben ſo vergeblich, als wenn er es verſucht hätte, einem unſrer neumodiſchen Frommen geſunden Menſchenverſtand beizubringen. Die guten

Leute blieben bei ihrer Meinung, und lebten, als die Finſterniß endlich vorüberging, der freudigen Ueberzeugung, nicht wenig durch ihre reſoluten Demonſtrationen dazu beigetragen zu haben, den Mond für diesmal aus ſeiner dringenden Verlegenheit zu erretten. Später hörte ich jedoch in Dongola, wo man gegen dieſelbe Calamität auch gleiche Maßregeln ergriffen hatte, von einem dortigen Faki eine noch raffinirtere Erklärung derſelben. „Nur das unwiſſende Volk,“ ſagte er, „glaubt, es ſey ein Drache, der den Mond verſchlingen wolle. Wir wiſſen dies beſſer. Der Mond iſt ein lebendiges Weſen, ſo gut als wir, aber ein ſehr hoher Potentat im himmliſchen Reiche, welches von Gott ganz eben ſo wie die Erde vom Sultan regiert wird. Wenn alſo einer der Statthalter dort ſeine Schuldigkeit nicht thut, ſo läßt ihm der Herr des Himmels, wie hier der Sultan, den Kopf abſchlagen, oder ſchickt ihm die ſeidne Schnur zu. Offenbar iſt es nun, daß der Mond eine ſolche Strafe verwirkt hatte, und wir haben daher auch, als ſein Antlitz ſich zu verdunkeln anfing, weidlich geſchoſſen und Klagetöne vernehmen laſſen, um ihm unſere Hülfsbereitwilligkeit wie unſer

Beileid zu bezeigen, denn er konnte noch Pardon erhalten; da wir aber bald merkten, daß keine Gnade mehr für ihn war, und er endlich ganz verſchwand, ſo haben wir einen noch größeren Lärm, mit Freudenbezeigungen vermiſcht, vernehmen laſſen, um uns ſogleich dem neuen Mond aufs Beſte zu empfehlen, der denn auch, nachdem kaum zwei Stunden nach der Execution des letzten vergangen waren, glänzender als je wieder zum Vorſchein gekommen iſt.“ Man ſieht, die hieſigen Leute vom Stande verſtehen ſo gut als wir, was einem gewandten Höflinge geziemt. Le Roi est mort, vive le Roi!

Der größte Theil unſers heutigen Weges führte den Nil entlang durch angebautes Land, ſo daß wir die Wüſte meiſtentheils nur zur Seite hatten. Sehr anſehnliche, ſtundenlange Dörfer, gut aus Erdziegeln gebaut, von Palmen dicht überdeckt, und mit fruchtbaren Feldern umgeben, die in zwei bis drei Monaten ſchon die zweite Erndte gewähren werden, ſind Bürgen des verhältnißmäßigen Wohlſtandes und der größeren Sicherheit des Eigenthums, welche ſeit Mehemed Ali's Regierung hier herrſchen. Noch immer begegneten wir Karavanen von Kameelen und von Sclaven. Eine der letzteren hatte ſich ſehr maleriſch in einem Garten neben den Ruinen von Sedenga gelagert, und beluſtigte uns, als wir mitten durch ſie hinzogen, durch eine Gruppe ausgelaßner Mädchen, die uns auf alle Art und Weiſe verſpotteten, wozu unſre weiße Farbe und unſer fremdartiges Coſtüm ihnen die beſte Gelegenheit gaben. Auf unſre Frage: ob eine der muthwilligſten und hübſcheſten darunter zu verkaufen ſey? — ward nur mit einem barſchen „Nein!“ geantwortet, denn die Sclavenhändler aus dem Innern ſchienen einen eben ſo großen Abſcheu vor den ungläubigen Chriſtenhunden zu haben als die Sclaven ſelbſt. Ich bin überzeugt, daß kein Individuum dieſer ganzen Geſellſchaft, wenn wir es ihm hätten anbieten können, mit uns getauſcht haben würde. — Alles in der Welt beruht auf Meinung!

Nachſchrift.

In dieſem Augenblicke erfahre ich, aus den Zeitungen und beſtätigt durch bei Sr. Majeſtät unſerm König ſo eben eingegangene direkte Berichte aus Alexandrien, die ſeltſame Abdankung Mehemed Ali's. Einige ſehen darin Feigheit und Altersſchwäche, Andere gar Verrücktheit des ergrauten Helden. Beides iſt möglich, weil es am Ende nur der ſtets gebrechlichen Menſchheit angehört, und es überdem eben nicht zu ſehr verwunderlich wäre, wenn ein Mann, der ſein ganzes Leben an ein großartiges, ſchwieriges Werk verwendete, und dies dann in einem Augenblick mit täppiſcher Hand zertrümmern ſieht — den Verſtand darüber verlöre. Wie ich jedoch Mehemed Ali kenne, und indem ich dieſe neueſte Begebenheit mit einer faſt gleichzeitigen Nachricht von einem durch den Vicekönig mit dem Gouverneur von Indien abgeſchloſſenen Handelstraktat in Verbindung bringe — halte ich das Ganze vielmehr für einen tief angelegten und mit ſeiner gewöhnlichen ſchlauen Klugheit ausgeführten Plan Mehemed Ali's, ſich von nun an ganz in Englands Hände zu geben, nachdem er wohl eingeſehen, daß er, von allen äußern Freunden im Unglück verlaſſen, und von ägyptiſchen Intriguen umgeben, denen wahrſcheinlich ſeine eigne Familie nicht fremd iſt, nur bei England, das ihn geſtürzt, auch allein die Macht findet, welche ihn, den beiderſeitigen großen Vortheil jetzt beſſer einſehend, wieder feſt zu ſtellen vermag. Mehemed Ali iſt kein Pedant, ich wiederhole es, er nimmt immer die Dinge, nicht vom Ideal aus betrachtet, auf, ſondern wie ſie wirklich ſind, und benutzt ſie in dieſer Hinſicht zu ſeinem eignen Vortheil nach dem Maaßſtabe der Ausführbarkeit. In wiefern dies nun für einen Herrſcher weiſe ſey oder nicht, laſſe ich hier ganz dahingeſtellt, Jeder mag hierüber ſein eignes Urtheil fragen — daß aber Mehemed Ali ſo denkt, hat er von jeher bewieſen, und daher glaube ich, daß er auch diesmal demgemäß handeln wird.

Jedenfalls darf er hoffen, unter engliſchem Protectorat ſichrer zu regieren, als unter türkiſchem oder dem irgend einer andern europäiſchen Macht, und unter keinem Verhältniß zugleich (denn die Engländer ſind auch nie Pedanten) freieren Spielraum für das innere Wohl ſeiner Unterthanen zu finden, der einzige und ſchönſte Ruhm, der ihm von nun an noch übrig zu bleiben ſcheint.

Nur die Zukunft kann lehren, ob ich mich in dieſer Auslegung der wahren Abſichten Mehemed Ali's irre, denn alt iſt er freilich, und öfter mag wohl noch, trotz dem Sprüchwort, die Jugend mit Tugend, als das Alter mit Kraft vereint angetroffen werden. Indeß keine Regel ohne Ausnahme — bis jetzt halte ich den greiſen Mehemed Ali, obgleich naturgemäß ſchon dem Ende ſeiner Laufbahn nahe, noch immer für eine ſolche.

Sagan am 22. Auguſt 1844.

Ende des zweiten Theils.

So eben iſt erſchienen und durch alle Buchhandlungen zu beziehen:

Ludwig Philipp der Erſte,

König der Franzoſen.

Darſtellung

ſeines

Lebens und Wirkens.

Von

Dr. Chriſtian Birch.

Dritter Band.

gr. 8. br. 2 Thlr. 12 gr. oder 4 fl.

Mit dieſem dritten Bande, der die Geſchichte des Königs und ſeiner Regierung bis zum Jahre 1843 enthält, iſt das Werk vorläufig beſchloſſen. Die wichtigſten politiſchen und literariſchen Organe haben es einſtimmig als das Gediegenſte und Bedeutſamſte erklärt, was über den hochwichtigen Gegenſtand bis jetzt, nicht blos in Deutſchland, ſondern überall erſchienen iſt, und die Wiener Jahrbücher d. Literat. ſagen mit Recht: „Dieſes Werk tritt zwar in der „beſcheidenen Geſtalt einer Biographie auf, nichts deſto weniger iſt „es den größeren Geſchichtswerken über die Jetztzeit an die Seite zu „ſtellen.“ Dieſer letzte Band, der die intereſſanteſten Gegenſtände beſpricht, wie: die Befeſtigung von Paris, der Kampf zwiſchen Induſtrialismus und freien Handel, Sozialismus und Communismus — wird zuverläſſig dieſelbe günſtige Aufnahme finden, welche den beiden erſten Bänden (Preis 5 Thlr. — 8 fl.) zu Theil geworden iſt.

A D
BIBL. UNIV.
MONAC.

Universitäts-
München
Bibliothek

Hr. Dr. Mundt hat die ihm von Ew. Durchlaucht gütigſt erlaubten Abſchnitte benutzt, und iſt hocherfreut und innigſtdankbar für die ihm gewährte ausgezeichnete Gunſt. Ich ſoll Ew. Durchlaucht den Ausdruck ſeiner verehrungsvollſten Ergebenheit darbringen. Auf dieſe Weiſe bin ich gern Zwiſchenträger, wo auf beiden Seiten Vortheil und Befriedigung gewonnen wird; denn auch für Ew. Durchlaucht halte ich dieſe Anknüpfung für erſprießlich und angenehm.

Ich habe noch nichts von dem Werke des Hofpredigers Petrick geſagt, das ich gleichfalls Ihrer Güte verdanke. Aber ich muß auch jetzt noch ſchweigen. Denn ich habe das Buch nur erſt anfangen können, und es gehört nicht zu denen, die man leicht weglieſt. Einſtweilen darf ich mit Vergunſt anmerken, daß dieſe Gattung von Schriften mich in der Regel mehr zu quälen als zu befriedigen pflegt. Ich verlange Philoſophen, oder Religioſe, oder Freigeiſter, oder Spötter, nur jeden von der rechten Art, von der beſten und höchſten. Hier ſcheint doch im Ganzen nur die beliebte Abfindung zwiſchen Verſtand und Ueberliefertem ſtattzufinden, wobei gleichſam der Einzelne für ſeine Perſon ſich glücklich durchwinden mag, aber keine große, gangbare Straße für das Allgemeine gewonnen wird. Doch ich bin ſehr voreilig! Ich werde das Buch mit auf die Reiſe nehmen, und die Stunden werden nicht fehlen, wo man ſolcher Lektüre bedarf und froh wird. —

Als etwas höchſt Erfreuliches und Tröſtliches in dem Gewirr unſrer hieſigen Neuigkeiten, iſt die endliche Ernennung des Hrn. Generals von Witzleben zum wirklichen Kriegsminiſter zu melden. Alle Vaterlandsfreunde ſind froh darüber, und halten ſich an dieſem Ereigniſſe ſchadlos für manches andere, dem ſie nicht ohne Verwunderung zuſehen. Man will behaupten, des Wunderſamen ſchlummere noch viel, das die nächſte Zeit aufwecken werde. Immerzu! Ich kann's

Aus

Mehemed Ali's Reich.

Dritter Theil.

Nubien und Sudan.

Vom

Verfaſſer der Briefe eines Verſtorbenen.

> Nun ſchau der Geiſt nicht vorwärts nicht zurück,
> Die Gegenwart allein — ſei unſer Glück!
>
> Göthe

Stuttgart.
Hallberger'ſche Verlagshandlung.
1844.

A D
BIBL. UNIV.
MONAC.

Universitäts-
München
Bibliothek

III.

Nubien und Sudan.

Ritt durch die Wüſte nach Dongola.

Fortſetzung.

Tempel von Phtur, Haſſir, Dongola.

Die Alterthümer von Sedenga ſind unbedeutend. Nur eine Säule des größeren Tempels ſteht noch vollſtändig in einem weiten Trümmerhaufen, und alle die herabgefallenen Ornamente des Gebäudes, wie die erhaltne Säule ſelbſt, ſind in ſchlechtem Styl, und verrathen ein neueres, wahrſcheinlich römiſches Bauwerk. Etwas weiter abwärts ſieht man die Ruinen eines zweiten Tempels mit den Stummeln zweier Säulen, alles aus gewöhnlichem Kalkſtein und von gleich geringer Qualität der Arbeit.

Ganz anders verhält es ſich dagegen mit dem vier Stunden von hier, jenſeits der Hügelkette von Dſchebel-Doſch, welche die Provinz Sokkot von der von Mahaß trennt, gelegenen, auch in ſeiner wildeſten

Zerſtörung noch erſtaunungswürdigen, großen Tempel von Phtur, ein Werk der Pharaonen, dem gegenüber in einem lieblichen Haine am Fluſſe unſer Lager aufgeſchlagen worden war.

Wir ſchoben die Beſichtigung dieſer großartigen Ruine bis zum Abend auf und wollten uns eben zu Tiſche ſetzen, als einer der Einwohner des nahen Dörfchens, die uns eben ſo bereitwillig als die von Dal mit Allem zu verſorgen ſuchten, was ſie zu liefern im Stande waren, eilig herbeigeſprungen kam, um uns zu melden, daß ſich nur einige hundert Schritte weit vom Ufer entfernt ein Nilpferd im Fluſſe zeige, das ſich ſchon ſeit mehreren Wochen in dieſer Gegend aufhalte. Im ſchnellſten Lauf eilten wir hinab, und ſahen ſogleich den ungeheuren Kopf des Unthiers, wie einen ſchwarzen Felſen aus dem Waſſer ſchauen, ohne daß es lange Zeit die mindeſte Bewegung damit machte. Auf meinen Befehl war unterdeß der gedeckte Tiſch herbeigeſchafft worden, wir etablirten uns hart am Fluß neben den Reſten eines antiken Molo der alten Stadt Phtur, und ſetzten uns hier unter einem hohen Baume zum behaglichſten Mahle nieder, hinter uns die Säulenreihen eines Rhamſeiſchen Tempelpallaſtes, vor uns im Fluß das unterhaltende Naturſchauſpiel eines der ſeltſamſten Geſchöpfe göttlicher Laune. Als willkommene Zugabe zu dieſer intereſſanten Scene bildeten hohe Berge in der Ferne, graziöſe Krümmungen des Fluſſes nach beiden Seiten, dunkle Felſenriſſe mit kleinen Waſſerfällen dazwiſchen, und gegenüber grüne Ufer nebſt einem großen Erdziegelſchloß mit Pylonen, das in einem Dattelwalde ſtand, eine der reizendſten Landſchaften, welche unſre Reiſe bisher dargeboten hatte. Das Nilpferd hielt über eine Stunde auf der gewählten Stelle aus, und regalirte uns, bald mehr bald weniger aus dem Waſſer hervortauchend, mit den verſchiedenſten Evolutionen, bis es ſich endlich, auf einer Sandbank angelangt, plötzlich in voller Höhe aufrichtete, und uns ſo, wie zum Abſchiede, ſeine ganze Rieſenmaſſe bewundern ließ. Doch verſchwand es endlich faſt eben ſo jähling unter den Wellen, als es erſchienen war, kam erſt in weiter Ferne nur auf wenige Secunden wieder zum Vorſchein, und ließ ſich nachher, zu ſeinem Cryſtallpallaſt definitiv hinabſteigend, nicht ferner mehr blicken. Zwölf der Dorfleute, meiſt

Jünglinge und Knaben, nur zwei Alte und drei Mädchen, Alle nackt bis auf den Schurz, hatten ſich dicht neben uns gelagert und erfreuten ſich eben ſo ſehr als wir an dem Hippopotamos. Zuweilen ſprangen einige derſelben in den Strom, ſchwammen ihm entgegen, und ſuchten das impaſſible Thier zu erzürnen, während die Andern vom Ufer her durch Geſchrei und Lärmen zu helfen ſuchten, wie geſtern ihre Landsleute bei der Mondfinſterniß. Erregte aber das Ungethüm eben ihre Aufmerkſamkeit nicht, ſo richtete ſich dieſe ausſchließlich auf uns. Sie ſahen erſtaunt auf unſre Perſpektive, bewunderten mit Entzücken ein mit Perlmutter ausgelegtes Meſſer des Doktors, geriethen aber, wie wahre Südſeeinſulaner, in eine halbtolle Freude, als ich ihnen einen Spiegel bringen ließ, deſſen gleichen vorher Keiner von ihnen geſehen zu haben ſchien. Es war auffallend, daß die jungen Männer dabei ungleich mehr Eitelkeit und Behagen am Anblick ihrer eignen Perſon zeigten, als die Mädchen. Faſt Alle trugen eine Art Roſenkranz von Glasperlen um den Hals oder um den Arm geſchlungen, an denen ein Ledertäſchchen mit einem darin verwahrten Amulete hing, das ihre Schriftgelehrten, die Faki, für ſie ſchreiben, und ſich gut dafür bezahlen laſſen. Einige der Knaben trugen auch zinnerne Ohrringe, und die Mädchen bunte Glasperlen um Hals und Arme. Ich ſchenkte dieſen letzteren falſchen Pariſer Schmuck, und gab auch einigen der Knaben, die uns Waſſer geholt oder ſonſt dienſtreiche Hand geleiſtet hatten, einige Ringe dieſer Art, was mit Dank und Vergnügen, aber zugleich mit einer ſehr anſtändigen Ruhe aufgenommen wurde. Um den Zuſtand ihrer Sitten etwas näher kennen zu lernen, gab ich dem einen jungen Manne, der uns begreiflich gemacht, daß das hübſcheſte der gegenwärtigen Mädchen ſeine Schweſter ſey, durch Zeichenſprache zu verſtehen, er möge ſie Abends allein zu unſeren Zelten ſchicken, wozu ich die Pantomime des Schlafens machte. Er und das Mädchen lachten, doch nahm er ſogleich den Ring, den ich ihm geſchenkt, vom Finger, und ich glaubte ſchon, er wolle ihn mir entrüſtet zurückgeben, als er ihn in die Höhe hielt, und ſo geſchickt wie ein Taubſtummer dazu ausdrückte, daß, wenn ich noch einen dergleichen hergäbe, ſeine Schweſter kommen werde. Sehr tugendhaft in unſerem Sinne ſcheinen alſo dieſe Naturkinder eben nicht zu ſeyn, und für einen Miſſionair hätte dies eine gute Gelegenheit zu einer Predigt abgegeben. Die beiden Alten waren höchſt komiſche Originale. Der eine hatte eine ägyptiſche, durchſtochne Goldmünze (Käri) in ein Papier gewickelt in der Hand, und machte, troß allem Abweiſen, je nach fünf Minuten immer einen neuen Verſuch, dieſes Goldſtück, welches er wahrſcheinlich nicht für ächt hielt, uns gegen Silberpiaſter zu verwechſeln; der andere trug zwei Stücke hier gefertigte grobe Leinwand auf dem Kopfe, und bemühte ſich mit gleich unabweisbarer Beharrlichkeit, ſie uns zu verkaufen, alles mit einer ſolchen Geduld, Sanftmuth, Höflichkeit, und dem ernſtwürdevollſten Benehmen eines Diplomaten, der um Provinzen handelt, daß wir am Ende nicht mehr widerſtehen konnten, uns beide Gegenſtände aufdringen zu laſſen. Einige aus dem Haufen ſprachen etwas arabiſch, was unſere Converſation ſehr erleichterte, und als wir kurz vor Sonnenuntergang ſchieden, geſchah es in beſter Freundſchaft mit Alt und Jung, welche noch dadurch vermehrt wurde, daß wir Münze und Leinwand, obgleich ſchon bezahlt, als Geſchenke nicht ändern, und wenn ich's in der Zeitung leſe, erfahr' ich's früh genug. —

Das Buch Rahel ſchreitet gut vor. Ich denke im Anfange des Juli reiſen zu können; bis dahin hoff' ich von Ew. Durchlaucht noch ein Wort zu hören. Uebermorgen wird Hr. Miniſter Ancillon erwartet; er wird die Ergebniſſe der Wiener Berathungen noch nicht mitbringen, aber mir ſind diesmal die Ausfertigungen, um die ich ihn dienſtmäßig angehen muß, wichtiger. —

Fräulein Marianne Saaling war in dieſen Tagen etwas leidend; ich ebenfalls. Das Frühjahr, ſagen die Aerzte, bringt diesmal ungewöhnliche Aufregungen mit, das Blut ſchlägt in den Adern heftigſt, viele Herzkrankheiten zeigen ſich. Ich rechne darauf, daß wir mit der, welche zu unſerer näheren Verbindung führt, und die ſich in gehörigen Schranken hält, leidlich abkommen werden. Ich lerne übrigens mit jedem Tage die ſchönen Eigenſchaften der lieben Freundin mehr und mehr ſchätzen, und mein Loos als ein glückliches erkennen. —

Leben Sie wohl, theuerſter Fürſt! Möge der Himmel Ihnen den reichſten Reiſeſegen aller Art ſpenden!

Mit innigſter, treuſter Geſinnung verehrungsvoll Ihr

gehorſamſter

Varnhagen von Enſe.

153.

Pückler an Varnhagen.

Alexandersbad, den 10. Juni 1834.

Verehrteſter Freund,

Ich irre ſo langſam in der Welt umher, das Reiſen recht con amore ganz ohne Plan genießend, und immer noch ſo weit von München entfernt, wo Stöße von Paketen und zurückließen. Dieſe Leinwand galt übrigens, beiläufig geſagt, in lange Streifen geſchnitten, ſonſt als Münze im Lande der Barabra's, und weit bis nach dem Sudan hinab. Jetzt muß, bei Verluſt des Kopfes, überall die Münze des Gouvernements nach dem beſtimmten Tarif angenommen werden. Ohne dieſe Strenge würde man die Eingebornen nie dazu gebracht haben. Als ein merkwürdiges Zeichen der ſorgloſen Indolenz dieſer Wilden, muß ich noch Folgendes anführen. Sie erzählten uns, daß daſſelbe Nilpferd, welches wir geſehen, ihnen außerordentlichen Schaden zufüge, denn wenn es die Nacht austräte, um ſich zu äßen, ſo verheere es gewöhnlich drei bis vier Feddan Feldfrüchte auf einmal. Warum macht Ihr denn nicht Jagd auf das Thier? frug ich. „Ja, wir haben daran ſchon gedacht,“ war die Antwort, „und daher einem Manne in Quadi-Halfa, der ſich mit ſolcher Jagd abgiebt, wiſſen laſſen, daß ſich jetzt ein Nilpferd hier aufhalte. Er hat auch geantwortet, daß, ſobald er ſich eine Harpune verſchaffen könne, er kommen werde.“ Dieſe Auskunft ward uns durch einen ägyptiſchen Soldaten genau verdolmetſcht. Seitdem die Leute ſich an den Jäger gewendet, iſt nun ſchon ein Monat verfloſſen, während dem das Nilpferd einige vierzig Feddan verheert haben ſoll; dennoch hat ſich bisher Niemand entſchließen können, die Jagd ſelbſt zu unternehmen, obgleich es an Waffen und Feuergewehren nicht fehlt, ja ſogar ein Poſten Neger Soldaten, mit Allem dergleichen wohl verſehen, eine halbe Stunde von hier campirt, alſo nichts leichter geweſen wäre, als der Sache mit eignen Kräften längſt ein Ende zu machen. Eben ſo denkt aus Indolenz auch hier, wie längs des ganzen Fluſſes, Niemand daran, den Reichthum des Nils an Fiſchen zu benutzen, und ſeit wir Aſſuan verließen, iſt uns keiner jener ſchmackhaften Bewohner der Tiefe mehr zu Geſicht gekommen, wir ſelbſt aber haben leider weder Netze noch Angeln mit uns genommen.

Wir wanderten nun in der Abendkühle nach dem Tempel, deſſen Säulen, aus röthlich geſtreiftem, hartem Sandſtein, zu den leichteſten und eleganteſten ägyptiſcher Baukunſt gehören. Es gab deren gegen ſiebenzig, von denen kaum noch ein Drittheil, und auch von dieſen nur zehn vollſtändig ſtehen geblieben ſind. Da man die Ringe des Seſoſtris nebſt denen vieler andern der älteſten Pharaonen darauf findet, ſo darf man nicht zweifeln, daß dieſer Bau aus jenen Zeiten herſtammt, und ſeine Zerſtörung nur entweder einem Erdbeben, oder dem Weichen des aus Erdziegeln beſtehenden Unterbaues zuzuſchreiben iſt. Das Gebäude mit einem großen Vorhof, in dem noch einige verſtümmelte Sphyrre angetroffen werden, nebſt den Spuren einer prachtvollen Treppe von 57 Fuß Breite, die zum Tempel hinaufführte, ſcheint aus drei großen Hauptſälen beſtanden zu haben, mit Säulen von verſchiedener Verzierung und Form. Da nur wenige der zuſammengeſtürzten Materialien zu andern Zwecken weggeführt worden ſind, ſo hat man Mühe, über die enormen Haufen von Ruinen hinwegzuklettern, welche alle Theile des Tempels anfüllen. Wir ſtörten hier eine Hyäne auf, die ſich aber ſogleich wieder unter dem Mauerwerk verkroch, ohne daß wir ſie außerhalb deſſelben fliehen ſahen, ſo daß ſie alſo wahrſcheinlich ein feſtes Malepartus hier hatte, in das ſie ſich vor uns zurückzog.

Der Tempel iſt nach ſeinen genauen Maaßen und andern Partikularitäten von mehreren Reiſenden ausführlich beſchrieben worden, da er jedoch eine große Menge noch unentzifferter Hieroglyphen und ſehr eigenthümliche Sculpturen enthält, ſo iſt es ſehr zu bedauern, daß bisher noch Niemand, mit den Kenntniſſen Champollions ausgerüſtet, ihn genauer unterſuchte, da er gewiß ſehr intereſſante hiſtoriſche Aufſchlüſſe zu geben vermag. Viele Säulen deſſelben ſind an ihrer Baſis mit einer Reihe Figuren umgeben, die Gefangene mit auf den Rücken gebundnen Händen vorſtellen, deren halber Körper aber unten jedesmal durch eine Kartouſche (was wir Ring nennen, ich aber lieber, nach Form und Zweck mit „Wappenſchild“ bezeichnen möchte) verdeckt iſt. Auf dieſen Schildern ſind, nach Waddington's Angabe, die Namen eroberter Städte und Provinzen verzeichnet, und die Figuren ſelbſt, welche durchgängig Bewohner nördlicher Gegenden anzudeuten ſcheinen, tragen meiſtens eine Kopfbedeckung, die entweder der perſiſchen Mütze, oder auch einige davon vollkommen dem heutigen ägyptiſchen Tarbuſch gleichen. Die Arbeit iſt höchſt ſorgfältig, und ganz im einfachen und edeln Styl der beſten Zeit. Dasſelbe gilt von den Frieſen, Capitälen und andern Ornamenten, die ſich oft griechiſcher Eleganz nähern, ſo wie überhaupt der ganze Bau bedeutend von der Schwere und dem finſtern Ernſt anderer ägyptiſcher Tempel aus dieſer Periode abweicht. Auch iſt er nicht ganz ſo koloſſal in ſeinen Formen. Der erſte und größte Saal hat bei 88 Fuß Tiefe, 103 Fuß Breite, die Säulen 5 Fuß 7 Zoll Durchmeſſer, und nicht über einige 40 Fuß Höhe. Die zwei andern Säle verringern ſich gradatim und hinter ihnen befand ſich, von zwölf Säulen eingefaßt, das **Adytum** oder Allerheiligſte. Da die Abbildung des Jupiter Ammon hier einigemal vorkommt, ſo iſt zu vermuthen, daß ihm der Tempel geweiht war. Auch bemerkten wir Sculpturen, die Eulen und Geier, und eine davon den Apis darſtellten. Die Ruine in ihrem ganzen Umfange am Rande der Wüſte an einen Palmenwald und die Erdhütten des Dorfes Selib gelehnt, gehört durch die roſige Färbung des Steins und die maleriſche Diſpoſition ihrer Trümmermaſſen gewiß zu den ſchönſten in Nubien, und muß bei jedem Reiſenden, welcher dergleichen überhaupt zu ſchätzen weiß, einen nicht leicht zu verlöſchenden Eindruck zurücklaſſen.

Wegen einer großen öſtlichen Krümmung des Fluſſes, die er von Solib aus macht, mußten wir in der folgenden Nacht die Wüſte quer hindurch acht deutſche Meilen weit durchſchneiden. Der Zufall wollte, daß wir, um einen paſſenden, vor dem kalten Wind geſchützten, Fleck zu einigen Stunden Ruhe aufzufinden, einen andern Weg als die Caravane einſchlugen. Dies rettete einem Matroſen von der Barke, der die Caravane begleitete, wahrſcheinlich das Leben; denn auf ſeinem Thiere eingeſchlafen hatte er ſich unbemerkt von ihr entfernt, und wir fingen ihn auf, als er in größter Angſt, um ſie wieder aufzuſuchen, grade in voller Eile die falſche Richtung nach dem Innern gewählt hatte. Verirrung iſt aber hier eine bedenkliche Sache, und es vergeht kaum ein Jahr, wo nicht Gouvernementscouriere, oder ſonſt einzelne Reiſende in der Wüſte verſchwinden, ohne daß man je wieder etwas von ihnen hört. Die Schnelligkeit und Ausdauer, mit der dieſe Couriere die größten Touren auf ſo unbequemen Thieren und bei ſo großer Hitze zurücklegen, geht faſt in's

Unglaubliche, und wir fanden deren oft in der nächtlichen, ſchauerlichen Einſamkeit dieſer Wüſten, ganz allein neben ihrem Dromedare in den Sand gebettet und den Zügel um den Arm gewickelt, ausruhen, um Menſch und Thier einige Stunden des erfriſchenden Schlafes genießen zu laſſen. Erſt nach 9 Uhr, bei ſchon ſehr heißer Sonne, erreichten wir Fakir-Bint, wo der vorige Gouverneur von Dongola, als fromme Stiftung, eine Moſchee mit einem Khan erbaut hat, in dem jeder Reiſende unentgeltlich Obdach und gekühltes Waſſer erhält. Zu dieſem letztern Zweck ſind die durchſickernden Krüge, welche in Khene gefertigt werden, ein wahrhaft unſchätzbares Hülfsmittel in dieſen Ländern, und da man ſie nicht immer vorräthig findet, ſo thut jeder Reiſende wohl, ſich im Voraus mit der größtmöglichſten Quantität derſelben zu verſehen. Das laueſte Waſſer, wenn es dem Luftzuge nur einige Stunden ausgeſetzt bleibt, wird kühl darin, und in der Nacht eiskalt. Nach acht oder vierzehn Tagen aber verſtopfen ſich die Poren des Kruges, und er thut dann nicht mehr ganz dieſelben Dienſte; dabei ſind dieſe Geſchirre auch ſo zerbrechlich, daß der geringſte Anſtoß ſie beſchädigt oder ganz zerſchellt; in der Hand wiegen ſie ſo leicht wie eine Feder. Man hat zwar in mehreren Ländern Gefäße mit ähnlichen Eigenſchaften, keine aber, die ich kenne, ſind an ſchneller Wirkſamkeit den Krügen von Khene zu vergleichen. Dank ihnen, fehlte es uns bis jetzt, wo wir unſere Ruheplätze noch meiſtens am Nil finden, auch in den heißeſten Tagen noch nie an gekältetem Waſſer.

Der wohlthätige Erbauer des Khan's hatte auch Bäume davor pflanzen laſſen, die bereits weite Kronen um ſich her breiteten, und unter ihrem ſchattigen Dome nahmen wir unſere einſtweilige Wohnung, dicht über dem Fluß, der hier wieder von vielen Felſen durchwirkt erſcheint. Bald nach unſerer Ankunft beſuchte mich der Nazir des Dorfes mit einem kleinen Gefolge. Er war ein Eingeborner und einer der angeſehenſten Eigenthümer der Gegend, von ſanftem, einnehmendem Betragen und ſcharfer Auffaſſungsgabe, worin ſich die Araber überhaupt ſehr von Europäern geringen Standes auszeichnen. Ich benutzte die Gelegenheit, bei dieſem glaubwürdigen Manne verſchiedene Erkundigungen über die wahren Verhältniſſe der Unterthanen zur Regierung einzuziehen, welche ich ſpäter durch wohlunterrichtete und unparteiiſche Leute immer beſtätigt fand. Sie lauten freilich ſehr verſchieden von den Anklagen mehrerer Reiſenden, obgleich hier ein als großer Landbeſitzer ſelbſt Betheiligter ſprach, und neben dem Lobe auch den Tadel nicht verſchwieg. Es wird weiter unten mannichfache Gelegenheit geben, auf dieſen Gegenſtand weitläufiger zurückzukommen.

Die folgende Station iſt Haſſir, und die Diſtanz betrug nur fünf deutſche Meilen, oder zehn Stunden. Schon nach der erſten Hälfte des Weges trat die Wüſte ganz in den Hintergrund, und die allerdings ſehr vernachläſſigten Ebnen von Dongola begannen ſich allmählich vor uns auszubreiten. Wir fanden auf denſelben faſt eben ſo viel wieder verlaſſnes als angebautes Land, weil in den letzten Jahren ſchwere epidemiſche Krankheiten eine Menge Menſchen hingerafft haben. Auch finden hier wirklich häufige Auswanderungen nach dem Darfur ſtatt, wo jetzt ein ſehr unternehmender, fremde Colonien begünſtigender Sultan herrſcht, deſſen weite Länder ſich täglich vergrößern, und von mehreren Sklavenhändlern, mit denen ich mich unterhielt, als ein Paradies

saur

BIBLIOTHEK DER DTSCH. LITERATUR 3-598-52254-1
PUECKLER-MUSKAU, H. VON FN. 09351/022

Briefen mich poste restante erwarten müſſen — daß ich Ihnen vorläufig von hier ein Lebenszeichen geben muß.

Seit meinem letzten Briefe an Sie, mein theurer Gönner, habe ich nun weder von Ihnen noch von der Heimath etwas erfahren können, hoffe aber überall das Beſte zu hören, wenn ich endlich der Baiern Hauptſtadt erreiche.

Einſtweilen reſidire ich hier als einziger Badegaſt, in einer merkwürdigen Wald- und Felſengegend, wie ſie meinem Geſchmacke ganz zuſagt, und gebe mich dem entſchiedenſten dolce far niente gemächlich hin, nachdem ich eine Weile in Freiberg unter Bergleuten gehauſt, und in Karlsbad mit vielen hohen Herrſchaften verkehrt. Ich vergnüge mich wieder wie im achtzehnten Jahre mit gutem Eſſen und Trinken, Romanleſen, und hie und da flüchtigen kleinen Liebſchaften, obgleich ich leider von meinem geflügelten Amor bald werde ſagen müſſen: qu'il ne bat plus que d'une aile.

Ich habe nur einen chagrin, nämlich mein Tagebuch zu machen, wozu ich mich jedoch jeden Abend treulich zwinge, denn man muß doch ſpäter wiſſen, wie man gelebt hat.

Vierzehn Tage werde ich mich wohl noch ſo herumtreiben, und bitte, alles was mir Ihre Güte etwa zudenkt, fortwährend dem Münchener Schatze einzuverleiben.

Empfehlen Sie mich Ihrer liebenswürdigen Zukünftigen, und bleiben Sie gewogen

Ihrem dankbar ergebenen

H. Pückler.

154.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 19. Juni 1834.

Theuerſter Fürſt!

Alle Spur von Ew. Durchlaucht Aufenthalt war mir entſchwunden, ich glaubte Sie längſt über München hinaus, der Fülle und des Wohllebens geſchildert werden. Auf den verlaßnen Feldern, deren künſtliche Bewäſſerung natürlich gleichfalls aufgehört hat, ſind neue weite Mimoſendickichte erwachſen, und der Giftbaum blüht hier in den ſchönſten Exemplaren. Antilopen ſind häufig in dieſen Gebüſchen, auch ſahen wir viele Rebhühner von einer größern Gattung als die unſrigen, und oft umflatterten uns kleinere bunte Vögel vom ſchönſten Gefieder.

Haſſir, das über eine Stunde vom Nil entfernt liegt, verrieth ſchon durch beſſre Häuſer, ſorgfältigere Cultur, und einen gewiſſen mehr civiliſirten Anſtrich der Einwohner, wie durch die Anweſenheit ägyptiſcher Offiziere mit einem Detachement von dreißig Mann, die Nähe der Hauptſtadt. Auch hier war der Kaſcheff ein gebildeter Mann, und kein Türke, ſondern ein Eingeborner. In Haſſir beginnen die weißen Ameiſen, die ſchrecklichen Thermiten, welche alle Effekten zerſtören, ihre Verheerungen. Namentlich lieben ſie Bücher ſo ſehr, daß ſie einen ganzen Folianten in einer Nacht faſt rein aufzufreſſen im Stande ſind, wie ich ſpäter ein Beiſpiel davon beim Doktor Iken in Dongola mit eignen Augen ſah.

Die Dorfbewohner brachten auch ſogleich mehrere Engarebs, eine Art Sopha's von antiker Form, herbei getragen, auf die ſie uns einluden, alle unſere Koffer und übrigen Sachen zu legen, da, was an der Erde bliebe, ſonſt über Nacht der Ameiſen Beute werde. Dieſe Engarebs ſind ein eben ſo dauerhaftes als bequemes Meubel, und ich habe eins derſelben, das mir abwechſelnd als Bett, Sopha oder Gartenbank diente, zwei Jahre lang mit mir geführt, und zuletzt als Modell auch glücklich noch mit nach Europa zurückgebracht. Es beſteht aus einem Rahmen von ſehr feſtem Holze mit vier kurzen gedrechſelten Füßen. Ein Netz überſpannt das Ganze, welches aus in Streifen geſchnittner friſcher Ochſenhaut angefertigt iſt und, durch das Trocknen ſich eng zuſammenziehend, der Lagerſtätte eben ſo viel Dauerhaftigkeit als Elaſticität giebt. Das Engareb widerſteht tagelangem Regen wie der glühenden Sonnenhitze gleich gut, und man braucht nur einen Teppich darauf zu legen, um ſich den bequemſten, vor Inſekten geſicherten Ruheſitz zu verſchaffen, der überdies ein ſo geringes Gewicht hat, daß er auf das Leichteſte überall hin zu transportiren iſt. Man benutzt hier die erwähnten Hautſtreifen auch noch zur Verfertigung mehrerer anderer Gegenſtände, und ſonſt dienten ſie ſogar zu grauſamen Executionen, indem man den Deliquenten damit feſt an einen Baum band, und dort der Wirkung der Sonne ſo lange überließ, bis die allgemach zuſammen trocknenden Riemen ihn langſam zerquetſcht hatten.

Wir fanden Haffir eben von dem der Provinz Dongola ganz eigenthümlichen epidemiſchen Fieber ſtark inficirt, das mit Naſenbluten und Erbrechen anfängt, und ſich immer in ſpäteſtens acht Tagen entſcheidet, nach welcher Periode der Tod oder ſchnelle Beſſerung erfolgt. Vor drei Monaten wüthete die Krankheit in Dongola ſelbſt, jetzt ſcheint ſie weiter nördlich fortzuſchreiten. Manche halten ſie für eine modificirte Form der Cholera und in verſchiedenen Symptomen ſcheint ſie in der That viel Aehnlichkeit mit ihr zu haben, doch iſt ſie in der Regel weniger ſchmerzhaft. Doktor Koch, ein großer Anticontagioniſt, der Peſt und Cholera in Alexandrien ſtudirte, beſuchte einige der Kranken und hinterließ eine Vorſchrift für ihre Behandlung, von der er guten Erfolg erwartete. Zugleich bedauerte er aber ſehr, nicht längere Zeit zur Beobachtung einer, wie er als Arzt ſie nannte, „ſo höchſt intereſſanten“ Krankheit zu haben.

Die Entfernung von hier nach Dongola beträgt noch vierzehn Stunden. Der Charakter der Gegend blieb derſelbe wie geſtern. Eingegangne Felder zeigten ſich noch immer häufig, waren aber ſeltner mit Bäumen bewachſen, ja Dongola ſelbſt, ein ziemlich anſehnlicher, aber auch nur von rohen, ungeweißten Erdziegeln, oder mit Stroh geknetetem Lehm aufgeführter Ort, erſchien von dieſer Seite baumlos, und nur nach dem Nil zu mit einigen grünen Fluren umgeben.

Die Stadt zerfällt in zwei abgeſonderte Theile, wovon der eine mit crenelirten Lehmmauern, einigen Thürmen, und zum Theil durch einen ſchwachen Graben befeſtigt iſt, was aber zur Vertheidigung gegen die Eingebornen vollkommen hinreicht. Hier reſidiren alle Beamte des Gouvernements neben den Kaſernen der Garniſon, die aus einem Bataillon Infanterie (theils ägyptiſche Invaliden, theils Schwarze) und aus drei- bis vierhundert Pferden unregelmäßiger Kavallerie beſteht. Ein großer

Waffenplatz befindet ſich in der Mitte des Quartiers. Der andere Theil der Stadt, größer und etwas näher am Fluß gelegen, enthält die übrigen Bewohner, ohngefähr 6000 Seelen. Man findet daſelbſt einen recht gut furnirten Bazar und einige wenige neugebaute Häuſer der Reichſten aus gebrannten Ziegeln mit regulairen Fenſterreihen, dieſe jedoch noch ohne Glas.

Der türkiſche Gouverneur (Mudir) hatte ſo wenig Anſtalten zu meinem Empfang getroffen, und mir ein ſo ſchlechtes Haus in der Nähe des Fluſſes angewieſen, daß ich vorzog, meine Zelte im Felde daneben aufſchlagen zu laſſen, worauf ich durch meinen Kawaß dem Gouverneur eine ſehr harte Botſchaft ausrichten ließ. Als er mich darauf am andern Morgen beſuchte, empfing ich ihn ohne aufzuſtehen in meinem Zelte, ließ ihm weder Kaffee noch Pfeiſe reichen, refüſirte das nun folgende Anerbieten ſeines eigenen Hauſes, und erklärte, daß ich mit ihm durchaus nichts zu ſchaffen haben wolle, aber Seiner Hoheit dem Vicekönige die Rüge ſeines ungeſchliffenen Betragens überlaſſen werde.

Wenn man die Mittel hat, es durchzuſetzen, d. h.

wenn die Türken gegründete Urſache zu glauben haben, daß man ihnen gefährlich werden könne, iſt es gut, mit ihnen ſo umzugehen und ſich nicht das Geringſte von ihnen gefallen zu laſſen, wie überhaupt ein ſtolzes und kaltes Benehmen immer weit beſſern Erfolg bei ihnen hat, als entgegenkommende Familiarität und viele Höflichkeitsdemonſtrationen. Der Gouverneur von Dongola und ich wurden nach dieſer Scene, von der ſein ganzes Gefolge und der ihn begleitende Commandant der Truppen Zeugen geweſen waren, zuletzt dennoch die beſten Freunde; denn nachdem er mich durch viele Entſchuldigungen beſchwichtigt hatte, ließ er mir es an nichts mehr fehlen, und überhäufte mich wirklich mit Artigkeiten ſowohl während meines jetzigen Aufenthaltes, als bei meiner Rückkehr nach mehreren Monaten, während welcher Zeit er mir zugleich den Gebrauch ſeiner eignen zwei Nilbarken für den ganzen Verlauf meiner weitern Reiſe überließ.

Als ich am Abend mein Portefeuille revidirte, fand ich mit nicht geringem Schrecken, daß der vorletzte Band meines Reiſejournals darin fehlte. Ein Autor hängt an ſolchen Dingen wie an Schätzen, obgleich dies nur eine Thorheit ſeyn mag. Aus der angeſtellten Unterſuchung ging hervor, daß das Buch in Haſſir, welches wir mitten in der Nacht, noch im Dunkeln, verließen, im Zelte überſehen und vergeſſen worden ſeyn müſſe. Ich ſchickte ſogleich einen unſrer arabiſchen Leute auf dem ſchnellſten Dromedare darnach ab, der es auch am Morgen darauf glücklich wiederbrachte. Dies war jedoch nur einem günſtigen Zufall zu danken, denn ſchon hatte man unter Anführung des Kaſcheff's alle Häuſer des Dorfes vergebens durchſucht, und mein Araber ſaß wieder bereits auf ſeinem Dromedar, um unverrichteter Sache zurückzukehren, als ihm einer der Landleute gegen das Verſprechen der Verſchwiegenheit und eines Backſchis verrieth, daß das geſuchte Buch ſich zwei Stunden von hier bei einem Faki befände, der ſehr wirkſame Amulete gegen das graſſirende Fieber daraus zu ſchneiden beabſichtige. Zu meiner großen Zufriedenheit hatte dieſe Illuſtration meiner unbedeutenden Schriftzüge noch kaum begonnen, als der Araber bei dem Diebe eintraf, und mit Hülfe ſeines Kurbatſch die ſchnelle Reſtitution erzwang. Ich erhielt Alles bis auf ein einziges herausgeſchnittenes Blatt, was leicht zu ergänzen war, intakt wieder. Der Glücksfall ward durch die Leerung einer Bouteille Champagner gefeiert, die mir zwei hier anweſende Europäer mit austrinken halfen, der als Militairarzt angeſtellte Doktor Ifen, früher hannövriſcher Offizier und der Apotheker ......, ehemals franzöſiſcher Dragonerhauptmann und eine Zeitlang während des Kriegs Commandant von Pirna im vaterländiſchen Sachſen! Während dieſer Libation ſah es um uns, unter den Mimoſen und Sycomoren, die um mein Zelt ſtanden, bei 36 Grad Hitze, wie im Paradieſe aus. Mehrere Hunde, die einen Knochen zu erhaſchen ſuchten, in der grünen Gerſte gelagerte Pferde und Kameele, fette Kühe, Schaafe und Ziegen der nahen Meierei, eine junge Giraffe und zwei kleine Gazellen, die mir der Gouverneur geſchenkt, und auf welcher erſteren ich bereits nicht beſonders gelungene Reitverſuche angeſtellt hatte, tummelten ſich in friedlicher Eintracht um uns her, während rothe, grüne und blaue Vögel von den Aeſten zwitſcherten, und im Zelte ſelbſt verſchiedne niedliche Eidechſen mit ſtahlblauen Schwänzen, ſo wie einige zwanzig koloſſale Spinnen mit mehr als zolllangen Beinen, an den Wänden hinauf- und herabliefen und uns zuweilen mit ihrem Beſuch ſelbſt auf dem Tiſche beehrten. Die plagenden Inſekten Aegyptens dagegen: Wanzen, Flöhe, Läuſe, und ſelbſt Muskito's, waren zur Seltenheit geworden, und wurden ſpäter gar nicht mehr angetroffen. Es muß hier zu heiß für ſie ſeyn. Dafür quälen Einen aber kleine Ameiſen, die ſich in Kleider und Betten einniſten, und auch vor den Thermiten hat man die Effekten fortwährend in Acht zu nehmen.

Alle Lebensmittel ſchienen uns in Dongola von beſondrer Güte zu ſeyn, beſonders das Schlachtfleiſch, und die Preiſe blieben noch immer ſehr gering. Auch bereitet man hier eine Art Bier aus Durra, Bilbil genannt, was bis Kartüm hinauf üblich iſt, und leichtem Nachbier gleicht, das etwas ſauer zu werden anfängt. In der Hitze iſt es nicht unangenehm, und kühlend, muß aber wenigſtens alle zwei Tage friſch gemacht werden. In Gährung übergehend verändert es ſeinen Geſchmack, und wird zu einem ſehr berauſchenden, der Geſundheit nachtheiligen Getränk. Friſch bereitet empfindet jedoch Niemand unter uns üble Folgen davon.

Am 24. beſuchte ich den Gouverneur in ſeinem Lehmpallaſt, wo er außer ſeinen Weibern auch eine große Anzahl junger abyſſiniſcher und Neger-Knaben unterhält, deren weibiſche und coquette Manieren einem Europäer nicht wenig ſonderbar vorkommen. Die Sklaven ſind übrigens hier nicht wohlfeiler als in Kahira, und Doktor Koch mußte einen jungen Burſchen von fünfzehn Jahren mit 2000 Piaſtern (500 Franken) bezahlen. Nachher beſahen wir in Begleitung des Mudir's die Indigofabriken, welche Mehemed Ali angelegt hat, und welche jetzt drei Qualitäten Indigo liefern, wovon die erſte dem indiſchen gleichkommt. Die Oka davon koſtet der Regierung 24 Piaſter, und wird für 80 Piaſter verkauft. Man fertigt im Ganzen jährlich an 50,000 Oka, und kein Europäer iſt mehr in den Fabriken angeſtellt. Der Gouverneur beſitzt einige ſehr wohl unterhaltene Gärten mit ſchönen Weinplantagen und vielen andern zum Theil aus Kordofan herſtammenden Fruchtbäumen. In einem derſelben befand ſich ein ſehr elegant verzierter Saki — denn man trifft überall in der Nähe von Dongola in mäßiger Tiefe Nilwaſſer an — der von dem ſchönſten Rindvieh und Ihren Namen plötzlich aus den fernſten Landen durch die Zeitungen zu vernehmen, als eines Wallfahrers in Griechenland oder gar im Lande der Pharaonen, und ſiehe da! das ſtille, einſame Alexandersbad hält Sie noch ganz in unſerer Nähe! Die Poſten zwar beſtätigen dieſe Nähe nicht, denn Ihr Brief iſt acht Tage gegangen, und nicht ganz ſicher bin ich, ob meine Sendung noch zu rechter Zeit nach München gelangt. Ein früheres Paket muß ſchon mehrere Wochen dort liegen, und ich kann mir denken, wie der Inhalt ungeduldig gegen die Siegel drängt, und verzweifeln will, ſo lange ſchmachten zu müſſen, ohne das erſehnte Tageslicht zu ſehen!

Ew. Durchlaucht empfangen hier engliſche Artikel. Miſtreß Auſtin ſchreibt mir: „As soon as you have read the articles on „Tutti Frutti“, if indeed you think them worth reading, be so good as to send them on immediatly to Muskau. I wish Prince Pückler to have them. He will see the opinion of an honest friend, who takes a real interest in him. I hope he will not be offended.“ Ich habe ſie ſchon beruhigt, und ihr geſagt, daß unſer Autor alles Litterariſche ſo leicht und muthig nimmt, als nur zu wünſchen iſt.

Von eigentlichen Rezenſionen iſt mir nichts weiter zu Geſicht gekommen. Erwähnungen, Zitate und Bemerkungen aber kommen häufig vor, und eine kleine Probe aus meinem Bereiche hier kann ich beilegen. Das Meiſte wird mündlich verhandelt, und beſonders lecken die Frommen noch fleißig gegen den Stachel. Sie meinen, das Feld ſei ihnen geräumt, die Munition verſchoſſen, der Feind im Fliehen; ſie werden ſich wundern! Aber freilich, Zeit läßt man ihnen. —

Frau von Arnim läßt wirklich das oftgeleſene Buch drucken: „Briefwechſel Goethe's mit einem Kinde“; eine witzige Dame fügte hinzu: „Dichtung und Lüge.“ Die arme Bettine wird was erfahren! Sie denkt, in der Litteratur geht es in Bewegung geſetzt wurde, das ich in meinem Leben geſehen habe. Die hieſigen Ochſen ſind wahre Prachtexemplare, koloſſal mit gradem Kreuz, von herrlichem Gliederbau, und zeichnen ſich vor andern ihres Geſchlechts noch durch ein ſehr hohes Wiederoß und eine ſonderbare Verlängerung der Haut am Halſe aus, die anderthalb Fuß tief, wie ein Gewand herabhängt, und ihnen ein majeſtätiſches Anſehn giebt. In einem mehr als gewöhnlich reinlich gehaltnen Stalle daneben, deſſen Hof mit Bäumen geziert war, unter denen mit Teppichen belegte Engarebs zur Ruhe einluden, ſahen wir einige Dromedare der edelſten Race, und vier Giraffen von verſchiedner Größe. Die Giraffen ſind in der angrenzenden Wüſte ſo häufig bei Dongola, daß man eine derſelben für 50 — 60 ſpaniſche Thaler kaufen kann. Es gehört aber eine beſondere Erlaubniß der Regierung dazu, um ſie zu exportiren. Der Gouverneur paſſirt für ſehr reich, und man vertraute mir unter dem Siegel des Geheimniſſes, daß dies daher käme, weil er in der Umgegend eine Diamantengrube entdeckt habe. Nach ſicherern Nachrichten jedoch, die ich einzuziehen Gelegenheit fand, beſteht dieſe Diamantengrube wohl mehr in einer lukrativen Behandlung der Appalte, welche leider nur zu vielen der hieſigen Machthaber Gelegenheit zu den ſchamloſeſten Betrügereien geben, die ſowohl die Einwohner, als Mehemed Ali ſelbſt treffen, dem doch oberflächliche oder mißwollende Berichterſtatter allein die Schuld davon beimeſſen wollen. Es ſey hier genug, nur eines dieſer Manöver namhaft zu machen, von dem ich die überzeugendſten Beweiſe erhielt. Alles dem Gouvernement gelieferte Getreide, Reis u. ſ. w. muß auch wiederum Allen, die es verlangen, nach des Vicekönigs Vorſchrift, um jeden Mangel zu vermeiden, für einen feſtgeſetzten, allerdings etwas erhöhten, aber nicht unbilligen Preis wieder verkauft werden, wenn ſie es zum eignen Bedarf brauchen. Um dies zu umgehen, bediente man ſich in Dongola folgenden Mittels. Ein reicher Kaufmann im Ort und ein koptiſcher Beamter des Gouverneurs, der mit einigen Tauſend Piaſtern Gehalt einen zwanzigmal größern Aufwand macht, hatten angeblich, grade in der Zeit, wo ich mich in Dongola befand, bereits alle Vorräthe der Regierung zu dem beſtimmten Preiſe aufgekauft. Wer nun noch etwas bedurfte, wurde unter dieſem Vorwand abgewieſen und auf die Zeit vertröſtet, wo wieder neue Vorräthe eingegangen wären. Von der Noth gezwungen, die kein Warten zuließ, mußten daher die Leute ihren Bedarf nun zu doppelten und dreifachen Preiſen von jenen beiden genannten Herren privatim erkaufen, die den Gewinnſt mit dem Mudir theilten. Eben ſo üben die Militairbeamten in dieſen vom Sitz der Hauptregierung zu entfernten Gegenden, theils bei der Rekrutirung, theils bei andern Gelegenheiten, eine drückende Tyrannei aus, von der die betreffenden Individuen ſich fortwährend durch Geld loszukaufen gezwungen ſind. Dieſe Mißbräuche mögen allerdings zu den partiellen Auswanderungen beitragen, finden aber ihren Grund nur in der beiſpielloſen Immoralität der vornehmeren Klaſſen, und ſind nicht anders abzuſtellen, wenn auch Mehemed Ali alle Jahre fünfzig Gouverneuren die Köpfe abſchlagen ließe — was auch der ſchlechteſte Türke doch mit philoſophiſcher Ruhe nur wie eine unabwendbare Schickung Gottes anſieht — als durch beſſere Erziehung einer neuen Generation. Für dieſes Ziel arbeitet Mehemed Ali und ſcheut, wie wir wiſſen, keine Koſten zu ſeinem Zweck. Wenn indeſſen auch hierbei nicht überall die zweckmäßigſten und ſicherſten Mittel angewendet wurden, ſo bedenke man, daß Mehemed Ali ſelbſt nur ein Türke von der mangelhafteſten Erziehung iſt, der ſich nur durch die Größe ſeines eigenen Genie's über die andern ſo weit erhoben hat, um einzuſehen, was ſie bedürfen, aber leider, bis auf höchſt wenige Ausnahmen, von ſelbſtſüchtigen und unwiſſenden Rathgebern umgeben iſt, die, weit entfernt ſeinen liberalen Ideen Folge zu geben, ſie überall, wo ſie es ungeſtraft und unbemerkt zu thun vermögen, nur zu hintertreiben ſuchen.

Abends machte ich einen Spazierritt nach einem außer der Stadt gelegenen Kirchhofe, wo mehrere berühmte Santon-Monumente ſtehen, welche man in der Form unſrer Heuſchober aufgeführt hat. Bei den andern Gräbern that ſich allerlei rohe Phantaſie kund. Auf einigen waren Figuren von Thieren und Blumen mit farbigen Kieſeln ausgelegt, andere hatten die Geſtalt kleiner Häuſer, wieder andere die Form von plumpen Gefäßen mit Henkeln u. ſ. w. Als wir ankamen, ward eben ein erſt dieſen Morgen

Geſtorbner begraben. Er lag, indeß man die Grube machte, Geſicht und Bruſt mit einem Tuche umwickelt, und die Beine nackt, auf einer einfachen Bahre neben dem Grabe, während eine Menge Menſchen beiderlei Geſchlechts umherſtanden, und widrige Klagetöne ausſtießen. Die Dongoleſer Mädchen paſſiren für große Schönheiten, und ſind in der That häufig ſchön gewachſen, und von ſanften anmuthigen Geſichtszügen. Auch hier zeichneten ſich einige der gegenwärtigen durch dieſe Vorzüge aus, ſie waren aber am ganzen Körper ſo mit Oel und Fett beſchmiert, und ihre Haare ſo dick damit feſtgebacken, daß ſie unſerem Geſchmack unmöglich zuſagen konnten.

Nicht für Damen.

Sie haben den Ruf ſehr galant zu ſeyn, jedoch nur für Geld, da ihnen die abſcheuliche Operation des Zunähens und Wiederaufſchneidens, ſo wie das gänzliche Abſchneiden eines andern Theils der Genitalien faſt alles natürliche Gefühl benimmt. Es giebt Weiber, welche die erſte Operation zehnmal erlitten haben, da es ganz gewöhnlich iſt, daß der Ehemann, wenn er auf einige Zeit verreiſt, durch das Zunähen ſeiner Ehehälfte ſich ihrer Treue zu verſichern ſucht, dieſe aber, nicht aus Liebe, ſondern nur aus Intereſſe, während ſeiner Abweſenheit ſich wieder aufſchneiden, und vor ſeiner Rückkehr abermals zunähen läßt. Alte Weiber, die eigens dazu beſtellt ſind, verrichten dies kannibaliſche Geſchäft. Auf wie tiefer Stufe hier überhaupt die Sittlichkeit und alle Achtung der Menſchenrechte ſtehen, lehrte mich noch ein anderes Beiſpiel. Das elende Haus, welches mir der Gouverneur anfänglich angewieſen hatte, und das ich nicht annahm, ſtand deshalb leer, weil der Beſitzer durch den Mudir auf zwei Jahre von ſeinem Amte ſuspendirt und exilirt worden war. Weshalb aber erlitt er dieſe gelinde Strafe? — Weil er einen ſeiner Diener, den er mit ſeiner Lieblingsſklavin en flagrant delit überraſcht hatte, ohne Weiteres im Hofe ſeines Hauſes ſpießen ließ!

Wir gingen einigemal während meines Aufenthalts in Dongola auf die Jagd, um uns Gazellen- und Rebhühnerbraten zu verſchaffen, erlegten auch eines Tages zwei wilde Katzen, deren Fell ſehr ſchön gezeichnet iſt. Doktor und Apotheker waren immer von der Partie, welche beſonders der Letztere, der den ſehr eifrig von ihm benutzten Vortheil hatte, ſeine ſpirituöſen Getränke ſich ſelbſt zu verfertigen, mit unerſchöpflichen Anekdoten aus ſeiner früheren militäriſchen Carriere erheiterte. Eine ſeiner Hauptgeſchichten war, daß er dem Kaiſer Napoleon im Bivouak vor Ulm, wohin er in der Nacht mit einer wichtigen Depeſche geſandt und dort in ein Zelt geführt wurde, in dem Alles ſchlief, unbekannter Weiſe einen derben Stoß von hinten gegeben habe, in der Abſicht Jemand zu erwecken, der ihn bei dem Kaiſer melden könne. Er behauptete, der Kaiſer ſey ſehr zornig geworden (on le serait à moins), und blos dieſer unglückliche Umſtand wäre daran Schuld, daß er, ohngeachtet aller ſeiner Verdienſte, nie den Orden der Ehrenlegion habe erhalten können. Eine andere Erzählung, die einen größern Charakter der Wahrheit an ſich trug, fand ich ergötzlich. Als Napoleon von Elba zurückkam und ihm Monſieur entgegenging, diente unſer Apotheker in einem Kavallerieregiment, das in Lyon garniſonirt war, und, dort auf dem Markt aufgeſtellt, vergebens von Seiner Königlichen Hoheit haranguirt wurde. Da ſich kein „vive le Roi!“ hören laſſen wollte, befahl der Prinz Geld unter die Soldaten auszutheilen, und ließ namentlich einem der ihm nahe haltenden Unteroffiziere von ſeinem Adjutanten ein Goldſtück reichen, welches Geſchenk dieſer mit den Worten begleitete: „Allons, mon enfant, prenez, vous voyez, que les Bourbons sont plus généreux que votre Bonaparte.“ — „Qu'est ce que ça te f . . . , toi, si nous lui faisons crédit“ — rief der bärtige Krieger entrüſtet aus, und ließ, ohne das Goldſtück anzunehmen, dieſen Worten ein lautes: Vive l'Empereur! folgen, das augenblicklich von dem ganzen Regiment nachhallte, und Monsieur überzeugte, daß es gerathen ſey, für diesmal ſo ſchnell als möglich nach Paris zurückzukehren. Doktor Iken, ein thatkräftiger Mann von robuſtem Geiſt und Körper, der die Abſicht hat, ſein Glück in Darfur zu verſuchen, unterhielt uns von der Doktor Francia'ſchen Politik des dortigen Sultans, der Jeden in ſein Land herein-, aber Keinen wieder hinausläßt. Zwei Engländer ſollen ſchon ſeit fünf Jahren bei ihm reſidiren und ſehr gut behandelt werden, Alles im Ueberfluß beſitzen, aber bis jetzt kein Mittel zur Flucht haben auffinden können. Doktor Iken will es dennoch darauf wagen, und als geſchickter Arzt und unterrichteter Militair glaubt er Dienſte leiſten zu können, die ihm dort ein glänzendes Loos ſichern. Gehe es ihm aber wohler in Darfur als in Hannover, ſagte er, ſo fühle er gar kein Bedürfniß in ſein Vaterland zurückzukehren. Freilich wußte er damals noch nicht, daß König Ernſt jetzt daſelbſt regiere, über ein treues Volk, das auch Spaß verſteht.

Herr Iken iſt als Militairarzt der Nachfolger eines Franzoſen, Herrn Germain, in Dongola, der von einer Negerin, die er geheirathet hatte, daſelbſt vergiftet wurde. Der Apotheker war gegenwärtig, als das Weib ihm die Kaffetaſſe ſelbſt ganz unbefangen reichte, die ihm den Tod brachte. Das Gift, aus dem Safte des gefährlichen Strauches präparirt, der hier überall zur Hand iſt, war ſo heftig, daß ſchon nach wenigen Minuten Erbrechen und Convulſionen eintraten, und das unglückliche Opfer noch in derſelben Nacht ſtarb, ohne jedoch bis auf den letzten Augenblick die Beſinnung zu verlieren.

Er verzieh der Negerin, obgleich dieſe wenig Reue über das Geſchehene bezeigte, und die That nur ungeſchickt zu läugnen verſuchte. Indeſſen fand ſie dennoch für gut, da Herr Germain mit großem Edelmuth ihre Feſtnehmung verhinderte, Alles von Werth, was ſie erlangen konnte, zuſammenzuraffen, und damit noch vor Anbruch des Tages zu entfliehen. Später kam ſie jedoch wieder zurück ohne weiter beunruhigt zu werden, und lebt noch, von Neuem verheirathet, in Dongola. Ein ſonderbarer Umſtand war es, daß den armen Germain erſt wenige Tage vorher ein Skorpion in die Lippe geſtochen hatte, was ihm große Schmerzen verurſachte, wovon er aber durch ein Specifikum, das man hier gegen die Biſſe dieſes Inſekts anwendet, und das nur aus dem ſchnellen Genuß von zwanzig Tropfen Ammoniakgeiſt, in Waſſer aufgelöſt, beſteht, bald wieder hergeſtellt worden war.

Nach einigen Tagen kam Doktor Veith mit noch einem Mitgliede der öſterreichiſchen naturforſchenden Expedition, fieberkrank, ſehr elend, und höchſt melancholiſch geſtimmt, von Kartum hier an. Da ich beiden Herren geſprächsweiſe mittheilte, daß wie in einer Theegeſellſchaft zu; die Litteratur iſt aber ein Schlachtfeld, ein Ordensfeſt, eine Schandbühne, es giebt Wunden und Stöße in Menge, neben wenigen Ehrenzeichen, die am Ende auch wenig gelten. Das Vergnügen an der Sache iſt das Beſte dabei, wie bei der Jagd. —

Warum aber ſprech' ich von fremden Angelegenheiten, da ich von eignen ſo viel Neues zu berichten habe! Ew. Durchlaucht tragen mir auf dem Roſenpapier Grüße an meine liebenswürdige Zukünftige auf: wie läßt das hübſch, wie angenehm zeigt ſich das! Aber ein ſchwarzes Meer von Tinte hätte dieſe freundlichen Zeilen und ihren heiteren Boden überſchwemmen dürfen. Die Sachen ſind rückgängig geworden, ſeit drei Wochen ſchon, abgeſagt für immer. Ich bin wieder allein, um eine bittere Täuſchung reicher, um ein paar Monate ärmer, die wohl Jahre vorſtellen können. Die Gründe, weshalb Fräulein Saaling ihren Sinn geändert, ſind mir nicht ganz klar; es iſt Katholiſches dabei, jedoch dies nicht allein, und gewiß hab' ich Irrungen verſchuldet, die ſich hätten vermeiden laſſen. Mir iſt dieſe Wendung ſehr ſchmerzlich, beſonders auch weil ich überzeugt bin, die Gute wäre an meiner Seite durchaus glücklich geworden, und weil dieſe Kataſtrophe hauptſächlich auf ſie zurückfällt. Ich muß ſie jedoch nach der näheren Bekanntſchaft nur noch höher ſchätzen als zuvor, und erkläre dies gern und laut. Auch werden wir in gutem Vernehmen bleiben, und unſeren freundſchaftlichen Umgang fortſetzen. Den Verlauf des ganzen Verhältniſſes zu erörtern und zu ergründen, wäre die reichſte Aufgabe eines Gemüthsforſchers und Herzenskundigen. Ich meinerſeits habe Neues erlebt! —

Gegen Mitte des Juli werde ich nun für mich allein die Reiſe nach Wien antreten, die ich in heitrer Geſellſchaft und frohſter Ausſicht zu machen dachte. Alles ſtellt ſich nun anders. Auch kehre ich früher hieher zurück, da ich nur auf zwei Monate Urlaub erhalten habe, indem der Miniſter —

ich in ihre Fußſtapfen treten wolle, obgleich ich früher nur die Abſicht gehabt, bis Dongola zu gehen, auch meine Proviſionen nur für dieſen Zeitraum reichlich genug eingerichtet hätte, ſo riethen ſie mir einſtimmig und dringend von der Weiterreiſe ab, deren Beſchwerden und mannichfache Noth ſie mit den trübſten Farben ſchilderten. Ich hatte mich indeß ſchon entſchloſſen, wenigſtens bis Dſchebel-Barkal, ſo weit als Herr Cadalvène vorzudringen, und ließ mich nicht mehr irre machen.

Nilfahrt nach Meravi. Ambukol, Dſchebel-Barkal.

Nachdem ich alſo die wenigen Merkwürdigkeiten, welche Maraka oder Neu-Dongola aufzuweiſen hat, welches erſt ſeit Mehemed Ali's Eroberung des Landes zur Hauptſtadt deſſelben wurde, hinlänglich beſichtigt, meine zahlreiche europäiſche Correſpondenz beſchickt und meine Tagebücher in Ordnung gebracht, wobei ich dennoch keinen Abend verſäumt hatte, des Tages Laſt und Hitze durch ein kühles Bad im Nil zu erfriſchen, ſchiffte ich mich am 1. Mai mit gutem Winde nebſt meinem kleinen Gefolge auf zwei Barken des Mudirs nach Meravi ein.

Die Menge der Saki's, welche von hier an faſt ununterbrochen beide Ufer des Nils bekränzen, und deren es im Bereich der Dongola'ſchen Statthalterſchaft im Ganzen zwiſchen 4 — 5000 gibt, entfalten einen Reichthum des Anbaus, wie man ihn in dieſen entfernten Gegenden gewiß nicht erwarten würde. Auch prangten beide Seiten des Fluſſes fortwährend im ſchönſten Grün, häufig mit Baumgruppen untermiſcht, die jedoch immer von derſelben Art bleiben, und daher durch ihre Monotonie ermüden, ein Nachtheil, der, wie ich ſchon früher beklagte, allen dieſen Ländern von Alexandrien an gemein iſt, und mir wenigſtens einen ſteten Aufenthalt darin ſehr verleiden würde; denn es gibt vielleicht keinen Fluß in der Welt, der bei ſo langem Laufe im Ganzen ſo wenig Abwechslung darböte, als der Nil.

Die Abgaben der Bewohner im Königreich Dongola, nahe bis Shendy hinauf, werden faſt durchgängig nur nach Saki's erhoben. Herr Cadalvène behauptet fälſchlich, daß dieſe Abgaben ſehr willkürlich von der Regierung (denn Betrügereien der einzelnen Beamten gehören nicht hierher) auferlegt würden und bis zu 22 ſpaniſche Thaler für den Saki ſtiegen, außerdem aber noch eine unbeſtimmte Menge Naturalien extra geliefert werden müßten, die der Fellah nachher aus Noth dem Gouvernement zu hohen Preiſen wieder abzukaufen gezwungen ſey. Der größte Saki, welcher vier Feddan (ungefähr einen Magdeburger Morgen) bewäſſern kann, die bei der erſten Ernte 40 Ardep Frucht geben mögen, zahlt nur 15 ſpaniſche Thaler, und die kleineren im Verhältniſſe. Es exiſtiren keine weitern Natural-Leiſtungen, wohl aber bleibt es den Vorſtehern der Diſtrikte überlaſſen, einen Theil (doch geſetzlich nie mehr als fünf Ardep) der obigen Summe in Naturalien zu verlangen, nach einem vom Gouvernement jährlich feſtgeſetzten Tarif, welche Naturalien aber immer vom Ganzen der Abgabe deducirt werden müſſen. Dieſe Einrichtung mag zwar häufig zu Mißbräuchen Gelegenheit geben, dient aber auf der andern Seite bei rechtlichen Vorgeſetzten auch oft dazu, dem Fellah die Entrichtung ſeiner Abgaben zu erleichtern, und ich habe davon ſelbſt im Verlauf meiner Reiſe mehrere Beiſpiele geſehen, wo der Landbauer ſehr froh war, in Naturalien bezahlen zu dürfen. Es iſt ungegründet, was in mehreren Büchern behauptet wird, daß der Fellah *alles* von ihm erbaute Getreide dem Gouvernement zu einem niedrigen Preiſe abliefern und dann zu einem höheren wieder abkaufen müſſe, ein Unſinn, der in die Augen ſpringt, da keine Regierung eine ſolche geſetzliche Tyrannei auf die Länge durchführen könnte. Der erwähnte Fall kann **höchſtens** nur für denjenigen Theil ſeiner Feldfrüchte vorkommen, den der Fellah in Natura geliefert hat, und der ihm von der Hauptſumme ſeiner Abgabe, wie ſchon geſagt, abgerechnet worden iſt, wenn nämlich Mißwachs oder ſchlechte Wirthſchaft, oder ſonſtiges Unglück ihn zwingt, Getreide zur Saat vom Gouvernement einzukaufen, wo er es dann allerdings etwas theurer, aber nach feſtbeſtimmter Norm, wiederkaufen muß, als er es geliefert hat. In dieſem Jahre waren die Preiſe dergeſtalt von der Regierung beſtimmt, daß der Unterſchied der Lieferungsvergütung und des der Regierung beim Rückkauf zu zahlenden Preiſes beim Ardep Durra nur zwei ägyptiſche Piaſter (16 Groſchen preußiſch), bei der Gerſte drei und beim Waizen zehn Piaſter betrugen. Verfällt der Bauer nun in Schulden, es ſey durch Betrügerei der Beamten, die gewiß oft ſtattfindet, oder durch eigne Faulheit und Saumſeligkeit, welche nicht weniger häufig iſt, ſo kann ſeine Lage freilich bald drückend werden. Diejenigen aber, welche der Regierung nichts ſchulden, behalten durchaus die freie Dispoſition über alle Produktionen, die ihnen nach Erlegung der Abgaben übrig bleiben. Die Appalte, welche nachher noch auf das Getreide gelegt ſind, das in den Städten verkauft wird, treffen nicht mehr den Erbauer, ſondern nur den Kaufmann, der damit Handel treibt. Ich habe mich auf das Vollkommenſte überzeugt, daß bei der außerordentlichen, zehnfachen Fruchtbarkeit des hieſigen Bodens, mit andern Ländern verglichen, die Abgaben, welche das Gouvernement von den Fellah's fordert, nicht im geringſten übertrieben ſind, d. h. Jeder kann bei Entrichtung dieſer Abgaben mit nur geringer Tüchtigkeit und einigem Fleiß den nöthigen Lebensunterhalt für ſich und ſeine Familie hinreichend gewinnen, ohne jedoch dabei viel zu erübrigen. Wer aber die Bewohner dieſer Gegenden kennt und lange beobachtet hat, wird geſtehen müſſen, daß grade dies der angemeſſenſte Zuſtand für ſie iſt, und der einzige, der ſie vom Nichtsthun und Verderben abhalten kann, weil er ſie zur Arbeit zwingt. Ginge die ſchlechte Adminiſtration, deren Controlle hier ſo ſchwierig iſt, gleichen Schritt mit den Forderungen der Regierung, ſo würde kein Elend unter der Population ſtattfinden, und man weder Auswanderer noch verlaßne Fluren ſehen. Es würde dann in den Staaten Mehemed Ali's nur derjenige Zuſtand der arbeitenden Klaſſen eintreten, von dem ſchon der, jetzt zwar aus der Mode gekommene, deshalb aber nicht minder praktiſch philoſophiſche Voltaire in ſeinem Siecle de Louis XIV. ſagt: „Le manoeuvre doit etre reduit au necessaire pour travailler; telle est la nature de l'homme (und des Fellah mehr als jedes Andern). Il faut que ce grand nombre soit pauvre, mais il ne faut pas qu'il soit miserable.“ Dies iſt auch die Anſicht Mehemed Ali's, und gewiß iſt es eine Narrheit, alle Leute in Ueberfluß und Luxus leben laſſen zu wollen, weil es eben unmöglich iſt.

Wir eilten mit dem friſchen Winde, der uns oft in Staubwolken vom Lande her einhüllte und empfindlich kalt war, ſchnell bei dem großen Dorfe Hannak wie der alten Feſtung Handack vorüber, und erreichten ſchon am erſten Tage Dongola-Aghuß, die ehemalige, jetzt faſt ganz zerſtörte Hauptſtadt des Landes. Auch an den folgenden Tagen, wo die

Fahrt weit langſamer von ſtatten ging, blieb das Wetter trübe und kühl, was uns Alle krank machte. Am 3ten Mai hatte ich zum erſtenmal das Vergnügen, zwei lebende große Krokodille, wenigſtens 18 — 20 Fuß lang, mit Muße zu beobachten. Sie waren von graugelber Farbe und kaum vom Sande, auf dem ſie lagen, zu unterſcheiden. Später fand ich, daß die meiſten Krokodille gelb und ſchwarz gefleckt ſind, ganz verſchieden von den ausgeſtopften, die wir in Europa ſehen, da ſie nach dem Tode eine allgemein ſchwärzliche Farbe annehmen. Das größte dieſer Thiere lag, den gewaltigen Rachen weit aufgeſperrt, lange ganz bewegungslos am Ufer, entweder irgend einen Raub im Auge, oder um ſich die Blutegel von dem bekannten kleinen Strandläufer aus dem Schlunde holen zu laſſen, ein Umſtand, den man ſo lange für eine Fabel des Herodot hielt, bis neuere Naturforſcher die Sache beſtätigten, welche zugleich ein hübſcher Witz der Natur iſt — zu einem Gleichniß, das Jeder ſelbſt suppliren mag. Die Matroſen fingen noch an demſelben Tage einen jungen Vogel dieſer Art (er iſt von grauer Farbe, mit kurzem Schnabel und langen Beinen), der nachher eine ganze Zeitlang unſer poſſirlicher Schiffsgenoſſe blieb. Wir ſteuerten grade auf die Krokodille zu, und einige zwanzig Schwarze, die in langer Linie, ganz wie es auf den Bildern in den Königsgräbern dargeſtellt iſt, unſer Fahrzeug mitten im Strome am Stricke zogen, watend wo er ſeicht war, oder auch gelegentlich ſchwimmend, wo er tiefer wurde — ſchienen ſich wenig vor den Krokodillen zu fürchten, und ſuchten ſie nur durch eine Art von im Takt ausgeſtoßnem muſikaliſchen Geſchrei abzuhalten. Auch eilten die beiden Ungethüme, ſobald wir uns ihnen näherten, ſich ſchleunigſt im Waſſer zu verbergen. Ich bemerkte in dieſer Gegend einen ſonderbaren, andauernden Sandſturz, der ganz wie ein Waſſerfall, nur in gelber Farbe, ſich über ein ſteiles und ſchwarzes Stück Nilufer vom Winde getrieben aus der Wüſte niedergoß, und ſo lange wir ihn im Auge behalten konnten, in der Heftigkeit ſeines Sturzes nicht einen Augenblick nachließ.

Nachdem wir Debbeh, von wo die Karavanen nach Kordofan abgehen, paſſirt hatten, konnten wir nur äußerſt langſam vorwärts dringen, weil ſich der Nil von Debbeh an beinah gegen Norden wendet und der Wind uns grade daher entgegenblies. Glücklicherweiſe iſt die Einrichtung getroffen, daß bei ſolcher Gelegenheit die Einwohner allen Gouvernementsſchiffen hülfreiche Hand leiſten müſſen, was ihnen auch wenig Beſchwerde macht, da die Schifffahrt im Ganzen ſehr gering iſt, und ſie ſich überdem von Saki zu Saki ablöſen, alſo kaum eine Viertel- oder halbe Stunde mit dem Schiffsziehen beſchäftigt bleiben. Ein eigenthümliches, gellendes und weithin ſchallendes Geſchrei kündigt die Ankunft jeder Abtheilung beim nächſten Saki an, worauf die Ablöſung auch immer ſo ſchnell wie auf engliſchen Poſtſtationen erfolgte. Da wir nur ſelten ausſtiegen, ſo laſſe ich jetzt die Orte, an denen wir vorbeifuhren, unberührt, und werde deren, die irgend einiges Intereſſe darbieten, auf meiner Rückkehr zu erwähnen Gelegenheit finden.

Am 5ten erreichten wir Ambukol, den Sitz eines Kaſcheffs, welches auf der Hälfte Weges zwiſchen Debbeh und Meravi liegt, auf den Karten aber ganz falſch placirt iſt. Es war eben Markt daſelbſt, der in einem Sandfelde neben den Lehmhütten des Dorfes abgehalten wurde. Nichts konnte ärmlicher wieder eine unerwartete Neuigkeit — mir ſchreibt, mich für den allerhöchſten Dienſt nicht länger miſſen zu können! Vor acht Wochen hätte ich mich auf dergleichen nicht eingelaſſen, und auch jetzt brauchte ich's wieder nicht; denn warum ſoll ich Arbeiten und Rückſichten übernehmen, wenn ich nur für mich allein zu rechnen habe? Jedoch laſſ' ich's derweilen ſo angehen, und werde ja noch immer thun können, was mich dünkt.

In wenigen Wochen erſcheinen die drei Bände der neuen Ausgabe des Buches Rahel. Laſſen Ew. Durchlaucht ſich daſſelbe geben, wo Sie es gerade finden; das Nachſenden in die Ferne würde allzu ſchwierig und koſtbar, und dagegen iſt der Preis ſo ſehr gering! Bei dieſem Buche iſt doch mein ganzes Herz, mein regſter Geiſt und treuſter Sinn; und was an meinem Leben Gutes und Werthes iſt, ſteht in dem Namen der geliebten Freundin brennend zuſammengefaßt! —

Nächſtens erſcheinen auch die „Reiſenovellen“ von Laube; laſſen Ew. Durchlaucht ſich die nicht entgehen; im dritten Theile ſoll von Ihnen mehreres vorkommen.

Eines der tollſten franzöſiſchen Bücher iſt die „Physiologie du mariage“ von Balzac, einem Autor, der etwas von der asa foetida hat, es widert einen der Geruch an, und man findet einen Reiz, dieſe Anwiderung zu erneuern.

Hat denn Carus in Dresden das Gartenwerk erhalten? Es wäre gut, wenn er erinnert würde, auch von anderer Seite her, die Anzeige für die Jahrbücher zu liefern. Schreiben ihm Ew. Durchlaucht wohl ſelbſt, oder iſt Hr. Schefer mit ihm in Verbindung? Die Sache iſt von Wichtigkeit, und nicht zu vernachläſſigen!

Daß Sie ein Tagebuch ſchreiben, iſt ſehr ſchön; da dürfen wir Anderen ja auch neue Hoffnungen haben. Aber „flüchtige, kleine Liebſchaften“ gefallen mir nicht; das muß in's Große und Dauernde getrieben werden, und wenn es ſich um Welten und Ewigkeiten handelt, nimmt auch der ſeyn, dennoch beſtand die Hälfte der Waaren aus europäiſchen Produkten, als: kleine Spiegel, Glasperlen, geringe Eiſenwaaren, und einige grobe engliſche Kattune. Das Uebrige bot nur die ordinairſten Landesprodukte dar, meiſtens zur Conſumtion gehörig, und das einzige mir Neue, was ich antraf, waren ein Paar bunte Sandalen aus dem Hedſchas, die ich ziemlich theuer erkaufte. Der Kaſcheff war ein hübſcher, kriegeriſch ausſehender Mann, der mich in ſeinem Hauſe mit einer recht guten türkiſchen Mahlzeit bewirthete, während der Boden des Zimmers (um die Luft darin abzukühlen) außerhalb der Matte, auf der wir ſaßen, fortwährend mit Waſſer begoſſen wurde. An den ungetünchten Erdwänden hingen ſchöne Waffen, und mitten darunter eine alterthümliche Cither von wunderlicher Form mit drei Saiten. Der Kaſcheff, welcher ein großer Liebhaber der Muſik zu ſeyn ſchien, ſpielte uns ſelbſt nach Tiſch ein ohrzerreißendes Stück darauf vor, welches jedoch bald nachher noch um viele Grade durch die Marktmuſik überboten ward, die unſer Amphytrion herbeordert hatte. Sie ward zum Ueberfluß noch durch den Tanz zweier junger Almeh's begleitet, die auf einer Kunſtreiſe aus Aegypten nach dem Sudan begriffen waren, und unterwegs ihr Talent mit vielem Succeß leuchten ließen. Es gibt alſo auch hier reiſende Künſtlerinnen. Ohngeachtet der luſtigen Stimmung des Kaſcheffs konnte ich ihn doch weder zum Wein- noch Rumtrinken bewegen, wovon ich zu dieſem Behuf einige Bouteillen vom Schiffe hatte holen laſſen. Dagegen war ein Kurde aus ſeinem Gefolge, der eine auffallend deutſche Phyſiognomie hatte, weniger gewiſſenhaft, und leerte die ihm dargebotne Rumflaſche faſt auf einen Zug aus. Nachdem wir des Tanzes und der Muſik übergenug hatten, beurlaubte ich mich bei dem Kaſcheff, der mich mit allen ſeinen Leuten zu Pferde bis an die Barken begleitete. Voran ritten zwei Soldaten, mit ganz kleinen Trommeln in Form von Kürbisflaſchen am Sattel gehangen, auf die ſie, ſtatt der Klöppel, mit dem dicken Ende des Zügels fortwährend losſchlugen, und damit einen Ton hervorbrachten, der dem Gehämmer einer entfernten Mühle glich. Sobald wir im Freien waren, begann der Kaſcheff, uns zu Ehren, mit ſeinen Leuten das Dſcheridſpiel, worin er ſelbſt eine große Geſchicklichkeit beſaß. Er ſagte, daß er ſich ſehr dabei in Acht nehmen müſſe, da die Stärke ſeines Arms ſo groß ſey, daß er ſchon einmal bei dieſem Spiel einen ſeiner Leute unwillkürlich mit dem kurzen Stock, den ſie ſich zuſchleudern, getödtet habe.

In dem Diſtrikt von Ambukol, der nicht groß iſt, zählt man demohngeachtet 340 Saki's, und rechnet in der Regel acht bis zehn Einwohner auf einen Saki.

Als ich auf der Barke ankam, meldete man mir, daß der Krokodillvogel, dem wir die Flügel verſchnitten, ins Waſſer gefallen und ertrunken ſey. Der Name, den die Eingebornen dieſem Vogel geben, bedeutet in unſrer Sprache: „Leibwache des Krokodills“; denn ſie ſchwören darauf, es oft geſehen zu haben, daß er das ſchlafende Krokodill wecke, um ihm die Nachricht von einer nahenden Gefahr mitzutheilen. Ich führe außerdem noch einige andre Thiere mit mir: eine kleine noch ganz junge Gazelle aus dem Dorfe Solib, deſſen Namen ich ihr gegeben, und nur durch den Zuſatz eines einzigen Buchſtabens in unſer deutſches „Solieb“ umgewandelt habe, welche Benennung das grazieuſe Thierchen auch in jeder Hinſicht verdient. Sie iſt ſo zahm, daß ſie oft des Nachts, wenn es ihr zu kühl wird, in mein Bett kommt, um ſich neben mir einen wärmern Fleck auszuſuchen. Am Tage geht ſie am Ufer ſpazieren und nimmt grünes Futter zu ſich, wo ſie Suſannis tapfer gegen den Angriff fremder Hunde vertheidigt, dennoch aber ſehr eiferſüchtig wird, wenn man ihr ſchön thut. Dies gibt der gutmüthige Spartaner auf eine wahrhaft rührende Weiſe dadurch kund, daß er zuerſt winſelnd an mir heraufſpringt und mir die Hand leckt, dann aber, traurig ſich wieder abwendend, die Gazelle auf dieſelbe Weiſe küßt, welche letztere ſich ihrerſeits alles dies mit größter Seelenruhe gefallen läßt. Ferner begleitet uns eine Ziege aus Kordofan von exotiſcher, abenteuerlicher Form und Farbe, welche die ganze Wüſte mit uns durchreiste, und täglich ihre Milch zum Thee lieferte. Den Beſchluß macht eine Schildkröte von queckſilberartiger Beweglichkeit. Ihre Schale ſchillert wie Perlmutter in der Sonne; an den Füßen hat ſie ſcharfe Klauen und Schwimmhäute, einen Rüſſel wie ein Igel, und ſternklare

Augen, die wie mit einem glänzenden Metallring umgeben ſind.

Nachdem wir noch ein Begräbniß am Ufer mit angeſehen hatten, wo zuerſt der Todte von Weibern unter Klagetönen wild umtanzt und dann auf Charons Nachen zu ſeiner definitiven Ruheſtätte nach Jenſeits eingeſchifft wurde, fuhren auch wir ab, und langten ohne weitere Begebenheiten am 7ten in Meravi an. Hier war abermals Markt, der nicht viel beſſer als der zu Ambukol furnirt ſchien, uns aber zum erſtenmal ſeit Dongola wieder Rindfleiſch für unſre Tafel lieferte. Herr Cadalvène, der einen gleichen Markt in Meravi beſchreibt, entſetzt ſich über den Gräuel, daß vor den Buden pêle-mêle Sklaven und Eſel in der Sonne gelegen hätten. Ich ſehe jedoch dabei nichts Beklagenswertheres, als wenn bei den Bällen unſrer Hauptſtädte Pferde und Kutſcher eine ganze Nacht hindurch pêle-mêle in der Straße frieren, oder wie in Rußland gar erfrieren müſſen.

Der Kaſcheff von Meravi ward mir durchgängig als ein ſehr rechtlicher Mann gerühmt, auch zeichnet ſich ſeine Provinz, welche 1200 Saki's enthält, durch ein beſonders blühendes Anſehen und eine ſichtlich größere Wohlhabenheit der Einwohner aus. Die Dörfer waren beſſer gebaut als bisher, die Felder im ſchönſten Flor, und zahlreiche Heerden belebten die Ufer. Meravi ſelbſt beſitzt einige recht ſtattliche Häuſer, unter denen die neue Indigofabrik den erſten Platz einnimmt.

Unſre Hauptaufmerkſamkeit blieb jedoch immer auf die iſolirte, viereckige Geſtalt des geheimnißvollen Dſchebel-Barkal gerichtet, an deſſen Fuß die reiche Stadt Napata ſtand, welche die Römer mit ihrem gewöhnlichen Vandalismus zerſtörten, um ſich an der Königin Candace zu rächen, weil ſie die Bildſäulen des Kaiſers an der Grenze Aethiopiens hatte umwerfen laſſen. Dieſer heilige Berg, wo ſich ſeit den urälteſten Zeiten der Sitz eines berühmten Orakels befand, war ſchon mehrere Stunden, bevor wir Meravi erreichten, ſcheinbar quer vor dem Nile liegend, der hier einem weiten See gleicht, am Horizonte ſichtbar geworden. Unſre Neugierde war zu hoch geſpannt, um uns länger, als wir zur Beſorgung der nöthigſten Proviſionen bedurften, in Meravi aufzuhalten, und wir ſetzten daher zeitig genug unſern Weg fort, um noch an demſelben Abend eine erſte Anſicht der Tempelruinen Napata's, wie ſeiner Pyramiden, erlangen zu können.

Dſchebel-Barkal iſt ohngefähr 1½ Stunden von Meravi entfernt, und die Fahrt dahin weit pittoresker, als ſie uns ſeit geraumer Zeit geboten worden war. Außer dem Dſchebel-Barkal ſelbſt erheben ſich noch zwei andere ſpitze Berge von bedeutender Höhe aus der Wüſte, und die häufigen Krümmungen des Fluſſes mit mehreren Dörfern an ſeinen Ufern, umſchloſſen von hellgrünen Hainen und den üppigſten Durrafeldern, deren hohe blätterreiche Stengel anmuthig im Winde wogten, gewährten uns auch in unmittelbarer Nähe mehr als ein liebliches Landſchaftsgemälde. Erſt dicht vor dem Berge entdeckten wir zwiſchen den hohen Palmen des Dorfes, welches jetzt die Stelle des ehemaligen Napata einnimmt, in geringer Entfernung landeinwärts die Pyramidengräber ſeiner ehemaligen Beherrſcher. Hier iſt eine Stelle auf dem Nil, von wo die ſüdliche Seite des Barkalfelſens einen jener täuſchenden Effekte hervorbringt, mit denen uns Wolkenbilder und Bergformen zuweilen äffen. Der Felſen gibt nämlich die genaueſte

Darſtellung eines rieſenmäßigen weiblichen Bruſtbildes, wozu eine ovale Oeffnung in demſelben, durch welche der Himmel glänzt, auch das helle Auge liefert. Die alten äthiopiſchen Bildhauer der Königin Candace ſelbſt hätten ein impoſantes Götterantlitz nicht beſſer anfertigen können, als es von dieſem Punkte aus geſehen durch ein bloßes Spiel der Natur erſcheint, und ich ließ abſichtlich meine Barke eine geraume Zeit im Strom ſich um ſich ſelbſt drehen, um des auffallenden Schauſpiels noch länger zu genießen.

Wir wurden am Ufer beim Dorfe Barkal von deſſen Schech empfangen, einem jungen Manne von großer Schönheit, der kaum 18 Jahre zählen konnte, und den mehrere tiefe Schnitte in die Backen, die hier üblich zu werden anfangen und als Zierde dienen ſollen, nur wenig entſtellten. Er war vom Stamme der Schaki-Araber, von rothbrauner Farbe, und verband mit dem faſt allen Arabern natürlichen Anſtande eine Grazie der Manieren, die in jedem europäiſchen Salon Beifall erlangt haben würde. Nachdem man die nöthige Anzahl Eſel (denn wer nicht muß, geht hier nie zu Fuße) herbeigeſchafft hatte, ſetzten wir uns unter der Leitung des jungen Schechs ſogleich in Marſch nach den Ruinen. So intereſſant und merkwürdig dieſe nun auch in vieler Hinſicht ſind, ſo haben doch nicht nur Cadalvène, ſondern auch Herr Rüppel, der eine ausführliche Beſchreibung davon gibt, ihre Schilderung derſelben ein wenig zu poetiſch eingerichtet, ſo wie ich denn überhaupt von allen mir bekannten Reiſebeſchreibungen über dieſe Länder hauptſächlich nur Burkhards, Linant's und Caillaud's Nachrichten als ſtets vollkommen genau und wahr erfunden habe.

Die ganze Maſſe der Tempelruinen liegt dicht vor der, dem Fluſſe zugewandten breiten Seite des Berges, ſo daß man ſie mit einem Blick überſehen kann. Dennoch iſt ihr Totaleindruck nichts weniger als impoſant, nur die hinter ihnen über 400 Fuß ſenkrecht emporſteigende, rothgefärbte Felſenmaſſe des Barkal iſt es, und dieſe Nachbarſchaft verkleinert noch die Ruinen. Auch als wir in die unmittelbare Nähe derſelben kamen, und die Ueberreſte des größten, am weiteſten ſüdöſtlich zur rechten Seite gelegenen Pallaſttempels betraten, fanden wir, obgleich er einen großen Raum einnahm, und ſeine Längenachſe einſt über 400 Fuß betrug, doch die Proportionen ſowohl der Pylonen als der Säulen nur von ſehr mäßiger Größe. Die Pylonen, welche Herr Rüppel „ungeheuer“ nennt, können, nach dem zu urtheilen, was noch davon übrig iſt, kaum 50 Fuß hoch geweſen ſeyn, und die größten Säulen, welche derſelbe Reiſende als „Koloſſal-Säulen“ aufführt, haben nicht viel über drei Fuß im Durchmeſſer bei einigen und zwanzig Fuß Höhe. Nur eine davon iſt noch ganz ſtehen geblieben. Auch ſind Architektur und Sculptur den ägyptiſchen Meiſterwerken dieſer Art ſehr untergeordnet. Was aber ſehr merkwürdig daran erſcheint, iſt die bedeutende Verſchiedenheit des Styls und vieler Eigenthümlichkeiten im Vergleich mit rein ägyptiſchen Bauten, obgleich dennoch der charakteriſtiſche Typus des Ganzen derſelbe bleibt. Wiewohl nun die hieſigen Tempel gewiß nicht ſo alt ſind als die Bauwerke in Theben, ja weit entfernt davon, ſo will ich doch, nachdem ich dieſe Ruinen und hierauf die des alten Meroë geſehen, nicht gänzlich beſtreiten, daß die ägyptiſche Baukunſt in ihrem urſprünglichſten Beginne vielleicht aus den äthiopiſchen Ländern herſtammen könne, wohin ſie

Amor ſich ganz anders aus, und ſchlägt gewiß mit beiden Flügeln, oder legt beide einſtweilen zuſammen! —

Alle Götter ſeien mit Ihnen! Innigſt ergeben in treuſter Verehrung

Ew. Durchlaucht
gehorſamſter
Varnhagen von Enſe.

155.

Pückler an Varnhagen.

Bamberg, den 5. Juli 1834.

Durch eine gefährliche Krankheit meines Dieners hier ſeit vierzehn Tagen zurückgehalten, empfange ich eben von München retour Ihren Brief nebſt engliſchen Journalen, und ſein Inhalt hat mich frappirt. Dies iſt ſeltſam, und ich hoffe nicht definitiv. — Ich hatte mir ein ſo ſchönes Bild davon gemacht, daß es mich ſchmerzt, es aufgeben zu müſſen. Deſto mehr freue ich mich für unſere Diplomatie, Sie wieder im Begriff zu ſehen, activ darin aufzutreten, obgleich die litterariſche Welt dabei verlieren wird.

Der heutige Tag bringt keine angenehmen Ueberraſchungen, denn eben leſe ich auch eine verrückte Anzeige in der „Augsburger Allgemeinen Zeitung“, mir von Schefer mitgetheilt, und von einem Oberſt, einem Lieutenant und einer Dame!! unterzeichnet! Wie albern! worin der Verfaſſer der „Tutti Frutti“ ſchändlicher Verläumdung angeklagt wird. Dies iſt um ſo merkwürdiger, da ich hierin ſo unſchuldig bin wie das neugeborene Kind. Sie werden meine Antwort leſen, die ich eben abſchicke. Ich wünſche der Sache Eclat, um den Schreiern durch ein gründliches événement das Maul zu ſtopfen, und ich werde um ſo heiterer ihr entgegengehen, da ich auch nicht die entfernteſte Schuld daran habe. Es geht aber immer alles ganz anders wie man denkt.

wiederum noch früher, wahrſcheinlich auf der durch Heeren ſo ſcharfſinnig nachgewieſenen uralten Handelsſtraße aus Indien gekommen iſt — aber gewiß gewann dieſe Architektur erſt ſpäter in Aegypten jene hohe Ausbildung, die ſie zu einem faſt unerreichbaren Muſter für alle Nachwelt erhoben hat. Ohne Zweifel hat eine ſolche Veredlung, oder vielmehr neue Schöpfung, dann auch in der Folge der Zeit wieder auf Aethiopien, wäre auch der rohere Anfang von da ausgegangen, zurückgewirkt, ohne doch je hier etwas den großen ägyptiſchen Monumenten Gleichzuſtellendes mehr hervorbringen zu können.

Dabei ſcheint ſich aber zu allen Perioden zugleich eine eigenthümliche Nüance des Styls hier erhalten zu haben, die den Aegyptiern fremd blieb — und für ſolche Werke aus einer viel ſpäteren Epoche, die mit ſchlechter Nachahmung ägyptiſcher Kunſt immer noch einen eigenthümlichen Typus aus vielleicht noch älterer Zeit beibehielten, halte ich den größten Theil der Ueberreſte, ſowohl von Dſchebel-Barkal als Meroë und andere mehr, deren ich in der Folge noch zu gedenken habe. — Wenn es gegründet iſt, was Herr Cadalvène anführt, daß er an den Pylonen des hieſigen großen Tempels die Baſis einer Statue mit dem Ringe des Königs Maraka, erſten Monarchen der äthiopiſch=ägyptiſchen Dynaſtie, geſehen hat, (welche Statue wir nicht auffinden konnten,) ſo würde Dies meiner Anſicht von der Epoche der Erbauung dieſes Tempels nicht widerſprechen. Ich geſtehe aber, daß da, wo ſich weder Champollion noch ein anderer früherer Reiſender zur Orientirung für Herrn Cadalvène vorfand, ich ſeinen antiquariſchen Notizen nicht viel mehr Glauben als ſeinen politiſchen beizumeſſen wage, und meinerſeits die hieſigen Bauwerke für noch jüngeren Urſprungs halten würde.

Man trifft noch zwiſchen den Trümmerhaufen des großen Tempels die von Herrn Rüppel detaillirten Gegenſtände an, als den Sockel von ſchwarzem Granit mit einer fußförmigen Erhöhung darüber, in der Herr Rüppel die Darſtellung einer Sandale des Perſeus erkennen will; den ſchönen kubiſchen Altar von grauem Granit, der faſt ganz unbeſchädigt geblieben iſt, und deſſen Hieroglyphen und Bildhauerarbeit er mit Recht als vorzüglich ſchön ſchildert, den merkwürdigen Umſtand aber nicht erwähnt, daß auf der einen Seite dieſes Altars zwei geharniſchte Weiber, als einzige Darſtellung auf dieſer Seite des Würfels, ſich wie kampffertig gegenüber ſtehen; endlich die acht Fuß im Quadrat haltende Tafel von röthlichem Granit, die gleichfalls mit ſchön gearbeiteten Hieroglyphen verziert iſt. Die koloſſalen Widder aus grauem Granit vor dem Eingang, deren Herr Rüppel ebenfalls gedenkt, ſind jetzt erſt ganz frei gegraben und außerhalb unter Reiſighütten (zum Transport nach Kahira beſtimmt) aufgeſtellt worden. Bei dieſer Gelegenheit hat man entdeckt, daß noch eine ganze Reihe ſolcher Widder zum Tempel führen, von denen zwei ſchon etwas entblößt ſind, und die übrigen wahrſcheinlich noch vom Sande verdeckt an Ort und Stelle liegen. Die Geſtalt dieſer Widder, deren wolliges Vließ im Stein ſorgſam ausgearbeitet iſt, und die keine Hörner haben, weicht von der in Aegypten üblichen Behandlung ähnlicher Gegenſtände eben ſo ſehr ab, als die noch zu unterſcheiden möglichen Darſtellungen auf den Pylonen, namentlich der Pferde und aller Thiere überhaupt. Nach dem, was ich in der Folge in den bis jetzt nur von Caillaud und Linant beſuchten Ruinen von Meſaurat und Naga geſehen, möchte ich dieſe angeblichen Widder, welche überdem eine kleine weibliche Figur zwiſchen den Vorderfüßen halten, von gleich weiblicher Natur, d. h. nicht für Widder, ſondern für Schaafe halten, und dieſe Seltſamkeit mit dem Jahrhunderte lang dauernden weiblichen Regiment der, immer denſelben Namen führenden Königinnen von Meroë und Napata in Bezug bringen — wobei ich es jedoch den Archäologen gern freiſtelle, mich über dieſe Hypotheſe und die neue Art Haidſchnucken, welche ich hier im Innern Afrika's aufgefunden zu haben glaube, nach Gefallen zu verſpotten oder eines Beſſern zu belehren. Denn es iſt allerdings möglich, daß ſie früher (ich meine die Schaafe) Hörner von Metall gehabt, doch ſind keine hinlänglichen Spuren davon im Stein aufzufinden.

Der offne Saal weſtlich vom Tempel, der früher mit ihm in Verbindung geſtanden zu haben ſcheint, enthält gleichfalls noch den von Rüppel bezeichneten Altar von Sandſtein, an deſſen Fuß zuſammengebundene männliche und weibliche Sklaven ausgehauen ſind, woraus jener Reiſende folgert, daß dies ohne Zweifel ein zu Menſchenopfern beſtimmter Altar geweſen ſey; ein ſehr gewagter Schluß, der ſich durch Nichts rechtfertigt, da die Abbildung zuſammengebundener Sklaven ſich unter verſchiedenen Formen in den meiſten Tempeln und Gräbern Aegyptens wie Nubiens ſo äußerſt häufig vorfindet, daß, wenn man daraus immer auf Menſchenopfer ſchließen wollte, die ehrwürdigen alten Aegyptier als die größten Kannibalen der Erde erſcheinen müßten.

Das (immer in der Richtung nach Weſten) jetzt folgende Gebäude, welches Herr Rüppel für die Trümmer eines Pallaſtes hält, hat die beiden Löwen aus rothem Granit, von denen er eine Abbildung liefert, verloren. Sie ſind vom Vicekönig verſchenkt worden, und, wenn ich nicht irre, nach England gewandert. Den fünf Schuh hohen Granitobelisk mit Hieroglyphen, als hier in der Nähe angegeben, konnten wir ebenfalls nicht mehr ausmitteln, fanden aber dagegen die nicht übel gearbeiteten Torſen zwei weiblicher Figuren, die eine mit einem Löwenkopfe, die andere, welche aus ihrer

Bruſt mit der Hand Milch drücken zu wollen ſcheint, ohne Kopf, ziemlich gut gearbeitet.

Die ſich nun unmittelbar anreihenden Ueberreſte ſind nichts als unförmliche Trümmerhaufen, deren einſtige Beſtimmung zu errathen unnütze Mühe ſcheint; der wohlerhaltenſte Tempel von allen aber iſt das hierauf folgende Typhonium, welches zur Hälfte in den Felſen gehauen iſt. Dieſer Tempel allein iſt im rein ägyptiſchen Styl, ſehr verſchieden von den andern, und ich vermuthe daher, daß er ſein Daſeyn irgend noch einem äthiopiſchen Könige Aegyptens oder einem ſpäteren ägyptiſchen Eroberer verdanke, vielleicht dem Ptolomäus Evergetes, der bis hierher und noch weiter gedrungen ſeyn ſoll. Die Beſchreibung dieſes Tempels von Herrn Rüppel iſt ſehr anſchaulich, nur daß er hier wie anderwärts ſtets Anaglyphen- wie Hieroglyphenſchrift unter demſelben generellen Namen „hieroglyphiſcher Bildhauerarbeit“ aufführt, was zuweilen Verwirrung veranlaßt.¹) Die Sculpturen, welche

---

¹) Kleinere Irrthümer ſind folgende: 1) der vorletzte Gott an der rechten Wand des Adytums vom Eingang aus hat nicht blos eine Kugel, ſondern eine ſolche mit hohen Federn auf dem

auf beiden Seiten im letzten Saale des Typhoniums (dem Adytum) eine Reihe ägyptiſcher Gottheiten darſtellen, denen man Opfer bringt, ſind ohne alle Beſchädigung geblieben, ſo wie auch mehrere Hieroglyphen noch gut unterſcheidbar, wogegen die hintere Wand gänzlich zerſtört iſt, wie es ſcheint, um hier Nachgrabungen zu veranſtalten. Dieſelben Spuren gewaltſamer Eröffnung finden ſich in einem Seitengemach ohne Verzierung. Ein Theil der bunten Farben in der Cella wie im Pronaos prangen noch jetzt in alter Friſche, und von der Colonnade des letzteren mit ausdrucksvollen Iſisköpfen und Typhon-Karyatiden ſtehen noch die meiſten Säulen. Nur im erſten Saal oder Sekos iſt durch ein Erdbeben die Decke eingeſtürzt, über deren Trümmerhaufen man jetzt nur mit Mühe in die Cella und das Allerheiligſte gelangt.

Oberhalb des Typhoniums befinden ſich zuletzt noch die Rudera eines anderen weit kleineren Felſen-

---

Haupte; 2) der dritte Gott auf der gegenüberſtehenden Seite iſt kein Horus und hat auch keinen Finger nach dem Mund gerichtet, ſondern trägt in beiden Händen verſchiedenartige Embleme.

tempels, die den Charakter eines höheren Alterthums als alle übrigen tragen, aber zu ſehr zerſtört ſind, um viel daraus ermitteln zu können. Lebhaft zu bedauern bleibt es an allen dieſen Orten, daß noch Niemand herkam, welcher die ziemlich zahlreichen Hieroglyphen, die ſich in den verſchiedenen Ruinen befinden, zu entziffern im Stande geweſen wäre, was allein über das wahre Alter, die Gründer und die Beſtimmung der hieſigen Tempel ein größeres Licht zu verbreiten vermöchte.[1])

Wir wandten uns jetzt nach den pyramidaliſchen Grabmonumenten, die ſich kaum einige Minuten von dem letzterwähnten Tempel entfernt in zwei Gruppen darſtellen, wovon die eine nur wenige, die andere mehr als doppelt ſo viele, meiſtens ſehr wohl conſervirte Pyramiden enthält. Unter den erſten befindet ſich eine faſt eingeſtürzte, die größer und in ihrer Form auch abweichend von den andern iſt. Sie ſcheint aus entfernteren Zeiten als dieſe herzuſtammen, welche, ſiebzehn an der Zahl, ſämmtlich von der Bauart der ägyptiſchen ganz verſchieden, aber gewiß nicht älter, noch überhaupt ſehr alt ſind, ja die letztere Gruppe möchte ich verhältnißmäßig faſt modern nennen. Sie ſehen zum Theil ſo glatt und unverſehrt aus, als wären ſie eben erſt fertig geworden, und in einer derſelben, auf die ich hinaufſtieg, was ohne Schwierigkeit bewerkſtelligt werden konnte, da jede Steinlage eine bequeme Stufe bildet, und nur die vier Kanten der Pyramide von oben herab mit einem polirten runden Steinwulſt ohne Abſatz überkleidet ſind — fand ich auf der Höhe einen hölzernen Querbalken inwendig eingemauert, der durch das Herabfallen eines Steines ſichtbar geworden war, und, obgleich dadurch dem Wind und Wetter ausgeſetzt, ſich dennoch ſo friſch und intakt erhalten hatte, als ſey er neu. Keine dieſer Pyramiden iſt über 80 Fuß hoch, und ihre Form weit ſchmaler in der Baſis und ſpitzer zulaufend, als die der ägyptiſchen. Faſt alle haben nach Süden zu einen niedrigen kaſtenartigen Vorbau mit einer Thüröffnung, und es ſcheint, daß hier die Leichen verſenkt wurden. Bis jetzt hat noch keine erſchöpfende Unterſuchung deshalb ſtattgefunden, wiewohl man ſieht, daß öfters dergleichen begonnen wurde. Einige dieſer Eingänge ſind erſt ſpäter angeſetzt, einige mit den Pyramiden zugleich aufgeführt worden, was man ſtets ſehr deutlich unterſcheiden kann. Nur in wenigen fanden wir Sculpturen, deren Formen weicher und üppiger waren, als es der ägyptiſche Styl mit ſich bringt. Eins dieſer Hautrelief-Bilder ſtellte eine Königin auf ihrem Throne dar, deſſen Fußgeſtell aus Löwen beſtand, die mit einer reichen Decke behangen waren. Auch dieſe Thiere waren nicht im ägyptiſchen Styl, ſondern eher perſiſchen Darſtellungen dieſer Art ähnlich. Hieroglyphen fanden ſich hier nicht vor. Auf einem andern Bilde opferte die Königin ägyptiſchen Gottheiten, unter deren Attributen ſich auch der Nilſchlüſſel mehrmals zeigte, während wieder andere Figuren fremdartige Gegenſtände trugen, deren Bedeutung mir nicht klar ward.

---

[1]) Von Herrn Profeſſor Lepſius dürfen wir es jetzt mit Zuverſicht erwarten.

Wie es häufig hier der Fall iſt, haben die Eingebornen den Platz um die alten Grabmäler auch zum eignen Kirchhof erwählt, und eine Menge von alten Töpferſcherben, die um den Berg her liegen, zur Ausſchmückung ihrer modernen Ameiſenhäuſchen ſorgſam benutzt.

Was mich jetzt am meiſten wahrhaft allarmirt, iſt, daß ich die Kiſte mit Tutti Fruttimanuſkripten nirgends auffinden kann, und doch meine letzte Hand daran legen ſoll, um ſie zum Druck zu befördern. Wie neugierig bin ich auf Ihr Urtheil! Es iſt jetzt vollends, wo mir die Zeit ſo auf die Finger brennt, wahrhaft zum Verzweifeln. In München iſt ſie nicht; wo iſt ſie nun?

Ich habe die Vorrede ſehr biſſig gemacht, und gleich den mir überſchickten „Geſellſchafter" mitverarbeitet. In den „Blättern für litterariſche Unterhaltung" ſteht eine ſehr hübſche Rezenſion, die Ihres Freundes iſt gewiß ein Meiſterſtück, und die Güte für mich abgerechnet, doch auch in Definirung des Karakters meiner Verſuche ganz richtig. Ich laſſe mich darüber im Buche aus.

Wenn Sie mir nur im Manuſkript nicht zu viel geſtrichen haben, denn Hallberger giebt für jeden Theil 1000 Thlr. Kann ich nur zwei liefern, ſo verliere ich alſo 1000, und das Geld hat leider jetzt ſehr viel Werth für mich, da es mir ſonſt ziemlich knapp geht.

Amerika wird mich zwar nicht viel koſten. Ich laſſe ſchon hier Wagen, Diener und alles Luxurieuſe zurück.

Daß ich über Amerika nach Konſtantinopel gehe, hat übrigens ſeine guten Gründe, die ich Ihnen bei größerer Muße, vom Schiff aus, detailliren werde.

Die engliſchen Kritiken der Auſtin ſind ſonderbar genug, aber tant mieux — das wird noch helfen, mir eine gute Summe für die amerikaniſche Reiſe einzubringen, auf die England gewiß ſehr begierig ſein wird. Bin ich nicht ſchauderhaft geldgierig geworden? Aber doch nur zu löblichen Zwecken. Alles Futter für den Park, wenn ich zurückkomme.

Dann ſehen wir uns dort vielleicht wieder. Es wäre mein ſehnlichſter Wunſch. — Der Himmel behüte und bewahre Sie.

Ihr dankbarer und treu ergebener Freund
H. Pückler.

Mit Sonnenuntergang erſtiegen wir den Felſen und ſein Plateau, was nur zu Fuß thunlich und ziemlich mühſam iſt. Von den Geiern, die Herrn Cadalvène hier „abermals zu Tauſenden gleich den früheren Scorpionen“ umſchwebten, kam uns keiner zu Geſicht, wohl aber zwei wilde Katzen, die vor uns die Felſen hinankletterten. Oben angelangt hat man eine ausgedehnte Wüſtenausſicht, und nahe jenſeits des Fluſſes erblickten wir die große Pyramidengruppe von Nur oder El Belal in klarſter Nähe. Herr Rüppel gibt die Entfernung dieſer Pyramiden, die er nicht beſucht hat, und die man ſelbſt zu Fuß bequem in drei Stunden erreicht, als ſieben Stunden weit an, obgleich er verſichert, den Dſchebel-Barkal beſtiegen zu haben, von welchem er ſich doch ſogleich durch den bloßen Augenſchein hätte überzeugen müſſen, daß die Entfernung in grader Richtung von hier kaum zwei Stunden beträgt. Eine ſo handgreifliche Unzuverläßigkeit kam mir auffallend bei einem Schriftſteller vor, der die Vorrede zu ſeinem Werke mit folgenden herausfordernden Worten beginnt: „In gegenwärtiger Zeit ſcheint eine wahre Schreibwuth ſehr viele Gelehrte und noch bei weitem mehr Ungelehrte befallen zu haben. Das Büchermachen iſt zu einer Art Handwerk geworden, und man beabſichtigt dabei meiſtens mehr den Geldgewinn, als den Drang, intereſſante wiſſenſchaftliche Entdeckungen mitzutheilen. Noch eine andere Eigenthümlichkeit iſt eingewurzelt: die Mehrzahl der Leſer beurtheilt ſehr oft die erſcheinenden Werke nach ihrer Bogenzahl (!) und läßt ſich von der Darſtellung anziehen oder abſtoßen, unbekümmert, ob der Inhalt gemeinnützig und die Mittheilungen original ſeyen.“

„Unter dieſen Umſtänden war es für mich kein geringer Entſchluß, in den Reihen der Schriftſteller aufzutreten; ein natürlicher Widerwille beſeelte mich von jeher gegen Bücher, in welchen mit einem nichtsſagenden Qualm von Worten nur wenige Original-Beobachtungen eines Schriftſtellers gegeben werden, die herauszufinden man eine Maſſe längſt bekannter und zum Theil aus andern Werken combinirter Nachrichten wieder durcharbeiten muß u. ſ. w.“

Dieß ſind ſtolze Worte! und recht demüthigend für uns andre arme Skribler, die wohl fühlen, auf ſo viel Gediegenheit keinen Anſpruch machen zu dürfen. Wenn man indeß den natürlichen Widerwillen Herrn Rüppels gegen ſchlechte Bücher auch leicht begreift, ſo iſt doch zu berückſichtigen, daß bei den verlangten Originalbeobachtungen vor Allem ihre Wahrheit erforderlich ſey. Falſche Originalbeobachtungen fördern den Leſer weniger, als das Nachſchreiben einer richtigen, ſelbſt wenn das erhabne Genie ihres Verfaſſers keines geringen Entſchluſſes bedurfte, um ſich zu ihrer Mittheilung herabzulaſſen. Der Ausdruck „Originalbeobachtungen“ hat übrigens ſeine komiſche Seite, und erinnert mich an den ſeligen Kramer, der keinen ſeiner vielfachen Romane anfertigte, ohne mit großen Buchſtaben auf das Titelblatt zu ſetzen: „Deutſcher Originalroman von Kramer.“

Aber auch die unnützen Worte, die in Herrn Rüppels Vorrede ſo verpönt werden, hat er ſelbſt nicht immer zu vermeiden gewußt, wovon unter mehreren anzuführenden hier nur folgende Originalſtelle als Beiſpiel!

Bei Gelegenheit einiger ganz unbedeutender Säulenſtumpfe ſchreibt Herr Rüppel: „Burkhard ſagt pag. 83, daß dieſe Säulen von Kalkſtein ſind, ich habe in meinen Notizen das Baumaterial als Sandſtein aufgezeichnet: einer von beiden muß ſich daher geirrt haben.“ Welcher wichtige Umſtand, und welche ſcharfſinnige Folgerung! In wiefern übrigens Herr Rüppel zu den gelehrten oder ungelehrten Schriftſtellern gehöre, laſſe ich billig dahingeſtellt, weil ich es nicht zu beurtheilen verſtehe. Daß er aber durch ſeine Darſtellung das Publikum nicht (wie er es an Andern rügt) ebenfalls zu beſtechen geſucht hat, iſt unläugbar; denn im Fall er zuweilen belehrend iſt, ſo darf er, unterhaltend geworden zu ſeyn, ſich gewiß nur ſelten vorwerfen; ja man könnte ſogar ſeinen original-deutſchen Styl, der einigermaßen ſeinem Namen entſpricht, oft für eine holprige Ueberſetzung aus einer fremden Sprache halten, und es zugleich etwas befremdend finden, daß ein ſo überaus ſtreng gründlicher Mann ſtets Capital für Capitäl, und Capitäler für Capitäle, Tiphon für Typhon u. ſ. w. ſchreibt, die hieſigen äthiopiſchen Faki in orientaliſche Fakyrs, die Schechs in Scheiks umwandelt, und eine Menge Landesnamen ſo unbegreiflich entſtellt, daß man ſie an Ort und Stelle nicht wieder zu erkennen vermag, da ſie weder mit der arabiſchen Orthographie, noch mit dem Klang unſrer Ausſprache übereinſtimmen. So führt er das hieſige Meravi immer als das neue Meroë auf, eine Benennung, die weder einem Europäer, noch einem Eingebornen von dieſem Orte bekannt iſt; ſchreibt Gekdud ſtatt Jakdull, Bender ſtatt Bint, Aguſa ſtatt Aguß ꝛc. ꝛc., was für Reiſende, die nach einer ſo großen Autorität Erkundigungen einziehen wollen, ſehr irreführend wird. Gleich unrichtig und trotz der ſchwerfälligen Grandezza des Autors in der That höchſt oberflächlich ſind ſeine Nachrichten über das wahre Meroë, ſo wie die davon gegebene Abbildung, während die Beſchreibung des von ihm getadelten Caillaud ein Muſter der gewiſſenhafteſten Genauigkeit iſt — wovon, ſo wie über Herrn Rüppels gleich ungenaue Notizen, Mandera betreffend, ſpäter ein Mehreres. Als ich in Kartüm mit Herrn Rußegger, einem wahren Gelehrten in ſeinem Fache, zuſammentraf, äußerte dieſer, daß er Herrn Rüppels lange Liſte aſtronomiſcher Beobachtungen, ſeine Meſſungen und ſeine geographiſchen Beſtimmungen, ſo wie mehrere ſeiner Nachrichten über Kordofan und Nuba, ohne der höchſt unzureichenden Kárte zu gedenken, die ſein Werk begleitet, nicht weniger mangelhaft und unrichtig gefunden habe, eine Anſicht, die Herr Rußegger ſeitdem in mehreren deutſchen Journalen wiederholt hat. Es möchte daher von dem Nimbus der Untrüglichkeit, den einige lobhudelnde Landsleute um Herrn Rüppels Leiſtungen zu ziehen verſucht haben, nicht mit Unrecht ein guter Theil abzunehmen ſeyn, wobei jedoch, wenn man die Menge ſeiner erfolgreichen Forſchungen in Anſchlag bringt, immer noch bedeutende wahre Verdienſte für ihn übrig bleiben werden. Eins der unbeſtreitbarſten beſtand in ſeinem unermüdlichen Sammeln ſeltner Thiere und in dem geſchickten Ausſtopfen derſelben. In dieſer Hinſicht ſchulden ihm alle Freunde der Naturwiſſenſchaft, und vor allen ſeine Vaterſtadt Frankfurt, der er dieſe Sammlungen großmüthig ſchenkte, gewiß den gerechteſten Dank, ſelbſt wenn er ſich nie hätte überwinden können, in die Reihen der deutſchen Original-Reiſebeſchreiber einzutreten. Doch drängt ſich mir hierbei die Schlußbemerkung auf: daß Leute, die von vorn herein mit hochmüthiger

Geringſchätzung Anderer beginnen, um für capabler als dieſe zu paſſiren, nicht die zuverläßigſten ſind, ſo wie man in ähnlicher Hinſicht auch gut thut, Jedem ſorgſam aus dem Wege zu gehen, der fortwährend die deutſche Biederkeit auf den Lippen zu führen pflegt. Nur der gedankenloſen Menge imponirt man durch Beides.

Unſer galanter Schech hatte, auf großen Durſt nach der ausgeſtandenen Fatigue rechnend, ein Lieblingsgetränk der hieſigen Einwohner: ſaure Milch mit zerquetſchtem Knoblauch — auf das Plateau bringen laſſen, und war ſehr verwundert, daß wir dieſem Labetrunk ſo wenig Ehre zu erweiſen vermochten. Wir begnügten uns mit einer halbſtündigen Ruhe, worüber es völlig Nacht geworden war, ehe wir an den Fluß zurückkamen. So erhitzt ich mich fühlte, konnte ich doch der Verſuchung nicht widerſtehen, mich ſogleich in den Nil zu tauchen, und bei der hieſigen Temperatur der Luft, die einem ruſſiſchen Schwitzbad gleichkommt, mag man dieſes auch eben ſo ohne Gefahr wagen, als man ſich in jenem unter die kalte Brauſe ſtellt, oder wie die Ruſſen in den Schnee wirft.

Am nächſten Morgen beſuchten wir, nachdem wir über den Fluß gefahren, auf ſehr kräftigen Pferden, die uns der Schech geliefert, die Pyramiden von Nur. Dieſe halte ich, mindeſtens zum größten Theil, für die allerälteſten noch vorhandenen äthiopiſchen Monumente. Ihre Conſtruktion iſt weniger ſpitz als bei den Pyramiden von Barkal, und daher etwas mehr den ägyptiſchen ähnlich; auch hat keine derſelben den eigenthümlichen Vorbau jener am Barkal, noch ihren abgeſtuften Bau. Man kann die Reſte von einigen vierzig im Ganzen unterſcheiden, ſechzehn davon ſind aber nur noch leidlich erhalten, obgleich auch dieſe ſchon ſehr verwittert und verfallen. Sie ſind durchgängig aus roh behauenem Sandſtein und einer Art eiſenhaltigen Puddingſtein aufgeführt, durch Erde verbunden, und manche derſelben ſcheinen ſogar nur ſpäter übermauerte Tumuli von Erde geweſen zu ſeyn. Die Beſchaffenheit des umliegenden Terrains gibt der Vermuthung Raum, daß nicht nur dieſe ſämmtlichen Pyramiden einſtmals von einem mit dem Nil communicirenden Kanal umgeben waren, ſondern ſelbſt mehrere Kanäle den Platz, auf dem ſie ſtehen, durchſchnitten. Eins dieſer

Monumente übertrifft alle übrigen an Umfang, und ſeine Außenſeiten haben ſich ſo aufgelöst, daß man mit geringer Mühe bis zum Gipfel hinaufklettern kann. Die Form dieſes ſonderbaren Baues weicht von den übrigen um ihn her ganz ab, und ſcheint aus mehreren Etagen von verſchiedener Steile der Abdachung beſtanden zu haben. Die Behauptung der Reiſenden, daß eine kleinere Pyramide dem Ganzen als Kern gedient, und das Uebrige nur darum her aufgeführt worden ſey, wollte ſich uns, trotz der ſorgfältigſten Unterſuchung, nicht beſtätigen. Die ganze Höhe der Pyramide beträgt ohngefähr, wie ſie jetzt iſt, wo ſie einen bedeutenden Theil ihrer Spitze verloren hat, noch gegen 100 Fuß, und ihr Umfang mehr als viermal ſo viel. Es iſt kein Zweifel, daß man hier die älteſte Nekropolis der Stadt Napata vor ſich hat, die vielleicht ſpäter erſt zu größerer Bequemlichkeit in die Nähe des Dſchebel-Barkal verlegt wurde. Vielleicht ſtand auch die älteſte Stadt ganz und gar auf demſelben linken Ufer des Fluſſes, und es iſt zu verwundern, daß gerade an dieſer ſo merkwürdigen Stelle noch Niemand Nachgrabungen veranlaßt hat, die freilich nur mit großem Zeitaufwand, der auch mit nicht geringen Unbequemlichkeiten in dieſem Lande verbunden iſt, zu bewerkſtelligen ſeyn würden. Nur die Bewohner ſelbſt holen fleißig Steine von den Ruinen, theils um in der Nähe bei ihren Santongräbern die pyramidaliſche Form ungeſchickt nachzuahmen, theils um ihre Felder damit vor dem Sande zu ſchützen, oder ihre eignen Lehmwohnungen dauerhafter zu machen. Wir ſelbſt fanden heute drei Leute auf der großen Pyramide campirt, welche dem Geſchäfte ihrer Zerſtörung mit ungewöhnlichem Fleiße oblagen.

Auf dieſer Excurſion, die während einer fürchterlichen Hitze unternommen ward, zeigte mein armer Suſannis die erſten Symptome der üblen Wirkung des hieſigen Klima's auf Hunde, welches, wie ich ſchon früher geleſen, für alle ausländiſche Thiere dieſes Geſchlechts in kurzer Zeit tödtlich werden ſoll. Auch findet man nur ſehr wenige einheimiſche Hunde in dieſer Gegend. Mein ſonſt ſo rüſtiger Spartaner warf ſich wie verzweiflungsvoll unter jedem kleinen Strauche im Sande nieder, um dort einen Augenblick Schatten zu genießen, und nachdem wir ihn einigemal hinter uns kläglich hatten heulen hören,

156.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 10. Juli 1834.

Heute hab' ich nur Zeit und Sinn, von dem ungeheuren Verdruß zu ſprechen, den mir die Nachricht verurſacht, daß die Manuſkripte noch nicht in Ew. Durchlaucht Händen ſind! Geſtern Abend bekam ich den Brief aus Bamberg vom 5. d. und konnte kaum den heutigen Morgen erwarten, um dieſer Sache nachzugehen. Von meiner Seite und hier iſt die Abſendung des Pakets richtig erfolgt; das Hofpoſtamt hat mir beſcheinigt, daß am 14. Mai sub. No. 2. nach Hof abgegangen ſei ein Paket an den Fürſten von Pückler-Muskau, gez. F. P., und enthaltend Manuſkripte, addreſſirt nach München poste restante. Das Paket war in Wachsleinen, mit meinem Pettſchaft beſiegelt. Die ſpätere Sendung iſt doch richtig angekommen, der Umfang der früheren macht ein Verlieren um ſo ſchwieriger; auch hoffe ich das Beſte, und vielleicht haben Ew. Durchlaucht ſeitdem ſchon alles empfangen. Laſſen Sie aber gleich nachfragen, wenn dies nicht der Fall wäre! Ich laſſe heute durch die Poſtbehörde ebenfalls die nöthigen Schritte thun. Die Spur muß ſich bald auffinden. —

Nun muß ich nur abermals über die Verzögerung jammern! Es iſt ein Unſtern, man muß ſich in dieſe Einflüſſe ſchicken. Iſt aber die Sache erſt wieder zur Hand, dann gleich und raſch damit in die Druckerei! Ich habe das Manuſkript nicht verkürzt, dazu war nirgends Grund, und ſelbſt einzelne Stellen fand ich nicht zu ändern. Es liegt hiebei nicht überall Billigung zum Grund, aber die Schwierigkeit, einen Genius in ſeiner Freiheit zu ſtören, ohne ihn zu lähmen. Unverantwortliches hab' ich nicht gefunden, wenigſtens nichts, was ich dafür erkennen könnte. Dagegen viel Vortreffliches, Ausgezeichnetes, Erregendes und freilich worauf wir nicht gehörig achteten, blieb er völlig erſchöpft liegen, ſo daß ich ihn erſt nach unſrer Rückkunft durch ausgeſchickte Boten mit vieler Mühe wieder erhielt. Der Menſch kann mehr aushalten, und ſo beſuchten wir an demſelben Abend noch einmal heroiſch alle Tempel zu Barkal, worauf wir erſt in der Nachtkühle zu Waſſer nach dem Flecken Meravi zurückkehrten.

Wir ruhten hier den 10ten gemächlich aus, an welchem Tage uns der Kaſcheff ein Gaſtmahl gab, wo lange debattirt wurde, ob wir unſre Reiſe noch weiter fortſetzen, oder die ſchon hinlänglich ausgedehnte Expedition hier ſchließen ſollten. Die Neugierde ſiegte über alle andern Rückſichten, und nachdem wir feſtgeſetzt, daß die beiden Barken uns bis zu unſrer unbeſtimmten Rückkehr in Meravi erwarten ſollten, ward auf den nächſten Abend der Beginn einer neuen Tour, diesmal mitten durch die Wüſte, bis Schendy beſchloſſen, während der wir nun leider von dem wohlthätigen Nil auf acht Tage gänzlichen Abſchied nehmen mußten.

Auch Meravi hat einige Alterthümer aufzuweiſen. Im Divan des Kaſcheff ſtand ein Altar von ſchwarzem Granit mit dem wohlerhaltenen Wappenſchild eines alten Herrſchers, das ich jedoch auf Champollions Tafel, meiner einzigen Zuflucht bei ſolchen Gelegenheiten, nicht verzeichnet fand, und daher mit gutem Gewiſſen nicht namhaft machen kann, obgleich mir ſo leicht Niemand das Gegentheil beweiſen würde, wenn ich den erſten beſten alten Pharao in Requiſition ſetzte.

Auf einem Platze nahe beim letzten Dorfhauſe nach dem Fluſſe zu zeigte man uns die Reſte zweier Statuen von mehr als Lebensgröße, aber nur mittelmäßiger Arbeit. Nach des Kaſcheffs Verſicherung hatte ſich vor zwei Jahren ein Engländer, der geläufig arabiſch ſprach und das Coſtüm des Landes trug, vierzig Tage am Dſchebel-Barkal aufgehalten, während welcher Zeit er im Typhonium wohnte und ſich fortwährend mit Ausgrabungen beſchäftigte. Hierzu wandte er täglich einige dreißig Araber an, ſchickte ſie aber immer Abends nach Hauſe und ſetzte die Arbeit nur mit ſeinen eignen Dienern nächtlich allein fort, wenn er auf etwas geſtoßen zu ſeyn glaubte. Man ſah ihn jedoch nichts mit ſich fortnehmen, als eine kleine Kiſte von ſchwarzem Granit, die er auf dem obern Plateau des Barkalfelſens gefunden zu haben vorgab, und von welcher der Kaſcheff behauptete, daß ſie mit vielen Buchſtaben (alſo Hieroglyphen) bedeckt geweſen ſey, eine Art Schlüſſelloch gehabt und oben mit Bändern von grünem Metall verſehen geweſen. Dieſelbe vor dem Kaſcheff zu öffnen hatte jedoch der Fremde verweigert, und auch ſonſt nichts über ihren Inhalt laut werden laſſen. Kurz darauf war er nach Kartüm und Kordofan abgereiſt, und nach ſpäteren Nachrichten noch weiter gegangen, auf dem Nil aber nicht wieder zurückgekommen. Seinen Namen hatte er nie genannt. In Meroë fand ich die Spuren dieſes unternehmenden Reiſenden unter ähnlichen, noch remarkableren Umſtänden wieder, und wer die Geiſt und Kraft tödtende Abſpannung empfunden hat, die ſich in dieſem entnervenden Klima des Europäers bemächtigt, wird der ſeltnen Beharrlichkeit des Unbekannten ſeine Bewunderung nicht verſagen können. Es ſcheint indeß, daß er entweder noch jetzt in Darfur zurückgehalten wird, oder umgekommen iſt, da Niemand in Aegypten von ſeiner Zurückkunft ſeitdem etwas vernommen hat, noch ſelbſt ſein Name mit Beſtimmtheit daſelbſt auszumitteln war.

Man ſagt, daß der Dſchebel-Barkal ſeine Heiligkeit in alter Zeit vorzüglich der Eigenſchaft zu verdanken gehabt habe, die Gewitter anzuziehen, was in heißen Ländern immer einen doppelten Werth haben muß. Am heutigen Abend erlebten wir ein ſolches ſehr heftiges Gewitter mit einem ſchönen Regenbogen, es blieb aber nur in der Ferne, und ward diesmal nicht vom Berge der Orakel angezogen.

Nothgedrungen Polemiſches.

Die Luft war vom Gewitter keineswegs abgekühlt worden, ſondern drückend ſchwül. Doch ehe ich in dieſer ſchwülen Luft weiter avancire, muß ich einige Augenblicke in die nicht minder oppreſſive Luft literariſcher Polemik übergehen, eine leidige Nothwendigkeit, die ich jedoch für mein nachſichtiges kleines Publikum ſo wenig ungenießbar als möglich einrichten werde. Ich wurde nämlich wegen der in den vorhergehenden Seiten Herren Dr. Rüppel nachgewieſenen Irrthümer von dieſem mit einer merkwürdig leidenſchaftlichen und nicht wenig anmaßenden Erwiederung beehrt, auf die ich Folgendes replicirte, was ich hier für diejenigen meiner Leſer wiederhole, welche jener Zeitungslitteratur fremd geblieben ſind [1]).

„Ich habe einmal,“ ſchrieb ich, „von einem gemeinen Manne erzählen hören, der, mit einem Anfluge praktiſcher Philoſophie begabt, an jedem letzten Tage des Jahres ſeiner Ehehälfte mit harten Thätlichkeiten ſo lange zu Leibe ging, bis er von ihr, im Uebermaaß ihres Zornes, alles herausgebracht hatte, was etwa von iſultirenden Perſönlichkeiten gegen ihn aufzutreiben möglich war, und wovon er auf andrem Wege bei honnetten Leuten nicht leicht eine ſo vollſtändige Erkenntniß zu verlangen fähig geweſen wäre.“

---

[1]) Es war meine Abſicht, die vorhergehende, wie dieſe, Herrn Rüppel betreffende, und ſchon früher in der Augsburger Zeitung abgedruckte Stelle nicht in mein Buch aufzunehmen, um ſo mehr, da ich ſeitdem im Naturaliencabinet zu Frankfurt des Herrn Doctor perſönliche Bekanntſchaft gemacht, und ihm ganz herzlich die Hand zum Frieden geboten. Da ich aber ſeitdem mit Verwunderung ſehen mußte, daß derſelbe in der Vorrede ſeines neuen, mit gerechtem Beifall aufgenommenen, Werkes über Abyſſinien mich abermals durch die mir ertheilte, eben nicht allzuwitzige, aber noch weniger höfliche Qualification eines ihm gänzlich unbekannten Scribenten angegriffen hat, ſo glaubte ich wenigſtens nichts von dem früher über ihn Geſchriebenen unterdrücken zu dürfen, welches, wenn nicht ſchmeichelhaft, doch vollkommen wahr iſt, damit das Publikum im Stande bleibe, nach eignem Ermeſſen über die zwiſchen uns ſtattgehabten Differenzen zu urtheilen.

„Erfahrung lehrte mich ſeitdem, daß man in einer etwas höheren Sphäre viel leichter, und ſchon dadurch zu demſelben ergötzlichen Reſultate gelangen könne, wenn man in unſrer literariſchen Welt einen deutſchen Pedanten einiger Irrthümer zeihe. Augenblicklich ſpeit nach ſolcher Beſchwörung ein Vulkan, von denen es bekanntlich (ſo lange ſie noch nicht ausgebrannt) dreierlei Gattungen gibt, nämlich entweder Feuer-, Waſſer- oder Schlamm-ſpeiende. Oft hat man ſogar das Vergnügen, alle drei Elemente zugleich herausfahren zu ſehen. Für ein ſolches intereſſantes Naturſchauſpiel nun bin ich eben jetzt dem Herrn Doctor Rüppel wahrhaft verpflichtet, ich, der Touriſt, wie er mich nennt — nicht der mit dieſem in Verbindung gebrachte Fürſt Pückler, der gar nicht hierher gehört, weil er ſich nie als den Verfaſſer jener angefochtenen Berichte bekannt hat, und den folglich nur die irdiſche Unbehaglichkeit und Taktloſigkeit, welche unerzogner Rohheit ſtets eigen zu ſeyn pflegt, in dieſe Sache einzumiſchen ſich einfallen laſſen konnte. Ich muß es mir gefallen laſſen, daß Herr Rüppel mich bald mit Semilaſſo, bald mit Touriſt, Skribent, oder andern ſchmeichelhaften Benennungen der letzteren Art bezeichnet, aber mich als Fürſt Pückler aufzuführen, dazu hat er kein Recht, um ſo weniger, da es ganz unnütz für ſeinen Zweck iſt, weil Semilaſſo und der Verfaſſer der Briefe eines Verſtorbenen zufällig weit bekannter in der Welt geworden ſind, als der noch viel unbedeutender als ſie ſich erkennende Fürſt Pückler. Ich bedaure übrigens, daß der gütig vermittelnde Redacteur der Augsburger allgemeinen Zeitung — wahrſcheinlich aus Reſpekt für ſein eignes Blatt — einen Theil der erwähnten Explosion abgewehrt hat, denn ich bin wirklich ſtolz genug zu glauben, daß ich in meiner geiſtigen Sphäre zu hoch über Angriffen dieſer Art ſtehe, um verletzend davon berührt werden zu können. Ja, es würde mir ſogar leid thun, daß die nichtigen Ausſtellungen eines ſo unwichtigen Touriſten, dem nicht einmal ein Begriff von dem tiefſinnigen Geheimniß der Längenbeſtimmung eines Orts durch Sternbedeckung oder Meridianhöhen zugetraut wird, einen ſich ſelbſt ſo viel Gerechtigkeit widerfahren laſſenden Gelehrten, wie Herr Doctor Rüppel iſt, dermalen in Harniſch bringen konnten, daß kein Unbefangener mehr zweifeln wird, er habe ſich wenigſtens in einem oder dem andern Punkte ſchmerzlich getroffen gefühlt — ich würde, ſage ich, dies aufrichtig bedauern, wenn es nicht dazu diente, dem ganzen Publikum eine nützliche Wahrheit anſchaulich zu machen, und zwar die: daß unter allen Tyranneien unſrer Zeit die der wiſſenſchaftlichen Zünftler, die eben weiter nichts als das ſind, die ſchwerfälligſte, und darum widerwärtigſte und unerlaubteſte iſt. Der blinde Hochmuth jener (oft nur ſogenannten) Gelehrten vom Fache, ämſiger Saumthiere des Wiſſenſchaftsquarks und Reſiduums, die da glauben, daß nur ſie, weil ſie die Trebern tragen, auch den Geiſt mitgeladen haben, und daß daher Niemand etwas wiſſe, und Niemand etwas ſchreiben könne und dürfe als ſie — dieſer albernſte Hochmuth kann zum Beſten der Geſellſchaft weder zu oft noch zu ſtark ins hellſte Licht geſetzt werden.“

„Da ich indeß, wie billig, ungleich mehr Furcht habe, das Publikum zu ennuyiren als Herr Rüppel, ſo werde ich mich bei meiner anſpruchsloſen Replik mit folgenden wenigen Bemerkungen begnügen.“

„1) Es iſt intereſſant, aus Herrn Doctor Rüppels Erklärung zu erſehen, daß die ſchon früher gegen meine Wenigkeit gerichtete feurige Zurechtweiſung, die anonym in der Augsburger allgemeinen Zeitung erſchien, und die ich irrigerweiſe als aus der Feder „„eines lobhudelnden Landsmannes Herren Rüppels““ gefloſſen anſah — von dem Herrn Doctor ſelbſt herrührte. Dieſes Irrthums bekenne ich mich ſchuldig.“

„2) Hinſichtlich Saki-el-Abd’s und des „„wunderbaren““ Sophismus, deſſen ich mich bei dieſer Gelegenheit bedient haben ſoll, muß ich, trotz allen impoſanten Meſſungen meines gelehrten Gegners, in meiner Verſtocktheit bei der einfachen Thatſache ſtehen bleiben: daß Saki-el-Abd auf Herrn Rüppels Karte vergeblich geſucht wird, ſo wie viele andere dem Reiſenden weſentliche Orte, was mir fortwährend ein Mangel derſelben zu ſeyn ſcheint. Ambukol betreffend mag Herr Rüppel vollkommen Recht haben, aber ich bitte zu bemerken, daß ich ſeiner hierbei gar nicht gedacht habe. Ich äußerte auch Beißendes. Aber auch der Dornſtrauch hat ſchöne Blüthen, und der Roſenſtock Dornen. Mögen die Leute ſich in die Natur finden; ſie ließ auch den Verſtorbenen ſo und nicht anders wachſen, und wer ihn ſo nicht mag, der meide ihn. Ich glaube aber, er gefällt den Meiſten, und ſelbſt wer ſich an den Dornen geſtochen, würde lächeln, ſähe er es Anderen geſchehen.

Daß ich in der Novelle eine reiche Ader und geſchickte Behandlung gefunden, habe ich ſchon geſchrieben. Nur gutes Muthes fortgeſchritten, und ſich nicht irren laſſen, das iſt das Beſte, ja das Nothwendige.

Höchſt verwundert bin ich über das neue Reiſeziel. Die Entfernung ſchreckt mich — ſonſt kann ich nur den größten Beifall äußern, und rufe die eifrigſten Glückwünſche nach! Wir wollen des Entfernten hier treu eingedenk bleiben, und ſeinen künftigen Gaben die Bahn offen erhalten und rein, daß kein mißwilliges Lumpenvolk ſich darauf anſiedle!

Den Angriff in der „Allgemeinen Zeitung“ kenne ich noch nicht; daß mit Schärfe und Bündigkeit auf dergleichen geantwortet werde, iſt durchaus angemeſſen.

Der Aufſatz in den „Blättern für litterariſche Unterhaltung“ iſt wahrſcheinlich auch von Neumann; ich kann ihn nur jetzt nicht abreichen, ſonſt könnte ich mit Gewißheit Auskunft geben.

Ich ſehne mich nach dem Augenblicke, wo ich nach Wien abreiſen kann. Ich war fieberkrank; jetzt hält mich der Miniſter noch auf; der Juli kann noch ſo hingehen. Die Hitze bringt mich vollends herunter; ich kann nicht mehr zu Fuß gehen, und muß immer fahren!

Meine fehlgeſchlagene Verbindung iſt Stoff einſtiger mündlichen Mittheilung. Die Sache iſt vollſtändig aus. Mein Leidweſen darüber war anfangs groß, mindert ſich aber durch nach und nach ſich mehrende Einſicht. Das Fräulein wäre glücklich geworden, das weiß ich gewiß; ich vielleicht allerdings, daß Ambukol auf den Karten falſch placirt ſey, aber als ich dieſes an Ort und Stelle ſchrieb, hatte ich drei bis vier Karten mit mir, und es iſt ſehr wohl möglich, daß ich unter dieſen die des Herrn Rüppel damals, wie er ſagt, „„mir nicht die Mühe nahm anzuſehen."" Ich dachte vielleicht, er habe Ambukol wie Safi-el-Abd darauf anzumerken vergeſſen. Nur da alſo, wo ich Herrn Rüppel genannt habe, kann ich die Verantwortung des Geſagten auf mich nehmen. Dies iſt nun der Fall bei Nummer

„3), wo zugeſtanden wird, was ich nach Herrn Rüppels Ausdruck „„mit gewaltigem Stolze"" behauptet, daß die Diſtanz der Pyramiden zu Nur vom Dſchebel-Barkal, ſtatt der von Herrn Rüppel angegebenen ſieben Stunden, nicht mehr als drei betrage, aber — dies iſt nur ein Druckfehler, wie mich Herr Rüppel belehrt, und obgleich in Buchſtaben ausgeſchrieben, hat der ungeſchickte Setzer doch ſieben ſtatt drei geleſen. Gleichermaßen wird verſichert, daß Capitale für Capitäle auch nur ein Druckfehler ſey. Hier wäre er allerdings plauſibler, muß aber doch für den hartnäckigſten ſeiner Gattung erklärt werden, da auch nicht ein allereinzigesmal in dem ganzen Buche des Herrn Doctors, das vor mir liegt, der über alle Begriffe im Unrecht verharrende Setzer dies, mehr als fünfzigmal vorkommende Wort zu entziffern vermochte! Daß ich nun Druckfehler dieſer Art falſch beurtheilte, verdient vielleicht um ſo eher Entſchuldigung, da dieſelben in dem Verzeichniß ihrer Kameraden, welches ſich am Ende des Buches befindet, ſämmtlich mit Stillſchweigen übergangen worden ſind. Wahrſcheinlich hat ſich aber auch jetzt wieder die Augsburger allgemeine Zeitung neuer Druckfehler ſchuldig gemacht, indem ſie in Herrn Rüppels Erklärung folgende Phraſe aufgenommen: „„Das Hauptintereſſe der Aufſätze des Touriſten beſteht für den gebildeten („gebildeten“ iſt hier offenbar ein Druckfehler) Leſer nur in der Art und Weiſe, wie er (der Touriſt) ſich ſelbſten (zweiter Druckfehler!) Huldigungen darbringt.““ Nichts kann in der That meinen ſchwachen Angriff auf die Schreibart des Herrn Rüppel beſſer entkräftigen, als die Eleganz und der geiſtreiche Sinn dieſes Satzes, aber wir wollen hier gleich, zu Nummer

„4) fortſchreitend, uns über den Styl nicht länger ſtreiten. „Le style est l'homme," ſagt Buffon. Herr Rüppel alſo ſchreibt wie Rüppel, der Touriſt wie der Touriſt, das Urtheil darüber bleibt Geſchmacksſache."

„5) Herrn Ruſſegger betreffend, ſo weiß ich zwar nicht, was derſelbe in der Frankfurter Oberpoſtamtszeitung publicirt hat, (ein Artikel, der abermals durch viele Druckfehler entſtellt worden ſeyn ſoll,) daß er ſich aber gegen mich mündlich über Herrn Rüppels Nachrichten und Karten als in vieler Hinſicht unzuverläſſig und irrthümlich ausgeſprochen, muß ich wiederholen. Herrn Ruſſeggers Werk, von dem ich nach der mit ihm gemachten Bekanntſchaft viel erwarte, wird ſpäter am beſten, durch die Vergleichung ſeiner Angaben mit denen des Herrn Rüppel, darthun, wie es ſich hiermit verhält. Selbſt ſeine, mir in dieſem Augenblick mitgetheilte Auslaſſung, im Beiblatt der Augsburger allgemeinen Zeitung vom 16. Januar des laufenden Jahres, gibt davon bereits einen Vorſchmack, obgleich das Beſtreben, Herrn Rüppel möglichſt zu ſchonen, gleich erſichtlich daraus iſt; eine ſehr er=

klärliche Rückſicht, da Herr Ruſſegger nach Frankfurt zu reiſen im Begriff ſteht, und daher um ſo weniger Beruf fühlen mag, ſich der Derbheit und dem diktatoriſchen Ton eines ſo formidablen Gelehrten in deſſen eignem Lager entgegenzuſtellen. Doch kann ich nicht umhin, hier zu citiren, was Herr Ruſſegger vor einiger Zeit in der Steyermärkiſchen Zeitſchrift, vierter Jahrgang, zweites Heft, Seite 110, publicirte.“

„Rüppel,“ ſchreibt hier Herr Ruſſegger, „hat „in ſeiner Reiſebeſchreibung ſehr unrichtige Notizen „durch Mittheilungen Anderer über das Land der „Nuba's aufgenommen, welches er ſelbſt nicht geſe„hen hat. Ueberhaupt bin ich mit ſeinem „Reiſeberichte gar nicht zufrieden, er „iſt mir zu oberflächlich, geht zu leicht „über die wichtigſten Gegenſtände weg, „und iſt zu arm an wirklicher Natur„anſchauung.“

Dies ſcheint mir außerordentlich deutlich, und ich, der nur einzelne Irrthümer des Herrn Rüppel bemerklich machte, habe im Allgemeinen ein weniger ungünſtiges Urtheil über ihn ausgeſprochen, als dieſes. Was ich aber geſagt, glaube ich, und würde dabei verharren, wenn auch noch ſo viele Autoritäten mir (ohne mich durch Ueberzeugung zu einer andern Meinung zu bekehren) entgegenträten. Ich würde alſo auch des Herrn Ruſſegger, dem ich freundſchaftlich zugethan bin, und deſſen gründliche Gelehrſamkeit ich hoch ehre, hier zum zweitenmale gar nicht erwähnt haben, wenn es nicht nöthig geweſen wäre, um zu beweiſen: daß ich nicht „„in „„Ermangelung eigner wiſſenſchaftlicher Befähigung „„zu einem gegründeten Angriff auf Gelehrte (?) „„mich des Namens und angeblicher Anſprüche““ (noch einmal ein Druckfehler! denn um Sinn zu haben, müßte es wenigſtens Ausſprüche heißen,) bediente, um die Angaben Herrn Rüppels zu verdächtigen — ferner, daß es ganz und gar nicht zu meinem Nachtheil gereicht, „„keine Kenntniß von „„dem aus der Frankfurter Oberpoſtamtszeitung in „„der Augsburger allgemeinen Zeitung verſtümmelt „„abgedruckten Briefe des Herrn Ruſſegger zu haben, in welchem dieſer verdienſtvolle Reiſende „„gegen einen ſolchen Mißbrauch ſeines Namens „„proteſtirt, und in Bezug auf Herrn Rüppels

„„Leiſtungen grade das Gegentheil von dem, „„was Semilaſſo ihn ſagen läßt, ausſpricht.““

Wir haben eben geſehen, in wiefern die, in einem amtlichen Berichte des Herrn Ruſſegger an ſeinen Vorgeſetzten befindlichen Aeußerungen, welche in der Steiermärkiſchen Zeitſchrift abgedruckt und jedenfalls lange vor den mir unbekannten verſtümmelten Briefen in der Augsburger allgemeinen Zeitung erſchienen ſind — wirklich „„grade das Gegentheil meiner Behauptungen““ enthalten.

„6) Da ich depreciren muß, jedes triviale Detail wiederzukäuen, welches Herrn Doctor Rüppels weitere Erklärung enthält, ſo ertheile ich ihm ſchließlich nur noch die Verſicherung, daß ich, ganz unbekannt mit ſeiner geehrten Perſon, durchaus kein anderes Motiv gehabt habe, ihn einiger Irrthümer zu zeihen, als das Intereſſe der Wahrheit und nebenbei vielleicht etwas üble Laune, wie ich nicht läugnen will, über die Anmaaßung, welche ſich in ſeiner Vorrede und in mehreren Stellen ſeines, in mancher andern Hinſicht dennoch verdienſtvollen, Buches auf eine ſehr widerliche Weiſe kund giebt.

Ich glaube dennoch in beiderſeitiger Hinſicht mit mehr Mäßigung verfahren zu ſeyn, als in der Entgegnung gefunden werden wird, deren Ton ich mich jetzt nur nothgedrungen etwas mehr zu nähern genöthigt war; doch verwahre ich mich gänzlich gegen die lächerliche Vorausſetzung Herrn Rüppels: daß ich ihn blos deßhalb einiger Oberflächlichkeit in ſeinen Reiſeberichten beſchuldigt, weil — er Mehemed Ali als einen Tyrannen geſchildert. Ich kann im Gegentheil mit dem beſten Gewiſſen betheuern, es bisher vollſtändig ignorirt zu haben, daß den Helden Aegyptens das Unglück betroffen, in dem Heros des Frankfurter Naturalienkabinets einen Antagoniſten zu finden. Aufrichtig geſagt, glaube ich aber, daß Mehemed Ali nicht viel von dieſem Umſtand zu befürchten hat, ja, daß alle wiſſenſchaftlichen Kenntniſſe Herrn Rüppels, ſo zahllos ſie auch ſeyn mögen, immer noch nicht hinlänglich ſind, das Genie Mehemed Ali's zu meſſen, und wenn auch ein nichtsbedeutender Touriſt, wie ich es bin, ſich gern gefallen läßt, bis in alle Ewigkeit ein Gegenſtand Herrn Rüppels höchſter Geringſchätzung zu bleiben, dieſer doch gut thun wird, dem erhabnen Sterne gegenüber — deſſen Bedeckung zu obſerviren er wohl vergeblich hofft — nicht weiter dem Beiſpiel jener armſeligen Kläffer zu folgen, die auch den Glanz des Mondes nicht, ohne unnützes Lautwerden, zu ertragen vermögen.

Zweiter Ritt durch die Wüſte nach Schendy.

Unmittelbar aus einem erfriſchenden Bade im Waſſer des Nils brach ich am 11. Mai gegen Mitternacht mit meiner Karavane auf, nachdem ich einen Theil meiner Effekten und die ganze Schiffsmenagerie, mit einziger Ausnahme des treuen Suſannis, der Obhut des gefälligen Kaſchef's anvertraut hatte. Auch einen ſehr brauchbaren arabiſchen Diener, den mir der Gouverneur von Doerr mitgegeben hatte, mußte ich zurücklaſſen, da er faſt hoffnungslos an einem bösartigen Fieber daniederlag, an dem er auch, wie ich ſpäter erfuhr, einige Wochen darauf ſtarb.

Wir marſchirten langſam, fortwährend auf hartem Sandboden, bis wir am Morgen in ein, mit vielen halbvertrockneten Mimoſen waldartig beſetztes Felſenthal kamen, wo ſich ein tiefer und geräumiger Brunnen mit ziemlich gutem Waſſer befindet. Er heißt Mſeali, und ſeine Umgebung war zum Ziel unſeres erſten Nachtlagers beſtimmt. Wir hatten in der vergangenen ſternhellen Nacht die Wüſte voll ſchwarzer Granitfelſen, und an vielen Stellen Spuren von Vegetation gefunden, was unterirdiſches Waſſer unter der Oberfläche vermuthen ließ. Ich fand auch ſpäter ſo oft Gelegenheit, dieſe Bemerkung zu machen, daß ich von der Möglichkeit überzeugt bin, mit Hülfe arteſiſcher Brunnen Tauſende von Quadratmeilen der Wüſten Aethiopiens und des Sudans in fruchtbares Land umzuwandeln.

Zwei Stunden ſeitwärts unſrer Straße in öſtlicher Richtung ſoll ſich in Badēn-el-Gaſali (dem Thale der Gazellen) ein noch ziemlich wohlerhaltener Tempel aus röthlichem Sandſtein befinden, nach der Beſchreibung aber nur von geringen Dimenſionen ſeyn. Ich würde die Mühe nicht geſcheut haben, ihn aufzuſuchen, da ihn noch kein europäiſcher Reiſender geſehen, der Führer erunglücklich. Noch zuletzt habe ich Vorſchläge gemacht, die man ausſchweifend großmüthig fand; allein ſie wurden nicht angehört. — Es ſei; ich bin, der ich war. Marianne Saaling aber hat eine neue Kataſtrophe erlebt; ſie wollte es; meine Schuld iſt es nicht. —

Ich habe heute Vormittag einen Augenblick die Frau Fürſtin geſehen; ſie theilt meine Betroffenheit wegen der Manuſkripte, aber auch meine Hoffnungen. Möge bald eine Zeile Ew. Durchlaucht meine Unruhe heben!

Mit innigſter Verehrung und Ergebenheit

gehorſamſt und treulichſt
Varnhagen von Enſe.

Noch Eins! Unmaßgeblich, indeß aus guten Gründen, die aus dem Intereſſe der Sache und der Kunde mancher Beziehungen hier hervorgehen, würde ich die Aeußerung, „daß Wilhelm von Humboldt und Eduard Gans die beſten Köpfe jetzt in **Berlin** ſind“, in dem Manuſkripte nicht ausſtreichen, ſondern vielmehr, im Falle ſie fehlt, geradezu hineinſetzen. Ich möchte dieſen trefflichen Männern in dem Stücke gern einen guten Platz wiſſen, und müßt' ich ſelbſt dabei etwas weichen! **Sapienti ſat!**

157.

Pückler an Varnhagen.

Würzburg, den 14. Juli 1834.

Sie ſind, mein Verehrter, mit Ihrem lieben Briefe ein wahrer, guter und ſehr geliebter Freund in der Noth — denn in der befinde ich mich wegen des unglücklichen Pakets jetzt wirklich und ſchmerzlich.

Hätte ich Zeit, ſo wäre es nichts, denn verloren kann ein ſolches einen Quadrat-Schuh meſſendes Paket doch ohnklärte aber, des Weges nicht recht kundig zu ſeyn, und beſorgte, ſich zu verirren, weshalb ich die Sache aufgeben mußte.

Wir ſchliefen bis um fünf Uhr Abends, wo ich aufſtand, um die Gegend zu beſichtigen. Am Brunnen fand ich mehrere Beduinen, die ihre, meiſtens ſchwarze, Kameele mit Waſſer beluden. Sie waren mit recht eleganten leichten Speeren und ſchmalen, auf beiden Seiten zugeſpitzten Schildern aus Hippopotamushaut bewaffnet, die ich ihnen vergebens feil zu machen verſuchte. Zwei Mädchen befanden ſich bei ihnen, wovon die eine, noch ſehr jung, wie uns die Männer ſagten, die renomirteſte Schönheit ihres Dorfes ſey, das nur einige Stunden von hier liegen ſoll. Sie war in der That nicht übel, trotz der breiten Brandnarben in den Backen, ſchön bemalt, und trug als Schmuck zwei ſchwere Fußſchellen von Metall, gleich unſern Baugefangenen, an den Knöcheln. Sie lächelte uns zuerſt ſehr freundlich an, doch als ich mich ihr nähern wollte, um ſie genauer zu betrachten, entſprang ſie, von einem plötzlichen Panik ergriffen, in Begleitung ihrer älteren Gefährtin, wie ein Reh durch den

Mimoſenwald nach den entfernten kahlen Felsbergen. Ich nahm mit meinem Dragoman dieſelbe Richtung und erſtieg die Höhen, konnte aber der beiden Mädchen nicht mehr anſichtig werden; wogegen mich auf dem Gipfel eine weite Ausſicht über hügeliges Land hin überraſchte, in deſſen Thälern mehrere grüne Oaſen verſtreut waren. Doch bemerkten wir nirgends Spuren von Wohnungen. Zu Burkhard's Zeiten war dieſer ganze von den Haſſanjeh-Arabern bewohnte Theil der Wüſte noch ſehr unſicher, ſeit der neuen Herrſchaft hat man nicht das Mindeſte zu befürchten, und mag hier ſo unbeſorgt reiſen wie in Aegypten. Als wir zurückkehrten, fanden wir den Sklaven des Doctors heftig an einem Sonnenſtich erkrankt. Man mußte ihm mehreremal zur Ader laſſen, und obgleich bald darnach einige Beſſerung eintrat, ſo erlangte der Knabe doch während der ganzen Reiſe nie ganz ſeine vorige Geſundheit wieder.

Beim nächſten Marſch ward die Karavane nach alter Weiſe vorausgeſchickt, und wir folgten ihr um zwei Uhr in der Nacht. Die Diſtanz war ungefähr dieſelbe wie geſtern, und auch der Charakter der

Gegend blieb ſich gleich. Doch hatten wir eine Art Abentheuer unterwegs. Es war ziemlich dunkel und wir mußten uns eng zuſammenhalten, um nicht vom Wege abzukommen, als wir, durch ein vertrocknetes Gebüſch reitend, plötzlich mitten unter uns eine ganz unheimliche und wie verzaubert ausſehende Geſtalt gewahrten. Es war ein uralter Schwarzer mit langem weißen Bart, welcher ganz nackt, aber mit einem großen graden Ritterſchwert bewaffnet, das er durch einen Riemen an der Schulter befeſtigt, nicht an der Seite, ſondern über dem Rücken hängend trug. Er ritt auf einem ſchnellfüßigen Eſelzwerge, der nicht über zwei Fuß hoch war, ſo daß der anſehnlich gewachſene Mann die Kniee hoch über den Sattel erheben mußte, um darauf ſitzen zu können, ohne mit den Füßen die Erde zu berühren. So trabte er dicht neben meinem hohen Dromedare her, unter deſſen Bauch er füglich hätte hindurchſchlüpfen können ohne anzuſtoßen. Wir betrachteten ihn Alle ſehr verwundert, während er nicht die geringſte Notiz von uns zu nehmen ſchien. Endlich rief er unſerem Führer — der gewöhnlich etwas vorausreitet, um uns die, wahrlich nicht leicht aufzufindende, Direction ohne Weg und Steg durch die ſo wenig Kennzeichen darbietende Wüſte anzuzeigen — einige mit der den Negern eigenthümlichen Art gellend ausgeſtoßene Worte zu; doch dieſer, welcher noch mehr Scheu als wir vor dem fremdartigen Weſen zu hegen ſchien, ritt nur um ſo ſchneller vorwärts, ohne die Anrede zu beantworten. Der Alte lachte murmelnd in ſeinen Bart hinein, und ehe wir es uns verſahen, war er, wie er gekommen, auch eben ſo ſchnell hinter den Bäumen wieder verſchwunden, gleich einem Geſpenſt der Nacht. Trotz aller unſrer Bemühung konnten wir von dem Führer keine recht genügende Auskunft über das Vorgefallene erhalten. Doch bin ich überzeugt, daß er irgend einen Aberglauben mit der Erſcheinung dieſes Mannes in Verbindung brachte, denn er war ſichtlich betroffen, und ſprach nachher viel von einem übelwollenden Geiſte, der im ſchwarzen Gebirge wohne, den alle Welt unter dem Namen „des Alten vom Berge“ kenne, und deſſen Erblickung unter den verſchiedenen Formen, die er annähme, meiſt Unheil bedeute. Doch wollte er es niemals gradezu ausſprechen, daß, was wir geſehen, dieſer Geiſt geweſen ſey. Die Wilden haben alſo, wie es ſcheint, auch ihren tropiſchen Rübezahl.

Wir raſteten abermals in einem mit laubloſen Mimoſen angefüllten Thale. Dieſe blätterloſen, völlig abgeſtorben ausſehenden Bäume ſchienen den Winterſchlaf der unſrigen hier nicht während der Kälte, ſondern während der größten Hitze abzuhalten, nach der Regenzeit ſollen ſie alle wieder im hellſten Grün erglänzen. Der größte Theil davon gehört einer beſondern Varietät an, die man hier Samra nennt. Die Hitze hatten wir in der Nacht faſt eben ſo drückend als am Tage gefunden, weil kein Lüftchen mehr wehte, während am Tage, beſonders um die Mittagszeit, der Wind in oft unangenehmen Stößen und fortwährend umſpringend, faſt aus allen Abtheilungen der Windroſe blies. Nicht ſehr ermüdet, beluſtigten wir uns Nachmittags lange mit der Jagd, die jedoch nur auf Turteltauben und Wüſtenrebhühner ſtattfindet. Die großen ſchwarzen und weißen Geier pflegten, ganz ohne Scheu vor unſern Gewehren, jedesmal, wenn ein Schuß fiel, eilig herbeizukommen, um die Vögel, welche etwa in einem Baume hängen blieben, oder angeſchoſſen ſich zu retten ſuchten, ſchnell für ſich ſelbſt einzufangen. Ja ſie zeigten ſogar manchmal Luſt, dem Jäger ſeine Beute ſtreitig zu machen, und es war lächerlich mit anzuſehen, wenn einer der Letztern zu Knüppeln und Steinen ſeine Zuflucht nehmen mußte, um ihrer los zu werden. Einige ſehr hübſch gefiederte Singvögel belebten außerdem häufig die dürren Gebüſche, und nicht ſelten hörten wir, bei Tag wie bei Nacht, der Schakals heiſeres Gebell, ohne jedoch einen derſelben erlegen zu können. Von reißenden Thieren fanden wir keine Spur.

Am folgenden Tage erreichte plötzlich die Hitze einen faſt unleidlichen Grad. Der Thermometer zeigte um zwei Uhr Nachmittags in meinem Zelte, wo freilich die Reverberation der Sonnenſtrahlen die Gluth noch intenſer macht, am ſchattigſten Orte deſſelben 39 Grad Reaumur, und auf den Sand in die Sonne gelegt 55 Grad, eine Temperatur, die ſich nachher drei Tage lang um dieſelbe Zeit mit wenigem Unterſchiede wiederholte. Der Wind kam direkt aus Süden, und glühte, ſtatt Kühlung zu bringen, wie aus einem hohen Ofen. Nicht nur

Metall und Glas, ſondern auch Papier, Seide, Leinwand, Holz u. ſ. w. war ohne Unterſchied als gleich brennend heiß anzufaſſen. Der einzige kühle Gegenſtand, den man finden konnte, war die eigne Haut, weil der Temperaturgrad der Atmoſphäre faſt höher ſtand, als der des Blutes. Das Fleiſch eines Schaafes, das um eilf Uhr Vormittags geſchlachtet worden war, mußte ſchon um ſechs Uhr Abends als ganz unbrauchbar weggeworfen werden, und zwei lebend mitgenommene Schaafe ſtarben über Nacht beim Transport, ſo wie der größte Theil der von Meravi mitgenommenen Hühner, von denen wir ſpäter, bis Kartum, uns leider keine mehr verſchaffen konnten. Auch mein Hund war dem Verſcheiden nahe, und grub ſich, kläglich winſelnd, einen Fuß tief in die Erde. Faſt unbegreiflich iſt es, wie trotz dieſer Höllengluth die Eingebornen ganz nackt, mit einem bloßen ſchmalen Gürtel angethan, hier aushalten können, den Kopf ohne allen andern Schutz als ihre langen Haare dem fürchterlichen Sonnenbrande, die Füße ohne Sandalen dem kochend heißen Sande ausgeſetzt.

Der Schauplatz unſres Bivouaks war diesmal in der Nähe einiger Hütten, von den Eingebornen, welche ſtarke Viehzucht, aber wenig Ackerbau treiben, und ſich faſt nur von Fleiſch und Milch nähren, Marua genannt. Ein großer Theil der Wüſte in dieſer Region iſt mit Binſengras und mehreren Akazien wie Mimoſenarten bedeckt, die, wie bereits erwähnt, jetzt abgeſtorben ſcheinen, aber mit der Regenzeit grün werden, welche dann, außer dieſer Vegetation, auch noch viele andere Futterkräuter hervorruft, von denen jetzt keine Spur mehr exiſtirt. In dieſem Zuſtande erhält ſich die Vegetation vom Juli bis April. Während dieſer Zeit iſt Ueberfluß an Nahrung für die Thiere zu finden, der ohne alle Mühe erlangt wird. Dann aber — denn April, Mai und Juni ſind hier die heißeſten Monate — beginnt ſchnell das Vertrocknen aller Pflanzen, und in dieſer Jahreszeit muß ſich das Vieh mit gedörrtem Binſenſtroh und trocknen Baumzweigen begnügen, wozu gelegentlich etwas dürre Körner kommen. Doch kann hiervon nur zu wenig gebaut werden um irgend darauf zu rechnen. Auch war alles Vieh, was uns in dieſer Oaſe zu Geſichte kam, durchgängig ſpindeldürr und von der elendeſten Beſchaffenheit. Wir lagerten etwa hundert Schritte vom Dörfchen in einer weiten, rings von Bergzügen umſchloſſenen Fläche, dicht am Fuß eines iſolirt aus ihr emporſteigenden Felſens. Ich beſtieg dieſen Abends, um der Ausſicht willen, und fand, daß ſeine von Sonnenbrand und Regen ſchwarz gefärbten Maſſen aus dem ſchönſten ſteinkörnigen Marmor beſtanden. Wenn man Stücke davon abſchlug, zeigte er ſich von blendender Weiße, an manchen Orten auch roth, an andern ſchwarz geädert. Von dem Gipfel dieſes Felſens, der an 100 Fuß Höhe haben mochte, bemerkte man deutlich mehrere weithin durch die Baumgruppen geſchlängelte, zum Theil ſehr beträchtliche Flußbetten, wo ſich in der Regenzeit das Waſſer ſammelt, und dann, in großer Fülle hinſtrömend, die Wüſte hier in eine gartenähnliche Landſchaft umwandeln muß.

Kurz nach Sonnenuntergang ſprang der Wind nach Norden um, und ward in wenigen Minuten zu einem Orkan, der unſere Zelte widerſtandlos niederriß, weil bereits alle Stricke durch die Hitze morſch geworden waren. Ueberhaupt gehen faſt alle unſere Effekten nach und nach hier zu Grunde, beſonders was von Holz iſt. Kein Koffer und keine Kiſte will mehr zuſammenhalten, ſelbſt meine engliſche Chatoulle, von der beſten Arbeit, iſt ſo auseinander gewichen, daß ich mein Geld in einer Serviette transportiren muß.

Am 11. Mai.

Dem geſtrigen Sturme war bald wieder eine totale Windſtille gefolgt, und die Nacht ohne Thau und Luftzug von der gewöhnlichen Ofentemperatur. Einer unſrer Dromedare verſagte während des Marſches den Dienſt, legte ſich nieder, und nichts konnte ihn mehr zum Aufſtehen bewegen. Es war ein ſehr glücklicher Zufall, daß faſt in demſelben Augenblick zwei Reiſende auf guten Kameelen uns entgegen kamen, von denen unſer Kawaß ſogleich das eine — denn Noth kennt kein Gebot — mit Gewalt, wenn gleich gegen Bezahlung, requirirte. Ohnedem weiß ich nicht, wie wir fortgekommen wären, da das krank gewordene Thier grade das des Führers und mit allen unſern nothwendigſten Sachen bepackt war. Es ward ſorglos von den möglich werden, aber Sie werden aus meiner Erklärung in der „Allgemeinen Zeitung“ erſehen, daß ich nach Paris muß, um den abentheuerlichen Oberſt dort zu erwarten, und den 8. Auguſt mich in Havre einſchiffen, wenn ich nicht den ganzen herrlichen Reiſeplan, den mir der amerikaniſche Konſul in Baiern gemacht hat, aufgeben ſoll.

Ich erkläre dies mit wenigen Worten.

Wenn ich im September in Amerika ankomme, ſo gehe ich ſogleich nach Saratoga (die Bäder), wo ich mit einem Schlage die ganze Crême der amerikaniſchen Ariſtokratie (und ſie haben dergleichen ſo gut wie wir), verſammelt finde und kennen lernen kann, wozu ſpäter keine Gelegenheit mehr. Dann ſehe ich den herrlichen Hudſon und Fall des Niagara gerade in der Prachtzeit, wo ſich die Blätter färben, in Amerika die ſchönſte Zeit, etwas, mit dem ſich in Europa nichts vergleichen laſſen ſoll.

Von hier treffe ich in Washington gerade zum Kongreß ein, um den Kampf mit Jackſon zu ſehen.

Dann wieder zur geſunden und beſten Jahreszeit in New-Orleans und Havana; hierauf im Frühling zurück zu Lande durch die ganzen vereinigten Staaten, Urwälder u. ſ. w. bis New-York, wo ich im Juni wieder eintreffe.

Von hier noch Teneriffa und Madeira. Nach vierzehntägigem Aufenthalt nach Liſſabon, und über Madrid nebſt Ausflügen nach Granada u. ſ. w. nach Paris — ſo daß ich über ein Jahr um dieſe Zeit, oder doch jedenfalls zum Spätherbſt, wieder in Muskau bin.

Sie ſehen, ich habe keinen Augenblick übrig.

Ich habe hier nun alle möglichen Nachforſchungen veranlaßt, und Ordre zurückgelaſſen, mir das Paket an Rothſchild nach Paris zu ſchicken. Kommt es zu ſpät, ſo muß es verbrannt werden, länger darauf warten kann ich nicht. Ein einziger Ausweg bliebe noch, aber wie kann ich Ihnen, mein ſchon zu gütiger Freund, das zumuthen, und wie ſoll

Arabern an dem Fleck, wo es ſich niedergelegt, zurückgelaſſen, in der Ueberzeugung, daß es ſchon ſelbſt auf irgend eine Art für ſich Sorge zu tragen wiſſen, und auf dem Rückweg auch dort wiederzufinden ſeyn werde [1]). Die Gegenden, welche wir heute beim funkelnden Schein der Sterne durchritten, boten faſt nirgends mehr einen öden, vielmehr einen ſo heiteren und mannichfaltigen Anblick dar, daß man ſie füglich die Wüſtenſchweiz von Behĕda nennen könnte. Behĕda iſt nämlich der Name des ganzen großen Landſtriches, welchen der Nil, gleich einer Halbinſel, zwiſchen Schendy, Debbeh und Berber umſchließt. Viele Züge dunkler, gezackter Berge von 1200 bis 1500 Fuß Höhe, wo ſich, über und zwiſchen Granit und Porphyr, zuweilen Urkalkſtein in zerriſſenen Schichten hinzieht, umſchloſſen faſt fortwährend bebuſchte Thäler, in denen auch jetzt noch mehrere Bäume grünten. Einer dieſer Berge, den wir überſteigen mußten, ward ſogar oft für unſre Bequemlichkeit faſt zu pittoresk — denn die Dromedare ſind ſchlechte Kletterer. Wir folgten hierauf zwei Stunden lang den Windungen einer tiefen Schlucht, mit hohen und ſteilen Wänden, auf dem rauhen, kieſigen Bette eines ausgetrockneten Fluſſes, bis uns wieder freundlichere kleine Thäler umfingen, deren Boden ſo glatt wie Waſſer geebnet iſt, und die auch in der Regenzeit große Seen mit anmuthigen grünen Inſeln bilden ſollen. Der Untergrund iſt überall ſteinigt oder harter Sand, und unter den Kieſeln findet man häufig ſchöne Onixe und andere bunte Steine von den verſchiedenſten Farben. Es fehlt hier nicht an Brunnen, und obgleich ihr Waſſer meiſtens nur lau und ſo von Sand geſchwängert iſt, daß es wie Lehmtunke ausſieht, ſo iſt es doch geſund und ohne allen unangenehmen Geſchmack. Es war uns um ſo willkommner, da das in vielen rohen Schläuchen mitgenommene Waſſer wegen des üblen Geruches in kurzer Zeit beinahe untrinkbar wird, ein böſer Umſtand, wenn man täglich wenigſtens fünf bis ſechs Flaſchen Waſſers braucht, um den kaum je aufhörenden Durſt nur einigermaßen löſchen zu können.

---

[1]) Dies geſchah auch wirklich, wie ich bei meiner Rückkehr vernahm.

Es war ein höchſt wilder Fleck im grandioſeſten

Style, wo wir am Morgen unſere Zelte aufgeſchlagen fanden, ein ſchwarzblauer Felſenkeſſel ohne die geringſte Vegetation. Das aus herrlichem Porphyr und gelblichem Granit beſtehende Geſtein war in Maſſen der heterogenſten Formen, wie durch ein Erdbeben, aufgethürmt, und viele dieſer rieſigen Felsſtücke balancirten ſich auf eine ſo unglaubliche Weiſe übereinander, daß man jeden Augenblick erwartete, eins oder das andere derſelben vom Winde herabgeſchleudert zu ſehen. Welch ein Schatz wäre ein ſolcher Steinbruch in einer Gegend, wo man beſſeren Nutzen daraus ziehen könnte! Hier herrſchte nur die tiefſte Einſamkeit, ein durch nichts unterbrochenes Schweigen, ſelbſt der nahe Brunnen ſchien nichts Lebendes an ſich zu ziehen, bis gegen Abend doch ein Volk Rebhühner herbeikam, unter dem unſer mörderiſches Blei auch ſogleich eine bedeutende Verwüſtung anrichtete. Ich kletterte eine Stunde lang auf den Felſen umher, konnte jedoch keine entfernte Ausſicht erlangen, da immer wieder höhere Berge und Felſen diejenigen umgaben, welche ich im Schweiße meines Angeſichts erſtiegen hatte. Der hieſige Brunnen hatte von allen bisher und nachher angetroffnen das klarſte und kühlſte Waſſer. Der Ort ward von unſerem Führer Magaga genannt; es befindet ſich aber weder ein Dorf noch ſonſt eine Wohnung weit umher. Ein ſcharfer Wind, der durch die ſchmalen Oeffnungen der Schlucht ſauſte, ließ uns etwas weniger von der Hitze leiden als gewöhnlich, entführte aber zum zweitenmal unſere Zelte in demſelben Momente, wo ſowohl der Doktor als ich, faſt nackt auf unſeren Betten liegend, mit dem Schreiben unſrer Tagebücher beſchäftigt waren, was zwar mehrere kleine Beſchädigungen verurſachte, aber zugleich eine ſehr komiſche Scene der plötzlichen Aufdeckung und darauf folgenden Verwirrung aller Art veranlaßte. Da man ſich hier nichts verſchaffen konnte, und Vorräthe ſich nicht mehr halten, ſo hätten wir heute einen gezwungenen Faſttag feiern müſſen, wenn nicht die erwähnten Rebhühner und ein halbes Dutzend Turteltauben, welche der unermüdliche Ackermann uns nach einer Stunde Abweſenheit zurückbrachte, der Noth abgeholfen. Die letzteren Vögel iſt man ſicher von Alexandrien bis zur ſüdlichſten Grenze des Sudan faſt täglich in beliebiger Quantität erlegen zu können, ſo daß man, mit einem gehörigen Vorrath von Pulver und Blei verſehn, auch in der Wüſte, wie ſie hier beſchaffen iſt, ohne weitere Lebensmittel nicht zu verhungern braucht. Schwerer iſt es, den Gazellen beizukommen, von denen es uns auf dieſer Tour bis jetzt noch nicht glückte, einer einzigen habhaft zu werden, obgleich wir eine große Menge derſelben ſahen. Inſekten erblickt man, außer Spinnen und Heuſchrecken, in dieſer Jahreszeit faſt gar nicht, und ich habe, ſeit ich Kahira verließ, nur zwei Schmetterlinge geſehen, ſie aber nicht gejagt, weil mir dies die engliſchen Critiker als kindiſch verwieſen haben. Doch fanden wir Abends den Brunnen von einer prächtigen großen Horniſſenart mit breiten ſchwarzen und goldgelben Ringen reichlich umſchwärmt, deren eine ich meiner Inſektenſammlung einzuverleiben mich unterſtand.

Als eine wohlthätige Notiz für die Reiſenden will ich hier Folgendes einſchalten. Es iſt ſehr weſentlich, ſeine Leute für die Aufſchlagung der Zelte an ſtets zweckmäßigen Orten gut zu dreſſiren. Dieſe letzteren müſſen zwar immer möglichſt im Schatten, aber noch nöthiger im Luftzuge aufgeſtellt werden, wobei die ſich gegenüberſtehenden Oeffnungen des Zeltes ſchräg gegen den Wind zu richten ſind, damit der Luftzug erhalten werde, ohne doch in grader Richtung den Staub hinein zu jagen. Bei zu großer Hitze thut man am beſten, die Seitenwände ganz wegzunehmen, und nur das Dach als Sonnenſchirm ausgeſpannt zu laſſen. Die Decke des Zeltes muß ſtets da, wo die Sonne eben darauf ſcheint, mit dicken Strohmatten belegt, und dieſe, wenn Waſſer genug da iſt, fleißig begoſſen werden, eben ſo der Boden um das Zelt. Dieſe Kleinigkeiten, wenn man ſie gut beobachtet, werden gewiß einen Unterſchied von 8 bis 10 Grad in der innern Temperatur hervorbringen, was, auch unter den ungünſtigſten Umſtänden, doch einigermaßen ſoulagirt. Hinſichtlich der Kleidung habe ich, bei der häufigen ſchnellen Abwechſelung von Hitze und Kälte, helle und weite Halbtuch- oder Caſimirkleider, und außerdem eine feine Flanellweſte auf dem bloßen Leibe zu tragen, am zweckmäßigſten, und einem zu leichten Leinwandanzuge ſehr vorzuziehen gefunden. Die Hauptſache aber iſt, den Kopf drei- und vierfach zu bedecken, um ihn vor der Sonne zu ſchützen, und bei dem geringſten Fröſteln, das man fühlt, muß man ſogleich die wollne Bernuß oder einen Tuchmantel umthun, welche beiden Gegenſtände daher immer bei der Hand zu halten ſind, denn Verkältung hat hier jedesmal die nachtheiligſten Folgen. Hinſichtlich der Diät habe ich nie ein beſtimmtes Syſtem befolgt, ſondern ſtets gegeſſen und getrunken, ſo viel oder ſo wenig als ich eben hatte, und meinen Bedürfniſſen angemeſſen fand. Wozu ich Luſt verſpürte, habe ich mir nie verſagt. Fleiſch, wie reife Früchte, Fettes und Mageres, Süßes und Saures, genoß ich unbedenklich untereinander, jedoch nie im Uebermaße. Bald trank ich Wein, bald ſüße oder ſaure Milch, Bier oder Branntwein (dieſe ſtärkeren Getränke aber meiſt mit Waſſer gemiſcht), den dolgoleſiſchen Bilbil, den ägyptiſchen Miſchmisch aus Aprikoſen, Mandelmilch (die, beiläufig geſagt, wenn man ſich weder Milch noch Eier mehr verſchaffen kann, ein vortreffliches Surrogat dafür beim Kaffee und Thee abgibt), gewöhnliche Limonade oder limonade gazeuse, künſtliches Sodawaſſer mit engliſchen Pulvern bereitet, oder Sorbet aus Melonenkernen u. ſ. w., ganz nach Laune und Thunlichkeit, ohne je Nachtheil davon zu verſpüren. Nur die Vorſicht gebrauchte ich, faules Waſſer vor dem

Gebrauche ſtets abkochen zu laſſen, und mich vor kaltem Trinken nach einer innern Erhitzung wohl zu hüten; ferner überhaupt nie mehr zu eſſen und zu trinken, als Hunger oder Durſt erforderten, doch auch nicht weniger. Vor nichts aber hat man ſich in dieſen Climaten mehr in Acht zu nehmen, als vor unnöthigem Mediciniren, denn mehr als Einen habe ich hier durch die bei uns unbedeutendſten, als Präſervativ oder gegen nur leichte Unpäßlichkeit angewandten Mittel ſeine Geſundheit, ja ſein Leben verlieren ſehen. Ich ſelbſt war ſo glücklich, bei der angeführten Lebensweiſe allen Folgen des Clima's und der aria cattiva in den den Europäern nachtheiligſten Ländern, und oft von Epidemieen umgeben, ſtets ohne Fieber noch andere Krankheiten zu entgehen — denn Migraine und ein kurzes Uebelbefinden darf ich dahin nicht rechnen. Die einzige Ausnahme hiervon machte eine gefährliche Diſſenterie, die ich mir ſpäter während der Regenzeit im Sennär ganz allein durch das unnütze Nehmen einer Doſis Seydlitz powders zuzog, und unglücklicherweiſe damals keinen Wein mehr hatte, um dem ſchädlichen Einfluſſe der Medicin wieder entgegen zu arbeiten. Denn dem Wein räume ich, wie man ſchon weiß, in heißen Ländern die größte hygiäiſche Kraft ein, doch immer nur inſofern man ſelbſt Neigung zu ſeinem Genuß fühlt, und vielleicht auch früher daran gewöhnt geweſen iſt. Mein Hauptprincip blieb immer: dem Impuls der Natur zu folgen, und die Lehre: in jedem Lande ſich nach der Lebensart der Eingebornen zu richten — als höchſt perniciös und abgeſchmackt zu betrachten, wenn man ſie nicht wenigſtens, ſowohl dem erſten Grundſatze, als auch der Rückſicht auf lange Gewohnheit gänzlich unterordnet. So verlangte es wenigſtens meine Conſtitution und jeder ihr gleichenden werden meine Rathſchläge gewiß wohlbekommen. Eben ſo glaube ich auch, daß, wer ſich ſorgfältig vor Erkältung hütet, möglichſt friſche und geſunde Nahrung genießt, und ſeine Augen häufig mit friſchem Waſſer wäſcht, gewiß keine Ophtalmie in Aegypten zu befürchten hat, und ſchreibe die tödtlichen Fieber während der Regenzeit im tropiſchen Clima immer nur Verkältung und deren Wirkung auf den Magen, oder dem Genuß giftiger Inſekten in faulem Waſſer zu. Wie ganz ſorglos aber grade die Einwohner dieſer

Länder, welche man nachahmen ſoll, gegen Beides ſind, hatten wir täglich Gelegenheit zu beobachten. Auch werden ſie, ſo gut als die Europäer, fortwährend die Opfer davon.

So wie der Mond über den Felſenſpitzen ſichtbar ward, ſetzten wir unſere Reiſe fort, marſchirten vier Stunden lang über eine weite Plaine, und benutzten dann die Zeit zwiſchen Mondesuntergang bis Sonnenaufgang zu einigen Stunden Schlafes.

Wir hatten nach dieſem Ruhepunkt erſt eine geringe Strecke von neuem in der Morgenkühle zurückgelegt, als wir mit Verwunderung die Kameele unſrer Caravane, die nach unſrer Rechnung ſchon auf der Station angekommen ſeyn ſollten, in der Ferne über einen weiten Raum zerſtreut, vor uns erblickten.

Bald darauf ſahen wir im Sande mehrere einzelne Lagerſpuren derſelben, und daneben Scherben von Glaslaternen und Flaſchen, zerbrochenes Porcellain, einzelne Kiſtenbretter u. ſ. w., die uns das Uebelſte prophezeihten, was leider auch bald die vollſtändigſte Beſtätigung erhielt.

Kurz vor Mitternacht hatten die Karavanenführer neben einer Viehheerde naher Dorfbewohner man es überhaupt anfangen? Ich meine, daß das ominöſe Paket wieder an Euer Hochwohlgeboren zurückginge, ich Ihnen die fertige Vorrede noch dazu ſchickte, und Sie dann es zurechtſchnitten wie Sie wollten, und ſofort an Hallberger zum Druck beſorgten.

Schreiben Sie mir eilig guten Rath nach Paris, denn Sie ſind einer der Wenigen, die den Rathstitel mit der That führen.

Verzeihen Sie dieſen langen Brief, der nur von mir handelt. Aber diesmal iſt es zu verzeihen, und vielleicht um ſo mehr, da ich auch häusliche Contretemps ausſtehen muß. Mein Jäger hat nämlich das Heimweh bekommen, lag vierzehn Tage in Bamberg im Bette, ohne zu eſſen, zitterte am ganzen Leibe, kurz, ich glaubte er würde ſterben. Mit der Erlaubniß zu Haus zu gehen, war er friſch und geſund, und lief mir dann förmlich davon, ſich keinen Teufel mehr um mich und mein Schickſal bekümmernd. Es iſt billig. Jeder iſt ſich ſelbſt der Nächſte (der Ungebildete am meiſten), und es nicht zu ſein, iſt ſchon erhaben!

Ich muß mich alſo größtentheils ſchon ſeit längerer Zeit ſelbſt bedienen (denn das Volk in den Gaſthöfen macht es mir nicht recht), ſelbſt packen und auspacken, auch gelegentlich die Stiefel ſelbſt lackiren, (weil dies ſonſt keiner verſteht) wenn ich elegant ſein will. Ein paarmal iſt dies amüſant, aber täglich wiederkehrend wird man's doch leicht überdrüſſig, ſo daß ich auf jeder Station einige Sachen mehr zurückſchicke, um weniger Arbeit zu haben.

Wohl bin ich aber dabei, Gottlob, und (die Sorge um's Paket abgerechnet) auch ſehr vergnügt, denn die Natur iſt hier reizend, und die Menſchen oder Menſcher oft auch.

Aber adieu, mit Ihnen komme ich immer in's Schwatzen.

H. Pückler.

angehalten, um etwas zu raſten und ſich mit Milch zu erfriſchen, als die Heerde von einem Löwen, den man uns als von ungeheurer Größe ſchilderte, attakirt wurde. Glücklicherweiſe zog das Raubthier einen fetten Eſel und eine Kuh der Araber — wovon er den erſten mit hinwegnahm und die zweite nur zerriß — unſern Kameelen vor, doch dieſe rannten nun in raſender Furcht davon, viele warfen ihr Gepäck zur Erde, andere ſtürzten, und es dauerte mehrere Stunden, ehe man ſie ſämmtlich wieder einfangen, die zerſtreuten Kiſten und Säcke ſammeln, das Zerbrochne nothdürftig zuſammenbinden, und das einzeln auf dem Boden Liegende von neuem einpacken konnte. Unſer Verluſt an den nöthigſten Dingen, wie an vielen andern, die uns der Luxus faſt zu gleich nöthigen gemacht, war höchſt empfindlich, ſelbſt mehrere der Waſſerſäcke, die wir mit dem Inhalt des letzten Brunnens friſch gefüllt hatten, waren zerplatzt, und faſt unſer ganzer, ſo ſorgſam geſchonter Vorrath an Wein, Liqueuren, Oel, Eſſig u. ſ. w. hatte nutzlos den Wüſtenſand getränkt. Der Leſer mag in ſeiner behaglichen Ruhe über eine ſolche Begebenheit nur lächeln, für uns war es beim

Himmel eine tragiſche Scene, welche hier ſo unerwartet die Strahlen der tropiſchen Sonne beleuchteten, während wir aus den nahen Bergen noch das Gebrüll des Ungeheuers zu vernehmen glaubten, das uns dieſen böſen Streich geſpielt hatte.

Genöthigt jetzt bei der Karavane zu verbleiben, deren Schneckenſchritt weit mehr als das raſcheſte Reiten ermüdet, erreichten wir erſt gegen eilf Uhr während der beſchwerlichſten Hitze das Felſenthal von Jackdull. Herr Rüppel, der es, wie ſchon erwähnt, mit ſeiner gewöhnlichen Namenverdrehung „Gekdub“ nennt, placirt es auf ſeiner Karte mehr als einen Tagemarſch zu weit weſtlich, was ich in mehreren ſpätern Karten genau eben ſo copirt finde. So erbt ſich auch der Irrthum „wie eine ew'ge Krankheit fort“ und es iſt Pflicht, ihn zu berichtigen, ſelbſt für den Ungelehrten, der doch an Ort und Stelle durch den Augenſchein oft der Gelehrtere wird. Herr Rüppel, der, glaube ich, nicht ſelbſt hier war, ſpricht ferner von einem tiefen See in der Mitte des Thales. Dies müßte in der Regenzeit geweſen ſeyn. Jetzt befand ſich nur am Ende deſſelben eine ſehr merkwürdige Grotte, die zu jeder Zeit mit

Waſſer von beträchtlicher Tiefe angefüllt iſt. Wir fanden dies Waſſer von lauer Temperatur, und ſeine Oberfläche ganz mit grünem Schlamm bedeckt. Der ſich darüber wölbende Theil der Grotte iſt prachtvoll, und zugleich eine wahre Naturmerkwürdigkeit zu nennen, da die untere Hälfte des Gewölbes bis zur Mitte aus Porphyr und die obere, wie abgeſchnitten und genau darüber gefügt, aus Granit beſteht. Man ſieht, daß in den dunkleren Theilen der Höhle noch andere engere Vertiefungen in das Innere des Felſens führen, die ſich weit hinein erſtrecken ſollen. Dieſer Felſen, der einige hundert Fuß hoch iſt, bildet auch auf ſeinem durchlöcherten Gipfel verſchiedene natürliche Ciſternen, die uns vortreffliches Trinkwaſſer lieferten, und mehrere Spuren an der Grotte ſelbſt zeigten, daß in der Regenzeit ein anſehnlicher Waſſerfall ſich in ſie ergießen muß, durch das Ueberſchwellen der obern Ciſternen veranlaßt, deren Inhalt ſich dann am Boden der Grotte in ſolcher Tiefe ſammelt, daß er nie mehr austrocknen kann. Das Thal ſelbſt, rings von Felſen umgeben, iſt jetzt ohne Spur eines Waſſerbehälters, und mit Steinen von verſchiedner Größe überſäet, zwiſchen denen viele Bäume ſtehen, die noch jetzt ihr volles Laub beibehalten hatten, was es für uns zu einem doppelt angenehmen Lagerplatze machte. Außer mehreren anſehnlichen Exemplaren der hier ſo häufigen Akazien- und Mimoſengattungen bemerkte ich auch in großer Anzahl eine ganz verſchiedene Art der letzteren, deren zierliche Geſtalt, als ſey ſie von einem altfranzöſiſchen Gärtner zugeſchnitten, vollſtändig die Form eines ausgeſchweiften Kelchglaſes mit dünnem Fuße darſtellte. Außerdem fand ſich eine ſchöne Prunusart vor, die unſerem wilden Apfelbaume glich, und die wir auch ſchon früher einigemale in der Wüſte angetroffen hatten. Nach dem erlittenen Deſaſter fanden wir es für gut, noch einen Tag länger hier zu verweilen, und erfreuten uns während deſſelben einer nebligen Witterung, wo die Sonne den größten Theil des Tages über nicht in rother, ſondern blaßblauer Farbe, und ohne Strahlen zu werfen, am Himmel ſichtbar blieb. Ein ſanfter Oſtwind wehte dazu, der die angenehme Kühle von 24 Grad Reaumur herbeiführte. Dies ſtählte unſre Nerven und gab neue Kräfte zur Ertragung fernerer Strapazen. Gegen Abend langten mehrere Reiſende aus Kartüm mit ihrem Gefolge, ſo wie eine Kameel- und eine Rindviehheerde aus dem Sennär an, um von dem Waſſer der Grotte ihren Theil zu nehmen. Einige der Zuchtochſen dieſer Heerde waren von der größten Schönheit, beſonders zeichnete ſich einer derſelben, von kohlſchwarzer Farbe mit weißer Schweifſpitze, aus, der mir das wahre Modell eines göttlichen Apis der Vorzeit verbildlichte. Außerdem kamen auch regelmäßig früh und Abends alle Heerden der Umgegend zum Tränken nach dem Thale, ſo daß es unſrem Lager nicht an mannichfacher Belebung fehlte. Ich hatte meine Reſidenz in einer kleinen Höhle aufgeſchlagen, die ſich in halber Höhe des Felſenkranzes befand, welcher das Thal umgibt, und von wo ich, wie aus einer Theaterloge, die wechſelnden Bilder unſers Bivouaks mit einemmale überſehen konnte, ein ganz eignes Schauſpiel in der ſeltſamſten Beleuchtung einer himmelblauen Sonne und phantaſtiſch darüber rollender Nebel. Mir gegenüber vertiefte ſich bis in undurchdringliche Nacht die myſtiſche Grotte, an deren grasgrünem Waſſerbecken ein großes Feuer emporloderte; unter mir überſchaute ich das ganze Steinthal mit ſeinen eleganten Bechermimoſen, zwiſchen denen alle die verſchiedenen hier anweſenden Thiere, Pferde, Kameele, Eſel, Rindvieh, Ziegen und Schaafe, umherwandelten oder im Schatten ausgeſtreckt lagen. Abwechſelnd ward ich neben ihnen bald eines nackten Negers, oder eines Arabers in ſeinem weißen Gewande gewahr, die mit Verwunderung die Ameiſenthätigkeit unſerer Europäer betrachten mochten, von denen der eine eben ſich bemühte, einen der großen Adler zu ſchießen, welche auf den hieſigen Felſen horſten und viel ſcheuer als die Geier ſind, der andere sans façon eine der reiſenden Kühe aus dem Sennär einfing, um ſie zu unſrem Thee zu melken, ein dritter von Keſſel zu Keſſel ſchritt, um, den Kochlöffel gleich einem Scepter in der Hand ſchwingend, ſeinen wichtigen Functionen obzuliegen, und der vierte endlich im grün und gelb vegetirenden Pfuhle der Grotte umherſchwamm, deren kühlendes obgleich ſchmutziges Bad er, unter dem Schutz ihrer unſichtbaren Nymphen, allem übrigen vorzog.

Da wir noch einen Marſch von zwölf deutſchen Meilen bis zum nächſten Brunnen zu machen hatten, und daher die Diſtanz lieber mit abwechſelnden kurzen Ruheſtunden auf einmal zurücklegen wollten, als einen ganzen Tag lang ohne Waſſer unterwegs zu lagern, (denn der größte Theil unſerer Schläuche war durch die traurige Avantüre mit dem Löwen zum ferneren Waſſerhalten untauglich geworden), ſo verließen wir Jackdull am 16ten ſchon um fünf Uhr Nachmittags, und ritten dann in einem Strich ſechs Meilen weit durch eine endloſe Ebene, die nur hie und da wenige vertrocknete Bäume und Binſen aufwies. Als die Nacht einbrach, ſtand des Mondes Sichel ſchon hell am Himmel, und unſre beiden ſchwarzen Führer begrüßten ihn durch einen recht wohlklingenden Geſang, der mir beſonders dadurch auffiel, daß dies die erſten afrikaniſchen Sänger waren, welche ich nicht durch die Naſe, ſondern wie Europäer mit voller Bruſtſtimme ſingen hörte. Die Melodie war heiter, ich möchte ſagen tändelnd, und nicht ohne Anmuth. Es wird zum Behuf eines anſchaulichen Lokalbildes dienen, dieſe beiden Eingebornen hier mit wenigen Zügen zu ſchildern. Der älteſte von beiden war ein gedrungen gebauter, kleiner Mann von ohngefähr 35 Jahren,

Univ. Bibl.

der uns ſchon von Meravi an begleitet, und von uns wegen ſeiner furienartigen Coëffüre den Namen „des Waldteufels“ erhalten hatte. Dickes pechſchwarzes Haar, das er ohne alle weitere Kopfbedeckung trägt, hängt ihm von allen Seiten bis über die Schultern wie Schlangen herab, und vermiſcht ſich mit einem gleich üppigen und gleich ſchwarzen Barte, der auch nicht viel weniger lang iſt. Schlohweiße große Zähne, die faſt immer ſichtbar bleiben, und brennende kleine Augen ſchauen aus dem runden Geſichte hervor, das in ſeiner Ungewaſchenheit die Farbe eines von Ruß geſchwärzten alten kupfernen Keſſels hat. Bruſt und Schulterblätter ſind ſo hervorſtehend und ſo fleiſchig, daß ſie auf die ſeltſamſte Weiſe, vorn wie auf dem Rücken, die wiederholte Form eines weiblichen Buſens präſentiren; die Beine dagegen mit den dicken Knieen ſind äußerſt mager und faſt ohne Waden, ein Fehler, der bei den Arabern häufig, bei den Barabra's, Dongoleſen und den hieſigen Einwohnern aber faſt allgemein iſt. Füße und Hände zeigen ſich wohlgeformt, wie es ebenfalls bei den meiſten der Eingebornen ſtattfindet. In jeder Backe ſind unſrem Freunde fünf tiefe, parallel laufende Linien eingebrannt, was theils als Zierde, theils als Präſervativ gegen Krankheiten dienen ſoll. Zu dieſem letzteren Zwecke trägt er auch noch am rechten Arme ein Bracelet von Leder mit einer Kapſel aus gleichem Stoff, die ein geſchriebenes Amulet verſchließt. Am linken Arme bildet den Pendant zu dieſem Schmuck ein meſſerartiger Dolch, und über der Schulter hängt, ſo wie wir die Jagdgewehre tragen, an einem kurzen, breiten Riemen ein Schwert mit eiſernem Kreuzesgriff. Man verſicherte mir in Kartüm, daß dieſe hier ſehr allgemeinen Waffen in Holland verfertigt würden, und einen bedeutenden Handelsartikel für die hieſigen Länder ausmachen. Die europäiſche Arbeit war wenigſtens nicht daran zu verkennen. Außer einem kleinen Leinwandſchurz um die Lenden geht unſer Original, gleich ſeinen Landsleuten, völlig nackt, und nur höchſt ſelten ſchnallt er ſich dünne Lederſandalen an, oder ſchlägt ein Tuch um den Kopf. Dafür ſind Körper und Haare mit Fett fortwährend wohl eingeſchmiert, und er ermangelt nie, nach der Mahlzeit der Diener, an der er ſonſt nur wenig Theil nimmt, den Reſt des Fettes oder der Butter, welcher in der Schüſſel zurückbleibt, ſorgſam auszukratzen, um ihn als koſtbare Salbe für ſich zu benutzen. So ekelhaft uns dies erſcheinen mag, ſo befriedigend iſt doch das Reſultat, denn es hält die Inſekten gänzlich ab und gibt der Haut des Körpers die größte Schönheit. Ich ſah nie in Europa eine Frau, deren Haut am ganzen Körper einen ſo wundervollen matten Glanz, eine ſolche fleckenloſe Ebenheit und eine ſolche Sammtweiche gehabt hätte, als hier faſt allgemein bei Männern und Weibern angetroffen wird. Dazu geſtehe ich, daß mir die röthlich ſchwarzbraunen Nüancen von allen Menſchenfarben als die ſchönſten erſcheinen, weiß dagegen mir jetzt immer wie krankhaft vorkommt, das Negerſchwarz aber wie verbrannt. Wenn die Sonne auf den Nacken eines Individuums von jener gerühmten Farbe ſcheint, ſo glaubt man einen dunklen Seidenflor über Goldplatten ausgebreitet zu ſehen, und Atlas wie Sammt faſſen ſich hart dagegen an. Ich für meine Perſon zweifle daher auch nicht — da die Bibel ſich nicht deutlich darüber ausſpricht — daß Adam im Paradieſe dieſe Hautfarbe, als die normale, beſeſſen haben müſſe,

158.

Pückler an Varnhagen.

Würzburg, den 14. Juli 1834.

Da keine Hoffnung mehr vorhanden iſt, mein verirrtes Manuſkript, das ſchmerzlich verlorene Kind meiner Laune, hier noch zu erwarten, ſo reiſe ich ab, und melde nur noch ſchleunigſt, daß das Münchener Poſtamt behauptet, das Paket nicht empfangen zu haben, ſondern überhaupt nur zwei für mich, die es nach Kiſſingen geſchickt, und die ich erhalten: das eine *Ihr zweites*, und das andere *Stiefellack aus Berlin*. Von dem früher abgegangenen will es aber nichts wiſſen. Ich bitte daher einen Laufzettel nachzuſenden, wo es doch ermittelt werden muß. Können Sie es, verehrter Freund, wieder habhaft werden, ſo bitte ich ſchönſtens, es Hrn. Hallberger, arrangirt wie Sie es für gut finden, zuzuſenden, um es ſogleich zu drucken. Ich habe nur *eine* Abänderung noch zu deſideriren, nämlich in dem letzten Artikel über Berlin den Namen Pappendeckel (als zu bezeichnend) in Schachteldeckel zu verwandeln.

Den Wink wegen Humboldt und Gans habe ich in der Vorrede noch benutzt.

Ich hoffe, Sie ſind noch nicht fort aus Berlin, und Ihre Geſundheit wieder kräftiger. Ihnen thut Noth, wie es mir that, Zerſtreuung und andere Geſichter. Chipotirte mich nicht der Contretemps mit meinen „Tutti“, ich wäre jetzt froh wie eine Lerche. Doch auch dies nehme ich leicht, wie alles ohne Ausnahme, was nicht zu ändern iſt. Im Grunde beſteht doch alles dergleichen in purer Einbildung. Man braucht das Objektivglas nur ein wenig anders zu rücken, und der größte Berg verſchwindet.

Höchſt begierig bin ich auf mündliche Auseinanderſetzung Ihrer wunderbaren Begebenheit mit Fräulein Saaling. Ich theile ganz Ihre Meinung, und begreife das Fräulein nicht. Aber ſo weit ich dieſe kennen gelernt, bedaure ich es doch und ſeitdem erſt ſeine nordiſchen Kinder von Kälte, Kummer, Noth und zu vielem Nachdenken blaß geworden, die ſüdlichen aber von der glühenden Sonne, wie im Ofen, ſchwarz gebeizt worden ſind. Des Habib-Allah (dieſer Name iſt wörtlich unſer deutſches „Gottlieb“) Faſſungskraft war weit ſchwächer als ſein Körper, und ſeine Seele wahrſcheinlich auch weniger ſchön als ſeine Haut. Oft war es ſchwer, nicht ungeduldig über ſein Benehmen zu werden. So iſt es eine, zwar im Grunde unnütze, aber bei einer beſchwerlichen langen Tour doch gewiſſermaßen erleichternde Sache, (ohngefähr ſo wie das Schreien beim Schmerz,) zu fragen: ob man noch weit bis zum Ziele habe, ob die Hälfte, das Drittel des Weges zurückgelegt ſey; wie viel Stunden noch durchritten werden müßten u. ſ. w. Alle dieſe Fragen konnten Habib-Allah nie verſtändlich gemacht werden, und ſeine Antworten blieben immer ganz unbefriedigend, weil er unter „weit“ nur das zu verſtehen fähig war, was eine ganze Tagereiſe oder darüber umfaßte; unter „nahe“, was keine ganze Tagereiſe betrug, eine Sonderung des Weges aber in verſchiedene kleinere Abtheilungen oder gar eine Berechnung nach Stunden durchaus nicht zu begreifen vermochte. Frug man ihn, auf entfernte Berge oder einen andern Gegenſtand hinweiſend: Liegt der Ort, nach dem wir gehen, vor oder hinter dieſem Berge? — ſo konnte man keine andere Antwort von ihm erhalten als: „Der Ort, wo wir hingehen, liegt vor und nicht hinter uns.“ Uebrigens war er ſtets guter Laune und Alles ihm recht. Indolenz und Heiterkeit ſcheinen wahrlich die Grundzüge des Charakters aller ſeiner Landsleute zu ſeyn. Gutmüthig und dienſtfertig, mit ſcharfen Sinnen begabt, faſt ohne Bedürfniſſe, und gegen Alles abgehärtet gleich den Thieren, mit der kleinſten Gabe begnügt, und die geringſte Gunſt des Schickſals als ein Glück anſehend, ſcheinen ſie völlig zufrieden zu leben, ja ſie genießen vielleicht ſo die einzig mögliche, wahre Freiheit. Denn nur wer für ſich ſelbſt nichts, und folglich auch keinen Andern braucht, mag ſich mit Recht frei nennen — welche Galeerenſklaven aber ſind wir unglückſeligen Europäer in dieſer Hinſicht!

Wir ſpürten es in den letzten Tagen dieſer Wüſtenreiſe, wo wir ſämmtlich auf etwas Reis ohne Zuthat und verfaultes Waſſer reducirt blieben, was uns Herren niedergeſchlagen und mißmuthig, alle unſere europäiſchen Diener aber widerſpenſtig und nachläſſig machte, während dieſe glücklichen Menſchen von alle dem gar nichts bemerkten, da jede Temperatur ihnen gleichgültig, jedes Waſſer ihnen recht, und ein Bißchen angefeuchtetes Mehl zur Nahrung ſchon ganz hinlänglich war. Habib-Allah's guter Humor ward dabei oft noch ſo überfließend, daß er vom Kameel herabſprang und, ohne unſern Marſch aufzuhalten, in der fürchterlichſten Hitze neben den Thieren herlaufend, zugleich mit gezogenem Schwerte einen Waffentanz ausführte, deſſen groteske Sprünge und linkiſche Körperverdrehungen auch den Verdrießlichſten zum Lachen bringen mußten. Je mehr wir aber über ihn lachten, deſto zufriedner und geſchmeichelter fühlte er ſich ſelbſt.

Unſer zweiter Führer, den wir erſt von Magaga aus angenommen hatten, war von etwas verſchiednem Schlage, und eine Art Dandy unter ſeinen Landsleuten, weit aufgeweckter als Habib-Allah, obgleich nicht ſcharfſichtiger in intellektueller Beziehung, aber geſprächiger, noch mehr zum Scherz geneigt, und beſonders viel eitler. Dies zeigte ſich ſchon in ſeiner Tracht, denn außer ſeinem weit zierlicheren Schurz, Dolch und Amulet trug er auch noch Glasperlen in vielen Farben um mehrere Theile des Körpers gewunden. Seine Haare waren, wie die der Weiber, in hundert Flechten gedreht, und an der Mitte des Halſes in gleicher Länge ſehr accurat abgeſchnitten. Um dieſen ſorgfältigen, altägyptiſchen Kopfputz fortwährend in beſter Ordnung erhalten zu können, ſtak immer eine ſtarke Binſe hinter ſeinem rechten Ohr, wie bei uns die Comptoirſchreiber ihre Schreibfedern zu placiren pflegen. Wenn er nicht ſprach, ſo ſang er, trotz dem, daß er faſt den ganzen Weg zu Fuß neben uns herlaufen mußte, während Habib-Allah öfters ritt, und ihm nur ſelten auf eine halbe Stunde lang den Platz auf ſeinem Dromedare einräumte. Beide vertrugen ſich übrigens auf das Beſte, obgleich Habib-Allah, wahrſcheinlich als der Aeltere, immer den Ton einer gewiſſen Superiorität gegen ſeinen Gefährten beibehielt.

Wir konnten erſt am 17ten Nachts um eilf Uhr den erſehnten Brunnen Abadlech erreichen, die Thiere waren faſt erſchöpft, und wir ſelbſt todtmüde. Man nennt bekanntlich das Kameel „das Schiff der Wüſte,“ und ein berühmter Reiſender behauptet, daß auch die Bewegung des Dromedars der eines Schiffes gleiche. Dies finde ich ſo ungegründet als möglich. Im langſamen Schritt deſſelben wird man zwar allerdings vorwärts und rückwärts geſchaukelt, aber ſo unſanft, daß es mit der Bewegung eines Schiffes auch nicht das Mindeſte gemein hat. Im Trabe aber ſtößt das Thier ſo gewaltig, daß auf langen Touren die Folge dieſer anhaltenden Erſchütterung bei den Meiſten ein permanentes Kopfweh hervorbringt, welches ſich erſt nach einigen Stunden Ruhe wieder verliert. Für Hypochondriſten mag jedoch die Bewegung heilſam ſeyn, denn der ganze Körper wird durchſchüttelt wie ein Mehlbeutel in der Mühle. Dazu kommen noch die höchſt unregelmäßig conſtruirten Sättel, deren üble Wirkung auf die Sitztheile man durch alle aufgebundne Kiſſen und Teppiche doch nicht gänzlich aufheben kann. Auf meinem Dromedare, einem ſchönen Thiere, das aber faſt einem Elephanten an Größe gleichkam, ſaß ich über dem Gerüſte meiner Kiſſen gerade ſo hoch, als auf dem Bocke einer engliſchen stage coach. Der Eigenthümer wollte dieſen Dromedar, welcher einer beſondern Renommée in der Gegend genießt, durchaus nicht hergeben, als der Kaſcheff die nöthigen Thiere für mich in Meravi requiriren ließ, (Requiſitionen, die nicht verweigert werden dürfen, die aber das Gouvernement bezahlt,) bis eine Botſchaft des Kaſcheff, welche dem Widerſpenſtigen lakoniſch andeutete: in einer Stunde deinen Dromedar, oder deine Ohren und Naſe — die Wahl nicht länger zweifelhaft ließ. Man erſchrecke nicht zu ſehr über dieſe Tyrannei. Die Redensart des „Ohren- und Naſeabſchneidens“ iſt ſeit Mehemed Ali's Regierung hier eben ſo gut nur figürlich geworden, als bei uns etwa die Drohung: Einem das Fell über die Ohren zu ziehen. Die erſte Phraſe bedeutet hier nur einige Kurbatſchhiebe, welche eine Sache kurz abmachen, ſtatt deren dem armen Teufel bei uns vielleicht ein Prozeß an den Hals geworfen wird, der tauſendmal länger dauert und ſchweres Geld koſtet — Beides dem Araber viel empfindlicher als ſeine Haut. Das Arbitraire der Requiſitionsmaßregel aber ſelbſt betreffend, ſo haben wir auch dabei in unſrem Vaterlande nichts voraus; denn wenn man unſern Gutsbeſitzern, Pächtern und Bauern ihre Pferde, gegen die ſchwächſte Vergütigung, zur Landwehrübung wegnimmt, nachdem man die Menſchen ſchon vorher ohne dieſe abgeholt hat — was ich übrigens keineswegs tadeln will, da es eines ſehr löblichen und gemeinnützigen Zweckes wegen geſchieht — ſo ſehe ich doch in beiden Ländern hinſichtlich des Zwanges wenig Unterſchied. Gewalt herrſcht im Grunde hier wie dort, nur daß ſie bei uns ſo methodiſch organiſirt iſt, daß ſelbſt der Gedanke eines Widerſtandes unmöglich wird, während hier noch häufig ein ſolcher verſucht wird, und nicht ſelten ſogar der Einzelne damit ungeſtraft durchſchlüpft. Welt iſt Welt und die Hauptſachen verändern ſich überall wenig — das unbeſtreitbarſte Recht wird immer das des Stärkeren bleiben, und eben ſo wird der alte franzöſiſche Cyniker Recht behalten: „Qu'il y aura toujours et partout beaucoup de fripons et encore plus de dupes.“ Freilich ſind die Modifikationen unzählich — und dieſe brillanten Variationen, welche der große Geiſt fortwährend auf das Thema der Menſchheit componirt, höchſt wunderbar. — Hier herrſcht nun noch der abſolute Herr par la grace de Dieu et du Kurbatsch. Bei uns glauben die Leute glücklicher zu werden, wenn ein conſtitutioneller Apparat in Bewegung geſetzt wird. Die Macht weiß ſich aber auch dort geltend zu machen, und — wie ein ſchlauer Advokat den dummen Bauer myſtificirt — wird auf dieſem Wege oft eine Nation ganz leicht dahingebracht, ſich durch erkaufte Repräſentanten dasjenige ſelbſt aufzubürden, was kein Miniſter und kein Despot ihr unter andern Umſtänden je gefahrlos zuzumuthen hätte wagen dürfen. Es iſt aber viel beſſer, über all dergleichen zu lachen, als zu weinen, und ſich überall recht herzlich mit dem zu begnügen, was da iſt. In dieſer Hinſicht finde ich ſelbſt die Chineſen ſehr weiſe.

Das von Jackdull mitgenommene Fleiſch war verfault, ehe wir es genießen konnten; das Waſſer des Brunnens, wo wir Halt machten, war ebenfalls faul und brakiſch, Brod und Wein hatten wir nicht mehr, etwas Reis mußte daher unſer Abendmahl liefern, wie er ſchon am Tage unſer Frühſtück ausgemacht hatte, und am folgenden wieder ausmachen mußte.

Während man am nächſten Morgen aufpackte, hatte ich Kiſſen und Teppich in den Schatten eines alten Baumes legen laſſen, und ruhte mit dem Kopfe hart am Stamme, bis man meinen Dromedar vorführte. Im Aufſtehen hörte ich einen ziſchenden Ton hinter mir und erblickte, mich umwendend, eine große, kohlſchwarze Schlange, die, noch halb im hohlen Baumſtamme verborgen, mit Kopf und Vordertheil zuſammengeringelt auf meinem Kiſſen ruhte, dicht neben der Stelle, wo mein Haupt den Eindruck zurückgelaſſen hatte. Es iſt kein Zweifel, daß die Schlange, von der Weiche und Wärme angezogen, ſchon eine geraume Zeit in dieſer Stellung dicht neben mir verweilt haben mußte, und nur mein ſie ſtörendes ſchnelles Aufſpringen ihr zorniges Ziſchen verurſachte. Sie war ohngefähr zwei bis drei Finger dick, und nach der Eingebornen Ausſage von der giftigſten Art. So entgeht man oft Gefahren, ohne das Mindeſte davon zu ahnen.

Der Theil der Wüſte, den wir an dieſem letzten Tage und in der Nacht durchritten, verdiente am beſten den Namen Wüſte, denn er beſtand durchgängig aus einer endloſen Ebene, plan wie das Meer und ohne Spur des geringſten Gräschens; doch blieb der Sand hart, und war an vielen Stellen dicht mit zerbröckeltem ſchwarzem Geſtein bedeckt. Erſt gegen das Ende unſres Marſches kamen wir an ein Akaziengebüſch, in dem das Grunzen einiger Hyänen unſre Thiere etwas beunruhigte. Wir ſtiegen ab, um wo möglich eine davon zu ſchießen, wozu der Mond hell genug ſchien, konnten ſie aber bei ihrer ſchnellen Flucht nicht einholen. Nach Mitternacht erblickten wir endlich die Häuſer von Metemma, ſeit der Zerſtörung Schendy's der Hauptort des Diſtrikts, wo Alles noch im tiefſten Schlafe lag, und wir lange Zeit brauchten, ehe wir einen Boten auffinden konnten, um uns nach unſern Zelten am Nil zu führen, da der Fluß nur beim höchſten Waſſerſtand die Stadt erreicht, jetzt aber noch eine ſtarke halbe Stunde davon entfernt ſtrömt.

Verdurſtet und erſchöpft, wie wir waren, kann man ſich denken, mit welcher Wonne wir die kühlen Fluthen begrüßten und uns in ihrem Nektar berauſchten, von Herzen, denn ich hätte geglaubt, kein Paar könnte beſſer zu einander paſſen, doch habe ich freilich nur das Oberflächlichſte von ihr geſehen.

Vergeſſen Sie nicht, mir zu ſchreiben, von wem die Kritik in den „Blättern für litterariſche Unterhaltung“ iſt? Es intereſſirt mich ſehr; ich glaube nicht von Neumann, oder er iſt ein großer Schalk, der es ſehr gut mit mir meint.

Der Himmel behüte Sie, und gebe Ihnen eine frohe Reiſe. Erfreuen Sie mich ſpäter mit einem Brieflein, ſo bitte ich, es Rother zur Beſorgung zu übermachen.

Mit herzlicher und dankbarer Verehrung

Euer Hochwohlgeboren
treuer Freund und Diener, und Schüler
H. Pückler.

169.

Pückler an Varnhagen.

Würzburg, den 15. Juli 1834.

Guter Rath kommt über Nacht. — Ich muß Euer Hochwohlgeboren daher noch mit einem dritten Briefe inkommodiren.

Da alle Hoffnung geſchwunden, mein verlorenes Paket hier noch zu bekommen, und es nun klar ſcheint, daß es beſtimmt nicht nach München gekommen, ſo reiſe ich immediat nach Siegelung dieſes Briefes nach Paris ab.

Auf der anderen Seite ſehe ich ein, daß ich Ihnen unmöglich zumuthen kann, bei Ihren eigenen Reiſeplänen ſich noch einmal mit meinem unglückſeligen Manuſkript zu befaſſen.

Ich habe daher den in Abſchrift beiliegenden Brief an Hallberger geſchrieben, und bitte nur inſtändigſt, alles was Sie können anzuwenden, um zu erfahren, was aus dieſem Paket geworden, und wenn Sie es entdecken, es ſogleich an denn diesmal ward ich vollkommen inne, wie friſches Waſſer zum wahren Nektar werden könne.

Nicht viel weniger Genuß gewährte uns am Morgen das Bad, obgleich man uns wegen der nun immer häufiger werdenden Krokodille, die beſonders beim Beginn des Flußanſchwellens gefährlich ſind, ſehr davon abrieth. Auch ſahen wir während unſers zweitägigen Aufenthalts an dieſer Stelle nie einen Eingebornen ins Waſſer gehen. Es iſt ſonderbar, daß dieſe Thiere an gewiſſen Orten (und auch dort nicht immer, nach Proportion ihrer größern oder geringern Menge) weit mehr als an andern zu fürchten ſind. In Aſſuan z. B. hat man noch nie einen Menſchen von ihnen angreifen ſehen, während man ſich in Ouadi-Halfa außerordentlich vor ihnen in Acht zu nehmen hat. Bei Dongola ſind ſie wieder harmloſer, obgleich zahlreicher. Der Kaſcheff von Ouadi-Halfa erzählte mir, als ich dort war, daß er im vorigen Jahre mit einem Freunde ausging, um ſich unfern der Katarakten zu baden. Kaum waren Beide nur wenige Fuß weit in den Fluß hineingeſchritten, wo ihnen das Waſſer noch nicht bis an den halben Leib ging, als ein

Krokodill neben ihnen auftauchte, ſeinen Gefährten mit dem Schweif erfaßte, und ſogleich wieder mit ihm im Waſſer verſchwand. Kurz darauf ſah er in einiger Entfernung das Unthier von neuem zum Vorſchein kommen, mit ſeiner Beute ſpielend wie die Katze mit der Maus, bis es auf einer kleinen Inſel landete, und dort den, allem Anſchein nach lebloſen Körper vor des Kaſcheffs Augen zu verzehren anfing. Noch an demſelben Abend ward ein Knabe und eine Ziege in derſelben Gegend der Raub eines andern Krokodills. Die Hauptgefahr beſteht darin, daß ſich dieſes Reptil im Sande des Flußbettes eingräbt, und dann, plötzlich daraus hervorbrechend, wie der Ameiſenlöwe ſeine Beute erfaßt. Kommen die Krokodille von fern herangeſchwommen, ſo iſt es weit leichter, ihnen zu entgehen, doch hat man ſie in Metemma häufig mitten im Fluß Jagd auf Menſchen machen ſehen, wobei man behauptet, daß ſie, wenn ihnen die Wahl zwiſchen einem Schwarzen und einem Weißen freiſteht, immer den Letzteren vorziehen. Zuweilen verfolgen ſie Menſchen ſelbſt auf dem feſten Lande, wo man indeß nur immer im Kreiſe umherzulaufen braucht, um ihnen bei der

Schwerfälligkeit ihrer Wendungen das Einholen unmöglich zu machen.

Um zehn Uhr beſuchte mich der Kaſcheff von Metemma mit mehreren andern Türken und Arabern, unter denen vorzüglich der Schech-Biſchir, vom Stamme der Dſchalin-Araber, meine Aufmerkſamkeit erregte, weil Herr Rüppel ſeiner erwähnt, und angiebt, daß dieſer ſehr zuverläſſige Mann ihm Nachrichten über die noch nie von einem Europäer beſuchten Ruinen der Stadt Mandera ertheilt, und als Augenzeuge, der ſelbſt dort geweſen, davon geſprochen habe. Es fand ſich indeß, wie nach der Länge der ſeitdem vergangenen Zeit zu vermuthen war, daß der Schech-Biſchir, den wir vor uns hatten, nur der Sohn desjenigen war, den Herr Rüppel gekannt. Auch der Gegenwärtige hatte einmal von Mandera reden gehört, läugnete aber, daß ſein Vater je dort geweſen ſey, und wollte eben ſo wenig zugeben, daß er ſich deſſen gegen einen Europäer gerühmt habe. Hier war alſo keine genügende Auskunft zu erhalten, indeß fand ſich nachher ein Sklave des Kaſcheff vor, der das Daſeyn der Ruinen von Mandera beſtätigte, zugleich aber dahin berichtigte, daß Mandera weder eine Stadt, noch ein Dorf, ſondern ein Berg ſey, auf deſſen Gipfel, wie an ſeinem Fuße, einige Trümmer von Gebäuden ſtünden; doch ſehe man weder Säulen noch Pyramiden darunter. Einige Stunden davon befände ſich ein halb verlaſſenes Dorf, deſſen Name er ſich nicht mehr erinnern könne. Die Lage der Ruinen gab er ebenfalls, nach den von ihm beſtimmten Diſtanzen gewiſſer Städte, verſchieden von Herrn Rüppel, nämlich mehr ſüdlich und dem Nil näher, an. Wir werden ſpäter ſehen, daß die Nachrichten dieſes Mannes in erſter Hinſicht der Wahrheit entſprachen, was in der That in dieſen Ländern als eine große Seltenheit zu betrachten iſt, in der zweiten Behauptung aber irrte er ſich. Herrn Rüppels eingezogne Nachrichten waren unrichtig, obgleich er die darauf bezügliche Stelle mit ſeiner gewöhnlichen Anmaßung folgendermaßen ſchließt:

„Die obigen Notizen über Mandera wurden zwei Jahr ſpäter von Herrn Caillaud in ſeinen Reiſen Vol. III. pag. 138 auch angeführt. Es wäre intereſſant, zu wiſſen, ob er dabei blos nach mir abgeſchrieben hat, oder ob auch ihm dieſelben Angaben aus verſchiedenen Quellen zugekommen ſind.“

Herr Caillaud hat wahrlich nicht nöthig, Herrn Rüppel abzuſchreiben; es giebt keinen Reiſenden, der gewiſſenhafter, genauer und wahrheitsliebender ſelbſt beobachtet und keine Mühe dabei geſcheut hat, als Herr Caillaud, wie ich mich ſelbſt zu überzeugen ſo vielfache Gelegenheit fand, und ihm gar oft den wärmſten Dank dafür gezollt habe; denn obgleich Herr Caillaud kein Gelehrter war, ſo iſt doch kein Führer ſicherer als er, wo er ſelbſt geweſen, über Mandera iſt er jedoch ebenfalls nicht genau unterrichtet werden, und erzählte blos, was er gehört hatte.

Dem Gefolge des Kaſcheff hatte ſich auch ein Ober-Kawaß Mehemed Ali's angeſchloſſen, dem dieſer großmüthige Herr ein Capital von 50,000 Piaſtern auf zwei Jahre ohne Zinſen dargeliehen, mit der einzigen Bedingung: für die ganze Summe hier und im Sennär Vieh aufzukaufen und dieſes nach Aegypten zu bringen, wobei aller Vortheil beim Wiederverkauf des Entrepreneurs Eigenthum bleibt. Da nun das Vieh hier ſo wohlfeil iſt, daß ein Kameel nicht mehr als achtzig Franken, der ſchönſte Zuchtſtier zwanzig bis dreißig, und ein Schaaf nur einen Franken koſtet, in Aegypten aber die Preiſe ſechs- und zehnfach höher ſtehen (bei Schaafen oft zwanzigfach), ſo iſt kein Zweifel, daß mit allen Koſten des Transports und troß des großen Verluſtes auf der Reiſe — den hauptſächlich die noch ſehr ſchlechten Einrichtungen für dieſen Zweck und der gänzliche Mangel an Thierärzten, worüber ich in der Folge ausführlichere Nachricht geben werde, herbeiführen — der Gewinn ſehr bedeutend ſeyn, und das verwendete Capital bei weitem überſteigen muß. Mehemed Ali's Zweck dabei aber iſt allein (wie man ſich aus ſeinen eignen Aeußerungen erinnern wird): den Aegyptern den großen Vortheil dieſes Handels immer anſchaulicher und denſelben dadurch populär zu machen, was für beide Länder natürlich vom größten Nutzen ſeyn muß, da es hier faſt ganz an Capital, dort noch im großen Maße an der gehörigen Menge Vieh, ſowohl zur Bearbeitung der Felder, als zum Betriebe der Saki's, fehlt, die ſo viel Tauſende von Ochſen jährlich erfordern, welche bei dem ſchweren

Dienſt und den häufigen Seuchen nie lange ausdauern.

Da ſich weit und breit kein einziger Baum in dieſer Gegend befand, ſo hielt uns die gewaltige Hitze den ganzen Tag über im Zelte zurück, das wir erſt nach Untergang der Sonne verlaſſen mochten. Die Nacht entſchädigte uns. Der Mond war faſt voll und der ſchwarzblaue Himmel mit tauſend duftigen zarten Wölkchen geſprenkelt, die ſich, wie einander jagend, luſtig darauf umhertummelten. Unter dieſer Beleuchtung nahmen wir unſre Mahlzeit dicht am Waſſer im Freien ein, und fanden es dabei ſo hell, daß wir nachher ſogar unternahmen, beim Mondenſchein ein Buch über den Mond ſelbſt zu leſen, das ich zufällig mitgenommen hatte, während wir abwechſelnd mit unſern Perſpektiven das glänzende Geſtirn betrachteten, und den Mann im Monde mit der vor uns liegenden phantaſiereichen Karte des Münchener Aſtronomen verglichen. Der Thermometer zeigte in dieſer Nacht 28 Grad Reaumür. Aller Appetit zum Eſſen verliert ſich bei dieſer Temperatur; den größten gaſtronomiſchen Genuß gewährt nur das Nilwaſſer, und beſonders die unlimitirte Menge deſſelben, welchem die vortrefflichen getrockneten Datteln von Sokkot noch einen angenehmeren Geſchmack beimiſchen. Wenn das Kameel das Schiff der Wüſte iſt, ſo kann man die Dattel füglich das Brod derſelben nennen. Auch nimmt man gar bald die Gewohnheit an, immer eine Handvoll dieſer Früchte in der Taſche mit ſich zu führen. Die Dattel erfriſcht, nährt und vertreibt auch die Zeit, gleich der Pfeife, auf den langen Ritten in der Wüſte, weil man ſie nur langſam im Munde zergehen läßt, während man ſeinen Gedanken Audienz gibt.

Wir fanden den Nil ſchon bedeutend angeſchwollen, und jede Minute hörte man den loſen, durch ſeine treibenden Wellen unterminirten Sand, in kleinen Maſſen von den ſchroffen Ufern nachſtürzen, wovon das Waſſer oft ſo hoch aufſprützte, daß wir im Anfang einem großen Fiſch oder einem Krokodill die Urſache davon beimaßen, bis wir den wahren Grund ausfindig gemacht hatten.

Bei Gelegenheit des Gegenbeſuches, den ich am 20. Mai dem Kaſcheff abſtattete, hatten wir Muße, Metemma im Detail zu betrachten, das ziemlich ſo groß als Dongola, und gleich ihm nur aus getrockneten Erdziegeln aufgebaut iſt, aber im Ganzen ein noch viel elenderes Anſehen hat. Das Wüthen des Deſterdar Bey's, der hier an ſechstauſend Menſchen, Schuldige wie Unſchuldige, ſpießen und niederſäbeln oder in die Flammen der brennenden Häuſer werfen ließ, und dadurch Metemma wie Schendy faſt entvölkerte, zeigt leider noch ſeine traurigen Folgen. Allen Weibern und Mädchen, die verſchont wurden, ließ er das Sklavenzeichen aufbrennen und ſandte ſie nach Kahira. Doch befahl Mehemed Ali bei der erſten davon erhaltenen Nachricht, ſie frei zurückkehren zu laſſen, und verwies dem Deſterdar ſeine Grauſamkeit ſo ſtreng, als es ihm damals möglich war. Der hieſige Kaſcheff konnte uns die beſte Auskunft über dieſe Begebenheiten ertheilen, da er als junger Mann mit dem Deſterdar hierher kam, und ſeit der Zeit ſeinen jetzigen Poſten weit länger bekleidet hat, als es ſonſt unter dem ägyptiſchen Gouvernement üblich iſt. Er ſchien uns ein ehrlicher, und folglich auch ein armer Mann, der wenig Bequemlichkeiten des Lebens kannte, und uns in ſeiner kümmerlichen Behauſung nur mit Zuckerwaſſer zu regaliren im Stande war. Er ſuchte den Defterdar, deſſen Grauſamkeit er nicht läugnen konnte, doch dadurch zu entſchuldigen, daß er auch auf das Heftigſte von den Einwohnern dazu gereizt worden ſey. Denn nachdem er Schendy, eine damals ſehr blühende und viel Handel treibende Stadt, als Racheopfer für Ismael Paſcha's Tod verwüſtet hatte, verkündete er dem übrigen Lande eine allgemeine Amneſtie, und begab ſich zu dem Schech von Metemma als Gaſt. Nach einem großen Verſöhnungsmahle, welches dort ſtattgefunden, näherte ſich ihm einer der Eingebornen, mit dem Anſehen, als wenn er ihn um etwas bitten wolle. Kaum hatte ſich aber der Defterdar freundlich zu ihm gewandt, als der reſolute Neger einem nebenſtehenden Soldaten des Schechs die Lanze aus der Hand riß, und den Defterdar damit ſo heftig unter der Schulter durchſtieß, daß der Schaft abbrach, und der Getroffene, noch mit dem Eiſen in der Wunde, auf die Bodenmatte niederſtürzte, wo er mehrere Minuten beſinnungslos liegen blieb. Der Thäter ward nicht geſpießt und gemartert, wie gewöhnlich erzählt wird, ſondern ſogleich vom Gefolge des Defterdar

Hallberger zu befördern. Daſſelbe habe ich dem Hrn. von Eichthal in München (dem Banquier) aufgetragen.

Es iſt eine recht unangenehme Geſchichte, und ich muß einige Standhaftigkeit aufbieten, um mich darüber zu beruhigen, aber wie wohlfeil wäre Kraft und Selbſtüberwindung, wenn man nie auf die Probe geſtellt würde!

Ich verſchmachte hier vor Hitze, ſehe aber viel Intereſſantes, Bamberg und der Main haben mein Journal ſehr angeſchwellt, und mit pikanten Dingen. Nun werde ich bis Paris auf der oden Straße Ruhe haben.

Heil und Segen, Heiterkeit und Erfolge jeder Art wünſchend

Ihr ergebener

H. Pückler.

160.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 18. Juli 1834.

Ew. Durchlaucht

ſo eben eingetroffener Brief aus Würzburg vom 14. d. hatte mich, durch ſchon von außen erweckte Hoffnungen, und, nach Entfaltung des Inneren, durch die erſten liebevoll freundſchaftlichen Zeilen, auf das freudigſte erregt, um mich ſodann, durch die unmittelbar folgenden, in die bitterſte Verzweiflung zu ſtürzen! Wahrhaftig, Sie dürfen es mir glauben, theuerſter Fürſt, daß ich den Unſtern, deſſen Fortbeſtehen ich erfahren ſoll, nicht minder verwünſche, als Sie ſelbſt, und ganz in Verwirrung und Sorgen deshalben bin! Zwar rechne ich noch mit Zuverläſſigkeit auf die Wiedergewinnung des Pakets, deſſen Umfang ſchon ihm zum Heil gereichen muß, allein auch der Aufſchub iſt hier eine Kalamität, und ich ſehe wohl ein, daß Sie Ihre ſonſtigen Pläne nicht für dieſe Eine Rückſicht gänzlich umſtellen können. —

in Stücke gehauen. Das folgende Trauerſpiel aber war eben ſo gräßlich als unſinnig, da es um eines Schuldigen willen alle Einwohner der Stadt vertilgte. Auch der Schech und alle in ſeinem Hauſe anweſenden Gäſte wurden niedergemacht.

Es iſt wahrlich zu verwundern, daß nach allen dieſen Gräueln die Gegend ſich während der fünfzehn Jahre, die ſeitdem vergangen, noch in ſo weit wieder hat aufraffen und von neuem bevölkern können, als es wirklich der Fall iſt, ſo daß man jetzt ſchon wieder viele tauſend Einwohner hier zählt, welche mancherlei Gewerbe treiben. Unter andern verfertigt man in dieſer Stadt ein ſchön hochroth gefärbtes Baumwollenzeug, eine grobe Art grauer Leinwand, und ſehr zierliche Matten und andere Gegenſtände aus Palmblättern. Straußenfedern wurden uns in großer Menge zu einem Spottgelde angeboten, und ich habe ſpäter ſehr bedauert, aus Nachläſſigkeit nicht mehr davon eingekauft zu haben [1].

Abends brachen wir unſere Zelte ab, und fuhren mit dem Kaſcheff den Nil nördlich hinab nach dem zwei Stunden entfernten, auf dem entgegengeſetzten Ufer liegenden Schendy, das auf Rüppels, wie Anderer Karten als Metemma gerade gegenüber und noch ſüdlicher als dieſes liegend verzeichnet iſt. Korſchud Paſcha, der Generalgouverneur vom ganzen Sudan, welcher in der Regenzeit hier einige Monate zuzubringen pflegt, hat ſich zu dieſem Behufe, eine Viertelſtunde von der Stadt und dicht am Fluſſe, einen weitläuftigen Pallaſt aus Lehm erbauen laſſen, der mir jetzt zur Wohnung angewieſen wurde. Weder die äußeren Mauern des Gebäudes, noch das Innere der Gemächer waren geweißt, alle Fußböden rohe Erde, welche man fünf bis ſechsmal des Tages begießt; die Divans ſelbſt nur aus Lehm errichtet, worauf Matten und Teppiche gelegt werden; die Zimmerdecken rohe Holzſparren und darüber ein dickes Geflecht aus Palmenrinde gelegt, auf welches der Eſtrich der obern Dachterraſſe gepappt iſt; die Fenſter bloße Holzgitter mit Läden aus ungehobelten, loſe an einander gehefteten Brettſtücken, die zwiſchen ſich immer durch breite Spalten blicken laſſen. Doch waren die Zimmer ſämmtlich von ſtattlichen Dimenſionen, ſehr hoch, luftig, und daher verhältnißmäßig kühl. Dies iſt durchgängig des Landes Sitte, Jeder wohnt ſo, und nur der Umfang und die Größe der Räume zeigt den Reicheren und Vornehmeren an. Die Nacht ſchläft man gewöhnlich außerhalb des Hauſes im Freien auf einem Teppich, was wir nachahmten und ſehr angenehm fanden. Das Geſchrei der Pelikane und großen Fröſche ertönte dabei die ganze Nacht hindurch, wie aus einer Judenſchule. Der Fluß iſt überhaupt hier mit vielem Geflügel belebt, und namentlich ſieht man wilde Gänſe und Enten in großer Quantität.

---

[1] Das Pfund zu einem Franken, welches ſchon in Kahira 30 und mehr koſtet.

Als ich früh noch vor Sonnenaufgang mich badete, während mehrere Weiber daneben ihre Wäſche klopften, machte man mir Zeichen, daß ſich ein Krokodill nahe. Wirklich ſah ich das Thier ungefähr in der Entfernung von zwanzig Schritten einigemal den Kopf aus dem Waſſer heben. Es war aber nur ein kleines Exemplar, dem ich zu weichen nicht für nöthig fand. Mein Dragoman holte einige Araber herbei, die ſich im Kreiſe um mich her ſtellten und fortwährend mit Stöcken in das

Waſſer ſchlugen, was mir Zeit gab, mein Bad ruhig zu beenden, ohne daß ſich der Krokodill wieder blicken ließ. Der Kaſcheff tadelte dennoch meine Sorgloſigkeit, und führte zur Bekräftigung die folgende, faſt unglaubliche Anekdote an. Einige der Anweſenden von ſeinem Gefolge wollten zwar die Wahrheit derſelben verbürgen, indeß, wahr oder unwahr, iſt ſie doch von der Art, daß ſie in einer neuen Ausgabe von Münchhauſens Werken ſehr wohl mit aufgenommen werden könnte.

„Es iſt noch nicht lange her,“ begann der Kaſcheff, „daß ein Mann aus Berber ſich hier niederließ, den wir Alle gekannt haben. Eines Morgens führte er ſein Pferd zum Tränken an den Nil, band den Strick, an dem er es hielt, um ſeinen Arm und kniete, während das Thier ſeinen Durſt löſchte, zum Gebete nieder. In dem Augenblicke, wie er mit dem Geſicht auf dem Boden liegt, fegt ihn ein Krokodill, nach der gewöhnlichen Art ſeines Angriffs, mit ſeinem Schweif in das Waſſer und verſchlingt ihn. Das Pferd, entſetzt, wendet alle Kräfte an, um zu entfliehen, und da der im Bauch des Krokodills befindliche Arm ſeines todten Herrn, an welchem der Strick feſtgeknüpft war, dieſen nicht mehr loslaſſen konnte, und der Strick auch nicht zerriß, ſo zog das entſetzte Pferd an demſelben den Krokodill ſelbſt nicht nur aus dem Fluß heraus, ſondern ſchleppte ihn auch über den Sand bis an die Thüre ſeines eignen Stalles fort, wo er bald von der herbeikommenden Familie getödtet, und der entſeelte Körper des Verunglückten noch in ſeinem Innern ganz unverſehrt gefunden wurde.“

Gegen Mittag kamen hundert Negerrekruten, als Ergänzungsmannſchaften für den Krieg im Hedſchas beſtimmt, zu Schiffe hier an. Sie waren alle in weiße Leinwandhemden gekleidet und wurden bis zum andern Morgen, um ihr Deſertiren zu verhindern, in den Hof des Schloſſes eingeſperrt, wo ſie bivouakirten. Ich beſuchte ſie des Nachts mit dem Doktor kurz nach ihrer Mahlzeit. Alle lagen in tiefem Schlaf, aber zugleich in ſo grotesken, wunderlichen Stellungen, wie ich nie von Europäern geſehen, wozu ſie ſämmtlich ihre Leinwandhemden über den Kopf gezogen hatten; denn nur dieſen Theil ihres Körpers bedecken die Einwohner immer ſorgfältig während des Schlafes. Die Sterblichkeit unter dieſen, ſo robuſt und ſtark ausſehenden Leuten ſoll furchtbar ſeyn, und viele Tauſende von ihnen haben ſchon im Hedſchas ihr Grab gefunden, wo ſie meiſtentheils nicht durch die Waffen der Feinde, noch ſelbſt am Clima, das, obgleich ungeſund, doch von dem ihrigen nicht ſehr verſchieden iſt, ſondern — am Heimweh ſtarben. Die alle Jahr regelmäßig vorgenommenen Sklavenjagden auf die wilden Neger im Innern liefern dieſe Unglücklichen dem Gouvernement, eine Grauſamkeit, die nicht zu entſchuldigen, leider aber bei allen Völkern im Innern Afrika's ſo allgemein iſt, und allen Gouverneuren dieſer Provinzen, die zugleich ihren Privathandel mit den eingefangenen Sklaven treiben, ſo wie ihren eignen Bedarf damit verſorgen, ſo vie Vortheil bringt, daß es Mehemed Ali ſehr ſchwer werden würde, ſie radikal abzuſchaffen [1]. — Je weiter man von hier aus vordringt, deſto mehr bemerkt man allerdings, daß des Vicekönigs perſönliche Autorität ſchwächer wird, und bei aller Ehrfurcht für ihn als Herrn doch direkt mehr auf ſeine Stellvertreter übergeht, die mehr gefürchtet werden, und von denen mehr gehofft wird, eben weil ſie an Ort und Stelle ſind, und Mehemed Ali fern.

---

[1] Den Zeitungen nach hat er ſie jetzt verboten, ich zweifle aber an der Ausführung des Befehls durch die Untergebnen, und ſelbſt an der ganzen Aufrichtigkeit deſſelben von oben.

In Kartüm und in Kordoſan ſind in dieſer Hinſicht ſeine Gouverneure mächtiger als er, und er muß, ſo lange ſie dieſe Poſten bekleiden, um ſo behutſamer mit ihnen umgehen, um ſich vor ihrem Abfall zu ſichern, beſonders ſeit ſein Stern durch europäiſche Einmiſchung ſo ſehr erblichen iſt. Hier müſſen die Folgen davon doppelt bedauernswerth werden, da ſo unendlich viel hier zu thun, ſo viel Elend und Barbarei hier zu mildern, und ſo viel neues Glück, Wohlergehen, ja Reichthum geſchaffen werden könnte, wenn Volk und Land nur einigermaßen civiliſirt würden. Die gebrochne Macht Mehemed Ali's kann dies nicht mehr unternehmen.

Mein Dragoman war am Abend bedeutend krank an einem entzündlichen Fieber geworden, was mich nöthigte, einige Tage hier zu verweilen, doch haben ihn einige Aderläſſe und Senfpflaſter ſchon wieder auf den Weg der Beſſerung geführt. Während dieſer Zeit langte ein Boot unter engliſcher

Flagge hier an, auf dem ſich Herr Doktor Holroy befand, ein junger Mann, der ſeit einem Jahre dieſe Gegenden bereiſt, und jetzt aus Kordofan zurückkehrte. Dies war eine angenehme Diverſion und mehrere Stunden vergingen mir ſehr angenehm in der Unterhaltung mit dieſem unternehmenden und gebildeten jungen Mann. Er führte eine ſehr vollſtändige Waffenſammlung mit ſich und erzählte viel Intereſſantes aus Kordofan. Unter andern von einem freien Stamme der Schallie-Araber zwiſchen Sennär und Kordofan, wo die Sitte herrſche, daß ſich die meiſten Weiber nur mit dem Beding verheirathen, den vierten Tag frei zu haben, d. h. an dieſem Tage über ihre Perſon nach Gutdünken verfügen zu dürfen. Sie bekommen in dieſem Fall bei der Hochzeit ein förmliches, ſchriftliches Atteſt ausgefertigt, das ſie demjenigen, den ſie an ihrem Frei-Tage zu begünſtigen beſchließen, für die Dauer des Tages einhändigen, wodurch er geſetzlich befugt wird, ſo lange in des Mannes Rechte zu treten. Bei der Hauptſtadt Lobeid (nicht Obeid, wie auf den Karten ſteht) gibt es einen andern ſeltſamen Gebrauch. Viele Weiber und Mädchen

Hülfe rufenden Gefangenen losließen, und unter Lachen und Schreien in die Gebüſche entflohen.

In Lobeid wird nicht nur alles todte Vieh, ſondern ſelbſt die geſtorbenen Sklaven, zum ruhigen Verfaulen in der Luft, auf die Straßen der Stadt geworfen. Der dadurch entſtehende gräßliche Geſtank ſcheint für die Eingebornen weniger Unannehmlichkeiten zu haben, als die Mühe, die Cadaver fortzuſchaffen.

Lobeid iſt der anſehnlichſte und volkreichſte Ort im Sudan unter ägyptiſcher Hoheit. Es zählte mehr als 20,000 Einwohner, die jedoch meiſtens nur in Toguls, zeltartigen Rohrhütten von eleganter Form, wohnen. Die Vornehmen allein haben Lehmhäuſer, wie hier.

Das ganze nördliche Kordofan iſt eine unabſehbare Savanne, mit Akazien und Mimoſen bedeckt, theils vereinzelt, theils zu Wäldern vereinigt, voll Giraffen, Herden von Straußen und einer Menge ſehr verſchiedener Antilopen. Alluvialſand mit ergiebigem Haſeneiſenſtein, den die Einwohner ſchmelzen und ſehr gute Waffen daraus fertigen, deckt überall das Land. Einzelnſtehende Berge lagern

Mein Unmuth iſt um ſo größer, als ich gleich anfangs, die Hieherſendung nicht nöthig erachtete, und darin nur eine ſchon damals höchſt peinliche Verzögerung fand, die den Umſtänden nach durchaus zu vermeiden war! Mich verdrießt nun ſogar, daß ich Recht gehabt haben ſoll; ein wirklich elender Zuſtand, wo die einzige mögliche Satisfaktion auch noch in ihr Gegentheil umſchlägt. —

Indeß, das Paket muß geſchafft werden, dafür iſt mir nicht bange, da die Poſt die Annahme beſcheinigt und die Nachforſchungen unternommen hat. Nun alſo zur Sache, was weiter geſchehen kann und ſoll!

Gelangt das Paket an Ew. Durchlaucht, ſo iſt mein dringender Rath, Sie ſenden die Handſchriften, die ja ſchon ganz fertig ſind, geradezu mit Ihrer Vorrede nach Stuttgart, und empfehlen dringend alle Beſchleunigung.

Müſſen Sie die Reiſe antreten, ohne noch des Pakets habhaft zu ſein, ſo geben Sie Befehl, daß daſſelbe, wenn es ſpäter eintrifft, an mich zurückgeſandt werde, ſchicken mir Ihre Vorrede, und ich beſorge alsdann das Ganze nach Stuttgart.

Zwar werde ich ſelbſt [illegible] der nächſten Woche nach Wien verreiſen, aber das ſchadet nicht. Mein Freund Neumann, auf den ich mich wie auf [illegible] ſelbſt hierin verlaſſen kann, erbricht alle meine Briefe, und verfügt das Nöthige, als wenn ich ſelbſt da wäre. Ich inſtruire ihn für den Fall, wie ſich verſteht, noch ganz beſonders. Auch bin ich in acht Wochen wieder zurück, da mein Urlaub auf dieſe Friſt geſtellt worden.

An der Vorrede werde ich nichts ändern; richten Ew. Durchlaucht ſie gleich ſo ein, wie ſie bleiben kann. Bei Werken der Laune, des Wagniſſes und Muthwills iſt es faſt unmöglich, in die fremde Perſönlichkeit und Stellung ſich ſo hineinzudenken, daß man daraus wieder handeln dürfte.

ſich um Lobeid, der Kurbatich, el Kordoſan, Abugbĕr ꝛc. ſämmtlich aus jüngerem Granit, dem herrſchenden Geſtein von Mittel-Kordoſan, der Grauwacke parallel. Löwen, Panther und Leoparden ſind häufig.

Den Viehreichthum im ſüdlichen Sennär und Kordoſan ſchilderte Herr Holroy als außerordentlich. Viele Einwohner beſitzen Heerden von mehr als 10,000 Stück, welche ſich alle auf den Savannen nähren, was einen bedeutenden Waſſeruntergrund beweiſt. Ueberhaupt meinte der Doktor, daß dieſe Länder zu den reichſten Afrika's gehören könnten, wenn nur ein Kanal von Dſchebel-Moigl am Bahr-el-Asrack nach dem weißen Nil gegraben würde, was nicht die mindeſte Schwierigkeit hätte. Es würde dann zwiſchen dieſen beiden Flüſſen bis Kartûm hin ein Delta, noch üppiger als Unterägypten, gewonnen werden. Hier wäre in der That die wahre Goldgrube für Mehemed Ali zu finden, wo er durch den Anbau von Baumwolle, Zuckerrohr, Indigo, Senna (die ſchon jetzt dort überall wild wachſe) und der meiſten Cerealien ungeheure Revenüen für ſich hervorrufen könne.

Ich ſelbſt überzeugte mich ſpäter vielfach von der Wahrheit dieſer Behauptung.

Ueble Nachrichten brachte Herr Holroy von der Abyſſiniſchen Grenze, wo die Truppen des Vicekönigs bei der jährlichen Sklavenjagd das fremde Territorium nicht reſpektirt und große Exceſſe begangen hatten. Als nun die Beſchwerden der Abyſſinier kein Gehör fanden, und dieſes Jahr von neuem 2000 Mann der Truppen des Gouverneurs von Kartüm ihr gewöhnliches Geſchäft begannen, kam ihnen eine Armee von 30,000 Abyſſiniern entgegen, maſſakrirte 1200 der Aegyptiſchen Soldaten, und nahm die übrigen nebſt dem Commandirenden und dem Reſt der Officiere gefangen. Sie haben jetzt eine Liſte aller Gefangenen eingeſchickt und den Auslöſungspreis für Jeden beſtimmt, widrigenfalls ſie drohen, in einer angegebenen Zeit die Unglücklichen ſämmtlich zu Eunuchen zu machen. Dies iſt überhaupt hier ſehr Mode. So befindet ſich in Folge einer früheren Revolution in Darfur ein Bruder des dortigen Kaiſers als Flüchtling in Lobeid, wo er auf Koſten Mehemed Ali's zu einer paſſenden Gelegenheit aufgehoben, und ſo lange ſtandesmäßig ernährt wird. Außerdem aber treibt dieſer Prinz noch einen ſehr einträglichen Handel mit — jungen Eunuchen. Seine Hoheit geruhen ſogar, nebſt ſeinem Herrn Sohne, zu ihrem beſondern kaiſerlichen Zeitvertreib den größten Theil der dazu nöthigen Operationen ſelbſt zu verrichten. Dieſe Operation findet folgendermaßen ſtatt. Das beklagenswerthe Opfer (meiſtens Kinder) wird in friſchen Sand eingegraben. Blos der Kopf und die zu operirenden Theile bleiben frei. Die letztern werden dann durch einen Meſſerſchnitt vollſtändig vom Körper getrennt, und die Verblutung durch ſchnell darüber gegoſſenes — ſiedendes Blei geſtillt. Nach 40 Tagen iſt Alles wieder geheilt, und es muß uns faſt unbegreiflich ſcheinen, iſt aber vollkommen wahr, daß trotz dieſer barbariſchen Behandlungsweiſe in der Regel kaum zwei von zwölfen daran ſterben. Noch ſchauderhafter als dies war es mir, von Herrn Holroy zu hören, daß kürzlich ein Europäer, der den Sklavenhandel dort als Spekulation treibt, dem Sultan fünfzehn von ihm erkaufte Kinder zur Operation mit dem Beding verhandelte, daß ihm, ſtatt des Geldpreiſes, fünf davon als Eunuchen, geſund und völlig hergeſtellt zurückgewährt werden müßten. Auch in Oberägypten gibt es zwei chriſtliche (koptiſche) Klöſter, deren Hauptrevenue aus dem Verfertigen von Eunuchen gezogen, und dies ſo ſehr ins Große betrieben wird, daß faſt ganz Aegypten und ein Theil der Türkei von dort aus verſorgt wird.

Im Uebrigen werden in Kordofan die Sklaven, wie überall im Orient, keineswegs grauſam von den Eingebornen behandelt, doch ſah Herr Holroy (aber wiederum bei einem Europäer) zwei Männer, denen, wegen verſuchter Flucht, die Naſen abgeſchnitten worden waren. Dergleichen iſt ſchrecklich, dehnt ſich aber nicht blos auf Sklaven aus, da überhaupt in dieſen noch ganz wilden Ländern jeder Beſitzer mit ſeinen Untergebenen faſt ſchalten kann, wie er will.

Herr Holroy war noch entzückt von den gemachten Jagden, von denen er mehrere Trophäen mitbrachte. Außerdem führte er auch mehrere Sklaven, ein Mädchen und fünf Knaben, mit ſich, ſo wie ſechs merkwürdige Ziegen aus Kordofan, den Steinböcken ähnlich, und ſo bunt wie Oſtereier, roth, ſchwarz, weiß und rehfarben geſprenkelt oder marmorirt, graziöſe Thiere, viel hübſcher in ihrer Art, als ihre menſchlichen Kameraden. Auch Herr Holroy beklagte ſich über die Unzuverläſſigkeit aller in Europa herausgekommenen Karten des Nillandes. Er war ſelbſt mit der Anfertigung einer neuen beſchäftigt, und hatte bereits auf der beſten engliſchen von Arrowſmith über 300 falſche Namen und einige 20 falſche Nilbiegungen corrigirt.

Es war für meinen kranken Dragoman ſehr erſprießlich, daß ihm hier ein europäiſcher Doktor wie ein Deus ex machina zu Hülfe kam, ſonſt hätten wir vielleicht noch lange hier verweilen müſſen. Bei dieſer Gelegenheit erzählte Herr Holroy, daß er ſelbſt am climatiſchen Fieber tödtlich krank geweſen, ſich im Anfang ſelbſt zu curiren verſucht, aber vergeblich, bis er ſich endlich entſchloſſen, ſich blindlings einem einheimiſchen Fali zu übergeben, der ihn auch mit einer „Höllencur,“ wie er ſich ausdrückte, binnen acht Tagen glücklich geheilt.

So verging mir die Zeit angenehmer, als ich hoffen durfte, durch die reichhaltige Unterhaltung des engliſchen Doktors, und obgleich ich mich ſelbſt faſt eben ſo unwohl fühlte, als mein Dragoman, beſonders aber an einer höchſt peinigenden Abgeſpanntheit des ganzen Nervenſyſtems litt, ſo benutzte ich doch meine Muße noch anderweitig, namentlich, um Schendy einigemal zu beſuchen. Es iſt ein trauriger Anblick, den dieſe Stadt, welche einſt an 50,000 Einwohner zählte, in ihrem jetzigen Zuſtande gewährt. Noch dehnen ſich ihre zerſtörten und längſt verlaſſenen Häuſer auf allen Seiten gegen die umliegenden Felder aus, welche ebenfalls größtentheils zur Wüſte geworden ſind. Nur hie und da ſieht man noch ein ſpitzes Strohdach ſich erheben, das in der großen Todtenſtadt ein einzelnes bewohntes Haus verkündet, alle übrigen ſind dachlos und leer, gleich dem faſt in der Mitte des Ganzen ſtehenden kleinen Lehmpallaſtes, in welchem Ismael-Paſcha ſein tragiſches Ende fand, und wo die verrätheriſche Fackel, welche nur die darum her gehäufte Strohbündel zu erſehnter Rache anzünden ſollte, vom Schickſal beſtimmt war, in grauſer Folge eine ganze große Provinz mit mehr als der Hälfte ihrer Bewohner zu vernichten. Eine eigne Schickung iſt es, daß der Schech, welcher die Verſchwörung anzettelte und ausführte, mit ſeinem Sohne aller Strafe und Rache gänzlich entging.

Er lebt noch unter den Arabern der Wüſte, und Mehemed Ali hat nie etwas gethan, um ſeiner habhaft zu werden, ja man verſicherte mir, daß ſein Sohn ſchon längſt wieder zurückgekehrt ſey, und ſeit Jahren auf einer Inſel nicht fern von Meroë lebe, wo ihn alle ſeine noch übrigen Anverwandten häufig beſuchen, ohne daß die Regierung die mindeſte Notiz davon genommen hat. Mehemed Ali, der ein beſſerer Politiker iſt, als der Defterdar war, mißbilligte überhaupt deſſen Verfahren im höchſten Grade, und hat ſeitdem Alles gethan, was in ſeinen Kräften ſtand, um es vergeſſen zu machen. Der größte Theil der Schechs in dieſer Gegend, von denen mehrere zu mir kamen, erhält Jahrgehalte von ihm ausgezahlt, und der Schech Biſchir bezieht monatlich 500 Piaſter vom Gouvernement, hier eine bedeutende Summe. Daß ich über Ismael-Paſcha's Kataſtrophe nichts weiter erwähne, wird mir hoffentlich Niemand verdenken, da die genaueſten Details darüber von jedem ſeitdem hier Reiſenden ſchon zum Ueberdruß wiederholt worden ſind.

Die Ruinen von Meſaourat und El-Auvatey.

Es ward nun Zeit, mich zu einer Excurſion nach den Ruinen von Meſaourat bereit zu machen, obgleich dieſe Tour, weil man ſie wegen gänzlichen Waſſermangels in der Wüſte ſehr ſchnell zurücklegen muß, mit großer Beſchwerlichkeit verbunden iſt. Zu meiner Sicherheit begleiteten mich, auf Befehl des Gouverneurs, der Emir Biſchir ſelbſt, mit acht ſeiner ausgeſuchteſten Leute.

Kurz vor Sonnenuntergang verließen wir Korſchud-Paſcha's Pallaſt, und es war ſchon dunkel geworden, ehe wir, Schendy zum letztenmal durchziehend, das Ende dieſer traurigen Ruinen erreicht hatten. Bald darauf überzog ein fürchterliches Gewitter den ganzen Himmel mit Rabenſchwärze. Von allen

Seiten durchkreuzten die Blitze das Firmament, welche die fahlen Mauern der uns umgebenden Trümmer, von Moment zu Moment mit dem Dunkel abwechſelnd, in rothem Feuerſchein erglänzen ließen, gleich einer geſpenſtiſchen Erſcheinung der auflodernden Flammen jenes frühern Brandes, der Schendy für immer verheerte. Uns that jedoch dieſe Artillerie des Himmels nicht den mindeſten Abbruch, da ſich aber nachher auch ein heftiger Platzregen zu ihr geſellte, mußten wir im nächſten Dorfe nothgedrungen ein Obdach ſuchen. In den kleinen, wie Backofen heißen, und von Schmutz und Inſekten aller Art angefüllten Stuben der Landleute war es indeß nicht lange auszuhalten. Ich ließ daher bei einem mühſam angezündeten Feuer, unter dem fortwährenden Rollen des Donners, unſre zwei kleineren Zelte aufſchlagen, die nicht größer als Schilderhäuſer ſind, und ſonſt nur den Eingang der größeren bilden. Hier lagerten wir bald ziemlich trocken, während Schech Biſchir mit ſeinen Leuten, Dromedaren und Pferden ſich ſorglos unter den herabſtrömenden Fluthen im Freien bettete. Dieſer mächtige Schech, ein geiſtvoller und unternehmender Mann, hat es von Anfang an treu mit dem neuen Gouvernement gehalten, und iſt jetzt eine ſeiner mächtigſten Stützen unter den Arabern, was um ſo wichtiger iſt, da allen übrigen Schechs, die noch immer einige Rancüne wegen der Vergangenheit bewahren (und es iſt ihnen nicht ſehr zu verdenken), ohngeachtet aller ſcheinbaren Unterwürfigkeit, nicht viel zu trauen ſeyn ſoll, eine Verſtellung, in der überhaupt alle Orientalen Meiſter ſind. Der Schech Biſchir wird, wie ich vom Kaſcheff hörte, wegen ſeiner Anhänglichkeit an die jetzige Regierung, von jenen Häuptlingen bitter angefeindet, und läßt ſich daher auch nicht leicht ohne zahlreiche Begleitung unter ihnen blicken.

Nach einigen Stunden hörte der Regen auf und geſtattete uns, die Reiſe fortzuſetzen, welche die ganze Nacht hindurch in monotoner Einförmigkeit raſtlos vorwärts ging. Gegen Morgen kamen wir, bis jetzt noch immer nicht fern vom Nil geblieben, durch einen weitläuftigen Akazienwald, deſſen Bäume ſich in Folge des fruchtbaren Gewitters der Nacht, wie bei uns im Frühjahr, über und über mit kleinen meergrünen Blättern von einer reizend friſchen und glänzenden Farbe bedeckt hatten. Auch die Luft war abgekühlt, Zu allen Aufträgen und Beſorgungen bin ich übrigens durchaus erbötig; ich ſchließe die einzige Beziehung aus, wo ein Unterhandeln über Honorar, oder ſonſtiges in Rechnungsweſen Einſchlagendes nöthig würde. Jede andere Aufgabe werde ich treulichſt, und ſo geſchickt als mir möglich iſt, zu erfüllen ſuchen. Wäre nur das Paket erſt wieder bei mir! — Notabene! das fällt mir noch zu rechter Zeit ein; Auslagen will ich auch ſehr gern machen; nur kein Geld einnehmen, verwahren, behandeln, übermachen! —

Der Reiſeplan iſt ſehr ſchön und großartig. Ich will ihm ein guter Prophet ſein, und Genuß und Erfolg jeder Art weiſſagen! Wo es ſo gut mit friſchem Muth und freiem Unternehmungsgeiſte beſtellt iſt, da geht alles leicht und glücklich. Ich getröſte mich wegen der weiten Entfernung mit der ſicheren Hoffnung, Sie über's Jahr geſund und froh und bereichert wiederzuſehen, und endlich auch wiederzuſehen in Muskau.

Das Selbſtbedienen iſt ja eine ordentliche demokratiſche Schule! Lackiren der Schuhe geht noch an; das Putzen iſt ſchon übler, und am übelſten denk' ich mir das Schmieren, des Geruches wegen. Gewichſt hab' ich mir meine Stiefeln auch ſchon ſelbſt, mit einer Art Leidenſchaft; den Glanz hervorbrechen zu ſehen, iſt wirklich etwas lächelnd Hübſches. Und nun gar Lackiren!

Ich muß dies Blatt noch heute fortſenden. Daher kein Wort mehr, als das der innigſten Glückwünſche, der treuſten Verehrung und Ergebenheit, worin ich verharre unwandelbar

Ihr

anhänglichſt-gehorſamſter

Varnhagen von Enſe.

Ich weiß nicht einmal, ob die Frau Fürſtin noch hier iſt, und es iſt nicht Zeit, erſt fragen zu laſſen.

ein ſanfter Zephyr webte durch die Zweige, und trug duftigen Geruch auf ſeinen Fittigen. Hier ſchlugen wir unſern erſten Bivouak in der Nähe eines Dorfes auf. Gleich nach dem Frühſtück ging ich mit Ackermann auf die Jagd, um für weitere Nahrung zu ſorgen. Wir erlegten diesmal, außer den ſo leicht beizukommenden Turteltauben, eine junge wilde Gans für unſere Tafel, und außerdem noch allerlei bunte Vögel, mit der den Menſchen erlaubten Grauſamkeit, nur um der Schönheit ihres Gefieders willen. Am Nil, deſſen Ufer hier ziemlich maleriſch und bebuſcht ſind, ſtießen wir in der Nähe von vierzehn gravitätiſch fiſchenden Pelikanen auf ein Krokodill weiblichen Geſchlechts mit ſeinem, kaum erſt drei Fuß langen Sprößling, welcher letztere einen fruchtloſen Schuß erhielt, und dann wie ein Froſch ſeiner ſchwerfälligen Mama ſchleunig ins Waſſer nachſchlüpfte. Bei unſrer Zurückkunft meldete man mir die Anweſenheit dreier Pilgrime aus Darfur, die, wie es hieß, auf einer Wallfahrt nach Mekka begriffen ſeyen. Es waren ſehr gut gewachſene Neger, jeder mit einem langen blauen Hemde nebſt Sandalen, die bunte Lederriemen zuſammenhielten, bekleidet, und es ſchienen gewandte

Leute zu ſeyn. Sie rühmten einſtimmig die Eigenſchaften ihres Sultans, und ſagten uns, daß nicht Kobbé (wie es uns die geographiſchen Nachrichten angeben) die Hauptſtadt des Reichs und Reſidenz des Königs ſey, ſondern Tendelti-Taſſir, das auf keiner Karte ſteht. Kobbé, meinten ſie, ſey nur die Hauptſtadt der Kaufleute, die andere, weit ſtattlichere und umfangreichere, die Reſidenz des Herrſchers und der Großen. Ihren Aeußerungen nach ſchien in dieſem Lande zwiſchen Adel und Kaufmannſchaft eine ſtarke Demarkationslinie gezogen zu ſeyn. Wahrſcheinlich beſitzen ſie dort noch keine vermittelnden Banquiers. Ihrer Ausſage nach iſt die Reſidenz nur eine ſtarke Tagereiſe von Kobbé entfernt. Einen großen Fluß, behaupteten ſie, gäbe es, ſo viel ihnen bekannt, in ihrem ganzen Lande nicht, aber viel Bäche, die in der Regenzeit zu Flüſſen würden, und außerdem zahlreiche Brunnen und Ciſternen, ſo daß es nirgends, als in der angrenzenden Wüſte, an Waſſer fehle. Das Land ſoll reich an Waldungen und fruchtbar ſeyn. Unter den Gartenfrüchten nannten ſie Orangen, Citronen, Granaten und Melonen und andere mir unbekannte Namen, und unter den Gemüſen ziemlich die nämlichen, welche Sudan und Kordofan liefern. Der Sultan habe, fuhren ſie fort, ſeit einigen Jahren angefangen, den Nizzam einzuführen, welchen ein Weißer befehlige, den der Sultan ſehr hoch halte; doch gefalle den Eingebornen dieſer Dienſt nicht, und die Truppen ſeyen viel weniger gut dreſſirt, als die ägyptiſchen Soldaten, welche ſie in Kordofan und im Sudan geſehen; auch beſitze der Sultan einige Kanonen, ohne ſie jedoch bis jetzt ſehr gebraucht zu haben.

Sie hatten ſämmtlich viele Amulete und Glasperlenſchnuren an ſich hängen, der Eine aber außerdem noch eine Art Brieftaſche, worin ſich ein buntes, roh angefertigtes Bild der heiligen Kabba befand, das er zu zeigen anfänglich einige Schwierigkeiten machte. Dieſer, welcher der Unterrichtetſte von den Dreien zu ſeyn ſchien, erzählte uns nachher von Volksſtämmen, die in den höchſten Gebirgen ihres Landes wohnten und gar keine Religion hätten, nicht einmal ſo viel, ſetzte er hinzu, als ein Dſchaur (Chriſtenhund). Deswegen ſtellt man auch jährlich regelmäßige Jagden auf ſie an, und bedient ſich der

Gefangenen zu Sklaven, über welche, als Kriegsbeute, der Beſitzer eine eben ſo unbeſchränkte Herrſchaft ausübt, als über ſein Vieh. Im Uebrigen ſcheint die Regierung milde, und nach ihrer Art auch ziemlich gerecht zu ſeyn.

Die Leute konnten etwas arabiſch reden und verſtanden die Sprache von Kordofan, welche einer der Begleiter des Schech Biſchir ebenfalls ſprach, der uns daher während der Unterhaltung als genügender Dollmetſcher zu dienen im Stande war.

Die Abtheilung der Wüſte, in welche wir von hier aus eindringen ſollten, und die ſich bis zum rothen Meere erſtreckt, wird nur von wenigen wandernden Beduinenſtämmen bewohnt, die blos nominell, und auch dies nur zum Theil, unter der Oberherrſchaft Mehemed Ali's ſtehen, folglich noch alle Reiſende als gute Beute anſehen. Die Sicherheit, die man ſo vollſtändig in den Staaten des ägyptiſchen Herrſchers genießt, hört alſo hier auf, und der Schech Biſchir kündigte uns an, daß ein Anfall von Räubern möglich ſey, wir daher unſre Waffen in Bereitſchaft halten möchten. Zugleich bot er mir an, jetzt meinen Dromedar, auf dem wir Europäer uns immer in einer etwas unbehülflichen Lage befinden, mit ſeiner, bisher von einem Diener an der Hand geführten, Stute zu vertauſchen, was ich dankbar annahm. Gegen fünf Uhr Abends machten wir uns auf den Weg, und erreichten bald eine herrliche Plaine, die, ſoweit das Auge reichte, mit hohem Binſengras, nebſt Gruppen niedriger Akazien und Mimoſenbüſchen bedeckt war; in blauer Ferne vor uns ſtiegen einzelne, bald ſpitz, bald tafelförmig, bald gezackt geformte Berge empor, und der Anblick des ganzen Landes bis an ihren Fuß zeigte deutlich, daß einſt hier allgemeine Cultur geherrſcht haben müſſe, deren Spuren, trotz der Austrocknung alter Kanäle und Verſchüttung der Brunnen, nach Jahrtauſenden noch ſichtbar blieben. Ich bin daher überzeugt, daß nur ein überall verbreiteter Untergrund von Waſſer dieſe Spuren von Fruchtbarkeit erhalten kann, welche uns noch jetzt umgaben, Sorge und Cultur alſo dieſes weite Land bald wieder von neuem zur Aufnahme einer anſehnlichen Bevölkerung tüchtig machen würden. Der Himmel war bewölkt, was die Hitze ſehr minderte, die Nacht aber auch ſo ſtockfinſter werden ließ, daß nur Araber, mit ihrem Hundeinſtinkt, den man füglich ihren ſechsten Sinn nennen könnte, den Weg aufzufinden im Stande waren.

Unſer Marſch in dieſer Dunkelheit, der keiner Karavanenſtraße mehr folgte, ſondern quer durch die hohen Binſen ging, hatte bereits einige Stunden angedauert, als unſre Leute plötzlich anhielten, weil jener ſechste Sinn — Gott weiß wie — inne geworden war, daß ſeitwärts in einem ſtruppigen Gebüſch Menſchen lagerten. Der Lieutenant des Schechs rief ſie ſogleich in die Nacht hinein mit lauter Stimme an, frug, wer ſie wären und was ſie hier machten? Doch ehe ich weiter erzähle, muß ich des Schech Biſchir's Gefolge kürzlich beſchreiben. Es waren ihrer, wie geſagt, nur acht, aber allem Anſchein nach höchſt zuverläſſige Leute, ſämmtlich ſchwarz, wie ihr Herr, ſtark und muskulös gebaut, was man um ſo leichter beurtheilen konnte, da ſie faſt nackt waren, und von markanten, aber nicht unangenehmen Geſichtszügen. Eine Binde um den Leib, und ein Tuch um den Kopf gewickelt, nebſt Sandalen an den Füßen, componirte, außer den Waffen, ihren ganzen Anzug. Nur der Lieutenant trug darüber noch eine Art weiter, blauer Blouſe, und der Schech den faltenreichen weißen Mantel mit rothen Streifen eingefaßt, der der römiſchen Toga ganz ähnlich ſieht, mit einem ſehr voluminöſen Turban von gleicher Farbe auf dem Haupte. Alle ritten weiße Dromedare von der ausgezeichneten eignen Zucht des Schechs, der ſeine größten Beſitzungen in Berber hat, wo das Gebiet der Tiſchäri-Araber beginnt, deren Dromedare an Güte nur denen aus Nedſchdi weichen. Sämmtliche Leute waren ſehr vollſtändig nach Landesart bewaffnet, d. h. Jeder hatte einen Wurfſpieß, ein großes ovales Schild aus Krokodill- oder Hippopotamushaut, durch das nur eine Büchſenkugel dringt, einen Dolch am Oberarm befeſtigt, und ein langes grades Ritterſchwert mit dem Griff in Kreuzesform über die Schulter gehangen, wie ich es ſchon früher beſchrieb. Flinten ſcheinen hier nicht üblich, und was davon ehemals etwa exiſtirt haben mag, iſt den von Mehemed Ali's Truppen unterworfnen Arabern weggenommen worden. Es gab kein Feuergewehr unter der ganzen Truppe, als ein Paar alterthümliche europäiſche Piſtolen, die dem Schech gehörten, und die ſein Leibdiener, nebſt einer durch Riemen befeſtigten kleinen Patrontaſche am Gürtel trug. Alle waren vortreffliche Reiter, und wußten ihre Dromedare ſo geſchickt zu regieren, daß die Schnelligkeit und Gewandtheit ihrer Bewegungen denen der Pferde nicht viel nachgab, während dagegen meine Suite nur ſehr mühſam mit ihren Thieren zurechtkam, die aber auch von weit ſchlechterer Beſchaffenheit waren. Dies veranlaßte denn häufig unwillkommnen Aufenthalt, um die Traineurs wieder heranzubringen.

Kaum alſo war die vorhin gemeldete Frage an die verdächtigen Fremden ergangen, als von einer tiefen Stimme die uns ſchnell vom Dragoman überſetzte Antwort erſchallte: „Kommt nur heran, dann werdet Ihr es erfahren!“ Im Nu waren alle Dromedare des Schech-Biſchir am Boden, und ihre Reiter ſchon herabgeſprungen, von denen jedoch vorſichtig zuerſt nur die Hälfte, mit gezognen Schwertern und von ihren Schildern gedeckt, in der Dunkelheit nach der Richtung des Schalls der gehörten Stimme vordrangen. Wir blieben ruhig mit geſpannten Piſtolen halten, und erwarteten den weitern Verfolg, um nach Umſtänden mit zu agiren. In wenig Sekunden hörten wir, mit großem gegenſeitigen Kampfgeſchrei, mehrere mit den Schildern aufgefangene Schwerthiebe ertönen, und wollten, da es nun Ernſt zu werden ſchien, ebenfalls vorrücken, als der Schech uns bat, dies bis zum höchſten Nothfall zu verſparen, worauf er nun ſelbſt mit ſeinen übrigen Leuten der melée zueilte. Seine ſchallenden drohenden Worte, die er den Streitenden zudonnerte, ſchienen ſogleich einen Waffenſtillſtand herbeizuführen (denn da wir nichts ſahen, konnten wir uns nur der Ohren als Fühlhörner bedienen). Das Geklirr der Waffen hörte auf, das Geſchrei aber verdoppelte ſich von beiden Seiten. Nach ohngefähr fünf Minuten verſtummte auch dies plötzlich, alle die Unſrigen kamen haſtig zurück, ſchwangen ſich auf ihre Dromedare und eilten im kurzen Trabe mit uns davon. Auf unſere neugierigen Fragen erhielten wir zur Antwort: die Fremden hätten ſich für reiſende Dſchellab's erklärt, und vorgegeben, daß ſie uns für Räuber gehalten 1). Der Schech ſetzte hinzu, daß er ſich damit beruhigt habe,

---

1) Dſchellab bedeutet eigentlich Kaufmann; da aber hier in der Regel Niemand reiſt, als um zu handeln, auch einen Reiſenden. Am richtigſten würde man es mit „wandernder Handelsmann“ überſetzen.

obgleich das Vorgeben erlogen ſey, da hier gar kein Karavanenzug exiſtire, wo Dſchellab's angetroffen werden könnten. Es ſey indeß beſſer, ſich zu entfernen, da man nicht wiſſen könne, ob nicht eine weit ſtärkere Anzahl in der Nähe ſey, von denen jene nur ein vorgeſchobner Poſten geweſen. In der That fanden wir, nachdem wir noch nicht tauſend Schritte weiter geritten waren, in einer ſehr engen und ſchwierigen Paſſage durch unebnes, ſteiniges Terrain voller Dornen, einen zweiten Trupp ähnlicher Dſchellab's, der aber wahrſcheinlich noch weniger zahlreich war, da er bei dem Anruf unſrer Spitze ſogleich die Flucht ergriff. Ich hatte übrigens keinen Augenblick die mindeſte Beſorgniß für unſre Sicherheit, da wir uns auf die Treue der Eskorte verlaſſen konnten, und die Menge unſrer Feuergewehre gewiß, ſelbſt gegen eine fünfmal überlegne Zahl, ſchnell den Sieg auf unſre Seite gebracht haben würde.

Eine Stunde ſpäter, nahe vor Mitternacht, und grade als der Mond rieſengroß und feurig am Horizonte emporſtieg, beleuchtete er vor uns die impoſanten Ruinen von Meſaourat, in der Mitte eines geräumigen Thales gelegen, das einzeln ſtehende

Wenn das Paket bei Ihnen ankommt, daß ich nur gleich davon erfahre!

Auf die Anzeige in der „Allgemeinen Zeitung“ bin ich ſehr begierig, wie überhaupt auf den Ausgang der Geſchichte mit der ſonderbaren Dreiheit von Oberſt, Dame und Lieutenant.

161.

Pückler an Varnhagen.

Frankfurt, den 18. Juli 1834.

Sie werden glauben, ich bin toll geworden, daß ich Ihnen noch einen vierten Brief ſchicke, und ich fange an zu glauben, daß der Teufel wirklich exiſtirt, und ſich mit mir luſtig macht, denn im Moment (wörtlich) mich in den Wagen zu ſetzen, übergiebt mir der Wirth ein Paket, das ſo eben ein Unbekannter gebracht. — und was iſt darin? —

1) Vier uralte Briefe der Fürſtin, die mir ſeitdem bitter vorwarf, nicht zu leſen, was ſie ſchriebe, und nicht darauf zu antworten — was ich mir nun erſt erklären kann.

2) Ein Brief von Ihnen mit Neumann's Rezenſion.

3) Ihr Brief, der die „Tutti“ begleitete, deutlich beſchrieben auf der Adreſſe: mit einem Paket u. ſ. w.

4) Ein Brief ebenfalls *ſchriftlich*, chargirt mit meinen vortrefflichen Piſtolen, die ich ſo ſchmerzlich erwarte.

Von den Paketen ſelbſt aber keine Spur.

Ich lief auf die Poſt. Niemand wußte etwas, weder von den angekommenen Briefen, noch von den nichtangekommenen Paketen.

Wahrlich, Baiern iſt ein romantiſches Land! Ich verſchiebe nun noch meine Reiſe nach Paris bis morgen, und kommt nichts nach, ſende ich die Couverts an Herrn von Eichthal.

Sandſteinberge von den barokſten Formen umgaben, in jener häufig vorkommenden Bildung dieſer Gebürgsart, welche ſie wie mit Thürmen, Mauern und Zinnen auf ihren Gipfeln gekrönt erſcheinen läßt. Wir waren indeß ſo ermüdet, daß wir vor der Hand nur wenige Blicke auf alle die Herrlichkeiten unter dem Mondlicht warfen, und nach dem Genuß einer ſchnell an der Spirituslampe gekochten Taſſe Thee die Teppiche auf den Boden unſrer Duodezzelte breiten ließen, und, den Sattel zum Kopfkiſſen, ſo köſtlich wie auf Eiderdunen bis zum Anbruch des Tages ſchliefen.

Die Ruinen von Meſaourat (jeder Vokal des Worts wird voll ausgeſprochen), deren äußerſte Umfangsmauern, nach Caillaud, 185 Metres in der Breite, und 248 in der Länge meſſen, ſind, meiner Ueberzeugung nach, die Ueberreſte eines großen königlichen Luſtſchloſſes mit allem nöthigen Zubehör an Wohnungen, Höfen, Ställen u. ſ. w., denen noch zwei kleine, höchſt zierliche Tempel (ganz in der Art wie bei uns eine Hofcapelle) angehängt worden waren, und welchen gewiß, in dem pittoresken, fruchtbaren Thale auch einſt die umgebenden Gärten nicht fehlten [1]). Sämmtliche Gebäude ohne Ausnahme ſind aus Quadern von mittler Größe aufgeführt, deren ſchön röthlichen Sandſtein die nahen Berge lieferten, alles iſt zierlich und auf die ſolideſte Weiſe bearbeitet, aber nirgends bemerkt man weder die koloſſalen Proportionen, noch die vollendete Kunſt der alten Denkmäler Aegyptens, und es wird vielleicht paſſend ſeyn, hier gleich im Voraus zu bemerken, daß alle Ruinen, die wir während unſrer diesmaligen Expedition zu ſehen bekamen, und von denen gleich weitläuftiger die Rede ſeyn wird, immer ganz ein und denſelben Charakter trugen, welcher zwar einige Affinität mit den merkwürdigen Ueberreſten bei Dſchebel-Barkal, ſo wie zum Theil mit denen bei Meroë hat, jedoch auch eine decidirt verſchiedene Nüance von ihnen zeigt. Dieſe beſteht in der Miſchung griechiſchen oder vielmehr römiſchen Styls mit dem bereits ganz corrumpirten ägyptiſchen, der in allen dieſen, weit mehr dem blos eleganten nachſtrebenden, und eher überladen als erhaben zu nennenden Gebäuden vorherrſcht. Ich halte ſie daher auch für noch neuer als jene Monumente von Dſchebel-Barkal, und kaum älter als höchſtens aus gleicher Zeit mit den letzten Ptolomäern, wo nicht ganz gleichzeitig mit der ſpätern römiſchen Epoche. Die oft ins Kleinliche gehende Ausſchmückung, die offenbar aus griechiſchem Bauſtyl entnommenen Zierrathen neben den ägyptiſchen und mit dieſen vermiſcht, die Abweſenheit aller koloſſalen Maſſen und daraus hervorgehender großer Effekte — zeugen ſämmtlich für dieſe Meinung. Aber die weit ſorgfältigere Rückſicht auf Bequemlichkeit und die größere Menge aneinander ſtoßender Wohnzimmer, meiſtens von kleinerer Dimenſion, als in den altägyptiſchen Denkmalen angetroffen wird, ſcheinen abermals das Wirken eines weiblichen Elements zu verrathen, und ich möchte daher der Vermuthung Raum geben, daß dieſe Gebäude ſich aus den letzten Zeiten jener Königinnen herſchreiben, die, wie ſchon bemerkt, Jahrhunderte lang unter demſelben, immer fortgeſetzten Namen in Aethiopien herrſchten, und in vielfachem, kriegeriſchem und friedlichem Verkehr mit den Römern ſtanden, ſo daß leicht Baumeiſter dieſer Nation gebraucht worden ſeyn können, um den ägyptiſchen Styl hier, wie in ihrem Vaterlande oft den griechiſchen, zu verballhornen. Der Hypotheſe einiger Reiſenden beipflichten zu wollen, welche ſchon bei den offenbar viel älteren Denkmälern von Meravi und Meroë als ganz unkritiſch erſcheint, nämlich: daß die Architektur-Ueberreſte Aethiopiens älter als die Aegyptens ſeyen, wäre hier eine vollſtändige Abſurdität. In allen dieſen Bauarten ſehen wir ohne Ausnahme nur eine untergeordnete *Nachahmung*, keineswegs einen untergeordneten *Anfang*. Die charakteriſtiſchen Zeichen dieſer zwei verſchiednen Unvollkommenheiten ſind aber zu ſehr in die Augen ſpringend, um ſich darüber anders, als abſichtlich täuſchen zu können, vorausgeſetzt, daß man überhaupt eines geſunden Urtheils fähig ſey. Ich wiederhole jedoch, daß ich durchaus nicht läugnen will, daß Cultur und ſelbſt die erſten Anfänge roher Kunſt aus dieſen Gegenden im grauſten Alterthum nach Aegypten vorgerückt ſeyn mögen, und die Anſicht, daß das flache, zum Theil erſt ſpäter angeſchwemmte Land Aegyptens aus den Bergplainen Aethiopiens zuerſt *bevölkert* worden ſeyn mag, iſt gewiß völlig naturgemäß und folglich wahrſcheinlich — ich behaupte nur, daß die noch jetzt exiſtirenden alten Monumente Aethiopiens, welche uns bekannt ſind, keineswegs aus jener Zeit herſtammen und ſogar großentheils weit jünger, als die ägyptiſchen Alterthümer aus der letzten Periode der Pharaonen, ja zum Theil der Ptolomäer ſind.

---

[1] Caillaud hält dieſe Ruinen für eine Erziehungsanſtalt der Prieſter. Ich kann dieſe Meinung nicht theilen. Es iſt zu viel Prunk und Spielerei in dieſen Räumen, alles zu fern von der ernſten Pracht prieſterlicher Etabliſſements aus jenen Zeiten.

Es iſt indeß immer ſchon intereſſant genug, ſich den hieſigen Ruinen gegenüber zu überzeugen, daß in ſo großer Entfernung von der jetzt civiliſirten Welt vor wahrſcheinlich nicht länger als fünfzehnhundert Jahren hier noch Tauſende von Quadratmeilen blühender Fluren, voll Städte, Tempel und Palläſte, exiſtirten, wo jetzt nur eine auf ihrer Oberfläche gänzlich waſſerloſe, keine Frucht mehr tragende Wüſte, mit bloßem Geſtrüpp und wenigen Bäumen in ungeheuren Diſtanzen, ſich ausdehnt, und daß zugleich eine vielfach verfeinerte Cultur des Geiſtes mit einer immer noch höhern Stufe der Kunſt (der Baukunſt wenigſtens), als wir ſelbſt einnehmen, da herrſchte, wo es in dieſem Augenblick nur noch einige umherwandernde wilde Horden räuberiſcher Beduinen giebt.

Der Gedanke alſo, mich in einem ehemaligen

Luſtſchloß der gebildeten und lebensluſtigen Königin Candace zu befinden, die ich mir natürlich als eine ungemein ſchöne und graziöſe Schwarzbraune vorſtellte, gab der Beſichtigung des vor mir liegenden Labyrinths von Gemächern, Treppen, Gängen, Höfen, Säulenhallen, Tempeln und Mauern ein doppeltes Intereſſe, was einigermaßen der Müdigkeit, welche das beſchwerliche Durchirren derſelben herbeiführte, und der dumpfen Hitze, die uns dazu nicht wenig beläſtigte, die Wage hielt. Auch gab ich mich, ich muß es geſtehen, mehr dem egoiſtiſchen Genuſſe als dem Fleiße des Reiſebeſchreibers hin, da weder die Zeit, welche wir hier zu verweilen im Stande waren (denn unſer mitgenommener Waſſervorrath reichte kaum auf drei Tage), genügend war, noch meine Abſpannung es möchlich machte, mich mit detaillirten Meſſungen und genauern Unterſuchungen dieſer Art zu beſchäftigen, um einen correkten Plan des Ganzen aufzunehmen, was überdies, wie ich glaube, durch Herrn Linant, mit der ihm eigenthümlichen Treue, wohl ſchon geſchehen ſeyn wird. Der Leſer möge daher nachſichtig mit folgender kurzen Beſchreibung fürlieb nehmen.

Es ſcheint, daß es mehrere Haupteingänge zu dem Complex der verſchiednen Gebäude gegeben hat, welche, alle von einer gemeinſchaftlichen Mauer geſchützt, den königlichen Pallaſt in ſeinem ganzen Umfang bildeten, es iſt aber jetzt ſchwer zu ermitteln, wo ſich die eigentlichen Propyläen deſſelben befanden. Nach meinem Dafürhalten war der Haupteingang auf derjenigen der ſchmalern Seiten des großen länglichen Vierecks, welche gegen Nordoſt liegt. Hier zeigen ſich nach Durchſchreitung eines nicht ſehr breiten Hofes, auf beiden Seiten lange Reihen von Gemächern, deren Mauerreſte ſechs Fuß dick ſind (das Innere dieſer Mauern mit rohen Steinſtücken ausgefüllt), und durch welche ein ſtattlicher Säulengang führte. Die Säulenſchäfte ſind glatt, ohne Hieroglyphen noch Bildwerke, ſtehen auf einem Sockel, haben, einen Fuß über dem Boden, fünf Ellen Umfang, und eine Höhe von höchſtens 16 — 17 Fuß, inclusive des Gebälks des aus Blättern geformten kelchförmigen Capitäls. Nur wenige derſelben ſtehen noch aufrecht, und alle übrigen ſind mehr oder weniger zertrümmert. An den beiden Enden der Colonnade ſcheinen Hallen exiſtirt zu haben, und dieſe durch Niſchen, wahrſcheinlich mit Statuen geziert, geſchloſſen worden zu ſeyn. Aus der öſtlichen der Hallen tritt man in einen, ehemals ohne Zweifel bedeckten Gang, zehn und einen halben Fuß breit, und 231 Fuß lang, deſſen Einfaſſungsmauern nur vier Fuß Dicke haben und mit zugerundeten großen Werkſtücken von der Art, die man in Norddeutſchland Eſelsrücken nennt, belegt ſind. Der Gang führt durch mehrere große Höfe, in deren einem noch eine einzelne hohe Säule von 12½ Fuß Umfang ſteht. Dann leitet er neben den Grundmauern verſchiedner Gebäude vorbei durch eine verzierte Pforte in die hintere Colonnade eines, etwas erhöhter als der Reſt ſtehenden, Tempels, der ganz nach der gewöhnlichen Anordnung eines griechiſchen Peripteros erbaut iſt, jedoch ohne Opisthodomos und Pronaos. Er bildet nur einen einzigen Saal (die Cella), welcher von vier Säulen innerhalb getragen, und auf allen vier Seiten durch Mauern geſchloſſen wird, die rund umher ein doppelter Portikus, zehn Säulen an der langen und ſechs an der ſchmalen Seite, umgiebt. Auf drei Seiten ſind die Säulen glatt, auf der vierten, öſtlichen, aber — wo ſich eine breite und hohe offne Terraſſe befindet, nach der, wie noch einige Spuren verrathen, eine prächtige Treppe, welche die ganze Breite der Terraſſe einnahm, hinaufführte — zeigen ſich alle Säulen auf das Reichſte und zum Theil in ſehr geſchmackvoller Arbeit verziert, obgleich die Größe derſelben auch hier nur um ein Weniges die früher von mir angeführten überſteigt, und überhaupt, wie geſagt, nur das Zierliche, nirgends das Impoſante vorherrſcht. Jede Säule iſt verſchieden decorirt, und hier ſtießen wir zuerſt in den ganzen Ruinen auf einige Hieroglyphen und Anaglyphen, ganz gut ausgeführt, aber ohne Farben. Jedoch nur der unterſte Stein der Säulen, deren jede aus vier Stücken beſtand, war auf dieſe Weiſe decorirt. An einigen ſah man die gewöhnliche Proceſſion der ägyptiſchen Gottheiten mit ihren Attributen, einige auch mit dem Nilſchlüſſel in der Hand, denen eine Königin Opfer brachte, was mich fortwährend in meiner Hypotheſe beſtärkte, daß das ſchöne Geſchlecht hier de préference gewaltet habe. Die Figuren an den vier mittelſten Säulen, dicht neben dem Haupteingang, waren voll zu drei Viertel herausgearbeitet, und bei ſehr correkter Zeichnung mit viel Grazie behandelt, jedoch viel weichlicher gehalten, als es der ernſte rein ägyptiſche Styl geſtattet. Alle dieſe Darſtellungen ſind leider ſehr verſtümmelt. Im Innern des Tempels, wo, wie bereits erwähnt, ſich nur vier Säulen befinden, ſind in jeder der beiden längern Seitenwände zwei Fenſter angebracht; auf der ſüdlichen bemerkten wir zwiſchen dieſen noch eine Niſche, in der wahrſcheinlich die hier verehrte Gottheit ſtand. Dem großen geſchmückten Eingangsthore dieſes Tempels gegenüber iſt eine kleinere Ausgangspforte, die durch den hinteren Portikus nach einer nur fünf Fuß breiten Treppe führt, durch die man in einen Wirrwarr von Räumen gelangt, ohne Zweifel Privatwohnungen, deren Hauptmauer auf der Südſeite in einen ſehr großen, weit tiefer liegenden Hof abfällt, ſo daß ſie hier wohl an 18 Fuß Höhe haben mag. In der Mitte des beſagten Hofes deuten Grundlagen und einzeln umher liegende Fragmente auf das einſtige Daſeyn zweier Obelisken, und wahrſcheinlich eines Koloſſes zwiſchen ihnen. Nirgends konnte ich auf den Außenſeiten der Mauern, noch im Innern der Gemächer Spuren anderer Sculpturen, noch eines königlichen Wappens entdecken, nur zwei kleine, ſich ſehr ähnliche, eingemeißelte Bilder grotesker Art fand ich auf, wovon

Etwas Licht iſt nun doch angezündet, aber wie alles zuſammenhängt, iſt ſchwer zu begreifen.

Alles was Ihre lieben Briefe enthalten, entzückt mich ſehr. Ich denke die Verzögerung wird nicht ſo viel ſchaden, wenn nur der Werth wirklich da iſt, und Freundſchaft Sie nicht unwillkürlich beſtochen hat.

Uebrigens ſchwebt mir vor, es könnte eine Zeit kommen, wo ernſtere Beſchäftigungen, größere Kraftanſtrengungen an der Tagesordnung ſein könnten, und dann wünſchte ich wie jetzt, mit Ihnen gemeinſchaftlich vorwärts zu gehen.

Ich glaube über Petrick werden Sie ſpäter anders urtheilen, denn vermitteln hat er wahrlich nichts wollen; was er meinte, meinte er ganz, und ſpricht ſich, zwar verdammt ſchwerfällig, aber ich dächte energiſch genug aus.

Ganz der Ihrige

H. Pückler.

162.

Varnhagen an Pückler.

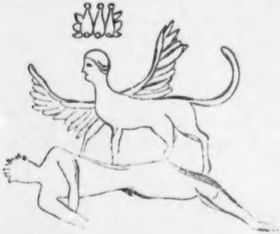
Berlin, den 19. Juli 1834.
Abends.

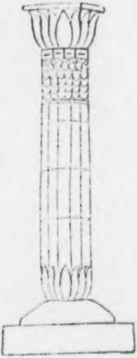
Theuerſter Fürſt!

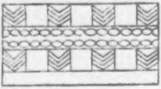
Glücklicherweiſe bin ich noch hier, empfange Ihre Briefe noch ſelbſt, und antworte ſonder Verzug. Heute Abend kam der zweite, im Augenblicke der Abreiſe geſchrieben, aus Würzburg an. Den erſten bekam ich geſtern, und geſtern ging auch meine Antwort nach Paris ab, aux soins de Messieurs de Rothschild, ich hoffe dieſe Herren werden ihn beſtens beſorgen.

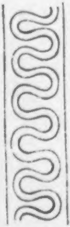
Ich benachrichtige darin Ew. Durchlaucht, daß ich zwar in dieſen Tagen abreiſe, allein mein Freund Neumann alles an mich Einlaufende öffnet und beſorgt, als wenn ich ſelbſt hier wäre. Bringt alſo die Poſt das verirrte Paket an mich

ich die Copie des einen hier beifüge, ſo wie die Verzierungen einer der Säulen in der kleinen Colonnade.









Der Anfang einer altorientaliſchen Inſchrift, die ſich auf der Hinterwand des Tempels befand, und die ich mühſam copirte, iſt mir leider verloren gegangen. Der Reſt derſelben war gewaltſam zerſtört, wogegen viele andere Wände deſtomehr mit rohen Bild- und Schriftverſuchen der Araber, oder vielleicht auch einzelner, hierher verſprengter, ägyptiſcher Soldaten verunreinigt waren. Mit größerem Vergnügen entdeckte ich ſpäter unter dieſen Allotrien zwei lange, ganz moderne Inſchriften von Herren Linant und Caillaud herrührend, den einzigen Europäern, die bis heute, den 25ſten April 1837, bis hierher vorgedrungen ſind. Sie lauten folgendermaßen:

1) „L'an de Jesus 1822 Frederic Caillaud a visité ces ruines renomées, il y est venu mandé par la France. Favorisé par le prince Ismaël-Pascha, il a penetré au-delà de Fazole par dix dégrés de latitude, où il a visité des peuples payens."

2) „L'an de Jesus 1822 Louis Linant a visité ces ruines. Il y est venu mandé par l'Angleterre et il a penetré jusqu' au royaume du Senaar grace aux conquetes d'Is-

maël-Pascha, Général des armées de son pere Mehemed-Ali, vice-roi d'Egypte."

Ich glaubte ein Recht zu haben, als der dritte Europäer, der Meſaourat beſucht hat, einen Ehrenplatz zwiſchen dieſen beiden Herren einzunehmen, und ließ, da ich nicht ſo hohe Mandanten als ſie aufzuführen habe (denn mein Vaterland, weit entfernt, mir Aufträge zu geben, lehnte ſogar meine desfalſigen Anerbietungen ab), nur die nachſtehenden Worte durch meinen Dragoman einmeißeln.

> „Im Jahre 1837 unſrer chriſtlichen Zeitrechnung hat ein deutſcher Reiſender .... dieſe Ruinen beſucht, geſandt durch ſeinen spiritus familiaris, und mit der Abſicht ſo weit vorzudringen, als es ihm Vergnügen machen wird."

In einem der unzähligen Höfe des Pallaſtes ſteht noch ein beſonderer kleiner Tempel frei in der Mitte, vielleicht ein Typhonium, weil an den Thürpfoſten ſich gräuliche Schlangen in die Höhe winden. Neben ihnen befinden ſich die Reſte zweier ſtehender Koloſſe von ſehr mittelmäßiger Arbeit, und gleich allem Uebrigen aus Sandſtein. Marmor und Granit ſahen wir nirgends angewandt. Auch dieſer Tempel beſteht nur aus einer Cella mit zwei umgeworfnen Säulen darin. Dem Eingang gegenüber ſteht ein einfacher Altar.

Andere Ruinen, außer dem Bereich der erwähnten Umfangsmauern, ſind bis dato, ſo viel ich weiß, nicht aufgefunden worden, denkt man ſich aber das auch jetzt noch durch ſeine maleriſchen Formen reizende Thal in blühender Cultur, Ziergärten um das Schloß und Wälder auf den nahen Bergen, ſo muß es einen höchſt wünſchenswerthen Landaufenthalt abgegeben haben, wenn die junge Königin der Aethiopier irgend eine Privaturſache hatte, die Freuden der Einſamkeit den geräuſchvolleren ihrer Hauptſtädte von Napata und Meroë vorzuziehen.

Nach Mittag ſetzten wir unſern Ritt nach den Tempeln von El-Auvatep fort. Zwei Stunden lang blieben wir noch in den Bergen, dann öffnete ſich eine ungeheure Plaine vor unſeren Augen, wieder mit einzeln ſtehenden Bergen in der weiteſten Ferne umgrenzt, während ein ſchmal auslaufender Aſt des eben verlaſſenen Gebürges ſich allmählich abdachend uns links zur Seite blieb. Dieſe Ebne war ſteriler als die früher durchzogene, doch ebenfalls an einigen Orten durch kleine Haine und Baumgruppen der ſtachlichen Mimoſen einigermaßen belebt. Nach vier Stunden ſcharfen Reitens erreichten wir das Ende des erwähnten Bergrückens, wo vier Tempel, ſtufenweis nach der Ebne hinabſteigend, erbaut ſind, ein Ort, der auf Herrn Cadalvène's Karte (wie es ſcheint nach der von Caillaud copirt, da er ſelbſt nicht hier war) Naga genannt wird. Die uns begleitenden Araber kannten jedoch dieſen Namen nicht, ſondern nur den von el-Auvatey. Schon 1000 Schritt vor den Tempeln ſtießen wir auf einen, auf den Hinterfüßen hockenden Löwen aus rothem Stein, nur wenig vom Sande verſchüttet, und bis auf den abgeſchlagenen Kopf ohne Verſtümmelung. Wahrſcheinlich liegen noch mehrere ſeiner Kameraden neben ihm vergraben, auch beginnen ſchon von hier aus die einzelnen Schutthaufen zerſtörter Gebäude auf beiden Seiten des Weges, ſo daß man annehmen darf, daß hier im Alterthum eine nicht unbedeutende Stadt geſtanden haben muß.

Der erſte, den höchſten Platz einnehmende Tempel, öſtlich von den andern gelegen, trägt auf ſeinen

Quadern noch die Spuren eines ehemaligen Ueberzuges aus feinem und ſehr feſtem Stuck. Seine innern Wände ſind mit, auf den freien Stein eingegrabnen, Bildern und Hieroglyphen bedeckt, deren Gegenſtände aber nur ſehr undeutlich zu erkennen ſind. Der Gott mit der Widdermaske (Ammon) kommt am häufigſten vor, hier aber opfert ihm ein König oder Feldherr, neben welchem auch ein halber Ring noch ſichtbar war, den ich abzeichnete, da ich in Champollion und Wilkinſon keinen ähnlichen auffinden konnte; es ging dies Blättchen jedoch mit der erwähnten Inſchrift zugleich verloren, was ich in ſofern bedauere, da dieſe Monumente bis jetzt faſt ganz unbekannt ſind. Dem Eingang gegenüber ſteht, wie gewöhnlich, ein ganz einfacher Altar in Form eines Würfels. Die Menge außerhalb aufgehäufter Trümmer deuten auf noch mehrere anſehnliche Gebäude in der Nähe, und ähnliche Steinhaufen ziehen ſich gleich einer Straße weit nach der Plaine hinab.

Der zweite Tempel, ohngefähr zweihundert Schritt von dem erſten abwärts gegen Weſten gelegen, war von viel größerem Umfang, ſo wie auch von höherer Pracht und Zierlichkeit. Sechs auf einander ſtoßende

Thore deſſelben, nebſt mehreren ſie verbindenden Säulenſchäften ſtehen noch aufrecht, alles gedrängt voll ſehr nett ausgeführter Sculpturen, doch überall ohne irgend eine Spur von Färbung. Ueber jedem der Thore ſieht man die geflügelte Kugel mit Schlangen umgeben, und eine breite Auffahrt aus Weſten hat faſt alle ihre Sphynxe auf beiden Seiten erhalten, viele davon noch ganz unbeſchädigt. Es ſind dieſelben hier offenbar dickwollige Schaafe (nicht Widder), wie wahrſcheinlich auch die Sphynxe in Meravi, deren gleichen in Aegypten gewiß ſonſt nirgends angetroffen werden, und daher auch eine auffallende Eigenthümlichkeit dieſes Theiles von Aethiopien bilden.

Fünf- bis ſechshundert Schritte weiter in derſelben, ſich nach Weſten erſtreckenden Linie ſtößt man auf den dritten und kleinſten Tempel, der höchſt wahrſcheinlich neuer als der andere iſt, und im verdorbenſten römiſchen Styl widerlicher Ueberladung den völligen Verfall der Kunſt verräth, obgleich auch er zum Theil mit ägyptiſchen Verzierungen, aber ohne Hieroglyphen und Bildwerken, ausgeſchmückt iſt, mehr den phantaſtiſchen Undingen in einer unſrer älteren Gartenanlagen als einem den Göttern geweihten religiöſen Gebäude ähnlich.

Aus einer viel älteren Epoche und als der edelſte von allen erſcheint dagegen der nahe dabei liegende vierte Tempel, obgleich er an Größe den letztbeſchriebnen kaum zur Hälfte übertrifft. Sein Eingang iſt von Oſten, wie bei dem erſten und dritten, denn nur der zweite hat ihn umgekehrt von Weſten her. Dieſer Eingang hat die Form ägyptiſcher Pylonen, auf deren ſchmalen Seiten ſich zwei Rieſenſchlangen um den Styl einer koloſſalen Blume in die Höhe winden und in der Figur eines Gottes enden (Oſiris), der die Nilſchlüſſel in der Hand trägt. Auf der linken breiten Vorderſeite der Pylonen neben dem Thore ſieht man das bekannte, ſich faſt auf jedem ägyptiſchen Monumente wiederholende Bild des Rieſen, gewöhnlich einen Herrſcher in der Geſtalt des ſiegenden Oſiris darſtellend, mit der einen Hand das Schwert erhebend, und in der andern Gefangene am Schopfe haltend. Hier aber übertrifft die Collektion von Köpfen, die der Rieſe gepackt hat, an Quantität alle ägyptiſchen Darſtellungen dieſer Art, die ich geſehen habe. Es gleicht dies ſeltſame Gebilde völlig einem unſrer

Stammbäume in Form eines aufſteigenden Candelabers, und enthält zuerſt oben drei gigantiſche Häupter, die mit langen Hälſen eins aus dem andern hervorwachſen, und von denen ſich unförmlich lange Arme nach beiden Seiten horizontal ausſtrecken; in den Zwiſchenräumen dieſer ſechs Arme aber finden noch fünfundzwanzig kleinere Köpfe Raum, und dieſe ganze Maſchine hält der Rieſe an dem langen Haarbüſchel des oberſten Koloſſalhauptes mit der linken Hand und ſchwingt in der rechten, ſtatt des Schwertes, hier eine vernichtende Keule.

Auf der rechten Seite des Thores iſt eine rieſenhafte Göttin abgebildet, von ganz gleicher Größe mit ihrem gegenüber ſtehenden Pendant, und in gleicher Stellung, auch dieſelbe ungeheure Kopfſammlung in der Hand haltend. Beide Darſtellungen ſind nicht ohne impoſante Wirkung, verrathen aber dennoch in ihrer Geſammtheit nur den Verfall, nicht den rohen Anfang der Kunſt, und alle Phyſiognomieen ſind weit entfernt von jenem bewunderungswürdig charakteriſtiſchen, eben ſo mannichfachen, als ſpeziell treuen Ausdruck, den z. B. bei ähnlichen Bildern in Theben und Ypſambul die Köpfe der Beſiegten haben, ſo daß man aus den Zügen ihres Antlizes noch heute faſt mit Beſtimmtheit ihr Vaterland errathen kann. Das Innere des Tempels war ganz leer von Sculpturen und Hieroglyphen und ſcheint nie fertig geworden zu ſeyn. Nur kahle, zerbröckelte Wände und hohe Steinhaufen boten ſich hier dem Auge dar. Dagegen befanden ſich auf ſämmtlichen Außenwänden ſorgſam ausgeführte und zum Theil wohlerhaltne, rieſige Gebilde. Beſonders ſind die Sculpturen auf der ſüdlichen Seite im beſten Zuſtande, und führen uns hier ganz dieſelbe Proceſſion von fünf Gottheiten, eine hinter der andern vor, die man im Thyphonium zu Dſchebel-Barkal und anderwärts abgebildet ſieht. Abermals iſt es aber eine Königin mit ihrer Geſellſchaftsdame, die ihnen hier opfert. Auch die andern Wände ſcheinen mehrere weibliche Figuren in Verbindung mit den Göttern zu enthalten; ſie ſind aber zu undeutlich und verwiſcht, um ſich genau davon überzeugen zu können. Der Tempel hatte wie No. 2 oben eine weit ausgeladne Krönung nach altägyptiſcher Weiſe, von der jedoch nur noch einige Bruchſtücke, und hier zum erſtenmal auch noch mit etwas Farbenſpuren verſehen, übrig ſind. Gewaltſame zurück, oder ſenden Ew. Durchlaucht es mir zu, ſo wird daſſelbe von hier aus unverzüglich an ſeinen Ort befördert. Ich habe für Neumann dieſerhalb das Nöthige ſogar aufgeſetzt.

Mein Rath aber iſt, wenn nur erſt das Paket wieder in Ihre Hände gelangt wäre, daſſelbe ſogleich nach Stuttgart zu ſenden, mit Vorrede und ſonſtigem Zubehör! Wir können hier doch nichts daran ändern, und ich würde es nicht, wäre ich auch anweſend, außer in ſolchen Fällen, die nicht Statt finden, nämlich wo ein ganz einzelnes Verhältniß in Betracht käme, das Ihnen entgangen ſein könnte mit ſeinen Folgerungen. Ein fremdes Maß im Ganzen läßt ſich nicht anlegen, und Anmuth, Laune, Scherz und Satire laſſen ſich nicht von Ernſt und Bedächtigkeit ſchulmeiſtern.

Ich rechne darauf, daß das Paket nicht verloren ſein kann, nur verirrt. Wenn nur durch die neueſten Angaben ihm nicht neue Irrfahrten bereitet ſind! Wird es Ew. Durchlaucht nach Paris nachgeſchickt, dann laſſen Sie es doch gleich von dort nach Stuttgart abgehen, und ſenden Sie auch die Vorrede gleich dorthin. Kommt es an mich hieher, ſo ſende ich oder Neumann es nach Stuttgart ab, und wäre die Vorrede inzwiſchen hier eingegangen, dieſe mit.

Der Laufzettel iſt gleich abgegangen. Man muß doch nun erfahren, wo die Spur des Paketes zuletzt verſchwindet, und in welcher Richtung ſie zu ſuchen ſei. Ich hoffe! — Ew. Durchlaucht Reſignation iſt großartig, mehr als heldenmüthig; ich hätte ſie nicht; wohl weiß ich, daß Jammern und Verzweifeln nichts hilft, aber man thut es doch. Möge die Wendung von der Art ſein, daß es nie zur Gewißheit kommt, ob die Reſignation ächt oder nicht war! Ich halt' es mit dem Wiederfinden, nicht mit dem Verzichten! —

Der Artikel in den „Blättern für litterariſche Unterhaltung", iſt gewiß von Neumann; dieſer kann ſehr ſchalkhaft ſein, meint es aber vortrefflich! Wer Lob und Tadel hand-

Zerſtörung durch Menſchen iſt bei allen dieſen Monumenten klar erſichtlich, und einige eingegrabne Kreuze auf den Mauern laſſen leider vermuthen, daß chriſtlicher Fanatismus, ſelbſt bis hierher dringend, thätig fromm zum Ziel der Kunſtvernichtung mitgewirkt habe.

Tödtliche Ermüdung, fünfunddreißig Grad Hitze im Schatten des Tempels, und ein brennender Kopfſchmerz, von dem ich faſt fortwährend geplagt wurde, dazu ſtatt ſtärkender Nahrung nichts mehr als ſchwarzes Waſſer aus den ſtinkenden Schläuchen und halb verſchimmelter Zwieback, müſſen die Magerkeit dieſer Beſchreibung entſchuldigen, wie die Unmöglichkeit, in der ich mich befand, allein, wie ich war, hinreichende Copieen von den merkwürdigſten der genannten Gegenſtände zu nehmen. Ich wage zu behaupten, daß Wenige an meiner Stelle unter ſolchen Umſtänden mehr zu unternehmen im Stande geweſen ſeyn würden.

Gegen Abend nach einer kurzen Ruhe mußten wir wieder in den Sattel, um ſieben deutſche Meilen weiter während der Nacht den dritten Ort aufzuſuchen, an dem allein ſich noch Ruinen in dieſem

Theil des Landes befinden. Da indeß, nach fünfſtündigem Marſch, des Doktors und meines Kammerdieners Dromedare kaum mehr vorwärts zu bringen waren, das etwas coupirte Terrain in der ägyptiſchen Finſterniß immer ſchwieriger zu paſſiren wurde, und wir Alle uns vor Mattigkeit kaum mehr auf unſern Thieren zu erhalten vermochten, ſo beſchloſſen wir, links ab einem großen Feuer zuzureiten, das, wie uns der Schech verſicherte, einem ihm bekannten Beduinenſtamm angehöre, um dort den Morgen oder wenigſtens den Aufgang des Mondes zu erwarten. Ohngeachtet der uns eben gegebnen Verſicherung gebrauchte der Schech-Biſchir wiederum alle militairiſche Vorſicht. Wir mußten einige hundert Schritte vor dem Feuer, das den Mimoſenwald um uns her magiſch beleuchtete, halten bleiben, und zwei Leute wurden zum Recognosciren vorausgeſchickt. Als ſie zur Abſtattung ihres Rapports zurückkamen, ward es, ich weiß nicht aus welchen Gründen, nicht für thunlich gefunden, hier die Gaſtfreundſchaft anzuſprechen, ſondern wir wandten uns von neuem ſeitwärts, einem weit entfernteren Feuer zu, das am Horizonte aufblitzte. Dort nach einer halben Stunde angelangt, befolgte man dieſelbe Taktik, worauf uns endlich geſtattet ward, auf einem iſolirten Sandhügel unſer Nachtlager aufzuſchlagen, an deſſen Fuß ſich unſre ſämmtlichen Thiere wie ein Bollwerk im Kreiſe umherreihten. Von den Beduinen, welchen nur der Schech-Biſchir allein einen Beſuch abſtattete, bekamen wir keinen einzigen zu ſehen, ſtatt deſſen aber, was uns ungleich willkommner war, brachte uns unſer ſorgſamer Schech ſelbſt eine enorme Kürbisflaſche voll vortrefflicher Milch nebſt einem Pack arabiſcher Brotkuchen mit, die uns ein köſtliches Mahl bereiteten. Einige Stunden tiefen Schlafes, wenn gleich auf hartem Lager, erfriſchten uns ſo vollkommen, daß wir Alle mit erneutem Muth und in der beſten Laune wieder unſre Dromedare beſtiegen, um in belebender Morgenfriſche der aufgehenden Sonne entgegenzureiten. Wir hätten uns jedoch die ganze Beſchwerlichkeit der langen heutigen Tour füglich erſparen können, da die Ruinen, um derentwillen wir den großen Umweg unternahmen, ganz unbedeutend ſind. Sie liegen nah am Nil und beſtehen nur aus großen Schutthaufen, aus denen ſich noch drei aufrecht ſtehende viereckige Pfeiler erheben, durch Iſisköpfe mit ſehr langen Ohren verziert. Ein italieniſcher Renegat, Leibarzt des Gouverneurs zu Kartum, hat hier Nachgrabungen veranſtalten laſſen, die aber kein anderes Reſultat gegeben haben, als einige zerbrochene Säulenſchäfte und Schlußſteine von Thoren mit dem Symbol der geflügelten Kugel aufzudecken, an denen die Arbeit ziemlich roh iſt.

Es blieb uns jetzt, um unſere Excurſion ganz zu vollenden, nur noch ein zweiſtündiger Marſch bis Beni-Naga übrig, in deſſen Nähe meine auf der kürzeſten Straße vorausgegangene Reiſekaravane uns am Fluß erwartete. Unſer Weg längs des Nils glich, obgleich ohne Anbau, doch völlig einem Garten, durch die Menge der zierlichen Geſträuchclumps und maleriſch vertheilten Baumgruppen, zwiſchen denen ſich die ſchönſte Fernſicht, einerſeits auf die eben verlaſſenen Berge, von der andern auf die weiten Windungen des Fluſſes eröffnete. Wild war hier ziemlich häufig, beſonders Haſen, welche die Beduinen durch Steinwürfe zu tödten verſtehen. Einmal floh ein Trupp von ſechs ſchlohweißen großen Antilopen an uns vorüber und in der Nähe einiger Zelte ſahen wir eine ſehr eigenthümliche Race halbwilder Schaafe, die nicht nur in der Form ganz von den unſrigen abwichen, ſondern auch in ihrer Farbe. Einige waren rehfarben, die Wolle anderer von der Farbe eines falben Pferdes, und mehrere auf das Schönſte marmorirt, wie ein Oſterei. Bald darauf erblickten wir, ohnfern Beni-Naga, einen dichten Hain hoher Palmen, deren gleichen wir lange nicht mehr zu Geſicht bekommen hatten, und entdeckten zugleich unſre hellgrünen Zelte unter ihrem Schatten aufgeſchlagen, neben verſchiedenen Saki's, umgeben von den durch ſie bewäſſerten fruchtbaren Fluren. Hier beſchloß ich den heutigen Tag zu raſten. Ein Schaaf ward für den Schech und ſeine Leute geſchlachtet, und ganz am Spieße gebraten; ich begnügte mich mit Datteln und Milch, eine Diät, die ich bis Kartum fortſetzte, und dadurch mein häufiges Kopfweh und anderes leichtes Uebelbefinden vollſtändig beſeitigte.

Marnat. Wetterphänomene. Ankunft in der Hauptſtadt des Sudan.

Beni-Naga iſt, gleich Schendy, ein ſehr großer, aber faſt gänzlich zerſtörter Ort, den nur noch zwei bis drei Familien bewohnen. Ohnfern der Stadt ſteht das Grab eines berühmten muhamedaniſchen Heiligen, in Form einer hohen, ſcharf zugeſpitzten Pyramide, die hier noch immer für dergleichen Zwecke übliche Bauart. Wir fanden zuweilen dieſe Denkmäler auch gleich den alten ſtufenweiſe emporſteigend, ſo daß man ihren Gipfel bequem erklettern konnte. Doch ſind die muhamedaniſchen Pyramiden nie viereckig, ſondern immer rund. Zuweilen ſind Bruchſteine bei ihnen angewandt, meiſtens werden ſie aber nur aus in der Sonne getrockneten Backſteinen, oder mit Stroh vermiſchter Erde aufgeführt, ſelten aus gebrannten Ziegeln. Gleich bei unſrer Ankunft erzählte man uns eine traurige Begebenheit, die ſich vorgeſtern neben unſrem Lagerplatze zugetragen. Zwei Löwen hatten ſich in die Nähe eines der Saki geſchlichen, wo mehrere Stücke Vieh eingepfercht ſtanden, von denen das größte der Raubthiere ſich eine Kuh zur Beute auserwählte. Im Begriff, ſie fortzuſchleppen, ward es von dem Beſitzer, den das Angſtgebrüll der Kuh herbeigerufen hatte, kühn angegriffen. In Verzweiflung über den Verluſt deſſen, was vielleicht den größten Theil ſeines Vermögens ausmachte, ſtürzte ſich der arme Schwarze auf den Löwen, und bohrte ihm ſeinen Wurfſpieß tief in die Bruſt. Leider war jedoch die Wunde nicht ſogleich tödtlich; das gereizte Unthier ließ augenblicklich ſeinen Raub los, und mit einem einzigen Satze ſeinen Feind erreichend, riß es ihm mit der Klaue das Geſicht ab, worauf es ihm noch den rechten Arm fürchterlich mit den Zähnen zerfleiſchte. Während dies geſchah, waren indeß ſämmtliche zum Saki gehörende Leute herbeigekommen, und erlegten leicht mit ihren langen Spießen den ſchon erſchöpften Löwen; der andere, jüngere, entſprang. Mit der dieſen Menſchen eignen Apathie ward noch in derſelben Nacht das erlegte Thier gebraten, gierig aufgefreſſen, und am andern Morgen die Haut an einen zufällig durchreiſenden Dſchellab verkauft. Der Verwundete hatte unter den gräßlichſten Schmerzen noch einen Tag gelebt, und war eben begraben worden, als wir anlangten.

Wir hatten Gelegenheit während unſres Aufenthalts in dieſem Bivouak, einige den hieſigen Climaten eigenthümliche Phänomene zu beobachten, denen beizuwohnen zwar merkwürdig, aber keineswegs angenehm iſt. Nach vielem, ſtets wechſelndem Winde und einer ſchwülen Gewitterhitze bei ſehr bedecktem Himmel ſchien es uns plötzlich, als komme aus Süden ein dunkler Sandberg auf uns zugewandert. Ich befahl, ſogleich mein Zelt, in welchem ich mich kurz vorher zu Bett gelegt hatte, nach Möglichkeit ſchließen und durch einige Hülfsſtricke noch beſſer an die umſtehenden Bäume befeſtigen zu laſſen; auch erhielt es ſich glücklich, als die Winds- und Sandesbraut nun heulend über uns herflog, aber vor der Erde, die ſie mit ſich führte, war keine

Rettung. In weniger als einer Minute war durch die nicht ganz zu ſchließenden Fugen des Zeltes ſo viel von dieſem Elemente eingedrungen, daß alles darin, wie ich ſelbſt, zolldick mit ſchwarzem Schmuze aller Art bedeckt war, und ohne das ſeidne Tuch, welches ich dicht um mein Geſicht geſchlagen hatte, glaube ich, daß ich davon hätte erſtickt werden können. Alle Araber hatten ſich unter ähnlicher Einwicklung mit dem Antlitz auf die Erde geworfen, wo ſie bewegungslos liegen blieben, bis das Wetter ausgetobt hatte, welches ohngefähr noch zehn Minuten der Fall war.

Am Abend wollte ich, um mich vom Erdbade abzuwaſchen, ein anderes Bad im Fluſſe nehmen, kam aber hier recht eigentlich aus dem Regen in die Traufe. Der einzige brauchbare Badeplatz war eine Viertelſtunde von den Zelten entfernt, und ſchon während des Hingehens bemerkte ich, daß der nördliche Himmel ſich ſeltſam gelbroth färbte, während aus ſeiner ſchwarzen Einfaſſung fernes Wetterleuchten hervorzuckte. Ich verlor daher keinen Augenblick, um ins Waſſer zu kommen, hatte aber kaum einige Schwimmübungen verſucht, als Tropfen ſo dick wie Haſelnüſſe langſam zu fallen anfingen, die Luft ſich nächtlich verfinſterte, und mitten in dieſem Dunkel eine feuerrothe Wolke ſich uns mit unheimlichem Brauſen näherte. Ich ſprang jetzt eben ſo ſchnell aus dem Fluß als früher hinein, um wenigſtens vor Ausbruch des drohenden Ereigniſſes in meine Kleider zu kommen. Es war aber ſchon zu ſpät, und ich nur erſt mit einem Bademantel angethan, als unter unaufhörlichem Krachen des Donners und blendendem Flammen der Blitze ein Wolkenbruch auf uns herabſtürzte, wie ich nie etwas Aehnliches erlebt. Hier mußte ich die Geiſtesgegenwart der drei Neger des Schech-Biſchir bewundern, die ich mit mir genommen hatte. Im Nu hatten ſie mich nebſt den Sachen in den großen Teppich gewickelt, der am Ufer ausgebreitet lag, ihn oben zuſammengedreht, und ſich alle drei auf der Seite, von wo der Sturm und das Wetter herkam, gleich einem ſchützenden Gewölbe von Fleiſch und Bein über mich hingelegt. So bildeten wir eine zu compakte Maſſe, um von dem raſenden Sturm und der ſtrömenden Fluth weggeſchwemmt werden zu können, und alles Uebel, was mir widerhabt, der weiß, daß er oft das Eine nur mit dem Anderen bewirken kann, und es gehört Geſchicklichkeit zu dieſem Handwerk, die auch ſich ſelber wieder verſtecken muß.

Ueber Fräulein Saaling kann ich in Briefen nichts Ausreichendes ſagen; nur daß ich ſie hochachte und fortdauernd liebenswürdig finde, erkläre ich gern, und ich ſetze im Vertrauen hinzu, daß ich ſie bedaure, denn ihr wäre nur Glückliches begegnet. Die Geſchichte iſt mir noch lange nicht ganz klar; doch klarer als im Anfange. Für mich darf ich die Wendung, da ſie einmal hat geſchehen können, nicht als ein Unglück betrachten.

Die verehrte Frau Fürſtin hoffe ich morgen zu ſehen; geſtern Abend verfehlte ich es.

Mit innigſter Verehrung eiligſt und treulichſt

Ihr gehorſamſter

Varnhagen von Enſe.

163.

Fürſtin von Pückler-Muskau an Varnhagen.

Berlin, den 19. Juli 1834.

In Folge einer Nachricht, die mich ſehr tief erſchüttert hat, war ich ſo leidend, daß ich mich geſtern früh zu Bette gelegt. Als man mir meldete, Sie wollten, verehrter Herr Legations-Rath, mich beſuchen, ſtand ich ſogleich auf, den Befehl gebend, Sie in mein Zimmer zu führen.

Wahrſcheinlich aber hatte die Entfernung meiner Leute, welche nicht mehr glaubten, daß ich ihrer noch bedurfte, eine Konfuſion, vielleicht ein zu langes Verweilen der Antwort veranlaßt, ſo, daß man Sie nicht mehr fand! Ich ſchickte Ihnen nach, und jemand nach Ihrer Wohnung, in welcher jedoch alles verſchloſſen; um was verſehen zu entſchuldigen, und Ihnen meinen Wunſch auszuſprechen, wäre es ein Abfuhr, beſtand in der That in nichts Anderem, als eine Zeit lang in fluthendem Waſſer mit emporgeſtrecktem Kopfe zu liegen, und mich ſpäter während eines etwas gelinderen Platzregens anziehen zu müſſen, worauf ich nicht ermangelte, im ſchnellſten Laufe mein ſichres Zelt wieder zu gewinnen. Doch dauerte das Unwetter die ganze Nacht mit abwechſelnder Stärke fort, ſo daß gegen Morgen ſelbſt mein doppeltes Zeltdach das Eindringen des Waſſers nicht mehr verhindern konnte. Ich mag immer von Glück ſagen, daß dieſes kleine Abenteuer mir kein Fieber zuzog, aber da ſich die Hitze bei jeder Witterungsveränderung faſt immer gleich bleibt, ſo iſt man von der Näſſe nicht ſo leicht einer Verkältung ausgeſetzt als in unſerem rauheren Norden. Ich verweilte jedoch bis Ein Uhr Nachmittag am andern Tage, um der Sonne völlig Zeit zu laſſen, uns und unſre Effekten zu trocknen, ehe wir von neuem aufbrachen.

Im Anfang blieb auch heute das Land noch fortwährend durch Geſträuch (wenn gleich meiſtens blätterloſes) belebt, und wir begegneten vielen Reiſenden zu Kameel, zu Pferde, zu Eſel und zu Fuß, alle ſtets mit Schild und Speer bewaffnet, größtentheils hoch gewachſne ſchöne Leute aus dem Sudan, die beſonders in der Form der Beine und Waden ſehr die bisher geſehenen Araber übertrafen, welche bei aller ihrer Kräftigkeit doch meiſtens nur mit Spindelbeinen begabt ſind. Sie erwiederten unſern Gruß mit vieler Freundlichkeit, und hatten überhaupt ein freies, gutmüthiges und im Ganzen gefälligeres, obwohl weniger würdevolles und vornehmes Anſehen als die Schaki- und Dſchahelin-Araber. Nach einigen Stunden verſchwand alle Vegetation, und die ebne, leere Fläche bot ſeitwärts nur ein iſolirtes, weitläuftiges und niedriges Granitgebürge dar, das den Ruinen einer Stadt glich, und von dem Blendwerk der Wüſte mit einem See von täuſchender Wahrheit umſchloſſen ward. Der Boden iſt hier überall ſehr ſalzhaltig.

Die weitere Tour blieb von hier an lange Zeit äußerſt einförmig, bis wir am Abend die Region der letzten (ſechſten) Katarakte des Nils erreichten, wo von neuem eine friſchere Vegetation beginnt und Granitfelſen aller Formen ſich wie bei Aſſuan, wiewohl mit einem weit anmuthigeren Charakter der Landſchaft bis mehrere Stunden vom Nil ab quer durch die Gegend ziehen. Der höchſte dieſer Felſen in der Nähe der Straße bezeichnet, nach der Eintheilung der Araber, die Grenze zwiſchen Nubien und dem Sudan, ein ſchöner romantiſcher Fleck, dem nach dem Fluſſe zu ein dichter Wald zur Seite liegt, während ſich vorn im Süden ein blaues Gebürge erhebt, welches ſich dann, öſtlich wendend, in einer ſonderbaren Berggruppe endigt. Dieſe gleicht einem Dutzend in irregulairen Haufen nebeneinander aufgeſtellten, gigantiſchen Heuſchobern oder Santongräbern, wenn man lieber will, alle von ganz gleicher Höhe und Geſtalt, und einzeln aus der Fläche emporſteigend, ohne daß man, wenigſtens von hier aus, irgend eine Verbindung zwiſchen ihnen entdecken könnte. Ich erinnerte mich an dieſer Stelle des Enthuſiasmus, mit dem ich bei Aſſuan zuerſt in Nubien eingeritten war, und wie wenig ich damals träumte, auf der andern Seite wieder herauszureiten. Doktor Koch, dem ich dieſe Bemerkung mittheilte, erwiederte: „Ja, und wie Viele dringen hier aus Nubien weiter, ohne je wieder den Rückweg zu finden.“ *) Das freilich, ſagte ich, müſſen wir dem Schickſal anheimſtellen, und ich hoffe für die, welche uns lieben, daß der Himmel es für uns beſſer wenden wird. Was aber mich ſelbſt betrifft, ſo kann es meiner durch das Weltall wandernden Seele ziemlich einerlei ſeyn, wo ſie ihren jetzigen Körper, zu noch viel weiterer und intereſſanterer Wanderung in neuer Geſtalt, auf dieſer Erde zurückläßt. Ich bin immer zu dieſer kleinen Kataſtrophe fertig und bereit, wiewohl keineswegs preſſirt, ſie herbeizurufen, am wenigſten durch unnütze Beſorgniß; ein ſo beruhigender Gemüthszuſtand, daß ich ihn ſelbſt allen meinen frommen Feinden wünſche, nach der ſchwierigſten Lehre unſrer Religion, die uns vorſchreibt: „Segnet die euch fluchen!“ Uebrigens aber, ſetzte ich hinzu, haben ein Arzt und ein praktiſcher Philoſoph, die zuſammen reiſen, gewiß weniger zu befürchten als Andere. Sie werden meinen und Ihren Körper curiren, wenn wir krank werden, und ich werde nie ermangeln, wenn Spleen oder das Heimweh

---

*) Dieſe Worte ſind ſeitdem für den armen Doktor an ſeiner zweiten Reiſe nach dem Sennaar prophetiſch geworden, denn er ſtarb während dieſes Jahres 1844 in Kartum.

uns übermannt, oder die Hitze zu unerträglich wird, unſern Seelen mit den vortrefflichſten Maximen zu Hülfe zu kommen; es iſt nur nöthig, daß wir Beide an einander glauben, ich an ihre Heilkunſt, und Sie an meine Philoſophie, und da dies unſer beiderſeitiges Intereſſe iſt, ſo müſſen wir unſern Skepticismus, in dieſer Hinſicht wenigſtens, gefangen nehmen. — Der Doktor war es zufrieden, und ſo ſetzten wir mit verdoppelter Zuverſicht unſern Weg, gleich dem Blinden und dem Lahmen, weiter fort.

Wir wandten uns nun weſtlich in der Richtung des Waldes und Fluſſes, und ritten, da wir durch die luxuriös wuchernden hohen Dornbüſche nicht mehr zu dringen vermochten, in einem jetzt trocknen, und nur bei der Ueberſchwemmung gefüllten Kanal des Nils, in ganz mäandriſchen Krümmungen einem kleinen Dorfe mit Namen Marnat zu, wo unſre Karavane Halt gemacht hatte. Die Ueppigkeit und der unnachahmliche Reiz dieſer tropiſchen Gegend, eine wahrhaft ideale Wildniß, däuchte uns entzückend, und hier wohl einzig in ihrer Art, um ſo mehr, da die Nähe des Waſſers bereits die meiſten der unzähligen Baum-, Strauch- und Pflanzenſorten mit dem friſcheſten Grün und vielen Blüthen überzogen hatte. Hundert Arten von Mimoſen und Akazien, Sadebäumen, Tuja's, vielen Weiden- und Pappelnſorten und einer Menge mir ganz unbekannter Bäume und Sträucher, alle mit einem dichten Gewebe von Winden überdeckt und durchzogen, umſchloſſen die netten Strohhütten des Dorfes, die wie zu einem Luſtlager in dieſem Paradieſe vertheilt zu ſeyn ſchienen. Unſere eigenen Zelte fanden wir dicht an einem breiten Arm des Nils, den wir nach beiden Seiten weit hinauf und hinab überſehen konnten, aufgeſchlagen. Der Fluß war voll kleiner bebuſchter Eilande und iſolirter, barok geformter Granitfelſen; gegenüber lag eine dicht bewaldete große Inſel, auf der ſich ein anderes, weitläuftiges Dorf befand, mit der ein Kahn, als Fähre dienend, fortwährend den lebhafteſten Verkehr zwiſchen den beiderſeitigen Ufern unterhielt. Beſagter Kahn beſtand jedoch nur aus einem ausgehöhlten Baumſtamm, und ſtand, wenn er mit zehn bis zwölf Individuen angefüllt war, kaum noch einen halben Zoll aus dem Waſſer hervor. Gerudert ward er mit kleinen zwei Fuß langen Schaufeln, geformt gleich Kochlöffeln. Einmal fuhren acht Damen zugleich hinüber, bei deren Einſchiffung ſo viel Umſtände und Aufenthalt ſtattfanden, als wären es Europäiſche Exclusives geweſen. Das Geſchlecht verläugnet ſich nirgends, es trage, wie hier, die Ringe in der Naſe und an den Knöcheln, oder, wie bei uns, in den Ohren und an den Händen. Wir wurden ſehr freundlich von dieſen Naturkindern aufgenommen, reichlich mit vortrefflicher Kuhmilch verſorgt, und auch eine junge fette Ziege bereitwillig für uns geſchlachtet. Dies war in jeder Hinſicht eine ſo liebliche Station, daß ich, weniger von der Zeit und der Neugierde gedrängt, als ich es bin, gerne Monate lang hier verweilt haben würde. Alles erinnerte an unſer nordiſches Frühjahr, ſelbſt keine zu große Hitze beläſtigte uns bei dem umwölkten Himmel und der friſchen Ausdünſtung des Waſſers, und eine Menge bunter Vögel ſang und ſchwirrte um uns her im freudigſten Jubel. Nur die ſchwarzen Menſchen, und ein kleiner Krokodill, der auf einem einzeln aus dem Fluß hervorragenden Felſen dicht vor uns Poſto gefaßt hatte, und dort Stunden lang, als ſey er gezähmt, mit offnem Rachen friſche

Luft ſchöpfte, erinnerte uns, daß wir in Afrika waren. Perlhühner, faſt ſo groß wie Pfauen, leben hier wild in bedeutender Anzahl, und wir ſchoſſen einige derſelben, deren Geſchmack vortrefflich befunden ward, obgleich ich ſelbſt nicht davon urtheilen kann, da ich meiner Milchcur treu blieb.

Nachdem wir den folgenden Tag hier noch verweilt, und einige höchſt anmuthige Spaziergänge in der Gegend gemacht hatten, die jedoch wegen der uns überall umgebenden Dickichte und der Ermangelung aller für Bekleidete gangbaren Wege (denn die Haut der Schwarzen ſcheint für Dornen weit unempfindlicher zu ſein, als unſere Gewänder) nicht ohne alle Beſchwerlichkeit waren, ſetzten wir am 29. April um Ein Uhr Nachmittags unſere Reiſe weiter fort, mit ſchwerem Herzen das reizende Marnat verlaſſend, deſſen heitres Andenken nie meiner Erinnerung entſchwinden wird. Der Weg führte längs dem Gebürge hin, das wir in den vorigen Tagen geſehen, und zum Theil mitten hindurch, beſchwerliche ſieben Stunden Reitens bei jetzt wieder ſengend gewordner Temperatur. Es ſtieß uns nichts Merkwürdiges während dieſes Tages auf, als ein ungewöhnlich zierlicher Kirchhof in der Nähe eines anſehnlichen Dorfes, auf dem faſt jedes Grab mit ſorgfältig gebrannten, puzzuolanartigen und braunroth glaſirten Ziegeln eingefaßt, und der innere Raum mit farbigen Kieſeln in verſchiedenen Deſſeins ausgelegt war.

Herr Cadalvène erwähnt irgendwo ähnlicher Gräber, und behauptet, man lege die Kieſel blos in der Abſicht darauf, damit der Todte, wenn er ſein Grab beſuche, gleich das Material finde, um einen Roſenkranz daran abbeten zu können. Hier wußte Niemand etwas von dieſem Raffinement, und wo ich frug, beſchied man mich immer, daß kein anderer Zweck als Zierde mit dieſem ſchon von Quadi-Halfa aus üblichen Gebrauch verbunden ſey, den ich jedoch noch nirgends ſo kunſtreich angewandt ſah, als in dieſem Dorfe. Unſer Nachtlager war wieder unter hohen Akazien am Nil, ohnfern eines iſolirten ſpitzen Berges, mit den Spuren eines eingeſtürzten Kraters, alſo offenbar ein ausgebrannter Vulkan. Ich fand auf dieſer Station einen, in Blau und Weiß ſchön gekleideten Abgeſandten Korſchud-Paſcha's, des Gouverneurs vom Sudan, dem ich meine Ankunft ſchon vor einer Woche ſchriftlich gemeldet, und der, beſorgt über mein langes Ausbleiben, dieſen Diener auf ſchnellfüßigem Dromedare ausgeſandt hatte, um ſich zu erkundigen, was aus mir geworden ſey. Sobald er meine Antwort erhalten, beurlaubte er ſich ſchnell, und flog in einem ſo geſtreckten Trabe davon, daß ich nicht mehr an ſeiner, ſchon vorher gegebenen Verſicherung zweifelte, er werde die, vierzehn Stunden ſtarke, Tagereiſe bis Kartum noch vor Mitternacht zurückgelegt haben. Wir reiſen mit unſern diesmal ſehr ſchlechten Thieren leider viel langſamer. Die Dämmerung war ſchon nahe, als ich, um meine von dem langen Ritt ganz ſteif gewordenen Glieder wieder etwas geſchmeidiger zu machen, noch einen einſamen Spaziergang längs dem Fluſſe unternahm. Bei einer jähen Wendung des Nils befand ich mich plötzlich vor einem von Felſen rings umſchloſſenen, kleinen Grasplatz, der, ſo zu ſagen, halb dem Fluſſe und halb dem Lande angehörte, und erblickte hier mit freudigem Erſtaunen ein ungeheures Nilpferd, das ganz friedlich, und von der Nähe der weithin leuchtenden Feuer und dem Lärm unſres Bivouaks nicht im mindeſten ſchiedsbeſuch geweſen, um mit einem Worte noch zu erfahren, ob Sie Nachricht von Pückler haben, und ob Sie etwas über das Schickſal ſeiner Bücher wiſſen.

Heute bin ich ſo angegriffen geweſen, daß ich nur jetzt erſt vermag, dieſe Worte zu ſchreiben! Sind Sie daher noch hier, ſo erfüllen Sie mein Verlangen, und wird es Ihnen zu beſchwerlich, noch einmal den Weg zu mir zu machen, ſo nehmen Sie die Zuſicherung meiner hohen Achtung an, und daß es Ihnen auf den fremden Wegen, die Sie betreten, überall wohl gehe.

Die Reiſe meines theuren Freundes und des Ihrigen, dieſer zeitliche Tod, der mich trifft, verurſacht mir den tiefſten Schmerz. Um mich zu ſchonen, verſchwieg er mir ſeine Abſichten, doch es mindert nichts, und findet mich heute nur noch kraftloſer, was er mir auferlegt zu tragen.

L. Pückler-Muskau.

164.

Fürſtin von Pückler-Muskau an Varnhagen.

Berlin, den 29. Juli 1834.

Den innigſten Dank für Ihre beiden Schreiben, worin ſo viel Wahres und Geiſtvolles, mir mit Ihrer ſo gütigen Theilnahme verbunden, Troſt zuſprechen muß. Ach! lebte Ihre unvergleichliche Freundin, wie würde ich bei ihr, bei ihr eine Beruhigung ſuchen und finden! Denn wohl bin ich tief erſchüttert und tief bekümmert. Auch krank, meine Augen ganz verſchleiert, warum Sie die Unordnung in dieſem Blatt entſchuldigen werden, wie die Bitte, die inſtändige Bitte, die Einlage durch die preußiſche Geſandtſchaft nach Paris zu beſorgen. Mündlich den Grund dieſer Beläſtigung, und nochmals die Bitte wieder geſtört, ämſig daſelbſt graſte. Ich rief ſogleich den Doktor mit meinen Leuten herbei, und über eine halbe Stunde lang konnten wir nun das Thier in einer Entfernung von kaum hundert Schritten mit größter Muße und Genauigkeit beobachten. Sehr unrichtig iſt die deutſche Bezeichnung „Nilpferd“; die Araber nennen es richtiger „Waſſerochſe“, obgleich es eben ſo gut auch Waſſerſchwein heißen könnte, denn zwiſchen dieſen beiden Thieren hält es eigentlich die Mitte, und in ſeinen Manieren ähnelt es faſt mehr dem letzten als dem erſten. Doch der unförmliche, außer allem Verhältniſſe mit dem übrigen Körper ſtehende Kopf, wie die koloſſalen, gleich Teleſkopen, in der Größe von Kanonenkugeln gräulich hervorſtehenden Augen ſind nur ihm ſelbſt eigenthümlich. Es iſt ein harmloſes Thier, dem Landmann allein ſchädlich durch ſeinen unſtillbaren Appetit und gefährlich nur dann, wenn man es zum Kampf herausfordert. Wahrſcheinlich wäre das von uns beobachtete Individuum, da die Weide ſehr reichlich ſchien, die ganze Nacht bei uns geblieben, wenn nicht auf dem Fluß ein Schiff mit vollen Segeln herangekommen wäre. Als dies in ſeine Nähe gelangte, ging das Thier, anſcheinend ſehr verdrießlich über die Störung — denn es ſchüttelte mehrmals den Kopf, und ſperrte drei- bis viermal ſeinen Rachen mit den großen Fangzähnen auf — langſam und gravitätiſch ins Waſſer, tauchte dann noch einigemal ſpähend mit dem Kopfe daraus hervor, und begab ſich erſt, als das Schiff beinah über daſſelbe hinwegzufahren im Begriff war, zur Nachtruhe in die Tiefe. Dort mag es beſſer und wärmer geſchlafen haben als wir, denn kaum im Bett mußten wir eine zweite Edition des Sandſturmes erleben, der, wenn gleich mit nach und nach verminderter Heftigkeit, diesmal fünf Stunden lang anhielt, ſo daß während dieſer Zeit an kein Reinigen der Zelte gedacht werden konnte, und die vereinigten Kräfte aller unſrer ſchwarzen und weißen Leute fortwährend angewandt werden mußten, um die Zelte nur vor dem Umfallen zu ſchützen. Das Soupé des Doktors entführte der Wind, ohne ihm irgend etwas davon übrig zu laſſen, blies die Feuer aus, und füllte ſelbſt alle geſchloſſnen Koffer und Kiſten mit feiner Erde, ſo daß wir, als er endlich nachließ, nach einer ſchlafloſen Nacht, noch den ganzen Morgen damit zubringen mußten, die Sachen wieder zu reinigen und in Ordnung zu bringen. Dazu war es ſo kalt geworden (ein höchſt ungewöhnlicher Fall), daß ich, froſtig wie ich nach und nach geworden, trotz zweier Mäntel mich kaum zu erwärmen vermochte. Alles dies verzögerte unſern Abmarſch bis um 2 Uhr Nachmittag.

Kurze Epiſode.

Hier muß ich eine kleine Pauſe machen, um (drei Jahre ſpäter) meine Freude darüber auszudrücken, daß die ſo eben von mir erzählte entrevue mit dem Hippopotamos, durch kabbaliſtiſche Magie unſrem verehrten preußiſchen Regierungsrath, Herrn Carl Immermann, ſchon lange vor meiner Enthüllung dieſer Begebenheit bekannt und dann von ihm in den Annalen ſeines Münchhauſen ſo geiſtreich variirt wurde, als es mir ſelbſt unmöglich hätte gelingen können. Nur dagegen muß ich proteſtiren, daß der Nilochſe mich verſchlungen und wieder ausgeſpieen habe. Eine ſolche Ehre würde mir eine zu große Aehnlichkeit mit dem Propheten Jonas geben, was meine Beſcheidenheit abweiſen muß. Wahrſcheinlich iſt es auch, daß ich in einem ſolchen Falle nicht ausgerufen haben würde: Monsieur, Monsieur, avec permission, je suis Son Altesse telle et telle. Die Phraſe iſt zu ſchlecht franzöſiſch und überdem nicht charakteriſtiſch. Ich würde vielmehr, um dem Hippopotamos, in den der Dämon Immermanns gefahren, meine Unverdaulichkeit für ihn auf der Stelle begreiflich zu machen, ausgerufen haben: Mon cher animal, cheval, boeuf ou cochon, qui que vous soyez, laissez moi tranquille! Votre nature est de manger du foin: ne sutor ultra crepidam! — zu Deutſch: Beiße nicht über Vermögen, Hippopotamos! Und wenn das Unthier dieſe Rede zu weitſchweifig für einen in ſeinem Rachen Steckenden gefunden, hätte ich mich damit entſchuldigt, einmal wenigſtens dem Beiſpiel deutſch humoriſtiſcher Schriftſteller folgen zu dürfen, welche ſchon vor Immermann von jeher das Privilegium in Anſpruch genommen haben, ihre Goldkörner ungewaſchen, und noch mit aller Vermiſchung urſprünglichen Mutterſandes abzuliefern. *)

Der Salzgehalt der Wüſte, durch die wir an dieſem Tage zogen, ward immer reichlicher; die Eingebornen haben nichts zu thun, als kleine Gruben in den Boden zu machen — deren wir auch zu vielen tauſenden ſehr häufig rechts und links der Straße erblickten — und dann die ſo ausgeſchaufelte Erde mit Waſſer zu kochen, um eine ſehr bedeutende Quantität Salz, circa den ſechſten Theil des Gewichts der Erde, daraus zu ziehen. Die Straße war heute noch belebter als geſtern, und einmal begegneten wir ſogar einem dem Anſchein nach vornehmen Manne mit anſehnlichem Gefolge, der in ſeiner bunten Tracht, nebſt dem ſpitzen Sonnenhut aus Papier angefertigt auf dem Kopfe, ganz einem

*) Der arme Immermann iſt zwar ſeitdem geſtorben, wie ich höre, weil aber die mich betreffende Stelle in ſeinem Münchhauſen verblieben iſt, ſo mag auch meine Antwort in dem vorliegenden Buche ſtehen bleiben, da ſie noch bei ſeinem Leben geſchrieben und damals auch ſchon in einem Tageblatte publicirt wurde.

chineſiſchen Mandarin glich. Nachdem wir ohngefähr vier deutſche Meilen zurückgelegt hatten, hielt ich um ſieben Uhr bei einer Heerde Ziegen unter Mimoſengebüſchen an, um ein wenig auszuruhen und dort eine doppelte Portion meines Milchdeputats zu mir zu nehmen. Dann ward bei Sternenlicht weiter geritten, um wo möglich Kartum ſchon am frühen Morgen zu erreichen. Der Weg ging jetzt meiſtens durch unebnes Terrain und dichtes Gebüſch, ſo daß wir gleich von Anfang an bei der ziemlich dunkeln Nacht Mühe hatten, zuſammen zu bleiben, und oft an unbemerkten Dornenzweigen hängen blieben. Zuletzt verirrten ſich der Doktor und mein Kammerdiener, da ſie wegen zu großer Ermüdung ihrer Thiere uns nicht mehr ſchnell genug hatten folgen können. Ich ſchickte den Drogoman ab, um ſie zu ſuchen, doch vergeblich, und nachdem wir noch eine geraume Zeit gewartet und nach allen Weltgegenden hin gerufen hatten, ohne Antwort zu erhalten, mußten wir ſie ſich ſelbſt überlaſſen, was auch ohne große Bedenklichkeit geſchehen konnte, da wir uns nur eine halbe Stunde von Halfaja, einem anſehnlichen Orte, befanden und der Morgen ſchon nahe war. Wie wir ſpäter erfuhren, hatten ſich die Verlornen, nach lang' ausgeſtandner Angſt im Walde, endlich auch glücklich dort eingefunden, und nachdem ſie den Schech geweckt und von ihm Eſel nebſt einem Führer requirirt, langten ſie drei Stunden nach uns in Kartum an.

Dieſe Stadt liegt am Beginn der Gabel, welche durch die Vereinigung des weißen und blauen Fluſſes, die beiden großen Arme des Nils, von denen es noch immer unbeſtimmt bleibt, welcher von beiden den Namen dieſes Fluſſes zu tragen eigentlich berechtigt iſt — gebildet wird.*) Sie nimmt ſich mit dem hohen Thurme ihrer Moſchee, und den weithin ſich erſtreckenden crenelirten Befeſtigungsmauern in der Ferne recht ſtattlich aus, doch in der Nähe iſt ſie, da alle Gebäude darin nur aus Erde ohne Abputz aufgeführt ſind, eben ſo unſcheinbar als alle übrigen Städte dieſes Landes. Die Umgegend iſt von dieſer Seite größtentheils Wüſte oder baumloſe Feldflur, nur in der Nähe befinden ſich einige Gärten, was auch kaum anders zu erwarten iſt, da dieſe Hauptſtadt des Sudans erſt vor zehn

---

*) Nunmehr ſcheint es entſchieden zu ſeyn.

Jahren auf Mehemed Ali's Befehl aus der Einöde emporſtieg.

Noch ehe ich den blauen Fluß paſſirte, der dicht vor der Stadt ihrer ganzen Ausdehnung entlang dahinfließt, fand ich am dieſſeitigen Ufer deſſelben den Schatzmeiſter Korſchud-Paſcha's ſchon poſtirt, um mich im Namen ſeines Herrn zu bekomplimentiren, und mich in der eleganten Barke deſſelben hinüber in das mir bereitete Haus zu führen. Dies producirte wie gewöhnlich ein Muſter vom charakteriſtiſchen Geſchmack der Türken und Orientalen — ich meine jene, ihnen ſo eigenthümliche Miſchung von Pracht, Schmuz und Elend — aber hier, nach den Sitten des Landes, in dreifach geſteigertem Maßſtabe. Von außen rohe Lehmwände, durch die ein hohes und verziertes Thor, unter einer Veranda, in einen Saal von anſehnlichen Dimenſionen führte, deſſen Decke nur aus rohen Balken, und der Boden aus feſtgeſtampfter Erde beſtand, die alle zwei Stunden von einem Sklaven aus großen Ochſenhautſchläuchen übergoſſen wurde, um den Staub zu löſchen. Auch der an drei Seiten des Saales ſich umherziehende, einen Fuß erhöhte Divan war ebenfalls nichts als eine zweite Erdtenne mit einer hölzernen Einfaſſung, aber mit den ſchönſten Teppichen in Profuſion und vielen weichen ſeidnen Kiſſen aller Farben belegt. Den Boden deckten bis auf eine gewiſſe Diſtanz vom Divan kunſtreich aus Palmenblättern gewobene Matten, die nirgends ſchöner als im Sudan verfertigt werden. Die Wände waren zwar, als eine beſondere Recherche für dieſen Pallaſt, vor kurzem geweißt worden, hatten aber bereits die allgemeine Staubfarbe ſchon wieder angenommen, und alles Ameublement des Salons beſtand aus zwei enormen Fäſſern aus gebranntem Thon, durch die fortwährend das öfters darin erneute Nilwaſſer in große darunter ſtehende Becken filtrirte, wo es ſich klar wie Cryſtall und kühl wie Brunnenwaſſer erhielt; mehrere Bardaken (wie man ſich wohl erinnert, irdene Krüge, die das Waſſer durch das Ausſchwitzen noch kälter machen) ſtanden auf einem in der Wand befeſtigten Brette zum beliebigen Gebrauch daneben. Ein Dutzend reich gekleideter, aber barfuß gehender Diener füllten außerdem das Zimmer, und beeiferten ſich, mir prächtige Pfeifen nebſt Kaffee und Scherbet in den koſtbarſten Gefäßen zu präſentiren. Die Schlafſtuben neben dieſer Hauptpiece waren gräulich für alle Sinne, ſchlechter als der ärmſte Bauer in Europa ſie würde bewohnen wollen. Ich beſchloß daher, mich für meine Perſon Tag und Nacht auf dem Divan einzurichten, und bedauerte aufrichtig meine Leute und Sklaven, welche in dieſen dumpfigen, ſchmuzigen Löchern nothgedrungen ihre Wohnung aufzuſchlagen gezwungen waren. Denn nur dem Doktor hatte man noch außerdem ein eignes kleineres Haus bereitet, das in allem die Diminutivabbildung des meinigen repräſentirte, und ihm an Schmuz und mit Pracht übertünchtem Elend nichts nachgab.

holt; da mir alles daran liegt, daß dieſe Einlage ſicher in die Hände von Pückler kommt.

Genehmigen Sie, verehrter Freund, den Ausdruck aller Hochachtung und den alles Dankes.

L. P. M.

165.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 20. Juli 1834.

Verehrteſter Fürſt!

Endlich gute Nachricht! Verloren iſt das Paket nicht. Eben kommt der Laufzettel aus München zurück. Das Poſtamt ſagt, jenes Paket ſei am 5. Juni 1834 von dem Herrn Grafen J. M. von Taufkirchen laut Paket-Beſtellungsbuch in Empfang genommen worden; die eigene Unterſchrift des Hrn. Grafen könne nicht beigebracht werden, weil derſelbe zur Zeit nicht in München ſei. Dieſes iſt vom 14. Juli.

Ew. Durchlaucht wiſſen alſo nun wo und wann; das wie muß ſich nun leicht ergeben. Ich aber möchte Sie dringend bitten, die ſchönen reifen Früchte nicht neuen Odyſſeus-Fahrten auszuſetzen, ſondern ſie unverzüglich an den Verleger zum Druck abſenden zu laſſen. Sie können ja die kleinen Nachträge ſo wie die Vorrede gleich denſelben Weg ſchicken.

Um's Himmelswillen, jetzt nur nichts erſt wieder nach Berlin gerichtet! Auch die Vorrede nicht. Sie bedarf keiner Prüfung, und würde hier keine finden; zu arg werden Sie es doch in keiner Weiſe gemacht haben. Wäre aber ſchon etwas an mich abgeſchickt, ſo hätte es weiter nichts auf ſich; beſorgt würde es in jedem Falle beſtens durch meinen Freund Neumann. —

Mich freut unſäglich das Wiedergefundene. Ich war ſtets voll Hoffnung, aber doch ſehr beſtürzt. Der Vorfall

Kartum.

Noch nicht fünf Minuten ſeit meiner Inſtallirung im Hauſe waren verfloſſen, als der Militär-Gouverneur der Stadt und Befehlshaber Mehemed Ali's regulärer Truppen im Sudan, der General Muſtapha Bey, mit einem zahlreichen Gefolge eintrat, und, nachdem er mich zweimal zärtlichſt umarmt hatte, auf der mit Teppichen belegten Ottomanne aus getrockneter Erde neben mir Platz nahm. Er ſoll einer der beſten Offiziere des Vicekönigs ſeyn, und hatte ein kriegeriſches, decidirtes Weſen, das ihm wohl anſtand. Demungeachtet befand er ſich jetzt in einer untergeordneten Stellung, da er früher Gouverneur des Königreichs Kordofan geweſen war, wo er indeß, wie man behauptete, ſein Amt etwas zu gut genutzt, und ſich damit ein großes Vermögen erworben hatte. Eine Viertelſtunde ſpäter kam Korſchud-Paſcha ſelbſt mit noch größerem Pomp als der General, und beehrte mich mit derſelben doppelten Umarmung. Wie faſt alle ägyptiſche Große iſt auch Korſchud-Paſcha ein Mann von vornehmen Manieren und gewinnender Höflichkeit, hatte aber, vom Clima leidend, ein ſehr hinfälliges und krankes Ausſehen. Wie ich ſpäter erfuhr, iſt er hier zwar gefürchtet, aber keineswegs geliebt, wegen ſeines unerbittlichen Geizes, mit dem er in den 10—12 Jahren ſeines Gouvernements über eine Million ſpaniſcher Piaſter zuſammengeſcharrt haben ſoll. Man bezeigte ihm indeß äußerlich faſt noch mehr Ehrfurcht als ſelbſt Mehemed Ali in Kahira, und ſein Leibarzt, der ſchon früher erwähnte italieniſche Renegat, der Oberſtenrang hat, wagte es nie, wenn der Paſcha ihm erlaubte zu ſitzen, ſich anderswo, als auf die Matten des Bodens niederzulaſſen. Nur der General ſaß heute auf dem Sopha neben mir und dem Paſcha; alle Uebrigen mußten mit ausgezognen Schuhen um uns her ſtehen, die Vornehmſten oben auf dem Divan, die von minderem Grade auf der Matte, und die

Geringſten etwas entfernter auf dem begoſſnen, noch ganz naſſen Erdboden.

Unſere Unterhaltung war nur kurz, und nachdem die Herren mich verlaſſen, erſchien der Haushofmeiſter des Gouverneurs mit einer langen Reihe Diener, alle mit den verſchiednen Gegenſtänden einer türkiſchen Mahlzeit beladen, die zwar ſehr copiös aber herzlich ſchlecht war. Zugleich mit ihnen fand ſich ein Sicilianiſcher Jude ein, der mich mit einer ſchmählichen Sorte ſauern Rheinweins verſorgte, für den ich ihm 80 Piaſter (8 Gulden) für die Bouteille bezahlen mußte. Dieſer Mann, der mit allem möglichen europäiſchen Auswurf, aber immer zu ähnlichem Tarif, Handel trieb, war zugleich Gouvernements-Apotheker, und das Loos der armen Saldaten nicht wenig zu beklagen, die im Lazareth von den Medicamenten aus ſeiner Teufelsküche gezwungnermaßen Gebrauch machen mußten. Da er mich ohne Zweifel als eine beſonders willkommne Extrabeute anſah, ward er ſpäter ſo zudringlich, daß ich ihn zur Thüre hinauswerfen laſſen mußte. Es iſt leider nur zu wahr, daß Alles, was man in dieſen entfernten

Ländern von dort etablirten Europäern antrifft, in der Regel ganz zu demſelben Schlage gehört.

Gegen Abend machte ich dem Paſcha meine Gegenviſite, und wurde zwar von ihm mit allem, bei der Gelegenheit aufzubietenden, barbariſchen Glanz, aber in keinem beſſern, obwohl ungleich größeren, Lokal empfangen, als das mir angewieſene Gebäude war. Sowohl bei dieſer Zuſammenkunft, als während einiger ſpäter gemachten Beſuche, theilte mir der Paſcha mehrere nicht unwichtige Notizen über die ſüdlicheren unbekannten Gegenden mit. Beſonders intereſſant war mir die Erzählung eines Streifzugs, den er ſelbſt vor einigen Jahren mit 2000 Mann Truppen, wie er verſicherte, bis zweiunddreißig Tagereiſen weit (die Tagereiſe zu 6—8 Stunden gerechnet), ſtromaufwärts des Bahr-el-Abiad (weißen Nils), theils auf dem Fluſſe, theils längs deſſelben zu Lande unternommen hatte. Er fand die Gegenden, durch die ſein Weg führte, faſt durchgängig von fruchtbarem Boden, voll Wälder mit den höchſten Bäumen (Adanſonien und auch Kokospalmen nach der Beſchreibung), und nur zuweilen von hohen und ſteilen Bergen eingefaßt, doch überall ſehr wenig Cultur, und je weiter er kam, immer wildere und kriegeriſchere Bewohner, von denen ſelbſt Lebensmittel nie anders als durch Kampf und mit Gewalt zu erlangen waren. Er ſchilderte dieſe als große, ſehr kräftige und ſchön gewachſene kohlſchwarze Neger, die ganz nackt gehen, ſelbſt ohne Schurz, und durchaus keine Religion haben ſollen, d. h. indeß wahrſcheinlich nur: weder Muſelmänner, noch Juden oder Chriſten ſeien. Männer und Weiber raſiren bei einigen Stämmen ihr Haar, und bedecken dennoch den Kopf nicht gegen die glühende Sonne. Wenige hatten einen Bart. Im Winter iſt es in den bergigen Landestheilen ſehr kalt, dann pflegen die Eingebornen große Feuer anzuzünden und ſich rund umher in den gewärmten Sand einzugraben. „Oft,“ ſagte der Paſcha lachend, „wenn wir ſie unverſehens überraſchten, ſahen wir ſie wie Erdmäuſe auf allen Seiten ſich aus dem Boden herausarbeiten.“ Ihre Waffen und Vertheidigungsmittel beſtehen aus Schildern, Bogen, Wurfſpießen und Pfeilen, die letzteren zuweilen mit einem ſo heftigen Gifte verſetzt, daß alle Wunden davon ſich ſtets als tödtlich erwieſen. Keiner ließ ſich ſeine Waffen vor dem Tode entreißen, und der Paſcha konnte nicht genug die heroiſche Tapferkeit und Todesverachtung rühmen, mit der dieſe Wilden ihren Grund und Boden vertheidigten.

Das Waſſer des Fluſſes fand man, ſo weit man kam, überall reichlich und meiſtens tief, ohne ſichtliche Minderung, obgleich der Strom ſich häufig in viele Arme theilte, die unzählige, zum Theil dicht bewaldete Inſeln umfloſſen. Zweimal traf es ſich jedoch, daß man, einem ſolchen Arme folgend, ihn ſo weit in der Plaine ausgetreten fand, daß die Schiffahrt darauf zu ungewiß und gefährlich ward, und man daher wieder zurückkehren und einen andern beſſer begrenzten Arm aufſuchen mußte. Dies hatte die Folge, daß man im Ganzen gegen fünfzig Tage brauchte, ehe man die Rückkehr wieder antrat. Einer dieſer Arme oder Zuflüſſe des weißen Nils (denn wahrſcheinlich ſind mehrere der angegebnen Arme das Letztere) hatte ungleich beſſer cultivirte Ufer als die übrigen, und eine Menge Dörfer waren zwiſchen den fruchtbaren Fluren vertheilt, die Einwohner derſelben aber eben ſo wild als die übrigen, weshalb man, wie der Paſcha kaltblütig ſagte, „ſich gezwungen ſah,“ (auf gut Türkiſch) den größten

Theil dieſer Orte zu verbrennen und die Einwohner als Sklaven fortzuführen. Der Gouverneur behauptete, kurz vor dem Punkte, wo er die Rückkehr antrat, Taïphaſan genannt, im Lande der Tengar oder Tongar, zwei Pyramiden, eine auf jeder Seite des Fluſſes, angetroffen zu haben, an Bauart ganz denen von Dſchiſeh gleich, wenn auch nicht ſo hoch, auch weit weniger breit in der Baſis und oben mit ſtumpfer Spitze, wie zur Aufſtellung von Statuen beſtimmt. Beide, verſicherte er, hätten ſich vom Grunde aus bedeutend ſüdlich geneigt, ſo daß ſie dem Auge ganz ſchief erſchienen wären, ohne daß er angeben könne, ob ſie abſichtlich ſo gebaut worden, oder durch ein Erdbeben dieſe Richtung erhalten hätten. Die Blöcke, aus denen ſie beſtanden, wären von derſelben Steinart als die umliegenden Berge und ſtufenweis über einander gelegt geweſen, ſo daß man ziemlich bequem hinaufſteigen konnte.

Obgleich man auf dergleichen Nachrichten nicht ſehr feſt bauen kann, ſo iſt es doch kaum wahrſcheinlich, daß der gravitätiſche Türke in ſeinen Verhältniſſen zu mir, und in Gegenwart ſo vieler Perſonen — von denen mehrere ſeiner Expedition beigewohnt hatten, und ſeine Angaben theils beſtätigten, theils häufig berichtigten — mir vor ſeinem verſammelten Hofe ein bloßes Mährchen aufgebunden haben ſollte, noch weniger kann er und ſeine Begleiter ſich, bei ſo ſpecieller Auskunft über die Natur der Sache, ſelbſt gröblich geirrt haben. Iſt ſeine Nachricht aber gegründet, ſo muß der Umſtand einſt, bei näherer Unterſuchung, gewiß für die Geſchichte dieſer Länder und ihrer Vergangenheit wichtige Reſultate liefern. Drang vielleicht Rhamſes-Seſoſtris in ſeinen erobernden Zügen bis dorthin vor, und errichtete daſelbſt nach ſeiner Weiſe als ewige Landmarke der wundervollen Unternehmung jene ungeheuren Monumente an beiden Seiten des geheimnißvollen Stromes, deſſen Quellen unerreichbar ſchienen — oder lebte im grauen Alterthume hier wirklich ein Volk, deſſen noch rohe, aber ſchon mit dem Koloſſalen ſpielende Kunſt die ſpäter veredelte Nachahmung in Aegypten fand? Leicht mögen dieſe Bauwerke, wenn ſie eine Realität haben, darüber vollkommeneren Aufſchluß geben. Von den halb fabelhaften Mondbergen konnte Korſchud-Paſcha, ohngeachtet er, ſeiner Beſchreibung nach, wenigſtens bis über den achten Breitegrad vorgedrungen ſeyn muß, keine Auskunft geben, er ſah und hörte Nichts, was deren Exiſtenz in dieſer Richtung, wo die Karten ſie angeben, vermuthen laſſen könnte. Aller Wahrſcheinlichkeit nach muß dies Gebirge, wenn es ein ſolches giebt, ſüdlicher und mehr öſtlich, weit hinter Abyſſinien in Verbindung mit deſſen ohnedies ſchon ſehr hohem Berglande liegen. Dies Letztere war die Meinung Korſchud-Paſcha's, und ſchon Mehemed Ali äußerte gegen mich etwas Aehnliches in Kahira, als wir von Bruce ſprachen; nämlich daß die wahren Quellen des Nils gewiß ferner als Abyſſinien in hohen Gebirgen entſprängen. Obgleich man ſeit vier Jahrtauſenden dieſe Quellen des Nils vergeblich geſucht hat, ſo bin ich doch, nach allen eingezognen Nachrichten, und nach der etwas genauern Bekanntſchaft mit dieſen Ländern überzeugt, daß gerade jetzt dieſer Entdeckung durchaus keine ſo unüberſteiglichen Hinderniſſe entgegenſtehen, als man gewöhnlich glaubt, wenn man nur die rechten Mittel dazu anwendet, und hier kann ich mich nicht genug darüber verwundern, daß noch nie weder ein europäiſches Gouvernement, noch einer jener vielen überreichen Engländer, die doch im Allgemeinen ſo viel

Intereſſe an dergleichen Gegenſtänden nehmen, und ſelbſt ſo viel reiſen, Leute, denen es nur eine kleine Entbehrung koſten würde, ein paarmal hunderttauſend Thaler oder mehr auf einen ſolchen Zweck zu verwenden — nie den Gedanken gefaßt haben, ſich hier auf ſo leichte Weiſe einen unſterblichen Namen zu erwerben. Wenn ein ſolcher Mann oder eine Regierung ſich gegen den Vicekönig bereit erklärte, die Koſten der Expedition tragen zu wollen, und hinlänglich darthäte, daß man nur wiſſenſchaftliche Zwecke im Auge habe, ſo würde gewiß, mit nur einigem savoir faire, die reellſte Unterſtützung des ägyptiſchen Gouvernements leicht erlangt werden, ohne welche allerdings die Ausführung des Unternehmens ſehr ſchwer ſeyn möchte [1].

---

[1] Wir kennen nun mit Gewißheit, wenn auch noch nicht die Quellen, doch wenigſtens den Lauf des Bahr-el-Abiad, bis nahe ſeinem Urſprung, ſo wie die wirkliche Lage der Gebirge (die Mondberge, wenn man ſie ſo nennen will), aus denen der weiße Nil entſpringt, nur fand man dieſe viel ſüdlicher und viel weiter öſtlich, als man ſie früher annahm, alſo ziemlich ſo, wie es der Paſcha in Kartum und Mehemed Ali ſelbſt ſchon vorausſetzten, was merkwürdig genug iſt. Wem verdankt man es aber nun, daß dies Geheimniß von 4000 Jahren endlich entſchleiert iſt? — Ganz allein dem „nutzloſen, nur an ſeine Bereicherung denkenden „Barbaren“ Mehemed Ali, der binnen

wird mich noch pedantiſcher machen, als ich ſchon bin; nie iſt mir ein Auftrag und ein Geſchäft einfach genug, und immer ſuch' ich die geradeſten, amtlichſten Wege; nur keine Freunde im Spiel, beſonders keine vornehmen! Ich bin ſogar ein wenig mißtrauiſch geworden, ob ich mich nicht zu ſehr rühme, Neumann's ſo ſicher zu ſein! —

Vorgeſtern ſchrieb ich Ew. Durchlaucht durch die Herren von Rothſchild nach Paris, geſtern eben dahin durch Herrn Präſidenten Rother. Heute will ich es wieder auf die erſtere Art verſuchen, da, wie ich höre, Herr Präſident Rother ſelbſt nicht hier iſt.

Der verehrten Frau Fürſtin habe ich jetzt gleich die glückliche Nachricht mitgetheilt.

Der junge Dr. Laube iſt wieder hier; er und ſeine Arbeiten erſcheinen mir täglich bedeutender, obgleich wir in den wichtigſten Sachen verſchiedener Meinung ſind. Seine „Reiſenovellen" müſſen Ew. Durchlaucht leſen.

Nochmals die heißeſten Glücks- und Segenswünſche zur großen Fahrt! Ich denke mir doch, wie ſchon bei meiner eigenen kleinen Reiſe, die Rückkehr als das Beſte. Man möchte alles ſchon hinter ſich haben, die Mühen, die Freuden, die Erfolge, die Betrachtungen, das ganze Leben!

Nun, wir brauchen nicht zu eilen! Es eilt ſchon alles um und in uns: „Zeit und Stunde rennt durch den rauheſten Tag."

Leben Sie wohl! Alles Glück und Heil! Frohe Zeiten und ſchönſte Wiederkehr! In treueſter Ergebenheit und innigſter Verehrung auf ſolche harrend bin ich unwandelbar

Ew. Durchlaucht

gehorſamſter
Varnhagen von Enſe.

Auch über Mandera bekam ich beim Gouverneur durch einen alten Dſchaus etwas beſtimmtere Nachrichten. Es liegt nach ihm nur 16 Stunden von Abu-Haraß öſtlich vom Nile ab; auch beſtätigte er, daß ſich die Ruinen auf einem Berge in der Ebne befänden, doch konnte er über dieſe nichts Näheres angeben, da er, wie er ſagte, zu wenig darauf geachtet habe. Ich bat mir ſogleich dieſen Dſchaus für die Fortſetzung meiner Reiſe zum Begleiter aus, und beurlaubte mich dann, um Muſtapha-Bey einen Beſuch zu machen. Dieſer bewohnt das einzige Haus in Kartum, welches, außer dem Harem des Gouverneurs, Glasfenſter hatte. Er erzählte uns viel von Kordoſan und den Goldbergen von Scheibun,

drei Jahren drei Expeditionen nach einander unternahm, keine Koſten ſcheute und nicht eher ruhte, bis er ſeinen Zweck erreicht hatte. Ob dies den kopfloſen Skriblern gegen dieſen Fürſten nicht etwas das Handwerk legen wird? Denn ſie mögen ihm Motive unterlegen, welche ſie wollen, das Reſultat können ſie ihm nicht mehr abſtreiten. Spielend gelingt ſeiner Energie, was bisher allen Nationen der Erde unausführbar blieb, und der ungelehrte Türke verdient ſich von der Wiſſenſchaft einen unſterblichen Kranz! Es iſt in der That, als hätte das Schickſal ihn durch dieſen unerwarteten Ruhm bei der civiliſirteſten Welt Europas für alle die Unbill entſchädigen wollen, welche ihm von andern Mächten dieſes Welttheils in politiſcher, oder vielmehr unpolitiſcher Hinſicht angethan worden iſt.

(nicht Schabun, wie die Karten es nennen), wo ſich jetzt die öſterreichiſchen Mineralogen, unter des trefflichen Ruſſegger Leitung, mit einer Bedeckung von 400 Mann Infanterie und 200 Reitern, zur Unterſuchung der dortigen Goldminen befinden, aber wegen der ſchon eintretenden Regenzeit bald hier zurück erwartet werden. Man hat eine ſo ſtarke Eskorte zum Schutz der Gelehrten für nöthig erachtet, weil die tapfern und kriegsluſtigen Neger etwas eiferſüchtig auf ihr Gold ſind, auch ſelbſt die Sandwäſchereien ſehr ämſig, wenn gleich unvollkommen, betreiben, und einen bedeutenden Handel mit dieſem Metall nach Kordoſan, Sennaar und auch nach Darfur treiben. Muſtapha-Bey hatte kürzlich erſt mit ihnen Krieg geführt, und Scheibun verbrannt, auch einige Bergdiſtrikte bezwungen, doch aber, wie es ſchien, ſich nicht bleibend dort behaupten können. Sklaven zu erlangen, war der Hauptzweck der Expedition, eine Razzia auf Menſchen. Zu den merkwürdigſten Produkten Kordoſan's rechnete er einen koloſſalen Baum von ſehr ſchwammigem Holze, welcher eine Frucht von der Größe eines Straußeneies trägt, deren milchartiges Mark wohlſchmeckend iſt. Derſelbe

Baum kommt auch, wiewohl ſelten, in einigen Diſtrikten des Sennaar's vor, wo man ihn Kangulos nennt. In Kordofan heißt er Hōmĕr und auch Tebeld. Muſtapha-Bey verſicherte, Stämme dieſes Baums gemeſſen zu haben, die über ſiebenzig Fuß im Umfang gehabt hätten. Seine Höhe, obgleich anſehnlich, ſteht in keinem Verhältniß zu dieſer ungeheuren Dicke des Stammes, doch breiten ſich die Aeſte ſehr weit aus. Das Holz iſt übrigens ſo ſchlecht, daß es nicht einmal zum Brennen wohl gebraucht werden kann. (Wahrſcheinlich eine Adanſonienart oder der Sotor). Ich erkundigte mich auch bei ihm, meiner alten Manie getreu, wieder nach dem Einhorn, doch ohne Erfolg. Dagegen ließ er mir zwei prächtige Exemplare von Nashornhörnern holen und machte mir beide zum Geſchenk. Das eine mißt genau anderthalb franzöſiſche Fuß in der Länge, das andere, welches noch dicker in der Wurzel iſt, iſt einen halben Fuß kürzer.

Von den Vulkanen und heißen Quellen, ſo wie Grotten mit ägyptiſchen Hieroglyphen, deren Herr Rüppel erwähnt, hatte er keine Kenntniſſe; dagegen erzählte er viel von dem merkwürdigen, reichen und nicht ganz unciviliſirten Berggebiet Tégelé, ſüdöſtlich von Kordofan. Obgleich zwiſchen Kordofan und Sennaar mitten inne liegend, iſt es ſo vortrefflich durch die Natur vertheidigt, ſo gut in kriegeriſcher Hinſicht organiſirt, und von ſo tapfern Leuten bewohnt, daß man es bisher nie mit Erfolg anzugreifen verſucht hat. Nur zwei höchſt unzugängliche Päſſe gewähren den Eingang in das durch unerſteigliche Porphyr- und Granitfelſen geſchützte Land, welches außerdem noch von einem Saum undurchdringlichen Urwaldes ſtachlicher Mimoſen ganz umgürtet iſt, der ſich circa vom 13½ bis zum 11ten Grade nördlicher Breite erſtreckt. Die Regierung iſt völlig despotiſch. Der jetzige Sultan, ein noch junger Mann, ſoll von ausgezeichneten Gaben ſeyn, und an fünfzigtauſend Mann Bewaffnete aufbieten können. Das Land enthält ſelbſt Gold, außerdem aber werden auch die Goldwäſchereien des angrenzenden Scheibun hauptſächlich von Negern im Dienſte des Beherrſchers von Tégelé bearbeitet. Die Nation treibt einigen Handel mit den auswärtigen Dſchellabs und iſt nicht ohne einen gewiſſen Luxus, der ſich unter anderm am Hofe des Sultans durch eine ſehr ſchmuckvolle

Kleidung darthun ſoll. Alles Land gehört dem Staatsoberhaupt, und jeder Bewohner iſt nicht minder ſein Eigenthum. Dennoch behauptet man, daß das Reich mit Milde und Gerechtigkeit regiert werde. Beim Tode des Sultans müſſen nach einer ſeltſamen Sitte alle Männer und Frauen ihr Haar raſiren, das Haupt mit Staub und Aſche bedecken, und ein ganzes Jahr lang um den Verblichenen trauern. Zugleich wird alles männliche Vieh getödtet, und erſt nach der verfloſſnen Trauer beginnt man Raubzüge in die Umgegend, um ſich neue Stammhalter zu verſchaffen. Dieſer letzte Gebrauch ſcheint faſt unglaublich, Muſtapha-Paſcha verſicherte mir aber wiederholt, daß die Sache ſich genau ſo verhielte, wie er ſie angegeben, und in Wahrheit — die Thorheiten der Menſchen ſind zu allen Zeiten ſo koloſſal geweſen, daß man auch die wahnſinnigſten nicht zu bezweifeln braucht. Uebrigens ließe ſich allenfalls ein politiſcher Grund dabei denken, den kriegeriſchen Raubgeiſt zu erhalten, und dem Volk ſogleich bei Beginn der neuen Regierung eine äußere Beſchäftigung zu geben.

Der General meinte, daß ein Europäer, der als einfacher Handelsmann aufträte, wenig Schwierigkeit finden würde, ſich in Tégelé Eingang zu verſchaffen, da kein religiöſer Fanatismus daſelbſt herrſche, und er nicht einmal beſtimmt wiſſe, ob alle Einwohner ſich zum Islamismus bekennten.

Südlicher am Dſchebel-Kadro wohnen die Nuba-Neger, von ſchönem, nervigem Bau, und wohlgeformtem Antlitz. Beide Geſchlechter gehen ganz nackt. Sie ſind pechſchwarz, häufig an Armen, Bruſt und Bauch tätowirt und durch regelmäßige Meſſerſchnitte gezeichnet, die Sonne, Mond und Sterne darſtellen, gleich den Bewohnern von Darfur und ſelbſt eines Theils des niedern Nubiens. Sie bedienen ſich vergifteter Wurflanzen mit eiſernen und hölzernen Spitzen, bemalen zuweilen Theile ihres Körpers mit rother Farbe, und tragen Sandalen aus Elephantenhaut, aus welcher auch ihre Schilde gefertigt ſind. Nicht ohne Induſtrie verfertigen ſie höchſt künſtliche und elegante Arbeiten aus Leder und Schilf. Sie ſind tapfer, kriegeriſch und von wildem Charakter. Muſtapha-Paſcha, der viel harte Gefechte mit ihnen zu beſtehen hatte, fand, wie er mir ſagte, nie einen Feigen unter ihnen, und war ſelten im Stande, andere als Schwerverwundete zu Gefangnen zu machen, da ſie ſich, ſelbſt gegen die größte Uebermacht, ſtets bis auf den letzten Mann vertheidigten. Auf manchen Bergen, z. B. am Dſchebel-Njucker und Turban, ſollen ſie Menſchenfleiſch freſſen. Delikat ſind ſie wenigſtens in ihrer Nahrung keineswegs: friſches wie verfaultes Fleiſch, Ratten, Schlangen, Kröten und Ungeziefer aller Art wird nie von ihnen verſchmäht. Außer den Ringen in Naſen und Ohren, die beide Geſchlechter tragen, befeſtigen ſie auch lange Stacheln des porc-épic rechts und links herausragend an ihre Naſen. Was ihnen aber ganz eigenthümlich ſcheint, iſt, daß ſie von allen Theilen des Körpers die Genitalien am meiſten zu ſchmücken ſuchen, und man kaum begreift, wie ſie die Maſſe der dort hängenden Verzierungen ohne Schmerz ertragen können. Ihre Sprache iſt der der Schilluk ähnlich, reich und voll mit vielen Gurgeltönen. Die Beſchneidung kennen ſie nicht, ſo wie man überhaupt keine Art von Religionsübung bei ihnen bemerken kann. Dennoch ſind ſie bei weitem intelligenter als die Schillukneger. Vom Dſchebel-Kadro reiſt man drei Tage im Lande dieſer Völker bis zum Dſchebel-Hédra, wie ich ſpäter von Herrn Ruſſegger erfuhr.

Im Weſten paſſirt man nach der Reihe die Berge Abile, Manichedan, Kulfan und Debri — im Oſten Gualih, Deri, Njucker und Turban. Der Hédra ſteht iſolirt, aus Granit geformt. Die Ebne beſteht aus Thonboden und wird zur Regenzeit ein faſt unpaſſirbarer Sumpf. Wälder von Akazien, Mimoſen, Gummi- und Weihrauchbäumen, Cactuſſen und giftigen Euphorbien, deren Saft die Waffen der Eingebornen ſo tödtlich macht, durchziehen ſie. Zibethkatzen, der braune Tetal und andere ſehr große Antilopen, gleich kleinen Pferden, Kopf und Rücken braun, der Reſt ſchloßweiß, wurden häufig von den Reiſenden geſehen. Auch ſehr große Schlangen zeigten ſich hier bereits, unter andern die Boa Anaconda. — Vom Hédra iſt nur noch eine Tagereiſe bis Scheibun, das Muſtapha-Paſcha in dem letzten Kriege mit den Eingebornen, wie erwähnt, gänzlich zerſtörte, und deſſen Lage auf einem iſolirten Berge ſehr günſtig zu einen militäriſchen Waffenplatz ſeyn würde. Hinter Scheibun ändert ſich plötzlich der ganze Charakter des Landes, und man glaubt in Indien zu ſeyn. Zwei Stunden vor Scheibun breitet ſich ein üppiger und prachtvoller Wald aus, wo rieſige Delebb- und Kokospalmen mit noch koloſſalern Tamarinden und Boababbäumen wetteiſern, und gelbe und rothe Blumenbouquets die Kronen der cassia fistula und des Sotor bedecken. Die Adanſonien prangen mit weißen Blumen, von andern hängen bis zwanzig Pfund ſchwere Früchte herab; ungeheure Ficus, Oleander und Cactuſſe, Mimoſen und Akazien aller Arten und Blüthen, Schlingpflanzen, die herrlichſten Treibhaus- und Topfgewächſe, als Fuchſia, Pancratium, Irisarten, Sambuk u. ſ. w. zieren dieſen Wald, den zahlloſe Elephanten durchſtreichen, von welchen mehrere Trupps der Karavane näher kamen, als den Reiſenden lieb war. Der Berg von Scheibun beſteht aus dem Gneiß und Granit der Schweizeralpen, das erſte primitive Geſtein, auf welches Herr Ruſſegger, nach ſeiner Meinung, in Afrika ſtieß; denn der ſchöne Granit von Aſſuan u. ſ. w. iſt nach ihm vulkaniſchen Urſprungs. — Im Oſten von Scheibun lagern ſich die Berge Abul, Schawari, Kavarmi; im Weſten el-Buram, Moäri, Tungur; im Süden der Dſchebel-Tira und die Ebenen des Landes Fartit. Zwiſchen dem Dſchebel-Tira, der eine Tagereiſe von Scheibun entfernt iſt, paſſirt man abermals einen noch größern Tropenwald. Alle genannten Berge ſind außerordentlich bevölkert. Wie Ameiſenhaufen wimmelten ſie von Negern, und es giebt deren, die an 5000 Menſchen beherbergen. Dſchebel-Tira, den Herr Ruſſegger nur flüchtig unterſuchen konnte, beſteht aus primitivem Gneiß und Quarz, Feldſtein und Grünſteingängen. Es ſind dieſe getrennten und niedrigen Berggruppen wahrſcheinlich die Fortſetzung eines Zuges primitiver Felsgebilde, der Afrika aus Nordoſt in Südweſt durchſetzt, wie ſich die Bergleute ausdrücken, und das eigentliche Goldlager dieſes Welttheiles zu ſeyn ſcheinen. Zwiſchen Dſchebel-Tira und dem Tungur iſt eine Ebene von Alluvialſchutt und Sand, reich an Gold. Man kann annehmen, daß die hieſigen Goldwäſchereien der Nuba's, ſo ungeſchickt ſie betrieben werden, dennoch im Durchſchnitt eine Ausbeute von 2—3 Franken täglich pro Mann gewähren, und wo man auch Sand aufnahm, verſicherten die öſtreichiſchen Naturforſcher, fand man ihn mehr oder weniger mit dem edlen Metalle geſchwängert.

Den folgenden Tag widmete ich größtentheils der Ruhe und einem ſehr mäßigen Wohlleben nach

Geſtern Abend fuhr ich am ſpäten Mondſcheinabend allein von Charlottenburg zur Stadt zurück. Es war ſehr ſchön, und ich in die tiefſten und erregteſten Betrachtungen verloren. Ich gedachte der vorigen Zeiten, wo ich nicht allein fuhr, mit unendlichem Schmerz! Dabei dacht' ich mir, Sie, theuerſter Fürſt, führen jetzt auch ſo allein; und am Ende niemand auf andere Weiſe, außer auf kurze Zeit! Wir müſſen den Weg zurücklegen, wie er ſich eben bietet, und Muth und Ergebung ſind die beſten Begleiter. Sie haben beide, und daher viel voraus vor Anderen! —

166.

Pückler an Varnhagen.

Paris, den 28. Juli 1834.

Verehrteſter Freund!

Euer Hochwohlgeboren liebenswürdigen Brief vom 18. habe ich hier empfangen, und herzlich für Ihre ſich immer gleich bleibende Theilnahme dankend, kann ich nun endlich melden, daß das unglückliche Paket ſich bei meinem Schwager Taufkirchen aufgefunden, ohne daß ich jedoch weiß, wie es dahin gekommen.

Es iſt nun in Hallberger's Händen, und das einzige désagrément dabei die Verzögerung und die Unmöglichkeit noch mehreres zu verbeſſern, wie ich es ſehr wünſchte, und das Ganze leider nur zu nöthig hat.

Wie es mit meiner Reiſe nach Amerika noch werden wird, weiß Gott, denn leider habe ich meinen Oberſten nicht vorgefunden, und nur einen Brief, worin er mich, ſtatt meiner Einladung zu folgen, ſelbſt nach Aachen zitirt.

Was will ich machen! Obgleich in meinem vollkommenen Recht, wenn ich zu der von mir beſtimmten Zeit nach Amerika mich einſchiffte, ſo ſcheue ich doch zu ſehr den leiſeſten, der langen Entbehrung. Dem Vergnügen des Flußbades nöthigte man mich zu entſagen, da es wegen der Menge und Rapacität der Krokodille an dieſem Ufer von Niemand gewagt wird. Als die Abendkühle eintrat, begnügte ich mich daher mit einem Luftbade, und machte, ſo leicht als möglich gekleidet, eine Promenade zu Eſel durch die Stadt und ihre Umgebung. Ich beſah zuerſt die Kaſerne, welche ich nebſt dem Hoſpital in elender Verfaſſung fand; beſonders erſchien die dort herrſchende Unreinlichkeit wahrhaft abſcheulich. Die Stuben der Soldaten und ſelbſt der geringern Offiziere waren nur ſtaubige, finſtere, ſtinkende Löcher, und die Waffen der ganzen Compagnie nebſt Lederzeug und andern Utenſilien wurden pêle-mêle und voll Schmuz in beſondern, entfernten Kammern aufbewahrt. Aehnliche Höhlen bildeten das Lazareth, worin der üble Geruch eine ſolche Intenſität erreichte, daß ich nicht mehr als einen flüchtigen Blick hineinzuwerfen vermochte. Man entſchuldigte ſich damit, daß die neue Kaſerne im Bau begriffen ſey, und man ſich, bis ſie vollendet, ſchon ſo behelfen müſſe. Die gänzliche Abſonderung der Gewehre von den Leuten erklärte man daraus, daß man den Negerſoldaten nicht trauen könne, und ſie leicht mit ſammt ihren Waffen deſertiren möchten, wenn ſie ſie zu jeder Zeit gleich unter der Hand fänden. Dieſe Neger, meiſtens die Frucht der alljährlich hier angeſtellten und drei Monat fortgeſetzten, unbarmherzigen Sklavenjagden, ſind allerdings ein elendes Militär, und nur höchſt unvollſtändig nach europäiſchem Reglement eingeübt. Man behauptet, daß ſie faſt alle drei Jahre erneut werden müßten, weil unterdeſſen immer ein Theil wieder davongelaufen, oder vor Kummer, Elend, und namentlich am Heimweh, das oft förmlich epidemiſch unter ihnen wüthet, geſtorben iſt.

Den Bazar fand ich nur dürftig furnirt, außer was den Artikel der Sklaven betraf, das Lokal aber zum Theil nicht übel, ſo wie überhaupt die Stadt ganz leidlich ausſehen würde, wenn die ſchmuzfarbnen Erdziegel, aus denen alle Häuſer beſtehen, nur geweißt wären. Die Straßen ſind etwas breiter als gewöhnlich in dieſem Lande, und in der Dispoſition derſelben, wie in der Bauart, iſt mehr Ordnung beobachtet. Eine neue erſt halb fertige Moſchee aus gut gebrannten Klinkern, und mit einem hohen Thurme verſehen, verſpricht ſogar ein ſchönes und würdiges Gebäude zu werden. Ich wunderte mich auf dem Bazar die abyſſiniſchen Sklaven faſt eben ſo theuer als in Kahira zu finden, doch war eine viel größere Auswahl ſchöner Mädchen hier vorhanden. Dieſer Handelsartikel ward ſo anziehend, daß mein Kammerdiener Ackermann, der Dragoman und mein Koch, alle zugleich um die Erlaubniß bei mir einkamen, ſich mit dieſer, wie ſie verſicherten, ihnen nun bei ſo weiter Reiſe „unentbehrlich gewordnen Waare“ verſehen zu dürfen, und da ſie mir dabei nicht undeutlich zu verſtehen gaben, daß ſie im Weigerungsfall ſich nach einem andern Dienſt umſehen müßten, ich aber hier ihrer nöthiger bedurfte, als ſie meiner, ſo mußte ich nachgeben, obgleich mit großem Mißvergnügen, weil dies während der Rückreiſe einen completten Harem in meiner Suite etablirte, und ich ſpäter hinlänglich Gelegenheit fand, wahrzunehmen, wie ſehr dadurch meine Diener ihre Obliegenheiten von Tage zu Tage mehr vernachläßigten. Oft hat es mich indeß frappirt, wie Leute, die in Europa ſchon das Wort „Sklaverei“ in Harniſch bringt, auch viele Engländer, es hier doch ſo anmuthig finden, ſelbſt Sklaven zu beſitzen. Uebles Beiſpiel verführt nach und nach Jeden, wie es ſcheint. Ich, der ſich nicht gern in Theorien verbeißt, begnüge mich damit, meine Sklaven gut und freundlich zu behandeln, wobei mich der Augenſchein lehrt, daß ſie ſich wenigſtens befriedigter fühlen, als unſre freien Diener in Europa, die ſchon nahe daran ſind, ſelbſt Herren werden zu wollen.

Am Ende unſrer Tournée in der Stadt, die wir zuletzt trotz der Hitze größtentheils zu Fuß gemacht hatten, ruhten wir in einem anſehnlichen Weingarten aus, wo man uns gute blaue und weiße Trauben vorſetzte, die indeß ſchon jetzt — am letzten April — überreif waren. Erſt ſeit der Eroberung Mehemed Ali's iſt der Weinbau im Sudan eingeführt worden, wo er vorher ganz unbekannt war.

Am erſten Mai hatte ich wieder, und zwar ſchon mit Sonnenaufgang eine lange Unterhaltung mit dem Paſcha, welche diesmal meiſtens nur von Löwen und Krokodillen handelte. Die Gefährlichkeit und Gefräßigkeit der letztern ſcheint hier ein eben ſo unerſchöpfliches Thema als bei uns das Wetter abzugeben, und der Paſcha verſicherte mir heute, erſt kürzlich beim Fang eines ſolchen Unthiers zugegen geweſen zu ſeyn, in deſſen Bauch man die noch beſchlagnen Hufe eines Pferdes, und zugleich den rothen Leibbund eines Fiſchers fand. Wenn der Krokodill irgend ein Geſchöpf erfaßt hat, ſo pflegt er damit in die Mitte des Stromes zu ſchwimmen und es mehrmals in die Höhe zu halten, um ſich zu überzeugen, ob es todt ſey. Zuckt es noch, ſo taucht er von neuem damit unter, und erſt, wenn er ſich von dem Hinſcheiden deſſelben völlig überzeugt hat, begiebt er ſich auf den Sand, um ſeine Beute mit Muße zu verzehren. Während dieſes Geſprächs ſahen wir ſelbſt aus den Fenſtern des Saals über ein Dutzend Krokodille ſich an den Ufern des dicht vorbeiſtrömenden Fluſſes mitten in der Stadt ſonnen. Sie waren von allen Größen, und faſt von eben ſo vielen Farben, bald grau, bald ſchwarz, bald gelb dominirend, oder auch alle dieſe Farben zuſammen, in ſcheußlichſter Miſchung gefleckt. Einer aus dieſer Geſellſchaft zeichnete ſich beſonders durch ſeinen Rieſenkörper aus, ein in Kartum ſehr wohlbekanntes Individuum, von den Eingebornen unter dem Namen des Schech's eben ſo gefürchtet, als geehrt; denn wie zur Zeit der alten

Aegyptier wird einigen dieſer Thiere noch immer eine Art abergläubiſcher Cultus gezollt. Auf den „Schech“ Jagd machen zu wollen, würde man hier für eine Art Verbrechen halten, obgleich er ſelbſt ſich keineswegs dankbar für dieſe Verehrung zeigt, und ſchon mehrere namhafte Opfer verſchlungen hat.

Auch die Löwen des Sennaar erreichen eine koloſſale Größe, und ich ſah die Haut eines derſelben beim Gouverneur, die von der Schnauze bis zur Schweifſpitze gegen zwanzig Fuß lang war. Bekanntlich hat indeß der afrikaniſche Löwe, wenigſtens nördlich der Linie, keine Mähne, was ſeiner Schönheit großen Abbruch thut. Korſchud-Paſcha beſaß früher lange ein gezähmtes Thier dieſer Art, das er kaſtriren und ihm die Zähne ausbrechen ließ, wonach es ganz gefahrlos wurde. Dennoch ſetzte es manchmal Leute in große Verlegenheit. Eines Tages betete der Gouverneur in einem einſamen Zimmer ſeines Pallaſtes auf ſein Antlitz niedergeworfen, als der Löwe herbeiſprang und ſich mit ſeiner ganzen Laſt ſo auf ihn legte, daß er lange keiner Bewegung mächtig und faſt dem Erſticken nahe war, ehe die herbeigerufne Hülfe anlangte. Der Spaß ſchien aber den Löwen ſelbſt ſehr beluſtigt zu haben, denn als am nächſten Freitage der Kadi in ganz rother Kleidung dem Gouverneur ſeine Aufwartung machte, ſchlich ſich das Thier, vielleicht noch mehr gereizt durch die ungewohnte Farbe, hinter denſelben, ſprang auf ſeinen Rücken, warf den entſetzten Mann Allah's nieder, und blieb dann gelaſſen, aber hartnäckig, auf ihm liegen, ohngeachtet des ſchrecklichen Angſtgebrülls, das der arme Kadi unter dem Gelächter der Umſtehenden ausſtieß. Doch die Kirche beleidigt man nie und nirgends ungeſtraft, und auch dem Löwen koſtete der ausgeübte „Frolic“, aus Beſorgniß einer gefährlicheren Wiederholung, das Leben. Die Jagd dieſes Königs der Wüſte iſt übrigens hier mit weniger Beſorgniß verbunden als in den Wäldern Indiens und auf dem Cap. Man verfolgt ihn in den heißeſten Monaten während der brennenden Mittagsgluth, wo er nur mit Mühe eine kurze Strecke zu laufen vermag, und, wie ich ſchon an meinem Hunde Suſannis oft bemerkte, ſich bei jedem Strauch, der nur ein wenig Schatten gewährt, lechzend niederwirft, um einige Sekunden Luft zu ſchöpfen. Es giebt Araber, die ihn auf dieſe Weiſe ganz allein, blos mit Hülfe eines guten Pferdes und eines Sackes voll Steine, mit nichts anderm als immer wiederholten Steinwürfen, ſobald der Löwe erſchöpft ſich niederkauern will, ohne große Gefahr erlegen.

Ehe ich wegging, ſtellte mir der Gouverneur ſeine Kinder vor, die eben ſo kränklich ausſahen als er ſelbſt, und ſich in ſeiner Gegenwart vor dem dazu erhaltnen Befehl ebenfalls nicht ſetzen durften.

Als ich nach Hauſe kam, erhielt ich den Beſuch des Herrn Boreani, Oberſtlieutenant im Dienſte Mehemed Ali's. Er iſt ein feiner Mann von angenehmen Sitten und guten Kenntniſſen, dem der Vicekönig hauptſächlich die Einrichtung ſeiner Geſchützgießerei in Kahira verdankt. Man hat ihn hierher geſandt, um bis Fiezole oder Fazoglu vorzudringen und die dortigen Goldminen zu unterſuchen, während Herr Ruſſegger, der Chef der öſterreichiſchen Bergleute, daſſelbe Geſchäft am weißen Nil in Scheibun betreibt. Herr Boreani nahm ſeinen Weg von Korusko aus durch die Wüſte, und mitten durch jenes ſonderbare, durch vulkaniſches Feuer verwüſtete Terrain, wo man ganze Strecken ſteinigen, eiſenhaltigen Bodens mehrere tauſend Schritte lang in regelmäßig ſpitz zulaufende Keilformen geſchmolzen findet. Dort ſammelte er verſchiedne merkwürdige Produkte, unter andern überließ er mir einige ſchöne Exemplare des artigen mineraliſchen Produktes, das ganz durch Menſchenhand gegoſſnen Kugeln gleicht (Silico ferrugineux roulé), eine intereſſante Curioſität für die Laien. Von Berber ſetzte er ſeine Reiſe zu Waſſer fort, und litt an der letzten Katarakte Schiffbruch, wo er einen großen Theil ſeiner Effekten einbüßte, und durchnäßt, ohne Kleiderwechſel noch Obdach, eine ganze Nacht im Freien zubringen mußte. Er entging den gefährlichen Folgen dieſer Erkältung vielleicht nur dadurch, daß er die Geiſtesgegenwart hatte, ſich ſelbſt mit einem Federmeſſer zur Ader zu laſſen, in dieſem Clima das beſte Mittel bei einem ſolchen Vorfall. Herr Boreani hatte ſeinen hieſigen Aufenthalt (wo er noch auf nähere Inſtruktion wartet) ſehr thätig zu einer Sammlung von ausgeſtopften Thieren und Vögeln benutzt, und als ich ihn am andern Tage in ſeiner Wohnung beſuchte, war ich wirklich erſtaunt über die Menge und vortreffliche Conſervation derſelben. Hier ſah ich auch zum erſtenmal den klaſſiſchen weißen Ibis, der erſt von der letzten Katarakte aus wieder angetroffen wird, weiter nördlich aber ganz ausgeſtorben iſt. Der liebenswürdige Reiſende war ſo genereus, mir noch ein vortrefflich erhaltnes Exemplar dieſes Vogels, ſo wie einiger farbenreichen Colibri's, nebſt zwei lebenden Papageien zu ſchenken, die ich ſpäter alle glücklich nach Hauſe ſandte. Er erzählte mir, daß er den größten Theil ſeiner Sammlung der Gewandtheit und unermüdeten Ausdauer eines von Herrn Rüppel dreſſirten Negerjägers danke, den er hier in Dienſt genommen. Dieſer erlegte die Thiere nicht nur, ſondern ſtopfte ſie auch mit ſeltner Geſchicklichkeit aus. Ich glaube, daß einige dieſer Vögel, namentlich eine ganz eigenthümliche, ſehr groſſe und prachtvolle Reiherart, noch unbekannt in Europa ſind, wenigſtens ſind ſie mir in keinem Naturalienkabinet bisher vorgekommen.

Da ich wieder viele Krokodille am jenſeitigen Ufer ſchlafen ſah, ohne den geheiligten Schech darunter zu erblicken, ließ ich mich hinüberrudern, um wo möglich einen derſelben zu erlegen. Die ermüdende Jagd hatte aber kein Reſultat, die Thiere waren, trotz ihres anſcheinenden Schlafes ſo wachſam, daß mich keines näher als 200 Schritte herankommen ließ, falſch auszulegenden Schein in ſolchen Dingen, um nicht lieber das größte Opfer zu bringen.

Glücklicherweiſe habe ich hier an dem preußiſchen Major Clér, bei der Geſandtſchaft attachirt, einen ganz zu dieſer Sache paſſenden Mann gefunden, und thue keinen Schritt ohne ihn. Noch hoffen wir den unbekannten Oberſten zur Kourierreiſe nach Paris zu bewegen — geht es nicht, adieu Amerika bis zum nächſten Jahre.

Daß Sie am 18. Juli meine Erklärung in der „Augsburger allgemeinen Zeitung“ nicht geleſen, iſt mir unbegreiflich, da ſie ſchon in der Beilage zum 8. Juli ſteht. Man hat ſie doch nicht gar in Preußen konfiszirt, denn auch Andere aus Berlin melden mir, ſie hätten nichts gefunden.

Hoffentlich trifft Sie mein Brief geſund und heiter noch in Berlin an. Viel Glück zur Reiſe, und tauſend Dank für alle freundlichen Dienſterbietungen, die ich zu ſeiner Zeit mir zu benutzen vorbehalte.

Paris wird zum Dorfe, und das heutige Juli-Feſt iſt mir unendlich merkwürdig geweſen. Ein Bürger-König iſt ein klägliches Weſen! Doch davon ein andermal.

Mit herzlichſter Verehrung

H. Pückler.

167.

Pückler an Varnhagen.

Paris, den 1. September 1834.

Verehrteſter Freund,

Es iſt möglich, daß dies der letzte Brief iſt, den Sie von mir erhalten, da ich morgen an die Gränze reiſe, um ein ernſtes Duell mit dem Oberſt Kurſſel zu beſtehen, das ich zu vermeiden alles gethan, was meine Ehre erlaubte, (was ich zu verbreiten bitte, wenn Sie nach Berlin zurückkommen,) ohne ſich bei Zeiten zu erheben und langſam ins Waſſer zu kriechen, wo es bald vor jeder Verfolgung ſicher iſt. Die Hitze war gräßlich und ſtieg um zwei Uhr Nachmittags bis 39 Grad Reaumür im Schatten. Da nun die Krokodille am Morgen ſo viel Furcht vor mir bezeigt hatten, ſo beſchloß ich am Abend, nach Kühlung lechzend, mich auch nicht mehr vor ihnen zu fürchten, und unter meinen Fenſtern, wo mich überdem mehrere vorgezogne Barken einigermaßen ſchützten, ein Flußbad zu nehmen, obgleich man mir verſicherte, daß genau an derſelben Stelle erſt vor wenigen Wochen einem am Waſſerrande ſpielenden Knaben der Arm abgebiſſen worden ſey. Der Nil war hier unmittelbar am Ufer ſchon ſo tief, daß ich mich zum Bade an einen Strick anbinden laſſen mußte, der an einer der dort ſtehenden Barken befeſtigt wurde, aber die Wolluſt des verhältnißmäßig kalten Waſſers gegen die glühende Temperatur der Atmoſphäre war ſo groß, daß weder die unbequeme Lage, noch die Gefahr ſie ſchmälern konnten. Auch blieb ich ganz unangefochten über eine Viertelſtunde in dem belebenden Element, deſſen Werth man erſt in dieſen Ländern vollſtändig ſchätzen lernt.

Weitere Südfahrt auf dem blauen Nil.

Nachdem ich mich hinlänglich ausgeruht und alles Nöthige vorbereitet, ſchiffte ich mich am ſechſten Mai mit dem Kawaß, drei Dienern und dem in Mandĕra geweſnen Dſchaus in der bequemen, aber etwas delabrirten Kangſche des Gouverneurs gegen Abend auf dem blauen Fluſſe ein, um trotz des täglich erwarteten Eintritts der Regenzeit noch etwas weiter vorwärts zu dringen, ein Unternehmen, das für einen Dilettanten, der die Sonnenſeite des Lebens ſchon hinter ſich hat, der auch nicht ex officio „mandé par l'Angleterre ou la France“, wie die Inſchriften Linants und Caillauds in Meſaourat lauteten, eben ſo wenig von ſeinem Vaterlande geſandt, ſondern aus bloßer Laune in der Welt umherzieht, — immer genug gethan war; denn das Reiſen in der Regenzeit wird hier für Europäer oft tödtlich. Der Doktor folgte mit ſeinen beiden Sklaven in der zweiten Barke. Ein heftiger Staubſturm indeß, der im Moment unſrer Abfahrt eintrat, zwang uns, ganz nahe der Stadt, in einer geſchützten Bai bis zum nächſten Morgen zu verweilen. Wir hatten dann ziemlich günſtigen Wind, wegen der vielen und jählingen Krümmungen des Fluſſes diente er jedoch nur theilweiſe, und die meiſte Zeit mußten die an unſre Fahrzeuge angeſpannten Einwohner zu unſrem Fortkommen das Beſte thun. Dennoch ging es im Ganzen nur ſehr langſam vorwärts. Drei Stunden von Kartum kamen wir bei den Ruinen von Soba oder Saba vorbei, was die unwiſſenden Türken für die Reſidenz der berühmten Königin ausgeben, die den weiſen Soliman (Salomo) beſuchte, deren Beſichtigung wir aber bis zu unſrer Rückkunft aufſchoben, und drei Stunden weiter, ohnfern eines freundlichen Dorfes, für die Nacht ankerten; die Schiffahrt iſt hier in der Nacht zu unſicher, und überdies wünſchte ich ſo wenig als möglich von der Gegend ungeſehen zu laſſen. Als wir zu einer kleinen Excurſion ins Innere während der Abendkühle ans Land ſtiegen, fanden wir die Ufer mit einer Menge Pelikane, ſchwarzer und weißer Ibiſſe, die zum Theil gleich Störchen auf den Bäumen niſteten, wilden Gänſen, Enten und vielen andern Waſſervögeln ſo reichlich bevölkert wie im Paradieſe, doch Menſchen ließen ſich nicht ſehen. Endlich ſtieß uns jedoch ein hübſches junges Mädchen auf, ganz allein in einem Durrafelde mit ländlicher Arbeit beſchäftigt, die, ſobald ſie uns gewahr ward, ſogleich die Flucht zu ergreifen Miene machte. Mit Mühe brachte ſie der Dſchaus durch einige zugerufne Worte zum Stehen, obgleich ſie bei unſrer Annäherung am ganzen Leibe heftig zitterte. Noch ehe wir ſie erreicht hatten, rief ſie uns ängſtlich zu; „O, liebe Leute, wollt Ihr mir gewiß nichts thun — wollt Ihr mich nicht eſſen?“ und nur auf die wiederholte Verſicherung, daß wir uns blos nach dem Weg bei ihr erkundigen und ihren ſchönen, bunten Perlenſchmuck beſehen wollten, mit dem ſie ganz behangen war, kam ſie uns langſam und zögernd ein paar Schritte entgegen, jetzt ſchon freundlicher lächelnd, aber immer noch furchtſam und bebend. Ich habe in meinem Leben nichts Jungfräulicheres geſehen, als das halb entſetzte, halb neugierige und dabei ſo liebevoll gutmüthige Benehmen dieſes reizenden Kindes, voll von aller Grazie einer unverfälſchten Natur. Als ſie etwas zutraulicher geworden war, ſchenkte ich ihr ein blankes kleines Goldſtück, das ſie in die Hand nahm und verwundert anſchaute, aber nicht behalten wollte. Die Erklärung, was es ſey, ſchien ihr unverſtändlich, ſie ſchüttelte mit dem Kopf und bat, ich möchte es wieder zurücknehmen. Da ich mich deſſen weigerte, ſo legte ſie es behutſam auf einen Stein zu meinen Füßen nieder, grüßte höchſt anmuthig und lief dann eilig ihren Eltern zu, die, wie wir erſt jetzt bemerkten, ohngefähr einige hundert Schritte davon am Saume eines großen Waldes arbeiteten, der ſich rechts und links, dicht und fern hinzog, ſo weit der Horizont reichte. Doch war erſt ein Theil ſeiner, hauptſächlich aus Akazien, Mimoſen, Nebka's u. ſ. w. beſtehenden Bäume grün, denn nur wenn die fortdauernden Güſſe der Regenzeit ſie erfriſcht hat, wird dieſe von den Sonnenſtrahlen verſengte Gegend mehrere Monate lang zum üppigſten Garten.

Immer voller, ſchöner und grüner erſchienen ſchon am folgenden Tage die Ufer des Fluſſes, durch deren Buſchgewirr die unſre Barken ziehenden Neger jetzt große Mühe hatten, ſich durchzudrängen. Ich bemerkte viele Weidenarten, die nebſt einer Gattung Holunder mit großen weißen Blüthen faſt die einzigen Pflanzen ſind, welche nicht mit unzähligen Stacheln bewaffnet, dem Spaziergänger hier jeden Schritt ſtreitig machen zu wollen ſcheinen. Der Fluß war ſehr breit und verhältnißmäßig ſeicht, die Ufer jedoch meiſtens ſchroff, der Wind contrair aus Süden, und dennoch die Luft ungemein kühl, die Atmosphäre trübe. In der Nacht hatte es einige Stunden geregnet, aber nicht heftig. Wir fanden das Waſſer des blauen Fluſſes, deſſen Farbe, beiläufig geſagt, jetzt dunkelockergelb iſt, nicht ganz ſo gut und wohlſchmeckend als das des Nils nach dem Zuſammenfluß, auch wurde es, trotz alles Filtrirens, nicht ſo cryſtallklar. Da ich leider keinen Wein mehr habe, iſt dieſer Mangel deſto empfindlicher; glücklicherweiſe findet man indeß hier überall Milch.

Oel kennen die Einwohner nicht, und brennen in ihren Lampen anſtatt deſſen Butter, die ſie auch ſehr reichlich als Pomade gebrauchen, und wahrſcheinlich aus dieſem Grunde einen Abſcheu davor hegen, ſie zu eſſen.

Fünf Krokodille lagerten Mittags auf dem Sande einer kleinen Inſel, während Suſannis, nach ſeiner unartigen Manier, ganz unbeſorgt vor ihnen, zur Abkühlung ins Waſſer ſprang, und zu meiner großen Angſt in ihrer Nähe umherſchwamm, denn er wäre jetzt ein eben ſo leicht zu erreichender als leckerer Biſſen für jene Unthiere geweſen, da der einſt magre Spartaner durch die lange Fleiſch- und Milchdiät ohne Brod ſo fett wie ein Mönch geworden iſt. Er hat übrigens einen Rival in unſrer Gunſt erhalten, ein junges Aeffchen mit rabenſchwarzem Geſicht, nicht größer als die Hand, Abeleng mit Namen, das ich in Kartum kaufte. Es iſt ſo zahm und artig gewöhnt, daß man es frei umherlaufen laſſen kann, ohne zu befürchten, daß es etwas verderbe. Ein kleiner Diebſtahl iſt die einzige Sünde, deren ſich Abeleng zuweilen ſchuldig macht, und da dann das üble Gewiſſen ſeine Poſſierlichkeit nur noch vermehrt, ſo wird ihm leicht vergeben. Auf Suſannis iſt er bitter eiferſüchtig, der ihn jedoch von ſeiner Seite nur mit Verachtung betrachtet. *)

Die Windungen des Fluſſes blieben fortwährend mäandriſch, obgleich er hier durch ein ganz flaches Land fließt. Gegen Abend, nachdem der Wind mehrmals gewechſelt, hatten wir ein heftiges Gewitter mit ſtarkem und anhaltendem Regen, der auch durch das Dach meiner Cajüte drang, und in des Doktors Barke, die noch weniger gut bedeckt war, alle Effekten gänzlich durchnäßte. An einem gut gebauten Dorfe, mit Namen Nuba, das fruchtbare Felder umgaben, und wo wir nur wenige Saki's bemerkten, da hier die Regenzeit faſt zu aller Bewäſſerung, die der Feldbau bedarf, hinlänglich iſt, verweilten wir die Nacht und wanderten lange Zeit bei Mondſchein am Ufer umher, bis eine plötzlich eintretende drückende Schwüle uns bewog, unſer Lager auf dem friſcheren Waſſer

---

*) Dieſes Aeffchen lebt noch friſch und geſund in den Wäldern der Lauſitz, es iſt aber leider ſeitdem viermal größer geworden, und lange nicht mehr ſo gutmüthig als im Naturzuſtande.

aufzuſuchen. In der Nacht ward es dagegen ſo empfindlich kalt und windig, daß ich alle Fenſter zumachen mußte, und mich mit doppelten Decken kaum erwärmen konnte, auch einige Tage einen ſteifen Hals davon trug. Dieſe plötzlichen Contraſte in der Temperatur in dieſer Jahrszeit ſind es hauptſächlich, welche die Regenperiode gefährlich für die Europäer machen, um ſo mehr, da der Reiſende in der Regel ſo wenig Mittel findet, ſich dagegen zu ſchützen, und jede Verkältung in dieſem Himmelsſtrich immer eine totale Erſchlaffung der Unterleibsorgane hervorbringt, weshalb dies ſpäter leicht in eine das Leben zerſtörende Krankheit übergeht. Sorgſam abgewogne, nie zu leichte Kleidung, eine wohlkalfaterte Cajüte im Schiff, und ein luftdichtes engliſches Zelt auf dem Lande, nebſt einem leichten, aber voluminöſen Pelz, und wo möglich ein ſteter Vorrath leichter Weine oder guten Bieres, würden wahrſcheinlich hinlänglich ſeyn, allen üblen Folgen der Regenzeit vorzubeugen, wo man dann bei nur mäßiger Vorſicht in jedem Genuß gewiß allen Fiebern, Diſſenterieen und inflammatoriſchen Krankheiten (Epidemieen ausgenommen, gegen die nichts ſchützt als Entfernung) nicht leicht ausgeſetzt ſein möchte. In andern Ländern kann man dergleichen minutiöſe Rückſichten Weichlichkeit nennen, aber hier, wo oft bei der geringſten Vernachläſſigung die Strafe der Tod iſt, ſcheint es mir unweiſe, ſich zu viel zuzutrauen, und aus dieſem Grunde mag es mir auch der Leſer verzeihen, wenn ich ſo häufig auf dieſen etwas trockenen Gegenſtand zurückkomme. Es iſt eine Warnung, deren Wichtigkeit man nur im Lande ſelbſt gehörig würdigen und inne werden kann.

Was uns betrifft, ſo befinden wir uns, obgleich der erwähnten Dinge jetzt ſämmtlich ermangelnd, doch noch ziemlich wohl bis auf einen (die Meiſten von uns plagenden) juckenden Ausſchlag über einen großen Theil des Körpers, gleich dem Frieſel, ein Uebel, das ſich bei dem Fremden ſehr häufig mit dem Steigen des Nils, in Aegypten wie hier, einfindet. Es ſoll aber wohlthätig und grade ein gutes Zeichen ſeyn, iſt aber deshalb nicht minder beſchwerlich, da es im Anfang ein unerträgliches Jucken erregt, und beim Abtrocknen wie Nadeln ſticht.

und wozu ich, wie Sie wiſſen, ſehr unſchuldig komme, obgleich ich (unter uns geſagt), da ich es als Partheiſache anzuſehen Urſache habe, gar nicht böſe darüber bin, eine ſolche Gelegenheit zu finden, mich mit Piſtolenſchüſſen nachdrücklich darüber auszuſprechen.

Sonderbar iſt es immer, und faſt romantiſch, daß ich beim erſten Blick, mit dem ich den Oberſt Kurſſel ſehen werde; ihn vielleicht todtſchießen muß, und ſo vice versa. Geſchieht das letzte, ſo bitte ich um ein freundliches Andenken.

Ich hinterlaſſe gar viele Papiere und Briefe. Die Fürſtin erhält alles. Sprechen Sie doch mit ihr in dieſem Fall, und finden Sie es der Mühe werth, ſo packen Sie noch eine paccotille zuſammen für das gute Publikum, das mich ſo freundlich behandelt.

Die Art, wie ich hier vom König an bis auf den Letzten herab, der von mir wußte, aufgenommen wurde, und unter dieſen die berühmteſten Männer, hat ſo ſehr meine Erwartung übertroffen, daß ich oft mich ſchämte, und doch manchmal ſtolz war, etwas durch mich ſelbſt zu ſein.

Hr. von Cuſtine läßt ſich Ihnen angelegentlich empfehlen. Wir haben Rahels Briefe gleich lieb, wie auch ihren Herausgeber. Das iſt ein herrlicher Franzoſe.

Aber ich habe noch abſcheulich viel zu thun, und muß abbrechen. Sie wiſſen: im Leben, hier oder wo anders, bleibt geiſtiger Zuſammenhang, denn wir fallen nie aus der Welt, und iſt auch der unſere, einmal geweſen, ewig. Freundlich und herzlich noch einmal meinen Dank, und iſt es nicht zum letztenmal, deſto beſſer!

Ganz der Ihrige H. Pückler.

Am neunten Mai ſchifften wir größtentheils durch kahle Sandufer, die Wälder hatten ſich in weitere Ferne zurückgezogen. Abends zeigte ſich ein Nilpferd ziemlich nahe unſrer Barke, blieb aber nicht lange ſichtbar. Ein friſcher Wind ſchwellte häufig unſre Segel, und die Hitze war nur gelind, ſo daß im Ganzen die Fahrt angenehm zu nennen war. So bequem dieſes Fahren auf dem Fluſſe indeß in vieler Hinſicht iſt, ſo bleibt es doch für den Wißbegierigen immer weit undankbarer, als das Reiſen zu Lande. Die Abwechſelung fehlt, man ſieht den langen Tag über zu wenig, und reiſt faſt wie ein Engländer, der ſeine Tour durch Europa in der Poſtchaiſe macht. Dieſer verkehrt dabei wenigſtens noch mit Gaſtwirthen, wir nur mit Krokodillen und Hippopotamen. Man ſollte wenigſtens immer ein paar Eſel in der Kangſche mit ſich führen, um an intereſſanten Stellen ohne Zeitverluſt eine gelegentliche Landtour vornehmen zu können, denn das zu Fuß Gehen, beſonders während der Tageshitze, fängt an unthunlich für uns zu werden. Man fühlt ſich zu matt, und jede Erhitzung droht Gefahr, um ſo leichter vielleicht, da durch das bedeutend entnervende Clima Geiſt und Körper gleich abgeſpannt werden, und daher Kleinmüthigkeit immer mehr die Stelle früherer Zuverſicht einnimmt.

Im Glanz der untergehenden Sonne erblickten wir ein ſchön gebautes Dorf, in dem faſt alle Häuſer die Größe der Palläſte von Schendy und Metemma zu erreichen ſchienen, was die bisherige Monotonie der Landſchaft auf das Anmuthigſte unterbrach, und für den Wohlſtand der Gegend ein gutes Vorurtheil erweckte. Mitten vor dem Dorfe ſtand neben einem doppelten Saki ein prachtvoller Baum von der Höhe und Breite einer alten Linde, mit ähnlich geformten, aber dunklern und glänzenderen Blättern. Er hat purpurrothe Blüthen und trägt Schoten, deren nach der Reife ebenfalls hochrothe Bohnen einen bedeutenden Handelsartikel als Damenſchmuck für die hieſigen Schönen abgeben; dieſelben, von denen ich, wie man ſich vielleicht noch aus einem früheren Artikel erinnern wird, auf dem Bazar zu Metemma einen ganzen Viertelſcheffel zur Sendung an meine Europäiſchen Freundinnen einkaufte. Bald darauf überzog ſich der Himmel mit voreiliger Nacht, und drei Gewitter umringten uns, eins im Rücken und eins zu jeder Seite. Sie ſchoſſen wie aus Batterien unter krachendem Donner ihre Blitze auf uns ab, zielten aber glücklicherweiſe nicht richtig. Dazu geſellte ſich ein ſo heftiger Sturm aus Norden, daß er unſre Barke, obgleich wir alle Segel eingezogen hatten, und dem Strom entgegenſchwammen, dennoch mit weit größerer Schnelle vorwärts trieb, als uns lieb war. Nach einer halben Stunde dieſer rapiden Fahrt machte der Fluß ein plötzliches Knie, und da uns hier der Sturm in die Flanke genommen haben würde, ſahen wir uns genöthigt, das Fahrzeug am Ufer zu befeſtigen und vor der Hand hier zu campiren. Sturm und Wetterleuchten hörten während dieſer Nacht keinen Augenblick auf, aber der gütige Himmel verſchonte uns mit Regengüſſen, die wir mehr als Alles fürchten, weil wir ſo gut als gar keinen Schutz dagegen haben. Es war jedoch nur eine Galgenfriſt, die uns vergönnt worden war, denn kurz nach Aufgang der Sonne ließen ſich die Wolken ſtromweiſe über uns nieder, und der Wind, der uns gerade entgegenblies, verhinderte alles weitere Fortkommen, da es unmöglich war, ſelbſt mit Hunderten von aufgebotenen Schwarzen, die ſchweren Barken dem Wind entgegen zu ziehen. Der Regen ſtrömte eben ſo ungehindert durch die gänzlich erweichte Decke meiner Cajüte als auf dem offnen Verdeck, und jagte mich ſchnell aus dem Bett. Wo nun ein Obdach ſuchen? — Endlich kam ich auf den glücklichen Gedanken, mein türkiſches Zelt, ſo gut es zu bewerkſtelligen war, noch über dem Dache der Cajüte aufſchlagen zu laſſen, und obgleich dieſes ebenfalls nicht allzu waſſerdicht iſt, ſo gewährte die doppelte Bedeckung doch einige Erleichterung. So vor dem Regen leidlich verwahrt, blieb mir nichts andres übrig, um nicht ganz geſchäftslos zu bleiben, da jede Excurſion unmöglich war, als mich an den Schreibtiſch zu ſetzen, und über die Neugierde, vielleicht auch die Eitelkeit, welche uns Europäer ſo raſtlos umhertreibt, allerlei philantropiſche Betrachtungen niederzuſchreiben, die ſich manchmal ſtark zu dem Reſultate hinneigten, mit Molière auszurufen: „qu' allais-je faire dans cette galère!“ Ich ward jedoch unvermuthet in dieſer melancholiſchen Anwandlung durch Abeleng unterbrochen, der ganz unbemerkt von mir auf den Tiſch geſprungen war, und mir jetzt ſanft die Feder aus der Hand zog, mit der Miene, als wolle er ſelbſt ein postscriptum hinzuſetzen, was allerdings mein Werk zu einer der unſchätzbarſten Seltenheiten geſtempelt haben würde. Der Boshafte ſah mich aber nur mit unwiderſtehlich komiſchem Ernſte an, blinzelte heftig mit den Augen, zerkaute dann haſtig die Feder und warf ſie in die Ecke der Cajüte! — wahrlich eine bittre Satyre! Aber Autoren ſind unverbeſſerlich, ſelbſt wenn Affen ſich die Mühe geben, ſie zu recenſiren. Und ſo ward die zerkaute Feder bald mit einer neuen vertauſcht, der Himmel gebe mit des Leſers nachſichtiger Genehmigung.

Um drei Uhr Nachmittags ließ das Unwetter endlich in ſo weit nach, daß wir mit großer Anſtrengung der requirirten Leute wieder flott wurden. Die Ufer blieben noch flach und unbedeutend, obwohl öfter als geſtern mit niedrigem Buſchwerk eingefaßt. Doch ſah man über die weißen Sandflächen fortwährend tiefe Wälder in der Ferne. Wir bemerkten wenig Dörfer, ſahen aber häufig große Heerden von Ziegen, und auch eine Heerde von vielen hundert Kameelen zur Tränke an den Fluß kommen, was fortwährend für die Wohlhabenheit der Einwohner ſpricht. Mein Kammerdiener Ackermann, der rüſtiger als wir geblieben und mehrere Stunden zu Land marſchirte, fand viele runde ſpitze Strohhütten der Neger einzeln im Walde vertheilt. Er ſah die Leute dort eine Art Kürbisblätter mit Vergnügen genießen, und die gedörrten Körner der Frucht wurden ihm als eine vorzüglichere Delikateſſe gaſtfrei angeboten, ſchienen jedoch nicht ſehr nach ſeinem Geſchmack geweſen zu ſeyn. Grüne Papageien waren ſehr häufig im Walde, und er brachte uns einige Exemplare davon, nebſt einem ſchönen, roth, weiß und grün geſtreiften Vogel von bedeutenderer Größe, als Beute zurück. Eine Giraffe hatte er vergebens und zum Ruin ſeiner Kleidung verfolgt, da in der That das ſtachliche Gebüſch hier nur mit einer Art zu paſſiren iſt. Die wilden Tauben, die er geſchoſſen hatte, fanden wir noch größer und ſchmackhafter als in Aegypten und Nubien. *) Sie

---

*) Die Geographen dehnen zwar auf den meiſten Karten Nubien bis zum Fazol aus, die hieſigen Türken aber laſſen es, wie ſchon erwähnt, bei der letzten Katarakte enden, wo ihr Sudan beginnt.

waren uns um ſo willkommner, da wir ſeit Kartum nur von Hammelfleiſch und lauem gelben Waſſer lebten, nebſt ſchlechtem Zwieback, den wir in letzterem auflöſten.

In der folgenden Nacht wurden wir noch härter als bisher geprüft, denn die Gewitter kehrten wieder, und diesmal mit einer Sündfluth, der nichts zu widerſtehen vermochte. Von drei bis vier Strömen erwachend, die ſich wie Waſſerfälle in mein Bett ergoſſen, langte ich zwar beim Leuchten der Blitze noch nach meinem Regenſchirm, doch da auch dieſer wenig half und kein Ort in der Cajüte trocken blieb, ſo ergab ich mich in mein Schickſal, und das mich ſchon überall umgebende Waſſer mit der natürlichen Hitze meines Körpers wärmend beſchloß ich, in der innehabenden Poſition mich bewegungslos dem Elemente hinzugeben. Wirklich ſchlief ich auch auf dieſe Weiſe von neuem ein, und obgleich ich am Morgen mit den ſteif gewordnen Gliedern kaum aufſtehen konnte, nahmen doch eine ſtarke Motion und Schwitzbad in der wiedergekehrten Sonnenhitze alle üblen Folgen hinweg. Mehr litten unſre Effekten, ſelbſt das Mahagonyholz meines letzten größeren

Perſpektives zerbröckelte wie Schwamm, ſo daß die Beſchläge und Gläſer davon abfielen, und nur mühſam konnte ich es zu mangelhaftem Gebrauch mit Leim und Bindfaden wieder einigermaßen zuſammenrichten. Tragikomiſch war es, daß die bunten Leimfarben, mit denen das Innere der Cajüte angemalt war, ſich theils auf meine Perſon, theils auf die umherliegenden Kleider, Wäſche u. ſ. w. übertragen hatten, was mich an die „malheurs et avantures d'Arlequin“ lebhaft erinnerte, dem mein Aeußeres ſehr ähnlich geworden war.

Am eilften hielten wir in einem ganz neu ausſehenden, wohlgebauten Dorfe, Ouad-Abüfrönt, wo ein Kaſcheff reſidirte, an, um unſern Proviant zu erneuern. Ich ſtieg ans Land und watete durch den Koth, in welchen das viele Waſſer den fruchtbaren Boden verwandelt hatte, bis zu des Kaſcheff's Wohnung. Im höher gelegnen Dorfe war es etwas trockner, und der Anblick freundlich. Die Häuſer waren unregelmäßig gruppirt, aber in gehörig bequemer Entfernung von einander aufgebaut und angenehm mit breiten Dum-Palmen und hohen Tamarindenbäumen, die uns hier zuerſt bekannt wurden, umpflanzt. Einige der Wohnungen waren viereckig mit einer platten Terraſſe darüber, andere rund mit ſpitzen Rohrdächern ſo glatt und gut gedeckt als in England, die Mauern aber immer, nach Landesſitte, nur aus Erde und gehacktem Stroh aufgeführt. Man ſagte uns, das hieſige Land ſey ſo fruchtbar, daß, wenn es nur in einem Jahre ſehr reichlich und vollſtändig regne, man während dieſem im Stande ſey, die nöthigen Lebensmittel für ſieben folgende erbauen zu können; leider aber habe es jetzt ſchon ſeit zehn Jahren keine ganz vollſtändige Regenzeit mehr gegeben, was theilweiſe große Noth hervorgebracht. Doch hoffe man nun um ſo mehr auf dieſen Segen, da es diesmal den Anſchein habe, als beginne die Regenzeit ſchon vierzehn Tage früher als gewöhnlich, und mit allen Anzeichen großer Näſſe. Dies ſöhnte uns einigermaßen mit dem für uns ſelbſt daraus entſtehenden Ungemach aus; denn wo gäbe es ein Gutes, von dem nicht immer Einige leiden müßten!

Eine große Menge weiß und ſchwarze, und auch einige ganz weiße, dem Ibiegeſchlecht angehörige oder verwandte Vögel hatten die hohen Bäume in der Nähe der Hütten zu ihrem Aufenthalt gewählt, in deren Zweigen ſie wie Früchte hingen und zum Theil auch dort horſteten; denn die Einwohner ſcheinen ſie von jeher ſorgfältig reſpektirt zu haben, wenn ſie ſie auch nicht mehr anbeten. Man nennt ſie hier Simbilleh. Ehe ich mich wieder einſchiffte, beſuchte ich des Kaſcheff's wohlgehaltnen Garten, wo ich mit einem Korb ſehr willkommner Weintrauben und Waſſermelonen beſchenkt wurde, und, im Schatten der arkadenartigen Weinlauben auf einem mit Kiſſen belegten Engareb ausgeſtreckt, behaglich einige Pfeifen einheimiſchen Tabak rauchte, deſſen Farbe hellgrüngelb und ſein Geſchmack ſehr milde iſt.

Es ſchien, daß wir jetzt erſt, nahe dem vierzehnten Breitegrade, in die wahre tropiſche Natur eingetreten ſeyen, und dies vermehrte um Vieles meinen Kummer, drei Monate zu früh oder zu ſpät in dieſe Regionen zu kommen — denn ohne dies wäre ich vielleicht mehr, als irgend ein Reiſender vor mir, immer weiter und weiter vorwärts gedrungen, weil mir durch Mehemed Ali's Güte allerdings in vieler Hinſicht ungleich mehr Hülfsmittel als

168.

Pückler an Varnhagen.

Verviers, den 9. September 1834.

Verehrteſter Freund,

Ihrer gütigen Theilnahme gewiß, melde ich mit wenig Worten, daß ich ſo eben das Duell mit dem Oberſten glücklich zu Ende geführt. Wir ſchoſſen uns, der Abrede gemäß, im Avanciren. Er fehlte, und ich traf ihn am Halſe ziemlich gefährlich, denn zwei Linien tiefer wäre, nach der Ausſage des Chirurgus, der Tod unvermeidlich geweſen. Da er ſich für vollkommen befriedigt erklärte, und bereit ſeine Erklärung in den Zeitungen zurückzunehmen, ſo konnte ich nur hiemit zufrieden ſein, und wir ſchieden als gute Freunde, während er noch am Krampfbrechen von ſeiner Wunde litt.

Sonſt wäre alles gut, aber meine Reiſe nach Amerika iſt dennoch für dieſes Jahr durch dieſe ſo lang hingezogene Geſchichte unmöglich geworden, was mir ſehr leid thut. Es ſcheint meine eiſerne Beſtimmung, mich immer nur in jeder Hinſicht in der Mittelmäßigkeit herumtreiben zu müſſen. Alles irgend Großartige verſagt ſich mir hartnäckig, ſelbſt in der geringen Kategorie der Reiſen. Ich wäre beinah lieber geſtorben, um ſchneller wieder jung zu werden. Der Himmel ſchenke Ihnen, dem Weiſen, Glück und Frohſinn.

Ihr herzlich ergebener
H. Pückler.

169.

Pückler an Varnhagen.

Paris, den 5. Oktober 1834.

Ihr lieber Brief, verehrter Freund, deſſen herzlicher Inhalt mir ungemein viel Freude macht, denn Sie wiſſen, ich ſchätze und liebe Sie dankbar und aufrichtig, findet mich meinen Vorgängern zu Gebote ſtehen. Aber ohne alle nöthige Präparation dieſer mörderiſchen Jahreszeit von Anfang bis zu Ende zu trotzen, hieße den Himmel zu ſehr verſuchen, abgerechnet, daß man überhaupt nichts übertreiben muß, wenn man Seele und Leib friſch erhalten will. Obgleich mit einer ziemlichen Elaſticität in dieſer Hinſicht begabt, fühle ich doch, daß es allgemach Zeit wird, die Dekoration zu verändern, und fürchte manchmal ernſtlich, ſchon jetzt ſo verafrikanert zu ſeyn, daß ich bei meiner endlichen Rückkunft mich genöthigt ſehen werde, einen ganz neuen Curſus europäiſcher guter Lebensart durchmachen zu müſſen. Und bei uns, wo Alles der Mode unterworfen iſt, Politik wie Kleider, Sitten wie Literatur — während hier ſeit Jahrtauſenden Alles faſt ſtationair bleibt — wie gothiſch-arabiſch erſcheint vielleicht ſchon jetzt mein Styl, wie veraltet und fremd wird meine ganze Individualität ſich ausnehmen, wie unbekannt mit allen Intereſſen der Gegenwart ich ſelbſt mich fühlen gleich dem erwachten Siebenſchläfer!

„So mögt Ihr mich denn tröſten,“ rief ich jetzt, freudig überraſcht von der jeden Augenblick zunehmenden Pracht unſrer Umgebung, aus, „Ihr undurchdringlichen Urwälder, die Ihr heute, während wir ſo ſanft auf dem ruhigen Strome dahingleiten, zum erſtenmal mit Euren majeſtätiſchen Baumkronen rechts und links bis an das Waſſer niederſteigt; Ihr Ungeheuer der Tiefe mit aufgeſperrtem Rachen, auf die wir bis jetzt immer vergebens unſer Pulver verſchoſſen; Ihr koloſſalen Geier, die Ihr, auf den höchſten Spitzen Euch wiegend, verwundert auf unſre Schiffe herabblickt; Ihr buntgefiederten Papageien mit dem krächzenden Willkommen; Ihr fiſchenden Pelikane, Ihr Elephanten, Giraffen und Gazellen, die Ihr den Durſt aus den lehmigen Fluthen des Fluſſes löſcht, und vor Allen Ihr drolliges Völklein ſchwarzer, grüner und gelblicher Affen, die Ihr, zu unſrem größten Ergötzen, ganze Familien ſtark von Aſt zu Aſt umherſpringt, oder poſſirlich grimaſſirend tanzt, und Euch ſo unbefangen in Eurem wilden Zuſtande mit ungeſtörteſter Muße von uns betrachten laßt — Ihr ſeyd vor der Hand unſer einziges Publikum, und wenigſtens mit aller Unverſtelltheit und Grazie der Natur ausgeſtattet. Wo man ſich aber an dieſer Mutter Buſen legt, iſt man immer noch in der wahren Heimath, und auch ich fühle hier Etwas von Eurer göttlichen Freiheit, Ihr guten wilden Thiere, das die früheren trüben mattherzigen Gedanken heilſam wieder niederſchlägt.“ Mein Freund, ein alter, öſterreichiſcher Beamte, hatte Recht, als er mir häufig wiederholte: Es kompenſirt ſich halter Alles in der Welt, wenn man es nur recht anzuſchauen weiß. — Und als ich nun, meine Barkverlaſſend, mitten unter die plötzlich wie mit einem Zauberſchlage von allem Bisherigen ſo verſchiedne Umgebung trat, boten, vom Land aus geſehn, der majeſtätiſche Fluß mit den beiden darauf wogenden geſchmückten Kangſchen und den langen Reihen nackter Neger, die ſie im Waſſer wandelnd zogen, ein faſt nicht weniger originelles Schauſpiel dar, das noch heute täuſchend den Bildern gleicht, welche Thebens Königsgräber uns vorführen. An dieſen Negern, im Durchſchnitt ſchöne Leute, iſt beſonders Etwas ganz ungemein auffallend, das ich mir, aus Furcht vor Skandal, von einem gelehrten Gönner erſt chaldäiſch überſetzen laſſen müßte, ehe ich es drucken zu laſſen wagen dürfte.

Nicht für Damen,

und nur für Naturforſcher.

Ein Greis, dem wir unſre Verwunderung über dieſe monſtröſen Dimenſionen äußerten, ſagte aus: Es beſäßen einige ihrer Weiber ein geheimes Mittel, ſchon bei den Kindern dieſe mehr als Verdoppelung der Natur durch Kunſt hervorzubringen; worin dies arcanum aber beſtehe, wiſſe er nicht. Herr Doktor Koch, den die Sache ex officio intereſſirte, konnte nie etwas Beſtimmtes darüber erfahren. Ich erinnre mich, in einer engliſchen Reiſebeſchreibung genau daſſelbe von den indiſchen Prieſtern zu Jagernaut geleſen zu haben, wo der Gegenſtand in das Reich religiöſer Verehrung übergeht, ähnlich dem Phallus-Cultus der Alten.

Am Abend dieſes ſchönen Tages wurden wir durch meinen Diener in einige Unruhe verſetzt, der ſich auf der Jagd verirrt hatte, und erſt nach vielen vergeblichen Signalſchüſſen und angezündeten Feuern um Ein Uhr in der Nacht unſern Ankerplatz erreichte, ohne uns durch die Erzählung unterhaltender Abenteuer entſchädigen zu können. Er hatte nur mehrere Vögel erlegt, und war einer Hyäne begegnet, die hier bereits ein ſehr proſaiſches Unthier geworden iſt.

Am zwölften war ich ſchon eine Stunde vor Sonnenaufgang im Walde, den ich etwas lichter und zugänglicher als gewöhnlich fand, um in ſeinem Innern die Ruinen eines ſonſt bedeutenden, aber durch Ismaels Truppen gänzlich verheerten Ortes zu beſuchen. Keine Lage kann romantiſcher ſeyn, keine Waldeinſamkeit grüner, üppiger und poetiſcher! Zwiſchen alten Akazien, Nebeks oder Neblas, Tuntums und Heglyds (die botaniſchen Namen kann ich nicht angeben und der Doktor auch nicht, der nur die Apothekenkräuter ſtudirt hat) erhoben ſich einzelne prachtvolle Gruppen von Tamarindenbäumen, unſern höchſten Eichen nichts nachgebend, und eine halbe Stunde weiter hatte ich die Freude, endlich zwei Exemplare jener gigantiſchen Adanſonien anzutreffen, von denen mir Muſtapha Bey erzählte, die aber hier den Namen Konguleos führen. Der Stamm des größten maß, eine Elle über dem Boden, noch fünf und fünfzig Fuß im Umfang. Die Blätter ſeiner weit gebreiteten Zweige glichen denen unſrer Nußbäume, aber von dunklerem Grün, ſein Holz war ſchwammig wie Kork, und der Anblick der ganzen ungeheuren Maſſe in hohem Grade impoſant. Ich glaube, daß es derſelbe Baum iſt, der auch in Südamerika vorkommt, wo man ihn „Boabab“ nennt (Adansonia digitata habe ich ſeitdem gehört). Das erwähnte Waldindividuum mochte kaum 80 — 90 Fuß hoch ſeyn, die andern waren bedeutend kleiner, und alle ſchienen nicht ganz geſund, wenigſtens wurden ſie von den ihnen an Höhe gleichen Tamarindenbäumen an Fülle und ſaftiger Friſche ſehr übertroffen. Ihr eigentliches Clima mag erſt noch ſüdlicher beginnen. Nur ſelten ward dieſer ſchöne Wald von einzelnen Dickungen unterbrochen, ſo daß man auf dem jungen, in der jetzigen naſſen Zeit ſchon üppig ſproſſenden Gras im dichten Schatten der Bäume ohne alle Schwierigkeit fortſchritt. Faſt durchgängig fanden wir den Boden mit einem ſchönen Inſekt von brennendrother Koklikofarbe bedeckt, deſſen Oberfläche dem weichſten Sammte glich. Dies wunderlich rothgeſcheckte Grün hätte man mit einem Fußboden aus Blutjaspis vergleichen können, und dies um ſo mehr, da auch nicht eine einzige Blume durch andre Farben das Grün und Roth desſelben unterbrach. Das Inſekt war von der Größe eines Roſenkäfers, und hielt in ſeiner Conformation die Mitte zwiſchen Wanze und Spinne. Ich zerquetſchte einige der Thierchen auf Papier, das ſogleich davon in geſättigter Fülle gelbroth gefärbt wurde, und ich zweifle nicht, daß man, bei der zahlloſen Menge dieſer Thiere in der jetzigen Jahreszeit, aus ihnen einen neuen Farbenſtoff von Wichtigkeit für den Handel ziehen könnte. Auch einige Schmetterlinge, doch von keiner neuen Species, zeigten ſich, und eine ausgezeichnet ſchöne, ſehr große Heuſchreckenart von hellgelber Farbe mit glänzend blau und rothen Flecken geſprenkelt, das Innere der Flügel dunkel feuerfarben. Vögel ſahen wir nur wenig, und vierfüßige Thiere diesmal gar nicht, doch verfolgten wir eine Weile die Spur eines Elephanten, und trafen ſpäter auch die eines Löwen nebſt einer von ihm zerriſſenen Ziege, deren Leichnam mir auf auffallende Weiſe eine Behauptung Korſchud-Paſcha's beſtätigte, die ich früher für eine Fabel hielt, nämlich, daß der afrikaniſche Löwe, wenn er am Fraß keinen Mangel leidet, als ein wahrer

Feinzüngler nur Kopf, Leber und Herz der gewürgten Thiere zu ſich nimmt. Genau dieſe Theile fehlten auch der ſonſt nicht weiter angefreſſnen Ziege.

Nachdem meine Promenade ohngefähr zwei Stunden gedauert hatte, ſah ich mich während der, trotz des Schattens, ſpäter außerordentlich drückend gewordnen Hitze, und in Folge meiner gänzlichen Entkräftung genöthigt, die Barke, welche uns auf dem Fluſſe gefolgt war, wieder aufzuſuchen, obgleich ich gern den ganzen Tag auf Entdeckungen umhergezogen wäre. Jedem rüſtigen Reiſenden rieth ich deshalb ſchon wiederholt, ſo oft er kann, den Landweg vorzuziehen, der überdem weit weniger Zeit wegnimmt, als hier die Flußfahrt wegen der ewigen Krümmungen.

Nachmittag erreichten wir die Stadt Abu-Haraß am rechten Flußufer. Da der Kaſcheff abweſend war, empfingen mich ſein Bruder nebſt dem Kommandanten der irregulairen Kavallerie am Landungsplatze, und ich begleitete ſie nachher zur Einnahme einiger Erfriſchungen in das Haus des Kaſcheffs. Der genannte Offizier war erſt ſeit vierzehn Tagen von der Sklavenjagd zurückgekehrt, die er faſt bis zum Gebiet der Tenga's am weißen Fluſſe ausgedehnt hatte, und mit dem erlangten Reſultat ſehr zufrieden ſchien. Auch er ſagte aus, daß der Bahr-el-Abiad, ſo weit er hinaufgekommen, nie eine verminderte Waſſermaſſe zeige, während der blaue Fluß ſchon im Fazoli, während des Frühjahrs und vor dem Beginn ſeines Steigens, kaum mehr drei Fuß Waſſertiefe habe. Leider gelangte er nicht ſo weit als Korſchud Paſcha, und konnte mir daher über die famoſen Pyramiden von Taipha-Fan keine fernere Auskunft geben *) Unter der um uns verſammelten Geſellſchaft befand ſich auch der Kaſchef von Quad-Medina, dem Hauptort der Provinz, und Alle drangen in mich, bis morgen hier zu bleiben, weil die Nacht zu dunkel, und nach ſüdwärts viele Klippen im Fluſſe ſeyen. Da ich aber auf der Rückreiſe Zeit genug übrig behalten werde, mich hier länger aufzuhalten, und ich überdem wußte, wie gut meine beiden Kawaß', gleich dem Raiß der Tababia, Vor-

---

*) Obgleich nun die neuſten Expeditionen Mehemed Ali's nichts von ſolchen Pyramiden erwähnen, ſo kann man doch, wenn man die Menge der Arme und die Zuflüſſe des Bahr-el-Abiad in Betracht zieht, ſie noch immer nicht mit Beſtimmtheit in das Reich der Fabeln verſetzen.

wände zu erfinden wußten, um länger an einem Orte zu verweilen, wo ſie gut traktirt wurden — ſo beſtand ich auf der Abfahrt, obgleich der Himmel ſelbſt gegen mich Partei zu nehmen ſchien, mehrere Gewitter wieder in der Ferne drohten und ein ſtarker Südwind uns entgegenblies. Ich war indeß noch keine halbe Stunde weit vorgedrungen, immer zwiſchen engem, von Felſen ſehr obſtruirtem Waſſer, wo ſich die Barken mehrmals, ohngeachtet aller Geſchicklichkeit der Ziehenden, um und um drehten, und nicht ſelten heftig an die Klippen ſtießen, als es dunkel zu werden anfing, und endlich eine ächte ägyptiſche Finſterniß uns anzulegen zwang. Es war hohe Zeit, denn die Gewitter brachen jetzt mit noch mehr als gewöhnlicher Wuth über uns los. Mein Erſtaunen war nicht gering, als ich trotz dieſem ſchrecklichen Wetter am Ufer große Laternen, von ſchnell laufenden Negern getragen, erblickte, die gleich Irrlichtern heranzuhüpfen ſchienen. Es waren die Vorläufer der eben verlaſſnen Türken, die mit großer Courtoiſie zu Pferde gefolgt waren, um mich abzuholen und in Sicherheit zu bringen. In Gefälligkeiten dieſer Art ſind die Muſelmänner exemim Begriff in den Wagen zu ſteigen, um nach den Pyrenäen abzureiſen. So bald ich nur einen Blick nach Spanien hineingeworfen, eile ich über Marſeille nach Alger. Dort will ich den erſten Theil meiner Reiſe zum Druck fertig machen und Ihnen zuſenden. Dann geht es nach Aegypten u. ſ. w. Dieſer Plan ſoll mir hoffentlich nicht zu Waſſer werden, doch der Menſch denkt, Gott lenkt!

Machen Sie, daß Sie von Ihrem häßlichen Rheuma bald befreit werden, und ſchreiben Sie mir bald wieder. So fern hat ein Brief von Freundeshand doppelten Werth.

Was Sie mir von wichtigen Perſonen ſagen, die meiner gütig gedenken, iſt mir höchſt angenehm, beſonders Fürſt Metternich, dem ich dienen möchte, da kein Prophet bei ſich zu Hauſe gilt, und auch ein ſo ſchwacher wie ich doch vielleicht noch etwas leiſten könnte, freilich nicht gegen meine Anſichten, aber es giebt Dinge und Aufträge, die ſchwierig ſind, ohne dieſe zu berühren.

Ich fürchte ſehr, der Herzog von Weimar hat, nach Durchſicht des Gartenwerks, den Abſtand der Wirklichkeit in Muskau zu grell gefunden. Schreiben Sie mir darüber ehrlich, und auch wie das Gartenwerk gerathen, von dem ich nichts geſehen, und alles Ueble befürchte. Auch wie der Text gefällt.

Ich muß jetzt ſchließen, die Zeit drängt, bald mehr. Gott behüte Sie, mein verehrter Freund.

H. Pückler.

P. S.

Es iſt doch wohl gut, daß ich Ihnen, ſo lange man noch daran denkt, einige nähere Notizen über mein Duell gebe, damit Sie, im Falle es nöthig, offiziell oder vertraulich darüber Auskunft geben können, ſo weit Sie es für gut finden.

plariſch und ſcheuen keine eigne Beſchwerlichkeit dabei, vorausgeſetzt immer, daß ſie ein gewichtiges Motiv dazu haben, wie jetzt die dringende Empfehlung des gefürchteten Kerſchud-Paſcha's, welche hier natürlich bei den ihm Untergeordneten noch mehr gilt, als die ſelbſt Mehemed Ali's. Ich lehnte jedoch das mir gemachte Anerbieten dankbarſt ab. Meine Cajüte iſt nun durch eine dritte Auflage von vortrefflichen hier gefertigten Matten, und andere gründliche Reparaturen ſo ziemlich waſſerdicht geworden, wenigſtens fähig, dem Regen einige Stunden lang zu widerſtehen — wer weiß, ob ich es im Pallaſt des Kaſcheff's ſo gut angetroffen hätte — und zugleich wünſchte ich nicht verhindert zu werden, am andern Morgen den erſten günſtigen Augenblick zur Weiterreiſe benutzen zu können.

Nachdem ich auch recht gut und ziemlich trocken geſchlafen, erweckte mich früh eine glänzende Sonne und beleuchtete in waldiger Umgebung die Vereinigung des Rahad mit dem blauen Fluſſe. Der Rahad zeigte hohe abſchüſſige Ufer bei einigen hundert Fuß Breite, hatte aber noch gar kein eignes, ſondern nur aus dem Bahr-el-Azrack (blauen Nil) zurückgeſtautes Waſſer. Fortwährende jählinge Biegungen des Stromes und contrairer Wind hielten uns mehr als den halben Tag auf, um die Diſtanz bis Ouad-Medina, die in grader Richtung kaum drei Stunden beträgt, zurückzulegen. Die uns umringenden Wälder blieben gleich reich und mannichfaltig, gaben aber heute der Scene faſt das Anſehn eines europäiſchen Sommers. Denn Alles war bereits ſaftig grün geworden, Laub wie Gras, und unter den Bäumen wurden auch jetzt viel Weiden- und Pappelarten, ſo wie den Tuja's und Rothcedern ähnliche Bäume häufig, ſelbſt die Akazien und Mimoſen, aus denen immer die Hauptmaſſen beſtehen, haben für uns nichts Ausländiſches, und Palmen nebſt andern exotiſchen Bäumen, deren Anblick von den unſern ſo auffallend abweicht, kamen hier nicht mehr vor. Alles dies gilt jedoch nur aus dem entfernteren Geſichtspunkte, denn mitten darunter geſtaltet ſich allerdings Vieles wiederum weniger vaterländiſch. Immer aber, finde ich, erfreut man ſich in fernen Landen ſolcher Aehnlichkeiten, die wie ein herzlicher Freundesgruß aus der Heimath uns entgegenwinken.

Ich glaubte nur eine halbe Stunde in Ouad-Medina zu verweilen, und dann ſo ſchleunig als möglich meinen Weg weiter fortzuſetzen. Es kommt aber faſt immer anders in der Welt, als man denkt, weshalb ich es ſchon längſt aufgegeben habe, feſte Pläne für irgend etwas zu machen, und meine jetzige langwierige Reiſe giebt davon das beſte Zeugniß, da ich, als ich ſie begann, nur eine Excurſion von drei Monaten beabſichtigte, und jetzt bereits im vierten Jahre in zwei Welttheilen umherirre. Auf ähnliche Weiſe ward Ouad-Medina, grade am Beginn des dreizehnten Breitegrades, (bis auf eine ſpäter unternommene kurze Ausflucht zu Lande bis zum Zuſammenfluß des Dender mit dem blauen Fluſſe in der alten Provinz Sennar) der letzte Hauptpunkt, bis zu dem ich diesmal vordrang. Doktor Koch, der ſchon ſeit einigen Tagen über Unwohlſeyn klagte, bekam am Abend das Fieber des Landes mit den bedenklichſten Symptomen, was ihn zwang, ſich zu einem hieſigen italieniſchen Apotheker, mit Namen Bartolo, bringen zu laſſen, um dort wo möglich Hülfe und Pflege zu finden. Ich mochte ohne ihn nicht gern allein weiter gehen, und da mir ohnedem der Apotheker, der das Land bis zum Fazoli genau kennt, ſo wie der Kaſcheff und der Befehlshaber der Truppen verſicherten, daß bei der ſchon eingetretnen Regenzeit ich dieſe jetzt mit jedem Tage weiteren Vordringens immer unerträglicher finden würde, ſo daß ſelbſt Eingeborne während derſelben keine Reiſe zu unternehmen wagten, überdem aber bis weit über die Stadt Sennaar hinaus ich genau nur die ſtete Wiederholung deſſen ſehen könne, was ich bereits hier vor mir hätte — ſo ergab ich mich um ſo leichter darein, das lange impromptu von Quadi-Halfa aus hier zu ſchließen. Ich beſchloß nun, die mir übrig bleibende Zeit, bis zur Wiederherſtellung des Doktors, wo möglich zu der ſchwierigen Expedition nach Mandera zu benutzen, über welches bis jetzt immer noch die an verſchiednen Orten eingezognen Nachrichten ſehr dunkel geblieben waren, und ſich meiſtens widerſprachen.

Ein wahrer Hemmſchuh blieb es indeß in jeder Hinſicht für mich, in dieſer unglücklichſten Jahreszeit hier angekommen zu ſeyn. Allen hier Reiſenden iſt es dringend zu empfehlen, ſich ſo einzurichten, daß ſie im November in Kartum eintreffen. Dann hat man den ganzen Winter vor ſich, der hier ein Frühling iſt. Der Mangel an Waſſer in der Wüſte zwingt in dieſer Jahreszeit auch alle die für einen Europäer ſo intereſſanten Thiere, als Elephanten, Löwen, Panther, Giraffen, Antelopen aller Art u. ſ. w., ſelbſt einen großen Theil der unzähligen Vögelſorten, ſich in Maſſe ganz in die Nähe des Fluſſes zu ziehen, um dort täglich ihren Durſt ohne Mühe löſchen zu können. Jetzt wo ſchon überall in der Wüſte wie in den Wäldern und Bergen Regenwaſſer ſich in allen Vertiefungen zu ſammeln anfängt, werden ſie immer ſeltner geſehen, und etwas ſpäter erſcheinen ſelbſt die dichteſten Wälder am Fluß wie ausgeſtorben. Der Hauptgrund davon iſt, wie man mich hier belehrte, eine ſehr giftige Fliege, die um dieſe Zeit des Jahres im Innern dieſer Wälder exiſtirt, und beſonders von den Elephanten außerordentlich gefürchtet wird. Ich hatte demohngeachtet noch das gute Glück, in der Nähe von Ouad-Medina einen Trupp dieſer Rieſenthiere, die vielleicht eben im Begriff abzureiſen waren, von fern mit dem Perſpektiv betrachten zu können, was man hier allgemein für eine große Seltenheit in der ſchon ſo vorgerückten

Jahreszeit erklärte. Im Winter dagegen iſt nichts gewöhnlicher, als ihnen in Trupps von 50—60, ja Hunderten zu begegnen, von denen mehrere eine faſt unglaubliche Größe erreichen ſollen. Der Paſcha in Kartum beſitzt zwei Zähne, die... Oka (... Pfund)[1] wiegen, und viele Perſonen beſtätigten die Erzählung des hieſigen Kaſcheff's, daß man vor drei Jahren einen Elephanten bei Ouad-Medina fing, in deſſen ausgeweidetem Leibe ein Mann zu Pferde ungebückt Platz fand. Die Art, wie man deſſelben habhaft wurde, war ebenfalls originell. Das gewaltige Thier war abſichtlich in ein Durrafeld hineingelaſſen worden, wo es ſich die Lieblingsfrucht ſo gut ſchmecken ließ, daß man acht Ardep (der Ardep iſt ziemlich unſerm Scheffel gleich) Körner, meiſtens noch unverdaut, in ſeinem Magen fand, und war gleich darauf, wie man vorausſah, an den Fluß gegangen, um zu ſaufen. Der Durra ſchwoll davon ſo auf, daß ſich das Thier kaum mehr zu rühren vermochte, und ihm kurz nach der begangnen Verfolgung der Magen platzte. Die Elephanten ſind hier in der Regel faſt eben ſo friedlich geſinnt als die Nilpferde, aber deſto furchtbarer, wenn ſie ſich verwundet fühlen, und ſchon mancher Reiter auf gutem Pferde, der die Geiſtesgegenwart verlor, um mit Gewandheit in fortwährenden Windungen der Gefahr zu entfliehen, ward von ihnen eingeholt und vernichtet. Korſchud-Paſcha ſelbſt befand ſich einmal auf dieſe Weiſe in der drohendſten Lebensgefahr, aus der ihn nur der verzweiflungsvolle Sprung über eine breite Erdſpalte rettete. Zwei ſeiner Mamlucken, deren Pferde dem ſeinigen nicht folgen konnten, und die während der vergeblichen Bemühung dazu von dem ſie verfolgenden, und ſich ſchon in der vollkommenſten Berſerkerwuth befindenden Elephanten eingeholt worden waren, wurden beide von dieſem mit ſammt den Pferden in die Luft geſchleudert und beim Niederſtürzen zu unförmlichen Maſſen zerſtampft. Das Thier war ſo wüthend, daß es ſelbſt nach dem Tode ſeiner Gegner noch ihre Waffen und Lanzen mit dem Rüſſel in lauter kleine Stücke zerbrach.

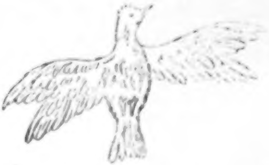
---

[1] Die Zahlen ſind in meinem Tagebuch ſo verwiſcht, daß ich ſie, um nicht zu lügen, unausgefüllt laſſen muß.

Demohngeachtet giebt es einen Mann im Sennaar, von allen Einwohnern wohlgekannt, und ſeines Muthes wie ſeiner Kraft wegen „Tor“ (Stier) genannt, der ſeit vielen Jahren kein andres Geſchäft, als die Jagd der Elephanten, Krokodille und Nilpferde betreibt; und obgleich er ſie ſtets allein bekämpft, gehört es doch zu den Seltenheiten, daß ihm eins dieſer Ungeheuer entgeht, ſobald er deſſen Jagd einmal unternommen hat. Er iſt dazu mit nichts als einem gewichtigen Speer und einem kurzen, wohlgeſchärften, zweiſchneidigen Schwerte verſehen, welche Waffen er auf folgende Weiſe gebraucht. Dem Elephanten ſchleicht er, wie ein Reptil auf der Erde kriechend, ſo lange nach, bis er ihn faſt zu berühren im Stande iſt. Dann haut er ihm ſchnell die Sehnen eines der Hinterfüße durch, worauf er ſich augenblicklich von neuem im Laube verſteckt. Der Elephant, der nicht weiß, wie ihm geſchehen, da er keines Feindes anſichtig geworden, ſucht auf drei Beinen ſo ſchleunig als möglich fortzuhinken, bald aber zwingt ihn Blutverluſt und Mattigkeit, ſich niederzulegen. Dieſen Augenblick benutzend ſpringt der Jäger, der ihn nie aus den Augen gelaſſen, herbei und ſtößt behend ſeine Lanze in einen Theil des Körpers, deſſen Verwundung einen ſchnellen Tod herbeiführt. Um das Krokodill zu erlegen, nimmt er ein paar Hunde, und wie man mir verſicherte, in Ermangelung dieſer, gelegentlich auch kleine Kinder mit ſich, die er dicht am Ufer anbindet, und ſich neben ihnen unter einem Haufen Zweige verbirgt. So wie der Krokodill naht, und ſich dreht, um mit dem Schweif den ihn lockenden Gegenſtand ins Waſſer zu ſtreifen, erhält er ſchon die Lanze des geübten Jägers ins Genick, der ihm dann ſchwimmend folgt, bis er verblutend wieder an die Oberfläche des Waſſers kommt. Dann ſchwingt ſich Tor auf ſeinen Rücken, und dergeſtalt auf ihm reitend, giebt er ihm mit Bequemlichkeit den Reſt. Das Nilpferd wird auf faſt ähnliche Weiſe ſeine Beute. Er gräbt ſich an einem Orte, wo er weiß, daß es zur Weide auszutreten pflegt, ein Loch in den Sand, worin er ſich durch deckendes Reiſig noch beſſer verbirgt, und während das Thier ſorglos und langſam bei ihm vorbeigeht, bohrt er ihm ſeitwärts die Lanze in die Weichen, was dem Leben deſſelben ein ſchleuniges Ende macht.

Wie viel Muth und Geſchicklichkeit zu einer ſolchen Jagdart gehört, iſt nicht ſchwer zu ermeſſen; wo aber dieſe beiden Eigenſchaften einmal in Vollkommenheit exiſtiren, wird endlich durch die lange Uebung der Erfolg faſt ſicher und die Ausführung ſogar leicht.

Fazoli und die bergigen, noch nie von Europäern beſuchten Gegenden, öſtlich des blauen Fluſſes, ſcheinen noch manche uns unbekannte Naturmerkwürdigkeit zu bergen. So ſprachen die angeſehenſten Perſonen hier, von denen mehrere ſchon ſehr lange ſich in dieſen Ländern aufhalten, von einem braunroth und ſchwarz gefärbten Vogel, etwas größer als eine Taube, deſſen Flügelenden ſo ſeltſam getrennt ſind, daß er, wenn er ſie ausbreitet, wie der Schmetterling vier Flügel zu haben ſcheint.



Man ſieht ihn nur gegen Abend fliegen und er iſt ſehr ſelten. Sowohl der hieſige Militärarzt, ein Franzoſe, als der italieniſche Naturforſcher Boita, der eine Zeitlang im Sennaar zubrachte, gaben ſich

Es war allerdings von dem Augenblicke an, wo ich die Annonce in der „Allgemeinen Zeitung“ erfuhr, meine beſtimmte Anſicht, daß dieſes Duell ſtattfinden müſſe, und zwar aus mehreren Gründen, die Sie leicht auffinden werden. Da ich aber ganz unſchuldig dazu kam, und nicht demnach für den Angreifer paſſiren wollte, ſo richtete ich es wenigſtens ſo ein, daß ich gefordert wurde. Aber auch dann noch (vor den gerichtlichen Folgen eines tragiſchen Sieges von meiner Seite, gewiß nicht mit Unrecht beſorgt) wandte ich jede Vorſicht an, um mich, als zur Sache gezwungen, legitimiren zu können, wie es denn auch ohne Zweifel der Fall war. Zu dieſem Behuf ließ ich auch dem Major Eler bei der hieſigen Geſandtſchaft eine Doppeldeklaration aufſetzen, und ſchlug dem Oberſten vor, ſeine Einwilligung zu geben, in welchem Falle wir das Duell vermeiden könnten. In dieſer Deklaration ſollte in der erſten Kolonne der Oberſt ſeine Annonce zurücknehmen, als auf Irrthum begründet, und ich in der zweiten ebenfalls, wie billig, meine Antwort darauf. Damit hätte ich mich allerdings zur Noth begnügen können und müſſen, es war aber vorauszuſehen, daß der Oberſt, als Fordernder, die Bedingung nicht eingehen würde, und ſo geſchah es.

Die Generale Exelmans und Gourgaud lieferten mir einen Sekundanten in der Perſon des Oberſten Caron, une vieille moustache du temps de Napoléon.

Nun geſtehe ich, daß nach aller gebrauchten Vorſicht, üblen Folgen zuvorzukommen, und auch nicht ganz ohne Erbitterung, ich die Abſicht hatte, den Oberſten todt zu ſchießen, einmal, weil er die Händel an mir geſucht hatte, zweitens, weil ich gern ein abſchreckendes Beiſpiel ſtatuiren wollte. Dies wäre denn, bei der Geſchicklichkeit, die ich mir im Piſtolenſchießen angeeignet, und bei dem vollkommen kalten Blute, das mich während des Duells nicht einen Augenblick verlaſſen hat, auch höchſt wahrſcheinlich geſchehen, wenn ich viele Mühe, ihn aufzufinden, jedoch vergeblich. Dennoch iſt an ſeiner Exiſtenz kaum zu zweifeln, da ſo viele der Eingebornen ganz einſtimmig in deſſen Beſchreibung ſind, und ſo unzuverläßig ſich auch die Ausſagen dieſer Leute meiſtens über Alterthümer erweiſen, weil ſie von dieſen einen zu unvollkommnen Begriff haben, ſo fand ich doch ihre Notizen über Thiere und Pflanzen faſt immer ganz richtig. Ich habe ſchon erwähnt, bei wie Vielen ich mich nach dem Einhorn erkundigte, und immer die genaue Beſchreibung des Nashorns erhielt, was zugleich beweiſt, daß ſie nicht abſichtlich falſch, blos nach dem erſichtlichen Wunſche des Fragers berichteten.

Der Kaſcheff, ein Tſcherkeß, und früher Sklave Korſchud-Paſcha's (wie jetzt die meiſten Kaſcheff's im Sudan), war von ſehr geſellſchaftlichem Humor, und überhäufte mich mit Attentionen aller Art. Auch brachte ich, ſo lange ich in Quad-Medina verblieb, den größten Theil meines Tages bei ihm zu, unzählige Pfeifen rauchend und unzählige Taſſen Kaffee und Scherbet trinkend, welche Einförmigkeit noch durch vortreffliche Compote, aus Feigen, Melonen, Weinbeeren, Aprikoſen und Kirſchen beſtehend, unterbrechen wurde, die man dem Kaſcheff täglich aus ſeinem Harem zuſchickte. Gewöhnlich war der Befehlshaber der regulären Truppen, ein ebenfalls lebeluſtiger Mann, und der Melek-Kenbal, der 1000 freie Araber befehligt, nebſt mehreren Hausoffizieren des Kaſcheffs gegenwärtig. Der Melek, obgleich ſchwarz wie Kohle, war einer der hübſcheſten jungen Männer, dabei von höchſter Eleganz und Recherche, ja ſelbſt von ſcrupulöſer Reinlichkeit in ſeinem Anzuge (was bei einem Orientalen nicht ſehr häufig angetroffen wird), mit einem Benehmen, das ganz dazu geſchaffen geweſen wäre, den meiſten unſrer Damen die Köpfe zu verdrehen. Er erinnerte mich auf das Lebhafteſte an Juſſuf in Algier, und hat auch gleich ihm die Reputation großer perſönlicher Tapferkeit. Eben kam er von einer Expedition nach Takka zurück, um dort Tribut einzuziehen, ein den Europäern ziemlich unbekanntes Land, welches auf Caillaud's Karte ohne Grenzen und gewiſſermaßen nur aufs Gerathewohl zwiſchen Goß-Nedſchab mit dem Fluß Atbarrah, dem rothen Meere und Abyſſinien verzeichnet iſt. Ein Theil des zahlreichen Volkes, welches dort wohnt, zahlt jetzt dem Vicekönig Tribut, dieſer muß jedoch ſtets mit den Waffen in der Hand eingetrieben werden. Der Melek berichtete uns, daß das Land Takka in ſeinen weiten Plainen äußerſt volkreich und wohl angebaut ſey, und die Hauptſtadt gleichen Namens Kartum an Größe wohl ſechsmal übertreffe. Eine Tagereiſe von Takka entfernt, dicht am Fuß einer langen Bergkette, ſollen, wie er ſagte, weitläuftige Ruinen einer alten Stadt mit vielen Säulen, mit Reihen von Sphynxen (Schaafen, wie er ſie nannte) und Rieſen zu Pferde (alſo Koloſſen), die letztern ſtark beſchädigt, aber Alles aus hartem Stein (Granit wahrſcheinlich) gebildet, ſich befinden. Obgleich ich die Genauigkeit dieſer Nachricht dahingeſtellt ſeyn laſſe, beſonders was die Koloſſe zu Pferde betrifft, ſo halte ich es doch der Mühe werth, Reiſende darauf aufmerkſam zu machen, und da jetzt in jedem Jahre, und dies zwar während der erſten Monate deſſelben, Truppen in dieſe Gegenden geſandt werden, ſo kann es nicht ſchwer fallen, ſich, wenn man die rechte Zeit wahrnimmt, ihnen anzuſchließen. Auch in dieſer nicht ſo entfernten Region iſt ein noch ganz jungfräulicher Boden zu exploriren.

Einmal kamen wir — und zwar über meinen

Hund Suſannis, den man aus Rückſicht für mich im Zimmer duldete, obgleich er in den Augen der Muſelmänner ein unreines Thier iſt — grade dieſes Umſtandes wegen, auf Religion zu ſprechen, und ich glaubte mich angenehm zu machen, indem ich einige Stellen aus dem Koran citirte, und meine gerechte Bewunderung derſelben ausſprach. Die Türken haben aber, wenigſtens in Mehemed Ali's Reich, jetzt ihre Voltaire'ſche Epoche, und ſcheinen ziemlich nahe daran zu ſeyn, den bisherigen blinden Glauben mit einem vielleicht eben ſo blinden Unglauben zu vertauſchen. Man nahm mein enthuſiaſtiſches Lob halblächelnd auf, und ließ den Gegenſtand bald darauf fallen. Ich war im Anfang der Meinung, dies geſchähe aus Bigotterie, weil man es unſchicklich fände, daß ein Dſchaur ſich anmaße, den heiligen Koran zu loben, der nächſte Tag aber überzeugte mich vom Gegentheil. Ich ſaß allein mit dem Gouverneur, bequem auf ſeinem Divan gelagert, während mein Dragoman zum Dolmetſchen vor uns ſtand, als Selim-Kaſcheff mit ſatyriſcher Miene begann: „Sie haben geſtern unſern Koran ſo gelobt; ich will Ihnen nun auch etwas zu ſeinem Lobe erzählen.

Ein hieſiger ſehr frommer Mann las den Koran Tag und Nacht, und ward nach kurzer Zeit närriſch darüber, eine Folge, die ich von derſelben zu angeſtrengten Beſchäftigung ſchon mehreremal auch an Andern erlebt habe, obgleich ich ſelbſt in dem Buche ebenfalls ganz gut bewandert bin. Unſer Heiliger — denn mit der Einbildung dies zu ſeyn, pflegt die Koranverrücktheit immer verbunden zu ſeyn — kam eines Tages zu mir, um mir ohne Umſtände anzukündigen, der Koran befehle ihm, mir und allen Kaſcheff's, die ihre Gewalt hier nur mißbrauchten, das Leben zu nehmen, und ſich zugleich unſers Geldes zu bemächtigen, um es zu frömmeren Zwecken zu verwenden. Ich ſuchte anfänglich den guten Mann mit aller Milde zu beſänftigen, und bot ihm verſuchsweiſe meine Geldkiſten an, im Falle er mir nur das Leben ſchenken wolle. Er beſtand aber in ſeinem frommen Eifer darauf, Beides haben zu müſſen. Da fiel mir ein, daß es außer dem Koran noch ein anderes ſehr mächtiges Mittel giebt, die Menſchen zu regieren, nämlich den Kurbatſch. Demzufolge ließ ich meinem guten Freunde, der mir, aller Bitten ohngeachtet, weder Leben noch Vermögen laſſen wollte, ſofort in meiner Gegenwart 500 derbe Hiebe aufzählen, und ihn dann zur Heilung ins Militärlazareth bringen. Sollten Sie es glauben, der Kurbatſch curirte radikal die Tollheit, welche der Koran hervorgebracht, und der arme Teufel, der jetzt ſo geſcheidt iſt als wir, dankt mir noch immer von Herzen die an ihm vollbrachte Wundercur. Hier alſo,“ ſetzte er lachend hinzu, „müſſen Sie mit aller ſchuldigen Verehrung für das heilige Wort des Propheten doch geſtehen, daß ſich der Kurbatſch noch mächtiger als der Koran gezeigt hat.“ Ich war etwas betroffen, und dachte bei mir, daß auch die türkiſchen Ungläubigen doch immer noch ächte Türken bleiben.

Die Krankheit des Doktor Koch war während dieſer Tage immer bedenklicher geworden, ſo daß mir nichts übrig blieb, als ihn vor der Hand in möglichſt ſorgſamer Pflege unter der Obhut des Kaſcheffs zurückzulaſſen, und unterdeſſen die Aufſuchung Mandera's zu verſuchen. Da es aber vorauszuſehen war, daß mich dieſe noch geraume Zeit in hieſiger Gegend aufhalten werde, ſo durfte ich hoffen, den Doktor nachher wieder hergeſtellt zu finden. Es that mir übrigens leid, daß er ſich nicht entſchließen wollte, gleich den Eingebornen und dem engliſchen Doktor Holroy ſich durch einen Faki heilen zu laſſen. Dieſe Cur gegen das hieſige Fieber wird hier für unfehlbar gehalten, und ſelten leidet Jemand, wenn er nicht ſtirbt, bei dieſer Behandlung länger als acht Tage daran. Ich hielt die Sache zuerſt, nach den unvollkommenen Nachrichten, die mir darüber zugekommen waren, und ſelbſt nach dem flüchtigen Augenſcheine bei einem Falle dieſer Art, nur für eine ſogenannte Sympathiecur, weil ein von dem Wunderthäter beſchriebener Zettel auf einem Kohlenfeuer verbrannt wird, währenddem der Patient, darüber hingebeugt und mit einem Tuche bedeckt, den Duft davon einathmen muß. Dieſer erregt aber dem Kranken ſo heftige Convulſionen, daß oft drei bis vier Menſchen nöthig ſind, um ihn per forca unter dem Tuche zu erhalten. Iſt die Operation vorbei, ſo legt man ihn auf ein Engareb, deckt ihn ſo warm zu, daß er gründlich ſchwitzen muß, und läßt ihn ſechs Tage lang nur Brod und laues Waſſer genießen, worauf er gewöhnlich vollſtändig geheilt iſt. Man verſicherte mir, wie geſagt, allgemein, daß dieſe Cur faſt nie fehlſchlage, aber von dem freigeiſtigen Kaſcheff allein erhielt ich den eigentlichen Schlüſſel zur Sache. In das beſchriebne Papier wird nämlich eine bedeutende Doſis des außerordentlich ſtarken rothen Pfeffers, den man hier baut, nebſt andern ähnlichen Ingredienzen gewickelt, und der Höllendampf dieſer Dinge iſt es, der dem Kranken ſo ſchwer zu ertragen wird, obgleich er ſelbſt ſeine Qual nur der Kraft der kabbaliſtiſchen Zeichen zuſchreibt. Es wäre immer der Mühe werth zu verſuchen, ob daſſelbe Mittel ſich auch in Europa ſo ſpecifiſch gegen das dortige Wechſelfieber erweiſen würde, als es hier der Fall iſt.

Damen werden erſucht, das nun Folgende, ſelbſt wenn ſie griechiſch leſen können, ebenfalls zu überſchlagen.

Αλς Βειτραγ ζουρ Σχιλδερουνγ δερ Λανδεσιττεν μαγ αυχ νοχ Fολγενδες διενεν. Αμ Αβενδ εhε ιχ Ουαδ-Μεδινα νερλιεσς, ερσχιεν ιμ Αυδιενζσααλε δες Κασχεff'ς, ζου ϖελχεμ Ιεδερ Ζουτριττ ἁτ, ειν ιουνγερ Μανν, δερ νöλλιγ ϖιε εινε Fραυ, ουνδ ιν νοχ υβερτριεβενερεμ Σχμουκ γεκλειδετ ϖαρ, αυχ ιν αλλεν Μανιερεν δεμ ϖειβλιχεν Γεσχλεχτ, μιτ εινεμ Ανfλουγ νον Καρικατουρ, ναχζουαhμεν σουχτε. Ιχ ερκουνδιγτε μιχ βει δεμ νεβεν μιρ σιτζενδεν Αρζτε δες Κασχιff'ς, ωας διεσε Γερκλειδουνγ βεδευτε? „Ω", ερωιεδερτε διεσερ μιτ εινερ αυςδρουκκςνολλεν Παντομιμε, „δας ἱερ ιστ διε βελιεβτεστε Σολδατενούρε ιν Ουαδ-Μεδινα, διε μαν αλλε Ναεχτε ιν δερ Ναεhε δερ Κασερνε αντρεffεν κανν." Δερ ναεμλιχε ιουνγε Μανν, δερ ζουγλειχ δεν öffεντλιχεν Ποσσενρειςσερ ζου σπιελεν σχιεν, σαγτε ναχέρ ζουμ Κασχεff σελβστ, αλς διεσερ ιhμ εινιγε Νεκκερειεν αδρεςσιρτε, διε αυf σειν 'Ανδιwερκ Βεζουγ ἁττεν: „Ω, λασςτ μιχ ιν Fριεδεν ουνδ γεβτ μιρ λιεβερ εινεν Βακκσχις, δενν wενν Ιhρ ες νιχτ θουτ, ουνδ ιχ μιτ λεερεν 'Ανδεν ναχ Αύσε κομμε, σο wιρδ μειν Κινδ σχρειεν, δας Ιhρ μιρ ιμ νοριγεν Ιαhρε γεμαχτ ἁβτ." Αλλε Wελτ σχιεν διεσε σπασςάfτε Αντwορτ σεhρ εργöτζλιχ ζου fινδεν.

Ειν ανδρεςμαλ σαh ιχ, νον εινεμ wειτεν Μαεννερκρεισε, αυχ μειστενς Σολδατεν, ουμγεβεν, ειν Μαεδχεν δεν γεwöhνλιχεν λαςκιvεν Τανζ δες Οριεντς αυςfühρεν, αβερ ιν εινεμ ρεμαρκαβλεν Κοστüμε. Δενν σιε wαρ vöλλιγ ναχκτ, ουνδ ἁττε νουρ εινε λανγε Σχνουρ νον βουντεν Γλαςπερλεν ουμ δεν 'Αλς, αν δερ ειν μονστρöσερ, σχwαρζγεfαερβτερ

Πριαπ τιεf έραβίνγ, δερ ουντερ δεμ ϖιλδεστεν Αππλαυς ουνδ Γελαεχτερ δερ Ουμστεένδεν βει αλλεν οβσκöνεν Βεϖεγουνγεν ιhρες Κöρπερς μιτ αγιερτε.

Δεμ Γουνερνεμεντ Μεέμεδ Αλι'ς ιστ ίερϋβερ δουρχαυς κειν Vορϖουρf ζου μαχεν, δενν αλλε διεσε κρασσεν Ουνσιττλιχκειτεν σινδ, βεσονδερς βειμ Μιλιταερ, δουρχ διε Γεσετζε σεhρ στρενγ ϖερπöντ, αβερ σο ϖειτ ιν'ς Λανδ ινειν ρειχεν διεσε Γεσετζε καυμ μεhρ, ουνδ αυχ ιν ουνμιττελβαρερ Ναεhε βλειβεν σιε γροσςενθειλς ουνϖιρκσαμ, δα διεσε ουραλτεν Γεϖωνhειτεν οfτ, ιε σχλεχτερ σιε σινδ, δεστο σχϖερερ αυςγεροττετ ϖερδεν. Δερ Κουλτους δες Πριαπους, σο αλτ αλς διε Wελτ, άττε σιχ ια βις ιν διε νευερεν Ζειτεν σογαρ ιμ Καθολιζισμους δεργεσταλτ fορτγεερβτ, δασς ιν Ιταλιεν αν μεhρ αλς αν εινεμ Ορτε Θονβιλδερ δεσσελβεν Wειβερν, ουμ σιε fρουχτβαρ ζου μαχεν, αλς Ρελιqυιε ουμγεάνγεν ϖουρδεν, ουνδ ιν Fρανκρειχ σελβστ ειν Είλιγερ αυς δεμ αλτεν Γοττε γεμαχτ ϖαρδ.

nicht an mir ſelbſt eine pſychologiſche Erfahrung gemacht hätte, die ich nicht erwartete, und von der ich nicht einmal recht gewiß weiß, ob ich mich darüber loben oder tadeln ſoll.

Als ich nämlich den bejahrten Mann, den Vater und Gatten vor mir ſah, der ſo freundlich und unbefangen mich grüßte, und ſelbſt ohne alle gebräuchliche, ſich deckende Vorſicht, mit voller Bruſt mir wie ein ſicheres Opfer entgegenſchritt, vergaß ich mich ſelbſt faſt ganz und gar, und hatte ein myſterieuſes Gefühl, das es mir völlig unmöglich machte, tödtlich auf ihn zu zielen, um ſo mehr vielleicht, da ich an demſelben Tage zufällig erfahren, daß er gar kein gewandter Schütze ſei. In dieſer Verlegenheit zielte ich nach ſeiner Schulter, und ſelbſt dies nur einen Moment lang. Ich traf ein paar Zoll höher den Hals. Faſt in derſelben Sekunde hatte der Oberſt losgedrückt und gefehlt. Er erklärte ſich ſogleich bleſſirt, und während des Verbandes auch als nunmehr völlig zufriedengeſtellt. Jetzt indeß, da der Doktor die Wunde für gefahrlos anſah, obgleich zwei Linien tiefer ſie doch tödtlich geweſen wäre, mußte ich mein eignes Intereſſe wahrnehmen, und durfte keinen Vortheil unbenutzt laſſen. Ich erklärte alſo: daß, ſo ſehr ich mich freute, daß die Sache bis jetzt ſo abgelaufen ſei, ich für meine Perſon doch auf meiner früheren Forderung beſtehen müſſe, und mich nicht eher für befriedigt anſehen könne, bis der Oberſt die Publikation jenes Widerrufs, wie ich ihm denſelben von Paris aus zugeſchickt, wörtlich genehmigt habe. Bis dies geſchehen, müßte ich uns fortwährend als in der alten Lage geblieben anſehen. Nach einigem Sträuben gab er nach, und Sie werden den Artikel in den Zeitungen leſen. —

Bei der preußiſchen Geſandtſchaft war man hierüber ſehr mißgelaunt, und fand eine Demüthigung für den Oberſten und einen zu großen Triumph für mich darin, ihn zu einer Erklärung gewiſſermaßen gezwungen zu haben, die er früher ſo beſtimmt von ſich gewieſen.

Fernerer Aufenthalt im Sudan. Mandera.

Nachdem meine Reiſegeſellſchaft durch einen neuen hier gekauften, oder vielmehr losgekauften Sklaven und einen lebendigen Strauß vermehrt worden war, wandte ich am 15. Mai mein Segel vorläufig wieder dem Norden zu. Ein heftiger contrairer Wind zwang uns, den größten Theil der Fahrt bis Abu-Haraß zu kreuzen, was uns den Vortheil, nun mit dem Strome zu ſchwimmen, wenig genießen ließ, aber das Gute hatte, mir endlich eine glückliche Krokodilljagd zu verſchaffen. Die Sonne war ſchon ihrem Untergange nahe und Abu-Haraß im Angeſicht, als einer der Matroſen mir meldete, daß vier Krokodille nicht fünfzig Schritte von uns entfernt auf einer Sandinſel lägen. Ich eilte ſchleunigſt aufs Verdeck, und ſah mit Verwunderung, daß keins dieſer bisher ſo ſcheuen Thiere ſich bei unſrer Annäherung regte, ſondern alle wie erſtarrt, bewegungslos mit offnem Rachen liegen blieben. Sogleich ergriff ich die geladne Muskete eines der uns begleitenden Soldaten, und feuerte auf das nächſte, welches ohngefähr 12 Fuß in der Länge maß, traf es auch unter dem Panzer, aber doch nicht hinlänglich, um es zu tödten. Es fuhr erſchrocken auf und ſprang mit der blitzſchnellen Behendigkeit einer Eidechſe ins Waſſer, das es mit ſeinem Blute röthete, ohne daß die andern ſich weder durch dies Schauſpiel, noch den Knall des Schuſſes ſtören ließen. Der Kawaß fehlte das zweite, und da die Kugel unmittelbar vor dem Thiere in den Boden fuhr, daß der Sand aufſprühte, ſo ſchob es ſich, jedoch nur langſam, und anſcheinend mit Schwerfälligkeit ins Waſſer, wohin ihm leider das bei weitem größte der vier, das dicht neben ihm lag, folgte. Jetzt reichte mir Ackermann mein Gewehr, das ich ohne Zeitverluſt auf das letzte und kleinſte abdrückte und es glücklich erlegte, da die Kugel grade in ſeinen aufgeſperrten Rachen fuhr und ſo mehrere edle Theile nach einander verletzte. Das noch junge Krokodill blieb, faſt ohne zu zucken, wie ſchon todt ausgeſtreckt liegen. Als wir aber eilig aufs Land ſprangen und uns Alle darüber herwarfen, um uns ſeiner ohne Zeitverluſt zu bemächtigen, raffte es ſich noch einmal auf und kroch ziemlich ſchnell dem Fluſſe zu, erhielt aber auf dem kurzen Wege von den Negern ſo viel furchtbare Keulenſchläge auf Hals und Kopf, daß es, mit Blut überſtrömt, bald regungslos und nun, allem Anſchein nach, auch wirklich todt, von neuem liegen blieb. Es war aber noch keineswegs ſo weit mit ihm gekommen, denn nach wenig Sekunden gab es mit großer Gewalt einen perfiden Schlag mit ſeinem Schweif, der mich ſelbſt beinah getroffen hätte, und einen der Matroſen ſo heftig in den Sand warf, daß ſeine Pfeife mehrere Ellen hoch gen Himmel flog. Wirklich, die Lebenszähigkeit bei dieſen Thieren geht faſt ins Unglaubliche. Als dieſem von uns erlegten ſchon die Haut größtentheils abgezogen war, ſowie alle Eingeweide ausgenommen, und man ſich eben damit beſchäftigte, zum Behuf des Ausſtopfens die Knochen aus den Beinen zu löſen, gab es noch einen letzten galvaniſchen Schweifſchlag, der im Augenblick den darum formirten dichten Menſchenkreis wie Spreu auseinander fegte, obgleich ſich die Erſchrockenen ſchnell wieder lachend uhd jubelnd darum herreihten. Denn ſie freuten ſich auf die leckere Mahlzeit, und in der That ward während der Nacht der ganze Vorrath von dem ſtark nach Moſchus duftenden Fleiſche mit großem Genuß von den afrikaniſchen Gourmands verzehrt.

Das unglückliche Opfer unſrer Jagdluſt war ein Weibchen, und bevor man ihm den Bauch aufſchnitt, hatte man uns deſſen Geſchlechtstheile gezeigt, die in Größe wie in Form auffallend den menſchlichen gleichen. Man verſichert, daß, wenn dieſe Thiere ſich begattet haben, das Weibchen mehrere Stunden lang wie ohnmächtig auf dem Rücken liegen bleibt, in welchem Zuſtande man es dann ſehr leicht und ganz gefahrlos tödten kann. Ja, es ſoll ſogar nichts Seltnes ſeyn, daß Neger dieſe Lethargie benutzen, um vorher noch die vices des Krokodills an dem ſtillliegenden Weibchen zu vertreten, ehe ſie ihm das Leben nehmen.

Als ich in Abu-Haraß debarkirte, kam mir der Bruder des noch immer abweſenden Kaſcheffs mit wahren Hiobspoſten entgegen. Jetzt erſt erfuhr ich die volle Wahrheit über Mandera. Statt 12—16 Stunden Entfernung, wie man zuerſt verſichert, fand es ſich nun, daß es vier bis fünf Tagemärſche weit ſey, ohne auf dieſer Strecke einem einzigen Brunnen zu begegnen. Dies mache, ſagte der Effendi, 150 Kameele allein für den Transport des Waſſers nöthig, weil ſie ſich fortwährend truppweiſe ablöſen müßten, um immer friſches Waſſer aus dem Nil herbeizuholen. Mit weniger könne ich nicht auskommen, da die Araberſtämme in dieſer Gegend ſich faſt alle im Zuſtande offner Inſurrektion befänden, ſo daß ich mindeſtens einer Eskorte von hundert Mann bedürfe, um ihnen gewachſen zu ſeyn. Endlich aber ſey der arabiſche Schech, welcher allein jene Gegenden kenne, und noch einige Autorität daſelbſt beſäße, wo kein Türke ſich gefahrlos blicken laſſen dürfe, jetzt abweſend. Man habe zwar bereits nach ihm geſandt, aber es ſey nicht wahrſcheinlich, daß er vor 10 bis 12 Tagen zurückkommen könne. Indeſſen, ſetzte er hinzu, ſtehe bis dahin Haus, Hof und Gut ſeines Bruders zu meiner freieſten Dispoſition, und wenn ich an der Jagd Vergnügen fände, ſo ſeyen fünf gute Pferde, mit ſo viel Arabern, als ich bedürfe, ſtets bereit. Strauße, Leoparden, Wölfe, wilde Katzen und Gazellen würde ich in Ueberfluß finden. Unter ſolchen Auſpicien erſchien mir der unnütze Aufenthalt weniger peinlich, und nachdem ich, um den Eifer nicht erkalten zu laſſen, beſtimmt erklärt, daß ich, die Schwierigkeiten möchten ſeyn, welche ſie wollten, dieſen Landſtrich nicht verlaſſen würde, ohne mir genaue Kunde über die Ruinen von Mandera verſchafft zu haben, nahm ich die gemachte Anerbietung vom nächſten Morgen an mit Dank an, und begab mich dann zu Bett, um das Weitere in meiner Barke zu beſchlafen.

Leider aber gab mir hier ein böſer Dämon den Gedanken ein, als Präſervativ gegen die üblen Einflüſſe der Witterung eine Dyſis engliſches Salz zu mir zu nehmen, und ich erwähne dieſes geringfügigen Umſtandes abſichtlich, um die Gefahr zu zeigen, welche in dieſem Clima unnützes Mediciniren mit ſich bringt. Es hat nicht viel gefehlt, daß dieſes in Europa ſo leichte und unſchädliche Erfriſchungsmittel meiner irdiſchen Laufbahn hier ein Ende machte. Denn von dieſem Tage an befiel mich eine hartnäckige Diſſenterie, verbunden mit einer ſo fortwährend zunehmenden Schwäche und Widerwillen gegen alle Nahrung, daß mein phyſiſches Vermögen nicht mehr dem Willen zu folgen im Stande war. Fünf Tage lang, während denen Regen und Sonnenſchein mit ſtets ſchwüler Hitze ohne Unterlaß abwechſelten, und meine nur durch gebrechliche Holzläden geſchützte Stube, bei den heftigen Windſtößen, oft mit Waſſer oder Staub angefüllt wurde, — konnte ich bei heftigen Kolikſchmerzen das Haus nicht, und ſelten nur das Bett verlaſſen.

Am 21ſten Mai, wo die Witterung ſchön war, zwang ich mich gewaltſam zu einer Jagd. Wir zogen mit großem Train auf Panther aus, trafen aber nur auf einige Strauße, denen wir in der buſchigen Gegend nicht beikommen konnten, und auch auf viele Haaſen, welche die Araber mit kurzen, einer Krücke ähnlichen Stöcken, die ſie mit unglaublicher Sicherheit ſchleudern, ſehr geſchickt erlegten. Dann verfolgten wir lange im vollen Lauf der Pferde zwei Exemplare der ſchönen Reiherart mit dem hohen Federbuſch auf dem Kopfe, hier ab-seng genannt, von denen ich einen mit der Piſtole tödtete. Endlich ſchoß mein

Kammerdiener noch eine wilde Katze von glänzend gelber Farbe mit ſchwarzen Flecken, deren Fell glücklich das Vaterland erreicht hat. Wir durchritten während dieſer Jagd ſehr romantiſche Waldpartieen mit mehreren unter ihrem Schatten zerſtreuten Dörfern, und paſſirten zwei oder dreimal das gänzlich waſſerleere Bett des Rahad, deſſen Ufer aber überall gleich hoch und jähling abgeriſſen erſchienen. Gern hätte ich die Excurſion noch weiter ausgedehnt, da ich mich aber oft der Ohnmacht nahe fühlte, ſehr häufig abſteigen mußte, und zuletzt mich kaum auf dem Pferde mehr zu erhalten vermochte, mußte ich nothgedrungen ſchon nach Mittag zurückkehren. Hier war unterdeſſen, viel früher als wir erwartet, der Schech von Ouad-el-Kerim angelangt, doch lautete die von ihm gegebne Auskunft noch übler als die des Effendi. Er behauptete, daß er mit weniger als 200 Mann Eskorte und 400 Kameelen für dieſe ſowohl als den Waſſertransport die Leitung der Expedition nach Mandera nicht unternehmen könne. Auch brauche er noch eine Woche zu den nöthigen Vorbereitungen. Alle meine Gegenvorſtellungen blieben vergebens.

Auch der Kaſcheff war zurückgekommen, und am folgenden Tage ward mit ihm, ſeinem Bruder, dem Schech und andern unter den Arabern angeſehnen Leuten ein großer Divan über die Angelegenheit abgehalten, wo die Muſelmänner einſtimmig zu dem Reſultat kamen, daß es unthunlich ſey, und ſelbſt bei Korſchud-Paſcha nicht verantwortet werden könne, aufs Gerathewohl mit einem ſolchen Troß, als der Schech verlange, auszuziehen, nur um in einer Gegend ohne Waſſer, deren Bewohner feindlich geſinnt ſeyen, Ruinen aufzuſuchen, deren Exiſtenz noch nicht einmal ſicher ſey. Beſtünde ich jedoch auf meinem Willen, ſo müßten ſie deshalb nach Kartum berichten, da jedenfalls die Koſten einer ſolchen Unternehmung zu bedeutend werden würden, um ſich ohne beſondere Autoriſation dieſer Verantwortung ausſetzen zu können.

Dies wünſchte ich natürlich zu vermeiden, und bat alſo nur noch genauere Erkundigungen einzuziehen, und dann weiter zu überlegen, ob die Sache ſich nicht auf eine weniger koſtſpielige Weiſe ins Werk ſetzen laſſe. Während dem wolle ich die Zwiſchenzeit, da ich mich nach dem Jagdtage etwas beſſer fühlte, zu einer kurzen und weniger umſtändlichen Excurſion nach dem Dender benutzen. Dies hatte keine Schwierigkeit, und mit einer ſehr geringen Begleitung machte ich mich noch vor Sonnenaufgang auf den Weg. Ich war indeß ſo matt und abgeſpannt, und ſo leidend, daß ich nur wenig von dieſer Tour ſagen kann, die uns auf ziemlich guten Wegen, und durch mehrere kleine Dörfer, faſt immer durch dornige Wälder, aber ohne große Bäume in zwei Tagen bis zum Dender führte, nachdem wir unterwegs in einer backofenheißen, übelriechenden Kammer nur ein ſehr elendes Nachtlager gefunden hatten. Zum Abendeſſen bereitete man uns Perlhühner, die wir auch häufig im Walde ſahen. Ich fand den Fluß, in ſeinem äußern Anſehen, dem Rahad ſehr ähnlich, mit gleich hohen Ufern, wenig breiter, höchſtens 200 Fuß, aber ſo tief mit einem ſtark ſtrömenden und weit klareren Waſſer als der blaue Fluß angefüllt, daß es beim Durchreiten meinem Pferde bis über den Bauch ging. Doch ſagte man uns, daß er bald nicht mehr paſſirbar ſeyn würde. Die Richtung ſeines Laufes aus Südoſten iſt in dieſer Gegend eine Zeitlang mit dem blauen Fluße faſt parallel, während der Rahad ſich ziemlich mit einem rechten Winkel in jenen ergießt. Seine Ufer waren zum Theil dicht

Ich ſehe die Sache nicht ganz ſo an, obgleich ich (unter uns geſagt) allerdings an ſeiner Stelle es nicht gethan haben würde. Auf der anderen Seite konnte ich aber auch wieder meiner Anſicht nach, nicht davon abgehen, und in einem nochmaligen Duell wäre auch jede Schonung unmöglich geworden. Es war alſo ein beſſerer Ausgang, vielleicht für beide, kaum zu wünſchen.

Uebrigens iſt es mir in dieſer Zeit merkwürdig klar geworden, wie gleichgültig mir das Leben iſt, obgleich ich es doch auch wieder recht ſehr liebe. Ich bin aber in Wahrheit ſchon ſeit langer Zeit ſo fromm, daß heißt, ich lebe ſo im All, in Gott, daß mir der Tod ganz indifferent erſcheint, und nur zwei Seiten hat, die Eindruck auf mich machen können — den Seelenſchmerz derer, die mich lieben, und den Körperſchmerz, der für mich ſelbſt damit verbunden ſein kann. Doch den einen tröſtet die Zeit, und den anderen muß man früh oder ſpät ertragen, ſo iſt einmal das Geſetz der Natur! Geburt und Tod ſind Kriſen, wie andere Krankheiten, und wieder jung nachher zu werden, iſt auch eine ſehr tröſtliche Ausſicht, um derentwillen man ſchon etwas leiden mag.

Ich fühle wohl, daß dieſe Seelenſtimmung einen Menſchen ohne Gutmüthigkeit formidabel machen kann. Ich aber bin ein Kind. Gottlob!

Sie ſehen, theurer Freund, ich ſchreibe Ihnen auch mit der Aufrichtigkeit eines ſolchen, eben ſo wie ich an Rahel geſchrieben haben würde, die ſo gut die Seelen verſtand! Beurtheilen Sie immer die meine mit Liebe und Nachſicht.

mit Weiden beſetzt, und an mehreren Orten ſorgfältig cultivirt. Zum erſtenmal ſeit langer Zeit ſah ich hier einen Einwohner mit Fiſchen beſchäftigt, und auf die ihm von mir gegebne Beſtellung brachte er uns auch Abends einen großen Fiſch vom vortrefflichſten Geſchmack.

Ich hatte eine üble Nacht und war daher ſehr froh, am Morgen zu erfahren, daß uns der Schech von Elkueb eine Barke verſchafft hatte, auf der ich meine Rückkehr mit weniger Beſchwerde antreten konnte. Der Fluß wand ſich durch ungemein materiſche Waldpartieen, einigemal mit niedrigen poröſen Kalkfelſen vermiſcht, doch ward ich keines Boababs mehr anſichtig. Dagegen zählten wir in der Nähe von Ouad-Medina, was man in Europa kaum glauben mögen wird, wofür ich aber alle meine Begleiter zu Zeugen aufrufen kann, zu ein und derſelben Zeit auf beiden Seiten des Fluſſes ſiebenundzwanzig Krokodille, die jedoch, als wir ihnen näher kamen, weniger gut aushielten, als ihre Kameraden auf der beſchriebnen Jagd, ſo daß die während der Flucht auf ſie gerichteten Schüſſe keinen Erfolg hatten. In Ouad-Medina erfuhr ich, daß Doktor Koch, immer noch gleich krank, ſich nach Abu-Haraß habe transportiren laſſen, um dort einer beſſern Luft zu genießen, und daß der italieniſche Apotheker ihn dorthin begleitet habe. Zugleich benachrichtigte man mich, daß in Muſſelinieh, einem großen Ort, acht Stunden von hier, weſtlich nach dem weißen Fluſſe zu gelegen, morgen ein bedeutender Suk (Markt) ſtatthabe, wo man immer einen großen Zufluß von Menſchen finde. Dieſe gute Gelegenheit, erſtens das Innere des Landes noch etwas näher kennen zu lernen, zweitens die Einwohner bei einer feſtlichen Gelegenheit beobachten und zugleich vielleicht dort allerhand intereſſante Einkäufe machen zu können, wollte ich nicht verſäumen, und verließ daher von neuem die Barke, um auf Kameelen und Eſeln landeinwärts zu ziehen. Um fünf Uhr Abends erreichte ich das Dorf Fedaſſa, wo ein heftiger Kolikanfall mich zwang, eine Stunde in der Hütte des Schechs in wahrer Agonie zu verweilen. Es war überdem nur ein trauriges Lager auf einem halb zerbrochnen Engareb mit ein paar zerriſſnen Bernus überdeckt, und einem Kiſſen, deſſen urſprüngliche Farbe vor Schmutz nicht mehr zu erkennen war. Neben mir an der rohen Lehmwand, auf der allerlei Inſekten umherkrochen, ſtand ein nie gereinigter hölzerner Krug mit Waſſer, deſſen lehmiger Inhalt trübem Weißbier glich, eine Kürbisſchaale hing daneben, und faſt alle Minuten erſchien ein oder der andre nackte Neger, um daraus ſeinen Durſt zu löſchen, denn die Hitze war im höchſten Grade drückend, während ſchon der Donner nahender Gewitter über unſern Häuptern rollte. Mit Mühe raffte ich mich, nachdem man unterdeſſen die Thiere gewechſelt, zur Fortſetzung der Reiſe auf, zu der die Ausſicht eben ſo wenig erfreulich, als der Anblick meiner Umgebung war. Es ſcheint, daß hier die Gewitter in der Regenzeit immer in Geſellſchaft ziehen, denn auch heute, wie ſchon öfters, ſtanden drei bis vier derſelben zugleich am Himmel und drohten mit dem unwillkommenſten Bade. Doch waren wir ſo glücklich, noch vor Einbruch der Nacht, und ehe ſich die Hauptwolken entluden, in Muſſelinieh einzutreffen. Wir hatten drei Stunden lang von Fedaſſa an eine ſchöne cultivirte Ebne des vortrefflichſten Bodens durchritten, und mehrere anſehnliche Dörfer darauf vertheilt geſehen. Da die Häuſer derſelben alle nur in Form ſpitzer, auf der Erde aufliegender Dächer aus geflochtenem Rohr aufgeführt waren, ſo glichen ſie großen Zeltlagern und machten mit den ſie umgebenden Büſchen und Bäumen einen höchſt gefälligen Effekt. Jede dieſer Hütten iſt mit einem runden oder viereckigen Hofe umgeben, den ein, hier ſo leicht zu erlangender, Zaun aus ſtachlichen Zweigen ſchützt, und auf den alten Bäumen horſteten wie gewöhnlich Hunderte der ſtorchartigen weiß und ſchwarzen Ibiſſe. Einige Paare derſelben hatten ſich ſogar auf den Dachſpitzen der Hütten, ſo niedrig dieſe ſind, zutraulich ihre Neſter gebaut. Raben waren desgleichen ſehr häufig und ganz den unſrigen gleich; doch bemerkte ich einige unter ihnen mit weißen Ringen um den Hals, die ich früher noch nicht angetroffen hatte.

Muſſelinieh, wo außer der jetzigen Hauptmeſſe zweimal die Woche, Dienſtag und Sonnabend, ein beträchtlicher Markt ſtattfindet, iſt bedeutend größer, als Ouad-Medina, auch reinlicher und eleganter gebaut. Es hat eine Moſchee und zwiſchen den Zelthäuſern noch viele kleine Lehmpalläſte der Reicheren, in Form altägyptiſcher Pylonen mit Terraſſendächern. Das größte Haus dieſer Art bewohnt der Schech

Ibrahim, ein Hadſchi, und ein hier ſehr angeſehener Mann, bei dem ich mein Quartier aufſchlug. Es war dies zwar kaum ſo wohnlich, als eine Scheune bei uns, hier aber gut genug, und die Bewirthung wäre noch weniger zu verachten geweſen, wenn der Zuſtand meiner Geſundheit mir nur erlaubt hätte, daran Theil zu nehmen, denn der Hadſchi ſetzte uns unter andern türkiſchen Delikateſſen ſogar preserved Ginger aus Indien von allerbeſter Qualität vor. Wie gern hätte ich alles dies gegen ein Glas klares Waſſer mit etwas Wein vertauſcht! Aber hier kennt man die ägyptiſchen Bardaken (Filtrirkrüge) nicht mehr, und nichts als die laue Lehmtunke, aus dem blauen Fluß weit hergeholt, oder ein noch ſchlechteres, brakiſch ſchmeckendes Brunnenwaſſer aus dem Dorfe war zu haben. Die ganze Nacht warf ich mich bei der Illumination der Blitze und dem Rauſchen des Regens auf meinem harten Lager umher, ohne vor Schmerzen ſchlafen zu können. Ich zündete alſo meine Papierlaterne, die einzige, die mir noch übrig geblieben iſt, an, weil der durch die offnen Fenſter pfeifende Wind kein Licht auf andere Weiſe brennen ließ, und las in der Stereotypausgabe von Voltaire's

Werken, die mir Herr Boreani geborgt hatte, zum zehntenmal den Candide, eine Lektüre, die hier im wüſten Afrika allerdings etwas Seltſames hatte, aber hinſichtlich der Panglosſchen Philoſophie ganz gut zu meiner Lage paßte.

Am andern Morgen beſuchte ich den Suk, der auf einer weiten mit Buden bedeckten Ebne am Ende des Dorfes abgehalten wurde. Es ging, trotz der Menge von Menſchen, und des daraus entſtehenden Gedränges, weit anſtändiger und ruhiger daſelbſt zu, als auf einem europäiſchen Jahrmarkte. Auch ward ich, obgleich ein Gegenſtand der allgemeinen Neugierde, doch von Niemand beläſtigt. Ich kaufte eine Menge Landescurioſitäten zu äußerſt billigen Preiſen, als: Sandalen, Amulets, Waffen, Weiberſchmuck, herrlich gearbeitete Matten aus Stroh und buntem Leder, ſehr zierlich geflochtene Schüſſeln, Körbe und Glocken aus gleichem Material, welche letzteren auf die Schüſſeln geſtellt werden, um die Speiſen vor den zahlloſen Fliegen zu bewahren, Goldkörner, Muſchelgeld u. dergl. mehr. Weniger krank hätte ich vielleicht mehr Beobachtungen angeſtellt, ſo dankte ich dem Himmel, als ich wieder zu

Hauſe war, um noch einige Stunden vor meiner Abreiſe auszuruhen. Während dem beſuchte mich der Schech, um mir einige Zeugniſſe ſeiner Gaſtfreundſchaft zu zeigen, die ihm von älteren Reiſenden ausgeſtellt worden waren, und endigte mit der Bitte, ihm ein gleiches zu hinterlaſſen, die einzige Vergütung ſeiner Bewirthung, die er annehmen wollte. Dieſer Mann ward von den Arabern wie ein Heiliger verehrt. Einmal kamen, während er in ſeinem Zimmer laut Gebete ablas, vier derſelben, und knieten ſogleich, den Saum ſeines Kleides küſſend, vor ihm nieder. Er las ruhig fort und ſagte ihnen nur mehreremale dazwiſchen: „Essennetum!“ (Steht auf)! aber vergebens. Sie blieben eine halbe Stunde auf ihren Knieen, bis er zu leſen aufhörte.

Zur Rückkehr wählte ich einen direkteren Weg zu Lande nach Abu-Haraß, der eine geraume Zeit lang durch die anmuthigſte Waldgegend führte. Hier blühte beſonders in großer Menge und Ueppigkeit der Turtum, ein ſchöner Strauch, der, obgleich er keine Blätter und nur ein Gewühl von grünen Ranken hat, die einer Maſſe von Haaren gleichen, doch die fremdartigſten, maleriſchſten Formen damit bildet, und undurchdringlich dicht iſt. Seine tief roſenrothe kleine Blüthe, womit er ganz überdeckt war, muß ſehr honigreich ſeyn, denn alle Schmetterlinge des Sudan ſchienen ſich hier Rendez-vous gegeben zu haben. Man hätte, mit den gehörigen Utenſilien verſehen, ohne große Mühe in wenigen Tagen eine vollſtändige Sammlung afrikaniſcher Tagfalter zuſammenbringen können. Ich ſah alle mir bekannten Arten, und zwei oder drei, die ich für neu, oder wenigſtens äußerſt ſelten halte, hatte aber zu wenig Zeit und fühlte mich zu elend, um mich ſelbſt mit ihrer Jagd zu befaſſen. So ſehr wir den Schritt unſrer Thiere beſchleunigten, langten wir doch erſt mitten in der Nacht in Abu-Haraß an, wohin ich auf meiner eignen Barke, die ein ſchwimmender Neger holte, über den Fluß ſetzte, und in meinem Bett die Leiden zu bekämpfen ſuchte, die mir täglich mehr meine Kräfte und alle Reiſeluſt raubten.

Als ich am nächſten Tage den Doktor Koch beſuchte, fand ich dieſen in noch weit elenderer Verfaſſung, als mich. Er ſelbſt hielt ſich für einen Kandidaten des Todes, nahm auf rührende Weiſe Abſchied von mir, gab mir noch einige Aufträge im

Fall ſeines Dahinſcheidens, und bat mich dann mit Thränen im Auge, ihn nach Kartum zu ſenden, um dort in Frieden ſterben zu können. Es war dies ohne Zweifel das einzige Mittel, ihn wo möglich noch zu retten, und ich machte daher ſogleich alle Anſtalten dazu. Von zehn Negern getragen, ward er mit ſammt ſeinem Bett auf meine Tahabia gebracht, welche, nachdem wir einen letzten Abſchied von einander genommen, ſogleich mit einem günſtigen Winde abfuhr. Es war ein melancholiſcher Moment für uns Beide, denn auch ich blieb in keiner beneidenswerthen Lage zurück, jetzt auch ohne alle ärztliche Hülfe im Nothfall, und ſchon längſt ohne ausreichende Medikamente. Ich habe aber immer auf meine eigene gute Natur mehr als auf die ärztliche Hülfe gerechnet, und konnte mir gewiſſermaßen zu meinem Troſte ſagen, daß auch mein jetziges Uebelbefinden mehr eine Folge der Medicin, als der Einflüſſe des Clima's und der Fatiguen auf meine Conſtitution ſey.

Am 25ſten fand ein neuer Divan zum Behuf der Expedition nach Mandera ſtatt, und man ſchien die Schwierigkeiten derſelben immer mehr übertreiben zu wollen. Ich erbot mich, mit zwanzig ſichern und zuverläßigen Leuten (die mir lieber ſind, als zweihundert des gewöhnlichen Troſſes) trotz meines Unwohlſeins die Tour zu unternehmen, ward aber auch hiermit beſtimmt abgewieſen, indem der Kaſcheff erklärte, daß er, mich einer ſolchen Gefahr auszuſetzen, noch viel weniger auf ſich nehmen könne, beſonders jetzt, wo die ganze Sache ſchon ſo landeskundig geworden ſey, daß die räuberiſchen Horden im Gebirge längſt aufs Genauſte davon unterrichtet ſeyn müßten, und daher, eine anſehnliche Beute erwartend, vielleicht mit ihrer ganzen Macht vereint über uns herfallen würden. Er aber müſſe mit ſeinem Kopf für den meinigen ſtehen, und ich ſelbſt werde ihn ſolcher Gefahr nicht ausſetzen wollen. Etwas andres aber ſey es, ſetzte er hinzu, wenn ich, da es mir doch nur darum zu thun ſey, ſichere Auskunft über die Ruinen von Mandera zu erhalten, meinen Dragoman dahin ſenden wolle. Dieſer, der jung und rüſtig genug ſey, alle Fatiguen und Entbehrungen zu ertragen, und überdem die Sprache der Araber ſo gut als ſie ſelbſt ſpräche, möge, als Beduine gekleidet, leicht unbemerkt und ungehindert ſich durchſchleichen können. Dazu erbiete ſich der Schech, ihm

170.

Pückler an Varnhagen.

Unter dem Zeichen der Jungfrau,
Orleans, den 7. Oktober 1834.

Mein verehrteſter Freund,

Ich habe Ihnen gewiß recht hölzern von Paris auf Ihren allerliebſten Brief geantwortet, denn Reiſegeſchäfte im letzten Stadio drängten mich abſcheulich. Jetzt leſe ich mit mehr Muße und verdoppeltem Vergnügen Ihr Schreiben noch einmal, und freue mich des unverkennbaren Gepräges lebhafter und treuer Theilnahme von neuem, obgleich ich die Beweiſe dafür ſchon lange und häufig zu erhalten gewohnt bin. Sie zweifeln auch nicht, wie ſehr ich dieſe Gefühle theile, in den ernſteſten wie in den frohſten Augenblicken, wozu noch kommt, daß ich einen großen, ja wäre ich nicht eben ſo alt wie Sie, würde ich ſagen, faſt kindlichen Reſpekt vor Ihnen habe, und ich kaum jemand weiß, deſſen Beifall mir ſchmeichelhafter wäre, und deſſen ſtrengſten Tadel ich zugleich in Demuth vertragen könnte. Schenken Sie mir alſo auch den nicht, wenn ich ihn einmal verdienen ſollte.

Was nun den jetzigen Augenblick betrifft, ſo freue ich mich ungleich mehr auf die ſüdliche Reiſe, die ich vor mir habe, als früher auf die nordamerikaniſche, die mir nicht ſo zu Gemüthe ging. Dagegen hat ſich eine abſcheuliche Schreibefaulheit, noch ärger als bisher, meiner ganz bemächtigt, ſo daß, wenn es nicht wieder anders wird, meine Tagebücher nur zu Makulatur zu gebrauchen ſein werden.

Uebrigens habe ich mich ganz leicht gemacht, einen neuen Transport meiner Effekten zu Hauſe geſchickt, und reiſe mit der Diligence aus Geſchmack und aus Oekonomie. Die letztere habe ich leider, wie Sie wiſſen, nöthig, und dies alles hat mich verhindert (unter uns geſagt) Laube mitzunehmen, der ſich mir auf Ihre Empfehlung zum Begleiter anbot.

drei ſeiner zuverläßigſten und mit dem Lande bekannteſten Leute mitzugeben und alle mit ſo ausgezeichneten Dromedaren beritten zu machen, daß im Fall einer Verfolgung ſie Niemand ſo leicht einholen könne, da die Araber der Wüſte weder Pferde noch Schießgewehr beſäßen — und für dieſen kleinen Trupp ſey auch ſchon ein Thier mit Waſſer beladen zur Noth hinlänglich.

Dieſe Vorſtellungen waren allerdings ſo vernünftig, daß ihnen nicht viel entgegenzuſetzen blieb. Ueberdem aber bewogen mich vorzüglich noch drei Gründe zu ihrer Annahme. Erſtens die elende Verfaſſung meiner eigenen Geſundheit in dieſem Augenblick. Zweitens die zu einem ſolchen Unternehmen ſehr geeignete Perſönlichkeit meines Dragomans. Dieſer junge Mann, der einen guten Theil ſeiner Zeit den Studien gewidmet hat, beſitzt ſo viel Antiquareneifer, daß es für den Zweck ſelbſt ziemlich daſſelbe war, ob er oder ich Mandera beſuchte, ja er wird vielleicht, ſagte ich mir, ex officio noch genauer beobachten als ich, und auch, ſo weit es ohne andere Inſtrumente, als einen kleinen Taſchencompaß möglich iſt, die geographiſche Lage Mandera's und der hauptſächlichſten Ruinen, die er antreffen mag, nach den Richtungen ſeines Marſches und der zurückgelegten Stundenzahl, wenigſtens approximativ ganz gut berechnen können. Drittens endlich bewog mich die Berückſichtigung der ungeheuren Koſten zum Nachgeben, welche auf dieſe Weiſe ganz erſpart wurden, und die dem Gouvernement aufzubürden ich mich nicht berechtigt fühlen konnte.

Ich ertheilte alſo Giovanni meine Benediction, er ſelbſt machte ſein Teſtament wie vor einigen Tagen der Doktor Koch, und in wenigen Stunden war er in der Wüſte — ſein kommendes Schickſal ein dunkles Geheimniß, bis es zur Vergangenheit geworden ſeyn wird. Dieſe Vergangenheit war ſchon früher bei dem armen Giovanni ziemlich dunkel geweſen. Er iſt ein Kind von Chios, wo er in ſeinem ſiebenten Jahre Vater, Brüder und Schweſtern vor ſeinen Augen morden ſah, und ſelbſt als Sklave von einem kandiotiſchen Türken entführt wurde. In Alexandria kaufte ihn der jetzige öſterreichiſche Conſul in Kandia, Herr Stuzzi, damals Dragoman bei dem daſigen öſterreichiſchen Conſulate, los, nahm ihn an Kindesſtatt an, und gab ihm eine gute Erziehung. Noch als Knabe begleitete er Herrn von Prokeſch bis Ouadi-Halfa, der ihn auf dieſer Reiſe hauptſächlich zum Vermeſſen der Alterthümer und Copiren der Hieroglyphen gebrauchte. Dann machte er eine Reiſe nach Kleinaſien und Conſtantinopel, ſtudirte einige Jahre in Smyrna, ſpäter in Italien, beſuchte auf dem Rückwege ſein Vaterland Chios wieder, wo er ſeine Mutter noch lebend fand, die außer ihm und einem jüngern Bruder allein von der Familie dem allgemeinen Blutbade entronnen war, und trat, in Kandia bei ſeinem Pflegevater wieder angelangt, und für den Augenblick dort ohne Beſchäftigung, als Drageman in meine Dienſte.

Bis zum erſten Juni blieb ich, fortwährend an heftigen Schmerzen leidend und kaum fähig, mein Bett zu verlaſſen, in Abu-Haraß. Ich war nach und nach ſo ſchwach geworden, daß ich kaum gehen konnte, ohne geführt zu werden, und fing an, ernſtlichen Bedenklichkeiten über meinen Zuſtand Raum zu geben. Alle Nahrung ward mir zuwider, und der gewöhnliche Reistrank, den man bei dieſer Krankheit verordnet, erregte mir nur Erbrechen und den heftigſten Ekel. Wein oder andere ſtärkende Medieinen hatte ich ſchon längſt nicht mehr. Da bekam ich eine inſtinktartige Begierde nach einem Getränk, über das gewiß alle Aerzte bei einer faſt ſchon chroniſch gewordnen Diſſenterie den Kopf ſchütteln werden, nämlich nach ſtarkem kalten Punſch, den ich übrigens in geſundem Zuſtande nicht im geringſten liebe, und faſt nie genieße. Glücklicherweiſe hatte ich die Mittel, ihn herzuſtellen, denn das Land lieferte kleine grüne Citronen, und ich beſaß noch einige Bouteillen Jamaika-Rum, die ich mehr der Leute als meinetwegen mitgenommen hatte. Der ſehr häufige Genuß dieſes ſo zubereiteten Getränks, ziemlich ſtark angemacht, ſchlug wunderbar an, und obgleich ich noch keineswegs ganz dadurch hergeſtellt wurde, ſo verminderte ſich doch das Uebel und namentlich die Schmerzen zuſehends; es ward mir wieder möglich, etwas zu eſſen, und meine geſchwundenen Kräfte kehrten langſam zurück. Ich will Niemandem rathen, mir nachzuahmen, aber ſo iſt das Factum.

Während dieſer Zeit brachte man mir täglich eine große Menge intereſſanter Landesprodukte zum Verkauf ins Haus getragen, wahrſcheinlich, weil man erfahren, daß ich in Muſſelinieh viel gekauft und gut bezahlt hatte, denn die Leute ſind hier ſo gewohnt, daß die Türken ihnen das, was ihnen gefällt, mit Gewalt abnehmen oder es ihnen wenigſtens nur mit einem Spottgelde vergüten, daß ſie außer den öffentlichen Märkten Alles ſorgfältig verſteckt halten, und, wer Einkäufe dieſer Art zu machen beabſichtigt, daher immer lange an ein und demſelben Orte verweilen muß, ehe er das hinlängliche Vertrauen erweckt. Das bewunderungswürdigſte Induſtrieprodukt dieſer Gegenden bleiben immer die aus Palmblättern und aus, in den brennendſten Farben buntgefärbten, Lederriemen geflochtnen Matten, die in geſchmackvollen und originellen Deſſeins, Glanz und ausgezeichneter Arbeit alles übertreffen, was in dieſer Art Europa liefert, und die dennoch ſehr wohlfeil ſind. Auch fertigt man ſehr artige Schalen, Vaſen und Taſſen aller Formen aus verſchiednen Kürbisarten, welche oft gleich den etruskiſchen Vaſen mit Zeichnungen von Thieren geſchmückt werden, deren manche von großer Treue ſind. Dieſe Gefäße haben das Gewicht einer Feder und dennoch große Dauer, können leicht rein gehalten werden, und nehmen nicht, wie das Holz, den Geruch der Dinge an, die man hineinfüllt. Es giebt namentlich kein ländlich-eleganteres Gefäß für friſche Milch als dieſes.

Am zweiten Juni kam Giovanni von ſeiner Expedition lebendig zurück, zwar ſtark an der Stirne bleſſirt, aber nur von ſeiner eignen Piſtole, mit der er einen Signalſchuß hatte thun wollen, und die, wahrſcheinlich überladen, ihm in der Hand zerplatzt war. Er hatte Alles geſehen, was ich ihm zu ſuchen aufgetragen, das Reſultat war aber den Forſchungen der Philoſophen etwas ähnlich, nämlich das Ausgemittelte mehr negativer als poſitiver Natur. Doch war ſeine Relation keineswegs ohne Intereſſe.

In Gely (das er auf dem Rückwege ſah, weil Herren Caillaud berichtet worden war, daß ſich bedeutende Ruinen dort befinden ſollten, ſo wie auch Spuren alter Brunnen auf dem Wege dahin) war nicht das Mindeſte vorhanden, was auf höheres Alterthum hinwies, wohl aber ein Haufen pyramidenartig geformter, natürlicher Felſen, zu denen auch Giovanni ſogleich von einem Araber, als zu vermeintlichen alten Pyramiden, hingeführt wurde.

Auf Dſchebel-Mandera hingegen fand er wirklich antike, noch halb bedeckte Ciſternen von bedeutender Ausdehnung, theils auf dem Gipfel des Berges, theils am Fuße deſſelben, und dort auch die Steinfundamente mehrerer Mauern aus großen Werkſtücken, nebſt einigen Säulenbaſen und andern Baureſten, welche das einſtige Daſeyn einer alten Stadt unzweifelhaft machen. Sie ſcheint jedoch nie ſehr bedeutend geweſen zu ſeyn, und iſt jetzt vollſtändig zerſtört. Mehrere in dieſem Augenblick leer ſtehende Hütten der Eingebornen in des Berges Nähe waren zum Theil aus Blöcken der Ruinen von Mandera aufgebaut, und in einer derſelben fand mein Dragoman den untern Theil einer koloſſalen Statue aus rothem Granit mit eingemauert, an einem andern Orte einen ſchön gearbeiteten Löwenkopf noch mit einem Theil der Vorderfüße aus ſchwarz und weiß geſprenkeltem Granit. Die Entfernung Mandera's von Abu-Haraß ſchätzt er, freilich die Umwege mit gerechnet, die er zu machen gezwungen war, gegen 50 Caravanenſtunden. Der Weg führte zuerſt ohngefähr 16 Stunden lang in faſt nördlicher Richtung bis zum Berge Abaitor, von wo er ſich in einem

Haken ganz öſtlich wandte, und in dieſer Richtung, ungefähr doppelt ſo weit, als von Abu-Haraß nach Abaïtor, bis Mandera verblieb. Bis Abaïtor ritt man fortwährend in dichtem Walde, wie gewöhnlich meiſt aus Mimoſen und Akazien vieler Arten beſtehend, dann in offner Plaine bis 5 Stunden vor Mandera, wo das Land wieder mehr bebuſcht zu werden anfängt. Den Boden ſchildert Giovanni durchgehends als vortrefflich, auch wird ein Theil deſſelben nach der Regenzeit cultivirt. Er begegnete in der Plaine vielen Straußen und Antilopen, von welchen letzteren einige die Größe einer Kuh erreichten. Da ihm von Mandera aus in der Ferne ein ſehr hoher, mit zwei ſchroffen Spitzen ſich erhebender Berg, Gur genannt, auffiel, der eine kleine Tagereiſe Oſt-Süd-Oſt von Mandera entfernt iſt, ſo ſetzte er, auch hier meiſtens durch Waldgegenden ziehend, ſeine Reiſe bis zu dieſem Berge fort, traf aber auf keine Alterthümer daſelbſt. Alle drei iſolirten Berge, Dſchebel-Abaïtor, Dſchebel-Gur, wie Dſchebel-Mandera, beſtehen nach Giovanni's Ausſage theils aus Granit, theils aus röthlichem Kalkſtein primitiver Formation, ſo wie auch Marmor vorkommt, und auf dem Abhang des Gur, behauptete er, ein ſpitzes Felsſtück in Form eines Obeliſken geſehen zu haben, deſſen untere Hälfte aus röthlichem Granit, und die obere aus weißem Marmor beſtehe. Die Geologen mögen entſcheiden, ob dies möglich iſt. Durch einen Araber erfuhr er, daß ſich in einem andern einzeln ſtehenden Berge, mit Namen Liberi, fünf kleine Stunden nord-öſtlich von Mandera, eine merkwürdige Höhle befände. Er nahm daher, ohne nach Mandera zurückzukehren, ſogleich von Gur ſeinen Weg dahin, der größtentheils auf Platten zu Tage kommenden Granits hinführte, eine Gegend, die der bei den Katarakten von Aſſuan ſehr ähnlich ſeyn ſoll. Die erwähnte Höhle belohnte die Mühe, denn ſie erwies ſich als ein Speos von 21 Fuß Tiefe und 12 Fuß Breite, in dem ſich noch zwei ſitzende Statuen im Hintergrunde nebſt einem vor ihnen ſtehenden Altar im kleinen abgetrennten Heiligthume erhalten hatten. Auch Spuren von Hieroglyphen und Sculpturen waren an mehreren Orten ſichtbar, doch nur höchſt undeutlich und überall beſchädigt, weil der Felſentempel von den elenden Bewohnern dieſer Gegend bald als Viehſtall, bald als Zufluchtsort bei den häufigen Plünderungen der räuberiſchen Beduinen benutzt wird, und mehreremal ausgebrannt worden iſt. Auf dem Kalkfelſen von Libéri dicht über dem Tempel befand ſich ein ſeltſamer, vierkantig zugehauener koloſſaler Stein, in den auf der vordern Seite in regelmäßigen Reihen tiefe, runde, etwas trichterförmige Löcher eingemeißelt waren. Es iſt ſchwer zu errathen, zu welchem Zweck er gedient haben kann. Auf alle ſeine vielfachen Erkundigungen nach weitern Alterthümern in der Nähe erhielt mein Dragoman ſtets zur Antwort, daß, was er geſehen, Alles ſey, und man von Mehrerem keine Kunde habe. Die Gefahr, von den Arabern überfallen zu werden, ſcheint man in Abu-Haraß, wie es der Orientalen Art iſt, ſehr übertrieben zu haben, doch ſind allerdings die dortigen Stämme fortwährend nicht nur im Streit mit dem Gouvernement, ſondern auch unter ſich, und Räubereien daher an der Tagesordnung, denen aber einzelne Reiſende, die gut beritten und bewaffnet ſind, wohl leicht entgehen mögen. Während Giovanni's Aufenthalt in Mandera kam ein reitender Eilbote dahin auf ſeinem

Dabei fällt mir ein, daß ich leider Heine nicht habe kennen lernen. Er war nur einen Augenblick in Paris, wo wir uns beide verfehlten. Seitdem habe ich nichts mehr von ihm vernommen. Auch Börne war auf dem Lande.

Verſäumen Sie ja nicht, wenn etwas Litterariſches mich betrifft und intereſſiren kann, mir davon zu ſchreiben. Adreſſiren Sie nur an den preußiſchen Konſul in Marſeille, den ich, ſo lange ich im Orient bin, fortwährend von meinem Aufenthaltsort in Kenntniß ſetze.

Und nun adieu. Gott ſchenke Ihnen Geſundheit und Heiterkeit.

Ihr treu ergebener

H. Pückler.

171.

Pückler an Varnhagen.

Argelès, den 5. November 1834.

Verehrteſter Freund,

Sie werden von meiner guten Lucie ein reſpektables Stück Tagebuch von mir zur gütigen Durchſicht erhalten. Die Pyrenäen haben mich wieder ein wenig retrempirt, und trügt mich die leidige Eitelkeit nicht, ſo wird ihre Schilderung nicht ganz ohne Intereſſe ſein.

Wollen Sie einiges für das bewußte Journal Ihres jungen Freundes benutzen, ſo wird es mir ſehr lieb ſein, doch wird es ökonomiſch geſchehen müſſen, damit das Publikum nicht im voraus ſich gänzlich abſtumpft. Da die Leute behaupten, daß Gegenden zu beſchreiben mein forte ſei, ſo können ſie ſich in dieſen Blättern davon eine Indigeſtion verſchaffen.

Mich ſelbſt aber haben die Pyrenäen unendlich beglückt. Es ſind große, ununterbrochene Feſttage meines Lebens, die

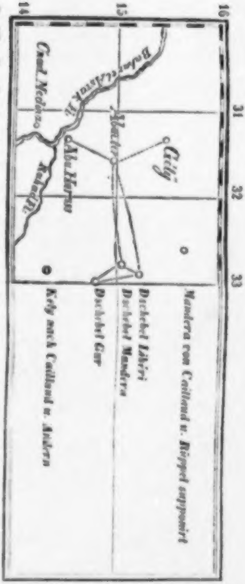
Dromedare, um zu melden, daß die Hedendewi-Araber ſo eben zwei Dörfer, ſechs Stunden davon entfernt, verheert und gänzlich ausgeplündert hätten. Dagegen fanden unſere Abenteurer ſelbſt am Berge Liberi ein ganzes Zeltlager einer andern Tribü, mit allen Utenſilien, wie ſie lagen und ſtanden, plötzlich verlaſſen, weil die Beſitzer, wie ſie nachher erfuhren, aus Furcht vor ihnen, die ſie nur für den Vortrab eines größern Haufens von Gouvernementstruppen hielten, geflohen waren. Der Waſſermangel war durchgängig die ſchlimmſte Beſchwerde und um ſo unbegreiflicher, da doch ohne Zweifel der viele Wald ſeine Lebenserhaltung in der trocknen Jahreszeit nur unterirdiſcher Feuchtigkeit verdanken kann. Außer einem einzigen ſalzigen Brunnen fanden ſie kein anderes Waſſer, als in der Ciſterne zu Mandera, welches durch die hineingefallnen oder hineingeworfnen Unreinlichkeiten ganz untrinkbar geworden war. Die ganze Reiſe ſchilderte mein Abgeſandter als die angreifendſte, die er je gemacht, und nur in Mandera und Gely genoß er einiger Erholung, da ihn unterwegs ſeine arabiſchen Begleiter nie abſteigen laſſen wollten, noch ſelbſt abſtiegen. Selbſt wenn die Dromedare fraßen, blieb man, aus Furcht vor einem jählingen Ueberfall, darauf ſitzen. Daß übrigens alle Gegenden, die Giovanni ſah, ſo wie wahrſcheinlich der größte Theil der Halbinſel Meroë (in Beſtätigung deſſen, was ich bereits bei Gelegenheit meiner eignen Excurſionen bemerkte) in alter Zeit cultivirt, folglich auch bewäſſert, von Handelsſtraßen durchzogen, voll blühender Orte und zahlreich bewohnt waren, leidet faſt keinen Zweifel. Was jetzt Wüſte iſt, bedürfte nur Menſchen, Induſtrie und Kapital, um von neuem eine reiche Provinz zu werden.

Was nun die Lage von Mandera betrifft, ſo glaube ich, nach allen durch meinen Dragoman ſo wie durch die Eingebornen erhaltnen Notizen, daß es um einen halben Grad ſüdlicher und auch öſtlicher placirt werden muß, als es auf den Karten von Caillaud und Rüppel (nach welchen alle übrigen meiſt copirt ſind) *) angegeben iſt, ſeine wahre

---

*) Man vergeſſe nicht, zu welcher Zeit dies geſchrieben wurde, da ſeitdem, namentlich durch Zimmermann's Karte von Mittelafrika, gewiß ein großer Fortſchritt erlangt worden iſt. Demohngeachtet erben ſich auch hier noch bedeutende Irrthümer im Detail fort, wovon der Augenzeuge ſich leicht überzeugen kann. Es freute mich, auf dieſer ganz neuen Karte zum erſten-

Lage alſo, nach der von Giovanni entworfnen und hier beigefügten Skizze, 15 Grad nördlicher Breite und 32 Grad 50 Minuten öſtlicher Länge nach dem Meridian von Paris ſeyn möchte. Gely, das auf Caillaud's Karte einen Grad ſüdlich von Mandera verzeichnet iſt, liegt im Gegentheil einen halben Grad nordweſtlich davon. Man mußte, wegen Mangel an gang-


14
15
16
31
32
33
Bahar el Asrak Fl.
Canal Medina
Abu Haraz
Rahad Fl.
Mandera
Gely
Dschebel Libiri
Dschebel Mandera
Dschebel Gar
Kely nach Caillaud u. Andern
Mandera von Caillaud u. Rüppel supponirt

mal Mandera (ich weiß nicht, nach welcher Autorität) faſt eben ſo placirt zu finden, als ich es angebe, doch die Lage von Gely baren Wegen durch die Berge, um von Dſchebel-Libéri nach Gély zu gelangen, bis Abaïtor zurückkehren, und hatte dann nördlich noch zwei Karavanen-Tagereiſen bis nach Gély, das Caillaud zwar, nach ſeinen eingezognen Nachrichten, Kely nennt, welches aber jedenfalls ein und derſelbe Ort ſeyn muß, da Niemand von einem ſüdlicher gelegnen dieſes Namens etwas wiſſen wollte, Gely aber hier ſehr bekannt iſt.

Die hie und da zerſtreuten friedlichen Einwohner, die man antraf, waren höchſt elend und faſt Wilden gleich. Mit Erſtaunen betrachteten ſie nicht nur die europäiſchen Gegenſtände, welche mein Dragoman mit ſich führte, ſondern ſelbſt das in Abu-Haraß aus weißem Mehl, in Form kleiner Brode gebackne Biskuit, da ſie nie etwas anderes, als ihre unverdaulichen groſſen Fladen aus Durra geſehen hatten. Als er dieſen Zwieback in dem ſtinkenden Waſſer der Ciſterne zu Mandera eintunkte, um ihn

---

— fälſchlich Kely geſchrieben — bleibt nach wie vor, nach Caillaud und Andern copirt, an der unrichtigen Stelle verzeichnet. So wird auch Abu-Haraß ſelbſt auf Zimmermann's Karte noch mit Abu-Ahraf traveſtirt, und das anſehnliche Ouad-Medina, Hauptort der Provinz, iſt ganz weggelaſſen.

zu erweichen, ſagte er ihnen zum Scherz, ſie möchten ſich vor der Explosion in Acht nehmen, die jetzt erfolgen würde, und Alle fuhren mit Schreck zurück, um ſich mehr als zwanzig Schritte weit vor dem gefährlichen Gegenſtande in Sicherheit zu bringen.

Dieſe armen Leute ſchienen dabei ſehr gutmüthiger Natur, froh, wenn ſie das ägyptiſche Gouvernement am Nil ihr kümmerliches Leben in Ruhe verbringen läßt. Nur die nomadiſchen Stämme unter ihnen, die wenig oder gar keinen Ackerbau treiben, werden zuweilen dem Reiſenden gefährlich, wenn er ſich nicht vorſieht. Im Ganzen werden, wie geſagt, alle dieſe Gefahren ſehr übertrieben.

Die Regenzeit war nun auf das Vollſtändigſte eingetreten, und in dem fetten Boden des Delta zwiſchen dem blauen und weißen Nil ſo ſchwer mehr fortzukommen, überdem der Zuſtand meiner Geſundheit noch ſo wenig erſt auf dem Wege der Beſſerung vorgerückt, daß ich ein früher gefaßtes Projekt: von hier zu Lande nach Mangara am Bahr-el-Abiad (von den Eingebornen Mandſchera ausgeſprochen und nicht mit Mandera zu verwechſeln) zu gehen, und von dort auf dem weißen Nil nach Kartum zurückzukehren, ebenfalls aufgeben mußte. Ich ward um ſo mehr hierzu bewogen, da es ſehr ungewiß war, ob ich in Mandſchera eine bedeckte Barke zu finden hoffen durfte, von der Unbequemlichkeit der offnen in dieſer Jahreszeit aber vom Dender bis Ouad-Medina ſchon eine hinlängliche Probe gehabt hatte. Einige Beruhigung gewährte mir indeß die Betrachtung, daß alle dieſe Gegenden von Kartum bis zum Fazol hinab, nach allen eingezognen Nachrichten, wie nach dem, was ich ſelbſt bei meiner Excurſion nach dem Dender davon ſah, ſich ungemein ähnlich ſind, die Einwohner in Sitten und Tracht faſt in nichts von einander abweichen, auch Thiere und Pflanzen überall dieſelben bleiben. Alterthümer giebt es aber unter Ouad-Medina in der Richtung der beiden Nilflüſſe keine mehr, wenigſtens ſo viel bekannt iſt. Um ſolche zu finden, müßte man ſich öſtlich nach dem rothen Meere zu wenden, was in jeder Hinſicht außer dem Bereich der Möglichkeit für mich lag. Uebrigens ruht in dieſem fruchtbaren und ſchon jetzt nicht unbevölkerten Delta zwiſchen dem weißen und blauen Nil noch die reichſte aller Goldgruben für Mehemed Ali, wenn er beide

Flüſſe nur einigermaßen durch Kanäle zu verbinden unternehmen würde. Ich habe ihm lange ſchriftliche Berichte darüber gemacht, die er zu berückſichtigen verſprach, und, wie es ſcheint, hat er in neuſter Zeit auch ſeine Aufmerkſamkeit dieſen Ländern mehr als früher gewidmet.

Meine Sammlung nationaler Curioſitäten hatte ſich während meines langen Aufenthalts in Abu-Haraß ſo vermehrt, daß bei der Abreiſe der halbe Schiffsraum damit angefüllt wurde, und außerdem erhielt die Menagerie einen Zuwachs von einem Dongoleſiſchen Hengſt, den ich bei Gelegenheit einer Djerid-Uebung der Kavallerie in Ouad-Medina kaufte; einem Ibispaar, einer ſeltnen Schildkröte, und zwei kleinen Krokodillen, nicht mehr als einen Schuh lang, aber ſchon ganz das Miniatur-Ebenbild derjenigen, welche dreißigmal größer werden. Auch zeigten ſie ſich ſchon in hohem Grade bös, wenn man ſie in dem blechernen Waſchbecken, das ihnen zur Wohnung angewieſen wurde, im geringſten zu beunruhigen wagte.

An dem Abend vor meiner Einſchiffung war ich noch Zeuge einer charakteriſtiſchen Scene. Die Kaſcheffs im obern Sudan haben gewöhnlich eine

Art Leibwache, eigentlich als Soldaten organiſirte Sklaven und Diener, die ſie ohne Beitrag des Gouvernements auf eigne, d. h. auf Allerwelts-Koſten erhalten müſſen. Seit einigen Tagen war nun ein Kaſcheff von der Abyſſiniſchen Grenze hier zum Beſuch, und zwar derſelbe, welcher durch eigenmächtigen Sklavenraub auf Abyſſiniſchem Gebiet, wobei auch ein Prieſter, und zwar ein Verwandter des mächtigen Major domus Kamſa, mit fortgeführt worden war, die Urſache zu der (andern Orts ſchon erwähnten) Niederlage der Aegyptier gegeben hatte. Er mußte jetzt zur Verantwortung ſchweren Herzens, und wahrſcheinlich auch ſchweren Beutels (das ſicherſte Entſchuldigungsmittel im türkiſchen Reich) ſich nach Kartum zum Gouverneur begeben, und hielt hier vorher mit ſeinen Collegen Rath. Nun fanden ſeine Leute hier zufällig einen ihm früher entlaufnen Deſerteur ſeiner Leibwache. Man brachte dieſen in den Hof des Hauſes, wo alle drei Kaſcheffs (der von Ouad-Medina war auch mit herübergekommen) mit ihrem umherſtehenden Gefolge auf Engarebs gravitätiſch den Dampf ihrer Pfeifen in die kühle Abendluft blieſen. Selim-Kaſcheff ließ den Gefangnen ſogleich mit harten Worten an, was ich, eben aus den Fenſtern meiner Stube hinausſehend, mit anhörte. Plötzlich ergriff der ſchuldige Türke die Piſtole eines neben ihm ſtehenden Kawaß, riß ſie ihm aus dem Gürtel und drückte ſie mit Blitzes Schnelle auf ſeine eigne Bruſt ab. Ich ſah das Feuer, hörte aber keinen Knall. Das Piſtol ſchien verſagt zu haben, wenigſtens blieb der Mann unverſehrt. Dennoch rührte die That ſeinen Herrn ſo ſehr, daß er ihn wieder zu Gnaden annahm. Abends erfuhr ich aber von meinem eignen Kawaß, daß das Ganze nur eine von den Kameraden des Gefangnen abgeredete Scene, und das Piſtol gar nicht geladen geweſen war. In der Werther'ſchen Periode mag mancher Liebhaber ſeine Schöne auf ähnliche Weiſe gewonnen haben. —

Ende des dritten Theils.

beiden oder vielmehr drei Wochen, die ich hier zugebracht, und die größtentheils das wundervollſte Wetter verherrlichte.

Ich bin im Begriff, hier eine der ſchönſten Ruinen Frankreichs an mich zu bringen, in unbeſchreiblicher Pracht der Gegend. Sagen Sie aber der Fürſtin nichts davon, die ich ſpäter damit überraſchen will. Es iſt möglich, daß ich mich hier ganz niederlaſſe. Ich bin ſehr reif zur Ruhe; in der Welt bekomme ich zwar wieder kleine Fieberanfälle, aber ſie halten nicht mehr dauernd an. Wie ſteht es darin mit Ihnen? Ich habe eine Ahndung, daß wir Sie ſehr bald wieder als Geſandten erblicken werden, und im Grunde wäre Ihnen das gut, denn es würde Sie zerſtreuen, und ſchon der enorme Vortheil, nicht in Berlin ſein zu müſſen!

Wo Sie nun aber ſein mögen, behalten ſie lieb

Ihren dankbarlichſt ergebenen

H. Pückler.

P. S.

Ich ſchreibe Ihnen bald wieder. Im Dezember aus Afrika.

172.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 9. Dezember 1834.

Verehrteſter Fürſt!

Wo wird dieſes Blatt Ew. Durchlaucht finden, zwiſchen Dornſträuchern und Felſengeſtein ſüdſpaniſcher Sierra's, bei den Springbrunnen Granadas, unter den Palmen oder in den Sandwüſten Afrika's? So weithin, ohne beſtimmtes Ziel, in die Welt zu ſchreiben, hat etwas Aengſtliches! Wo es auch ſei, möge es Sie geſund, vergnügt und reiſemuthig treffen, und Ihnen die treuſten, liebevollſten Heimathsgrüße überliefern! In dem Kreiſe, wo ich lebe, wird Ihrer fleißig gedacht, in höchſten Ehren, mit größtem Antheil. Ich kann nicht genug ſagen, wie ſehr und allgemein die Auszüge gefallen haben, welche aus den „Jugendwanderungen" zum Druck erlaubt worden. Sie erſchienen mit anderen, ſehr anziehenden Aufſätzen, und alſo um ſo vortheilhafter, da die gute Geſellſchaft alle wahren Vorzüge nur ſichtbarer macht, in dem Probehefte von Dr. Mundt's neuer Zeitſchrift; der günſtigſte Eindruck, dem auch die Gegner nicht widerſprechen konnten, war gleichſam der Vorläufer der neuen „Tutti Frutti," die nun auch endlich in die Welt getreten ſind! Sie kamen hier an, als eben der Kaiſer von Rußland abgereiſt war, und ſtürzten als brauſende Fluth in die große Leere, welche durch das Zurücktreten der mächtigen Tagesſpannung entſtanden war, und zu deren Ausfüllung die Kräfte der einheimiſchen Größen ſich vergebens anſtrengten. Wir glaubten wirklich ſchon ganz auf dem Trocknen zu ſitzen, da ſprudelte unerwartet die friſche Quelle, und jederman holt ſich davon nach ſeinem Bedürfniß, oder holt auch für die Anderen, und bringt ihnen wider Willen den Trunk in's Haus, deſſen Heilkräfte ſie nicht anerkennen wollen, aber empfinden müſſen. Kurz, es giebt Unterhaltung, die vielartigſte, belebteſte, und das allein ſchon iſt unſchätzbar; ſie zuckt doch noch, unſere Geſellſchaftswelt, ſie iſt noch nicht jedem Reize todt, und da giebt der Arzt den Kranken noch nicht auf, im Gegentheil, er benutzt das Zeichen, und mehrt die Reibungen, die Senfumſchläge, die Blaſenpflaſter. Freilich wählt er ſorgfältig dazu die rechten Stellen, und meidet jede, wo der Reiz gefährlich werden könnte, oder zu ſchwer hervorzubringen wäre. — Aus der großen Welt des Hofes habe ich über den Erfolg und die Wirkung des Buches noch nichts Berichtwerthes vernommen, außer, daß Seine Majeſtät der König die neueren Bände, wie vorhin die früheren, zu den gewöhnlichen Abendvorleſungen erſehen hat. Geſtern Abend hörte ich Gans ein Stück daraus vorleſen — dies natürlich nicht bei Hof, noch ſelbſt an der Univerſität, ſondern im vertraulichen Freundeszimmer! Ich ſelbſt aber bin ganz eingenommen von der bisher mir ganz unbekannten Vorrede: ich finde ſie ein Meiſterſtück anmuthiger Kriegführung, treffender Satire und heitrer Laune; ſie macht die zarteſten, feinſten Bewegungen, und zeigt dabei ein Uebermaß von Kraft, daß man fühlt, dieſe leichten Spiele können einen auch erdrücken! In der litterariſchen Welt wird das Buch ohne allen Zweifel ſeinen guten Lauf haben. Für die „Berliner Jahrbücher“ wird Dr. Mundt eine Anzeige ſchreiben. Andere jüngere Freunde ſind ebenfalls thätig. In dieſem Gebiete iſt immerfort Wechſel, aber im Wechſel auch viel Beharrliches, und die Erfolge, einmal gewonnen, dauern eine Zeit. Ew. Durchlaucht habe ich noch nicht ſchreiben können, daß Wilhelm Neumann, deſſen Sie auch in der Vorrede ſo gut gedenken, nicht mehr unter den Lebenden iſt. Dieſen Jugendfreund hab' ich nun auch verloren! Er ſtarb am 9. Oktober zu Brandenburg, auf einer Dienſtreiſe, ganz unerwartet! Wir vermiſſen ihn ſchmerzlich. Ein anderer Kritiker, der jetzt feiern muß, iſt Dr. Laube; er iſt fortwährend in Unterſuchung und Gefangenſchaft. Dieſer hält in einem Briefchen, das er mir ſchreiben durfte, Sie für todt! Er ſchreibt: „Bis zu den bitterſten Thränen hat mich die Nachricht von dem Tode des Fürſten Pückler gerührt; ich ſah es erſt an dem Schrecken, der mich befiel, wie ſehr ich eigentlich den Mann geliebt hatte! Er war ein höchſt merkwürdiges Medium zwiſchen den Partheien, der letzte moderne Ritter und Kämpe gegen die Helden des Geldes. Ach, ich hatte mich ſo gefreut, ihn einmal kennen zu lernen, und mir ſo feſt vorgenommen, von ihm geliebt zu werden. Denn, wenn man nicht ſchlecht iſt und Intereſſen hat, ſo kann man mit Liebe, bei gleichem Geſchlecht, eine Art Liebe erzwingen, glaub' ich. Alles vorbei, und niemand ſpricht mehr von jener Stellung unbefangen und liebenswürdig — die Traurigkeit über dieſen großen Verluſt übermannt mich faſt täglich. Sobald ich kann, will ich wenigſtens ſein Biograph werden; es iſt vielleicht niemand von des nun wirklich Verſtorbenen bedeutender hiſtoriſchen Stellung ſo durchdrungen als ich, es wird darum nicht einer ſo warm ſchreiben.“ Ich habe ihm gleich geantwortet und ſeinen Irrthum berichtigt, weiß aber nicht, ob er meinen Brief ſchon bekommen hat; ich glaube, man beeilt dergleichen auf der Hausvoigtei nicht, aus Grundſatz, damit Nachrichten und etwaige Winke nur als veraltete eintreffen. —

Ich für mein Theil habe wieder ein paar Wochen krank hingebracht, konnte nichts arbeiten, und hatte nichts, was mich zerſtreute und beſchäftigte; das waren traurige Tage, voll zehrender Rückerinnerungen an beſſere! Jetzt läßt es ſich wieder leidlich an, und ich denke wieder an Schreiben, an Ausfahren, an Thätigkeit. Was ſoll ich machen? ſo lange ich lebe, muß ich mich regen, muß kleine Hoffnungen und Ziele der Tagesſtunden haben, wenn ſchon die großen Lebenshoffnungen für mich abgeſchnitten ſind! Im Bette hatte ich den litterariſchen Nachlaß Neumann's vor mir, ſah ihn durch, ordnete und wählte die Sachen, die wiederum abgedruckt werden ſollen; zwei Anzeigen der früheren „Tutti Frutti“ ſind darunter, die nun neben einander ſtehen werden, eine aus den „Berliner Jahrbüchern“, die andere aus den „Leipziger litterariſchen Blättern.“ Das ganze Geſchäft ſolcher Herausgabe hat aber für mich etwas Unſeliges, Ertödtendes, und drückt mich ganz nieder. Alle Welt verlangt dergleichen von mir. Den Nekrolog des Miniſters Maaßen habe ich mir mit Gewalt abwehren müſſen. Ich will Friſches, dem Leben Zugewandtes ſchreiben, nach eigner Wahl und eignem Bedürfniß. Könnte ich das immer, nähme mir nicht Unwohlſein ganze Wochen, und faſt jedem Tage die beſten Stunden, ſo könnt' ich mancherlei liefern, und das Leben flöſſe mir leidlicher dahin. Wenn ich aber ſo müßig und unwohl den Tag anſehe, dann ſehe ich zu ſehr, wie leer er iſt, und wie wenig unſer Leben, wie es nun eingerichtet daſteht, uns Vergnügliches zu bieten hat! —

Leben Sie wohl, theuerſter Fürſt! Der Himmel ſchütze und bewahre Sie auf allen Ihren Wegen, und führe Sie uns wohlerhalten und mit vielfachem Gewinn freudig zurück!

Ich ſende dieſes Blatt der hochverehrten Frau Fürſtin, die ihm wohl die beſte Beförderung zu geben wiſſen wird.

In treuſter Geſinnung, wie immer, Ew. Durchlaucht unwandelbar ergebener

Varnhagen von Enſe.

173.

Pückler an Varnhagen.

Marſeille, den 26. Dezember 1834.

Verehrteſter Freund!

Noch bin ich nicht ſo weit als Sie glauben, aber unendlich gefreut hat es mich, einen Ihrer liebenswürdigen, nie genug von mir zu ſchätzenden und immer viel zu kurz gefundenen Briefe hier vorzufinden, und, gleichſam als Kräftigung, in die Sandwüſten jenſeit des Meeres mit hinübernehmen zu können.

Ich bin übrigens tief betrübt über viele Todesnachrichten, die ich hier vorgefunden, auch der arme Neumann! dem ich noch geſchrieben von Toulouſe aus. Die Fürſtin wird es Ihnen wohl mitgetheilt haben, es iſt diesmal ein recht widerlicher Hohn des Schickſals, dies Zuſammentreffen, mir in Begleitung vieles anderen unheimlich — ſo daß der gute Laube nur ſeine Arbeit meiner Biographie (ein Einfall, der mir, wie alles was er ſagt, gar ſehr ſchmeichelt) nicht aufgeben ſoll. Vielleicht heißt es bald: Aufgeſchoben iſt nicht aufgehoben. Der Tod umkreiſt mich in Gedanken, und jetzt hier auch in der Wirklichkeit, wo die Cholera ausgebrochen iſt, und zwar die vornehme, denn nur die höheren Stände ſterben daran, 5 bis 6 täglich. Sie iſt alſo noch ſanft. Uebrigens befinde ich mich körperlich wohl, ohngeachtet ich mich in Tarbes vier Wochen eingeſchloſſen habe, ohne auszugehen, und in dieſen dreißig Nächten, denn am Tage ſchlief ich, zwei ſehr ſtarke Theile wieder zur Welt gebracht habe — mit eiſernem Fleiß, kann ich ſagen, und auch viel Vergnügen — ob es nun gerathen, müſſen wir erwarten. An Stoff hat es nicht gefehlt, aber, ich ſchrieb es ſchon an Schefer, ich fürchte, ich habe mein Pulver bereits zu ſehr verſchoſſen.

Ich arbeite jetzt nur noch das Ende, circa 50 Seiten, das Uebrige iſt fix und fertig, und ich ſchicke es von hier nächſte Woche zur Abſchrift nach Muskau. Da es diesmal, glaube ich, ganz harmlos iſt, ſo wird man es eher decenterweiſe rezenſiren können. Apropos von Laube: ich ſchrieb ihm von Paris, hoffentlich hat er meinen Brief empfangen? Seine Worte über mich ſind wirklich ſehr freundlich. Und Sie, mein theurer Freund, wollen immer noch nicht geſund werden! Dieſe ſteten Rückfälle betrüben mich doch ſehr. Ich wünſchte, Sie wären hier, wo heute ein Sommertag im hellſten Glanze leuchtete, ein ſolches Klima erfriſcht doch die ganze Konſtitution! Denken Sie wenigſtens dieſen Sommer an Muskau, und warten Sie nicht auch wie andere Leute, bis die Chauſſée dahin fertig iſt. Und dann ſchreiben Sie dort in Muskau etwas recht Herrliches, aus eigenſter Individualität Gefloſſenes, Ihnen Liebes, wie Ihre wundervolle Vorrede zu Rahels Buch. Ich denke mir, wenn Sie freimüthig ſein dürfen, könnten Sie große politiſche Wahrheiten im anziehendſten Gewande ſagen. Gewiß, Sie, ein ſo ſcharfſinniger, durchdachter Beobachter, immer in vieler Hinſicht an der Quelle, kennen und richten die Zeit!

Ich leſe Ihren lieben Brief wieder durch, und der arme Neumann betrübt mich gar zu ſehr, und daß ich ihm nicht einmal habe danken können! Es iſt mir ein Schmerz, und kommt mir faſt wie eine Schuld vor. —

Meine drei böſen Früchtchen ſind alſo lancirt. Der alte Wittgenſtein iſt, wie ich höre, wieder böſe, über eine Erwähnung eines Landwehrmannes, den man durch Haltung eines Bordells belohnt hat. Relata refero. Die „Tutti Frutti" ſind ja keine Aktenſtücke, und wirklich, man thut ihnen zu viel Ehre an, alles ſo wichtig nehmen zu wollen! Daß Sie mit der Vorrede zufrieden ſind, nimmt mir wieder einen Stein vom Herzen. Ich fürchtete mich un poco. Den Vorleſer bei Hofe bedaure ich übrigens von Herzen.

Das neue Manuſkript wird Ihnen wieder mitgetheilt, ergeben Sie ſich in Ihr Schickſal — und nehmen Sie vorläufig etwas daraus für Mundt, den ich zu grüßen bitte. Ich ſchreibe indeß bald über dieſen Gegenſtand noch einmal mit dem corpus delicti, über deſſen Titel ich mit mir noch nicht ganz einig bin.

Daß Gans ſich herabgelaſſen, von mir etwas zu leſen, iſt ein neuer Stoff für meine Eitelkeit; à la fin, mon cher ami, vous finirez par me gâter sans remède.

Ihr treu ergebener

H. Pückler.

174.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 5. Februar 1835.

Theuerſter Fürſt.

Die ſchönſten Grüße über das Meer hinüber, wohin unſer innigſter Antheil Ihnen folgt! Es iſt aber doch traurig mit der großen Entfernung; ſie wirkt unwiderſtehlich auf unſere Einbildungskraft, alle Gegenſtände werden kleiner, die Anziehungen ſchwinden, das Tagesleben wird ganz unbedeutend. — Ich fühle das recht, indem ich dieſes Blatt unter der Feder habe. Was kann ich Ew. Durchlaucht von hier wohl berichten, das durch die weite Reiſe, und beſonders durch die Meeresüberfahrt, nicht allen Reiz und alle Friſche verlieren müßte, wenn es Sie überhaupt erreicht? Mag man in Algier von der Behrenſtraße leſen, vom Gensdarmenmarkt und dergleichen? Zu ſolchen Dingen gehört die Gegenwart, oder wenigſtens die Nähe, um ſich in Bezug mit ihnen zu erhalten! Aber die Sache ſteht diesmal doch noch anders! Nicht, weil die Berliniſchen Dinge in Afrika nichts ſind, ſondern weil ſie ſchon hier nichts ſind! So leer und ſtumpf war hier, dünkt mich, noch kein Winter, wenigſtens kein vergangener war ſo; daß ein künftiger nicht noch ärger ſein wird, dafür will ich nicht ſchwören; denn es ſteigert ſich alles in der Art! — Mein Nachbar, Graf Yorck, war drei Wochen verreiſt, nach Poſen und Breslau; es kommt ihm vor, als ſei er eine Nacht weggeweſen, ſo ſteht und liegt alles auf dem alten Fleck, das Geſpräch, die Stimmung, der Tageszug. Unſer Mouvement iſt das Wetter, die Jahreszeiten, der Tod — ja der Tod, der weiß uns zu faſſen und zu ſchütteln, im tiefſten Frieden, als wäre es in ärgſter Kriegszeit! — Heute iſt Kour beim Kronprinzen, Stägemann's Jubelfeier, und noch einiges von ſolcher Art — wie lange vorüber, wenn Ew. Durchlaucht dieſe Zeilen leſen! —

Mit meiner Geſundheit geht es etwas beſſer, ich ſuche die freie Luft ſoviel ich kann, leide weniger an Schwindel, und habe ſchon wieder etwas arbeiten können. Doch meide ich größere Geſellſchaft, und jede Mittagstafel; heute zum Beiſpiel mit Gewalt die des Prinzen Auguſt, wo ich mit Gewalt ſein ſollte. Nach Tegel und Steglitz getrau' ich mich nicht zu fahren. Da mir jedoch ſchon beſſere Tage wieder geworden ſind, ſo hoffe ich auf mehrere, und auf eine leidliche Sommerszeit. Uebrigens habe ich keinen Plan; keine Ausſicht, keinen Wunſch — es fehlt mir jede Lockung und Erfriſchung, jedes anmuthige Ziel! Das iſt ein harter Zuſtand, und ich muß froh ſein, wenn ich ihn durch Thätigkeit, worin wenigſtens der Gedanke des Pflichtmäßigen befriedigend ſein mag, mildern und hinhalten kann! Uebrigens muß ich mir bei reifſter Ueberlegung klar geſtehen, daß dieſer Zuſtand in ſeinen tiefſten Bezügen ganz der nämliche ſein würde, auch wenn ich die Verbindung geſchloſſen hätte, die im vorigen Sommer unterblieb, woraus denn folgt, daß ich, in Betreff meiner ſelbſt, weder dieſe unterbliebene bedauern darf, noch eine andere wünſchen oder gar ſuchen kann. Die Leute aber denken noch immer, ſie müſſen mich verſorgen. Ich hingegen empfinde täglich auf's neue die Größe meines Verluſtes, und die Unmöglichkeit eines auch nur theilweiſen Erſatzes.

Daß ich wieder etwas leſen und ſchreiben kann, iſt mir wie ein Sonnenſchein in dieſen Dämmertagen. Die geiſtige Bewegung und ihre litterariſche Geſtalt, das iſt meine einzige Zuflucht. In dieſem Schauſpiel giebt es immerfort Wechſel und Ueberraſchung, Neugier und Spannung, und das Große und Bedeutende ſtirbt nicht ab. Mir gehen dabei vielerlei Gedanken auf, die ſich indeß nicht gut mittheilen laſſen. Einige Zeit vor der Revolution gingen in Frankreich die Gelehrten ernſtlich damit um, ihr ungeheures Gewicht und Anſehen durch dauerndes Anſehen zu befeſtigen, und als Körperſchaft im Staate neben der Geiſtlichkeit aufzutreten, ja wohl gar dieſe allmählig abzulöſen. Ohne die erſtrebte Form iſt etwas von dieſem Streben in Erfüllung gegangen. An der Weltregierung hat die Litteratur einigen Antheil erworben, nur wirkt ſie zerſtreut, wild, ſchwankend, im Ganzen jedoch ſehr beſtimmt ein. — Für uns Deutſche iſt mir bange, daß wir in dieſem Betracht harte Zeiten vor uns haben; es fehlt uns gar zu ſehr an Zuſammenhang und Leitung. An den Ergebniſſen guter Art wird kein Mangel ſein, aber uns

Lebende intereſſirt es, anmuthige und fruchtbare Jahre zu genießen! Und dazu ſcheint wenig Ausſicht, es müßten denn unvermuthet einige neue Geſtirne aufgehen, und die Kraft haben, viel Widerſtrebendes in eine Bahn zu lenken! Da Ew. Durchlaucht auch in dieſes Ritterthum eingetreten ſind — der beſte Orden doch eigentlich in unſerer Zeit, der vom heiligen Geiſt, den jeder durch eigne Kraft und That ſich aneignet, wiewohl es auch hier neben Heermeiſtern, Komthuren und Rittern auch Laienbrüder und Knechte giebt — ſo müſſen Sie dieſen Kämpfen und Bewegungen nun nothgedrungen ſchon einige Aufmerkſamkeit ſchenken. Wie freu' ich mich des neuen Werkes über die Pyrenäen! Sobald ich die Handſchrift erhalte, werde ich die vorläufige Mittheilung eines Bruchſtücks in dem Journale des Dr. Mundt beſorgen, ſie wird daſelbſt an guter Stelle ſtehen. Auch den Wink wegen der franzöſiſchen Beziehung werde ich nicht verabſäumen. — In Betreff der „Tutti Frutti" will man ſich hier das Anſehen geben, als hätte es damit nicht viel auf ſich; die vornehmen Kreiſe thun erſtaunlich fromm. Im „Geſellſchafter", von Gubitz, iſt aber ein biſſiger Gegner aufgetreten, hinter dem, wie man ſagt, ein nunmehr hoher Staatsbeamter ſtehen ſoll, und wo denn doch die vornehme Galle gar bitterlich zu ſchmecken iſt! An anderen Orten, und in der eigentlichen Leſewelt, nimmt man die Erſcheinung weit günſtiger, weiß ſie im Ganzen beſſer zu würdigen. Beſonders ausgezeichnet thut dies ein Freund des Dr. Laube, Hr. Karl Gutzkow, der in Frankfurt am Main ein neues Blatt, „Phönix", herausgiebt, und in Nr. 24 dieſes Jahres ein ganzes Blatt hindurch von Ew. Durchlaucht eifrig und beredt ſpricht. Er glaubt Sie aber in Nordamerika! — Das Blatt aus Algier wegen der Druckfehler habe ich an die „Allgemeine Zeitung" geſandt; hier wollte es nicht recht gehen, dort iſt ein ſchicklicher Platz. Ich habe mir aber am Schluſſe eine kleine Veränderung erlaubt, die mir durchaus nöthig ſchien. — Das Buch der Frau von Arnim wird nun nächſtens zu haben ſein. Die engliſche Ueberſetzung unterbleibt; Miſtreß Auſtin hat mir einen großen Klagebrief geſchrieben, wie verkehrt, willkürlich und ungebärdig Frau von Arnim ſich in dieſer Sache gegen ſie benommen habe. Ich glaub' es wohl! Sich ſelber behandelt Bettine nicht beſſer. Wie hat ſie nicht den ächten, ſicheren Grund ihres Buches durch künſtliche Düngung zu überſchwänglicher Fruchtbarkeit genöthigt, und was hat ſie nun davon! Blätter die Menge, aber die beſten Keime ſind erſtickt, das Würzhafte zerſtört, die Natur verfälſcht! Einen gewiſſen Schwung wird das Buch denn doch wohl nehmen, und durch das darin verarbeitete Rechte auch verdienen; ſo braucht es Sie wenigſtens nicht zu verdrießen, daß es Ihnen zugeeignet iſt. —

Dr. Laube hat mir ein zweitesmal geſchrieben, und Bücher von mir begehrt, die ich ihm auch geſchickt habe. Mehr weiß ich nicht von ihm. Es wäre ſehr traurig, wenn ſeine Sache nicht bald eine gute Wendung nähme; er iſt für dieſe Lage gar nicht eingerichtet, ſondern äußerſt ungeduldig und untröſtlich. —

Ew. Durchlaucht Brief an Neumann iſt hier nicht angekommen. Der Tod dieſes alten Freundes hat mir eine täglich fühlbare Lücke gelaſſen. Auch ſein litterariſches Einwirken war mir höchſt wichtig. Es ſchließen ſich jüngere Talente freundlich an mich, und ich komme ihnen gern entgegen, aber ſie ſind kein Erſatz, man hat nicht dreißig Jahre zuſammen gelebt, nicht dreißig Jahre zur Grundlage des leiſeſten Verkehrs und Verſtändniſſes! — Neumann's Schriften erſcheinen zu Oſtern in drei Bänden. Dies Denkmal habe ich raſch zu Stande gebracht. —

Soll ich dieſes alles wirklich nach Afrika hin berichten? Warum nicht? Sand hier, Sand dort! Auch hier machen wir unſere Waſchungen trocken, wie es dort erlaubt iſt! Sie können nicht Feigen vom Dornſtrauch erwarten. Senden

Sie uns von Ihrem Ueberfluſſe! — Wie ſchrumpft in ſolcher Ferne alles zuſammen! Eines nur bleibt in ſeiner urſprünglichen Kraft und Größe: die herzliche Neigung, die treue Geſinnung — dieſen kann die Weite des Raums und die Länge der Zeit nichts anhaben; ſie ſind immer Gegenwart, und können nicht fürchten, veraltet oder verſpätet anzukommen. Sie ſind der meinigen gewiß, theuerſter Fürſt, und zweifeln nicht, mit welchen Gedanken, Sorgen, Wünſchen und Hoffnungen ich Sie im Geiſte auf Ihrer Wanderung begleite! Vollenden Sie ſolche glücklich, und kehren Sie uns mit reichen Schätzen der Anſchauung und froher Erinnerung geſund und heiter zurück!

Ich hoffe, nächſtens die verehrte Frau Fürſtin zu ſehen. —

In treuſter Anhänglichkeit und Verehrung unwandelbar

Ew. Durchlaucht
gehorſamſter
Varnhagen von Enſe.

Bei Fräulein Solmar gedenken wir Ew. Durchlaucht ſtets mit lebhaftem Antheil und in höchſten Ehren; Prof. Gans iſt mitgemeint in dem „Wir“. Dort, in der Familie Mendelsſohn-Bartholdy, bei Gräfin Yorck, und noch einigen Damen, bring' ich meine leidlichen Abende geſellig zu; die unleidlichen allein zu Hauſe. — Gräfin Golz wird dieſer Tage ſterben. —

175.

Pückler an Varnhagen.

Toulon, den 10. Januar 1835.

Verehrteſter Freund!

Gott zum Gruß! Endlich ſegle ich morgen im Crocodil, dem Dampfſchiff des Gouvernements, nach Alger, ganz ohne

Nachricht aus der Heimath, außer der Ueberſendung meiner drei Theile „Tutti Frutti“, deren niederträchtige Druckfehler mich in Verzweiflung ſetzen.

Wenn es nicht zu unpaſſend iſt, ſo würde ich Sie erſuchen, das Beiliegende in die Zeitungen ſetzen zu laſſen.

Das Manuskript meines neueſten Opus, zwei Theile, weit ſtärker als die von „Tutti Frutti“, iſt unterwegs, und wenn kein Unglück geſchieht, hoffe ich, wird es Freund Schefer Ihnen bald zuſenden. Es wäre mir lieb, wenn Sie, mein liebenswürdiger und gefälliger Gönner, eine Louis Philippe betreffende Stelle, die Sie bald im Briefe an den Fürſten Carolath auffinden werden, in eine ſolche Zeitung oder Journal bringen könnten, aus dem ſie bald wieder in's Franzöſiſche überſetzt würde.

Könnte das Buch ſchon zu Oſtern erſcheinen, ſo wäre es mir lieb, man iſt aber in Deutſchland ſo unbeholfen! Vielleicht kommt auch zu viel auf einmal, und es iſt daher beſſer man wartet, wiewohl Reiſenachrichten nie friſch genug ſein können.

Mir ſchreibt kein Menſch, und es bekümmert mich ohne alle Nachrichten von der Fürſtin noch Muskau Europa zu verlaſſen.

Geſtern überraſchte uns Lord Brougham hier ſehr angenehm, und ganz unerwartet an der Table d'hôte, wo ich einſam mir von einem Korſen Mordgeſchichten erzählen ließ.

Ich ſuchte ihn ſehr zu bereden, einen trip nach Alger zu machen. Er meinte aber, man würde in die Zeitung ſetzen, wir ſeien nach Alger gegangen, um in Afrika eine Revolution anzuzetteln.

Ich erwarte mit Sehnſucht Ihre ſchönen Schriftzüge, wiewohl ich mir nicht die beſten Nachrichten erwarte, nachdem ich mein eigenes Machwerk wieder durchgeleſen. Die Leute werden gar zu bös darüber werden, und ich fürchte ſehr die Hoflectüre kommt nicht bis an's Ende.

Sagen Sie doch Laube recht viel Schönes von mir. Wenn mir ſeine Perſönlichkeit anſteht, ſo findet ſich vielleicht ſpäter (wenn es ihm recht iſt) eine Gelegenheit ihn mir zu attachiren. Ein junger enthuſiaſtiſcher Freund iſt ein ſo großes Glück, wenn man ſchon halb erkaltet fremder Erwärmung bedarf. Ich küſſe Ihnen die Hände.

H. Pückler.

178.

Pückler an Varnhagen.

(Diktirt.)

Alger, den 23. Januar 1835.

Verehrteſter Freund,

Der erſte Brief, den ich hier zwar krank, aber dennoch voller Entzücken über eine mir ganz neue Welt, aus der Heimath erhielt, hat mich ſehr betrübt. Er enthielt die Unterredung, die Sie über mich und meine letzten Theile der „Tutti Frutti“ mit der Fürſtin gehabt, und die ich natürlich wiedererfahren ſollte, weil Sie die Aeußerung Ihres Mißmuthes an die Fürſtin gerichtet, von der Sie wiſſen, daß ſie mein anderes Selbſt iſt. Dafür bin ich Ihnen nun doppelt dankbar, einmal, daß Sie mit Ihrem Tadel nicht hinter dem Berge gehalten, zweitens daß Sie ihn im Lager der Freundin — gewiß nicht in dem des Feindes — laut werden ließen. Aber wenn Ihre Unzufriedenheit, wie meine gute Lucie vermuthet, von den Scherzen herrührt, die ich mir über • und M. erlaubt habe, ſo haben Sie am wenigſten Urſach mit mir zu zürnen. Ich haſſe Klatſchereien wie die Sünde, oder vielmehr ärger wie dieſe, (welche ich leider nicht genug haſſe), aber ſo viel muß ich doch ſagen: daß, wenn ich mir jene kleine Bosheiten geſtattet, das Andenken einer Perſon, die im Grabe liegt, die Ihnen alles war, und mir ſehr viel, Ihrer verſtorbenen Frau Gemahlin mit einem Wort, den größten Antheil an der Stimmung hat, die mich dazu bewogen. Uebrigens bedaure ich es ſehr, daß Ihnen bei Durchleſung meines Manuſkripts dieſe Stelle entgangen zu ſein ſcheint, denn ein einziges Wort von Ihnen hätte ſie unterdrückt.

Ich hoffe mit Zuverſicht, daß dieſe kleine Wolke ſchnell vorübergehen wird. Sie ſind reizbar, ich aber bin dankbar. Sie haben mir mit der größten Uneigennützigkeit, ja mit Aufopferung Ihrer Zeit, und vielleicht ſogar der momentanen Zurückweiſung mancher eigenen Meinung die freundlichſten und erfolgreichſten Dienſte geleiſtet. Wie könnte und möchte ich dies je vergeſſen, beſonders von jemand, dem ich mich ſo gern verpflichtet, und von dem ich mich ſo vielfach angezogen fühle.

Ich habe mich Ihnen daher auch mit dem vollkommenſten Vertrauen hingegeben, und bleibe dabei, ſo lange Sie mir nicht ſelbſt den Freundſchaftsdienſt aufkündigen. Dann werde ich mich zwar beſcheiden zurückziehen, aber dennoch meine Geſinnungen für Sie nicht ändern. Lebte aber Rahel noch, ſo würde ich Sie ein wenig bei ihr verklagen.

Sie wiſſen, es iſt mein Grundſatz, in freundſchaftlichen Verhältniſſen, die mir theuer ſind, jedes Unbeſtimmte ſogleich und ohne Zeitverluſt au clair zu ziehen. Daher dieſer aufrichtige Brief, von dem ich der Fürſtin zugleich eine Kopie ſchicke.

Gewiß hoffe ich auf eine mich ganz beruhigende und herzliche Antwort; denn warum ſollten Sie mir nicht gut ſein, da Sie mir nur immer Gutes erzeigt haben!

Schonen Sie Ihre Geſundheit, verbannen Sie den Spleen, der Ihnen und mir nicht ganz fremd iſt, und erhalten Sie mir ganz das alte Wohlwollen, auf das ich einen ſo hohen Werth lege.

(Eigenhändig.)

Ich habe mich der Hand eines hieſigen Soldaten bedienen müſſen (ein Heidelberger Student, der den Grafen Platen erſchoſſen hat, und der auf meine Fürſprache vom Gouverneur zum Korporal avancirt worden iſt), weil ich abſcheulich an Ophtalmie leide, und kaum dieſe wenigen Worte ſchreiben kann.

Mit aufrichtiger Verehrung

Euer Hochwohlgeboren

ſehr ergebener H. Pückler.

177.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 13. Februar 1835.

Theuerſter Fürſt!

Vor allen Dingen hoffe und wünſche ich von ganzer Seele, daß die Augen vollkommen hergeſtellt ſind! Mögen ſie durch nichts gehindert werden, den vollen Lichtglanz aufzunehmen, der Ihnen aus der üppigen Südenswelt entgegenſtrahlt! Ich getröſte mich der Zuverſicht, daß dies Blatt Ew. Durchlaucht frei von dem läſtigen Augenübel und auch ſonſt im beſten Wohlergehen trifft! Ihren lieben Brief vom 25. Januar empfing ich geſtern, ich lag zu Bette, und wollte ihn gleich beantworten; allein dazu bin ich auch heute, da ich doch ſchon wieder ausgegangen, kaum recht im Stande. Die Antwort müßte angenehmer Scherz ſein, der Ew. Durchlaucht in die heiterſte Stimmung verſetzte; aber ich habe zu matte Schwingen für ſo weite Ferne, mein Witz fiele im beſten Fluge aus den Lüften in das mittelländiſche Meer . . . alſo nur das Nothwendigſte in ſchlichtem Ernſte! Irrthum, theuerſter Fürſt, völliger Irrthum iſt es, was Ihren letzten Brief erfüllt! In dem Sinne, wie dieſer es vorausſetzt, habe ich nichts geſprochen noch gedacht; ich habe nicht meinen Tadel und nicht mein Mißvergnügen geäußert, ſondern die der Anderen, und es mir freilich gar wohl erklären können, daß Manche ſo geſtimmt ſeien, ja ſein müßten. Es war auch wohl umſtändlich von Ihrer Natur, Ihren Gaben, dem Zuſammenhang und der Wirkung Ihrer Eigenſchaften die Rede, von Ihrer perſönlichen Stellung, von der Art, wie Sie Ihre ſchriftſtelleriſche Bahn eigenthümlich betreten haben, von der Nothwendigkeit, ſolche folgerecht fortzuſetzen, und anderes dergleichen, was am liebſten mit Ihnen ſelbſt wäre beſprochen worden. Lauter Liebes und Gutes; freilich war ich mir bewußt, zu der verehrten Fürſtin als zu Ihrem anderen Selbſt zu reden! Aber darin gerade beging ich einen Irrthum: die Fürſtin iſt nicht wie Ihr anderes Selbſt; o nein! ſie iſt wie ich ſehe, viel empfindlicher für Sie, als Sie für ſich ſind; ſie kann es nicht vertragen, daß anderes von Ihnen geſprochen wird, als ſie ſelber von Ihnen ſpricht, und in ihrer Empfindlichkeit verwechſelt ſie Berichterſtatter und Urheber. Wirklich muß der mich anklagende Brief ganz und gar aus dieſem Irrthum erwachſen ſein. Ich komme ſo eben von der Frau Fürſtin, und in der heiteren Unterredung, die ich mit ihr hatte, war ſie, — wenn ich nicht auf's neue hier im ärgſten Irrthum bin, — der irrigen Auffaſſung ſogar eingeſtändig. Einen Theil des Mißverſtändniſſes mögen auch Ew. Durchlaucht ſelbſt verſchuldet haben, — ich kenne den Brief der Fürſtin nicht — aber was in Berlin kühl geſchrieben worden, lieſt ſich in Algier vielleicht ſehr heiß! Mir iſt es gleichviel, wer von Ihnen beiden, allein, oder am meiſten, die Schuld hat, — nur ich laſſe mir nicht den kleinſten Theil aufbürden! Nicht den kleinſten Theil! Vielleicht ein andermal — aber diesmal wahrhaftig nicht! — Das „Vielleicht ein andermal“ iſt eine Bosheit, die eigentlich nicht hier ſtehen ſollte, aber ſich doch eindrängt als Erwiederung auf Ihr ſchönes böſes Wort: „Sie ſind reizbar, ich aber bin dankbar;" wer kann mich hindern, dies umzukehren, und die Dankbarkeit mir beizumeſſen? Ich weiß auch, was mir gut ſteht und mir zukommt, und werde mich darin behaupten. Sie ſehen, wie reizbar ich bin, wenn man mir meine beſten Eigenſchaften abſpricht oder verkennt, die treue Geſinnung und die dankbare Zuneigung! — Nein, theuerſter Fürſt, auch nicht die Ahndung einer Wolke hat dieſen reinen Horizont getrübt, und zur Aufhellung und Erklärung iſt wahrlich gar kein Stoff vorhanden. — Die Stelle wegen M. und * um auch dies noch zu erwähnen — geht mich perſönlich gar nichts an, ich habe jene Bezüge nicht zu vertreten, und in gewiſſem Sinne vielmehr eine gerechte Nemeſis in jenen verwundenden Pfeilen zu erkennen, denn wie Ew. Durchlaucht ganz richtig anführen, in früheren Vorgängen haben jene Perſonen manchen Anſtoß da gegeben, wo mir, — möge Gott es mir verzeihen — das Verzeihen am ſchwerſten wird! — Auch hier alſo nur Mißverſtändniß, und nun genug davon. —

Die Anzeige wegen der Druckfehler ſteht in der „Allgemeinen Zeitung" vom 9. Februar. Der Schluß lautet: „Beklagenswerth aber bleibt es immer, daß man ſich auf die deutſche Preſſe nicht beſſer verlaſſen kann, und daß dieſe beſondere Art von Preßfreiheit — nicht der Autoren, ſondern der Setzer — noch keinen Preßzwang findet, der in dieſem Falle gewiß allen Partheien erwünſcht ſein würde." Die Aenderung ſchien mir nöthig, und ich habe ſie gemacht, ſo gut ich es vermochte. — Ich bin ſehr geſpannt auf das Pyrenäenbuch, und freue mich der Verheißung, daß daſſelbe bald hier eintreffen wird. Auch Hr. Dr. Mundt bezeigt im voraus ſeinen lebhaften Dank. Dieſe jungen Leute wiſſen Ew. Durchlaucht zu würdigen, und ſind Ihnen ſehr zugethan. Die große Welt hat kein litterariſches Urtheil, und muß ſich am Ende unter dasjenige beugen, das von der richtigen Behörde ausgeht. Seien Sie unbeſorgt; Sie haben hier gute Wächter zurückgelaſſen; und obwohl Sie ſelbſt natürlich immer das Beſte dabei thun müſſen, ſo thun wir Anderen auch redlich und gern das Unſere! — Das Buch der Frau von Arnim iſt nun öffentlich zu haben; die Zueignung an Ew. Durchlaucht iſt recht hübſch, nur etwas ſelbſtſchmeichleriſch, Sie und Bettine erſcheinen darin etwas zu ſehr als Ein Herz und Eine Seele, und wir Eingeweihten wiſſen das ein wenig anders. Das Buch ſelbſt wird verſchiedenartig beurtheilt werden; das hohe Lied Salomonis, die Lucinde, Novalis und anderes dergleichen, feiert darin eine Art Walpurgisnacht! — Mir bleibt nur Raum, mich noch zu nennen

Ew. Durchlaucht

unwandelbar treuer

Varnhagen.

178.

Varnhagen an Leopold Schefer.

Berlin, den 19. Februar 1836.

Hochverehrteſter!

Ihr gütiges Schreiben vom 15. d. empfange ich jetzt eben, und beantworte es ſogleich. Herr Geheimerath Carus hat mir ſeine Rezenſion vor ein paar Tagen geſchickt, ſie wird heute eingereicht, und der Abdruck hoffentlich baldigſt angeordnet, ich will gewiß mein Möglichſtes dazu thun, allein bisweilen iſt der Druck ſchon weithinaus angeordnet, und ein Zwiſchenſchub ſchwer. Sobald es geſchehen kann, ſende ich Ihnen das verlangte Exemplar. Der Aufſatz von Carus hat viel Gutes, iſt mir aber nicht lebhaft genug, und könnte die Anerkennung wärmer ausdrücken; jetzt muß der Name des Rezenſenten das Beſte thun. Der iſt freilich allein ſchon eine Lobrede. — Sie haben wahrlich ſehr Unrecht, mein Theuerſter, wenn Sie vermeinen, meinen Eifer und meine Zuneigung für unſeren lieben Fürſten anfeuern zu müſſen! Kenn' ich ihn denn nicht? und liebt man ihn nicht, wenn man ihn kennt? Ich glaube ſein Weſen ganz einzuſehen, und weiß ſeinen Werth zu würdigen; das iſt für immer, auch wenn er mir etwas gethan hätte, oder noch thäte! Ich wäre immer weit entfernt, eine edle Natur in ihrer Eigenheit meiſtern zu wollen; ich würde ihm, wo zwiſchen uns ein Unvereinbares ſich zeigte, wenigſtens offen davon reden. Es iſt aber nicht das geringſte Mißverſtändniß zwiſchen uns, als inſofern die gute Fürſtin durch unrichtiges Auffaſſen meiner Worte einen ſolchen Argwohn in dem Fürſten erzeugt hat; das geſchieht mir mit ihr ſchon zum zweitenmal, und das iſt das einzige Unangenehme dabei; dem Fürſten habe ich den Wahn ſchon benommen, und der Fürſtin mein heiteres Blatt offen zur Einlage geſchickt. Es iſt alles zwiſchen uns, wie ſonſt; ich freue mich ſeiner, und ſorge für ihn, wie immer, und nehme an ſeinen Angelegenheiten ſo warmen Antheil, wie an meinen eignen, ja etwas mehr, denn für mich bin ich oft nachläſſig. Höchſt erwünſcht iſt mir das Eintreffen des neuen Manuſkripts, und ich fühle über die günſtige Meinung, mit der Sie mir davon ſprechen. Sie ſagen aber, Sie würden mir daſſelbe vielleicht ſchicken, wenn des Druckes wegen noch Zeit dafür ſein wird; dagegen muß ich bemerken, daß der Fürſt darauf rechnet und ich es verlangen muß, das Manuſkript in jedem Falle vor dem Druck hier einzuſehen, weil zwiefache Aufträge damit zuſammenhängen, die mir der Fürſt gegeben; ich ſoll ein Fragment für die Zeitſchrift von Mundt auswählen, und das iſt meines Erachtens wichtig, ſodann auch noch eine Stelle für eine franzöſiſche Zeitung in Gang bringen. Senden Sie mir alſo gütigſt das Manuſkript, und richten Sie es ſo ein, daß ich es nachher der Fürſtin abliefern kann. —

Das Buch der Frau von Arnim iſt erſchienen. Ich kannte faſt alles ſchon. Gedruckt macht es auf mich nun eine entſchieden widerwärtige Wirkung. Es iſt eine hyſteriſche Selbſtſucht darin, die zum Theil geiſtreich, zum Theil fratzenhaft ſich äußert, und wenn man ſtundenlang geleſen hat, glaubt man zuletzt, man habe nichts geleſen. Für mich iſt noch beſonders der lügenhafte Grund ſchrecklich, auf den alles gebaut iſt, und den ich zum Theil als ſolchen genau kenne. Daß die Sonette alle an Bettine gerichtet ſeien, iſt mehr als zweifelhaft, man nennt in Weimar ganz andere Namen dazu. Einige Briefe oder Brieftheile ſind zuverläſſig ganz neu, und unter das alte Datum geſchoben, damit es ausſehe, als habe Goethe ſeine dichteriſchen Aeußerungen daraus geſchöpft. Der Brief vom 22. März 1832 iſt gewiß nicht an dieſem Tage geſchrieben, ſondern viel ſpäter. So wäre mir auch die Zueignung an den Fürſten ganz ſchön und angenehm, wüßt' ich die Sache nicht anders, und zwar aus Bettinens eigenem Munde! Voll Grimm, Feindſchaft und Zerknirſchung kam ſie aus Muskau zurück und jammerte bitterlich, daß man ſie nicht habe anhören wollen, daß man ſie ſchlecht behandelt und unedel beſchimpft habe! Da ich nun weiß, wie die Liebe zu Pückler und mit Pückler war, ſo muß ich natürlich fragen: wer weiß wie es mit Goethe war? Sie braucht Goethen und Pückler wie Schönpfläſterchen, ſich damit zu ſchmücken; ſie möchte gar zu gern an Pückler's Namen und Verdienſt Antheil, ihn begeiſtert haben zu dem, was die Welt an ihm bewundert; ſie möchte den Leuten einbilden, es hänge nur von ihr ab, an ſeiner Seite zu leben; ſoll darauf Goethe in dem Sonett, wo von „Fürſtin“ die Rede iſt, und daß ſie wahnſinniger Weiſe auch auf ſich deutet, weiſſagend angeſpielt haben? — und jetzt, da ſie Pückler's Glanz durch den minderen Erfolg der „Tutti Frutti“ etwas erloſchen glaubt, iſt ſie treulos genug, hier überall es ſich zum Verdienſt anzurechnen, daß ſie dem Geſunkenen ihr Buch doch noch zugeeignet, daß ſie aus Demuth ſich vor dem Publikum noch zu ihm bekenne, ihn nicht fallen laſſe, ſondern halte und trage, und die Hoffnung ihn zu beſſern noch immer feſthalte! Dergleichen mußt' ich geſtern in großer Geſellſchaft erzählen hören mit tiefſtem Staunen über die argliſtige Dreiſtigkeit der kleinen Hexe — die nicht zugegen war — und mit höchſtem Unwillen für den armen Fürſten, der nicht ahndet, wie ihm ſo bösartig mitgeſpielt wird. Bettine hat eine Art von Wuth auf bedeutende geiſtreiche Männer, und möchte ſie alle abnagen, die Knochen dann den Hunden hinwerfen. Ein Don Juan in weiblicher Unſchuld einherfahrend wie der Fuchs im Schafspelz! Was ſind dagegen alle männlichen Wüſtlinge! — In gewiſſer Art thut es mir leid, daß der Fürſt durch die Zueignung nun ſo ſehr verknüpft iſt mit dem Buche; die Zueignung wäre hübſch für ſich allein, beſonders für Unkundige; das Buch aber macht ſie zur Kompromittirung, und noch mehr Bettinens maßloſes, thörichtes Benehmen. Doch genug! —

Wir haben hier mit größtem Antheil Ihre „Gräfin Ulfeld“ geleſen; ich habe noch jetzt mein Exemplar nie zu Hauſe. Innigſt erfreut hat mich auch Ihre reiche, tiefe, großartige und freiſinnige Novelle in der „Penelope“. Mehr Klarheit in dem äußeren Gange der Ereigniſſe dürfte ſich der Leſer bei Ihnen ausbitten; der oft allzu zarte Faden entſchlüpft ihm bisweilen, und er muß ihn ſuchen. Aber wie reich und ſchön iſt das Innere, welches Sie aufſchließen! —

Als ich im Herbſt von einer Reiſe hieher zurückkam, fand ich einen Brief von Ihnen, über Pückler's Zweikampf. Ich verſäumte Ihnen zu danken; ich war ſo viel und anhaltend krank dieſen Winter. Sie müſſen mir es verzeihen! Aber ich war innig gerührt von Ihrer freundſchaftlichen Beeiferung, und Ihrem herzlich guten Willen für mich, und danke Ihnen noch ſtets dafür, daß Sie wußten, wie ſehr mein Gemüth ſolche Nachricht erſehnte!

Leben Sie wohl! Und bleiben Sie der hochachtungsvollſten und ergebenſten Geſinnung verſichert

Ihres
Varnhagen von Enſe

179.

Pückler an Varnhagen.

Algier, den 7. März 1835.

Verehrteſter Freund,

Ich ſchreibe Ihnen diesmal als Undankbarer, das heißt mit zwei Worten als Erwiederung auf ſechs liebenswürdige Seiten, die in Afrika einen hundertfachen Werth haben. Aber ich habe in meinem ganzen Leben nicht mehr zu thun gehabt. Die Fürſtin wird Ihnen, wenn Sie dazu disponirt ſind, etwas davon erzählen, und künftig meine Autorſchwäche noch mehr als zu viel. Was Sie mir liebenswerth und freundlich über die Unterhaltung mit der Fürſtin ſchrieben, wußte ich eigentlich vorher, aber wenn einem an der Freundſchaft wirklich etwas gelegen iſt, muß man auch die kleinſten Uebel auf der Stelle aufhellen, oder es wird ſpäter zum Unheil bringenden Gewitter, denn wir ſind am Ende alle ſchwache Menſchen, regiert wider unſeren Willen, von elenden Kleinigkeiten, die wir vernachläſſigten. Ich ſchätze, liebe und ehre Sie aufrichtig, daher müſſen Sie mir auch immer die größte Offenheit erlauben, und ſo weit ich auch entfernt bin, Ihre Geſinnung für mich iſt mir immer eben ſo nahe als wichtig. Die Fürſtin hatte Sie allerdings falſch verſtanden, und mir Vorwürfe gemacht, Sie vielleicht, wenn auch ganz abſichtslos, gekränkt zu haben, was mich außerordentlich betrübte. Sie ſehen daraus wenigſtens, daß ich nicht leichtſinnig in meiner Freundſchaft bin.

Uebrigens ſchonen Sie mich nicht, Sie müſſen mich ja kennen, und daher wiſſen, daß ich von dem, den ich einmal hoch in meiner Anſicht geſtellt, jede Art von Theilnahme mit Freuden aufnehme, ſie äußere ſich als Lob oder Tadel. Ich wäre troſtlos über mich ſelbſt, wenn ich mich darin täuſchen könnte. Sie ſind kälter als ich, und ein weit beſſerer Menſchenkenner, aber ich bin ein Kind — wenn auch ein altes und manchmal ſogar ein böſes, doch nie ein ſchlechtes.

Tauſend Dank für die Abänderung in der Annonce. Sie haben einen vortrefflichen Takt, denn kaum abgeſchickt, wollte ich ſelbſt eine Aenderung in der erwähnten Stelle vornehmen, aber die weite Entfernung hielt mich davon ab.

Daß Sie im Ganzen ſich wohler fühlen, freut mich herzlich, aber Sie ſind auf ſchlechtem Boden, und das iſt ſchlimmer wie aria cattiva. Reiſen, oder ein großer Wirkungskreis mit einer Möglichkeit des Erfolgs, thäte Ihnen auch für friſche Geſundheit Noth. Wenigſtens iſt es ein Palliativ für einige Zeit.

Heirathen wäre auch nicht übel, aber welches Glück gehört dazu! und zweimal gewinnt man ſelten das große Loos. Sie werden in meinen neuſten Theilen einen Brief an Sie finden — pardon de la liberté grande — wenn Ihnen etwas darin nicht gefällt, ſtreichen Sie es. Eigentlich mache ich mir aber ein Gewiſſen daraus, Sie fortwährend meine ſchwarze Wäſche waſchen zu laſſen. Mich langweilt jedes Manuſkript, und wäre es vom ſeligen Goethe, ja ich kann mit Wahrheit verſichern, daß ich nur ein gedrucktes Buch zu beurtheilen fähig bin. Nun ſchwatze ich doch länger wie ich wollte. Adieu. Der Himmel erhalte Sie, und mir Ihre freundliche Zuneigung.

H. Pückler.

Schicken Sie mir doch die Rezenſion im „Geſellſchafter“, und was ſonſt feindlich iſt. Es wird mich amüſiren im Raubſtaat Tunis auf den Ruinen von Carthago darauf zu antworten.

180.

Varnhagen an Pückler.

(Unter einen Brief von Laube.)

Berlin, den 13. April 1835.

Mit vielen herzlichen Grüßen von **Varnhagen**, der aber **heute umfähig** iſt zu ſchreiben, weil er, nach großer Anſtrengung, ſeine **Nerven** ruhen laſſen ſoll!! — **Wir haben Bernſtorff und Wilhelm Humboldt** verloren! harte Schläge, und beſonders für mich! Theuerſter Fürſt, genehmigen Sie nur ja die **Machtſprüche', zu denen wir uns bei Hallberger bewogen geſehen — als wahre Consules, ne quid respublica detrimenti capiat** —, wir dürfen keinen Semilaſſo leiden, noch **einen Verſtorbenen** länger! Einfacher Titel und offener Name, **waren dringend** nöthig! — Alles Glück und ſchöne Rückkehr!

Innigſt ergeben

Varnhagen von Enſe.

181.

Die Fürſtin von Pückler-Muskau an Varnhagen.

Berlin, den 13. April 1835.

Hochwohlgeborener

Hochverehrter Herr Geheimerath.

Herzlichen Dank für die, wenn auch wenigen, doch freundlichen Worte. Dann eine Bitte um die Zurückſendung des „Moniteur Algérien“, wenn ſolcher nicht mehr gebraucht wird. Auch nur mündlich: die gütige Benachrichtigung, ob die Folge des Berichts noch in der „Voſſiſchen Zeitung“ herauskommt, oder etwa vom ministère Roccoco unterdrückt wurde.

Jemand ſagte mir geſtern, der Schluß dieſes Berichtes ſei immer noch nicht erſchienen.

Mit der Zuſage wahrer Verehrung

Ihre ganz ergebene
L. Pückler-Muskau.

182.

Varnhagen an die Fürſtin von Pückler-Muskau.

Berlin, den 22. April 1835.

Ew. Durchlaucht

überreiche hiebeifolgend das Manuſkript mit gehorſamſtem Danke! Leider habe ich in der kurzen Friſt, und bei dem Schwindel, der mir den geſtrigen Abend vollends verdarb, das Ganze nicht durchleſen können; was ich aber geleſen, fand ich reizend durch Geiſt, Friſche und Anmuth, ganz in der liebenswürdigen Grazie, welche dieſem Genius eigen iſt. Schade jedoch, daß eine prüfende Durchſicht nicht in Gegenwart des Autors Statt finden konnte, er würde manche Wendung gewiß anders genommen haben, und ſehr zum Vortheil des Buches. Mit der Figur und dem Namen „Semilaſſo“ kann ich mich nicht einigen! Dies iſt nun aber nicht zu ändern. Dagegen muß ich dringend anrathen, einige Stellen zu ändern, ſelbſt im Fall ſie ſchon gedruckt wären und Cartons dafür eingelegt werden müßten. Es ſind dies die von Ew. Durchlaucht ſchon ſehr richtig angedeuteten. In jedem Fall, dünkt mich, müſſen die beiden Anekdoten von der Stelle, die ſie jetzt einnehmen, weichen; die gute Laune erſetzt den Nachtheil des Inhalts nicht; der liebe Fürſt hat die Sache nur überſehen, ſonſt würde er ſelbſt ſchon die Verſetzung vorgenommen haben. Die Anekdote von den Ruſſen hat außer dem Anſtößigen auch noch manches Bedenkliche in Betreff der Perſonen, und könnte unangenehme Verwicklungen nach ſich ziehen. Das „Königlich Preußiſche“ bei Lauſitz muß durchaus wegfallen. Wenn bei dem Duell, anſtatt Oberſt von K*** oder „preußiſcher Oberſt“ nur ſtünde „der Gegner“ würde es auch beſſer ſein; ich möchte ſehr zu dieſer Aenderung rathen. —

Wie die Abſicht des Fürſten, daß ein Fragment in Hrn. Mundt's Journal erſcheinen ſoll, jetzt zu erfüllen iſt, weiß ich nicht. Ich kann bei der ſpäten und eiligen Einſicht des Manuſkripts nichts ausſuchen noch abſchreiben. Herr Schefer müßte etwas Schickliches auswählen und mir abgeſchrieben zuſchicken, ſonſt weiß ich keinen Rath. Die Sache iſt im Intereſſe des Fürſten doch zu wünſchen. —

Verzeihen Ew. Durchlaucht meine Kürze, und daß ich mich nicht ſelbſt einfinde, um mündlich nähere Antwort zu geben. Ich darf aber Vormittag das Bette nicht verlaſſen, und fürchte, das Manuſkript dem nothwendigen Gebrauche länger zurückzuhalten; beſonders möchte ich die Verfügung wegen der Cartons nicht verzögern, und dieſe muß doch wohl durch Herrn Schefer getroffen werden.

Mit allen beſten Wünſchen für Ew. Durchlaucht und den theuren Reiſenden habe ich die Ehre in tiefſter Ehrfurcht und anhänglichſter Ergebenheit zu verharren

Ew. Durchlaucht

ganz gehorſamſter

Varnhagen von Enſe.

183.

Varnhagen an die Fürſtin von Pückler-Muskau.

Den 5. Mai 1836.

Ew. Durchlaucht

habe ich die Ehre, in der Anlage das mir gütigſt anvertraute Manuſkript unterthänigſt zurückzuſtellen. Dem Wunſche des Fürſten gemäß, habe ich ein Bruchſtück, wo von dem Könige Ludwig Philipp die Rede iſt, abſchreiben laſſen, und dem Hrn. Dr. Mundt bereits übergeben. Ich wünſche, daß der Druck noch zu rechter Zeit erfolgen könne, bevor das Buch ſelber erſchienen iſt; Hr. Schefer hat durch ſeine langwierige Hinhaltung dieſe Sache etwas benachtheiligt; es giebt ſo mancherlei guten Willen, den man nicht erkalten laſſen muß!

Ich hoffe und wünſche von tiefſter Seele, daß Ew. Durchlaucht vollkommen hergeſtellt ſind, und nun des beſten Wohlſeins genießen, auch daſſelbe von dem theuren Reiſenden wiſſen, den der Himmel ferner in ſeinen beſten Schutz nehmen wolle! — Mir iſt der Frühling nicht beſſer als der Winter; ich verbringe meine Tage mit Ringen und Leiden! Könnte ich nur arbeiten, und gehörig ſchreiben, ſo ertrüg' ich alles leichter! —

In tiefſter Verehrung unterthänigſt verharrend

Ew. Durchlaucht
gehorſamſter
Varnhagen von Enſe.

184.

Pückler an Varnhagen.

Tunis, den 20. Mai 1835.

Verehrteſter, gütiger Freund,

Obgleich Sie mich diesmal gar kurz abgeſpeiſt haben, und das Motiv, Ihr Unwohlſein, mir doppelt ſchmerzlich iſt — ſo ſage ich Ihnen doch tauſend Dank dafür.

Zwei Sachen bedaure ich ſehr.

1) Wie Sie ſo richtig ſagen, daß ich nicht da war, um ſelbſt nach Ihrem Urtheil, das ich immer richtig finde, umſchmelzen und abändern zu können, was diesmal beſonders ſehr übereilt werden mußte.

2) Daß Sie nicht früher mein Manuſkript erhielten — da aber Hallberger durchaus zu Oſtern damit herauswollte, fehlte überall die Zeit, und überdieß fühle ich — und glauben Sie es mir nur wörtlich — eine wahre Scheu Sie bei meiner Fruchtbarkeit, (die eigentlich von der Natur des Unkrauts etwas an ſich trägt), immer und immer mit meiner ſchwarzen Wäſche zu behelligen! Eine derbe Indiskretion bleibt es unfehlbar, und ſie hat keine andere Entſchuldigung, als mein Intereſſe. Wenn ich nun denke, Sie empfangen es mit Ueberdruß, und müſſen es beinahe für eine corvée anſehen, ſo reinigt mich das. Auch bin ich nicht ganz unbeſorgt, wie ich Ihnen ſchon einmal geſagt, Sie in Ihrer Stellung doch vielleicht einmal dadurch zu kompromittiren.

Das Wenige was Sie ausſetzen, hat ſo ganz meinen Beifall, und zeigt mir ſo ſehr Ihre treue Freundſchaft, daß ich nur wünſche, die Zeit möge noch die Aenderung erlauben.

Daß der Titel nichts taugt, iſt ein Unglück — aber hier kann nichts mehr helfen, und wir müſſen auf's gute Glück hoffen. Das Publikum iſt wunderlich, und das ganze Gefallen meiner Sachen eigentlich ein Beweis, daß, wenn es einmal in gute Laune verſetzt iſt, viel bei ihm durchgeht.

Ich — das ſchwöre ich Ihnen zu — ſchlage mich immer geringer an, je mehr ich ſchreibe. Auch iſt mein einziger Antrieb dazu nur Selbſtbildung, und — der Buchhändler, mein Troſt beim Verfehlten aber die ſeltſame Verſchiedenheit der Meinungen, die, wenn man nun einmal Poſto gefaßt, einen lange über dem Waſſer hält. Walter Scott hat in den Vorreden ſeiner vierzig Romane fortwährend über ſeine Anciennetät plaiſantirt, und man iſt es (im Allgemeinen), doch nicht ſatt geworden."

Uebrigens erhalten Sie (und ich werfe alle Skrupel deshalb bei Seite), mein Manuſkript über Afrika zuerſt und bei Zeiten, um alles zu ändern wie Sie wollen, mit carte blanche.

Der Himmel behüte Sie. Sagen Sie doch etwas Herzliches von mir an Alexander Humboldt über den Tod seines berühmten Bruders. Laube's Dedikation nehme ich unbedingt an, denn der Himmel behüte mich, daß ich einen es mit mir wohlmeinenden Mann kränken ſollte, weil er verfolgt iſt. Ich ſchüttle Ihnen die Hand dankbar und ergeben.

Semilaſſo der Verurtheilte.

Den Brief an Laube bitte ich gütigſt beſorgen zu wollen.

185.

Die Fürſtin von Pückler-Muskau an Varnhagen.

Berlin, den 25. Mai 1835.

Hochverehrter Gönner! Darf ich Sie bitten, ſich für einen Moment abzumüßigen, und dieſes Neueſtes aus Afrika zu leſen. Und wo möglich etwas anzugeben, um die Unächtheit ſolcher Nachrichten darzuthun: denn wenn auch die, welche den Styl des Fürſten kennen, ihm ſolches nicht zutrauen, ſo ſind doch wieder Viele, die blindweg daran glauben.

Der „Freimüthige," der bei dieſer Gelegenheit füglich der Abgeſchmackte zu nennen wäre, hat ſchon Aehnliches publizirt, wobei namentlich die grundloſeſten Gerüchte über Muskau vorkommen. Zu bemerken wäre, daß der Fürſt Algier Ende März verlaſſen, und die letzten Nachrichten aus Bona vom 5. April ſind.

Verzeihen Sie mir, wenn ich Sie abermals beläſtigte — und nehmen Sie die Zuſage der größten Hochachtung gütig auf von

Euer Hochwohlgeboren

ganz ergebenen
L. F. Pückler-Muskau.

186

Varnhagen an die Fürſtin von Pückler-Muskau.

Berlin, den 25. Mai 1835.

Ew. Durchlaucht

bin ich für die gütige Zuſendung dankbar verpflichtet; ich leſe ſonſt dergleichen Blätter nicht, dieſes jedoch hatte ich geſtern zufällig angeſehen, weil man es mir gegeben. Ich theile die Empfindung, welche dieſe geſchmackloſe Armſeligkeit in Ew. Durchlaucht erregt; kann Ihnen aber verſichern, daß hierin alle ordentlichen Leute, die mir vorkommen, ganz mit uns übereinſtimmen. Der Spaß iſt allzu ſchlecht, um böſe ſein zu können; auch allzu ſchlecht, um eine Antwort zu verdienen, oder nur zu geſtatten. Man muß ihn völlig ignoriren! Darauf wartet der Schreiber nur, daß ihm eine Entgegnung den Anlaß giebt, die Geſchichte mit Vortheil weiter zu treiben! Uebrigens kann man nicht läugnen, daß der liebe Fürſt durch ſeine allzulang fortgeſetzte Halbverkleidung dem Schreibervolke ſich etwas bloßgeſtellt hat. In dieſer Hinſicht iſt es mir immer auf's neue leid, daß die Bezeichnung „Semilaſſo" nun abermals andere ſchlechte Späße hervorrufen wird! Indeß haben wir das Mögliche gethan, es abzuwenden. —

Der Himmel erhalte uns den theuren Reiſenden, und laſſe ihn erfolg- und ruhmgekrönt, wie geſund und freudig, heimkehren! Ich grüße ihn herzlichſt und hochachtungsvollſt!

Gegen das zurückerfolgende Blatt iſt wirklich nichts zu thun, meines Erachtens; und gewiß das Beſte, ihm keine Berichtigung zu geben!

Mit tiefſter Verehrung und Ergebenheit

Ew. Durchlaucht

gehorſamſter

K. A. Varnhagen von Enſe.

187.

Die Fürſtin von Pückler-Muskau an Varnhagen.

Muskau, den 8 Juli 1835.

Hochwohlgeborener

Hochgeehrter Herr Geheimer Legationsrath.

Vor einigen Tagen empfing ich dieſen Brief von Pückler an Sie, verehrter Herr Geheimer Legationsrath, wie kurz vorher eine im März aus Alger abgeſandte Kiſte, einige kleine Andenken aus dieſer fernen Gegend für mich und meine Töchter enthaltend. Ich fand dabei die Beilage für eine ſchöne Dame, welche ich Ihnen mit der Bitte übermachen darf, ſolche zu ihrer Beſtimmung zu befördern, eine deſto günſtigere Aufnahme dadurch zur Erinnerung des Reiſenden zu erlangen. So weit — ſo lange ſchon aus den Kreiſen unſerer europäiſchen Geſellſchaft ausgeſchieden — verzeiht man wohl eine etwas hazardirte Aeußerung der Freunde, zumal dem, der es ganz herzlich meint! Darum bekenne ich frei heraus, wie dieſer halbe Beduine, dieſer Gentlemann in Burnus geradezu die Dame mir bezeichnet als die liebenswürdige künftige Frau von Varnhagen.

Noch kann ich mich nicht tröſten, Sie bei meiner Abreiſe verfehlt zu haben.

Genehmigen Sie die Zuſage der innigen Verehrung, mit welcher ich die Ehre habe zu ſein

Euer Hochwohlgeboren
ganz ergebene
L. F. Pückler-Muskau

188.

Varnhagen an die Fürſtin von Pückler-Muskau.

Ew. Durchlaucht

eile ich meinen tiefergebenen Dank auszuſprechen für die werthen Sendungen und Briefe, die mir geſtern und heute von Ihnen zugekommen! Ich war anfangs betroffen, in Ew. Durchlaucht Schreiben „dieſen Brief des Fürſten“ nicht zu finden, indeſſen hoffte ich bald, das Blatt würde ſich nicht verloren haben, ſondern den Blicken zeigen, und dann nachgeſandt werden. Und dies hat ſich denn heute früh gleich beim Erwachen auf das Schönſte erfüllt! Die Worte des lieben und verehrten Fürſten haben mich ungemein gefreut und belebt; ſein feſtes Zutrauen zu mir beglückt mich, und gewiß entſpreche ich demſelben mit beſten Kräften!

Mögen ihm nur ſeine Lebensluſt und Lebensfriſche bleiben, und ſie ihn auf ſeinen reichen Wanderungen nicht nur immer weiter, ſondern mit Befriedigung endlich auch wieder näher zu uns zurückführen! Vortrefflich ſpricht er über ſeine Schriftſtellerei; mit einer Unbefangenheit und Ablöſung, die ſelten mit ſo warmem Eifer zugleich beſtehen; er iſt ſo ſtark in dieſer Geſtalt, weil er auch längſt über dieſe hinaus, und immer noch in ſich das iſt, als er ſich äußerlich zeigen kann.

Den Brief an Dr. Laube ſchicke ich noch heute ab. Auch dieſes Blatt iſt köſtlich, und wird den Empfänger unendlich freuen. Die ſeitdem erſchienene Zueignung nimmt ſich gut aus, und iſt den Wünſchen des Fürſten gemäß. Ein Verſehen iſt mit dem Titel des Fürſten vorgegangen; es war zwiſchen Vollſtändigkeit und Kürze die Wahl; Laube hatte mit Recht die Kürze gewählt, der Verleger aber noch die preußiſche Generalſchaft hinzugefügt, an die nun noch anderes ſich reihen müßte. Die Sache iſt unerheblich; doch wollte auch in ſolchen Dingen, und gerade dem Fürſten gegenüber, der Autor ſich regelrecht halten.

Die Sendung aus Afrika, mit der ich geſtern bei * mich einzuſtellen hatte, iſt von dem außerordentlichſten Erfolge begleitet geweſen. Sie hat das lebhafteſte Erſtaunen, den angenehmſten Eindruck gemacht; das Andenken iſt ſchmeichelhaft empfunden, das ausdrucksvolle Zeichen deſſelben ſehr bewundert worden. Dabei habe ich einen Theil des mir Anvertrauten diplomatiſch verſchwiegen, und mich wohl gehütet, die geheimen Fäden zu verrathen, die ſich ſtill in dieſes bunte Gewebe eingeflochten haben! Ich ſehe aus den Vorausſetzungen, welche Ew. Durchlaucht mir gütigſt andeuten, den liebevollen Antheil und die freundliche Fürſorge, welche der gute Fürſt mir hegt, und bin ihm dafür mit treuem Herzen dankbar. Allein die Vorausſetzungen ſind irrig; beide Perſonen, welche die Sache zunächſt angeht, ſcheinen nichts davon zu wiſſen.

Ich ſchreibe dem lieben Fürſten nächſtens, und will nur vorher noch ein Blatt von Dr. Laube einfordern, auch einiges Litterariſche abwarten, das ich zu berichten wünſche. Man kann in der Litteratur, wie im Kriege nichts allein thun, es bedarf des Zuſammenwirkens, und doch ſehe ich täglich mehr, iſt man faſt immer auf ſich allein zurückgewieſen, und darf auf kein Zuſammenwirken rechnen! Ein unglücklicher Zwieſpalt, in welchem man ſich ewig fortbewegt!

Ew. Durchlaucht genießen in dem ſchönen grünen Muskau gewiß beſſere Sommertage, als wir in dem heißen Berlin, wo Staub und Schwüle gleich läſtig ſind. Mir geht es noch leidlich genug, aber unter einer harten und traurigen Bedingung, daß ich nämlich möglichſt wenig ſchreibe! Während ich, den Antrieben und Anläſſen nach, unaufhörlich ſchreiben ſollte!

Genehmigen Sie, hochverehrte Frau Fürſtin, den wiederholt beeiferten Ausdruck der tiefſten Ehrerbietung und innigſtergebenen Dankbarkeit, worin ich Ihrem ferneren Wohlwollen mich empfehle und treulichſt verharre.

Varnhagen von Enſe.

189.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 15. Juli 1835.

„Vom Fürſten Pückler!“ Dieſer Ausruf beim Erkennen der Handſchrift auf einem Briefumſchlag erweckt gleich die raſcheſte Bewegung, es fängt eine neue Stimmung an, die Sinne ermuntern ſich; Heiteres, Anmuthiges, Friſches, Liebenswürdiges wird erwartet. So ging es mir in dieſen Tagen, als ich durch die verehrte Frau Fürſtin das jüngſte Briefchen Ew. Durchlaucht empfing! Ich fand mich gleich ſo angenehm berührt, daß ich auch davon gekräftigt wurde, und die zu befördernde Einlage ſofort mit eigenem Schreiben begleiten konnte. Hier iſt ſchon die Antwort, und auch dieſe halte ich keinen Tag auf; und gebe nur ſchnell dies grüne Blatt zu der rothen Blume — als grünes Blatt! Der Brief von Laube gefällt mir ſehr; es iſt in ſeinem ganzen Weſen etwas Eigenes, vom Buchſtaben Unabhängiges, das noch ganz anderes iſt, als litterariſches Talent; er iſt fein, auch wo er noch roh, und tüchtig, wo er noch frivol iſt.

Vor allen Dingen möchte ich Ew. Durchlaucht bitten, ſeinen Wunſch, wenn es irgend geht und noch Zeit dazu iſt, zu gewähren, und ihm einen Beitrag zu dem „Almanach der Schönheit“ zu geben; aber mit Ihrem Namen lebend und rüſtig! Ich will ihm auch einen Aufſatz liefern, wenn mich alles im Stich läßt, und ſcheue die kleine Bedenklichkeit nicht, die gerade ich haben dürfte. Man muß ſich gegenſeitig unterſtützen, auch mit Aufopferung. Uebrigens hat es mit Laube keine Noth, er verſinkt nicht, ſondern hebt ſich, auch geſellſchaftlich, und beweiſt, daß ein Talent immer vornehm iſt, ſobald es will. — Ueber den Verſtorbenen kann ich nur die Meinung wiederholen, daß er aufzugeben iſt, und ſein Bruder Semilaſſo gleichfalls nur leiſe noch vorkommen darf. Ew. Durchlaucht haben Recht, das Publikum hat ſich gar lange das Spiel mit dem „Unbekannten“ von Walter Scott gefallen laſſen; aber gerade das iſt ſchlimm; die frühere Doſis pſeudonymen Scherzes wirkt in ihm fort, und die kleinſte macht jetzt zu ſtarke Wirkung. Mit dem Queckſilber iſt es immer ſo; Opium wirkt in entgegengeſetzter Art, jemehr gegeben worden, deſto mehr muß gegeben werden. Opium ſchreiben Sie einmal nicht! — Auf alles Verheißene bin ich ſehr begierig. Der Band über Frankreich muß nun bald aus der Preſſe ſein. Er ſoll gut empfangen werden, einige Poſten ſind ſchon ausgeſtellt, und die Gegner werden finden à qui parler! Für die künftigen Sachen will ich gern nach Einſicht und Gewiſſen beiräthig ſein; das eigentlich Geſchäftliche ſchließ' ich aus, als worin ich bisher wenig Geſchick gehabt; auch ſcheinen Ew. Durchlaucht darin ſehr gut bedient. Vielleicht von Ihnen ſelbſt? Es wäre kein Wunder! — Der Aufſatz in Dr. Mundt's Zeitſchrift nimmt ſich ſehr gut aus und findet großen Beifall, wie auch die Zeitſchrift im Ganzen. Der Herausgeber leidet noch an dummer Verfolgung der Frömmlinge, wird aber von angeſehenen Perſonen geſtützt. Er wird ſich ſchon durchbeißen. Litteratur und Geſellſchaft werden übrigens immer trauriger hier, enger, dürftiger, lebloſer. Die Meinungen und Urtheile, denen man zu herrſchen erlaubt (und die es doch nicht dahin bringen), zeigen ſich jeden Tag gewachſen an Gemeinheit und Brutalität; ſie ſtören, aber ſelbſt bleiben ſie auch nicht ungeſtört. —

Welche Bewegungen und Ausrufungen des Erſtaunens, der Verwunderung, der guten Laune, der freundlichen Dankbarkeit habe ich vernehmen müſſen, als * in meiner Gegenwart das afrikaniſche geſtickte Tuch entfaltete! Sie hing es über ihren Kopf als Schleier, um ihre Beſchämung zu verdecken; das Andenken iſt ihr ſchmeichelhaft und werth. Ich ſoll ihren Dank ausdrücken, und alle beſten Wünſche. Sie wohnt in einer hübſchen Landwohnung auf der Potsdamer Chauſſee, und ich ſehe ſie oft. Laſſen Ew. Durchlaucht hier aber der Einbildungskraft nicht den Zügel ſchießen! Unſere Chauſſeen ſind noch halsbrechend, es fährt ſich weder ſo glatt noch ſo ſchnell, wie auf Eiſenbahnen. Apropos von dieſen, ſie haben hier viele Gegner. Hilft nichts! Man wird müſſen! —

Frau von Arnim hat ihren jüngſten Sohn in Folge eines Schwimmſturzes verloren, und iſt tief gebeugt, will aber gefaßt ſcheinen. Ihr Buch wird arg mitgenommen, und ſie iſt darüber ganz beſtürzt; jeder Tadel bringt ſie aus dem Gleichgewicht, und kein Lob — denn auch großes Lob wird ihr — freut ſie. Dabei iſt es ſchwer Autor ſein! Sie muß ſich abhärten; das Meiſte war vorauszuſehen. Viele nehmen ihr hauptſächlich die Zueignung übel. Recht gut, daß manche Leute ihren Aerger haben! —

Laube klagt, daß ſeine Zueignung durch den Verleger den Zuſatz „Kön. Pr. General“ bekommen, er wollte bloß den Namen, da alle Titel nicht zu geben waren; er hat in ſeinem Briefe Aufklärung und Entſchuldigung deshalb vergeſſen, der Raum fehlte dann: ich erwähne es nachträglich, ſeinem Begehren gemäß. Es iſt ſo auch gut. —

Humboldt iſt in Töpliz. Faſt alle Welt verreiſt, oder iſt ſchon fort. Heute wird Frau von Stägemann begraben. Ich fürchte für ihn, er ſcheint mir ſehr wankend. — Mir geht es um vieles beſſer; ich habe mitunter ganz gute Tage, aber auch ſchlechte, und ſelbſt in den guten bin ich ſelten arbeitsfähig. Schade! Ich hätte viel zu thun. Noch Jahre lang mit Rahels Papieren, die mein wahres Leben ſind! Mit vielem anderen, was mir auch obliegt!

Mit beſten Wünſchen und Hoffnungen für

Ew. Durchlaucht
verehrungsvoll und innigſt ergeben

Varnhagen von Enſe.

190.

Die Fürſtin von Pückler-Muskau an Varnhagen.

Muskau, den 13. Auguſt 1835.

Hochwohlgeborener Herr,

Hochzuverehrender Herr Geheimer Legationsrath.

Wie gütig und liebenswürdig iſt alles was von Ihnen kommt! Ich habe dies abermals recht lebhaft beim Empfang Ihrer letzten Briefe empfunden. — Mit dieſen Geſinnungen werden Sie es gewiß theilen, daß ich der großen Beſorgniß hingegeben lebe, denn ſeit dem 26. Mai — bin ich ohne alle Nachrichten, und alle Gründe der Beruhigung, womit ich und Andere meine Unruhe zu beſchwichtigen ſuchen, reichen kaum mehr aus! Auch wälzt der Laſt auf meinem Herzen jeder Tag der vergeblichen und getäuſchten Hoffnung ein immer ſchwereres Gewicht zu.

In dieſer traurigen Verfaſſung meines Gemüthes iſt mir die Klage an Sie gerichtet, erleichternd! Doch noch eine Bitte iſt die Veranlaſſung meines Briefes, und zutrauensvoll darf ich ſie ausſprechen.

Der Neffe des Fürſten, Sohn ſeiner jüngeren Schweſter, deſſen Erziehung er bisher leitete, und dem er wohl, wenn er ohne Erben ſterben ſollte, das Beſitzthum zudenkt, welches er hinterlaſſen würde, ein junger Mann von bald 19 Jahren, nicht ohne Anlage und äußerlich ſehr wohl gebildet, ſoll nach überſtandenem glücklichen Examen ſeine Studien zu Michaelis beginnen. Es iſt die Abſicht von ſeinem Onkel, daß er ſich dem diplomatiſchen Fache widme, und mir iſt es übertragen, für das Nöthige nun zu ſorgen. Eine direkte Einmiſchung des Vaters wünſcht Pückler nicht, und die zu dem hier angedeuteten Gelder ſind auch auf die Summe von 500 Thlr. jährlich beſchränkt! Die Frage wäre daher für mich dahin zu löſen, daß ich mit Rückſicht auf die disponible Summe die Ueberſicht deſſen hätte, was der junge Graf Pückler zu erlernen, und wie er die Eintheilung ſeines Studienlebens in Hinſicht ſeiner übrigen Bedürfniſſe zu machen hat.

Solches mit Ihrem Rath und Ihrer Angabe entworfen, darum erſuche ich Sie, Hochverehrter! Auch um Ihre Anſicht, welche Univerſität Sie zum Anfang dieſer akademiſchen Laufbahn beſtimmen möchten.

Bis jetzt war der junge Menſch auf der Ritterakademie zu Liegnitz. Sein Onkel wollte ihn von da nach Genf bringen, namentlich der Sprachen wegen.

Sollte dies ſich jedoch mit den Mitteln, die da ſind: vertragen, worüber ich eigentlich nur durch Hörenſagen etwas weiß, ſo wäre es vielleicht deshalb vortheilhaft, da die jungen Leute in Genf gleich ſo geſtellt werden, daß ſie in Familien aufgenommen ſind, welches für Sitte und geſellige Bildung oft ſo wohlthätig wirkt; um ſo mehr, da dieſer Jüngling, wie Alle von deutſchen Schulen kommende, ſich hierin noch manches anzueignen hätte. Ob nun Berlin zu wählen wäre — ich weiß es nicht, und ſchwebe wirklich wegen dieſer ganzen Sache in einem wahren Dunkel.

Niemand kann mich hier mehr als Sie unterſtützen, und nochmals bitte ich Sie dringend, ſich meiner darin anzunehmen, und die Freimüthigkeit mit Ihrer großen Güte zu entſchuldigen, welche mich vielleicht Sie ſo beläſtigend macht. Genehmigen Sie hier im voraus den Dank, der der herzlichſte ſein müßte, wenn Sie mich mit meiner Angelegenheit nicht abweiſen, und die Zuſage innigſter Verehrung und Anhänglichkeit, von

Ihrer

allerergebenſten

L. Pückler-Muskau.

Nachſchrift.

Ich bin glücklich genug, verehrter Freund, Ihnen ſagen zu können, daß ich eben einen Brief von Pückler erhalte, der, wenn er meine Sorgen nicht hebt, doch mir bis zum 28. Juni die Nachricht ſeines Wohlſeins giebt.

Er befand ſich in Kerkau und Sfax, wo er mit großer Eskorte des Bey von Tunis gereiſt, viel ſehr Merkwürdiges an Alterthümern gefunden, und auch eine ſehr ausgezeichnete Aufnahme erhielt. Doch zugleich fehlt es weder an Gefahren, noch an unendlichen Beſchwerden. Herzlich grüßt Sie der Entfernte, mit Dank und Verehrung Ihrer gedenkend wie immer.

191.

Varnhagen an die Fürſtin von Pückler-Muskau.

Ew. Durchlaucht

verehrte Zuſchrift und duftendes Fruchtgeſchenk trafen mich bettlägerig, durch welchen traurigen, im ſchönſten und vielleicht ſchon letzten Sommerwetter doppelt traurigen Umſtand auch allein die Verſpätung meiner Antwort und meines Dankes verſchuldet werden konnte! Die herrlichen Früchte haben Kranke und Geſunde erquickt, und für Ew. Durchlaucht die heiterſten Dankempfindungen erweckt, zugleich aber einige Zweifel, die ich ſelbſt einigermaßen mitzuhegen verſucht bin, die Zweifel nämlich, ob Ew. Durchlaucht nicht vielleicht im Scherze dieſe durch Größe und Würze ſo außerordentlich ſchönen Früchte für in Muskau gewachſen ausgeben, da ſie faſt ganz das Anſehen haben, friſch aus Afrika gekommen zu ſein? Verhalte es ſich indeß damit, wie es wolle, Ew. Durchlaucht werden es uns nicht übel nehmen, daß wir bei ſo bewundernswerthen Erzeugniſſen und Gaben zugleich mit Ihnen auch den Namen des theuren Fürſten gefeiert haben!

Die glücklichen Nachrichten von ihm laufen hoffentlich nun fortgeſetzt ein, und mildern die Beſorgniſſe immer auf's neue, denen die weite Ferne und das Stocken der Mittheilung freilich allzu leicht Nahrung geben kann. Ich war höchſt erſchrocken über den Anfang des Briefes Ew. Durchlaucht, ich fühlte ganz Ihre Beängſtigung und meine eigene zugleich, und erſt mit dem nachſchriftlichen Blättchen fiel mir wie ein Stein von der Bruſt, wurde der Athem wieder frei. Herr Breſſon war auch wahrhaft bekümmert und ungemein erfreut, nachträglich zu vernehmen, daß wenigſtens neuere Briefe ſeitdem eingetroffen ſeien.

Die Reiſen des verehrten Fürſten haben ein großes Intereſſe, und ich kann mir denken, daß ſein aus Muth und Geiſt zuſammengeſetztes Weſen ganz beglückt iſt durch die kühnen und reichen Erlebniſſe, die er ſich gewinnt. Aber vergeſſen darf er in dieſen großartigen Genüſſen doch nicht, daß in anderen Herzen mehr Sorge und Liebe für ihn ſchlägt, als in ſeinem eigenen. Wirklich gehört ein ſolcher Mann nicht mehr ſich allein an, er gehört denen, die ihn lieben, und ich will mir meinen Antheil an ihm auch niemals beſtreiten laſſen! — Wäre er nur erſt aus Afrika fort! In Griechenland, in Konſtantinopel iſt er wieder näher, erreichbarer, und wenigſtens manchen Gefahren entrückt! Selbſt in Aegypten und Syrien iſt er ſchon ſicherer, als unter den Barbaresken. —

Ueber das Anliegen Ew. Durchlaucht in Betreff des jungen Grafen von Pückler habe ich viel nachgedacht, ohne jedoch ein beſtimmtes Ergebniß liefern zu können. Der Aufenthalt in Genf hätte große Vortheile, beſonders weil junge Leute dort gewöhnlich während ihrer Studienzeit in anſehnlichen Familien Aufnahme finden, und Aufſicht, Unterricht und Koſt in demſelben Hauſe verbunden werden können. Ich war indeß nie perſönlich dort, und habe auch keine Bekannten, die ich näher befragen könnte. Die beſtimmte Geldſumme ſcheint mir aber jedenfalls für Genf nicht ausreichend. Von Univerſitäten würde ich, wenn es nicht Berlin ſein ſoll vor allen anderen Göttingen vorſchlagen, wo ein ſehr ſolider

Geiſt herrſcht, und von jeher viele junge Diplomaten mit beſtem Erfolg gebildet wurden.

(Der Schluß fehlt.)

192.

Pückler an Varnhagen.

Malta im Gefängniß der Quarantaine,
den 10. November 1835.

Verehrteſter Freund,

Die Peſt und Cholera, obgleich ſie mir ſelbſt Gottlob bis jetzt fern blieben, haben doch meine Korreſpondenz in eine traurige Unordnung gebracht, und ich habe faſt gar keine Nachrichten von zu Haus ſeit undenklichen Zeiten. Auch von Ew. Hochwohlgeboren nichts als ein Stückchen Brief an die Fürſtin, was ſie mir mitgetheilt, ſehr graziös und liebenswürdig für mich wie immer, aber nicht hinlänglich für meinen Hunger und Durſt. Hoffentlich ſind Sie wohl, das bleibt die Hauptſache, und meine eifrigſten Wünſche ſende ich deshalb über's Meer.

Fünf Theile meines Nonsense über Afrika gehen zugleich mit. Schefer hat die gemeſſene Ordre, ſo wie ein Theil abgeſchrieben iſt, Ihnen denſelben zuzuſchicken, und ich wiederhole meine Bitte mit plein pouvoir, zu ſtreichen, was Ihnen gutdünkt. Die Semilaſſo'ſche Form war darin nicht mehr füglich abzuändern, aber ich habe ſie zuletzt, wie Sie ſehen werden, möglichſt vereinfacht, und den Titel abgekürzt. Der Stoff des Buches iſt *überreich*, und ich habe, um ihn zu erlangen, meine Haut wahrlich in jeder Hinſicht zu Markte getragen — wie die Behandlung ausgefallen iſt, das müſſen Sie entſcheiden.

In höchſtens drei Wochen gehe ich nach Aegypten ab, das ich zu *meinem* Vergnügen ſehen will, und nur wenig darüber zu ſchreiben gedenke, denn es iſt zu abgedroſchen. Tripoli muß ich wegen der Unruhen und der völligen Unmöglichkeit über das Weichbild der Stadt hinauszukommen, aufgeben bis auf ein andermal. Weiter bin ich noch nicht ganz mit mir einig.

Meine Geſundheit hat ſich gut betragen, weit beſſer als ich in meinem Alter, und nach einem nicht allzuweiſe geführten Leben erwarten durfte. Wenn es ſo bleibt, bin ich überzufrieden.

Laſſen Sie mich doch wiſſen, was während meiner Abweſenheit aus Ihrer goldenen Feder gefloſſen, und wenn Sie recht liebenswürdig ſein wollen, ſo laſſen Sie mir es durch die Fürſtin zukommen. Den letzten Brief von Ihnen erhielt ich vor ſechs Monaten.

Mit alter unwandelbarer Verehrung

Euer Hochwohlgeboren
treu ergebener
H. Pückler.

193.

Pückler an Varnhagen.

Malta, den 23. November 1835.

Mein verehrteſter, gütiger Freund,

Sie haben ohne Zweifel meinen Brief aus der Quarantaine erhalten, der Ihnen den Abgang meines Manuſkriptes über Afrika, aus fünf Theilen beſtehend, meldet, und den an Herrn Schefer ergangenen gemeſſenen Befehl, Ihnen jeden Theil, wie er fertig in's Reine geſchrieben iſt, ſogleich zur freundlichen kritiſchen Durchſicht zuzuſenden. Ich darf diesmal hoffen, daß die Zumuthung nicht zu unverſchämt iſt, weil die abgehandelten Gegenſtände Sie jedenfalls um ihrer ſelbſt willen intereſſiren werden. Der Zweck dieſer Zeilen iſt aber der: Sie nochmals auf das Ernſtlichſte und Dringendſte zu bitten, ohne Umſtände zu ſtreichen oder zu ändern, was Sie nachtheilig für mich halten. Ich thue dies mit dem vollkommenſten Vertrauen, weil ich auf der einen Seite Ihrem Urtheil den Vorzug vor meinem eigenen gebe, auf der anderen aber auch weiß, daß Sie keinen übertriebenen Aengſtlichkeiten Raum geben.

Ich bin hier von den Engländern mit einer Attention und Freundlichkeit aufgenommen worden, die mich, der den engliſchen Karakter etwas kennt, nicht ſo ſehr verwundert, aber vielen Anderen ſehr auffallend ſein würde, und jedenfalls angenehm für mich iſt. Ich kann ſagen, daß man mich wirklich hier fetirt, und bis jetzt war Aehnliches wirklich überall der Fall, doch nirgends in ſolchem Grade als hier. Ich muß es ſagen, weil es wahr iſt, obgleich es faſt arrogant klingt. Wenn die Leute indeß wüßten, welch ſchlechter Prophet ich im Vaterlande bin, und wie gering man mich in Berlin anſchlägt, vielleicht machten ſie weniger Umſtände mit mir. Bei alledem ſchmeichelt es meiner Eitelkeit im Auslande gewiſſermaßen Mode zu ſein, und dies doch nicht meinem Bischen Rang und Vermögen, ſondern eigenem geiſtigen Beſtreben, unterſtützt und gehoben durch die großmüthige Güte berühmter litterariſcher Gönner, allein zu danken. Man darf mir, der nichts weiter hat, dieſen kleinen Triumph nicht verdenken.

Einen Spaß muß ich Ihnen noch erzählen. Als ich Tunis verließ, und mich in Goletta einſchiffte, kam der Gouverneur zu mir, um mich noch einmal von Seiten des Bey zu bekomplimentiren, und mir zugleich anzukündigen, daß Seine Hoheit mich nicht abreiſen laſſen könne, ohne mir ein rinfresco mit auf den Weg zu geben. Nun hören Sie, worin dies beſtand, welches ein ganzes Transportſchiff einnahm.

1) 4 Ochſen, 2) 20 Schafe, 3) 100 Hühner, 4) 6 Bockshäute voll feinem Oel, 5) 4 Fäſſer Butter, 6) 500 Eier, 7) 300 Brode, 8) 2 Zentner Zucker, 9) 1 Zentner

Mokka-Kaffee, 10) 2 Zentner Reis, 11) 2 Wagenlaſten Gemüſe aller Art, 12) 2 große Körbe voll Weintrauben, 13) 100 Melonen, 14) 100 Waſſermelonen, 15) 6 Kiſten mit Konfitüren.

Mit dieſer kleinen Erfriſchung hätte ich zur Noth um die Welt reiſen können, und der Werth betrug wenigſtens 100 Louisd'or.

Dennoch würde mich dieſe afrikaniſche Galanterie in keine geringe Verlegenheit geſetzt haben, da es gegen die Etikette angeſtoßen hätte, irgend etwas davon zurückzulaſſen, wenn nicht glücklicherweiſe ein Kapitain der belgiſchen Marine, der ſo artig war, mir ſein Schiff zur freien Ueberfahrt anzubieten, und allein deshalb drei Tage auf mich zu warten, vorhanden geweſen wäre. Dieſen bat ich nun, mir zu erlauben, als geringe Erwiederung für ſeine mir bewieſene Güte, wenigſtens meinen Theil zur Schiffsproviſion beitragen zu dürfen, und überließ das Ganze ſeiner Mannſchaft. C'était payer en grand seigneur, et à bon marché.

Nun noch zuletzt ein ſchamhaftes Bekenntniß. Ich habe während meiner ſechzehntägigen Quarantaine wieder einen Theil eines neuen Buches angefangen und beendigt! Ein Roman von phantaſtiſchem Inhalt, ganz nach einem Rezept verfertigt, das mir Schefer einmal zu dergleichen mitgetheilt hat. In der nächſten Quarantaine wird der andere Theil nachgeliefert. Bis dahin mag der erſte ruhen.

Ew. Hochwohlgeboren
dankbar ergebener Freund und Diener

H. P.-M.

Pückler an Varnhagen.

Malta, den 10. Dezember 1835.

Verehrteſter Freund!

Da ich Ihnen mit Briefen hinlänglich zugeſetzt, ſo ſchreibe ich diesmal nur wenige Worte als Erwiederung Ihres vortrefflichen grünen Blattes, dem ſelbſt der Schwefel nur einige wenige Herbſtflocken beizumiſchen vermochte. Die Blume dazu iſt der liebenswürdige Inhalt. Meinen beſten Dank dafür, und den himmliſchen Mächten gleichfalls, die mich ihn finden ließen. Denn es hatte den teufliſchen Schergen in der Quarantaine gefallen, Ihr Schreiben mit Laube's Roſe und einem halben Brief der Fürſtin in das Kouvert eines Rekommandations-Schreibens des General-Lieutenant Minutoli an Seine Hoheit Mehemed Ali böslich einzuſchwärzen. Glücklicherweiſe war der Empfehlungsbrief ſelbſt in ein anderes Kouvert gerathen, wo ich ihn auffand, und dadurch die Verwechſelung gewahr wurde. Denken Sie ſich, wie ſich Mehemed Ali's Miniſterium die Köpfe zerbrochen haben würde, wenn ich unwiſſend Ihre und Laube's ſchönfarbigen Depeſchen nach Aegypten geſendet hätte. Die Hieroglyphen wären dort wieder jung geworden.

Das Unglück, welches die arme Arnim betroffen, thut mir in der That ſehr weh, denn ſie ſchien mir ihre Kinder zärtlich zu lieben. Solche Verluſte ſind immer ſchrecklich, und erregen meine innigſte Theilnahme. Weniger ihre Thorheit, den Tadel als Schriftſtellerin nicht vertragen zu können. Dies wundert mich ungemein, denn ich hielt ſie für viel zu eitel dazu, oder vielmehr von ſich ſelbſt eingenommen.

Zum Tode der alten Stägemann kann man nur ihr und der ganzen Welt gratuliren. Ich hoffe, er wird noch eine Weile aushalten, aber alles wird ſo alt! Es iſt abſcheulich. Ich ſchäme mich in dieſer Hinſicht jetzt täglich vor mir ſelbſt, ſeit ich in der hieſigen Quarantaine fünfzig Jahre alt ward. Manchmal kann ich's noch gar nicht für offiziell halten!

Was haben Sie für Mundt's Zeitſchrift aus dem Semilaſſo ausgewählt? ich weiß es nicht, eben ſo wenig, was aus dem Buch ſelbſt geworden iſt, das ſchon vor ſechs Monaten herauskommen ſollte, und noch immer in Hallberger's Preſſe ſteckt, wahrſcheinlich nur, um zwei ebenſo miſerable Ueberſetzungen zugleich publiziren zu können, als die der „Tutti Frutti“ ſind, deren Albernheit mir in Frankreich und England den Hals brechen wird. Sie würden mir, theuerſter Freund, einen großen Dienſt erweiſen, wenn Sie es irgendwo, wo es bekannt wird, ſagen ließen, wie ganz unter aller Würde die Verdrehungen ſind, die ich leider ſelbſt keine Zeit habe vorher zurecht zu ſetzen, und nicht einmal weiß, wer ſie verfertigt. Es iſt gerade als wenn Sie einen blühenden Baum nähmen, ihm alle Blüthen und Blätter abſtreiften, und ſtatt deſſen Unkraut daran aufhingen. Das nennen die Leute eine Ueberſetzung.

Was werden Sie, dem der Semilaſſo zuwider iſt, nun über fünf neue Theile dieſes Ungeheuers ſagen? Es iſt dies aber kein rebelliſcher Trotz, ſondern Noth! Denn als Ihr Verdammungsurtheil anlangte, war ſchon ſo viel in dieſer Form fertig, daß ich nicht mehr zurück konnte. Teufel Semilaſſo hatte mich bei einem Haar, und ich war ſein — nicht auf ewig — aber doch bis zu des Buches Ende. Doch nun ſoll er mir gewiß nicht mehr zu nahe kommen, und mit dem alten Invaliden laſſen Sie Gnade für Recht ergehen. Es ſind doch wieder vier Seiten geworden. Den Brief an Laube bitte ich gütigſt beſorgen zu wollen.

Herzlich ergeben

H. Pückler.

194.

Die Fürſtin von Pückler-Muskau an Varnhagen.

Berlin, den 19. Dezember 1835.

Eben erhalte ich die Einlage an Sie, hochverehrter Herr Geheimerath, und wenn ich gleich Ihre Güte und Freundſchaft ſo treu als bewährt für den Briefſteller kenne, ſo darf ich ihn doch noch angelegentlich in ſeinen Bitten, wie in ſeiner Perſon dieſen wohlwollenden Geſinnungen empfehlen, welche ich immer für ihn als ein leitendes und ſchützendes Geſtirn anſehe.

Erlauben Sie mir aber noch eine Bitte. Der Neffe des Fürſten, ein recht hoffnungsvoller junger Mann, wünſcht ſehr, Ihnen vorgeſtellt zu werden. Möchten Sie die Gewogenheit haben, ihm eine Stunde zu beſtimmen, wo er zu Ihnen kommen dürfte — und möchten Sie ihn gütig aufnehmen, wie einiges Intereſſes würdigen.

Ich hoffe, es geht erträglich mit Ihrer Geſundheit. Meine beſten Wünſche, wie meine innigſte Verehrung ſind Ihnen ganz gewidmet.

Euer Hochwohlgeboren

ganz ergebene

L. Pückler-Muskau.

195.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 6. Januar 1836.

Verehrteſter, theuerſter Fürſt!

Schon den ganzen Tag treibt es mich, an Ew. Durchlaucht zu ſchreiben, mit Ihnen zu plaudern, Ihnen Liebes zu ſagen, Ihnen zu danken — aber wenn man krank im Bette liegt, ſind die Wünſche, zu denen die eigene Thätigkeit genügte, oft am wenigſten erreichbar. Nachdem ich mit Unruhe und Störung wiederholt gekämpft, bisweilen angeſetzt, dann wieder aufgegeben, komm' ich am ſpäten Abend nun doch zu dem ernſtlichen Verſuch, in unbequemer Lage und düſterer Stimmung ein heiteres Wort an Sie zu richten. Heiter kann es wirklich ſein, wenn ich mich vergeſſe, und ausſchließlich an Ew. Durchlaucht denke, welches oft genug mir als Mittel der Kräftigung gelungen iſt; denn in Augenblicken, wo ich mich zur Faſſung aufrufen will, thu' ich dies durch raſche Vergegenwärtigung ſolcher Perſonen, denen ich gerade in dem Falle, der mich drückt, die meiſte Lebenskraft zutraue. Da geſchieht es denn oft, daß ich auch Sie, liebſter Fürſt, als einen Schutzheiligen anrufe gegen Ueberdruß, Kleinmuth, Hinfälligkeit, und andere Uebel ſolcher Art; und Sie helfen mir nicht ſelten Ich habe auch noch andere Helfer, je nachdem das Uebel iſt; ſie aber alle zu nennen, wäre nicht rathſam, da unter meinen Heiligen auch gar wunderliche zum Vorſchein kommen würden. — Drei Briefe habe ich ſeit kurzem von Ihnen empfangen; vor einiger Zeit den vom 23. November durch die verehrte Frau Fürſtin, heute den vom 10. November durch Schefer, und gleichzeitig den vom 10. Dezember wieder durch die Fürſtin. Kurz vorher empfing ich auch den dritten Theil des „Semilaſſo“ und die „Jugendwanderungen“, und habe beide Bücher auf meinem Krankenlager, gleich herrlichen Südfrüchten, mit größter Labung genoſſen. Die Schilderung der Pyrenäen hat mich ganz entzückt, ſie iſt von der bekannten Meiſterhand, und von einer neuen dazu, denn Schefer hat Recht, die beſten Darſtellungen aus den engliſchen Reiſebriefen ſind hier noch übertroffen. Es traf ſich, daß ich das Leſen jener pyrenäiſchen Briefe mit dem von Goethe's italieniſchen Berichten wiederholt durchkreuzte, und jene glänzten ſo hell und friſch in dieſer Nachbarſchaft, wie zwei Geſchwiſteraugen, die, mit gleichem Feuerblicke ſchauend, einander nicht ſchaden, ſondern erhöhen. Ich erkenne nun auch vollkommen, wie wichtig die Wahl des Gegenſtandes iſt, der unter Ihre Feder kommt; der größte und bedeutendſte Stoff iſt der beſte, denn wenn auch der geringere mit gleicher Sicherheit aufgefaßt wird, und mit gleicher Grazie behandelt, ſo vermag ſich die Menge doch nie darein zu finden, außer wo die Sache ſchon alt und durchgeſprochen iſt, und mit hergebrachtem Anſehen feſtſteht. Die Leute wollen immer noch nicht erlauben, daß Ew. Durchlaucht in Ihren Büchern eſſen und trinken, was ſie den Helden Homer's denn doch billig ſchon zugeſtehen! — Sie ſehen nun ſchon hieraus, wie vielen Dank ich Ihnen für Ihre Gaben ſchuldig geworden, theuerſter Fürſt! Und nun noch dazu für die lieben Briefe, die ſo viel Gutes und Freundliches für mich enthalten, und auch wahrhaft meinem Herzen wohlthun, mehr noch durch die uneigennützige Freude, daß dergleichen von Ihnen ausſtrömt, als durch die eigennützige, daß es ſich zu mir wendet!

Wir folgen hier den Windungen Ihrer Bahn mit größter Spannung und Theilnahme, und da man mich mit Ihnen in Verkehr weiß, ſo bekomm' ich mehr Anfragen als ich beantworten kann. Jede Erwähnung in den öffentlichen Blättern wird vielfach beſprochen, und ſelbſt die Mißwollenden — denn wie könnten ſie fehlen? — zeigen ihre Neugier, ihren gezwungenen Antheil. In dem kleinen Kreiſe alter Bekannten, der meine wenigen Schritte einſchließt, giebt es nur Freunde und Verehrer von Ihnen. Mit lebhafteſtem Eifer gedenken Ihrer Fräulein Solmar, Frau von Horn, Fräulein vor Craven, und ich nenne Ihnen dieſe Namen gern, weil es eine ſchmeichelhafte Beruhigung iſt, frühe Geſinnungen durch die Zeit bewährt zu wiſſen. Wie es in der Berliner großen Welt ausſieht, weiß ich durch eigene Anſchauung längſt nicht mehr, auch habe ich vom Hörenſagen ſchon genug. Es muß fürchterlich ſein. Die Beſchränktheit, Albernheit, Heuchelei und Anmaßung, und, als Erzeugniß von allem dieſen, die Langeweile, ſollen nicht auszuſprechen ſein. Wohl bekomm's! Dieſe Welt kann mich nicht reizen, und ich freue mich, Ew. Durchlaucht nicht in den Klauen dieſes Unthiers zu wiſſen, mög' es immerhin ein wenig an Ihrem ſchriftſtelleriſchen Namen zerren! —

In der Litteratur wiederfährt Ihnen im Ganzen die ehrenvollſte Anerkennung; auch dem einzelnen Tadel liegt dieſe immer zum Grunde; dieſelben Waffen, mit denen man verwundet, dienen auch zum Huldigen, und ich ſehe Manchen, der eben geſchoſſen, anſtatt wieder zu laden, das Gewehr präſentiren. Unter den Deutſchen herrſcht ein eigener Tick; ſie wiſſen ſich mit dem Fürſten nicht recht zu benehmen, und aus dem Gefühl, wie gern ſie der Vornehmheit ſich beugen, widerſetzen ſie ſich ihr; ſie glauben ſo ihre liberale Schuldigkeit zu thun. Könnte man nur bisweilen das nöthige Wort den Leuten in's Ohr raunen! Aber das iſt ſo ſchlimm in unſerer Zeit, man weiß nicht, indem man leiſe flüſtert, ob man in ein Sprachrohr ſpricht, und mit Schrecken den zarten Laut als ſtarken Donner vernimmt. Doch hab' ich im Stillen manche Verſtändigung zu bewirken geſucht, und ſolcher Saamen breitet ſich dann von ſelber aus. Das Beſte bleibt, daß Ew. Durchlaucht unbefangen und freigeſinnt hoch über allen Urtheilen des Publikums ſtehen, nicht dieſen, ſondern der eigenen Neigung zu gefallen, leben und ſchreiben, und Ihren Gewinn und Genuß längſt dahin haben, ehe die Anderen ihr Ja oder Nein anbringen können. So fahren Sie nur fort, wie es die Muſe gebeut! Sie ſelbſt haben in dieſem Sinne das Vortrefflichſte ſchon geſagt! —

Wenn auch nur durch die Zeitungen, werden gewiß einige Nachrichten von der Schriften- und Schriftſteller-Verfolgung zu Ihnen gedrungen ſein, welche ſeit einigen Monaten bei uns ausgebrochen iſt. Die jungen Leute haben es toll gemacht, und entbehrten jeder Weltklugheit; die alten Leute ſchienen es hierin gleichthun zu wollen; aber was bei den jungen Leuten noch verzeihlich und graziös war, nimmt ſich bei den alten unerträglich aus. Das ſogenannte „junge Deutſchland“ beſtand eigentlich nur in Dr. Gutzkow, einem ſehr großen, aber brutalen Talente, und dieſer junge Mann hat nun die Ehre, daß alle deutſche Regierungen und der Bundestag dazu, weil Louis Philippe mit ſeinen Franzoſen gerade nichts zu thun giebt, ſich mit ihm beſchäftigen! Dieſer allgemeinen Richtung folgt er ſogar ſelbſt, und das Beſte, was noch gegen das junge Deutſchland geſchrieben worden, iſt anonym aus ſeiner Feder! Dr. Laube gehörte ſchon längſt einer ſolideren Richtung, und iſt auf dem Wege völliger Ausſöhnung mit dem Herrſchenden. Dr. Mundt hatte ſogar die Schriften Gutzkow's eifrig bekämpft, aber er iſt durch anderweitige Gegner, die er beleidigt hatte, in die Verdammniß mitgeſtoßen, aus der hervorzugehen auch ihm die beſte Hoffnung leuchtet. Ich fürchte jetzt ſchon weniger, daß die jungen Leute durch das Unwetter zu Grunde gehen, als daß die Behörden zu weit und zu lange ſich mit dem Handel ſchleppen, bei dem das nie herauskommen wird, was ſie meinen. Die Verfolgung ſtreifte auch an manches ganz fremde Gebiet, wo ſie nichts zu ſuchen hatte. Eine große Geiſtesaufregung dauert noch fort, und es kommen gerade dadurch Fragen zur Sprache, die man vermeiden wollte. Seltſam genug hat man auch ſchon die Namen der „dämoniſchen Frauen“, welche in neueſter Zeit unter uns wirkſam geworden, Rahels und Bettinas, in dem Streite genannt und die Kühnheiten und Neuerungen, an denen man Anſtoß nimmt, zum Theil auf ſie zurückbeziehen wollen! Das alles nun wird ſich ſondern und lichten, das Trübe und Wirre zerfließen, das Rechte und Wahre ſich durcharbeiten und beſtehen! Offenbar iſt leider durch dieſen Handel in erſchreckender Weiſe auf's neue geworden, wie locker und loſe alles in unſerem Geſellſchaftszuſtande iſt! — Die in der Litteratur einreißende Haltungsloſigkeit und Anarchie nach Goethe's Tod habe ich wohl vorhergeſehen, und in Wien mit dem Fürſten von Metternich darüber geſprochen, wie man vorbeugen könnte. Es iſt unglaublich was ein großer Name wirkt, und was er alles zu binden vermag! —

Der „Zodiakus" von Mundt iſt einſtweilen durch ein Verbot gehemmt; ob er nach einiger Zeit wieder flott wird, hängt von Umſtänden ab. Aus dem „Semilaſſo" ſtand ein Bruchſtück über die Pariſer Schriftſteller und Salons darin, welches guten Eindruck gemacht hat. Die Zeitſchrift war im beſten Anſehen und Schwunge, und ging auch ſtark nach England. Mundt iſt gerade jetzt in Berlin, auch Laube für einige Zeit; beide junge Männer ſind Ew. Durchlaucht mit großer Verehrung zugethan. Den Brief gebe ich ſogleich ab, das heißt: hoffentlich morgen.

Wegen der folgenden Bände „Semilaſſo" — nur das Wort kann ich nicht leiden, und das Spiel dünkt mich erſchöpft — werde ich allen Fleiß anwenden. Sie wiſſen, daß ich Eigenthümlichkeiten anerkenne und ſchätze, nicht in fremden Erzeugniſſen meinen Sinn und meine Art finden will; nur gewiſſe Einzelheiten werde ich in's Auge faſſen, deren Wirkung hier nur nach dem Augenblick zu beurtheilen iſt; kommen ſolche nicht vor, ſo kann es ſich treffen, daß ich kein Wort in dem ganzen ändere.

Für heute muß ich endlich aufhören! Es iſt der 6. Januar 1836, und immer viel, daß ich ſo weit gekommen! Aber es iſt auch darnach! —

Den 7. Januar.

Der Tag läßt ſich heiter an, die Sonne will hervorbrechen; ich aber muß ihn, und gewiß noch viele folgende, im Bette hinbringen, unmuthig, traurig, mit vielen Gedanken, die alle dahinwelken, ſo wie ſie ſich auf mich beziehen wollen! Genug! — Könnt' ich nur immer ſchreiben, nur immer abſchreiben — Rahels Briefe — ſo wäre ich doch beſchäftigt, aber die auferlegte Muße wird eine unerträgliche Laſt. Einige kleine Arbeiten habe ich im Laufe des Sommers doch noch zu Stande gebracht, Biographiſches, das nun wohl auch in Druck gegeben wird: manches wird Ew. Durchlaucht intereſſiren, zum Beiſpiel über Gentz; Sie finden es, wenn Sie zurückkommen. Das iſt nun wohl ſo bald noch nicht, wird aber doch endlich geſchehen müſſen! Ihr Neffe, der junge Graf Pückler, der mich geſtern freundlich beſuchte, ſagte mir, die Reiſe ginge nun beſtimmt erſt nach Griechenland, und ſpäter etwa nach Aegypten. Das iſt mir ſehr lieb, das „heiße Afrika“ mit ſeinen Gefahren und Anſtrengungen erweckt mir immer einigen Schauder. Unter den Türken und Griechen weiß ich Sie lieber als unter den Barbaresken, und die Ausbeute wird für Ihre Augen nicht geringer ſein, wenn auch ſchon viele andere darüber hingeſchweift haben. Der Marquis de Cuſtine ſoll auch in Griechenland ſein. In Athen finden Sie den öſterreichiſchen Generalkonſul Gropius; fragten Sie den wohl, mir zur Liebe, ob er etwa (freilich wär' es ein Wunder) noch Briefe von Rahel hat, und ſie mir geben will? Er kannte Rahel in Paris, bei Frau von Humboldt, welche beiden eine vertraute Freundin war. —

Stägemann iſt wohl; er hat einen Band Sonette zum Andenken und Ruhm ſeiner Gattin drucken laſſen, als Handſchrift, worunter ſehr ſchöne Sachen ſind. — Einen werthen Freund habe ich kürzlich verloren: Mendelsſohn-Bartholdy, den Vater des Tonkünſtlers, zu deſſen Aufführungen Sie mich einmal begleiteten. — Sonſt weiß ich wahrlich kaum Neues von hier! — So bald ich beſſer bin, beſuche ich die verehrte Frau Fürſtin, deren treue Sorgfalt und beeiferte Theilnahme für Ew. Durchlaucht es eine wahre Freude iſt zu ſehen; es iſt erhebend, ſolche Kraft der Geſinnung auf der Erde zu wiſſen! Auch Carolath's hoffe ich zu ſehen! Wäre es nur erſt zum Ausfahren gekommen mit mir! Zum

Sommer ſoll ich in ein Seebad. Ich habe jedoch wenig Luſt; und wie fern liegt noch der Sommer! Ich weiß keinen Ort, der mich anzieht, keinen der mir gefällt, von dem ich etwas erwarte, drum bleib' ich am liebſten wo ich bin. — Die Verwechslung der Briefe in der Quarantaine iſt ſehr amüſant, beſonders da ſie zu rechter Zeit noch entdeckt worden. Ich würde öfter Ihnen zu ſchreiben verſucht haben, aber in die weite, unſichere Ferne hin ſcheint alles ſo unbedeutend, man möchte immer beſſeren Stoff, oder doch kräftigere Stimmung abwarten. An Außerordentlichem fehlt es hier ganz, und unſer Gewöhnliches iſt gar zu kläglich! „Keine Luft von keiner Seite, Todesſtille fürchterlich! In der ungeheuren Weite, Reget keine Welle ſich!" — Frau von Arnim ſitzt auch wie eine nächtliche Einſiedlerin tief zurückgezogen, und verkocht ihre Mißgeſchicke. Eine günſtige Kritik ihres Buches von Weiße in Leipzig habe ich ihr zugeſandt; gleich darauf erſchien eine wahnſinnig-grobe von Börne im „Morgenblatt". Können in Athen ſolcherlei Nachrichten im geringſten intereſſiren? kann es im Angeſichte der Propyläen noch Eindruck machen, daß wirklich wieder ein Denkmal Friedrichs des Großen ſtark in Anregung iſt? Ich zweifle ſehr! —

Beſuche von Dr. Gans und Graf Yorck — meinem Wandnachbar — haben mich unterbrochen; dann kam Dr. Laube, der ſich des Briefes Ew. Durchlaucht herzlich freute. Wir haben das Alte nochmals durchgeſprochen, aber eben nichts Neues herausgefunden; unter ſolchen Ergebniſſen endet Geſpräch und Brief, und ich hätte dieſen wohl ſchon längſt abbrechen ſollen! Doch ich rechne auf Ew. Durchlaucht Nachſicht, deren ich überhaupt ſehr bedarf. Ich bin ſchrecklich unzufrieden mit mir; alles was ich ſein möchte, bin ich nicht! Die Krankheit entſchuldigt viel, aber nicht alles. Indeß will ich doch nicht zu ſtreng mit mir ſein, ſondern Ihnen ein gutes Beiſpiel geben, und mir viel verzeihen! Thun Sie's auch! Leben Sie wohl, theuerſter Fürſt, bleiben Sie geſund und lebensluſtig, und kehren Sie uns glücklich heim! Die beſten Segenswünſche begleiten jeden Ihrer Schritte! Ich ſehe, daß Sie in den Pyrenäen auch ſchwermüthige Anwandlungen hatten, als Anwandlungen mögen ſie gelten, aber laſſen Sie ſich nicht davon übernehmen! Die fünfzig Jahre ſind bei Ihnen wirklich noch nicht offiziell! (Ein köſtlicher Ausdruck!) Auf die Einwilligung kommt viel an, geben Sie ſie nicht, und die Thatſache iſt noch unvollſtändig. Ich hatte längſt eingewilligt, ehe die Fünfzig erfüllt waren, nun kann ich nicht mehr zurück! Man läßt es ſich einreden, daß man alt ſei, es iſt lächerlich, aber wahr. Die Empfindungen ſollten allein zu entſcheiden haben, nicht die Rechnung. — Ich glaube, ich wäre im Stande noch dieſe ganze Seite voll zu ſchreiben! Und in welcher Lage, einer Art Biwack im Bette! Doch nun endlich ſei es genug! Nochmals die treueſten Grüße und Wünſche für Sie, die Bitte um Fortdauer Ihrer freundſchaftlichen Geſinnung auch in dieſem neuangetretenen Jahre, und die Verſicherung der innigſten Hochachtung und Anhänglichkeit, welche Ew. Durchlaucht unwandelbar widmet

Ihr gehorſamſt-ergebener
Varnhagen von Enſe.

196.

Die Fürſtin von Pückler-Muskau an Varnhagen.

Berlin, den 14. Januar 1836.

Hochwohlgeborener, hochgeehrter
Herr Geheimer Legationsrath,

Von jeher ſo gütiger und wahrer Freund vom Fürſten, wage ich Sie um Ihre Unterſtützung bei einer Erwiederung zu bitten, welche mir nöthig ſcheint, um hämiſch ausgeſtreute Nachrichten über deſſen finanzielle Lage zu verbreiten.

Mit dem Zauber und der Gewalt Ihres ſchönen, klaren Styls, durch drei bis vier Zeilen, heben Sie, Verehrteſter, das Erdichtete über dieſe „Expatriation“, und eine fremde, nicht von ihm eingeſetzte Verwaltung ſeiner Güter hervor, wie die Aufforderung zuletzt: wäre jemand daran gelegen, ſich über das Grundloſe dieſer Angaben zu belehren, ſolcher könne ſich deshalb an den Chef der Königlichen Seehandlung wenden. Nachſichtsvoll nehmen Sie meine Bitte auf, und fühle ich zwar das Unbeſcheidene davon, ſo denken Sie nur, wie ich aus Vertrauen fehlen kann — Helfen und Verzeihen aber denen eigen iſt, welche die Macht des Geiſtes in ſich tragen.

Möchte ich doch auch bald erfahren, daß es beſſer mit Ihrem Befinden geht. Meine Wünſche, wie den Ausdruck meiner Achtung finden Sie hier vereint.

L. F. Pückler-Muskau.

197.

Die Fürſtin von Pückler-Muskau an Varnhagen.

Berlin, den 28. Januar 1836.

Unendlichen Dank habe ich Ihnen, verehrter Herr Geheimer Legationsrath, für das mir ſo theure Geſchenk, und für ein mir ſo werthes Merkmal Ihres gütigen Andenkens zu ſagen.

Wie ähnlich — wie trefflich in ihren hier dargeſtellten edlen Zügen, iſt der geiſt- und ſeelenreiche Ausdruck der betrauerten Freundin wiedergegeben!

Sehr verdient machen Sie ſich, uns noch ſolche Schätze zufließen zu laſſen. Und während ich Ihnen die innigſte Anerkenntniß dafür widme, fühle ich gerührt den Vorzug, den

Sie mir gönnen, mich unter die Zahl der Theilhaber an ſo ſchöne Erinnerung aufzunehmen.

Ihre ſehr ergebene
L. F. Pückler-Muskau.

298.

Pückler an Varnhagen.

Athen, den 6. März 1836.

Verehrteſter Freund,

Welche Freude mir Ihr langer, herrlicher Brief gemacht — ſagen Sie ſich ſelbſt, es kommt mir vor, als müßten Sie es ſo deutlich fühlen als ich. Ihre Briefe wirken auf mich wie Kunſtwerke, die eine geliebte Perſon darſtellen. Nur der eine Tropfen Wermuth iſt faſt immer darin, den Ihre Kränklichkeit und Melancholie hineinmiſcht. Ueber die letztere muß ich Sie tadeln. Auch ich hatte ſonſt eine üble Neigung dazu, ſeit ich aber ſchreibe, ſpiele ich nur damit, und fühle wie wichtig Goethe's Rath iſt, jede Stimmung dieſer Art durch ein ſolches Fontanell in Tinte abfließen zu laſſen. Von außen her darf kein vernünftiger Menſch mehr in jetziger Zeit etwas hoffen, und alles was Sie mir mittheilen, beſtätigt dies kläglich. Es thut mir leid um Laube und Mundt, denn ich ſehe voraus, daß ihr Genie und Talent doch geknickt werden wird, weil ihre Lage in ſolchem Konflikt zu wenig unabhängig iſt. Laube's Brief an mich trägt ſchon Spuren davon, und er beginnt ſich einzureden was er nicht glaubt, doch bin ich weit entfernt, ihn in dieſer Reſignation ſtören zu wollen. Was mich ſelbſt betrifft, ſo kann ich mir unbefangen treu bleiben, denn 1) ſchützt mich meine Unbedeutendheit, 2) meine möglichſt freie Lage, 3) ein leichter Sinn und ein völlig ausgebildetes Leben in der Phantaſie. Es iſt in der That merkwürdig, wie wenig mehr mich die Wirklichkeit berührt, der Traum iſt wahrhaft mein Leben geworden, und das Leben der Traum, wobei ich weit glücklicher bin als je vorher.

Auch der Schauplatz iſt dazu gut gewählt, und namentlich begegnet mir in Griechenland allerlei Seltſames, ſo daß, wenn etwas von meinen Schilderungen Originalität verſpricht, ich es von denen aus dieſem Lande erwarten darf, ganz abweichend von dem, was man auf dem claſſiſchen Boden vorausſetzen dürfte. Das wäre auch nur Abgedroſchenes.

Sie haben mir mit den Anderen eine recht liebe Freundin genannt, Fräulein Crayen. Sagen Sie ihr, ich bitte, viel Herzliches von mir, und vergeſſen Sie auch nicht, Gans für mich die Kour zu machen. Er iſt ein ſtolzer Mann, ſoll aber auch den Weihrauch der Kleinen nicht verſchmähen. Der lieblichen Freundin Solmar, Frau von Horn und dem ehrwürdigen Neſtor Stägemann rufen Sie doch auch mein Andenken freundlich zurück.

Den Auftrag an Gropius beſorge ich ſogleich beim erſten Ausgang, denn bis jetzt bin ich noch eingeſchloſſen, um die Korreſpondenz zu beſorgen, und nachzuholen was die Tagebücher verlangen.

Wie ſehr Ihr Lob mir wohlthut, iſt unnöthig auszuſprechen, und es zu verdienen war bei allen bisherigen Arbeiten ſtets einer der wirkſamſten Sporen. Ich denke, Sie bekommen mit dieſem Brief ſchon den erſten afrikaniſchen Theil zur Durchſicht. Bitte, laſſen Sie mich ſchnell etwas davon hören, und machen Sie die Augen über Semilaſſo zu, weil es nicht mehr zu ändern iſt. Sie werden ſehen, wie ich ihn zuletzt abſtrafe, um der Nemeſis ihr Recht zu gönnen. Die franzöſiſche Ueberſetzung des S. N. 1 iſt wieder miſerabel, dennoch ſcheint er goutirt zu werden; den deutſchen habe ich noch nicht geſehen. Eben höre ich, daß es für die Poſt ſchon zu ſpät iſt, und fülle daher morgen noch ein anderes Blatt. Von Cuſtine's Hierſein verlautet noch nichts.

Gropius hat keinen Brief von Ihrer Frau Gemahlin, und ſcheint überhaupt allem Europäiſchen abgeſtorben. Prokeſch lieſt aber gerade jetzt das Buch mit großem Intereſſe. Dies iſt ein ſehr intereſſanter Mann. Die Zeit drängt mich.

Tauſend Herzliches

H. Pückler.

199.

Pückler an Varnhagen.

Athen, den 7. April 1838.

Hochgeehrter Herr und Freund!

Ich nenne Sie Herr, denn ich ſehe Sie ſo an. Sie ſtehen ſo hoch über mir, und mir doch ſo nahe. Schade, daß wir nicht in einer anderen Zeit leben, um zuſammenwirken zu können. Wir würden uns, wenn ich mir nicht zu viel einbilde, in manchem gut gegenſeitig ergänzen, und ſo vielleicht ein formidables Ganze liefern. Glück und günſtige Umſtände gehören indeß zu allem. Napoleon, als ruſſiſcher Plebejer geboren, wäre höchſtens Major geworden! Doch völlig ohne Wirkung bleiben wir hoffentlich Beide nicht. Wir beſiegen, ſo weit wir können, die Ungunſt des Schickſals, und das iſt genug für uns. Es iſt ſtolz, mich ſo mit Ihnen auf eine Stufe zu ſtellen ſchieben Sie es aber weniger auf meinen Hochmuth, als auf meine herzliche Anhänglichkeit.

Ich habe der Fürſtin einen Brief an Schinkel geſchickt; bitte, leſen Sie den, er intereſſirt Sie vielleicht.

Mein Leben in Athen iſt übrigens ein Schlaraffenleben. Der König und die Diplomaten machten mir die Kour, und ich ließ mir ſie gern machen, ja, Sie ſehen, ich bin eitel darauf. Und warum ſollte ich nicht, ſonſt war ich nur eitel auf Stand, Beſitz, Equipagen und Modeartikel; die heutige Eitelkeit iſt vielleicht gleich närriſch, aber doch um einen Grad relevirter.

Sie, böſer Mann, ſchickten mir nicht den zweiten und dritten Theil von Rahels Briefen, aber ich fand ſie hier bei Prokeſch. Die Fürſtin Schwarzenberg hat ſie mit Enthuſiasmus der ſchönen Irene geſchickt, und ſo bald ſie ſie ſelbſt geleſen, erhalte ich ſie, ein lieber Troſt in der Ferne.

Haben Sie mir irgend einen Auftrag für Griechenland und Kleinaſien zu geben, ſo befehlen Sie über mich, und vergeſſen Sie mich nicht mit theuren, immer ungeduldig erwarteten Briefen. Adieu, mit deutſchem Händedruck.

Ganz der Ihrige
H. Pückler.

200.

Varnhagen an Pückler.

(1836.)

Ihre Sendung, Verehrteſter, trifft mich zu Bette, welches nur allzu oft ein unerwünſchter Tagesaufenthalt iſt. Ich eile, Ihnen die verlangten zwei erſten Bände wieder zuzuſtellen. Laſſen Sie ja den Druck beeilen! Der Inhalt iſt vortrefflich! meiſterhafte, lebenvolle Schilderungen! Ich habe nur zwei Stellen geſtrichen, wo vom Abendmahl die Rede war; Anmerkungen bloß. — Hiebei das Buch über die Königin. Den Brief beſorg' ich. Leben Sie wohl! Ich kann jetzt nicht mehr ſchreiben! Alles Schönſte und Beſte!

Mit innigſter Hochachtung

V.

201.

Die Fürſtin von Pückler-Muskau an Varnhagen.

Berlin, den 28. Mai 1836.

Zuerſt erlauben Sie mir, verehrter Herr Geheimer Legationsrath, Ihnen meinen Dank für die herrliche, vortreffliche Sendung auszuſprechen, die ich Ihrer Güte verdanke —

und welche mich ſo unendlich anzieht, daß ich ſeitdem faſt ausſchließlich in dieſer „Gallerie von Bildniſſen“, und den ſie begleitenden Briefen lebe.

Den des Fürſten bin ich ſo frei, Ihnen mit der Bitte um baldige Rückgabe zu übermachen.

Genehmigen Sie die Zuſage aufrichtiger Verehrung.

Euer Hochwohlgeboren
ſehr ergebene
L. F. Pückler-Muskau.

202

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 29. Mai 1836.

Ew. Durchlaucht

liebenswürdiges Blatt aus Athen vom 7. April iſt mir durch die Güte der hochverehrten Frau Fürſtin glücklich zugekommen. Ein freundlich heiterer Zuſpruch aus ſolcher Ferne, der dabei doch wieder ganz nah aus dem eigenem Herzen herauszuklingen ſcheint, kann ſeine unmittelbare Wirkung nicht verfehlen, ich empfinde ſie vollſtändig, als Ermuthigung, als Erfriſchung! Geſtern habe ich auch den Brief an Schinkel geleſen, und mich zu den Herrlichkeiten entrückt gefühlt, die dort ſo lebhaft geſchildert ſind. Gott ſei Dank, ruf' ich aus, daß es ſolche Zauberanblicke noch giebt, und ſolchen Sinn, ſie aufzufaſſen, zu genießen, und mitzutheilen! Ich habe ſeit einiger Zeit ohnehin ſtets die Hypochonderie, es fehle weniger in der Welt an den Dingen, als an dem Geiſte, der ſie zu ſchätzen und zu behandeln weiß. Sie, liebſter Fürſt, widerlegen dieſen Wahn durch die That! — Daß Sie ſo angenehm leben, geehrt und geſchmeichelt werden, iſt mir auch die größte Freude, denn Sie verdienen es, und ich gönne es Ihnen, ſowohl aus perſönlicher Zuneigung, als aus ſachlicher Gerechtigkeit; Sie erobern ſich Ihre Welt, als Held und als Künſtler, wer dürfte ſie Ihnen ſtreitig machen? — Wenn aber Ew. Durchlaucht davon reden, daß wir beide in vielem Betracht angethan ſind, zuſammen zu wirken, uns gegenſeitig zu ergänzen, für manchen Zweck zu verbünden, — ſo muß ich ſehr traurig werden, um ſo trauriger, je mehr jenes wahr ſein könnte! Mich will ich gar nicht mehr bedauern, darüber bin ich ſchon hinaus. Aber Ew. Durchlaucht müſſen beſſere Verbündete haben, kräftigere, regſamere. Mir geht es gar zu ſchlecht! — Mich dünkt, mein letzter Brief ſchon war aus dem Bette geſchrieben; ſeitdem hab' ich unaufhörlich gekränkelt, den ganzen März und April faſt unausgeſetzt darnieder gelegen; ich verzichtete ſchon auf Beſſerwerden; doch iſt es jetzt einigermaßen beſſer, nur weiß man nicht auf wie lange, und das wenige Leben muß ich mit dem beſten Leben erkaufen! Ich muß ganz der Sorge für die Geſundheit leben, mich aller Arbeit enthalten, möglichſt alles Schreibens, ſoll mich in freier Luft umhertreiben, in ein Seebad reiſen! für mich lauter harte Dinge. Unſere freie Luft — nun ja, man kennt ſie. Der Monat Mai geht zu Ende, und man konnte keinen Tag ohne Feuer ſein, eiſiger Wind ſchien in den Winter zurückzuführen, und Blüthen und Blätter erlagen dem Froſt. Heute iſt ein kalter Regentag, der Wind ſchlägt Güſſe an meine Fenſter. Wenn ich da nicht ſchreibe, was ſoll ich dann thun? Meine einzige Rache, daß ich, wie Hamlet, die ſchlechte Welt und Zeit in meine Schreibtafel einregiſtrire! Und hier ſteht es alſo! —

Das iſt wahr, würde ich jetzt nicht durch meinen ſchlechten Geſundheitszuſtand gehemmt, ich wäre in Gefahr, die Welt durch die unbequemſte Vielſchreiberei zu beläſtigen. Nie hab' ich ſo vielen Trieb, ſo große Leichtigkeit, ſo reichen Stoff gehabt; nie ſo die Luſt, alles herauszuſagen. Ich könnte mich, hätte ich mich zehnmal, mehr als zehnmal beſchäftigen; doch zur Strafe für dieſe Ueppigkeit habe ich mich auch nicht das einemal, das ſich ſonſt doch jeder Menſch zu haben ſcheint, haben ſollte! — Schließen wir dennoch einen Bund, wollen wir uns dennoch als zuſammen wirkend betrachten, ſo muß es auf Aktien geſchehen, wo jeder die Zinſen ſeiner Einlagen genießt, denn auf gleichen Gewinn und Verluſt kämen Ew. Durchlaucht ſchrecklich zu kurz! Seien Sie mir vorkommenden Falles der ſchützende Löwe, ich will im Stillen verſuchen die Maus zu ſein, und hin und wieder die Stricke zerbeißen, in denen Sie irgend einmal ſich verwickeln könnten! Doch Sie werden ſich ſchon hüten, oder dann zerreißend eingreifen, und brauchen mich auch ſo nicht! Nein, nein, es iſt nichts mit dergleichen Vortheilen und Erfolgen, die Rechnungen werden nie klar: laſſen wir es lieber, wie bisher, auch ferner alles auf unberechneter Zuneigung und Anhänglichkeit beruhen! Die meinigen für Sie, theuerſter Fürſt, ſind unzerſtörbar, und können nur aufhören zu wirken, wenn ich ſelbſt aufhöre!

Die neuen Bände, welche ich in der Handſchrift mit unendlichem Vergnügen geleſen und nur hin und wieder mit einem kleinen Strich verſehen habe, müſſen nun wohl bald an das Licht treten. Eine hemmende Widrigkeit, welche ſich aus der Angſt des Verlegers erhob, der ein keuſches Werk haben wollte und daher die unſchuldige Kraft wegzuſchneiden dachte, wird wohl beſeitigt ſein. Wenn Schefer mich bei Ihnen verklagt, ſo laſſen Sie ſich das nicht irren. Ich mußte ſein verkehrtes Anſinnen zurückweiſen, der Sache wegen, und um meiner ſelbſt willen. Ich lag erſchöpft, und konnte nichts mehr thun und leiſten; ich war hin, und außer mir. Noch zuletzt hatte ich mich angeſtrengt, und dem Fürſten von Metternich, der an mich geſchrieben und Auskunft über „das junge Teutſchland“ (!!!) begehrt hatte, umſtändlich geantwortet. Nun war es aber auch aus mit mir, und ich war ſogar zu ſchwach, um an Schefer zu ſchreiben, wie ich es innerlich wollte. Er mag übrigens ein treuer Geſchäftsführer ſein, aber ſeine Unzuverläſſigkeit und jeweilige Sonderbarkeit greifen meine Nerven an. —

Die jämmerliche Kreuzfahrt gegen die junge Litteratur iſt zwar in ſich ſelber verunglückt, zerſprengt und zerfallen, die Nachwirkung dauert aber unſelig fort, und das ganze Gebiet der Litteratur iſt wie verſenkt und verbittert, der böſe Heerrauch zieht über das weite Land. Bei nächſter Gelegenheit ſehen wir auch wieder helle Flammen aufſchlagen. Die heuchleriſche Ehrbarkeit und der jugendliche Muthwillen lauern im Hinterhalt, ſich gegenſeitig etwas anzuhaben. Ein kläglicher Zuſtand! Eben hat man in Stuttgart die Lucinde von Friedrich Schlegel wieder abgedruckt; vor 38 Jahren erſchien das Buch hier mit Königlicher Zenſur; es iſt aber ärger, als das ganze junge Deutſchland zuſammen. Was wird nun die Behörde thun? Ich weiß es nicht; verbieten und geſtatten, beides iſt anſtößig. — Wären nur erſt die anderen Bände erſchienen, die wir von Stuttgart her erwarten! —

Von unſeren Berliner Dingen meld' ich nichts. Ich habe wenig Theil daran zu nehmen gehabt. Die franzöſiſchen Gäſte habe ich gar nicht geſehen; nur wenige Freunde, meiſt vor meinem Bette; ſeit ich wieder ausgehe, auch nur einen kleinen Kreis. Bei Fräulein Solmar, Frau von Horn, Hrn. von Stägemann, mit Hrn. von Humboldt, Profeſſor Gans und Prof. Preuß, habe ich oft und eifrig Ew. Durchlaucht Namen zu nennen und zu hören gehabt.

Von dem Unternehmen des Dr. Büchner, der in einem Taſchenbuche das Bild Ew. Durchlaucht, und Ihre Biographie, von Dr. Mundt geſchrieben, geben wird, haben Sie hoffentlich ſchon näheren Bericht. Ich denke, es wird ſich alles hübſch ausnehmen. Meine paar Bücher und Aufſätze liegen hier bei der Frau Fürſtin für Ew. Durchlaucht vorräthig. Wie hätte ich Ihnen auf der Reiſe etwas ſchicken können? Daß die drei Bände „Rahel“ in Athen ſind, iſt hübſch; ich lernte dieſer Tage einen Nordamerikaner zufällig kennen, der das Buch voriges Jahr in Boſton gehabt hatte. Das Geiſtige dringt durch die Welt, und iſt inſofern eine große Macht! Sie werden ſich der Ihren noch in großem Maße zu freuen haben, alles Heil und Glück dazu! Sie bedürfen nur würdiger Gegenſtände, alles Andere haben Sie, und jene entfalten ſich Ihnen jetzt ja nur immer reicher! — Kommen Sie uns aber nur auch zurück! Die deutſche Heimath iſt doch einmal der Boden, wohin Sie alles Errungene zurückbringen und verpflanzen müſſen! —

Dr. Mundt giebt vermiſchte Schriften heraus; Gans arbeitet an köſtlichen Memoiren-Bildern; Laube iſt auch fleißig; aber leider noch nicht aus ſeinen Verwicklungen, ein Strafurtheil ſchwebt noch über ihm! Doch er wird ſelbſt ſchreiben. — Frau von Arnim iſt wie ſonſt, die zunehmenden Jahre nur verwandeln ſie äußerlich nicht günſtig. Schrieb Ihnen denn ſchon jemand, daß Frau von Zielinski einen Lieutenant von Treskow geheirathet, der den Abſchied genommen? —

Leben Sie wohl, theuerſter Fürſt! Erhalten Sie ſich friſch und geſund und lebensthätig bis in das höchſte Alter, und bis dahin ſchenken Sie uns noch manche heitere Gabe aus den Schätzen Ihres reichen Daſeins! Vor allem aber laſſen Sie uns auch Sie ſelbſt wiederſehen! Ich erwiedre mit Innigkeit den deutſchen Händedruck, und bin mit treuſter Geſinnung verehrungsvoll

Ew. Durchlaucht herzlichſt ergebener

Varnhagen von Enſe.

203.

Pückler an Varnhagen.

(Empfangen den 4. Februar 1837.)

Naros, den 18. November 1836.

Mein verehrteſter Freund!

Ich habe ſeit unendlichen Zeiten nichts mehr von Ihnen vernommen. Auch von Laube erhielt ich keine Antwort. Sind Sie böſe auf mich, habe ich durch irgend einen ungeſchickten Scherz meiner Briefe angeſtoßen? Geben Sie nie einer hypochonderiſchen Laune gegen mich Raum — glauben Sie mir, Sie haben keinen treueren, anhänglicheren Freund, der Sie noch weit weniger aus Dankbarkeit, als um Ihrer ſelbſt willen liebt. Sehen Sie mein Leben an. Um des Nutzens willen habe ich wahrlich noch keinem geſchmeichelt, als höchſtens ironiſch. Man muß magnetiſch auf mich wirken, wenn man mich feſſeln will, und das thaten Sie von jeher im hohem Grade. Alſo bleiben Sie mir treu, wie ich unter allen Umſtänden Ihnen.

Ich habe Griechenland im größten Detail bereiſt, und hier viel gelernt, manche vernachläſſigte Bildung wenigſtens in etwas nachgeholt. Ein Jahr brauche ich dazu, das zehn der früher vergeudeten aufwiegt. Jetzt durchſchiffe ich auf einer Golette, die mir das griechiſche Gouvernement artig überlaſſen, die Cykladen, und gehe endlich, über Kandia, nach Aegypten. Ich bin wohl und rüſtiger als je, zur guten Stunde ſei's geſagt, und obgleich ich keiner Warnung folgte, entging ich, ein ganzes Jahr lang den größten Beſchwerden trotzend, dem entnervenden griechiſchen Fieber. Bewahrt mich der Himmel weiter, ſo werde ich noch vor dem Ende ein hübſches Stück Land zu ſehen bekommen, und an immer bunteren Bildern und Abentheuern fehlt es nicht.

Es iſt ſonderbar, aber Ihnen verdanke ich vielleicht dieſe ganze Richtung. So wirken die Menſchen auf einander, oft abſichtslos — denn ich konnte Ihnen damals doch nur ſehr wenig ſein, eine vorübergehende Figur, der Sie eine gütige Theilnahme ſchenkten, und Sie führten mich in ein ganz neues Leben!

Laſſen Sie mich nun wiſſen, wie es Ihnen geht. Ich ſchicke heute ein Dutzend Bouteillen alten Cyperwein für Sie an die Fürſtin, gegen die Hypochonderie, deſſen gute Wirkung ich vorher ſelbſt erprobte. Von den Begebenheiten meiner Reiſe ſage ich aber nichts, denn Sie werden ſie ja leſen — die Irrfahrten des umherſchweifenden Freundes dürfen ſchon Anſpruch darauf machen, in dem trockenen Berlin einige Abendſtunden zu verkürzen, wenn auch ihr Inhalt Sie nichts Neues lehren wird.

Freunden, ich meine mir Wohlgeſinnten, Freundinnen und Gönnern empfehlen Sie, mich, ich bin ſo dankbar für Gewogenheit! und je beſſer es mir geht, je mehr.

Der Himmel behüte Sie, und ſchenke Ihnen Geſundheit und Frohſinn, und ſind Sie in irgend etwas mit mir unzufrieden, ſo ſagen Sie mir es.

Ihr treu ergebener

H. Pückler.

201.

Varnhagen an die Fürſtin von Pückler-Muskau.

Berlin, den 24. Januar 1837.

Verzeihen Ew. Durchlaucht gnädigſt, wenn ich nur wenige Worte ſchreibe, ich ſchreibe liegend!

Lange ſah ich ſehnend Ew. Durchlaucht Ankunft entgegen; außer dem lebhaften Wunſche Ihnen meine Verehrung zu bezeigen, und von dem theuren Fürſten nähere Nachricht zu empfangen, hatte ich auch noch ein beſonderes Anliegen!

Als ich im Herbſt von meiner verfehlten Reiſe krank zurückkam, fand ich ein Manuſkript des Fürſten über den

Krieg in Syrien vor, nicht von ihm verfaßt, aber er nennt ſich als Herausgeber. Mir ſchickte es Miſtreß Auſtin, ihr hatte es der Fürſt geſandt, damit ſie es überſetze, und es ſollte zugleich deutſch und engliſch erſcheinen: hundert Guineen ſollte ſie bekommen, zweihundert der Autor. Für den Fall, daß Miſtreß Auſtin ſich nicht damit befaſſen könnte, ſollte ſie mir das Ganze zuſchicken. Dies that ſie, weil ſie im Begriff war, mit ihrem kranken Mann nach Malta abzureiſen. Ich aber blieb ohne alle Nachricht und Weiſung von Seiten des Fürſten, und das Manuſkript liegt bei mir brach, und ängſtigt mich.

Zwar haben Dr. Laube und ich an Buchhändler nach England geſchrieben, um die Herausgabe dort zu bewirken, aber bis jetzt unfruchtbar. In Deutſchland iſt noch weniger damit anzufangen, und das feſtgeſetzte Honorar eine Unmöglichkeit. Was nun mit dem Manuſkript beginnen? Die günſtige Zeit vergeht, die Neuheit des Intereſſes ſchwindet, und wenn nicht die Bedingungen ungemein ermäßigt, ja auf ein Minimum herabgeſetzt werden, ſo iſt der Druck nicht zu bewerkſtelligen.

Ich hätte längſt an den Fürſten darüber geſchrieben, aber ich weiß ſeine Adreſſe nicht, und die Zeitungen geben ſeinen Aufenthalt widerſprechend an. Ich würde Ew. Durchlaucht um Rath gefragt haben, aber jede Woche verſicherte man im Hotel, daß Ew. Durchlaucht in der nächſten Zeit eintreffen würden. Meine nie ruhenden Krankheitsanfälle machten mir auch das Schreiben ſchwer! —

Wiſſen Ew. Durchlaucht irgend Rath und Auskunft? Hat der Fürſt Ihnen nichts über die Sache geſchrieben?

Mich ſchmerzt es wahrlich, den ſchönen Quartband, an dem die Erwartung von mehr als zweitauſend Thalern anhaftet, ſo auf meinem Tiſche werthlos werden zu ſehen! —

Verzeihen Ew. Durchlaucht meinem Schreiben!

In treueſter Verehrung und Ergebenheit habe ich die Ehre unwandelbar zu verharren

Ew. Durchlaucht

unterthänigſter

Varnhagen von Enſe.

205.

Die Fürſtin von Pückler-Muskau an Varnhagen.

Berlin, den 25. Januar 1837.

Wie ſehr Ihr gütiger Brief mich erfreut, ſo hätte ich doch unendlich gewünſcht, Sie, verehrter Herr Geheimer Legationsrath, ſtatt dieſem zu ſehen, und was mir um ſo betrübter erſcheint, iſt, daß fortwährendes Unwohlſein Sie feſſelt. Von Ihrer Reiſe, von der Heilſamkeit der Seebäder, hatte ich mir ſo viel für Ihre Geſundheit verſprochen — doch nach aller Unbill des Wetters bisher, dürfen wir auf ein zeitiges Wohlſein und Stärkung aushauchen des Frühlings hoffen, und, möge es, wie alles, was Sie nur erfreuen kann, zuſammentreten, die heiterſte Stimmung bald körperlich und geiſtig bei Ihnen zu erwecken.

Von meinem Reiſenden habe ich lange keine direkte Nachrichten. Doch ſollen ſpätere Briefe von ihm in ſeiner Familie ſein, während die meinigen vielleicht wie früher öfters nach der alten Czaarenhauptſtadt wandern, da man in Griechenland nur Moskau, nicht aber Royaume de Prusse zu beachten ſcheint!

Des Fürſten letzte mir mitgetheilte Abſicht war, ſich in Candia auf ein Schiff des Vizekönigs nach Alexandria zu begeben — bis Jeruſalem zu ziehen, und vielleicht im nächſten Jahre, das heißt nun das jetzige, im Spätherbſte zurückzukehren! Die Korreſpondenz, obgleich ich öfter Nachrichten habe, iſt ſehr unregelmäßig, was mir eine große Entbehrung iſt. In ſeinen letzten Briefen noch namentlich frug der Fürſt auf's angelegentlichſte nach Ihnen, von dem es ihm ſehr verlangte nähere Nachrichten zu haben. Ich ſchreibe in dieſen Tagen, und werde Ihre gütigen Zeilen an mich beilegen.

Um das Manuſkript, welches Sie haben, darf ich gehorſamſt bitten.

Es iſt mit der Ihnen bekannten Anhänglichkeit und Verehrung, daß ich mich für immer nenne

Euer Hochwohlgeboren
ganz ergebene
L. F. Pückler-Muskau.

206.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 26. Januar 1837.

Theuerſter Fürſt!

Ein Grußwort nur kann ich Ew. Durchlaucht heute ſchreiben, und auch als ſolches bedarf es Ihrer Nachſicht! Mich dünkt immer, ein Brief, den man in Aegypten oder Syrien aus Deutſchland empfängt, müſſe im Verhältniß des Raumes, den er durchläuft, Gewicht und Werth haben. Ich vermag nur ein leichtes Blatt an gewichtigere, die Sie empfangen, bittend anzuknüpfen! Was kann ich Ihnen ſagen? Faſt nur Krankheit und Unmuth kenne ich noch, und lebe einſam und betrübt. Dabei iſt mein Antheil an dem Leben, an den Freunden, an der litterariſchen und allgemeinen Bewegung, ſo rege wie jemals, und ich liebe und ſchätze das Gute und Thätige nur immer heftiger. Ew. Durchlaucht Odyſſeus-Fahrten folge ich mit Eifer und Liebe, jede Erwähnung, jede Nachricht, jedes Lebenszeichen iſt mir ein freundlicher Sonnenblick. Dr. Klein brachte mir Grüße aus

Athen. Die afrikaniſchen fünf Bände habe ich nun auch gedruckt erhalten, ſie nehmen ſich vortrefflich aus, haben durch die Zenſur nicht zu ſehr gelitten, und werden allgemein mit Intereſſe geleſen. Geſtern empfing ich von Fräulein Charlotte Williams Wynn aus Wales einen Brief, worin ſie ſagt, das Buch ſei in einem der Review's gräßlich mißhandelt, es ſchade aber nichts, denn man ſehe gleich, daß der Partheigeiſt walte, und nun würde gerade die Gegenſeite deſto ſtärker loben. In Deutſchland iſt das litterariſche Urtheil in völliger Verwirrung; die Zenſuranſtalten und Eiferſuchten von oben machen es den tüchtigen Leuten immer ſchwerer, öffentlich zu reden, und das Geſindel behält das Wort. Was für Noth und Plage hier auszuſtehen iſt, welche Einflüſſe hier herrſchen, das will ich nicht auszuſprechen verſuchen. Es geht über alle Begriffe. Und die Stagnation überhaupt! Still davon! —

Die Schilderung Ew. Durchlaucht, welche Dr. Mundt geliefert hat, iſt ſehr gut aufgenommen worden, und hat auch in England ſehr gefallen. Die Zenſur hat aber auch daran mitgearbeitet. Sie haben mir, theuerſter Fürſt, ſchon ſo oft und ſo große Vollmachten ertheilt, daß ich mir jetzt eben eine genommen habe; ich bin ſo frei geweſen, dem Hrn. Dr. Mundt Ihre Erlaubniß zu geben, daß er Ihnen den zweiten Band ſeiner „Dioskuren“ zueigne; den erſten hat er mir gewidmet. Ich habe Gründe, es für ſehr angemeſſen zu halten. Dr. Mundt hat in letzter Zeit ein ſehr ſchätzbares Buch über deutſche Proſa herausgegeben, das ihm allgemein zur Ehre gereicht; er ragt unter den jüngeren Schriftſtellern ſehr hervor, und ſein guter Ruf und ſeine Anerkennung ſteigen täglich. Er wird im März nach Paris reiſen. — Prof. Preuß hat Ihre Worte über Friedrich den Großen einer neuen Schrift vorgeſetzt, die er ſoeben über den König als Schriftſteller hat ausgehen laſſen, und die dem Kronprinzen zugeeignet iſt. — Ew. Durchlaucht Handſchrift in Dorow's Facſimile's hat mich gefreut; ſie erſcheint in würdiger Geſellſchaft; doch bin ich Unwürdiger auch dabei! —

Begegnen Sie denn wohl im Orient dem Marquis Cuſtine? Ich liebe ihn und ſeine Schriften ſehr. Der Roman „Le monde comme il est“ iſt ein ausgezeichnetes Werk. Der Verfaſſer wird jetzt unter die bedeutendſten Talente Frankreichs gerechnet; die Herzogin von Abrantes beſonders rühmt ihn bei jedem Anlaß. —

Von mir kommen zu Oſtern zwei Bände vermiſchter Schriften und ein Leben der Königin Sophie Charlotte heraus. Ich kann nicht arbeiten; da ich aber ſo einſam bin, und kein anderes Geſchäft und Vergnügen habe, ſo ſchwellen doch die Blätter an. Unaufhörlich arbeite ich noch immer in Rahels Papieren, ſammle, ordne, ſchaffe herbei, redigire, ſchreibe ab, nicht für nächſten Gebrauch, für künftigen vielleicht; aber für meinen jetzigen Troſt und nach meinem jetzigen Bedürfniß. Ich bin vielleicht bezaubert, aber ich weiß mir nichts Lieberes und Größeres, und ſtaune und klage täglich auf's neue! —

Dr. Laube iſt nun zu ſieben Jahren Feſtung verurtheilt, wovon aber ſechs ohne weiteres erlaſſen werden, und das ſiebente wird auch wohl eingehen. Er iſt verheirathet mit einer ſchönen, geiſtreichen Frau aus Leipzig, die auch Vermögen hat. Hr. Miniſter von Rochow begünſtigt ihn ſehr. —

Leben Sie wohl, theuerſter Fürſt! Erhalten Sie ſich geſund, und kehren Sie friſch und wohl mit reicher Ausbeute wieder! Ich fürchte, es gefällt Ihnen nicht mehr in dieſem Lande, Sie müßten denn lauter Muskau's daraus hervorzaubern!

Mit innigſter Verehrung treulichſt Ihr
herzlich ergebener
Varnhagen von Enſe.

Von dem Manuſkript über Syrien wird die verehrte Frau Fürſtin gütigſt das Nähere ſchreiben. In ſo großer Entfernung iſt jede Anſtalt und Abrede den Schwierigkeiten des Zufalls ausgeſetzt; diesmal ſind die Umſtände ganz ausgeſucht widerwärtig! —

207.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 9. Februar 1837.

Ew. Durchlaucht

liebenswürdiger Brief vom 18. November aus Naxos iſt mir am 4. Februar durch die Poſt von Trieſt zugekommen. Unter den vielfach angenehmen und erwünſchten Eindrücken, die er mir gab, war doch auch einer, der mich etwas peinlich berührt! Theuerſter Fürſt, wie kommen Sie darauf — und nun ſchon zum drittenmale, zu meiner Betrübniß und Betroffenheit — mir eine übelnehmeriſche Laune, eine Empfindlichkeit vorauszuſetzen, zu der weder ein äußerer Grund, noch in mir die geringſte Anlage vorhanden iſt? Nie war eine Spur davon vorhanden, und dies wiederholt verſichern zu müſſen, würde mich in der That betrüben, wenn ich nicht dabei, auch in der That, ſo gut lachen hätte. Denn wirklich iſt es doch auch ein Vergnügen, gegen einen düſtern Verdacht ein ganz heiteres Bewußtſein und eine freudige Sicherheit zu empfinden! Ich kann mir nicht einmal etwas Störendes zwiſchen uns denken! — Wie lange ich nicht geſchrieben habe, welche meiner Briefe verloren ſein können, weiß ich im Augenblick nicht anzugeben; allein auch wenn ich nicht ſchreibe, kann nur der Grund in meiner Unfähigkeit, wenn meine Briefe nicht ankommen, nur in der Entfernung und unſicheren Beförderung liegen; ich ſpreche Ihnen, liebſter Fürſt, für immer das Recht ab, je mein Schweigen, ſei es nun wirklich oder ſcheinbar, anders auszulegen! — Ich will nicht wiederholen, was ich ſchon geſchrieben, von meiner verunglückten Sommerreiſe, daß ich in Holland keine Seebäder genommen, in Ems mich nur nothdürftig aufgeſtutzt habe, und krank wieder hier eingetroffen bin; ich muß aber leider ſagen, daß ich auch den Winter faſt immer krank geweſen, wenig ausgekommen, und oft wochenlang bettlägerig geweſen bin, noch im Januar zweimal heftig an der Grippe. Seit wir helles, ſonniges Froſtwetter haben, erhol' ich mich, athme und gehe wieder in freier Luft, lebe etwas auf; aber ich thue auch ſonſt nichts, arbeite und ſchreibe nicht, nicht einmal Briefe, und ſo wird auch dieſer nur einer, der außer der Ordnung geſchrieben iſt. Während ich krank zu Hauſe bleiben mußte, habe ich noch eher manches aufſetzen können, was zu ſeiner Zeit wohl an den Tag kommt. So ſchlepp' ich mich denn langſam hin, ſo gut es gehen mag, wenig erwartend, und doch manches befürchtend, beſonders den Verluſt der Freunde, der mich jedesmal ganz beſonders zuſammenwirft. Friſch und lebhaft aber nehm' ich Theil, wie immer, an allem Guten, was ſich darbietet, an der Rüſtigkeit und den Erfolgen, die ich bei Anderen ſehe, und ſo freuen mich die Reiſen Ew. Durchlaucht als ob es meine eigenen wären! Daß Sie uns aber in immer größere Ferne entrückt werden, beklage ich ſehr; ich dächte, Sie kehrten einmal zwiſchen den großen Ausflügen wieder heim, ſähen ſich in der Heimath um, und nähmen dann neuen Anlauf. Selbſt in Bezug auf die ſchriftſtelleriſche Thätigkeit, die doch nun einmal einen weſentlichen, unabtrennbaren Theil Ihrer Reiſeluſt und Ihres Reiſeplanes ausmacht, würde vielleicht ein kurzes Wiederſehen unſerer deutſchen Zuſtände fruchtbar werden. Ich ſpreche Wünſche aus, die freilich ganz anderen Bedingungen unterliegen, als meine hier nothwendig kleinen Geſichtspunkte geben! Wie kann ich in der Berliner Mauerſtraße wiſſen, welchen Gefühlen und welchem Drange man in der Nähe der Pyramiden oder Jeruſalems gehorchen muß! — Von allem, was hier vorgeht, ſetz' ich Ew. Durchlaucht durch die verehrte Frau Fürſtin als genügend unterrichtet voraus. Viel iſt es wohl gewiß nicht, obgleich mir manches unbekannt bleiben mag; da ich aber gewohnt bin ex ungue leonem zu erkennen, und die Klaue deutlich ſehe und auch wohl fühle, ſo weiß ich wenigſtens, daß hier kein Löwe dahinter ſteckt! — In der Litteratur wird es täglich engherziger und verworrener; ich thue mein Mögliches, um durch Beiſpiel und Zuſpruch einen Kern rüſtiger Talente auf guter Bahn zu erhalten. Ew. Durchlaucht Intereſſen werden dabei nicht verſäumt; doch darüber einmal mündlich! Dr. Laube wird wohl ſelbſt ſchreiben; iſt er nur erſt über die laſtende Gerichtsſache hinaus, ſo wird er ohne Zweifel einen ganz neuen Schwung nehmen. — Der ſchon früher erwähnte Aufſatz von Dr. Mundt gefällt ſehr; mir iſt er nicht gefüllt genug: im Ganzen macht er aber den beſten Eindruck. — Jetzt wird wohl Dr. Kühne über Ew. Durchlaucht ſchreiben, und Prof. Weiße in Leipzig iſt zur Rezenſion der fünf afrikaniſchen Bände aufgefordert. — Von meiner lieben Engländerin, Miß Charlotte Williams-Wynn, habe ich wieder einen großen und ſchönen Brief aus Wales, worin auch die Erinnerung einſtigen Begegnens mit Ew. Durchlaucht artig vorgeführt wird. Jetzt erwart' ich hier Lady William Ruſſel, Gattin des hieſigen engliſchen Geſandten, welche, laut Briefen der Gräfin von Zeppelin aus Stuttgart, ſchon längſt eine eifrige Schätzerin und Freundin von Rahel ſein ſoll. Meine Neigung und Vorliebe für die Engländer wächſt noch immer. Ich habe dieſe Nation bisher nicht genug gewürdigt. Die „Briefe eines Verſtorbenen" hätten mich ſchon umſtimmen ſollen, aber die rechte Stunde war noch nicht gekommen! Auch zu den engliſchen Büchern gewinn' ich mehr Luſt, und — daß ich nur alles bekenne — ich habe ſogar ein Konſervativer werden müſſen! Ich glaube, alles das hab' ich ſchon in meinem letzten Briefe geſagt! —

Herr von Rumohr iſt hier, und will, ſehr verdrießlich, nach Italien. — Beim Kronprinzen, deſſen Unpäßlichkeit gehoben ſcheint, lieſt man Abends ſchon ſeit acht Tagen den Roman „Godwie Caſtle“ vor, deſſen Verfaſſerin die Fürſtin Carolath, unterſtützt von der Fürſtin von Pückler, ſein ſoll, wie man in jenem Abendkreiſe noch jetzt zu glauben geneigt iſt. Aber die wahre Verfaſſerin iſt die verwittwete Majorin Paalzow, Schweſter des Malers Wach. Manche Damen ſind davon entzückt; in ſechs Monaten wird kein Menſch mehr etwas davon wiſſen, und kein Entzücken mehr bekennen wollen. —

Die Sonne ſcheint herrlich, mir zur Freude! Ich muß noch hinaus, ſie ein wenig genießen. Leben Sie wohl, theuerſter Fürſt!

Mit innigſter Verehrung und treueſter Ergebenheit unwandelbar

Ihr gehorſamſter
Varnhagen von Enſe.

Den ſchönſten, eifrigſten Dank für die angekündigten Cyper-Flaſchen! Sie ſollen willkommen ſein, und mit beſten Intentionen libirt werden, unter Anrufung Ihres Namens! Die Hypochondrie erleidet ſchon eine Niederlage, auch ohne die Flaſchen, durch die Freudigkeit, welche die freundliche und zarte Sorgfalt Ew. Durchlaucht in mir weckt; der Wein könnte nun ausbleiben, eine Hauptwirkung hat er ſchon gethan! Innigen Dank! —

208.

Die Fürſtin von Pückler-Muskau an Varnhagen.

Berlin, den 22. Februar 1837.

Wie wär' es, hochverehrter Herr Geheimer Legationsrath, wenn Sie ſich entſchließen möchten, meine Bitte zu gewähren, und Freitag Abend einer Soirée bei mir beizuwohnen? Sie würden mich unendlich damit erfreuen, und Viele, die Sie bei mir antreffen, indem ich unter der zahlreichen Geſellſchaft, die ich erwarte, mehrere Ihrer Verehrer kenne. Finden Sie es nicht ausführbar, ſo ſehen Sie in meinem Vorſchlag doch auch nichts Ungereimtes. Es knüpft ſich an die Erinnerung beſſerer Zeiten, gleich wie an den Wunſch, Sie nicht immer wie in den letzten Jahren ſo abgeſchieden zu ſehen.

Bleibt es Ihnen indeß unmöglich, ſo beglücken Sie mich bald mit Ihrem Beſuch. Ich habe ohnedem viel auf dem Herzen, was ich Ihnen gern mittheilen möchte. Theilnahme und Rath Ihrerſeits ſind mir weſentlich, wie Ihrem fernen Freunde, der nun endlich in Alexandrien angelangt iſt, und eine höchſt ehrenvolle Aufnahme von Seiten des Vizekönigs findet. Genehmigen Sie den Ausdruck meiner größten Verehrung und Anhänglichkeit.

L. F. Pückler-Muskau.

209.

Die Fürſtin von Pückler-Muskau an Varnhagen.

Sonnabend, den 25. Februar 1837.

Nochmals, mein verehrter Gönner, ſpreche ich Ihnen Freude und Dank aus, daß Sie mich wie meine Soirée geſtern durch Ihren Beſuch beglückten. Nur meſſen Sie mir keine Schuld bei, wenn dieſer Raut oder Rout Ihnen die Unterhaltung nicht bot, welche Ihrem geiſtigen Bedürfniß entſprechender und würdiger geweſen wäre. Es müßte auch in mir allem Gefühl von Beſcheidenheit widerſtreben — heute — ſo plötzlich wie es geſchieht, von einer anderen Soirée zu erwähnen, hätten Sie die Gründe meines Verlangens darnach nicht erkannt, gebilligt, und ſich demnach in aller Güte dem Patroniſiren derſelben unterzogen, wodurch ihr die Ausſicht eröffnet iſt, daß intereſſantere Elemente ſie beleben.

Geſtatten Sie mir aber nun auch ganz freundlichen und aufrichtigen Rath, den ich mir geſtern erbitten wollte, doch da ich Ihr Geſpräch mit Herrn von T. nicht ſtören mochte, und Sie ſpäter nicht mehr fand, hier ſchriftlich über folgende Punkte nachſuche.

Zuerſt, finden Sie den Entwurf zu den Einladungen, nebſt Tag und Stunde. Ich bitte hier zu ſtreichen und hinzuzuſetzen, wie es Ihnen gut dünkt, nachdem Sie etwas heterogen — oder unpaſſend finden, auch unbefreundet, weil letzteres im engeren Kreiſe immer ſtörend wirkt.

Sie ſagten mir, Dr. Laube habe ſich erſt kürzlich verheirathet. Soll ich nicht ſeine Gemahlin auch bitten? Wäre Dr. Mundt Ehemann, ſo gilt daſſelbe für ihn.

Wie ſehr, wie wahrhaft Sie mich mit dieſem allen verpflichten, kann ich gar nicht ausdrücken. Ermüden Sie daher weder in Nachſicht noch Geduld, und der Himmel gewähre Ihnen genug Wohlbefinden dazu, mir Ihre ſo werthe und liebe Gegenwart ſelbſt nicht zu entziehen.

Mit aufrichtiger Achtung und treuer Anhänglichkeit

Ihre ganz ergebenſte

L. Pückler-Muskau.

P. S. Bei dem Wort hinzuſetzen verſtehe ich, daß Sie mir von Ihren Freunden und Bekannten ſolche nennen, die ich aus der Urſache Ihrer Wahl ſchon allein gern möchte kennen lernen, und zu dieſem Zirkel hinzuziehen.

210.

Varnhagen an die Fürſtin von Pückler-Muskau.

Berlin, den 25. Februar 1837.

Ew. Durchlaucht

beſchämen mich durch Wohlwollen und Freundlichkeit, wie außer Ihnen niemand ſie ſpenden kann, und ich kann dagegen nicht einmal den Dank meiner Geſinnung genügend ausſprechen! — Der geſtrige Abend war ſo ſchön und erquicklich für mich, wie ich mich lange keines ähnlichen erinnere; ich befand mich ganz wohl, und freute mich immerfort, einen geſellſchaftlichen Feldzug noch mitmachen zu können. Gern bin ich daher auch zu einem zweiten bereit, und zu jedem, in welchen Ew. Durchlaucht mich gnädigſt befehligen wollen!

Für das gütige, durch Zuſendung der hiebei zurückerfolgenden Liſte mir geſchenkte Vertrauen, bezeige ich meine Dankbarkeit, indem ich Ew. Durchlaucht ohne weitere Einleitung gehorche, und nach beſter Ueberlegung meine Meinung und Wünſche dahin ausſpreche:

Eine günſtige Vermehrung der Geſellſchaft geſchähe, durch Fräulein Solmar und Prof Gans, beide Ew. Durchlaucht wie den Hauptgäſten perſönlich bekannt, dem theuren Fürſten befreundet, und mir ſehr werth.

Gegen jede Weglaſſung, die ich verurſachen ſollte, ſträubte ſich eigentlich mein Herz. Ich ſchlage keine vor, im Gegentheil, ich finde die Beſtandtheile vortrefflich gewählt und gemiſcht, und kann auch hier nur wieder die glückliche Hand Ew. Durchlaucht preiſen! Das einzige Bedenken, daß Herr von Olfers etwa ſeine Abneigung und Morgue gegen die jungen Schriftſteller nicht genug überwinden möchte, fällt ſchon durch die Zahl der Gäſte weg, wobei eine einzelne Mißſtimmung unwirkſam werden muß.

Dr. Mundt iſt unverheirathet. Dr. Laube aber hat eine liebenswürdige, verſtändige Frau.

Wenn Ew. Durchlaucht eine Einladung an Prof. Gans durch mich beſorgen laſſen wollen, bin ich ſehr gern bereit. Die an Fräulein Solmar, wenn Ew. Durchlaucht dieſelbe beſchließen, würde den ſchönſten Reiz und Anſpruch wohl durch ein gütiges Wort Ihrer eigenen Hand empfangen. Dieſe

Bemerkung wäre ſehr anmaßlich, wenn ſie nicht in Betreff meiner ſelbſt eine Beſcheidenheit auszudrücken hätte!

Das heutige Wetter hat mich ganz umgeworfen, und hält mich ſtreng zu Hauſe. Doch hoffe ich, zum Montag oder Dienſtag mich ſo wohl zu befinden wie geſtern! —

In ehrerbietigſter Huldigung und Dankbarkeit verharrend

Ew. Durchlaucht
unterthänigſter
Varnhagen von Enſe.

211.

Die Fürſtin von Pückler-Muskau an Varnhagen.

Berlin, den 19. April 1837.

Hochwohlgeborener Herr Geheimer Legationsrath,
und ſehr verehrter Gönner!

Recht inſtändig darf ich Sie bitten, mich zum Leben zurückzurufen, denn die „Allgemeine Zeitung“ läßt mich ſterben: in einem Artikel der Beilage 113, den 13. April, worin ſie ſagt: der Fürſt Pückler habe mich in Genf erwartet, und ich ſei während dem in Frankreich verſchieden, auf ſonderbare Art.

Es dürfte nun dahin berichtet werden, daß Pückler in Aegypten iſt, ich in Berlin, und die Verſtorbene des Fürſten Schweſter ſei. Mir aber doch wichtig, nicht als Meinung gelten zu laſſen, da mich ſonſt, die mich für todt hielten, leicht, wo ſie mich wiederſähen, als ein Geſpenſt fliehen könnten.

Da ich nun nicht ordentlich ſchreiben kann — am wenigſten für etwas Oeffentliches, darf ich Sie um dieſe wenigen Zeilen anſprechen, deren Faſſung ich dann an die Redaktion abfaſſen würde.

Zürnen Sie mir nicht, und erzeigen Sie mir dieſen wahren Dienſt.

Hr. von Humboldt wollte mir einen Tag beſtimmen. Leider iſt es bisher noch nicht geſchehen.

Mit größter Achtung

Euer Hochwohlgeboren
ſehr ergebene
L. Pückler-Muskau.

Bußtag.

Wie geht es mit Ihrer Geſundheit? Neulich ſagte mir Herr von Miltitz, nicht gut. Ich hoffe, es geht beſſer.

212

Pückler an Varnhagen.

Dongola, den 26. April 1837.

Mein verehrter Freund,

Ein kurzes Wort aus tropiſchen Ländern, denn der Wendekreis des Krebſes hat mich zu keiner rückgängigen Bewegung verleiten können. Zwei Ihrer liebenswürdigen Briefe habe ich erhalten, ein dritter ſcheint verloren gegangen zu ſein, für mich ein herber Verluſt. Dank für alles Freundliche und Gute, was die anderen beiden enthalten.

Seit Monaten lebe ich nun allein mit ſchwarzen Naturkindern, in einer ganz neuen Welt, einige dreißig Breitegrade von der Heimath entfernt, und befinde mich geiſtig und körperlich wohl dabei. Ohngeachtet April und Mai die heißeſten Monote hier ſind, leide ich nichts in dieſer Hinſicht. Glauben Sie mir, es giebt keine heißen Länder, dies iſt nur ein Vorurtheil unſerer Vorfahren. 35 bis 38 Grad Reaumür im Schatten des Zeltes (denn ſeit ſiebzig

Tagen wohnte ich in keinem Hauſe mehr) ſind unſere gewöhnliche Temperatur bei Tage, die Nächte immer friſch, oft kalt; eine Woche lang durchritt ich, im ſehr unbequemen Trabe der Dromedare, und täglich (oder vielmehr nächtlich), 8 bis 10 deutſche Meilen zurücklegend, den brennenden Sand der Wüſte, der an manchen Stellen Eier in wenigen Minuten gar kocht; dreimal erlitt ich den immer mehrere Tage andauernden, ſo furchtbar von den Reiſenden geſchilderten Chamſin — wohlan, alles dies kam mir immer noch nicht wie eine wahre Hitze vor, ſondern nur wie eine recht behagliche Temperatur, bei der man ſich nicht mehr erkälten kann, auch wenn man, wie die Eingeborenen, ſich des Luxus der Kleider ganz entledigt. Glücklicherweiſe können Flöhe und Wanzen die Hitze weniger vertragen, und verſchwinden hier. Dagegen nehmen läſtige Ameiſen die Stelle ein, von welchen die einen grauſam ſtechen, und die anderen Kleider und Effekten zerfreſſen. Auch Skorpione ſind häufig; zehn Tropfen Salmiakgeiſt in Zuckerwaſſer genommen, heben alle üblen Folgen ihres Stiches in zehn Minuten auf, ohne daß es einer äußerlichen Behandlung bedürfe.

Mährchenhafter giebt es kein Leben als das hieſige! Geſtern dinirte ich am Ufer des Fluſſes in Geſellſchaft eines Nilpferdes, das, wie zu meiner Beluſtigung, eine Stunde lang mir in den ſeltſamſten Evolutionen alle ſeine Künſte vormachte, und heute früh verſuchte ich eine junge Giraffe zuzureiten, derengleichen man unbegreiflicherweiſe noch nie zu dieſem Gebrauch abrichtete. Zwanzigerlei Antilopen, die großen Rebhühner der Wüſte, wilde Enten des Nils, ſo groß wie Gänſe, und zarte Turteltauben, deren man im dichten Laube der Mimoſen zuweilen drei bis vier auf einen Schuß erlegt, fourniren meine Tafel, nebſt vielen anderen, nur dieſen Ländern eigenen Delikateſſen, worunter den weißen Zucker- und rothen Waſſermelonen ein Hauptrang gebührt. Selbſt reife und vortreffliche Weintrauben genoß ich ſchon hier; die Hitze aber, finde ich, ſchärft den Appetit, und — zur guten Stunde ſei's geſagt — der Generalſtabsarzt der Flotte, Doktor Koch, den mir der Vizekönig mitgegeben hat, konnte ſeine Kunſt noch nicht an mir mit demſelben Erfolge üben, als ſein Namensvetter, der wirkliche Koch.

Ueber Mehemed Ali werde ich Intereſſantes zu ſagen haben, wahrlich, ein koloſſaler Geiſt, von deſſen wahrer Natur man in Europa keine Ahnung hat! Ich begleitete ihn auf einer ſeiner Inſpektionsreiſen im Lande acht Tage lang, wo ich täglich Mittag und Abend tête à tête mit ihm ſpeiſte, während nur ſein Dragoman, ein in Paris erzogener Bey, an unſerem Tiſche ſtand. Die ehrfurchtsvolle Bewunderung, die aus jedem meiner Blicke ſprach, ſchien dem höchſt natürlichen und in ſeiner Größe äußerſt einfachen Manne dennoch zu gefallen, denn er ſchenkte mir nach und nach ſo ſehr ſein Vertrauen, und erzählte aus ſeinem Leben die intereſſanteſten Epochen mit ſolcher Unbefangenheit, daß Artim Bey mir mehrmals nicht ohne einige Befremdung verſicherte, dieſe Dinge nie vorher aus des Vizekönigs Munde vernommen zu haben.

Mehemed Ali's Benehmen iſt das des feinſten und gebildetſten Europäers, mit aller Würde eines mächtigen Fürſten, und ſein tiefes Urtheil, ſeine Kenntniß der europäiſchen Zuſtände, ſetzen wahrhaft in Erſtaunen bei einem Manne, der erſt im dreißigſten Jahre leſen lernte! Er erhält regelmäßig die engliſchen und franzöſiſchen Journale, unter denen ſein Lieblingsblatt der — „Conſtitutionel“ iſt, und öfters diskutirte er mit mir Stellen daraus, die er ſo geſchickt wie ein deutſcher Rezenſent kritiſirte.

Ich bitte Sie, theurer Freund, meinem gütigen Gönner Mundt meine tiefſte Dankbarkeit für die Ehre zu bezeigen, die er mir durch ſeine Biographie angethan, von der ich freilich nichts weiß, als daß ſie exiſtirt, und beim Himmel kaum begreife, wie ſein Talent einem leider! ſo überaus magern Thema Intereſſe zu geben vermochte. Theilen Sie mir auch ſeinen Titel und genaue Adreſſe mit, da ich ſelbſt an ihn ſchreiben will. Könnte vielleicht dieſer Brief Ihnen und ihm tauglich ſcheinen, in ſeinem Journale bekannt gemacht zu werden, ſo ſchalten Sie darüber nach Belieben. Er iſt freilich gar wenig für das Publikum, aber Ihnen doch vielleicht nicht unwillkommen, als das Andenken Ihres dankbaren Freundes

H. Pückler.

213.

Die Fürſtin von Pückler-Muskau an Varnhagen.

Den 19. Mai 1837.

Lange ſchon krank — und traurig und verſtimmt, was davon die Folgen, erhielt ich vor zwei Tagen die lieblichſte Gabe in den geiſtreichen und intereſſanten, mit köſtlichem Style geſchriebenen

Denkwürdigkeiten.

So etwas ſtärkt und labt, und giebt der trüben Zeit neue Schwingen. Dies Gefühl als Opfer der Erkenntlichkeit und der innigſten Anerkennung.

L. F. Pückler-Muskau.

Ein Liebeswerk, fromm und gütig, würde es ſein, der Geneſenen bald einmal einen Abend in kleiner Geſellſchaft zu ſchenken, und dafür Fräulein Solmar und das Laube'ſche Ehepaar zu gewinnen.

214.

Die Fürſtin von Pückler-Muskau an Varnhagen.

Muskau, den 16. Auguſt 1837.

Empfangen Sie, verehrter Herr Geheimerath, mit dieſem Brief vom 26. April 1837 aus Dongola, den ich an Sie offen durch Einſchluß erhielt, meinen lebhaften Dank für Ihre neue intereſſante Sendung, wie den Ausdruck meiner hohen Achtung und wahren Ergebenheit.

L. F. v. P.-M.

215.

Pückler an Varnhagen.

Kairo, den 15. Oktober 1837.

Verehrteſter Herr und Freund,

Wie in ſo mancher Hinſicht ſtehen Sie auch unter meinen freundlichen Vertheidigern der Erſte da. Wahrlich, ſo lieb mir dieſer Aufſatz meinetwillen ſein mußte, das künſtleriſche Vergnügen, was ich daran empfunden habe, war noch größer; und ich hebe mir ihn nicht nur als ein Zeichen Ihrer Freundſchaft, ſondern als ein Muſter edlen, blühenden Styls und der gewandteſten Polemik des Diplomaten und Weltmannes auf, eine Schnur von der glänzendſten Seide, die aber nicht weniger erdroſſelt, als die vom groben Kameelhaar. Tauſend Dank für die kräftige Hülfe — aber kein Brief dabei. Ging er verloren? ſeit undenklichen Zeiten ſah ich Ihre berühmte Handſchrift nicht mehr! Doch höre ich Erfreuliches über Sie von der Fürſtin, daß Sie wohler ſind, auch weniger miſanthropiſch, und Ihren Reichthum nicht immer unter vier Pfählen halten, ſondern artig wiederum zuweilen der Geſellſchaft mittheilen.

Ungemein hat mich des guten Laube Feſtungsarreſt in Muskau erfreut. Laſſen Sie ſich doch auch einmal auf die Feſtung ſetzen — auf andere Weiſe ſcheint es uns nicht möglich, Ihrer in der lauſitziſchen Oaſe habhaft zu werden. Aber bei meiner Zurückkunft, hoffe ich, thun Sie ſich Gewalt an, ich konnte Ihnen ja noch nicht einmal meinen Garten expliziren, und das Vergnügen müſſen Sie mir gönnen, obgleich immer einige Gefahr dabei iſt, einen Spazierritt auf fremdem Steckenpferde mitzumachen.

Erhielten Sie meinen Brief aus Dongola? Ich ſchrieb Ihnen auch aus Berber oder Sennaar, ich erinnere mich nicht mehr genau, aus welchem der beiden Orte. Sieben Monate war ich ſelbſt ohne alle Nachrichten aus Europa, und mußte allerlei in der Wüſte und unter den Schwarzen ausſtehen. Doch ging alles leicht an mir altem Jünglinge vorüber. Am Muskauer Kamin erzähle ich Ihnen davon, doch jetzt nichts mehr, mein Sinn iſt ſchon zu ſehr auf die Heimath geſtellt. Laſſen Sie mich daher bald durch Ihr Organ etwas aus ihr vernehmen, denn ſelbſt das aride Berlin belebt ſich, trotz Ihres eigenen Willens, unter Ihrer Feder.

Wir haben jetzt einen merkwürdigen Landsmann hier, Dr. Löwe, der aller ſemitiſchen, oder ſchemitiſchen, wie Herr Löwe will, Sprachen mächtig, und damit auf Champollion's Schultern geſtellt, ſo wunderbare Entdeckungen gemacht hat, daß er ſämmtliche Hieroglyphen nicht mehr entziffert, ſondern mit mehr Leichtigkeit ablieſt, als wir die Voſſiſche Löſchpapierne.

Mit Wohlgefallen ſehe ich auf dieſen Brief, den ich für meine Kräfte ungemein ſchön geſchrieben finde, aber wirklich, wie Winkelmann behauptet, „daß man ſich dem Apollo von Belvedere nie nahen könne, ohne unwillkürlich eine würdigere Stellung anzunehmen", ſo ſchreibe ich ſelten an Sie, ohne einige kaligraphiſche Anwandlungen. Apropos vom Apollo aber, werden Sie ſich vielleicht verwundern, wenn ich Ihnen mit voller Ueberzeugung ſage, daß ich unter den Meiſterarbeiten ägyptiſcher Kunſt dieſes berühmte Werk mehr als einmal, in Stein und Farben, meinem Gefühl nach, weit übertroffen gefunden habe.

Ueberhaupt, wer Aegypten ſchon ausgebeutet glaubt, irrt ſich gewaltig. Namentlich ſind alle Bildwerke, die wir davon haben, ohne Ausnahme Schund, und geben von der

Erhabenheit ägyptiſcher Kunſt keine richtigere Idee, als die Bilder Napoleons auf den franzöſiſchen Tabacksdoſen von dem wahren Ausſehen dieſes Helden unſeres Jahrhunderts. Aber genug.

Ihr treu ergebener Schüler und Freund

Hermann Pückler.

216.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 31. Dezember 1839.

Theuerſter, verehrteſter Fürſt!

Die letzten von Ew. Durchlaucht eingegangenen Nachrichten waren nicht ſehr tröſtlich, und wiewohl ſie ſelber noch die Beſorgniſſe, die ſich mit ihnen verknüpfen konnten, großentheils wieder zerſtreuten, und alles Gute hoffen ließen, ſo ſind wir doch Alle ſehr begierig, dieſe Hoffnung wirklich erfüllt und das Gute in jeder Art befeſtigt zu wiſſen! Mögen wir bald erfreuliche Kunde dieſer Art empfangen! — Ueberhaupt iſt meine Empfindung für Sie, theuerſter Fürſt, jetzt voll Sehnſucht, und mich dünkt, Ihre Freunde insgeſammt müſſen dies Gefühl jetzt vorherrſchend in ſich hegen; ſo lange Sie weiter reiſten, tiefer in abentheuerliche Ferne vordrangen, mußten wir mit Reſignation Ihnen nachblicken, durften Ihren Muth und Geiſt durch unſere Seufzer und Wünſche nicht zu laut ſtören; jetzt aber, da Sie ſchon angefangen haben zurückzukommen, ſchon in der That uns wieder näher ſind, jetzt will ſich die Ungeduld nicht mehr ſo begütigen laſſen, und ſie wirft ſich mit Eifer auf die geſteigerte Möglichkeit! Wahrhaftig, die Rückkehr Ew. Durchlaucht ſteht mir nun ſchon täglich lebhaft im Sinn, und ich freue mich darauf als auf eines der wenigen Ereigniſſe, die mir noch für mein perſönliches Leben als ſolche erſcheinen! Ich weiß, Sie verwerfen dieſe meine Empfindung nicht, wenngleich ſie an und für ſich kein Moment in Ihren Entſchlüſſen ſein kann. Allein ich würde mir kaum erlauben, ſie ſo lebhaft auszudrücken, wenn ich nicht zugleich zu erkennen glaubte, daß auch in der Sache ſelbſt, in Ihrem Verhältniſſe zur Welt, in der gewonnenen und zu gewinnenden Lebensbeute, der Zeitpunkt eingetreten ſei, wo das Wiedererſcheinen in der Heimath ſo geziemend als erſprießlich, und wenn nicht geradezu nothwendig, doch ſehr wünſchenswerth werden müſſe. Dies läßt ſich im Einzelnen nicht umſtändlich nachweiſen, aber aus dem Geſammteindrucke eines Lebens, das einen ſchönen Zuſammenhang ſelbſt in ſeinen ſcheinbar aufgelöſten Abtheilungen darbietet, und deſſen Wandlungen das Auge mit Liebe gefolgt iſt, ergiebt ſich mir eine ſolche Ueberzeugung, daß ich Ihnen gern zurufen möchte: „Gedenke der Heimkehr!“ Der weiſe König Salomo, deſſen geweihten Boden Sie nun bald betreten werden, und der ſchon immer behauptete, alles habe ſeine Zeit, würde mir gewiß auch für dieſen beſonderen Fall gern ſeine allgemeine Regel zur Bekräftigung leihen! —

Freilich müſſen Ew. Durchlaucht nun noch Jeruſalem, Smyrna, Troas und Konſtantinopel ſehen — das wäre ein ewiger Schmerz, dieſe Anſchauungen verſäumt zu haben — aber ich hoffe, dieſe bekannteren und oft beſchriebenen Gegenden ſind ſchneller abzumachen, als das wundervolle Aegypten, und werden Sie nicht über Gebühr aufhalten. — Die afrikaniſchen Anſtrengungen und Abentheuer und Gefahren müſſen ſchrecklich geweſen ſein, wie wir aus einzelnen Angaben oft mit Schauder erſehen haben. Das von allem europäiſchen Anhalt abgetrennte Leben unter den Schwarzen, das Löwen-Begegniß, und die daraus erfolgten Entbehrungen und Leiden ſprachen inſonderheit meine geſpannteſte Theilnahme an. Was werden Sie uns ſonſt noch alles mitzutheilen haben, für Aufſchlüſſe, Anſichten und Thatſachen! — Wir dürfen wohl begierig ſein, nicht nur dies alles zu vernehmen, ſondern auch den kühnen Wager wiederzuſehen, dem dies alles begegnet iſt! —

Was ſollen wir Ihnen aber in Ihr großweltliches Leben hinein aus unſerem kleinweltlichen berichten? Das iſt die ſchwache Seite eines Briefwechſels, dem ich ſonſt gewiß häufiger meinen Beitrag böte, als bis jetzt geſchehen iſt. Diesmal zwar ſcheint es, als könnte man von Berlin ganz Intereſſantes ſchreiben, denn es iſt wirklich bei uns ſelbſt und in der Nähe einiges vorgefallen, was uns gar wichtig dünkt und uns völlig einnimmt; doch mich nicht ſo ſehr, um nicht gleich in Rechnung zu bringen, wie wenig das Staatsgrundgeſetz von Hannover und das Schickſal von ſieben Göttinger Profeſſoren in Kahira gelten kann, und wie gering von Jeruſalem aus ein Erzbiſchof von Köln ſich ausnimmt! Von beiden Vorgängen denk' ich übrigens ſehr ungleich; die hannöverſche Sache halte ich für weitausſehend und folgenreich, der alte König hat etwas angefangen, wofür vielleicht nicht er ſelbſt, aber dereinſt ſein Sohn büßt; die kölniſche Sache hingegen ſcheint mir abgethan und fertig, wenn man ſie nur nicht anders anſehen will und behandelt. Dafür möcht' ich nun freilich nicht einſtehen! Ew. Durchlaucht kennen die hieſigen Zuſammenflüſſe und Wallungen, und ich brauche nichts darüber zu ſagen. — Ein Ereigniß, an dem ich ganz ideell den größten Antheil nehme, würde ich doch melden, wenn ich nicht fürchtete, es hört auf, eins zu ſein, weil es ſich hieher zieht; der große dramatiſche Künſtler Seydelmann kommt nämlich hieher, das wäre nun ein neuer Aufglanz unſerer einſt ſo reichen und jetzt ſo armen Bühne, wenn es nicht noch völlig ungewiß wäre, wem der Sieg bleiben wird, ob der Künſtler die Hiſtrionen, oder die Hiſtrionen den Künſtler bezwingen werden! —

Profeſſor Gans war dieſen Sommer im ſüdlichen Frankreich und den Pyrenäen, und konnte nicht genug rühmen, wie treu und wahr und wie bewundernswerth anſchaulich Ew. Durchlaucht jene Gegenden geſchildert hätten.

Ich habe, weil der Arzt darauf beſtand, einen Ausflug nach Hannover und Hamburg verſucht, aber mit ſchlechtem Erfolg, ich kam krank in Hamburg an, blieb es dort, und kehrte nach zwölftägigem Aufenthalt eilig hieher zurück, um bequemer krank zu ſein. Die Cholera brach heftig aus, und erfüllte alles mit Düſterheit und Beſorgniß. Ich hielt mich zwar tapfer, und konnte mitunter fleißig arbeiten, aber nun, ſeit ein paar Monaten, ſchlepp' ich mich nur mühſam hin, und bin froh, wenn die Zeit ohne neue Anfechtung verſtreicht. Könnte ich immer arbeiten, ſo wäre ich geborgen! Aber wie ſelten vermag ich es! Zu Oſtern kommen indeß wieder ein paar Bände von mir heraus. Der kleine Artikel deſſen Ew. Durchlaucht ſo freundlich gedenken, wird bei dieſer Gelegenheit auch wieder mitabgedruckt. — Eben heute bekam ich das vierte Heft der vom Hofrath Dorow herausgegebenen Facſimila, wo auch wieder ein kräftiges Wort über Sie geſagt, und ein pikanter Auszug aus einem Briefe von Ihnen an Laube, und überdies auch Ihr Bild mitgetheilt wird. — Für Ihre litterariſchen Feldzüge haben Ew. Durchlaucht an Mundt und Laube ein paar wackere Adjutanten, voll Geſchicklichkeit und Eifer. Bei Ihrer Wiederkehr würden beide ſich nur noch feſter und wirkſamer anſchließen. Dieſer Boden will auch eigenthümlich bewirthſchaftet ſein. Ew. Durchlaucht haben auf ihm einen in Deutſchland faſt beiſpielloſen Erfolg gehabt; es kommt nun darauf an, ihn ferner gut zu verwalten und auszubeuten. Die Mittheilungen an die „Allgemeine Zeitung" waren vortrefflich, und haben den beſten Eindruck gemacht; kein hieſiger Freund hätte Sie hierin ſo gut berathen können, als es der Antrieb des eigenen Genius gethan! — Von Laube's Aufenthalt und Verhältniſſen, von ſeinem Glück im Unglück, brauch' ich nichts zu ſagen, die Nachrichten aus Muskau werden ja nicht fehlen! Hier bin ich am letzten Rande des Blattes — und des Jahres — über dieſen ſogar ſchon hinaus, denn es ſchlägt 12 Uhr, und das Geſchrei auf der Straße verkünd den Anfang des neuen Jahres, der erſte Januar 1838 hat begonnen. Sie ſind der Erſte, theuerſter Fürſt, dem ich in dieſer Jahreszahl ſchreibe und Glück wünſche! Tauſendfaches Heil und reichen Segen!

In treueſter Geſinnung unwandelbar
Ihr innigſt ergebener
Varnhagen von Enſe.

Ich habe das Glück gehabt, in Altona noch eine Anzahl Briefe von Rahel zu erlangen, die ich mir abſchreiben durfte. Die Vermehrung und Ordnung dieſes Schatzes beſchäftigt mich immerfort, und gewährt mir meine beſten Stunden. Doch bezweck' ich für jetzt keine neue Herausgabe; die gelegene Zeit dafür wird künftig eintreten, und es iſt nicht nöthig, daß ich ſie erlebe. — Die Anweſenheit der verehrten Frau Fürſtin iſt mir ein helles Licht in der düſteren Stadt. Bin ich auch durch meine Kränklichkeit gehindert, ihr ſo oft aufzuwarten, als ich es wünſchte, ſo iſt mir doch ſchon die bloße Möglichkeit ein Troſt, und eine ſolche Freundſchaftsliebe für Ew. Durchlaucht zu erkennen, zu erfahren, zu ahnden, thut auch dem eigenen Herzen wohl! Heil und Segen denen, die ſich ſo gefunden haben, in Einſicht, Würdigung, Zuneigung! — Der arme Mundt, der von Paris und London zurückgekommen — befindet ſich leider noch in der alten Stockung, und trägt nun ſchon in's dritte Jahr die Folgen von Steffens Uebereilung und Unredlichkeit; aber er trägt ſie muthig und ſtandhaft, und läßt ſeinen edlen Sinn durch nichts beugen. Die Engherzigkeit und Verkehrtheit der Zenſur drückt indeß nicht ihn allein, ſondern jede litterariſche Regſamkeit. —

217.

Die Fürſtin von Pückler-Muskau an Varnhagen.

Mittwoch, den 14. Februar 1838.

Erlauben Sie, verehrter Herr Geheimer Legationsrath, daß ich mich nach Ihrem Befinden erkundige, wofür ich die beſten Wünſche hege.

Zugleich Ihnen mein Bedauern ausſpreche, ſo ſelten Ihren Geiſt und lehrreichen Umgang zu genießen! Wenn ich mich aber beſcheide, wohl wiſſend, wie wenig Ihnen durch den meinigen geboten ſein kann, ſo darf ich doch heute Ihre freundſchaftlichen Geſinnungen für den Fürſten in Anſpruch nehmen, und Sie herzlich um einen kleinen Beſuch bitten, da es mir Noth thut, einen ſeiner Freunde in einer Sache, die ihn angeht, zu Rath zu ziehen.

Ich bin in dieſem Moment auch reich an Mittheilungen über ihn — und richtete gern das mündlich aus, was er mir mit der treueſten Anhänglichkeit für Sie aufträgt.

Genehmigen Sie den Ausdruck wahrer Verehrung von

Ihrer

ganz ergebenen

L. F. Pückler-Muskau.

Mittwoch.

Gewähren Sie meine Bitte, dann beſtimmen Sie gefällig den Moment, wo ich Sie erwarten dürfte.

218.

Pückler an Varnhagen.

Tiberia, den 27. Februar 1838.

(Empfangen in Berlin den 16. Mai.)

Verehrteſter Herr und Freund,

Ein Brief von Ihnen zum neuen Jahr iſt das ſchönſte Omen für dieſes, und — es mag Ihnen vielleicht dieſe

Aeußerung übertrieben oder affektirt vorkommen, aber ſie iſt dennoch nicht minder wahr — ich erhalte nie ein Schreiben von Ihnen, ohne mit dem lebhafteſten Vergnügen, zugleich eine Art Hochmuth zu fühlen, wie man nach einer Auszeichnung empfindet. Ich bin ſtolz auf Ihre Briefe, und immer gerührt von Ihrer Güte. Empfinge ich nur beſſere Nachrichten von Ihnen über Sie ſelbſt! Sie ſind leidend und nicht heiter geſtimmt, und das betrübt mich, um ſo mehr, da dies alles doch nur Hypochondrie, ein rein körperliches Leiden iſt, von dem eine andere Umgebung und Ihrer That- und Geiſteskraft angemeſſenere Verhältniſſe Sie heilen würden. Ich wünſchte Sie mit einer Miſſion in Paris unter Hahnemann's Leitung zu ſehen, denn ſeit ich das Organon dieſes großen Arztes zufällig in Alexandria geleſen, bin ich der decidirteſte Anhänger der Homöopathie geworden, nur nicht in ungeſchickter Schüler Händen.

Von den vaterländiſchen Angelegenheiten bin ich ſo wenig mehr unterrichtet, daß ich nur wie der Blinde von der Farbe davon ſprechen müßte. Seit ich Aſiens Boden betreten, iſt mir keine Zeitung mehr zu Geſicht gekommen, und gleich den Orientalen verliere ich nach und nach das Intereſſe an den entfernten Welthändeln, das nahe Leben und die kleine, mich ſelbſt umgebende Natur und Menſchenwelt deſto beſſer genießend. Wer drei Jahre im Orient zugebracht, kann ſich nicht mehr davon trennen, und ich für meine Perſon bin entſchieden, ſo bald als möglich wieder dahin zurückzukehren. Das Warum auseinanderzuſetzen könnte Bände ausfüllen, es iſt aber weit beſſer, es zu genießen, als es zu beſchreiben. Doch ſehe ich ein, daß Sie den vortrefflichen König Salomo deſſen Grab mir die Türken in Jeruſalem am Fuße ſeines ehemaligen Tempels zeigten, mit Recht citiren, und daß es Zeit für mich iſt, das Heimiſche vorher zu beſchicken. Im künftigen Sommer 1839 hoffe ich dies ohnfehlbar bewerkſtelligen zu können, und dann wollen wir in Muskau gegenſeitig austauſchen, was wir zu den vergangenen vier Jahren an Stoff eingeſammelt haben.

Was Sie mir von Profeſſor Gans mittheilen, erfreut mich ſehr, Sie, mein verehrter Freund, wiſſen auch immer das mir Angenehmſte und Schmeichelhafteſte mit gütigem Takte herauszuheben. Wie ſehr ich ferner nächſt Ihnen ſelbſt, auch den Herren Mundt und Laube verpflichtet bin, fühle ich mit dankbarem Herzen, und bitte Sie, keine Gelegenheit zu verſäumen, beiden Herren dies auf das Herzlichſte von mir auszudrücken. Kann ich ihnen meinerſeits je nützlich ſein, ſo wird es an meinem eifrigſten Beſtreben dazu nicht fehlen. Beides ſind freiſinnige, von der erbärmlichen Kleinlichkeit der Rückſichten unſerer Zeit entfernte Männer, und ſchon deswegen müßte ich ſie lieben und ehren. Das Papier will nicht weiter reichen, ich ſchließe alſo mit der Bitte, mir doch durch die Fürſtin Pückler gütigſt die beiden Theile zukommen laſſen zu wollen, die Oſtern von Ihnen herauskommen. Dies wird im fernen Lande mir doppelt theuer ſein.

Mit allen beſten Wünſchen

Euer Hochwohlgeboren

treu ergebenſter

H. P.-M.

219.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, Freitag den 25. Mai 1838.

Theuerſter Fürſt!

Um keines Landes Anblick hab' ich Ew. Durchlaucht noch ſo beneidet, wie um den von Paläſtina und Syrien, woher Ihr letzter mir kürzlich zugekommener Brief vom 27. Februar geſchrieben iſt. Dort ſind unſer Aller erſte Jugendbilder zu Hauſe, und ohne die Schauer der Frömmigkeit hier mitzurechnen, müſſen wir ſagen, daß kein Land an

Geſchichtsbezügen reicher iſt; ja die frommen Bezüge ſelbſt kann ich eigentlich nur als geſchichtliche auffaſſen, und mich dünkt, der Chriſt, je ſtärker und reiner das Chriſtenthum in ihm lebt, darf nicht zu großen Werth auf dergleichen Aeußerliches legen, wie denn auch in der That dieſe Religion von ihrem örtlichen Urſprunge ganz abgedrängt worden, und es ohne Zweifel in Grönland und am Kap der guten Hoffnung beſſere Chriſten giebt, als jetzt in Jeruſalem. „Die Erde iſt überall des Herrn.“ Aber auch das Land an und für ſich hat ſo viel Merkwürdiges, Schönes, Wunderbares. Ich habe Lamartine's Reiſe mit größtem Antheil geleſen; doch wirft man ihm große Ungenauigkeiten vor. Ich freue mich im voraus auf die Schilderung aus Ew. Durchlaucht Feder; ſo viel weiß ich, daß ſie wahr und anſchaulich ſein wird! Die in der „Allgemeinen Zeitung“ abgedruckten Mittheilungen, welche ganz vortrefflich ſind und von allen Seiten Beifall finden, haben auf's neue ſehr das Verlangen erweckt, ſich an größeren Bilderreihen dieſer Art erlaben zu können. — Ihr Wohlgefallen an Aſien, theuerſter Fürſt, würde mich doch erſchrecken und betrüben, ſprächen Sie nicht auf demſelben Blatte, wo der Wunſch des Dortbleibens ausgedrückt iſt, mit größter Beſtimmtheit von der Rückkehr. Auf dieſe hoff' ich mit vielen anderen Freunden ſehnlichſt, und ich darf glauben, daß auch das Vaterland Ihnen, beſonders nach ſolcher Abweſenheit, manchen neuen Lebensreiz erwecken, ja Ihnen ſolche Befriedigung darbieten wird, wie der Orient ſie nie gewähren kann. Ja, Sie ſelbſt haben ja nur ſo viel vom Orient, weil Sie ein Abendländer ſind, und als ſolcher jenen anſchauen. —

Wir leben hier jetzt im größten Saus und Braus überall hohe Herrſchaften, gaffende Menge, Soldaten, Trommeln, Muſik, Wagengeraſſel. Ich halte mich dabei ſtill in meiner Mauerſtraße, und warte auf ſchönes Sommerwetter, um — in den Thiergarten zu gehen. Nach dem harten, und bei aller Kränklichkeit doch arbeitſamen Winter, bedarf und kann ich nichts als spazieren gehen, und ich will den ganzen Sommer nicht arbeiten. Meine Bücher sind noch nicht fertig, wenigstens noch nicht in meinen Händen; wie reizend wäre mir der Gedanke, sie gleich in den Händen Ew. Durchlaucht zu wissen! Daß Sie in Galiläa daran denken mögen, ist schon köstlich! —

Unsere jungen Freunde sind wohlauf und rüstig, und hegen den besten Sinn und Eifer für Ew. Durchlaucht. Ich habe für Mundt's neue Zeitschrift ein Fragment aus Ihrem neuesten Buche erbeten, und hoffe, dasselbe wird an guter Stelle seine Wirkung thun. Noch zur Zeit sind leider Mundt und Laube guten Fechtern zu vergleichen, die keine Waffen führen dürfen; das Metier der Litteratur ist fortwährend grausam verkümmert. Die jungen Talente sind weit größer, als sie bisher zeigen konnten. Vielleicht sehen wir noch, daß dies anders wird. —

Wir haben hier jetzt eine Mrs. Robinson aus New-York, eine geborene Fräulein von Jakob aus Halle. Ihr Gatte, gelehrter Theologe, reist gerade jetzt auch in Syrien, und trifft vielleicht dort oder in Konstantinopel mit Ew. Durchlaucht zusammen. Ich habe noch gestern Abend seine Frau sehr angenehm in Gesellschaft gesehen, bei Fräulein Solmar, die sich Ew. Durchlaucht bestens empfehlen läßt. — Bettinens Buch — von ihr selbst in's Englische übersetzt — ist in England, wie es scheint, völlig gescheitert, und die großen Kosten dafür wahrscheinlich verloren. Sie selbst ist wie immer, altert aber äußerlich sehr; ich sehe sie zuweilen. — Prof. Gans strahlt im reichen Glanze seiner beredten und oft kühnen Vorträge; in Göttingen wär' er schon abgesetzt, in Berlin hält er sich, und gewinnt hoffentlich nur immer größere Festigkeit. —

Als Neuigkeit muß ich Ew. Durchlaucht doch auch melden, daß ich mir im vergangenen Winter etwas näher russische Sprache und Litteratur angesehen, und davon großes

Vergnügen gehabt habe. — Ich wage nicht, ein zweites Blatt anzufangen, und muß den Brief ohne Säumen an die Frau Fürſtin zum Einſchluß abliefern.

Mir bleibt nur Raum, in treueſter Geſinnung verehrungsvoll und anhänglichſt mich zu unterzeichnen

Ew. Durchlaucht

gehorſamſt ergebener

Varnhagen von Enſe.

229.

Pückler an Varnhagen.

Aleppo, den 28. Juli 1838.

Endlich einmal wieder ein calligraphiſches Blatt von meinem freundlichen Beſchützer! Ich glaubte mich ſchon ganz vergeſſen, und in der That, ich bin ſo lange abweſend, daß es kein Wunder wäre, wenn man meiner nur noch wie eines ſelten probirten Echos gedächte — und wenn ich endlich wiederkomme, wird es noch ſchlimmer für mich ſein. Halb jung noch und voller Thätigkeit fortgegangen, kehre ich als ein alter, indolenter Türke zurück, der wahrſcheinlich in unſerem europäiſchen Treiben eben ſo wenig Anderen, als ſich ſelbſt unter ihnen gefallen wird — immer, verſteht ſich, mit Ausnahme einiger wenigen Freunde, auf deren Langmuth er zählen darf, der arme Ungläubige.

Sie waren alſo fleißig dieſen Winter, mein geehrter Freund? Gott ſei gelobt! Ich war morgenländiſch faul, und Gott ſei wieder dafür gelobt, denn Ihr Fleiß verheißt uns koſtbare Geſchenke, und meine Faulheit erſpart dem Publikum eine ganze Quantität abermaliger Bändchen, die doch nur, gleich Lafontaine und Walter Scott's Romanen, ewige Variationen deſſelben Themas ſind, und daher damit geendet haben, mich ſelbſt noch weit mehr anzuekeln, als irgend einen Rezenſenten. So iſt wenigſtens meine Stimmung ſeit Jahr und Tag, und das öde, langweilige, unromantiſche Syrien ganz geeignet, ſie täglich zu verſtärken. Mit großem Unrecht beneiden Sie mir dieſe Reiſe, die genußloſeſte von allen, die ich gemacht. Ich beſtreite Ihnen zwar nicht das ungeheure hiſtoriſche Intereſſe dieſes Erdſtrichs, aber das können Sie in der Mauerſtraße weit belehrender mit einer kräftigen Phantaſie genießen, während die hieſige platte Wirklichkeit, die wüſten Ebenen ohne Baum und Strauch, der kahle unmaleriſch geformte Libanon, die elenden Dörfer, die Abweſenheit aller Monumente erhabener Kunſt (denn ſelbſt Balbeck, Palmyra und Scheran ſind nur ſchlechtes Römerwerk) während, ſage ich, alle dieſe kümmerlichen Realitäten den Geiſt mehr herabſtimmen als erheben. Der Körper aber iſt bei einem widerwärtigen Klima und elendem Leben, ſtets von Peſt und Cholera umgeben, noch übler daran, und die bequeme Schreibſtube in der Mauerſtraße, worin man Ihnen ein gutes Diner ſervirt, behält auch in dieſem Punkte das Uebergewicht. Lamartine's Buch iſt ein wahrer poisson d'Avril, von Anfang bis zu Ende, eine koloſſale und meines Erachtens langweilig geſchmackloſe Lüge, eine Schüſſel, welche die ekelhafte Frömmigkeits-Sauce, in der die fade Speiſe ſchwimmt, noch ungenießbarer macht. Dagegen iſt Chateaubriand über das heilige Land claſſiſch, faſt durchgängig wahr, und ſeine Frömmelei ſo ſehr de bonne compagnie, daß ſie nicht ſelten der Perſiflage gleicht. Uebrigens muß man darin Jedem ſeine Anſicht laſſen. Mir erſchienen die chriſtlichen Heiligthümer mit allem, was daran hängt, als der größte Skandal.

(Durch ein Verſehen blieb dieſes Blatt hier in meinem Portefeuille liegen.)

Wenn es nicht zu unbeſcheiden iſt, mich einem ſo bedeutenden Manne wie Profeſſor Gans, den ich nur wenig perſönlich kenne, aber deshalb nicht weniger verehre — freundlichſt zu empfehlen, ſo bitte ich, daß Sie meiner nicht bei ihm vergeſſen. Fräulein Solmar darf ich ſchon unbekümmerter meines herzlichſten Andenkens ihrer Liebenswürdigkeit durch Sie, mein verehrter Freund, verſichern laſſen, und dazu noch vorausſetzen, daß der Bote jedenfalls dem Gruße Werth geben muß. Ich hoffe, Fräulein Solmar beſucht uns einmal in Muskau, und ich werde dann mit ihr ein kleines Komplott zu machen ſuchen, um Sie ſelbſt gewaltſam Ihrer Mauerſtraße zu entführen, trotz Ihrer ruſſiſchen Studien, die uns außer ſo mancher anderen Verführung nun auch mit einer durch ruſſiſche Litteratur drohen. Denn gewiſſe Leute wiſſen aus eigener Erfahrung, daß, wenn Sie ein Werk geltend machen wollen, kein Widerſtand mehr dagegen aufkommen kann.

Es thut mir leid, daß Bettinas Buch in England nicht den verdienten Erfolg hat, warum aber auch Perlen vor die Säue werfen! Bettinas irdiſcher Gott, Goethe ſelbſt, hat ſich in jenem Krämerlande kaum einer beſſeren Aufnahme zu erfreuen, und eine Ueberſetzung in's Engliſche durch eine Deutſche, iſt überdies ein unſinniges Unternehmen, ich möchte faſt ſagen, ein unwürdiges, worin ich die ſtolze deutſche Bettina nicht wieder erkenne.

Nun noch ein paar Worte von mir ſelbſt. Ich drehe mich ſeit Monaten zwiſchen Homs, Hama und Aleppo an den Gränzen der Wüſte im größten dolce far niente umher, um — edle, arabiſche Blutpferde zu kaufen, von denen ich vielleicht ein Dutzend zuſammenbringen werde, um ſie nach

Europa zu verſchiffen, das angenehmſte Andenken eines beinah fünfjährigen Aufenthalts im Orient für mich, der die ritterliche Pferdepaſſion in aller alten Stärke beibehalten hat, und ſchönere, graziöſere Thiere dieſes Geſchlechtes findet man nirgends. Ihr Feuer und jugendlicher Glanz ſoll in der Heimath dem veralteten Reiter zur Folie dienen, und ich werde mich hinlänglich geſchmeichelt fühlen, wenn die reizenden Berlinerinnen bei unſerem Anblick laut ausrufen: Ah, le beau cheval! ſtatt ſich in's Ohr zu flüſtern: Ah, quel joli cavalier! wie es vor einem Vierteljahrhundert wohl möglich geweſen wäre.

Ich bin aber ſchon am Ende meines zweiten Blattes, und es iſt Zeit abzubrechen. Empfangen Sie, mein hochverehrter Gönner, zum Schluß die mit ſtets unveränderlicher Geſinnung gegebene Verſicherung der dankbarſten Zuneigung und Hochachtung, mit denen ich noch ſehr lange leben will als

Euer Hochwohlgeboren
innig ergebenſter
Hermann Pückler.

221.

Die Fürſtin von Pückler-Muskau an Varnhagen.

Berlin, den 28. Februar 1839.

Es war ein ſo flüchtiger und ſo geſtörter Moment, als ich das Vergnügen hatte, Sie, verehrter Herr Geheimer Legations-Rath, bei mir zu ſehen, daß Sie es wohl natürlich finden werden, wie ſehr ich wünſche, daß Sie mir die Ehre Ihres Beſuchs bald wieder gönnen. Um ſo mehr verlangt mich nach Ihnen, um Sie mit den Details bekannt zu machen, welche die Schreckensſzenen betreffen, die ſich auf die letzten Ereigniſſe meines Reiſenden beziehen, der mir die angelegenſten Empfehlungen an Sie aufgetragen.

Gewähren Sie mir daher, wenn es Ihre Geſundheit zuläßt, bald die Freude, Ihnen mündlich die Zuſage meiner hohen Achtung geben zu dürfen.

L. Pückler-Muskau.

222.

Die Fürſtin von Pückler-Muskau an Varnhagen.

Freitag, den 15. März 1839
Abends.

Ich hoffe, verehrter Herr von Varnhagen, der neuliche Abend iſt Ihnen nicht übel bekommen. Da die Abſicht Anderen Freude, ſo große Freude und, als die Ihrer Gegenwart zu gewähren, nie anders als gute Folgen haben ſollte.

Damals dachte ich nicht, daß ich ſo bald Ihre Zeit wieder in Anſpruch würde nehmen müſſen. Doch habe ich heute etwas, den Fürſten betreffend, erfahren, was mich ſehr beunruhigt, und worüber ich unendlich wünſche, Ihren Rath, vielleicht Ihre freundſchaftliche Unterſtützung zu haben.

Da Sie nun wohl nicht bei der Kälte gern ausgehen, ſo erlauben Sie mir, morgen etwa um 1 zu Ihnen zu kommen, wo nicht, ſo machen Sie mich ſo glücklich, mich zu beſuchen.

Da ich aber außerdem beſtimmt ausfahren muß, ſo geniren Sie ſich nur auf keine Weiſe, und Ihnen ſelbſt bei ſich meine Verehrung bezeugen zu dürfen, iſt mir wirklich ſo gelegen als angenehm.

Genehmigen Sie den Ausdruck großer Achtung und wahrer Anhänglichkeit

Ihrer ſehr ergebenen
L. F. Pückler-Muskau.

223.

Varnhagen an die Fürſtin von Pückler-Muskau.

Berlin, den 20. März 1839.

Ihro Durchlaucht

darf ich mit gutem Grunde verſichern, daß mir die beunruhigende Angabe, nachdem ich verſchiedentlich mit aller Vorſicht gefragt und geforſcht, immer unwahrſcheinlicher wird. Wenigſtens in dem hieſigen litterariſchen Kreiſe iſt nichts der Art bekannt; in dem polizeilichen könnte man freilich mehr wiſſen, allein dahin zu bringen iſt mir in aller Weiſe verſagt! Einzelne Angriffe, Aufſätze in Tagesblättern, Abſchnitte in Büchern, mögen wohl gegen den theuren Reiſenden neuerdings vorkommen oder beabſichtigt werden, das iſt ſehr natürlich und kann nicht gehindert werden, noch anders geahndet als litterariſch; aber ein ganzes Buch eigends und abſonderlich, — das ſetzte freilich eine ſchärfere Feindſeligkeit und die Abſicht perſönlichen Aergerniſſes voraus, iſt mir aber bis jetzt ganz und gar zweifelhaft, aus allen Gründen, deren ich ſchon mündlich gegen Ihro Durchlaucht erwähnte. —

Ich bin ſehr begierig, ob Hr. Dr. Laube aus Leipzig, wo doch der eigentliche Heerd dieſer Dinge iſt, etwas Näheres wird berichten können. Der wünſchenswertheſte Fall bleibt doch immer, daß wir nichts auffinden, weil nichts vorhanden. — Aber indem man ſucht, findet man immer etwas, „wenn auch nicht gerade das Geſuchte! Ich höre bei dieſer Gelegenheit, daß gegen Hrn. von Humboldt etwas in Umlauf ſei, ohne doch erfahren zu können, ob es eine bildliche Karikatur oder eine ſchriftliche Darſtellung ſei, die es aber ſehr darauf abgeſehen haben ſoll, ihn lächerlich zu machen. Die Gemeinheit, und beſonders die Mittelmäßigkeit iſt immer verſchworen gegen das Genie, und heimtückiſch, wo ein offener Kampf unmöglich iſt. In dieſe Erfahrung aller Jahrhunderte wird jeder Ausgezeichnete ſich fügen müſſen. Der Sieg iſt aber noch immer dem Würdigen verblieben. —

Dieſe Tröſtung muß auch für Ihro Durchlaucht eine ſein, in Betreff des genialen Freundes in der Ferne; allein ſie ſoll darum keineswegs die liebevolle Fürſorge und treue Wachſamkeit mindern, welche den Abweſenden immerfort zu vertreten und zu vertheidigen wünſcht, und in der ich kühn genug bin, mich als eifrigen Verbündeten Ihro Durchlaucht dienend anzuſchließen! —

In tiefſter Ehrfurcht und aufrichtigſter Ergebenheit habe ich die Ehre zu verharren

Ihro Durchlaucht
ganz gehorſamſter
Varnhagen von Enſe.

224.

Die Fürſtin von Pückler-Muskau an Varnhagen.

Sonntag, den 24. März 1839.
Morgens.

Sie haben mir, verehrter Herr Geheimer Legations-Rath, neuerdings ſo viel thätiges, liebevolles Intereſſe bewieſen, daß ich Sie abermals in der bekannten Angelegenheit nochmals anſprechen darf. Aus Leipzig habe ich nichts erfahren, das mehr Licht darin gäbe! Ebenſowenig aus Muskau, wo ich deshalb an Schefer ſchrieb! Nun iſt mir namentlich daran gelegen, zu erfahren, wo das Buch gedruckt wird, und unter welchem Titel. Sollten daher Ihre weiter eingezogenen Nachrichten hierüber einiges Licht verbreiten, ſo bitte ich inſtändig um Ihre baldige Mittheilung.

Mit inniger Achtung

Euer Hochwohlgeboren
ganz ergebene
L. F. Pückler-Muskau.

225.

Die Fürſtin von Pückler-Muskau an Varnhagen.

Montag, den 25. März 1839.
Abends.

Noch immer fehlt die Hauptſache, der Titel des Buches
Ob es nun die Reiſe nach dem
Taubenſchlag,
eine ganz prekaire Angabe von Schefer,
oder
Der Miſſionair, herausgegeben von Karl Jäger, ehemaliger Sekretair und Reiſebegleiter des Fürſten von Pückler-Muskau bei Hinrichs in Leipzig;
oder Der Deutſche in London.
Geſchichte der politiſchen Flüchtlinge, bei Engelmann in Leipzig. 2 Theile, à 3 Thlr., von August Jaeger, ehemaliger Privat-Sekretair des Fürſten von Pückler-Muskau — und als ein Buch angezeigt, welches Aufſehen erregen wird, das Eigentliche iſt, vermag ich nicht zu entſcheiden.

Ich liege aber wie im Fieber, und weiß keinen Rath, verehrter Freund und Gönner, als bei Ihnen.

Herr von Tſchoppe iſt zu allem willig, wird auch forſchen, doch der Titel des Buches iſt ihm vor allem nöthig.

Die zwei Jaeger verwundern mich! Karl iſt der Mann des Rechten, und leicht könnte der Andere ein ſuponirter ſein.

Ich darf Ihnen indeſſen das Obige mittheilen, da ein Zeichen mehr, oft der Schlüſſel des ganzen Chiffre wird.

Bewahren Sie mir Theilnahme. Verſagen Sie mir nicht Nachſicht, und ſtehen Sie mir wie bisher ſo freundlich als tröſtlich bei.

Mit größter Verehrung

Ihre ganz ergebene
L. F. Pückler-Muskau.

Es wird Sie vielleicht intereſſiren, die letzten Briefe an mich von Jaeger zu leſen! Ich bitte ſpäter wieder darum, und kann doch, wenn mich meine Menſchenkenntniß nicht ganz irre führt, hier keinen Feind vorausſetzen!

Jaeger hat in Paris einen Bruder, der auch Schriftſteller iſt.

226.

Varnhagen an die Fürſtin von Pückler-Muskau.

Berlin, den 25. März 1839.

Ihro Durchlaucht

beeile ich mich ehrerbietigſt anzuzeigen, daß ich in dieſem Augenblicke Antwort von Hrn. Dr. Laube empfange, der mir ſchreibt, daß er in der fraglichen Angelegenheit die ſorgſamſte Nachforſchung angeſtellt, aber bis jetzt keine Spur, auch nicht die kleinſte Spur gefunden habe! Er wird ſein Bemühen mit allem Eifer und mit beſter Vorſicht fortſetzen. Die Nothwendigkeit der letzteren ſieht er vollkommen ein, und fürchtet ſelber ſchon die wahrſcheinlich ohnmächtige und in ſich faſt lebloſe Unternehmung durch irgend ein Aufſehen erſt recht mit Lebenskraft auszuſtatten, und der Schadenfreude Nahrung zu geben. — Ich geſtehe, daß eine Einmiſchung der Behörde mir in allem Betracht viel Mißliches zu haben ſcheint. — Ein Schwefelbad verhindert mich, Ew. Durchlaucht ſogleich perſönlich aufzuwarten. Für den Augenblick ſcheint mir auch nichts anzurathen, als noch ein paar Tage zu warten, ob vielleicht aus Leipzig ein nachträglicher Bericht eingeht. —

In tiefſter Verehrung und treueſter Ergebenheit habe ich die Ehre zu verharren

Ihro Durchlaucht
ganz gehorſamſter
Varnhagen von Enſe.

227.

Die Fürſtin von Pückler-Muskau an Varnhagen.

Stiller Freitag, den 29. März 1839.

Ich höre gar nichts mehr von Ihnen, verehrter Herr Geheimer Legations-Rath, und muß befürchten, daß der Titel des fraglichen Werkes introuvable iſt.

Herr von Tzſchoppe hat ſich alle Mühe gegeben, und weder vom Monat Februar, noch bis zurück zum Oktober findet ſich irgend eine Schrift, die in Breslau zenſirt und hier gedruckt würde; noch ein Titel in dieſen Liſten, der auf den Gegenſtand hindeuten könnte.

Ich bin an einer Geſchwulſt im Geſichte leidend, und ſehe ſo ridikül aus, daß ich mich vor der Welt verberge.

Sie aber ſind immer Ausnahme, wenn Sie mich beſuchen möchten; doch mußte ich Sie preveniren, wie mein Ausſehen iſt, und Sie mir auch, au risque, daß Sie ein Bischen lachen, ſtets ſehr angenehm ſein würden.

Mit größter Verehrung
Euer Hochwohlgeboren
ergebenſte
L. Pückler-Muskau.

228.

Varnhagen an die Fürſtin von Pückler-Muskau.

Berlin, den 29. März 1839.

Ihro Durchlaucht

Unwohlſein beklage ich von Herzen, und deshalb auch um ſo mehr dieſes Wetter, das rheumatiſchen Uebeln leider nur günſtig iſt! Doch hoffe ich baldigſt Ihre Geneſung zu vernehmen, für die ich die eifrigſten Wünſche ausdrücke! —

Als ich Ihro Durchlaucht Billet empfing, wußte ich noch keine Silbe weiter; ſeitdem, wie durch ein Wunder, iſt mir eine beſtimmtere Angabe in's Haus gebracht worden, derzufolge das Buch „Briefe eines Verſchiedenen" heißt, der Druck aber noch gar nicht begonnen ſein ſoll, weil ſich noch kein Verleger gefunden hat. Man verſichert, daß der Inhalt gar nicht ſo bös, und in keiner Weiſe ehrenrührig für den Fürſten ſei, im Gegentheil die Erſcheinung eher dem litterariſchen Intereſſe nützlich werden könne. Vielleicht unterbleibt auch die Herausgabe, eben wegen der äußeren Schwierigkeiten, da der Verfaſſer ſelber nicht geſonnen ſein ſoll, die Koſten aus eigenen Mitteln zu beſtreiten. Mich dünkt, Ihro Durchlaucht thun am beſten, die Sache fürerſt noch ihrem Gange zu überlaſſen; zu einer Einmiſchung der Behörde iſt gewiß kein Anlaß, und ein unzeitiger Schritt würde geradezu ſchädlich ſein. Der Autor ſoll kein Arg bei der Sache haben, verſichert man mich, und ſogar, was ich indeß nicht beglaubigen möchte, gegen Leopold Schefer in Muskau mit ſeinem Vorhaben gar nicht geheimnißvoll geweſen ſein. Vielleicht gelingt es mir, in der nächſten Zeit einiger Proben des Manuſkripts ſelber anſichtig zu werden, und darauf ein beſtimmteres Urtheil zu begründen.

Bisher ſind alle eingezogenen Nachrichten nur immer beruhigender geworden; ich glaube wirklich, Ihro Durchlaucht können ſich aller eigentlichen Beſorgniß entſchlagen, die Sache wird ſich in Nichts auflöſen, oder in gar Wenig! — Inzwiſchen fahre ich fort, den Feind zu erkunden und zu beobachten, und was ich weiter erfahre, theile ich Ihro Durchlaucht ohne Säumen mit. —

Ich wollte ſelbſt dieſe Nachrichten überbringen, das Wetter nöthigt mich ſie zu ſchreiben. —

Mögen nur Ihre Durchlaucht baldigſt von Ihrem Uebel hergeſtellt ſein! — In tiefſter Verehrung und treueſter Anhänglichkeit verharrend Ihro Durchlaucht

gehorſamſter
K. A. Varnhagen von Enſe.

329.

Die Fürſtin von Pückler-Muskau an Varnhagen.

Freitag, den 19. April 1839.

Ich habe zu viel Freude, an dem eben erhaltenen intereſſanten Brief, um Ihnen denſelben nicht, verehrter Herr Geheimer Legations-Rath, mitzutheilen, auch um ſo mehr, da er auch Nachricht über die nächſten Pläne unſerer reiſenden Freunde (Laube) enthält.

Mit größter Achtung, Anhänglichkeit, und den beſten Wünſchen für Ihre Geſundheit!

L. Pückler-Muskau.

330.

Die Fürſtin von Pückler-Muskau an Varnhagen.

Mittwoch, den 8. Mai 1839.

Ich kann es nicht unterlaſſen, verehrter Herr von Varnhagen, mich nach Ihrem Befinden zu erkundigen. Sie haben erſt ohnlängſt einen Ihrer Freunde auf eine ſo plötzlich überraſchende Art verloren[1], daß ich beſorgt über den Eindruck bin, welchen dieſes Ereigniß auf Ihr Gemüth machen mußte. Nehmen Sie doch den Ausdruck meiner allerherzlichſten Theilnahme hier gütig auf.

Pückler iſt nach Konſtantinopel abgereiſt. Er trug mir noch in ſeinem letzten Schreiben vieles an Sie auf. In zehn bis zwölf Tagen werde ich Berlin verlaſſen. Vielleicht bin ich noch ſo glücklich Sie zu ſehen.

Indeſſen die Zuſage herzlichſter Verehrung und Anhänglichkeit.

L. Pückler-Muskau.

---

[1] Eduard Gans ſtarb am 5. Mai 1839 im dreiundvierzigſten Lebensjahre.

Den 26. Oktober 1840 ſchrieb Varnhagen in ſein Tagebuch: „Der Fürſt von Pückler verſicherte mich, die Fürſtin ſei ſchon wieder in der Beſſerung. Von ſeiner Abyſſinerin erzählte er ſchöne Züge, mit begeiſtertem Ernſt und wahrer Eingenommenheit. Sie wird ſterben, meint er, ihre Bruſt iſt angegriffen.“

231.

Pückler an Varnhagen.

Muskau, den 20. Dezember 1840.

Mein verehrter Freund!

Obgleich ich mich ganz aufrichtig ſchäme Ihnen nichts Gediegeneres anbieten zu können, ſo kann ich doch nicht umhin Ihnen mein letztes Buch als fortdauerndes Reſultat eines von Ihnen hauptſächlich geweckten Beſtrebens, zu überſenden.

N'en parlons plus.

Herzlich freue ich mich darauf, Sie nun bei meiner Rückkehr nach Berlin, recht viel zu ſehen. Leider verhinderte mich, zuerſt der Trouble, dann die traurige Nothwendigkeit meiner Abreiſe, der ſchwere unerſetzliche Verluſt, den ich gemacht, daran, einen Umgang vollſtändig zu genießen, den ich, wie Sie wiſſen, wenigſtens vollſtändig zu ſchätzen verſtehe.

Hier in Muskau lebe ich ganz behaglich, und arbeite fleißig in meinem Weinberge, vergrößere meine Eiſenhämmer, um Geld zu verdienen, und mache große Parkanlagen, trotz Winter und Kälte, um es wieder an den Mann zu bringen.

Wie wahrhaft glücklich würde es mich machen, wenn ich Sie zum Frühjahr zu einem Beſuch hieher bereden könnte, einen langen, verſteht ſich, der Ihnen auch recht gut bekommen würde. Laube und ſeine Frau, die jetzt bei uns ſind, und die mir Beide ungemein gut gefallen haben, kämen in dieſem Fall augenblicklich wieder, und ich fände wohl noch ein paar andere Freunde, die Ihnen angenehm wären, kurz wir würden alles thun, was in unſeren Kräften ſteht, um es Ihnen recht zu machen. Viel und oft haben wir mit den Laube's von Ihnen und der unvergeßlichen Rahel geſprochen, der Hohen und Milden, und ich habe mich ihrer Güte für mich mit wehmüthiger Erinnerung gerühmt, obgleich ſie auf der Höhe, wo *ſie* ſtand, nur Nachſicht mit mir üben konnte. Es geht mir mit Ihnen auch nicht viel anders, mein verehrter Gönner, ich bin aber auch zufrieden, wenn dieſe mir bleibt.

Mit allen beſten Wünſchen für das neue und alle folgenden Jahre

Ihr
treuergebener
H. Pückler.

232.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 23. Dezember 1840.

Ew. Durchlaucht

lieber Brief und ſchönes Buch haben mich geſtern innigſt erfreut, und heute freut mich, Ihnen dies dankbar und treuergeben zu ſagen! Beſonders erheitert mich aber die Hoffnung, Sie bald wieder hier zu ſehen, und Sie dann öfter zu ſehen, als es im Drange und Prunke der Herbſtfeſte möglich war. Wenn ich auf meinem Wege zum Thiergarten den Pariſerplatz betrete, ſeh' ich jedesmal nach den bekannten Fenſtern, ob noch kein Zeichen ſichtbar iſt, daß die verehrten freundlichen Bewohner dort wieder eingekehrt! Und neulich, als ich den Grafen Breſſon zu ſprechen hatte, war es mir ganz unheimlich, anſtatt gleicher Erde anzupochen, die Treppe hinauf zu ſteigen! Inzwiſchen nehm' ich den größten Antheil an Ew. Durchlaucht behaglichem und ergiebigen Aufenthalt in Muskau, ergiebig in ſchriftlicher und landſchaftlicher Thätigkeit. Wie können Sie aber ſagen, ich hätte jene wecken helfen? Es war ja alles fertig, alles! und ich hatte nur das Verdienſt der Bemerkung, daß das Licht auf den Leuchter gehöre. Wie dem auch ſei, die Welt hat erſtaunt und dankbar das neue Licht aufgenommen, und iſt auch manchen Leuten ſein Schein etwas grell in's Geſicht gefallen, die Mehrzahl hat ſich erfreut, und auch Ihnen ſelbſt, denk' ich, iſt manches friſche Vergnügen davon entſtanden. Der Himmel gebe ferner ſeinen Segen! —

Sehr angenehm überraſcht hat mich die Nachricht, daß Laube's in Muskau ſind; ich begreife die wechſelſeitige Annehmlichkeit dieſes Beſuches, und könnte wünſchen, ſelber daran Theil zu nehmen, wenn ich mich etwas beſſer fühlte, als ich ſeit den letzten Wochen thue. Ich bin wieder in einer Reihe von halbkranken Tagen, die ich weder genießen noch benutzen kann. Wie es im Frühjahr ſein wird, muß ich dahingeſtellt laſſen. Doch ſind die Ausſichten, die Ew. Durchlaucht eröffnen, mir gewiß reizend! Ich möchte auch ſo gern Muskau wiederſehen, wiewohl ich den Schauder der Erinnerung fürchten muß! —

Ich hoffe, Laube läßt ſich die brutalen Angriffe, die jetzt häufig auch gegen ihn vorkommen, nicht allzu ſehr kümmern! In der „Eleganten Zeitung“ iſt er ſehr gut vertheidigt worden. Ich habe ſchon oft geſonnen, wie ich mich ſeiner annehmen könnte, aber eine ſchickliche Form bietet ſich nicht dar; die einer Rezenſion iſt mir durchaus unmöglich, weil mich der ihm gemachte Vorwurf, des Stoffes nicht Herr zu ſein, nur noch ſtärker treffen würde, und weil ich wirklich nicht reden kann, wenn ich dieſes Rückhalts entbehre. Aber wie falſche Standpunkte ſetzen unſere lieben Landsleute immer feſt! Das iſt zum Erbarmen! Wenn Leute wie ich hier nicht urtheilsfähig ſein können, für wen ſoll es denn Litteraturgeſchichte geben? für Gervinus, oder Roſenkranz? Wir werden noch toll mit unſerer Gelehrſamkeit! Aber ein Fehler iſt, daß Laube die erſten Bände ſeines Werkes unternahm, er hätte nur die beiden letzten ſchreiben ſollen. — Die Verkehrtheit der Forderungen, die Unvernunft der Urtheile und die Frechheit des Ausdrucks nehmen übrigens in unſerer Litteratur immer zu, und nun kommen noch die politiſchen und kirchlichen Partheien dazu, um die Verwirrung auf's höchſte zu treiben! Und das in einer Zeit, wo die Klugen und Vernünftigen ſo viele Urſache hätten zuſammenzuhalten, eine kompakte Schaar darzuſtellen! Die Schläge werden ſie ſchon zwingen, die kleinlichen Unterſchiede, die jetzt jeder zur Hauptſache machen will, weniger zu beachten. Aber erſt die Schläge, bis dahin warten ſie. —

Für den Beobachter iſt hier jetzt ein merkwürdiger Schauplatz, jeder Tag bringt irgend Neues. Der Vaterlandsfreund kann ſich mancherlei Beſorgniſſe nicht verhehlen. Unſere Zeitgenoſſen ſind ein intraitables Geſchlecht, und ich zweifle, daß in lauter Milde und Güte viel mit ihnen auszurichten ſein wird. Die guten Abſichten iſt man ſtets geneigt zu verkennen, zu hindern. Ich wünſche dem Könige die größte Schaar edler, kluger Freunde, die es redlich mit ihm meinen, die ſein Heil und das des Landes wollen, nicht das eigene perſönliche Gedeihen! Er hat deren einige, aber ich fürchte, nicht genug; ſie müſſen Enthuſiasmus mit Beſonnenheit verbinden; ſie müſſen allerdings den Willen des Königs thun, aber eigenes Urtheil und Anſicht doch nie darum aufgeben. Doch was red' ich? iſt dies meine Bekümmerniß, meine Sorge? Der Himmel iſt klüger, als wir Alle! Laſſen wir ihn walten!

Frau von Arnim, die ich heute geſehen, iſt auch ſehr mißvergnügt, ſie tobt gewaltig für Vernunft und Licht, eine wahre Heldin, wenn es darauf ankommt! Einſtweilen hat ſie nun ihre Brüder Grimm erlangt, und freut ſich des Triumphes! —

Sind die „Königslieder“ der Gräfin Luiſe zu Stolberg-Stolberg ſchon in Ew. Durchlaucht Hände gekommen? Eine mir höchſt reizende Erſcheinung, ein Wiederhall der Reden des Königs. Die Richtung iſt die ächte der Dichterin, und als die ihre vollkommen berechtigt. Mögen Andere eine andere geltend machen! Sie iſt eine geniale Frau, voll Eigenthümlichkeit und Freiheit, und dem Könige leidenſchaftlich ergeben. —

In dem neuen Bande von Ew. Durchlaucht habe ich ſchon früher mit lebhaftem Antheil und Vergnügen geleſen. Iſt es denn wahr, was vielfältig behauptet wird, daß die Wiener Sozietät hier nur leichtverhüllt vorgeführt worden, um ſcharfe Geißelhiebe zu empfangen? Ich bin ſchon zu fremd, um Anſpielungen zu erkennen. Vom Grafen von Schulenburg-Kloſterroda habe ich kürzlich Nachricht gehabt, die mir ſagt, daß der mir bekannte kleine Kreis in alter Miſchung und Stimmung fortlebt; leider iſt Tettenborn wieder von ſeinem Uebel befallen. —

Empfehlen Ew. Durchlaucht mich gütigſt der verehrten Frau Fürſtin, deren Geſundheit ſich hoffentlich wieder ganz befeſtigt hat, empfehlen Sie mich auch, ich bitte, Ihren liebenswürdigen Gäſten! — Ich nehme innigen Antheil an dem ſchmerzlichen Verluſte, den Ew. Durchlaucht erlitten haben! Ich weiß, daß Sie fähig ſind, dergleichen aufrichtig und tief zu empfinden, und in dieſem Falle beſonders fordert das wunderliche Menſchengeſchick, die Figur, welche ein Leben auf der Erde zeichnet, zu tragiſchen Betrachtungen auf. — Wir haben hier Stägemann verloren; wie es ſcheint, zu rechter Zeit für ihn; er würde nur noch Verdruß erlebt haben. Er hatte einen tiefen Abſcheu vor allem Kircheneifer, und faſt noch mehr vor allem Konſtitutionseifer, beide aber ſcheinen bei uns nun zugleich mehr und mehr hervortreten zu wollen. —

Leben Sie wohl, theuerſter Fürſt! Auf baldiges Wiederſehen alſo! — Mit innigſter Verehrung und treueſter Ergebenheit

Ew. Durchlaucht
dankbar-gehorſamſter
Varnhagen von Enſe.

Ich ſollte Ew. Durchlaucht wohl meinen neueſten Band „Denkwürdigkeiten und vermiſchte Schriften" ſenden; aber geleſen haben Sie ihn ja ſchon in Wien, und, wenn das gut iſt, ſo kommt nun auch ein ſchlimmer Grund, weshalb ich ihn nicht ſende: ich habe kein Exemplar mehr, und auch die Buchhandlung nicht! Verzeihung alſo! —

233.

Pückler an Varnhagen.

Muskau, den 28. Dezember 1840.

Auf Ihren freundlichen Brief, der hier ſehr viel Freude erregte, erwiedere ich diesmal blos in aller Kürze,

1) daß ich Laube (der leider ſchon fort war) das ihn Betreffende in Ihrem Schreiben mitgetheilt habe;

2) daß über die Wiener Geſellſchaft weder Beißendes noch Lobendes in meinem Buche vorkommt, mit einziger Ausnahme zweier flüchtiger Skizzen der Fürſtin Metternich und der Gräfin Huniady, als Scherz, in den Fragmenten des Chineſen, welche ich der Fürſtin Metternich vorgeleſen.

Die Fürſtin Pückler ſagt Ihnen viel Schönes, und gratulirt, gleich mir, herzlichſt zum neuen Jahr.

Ihr ſchönes Buch beſitze ich ſchon.

Mit alter Ergebenheit und Verehrung

Ihr
H. Pückler.

P. S. Empfehlen Sie mich doch Herrn Mundt gelegentlich, und ſagen Sie ihm, wie ſehr ich mich freue, ihn in Berlin recht oft zu ſehen, denn ich hatte dort kaum Zeit, die perſönliche Bekanntſchaft eines Mannes zu machen, dem ich auch ſo viel Güte verdanke.

234.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 8. März 1841.

Theuerſter Fürſt!

Der liebenswürdige Brief Ew. Durchlaucht, der den erſten Theil des „ſüdöſtlichen Bilderſaales“ begleitete, gab mir die ſchöne Hoffnung, Sie ſelber bald hier zu ſehen, und Ihnen dann mündlich danken ſo wie alles mit Freiheit und Behagen beſprechen zu können, was Brief und Buch und Ort und Zeit für uns hervorrufen und anregen. Nach langem, vergeblichen Harren, das allerlei beſorgliche Gedanken entſtehen ließ, vernahm ich vor acht Tagen, Sie ſeien krank, auch Sie habe die unbarmherzige Grippe heimgeſucht, und ich bedauerte Sie um ſo mehr, als mehrjährige Entwöhnung Sie für ein ſolches Uebel unſeres Klima's nur um ſo empfindlicher geſtimmt haben muß; wie verdrießlich, langweilig und langwierig aber dieſe, an ſich zwar ungefährliche, Krankheit ſein könne, erfuhr ich an mir ſelbſt, und erfahr' ich noch täglich, denn ſeit mehr als zehn Wochen bin ich ohne Aufhören katarrhaliſch krank, auf drei, zwei Wochen, auf acht Tage, auf ſechs, genug auf ſolche ſtets wiederholte Friſten bettlägerig, und nur zwiſchendurch einen oder ein paar Tage zum Ausgehen fähig geweſen. Auch jetzt habe ich wieder acht Tage meiſt im Bette zugebracht, und ſehe noch keine Aenderung! Mitten in dieſer Prüfungszeit empfing ich nun Ew. Durchlaucht ſchönes und erwünſchtes Geſchenk, den zweiten und dritten Theil des „ſüdöſtlichen Bilderſaales“, nebſt dem Zettelchen von Ihrer Hand, welches mir beſtätigte, daß Sie krank ſein, mich aber doch auch beruhigte, denn die kräftigen, geordneten Züge können aus keinem bedenklichen Zuſtand kommen! Möchten meine heißeſten Wünſche erhört werden, und eine ſchnelle, vollſtändige Herſtellung Ihnen die Fahrt nach Berlin geſtatten, wenigſtens die Wahl frei geben! Denn allerdings iſt unſere Winterluſtbarkeit nicht mehr dieſelbe wie im Anfang, und es fragt ſich, ob das noch Uebrige einige Anſtrengung verlohne. —

Wie ſehr willkommen waren mir die Bücher! Unter tauſenden von Bänden ſucht man oft vergebens ſolche, die uns nur erfreuen, erheitern, anmuthig belehren, nie verdrießen oder verſtimmen. Und nun kamen dieſe, in allem Reize der Neuheit und allem Zauber der Perſönlichkeit, ſo daß ich einen wahren Schatz darin empfing, für den ich Ihnen nicht genug danken kann! Ich ſage hier nichts über Inhalt und Darſtellung. Die letztere iſt ſo friſch und gewandt und anmuthig, daß man zugleich ein erſtes und ein reifſtes Werk des Autors zu leſen glaubt. Mit mir haben auch Andere das Buch eifrigſt genoſſen; Bettine von Arnim, die mich in meiner Krankheit beſucht, iſt noch eben jetzt damit beſchäftigt. —

Ich habe faſt nichts arbeiten, und tagelang nicht eine Zeile ſchreiben können. Eine kleine Biographie des Feldmarſchalls Schwerin war zum Glück ſchon fertig, und iſt jetzt im Druck. Hätte ich gewußt, daß Ew. Durchlaucht noch ſo lange ausbleiben, ſo wäre ich ſo frei geweſen, Ihnen ein Heft des „Freihafens“ zuzuſenden, worin eine von mir aus dem Ruſſiſchen überſetzte Novelle „Bela“ ſteht; jetzt iſt mir das Heft gerade nicht zur Hand.

Unſere öffentlichen Angelegenheiten kommen nur in ſpärlicher Mittheilung bis in meine Einſamkeit. Ich nehme blos mit Sinn und Herzen an den Vorgängen Theil. Auf der Redoute hab' ich keinen Unfug angeſtiftet, mir iſt der

Hof nicht verboten worden, ich habe die „Vier Fragen“ nicht geſchrieben, ich bin nicht in den Staatsrath ernannt worden, noch von München hieherberufen oder von Kaſſel, ich habe nicht einmal den Nekrolog Stägemann's geſchrieben, noch werde ich den Lottum'ſchen ſchreiben! — Doch geſtehe ich, daß mich, trotz dieſer Zurückgezogenheit, vieles ernſtlich bekümmert, und daß ich mit wahrem Leid ſehe, wie dem das Beſte redlich wollenden, geiſtig belebten Könige ſein Amt und ſeine Aufgabe vielfältig erſchwert werden. Ich ſehe bis jetzt nur wenige Menſchen, die ich ſeinen Abſichten für wahre Gehülfen halten könnte, wenige, die es nur wollen, noch wenigere, die dazu fähig ſind. Doch wird ſich nun bald zeigen müſſen, ob ſich die rechten Werkzeuge finden und darbieten. —

Ein paar Abende waren wir in der letzten Zeit doch geſellig belebt, ohne daß ich das Haus zu verlaſſen brauchte. Bei der Gräfin von Königsmarck, neben mir an, iſt zum Beſuch ihre Schweſter die Gräfin Luiſe zu Stolberg-Stolberg, mit der ich ſchon vorigen Winter bekannt geworden Sich mit dieſer genialen Frau zu unterhalten, iſt eine Erquickung! Ich wünſchte gar ſehr, daß Ew. Durchlaucht ſie kennten! Vielleicht aber kennen Sie ſie aus früherer Zeit? —

Ich bitte, der Frau Fürſtin meine verehrungsvollſte Huldigung zu Füßen legen zu dürfen. Möge der häßliche Winter ſie nicht anfechten, und Frühling und Sommer ihr die ſchönſte Kräftigung bringen!

Mit innigſter Verehrung und Ergebenheit verharrend, unwandelbar und treulichſt

Ew. Durchlaucht
gehorſamſter
Varnhagen von Enſe.

Wie freute es mich, in dem „ſüdöſtlichen Bilderſaal“ auch eine Erinnerung an Gentz wiederzufinden, und eine andere, an meinen lieben Meyern! Dieſer wohnte im Winter 1809—10 zu Prag mit mir auf meiner Stube, und unſere Geſpräche erſtreckten ſich meiſt bis tief in die Nacht! —

Der Aufſatz in der „Allgemeinen Zeitung" über den Fürſten von P. M. als Schriftſteller, iſt das gewandteſte, gelungenſte Stück, das ich ſeit lange geleſen! —

235.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 22. Mai 1841.

Durchlauchtigſter Fürſt!

Indem ich Ew. Durchlaucht das beifolgende kleine Buch durch dieſe Zeilen überreiche, fällt mir ſchwer auf's Herz daß Sie ſeit mehr als einem halben Jahre wieder bei uns ſind, und dennoch für das eigentliche Leben ſo fern und abgeſondert, als wären Sie noch in Aegypten oder auf dem Libanon! Aus Ihrem verheißenen Aufenthalt in Berlin iſt nichts geworden, aus einem gewollten Beſuch in Muskau gleichfalls nichts! Ich hatte mir vorgeſetzt, um Oſtern Sie heimzuſuchen, allein unglücklicherweiſe fiel kaltes, rauhes Wetter ein, und machte mich auf's neue krank und jeden Ausflug unrathſam. Späterhin hielten mich leidige Beſorgungen und Arbeiten feſt, die ſich mir übermäßig häufen und meine amt- und dienſtloſe Muße verſpotten! — Doch mit Ew. Durchlaucht ſcheint es ſich noch anders zu verhalten; Sie ſind auch beſchäftigt genug, das weiß ich; aber ich glaube, nicht ſo ſehr dadurch feſtgehalten, als vielmehr nicht genug von Berlin angezogen, und das beklag' ich ſehr! Zieht doch Berlin aus weiter Ferne jetzt Geiſtiges und Lebendiges an, warum nicht aus der Nähe? Ich frage dies mit Bedauern, und frage es nicht, um Antwort darauf zu erhalten! Aber es iſt Schade, daß es ſo iſt! —

Ich habe aus Wien gute Nachrichten vom General von Tettenborn, den ich zum Juli in Kiſſingen wiederſehen ſoll; auch vom Grafen von Schulenburg hab' ich Briefe. Ob der Fürſt von Metternich auf den Johannesberg gehen wird, iſt noch zweifelhaft. —

Die „Allgemeine Zeitung" bringt heute einen Brief Bettinas zu Gunſten Spontini's aus einem durchaus ehrenwerthen Antrieb und in würdiger Haltung geſchrieben; doch fürchte ich den Zweck inſofern verfehlt, als der Ausdruck dem Vertheidigten wenig nutzen, der Schreiberin aber ſehr ſchaden wird. Bettina wird ein neues Büchlein herausgeben, und dem Könige zueignen; ſie fing mit Ihnen an, ging zu den Studenten über, und ſteht nun beim Könige; Sie können es ſich gefallen laſſen! —

Ich übergebe dies Blatt und das kleine Buch den verehrten Händen der gütigen Frau Fürſtin, welche ich das Glück hatte in dem ſchönſten Anſehen völliger Geneſung wiederzuſehen! —

Erhalten Sie, theuerſter Fürſt, mir Ihre freundſchaftliche Geſinnung, und bleiben Sie der innigſten Verehrung verſichert, in der ich unwandelbar verharre

Ew. Durchlaucht
treulichſt ergebener
Varnhagen von Enſe.

236.

Pückler an Varnhagen.

Den 27. Mai 1841.

Mein ſehr verehrteſter Freund!

Den beſten Dank für Ihr Buch, obgleich keines mich mehr entzücken kann als Ihre „Denkwürdigkeiten", die ich mit unglaublichem Genuß geleſen; die deutſche Sprache wird ſo zu ſagen doppelt unter Ihrer goldenen Feder, denn Sie wiſſen ihr Ausdrücke und Wendungen abzugewinnen, die ihr einen ganz neuen Glanz und Reichthum geben, und dabei wiſſen Sie ſo fein zu nüanciren, daß ſelbſt Ihr Schweigen oft ſchlagender und beredter wird, als ſeitenlange Deklamationen eines Anderen. Dennoch aber verräth ſich zuweilen der Diplomat, weil er Menſchen und Dinge zu ſehr wie rohe Eier anfaßt. Das letzte Wort haben wir wohl ſelten.

Sie irren ſehr, mein lieber Gönner, wenn Sie glauben, daß ich hier an irgend etwas arbeite, als höchſtens an meinen Bauten und Anlagen. Ich bin zu abgeſpannt, und alles was ich thun kann, iſt Tag und Nacht alles untereinander zu leſen. Meine Abſicht war ganz aufrichtig, nach Berlin zu gehen, aber ich konnte mich nicht vom Schlafrock und Divan losreißen, und fühle ſo wenig mehr Lebensneugier und Lebensluſt, daß ich fürchte, auch meine Lebenskraft naht ſich ihrem Ende, und dieſe bevorſtehende Kriſe wenigſtens erregt noch eine friſche Neugierde, oder vielmehr Freude an neuer Jugend in mir, wobei ich die ganze Erdausſtattung von Herzen gern auf immer von mir werfe.

Daß Sie mir wieder mit dem Projekt, nach Muskau zu kommen, untreu werden, betrübt mich wahrhaft, denn dies wäre ein wahrer Lichtpunkt in meinem ziemlich farblos gewordenen Leben geweſen. Indeſſen, wie kann ich verlangen, daß Sie mir deshalb ein Opfer bringen, und ohne Eiſenbahn geſtehe ich, daß es ein Opfer iſt.

Vielleicht begegnen wir uns im Laufe des Sommers wo anders. Bis dahin erhalten Sie mir Ihr Wohlwollen, und zweifeln Sie nie an der dankbaren Anhänglichkeit und großen Verehrung

Ihres treu ergebenen
H. Pückler.

237.

Pückler an Varnhagen.

Dresden, den 21. Juni 1841.

Mein verehrteſter Freund und Gönner!

Die Gelegenheit einer kleinen Exkurſion benutzend, habe ich die erſten Theile Ihrer „Denkwürdigkeiten“, die ich noch nicht kannte, unterwegs geleſen, und neben der reichhaltigſten Belehrung daraus auch erſehen, daß ich ſo glücklich bin, mit Ihnen in demſelben Jahre geboren zu ſein, zweitens, daß Sie gleich mir an die Aſtrologie glauben, und drittens, daß wir beide türkiſche Kleidung getragen haben, obgleich Sie im fünften, und ich im fünfzigſten Jahr. So darf ich mich doch einiger Aehnlichkeit mit Ihnen rühmen. Sie und Heine ſind übrigens die einzigen neueren deutſchen Autoren, die ich mit vollſtändiger Befriedigung und unausſprechlichem Vergnügen leſe. Von den Todten rede ich nicht, aber unter den Lebenden, wer kann ſich mit Ihnen Beiden vergleichen! Sie, mit Ihrer ariſtokratiſchen Feinheit, Beſonnenheit, Würde und gerechter Anerkennung alles wirklich Beſtehenden, repräſentiren das Oberhaus unſerer Litteratur, der rückſichtsloſe, leidenſchaftliche, Witz und Feuer ſprühende, an alles rüttelnde demokratiſche Heine das Unterhaus; die vollziehende Gewalt; der König iſt aber vielleicht mit Goethe abgeſtorben, und der vacante Thron erwartet noch den Nachfolger.

Es iſt wohl ganz dumm, was ich da ſage, aber ich rede immer wie mir der Schnabel gewachſen iſt, und dieſer iſt leider ſehr kurz. Soviel aber iſt gewiß, daß ich mich an Ihren Schriften unendlich mehr freue, als ich auszuſprechen vermag. Auch lieber habe ich Sie dadurch perſönlich gewonnen, denn bisher war' ich Ihnen wohl hohe Ehrung, Dank und oft Bewunderung ſchuldig geworden, aber unſere Bekanntſchaft war nicht genau genug, um Ihr Vertrauen erhalten zu können; und ſo wußte ich von Ihrem früheren Leben nur einige Außenlinien, vom inneren eigentlich gar nichts, um ſo weniger, da Sie ein ſo bontonirter Diplomat geworden ſind, daß ich kaum einen verſchloſſeneren kenne, sans qu'il y paraisse cependant. Eine Sache möchte ich aber doch von Ihnen wiſſen, und wenn ich Sie wiederſehe, werde ich Sie mit meiner Bauerndiplomatie darnach fragen, nämlich geradezu.

Wollen Sie mich denn durchaus noch in Muskau beſuchen? Den ganzen Juli und halben Auguſt bleibe ich dort, dann mache ich eine Reiſe. Wenn Sie den liebenswürdigen Tettenborn ſehen, ſo bitte ich, einen herzlichen Gruß von mir auszurichten.

Ganz der Ihrige
treu ergebenſt
H. Pückler.

238.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 9. April 1842.

Theuerſter, verehrteſter Fürſt!

Aus friſchem, innerem Drange ſchreibe ich an Ew. Durchlaucht, um das eigene Herz zu befriedigen, um Sie, der Sie ſchon alle dieſe Zeit mir lebhaft vor Augen ſind, einmal wirklich wieder anzureden! Ich wäre wohl ſchon längſt dazu verpflichtet geweſen — in der That bin ich auf den liebenswürdigſten, freundlichſten Brief noch die gebührende Antwort ſchuldig — aber daſſelbe Zutrauen, welches mich heute zu ſchreiben treibt, läßt mich im voraus meiner Verzeihung verſichert ſein. Wir hofften immer, Ew. Durchlaucht hier zu ſehen, ich rechnete ſogar darauf, weil es mit anderen Wünſchen, die ich in Betreff Ihrer nicht wollte fahren laſſen, im engſten Zuſammenhange ſtand — aber Sie kamen nicht. Ein Unfall hatte Sie betroffen, der zwar bald als ein gefahrloſer, aber dafür auch als ein langwierig beſchwerlicher geſchildert wurde, und der eine Theilnahme, welche ſich ſo gern dem Thätigen, dem Wirkſamen zuwenden wollte, nun für den Leidenden anſprechen mußte! Sie wiſſen, daß auch mir es nicht gut ging dieſen Winter, wie denn dieſe Jahreszeit mir nie gut thut; ich litt faſt unausgeſetzt an Erkältungen, endlich kam eine Lähmung der linken Seite des Geſichts hinzu; dieſer letztere Uebelſtand iſt völlig wieder gehoben, aber langſam geneſe ich von dem katarrhaliſch-nervöſen Leiden, und wage noch jetzt nicht auszugehen, ſondern fahre nur, was mir wie eine Art Gefangenſchaft vorkommt. Gleichwohl war mir dieſe Zeit an innerem Leben reich, und ich zähle dahin auch die betrachtende Theilnahme an dem äußeren. Ueberhaupt habe ich die nicht unangenehme Erfahrung gemacht, daß in Tagen, denen die Vorſtellung eines nahen Scheidens ſich aufdrängen durfte, meine Sinnes- und Gefühlsweiſe, meine Anſichten und Intereſſen nicht nur gleichmäßig dieſelben blieben, wie in irgend anderen Zeiten, ſondern auch an Kraft und Wärme nicht das Geringſte verloren. Es iſt faſt ſchade, daß ich nicht geſtorben bin, es iſt doch immer ungewiß, ob die Stimmung künftig ſo gut ſein wird! Einen kleinen Vortheil glaub' ich indeß der Sache doch abgeſehen zu haben, man muß die Augen nur ſtets auf das Leben richten, und nur recht an das Leben glauben, den Tod aber nur als ein Stück davon einordnen, und nicht etwas Beſonderes, für ſich Beſtehendes daraus machen wollen! Eine Zeit lang ſchien es mir ſogar, als ſei es gerade jetzt der Mühe werth, noch einmal recht aufzuleben, aber dieſe lockende Vorſtellung iſt mir doch bald wieder zweifelhaft geworden. Die ſchönſten Frühlingstage riefen ſchon Knospen und Blätter hervor, doch eben jetzt erfüllt Schneegeſtöber die Luft, und Dächer und Straßen ſchimmern winterlich weiß. Daß er gleichwohl kommt, der Frühling, wiſſen wir nur allzugewiß. Bevor er jedoch wirklich erſcheint, ſparen wir uns den Lenz- und Minnegeſang! —

Unwillkürlich verſang' ich mich in Bildern, da doch das klare Wort viel bequemer und ſicherer iſt! Ew. Durchlaucht wiſſen, daß die neue, ſeit beinahe zwei Jahren in unſerem Lande angehobene Bewegung mich nicht gleichgültig gelaſſen hat; die erſten Erſcheinungen erregten meine Bewunderung, mein freudiges Zuſtimmen — mein Antheil an den neuen Dingen war der uneigennützigſte von der Welt, denn kein Gedanke an perſönliche Betheiligung, an anderen Vortheil als den allgemeinen, konnte ſich einmiſchen; das reine Zuſehen war mein Vergnügen. Dem Vergnügen hat ſich ſeitdem mancherlei Beſorgniß beigemiſcht, und wenn ein lebhaftes Intereſſe fortbeſteht, ſo iſt dies von keiner ſehr befriedigenden Art. Ich beglückwünſche mich jetzt über meine Zurückgezogenheit, die mir erſpart, an Dingen Theil zu nehmen, mit denen ich mich ſchwer würde vertragen können, und denen mich zu fügen mir unmöglich ſein würde. Der Graf von Maltzan berief mich durch einen Nothſchrei zu ſich, ihm ſeine Leiden tragen zu helfen; ich überlegte ſchon, wie ich es ihm am deutlichſten vorſtellen könnte, daß ich keine geſchäftliche Thätigkeit zu übernehmen vermöge, daß ich es nicht wollen könne, da kam mir ſein Erkranken zu Hülfe, er konnte meine Gründe nicht mehr vernehmen, er hatte zu ſpät gerufen — und ich beſitze nur ein merkwürdiges Blatt mehr für meine Autographenſammlung, die „letzten Worte des erliegenden Grafen". Ich bedauere übrigens den armen Grafen von Maltzan von Herzen; er war ein guter Menſch, aber freilich für den hohen Poſten nicht ausgeſtattet. —

Viele mir Wohlbekannte walten und ſchweben jetzt in den oberen Regionen; dieſe werden mir aber gerade dadurch völlig fremd! Die Leute, welche im Steigen dieſelben bleiben, die ſie waren, ſind noch die beſten; die ſich verwandeln, werden zu wahren Scheuſalen, um ſo mehr, als ſie in Engelsgeſtalt erſcheinen möchten! Die Heuchelei, die Kriecherei, womit jetzt Religion, Philoſophie, Kunſt und Geſetzgebung getrieben wird von ſo manchen mir Wohlbekannten, machen mir ganz andere Uebelkeiten und Schwindel, als die, über die ich ſeit Jahren klage. Und doch iſt dieſe Seite es nicht, wo die größten Beſorgniſſe liegen; nein, viel größere liegen auf der, welche als Gegenwirkung jener gewaltſam hervorgerufen wird! Denn die Gegenwirkung iſt ſchon vorhanden, und wächſt und wächſt, mit ihr aber viel Unheil, das immer bereit iſt, dem Wachſenden ſich anzuſchließen! —

Ich habe den Brief Ew. Durchlaucht über das Bisthum von Jeruſalem geleſen. Sie haben ein gültiges Wort hier mitzureden, in Betreff der dortigen Verhältniſſe; in Betreff der hieſigen aber — Sie leben in glücklicher Thätigkeit zu Muskau, mit Bäumen und Sträuchern, mit großen Erinnerungen und ſchönen Plänen, nicht in den Ränken und Winkelzügen, den phantaſtiſch-eigenſüchtigen Ausbeutungen einer verkniffenen Geſellſchaftswelt. — Ich für mein Theil mag von keinem Bisthum zu Jeruſalem hören, von keiner anglikaniſchen Kirche, von keiner Sonntagsfeier, keiner Schelling'ſchen Satanologie, ja faſt von der Antigone nicht, und der Dom von Köln iſt mir nun zum erſtenmale gleichgültig, ſeitdem ich ſehe, wie ſich die Leute ihn fertigzubauen beeifern wollen! —

Eigentlich wollt' ich von allem dieſen nicht reden. Ich bin nur darauf gekommen, weil ich bedachte, und ſchon lange bedenke, wie beklagenswerth und unrecht es iſt, daß die neue Bewegung, von der ich anfänglich ſprach, uns nicht Männer gleich Ihnen zugeführt hat, die mit heiterer Thätigkeit, mit friſchem Sinn, die reale Welt behandeln, der Gegenwart angehören, die Welt nicht zurückhalten, ſondern fördern. In der That, es iſt eine Anklage gegen die neue Ordnung, daß Ew. Durchlaucht Ihren Platz nicht in ihr haben! Hiebei bin ich auch nicht unbetheiligt, hier bekenn' ich meinen Eigennuz! Denn alsdann ſähen wir Sie hier in unſerer Mitte, und ich hätte die Freude, Sie oft zu ſprechen, und mich ſo vieles deſſen, was geſchehen, herzlich zu freuen! —

Sie ſind indeß herrlich beſchäftigt mit Ihren Schöpfungen in der Natur, der Sie neue Geſtalt, Schönheit und Geiſt verleihen! Die Zeit nahet, wo Muskau in vollem Glanze pranget. Es iſt einer meiner Träume, der ſich jedes Jahr erneuet, einen Ausflug dorthin zu machen; doch bleibt es immer ein Traum! Ich muß, wenn ich reiſe, wieder in anderer Richtung reiſen, und erſt weiterhin, die Schneeluft unterdrückt jede Regung in mir, die aus den vier Wänden hinaus möchte. — Hoffentlich aber haben Durchlaucht neben dem Spaten die Feder nicht ruhen laſſen, wir harren noch vieler friſchen Lebensbilder! Ich habe auch einige der meinen hervorzurufen verſucht; ein neuer Band iſt im Druck. —

Ihren letzten Brief, mit der liebenswürdigen Einladung, empfing ich vorigen Sommer in Kiſſingen, ſehr verſpätet, und ſchon aus dem Bereich unmittelbarer Antwort; dies entſchuldigt mich etwas! Ich war dort mit Tettenborn, und wir ſprachen täglich von Ihnen. Der Fürſt von Metternich hatte mich nach dem Johannisberg eingeladen; ich hätte ihn gar zu gern wiedergeſehen, aber ich ging nicht hin, ich war zu unwohl, zu verdrießlich. Es iſt oft gut, daß der Menſch allein ſei! — Sie aber haben jetzt angenehme Geſellſchaft, den Fürſten von Lichnowsky — ich habe ihn nicht geſehen, hörte aber während meines Krankſeins oft von ihm, und las ſein Buch über Spanien. Seltene Gaben und Kräfte, voran ein unbeugſamer Muth, ſcheinen auch in dieſem Manne ihren Beruf und ihre Bahn von der ſeltſam geordneten Welt vergebens zu fordern! —

Ich ſoll heute noch das Trauerſpiel von Laube ſehen, wenn meine Kräfte ſo weit reichen — ich bin deſſen im voraus nie gewiß, und laſſ' es immer auf die letzte Stunde ankommen. Ich hege von dem Trauerſpiel die allerbeſte Erwartung —

Die verehrte Fürſtin hab' ich vor kurzem einen Abend geſehen; ich war auf „kleine Geſellſchaft“ gefaßt, und fand die große, ganz große; doch nicht zu meinem Schaden, ich befand mich leidlicher als ich hoffen durfte, und unterhielt mich ſehr. —

Abends 11 Uhr.

Ich war im Theater, doch nicht bis zum Schluſſe, ich war zu angegriffen und mußte fort. Der Erfolg des Stückes war vollſtändig, ſoviel ich es überſehen konnte. Laube's Arbeit iſt von größter Auszeichnung, ächt dramatiſch, gehaltvoll, ſpannend. Kleine Mängel und Lücken laſſen ſich beſſern oder verzeihen. Der erſte Akt beſonders iſt ein Meiſterſtück. Die Königin wurde unübertrefflich geſpielt von Fräulein von Hagn; Monaldeschi leider ſehr ſchlecht von Devrient. Das Haus war gedrängt voll, der König von Anfang zugegen, ich war in der Loge nebenan, und prägte mir ſein nahes Bild feſt ein. Die Fürſtin ſah ich in der Ferne in der Fremdenloge, die Fürſtin von Carolath mit Lucie ſaß vor mir auf dem Balkon. Laube iſt nach der Vorſtellung mit ſeiner Frau noch zum Abendeſſen bei der Fürſtin von Pückler; wie ſehr muß ich unfähig und ſchwach ſein, daß ich nicht auf einen Augenblick auch ungeladen in dieſen Kreis grüßend eindringe, zumal auch heute gerade, wie ich höre, der Geburtstag der theuren Fürſtin iſt! —

Doch ſelbſt des Schreibens wird mir ſchon zuviel! Ich muß enden. — Leben Sie wohl, theuerſter Fürſt, erhalten Sie ſich Ihrer ſchönen Kraft und Rüſtigkeit, und gebe Ihnen das Leben zu thun und zu genießen! Bewahren Sie mir Ihre gütigen Geſinnungen! Unwandelbar verharre ich

Ew. Durchlaucht

treulichſt ergebener

Varnhagen von Enſe.

N. S. Die Vorſtellung von geſtern hat vollſtändigen, ſtürmiſchen Erfolg gehabt, hör' ich nachträglich.

139.

Pückler an Varnhagen.

Muskau, den 26. April 1842.

Verehrteſter Freund,

Ihr lieber Brief hat mich um ſo mehr gefreut, einmal weil die feſte „göttliche Hand" mir Ihre volle Geneſung verbürgt, zweitens weil Sie darin Gefühle und Anſichten ausdrücken, mit denen die meinigen ſo ſehr übereinſtimmen, denn auch für mich hat der Tod durchaus nichts Abſchreckendes, weil ich, gleich Ihnen, immer nur das Leben im Auge behalte, und mich daher ganz natürlich im Tode ſchon auf die neue Jugend freue. Daß aber der göttliche Funke, der in mir hier Form genommen, auch nach dem naturgemäßen Ende dieſer Form wieder eine andere gewinnen müſſe, wie könnte ich daran zweifeln! Von welcher Art ſie ſei, ob Erinnerung an dieſes Leben damit verbunden, das laſſe ich alles ſehr ruhig dahingeſtellt. Aus Gott ſind wir, und in Gott bleiben wir, das iſt mir genug, und weder die Dreieinigkeit, noch die Satanologie halte ich für meinen Beruf zu ergründen. Ich nähre Menſchen und Thiere, und pflanze Bäume mit Zoroaſter, gebe zuweilen Almoſen mit Muhamed, und liebe mit Chriſtus, was ſchon einigermaßen kompenſiren wird, was ich als Menſch ſündige.

So iſt meine Anſicht des Lebens durchaus heiter, dankvoll und reſignirt. Ich wüßte in der That nicht, was mir irgend eine Religion oder Philoſophie Beſſeres bieten könnte.

Der ſogenannten Welt bin ich aber faſt abgeſtorben, und vertrage die Einſamkeit ſo vortrefflich, ja befinde mich ſo behaglich in ihr, daß ich faſt ſtolz darauf bin, denn ſollte dies nicht der Probirſtein einigen inneren Werthes ſein?

Indeß, wer weiß, die Eitelkeit, unſere wahre Erbſünde, hat uns immer ſo arg zum Beſten. Jedenfalls fühle ich, daß es Menſchen giebt, mit denen es ein großer Genuß wäre, meine Einſamkeit zu theilen; dieſe Menſchen aber ſind unerbittlich, und Sie wiſſen wohl, wer unter ihnen obenan ſteht. Ich werde aber ein Stoßgebet an die heilige Rahel richten, daß ſie Ihnen von jenſeits her den guten Gedanken einflößt, mit den Frühlingsblüthen hieherzuziehen, wo Sie auch Laube finden, der ſchon im Waldesdunkel an einer neuen Tragödie arbeitet. Was mich betrifft, ſo bin ich noch immer ein wenig krank, aber vergnügt und ſehr fleißig in meinem Beruf.

Tauſend Liebes und Freundliches von Ihrem
treu ergebenen
H. Pückler.

P. S. Maltzan's Schickſal hat mich tief bekümmert. Sagen Sie doch nicht, daß er ſeinem Poſten nicht gewachſen war. Wem Gott das Amt giebt, giebt er auch Verſtand, und die Sache iſt wahrlich keine Hexerei. Ancillon n'était pas sorcier, il s'en faut, und Herr von Werther war auch kein Richelieu. Maltzan hätte wenigſtens das Element des Gentleman in der lebensluſtigen und freimüthigen Nüance in unſere Diplomatie gebracht, was im Gegenſatz zur Frömmelei und Pedanterie nicht ſo übel geweſen wäre. Er war durchaus nicht kleinlich, und das iſt ſchon etwas. Daß er verrückt wurde, iſt nur ein Unglück, das jedem paſſiren kann. Es fehlte ihm wohl einiges, ein Mann wie Sie an ſeiner Seite hätte dies aber überall erſetzt.

240.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 25. Juni 1842.

Durchlauchtigſter Fürſt!

Der neue Band „Denkwürdigkeiten und vermiſchte Schriften“, den ich Ew. Durchlaucht ehrerbietigſt überreiche, iſt um nichts beſſer als die früheren; findet er aber, gleich dieſen, die freundliche Gunſt und Aufnahme wohlwollender Freunde, ſo iſt er wahrlich gut genug! Meine Mittheilungen haben in der That keinen anderen Zweck, als die Lebensgüter, welche mir zu Theil geworden, dankbar anzuerkennen und einigermaßen fortzuſetzen, wobei mir vergönnt iſt, immer auf's neue geliebte und verehrte Namen zu nennen, deren Vergegenwärtigung meine nun entſchieden alternden Jahre noch verſchönt und erquickt. Sie, theuerſter Fürſt, nehmen in dieſer ſchönen Reihe von Bildniſſen eine der edelſten Stellen ein; bisher aber gab es nur vorläufigen Anlaß, Ihrer zu gedenken; komme ich jedoch dazu, die ſpätere Zeit, beſonders ſeit dem glücklichen Beſuch in Muskau, zu ſchildern, ſo hoffe ich auszuſprechen, was die wahren Freunde Ew. Durchlaucht, und alſo auch mich ſelbſt, innigſt erfreuen wird! — Nehmen Sie einſtweilen dieſes Buch nachſichtig auf! —

Ich reiſe nach Kiſſingen, nach der Vorſchrift des Arztes, mit einiger Hoffnung, doch nicht allzugroßer Zuverſicht, denn ich fühle mich leider ſehr herabgekommen, und habe mich von den Anfällen des Winters auch im wirklichen Sommerwetter noch nicht erholt. Wie viel lieber käme ich nach Muskau! Mir fällt nicht ein, daß Ew. Durchlaucht zweifeln können, wie gern ich die gute Jahreszeit bei Ihnen zubrächte, bei Ihnen, und in Ihrem herrlichen Park! Aber es will ſich auch dieſen Sommer nicht nach Wunſch fügen, und Ihre wiederholten Einladungen ſind mir Stiche in's

Herz! — Ich beſuche auch die Gräfin von Yorck nicht in Schleſien, und nicht die Gräfin Luiſe zu Stolberg im Harz! Wenn ich Geſundheit und Zeit genug übrig habe, muß ich nach Hamburg reiſen, meine lieben Nichten von dort abzuholen, die künftig bei mir leben werden, vortreffliche Mädchen, die wenige Tage vor dem Brande ihren Vater verloren haben, ihre Mutter, meine Schweſter, verloren ſie ſchon früher. Ich kann mir nichts Beſſeres wünſchen, als dieſe guten Kinder um mich zu haben, bedaure aber die armen, daß ſie den Onkel nicht anders finden, als er iſt! —

In Kiſſingen ſehe ich auch diesmal den alten Freund und Kriegsbefehlshaber General von Tettenborn wieder, das entſchieden Beſte, was ich mir dort zu wünſchen weiß! In ihm rückt mir auch jedesmal ein großes Stück Wiener Leben nah, das ich wahrlich mit großer Anhänglichkeit pflege, und innigſt zu ſchätzen weiß. Bei allen Vorzügen Berlins, die ich lebhaft empfinde, bin ich doch nicht geblendet über die Mängel, in denen jene bisweilen faſt untertauchen, und gegen welche die Vorzüge von Wien um ſo heller glänzen.

Meine heißeſten, treueſten Wünſche für Ew. Durchlaucht Wohlſein in jeder Art! Genießen Sie Ihre herrliche Schöpfung und ſchaffen Sie weiter! Vergeſſen Sie aber auch die Litteratur nicht, und ſeien Sie überzeugt, daß, trotz Neid und Uebelwollen, Ihnen ein bewunderndes, dankbares Publikum lebt! Der hochverehrten Frau Fürſtin wag' ich meine ehrerbietigſten Huldigungen hier zu Füßen zu legen! —

In tiefſter Verehrung und treueſter Ergebenheit unwandelbar verharrend

Ew. Durchlaucht
gehorſamſter
Varnhagen von Enſe.

241.

Pückler an Varnhagen.

Schloß Muskau, den 15. Juni 1843.

Erhaltenem Befehl gemäß, und eifrig mich diesmal, pünktlicher zu zeigen, als neulich bei der vergeſſenen Soirée, ſende ich Ihnen den letzten Brief der Lady Stanhope, bitte aber um eine Abſchrift von Ihrer eigenen ſchönen Hand, um ſie an den Ort wieder einzurangiren, woher der Brief entnommen. Ueberſehen Sie nicht, was von duty und Aide-de-camps darin ſteht, es iſt der Beleg zu dem, was ich Ihnen erzählt. Hier iſt es bei vielem Regen unglaublich üppig geworden, und Sie ſollten herkommen. Friſchere Vegetation finden Sie jetzt nirgends.

Ihr herzlich treuergebener

H. Pückler.

242.

Pückler an Varnhagen.

Schloß Muskau, den 1. Juli 1843.

Kann Ihnen, Verehrteſter, ein Brief von der Herzogin von Talleyrand für Ihre Sammlung etwas nutzen, ſo nehmen Sie den begleitenden, den ich ſo eben der Fürſtin geſtohlen. Aber immer ſende ich, (obgleich es ſchändlich egoiſtiſch iſt), meine Originale nur unter der Bedingung einer Abſchrift von Ihrer claſſiſchen Hand, wodurch ich zu einer merkwürdigeren Sammlung kommen werde, als die Ihrige iſt.

Ihr treu ergebener Schüler und Client

H. Pückler.

Iſt der Brief überflüſſig, ſo bitte ich um deſſen Rückſendung.

243.

Pückler an Varnhagen.

Den 28. September 1844.
Sonnabend früh.

Sie haben geſtern, verehrter Freund, mein Gefühl gekränkt, und ich ſage Ihnen dies ſchriftlich, weil ich es mündlich vielleicht nicht ſo richtig ausdrücken würde. Die Kränkung beſtand darin, daß Sie auf meine Bitte um Unterſtützung antworteten, dieſe Bitte ſei unnöthig, da Sie auch, wenn ich Ihnen feindlich geſinnt wäre, doch immer litterariſch unpartheiiſch über mich urtheilen würden. Dieſe Antwort bewies mir, daß Sie mich nicht recht beurtheilen. Denn wären Sie auch noch zehnmal mehr als Sie es ſind, der unumſchränkteſte Gebieter in der Litteratur, eine Autorität, von der gar kein Appell ſtattfände, ſo würde ich doch keine Supplik an Sie richten, wenn ich Sie nicht liebte und ehrte. Warum liebe und ehre ich Sie aber? Weil ich Ihnen erſtens großen Dank ſchulde, und weſentlich dankbaren Gemüths bin, zweitens weil ich Sie bewundere, und zwar deshalb, weil (ich, der wahrlich gar wenig Leute bewundere) Sie alle die ausgezeichneten Eigenſchaften beſitzen, die mir fehlen, und wen ich bewundere, den liebe ich ſchon deshalb, hätte ich auch keine weiteren perſönlichen Gründe dazu.

Meine Bitte an Sie war alſo vielmehr eine herzliche als eine intereſſirte, und es würde mein Herz betrüben, wenn Sie davon nicht ganz innig überzeugt wären.

Darum dieſer Brief, und ich denke dabei recht lebhaft der Rahel, welche die Menſchen ſo tief durchſchaute, und wenn ſie dieſes läſe, mir gewiß Gerechtigkeit wiederfahren ließe. Thun Sie dies alſo auch, und glauben Sie an meine treue und uneigennützige Verehrung.

Hermann Pückler.

244.

Pückler an Varnhagen.

Muskau, den 3. November 1844.

Verehrteſter und gütigſter Kritiker,

Eben erhalte ich Ihre ſplendide Rezenſion meines Buches, für die ich Ihnen in jeder Hinſicht den größten Dank ſagen muß. Wenn ſie zu vortheilhaft iſt, ſo muß mich auch dies erfreuen, weil ich es auf Rechnung Ihrer Freundſchaft für den Verfaſſer ſetzen darf, dem ſie auch den leiſeſten Tadel mit lieblichſtem dolce überzogen haben.

Wären Sie nur bei uns, denn der Herbſt iſt noch ſchön, und während ich Ihnen ſchreibe, glänzt die Sonne prachtvoll, was ich als eine gute Vorbedeutung für uns Beide hier notiren will. Ein wenig Aberglaube verſüßt das Leben, man muß ihn aber nur für die guten Zeichen haben.

Die Fürſtin, die eben ſo glücklich als ich über die huldvolle Billigung unſerer größten litterariſchen Autorität iſt, empfiehlt ſich Ihnen angelegentlich und herzlich, was mich aber betrifft, ſo bedarf es ſtatt aller üblichen Höflichkeitsphraſen nur meiner Unterſchrift als Ihres

dankbar und treu ergebenen
H. Pückler.

245.

Pückler an Varnhagen.

Muskau, den 29. November 1844.

Hier, verehrteſter Freund, erhalten Sie die zwei folgenden Theile „Aus Mehemed Ali's Reich," und der Himmel gebe, daß Sie ſie nicht unter dem erſten finden möchten, damit Ihrer Freundſchaft der Liebesdienſt nicht zu ſchwer gemacht wird.

Der anonyme kleine Bericht war vortrefflich, und ich erhielt gleich darauf einen ſehr ſchmeichelnden Brief von Humboldt, der offenbar ein Echo Ihrer beiden Artikel war.

Uebrigens komme ich mir immer etwas komiſch, und wie auf der Maskerade als Schriftſteller vor. Heine's Gedichte habe ich, ſeit ich Sie in Berlin ſah, geleſen, und er iſt wahrlich der Alte geblieben in voller Kraft mit einer Sorte Witz, von dem die Haut heruntergeht. Er iſt ein originelles Genie, und ſchont nichts — zwei gewaltige Eigenſchaften, aber ſie ſetzen das Individuum ſo ziemlich hors de la loi.

Ich ſchreibe Ihnen nicht mehr, da ich in acht Tagen ſelbſt nach Berlin komme. Nur alles Herzliche von mir und der Fürſtin.

Ihr treu ergebener
H. Pückler.

P. S. Bettina bitte ich zu ſagen, daß ich immer zu ihren Verehrern gehören werde, ſo lange ich lebe, daß ich ihr aber nicht mehr ſchreibe, weil ſie mir nie antwortet. Den „Frühlingskranz“ empfing ich jedoch mit Dank und Freude.

Den 7. November 1844 ſchrieb

Varnhagen in ſein Tagebuch:

„Es iſt in Pückler etwas Hohes und Tüchtiges, das iſt unläugbar, und die Fehler verzeiht man dann mit allem Recht, wenn man ſie auch nicht unbemerkt noch ungerügt läßt.“

Den 18. Mai 1845 ſchrieb

Varnhagen in ſein Tagebuch:

„Beſuch vom Fürſten von Pückler, der mir die Gründe ſagt, weshalb er Muskau verkauft hat, nach dieſen hat er ganz Recht, er will frei ſein, und der Ungewißheiten ledig, welchen ein verſchuldeter Beſitz bloßgeſtellt iſt.“

246.

Pückler an Varnhagen.

Den 19. November 1845.
Mittwoch früh.

Da Sie, verehrter Freund, die Sache mit dem Londoner Komité für nicht unwichtig halten, und ich mich bei Befolgung Ihres Rathes immer wie in Abrahams Schooß fühle, ſo bitte ich Sie, mir zu ſagen:

1) Ob Sie meinen Brouillon ſo genehmigen;

2) ob Sie vielleicht den Inhalt des Londoner Schreibens in majorem Dei gloriam, wie die Frommen ſagen, das heißt alſo zu meinem eigenen Nutzen, freundſchaftlich verwenden wollen?

Sich herzlich ſeinem gütigen Protektor empfehlend

H. Pückler.

247.

Pückler an Varnhagen.

Berlin, den 26. Januar 1846.
Sonntag Nacht.

Es iſt ein wahres Unglück, daß ich Ihre freundliche Nachricht vom Geburtstage der Frau von Guaita erſt eine halbe Stunde nach Mitternacht erhalten habe, wo, wenn ich noch eine Gratulation hätte verſuchen wollen, die ſtrenge Tante ohne Zweifel nicht weniger als durch ein Erdbeben entſetzt worden wäre.

Ich muß es alſo ſpäter nachholen. Einſtweilen meinen beſten Dank für die gute Intention. Herr Laſſalle hat mich verfehlt, ich werde ihm morgen ſeinen Beſuch zurückgeben. Frau von Godefroi konnte ich noch nicht ſprechen, verſuche es aber morgen wieder. Für die überſandten Bücher danke ich gleichfalls vielmals, und habe bereits ein Stück „Zinzendorf“ zu mir genommen.

Ihr herzlich ergebener
H. Pückler.

248.

Pückler an Varnhagen.

Berlin, den 29. Januar 1846.
Donnerſtag.

Als Beweis, daß ich Ihrem Wunſche, mich für Heine zu verwenden, und Herrn Laſſalle, ſo weit meine Kräfte reichen, ernſtlich zu unterſtützen, treu nachgekommen, überſende ich Ihnen Beifolgendes zur Durchſicht, und bitte es gütigſt zuſiegeln und an Herrn Laſſalle weiter befördern zu wollen.

Mit Ihnen bekannter herzlicher Verehrung

Ihr treu ergebener
H. Pückler.

249.

Pückler an Varnhagen.

Freitag, den 6. Februar 1846.

Nach reiflicherer Ueberlegung halte ich es doch für angemeſſener der Sache, als Schlußſtein von meiner Seite, noch einen kurzen Brief an Herrn Karl Heine [1] in Hamburg hinzuzufügen. Darf ich Sie bitten, verehrter Freund, die beiliegende Abſchrift deſſelben Herrn Dr. Laſſalle ebenfalls noch mitzutheilen.

---

[1] **Anmerkung.** Pückler hatte ſich bei Herrn Karl Heine in Hamburg für den Dichter Heinrich Heine freundſchaftlich verwandt, er erhielt darauf die nachfolgende Antwort.

Wie immer

Ihr treu ergebener

H. Pückler.

250.

Karl Heine an Pückler.

Hamburg, den 2. Februar 1846.

Ew. Durchlaucht

geehrte Zuſchrift vom 28. Januar habe ich heute zu erhalten die Ehre gehabt; meine Handlungsweiſe gegen den Dichter H. Heine hat derſelbe ſich ſelbſt zuzuſchreiben.

Stets Anhänger ſeines großen Talents und ihn von Jugend auf vertheidigend, können Ew. Durchlaucht denken, daß es mir ſehr ſchwer fällt, ſein Betragen durchaus tadeln zu müſſen; um ſo fataler iſt es mir, wenn dem Anſchein nach nur eine Geldverlegenheit als Motiv dient, und der Welt gegenüber zu meinem Nachtheil entſchieden werden mag.

Ich habe leider bittere Klagen gegen H. Heine zu führen, und briefliche Beweiſe in Händen, die mich nöthigen, in meiner Handlungsweiſe zu beharren. Die Pietät, die ich meinem verſtorbenen geliebten Vater ſchuldig bin, gebietet mir ſelbſt, der Bosheit Schranken zu ſetzen.

Aus meinem eigenen „ich", und nicht ohne Widerſtreben, bin ich ſchon hervorgegangen, indem ich ihm unter gewiſſen Vorausſetzungen eine Unterſtützung zukommen ließ. Er hatte dieſe verſcherzt, und ich klage mich ſelbſt der Schwäche an, daß ich meine Hand ihm nicht ganz entzogen habe.

Ew. Durchlaucht werden mich entſchuldigen, wenn ich nicht weiter auf dieſe Angelegenheit eingehe, und erlaube ich mir ſchließlich zu bemerken, daß mein Gewiſſen frei von aller

Schuld iſt, und wenn ich weitere Erörterungen Ihnen gegenüber vermeide, es nur geſchieht, um dem Karakter des Dichters Heine nicht in Ihrer guten Meinung zu ſchaden.

Ich bin gewiß nicht hart, auch wegen des Geldpunktes nicht unverſöhnlich, aber es giebt Dinge, die erſt durch Reue und gutes Betragen ausgemerzt werden müſſen.

Es zeichnet mit der größten Hochachtung

Ew. Durchlaucht

ergebenſter Diener

Carl Heine.

251.

Pückler an Karl Heine in Hamburg.

Berlin, den 6. Februar 1846.

Euer Hochwohlgeboren

gefällige, obgleich abſchlägliche Antwort habe ich erhalten. Da ſich Ew. Hochwohlgeboren darin auf Familienverhältniſſe beziehen, die mir natürlich ganz fremd liegen, da ich nicht einmal die betreffende Perſon, ſondern nur den Dichter Heinrich Heine kenne, auf deſſen Genius, ich wiederhole es, meinem Gefühl nach jeder Deutſche ſtolz zu ſein Urſache hat — ſo iſt eine weitere Verwendung von meiner Seite bei Ew. Hochwohlgeboren unnütz geworden. Unter dieſen Umſtänden bleibt mir nichts übrig, als dem Freunde des Herrn Heine, auf deſſen Wunſch ich hauptſächlich an Sie geſchrieben, unſere kurze Korreſpondenz mitzutheilen, und ihm alles Weitere anheimzuſtellen.

Mit vollkommener Hochachtung

Euer Hochwohlgeboren

ganz ergebener Diener

H. Pückler.

252.

Pückler an Varnhagen.

Den letzten Mai 1846.

Vielen Dank für Ihren liebenswürdigen Brief und Beilage, aber daß Sie leiden betrübt mich! Auch ich habe wahre Marter ausgeſtanden an einem Rheumatismus in der Schulter, der mich vier Nächte lang kein Auge ſchließen ließ. Und was hat mich in drei Tagen hergeſtellt? Sie wiſſen, theurer Freund, daß Sie mir oft guten Rath gegeben, und ich ſolchem immer blindlings folge. Nun folgen Sie auch einmal dem meinen.

Mich hat Herr Neubert durch Magnetiſiren geheilt, verſuchen Sie dies auch, es iſt offenbar gegen alle nervöſen Uebel ganz beſonders wirkſam, und die Ihrigen wie die meinigen ſind der Art.

Eine große Freude würde es mir gewährt haben, Ihnen die Fortſchritte des Babelsberges zu zeigen, wiewohl erſt künftiges Jahr ein ſchlagendes Reſultat erzielt werden kann. Alſo bis dahin, oder mit dem Genius loci wünſchte ich Sie früher in Rapport zu ſehen, und in recht intimem. Es iſt die einzige Capacität hier zu Lande an guter Stelle.

Laſſen Sie Neubert holen. Adieu, und ich küſſe Ihnen die Hände im Geiſt.

H. Pückler.

253.

Pückler an Varnhagen.

Potsdam, den 30. Oktober 1846,
(an meinem 61. Geburtstage).

Ich bin ganz Ihrer Meinung über den „Einzigen und ſein Eigenthum,“ denn man braucht in der That nicht einmal die Denkkraft anzuſtrengen, ſondern nur das unſer ganzes Weſen bedingende Gefühl walten zu laſſen, um hinter die

Einſeitigkeit und Unnatur jenes Syſtems zu kommen, das eben ſo unmenſchlich auf ſeinem Standpunkte iſt, als das von Hengſtenberg und Konſorten auf einem anderen. Uebrigens aber enthält es viel mehr Scharfſinn in ſeiner Durchführung und im Einzelnen viel ergötzlich Wahres und Treffendes.

Ich ſchicke Ihnen hier ein anderes Buch,[1]) mit der Bitte, im Fall es Ihnen noch nicht bekannt wäre, ihm auch eine kurze Durchſicht zu widmen, und mir in ein paar Worten wieder Ihr Urtheil darüber mitzutheilen. Sie wiſſen ja, verehrter Freund, wie gern ich Sie als Lehrer benutze, und mich bemühe, wenn ich dieſe Lehren nur erlangen kann, ſie auch nach beſten Kräften in „Saft und Blut“ aufzunehmen.

Je promène maintenant mon rhume à Potsdam, um hier in Babel (Ihr Baberts iſt pedantiſch) fertig zu werden, ehe wir einfrieren, in welcher angenehmen Jahreszeit ich nachher auf's Land muß, weil es ſowohl durch eigene unglückliche Diſpoſition, kals immer eintretende äußere Bedingungen, meine Beſtimmung zu ſein ſcheint, ſtets alles verkehrt zu machen. Dies heißt aber die Originalität ziemlich theuer erkaufen.

Ehe ich abreiſe, hoffe ich Sie noch zu ſehen. Bis dahin alſo adieu.

H. Pückler.

P. S. Das beiliegende Buch handelt auch vom Egoismus, ſucht aber den Widerſpruch deſſelben mit einem höheren Beruf recht anmuthig durch die allem geſchaffenen zum Grunde liegende Urkraft des Einheitstriebes, und wie dieſer beim Fortwerden nothwendig wirken muß, zu erklären. Es kommt indeß immer zuletzt auf's Alte hinaus, nämlich daß wir beſtimmt ſind, das Weſen Gottes immerfort zu erforſchen, ohne

[1]) Zwei Abhandlungen, der Einheitstrieb und das Poſitive der chriſtlichen Religion. Von F. L. Fülleborn. Leipzig 1846. 8.

es doch je begreifen zu können. Die ſkeptiſchen oder kritiſchen Perioden ſind die thätigſten, und daher eigentlich in gewiſſer Hinſicht die frömmſten. Denn die gläubigen ſind nur die ausruhenden, die ſich's bequem machen. Es kommt mir daher oft ſo vor, als ſei Voltaire viel frömmer, das heißt Gott- und Wahrheitsſüchtiger als Hengſtenberg.

Zweite Nachſchrift.

Am 1. November.

Durch ein Verſehen iſt dieſer Brief in einem Fache meines Schreibtiſches liegen geblieben, weswegen Sie ihn um ſo viel ſpäter erhalten.

254.

Pückler an Varnhagen.

Schloß Branitz, den 28. Dezember 1846.

Mein verehrter Freund und Lehrer,

Ich habe mit Fleiß meine Antwort und meinen Dank für Ihren lieben Brief und das ihn begleitende Buch aufgeſchoben, bis ich das letztere geleſen haben würde. Wie ſehr mich dieſe Lektüre angezogen, brauche ich Ihnen wohl kaum zu ſagen. Nur ſo viel, daß ich dieſen Theil noch intereſſanter gefunden habe, als die vorhergehenden, et c'est beaucoup dire. Ihre Kunſt, Menſchen und Zuſtände zu ſchildern, iſt groß, ein wahres Studium für den Leſer, was mich aber perſönlich immer am meiſten entzückt, iſt Ihre unglaubliche Gewalt über die Sprache, eine Vollendung, die ich einigermaßen beurtheilen kann, denn wenn mir hier auch keineswegs zu ſagen geziemt: Anch'io son pittore, ſo habe ich mich doch lange genug mit ähnlicher Beſtrebung beſchäftigt, um wenigſtens mit Einſicht bewundern zu können. Man ſollte glauben, ſo etwas ließe ſich erlernen, eher wenigſtens, als

Ihnen in der Feinheit, Klarheit und Bündigkeit Ihrer Bemerkungen gleich zu kommen. Es iſt aber dem nicht ſo. Alles was auf einer gewiſſen Stufe der Vortrefflichkeit ſteht, läßt ſich nicht erlernen, nur ausbilden. Es will angeboren ſein.

Vielen Dank auch für das lobende Wörtchen, mich betreffend, was Sie der herrlichen Karakterſchilderung des merkwürdigen Meyern eingeſchaltet; eben ſo für die Vertheidigung Hardenberg's, daß er in Paris nicht mehr für deutſche Intereſſen gethan. Dort, glaube ich, haben Sie auch nicht bloß als geſchickter Advokat geſprochen, ſondern mit Ueberzeugung, weil Sie, die diplomatiſchen Schwierigkeiten aus Erfahrung kennend, gewiß die richtige Anſicht gefaßt; iſt aber der Staatskanzler wegen derſelben, für Preußen noch viel verderblicheren Nachgiebigkeit auf dem Wiener Kongreß eben ſo zu entſchuldigen? Dieſe Frage möchte ich wohl von Ihnen beantwortet hören.

Die von Segur angeführte Anekdote iſt reizend, und ſchildert meines Erachtens mit einem Zuge jene frivole, liebenswürdige Zeit, in welcher der Witz wie ein Raketenfeuer ſprühte, und nicht wie heute mit Keulen drein ſchlug, jene höchſte, vielleicht nie wieder zu erreichende Ausbildung geſelliger Kunſt und Grazie — beſſer als die längſte Abhandlung. Aber über eine andere Anekdote derſelben Art muß ich Ihnen den Krieg erklären, das heißt darüber wie Sie ſie auslegen wollen. Ich meine die ſo fein humoriſtiſche Antwort Ludwigs des Fünfzehnten an den täppiſchen Maler, der ihm von Politik ſprechen wollte: Et Vernet, mon cher! Der König, ſagen Sie, machte da einen wahren Witz, ohne es zu wollen. Das iſt doch himmelſchreiendes Unrecht gegen den König, denn unmöglich war es, dem unberufenen Tadler artiger und komiſcher zugleich zuzurufen: Schuſter, bleib' bei deinem Leiſten! Es iſt auch ganz im Karakter dieſes Königs, der alles, ſogar ſein Königthum, ironiſch nahm, und das erwähnte Witzwort ſelbſt hat viel Verwandtſchaft mit dem bekannteren an den Duc de Lauragois: „Vous revenez de l'Angleterre, qu'y avez vous fait?“ — „Sire, j'y ai appris à penser.“ — „Des chevaux?“

Ich erſchrecke über meine Impertinenz, erinnere mich aber zu meiner Beruhigung an den Löwen, der das Hündchen auch wohlgefällig über ſich wegſpringen läßt.

Die Branitzer Einſamkeit und Monotonie, verbunden mit dem, alle Anlagen ſyſtirenden Winter, hat endlich meine unbeſiegbar ſcheinende Faulheit gebrochen, und ich habe den zweiten Theil der „Rückkehr“ vollendet. Jeruſalem war, bei meinen Anſichten, ein kitzlicher Punkt! Ich habe mich ſo ſchweigſam als möglich verhalten, aber dennoch, fürchte ich, werden weder die Chriſten noch die Juden ſonderlich zufrieden mit mir ſein. Ich habe zwar ſehr viel Sympathie mit den letzteren, hinſichtlich ihrer ſchamvollen Unterdrückung durch die Chriſten — welche es nicht ſind, aber ihre Religion und ihr Gott ſind mir ein wahrer Gräuel. Und meine Unfähigkeit anders zu ſchreiben, als ich denke, iſt groß.

Wollen Sie, daß ich Ihnen das Manuſkript zuſchicke, um vielleicht etwas für die „Gränzboten“ daraus zu entnehmen? Ich glaube es ſchon (da es unentgeltlich iſt), bei Duncker zu verantworten, beſonders, wenn es vielleicht als Probe aus dem nächſtens zu erſcheinenden zweiten Theil ꝛc. gegeben würde. Mein Name darf freilich nicht darunter geſetzt werden, weil er auch nicht vor dem Buche ſteht, der abgedroſchene Verſtorbene wird alſo wieder herhalten müſſen, und genügt wohl auch.

Das ganze Manuſkript zu leſen, darf ich Ihnen nicht zumuthen, wenn Ihnen aber beim Durchblättern eine mir frommende Bemerkung aufſtößt, ſo bitte ich um deren Mittheilung. Fehlt Ihnen aber die Zeit, und können Sie keinen Gebrauch für die „Gränzboten“ davon machen, ſo hoffe ich, werden Sie bei mir nicht an Komplimente denken, und es mich ohne Weiteres wiſſen laſſen; dann behalte ich das Manuſkript, und ſende Ihnen die Beſcheerung erſt gedruckt, wo ſie ſich doch immer um 50 Prozent beſſer lieſt. Mir wenigſtens ſind Manuſkripte zu leſen, die ſich über Brieflänge ausdehnen, immer eine wahre horreur geweſen, und gefallen mir nie, ſo albern dies iſt, denn ich bin einmal, wie Herr Carus ſagt, ein Augenmenſch, daher ich auch Vorleſungen nicht gut vertragen kann.

Damit aber dieſer Brief nicht ſelbſt zu einem ſolchen verpönten Manuſkripte werde, ſage ich Ihnen jetzt Lebewohl, um zum zweiten Theil Ihres Buches überzugehen, nämlich den Erzählungen und Kritiken, die ich mir noch aufgeſpart. Apropos, meine beſten Wünſche zum neuen Jahr. Was die Viſitenkarte betrifft, ſo werde ich ſie der Armuth bezahlen, und zwar nach dem in der Zeitung verzeichneten Wittgenſtein'ſchen Maßſtabe, wo circa ein Silbergroſchen auf die Karte kommt. Die Munifizenz der preußiſchen Großen bleibt ſich immer gleich, doch dieſelben ſollten ſie aber vortheilhafter im Stillen üben.

Adieu, adieu!

Ihr treu ergebener

H. Pückler.

Die Fürſtin gratulirt auch zum neuen Jahr, und ſagt Ihnen viel Schönes, zürnt aber, daß Sie Hardenberg's Biographie nicht ſchreiben.

255.

Pückler an Varnhagen.

Schloß Branitz, den 5. Januar 1847.

Tauſend Dank für die prompte und für die gütigſte Entſcheidung, verbunden mit ſo viel freundlicher Geſinnung. Ich ſchicke alſo hiebei das Manuſkript, und um nicht ſo viel

Zeit zu verlieren mit allen Korrekturen, obgleich dies Ihren Ennui nur noch vermehren wird. Zugleich aber werden Sie daraus erſehen, daß ich nach meiner geringen Capacität wenigſtens gewiſſenhaft arbeite, und es gern ſo gut mache als ich kann.

Sollten Sie die Stelle von S. 98 bis 100 zu ſtark finden, ſo ſtreichen Sie dieſelbe. Der Jude ſprach wirklich zu mir in dieſer Art, wenn auch vielleicht nicht ganz mit denſelben Worten. Alles, was Sie anſtößig finden ſollten, ſtreichen Sie nur. Ihrer Zenſur unterwerfe ich mich ſehr gern.

Wegen Hardenberg's Papieren müſſen wir Anſtalt machen. Aber mit dem Beſitzer von Neuhardenberg wie mit Rother ſtehe ich nicht zum Beſten. Jordan will ich aber um Rath fragen, wenn ich nach Dresden gehe, und die Fürſtin muß ſich auch rühren.

Genug für heute. Mögen alle petites misères de la vie Ihnen fern bleiben, beſonders ſo lange, als die beiliegende grande misère auf Ihnen laſtet.

Viel Schönes von der Fürſtin und mir an Laube und Läubchen. Erſterem habe ich nach Leipzig geſchrieben, ehe ich durch Sie erfahren, daß er dermalen in Berlin ſei. Machen Sie ihn doch zum Chef unſerer Nationalbühne.

Herzlich ergeben

H. Pückler.

NB. Wenn Sie, verehrteſter Freund, das Manuſkript nicht mehr brauchen, bitte ich es gegen Quittung an Herrn Duncker abgeben zu wollen, ſtoßen Ihnen aber erhebliche Bedenken auf, es mir wieder hieher zurückzuſenden.

Reflexion faite iſt es doch jedenfalls beſſer, das Manuſkript direkt an mich zurückzuſenden, um es mit den von Ihnen als nöthig gefundenen Auslaſſungen oder Verbeſſerungen noch einmal abſchreiben zu laſſen.

Nun noch Eins. Eben erſt bin ich bis zu Ihrer Rezenſion meines „Aus Mehémet Ali's Reich" gekommen, und natürlich dadurch erfreut und geſchmeichelt. Aber eine kleine Perfidie iſt es doch, daß Sie mich auf dieſen Freundſchaftsdienſt nicht früher aufmerkſam gemacht haben, denn ich kann Ihnen mein Ehrenwort geben, daß ich ſie in Ihrem Buche zum erſtenmal geleſen. Es iſt wahr, daß ich eine lange Zeit aller Journal- und Zeitungs-Litteratur faſt fremd blieb, und in dieſe Zeit fällt Ihre ſo gütige Beurtheilung meiner Schrift, mit den ſo günſtig ausgewählten Textſtellen darin. Gott gebe, daß Ihnen das jetzt überſandte Opus nicht ſchwächer erſcheint, die anderen ſchrieb ich alle in der Nacht, dies allein bei Tage; wenn es davon nur nicht nüchterner geworden iſt!

Alſo Ihr dankbarer Schuldner nach wie vor.

256.

Pückler an Varnhagen.

Branitz, den 12. Januar 1847.

Ein Theil Ihres Briefes, mein verehrter Lehrer in ſo Vielem, hat mich wahrhaft beſtürzt, denn da ich an dem, was Sie mir ſchreiben, nicht zweifeln kann, ſo zeigt er mir (deſſen Diſtraktionen ohnehin alarmant zunehmen), wie *alt* ich und mein Gedächtniß werden! Ich würde unbedenklich einen Eid geleiſtet haben, daß ich *dieſe* Rezenſion nie geleſen, obgleich mir zwei Stellen daraus als bekannt, aber nur *mündlich* von Ihnen mitgetheilt, vorſchwebten. Es iſt ſehr ſeltſam und wirklich beunruhigend für mich! Auch finde ich bei mir ſelbſt keine andere Erklärung, als daß ich in jener Zeit ſo ſehr durch die Verhandlungen über Muskaus Verkauf nebſt anderen Sorgen ernſter Art abſorbirt, auf der anderen Seite durch das Schreiben der zwei folgenden Theile (als recht abſichtliche Zerſtreuung) ſo beſchäftigt war, daß ich allem Uebrigen momentan nur wenig Theilnahme ſchenkte, und daher auch Ihre Rezenſion, ſo nahe ſie mich anging, und ſo dankbar ich damals wie heute dafür geweſen ſein muß, doch nicht mit der Genauigkeit geleſen haben kann als diesmal, und daher auch nicht ſo tief eingeprägt im Gedächtniß behalten habe — denn ſie iſt — beſonders ſeit ſie in einem Ihrer Werke aufgenommen ward — ein Dokument zu meinen Gunſten für die Nachwelt geworden, das ich um Großes nicht miſſen möchte.

Bei alle dem ſchäme ich mich des Vorgefallenen, und werde dadurch immer mehr überzeugt, wie ſehr ich, mehr als Andere, der Demuth bedarf. In dieſer Hinſicht iſt eine ſolche Lektion heilſam, und meiner ganzen Lebensphiloſophie völlig angemeſſen, nehme ich von dieſem Umſtand meinen Troſt her, wie von der freundlichen Weiſe, mit der Sie mich von dem begangenen Fehler unterrichtet.

Innig erfreut bin ich über alles Uebrige, was Ihr Brief enthält, auch über die roſenfarbene Laune des liebenswürdigen Schreibers, der ich die längſte Dauer wünſche.

Das Manuſkript bitte ich zurückzuſenden, da ich noch einen kleinen Zuſatz zu machen habe, und wenn Sie ihm wirklich die Ehre anthun wollen, ein paar Bogen davon zu behalten, ſo bitte ich dieſe mir zu markiren, damit ich ſie hier abſchreiben laſſen und Ihnen dann zuſchicken kann. Den Reſt werde ich nicht weiter abſchreiben, ſondern das Ganze Herrn Duncker ſofort zuſenden, der übrigens behauptet, daß der erſte Theil ſich wenig verkauft habe; aber Hallberger führte ſtets auch dieſelbe Klage. So lange die Herren zahlen, müſſen ſie doch wohl nicht dabei zu kurz kommen.

Zu den 500 Autographen gratulire ich, und hoffe immer, wenn ich erſt wieder zu meinen in Scheuern und auf Böden in Kottbus und Branitz pêle mêle verſtreuten Kiſten kommen kann, Ihnen auch noch einiges, wenn auch, fürchte ich, nicht viel Brauchbares zu liefern.

Die Fürſtin empfiehlt ſich eben ſo dankbar als Ihr treuergebener Freund und Schüler

H. Pückler.

257.

Pückler an Varnhagen.

Branitz, den 15. Januar 1847.

Ich ſende Ihnen alſo, Verehrteſter, hiebei einen gehörig korrigirten Bogen, nämlich den Anfang des dritten Theiles, wo der erſte Entwurf beſonders mangelhaft geweſen ſein muß, weil ich ſo viel daran zu ändern fand. Ich arbeite nämlich immer auf folgende Weiſe. Zuerſt ſchreibe oder diktire ich den brouillon ohne viel Sorgfalt, wie mir der Schnabel gewachſen iſt. Dann wird dies in's Reine mundirt, und bleibt acht Tage liegen. Nun nehme ich es vor, und korrigire es. Vor der definitiven Abſendung ſehe ich es noch einmal etwas flüchtiger, beſonders die korrigirten Stellen, durch, wo dann die Empfindung, es endlich los zu ſein, das anmuthigſte Gefühl von der ganzen Geſchichte iſt.

Etwas, was mich in dieſen Tagen ungemein intereſſirt hat, iſt ein Bericht in der Beilage der „Allgemeinen“ über Roth's „Geſchichte der abendländiſchen Philoſophie“. Das ſind Forſchungen, wie ich ſie liebe, weil ſie uns wirklich weiterbringen, und auf dem reellen Boden der Geſchichte ruhend, uns durch geiſtreiche Auffaſſung über uns ſelbſt und unſere Zeit aufklären. Ich habe mir das Buch gleich verſchrieben. Kennen Sie es ſchon?

Ich lebe jetzt ganz in Ihrem Genre. Seit drei Wochen bin ich nicht aus dem Hauſe gekommen, und ſehe, mit unbedeutenden Ausnahmen, immer nur dieſelben Perſonen, eine

Einförmigkeit, die noch viel größer iſt als bei Ihnen, mir aber ganz gut zuſagt, nur daß die Zeit gar zu ſchnell dabei vergeht, und man doch nicht viel mehr zu verlieren hat. Wer mich alle Abend zwei Stunden lang mit der Fürſtin Whiſt à deux ſpielen ſähe, wo Fräulein Lucie und Billy die Strohmänner dazu agiren, würde doch lachen, glaube ich.

Die große Kälte iſt meiner Geſundheit eben ſo wenig als der Ihrigen zuträglich geweſen, ich bade aber fleißig, was mir, da ich nicht ausgehe, gut bekommt.

Nun aber Gott befohlen, und da Sie mich immer bedurchlauchten

Ew. Hochwohlgeboren

ſehr ſubmiß ergebener

H. Pückler.

258

Den 29. September 1847 ſchrieb

Varnhagen in ſein Tagebuch:

„Der Fürſt von Pückler iſt mit der Prinzeſſin von Preußen jetzt gerade nicht ganz gut. Er ſollte vorleſen, las aus ſeiner „Rückkehr" das Mährchen, mit Billigung der Prinzeſſin, die das Buch ſchon geleſen zu haben vorgab, allein das muß nicht der Fall geweſen ſein, denn im Leſen fand ſich der Inhalt zu frei, die Prinzeſſin ließ abbrechen, fand ſich verletzt und grollt jetzt. Wäre nicht die Fürſtin von Liegnitz dabei geweſen, und manche andere Leute, ſo hätte die Prinzeſſin die Sache wohl leichter genommen. Der Groll wird übrigens nicht dauern. Pückler will mich mit Gewalt mit der Prinzeſſin in näheres Verhältniß bringen, ſie bedürfe meines Rathes, ſie würde glücklich ſein, mich täglich oder doch recht oft zu ſehen, meine Meinung zu hören, ſie wünſche nichts eifriger, als mich mit dem Prinzen auf ſolchem Fuß zu ſehen, daß jenes möglich ſei. Ich zweifle noch ſtark an der Wahrheit dieſer Wünſche. Aber wären ſie auch ganz aufrichtig, und könnten ſie erfüllt werden, ſo ſehe ich doch kein Heil dabei, ſondern nur die Gelegenheit zu Ränken und Verwirrungen, zu Verdrüſſen und Widerwärtigkeiten ohne Ende! Und weshalb ſollt' ich den Zwang auf mich nehmen, meine Ruhe zerſtören? — Ich bitte den Fürſten, von mir mit der Prinzeſſin gar nicht zu reden!

Pückler's ſcherzhaft-bittere Vergeltung eines Angriffes, den er von Humboldt an des Königs Tafel erfahren hat; „Steine wachſen“; die Friedensklaſſe des Ordens pour le mérite vom Klavierſpieler Liszt bis zum Fürſten Metternich herab. Ich kann's nicht mißbilligen, jeder wehrt ſich ſeiner Haut. Humboldt theilt viel aus; und Pückler iſt gewohnt von ihm nur die außerordentlichſten Lobpreiſungen zu hören da thut ein plötzlich und wirklich unverdienter Ausfall doppelt weh, beſonders an Königlicher Tafel.“

Den 5. Oktober 1847 ſchrieb

Varnhagen in ſein Tagebuch:

„Pückler vertraut mir, daß die kleine Ungnade der Prinzeſſin von Preußen für ihn vorüber iſt, ſie hat ihm aus Weimar ſehr freundlich und geiſtreich geſchrieben.“

259.

Pückler an Varnhagen.

Schloß Branitz, den 3. November 1847.

Mein verehrter Freund,

Ihr lieber Brief an Dunker hat mich gerührt und erfreut, und für das höchſt paſſende Motto meinen beſten Dank. Gern aber möchte ich noch von Ihnen wiſſen, wie Sie jene

Vorrede, abgeſehen von ihrer Zweckmäßigkeit, beurtheilen, natürlich nicht mit dem leiſeſten Anflug von Komplimenten, ſondern als der bewährte Meiſter geiſtreicher und tiefer Kritik, obgleich ich, indem ich dies ſchreibe, ſelbſt darüber lachen muß, daß ich von einem Rieſen verlange, zu meinem Gebrauch ein kleines Steinchen aufzuheben, aber Sie haben mich verwöhnt.

Nun zum Schluß noch eine Bitte.

Wenn Sie mich für einen treuen, dankbaren und aufrichtigen Freund halten, für einen ſolchen, der in jeder Lage des Lebens fähig wäre, bei Ihnen durch Dick und Dünn unverändert feſtzuhalten — wenn Sie mir dieſe vollverdiente Gerechtigkeit widerfahren laſſen — ſo gewähren Sie mir etwas weniger Förmlichkeit in Ihrer Behandlung, die mich ſchüchtern gegen Sie macht, weil ich darin eine Art Mißtrauen finde, das mich in Ihren Augen nicht über den Rang eines bloßen Bekannten erheben will. Ich habe allerdings Ihnen gegenüber kein Recht zu einer größeren Auszeichnung als meine Geſinnung für Sie. Dieſe iſt aber der Art, daß mir nichts werther und ſchmeichelhafter iſt, als Ihr Lob und auch Ihr Tadel, den letzteren jedoch meine ich nur privatim, da er öffentlich mich zu ſchwer treffen würde. Dies aber gilt keineswegs bloß in ſchriftſtelleriſcher Hinſicht, ſondern in jeder, und hierin bin ich durchaus nicht dem Erzbiſchof des Gilblas zu vergleichen, ja, ich ſage es mit innigſter Ueberzeugung: Ihr Tadel, in welchem Bezug es ſei, wird mich noch mehr ehren, noch dankbarer verpflichten, als Ihr Lob. Wir ſind beide ſehr verſchiedener Natur, ich habe zum Beiſpiel ſehr viel Weibliches, Enthuſiaſtiſches, und folglich oft Thörichtes in der meinigen, was Ihnen fremd iſt, aber eben deswegen paſſen wir für einander. Der Weiſe iſt für die Schwächeren da, und dieſe, wenn ſie Verſtand haben, treibt ihr Gefühl zur Liebe und Verehrung des Weiſen. Alſo ſeien

Sie mein **Weiſer** in jeder Bedeutung des Wortes, ſo weit Sie es der Mühe werth halten.

Ihr treu ergebener

H. Pückler.

260.

Pückler an Varnhagen.

Schloß Branitz, den 30. November 1847.

Nichts Beſonderes hatte ich im Sinn, als ich Ihnen ſchrieb, mein verehrter Freund, und ich will auch gar nicht, daß Sie mich mit Gewalt tadeln ſollen, fühle mich im Gegentheil ſehr glücklich, wenn Sie mit mir zufrieden ſind wie ich bin, und was Gutes und Treues an mir iſt, von Ihnen anerkannt wird. Nur im eintretenden Fall wollte ich ſagen, daß Ihr Tadel mich eben ſo freuen und ehren würde als Ihr Lob, weil er gewiß aus derſelben echt freundſchaftlichen Quelle flöſſe, und ſolche Fälle können doch eintreten, und noch viel öfter ſolche, wo ich Ihres Rathes bedürfen möchte, den ich mir dann immer ganz rückſichtslos wünſche.

Das nur wollte ich in der Hauptſache ausdrücken, und wenn ich um weniger Förmlichkeit, als ein Zeichen, daß wir nicht fremd zu einander ſtehen, bat, ſo habe ich darin nicht Unrecht, denn vis à vis eines Freundes und Schülers ſind Sie wirklich zu ceremoniens mit mir, und tituliren mich unter anderem immer ſchriftlich und mündlich wie einen Fremden, während es mir zum Beiſpiel als eine halbe Beleidigung vorkommen würde, wenn ich im Text meiner Briefe Sie immer mit Euer Hochwohlgeboren anreden wollte.

Nun aber genug hievon, und zu etwas Anderem. Was ſagen Sie zu dem Austritt von Zehntauſend aus unſerer Kirche?

Wiſſen Sie, daß, wenn von mir die Fürſtin nicht berückſichtigt werden müßte, ich die größte Luſt hätte, mich einer ſolchen Bewegung, dem wahrſten und heilvollſten Fortſchritt, den wir zu machen im Stande ſind — anzuſchließen? Wenigſtens iſt meine Ueberzeugung vollſtändig bei dieſen Leuten, obgleich ich für die Katholiken auch eine große Sympathie hege. Was aber dazwiſchen liegt, iſt mir gänzlich zuwider, und eine proteſtantiſche Hierarchie und Zwangkirche erſcheint mir wie ein unnatürliches Ungeheuer, das ſich ſelbſt auffrißt.

Dieſer geſunde Sinn, und dieſe kühne That der Magdeburger freut mich daher ungemein, und ich wünſche ihr 100,000 Nachfolger. Vielleicht käme man dann doch ein wenig zur Beſinnung.

Auf baldiges Wiederſehen!

H. Pückler.

261.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 28. Februar 1848.

Ich hatte mir erlaubt, dem Fürſten ehrerbietigſt den Wunſch auszuſprechen, aus ſeiner Sammlung von Autographen, falls ſie Doubletten habe, ein Blatt von Napoleon und eins von Mirabeau zu bekommen.

Hierauf antwortete der Fürſt mit übergütiger Freundlichkeit buchſtäblich wie folgt:

„Ich werde in meiner Sammlung nachſuchen, was in ſelbiger zu der Bereicherung der Ihrigen paſſen dürfte.

Die meinige beſchränkt ſich meiſt auf Zeitgenoſſen, und leider habe ich meine Sammlung erſt in ſpäteren Jahren beachtet. Die nicht unverdiente Benennung eines **Ministre fossile**, welche mir der Charivari beigelegt hat, hätte mir ſicher die Gelegenheit geboten, eine der reichſten Sammlungen anzulegen, wäre ſie mir früher in den Sinn gekommen."

An dieſe reiche Zuſage bitte ich zur gelegenen und günſtigen Stunde beſcheidentlich erinnern zu dürfen! —

Varnhagen von Enſe.

Den 29. Februar 1848 ſchrieb

Varnhagen in ſein Tagebuch:

„Vor ein paar Tagen hat der König zum Fürſten von Pückler geſagt, bei Gelegenheit der italieniſchen Konſtitutionen: „Ich begreife die Leute nicht, eine Konſtitution kann man ja gar nicht geben, die muß hervorwachſen." Pückler bemerkte, es ſei ein erfreuliches Zeichen, daß die vom König eingeführte Verfaſſung auch ſchon wachſe, darauf aber wandte ſich der König unwillig ab, und redete von anderen Dingen mit Anderen."

Den 4. März 1848 ſchrieb

Varnhagen in ſein Tagebuch:

„Der Fürſt von Pückler beſuchte mich, er kam von der Prinzeſſin von Preußen, und hatte ihr die Prophezeihung von Rahel vorgeleſen, zu ihrem großen Erſtaunen. Er geſtand, daß ich die franzöſiſche Sache richtiger beurtheilt als er, daß die Republik ſich zu befeſtigen ſcheine, und wenn das erſt entſchieden iſt, ſo iſt es ihm auch recht."

Den 21. März 1848 ſchrieb

Varnhagen in ſein Tagebuch:

„Auf den Abend der Fürſt von Pückler, ganz freundlich und verſtändig; daß ich ihn geſtern ſo angefahren, ſcheint ihm gefallen zu haben. Er war geſtern Abend nach dem Beſuche bei mir noch auf dem Schloſſe, ſah die Hofbeamten ganz verſtört, der König lief mit kleinen Schritten eilig durch das Zimmer in ein anderes, ſah blaß und elend aus, einfältig lächelnd, faſt kindiſch, ein Bild des Jammers! Er hat geſtern vom Balkon herab die Bürger gefragt, ob es ihnen angenehm ſein würde, wenn er heute durch die Straßen ritte?"

262.

Pückler an Varnhagen.

Berlin, den 22. März 1848.
Mittwoch früh.

Ich bin zwar ziemlich ungeſchickt in Gelegenheitsphraſen, habe aber doch verſucht, der Fürſtin zu Liebe, geſtern Abend etwas derartiges zuſammenzuſtellen. Finden Sie es, meine verehrteſte Autorität, nicht zu albern, ſo bitte ich Sie, das fehlende Jahresdatum des angegebenen Ediktes zu suppliren, und mir entweder den Druck ſelbſt gefälligſt zu beſorgen, oder anzuzeigen, wohin ich es am Beſten ſchicke. Ich bin krank und kann nicht aus dem Bette, ein neuer Grippeanfall, der mich das ganze Jahr verfolgt. Guten Morgen.

H. Pückler.

Was würde Rahel zu dem allen ſagen? Eine Prophetin thäte Noth.

263.

Entwurf von Pückler.

Den 22. März 1848.

Eine neue Zeit entfaltet ſich vor unſeren erſtaunten Blicken, wunderbar im Stillen von der Vorſehung vorbereitet, jetzt endlich plötzlich ſich entladend, Blitz auf Blitz, mit tobendem Donner, der majeſtätiſch im Weſten wie im Oſten wiederhallt. Und dennoch iſt es nur ein wohlthätiges Frühlingswetter, das im Kampf der Elemente nur Fruchtbarkeit und Gedeihen verheißt, wenn auch Einige vom Blitze getroffen, Andere von den angeſchwollenen Wäſſern hinweggeſchwemmt werden. Ja! glorreich, impoſant iſt dieſe Gegenwart — aber ſeien wir auch gerecht in Erwägung der Mühen und Drangſale einer ſchweren Vergangenheit, dankbar den großen Männern, welche in Preußen die Samenkörner ausſäeten, die jetzt ſchon in dichten Maſſen aufgehen, und die fleißigen, kundigen Arbeiter eine ſo ſegensreiche Ernte erhoffen laſſen. Gedenken wir mit Ehrfurcht dieſer vorleuchtenden Geiſter, des genialen und kühnen Freiherrn von Stein, des weiſen und menſchenfreundlichen Staatsmannes Hardenberg, dem Preußen vor Allen die Grundlage ſeiner jetzt errungenen Freiheit verdankt, und an deſſen Namen ſich auch das ſo lange erfolglos gebliebene, von ihm verfaßte Edikt vom 22. Mai 1815 unvergeßlich anſchließt — desgleichen Wilhelms von Humboldt, des Mannes großartigſter Weltanſchauung bei einem kindlichen Herzen; des biederen Maaßen endlich, der den Ruhm mit ſich in's Grab nahm, zugleich der Stifter und Bildner des Zollvereins geweſen zu ſein, und Anderer, die der beſchränkte Raum hier zu nennen verbietet. Dank heute aus vollem Herzen allen dieſen Edlen, und mögen die neuen würdigen Männer, die jetzt an ihre Stelle treten, mit gleichem Eifer, gleichen Fähigkeiten und gleicher Willensſtärke das von Jenen begonnene große Werk zur glänzendſten Reiſe und Vollendung bringen. Wie ſchön bahnt ihnen dazu das erhabene Wort unſeres Königs den Weg:

Preußen muß jetzt in Deutſchland aufgehen!

Dieſes Wort hat der Enkel des großen Friedrich geſprochen. Dieſes Wort muß fortan der Preußen Schlacht- und Friedensloſung ſein!

264.

Pückler an Varnhagen.

Berlin, den 22. März 1848.

Ich bin ein ſchrecklicher Konfuſionarius in allen Daten. Sie haben indeß richtig errathen, was ich meinte. Tauſend Dank, daß Sie meine ſchwarze Wäſche immer ſo gütig waſchen.

Herzlich der Ihrige

H. Pückler.

Daß Preußen Poſen verliert, iſt klar, ich hoffe aber, es wird nicht ſo ſentimental bleiben, um ſich nicht reichlich anderwärts zu entſchädigen.

Den 11. Juni 1848 ſchrieb

Varnhagen in ſein Tagebuch:

„Nachmittags Beſuch vom Fürſten von Pückler. Vor ein paar Tagen war er in Potsdam, wurde zum König eingeladen, und hatte große, merkwürdige Geſpräche mit ihm. Er fand den König wohlgenährt und munter, ganz in alter Weiſe, mitunter luſtig, in ganz gemeine Späße übergehend und ſich unglaublicher Ausdrücke bedienend, dann wieder etwas verdrießlich durch die Zeitumſtände. Im Allgemeinen war der Hof von einer Haltung, als ob nichts vorgegangen ſei, wie durch eine Kluft getrennt von dem neuen Weſen. Und doch iſt dieſes ihnen noch genug vor Augen, denn ſelbſt in der Hofſtadt Potsdam waren am Abend der Rückkehr des Prinzen von Preußen, ſagt Pückler, nur ſehr wenige Häuſer beleuchtet, und allen dieſen wurden von Potsdamern zum Hohn Katzenmuſiken gebracht, ohne daß es jemand zu hindern wagte. Der König ſprach unter anderem davon, daß es jetzt eine böſe Zeit ſei, daß es früher doch für alle Welt beſſer geweſen, worüber man eigentlich zu klagen gehabt?

Pückler ſolle es ihm doch mal ſagen! Dieſer, um doch etwas zu ſagen, nannte den Druck in Glaubens- und Kirchenſachen; da fuhr der König heftig los: „Und das ſagen Sie mir, der ich wie Friedrich der Zweite jeden nach ſeiner Façon ſelig werden laſſe, der ich ganz tolerant bin? Wie wenig ſtreng ich bin, das können Sie gleich ſehen, ich habe ja Humboldt bei mir! Freilich, wenn ich die Wahl habe, iſt mir ein guter Chriſt lieber als wer keinen rechten Glauben hat. Ueberdies werden jetzt viele Leute, die früher Atheiſten waren, gläubige Chriſten, wie Florencourt, von dem Radowitz mir es ſchon vorausgeſagt hatte, daß in deſſen Atheismus der Keim des vollen Glaubens ſtecke". — Pückler wußte gar nichts von dem Manne, den der König ſo rühmte. Der König fuhr fort, und ſagte, ſolche Verwandlungen würden häufig werden, in Folge von Gottes Strafgerichten, denn es ſei offenbar, daß Gott ſeine Hand eine Zeitlang abziehen wolle von der Welt, und dieſe ihrem eigenen Böſen überlaſſe, es werde jetzt ein paar Jahrhunderte geben der Verwilderung, wie nach der Völkerwanderung. Dann kam er auf den ihm gemachten Vorwurf zurück, und wollte beſtimmte Beiſpiele hören; der Fürſt entſchuldigte ſich, daß er die einzelnen Fälle nicht ſo genau wiſſe, nannte aber doch Ublich und Magdeburg. „Nun, gerade dem", rief der König voll Aerger, „hab' ich ja volle Freiheit gelaſſen, aus der Kirche auszutreten, und ſeine Sektirerei zu treiben". — Pückler wollte einwenden, daß dies Ausſcheiden gerade ein Unrecht geſchienen, aber der König fuhr zornig los: „Aber freilich, das werd' ich nicht dulden, daß man auf dem Altar ein Mädchen beſchläft" (der König gebrauchte den niedrigſten Ausdruck). — Pückler fragte ganz erſchrocken: „Iſt wirklich ſo was vorgekommen?" Aergerlich erwiederte der König auf dieſe Frage: „Nun, ich rede nur figürlich!" — Pückler erwähnte der gemäßigten Oppoſition auf dem Vereinigten Landtage. „Was?" fuhr der König auf, „das war gerade die allertreuloſeſte und niederträchtigſte, die hat am meiſten verſchuldet." — „Ich dachte das um ſo weniger", verſetzte Pückler, „als gerade die jetzigen Miniſter aus der Mitte jener Oppoſition genommen ſind." — „Nun das iſt ſchlimm genug!" antwortete der König mit verächtlichem Grinſen. — Von „ſeinen lieben Berlinern" ſprach der König mit Grimm und Verachtung, als von einer Racaille."

Den 2. Juli 1848 ſchrieb Varnhagen in ſein Tagebuch:

„Ich ging zum Fürſten von Pückler, der gerade zu mir kommen wollte. Wir ſprachen ſehr einverſtanden über den Erzherzog Johann, deſſen Freiſinnigkeit wie die welken Reize einer vormaligen Schönen ſei, der uns nichts helfe, und übrigens aus Preußenhaß und katholiſchem Eifer gewählt ſei, zwei unglücklichen Trieben, die in Frankfurt leider ſehr vorwalten. — Das Bild des Grafen Breſſon führte uns zu traurigen Betrachtungen; Pückler ſagte, Breſſon habe ihn immer freundſchaftlich getadelt, daß er nicht praktiſch ſei, ſein Leben nicht beſſer einrichte, er mache ſich noch zu viel aus der Welt, habe noch zu viel Ehrgeiz u. ſ. w. Und derſelbe Breſſon ſchnitt ſich bald nachher den Hals ab, weil ein erbärmlicher Louis Philipp ihm fühlen ließ, daß die Fürſtengnade wandelbar iſt! —"

Den 19. Auguſt 1848 ſchrieb Varnhagen in ſein Tagebuch:

Der Fürſt von Pückler kam vor ſeiner Abreiſe nochmals; wir beſprachen Kunſt und Geſchmack, er hatte eben das neue Muſeum beſehen, und fand es von außen häßlich, im Inneren kleinlich und überverziert, ungeachtet der großen

Räume. Von Köln, von Frankfurt am Main, vom Benehmen des Königs, von den Hoffnungen des Prinzen von Preußen u. ſ. w.“

166.

Pückler an Varnhagen.

Frankfurt, den 24. Auguſt 1848.

Mein verehrteſter Freund,

Geſtern hier angekommen, habe ich mich ſogleich bemüht, Ihrem Auftrag zu genügen, und ſchicke Ihnen hier, was ich meines Erachtens nach für das wenigſt Verfehlte halte; denn ſehr geiſtreich ſind unſere Karikaturen nicht, doch ſind die Perſonen, wie man mich verſichert, ähnlich, was ich nur von Radowitz beurtheilen kann, und von Lichnowsky, da ich die Anderen nicht kenne, und noch nicht in der Nationalverſammlung war. Auf dem Rhein begegneten mir fortwährend Truppen, Kavallerie und Infanterie, die nach Dänemark ziehen — warum wohl, da der Waffenſtillſtand bereits abgeſchloſſen ſein ſoll? Ich glaube, es geſchieht blos deswegen, um die Autorität der Reichsverweſerſchaft zu üben, und zu zeigen, die ihr jedenfalls nichts koſtet. Les dupes payeront, darin bleibt es gewiß immer beim Alten.

Auch die Engländer und Anglaises pour rire wimmeln wieder wie Mücken auf den Rheinſchiffen. Geſtern machte ich mich mit einer Familie bekannt, welche würdig geweſen wäre aux Variétés zu figuriren. Die Mädchen ſaßen wie angenagelt auf ihren Stühlen, die ſie ſtets mit ſich forttrugen, wenn ſie ſich einmal deplacirten, um gleich darauf wieder an einem anderen Ort des Verdecks feſtzuſitzen. Von dem Intereſſanten der Gegend ſahen ſie beinahe nichts an, ſtudirten aber fortwährend im guidebook, als wollten ſie es auswendig lernen. Deſto mobiler war der Vater, der raſtlos umherlief, und ſo bald er Antwort auf eine Menge alberner

Fragen erhalten, die er im barockſten Franzöſiſch bald dieſem, bald jenem vorlegte, wie eine Biene, die Honig geſammelt, zu ſeinen Töchtern zurückkehrte, um ihnen die erlangte Wiſſenſchaft mitzutheilen. Selten gelang es ihm jedoch, dieſe damit von ihrem guidebook aufblicken zu machen, und das Ende der Konverſation war dann faſt regelmäßig Folgendes: „Oh, look on this castle tower!“ oder dergleichen: „Is' n't delightfull?“ — „O yes, Papa!“ — You do n't feel cold?“ (Es war abſcheuliches Wetter.) „Oh no Papa.“

Mich hatte zu meinem Unglück der Papa beſonders auf's Korn genommen, weil ich tant bien que mal engliſch antworten konnte, und ihm über die wunderlichſten Dinge Auskunft geben ſollte. Einmal frug er mich: „Pray Sir, which is properly the right and which the left side of the Rhine?“ Dieſe Engländer ſind wirklich impayable, und ich hätte Heine hergewünſcht, um eine Schilderung dieſer Reiſe von Köln nach Frankfurt zu machen, die gewiß zum Kranklachen ausgefallen wäre. Statt deſſen habe ich Sie vielleicht gelangweilt. Tröſten Sie ſich mit den Karikaturen, und behalten Sie ein wenig lieb Ihren

treu ergebenen Schüler

H. Pückler.

Den 16. Februar 1849 ſchrieb

Varnhagen in ſein Tagebuch:

„Gegen Abend Beſuch vom Fürſten von Pückler, der vor ein paar Tagen angekommen iſt. Er war in Branitz ernſtlich krank. Er erzählt mir von Wien, von Frankfurt am Main; Lichnowsky hat ihm die Zerrbilder ausſuchen helfen, die er mir von dort geſchickt; er lobt ihn ſehr, meint aber, ſeinen Tod habe er ſich ſelbſt zugezogen durch die kindiſche, eitle Bravade, vor das Thor hinauszureiten —

und durch ſeine nichtswürdigen, volksfeindlichen Aeußerungen, ſetz' ich hinzu. Pückler iſt vollkommen gleichgültig für Preußen, für Deutſchland, allerdings hat er für Oeſterreich einige Vorliebe; die Zeitungen lieſt er kaum. Er würde wohl gern eine politiſche Rolle ſpielen, ſagt er, und dann unfehlbar mit der Linken ſein, aber er fühlt ſich zu alt, und den Aufgaben nicht mehr gewachſen. Im Grunde verachtet er den Hof und das Volk, und Freiheit und Vaterland ſieht er nur als leere Worte an, deren zuweilen mächtigen Zauber er als Thatſache gelten läßt, aber nicht würdigt. Durch Pückler hör' ich, daß man mit Wrangel ſehr unzufrieden iſt, er hätte den Sieg beſſer benutzen ſollen, ein paar Leute zum Schrecken erſchießen laſſen u. ſ. w. Aber auch Manteuffel wird hart getadelt, „dieſe verfluchte Verfaſſung, konnte er nichts Beſſeres geben? Dieſes verfluchte Wahlgeſetz, konnte er kein neues machen?“ Die Reaktion wird Oppoſition werden.“

164.

Pückler an Varnhagen.

Schloß Branitz, den 26. November 1849.

Mein verehrter Gönner — denn Freund darf ich nicht ſagen, da Sie *der* doch eigentlich nicht ſein wollen, wohl nicht können, freundlicher, wohlwollender Bekannter, voilà tout. Unſere Naturen ſind zu verſchieden dazu. Sie ein wiſſenſchaftlich durchgebildeter Gelehrter, ich ziemlich unwiſſend, Sie ſtreng, ſcharf, grundſätzlich, abgeſchloſſen, ein ernſter Politiker, ich leichtſinnig, ohne feſte Anſicht irdiſcher Dinge, gleichgültig gegen Haupt- und Staats-Aktionen, nur dem Kultus des Schönen huldigend, Sie ein halber Stoiker, ich ein genußſüchtiger Epikuräer, Sie endlich nüchtern klar, ich phantaſtiſch und oft durch Phantaſie berauſcht, Sie alſo, wie ich ſchon früher ſagte, ſehen zu mir herab, ich zu Ihnen hinauf. Daher kommt es denn ganz natürlich, daß Sie mich anziehen, ich Sie nicht, denn Sie ſind die ſtärkere Kraft. Nur in einer Sache bin ich ernſt und feſt, im Suchen nach Wahrheit, im Erforſchen des Unſterblichen, Gottes, und darüber muß ich Ihnen etwas ſchreiben. Ich las neulich folgende Stelle:

„In jenem Buche iſt die Ueberwindung des Deismus wie des Pantheismus in der Idee eines ſowohl unendlichen als ſelbſtbewußten Gottes beſtimmt als die Aufgabe unſerer Zeit ausgeſprochen, und ſowohl in eigenen Erörterungen angebahnt, als auch in dem phantaſievollen Aufſchwung Jordan Bruno's und in dem myſtiſchen Tiefſinn Jakob Böhme's anerkannt und nachgewieſen. Wie dies vorſtellig zu machen ſei, kann ein Blick auf den Menſchen lehren. Auch der Menſch iſt ein einheitliches Ganzes, das aber phyſiſch aus Millionen Zellen beſteht, und mannigfach gegliedert iſt; doch iſt ein einheitliches Selbſtgefühl in jedem Punkte des Leibes gegenwärtig, doch iſt das Selbſtbewußtſein, das Ich, der ideale Mittelpunkt des Ganzen, und dies iſt nur inſofern es ſich in einer Fülle von beſonderen Gedanken entfaltet, aber in ihnen als die ſie beherrſchende Macht lebt, und ſo beſtändig über alles Einzelne übergreifend, bei ſich ſelbſt bleibt. Die Deiſten, die einen außerweltlichen Gott annehmen, ſcheiden die Seele von ihrem Leibe und den Geiſt von ſeinen Gedanken, und begehen den Unſinn, beiden ein getrenntes Daſein zuzuſchreiben; die Pantheiſten laſſen die eine Subſtanz in die Vielheit der Erſcheinungen zerrinnen, ſo daß das univerſale Ich nur in ſeinen einzelnen Akten, nicht in ſich ſelbſt bewußt iſt: ein Zuſtand, den wir bei den Menſchen als Geiſteskrankheit, als Faſelei bezeichnen, wo das Ich nur den Ort für das tolle Spiel der ſelbſtſtändig gewordenen Vorſtellungen abgiebt, ohne ſie beherrſchen zu können, und ein Bewußtſein über ſie zu haben, ein Zuſtand, dem doch wahrlich zu viel mangelt, als daß wir ihn dem Ideal der Vernunft, Gott, zuſchreiben möchten.

„Ἓν καὶ πᾶν (überſetzen Sie mir dies, bitte, für arabiſch ſehe ich es diesmal, Dank den griechiſchen Buchſtaben, nicht an), ſagen die Alten und wir mit ihnen; die Deiſten nehmen das Eine und vergeſſen das All, die Pantheiſten halten ſich an's All und es fehlt ihnen die Einheit, wir wollen Eins und Alles, wir wollen das All als die Entfaltung des Einen, das als Grund und Ziel, wie als das allgegenwärtige Centrum ſeiner Offenbarung ewig bei ſich ſelbſt bleibt. So iſt das Unendliche nicht das Endloſe, noch iſt es ein Anderes außer dem Endlichen, und damit durch dieſe begränzt und ſelbſt endlich, ſondern es iſt das im Kindlichen ſich ſelbſt Beſtimmende, in ſich Vollendete.“

Dieſe Worte kamen mir recht wie eine Offenbarung vor, weil ich fühlte, daß ſie das klar ausgeſprochene Reſultat meiner eigenen Gedanken über dieſen Gegenſtand enthielten. Man lernt nur was man ſchon weiß. Hier finde ich mein wahres Glaubensbekenntniß, wenn auch in der Anwendung und Auflöſung ſo vieler einzelnen tauſendfältigen Fälle meiner ſchwachen Denkkraft noch vieles unklar bleiben mag und weiter zum Einklang durchdacht werden muß.

Sprechen Sie ſich nun auch darüber aus. Dies meine Bitte.

Seit wir uns nicht ſahen, habe ich einen ſehr genußreichen Sommer in dem mir bisher unbekannten, wunderherrlichen Salzkammergut zugebracht, dem ich (das Klima abgerechnet), was ſchöne Natur betrifft, nur die Gegend von Bruſſa vorziehen kann, von allem, was ich bis jetzt geſehen. Dabei iſt das Land ſo ſinnig und bequem überall zugänglich gemacht, ein großer Vorzug — keine geraden Chauſſéen mit Pappelalleen, keine halsbrechenden Vicinalwege, keine kahlen Hügel mit Getreidefeldern bedeckt, überall nur ſo viel Kultur, als dem Comfort nöthig, ohne das Aeſthetiſche zu vernichten.

In Iſchl hatte ich das Glück, die ganze Kaiſerliche Familie, ſchon nach beendeter Badezeit, ohne Etikette noch Gefolge, ganz en famille verſammelt, zu ſehen und zu ſprechen, und den jungen Kaiſer kennen zu lernen, der mir ſehr gefallen hat, als eine Natur aus dem Ganzen, welche allein fähig iſt, ſich unbefangen und ſelbſtſtändig durch die Welt zu bewegen. So vereint er ſichtlich mit aller naiven Kindlichkeit ſeiner Jugend das volle Bewußtſein, und ſchon die Würde ſeiner hohen Stellung und ſeiner noch höheren Aufgabe. Dabei ſcheint eine vortreffliche Erziehung ihm viel Nützliches gelehrt und doch dabei ſeiner Natur nirgends Gewalt angethan und eigenthümliche Entwickelung hindernd geſtört zu haben, vielleicht eben, weil er nicht zum Kaiſer erzogen worden war.

Uebrigens bin ich eitel auf dieſe Reiſe, weil ich während derſelben alle hohen Berge erſtiegen, oft 8—10 Stunden den Tag umhergewandert, meiſt ſtudentenartig gelebt, in allen möglichen Fuhrwerken gereiſt, und dennoch weder dadurch übermäßig ermüdet, noch krank, noch übellaunig geworden bin, obgleich ich — bei meiner Rückkunft meinen vierundſechzigſten Geburtstag zu feiern hatte! Zur guten Stunde ſei's geſagt, und mit meinen beſten und herzlichſten Wünſchen für Ihr Glück und Ihre Zufriedenheit, worin ja das Glück allein liegt, ſage ich Ihnen jetzt Lebewohl, und erwarte Ihre ſchönen Zeilen, nach denen ich mich ſchon lange ſehne.

H. Pückler.

Grüßen Sie die mir Gutgeſinnten, vor allen Fräulein Solmar, denn ich ſchmeichle mir, daß ſie zu jenen gehört.

Den 28. November 1849 ſchrieb
Varnhagen in ſein Tagebuch:

„Ich ſchrieb einiges, dann kam ein Brief aus Branitz, vom Fürſten von Pückler, der ſeltſamſte, den er geſchrieben haben mag! Er will von mir philoſophiſch-religiöſe Wahrheit, trägt mir die ſeinige vor: Ich kann ihm in der Hauptſache beipflichten. Dann ſchreibt er noch artig über den Unterſchied zwiſchen ihm und mir, daß ich ſein Freund nicht ſein wolle, aber doch ſein Gönner bleiben müſſe u. ſ. w. Auch daß er den Kaiſer von Oeſterreich im Sommer viel geſehen und ſehr gut gefunden, unterrichtet und dabei natürlich, kräftig.“

265.

Pückler an Varnhagen.

Dresden, den 14. Januar 1850.

Für's Erſte meinen beſten (wenn auch ſehr durch mancherlei Abhaltungen verſpäteten) Dank für Ihren lieben Brief, der mir die größte Freude gemacht hat. Auch finde ich alles, was Sie darin in der Hauptſache auf den meinigen antworten, keineswegs ſo unvollſtändig, als Sie es dafür ausgeben wollen, ſondern mir vorläufig ſchon ganz genügend. Und was mir dabei beſonders lieb, iſt, daß Ihre Anſicht mit meinem eigenen Glauben im Weſentlichen übereinſtimmt. Auch ich bin zum Beiſpiel ganz der Meinung, die religiöſen Gefühle nur ruhig an ſich kommen zu laſſen, nie ſie ängſtlich zu ſuchen, am wenigſten ſie erzwingen zu wollen, wenn die Stimmung ſie nicht von ſelbſt herbeiführt — ebenſo, daß zu viel Grübeln über Dinge, welche doch immer zu drei Viertheilen Räthſel für uns bleiben müſſen, nicht ſehr erſprießlich iſt, aber ſich einen klaren Begriff von Gott und der Welt ſo zu gewinnen, daß man vernünftigerweiſe auch daran glauben kann, iſt eine Beruhigung, deren der Verſtand bedarf, um dem Gefühl eine feſtere Baſis zu geben. Weiter geht mein beſcheidenes Philoſophiren nicht.

Wovon ich gleichfalls lange überzeugt war, iſt ferner, daß Atheismus nur ein leeres Wort ſei. Ein Menſch kann gar nicht ein Atheiſt ſein, wenn er ſich es auch zehnmal einbildete, wie einſt die armen Hexen ſich ſelbſt bona fide als ſolche anerkannten. Denn er muß doch jedenfalls irgend eine höhere Macht als er ſelbſt iſt, im Leben des Univerſums über ſich erkennen, und auch irgend etwas lieben. Damit hat er ſchon Gott. Verſteht man aber unter Atheiſt nur einen ſolchen, der an unſeren dermaligen kirchlichen Gott nicht glaubt, ſo mag die freie Gemeinde der Atheiſten freilich ſehr groß ſein.

Außerhalb der Welt, getrennt von ihr ſie regierend, kann ich mir Gott nicht denken, eben ſo wenig aber wie eine bloße Kraft in allem wirkend, ohne Bewußtſein ſeiner ſelbſt. Ich halte die Materie für eben ſo ewig und reell, und zum Leben nöthig, als den Geiſt, und gleichnißartig ſehe ich die eine in ihrer ganzen Unermeßlichkeit wie den wahren Körper, den anderen wie die Seele Gottes an, welche durch jenen in die Erſcheinung tritt, lebt, und ihre göttlichen Gedanken in ewiger Schöpfung verwirklicht. So ſpricht alles, und wir ſelbſt zu uns, nur von Gott, und alle Kontraſte, alle Diſſonanzen (ſcheinbare doch nur dem beſchränkten Einzelnen), löſen ſich auf in der ewigen, nothwendigen Liebe Gottes zu allem was iſt, weil alles nur in und durch ihn, ja in höchſter Allgemeinheit er ſelbſt iſt. Dieſe, wenn auch durch manches Geleſene und Gehörte unterſtützte, aber doch auf eigenes individuelles Denken gegründete Anſicht, befriedigt mich, der für keine Art von Autoritätsglauben empfänglich iſt, und daher weder zur Fahne irgend einer poſitiven Religion, noch eines abgegränzten philoſophiſchen

Syſtems ſchwören könnte, nämlich en bloc, denn Einzelnes findet ſich überall gut zu entnehmen.

Was nun mehrere einzelne Fragen betrifft, die uns freilich recht nahe angehen, wie zum Beiſpiel perſönliche Fortdauer nach dem Tode mit Erinnerung, Kompenſation hieſiger Uebel in einer anderen Welt, allmähliche Vervollkommnung des Einzelnen jenſeits, oder des ganzen Menſchengeſchlechts noch auf dieſer Erde u. ſ. w., ſo zerbreche ich mir darüber den Kopf nicht ſehr, und ſage mit unſerer lieben, unvergeßlichen Rahel, gleich Ihnen, der liebe Gott iſt jedenfalls klüger, und wird es damit ſchon ſo eingerichtet haben, wie es möglich und am beſten iſt. Doch ſchließt das nicht aus, daß ich mich auch hierüber ſehr gern Hypotheſen und allerlei Phantaſiebildern hingebe, mit denen ich Sie hier nicht langweilen will, die mich aber wenigſtens in keiner Art mehr beunruhigen. Man könnte daraus allenfalls den Schluß ziehen, daß ich auch in Religion und Philoſophie etwas Epikuräer bin, und ich will dem nicht ganz widerſprechen. So viel aber iſt gewiß: Ich liebe das Leben, und fürchte den Tod nicht, und iſt das nicht ſchon ein recht gutes, menſchliches Reſultat?

Doch jetzt zu etwas Anderem. Recht überraſchend war mir in Ihrem Briefe die Erwähnung Adolph Müller's. Lange und vielfach habe ich mich nach dieſem lieben Reiſekumpan erkundigt, ohne je etwas recht Beſtimmtes über ihn erfahren zu können, da ich ſeinen Vornamen nicht kannte, und mich auch ſeines Geburtsortes nicht erinnerte. Dies war eine wahrhaft unſchuldige, herzensgute, naive, aber im Treiben der Welt auch damals, ganz unbewanderte Natur. Ich verleitete ihn in Zürich oder Luzern (ich erinnere mich nicht genau) zu einem Spaziergang nach Mailand, zu dem wir gemeinſchaftlich nicht mehr als acht Louisd'or zuſammenzuſchießen vermochten. Auf dieſer Tour ſtießen uns allerlei kleine Abentheuer auf, wobei Müller's Aengſte und Zorn über meinen, nach ſeiner Meinung unverantwortlichen Leichtſinn, mich noch heute lachen machen könnten, wenn auch mit Wehmuth. Ich gewann ihn ſehr lieb, weil eben, wenn ich ſo ſagen darf, ein harmoniſcher Kontraſt zwiſchen uns ſtattfand. Daß er früh verſtorben, habe ich gefürchtet, da er mir nie geſchrieben, obgleich er es mir ſehr herzlich verſprochen, und ich ihm eine ſichere, wenngleich falſche Adreſſe gegeben hatte.

Auf das wenige Politiſche in Ihrem Briefe (das nun auch ſchon erledigt) erlaſſen Sie mir die Antwort. Wie erbärmlich mir dies Treiben von allen Seiten vorkommt, könnte ich nur in vielen Blättern ausſprechen, und da ich mit keiner Parthei ſympathiſiren kann, wende ich lieber meinen Blick ganz davon ab, um ſo mehr, da ich in einem Alter bin, wo die Thatkraft nicht mehr friſch iſt, und das kontemplative Leben eine Berechtigung hat. Wer hat nicht für Deutſchlands Größe und Einheit geſchwärmt, aber das politiſche Deutſchland hat Bankerott gemacht, und die heutige Generation wenigſtens wird ſeinen Kredit ſchwerlich wieder herſtellen.

Schließlich erinnern Sie mich an Autographen. Darauf erwiedere ich, daß ich leider in früheren Zeiten kaum je einen Brief aufgehoben, dagegen in den letzteren Jahren faſt alle, die jedoch in Kiſten verpackt, noch mit 300 anderen Kiſten in einem Speicher zu Kottbus und einer Scheune zu Branitz pêle mêle aufgeſchichtet liegen. Komme ich einmal zum Aufräumen, ſo ſteht alles zu Befehl; ich fürchte aber, von merkwürdigen Perſönlichkeiten wird nicht viel darunter ſein, was Sie nicht ſchon beſitzen — von gewöhnlichen Geſellſchaftsmenſchen können Ihnen aber die Autographen doch wohl nichts nützen — oder irre ich mich hierin. Da ich nie dieſes Steckenpferdchen geritten, ſo erbitte ich mir hierüber noch nähere Inſtruktion.

Der neue Wiener Theaterdirektor, nicht Dramaturg, welche Benennung er zurückweiſt, hat mit ſeiner liebenswerthen Frau einen Tag bei uns gewohnt, und läßt Sie freundlichſt grüßen.

Aber jetzt auch Gott befohlen, mein verehrter Freund, ſonſt verlieren Sie die Geduld über dies endloſe Geplauder.

Treu und dankbar der Ihrige
H. Pückler.

Die Fürſtin, der ich Ihren ſchönen Brief vorgeleſen, trägt mir viel Schönes an Sie auf, und war ſehr gerührt und erfreut über das Lob, was Sie ihrem ſeligen Vater ſpenden, ſelig in der That, nicht mehr zu ſehen, was aus ſeinem Werk geworden!

Möge dieſer Brief Sie wohl und munter antreffen, und das Jahr 50 ein gutes für Sie ſein.

266.

Pückler an Varnhagen.

Sonnabend, den 2. Februar 1850.

Ich wäre ſchon längſt wieder zu Ihnen gekommen, aber leider liege ich ſchon den vierten Tag im Bett, oder auf meinem Sopha an einem ſchweren Katarrh mit allnächtlichem Fieber krank. Unter den vielen Beſuchen von Freunden und Bekannten hoffte ich auch immer auf den Ihrigen, ohne albernerweiſe daran zu denken, daß Sie wahrſcheinlich gar nichts von meinem prolongirten Stubenarreſt erfuhren. Morgen nun will ich wieder meinen erſten Ausgang wagen, und an dieſem oder dem folgenden Tage meinen Abſchiedsbeſuch bei Ihnen machen, da ich Dienſtag abreiſe. Das große Schwurſpektakel kann ich nicht mehr mit anſehen, ſo wie ich leider auch den Mulatten wegen meines Unwohlſeins nicht hören konnte. Hoffentlich haben Sie nicht ähnliche Abhaltung gehabt wie ich, der in Berlin immer krank wird.

Tauſend Schönes und Freundſchaftliches.

H. Pückler.

Den 3. Februar 1850 ſchrieb
Varnhagen in ſein Tagebuch:

„Ausgegangen zum Fürſten von Pückler. Prächtiger Hund, der mir gleich ganz freundlich iſt. Pückler ſehr unwillig über die hieſigen Zuſtände. Vor ein paar Tagen bei der Prinzeſſin von Preußen, wo der König war, fragte ihn dieſer ganz trocken, wie viel Tage er ſchon hier ſei? Pückler antwortete, es könnten fünf oder ſechs ſein. Darauf drehte ſich der König anderswohin. Es ſollte ein Stich ſein, weil Pückler ſich nicht bei ihm angemeldet hatte. Als der König wegging, machte er in der Nähe Pückler's plötzlich einen Entrechat; das ſollte heißen: „Ich bin recht luſtig!“ Doch hatte er eben die unangenehmen Nachrichten aus der Kammerſitzung hier empfangen.“

Den 30. Mai 1850 ſchrieb
Varnhagen in ſein Tagebuch:

„Abends Beſuch vom Fürſten von Pückler, er kam von *, der ihm ſtark öſterreichiſch vorgeſchwatzt hatte; ſo ein Diplomat iſt doch der eigentliche Knecht, der keine Meinung haben darf, als die ſeines Dienſtherren! Wir ſprachen von hieſigen Dingen, die Pückler'n ganz verächtlich ſind, vom lächerlichen Fürſtenkongreß, vom unredlichen Krieg mit Dänemark, oder vielmehr vom unredlich geſuchten Frieden.“

Den 3. Juni 1850 ſchrieb

Varnhagen in ſein Tagebuch:

„Pückler's Erſcheinen hat immer etwas Angenehmes, man denkt, nun müſſe was Beſonderes vorgehen.“

Den 4. Juni 1850 ſchrieb

Varnhagen in ſein Tagebuch:

„Nachmittags Beſuch vom Fürſten von Pückler. Wir ſprachen zumeiſt über den Prinzen Louis Ferdinand, von dem er alles und jedes zu wiſſen verlangte, und über Rahel, er beſah lange die Büſte des Prinzen von Wichmann und wollte den Karakter des Menſchen aus den Zügen herausſtudiren. Von Politik bekannte er nichts zu verſtehen, und daß ihm das Schickſal der Völker und Staaten ganz gleichgültig ſei; dem beſitzloſen armen Volke geſtand er jede Berechtigung zu, und meinte auch, daß ein ungeheurer Wechſel in Beſitz und Herrſchaft vor ſich gehen müßte, nur wünſchte er für ſich und alle zu ſeinem Leben gehörigen Menſchen, außer den bisher genoſſenen Vorrechten auch noch das, bei dem großen Untergang verſchont zu werden, ſeine Lebensweiſe möchte er unter allen Umſtänden fortſetzen, dazu gehört Geld und Rang, obſchon er letzteren noch am leichteſten aufgäbe.“

Den 9. Januar 1851 ſchrieb

Varnhagen in ſein Tagebuch:

„Abends Beſuch vom Fürſten von Pückler. Er war vorgeſtern in Charlottenburg beim König, und dieſer hat mit freudigem Stolze zu ihm geſagt: „Nicht wahr, es iſt doch eine ſchöne Sache, wenn man ſo ein viermalhundertfünfzigtauſend

Mann unter Waffen ſtellen kann, um an ihrer Spitze der ganzen Welt zu imponiren? „Du lieber Gott! Dergleichen kann der geringſte Mann, das kleinſte Kind ſich einbilden oder träumen. Das Rufen iſt richtig, aber das Imponiren? Auerſtädt und Jena ſollten ihm doch einfallen.“

Den 26. Januar 1851 ſchrieb **Varnhagen** in ſein Tagebuch:

„Abends kam Fürſt von Pückler hinkend, er hatte ſich, „den ci-devant jeune homme ſpielend,“ beim Hinabſpringen einiger Treppenſtufen den Fuß verletzt. Spott über das Knieen beim Ordensfeſt; einige Herren in Pückler's Nähe ſchimpften laut darüber, einige Alte hatten Mühe auf die Kniee zu fallen, auch die dicke Hofdame Fräulein von Block. Ueber die chriſtliche Frömmelei, die gar nicht chriſtlich ſei; Rahel habe Recht, es müſſe eine neue Religion kommen, die heutige ſei in ihren Mißbräuchen untergegangen, ſei gar nicht mehr aus ihnen herauszubringen. Ueber den König, er werde der offenbaren Macht immer nachgeben, das ſei ſein Karakter, er ſchmeichle ſich jede Niederlage weg, ſei bei äußerem Vergnügtſcheinen innerlich ſtets unbefriedigt; ſelten habe ein König ſo ſchlecht beim Volke geſtanden und bei ſeinem Hofe zugleich.“

267.

Pückler an Varnhagen.

Leipzig, am heiligen Abend 1851.

Verehrteſter Freund,

Da Sie die Autographen ſammeln, und ich meine alten Papiere (die auch, fürchte ich, nicht viel recht Brauchbares für Sie enthalten werden) noch immer nicht auspacken konnte

— ſo beſcheere ich Ihnen einſtweilen zwei Autographen von Goethe und Schiller zum heiligen Chriſt. Sie beſitzen zwar ohne Zweifel von dieſen beiden Heroen ſchon viel Handſchriften, aber Herr von Maltitz in Weimar verſicherte mich, daß leidenſchaftliche Sammler von Goethe und Schiller nie genug haben können, und ſo wage ich dies Scherflein der Wittwe zu den Füßen meines geſtrengen Meiſters niederzulegen, **en attendant mieux**, wenn es möglich iſt. Zum neuen Jahr aber wünſche ich Ihnen ſchon vorläufig gute Geſundheit und Heiterkeit, nebſt ſtets gleich freundlicher Geſinnung für

Ihren treu ergebenen
H. Pückler.

268.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 7. März 1852.

Durchlauchtigſter Fürſt!

Vor einer Stunde, durch den Fürſten von Schönaich-Carolath, erfuhr ich, daß Ew. Durchlaucht in Branitz ſind, und ein Brief Sie dort ſicher treffen wird! So ſäume ich denn nicht und ſuche die Pein zu enden, in der ich mich ſeit Weihnachten, ſeit dem Empfang Ihres liebenswürdigen Briefes und der ihm beigefügten ſchönen Geſchenke fühle; denn eine Pein war es mir ſeither wirklich, Ihnen für die willkommenen Gaben, für den ſchönen Brief nicht danken, Ihnen nicht ſagen zu können, wie ſehr Sie mich durch Ihr freundliches Andenken erfreut haben! Sie ſchrieben aus Leipzig, auf der Durchreiſe, dorthin konnt' ich alſo nicht antworten, und ich konnte nicht einmal vermuthen, welche Richtung Sie genommen, ob oſtwärts oder weſtwärts. Unbeſtimmt in die weite Welt hinaus konnt' ich Ihnen nicht ſchreiben, zumal ich damals manches auf dem Herzen hatte, was ich Ihnen mitzutheilen dachte, und was keinen Irrweg gehen durfte. Die Zeit hat unterdeſſen dieſen Dingen den Stachel abgebrochen, oder neuen angeſetzt, und es wäre unnütz vom vergangenen Wetter noch viel zu reden. Eher vom künftigen ließe ſich reden, das ja für alle Menſchen eine wichtige Angelegenheit iſt, beſonders für Spaziergänger und Reiſende — aber mündlich iſt dies allerdings leichter denn ſchriftlich! Dieſe Zeilen ſollen in der That nur der Ausdruck meines innigſten wärmſten Dankes ſein! Ich habe wirkliche Weihnachtsfreude empfunden beim Anblick der werthen Blätter von Schiller und Goethe, die, wie Herr von Maltitz ganz richtig erkannte, den Reichthum meiner Sammlung vermehren und zu deren Zierden und Koſtbarkeiten gehören. Vor allem aber freute mich der Ausdruck Ihrer Güte, Ihres herzlichen Wohlwollens, die aus der Sendung hervorleuchten, und die mir in düſteren Tagen ſo tröſtlich und erheiternd erſchienen ſind. —

Ich nenne jene Tage düſtere, auch deswegen, weil ich faſt immer krank war oder doch kränkelte, überhaupt unter Widrigkeiten und Mißvergnügen in den Winter hineinlebte; ſeine jetzige Strenge iſt mir lieber als die frühere naſſe Weichheit, und ſie ſcheint dem Abſchiede vorherzugehen, den nahen Frühling anzukündigen, nach welchem ich diesmal mich ungewöhnlich ſehne! — Zwar iſt die Ausſicht auf den Sommer ſehr unſicher, wir leben in einer Zeit der Ungeborenheit und Spannung, die uns mit, weiß der Himmel, was für Mißgeburten überraſchen kann, und manche ſonſt ausführbare Vorſätze vereiteln wird; aber mich dünkt, wenn es draußen grün und die Luft mild iſt, läßt ſich alles eher ſchon ertragen.

Wir ſind hier im Begriff eine Pairskammer zu bekommen; die Abſtimmung am Freitag in der erſten Kammer ſtimmt mit den Anſichten des Königs überein, der inne geworden ſcheint, daß die Kreuzzeitungsparthei bisweilen doch auch einen Willen beſchränken, nicht bloß die Volksrechte einziehen will. Die Sache hat freilich ihre großen Bedenken, und wenn ſie gedeihen ſoll, ſo kommt alles darauf an, ob ſie richtig und ehrlich ausgeführt wird.

Aus Grundſatz bin ich jetzt gegen ein ſolches Gebild, doch will ich ihm die Möglichkeit des Lebens nicht abſprechen; wenn aber Willkür und Fehlgriffe die Ausführung leiten, dann iſt jedes Gelingen unmöglich. —

Ich ſchreibe an einem mir bedeutungsvollen ernſten Tage; vor neunzehn Jahren verlor ich Rahel, und fühle ſeitdem unausgeſetzt, daß ich mich ohne ſie doch nur mit dem Leben behelfe, hinhalte! So lange wie dies gedauert hat, wird es nicht nochmals dauern, das kann ich mir zum Troſte ſagen! —

Lange habe ich nichts von der verehrten Frau Fürſtin gehört. Ich hoffe, ſie iſt wohlauf, und die beſſere Jahreszeit wird ihr alles Gute bringen. Leben Sie wohl, theuerſter Fürſt, und geben Sie Ihre litterariſche Thätigkeit nicht auf! Kommen Sie doch auch wieder einmal nach Berlin! Ich ſehe Humboldt, Bettinen von Arnim, Frl. Solmar, Alle fragen eifrig nach Ihnen!

In treuer Verehrung und Ergebenheit

Ew. Durchlaucht

dankbar gehorſamſter

Varnhagen von Enſe.

269.

Varnhagen an Pückler.

Donnerſtag, den 3. März 1853.

Theuerſter Fürſt!

Darf ich Ihnen den abentheuerlichen Vorſchlag machen — abentheuerlich, ſchon wegen der Unſtunde für Sie — heute Nachmittag um 5 Uhr, *oder auch ſpäter*, eine Taſſe Kaffee bei mir zu trinken? Sie würden einige bekannte ältere und auch jüngere Geſichter — nicht Geſichte — bei mir ſehen! Ziemlich ungläubig, aber doch nicht ohne einige Hoffnung

Ihr

treulichſt ergebener
Varnhagen von Enſe.

270.

Pückler an Varnhagen.

Berlin, den 4. März 1853.
Freitag früh.

Verehrteſter Freund,

Durch einen Irrthum habe ich Ihr freundliches Billet erſt heute früh auf dem Tiſch gefunden, wo man, wenn ich nicht zu Haus bin, die Briefe hinlegt, hätte aber auch geſtern nicht kommen können. Nichts weniger meinen herzlichſten Dank für die Einladung. Es hätte mich gar ſehr gefreut, die mir bekannten und lieben Geſichter bei Ihnen wiederzuſehen, um ſo mehr, da ich gerade jetzt, ſchlimmer als je, meiſt nur mit Masken verkehren muß, und feindlichen Masken.

Mündlich vielleicht mehr davon.

Ihr von Herzen
treu ergebener
H. Pückler.

Den 7. März 1853 ſchrieb

Varnhagen in ſein Tagebuch:

„Nachmittag Beſuch vom Fürſten von Pückler. Er ſpricht ganz angenehm und geiſtreich vom Fürſten von Metternich, von Tettenborn, von Hafis und Heine. — Im

Verkehr iſt er ſtets liebenswürdig. Daß ich ſeinen Geſchmack einen ſchlechten nenne, weil er unſer jetziges Opernhaus lobt, nimmt er gutmüthig hin.“

Den 15. März 1853 ſchrieb Varnhagen in ſein Tagebuch:

„Geſtern Abend kam Herr von S., der mich dringend zu ſprechen wünſchte. Er wird wegen 150 Thalern gedrängt, die er morgen bezahlen, oder in's Gefängniß wandern muß; er bittet mich, ſeine Handzeichnungen um dieſen Preis dem Fürſten von Pückler anzubieten, oder dieſe Summe als Darlehn zu erlangen, da der Fürſt ſo großmüthig als reich ſei. Ich konnte nicht verſagen, auf der Stelle ein Wort desfalls an Pückler zu ſchreiben. Wie demüthigend für S., ſich durch mich an den Fürſten zu wenden, an denſelben Fürſten, deſſen frühere Güte er mit Spott und Hohn vergolten! In kürzeſter Friſt erhielt ich die Antwort, in graziöſeſter Weiſe, verbindlich, liebenswürdig, alles gewährend, auf die Handzeichnungen verzichtend, dabei ſogleich die Anweiſung auf die Summe. So ganz, prompt, rund, wie nur möglich. Ein ächt ritterlicher Edelmuth, ein ächt chriſtliches Vergeben und Wohlthun! Ich weiß keinen Zweiten hier, der ſo was ſo thun könnte. Nur Prinz Louis Ferdinand und mein lieber Tettenborn hätten es allenfalls auch gekonnt. Aus Freude über dies ſeltene Gelingen, dieſe raſche Hülfe, die ich einem Bedrängten bringen konnte, vergaß ich mein Unwohlſein, zog mich an, und fuhr zu **, wo S. ſich einfinden mußte. Der Eindruck war außerordentlich, das Geſicht verklärte ſich, man ſah die Erlöſung, die abſinkende Laſt. Er war durchdrungen von der Großmuth, dem ritterlichen Benehmen des Fürſten; er bezeigte lebhaft ſeine Bewunderung, ſeine Dankbarkeit, auch gegen mich. — Mich freut der ſchöne Zug von Pückler unſäglich.

271.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 16. März 1853.

Durchlauchtigſter Fürſt!

Ich kann mich einem ſeltſamen Auftrage nicht entziehen, und richte daher an Ihre Großmuth und Gutmüthigkeit dieſe Worte! Der Baron von S., der in Jahren nicht bei mir war, verläßt mich ſoeben; er iſt in dringender Verlegenheit, ſoll morgen Mittag 150 Thaler bezahlen, und kann dieſe nicht aufbringen; er hat eine Anzahl ſchöner Handzeichnungen, und wünſcht dieſe für obige Summe zu verkaufen, oder zu verſetzen; er bittet mich, Ew. Durchlaucht zu fragen, ob Sie geneigt wären, die Handzeichnungen ſich anzueignen? wobei natürlich die angegebene Summe mehr das augenblickliche Bedürfniß als den eigentlichen Verkaufspreis bedeuten will! Ich füge nichts hinzu, und bitte nur um eine Zeile Antwort. —

In treueſter Verehrung

Ew. Durchlaucht
gehorſamſter
Varnhagen von Enſe.

172

Pückler an Varnhagen.

Berlin, den 16. März 1853.
Dienſtag Abend.

Da Sie ſich, mein verehrteſter Freund und Gönner, für die Sache, welche den Gegenſtand Ihres freundlichen Billets ausmacht, verwenden — ſo iſt dies hinlänglich für mich, Ihrem Wunſche zu willfahren, und Herrn von S., dem ich mich zu empfehlen bitte, durch ein Darlehn von 150 Thalern aus einer momentanen Verlegenheit zu ziehen.

Auf dem nächſten Blatt erfolgt daher die nöthige Anweiſung, von den Zeichnungen jedoch kann ich keinen Gebrauch machen.

Geſtern ſah ich auf einmal wieder viele altbekannte, aber keineswegs alte Geſichter, und freute mich deren ſehr.

Tauſend Herzliches von Ihrem
alten und treuen Verehrer
H. Pückler.

173.

Varnhagen an Pückler

Berlin, den 17. März 1853

Ew. Durchlaucht

würden den ſchönſten Lohn Ihrer edlen Großmuth empfangen haben, hätten Sie geſtern Abend den unmittelbaren Eindruck und die gleichſam erlöſende Wirkung derſelben mit anſehen können. Sie haben durch die liebenswürdigen Aeußerungen, mit denen Sie Ihre That begleiteten, mich eben ſo beſchämt als verpflichtet. Doch unabhängig von dieſer näheren perſönlichen Beziehung, muß ich mir geſtatten, Ihnen meine volle Bewunderung eines ſo ſchönen, ächt ritterlichen Edelmuthes auszudrücken, den ich, bekannt mit allen näheren Umſtänden, die hier in Betracht kommen konnten, mehr als jeder Andere geeignet bin in ſeiner ganzen Größe zu würdigen! Und die ganze Art — ſo vollſtändig, raſch prompt und graziös — ich weiß gewiß, daß kein zweites Beiſpiel dieſer Handlungsweiſe jetzt aufzufinden iſt. Früher hätten allenfalls Prinz Louis Ferdinand und General von Tettenhorn ſich zu annähernder Vergleichung nennen laſſen, jetzt niemand! — Ein Mehreres hoffentlich mündlich, auch über die Sache ſelbſt. —

In treueſter Verehrung und innigſter Ergebenheit, theuerſter Fürſt, bewundernd und dankbar

Ihr
gehorſamſter
Varnhagen von Enſe[1].

274.

Pückler an Varnhagen.

Berlin, den 17. März 1853.
Donnerſtag.

Sie loben mich ſo ſehr, nachſichtigſter Freund, daß ich ganz roth davon geworden bin. Doch muß ich geſtehen, daß mich der Vergleich mit Prinz Louis Ferdinand und Tettenborn gefreut hat, mit denen ich allerdings ſehr ſympathiſire, und auch, im Lobens- wie Tadelnswerthen etwas gemein zu haben glaube. Uebrigens wiſſen Sie, daß Chriſtus ſagte: „Thue Anderen nicht, was Du nicht willſt, daß Dir die Leute thun“, Confucius aber ſchon vorher geſagt hatte: „Thue Anderen, was Du willſt daß Dir die Leute thun“, wozu man ſeltener Gelegenheit findet, und daher eine ſo gute, wie mir hier geboten ward, beim Schopf ergreifen muß.

Tauſend Herzliches und Freundliches von Ihrem
treuen Schüler
H. Pückler.

Den 20. März 1853 ſchrieb
Varnhagen in ſein Tagebuch:

„Beſuch vom Fürſten von Pückler. Sehr liebenswürdig, politiſch unſicher, gleichgültig, geneigt das Schlechte anzuerkennen, ſich von ſogenannter Kraftäußerung imponiren zu laſſen, und die wahre Kraft und Größe, die der Geſinnung, entgeht ihm!“ —

---

[1] Der Betreffende hatte Pückler durch Schrift und Karikaturen in der Oeffentlichkeit verſpottet, was dieſer ihm mit ſo viel Güte und Edelmuth erwiederte.

Den 22. März 1853 ſchrieb
Varnhagen in ſein Tagebuch:

„Später, als ich mich ſchon zu Bette gelegt hatte, kam Fürſt von Pückler; er blieb über anderthalb Stunden, und wir hatten vertrautes, ernſtes Geſpräch. Er beklagte, daß er zwei der höchſten Lebenszweige ſtets entbehrt habe: das kindliche Gefühl der Familienangehörigkeit und der Elternliebe ſo wenig, als das der ehelichen Häuslichkeit, beides ohne ſeine Schuld, denn ſeine Eltern hätten ihn ſchon im ſechſten Jahr unter fremde Leute verſtoßen, und eine jugendliche Geliebte, mit der er ſein Leben hätte verknüpfen mögen, habe er nie gefunden, wenigſtens nicht in der Zeit, wo es noch rechtzeitig geweſen wäre. Sehr aufrichtig ſprach er über Beruf und Talent, Wünſche, Erfolge im Leben, nicht nur aufrichtig, ſondern auch edel und tief, mit großen Anforderungen an ſich ſelbſt, mit klarer Einſicht, daß der ächte Menſch nicht für ſich allein da ſei, ſondern auch für ſeine Mitmenſchen; er glaubte nicht nutzlos in der Welt geweſen zu ſein, aber lange nicht geleiſtet zu haben, was er hätte leiſten können. Ueber Perſonen mit großer Einſicht und Milde. Er war ſehr brav und liebenswürdig. Ludmilla kam aus dem franzöſiſchen Theater, und wir tranken Thee zuſammen. Pückler fuhr erſt nach 10 Uhr weg“.

Den 12. April 1853 ſchrieb
Varnhagen in ſein Tagebuch:

„Der Fürſt von Pückler ſprach neulich den König, und rühmte ihm die Rede Stahl's, der ſehr gut gegen den Antrag, die Kammern abzuſchaffen, geſprochen habe; der König wandte ſich zu dem dabeiſtehenden, ehemaligen Juſtizminiſter Uhden, und ſagte mit beißendem Lächeln: „Alſo gegen uns!“ Nun, das iſt doch deutlich.

Als der König den Fürſten mit dem General von Radowitz in eifrigem Geſpräch ſah, trat er hinzu, und fragte den General: „Was will denn der von Ihnen?“ Pückler ſchwieg, und Radowitz antwortete, ſie ſprächen von einem alten Buche, dem Buche eines Jeſuiten. Der König fragte nicht weiter, ſchien aber ſeinen Radowitz nicht gern mit Pückler ſo vertraut zu ſehen! — “

274.

Pückler an Varnhagen.

Den 3. Januar 1857.
Sonnabend Abend.

Heute früh, als ich Sie nicht fand, Verehrter, war ich betrübt, als ich aber Abends die ſchönen Schriftzüge ſah, ward ich froh, und morgen als dritte Steigerung werde ich Ihrer lieben Einladung um 6 Uhr Folge leiſten. Meinen beſten Dank dafür, und immer

der Alte
en tout sens.

275.

Pückler an Varnhagen.

Berlin, den 29. Januar 1857.

Herzlich leid thut es mir, mein verehrter Freund, daß Sie nun auch, gleich mir, an deſſen Sequeſtirung ſo viel weniger gelegen iſt, die Stube hüten müſſen! Um ſo dankbarer bin ich für Ihre freundliche Erfüllung meines Wunſches.

Das kleine Gedicht iſt reizend in Form wie Inhalt. So etwas erquickt ordentlich, und überdem hat Ihre liebenswürdige Nichte diesmal ſich noch ſelbſt übertroffen in verwandtſchaftlicher Aehnlichkeit der Schriftzüge mit denen des berühmten Onkels. Ich bitte meinen Dank ihr zu Füßen zu legen.

Auch mille grazie für die gütige Antwort an Mrs. Auſtin. Wenn ich nicht zu faul bin, ſchreibe ich ihr noch ſelbſt. Adieu für heute, und hoffentlich beſuchen Sie mich doch noch zuerſt.

Mit treuer Verehrung

H. Pückler.

276.

Pückler an Varnhagen.

Berlin, den 11. Februar 1857.
Mittwoch früh.

Mein verehrteſter Freund und Gönner,

Mit mir geht es noch immer nicht gut, und ſeit einem Monat habe ich jetzt ſchon meine Stube hüten müſſen! Mehrere Tage war ich ſo krank, daß ich gar niemand annehmen konnte, mit Anwandlung von Schwindel und faſt von Ohnmacht. Leider habe ich gehört, daß auch Sie und Ihre liebe Nichte in dieſen Tagen mich haben beſuchen wollen. Meinen beſten Dank dafür. Wenigſtens erſehe ich daraus mit Freuden, daß Sie, wie ich es hoffte, vor mir geneſen ſind.

Meinen Neffen Kospoth habe ich auch ſeit acht Tagen nur einen Augenblick geſehen, beladen mit einem dicken Manuſkript, das er Ihrer zu großen Güte vorlegen wollte. Es iſt eine ſonderbare Paſſion, die er zum Büchermachen hat.

Meine Nichten (denn auch ich habe liebenswürdige Nichten) mußte ich auch abweiſen, obgleich ſie zu dreien, wie die Grazien, kamen, und gar bei mir eſſen wollten, dieſe

Backfiſche, wie ſie ihr Vater ſehr deſpektirlich nennt. Von morgen an aber hoffe ich wieder ſichtbar ſein zu können, und habe zu dem Ende ſogar mein Krankenlager mit blühenden Blumenbüſchen umgeben — ein avis au lecteur für Ihre Nichte, die mich bisher immer in einer ſo unäſthetiſchen Umgebung ſah, daß ich mich deren wirklich zu ſchämen hatte.

Alſo au revoir, und herzlich der

Ihrige

H. Pückler.

Den 5. März 1857 ſchrieb

Varnhagen in ſein Tagebuch:

„Langer Beſuch vom Fürſten von Pückler. Was bei uns geſchieht, läßt ihn ſehr gleichgültig, aber an dem Fall des dummen Eheſcheidungsgeſetzes hat er doch ſeine Freude. Die Pfaffen, die Finſterlinge, die blinden Eiferer ſind ihm in der Seele verhaßt. Aus den neueſten Anſichten über Stoff und Kraft will er ſich gern geiſtige Aufſchlüſſe und behagliche Vorſtellungen über ein Jenſeits oder weiterhinaus entwickeln. — Wiederholte Einladungen nach Branitz und Angaben über den Weg.“

277.

Pückler an Varnhagen.

Berlin, den 9. März 1857
Montag früh.

Hier ſende ich Ihnen, mein verehrteſter Freund, den unbedeutenden Autograph, im Begriff abzureiſen.

Nochmals meinen beſten Dank für alle erwieſene Güte und auf Wiederſehen in Branitz mit Ihrer lieben Nichte.

Ganz der Ihrige

H. Pückler.

In Eile.

278.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 24. Juni 1857.

Theuerſter Fürſt!

Seit dem Anfange des Mai hat meine Einbildungskraft keine Vorſtellung treuer und lieber gehegt, als die von Branitz und von deſſen edlem Schöpfer und gaſtfreundlichen Beſitzer. Aber dieſer Vorſtellung trat eine ſchlimme Wirklichkeit entgegen, ein hartnäckiges, aus dem Winter in das Frühjahr aus dieſem in den Sommer mitgeſchlepptes Erkältungsübel, das noch immer fortdauert, und auch der jetzigen entſchiedenen Wärme nicht weichen will. Als der Mai vorüber war und auch der Juni keine Aenderung brachte, wollt' ich faſt verzweifeln, aber der Huſten ſpottete meiner Unruhe und behauptete ſeine Herrſchaft weiter. In dieſem Zuſtande mich in Branitz anzumelden, war unmöglich; was ſollt' ich in Branitz, auf das Zimmer gebannt, von aller Luſtbarkeit und Thätigkeit ausgeſchloſſen, nur immer mit dem ſtörenden Unheil beſchäftigt? Es wäre ein ſchlechter Dank für Euer Durchlaucht freundliche Güte, Ihnen einen Kranken zuzuführen, der es ſich vielleicht noch gar bequem machte, und bei Ihnen ſtürbe, wobei Sie auch noch in die Verlegenheit kämen, ihn begraben zu müſſen! Zwar die Pyramide könnte wohl manchen Sinn reizen, aber es iſt ungewiß, ob Euer Durchlaucht dieſe Stätte bewilligen würden, und außerdem iſt auch meine eigene Neigung für ſie noch nicht entſchieden. — beſſer alſo, ich bleibe fürerſt noch davon! —

Aber in Berlin bleiben ſoll ich auch nicht! Da mein Uebel wirklich ein ernſthaftes Anſehen hat und keinen Arzneimitteln weichen will, ſo dringt man darauf, eine Luftveränderung zu verſuchen, die oft in ſolchen Fällen die beſte Hülfe leiſtet. Ich mag mich nicht gern zu weit entfernen, noch ganz in ländliche Einſamkeit begeben, und wähle daher zu meinem

Ausfluge Dresden, wo ſich mit dem Genuß der ſchönen Gegend auch eine Brunnenkur verknüpfen läßt, und denke in den erſten Tagen des Juli dahin abzureiſen, begleitet von meiner Richte Ludmilla und von der alten Karoline, Schweſter der verſtorbenen Dore. Bald wird ſich ausweiſen, ob ich geneſe oder nicht. Im letzteren Fall iſt nicht viel zu ſagen, noch zu thun, höchſtens etwa die letzte Hand an einige Schriften zu legen, die dann als oeuvres posthumes von meiner Richte herausgegeben werden können.

Aber ich ſetze ſehr gern den erſteren Fall voraus, daß ich geneſe und den Reſt des Sommers angenehm verlebe; für dieſen Fall werde ich dann mir erlauben, aus Dresden beſcheidentlichſt anzufragen, ob es dann noch rechtzeitig und gelegen ſein werde, den Rückweg über Branitz zu nehmen? —

Meine Richte, der ſtets im Sinn liegt, was Euer Durchlaucht aus Branitz und der dort geſchaffenen Gegend erzählt haben, klagt bitter über dieſen Aufſchub, der vielleicht — und wahrſcheinlich — eine Verneinung wird; aber ſie ſieht ein, welch' ein trauriger Gaſt derjenige wäre, der dort nur einzig ſeinen Huſten pflegen müßte! —

Wir haben geſtern Frau Bettinen von Arnim beſucht; ihre Fortſchritte zum Geneſen ſind äußerſt langſam, und bisweilen ſogar zweifelhaft. Der Zuſtand erzwungener Unthätigkeit iſt für ſie beſonders peinlich, um ſo peinlicher, da ihr Kopf ganz frei iſt, und ihre Phantaſie in alter Weiſe fortarbeitet. —

In Frankreich iſt wieder politiſche Bewegung. Die Franzoſen waren unter dem alten Siegeskaiſer nicht erſtorben, wie ſollten ſie es jetzt ſein? Noch preiſt man die Staatsklugheit, die Herrſcherkunſt deſſen, der im Beſitze der Macht iſt, noch, denn er iſt noch im Beſitz; — aber wer denkt noch daran, von der Weisheit Ludwigs des Achtzehnten oder Karls des Zehnten, von der Klugheit des Bürgerkönigs zu reden!

Doch was gehen mich fremde Krankheiten an! Hab' ich doch mit den meinen genug zu thun, der Kopf die ſchwere Sorge, die demokratiſche Eigenſucht der untergeordneten Organe in Ordnung zu halten! Vor allem aber bitte ich um gütige Nachſicht für Inhalt und Form meines Geſchreibes! —

Meine Nichte empfiehlt ſich angelegentlichſt. Ich aber verbleibe in den Euer Durchlaucht bekannten Geſinnungen der Verehrung und Anhänglichkeit unwandelbar

Ihr
treulichſt ergebener
Varnhagen von Enſe.

279.

Pückler an Varnhagen.

Naſſau, den 6. Juli 1857.

Mein verehrteſter Freund,

Da ich ſchon lange von Branitz abweſend bin, und ſeit ich Koblenz verlaſſen, bald dahin bald dorthin in den ſchönen Naſſauer Landen umhergeirrt, bis ich mich endlich hier zu einer dreifachen Kur von Fichtennadelbädern, Heilgymnaſtik und Elektriſiren fixirt habe, ſo bekam ich Ihren lieben Brief erſt geſtern Abend.

Die Freude, die er mir machte, ward ſehr durch die Nachricht Ihres Uebelbefindens getrübt, aber ich hoffe in dieſer Hinſicht bald Beſſeres von Ihnen zu hören, und Sie im Herbſt jedenfalls en reconvalescence oder ganz hergeſtellt in Branitz pflegen zu dürfen.

Uebrigens hätten Sie, wenn Sie im Frühjahr oder Sommer nach Branitz gekommen wären, nur die Wüſte ohne

Oaſis gefunden, denn da bei uns, wie man mir in allen Briefen jammernd klagt, ſeit zehn Wochen kein Tropfen Regen gefallen iſt, noch immediat nach enormer Hitze durch Nachtfröſte embellirt — ſo ſoll es ſchauderhaft dort ausſehen, obgleich täglich 24 Mann, theils mit Feuerſpritzen, theils mit gefüllten Waſſerfäſſern gießen, um wenigſtens die Graswurzeln und die friſch gepflanzten Bäume am Leben zu erhalten.

Hier am Rhein und an der Lahn (wo ich Goethe's „Aus meinem Leben" wieder leſe) ſteht, grünt und blüht alles üppig unter häufigem Gewitterregen, was mir die reizendſten Spazierritte gewährt.

Ich habe mich hier, meinen ausgefallenen Arm gänzlich zu kuriren, in die Penſion des Dr. Haupt begeben, wo ich, als ganz anmuthige Veränderung, ein klöſterliches Leben führe. Um ſechs Uhr wird aufgeſtanden, um ſieben Uhr Bad, Douche und Einathmung von Kiefernadeldämpfen, um 11 Uhr Heilgymnaſtik eine Stunde, um ein Uhr ein höchſt frugales Diner um drei Uhr Elektriſiren. Dann reite ich gewöhnlich ſpazieren bis gegen 8 Uhr, trinke Abends Thee bei der Familie Kielmansegge. (Die Mama iſt die Tochter Stein's, die hier einen affreuſen Thurm im gothiſchen Styl La Motte Fouqué's gebaut hat), und um zehn Uhr, wo unſer Haus geſchloſſen wird, gehe ich zu Bett.

Für einen alten Dandy, wie ich, eine ſaubere Lebensart! ſie amüſirt mich jedoch vortrefflich für eine Zeit lang. Zuweilen gebe ich mir aber auch einen Ferientag im nahen Ems, wohin ich die Poſtmeile, zum Erſtaunen der natifs, in 14 Minuten in meinem Cab zurücklege, und mehrere Bekannte dort finde, auch öfters der ſchönen und ſehr liebenswürdigen Großfürſtin Konſtantin meine Cour mache. Wenn Sie in Dresden nicht beſſer werden, ſollten Sie meinem Beiſpiel folgen und ſich auch dieſer Trinitäts-Heilmethode unterwerfen, die unter dem geſchickten Doktor Haupt immer glänzendere Reſultate liefert, beſonders für alle Arten von Leiden, wo die Nerven die Hauptrolle ſpielen. Die herrliche Gegend und Luft thut auch das ihrige dazu.

Was nun die Politik betrifft, deren Sie erwähnen, ſo traue ich dem Stern, das heißt der Klugheit und Energie des franzöſiſchen Kaiſers hinlänglich, um überzeugt zu ſein, daß ihn die Franzoſen lebendig nicht los werden. Eher würde er Paris in Flammen aufgeben laſſen, ehe er gleich den Bourbons, Reißaus nähme. Eine gemäßigte und wohlwollende Despotie, wie die ſeinige, iſt übrigens gerade das, was mir die Franzoſen zu bedürfen ſcheinen, beſonders wenn ſie ihnen einigen Glanz nach außen giebt, und dieſe Bedingungen erfüllt ja alle der Kaiſer. Deshalb verehren ihn jetzt auch die Ruſſen ſo ſehr, nachdem ſie erſt ſeine eiſerne Hand gefühlt und nun von ſeinem ſammtenen Handſchuh geſtreichelt worden. Was mögen ſie dagegen wohl von unſerer deutſchen Macht denken und womit dieſe etwa vergleichen? vielleicht mit einem aufgeblaſenen Kinderballon, der von jedem Wind beliebig fortgetrieben wird, bei jedem Riß aber, den man ihm von außen applicirt, die ſtolze Füllung fahren läßt, und machtlos zuſammenklappt.

Ihre liebenswürdige Nichte bitte ich beſtens zu grüßen, und überzeugt zu ſein, daß ich ſtets verbleibe Ihr alter, treuergebenſter Schüler und Verehrer

H. Pückler.

Unter die Pyramide wollen wir vor der Hand uns noch nicht betten, dagegen ſende ich ſie Ihnen beifolgend in effigie.

Seit wann iſt denn Dore geſtorben? Ich höre das erſte Wort davon, und bedaure herzlich den Verluſt einer ſo guten und treuen Dienerin.

280.

Varnhagen an Pückler.

Berlin, den 9. Juli 1857.

Ew. Durchlaucht

liebenswürdigen Brief empfange ich in dieſem Augenblick, noch in Berlin, das ich aber in wenigen Tagen verlaſſen werde, um mit meiner Nichte Dresden zu beſuchen und andere Luft zu athmen als die hieſige. Daß Sie nicht in Branitz ſein konnten, merkt' ich wohl; aber wo Sie zu finden wären, darüber war ich ohne alle Angabe oder Vermuthung, da ſelbſt die Zeitungen diesmal ſchwiegen; meine Phantaſie ſchweifte irr' nach allen Weltgegenden, es iſt ihr eine wahre Wohlthat, ſich bei Ihnen in dem ſchönen, mir lieben und wohlvertrauten Naſſauerland ausruhen zu können! Wahrlich die Nachricht von Euer Durchlaucht dortigem Aufenthalt hat meine Sehnſucht nach den Rheingegenden plötzlich erweckt, und wäre nicht ſo vieles ſchon für Dresden angeordnet und ſo manches auch dort zu beſorgen, ich wäre fähig, meine Reiſerichtung noch ſchnell zu ändern. Aber wer thut, was er eigentlich will und wünſcht? Ich weiß eine ſeltene, geniale Ausnahme — wäre dieſes Blatt ein Spiegel, Sie würden im Leſen dieſer Zeilen ſie erblicken, ich bin nicht ſolcher Art, und es bleibt daher bei Dresden, wiewohl der Reiz dieſes Ortes ſeit dem Empfang Ihres Briefes ſich bedeutend abgeſchwächt hat.

Ich benutze die Kunde von Euer Durchlaucht feſtem Aufenthalt, um Ihnen das beifolgende Buch [1]) zu überreichen, mit welchem meine Nichte zuerſt das litterariſche Gebiet öffentlich betritt. Die Arbeit iſt aus wahrem Herzensbedürfniß hervorgegangen, der von ihr ſehr geliebten edlen Freundin ein Denkmal zu errichten, und mir ſcheint dies auf das glücklichſte gelungen. Verhältniſſe und Schickſale, wie die hier geſchilderten, ſind manigfachen Mißurtheilen ausgeſetzt, und falſche Anſichten erzeugen leicht auch falſche Angaben; es iſt ein ſchönes Glück, daß hier das edelſte und reinſte Bild aus der einfachen Darlegung der ſtrengſten Wahrheit hervorgehen konnte.

---

[1]) Gräfin Eliſa von Ahlefeldt.

Jede Zeile kann durch vollgültige Zeugniſſe belegt werden; ich darf dies verſichern, da ich die gebrauchten Hülfsquellen großentheils ſelber eingeſehen und geprüft habe. Gönnen Euer Durchlaucht dem Buch einige freundliche Mußeſtunden! Daſſelbe iſt noch nicht öffentlich erſchienen, erſt in einigen Wochen wird dies geſchehen; fürerſt ſind nur an nahe und ferne Freunde eine Anzahl von Abdrücken vertheilt worden, aber dieſe haben ſchon ſolche Aufnahme gefunden, daß die Verfaſſerin mit dem Erfolge zufrieden ſein, ja kaum einen größeren erwarten kann. Namentlich hat Humboldt ein faſt enthuſiaſtiſches Wohlgefallen bezeigt, die eingehendſten Bemerkungen über den Inhalt geſchrieben, und Ludmilla'n eigenſt beſucht, um ihr ſeinen Dank zu ſagen. Es fand ſich unerwartet die wehmüthige Beziehung, daß der im Buche gefeierte Heldenjüngling Frieſen vor fünfzig Jahren Humboldt's Gehülfe bei Ausarbeitung des mexikaniſchen Atlaſſes geweſen! —

Ich habe dieſer Tage Bettinen beſucht, die ich zwar etwas beſſer fand, als das vorigemal, aber doch noch weit entfernt von völliger Geneſung. Es iſt die Rede von Töplitz, indeß noch unſicher, ob etwas aus der Reiſe wird. Auch Bettina und ihre Töchter ſind ganz eingenommen von Ludmilla's Buch. —

Die arme gute Dore ſtarb im Februar vorigen Jahres. Sie war ſchmerzlich krank während ſieben Monaten; ich habe ſie während dieſer Zeit Tag und Nacht gepflegt, das war ihr ein großer Troſt, und auch mir. Sie hatte in unſcheinbarer Gewöhnlichkeit vortreffliche Eigenſchaften, und ihr Andenken ſteht mir ſehr hoch und werth. —

Prophezeihen will ich in politiſchen Dingen nichts; aber der geſchichtliche Rückblick auf das, was ich erlebt habe, bringt großen Unglauben an das Beſtehende hervor. Ich habe ſchon manche Kataſtrophen geſehen, die des alten Preußenthums, des alten Napoleons, der franzöſiſchen Könige, des Fürſten von Metternich, zuletzt die des Kaiſers Nikolaus, von dem jetzt kein Menſch mehr ſpricht, von dem aber noch vor kurzem die ganze Welt und wie ſprach! —

Wenn Euer Durchlaucht mir gütigſt etwas zu ſchreiben haben, ſo würde zunächſt Dresden poste restante die ſicherſte Adreſſe ſein. —

Meine Nichte empfiehlt ſich angelegentlichſt, und ich verbleibe in unwandelbarer Geſinnung verehrungsvollſt und treulichſt

Ew. Durchlaucht

ganz ergebenſter
Varnhagen von Enſe.

281.

Pückler an Varnhagen.

Frankfurt am Main, den 20. Juli 1857.

Verehrteſter,

Tauſend Dank Ihnen und der liebenswürdigen Schriftſtellerin, denen ich eine der anmuthigſten Lektüren verdanke die mir ſeit langer Zeit vorgekommen iſt. Wenn doch unſere modernen Romanarbeiter dieſen eben ſo gediegenen als ſcheinbar leicht hingeworfenen Styl, dieſen weltmänniſchen Anſtand bei der lieblichſten Natürlichkeit, ſich auch einigermaßen zu eigen machen könnten! Aber es ſcheint, daß unſerer ſchönen Litteratur, nie mehr als jetzt, der gute Geſchmack und die Kenntniß der verſchiedenen geſellſchaftlichen Zuſtände, wie ſie wirklich ſind, mit deren charakteriſtiſchen wahren Schwächen und Vorzügen, größtentheils faſt ganz abhanden gekommen iſt, die breiteſte Langweiligkeit noch abgerechnet.

Meiſtens finde ich nur groteske Uebertreibung in den unterhaltenden Werken dieſer Art, Effekthaſcherei ohne geſchickte Verbindung, ſelten wahres Leben, und im Allgemeinen eine merkwürdige Unbekanntſchaft mit den Allüren der guten Geſellſchaft. Man ſieht immer que l'auteur n'a écouté qu'aux portes. Darin ſind uns Engländer und Franzoſen ſehr überlegen, wenn auch einige glänzende Ausnahmen bei uns ſtattfinden.

Eine ſolche iſt unbeſtreitbar das koſtbare Büchlein Ihrer Nichte. Dieſe, wie ein klarer Bach unter Blumen in reizender Umgebung, ſanft und durchſichtig dahinſließende Erzählung eines hochbegabten Menſchenlebens iſt unbeſchreiblich anziehend. Aber irre ich mich, wenn ich einige Schalkhaftigkeit darin finde, ihr den Anhang der Briefe dreier in ihrer Zeit gefeierten Perſonen mit auf den Weg gegeben zu haben? Der Vergleich dieſer Zindelfolie mit dem ächten Edelſtein des über ihr ruhenden kleinen Meiſterwerks erſchien mir allerdings ſchlagend — denn in der That, wie holprig und ungenießlich ſind dagegen die Briefe Immermann's, wie fade und alles geſchmacklos lobhudelnd die des ſtets überentzückten Prieſters, wie von geſchraubtem Gefühl und ſchlechtverſtellter Eitelkeit überſprudelnd, dem Philiſtröſen ſehr nahe kommend, wie ihre Romane, die Briefe der guten affektirten Paalzow!

In der Erzählung Ihrer Nichte ſehen wir viel wahrere, folglich zehnmal intereſſantere Karaktere, ſich mit wenigen genialen Strichen ſelbſt entfalten, und durch ihre bloßen Contoure ſo deutlich ſich abheben von dem Stoff, auf dem ſie gemalt ſind, wie die Gebilde eminenter Künſtler, und das alles ſo einfach, als wenn es eben gar nicht anders ſein könnte, ſelbſt die drei Briefſteller erkennt man, ein wenig zwiſchen den Zeilen leſend, ganz vortrefflich, wenn auch mit mildeſter Hand gezeichnet. Nur Immermann haßt man, daß er dieſen wohlthuenden Engel ſo verlaſſen konnte.

Ich danke Ihnen einen wahren Genuß, mein ſehr geehrter Freund, und küſſe den ſchönen Geiſt Ihrer Nichte in Gedanken; aber wie in aller Welt iſt es möglich, daß ich einer ſo ſeltenen, exkluſiven Perſon, für die mir Ihre Nichte eine wahrhaft anbetende Liebe und Hingebung eingeflößt hat, in Ihrem Zirkel nie in Berlin begegnete, ja, nie von ihr gehört habe, jedenfalls nie von Rahel, die ſie doch gekannt haben muß, aufmerkſam auf dieſelbe gemacht worden bin? Hat ſie denn nur das Talent Ihrer ſchöpferiſchen Nichte ſo hinreißend ausgeſchmückt, dieſe Frau, welche für mich das wahre Ideal einer ſolchen darſtellt, wie ich ſelbſt ſie mir gewünſcht hätte, aber ihr leider immer nur in meiner Phantaſie begegnet bin.

Lachen Sie nicht über dieſen jugendlichen Enthuſiasmus des Greiſes mit Ihrem mephiſtopheliſchen Lächeln, manche Menſchen bleiben immer innerlich jung, et après tout, cette fois-ci, la faute en est toute à votre nièce.

Die mir entwiſchte franzöſiſche Phraſe zeigt Ihnen ſchon wieder, wie incorrigible ich in meinen Fehlern bin, und wie ſehr ich in allem der fortwährenden Langmuth des Meiſters bedarf, die ich auch nur durch meine herzliche Anhänglichkeit und höchſte Anerkenntniß verdienen kann.

Mit Ihrer Geſundheit geht es doch wohl jetzt beſſer, da Sie nichts davon erwähnen, und Ihre ſchöne Handſchrift immer gleiche Kraft und Feſtigkeit zeigt, während die meinige ſchon bedeutend beim Schreiben zittert.

Das Papier iſt zu Ende, alſo Glück auf!

H. Pückler.

Den 17. November 1857 ſchrieb Varnhagen in ſein Tagebuch:

„Nachmittags Beſuch vom Fürſten von Pückler. Zum erſtenmal ungefärbten grauweißen Bartes, ſehr gealterte Züge, ſonſt aber munter und geiſtesrege wie früher. Vierzehn Tage war er in Potsdam, beſchäftigt mit Parkanlagen in Babelsberg, auch wohl mit treuer Berichterſtattung an die Prinzeſſin von Preußen. Er ſagt Ludmilla'n die ausgezeichnetſten Artigkeiten über ihr Buch. Er lieſt mir aus ſeinen Reiſeblättern vor, was der Fürſt von Metternich über mich geſagt hat, nämlich daß auch er es ſehr bedauere, mich nicht bei ſeiner Perſon gehabt zu haben, daß er wünſche, ich möchte ſein Biograph werden, niemand ſei beſſer dazu geeignet. Auch ſonſt noch vieles über Metternich lieſt er und erzählt er; ſeine Töchter waren bei ihm auf dem Johannesberg, der Spanier Montenegro, der in Wien für den Günſtling der Fürſtin galt, und bei ihm noch jetzt ein Faktotum iſt, mehr als der Familie lieb zu ſein ſcheint; die Taubheit ſoll nicht ſo arg ſein. Metternich hat eine große Unterredung in Dresden 1813 mit Napoleon genau niedergeſchrieben, und dem Fürſten von Pückler zu leſen gegeben, ſpäter ſcheint er ſie auch Hrn. Thiers mitgetheilt zu haben, der bald nach Pückler bei ihm war, und gute Eindrücke gemacht und empfangen hat. Unterhaltende Bemerkungen über Weiber, über die erſte Herzogin von Sagan, die ihre Liebhaber immer heirathete, über die Luſt der engliſchen Frauen am Davonlaufen, über Frau von * und ihr Verhältniß mit dem Adjutanten des Prinzen *. Ueber den Amerikaner Hume und ſeine Caglioſtroſtreiche, Pückler hält alles für Taſchenſpielerkünſte, Bauchrednerei, zum Theil ganz grob ausgeführt, der Prinz von Preußen aber glaubt an Geiſtermacht. — Der Fürſt war über eine Stunde bei uns und ſehr angenehm. Morgen will er auf einige Wochen nach Branitz gehen.

282.

Pückler an Varnhagen.

Branitz, den 18. Novbr. 1857.

Verehrteſter Freund,

Hierbei überſende ich den Aufſatz des Fürſten Metternich, den ich mir gelegentlich wieder zurückzuſtellen bitte, wenn ich in ſpäteſtens vierzehn Tagen nach Berlin zurückkomme.

Denken Sie nicht vielleicht in Folge der Ihnen durch mich mitgetheilten Aeußerung des Fürſten, einmal an ihn zu ſchreiben? Es wäre wohl für ihn ſelbſt, wie für das ganze Publikum ein großer Vortheil, wenn einſt von Ihrer Meiſterfeder ſeine ſo merkwürdige und inhaltreiche Biographie bearbeitet würde.

Große Männer kommen ja nur zu ihrer ganzen Geltung, wenn große Talente ihre Geſchichte ſchreiben!

Für heute nichts weiter, denn ich finde hier ſo viel dringende Geſchäfte, und ſo viel Briefe zu beantworten, daß mir davor graut. Ameiſengeſchäfte, die aber doch erledigt werden müſſen, — denn meine mangelhafte Natur beſtimmte immer mein trauriges Loos: viel zu thun — im Nichts. Mein ganzes Leben beſteht in lauter unvollkommenen Skizzen, aber kann man etwas anderes werden als man iſt? Ich bezweifle das, und wünſche nur, ich hätte weniger Hang zum Nachdenken über mich ſelbſt, denn das Reſultat iſt ſelten erfreulich.

Gute Nacht, es iſt ſchon zwei Uhr nach der Geiſterſtunde.

Ihr treu ergebener

H. Pückler.

Der liebenswürdigen Nichte meine Verehrung, dieſer Schöpferin weiblicher Vollkommenheit im lebenswarmen Bilde reizender Phantaſie. Nein, nein höre ich aus ſanftem Munde lispeln: „Nur Wahrheit, wahre Wahrheit!“ Oh, ich glaube ja ſchon — aber was ſich liebt das neckt ſich — und im ſchlimmſten Fall herrſcht ja in Preußen Glaubens- und Gewiſſensfreiheit.

Den 16. Mai 1858 ſchrieb
Varnhagen in ſein Tagebuch:

„Nachmittags Beſuch vom Fürſten von Pückler. Er ſieht denn doch in ſeiner jetzigen Weißheit ſehr verfallen aus, klagt auch über Alter, war im Ausgang des Winters rheumatiſch leidend ꝛc. Er bekennt auch, ſchönen Beſuch gehabt zu haben, eine Miß, auch die Gräfin von Meerveldt, wegen deren er ein kurzes Verhör ausſtehen muß, zum erſtenmal ſeh' ich ihn etwas verlegen! Ganz heiter und mit ſichrer Ueberlegenheit ſpricht er von Immermann's „Münchhauſen", wo er ſo häßlich mitgenommen wird, und den er erſt jetzt geleſen hat; der Angriff war ihm völlig unbekannt geblieben! Vielleicht Bettinen von Arnim auch der noch plumpere gegen ſie gerichtete! So getrennt ſind in Deutſchland noch Litteratur und Leben! — Er lobt mir die Gräfin Klotilde von Lottum, ihre Geſellſchaften, fordert mich auf, dieſe zu beſuchen. Sie giebt ihren Freunden alle Sonntag ein Mittageſſen, die Freunde ſind lauter alte Herren, ſie nennt ſie daher ihre Kadetten."

Den 27. Mai 1858 ſchrieb
Varnhagen in ſein Tagebuch:

„Nachmittags Beſuch vom Fürſten von Pückler. Er kommt im Auftrage der Prinzeſſin Karl, um bei Ludmilla'n anzufragen, ob es ihr genehm ſei, den Wunſch der Prinzeſſin, ſie kennen zu lernen, zu erfüllen. Ich bejahe es in ihrem Namen, dann kam ſie ſelbſt, und beſtätigte es. Der Fürſt ſieht die Prinzeſſin zum Mittagseſſen beim Prinzen von

Preußen. Pückler ſpricht vom Miniſter von Stein ſehr gering, hält ihn für einen verworrenen Kopf, der bald dieſes bald jenes wollte, beſchränkt in Anſichten ꝛc. Metternich und Hardenberg ſtehen ihm weit näher, obgleich er deren Schwächen auch gut kennt. Ueber die heutigen Miniſter äußert er die tiefſte Verachtung. Er ſagt, Humboldt habe nicht klug gethan, ſeinen Brief an Dedenroth zu veröffentlichen, er habe nur die Leute recht aufmerkſam gemacht, und die alberne Schrift werde reißend gekauft. Ueber Wilhelm von Humboldt. — —“

Den 1. Juni 1858 ſchrieb

Varnhagen in ſein Tagebuch:

„Bei mir war Fürſt von Pückler, der noch heute nach Branitz abreiſen wollte. Wir ſprachen über den Fürſten von Metternich, über Gentz, die Herzogin von Sagan, den kranken König mit ſeinen Schrullen und Einbildungen, die ſchon in den Zeiten ſpielten, da er noch für vernünftig galt. Eine dieſer Schrullen iſt, daß er die Fürſten von preußiſcher Mache des Prädikats Durchlaucht beraubt hat, das er denen von fremder Mache läßt. Pückler klagt unwillig über dieſe Beraubung, die für ihn mehr eine Lächerlichkeit als eine Herabſetzung ſei, die er aber doch zurückgenommen wünſcht. Der Prinz von Preußen, wenn er zur Regierung kommt, wird ſogleich den Titel herſtellen. Der Fürſt bittet mich, ihm etwas darüber aufzuſetzen, was er dem Prinzen von Preußen übergeben könnte als eigne Meinung.

Der Fürſt von Pückler machte auch ſeinen Abſchiedsbeſuch bei Ludmilla, wo er noch Frau von Bülow fand.“

283.

Pückler an Varnhagen.

Schloß Branitz, den 16. Juni 1858.

Mein verehrteſter Gönner,

Sie ſind wirklich die Liebenswürdigkeit ſelbſt, und daneben wir Alle rechte Stümper gegen Sie! Wie ſchön wollte ich, wenn ein König, regieren, mit einem Miniſter wie Sie an meiner Seite, und ein ſolches Talent läßt man feiern! Aber bei uns eben darum — das erklärt leider unſere ganze Geſchichte ſeit langer Zeit, und wird uns, fürchte ich, auch die Zukunft rauben, die vielleicht noch möglich anders zu geſtalten wäre, trotz aller Verſäumniſſe der Vergangenheit, wenn — aber

„Der Mann, der das Wenn und das Aber erdacht,
Hat ſicher aus Heckerling Gold ſchon gemacht.“

Alſo nun auf Ihren lieben Brief zurückzukommen, meinen allerbeſten Dank dafür, und habe ich nicht ermangelt mich mit Ihren Federn zu ſchmücken. Unverändert habe ich ihr vortreffliches Reſumé [1] abgeſchrieben, und weiter damit operirt. Später werde ich über die Folgen Bericht erſtatten.

Der Frau Prinzeſſin Karl gratulire ich zu der gemachten neuen Bekanntſchaft mit Ihrer Nichte, die, wie ich ſehe, ihr ſchon außer dem angenehmen, auch nützlich geworden iſt.

Was ſind nun Ihre Pläne für dieſen Sommer? Obgleich wir (das heißt, ich allein ganz und gar nicht) jämmerlich von der Hitze leiden, die Gras und Bäume vertrocknet, 28 Grad Réaumur täglich im Schatten, alſo ziemlich afrikaniſch, ſo hätte ich Ihnen doch gern vorgeſchlagen, es einmal mit meiner kleinen Oaſis zu verſuchen, aber ich muß es jetzt erſt mit den Familienbeſuchen abgethan haben, die mich ſeit Jahren drängen, und ſich nicht mehr abweiſen laſſen, ſo langweilig ſie mir, unter uns geſagt, auch meiſtens ſind, und dies um ſo mehr, da im Hauſe von allen Seiten noch gebaut und meublirt wird, alles voll Maler, Vergolder, Tapezierer ꝛc., die ich ſämmtlich im Hauſe unterbringen muß, ſo daß mir nicht mehr als drei bis vier anſtändige Fremdenzimmer dermalen übrig bleiben, woraus folgt, daß ich meine Gäſte in kleinen Portionen nur nach einander und nicht mit einander ſehen kann, ſie daher, wie in England, alle auf genau beſtimmte Tage einladen muß, denn bliebe eine Serie nur einen halben Tag länger als vorgeſchrieben, ſo müßte die nächſte im Park bivouakiren. In fünf bis ſechs Wochen hoffe ich alles das los zu ſein. Einige Prinzliche Beſuche habe ich in dieſer Bredouille ganz abwenden müſſen, denn ich bin allerdings, wie Sie geſagt haben, noch immer zu eitel, mich und Branitz in ſolcher Blöße und unvollendeter Toilette ſehen zu laſſen obgleich ich vielleicht ſterbe, ehe ſie vollendet iſt. Und dennoch hat der Puff, den man hie und da in den Zeitungen losgelaſſen, alle Welt neugierig auf Branitz gemacht, ohne daß wirklich Grund dazu vorhanden iſt. Man hat mit allem ſeine wahre Noth! mit Beſitz, ohne Beſitz, mit Verſtand, ohne Verſtand, mit dem Wiſſen wie mit Ignoranz, ſelbſt mit dem Talent wie ohne Talent, und dem Genie mag es erſt noch übler gehen. Aber ich ſchwatze mit Ihnen wie ein altes Weib, und finde kaum noch Platz, Sie deshalb um Verzeihung zu bitten, und zu wiederholen was Sie längſt wiſſen, wie ſehr ich Sie liebe und ehre.

---

[1] Ueber den Titel Durchlaucht.

H. Pückler.

284.

Pückler an Varnhagen.

Schloß Branitz, den 9. Juli 1858.
Sonnabend Abend.

Verehrter Freund,

Da ich nun mit meiner Familie fertig bin, und ein ſchöner Regen unſere ſchmachtenden Fluren erfriſcht hat, ſo frage ich an, ob es Ihnen und Ihrer liebenswürdigen Nichte wohl jetzt konveniren könnte, mich mit Ihrem Beſuche in Branitz zu erfreuen?

Ich bleibe noch bis zum 25. Juli hier, worauf ich nach dem Rhein reiſen muß.

Ich war vom Beginn dieſer Woche ſo ſchmerzlich erkrankt, an einem Rheuma oder Nervenaffektion, die genau den halben Kopf, das heißt die ganze linke Seite deſſelben, einnahm, und mit faſt unertragbarem Reißen dermaßen darin wüthete, daß ich 76 Stunden lang weder eine Minute Schlaf hatte noch in dieſer ganzen Zeit irgend etwas zu mir genommen habe als Medizin und kaltes Waſſer, eine wahre Tortur, wie ſie die Inquiſition ihren Opfern kaum ſchlimmer hat anthun können. Selbſt die Cholera, die ich auf der Donau durchmachen mußte, und die in ihrer ganzen Stärke auch nur 36 Stunden dauerte, hat mich ſo leiden gemacht! Doch wie das Uebel ohne irgend einen erkennbaren Grund faſt plötzlich eingetreten, verſchwand es auch beinahe eben ſo ſchnell, als habe ein böſer Geiſt mich zu ſeinem Vergnügen gemartert. Die Natur iſt im Ganzen liebevoll, aber im Einzelnen zuweilen ſchreckbar grauſam. Meine Geduld hat aber bei alle dem ſtoiſcher ausgehalten, als ich mir ſelbſt zugetraut, und das thut mir gewiſſermaßen wohl, ſeit die Qual vorüber iſt, und ich mich erfriſcht fühle wie nach lange tobendem Gewitter. Was hat mich nun kurirt? Die zwei mich behandelnden Aerzte, das lange, unwillkürliche Faſten, oder des Uebels eigene Erſchöpfung durch deſſen wilde Heftigkeit? Ein Deutſcher grübelt immer nach der Urſache, ſo lange er noch Beſinnung hat — wohl eine geiſtige Krankheit unſerer Race die mehr Anderen als uns meiſt zu Gute kommt. Ich will mich jedoch lieber, wie ein Südländer, der beſſer gewordenen Gegenwart freuen, und der Hoffnung auf eine frohe Zukunft durch Ihre Annahme meiner Bitte, welche das Hauptmotiv dieſes, wieder etwas lang gewordenen Briefes iſt.

Der vortrefflichen Nichte küſſe ich die Hand, und verbleibe in Erwartung einer recht gütigen Antwort mit alter Verehrung

ganz der Ihrige

H. Pückler.

286.

Pückler an Varnhagen.

Schloß Branitz, den 13. Juli 1858.

Dies iſt ein höchſt liebenswürdiger Krankenbeſuch, von dem ich die vollſtändigſte Herſtellung erwarte, und mich ſehr darauf freue. Auch das Barometer verſpricht Sonnenſchein, ſo daß ich hoffe, Ihnen und Ihrer liebenswürdigen Nichte ſelbſt als Cicerone in meiner kleiner Schöpfung dienen zu können. Bis jetzt durfte ich die Stube noch nicht verlaſſen, über die ſtrenge Diät habe ich mich aber ſchon hinweggeſetzt.

Jetzt noch einen Rath für die Reiſe. Wenn Sie nicht einen eigenen Wagen mit ſich führen, ſo werden Sie mit Extrapoſt ſchlechter und langſamer fahren, als mit der Perſonenſchnellpoſt, die ſich unmittelbar in Guben an die Eiſenbahn anſchließt, und Sie in vier Stunden (6 Meilen) nach Kottbus bringt. Dort erwartet Sie meine Equipage auf der Poſt, und ein Fourgon für Ihre Effekten, denn Hutſchachteln werden doch gewiß hinlänglich dabei ſein. Auch ich fahre häufig mit dieſer Poſt, die einen ſehr guten Wagen hat.

Wie ſehr freue ich mich endlich einmal gewiß zu ſein, Sie hier zu ſehen! Und bitte die Götter nur um Sonne, und leidigliches Wohlſein während Sie hier ſind.

Ich muß ſchließen, um die Poſt nicht zu verſäumen, damit Sie dieſen Brief noch erhalten. Alſo auf Wiederſehen zu übermorgen, und herzlichſt Ihr und Fräulein Ludmilla's

ſehr ergebener

H. Pückler.

Den 31. Auguſt 1858 ſchrieb
Varnhagen in ſein Tagebuch:

„Nachmittags Beſuch vom Fürſten von Pückler. Feſte in Babelsberg. Große Paraden. Dieſe letzteren hat er mitgemacht, obſchon er drei Tage mit einer Art Cholera heimgeſucht war. — „Ich mußte wohl die Militairſachen mitmachen, wenn ich nicht beim Prinzen von Preußen allen Kredit verlieren wollte.“ Der Fürſt erzählte vielerlei mit großer Liebenswürdigkeit. — Schilderung und Lob von Bremen, von Hamburg. Ueber den General von Tettenborn, der Fürſt klagt, unſer Kriegsweſen, ſo ſchön und tüchtig es ſei, freſſe uns auf, das Land werde davon verſchlungen, und für die vielen Millionen, die das Heer koſte, leiſte es nichts als daß es da ſei. Den Seeweſenſchwindel hat der Fürſt auch nicht.“

Den 2. September 1858 ſchrieb
Varnhagen in ſein Tagebuch:

„Abends Beſuch vom Fürſten von Pückler, beinahe 2 Stunden, bis halb 9 Uhr. Sehr angenehme Unterhaltung: Jugendgeſchichten, Hofſachen, Geſellſchaft, Bücher, zuletzt ernſtheitere Betrachtungen über Leben und Tod, Unſterblichkeit, Gottheit. Der Fürſt bezeigte die vollkommenſte Ergebung in Gott, wahre Frömmigkeit, ſprach über perſönliche Fortdauer wie es Schleiermacher zu thun pflegte, Bekenntniß der Unwiſſenheit, aber Zuverſicht, daß der Geiſt nicht ſterben könne, daß das Allgemeine mehr werth ſei als das Einzelne. — Die Prinzeſſin Karl hat wieder Ludmilla'n gegen den Fürſten ſehr gelobt. Sie giebt ihm Bücher zu leſen, er will ihr die von uns eifrig empfohlenen „Erzählungen eines Unſtäten“ von Moritz Hartmann geben. — Verachtung der Hofſchranzen; ſolche, die ihn ſonſt kaum beachten wollten, nähern ſich ihm mit Befliſſenheit, mit Schmeicheleien und Huldigungen, weil ſie ſehen oder vermuthen, daß er beim Prinzen von Preußen etwas gilt. — Der Fürſt war in Generalsuniform, die ihm ſehr gut ſtand. — Ueber den Oberſtallmeiſter General Adolph von Williſen hatten wir ein ernſthaftes Geſpräch, der Fürſt wurde von mir in der guten Meinung, die er von ihm hat, kräftigſt beſtärkt.“

Den 8. September 1858 ſchrieb
Varhagen in ſein Tagebuch:

„Ludmilla bekommt einen Brief vom Fürſten von Pückler, der gegen eine Angabe Arndt's, Pückler habe den Halunken Tſchoppe dem Fürſten von Hardenberg empfohlen, Einſpruch thut, und darüber ein Schreiben an den Redakteur der „National-Zeitung“ richtet, in der jene Angabe abgedruckt worden. Uebrigens war damals der kleine Tſchoppe nur ein Wicht, noch nicht der Halunke, der ſpäter in ihm hervortrat.“

Den 17. September 1858 ſchrieb
Varnhagen in ſein Tagebuch:

„Ausgegangen mit Ludmilla. Beſuch beim Fürſten von Pückler. Seine Schwägerin Gräfin von Seydewitz geht weg. Er giebt uns einen Brief zu leſen, den er an einen Vetter geſchrieben hat, worin er bekennt, daß ihn das Leben nicht mehr reizt, daß er es zu lang findet, und das Aufhören faſt herbeiwünſcht, aber gar nicht aus Trübſinn oder Schwermuth, ſondern ganz heiter, und auch noch ganz vergnügt mit dem Leben ſpielend, wenn die Gelegenheit ſich giebt. Weitläufiges Geſpräch über dieſen Gegenſtand, große Aufrichtigkeit. Er beklagt, daß er niemand habe, der ihn liebt, eine gute Tochter würde ihn beglücken, der könnte er viel zu Gefallen thun. Seine Unabhängigkeit war ihm ſonſt das Liebſte, jetzt möchte er gern etwas Abhängigkeit. Daß er ſich aus dem Urtheil

Anderer nichts mache, ſei meiſt nur angenommener Schein geweſen, bekennt er aufrichtig. Ueber die Fürſtin ſpricht er mit klarer Einſicht, ſie war ſeine Freundin, ihr Karakter aber dem ſeinigen zu ähnlich. Er giebt Ludmilla'n bereitwillig allerlei Aufſchlüſſe und Erläuterungen, zu denen ich nachher manchen Nachtrag liefere! Binnen wenig Tagen reiſt er nach Baden-Baden zur Prinzeſſin von Preußen. Ueber unſer politiſches Elend ſeufzt er, und ſieht kein Ende deſſelben. Mangel an Kraft, an Entſchluß, auf der einen Seite, Mangel an Einſicht und Willen auf der anderen. Keine Männer ſind da, die etwas leiſten könnten; Mangel an allem!"

Den 30. September 1858 ſchrieb

Varnhagen in ſein Tagebuch:

„Gegen Abend Beſuch vom Fürſten von Pückler; er verſucht auszufahren, in's Theater, kann aber noch nicht reiſen. Er iſt ſehr angegriffen, ſieht ſchlimm aus, iſt minder lebhaft als ſonſt. Er hat im Königſtädtiſchen Theater neben zwei Damen geſeſſen, von denen die jüngere durch Schönheit und ausgezeichnetes Weſen ihn ſehr einnahm; erſt nachher nannte ſein Lohndiener ſie ihm, es war Frl. Seiguen, die Tochter des ſardiniſchen Geſandten. Der Graf von Schaffgotſch erbot ſich ihn mit ihr bekannt zu machen, in der katholiſchen Kirche wo ſie ſtets anzutreffen ſei; noch iſt es aber nicht geſchehen. Der Fürſt erzählte die Sache ſehr anmuthig, und Theater (die gemeine Poſſe „Berlin wie es weint und lacht") und Kirche ſpielten artig durch einander. — Ueber die hieſigen Zuſtände! Es wird ſchon eine Zeit kommen, wo man die Folgen der jetzigen Staatsvernachläſſigung erkennen wird."

◆

Druck von Oſcar Leiner in Leipzig.

Aus dem Nachlaß des Fürſten von Pückler-Muskau.

Briefwechſel und Tagebücher

des

Fürſten Hermann von Pückler-Muskau

herausgegeben von

Ludmilla Aſſing-Grimelli.

Vierter Band

Berlin.
Wedekind & Schwieger.
1874.

Briefwechſel

des

Fürſten Hermann von Pückler-Muskau.

Herausgegeben von

Ludmilla Aſſing-Grimelli.

Vierter Band.

Berlin.
Wedekind & Schwieger.
1874

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS

Das Recht der Ueberſetzung ins Engliſche, Franzöſiſche und andere fremde Sprachen
iſt vorbehalten.

Inhalt.

Briefe Pückler's an Ludmilla Aſſing

Pückler's Bräutigamsbriefe an Lucie, Reichsgräfin von Pappenheim, geborene Freiin von Hardenberg

Vermiſchter Briefwechſel aus Pückler's Jugendzeit, 1800—1809

Briefe Pückler's

an

Ludmilla Aſſing.

BA[illegible]CHE
[illegible]
BI[illegible]
[illegible]

1.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Schloß Branitz, den 17. Auguſt 1858.

Mein theuerſtes Fräulein,

Ich reiſe in wenigen Tagen nach Berlin, um Ihnen perſönlich meinen Dank für Ihre reizende Schilderung von Branitz zu ſagen, und obgleich des Lobes darin viel zu viel iſt, thut es doch wohl, wenn es aus ſo gütigem Herzen und ſo beredtem Munde kommt.

Man hat übrigens wohl Recht, zu ſagen, daß, was Einer auch Verdienſtliches gethan habe, er für die Anerkennung ſeiner Nachkommen doch erſt einer Verklärung durch den hiſtoriſchen Dichter bedürfe! Eigentlich iſt, auch ohne Verdienſt, nur das letztere nöthig.

So darf ich denn hoffen, im Fall Sie dereinſt dieſe liebliche Idylle Ihren weiteren Werken einverleiben, der Nachwelt in zehnfacher Verherrlichung zu erſcheinen, wenn auch meine ſchwachen Verſuche, eine von Gott etwas verlaſſene Natur von neuem zu beleben, längſt ſchon wieder vergeſſen, und der Gegenſtand meines poetiſchen Beſtrebens in ſein altes Nichts zurückgekehrt ſein wird.

Vergebenes Streben iſt unſer Leben — ob wegen der Erbſünde, oder aus Naturnothwendigkeit, mag „der Orthodox“ entſcheiden, der vielleicht noch ſicherer leeres Stroh driſcht als ich.

Alſo auf baldigſtes Wiederſehen. Einſtweilen ſendet Ihnen der Garten, den Sie unter Ihre Protektion genommen, ein paar Südfrüchte zu Ihrem nächſten intellektuellen Kaffee. Dem Onkel meinen anhänglichſten Reſpekt, und Ihnen küſſe ich die zarten Finger, die ſo ſchön zu ſchreiben wiſſen, als

Ihr
dankbar ergebener
H. Pückler.

2.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Berlin, den 8. September 1858.
Mittwoch.

Mein theures Fräulein,

Da Sie meine Protektorin geworden ſind, nehme ich dieſe Gunſt auch in Anſpruch.

Alſo, bitte, leſen Sie die Beilage, und ſeien Sie gütig genug, wenn der verehrte Onkel nichts dagegen hat, mir die Inſertion des Schreibens an den Redakteur gnädigſt zu beſorgen, da ich ſelbſt nicht einmal weiß, wie derſelbe heißt, und mit der Zeitung[1]) in gar keiner weiteren Berührung ſtehe, als daß ich ſie mit Vergnügen leſe. Zugleich gebe ich Ihnen carte blanche in meinem Schreiben zu ändern, was Ihnen beliebt, wenn etwas darin unpaſſend ſein ſollte. Die Berichtigung aber iſt nöthig, da ich nicht dafür paſſiren will, einen Menſchen wie Tſchoppe in ſolcher Weiſe empfohlen zu haben, gleichſam der Gründer ſeiner ſo verhaßten Carrière zu ſein.

Die ſchöne Hand küſſend Ihr

treu ergebener
H. Pückler.

---

[1]) Anmerkung: Es war die „Nationalzeitung.“

3.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Berlin, den 27. September 1858.
Sonntag.

Ich ſende hiebei die erwähnte Geſchichte des unermüdlichſten der Schriftſteller, die ihrer Kürze wegen kein zu großes Opfer vom Meiſter und ſeiner meiſterhaften Schülerin verlangt.

Beide ſchließe ich in mein Gebet, denn da ich ein geborener Oppoſitionskarakter bin, und vorausſetze, daß die Frömmler bald umſatteln werden, ſo fühle ich ſchon eine Art von démangeaison, in ihre verlaſſenen Fußſtapfen zu treten. Meine innere Miſſion beginne ich dann mit dem Verſuch, Fräulein Aſſing zu bekehren.

Der arme Kranke.

4.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Branitz, den 11. Oktober 1858.
Abends.

Meine verehrte Freundin,

Im Moment der ſchon verſpäteten Abfahrt zur Eiſenbahn erhielt ich die ſchreckliche Nachricht vom plötzlichen Tode Ihres Onkels. So muß ich nun auch dieſen theuren, ſo hoch verehrten Freund noch verlieren, noch ehe ich ſelbſt in's Grab ſinke! Ach, und mein erſter Gedanke waren Sie. Welch ein Verluſt! Denn für ihn war ein ſolcher Tod wohl glücklich, unbewußt, wie ich höre, ohne körperlichen Schmerz und Seelengram des Abſchieds — aber für die Zurückbleibenden, die ihn liebten, doch immer entſetzlich.

Wenn Sie, mein liebes Fräulein, erſt ſo weit ſind, Ihrem Kummer Worte geben zu können, ſo ſchreiben Sie doch an mich recht ausführlich über alle näheren Umſtände dieſer ſo traurigen und ſo ganz unerwarteten Begebenheit, denn ſeit Jahren hatte ich Ihren Onkel nicht mehr ſo heiter und rüſtig geſehen, als gerade in dieſen letzten Tagen, und hatte mich ſo herzlich darüber gefreut!

Ich ſage jetzt nichts weiter — Ihr Schmerz iſt mir zu heilig, um ihm mit banalen Troſtworten zu begegnen, und ich fühle ihn dazu ſelbſt zu tief.

Doch einen kurzen Ausdruck meiner innigſten Theilnahme wollte ich nicht zurückhalten. Nehmen Sie ihn gütig auf, und in Ihrem eben ſo milden als ſtarken Karakter werden Sie ſpäter den beſten Troſt finden.

Ihr treu ergebener

H. Pückler.

5.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Schloß Branitz, den 16. Oktober 1858.

Liebe Ludmilla.

Im Begriff nach Koblenz abzureiſen (obgleich recht unwohl), empfing ich noch Ihren lieben, ſo einfach ſchönen Brief.

Die Aehnlichkeit Ihrer Schriftzüge mit denen Varnhagen's machte diesmal einen ſo tiefen Eindruck auf mich, daß ich dem Weinen nahe war — und doch hat Ihr Onkel ſchwerlich gewußt (vielleicht noch weniger daran geglaubt), wie lieb ich ihn hatte, und wie hoch er für mich ſtand. — Tröſtlich aber bleibt es immer für uns, daß ſein Tod ein glücklicher war, mit nur ganz kurzen Leiden, und im Arm der Liebe. Dies iſt es auch, was ſich auf ſeinem Antlitz befriedigend gemalt, ob mehr noch, wer weiß es!

Indeß habe ich ſchon oft bei Todten, die ruhig in ihrem Bett geſtorben, bei Ertrunkenen und bei durch Kohlendampf oder üble Wetter in Schachten Umgekommenen dieſen, ſo zu ſagen, ſeligen Ausdruck des Glückes und der Zufriedenheit beobachtet, dagegen die Leichen auf dem Schlachtfelde, oder in heftigem Schmerz Geſtorbenen, meiſt verzerrt ausſehend gefunden. Es iſt eben alles Räthſel um uns her, und die beſte Auslegung wäre immer die, welche das uns Liebſte vorſpiegelt, wenn nicht der wunderbare Drang nach Wahrheit auch noch im Menſchen wäre, des Glaubens oft unterdrückter, aber immer wieder auferſtehender, ewiger Feind.

Hätte ich die Umſtände, die Sie mir ſo ergreifend ſchildern, gewußt, wie gern und im Schmerz genußreich, hätte ich einen Theil dieſer Nacht allein mit Ihnen bei dem verehrten Todten gewacht! Sein brennendes Andenken hätte uns vielleicht zu Worten begeiſtert, die wir, außer ſolcher Erregung, nicht wieder zu finden vermögen — und höhere Nahrung des Geiſtes wär' es doch geweſen, wenn auch keine überſinnliche Offenbarung.

Recht gerührt hat mich noch der letzte Beweis von meines edlen Freundes Güte in den mir überſandten Blättern. Seinen darin ausgeſprochenen Wunſch zu erfüllen, kann ich aber leider nicht verſprechen, denn beim beſten Willen fürchte ich, daß die ſchwache Quelle meines Talents verſiegt iſt mit der Luſt daran.

Herzlich freue ich mich darauf, Sie im November in Berlin wiederzuſehen, und müßte ich nicht von hier fort, ſo hätte ich Sie gebeten, die erſten Trauerwochen mit mir in der Branitzer Einſamkeit zu verleben.

Ihr treu ergebener
H. Pückler,

bis auch ich in's göttliche All zurückgekehrt bin zu neuer Verwendung.

6.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Berlin, den 6. Mai 1859.
Freitag früh.

Mein verehrteſtes Fräulein,

Dankbar und ſehr erfreut durch Ihr gütiges Billet, beeile ich mich (alle Ihre liebenswürdigen Schmeicheleien zu mündlicher Beantwortung aufbewahrend), ergebenſt zu erwiedern, daß ich leider morgen nicht eher als zwiſchen 7 und 8, ſpäteſtens 8 Uhr bei Ihnen ſein kann, was mir ſehr leid thut, da ich jede Stunde, die ich morgen zu ſpät kommen muß, als eine verlorene anſehe.

Mit anhänglichſter Verehrung ganz der Ihrige
H. Pückler.

7.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Berlin, den 15. Mai 1859.

(Mit Erdbeeren.)

Das durch Sie verherrlichte Branitz ſendet Ihnen als liebevollen Tribut, gleich dem Scherflein der Wittwe, ſeine beſcheidenen Frühlingsfrüchte, und bittet Sie, auch dem ſo Geringen durch Sympathie aus gütiger Erinnerung einen Werth zu ertheilen.

8.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Berlin, den 7. Juni 1859.

Meine verehrteſte Freundin,

Mit dem herzlichſten Dank für Ihre unausgeſetzte Theilnahme muß ich doch leider wiederholen, daß es mit meinem Befinden noch immer ſehr ſchlecht ſteht.

Ich bin zwar vorgeſtern, nicht geſtern, im Schlafrock und zugemachten Wagen ausgefahren, um einmal friſche Luft zu ſchöpfen, es iſt mir aber doch nicht gut bekommen, wie ich hoffte, ſo daß ich ſeitdem (wozu noch andere Widerwärtigkeiten von verſchiedenen Seiten hinzukommen körperlich und geiſtig leidender und tiefer herabgeſtimmt mich fühle, als ich es ſeit langer Zeit mich erinnern kann.

In ſolcher, faſt miſanthropiſchen Stimmung bedarf mein eigenthümlich mangelhafter Karakter — wie mein kranker Körper, der Ruhe — ſo ſtrengſte Einſamkeit, bis die niedergedrückten Lebensfedern von ſelbſt wieder aufſpringen.

Dann, mein theures Fräulein, werde ich mich wieder bei Ihnen melden; jetzt nur die Bitte, bis dahin des kranken Abweſenden ſtets mit gleicher Güte und Nachſicht zu gedenken.

Verzeihen Sie meiner Abgeſpanntheit dieſe unbehülflichen Zeilen, die ich leider, während die Sonne ſo ſchön ſcheint, noch im Bett ſchreiben muß.

Herzlichſt der Ihrige
H. Pückler.

9.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Schloß Branitz, den 28. Juli 1859.

Mein beſtes Fräulein Ludmilla,

Ihr lieber Brief hat mich eben ſo ſehr erfreut als wehmüthig geſtimmt. Das erſte Gefühl ward durch Ihr ſo freundliches Andenken erregt, das zweite durch die Unmöglichkeit, mein Wort hinſichtlich der Reiſe nach Wildbad in dieſem und dem folgenden Monate zu löſen. Ich liege nämlich an einem Gichtanfall am linken Fuße ſchon ſeit fünf Wochen ſo gänzlich danieder, daß „meine ewige Jugend“ nicht im Stande iſt, mich nur einen Schritt gehen zu machen.

Ich kann alſo vor der Hand gar nicht reiſen; ſo bald dies aber angeht, verlangen die Aerzte, daß ich gegen mein Uebel (welches der Eine für Gicht, der Andere für einen acuten Rheumatismus hält) durchaus nach Wiesbaden gehen ſoll.

Vor Anfang September, oder vielleicht deſſen Mitte, könnte ich alſo unter keiner Bedingung in Wildbad eintreffen, und würde ich dann meine liebenswürdige Freundin dort noch zu finden hoffen dürfen? In dieſem Fall wäre alles gut und ſchön, und Sie mögen ſpäteſtens Mitte September mit Beſtimmtheit auf Ihren weißen Jüngling rechnen.

Warum aber, beſte Freundin, ſchreiben Sie mir ſo ungeheuer förmlich, mit vier Durchlauchten auf einer Seite. Ich wage zu verſichern, daß ich mit dem „Sie" vollkommen befriedigt bin, und wollen Sie mich „Du" nennen, ſo habe ich auch nichts dawider. Es ſcheint, daß der Wieland'ſche Liebesbrief in dem ſchönen Buche La Roche etwas auf Euer Hochwohlgeboren abgefärbt hat.

Ich amüſire mich jetzt oft mit Durchſicht meiner Korreſpondenzen, eigener und fremder Briefe, die ich Ihnen alle zum Behuf Ihres projektirten Pasquill's zu vermachen gedenke. Sie wiſſen ſchon, welche Großmuth Ihrerſeits ich meine.

Schreiben Sie mir doch etwas über die Geſellſchaft, die Wohnungen, Gaſthöfe, Vergnügungen u. ſ. w. von Wildbad, wie man dort im Vergleich mit anderen Badeorten erſter Qualität lebt, ob viel und gute Wege zum Fahren und auch zum Reiten — denn das Gehen wird wohl noch geraume Zeit lang nicht mehr zu meinen täglichen Rekreationen gehören. Meine kranke Tatze iſt zu einem wahren Elephantenfuß angeſchwollen, was gar nicht elegant ausſieht, Pferdefuß wäre ſchon faſhionabler in der großen Welt, und verbirgt ſich anmuthig in einem glänzenden Schuh. Bei den

Danten macht er, Gretchen ausgenommen, in der Regel Glück, aber der andere paßt höchſtens für den deutſchen Michel, mit Reſpekt zu ſagen, der nie Glück hat, trotz ſeiner Dummheit, was ich ungerecht finde. Sie ſehen wohl, ich fange an zu politiſiren. Ne craignez rien, je me tais.

Ihr treu ergebener

H. Pückler.

10.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Schloß Branitz, den 27. Auguſt 1859.

Mein beſtes Fräulein Ludmilla,

Ich bin immer noch krank und hier, was mich entſchuldigen wird, daß ich ſo ſpät ſchreibe.

In Ihrem letzten Brief an mich ſind zwei gefährliche Irrthümer. No. 1 daß Sie die Ihnen von mir annoncirten Briefſchaften ſehnlichſt erwarten. Dies wäre ſehr grauſam, da Sie ſie erſt per Teſtament erhalten ſollen, ich Ihnen alſo nicht ſchnell genug ſterben könnte. No. 2 iſt die mich faſt beſchämende Vorausſetzung, ich habe durch meine Aeußerungen angedeutet, daß ich Ihren früheren, *ſehr lieben* Brief für einen *Liebesbrief* gehalten. Ein Greis von 74 Jahren, der noch *Liebesbriefe* erwartet, gehört nach meiner Welterfahrung in's Tollhaus. Sie verlangen alſo durch No. 1 meinen ſchnellen Tod, und geben mir durch No. 2 eine Anwartſchaft auf Waldheim.

Dies iſt wahrlich viel auf einmal!!

Ich verzeihe, bleibe aber empört.

Ihnen ſelbſt geht es hoffentlich gut, und wenn Sie Wildbad auch nicht Krankheitswegen gebraucht, ſo ſcheint es Sie doch gut amüſirt zu haben, und die Natur Ihnen ſchön erſchienen zu ſein. — Vielleicht ſehe ich es nachträglich noch ſelbſt, denn ich bin nun ſo weit gediehen, um in 5 bis

6 Tagen ſpäteſtens meine große Reiſe über Wiesbaden nach — Gott weiß wohin — anzutreten, aber auf zwei Jahre wenigſtens emigrire ich, denn ich will auch einmal mein Vergnügen haben, sans planter mes choux, ni faire le courtisan, wovon das eine mich ennuyirt, das andere aſſommirt.

Bewundern Sie, bewunderte deutſche Schriftſtellerin, bei dieſer Stelle mein exemplariſch reines Deutſch — ein Mitglied des Potsdamer Sprachreinigungsvereins könnte Krämpfe darüber bekommen, nicht wahr?

Nun aber zum Schluß: meinen Empfehl an alle unſere gemeinſchaftlichen Freunde und Gönner, und in allen Sprachen wie mit allen Gedanken Ihr ſehr ergebener

H. Pückler.

11.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Schloß Branitz, den 1. Oktober 1859.

Verehrteſte Ludmilla,

Sie überhäufen mich zwar mit Großmuth durch das mir zehnfach werthvolle Geſchenk, des geliebten Onkels Buch, demungeachtet ſehe ich, daß Sie mir grollen, weil Sie Ihren ätheriſchen Brief wieder mit dem Ballaſt von ein Dutzend Durchlauchten beſchweren.

Und *nimmer* verzeihen wollen Sie mir, daß ich armer weißhaariger Veralteter mir ſelbſt Gerechtigkeit wiederfahren laſſe? So ſanft Sie ſcheinen, haben Sie Ihre Portion Muthwillen, und ich hege den Verdacht, daß Sie an mir probiren wollen, ob das Sprichwort: „Alter ſchützt vor Thorheit nicht“, auch auf mich Anwendung finde, um ſo mehr, da ich längſt durch Ihre Blicke in Ihrem Herzen geleſen, und alſo ſehr gut weiß, von wem es ausſchließlich erfüllt iſt.

Ihre Schilderungen haben mein Fernweh wieder angefacht, und in wenig Tagen folge ich Ihren Spuren. Mit meiner Geſundheit geht es leidlich, und die Bergluft ſoll das Uebrige thun. Was mich hier ſo lange zurückhielt, waren überhäufte Geſchäfte und Vollendung mehrerer Anlagen, da ich Branitz auf einige Jahre verlaſſen will, wenn ich ſo lange noch lebe. Ich gehe deswegen nicht bis an den Nord- oder Südpol, aber ich werde hier ganz zur Pflanze, und muß mich wieder etwas in der Welt umſehen, was übrigens einen Beſuch Berlins nicht ausſchließt, wo wir das Memoirenprojekt weiter diskutiren wollen.

Von Ihnen der Welt geſchildert zu werden, wäre allerdings ein Ruhm, aber die Schattenſeiten wären vielleicht das Pikanteſte in dieſen Memoiren, und theils könnte meine Eitelkeit, ſo gemindert ſie iſt, es doch nicht über ſich gewinnen, ſie Ihnen ſo offen darzulegen, theils — kurz, „es jinge wohl, aber es jeht nicht“. Dazu müßten wir wenigſtens drei Monate miteinander auf einer wüſten Inſel allein ſein. Au reste, cette idée me sourit assez. En attendant küſſe ich Ihre ſchöne, weiche Hand in Demuth, und bleibe in jeder Hinſicht

der Alte.

P. S. Adreſſiren Sie immer hieher, von wo mir alle Briefe ſofort nachgeſchickt werden. Nach dem Tode erſcheine ich Ihnen aber ſelbſt als junges Geſpenſt, und bringe Ihnen das Material zu meiner Biographie.

12.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Schloß Branitz, den 17. Oktober 1859.

Si fecisti nega iſt eine bekannte juriſtiſche Regel, die niemand beſſer als die Damen auszuüben weiß. Aber ſie verlangen dann auch peremtoriſch, und ganz konſequent, daß man ihnen glaubt, blindlings glaubt, mehr als ſeinen eigenen Augen.

Ich füge mich alſo in Demuth, und bekenne meinen gänzlichen Mangel an Menſchenkenntniß.

Nun aber von etwas anderem, worüber ich Ihnen eben ſchreiben wollte, als Ihr Brief ankam. Es handelt ſich um Ihren Onkel, deſſen letzten Theil der Memoiren ich mit wahrem Entzücken, ich möchte faſt ſagen, mit Wolluſt des Geiſtes leſe.

Die großen ſchriftſtelleriſchen Vorzüge Varnhagen's ſind ſelbſt von Goethe kaum erreichte, unvergleichliche Gewalt über unſere Sprache, Einheit und Schärfe der Beobachtung u. ſ. w. u. ſ. w. ſind zu ſehr bekannt und anerkannt, um dabei zu verweilen; aber einen Vorwurf habe ich ihm oft von ſeinen aufrichtigſten Anhängern machen hören, und vollkommen gebilligt. Er hielt zu viel aus ſeinem Inneren zurück, er ſchrieb zu diplomatiſch, nie die ganze Wahrheit, was vielleicht überhaupt nicht möglich iſt, aber ſo oft auch kaum die halbe, gerade da, wo man ſie am meiſten gewünſcht hätte! Man las wie durch einen Schleier, und fühlte dunkel den Zwang, den er ſich ſelbſt anthat.

Dieſen regret, dieſes leichte Unbehagen kann keiner mehr fühlen, der den vor mir liegenden Theil von Ihres vortrefflichen Onkels „Denkwürdigkeiten“ lieſt. Hier ſteht er ſelbſt, und Alle, mit denen er verkehrt, durch die meiſterhafteſten, erſchöpfendſten Schilderungen ſo klar und offen vor uns, wie am hellen, lichten Tage, kein Tadel wird beſchönigt oder unterdrückt, kein Lob aus Rückſicht abgeſchwächt, jede Anſicht frei ausgeſprochen, wie auch kein Name ungenannt bleibt, und welch ein Adel der Geſinnung entfaltet ſich da, welch würdevoller Karakter, eben ſo ſcharf durchſchauend als gerecht, und wo es angeht, mild in ſeinem Urtheil, vereint mit einer poetiſchen Kraft der Schilderung, die uns fremde Menſchen ſo hinzaubert wie alte Bekannte, mit denen wir alles, was uns vorgeführt wird, ſelbſt erlebt zu haben glauben könnten.

Die Anmuth der Behandlung, das feſſelnde Intereſſe gehen hier mit dem vollſten Ausdruck gediegener Wahrheit ſtets Hand in Hand, und wirken eben ſo wohlthuend als hinreißend auf den nichts mehr vermiſſenden Leſer.

Ohne Zweifel war dieſer ganze Band (und zum Theil wohl auch einiges aus dem vorigen) ſchon im voraus beſtimmt, erſt nach Ihres Onkels Tode zu erſcheinen, und wie glücklich mögen wir uns achten, daß Sie uns dieſen köſtlichen Schatz jetzt rückſichtslos geöffnet, aus dem wir wohl noch mehr ſolcher reichen Gaben erwarten dürfen.

Soll ich nun auch noch etwas von mir hinzufügen? Ich weiß ja wie nachſichtig Ihre Theilnahme für mich iſt. Alſo zuvörderſt geſtehe ich, daß Branitz mich diesmal vor dem (wohl langen, vielleicht ewigen) Abſchied mehr angezogen hat, als ich dies ſonſt je empfunden. Wir hatten aber auch einen unvergleichlichen Herbſt, mit ſo köſtlichen Beleuchtungen über dem wirklich *ſmaragdgrünen* Raſen, einer ſolchen Farbenpracht des Laubes, in roth, orange, violett und allen Nüancen von grün, durchſchimmert von Sonnengold, daß zuweilen jenes kindliche Entzücken über mich kam, wo auf Augenblicke das beſchränkte Ich in der Seligkeit des Allgemeinen, des Göttlichen, aufgeht.

Leider tritt dies Ich nur zu bald wieder in ſeine Rechte, und ſo ward auch bei mir der Genuß zur Klage über unſer heilloſes Klima, das vielleicht morgen ſchon mit einem weißen Leichentuch all dieſen lieblichen Schmuck bedeckt.

In der That kam auch gleich darauf ein Nachtfroſt, dem zwar die Blätter noch, aber nicht alle Blumen widerſtanden.

Empfangen Sie, liebe Ludmilla, meine herzlichſten, guten Wünſche.

H. Pückler.

P. S. Die Badekur habe ich verſäumt, obgleich meine Pferde ſchon viele Wochen lang mich daſelbſt erwarten, doch hole ich die guten Thiere in wenig Tagen beſtimmt ab, um mit Siebenmeilenſtiefeln weiter nach Süden zu ziehen. Wollen Sie mir aber ſchreiben, ſo bitte ich immer hieher zu adreſſiren, da man mir alle Briefe ſogleich nachſchickt.

Verzeihen Sie huldreichſt die vielen Korrekturen. Varnhagen hat mir nicht wie Ihnen gelehrt, Briefe zu ſchreiben, die wie Porzelan ausſehen, in denen kein Pünktchen geändert wird, und denen doch nie etwas mangelt, oder beſſer geſagt werden könnte. Ich bewundere nichts mehr als dieſe Klarheit, fühle mich aber ſehr weit dahinter zurück.

13.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Schloß Branitz, den 1ten November 1859.

Liebſte Ludmilla.

Es iſt eine Täuſchung, daß Varnhagen todt iſt. Von ſeiner geiſtigen Fortdauer ganz abgeſehen, lebt er in Ihnen fort. Es iſt karakteriſtiſch, daß Sie mit ſeinem Geiſt und ſeiner Klarheit auch ſeine Handſchrift verbinden, ſo jungfräulich rein, ohne Makel und Korrektur, alſo die Gedanken immer gleich claſſiſch fertig auf den erſten Wurf, und zugleich, ich möchte faſt ſagen, plaſtiſch geformt. Varnhagen und Sie ſind die Einzigen, die das konnten und können. Ich bitte, Liebenswürdige, machen Sie einmal ein paar Korrekturen in Ihren Briefen, um Ihren Bewunderer nicht gar zu ſehr zu demüthigen — und nun bitte ich Sie kniefällig, die Humboldt'ſche Korreſpondenz doch ja, ſo bald als möglich, zu publiziren, ohne ein Jota davon auszulaſſen Sie ſind ohnedem herzhafter als Schriftſteller wie Ihr Onkel, und als Frau können Sie es auch viel eher. Was vermag man gegen eine ſolche überhaupt zu thun, und beſonders gegen Sie, die ſchon eine ſo ausgezeichnete Stelle in unſerer Litteratur einnimmt! Sollte man das Buch ſelbſt verbieten, ſo wäre ja das nur ein Ruhm mehr, und eine noch unwiderſtehlichere Anreizung für das Publikum. Alſo vorwärts wie eine ächte — Nichtpreußin, denn die Zeiten Blücher's ſind für uns vorüber! Heutzutage ſind wir nur darin ſtark, mit ſeltener Geſchicklichkeit jede Gelegenheit zu benutzen, um uns lächerlich zu machen, und ſtatt des Adlers die Fledermaus aufzuſtecken.

Daß keine weiteren Denkwürdigkeiten von Varnhagen exiſtiren, betrübt mich, ich freute mich ſo auf den nächſten Theil!

Die gute Prinzeſſin[1]) meint das auch gut, und das iſt immer eine große Hauptſache, es zeigt auch Verſtand, daß ſie Sie zu ſchätzen weiß. Kultiviren Sie immer dieſe Bekanntſchaft, und nutzen Sie dabei Ihre geiſtige Autorität mehr als zu viel Beſcheidenheit.

Nach dem Süden gehe ich, aber über Berlin; vorläufig pflanze und grabe ich noch hier ein paar Wochen, um Ihnen im Frühjahr deſto erfolgreicher die Honneurs meiner neuen Anlagen und Korrekturen zu machen, denn auch in der Landſchaft, die ich noch am beſten verſtehe, muß ich korrigiren, poveretto!

Laſſalle, Brugſch meine dankbarſten Grüße, und einen Kuß auf Ihre zarte Hand.

Ihr treuer Verehrer

H. P.

P. S. Sie ſchmeicheln mir in Ihrem Briefe, aber fahren Sie nur fort darin, es thut mir ſehr gut. C'est une espèce de volupté pour l'âme. — Beſonders von ſo zarter Hand.

---

[1]) Prinzeſſin Karl von Preußen.

Ich hoffe, daß meine Pünktlichkeit als Korreſpondent Anerkennung, wo auch nicht Erwiederung bei Ihnen finden wird. Vor einer Viertelſtunde kam Ihr Brief — hier ſchon die Antwort. Was beweiſt das?

11.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Schloß Branitz, den 29. November 1859

Hunderttauſend Schönes und Liebes für Sie, mehr kann ich heute nicht ſchreiben, da ich unwohl bin, und zugleich melancholiſch, ohne recht zu wiſſen warum; die ſchlimmſte Art, ohne Zweifel hervorgebracht durch die Nähe hämiſcher, übelwollender Geſpenſter, welche die Engländer blue devils nennen, wahrſcheinlich aus Ideenaſſoziation mit den von den engliſchen Doktoren für alle Uebel angewandten blue pills.

Ihr Brief iſt reizend, und verdiente eine beſſere Antwort, heute aber tauge ich zu gar nichts, und ſuche mich nur zu betäuben mit der Lektüre von „Elle et Lui,“ „Lui et Elle,“ und „Lui“. Der Lui iſt alle dreimal der einſt ſehr beliebte Paul de Muſſet, und die Elle George Sand. In No. 1 klagt Paul de Muſſet die Sand an, in No. 2 die Sand den Muſſet, in No. 3, von einer fille de marbre geſchrieben, wird wahrſcheinlich der extravagante Paul am richtigſten geſchildert. Das Ganze iſt ſehr karakteriſtiſch für unſere Zeit und die heutige franzöſiſche Geſellſchaft. Wie geſchickt alle drei lügen, iſt auch nett.

Kennen Sie beſagte Trilogie noch nicht, ſo werde ich Sie Ihnen zuſenden. Ich bin ſchon beinahe damit fertig, und von der ganzen darin auftretenden Geſellſchaft beneide ich nur Muſſet, weil er todt iſt.

Mit Erſtaunen ſehe ich, daß ich heute, wenn auch unvollkommen, unintereſſant, doch ohne Korrektur geſchrieben habe, höre alſo ſchnell auf, um nicht um dieſen Ruhm zu kommen.

Adieu, gnädigſtes Fräulein, holdeſte Ludmilla und liebenswürdigſte Schriftſtellerin, trotz aller blue devils ſtets Ihr treu ergebener

H. Pückler.

15.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Schloß Branitz, den 6. Dezember 1859.

Ich habe Ihnen, meine liebenswürdige Freundin, gleich nach Empfang Ihres letzten Briefes eine Antwort von 12, ſage zwölf gedrängten Seiten geſchrieben, welche die beiden Büchlein begleiten ſollten. Ein Bruchſtück zu meiner Charakterſchilderung! Da es aber zu aufrichtig war, denn, wie der große Menſchenkenner und Mephiſto Talleyrand ſagt: Le premier mouvement est toujour le bon, qu'il faut se garder de suivre — folgte ich dieſer Regel, und reponirte den Brief unter Schloß und Riegel.

Die Langeweile, dieſe Lektüre durchzumachen, iſt Ihnen alſo erſpart, und das mag die gute Seite von der Sache ſein, da es wirklich indiskret von mir iſt, gegen Sie wie gegen das Publikum, eine Schriftſtellerin, deren Zeit ſo koſtbar, mit meinen Allotrien fortwährend zu behelligen, mit anderen Worten: Ihr gutes Herz ſo zu mißbrauchen. Abſcheulich!

Zu „Lui et Elle" lege ich, mit Ihrer gnädigen Erlaubniß, und als Erinnerung an Branitz, auch noch ein Faſanenpaar hinzu, einen Hahn und eine Henne, da die Kenner (wie auch beim Menſchengeſchlecht) noch zweifelhaft ſind, welches Geſchlecht das geſchmackvollſte oder ſchmackhafteſte ſei. Ich für meine Perſon entſcheide mich unbedenklich für die Hennen und gegen die Hähne, mit dem verzeihlichen Wunſche — im Fall wir als Individuen auf dieſer Erde fortleben müßten — ſtets, wie manchmal in meiner Jugend, Hahn im Korbe zu bleiben.

Alle guten und heiteren Geiſter mit Ihnen, liebe Ludmilla, für welchen treuen Wunſch ſich auch gutes Andenken erbittet

Ihr alter Einſiedler
H. Pückler.

16.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Schloß Branitz, den 10. Dezember 1859

Liebenswürdige Eva — die angeborene Wißbegierde aus dem Paradieſe ſchätzt niemand mehr, als liebliche Frauentugend, denn ich ſelbſt — aber Sie irren ganz hinſichtlich der Natur meines zurückgehaltenen Briefes. Es iſt gar nichts Außerordentliches, ja (außer vielleicht für eine ſolche Prüferin innerlichſter menſchlicher Natur wie Sie ſind) nicht einmal etwas Intereſſantes darin, ſondern nur die Beleuchtung einer, wie ich glaube, eigenthümlichen Schwäche meiner (ſogenannten) geiſtigen Organiſation, die mir bei Durchleſung des Briefes ſelbſt ſo widerlich ſchwach, um nicht zu ſagen, albern vorkam, daß ich mir zurufen mußte: Um ſolche Mängel aufzudecken, muß man entweder ganz gleichgültig gegen die Meinung Anderer über ſich ſein, oder den übermäßigſten Grad von Eitelkeit beſitzen, der ſich ſelbſt, auch in ſeinen größten Mängeln, doch noch gefällt, und wer weiß — wie es damit ſtand als ich den Brief ſchrieb — denn ganz kennt man ſich doch nie, aber, wie geſagt, beim Durchleſen kam ich zur rechten Einſicht. Lord Byron war ſehr eitel, aber ſeinen Klumpfuß verbarg er doch möglichſt.

Indeß entſchuldige ich mich bei mir ſelbſt, daß ich den Brief trotz ſeines, meine eigene Scham aufrufenden Inhalts, doch mit lebhaftem Intereſſe ſchrieb, damit, daß es immer eine Lieblingsbeſchäftigung für mich iſt, ſo tief ich kann in die eigene Natur einzudringen, und mir die, gerade bei mir ſo wunderlichen Gegenſätze, die nicht zu Glück und Ruhe führen, recht klar zu machen, wobei die Auffindung der Fehler dann immer mehr intereſſirt als die der Vorzüge. Das liegt aber in der ganzen menſchlichen Natur, worüber man ein langes Kapitel ſchreiben könnte. Jede Tragödie lehrt es uns ſchon. Bliebe Macbeth ein braver, rechtlicher Krieger und Gutsbeſitzer, oder Julie ein geſetztes, tugendhaftes Fräulein, wo bliebe das leidenſchaftliche Intereſſe an Beiden? Selbſt in der Liebe reizen die Fehler mehr als die Tugenden. Lady Stanhope wiederholte mir oft: „Der Menſch hat ſeinen Stern, ſeinen Stein, ſeine Blume u. ſ. w., die ihn unbewußt regieren, muß aber auch ſein Teufelchen haben. Darum liebte auch Eva ſehr naturgemäß den gefallenen Engel beſſer als ihren langweiligen, tugendhaften Ehegemahl Adam.“ Genug davon für heute.

Es freut mich, daß Sie im prinzlichen Kreiſe weitere Eroberungen machen. Es hat immer ſeinen Werth mit denen, die über alle Uebrigen hochgeſtellt ſind, in nähere Berührung zu kommen, ſelbſt wenn deren Perſönlichkeit nichts weiter Ausgezeichnetes hätte. Es iſt für den Gebildeten (der ſich ohnedem immer weiter zu bilden ſtrebt) eben ſo anziehend, und dazu (oben aber noch komfortabler) in dieſen höchſten Regionen zu verkehren, als ſich unter die geringſten Klaſſen zu miſchen. In beiden findet man zum Theil eine neue Welt, in der letzteren jedoch, wenn man überhaupt zu ſuchen verſteht, mehr menſchliche Belehrung, weil ſie noch der Natürlichkeit näher iſt. Nur darf man bei der höchſten nie den Ausſpruch jenes franzöſiſchen Hofmanns vergeſſen: „Il y a trois espèces d'hommes, les blancs, les noirs et

les Princes“ Was mich betrifft, ſo ziehe ich, unter uns geſagt, aus Eitelkeit die geringſten Klaſſen vor, **blancs ou noirs** — und hier berühre ich leiſe den Punkt meines ſchmählichen, zwölfſeitigen Briefes.

Sie ſehen, wie prompt ich Ihnen antworte, verlange und erwarte aber, ernſtlich geſprochen (und tugendhaft, weil in hohem Grade uneigennützig), durchaus nicht daſſelbe von Ihnen. Eine Schriftſtellerin muß ihre Gedanken für das Ganze zuſammenhalten, und nicht zu großmüthig an Einzelne verſchwenden. Schriftſtellerte ich noch, ſo ſchriebe ich Ihnen auch nicht ſo lange Briefe, oder richtete ſie gleich zum Druck ein, wie weiland meine Reiſebriefe. Alſo darf ich auch gegen Sie nicht indiskret ſein. Si cependant le coeur vous en dit, ſo genieße ich's in Unſchuld und ohne Gewiſſensbiſſe, zu zudringlich geweſen zu ſein.

H. Pückler.

17.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Schloß Branitz, den 17. Dezember 1859.

Meine theure Freundin,

Obgleich ich aus ſchuldiger Diskretion, und aus wahrer Beſorgniß Sie zu ſehr und zu oft mit meinen langen Briefen zu behelligen, Ihnen geſchrieben, daß Sie nur antworten möchten, si le coeur vous en disait, ſo muß ich doch aufrichtig geſtehen, da dieſer letzte Fall nicht eintritt, daß es mir ſchon zu lange dauert, die Antwort auf meinen letzten Brief zu entbehren.

Ich habe mir mehr Stärke in dieſer Hinſicht zugetraut als ich beſitze, und Sie haben mich ſelbſt ſchon zu ſehr durch Ihre Güte verwöhnt! Alſo erfolgt dieſer regulaire Mahnbrief, et voilà, wie meine alte franzöſiſche Großtante zu ſagen pflegte.

H. P.

18.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Schloß Branitz, den 18. Dezember 1859.

Da Sie, verehrte Ludmilla, mir nun ſogar erheblich drohen, Ihren Rechtstitel an meinen zwölfſeitigen Brief als Ihr Eigenthum geltend machen, und dazwiſchen auch immer noch ſo liebenswürdig darum bitten, ſo müßte ich ihn wohl endlich ſchicken, aber — ich habe auch die üble Eigenſchaft gern zu necken (beſonders was ich liebe); wer ſteht Ihnen nun dafür — daß das Ganze nicht ein Scherz iſt, und jener Brief gar nicht exiſtirt? Dies muß alſo erſt ermittelt werden, und ich bitte mir Ihre aufrichtigſte Anſicht und Meinung darüber aus.

Daß Sie übrigens Ihre Aufrichtigkeit loben, mit der Sie mir bereits im voraus alle Ihre Fehler mitgetheilt hätten, ſo iſt dies offenbar nur eine weibliche Liſt, da, was Sie als prätendirte Fehler mittheilen, keine ſind, und ich ſelbſt bis jetzt noch gar keine, in der That gar keine, an Ihnen zu entdecken vermochte. Wo aber nichts iſt, wiſſen Sie, hat ſelbſt der Kaiſer ſein Recht verloren.

Unſere letzten Briefe haben ſich gekreuzt, was meine Freude an dem Ihrigen verdoppelte, weil er, ſo zu ſagen, die Antwort auf den meinigen telegraphiſch brachte, lange vorher, ehe Sie dieſen erhalten hatten.

Den Maler Lehmann kenne ich nicht, bin aber neugierig, zu wiſſen, wie er auf den Gedanken gekommen iſt, mein Portrait zu malen oder zu zeichnen.

Ich beſitze eine Zeichnung von Krüger, vor 35 Jahren gemacht, die damals nach dem Urtheil Aller, die ſie ſahen, täuſchend ähnlich war. Es wurden 100 Abdrücke davon gezogen, von denen jetzt keiner mehr zu haben iſt, doch, wenn ich nicht irre, beſaß Ihr Onkel einen davon. Dies iſt das einzige gute Portrait, was von meiner Wenigkeit exiſtirt, obgleich ich mich einigemal zu dem mir höchſt widerlichen Sitzen habe überreden laſſen.

Mein geiſtiges Konterfei aber könnte ich mit wenigen Worten in den Grundzügen darſtellen, denn es giebt wohl wenig Menſchen, die ſich ſo eifrig ſelbſt ſtudirt haben als ich — aber für einen Brief wäre es am Ende doch zu lang, und die Reſignation zu erſchöpfender, nichts auslaſſender Aufrichtigkeit auch bei mir ſchwerlich zu erwarten. Nur gegen mich ſelbſt ſuche ich durchaus nichts zu beſchönigen, und da ich ein geborener Kritiker bin, dem überall, auch an den eigenen Werken, die Mängel immer zuerſt in's Auge fallen, ſo habe ich auch dieſe bei mir am gründlichſten erforſcht.

Ein Junge, geboren im Monat Oktober,
Wird ein Kritiker, und das ein recht grober!
(Alter Kalender mit Prognoſtika, und ich bin im
Oktober geboren.)

Nun ſind ſchon wieder vier Seiten voll geſchrieben, en attendant die zwölf ungewiſſen, und die Antwort kommt Zug um Zug, alſo hoffe ich diesmal auf Ihre völlige Zufriedenheit.

Der Ihrige
H. P.

19.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Schloß Branitz, den 22. Dezember 1859.

(Mit rother Tinte geſchrieben.)

Gnädigſtes Fräulein,

Ein ſich für Dero verehrliche Wünſche ſehr lebhaft intereſſirender Gnome, der die tiefſten Abgründe des märkiſchen Sandes bewohnt, unterſteht ſich Ihnen nachſtehenden, unvorgreiflichen Brouillon, zur Antwort auf den vorvorgeſtern

Ihnen zugeſandten Brief des Sandherrn, aus unſerer Region ſubmiſſeſt vorzulegen. (Der kleine Fluch, der am Ende angebracht iſt, ſcheint mir am gelungenſten, doch immer salvo meliori.)

Text (an den Sandherrn.)

„Sie ſind in der That unausſtehlich, unerträglich! Ich will aber nicht mehr auf dieſe Art geneckt werden, und damit Sie mich nicht für gar zu ſanft halten, ſo zerhaue ich jetzt den Knoten, wie Alexander der Große.

Sie ſenden mir entweder umgehend den zwölfſeitigen Brief, er mag exiſtiren oder nicht —

oder

Sie erhalten nie wieder von mir eine roſenrothe Antwort, und Ihr Andenken bleibt für immer in meiner Seele noch rabenſchwärzer als im vorigen Jahrhundert Ihre Haare waren.

Morbleu![1]

Ludmilla.[2]

20.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Schloß Branitz, den 25. Dezember 1859.

Was haben die Frauen doch für eine Beharrlichkeit, wenn ſie etwas wollen! Freilich auch nur ſo lange — aber es bleibt doch eine hübſche Eigenſchaft. Ich komme nun mit meinem alt gewordenen Brief in noch größere Verlegenheit als je. Denn, wenn ich Ihnen auch geſtehen will, daß er exiſtirt, ſo haben Sie doch ſich eine ganz falſche Idee davon gemacht. Sie halten ihn für eine ausgeführte Schilderung von mir, und er handelt, trotz ſeiner vielen Seiten, nur von einer einzigen, ganz albernen Eigenſchaft von mir, deren ich mich ſchäme, und die der Teufel mich geplagt hat aufzuſchreiben, und die Sie, im Intereſſe Ihrer ſo gütigen Meinung von mir, abweiſen ſollten. Ließe ich mich verführen, das erbärmliche corpus delicti wirklich zu ſchicken, Sie würden nach der Lektüre mit Erſtaunen ausrufen: Dieu, quelle bétise — et ce n'était que cela!!!

---

[1] Anmerkung für Euer Hochwohlgeboren. Meine Großmutter war eine Franzöſin.

[2] Zweite Anmerkung. Verzeihung für die blaſſe Tinte. Wir dürfen nur mit rother ſchreiben, und ſolche iſt in dieſem Jahre hier ſehr ſchlecht gerathen.

Unterthänigſter Gnome.
Sandſchloß No. 74.

Im Jahr der Erſchaffung der Erde 10,000,59.

Nein, nichts über der Erde kann mich bewegen, mich ſo bloßzuſtellen, nur überirdiſche oder unterirdiſche Mächte könnten mich zu ſo etwas zwingen.

Es iſt unglaublich, wie ſchnell die Tage bei Einem vorüberzufliegen ſcheinen, wenn man täglich ſtets daſſelbe thut. Seit vierzehn Tagen habe ich meine Stube nicht verlaſſen, und es ſcheint mir wie ein und derſelbe einzige Tag! Auf Reiſen, wo die Eindrücke ſich ſtündlich verändern, ſind oft vierzehn Tage wie ein ganzes Jahr. Was muß ſo ein armer Tagelöhner, Fabrikarbeiter, Bedienter oder Hofſchranze für ein kurzes Leben haben — nur das einer Ephemere, wenn er auch achtzig Jahre alt wird. Und all das Zeug ſoll nun gar auch noch unſterblich ſein!

Neulich las ich von einem Baum, der ſich auf irgend einer Inſel des Ozeans befindet, und der Mauerbrecher genannt wird. Wenn derſelbe nämlich in der Nähe eines Hauſes ſteht, ſo dringen ſeine Wurzeln, trotz ihres weichen Holzes, wie eiſern in die Mauern, und ſprengen, einmal darin vorgeſchritten, das Haus unausbleiblich. Ganz die ſanfte Ludmilla! dachte ich bei mir. Auf derſelben Inſel findet man aber auch eine poſſirliche, ungiftige Schlange, welche ſich gegen Angriffe dadurch vertheidigt, daß ſie ſich auf den Kopf ſtellt, und mit ſich ſelbſt wie eine tanzende Gerte um ſich herumpeitſcht. Auf dieſe Weiſe vertheidige ich mich jetzt auch gegen Ihren Angriff auf meinen zwölfſeitigen Brief, wodurch ich noch den Vortheil habe, mich, während Sie ausweichen, Ihnen hundertmal in der Minute zu Füßen legen zu können. Nach Berlin komme ich aber nicht. C'est trop dangereux.

Adieu für heute.

H. P.

21

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Schloß Branitz, den 7. Januar 1860.

Verzeihen Sie mein langes Stillſchweigen, liebe Ludmilla, ich hatte mißfällige und ernſte Abhaltung, die mich zu ſehr verſtimmte.

Hier iſt der lange, *alte Brief*, dem ich noch ein Poſtſkriptum von acht Seiten, was das verrückte Manuſkript zu zwanzig ſündlich erweitert, hinzugeſchrieben habe.

Es leſen zu müſſen, ſei Ihre wohlverdiente Strafe.

Ihr treu ergebener
H. Pückler.

Im Moment, als ich dieſen Brief zuſiegeln und zur Poſt ſchicken will, kommt einer von Ihnen an, den ich aber nicht eröffne. Denn im Fall er einige liebenswürdige Vorwürfe oder auch wohl Drohungen enthalten ſollte, will ich wenigſtens, daß Sie die Ueberzeugung haben ſollen, wie ich nicht dadurch bewogen, ſondern aus freiem Vertrauen Ihnen meine traurige Narrheit mitgetheilt habe.

Zuletzt nochmalige Entſchuldigung der übermäßig vielen Korrekturen, ſo vielfach geflickter Seiten, aber das iſt auch eine meiner üblen Eigenheiten. Ich ſchreibe nämlich äußerſt ſchnell, und leſe darum ſtets das Geſchriebene noch einmal aufmerkſam durch, wo ich dann immer viele Korrekturen nöthig finde. Iſt der Brief nun an höchſte und allerhöchſte Herrſchaften gerichtet, ſo muß ich ihn freilich, des Decorums wegen, noch einmal abſchreiben, aber von Freunden und meinesgleichen ſetze ich freundliche Nachſicht genug voraus, um mir nebſt manchen anderen Fehlern auch dieſen gütigſt zu verzeihen. Bei Ihnen aber will ich mir am wenigſten Gewalt anthun, ſeit Sie mein Beicht-Fräulein geworden ſind.

22.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Schloß Branitz, den 29. November 1859.

Laſſen Sie nur den Dämon heraus, das wird Ihnen gewiß noch eine Liebenswürdigkeit mehr geben. In jedem Engel liegt ja ein Dämon verborgen, und oft iſt er das Intereſſanteſte daran. Ich frage Jeden auf ſein Gewiſſen, ob der ſelbſtſtändige Teufel ihn nicht mehr intereſſirt (ſei es ſelbſt nur aus Abſcheu oder Furcht) als derſelbe, wie er noch Erzengel war, Ober-Kammerherr des lieben Gottes, deſſen Lob er ſang von früh bis Abends, und ſelbſt im Schlafe.

Da Sie mich fortwährend über den Gehalt meiner Briefe loben, fange ich an, eitel darauf zu werden, was ſchon halb ſündlich iſt — folglich gar nicht feſtſteht, ob dieſe Wirkung Ihrerſeits nicht ſchon in's Dämoniſche hinüberſpielt? Ich ſehe bereits meine alten Korreſpondenzen durch, um ſie für die Biographie zu ordnen. Alſo loben Sie meine Beſcheidenheit nicht zu ſehr, denn nach meinen langen Beobachtungen über mich ſelbſt bin ich ſehr ungewiß, ob dieſe allerdings ſehr reell exiſtirende Beſcheidenheit doch nicht in ihrem tiefſten Grund aus einem unermeßlichen Eitelkeitslager hervorwächſt. Dies iſt ein wunderliches Kapitel in meiner ganzen Lebensgeſchichte, und vielleicht die Haupturſache, daß ich mich faſt nie glücklich gefühlt habe, außer in der Ausübung meiner Kunſtbegabung, und *einmal* nur in *wahrer* Liebe, die noch heute fortdauert, obgleich der Gegenſtand derſelben ſchon ſeit vielen Jahren nicht mehr lebt. Der Grund, warum ich in dieſem Verhältniß und in der vorher erwähnten Thätigkeit allein ungetrübtes Glück empfunden, iſt mir vollkommen klar geworden. Es fand beim letzten ſtatt, weil ich an dem geliebten Weſen mich vollkommen *ſelbſt vergaß* — im erſten Fall aber, weil ich in meinen Natur- und Geſchmacksſchöpfungen mir wirklich eines Talentes erſter Klaſſe bewußt bin, etwas göttlich Gegebenes, das eben ſo gut alle Eitelkeit, wie überhaupt alle niederen Affekte vollkommen ausſchließt, und nur in ſich ſelbſt ſeinen reinen Genuß findet, ja von dem ſelbſt der äußere Stoff gleichgültig abfällt, ſo bald er nur einmal durch die innere Kraft Geſtalt gewonnen hat.

Aber nicht immer kann man in ſolcher Unſchuldswelt ſchweben, und alles Uebrige in meinem langen Leben ſehe ich nur als mehr oder weniger dunkle Schatten an, wo ich dann auf jene Grundeigenſchaft meiner übrigen Natur zurückkomme, die am meiſten meine Bahn verdunkelt hat, die ich *negativ* dämoniſch nennen möchte, die ich mir am wenigſten erklären kann, und auch nur Ihrer großen weiblichen Toleranz geſtehen mag, weil ſie faſt an Verrucktheit gränzt.

Ich ſchlage alle meine geiſtigen wie körperlichen Eigenſchaften, außer jenem in mir lebenden Genius ſchaffender Kunſt, nur gering an, ja ich bin mit keiner derſelben zufrieden, ſchätze ähnliche an Anderen meiſt höher als an mir, und *dennoch* — wie wunderbar — iſt mir trotz dieſer Anſpruchsloſigkeit von jeher der Umgang mit Menſchen im Allgemeinen (das, was man die große Welt und die Geſellſchaft nennt), aus einer räthſelhaften Art überſchwänglicher und unwillkürlicher *Prätenſion*, ſtets läſtig geweſen, nur in der Kommunikation mit ihr durch Bücher, und was meine eigene Phantaſie dort hineinlegt oder neu hinzuthut, fand ich ungetrübten Genuß, obgleich ich in jener geſellſchaftlichen Welt im Ganzen gar oft einem unläugbaren Succeß begegnete, der mir jedoch bei dem klaren Bewußtſein meiner Unzulänglichkeit nie recht begreiflich geworden iſt, noch meine innere Schüchternheit je in Zuverſicht verwandeln konnte. Dieſer Mangel an *Selbſtgefühl* alſo, oder vielmehr dieſes zu tief in die Wahrheit blickende *Selbſtbewußtſein* mußte mir ſchon die Welt etwas unbehaglich machen, die Hauptbedingung aber beſtand in dem, wovon ich Ihnen ſagte, daß es mir als eine unerklärliche Anomalie meines Karakters erſcheint — nämlich daß im Gegenſatz zu den mir bewußten geringen Anſprüchen, die ich mitbringe, mich doch jede *Ueberlegenheit*, der ich *begegne*, in welcher Art es ſei, körperlich, geiſtig, oder auch nur ganz äußerlich, als zum Beiſpiel höhere Stellung, größere Mittel, glänzendere Umgebung, kurz *alles* mir Ueberlegene, mich ſtets in gewiſſem Grade paralyſirt, ja demüthigt, eine *Art Scham in mir hervorruft*, mich übertroffen zu ſehen, als wäre ich berechtigt, in allem der Erſte zu ſein! Und das bei der vollen Ueberzeugung, nur einer decenten Mittelmäßigkeit anzugehören. Iſt dies nicht toll? Und doch iſt es durchaus unwillkürlich, unbeſiegbar, ein unabänderlicher Mangel meiner Natur. So gehe ich nicht gern mit Königen und Prinzen um, weil es mich drückt, daß ſie höher ſtehen als ich. Der dümmſte der Rothſchilde imponirt mir immer noch etwas durch ſeinen koloſſalen Reichthum; die Anweſenheit von Mitgliedern fremder Nationen, deren Sprache ich ſelbſt ſpreche, erweckt immer einige Unbehaglichkeit bei mir, weil ſie natürlich ihre Mutterſprache beſſer inne haben als ich die ihre; eine autoritative, brillante, bewunderte Erſcheinung nimmt mir leicht auch die geringſten meiner eigenen Fähigkeiten derſelben Art ganz hinweg, und kann mich unter weiteren ungünſtigen Umſtänden völlig verdummen. Erziehung, angelernte Formen und lange

Welterfahrung mögen dies alles ſelten von Anderen an mir gewahr werden laſſen, auch bin ich nicht ohne Liſt es zu verbergen, aber in meinem Inneren fehlt es nie zu erſcheinen, und giebt die Qual! Seltſam zugleich, daß bei ſolchen geiſteskrankhaften Gefühlen doch jeder leiſeſte Hauch von Neid oder Unwille gegen die mir Ueberlegenen, mir gänzlich fremd bleibt. Im Gegentheil, ich habe in ihrer Seele meine wahre Freude daran, bewundere ſie mit Wohlwollen, wo ihre Vorzüge geiſtig, und wünſche ihnen von Herzen Glück, wenn ſie äußerlich ſind, nur mit mir ſelbſt bin ich, bloß wegen der Inferiorität, unzufrieden, und dadurch gedrückt und paralyſirt. Ja, ein treffendes Witzwort, was gegen mich ſelbſt gerichtet, und auf das ich im Augenblick keine überlegene Antwort fand (l'esprit des escaliers findet ſie nachher immer), beſchämt mich Jahre lang, ſo oft ich mich daran erinnere, doch ohne alle Bitterkeit gegen den, der es ausſprach, im Gegentheil, meiſt mit Recht lebhaftem Wohlgefallen an ſeiner ſchnelleren présence d'esprit.

Viele höchſt wünſchenswerthe Bekanntſchaften habe ich zuweilen abſichtlich vermieden, zum Beiſpiel die Lord Byron's und der Frau von Stael, bloß weil ich mich meiner Inferiorität ihnen gegenüber ſchämte.

Doch genug meiner Selbſtkreuzigung. Noch zwölf ſolcher Beichten, in denen ich meine Schwächen aufdecke, und die Luſt wird Ihnen vergehen, meine Biographie zu ſchreiben. Aber vorher erklären Sie mir mich ſelbſt mit Ihrem ſcharfen, durch eigenes Studium und Ihres begabten Onkels lange Lehre ſo kräftig ausgebildeten Verſtande eine Ueberlegenheit, die mich aber weder demüthigt noch drückt, weil ſie vom Weibe ausgeht, was ein ganz anderes Ding iſt! Frau von Stael betrachtete ich als einen Mann, und ſcheute doch vielleicht weniger ſie ſelbſt, als das Urtheil ihrer Umgebung. Auch hängt allerdings bei allen Dispoſitionen das Mehr oder Weniger gar viel von Perſönlichkeit, Sympathie und Neigung ab. Man macht auch oft Ausnahmen von ſich ſelbſt, beſonders ſo außerordentlich ſenſitive und impreſſionable Naturen als die meinige leider iſt.

In dieſer Hinſicht hätte ich noch ſchlimmere Bekenntniſſe zu machen, die Sie aber nicht eher herausbekommen würden, als nach dem früher berührten langen, einſamen Aufenthalt auf der wüſten Inſel, oder im nackten Paradieſe, wo alle Hüllen fallen. Sie können indeß ſchon jetzt über meine Aufrichtigkeit ſtaunen, ob ſie Ihnen jedoch gefallen kann, iſt eine andere Frage. Denn das tolle Reſultat iſt, daß ich nur glücklich leben könnte, wenn ich in allem Allen überlegen wäre! Eine ſolche krankhafte Organiſation paßt nur zum Anachoreten, weshalb ich auch Einſamkeit noch am meiſten liebe.

Diesmal ſieht mein Brief wie ein mit Lappen geflicktes Gewand aus. Verzeihung, aber es iſt ſchwer über ſich ſelbſt klar zu werden, noch ſchwerer es Anderen deutlich zu machen, und einen eigenen Brief abzuſchreiben vermag ich gar nicht, weil er dann immer ein ganz anderer wird, was bei einem ſo ungeregelten Menſchen freilich ſehr natürlich iſt.

„Elle et Lui“ laſſe ich erſt binden, da ich wünſche, daß Sie auch etwas aus meiner Bibliothek in die Ihrige aufnehmen, und es ſich gebunden auch beſſer lieſt als brochirt, wo ewig einzelne Bogen losgehen und herausfallen, was mich oft ſchwer verdrießt.

Mit meiner Grippe iſt es noch nicht ganz vorbei, doch bin ich heute zum erſtenmal wieder eine Stunde im Freien geweſen, weil das Wetter milde, und ein großer, alter Baum gepflanzt wurde, wobei ich nöthig war.

Den 4 Dezember.

Ich habe den Brief ſo lange liegen laſſen, weil er gegen alle Lebensklugheit iſt, einmal weil er nur von mir handelt (was aber feine Frauenſeelen vertragen können, ja oft lieben), und zweitens, weil es doch zu ingénu iſt, ſeine eigene Narrheit ſo offen an den Tag zu legen. Indeſſen keine Regel ohne Ausnahme, und da Sie ſelbſt eine ſo herrliche Ausnahme von dem Gewöhnlichen ſind, ſo gebe ich mich hin pieds et points liés, und dies um ſo unbeſorgter, da Sie, wie ich weiß, auch in der Diskretion der zweite Theil Ihres Onkels ſind.

Unterdeſſen ſind nun auch die zwei Bändchen vom Buchbinder gekommen, die ich beilege. Das dritte, „Lui“, iſt gemeine Waare, und nicht werth in Ihrer Bibliothek zu ſtehen.

Tout à vous sans phrase

H. B.

P. S.

Den 5. Januar 1866.

Ich muß noch eins zu dem Hauptthema meines thörichten Briefes hinzufügen.

Dieſelbe geſchilderte Tollheit zieht ſich auch durch alle anderen Verhältniſſe hin. So zum Beiſpiel meine Anſichten, ich möchte beinahe ſagen Empfindungen hinſichtlich deſſen, was heute die Welt auf ſo kleinliche Weiſe regiert, des Geldes.

Ich habe durch Nichtachtung, ja beinahe Widerwillen gegen das Geld, und namentlich allerlei Beſchäftigung damit, weil ſie ſich auf Erhaltung oder gar Vermehrung deſſelben bezieht, in den letzten zehn Jahren mein halbes Vermögen verloren, und dies mit vollkommener Gleichgültigkeit aufgenommen

Warum? weil ich das Geld nur als Mittel ſchätze, um die größten und ſchönſten Reſultate durch daſſelbe hervorzubringen, der Maßſtab zu dieſem letzteren aber ſo koloſſal iſt, daß ich nie nur den hundertſten Theil deſſen beſeſſen habe, was ich nach meinem Ermeſſen dazu bedurft hätte.

Es iſt mir daher vollkommen gleichgültig, ob ich 5000, oder 50,000, oder 100,000 Thaler Revenüen habe, weil ſolche Summen, wenn ſie nicht zwanzig- und dreißigfach vermehrt würden, nur zu ſchwachen Spielereien hinreichen können, die zu dem, was ich für Wiſſenſchaft und Kunſt thun möchte, ſich wie ein Kartenhaus zu einer ägyptiſchen Pyramide verhalten. Da indeß meine Natur einmal künſtleriſch iſt, und überall nach Fortſchritt begierig, ſo habe ich, faute de mieux, auch gleich dem Kinde Kartenhäuſer gebaut, doch in der Tiefe meines Gemüths immer mit blutendem Herzen, dennoch auch in manchen Augenblicken mich wohl daran erfreut, wie ein Bettler, der mit einem für ſeinen Zuſtand reichlichen Almoſen ſich's wohl ſein läßt, indem er auch noch ein paar andere Bettler damit bewirthet.

Ich weiß, daß wenn mir ein Zauberer monatlich eine halbe oder eine ganze Million zuſichern könnte, ich Dinge ausführen laſſen würde, welche in der Kunſt bisher Unerhörtes darzuſtellen vermöchten, das nur mit dem Erdball zerſtört werden könnte, nebenbei noch ganze Provinzen aus Einöden in paradieſiſche Gegenden verwandeln, und gewiſſe Theile der Wiſſenſchaft vielleicht um Jahrtauſende vorwärts bringen.

Projekte dazu ſind zahlreich in mir da, und mit ſolchen Mitteln wie ich genannt, die Ausführung keineswegs chimairiſch, ſondern ſicher und leicht, wenn auch nicht ohne Arbeit und Mühe. Der Wunſch iſt ebenfalls nicht ſo ſehr aus Tauſend und einer Nacht, als Manche glauben möchten, denn ich kenne in England Perſonen, die über drei Millionen unſeres Geldes Einkünfte haben, und ſchon damit Ungeheures leiſten könnten, ſtatt es auf die elendeſte, trivialſte Weiſe zu verbrauchen, oder gar noch zur Hälfte zur weiteren Vermehrung anzulegen.

Wie gern wollte ich für mich ſelbſt das einfachſte, ja ein faſt bedürftiges Leben führen, wenn mein Geiſt in der Wolluſt ſolchen Schaffens ſchwelgen dürfte.

Sie ſehen alſo, liebe Ludmilla, daß wie alles in und an mir iſt, ich nie glücklich ſein konnte, als auf kurze Momente, und nun im hohen Alter vollends die Welt nichts mehr für mich Wünſchenswerthes hat, als völlige Zurückgezogenheit, um ungeſtört mich wenigſtens den Träumen meiner Einbildungskraft in ſelbſt geſchaffenen Mährchen hinzugeben.

C'est un fou, werden mit Recht die Weltleute ſagen, ein Undankbarer überdies, der Gott in Demuth danken ſollte für das, was ihm gegeben iſt, was wenigſtens noch zehnmal mehr iſt als er verdient.

Ich gebe es in Demuth zu, was meine Perſon betrifft, die ich unendlich gering anſchlage, aber mit all dieſem Geringen hatte mir doch die Natur eine große Kraft, ohne alles Verdienſt von meiner Seite, *gegeben*, aber ohne die Mittel es zu entwickeln. Und dieſe bedarf auch das Geniale. Was wäre ſelbſt Napoleon der Große als amerikaniſcher Bürger, oder als ruſſiſcher Lieutenant geworden!

Ich bin zu fromm gegen die Allmutter Natur, um weder undankbar noch unzufrieden zu ſein, was einmal iſt, kann ja ohnedem gewiß nicht anders ſein. Ich bin nur traurig für mein Ich, daß ich die in mir liegenden ſpezifiſchen Kräfte nicht üben konnte, und doch einen ſo unermeßlichen Maßſtab an die Dinge zu legen gezwungen war.

Nun urtheilen Sie, meine Freundin, denn Sie haben es gewollt. — Urtheilen Sie milde aber *wahr*, und ſollten Sie auch beſtätigen, was ich den Weltleuten in den Mund gelegt, ſo wird mich das gar nicht betrüben, denn in vielen Stunden iſt es mein eigener Ausſpruch über mich ſelbſt.

H. P.

* **Anmerkung der Herausgeberin.** Hier fehlen zwei Briefe von Pückler mit Bekenntniſſen, die ſich nicht zur Veröffentlichung

23.

Pückler an Ludmilla.

Schloß Branitz, den 26. Januar 1860.

O was für ein Kind ſind Sie, Ludmilla! Wie können Sie mit Ihrem durchdringenden Verſtande es verantworten, mir, Ihrem ſo treu und wahrhaft ergebenen Freunde, einen ſolchen Brief zu ſchreiben! Es iſt aber auch kein Herz darin, ſondern nur der Eigenſinn eines trotzigen Kindes, das dem Spielkameraden, weil er das Spiel von einer anderen Seite anfaßt, gleich ſo weh als möglich zu thun ſucht, um ſich an ſeiner Rache zu erfreuen.

Iſt es denn wahr, daß weibliche Demuth immer nur Schein, und auch bei den glänzendſten Gaben Vernunft nie mit dieſen vereint gefunden wird?

Es iſt nicht Verdruß, ſondern tiefe Betrübniß, die aus mir ſpricht — denn ſeit dieſem Brief iſt Ihr mir ſo liebes Weſen wie vor mir in die Erde geſunken, und ein ganz anderes fremdes ſteht vor mir. Alles iſt dahin; mein gränzenloſes kindliches Vertrauen, meine Freude gegen Jemand laut denken, und mich ſelbſt bei lebendigem Leibe ſeziren zu können, und das anmuthige Traumbild der Biographie, und endlich was ich gar nicht mehr ſagen kann und will — wie ein geknickter, verwelkter Blumenhaufen liegt der ganze ſchöne Strauß vor mir.

Wie leicht iſt es doch Schönes zu zerſtören, wie ſchwer es wieder neu zu ſchaffen! Ich weiß bei Gott nicht, ob Sie die Sünde bei mir wieder gut machen können, oder auch wollen, die Sie an mir begangen.

---

eignen. Daß ich ſeine „Naturgeſchichte“, wie er ſie nannte, trotz aller Freundſchaft und Verehrung für den ausgezeichneten Mann nicht ſo aufnehmen konnte, wie er es wünſchte, erregte ſeinen Zorn, der ſich aber ſchnell wieder beſänftigte. L. A.

Jedenfalls haben alle meine Bekenntniſſe wenig dazu gedient, Ihnen mein Inneres klar zu machen, und wie wäre ich im Stande jetzt noch ſo weiterzuſchreiben, wie ich begonnen? Denn es iſt mir, als ſei ich blind geworden, und könne nichts mehr unterſcheiden.

Es iſt freilich alles Täuſchung auf der Welt, aber man merkt es nicht, und wo dann eine aufhört, lächelt man wohl über ſich ſelbſt, aber ſchmerzlich. Doch bleibt es komiſch in meinem Alter.

Liebſtes Fräulein, gute Nacht.

H.

21

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Schloß Branitz, den 2. Februar 1866.

Liebe **Ludmilla**, ich habe Ihnen in der Zeit meines unbegränzten Vertrauens geſchrieben, daß viel Weibliches in meiner Natur läge. Deswegen ähnle ich wohl ſo ſehr der empfindlichſten Senſitive, auf die gewiſſe Eindrücke wie vernichtend wirken.

Ich bin gegen niemand in der Welt ſo expanſiv geweſen als gegen Sie, und grade als ich mit kindlichſter, immer zunehmender Wärme, und im harmloſeſten Zutrauen mein ganzes Weſen vor Ihnen zu entfalten ſuchte — überſchütteten Sie mich plötzlich mit eiskaltem Waſſer. Das hat ganz einfach meine Natur nicht aushalten können. Ich bin dem zwiſchen uns aufblühenden Frühlinge daher eben ſo plötzlich abgeſtorben, wenigſtens kommt es mir noch immer ſo vor. Das ſo eben Vergangene liegt wie in längſt verlaſſener Weite hinter mir, ich ſelbſt komme mir fremd vor.

Welche Freude hatte ich früher, wenn ich unter den mir gebrachten Briefen Ihre korrekte Handſchrift erblickte, und wie eilig griff ich immer zuerſt nach dieſer! Heute liegt Ihr letzter, vor mehreren Tagen empfangener Brief, noch immer uneröffnet auf meinem Pult, und ich kann mich nicht entſchließen deſſen Siegel zu brechen, werde es auch nicht thun, ſondern ihn ſo aufheben wie er iſt, als bildliches Andenken, daß Sie etwas in mir getödtet haben, ohne daß ich noch rech' verſtehen kann wie und was? Zorn, heftigſte Schmähung bitterer Spott hätten es nicht gethan — aber es war ein unnatürlich ſchauerlich blickendes Weſen in Ihrem Brief, das mir dieſen lau gebrauten Trank reichte, deſſen betäubender das Herz ſtillſtehen machender Duft mich über Bord warf, wo ich in eiſigen Wellen verſank, und ſeitdem nicht mehr bin — was ich war.

Wenn Sie mich ſeitdem für etwas verwirrt halten, muß ich mir es auch gefallen laſſen, und deshalb wollen wir dennoch gute Freunde bleiben. Vielleicht erhole ich mich auch ſpäter von allen meinen Phantaſieen, während denen mir Ihre ſchönen Schriftzüge zuweilen wie wimmelnd giftiges Gewürm vorkommen, und dann wieder wie magiſche Zeichen aus den Büchern der Sibylle.

Iſt das letzte vielleicht wahr, und ſoll ich Ihren Brief dennoch leſen?

Wenn ich kann, will ich es nach einiger Ruhe thun denn dieſer bedarf ich wirklich, beſonders ſeit das garſtige weiße Leichentuch wieder über Berg und Thal ausgebreitet liegt.

Neulich ſagte ich: Gute Nacht, denn die Geiſterſtunde ſchlug; heute ſage ich: Guten Morgen, denn die Sonne geht eben auf. Leider aber nicht mehr für eine ſehr geliebte und verehrte Freundin, die vor einigen Tagen geſtorben, was mich ſehr betrübt.

Stets der Ihrige, quand même.

Und antworten Sie mir auf meine unterſtrichene Frage, wenn Sie Gewiſſensbiſſe fühlen, aber nur dann.

25.

Pückler an Ludmilla.

Schloß Branitz, den 18. Februar 1860.

Liebſte Ludmilla,

Der Zorn, oder vielmehr die herbe Verſtimmung eines innigen Freundes iſt, wie ich jetzt wieder lebendig fühle, nur wie eine Schneeflocke im Mai. Der erſte leuchtende Sonnenſtrahl, der auf ſie fällt, ſchmilzt ſie ſanft, und das Stückchen Erde wo ſie lag, wird wohlthätig von ihr befruchtet.

Ich bekenne mein Unrecht, meine trotzige Tücke, nicht gleich Ihren erſten Brief geleſen zu haben, der ſo rührend herzlich iſt, um ſo mehr, da ich über Ihre eigenen, trotz allem, doch liebevollen Gefühle für mich nicht ganz im Unklaren blieb. Aber eben deshalb verletzte mich das ganz Unnatürliche, Vertrauensloſe, Erzwungene in Ihrem böſen Briefe, meiner ſo wahrhaften, kindlichen Offenheit gegenüber, und ließ mich ganz irre an der edlen Offenheit Ihres Weſens werden, das mir bisher immer wie ein klarer Silberſtrom erſchienen war, den nur ſanfte Lüftchen umſpielten, und deſſen geheime Wallungen aus der Tiefe nur zu anmuthigen Wellen ſich kräuſelten. Als ich nun, ſo lange ſchon auf gebrechlichem Kahn mühſam durch das falſche Meer des Lebens ſteuernd, in dieſen ſchönen Strom freudig einzulaufen begann — mußte ich da nicht peinvoll erſchrecken, auch dieſen im Sturme ſieden, und mich unſanft an ſeine Ufer geworfen zu ſehen, wo mir, nothgedrungen von ihm abgewandt, nur noch übrig blieb in ſchmerzlicher Sehnſucht nach ihm zurückzuſchauen.

Jetzt aber will ich mich in der warmen Heilquelle baden, aus der er entſpringt, unter dem Schutz der ſchattigen Bäume und blühenden Pflanzen, die er aus dem erwärmten Erdreich hervorruft, ohne mich vorläufig jedoch zu kühn in weitere, ungewiſſe Fernen auf ſeiner täuſchenden Spiegelfläche ganz ſorglos einzuſchiffen.

Nein, liebe Freundin, glauben Sie das letztere nicht. ich ertappe mich da ſelbſt auf einer Unwahrheit — denn ich fühle mich durch Ihre lieben Worte jetzt gänzlich von Ihrer vollſtändigen künftigen Aufrichtigkeit überzeugt.

Alſo gar keine Verſtellung, gar keine unnütze Zurückhaltung, noch falſche anerzogene Delikateſſe mehr unter uns.

Ehe ich nun aber wieder an meine eigene Naturgeſchichte komme, muß ich noch eine kleine Pauſe machen, einmal weil ich jetzt eben ſehr überhäuft mit allerlei bin, und zweitens erſt von Ihnen hören will, was Sie zumeiſt und zunächſt daraus mitgetheilt zu haben wünſchen.

Ich möchte aber auch von Ihnen etwas erfahren, nicht Vergangenes, ſondern, wenn Sie wollen, nur ganz Alltägliches: wie und mit wem hauptſächlich Sie leben, wie Sie Ihre Zeit eintheilen, etwas aus Ihrem Tagebuch, wenn Sie eins halten. Ich kann dann, auch in der Entfernung, zum Theil mit Ihnen ſelbſt leben, was mir angenehm ſein wird. Erzählen Sie mir auch wieder, was Sie in der Geſellſchaft, die Sie beſuchen, vielleicht gelegentlich über mich hören, nur keine Gemeinplätze. Im Allgemeinen muß ich überdies in Berlin ziemlich verſchollen ſein, aber käme Ihnen einmal zufällig ein Urtheil über mich zu Ohren, das der Mühe werth wäre, es zu notiren, in Lob oder noch erwünſchter in Tadel (denn das erſte ſchmeichelt wohl der Eitelkeit, aber das letzte nur belehrt, und hat mich immer lebhafter intereſſirt), ſo halten Sie mir es nicht vor. Zum Beiſpiel von Fanny Lewald, den uns bekannten Freunden in Ihrer Potsdamerſtraße, der Prinzeſſin Karl, oder wer es ſei, mit dem Sie verkehren. Ich ſelbſt ziehe mich in Berlin von der Geſellſchaft, in der ich bisher meiſtens gelebt, ganz zurück, weil mich deren Leere und Langweiligkeit krank macht, hier hingegen vergeht mir durch die vollkommene Einförmigkeit das Leben zu ſchnell, ein Monat iſt wie ein Tag, ein wahres Pflanzenleben, das mir auch nicht recht iſt. Am befriedigtſten bin ich immer auf Reiſen, und zwar ſchnell die Orte wechſelnd, ehemals wo man noch in ſeinem bequemen Wagen fuhr, am allerliebſten unterweges, in freundlicher, ſchöner Natur, nur im Umgang mit Leuten, die man nicht kennt. Das iſt im Grunde die beſte Geſellſchaft, weil darin niemand ſich verſtellt.

Aber genug für heute, es iſt ſchon wieder 1 Uhr in der Nacht, und der Brief muß noch früh auf die Poſt. Noch einen Kuß auf die zarte Hand, und adieu.

H. P.

26.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Schloß Branitz, den 18. Februar 1860.

Meine theure Freundin,

An der Naturgeſchichte habe ich noch nicht angefangen zu ſchreiben. Etwas Unwohlſein, widrige Familienaffairen, etwas melancholiſche Stimmung dazu, der ich nicht Herr werden kann, Mißvergnügen an und mit mir ſelbſt, laſſen mich nicht in die gehörige Stimmung kommen, in die ich früher ſo recht à bride abattue hineingerathen war, und die nöthig iſt, um ſolche intime, erregende Memoiren zu ſchreiben. Das läßt ſich nun nicht erzwingen — man muß die üble Periode abwarten, bis unerwartet von ſelbſt wieder eine beſſere eintritt. Ich begnüge mich alſo diesmal damit, wenigſtens Ihren lieben Brief zu beantworten, an deſſen Ende ich mit Verwunderung die, wie ich glaubte, längſt beſeitigte Durchlaucht figuriren ſehe. Quel enfantillage!

Alſo zuerſt nehme ich die Entſchuldigung nicht an: über ſich ſelbſt nichts ſchreiben zu können — und erwarte ſolches fortwährend mit großem Intereſſe. Verſagen Sie mir es alſo nicht.

Dieſer Tage erhielt ich einen Brief von einem alten Freunde, Herrn von Maltitz (Weimar), mit dem ich von Zeit zu Zeit Briefe wechsle. Ich hatte ihm über den letzten Theil der „Denkwürdigkeiten“ Ihres Onkels geſchrieben, und die Gelegenheit benutzt auch von Ihnen zu ſprechen, worüber Ihnen billigerweiſe, vulgairement parlant, die Ohren geklungen haben ſollten. Es freute mich nun, wie ſehr Herr von Maltitz, der größte Verehrer Ihres Onkels, auch in das zweite Lob einſtimmte, und hinzufügte, daß er ebenfalls mit Ihnen korreſpondire. Er ſendet mir manchmal Gedichte von ſich im Manuſkript, und duldet auf die liebenswürdigſte Weiſe, daß ich nach meiner ſchwachen Kompetenz, Lob wie Tadel darüber ausſprechen darf. Er iſt überhaupt ein vortrefflicher, gelehrter, und trotz des diplomatiſchen Handwerks, herzlich guter Mann. Auch ſeine Frau iſt niedlich und artig, und für mich doppelt anziehend, da ihre höchſt originelle und reizende Mutter zwei Jahre lang eine meiner jugendlichen Leidenſchaften war, von der mir nur angenehme Erinnerungen zurückgeblieben ſind. Ihr Mann war hannövriſcher Geſandter und ſie war ſchön und genial. Sie ſtarb früh nach ihrem Wahlſpruch: Vie courte et bonne.

Hier wäre alſo auch ſchon ein flüchtiger Rückblick auf die lange Naturgeſchichte, aber um Ihnen die Epiſode mit Roſa zu erzählen, muß ich beſonders aufgelegt dazu ſein, und dies um ſo mehr, da ſo viel Schmerzliches für mich dieſer Erinnerung beiwohnt.

Apropos, da Sie großmüthig genug ſind, die „Tutti Frutti“ zu leſen, ſo mache ich Sie aufmerkſam, daß die Perſonen, welche in der Erzählung von Miſchling vorkommen, alle mehr oder weniger Portraits, und auch die Begebenheiten großentheils wirklich von Miſchling (wie ich mich ganz paſſend benannt), erlebte ſind. Das Schreiben dieſer Blüette machte mir ſelbſt weit mehr Vergnügen, als ohne Zweifel meinen Leſern, und wurde durchgängig in ſpäter Nacht bei glänzender Erleuchtung geſchrieben, in ſieben Zimmern, die damals meine Wohnung in Muskau ausmachten, umherſpazierend, und abwechſelnd an einem Stehpult ſchreibend, was mich auch als etwas Neues ſehr amüſirte, und ein paarmal bis ſieben Uhr früh dauerte, nie aber vor Mitternacht anfing. Es iſt dies vielleicht eigenthümlich, wie gut ich mich, wie lange und gern, ganz allein con amore ergötzen und erfreuen kann, und habe nie begreifen können, wie ſo viele Menſchen die Einſamkeit wie eine Calamität ſcheuen, und ihr die inſipideſte Geſellſchaft vorziehen mögen. Nur bei Tiſch habe ich gern indifferente Miteſſer. Ausnahmen verſtehen ſich von ſelbſt, doch auch nicht zu lange.

Ich bin vielleicht früher eine antediluvianiſche Kröte geweſen, wie man ſie zuweilen innerhalb größter Granitmaſſen lebend gefunden, wo ſie doch wenigſtens 10,000 Jahre geſeſſen haben müſſen; allerdings eine Periode, in der man hinlänglich Zeit hat ſich an Einſamkeit zu gewöhnen! Sie ſehen, liebe Ludmilla, daß ich wieder langſam anfange, zu meiner alten Naivetät zurückzukehren, aber gare, daß Sie mich nicht wieder abſchrecken, ſonſt ſtirbt die arme Senſitive — trotz ihres ehemaligen langen Lebens im Granitblock, ſogleich und für immer ganz ab.

Vielleicht auch nicht? Wer kennt ſich ſelbſt! am wenigſten ein ſolcher Miſchling wie

Euer Hochwohlgeboren
getreuer Naturhiſtoriker H. P.

7½ für
2½
Bleiben Sie in meiner Schuld mit 5.

Les bons comptes font les bons amis.

27.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Schloß Branitz, den 3. März 1860.

Meine beſte Ludmilla,

Ich habe wieder, trotz der vielen Abhaltung, die ich jezt in verſchiedener Hinſicht habe, einen langen Brief ſehr lebhafter Bekenntniſſe für Sie angefangen, von dem ſchon acht eng geſchriebene Seiten fertig waren, als Ihr Buch ankam, mit dem ich ſeitdem fortwährend beſchäftigt war, bis ich es ganz ausgeleſen hatte. Für mich war es das Anziehendſte was ich mir nur denken kann, und Ihre Vorrede dazu iſt claſſiſch, aber — für ſich ſelbſt haben Sie einen großen Fehler begangen, und es thut mir außerordentlich leid, daß Sie mir, der Sie ſelbſt dringend aufgefordert hat, Humboldt's Briefe zu veröffentlichen, nicht, vor der Publikation, die doch durchaus nicht ſo preſſant war, die Druckbogen vorher zugeſandt haben, oder mir wenigſtens über Ihren Plan recht ausführlich geſchrieben haben!

Denn an Humboldt's Briefen brauchten Sie nicht ein Jota zu ändern, aber die Anmerkungen aus dem Tagebuch Varnhagen's durften nur ſo weit gehen, als ſie zur Erläuterung jener Briefe, wie auch der von fremden Perſonen an Humboldt ergangenen, unumgänglich nöthig waren.

In dieſen Tageblättern ſind ein halb Dutzend Stellen, die, ohne dem Werk ſein außerordentliches Intereſſe im geringſten zu ſchmälern, jedenfalls weggelaſſen werden mußten, da ſie die ganze preußiſche Königsfamilie außerordentlich choquiren müſſen. Humboldt ſchreibt, ſo deutlich er ſeine Geſinnung zeigt, doch immer mit Vorſicht, Varnhagen, der in ſeinem Tagebuch nur zu ſich ſpricht, iſt natürlich rückſichtslos, und vieles davon, auch wo er Humboldt ſprechend aufführt, mußte ſehr behutſam behandelt werden. Dann konnte man Ihnen gar nichts anhaben, und die Wirkung im

Publikum würde deshalb keine geringere, ja nach meinem Gefühl eine weit mächtigere geweſen ſein. Als Ihr wahrer und treuer Freund muß ich ganz offen gegen Sie ſein. Sie haben Ihr Ziel überſchoſſen, und das iſt nie, ſelbſt bei den Gleichgeſinnten, von ganz gutem Effekt, und ich gäbe viel darum, wie geſagt, wenn Sie in dieſer Sache meinen Rath ſpezieller verlangt hätten.

Indeſſen was geſchehen, iſt nun nicht mehr abzuändern, die Beſchlagnahme durch die Polizei iſt fatal, vielleicht hebt ſie das Gericht wieder auf, wenn Sie einen geſchickten Advokaten für ſich plaidiren laſſen können. In Polemik mit den boshaften Blättern rathe ich Ihnen aber ſich gar nicht einzulaſſen. Hierin iſt das Beſte, die Sache todt zu ſchweigen. Das Intereſſe am Buch wird dem ungeachtet groß im Publikum ſein, bei Vielen eben um der Enthüllungen wegen, aber für Sie hätte ich doch das anders gewünſcht. Bei alledem wird es Ihnen eine europäiſche Reputation geben, und den Muth dürfen Sie deshalb nicht verlieren. Schreiben Sie mir nun gleich Ihre eigenen Gefühle und Gedanken dabei. Vielleicht nehmen Sie ſelbſt alles leichter, wie ich als Freund, und dann deſto beſſer. Ich ſchreibe indeſſen an meinem Briefe an Sie fort, bis ich weiß in welcher Stimmung Sie eben jetzt ſind, und ob Sie für jene hiſtoriſchen Herzensergießungen in dem Augenblick grade die rechte Empfänglichkeit haben. Schreiben Sie mir ganz offen in jeder Hinſicht, und, da man jetzt Ihre Briefe jedenfalls auf der Poſt leſen wird, ſo ſeien Sie vorſichtig, laſſen Sie die Adreſſe von anderer Hand ſchreiben, und mit einem anderen Petſchaft ſiegeln, was ich Ihnen ſchon früher empfehlen wollte, denn ich kenne unſer cabinet noir.

Ihr herzlichſt ergebener
H. P.

Ich laſſe mit dieſem Brief auch einen an einen intimen Freund bei Hofe abgehen, um dort ſo viel als möglich zu beſänftigen, und möglichſt zu entſchuldigen, was dort allerdings nicht zu vertheidigen iſt. Ich gebe ihm alle Motive dazu, die ich zu erdenken vermag, und werde auch noch Andere deshalb benachrichtigen. Aber, gute Ludmilla, Ihr Genieſtreich iſt wirklich koloſſal!

28.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Schloß Branitz, den 6. März 1860.

Gute Ludmilla, wenn ich Sie nicht ſchon ſo von ganzem Herzen liebte und ehrte, ſo würde Ihr prächtiger Brief dieſe Empfindungen hervorgerufen haben. Ich nenne ihn prächtig im edelſten, aber auch in einem liebenswürdigen, doch weniger erhabenen Sinne, denn die Eitelkeit hat auch ihr gutes Theil daran.

Trotz dieſem ſchönen Briefe, (den ich zärtlich geküßt) kann ich aber doch von meiner Ihnen mitgetheilten Anſicht nicht abweichen. Leſen Sie meinen letzten Brief noch einmal, und Sie werden ſehen, daß, wenn ich Sie „ermunterte", wie Sie ſich ausdrücken, Humboldt's und auch Varnhagen's Briefe doch ja zu publiziren, da Sie Muth genug dazu hätten — ich heute noch ganz dieſelbe Geſinnung hege, aber nur das, was Sie zu viel aus den mündlichen, vertraulichen Unterredungen Ihres Onkels mit Humboldt mittheilen (aus den Tagebüchern des erſten) tadle, weil ſie der hiſtoriſchen Würde dieſes ſo merkwürdigen, und gewiß ſehr folgenreichen Buches etwas dem Skandal Nahes beimiſchen. Ferner habe ich Ihnen in jenem Briefe auch gleich, zum Theil eben des Fehlers wegen, den größten Succeß des Buches vorhergeſagt. Daß Ihnen auch von den reſpektabelſten Seiten Glückwünſche dazu reichlich zugehen würden, deren Süßigkeit man in der Regel nie durch einen minder ſüßen Tropfen ſchwächen mag.

war ebenſalls vorauszuſehen, aber wir, Ludmilla, haben wir uns nicht überall die ganze Wahrheit gelobt, die ich freilich von Ihnen (mich betreffend) erſt erwarte, von meiner Seite aber quand même, als treuer Freund, ſtets daran feſthalten werde.

Die hauptſächlichſten Stellen, welche ich, wenn ich ſie früher geſehen, Ihnen wegzulaſſen gerathen haben würde, überzeugt, daß durch dieſen Wegfall Ihr Buch in ſeinem eminenten Intereſſe auch kein Partikelchen verloren, vielleicht aber dadurch in hiſtoriſcher Beziehung etwas gewonnen hätte, werde ich Ihnen nach nochmaliger Durchleſung deſſelben bezeichnen.

Einſtweilen hatte ich ſchon, als ich es erſt über die Hälfte geleſen, drei Tage vorher ehe ich Ihnen ſelbſt ſchrieb, was ich erſt nach vollendeter Lectüre thun wollte, an zwei Perſonen, die dem Hofe nahe ſtehen, zwei Damen, ſpäter erſt auch an meinen Vetter den Hofmarſchall Pückler, ohngefähr Folgendes eilig abgehen laſſen, denn ich citire aus dem Gedächtniß:

„Das Buch des Tages, Humboldt's Briefwechſel mit Varnhagen betreffend, iſt gewiß ſchon in Ihren Händen. Seine Wirkung wird ohne Zweifel groß, faſt unberechenbar ſein, wie es auch auf der anderen Seite nicht Wenige tief verletzen wird. Fräulein Aſſing, deren milder und edler Karakter im Leben von ihren näheren Bekannten nur hoch geehrt wird, hat ſich hier buchſtäblich der reinen Pietät für den Wunſch ihres ſo hoch in unſerer Litteratur ſtehenden Onkels, wie auch dem des großen Humboldt's ſelbſt, gewiſſermaßen geopfert, indem ſie nicht glaubte auch nur ein Wort des ihr Ueberlieferten unterdrücken zu dürfen, worin ich allerdings nicht derſelben Meinung bin“[1].

---

[1] Ich glaube wohl, daß Ihre Autor-Eitelkeit, meine Demokratin, dieſe Aeußerung mißbilligen wird, aber für mich paßt ſie, und hat Ihnen gewiß nicht geſchadet, möglicherweiſe etwas genutzt.

„Ich glaube jedoch nicht, daß es politiſch ſein möchte, gegen dies Buch zu ſchroff und feindlich aufzutreten, denn im Ganzen werden gewiß $^{3}/_{4}$ des Publikums dafür ſein — laut oder im Stillen — und mit wenigen Ausnahmen hauptſächlich nur die Frömmler und anderen Dunkelmänner dagegen. Die „Kreuzzeitung“ hat in dieſer Hinſicht (freilich ganz wider ihren Willen) Fräulein Aſſing einen großen Dienſt geleiſtet, denn Jeder, der nur einen Zoll von einem Gentleman in ſich hat, muß ſich mit Abſcheu von einem ſolchen Pasquill gegen eine Dame! abwenden, und für die ſo pöbelhaft Beleidigte, ſelbſt wenn er manches in dem angegriffenen Buche mißbilligte, ein edles Intereſſe fühlen. Was iſt aus unſerem ritterlichen Deutſchland geworden, um ſolche Gemeinheit zu erleben! Aber Einen weiß ich wenigſtens, der gleich uns hier fühlen wird, und das iſt unſer ritterlicher Prinz-Regent.“

Sie können denken mit welcher Freude ich geleſen, daß ſich dieſe Vorausſetzung ſchon bewährt hat, und es würde der Güte und Klugheit der Königin große Ehre gemacht haben, wenn ſie dazu beigetragen hätte.

Nun Glückauf! Daß Sie, ſchon früher ſo günſtig bekannt, einen großen Ruf nun auch in der politiſchen Welt erhalten werden, ſagte ich Ihnen in meinem Brief ja gleichfalls voraus, aber Sie werden auch von anſtändiger, ſelbſt partheiloſer Seite ſich noch auf manchen Tadel gefaßt machen müſſen, ich fürchte beſonders von England aus, wenn Sie das Buch, wie es nicht fehlen darf, überſetzen laſſen, in Deutſchland aber auch. In der Augsburger, die doch für Sie iſt, las ich geſtern ſchon ein zweites Urtheil über das Buch, das viel weniger günſtig lautet. Aber nun brauchen Sie ſich darum gar nicht mehr zu kümmern, der große Werth des Ganzen dringt gewaltſam durch, und die kleinen Flecke in der Sonne verſchwinden nach und nach. Nur polemiſiren Sie nicht, und verwehren Sie dies auch Ihrer Parthei. Goethe antwortete nie auf dergleichen, als in ſeiner Jugend durch die Xenien.

die er ſpäter manchmal bereute. Ihr Buch iſt zu ſtark, um ſo kleiner Vertheidigung zu bedürfen. Daß aber Ihre Briefe und die an Sie adreſſirten, eine Zeitlang anderwärts geleſen werden, iſt wahrſcheinlich. Daß dies früher in ſolchen Fällen geſchah, weiß ich mit Beſtimmtheit, und ich zweifle ſehr, daß man dieſe angenehme Gewohnheit verlaſſen hat. Seien Sie daher in dieſer Hinſicht vorſichtig; was mich betrifft, ſo kann ich Ihnen nicht anders als durch Vermittlung ſchreiben, denn meine intimſten Bekenntniſſe in erſter Hand der Polizei zu unterbreiten, wäre doch zu naiv für jemand, der ſchon beinahe das doppelte Schwabenalter erreicht hat.

Sie ſind aber jetzt zu ſehr politiſch angeregt, meine geliebte Freundin, zu ſehr ergriffen durch Triumph und Kampf in dieſer Region, um das rechte *de coeur et d'âme* eingehende Intereſſe für meine, ein ſo ganz verſchiedenes Thema abhandelnden Briefe zu empfinden. Wenn Minerva den Wurfſpieß ergreift, fliehen ängſtlich die Amoretten und warten auf eine günſtigere Zeit ſie wieder neckend und ſpielend zu umgaukeln, im Reich der unſterblichen Götter. In den Erinnerungen, die ich Ihnen auftiſche, ſpuken nur ſolche loſen Vögel, unter denen doch manchmal Hebe und Pſyche erſcheinen, wie ein Sonnenblick durch die irdiſchen Wolken. Alſo alles zu ſeiner rechten Zeit, auf die ich warte — doch immer im Inneren derſelbe für Sie, im anderen Briefe nicht ganz ohne Du, mit Ihrer Erlaubniß.

29.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Schloß Branitz, den 14. März 1860.

Liebe und treue Freundin,

Ich freue mich ſehr, wie tapfer Sie in dieſem Kampfe daſtehen, wirklich Minerva! ich gehe davon nicht ab. Jeden falls werden Sie bei der Sache zuletzt am beſten lachen können, aber Einige, die Sie weinen machen, thun meinem zu weichen (weiblichen) Herzen doch leid — ſo zum Beiſpiel der Großherzog von Weimar, ein gutmüthiger Mann, der ſo entzückt von Ihrem Beſuch in ſeinem Ländlein war — für den hätte ich um Schonung gebeten. Es iſt ihm wie ein Schneeball an den Kopf geflogen, um ſo mehr, da er auch Humboldt, der, wie Sie wiſſen, in's Geſicht immer mündlich und brieflich, mehr ſchmeichelte als nöthig, für ſeinen treuſten Freund und Verehrer hielt. Ich fürchte, dieſer Herrſcher wird darüber zum Myſanthrop, und accaparirt noch eine Affektation mehr. Ja, Ludmilla, Sie ſind grauſam. Dies ſteht feſt! Und habe ich Unglücklicher dies bei einer gewiſſen Gelegenheit nicht ſelbſt erfahren? O, ſolche ſanfte Aeußerlichkeit hat immer ein Teufelchen irgendwo ſtecken, und da ich von derſelben Natur bin, ſo liebt mein Teufelchen das Ihrige, et Dieu sait ce qui en adviendra. Seit ich Pallas Athene in Ihnen entdeckt, leſe ich jetzt erſt Ihr Buch ohne alle Sorge, und lache ſo viel dabei, daß ſich nicht nur mein Geiſt daran ergötzt, ſondern ſelbſt mein leiblicher Appetit dadurch vermehrt wird, was für einen Gourmet wie ich bin, auch ſeinen Werth hat. Kein Platz mehr. (Fortſetzung folgt.)

H. Pückler.

30.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Schloß Branitz, den 17. März 1860
Abends.

Liebſte Ludmilla,

Jedesmal, wenn ich einen Brief von Ihnen bekomme, ſtaune ich immer über Ihre geiſtige Fähigkeit. Wie wunderbar feſt, vollendet, plaſtiſch geſchloſſen, die Gedanken fertig aus

Ihrem Kopfe entſpringen, wie Sie ſelbſt, Pallas, aus dem Haupte Ihres Erzeugers. Sie ſind ein ſeltenes Mädchen, wie ich noch keines gekannt. Eine Weltpatriotin, aber zu hoch für eine ſpeziell deutſche, welche letztere ich überhaupt nirgends *ächt* für möglich halte (von den Schafen, die bloß dem Leithammel folgen, ſpreche ich hier nicht), und wenn Sie ſich ſelbſt recht gründlich prüfen wollen, ſo werden Sie zu Ihrem Patriotismus für das deutſche Volk noch ganz andere heterogene *perſönliche* Quellen finden. Unter den alten Völkern war und konnte Patriotismus ſein, vorzüglich bei den Aegyptern und vor allen den Römern. Bei den neueren haben ihn ganz natürlich die Engländer, die Franzoſen, die Amerikaner, aber wir! Im Mittelalter hätte ſich etwas der Art anbahnen können; es wurde verfehlt, ich fürchte auf ewig für die Deutſchen. Ein Volk ſind wir allenfalls zu nennen, zuſammengeflickt aus Lappen von allen Farben wie eine Harlekinsjacke, eine Nation aber ſind und werden wir nimmer, daher auch unſer ſogenannter Patriotismus nur aus Redensarten beſteht, der, wenn er ſich einmal zur Velleität des Handelns verſteigen zu wollen ſcheint, ſich jedesmal lächerlich macht, am Erbärmlichſten in unſerer großen Frankfurter Revolution, wo alle deutſchen Fürſten, wie mit Schwefel angeräucherte Faſanen, aus Schreck vom Stengel fielen, und dennoch die über ihren wohlfeilen Sieg verdutzten Profeſſoren nur ein Strohfeuer anzuzünden wußten, das in ſich ſelbſt kläglich erloſch. Keinen einzigen Mann hatte Deutſchland in dieſer Kriſis von beiden Seiten aufzuweiſen, wie Frankreich, wie England, Hunderte in ihren Revolutionen. Wo hätten ſie auch herkommen ſollen? Auf Flugſand kann kein Weizen wachſen. Große *Diener* ſind bei uns noch möglich, kein großer *Patriot*. In der Theorie, im Reiche der Gedanken, werden wir immer vieles leiſten, aber nie für uns; andere Völker werden dieſe unſere Gedanken erſt praktiſch ausführen. Der germaniſche Geiſt kann dennoch vielleicht einſt die Welt beherrſchen, aber nur durch unſere Abkömmlinge, die ſich in England zum ſelbſtſtändigen Handeln erhoben, alſo von Amerika aus vielleicht, von der alten ſchwachen Mutter Deutſchland aus gewiß nicht. Alſo mit dem Patriotismus für das deutſche Volk bleiben Sie mir, wie Herr von Vincke ſagt, „vom Leibe“, und noch mehr vom Geiſte.

Auf Deutſchland wird auch Ihr Buch, trotz allem jetzigen Enthuſiasmus, gar nichts wirken, nicht mehr als die Schillerfeier; aber auf die Welt, und das iſt beſſer, beſonders in religiöſer, mehr noch als in politiſcher Hinſicht, da jene überall auf empfängliche Gemüther trifft, die danach ſtreben, ſich von dem ſchlimmſten alten Joch zu befreien. Die Humboldt'ſche Autorität wird da wie ein Rieſe aufwachſen.

Ihr Artikel iſt vortrefflich, aber die Zeitung zu obſcur. Warum nicht lieber in der Allgemeinen Augsburger, welche die meiſte Weltverbreitung hat? Es wäre noch Zeit, wenn Sie Orges darum báten.

Den 18.

So weit war ich, als ich um Mittag Ihren Brief erhielt. Wie konnten Sie nur einen Augenblick zweifeln, daß ich Ihren Wunſch erfüllen würde. Mein Schreiben an Herrn von Auerswald geht noch heute ab, und die Kopie deſſelben liegt bei.

Nur bemerken Sie wohl, daß ich den Brief ſo einrichten mußte, wie er für den Miniſter paßt, wenn ich ihm nicht im voraus ſeine gehoffte Wirkung nehmen wollte. Das habe ich nach beſtem Ermeſſen zu thun verſucht, und wünſche nur von Herzen auch guten Erfolg, beſonders daß Herr von Auerswald den Brief dem Prinz-Regenten vorlegt — aber wir haben die ganze alte Camarilla und die ganze Geiſtlichkeit dagegen, und die fürchtet der Miniſter ſo gut wie das ganze Miniſterium. Enfin, man thut was man kann, und gelingt es nicht, ſo haben Sie wenigſtens den Troſt, daß jede Verfolgung Ihre Popularität nur vermehren wird.

Etwas hat mich neulich amuſirt. Eine Freundin von mir und von Ihnen, mit einem Anflug von poetiſcher Frömmigkeit, ſchrieb mir neulich: „Es iſt ein wahres Mephiſto-Buch, ich mißbillige ſeine Veröffentlichung vollſtändig, wie ſeinen Inhalt, und dennoch muß ich immer unwillkürlich darnach greifen, um weiter darin zu leſen.“ Sehen Sie, welche verführeriſche Schlange Sie ſind — auch mich tugendhaften Mann haben Sie ſo beſtrickt, daß ich Ihnen nichts mehr abſchlagen kann, und daher auch die Fortſetzung meiner ſehr kompromettanten Bekenntniſſe ſchicken werde (die ich mitten in der angefangenen Geſchichte abgebrochen hatte), ſobald ich nur wieder in die gehörige Stimmung gekommen, um ſie beendigen zu können, denn bisher beſchäftigte mich nur das höhere Intereſſe Ihres Feldzugs.

Jetzt aber genug für heute. Der Brief an Auerswald geht mit dieſem an Sie zugleich ab (iſt ſchon fort). Kommt es denn in dieſem Jahre zu gar keinem Frühling? Auf meinem Gut in der Grafſchaft Glatz liegt zehn Fuß hoher Schnee, in dem alles dortige Wild krepirt iſt, und hier verhindert der Froſt mich noch immer am Pflanzen. Ich komme aus Verdruß darüber gar nicht mehr aus der Stube. Jetzt aber gehe ich in's Bad, pour gagner de l'appétit, und empfehle mich beſtens.

Ganz der Ihrige
H. Pückler.

31.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Schloß Branitz, den 28. März 1860.

Liebſte Ludmilla,

Ich habe immer mit meiner Antwort gezögert, weil ich eine von Herrn von Auerswald erwartete, um ſie Ihnen mitzutheilen. Trotz ſeiner ſonſtigen Höflichkeit gegen mich habe ich aber bis heute noch kein Lebenszeichen von ihm erhalten, dagegen von einer anderen Seite die Nachricht, daß mein Brief ſehr übel aufgenommen worden ſei.

Dies wäre mir nun ſehr egal, wenn es mich nicht über das Gelingen Ihres Wunſches beſorgt machte, und in dieſer Hinſicht muß ich Ihnen etwas vorwerfen. Ich hatte Sie gebeten, die Adreſſe auf Ihren Briefen an mich von einer anderen Hand ſchreiben zu laſſen, weil die Ihrige, die Sie gar nicht verſtellen können, zu ſpeziell erkenntlich iſt. Sie haben aber darauf nie Rückſicht genommen, ſondern nur Ihr Petſchaft verändert, was nicht hinlänglich iſt.

Nun ſchickten Sie mir die Abſchrift meines Schreibens an Herrn von Auerswald auch mit Ihrer deutlichſten Handſchrift auf der Adreſſe umgehend zurück, ſo daß ohne allen Zweifel dies mein Schreiben polizeilich geleſen worden iſt, ehe noch Herr von Auerswald irgend eine Demarche deshalb gemacht. Auf ſolche Weiſe liefert man dem Gegner ſelbſt die Waffen in die Hände, und kompromittirt ſich und Andere ohne Noth. Man wird jetzt auch auf meine Briefe vigiliren, was mich allerdings genirt, da ich mehrere vertrauliche Korreſpondenzen habe, bei denen ich nun größere Vorſicht anwenden muß, was bisher nicht nöthig war, und in dieſer Hinſicht wünſchte ich jetzt ſelbſt, daß Sie wo anders wohnten als in Berlin. Was feſſelt Sie eigentlich ſo ſehr an dieſen Ort, der mir vor allen zuwider iſt? Wie viel ſicherer, unabhängiger und angenehmer wohnt es ſich zum Beiſpiel in Dresden, mit wie viel mehr Freiheit auch und faſt ohne allen geſellſchaftlichen Klatſch, in dem Berlin kaum Krähwinkel etwas nachgiebt, ungeachtet der Allmacht und Arroganz des büreaukratiſchen Elements.

Ich habe hier acht Tage im Bett zubringen müſſen, in Folge eines Unglücks mit dem Pferde, von dem ich zeitlebens ein Andenken behalten muß, nachdem ich bisher ſo vielen, faſt unglaublichen Gefahren in dieſer Hinſicht immer ohne weſentliche Verletzung entgangen bin. Indeſſen tröſte ich mich mit der platten Dummheit, die eigentlich verzweifelt geſcheidt iſt, und bei allen Unglücksfällen die Leute gewöhnlich ſagen läßt: Es iſt doch noch ein Glück, daß es nicht viel ſchlimmer abgelaufen iſt!

Uebrigens gratulire ich zu Ihrem in Deutſchland noch gar nie dageweſenen Succeß, der die tapfere Nichte Varnhagen's zu einer hiſtoriſchen Weltberühmtheit erhebt. Hoffentlich haben Sie auch etwas davon da, wo die Gemüthlichkeit aufhört, und ſich gehörig vorgeſehen, denn dieſe Verleger ſind alle ſchlimmer wie Wegelagerer und Menſchenfreſſer.

Ihr alter Freund

H. Pückler.

32.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Schloß Branitz, den 19. April 1860.

Meine gute, liebe Ludmilla,

Zweifeln Sie nicht an meiner ſtets gleichen Zuneigung, und in vieler Hinſicht Bewunderung für Sie — aber ſeit der letzten Vergangenheit ruht ein wahrer Unglücksſtern über meiner Perſon, wie über unſerer Korreſpondenz.

Die erſte betreffend iſt allerdings mein Accident mit dem Pferde ſehr fataler Natur. Ich habe nicht nur eine ſchmerzliche Ausdehnung einiger Flechſen und Sehnen, ſondern auch einen Bruch davongetragen, der mich zeitlebens, um Gefahr dabei für die Zukunft zu verhüten, zum Tragen einer läſtigen Bandage, Bruchband genannt, verurtheilt. Nachdem ich ſo viel, faſt unglaubliche Aventüren im Reiten und Fahren überſtanden, und dabei meinen Körper, trotz meiner Jahre, faſt jungfräulich intakt und friſch erhalten hatte, iſt es hart, erſt im vierundſiebzigſten Jahre zu einem halben Krüppel zu werden, wo doch gar keine Gefahr herausgefordert wurde, oder auch nur in Ausſicht ſtand; trotz aller Philoſophie verſtimmt einen ſo etwas, bis die Gewohnheit auch das beſiegt, wie alles. Die zweite betreffend müſſen Sie bemerkt haben, daß mein letzter Brief an Sie, mit meiner Handſchrift und Siegel Ihnen, ſtatt durch Gelegenheit, direkt durch die Poſt zukam, eine Folge meiner Krankheit und daraus entſtandener Zerſtreuung. Nun iſt dieſer, ohne allen Zweifel, auch der Polizei bekannt geworden, die nun weiß, daß ihr ſchwarzes Kabinet kein Geheimniß für mich iſt, wonach ich nicht einmal mehr mit Sicherheit Briefe an Sie unter der Adreſſe anderer Perſonen abgehen laſſen kann, was mir vorläufig die Zuſendung des bewußten Stoffes ganz unmöglich macht, an den ich daher auch gar nicht weiter gegangen bin, da er mich bloß in Bezug auf Sie, liebe Ludmilla, und Ihrem Intereſſe davon, ſelbſt erſt intereſſirte.

Hinſichtlich der „Kreuzzeitung“ machen Sie eine Bemerkung in Ihrem vorletzten Briefe, die mich vermuthen läßt, daß ich mich in meinem Briefe verſchrieben haben muß, da ich von der Allgemeinen Augsburger, die einzige politiſche, die ich noch leſe, ſprechen wollte — denn Ihre Erklärung an die „Kreuzzeitung“ zu ſchicken, wäre in der That zu exorbitant chriſtlich geweſen.

Der einzige Vortheil, der mir hinſichtlich unſerer Korreſpondenz aus den Begebenheiten der letzten Zeit erwachſen, iſt eben der, daß Sie dadurch genöthigt werden, mehr über ſich ſelbſt zu ſchreiben, was ich ja gern, und mit immer ſteigendem Wohlgefallen an Ihrer ſo kräftig organiſirten Natur, leſe! Every inch distinction, und noch in ſo mannigfaltiger Weiſe!

Bitte, laſſen Sie mich doch etwas von Gräfin Hatzfeldt wiſſen, und beſonders auch von ihrem Sohne Paul, und deſſen Adreſſe in Paris, da ich an ihn ſchreiben möchte, aber nicht durch die Geſandtſchaft. Den berühmten Brief der guten, liebenswürdigen Gräfin erwarte ich übrigens auch noch immer.

Vom Miniſter habe ich ebenfalls noch keinen Brief. Wie ſteht es denn mit der Angelegenheit? Mit allen beſten und herzlichſten Wünſchen

Ihr treu ergebener

H.

33.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Schloß Branitz, den 21. April 1860.

Liebſte Ludmilla,

Als soeur de charité ſollen Sie nicht herkommen, warten Sie dazu eine beſſere Zeit ab, bis ich wenigſtens nicht ſo ganz mehr wie jetzt unter die Invaliden gehöre, herabgeſtimmt im Geiſt und im Körper.

Ich will daher lieber Ihre Phantaſie ſich mit dem Bilde von mir beſchäftigen laſſen, das Ihnen in der Wüſte eine, nur durch Sie ſelbſt geſchmückte Fata Morgana zeigt, als Sie der traurigen Wüſte, ohne dieſe anmuthige Täuſchung, gegenüberzuſtellen.

Dies wäre mir peinlich, denn die Eitelkeit ſtirbt zuletzt ab von allen unſeren Thorheiten.

Und auch Branitz, das jetzt noch gerade einen Monat lang ſeine Toilette zu machen hat, ehe es ſich mit einiger Koketterie ſehen laſſen kann, bleibt ſo lange allen denen verſchloſſen, deren Beifall mir ſchmeicheln kann.

Doch ſelbſt dieſes Steckenpferd erregt jetzt wenig mein Intereſſe, ſo lange dieſe Periode apathiſchen Lebensüberdruſſes dauert, die bei mir von jeher zeitweilig eingetreten iſt, eine Art Manie, die viel Aehnlichkeit mit der meines ehemaligen Freundes Szechenyi hat, und vielleicht einmal eben ſo endet. Meine Biographie! Ça n'en vaut pas la peine, chère et bonne amie. Il n'y a que vous qui s'y intéresserait, et vous avez mille choses meilleurs à faire.

Eigentlich erſtaune ich über Ihre Verblendung, mich betreffend, und zugleich über Ihr prächtiges Geiſtesfeuer. Ich liebe und bewundere Sie darum, aber nur wie ein Verſtorbener, der ich jetzt wirklich bin.

Kennen Sie Schopenhauer und ſeine Philoſophie, der zu ſeinem Motto Dante's ſchauerliche Inſchrift auf den Thoren der Hölle hätte wählen können? Der iſt jetzt mein Mann! Geſtern ſchrieb ich an einen Freund, was Ihnen meine Stimmung am beſten vor Augen bringen wird:

„Gott erhalte Sie geſund, das iſt am Ende die Hauptſache. Giebt es wahre Güter in dieſer uns bekannten Welt, ſo ſind es nur eine eiſerne Geſundheit und ſehr viel Geld, als Mittel zu allem, was die Welt bietet, leider wenig genug! Alles andere, bei recht hellem Lichte beſehen, erſcheint als Chimaire. Genie und Talent geben mehr Qual als Genuß, Eitelkeit und Liebe ſind zu drei Viertel Narrheiten, Tugend und Sünde problematiſche Konvention, Wiſſenſchaft noch das Beſte, doch in letzter Tiefe verſchleiert wie das Bild zu Saïs, der liebe Gott ſelbſt nur ein Phantaſiebild in hundert verſchiedenen Editionen, alles Sein ein furchtbares Räthſel!“

„Es iſt gar nicht ſo abſurd, daß indiſche Philoſophen, und neuerlich auch ein deutſcher, dahin gekommen ſind, die wahre Seligkeit in der völligen Vernichtung, im abſoluten Nichtſein zu ſuchen — nur mit der Verzweiflung, daß ſie unmöglich ſei. Der einzige Troſt bleibt, daß in dieſer Ewigkeit des Seins wenigſtens die Exiſtenzen fortwährend wechſeln — letzte und beſte Hoffnung alſo in jeder immer der Tod.“

Vielleicht ſtirbt auch dieſe Stimmung. So lange ſie dauert, tauge ich nichts für Sie, lebensſtarke, liebenswürdige

Ludmilla. Es wäre mir ganz unmöglich, jetzt an den frivolen Geſchichten meines ſo jugendlichen, und damals ſo glücklich leichtfertigen Lebens zu ſchreiben. In mir wechſelte aber auch ſchon in jener Zeit Tag und Nacht im Inneren, ſelbſt ohne äußerliche Urſache, die ich freilich jetzt in vielfacher Hinſicht vollauf habe. Während dieſem Regiment der Nachtſeite meines Weſens iſt mir nur Einſamkeit wohlthätig, aller Verkehr mit der Welt läſtig, und ich muß ſelbſt Sie, theure Ludmilla, ſehr lieb haben, um Ihnen ſo weitläufig zu ſchreiben. Gräßlich aber ſind mir die Geſchäfte, denen ich mich doch nicht ganz entziehen kann. Alſo haben Sie etwas Geduld mit Ihrem armen Invaliden, bis mein Inneres wieder die helle Tagesſonne beſcheint, oder jener alles verſchlingende Wechſel eingetreten iſt, nach welchem ich mich ſo oft, und doch nicht immer ſehne.

H.

34.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Schloß Branitz, den 21. Mai 1863.

Meine beſte Ludmilla,

Ihr Brief iſt lieb und gut wie immer, und bin ich gleich den weltlichen Dingen, und namentlich aller Eitelkeit in meiner letzten unglücklichen und melancholiſchen Zeit gänzlich abgeſtorben, ſo habe ich doch Ihres mir kaum begreiflichen Wunſches wegen, einen großen Stoß Papiere abgeſondert, mit der Aufſchrift: An meine treue Freundin Ludmilla Fräulein Aſſing ſofort nach meinem Tode und Begräbniß (mort et enterré) zu überliefern.

Machen Sie dann daraus was Sie wollen, nur zur Vermehrung Ihres litterariſchen Ruhmes durch geiſtreiche und pikante Bearbeitung; denn das allein hat dabei Intereſſe für mich, da ich es doch jenſeits ſchwerlich zu leſen bekomme, meinen Tod aber mehr als je herbeiſehne, weil ich, ſo alt und krank und anderweit bedrängt, dieſer Exiſtenz vollkommen ſatt bin.

Verwandtſchaftliche Rückſichten legen mir nur noch das onus auf, eine Tochter meines Bruders zu ihrer weiteren Erziehung nach Frankreich zu bringen. Iſt dies geſchehen, hört niemand mehr etwas von mir bis ich geſtorben bin. Mein Haus iſt beſtellt, doch ſuche ich Sie vorher, noch einmal, und zwar hoffentlich ſehr bald, in Berlin auf. Wenn ich noch an Fabelhaftes mit Kinderhingebung glauben könnte, ſo würde ich mich freuen bald Ihren herrlichen Onkel wiederzuſehen, denn von meinem nahen Ende habe ich eine beſtimmte Naturahnung.

Möge Ihrer Jugend und all Ihren Vorzügen noch ein recht freudiges Leben blühen.

Ihr treu ergebener Freund
H. Pückler.

35.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Schloß Branitz, den 28. Mai 1860.

Meine beſte Ludmilla,

Wie kann meine künftige Biographie, das geiſtreichſte Mädchen in weiteſter Ausdehnung mich noch ſo falſch beurtheilen, um mich dadurch tröſten zu wollen, „daß alte Leute auch noch lange leben können.“ Sie glauben alſo, ich ſei melancholiſch, weil ich beſorge bald ſterben zu müſſen — da ich im Gegentheil bei meinem ausgelebten Leben einen baldigen Tod als einen Troſt betrachte. Tout ou rien war immer in früheren Zeiten meine Deviſe, und da ich mich immer mehr gradatim dem rien entgegengehen ſehe, dem Rückwärts ſtatt dem Vorwärts, das meine Natur iſt, ſo wünſche ich wieder, ſo bald als möglich, die Auflöſung der

Welle im allgemeinen Meer der Natur, was jedenfalls eine neue Exiſtenz, alſo eine neue Jugend bedingt, ſie mag nun beſtehen worin ſie will.

Uebrigens danke ich herzlich für die liebevolle Geſinnung, die Sie trotz meiner langweiligen Stimmung und meiner gebrechlichen Exiſtenz Ihrem invaliden Freunde bewahren. Vielleicht wird es auch, wenigſtens theilweiſe, wieder beſſer mit und heiterer in mir durch die Badekur in Wildbad, zu der ich Donnerſtag abreiſe; bis jetzt habe ich aber meinen letzten ſchweren Unglücksfall nur noch wenig überwunden, und muß meiſtens noch das Zimmer hüten.

Sehen Sie die Gräfin und Herrn Laſſalle, ſo bitte ich mich beiden beſtens zu empfehlen, und mir zu ſchreiben wie es *Ihnen* geht, bei der wievielten Auflage der Briefe Sie angelangt, und ob der Buchhändler, der ſo viel daran gewinnen muß, den Kontrakt nicht zu ſehr zu ſeinem Vortheil gemacht hat? Hätten Sie mich bei dieſem zu Rath gezogen, ſo wären Sie jetzt gewiß um viele Tauſende reicher, denn ich kenne dieſe Klaſſe Leute, und habe mit meinen Scharteken einige dreißigtauſend Thaler von ihnen eincaſſirt, bis ich kein Vergnügen an ſolchem unbedeutenden Schriftſtellern hatte, und ſelbſt ihnen den Kauf aufſagte. Alſo erzählen Sie mir wie es Ihnen damit ergangen.

Apropos, was iſt denn an dem Buche: „Briefe von Varnhagen an eine Freundin?“ Wenn es intereſſant iſt, will ich es leſen.

Mit allen beſten Wünſchen, liebe Ludmilla,

Ihr treu ergebener
Senex.

36.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Wildbad, den 25. Juli 1860.

Geliebte und verehrte Freundin,

Seit ich Branitz verlaſſen, Gehirn und Herz müde in hohem Grade, habe ich alle meine Korreſpondenzen, welche in das Gebiet jener menſchlichen Eingeweide hineinragen, gänzlich abgebrochen, aber Ihnen, meine theure Ludmilla, muß ich doch ein Lebens- oder Vegetirzeichen geben mit der Verſicherung daß, obgleich nur noch ein Schatten meines ehemaligen Selbſt, doch meine treue Zuneigung zu Ihnen in dem Wenigen was von mir übrig, immer dieſelbe geblieben iſt, und immer bleiben wird, ſolange meine Augen noch das Licht zu ſehen vermögen.

Meinen Aufenthalt habe ich verändert, mein Inneres aber bleibt daſſelbe, ebenſo wie das hieſige Bad auch nach außen mir nichts hilft. Dies Wildbad iſt übrigens ein trauriger Ort; nur eine fahrbare Straße rechts und dieſelbe links, viel enge düſtere Thäler, von denen jedes dem nächſten ſo ähnlich ſieht wie ein Ei dem anderen, das Landvolk mit einer Sprache infizirt, die ich eben ſo wenig verſtehen kann als die der Hottentotten, ein über alle Begriffe langweiliger Aufenthalt, der noch tragiſcher gemacht wird durch die Gegenwart einer magnetiſchen Kaiſerin, welche nach und nach alle deutſchen Prinzen anzieht, die im Gotha'ſchen Kalender ſtehen.

Als einzige der Aufzeichnung werthe Merkwürdigkeit finde ich, daß es in dieſer angenehmen Gegend dieſelbe gänzlich unzählbare Menge Fliegen giebt, wie im Innern Afrika's, obgleich das hieſige Thermometer im vergangenen Juli ſelten früh Morgens mehr als 8 bis 10 Grad Wärme R. anzeigte. Ferner giebt es eine ſogenannte salle de réunion hier, wo Menſchen ſo ſelten angetroffen werden als auf Robinſon's Inſel, und ſogar Bälle, auf denen Ueberneugierige noch nie mehr als zwei tanzende Paare (meiſtens aus vier Damen beſtehend) zu entdecken vermochten. Wehe dem, welchem bei ſeiner Ankunft in Wildbad irgend ein nothwendiges Kleidungsſtück fehlen ſollte! Vor vier Wochen, als ich das Unglück hatte hier anzulangen, beſtellte ich ein Paar Stiefeln und einen warmen Mantel, weil ich den meinigen für die hieſige Temperatur zu leicht fand. Alle Wochen ließ ich die betreffenden Arbeitsleute dringend daran erinnern, doch bis jetzt habe ich nichts wieder von ihnen vernommen. Denken Sie in welcher Lage ich mich befinden würde, wenn mir dies mit inexpressiblen paſſirt wäre.

Ueberfluß giebt es hier nur an drei Dingen 1) den genannten Fliegen, 2) täglich ſervirten Forellen 3) einer für zarte Nerven unaushaltbaren Muſik, der von 6 Uhr früh bis 8 Uhr Abends nie der Athem ausgeht.

„Wie kann da ein Melancholiſcher geneſen!“

Der Schatten Ihres alten Freundes

H. P.

37.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Baden, den 9. November 1860

Freundin,

Heute bekam ich ein Paquet, ein Paquet mit 27 veralteten Briefen darin, die mich einen Monat lang vergebens aufgeſucht, da ich fortwährend umhergereiſt war, und mich wie ich Ihnen geſagt, von der Welt ganz zurückgezogen, alle Verbindungen, die nicht die leidigen Geſchäfte betreffen, abgebrochen habe, und in der Regel keinen anderen Brief mehr beantworte, als ſolche geſchäftliche, ſelbſt die von mir lieben Perſonen nicht. Da aber erblickte ich unter der Maſſe von Briefen, nachdem ich ſie entſiegelt, um ſie nur flüchtig anzuſehen, einen roſenrothen Bogen, und dem konnte ich nicht widerſtehen, weil ich gleich wußte, von wem er kam.

Dieſen alſo las ich, und freute mich Ihres treuen Andenkens, meine gute, kluge und berühmte Ludmilla, freute mich Ihrer Triumphe in den fremden Ländern, und vor allem über Ihren friſchen, noch ſo ganz allen Eindrücken offnen Sinn, wie ich dieſen auch in meiner Jugend hatte, und ſah wieder einmal recht klar ein, wie auf die Gegenſtände ſelbſt gar wenig ankommt, ſondern alles nur auf die Beſchaffenheit der Augen, die ſie ſehen! Auch mir erſchien damals 1808 Genua wie eine Zauberſtadt, die Sie mir jetzt ſo ſchön ſchildern — als ich es aber vor drei Jahren wiederſah, fand ich alles tief unter meiner Erinnerung, fand die Marmorpaläſte ſchmutzig, und in ihren Dimenſionen wenig impoſant, die Anhöhen hinter der Stadt abſcheulich kahl, und das Leben in der herabgeſunkenen Provinzialſtadt äußerſt uncomfortable. Es war dennoch daſſelbe Genua, aber ich ein blaſirter Greis, ſtatt eines unpreſſionablen Jünglings, dem die Phantaſie noch alles dreifach verſchönerte.

Nun bin ich entſchloſſen in's bequemſte Pflanzenleben für die paar letzten Jahre überzugehen, alle lebhaften Eindrücke zu vermeiden ſtatt ſie zu ſuchen, und in einem guten Klima, von regelmäßigem häuslichen Comfort, ohne Luxus, umgeben, nach und nach in vollkommener Ruhe einzuſchlafen.

Ein ſanftes Roſablatt von Zeit zu Zeit wird jedoch immer wohlthuend meinen Schlummer, wie ein angenehmer Traum verſchönern, eine Antwort verbürge ich jedoch nicht jedesmal. Hier dürfen Sie lächeln, denn Sie müſſen viel mehr Vergnügen empfinden, ſo ſchöne Briefe zu ſchreiben, als meine papiernen Nachtmützen zu leſen.

Aber die Erbſchaft meiner ehemaligen Extravaganzen bleibt Ihnen, obgleich ich auf alles das jetzt auch nur als Spreu zurückblicke, und bedaure ſoviel Zeit daran gewendet zu haben mich ſelbſt kennen zu lernen, eine Bekanntſchaft die, après tout, der Mühe wahrlich wenig werth war.

Bei der nächſten barocken Ruine, die Sie auf Ihren Reiſen beſichtigen, denken Sie an mich, und legen Sie, wie bei Genua, dazu die goldene Brille an — aus welcher Bitte Sie den Schluß ziehen mögen, daß die Eitelkeit zuletzt im Menſchen ſtirbt.

Ihr treu ergebener H. P.

38.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Berlin, den 13. April 1861.
(Sonnabend.)

Liebe Freundin,

Ich war ſeit Ihrem lieben Beſuch, den ich ſo gern wiederholt geſehen hätte, faſt immer krank, und bin nur ſelten aus dem Haus gekommen, und einmal wo ich verſuchen wollte, Sie in der Potsdamerſtraße Abends zu überfallen, ward ich durch einen bei mir findenden Befehl verhindert, als ich vom Diner zurückkehrte.

Laſſen Sie mich nun wiſſen, nur mündlich durch den Ueberbringer, ob und wann ich Sie morgen Nachmittag, oder Montag, am wenigſten von Geſchäft oder Vergnügen abhalte.

Herzlichſt der Ihrige
H. Pückler.

39.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Donnerſtag.

Liebe, beſte Freundin,

Abſchiednehmen von mir lieben Perſonen, iſt mir von jeher antipathiſch geweſen — und die letzte Erinnerung unſeres

Beiſammenſeins war ſo heiter und anmuthig, daß ich ſtatt einer mit trauriger Miene, dieſe, in Ihrer ganzen Liebenswürdigkeit ausgeprägt, friſch mit mir nehmen will, und den betrübten Abſchied meinem Bilde auftragen, das hier beſcheiden bittet, es in Ihre hübſchen Hände zu nehmen, und ihm zu verzeihen, daß es nur noch ein alter Schatten iſt.

Auf Wiederſehen im Sommer, et tout à vous

H. Pückler.

10.

Danzig, den 30. Oktober 1861,
meinem 76. Geburtstage.

Meine liebe, ſehr hochgehaltene berühmte Freundin!

Werden Sie nicht irre an mir, wenn ich Ihnen jetzt ſo viel weniger ſchreibe als ſonſt. Meine Geſinnung und Anhänglichkeit bleibt vollſtändig immer dieſelbe, aber meine Laune iſt veränderlich, und ſehr miſanthropiſch. Nach dieſer meiner letzten Erſcheinung in der großen Welt bei den Krönungsfeierlichkeiten, die ich für meine Pflicht hielt, ziehe ich mich für immer gänzlich von jener Welt zurück, und dann werden in verhältnißmäßiger Einſamkeit ſchon wieder Epochen kommen, wo ich vielleicht wieder eben ſo ſchreibſelig werde als früher.

Zuweilen ſchrieb ich auch jetzt noch an Andere, doch von allen nicht ganz unbedeutenden eigenen Briefen konſervire ich Kopieen, von den erhaltenen die Originale, wenn es der Mühe werth iſt, die auch alle für Sie beſtimmt ſind, doch behalten Sie dies für ſich, weil mir ſonſt niemand mehr vertraulich ſchreiben würde, was Ihrer künftigen Biographie meines armen Ich ſchaden würde, und daß ich auf dieſe Biographie rechne, iſt meine letzte Eitelkeit, denn Ihr Scharfſinn, der nach Goethe's Vorſchrift in's wahre Menſchenleben zu greifen verſteht, wird mich intereſſant machen, und wir werden uns auch vorher noch im Leben vielleicht noch immer beſſer kennen lernen. — Es iſt zwar heute mein 76. Geburtstag, aber etwas Jugend und deren Empfänglichkeit iſt noch in mir, wenn auch modifizirt durch die unabwendbaren Geſetze der Natur. Ich muß heimlich über mich ſelbſt lachen, wenn ich hinzuſetze: das Feuer brennt nicht mehr, aber es wärmt noch. Ich wünſche nichts mehr als Ihnen dies auf dem neueren Wege der Erfahrung zu erklären, derjenigen Philoſophie, der ich am meiſten anhänge, aber ich muß noch ein volleres Vertrauen zu Ihnen haben, alles vor Ihnen ſagen und thun zu können. Antworten Sie mir darauf, wenn wir uns wiederſehen. Nein, Sie ſollen mir ſchriftlich darauf antworten, damit ich mich überzeuge, daß auch Sie volles Vertrauen in mich ſetzen. Ich bin einmal ein strange und wunderliches, aber doch ein ächtes Original, und ſo müſſen Sie mich betrachten, Ludmilla.

Schloß Branitz den 1. Februar 1862.

So weit hatte ich an meinem Geburtstag geſchrieben, glaubte im Drang mannichfaltiger Geſchäfte und Reiſen den Brief längſt vollendet und abgeſchickt, und finde ihn nun hier erſtaunt wieder in meinem Reiſeportefeuille, das ich wegen eines anderen Schreibens unterſuchte!

Sie glauben gewiß kaum wie oft ich an Sie denke, liebe Ludmilla, ja oft von Ihnen träume, und immer Angenehmes, zuweilen noch mehr als das.

Jetzt war ich einige Wochen krank, was ich benutzte, um die ungeheuer intereſſanten Tagebücher Varnhagen's (für die wieder meinen innigſten Dank) durchzuleſen, und mit Randgloſſen zu verſehen, was ich jetzt immer thue ſeit einiger Zeit, wo nämlich ein Buch mir Gedanken giebt. Aus dieſen Notizen würde mich jemand ganz gut kennen und beurtheilen lernen, weil ſie ſo recht ächt, ohne Nachdenken darüber, mir aus der Seele fließen. Selten leſe ich ſie wieder durch, will

Ihnen aber abſchreiben, was ich am Ende des zweiten Theils finde, den ich geſtern vollendet:

„Welchen tiefen Dank ſchulden wir doch ſeiner Nichte, daß ſie den Muth hatte eine ſo bedeutende Individualität wie die ſeine, mit all ihrem Licht und Schatten, aus dem Innerſten heraus, der Welt bekannt zu machen, trotz aller verwundenden Pfeile, die aus ihr hervorblitzen. Und doch, wie viel edler, gefühlvoller, ächt menſchlicher, die herzlichſte Theilnahme gewinnender, ja ſelbſt geiſtestiefer und karaktervoller erſcheint Varnhagen in dieſen hinterlaſſenen Schriften, als der frühere geglättete, ſtets zurückhaltende, ſich nur halb ausſprechende, geiſtreiche, hochverdiente aber immer diplomatiſirende Schriftſteller mit claſſiſcher Vortrefflichkeit in Styl und Form.“

„Viele mögen ihn früher ſehr geehrt, Viele ſehr bewundert haben, die ihn jedoch vielleicht jetzt erſt haſſen oder lieben lernen werden — und ich ſelbſt gehöre in mancher Hinſicht zu dieſen Letzteren.“

„Viele werden übrigens auch (ebenfalls gleich mir) mit ſeinen ſozialen und politiſchen Anſichten nicht ganz übereinſtimmen, doch den unaufhaltſamen, edlen Drang nach einem vernunftgemäßen kräftigeren Fortſchritt, aus dem ſie allein ſo feurig entſpringen, ſollte Jeder von uns Deutſchen warm verehren und eifrig theilen.“

Schreiben Sie mir nun etwas von ſich, von Ihrem jetzigen Leben, Ihren Freunden, Projekten u. ſ. w., auch ob Sie mir wirklich noch einige Freundſchaft bewahren, trotzdem daß ich nur noch eine alte, verwitterte Ruine bin, nur noch mit dem einen Verdienſt: Ihnen anzugehören.

H. P. M.

41.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Schloß Branitz, den 17. Februar 1862.

Liebſte Ludmilla,

Ich habe einen langen Brief an Sie am 1. Februar abgeſendet, und da ich ungewiß war, ob Sie noch in Ihrer alten **Wohnung** lebten, ſchickte ich den Brief unter der Enveloppe an **Frau Kammergerichtsräthin Gottheiner, Matthaikirchſtraße Nr. 21.**

Da ich nun ſonſt immer ſo bald eine freundliche Antwort von Ihrer lieben Hand erhielt, ſo bin ich beſorgt, daß mein Brief gar nicht in Ihre Hände gekommen ſein könnte, und bitte inſtändig Erkundigung darüber zu veranlaſſen, damit er nicht in unberufene Hände kommt, was in der That diesmal beſonders fatal wäre.

Ich ſchreibe jetzt nichts mehr, bis ich durch Sie, liebſte Ludmilla, erfahren, wie es mit dieſer Sache ſteht, welche mich beunruhigt.

Wie immer auf das herzlichſte

der Ihre H. Pückler.

42.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Berlin, den 10. April 1862.

Ihr Brief aus Neapel, liebe Ludmilla, hat mich ſehr krank getroffen, aber doch ſehr erfreut, obwohl ich nicht vermochte ihn gleich zu beantworten.

Daß es Ihnen ſo gut auf Ihrer kühnen Reiſe gegangen, iſt wahrlich ein Glück, denn, obgleich Sie mich gar nicht von dieſem Unternehmen avertirt hatten, beunruhigte es mich wirklich, als ich es hier erfuhr, recht ſehr für Ihre Sicherheit.

Hier in Berlin geht es Ihnen aber gar nicht ſo gut, und es ſcheint, daß die beiden letzten Theile (3. und 4. der Memoiren), die ich vor meiner Abreiſe nach Berlin noch nicht leſen konnte, obgleich ſie mir Brockhaus durch Ihre Güte geſchickt, Ihnen eine Unmaſſe neuer Feinde zugezogen haben. Ich war ganz erſtaunt, als ich bei meiner Ankunft in Berlin, um mich nach Ihnen zu erkundigen, zu der Dame ging, die Sie mir als Ihre vertraute Freundin genannt, und ich, in dieſem Sinne zu ihr ſprechend, von ihr die Antwort erhielt: „Oh, wir ſind gar keine Freunde mehr mit Fräulein Aſſing, doch habe ich Ihrer Durchlaucht an mich adreſſirten Brief für ſie ſogleich an deren Dienerin geſchickt.“ Noch mehr aber erſtaunte ich, als ſie fortfuhr: „Fräulein Aſſing hat auch ihre beſten Freunde von ſich entfernt durch die nicht zu entſchuldigende Art, mit der in den letzten Theilen ihres Werkes ſelbſt unſere geliebte Königin ſo ſchonungslos angegriffen worden iſt.“ Mein Gott, ſagte ich, wie iſt das möglich, und in welcher Weiſe iſt das geſchehen, doch gewiß nur in politiſcher Hinſicht? „O nein, das wäre nichts, die Königin iſt in ihrem Privatleben angegriffen, und ſelbſt ohne alle Schonung des Herrn von Schleinitz Name in einer Art erwähnt und mit ihr in Bezug gebracht, die Jedermann empört. Denken Sie ſich, wie ſchwer ſelbſt eine geringe Frau ſo etwas kränken müßte, und hier eine Königin!“

Ich verließ die Dame höchſt bekümmert wegen des Vernommenen, um mich weiter zu erkundigen, und leider hörte ich, wo ich auch anfragte, immer daſſelbe, und auch dieſelbe lebhafte Mißbilligung. O, Ludmilla, wie haben Sie, die ich ſo gut und wohlwollend kenne, von ſo treuer Geſinnung im Leben, ſolche Dinge im Manuſcript Ihres Onkels nicht unterdrückt, und haben Sie denn auch meiner dabei gar nicht gedacht, da Sie wiſſen, daß ich mich, als die Polizei Sie aus Berlin vertreiben wollte, durch Herrn von Auerswald ſpeziell bei der Königin für Sie auf das lebhafteſte verwandte, und der Erfolg *ſofort* der erwünſchteſte war. Wie oft habe ich ſchon früher perſönlich mit der Königin mit größter Anerkennung von Ihrem Onkel und Ihnen geſprochen, ja Sie Beide, mit voller Ueberzeugung, als der Königin ſehr zugethan, geſchildert, wie denn in der That Varnhagen ſich gegen mich ſtets nur vortheilhaft, und ihre ausgezeichneten Eigenſchaften anerkennend über die Prinzeſſin von Preußen geäußert hat, ja er ſchien in den letzten Zeiten oft wahrhaft beſorgt um ſie, weil er ſie übel umgeben glaubte. Ich kann mir nicht denken, daß er darin nicht aufrichtig gegen mich geweſen ſein ſollte.

Ich habe ſeitdem eine Audienz bei der Königin gehabt, und ihr Benehmen gegen mich verändert und befangen gefunden. Ihres Buches ward mit keiner Silbe erwähnt, auch der König war weniger freundlich gegen mich als ſonſt. Der Königin kann ich es jetzt ja gar nicht mehr verdenken, wenn, nachdem ſie von Perſonen, die ſie als meine nahen Freunde kennt, ſo ſchwer verunglimpft worden, nun auch an *meiner* doch ſo tiefen Ergebenheit für ſie (wozu, wie Ihnen bei meinem Karakter hinlänglich bekannt iſt, deren höchſter Rang *gar nichts* beiträgt) zweifeln müßte, ja mich vielleicht einer niederträchtigen Falſchheit gegen ſie fähig hielte — *Sie*, die ich ſeit ihrer Kindheit kenne, und die nie ſich in ihrem Wohlwollen gegen mich verändert hat, und in der langen Zeit, wo ich, wegen der Feindſchaft des vorigen Königs gegen mich, an deſſen Hofe nur Gegner fand und Nichtbeachtung, *allein* mir durch ihr Benehmen eine Stütze blieb, wie ſie denn überhaupt gegen alle ihre Freunde mit ſeltener Treue ſtets gehandelt hat. Denn ſie iſt eine edle Frau, die, wie wir Alle, von menſchlichen Unvollkommenheiten und Schwächen nicht frei ſein wird, die *mir aber* nie Veranlaſſung gegeben hat, nur einen Augenblick aufzuhören, ihr die liebevollſte, dankbarſte Verehrung zu widmen, als einer ſeltenen Erſcheinung, wie ſie mir, in jenen höchſten Sphären beſonders, nirgends ſchöner vorgekommen iſt, und ich würde wahrlich mich ſehr unglücklich fühlen, ſo unſchuldig ich auch daran bin, dem Argwohn einer ſolchen Frau verfallen zu ſein, und das doppelt, als durch Sie herbeigeführt, Ludmilla!

Erinnern Sie ſich, daß ich nach der Attaque gegen Weimar im erſten Theil der Memoiren (die ich ebenfalls nach der Freundlichkeit und vollkommenſten Anerkennung, welche Ihr Onkel, wie Sie ſelbſt, vom ganzen Weimariſchen Hofe erhalten haben, nicht billigen konnte) Sie, liebe Ludmilla, inſtändigſt bat, wenn in der Fortſetzung der Memoiren ähnliche verfängliche Stellen vorkämen, mich vorher damit bekannt zu machen, wo Sie vorausſetzen könnten, daß ich ernſte Bedenken dabei finden würde. Warum haben Sie das nicht gethan! Mir hätten Sie Kummer erſpart, und dem Intereſſe Ihrer Schrift hätten Sie nicht das Mindeſte geſchadet, wohl aber ſich ſelbſt nicht ein neues Heer von Feinden zugezogen, die am Ende doch ſehr unbequem werden können, beſonders wenn man ſie ſich in jugendlichem Uebermuth ſelbſt auf Thronen ausſucht. Ich habe zwar immer die Leute zu überzeugen geſucht, und halte es in der Hauptſache auch ſelbſt für wahr, daß dieſe vielen angefochtenen Stellen ja nicht von Ihnen geſchrieben ſind, und daß, wenn Sie ſie in nichts unterdrücken wollen, dies lediglich aus vielleicht übergroßer Pietät für Ihren Onkel und deſſen ausgeſprochenen Willen geſchehe, dem ſo theuren Onkel, dem Sie alles, wie dem liebevollſten Vater, zu verdanken hätten. Aber es ſchlägt jetzt nicht mehr an, und man erwiedert ſtets, daß Sie in vielen Fällen es doch ohne Schaden für Ihren Onkel hätten thun können und ſollen.

Ich beſchwöre Sie nun, liebe Ludmilla, da ich noch gar nicht weiß, was in dieſem vierten Theil beſonderes Uebles ſtehen ſoll — daß Sie wenigſtens in der Fortſetzung der Memoiren nichts Nachtheiliges für die es ſo wenig verdienende Königin, und gerade die, welche Ihre demokratiſche Parthei, als die des Fortſchritts, cum grano salis und sapientiae am meiſten, ja faſt allein unterſtützt, und über alle Vorurtheile der Kaſten weit erhaben iſt — im Manuſkript ungeſtrichen laſſen wollen.

Ich verlaſſe Berlin, ſobald es meine Geſundheit irgend erlaubt, und ſetze meinen Brief in Branitz fort. Alſo heute noch sans adieu, aber wahrhaft melancholiſch über das Geſchehene. —

Branitz, den 27. Mai 1862.

Ein neuer Rückfall meiner abſcheulichen Grippe, der mich faſt drei Wochen meiſt im Bett hielt, und der Wunſch, ehe ich meinen Brief an Sie abſchickte, das corpus delicti ſelbſt geleſen zu haben, hat mich ſo lange aufgehalten.

Nun aber erhielt ich geſtern Ihr Schreiben vom 24., und eile zur Antwort, damit Sie dieſelbe noch in Florenz antrifft. Bis jetzt habe ich erſt den dritten Theil bewältigt, und ſo viel für Sie an den Rand geſchrieben, daß ich eben erſt damit fertig geworden, vor dem vierten Theil fürchte ich mich aber ordentlich — denn im dritten fand ich freilich wohl ungerechte Urtheile und Verkennung der Motive der Prinzeſſin von Preußen, aber keine Beleidigung, wie man in Berlin behauptete.

Nun aber genug von dieſem mich fortwährend betrübenden Gegenſtand.

Erzählen Sie mir doch in Ihrem nächſten Briefe im voraus etwas über Italien. Ich bin ſehr begierig, Vorurtheilsfreies, Selbſterfahrenes über das dortige Treiben und die dortigen markanten Perſönlichkeiten aus Ihrer eigenen Anſchauung zu vernehmen.

Die Italiener mögen ſich ſehr verändert haben, ſeit ich ſie vor langen Jahren gekannt, aber wenn ihr Nationalkarakter nach der heutigen Aufregung wieder in das frühere Gleis zurückkehrt, und Napoleon nicht mehr iſt, bezweifle ich, daß ſie lange vereint bleiben, eben ſo wenig als dies je unter den Deutſchen der Fall ſein wird, die mir nahe daran ſcheinen, ſich gründlicher als je zu trennen.

Ihr Muth aber in einem ſo verſtörten Lande, wie Italien jetzt iſt, ſo ganz allein, ſelbſt bis Sizilien, trotz ſeiner Räuberbanden, ſo unbefangen umherzuwandern, iſt in der That bewunderungswürdig, und intereſſant muß es gewiß geweſen ſein. Ich erinnere mich ähnlicher Gelüſte aus vergangenen Zeiten, denen ich auch ohne Schaden entging, ungeachtet bedeutender Gefahren.

Ich gebe dieſen Brief einem guten Bekannten, um ihn in Sachſen auf die Poſt zu geben, damit er nicht von der Polizei geleſen wird; mir können Sie hierher ſicher ſchreiben, unter ähnlichem Kouvert mit dem Ihres letzten Briefes, oder auch unter Doppel-Kouvert an Herrn Billy hierher, nach Branitz bei Kottbus, adreſſirt.

Sobald ich kann, reiſe ich ſelbſt nach dem Süden, denn ich kann das hieſige Klima nicht mehr vertragen, doch bleibt auch hier der Geiſt noch ſo ziemlich friſch, noch nicht viel dümmer als ſonſt, aber leider weniger freudig, und oft etwas hypochondriſch.

Und nun nochmals die Bitte, zu beherzigen was ich von Berlin geſchrieben, und alle guten Geiſter mit Ihnen.

H.

43.

Ludmilla Aſſing an Pückler.

Florenz, den 8 Juni 1862

Mein theurer, innigſt geliebter Fürſt!

Geſtern erhielt ich Ihren Brief, der mir, wie alles was von Ihnen kommt, Ihre treue, aufrichtige Freundſchaft, Ihre gränzenloſe Güte für mich zeigt, die mich rührt und beglückt, und für die ich Ihnen tauſend, tauſend Dank ſage. Daß in

Ihrem Schreiben mich manches ſchmerzlich bewegt hat, werden Sie begreifen, und es iſt mir ein wahres Herzensbedürfniß, Ihnen mit der vollen, unbeſchränkten Aufrichtigkeit, die ich Ihnen gegenüber gewohnt bin, und die Sie mir ſtets verſtattet haben, zu Ihnen zu reden. Zuvor laſſen Sie mich Ihnen mein Bedauern, meine Theilnahme ausſprechen, daß Sie krank waren, und meine beſten Wünſche für Ihr Befinden, dann aber auch mein tiefſtes Bedauern, daß Ihnen die Herausgabe der „Tagebücher" Kummer bereitet hat. Jetzt werden Sie den vierten Theil geleſen haben, und auf Ihr klares, unbeirrtes Urtheil verlaſſe ich mich: Sie werden gefunden haben, daß die Behauptung, die Königin ſei in ihrem Privatleben angegriffen, in Beziehung zu Herrn von Schleinitz, in eine andere als eine politiſche gebracht, eine reine Verläumdung iſt, die aus Ihrer Mittheilung zu vernehmen mich nicht wenig in Erſtaunen geſetzt hat. Sie kennen mich genug, mein theurer Fürſt, um mir zu glauben, daß ich in dieſer Hinſicht nicht nur die Königin, ſondern jede Frau geſchont haben würde. Ich habe niemals — freilich iſt es wahr, daß ich den Berliner Stadt- und Hofklatſch ſehr wenig kenne — gehört, daß man der Königin dergleichen nachſage; diejenigen aber, die ſo unbegründet Stellen in den „Tagebüchern" deuten, ſcheinen mir nicht blos meine Feinde, ſondern auch die der Königin geweſen zu ſein! In welcher verdorbenen, vergifteten Geſellſchaft leben wir, mein Fürſt, wo dergleichen möglich iſt! Aber ſie iſt auch ſchon im Untergang begriffen, und wir, die wir den neueren Ideen angehören, dürfen vertrauensvoll dem neuen Morgenroth entgegenblicken, deſſen Schimmer uns ſchon verheißungsvoll leuchtet! — Die politiſchen Urtheile über die Königin hielt ich für Pflicht mitaufzunehmen, und finde nicht einmal, daß ſehr Verletzendes unter ihnen vorkommt. Die Königin perſönlich kenne ich nicht, und konnte auch nicht ahnen, daß Sie, beſeelt von gütigſtem Wohlwollen für mich, mich ihr als ergeben geſchildert hatten. Ergeben bin ich der Prinzeſſin Karl, der ich ſtets meine Dankbarkeit bewahren werde, und mit Vergnügen druckte ich das Lob ihrer Schönheit und Herzensgüte in den „Tageblättern“ ab. Wie gern, gewiß, hätte ich Ihnen das ganze Manuſkript gezeigt, um des Vortheils Ihres Rathes zu genießen, aber iſt es denn meine Schuld, daß dies nicht geſchah? Sie ſagten mir, Sie wollten ſich von der Welt an einen verborgenen Ort zurückziehen, Sie wollten für lange Zeit keine Briefe mehr ſchreiben, und in der That ließen Sie von da an die meinigen unbeantwortet. Ich fragte bei Maltitz, bei Anderen, wo Sie wären, niemand konnte es mir ſagen. Da Sie mir das letztemal wie wir uns in Berlin ſahen, als ich Ihnen meinen Vorſatz nach Italien zu gehen mittheilte, erwiederten, auch Sie hätten dieſe Abſicht und wollten einige Zeit in der Villa Lucheſini bei Florenz wohnen, wo Sie dächten, mich wiederzuſehen, ſo glaubte ich, Sie hätten dies gethan. Sollte ich Ihnen nun in ſolcher Ungewißheit jene Manuſkripte nach Branitz ſchicken? Es war unmöglich. Wollte ich mich auch nicht ganz von Ihnen vergeſſen glauben, ſo waren Sie mir doch entrückt, für den Augenblick von mir abgewandt. Dagegen gab ich mich aber wirklich der Hoffnung hin Sie in Florenz wiederzufinden, und dort angekommen, war mein erſtes mich nach Ihnen beim preußiſchen Konſul, bei meinem Banquier, zu erkundigen; natürlich alles vergeblich! Als letzten Verſuch legte ich ein Billet an Sie auf die Poſt, aber natürlich auch dies blieb erfolglos. Dies Billet ſchrieb ich Ihnen den 2. Nov. Den ganzen Druck des dritten und vierten Bandes beſorgte ich erſt von Rom aus, wohin ich mir alle Korrekturen nachſchicken ließ, und erſt nachdem ich dieſe Arbeit beendigt, ging ich nach Sizilien. Damals wäre noch zu allen Berathungen Zeit geweſen. Sie ſehen aber, mein geliebter Fürſt, daß mir nichts übrig blieb, als einzig nach eigenem Ermeſſen, nach Pflicht und Gewiſſen die Herausgabe einzurichten. Nicht muthwillig, ſondern aus tiefſter Ueberzeugung hervorgegangen. Leſen Sie mein Vorwort, in dem habe ich meine Anſicht, meine Geſinnung klar ausgeſprochen. Nichts anderes leitet mich dabei als das Gefühl der Pflicht, die mir das Vermächtniß eines geliebten Verſtorbenen auferlegt, und die Liebe zum Fortſchritt, zur Freiheit. Auch wenn Sie andere Anſichten haben, ſo werden Sie, der Sie alles verſtehen, begreifen, daß man in der Begeiſterung für eine Idee freudig das eigne Leben hingiebt, alle perſönlichen Vortheile hingiebt, an ſich gar nicht mehr denkt. Eine ſolche Begeiſterung macht unverwundbar, gefühllos gegen die Waffen der Feinde. Wenn es wahr iſt, was man mir von vielen Seiten verſichert, daß dieſes Buch mit ſeinem entflammenden Patriotismus zu der neuen Bewegung beigetragen hat, vielleicht noch mehr beiträgt zu der künftigen, die ſchon wie ein Stern am Himmel ſteht, ſo wäre mir das eine ſo glänzende Satisfaktion für meinen Onkel, ein ſo würdiges Denkmal für ihn, dieſe lebendige Wirkſamkeit nach dem Tode auf ſein Volk, großer als die, welche ihm während ſeines Lebens unter den Fürſten verſtattet war, daß ich hierin Entſchädigung für jede perſönliche Verfolgung fände! Und für dieſen Gedanken ſollte ſeine Nichte nicht ſtolz und freudig alles, alles hingeben? O mein geliebter Freund, Sie können in Ihrem Herzen nicht gegen mich ſein, auch wenn Sie politiſch anders denken ſollten! — Jedoch auch der Unterſchied der politiſchen Anſichten kann ſo groß nicht ſein, denn auch Sie liebten ja ſtets die Freiheit, den Fortſchritt, die Menſchlichkeit. Sie ſtehen über Ihrer Zeit, wie alle ausgezeichneten Geiſter, die ihr vorauseilend ſchon der beſſeren Zukunft angehören. Die Götter haben Ihnen nicht nur die Schönheit der äußeren Erſcheinung in ſeltenem Glanze auch für die ſpäteren Jahre verliehen, ſondern auch ebenſo den kühnen, jugendlich genialen Geiſt bewahrt, der an dem Sieg der neuen Ideen freudigen Antheil nimmt.

Was nun Sie perſönlich betrifft, ſo glaube ich und hoffe ich religieusement alles vermieden zu haben was Sie kompromittiren könnte, weder der Königlichen Familie gegenüber, der Sie ſtets anhänglich erſcheinen, noch der Volkspartei gegenüber, der die Zukunft angehört. Ich habe dies wenigſtens ſtets im Auge gehabt, und ich hoffe Sie haben in dieſer Beziehung auch nirgends eine Indiskretion gefunden. Daß man Ihnen am Hofe Ihre Freundſchaft für mich übel nimmt, bedaure ich aus innigſtem, innigſtem Herzen. Was ich Ihnen zu Liebe thun konnte, hat gar keine Gränzen, und ſo verſpreche ich Ihnen deßhalb auch gern die Königin von nun an möglichſt zu ſchonen. Ihnen allein im Vertrauen geſagt, iſt der fünfte Band bereits gedruckt. — Daß Sie damals die gränzenloſe Güte hatten wegen der ungeſetzlichen Verweigerung der Polizei mir die Naturaliſation zu geben, an Herrn von Auerswald geſchrieben haben, bewahrte ich in dankbarem Andenken, aber Sie ſagten mir damals, dieſer, der ſonſt immer ſo freundlich gegen Sie geweſen, habe Ihnen diesmal nicht geantwortet, und erſt nach Monaten, nach einer ſehr ſcharfen und beinahe drohenden Eingabe an den Grafen Schwerin, in welcher ihm juriſtiſch auseinandergeſetzt wurde daß ich bereits das unbeſtrittene Recht auf die Naturaliſation erworben, gab dieſer nach.

Nun bleibt mir noch übrig Ihnen über die Dame Auskunft zu geben, an die Sie meine Briefe adreſſirten. Mit dieſer und ihrer Familie bin ich allerdings ſehr befreundet geweſen; die einzige Urſache, um derentwillen dieſe Freundſchaft aufgehört hat, iſt — ich gebe Ihnen mein Ehrenwort darauf — mein Umgang mit Ihrer Freundin, der geweſen, den mir die Philiſtermoral unendlich verdacht hat, und um deſſentwillen ich mich mit vielen meiner Berliner Bekannten entzweite. Ich habe ſtets gefunden, daß das was man bei den Frauen Tugend zu nennen pflegt, allen Werth verliert, wenn es hochmüthig und unduldſam ſtreng gegen andere Frauen macht, kurz, ich hätte es ungroßmüthig und elend gefunden die* zu verlaſſen, die Sie mir ſo warm empfahlen, und als dies jene Familie eines ſchönen Tages von mir verlangte, lange vor dem Erſcheinen der „Tagebücher“ — betrat ich ihr Haus nie wieder, was Sie gewiß billigen werden. Und Ihre Freundin habe ich nie erfahren laſſen wie viel ich in ſolcher Weiſe um ihretwillen zu leiden hatte. — Hätte ich alte Freunde wegen Herausgabe der „Tagebücher“ verloren, ſo müßte ich es ertragen, jedoch würde es mich ſchmerzen; es iſt dies aber keineswegeſ der Fall geweſen, ſogar Herr von Maltitz, der ruſſiſche Diplomat, hat mir ſeitdem die liebevollſten Briefe geſchrieben, ſogar der alte Geheimerath Johannes Schulze iſt wiederholt in meiner Wohnung geweſen mir ſeinen Beifall, ſeinen Antheil, ſeine Zuſtimmung auszudrücken, von der Begeiſterung der Jugend, von der Anerkennung der Volksparthei ganz zu geſchweigen. Auch das Urtheil des Auslandes iſt günſtig; Miß Charlotte Williams-Wynn, die vieljährige Freundin meines Onkels ſchreibt mir aus London: „I am only expressing the opinion of every one I have seen who has read them, when I say that they are intensely interesting, the last volume more so than any book I know. It is like reading the diary of some patriot of older time to go through the details of 48. There is a life, and a vigour and a kindliness of spirit in spite of the fiery denunciations against the incapacity and wickedness around him, that quite carry one away. You will have received, I feel sure, so much praise and gratitude for having given these volumes publicity and may be you will be weary of hearing a repetition of it. All the News-papers have given extracts from the volumes accompanied with remarks, more or less flattering according to the politics, but all seem to agree that the state of Public Life in Prussia was never before so revealed.“ — Ich ſchreibe Ihnen

dies nicht aus Eitelkeit, ſondern weil ich Ihren wahren freundſchaftlichen Antheil für mich kenne. Daß in Berlin viele perſönliche Leidenſchaften aufgeregt ſind, iſt natürlich, aber ich bin überzeugt, daß wenn dieſe verſtummt ſind, nach zehn Jahren, niemand mehr das Buch angreifen wird.

Vor einigen Tagen iſt mir die Nachricht zugegangen daß man mir nun doch noch ſo nachträglich, nachdem das Buch über drei Monate in aller Händen iſt, in Berlin einen Prozeß machen will. Ich muß geſtehen, es könnte mich ungemein reizen, den 4. Auguſt der Vorladung zu folgen und die Schriften meines Onkels auch in dieſer Weiſe perſönlich zu vertreten, jedoch fürchten Sie nichts, auch rathen mir alle meine Freunde ab, und ich laſſe die Sache ruhig in meiner Abweſenheit abhandeln. Ich werde die etwanige Gefängnißſtrafe nicht antreten, ſondern in dem ſchönen Italien oder der Schweiz den nächſten Umſchwung abwarten. Gehen Sie nach dem Süden, ſo wird mir vielleicht irgendwo die gränzenloſe Freude Sie wiederzuſehen. Bewahren Sie mir Ihre Zuneigung, mein geliebter Fürſt, die ich ſo ſehr erwiedere. Ich kann Ihnen nicht ſagen, welch einen Zauber jedes Lebenszeichen von Ihnen für mich hat.

Sie wundern ſich über meinen Muth allein in Italien und Sizilien zu reiſen? Ich glaube von den Räuberbanden habe ich weniger zu fürchten, als von der Civiliſation. Der andere Muth war größer! — In Italien iſt mir nur Liebes und Gutes begegnet, ich habe überall Gaſtfreundſchaft, Herzlichkeit, Freundſchaft gefunden. Ein anderes mal ſchreibe ich Ihnen ausführlich von meinen mährchenhaft ſchönen Eindrücken dieſer himmliſchen Reiſe, von dem gegenwärtigen Zuſtand Italiens. Für heute fürchte ich Ihre Geduld denn doch endlich zu erſchöpfen. Ich bleibe noch einen Monat in Florenz; ich bitte, bitte, erfreuen Sie mich wieder mit einigen Zeilen unter derſelben Adreſſe.

Mit den treueſten Wünſchen für Sie, voll Verehrung
Ihre L.

14.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Den 15. Juni 1862.

Meine liebe Ludmilla,

Ihr Brief iſt wie immer ſehr ſchön, und die ſanften Vorwürfe, die er enthält, muß ich als gerecht anerkennen. Und meine Vorwürfe, die gute und edle Königin betreffend, finde ich allerdings dadurch zum Theil entſchuldigt, daß Sie mit den ſtattfindenden Verhältniſſen und Verläumdungen, die in dem verdorbenen Berlin mehr als in irgend einer anderen mir bekannten großen Stadt, eben ſo kleinſtädtiſch als boshaft, ſtets courſiren, unbekannt waren. Kennten Sie, mit Ihrem Geiſt und Gemüth die Königin näher, Sie würden ihr reichlich ſo ſehr attachirt ſein als der Schweſter, und ſie außerdem in vieler Hinſicht ſelbſt zu bewundern Urſache finden.

Was nun die in jeder Hinſicht alberne Klage post festum gegen Sie betrifft, die Ihnen natürlich nur noch tauſend Leſer mehr verſchaffen muß, und Ihnen noch dazu den Nimbus der Märtyrerin verleiht — ſo bin ich ſchon a priori überzeugt, daß dieſe grade der Königin widerlicher ſein wird, als irgend Jemand unter Ihren beſten Freunden. Aber wie es in dieſer Hinſicht grade bei unſerer Regierung zugeht, und wie König und Königin in Unwiſſenheit von den weſentlichſten Dingen gehalten werden — davon können ſich die von jenem Treiben Fernſtehenden gar keinen Begriff machen.

Es iſt unmöglich hier, ohne ein Buch ſtatt Brief zu ſchreiben, in weitere Details und erklärende Karakter-Schilderungen einzugehen, aber ſo viel mögen Sie mir auf's Wort glauben: die Königin iſt vorherrſchend liberal geſinnt, hat aber nicht den feſten Karakter einer Eliſabeth, und der König, den ſelbſt Ihr Onkel ganz verkannt hat, will konſtitutionell regieren, iſt aber, wie ſein Vater, ſo beſcheiden, daß er ſeinem eignen, faſt immer richtigen Urtheil nie traut, wenn ſeine amtliche Umgebung nicht damit übereinſtimmt. Wer aber nicht im Dienſt iſt, hat gar keinen Einfluß auf ihn, obgleich er perſönlich das Wohlwollen und die Herzensgüte ſelbſt iſt. Von dem letzten vielleicht weniger und vom erſten das Gegentheil, wäre, es mag ſein, wahrſcheinlich dem Ganzen vortheilhafter, aber Karaktere laſſen ſich nicht ändern, und wenn man bedenkt, wie viel größere Mittelmäßigkeit heute immer allgemeiner in der Welt wird, ſo kann man doch wirklich nicht ohne Albernheit verlangen, daß grade auf den Thronen immer Genies wie Friedrich der Große ſitzen ſollen, die verſtehen ſich ſelbſt an die Spitze der ſtattfindenden Geiſtesſtrömung zu ſetzen, und ſie ſo beherrſchend auch dann in ſich ſelbſt ihr das Oberhaupt geben, ohne dem jene nie zu einem wünſchenswerthen, definitivem Reſultat gelangen kann

Wie ſchwach an Talenten iſt aber nun im Gegentheil bis jetzt Ihre Demokratie und Fortſchrittsparthei, beſonders in unſeren Kammern. Kann man ſich etwas Kindiſcheres denken als z. B. deren neueſte Adreſſe! Nicht ein wahrer Staatsmann iſt in dieſen Kammern zu finden, und die Totalität iſt am Ende eben ſo ungeſchickt als ſogar willenlos.

Was mich betrifft, meine geliebte Ludmilla, deren treues Herz und gebildeten Geiſt ich verehre, ſo wiſſen Sie, daß ich nichts höher ſchätze, als die Wahrheit, wenn wir ſie auch immer nur relativ aufzufaſſen vermögen, ja in höherer Potenz ſie nur immer zu ſuchen beſtimmt ſind, ohne je die ewigen ſie verbergenden Schleier genügend lüften zu können. Um alſo ſo viel als möglich wenigſtens zu einer ſubjektiven Wahrheit zu gelangen, habe ich mich immer bemüht, ſo weit meine ſchwachen Kräfte reichen, keiner unbedingten Autorität mich unterzuordnen, keiner einſeitigen Parthei mich blindlings anzuſchließen, und die Dinge aus der Vogelanſicht von oben zu betrachten, um möglichſt alle Vorurtheile dadurch abzuſchütteln.

Dies führt zur höchſten Toleranz gegen alle verſchiedenen Anſichten auf der einen Seite, und bewahrt vor Ueberſchätzung auf der anderen, verhindert aber nicht die Bewunderung des wahrhaft Großen, und führt endlich zum lebendigen Gefühl der Gottesidee in der Welt, deren wahre Offenbarung eben dieſe Welt ſelbſt iſt — die freilich jeder denkende Menſch ſelbſt nur auf ſeine eigene Weiſe zu erforſchen ſuchen kann.

Als Grundgeſetz finde ich darin ſtete Veränderung im ewigen Leben (welche Ewigkeit ſo komiſch unſere Religionen immer erſt von unſerem Tode an datiren wollen) und daß alles in der Welt auf ſtets wechſelndem Entſtehen und Vergehen beruht, anders ausgedrückt, auf Geburt und Tod. Der erſten folgt immer ein neues organiſches Leben, dem zweiten geht die Zerſtörung nothwendig voraus. In der Geſchichte nennen wir das eine Uebergangsperiode, welche oft Jahrhunderte lang dauert, was der bis jetzt verkannte Prophet St. Simon ſo ſchön „die Abwechſelung der organiſchen, lebensvollen Jahrhunderte mit den kritiſchen, zerſtörenden" nennt. Die erſten ſchreiten fort, ohne es zu wiſſen, die zweiten fühlen die Schwäche des Alters, ſehen nur die Mängel, und verlangen mit Recht alles Beſtehende tadelnd, leidenſchaftlich den Fortſchritt, auch ohne zu wiſſen, daß dies eben nur die nöthige Zerſtörung alles ſich Ueberlebten, mithin auch ihrer ſelbſt iſt, ohne welche die neue Geburt nicht ſtatt finden kann.

Dieſe Perioden gleichen den Rezenſenten, die erſten den Autoren, und ſind daher vielleicht ſcheinbar, reicher an ſich bewußter Intelligenz, aber leider weit ärmer an That. Wie erbärmlich endete deshalb die Revolution von 1848. Sie ſind das Alter, jene die Jugend, aber beide gleich nöthig in der Weltordnung des ewigen Wechſels. Doch die ſchöpferiſchen Genies kommen naturgemäß erſt zur Entſcheidung, und werden meiſtens dennoch ihr Opfer, bewirken aber das Neue, wie

z. B. Jeſus, obgleich auch dieſer größtentheils jetzt ſchon ein vergehendes Altes iſt.

Alle Politik in ſolcher Uebergangsperiode iſt nichtig. Die am Alten hängen ſtreiten erfolglos für Schatten, die Anhänger des Fortſchritts in ſolcher Zeit gleichfalls nur für ihren Untergang. Beide ſind nur (wir Alle alſo) der faulende Dünger, aus dem die neue Saat hervorgehen wird.

Mit ſolchen Anſichten verſtehen Sie wohl, daß ich, meine eigene Schwäche wie die allgemeine fühlend, an dem was die Menſchen ſo lächerlich die Weltbegebenheiten nennen, nämlich die von ihnen ſelbſt im kleinſten Maaßſtab angefertigten menſchlichen Schickſale unter dem Zwang ewiger Naturgeſetze, die eben ſo zwingend für ſie ſind, als für die Ameiſen — nur wenig lebhaftes Intereſſe nehmen kann.

Dieſes widme ich dagegen deſto lebhafter allen mir ſympatiſchen Perſönlichkeiten, und der erhabenen Natur, in der ich höchſte Liebe wie höchſte Kunſt, dieſen Abglanz Gottes täglich mehr bewundernd inne werde, und in ihr ſelbſt zu ſchaffen — wenn auch nur als geringe Eintagsfliege — doch nie müde werden kann.

Aber genug von mir, ich habe dies nur geſchrieben, um ſo kurz als möglich Sie, liebe Ludmilla, von meiner prinzipiellen vollkommnen Unpartheilichkeit in allem was die Politik und deren Partheien betrifft, unter denen nur das Perſönliche mich berühren kann, zu überzeugen, und bin dankbar für Ihr freundliches Verſprechen, dies künftig hinſichtlich einer edlen, vielverkannten Frau berückſichtigen zu wollen. Nun ſchreiben Sie mir bald und unter Enveloppe an Herrn Leitenberger in Kottbus, der Ihren Brief mir gleich zuſchickt.

H.

P. S. Aus der Anklage gegen Sie wird wenig werden, aber ich theile die Anſicht Ihrer Freunde, daß Sie beſſer jetzt nicht nach Berlin gehen. Ich gebe die Hoffnung nicht auf, Sie in Italien zu ſehen.

15.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Branitz, den 1. Auguſt 1862.

Ich bin wieder recht krank geweſen, liebe Love — dann in dringenden, ſorgenvollen Geſchäften in Berlin, und nun wieder hier, um an demſelben früheren Uebel von neuem darnieder zu liegen, nämlich Nieren- und Blaſenſchmerzen, die ſehr widerwärtig ſind, ein Familienübel, an dem mein Vater geſtorben, und auch mein Großvater — allerdings bis zum 96. Jahre — häufig gelitten hat. Sie können alſo denken, daß ich in dieſer ſchlimmen Zeit nicht ſehr ſchreibſelig war, obgleich deshalb meine Theilnahme für Sie immer dieſelbe bleibt, wie meine Anhänglichkeit und lebhaftes Intereſſe für alles was Sie betrifft. Und deswegen thut es mir leid, daß unſere Weltanſichten ſo verſchieden ſind, und ich fortwährend beſonders bedauern muß, daß Sie den vierten Theil der „Tagebücher“ ſo ganz rückſichtslos herausgegeben. — Ach, wäre ich nur damals um Sie geweſen, Love! gewiß hätten Sie mir gefolgt, und mit Caſſirung nur der ſchlimmſten Stellen, gegen nicht allein höchſte, ſondern edle Perſonen gerichtet, die wahrlich nicht zu beneiden ſind, wären ſowohl die ungerechten Kränkungen, als auch die Unannehmlichkeiten für Sie vermieden worden, die jetzt doch daraus hervorgehen müſſen, und wogegen, ſeit die Sache in die Hände der Juſtiz gerathen, gar nichts mehr zu thun iſt. Mich kranken, alten Mann bekümmert das recht ſehr von allen Seiten, und wenn ich Sie nicht ſeit lange ſo lieb hätte, würde ich ganz bös auf Sie ſein, ſowohl um Anderer als um Ihretwillen ſelbſt. Als Ihr wahrer Freund mußte ich das ausſprechen. Laſſen Sie mich nun bald wiſſen, wie es Ihnen ſonſt geht, und ob Sie noch in der Schweiz ſind, wo die herrliche Natur Ihnen hoffentlich größeren Genuß giebt, als die leidige Politik unſerer unſeligen Epoche, welche Phantome verfolgt, die ſtatt der erwarteten Beglückung gewiß nur zum ſchlimmſten Gegentheil führen werden. Denn Voltaire hat wohl recht, wenn er ſagt: „Le monde ici bas sera toujours composé de quelques fripons et de beaucoup de dupes.“ Und ſehr kluge Leute können zu dieſen letzten gehören. Sie, meine gute Love, werden dies leider noch inne werden, wenn ich ſchon längſt im Grabe ruhe, in der bevorſtehenden Kriſe, welche die heutigen, blinden, aufgeſtachelten Partheien immer gewaltſamer herbeizuführen ſuchen, im Jagen nach einer imaginairen Freiheit und Gleichheit, die für die Spekulation recht ſchöne Ideale ſind, nur auf dieſer Welt nicht erreichbar, denn nach jedem Umſturz durch Revolutionen mit allen ſie begleitenden Schrecken und Gräueln lehrt uns die Geſchichte, daß, dem inneren Weſen nach, doch immer wieder eine ähnliche Zeit wie die vergangene, nur verſchieden in der äußeren Form, eintritt, wie z. B. nach der römiſchen Weltherrſchaft mit ihrem Druck, die Völkerwanderung mit unſäglichem Elend, und daraus die Feudal- und Mönchsherrſchaft mit ihrem anders motivirten Druck, dann die abſoluten Könige, wie par exellence z. B. Heinrich der Achte in England, Ludwig der Elfte, der Vierzehnte, der Fünfzehnte, mit ihrem wieder verſchiedenen Druck auf die Menge. Darauf die ſchauervolle Revolution Frankreichs mit allen ihren Folgen, die ihr Endreſultat noch nicht erreicht, aber bereits eine neue Macht, mit ihrem ſpeziellen Druck geſ[illegible]n, die des Kapitals (des Geldes überhaupt), und der Preſſe. Der Druck dieſer beiden Mächte kann die Menſchheit vielleicht noch mehr demoraliſiren, als aller Vorhergehende, jedenfalls droht er ſchlimmer zu werden, als der milde Zwang, die die heutigen Herrſcher noch auszuüben vermögen, die eben auch ſchon dem Geſetz der Altersſchwäche verfallen ſind, und durch dieſe nur, keineswegs durch Tyrannei, die Parthei des Umſturzes ſelbſt hervorgerufen haben, und ſie jetzt in billige Schranken einzuſchließen vielleicht nicht mehr die Kraft beſitzen werden.

So lange die Kraft und Macht noch in ihrer ganzen Fülle da iſt, trugen die Menſchen, wie alle Geſchichte lehrt, auch ihren ſchwerſten Druck ganz ruhig. Nur wenn ſie abgenutzt und ſchwach wird, erſchallt das Geſchrei nach einem ſtets unerreichbar bleibenden Freiheitsphantom.[1] Denn wahre Freiheit, ſoweit ſie möglich iſt, kann ſich ja der Menſch (leider auch nur annähernd) allein individuell in ſeinem Innern erringen, ein Allgemeingut kann ſie nimmer werden, weil die Maſſe der Menſchen eben unausbleiblich in jeder Epoche ihres Daſeins immer dieſelben Egoiſten bleiben müſſen, eine Nothwendigkeit, die keiner unſerer Philoſophen beſſer karakteriſirt und bewieſen hat, als Schopenhauer a priori, und alle uns bekannte Geſchichte a posteriori. Was aber meinen Sie wohl, geiſtreiche Love, daß auch unſer gleichmäßig verehrter Goethe von der ſchwachen Wildheit und papiernen Thatkraft unſrer revolutionairen Jetztzeit geurtheilt haben würde? Er, dieſer König der Geiſter, der immer ſagte: „Thue nur Jeder „in ſeinem ihm angewieſenen Kreiſe ruhig das Beſte was er „kann, in den größten wie in den kleinſten Verhältniſſen, – dann „wird auch das Ganze immer ſich ſehr wohl befinden, und am „ſicherſten vorwärts ſchreiten.“ Mir ſelbſt adreſſirte er einſt dieſe Worte, indem er die Ausdauer meiner, keine Opfer ſcheuenden Beſtrebungen, zur Verſchönerung der mich umgebenden Natur als ſehr verdienſtlich lobte, ſo gering ſie auch Vielen erſcheinen würden.

Nie aber ward dieſe weiſe Lehre weniger befolgt als heute, wo die Mehrzahl ihren ſpeziellen Beruf bei Seite ſetzend, nur von der Manie ergriffen iſt, ſelbſt den ganzen Staat zu reguliren, ja ſogar zu regieren, hierzu aber für's erſte, weil ſie nichts wiſſen, wie wo möglich überall tabula rasa zu machen, um Freiheit und Gleichheit in die Welt zu ſetzen.

---

[1] Anmerkung von Pückler. Was ſoviel tyranniſche Könige und Miniſter in Frankreich verbrochen, mußte der gute, humane, aber ſchwache Louis der Sechzehnte erſt büßen.

Das Uebrige wird vor der Hand der Zukunft überlaſſen, ohne daß die blinde Menge merkt, wie ſie immer dabei nur von dem dunklen Inſtinkt getrieben wird, der ſich in den Worten ausſpricht: Ote-toi pour que je my mette. Nur die Führer (les fripons de Voltaire) wiſſen es ſehr wohl und laſſen hohe und niedere, edle und gemeine Marionetten nach Herzensluſt darin ſpielen. Doch iſt auch ihre Rechnung für die Meiſten, wo nicht für Alle, ohne den geheimnißvollen Wirth gemacht, den wir Schickſal nennen. Sie werden faſt nie die glücklichen Erben ihrer Thaten, die Berechtigten zu neuer Herrſchaft und Macht, zum neuen Druck über die Schwächeren. Faſt immer gehen ſie nach ihrer prekairen Laufbahn ſelbſt unter, und erſt nach ihnen gelingt es dem uberwiegenden Genie eines großen Einzelnen, mit eiſerner Hand die ſtupide Heerde wieder unter einen Hirten und Herren zu bringen. So iſt im Nachbarlande erſt Napoleon III. und mehr noch als er, jetzt Napoleon der dritte, der wahre Erbe und ruhige Nutznießer aller vorhergehenden Umwälzungen geworden, ohne daß unter beiden die ſo lang geſuchte Freiheit eine ſehr beneidenswerthe Wirklichkeit im Sinn der heutigen Demokraten erlangt hätte — wiewohl der große Mann der Neuzeit, meiner Anſicht nach, durch die kräftig hergeſtellte Ordnung und Sicherheit, wie den erneuten, ſchuldigen (weil nöthigen) Gehorſam, ſeinem Lande viel wohlthätiger geweſen iſt, als durch ephemere Realiſirung ideologiſcher, unpraktiſcher Schwindeleien, wie Freiheit und Gleichheit mit Hülfe der Guillotine, Weltherrſchaft durch die blutige Eroberung aller Reiche Europa's, oder wie zuletzt durch das changer de gouvernements comme de chemises. Doch nun endlich trève de politique und all' dieſem unglücklichen Treiben, das ich, der nach Goethe's Vorſchrift ſein Leben eingerichtet, eigentlich nur als Zuſchauer in den Logen des Welttheaters betrachte, und gehen wir wieder zu dem uns perſönlichen über. Hoffentlich ſehen wir uns im Winter wieder, wenn mein Befinden es

erlaubt, und Sie mich wiſſen laſſen, wo Sie ſpäter zu finden ſind, ob noch in der Schweiz, oder wieder in Italien, wie die Zeitungen melden. Wir wollen dann das Leben, alle Welthändel ignorirend, nur von ſeiner heitern und genußreichen Seite geiſtig und körperlich zu verwenden ſuchen, und dazu mögen alle wohlwollenden und weiſen Schutzgeiſter uns behülflich ſein, wenn es deren giebt, was doch im Grunde weder unſinnig (wie mancher andere Glaubensartikel) noch geradezu unmöglich wäre. Sie wiſſen aber, daß ich mit 77 Jahren immer noch ein mährchengläubiges Kind bin, in welche glückliche Region ich mich ſo gern aus der rauhen und monotonen Wirklichkeit flüchte — rauh und ſchwer für mich, gerade jetzt ganz beſonders, mit viel Unannehmlichkeit und Sorge — ſo daß ich im Ganzen viel mehr traurig als froh bin.

Werden Sie nicht etwas über Ihre intereſſanten Reiſen in Italien im irgend einem Journal vorläufig publiziren, womöglich ohne Zukunftspolitik, um die hiſtoriſchen Dinge, die Sie miterlebt, und vor allem die merkwürdigen hiſtoriſchen Perſonen, die Sie kennen gelernt, ohne Partheilichkeit mit Ihrer feinen Beobachtungsgabe zu ſchildern, das wäre gewiß ein ungetrübter Genuß zu leſen! Jetzt gute Nacht und ſüße Träume. Lang genug iſt mein Brief geworden, obgleich er Ihnen wenig gefallen wird. Ich werde ihn wieder durch meinen Dresdener Bekannten ſchicken, der den letzten beſorgt hat, und bitte um ſchnellere Antwort als die meinige iſt.

H.

Le Havre, den 18. September 1863.

Gute Love, ich habe den beiliegenden Brief auf einer ſchon anderthalb Monate dauernden Reiſe, die ich zur Beſſerung meiner Geſundheit (bis jetzt mit wenig Erfolg) unternommen, ſtets mit mir gehabt, und doch nicht abgeſchickt, weil ich über Ihre Adreſſe, nach verſchiedenen widerſprechenden

Nachrichten ganz ungewiß geworden. Da ich aber doch endlich mich entſchließen muß, ſo mache ich den Verſuch mit der Adreſſe in Zürich, wo ich hoffe, daß wenn Sie, wie wahrſcheinlich, nicht mehr da ſind, Sie doch wohl Hrn. Ganzmann inſtruirt haben werden, wohin er Ihnen die Briefe nachſchicken ſoll.

Ich bin nun ſchon ſo lange von Berlin weg, daß ich vom dortigen Treiben gar nichts mehr weiß, und auch verboten habe, mir von Branitz, außer im größten Nothfall, zu ſchreiben, da ich von dort überall wenig Erfreuliches zu erfahren habe, und nicht im Genuß der Reiſe geſtört ſein will. In Paris, wo ich 14 Tage verweilte, hat der Kaiſer wieder Wunder gethan, und während wir ſchon 20 Jahren am Kölner Dom haſpeln, ohne daß viel davon zu ſehen iſt, hat er in 4 Jahren Nôtre-Dame innerlich und äußerlich faſt vollendet nach den alten Plänen, ein wundervoll prachtvoller Bau, romantiſch wie der Dom von Mailand, und weniger ſteif und hart als der von Köln, dem man überdies im Inneren durch ekelhaft moderne, bunte Fenſter und geſchmackloſe Pinſeleien vollſtändig den poetiſchen Zauber des Alten, wie die düſtre Innigkeit jener religiöſen Zeit genommen, die in ihrer Verfinſterung noch ſo ergreifend unſer Gemüth bewegt. Mit großer Sehnſucht erwarte ich Ihre Antwort in Frankfurt a. M. poste restante.

16.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Paris, den 25. September 1862.

Eben erhalte ich, liebe Love, hier Ihren Brief vom 3. September, für den ich dankbar bin, den ich mit größtem Intereſſe und alter Liebe für Sie geleſen, der mich auf der anderen Seite aber doch betrübt hat, weil ich daraus ſehe, daß Sie mit Leidenſchaft einer Richtung folgen, die Ihnen weit mehr Sorgen als Genuß bereiten wird!

Ich will alſo meinen Brief von zwölf gedrängten Seiten vom 1. Auguſt an Sie lieber zurückhalten, weil er zu Ihnen in einem ganz anderen Sinne als dem Ihrigen ſpricht, und dies alles beſſer mündlich ſich beſpricht, wenn es überhaupt etwas Eingang bei Ihnen finden kann. Dann weiß ich auch noch nicht, ob Sie Wahrheit im Widerſpruch vertragen können und objektiv genug ſind, um den Ihrigen ganz entgegengeſetzten Meinungen auch ihr Recht widerfahren zu laſſen.

Ich verlaſſe Paris in wenig Tagen, komme aber vor Mitte Oktober nicht nach Branitz, wohin ich Sie wieder unter der gegebenen Adreſſe zu ſchreiben bitte — bin übrigens kränklich und traurig, und werde wohl bald ſterben, wenn ich noch einen Winter im kalten Norden zubringen muß.

Adieu, gute Love, und verſchonen Sie die, welche ich liebe und ehre. Dieſe Bitte lege ich Ihnen nochmals an's Herz.

H.

47.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Schloß Branitz, den 27. Oktober 1862.

Wieder hier angelangt, danke ich Ihnen, gute Love, für den, wie immer eben ſo liebenswürdigen als ſtets gleich vortrefflichen Brief, vom 8. aus Florenz, den ich hier vorgefunden. Auch freue ich mich, daß Sie wieder in Italien ſind, dem ſchönen Lande, wo ich auch ſein möchte, obgleich ich es herzlich bedaure, daß es von einem großen fripon dirigirt, und von einer erhabenen dupe geführt, das Mark ſeiner beſten Kräfte geopfert hat, um eine Chimaire zu erreichen, die aus wahren Naturgründen unmöglich haltbar zu machen iſt.

Doch das Land können deſſen gefeite Bewohner nicht auf immer ruiniren. Das bleibt immer golden und herrlich, und deſſen Genuß möchte ich mit Ihnen theilen, und werde es vielleicht.

Sollte ich die Freiheit dazu nicht erlangen, ſo habe ich es leider nur ſelbſt verſchuldet. Denn ich machte es nicht beſſer in einer Hinſicht, als der Zeitgeiſt. Um freier zu werden, gab ich mir ſelbſt eine viel ſchwerere Feſſel.

Ach, die Thorheit der Menſchen iſt unerſchöpflich, und recht gewahr wird man es erſt, wenn man die Unterſuchung bei ſich ſelbſt anfängt. Ich ſchäme mich ſo über die unzähligen meinigen, (Thorheiten), daß ich mich faſt des nahen Todes freue, als des einzigen Mittels von dieſem Fluch befreit zu werden, und beſonders von dem Fluch es einzuſehen. Denn was man nicht weiß, macht Einem nicht heiß. Drum iſt der Baum der Erkenntniß in unſerem Paradieſe von jeher der gefährlichſte geweſen, und der armen Eva gewiß weit mehr Schuld dabei aufgebürdet worden, als ſie verdient, wie alle Adamsſöhne es noch heute an Eva's zarten Kindern zu thun nicht müde werden; doch mich hiervon ausgenommen, der ſelbſt halb weiblicher Natur iſt.

Gute Love, es verdrießt mich, daß Sie mir die hübſche Veränderung Ihres zu gelehrten und faſt etwas blauſtrumpfigen Namens Ludmilla in das holde Love noch gar nicht beifällig angerechnet haben. Ludmilla iſt zwar berühmt, aber durch ſpitze Stacheln jetzt, die mich durch Andere hindurch auch ſchmerzlich geſtochen haben — und Love iſt dagegen ſo, wie Sie gegen mich immer geweſen, lieb und ſchuldlos.

Alſo den langen, alten Brief ſoll ich auch mitſchicken, verlangen Sie. Gut, aber es iſt ſicher eine unnütze Predigt, die Sie nur ſchwach finden können — denn in religiöſen und politiſchen Dingen erſcheinen ſich beide Gegner, im mildeſten Fall, doch nur als Schwache und Verblendete. Wenn man aber gar keiner Parthei mit leidenſchaftlicher Ueberzeugung folgt, hat man vielleicht noch das unbefangendſte Urtheil.

Nächſtens mehr bis auf Wiederſehen. Dear Love, farewell.

H.

48.

Pückler an Ludmilla Aſſing

Schloß Branitz, den 12. November 1862.

Liebe Love,

Ich bekomme nie einen Brief von Ihnen, ohne Ihr Talent zu bewundern, in größter Natürlichkeit ſo vortrefflich — ich möchte ſcherzend ſagen, vom Blatte zu ſchreiben, als dies Ihnen gegeben iſt. Es liegt in Ihrem Styl eine Milde, Anmuth, Tiefe und Klarheit zugleich, mit ſo claſſiſcher Mäßigung wohlthuend vereint, daß ich in Wahrheit Ihres Gleichen in dieſer Hinſicht noch gar nicht gefunden habe.

Nachdem ich Ihren letzten Brief eben empfangen, zweimal aufmerkſam durchgeleſen, beſchäftigten mich vorzüglich zwei Gedanken unaufhörlich: Wie ſchade, ſagte ich mir zuerſt, daß nicht lieber Ludmilla die letzten Tagebücher des Onkels geſchrieben, als er ſelbſt! und ferner: Warum ſchreibt jetzt Love nicht lieber *eigne* Bücher ganz aus ſich ſelbſt heraus, ſtatt die Memoiren des Onkels raſtlos mit jeder Büchermeſſe fortzuſetzen. Geben Sie einmal eine Pauſe, und ſichten und prüfen Sie ganz objektiv die Fortſetzung *ſelbſt*, wozu Sie ſo vollkommen befähigt, und meiner Anſicht nach, im Intereſſe Ihres Onkels ſelbſt, mit aller Pietät, ſogar berechtigt ſind. In dieſer Zwiſchenzeit aber erfreuen Sie doch das Publikum mit Ihrem *eignen* großen Talent, zur Abwechſelung in ganz anderer Weiſe sine ira et studio, ganz mit Ihrer ſchönen, weiblichen Grazie. Und welche beſſere Gelegenheit könnten Sie dazu finden, als Ihre Eindrücke, ſeit Sie die langweilige und einſeitige Atmoſphäre Berlin's verließen. Wie herrlich und eigenthümlich ſind ſchon die wenigen detachirten Schilderungen in Ihren Briefen. Wahrlich zu feilen brauchen Sie da nichts, wie die zu herben Stacheln des Onkels. In Ihrem eigenen Selbſt ſind die Roſen nur natürlich, und wenn ich Ihren Ruhm ſtachlich nannte, ſo war es nur deßhalb, weil ihn der Onkel zu ſehr damit geſpickt. Dies ſage ich jedoch nur Ihnen, keinem Fremden, denn mich hat der treue Freund im Leben wie im Tode ſtets verſchont, und ſo war ich ihm auch im Leben, wie nach ſeinem Tode ſtets mit Demuth dankbar, und werde es immer ſeinem mir ſo lieben Andenken bleiben. Doch, daß er mein geehrtes und geliebtes Königspaar ſo ſchroff angegriffen und meiſtens falſch beurtheilt, das würde ich ihm trotz Anhänglichkeit und Reſpekt bitter und ſchmerzlich vorgeworfen haben, wenn er es hätte drucken laſſen. Und ich danke es ihm doppelt, daß er mich auch darin geſchont, weil er meine Anhänglichkeit an dieſe zwei Perſonen kannte, denn nie habe ich von ihm ſolche Aeußerungen gegen ſie gehört, ſo daß ich ſie wirklich mit doppelter Verwunderung nachher geleſen.

Es geht mir leider ſehr ſchlecht wieder, ſeit ich in Branitz bin. Faſt fortwährend plagt mich eine fliegende Gicht, wie es die ſo wenig helfenden Aerzte nennen, und ſeit drei Tagen darf ich das Bett nicht verlaſſen, in dem ich Ihnen ſchreibe, oft mit recht heftigen Schmerzen. Ich bin jedoch, wenn es nicht gar zu ſchrecklich kommt, ein ſehr geduldiger Kranker, wie überhaupt geduldig im Unglück, beſonders wenn es verdient iſt, und an meiner Gicht habe ich wohl ohne Zweifel nicht wenig vorgearbeitet, und im Alter werden oft erſt die gemachten Schulden einkaſſirt.

Es iſt mir jedoch immer lieb, daß mich meine kleinen Sünden noch nicht ganz verlaſſen haben; die ganz reine Tugend kann nur leblos ſein, und gehört in's Steinreich. Ich halte es aber, wie Sie ſehr richtig ſagen, mit den Bäumen und Blumen, die gewiß auch ein wenig zu ſündigen vermögen, ſowie zu lieben. Beides hat ſeine Verwandtſchaft, gleich anmuthig und gleich gefährlich, und führt oft gleichmäßig zu einander.

Mit dieſen zwei guten Dingen muß ich aber aufhören, denn ich bin noch zu krank für lange Briefe. Dear Love, ever Yours

H. P.

18.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Branitz, den 9. Januar 1863.

Dearest Lady Love,

Es war mir allerdings ſchon ganz bange geworden, daß irgend ein zu weit fortgeſchrittener italieniſcher Demokrat Gemeinſchaft der Güter mit Ihnen in Anſpruch genommen, und Sie bis zur Auslöſung in's Gebirge mit ſich entführt hätte — weil Sie, theure Love, die doch immer ſo gut und ſorgſam für Ihren alten Freund geblieben, plötzlich verſtummt waren. Auch waren Sie ja ſtets tolerant genug, mir ſelbſt als ziemlichen Antipoden Ihrer politiſchen Anſichten, dennoch nicht zu zürnen.

Was mich aber nun ſehr erfreut, iſt, daß Sie endlich nicht blos mehr abſchreiben wollen, ſondern mit Ihrem ſo lieblichen Talent wieder ſelbſt das Publikum durch eine eigne Kompoſition erfreuen wollen. Aber glauben Sie meiner alten Erfahrung und unpartheiiſchen, wie auf einige Kenntniß des Publikums baſirten Anſicht.

Geben Sie in Ihrem Buch ſo wenig Politik als möglich, ja womöglich gar keine, ſondern ſchreiben Sie wie z. B. in Ihren Briefen an mich. Grade der Kontraſt zwiſchen dem beißenden und ſchroffen Inhalt der Tagebücher Ihres Onkels mit Ihrer eben ſo lieblichen als geiſtvollen Weiblichkeit, muß, meines Erachtens, eine höchſt vortheilhafte Wirkung hervorbringen, und ſelbſt bei denen, welche die zu treue Publikation der Tagebücher mißbilligen (wenn ſie auch zu den Ihnen Wohlgeſinnten gehören), die Ueberzeugung befördern, daß Sie nur aus, vielleicht etwas zu weit getriebener Pietät, in den Memoiren Ihres Onkels kein Wort haben auslaſſen wollen. Und das wird Ihnen mehr nutzen für die Zukunft als ſchaden. Ich, der weiß, daß dem wirklich ſo iſt, habe mich dieſes Motivs immer zu Ihrer Vertheidigung bedient, wo man Sie tadelte, was, mit dem Lobe Ihres liebenswürdigen Karakters im Leben, und Ihrer ausgezeichneten Gaben vereinigt, nie ohne Wirkung blieb.

Lieber hätte ich freilich gewünſcht, daß Ihre erſte neue Arbeit dieſer Art keine Ueberſetzung wäre, ſondern ganz eigne Reiſeerinnerungen enthielte, doch denke ich, daß Sie damit auch nicht länger zögern werden, und behalte dies vorzüglich im Auge.

Verzeihen Sie die ſchlechte Schrift. Ich bin noch immer leider krank, und liege im Bett, jetzt an der Grippe, und ſchreibe mit einiger Beſchwerde.

Zum neuen Jahre gratulire ich zuerſt für das neue, und dann noch praenumerando für fünfzig nachfolgende.

Vielleicht komme ich bald nach Florenz, wenn nicht in den Himmel.

H. P.

50.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Schloß Branitz, den 9. Februar 1865.

Theuerſte Love,

Wie ſehr beſtärkt mich Ihr letzter Brief in meinem Wunſch, daß Sie *ſelbſt* ſchreiben ſollen mit gänzlicher Weglaſſung der unſeligen Politik, und namentlich der des Umſturzes, die freilich aus *dem* Grunde ſehr weiblich iſt, weil die Weiber heut zu Tage noch in der letzten Sclaverei ſich befinden, welche bisher von den herrſchenden Männern (nur die St. Simoniſten ausgenommen, welche jetzt noch verfehmt ſind, gleich den erſten Chriſten) noch allgemein als *legitim* angeſehen wird.

Wie ſchön und erhebend ſind Ihre kurzen Naturſchilderungen in Ihrem Briefe! Wahrlich, Sie verkennen Ihren wahren Beruf, Ihr eminentes, wirkliches Talent.

Die Täuſchungen der Menſchen ſind ein wunderbares Ding, und beſonders deren Dauer, früher bald zwei Jahrtauſende im Fanatismus der Religion und ihrer Sekten, jetzt im Freiheitsſchwindel. Beides ſind Juwelen, recht verſtanden und angewandt, falſch und fanatiſch ergriffen, nicht nur werthloſe, ſondern mörderiſche Kieſel, wenn man ſich gegenſeitig damit ſteinigt.

Sehen Sie doch die Dinge etwas philoſophiſcher und hiſtoriſcher an, und Sie werden bald finden, wenn Sie finden wollen, daß alle Menſchen weſentlich ſowohl das ariſtokratiſche als das demokratiſche Prinzip in ſich tragen, und dem einen oder dem anderen anhängen, blos nach ihrer geſellſchaftlichen Stellung.

Der alte, ritterliche Adel war gewiß durch und durch ariſtokratiſch. Wo aber ſeine Macht größer ward, ging er ſtets zum Demokratiſchen über, und bekriegte die ſchwächer gewordenen Souveraine, um deren ganze Macht oder doch den größten Theil derſelben an ſich zu reißen, zum großen Nachtheil immer des wahren Fortſchritts der Civiliſation und der Wohlfahrt des Landes.

Heute, wo der Adel nur dem Namen nach noch exiſtirt, und die Macht der Herrſcher ſich abgenutzt, und des Mittelſtandes Einfluß ſich ſo bedeutend vermehrt, will er herrſchen, nicht blos unter ſich, was er ſchon gehörig ausbeutet, ſondern auch über ſich. Er iſt alſo von ſervil, was er ehemals war, rückſichtsloſer, am Umſturz alles noch über ihm Stehenden eifrig arbeitender Demokrat geworden, und die Menge, die nichts denkt and nichts weiß, alſo die unterſten Klaſſen laufen ihm, wie immer wo ſich größere Thätigkeit und kühnerer Wille zeigt, blindlings nach, um ihn eben ſo ſchnell wieder zu verlaſſen, wenn ſein Streben nicht gelingt.

Tritt aber das Gegentheil mit vollem Siege ein, ſo wird dieſer Mittelſtand der höchſte, und ſomit Ariſtokrat, im Anfang gewöhnlich noch anmaßender und aller Vorzüge ſich bemächtigend als ſeine Vorgänger.

Nehmen Sie die Geſchichte aller Länder Europa's vor ſich, und Sie werden mutatis mutandis ſich immer daſſelbe Spiel wiederholen ſehen.

Ich tadle keinen Theil, und ärgere mich nur wo Dummheit will und nicht kann, oder Schwäche keinen Willen mehr hat.

Wahrhaft verehren kann ich aber nur die Wiſſenſchaft, der einzige mögliche Fortſchritt der Menſchheit, im Uebrigen bleibt ſie unverändert die alte Narrenwelt, nur in den Formen dieſer Narrheit wechſelnd, wie die Mode ihre lächerlichen Kleider.

Adieu, Love, und auf baldiges Wiederſehen im Sonnenland, wo man ehemals ſo ſüß lebte, im wonnigen Rauſch, bis das Delirium tremens eintrat.

H. V.

51.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Muskau den 10. Juni 1863.

Sagen Sie mir, Lore, iſt es bei einer Korreſpondenz immer nöthig, daß ſtets Brief um Brief, wie beim Handel geſchrieben wird, das heißt, wenn einmal die Antwort einem der Beiden ausbleibt, dieſer nicht zum zweitenmal ſchreiben darf, bis jene Antwort eingetroffen? Solches iſt jedenfalls kein Beweis von empressement, nicht wahr?

Erkennen Sie, Klügſte der Frauen (abgerechnet die republikaniſche Manie) die Politik dieſer zwei Fragen? Sie werden geſtellt nach dem weiſen Prinzip: Wenn Du Dich ſchuldig fühlſt, ſo beginne damit, ſtatt Dich zu entſchuldigen, ſelbſt Vorwürfe zu machen, gerechte oder ungerechte iſt einerlei, wenn ſie nur irgend etwas Plauſibles haben. Sapienti sat.

Aber um nicht gar zu lakoniſch zu bleiben, eine wichtige Entſchuldigung habe ich doch. Sie haben mir Ihre Adreſſe nicht geſchickt im letzten Briefe. Drum hoffte ich doppelt ſehnlich auf den zweiten; denn iſt bei Ihrer Beweglichkeit die alte Adreſſe noch gültig? Quien sabbe. Abgerechnet daß ich auch dieſe erſt jetzt wieder aufgefunden habe, da ich ſie aus dem Brief geſchnitten und verlegt.

Habe ich Ihnen geſchrieben, daß meine Nichte heirathet, und ich bald nach Italien zu kommen gedenke? ich erinnere mich deſſen nicht mehr, nur ſo viel weiß ich, daß ich ein ſchrecklicher Thor war, mein halbes Vermögen zu opfern, um eine Wüſte unſeres ſandigen, kalten Nordens zu verklären, ſtatt gleich mich in einer paradiſiſchen Gegend, mit vernünftigem Klima, umſonſt anzuſiedeln. Manchmal begreife ich gar nicht, wie ich, der eigentlich doch gar nicht dumm iſt, ſo viel monſtröſe Thorheiten im Leben begangen habe.

Je mehr ich aber darüber nachdenke, je wahrſcheinlicher wird es mir, daß hauptſächlich die Schwäche der Gutmüthigkeit in meinem Karakter daran ſchuld iſt, gewiß eins der ſchädlichſten und gefährlichſten Laſter, denn gutmüthig iſt keineswegs gut. Dies Letzte iſt feſt und ſicher, jenes nur ſchwach und ſchwankend und nachgiebig, sans rime et sans raison.

Ich bin dieſen Augenblick in Muskau, meiner Hauptſchöpfung, die in Wahrheit durch ihr üppiges Wachsthum ſehr ſchön geworden iſt, und auch durch ihren coloſſalen Umfang (5000 Morgen, Park und Gärten) imponirt.

Dies hat mich etwas getröſtet, denn damit laſſe ich wirklich etwas Bedeutendes zurück.

Ich ward von den Einwohnern der Stadt glänzend empfangen, mit Schützenaufzügen, Illumination und endloſem Fackelzug. Dies ganz unintereſſirte Entgegenkommen nach zwanzigjähriger Abweſenheit war in der That eine Belohnung, und ſchon erfreulich an ſich als etwas Edles, in das ſich kein Eigennutz miſchte, ſo ſelten in unſerer elenden Zeit, alſo künſtleriſch, ſchön, das Beſte was man überhaupt über etwas ſagen kann, im Moraliſchen wie im Aeſthetiſchen.

Uebrigens geht es mir nicht beſonders. Ich bin faſt immer kränklich, und fühle täglich mehr das nun ernſtlich zur Regierung kommende Alter, mit dem ich bis jetzt noch halb und halb coquettiren konnte. Dies raubt mir faſt jeden Reſt von Eitelkeit, was ich für einen großen Verluſt halte. Möge Italien mich wieder beleben, und Sie meine Eitelkeit.

H.

52.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Berlin den 5. Juni 1864.
(Wegen meiner Krankheit erſt abgeſandt am 8. Juni von Branitz).

Ich habe Ihnen lange nicht geſchrieben, Lady Love, aber deshalb bleibe ich doch in meinen Geſinnungen ſtets der Alte: politiſch Ihr Gegner, perſönlich Ihr Freund, und Ihrer vielfachen Talente Bewunderer. Aber das Alter und ſeine Folgen machen matt. Nicht blos meine Korreſpondenz mit Ihnen, auch alle anderen, die nicht blos geſchäftlich dringend ſind, habe ich immer mehr aufgegeben, und jetzt bin ich faſt in der Lage des franzöſiſchen Marſchall's, der alle empfangenen Civilbriefe monatlich dadurch beantwortete, daß er ſie verbrannte.

Die letzten zwei Monate habe ich im Bett an einer gefährlichen Bronchitis elend zugebracht, drei Wochen lang keine Nahrung zu mir nehmen können, als Buttermilch, und vor Keuchhuſten nie eine volle Viertelſtunde lang ſchlafen können, was mich faſt zum Skelett abgemagert hat. Zum Winter komme ich nun wohl ſicher nach Italien, wenn ich bis dahin noch ein Thier der Erde bin.

Vorläufig iſt die ſchwere Krankheit beſeitigt, und ich hoffe in wenig Tagen nach Branitz zurückkehren zu können, wohin ich immer zu adreſſiren bitte, wenn Ihre Großmuth ſich zur Kalligraphie à mon intention herablaſſen will. Wahrer Edelmuth (den nur Frauen beſitzen) fährt fort zu ſchreiben auch ohne Antwort. Die letzte erhalten Sie von mir jedenfalls in meinem Teſtament.

Ihr Freund Laſſalle iſt ein merkwürdig begabter Menſch! Mir thut es leid, daß ein ſolches Genie, unſerer Zeitepoche gemäß, mehr zur Zerſtörung als zum Aufbau dienen muß; den richtigen Fleck dazu hat er allerdings getroffen.

Ich habe hier, ehe ich ſo krank wurde, eine Dame kennen gelernt, die mir viel aus älteren Zeiten von Ihnen erzählte. Warum theilen Sie mir nicht mehr über ſich ſelbſt mit? das hätte mich ſehr intereſſirt. Sie ſind eigentlich, gegen meine zu offene und impreſſionable Natur, eine zu boutonnirte, was ich erſt jetzt bemerke, und von welcher klugen Eigenſchaft ich in meinem bedachtloſen Leben, wohl mit großem Nutzen, etwas hätte brauchen können.

Haben Sie aber deshalb keine zu geringe Meinung von mir. Ich bin wenigſtens immer ich ſelbſt, nie eine Kopie, ein ſich ohne Widerſtreben gehen laſſendes Naturkind bis zum Tod, dem ich auch ganz freudig entgegen ſehe, als etwas Neues, wenn auch kein Fortſchritt (die Narrenkappe unſerer Zeit) doch jedenfalls eine Veränderung, was ſchon eine Wohlthat iſt in dem großen Einerlei der Ewigkeit.

Ihr Alter.

53.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Branitz den 5. Auguſt 1861.

Liebenswürdigſte Love,

Wie bezaubernd iſt die Schilderung Ihres reizend naturprächtigen Landaufenthalts bei Livorno, und welche Sehnſucht erweckt ſie in mir, dort bei Ihnen zu ſein!

Aber ſeit meiner letzten lebensgefährlichen Bronchitis iſt es ziemlich aus mit mir. Ich bin ſelbſt zu ſchwach, um nur in das Bad von Hohenahr zu reiſen, welches mir ſo dringend von meinem Arzt in Berlin empfohlen worden iſt, um nicht im nächſten Winter derſelben Krankheit wieder zu verfallen. Schreiben Sie mir nur immmer, wenn auch nur mit zwei Worten, wo Sie zu finden ſind, vielleicht kann ich doch im Winter endlich nach Italien entkommen.

Ich bin ſo mager geworden, wie die ſehr amüſante Karikatur eines aus dem Wellenbade kommenden nakten Engländers, ein plaſtiſches Kunſtwerk aus Knochen, das ich als alter ego zu meinem Ergötzen vor mir ſtehen habe, während ich an Sie ſchreibe. Vielleicht kennen Sie mich gar nicht wieder, wenn ich Sie aufſuche, und fragen mich auf italieniſch, wen Sie das Vergnügen haben vor ſich zu ſehen, wo Sie nicht gar beim Anblick meiner ſchlotternden Kleider der Gedanke ergreift, daß irgend ein armer Hungerleider, ein pauvre honteux, Ihre Mildthätigkeit in Anſpruch nehmen will.

Dieſe werde ich übrigens auch jedenfalls beanſpruchen, und Sie um Verzeihung bitten müſſen, als ein ſolcher Ritter von der traurigen Geſtalt vor Ihnen zu erſcheinen, ſo daß dann vielleicht einer Ihrer italieniſchen Freunde Ihnen in's Ohr raunt: „Nun dies alte Skelett hätte ſich auch beſſer zu Haus begraben laſſen können, als noch den Anlauf nach unſerem irdiſchen Paradies zu nehmen, wo ſolche Figuren uns nur die roſige Laune verderben.“ Ich erblicke mich ſchon leibhaftig unter „den feenhaften Magnolien, Gardenien, Roſen, Granaten, Georginen, Verbenen u. ſ. w.“ beſchämt ſtehen, und ſtatt freudig ihre Pracht zu genießen, mir mit Betrübniß ſagen: Ach, zu dieſer bezaubernden „bunten Moſaik“ paſſe ich freilich nicht mehr, und Love's weiche Hand küſſend — die mir noch lieblicher vorkommen wird als die üppigen Blumen — werde ich .....

Doch bei dieſer Berührung verändert ſich das Bild, eine wohlthätige Fee ſchlägt ſich in's Mittel — und beglückt mich im Traum .... plötzlich ruft eine engliſche Frauenſtimme: „Nonsense, don't be so foolish, I'll sing You the famous Bravoure-Aria ...“ Bei dieſer fürchterlichen Drohung ergreife ich mit jugendlicher Schnelligkeit die Flucht, und ſtürze mich in das Wellenbad, aus dem mein Doppelgänger eben herkommt, welcher der Mann der Dilettantin iſt, vor deren erſchütternder Drohung ich eben das Weite geſucht.

Das Bad iſt mir gut bekommen, aber an die italieniſchen Freunde denke ich noch immer mit Eiferſucht.

Addio per oggi.

54.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Berlin, den 24. Auguſt 1861.

Verführeriſche Schmeichlerin, wenn der Heilige ... (den Namen habe ich vergeſſen) der ſo viel Verſuchungen ausſtehen mußte, noch lebte, ſo würde ich Mephiſtopheles rathen, Ihrer Unwiderſtehlichkeit dies Geſchäft zu überlaſſen. Wie ſoll ich Aermſter, der nicht einmal ein Heiliger iſt, es anfangen, mich von ſo liebenswürdigen Briefen nicht zu eitler Selbſtüberſchätzung bethören zu laſſen! Glücklicherweiſe irren Sie ſich in einer Sache, ſind alſo wenigſtens nicht unfehlbar. Ich bin nichts weniger, als „ſtrahlend von Geſundheit, friſch und kräftig," ſondern in Wahrheit noch nicht halb geneſen von einer lebensgefährlichen Krankheit, und daneben noch an verſchiedenen kleinen Uebeln leidend, die bald da bald dort mich beläſtigen und am Genuß des Lebens hindern. Nur meine angeborene ſcherzhafte, doch nicht immer heitere Laune hat mich bis jetzt noch nicht verlaſſen, ſo wie meine weibliche Geduld, und die Pangloßphiloſophie: que tout est pour le mieux dans ce meilleur des mondes.

Um Ihnen dies zu beweiſen, will ich Ihnen als meiner Vertrauten hier einen Brief in Abſchrift ſchicken, den ich eben geſchrieben, obgleich ein von der Gicht geſchwollener Fuß mich ſchon ſeit zwei Tagen quält, und an die Stube feſſelt. Die Dame iſt ein junges Mädchen voller Geiſt, die mich als Beichtvater angenommen hat. Ich bitte aber mir die Abſchrift zurückzuſenden, und mich nicht auszulachen, daß ich mir einbilde, Sie fänden wirklich Intereſſe am Studium meiner armen Seele, wenn ich eine habe. Voilà la suite de vos séductions, aimable Démon! Und dann ſtößen Sie mir auch noch, erſt durch ſich ſelbſt, und dann durch die reizende Schilderung Ihrer Naturumgebung ein faſt ſchmerzliches Fernweh ein nach Antignano. Mein Arzt will mich durchaus in ein deutſches Bad ſchicken, um nicht, wie er ſagt, im Winter zu ſterben, das heißt natürlich ich, nicht er.

Ich fürchte mich aber mehr vor der Langenweile eines ſolchen Badeortes, (die ich alle von jeher deteſtirt) als vor dem Tode, und gehe nicht hin. Warum ich in Berlin bin, werden Sie aus dem beiliegenden Briefe erſehen. Nur ſolche widerwärtige Umſtände konnten mich auf eine Woche hieher nöthigen, um meinen Comfort in Branitz zu verlaſſen, wo es zwar keine italieniſche Sonne, aber jetzt doch einen üppigen Baumwuchs, auch ſmaragdgrünen engliſchen Raſen und einen Blumenflor giebt, dem ich die größte Sorgfalt widme. Sie würden heute ſich über den Fortſchritt wundern, unter welchem dieſe kleine Schöpfung grünt und blüht, ſeit Sie es nicht mehr geſehen. Es iſt dies eigentlich mein einziges Verdienſt in dieſem Leben, in ſo fern ich darin meiner Natur treu gefolgt, ohne mich durch irgend eine Schwierigkeit abhalten zu laſſen. Giebt es wirklich ein Verdienſt, ſo muß es wohl das ſein.

Das Werk iſt jetzt ſehr bedroht, aber den Genuß des Schaffens habe ich bereits, wie die abſcheulichen Geldmenſchen ſagen, vorher diskontirt, und verlaſſe ich es gewiß mit größter Seelenruhe, wenn es ſein muß, wie ich früher eben ſo bei dem viel bedeutenderen Muskau gethan, deſſen Verluſt mir nie, auch nur einen trüben Augenblick gegeben.

Schicken Sie mir ja den beiliegenden Brief gleich wieder. Sie bekommen das alles, wohl geordnet, wieder nach meinem Tode (der wahrſcheinlich nicht lange mehr auf ſich warten laſſen wird) zu Ihrem Studium meiner armen Seele. Dieſes Wort bringt mich auf die perſönliche Fortdauer, die man après tout weder beweiſen noch abſolut verneinen kann. Ich, der nichts glaubt, als das was er zu wiſſen — ſich vielleicht auch nur einbildet, ein geborener Skeptiker, und im Grunde Demokrat gegen alle menſchliche Autorität, die uns zum Glauben zwingen will, alſo zum Beiſpiel gegen ſämmtliche bisherigen Religionen, von den Aegyptiern bis zu den Mormonen, obgleich ich einzelnes daraus ſchätzen und würdigen kann.

Schreiben Sie mir doch einmal etwas über dieſe Gegenſtände, das heißt, über Ihre Anſichten derſelben, und ſeien Sie nicht immer ſo boutonnirt wie Ihr Onkel, der erſt nach ſeinem Tode durch Ihr Organ, wenigſtens politiſch, ganz aufrichtig ſein wollte. Nehmen Sie ſich hierin lieber ein Beiſpiel an mir, der nicht nur alles ſagt, was er denkt, ſondern ſogar ſchreibt, welches letztere der vorſichtige Wallenſtein und der große Kardinal für todesgefährlich hielten — und doch ward der erſte ermordet, weil zu große Vorſicht gewöhnlich erſt das Schickſal recht herauszufordern ſcheint, der zweite freilich, der für ſich ſelbſt nie ängſtlich war, benutzte das Gefährliche der Schrift nur, um Andere zu morden durch geſetzliche Hinrichtung der Kompromittirten, allerdings die ſicherſte Manier, wenn man die Macht dazu hat.

Sie werden, fürchte ich (gähnend) finden, daß ich in Berlin mehr als gewöhnlich ſchreibſelig bin. Aber Langeweile und Schmerz muß man ja, nach Goethe, auf dieſe Weiſe zu beſiegen ſuchen, und Love's Güte verzeiht mir den allerdings frevelhaften Egoismus: theilweiſe auf die Freundin naiv überzutragen, was ich mir ſelbſt vom Halſe ſchaffen will. Berlin, ſehe ich wohl, iſt ein gefährlicher Ort für Geiſt und Körper! Dieſer leidet bedenklich von der ſchlechten Küche der Hotels und der Miniſtertafeln, der andere zweifelt an ſich ſelbſt, wenn er erfährt, daß das „gebildetſte Publikum der Welt", alſo natürlich das Berliner, auch bei der fünfzigſten Vorſtellung von „Flick und Flock" noch immer zu ſchreiendem Entzücken begeiſtert wird. Sollten Sie dieſes Meiſterwerks nie anſichtig geworden ſein, ſo genügt es Ihnen mitzutheilen, daß die bezauberndſte Szene darin die iſt, wo in einer Grotte im tiefſten Meeresgrund, rothgekochte Krebſe einen Tanz rückwärts ausführen. In dem Rückwärts liegt doch (wahrſcheinlich unbewußt) einiger Humor der Selbſtbetrachtung. Aber nun genug, und Antignano meinen wärmſten Gruß.

Ihr Alter, leider nicht Merlin, aber
Ritter von der .... Tafelrunde.

55.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Branitz, den 19. Oktober 1864.

Liebenswürdige Love,

Sie ſchreiben in Ihrem ſo freundlichen Briefe von Lugano: ....

„Was mögen Sie unterdeſſen von mir gedacht haben, wie ſich mein unerklärliches Schweigen ausgelegt?"

Wenn dieſe Zeilen nicht eine muthwillige Ironie auf mein eignes oft zu langes Stillſchweigen in unſerer Korreſpondenz ſind — wofür ich mir la revanche mündlich vorbehalte — ſo erwiedere ich, daß ich nie an etwas anderes als an eine Konfuſion der Poſten gedacht habe, weil Sie mir ſchon geſchrieben, daß Sie nach der Schweiz einen Abſtecher machen wollten.

Da ich faſt gar keine Zeitungen mehr leſe, die Einem, meiſt ganz unnützerweiſe, nur die koſtbare Zeit rauben, ſo weiß ich gar nichts Genaues über die eigentliche Urſache von Laſſalle's Tode, und dieſem Duell, das ganz gegen ſein früheres Prinzip war, der ſeinen Muth und ſeine ſeltene Karakterſtärke viel ernſteren, hochreichenden Plänen allein widmen wollte. Ohne Zweifel wiſſen Sie etwas Beſtimmteres darüber, wie über die betreffenden anderen Perſönlichkeiten, und es würde mir ſehr angenehm ſein, meine kleine, ſtets boutonnirte Love, wenn Sie mir alles dies recht ausführlich mittheilten.

Uebrigens ſind Sie durch und durch, was die Franzoſen une fine mouche nennen, und als ſolche haben Sie den Karakter meines unruhigen und etwas extravaganten Beichtkindes ganz richtig errathen — aber einen Vorzug hat ſie doch vor Ihnen. Sie ſagt mir alles was ſie denkt, und auch das meiſte was ſie thut, ja ſie hat mich ſogar wirklich etwas lieb, und ſchmeichelt mir eben ſo gutmüthig als Sie.

Soll ich Ihnen nun noch manchmal, immer natürlich mit der Bitte um ſchnelle Rückgabe, Briefe von mir an ganz andere weibliche Karaktere ſchicken? Nur wenn Sie mir mit der Hand am Herzen ſchwören, daß es Sie wirklich intereſſirt. und daß Sie mich nicht deshalb auslachen.

Dem, was Sie mir auf meine religiöſe Aeußerung antworten, kann ich nicht ganz beiſtimmen. Nicht eine politiſche Umgeſtaltung wird auch eine ſoziale und religiöſe herbeiführen, ſondern, wie ich glaube, grade umgekehrt. Um die Uebergangsperiode zum Schluß zu bringen, muß erſt ein religiöſes Reformgenie kommen, wie Zoroaſter, Moſes, Chriſtus, Muhamed, Luther, um den Wuſt veralteter Religionen durch eine zeitgemäßere erfriſchend neue zu erſetzen, die, ohne der Vernunft zu widerſprechen, doch auch der Phantaſie und den Sinnen ihr Recht giebt, vor allem aber den Menſchen vom Himmel und der Hölle auf die Erde zurückführt, für die er doch jedenfalls am nächſten beſtimmt iſt, und ſeinen naturgemäßen Egoismus nur dadurch mildert, daß ſie ihn die Vortheile wie die Pflichten der dem Menſchen nothwendigen Geſelligkeit inſofern lehrt, damit er erkenne wo ſein wahres eignes Intereſſe liegt, und wie eben ein vernünftiger Egoismus, der ſich nur als Theil des Ganzen betrachtet, der einzige Weg zur glücklichen Exiſtenz iſt; der unvernünftige Egoismus aber, der nur ſich allein berückſichtigt, zum Verderben führt.

Soweit in moraliſcher Hinſicht — für das Sinnliche und Poetiſche im Menſchen ſei es dann zugleich die Religion und Anbetung des Schönen, überall bis zur höchſten Macht hinauf, denn das iſt das wahre Göttliche im ganzen Univerſum.

Doch wo gerathe ich hin?

Zu Ihrem Brief zurück. Ihr liebes Florenz wird ja nun Italiens Reſidenz. Bemerken Sie wie das Eis zu krachen anfängt? Erinnern Sie ſich meiner Vorherſagung über die nahe Zukunft Italiens, ſie wird nicht ausbleiben. Schon in einigen großen politiſchen Fragen habe ich in den letzten Jahren richtig prophezeiht, zu meiner eigenen Verwunderung, aber mit dem Loos der Caſſandra.

Tauſend Schönes von Herzen.

H.

56.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Branitz, den 20. Dezember 1864.

Beim Tode des Jahres, es liegt in den letzten Zügen, ſchon im weißen Leichenhemde, umgeben von entfleiſchten Gerippen (die Bäume meines Parks) und doch noch mit Anmuth vor mir — und dieſe erinnerte mich an Sie, und Sie erinnerten mich wieder an Italien, wo ich eine Villa kaufen möchte. In warmer Lage, geſchützt gegen Nord- und Oſtwind, in paradieſiſcher Gegend, wie Sie ſie ſo verführeriſch zu beſchreiben wiſſen, ſonſt aber klein, beſcheiden, nur mit einigen alten Schattenbäumen und einem Blumengarten verſehen, wo eine Fontaine ſpringt, und einige Lauben zur Ruhe, zum dolce far niente auf ſchwellenden Kiſſen einladend, oder auch zu Liebe und Wolluſt, „if the spirit moves“, wie die Quäker ſagen. Können Sie mir, geliebte Love, ein ſolches Natur und comfort-bijou zuweiſen? Aber, faſt ſchäme ich mich das philiſtröſe, garſtige Wort auszuſprechen — der Schatz muß auch „wohlfeil“ ſein! Denn meine Oaſis in der Wüſte, die jetzt ſchon nahe an 2000 Morgen bedeckt, mit Seen, Fluß und Bächen, hochbewaldeten Hügeln und Thälern, Pyramiden nach dem Muſter Aegyptens, ſtolzen Gebäuden und ländlichen Hütten, Geſelligkeit und Einſamkeit mit weiſer Kunſt in der weiten Landſchaft zu abwechſelnder Anregung vertheilt — alles das aus Nichts zu ſchaffen, hat den in Glücksgütern zu niedrig geſtellten Schöpfer verhältnißmäßig zum armen Mann gemacht, und des Großen müde und unfähig geworden, hat ihn die Sehnſucht nach dem Kleinen ergriffen, in dem er die letzten Jahre ſeines Lebens, fern von Eitelkeit und Prunk, wohlthuend verſenken will, und dann im Traume ſchlafend ſterben, wie ſoeben draußen in der Welt der (auch achtzigjährige) Erzherzog Ludwig von Oeſterreich, aus dem Lande Ihrer Liebe, das vergebens zum Himmel ruft: Vergieb uns unſere Schulden

Alſo, dear Love, gedenken Sie meiner Villa, wenn Sie nicht zu ſehr von anderen Dingen erfüllt ſind — denn ein Freund hat mir geſchrieben, daß er Ihnen, in beſter Laune, in reizender Toilette, und geführt von einem wunderſchönen Italiener, begegnet ſei.

So ſchwelgen Sie im ſonnigen Paradieſe Italiens, und vergeſſen Ihre alten Verehrer aus der kalten, öden Nacht des Nordens. Ach wie Recht haben Sie das Leben edel zu genießen, wo es ſo roſig blüht!

Aber wenn es einem jener Greiſe vom achtmonatlichen Winter einmal gelänge, über Land und Meer ſich in Armidens Garten zu flüchten, ſo empfangen Sie ihn wenigſtens mit edlem Mitleid, und überſchütten Sie ſein weißes Haupt mit Roſen, daß er ſich einen Augenblick dem ſüßen Wahn ergeben möge: es ſei wieder Frühjahr, und wiedergekehrt die alte Zeit der Jugend. Auch ich war in Italien, und ſüße Erinnerungen erklingen mir noch heute aus jenen längſt vergangenen Jahren.

Der Ihrige.

67.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Den 7. April 1865.

Stets bewunderte Freundin,

Wenn ich Ihren letzten Brief noch nicht beantwortet habe, ſo wundern Sie ſich darüber nicht — denn heute iſt der hundertundeinundvierzigſte Tag, ſeit ich nicht aus meiner Stubenthür gekommen bin.

Eine ſehr beſchwerliche und nicht ungefährliche chroniſche Grippe hielt, und hält mich noch in ihren ſchweren Banden, ſo daß mehrere Monate lang ein Brief anſtrengende Arbeit für mich war, und der Kopf eben ſo ſchwach als alle übrigen Glieder. So erhalten Sie erſt heute meinen beſten Dank, gütige Love, für die mir geſchenkten, unterhaltenden Bücher. Sie haben mir manche lange Stunde verkürzt, weil ſie voll Geiſt und Intereſſe ſind, ohne mir theure Perſonen ſchmerzlich anzugreifen.

Viele Andere ſchreien aber doch wieder, Dii minorum gentium, wenn ſie ſich angeſpießt finden. Wenn ich an den Folgen meiner jetzigen Krankheit nicht ſterbe, ſo hoffe ich, nach überſtandener Kriſe, nochmals eine ganz neue kleine Lebensperiode pour la bonne bouche zu genießen, wo ich endlich die volle Freiheit von mir ſelbſt und von Anderen erlange, nach der ich mich bis jetzt immer vergebens geſehnt.

Dann kommt die Villa mit ſüßem Stillleben an die Reihe, bis der Vorhang fällt. Komm's aber anders, ſo darf ich mich auch nicht allzuſehr beklagen, denn achtzig Jahre leidlich zugebracht, ſind ſchon ein guter Treffer in der Lebenslotterie. Indeſſen kann man mehr erreichen, tanto meglio.

Nun aber übergenug von mir alten Moribond.

Daß es Ihnen wohlgeht weiß ich zu meiner Freude. Man hat mich benachrichtigt, daß Sie ſehr hübſch wohnen, und in Ihrem Hauſe einen reizenden Salon halten und beleben, voll Geiſt und Anmuth, wie ehemals in der guten alten Zeit ſie nur in Paris exiſtirten.

Glauben Sie aber, daß Ihr ſchönes Florenz dadurch wirklich gewinnen wird, daß es jetzt Hauptſtadt des Königreichs wird, oder ſchon iſt, ſowie zu dieſem Behuf bereits halb umgeworfen, und von Offizianten-Heeren bevölkert mit parlamentariſchem Unfug, einem Hofe, der keiner iſt, und einem Banquerott vor der Thüre? Das ſchöne, romantiſche, paradieſiſche, erhabene Florenz, wie es noch in meiner Erinnerung mir ſo lebhaft vorſchwebt!

Schreiben Sie mir, was Sie darüber denken. Ich haſſe eigentlich alle Hauptſtädte, und habe nie in ſolchen einen bleibenden Aufenthalt genommen. Erzählen Sie mir doch auch etwas von Ihrem täglichen Leben, und portraitiren Sie mir die hervorragendſten Perſonen in Ihrer Geſellſchaft. Sie wiſſen alles ſo ſchön und geiſtreich zu beſchreiben, nur über ſich ſelbſt ſchweigen Sie viel zu viel für Jemand, den Sie ſo lebhaft intereſſiren.

Für einen halb melancholiſchen und ganz zuſammengetrockneten Greis iſt das aber ein langer, wenn auch leider ſehr gehaltloſer Brief, aber der Wüſte ſtetes Einerlei liefert auch keine Gedanken.

Adieu, chère Love, et tout à vous.

58.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Schloß Branitz, den 28. April 1865.

Gute Ludmilla Love,

unterſchreiben Sie ſich nicht wieder unter Ihren reizenden Brieſen „verehrungsvoll“, wie an einen alten Großpapa, obgleich ich leider zu dieſer bedauernswerthen Klaſſe gehöre, aber ich läſe doch lieber etwas anderes, zum Beiſpiel „mit innigſter Anhänglichkeit“ oder in dieſem Sinne.

Ich habe noch immer jugendliche Anwandlungen, trotz Alter und Krankheit, gedenke dann Ihrer ſammetweichen Hände, die ſo angenehm zu küſſen waren, und daß Sie damals wohl etwas herzliche Zuneigung zu mir hatten. Wenn ich nicht vorher ſterbe (denn ich bin in der That noch recht ſehr krank), lade ich mich zu einem jener einſamen Spaziergänge ein, die Sie ſo hübſch beſchreiben, und wo Sie ohne Zweifel an alle Ihre ſchönen Italiener denken. Daß ich manchmal von Ihnen höre, iſt eben nicht zu verwundern. Zuerſt ſind Sie eine intereſſante Celebrität, zweitens haben Sie viele Freunde und ſelbſt Freundinnen hier und auswärts, die wohl vermuthen, daß ich gern von Ihnen höre. Zu denen gehört denn auch mein braver Maltitz, und in unſerer Korreſpondenz, die ich freilich wegen meines leidigen Krankſeins in der letzten Zeit ſehr vernachläſſigt, haben wir uns oft von Ihrer Liebenswürdigkeit und Ihrem großen Talent unterhalten, obgleich auch zuweilen mit Betrübniß über das was uns Beide bekümmerte, ohne es ändern zu können.

Sie leben jedenfalls ein reicheres und anmuthigeres Leben im paradieſiſchen Florenz, der Einſiedler von Branitz aber erinnert ſich oft, welche liebliche, geiſtvolle Tage er mit Ihnen Beiden einſt hier genoß, und wie ſehr ſich ſeitdem alles dies geändert hat.

Das Leben iſt gewiß nur ein Traum — denn ſonſt wäre es zu nichtig, zu unzuſammenhängend, zu zwecklos, ein ewiges Hinaufſchleppen des Steins, damit er wieder herunterrolle. In trüben Stunden neige ich mich faſt zu dem indiſchen Glauben: daß alle Exiſtenz nur Leiden ſein könne, und die wahre Seligkeit in der Vernichtung allein ruhe, worin uns auch mein alter Jugendfreund Schopenhauer beſtärkt. Der war aber ſo ſchrecklich häßlich, daß er wahrſcheinlich deshalb nur eine ſo deſperate Philoſophie zu der ſeinigen gemacht hatte.

Die Bekanntſchaft Moleſchott's beneide ich Ihnen. Ich bin ein Anhänger dieſer neueren Naturphiloſophen, welche die *wahren* Proteſtanten ſind, und jedenfalls ächt religiöſer als die proteſtantiſchen Pfaffen, die alles Poetiſche der Katholiken vertilgt haben, um nur das Gerippe davon zu behalten, und dennoch eine Kirche ſchaffen möchten, mit gleicher herrſchenden Gewalt, ohne doch weder das Genie noch die diaboliſche Klugheit der alten Katholiken in ihrer Glanzperiode auch nur im geringſten Grade zu beſitzen. Langweilige Menſchen von Holz, während die Anderen recht ordentlich in Fleiſch und Blut lebten, und damit die Welt beherrſchten.

Uebrigens, was iſt denn eigentlich ächte Religion? Die Erforſchung der Wahrheit, ſo weit wir ſie zu finden fähig ſind, was nur durch die Wiſſenſchaft möglich iſt, und zweitens vollſtändige Reſignation in die unabänderlichen ewigen Geſetze der Natur; auf dieſem Wege allein können wir zu einem wahren Fortſchritt gelangen, trotz aller Sorten von bisherigen Religionen.

Wie denken Sie darüber?

Ich höre auf mit dem Papier, und küſſe zum Gefühl übergebend Ihre weiche Hand.

Adieu

59.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Bad Neuenahr, 18. Auguſt 1865.

Liebe, gute Love, ich habe Ihnen recht lange nicht geſchrieben, weil ich fortwährend gekränkelt, und an Geiſt und Körper ſo ermattet bin, wie nie vorher.

Man hat mich nun hierher in's Bad geſchickt, ein langweiliger Ort ohne allen Comfort, deſſen gerühmte Quelle mir auch bis jetzt nichts geholfen hat, was meinen Mißmuth nur noch vermehrt. Dabei verfolgen mich noch unangenehme Geſchäfte, Verluſte bei Banquiers und in den Papieren, kurz Fortuna, die, wie Kaiſer Karl der Fünfte behauptete, nur die Jungen liebt, entzieht mir auch, wie es ſcheint, ihre Gunſt im Alter. Einſam bin ich auch, und alles fällt mir jetzt wieder ein, was ich im Leben Dummes oder Ungeſchicktes gemacht, dies alles zuſammengenommen aber macht mich in der That etwas hypochondriſch, worüber ich mich gleichfalls ſchäme — denn es iſt überhaupt ſchon eine Thorheit, die Dinge in dieſer Welt, wo große und kleine Kinder ſo närriſch ſpielen, zu ernſt zu nehmen, beſonders wenn man, wie ich, höchſtens nur noch ein paar Jahre ſich hier herumzutreiben hat.

Recht herzlich danke ich Ihnen, meine treue Freundin, für Ihre drei letztgeſchenkten Bücher, hier ein wahrer und doppelter Genuß für mich, dieſe vergangenen Spiele Anderer zu leſen, in die ich mich ganz hineinlebe, und die mir viel intereſſanter vorkommen als meine eignen, obgleich ich ſie doch auch nur als Kartenhäuſer erkennen muß, die nach eifrigem Aufbau wieder einfallen, um denen Anderer Platz zu machen. Was iſt die ganze Weltgeſchichte anderes? Ihr Onkel und Oelsner und Rahel ſpielen auch nur wie liebenswürdige Kinder mit ihren Steckenpferden, aber ſo grazios, ſo reizend und gewandt, daß man ſelber mitſpielen möchte, wenn man geſchickt genug dazu wäre. Ja ſelbſt der große Kaiſer Napoleon war auch nichts als ein großes Kind, das mit Soldaten und Königreichen ſpielte, aber ſeine Kartenhäuſer waren von Eiſen, und da er nicht mit gehöriger Vorſicht daran fortbaute, bis in die Wolken hinein, ſo brachen ſie doch, trotz ihrer ſcheinbaren Feſtigkeit, plötzlich zuſammen, und begruben das große Kind unter den Ruinen. Sie, meine hochbegabte Love, ſpielen mit Demokraten, auch ein wenig haltbares Material! Aus Liebe zu Ihnen wünſchte ich Ihnen ein anderes. Uebrigens, um mein Bild endlich zu verlaſſen, muß ich die italieniſchen Liberalen als geltend anſehen, denn ſie verſtehen zu handeln und kühn Opfer zu bringen. Aber unſere! Prahlen und Salbadern, tapfer hierin bis zur Unverſchämtheit und bis zum Tode, das können ſie, aber handeln, wozu Karakter und Entſchloſſenheit gehört, aber Opfer und die eigene Haut zu Markte tragen — da bleiben ſie lieber hinter dem Ofen, oder bei einem Zweckeſſen und Champagner ſitzen, und begnügen ſich in salvo mit Schimpfreden und lächerlicher Wuth gegen ein Miniſterium zu Felde zu ziehen, das ſie mit Recht-auslacht, und trotz ihrer ungeſchickten Oppoſition deshalb nicht weniger fortwährend ohne ſie — thut was es Luſt hat.

Sie haben eine zu feſte und noble Seele, Ludmilla, um ſolchem gemeinen, verächtlichen und gegen unſeren edlen König nichtswürdigen Getreibe Ihren Beifall ſchenken zu können. Ach, hätten Sie nur auf dem Wege folgen wollen, den ich Sie zu führen wünſchte, und der ſchon begonnen war; Sie hätten nichts von Ihrem litterariſchen Ruhm und deſſen Vortheilen eingebüßt, und dabei mit Ihren eminenten Eigenſchaften nicht nur eine glänzende Rolle in voller Ruhe geſpielt, ſondern auch, grade im liberalen Sinne, unſerem Lande — das doch beſtimmt ſcheint in Deutſchland zuletzt den Ausſchlag zu geben — großen und bleibenden Nutzen zu ſtiften vermocht. Sie ſpielten (in meinem ausgeſprochenen Sinne, verſteht ſich) damals mit mir, folgten aber im Ernſte einem anderen Ziel. Doch was einmal geſchehen, iſt immer das Beſte, aus dem einfachen Grunde, weil es — eben nicht mehr ungeſchehen gemacht werden kann. Die höchſte Weisheit oder vielleicht: die praktiſchſte Philoſophie beſteht nicht darin (was dem unvollkommenen Menſchen leider unmöglich bleibt), immer den vortheilhafteſten Weg zu wählen, ſondern den minder guten einmal gegangenen, to make the best of it — was deshalb nicht verhindert, wenn die günſtige Gelegenheit ſich darbietet, einen anderen einzuſchlagen, der Beſſeres verſpricht. Si vous trouvez que je radotte, pardonnez-moi. Mit Ihnen muß ich immer laut denken. Sie wiſſen das längſt aus meinen Briefen, und können ſich nicht über die Quelle täuſchen, aus der dieſe Gedanken fließen.

Ein warmes Land iſt mir jetzt verordnet, wenn ich noch länger leben bleiben will. Wird Satan mich dennoch wieder hier im ſchauerlichen Norden zurückhalten? Ich bin ſo lange ſchon gewohnt, nie mehr thun zu können was ich wünſche, es bleibt der Weg von der Lippe zum Rand des Bechers immer ſo weit für mich, daß ich an gar nichts Gutes für meine alte Perſon mehr glaube.

Einen Kuß auf Ihre ſanfte Hand, und ein herzliches Lebewohl.

13.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Bad Neuenahr, den 24. September 1865.

Auch dieſe Badekur hat meinen ſchlechten Geſundheitszuſtand nur vermehrt, und ich muß die Kur aufgeben, und noch dem alten Branitz vorläufig zurückgehen, wo ich wenigſtens gute und geſunde Koſt mit vollkommner Bequemlichkeit finde, was ich in dieſem Bergneſt der unfruchtbaren Eifel alles nachtheiligſt entbehren mußte.

Von Branitz aus habe ich etwas ſpät Ihren lieben Brief erhalten, der mich wie immer ſehr erfreut, aber diesmal auch etwas betrübt hat, weil Sie mich zum erſtenmal ganz falſch verſtanden haben. Ich hatte Ihnen, ſo viel ich mich erinnere, geſchrieben: daß wir Menſchen doch bis in's Grab nur Kinder wären, die vom Anfang bis zum Ende ſich mit Spielen beſchäftigten, in den erſten Jahren mit Nürnberger Spielſachen und Kartenhäuſern, ſpäter mit Kunſt, Philoſophie, Religion, Politik, wie einer Legion anderer Steckenpferde; Manche mit Liebe, Manche mit Haß, Dieſe mit Königreichen, Jene mit Gold, Viele mit bloßen Meinungen ꝛc., ſtets ſich im vollkommenſten Ernſte dabei glaubend, und große Dinge verrichtend — während beim Todesſchlaf doch alles wie dissolving views verſchwindet, und nur andere Menſchenkinder, nach ihnen, mit gleichen Narrenspoſſen fortſpielen, ohne anderes Reſultat als das des Kaleidoſkops, das heißt immer andere Bilder aus denſelben bunten Glasſtückchen. Das iſt wenigſtens unſer hieſiges Leben, die menſchliche Komödie!

Alſo in *dieſem* Sinne, keineswegs den der Verſtellung, Falſchheit oder Unwahrheit damit meinend, habe ich nachher geſchrieben: daß Sie, liebe Love, damals mit mir beiläufig geſpielt hätten. Aus Ihrem Briefe erſehe ich aber, daß Sie dieſes Wort im *falſchen* Sinne aufgefaßt.

Noch eine zweite Sache beurtheilen Sie anders, als es meine Intention für Sie war. Die Königin iſt weit ächt *liberaler* geſinnt als Sie glauben, und in *deren* Nähe wünſchte ich Sie zu bringen, da dieſe ſehr begabte Frau ſo viel Sinn für Geiſt und eminente Talente hat, wie *Sie* beides beſitzen. In der Abneigung gegen die jetzige Regierung ſympathiſiren Sie ſchon beiderſeits, und dann ſchätzte die Königin auch Ihren Onkel ſehr, wie ſie ſich öfters äußerte, aber da gab es unvermeidliche Oppoſitionen bei Hofe, die bei Ihnen, mit nur einiger Vorſicht, nicht mehr ſtattgefunden hätten. Es iſt nun anders gekommen, und ich wiederhole meinen Satz: Was iſt, muß man immer als das Beſte anſehen, und wie die Franzoſen ſagen: tous les gouts sont dans la nature, ſo muß Jeder dem ſeinigen folgen, er mag wollen oder nicht. Dies führt mich auf Bismarck, der wie alle Menſchen ſeine Fehler haben wird, die auch Irrthümer nicht ausſchließen, den ich aber nicht umhin kann, für den erſten Miniſter ſeit der Zeit Friedrichs des Großen zu halten, welcher eine große hiſtoriſche Rolle ſpielt, und der Preußen, welches unter dem vorigen König faſt alle Achtung und Bedeutung verloren hatte, ſchnell auf eine Stufe gebracht hat où aujourd'hui chaque puissance doit compter avec lui, und ich hoffe, ſein kraftvolles Genie wird auch noch höhere Stufen beſteigen, und Preußen, wenn er die Haupteigenſchaft „Glück" noch dazu hat, endlich zu einer wirklichen Großmacht emporzuheben wiſſen. Einen ſolchen Mann ſollten grade Sie, mit Ihrem kühnen und feſten Karakter lieben.

Für das überſchickte Buch danke ich, wie für ſeine vielen Vorgänger herzlich. Es erwartet mich in Branitz, wo ich es abholen will, ehe ich nach dem Süden ziehe. Alſo ſtürmiſch iſt es wieder! doch ſanftere ſollen folgen — tant mieux, mais un cosmopolite comme moi, s'accommode de tous les genres. Wäre ich nur ſchon in Sorrent, das ich bisher noch nie geſehen. Auf Wiederſehen in ſeiner ſchönſten Grotte, dear Love. Antworten Sie mir gleich, treu Ihrer großmüthigen Gewohnheit.

H. Pückler.

61.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Botzen in Tyrol, den 5. Januar 1866.

Chère Love, comment vous portez-vous? Komiſcher Anfang, werden Sie ſagen, nicht wahr? Hélas! meine immer-mehr zunehmende Kränklichkeit, zum Theil (aus rein körperlichen Urſachen) auch mit Hypochondrie verſchwiſtert, hat mich gelehrt, daß dieſe Frage, mit der ich anfange, doch après tout wirklich die Hauptſache im Leben iſt, alles Andere mehr oder weniger nur Phantaſie iſt, in der freilich auch individuelle Wahrheit liegt, allerdings, wie beim Glauben, doch keine objektive, die dem Menſchen überhaupt wenig zugänglich, aber für ihn hat wenigſtens das Gefühl voller Geſundheit, wie auch deſſen Gegentheil, die größte poſitive Realität — ſelbſt im Fall, daß unſer ganzes Leben nur ein potenzirter Traum wäre, und der Tod das Erwachen. Wer kann ſagen was ſein wird, ja wer kann ſagen was iſt! Cogito ergo sum des Descartes iſt am Ende auch nur ein Witz! Wahrhaft praktiſch für uns auf dieſer Erde iſt eben nur das ſogenannte Irdiſche, und ohne Geſundheit iſt dies Leben ein Elend. Und doch verläßt mich Leidenden der alte Humor noch immer nicht ſo ganz, um in guten Augenblicken nicht noch über meine eigene wie alle menſchliche Narrheit, die doch wahrhaft koloſſal iſt, ganz herzlich mit Wohlgefühl lachen zu können. Es iſt ein Kitzel, der ſein Angenehmes hat, einzuſehen, wie wir, ſelbſt die Höchſten unter uns, doch ſämmtlich Sklaven der elendeſten Gegenwart ſind. Der angeblich tiefſte Denker dieſer Gegenwart, der große Hegel, der an einer Indigeſtion von zu viel gefreſſener Wurſt ſtirbt, iſt doch zum Beiſpiel ungeheuer humoriſtiſch, und — ſoll ich's ſagen? der Tod eines gemeinſchaftlichen Freundes, der uns Beiden lieb war, deſſen glänzende Eigenſchaften wir Beide bewunderten, und deſſen Ende uns Beide gewiß mit Bedauern erfüllt — ſo hat doch ein Ende wie das ſeinige für den Humor ſeine wahrhaft komiſche, lächerliche Seite? Und wenn man ſich ſelbſt erſt wie einen Fremden vorurtheilslos betrachtet, gehts — bei mir wenigſtens — noch über allen Humor hinaus!

Aber wollen wir lieber vom Tagtäglichen ſprechen; Sie gehen ja ſo nie in meine krauſen Flauſen ein, und bemitleiden ſie vielleicht nur. Aber auch das verdiente Dank, es iſt immer Theilnahme, wenn auch à l'inverse.

Sie ſehen aus dem oben angezeigten Ort, von dem ich ſchreibe, daß ich Ihnen etwas näher im Raume gekommen bin, und das iſt jedenfalls ein Fortſchritt nach Süden, aber keineswegs nach der phyſiſchen Wärme, die der nordiſche Arzt zu meiner Kur hier vorausſetzte. Bei 4 Grad R. über dem Gefrierpunkt reiſte ich von Baden ab, und in Insbruck fand ich bereits 14 Grad unter dem Gefrierpunkt vor. Iſt das nicht auch humoriſtiſch, obgleich es meinem treuen Kanarienvogel, den ich im Wagen bei eisbedeckten Fenſtern mit unter meinen Pelz nehmen mußte, um ihn vor dem Erfrieren zu ſchützen, nicht ſehr komiſch erſchien. Doch hat er ſich hier in der warmen Stube, in der ein ewiges Feuer brennt (denn wir haben hier auch 4 Grad R. Kälte), wieder aufgethaut.

En revanche iſt die Gegend, ſelbſt im Winter reizend, ich bin aber erſt zweimal ausgekommen ſeit den acht Tagen während denen Botzen mich beherbergt. Iſt es in Florenz wärmer als hier? Bitte ſchreiben Sie mir, wie dem ſchönen Florenz die Hauptſtadt bekommt, und ob ſich es jetzt anmuthiger dort leben läßt, als in den älteren Zeiten, wo ich mich einige Monate dort aufhielt? Damals lebte der Reiſende ſehr frei und ſorglos daſelbſt, und ward, wenn er wollte, auch ſehr gaſtfrei aufgenommen, und im Allgemeinen war das Leben obendrein ſehr wohlfeil. Iſt es noch ſo, oder gar beſſer? Briganten giebt es dort wohl noch nicht; mir iſt hauptſächlich nur bange, daß die prachtvolle Stadt, ſo reich an Erinnerungen, zu ſehr moderniſirt wird, und Italien überhaupt das ſo anziehend Eigenthümliche ſeiner früheren bunten Nationalitäten verliert, wenn es ein Staat geworden iſt; ich frage dies jetzt blos ganz egoiſtiſch, für den romantiſchen Reiſenden, der die große Politik ganz bei Seite läßt. Und Sie wiſſen ja, wie wenig auch mir die Politik gilt, dieſer Stein des Syſiphus, der während der ganzen Weltgeſchichte immer von neuem den Berg herabrollt, wenn er mit blutigem Schweiß hinaufgeſchafft worden iſt. Heutzutage iſt dies noch tragikomiſcher, beſonders in Deutſchland remarkabel. Nur noch in Frankreich, unter dem wahrſcheinlich letzten großen Mann in Europa, geſtaltet es ſich etwas anders.

Soweit habe ich nun aus meinem, noch nicht zerriſſenen, aber etwas abgeriſſenen Innern geſchrieben, nun gehe ich zu etwas Lieberem, zu Ihrem, wie immer als Muſter dienen könnenden Briefe, und deſſen Beantwortung über.

Wie anmuthig wiſſen Sie mit wenigen, ſtets ſo richtig gewählten, Worten eine Fülle lieblicher Bilder hervorzuzaubern, und fortwährend Anlaß zu weiterem Denken zu geben.

Daß der Goethe'ſche „Fauſt“ nun auch in Neapel furore macht, hat mich ſehr intereſſirt. Es iſt aber doch nicht etwa bloß die Oper? Was ſagen aber die Gläubigen dazu, die dergleichen gewaltige Weltbücher nicht lieben, und wie ſteht es jetzt überhaupt mit dem katholiſchen Glauben in Italien unter den Konjekturen der neuen Zeit, die ſich dort Bahn brechen will? Uebrigens war Goethe (ſchon als Künſtler) gar nicht antikatholiſch, und kein Verehrer von Revolutionen.

Ihre Bilder- und Bücherſtube zieht mich aber weit mehr an, als alles dies, und ich wünſchte mich mit der Schnelle des Gedankens gleich dahin verſetzen zu können, auf das Sopha an Ihrer Seite. Mein Bild müßten Sie aber verdecken, denn es iſt leider dem Original nicht mehr ähnlich, und noch weniger iſt es geiſtſtrahlend, ſondern nur abſterbend und einer neuen Geburt gewärtig, wie eine Raupe die zur Puppe übergeht. Apropos, haben Sie irgend einen Glauben, oder ſonſt feſte Anſicht über das Leben nach dem Tode? Das würde mich intereſſiren zu hören, auch ſehr von Ihrem Onkel, der ſich gegen mich nie darüber geäußert. Und das um ſo mehr, da ich ſelbſt darüber gar nicht grüble, ſondern nur im Allgemeinen glaube: daß nichts was iſt aufhören kann, ſondern nur zu ewiger Veränderung beſtimmt iſt, als wohlthätige Abſchnitte in der Ewigkeit, welche Einem ſonſt gar zu verzweifelt lang vorkommen möchte — alſo immer neues Leben, kaum wohl mit Erinnerung des Vergangenen; doch das laſſe ich dahingeſtellt, weil mein zweiter Glaubensartikel darin beſteht: daß alles wie es iſt, gewiß eben gar nicht anders ſein kann, weil es nach ewigen Urgeſetzen geregelt iſt, und etwas Göttliches darin und darüber ſchwebt, was wir zwar dunkel denken, aber mit unſerer Faſſungskraft nicht anders als menſchlich aufzufaſſen und zu begreifen vermögen. Es muß daher alles was geſchieht und geſchehen wird — weiſe, nothwendig und auch wohlwollend ſein im tiefſten Grunde, was die Natur am beſten lehrt, wenn auch in Allem Schatten und Licht eben ſo nothwendig abwechſeln müſſen, als im Leben ſelbſt. Im Lichte Freude, im Schatten, dem Uebel, dient uns als Schule Geduld und Reſignation, die wahre Religion, die uns ſchwer, aber erreichbar iſt, und endlich der Tod, nur eine neue Geburt, aber gewiß auch nicht ohne Schatten, wovon das Alter ſchon ein kleiner Anfang ſcheint.

Ich habe Ihnen Aehnliches wohl ſchon oft geſchrieben, aber ich beſchäftige mich ſo gern mit dieſen Gedanken, doch ſollte ich ſtatt: ich glaube, eigentlich immer beſcheidener ſetzen: ich vermuthe — glauben kommt mir immer zu arrogant vor für Weſen, die von allem, außer, über und unter ſich, nur ſo unendlich wenig, vielleicht gar nichts Wahres wiſſen. Am wunderlichſten erſcheinen mir darin die Franzoſen. Die Art ihrer Frömmigkeit, wie auch des Gegentheils von dieſer, die Art wie ſie an Gott glauben, oder nicht glauben, hat etwas völlig Kindiſches, keinen Kindliches. Dahin gehört unter anderen Ludwig der Vierzehnte, der ausruft: Dieu a donc oublié tout ce que j'ai fait pour lui! nämlich daß er die

Hugenotten vertilgt und verjagt; auch der vornehme Katholik, der Proteſtant geworden, und als man ihn bei ſeiner Hinrichtung in Paris hoch in Ketten hängend, fortwährend in den brennenden Scheiterhaufen herunterließ, und dann wieder einige Momente hinauf zog, plötzlich mit wüthender Stimme, den freien Arm drohend gen Himmel kehrend, ſchrie: „Gott! ich verlaſſe dich, wenn du mir nicht augenblicklich hilfſt!“ endlich die alten Hof-Sünder und Sünderinnen, die ſo häufig, wenn ſie fühlten, daß ihr Leben dem Ende nahte, zu ſtrenger Devotion übergingen, damit ſie, wie ſich Eine der letzteren äußerte, bei dem neuen Hofe Gottes doch gleich gut angeſchrieben auftreten könnten; und vieles andere in dieſer Weiſe noch gehörte dahin, aus der Vorzeit, aber es iſt auch heute noch ſo, und ich war eben, als ich mich hinſetzte, um Ihnen zu ſchreiben, noch ganz voll von einem, übrigens mit viel Talent verfaßten Roman von Octave Feuillet, wo die göttlichen Dinge eben ſo kindiſch und albern behandelt werden. Ich fürchte beinahe, daß dieſe mir gegebene Richtung meinen Brief langweiliger gemacht hat, als er ſonſt vielleicht geworden wäre, und jedenfalls nicht ſo lang.

Ich erwähne alſo nur noch zu dem Ende Ihres vor mir liegenden Schreibens, das mir allerdings zu ſehr ſchmeichelt, aber ſo graziös, und doch auf etwas wirklich (wenn auch im ſchwächſten Grade) Reelles von mir gegründet ſcheint, daß es, aus Ihrer Feder gefloſſen, doppelt wohl thut.

Damit ſchließe ich mit dankbarem Handkuß, und bitte mich nicht ſo lange auf Antwort warten zu laſſen, als ich Sünder es gethan.

Liebesbriefe unterſchreibt man nicht.

Si vous trouvez que je commence à radoter, dites-le moi franchement.

62.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Bozen, den 4. April 1866.

Meine geliebte Freundin,

Ich habe Ihnen lange nicht geſchrieben, und doch täglich an Sie gedacht!

Noch immer vegetire ich hier, ſchwach und elend in einem fortwährenden Aprilwinter, mehr ſchlafend als wachend, geiſtig und körperlich. Ich fühle mich nur noch behaglich in vollſter Einſamkeit, weil ich niemand mehr habe, der mich aufregt. Auch Sie antworten mir nur noch aus Großmuth und Herzensgüte, wie ich wohl bemerke, denn ſonſt ſchrieben Sie mir armen Alten, wohl auch gelegentlich zweimal, ohne dazwiſchen die Antwort ſo reglementmäßig abzuwarten. Und Sie haben leider recht! Es geht mir wie dem Inhalt einer Flaſche Champagner, die zu lange entkorkt geblieben iſt, und ſtatt eines erheiternden, Perlenſchaum ſprühenden Weins, findet man nur noch ein ſchaales, verblaßtes Getränk, das man lieber weggießt, als zu ſich nimmt. Ich will Ihnen daher auch gar nichts mehr von ſolcher faden Erfriſchung vorſetzen, ſondern Ihnen Fragmente aus früheren Zeiten zuſchicken, bis Sie das Ganze bekommen, was für Sie geſammelt wird, und dann wahrſcheinlich auch nicht mehr der Mühe werth gefunden. Mais après moi le déluge. Was will ein todter Hund ſich auch um das bekümmern, was nach ihm geſchieht; das wäre zu unbeſcheiden, ſelbſt für einen Menſchen, nach meiner Anſicht dem unglücklichſten und zugleich unverſchämteſten aller Thiere, was vielleicht eben gut zu einander paßt.

Sind Sie wohl je in Tyrol geweſen? Dies iſt wirklich ein recht wunderliches Land. Im Jahr ſind 180 Feiertage, diesmal vor Oſtern ſieben nach einander ohne Unterbrechung, und auch an den anderen freien Tagen, unter denen noch eine Menge Faſttage, bringt jede fromme Seele noch den halben Tag in der Kirche zu, theils mit Meſſe, theils mit Beichten, Beten u. ſ. w., weshalb wahrſcheinlich ein faſt nie aufhörendes Läuten in den Kirchen, ſchwache Nerven hier in der That etwas angreift. Ich habe nun den Vorzug grade vor der Hauptkirche der kleinen Stadt Botzen zu wohnen. In dieſer Kirche allein befinden ſich ſieben Glocken, und jede hat ihren beſonderen, gut bezahlten Diener. In gleichem Superlativ ſind Prieſter und Mönche im Städtchen vorhanden, die Fremde ſtets ſehr freundlich grüßen, ſelbſt Ketzer, was mich immer beſonders rührt, weil auch ich die Toleranz ſelbſt bin. Das Volk iſt auffallend faul und induſtrielos, wahrſcheinlich weil ihnen die Frömmigkeit nur ſo wenig Zeit zum Arbeiten übrig läßt — aber eins iſt ja beſſer als das andere! Ausgebeſſert wird übrigens hier beinahe nichts, wie in der Türkei, daher rühmen auch die Touriſten die ſchönen Ausſichten, wo man über 70 Ruinen auf einmal überſieht. Sehr impoſanter Art ſind dieſe aber nicht, ſelbſt nicht die Burgreſte der Gräfin Maultaſche. Die Wege in den Bergen laufen meiſt naiv in den Betten ſeichter Bäche hin, oder ſind auf eine Art gepflaſtert, wo nur hier geborene Bergpferde ſicher ſind, nur ſelten ein Bein zu brechen. Merkwürdig iſt in dieſer Hinſicht auch die hauptſächlichſte Stadtpromenade, die, ebenfalls gepflaſtert, auf einem Damm am Waſſer hinführt. Wie der alte Phalanx mit aes triplex gepanzert war, ſo habe ich mir, in unſerer proſaiſchen Zeit, an ein Paar meiner Stiefeln auch dreifache Sohlen machen laſſen müſſen, um nicht bei jedem Spaziergang ein Hühnerauge davonzutragen. Die drei einzigen Chauſſeen, die von Botzen 1) nach dem Brenner, 2) nach Meran, 3) nach Italien abgehen, ſind, um Arbeit zu erſparen, ſämmtlich ſo angelegt, daß ſie meiſtens einen Viertelfuß tiefer liegen, als das ſie umgebende Terrain, wonach es natürlich iſt, daß jeder (ſeit ich hier bin ſehr häufige) naſſe Schnee oder Regen eine ſolche Straße in kothigen Sumpf verwandelt. Leider hat dieſer letztere noch die eigenthümliche Beſchaffenheit, daß er auch den beſten Wagenlack zerſtört, ſo daß ein neuer engliſcher Broogham, den ich mit mir habe, von wenigen Promenaden ſo unanſehnlich geworden iſt, als wenn er hier in Botzen lackirt worden wäre.

Noch eine andere mich frappirende Bemerkung habe ich hier in Tyrol gemacht. Sie werden ſich erinnern, daß wenn Tyroler in unſeren Norden kommen, als Muſikanten, Sänger oder Verkäufer von gemsledernen Handſchuhen, oder als hübſche Mädchen, die Beſchäftigung ſuchen, immer in nettem, originellem Nationalkoſtüme erſcheinen, und alle Welt, vom König bis zum Letzten, Du nennen. In ihrem Lande ſelbſt iſt mir noch keine Seele in ſolcher hübſchen Nationalkleidung begegnet, im Gegentheil, die Geringeren meiſt ein wenig ſchmutzig und zerlumpt, die Reicheren in Krinolinen, und auch nicht eine Perſon hat mich anders als mit Sie angeredet. Hiernach ſcheint es, daß die biederen Tyroler doch nicht ſo ſehr im allgemeinen Fortſchritt zurückgeblieben ſind, wie einige Reiſende behaupten, ſondern, ſeit lange ſchon, auch etwas in Charlatanerie zu leiſten vermögen.

Das Klima habe ich in den hier zugebrachten drei Monaten fortwährend ſchlechter wie bei uns gefunden, und auch in landſchaftlicher Hinſicht iſt alles, was ich geſehen, ſehr monoton, und alte Bäume, ohne die doch jede Landſchaft leer bleibt, ſind mir bis jetzt faſt gar nicht vorgekommen, nur zum Theil niedrige Dickichte hie und da an den felſigen, dunkeln Bergen. Faſt alle Ausſichten reduziren ſich auf den Blick über lange oder kurze, meiſt ſchmale Thäler ohne Bäume, von hohen, nackten Bergen eingefaßt, deren Formen übereinander aufſteigend, allerdings oft romantiſch ſind, aber ohne Varietät, und früh und Abend ſehr bald die Sonne verdeckend. Einige ganz enge Schluchten mit barocken Felſen, einem wilden Bergſtrom in der Tiefe brauſend, und Schneebergen dicht hinter ihnen, bieten zuweilen maleriſche Punkte, doch weit weniger originell und mannichfaltig als zum Beiſpiel in der Schweiz, deren ſchöne Seen und impoſanten Waſſerfälle ebenfalls Tyrol faſt gänzlich fehlen.

Doch nun habe ich ſchon wieder ſo viel Unintereſſantes und Alltägliches geſchrieben, daß Sie gewiß zu müde ſind noch andere Zulagen zu leſen. Ich verſchone Sie alſo heute damit, und reſervire dies für das nächſtemal. Erhalten Sie ein biſchen Zuneigung und viele Nachſicht Ihrem

alten treuen Freunde.

Adreſſiren Sie, wenn Sie mir zu antworten gut genug ſind, bis zum 10. Mai nach Frankfurt a/M. poste restante, wenn ſpäter: wie früher. Einen Kuß auf die ſchöne Hand.

63.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Frankfurt am Main, den 21. Mai 1866.

Ihr Brief vom April, liebe Ludmilla, hat mich ſehr erfreut, und vor allem daraus zu erſehen, daß es Ihnen gut geht. Ich bewundre jetzt immer mehr die italieniſchen Patrioten, denn ſie zeigen ſich wirklich groß durch ihr treues Zuſammenhalten, ihre Ausdauer und die Opfer, die ſie ſo freudig bringen.

Wie ſonderbar hat es ſich gefügt, daß Italien und Preußen jetzt alliirt ſind! Wie erbärmlich aber benehmen ſich von neuem die Deutſchen, noch elender als zur Zeit ihrer Profeſſoren-Revolution, die durch ein Wunder alles in ihre Hand bekam, und rein nichts damit zu thun verſtand. Von dieſer im Alter kindiſch gewordenen deutſchen Mama ſage ich mich auf immer los, doch nicht vom germaniſchen Geiſt, der in ſeinen jüngſten Sproſſen einſt die Erde regieren wird von Amerika aus — wenn das verwimmerte Deutſchland, bald verſchollen, nur noch durch das fortleben wird, was es früher in der Wiſſenſchaft geleiſtet, und durch einige große Dichter, wie große Fürſten in der Geſchichte.

Auch unſer Preußen gehört ſchon nicht mehr zu Deutſchland, ſondern jetzt zu Italien, und hoffentlich unter Napoleons Schutz, dem einzigen wahrhaft großen Mann der Epoche, dem Einzigen auf dem Throne, der genau weiß was er will, und was er kann, dem Einzigen, der in ſich die Weisheit und unerſchütterliche Ruhe mit blitzähnlicher Entſchloſſenheit und höchſtem Muth vereinigt, der jeden hört, aber ſtets allein entſcheidet, und von dem regiert zu werden, jedem Volk die erſte Stelle an Macht und Einfluß, ja ich glaube ſelbſt mit rationeller Freiheit verbürgt, das heißt ſoweit die Nation derſelben fähig iſt. Möge Preußen wie Italien Napoleons Freundſchaft über alles ſchätzen, und ſtets mit ihm gehen, in voller Ergebenheit ſo lange er lebt.

Auch ich will mitziehen zu dieſem letzten großen Kampf, der jedenfalls, ſo lange der große Kaiſer an der Spitze iſt, Europas Schickſal neu beſtimmen wird. In hohem Alter, allerdings ſehr kränklich, hoffe ich doch noch die Strapazen des Krieges, der ſchwerlich lange dauern wird, überſtehen zu können, und bleibe ich darin, was verliere ich? einige Jahre höchſtens von einem alten, abgenutzten Menſchenleben, das ſo viel als nichts mehr werth iſt, und an mir ſelbſt verliert niemand etwas.

Sollten wir Menſchen indeß, wider Erwartung, unſere hieſige Individualität mit Erinnerung, nur in anderer Form, beibehalten, ſo finden wir uns gewiß einmal wieder. Ein artiges Zeugniß (wie Goethe zu ſagen liebt) unſerer Sympathie ſehe ich darin, daß ich Ihnen geſchrieben hatte, Sie ſollten Ihre Antwort à tout hazard nach Frankfurt poste restante ſchicken, und präzis am Tage meiner Ankunft traf ſie hier ein. Ich mache auch etwas in Aberglauben, NB wenn er mir gefällt.

Dieſer letzte Brief von Ihnen iſt übrigens einer der reizendſten und vielleicht herzlichſten, die ich von Ihnen erhalten. Wie jugendlich friſch, wie anmuthig klug, und wie poetiſch ſchön mit wenig Worten! Nun kommt aber zum Schluß noch eine Verlegenheit für mich. Ich wollte direkt an Sie adreſſiren, und finde zu meinem Erſtaunen, daß Sie, die große Kalligraphin, das zweite Wort Ihrer Adreſſe (hierbei eingeklebt) ſo undeutlich geſchrieben haben daß ich es, bei meinem allerdings angeborenen Ungeſchick, nicht dechiffriren kann. Da es mir nun zu unangenehm wäre, wenn Sie dieſen, vielleicht letzten Brief von mir, nicht erhielten (außer einem poſthumen, der Ihnen beſtimmt iſt, wie Sie wiſſen, als Verſtorbener), ſo muß ich Signora Schwarzenberg vorläufig noch treu bleiben; und ſenden Sie Ihre Antwort auch unter alter Adreſſe nach Kottbus, mit dem avis an L., ſie zurück zu halten, bis ich ſelbſt nach Branitz komme.

Alſo tauſend Herzlichſtes
vom treuen Alten.

64.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Berlin, den 19. Oktober 1866.

Für's erſte tiefe Beſchämung, und doch herzlichen Dank für das unverdiente Lob, was Sie Poetin! über mich ausſchütten. Verdiente ich es, ſo würde ich mich ſolider darüber freuen, denn entweder bin ich ein deutſcher Lump von Beſcheidenheit, oder die partheiiſchen Götter, die mir ſo viel vortreffliche Eigenſchaften gegeben, haben in einem Anfall von Reue dieſe wenigſtens vor meinen eigenen Augen verſchleiert. Vielleicht haben ſie ſich auch nur geirrt, und ihr, einem Franzoſen oder Italiener beſtimmtes Geſchenk in der Eile einem der deutſchen Ideologen verliehen, die fortwährend träumen, ohne je zum wahren Leben gelangen zu können. Daher zürnen ſie mir auch jetzt, und ſchicken mir ſeit Jahren ein Unglück über das andere. Darüber bringt mich meine deutſche Apathie zwar hinweg, obgleich die zwei neueſten davon in der That ſehr pikant ſind, das eine vom Krieg, das zweite im Frieden. Das zweite kennen Sie ſchon zum Theil, von Branitz durch einen Wirbelſturm, der den ganzen Park raſirt hat. Alle großen Bäume faſt (nahe an 500) ſind entwurzelt, oder in der Mitte abgebrochen, einige davon 120 bis 130 Fuß hoch, was nicht mehr zu kuriren iſt. Die meiſten Gewächshäuſer durch ungeheuer große Schloßen beſchädigt, und ihre Glasdächer meiſt zertrümmert, auch die italieniſche, maſſive, lange Pergola durch den Sturm an mehreren Stellen niedergeworfen, ſowie Tauſende von kleineren Bäumen und Gebüſchen u. ſ. w.

Das zweite Unglück war mir das empfindlichſte. Denken Sie ſich, daß ich, obgleich im Hauptquartier, um die ganze Schlacht von Königsgrätz gekommen bin, durch eine frühere Dispoſition des Königs. Freilich alſo nicht durch meine Schuld, auch nicht ohne mehrere, und darunter ſehr bedeutende Leidensgefährten aus dem Hauptquartier, als z. B. den Herzog v. Ujeſt, den zwei Militairgeſandten von Rußland und Italien, ſelbſt den General v. Hindersin, General-Inſpektor der ganzen, preußiſchen Artillerie, und viele Andere, aber was hilft das wenn man nur einige Stationen davon entfernt, einer Schlacht nicht beigewohnt hat, noch konnte, die ohne Zweifel eine der bedeutendſten in der Weltgeſchichte bleiben wird, und deren ganze Folgen noch gar nicht zu berechnen ſind. Der König in ſeiner Herzensgüte hat mich lebhaft bedauert, und mir jetzt ſogar zum Troſt das Großkreuz mit der Kette des Hausordens der Hohenzollern verliehen. Ich bin innig dankbar dafür, aber eine, ſelbſt ſchwere, Wunde bei Königsgrätz erhalten, wäre mir doch viel lieber!

Es iſt mir im Leben vielfach ſchon ähnlich gegangen durch der Götter Zorn. Die ſchönſten Gelegenheiten wurden durch die eigenthümlichſten Hazards des Schickſals, ohne mein Zuthun verloren, wahrhaft Verdientes bleibt unbekannt oder unberückſichtigt, oder durch Intrigue angeſchwärzt; große, ja ich darf ſagen, edle Opfer hatte ich gebracht, und ihr Erfolg blieb ſo traurig, daß ſie mir entweder nur Schmerz, oder die falſcheſte Auslegung verurſacht haben. Dagegen bin ich für eine Menge Nichts mit Schein behangen worden, Schein verſchiedener Art, entſtanden durch, mir nur ironiſch, nicht günſtig erſcheinende Zufälle, weil ſolcher Schein ohne Kern wohl aufregt und täuſcht, aber keine bleibende Folge zurücklaſſen kann. Jetzt wo mein Haus zerſtört iſt, mein Leben im Vergehen, und ziemlich unnütz vergangen, wollte ich mich in Italien zum dolce far niente in die Sonne legen, auch von Ihren Strahlen beſchienen. Im Norden habe ich nun nichts mehr zu thun, als Branitz zu verpachten und den Park dem Walde einzuverleiben. Uebermorgen reiſe ich dahin ab zu definitiver Regulirung.

Sehen Sie wohl zuweilen Frau von Treskow Wittwe? Ich habe in einer mich intereſſirenden Angelegenheit an ſie ſchon vor einem Monat geſchrieben, aber keine Antwort erhalten. Bitte, fragen Sie doch einmal nach, ob ſie dieſen Brief erhalten hat, und im Fall ich vielleicht meine Adreſſe nicht richtig gemacht haben ſollte, bäte ich mir die richtige genau mitzutheilen. Sie iſt eine alte Freundin von mir.

Adreſſiren Sie an mich, liebe Ludmilla, nach Branitz, wie gewöhnlich.

Ihr treuer und dankbarer Freund,
der aber raſch bergunter geht

65.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Den 18. November 1866.

Liebe Love,

Ihre Briefe richten mich immer wieder auf, wenn ich hypochondriſch, und dem zufolge mit mir ſelber mehr als gewöhnlich unzufrieden bin. Aus Jupiter aber mache ich mir nichts, ſo lange Venus mich noch nicht ganz verläßt, und mir dies durch liebliche Freundinnen beweiſt.

Vielen Dank für die gütig gemachte Kommiſſion. Ich habe die Gratulirungsbriefe empfangen, in denen nur die Rede von den ſchönen Italienern, und Ihrem ſo angenehmen, gaſtfreundlichen Hauſe iſt. Nächſtens werde ich mich auch in dieſem Hauſe eindrängen, aber ohne Geſellſchaft dort, ſondern mit Ihnen allein — denn geſellig bin ich gar nicht mehr, aber den erprobten Freunden treu, und dieſer giebt es bekanntlich immer nur ſehr wenig, ſie erſetzen aber unſchätzbar die Quantität durch die Qualität.

Die Sammlung meiner Briefe geht in überſichtlicher Ordnung vorwärts, und ich glaube ſie intereſſanter als meine Tagebücher, die mich immer langweilen, und ungeheure Zwiſchenräume aufweiſen, während ich die Briefe meiſt mit guter Laune, und manche con amore ſchreibe. Eine Dame hat mir einmal geſagt, ſie wolle, wenn ich todt ſei, meine Biographie ſchreiben — da kann ich ja auch noch Carriere machen, ſelbſt ohne in die Kirche zu gehen, wie der alte Humboldt, die böſe Zunge, ſprach. So viel iſt gewiß, der Autor macht den Helden für die Nachwelt, ſelbſt wenn dieſer auch gar keiner war. Was wüßten wir von Achilles und Odyſſeus ohne Homer, und von einer Legion anderer Größen, ohne ihre Geſchichtsſchreiber; und wenn ſie auch gar nicht exiſtirt hätten, der Künſtler kann ſie ſchaffen, wie Gott die ganze Welt aus Nichts, wie die ſtets unzweifelhafte Verſicherung unſerer heiligen Bibel uns lehrt.

Ich werde der holden Dame, welche meine Biographie ſchreiben will, rathen, dieſem göttlichen Beiſpiel nachzueifern, und da ſie eine berühmte Schriftſtellerin iſt, ſo könnte ſie wirklich etwas aus mir machen, doch müßte ſie dafür ſorgen, daß die Schrift erſt in tauſend Jahren gefunden werden könne. Dies würde mein eigenes Intereſſe wenigſtens dringend verlangen, denn ich wäre dann längſt eine rein erfundene Perſon der Fabel, das ſchönſte Loos nach dem Glauben meines Leibphiloſophen, weil man dann gar nicht exiſtirt hatte, da er nur Nichtſein für die wahre Seligkeit hält. Auch dieſe Idee, wie ſo vieles in der Jeſus-Religion, ſtammt aus Indien. Nichts Neues unter der Sonne, wie das Sprüchwort ſagt.

Ich ſollte gar keine Briefe mehr ſchreiben, meine immer zu nachſichtige Freundin, weil meine Zerſtreutheit ſo zunimmt, daß ich kaum ſechs Zeilen ſchreiben kann, ohne auszuſtreichen und zu korrigiren, ebenſo im Reden plötzlich mich der geläufigſten Worte oder Namen nicht erinnern kann. Mangel an Gedächtniß iſt es eigentlich nicht, denn was mich ſehr lebhaft intereſſirt, bleibt mir immer gegenwärtig, zum Beiſpiel Ihre Briefe, dieſe Muſter in jeder Hinſicht, wo ich nie eine Korrektur finde, weil ſie aus einer kryſtallenen Geniequelle fließen, in anmuthigſter Klarheit. Ich meine Ihre Briefe an mich, nicht alle jener, die Sie blos publizirten.

Der Ihrige mit dem
orientaliſchen Gruß
H. u. K.

66.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Botzen, 1866.

Les lettres de Chamisso ne m'ont pas beaucoup impressionées. Cet homme est poëte, très sensible et

sérieusement amoureux, mais il est faible et sans aucune force dans le caractère.

Bien autrement j'ai été frappé et saisi des lettres de Céres! Voila une femme remarquable, une statue de bronce réprésentant la douceur, un tableau vivant d'une expression charmante et pourtant impassible comme la toile sur laquelle il est peint.

D'abord je me suis dit: Cette Céres me parait une personne très séduisante, mais bien dangereusement adroite vis-à-vis d'un si bon enfant, comme Chamisso. Cependant, avant d'avoir achevé la lecture de cette correspondence, je suis resté finalement convaincu que cette femme (d'ailleurs éminemment française) était aussi bonne qu' adroite, mais en même temps beaucoup plus raisonnable, dans son intérêt comme dans celui de son amant même, quoi qu'en effet moins sensible et moins amoureuse, de son naturel que lui en total, je la juge (Céres) une femme fort aimable et rare — telle que je la désirerai ardemment pour la mienne, si j'étais jeune et à marier!

H. P.

67.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Branitz, den 9. Mai 1867.

Carissima,

Eine herrliche Ueberraſchung! Eben wollte ich ſchreiben, hatte ſchon angefangen — nicht mit Entſchuldigungen, ſondern Erklärungen meines langen Schweigens. Hauptſächlich fortwährende Kränklichkeit von zehnerlei verſchiedenen Uebeln, mit der Ueberzeugung, daß Sie mich genug kennen, um ſelbſt überzeugt zu bleiben, daß ich ſchreibend oder nicht ſchreibend für Sie, in Herz und Kopf immer derſelbe bin.

Nun aber weiter, von dem was uns jetzt am nächſten liegt. Sie wiſſen, daß meine hieſigen Anlagen, während meiner langen Abweſenheit durch einen fürchterlichen Sturm, Schloßen, groß wie Taubeneier, eine Bäume freſſende Windhoſe u. dgl. halb vernichtet worden ſind. Glücklicherweiſe haben wir, ſeit ich zurückgekommen, einen ſo milden Winter gehabt, daß ich mehrere Monate lang pflanzen laſſen konnte, und auf dieſe Weiſe, trotz meinem häufigen Krankſein (ich ſchreibe Ihnen auch jetzt noch aus meinem Bett recht leidend) mit Hülfe von 60 bis 80 Arbeitern wieder einen halb neuen Fortſchrittspark geſchaffen habe. Ganz in Ihrem Sinn, meine kleine Demokratin: Nach Zerſtörung der alten eine neue Aera. Bleibt freilich immer noch längere Zeit halb im Chaos, in welche Wildheit ich die aus ewigem Frühling eines Paradieſes kommende Jugend, jetzt in mein greiſes nordiſches Neſt — hoch erfreut und halb verſchämt, entführen will. Ich hoffe, Sie werden mir keinen Korb geben, um ſo weniger, da ich, der im langweiligen Herrenhaus ſich krank gemeldet, ſo wie auch beim König, dort ſich jetzt nicht zeigen darf. Aber vor dem erſten Juni dürfen Sie nicht zu mir kommen, weil wir wegen ſehr kühlen und rauhen Wetters noch in der Vegetation ſehr zurück ſind, und wegen der vielen großen Arbeiten an die nothwendige Gartentoilette noch gar nicht gedacht haben. Da der Menſch nun bis in den Tod eitel bleibt, und wenn er die Beſinnung behält, und nicht ſo albern iſt, den Tod (dieſe hohe Gnade der Natur) zu fürchten — ſo coquettirt er noch ganz gern bis zum letzten Augenblicke. Sintemalen aber ich für meine vieille carcasse — wie Friedrich der Große in ſeinem letzten Briefe ſich titulirte — und allem, was dazu gehört, keinen Gegenſtand für Eitelkeit mehr finde, ſo übertrage ich dieſe in letzter Inſtanz noch auf meine Landſchaftsmalereikunſt, was zwar an ſich auch nicht viel bedeuten mag, aber doch an mir noch die beſte, und nie ganz vernachläſſigte Gabe iſt.

Alſo, my dear Love, vor dem 1. Juni dürfen Sie nicht als italieniſche Sonne hier aufgehen, auch werden Sie wohl noch viel Zeit brauchen, alle Ihre Freunde und Bekannten aufzuſuchen. Darüber ſchreiben Sie mir doch aber ſo vertraulich als ſonſt an Ihren Onkel.

Hier finden Sie allerlei für Sie geordnet, da ich weiß, wie weiſe Sie durch Ihre Diskretion ſind, und daß Sie noch immer wohlwollend gedenken Ihres

armen Alten.

Hier iſt noch kaum eine Blüthe auf den Sträuchern, noch eine Blume in den Gärten zu ſehen, und manchen Baumarten fehlen noch die Blätter. In den Marken muß man ſelbſt die Hottentotten noch beneiden!

68.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Branitz, den 17. Mai 1867.

Meine ſtets mir treu bleibende Freundin,

Ihren liebenswürdigen Brief habe ich erhalten, und auch die zwei höchſtintereſſanten Theile der mir gütig geſchenkten Briefe.

Tauſend Dank dafür.

Was nun dieſe Bücher betrifft, ſo muß ich doch ausſprechen: daß ſich, was von Ihrem Onkel und Ihnen geſchrieben iſt, vor allem Anderen auszeichnet. Am wenigſten gefallen mir die Briefe von W. Humboldt. Sehr wenig ächtes Gefühl, und zu meiner Verwunderung faſt eben ſo wenig Geiſt. Nirgends wirkliche Wahrheit, zuweilen aber ſichtlich ſatyriſche Geringſchätzung der Geliebten, ſelbſt ohne beſtimmten Vorſatz. Die ganze Art dieſes Liebesverhältniſſes gränzt übrigens faſt an das Poſſirliche. Wie vortrefflich ſchildert Ihr Onkel den tugendhaften Wilhelm in wenig Worten!

Doch gehen wir zu dem über, liebe Freundin, was uns jetzt das Nächſte und mir das Liebſte iſt: Ihre Herkunft nach Branitz. Und wie gut macht ſich das alles, da es für Sie ein ſo ganz bequemer Ruhepunkt zwiſchen Berlin und Dresden wird. Aber das Nachtheilige muß ich auch nicht übergehen. Daß Sie nur eine alte Mumie hier beſuchen, wiſſen Sie, und ſetzen ſich großmüthig darüber hinweg; aber erwarten Sie ſich auch lange nicht ſo viel von meiner kleinen hieſigen Schöpfung, als Sie nach dem Inhalt Ihres allerliebſten zu ſchmeichelhaften Briefes zu glauben ſcheinen — denn erſtens hat die vorjährige Windsbraut allerdings noch viel Unangenehmes zurückgelaſſen, was man nicht ſo ſchnell, ohne Zauberei, verſchwinden laſſen kann. Dann iſt überhaupt das Ganze erſt halb fertig, weil ich ſeit den letzten zwei Jahren bis zu dieſem Winter faſt immer abweſend war, und dann nur ſehr wenig arbeiten laſſen kann. Das Schloß iſt im Inneren ziemlich fertig, das Aeußere aber noch ſo wie Sie es geſehen, auch manche andere Baulichkeiten ſind unvollendet geblieben. Endlich erlauben mir auch die großen Einbußen, welche ich durch den enormen Fall, und zum Theil gänzlichen Verluſt meiner Papiere, wie durch Veruntreuungen von Banquiers, erlitten — nicht mehr ſo unbeſorgt vorwärts zu ſchreiten als bisher. In Babelsberg, wo ich viel gewirkt, werden Sie mehr von mir ſehen, als hier. Endlich glaube ich aber, daß der lange Aufenthalt in der Pracht Italiens Sie für unſere matten Naturmalereien des Nordens ſehr abgeſtumpft haben müſſen, doch Ihre eigene Erſcheinung kann dadurch nur noch gewonnen haben, und das iſt ja die Hauptſache. An mich werde ich bei Ihrem Hierſein am wenigſten denken, Sie aber, meine anmuthige Gönnerin, möglichſt ausbeuten. Doch nun bitte ich noch inſtändig mir ſchon jetzt genau den Tag Ihrer Ankunft anzuzeigen, damit ich langweilige, drohende Beſuche zur rechten Zeit abhalten kann. Auch ſollen Sie, liebe Ludmilla, niemand mitbringen als

Ihren italieniſchen, Diener, beſonders keinen Berliner, denn einen unangenehmern Ort für mich als dieſes Berlin, giebt es nicht. Es amüſirt mich, daß Sie es eben ſo machen wie meine Mutter, die auf ihren Reiſen nie eine Kammerjungfer, ſondern immer einen männlichen Diener mit ſich führte. Ich ſelbſt bin ganz nach meiner ſo hübſchen und liebenswürdigen Mutter geſchlagen (bis auf dieſe zwei eben genannten Eigenſchaften), welche nur 15 Jahr älter war als ich, und gleich mir, keine Vorurtheile kannte, und dabei einen vornehmen Leichtſinn beſaß, den ich nur etwas von ihr geerbt. Mit dem Alter aber ſchwächen ſich alle guten Eigenſchaften, und man wird, trotz allem Sträuben (was die Geiſtloſen „klüger“ nennen) das heißt wenigſtens zur Hälfte ein Philiſter.

Wenn ich an Sie ſchreibe, erhebe ich mich aber zuweilen über dieſen Zuſtand, und bleibe der Ihrige in mehr jugendlicher Qualität. Herzlich ergeben, und mit Recht vielfach bewundernd H. Pückler.

P. S. Sie müſſen mir um ſo mehr genau den Tag angeben, an welchen Sie mit der Görlitzer Eiſenbahn nach Kottbus von Berlin abreiſen, damit meine Equipage Sie auf dem Kottbuſſer Bahnhof, der etwas entfernt von der Stadt liegt, zur rechten Zeit dort erwarten kann.

69.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Branitz, den 21. Mai 1867.

Wie ich gewöhnlich thue, habe ich Ihren letzten Brief noch zum drittenmal wieder geleſen, und da iſt mir erſt aufgefallen, daß Sie darin äußern: vor Mitte Juni könnten Sie nicht von Berlin fort. Ich hatte Sie gebeten, in den erſten Tagen des Juni hier zu ſein, weil das grade die günſtigſte Zeit für Branitz iſt. Später, wenn, wie es oft geſchieht, Dürre eintritt, iſt dann in der letzten Hälfte des

Juni vieles verbrannt, und auch die ſchönſte Blüthenzeit ſchon vorbei. Ich glaube daher, es würde am bequemſten und paſſendſten für Sie ſein, wenn Sie, meine gütige Gönnerin, meinem Rath folgen wollten. Es iſt nämlich die Eiſenbahn von hier nach Dresden noch nicht fahrbar, was ich, als ich Ihnen ſchrieb, nicht wußte. Man muß alſo, wenn man von Branitz nach Dresden mit der Eiſenbahn reiſen will, wieder über Berlin gehen, was den Weg auch nur ganz wenig verlängert, an Zeit aber vier Stunden erſpart, abgerechnet, daß mit der Poſt die Tour zu machen ſehr ermüdend und beſchwerlich wird, durch ſchlechte Straßen und elende ſtoßende alte Wägen.

Mit dem erſten Juni oder zweiten, iſt unſere Toilette fertig. Kommen Sie alſo in den erſten drei Tagen des Juni hierher, wozu Sie jetzt nur 3½ Stunde brauchen, erfreuen Sie uns durch Ihr Hierſein ſo lange es Ihnen in der Oaſe gefällt, und haben Sie von Berlin noch nicht genug, ſo bleiben Sie nachher noch ſo lange daſelbſt, als es Ihre wunderbare Paſſion für dieſen Ort bedarf. Nach Dresden brauchen Sie auch nur 6 Stunden von dort. Familien- und Fremdenbeſuche habe ich mir hoffentlich ganz vom Halſe geſchafft, weil ich natürlich lieber mit Ihnen allein hier hauſen möchte, ohne ſolche läſtige Störung. Denn ſo lieb mir Wenige ſind, ſo bin ich für alle Uebrigen unglaublich insociable geworden, wozu ich eigentlich immer etwas hinneigte, jetzt aber vor der gewöhnlichen Welt, ſelbſt vor geprieſener Liebenswürdigkeit, mich wahrhaft ſcheue. Komme ich nach Florenz ſo werden Sie faſt allein mich zu ſehen bekommen. Auf meinen Brief vom 17. haben Sie mir noch nicht geantwortet. Ich leſe fortwährend in Ihrem intereſſanten Buch, und unterſtehe mich zuweilen Bemerkungen an den Rand zu ſchreiben. Ich fühle mich noch immer etwas unwohl und das Wetter iſt unbeſtändig, meiſt kalt. Geſtern war aber ein herrlicher warmer Tag, den ich faſt ganz in freier Luft, und mehrere Stunden auf dem Gipfel meiner Pyramide zubrachte, die höher iſt als die des Ceſtius und auch die auf den Schlachtfeldern der alten Griechen, die freilich ſehr en miniature ſind, und doch Jahrtauſende gedauert, obgleich nur von Erde aufgeführt wie die meinigen. Gegen Ende Juni muß ich meine ſelbſtgeſchaffenen Seen ablaſſen, um ſie zu vertiefen, und aus der gewonnenen Erde noch einige Hügelreihen zu fabriziren, deren man in dieſem platten Lande (alter Meerboden) nicht genug haben kann. Alſo, gute Love, kommen Sie nicht zu ſpät.

Ihr Getreuer.

Heut Nachmittag ſchlug ein heftiges Gewitter (die ich ſehr liebe) ganz nahe beim Schloß ein, und verwundete einen großen Baum im Park ſehr ſchwer. Wie unartig!

70.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Branitz, den 23 Mai 1867

Liebe Vortreffliche,

Ich bin ſehr betrübt über meinen geſtern abgeſchickten Brief. Er war ganz egoiſtiſch, und erſt jetzt fällt es mir ein. Gewiß, dieſer Egoismus iſt nichts Edles, und doch kommen wir nicht über denſelben hinaus, ohne lange Ueberlegung. Alſo es war unüberlegt und lieblos, daß ich Sie nöthigen wollte meinetwegen Ihrem ſo geliebten Berlin, früher als Sie es wünſchen, untreu zu werden. Richten Sie alſo alles ſo ein wie es Ihnen gefällt, auch iſt das Wetter ſeit dem Vollmond ſo kalt und abſcheulich als möglich, nach dem Gewitter ein Landregen, mit allen Vorzeichen der Dauer.

Von Ihrem Buch kann ich mich gar nicht trennen, und leſe vieles mehreremale, beſonders entzücken mich die Briefe des Prinzen Louis, und ich darf ſagen, daß ich mehr als einmal auch ſo enthuſiaſtiſch und kindlich geliebt habe, und hätte ich die Briefe aus jener Zeit erhalten, ſo bin ich überzeugt daß ſie viel Aehnlichkeit mit denen des Prinzen zeigen würden. Merkwürdig iſt die Geliebte; ohne Zweifel wunderbare Kontraſte in ihr, die ſo gewaltſam angezogen und abgeſtoßen, müſſen dieſen dämoniſchen Reiz unwiderſtehlich gemacht haben.

Auch fielen mir in dieſer Hinſicht Ihres Onkels ſich ſo widerſprechende Urtheile über ſie nicht wenig auf. Ich habe ſie nur einmal noch als halbes Kind geſehen, und ich erinnere mich noch, welchen tiefen Eindruck ihre Erſcheinung auf meine damals ſo empfängliche Natur gemacht, ohne mich doch ganz deutlich ihres Bildes zu erinnern. Die vielen Erzählungen der Frau von Krayen und deren Tochter Victoire haben mich aber viel ſpäter halb verliebt in ſie gemacht. Ihr einziger Brief an den Prinzen, der im Buche ſteht, iſt aber mehr komiſch als verführeriſch. Weiter bin ich bis jetzt noch nicht gekommen, und nehme nun den herzlichſten Abſchied bis auf Wiederſehen.

Der Ihrige wie immer, aber aus Krankheitsſchwäche wieder dictirend.

H. Pückler.

71.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Branitz, den 28. Mai 1867.

Sie ſind die Güte ſelbſt, liebe Ludmilla, ſich in allem nach mir geniren zu wollen, ich aber bin von denſelben Gedanken beſeelt, daß alles ſich ſo geſtalte, wie es Ihnen am bequemſten iſt.

Wir ſind hier durch das ganz winterliche Wetter mit Schnee und Eis ſo mit aller Vegetation zurückgehalten worden, daß wir erſt von heute an mit den geringen Ausſchmückungen von Gewächſen und Blumen anfangen durften, auch die blühenden Pflanzen noch ſehr zurück ſind, und dabei Arbeiter ſo rar, daß ich mich keines Jahres erinnere, wo wir ſo langſam vorwärts gekommen. Meine Gärtner jammern, und behaupten: in dieſem ſchrecklichen Frühjahr würden Park und Gärten nicht vor dem 10. Juni präſentabel ſein. Dazu kommt noch, daß ich grade in dieſem Jahre die Erneuerung mehrerer Wieſen im Park vornehmen mußte, die vor 14 Tagen beſäet wurden, und in Folge der eingetretnen Kälte, Schnee und fortwährendem heftigen Winde ſo gelitten, daß noch nichts aufgegangen, und wahrſcheinlich auch nichts aufgehen wird, weil die Samenkörner theils vom Wind verweht, theils von den Faſanen und anderen Legionen Vögeln aufgefreſſen worden ſind.

Im Alter hat man kein Glück mehr, und ſo werden Sie lachend bei mir ſtatt grünem Gras nur nackten Boden ſehen, und ich als ein beſchämter Gartenkünſtler und troſtloſer Wirth neben Ihnen ſtehen. Indeß die Freude Ihrer Gegenwart wird mich über allen fiasco tröſten, und wenn einige Schamröthe auf meine blaſſen Wangen tritt, werde ich vielleicht etwas weniger ſchlecht ausſehen als gewöhnlich. Kommen Sie alſo, my dear friend, Montag den 10. Juni hier an, und fahren Sie mit dem Eiſenbahnzug ab, der um 5 Uhr Nachmittags von Berlin abgeht, und um halb 9 Uhr auf dem Kottbuſſer Bahnhof eintrifft, wo mein Wagen und ein Fourgon für Ihre Sachen Sie erwartet.

Verzeihen Sie meiner Beſorgniß die vielen häuslichen Briefe, ſo langweilig wie eine proteſtantiſche Predigt.

Der Ihrige H.

pauvre diable, ergeben, alt und krank, et toujours au lit comme une vieille femme.

P. S.

Branitzer Hausordnung:

1) **Vollſtändige** Freiheit für Wirth und Gäſte.
2) **Jederman** ſteht auf, wann ihm beliebt, und frühſtückt was er will und befiehlt, bequem auf ſeiner Stube.
3) Um 1 Uhr **luncheon** im Frühſtückszimmer, dem jeder Gaſt beiwohnt oder nicht, ganz nach ſeinem Belieben.
4) Wer ausfahren oder reiten will, beſtellt es beim Hofmarſchall Billy. Acht Pferde ſtehen dazu bereit.
5) Der einzige Zwang beſteht darin, zum Diner um 9 Uhr zu kommen, wenn der Tamtam zum zweitenmal donnert. Nur Krankheit, die der liebe Gott verhüte, dispenſirt von dieſer Pflicht. Nach dem Kaffee iſt jedes Menſchenkind wieder frei.

This is the custom of Branson-Hall. Aber im kleinſten und beſcheidenſten Maßſtabe, wie es einem norddeutſchen Landjunker geziemt.

Nun aber Profit, Streuſand darüber. Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

72.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Branitz, le 10. Juin 1867

Vous êtes toujours, ma chère Ludmilla, prévenante, exacte et parfaitement aimable. Je serais venu moi-même, vous prendre à la gare, mais une visite imprévue que j'ai dû recevoir en gala, par le mauvais temps qui continue depuis quelques jours — m'a gratifié d'un refroidissement et retenue au lit pendant 24 heures. Heureusement je me trouve un peu mieux aujourd'hui, et au moins j'aurais le plaisir de diner avec vous. En attendant je vous envoie mon secrétaire intime Mr. Billy, qui se réjouit autant que moi de vous revoir, pour vous conduire à Branitz, ou il sera notre seul convive ce soir, de manière que vous n'avez pas besoin de la moindre toilette pour dîner avec un moribond et un enfant.

Sans adieu et au revoir.

H. P.

73.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Branitz, den 17. Juni 1867.

Schmeichlerin! Aus den Ihnen gegebenen Briefen lernen Sie mich noch nicht kennen. Das zweite Packet und mein Tagebuch dazu, wird Ihnen wahrſcheinlich eine viel weniger brillante Meinung von mir geben. Ich habe aber ſo viel Freude an Ihrem ſeltnen Geiſte, daß ich grade wie ich bin, und nirgends künſtlich verſchönert vor Ihnen erſcheinen will, damit ich mich ſelbſt definitiv kennen lerne. Obgleich ich in der Regel nichts von bloſer Autorität annehme, die Ihrige will ich gläubig anerkennen.

Ob Sie heute reiſen wollen oder nicht, müſſen Sie ſelbſt entſcheiden, die Sache iſt allerdings ernſt und ganz originell! Kann das Begräbniß nicht *auf einen anderen Tag verlegt werden*[1], dann freilich müſſen Sie gehen — nichts aber hindert Sie am Wiederkommen, bevor Sie nach Dresden reiſen.

Ich ſchicke dies Billet durch Billy, der das blos Häusliche von mir ausrichten ſoll.

---

[1] Anmerkung der Herausgeberin: Das Begräbniß Rahels, die länger als dreißig Jahre, ihrem Wunſche gemäß, über der Erde bleiben wollte, und die ich nun neben Varnhagen beſtatten ließ.

Es iſt komiſch, daß ein wunderliches Begräbniß in ſolche Oppoſition mit dem feierlichen Maccaronitag treten muß!

Immer sans adieu,

der Ihrige
H. P.

Ich kann jetzt noch nicht gleich aufſtehen, bringe aber ſpäter das andere Packet Briefe mit dem betreffenden Tagebuch, wenn Sie hier bleiben, oder wenn Sie heute abreiſen, bei Ihrer ſpäteren Rückkehr. Preſſiren thut es ja nicht.

71.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Branitz, den 21. Juni 1867.

Es freut mich ſehr, liebenswürdige Italienerin, daß Sie wenigſtens keine unangenehme Erinnerung von der Oaſis Branitz mit ſich genommen haben. Aber ſehr neugierig bin ich zu erfahren, was in dem bewußten Briefe von mir über Sie geſchrieben ſteht. Bitte, bezeichnen Sie mir genau den Brief, und ſtreichen Sie die Stelle mit rother Tinte an, wenn Sie mir die zwei Packete zurückſenden; an L. wie gewöhnlich adreſſirt.

Wenn Sie der kleine Roman wirklich intereſſirt, ſende ich Ihnen gleich den Reſt, aber in Ihrem geliebten Berlin finden Sie gewiß keine Zeit zum Leſen dieſer Scharteken.

Leider bin ich noch immer von meinen kleinen Uebeln geplagt, doch haben mir ein paar Dampfbäder etwas Linderung verſchafft, ſo wie zwei Sonnentage ohne Wärme, wie ſie nur der Norden und die Berliner haute volée zu liefern vermag.

Indem ich dieſen Brief wieder durchleſe, erblicke ich ein überraſchendes Wunder: der erſte an Sie ohne Korrektur

Ich ſehe, daß auch gute, ja die beſten Beiſpiele, anſtecken können. Das Ihrige hat mich verführt!

Ich ſchließe aber jetzt, damit ich nicht am Ende um meinen Ruhm komme, auf den ich wirklich ſtolz bin.

Sans adieu comme toujours,
meine permanente künftige
Unterſchrift.

Giuseppe meinen Gruß.

75.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Branitz, den 25. Juni 1867.

Eben bekomme ich, liebe Love, Ihren ſo angenehm zu leſenden Brief mit der eben ſo angenehmen Nachricht, daß Sie nach Dresden gehen, wo ich Sie aufſuchen werde und Ihnen den Reſt der „unglaublichen“ Korreſpondenz nebſt noch unglaublicheren anderen mitbringen werde. Nr. 1 und 2 bitte ich aber vorher an L. (unter meiner Adreſſe) zu ſchicken, wie gewöhnlich, ehe Sie nach Dresden abgehen — denn es iſt mir ganz unheimlich, dieſe Briefe in Berlin zu wiſſen, da ich jetzt nicht ſelbſt dahin reiſen kann aus verſchiedenen Gründen.

Machen Sie doch, liebe Ludmilla, mir zu Liebe die Bekanntſchaft der S., und bringen Sie ihr meine beſten Grüße. Zugleich aber machen Sie ihr (als meine treuſte Freundin) eine recht übertriebene Beſchreibung von den Reizen von Branitz, dem dort herrſchenden comfortablen Luxus und der Liebenswürdigkeit des Wirthes! — um Reue bei ihr zu erwecken, daß ſie im Winter nicht hat herkommen wollen, wozu ſie nun auch keine Einladung mehr erhalten wird. Dieſe kleine Lüge über meine Wüſte können Sie ſchon ohne Gewiſſensbiſſe zu meiner Satisfaktion ſich geſtatten.

Gegen alle Anderen bitte ich mich immer ſehr krank und leidend zu melden. Dies iſt mein Schild, um allein zu bleiben. Die Stelle in der Korreſpondenz mit Nella, die Sie auf ſich beziehen, betrifft eine Andere, mit der ich ebenfalls eine ſehr lange Korreſpondenz geführt, und deren Andenken mir lieb iſt. Sie bekommen auch dieſe künftig, denn zu Ihnen habe ich totales Vertrauen, aber keineswegs zum Schickſal, was mir ſchon ſeit lange feindlich iſt, und mich doch früher manchmal wunderbar begünſtigte und beſchützte, und deshalb gebe ich auch meine Schätze nicht eher in andere Hände, als nach meinem Tode, wozu alles ſicher eingerichtet iſt, aber ſchweigen Sie ja darüber unverbrüchlich. Apropos, verſuchen Sie doch, Liebſte, von der S. meine Briefe zu erhalten. Strengen Sie Ihren prächtigen Verſtand an, dies auf das ſchlaueſte vorzubereiten. Ich ſage gar nichts darüber, weil ich in ſolchen Dingen wahrhaft ſtupide bin, und ohne alle Erfindung, wie überhaupt ungeſchickt in allem Weltlichen und nur geiſtreich in meiner phantaſtiſchen Nebelwelt, wo ich mit Geſpenſtern eigener Schöpfung umgehe. Ein Original bin ich, aber von welcher Bedeutung weiß ich ſelbſt nicht. Recht viel allein mit Ihnen würde ich mancher Klarheit theilhaftig werden. In Florenz vielleicht, hier waren wir Beide zu zerſtreut durch die Gegenwart, und im Ganzen ſind wir uns auch noch zu fremd, zu verſchieden im Alter, Sie mir auch viel zu überlegen, um ganz unbefangen mit Ihnen zu ſein.

Doch genug für heute, und ohne Abſchied

H. Pückler.

76.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Branitz, den 2. Juli 1867.

Gott! wie machen Sie alles vortrefflich. Nie habe ich noch ein Packet ſo muſterhaft eingepackt geſehen, und auch geſühlt, denn bei meiner angeborenen Ungeſchicklichkeit habe ich wenigſtens eine gute Viertelſtunde gebraucht, um durch die Schale bis auf den Kern zu dringen, Ihren liebenswürdigen, aber auch unglaublichen Brief, hinſichtlich des ſchmeichelhaften Bildes, das Sie von mir entwerfen, ein prachtvolles goldenes Futteral über einem morſchen, alten Stück Holz, das höchſtens nur als Reliquie von einem Altgläubigen verehrt werden kann, der es bona fide für das heilige Ueberbleibſel eines Märtyrers hält.

Sie ſind ein liebes Schmeichelkätzchen, und lachen mich dabei gewiß manchmal wohlwollend aus, wie ich mich ſelbſt ſo oft! denn ich liebe ſelbſt viele meiner Fehler, der größte Beweis von der lächerlichſten Eitelkeit. Daher werde ich immer etwas melancholiſch, wenn man mich lobt, und luſtig, wenn man mich tadelt.

Eitelkeit war es auch, daß ich Sie bat, gute Ludmilla, die S. zu grüßen, und ihr wo möglich meine Briefe abzukaufen. Für Sie, keineswegs für mich wollte ich dieſe Briefe haben, weil ich mir einbildete, daß Sie mich aus dieſen von einer ganz neuen Seite kennen lernen würden, und das ſchmeichelt mir, Sie auf dieſe Weiſe wirklich intereſſiren zu können. Sie ſind eine künſtleriſche Natur, das heißt eine bildende, ſchaffende, ich auch ein wenig von derſelben Art, und da aus mir, wenn ich todt bin, Sie etwas machen wollen, ſo darf ich ſchon glauben, daß Sie mich vorläufig ſo genau als möglich kennen lernen wollen, als Wahrheit, um nachher die Dichtung hinzuzuſetzen, deren Ihr mageres Süjet bedarf. Papier wird indeß, unſerem Zeitalter gemäß, genug zuſammenkommen, nur von ſehr ungleichem Gehalt, und das Beſte, ein ganzer Band Briefe aus dem innerſten Herzen voll der wahrſten und ächteſten Liebe entſtrömt, was mein ganzes Weſen in allen Verſchiedenheiten darlegte — hat leider meine arme Roſa, wie ich Ihnen ſchon mitgetheilt, in tödtlicher Angſt ſelbſt verbrennen müſſen.

Auch meine Tagebücher enthalten leider mehr Notizen, Exzerpte u. ſ. w. als Eigenes, doch findet ſich vielleicht in der Spreu auch hie und da ein beſſeres Korn. Sie mögen prüfen, und das Beſte behalten. Den rohen *Stoff* liefere ich, die *Kraft* muß von Ihnen kommen. Haben Sie denn die zurückgegebenen wirklich ganz geleſen, und danach auch geordnet, wie Sie mir verſprochen? Die beiden Packete waren ſo ſchön und nett eingepackt, und intereſſiren mich jetzt ſo unendlich wenig, daß ich ſie nicht mehr eröffnet habe. Daß Sie mir aber gleich gefolgt mit der Rückſendung, hat mich gefreut, obgleich ich . . *Ihrer* Pünktlichkeit keinen Augenblick gezweifelt, und erſt daran gedacht, als das Packet hier war. So aber iſt auch ein angenehmer und zuverläſſiger Verkehr, ohne alle Beunruhigung, nur möglich. Wenn ich mich aber gewiſſermaßen auf den Lehrſtuhl zu ſetzen ſcheine, und die ſchon zur Sprache gekommene Herrſchſucht von meiner Seite etwas durchſchimmert, ſo bin ich doch auch *lehrbegierig* und *gehorſam*, ſobald die eigene Ueberzeugung mit dem Gehorſam geht. Vom erſten gebe ich heute den zweiten Beweis, indem ich wieder meiner Lehrerin einen Brief ohne Korrektur zuſende. Was aber den Gehorſam betrifft, ſo muß ich geſtehen, daß dabei immer mehr der Verſtand, als das Gefühl prävalirt. Dies gefällt mir gar nicht; aber ich fürchte, es iſt ſo. Ihr Packet bekam ich erſt geſtern, und habe Ihren Brief gleich beantwortet, aber — um nicht zu korrigiren, viel langſamer geſchrieben. Dies geſtatte ich Ihnen an einem ſo alten Mann zu loben.

Ihr Getreuer, m. d. l.

77.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Branitz, den 7. Juli 1867.

Meine gute Lowe, ich ſpaße oft mit der Krankheit, aber diesmal iſt es leider Ernſt. Das unbekannte Krankheitsprinzip, das in mir nach ſeiner Laune umherzieht, aber nur ſelten mich ganz verlaſſen will, hatte ſich ſeit einigen Tagen auf den Unterleib geworfen, und mich bedeutend gequält. Heute geht es etwas beſſer, und ich benutze dies eifrig, um Ihnen zu ſchreiben, aber diktirend, und zugleich zwei Packete zu ſchicken. Von der Korreſpondenz, die Sie bereits geleſen, iſt das Uebrige nicht mehr der Mühe werth jetzt noch fortzuſchicken. Toujours perdrix iſt bekanntlich assommant, beſonders wenn dieſelben ſo viel fumet haben. Abwechſlung iſt Leben.

Ich ſende Ihnen alſo diesmal eine halbpolitiſche, großweltliche Zwieſprache, die ich aus Faulheit und Ueberdruß wie alles dergleichen abgebrochen habe, ſo intereſſant ſie übrigens war. Das zweite Packet enthält wieder etwas unglaublichen Stoff, wie Sie es nennen, aber doch ſehr verſchieden von dem vorigen, und endete auch tragiſch; das einzige, deſſen ich mich noch davon erinnere, und da ich das Packet jetzt nicht aufſiegeln will, ſo weiß ich nicht einmal gewiß, ob das tragiſche Moment darin ſchon erreicht wird.

Jetzt kann ich leider von hier nicht fort. Schreiben Sie mir doch genau, wie lange Sie in Dresden bleiben wollen, und wann Sie nach Hamburg gehen. Vielleicht wird es mir bequemer oder überhaupt möglicher, dort mit Ihnen zuſammen zu treffen, weil ich, ſo bald ich mobil bin, ohnedem ein wichtiges Geſchäft in Berlin abmachen muß, was vielleicht einige Zeit wegnimmt, und von Berlin eben ſo gut nach Hamburg als nach Dresden reiſen kann. Zu meiner Expedition in Berlin aber wünſche ich ſehr die Zeit zu benutzen, nicht unempfindlich gegen ſeine vielen Leiden. Er trägt mir auf, Sie herzlichſt zu grüßen, und ſo wie er keine Gelegenheit verſäumt, ſich hie und da noch nützlich zu erweiſen, hat er auch alles zwiſchen Ihnen Beiden gut und ſicher geordnet, wobei er mich zum einzigen Vertrauensmann erwählt hat. Wenden Sie ſich daher in allem, was Sie intereſſirt, an mich, ſowohl während des Lebens des Fürſten, als nach ſeinem Tode, den er natürlich ſehr lebhaft wünſcht. Schreiben Sie doch auch an mich durch Adreſſe an Herrn Leitenberger in Kottbus, und darf ich ſie wohl nicht erſt an Vorſicht in allen Dingen gemahnen, denn wir leben in einer, wie ſie ſich nur zu of terweiſt, traurigen Zeit der Schadenfreude und der Lüge.

Mich Ihnen hochachtungsvoll empfehlend, bitte ich mich immer au courant deſſen zu erhalten, was Sie betrifft, beſonders Ihrer genauen Adreſſe.

Ihr
Sie verehrender
Billy Maſſer,
Geheimſekretair des Fürſten.

79.

Telegramm.

Fräulein Aſſing Dresden Hotel Moskau.

Herzlichen Dank und Gruß. Nach langerſehntem Schlaf Befinden etwas beſſer. Eſſen noch Phantaſie.

Pückler.

80.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Branitz, den 30. Juli 1867.

Ganz ſo ſchlimm als Sie glauben, d. h. ohne Hoffnung auf Geneſung, ſteht es noch nicht mit uns, und ſpreche ich im Plural von mir, weil ich wegen ſo vielerlei Leiden und

Beſchwerden oft doppelt zu exiſtiren glaube. Für's Erſte, herzlichen Dank für Ihre Briefe an mich und Billy, wieder wahre kleine Meiſterſtücke von Geiſt, Gefühl und immer zugleich graziöſem Ausdruck. Wie ausnehmend gleichgültig mir der Tod iſt, habe ich vorher ſelbſt kaum geglaubt, ſeit er mir jetzt nahe tritt. Im Gegentheil, ich ſchäme mich faſt es zu ſagen, wünſche ich ihn herbei; denn es iſt doch wahrlich eine ſchöne Perſpektive, ein abgenutztes, ausgebrauchtes Alter mit einer friſchen neuen Jugend, es ſei wo und wie es wolle, zu vertauſchen, ohne Erinnerung oder mit Erinnerung, wie es in den Weltgeſetzen beſtimmt iſt. Ich ſehe mich nicht mehr im Einzelnen, ſondern im Ganzen, und das iſt eine mehr beruhigende und freudige Anſicht, als alle die vielfachen kirchlichen Mährchen. Ich könnte hier faſt zu ſchwärmen anfangen, aber ich will meine Phantaſieen lieber für mich behalten, denn ſie ſind ganz individueller Natur, und paſſen daher auch nur für mich, der überdies körperlich zu ſchwach geworden iſt, um ſie beredſam auszuſprechen.

Uebrigens iſt meine Krankheit in der That wunderlich. Meine Aerzte ſagen: Herz, Leber, Lunge und Gehirn ſind vollkommen geſund, auch das Blut in ganz natürlichem Zuſtande, nur der Magen ſcheint faſt in vollſtändige Unthätigkeit verfallen zu ſein.

Es iſt nun heute der 22. Tag, daß mir alle irdiſche Nahrung widerſteht, ausgenommen Waſſer, um den Durſt zu löſchen. Anfangs litt ich viele Tage an Unterleibsſchmerzen. Allen Himmeln und Göttern Dank, daß ich dieſe verloren habe, und nur eine allgemeine, von häufigen momentanen Uebelkeiten und zuweilen Erbrechen begleitete Unbehaglichkeit übrig geblieben iſt.

Ruheſtunden und zuweilen wohlthätiger Schlaf dazwiſchen, ſo kann ich es ertragen mit Geduld. Doch giebt es für mich weder Tag noch Nacht mehr, nur Zeit — langwährende Zeit. Es iſt dies keine anmuthige Erzählung, aber

Sie wollen genau wiſſen wie es mir geht, und hier iſt es treu beſchrieben. Die Aerzte finden mich trotz allem täglich beſſer, ich kann nichts davon gewahr werden, muß aber von ihren mannichfachen Medizinen und Getränken leben, weil ich nichts Anderes genießen könnte, wenn ich auch wollte.

Für die Anlagen und Verwaltung in Branitz theile ich noch immer meine Befehle aus, und nur mit Billy führe ich von Zeit zu Zeit menſchliche Geſpräche, ſo weit es meine Schwäche erlaubt, denn das Gehirn, da es geſund iſt, will auch ſeine Beſchäftigung, und Billy iſt ein guter und mir anhänglicher Geſellſchafter.

Sonſt iſt mir jede Geſelligkeit, je kränker ich bin, immer jemehr im ſelben Verhältniß zuwider.

Nun aber, liebe Love, laſſe ich Sie los, und bitte wahrhaft um Verzeihung, Sie ſo lange in dem elenden Krankenzimmer mit Gewalt zurückgehalten zu haben.

Schreiben Sie mir doch Erfreulicheres und Unterhaltenderes von Dresden und beſonders Hamburg, und verfallen Sie nicht wieder in Ihre alte Boutonnirung über alles, was Sie ſelbſt betrifft, während ich von mir Ihnen raſtlos ſchreibe wie ein langweiliges Intelligenzblatt. Alſo endlich adieu, meine gute und wahre Freundin.

H. Pückler.

81.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Branitz, den 10. Auguſt 1867.

Ich kann nur, liebe Love, wenige Worte diktiren, um meinen Dank auszudrücken für den unendlich lieben und ſchönen Brief, den Sie mir von Hamburg geſchrieben. Er hätte eigentlich meine Krankheit kuriren ſollen, wenn dieſe nicht, wie es ſcheint, unbeſiegbar wäre. Ich bin noch immer ganz auf dem alten Fleck, aber mit einer Zunahme von Schwäche, wie ich ſie früher noch nie empfunden.

Eſſen habe ich auch noch nicht wieder gelernt, aber eben auch nicht das mindeſte Bedürfniß dazu, ſelbſt Brod iſt mir noch vollkommen zuwider. Deſſen ungeachtet wollen meine zwei Aerzte immer noch Symptome einer künftigen Beſſerung ſehen. Möge, liebſte Ludmilla, Ihre ſchöne Geſundheit nimmer wanken, denn ſie iſt allerdings das höchſte Gut des Lebens. Tauſend Liebes und Gutes

H. Pückler.

82.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Branitz, den 20. Auguſt 1867.

Tauſend Dank, meine Liebe, Gute, für Ihre zwei liebenswürdigen Briefe. Auch iſt es ſehr gnädig, daß Sie nicht auf eine regelmäßige Antwort warten, um mir wieder zu ſchreiben.

Ich verdiene es aber auch in der That; denn ich muß oft mehrere Tage warten, ehe ich wieder Kraft habe zum diktiren, weil es eben noch nicht beſſer geht.

Seit nahe 7 Wochen iſt es jetzt, daß ich das Problem aufſtelle, ohne Eſſen zu leben. Man kann alſo nicht nur von bloßem Waſſer und Brod, ſondern auch von Waſſer allein leben. Nur verfällt man zuletzt in eine Art Apathie für alles, wenn nicht ein Fieberanfall konfuſe Illuſionen bringt. Sonſt weiß ich von nichts, ſehe niemand, und ſelbſt meine eigenen Beamten nur im dringendſten Geſchäft, mit wahrem Abſcheu vor dergleichen. So habe ich auch keine Fähigkeit mehr zur Korreſpondenz, ohne Ideen und Gedanken.

Daß Sie nach Paris gehen, habe ich mit Freuden geleſen, denn dieſe Ausſtellung bleibt doch eine merkwürdige Begebenheit, und wird in dieſer Ausdehnung wohl nie wiederkommen. Bitte grüßen Sie Ihren Diener von mir, deſſen Andenken an mich er ſo werth hält. Die beiden Korreſpondenzen ſchicken Sie mir lieber wieder zurück, damit Sie dann eine kurze Zeit ſpäter alles zuſammen bekommen, worüber ich mit Billy alles beſprochen, und alles Nöthige ausgefertigt habe, und wird derſelbe noch weiter mit Ihnen darüber konferiren.

Und nun, meine geliebte Freundin, auf Wiederſehen im Himmel oder in Florenz, ce qui d'après vous revient au même.

H. Pückler.

83.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Branitz, den 16. September 1867.

Herzlich gegrüßt in Florenz, meine theure Freundin. Ach wie gern brächte ich Ihnen dieſe paar Zeilen ſelbſt dahin! Aber leider ſterbe ich immer mehr ab, Pötchen vor Pötchen, wie die Holländer ſagen; zu langſam und langweilig. Zehn Wochen im Bett ohne zu eſſen, vergeben einem am Ende alle Glieder oder wenigſtens deren Gebrauch.

Die bewußten Sachen werden noch immer geſammelt und verpackt. Weil ich bei meiner Krankheit leider ſo wenig Kräfte und Zeit übrig habe, wo ich irgend arbeiten kann, ſo dauert es alles ſehr lange. Die Quantität iſt ziemlich groß, aber die Qualität, fürchte ich, ſehr mangelhaft, weil ich in den letzten Jahren zu faul war.

Ich werde überhaupt immermehr bei dieſem elenden Zuſtand zum gedankenloſen Philiſter, und überzeuge mich täglich mehr, daß es ein bedeutendes Unglück iſt, alt zu werden. Seine Lieblinge läßt das Schickſal jung ſterben.

Glücklicherweiſe langweile ich mich aber doch nicht, weil ich, trotz Alter und Krankheit, was wirklich wunderbar iſt, Tag und Nacht, bei Sonnen- wie bei Lampenlicht ohne Anſtrengung leſen kann.

Was Ihre liebenswürdigen Briefe betrifft, ſo leſe ich dieſe immer wenigſtens dreimal, alſo fahren Sie großmüthig fort, mich mit dieſer Geiſtesſpeiſe zu erfreuen, wenn ich auch ſie ebenbürtig zu erwiedern nicht mehr fähig bin.

Ihr abſterbender aber gleich
treu bleibender Freund
H. P.

81.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Branitz, den 7. October 1867.

Meine geniale Freundin!

Tauſend Dank für den liebenswürdigen, und darf ich, ohne zu viel Stolz es ſagen, auch liebevollen, reizend guten Brief aus Florenz. Er hat mich allerdings noch immer krank und halb für die Welt abgethan gefunden, aber eben deshalb mein armes Skelett um ſo mehr erfreut.

Auch bin ich ſehr froh, was mich ſelbſt betrifft, mehr an Schwäche, als an Schmerzen und dergleichen Beſchwerden, zu leiden. Zur guten Stunde ſei's geſagt! Denn die Schwäche läßt mich hoffen, zuletzt ruhig einzuſchlafen, während Schmerzen der ſogenannten Seele ſo wie des Körpers (welche Beide wir vielleicht mit Unrecht als zweierlei trennen) doch die einzigen reellen irdiſchen Leiden ausmachen, denen wir hier unterworfen ſind. Und, ob wir auch individuell fortleben, und nicht blos in das Ganze übergehen, ohne ſich mehr etwas von der Vergangenheit bewußt zu bleiben, iſt eben auch wohl problematiſch.

Auch die politiſche Epiſode in Ihrem Briefe hat mich ſehr intereſſirt, und geben Sie mir doch öfter mehr davon, denn aus den Zeitungen weiß man nie was eigentlich wahr iſt, und es freut mich aus Ihrem Briefe ſchließen zu dürfen, daß Garibaldi noch populairer in Italien iſt, als ich es befürchtete. Alſo die Politik, von **Ihnen** betrachtet, langweilt mich keineswegs, wie Sie ſehr abſcheulich vorausſehen, ſondern intereſſirt eben deshalb ſehr, weil ſie bei Ihnen gewiß wahr von Herz und Geiſt ausgeht. Billy küßt dankbar für Ihren Gruß Ihre ſchönen Hände, und ich desgleichen als Ihr zwar überſtändiger, aber treuer Verehrer

H. P. M.

85.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Branitz, den 4. November 1867.

Liebſte Freundin!

Während meines 82jährigen Geburtstages hatte ich ſchon einige Tage früher einen Rückfall meiner Krankheit, der mich gehindert hat Ihre liebenswürdige Gratulation eher zu beantworten.

Heute befinde ich mich in ſo weit wohler, daß ich Ihre Frage: ob ich ſchon wieder gegeſſen habe, bejahen kann, und was noch mehr ſagen will, ſogar ein Glas Champagner mit Billy auf Ihre Geſundheit geleert habe.

Was Ihre politiſchen Bemerkungen betrifft, ſo bin ich eigentlich darin nur ein Laie; doch fürchte ich ſehr, daß der Ausgang dieſer italieniſchen Wirren keinem Ihrer Wünſche ſobald entſprechen wird, wenn es auch ſpäter vielleicht günſtiger werden kann. Jetzt ſind die Franzoſen für Italien noch zu mächtig, und kein Cavour mehr bei ihnen, der es ſo gut verſteht ſie zu überliſten. In der Folgezeit wird es wie alles auf der Erde, wieder anders werden, und ich denke mir ſehr beſtimmt, wie — behalte aber dies für mich, erſtens: weil ich kein Prophet von Metier bin, wie die bibliſchen, und mir keine politiſchen Feinde machen will, wenn mein Brief, wie es jetzt Mode iſt, unterwegs geöffnet würde.

Sehr beſorgt bin ich für das Loos meines lieben Garibaldi, der ſchon zu alt und invalide für ſeine glänzende Rolle geworden iſt, und doch zu hochherzig, um ſie aufzugeben, ſo lange er noch ein Glied rühren kann. Sein hoher Gegner in Rom iſt aber auch nicht gut gebettet, und wird, wo nicht der letzte, ſo doch jedenfalls der vorletzte Papſt bleiben. Dieſe größte Komödie unſerer Erdgeſchichte ſcheint auch nahe dem Ende des letzten Aktes zu ſein. Da ich nach höchſter Wahrſcheinlichkeit bald ſterben muß, ſo wünſche ich ſehr, wirklich eine Seele zu haben, mit ſchärferen Augen als dies arme Kind jetzt noch beſitzt, um den ferneren Schickſalen unſeres kleinen Planeten noch weiter folgen zu können, und ſie dann ohne Zweifel beſſer zu verſtehen.

Wenn es möglich iſt, erſcheine ich Ihnen dann noch einmal als verſchönerter Engel, und auch als ſolcher noch

Ihr

Sie liebender Diener
und treuer Freund
H. Pückler.

[illegible]

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Branitz, den 26. Januar 1871.

Meine geliebte, gute Ludmilla,

Seit ſechs Monaten liege ich nun meiſtens im Bett und bin ſo ſchwach geworden, daß ich in der kurzen Zeit wo ich aufſtehe, kaum eine Viertelſtunde ohne Hülfe eines Führers in der Stube auf- und abgehen kann, wie ein Kind, das erſt gehen lernt. Unter dieſen Umſtänden kann ich auch kaum mehr als ein paar Worte ſchreiben, und ſelbſt im Diktiren vergeht mir bald der Athem. Lebe ich noch im Sommer und iſt irgend eine Möglichkeit dazu vorhanden, ſo komme ich ſicher nach Florenz, denn es würde mir zu ſchmerzlich ſein, die langweilige Erde zu verlaſſen, ohne Sie (mit der man nie Langweile empfindet) vorher noch einmal wiederzuſehen. Selbſt das mir ſo gütig geſchickte Buch über Mazzini habe ich noch kaum zu leſen anfangen können, freue mich aber darauf, ſchon nach der ſehr hübſchen Vorrede, denn die Grazie alles von Ihnen Geſchriebenen verläßt Ludmilla nie. — Nach Leſung des Uebrigen, wenn ich wieder etwas mehr zu Kräften komme, werde ich auch das Weitere beantworten, obgleich ich entrüſtet bin, daß Sie vorausſetzen: irgend Etwas von Ihnen, ſo eifrig bearbeitet, könnte mir mißfallen — denn, wäre auch der Inhalt meinen Anſichten entgegen, ſo würde mich ſchon Ihr hinreißender Styl auch in der Ueberſetzung feſſeln, wie die Sympathie, welche er mir immer einflößt. Le style c'est l'homme, ſagt ein berühmter Franzoſe. Alſo auch la femme, wenn ſie zugleich auteur iſt. Ein wenig lächeln mußte ich über den Satz: „Die Menſchen bleiben doch immer mit das Intereſſanteſte, und man wird nie mit ihnen fertig.“ Ich erkenne darin Ihre große Superiorität über mich — denn ich Aermſter werde mit den meiſten Menſchen ſehr bald fertig, weil ſie mich eben zu wenig intereſſiren (ſchon ohne Zweifel ein großer Mangel) und zweitens muß ich mich anklagen, ſehr häufig Thiere den Menſchen vorzuziehen.

Was meinen Sie über die Zukunft Italiens? Ich fürchte ſehr, daß es den Italienern in nicht langer Zeit eben ſo gehen wird, wie den Polen, trotz vielen ausgezeichneten Eigenſchaften dieſer beiden Völker. Warum dies — überlaſſe ich Ihrem Scharfſinn.

Aus unſerer Korreſpondenz könnte, glaube ich, wohl ein Dritter ſchon einen ziemlich richtigen Schluß über unſere Individualitäten ziehen. Er würde mich weit unter Sie ſtellen, aber doch als etwas zu Ihnen Gehörendes. Antworten Sie mir nun darauf, in der Rolle des erwähnten Dritten, für uns Beide.

Billy legt ſich Ihnen zu Füßen, und arbeitet ſchon ſeit mehreren Wochen an einem Dutzend Federn für Sie, die ich zur Ausſtellung nach Paris geſchickt haben würde, wenn dieſe nicht ſchon vorüber wäre. Dieſelben auf's behutſamſte eingepackt, begleiten dieſen Brief, und erbittet ſich Billy, dem ich den Brief diktiren muß, ein Billet von Ihrer Hand, welches er in ſeinem Schatzkäſtlein lebenslang aufbewahren will.

Herzlich, wie immer, der Ihrige
H. Pückler.

Auf Ihren vorletzten Brief antworte ich gar nicht, weil er zu ſchmeichelhaft für mich iſt, und doch (worüber ich mich faſt ſchäme), geſtehen muß, daß er mich durchgängig entzückt hat, auch die Schmeicheleien, die ſo lieblich ausgedrückt ſind, daß man ihnen nicht widerſtehen kann, wenn man auch weiß, daß man ſie nicht verdient. Man darf nur die ſchöne Hand küſſen, die ſo reizend ſündigt in ihren Briefen, nur um dem Freunde wohlzuthun.

87.

Pückler an Ludmilla.

Branitz, den 15. April 1868.

Meine holde Freundin!

Das iſt ein Zeugniß von wahrer Freundſchaft, daß Sie mir ſchreiben aus eigenem Antrieb und nicht blos als Antwort.

Für Ihre architektoniſchen Abſichten intereſſire ich mich ſehr, aber für Ihre Garten-Anlagen fühle ich ſchon eine keimende Leidenſchaft. Wäre ich nicht noch immer ſo leidend und krank, ſo befände ich mich vielleicht ſchon unterwegs nach Florenz, um mich Ihnen als Garten-Gehülfe zu präſentiren. Wenn der Garten ſo reizend wird als Ihr Brief, ſo blühend und lieblich geiſtig duftend, ſo kann Florenz ſich aufrichtig Glück zu dieſer neuen Verſchönerung wünſchen.

Wenn ich gegen Ende dieſes Jahres noch lebe, ſo komme ich beſtimmt nach Florenz, denn ich ſchmachte nach italieniſcher Luft, und bleibe vielleicht auch gleich da, um meine letzten Jahre dort zu verleben.

Apropos, was iſt denn aus meiner Stiefnichte, der Gräfin Almaforte, eigentlich geworden? Einige ſagen: ſie ſei todt, wie auch ihr Gemahl, Andere das Gegentheil, und was iſt das Schickſal ihrer Villa? Bitte, antworten Sie mir darauf umſtändlich.

Heute kann ich nicht weiter. Schnee und Wind peitſchen meine Fenſter, und ich ſelbſt liege, ſehr abgemattet, noch um 5 Uhr Abends im Bett, wo ich nochmals die „Aufzeichnungen des unpartheiiſchen Leſers“ ſtudire, und nächſtens beantworten will.

Jetzt küſſe ich Ihre ſchönen Hände, und bitte um Ihr großmüthig liebevollſtes Andenken.

Ganz der Ihrige gehorſamſt und lebenslang

H. P.

P. S. Billy, der nicht nur von Ihrem Brief vom 6. Februar entzückt, ſondern verzückt iſt, bittet ſeine Antwort hier beilegen zu dürfen und ihm den Titel Ihres privilegirten Federſchneiders zu ertheilen, herzlich für alles Freundliche in Ihrem ſchönen Briefe dankend.

88.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Branitz, den 19. Juni 1868.

Liebe und geliebte Ludmilla!

Ich bin ſchon lange ſehr krank, und habe damit faſt alle Beziehungen zum geſelligen Leben vorläufig verloren, ſowie mein Gedächtniß der nächſten Vergangenheit immer undeutlicher wird.

Der Menſch iſt in Wahrheit eine elende Kreatur, wenn er alt wird, wie es mir geſchieht. Meine ehemalige, ſehr zahlreiche Korreſpondenz mußte ich faſt ganz vernachläſſigen, und lebe in verwirrten Phantaſieen. Heute in lichteren Augenblicken ſuchte ich nach Ihren Briefen, und fand daß einer vom 25. April Ihr letzter war. Du lieber Gott, wie lange iſt das her — beinah zwei Monate. Ich las ihn mit Heißhunger zweimal, und fand ihn zwar kurz, aber reizend wie immer.

Sollte ich dieſen Brief nicht längſt beantwortet haben? Da ich mich kaum mehr erinnern kann, was geſtern geſchehen, ſo kann ich freilich auch zwei lange Monate nicht zurück denken. Der mir jetzt vorliegende Brief von Ihnen erwähnt aber: daß ich Ihren Garten bearbeiten will — und das hatte ich nicht vergeſſen, im Gegentheil, in meinen Phantaſieen oft daran gedacht. „Ja, wäre ich bei Ihnen in italieniſcher Luft, da würde ich vielleicht wieder geſund. Hier, wo ich meiſt im Bett liege, weil ich kaum mehr gehen kann, ſchleiche ich doch geiſtig auch in meinem Bett immer mehr dem Grabe zu. Doch ganz iſt bei mir noch nicht „Hopfen und Malz“ verloren, denn erſtens trinke ich nur noch Bier, eſſe beinahe gar nichts, tröſte mich aber damit: daß bei mir oft die ſchnellſten Veränderungen eintreten, und ich plötzlich wieder wohl genug werden kann, um zu Ihnen nach Florenz zu reiſen, und Ihnen dort lebhaft die Cour zu machen.

Mit dieſer frohen Hoffnung ſchließe ich für heute, denn noch bin ich freilich etwas matt, wenn auch noch nicht ſchachmatt, doch aber gewiß bis zum letzten Athemzuge

Ihr treuer Freund

H. P.

89.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Branitz, den 20. Juli 1858.

Meine ſehr geliebte, treue Freundin!

Ich bin wieder lange krank geweſen, und das iſt der Grund, daß ich Ihren reizenden Brief vom 24. Juni noch nicht beantwortet habe, weil ich, außer dem Ungemach meines Krankſeins, noch von ſehr vielen, eben ſo dringenden als unangenehmen Geſchäften gequält werde. Es iſt ſchon richtig, daß man im Alter kein Glück mehr hat, und ich wünſchte herzlich, daß ich die Welt glauben machen könnte, ich ſei todt, und dann in der Einſamkeit nur für meine wenigen treuen Freunde, wie Sie es ſind, leben könnte.

In dieſer traurigen Stimmung erhielt ich Ihren lieben Brief vom 9. Juli aus Antignano, mit der herrlichen Beſchreibung dieſes kleinen Paradieſes. Ach wie gern flöge ich, als geſunder und muthwilliger Vogel zu Ihnen, und beobachtete Sie im Anfang incognito während Ihres Meerbades im feenhaften Morgenglanz! Statt deſſen muß ich Aermſter leidend und hypochondriſch in der Wirklichkeit des traurigen Lebens eine Beſſerung meines Befindens im langweiligen Bade Wildungen aufſuchen, die vielleicht dennoch nicht eintritt. Geſchieht dies aber wider meine Erwartung, ſo eile ich gewiß zu Ihnen nach Florenz, wenn Sie Antignano ſchon verlaſſen haben ſollten.

Meine Adreſſe iſt alſo auch bis Ende Auguſt: Bad Wildungen, im Fürſtenthum Waldeck. Wenn meine Kur dort gut ausfallen ſoll, müſſen Sie mir, gute Ludmilla, wenigſtens ein oder zweimal dorthin ſchreiben, wofür ich Ihnen im voraus den ſanften, feurigen Händedruck mit Ungeduld erwartend, Hände und Füße leider nur par distance herzlich küſſe.

Ihr treu ergebener

H. P.

P. S. Tauſend Dank noch für das kleine italieniſche Werk, das ich zu meiner Unterhaltung nach Wildungen mitnehme, und wenn ich dort eine italieniſche Lehrmeiſterin finde, es mit dieſer zuſammen leſen will, weil ich dieſe holde Sprache faſt vergeſſen habe, und Sie wahrhaft bewundere, ſobald ſelbſt eine ganz italieniſche Schriftſtellerin geworden zu ſein.

90.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Branitz, den 2. Dezember 1868.

Geliebte und verehrte Egeria!

Meine herzlichſte Antwort auf Ihren Brief an Billy, den er mir eben vorgeleſen, während ich im Bett liege, und allerdings, noch recht krank bin.

Dies wird mich einigermaßen entſchuldigen, daß ich Ihre allerliebſten letzten Briefe noch immer nicht beantwortet habe, weil ich darauf wartete, ſo weit beſſer zu werden, um Ihnen mit eigener Hand ſchreiben zu können. Da Sie aber vielleicht? meine anhänglichſte Freundin ſind, und jedenfalls die gütigſte und mildeſte, trotz meiner vielen Mängel, ſo denke ich immer: Ludmilla iſt mir zu gut, um böſe auf mich zu werden, wenn ich armer Greis nicht zu jeder Zeit ein pünktlicher, ſondern ſehr ſaumſeliger und tadelnswerther Korreſpondent bin (ſelbſt mit denen, die mir am meiſten am Herzen liegen). Ich haſſe mich deshalb ſelbſt gründlich, aber höhere Mächte ſind mehr daran Schuld als ich, weil ſie mich immer mehr mit Krankheit, Geiſtes- und Körperſchwäche belaſten. Jeder Brief von Ihnen thut mir aber unendlich wohl, und beſtrafen Sie mein Verbrechen nicht durch die, wenn auch nur momentane Entziehung dieſer lieblichen Schönſchrift, voll reizenden Humors, ohne noch der ſüßen Schmeicheleien zu erwähnen, welche, von Ihnen kommend, ein wahres Heilmittel für meine Seele ſind, und mein Alter verjüngen mit deſſen lebhafter Einbildungskraft, die mir noch geblieben iſt. Dagegen verläßt mich der ſchalkhafte Humor, den Sie ſich ſo gut zu bewahren wiſſen, immer mehr, welchen ich mir aber in Italien bei Ihnen wiederzuholen quasi im Begriff bin, wenn es mir irgend möglich wird.

Von Wildungen glaube ich Ihnen einmal geantwortet zu haben. Zu erzählen iſt aber wenig von dieſem Badeort, den beinahe nur Kranke beſuchen, für die die daſigen Quellen allerdings ſehr wohlthätig ſind, auch die Gegend nicht übel, aber geſellſchaftliche Vergnügungen, ſo wie Theater, Konzerte u. dgl. giebt es dort nicht, und nur im Kurhauſe findet man leidliche Zimmer und eine recht gute Table d'hôte, welche aber durch meiſt kranke Gäſte nicht ſehr erheitert wird.

Während ich die Kur, beſonders die Bäder, fleißig gebrauchte, befand ich mich viel wohler als jetzt, und benutzte die ſechs mitgebrachten Pferde recht tapfer in den vielen nahen Bergen und Wäldern. Auch beſuchte ich fleißig, bei Mangel größerer Geſellſchaft, zwei im Kurhauſe wohnende, recht angenehme Damen, die ihre ſehr kranken Männer begleitet hatten; eine aus Portugal, die andere aus Hamburg, beide jung, hübſch und gutmüthig, und die meine Equipage viel benutzten.

Für Ihre liebevollen Wünſche zu meinem Geburtstage danke ich vielmals, und erwiedere ſie innigſt für Ihr Wohl durch's ganze Leben. Bitte, ſchreiben Sie mir umgehend gütigſt die Adreſſe des beſten, und am angenehmſten gelegenen Hotels in Florenz, wo ich unſeren fatalen Winter vergeſſen will, wenn mir das Schickſal dieſe Reiſe noch zu geſtatten Luſt hat.

Alſo au revoir le plutôt possible. Ihre ſchönen Händchen im voraus küſſend, ganz und wahrhaft der

Ihrige

Hermann Pückler.

91.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Branitz, den 9. Februar 1869.

Meine geliebte Freundin!

Sie werden ſich gewundert haben, daß Ihr reizender Brief vom 8. Dez. v. J., wenn mein halbverlornes Gedächtniß mich nicht trügt, von mir noch nicht beantwortet iſt. — Aber meine gute, liebe Love, ich ſelbſt bin ebenfalls ſehr verwundert, nicht ſchon geſtorben zu ſein, denn ich war von neuem ſehr krank, und wäre ſchon unterwegs nach dem Süden, wenn es mir nicht ſo elend ginge. Nur einmal hoffte ich auf Beſſerung, aber es ging gleich wieder bergunter.

Da ich noch immer ſehr leidend bin, muß ich dieſen Brief diktiren, denn ich kann kaum Hand und Fuß rühren.

Wie im Traume ſchwebt es mir dennoch vor, als wenn ich Ihnen ſchon einmal auf dieſen liebenswürdigen Brief vom 8. Dez. 1868 geantwortet hätte — aber ich werde wahrſcheinlich nur daran gedacht haben, weil meine Phantaſie ſich gewiß während meiner Krankheit oft mit Ihnen beſchäftigt hat! Um ſicher zu gehen, beantworte ich dieſen lieben Brief noch einmal, entweder zum erſtenmal, oder nochmals.

Ihr Vergnügen an der neuen Häuslichkeit im eigenen Hauſe beſchreiben Sie ſehr lieblich, und es thut mir dabei herzlich leid, daß ich am Garten nicht auch mit arbeiten kann. Da Sie aber wieder Ihre Aſſembléen anfangen, ſo werde ich dahin wenig paſſen, weil ich mich ſchon geraume Zeit durch Alter und Krankheit von dieſer geſelligen Welt zurückgezogen habe, aber einmal will ich Sie doch dort thronen ſehen, und Italieniſch reden hören, von dem ich leider kaum mehr jetzt auszuſprechen weiß als (da es eben 12 Uhr Mitternacht an der Schloß-Uhr ſchlägt): Felice notte, anima mia, e dolci sogni nel letto.

Daß Sie, Liebenswürdige, den deutſchen Winter ſo gut gegen den Kalabreſen vertheidigt, iſt ſehr patriotiſch edel, aber in der Wirklichkeit nur Schmeichelei.

In der Jugend allein hat der deutſche Winter noch eine gute Seite, zum Beiſpiel der Kuß einer geliebten Frau, die man gefahren hat, als Schlittenrecht, oder wenn man neben ihr ſitzt, und ein Kutſcher fährt, ſich mit der Freundin in ein und demſelben großen Pelz zu erwärmen.

Alſo, wenn möglich, auf baldiges glückliches Wiederſehen im Lande der Sonne, und im neuen Hauſe meiner beſten und geiſtreichſten Freundin.

Der treue Freund aus alter Zeit
Hermann Pückler.

Der Sekretair intime legt ſich Ihnen zu Füßen.

92.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Branitz, den 12. März 1869.

Liebe Freundin!

Ich habe wieder einen langen Rückfall meiner ermüdenden Krankheit erlitten, ſeit ich Ihre allerliebſte Antwort vom 17. Febr. mit wahrer Freude erhalten.

Dieſer Rückfall iſt Schuld, daß ich Ihnen noch nicht wieder geſchrieben. Ich liege auch jetzt noch im Bett, und muß Ihrem Freund Billy diktiren, der ſehr dankbar für Ihren freundlichen Gruß iſt.

Dieſer Ihr Brief vom 17. Februar iſt freilich in der Schilderung meiner Natur viel zu hoch gegriffen, doch iſt es immer lieblich für mich, daß eine ſolche Geſinnung von Ihnen ausgeſprochen wird, auf deren Urtheil ich ſo hohen Werth lege, wenn ich auch ſelbſt mich als viel geringer ſchätzen muß. Ein Verdienſt aber beſitze ich, auf das ich eitel ſein könnte: daß ich Sie in jeder Hinſicht vollkommen zu würdigen verſtehe, und Ihnen daher für immer ſo aufrichtig zugethan ſein werde. Alſo der Geiſt iſt noch lebendig in mir, wie Sie ſehen, aber der Körper geht immer mehr langſam zu Grunde. Wäre nur nicht alles in unſerer Exiſtenz ſo furchtbar ungewiß, und auch alles Denken ſo unfähig den Schleier zu heben, der das Künftige überall verbirgt. Es bringt eine troſtloſe Leere in's Leben, wenn man nichts anderes weiß: als daß man von Würmern gefreſſen wird, wenn man geſtorben iſt. Alles Uebrige, was nach uns ſein wird, gehört für die Menſchen nur in's Reich eigener Phantaſieen. Man muß ſich eben hier nur an das nächſt Vorliegende halten, um (wie Sie es nennen) ſich eine elaſtiſche Natur zu bewahren.

Au revoir donc en Italie im Garten meiner Egeria, oder, wenn ich ſterbe, auf einem anderen ſchöneren Stern als unſerer Erde. Iſt aber die menſchliche Seele, und beſonders deren Unſterblichkeit auch nur Phantaſie, ſo möchte ich manchen Leuten beiſtimmen, die bei ihnen unbegreiflichen Dingen ausrufen: Nun, da hört ja alles auf! vielleicht eine ewige Wahrheit — doch nur mit dem Zuſatz: und immer Anderes kommt an die Stelle des Vergehenden; denn ein vollkommenes Nichts iſt uns nicht mehr denkbar.

Si vous trouvez que je déraisonne, moquez-vous de moi, mais n'oubliez jamais que je vous aime de tout mon coeur.

H. Pückler.

92.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Branitz, den 29. März 1869.

Liebſte, geiſtreichſte und liebenswürdigſte
Ludmilla!

Ich befand mich recht unwohl in der letzten Zeit, und bin es noch heute, kann aber nun nicht länger mehr warten, Ihren reizenden Brief vom 15. März, wie Sie befohlen, nach Paris poste restante zu beantworten.

Der Vetter, für den Sie ſo zärtlich ſorgen, und mit nach Florenz nehmen wollen, macht mich ganz eiferſüchtig. Leidend ſind wir freilich alle Beide, der Vetter wie ich. Wenn Sie ihn aber in Florenz von aller Krankheit kurirt haben werden, bleibe ich allein der einzige Leidende, ohne die ſüße Wartung einer mitleidigen Couſine.

Ueber den Brenner bin ich auch vor einigen Jahren im Winter hin und zurück gefahren, und habe ihn ſeitdem immer in gutem Andenken, wegen ſeiner Romantik. Da ich aber jetzt weiß, daß Sie ihn auch beſchritten, wird er mir nun noch lieber.

Für Ihre gütigen Büchergeſchenke bin ich ſehr dankbar, denn Leſen iſt ſchon lange meine Hauptunterhaltung.

Ich wünſchte ich wäre bei Ihnen, und Sie läſen mir vor! während ich Ihre ſchönen Hände küſſe —. Sehr hübſch iſt es auch, daß Sie mir Geſundheit, Heiterkeit und Glück wünſchen; leider aber hat das Schickſal keinen dieſer lieben drei Wünſche erfüllen wollen. Ich erwarte ſie erſt wieder zu fühlen, wenn ich Sie in Italien wiederſehe.

Herzlich Ihre Umarmung erwiedernd, ſtets der Ihrige
H. Pückler.

Billy legt ſich der gütigen Gönnerin zu Füßen, und iſt immer ſehr erfreut über Ihr freundliches Gedenken; ſeit Sie ihn nicht geſehen aber iſt er um einen Kopf hoch gewachſen, und freut ſich Ihnen als Rieſe, ſobald als möglich, die Cour machen zu können.

94.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Branitz, den 29. April 1869.

Ich habe den Brief meiner liebenswürdigen Freundin, mit der reizenden Schilderung der Reiſe über den Gotthard vor ca. 8 Tagen erhalten, und mehrmals geleſen; war und bin aber leider ſo krank an einer wahrhaft koloſſalen Grippe, und ſo ſchwach davon, daß ich mich immer mehr der Ueberzeugung nähere, mein Aufenthalt auf dieſer Erde könne nur noch kurze Zeit dauern. Verzeihen Sie daher, meine gute, liebe Ludmilla, wenn ich heute Ihnen nur wenige Worte zuſende, damit Sie wenigſtens wiſſen, daß ich noch nicht ganz todt bin.

Ueber das Ausgeſtrichene in Ihrem theuren Briefe habe ich mich in der That ſehr gefreut, denn es beweiſt mir, daß Sie immer zutraulicher für mich werden, und das will ich, ſo viel ich kann, zu vermehren ſuchen, wenn ich zu Ihnen komme und Ihr Gärtner geworden bin.

Was Sie mir über Paris ſchreiben, hat mir großes Bedauern erweckt, dort nicht mit Ihnen zuſammen geweſen zu ſein. Von Ihren Urtheilen über die verſchiedenen Theater, die Sie beſucht, hätte ich gern mehr Näheres von Ihnen gehört. Bei meinem letzten Aufenthalte in Paris habe ich eine bedeutende Herabſteigung vom früheren Glanze dieſer Theater und auch großentheils der Schauſpieler wahrgenommen, und nur das théatre français hat noch einen Theil ſeiner alten Vortrefflichkeit erhalten. Die tragiſche Größe iſt aber gänzlich verſchwunden. Es geht übrigens in England und Deutſchland bei den meiſten dortigen Theatern eben ſo.

(Folgt eigenhändige Schrift.)

Für dieſen Brief, ſo ganz unbedeutend er auch iſt, müſſen Sie einem ſchon halb todten Kranken doch etwas dankbar ſein, denn das Geiſtige, was wir wenigſtens ſo nen-

nen, verbleicht immer mehr in mir, aber ein treues Herz bewahre ich noch. Dies allein ſchreibt, mit dem Dienſt der ſchwachen Hand, die letzten, doch hoffentlich nicht die allerletzten Zeilen an ſeine geliebte und verehrte Love, als Ihr frommer
Dämon.

95.

Billy Maſſer an Ludmilla Aſſing.

Branitz, den 27. Mai 1869.

Meine hochverehrte Gönnerin!

Sie empfangen heute nur durch mich einige Zeilen als Antwort auf Ihren letzten Brief vom 11. Mai an meinen gnädigſten Fürſten, der ſich über denſelben außerordentlich erfreut hat.

Leider aber iſt der hohe Herr ſchon ſeit mehreren Wochen wieder recht ernſtlicher Patient, ſo daß er während dieſer Zeit das Bett nur wenig und die Stuben faſt gar nicht verlaſſen hat, trotz dem ſchönen warmen Wetter, welches wir nun endlich haben, und den Park wieder in ein ſchönes Gewand gekleidet, das der Herr Fürſt bis jetzt jedoch nur meiſt aus ſeinen Fenſtern beſchauen konnte.

Hochderſelbe trägt mir alſo die herzlichſten Empfehlungen an Sie auf, wie Ihnen auszuſprechen: daß er diesmal zu angegriffen und matt iſt, um Ihnen ſelbſt zu ſchreiben, oder auch nur diktiren zu können, will dies aber thun, ſobald er ſich nur einigermaßen wieder etwas kräftiger fühle. Sehr erfreut ſei er aber, daß es Ihnen wohl gehe, und Sie die ſchöne Reiſe, ſo reich an intereſſanten Beobachtungen, ſo munter genoſſen haben.

Mit dieſen beſten Wünſchen für Ihr Wohlergehen in hochachtungsvollſter Verehrung anſchließend, zeichnet ſich als

Ihr

anhänglichſt ergebener
Diener Billy.

Nachſchrift von Pückler eigenhändig.

Mit herzlicher Liebe und Dank für Deinen herrlichen Brief küßt Dir die hübſchen Hände der arme Kranke, der ſein Bett kaum mehr verläßt. Das Ende wird näher eintreten, bevor ich den Gärtnerdienſt antreten kann!

Ein treuer Freund
bis zum Tode.

96.

Billy Maſſer an Ludmilla Aſſing.

Branitz, den 19. Juni 1869.

Hochverehrtes Fräulein!

Leider hat ſich unſer guter Fürſt, verleitet durch einen Anſchein von Beſſerung, mit ſeiner gewöhnlichen Sorgloſigkeit in Krankheiten, wieder einen verſchlimmerten Grippeanfall zugezogen. Es beunruhigt uns wirklich recht ſehr, daß der 84jährige Fürſt immer noch wie ein 24jähriger handelt, was zwar recht anmuthig ausgelegt werden kann, aber in der That nicht weiſe iſt.

Er kann Ihnen daher jetzt noch nicht ſelbſt ſchreiben, trägt mir aber auf, Ihnen zu ſagen, daß er entzückt von Ihrem reizenden letzten Briefe ſei, wie für die Einlage Ihres ihm theuren Gartengeſchenkes.

(Eigenhändige Fortſetzung von Pückler.)

Tauſend Schönes und Herzliches ſendet Ihnen .... (den von Billy angefangenen Brief ſelbſt fortſetzend, weil das Dictiren mir in der Bruſt zu weh thut, und ſchlimmer Huſten fortwährend mich unterbricht) — in eigner Perſon mit Freundſchaft und Liebe der unſchuldigſte und ſanfteſte aller Dämonen aus dem Norden, Sklave der glücklichen Südländerin.

Empfehlen Sie mich dem lieben Vetter, und gedenken Sie Ihres treuen Freundes, wenn ich zufällig noch früher ſterben ſollte, ehe Ihre Antwort in meine abgemagerten Hände kommt.

Von ganzem Herzen der Ihrige vor und nach dem Tode.

H. Pückler.

97.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Branitz, den 26. Juni 1869.

Meine liebenswürdigſte Freundin!

Leider hat Ihre ſtete Güte für mich ſich diesmal geirrt, als ſie vorausſetzte, daß ſchon meine lebhaften Schriftzüge meine nahe Beſſerung verbürgten. Früher hatte ich es nur mit mehr oder weniger unangenehmen *Vorfällen* zu thun, jetzt im Alter aber habe ich die Epoche der *Rückfälle* erreicht, und ſo bin ich bei einem dritten Rückfall meiner jetzigen Krankheit nicht einmal im Stande geweſen, einen der reizendſten Ihrer Briefe ſo ſchnell zu beantworten, der ſchon vor acht Tagen hier ankam. Eine leichtſinnige ſtarke Erkältung hielt mich während dieſer Tage bis vorgeſtern recht krank an's Bett gefeſſelt, wo ich mich dann glücklicherweiſe wieder ganz wohl fühlte, denn kurz darauf erhielt ich ein Telegramm von meiner gnädigen Gönnerin, der Frau Prinzeſſin Karl, worin ſie mir für den nächſten Tag ihren Beſuch ankündigte.

Freude iſt immer wohlthuend, und ſtärkte mich zu allen nöthigen Vorbereitungen für dieſen Beſuch. Die Prinzeſſin brachte mir auch ihre Hofdame, meine Lieblingsnichte mit, und nach einer Fahrt im Park machten wir ein zwar nicht zahlreiches, aber ſehr heitres Diner, die Damen von beſter Laune, und zufrieden mit meiner Bewirthung.

Unglücklicherweiſe mußte aber I. K. H. wegen Krankheit ihres Herrn Gemahls ſchon denſelben Abend wieder nach Berlin zurückkehren, und da es zufällig der längſte Tag des

Jahres war, ſo konnte ſie ſchon um 10 Uhr in Berlin ankommen, wovon ſie die Gnade hatte, mich am nächſten Morgen durch ein Telegramm zu unterrichten.

Nun aber, meine theure Freundin, noch etwas, was Sie gewiß gern hören werden: eine der erſten Fragen, welche die Frau Prinzeſſin an mich richtete, war nach Ihnen, und wie es Ihnen ginge? Ich war ſehr erfreut über dieſe Frage, und habe nicht ermangelt eine lange Antwort zu geben, unter anderen: daß Sie eine ſehr hübſche Beſitzung in Florenz acquirirt haben, und dort häufig ſehr beliebte Soiréen für Einheimiſche und Fremde in Ihrer Villa verſammelten, zuweilen aber auch einen Abſtecher nach London und Paris machten, von welchem letzteren Sie erſt vor Kurzem zurückgekehrt ſeien.

Den freundlichen Antheil, den Ihr Herr Vetter an mir zu nehmen die Güte hat, erwiedere ich mit wahrer Erkenntlichkeit, und empfehle mich ſeinem ferneren freundſchaftlichen Andenken.

Daß Sie Ihres letzten Beſuchs in Branitz noch immer ſich ſo lebhaft erinnern, iſt mir ſehr theuer, und ſobald ich kann, werde ich meinen Gegenbeſuch im Palais Ludmilla bewerkſtelligen, um mein dortiges Gärtneramt mit Entzücken anzutreten; aber für Ihre groſſen Geſellſchaften bin ich nicht mehr gemacht. Erſtens, bin ich, wie Sie wiſſen, ſchauerlich alt; zweitens, comme de raison auch ſehr häßlich geworden; drittens wegen meiner vielfachen Mängel auch ſehr blöde. Ich bleibe zweckmäßiger lieber im Garten, und wenn Sie eine ſchöne, dichte Laube in dieſem haben, ſo beſuchen Sie mich lieber dort als die gnädige Herrin Ihres Gärtners, wenn die glänzende Geſellſchaft nicht mehr in der Villa vorhanden iſt.

Nun küſſe ich Ihr ſchönes Händchen, und hoffe ſehr angenehm von Ihnen zu träumen, denn es iſt ſchon Mitternacht.

Zwingen Sie ſich aus Großmuth daſſelbe für mich zu thun, und ſpäter: auf ein frohes Wiederſehen, geliebte Freundin, wenn ich es zu erleben ſo glücklich bin.

Tout à Vous
H. P.

98.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Branitz, den 12. Juli 1869.

Heute, Ludmilla, krank und elend im Bett, muß ich ſchmälen. Was war ich ſeit langen Zeiten während Ihrer Abweſenheit von Ihnen gewohnt? Auf anmuthigem, oft ſanft buntem Papier eine wunderbar reizende Schrift mit noch lieblicherem Inhalt von Ihnen zu bekommen! Was erhalte ich heute? Nur der liebliche Inhalt iſt geblieben, das Papier aber grau, eigentlich gräulich, die reizende Schönſchrift beinah unlesbar, weil ſie (wie bisher mir noch nie vorgekommen) auf jeder Seite 24 Mal mit rother Tinte der Länge und Breite nach durchſtrichen iſt (ich habe die Linien ſelbſt aufmerkſam gezählt). Wirklich traute ich kaum meinen Augen — die ohnedies täglich ſchwächer werden — und brauchte zwei Stunden, um die mich beglückenden zwei Seiten zu entziffern, während ich ſonſt über Ihre Briefe, wie vom Zephyr geführt, wollüſtig über einen Blumengarten dahinſchwebte.

Was Sie mir von der Prinzeſſin Liebenswürdiges ſchreiben, theile ich ihr nächſtens mit, wenn ich ſo lange lebe, denn ich bin leider, wie ſchon oben geſagt, wieder recht krank.

Was aber die dichte Laube und den mitzubringenden Branitzer Blumenſaamen betrifft, ſo ſehne ich mich ſehr danach ſobald mich der jetzt eingetretene ſchöne Sommer wieder hergeſtellt hat. Alſo im Herbſt, geliebte Freundin, erwarten Sie

(oder erſt in vielen Jahren im Himmel anno 1940, Ihr Todesjahr, wie ich beſtimmt weiß, Hundert Jahre voll.)

Ihren treuen Gärtner
H. P.

Im Auftrag des Herrn Fürſten füge ich das von Ihnen gewünſchte Menü hierbei, und empfiehlt ſich ſeiner gütigen Gönnerin ganz gehorſamſt

Billy.

99.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Branitz, den 17. Auguſt 1869.

Seit drei Wochen krank in Stube und Bett, bittet Ihr Freund fußfällig um Verzeihung, den allerliebſten Brief nicht ſogleich beantwortet zu haben. Großen Dank auch für den überſchickten elften Theil Ihres berühmten Onkels, an deſſen Freundſchaft ich immer mit Verehrung denke, an ihn und ſeine Nichte.

Voll Zerknirſchung küſſe ich jetzt, nach meiner unartigen rothen Sünde, dieſe geſchmähten Linien — weil alles was von Ludmilla kommt, keinen farbigen, ſondern nur einen Heiligenſchein hat. Der arme Verfaſſer dieſer Zeilen wird immer heiter geſtimmt, wenn er an Sie ſchreibt oder diktirt, alle anderen Briefe fallen melancholiſch aus, oder zuweilen mit verzweiflungsvoller Luſtigkeit, ſchlimmer wie Thränen.

Das Rendezvous im Jahr 1940 wird nicht ausbleiben. Komme ich in den Himmel (was ich nach Zoroaſters Ausſage durch meine unermeßliche Pflanzungen beſſer verdiene, als durch 100,000 Gebete), ſo bitte ich einen ſeligen Erzengel um einen Urlaub incognito; werde ich aber anderswohin in einen feurigen Ort placirt, ſo muß ich mich ſchon an den gefallenen Engel wenden, der aber eigentlich gutmüthiger ſein ſoll, als man behauptet, und Leſage antwortete dem ihn auf dem Todtenbette mit dem hölliſchen Feuer drohenden Pfaffen ſchalkhaft lächelnd: ich glaube, daß ich mich im hölliſchen Feuer ſo wohlich befinden werde, als der Fiſch im Waſſer. Nach dieſen Worten hauchte er ſeine Seele aus, nota bene wenn er eine hatte.

(Eigenhändig.)

Mit dieſer hiſtoriſchen Anekdote endet auch mein Diktiren, und ich ſchließe mit einem herzlichen Kuß auf Ihre reizende Hand, der jedenfalls anno 1940 wiederholt wird.

Tout à vous.

100.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Branitz, den 4. Oktober 1869.

Liebe, theure Ludmilla!

Ich war und bin noch ſehr krank, alſo diesmal küſſe ich Ihnen nur Hände und Füße in Gedanken. Einſtweilen küſſe ich nur Ihren Brief, und beantworte ihn ſpäter *mündlich* in Florenz, wenn ich nicht an meinem 84. Geburtstag ſterbe.

Im Bett geſchrieben mit Mühe, und folglich abſcheulich ſchlecht.

Herz und Kopf die Ihrigen.

Der alte treue Freund.

101.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Branitz, den 4. November 1869.

Heute nur zwei Worte an die geliebte Freundin, denn ich bin fortwährend krank, und diktire, wie gewöhnlich, Freund Billy aus dem Bett. Vielen Dank für die Gratulation mi guten Wünſchen, aber hélas! im 84. Jahr treffen ſolche nicht mehr ein, auch wenn ſie herzlich gemeint ſind. Ihrer noch ſo kräftigen und friſchen Jugend, voll Talent und Grazie, ſind die Wünſche auch unnöthig, denn Sie beſitzen ſchon alles, und nun auch noch dazu einen lieben Couſin, wie es ſcheint, auf den ich ſehr eiferſüchtig bin; obgleich dies für einen ſo uralten Freund thöricht ſein mag, aber auch alten Gefühlen folgt man mit Sehnſucht, wenn der Gegenſtand derſelben ſo vielfach begabt iſt, und ich ſelbſt ſo wenig! Dies ſo Wenige nimmt dazu noch täglich ab, durch das grauſame Alter. Wie viel bildet ſich der arme Menſch ein, und je mehr er denkt, je geringer findet er ſich, welche Wahrheit ich freilich allein an mir ſelbſt ſtudiren kann, da Andere zu beurtheilen, nur das unwillkürliche Gefühl taugt, das bischen Verſtand aber nicht hinlänglich iſt.

Blos zwei Worte hatte ich angekündigt — aber mit Ihnen reißt mich immer eine unſichtbare Gewalt fort — Sie zu langweilen; mais c'est plus fort que moi.

Hätte ich Flügel, ſo flöge ich ſogleich nach Ihrem Garten. Ich ſtelle mir dies alles idylliſch vor in dem ſchönen Italien, von Ihrem taktvollen Geſchmack beſeelt.

(Eigenhändig.)

Ihre weißen Hände küſſend, und Ihre hübſchen Füßchen zärtlich drückend, jetzt in Gedanken, bald aber in der ſüßen Wirklichkeit, wenn irgend möglich.

Mit dieſer lieblichen Erwartung ſchließe ich trotz meiner Unpäßlichkeit, mit ſehr anmuthiger Aufregung des inneren Menſchen. Melancholiſch bin ich nun nicht mehr, was mir beweiſt, daß die Jugend mich noch nicht ganz verlaſſen hat. Alſo au revoir, mon amie, und was macht der Couſin?

Tout à vous
H. P.

102.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Branitz, den 2. Dezember 1860.

Meine geliebte und verehrte Ludmilla,

Ich bin lange krank geweſen, jetzt etwas beſſer, aber noch ſehr ſchwach, wozu außerdem noch fatale Geſchäfte kommen, die zum Theil ſogar recht bedenklich ſind. Ich ärgere mich oft über mein langes Leben, und ſuche von Herzen eine Einſamkeit mit beſſerer Geſundheit und dolce far niente. Nun kommt noch der abſcheuliche Winter hinzu, der mich nicht aus dem Hauſe läßt.

Ihren reizenden Brief vom 19. November habe ich bereits vielemale geleſen, ihn aber früher zu beantworten war ich bisher zu ſchwach, und eigenthümlicherweiſe bin ich alter Greis ganz ſchüchtern an eine ſchon ſo berühmte Dame zu ſchreiben, die mich an Verſtand, Talent und Autorgewandtheit ſo weit übertrifft.

Wie ſchön verſtehen Sie mit der Feder zu malen, und wie oft ſehe ich ganz deutlich vor mir, wie Sie in Ihrem Garten herumſchweifen mit Ihrem großen, weißen Hunde, der luſtig und liebevoll um Sie herſpringt, während ſeine Herrin bald einige Blumen abpflückt, oder andere mit Schönheitsſinn pflanzt, und mit glänzenden Augen die prächtigen Ausſichten des einzigen Italiens mit wonnigen Gefühlen überſchaut.

Die ſo ſchmeichelhaft verlangten Sämereien aus Branitz lege ich bei, und wenn Sie mehr brauchen, ſtehen ſie Ihnen immer zu Befehl. Billy, der die mitfolgenden größtentheils geſammelt, dankt für Ihre freundlichen Grüße.

Was meine Freundin Sarolta betrifft, ſo habe ich ſie ſehr lieb, und ſollte ſie nach Italien gehen, ſo empfehle ich ſie Ihnen angelegentlichſt. Sie iſt ſehr anmuthig, ſingt und ſpielt ſehr gut, und ſpricht auch Italieniſch. Der Vizekönig kann ſich freuen, wenn ſie ihn begünſtigt.

Ihrem Herrn Vetter bitte ich mich zu empfehlen, und bedaure herzlich, daß er die unbequeme Aehnlichkeit mit mir hat, oft leidend zu ſein.

Mögen Sie, liebenswürdige Ludmilla, nie dieſem ſchlechten Beiſpiel folgen, das mich unter anderen zwingt, dieſen Brief für Sie zu diktiren, ſtatt ihn mit freudiger Sympathie ſelbſt zu ſchreiben.

Ganz der Ihrige
mit Leib und Seele
Der treue Sener.

108.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Branitz, den 5. Januar 1870.

Geliebte Freundin,

Ich bin krank und ziemlich elend, alt und gebrechlich, weshalb ſich meine Antwort verzögert hat, — werde Ihnen aber bald gar nicht mehr zu ſchreiben wagen, weil Ihre Briefe wahrhaft als gefühlvolle und geiſtreiche Meiſterſtücke aus dem Himmel zu kommen ſcheinen, und ich, wohl mit Gefühl für Sie, aber im Uebrigen doch nur als Lauſitzer melancholiſcher Landjunker antworten kann. Es kommt alles mir vor, wie ein Bild, auf dem die Sonne ihre goldenen Strahlen in einen grauen Brunnen wirft, und das ſtille Waſſer darin großmüthig erwärmt. Laſſen Sie mir eine Kopie von dieſem Bilde durch einen Ihrer verehrten Künſtler in Italien machen, und bringen Sie damit einige Blumen aus dem Saamen unſerer Gärten in reizende Verbindung. — Grüßen Sie auch Ihre ſchöne, ſchöne Merenda, als ein ihr Unbekannter zwar, aber bezaubert durch die verführeriſche Schilderung die Sie mir von ihr gemacht, und die gewiß jenen prächtigen Italienerinnen gleicht, in welche ich mich vor langen Jahrenſterblich verliebt hatte.

Gewiß wäre es mir in jener Zeit mit der unvergleichlichen Gräfin Merenda eben ſo gegangen. Bitte, geben Sie mir die Adreſſe derſelben in Modena, denn ich ſchicke dann einen intereſſanten Verwandten dahin, der eine ſchöne Gemahlin ſucht. Bald darauf komme ich dann ſelbſt zu Ihnen, und küſſe Ihre ſchöne Hand im Blumengarten meiner ſüßen Freundin.

Herzlichſt und immer ganz der Ihrige
Hermann Pückler.

Vielen Dank für die Neujahrswünſche, die ich für alle Lebenstage Ihnen erwiedere, ſowie Billy gleichfalls mit dankbarſter Ergebenheit.

104.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Branitz, den 9. März 1870.

Meine Herzensludmilla,

Leider war ich bei abſcheulichem Wetter wieder vierzehn Tage lang krank, ſeit ich Ihren theuren, liebenswürdigen Brief vom 20. Februar erhielt, und daher erſt heute meine Antwort diktiren kann, denn bei 10 Grad Kälte, konnte ich unmöglich nach Italien abreiſen, es mag noch ſo ſchön ſein, und meine Sehnſucht, mit Ludmilla in ihrem Garten ſpazieren zu gehen, noch ſo groß — ich mußte mich begnügen von Ihnen im Bett zu träumen, und das iſt immer ſchön!

Sie erinnern mich an Ihres Onkels Geburtstag, zu dem man ihm leider nicht mehr gratuliren kann, aber gern möchte ich wiſſen, ob die beiden genialen Seelen, die Ihres Onkels und Voltaire's, ſchon im Jenſeits perſönliche Bekanntſchaft gemacht haben. Vielleicht erfahre ich es bald von Petrus, denn von dieſer Erde werde ich auch wohl bald gehorſamſt

Abſchied nehmen müſſen, doch hoffe ich immer Ihnen vorher noch einmal die Hand küſſen zu dürfen.

Gedenken Sie noch der etwas alten, aber immer ſehr ſchönen arabiſchen Stute, die ich Ihnen in Branitz vorgeritten habe? Dieſen Liebling von mir habe ich leider ſeitdem erſchießen laſſen müſſen, weil das arme Thier ein Bein gebrochen hatte; ließ aber der ſchönen Adjameh ein ſehr geſchmücktes Grabmal mit Roſen bedeckt, unter hohen Bäumen, nicht weit vom Schloſſe, errichten.

Wenn der Himmel Sie wieder hierherführt, vergeſſen Sie nicht der alten arabiſchen Bekannten einen Gruß zuzurufen, und wenn Sie ſich meiner auch noch erinnern, ſo fahren Sie noch eine Viertelſtunde weiter zur Hermannshöhe, einem ſehr umfangsreichen und 200 Fuß hohen Berge, mit der Ruine auf ſeinem Gipfel (meine letzte Schöpfung hier). Die Ausſicht von dort iſt ein großes Panorama, was ſich bis zum Bautzener Gebirge, den Bäumen des Spreewaldes und den Muskauer Anhöhen erſtreckt, ein Umfang von einer guten Menge deutſcher Meilen. Unter der erwähnten Ruine liegt dann wahrſcheinlich ſchon die Aſche des verbrannten Körpers Ihres treuen Verehrers auf dieſer Erde, und im Fall ich eine fortdauernde Seele haben ſollte, bis in alle Ewigkeit.

105.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Branitz, den 15. April 1870.

Meine gute, geliebte Freundin,

Ich bin nun ſchon ſeit meinem letzten Briefe an die liebenswürdige Gärtnerin in Florenz, fortwährend krank, und in dieſer Zeit nur ſelten (wo meine Gegenwart abſolut nöthig war) aus dem Hauſe gekommen, und hoffe aus dieſem Grunde auf Verzeihung, Ihren reizenden Brief vom 25. März noch immer nicht beantwortet zu haben — denn ſo lange fortgeſetztes Unwohlſein muß Ihre Güte unter ſolchen Umſtänden dem 85jährigen Greiſe zu Gute halten.

Nun hatte ich mir vorgenommen, eine gründliche Radikalkur, (ſobald ich irgend reiſefertig ſei), bei einem berühmten Homöopathen in Köthen, Namens Lutze, zu unternehmen, was ich vorläufig ſchon ſchriftlich einigermaßen begonnen. Nun denken Sie ſich, liebe Ludmilla, wie unglücklich man immer im Alter iſt! Der berühmte Homöopath, der mich vor Kurzem ſelbſt beſucht, noch in den beſten Jahren, und vollkommen geſund, iſt, wie ich eben erfahre, jetzt plötzlich verſtorben, und meine guten Hoffnungen nun alle zu Waſſer geworden.

Sie meinen freundſchaftlichſt, daß hier ſchon Frühling ſei, der mich ſchnell geſund machen werde. — Während ich dies las, ſchneite es gewaltig, und kein Blatt ſproßt noch aus Bäumen und Sträuchern, der Raſen iſt grau ſtatt grün, und von Blumen iſt gar nicht die Rede, außer im Treibhauſe. Aus dieſem ſchicke ich Dir eine Blume, die trocken ankommen wird, aber aus warmem Herzen.

Billy dankt zärtlichſt für Ihre freundlichen Grüße, und ich verbleibe wie immer, Ludmilla's treuſter Verehrer

H. F. P.

Ich habe eine fröhliche Ahnung —, daß wir uns bald wiederſehen.

106.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Branitz, den 4. Mai 1870.

Liebſte Ludmilla,

Ich glaube ein wenig beſſer mich zu befinden, muß aber doch die Stube hüten, weil das Wetter ſchon ſeit Monaten noch viel kränker zu ſein ſcheint, als ich bin. Wenn aber

Eulenſpiegel Recht hat: daß man über das ſchlechte Wetter immer froh ſein ſoll, weil danach nothwendig Sonnenſchein kommen muß, ſo werde ich dann Dich ſofort in Italien beſuchen; trotz Verſchwörungen und Revolution. Sollte Letztere aber eintreten, und Sie ſelbſt Italien deshalb verlaſſen, ſo telegraphiren Sie mir ſogleich, wohin Sie gehen.

Wenn die Italiener geſcheidt wären, ſo ſollten ſie Ludmilla Aſſing zu ihrer Königin wählen, die jedenfalls ein ſtärkerer und klügerer Geiſt iſt als wir Alle. Das iſt gar keine Schmeichelei, ſondern meine völlige Ueberzeugung, und ich glaube überdies, daß nur eine weibliche Herrſcherin (wie Eliſabeth und die große Katharina) Italien beherrſchen müſſe, wenn es nicht bald zuſammen fallen ſoll. Realiſirt ſich dies, ſo hoffe ich wenigſtens, daß Sie mich zu Ihrem erſten Kammerdiener ernennen — denn Egoiſten ſind wir einmal Alle.

Die Geſchichte mit der Blume iſt mir unerklärlich; ich habe ſie in eigener Perſon in dem Briefe zurechtgelegt. Aber Wunder geſchehen immer noch, wie ich aus dieſer tragiſchen Geſchichte erſehe; nur ſcheint jetzt Satanas dieſelben zu bewerkſtelligen. Um klarer in der Sache zu ſehen, lege ich mit eigener Hand abermals ein Blümchen, in der Farbe brennender Liebe, in dieſen Brief ein. Vielleicht blendet den Teufel dieſe Farbe, daß er die Blume gar nicht ſieht, oder er verbrennt ſich ſelbſt daran. Was dann geſchieht, weiß ich Aermſter nicht, aber ich bin gläubiger Natur, und hoffe daher, daß die neue Königin auch den Teufel beſiegen wird.

Doch jetzt trève de plaisanteries, und im liebevollſten Ernſte die aufrichtigſten Glückwünſche zu frohem, langen Leben.

Meiner theuerſten Ludmilla
alter, treuer Freund
H. P.

Billy empfiehlt ſich, und erwiedert dankbarſt den empfangenen Gruß

107.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Branitz, den 24. Juli 1870.

Meine geliebte, verehrte und bei aller Ihrer Güte mir vielleicht dennoch ſchmollende Freundin, weil ich wahrſcheinlich Ihren letzten Brief lange unbeantwortet gelaſſen haben muß; aber leider hat anhaltendes Krankſein und viele Sorgen mit mancherlei Verdruß zur Folge gehabt, mein Gedächtniß außerordentlich (faſt lächerlich) zu ſchwächen.

Jetzt iſt aber außerdem alles noch viel ſchlimmer geworden. Der ganz unerwartete Krieg mit Frankreich hat begonnen, und ich, der noch immer leidend bin, habe mich dennoch unſerem ſo gnädigen König als Volontaire im Hauptquartier angeboten, aber bei dem trouble, der hier herrſcht, und den enormen Geſchäften, die unſerem Herrn jetzt obliegen, habe ich noch keine Antwort erhalten können. Ohne dieſe darf ich aber eigenmächtig nicht thätlich auftreten, und da ich viele Neider und deshalb Feinde am Hofe habe, und mancher Verläumdung ausgeſetzt bin, ſo hat man mich als 85jährigen, kranken Halb-Invaliden mehr außer Acht gelaſſen als ſonſt. Dem Alter hängt ſich gern das Unglück an, und ich empfinde dies bitter, gebe aber noch nicht alle Hoffnung auf, der erſten Schlacht mit Frankreich beizuwohnen, und lieber werde ich dort den Tod finden für König und Vaterland, als in der Langenweile des langſam erſterbenden Alters zu vergehen.

Gern hätte ich Sie, meine treue, liebevolle Freundin, immer großmüthig gegen mich, noch einmal vor meinem Ende geſehen, aber Himmel, Fegfeuer und Hölle ſind nur menſchliche Fabeln, und was die ewigen Geſetze der Natur fordern, wiſſen wir nicht, eben ſo wenig als was das Höchſte iſt. —

Antworten Sie mir bald, geiſtige Kaligraphin und herzvolle Gönnerin.

Glückauf für Sie, Ludmilla.

So lange ich zu denken vermag ganz
der Ihrige H. P.

108.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Branitz, den 4. September 1870.

Liebſte Freundin,

Nach Ihrem lieben Briefe vom 24. Auguſt, den ich vor drei Tagen in meinem Bett liegend erhalten, und der mich ſehr erfreut, trotz meiner Betrübniß daß ich dieſen letzten Krieg mit Frankreich nicht habe mitmachen können, weil ich ſeit meiner Badereiſe nach Wildungen, wo ich mich dort noch ſehr wohl befand, nach einem kurzen Aufenthalt in Branitz fortwährend mit kurzen Zwiſchenräumen leidend war, was nun zu einer permanenten Krankheit geworden iſt, die mich ſeitdem nicht mehr verlaſſen.

Unſer ſo wohlwollender König, der mehrere mich behandelnde Aerzte über meinen Zuſtand befragt, erhielt allgemein die Antwort: (welche mir der König eigenhändig mitgetheilt)
„bei meinem hohen Alter von 85 Jahren, und ſchon ſo
„oft wiederkehrender Krankheiten ſeit der Kampagne 1866,
„(die ich noch mitgemacht), könne er mir unmöglich bei
„dieſem ausgebrochenen Kriege noch eine Anſtellung an-
„weiſen, da ich den Anſtrengungen in meinem Zuſtande
„ſofort unterliegen müſſe."

Dem habe ich mich fügen müſſen, und wäre nach der neuen wirklich eingetretenen Krankheit, der Prophezeihung der Aerzte, ſchon jetzt ohne allen Nutzen zum Opfer gefallen. Doch hätte ich im Innerſten dieſen Ausgang lieber gewünſcht, als meinen jetzigen Zuſtand. Philoſophiſch betrachtet, muß ich mich aber mit der bekannten Wahrheit tröſten: daß ſehr hohes Alter, vereint mit bedeutender Krankheit, nicht mehr auf die Huld der Glücksgöttin rechnen darf.

Ich muß nun bald, wenn ich irgend reiſen kann, ein warmes Klima aufſuchen, was allein meinen Zuſtand verbeſſern kann; vielleicht kann ich bei dieſer Gelegenheit meine geliebteſte Freundin noch einmal zu ſehen ſo glücklich ſein!

Für das mir geſchenkte neueſte Buch danke ich ſehr, obgleich ich es noch nicht habe leſen können, denn ich war in der letzten Zeit zu ſchwach dazu.

Stets, alt und jung, ſtark oder ſchwach, von ganzem Herzen der Deinige.

109.

Pückler an Ludmilla Aſſing.

Branitz, den 6. November 1870.

An die treuſte meiner Gönnerinnen.

Tauſend Dank für den lieben letzten Brief, den ich *mündlich* in Italien beantworten will, wenn es die Natur dem kranken Greis geſtattet. Ich freue mich ſehr auf ein endlich kommendes Wiederſehen, quelque vieux que je sois. L'Italie et Ludmilla me guériront, et toujours plein d'espoir — je vous écris très agité dans mon lit, quoique malade. —

Um *ſchnelle*, wohlwollende Antwort bittend, worauf ich eine längere Erwiederung in petto behalte.

Tout à vous
Carissima.
(Beſter Schluß und wahrhafteſter).

110.

Schloß Branitz, den 26. Dezember 1870.

Meine geliebte, treue Freundin,

Wäre ich nur ſchon in Florenz! Aber ich bin immer noch zu krank zur Reiſe, und muß im Bett ſchreiben, ſchon mehrere Wochen nicht aus der Stube gekommen.

Mit großer Mühe beantworte ich allein Deinen ſo lieben Brief aus meinem traurigen Krankenbett, und lange werde ich dies Jammerthal, Erde genannt, nicht mehr beläſtigen müſſen. Jedenfalls auf Wiederſehen für uns Beide im Himmel, den ich durch Millionen gepflanzter Bäume, Rieſen und Zwerge, gepflanzt und gepflegt habe, und Du ſelbſt haſt noch viel mehr Gutes gethan. Wenn Du mir keinen Korb giebſt, verheirathen wir uns als Engel, wo alles voll Schönheit und ohne Alter iſt. Ich freue mich herzlich darauf, als immer herzliches Kind. Vorher aber, hoffe ich, wollen wir noch als gutmüthige Sterbliche in Deinem Garten ſpazieren gehen. Einſtweilen laß mich wenigſtens in ſolchen ſüßen Gedanken leben, und in dieſem Traume ſchwelgen. — Ich liebe Dich mehr als jemals. Ach, könnteſt Du daſſelbe für mich fühlen. — Alles das iſt ſonderbar, aber vollkommen wahr. — Dein für immer, wenn Du willſt, und meine Gegenwart ſoll Dir nie läſtig werden, vielleicht ich Dir lieber werden als bisher. Ich fühle dies mit Sicherheit, trotz meines Alters, das zu meiner Verwunderung noch viel Junges beſitzt. Es iſt mein feſter Glaube, daß grade wir für einander paſſen werden. — Antworte mir bald, und bitte für mich um meine Geſundheit. Nenne mich auch Du in Deiner Antwort. Viel Gutes und Schönes

von Deinem Getreuen.

Nachſchrift.

Hundertfache Gratulation zum Neujahr bis zur Heirath im Himmel. Das Weihnachtspräſent bringe ich mit zur Reiſe in's Weite.

Seit geſtern fühle ich mich etwas beſſer, trotz 16 Grad Kälte.

H. P.

Pückler's Bräutigamsbriefe

an Lucie,

Reichsgräfin von Pappenheim, geborene Freiin von Hardenberg.

1817.

Dieſe Briefe eines Bräutigams dürfen ſchwerlich den Anſpruch machen, Liebesbriefe genannt zu werden. Dagegen ſpielen der Park und die Schloßeinrichtung von Muskau darin die Hauptrolle. Die Briefe von Lucie aus jener Zeit ſind nicht vorhanden, da ihrer Anordnung gemäß ihre Briefe an Pückler aus den Jahren 1817 bis 1833 verbrannt wurden.

1.

Pückler an Lucie.

à 6 heures et demi,
entre la poire et le fromage.

Votre charmant billet, trop aimable Lucie, est écrit de manière à me rendre cent fois plus heureux que vous ne le serez jamais. Je ne saurais vous exprimer combien je suis touché de votre excellent coeur, de l'amabilité, de votre esprit et des grâces de votre caractère qui est bien plus original que le mien.

Adieu, mon ange, à dix heures précises je viendrais.

H. P.

2.

Pückler an Lucie.

Laß mich Dir wiederholen, beſte Freundin, daß Du auch nicht das geringſte Unrecht gegen mich abzubüßen haſt, und daß ich im Gegentheil der undankbarſte aller Menſchen ſein müßte, wenn ich ſo viel Liebe und Güte nicht auf immer nach meinen beſten Kräften erwiedern wollte.

Mit dem größten Vergnügen werde ich zwiſchen 7 und 8 Uhr Deiner lieben Einladung folgen. Ich umarme Dich in Gedanken, und bitte Dich um Heiterkeit und Frohſinn, die Dir ſo lieblich ſtehen.

Hermann Pückler.

Iſt beiliegender Brief an Deinen Herrn Vater, den ich zurück erbitte, ſo recht?

3.

Pückler an Lucie.

Müncheberg, den 23. Abends.

Für's erſte noch einmal meinen herzlichſten Dank für alle Deine mir bewieſene Güte und Liebe, dann will ich mein Tagebuch anfangen, obgleich ich hier in der Wirthsſtube dermaßen von Tabacksqualm betäubt, und von dem unharmoniſchen Geſumme der untereinander wirbelnden Stimmen ſo verwirrt werde, daß nicht viel Geſcheutes herauskommen wird. Im Ganzen bin ich, ſo weh mir die Trennung von Dir thut, mehr heiter als traurig geſtimmt, weil ich mehr in der Zukunft und Vergangenheit, als in der Gegenwart lebe, und dieſe beide mir nur die freundlichſten Bilder vorführen. Meine Geduld hatte übrigens eine kleine Uebung. Du weißt que j'aime beaucoup que ma petite volonté soit faite. Auf der zweiten Station fuhr eine andere Extrapoſt vor mir, und zwar ſehr langſam. Demohngeachtet war mein pendant von Poſtillon weder durch Verſprechen noch Drohungen dahin zu bringen, ihr vorbeizufahren. Dies ärgerte mich, denn wie Staberle ſagt, nicht nur ſehr, ſondern höchſt ungemein äußerſt ſehr. Um die heutige Zögerung einzubringen, werde ich die Nacht durch reiſen, damit ich meiner Annonce gemäß Dienſtag Vormittag in Muskau eintreffen kann, und gleich Zeit habe mich noch den erſten Tag vom Statu quo ein wenig zu unterrichten. Mein engliſches Papier geht zu Ende, und ich habe in Berlin welches zu kaufen vergeſſen. Ich bitte Dich daher, (denn Du, ſüße Schnucke, biſt désormais mein Agent in dieſer Stadt), mir recht ſchönes zu ſchicken, um Dir darauf zu ſchreiben; auch wenn es möglich iſt, etwas türkiſchen Parfum, um Deinen Shawl, den ich beim Eintreten in die Gorgette, wo ich mich befinde, ſogleich in den Wagen zurückgeſchickt habe, in gutem Geruch zu erhalten. Man bringt Deine Bouillon herein, und ich wünſche Dir eine gute ſanfte Nacht.

Forſta, den 25. früh

Meine Reiſe iſt höchſt widerwärtig geweſen. Die Wege waren ſo über alle Vorſtellung horribel, daß ich geſtern achtzehn Stunden gebraucht habe, um ſieben Meilen zurückzulegen. Drei bis viermal bin ich völlig ſtecken geblieben, und das letztemal mußte eine ganze Gemeinde Bauern aufgeboten werden, um mich wieder flott zu machen. Dabei bekam ich wieder die unleidliche Migraine, und Du kannſt Dir denken, wie mir damit während dem Schwanken und Stoßen des Wagens zu Muthe war. Im höchſten Grade leidend, kam ich endlich in dem kleinen Reſte an, wo ich mich jetzt noch befinde, und eilte nur zu Bett zu kommen.

In einer Stunde betrete ich nun Muskauer Boden, wo die Wege beſſer unterhalten ſind, und hoffe alſo heute keinweiteren unangenehmen Abentheuer auszuhalten zu haben. Ein wahres Glück iſt es, daß mein Wagen die geſtrige corvée überſtanden hat, ich fürchtete alle Augenblicke ſeinen gänzlichen Ruin. Deine Bouillon habe ich bis auf den letzten Tropfen geleert, auch den Confitüren anſehnlich zugeſprochen. Dieſes letzte kleine Geſchenk hat mich eigentlich von allem, was Du mir gegeben haſt, am meiſten gerührt, oder thut es vielmehr jetzt, denn in der Entfernung ſieht man die Dinge oft ganz anders an, als in dem Augenblick, wo ſie vor ſich gehen. Wie liebevoll und reizend erſcheint mir jetzt Dein kleiner Zorn, als ich Adelheid geben wollte, was Du mir ſo gütig zugedacht hatteſt, und wie roh und garſtig finde ich mein eigenes Betragen. Ach, Du gute, ſüße Schnucke, um meinetwillen ſollſt Du mich aber auch nicht lieben, ſondern wie es den edelſten Seelen eigen iſt, die Menſchen im Verhältniß liebzugewinnen als ſie ihnen wohlthun, ſo wird der Karakter Deiner Liebe für mich ſein.

Im Begriff, mich in den Wagen zu ſetzen, klärt ſich das bischen regnigte Wetter auf, und die Sonne tritt hell hervor. Hoc est signum Dei.

Muskau, den 26. früh;

Ich habe hier alles recht leidlich nach Wunſch gefunden, und unermüdlich bis 1 Uhr in der Nacht bei Mondenſchein alle Anlagen in Augenſchein genommen. Freilich fehlt der Sommer überall, ich möchte nicht, daß Du Muskau ſo im Negligé ſäheſt. Dehn wird Dir nun gewiß keine ſo freundliche Beſchreibung davon machen können, als Du erwarteſt, und überhaupt muß ich mir geſtehen, daß das Schöne hier mehr in dem liegt, was noch werden ſoll, als was ſchon iſt. Die erſte Ueberraſchung für Dich wird gewiß unangenehm ſein, aber einen Monat nach Deiner Ankunft gefällt Dir mein armes Muskau gewiß.

Je mehr Abende ich nun ohne Dich zubringe, meine theure Lucie, je mehr fange ich mich an nach Deiner Geſellſchaft zu ſehnen, von der ich fühle daß ich ohne ſie nicht glücklich werden kann. Ich war geſtern, als ich einſam in meinem Garten umherging, ſo bewegt, ſo gerührt durch manchen Hinblick auf Vergangenheit und Zukunft, daß ich niederkniete, und recht herzlich zu Gott betete. Niemand kann mir freilich ſagen, ob ein Gott iſt, der mich hört, doch glaube ich gern daran, und wäre es auch nicht, von einem herzlichen Gebet ſtrömt eine ſo ſelige Ruhe über unſer ganzes Weſen aus, daß es ſchon deshalb als eine geiſtige Wohlthat zu betrachten iſt. Es iſt hierbei eine Bemerkung, die mich mit mir ſelbſt zufrieden macht, daß ich nie in widerwärtigen Lagen und Unglück den Drang des Gebetes fühle, ſondern nur wenn Dankbarkeit mich dazu auffordert, und ſo iſt jetzt meine Lage, wo mir durch Dein vortreffliches Herz, durch Deinen ausgezeichneten Geiſt und Dein ganzes liebenswürdiges Weſen, ein neues Leben bereitet wird, von dem ich nur wünſche, daß es Dich ſo glücklich machen möge, als ich es zu werden überzeugt bin.

Lebe wohl

Hermann P.

6.

Pückler an Lucie.

Muskau, den 5. April,
Abends 12 Uhr.

Es iſt nicht hübſch von Dir mich zehn Tage ohne einen Brief von Dir zu laſſen, während ich faſt jeden Tag ſchrieb. Papa Dein ſcheint auch ſeines Verſprechens ganz vergeſſen zu haben.

Eine ſehr gute Acquiſition habe ich neulich gemacht, nämlich einen Einſiedler für die Einſiedelei, welche ich nicht wie andere im Park, ſondern mitten im Walde, mehrere Stunden von jeder menſchlichen Wohnung entfernt, anlege. Der Einſiedler iſt ein alter Gardiſt mit einer ungeheuren Naſe, 6 Fuß Höhe, und von ſchrecklichem Anſehen. Laut unſerem Kontrakt muß er eine Mönchskutte nebſt langem Bart und Strick um den Leib tragen, und darf ſeine Einſiedelei nur Montags verlaſſen, um ſich im Städtchen Nahrungsmittel für die Woche zu verſchaffen. Dafür erhält er freie Wohnung, Holz, Licht und 50 Thaler jährlich. Außerdem alle drei Jahre eine neue Kutte. Arbeiten laſſe ich übrigens von früh bis Abends, ich möchte ſie gern um das Schloß herum alles (bis auf die neuen Gebäude, die mehr Zeit erfordern), fertig haben, wenn Du, meine liebſte Schnucke, hier ankommen wirſt. Wie ſehr ich mich nach Dir ſehne, kann ich Dir kaum beſchreiben; denke wie mich Dein langes Stillſchweigen beunruhigen muß! Der Ring der La Tour du Pin läßt lange auf ſich warten.

Morgen iſt mein großer Ball, wo das Portal des Schloſſes mit engliſchen Lampen erleuchtet werden, und allerlei Pracht im Muskauer Schloſſe herrſchen wird, wovon ich Dir in meinem nächſten Briefe ſchreiben werde. Für heute gute Nacht. Adieu mein Leben, meine theure Lucie, meine herzliebe Schnucke.

Dein treuer Hermann.

5.

Pückler an Lucie.

Den 6. April früh.

So eben erhalte ich erſt Deine beiden Briefe vom 3. April und 31. März. Dieſe Unordnung auf der Berliner Poſt iſt ſo groß, daß Du mich lebhaft verbinden würdeſt, wenn Du darüber Klage führen wollteſt, zu welchem Endzweck ich Dir die beiden Couverte zurückſchicke.

Nun kommt es aber ernſtlich: welch einen abſcheulichen Brief unterfängſt Du Dich mir zu ſchreiben! Die Injurien abgerechnet, für die ich Dich belangen werde, ſobald wir uns wiederſehen, und auf Deinen Fußſohlen meine Rache nehmen, iſt es nicht himmelſchreiend während ich von früh bis in die Nacht arbeite und mich anſtrenge bloß durch den Gedanken beſeelt, es geſchähe für Dich, — während ich einen großen Abfütterungsball bloß deshalb gebe, um dann ungeſtörter Deinem Andenken allein leben zu können — indeß Du von nichts als großen Soiréen ſchreibſt, und außer Krethi und Plethi ſelbſt die verwünſchte Hexe von Endor aus Hofmann's neuen Nachtſtücken bei Dir empfängſt — während ich endlich jede Untreue ängſtlich vermeide, und mit beiſpielloſer Aufrichtigkeit jede kleine Verirrung alſogleich geſtehe, werde ich ſo belohnt! ſo angefahren! ſo heruntergemacht! Nein, ich bin jetzt wirklich böſe! —

Ich bleibe übel gelaunt, und ſchreibe nichts mehr.

Euer Excellenz
ganz ergebenſter Diener
Hermann Graf von Pückler-Muskau.

P. S. Um Dich jedoch in etwas zu entſchädigen, ſchicke ich Dir die Kopie eines Briefes von Mozart mit, die ich in den Papieren meines Großvaters Callenberg gefunden habe, bitte aber ſehr um die Zurückſendung, da ich kein anderes Exemplar davon habe, und ich nicht leicht etwas rührend Intereſſanteres kenne.

6.

Pückler an Lucie

Muskaucaſtel, den 8. April 1817.

Ich habe zwei Tage lang wieder an einer ſehr heftigen Migraine gelitten und bin übrigens von der Luſt über und über ſo braun geworden wie der Miſanthrop.

Das erſte was ich that, als ich wieder aufſtand, war Deine lieben Briefe noch einmal durchzuleſen, die mir ſo viel Freude machten. Du biſt ſo gut und liebevoll, daß ich, wenn ich mich nicht ſo herzlich darüber freute, wohl beſchämt darüber werden könnte, weil ich gar nicht weiß, wie ich ein ſo edles Herz verdienen ſoll. Am beſten Willen und an der herzlichſten Erwiederung Deiner ſüßen Freundſchaft fehlt es mir wenigſtens nicht. Auch in mein Leben iſt Dein Bild jetzt ſo feſt verwebt, daß ich auch nicht das Kleinſte mehr thun kann, ohne Bezug auf Dich, meine theure, geliebte Lucie.

Nun zur Beantwortung Deiner Briefe, und zu unſeren Geſchäften.

Roſenſtöcke habe ich äußerſt ſchöne, mit weiß und rothen Roſen auf einem Stock, von Dresden verſchrieben, und erwarte ſie täglich. Die Sämereien und Zwiebeln, deren Du erwähnſt, ſind noch nicht angekommen, eben ſo wenig wie das Papier.

Es iſt unnütz Dir das Maß der Pfeiler in der unteren Stube zu ſchicken, da ich in dieſer durchaus keine Berliner Spiegel von Stückwerk und halber Vergoldung haben will. Wo Du, meine Schnucke, logiren ſollſt, muß alles gediegen ſein. Findeſt Du bei dem Vertauſch Deines Spiegels keinen Vortheil, ſo bringe ihn mit, und er wird ſchon in irgend ein Fremdenzimmer paſſen.

Sollte unſere Trennung ſich in die Länge ziehen, ſo ſchlage ich Dir vor, uns ein Rendezvous in Wörlitz zu geben. Es iſt zwar nicht ganz nah, aber angenehmer, und auch ohne alle unangenehmen Nebenerinnerungen und Umgebungen.

Die Schilderung Deiner Karikturen iſt ſehr drollig, und das Denouement ſehr pikant, ſo wie die Münchener Damen in Reithoſen ſich gut ausnehmen müſſen. Die Damen auf meinem Ball waren mitunter auch nicht viel anders koſtümirt, und es hat mir viel Mühe gemacht, Deinen Befehlen, mich über niemand luſtig zu machen, getreulich nachzukommen. Es iſt aber demohngeachtet ſo pünktlich geſchehen, daß bereits die ganze Gegend von meinem Lobe überfließt, und zwei alte Damen mich ſogar mit ihrem Beſuch beehrt haben, und in dieſem Augenblick leibhaftig in meinem Schloſſe logiren. Wenn Dehn jetzt kommt, wird er ſich nicht wenig über die ſolide Geſellſchaft wundern, die er unter meinem Dache antrifft. Der Ball war übrigens gar nicht ſo übel. Dem ſchlechten Ameublement hatte ich dadurch abgeholfen, daß ich den ganzen Tanzſaal mit Tannenreiſern und Blumen in eine große Laube umgeſchaffen hatte, die mit rothen und blauen engliſchen Lampen vielfach erleuchtet war. Die Tafel auf gerade hundert Gedecken war im alten gothiſchen Saal in der That beſſer arrangirt, als ich es noch in Berlin erlebt habe, und ein ächt ökonomiſcher Geiſt in meinem Innern ließ mich bedauern, daß es für die ehrlichen Muskauer nur zu gut ſei. Vierundzwanzig Jäger in einfacher aber recht ſtattlicher Livrée von feinem Tuch und ſchwarzen Sammetaufſchlägen mit einer ſchmalen Treſſe eingefaßt, vermehrten die gewöhnliche Schloßdienerſchaft zur Genüge. Erfriſchungen, beſonders Bouillon mit Madeira wurden bis 5 Uhr Morgens in der größten Fülle umhergereicht, und das Ganze — koſtet alles in allem gerechnet, nicht mehr als 140 Thlr. — Du ſiehſt daß man hier mit leichter Mühe Aufſehen machen kann.

Nun noch etwas für Dehn; einer der Gläubiger, welche auf der Dir überſchickten Liſte ſtehen, ein Herr von Schlieben, dem ich 3200 Thlr. ſchuldig bin, hatte vor ohngefähr einem Monat geſchrieben daß er klagen würde, wenn er nicht 2200 dieſe Oſtern erhielte, ſich dann aber wieder beruhigen laſſen. Geſtern trug mir mein Rentmeiſter dieſes vor, und da der Kauf des Grundſtückes in meinem Park noch nicht zu Stande gekommen war, ſo habe ich vorgezogen dieſes Geld lieber zu bezahlen, in der Hoffnung daß Dehn wohl nichts dawider haben wird, und dieſe 2200 für das Grundſtück, welches der Beſitzer erſt zu Michaelis verlangt, wohl nachzahlen wird. Was Deine Einwilligung betrifft, ſo haſt Du mich, gute Schnucke, nun ſchon ſo verdorben, daß ich gar nicht daran zweifle, doch wirſt Du hiemit ſchönſtens und gehorſamſt darum gebeten.

Geſtern und vorgeſtern war bei vollem Hauſe Theater, den erſten Tag „Max Helfenſtein“ von Kotzebue, den zweiten „die Mohrin“ von Ziegler, welches ich der Migraine wegen nicht ſehen konnte, heute „die Korſen“, von Kotzebue, die ich mit meiner hohen Gegenwart beehren werde. Zur beſſeren Vergegenwärtigung ſchicke ich Dir als Pendant zu Ballau's Küchenzettel den heutigen Komödienzettel mit. Er iſt noch geſchrieben, wenn wir erſt regieren werden, muß er gedruckt ſein. Uebrigens habe ich es bereits eingerichtet, daß von nun an alle Sonntag Theater iſt, und zwar frei. Dies wird ein für allemal in der Provinz bekannt gemacht. Billets theilt mein Sekretair, (der Fiſchvorleger) gegen Aufſchreiben des Namens gratis aus. Muskauer Honoratioren hingegen erhalten ein für allemal ein Entreebillet nur für ihre Perſonen gültig. Ohne Billet wird niemand hineingelaſſen. Vier Jäger beſorgen die Polizei. Für die herrſchaftliche Loge kannſt Du eine alte Taffetdecke mitbringen. Ich küſſe Dich, und ärgere mich über unſere Trennung, die mir nun nachgerade anfängt zu lange zu dünken. Addio.

H. P.

Anmerkung. Es ſind nun ſchon wieder fünf Tage daß ich von Dir keinen Brief erhalten habe. Ich ſchreibe viel fleißiger.

7.

Pückler an Lucie.

Abends, den 9. April.

Ich habe, beſte Freundin, Deine beiden Briefe vom 5. und 6. dieſes Monats, nebſt allen den ſchönen Sachen, die ſie begleiteten, erhalten, und danke Dir vielmals dafür. Leider las ich den letzten Brief zuerſt, und ich geſtehe es, ſein Inhalt betrübte mich. Es war vielleicht nur Scherz, wenn Du darin ſagſt: Du fändeſt mich in der Entfernung viel weniger angenehm als in der Gegenwart, aber der Gedanke daß ich Dir gleichgültig ſein könnte, ſchmerzte mich tief. — Der Schluß Deines Briefes: „*obgleich ein großer Theil meiner Zärtlichkeit geſunken, ſo bleibt mir doch noch genug übrig, um Dein Leben ſehr hoch zu achten,*“ iſt wirklich ſehr grauſam! Sollteſt Du je dahin kommen, mein Leben nur recht hoch zu achten, ſo würde ich es zu wenig achten, um es noch lange zu tragen. — Dies iſt mein bitterer, trauriger Ernſt, denn Du haſt mich ſehr betrübt geſtimmt.

Wie viel lieber habe ich Deinen erſten Brief, den liebenswürdigſten, den ich noch von Dir geleſen habe. Hier iſt die liebliche Leichtigkeit und holde Ungezwungenheit, überall mit der unſchätzbaren Herzlichkeit gepaart, die ſo hell in Deinem Karakter hervorglänzt. Was ſprichſt Du nur von geſuchtem Styl, ich habe Dir nie den Vorwurf gemacht, daß Deine Schreibart je geſucht geweſen ſei, und Du mußt mich hierin ganz mißverſtanden haben.

Deinen Wunſch, die Blumenbeete betreffend, wird Dein armer Hermann mit nicht geſunkener Zärtlichkeit nach beſtem

Willen zu erfüllen ſtreben, und beſonders die ſelbſtgeſuchten Mohne auf ſein Lieblingsbeet pflanzen laſſen. Die Fußböden ſo zu legen, daß man ohne Beſchädigung des ganzen Ameublements ſpäter Parquet darauf legen könnte, wird wohl ſchwer möglich ſein, und da Du beſtimmt nur kurze Zeit in dieſen Zimmern wohnen ſollſt, ſo glaube ich auch, wäre Zeit und Geld unnütz darauf verwandt. Wegen der Rouleaux kannſt Du ſelbſt Deine Befehle an die Tapezierer geben, wenn ſie hier ſind; ſollte dem aber wider meinen Wunſch und Hoffen nicht ſo ſein, ſo beſorge ich es gewiß pünktlich.

Da Dehn ſo gute Dispoſitionen hinſichtlich der gekündigten Kapitalien hat, und ich (um Dich doch etwas bei Deiner Ankunft befriedigen zu können) täglich 120 Arbeiter beim Bauen und im Park angeſtellt habe, welches viel extraordinaire Ausgaben verurſacht, ſo habe ich die Zahlung der 2200 Thlr., von der ich in meinem geſtrigen Briefe ſprach, zurückgehalten, um ſie mit auf die Verſchönerungskoſten zu verwenden. Dies kommt mir beſonders deshalb zu Statten, weil jetzt der Oſtertermin iſt, wo 12,000 Thlr. Intereſſen und Penſionen gezahlt worden ſind, weshalb die Kaſſe nicht ſehr überfließend gefüllt iſt. Panier percé iſt aber diesmal nicht Schuld daran.

Was das Sujet der Porzelanteller betrifft, ſo überlaſſe ich dies gänzlich Dir; die engliſchen Taſſen für die Haak hatte ich bereits verſchrieben, nebſt anderen für uns. — Du lieber Engel, mir wird manchmal ganz Angſt, wenn ich bedenke, daß ich Dich ſo gar nun nicht mehr ſehe, und wie beunruhigend das im Grunde doch iſt!

Es freut mich herzlich daß eine Sache, die Dir, mit meinem Glück ſo ſehr am Herzen liegt, zu gelingen ſcheint vielleicht — doch nein; warum ſo trüben Gedanken Raum geben, viel lieber will ich Deinen ſüßen Befehl am Ende Deines Briefes befolgen, und Dir ſagen daß ich Dich ſehr, ungemein ſehr, und gar zu ſehr lieb habe. Lebe wohl, es ſchreibt Dir, dächte ich, viel,

der Einſame,

und mehr als ihm geſchrieben wird von der gleichgültigen ordentlich hohnlächelnden und böſen Schnucke.

8.

Pückler an Lucie.

Den 19. April.

Wie ich es jetzt angreife, muß zum Anfang Juli viel fertig ſein. Wenn es ſich mit dem Pflanzen erzwingen ließe, und man dazu nicht die Jahreszeit wieder abwarten müßte, ſo würdeſt Du noch viel mehr vollendet ſehen. Auf jeden Fall wird der ganze Park dieſſeits der Neiße bis zum Sommer über's Jahr ganz fertig. Dies iſt bereits ein Stück, welches dreiviertel Stunden im Umfang hat, und Dir hoffentlich gefallen wird. Wenn im Anfang Juni unſere Angelegenheiten noch nicht ſo weit als wir wünſchen vorgerückt ſein ſollten, ſo mußt Du durchaus incognito herkommen. Ich gehe Dir bis Frankfurt entgegen, wir ſteigen eine Viertelſtunde vor Muskau aus, und gehen ein paar Stunden im Park ſpazieren. Ich zeige Dir alles, theile Dir alle meine Pläne mit, Du dinirſt tête-à-tête mit mir im Schloß, ich ſelbſt bediene Dich — liebe, ſüße Schnucke, und meine Beſorgniß, daß Dir Muskau nicht gefallen möchte, iſt dann wenigſtens keine quälende Ungewißheit mehr. Du müßteſt nicht Schnucke ſein, wenn Dir dieſer Plan nicht ſehr gefiele. Ich hoffe alſo, Du wirſt ihn ausführen, und freue mich ſchon wie ein Kind darauf.

Ballau bekommt nun alle Poſttage einen Küchenzettel mehr, ſo daß ihm bald eine Indigeſtion davon bevorſteht. Wenn nur Papa Dehn nicht gar ſo lange auf ſich warten ließe. In Deinen letzten Briefen erwähnſt Du ſeiner Abreiſe gar nicht mehr.

Eben bittet der Gärtner, ob ich ihm 30 Pfund recht gutes engliſches Raygras verſchaffen könnte. Mein liebenswürdiger Agent in Berlin wird gewiß dafür ſorgen, nur muß man ſich ſehr in Acht nehmen, daß man friſchen Samen bekommt, weil er ſonſt nicht aufgeht.

Du haſt wohl die Güte, Dehn zu ſagen, daß Du mir die Erlaubniß ertheilt hätteſt, weil der Kauf des Grundſtückes in meinem Park Hinderniſſe fände, die dazu beſtimmten 2200 Thlr. zu großen Arbeiten und Bauten in demſelben zu verwenden, die höchſt nöthig wären, um Dir nicht bei Deinem Eintritt in Muskau die Idee eines durch Erdbeben hervorgebrachten Chaos zu geben. Die Berechnung über dieſe Arbeiten wird von meinem Rentmeiſter geführt werden. Ich habe jetzt viel Ausgaben gehabt, um die Pariſer Rechnungen für Kriſtal, Kommeſtibles und Konfitüren aller Art, Weine, Statuen (die letzteren koſten allein 500 Thlr. Porto) zu bezahlen. Dazu kam nun noch, wie ich Dir ſchon geſagt habe, der Zinstermin. Auch habe ich für die Alaunhütte einen Vorrath Blei auf mehrere Jahre für 3500 Thlr. gekauft, welches Dehn meine gute Wirthſchaft beweiſen wird.

Unter uns geſagt, iſt heute der Kauf des berühmten Grundſtückes wirklich abgeſchloſſen worden, und zwar auf eine ſehr gute Art für mich, nämlich tauſchweiſe, und nur eine baare Zahlung von 1400 Thlr. erſt zu Michaelis gefällig. Es geht überhaupt, ſeit ich Deinen Talisman trage, (der mich übrigens beim Reiten ſo am Finger drückt, daß ich ein ordentliches Maal davon behalte), alles ſo ſehr nach Wunſch, daß es mir wahrhaft auffallend iſt, auch habe ich eine unglaubliche Menge weißer Flecken auf meinen ſchönen roſenrothen Nägeln.

Ich ſchreibe wie ein alter Saalbader, indeß wenn Dir an meiner Liebe noch etwas gelegen iſt, ſo wiſſe mir es

Dank, wenn ich ſo ſchreibe. Die ſchöngeſchriebenen Briefe ſind mir auch manchmal gelungen, aber die diktirte frei der Kopf. (Damit will ich jedoch keineswegs ſagen, daß dieſe ohne Kopf geſchrieben wären.)

Dein treuer Freund
H. P.

9.

Pückler an Lucie.

Den 12. April.

Du würdeſt mich recht verbinden, liebe Schnucke, wenn Du B. auftrügeſt, öfters zu Godet's Wappenſtecher zu gehen, um ihn zu treiben mein Silber fertig zu machen, deſſen Entbehrung mir ſehr unangenehm iſt, auch den Schneider Seeſtuth anzutreiben, mir endlich die ſo lang beſtellten Jägerlivreen zu ſenden. Teppiche bitte ich Dich keine zu kaufen, da mir der Kaufmann Gödelt aus Hamburg die ſchönſten Proben engliſcher Teppiche zugeſchickt hat, unter denen ich bereits die beſte Wahl getroffen habe, mit der Du gewiß zufrieden ſein wirſt.

Noch eine gute Nachricht habe ich Dir mitzutheilen. Den wichtigen Prozeß mit dem Holzhändler Riemann in Berlin, die Aufhebung eines mit ihm eingegangenen Kontraktes betreffend, deſſen Erfüllung mir einen erwieſenen Schaden von 150,000 Rthlr. gebracht haben würde, und folglich den größten Theil meiner Wälder ruinirt — habe ich in erſter Inſtanz gewonnen. Hiebei fällt mir noch ein, Dich wegen eines Oberforſtmeiſters zu bitten Erkundigungen einzuziehen. Seine Station kann bequem auf 1000 Gulden jährlich eingerichtet werden. Es muß aber ein Mann ſein, der *gründliche* Forſt- und Jagdkenntniſſe beſitzt.

Um die Poſt nicht zu verſäumen, höre ich heute auf. Morgen iſt wieder Theater: „die Organe des Gehirns" von Kotzebue, und dann ein kleiner Ball bei mir auf 30 Perſonen. Apropos, ich habe ganz vergeſſen Dir zu ſagen, daß ſchon ſeit acht Tagen eine ſehr artige Frau mit ihrem Manne bei mir zum Beſuch iſt, für die der ruſſiſche Kaiſer während ſeines Aufenthaltes in Sachſen viel Schwäche bewieſen hat. Sie trägt einen Ring von ihm, und hat damals durch ihre Protektion vielen armen Landleuten, die von den Koſaken ausgeplündert waren, geholfen. Ich glaube es würde mir eben nicht ſchwer werden, mit dieſer Frau genäuere Bekanntſchaft zu machen, aber fern von mir ſei jeder Gedanke der Untreue. — Die Dame en question heißt Mad. G.; ihr Mann iſt der Beſitzer einer großen Fabrik bei und in Görlitz. Beides ſehr artige und unterhaltende Leute, denen zu Ehren der morgende Ball gegeben wird. Ueberhaupt bitte ich jetzt öfters Frauen zu Tiſch, um ſie ein wenig zuzuſtutzen wenn Du herkommſt. Drei oder vier ſind völlig zu Deiner Geſellſchaft geeignet, eine, Fräulein von Haman genannt, iſt ein ſehr ſchönes Mädchen von ſiebzehn Jahren, nur etwas koloſſal von Formen. —

Dein treueſter Arminius P.

10.

Pückler an Lucie.

Den 14. April.

Der Kammerdiener bringt mir eben Deinen lieben Brief. Ehe ich darauf antworte, erlaube mir ſchnell, ehe ich es vergeſſe, Deine Hülfe in einer wirthſchaftlichen Angelegenheit zu erbitten. Es iſt hier ſo ſchwer ſich gute Koch- und Backbutter zu verſchaffen. Nun iſt mir eingefallen, ob Du mir nicht aus Holſtein dergleichen ganz vortreffliche beſorgen könnteſt. Iſt dies der Fall, ſo wirſt Du Deinen gehorſamen Gourmand ſehr damit verbinden.

Ich befinde mich ſchon ſeit mehreren Tagen nicht mehr ſo wohl als vorher, die Geſchichte an der Hand iſt auch etwas wiedergekommen, und ich ſehe ein, daß ich durchaus das Aachener Bad gebrauchen muß, wenn ich völlig hergeſtellt ſein will. Mitte oder ſpäteſtens Ende Juni muß ich von hier dahin abreiſen, hoffentlich iſt dann unter uns alles Widerſtrebende beſeitigt. Am Beſten wäre es dann, ich ginge von da auf vierzehn Tage nach England, ſetzte unſere Equipage u. ſ. w. völlig in Stand, und wir hätten dann keine extraordinaire Ausgabe mehr. Mit 2000 Louisd'or getraue ich mir alle engliſchen Ausgaben, die zu einer ſehr brillanten Einrichtung unſeres Stall- und Equipageweſens nöthig ſind, zu beſtreiten.

Um Dich zu beſtrafen, daß Du mir Deinen Geburtstag nicht vorher ankündigteſt, habe ich mit Fleiß von Butter und Allotria vorher geſprochen, ehe ich Dir dazu gebührendermaßen gratulire. Der nächſte wird in Muskau, hoffe ich, ganz anders gefeiert werden.

Die Nachträge zum Accord mit dem Einſiedler werde ich berückſichtigen. Wie Du Dich aber darüber beklagen kannſt, daß ich abgebrochen ſchreibe, kann ich nicht recht begreifen, da ich wenigſtens zehnmal mehr an Dich ſchreibe, als Du an mich.

Der geſtrige kleine Ball war ziemlich luſtig, und die hieſigen Weiber und Mädchen laufen von Dankbarkeit gegen mich über. Einer davon, die ſehr niedlich iſt, will ich einen Ballanzug in Berlin machen laſſen, und werde mir dazu Deine gnädige Hülfe erbitten. Nächſtens ſchicke ich Dir ihr Maß ein, nachdem ich vorher das ihrer hier gemachten Kutte genommen haben werde. Geſtern fiel es mir wieder recht auf, wie ſchändlich das Schloß meublirt iſt, wie ſchmutzig und zerriſſen — mir iſt ganz Angſt wenn Du kommen wirſt, aber bedenke, daß ich bisher ſo viel mit den Gartenanlagen zu thun hatte, daß ich nie daran gedacht habe nur ein Zimmer zu meubliren. Die engliſchen Meubles kaufte ich nur ſo zu ſagen pränumerando auf eine bald zu erfolgende Meublirung. Sie ſtehen daher größtentheils noch ungebraucht.

Ich bin recht begierig, was Du auf meinen Dir letzthin mitgetheilten Plan, in der Roſenzeit auf jeden Fall zu kommen, antworten wirſt.

Mad. G. (die Dein Herr Papa auch gut kennt) ſcheint meine Kälte nicht begreifen zu können, und machte mir geſtern de but en blanc eine Szene, weinte à propos de botte, und endigte damit, daß ſie mir, wie in einer unbezwinglichen Wallung, die Hand küßte. Demohngeachtet blieb ich kalt, welches ich mir ſehr hoch anzurechnen bitte. Ich bin die Tugend ſelbſt.

H. P.

11.

Pückler an Lucie.

Den 16. April 1817.

Obgleich ich ſeit wenigſtens acht Tagen keine Briefe von Euer Liebden erhalten habe, ſo bin ich doch großmüthig genug nicht nur wieder zu ſchreiben, ſondern auch zwei Dutzend Erdbeeren zu beſſerer Erinnerung mitzuſenden. Bei dieſer Gelegenheit empfehle ich mich der reizenden Helmina, in der Vorausſetzung, daß ſie den Erdbeeren auch zuſprechen wird.

Nun kommen verſchiedene Kommiſſionen: erſtlich erſuche ich Dich mir wieder ſo eine Schachtel Seife, wie ich ſchon einmal Deiner Huld verdanke, nebſt einer gleichen Schachtel der ſchönſten Odeurs zu überſenden, ferner zwei Dutzend Damenhandſchuhe, die ich unter meine Tänzerinnen auszutheilen gedenke, und dann bitte ich noch inſtändigſt um unſer Wappen, weil ich bei Herrn G. eine Garnitur Tiſchzeug mit dieſem Wappen beſtellen will.

Das Wetter iſt abſcheulich, und hindert die Arbeiten ſehr; ich wünſchte wohl, da Dehn ſo lange angeſtanden hat zu kommen, er käme nun nicht bevor dem Mai, damit er nicht eine zu ſchlechte Idee von Deiner künftigen Reſidenz erhält, denn jetzt ſieht es wirklich hier chaotiſch aus.

Sonderbar iſt es doch, daß zwei Poſttage ohne Briefe von Dir vorübergegangen ſind! Hoffentlich biſt Du doch nicht krank?

Ich bitte Dich, die Ananas nicht zu vergeſſen, mit den Roſenbäumen war es leider auch in Dresden zu ſpät, es muß alſo auf's nächſte Jahr bleiben.

Gute Nacht!

H. P.

12.

Pückler an Lucie.

Muskau, den 19. April.

So eben beim Aufſtehen erhalte ich, beſte Freundin, Deine drei Briefe vom 14., 15. und 16. Die bange Beſorgniß, mit der ich ſie erwartete, und die innige Freude, mit der ich ſie empfing, mögen Dir beweiſen, meine ſüße Schnucke, wie ſehr ich Dich liebe. — Ich antworte Dir jetzt Wort für Wort. Gleich im Anfang Deines erſten Briefes wird ein unangenehmes Gefühl in mir erweckt. Du ſprichſt nämlich von einem am 13. geſchriebenen beinah unaufhörlichen Brief, den ich nicht erhalten habe. Deinen letzten brachte mir mein Kammerdiener am 13. hieher; eine volle Woche bin ich alſo ohne Nachricht von Dir geweſen! Aufrichtig geſagt, ich hätte ſonſt nicht geglaubt, daß mich ſo etwas ſehr beunruhigen könnte, ich fühle aber täglich nur zu tief, wie wahr Du einmal ſagteſt, daß der den Du lieb haſt nicht von Dir laſſen kann, und immer mehr und mehr Dein eigen wird. Wie wäre es aber auch möglich, ſo viel Güte und ſo viel Geiſt zu widerſtehen, und ſich nicht für den glücklichſten Menſchen zu halten, wenn einem von Dir Glück gebracht wird! Daß Du mir nun (Deinen eigenen Beſitz, das Hauptglück, abgerechnet) wirklich Glück bringſt, halte ich außer allem Zweifel, denn nie iſt mir noch alles ſo nach Wunſch gegangen. Eine ſehr große Neuigkeit für mich, und folglich auch für uns, iſt die, daß die Schleſiſchen Stände eingewilligt haben die Landſchaft der Ober-Lauſitz mit in ihr Pfandbrief-Syſtem aufzunehmen. Sobald dieſes realiſirt iſt, welches nun nicht mehr lange dauern kann, bin ich aus jeder möglichen Geldverlegenheit heraus, und wenn mich nicht alles trügt, wird unſere Lage glänzender werden, als Du es glaubſt. Der Holzhändler Riemann bietet nach dem verlorenen Prozeſſe alle Hände zum Vergleich, und ich zweifle nicht, daß er auf eine ſehr vortheilhafte Art für mich zu Stande kommen wird, da er in der Hauptſache bereits nachgegeben hat. Auf der anderen Seite iſt mein Kredit durch die durch Dehn gemachten Zahlungen ſchon jetzt ſo gehoben, daß mir vor einigen Tagen ein Kapital von 6000 Rthlr. angetragen worden iſt. Nur mit meiner Geſundheit geht es noch nicht recht erwünſcht. — Wie allerliebſt Du über den Miſanthropen ſpotteſt, iſt gar nicht genug zu rühmen, und hat mich ſehr lachen gemacht, und wenn Du wirklich meinen Lieblingsplan nach Muskau zu kommen ausführſt, wird er ſich ſeine Revanche ausbitten.

Ob das Chaos um das Schloß herum ganz vertilgt ſein wird bei Deiner Ankunft, kann ich leider nicht beſtimmen. Ich fürchte faſt das Gegentheil, da das Abtragen ſo vieler alter Feſtungswerke von vier Ellen dicken Mauern und das Planiren von Anhöhen und Abreißen von drei großen Häuſern, welches jedoch (wie Du mir auf's Wort glauben kannſt) alles höchſt nöthig für das Ganze war, eine ungeheure Zeit wegnimmt, doch wird das Mögliche geleiſtet werden, und ganz unbefriedigt wirſt Du vielleicht nicht ſein. Nur bitte ich Dich inſtändigſt, wenn Du kannſt, es mich vorher wiſſen zu laſſen, um Dir bis Frankfurt entgegengehen zu können, und Dich dann ſelbſt auf dem vortheilhafteſten Punkt einzuführen. Wir ſind rechte Kinder, und darin liegt das Geheimniß warum wir ſo gut für einander paſſen, denn es iſt keineswegs leicht zu finden, nach ſo mannigfaltigem Leben in der großen und kleinen Welt, ſo kindliches Gemüth beibehalten zu haben als Du und ich.

Was das Ameublement im Schloßflügel betrifft, ſo haben die neuen Veränderungen unglaublich viel Arbeit gemacht, beſonders das Wegreißen der großen Mauer, über der der Schornſtein ſtand, doch iſt nun die Hauptſache geſchehen, und zum Anfang Juni können die Maler und Tapezierer anfangen, deren Arbeit dann wohl ſo lange nicht aufhalten wird. Rouleaux können ſehr gut vor den Läden angebracht werden, und müſſen eine um ſo hübſchere Wirkung machen, da ſie nun nicht immediat vor dem Fenſter, ſondern in der Mitte der breiten Fenſterniſche herabhängen werden.

Bei dem erſten Blick auf die Wagenzeichnung wurde ich gewahr, daß der Mann keine Idee von einem faſhionablen Wagen hat, und die Durchleſung ſeines Briefes überzeugte mich noch mehr davon. Die Karete, die er hingemalt hat, iſt das altmodiſchſte, unförmlichſte Ding, das man ſich denken kann. Wenn Du mich lieb haſt, ſo gieb dieſen Wagenplan ganz auf, es ſind hier auch dergleichen Chaiſen, und für eine ſchöne laß mich in England ſorgen, wenn auch nicht dieſes, doch künftiges Jahr. Nach Aachen muß ich aber in der That meiner Geſundheit wegen, ich hoffe aber in Deiner Geſellſchaft, und zwar auf genialiſche Weiſe, wie wir es ſchon einmal miteinander abgeredet haben. Du kommſt erſt nach Muskau, und von da entſchlüpfen wir nach Aachen, und amüſiren uns einmal mit voller Freiheit recht königlich.

Den Mozart'ſchen Brief, der verlegt war, erhältſt Du nun.

Jetzt komme ich aber an eine Stelle in Deinem Briefe, die ſich öfter in den beiden anderen wiederholt, und über die ich ernſtlich böſe und noch mehr beunruhigt bin. Du ſchreibſt mehreremal von Unannehmlichkeiten, die Du mir nicht mitgetheilt haſt, weil es mich bekümmern könnte u. ſ. w. Das iſt grade der Weg um mich weit mehr zu beunruhigen, übrigens iſt es nicht redlich mir irgend etwas zu verſchweigen, es ſei was es wolle, nach dem Bündniß, was wir miteinander gemacht haben, und was ich ſo gewiſſenhaft halte. Ich bitte mir alſo aus, in Deinem nächſten Briefe alles dieſes nachzuholen, oder ich muß das beſeligende Vertrauen zu Dir verlieren, das mich in dem Gedanken beglückt, durch Dich mein Weſen gleichſam verdoppelt zu haben. — Du würdeſt nicht hülflos in ſo mancher Angelegenheit ſein, wenn Du mich um Rath fragteſt. Schon ehe ich antworten könnte, würde Dich die bloße Unterhaltung mit mir darüber ſtärken, denn dies iſt die Kraft einer wahren und innigen Freundſchaft. —

Das gothiſche Fenſter iſt herrlich, und dieſe Erwerbung unſchätzbar. Du ſchreibſt mir aber nicht, ob Du die Fenſter wirklich beſitzeſt, oder ob noch Schwierigkeiten zu befürchten ſind.

Dein letzter Brief iſt ſo abgeſpannt und traurig, daß er mich ſehr beſorgt macht. Wäreſt Du ganz aufrichtig, offen und kindlich geweſen, ſo könnte dies nicht der Fall ſein. Beſſere Dich!

Dein treuer Hermann.

13.

Pückler an Lucie.

Muſkau, den 20. April.

Eben erhalte ich nun auch, liebe Lucie, Deinen ſehr willkommenen unaufhörlichen Brief nebſt Papier, Raygras und Ring, welcher letzterer mir ſehr viel Freude macht, und bereits an meinem Finger prangt. Du ſchreibſt wie ein Engel, und Deine Briefe, ſo wie ſie am natürlichſten aus Deiner Feder fließen, zu leſen, wäre auch für einen Unintereſſirten Genuß, wie viel mehr für Deinen ergebenen Muskau! Ueber die Unannehmlichkeiten, deren Du in dieſem Briefe doch etwas mehr erwähnſt, und die ich mir leider wohl denken kann, hoffe ich jedoch etwas ganz Ausführliches zu vernehmen, um ſo mehr, da die Unterredung mit Deinem Herrn Vater ja nun Statt gehabt hat.

Da Du an meiner richtigen Rechnung zweifelſt, ſo ſchicke ich Dir die offizielle Berechnung der Ballkoſten von meinem Intendanten mit. Du biſt ein Thomas! Uebrigens iſt heute wieder Komödie und Ball. „Die Zerſtreuten“ von Kotzebue, und ein Deklamatorium, worin Mad. G. auftreten wird, die geſtern ſpät Abend wiedergekommen iſt. Morgen gehe ich aber auf acht Tage nach dem Jagdſchloß, weil mir der hieſige Aufenthalt durch eine höchſt unglückliche Begebenheit ganz verleidet worden iſt, ein Unglück, das mich mehr erſchüttert hat, als ich mich ſeit vielen Jahren einer ähnlichen troſtloſen Empfindung erinnern kann.

Der Stolz meines Parkes (worauf ich mich ſo innig freute es Dir zu zeigen), war nämlich ein Gebüſch von dreißig Jahr altem Hollunder, der im Frühjahr auf dem grünen Raſen wie ein himmelblauer Berg erſchien. Um dieſem Gebüſch noch eine gefälligere Form zu geben, hatte ich voriges Jahr an der einen Seite noch mehr hinzupflanzen laſſen, da ich aber jetzt bemerkte, wie ſchwer die jungen Pflanzen unter den großen Bäumen (denn es waren wirkliche Bäume) fortkamen, und durch ſie der majeſtätiſche Totaleindruck nur geſchwächt würde, ſo befahl ich einem der Gartenaufſeher, dieſe Pflanzen wieder wegzunehmen. Denke Dir meinen Schrecken, ich kann faſt ſagen meine Verzweiflung, als ich den anderen Tag hinkomme, und den ganzen Buſch ausgerodet finde, die Stämme in großen Haufen zum Verbrennen aufgeſchichtet. Ich muß eine ſchreckliche Miene gemacht haben, denn Aufſeher und Arbeiter liefen davon, wie ich auf ſie zuſchritt, welches mir auch ſehr lieb iſt, denn ich glaube wirklich, ich hätte den Kerl ermordet. Indeſſen habe ich mich bezwungen, und da doch nur Dummheit, nicht Bosheit an der Raſerei Schuld iſt, es dabei bewenden laſſen. Ich muß aber fort, um ein wenig Gras darüber wachſen zu laſſen.

Nun eine gute Nachricht: daß nämlich der Vergleich mit dem Holzhändler Riemann ſehr vortheilhaft für mich abgeſchloſſen iſt; er entſagt allem Stabholze (welches eben ſo ruinös für den Wald war), und erhält auf drei Jahr jährlich 10,000 Klaftern Holz, und zahlt pro Klafter 2 Rthlr. 8 Gr. Dies iſt eine angenehme Revenue, und eine zu geringe Quantität für den Muskauer Wald, um den übrigen Abſatz zu ſtören. Dieſes kannſt Du wohl Papa Dehn mittheilen.

Adelheid und Helmine mögen ſchönes Zeug zuſammen angegeben haben. Sage Adelheid, mir würde ganz ſchwül bei dem Gedanken. Das Projekt, eine Stelle im Park Schnuckenthal zu nennen, berathe ich nun ſchon bei mir ſelbſt, und werde vor acht Tagen kein Deciſum darüber geben, denn ſo Wichtiges will reiflich überlegt ſein. Auf jeden Fall bin ich darüber mit mir einig, daß das Beet mit Mohnblüthen in's Schnuckenthal kommen muß, und auch wirklich ſanfte Schnuckchen darin herumgehen. Ein miſanthropiſcher Schäfer in ſchönen idealiſchen Gewändern, und mit bronzirter Houlette wird dann dabei angeſtellt, und giebt den Pendant zum Einſiedler in der Kutte.

Sollte ich Geld brauchen, ſo wende ich mich an Dich, es iſt aber jetzt noch genug zu allem vorhanden. Ich weiß nicht, ob ich Dir ſchon geſchrieben habe, daß ich ſo frei geweſen bin Steinmayer'n, wenn er mehr als die empfangenen 600 Rthlr. braucht, an Dich zu weiſen, mein verehrter Kommiſſionair. Die trüben Ahndungen waren bloß eine Kriegsliſt, um Dich ebenfalls ein wenig zu beunruhigen, da Du mich durch Deine garſtigen Briefe auch beunruhigt hatteſt. Abbándonniren werde ich Dich nicht. Adieu, ungemein äußerſt ſehr verehrte Schnucke.

L. P.

14.

Pückler an Lucie.

Den 22. April.

Im Begriff nach dem Jagdhauſe abzugehen, ſchreibe ich Dir noch einen kurzen Brief, um Dir einiges mitzutheilen, was ich gern zu erlangen wünſchte. Das erſte iſt folgendes: einer unſerer Vorfahren hat einmal einen Hirſch auf Königlichem Revier geſchoſſen, und muß zur Strafe dafür von der ehemals ſchon preußiſchen Herrſchaft Branitz jährlich 30 Stück Rebhühner nach Berlin in die Königliche Küche liefern. Dieſes iſt ſehr beſchwerlich, und wünſchte ich zu wiſſen, wie man davon loskommen kann, oder wenigſtens in Gelde nach hieſigen Preiſen die Abgabe zahlen.

Das zweite iſt, es wo möglich dahin zu bringen, daß der Preis der Allaune im Königlichen Werke zu Schwemſal bei Leipzig erhöht werde. Als dieſes Werk noch ſächſiſch war, ſtand der Preis weit höher, und der meinige muß ſich nach dieſem richten, welches mir viel Schaden bringt. Dieſe Sache kann natürlich nicht direkt angebracht werden, ſondern müßte unter der Hand eingeleitet werden, welches um ſo weniger Schwierigkeiten haben ſollte, da ein erhöhter Preis ja auch für das Gouvernement vortheilhaft iſt.

Drittens wollte ich Dich bitten, eine Anzahl ordinairer weißer Blumentöpfe mit goldenem Rand in der Porzellanfabrik zu beſtellen.

Heute erhielt ich Nachricht wegen der engliſchen Pferde von London. Der Pferdehändler engagirt ſich die verlangten acht Füchſe und vier Reitpferde für 6000 Rthlr. hieſiges Geld zu liefern.

Schuldig bin ich in London, Wagen, und alles in allem 3000 Rthlr. Kleinigkeiten zu kaufen 1000 Rthlr. Wenn alſo 10,000 Rthlr. zu erlangen wären, und gleich in London angewieſen würden, ſo brauchte ich nicht nach England zu gehen, und wir hätten alles binnen ſpäteſtens zwei Monat hier. Die beiden neuen Wagen, einen Staatswagen und eine Chaiſe, würden erſt über's Jahr von hieraus bezahlt, wie das in England ganz üblich iſt, immer ein Jahr Kredit zu geben. Dann, liebe Schnucke, ſind wir völlig und auf das glänzendſte eingerichtet. Wäre es Dir alſo möglich, einen Kredit auf London auf 2000 Pfund Sterling mir zu verſchaffen, ſo bleibt uns nichts mehr zu wünſchen übrig. Antworte mir hierauf, damit ich meinem Agenten in jedem Fall bald Antwort geben kann. Stelle nur Dehn vor, daß dieſe Einrichtung, einmal beſtritten, nun gar keine extraordinairen Ausgaben mehr vorkommen. Doch beſcheide ich mich ſehr gern, wenn es nicht angeht. Kommt Zeit, kommt auch Rath dazu, und die Pferde werden hoffentlich bis dahin nicht ausſterben.

Adieu, mein Engel. Eben erhalte ich beiliegendes lächerliches Billet doux. Du ſiehſt daraus, daß ich, um aller Verſuchung deſto ſicherer zu entgehen, noch mehr Damen mit auf's Jagdhaus nehme, es ſcheint aber daß alles nichts helfen ſoll, und man entſchloſſen iſt mich zu erobern.

15.

Pückler an Lucie.

Jagdhaus, den 28. April.

Eine beſſere Kommiſſionaire als Dich, geliebte Schnucke, giebt es gewiß auf der Welt nicht. Kaum hat man einen Wunſch ausgeſprochen, ſo iſt er auch ſchon erfüllt. Tauſend Dank für die ſchönen Odeurs, Seifen und Handſchuhe, ſo wie für die allerliebſte Predigt, die ich mit Ehrfurcht und Erbauung geleſen habe, mir auch ihren Inhalt ſtets zu Herzen nehmen, und überhaupt mich täglich ſo viel als möglich zu beſſern ſuchen werde. Sehr betrübt hat mich die ſo unerwartete Nachricht Deines Uebelbefindens; über das, was Dich bekümmert, hoffe ich auf eine nähere Erzählung.

Auch ich bin nicht recht wohl, und das abſcheulich Wetter macht mich ganz melancholiſch.

Was das Wappen betrifft, ſo kann mir eine ſchwarze Zeichnung nichts helfen, Stürmer macht aber eine Kopie in Farben in ſechs Stunden. Den Verſuch Butter aus Holſtein kommen zu laſſen, möchteſt Du wohl machen. Mir ſind die Hände ſo verklommen, daß ich kaum ſchreiben kann, und wie ein kleines Kind an den Buchſtaben malen muß. Meine Stube iſt nämlich nur für den Sommer eingerichtet, und die Witterung ſo winterlich, daß es ſchon ſeit vier Stunden hier unaufhörlich ſchneit. Ich danke Dir ſehr, daß Du bei Godet ſelbſt geweſen biſt, das iſt zu viel Güte!

Dehn's Stuben habe ich in Muskau ſo viel als möglich wohnbar machen laſſen, die beſten Kupferſtiche und auch eine große Karte der Herrſchaft Muskau hineinhängen laſſen. Zugleich hat er wirklich eine hübſche abwechſelnde Ausſicht von allen Seiten, und das Chaos wird ihm durch den rechten Schloßflügel verſteckt. In ſeinem Schlafkabinet hängen ſechs Stück de mes ânes, grimmige Ritter armés jusqu'au dents.

Adieu, für heute. Ich bin mißmuthig und habe den Spleen, da muß man nicht ſchreiben.

Ich ſehne mich recht nach Dir —

Dein treuer Hermann.

16.

Pückler an Lucie.

Jagdhaus, den 26. April.

Diesmal iſt Dein lieber Brief vom 24. d. ſchneller hier angekommen, als es ſonſt zu geſchehen pflegt. Das W, mit dem er anfängt, iſt in der That magnifik. Ueberhaupt habe ich, Spaß bei Seite, kaum eine ſo hübſche und wohlthuende Hand geſehen als die Deinige. Es iſt eine Freude Dich zu leſen, eben ſo wohl dem Inhalt als der Form nach. Du biſt aber wirklich zu ſenſible. Das Propos vom Unluſtigen, deſſen Du erwähnſt, würde mich nun an Deiner Stelle auch nicht im geringſten gekränkt haben, wie mich überhaupt von Menſchen, die ich nicht liebe, nichts dergleichen weder warm noch kalt machen kann. Glaube nur, mir haben in meinem Leben die Menſchen vielleicht eben ſo übel mitgeſpielt als Dir, der Unterſchied war nur daß bei mir der Pfeil ihrer Bosheit abprallend wie ſchwaches Rohr zerknickte, bei Dir aber von Dir ſelbſt immer noch tiefer eingedrückt wird. Wie kann Dir um des Himmelswillen die mehr oder weniger freundliche Begegnung von ſolchen elenden Marionetten als der größte Theil der Krähwinkel-Berliniſchen Geſellſchaft ſind, auch nur einen Augenblick verkümmern? Es wird mir manchmal ſchwer dieſe Abhängigkeit auch von den unbedeutendſten Menſchen, die ich an Dir wahrnehme, mit ſo vielen anderen glänzenden und entgegengeſetzten Deiner Eigenſchaften zu erklären. Ich würde an ſich dieſe Schwäche liebenswürdig finden, da ſie weiblich iſt, aber ſie bereitet Dir zu viel Kummer, um daß ich nicht wünſchen ſollte, Du könnteſt Dich ernſt entſchließen, ſie mit Erfolg zu bekämpfen. Wenn Du Dich nicht beſtimmt, würdevoll und felſenfeſt gegen alle dieſe Leute benimmſt, ſo wirſt Du nicht viel mit ihnen ausrichten. Du weißt meine Meinung darüber, Dehn iſt der einzige zu Schonende, aus Klugheit und auch aus Dankbarkeit, mit allen Anderen würde ich gar wenig Umſtände machen, und Deine Verhältniſſe ſind ja glücklicherweiſe ganz unabhängig von ihnen. Ich bitte Dich nur, mir alles was man von Dir prätendirt, ganz genau zu ſchreiben, da ich bei Deiner außerordentlichen Bewegung nicht ganz ohne Beſorgniſſe bin, daß ſie Dich zu Schritten verleiten könnten, die Du dann immer bereuen würdeſt. Ich traue hierin Keinem, da ich mich zu wohl der auffallenden Aeußerungen und des erſten Geſprächs mit dem Manne erinnere, der ſich als Dein Vormund gerirt.

Ich bedauere Dich dabei von Herzen, und freue mich in Deiner Seele auf den Augenblick, wo niemand mehr es wagen ſoll, Dir ein Haar zu krümmen, denn an mir würden ſie keinen ſo ſanften Gegner finden, und Gottlob leben wir jetzt in einem Zeitpunkte, wo ſelbſt ein Mann in dem Poſten Deines Vaters ſehr wenig zu fürchten iſt. Thue recht, und ſcheue niemand, iſt ein ſehr ſchöner Wahlſpruch, und recht handelſt Du vollkommen, wenn Du endlich die Mittel, die Dir das Schickſal gegeben hat, benutzeſt, um aus Sklaverei, Qual und Ungerechtigkeiten ohne Zahl Dich in den Hafen einer freien Exiſtenz zu retten, die das höchſte Gut auf Erden iſt, und die Du mehr verdienſt als jede andere.

Nun von etwas anderem. Hier iſt vollkommener Winter eingetreten, und der ganze Wald voll Schnee. So mißmuthig dieſe Witterung macht, ſo iſt ſie doch ſehr günſtig für die Pflanzungen, die dieſes Jahr bei mir äußerſt zahlreich werden. Da Du Dich doch gern um jedes noch ſo kleine Detail in Muskau bekümmerſt, ſo lege ich (um Dir ohngefähr den Grad der Bildung der hieſigen Offizianten anzugeben), zwei Briefe bei, der eine vom einem der Erbpächter an meinen Wirthſchaftsdirektor, der andere ſeine Antwort darauf, die er mir, weil es in herrſchaftlichen Angelegenheiten war, kommuniziren mußte.

Die Zahl der Citronen in der Ballrechnung mag wohl auf einem Irrthum beruhen, doch ſollte ich meinen, daß man mit 24 Citronen eine ſehr anſehnliche Menge Punſch bereiten könnte, beſonders wenn nur die Gäſte, und nicht auch die Dienerſchaft mittrinken.

Daß Du meine Kommiſſionen ungern gemacht haſt, habe ich nicht bemerkt, da Du ſie ſo gut und pünktlich vollführt haſt, doch tadle ich mich, daß ich hierin nicht mit mehr Höflichkeit zu Werke gegangen bin. Ich werde künftig mäßiger und bedächtiger in dergleichen Bitten ſein.

Spaßhaft iſt es wirklich, daß ich Dir zur Unterhaltung die Korreſpondenz meines Wirthſchaftsdirektors ſchicke, im Grunde iſt es doch aber eben ſo intereſſant als die Memoiren irgend eines Miniſters, der vielleicht noch obendrein ein Dummkopf war, was, wie Du ſehen wirſt, mein ehrlicher Offiziant nicht iſt. Es iſt alles eitel, ſagt Salomo ſehr weiſe!

Die Stürme haben eine ungeheure Menge Bäume im Forſte umgeworfen, welches zwar ein Schaden, aber jetzt ſehr unterhaltend für mich iſt, weil es mir Gelegenheit giebt, mit Miß Miche und meinem guten Sprightly täglich die berühmteſten Sprünge zu machen, bei denen es Schade iſt, daß ſie nur meinen höchſt phlegmatiſchen Reitknecht zum Zuſchauer haben.

In Muskau wird jetzt hauptſächlich am Schnuckenthal gearbeitet, und obgleich die üble Witterung ſehr hinderlich bei Erdarbeiten iſt, ſo hoffe ich doch mit demſelben bis zu Deiner Ankunft völlig fertig zu werden. Nur Wachsthum kann ich den Bäumen und Sträuchern leider nicht geben, in dieſer Hinſicht kann es erſt in zehn Jahren vollkommen ſein. Das Schnuckenthal breitet ſich unter den Fenſtern Deiner künftigen, jetzt meiner Wohnung, jenſeits des Schloßteichs bis an die begränzenden, mit Buſch bewachſenen Hügel aus. Ein eiſerner engliſcher auf 50 Schritt ſchon unſichtbarer Zaun umſchließt die Schnucken im Thale. Ein Weg führt rings umher, der mit Blumenparthieen und blühenden Geſträuchen reich verziert iſt. Das klare Waſſer des Sees beſpült ſanft die friſchgrünen Ufer, und zahme niedliche Rehe ſpielen unter den Schnucken.

Der Fräulein Adelheid diene zur Antwort, daß ſeitdem ſie einſt ein unbedeutendes Billet ſo ſchnöde zurückwies, ich nicht eher wieder an ſie zu ſchreiben mich entſchließen kann, bis ſie mich nicht fußfällig darum gebeten, und ſchriftlich die

Hand geküßt hat. Ich küſſe ſie herzlich, wenn's erlaubt iſt, und Dir, verehrte Schnucke und Frau vom Haus, weihe ich mich in Liebe.

Dein treuer Hermann.

17.

Pückler an Lucie.

Den 27. Abends.

Ich arbeite von früh bis Abends, und hoffe ſchon zur Roſenzeit etwas darſtellen zu können, was Dir, meine theure, gute Schnucke, Freude machen wird. Von den großen Wappen bitte ich Dich, auch mir eine ſchöne Kopie zu ſchicken. Auch erinnere ich Dich daß Du ſo gütig ſein wollteſt, einen Offizier zu beſorgen, entweder durch Deinen Herrn Vater oder Dehn, oder Otterſtedt. Es wäre mir ſehr lieb wenn er bald kommen könnte, damit das ganze Haus vollſtändig eingerichtet wäre, wenn Du kommſt, es durch Deine Gegenwart zum angenehmſten in der Welt zu machen. Hier freut ſich alles ſehr darüber, daß das Gerücht ſagt, ich würde mich verheirathen. Den erſten Miniſtern iſt die große Begebenheit, Deinem Befehle gemäß, offiziell angekündigt worden. Von Paris ſind Statuen, ſchöne Kriſtallſachen und Paſteten angekommen, wovon ich Dir eine mitſchicke (paté de foie gras de canard de Doulouse), die Du zur Erinnerung unſerer Soupers verzehren ſollſt. Bei dieſer Gelegenheit bitte ich Dich Adelheid und Helmina in meinem Namen zärtlichſt zu küſſen. Noch eins: habe ja die Güte alle die Sachen die Du kommen läßt, als bunte Scheiben, Vorhänge, Silber, Meubles ꝛc. direkt hierher nach Muskau adreſſiren zu laſſen, wo ich von der Acciſe frei bin. Dies macht uns einen Unterſchied von wenigſtens 1000 Thlr. Vergiß nicht die Adreſſe ſo zu geben: **nach Muskau in der Ober-Lauſitz**, ſonſt geht alles nach Moskau in Rußland.

Ich hoffe, daß Du nicht ermüden wirſt, auch bis in's kleinſte Detail zu wiſſen wie ich mein Leben hinbringe. In dieſer Vorausſetzung fahre ich denn auch fort Dir zu erzählen, daß die alte Ordnung der Dinge mir ſehr wohl bekommt, nämlich um 12 Uhr das kalte Frühſtück mit engliſchem Zubehör, Reiten, Fahren, und im Park die Arbeiten in Augenſchein nehmen bis 7 Uhr, Toilette bis ½ 8 Uhr, gegen 8 Uhr das Diner, dann Unterhaltung und Thee bis 12, wo ich regelmäßig zu Bett gehe, und um 10 früh wieder aufſtehe. Sind Geſchäfte, ſo werden ſie zwiſchen Frühſtück und Diner alle abgethan. Nichts darf liegen bleiben. Den erſten Oſterfeiertag gebe ich Theater und großes Souper an Muskau's Honoratioren, den zweiten wieder Theater und Ball. Meinen weißen, von Dir zum Waſchen gegebenen Shawl habe ich an die hübſcheſte der hieſigen jungen Frauen geſchenkt, in den Deinigen wickle ich mich alle Nacht, eine ſüße Gewohnheit, die ich immer behalten werde.

Du biſt mir noch ſchuldig zu ſagen was in mein Wappen kommen ſoll, zum Gegenſatz der Suszeptibilität in dem Deinigen. Ich erwarte das in Deiner Antwort zu hören. Engliſches Papier habe ich hier vorgefunden, und Du brauchſt nun keines zu ſchicken.

Um 12 Uhr Nachts.

Himmel! Wie gebrechlich iſt das menſchliche Herz. Schamroth werfe ich mich Dir zu Füßen, ſüße Schnucke, und verberge mein Geſicht in Deinem Schooß. Die Dama soldata beſuchte mich, und that ſo verliebt, daß ich ihr nicht widerſtehen konnte. — Jetzt bin ich aber auch ganz Reue und wollte viel leiden, wenn ich nur einmal Deine liebe, kleine, ſchöne Hand zum Zeichen der Verzeihung küſſen dürfte. Herzens-Schnucke, gut' Nacht. —

Den 28. früh.

An Ballau iſt wieder ein Stück Arbeit fertig, welches mit der heutigen Poſt abgeht. Der Durchſchnitt der Revenuen von Muskau in ſechs Jahren giebt 104,000 pro Jahr, nebſt wenigſtens eine reine Revenue von 30,000 Rthlr. Wenn nur Papa Dehn bald käme, ich bin überzeugt, daß er ſehr zufrieden ſein wird, nur über die ſcheinbare Unordnung in Garten und Gebäuden wird er ſich wundern, da die vielen eingeriſſenen Häuſer einen fatalen Effekt machen. Indeſſen zu Deiner Ankunft wird das alles aufgeräumt ſein. Ich ſehne mich recht nach einem Briefe von Dir, und hoffe daß Du eben ſo ausführlich, eben ſo natürlich und unbefangen herzlich ſchreiben wirſt als ich. Auch das Unbedeutendſte was Dich betrifft, iſt mir intereſſant. Fändeſt Du aber, daß ich zu redſelig bin, ſo ſage mir es offen, denn ich wünſche nur Dir, meine kleine Frau, zu gefallen.

Frau von Haus, leben Sie wohl.

H. P.

18.

Pückler an Lucie.

Den 29. früh.

Meine Geſchäfte gehen vortrefflich. Der Kondukteur, welchen ich von Berlin mitbrachte, hat nicht nur keine Schwierigkeit gefunden, die Neiße in den Schloßteich zu leiten, welches noch dieſen Sommer effektuirt werden wird, ſondern auch im Walde die Anlegung eines Kanals zum Holzflößen nach der Neiße ſo leicht ausführbar angegeben, daß das Kapital der Anlegung ſchon im erſten Jahre gedeckt wird, und für alle folgende Jahre eine immer ſteigende Revenue von mehreren Tauſenden ſicher iſt. Dies bitte ich Herrn Dehn mitzutheilen.

Jetzt habe ich eine Bitte an Dich, welche Du durch die ſchöne Frau von Malzahn beſorgen laſſen kannſt. Ich will nämlich die Spekulation machen jährlich 2 bis 3000 Ananas hier zu ziehen, die mich wenig koſten, da das Holz hier faſt gar nicht in Anſchlag kommt, und ſie dann nach Berlin verkaufen. Zu dem Ende wünſche ich junge Pflanzen zu kaufen. Von niemand kann ich deren mehr bekommen, als vom Potsdamer Hofgärtner in Sansſouci, Herrn Bleinert. Dieſem ſoll nun der Hofmarſchall Malzahn befehlen, mir abzulaſſen

200 Stück einjährige von guten Sorten
200 " zweijährige, und ſo viel kleine Nebenpflanzen als zu haben ſind, und wo möglich
50 dreijährige tragbare, alles, wie geſagt, von den beſten Sorten. Habe die Gnade mir darauf gleich zu antworten

Den 29. früh.

So eben, meine theure, liebe Schnucke, habe ich Deinen Brief bei meinem Erwachen vorgefunden. Bei dem Anblick Deiner feſten und ſchönen Schriftzüge fielen mir gleich die franzöſiſchen Verſe ein, die Du mir einmal zeigteſt, und deren Inhalt mir recht lebhaft einleuchtete. Wie glücklich muß es mich machen, ſo von dem beſten und liebenswürdigſten Weſen geliebt zu ſein, und wie werde ich mein Leben lang alles anwenden, es zu verdienen! Die Nachricht von P. hat auch mir einen Stein vom Herzen genommen, doch weißt Du, war ich in der Hauptſache meines Glaubens immer gewiß. Auf Dehn freue ich mich ſehr, und erkenne ganz den Vortheil, der mir durch ſeine Freundſchaft erwächſt. Bei der Erinnerung des Wagens fiel mir gleich meine Nachläſſigkeit auf's Herz, Dir das Maß des Gleiſes noch nicht geſchickt zu haben. Du biſt es alſo nicht mehr, gute Schnucke, die der Vorwurf der Unachtſamkeit trifft, ſondern mich ſelbſt. Ich ſchicke es nun diesmal in einem zierlichen, grünen Bändchen mit. Dies iſt das innere Maß der Wagenräder, im Lichten, wie der techniſche Ausdruck heißt.

Zu dem Ball, den ich zu den Oſterfeiertagen gebe, ſind grade 100 Perſonen gebeten, und alles Muskauer, nicht ein Fremder. Du ſiehſt alſo, daß meine Reſidenz gar nicht ſo unbedeutend iſt. Freilich werden unter den Hundert wohl einige Karikaturen mit unterlaufen, doch ſind es alles Krähwinkler Honoratioren. Diesmal würden die Leichentücher wieder paradiren, wenn ſie nicht ſeitdem von den Motten gefreſſen worden wären. Mit unſerem neuen Ameublement geht es etwas langſam von Statten. Die neuen Veränderungen nehmen viel Zeit weg, und vor 4—5 Wochen werde ich Steinmeyer'n noch nicht kommen laſſen können, um die Maler und Tapezierer in Thätigkeit zu ſetzen. Es freut mich, daß Du noch einiges zum Tafelaufſatz in Kriſtall beſtellt haſt, das Uebrige beſitze ich ſchon alles, nur feine Porzellanteller habe ich bloß 18, zu 40 Perſonen wären alſo noch 22 nöthig. Ich ſchreibe Dir ein wahres Quodlibet, wovon die Hälfte auf dem Kopf, die Hälfte auf den Füßen ſteht. Du willſt es aber ſo recht natürlich ohne allen Schmuck haben, und ich fahre daher ſo fort bis Du es anders von mir verlangſt. Dein Brief würde mir faſt zu ſchön erſcheinen, wenn ich nicht darin den ungeſuchten, aber einer ſchönen weiblichen Natur eigenen edlen Ausdruck fände, der Dein Element iſt. Ich verdrehtes, unzuſammenhängendes Weſen ſchreibe wie ich bin.

Lebe wohl.

H. P.

19.

Pückler an Lucie.

Jagdhaus, den 29. April.

Wie komme ich Aermſter denn zu der Epiſtel wegen Verderbung der Staatslivreen, die einem Parvenü beſſer anſtünden als mir. Schnucke, Du biſt wirklich ganz verwildert. — Ungerechte, ſo wiſſe denn, daß ſeit ich in Muskau bin, die Staatslivreen noch nicht ein einzigesmal angezogen worden ſind, und dies nur bei dem erſten Feſte, das Du giebſt, geſchehen ſollte. Uebrigens iſt meine bisherige Staatslivree eigentlich nur eine Mittellivree, zum öfteren Gebrauch beſtimmt, wenn wir eine wirkliche Staatslivree haben werden, die dann noch viel reicher ſein kann. Deine Idee über die Hausoffiziere bitte ich Dich ſelbſt auszuführen wenn Du herkommſt, da ich davon nichts verſtehe. Unter den Sammetproben finde ich auch eine roſenrothe. Von dieſer Farbe ſoll doch für die habits habillés der Kammerdiener kein Gebrauch gemacht werden. Die Stickereien ſcheinen mir eben nicht ſehr ausgezeichnet, doch, wie geſagt, dies überlaſſe ich ganz Dir, weil ich nichts davon verſtehe, es aber gewiß ſehr hübſch finden werde, wenn es ausgeführt ſein wird.

Was Du ſo ſchön und paſſend von Goethe zitirſt, erkenne ich ganz, nur bin ich über den Schleier keineswegs mit Dir einverſtanden.

Die Auguſte werde ich befohlenermaßen ſo bald ſie ihre Sonntagskomödie abgeſpielt hat, entfernen. Sie ennuyirt mich ohnedies gewaltig, iſt aber doch nicht ſo dumm mündlich als ſchriftlich. Die ſiebzehnjährige C. geht leider aus hieſiger Gegend fort. Das einzige Mittel ſie zu behalten, wäre ſie als Geſellſchafterin für Dich zu engagiren. Dazu müßteſt Du ſie aber erſt geſehen haben, ob ſie Dir gefällt. Es iſt ein ſehr gutes und natürliches Mädchen, eine wahre Göttin der Geſundheit, rabenſchwarzes Haar, etwas Orientaliſches in ihrem ganzen Weſen, aber doch dabei ein bischen plump, wunderſchöne Zähne und eiſerne Schenkel. — Mit Anzug und Kultur, glaube ich, würde ſie außerordentlich gewinnen, und dann vielleicht auffallend in ihrer Art werden.

Das Equipageprojekt gebe ich um ſo lieber auf, da ich die Thorheit deſſelben ſchon einſah, als ich meinen Brief an Dich abgeſchickt hatte. Meine Phantaſieen ſind zwar etwas zahlreich, aber ich opfere ſie auch ohne Mühe.

Der Alkoran und die Bücher in Mönchsſchrift, wovon letztere NB. mit Bildern ſind, kaufe ja. Daß die Fenſteracquiſition Schwierigkeiten findet, wird mir nicht ſo leicht zu verſchmerzen, als die Equipage. Drehe doch Himmel und Erde um, dieſen Zweck zu erreichen. Der König ſelbſt müßte im Nothfall deshalb angegangen werden, ich bitte Dich herzlich darum.

Daß der von Dir Rekommandirte verheirathet iſt, erſchwert in der That ſeine Anſtellung. Könnte dieſe Sache nicht ſo lange Anſtand haben, bis Du ſelbſt hier wäreſt, und die Lokalität beſſer kennteſt?

Auf Kügelchen's Bild der drei lieben Weſen freue ich mich ſehr.

Mozart's Brief werde ich Hofmann kommuniziren, und ihm dabei ſein Verſprechen, Muskau zu beſuchen, in's Gedächtniß rufen.

Auch ich denke gar oft an unſer letztes Souper. Wenn wir es aber wiederholen, geſchieht es mit Variationen. Von Wörlitz will ich aber nichts mehr wiſſen, ſondern die Erſcheinung in meinem Reiche iſt jetzt meine freundlichſte Idee, jedoch nicht eher bis alles grün iſt; das muß aber doch in vierzehn Tagen der Fall ſein.

Von welchem Schreibtiſch willſt Du das Maß haben, in der Wohnſtube oder vom kleinen Sekretair im Kabinet? Apropos, das Kabinet iſt ſo klein geworden, daß die Niſchen allen Platz darin wegnehmen, und ganz lächerlich ausſehen würden. Ich habe ſie daher weggelaſſen. Die Fußböden werden zwar nicht Parquet, aber doch recht ſorgfältig und carrirt gemacht.

Für die Ananas danke ich unterthänig.

H. P.

20.

Pückler an Lucie.

Jagdhaus, den 20. April.

Wenn Du Waldesſchatten und Einſamkeit liebſt, und den tauſendſtimmigen Geſang zahlloſer Vögel, und wenn mit ſinkender Sonne auch die lebende Natur in Schlaf verſinkt, das geheimnißvolle Rauſchen und Flüſtern der Bäume, die hoch über Dir ihre Wipfel koſend zu einander neigen — dann komme hieher, und Du wirſt ſelige Augenblicke verleben. Auf üppig grünen, ſammetweichen Teppich von Heidelbeerkraut und Moos gelagert, von wildem Rosmarin und Farrenkräutern umrankt, habe ich hier ſchon manche Stunde meines Lebens ſüß hingeträumt, bis ein ſchüchternes Reh, vorüberrauſchend, mich an die Heimkehr erinnerte. Gewiß, Du meine ſüße Freundin, biſt dazu geſchaffen ſolche Freuden auch zu genießen, und dadurch ihren Genuß für mich um das Doppelte zu erhöhen!

Den Park und Thiergarten hier, der bis jetzt nur chauſſirt iſt, und der anderthalb deutſche Meilen im Umfang habend, erſt dieſes Jahr mit einem hohen Zaun umgeben werden muß, wollen wir miteinander anlegen. Ich vermuthe, daß es für die Zukunft mein Lieblingsaufenthalt werden wird, und deshalb ſollſt Du recht viel dazu beitragen.

Gern gäbe ich Dir diesmal einige Kommiſſionen, da Du es aber nicht gern thuſt, ſo habe ich Auftrag gegeben, mir einen Kommiſſionair in optima forma auszumitteln. Kannſt Du mir vielleicht hierzu ein Subjekt rekommandiren? Steinmeyer iſt unausſtehlich, und hält mich mit den Fenſterſtangen und einem verlangten Thürſchloß zur Probe, über die Gebühr lange auf. Hoffentlich wird er es nebſt dem Billard mit dieſem Wagen retour ſchicken, den ich bloß deshalb nach Berlin ſendete. Kommt vielleicht auch Dein Fenſter mit, auf das ich mich ſo ſehr freue?

Gegen Ende Mai werden Maurer, Zimmerleute und Tiſchler hier beſtimmt fertig. Steinmeyer muß dafür ſorgen, daß Maler und Tapezierer dann ſogleich herkommen. Geſchieht dies, ſo kann Mitte Juli alles fertig ſein, und vielleicht noch der große Saal nebſt einem der gewölbten Zimmer dieſes Jahr vollendet werden, denn das Schloß anſtändig einzurichten iſt eine Hauptſache, und muß mit Macht betrieben werden, wenn wir viel Leute hier ſehen wollen.

Sehr ſpaßhaft ſoll das Sturmlaufen auf die Schloßmauer ausgeſehen haben. 50 Mann wurden jedesmal zum Schock förmlich kommandirt. Auf dieſe Art iſt in einem Tage erzwungen worden, was vielleicht ſonſt einen Monat gedauert hätte, aber in der Gegend wird man gewiß ſagen, es wäre nun in Muskau lebensgefährlich geworden, da ich ſogar auf mein eigenes Schloß Sturm laufen ließe. Jung gewohnt, alt gethan. Du ſiehſt ich kann mir den Kitzel noch nicht abgewöhnen, mich zu freuen, wenn die Leute nicht aus mir klug werden können, und die Hände über den Kopf zuſammenſchlagen! Bei mir heißt es nicht: Was werden die Leute davon ſagen? ſondern: Werden auch die Leute etwas davon ſagen?

Ich habe meinen Brief diesmal von ohngefähr verkehrt angefangen, weshalb ich geziemend um Vergebung bitte. Wenn ich übrigens zu viel ſchreibe, ſo haſt Du es ſelbſt ſo gewollt, und das Vergnügen, welches mir Deine Briefe gewähren, die ich immer zu kurz finde, machen mich glauben daß auch die meinigen Dir nicht leicht zu zahlreich werden mögen.

Gott gebe, daß wir bald gar nicht mehr zu ſchreiben brauchen:

Dein Dich herzlich liebender Hermann.

Noch eins. Du kannſt mir einen großen Gefallen thun. Der Rath von Beguelin in Berlin beſitzt ein Gut, Wendiſch-Muskau mit Namen, welches mit meinen Beſitzungen gränzt. Grade an dieſer Gränze lege ich einen der hübſcheſten Parks in der Herrſchaft, der mit einem Dambirſchgarten verbunden iſt, an, und zu ſeiner Arrondirung iſt mir ein kleines Stück vom Territorium dieſes Herrn nöthig. Ich habe ihm nun ſchriftlich einen Tauſch, nach welchen Bedingungen er nur will, angeboten, aus Caprice hat er es aber abgeſchlagen.

Könnteſt Du ihn nun dahin bringen, ſo würdeſt Du mir die größte Freude machen.

Addio.

Dieſer Park heißt die Wuſſina, ein Wendiſcher Name, der auf Deutſch Erdbeerenthal bedeutet.

21.

Pückler an Lucie.

Muskau, den 4. Mai.

Du haſt ſehr unrecht Dich zu entſchuldigen, liebe Lucie, denn Du biſt immer liebenswürdig, auch wenn Du ſchmählſt, alſo bleibe nur vor allem ganz natürlich und *aufrichtig*. Dies Letzte iſt der Punkt, auf den ich den meiſten Werth ſetze, und ich kann vielleicht beſſer wie Ludwig der Vierzehnte Aufrichtigkeit vertragen. Aus der Taſſe, für die ich vielmals danke, habe ich bereits zweimal getrunken. Ich beſitze auch dies Exemplar ſchon zweimal, einmal in Roth, und einmal in Grün. Alle gute Dinge ſind drei.

Ganz mich ſelbſt habe ich in Deiner Aeußerung wiedergefunden: Gott gebe es u. ſ. w. Das müſſen die Frommen nämlich immer hinzufügen, um die guten Geiſter herzulocken, und die böſen zu entfernen. Dieſe Scheu vor unheilbringenden Mächten verläßt mich nie, und aufrichtig geſagt, wenn es mir übel geht, wundere ich mich nie, es ſcheint mir das ganz natürliche Loos der Erde, Glück und Wohlſein nur macht mich beſorgt, und gewöhnlich bleibt auch die Nemeſis nicht lange aus.

Wer der exaltirte Simpel ſein ſoll, errathe ich nicht, finde aber, daß es ſehr gut auf mich ſelbſt paßt. Iſt es vielleicht auch ſo gemeint?

Wo iſt die ſchöne B.? Die Hieroglyphen ſind mir diesmal zu ſchwer zu entziffern.

Ich bin jetzt krank, mißvergnügt und unangenehm geſtimmt. Vom Schnuckenthal fürchte ich eine zu poetiſche Schilderung gemacht zu haben. Es wird einſt ſo ſein, aber jetzt, beſte Schnucke, iſt es noch himmelweit davon verſchieden. Es iſt mir ordentlich ängſtlich wenn Du in ſolche Ekſtaſen über das höchſt ordinaire Muskau ausbrichſt, und dann Dich ohngefähr ſo getäuſcht finden wirſt, als wenn man jemand mit verbundenen Augen auf eine Felſenſpitze führt, ihm die herrliche Ausſicht ſchildert, und erſt wenn ihm die Binde abgenommen wird, bemerkt, daß er vor dem Kellerloche ſteht.

Die Korreſpondenz meines Lucy habe ich nicht mitgeſchickt, weil ſie mir, reflexion faite, doch zu unbedeutend für Dich ſchien. Wenn man ſo in ſeinen Kreis ſich eingeſponnen hat, wie ich hier in Muskau, ſo denkt man nur zu leicht, auch Andere könnten Intereſſe an Kleinigkeiten finden, die aus dem Zuſammenhang geriſſen, und am anderen Ort wie eine Bombe in die dortigen Verhältniſſe einfallend, die Frage erregen: Galimathias, que me veut tu?

So übel gelaunt ich bin, ſo muß ich doch noch einmal über das Ende Deines Briefes lachen, und weiſe die gütige Aufſuchung eines Johannes keineswegs von der Hand.

Aus beiliegendem Briefe von H. Gobelt aus Hamburg, den ich Dich zu leſen bitte, erſiehſt Du daß er 3000 Mark Banco in Berlin auf ſeine Teppiche, Lampen und Klingelbänder angewieſen haben will. In Berlin würden die Teppiche *allein* für ſämmtliche Zimmer doppelt ſo viel koſten, und nicht halb ſo ſchön ſein. Da ich ſelbſt jetzt ganz pauvre bin, indem im Frühjahr wenig einkommt, welches die ſchlechteſten Monate für die Rentkaſſe ſind, und die Ausgaben ſehr bedeutend, ſo erſuche ich Dich, dieſe Sache zu arrangiren. Es muß aber freilich gleich geſchehen, damit die Teppiche zur gehörigen Zeit hier ſein können. Uebrigens bin ich überzeugt daß in unſerem Klima und in ſo kühlen Zimmern als die hieſigen ſind, Teppiche ſehr füglich Sommer und Winter liegen können.

Mein armer Sprightly iſt noch immer ſehr krank an ſeiner Verwundung, und ich reite nun gar nicht. Es ärgert mich, daß ich ohngeachtet der äußerſten Kräfte, die ich anſpanne, und mehr als hundert Leuten, die an verſchiedenen Orten täglich und auch fleißig arbeiten, doch nichts fertig bekommen kann. Meine Pläne ſind wohl zu gigantesk, aber wo wie hier die Natur ſo wenig behülflich war, mußte es entweder ganz umgekehrt oder gar nicht angefangen werden. Du wirſt wenn Du kommſt von den herkuliſchen Arbeiten (eine ganze Straße des Städtchens wurde unter anderen demolirt), nur noch einige Rudera gewahr werden, und da noch nichts ſeine Schönheit hat erreichen können, innerlich wenigſtens ausrufen: En valait il la peine? Das verſtimmt mich.

72.

Pückler an Lucie.

Muskau, den 6. Mai.

Liebe, beſte Seele, auf Deine beiden gütigen Briefe konnte ich wegen einer heftigen Migraine, die noch nicht ganz vorüber iſt, nicht mit umgehender Poſt antworten.

Für's erſte frage ich: wer betet mich an, Adelheid oder Du? Ich hoffe alle Beide, denn auch ich bin in Schnucke und Schnuckenkind verliebt. Ich küſſe alſo beiden Hände und Füße, ſchreibe nächſtens einen ſchönen Brief an Adelheid, und ernenne Dich wieder zu meinem Kommiſſionair, da ich ohnehin in der Welt keinen beſſeren finden kann.

Uebrigens, beſte Freundin, bin ich keineswegs zum Scherzen aufgelegt, das wirſt Du ſchon aus meinem letzten Briefe erſehen haben. Es geht mir in der That recht unglücklich, und ich weiß nicht ob es diesmal nicht die Aufrichtigkeit zu weit getrieben iſt, alles zu ſagen. Du ſchreibſt mir in einem Deiner Briefe, als geſchickter Schiffer ſollte ich auf die Klippen losſteuern, um ſie für die künftige Zeit unſchädlich zu machen. Leider folgte ich dieſem Wink, und die fingirte Klippe ward zur wirklichen, an der ich höchſt unangenehm geſcheitert bin. Es wird wohl vier Wochen dauern, ehe ich mich vom Schiffbruch erhole. — Es iſt wahr, unſere Confidencen im Brautſtande ſind erbaulich!

Für die niedlichen Präſente danke ich ſchönſtens, obgleich ſie noch nicht angekommen ſind; als Erinnerung an Dich brauche ich ſie jedoch nicht, da ich wirklich immer an Dich denke.

Wegen der Wappen auf dem Silber befiehl Gode: wie Du es wünſcheſt, ſieh aber doch erſt beim engliſchen Geſandten nach, ob die engliſchen Wappen auf ſeinem Silber eingerieben ſind oder nicht. Darnach habe die Gnade Dich ja zu richten.

Für den Saal und das eine gewölbte Zimmer habe ich bereits Stühle aus England nach ächten Muſtern aus alter Zeit. Sie ſind ſchwarz Ebenholz und Elfenbein. Rothe loſe Kiſſen werden ſich am beſten darauf ausnehmen. Uebrigens wird im Saal und gewölbten Zimmern nichts gemacht bis Du ſelbſt da biſt. Präge Dir nur überhaupt den Gedanken ein, daß Du nichts fertig findeſt. Ueberall nur Bruchſtücke, aber bald wirſt Du ſie dann alle miteinander unter Deinen Augen vollenden ſehen können. Die gewölbten Zimmer ſind nicht groß, alſo ſehr große Meubles paſſen nicht hinein. Soll ich das Billard in eins der gewölbten Zimmer ſtellen laſſen? Ich weiß gar nicht wohin damit.

Was Du über Veränderung des Aufenthaltes ſagſt, iſt ganz wie ich es fühle, und der Ausdruck: „ich liebe das Beſtändige in den Grundriſſen, die Veränderungen in der Verzierung“ iſt nicht nur brillant, ſondern auch wahr, und aus unſerer Seele geſprochen.

Was die Untreuen betrifft, ſo biſt Du nun auf ſechs Wochen ſicher davor. Daß dem Unluſtigen und der ganzen Welt ein Dementi gegeben wird, bin ich ſicher, wenn Du mir gut bleibſt. Ich habe mich gleich für nicht beſſer gegeben als ich bin, und bleibſt Du ſo mit mir zufrieden, ſo kannſt Du ſicher auf die Beſtändigkeit des Grundriſſes rechnen, wenn auch die Verzierungen manchmal variiren ſollten. —

Das gute Wetter betrübt mich nun anſtatt mich zu erheitern, denn ich kann es nicht ſehr benutzen.

Es freut mich daß Du Ruſt für Deine Krankheit haſt, denn nun bin ich ganz ruhig. — Vom Sterben rede nicht, denn ich bin überzeugt, Du lebſt länger als ich, wenigſtens kann ich Dir ein langes Leben prophezeihen, und meine Ahndungen treffen immer ein. Auch ein glückliches hoffe ich Dir zu bereiten.

Lebe wohl, ſüße Freundin, und ſchmähle mich nicht etwa, denn ich bin ſo ſchon ungeduldig genug.

Dein ſehr betretener und bekümmerter

Hermann.

23

Pückler an Lucie.

Den 10.

Man kann nicht leicht einen reichhaltigeren, humoriſtiſcheren, ironiſcheren Brief ſchreiben, als der Deinige vom 6. Mai, der mich ungemein ergötzt hat. Meine ehemalige remise mit dem Geiſtlichen darin, iſt eins von den Bildern, die ich im Bilderbuch meines Lebens aufbewahren werde, und an die immer tauſend verſchiedene Erinnerungen angeknüpft ſind, weil ſolche ſie eben wie in einem Brennpunkt zuſammenfaſſen. Dieſe Bemerkung ſieht zwar faſt aus wie vom exaltirten Simpel, aber ich verſtehe mich, wie jener ſagte.

Deinem Befehl gemäß ſchicke ich den Wagen, um Silber und Glas abzuholen. Bei dieſer Gelegenheit ſchicke ich Dir auch die anderen Teppiche zur Anſicht mit. Vergiß nicht ein paſſendes Zeug zu den Rouleaux zu beſorgen.

Mit der Aachener Reiſe warte ich gern bis wir verheirathet ſind, weil ich hoffe, daß dies bis zum Auguſt gewiß geſchehen ſein wird. Sehr gut und treffend iſt Deine Schilderung der Berliner Neuigkeiten, und wirklich allerliebſt das bon mot vom ſeichten Strom. Wer war der Erſte, der das Wortſpiel machte? Für die Beſorgung der Hamburger Kommiſſion danke ich pflichtſchuldig, und rühme nochmals Dein außerordentlich lobenswerthes Verhalten als Kommiſſionaire.

Hiebei fällt mir ein, daß ich Dir neulich zu voreilig ſchrieb, es ſei ein Vergleich mit dem Holzhändler Riemann zu Stande gekommen. Dieſer Mann ſprang mit einemmale, Gott weiß warum, im Begriff die von ihm ſelbſt gemachten Vorſchläge zu unterzeichnen, ab, und hat von neuem appellirt. Ich habe zwar das vollkommenſte Recht, kannſt Du aber etwas dabei thun daß mir auch Recht wird, ſo iſt es deſto beſſer. Die Sache iſt nun beim Ober-Landesgericht in Glogau anhängig.

Reitpferde für mich kommen zu laſſen, wäre nicht rathſam. Alles dies muß, um die bedeutenden Transportkoſten zu ſparen, auf einmal geſchehen, und am beſten iſt es auf jeden Fall, ich warte mit dieſem ganzen Projekt ſo lange, bis ich ſelbſt nach England kommen kann. Von den ſechs engliſchen Pferden habe ich eins zum Reitpferd genommen, dies iſt eben der verwundete Sprightly, zwei ſind dahin, und man kann zum Gebrauch nicht mehr auf ſie rechnen. Es bleiben alſo nur noch drei aktiv. Den engliſchen Kutſcher habe ich ebenfalls mich genöthigt geſehen zu verabſchieden, weil er zu viel Prätenſionen machte und Narrheiten im Kopfe hatte. Bei drei Pferden iſt er ohnedem ganz unnütz, und mit neuen engliſchen Pferden kommt auch ein neuer engliſcher Kutſcher. Der hübſcheſte meiner beiden Jäger iſt ſo krank, daß er vor ſechs Wochen die Stube nicht verlaſſen darf, mein Volk iſt alſo ganz zuſammengeſchmolzen. Von Dir erwarte ich als Zuwachs einen ſehr eleganten franzöſiſch gut ſprechenden Bedienten, und einen netten Menſchen bei den Pferden, aber nicht Deinen Kutſcher, der zu unfaſhionable ausſieht. Obgleich ich ſchon rothes Glas hier habe machen laſſen, ſo iſt es doch mir ſehr lieb, daß Du roſafarbenes beſtellt haſt, welches ſie hier nicht machen können, und das weit ſchöner ausſieht.

Den Brief an Deinen Herrn Bruder werde ich mit nächſtem Dir zuſchicken. Noſtiz ſcheint ſich recht gut hier zu amüſiren, und findet Muskau recht hübſch, beſonders wie es werden *ſoll*, denn das pflege ich jedem Gaſt ſogleich à satiété einzutrichtern.

Zum Beweis wie ſtark wir in der Kultur fortſchreiten, ſchicke ich Dir unſeren erſten gedruckten Komödienzettel nebſt einer Einladung zum Balle.

Addio, mio caro bene.

24.

Pückler an Lucie.

Den 12. Mai.

Der geſtrige Ball war recht luſtig. Da ich Dich dazu eingeladen hatte, ſo machte ich mir manchmal die Illuſion, als könnteſt Du wirklich dazukommen, und ſah erwartungsvoll nach der Thür, wenn ſie aufging, ob nun nicht das liebe Kleeblatt eintreten würde. Du kannſt nun Noſtitz fragen, (der heut früh nach Berlin abgereiſt iſt), wie ihm Muskau gefällt; der wird keine übertriebene Schilderung weder im Guten noch im Böſen davon machen, und ich wünſchte ſelbſt zu hören, was er Anderen davon ſagt, denn er iſt ein ſehr richtig und unbefangen urtheilender Menſch

Da nun Dehn bald herkommen ſoll, um unſere Affairen finaliter zu arrangiren, ſo iſt es doch ganz nöthig daß wir noch einmal ſelbſt, damit kein Mißverſtändniß obwalten kann, uns die Punkte wiederholen, über die wir unter uns übereingekommen ſind, damit ich ſie hernach Dehn vorlegen kann.

Ich ſchicke Dir alſo eine Abſchrift davon, wie ich ſie aufgeſetzt habe, mit, und bitte Dich dieſelbe unterſchrieben mir ſogleich wiederzuſchicken, damit Dehn ſieht, daß dieſe Bedingungen unſer beiderſeitiger Wille ſind. Ich bemerke nur noch bei Artikel 2 daß dieſer ſo geſtellt ſein muß, wenn wir über unſer Thun und Laſſen Herr bleiben wollen, ſonſt macht mir Dehn Vorſchriften, und mich von neuem unter Vormundſchaft zu geben, nachdem ich leider die dreißig paſſirt bin, fühl' ich, wäre mir unausſtehlicher als trocken Brot zu eſſen. Rath will ich von Dehn recht gern annehmen, aber mit der völligen Freiheit ihn zu befolgen oder nicht.

Meine Abſicht iſt augenblicklich von Deinem Vermögen ſo viel zu Bezahlung der gefährlichſten Schulden anzuwenden, daß nach Bezahlung der bereits beſtellten Dinge noch 15000 übrig bleiben, die ich zu unſerer völligen Equipirung anwenden will. Ich glaube hierin denken wir ganz gleich, Dehn würde aber hundert Schwierigkeiten machen, und Deine Unterſchrift unter die überſchickten Bedingungen iſt wenigſtens nöthig, um ihn einigermaßen traitable zu machen. Ich bin auch keineswegs geſonnen ihm zu ſagen was ich thun will, ſondern unſer Geſchäft iſt, ſobald die Scheidung mit Pappenheim völlig im Gange iſt, höchſt einfach. Wir haben die Bedingungen aufgeſtellt, unter denen wir uns verbinden wollen, er zahlt das Geld aus, über das er ſich gewiſſermaßen die Aufſicht angemaßt hat, ertheilt ſeinen Rath, und wir thun was wir wollen, und damit Punktum. Handeln wir anders, ſo binden wir uns eine Ruthe auf, die unerträglich werden würde.

Lebewohl. Dein treuer? Hermann.

Treu gewiß im Herzen, und bald auch überhaupt. Habe mich aber recht lieb, denn das bedarf ich.

25.

Pückler an Lucie.

Den 13.

Deine ewige Beſorgniß was die Leute ſagen werden, und die Wichtigkeit, die Du auf, verzeih' mir den Ausdruck, die erbärmlichſten Kleinigkeiten von Klatſchereien und altes Weibergeträtſche legſt, ſtimmen ſo wenig mit meiner Art zu denken überein, daß ich Dir hier einmal, meine künftigen Rechte antizipirend, den Text darüber geleſen haben will. Als Dehn wiederholt über denſelben Fehler an Dir klagte, glaubte ich er übertriebe, aber jetzt ſehe ich, daß er Dich beſſer kannte als ich. Bis jetzt ſehe ich in allem was Deine Gegner ausgeführt haben, (Du müßteſt mir denn die Hauptſachen ſehr unweiſe verſchwiegen haben), nichts was ſie nicht ebenfalls von Dir erlitten haben. Sie klagen über Dich, Du klagſt über ſie, ſie ſprechen ſo übel wie möglich von Dir, Du desgleichen, ſie haben Zuträger, die ihnen Deine bon mots und Dein Lamentiren über ſie ſogleich brühwarm überbringen, und Du haſt dergleichen ebenfalls, welche Dir angelegentlichſt die Wunden ihrer vielleicht gröberen Waffen ſo fühlbar als möglich machen.

Biſt Du krank (nur nicht aus Aerger, denn das iſt willkürliche Thorheit) will man Dir Dein Vermögen ſchmälern, will man eine Perſon, an der Du Theil nimmſt, unglücklich machen — dann glaube mir, ich werde Dich von Herzen bedauern, und ſo bald es ſein kann, nichts ſcheuen Dir zu helfen. Wenn aber ein alter, kindiſcher Mann nonsens ſchwatzt, eine alte Jungfer boshaft iſt, ein ſelbſt gewählter Zuchtmeiſter mehr als billig hofmeiſtert, und Du über alles dies in Verzweiflung geräthſt, ſo bedaure ich Dich zwar auch von Herzen, aber nicht des Aeußeren halber, ſondern nur des Inneren, das ſonſt ſo ausgezeichnet und über die Meiſten erhaben, hier in der That der Schwächſten Deines Geſchlechts nahe kommt.

Ach, beſte Schnucke, was habe ich mich unterſtanden! Ich erſtaune ſelbſt über meine Kühnheit — kann eine männliche Haidſchnucke es wagen, einer ſanften Thalſchnucke ſo mitzuſpielen — ohne ein Bock, ein Stör, oder gar ein Schöps genannt zu werden. Nein, das iſt zu arg, und von Scham ergriffen, verberge ich mein Antlitz. —

Nun, beſter Engel, kommt noch eine garſtige Nachwehe. Ich habe nämlich, wie beiliegende Rechnung zeigt, dieſe zwei letzten Monate ſo viel ausgegeben, und beſonders dadurch, daß der Vergleich mit dem Holzhändler Riemann nicht zu Stande gekommen iſt, welches mir gleich eine bedeutende Summe gebracht haben würde, und auch zweitens daß grade jetzt ein momentaner Stillſtand in dem Abſatz der Allaune eingetreten iſt — ſo wenig eingenommen, daß einige tauſend Thaler baares Geld extraordinair nöthig ſind, um die im vollen Werk begriffenen ſchönen Anlagen nicht plötzlich liegen laſſen zu müſſen, welches nicht nur ſchade, ſondern ſehr ſchädlich wäre, weil das Unterbrochene wieder anzufangen immer weit mehr Koſten macht und weniger gut gelingt, als wenn alles einmal lancirt iſt, zweitens ein ganzes Jahr an dem verloren wird, was jetzt nicht (beſonders um das Schloß herum) binnen einem Monat vollendet wird, denn ſpäter kann man weder mit Erfolg die Raſenplätze anſäen, noch pflanzen, was jetzt noch mit vielen Holzarten ſehr wohl angeht.

Kannſt Du alſo für das gemeinſchaftliche Beſte, für die res publica, wie die Römer es nannten, 2 bis 3000 Thlr. dem Schulmeiſter von Korinth abgewinnen, ſo thue es, mein geliebtes Schnuckchen.

Wie Du aus den Extraktrechnungen, die ich Dir beilege erfahren wirſt, iſt in den beiden letzten Monaten das runde Sümmchen von 36,000 Thlr. ausgegeben worden.

Wenn wir nur recht zuſammen wirthſchafteten, es iſt mir über die Beſchreibung unangenehm, daß mein Wirkungskreis Dir noch ſo fremd iſt, daß Du eigentlich wie eine Blinde darin herumtappen mußt. Komme nach Muskau, und beſuche mich, die Leute mögen ſagen was ſie wollen, es wird nun ſchön, und in vierzehn Tagen alles in ſeinem ſchönſten Schmucke ſtehen, Dich, liebe Herrin, zu empfangen. Dehn kommt mir wie ein Popanz vor, und iſt mir in den Tod zuwider. Ich fürchte wir werden hier nicht beſſere Freunde werden, als wir ſind. Die Pedanten hole der Teufel! —

26.

Pückler an Lucie.

Muskau, den 14. Mai.

Ich ſchreibe Dir während eines ungeheuren Gewitters. Der Tag war herrlich, und das nun endlich eingetretene Frühjahr mit den reichſten Blüthen und friſcheſten Blättern ſöhnt mich wieder mit meinen Anlagen aus. Was fertig iſt, hoffe ich, wird Dir nicht mißfallen; der große Zaun um den Thiergarten iſt nun auch begonnen, es geht im Grunde alles nach Möglichkeit raſch vorwärts, nur koſtet es ein Bischen viel Geld. Das mußt Du nun freilich hergeben, dafür werde ich für Dich ſorgen wenn wir verheirathet ſind, und dann müſſen auch die Anlagen mit etwas weniger Vehemenz fortgeſetzt werden. Jetzt laß mich aber gewähren, damit in dieſem Jahre wenigſtens der Kern fertig wird, von dem aus wir dann gemeinſchaftlich mit mehr Geduld unſer Netz weiter ſpinnen können.

Als Kommiſſionairin habe ich zwei Bitten an Dich, einmal noch 20 Pfund Raygrasſaamen kaufen zu laſſen, (es ſind bereits 80 Pfund dies Frühjahr verſäet worden), zweitens, liebe Lucie, dem Kutſcher Child, Ueberbringer dieſes Briefes, 500 Thaler, welche ich ihm ſchuldig bin, und die ich ihm nicht gegeben habe, weil ich hier jeden Groſchen für meine Arbeiter zuſammenhalten muß, auszahlen zu laſſen. Behalten konnte ich den Mann deswegen nicht, weil er mir die Alternative ſtellte, entweder einen alten treuen Diener, der bereits acht Jahr in meinen Dienſten iſt, und ſich immer gut aufgeführt hat, zu verabſchieden, oder ihn, weil er ſich nicht mit ihm vertragen könne. Es iſt Grundſatz bei mir nie einen Diener länger zu behalten, der mir einmal nur Miene machte, etwas von mir erzwingen zu wollen. Ich gab alſo auch Herrn Child ſogleich den verlangten Abſchied. Einen engliſchen Kutſcher müſſen wir aber mit den neuen Pferden durchaus wieder haben, denn obgleich meine Leute jetzt alle ſo abgerichtet ſind, daß ſie die engliſche Wartung der Pferde vollkommen verſtehen, ſo iſt doch keiner, der ſo faſhionable zu fahren verſteht, und mit ſolcher Grandezza auf dem Bocke ſitzen kann. Meine Geſundheit iſt vortrefflich, auch das bewußte Aergerniß an der Hand iſt nun völlig von ſelbſt vergangen. Die Weiße der Hand läßt nichts zu wünſchen übrig, es fehlt mir nichts mehr zu meiner Zufriedenheit als Deine Gegenwart, und das Ende unſerer Vormundſchaft.

Wenn ich vier Tage ohne Briefe von Dir bin, kommt es mir immer vor wie eine Ewigkeit, und ich ſchmäle in Gedanken mit Dir, daß Du nicht fleißiger ſchreibſt. —

Drei Seiten um das Schloß herum werden binnen vier Wochen fertig ſein, die vierte kann es aber nicht vor dem Sommer werden. Ueberhaupt wird erſt das künftige Frühjahr ein Ganzes bilden, von dem man Freude erleben kann, auch das Flußwaſſer darf, wenn man nichts übereilen will, ſchwerlich vor dem nächſten Jahre in den Park hereingelaſſen werden. Dagegen bin ich überzeugt, daß bei mäßiger Arbeit in 2½, höchſtens drei Jahren der ganze Park bis auf das Wachſen der Bäume völlig beendigt ſein wird, denn die Hauptarbeiten ſind bereits größtentheils vollendet. Auch der Bau des Schloſſes kann bis dahin ſeinem Ende ſehr nahe gebracht ſein. Unſeren vereinten Kräften wird alles eben ſo leicht als angenehm werden.

Hundert Küſſe an Adelheid und Helmina.

27.

Pückler an Lucie.

Den 15. Mai.

Der Beutel iſt allerliebſt, wiewohl einige Malice dabei iſt, mir die fatalen Karten in's Gedächtniß zu rufen, doch auf der anderen Seite erwecken ſie auch ein angenehmes Gefühl, denn Dir verdanke ich es, daß ich par force künftig abgehalten bin, Thorheiten dieſer Art wieder zu begehen. Das Roſenöl riecht vortrefflich, und hübſcher kann kein Flacon dazu erdacht werden. Alle dieſe ſchönen Geſchenke kann ich mit nichts erwiedern als mit einem halben Dutzend pots à grosseilles de Bar und einige Erdbeeren, denen bald Pflaumen aus dem Treibhauſe folgen ſollen.

Da Du wieder meine Kommiſſionaire ſein willſt, ſo bitte ich Dich noch (Du ſiehſt wie ich gleich wieder Deine Güte mißbrauche)

1) um recht vorzügliche trockne pâte d'amandes, von Frankfurt zu verſchreiben, denn in Berlin bekommt man ſie nicht, und ſie von Laugier in Paris zu verſchreiben, iſt die Beſtellung zu gering.

2) um noch eine recht ſchöne franzöſiſche Porzellantaſſe, die mir noch auf meiner Etagère (welche übrigens weit ſchöner als in Berlin ausgeſchmückt iſt), fehlt.

3) bitte ich Dich ein recht ſchönes großes Tafelbouquet von Pariſer Blumen, welches ohngefähr in meine Alabaſtervaſe paßt, von Frankreich zu verſchreiben. Ich kenne dazu keine gute Adreſſe, und bitte Dich, es nicht in Berlin zu nehmen, denn die Berliner Blumen ſind erbärmlich.

Ich habe übrigens jetzt zu meiner Freude die Erfahrung gemacht, daß die hieſigen Schloſſer und Tiſchler größtentheils viel beſſer und genauer als die Berliner arbeiten. Alles was ich nach engliſchen Modellen in dieſer Art hier habe machen laſſen, iſt ohne Vergleich beſſer als in Berlin gerathen, und nur das Viertel koſtet es.

Ach, wäreſt Du nur ſchon ſelbſt hier, meine liebe Schnucke, um mit Dir zuſammen zu arbeiten und zu verſchönern. Auf dieſen Genuß freue ich mich wie ein Kind, und in dieſer Hinſicht iſt es am Ende recht gut, daß noch nichts vollendet iſt.

Steinmeyer habe ich mit Malern urd Tapezierern zum 1. Juni beſtellt. Hoffentlich wirſt Du bis dahin auch die von Frankfurt kommen ſollenden Vorhänge und Möbelüberzüge erhalten haben.

Ich ſchicke Dir die beiden Teppichproben für das Schlafzimmer und gelbe Kabinet mit. Habe die Güte ſie mir nebſt Deiner Meinung darüber wieder zurückzuſenden, und die Etiquetten ja nicht abzumachen. Mehr konnte der Bote nicht tragen. Die Fenſterſtangen waren in Berlin ſo ſchlecht polirt, daß ich ſie hier von neuem poliren laſſen muß. Eben ſagt mir der Gärtner, daß er ſchon diesmal ein halb Dutzend Pflaumen mitgeben kann. Bei ſo wenig Sonne als dies Jahr geweſen iſt, wirſt Du geſtehen müſſen, daß die Früchte ſehr früh ſind.

Laſſe nur ja die Fenſter nicht im Stich. Das würde mich tief betrüben. Einſtweilen habe ich das Billard müſſen in den Saal ſtellen laſſen, weil ich durchaus nicht weiß, wohin damit. Der Graf Noſtiz hat ſich zu morgen bei mir anſagen laſſen. Ich werde ihm zu Ehren eine Auerhahnsjagd, und Sonntag Komödie und Ball geben, damit er in Berlin etwas zu erzählen hat. Das Theater iſt wirklich recht artig jetzt im Stande, und der Dilettantenverein giebt mitunter ganz gelungene Vorſtellungen. Willſt Du wohl die Güte haben durch Dehn oder ſonſt jemand Deiner Bekanntſchaft bei Mavrio in Paris eine große ſchöne doppelte Billardlampe mit Gazedecke beſtellen zu laſſen? Haſt Du keine Gelegenheit, ſo ſchreibe ich geradezu an ihn ſelbſt.

Von Stuttgart wünſcht' ich auch noch den Gypsabguß von Dannecker's herrlicher Ariadne, (die Bethmann hat), und Schiller's Büſte zu erhalten.

In Paris habe ich die übrigen Gypsabgüſſe der vorzüglichſten Antiken, die mir noch fehlen, nachbeſtellt, ſo daß wir künftig etwas hier in Muskau haben werden, was auf dem Lande einzig iſt, und nicht alle Hauptſtädte haben, und wonach die Künſtler wallfahrten werden, nämlich einen vollſtändigen Antikenſaal, derſelbe, welcher (die Wände von Verde antico), mit dem Wintergarten vereinigt werden ſoll, ſo daß die Statuen alle im Grünen ſtehen, eine Idee, die meines Wiſſens noch nirgends ausgeführt worden iſt, und doch ſehr zweckmäßig des Kontraſtes wegen, da auch die Alten ihre meiſten Statuen (die für den Kultus in Tempeln beſtimmten, ausgenommen), in heiligen, und ſpäter die Römer in den Gärten ihrer Villen aufſtellten.

Ich bin Willens, (wenn es ſich thun läßt), die Ariadne noch einmal von Dannecker in Marmor ausführen zu laſſen. Was meinſt Du dazu? Ich küſſe Dich herzlich.

Dein treuer Hermann.

Viel Schönes an Adelheid, die Göttliche, nach der ich mich ſehne. —

28.

Pücker an Lucie.

Muskau, den 17. Mai.

Die pâte d'amandes werde ich mit nächſter Gelegenheit zurückſchicken, da ich aus Erfahrung weiß daß nichts die Haut mehr und unwiederbringlicher verdirbt, als dieſe liquide Kompoſition. Die trockene, die Du ſo gütig ſein willſt, machen zu laſſen, werde ich aber mit großem Danke annehmen.

Auf Deine franzöſiſche Anmerkung bemerke ich, daß ich ſie wahrſcheinlich ganz anders verſtehe, als Du ſie verſtanden haben willſt, nämlich ich meine que les sots passent leur vie à réparer les sottises qu'ils ont faits, tandis que les gens d'esprits n'y pensent plus. —

Meinen Plan den Antikenſaal betreffend, haſt Du nicht ganz verſtanden. Im Antikenſaal ſelbſt ſollen nur Bäume, nur Blumen abwechſelnd hingeſtellt werden, den Thurmbalkon daneben will ich aber (was ſehr gut angeht) zu einem ordentlichen Pflanzenhaus einrichten laſſen. Ueber die Ariadne haſt Du keinen richtigen Begriff, wie mir ſcheint. Wenn ein und derſelbe Künſtler denſelben Gegenſtand auch mehreremale bearbeitet, ſo iſt ein Werk ſo gut wie das andere, Original, und das erſte nicht mehr eine Kopie als das letzte. Denn ſchon die Marmorſtatue von Bethmann iſt auf dieſe Art eine Kopie, da das Modell in Gyps ſchon lange Kenner und Nichtkenner entzündete, ehe noch der Marmorblock in Carrara losgeſchlagen war, der jetzt lebenathmend Dannecker's Namen unſterblich machen wird. Stoff und Form muß der wahre Künſtler unbedingt in ſeiner Gewalt haben, wenn die Idee nur erſt in ſeinem Inneren entſtanden und gereift iſt, alſo eine zweite oder erſte Ariadne von Dannecker ausgeführt zu beſitzen, iſt ganz das nämliche. Ob aber ein neues Sujet dem Künſtler aufgegeben, eben ſo gelingen würde, iſt nicht nur ungewiß, ſondern ſogar höchſt unwahrſcheinlich, da das Vollendete in der Kunſt nur ſelten der Himmel den Sterblichen gönnt. Um Dir meine erſte Behauptung noch anſchaulicher zu machen, bemerke ich nur, daß es viele Gemälde von Raphael giebt, die mehreremal exiſtiren, und denen doch niemand ſtreitig macht, Originale zu ſein. Canova hat dreimal die Hebe ausgeführt, und jeder Beſitzer würde ſich ſehr beleidigt fühlen, wenn man ihm vorwürfe, die ſeinige ſei kein Original, um ſo mehr da ſie, aus dem proſaiſchſten Geſichtspunkt betrachtet, alle die gleiche Summe haben bezahlen müſſen. Bei Dannecker würde dies (soit dit en parenthèse) auch derſelbe Fall ſein, wo er jetzt nicht mehr dafür verlangt. Daß Dannecker ſelbſt übrigens eine neue Arbeit vorziehen würde, glaube ich gern, weil ein genialiſcher Mann lieber ſchafft als ſich wiederholt, ob uns aber damit gedient ſein würde, bezweifle ich wie geſagt. —

Daß W.[1] Dir hülfreich zur Seite ſteht, iſt mir ſehr lieb, und beruhigt mich Deinetwegen; wenn er es nur wirklich ehrlich meint! Wie ſteht es denn mit dem Orden? An ſich mache ich mir, ſeitdem ich wieder für meinen Park lebe, wirklich gar nichts daraus, die Wirkung aber, die eine ſolche Gunſtbezeugung auf die Behörden machen würde, iſt wichtig, und könnte das ſchwediſche Projekt vorher realiſirt werden, ſo würde das vielleicht auch zu dem anderen helfen, das iſt ſo der Lauf der Welt.

Auf alles was Du mir Schönes und Gutes ſagſt, behalte ich mir vor durch die That zu antworten, wie es dem Mann ziemt. Dich glücklich zu ſehen, wird auch mich glücklich machen.

Mein Brief kommt mir vor wie ein Schiff vom Sturm geſchleudert, das bald den Saum des Himmels berührt, und dann wieder in den Abgrund hinabfährt, ſo komme ich jetzt von der ſentimentalen Hinſicht auf unſer künftiges Glück wieder auf den Tapezier in Livrée, der ein ſehr guter Gedanke iſt, und den Du (da Du ohnehin noch Bediente zu liefern haſt), beſorgen ſollſt. Wegen der Karten ſollſt Du keine rabâchage von mir hören, ſobald nur erſt der fatale Biel bezahlt iſt. Hieran ſchließt ſich nun recht natürlich die Beantwortung Deiner Bemerkung an, daß wir in einem Punkte zu gut harmoniren. Hierbei empfehle ich Dir nun die vorhin aufgeſtellte Regel, que les gens d'esprit ne s'occupent pas des sottises qu'ils ont faits. Wir werden zweifelsohne noch einige machen, meine Ahndung, die untrügliche, ſagt mir aber, es wird alles vom Himmel zum Beſten gekehrt werden. Wir ſind beide zu vornehm geboren, um arm zu ſterben, und unſere Art der Verſchwendung macht zu viele Menſchen froh, als daß die Nemeſis uns ſtrafend ereilen ſollte.

---

[1] Vermuthlich Fürſt Wittgenſtein.

Dein treuer Hermann.

20.

Pückler an Lucie.

Den 21. Mai.

Geſtern habe ich einen Platz ausgeſucht, wohin ich Dich führen will, wenn Du herkommſt, und von wo Du den ganzen Park im Großen mit einem Blicke überſehen kannſt. Du wirſt freilich Deine Erwartung ſehr herunterſtimmen müſſen, aber Du weißt denn doch mit einemmale woran Du biſt. Daß Du bald auf wenn auch noch ſo kurze Zeit herkommſt, ſehe ich für ausgemacht an. Niemand braucht etwas davon zu wiſſen.

Wenn ich es wagen dürfte, Dich noch einmal mit einer Kommiſſion zu ermüden, liebe Lucie, ſo würde ich Dich bitten, mir noch zwei Dutzend lange Damenhandſchuhe zu beſorgen, denn um die hieſigen Damen zu Tiſche zu bitten, und ſie nicht in ſchmutzigen oder percalnen Handſchuhen eſſen zu ſehen, muß ich ihnen welche ſchenken. Uebrigens bilde ich an ihnen nach Möglichkeit, um ſie einigermaßen tafelfähig für Dich zu machen.

Die Scheidung und Auseinanderſetzung mit Pappenheim verzögern, wäre thöricht. Verliere nicht die Zeit. Sie iſt das Koſtbarſte und oft unwiederbringlich die Gelegenheit, welche verſäumt worden iſt. Meines Erachtens haſt Du ſchon viel zu lange gezaudert, und ich fürchte noch allerlei Unangenehmes für uns daraus erwachſen zu ſehen. Uebrigens urtheile ich freilich wie der Blinde von der Farbe, da Du mich von nichts Speziellem unterrichteſt, und nur im Allgemeinen klagſt.

Auf den 4. Juni hat ſich meine Mutter nebſt der Bianca anſagen laſſen. Den 5. iſt ihr Geburtstag, wozu ich nun Fêten geben muß, die mich, unter uns geſagt, herzlich ennuyiren, ſo lange wir ſie nicht zuſammen geben werden.

Lebe wohl, und antworte mir ausführlich. Iſt noch die Rede davon, daß Dehn herkommen ſoll?

Dein etwas verſtimmter Hermann P.

30.

Pückler an Lucie.

Den 24. Mai.

Du haſt gewiſſermaßen Recht, zu ſchmälen und zu predigen, worin Du aber beſtimmt nicht Recht haſt, iſt: auf ſechs meiner Briefe, alle Kinder des Augenblicks, treue Bilder der jedesmal waltenden Stimmung mit hingebender Offenheit geſchrieben — mir eine lang überlegte und wohldurchdachte Antwort zu ſchicken. So läßt Du mich alſo nach und nach all mein Pulver verſchießen, um dann mit einemmale über mich herzufallen, und mir die Kehle zuzuſchnüren. — Wer hätte das der ſanften Schnucke zugetraut! Auch haſt Du keineswegs ganz Recht. Du irrſt unter Anderem, wenn Du glaubſt, daß ich mich der Welt wegen wie ein fashionable anziehe, denn ich bin es allein in den Wäldern meines Jagdhauſes ſtets mit eben der Sorgfalt, als im größten Salon. Dies liegt in einem wohlbegründeten Gefühl für das Schöne und Anſtändige, daß ich alle meine Umgebungen, auf einer wüſten Inſel wie im Getümmel der Welt, ſo ſchön und lachend als möglich wünſche; und dann — bemerke wohl, wenn ich auch dergleichen um der Leute willen zuweilen thue, ſo bin ich es, der ihre Meinung hier hervorruft, leitet oder erzwingt, und dann kann ich ſie nach meinem Geſchmacke einrichten. Dies iſt ein unterhaltendes Spiel, beſonders wenn man ihnen die Köpfe ſo verdreht, daß ſie gleich ſchwindligen Schafen nicht wiſſen, wohin ſie mit ihrem Bischen Verſtande turkeln ſollen. Ich bin alſo nicht von der Leute Meinung abhängig, wenn ich nur auf die Aeußerungen derjenigen achte, die ich hervorrufe. Du aber, meine allverehrteſte Schnucke, wirſt gerade nur durch die Meinungen der Leute gekränkt, die von ihnen kommen, und das iſt ganz thöricht, weil den Unverſtand der Menſchen zu ändern die Arbeit des Syſiphus iſt, und ihrer Bosheit nur dadurch Nahrung gegeben wird, wenn man darauf Acht giebt. Deshalb habe ich ſie ſo oft über mich in die lächerlichſte Wuth gerathen ſehen, weil ſie mir gar nicht beikommen konnten, denn hatte einer etwas recht Starkes erfunden, um mich nach ſeiner Meinung zu ecraſiren, ſo brachte ich gleich darauf noch etwas viel Unerhörteres von mir ſelbſt auf das Tapet, ſo daß ſie vor Erſtaunen verſtummten, und ihr Gift nun ſelbſt verſchlucken mußten. Bei Gelegenheit ließ ich auf dieſe Defenſive auch noch die Offenſive folgen, und da man mit Unbefangenheit und ohne Aerger gewöhnlich mehr Witz hat, ſo genoß ich auch noch nicht ſelten das Vergnügen, die Lacher (welche ich mir ſelbſt ausſuchte) auf meiner Seite zu haben.

Ob ich in anderen Lagen des Lebens und bei anderen Zwecken nicht anders gehandelt haben würde, laſſe ich dahingeſtellt ſein, aber gewiß immer mit derſelben Unabhängigkeit, nur mit weniger Offenheit. Da aber dieſe letzte meinem Karakter ſo ſehr angemeſſen iſt, nicht aus Moralität ſowohl, als aus Stolz und Bequemlichkeit, ſo werde ich wohl auf dieſer Welt dabei bleiben.

Daß übrigens Wittgenſtein ſagt: man muß aus den Menſchen nicht nehmen wollen, was nicht in ihnen liegt, iſt zwar nicht ganz neu, und kommt ohngefähr auf das nämliche heraus, als wenn man einen Hungrigen ermahnte: Iß ja nicht von der Schüſſel, wo nichts drin iſt, kann aber doch als eine durchaus richtige Lebensregel gewiß immer mit dem beſten Erfolge angewandt werden, und ich werde mich darnach zu richten ſuchen, doch, glaube ich, kann man manchmal in den Menſchen etwas hineinbringen, was vorhin nicht darin zu ſein ſcheint, wenn man den ſchlafenden Keim erweckt oder befruchtet. —

Hiemit ſchließt ſich meine Predigt, und großmüthiger als Du laſſe ich es bei Nr. 1 bewenden.

Was nun den ehrlichen Papa Dehn betrifft, ſo ſei darüber ganz ohne Sorgen, das bewußte Papier würdeſt Du jedoch ſehr gut thun zu unterſchreiben, weil es in unſeren Unterhandlungen eine Stütze für mich iſt; denn wie kann ich mit Anſtand mich in ſolchen kitzlichen Verhandlungen gegen einen Dritten irgend etwas durchzuſetzen trauen, wenn ich nicht auf eine Autoriſation durch Dich fußen kann. Traue doch auch mir, gute Schnucke, ich bin wahrhaftig nicht ſo unüberlegt, als Du glaubſt, und kann ich wirklich aus Dehn's Rath Nutzen ziehen, ſo glaube nur, daß ich es nicht verſäumen werde (nur kann ich ein paar Tauſende todtes Kapital mehr oder weniger nicht für einen Nutzen anſehen wie er), aber wenn Du mich à mon aise ſetzen willſt, ſo unterſchreibe das überſchickte Blatt, es kann Dir höchſtens eine Strafpredigt von dem Gefürchteten zuziehen, bindet ihn aber ſehr, und giebt ihn viel mehr in meine Gewalt, und daß ich dieſe Gewalt nur für unſer wahrhaftes Beſte, wie unſere Anſichten und unſer Karakter iſt (denn keiner kann durch ſich allein des Anderen Beſtes beſtimmen, wenn er ihn nicht ſo genau kennt, als wir uns kennen), gebrauchen werde, das mußt Du mir freilich blindlings glauben — kannſt Du es nicht, ſo iſt es ſchlimm! Um Dir übrigens die Unannehmlichkeit von Tehn's Seite ſo viel als möglich zu erſparen, brauchſt Du die Unterſchrift ja nur zurück zu datiren. Iſt es nicht nöthig, ſo werde ich auch gar keinen Gebrauch davon machen. Ueberlaß die Leitung dieſer Sache einmal mir allein. Ohne im Geringſten den ausgezeichneten Verſtand zu beſitzen, que vous me prêtez généreusement de votre superflu, glaube ich doch hier mit bon sens und Feſtigkeit zum erwünſchten Ziele zu gelangen.

Der Glasſchirm wird von den hieſigen Naturkindern ſehr bewundert, und da die Einwohner meiner guten Stadt die eigenſinnigſten Schlingel in der Chriſtenheit ſind, und meinen Anlagen überall im Wege ſtehen, ſo bin ich geſonnen, ſo bald der neue Rahmen fertig iſt, ihnen das bisherige gothiſche Geſtell als Alterthümlichkeit zu überlaſſen. Nie habe ich mich aber auf etwas mehr gefreut, als auf die Gläſer aus Boppart. Ich fühle bei dieſer Gelegenheit ordentlich wieder kindiſche Regungen in meinem veralteten Body, und beſchwöre Dich ja dieſe Gläſer keinen Augenblick aus dem Geſichte zu verlieren. Herzlich danke ich Dir für ſo viele Aufmerkſamkeit und Güte; Du, die mir ſo viel ſchenkt, ſchenke mir auch längere und öftere Briefe, denn ich muß meine kleine Schwäche geſtehen, ich kann ſie nie erwarten, und wenn ſie kommen, und ich ſie oft drei bis viermal geleſen habe, finde ich immer, daß noch viel mehr darin ſtehen könnte und ſollte; nur ſchreibe mir nicht um zu ſchreiben, wie ich Deinem Style gleich anſehe (denn es iſt ſchon der Fall geweſen), dann will ich lieber nur ein Wort. — —

Dein entrüſteter Hermann.

Noſtitz hat hier Deiner gegen mich gar nicht erwähnt und ich ebenfalls nicht, welches um ſo natürlicher war, da ich überhaupt gar nicht mit ihm von Berlin, oder doch nur augenblicklich, als einem Ort, den ich nicht ausſtehen kann, geſprochen habe.

Bringe Deinen Kutſcher nur mit, aber als Gehülfe, nicht als Kutſcher, denn, verzeihe mir, was Jagow Dir geſagt hat, beweiſt nur für die Erbärmlichkeit des Stallmeiſters, aber nicht für die Güte des Kutſchers. Uebrigens iſt eine ſolche Ordnung in meinem Stall, daß alle Leute darin gleich gut ſein, oder heraus müſſen. Ich habe einen Kutſcher, der durch die Engländer erzogen iſt, und der bis zur Ankunft des neuen dieſen Dienſt verrichten wird. Was unſeren Child betrifft, ſo danke ich Dir vielmals für die Berichtigung dieſer Angelegenheit, mein allzuvortrefflicher und nicht genug zu verehrender Kommiſſionair. Da Du die Pflaumen gut gefunden haſt, ſchicke ich wieder welche mit der nächſten fahrenden Poſt.

Deine zweite Predigt, die ich eben noch einmal durchgeleſen habe, iſt wirklich prachtvoll. Ich ſehe ſchon im Geiſte unſeren künftigen Superintendenten Dir künftig angelegentlichſt den Hof machen, wenn die Bettler an einer wohlbeſetzten Tafel ſtehend, begierig einige Broſamen für ſich von dem gewaltigen Ueberfluſſe zu erſchnappen ſuchen. Bei der nächſten Ausgabe von Zollikofer's Erbauungsſchriften, lege ich es Dir dringend an's Herz, das Publikum mit einem Anhange zu erfreuen. Welche Salbung! Papa Dehn hätte es ſelbſt nicht beſſer zu Wege bringen können, und kaum würde es ihm gelungen ſein, ſo aufrichtig und wahr, und auch zweckmäßig zu reden. Süße Schnucke, zur Belohnung nimm dieſen Kuß par distance, welcher freilich ſehr unzweckmäßig iſt.

31.

Pückler an Lucie.

Den 25.

Hier nur einen ganz kurzen in großer Eile geſchriebenen Geſchäftsbrief. Beiliegende Rechnung habe ich von Berlin erhalten, nebſt einem Mahnbrief. Nun ſcheint mir dieſelbe (es ſind bloß die Treſſen für die zwei Jägerſtaatslivreen) offenbar übertrieben und geſchnellt. Ich bitte Dich alſo die Sache durch Wegelehner unterſuchen zu laſſen, und ihm dann nur das, was richtig nachgewogen iſt, und was man in der Fabrik zahlen muß, auszahlen zu laſſen.

Zweitens bitte ich Dich, doch ja darauf Rückſicht zu nehmen, daß unter Deinen Frauen eine iſt, welche verſteht die Buſenſtreifen mit der Maſchine zu falten. Meine Wäſcherin iſt ganz vortrefflich, verſteht aber dies ſo ſchlecht, daß ſie mir mit einer von Berlin ihr mitgebrachten Maſchine meine ſämmtlichen Buſenſtreifen zerriſſen hat. Wenn Du nun eine ſolche Künſtlerin mitbringſt, ſo kann die meinige durch ſie unterrichtet werden.

Da ich mich *für Dich* in Muskau zu ennuyiren anfange, ſo unternehme ich eine kleine pittoreske Reiſe zu Fuß in den Spreewald, wo mich niemand kennt. Ich habe mir einen Paß als Leipziger Studioſus gemacht, mein altes Bündel von Seehund wird geſchnürt, und gehe ich in einigen Stunden ab.

Es iſt jetzt 6 Uhr früh, und ich werde nun wohl nicht zu Bette kommen. Wir haben, vier Damen, Staberle, der geſtern Abends wiederkam, und ich, ſo lange geleſen und gewacht. Jetzt zwingen ſie mich zu einem Frühſtück auf den Bergen in der Morgenſonne, und dann eile ich meiner phantaſtiſchen Reiſe zu. Sei nicht böſe, holde Schnucke, diesmal erfährt es niemand, denn von hieraus fahre ich ehrbar mit vier engliſchen Pferden nach Branitz, und von da erſt geht es heimlich per pedes weiter. Staberle ſchicke ich fort zu meiner älteſten Schweſter, wo auch unſere Mutter iſt.

Lebe wohl, meine theure, liebe, ſüße, gute Seele, und behalte mich lieb, der ſich innig nach Dir ſehnt.

Hermann.

32.

Pückler an Lucie

Den 27. Mai.

Die Mandelkleie iſt angekommen, liebe Lucie, und diesmal vortrefflich. Nimm dafür meinen aufrichtigſten Dank. Das Petſchaft werde ich ſtechen laſſen. Der Ring, welcher ſehr ſchön iſt, paßt mir leider nicht. Für den kleinen Finger iſt er zu groß und für den großen zu klein. Auch die 200 Friedrichsd'or ſind angekommen, aber, verzeih, beſte Schnucke, dieſe ſind nur ein Liquörgläschen voll Waſſer auf einen heißen Stein. Bedenke, daß ich, wenn ich Maurer, Zimmerleute und Tagelöhner rechne, ich im Schloß und Park, auf dem Jagdhauſe und Thiergarten, und im Rehgarten in der Wuſſina wenigſtens 200 Menſchen beſchäftige. Es werden im Durchſchnitt ohngefähr 100 Thaler täglich für ſämmtliche Koſten der Anlagen gebraucht, die Materialien an Holz, Steinen, Kalk, Eiſen u. ſ. w. nicht mitgerechnet. Sind wir erſt verheirathet, ſo muß dies natürlich eingeſchränkt werden. Vorher möchte ich aber ſo gern die Dinge wenigſtens etwas in Stand ſetzen, und wer ſie gebaut hat, der wird wiſſen, daß man mit einigen tauſend Thalern kaum bis an die Schwelle kommt. Du haſt aus den überſchickten Monatsextrakten geſehen, wie viel aus den Revenüen der Herrſchaft verwandt worden iſt. Von dem Gelde, was mir Tehn mitgab, ſind die Kapitalien nun ſämmtlich bezahlt worden, und die Ceſſionen in blanco in meinen Händen. Auch das Grundſtück iſt nun erkauft und bezahlt. Durch einen Tauſch an Felde habe ich 1000 Thaler von Deinem dazu beſtimmten

Gelde, wie ich Dir ſchon ſchrieb, zu den Anlagen verwenden können. Dieſe, nebſt den ſo eben erhaltenen 200 Friedrichsd'ors, ſind nun alles, was von Deinem Gelde zu den Anlagen verwendet worden iſt. 2000 Thaler mehr ſind mir unumgänglich nothwendig, wenn ich in dem Maße nur halb fortfahren ſoll, wie ich angefangen habe. Verzeih, daß ich Dir ſo viel Sorge mache, aber dieſe Ausgaben ſind wirklich nicht für den Genuß des Lebens verloren, und alſo gut angewandt — viel anders wie mit dem Spiel, über das ich gerechte und ſtrenge Vorwürfe verdiene. Komm nur her, und ſieh Dir alles ſelbſt an, damit Du Feuer genug fängſt, um Dehn ein wenig den Daumen auf's Auge zu drücken. Car enfin qu'il vous aye procuré votre fortune ou non, c'est toujours la vôtre, et non pas la sienne.

Das Projekt der pittoresken Reiſe habe ich aufgeben müſſen, weil viele Geſchäfte, unter anderen auch der Durchmarſch mit Raſttagen eines Ulanenregiments durch die Herrſchaft Muskau verfällt, eine ſehr unangenehme Diverſion!

Ich ſchicke Dir mit der Poſt einige Pflaumen, und morgen einen Wagen mit der liquiden Mandelkleie, um den Reſt des Silbers bei Godet abzuholen. Mit Schrecken denke ich an die mir bevorſtehenden Feten und Gäſte zu meiner Mutter Geburtstag. Indeß es iſt nicht zu vermeiden. —

Lebe wohl, und behalte mich lieb, und verzeih, daß ich einen ſo guten und lieben Kommiſſionaire mit gar zu viel und gar zu ſchwierigen Kommiſſionen immerwährend beläſtige.

Ich habe Kopfweh, und bin ganz betrübt.

Dein treuer Hermann.

Ich ſchicke Dir beide Ringe mit dem Wagen zurück. Den letzten bitte ich Dich um ein Anſehnliches größer machen zu laſſen, um ihn an dem Zeigefinger tragen zu können. Der erſte iſt auch etwas zu eng

33.

Pückler an Lucie.

Den 28. Mai.

Liebe, beſte Freundin, wie kannſt Du mich nur ſo ängſtigen mit Deiner Krankheit. Ich bitte Dich, nimm Dich recht in Acht, ſchone Dich, und folge pünktlich allem, was Ruſt ſagt. Ich hoffe doch, daß Du dieſen haſt? Wenn Du nicht bald beſſer wirſt, ſo komme ich nach Berlin, ſchreibe mir darüber, was Du wünſcheſt. Sei nur heiter, gewiß trägt das viel zu Deiner Geneſung bei; in Muskau, bilde ich mir ein, würdeſt Du gar nicht krank ſein, denn Spaß bei Seite, die Luft iſt hier ſo geſund, daß alle Leute Methuſalem's Alter erreichen. Ueberhaupt, engliſche Schnucke, ſchreibſt Du mir gar nichts mehr, unſere Hauptangelegenheit betreffend. Wie ſteht es denn mit der Scheidung, und was iſt denn eigentlich unſerer Verbindung noch im Wege? Warum dauert denn alles ſo lange? Wenn Du kannſt, ohne Dich zu ermüden, ſo ſchreibe auch Du mir ausführlich hierüber. —

Unſere Verbindung von der Adelheids abhängig zu machen, iſt eine der größten Thorheiten, die wir begehen können. Ich habe Dir hierüber ſchon hinlänglich meine Meinung geſagt, und bitte Dich nun nochmals um die gewünſchte Auskunft, unſere Angelegenheiten betreffend, und ob Dehn denn nicht bald kommt?

Lebe wohl, meine gute Schnucke, auch ich bin nicht recht wohlauf, und nun ganz beunruhigt durch Deine Krankheit. Mit Sehnſucht erwarte ich die nächſte Nachricht.

Dein Dich herzlich liebender, treuer
Hermann.

Wenn Du Dich ärgerſt oder betrübſt, mit einem Wort, jeder Seelenaffekt iſt Dir gerade bei Deiner Art Krankheit höchſt ſchädlich, alſo bitte ich Dich, ſchone Dich auf jede Art, und mache, daß die unangenehmen Verhandlungen zu Ende kommen, damit Deine frohe Zeit beginnen möge, denn, wenn mich nicht alles trügt, ſo wirſt Du die künftig in vollem Maße erleben. Halte mich deshalb nicht für ſüffiſant, aber es trifft wirklich viel zuſammen, um uns eine angenehme Zukunft zu verſchaffen, weil ſie unabhängig von jeder fremden Einwirkung ſein kann.

34.

Pückler an Lucie.

Den 31.

Ich ſchreibe diesmal nur ein paar Worte, weil ich wirklich ſehr viel und ſehr unangenehm zu thun habe. Sehr angenehm war mir in Deinen beiden Briefen die kurze Nachricht, daß alles ſeinem Ende nahe ſei. Ueber Carolath muß ich noch kürzlich ſagen, daß gerade unſere Verbindung ein Hauptgrund iſt, warum er die Adelheid nicht heirathen will. Er haßt und fürchtet mich, weil er ſich einbildet, ich ſei Schuld geweſen, daß meine jüngſte Schweſter ihn zurückgewieſen habe, weil ich ihn durch ſarkaſtiſche Anmerkungen bei ihr lächerlich gemacht habe. Das Letzte iſt nicht ganz unwahr, aber die Folgerung daraus völlig. Nun er ſeine Liebe auf meine andere Schweſter gewandt hat, ſieht er mich mit noch ſcheeleren und argwöhniſchen Augen an u. ſ. w.

Wie ſchade iſt es, daß wir nicht in der Türkei leben, ich nähme Euch beide, und die Verlegenheit der Wahl hörte dann wenigſtens auf, und ein zweiter Gleichen hauſten wir fröhlich in Muskau. —

Mit dem Tapezier mache es nur, wie Du willſt. Das Wetter iſt abſcheulich, und ich melancholiſch.

Morgen mehr.

Dein demüthiger Hermann.

35.

Pückler an Lucie.

Muskau, den 6. Juni.

Dein lieber Brief, theuerſte, liebſte Freundin, hat mir um ſo herzlichere Freude gewährt, da die Sendung des Geldes bloß mit einem Brief von Wegelehner begleitet, und Agnes Aeußerung, Du habeſt ihr ſehr niedergeſchlagen geſchienen, mich wahrhaft in Angſt um Dich geſetzt hat. Wie gern will ich zu Dir kommen, meine ſüße Schnucke, wenn ich dadurch etwas zu Deiner Erheiterung beitragen kann, nur ſchreibe mir noch einmal, ob das für uns beide gewiß gleich Angenehme nicht, ſo lange P. noch in Berlin iſt, die Sachen noch mehr verſchlimmern kann, als ſie ſchon ſind, ich meine den Unluſtigen noch mehr recalcitrant machen, was doch wohl reellen Schaden bringen könnte — und iſt die Scheidung bereits vorüber, was ich mit Sehnſucht erwarte, was kann Dich dann abhalten, ſelbſt nach Muskau, wenigſtens auf einige Tage, zu kommen? Ich würde Dir dies gewiß nicht vorſchlagen, wenn ich nicht der Meinung wäre, daß bei Deiner Art von Krankheit gerade die Reiſe, Zerſtreuung und neue Gegenſtände Dir höchſt zuträglich ſein würden, denn der Körper wirkt auf die Seele, und die Seele auf den Körper. Tout cela forme un cercle vicieux, und hier in Muskau muß ich Dir nur ſagen (ſo ſehr Du es übrigens ganz unter Deiner Erwartung finden wirſt) ſind alle Menſchen beſtändig geſund. Es iſt dies wirklich etwas Auffallendes, und wird den überaus heilſamen Dünſten und Dämpfen des Alaunwerks zugeſchrieben. Meine Mutter kommt heute, und ich habe um 7 Uhr früh aufſtehen müſſen, um Zeit zu meiner Korreſpondenz zu finden. Die ganze Familie kommt zuſammen. Max aber hat mich, ſeinen Aeußerungen nach, bei der B. ausgeſtochen, und wir beide, B. und ich, haben ſchon einen kleinen Federkrieg mit einander geführt. Ich bin übrigens ganz tugendhaft geworden. —

Da C. nun endlich nach Berlin ſpedirt iſt, und wie Du ſagſt, dem R. das Himmelreich verſprochen worden iſt, ſo werdet Ihr Euren Zweck wohl noch erreichen.

Für die wiederholten Liquörgläschen danke ich mit Submiſſion, und verwende ſie gewiſſenhaft auf Erde und Schutt. Deine Beſorgniß, daß uns bei dieſem meinem Feuereifer nichts weiter in der Zukunft anzulegen übrig bleiben würde, iſt unbegründet, denn von meinen Vorfahren iſt leider ſo wenig gethan, und meine Pläne ſo weitausgehend und vielumfaſſend, daß bis jetzt kaum der zehnte Theil davon realiſirt iſt. Eher möchte die Beſorgniß eintreten, daß die Liquörgläschen nicht hinreichen möchten, und ſo habe ich auch Deine Aeußerung verſtanden und beherzigt. Aber dies iſt doch kein Grund, jetzt ſchon aufzuhören, ſondern erſt wenn es wirklich ſein muß, das heißt, wenn nichts mehr dazu da iſt. Dann koſtet es auch gar keine Ueberwindung, ſondern macht ſich höchſt natürlich ganz von ſelbſt. Ich habe deswegen die Klugheit der Sparſamkeit nie recht begreifen können, weil ſie ſich von Hauſe aus ſchon die Privation auflegt, die erſt ſpät nach mancherlei Genuß den entgegengeſetzt Handelnden auch auferlegt wird, und gerade das Muß finde ich angenehm, nichts in der Welt iſt bequemer. Alſo bis dahin vogue la galère. Ich bin recht leichtſinnig, nicht wahr? Nicht halb ſo ſehr, als Du glaubſt. Warte nur, ich werde noch Zeit genug haben den Altklugen zu machen, und trotz dem Manne, deſſen Namen ich künftig nur mit Ehrfurcht nennen ſoll, den Cato ſpielen. Puisque je me marie, muß ich ohnehin vivre comme Caton, wie die Chanſon beſagt.

Das gothiſche Fenſter ſieht jetzt ſehr ſchön aus, da es ſich in der Höhe weit heller ausnimmt, und macht mir und aller Welt außerordentliche Freude. Wie ſehr freue ich mich auf die großen prächtigen!

Bringe doch das Dienſtmädchen auch mit, wenn ſie gut iſt. Mein ſchönſtes Wagenpferd iſt an einer Kur auf Tod und Leben, die ich à l'instar du maître ihm adminiſtriren ließ, ſelig entſchlafen. Viere davon ſind aber ſehr wohl, und ich fahre ſie täglich aus, mit dem Curricle, en attendant mieux, wie Greuhm.

Am beſten wäre es, Tehn käme erſt her, wenn Du ſchon hier biſt, ich fürchte mich nun auch vor dem ernſthaften Mann.

Mann und Weib, und Weib und Mann
Sehen Dich mit Schrecken an!

Du frohe, harmloſe und nie genug zu verehrende Schnucke ich erwarte Dich mit Sehnſucht.

Das frühe Aufſtehen liegt mir in allen Gliedern.

36.

Pückler an Lucie.

Den 7 Juni.

Beſte, theuerſte Lucie, Du biſt die Güte ſelbſt. Pünktlich zum 5. Juni kamen die ſehr gut gerathenen Staatslivreen durch Deine Fürſorge hier an, ſo wie der allerliebſte Arbeitsbeutel, der meiner Mutter ſehr viel Vergnügen gemacht hat, und für den ſie ſich ſchönſtens und vielmals bedankt. Die Fête iſt über meine Erwartung gut abgelaufen; beſonders hatte die Illumination einen mehr grandioſen Karakter, als ich es bei manchen großen und vornehmen Fêten geſehen habe. Ich aber war den ganzen Tag immer nur mit dem Gedanken beſchäftigt, wo etwas noch beſſer und ſchöner gemacht werden könnte, wenn Du, meine Schnucke, hier einziehen wirſt. Das Ganze habe ich, soit dit entre nous, eigentlich nur wie eine Generalprobe angeſehen, und brüte nun über den Plänen für Dich, welche mir der vorgeſtrige Tag in die Hand gegeben hat. Nach dieſer neuen Idee mußt Du (beſtimmt die Frau eines vollendeten Nachtwächters, wie Bianco ſagt, zu werden), bei Nacht hier ankommen.

Mit Fackeln kommen wir Dir entgegen, holen Dich im Triumph ein, und Schloß und Park glänzt Dir in täuſchender, feenhafter Beleuchtung entgegen. Den anderen Tag wird freilich beim Erwachen alles nüchtern genug gegen die Nacht abſtechen, die das Unvollkommene gütig bedeckte. Aber der erſte Eindruck iſt doch gewonnen, und das iſt, wie Du ſelbſt ſagſt, oft die Hauptſache.

Die Mutter und das Schweſterkleeblatt bleiben bis zum 14. hier. Ich erwarte nun Deinen Befehl, ob ich dann nach Berlin kommen ſoll, oder ob Du, liebe Lucie, mich mit Deiner Gegenwart beglücken willſt, oder auch ob ein dritter Ort, zum Beiſpiel Frankfurt, zu einer Entrevue gewählt werden ſoll. Kannſt Du Dich zum zweiten nicht entſchließen, ſo wäre wohl das dritte das Beſte, doch, Herrin, Dein Wille geſchehe!

Schreibe mir einen liebevollen, herzlichen Brief, der mich über Deine Geſundheit beruhigt. Der heut empfangene, mit dem unterſchriebenen Arrangement, iſt nicht einmal eine volle Seite lang!! — Ei, ei! —

Die 500 Thaler jährlich für Helminchen werde ich hereinſetzen. Den anderen Punkt, den Du geändert wünſcheſt, haſt Du in der Eile zu nennen vergeſſen. Wenn Du mich o kurz abfertigſt, werde ich auch lakoniſch werden.

Das Wetter iſt ſchon ſeit vierzehn Tagen ganz fatal. Hoffentlich ſpart ſich alles Gute bis zu Deiner Ankunft auf. Meine Geſundheit leidet ſeitdem, und ich bin faſt immer unwohl and mißmüthig. Das Aachener Bad iſt mir höchſt nöthig. Mitte Juli muß ich durchaus dahin abreiſen. Sehr verdrießlich wäre es, wenn ich hiemit die kurze Reiſe nach England nicht verbinden könnte. Songez que nons n'avons plus ni chevaux ni cocher, et qu'il faut que notre premier etablissement ne cloche d'aucun côté. Mieux aurait valu alors de n'y rien dépenser du tout. Aut Caesar aut nihil, je déteste les choses faites à-demi. Je peux très bien vivre dans une chaumière, mais quand j'habite un palais, j'aime à être entouré d'une manière analogue. Dixi. —

Nachſchrift. Noch Eines habe ich vergeſſen, verehrte Schnucke. Im Würtembergiſchen werden jetzt alle Affen und Papageien des vorigen Königs verkauft, nebſt anderen ſeltenen Thieren. Ich kenne dort niemand, haſt Du einen Bekannten dort, ſo ſei doch ſo gut, ihm zur Erſtehung einiger niedlichen Affen und Vögel, und wo möglich einiger Damhirſche, Kommiſſion zu geben. Die letzteren würden ſich ſehr gut im Schnuckenthal ausnehmen. Die Stuben unter Deinem Logis nebſt dem Balcon ſollen nun ſo eingerichtet werden

---

37.

Pückler an Lucie.

(Diktirt.)

Den 8. Juni.

Ich habe geſtern einen fürchterlichen Accident gehabt, und es iſt wirklich ein halbes Wunder, daß Bianca und ich noch leben.

Der Bürgermeiſter von Schilda hatte nämlich einen Weg nahe an der Stadt verbeſſern laſſen, und um dem Waſſer Ablauf zu verſchaffen, mitten hindurch einen Graben gezogen. Dies nicht vermuthend, und durch ein Geſpräch mit Bianca zerſtreut, komme ich im Curricle mit vier Pferden beſpannt, im ſcharfen Trabe angefahren; der Wagen giebt im Augenblick wie er über den Graben geſchleudert wird, einen entſetzlichen Stoß, und ich wurde, da ſich unglücklicherweiſe im Wagen ſtand, mit Blitzesſchnelle heraus, und ſenkrecht mit dem Kopf auf's Pflaſter geſtürzt. Der Wagen geht mir über die Bruſt. Nun rennen die vier Engländer zügellos mit Bianca in der fürchterlichſten Carriere über eine Brücke ohne Geländer, und ſtürzen ſich mit ihr fort, über Berg und Thal zu den Wald. Ich hatte mich ſchon (nicht gefährlich beſchädigt), wieder aufgerafft, und nie habe ich etwas Grauſenhafteres geſehen als dieſes Schauſpiel: Bianca in ihrem weißen Kleide, das im Winde flog, ſich um Hülfe ſchreiend in der Todesangſt, an die Wagenſeiten anklammernd, und die Pferde querfeldein dem Walde zu mit ſolcher Schnelligkeit raſend, daß Max und ein Reitknecht, die uns zu Pferde begleiteten, ſie nicht einholen konnten. Bald verlor ich ſie aus den Augen, und denke Dir meine Empfindung, als ich nach einer kleinen Weile, in der ich mich nachzuhinken bemüht hatte, ein Pferd, das zertrümmerte Geſchirr um ſich herumhängend, wieder auf mich zurennen ſehe; gleich darauf erblickte ich ein anderes in gleichem Zuſtande auf dem Felde herumſchweifen. Am Wege lag ein Shawl, bald hernach brachte ein Bauernjunge Biancas Mantel, ein anderer ein Wagenkiſſen. Ich machte mich nun auf das Aergſte gefaßt, doch der Himmel lenkte es unbegreiflich glücklich. Die Pferde hatten ſich auf einen Baum geſtürzt, dieſen umgebrochen, aber durch den Choc alle Geſchirre zerriſſen, ſo daß nur ein Pferd noch am Wagen blieb, welches nun leicht von Max gehalten wurde. So erfuhr ich die näheren Umſtände, als ich eine halbe Stunde darauf auf dem Champ de bataille ankam, wo Bianca ſich ſchon gänzlich von dem ausgeſtandenen Schrecke erholt hatte.

Ich ſelbſt kann heute ſchon wieder recht gut gehen, und auch das Kopfweh hat nachgelaſſen, doch fühle ich mich noch immer etwas betäubt. Der arme Kopf hat ſchon viel aushalten müſſen. Als das Rad mir über die Bruſt ging, muß ich mechaniſch mich mit der Hand zu ſchützen geſucht haben, denn mein kleiner Finger iſt zweimal ſo dick wie gewöhnlich, und die Ringe daran ſämmtlich ſo verbogen, daß ſie nicht mehr abzuziehen ſind. Alles wird bald vorüber ſein, nur meine Mutter iſt etwas krank vom Schreck, denn ſie kam ohngefähr eine halbe Stunde hinterher gefahren, und erfuhr alles noch übertriebener von den Leuten, die es mit angeſehen hatten.

Morgen hoffe ich Dir ſelbſt wieder ſchreiben zu können. Bis dahin lebe wohl und froh. Mit der engliſchen Equipage iſt es nun ziemlich aus, die geſtrige Aventüre hat ihr den Reſt gegeben.

Hermann P.

38.

Pückler an Lucie.

Den 10. Juni.

Für's erſte ſage ich Dir, daß der Schreiber, dem ich meinen letzten Brief diktirte, durchaus nicht wußte, an wen er gerichtet war, weshalb ich auch die Adreſſe vom Fiſchvorleger machen ließ.

— Beſtes Schmückchen, Du wirſt böſe über mich werden, und mich für einen ganz bodenloſen panier halten, denn ich Dir ſage, daß ich noch 2000 Thaler brauche. Nämlich außer den fortlaufenden Arbeiten und Bauten, iſt es hundert Gründe halber ganz unumgänglich nothwendig den Zaun um den Thiergarten, in welchem das Jagdhaus liegt, noch vor der Erndte fertig machen zu laſſen, ſonſt iſt die ganze Anlage nicht nur auf ein Jahr aufgeſchoben, ſondern es iſt auch unmöglich bei einem ſo großen Train das Streumachen und Huthen der Unterthanen mit ihrem Vieh zu verhindern. Beides macht in Hinſicht auf die Schönheit des Waldes, welche beſonders darin beſteht, daß überall ein wunderſchöner hellgrüner Teppich von Rosmarin und Heidelbeeren ſich unter den Bäumen hinbreitet, den größten Schaden. So wie der Zaun fertig iſt, kann nun auch das Wild in den Thiergarten gelaſſen werden, und Du findeſt ſchon im September dann 500 Stück Wild von allen Arten, welches frei darin herumſtreift. Dieſer Zaun wird aber an 3000 Thaler koſten. Ein Dritttheil iſt ſchon fertig. Zu dem Uebrigen gebrauche ich Deine Hülfe. Bedenke nun was ich dieſes Jahr alles bauen muß, oder zum Theil ſchon gebaut habe.

1. Einen groſzen Bauhof, mit zwei Bauſchuppen, und dem Hauſe für den Bauvogt.
2. Einen hohen Ofen und Eiſenhammer.
3. Die Hälfte der Gebäude bei der neuangelegten Glashütte.
4. Eine neue Scharfrichterei.
5. Ein Gärtnerhaus im Park über die Reiße.
6. Ein Malz- und Brauhaus.
7. Eine neue Ziegelei.
8. Eine herrſchaftliche Schmiede im Park.
9. Ein langer Zaun mit Pfeilern um den potager.
10. Ein Flügel des Schloß-Vorwerks im Park.

Dies alles iſt bereits angefangen oder fertig. Noch beſtimmt auf dieſes Jahr und das folgende, aber nicht angefangen ſind

11. Die Dekorirung und Veränderung des Stalles.
12. Die Reitbahn.
13. Die Wagenſchuppen.
14. Dekorirung und Veränderung des alten Schloſſes oder Amthauſes.
15. Dekorirung und Veränderung des Gewächshauſes.
16. Veränderung des alten Malzhauſes zu einem Orangeriekonſervationshaus.
17. Veränderung und Dekorirung der Mühle.
18. Eine Brücke über die Reiße.
19. Bauten verſchiedener Art im Schloß.
20. Eine eiſerne Brücke über den Schloßteich.
21. Die Schleuſe am Kanal aus der Reiße.
22. Ein Badehaus.
23. Eine alte Warte im Park.
24. Eine alte gothiſche Kapelle dito.

25. Drei oder vier bedeckte Ruheſitze.
26. Eine Cottage für uns auf engliſche Art.
27. Drei Gartenwächterhäuſer.
28. Dekorirung und Veränderung des Jagdhauſes.
29. Zwei Zaunwächterhäuſer.
30. Dekorirung und Veränderung des Konkordienhauſes.

Dies iſt alles was wir zu bauen haben, und wozu ich fünf Jahre rechne. Dann ſind wir fertig, und Muskau's Park einzig in Deutſchland. Ein mineraliſches Waſſer iſt auch hier, und ein Bad dann leicht anzulegen. Von der letzten Fête habe ich Dir nichts geſchrieben, weil ich ſie in verſchönerter Geſtalt bei Deiner eigenen Ankunft hier aufführen will.

Ich habe wieder recht lange keinen Brief von Dir; wahrſcheinlich beſchäftigen Dich Carolath und Adelheid zu ſehr. Vergiß mich nicht ganz, wenn ich bitten darf.

Weißt Du, womit ich Dich vergleichen möchte? Mit dem Salz. So wie ohne dies keine Speiſe mundet, ſo kann ich kein Vergnügen mehr voll genießen, weil mir immer das Nöthigſte dazu fehlt — Du. — Mit dem Salz biſt Du auch des attiſchen Salzes halber ſehr wohl zu vergleichen, welches auch niemand ſo reichlich auszuſtreuen verſteht als Du.

39.

Pückler an Lucie.

Den 11. Juni.

Ich begreife nicht, liebe Lucie, was aus meinen Briefen geworden iſt, da Du nun ſchon in dem heute von Dir erhaltenen Schreiben zum zweitenmal Dich über mein Stillſchweigen beklagſt. Cependant je n'ai pas discontinué de vous écrire.

Es freut mich immer, daß Du anfängſt mehr couleur de rose zu ſehen. Sollte Dein Vater wirklich einige Theilnahme für mich zeigen, ſo würde es mir lieb ſein. Für jetzt ſehe ich noch nichts davon, und werde Dir nächſtens wenn es Dich nicht ennuyirt, meine Korreſpondenz mit der Regierung zum Beſten geben. Was die Riemann'ſche Sache betrifft, ſo muß ich wohl erſt warten, was man in Glogau thut, ehe ich mich an Deinen Herrn Vater wenden kann.

So ſehr ich aus vielen Gründen erſt an der C.'ſchen Sache[1] zweifelte, ſo überzeugt bin ich jetzt von ihrem Gelingen. Dein Glaube hat Dir geholfen!

Auf den Beutel freue ich mich ſehr als einen neuen Beweis Deiner Güte.

Beiliegenden Brief von Goedelt aus Hamburg kommunizire ich Dir, die Lampe habe ich abbeſtellt, da ich ſelbſt in England beſſer zu kaufen hoffe.

Was unſere Zuſammenkunft betrifft, ſo richte alles ein, wie Du es wünſcheſt, ſo wird es mir gewiß auch angenehm ſein. Nur mache Dich in Muskau auf eine große Unannehmlichkeit gefaßt, die vor dem Oktober dieſes Jahres nicht gehoben werden kann, nämlich kein friſches, ſondern ſchlammiges von den Enten beſudeltes Waſſer im Schloßteich zu finden, und da er überdem, ehe die Neiße hereingelaſſen wird, geſchlemmt werden muß, ſo wird es auch einen Monat ſehr übel riechen, und dann das Schloß ſo lange ganz unbewohnbar ſein. Dieſe Zeit des Juli oder Auguſt wollte ich zur Badereiſe, und — wo mich ein ſtarkes Heimweh hinzieht, benutzen.

Noch eins! Die Treppe zu dem neuen Logis, welches leider noch immer nicht für die Maler fertig iſt, und vor Ende dieſes Monats nicht fertig werden wird, iſt ſehr ſchmal, kaum drei Ellen breit, und von Stein. Abzuändern iſt ſie nicht. Sonſt glaube ich, wird alles recht leidlich werden, und als ein proviſoriſches Quartier gut genug.

[1] Carolath's Heirath mit Adelheid.

Die Witterung iſt dies Jahr wieder unerhört, beſtändig Wind und Regen, doch ſteht alles ſehr fruchtbar.

Habe doch die Gnade mir die Rechnungsextrakte wieder zuſchicken, die ich Dir mitgetheilt habe; ich brauche ſie.

Beiliegenden Brief erhielt ich von einem impertinenten Gläubiger, der mich aus Caprice zwingen will, ihm ſeine Intereſſen zu ſchicken, bevor er die Quittung für die letztüberſandten retour geſendet hat. Ich hoffe meine ebenfalls abſchriftlich beifolgende Antwort wird in Deinem und Dehn's Sinne ſein.

Da ich von Dehn wegen Schuldenbezahlung nichts mehr erfahren habe, und noch einige Kapitalien gekündigt waren, wie ich Dir, glaube ich, geſchrieben habe, ſo habe ich in Sorau ein Kapital von (6000) Thalern aufnehmen müſſen, welches freilich wieder mancherlei Koſten gemacht hat. Es iſt alſo nun gar nichts mehr gekündigt, und der Neid betrachtet, vergebens ingrimmig, mit tiefer Qual, den Glanz und die Ruhe, die mich umgiebt. Dir, meine gute Schnucke habe ich in der letzten Zeit dies am meiſten zu verdanken, und erkenne es gewiß mit innigem Gefühl.

Etwas beſchämt über den wahren Mißbrauch Deiner Güte, lege ich nun noch einen, mit dem letzten Silber empfangenen Brief von Godet bei. Die Wappenrechnung ſcheint mir etwas exorbitant, doch ſind ſie beſtimmt noch nie ſo gut und ſorgfältig vorher in Berlin geſtochen worden.

Das Wappen, welches Du zurückverlangt haſt, ſchicke ich Dir nächſtens. Hat mein Projekt, während einer Illumination herzukommen, Deinen Beifall? Mir iſt ſo bange für Muskau, daß ich es gar nicht wage, auf einmal den Schleier davon wegzuziehen, ſondern erſt nach und nach Dich daran gewöhnen möchte, bis ich Dich überredet habe, es hübſch zu finden. Entſetzlich unter Deiner Erwartung mußt Du es finden, aber das iſt bei allem in der Welt der Fall. Das Meer, der Veſuv, Paris und London, alles fand ich weit unter meiner Erwartung. Nur einem begegnete ich, das über meine Erwartung war. Erräthſt Du was?

Deine Güte und Liebe.

Dein treuer Dich ſehr
liebender Hermann.

40

Pückler an Lucie.

Den 12. Juni.

Frau Kommiſſaire Schmucke wird ergebenſt gebeten, mit rückkehrendem Wagen 50 Pfund beſtes Engliſches Reihgras und 10 Pfund feinen niedrigen weißen Kleeſaamen gütigſt beſorgen zu laſſen. Der Wagen bringt Möbel für meine Mutter nach Berlin.

Beiliegenden Brief habe ich neulich von unſerem Landrath erhalten. Sage mir Deine Meinung über das, was ich antworten ſoll. Ich dächte, wenn der König mir den Titel als General geben könnte, was er nicht thun wird, ſo wäre die Sache ſchicklich, als Landwehroberſt aber mich zu melden, und ſo unter einem Herrn von Miltitz u. ſ. w. zu ſtehen, würde ſich mit meiner Attitüde als Muskau's Beherrſcher nicht gut vertragen. Meine Meinung war zu antworten, daß ich im Kriege für's Vaterland jederzeit mich erböte meinetwegen als Gemeiner mitzugehen, daß ich mich aber im Frieden mit dergleichen Demonſtrationen zu verſchonen bäte.

Meine Korreſpondenz mit der Regierung wird Dich hoffentlich amüſiren. Nächſtens ſchicke ich Dir einen Theil davon, von dem ich wohl wünſchte, daß Du ihn discurſive bei Gelegenheit Deinem geehrten Herrn Vater mittheilen könnteſt.

Schicke mir den Brief des Landraths wieder zurück.

Ich freue mich recht auf die Zeit, liebe Lucie, wenn ich Dich über alles um Rath fragen werde können. Unſerem vereinten Bemühen, denke ich, wird das Klügſte und Paſſendſte ſelten entgehen. In dieſer Hinſicht halte ich Dich auch viel klüger wie mich.

Morgen mehr mit der Poſt. Ich küſſe Dich in Gedanken.

H. P.

41.

Pückler an Lucie.

Muskau, den 15. Juni.

Es freut mich ſehr, daß Dein Lieblingswunſch endlich erreicht iſt. Deine eigene Freude muß ausnehmend groß geweſen ſein, da Du gar keine Notiz davon genommen haſt, daß ich nahe daran war, den Hals zu brechen, noch irgend einen anderen Punkt meiner Briefe beantwortet haſt.

Was Muskau betrifft, ſo geſtehe ich, daß ich es viel lieber ſähe, wenn Du erſt künftiges Frühjahr hieher kämeſt. Dann würde es leidlich ſein. Die Unmöglichkeit es früher in Stand zu ſetzen, ohngeachtet aller angewandten Mühe und Koſten, leuchtet mir jetzt leider deutlich ein. Wir könnten ja uns an jedem anderen Ort verheirathen, und nach der Badereiſe, die ich nicht entbehren kann, den Winter in Italien oder Paris zubringen. Doch wie Du willſt, nur bitte ich Dich, Deine, ich weiß ſelbſt nicht warum, ſo hoch geſteigerten Erwartungen ganz herunterzuſtimmen, denn was Du einmal im Scherz zu ſagen glaubteſt, iſt wirklich wahr, nämlich Du findeſt ein altes baufälliges Schloß von einem ſchlammigten Graben umgeben, in dem die Fröſche, anſtatt der Nachtigallen im Gebüſche, wahrhaft unausſtehlich quaken, von zwei Seiten Ruinen, Stein und Erdhaufen, und nur von einer eine Wieſe mit einigen unreifen Pflanzungen, und nur wenigen alten Bäumen — dies iſt im Grunde die ganze Herrlichkeit, die Dich erwartet. Rund herum Sand und Kiefern, im Schloſſe

BIBLIOTHEK DER DTSCH. LITERATUR 3-598-52254-1
PÜCKLER-MUSKAU, H. VON FN. 0933/004

saur

keine einzige Stube, die nicht baufällig wäre, abgeſchabte Möbel, und vom Wind durchzogene Fenſter und Thüren. So iſt es jetzt wirklich, liebe Freundin, im Frühjahr kann es anders ſein, denn die Kunſt kann viel, doch bleibt, ich ſehe es mit Verdruß ein, das Ganze immer ein thörichtes Unternehmen, das ich jetzt gewiß nicht anfangen würde. Da es nun in der gezwungenen Lage mein eigener Vortheil iſt, mich ſelbſt zu täuſchen, ſo habe ich auch Dich getäuſcht, und oft iſt es mir lächerlich geweſen zu ſehen, wie ich Leuten, die hierherkamen und alles höchſt ordinair fanden, ſo eingeſprochen habe, daß ſie am Ende, ſie wußten ſelbſt nicht wie, mit der Idee fortgingen, ſie hätten hier wirklich alles das geſehen, was ich ihrer Einbildungskraft vorgeſpiegelt hatte. Aber nüchtern beſehen und gewürdigt, kann ich Dir mein Ehrenwort geben, daß in der That wenig, ſehr wenig hier vorzüglicher iſt, als in unſerem Sandlande es überhaupt zu finden iſt, beſonders jetzt, wo noch alles über und durcheinander liegt.

Komme alſo, liebe Lucie, wenigſtens nur mit der Idee her, recht viel hier auszuführen, aber um Gotteswillen Dich nicht an dem ſchönen Ausgeführten zu freuen. Willſt Du meinem erſten Plan nicht folgen, ſo beſtimme mir den Tag, wo ich Dich in Frankfurt abholen ſoll, um Dich durch die Wüſte hieher zu begleiten. Ich muß es vorher wiſſen, damit ich die Anſtalten zu der Illumination machen kann. Ich bin übrigens ſehr unwohl, und glaube beinah, der letzte Unfall iſt nicht ganz ſo gut abgelaufen, als ich mir erſt ſchmeichelte, da ich ſeitdem faſt unaufhörlich an Kopfſchmerzen leide. Ich gehe deshalb, um ganz ungeſtört zu ſein, heute auf das Jagdhaus, wo ich eine Woche zubringen will. Eine Menge unangenehmer Geſchäfte verkümmern mir ohnehin hier das Leben.

Lebe wohl

Dein Freund H. P.

Ich glaube, wir hätten die Sache mit Carolath beſſer für unſer Intereſſe benutzen können.

42

Pückler an Lucie.

Jagdhaus, den 17. Juni.

Mein Humor iſt hier etwas beſſer geworden, liebe Schnucke, aber ein entſetzlicher Schnupfen und Katharr inkommodirt mich außerordentlich. Dabei hören die unangenehmen Geſchäfte, welche größtentheils in Verhandlungen mit der Regierung beſtehen, die ſo eigenmächtig handelt, wie wir es ſonſt nicht gewohnt waren, noch immer nicht auf, und es gehört wirklich viel Stoizismus dazu, ſeine gute Laune nicht dabei zu verlieren. 1500 Mann Ruſſen, die als Einquartierung jetzt in meiner Herrſchaft liegen, und für welche vom Lande nicht das mindeſte vergütigt wird, ſind bei der allgemeinen Noth der Landleute auch kein Gegenſtand des Vergnügens. Wir können bei dieſen fortwährenden Durchmärſchen immer noch die Segnungen des Friedens nicht gewahr werden.

Es ſcheint, daß Du mich über die Carolath'ſche Herrlichkeit ganz vergißt, denn außer dem berühmten Stafettenbrief, der von Anfang bis zu Ende von nichts anderem als dieſem vortrefflichen Prinzen handelt, bin ich ſeit zehn Tagen ganz ohne Nachricht von Dir.

Ich erwarte alſo dieſe, ehe ich weiterſchreibe. Die Taſſen für die Gräfin Haake ſind von England abgegangen, und ich erwarte ſie binnen vier Wochen hier. Die hieſigen Thiergartenanlagen haben einen guten Fortgang, und dieſe, glaube ich, werden Dich mehr befriedigen, als die Muskauer, wenn Du Waldgegend liebſt. Ueberhaupt wird mir ein Stein vom Herzen ſein, wenn Du erſt alles kennſt, was mir gehört, und wir dann beide gemeinſchaftlich es zu verſchönern arbeiten werden. Doch fürchte ich faſt, Du wirſt das Intereſſe nicht daran nehmen können, das ich habe, und dann kannſt Du der Langenweile hier nicht entgehen, um ſo mehr, wenn Du gefunden haben wirſt, daß Deine Vorſtellungen ganz übertrieben waren. Voila du rabâchage.

Nun ſpreche ich über dieſen Gegenſtand nichts mehr. Du weißt meine Geſinnung, und ich bitte Dich recht inſtändigſt, von nun an den Plan für die Zukunft ohne alle Rückſicht auf mich, der oft ſelbſt nicht weiß, was ihm frommt, ganz nach Deinem Wunſche feſtzuſtellen, nur die Reiſe in's Bad muß ich machen, denn ich befinde mich wirklich elend, und die nach England wünſche ich ſehr. Beide laſſen ſich auch ſehr gut verbinden, und dann gehöre ich Dir ganz an, habe keinen Wunſch mehr, als die Deinigen. Hoffentlich werden unſere Arrangements nicht ſo lange dauern, als die langweilige Scheidung, obgleich mir vor den Weitläufigkeiten mit Dehn Angſt und bange iſt.

Wenn dazu nun noch alle die Sorgen und Verdruß aller Art kommen, den ich hier habe, wo mir bald da bald dort etwas in den Weg geworfen wird, ſo geſtehe ich, daß ich manchmal alles im Stiche laſſen, und mit einer geringen Revenue, aber frei wie ein König, nach Amerika fliehen möchte. Zwänge mich das Schickſal zu ſo einem Schritt, ſo würde ich, glaube ich, nie froher geweſen ſein, aber ihn freiwillig zu thun, fürchte ich mich deshalb, weil ich nicht ſicher wäre, mir künftig Vorwürfe darüber zu machen, denn einmal verlaſſen, dürfte ich nie wieder hieher zurückkehren. Vielleicht ändert Deine Nähe, Theilnahme und Rath hierin in Zukunft vieles, jetzt bin ich ſchwermüthig, weil ich mir überall Feſſeln angelegt fühle. Wenn die Anlagen jetzt eingeſtellt werden müſſen, und ich fürchte es, weil ſie zu viel koſten, ſo iſt mir vollends das Leben nicht mehr lieb, und das Hierſein unausſtehlich. Lebe wohl, ich bin zu melancholiſch, um Dich noch weiter mit meinen Jeremiaden zu ennuyiren.

H. P.

43.

Pückler an Lucie.

Quelle aimable folie. Du närriſche Schnucke, mir den Wegelehner zu ſchicken. Unſere Stafetten kreuzen ſich auf allen Wegen. Es iſt Zeit, daß wir zuſammenkommen.

Ich war eben vom Diner aufgeſtanden, und hatte mich um 5 Uhr zu Bette gelegt, wo ich die Reiſen der Princesse de Galles mit ziemlicher Langerweile las, als Herr Wegelehner erſchien. Unſer Geſpräch war ungefähr folgendes:

Ich. Lieber Wegelehner, was bringt Sie denn her?

W. Ich weiß es nicht, Ihr Gnaden, hier ſind die Briefe.

Ich (leſend). Die Gräfin befindet ſich doch wohl?

W. O ja, außerordentlich wohl, Exzellenz ſind Tag und Nacht beſchäftigt, und ſehr vergnügt. Es iſt auch immer viel Geſellſchaft da, es werden oft Parthieen gemacht. Vor einigen Tagen war eine große Geſellſchaft im Grunewald.

Ich. Nun, und Gräfin Adelheid?

W. O, die ſpringt mit gleichen Beinen in die Höhe, Conteß ſind ſo außerordentlich luſtig, daß man manchmal gar nicht weiß, was man davon denken ſoll.

Ich. Iſt Gräfin Helmine auch von der außerordentlichen Luſtigkeit mit angeſteckt?

W. Ach nein, die Helmine zieht ſich in ſich, die kann ſo was gar nicht recht mit anſehen. Sie ſagen aber, Conteß wird ſie mitnehmen, und ſie will nun, da alles heirathet, auch heirathen.

Ich. Nun, und wen denn?

W. Ich weiß es nicht.

(Pauſe.)

W. Der Herr Graf leben hier recht einſam.

Ich. Ja, es iſt ziemlich einſam hier im Walde.

W. Das wundert mich nur, wie der Herr Graf die Einſamkeit ſo vertragen können, da Sie doch immer in der großen Welt beſchäftigt (ſo drückte ſich Herr W. nicht ganz paſſend aus) geweſen ſind.

Ich. Ach ja, ich liebe die Einſamkeit recht ſehr, die Frau Gräfin würden ſie wohl nicht ſo gut ertragen können.

W. Ach Gott bewahre, das glaube ich nimmermehr, Exzellenz Frau Gräfin würden hier nicht lange aushalten können, Exzellenz lieben zu ſehr die große Geſellſchaft.

O weh, dachte ich bei mir ſelbſt.

Der Beutel iſt wirklich wunderſchön, aber zu ſchön für einen homo, ich werde ihn Dir daher bei Deiner Ankunft wiederſchenken, damit er auf Deinem Schreibtiſche prange. Das Geld war mir ſehr angenehm, und für meine Unterthanen iſt bei der jetzigen Noth die Menge Geld, die ſie durch uns erhalten, ihr Erretter vom Verderben. Dies iſt eine der beſten Seiten der Anlagen. Ich danke Dir vielmals dafür.

Daß Helmina nicht mit auf's Jagdhaus kommt, iſt ſchade; ſie würde Dir die Einſamkeit, die Du nicht wohl ertragen kannſt, doch in etwas variirt haben. Soll denn meine ſanfte Mimi nun gar nicht herkommen? Ich glaube, die arme Kleine fürchtet mich wie eine Vogelſcheuche.

Für die vortreffliche Beſorgung aller meiner Kommiſſionen danke ich hundertmal. Wenn es nöthig wäre, ſo würde ich Dir Wegelehner noch mehr rekommandiren und an's Herz legen. Ich halte ihn wirklich für einen ſeltenen Diener, dem nur Kleinigkeiten fehlen, und der alle Hauptſachen beſitzt.

Alles übrige iſt bereits in meinem letzten Briefe abgehandelt, und ich erwarte Deine Befehle. Deine Idee, uns hier auf dem Jagdhauſe trauen zu laſſen, gefällt mir ſehr. Es iſt hier in der Nähe auf einem meiner Dörfer ein höchſt lächerliches Subjekt von Pfarrer, den ich alle Wochen zweimal herkommen laſſe, um ihn zum Narren zu haben. Pour la rareté du fait müſſen wir uns von dieſem trauen laſſen, denn um Gotteswillen nichts Lugubres bei dieſer Zeremonie, ſonſt laufe ich davon, denn auch hierin bin ich wie ein Mädchen, und habe von jeher vor dem Heirathen eine gewaltige Angſt gehabt. So aber werden wir Mühe genug haben, uns das Lachen zu verbeißen. Ueberhaupt werde ich Dir hier mit lauter Karikaturen aufwarten, um Dir die Einſamkeit erträglich zu machen.

Adieu, Du liebe Schnucke, Gott gebe Dir Freude und Luſtigkeit, und ſo viel Luſtparthieen im Berliner Sande mit dem unvergleichlichen Prinzen und ſeiner angenehmen Geſellſchaft, dem Herrn von Reibnitz und Hofrath Michel, als nur auszuführen ſind. Wie wird dagegen die Einſamkeit des armen Jagdhauſes abſtechen! Wegelehner wird jetzt eben, während eines rollenden Gewitters, abgefertigt. Könnte er doch auf einem Blitze nach Berlin reiten, und mich auf dem Schwanze mit aufhucken, um Dir plötzlich mit drohendem Finger zu erſcheinen, einen Kuß zu geben, und Dich neckend dann wieder hieherzuſchwinden, denn was ſich liebt, das neckt ſich. —

44.

Pückler an Lucie.

Jagdhaus, den 21. Juni.

Endlich erhalte ich einen Brief von Dir, der in ſolcher Eile geſchrieben iſt, und dem man es nur zu deutlich anſieht, wie haſtig man ihn abzufertigen geſucht hat, um nur wieder bald davon los zu kommen, daß ich bald wieder böſe darüber geworden wäre, wenn man einem ſo liebevollen und liebenswürdigen Weſen als Du biſt, ernſtlich böſe werden könnte.

Mache es mit Dehn wie Du willſt; wo ich Dich ſelbſt abholen ſoll, und wann, erwarte ich ebenfalls Deine Befehle. Den Gedanken, erſt einige Tage auf dem Jagdhauſe zu bleiben, finde ich ſehr paſſend und reizend für mich, nur fürchte ich, wirſt Du dort in den erſten 24 Stunden vor Langerweile krank werden. Auch iſt alles nur ſehr häuslich und einfach hier eingerichtet, auch die Promenaden im Walde noch nicht für Damen praktikabel. Ich befinde mich deſto wohler hier, beſonders amüſirte mich heute eine Jagd zu Fuße, auf welcher zwei Raubvögel von mir geſchoſſen, und zwei Füchſe von meiner Strelka gehetzt wurden. Die außerordentliche Dürre, welche bei uns herrſchte, macht die neuen Anlagen und das neue Gras in Muskau ſehr unſcheinbar. Ich war geſtern dort, um ſelbſt auf der Poſt Deinen Brief in Empfang zu nehmen.

Das Schlämmen des Schloßteiches, liebe Lucie, iſt unerläßlich, weil es nur im hohen Sommer geſchehen kann, und wir früher die Schleuſe nicht bauen können, durch welche das Flußwaſſer in den Park gelaſſen werden ſoll. Bevor nicht Flußwaſſer im Park iſt, ſind die ganzen Anlagen nicht 6 Pfennige werth. Wenn Dich nur alles recht intereſſiren wird, ſonſt, ſage ich Dir, werden wir ſchlecht zuſammen leben! Jetzt magſt Du tadeln, ſo viel Du willſt, wenn Du nur einſiehſt, daß viel Schönes werden kann — und das iſt der Fall. Jetzt iſt es aber wirklich noch erbärmlich, davon habe ich mich nach einer kurzen Abweſenheit geſtern wieder recht überzeugen können.

Da Du auf das Jagdhaus kommen willſt, ſo mußt Du nicht über Frankfurt, ſondern über Kottbus kommen. Willſt Du, liebe Freundin, daß ich Dir dann bis Lübben entgegenkomme? Dies iſt der halbe Weg. Schicke mir doch mit dem Wagen, den ich morgen an Steinmeyer ſende, einige Bronceleuchter von den Deinigen, welche wir auf dem Jagdſchloß brauchen können.

Für das Geld danke ich Dir vielmals, es iſt aber noch nicht angekommen. Bis jetzt habe ich noch immer fortgefahren als Wüthrich anzulegen, und Himmel und Erde in Bewegung zu ſetzen. Aergerlich dabei iſt es, daß Du nichts davon ſiehſt, da die größten und koſtſpieligſten Arbeiten in Einreißen, Erdanfüllungen und Abtragungen von anderem Terrain beſtanden haben, die äußerſt koſtſpielig ſind, und wenn ſie fertig geworden, für den, der die Gegend vorher nicht kannte, keine Spur von der Herkulesarbeit mehr zurücklaſſen. Auf dem Jagdhaus wirſt Du wenigſtens den großen ellenhohen Zaun ziemlich eine deutſche Meile weit fertig finden. Wenn wir hier ſo langſam arbeiteten, als die Königlichen Anlagen unter den Linden betrieben werden, ſo brauchten wir wenigſtens ein Jahrhundert, um die Hälfte meiner Pläne zu realiſiren. Was mich ärgert, iſt, daß Du gar keinen Antheil mehr an meinem Wirken nimmſt, ſondern nur in dem Vergnügen der Wäſche und des Kleiderankaufes für die Ausſtattung lebſt, wie eine Pfarrerswittwe. Ich habe hier allerlei Loſes im Sinne, doch will ich es Dir erſparen, weil es mich eigentlich pikirt.

Ich bleibe nun auf dem Waldſchloß, und erwarte Deine Befehle, und ſchreibe nun nicht eher, bis ich von Dir Antwort auf dieſen Brief erhalte.

Der beleidigte Myſanthrop.

45.

Pückler an Lucie.

Den 28.

Eben leſe ich: „Unbegreiflich iſt es mir, warum die Redensart: an den rechten Mann bringen, immer noch ſo allein daſteht, warum man nicht auch ſagt: an die rechte Frau bringen, denn daß dieſe nicht ſelten mehr vermöge, als der rechte Mann, und daß die rechte Frau immer der Hebel zu den größten Begebenheiten geweſen ſei, wem wäre das wohl unbekannt. — Du lieber Himmel, wie ſo Mancher wäre ohne die rechte Frau nie der rechte Mann geworden.“

Biſt Du nun wohl, Lucie, die rechte Frau, um aus mir den rechten Mann zu machen? Denn daß mir, um der rechte Mann zu werden, nur die rechte Frau fehlt, glaube ich mit feſter Ueberzeugung, und ſchäme mich deſſen gar nicht.

Den 27.

In dieſem Augenblick erhalte ich beim Aufſtehen Deinen Brief. Ein angenehmer Morgengruß! Er hat mich ſehr geärgert, und da ich ihn nicht zum zweitenmal leſen will, ſo hebe ich blos die beiden Punkte aus, die mich am meiſten verdroſſen haben.

Wenn ich irgend etwas in der Welt, das den Begriff einer alten Predigerswittwe angehört, wirklich in Dir wüßte, ſo trauſt Du mir wohl Delicateſſe genug zu, um Dich nicht ſo zu nennen. Kann ein kindiſcher Scherz, wie dieſer, in dem, wie ich gern geſtehe, gar kein Salz iſt, Dich beleidigen, ſo verſtehen wir uns nicht mehr.

Die zweite Anſpielung, daß ich gern eine gewiſſe Superiorität mir anmaßen, und dieſelbe zu verſtehen geben möchte, iſt nun vollends ſoweit von meinem innerſten Weſen entfernt, daß ich im Gegentheil täglich die prévention bedaure, mit der Du eine Menge vortrefflicher Eigenſchaften in mir finden willſt, die gar nicht da ſind. Ich verſichere Dich auf meine Ehre, daß ich mich zwar unglücklicherweiſe für originell anſehen muß, aber keineswegs für ausgezeichnet in irgend etwas halte, in vielem aber mich ſo erbärmlich finde, daß ich nur zu oft gewünſcht habe, der liebe Gott möge dieſe Form wieder zerbrechen, die bei der Anlage vielverſprechend, ſo elend vollendet worden iſt. Dies fühle ich ſehr bitter, und Du wirſt es ſehr bald auch ſehen, wenn Du die gefärbte Brille ablegſt, mit der es Dir eine Weile Freude gemacht hat, mich zu betrachten.

Du biſt unendlich viel beſſer, auch viel klüger, in einer einzigen Eigenſchaft ſtehſt Du mir vielleicht nach, die auch mir ſelbſt ein Räthſel iſt, nämlich bei beiſpielloſer Offenheit, die auf nichts Rückſicht nimmt, doch eine meiſterhafte Verſtellung, die faſt immer nur den Schein ſtatt der Wahrheit giebt. Dieſe Verſtellung iſt aber keineswegs ſtudirt oder künſtlich, ſondern meine Natur, weshalb auch faſt Jeder, der in näheren Beziehungen mit mir geſtanden hat, mich anders, bald nachtheiliger, bald vortheilhafter beurtheilt.

Ich *ſelbſt* weiß nur, wie alltäglich, gemein, und faſt möchte ich ſagen, ſchlecht ich bin. Iſt denn dieſe grobe, verruchte Unſittlichkeit nicht ſchon Sünde in der tiefſten Bedeutung! Mein Gefühl widerſteht dieſen ſeichten, bemitleidungswürdigen Grundſätzen, die mich nie täuſchten, am wenigſten mich ernſtlich glauben machen konnten, daß es je einem Menſchen möglich geweſen ſei, ſein Glück in ihnen zu finden, das, ſo wahr die Sonne am Himmel glänzt, nur in der Tugend liegt!

Ich bin verdorben, zur thieriſchen Natur herabgezwungen, zum niedrigſten Egoismus herabgewürdigt, ſeit ich des guten Engels Nähe höhnend von mir wies. Nur ſelten glaube ich mit thränendem Auge den Abdruck ſeines Bildes am Saume jener goldenen Wolken noch einmal zu erblicken, den Klang ſeiner ſanften Stimme wie das ferne Säuſeln des Abendwindes in den Bäumen mit ſüßem Schmerze zu vernehmen! —

Um Dich, mit dem edlen Herzen, iſt es ſchade, mir wäre der Tod am beſten. —

Lebe wohl, und vergiß mich!

Mit Widerwillen ſchreibe ich den Namen Hermann,
dem ich keine Ehre bringe.

46.

Pückler an Lucie.

Den 28. Juni.

Theuerſte Schnucke,

Aus meinem geſtrigen Briefe wirſt Du geſehen haben, daß ich nicht umſonſt vier Jahre der goldenen Jugend in einer herrnhutiſchen Anſtalt zugebracht habe, und ziemliche Anlage zu einem Herrnhuter in spe beſitze. Heute aber bin ich etwas weltlicher geſtimmt, und denke, daß ich doch eigentlich wohl nicht ganz ſo übel bin, auch der liebe Gott ſehr groß und gut, und unſereins ſo ganz entſetzlich unbedeutend, daß es wohl ziemlich auf eins herauskommt, was für eine Livree man gerade trägt, ſintemal ja auch das Lamm und der Tiger hier beiderſeits ſich recht wohl befinden, und zwiſchen dieſen Extremen ſtehe ich ja mit recht vielen Millionen gemeinen Schlingeln ſo gerade in der Mitten, weder kalt noch warm, ſo recht erbärmlich, daß es eine Freude iſt.

Alſo einen Konditor haſt Du angenommen. Da er Maret heißt, iſt er wahrſcheinlich ein Verwandter vom Duc de Bassano, alſo von guter Familie. Wenn er nur die Früchte hier gut genug zum Einmachen finden wird. Es iſt eine Eigenheit der hieſigen Früchte, mich als das ſchönſte Früchtchen mit eingeſchloſſen, daß ſie faſt alle wurmſtichig ſind. — Doch Spaß bei Seite, ich glaube nicht, daß es dem Zuckerkünſtler möglich ſein wird, aus den hieſigen ſehr ſchlechten Früchten gute Confitüren zu machen, auch nicht einmal wohlfeiler, als der Fidelberger in Paris ſie mir liefert. Das Lokal mag er ſich ſelbſt einrichten, viel Geräthſchaften wird er nicht vorfinden, da ich bisher die Konditorgeſchäfte größtentheils vom Koch mit beſorgen ließ. Hoffentlich hat dieſer Maret eine gute Tournüre, und anſtändiges Aeußere. Uebrigens bekommen wir eine ganz ungeheure Haushaltung zuſammen. Ich dächte, in einem Jahre bekehrten wir uns ſowohl chriſtlich als auch ökonomiſch, jagten alles zum Teufel, wo es hingehört, und reiſten zur Frau von Krüdener. Mich ekelt der Luxus, die Sünde, und das ganze Leben an. Wenn ich am 6. Juli noch lebe, werde ich den Wagen ſchicken.

Ich kann meiner Schwermuth nicht Herr werden!

Lebe wohl.

H. P.

Mein Gemüth iſt krank, ich öffne aber den Brief wieder, weil es mich ſchmerzt, Dir, die ſo gut und liebevoll iſt, Kummer zu machen. Verzeihe mir, ich weiß nicht, welche ſonderbare Stimmung mir die Freude an allem benimmt, und mich mit Ueberdruß und Mißmuth erfüllt!

Schicke von Deinen Leuten und Sachen her, was Du für gut findeſt, ich werde die erſten zu Deiner Bedienung auf dem Jagdhaus inſtalliren, die anderen hier aufheben. Den 3. Juli ſoll von hier ein Wagen nebſt einem Revierjäger nach Berlin abgehen. Wann willſt Du ſelbſt von Berlin abreiſen, und wann wird Dehn herkommen? Du ſchreibſt mir darüber nichts.

Nimm es nicht übel, wenn Du mich melancholiſch findeſt, und denke, daß die Zeit es ändern wird. Jetzt iſt es mir unmöglich, von Einrichtungen und Feſten zu ſprechen. Lebe wohl und vergnügt, ich wünſche Dir herzlich Glück und Segen.

Hermann.

P. S. Habe doch die Güte, mir die Abſchrift meiner Antwort an die Regierung wieder zurückzuſchicken, da ich ſie brauche wegen einiger Korrekturen, die ich darin gemacht habe, und von denen ich die Kopie zu nehmen vergeſſen habe. Sei mir nicht böſe, gute Schnucke, Deine Liebe iſt für mich ein hohes Glück.

47.

Pückler an Lucie.

(Juli 1817.)

Du haſt bemerkt, liebe Schnucke, wie ſehr mich Dein letzter Brief mit der Nachricht von Adelheid's Heirath verſtimmt hat, und ich möchte faſt ſagen, ordentlich erbittert, ohne daß ich ſelbſt den Grund davon aufzufinden im Stande war. Endlich iſt er mir klar geworden, und ich habe nicht ohne Verwunderung erkannt, daß die Urſache meines Mißvergnügens in nichts anderem, als einer Art Eiferſucht beſtand, Dich eine ſo lebhafte Freude empfinden zu ſehen, zu der ich ſelbſt gar nichts beigetragen hatte, ja im Gegentheil, an deren Erfüllung ich von Anbeginn auf eine Dir gewiß unangenehme Art gezweifelt habe. — Wie ſchwach iſt der Menſch, und wie eitel! Verzeih, liebe Schnucke, wenn ich widerwärtig geweſen bin, und beſchleunige den Augenblick, wo Deine liebliche, friedenbringende Gegenwart alle die Nebelwolken, die ſo oft mit Sturm über meinen Horizont hinziehen, in ewig glänzenden, ſanft wärmenden Sonnenſchein verwandeln wird. Dein langes Stillſchweigen beunruhigt mich über Deine Geſundheit. Schone Dich ja, und ſei immer ſo aufrichtig, in guter und böſer Laune gegen mich, als ich es gegen Dich bin; denn nicht allein in Worten beſteht die wahre Aufrichtigkeit, ſondern ſich in jeder Nüance ohne Schleier ſo zu zeigen, wie man gerade ausſieht. Freilich, immer vortheilhaft kann man dann nicht erſcheinen, aber wenn man ſich liebt, iſt es eine Freude mehr, des Anderen Fehler zu tragen. Du, meine theure Lucie, biſt edel genug zu ſolcher Güte! —

Ohngeachtet meines entſetzlichen rhume de cerveau et de poitrine, krieche ich den ganzen Tag im Walde durch Sumpf und Geſtrüppe, um Plätze für neue Anlagen und Wege ausfindig zu machen. Das Wild iſt meiner ſchon ſo gewohnt, daß es ganz ruhig ſtehen bleibt, ich mag zu Wagen, zu Pferde oder zu Fuß kommen. Auf dem Jagdhaus ſelbſt habe ich eine kleine Herde von gerade 12 Stück jungen Rehen, die mit rothen Bändchen und einer kleinen Glocke am Halſe, wie Lämmer herumlaufen, und von 3 Ziegen geſäugt werden. So lebe ich hier ganz allein ein wahrhaft patriarchaliſches Leben, die Nacht leſe ich, am Tage in der Hitze ſchlafe ich, und den Abend von 5 bis 10 Uhr bringe ich im Walde zu. Um 10 wird erſt dinirt, eine neue ſehr zweckmäßige Mode, die aber meine Mutter und Schweſtern und Schwäger zur Verzweiflung brachte. Meine Schwäger beſonders brachten den größten Theil des Tages in der Küche zu, um verſchiedene à comptes auf die Mahlzeit zu ſich zu nehmen. Meine Mutter behauptete, das würde ganz anders werden, wenn Du erſt hier ſein würdeſt und deutete mir ſo den Pantoffel für die Zukunft an, ich hoffe aber im Gegentheil Dich von der Vortrefflichkeit dieſer Lebensart bald zu überzeugen.

Mit wahrer Sehnſucht erwarte ich einen Brief von Dir — Du gute, liebe Seele.

Dein manchmal mißmüthiger
aber immer treuer Hermann.

48.

Pückler an Lucie.

Den 29. Juni.

Zu einem vollkommenen engliſchen Fashionable fehlte mir nur noch der Spleen, und wie es ſcheint, hat ſich dieſer nun auch eingefunden. Ich habe Dir gewiß geſtern und vorgeſtern ſchönen Unſinn geſchrieben, ich ſelbſt weiß den Inhalt dieſer Briefe nur noch halb, ich wünſchte, daß ich das nämliche von der trüben Stimmung ſagen könnte, die ſie mir in die Feder diktirte.

Für's erſte iſt die Urſache derſelben gewiß körperlich, aber viel trägt auch, aufrichtig geſtanden, eine gewiſſe Schwäche dazu bei, die mich unbeſchreiblich beſorgt macht, durch das immer mit einer Art von heiliger Scheu angeſehene Heirathen den größten Theil einer über alles geſchätzten Freiheit (nicht zu verlieren, denn ſo leicht laſſe ich ſie mir nicht nehmen), aber doch in ihrer Ausübung mannigfach und unbequem geſtört zu werden. Die weiblichen Waffen ſind in dieſer Hinſicht äußerſt gefährlich, und ſo gut und liebevoll Du biſt, ſo zweifle ich doch auch bei Dir nicht an Voltaire's: ce qui plait aux femmes.

Verſpreche mir alſo, nie Dich meinen Einfällen ſo zu widerſetzen, daß ich es merke. Ich bin ſehr unbeſtändig und gebe leicht Dinge, die ich am lebhafteſten gewünſcht habe, wieder auf, ſo bald ihre Erfüllung nahe, oder keine Schwierigkeit mehr zu beſiegen iſt. Auch vollkommenem, unüberwindlichem Widerſtande weiche ich ſogleich, aber ſolcher Widerſtand, deſſen Beſiegung ich für möglich halte, bringt auf mich immer das entgegengeſetzte Reſultat hervor. So habe ich zum Beiſpiel zwei Lieblingspläne. Der eine iſt eine Reiſe in andere Welttheile, der andere, den erſten Krieg einer europäiſchen Nation gegen die Türken als Volontair mitzumachen. Beide Pläne werden vielleicht nie von mir realiſirt werden, wollteſt Du ſie aber einmal bekämpfen, ſo würde ich glauben, nicht mehr ohne ihre Erfüllung leben zu können. Mißbillige frei alles was Dir nicht gefällt, nimm Dir kein Blatt vor den Mund, wie man ſagt, aber gieb nichtsdeſtoweniger de bonne grâce und freudig nach, wenn ich es wünſche.

Ich kann Dir dagegen keineswegs daſſelbe gegen Dich verſprechen, das iſt einmal die leidige Tyrannei der Männer! Hier fällt mir etwas Komiſches ein, nämlich ich glaube, wir werden uns von unſerem gefährlichſten Fehler, nämlich dem der Verſchwendung, durch das Schrecken, welches wir uns dadurch gegenſeitig einflößen werden, beide kuriren, wie in der Komödie die zu hitzige Frau dadurch geheilt wird, daß ſich ihr Mann noch zehnmal hitziger anſtellt, oder der Vater den

Sohn dadurch von der Leidenſchaft des Spieles zurückbringt, daß er unterrichtete Freunde vor den Augen des Sohnes ſelbſt ſein ganzes Vermögen zu verſpielen ſcheint.

Im Uebrigen mußt Du mir aber unbedingt folgen, das heißt en gros, Deiner weiblichen Feinheit bleibt es immer überlaſſen mich unſichtbar zu leiten, ſo daß mein Wille mir unbewußt nur immer von dem Deinigen hervorgebracht wird.

Nun zu etwas Anderem, unſerer Einrichtung. Wohl thun wir gewiß, wenn wir ſie nicht gleich im Anfang übertreiben. Sie wird ohnedem ſehr groß.

Wir haben jetzt 1 Haushofmeiſter
1 Offizier
2 Kammerdiener } macht 4 Perſonen in Zivilkleidung.

Ich dächte 2 Jäger
2 Bediente } 4 Perſonen in Livree wären auch genug.

Außerdem 1 Koch, und
1 Portier, welcher zugleich ein verkleideter, geheimer Tapezier wäre, und welchen Du noch zu beſorgen hätteſt.

Im Uebrigen beſtelle an Silber, Porzellan, Möbel und dergleichen ja nichts mehr, da wir ſchon mehr als zu viel haben, und im Grunde doch alles das Zeug wenig bleibenden Genuß gewährt. Ich habe es mein ganzes Leben hindurch leider gefühlt, wie man ſich das ganze Leben verbittert, wenn man immer den Zuſchnitt größer macht, als das Zeug reicht. Man will alles haben, und hat dann gar nichts, da hingegen, wenn man ſich einen Grad geringer ſtellt, als man könnte, man eine unbezwingliche Schildwache vor jeden Genuß ſtellt, die Sicherheit genannt, ohne die keine Freude denkbar iſt, wie ſchon das Schwert des Dionyſius beweiſt. Tehn hat alſo ſehr Recht, und im Herzen habe ich ihm auch immer Recht gegeben, wenn er uns warnt.

Ich ſpreche wie ein Philoſoph, und habe bisher gehandelt wie ein Narr. Dies war auch, von ſeiner eigenthümlichen Seite betrachtet, wieder recht gut, ſo lange ich ein luſtiger Narr war. Da ich aber nun ein trauriger Narr zu werden anfange, ſo iſt es rathſam zu verſuchen, ob ich nicht durch das Streben nach Weisheit den verlorenen Frohſinn am ſicherſten wieder erreiche.

Wie ſind wir doch von Koch und Tapezier auf ſo ernſte Betrachtungen gekommen! Laß uns wieder, gute, geduldige Freundin, zu unſerem Haushalt zurückkehren.

Deine vier Pferde wirſt Du, hoffe ich, mitbringen, da wir ſie hier ſehr nöthig für Dich ſelbſt brauchen werden, den Kutſcher aber bitte ich Dich zu verabſchieden, da ich im voraus überzeugt bin, daß er verwöhnt, und zu meinem Dienſt nicht tauglich iſt. Ich habe zwei ſehr gute Kutſcher, und eine Menge anderer Stallleute, die Deine Pferde auf's Beſte beſorgen werden. Ich erwarte alſo, daß Du niemand mitbringſt, als Deine vier Damen, Deinen Kammerdiener, und die Portier-Tapezieramphibie. Wie Du es mit dem Transport Deiner Effekten gehalten haben willſt, wirſt Du mir ſchreiben. Die erſten Wagen könnten Deine Pferde ſelbſt herfahren, und die dabei befindlichen Leute mit den Wagen, die ich dann zum ferneren Transport nach Berlin ſchicke, wieder dahin zurückkehren. Mit dieſer Gelegenheit könnte auch der Offizier herkommen, der freilich vor der Hand ziemlich unnütz ſein wird, doch müſſen wir ihn haben. Außer einigen Gefrorenesbüchſen und Biscuitformen, iſt hier gar nichts vorhanden, und er muß daher, was er zu ſeinem Geſchäfte braucht, in Berlin kaufen, wenn er es dort in guter Qualität bekommen kann.

Deinem Verſprechen gemäß erwarte ich, daß Du es ſo einrichten wirſt, Mitte Juli auf dem Jagdhauſe anzukommen, das ich aber freilich bis dahin nicht einrichten laſſen kann, ſondern ſo ſchlecht und recht und etwas unanſehnlich laſſen muß, als [illegible] Wegelehner geſehen hat.

Auch ſind die Anlagen dort noch ganz in ihrer Kindheit, noch kein Gang fertig, und aller Raſen bei der entſetzlichen Dürre jetzt gänzlich vertrocknet, aber der Wald, wer den Finſteren liebt, däucht mir ſchön. Ein treuer Kranich und 12 junge Rehe werden aber unſere ganze Geſellſchaft ausmachen. Zum 20. Juli habe ich das kleine ländliche Feſt und die Illumination in Muskau beſtimmt. Wir fahren dann Abends im Curricle mit vier Pferden, die ich lenke, bei Fackelſchein dahin ab, beſehen bei dem magiſchen Lichte das arme Muskau, welches den grand jour noch nicht erträgt, ſpeiſen tête-à-tête in dem alten Saale, und kehren früh, ehe der Tag anbricht, wieder nach dem einſamen Jagdſchloſſe zurück.

Nimm Dich mit Max in Acht, er iſt intriguanter als er ausſieht.

Die Sonne geht auf, gute Nacht.

Dein treuer Hermann.

49.

Pückler an Lucie.

Den 1. Juli.

Dieſes Jahr, welches ſich ſo gut anließ, iſt von allen, die ich hier erlebt habe, das unglücklichſte für die Gartenanlagen geweſen. Die ungeheuren Pflanzungen von mehr als einer Million Bäumen ſind ſämmtlich während der mit unaufhörlichen, austrocknenden Winden begleiteten Dürre eingegangen und vertrocknet. Auch die Raſenſaaten, wozu an 400 Pfund Raygras aus allen Orten her verſchrieben worden ſind, werden das nächſte Jahr neu gemacht werden müſſen. Fünfmal hat es im Walde gebrannt, welches, verbunden mit den vielen Windbrüchen, großen Schaden angerichtet, und manches Hübſche verwüſtet hat. Es iſt überhaupt unglaublich, mit wie viel Verdruß und unbelohnenden, das Leben verbitternden Geſchäften die Führung und Bewohnung dieſer Beſitzung verbunden iſt, und ich bin überzeugt, daß die Summe meines Glückes auf dieſer Welt verzehnfacht worden wäre, wenn ich gleich bei ihrer Beſitznehmung Gelegenheit zum Verkauf gefunden hätte. Biſt Du künftig, wie ich vermuthe, einmal derſelben Meinung, ſo iſt es vielleicht noch Zeit.

Freilich ſoll wohl das Glück von innen heraus, und nicht von außen hinein gebildet werden, ganz iſt aber der Satz auch nicht wahr, wie denn alles in der Welt leider mehr als eine Seite hat, und folglich nichts zuverläſſig iſt.

Der Wagen nebſt einem ſtattlichen Revierförſter iſt bloß mit dieſem Briefe beladen, und erwartet Deine Befehle.

Mein beſtes engliſches Pferd iſt nun auch, um alle Verdrießlichkeiten vollzählig zu machen, lahm geworden, und ich habe nun nur noch 3 Wagenpferde und 2 Reitpferde. Beſcheidener iſt es kaum zu verlangen. Im Curricle werde ich Dich nun nicht zur Illumination fahren können.

Ohngeachtet aller Vorſicht und hundertmaligen Ermahnens haben die Tiſchler doch zu den Boiſerieen in den neuen Zimmern nicht hinlänglich trockenes Holz genommen, und mehrere Fenſterbretter haben ſich ganz krumm gezogen. Um wieder neue zu machen, muß nun die ganze Vertäfelung der großen Fenſterniſche wieder herausgeriſſen werden. Wie unangenehm ſind alle dieſe Dinge! und leider iſt mein Karakter von der Art, daß ich große Schläge des Schickſals leicht ertrage, von dergleichen ſich immer wiederholenden Kleinigkeiten aber ganz aufgerieben werde. Drum habe ich meine Beſtimmung ganz verkannt!

Von dem herrlichen Kupferſtich der Madonna von Müller habe ich ein ſehr ſchönes Exemplar, ſo wie von dem Johannes erhalten, welches ich Dir zu placiren überlaſſe.

Den 2 Juli

Ein ſanfter, wenn auch nicht hinreichender, doch ſehr erquickender Regen hat mit der verſchmachtenden Natur auch mich erfriſcht. Vielleicht wird nun noch manches Pflänzchen vom frühen Tode gerettet.

Von England ſind nun auch Teppichproben unterwegs; es giebt allerdings, wie ich nun erfahren habe, Sommer- und Winterteppiche in England, und ein leichter Teppich iſt auch im Sommer hier ſehr angenehm, da es im Schloſſe immer kühl bleibt, wie ich mich ſelbſt bei der großen diesjährigen Hitze von neuem überzeugt habe. Die Möblirung des jetzt ſich in Arbeit befindenden Logis müſſen wir übrigens nur als eine Probe anſehen, an deren Gelingen weniger liegt, als an den Erfahrungen, die man daraus gewinnt, denn ich fürchte, das Ganze wird nicht beſonders ausfallen.

Was meinen Wunſch, nach England zu gehen, betrifft, welche Reiſe ich beinah für unerläßlich, und ſogar für wahrhaft ökonomiſch halte (denn alles, was ich noch in England gekauft habe, hat ſo viel Vergnügen gemacht, und ſo lange gedauert, daß ich es nie bereut habe, und wenn vielleicht die Wagenpferde allein nicht ſo gut eingeſchlagen ſind, ſo habe ich an den Reitpferden zweimal mehr gewonnen, als die erſteren koſten) — ſo glaube ich, iſt es das Beſte, Dehn zu ſagen, daß wir von Deinem Kapital 20,000 Thaler baares Geld zu unſerer vollſtändigen Einrichtung zurückbehalten wollen, von dem Uebrigen mag er dann ungeſtört ſeine Dispoſitionen machen. Es wäre gut, wenn Du ihn immer ein wenig darauf vorbereiten wollteſt. Denn obgleich ich ſehr ernſtlich wünſche, in der Zukunft mit möglichſter Sparſamkeit zu leben, ſo iſt es doch nöthig, daß die einmal angefangene Einrichtung vollſtändig werde, ſonſt iſt alles bisher darauf Verwandte zum Fenſter hinausgeworfen.

Hiebei fällt mir ein, daß der Kaufmann Goedelt in Hamburg kürzlich geſchrieben hat, daß er noch kein Geld empfangen habe. Die von London mir überſchickten Proben ſind viel theurer, als Goedelt's Preiſe, wie ich aus der Factura ſehe. Die Frühſtückstaſſen ſind aber außerordentlich wohlfeil; ſie koſten nur 1 Thaler 16 Groſchen das Stück. —

Du ſiehſt, lieber Engel, daß, obgleich ich ziemlich fatales Zeug ſchreibe, ich doch wenigſtens alle Tage ſchreibe, eine Tugend, deren Du Dich nicht rühmen kannſt. Adieu.

Dein treuer Hermann.

50.

Pückler an Lucie.

Den 5. Juli.

Da ich auf ſechs bis ſieben Briefe noch keine Antwort habe, ſo ſchreibe ich diesmal nur ein paar Worte. Es hat nun öfter geregnet, und der Park von neuem ein friſches Anſehen erhalten. Mein Spleen iſt ziemlich vorüber, und Deine wohlthuende Gegenwart, beſte Freundin, wird, hoffe ich, den böſen Geiſt völlig bannen.

Leider muß ich wegen der Anlagen noch einmal Deine Güte in Anſpruch nehmen, nämlich um einen Zuſchuß von 1500 Thalern bitten, dann wird für dieſes Jahr nicht mehr ſo viel zu thun ſein, daß ich das noch Uebrige nicht ganz aus eigenen Mitteln beſtreiten könnte. Der jetzige Mangel iſt aber ziemlich dringend, und je eher Du mir dieſe Summe ſenden kannſt und willſt, je dankbarer werde ich dafür ſein.

Daß ich ſo lange keine Nachricht von Dir erhielt, ſchiebe ich auf die die Hochzeit Adelheid's begleitenden Feierlichkeiten, und werde *meine* Rechte an Dein gütiges Andenken ſchon auch nachholen. Già la festa si prepara, welches Dich zu empfangen beſtimmt iſt, und ich werde viel Freude haben, wenn es Dir gefällt.

Auf Max bin ich etwas eiferſüchtig — avis au lecteur.

Dein ſehr treuer Hermann.

51.

Pückler an Lucie.

Den 6. Juli.

Aus beifolgendem Briefe von Goedelt wirſt Du ſehen, liebe Lucie, daß er noch kein Geld erhalten hat, und ich bitte Dich nun zu beſtimmen, ob ich ihm die Teppichproben, wie er verlangt, zurückſchicken, oder wie es ſonſt gehalten werden ſoll.

Die zweite Beilage iſt ein Verzeichniß der hinterlaſſenen vortrefflichen Zeichnungen von Müller, dem Kupferſtecher der Madonna, welches mir ſein Vater ſelbſt geſchickt hat. Die Zeichnungen kenne ich nur zum Theil, ſie ſind wahre Kunſtwerke, und der Preis höchſt gering im Verhältniß zu ihrem Werth. Der Kunſthändler Rittner in Dresden, der eine Zeichnung der Madonna beſitzt, verlangt 100 Louisd'or dafür, und ſie reicht der von Müller das Waſſer nicht.

Der alte würdige Müller ſchreibt mir, daß die preußiſche Regierung um dieſen Nachlaß *unterhandelt*!!! Ich kann unmöglich der Verſuchung widerſtehen, ſie an uns zu bringen, als würdiger Anfang zu einer Kunſtſammlung, an der wir künftig arbeiten müſſen. Da ich nun durch dieſe Ausgabe ganz arm werde, ſo bitte ich Dich, wenn Du kannſt, zu den erbetenen 1500 Thalern noch 500 zuzulegen, alſo 2000 Thaler hochgeneigteſt verabfolgen zu laſſen.

Eben erhalte ich Deinen Brief vom 29. Juni, der ſich auch hübſch lange unterweges gehalten hat.

In Antwort darauf melde ich, daß der neuacquirirte Hofgerichts-Direktor allerdings an der Antwort an die Regierung, und zwar ganz allein wir beide daran gearbeitet haben, ihm gehört aber, wie Du leicht denken kannſt, die Hauptſache, denn als ein geborener König weiß ich die Leute vortrefflich zu beurtheilen und zu benutzen, und folglich mir ihre Arbeit zuzueignen, auch wohl Gegebenes noch zu verbeſſern, aber von Grund aus allein etwas zu ſchaffen, iſt mir nicht verliehen worden. Ein großer Mann wäre ich daher unter keinen Umſtänden geworden, aber ein großer König in dem Genre wie Ludwig der Vierzehnte, hätte wohl von mir zu Wege gebracht werden können, beſonders wenn Du, verehrte Schnucke, auch meine Königin geworden wäreſt.

Daß Du Dich für meinen Park lebhaft intereſſirſt, freut mich zwar, da Du Dir aber weit größere Vorſtellungen davon machſt, als die Wirklichkeit realiſirt, ſo werde ich mich erſt dann ohne Beſorgniß freuen, wenn Du ihn geſehen haſt, meine Pläne gehört und dann noch daſſelbe Intereſſe dafür fühlſt, woran ich zu zweifeln gegründete Urſache habe, weil auch mir das Ganze keineswegs genügt.

Für die Arrangirung der Beguelin'ſchen Sache werde ich ſehr dankbar ſein.

Ueber meine Pläne für die Zukunft biſt Du nun unterrichtet, und ich hoffe, Du wirſt ſie nicht bekämpfen. Vor allem iſt mir das Bad nöthig, denn ich bin nichts weniger als wohl. Du wirſt mich ſehr blaß, mager und melancholiſch finden, und muß ich noch lange hier bleiben, ſo komme ich um.

An den Ton der preußiſchen Regierung mich zu gewöhnen, wird mir als einem Sachſen wohl nie möglich ſein, ich müßte denn ſelbſt mitregieren.

Deine Antwort an meine Mutter wegen der 20,000 Thaler iſt nicht ganz Deiner gewöhnlichen Feinheit angemeſſen. Da ſie Dir ſagte, daß ſie ſchon mit mir davon geſprochen habe, ſo konnteſt Du wohl vermuthen, daß ich Gründe habe die Sache nicht zu wünſchen, ſonſt würde ich Dir geſchrieben haben. Nun kann ich doch nicht als der hindernde Theil mehr auftreten. Doch hätte es ſich Dir aufdringen müſſen, daß bei den vielen Schulden, die leider auf Muskau haften, Dein Kapital nicht groß genug iſt, um Gelder auszuborgen, am wenigſten auf dieſe Art, wo die ganze verlangte Summe verloren iſt, wenn meine Mutter vor zehn Jahren ſtirbt, da ſie nichts als ihre Leibrente beſitzt. Hierüber muß ich Dich noch näher mündlich unterrichten, und Du wirſt ſehen, daß die Verbindlichkeiten, die ich meiner Mutter in Anſehung meines Vermögens habe, keineswegs ſo ſind, als ſie es darzuſtellen ſucht, und daß ich leider unwiderſprechliche Beweiſe habe, wie ich (nur die arme Bianca ausgenommen) von meiner ganzen Familie auf eine wahrhaft niedrige Weiſe beneidet werde, und heute, wenn ſie mich in ihren Händen hätte, verloren wäre, denn nicht das trockne Brod würde man mir laſſen, und an Fallſtricken, die man mir gelegt hat, ließ man es nicht fehlen. Ich kann wohl ſagen, daß ich nur mir ſelbſt, und dem Gegenſatz von Puſillanimität in meinem Karakter meine Erhaltung zu verdanken habe. A la tête der feindlichen Phalanx ſteht meine älteſte Schweſter; meine Mutter, die ſanfte Agnes (wer ſollte es glauben!) und der junge Max folgen in geſchloſſener Reihe hinten nach. Du wirſt nun ahnden, daß ich Dich von jederman lieber als von meiner Familie entourirt ſehe, beſonders bei Deiner entſetzlichen Bonhommie, die ſtets alles auf's Wort glaubt. — Hier geht es gewiß bei Dir aus einem Tone tiefer, liebſte Schnucke, ich hoffe, Du machſt die Art Geſicht dabei, die ich ſo liebe, und bitte, Dich in Gedanken küſſend, um Vergebung.

Sehr fatal wäre es mir, wenn Du nach Carolath gingeſt, ehe Du hieher kommſt. Es ſcheint daß die ganze Welt Dir näher liegt als ich. Vielleicht, vielleicht wirſt Du Dich eines Beſſeren beſinnen.

Hermann,
ſo treu, daß ich glaube, der Myſanthrop
iſt nun geſtorben. Gott habe ihn ſelig.

52.

Pückler an Lucie.

Den 9.

Erſt heute erhalte ich Deinen Brief durch den rückkehrenden Boten. Der Ueberbringer dieſes verſpricht den 10. in Carolath einzutreffen. Willſt Du den folgenden Tag als den 11. recht früh abreiſen, ſo kannſt Du denſelben Tag ſehr wohl bis Sagan kommen, und dort ſchlafen. Der einzige Weg von dort nach dem Jagdſchloß, der nicht über Muskau führt, iſt über Priebus, und in einem Tage ebenfalls ſehr gut zu machen, wenn Du früh ausfährſt. Mein engliſcher Wagen kann aber in dieſen Waldungen nicht gebraucht werden, weil er zu hoch, und die Spur zu breit iſt. Ich kann alſo nur mit einer Droſchke bis Priebus den 12. Dir entgegenkommen, und noch wird dies Mühe koſten, da leider von meinen vorhandenen vier engliſchen Wagenpferden nur eines geſund iſt. Für Dich werde ich vier Poſtpferde nach Priebus beſorgen, da dort keine Poſt iſt. Von Sagan bis Priebus fährt Dich entweder der Sagan'ſche Poſtmeiſter, oder Du gehſt über Sorau, welches letzte aber um iſt. Die Aprilbeſchickung der übrigen vier Pferde nach Berlin iſt wirklich eine der fatalſten Kleinigkeiten, die mir arriviren konnte, da der Mangel dieſer vier Pferde die Anlagen ſehr zurückhält, und hier für Geld keine anderen zu bekommen ſind. Wenn nun Wegelehner nicht inſtruirt iſt, ſo hält er mir ſie am Ende gar in Berlin zurück, bis Antwort von Dir dort eingelaufen iſt, und dann bin ich ein ganz geſchlagener Mann.

Daß Du Geld mitbringſt, iſt ſehr zweckmäßig, denn ich habe gar keins. Die beiden letzten Wochen betrugen zuſammen 5800 Thaler Ausgaben.

Künftig müſſen wir für alles beſtimmte Summen feſtſetzen, und darüber nicht hinausgehen, ſonſt werden wir ſchleunigſt bankerott.

Deinem Wunſche gemäß habe ich einen Koch, der zwar nicht recherchirt, aber gut iſt, und ein Dienſtmädchen auf das Jagdhaus beordert. Wie es mit dem Muskauer Feſte gehalten werden ſoll, wollen wir mündlich abreden.

Da der Konditor einmal angenommen iſt, ſo begreife ich nicht, warum er nicht kommt. Er könnte nun doch wenigſtens Kirſchen und Him-, Brom-, Preißel-, Heidel-, Stachel- und Johannisbeeren einmachen.

Dehn ſollte nach Deinem Stafettenbriefe jetzt ſchon hier ſein, und nun reiſt er erſt nach dem 12. von Berlin ab; es geht alles ſo durcheinander, daß man gar keine vernünftige Einrichtung treffen kann.

Ich verſichere Dich, daß ich das Aachener Bad ſehr nöthig brauche, und jeder Tag mir nun koſtbar wird. Vor Ende Juli muß ich durchaus abreiſen, wenn es mir etwas nützen ſoll, und ſo hypochondriſch und melancholiſch als ich jetzt bin, kannſt Du mich wahrlich zu nichts brauchen. Wenn nur die Geſchäfte mit Dehn erſt vorbei wären, denn dieſe Perſpektive macht mir gerade den Effekt wie der Geruch von Rhabarber.

Ich habe mehrere bedeutende Grundſtücke wieder, in Erfolg meines Parkplanes, nicht übertrieben theuer (denn ſie werden 4 Prozent rentiren) erhandelt für

die Summe von 7500 Thalern
Schuldig an Biel 4400 „
Dieſe 11,900

muß der ehrliche Dehn außer den 20,000 zu unſerer vollſtändigen Einrichtung ebenfalls ſpendiren, denn obgleich ich die ganze vermaledeite Idee einen Park hier anzulegen, tauſendmal verwünſche, da, wenn er fertig ſein wird, gewiß 200,000 Thaler daran gewandt worden ſein müſſen, ohne daß er ſo viel Pfennige werth iſt — ſo muß nun doch das einmal Begonnene durchgeſetzt werden, bis die Unmöglichkeit eintritt.

Die noch ſehlenden Grundſtücke hoffe ich alle zwar mit Verluſt, aber doch ohne Geldausgabe, gegen andere Felder eintauſchen zu können. Seitdem ich den Plan gefaßt habe, ſind nun doch ſchon weit über $^2/_3$ mit den unſäglichſten Schwierigkeiten, und mit einer Beharrlichkeit, die in anderen Lagen ein Reich erworben haben würde, erlangt werden. Das Uebrige wird ſich alſo gewiß auch finden. Sollteſt Du aber das Ganze für unzweckmäßig erklären, wenn Du es ſelbſt ſiehſt, ſo bin ich bereit alle Mühe und allen Verluſt zu vergeſſen, und es ganz aufzugeben. Dann müßten wir aber Muskau ganz den Rücken kehren, und die Nachbarvilla der Prinzeſſin von Wales am Comer See beziehen. Wie viel geſcheuter wäre es geweſen, wenn ich von Anfang an dorthin meine Beſtrebungen gerichtet hätte! Alſo die Antwort auf dieſen Brief mündlich. Adieu.

H. P.

Dein treuer Hermann küßt Dich zärtlichſt, und entſchuldigt den närriſchen Briefſteller, der heute wieder ſchlechten Humors iſt.

53.

Nach der Heirath.

Pückler an Lucie.

(Berlin.) Den 28 Mittags im Bett.

Eine abſcheuliche Migraine, beſte, liebſte Schnucke, quält mich, und wenn ich nicht die heut abgehende Poſt benutzen müßte, ſo hätte ich nicht geſchrieben, da es mir ſehr ſchwer fällt.

Während der Reiſe hieher war ich ganz melancholiſch, beſonders über den Zuſtand unſerer Affairen, und unſer daraus folgendes abhängiges Verhältniß von Dehn.

Als ich in Berlin ankam, war nirgends Unterkommen zu finden, und ich logire noch jetzt im kleinen Kabinet der Madame Obermann, die heute an mir medizinirt. Dein Herr Vater hat mich gut aufgenommen, und wieder täglich eingeladen. Koreff war ſehr freundſchaftlich, und Hofmann iſt, wie er mir erzählt hat, außer ſich für Freude über den Callot. Er hat ihn, wie er ſagt, zu der Sammlung von Rezenſionen ſeiner Werke, als die ſchmeichelhafteſte von allen, gelegt. Ich wollte ihn heute, ſo wie viele Andere, beſuchen, wenn mich nicht die böſe Migraine im Bett hielte

Schon zweimal habe ich müſſen die Feder hinlegen, weil ich es vor Schmerzen gar nicht aushalten kann.

Bei Dehn bin ich geweſen, habe ihm Deinen Brief abgegeben, und mir ſein Quartier beſehen, welches mitunter hübſche Sachen hat. So auch Haake's, wo das gothiſche Fenſter wunderſchön iſt, und ſich auch eine ſehr hübſche chineſiſche Sammlung um einen Spiegel unten herum aufgeſtellt befindet.

Gute Schnucke, ich kann nicht weiter ſchreiben. Verzeihe mir's, ich leide zu ſehr. Hoffentlich biſt Du geſund, und brauchſt Deine Kur ordentlich.

Um 10 Uhr Abends.

Meine liebe Schnucke, es war mir unmöglich heute früh weiterzuſchreiben, da meine Migraine einen ſolchen Grad erreichte, daß ich keiner Bewegung fähig war, und fürchterlich gelitten habe. Auch jetzt noch bin ich ſehr unwohl, werde mich aber gewiß morgen nach der heutigen gezwungenen Diät recht wohl befinden.

Die Migraine hat mich um ein ſehr hübſches Diner gebracht, was Puttbus mir heute zu Ehren gab, und dem ich ſehr bedauert habe nicht beizuwohnen. Ja, ich kann mir nicht helfen, dies als ein recht unglückliches Zeichen anzuſehen.

Die gute Obermann hat mich aber ganz zu ihrem Proſelyten gemacht, und ich werde beſtimmt den künftigen Sommer ihre Blutreinigungstiſane trinken, und ihre Portermedizin nehmen. Ich finde, daß ſie zwar etwas viel, aber geſcheuter ſpricht als die meiſten Aerzte.

Bei dem König und den Prinzen habe ich mich gemeldet, und den Adjutanten der letzteren Viſite gemacht. Morgen erwarte ich die Antwort. Mit den übrigen Viſiten bin ich aber ſehr zurück. Bei Frau von Alopäus bin ich eine Stunde geweſen. Sie iſt wieder ſehr hübſch geworden, hat aber durchaus ihren Einfluß auf mich verloren, obgleich ſie ziemlich kokettirt.

Meine lieben Pferdchen fand ich ſchon hier, habe aber noch nicht geritten. Indem ich Dir ſchreibe, fängt mein Kopfweh wieder an ſich zu vermehren. Ich höre alſo auf für heute und wünſche Dir von Herzen eine recht gute Nacht, und einen angenehmen Traum von Deinem treuen

Lou.

Den 1. früh.

Guten Morgen, mein einziges Leben, die ich nicht nur mehr als alles, ſondern allein liebe. — Noch immer leide ich an Kopfweh, doch iſt es nur das abziehende Gewitter, das von Zeit zu Zeit noch einen dumpfen Donner hören läßt bis die dunkeln Wolken ganz zertheilt ſind, und der Himmel wieder klar wird.

Auf Haake's Anweiſung hatte ich gleich den Tag nach meiner Ankunft, alſo vorgeſtern, bei Fürſt Radziwill und bei Prinz Karl von Mecklenburg Viſite gemacht, weil der erſte heute, der andere morgen einen großen Ball geben, bin aber nicht eingeladen worden. An Fürſt Wittgenſtein habe ich vorgeſtern geſchrieben, um beim König gemeldet zu werden, habe aber auch keine Antwort bekommen. Heute werde ich nun meine Viſiten weiter fortſetzen, obgleich es mich ſehr ennuyirt.

Habe die Gnade mir durch Wolf ſogleich die verſchiedenen Livreeknöpfe für Bedienten und Jäger, welche ſich in der Garderobe vorräthig befinden, (im Livreeſchrank in einer Schachtel) hieherzuſchicken. Komme nur auch ſelbſt bald pour nous arranger avec le cher Dehn, mit dem ich bis jetzt von Geldſachen noch nicht ein Wort geſprochen habe. Wie ich höre, gewinnt er viel im Spiel bei Blücher. Der lange Biel geſteht ſelbſt 3000 Louisd'or gewonnen zu haben. Ich bin noch nicht bei Blücher geweſen, weil ich kein Geld habe, und eine große Répugnance von Dehn welches zu fordern, denn ich geſtehe, ſein bloßer Anblick iſt mir ſchon unglaublich zuwider. Doch nehme ich mich ſehr in Acht, Deine Befehle in Hinſicht ſeiner genau zu befolgen. Gut wird es aber immer ſein, wenn Du bald kommſt, und Dein Lou wird ſich auch viel wohler und comfortabler befinden, denn er hat ſich an die Vorſorge der Schnucke ſo ſehr gewöhnt, daß ihm beſtändig etwas fehlt, wenn ſie nicht da iſt. Man mißbrauche dieſes Geſtändniß nicht, ſondern befleißige ſich im Gegentheil ſich immer unentbehrlicher zu machen, und ſich ganz als Lou's Favoritſklavin anzuſehen! —

Ich muß mich nun anziehen. Alſo für eine kleine Weile adieu mit einem zärtlichen Kuß.

54

Pückler an Lucie.

Weißenfels, Mitternacht den 29.

Liebe Schnucke,

Dieſem Brief folgt in zwölf Stunden Dein herzliebſter Lou, der wie ein Kourier von Frankfurt (wo er gezwungenerweiſe nur der beſtellten Wagen wegen bis zum 28. früh warten mußte) hieher gejagt iſt, und vor Begierde nach Muskau zu kommen brennt, aber auch zugleich von Liebe und Migraine, und daher dieſe Nacht hier liegen bleiben muß malgre bongré.

Ich komme alſo den 1. Abends nach Muskau, wo ich ergebenſt bitte alle Schloßlaternen anzuzünden, und ein gutes Kaminfeuer in allen Stuben parat zu halten, ſo wie ein gutes Diner, beſtehend aus den Speiſen, die Henne am beſten zu machen verſteht, worunter Rindfleiſch mit gelber Sardellenſauce und fritures à la Béchamelle gehören.

In Gotha fand ich Wittgenſtein früh um 5 Uhr eben im Begriff abzureiſen. Er trug mir viel Grüße an Dich auf, und war ſehr aufgeräumt. Ich benutze, da ich der ewigen Souverains und Prinzen wegen keine Pferde bekommen konnte, ſeine warme Stube, dieſelbe, welche wir vor einem Jahre bewohnten, um Dir zu ſchreiben, und mich ein wenig zu wärmen, denn es beginnt heute der Winter. Wenn ich nur Muskau noch ohne Schnee ſehe. Das wünſche ich ſehr.

Ich verbitte mir gänzlich und ernſtlich irgend einen Offizianten eher als den 2. zu ſehen, weil ich bis dahin ganz en famille leben will, und bitte Dich dies zu beſorgen.

Alſo diesmal sans adieu, gute Schnucke, und keine Rancüne, daß ich Dich an der Reiſe nach Carolath verhindert habe. Wir gehen nun ſpäter zuſammen, denn ich muß ohnedem ſelbſt mit Adelheid und Pfeil ſprechen, da ich noch nicht alle Hoffnung aufgegeben habe, durch immediates Wenden an den König, eine Reviſion des Prozeſſes zu bewirken.

In wenigen Stunden umarmt Dich der kranke, etwas traurige, aber treue und ehrliche

Hermann.

56.

Pückler an Lucie.

Lauban, den 1. September (1817).
Früh 8 Uhr.

Obgleich ich, meine gute Schnucke, wahrſcheinlich früher als Du nach Muskau kommen werde, ſo iſt es mir doch eine ſo liebe Gewohnheit geworden, Dir auch von meinem geringſten Thun und Laſſen Rechenſchaft zu geben, daß ich auch jetzt dem Wunſch, mich mit Dir zu unterhalten nicht widerſtehen kann, wohl wiſſend, wie nachſichtig Du auch das Unbedeutende aufnimmſt, und wie es keine liebevollere Seele für mich giebt, als Dich.

Bis jetzt hat meine kleine Ausflucht mit ſeltenem Mißgeſchick begonnen, wie ich Dir treulich erzählen werde.

Geſtern Nachmittag um halb 4 Uhr ließ ich Bertram und den Kutſcher in meine alte Offiziantenchaiſe einſteigen, ſetzte mich ſelbſt auf den Bock, und fuhr mit Foreſter und Sprightly eiligſt von dannen. Es war ſehr heiß, und der Bock ſtieß gewaltig, ſonſt war ich guten Muths. Zwei Meilen weiter fand ich den hartmäuligen Towrow (für den ich eine neue Art Zäumung erfunden habe), und den galloppirenden Dumplin, mit denen ich auch ſo ſchnell fortflog, daß ich ſchon um 6 Uhr in Rothenburg, vier ſtarke Meilen von Muskau, ankam. Ich hoffe, Du wirſt es nicht mißdeuten, daß ich Dir abrieth, Relais von eigenen Pferden zu ſtellen, und es nun ſelbſt thue. Mit einem leichten Wagen und zwei Pferden iſt es immer vortheilhafter, mit einem bepackten Reiſewagen und vier Pferden aber zwecklos. Dort erwartete mich der kleine stable boy mit zwei Hardenbergern, die ebenfalls ihre Schuldigkeit vollkommen thaten, und da ich die zwei anderen drei Meilen weiter poſtirt hatte, hoffte ich, was man in Muskau für platterdings ohnmöglich gehalten hatte, noch bei Tagesſchein in Lauban anzukommen. Kaum aber war ich zwei Meilen gefahren, als ich in einem Walde an der Straße den Kutſcher Chriſtian, welchem das letzte Relais anvertraut war, total betrunken neben ſeinen Pferden liegen fand. Ganz gemächlich graſten Julie Goty und Pauline Neale neben ihrem ungetreuen Wärter, und machten, als wir ſie einfangen wollten, ſo ſehr die Spröden, daß wir große Mühe hatten.

Hier fing mein Unglück an, denn durch den Aufenthalt, den dieſer fatale Umſtand verurſachte, wurde es Nacht und ſtockfinſter ehe ich nach Waldau kam. Vor dieſem Waldau nun, wo ich nie geweſen war, und alſo auf gut Glück zufuhr, befindet ſich ein Hohlweg, den ich nun ſehr wohl kenne, damals aber keine Ahndung davon hatte. Anſtatt nun dieſen Hohlweg, wie es ſich gehörte, in der Mitte zu enfiliren, kam ich Unglückskind von der Seite darauf, und ſtürzte mit der alten Chaiſe hinein. Diesmal kann ich ſagen, daß ich blos meiner Geſchicklichkeit das Leben zu verdanken habe, denn im Augenblicke wo ich den Wagen kippen fühlte, gab ich mir einen ſo gewaltigen Elan, daß ich auf die andere Seite des Hohlwegs flog; fiel ich hinein, ſo hätte unvermeidlich der alte Kaſten auf mich ſtürzen müſſen, und dann hätte ich einen ſchlechten Tod gehabt. So habe ich mir blos die linke Hand auf einem Stein verſtaucht, wobei häufiger Gebrauch von Seifenſpiritus ſchon die Schmerzen größtentheils gelindert hat. Bertram und der Kutſcher hatten im Wagen mehr Angſt als Schaden gehabt, und wickelten ſich bald aus den Kiſſen und drei Bettdecken, die ich mit mir genommen habe, ganz wohlbehalten heraus. Während man den Wagen wieder in Ordnung brachte, und das Zerbrochene in Waldau reparirte, ging ich zu dem daſigen berühmten Weinhändler Rheiniſch, und beſtellte als Herr von Gablenz einige Proben ächte Tokayereſſenz für Seine Erlaucht den Herrn Standesherrn von Muskau, die Du, wenn Du früher als ich in's Vaterland zurückkehren ſollteſt, dort ſchon vorfinden wirſt. Mein zweites Mißgeſchick iſt ſehr proſaiſch. In dem elenden Gaſthof nämlich, wo ich dieſe Nacht auf dem Tanzſaale (alle anderen Zimmer waren des Jahrmarktes wegen beſetzt) in einem Bette zugebracht habe, das wenigſtens eine Elle zu kurz war, et où il fallait coucher debout, bekam ich geſtern Abend eine ſo verzweifelte Suppe von Bouillon und Mandelklößen, daß ich mich heute früh ganz jämmerlich befand. Doch bin ich ziemlich gut gelaunt. Die Veränderung der Gegenſtände, das freie Leben, ja ſelbſt die kleinen Unbequemlichkeiten der Reiſe thun mir wohl, und ich freue mich ſehr auf den Buchwalder Park, von dem ich indeſſen noch nicht recht erfahren kann, wo er anzutreffen iſt. Der Himmel iſt heute wie ein Gewölbe von Erz ohne Wolke, und ein alter achteckiger gothiſcher Thurm, der meinem Fenſter gegenüber ſteht, hat mich ganz romantiſch geſtimmt.

Vor meiner Abfahrt ging ich auf den Markt, um, puisque Markt il y avait, Dir ein Geſchenk zu kaufen. Auch fand ich bald de quoi vous faire un cadeau royal, Napoleon und ſein Prinz, zwar nicht in Perſon, ſondern in effigie, wie ich ihn Dir hier beilege. Mit den Vorboten einer herannahenden Migraine reiſte ich um 11 Uhr weiter. Als ich auf der nächſten Station, der Ort heißt Greifenberg, in einem ſchlechten Gaſthof abtrat um zu frühſtücken, fand ich an einem Tiſche der Wirthsſtube zwei ſehr abgeriſſene Menſchen bei einem Glaſe Branntewein und trockenem Brote ſitzen, deren Geſpräche, denen ich eine Zeit lang zuhörte, einen ſolchen Grad der Bildung verriethen, daß ſie mit ihrer äußeren Erſcheinung in höchſtem Kontraſte ſtanden. Der Eine war ein Mann in den Vierzig, der viel erfahren zu haben ſchien, der Andere kaum einige Zwanzig, ein hübſcher, hochaufgeſchoſſener junger Menſch. Ich bewunderte den Appetit, mit welchem ſie, beſonders der Jüngere, ihr trockenes Brot verzehrten. Ich konnte mich nicht enthalten dabei an die ſonderbare Vertheilung der Dinge in der Welt zu denken, indem ich dieſe Menſchen und mich betrachtete, der mit allen Mitteln für Fünfzig zu eſſen, kaum den Appetit eines Kanarienvogels auftreiben konnte, um einen Zwieback mit Kaffee zu verzehren. Dabei ſtarb ich vor Verlangen den Leuten ein recht reichliches Mittagsmahl auftiſchen zu laſſen, ihre Geſpräche waren aber von der Art, daß ich mich gar nicht beſtimmt überzeugen konnte, ob ſie wirklich aus Noth, oder vielleicht (wie der Herr von Berg nach ſeiner Mesaventüre) nur aus beſonderer Vorliebe dieſe Koſt gewählt hatten. Endlich merkte ich doch aus einigen Aeußerungen des Jüngſten, der mit einem Seufzer ſagte, das größte Unglück des Menſchen ſei doch, daß er eſſen müſſe, wie es mit ihnen beſchaffen war, und als der Alte darauf mit einem freundlichen aber trüben Lächeln antwortete: „Warum, es iſt doch das einzige Vergnügen, was uns noch übrig bleibt, und wenn wir einmal eine warme Schüſſel haben, ſo will ich mit Ihnen um die Wette eſſen" — ſo bezwang ich meine Blödigkeit, und fiel in ihr Geſpräch ein, indem ich ſie ſehr höflich bat, die Wette gleich zu unternehmen, und meine Gäſte zu ſein. Sie hatten bisher gar nicht auf mich reflektirt, und ſchienen ſehr, aber nicht unangenehm, überraſcht durch mein Anerbieten. Ich ließ nun auftiſchen was das Haus vermochte, und Du lieber Gott! hier habe ich zum erſtenmal geſehen, was das Elend für einen Hunger beſcheert. Nichts blieb übrig, doch was in der That rührend anzuſehen war, war die Beſcheidenheit des Alten, und ſein anſtändiges Beſtreben jeden Schein der Gierigkeit zu vermeiden. Das Eſſen iſt ein großes Criterium für den Karakter der Menſchen, wenn ſie ernſtlich, und nicht blos wie wir, weil angerichtet iſt, eſſen. Eine Bouteille Wein, die ich aus meinem Wagen holen ließ, mochte ihnen ein lang entbehrter Genuß ſein, und ich erfuhr nun daß der Aeltere einſt Kaufmann geweſen war, durch einen Bankerott ſein Vermögen verloren, dann aus Noth franzöſiſcher Soldat und Sergeant geworden, bei Leipzig gefangen, hierauf um ſein Leben zu friſten, in holländiſche Dienſte gegangen, die Schlacht bei Waterloo mitgemacht, dann krank und invalide entlaſſen worden, und nun Gott und ihm die Sorge für ſein weiteres Fortkommen überlaſſen ſei. Der Jüngere hatte in preußiſchen Dienſten als Regimentschirurgus und Freiwilliger die beſten Kampagnen mitgemacht, war ebenfalls ſeit dem Frieden entlaſſen, und da er ſich noch nicht hatte entſchließen können, Bedienter zu werden, am Ende ſeines kleinen Vermögens und ohne Ausſicht für die Zukunft. Ihre Abſicht war nach Dresden zu gehen, um da vielleicht irgend ein Fortkommen zu finden; erſt ſeit geſtern hatten ſich beide Elendsgefährten zuſammengefunden, und wollten es ſo lange miteinander theilen, bis einem von ihnen das Glück mehr lächeln würde als bisher. Meine Pferde waren angeſpannt; da ich nun nichts Bleibendes für ihre Zukunft thun konnte, ſo gab ich ihnen nur einen Brief an Simon nach Dresden mit, um ihnen wo möglich dort behülflich zu ſein, und auf jeden Fall ihnen ein kleines Jahrgeld für meine Rechnung auszuzahlen, ſchlich mich leiſe vom Tiſche weg, bezahlte der Wirthin für ſie noch alles im Ueberfluß bis zum Abend, ließ ihr noch einige Thaler zurück, um ſie ihnen bei ihrer Abreiſe zuzuſtellen, und ſetzte mich ganz froh in den Wagen, einmal Gelegenheit gehabt zu haben, Jemanden eine wirkliche Freude zu machen.

Hinter Greifenberg liegt auf einem ſpitzen Berge eine ſchöne Ruine, der Greifſtein. Ach, ſagte der Poſtillon, das da oben iſt nichts als ein altes verfallenes Schloß, aber unten ſollten Sie hinkommen, da iſt das neue Brauhaus, das iſt prächtig.

In Hirſchberg begegnete mir etwas Beſonderes. Als nämlich der dortige Poſtillon ſeinen alten Mantel auf den Boden warf, fuhren drei kleine Mäuſe hinaus, ſahen mich einen Augenblick an, und eilten dann ſpornſtreichs über die Straße wieder in's Poſthaus zurück. Bertram ſchrie den Poſtillon ganz erſtaunt an: Sieh nur Schwager, da ſind Mäuſe in Deinem Mantel! Dieſer antwortete aber ganz gelaſſen: Ja, ja, ich weiß wohl, ſie hecken heuer drinne.

Der Weg von Hirſchberg nach Schmiedeberg iſt äußerſt romantiſch. Am meiſten beneidete ich der Gegend viele tauſend der ſchönſten und vollſten Ebſchbeerbäume (**sorbies**), die ſo mit rothen Trauben bedeckt waren, daß man kaum die Blätter durchſchimmern ſah. Auch eine Blume fand ich an einigen grünen Bergabhängen, die ich vorher nie angetroffen habe. Sie hat die Form einer Aſter, aber bald noch einmal ſo groß, in der Mitte ſchwarz, und herum weiß. Dabei wächſt ſie unmittelbar, ohne Stiel und Blätter, auf dem Boden, ſo

daß es mir ordentlich unheimlich vorkam, als wenn der Raſen mich mit Augen anſah.

Meine Migraine hatte faſt den höchſten Grad erreicht, als ich in Schmiedeberg ankam, und ich eilte zu Bett. Es geht mir immer beim Anfang meiner Reiſe ſo, es ſcheint, als wenn die reizbaren Nerven ihren regelmäßigen Tribut forderten.

Le 2. septembre.

Je reviens du fameux Buchwald. C'est beau, la nature y a tout fait, l'ordonnance en grand est faite avec goût et connaissance de cause, mais on y cherche en vain le fini et l'élégance d'un parc anglais. Les gazons, quoique frais, sont mal soignés, les plantations assez bien distribuées en masse, mais très négligées pour le détail, tout ce qui est batiments est sale en dedans et en dehors. Pour voir l'intérieur de la maison (dont cet officier d'Houlain nous avait conté que tout y était anglais et à la dernière élégance) je demandais à présenter mes respects à la Comtesse. La seule personne que je trouvais dans une antichambre fort sale et même délabrée fut un mendiant avec un petit enfant. Je fus longtemps avant de pouvoir déterrer quelqu'un pour me faire annoncer. Enfin parut une espèce de femme-de-chambre qui se chargea de ce soin. En attendant je voulus m'asseoir sur un vieux fauteuil, qui se trouvait sous ma main, mais à peine l'eut-je touché qu'il tomba en pièces. Sur ces entrefaites j'entendis partout frapper des portes et disputer dans les chambres voisines, sans apprendre cependant si je serai reçu ou non. Après dix minutes, la même personne revint, suivi d'un laquais fort mal tourné, pour m'avertir d'une manière embarassée qu'on ne pouvait trouver la Comtesse. Je m'apperçus que c'était un mauvais prétexte pour ne pas me recevoir, et après avoir témoigné mon regret à la soubrette de ce que la maitresse venait de se perdre dans sa propre maison, je rebroussais chemin.

Il y a à Buchwald une assez belle étable de vaches. Une de ces bêtes, et selon moi la plus belle, s'appelait Madeline. Je la caressais, et elle me léchait la main, comme un chien. Le jardinier sembla un homme de mérite. Je lui ai communiqué quelques idées qu'il paraissait goûter, et qu'il veut, à ce qu'il me disait, tâcher de réaliser. Il est certain qu'avec 40,000 écus et trois ans de temps, on pourrait rendre Buchwald plus beau que Muskau ne sera jamais. Cependant Muskau sera toujours dans un plus grand genre, et pour dire la vérité, je ne changerais pas l'un contre l'autre.

Einen bedeutenden Nutzen hat der Beſuch von Buchwald für mich gehabt. Ich habe hier eine vortreffliche Bewäſſerung der Wieſen geſehen, die in Muskau ganz fehlt, und doch, ſo bald nur ein Mann, der es verſteht, gefunden werden kann, ſehr leicht zu realiſiren iſt, da Waſſer genug da iſt, wo es gerade Schaden bringt. Wir haben bisher nur darauf gedacht, die ſumpfigen Stellen auszutrocknen, aber nicht daran, dieſes weggeſchaffte Waſſer ſo zu benutzen, daß die trockenen Stellen dadurch bewäſſert werden, und dies iſt hier in Buchwald unverbeſſerlich angelegt. Auch bleibt nun der Raſen immer grün, und würde, wenn er gut gehalten würde, faſt dem engliſchen gleichkommen. Ein großer Uebelſtand in dieſem Park, den ich noch zu erwähnen vergeſſen habe, iſt, daß alle Gebäude, ſelbſt das Wohnhaus, mit bloßen Schindeln, die nicht einmal angeſtrichen worden, gedeckt ſind. Das ſieht höchſt ärmlich aus.

Denke Dir, wie wohlfeil hier Anlagen ſind, da die Steine ſo im Ueberfluß überall umherliegen, und das Tagelohn nur 4 Groſchen courant beträgt (bei uns 6).

Abends 6 Uhr.

Reiſen iſt ſehr angenehm, wenn man, ſo zu ſagen, einen Hinterhalt wie Muskau hat. Ohne ein ſolches häusliches Bollwerk iſt das Reiſen eine traurige, höchſt ermüdende Sache. Wenn ich zu Hauſe bin, werde ich nicht gewahr, wie lieb mir im Grunde das Zuhauſe iſt, drum ſind mir kurze Ausflüchten ſehr heilſam. Es dauert niemals lange, ſo rufe ich das Où peut-on être mieux, etc., beſonders ſeit meine gute Schnucke dort iſt, um mich im Hauſe der Väter zu empfangen. Um dieſes Vergnügen zu genießen, werde ich auch erſt künftige Woche zu Hauſe kommen. Indeſſen iſt vieles fertig geworden, Du haſt vieles eingerichtet, Wegelehner iſt aus dem Gröbſten zum Dienſt des maître d'hôtel zugeſchnitzt, wozu er ſich nur bei Elsner, der dieſen Dienſt genau kennt, unterrichten darf. Sind ſeine Kleider nicht recht, ſo kann ſie der Hofſchneider Zeh nach Angabe des Kammerdieners bis dahin geändert haben. Daß er ſtets in Schuhen erſcheinen muß, und wenn er bei ſchlechtem Wetter auszugehen hat, Kamaſchen, zu denen ebenfalls der Kammerdiener das Modell leiſten kann, tragen ſoll, weißt Du, liebe Schnucke. In einer Stunde reiſe ich wieder von hier ab, und will Warmbrunn und Flinsberg beſuchen. Ich bin übrigens ſehr unwohl, und wirklich körperlich unmuthig. Ich fürchte doch, daß meine ſonſt ſehr dauerhafte Konſtitution ſehr zu wanken anfängt, und beſorge kaum ſo lange zu leben, um meine Pläne in Muskau gänzlich zu Stande bringen zu können. Wenn der Arzt in Warmbrunn mir ſein Bad ſehr anräth, ſo ſtehe ich Dir nicht dafür, daß ich nicht vierzehn Tage einen Verſuch damit mache, wenn es nicht ſchon zu ſpät iſt, denn es iſt hier im Gebirge um ein Bedeutendes kälter als in Muskau, beſonders des Abends. Warmbrunn iſt gerade daſſelbe wie Aachen, nur um mehr als die Hälfte ſchwächer. Es iſt daher wohl möglich, daß es mir nützlich iſt.

Warmbrunn, den 3. September.

Ich befinde mich ſo elend, beſte Schnucke, und der Arzt macht mir die Hölle ſo heiß, daß ich mich mit Gott entſchloſſen habe, das hieſige Bad vierzehn Tage zu gebrauchen. Der Arzt behauptet, es würde mir noch zuträglicher ſein wie Aachen, welches mich zu ſtark angegriffen haben würde. Chacun loue sa marchandise, indeß habe ich wirklich gutes Zutrauen, und ſchon dieſe Hoffnung vermindert meine Melancholie. Wenn ich wieder geſund werde, ſo habe ich auch dies Dir zu verdanken, die zuerſt den Einfall hatte, mich nach Buchwald reiſen zu laſſen. Regiere nur an meiner Statt mit Neumann, den ich Dir zum Staatskanzler empfohlen, unumſchränkt, und ganz nach Deiner Meinung, die immer die beſte iſt. Ich bitte Dich, die Wochenzettel zu unterſchreiben; und über alles Dir Auskunft ertheilen zu laſſen, auch in Hinſicht der Anlagen machen zu laſſen, was Dir gutdünkt. Am beſten wäre es wohl alle Kräfte auf die Schlemmung des Schloßteichs und Arrangirung der Terraſſe zu verwenden. — Du glaubſt nicht, wie viel Freude mir der Gedanke macht, wenn ich gegen Ende September zurückkomme, die neue, ſo viel beſprochene Einrichtung des Hauſes völlig im Ganzen, und das Waſſer wieder das Schloß und die neue Terraſſe umfließen zu ſehen. Für diesmal ſchließe ich den allzulangen Brief.

Dein treuer H. P. M.

50.

Pückler an Lucie.

Den 3. September Abends. (1817.)

Mein erſtes Bad iſt bereits genommen. Alles iſt hier außerordentlich wohlfeil. Meinen Jäger habe ich für 4 Groſchen in die Koſt gegeben. Ein ſehr hübſches freundliches und reinliches Logis, das ich beim Gräflichen Muſikdirektor Schulz genommen habe, koſtet mich (eine Klavierſtunde täglich mit eingerechnet, drei Stuben und zwei Betten) wöchentlich 2 Thaler.

Wir ſollten nächſtes Jahr hieherziehen, mit unſerer engliſchen Equipage; ich bin überzeugt, daß man hier das größte Aufſehen mit weniger machen würde, als es uns in Muskau koſtet. Der Graf Schafgotſch hat hier ein, wenn auch nicht eben geſchmackvolles, doch wahrhaft prächtiges Palais, von ſeinem Vater gebaut. — Ein erbärmlicher kleiner Garten, wo neben einigen ſparſamen Blumen viel Kohl und Gemüſe ſteht, zeigte que le Comte plante ses choux en règle. Die Gegend iſt ſehr intereſſant, und auch eine recht trockene Promenade vorhanden, beſtehend in einer langen Pappelallee, Deinen Lieblingsbäumen. Uebrigens will mir bis jetzt noch kein Abentheuer aufſtoßen. Da nur noch zehn Badegäſte hier ſind, ſo kennt mich glücklicherweiſe kein Menſch, und meine Einſamkeit wird durch nichts geſtört. Ich habe heute die nun bekannt gewordenen Aktenſtücke und Noten über die Verhandlung beim Wiener Kongreß, Sachſen betreffend, in der Minerva geleſen, und bin erſtaunt über die Seichtigkeit der meiſten dieſer diplomatiſchen Aufſätze, und namentlich über die preußiſchen, deren Karakter eine eben ſo große Schwäche des Willens, als ſelbſt des Geiſtes zeigt. Das Beſte und zum Theil das Wahrſte ſagt Herr von Talleyrand, und am feinſten ſieht man die Ruſſen. Die ganze Lektüre iſt äußerſt intereſſant, und ohne ein Prophet zu ſein, kann man daraus auf manches ſchließen, was die Zukunft herbeiführen muß, denn dieſelben Urſachen haben ſtets dieſelben Wirkungen. Ich hoffe, Du wirſt mir, liebe Schnucke, ſobald Du angekommen biſt, gleich hieher ſchreiben:

An den Herrn von Gablenz in Warmbrunn bei dem Herrn Muſikdirektor Schulz.

1. Wie Du Dich befindeſt?
2. Ob Dehn den bewußten Brief bekommen hat?

3. Wie er geſinnt, geſtimmt und gelaunt iſt?
4. Ob er zum Oktober nach Muskau kommen wird?
5. Wie es mit Sachſens Orden und dem Nordſtern ſteht?
6. Wann wir das heilige Sakrament der Ehe vollziehen können?
7. Stadtneuigkeiten von Berlin.
8. Nachrichten von Wittgenſtein.
9. Ueber Muskau je mehr je beſſer.
10. Was Dir ſonſt noch beliebt.

Ein 14 Seiten langer Brief von mir iſt heute an Dich abgegangen, Gott gebe, daß er bald ankommt, wenigſtens habe ich mir keine Mühe verdrießen laſſen, dem Poſtmeiſter wohl einzutrichtern, daß der Brief nicht nach Rußland beſtimmt iſt.

Haſt Du Ruſt die 12 Bouteillen Champagner von mir gegeben? Die Theemaſchine zur Aenderung mitzunehmen, haſt Du vergeſſen, wie ich in Muskau mit einigem Mißvergnügen bemerkt habe. Ich hätte gern die drei Froſchkeulen, auf denen ſie ſteht, gegen etwas Anderes vertauſcht geſehen.

Gute Nacht. Wenn Du morgen früh aufſtehſt, kannſt Du von mir ſagen: le Lou était bien mal couché, denn die Betten ſind hier entſetzlich. Uebrigens mußt Du geſtehen, daß ich ſehr wenig Bedürfniſſe habe, denn ich habe faſt nichts mit, und entbehre alle gewohnten recherchirten Bequemlichkeiten mit der größten Leichtigkeit. In vierzehn Tagen vermuthe ich jedoch, werde ich mich dringend nach den Fleiſchtöpfen Egyptens zurückſehnen. Den 21. denke ich wieder in dem geliebten Muskau einzutreffen, doch werde ich dies vorher noch genauer beſtimmen.

Den 4. September.

Du würdeſt recht lachen, wenn Du mich jetzt bei meinem Frühſtück ſitzen ſäheſt. Du mußt nämlich wiſſen, daß man faſt gar nichts hier bekommen kann, und am wenigſten auf engliſche Lebensart eingerichtet iſt. Um alſo nur einigermaßen meinen Thee früh auf gewohnte Art nehmen zu können, habe ich mir ein ganz ſeltſames Dejeunerſervice zuſammengeſtapelt. Den Thee ſelbſt trinke ich aus einer kleinen Suppenterrine, zum Spülnapf dient ein kleines Waſchbecken, zwei Kindertäßchen ſind zu Eierbechern angewandt, und ein Topf von Milchglas mit bunten Blumen (die ſtattlichſte Pièce) enthält den Rahm. Heute habe ich den Anfang mit Brunnentrinken gemacht. Das laue Waſſer ſchmeckt ziemlich ekelhaft, und mag wohl ſein wie der päbſtliche Segen. Wenn es nichts hilft, ſchadet's auch nichts.

Adieu.

H. P. M.

Nachmittag.

Eben leſe ich in einem Buche von Hufeland, daß meine hieſige Badekur unpaſſend in jeder Hinſicht iſt. Dabei überwältigt mich die Langeweile dermaßen, daß ich ſchnell einpacken laſſe, und in einer halben Stunde im Wagen zu ſitzen hoffe. Wahrſcheinlich komme ich alſo eher als mein Brief.

Vermiſchter Briefwechſel

aus

Pückler's Jugendzeit.

1800 bis 1809.

1.

Pückler an ſeinen ehemaligen Hofmeiſter Baevenroth.

Erhalten den 4. Dezember 1800.

Beſter Baevenroth,

Glauben Sie ja nicht, daß ich Sie vergeſſen habe, weil ich mir lange Zeit das Vergnügen verſagt habe, Ihnen zu ſchreiben. Mehrere kleine Reiſen, und zuletzt hauptſächlich, eine langwierige Krankheit von neun Wochen, von denen ich ſechs ganz im Bette habe zubringen müſſen, hat mich daran verhindert. Doch habe ich immer großen Antheil an Ihnen genommen, beſonders hat es mich gefreut, wie mir Herr Brescius ſagte, daß Sie jetzt, nachdem alles ſo gut abgelaufen, ſehr glücklich mit Ihrer jungen Frau, der ich viel Komplimente von mir zu machen bitte, leben. Wer hätte das gedacht, daß Sie ſich ſo ſchnell in's Joch, oder vielmehr in die Roſenfeſſeln der heiligen Ehe ſchwingen würden; doch ich denke, daß die Feſſeln der Madame Baevenroth gewiß recht leicht zu tragen ſind. —

Ach! wie wünſchte ich jetzt das Vergnügen haben zu können, ſo bei Ihnen einige Wochen zubringen zu können, und ihre ganze ländliche Einrichtung mit anzuſehen, und dann den hübſchen Rappen, von dem Sie mir in Ihrem letzten Briefe ſo viel geſchrieben haben, zu reiten; was würde das für eine Luſt ſein!

Sie wollen, daß ich Ihnen von mir ſelbſt ſchreiben ſoll; gut, ich vertrage mich mit Herrn Rigman ſehr gut, und habe jetzt viel Geſchmack am Klavierſpielen und Zeichnen, in welchen beiden Wiſſenſchaften dieſer perfekt iſt. Im Lateiniſchen leſen wir jetzt Ovid's „Metamorphoſen", und was das Uebrige anbetrifft, glaube ich mit Recht von mir ſagen zu können, daß Sie jetzt vielleicht mehr mit mir zufrieden ſein würden wie ſonſt, wenn wir noch beiſammen wären. Ich liebe das Spiel nicht mehr leidenſchaftlich, ja faſt gar nicht; ich habe ſo viel geſpielt, daß es mir zum Ekel geworden iſt. Wir werden in einigen Tagen eine Komödie aufführen, der mehrere folgen ſollen. Mein Vater, ich, die Gräfin mit ihrer erſten Hofdame, der Frau von Schalenſtern, Flach, Hilke, Wolf, die Mademoiſelle Slabken, und der Herr von Obyrn, mit dem es jetzt ſehr auf die Neige geht, ſind ſpielende Perſonen. Es wird in Muskau jetzt von Tag zu Tag hübſcher, die alte Begräbnißkirche iſt durch eine neue ſehr vortheilhaft erſetzt, deren ſehr hoher Thurm die ganze Stadt verſchönert, und was das geſellſchaftliche Vergnügen betrifft, ſo iſt auch dafür ſehr geſorgt, indem Herr Sauberlich den Gaſthof de l'arbre verd gekauft, ſehr verſchönert und ſüperbe ausmöblirt hat, eine Reſource veranſtaltet hat, die die Woche dreimal beſucht wird, und wo ſich dann in einem ſehr hübſchen Saal nebſt anderen zwei Zimmern ſämmtliche Honoratioren von ihren täglichen Sorgen erholen. Der Wirth hat einen neuen, ſehr ſchönen Flügel daran gebaut, worin jetzt ein großer Tanzſaal fabrizirt wird, welcher nun aber leider nicht, zur Betrübniß aller Demoiſelles in unſerem lieben Muskau, nicht durch Herrn Baevenroth eingeweiht werden kann. — Komiſſionsrath Hempel iſt jetzt mehr wie jemals auf den Beinen, hält ſich aber dennoch Equipage, und hat, was mich recht gefreut, ſich ein paar Engländer angeſchafft! Ach du lieber Gott! werden Sie ausrufen, da ſieht man doch immer noch den alten Hermann herausgucken — der keine langgeſchwänzten Pferde leiden konnte. Der Platz geht zu Ende, ich kann aber doch nicht aufhören, ehe ich Ihnen noch viele Komplimente von meinen Schweſtern, die noch immer recht fleißig an Sie denken, ausgerichtet habe. Machen Sie doch nochmals tauſend Komplimente an Madame Baevenroth, und vergeſſen Sie nie

Ihren aufrichtigen Freund
Hermann von Pückler.

2.

Pückler an Baevenroth.

Muskau, den 20. Februar 1801.

Lieber Baevenroth,
Hochwohlehrwürdiger Prediger,

Auch ich danke Ihnen recht herzlich für Ihren hübſchen Brief, der mir ſehr viel Freude verurſachte, und gewiß noch mehr als Ihnen der meinige, wiewohl Sie mir ſo viel Lobeserhebungen darüber machen, obgleich Sie doch einige Anmerkungen über meinen leichten Sinn hineinmiſchen. Aber da irren Sie ſich dennoch, wenn Sie mein langes Schweigen meinem armen Leichtſinn zurechnen, der eben ſo wenig daran Schuld iſt, als Kaiſer Franz an der Abſchließung des Friedens, ſondern Sie haben es nur meinen körperlichen Sinnen zuzurechnen, die mich ſo lange im Bette hielten, und die ſind wahrlich nicht mehr ſo ſehr leicht, denn ich wachſe erſtaunlich; ich wette darauf, Sie ſollten recht erſtaunen, wenn Sie mich ſähen.

Ich habe jetzt vor kurzem die Landſchaft, die Sie hier machten, auch getuſcht; Herr Rigman war ſehr damit zufrieden, und wenn Sie werden herkommen, ſollen Sie ſie auch zu ſehen bekommen. Vorige Woche bin ich zum Abendmahl geweſen, Brescius hat mich konfirmirt.

Sie fragen mich nach dem Schauſpiel, und vermuthen, daß ich einen ſüßen Herrn gemacht habe, mit einer Lorgnette u. ſ. w., aber keins von beiden, denn beides iſt nicht mehr Mode; im Gegentheil ſind die jetzigen Elégants mehr grob als höflich, und eher bitter als ſüß. Die drei Stücke, in denen ich aufgetreten, die ſind: 1) „Die Komödie aus dem Stegereif“ von Jünger, worin ich den jungen Baron Reinthal machte, 2) „Die Braut im Schleier“, in der Auguſt meine Rolle war, und 3) „Das neue Jahrhundert“, von Kotzebue. Hier machte ich den Herrn von Schmalbruch junior. Verzeihen Sie mir, wenn ich mich hier ein bischen ſelber lobe, und Ihnen ſage, daß ich gut geſpielt habe, denn Herr Brescius und mein Vater, der alle dieſe Stücke in Berlin von Mattauſch ſpielen geſehen hatte, behaupteten, daß ich es eben ſo wie er gemacht hätte. Den allgemeinen Beifall der Freunde u. ſ. w. ſage ich Ihnen nicht, denn der möchte eher wider als für mein gutes Spiel zeugen.

Glauben Sie wohl, daß ich jetzt ein recht tapferer Tänzer geworden bin? aber es war doch auch hier in Muskau nöthig, daß doch wenigſtens einer, wenn auch unvollkommen, Herrn Baevenroth erſetzen mußte. Wir haben jetzt ſehr viel Bälle, und wirklich brillante. Vor wenigen Tagen Redoute. Es waren viel Fremde da, auch zwei Kammerjunker und drei Fräulein Uechtritz aus Dresden. Ich war als Mohr verkleidet und man behauptete, daß es mir ſehr gut geſtanden hätte.

Sie verlangen Nachrichten von meinen Großeltern. Daß die Gräfin unſere Familie mit einem kleinen Knaben beſchenkt hat, wiſſen Sie doch. Der gute alte Herr hat ſich noch nicht von der Freude darüber erholen können, wiewohl das kleine Subjekt ſchon ſechs Monate zählt.

Es ſcheint als wenn ſich die Gräfin bei der Niederkunſt zu ſtark angegriffen hätte; ſie hat von der Zeit an noch immer Stechen im Unterleibe. Die Frau von Schalenſtern iſt Oberhofmeiſterin bei der Gräfin, und er, der Herr von Schalenſtern, wird bald Oberhofmeiſter werden.

Von Amthauſiſcher Seite wird nun bald wieder nach Neuhauſen gereiſt werden!!! — — Einige böſe Menſchen wollen behaupten, S. ſähe eben dem Herrn von Kottwitz ähnlich, wie ein Ei dem anderen, wie ungereimt! Auf der letzten Redoute bat man meinen Großvater, die Maske abzunehmen, weil jeder glaubte, er habe eine künſtliche Naſe. Die gnädige Fräulein und ihre Schweſter, die Frau von Weiß, die jetzt auch hier wohnt, erweiſen ihre Gunſtbezeugungen, wie immer, allen fremden Schauſpielern und Grafen, Kutſchern und Vorreitern, wie es kommt. Die beiden Herren von Krachts waren auch vor kurzem hier. Es war ſo ein Lärm beim alten Grafen, daß er ſelber zuletzt nicht mehr wußte was er that, und einmal bei Tafel vor einer Menge Fremden der Frau von Schalenſtern ein Stück alten Kaſe in den Mund ſtecken wollte, weil er glaubte, Frau von Schalenſtern ſei Spitz. Der älteſte Herr von Kracht empfiehlt ſich. Wir ſind recht viel zuſammen geritten: ich reite jetzt meiſtens einen National-Engländer, der ſehr ſchön iſt.

Bald wird es mir vielleicht möglich ſein, Sie zu beſuchen, worauf ich mich ſehr freue. Dann werde ich mir aber auch das ſchwarze Fohlen zum Reiten ausbitten, von dem Sie mir ja jetzt mehr Lobeserhebungen machen, wie ich weiland von meinem Wallenſtein.

Daß Sie glücklich und zufrieden leben, glaube ich gern: in den Armen der Grazien kann ſich's nicht anders wie angenehm ruhen.

Ihre gütige Erlaubniß, den Brief an Brescius zu leſen, habe ich mir zu Nutze gemacht, und bedaure unendlich Ihre beiderſeitige Unpäßlichkeit.

Sonderbar kommt es mir vor, daß Ihre Frau und Mademoiſelle Ehrenberg es nicht wagen wollen, eine Bitte an mich zu thun, an mich, der ich in Mansfeld ſo viel Güte genoſſen habe, und wo mir ſo viele Bitten gewährt worden ſind. Das nehme ich übel, mein lieber Herr Baevenroth, und wenn Sie nicht beſſer auf Ihre Frau Gemahlin und Ihre hochgeehrteſte Mademoiſelle Schwägerin, die es nicht wagen, an mich eine Bitte zu riskiren, Achtung geben, ſo muß ich Sie freundſchaftlichſt dazu aufmuntern, mein ſchätzbarſter Herr Pfarrer. Uebrigens weiß ich nichts den Mansfeldern (wie Sie ſagen) Bewieſenes, was den Namen Güte verdient. Sie müßten denn das dafür rechnen, daß ich mich gegen das ſchöne Obſt, was ich dort ſo reichlich genoſſen habe, mit einigen Ananas revanchirte. Wenn ſie das meinen, die Damen, ſo ſtehen ſie immer zu Befehl. Nur müſſen ſie ſich noch etwas gedulden, weil es zu dieſer Zeit noch ſehr wenig giebt, und es doch nicht der Mühe werth iſt, nur eine hinzuſchicken.

Was das Spiel anbetrifft, ſo ſpiele ich zwar gern hoch, aber nicht mehr ſo oft, und von anderen Leidenſchaften weiß ich gar nichts. Daß der Braune engliſirt werden ſoll, iſt prächtig, Sie kennen ja noch von Alters her meine Antipathie gegen die Langſchwänze.

Manchmal kommen Sie mir doch in Ihrem Briefe recht wunderlich vor; eben kommt wieder eine Stelle, wo Sie mich bitten, den kleinen Scherz nicht für ungut zu nehmen!! Ei, ei, ſchämen Sie ſich, ſind wir uns denn durch die weite Entfernung ſo fremd geworden, daß ich einen Scherz von Ihnen übelnehmen konnte?

Die Speckgänſe ſind alſo doch noch nicht bei Ihnen ausgegangen, das iſt ſchön, und wenn Sie etwa gerade an dem Tage, an welchem Sie meinen Brief erhalten, welche eſſen, ſo wünſche ich Ihnen im voraus, nebſt der ganzen Familie, geſegnete Mahlzeit. Den Flumby aber haben Sie doch noch vergeſſen; Sie ſchrieben mir zwar, daß Sie mir im Winter welchen ſchicken wollten, weil er da nicht verdürbe, aber ſiehe, der Winter iſt zu Ende, und noch kein Flumby da.

Clementinchen, Bianca und auch Agnes, zwar unbekannterweiſe, aber doch aufrichtig, emfehlen ſich Ihnen und Ihrer ganzen Familie. Mein Vater thut das nämliche, und ich bitte mir recht ſehr baldige Antwort aus. Wenn ich Ihr hübſches Pettſchaft hätte, nach deſſen Befehl man eine bibliſche Stelle aufſuchen muß, könnte ich's jetzt brauchen, und würde, wenn mein Verlangen erfüllt würde, mit Zuverſicht glauben, daß Sie doch nicht ganz vergeſſen

Ihren

Freund H. Gr. v. Pückler.

3.

Pückler an Baevenroth.

Muskau, den 16. Juli 1801.

Lieber Baevenroth,

Es ſind, ſeitdem Sie den letzten Brief von mir erhalten haben, viele Veränderungen vorgegangen. Der Wirthſchaftsdirektor Slabke iſt an der Auszehrung erſt vor zwei Wochen geſtorben, und drei Tage nach ihm unſer Kutſcher Chriſtian, und die alte Frau von Kracht iſt dem Tode nahe. Die Fräulein Kracht geht jetzt ganz außerordentlich nach der Mode. Herr Brescius und der Doktor Marggraf ſind Bräutigam; letzterer wird die Mademoiſelle Vogel heirathen, nachdem er lange ſich dagegen geſträubt, endlich aber doch unterlegen, indem er einen Blick auf die 8000 Thaler Mitgiſt geworfen hat. Unſer Abbée hat ſich auch empfohlen; er hat ein Pasquill auf die Fräulein * gemacht, worin er ihre Unſchuld bezweifelte, und ihr daſſelbe franzöſiſch und deutſch zugeſchickt, et comme il n'y a que

la vérité qui offense, ſo hatte auch dieſe es gethan; die Gräfin ſchwur ihm unter einigen tüchtigen Flüchen ewige Rache. Sie brachte auch meinen guten, alten, ſchwachen Großvater dahin, daß er meinem Vater ſchrieb, er oder der Abbée müßten fort. Er war alſo nicht zu retten, ſein Sturz war unvermeidlich. Allein die Fräulein hat nichts damit gewonnen, denn erſt vor vier Wochen war an allen Ecken der Stadt ein noch weit Schlimmeres zu leſen. Meine Mutter und der Graf Seydewitz haben ſich mit ihrem ganzen Hofſtaat und einigen zwanzig Pferden fünf Monate auf dem Jagdhauſe aufgehalten. Sie läßt ſich Ihnen empfehlen, und bittet, ſie nicht zu vergeſſen. An die Stelle des Abbée iſt jetzt ein Ingenieur-Offizier gekommen, der die Herrſchaft vermißt. Er iſt ein ganz artiger Mann, und hat viel Kenntniſſe. Ich habe bei ihm mathematiſche Stunden. Mit meiner Schmetterlingsſammlung habe ich das Glück gehabt, Entrée bei einer ſehr hübſchen, aber auch zugleich im Anfang ſehr unerbittlichen Dame zu finden. Sie hatte einen Sohn, den ſie ſehr liebte, und dieſem machte ſie damit ein Präſent. Ich bin die letzte Meſſe in Leipzig geweſen, wo ich die ſehr angenehme Bekanntſchaft des General Sprengporter, des ruſſiſchen Geſandten in Paris, machte. Er kam gerade von Paris, und ging nach Petersburg. In ſeiner Suite befanden ſich zwei junge Leute, der Fürſt Dolgorucky, und ein gewiſſer Graf Dollora, mit denen ich, der Gleichheit unſerer Karaktere wegen, recht vertraut wurde. Beide wild, luſtig und leicht, aber gut: voilà mon portrait. Nun komme ich zu der letzten und größten Neuigkeit, die iſt — Ihr Brief. Wirklich, ſo leid es mir that, ſo fing ich doch ſchon nachgerade an, mich an den Gedanken zu gewöhnen: Herr Baevenroth hat dich vergeſſen. Wie groß war mein Erſtaunen, noch größer aber meine Freude, als ich Ihren Brief empfing. Er machte mir ſo viel Freude, daß ich gern den kleinen Hieb wegen der bitteren Lauge verſchmerzte, aber etwas hätte ich doch bald übel genommen Sie ſchrieben nämlich, daß Sie nicht eher geſchrieben hätten, weil Sie mir gar keine Neuigkeiten hätten melden können; denken Sie denn, daß mir ein Brief von Ihnen, es mag darin ſtehen was da will, nicht immer angenehm iſt? Ei ei, das iſt ein ſchlimmer Glaube, den müſſen Sie nicht beibehalten, denn wer unreines Glaubens iſt, der wird verdammt. Daß Sie ſo glücklich ſind, freut mich ſehr; wie kann man es aber auch anders in der Geſellſchaft zweier ſo liebenswürdiger Damen, wie Ihre Frau Gemahlin und Schwägerin. Ich nehme viel Antheil an Ihrer Freude über Herrn Ewald's Beſuch; ſollten Sie ihn etwa bald wieder ſehen, oder an ihn ſchreiben, ſo empfehlen Sie mich ihm beſtens, und wünſchen ihm in meinem Namen immer fröhliche Laune. Ich habe mich jetzt mit mehr Sorgfalt auf die lateiniſche Sprache als ſonſt gelegt, und ſchmeichle mir, keine geringen Fortſchritte darin gemacht zu haben. Ihr Fohlen iſt alſo verkauft, und das um einen ſehr geringen Preis, wie ich ſehe; Sie hätten es ſollen auf die Meſſe nach Leipzig bringen, wo die Pferde diesmal ſehr theuer waren, und keins unter 30 Louisd'or verkauft wurde. Es war ein recht hübſcher Schimmel da für 1300 Dukaten, der aber nicht verkauft wurde. Mein Lieblings-Reitpferd iſt eine engliſche Schecke, die nicht ſo theuer iſt, aber doch 120 Louisd'or koſtet, ſie iſt auch eine Emplette von der letzten Meſſe. Ich ennuyire mich hier fürchterlich, und wünſche außerordentlich Sie einmal beſuchen zu können, um mich einige Wochen einmal ſo recht in der Stille und in einem kleinen freundſchaftlichen Zirkel zu amüſiren, und wo könnte ich einen finden, der mehr Reiz für mich haben könnte, als der Ihrige? Ich gehe Oſtern nach Lauſanne, von da nach Leipzig, Göttingen, und dann Addio, in die weite Welt. Bald alſo werde ich meine Briefe von den Ufern des Genferſees datiren können. Umgeben von hohen Felſen und Gletſchern, werde ich dann manchmal in der friedlichen Hütte eines Alpenbewohners Ihrer gedenken, und Sie zu mir wünſchen. Ich baue mir prächtige Luſtſchlöſſer von meinen Reiſen in dem lachenden Frankreich, dem milden Italien, und der majeſtätiſchen Schweiz. Gott gebe, daß es ihnen nicht ſo geht wie denen des Teufels, die, wie ich neulich in einem alten Geſangbuche fand, Chriſtus belagert, erobert, geplündert und geſchleift hatte.

Der Graf Lippe, den Sie geſehen haben, iſt jetzt in Berlin, und wird überall ausgelacht, weil er die Gabe hat, ſo zu ſprechen, daß ihn niemand verſteht. Der älteſte Prinz Carolath ging vorigen Monat hier durch, ich habe ihn aber leider zu meinem größten Verdruß nicht ſprechen können, weil ich abweſend war. Er ließ mir ein Billet zurück, wo er ſich nicht unterſchrieb, ſondern am Ende des Briefes ſagte, er werde ſich nicht unterſchreiben, ſondern nur ſagen, daß er der älteſte von den beiden bei Herrn Vogel in Penſion Geweſenen ſei; er fragte in dem Billet nach Ihnen, und bat mich; ſich Ihnen zu empfehlen. Wenn Sie mich jetzt ſehen würden, ich zweifle, daß Sie mich erkennen würden: ich bin ſehr gewachſen, nicht mager, aber auch nicht dick; mein Geſicht iſt zwar weiß, aber männlicher, und ein ſatyriſcher Zug hat ſich hineingelegt. Bei dieſem Brief aber habe ich mich in Acht genommen, nicht zu ſatyriſch zu ſein, er möchte Ihnen ſonſt wieder in zu bittere Lauge getunkt zu ſein ſcheinen. Indeſſen kann man ſich wirklich der Satyre nicht ſo ganz enthalten wie man will, denn die ganze Welt iſt ja wirklich jetzt eine wahre Satyre, und die Menſchen geben gar zu viel Stoff dazu. Was Ihren Streit wegen des Karpfen betrifft, ſo habe ich mich darnach erkundigt; Sie haben allerdings Recht, aber dieſe ſtarken Karpfen werden nicht in Teichen, ſondern in zwei in der Herrſchaft befindlichen Seen gefangen. Mein Vater iſt in Teplitz im Bade, ſonſt würde er gewiß nicht ermangeln ſich Ihnen zu empfehlen. Meine Schweſtern aber, und Herr Rigman, empfehlen ſich insgeſammt, und freuen ſich, daß Sie noch manchmal an ſie denken, ſo wie ſich darüber freut

Ihr
Freund und Diener
H. Graf von Pückler.

P. S.

Die Kanarienhecke befindet ſich wohl, und empfiehlt ſich Ihrem ferneren geneigten Andenken. Ihren Damen verſichern Sie meine größte Achtung, und bitten Sie dieſelben, Sie zu erinnern, wenn Sie etwa mit der Antwort auf meinen Brief zu lange zögern ſollten.

4.

Pückler an den Abbé.

Non, Monsieur l'Abbé, je n'oppose rien aux reproches que vous me faites à l'égard de mon long silence; ils sont justes, et j'avoue que je les mérite. Je ne veux que vous demander pardon de ma faute, et comme je m'en ressens sincèrement, j'espère de l'obtenir sans difficulté. Quand à l'heureuse nouvelle que vous m'annoncez, je peux vous dire que quoiqu'elle m'aie faite infiniment de plaisir, elle m'a causé peu de surprise. Il était aisé à concevoir qu'on se repentirait tôt ou tard de la perte d'un homme utile et aimable, dont la seule faute avait été, d'avoir fait de jolis vers pour une personne qui n'en valait pas la peine. Voltaire venait à la Bastille pour de mauvais vers, qu'il n'avait pas fait, il vaut toujours mieux de souffrir quelque mal pour en avoir faits de bons.

Je serais bien heureux, mon cher Abbé, de pouvoir vuider avec vous, quelques bouteilles de ce vin dont vous me faites si joliment l'éloge, mais les dieux en ont disposé autrement; ils me font tenir carême depuis plus de quatre mois, et il semble que je ne viendrais jamais à bout de les fléchir. J'étais justement dans la crise, quand votre lettre arriva, et seulement le plaisir qu'elle m'a fait, m'a tenu lieu de la meilleure médecine, qu'on aurait pu me donner. Je regrettais seulement de ne pouvoir répondre sur le champ à cette marque de votre amitié.

Vous voyez à présent, Monsieur l'Abbé, que ce n'est pas ma faute, si je ne viens pas profiter des avantages que le séjour de Muskau doit m'offrir, et j'espère que dans l'avenir, vous plaindrez plutôt mon sort que de me blâmer. Je suis bien curieux de savoir quelque chose de la vie que vous avez mené chez ce Baron de Sternheim, ou comme il s'appelle; si le bon Dieu m'accorde la grâce de vous faire encore une visite, j'attends que vous me ferez une petite description du séjour que vous y avez fait: cela ne manquera pas d'être plaisant, j'en suis sûr.

Adieu, mon cher Abbé, j'aimerai bien causer encore un peu avec vous, mais les forces m'abandonnent.

Tout à vous
le Comte Hermann Pückler.

5.

Pückler an Kommiſſionsrath Hempel in Muskau.

(Leipzig.)

Beſter Hempel,

Endlich bekomme ich einen Brief von Ihnen, und danke dafür; ich hoffe, Sie ſind noch immer mein Freund, und werden daher bei meinem Vater meine Parthie nehmen; ſein

Brief hat mich in Erſtaunen und Betrübniß verſetzt, und meine Mutter, Großvater u. ſ. w. ſind daran Schuld. Alles ſehe ich wider mich verſchworen, wer weiß wer ſonſt noch dahinter ſteckt; ich habe vielleicht heimliche Feinde, die ich gar nicht vermuthe. Auf Sie, lieber Hempel, traue ich ganz auf Ehre; mein Vater hat mir immer geſagt, daß Sie mich lieb hätten, und Ihr Brief beweiſt es mir in ſeinen Nüancen. Helfen Sie mir alſo, meinen Vater von ſeinen ewigen Beſorgniſſen und Argwohn abzubringen; ſich beunruhigt er umſonſt, und mich macht er auf mehrere Tage unglücklich. Ich kann nun ſchon den nächſten Brief nicht erwarten, um zu hören, ob er noch auf mich böſe iſt. Du lieber Gott, ich weiß ja gar nicht mehr wie ich es machen ſoll; ſo lange ich hier bin denke ich auf nichts, als mich gut in jeder Hinſicht aufzuführen, und noch habe ich nichts wie bittere Briefe bekommen. Meine Mutter hat noch dieſesmal die Anzahl durch einen ſo groben vermehrt, daß ich eher geglaubt hätte, er ſei von einer baieriſchen Marketenderin, als einer Oberſtenfrau geſchrieben. Mit dem Koſchebach wird es jetzt wohl nichts werden, wir müſſen bis zum Frieden warten, aber den Credy ſollten Sie doch zu faſſen ſuchen, denn ſeine Betrügerei iſt zu impertinent. Schreiben Sie mir doch, ob Sie glauben, daß ich bei meinem längeren Aufenthalt in Wien etwas von meinen Kreditoren zu fürchten haben könnte? Wenn Sie irgend eine Art von Setzung mit ihnen zu Wege bringen könnten, ein Verſprechen, ſie in einigen Jahren zu bezahlen, oder ſo etwas, es wäre doch ſehr gut. Der Vorſchlag, die Kampagne jetzt mitzumachen, hat mich ein wenig frappirt. Ich habe kein militairiſches Talent, ſonſt würde ich ihn demohngeachtet annehmen; den Ihrigen, beim Miniſter zu arbeiten, werde ich, wenn es angeht, befolgen, auch ſtudire ich hier andere Sachen fleißig, und will auch das Lateiniſche wieder etwas vornehmen. Das Blanket erfolgt anbei. Ihrer guten Frau Gemahlin empfehlen Sie mich herzlich, ich bin ihr ſehr gut, weil ich gegenſeits von Ihrer Freundſchaft völlig überzeugt bin.

Leben Sie wohl, lieber Freund; es iſt mir ſehr angenehm, doch jemand zu haben, mit dem ich aufrichtig ſprechen kann, ohne jedes Wort abzuwägen, was ich mit meinem Karakter nicht im Stande bin.

Ihr Freund
Hermann Pückler.

6.

Pückler an ſeinen Vater.

(Leipzig.)

Wenn es wahr iſt, was man ſo allgemein behauptet, daß die frühere Erziehung des Menſchen den Ausſchlag für all ſein künftiges Thun und Laſſen giebt, ſo iſt es wohl natürlich, daß ſie das richtigſte Augenmerk ſowohl des Erziehers als auch vorzüglich des zu Erziehenden ſein muß, und nur wenn beide zuſammen daran arbeiten, kann ſie gelingen und gute Früchte bringen. Verſteht ſich, daß hier nicht von der Erziehung eines Kindes die Rede iſt, das noch gar keinen Begriff von dem haben kann, was ihm zuträglich oder ſchädlich ſei, ſondern von der Leitung des Jünglings, an dem noch immer gebeſſert werden kann, was am Kinde verdorben wurde.

Du wirſt es mir alſo verzeihen, lieber Vater, daß ich auch einmal in Hinſicht auf eine Sache, die mich doch immer am nächſten angeht, eine Bitte an Dich thue, die nicht mein Vergnügen, ſondern bloß mein Beſtes zur Abſicht hat. Vorher aber erlaube mir einen kleinen Rückblick auf meine bisherige Erziehung zu werfen, wo mir, und vielleicht mit Recht, nie erlaubt wurde, einen Vorſchlag zu thun.

In den früheſten Jahren meiner Kindheit, und kaum mir aus dunkler Erinnerung vorſchwebend, finde ich mich in den Händen theils roher, theils dummer Bedienten, die mich ziemlich nach Gefallen behandelten, und unter der Oberaufſicht einer Mutter, die ohne ſelbſt zu wiſſen warum, mich bald ſchlug bald liebkoſte, und oft mit mir ſpielte wie ein Kind mit ſeiner Puppe. Du, lieber Vater, warſt zu jener Zeit zu ſehr mit Sorgen, Kummer und Geſchäften überhäuft, um ein aufmerkſames Auge auf ein Kind zu haben, das Du bei ſeiner Mutter gut aufgehoben glaubteſt. Danach ſorgteſt Du für einen Hofmeiſter, und warſt glücklich in ſeiner Wahl. Gewiß, hätte ich den braven Tamm behalten können, vieles wäre jetzt anders; der gute Mann hatte aber den Fehler, zu ſagen was er dachte; Damen wollen lieber geſchmeichelt ſein, meine Mutter konnte ſich nicht mit ihm vertragen, und er — ging. Die häufigen Reiſen meiner Mutter hinderten ſie, meine Erziehung ſelbſt zu übernehmen; ich wurde daher auf's neue einem Manne übergeben, der unter der Maske des Edelmüthigen die niederträchtigſten Geſinnungen verbarg, und zugleich in's Geheim meine bisher ihrem Gemahl wenigſtens noch treu gebliebene Mutter zu verführen ſuchte. Der Antrag meiner Erziehung mußte ihm um ſo lieber ſein, da er dadurch Gelegenheit bekam, ſeinem Zwecke immer näher zu rücken. Er behandelte mich wider ſeine beſſeren Einſichten ganz nach den ſich oft widerſprechenden Wünſchen meiner Mutter, und führte ihre verrückteſten Gedanken an mir aus. So erreichte ich mein ſiebentes Jahr, begabt mit allen Fehlern, die aus einer ſolchen, oft widerſinnigen Behandlung entſtehen mußten. Meine Mutter, der ich zum Spielwerk zu groß wurde, und die meine Erziehung überhaupt zu ennuyiren anfing, drang nun darauf, daß ich aus dem väterlichen Hauſe weg ſollte, obgleich ich noch nicht acht Jahr alt war; Du gabſt endlich nach, und ich kam nach Uhyſt. Daß gerade dieſer Ort für ein Kind meines Temperaments, und das überdies einer ziemlich unbeſchränkten Freiheit gewohnt war, am wenigſten paßte, erkannten Mehrere, ſchwiegen aber weislich, um nicht die Frau Gräſin, die mich nun einmal abſolut forthaben wollte, mit ſich unzufrieden zu machen. Von hier kam ich im zwölften, Jahre nach Halle. Der Kontraſt dieſer beiden Anſtalten iſt zu groß, als daß ich mich ſogleich in dieſe ganz verſchiedene Lebensart hätte finden können; viele widerwärtige Umſtände kamen noch dazu, und ich kam auch von hier weg. Du überließeſt dem Doktor Niemeyer gänzlich die Wahl eines Hofmeiſters für mich, und ſchickteſt mich mit dieſem, ohne ihn zu kennen, nach Deſſau, wo ich die allgemeine Stadtſchule beſuchte. Dies, lieber Vater, war nun wohl etwas gewagt, mich mit einem Dir ganz unbekannten Menſchen an einen Ort gehen zu laſſen, wo zu meiner Bildung nichts weiter als eine öffentliche Stadtſchule vorhanden war, und meine Geſellſchaft nicht gewählt war. Du warſt aber gerade damals in einer der unangenehmſten Lagen, indem auf der einen Seite Deine ökonomiſchen Umſtände immer noch ſchwankend und nicht ſo befeſtigt waren, wie ſie es jetzt ſind, auf der anderen Dein Herz durch die unglaublichen Verirrungen Deiner noch immer geliebten Gemahlin zerriſſen, und es war unmöglich, daß Du bei dieſen Umſtänden und die ſo häufig dadurch veranlaßten Verdrießlichkeiten auch zugleich Deine Aufmerkſamkeit auf mich richten konnteſt, der ich ohnehin abweſend war.

Nach Verlauf eines Jahres, wo die Angelegenheit mit meiner Mutter endlich ſo ziemlich zu Ende war, ließeſt Du mich nach Hauſe kommen, das Beſte und Klügſte was gethan werden konnte; denn hier im väterlichen Hauſe war es, wo ich nach und nach anfing das zu verbeſſern, was bisher verdorben worden war, und obgleich Du mich hier mehr nach Deinen jedesmaligen Gedanken als nach einem vorgefaßten Plan behandelteſt, ſo ging es doch beſſer als es bisher mit Anſtalten und Schulen und Hofmeiſtern gegangen war. Von Baevenroth und Rigman ſage ich weiter nichts. Du kennſt ſie ja ſattſam. Nun noch ein Wort über meine Beziehung der Univerſität. Ich kann mich hier nicht enthalten, eine Bemerkung zu machen, die ſich ſogar jedem Anderen, der mich hier leben ſah, aufdrang, und die man ſogar oft gegen mich ſelbſt geäußert hat. Wie kam es, daß Du, beſter Vater, deſſen beſter, aufrichtigſter Wunſch von jeher mein Beſtes war, der keine Koſten an meiner Erziehung geſpart hatte, deſſen edles Herz und richtigen Verſtand ich oft bewunderte, der ſich noch neuerlich ſo freigebig als großmüthig gegen mich bewies, wie kam es, ſage ich, daß der in einer für mich ſo wichtigen Sache ſo gleichgültig ſich bewieſen hat? Wie kam es, daß Du bei der Wahl eines Mannes, der meinen Eintritt in die Welt und alle die Betrügereien und Verführungen derſelben, die mir bisher doch nur aus Romanen bekannt waren, leiten ſollte, nicht erſt vorher einen gründlich kennen zu lernen ſuchteſt, um ihm ein ſo wichtiges Geſchäft zu übertragen, ſondern gleich den erſten Beſten, der Dir durch die dritte, vierte Hand empfohlen wurde, annahmſt, ohne Dich auch nur im Geringſten bei Anderen nach ihm zu erkundigen, denn ſonſt würde Dir jederman hier in Leipzig haben ſagen können, daß gerade dieſer Kretzſchmer den allgemeinen Ruf eines liederlichen und läppiſchen Menſchen habe, ſo wie der Profeſſor den eines Hansnarren der ganzen Stadt. Es ſind nur wenige junge Leute hier, die einen Geſellſchafter als Hofmeiſter haben, die wenigen aber ſind geprüfte und bewährt gefundene Männer, denen es auch zugleich nicht an äußerer Bildung fehlt, wie zum Beiſpiel der Hauptmann Rüdiger bei den Prinzen Schönburg, der in jeder Hinſicht ein ſehr liebenswürdiger Mann iſt. Ohne unbillig zu ſein, beſter Vater, mußt Du ſelbſt geſtehen, daß dieſe Betrachtungen meine begangenen Fehler ſehr verringern, und um ſo eher wirſt Du mir verzeihen, daß ich mir die Freiheit genommen habe, ſie Dir mitzutheilen. Du ſiehſt zugleich daraus, daß ich Dir nicht ſchmeichle, um meine Bitte erfüllt zu ſehen, ſondern bloß von Dir Gerechtigkeit verlange. Jetzt ſind die Umſtände anders; ich habe Gelegenheit gehabt, in kurzer Zeit viel, zum Theil ſchmerzliche Erfahrungen zu machen, und ich kann mir jetzt bei meinem guten Willen recht gut allein forthelfen, ohne wieder in Gefahr zu kommen, meiner Geſundheit und meinem Beutel ſo wie bisher zu ſchaden, und Du kannſt nun ſicher einer froheren Zukunft entgegenſehen.

7.

Pückler an ſeinen Onkel in Frankreich.

Je suis trop flatté de la bonté que vous avez eu de demander de mes nouvelles à mon père, pour ne pas saisir avec empressement cette occasion d'avoir l'honneur de vous en remercier, et de vous témoigner le désir bien vif, que j'ai de faire connaisance avec un oncle, que je me suis toujours senti porté à aimer et à respecter. Il y a déjà longtemps que j'aurais pris la liberté de vous faire part de ces sentiments, si je m'étais cru autorisé à penser que vous en recevriez l'expression avec le même plaisir que je trouverais à la tracer. Mais comme je vois maintenant qu' un plus long silence serait inexcusable, et ne s'accorderait pas avec le voeu de mon coeur, je n'hésite plus à remplir mon devoir.

Les sentiments affectueux que vous me témoignez m'encouragent même à vous faire part d'un projet, que je forme depuis longtemps, et dont l'exécution a toujours été un de mes voeux les plus ardents. C'est, Monsieur et très-cher oncle, d'aller passer quelque temps auprès de vous, et de jouir de tous les avantages qu'un tel séjour me doit procurer. Il est peut être un peu trop hardi de ma part d'oser former un tel dessein sans savoir si vous serez aussi aise de me recevoir, que moi de vous faire ma visite, mais si vous considérez tout ce fruit, que je dois retirer de ce voyage, j'obtiendrai facilement votre pardon. Le plus grand avantage sans doute sera celui de faire connaissance avec vous, de cultiver votre amitié, et de profiter de vos conseils. Je verrai en outre la France, pays si propre à former les jeunes gens. J'y acquerai indubitablement sous vos yeux deux qualités, dont un homme comme il faut ne peut guère se passer, et que je ne pourrai nul part m'approprier si facilement, c'est-à-dire une connaissance parfaite de la langue française, et le ton de la bonne compagnie. Je suis encore dans un âge, où il me sera, je crois, aisé d'apprendre l'une et l'autre, mais il ne faudrait pas que je perdisse mon temps en Allemagne, où avec infiniment de peine je n'aurai jamais qu'une tournure très médiocre, et une connaissance très-imparfaite de la langue française. Aussi sentons-nous si bien cela; qu'il n'y a presque pas de jeune homme de condition chez nous, qui n'aille le plutôt qu'il lui est possible en France pour changer de figure.

Je ne parle pas de mille autres choses encore, qui me doivent rendre ce voyage agréable; je me borne à exposer les plus essentielles, et je m'estimerais trop heureux si vous les trouvez justes. C'est alors que je me flatterais de l'espoir que vous pourriez bien approuver mon projet. Dès que je serai sûr que vous consentez de bon cœur à me recevoir pour quelque temps chez vous, je ne tarderai plus à instruire mon père du désir bien vif que j'ai de vivre un an sous vos auspices, et je ne doute pas du tout qu'il n'y donne son plein consentement, surtout si vous voulez bien avoir la complaisance de lui écrire vous-même quelque

chose en ma faveur, car je sais qu'un mot de vous aura plus de succès que ce que je pourrais lui dire pour obtenir cette grâce.

8.

(1803)

Pückler an ſeinen Vater.

Du hatteſt, ehe ich nach Leipzig ging, die ſehr gute, doch ſchwer auszuführende Idee, mich nach Lauſanne zu ſchicken; Du fühlteſt ſehr wohl, daß feine Lebensart und eine genaue Kenntniß der franzöſiſchen Sprache bei einer Carrière wie die meinige unumgänglich nothwendig, und nicht früh genug zu erlangen iſt. Sprache und eine angenehme Tournüre ſind aber beides Dinge, die man vingt ans passés mit vieler Mühe, und nie vollkommen ſich zu eigen macht. Beides beſitze ich bis jetzt nur noch in ſehr geringem Grade, und obgleich ich täglich und ſtündlich mich darin zu vervollkommnen ſuche, ſo iſt dies doch hier nicht möglich. Ich bin jetzt noch nicht 18 Jahr, faſt noch zu jung zur Univerſität, (wo zur Erlernung trockner aber nützlicher Kenntniſſe ſchon etwas mehr Beſtändigkeit erfordert wird, als man gewöhnlich im achtzehnten Jahre hat), faſt zu alt, um den leichten, gefälligen Takt, die Konverſation, angenehme Gewandtheit des Körpers und eine gewiſſe unumgänglich nothwendige Dreiſtigkeit in Geſellſchaft, (die ich, obgleich es zuweilen ſo ſchien, wahrlich nicht beſitze), mit einem Wort, den guten Ton im ganzen Umfang des Wortes, ſich zu eigen zu machen. Ein Jahr iſt es nun, daß ich in Leipzig bin; ich habe wenig gelernt, Sprachen ausgenommen, und viel Geld verthan. Der Grund davon iſt ein unaufhörliches Schwanken meines Karakters, das Unbeſtimmtheit in meinen Handlungen hervorbringt; dies Schwanken aber kommt davon her, daß ich fühle nicht das zu ſein, was ich zu ſein wünſchte. Um es zu werden, ahme ich faſt unwillkürlich Jedem nach, der ein Mann von Welt zu ſein ſcheint, und es iſt natürlich, daß ich über dieſes Beſtreben oft in Thorheiten verfalle, und andere Sachen darüber vernachläſſige, ohne je zur Gewißheit zu kommen. Alle Tage finde ich mir in Vergleichung mit Anderen tauſend Kleinigkeiten ſeiner Lebensart fehlen, deren Mangel mich in Verzweiflung bringen möchte, und die ich von mir ſelbſt nicht lernen kann. Der hauptſächlichſte unter allen iſt die Unwiſſenheit in der franzöſiſchen Sprache. Hundert gute Einfälle muß ich oft verſchweigen, weil ich nicht im Stande bin ſie in dieſer Sprache vorzutragen. Das giebt mir natürlich eine große Schüchternheit, die ich oft umſonſt zu verbergen ſuche, was mich aber auf ganze Tage und länger verſtimmt. Daß ich das nicht Jedem ſage und im Gegentheil ſehr zufrieden mit mir ſcheine, um Andere dahin zu bewegen, es auch zu ſein, iſt kein Beweis daß ich es bin, und ich laſſe dieſen Schimmer auch nur bei Dir fallen, denn Du biſt mein Vater und beſter Freund, dem ich mich gern, ſollte es auch meiner Eigenliebe wehe thun, ganz zeige wie ich bin. Es wäre über dieſe Materie noch viel zu ſagen, aber ich fühle, daß ich nicht im Stande bin, meine Gedanken ganz ſo auszudrücken, als ich wohl wünſchte; ich ſage Dir beſſer nur das, was ich mir daraus abſtrahiren kann, und was gewiß ſo wahr iſt, als daß die Sonne am Himmel ſteht. Ich werde nie im Stande ſein mich den ernſthaften Wiſſenſchaften mit Feſtigkeit und ſo zu widmen, wie man es thun muß, um darin zu reuſſiren, ohne vorher von mir überzeugt zu ſein, den Ton der guten Geſellſchaft völlig in meiner Gewalt zu haben. Es kann dies bei hundert Anderen der Fall nicht ſein, ich fühle es aber deutlich, und bin zugleich überzeugt daß man mit dieſer Eigenſchaft eher durch die Welt kommt, als mit aller Gelehrſamkeit, und ohne dieſelbe überall anſtößt, beſonders ein Geſandter!" dem aber auch Kenntniſſe nicht fehlen dürfen. Dann werde ich auch von Herzen gern alle Geſellſchaft meiden, wenn ich nur nicht mehr nöthig habe ſie überall aufzuſuchen, um in ihr zu lernen, und dennoch immer mehr unzufrieden mit mir ſelbſt zurückzukehren. Alle Ambition die ich jetzt anwende, ein angenehmes Aeußere zu erlangen, werde ich dann dahin richten, mir auch nützliche Kenntniſſe zu ſammeln.

Schicke mich alſo ein Jahr nach Frankreich zu meinem Onkel; das iſt meine Bitte, und Du kannſt wirklich kaum etwas gegen die Richtigkeit meiner Gründe einwenden; Du kennſt den Grafen als einen Mann wie er ſein muß, unter ſeiner Aufſicht werde ich gewiß beſſer aufgehoben ſein, als unter der, die ich bisher gehabt habe; auch in ökonomiſcher und politiſcher Hinſicht fahre ich dort weit beſſer. Der Aufenthalt bei meinem Onkel auf dem Lande kann unmöglich ſehr koſtſpielig ſein, und für meinen Fleiß in der Erlernung der franzöſiſchen Sprache bürgt Dir die Nothwendigkeit, weil ich ſonſt dort gar nicht fortkommen würde. Vielleicht kann mich der Onkel bei meinem Aufenthalt liebgewinnen, und von wie wichtigen Folgen kann das für uns ſein, beſonders bei den jetzigen Umſtänden, wo meine Mutter uns ſehr ſtarke Striche durch die Rechnung machen könnte. Und wie groß iſt der Nutzen, der meiner eigenen Perſon unter der Leitung eines Mannes, zufließen muß, der die Welt geſehen hat, und deſſen Erfahrungen ich mir zu eigen machen kann. Es iſt kaum ein Jahr nöthig, um unter allen dieſen glücklichen Auspizien nicht alle dieſe und noch andere dazu gehörige Kenntniſſe zu erlangen. Wenn ich dann nun zurückkomme, bin ich 19 Jahr, doch wahrlich kein zu hohes Alter, um auf die Univerſität zu gehen. Ich lerne dann mit unermüdlichem Fleiß noch einige Jahre, laſſe mich examiniren, und kann dann ſogleich, wo ich die erworbenen Kenntniſſe noch im friſchen Andenken habe, in einem Kabinet arbeiten, (was jetzt ohne Kenntniß der franzöſiſchen Sprache unmöglich iſt, da die meiſten Akten in dieſer Sprache abgefaßt werden,) und dann entweder reiſen, oder mich auch gleich anſtellen laſſen, weil wenn ich jetzt ein Jahr in Frankreich bleibe, das Reiſen ziemlich unnöthig wird. Daß übrigens nichts hier in meinen Studien unterbrochen werden kann, brauche ich nicht erſt zu ſagen. Selbſt der Magiſter Demuth hat mir oft geſagt, daß ich das verfloſſene Jahr anſehen müßte, als wenn ich gar nicht da geweſen wäre, und meine Studien ganz von vorn anfangen.

Bedenke, lieber Vater, daß dieſe Bitte an Dich nicht die Wirkung einer plötzlichen Laune, oder überhaupt eine Sache zu meinem Vergnügen iſt, ſondern eine Sache, die meine ganze künftige Carrière genau angeht. Dieſe wird dadurch beſchleunigt, indem das Reiſen nicht mehr ſo nöthig wird; ich ſelbſt habe viel Nutzen davon, was gar nicht abzuſtreiten iſt, kann mit mir ſelber zufriedener werden; Dir koſtet es auf keinen Fall mehr, wo nicht weniger, denn ich ſehe nicht ein wie ich in Frankreich, wo alles noch einmal ſo wohlfeil wie hier iſt, auf dem Lande bei meinem Onkel 3000 Frk. verthun will, und die Folgen können, wenn ich dem Onkel gefalle, für die ganze Familie ſehr vortheilhaft ſein.

Wenn Du Deine Erlaubniß giebſt, der Onkel wird mich gewiß gern aufnehmen, und wird ſich eher über dieſen Beweis Deines Zutrauens freuen. Zum Ende bemerke ich noch, daß dieſe Bitte nicht der Einfall des Augenblickes iſt, ſondern daß ich dieſe Idee ſchon lange hegte, ſie jetzt aber erſt mitzutheilen wage, da ich von der Gewogenheit des Onkels gegen mich überzeugt bin. Das Glück Deines Sohnes iſt Dir zu theuer, als daß Du nicht wenigſtens über dieſen Vorſchlag nachdenken wirſt, und reiflich überlegen, ob die Gründe dafür oder dawider wichtiger ſind. Du haſt mich ſo oft Leuten anvertraut, die Du nicht kannteſt, ich glaube Du kannſt es eher mit einem probiren, von dem Du ſelbſt immer mit Achtung geſprochen haſt, und der noch überdies mein Anverwandter iſt. Du haſt mir ſo oft verſichert, daß Dir mein

Wohl, das Deiner Kinder, mehr als alles am Herzen liegt. **Du wirſt** alſo eine Sache, die dies außerordentlich befördern **kann**, Deiner Aufmerkſamkeit würdigen.

8.

Ludwig Erdmann Graf von Pückler an Kommiſſionsrath Hempel in Muskau.

Branitz, den 15. März 1804.

Mein lieber Herr Kommiſſionsrath,

An einliegendem Brief von meinem Vater **werden** Sie **erſehen, daß er leider noch** nicht **kommen will**; am Ende wird **er** ſich doch **noch** blamiren. Meine Schweſter ſchreibt wie **Schulmeiſter Bettelbriefe**, mein Sohn iſt —, meine Frau iſt **mir davon** gelaufen, Gott, wie komme ich in ſolche Familie!! Hätte ich nicht den Troſt, daß meine Töchter gute Kinder wären, ich müßte verzweifeln. Sagen Sie alſo Hilke, daß alles abbeſtellt wird; ich werde wo möglich heute noch nach Lübbenau; vielleicht **kann** ich ihn bewegen mitzukommen, doch **zweifle ich daran**; ſollte **es** geſchehen, ſo ſchicke ich die Nacht **vom** Sonnabend zum Sonntag noch einen Boten.

Adieu, lieber Hempel, grüßen Sie meine Kinder, **(mein einziger Troſt)**, recht herzlich von mir, und leben Sie wohl.

Ihr Freund

Pückler.

9.

Ludwig Erdmann Graf Pückler an den Ober-Amts-Hauptmann.

Wir wünſchten zu dem Receß noch eine Akte hinzuzufügen, **worinnen** wir beide erklären, daß es unſer Wille ſei, unſerem **Sohn Hermann**, wenn er fortfährt ein Verſchwender zu ſein, wie er es bis jetzt geweſen, die Herrſchaft Muskau nicht zu geben, oder doch wenigſtens mit der Einſchränkung, daß er nicht frei darüber disponiren kann, ſondern daß ſolche nach meinem Tode von einem aus dem Amte dazu zu Ernennenden oder von mir Ernannten bewirthſchaftet, und ihm nur der Ueberſchuß der Revenüen gegeben würde, und ſo daß er keine Schulden auf die Herrſchaft machen kann, denn bekäme er jetzt die Herrſchaft zu ſeiner Dispoſition, ſo wäre er in Jahr und Tag, und noch eher, damit fertig, beſonders da die Herrſchaft Muskau weit eher als eine andere Beſitzung ruinirt werden kann. Holz iſt die Seele derſelben, dieſes iſt aber, wenn man es recht wohlfeil weggeben will, leicht zu verkaufen. Bei den jetzigen Geſinnungen meines Sohnes wäre es gewiß, daß wenn ein Jude mit 1000 Louisd'or käme, er ihm den ganzen Wald zur freien Dispoſition überließe, und wäre dieſer ruinirt, ſo wäre auch die Herrſchaft auf immer verloren, die Fabriken gingen ein, viele tauſende Menſchen, die ohne den dabei vorkommenden Verdienſt weder leben noch ihre Abgaben entrichten können, gingen zu Grunde, und ſo ſtürzte ein mit ſo vieler Mühe und Kummer erbautes Gebäude wieder zuſammen.

Es wäre doch traur[illegible] wenn es Eltern nicht freiſtünde, da ihr Sohn noch unm[illegible]ig iſt, ihm, wenn er es ſo ſehr als hier der Fall iſt, ver[illegible], das was man ihm in der Hoffnung, er würde ein [illegible]rnünftiger Menſch werden, zugedacht hat, wieder zu nehmen, oder doch wenigſtens einzuſchränken, daß er es nicht muthwillig verthun kann. Denn nicht allein nähmen wir den Kummer mit in die Erde, daß unſer ſauer erworbenes Vermögen unter die Juden verthan würde, ſondern die Kreditoren, die ihr Geld uns anvertraut haben, wo es ſich auch ſo ſicher als in Abrahams Schooß befindet — könnten durch einen plötzlichen Todesfall in Gefahr kommen, denn leider muß ich es ſagen, mein Sohn erlaubt ſich alles um Geld zu bekommen, er hat nicht allein ſchöne Güter, die mir **gehören**, ſondern auch einige die mir nicht gehören, verpfändet; aus der Beilage iſt zu erſehen, daß er zur Verbeſſerung ſeines im Kottbuſſer Kreiſe gelegenen Rittergutes Haaſow 500 Rthlr. aufgenommen hat. Dieſe Obligation iſt in Dresden gerichtlich rekognoszirt, und das Gut gehört größtentheils einem Herrn von Schöneich, und ein Theil davon meinem Vater.

Als ich neulich nach Dresden fuhr, nahm ich von Dresden einen Lohnkutſcher, ich gab mich für einen Herrn von Pannwitz aus dem Kottbuſſiſchen aus, da erzählte mir der Kerl, daß er auch auf einem Gut Kiekebuſch im Kottbuſſiſchen 1000 Rthlr. ſtehen hätte, es gehöre einem Garde du Corps Lieutenant-Graf Pückler. So ſind alle meine Güter verpfändet. Er ſagte zwar, das hätte nichts zu ſagen, dergleichen Obligationen wären 8 bis 10,000 Rthlr. ausgeſtellt worden, (er wüßte es nicht gewiß), er hatte ſchon einem Kerle, ich glaube einem Gaſtwirth oder Weinhändler gegeben, der hatte verſprochen ihm Geld darauf zu ſchaffen, aber er habe nichts erhalten — Wechſel von 300 Rthlr. Mehrere Louisd'or ſind auch in Umlauf. Die, ſagte er, hatte er verſpielt, nachhero aber wiedergewonnen, und vergeſſen zurückzufordern — er hat mir ſelbſt geſtanden, daß wenn man Leute ſeiner Art nur zum Spiele ließe, ſo wäre es ſo gut als ſchenkte man es ihnen, denn er wäre ja nicht mündig, und dennoch hat er, wie aus beiliegendem Wechſel zu erſehen iſt — auf ſeine Ehre verſichert daß er mündig ſei — bei dieſen Geſinnungen ſoll ich ihm unbedingt mein ſauer erworbenes Vermögen überlaſſen, ſeine Mutter, die aus gutem Herzen die Herrſchaft zu Gunſten ihrer Kinder abgetreten hat, ſoll riskiren, wenn ich eher als ſie ſterbe, ihre Leibrente zu verlieren, und auf ihre alten Tage Noth zu leiden, meine Töchter können gleichfalls ihr aus der Herrſchaft zu erhaltendes Vermögen verlieren, und das alles deswegen, weil wir es einem Sohn zugedacht haben, von dem wir nicht vorausſehen konnten, daß er halb närriſch werden würde; ich dachte, das müßte doch jezt, da er noch nicht mündig iſt, wenn wir beide vereint darum bitten, geändert werden können.

Am beſten wäre es, daß feſtgeſezt würde, wenn er ſich binnen 6—8 Jahren nicht ganz änderte, die Herrſchaft an meine älteſte Tochter, die, wenn er ſterben ſollte, ohnedem die Erbfolge hat — fiele, oder wenn er ſolche bekommen muß, mit der oben angeführten Einſchränkung. Wenn ſich mein Sohn durch ſeine Aufführung der Herrſchaft verluſtig machen ſollte, und meine älteſte Tochter ſolche bekäme, muß ſie ihm jährlich, ſo lange er lebt, 4000 Thaler geben. Lieber wäre es mir aber doch wenn die Herrſchaft beim Namen Pückler bleiben könnte, und ein Adminiſtrator geſezt würde, der ſolche verwaltete, und Hermann über nichts als über die Revenuen disponiren könnte.

Auf alle Fälle aber wollen wir nicht, daß der Kommiſſionsrath Hempel, der ſich mit Heſſe auch hineingemiſcht hat, dabei was zu thun haben ſoll, dieſer muß gänzlich ausgeſchloſſen ſein, das iſt unſer beiderſeitiger Wille.

Und nun erſuchen wir Sie, theurer Freund unſeres Hauſes, mit Zuziehung des Herrn Amtsſekretairs Bermauer, deſſen Freundſchaft ich mir auch ſchmeichle, etwas aufzuſetzen, welches wir beide unterſchreiben, und im Amte übergeben wollen, wodurch allen Uebeln vorgebaut wird, und wir ruhig leben und ſterben konnen.

Mit dieſer Sache muß freilich geeilt werden, weil mein Sohn ſchon den 30. Oktober dieſes Jahres mündig wird.

L. Graf Pückler.

10.

Pückler an ſeine Mutter.

Gnädigſte Mutter,

Obgleich meine gnädige Mutter mich für einen Pfuſcher in allen Dingen hält, ſo iſt mir doch gerade Verſtand noch genug geblieben, um durch ein ſolches Lob nicht eitel zu werden — übrigens muß ich der Wahrheit zu Ehren verſichern, daß mein Daſein weder ſchrecklich noch unthätig iſt, ſchrecklich ſind mir aber langweilige Sentenzen, und unthätig möchte ich ſein, wenn ich ſie beantworten muß; dann bin ich auch zu beklagen, aber nicht deswegen, weil ich weiter nichts als Titularrittmeiſter bin; ich ſehe gar nicht ein, warum ich etwas mehr zu ſein nöthig hätte, als Graf Pückler und ein ehrlicher Mann; nur die Leute, die in ſich ſelbſt gar nichts ſind, glauben, daß Glück und Ehre bloß an fremden, äußeren Titeln oder Aemtern hängt, der Weiſe erfüllt ſeine Pflicht als Menſch, und dankt Gott, wenn er nicht noch die Pflichten eines Amtes auf ſich zu laden nöthig hat; er beſcheidet ſich gern des eiteln Wunſches, dem Menſchengeſchlecht nutzen zu wollen, weil er die Schwäche ſeines Weſens kennt, das die Folgen keiner Handlung, auch der beſten, in ſeiner Gewalt hat; eine höhere Macht regiert die Weltſchickſale, und wir ſollen uns nur ſelbſt zu regieren ſuchen; gelingt uns das, ſo haben wir mehr gethan als Tauſende, die ſich für wichtig halten, und nur lächerlich ſind. Braucht jemand zu ſeiner Zufriedenheit ein Amt, ſo bewerbe er ſich darum; lebt aber einer zufrieden ohne daſſelbe, ſo laſſe man ihn in Ruhe, jeder muß am beſten wiſſen was ihm frommt; müſſig geht deswegen kein Mann von Geiſt; wer aber glaubt, daß man ein Amt haben müſſe, um beſchäftigt zu ſein, der muß geglaubt haben, ohne vorher gedacht zu haben.

Kann ich im Stande ſein, der Frau von Bobenhauſen nützlich zu werden, ſo thue ich es gewiß, ich erinnere mich ihrer noch mit vielem Vergnügen, und bedaure ſehr ihre unglückliche Lage; den Bedürftigen zu helfen, halte ich übrigens immer für mein Amt.

Ich habe mit der vollkommenſten Hochachtung die Ehre zu ſein

meiner gnädigſten Mutter
unterthänigſter Sohn
H. Graf von Pückler, Titular-Rittmeiſter.

11.

Pückler an ſeine Mutter.

Vienne, le 6 janvier 1807.

Ma chère et digne mère.

J'ai reçu votre aimable lettre du 23, comment vous peindre tous les sensations diverses que j'ai éprouvé en la lisant, plaisir, repentir, admiration, amour, ont tour à tour agités mon coeur palpitant, j'ai versé les larmes les plus douces, elles étaient consacrées à la meilleure, à la plus aimable des femmes. Dieu! quel avenir séduisant daignez vous me faire entrevoir — je serai toujours avec celle que je chéris beaucoup plus que moi-même, je profiterai de ses leçons, de son exemple, je jouirais continuellement de son commerce agréable et je deviendrai moi-même tous les jours meilleur en l'imitant — quel serait l'être assez misérable pour ne pas tréssaillir de joie à une pareille perspective. Oh! ma mère, si vous n'avez fait que vous jouer de moi, que Dieu vous le pardonne, vous aurez ajoutée aux malheurs d'un fils qui, croyez-le moi, est bien plus malheureux que coupable, et qui malgré tous ses défauts est encore digne de votre affection.

Vous m'observez que vous ne dépendez pas de vous-même, quelle est la dépendance qui pourrait vous empêcher de demander votre fils auprès de vous? Au reste, cela pourrait facilement s'arranger comme par hasard, et il vaudrait même mieux sous tous les rapports que ça se fisse ainsi; vous n'avez, ma chère mère, qu'à m'indiquer le jour où vous arriverez à Strasbourg (ou quel autre endroit que vous choisirez), je vous y joindrai, et nous aurons tout le temps nécessaire pour former un plan solide pour l'avenir — peut-être que je pourrais encore vous être bon à quelque chose, une voix secrète me dit que vous ne vous repentirez pas de m'avoir choisie pour votre chevalier. Quand à mon petit frère, je suis assez vain de croire que je ne lui serai pas un si mauvais gouverneur que vous le pensez; j'ai fait de tristes expériences, j'ai été jeté de bonne heure dans le monde, et je pourrai lui donner de bons conseils, ayant, quoique jeune, lu de vieux livres.

Si ma proposition vous plaît, mandez-le moi au plutôt, mais surtout n'en faites rien transpirer avant le temps, j'ai des ennemis très habiles, qui ont constamment les yeux attachés sur moi, et qui savent tourner toutes mes actions en mal, mon père avec plus d'esprit que tous ces coquins-là n'en est pas moins leur dupe, etant lui même de trop bonne fois pour soupçonner les autres, et avec une singulière méfiance de ses propres lumières, trop ami du repos pour approfondir des cabales, dont la découverte ne manquerait pas de le mettre dans une situation pénible; vous concevez que je dois user des plus grandes précautions pour faire tête à l'orage qui me menace, et qui est pret à fondre sur moi; je n'ai même que fort peu d'espérance de lui échapper, cependant je ne veux pas par une étourderie moi-même accélérer ma perte; au reste, tout ira comme il voudra, il me restera toujours la force de quitter la terre, si elle ne m'offre plus rien de

désirable — vous! qui en faites un des principaux ornements, daignez me secourir de vos conseils, et laissez moi toujours trouver dans votre amour maternel une consolation contre les revers de la fortune.

J'attends avec crainte et impatience votre réponse, elle doit me rendre le plus heureux ou le plus malheureux des hommes. Salut et amitié à Max, le petit présent que je lui ai destiné, la poste de lettre n'ayant pas voulu le recevoir, arrivera avec la diligence. Je suis avec l'attachement et le respect le plus sincère, ma chère mère,

votre très-obéissant serviteur et fils
Hermann Pückler.

12.

Graf Ludwig Erdmann Pückler an ſeinen Sohn.

Muskau, den 17. Februar 1807.

Lieber Hermann,

Ich danke Dir zwar recht ſehr für die ſchöne Doſe, allein ich hätte lieber gewünſcht, daß Du das Geld behalten hätteſt, Du wirſt es brauchen, und ich bin an ſchlechte Sachen gewöhnt, meine Achtgroſchendoſe thut mir die nämlichen Dienſte; indeſſen verkenne ich Deine gute Abſicht keineswegs, und danke Dir nochmals dafür. — Der Mann, der Dir geſagt hat, die Ober-Lauſitz zahle keine Kontribution, iſt ſchlecht unterrichtet geweſen; wir müſſen 80,000 Thaler geben; auf den Görlitzer Kreis kommen 180,000 Thaler, und von dieſem Kreis macht die Herrſchaft Muskau ein Drittel aus. Du kannſt alſo denken, wie ich daran bin; mein bischen ſauer erworbenes Vermögen iſt dahin, und ich bin ärmer als ich war, da ich die Herrſchaft übernahm. Dazu kommen nun noch die Folgen Deiner Ausſchweifungen, ich will Dir keine Vorwürfe machen, denn es iſt leider nicht mehr zu ändern), aber ſagen muß ich es doch, denn dieſe Ausſchweifungen fallen jetzt mit Zentnerlaſt auf mich Unſchuldigen. Ich erhalte die gröbſten Briefe von Deinen Schuldnern, die mir ſagen und vorwerfen, ich gäbe Dir eine große Penſion, und nähme daher Theil an Deinen Betrügereien u. ſ. w.

Hempel, der überall Komplimente gemacht, und verſichert hat, alles zu arrangiren, wird heruntergeriſſen wie ein Betteljunge, und darf ſich eben ſo wenig wie ich mehr ſehen laſſen. Die Noth iſt groß, die Leute ſind daher ganz desperat, ich fürchte noch eine Inhibition zu bekommen, Dir nichts mehr zu ſchicken. Nun fangen auch die Kirſten'ſchen Obligationen an in Umlauf zu kommen. Vor acht Tagen ſchrieb ein Advokat an mich, und bat mich, ihm 1000 Thaler, die Du zur Verbeſſerung Deines Rittergutes Kiekebuſch aufgenommen hätteſt, zu bezahlen, ſonſt müſſe er bei der Regierung zu Küſtrin einkommen, damit das Gut in Sequeſtration genommen würde; unglücklicherweiſe kommt dieſer Brief meinem Vater in die Hände, Du kannſt denken, wie böſe er darüber iſt. Und ich, der gegenwärtig iſt, muß das Bad ausbaden. Täglich fürchte ich mich, daß ein ähnlicher Antrag wegen der Verbeſſerung, die Du in Haaſow gemacht haſt, ankommen wird; da wird ein Mordſpektakel entſtehen. Denn der größte Theil dieſes Gutes gehört dem Herrn von Schöning, welcher halb närriſch iſt, und keine Raiſon annimmt, alſo Gott weiß was vornehmen wird. Hempel, der alles auf die leichte Achſel nimmt, wird nun ſelbſt Angſt dabei. Denn die Dokumente über die Güter ſind alle in beſter Form Rechtens ausgeſtellt, und auf gültige Dokumente kann ein Jeder Geld geben. Denn was hilft's, wenn man auch ſagte, der Graf Pückler iſt toll geweſen, als er ſie ausgeſtellt, und der Kirſten iſt ein Spitzbube, ſo antworten ſie: der Rath zu Dresden, der die Dokumente rekognoszirte, hat davon nichs gemerkt, und iſt Kirſten ein

Spitzbube, ſo haltet euch an ihn, wir müſſen aber unſer Geld haben u. ſ. w., und geſetzt auch, wir könnten durch Advokatenkniffe die Sache abmachen, ſo iſt doch der Name Pückler gebrandmarkt. Hempel iſt wie ein Arzt, der dem Patienten ſeine wahre Krankheit verhehlt, und nur immer verſpricht, ſeine Wunderpillen würden ihn gewiß geſund machen, ſo lange bis alle Hülfe verloren, und der Patient todt iſt. Alle dieſe ſchönen Sachen ſind nun ſchon weltkundig geworden, und da man glaubt, daß Du nach meinem Tode die Herrſchaft Muskau ſchlechterdings haben mußt, ſo iſt der Kredit, ohne welchen Muskau nicht beſtehen kann — dahin! Aufgekündigt werden Kapitalien genug, aber borgen thut niemand mehr auf die Herrſchaft, und wie kann man es auch jemandem zumuthen, denn ſie denken: ein Menſch, der fremde Güter dem erſten beſten Schurken verſchreibt, wie wird der es erſt mit ſeiner machen u. ſ. w. Daß Du Dich nun beſſerſt, das glaubt niemand, und ehe ſie ſich davon überzeugen, iſt alles verloren. Ich bin in der ſchrecklichſten Lage. Um mich zu retten, dürfte ich Dich nur für einen Verſchwender erklären laſſen, wozu überflüſſiger Stoff vorhanden iſt. Auch hat man mir dazu gerathen. Allein, wenn nur noch ein Funken Hoffnung auf eine andere Art hinauszukommen vorhanden iſt — werde ich es nicht thun, denn Du biſt mein Kind, und ich liebe Dich herzlich, wie meine anderen Kinder, bin auch überzeugt, daß Du es bereueſt, mich in dieſes Elend verſetzt zu haben. Es wäre auch nicht ſo weit gekommen, wenn mich nicht der ſchreckliche Krieg um alle Reſſourcen gebracht hätte. Etwas muß aber gethan werden, um den Kredit wieder herzuſtellen. Ich habe meinen alten Freund, den Steuerſekretair Schubert, der mir jetzt ſchon aus mancher Verlegenheit geholfen hat, zu Rathe gezogen, er hat mir verſprochen darauf zu denken, und dann mit Dir zu korreſpondiren. Gott weiß, ich habe nur für meine Kinder gelebt und gearbeitet; wenn aber der Kredit der Herrſchaft nicht wieder hergeſtellt, und dadurch Deine Schulden getilgt und behandelt werden, kann ich nicht mehr wirken. Wo ich hinreiſe, muß ich unter fremdem Namen reiſen, ſonſt riſkire ich, überall von Deinen wüthenden Gläubigern angefallen zu werden. Einem Mann, der ſo wenig als ich dergleichen verdient hat, iſt ſo etwas doppelt empfindlich. Lebewohl!

Dein treuer Vater Pückler.

Schicke mir nur Deine Adreſſe, daß Dich die Briefe ſicher finden, weil ich mit verſchiedenen Perſonen ſprechen, und Dir den Erfolg melden will.

12.

Pückler an den Sekretair Wolff.

Den 11. Juli 1807.

Mein lieber, guter Wolff,

So viele beſtürmende Gefühle haben mich bei Leſung Ihres Briefes ergriffen, daß ich kaum weiß, womit ich meine Antwort anfangen ſoll. Wie konnte ich ſo lange es vernachläſſigen, die Freundſchaft des braven Mannes zu ſuchen, der vielleicht der Einzige in meiner Vaterſtadt iſt, der mit aufrichtiger Anhänglichkeit meiner gedenkt? Ja, lieber Wolff, alter Freund meines zu früh verſtorbenen Großvaters, ſeien Sie auch der meinige, von nun an lege ich mein Wohl in Ihre Hände; vertreten Sie mich bei meinem Vater, an deſſen Liebe ich noch nicht ganz zweifle, da er Sie gewählt hat, mir den Verluſt derſelben anzukündigen. Gott weiß es, mir iſt es unerklärbar, was meinen Vater zu ſolchen Maßregeln hat bewegen können; meine Aufführung in Wien iſt von der Art geweſen, daß ich mir eher hätte Vermehrung als den Verluſt ſeiner Zuneigung erwarten können; ohne die geringſte neue Schuld zu kontrahiren, habe ich vielmehr von den erhaltenen 3000 Thalern alte Wechſel von ohngefähr 500 und etlichen 20 Louisd'or eingekauft, um meinem Vater dadurch eine Freude zu machen. Der einzige Grund ſeines Zornes liegt in einem übereilten Briefe, den ich ihm neulich in einer der unangenehmſten Stimmungen meines Lebens ſchrieb, und deſſen ich mich leider gar nicht mehr erinnere. Freilich müſſen zu harte Ausdrücke mir in demſelben entfahren ſein, da er meinen Vater ſo aufgebracht hat; aber er ſollte mich doch beſſer kennen, er ſollte wiſſen, wie wenig böſe eine Sache gemeint iſt, die ich im Augenblick der Leidenſchaft ſage, und wie wenig ſie oft mit meiner wirklichen Denkungsart übereinſtimmt. Ich bin, Gott iſt mein Zeuge, wohl unglücklich und bitter geſtimmt, aber wahrlich nicht böſe! Keinem Menſchen will ich übel, und treffe doch nur überall auf Leute, die mich verkennen, und meinen unüberlegten, aufbrauſenden Leichtſinn für Karakterverderbtheit halten. Sie können denken, lieber Wolff, wie ſchrecklich mir das jetzt obwaltende Verhältniß mit meinem Vater ſein muß, die gänzliche Entziehung aller Unterſtützung wäre mir weniger ſchmerzhaft geweſen — nie hätte ich geglaubt, daß ein Vater ſeinem Sohn ſo leicht entſagen könne, und in welcher Periode? Gerade da, wo er ſich zu beſſern, ſeine gemachten Fehler wieder gutzumachen anfängt, aus dem einzigen Grunde eines übereilten Briefes, der wohl Strafe, aber doch keine ewige Trennung verdient.

Können Sie, guter Wolff, des Vaters Herz mir wieder zuwenden, ſo ſeien Sie überzeugt, daß Sie mir nie einen größeren Dienſt erweiſen könnten, daß ich bis an den Tod mich nennen würde Ihren dankbarſten und treueſten Freund

Hermann Pückler.

Ein andermal, lieber Wolff, von Geſchäften — in meiner jetzigen Stimmung iſt es mir unmöglich. Antworten Sie mir bald, und leben Sie wohl mit Ihrer ganzen liebenswürdigen Familie, der ich mich empfehle, ſo wie dem Hofrath Röhde und ſeinem Sohne.

Seit jenem unglücklichen Brief, der mir meines Vaters Haß zugezogen hat, habe ich ſechs andere geſchrieben, in welchen zwei neuerlich eingelöſte Wechſel beigefügt waren, auf die ich alle keine Antwort erhalten habe. Erkundigen Sie ſich doch, lieber Wolff, ob mein Vater ſie wirklich alle erhalten hat? Beiliegenden Brief an ihn bitte ich ja ſelbſt zu übergeben. Was die Reſſource-Weinrechnung betrifft, ſo bitten Sie meinen Vater, ſie mir beim nächſten Quartal abzuziehen; für die Bezahlung des Kochs, der noch etwas warten kann, will ich bis dahin zu ſorgen ſuchen, denn wenn mir auf einmal alle beiden Schulden abgezogen werden, ſo bleibt mir ſelbſt ja gar nichts zu leben.

14.

Pückler an den Sekretair Wolff.

(Wien, Auguſt 1807.)

Lieber Wolff,

Unerklärlich iſt mir Ihr langes Schweigen; ich weiß noch nicht einmal, ob Sie den Goetz'ſchen Wechſel erhalten haben? Wenn es möglich iſt, mir bei dem diesmaligen Quartal einmal nichts abzuziehen, ſo würde es mir lieb ſein, da ich nur noch ſehr wenig Geld habe — ich bitte Sie deswegen auch, es recht pünktlich zu ſchicken.

In der begleitenden Kiſte ſind Bücher für mich, nebſt einem kleinen Anhang zu meinem Tagebuch, und drei Pfund Wiener Chokolade für meine Schweſtern, denen ich mich empfehlen laſſe. Uebergeben Sie nur die Kiſte meinem Vater, vielleicht hat er Luſt die Bücher zu leſen.

Ich reiſe in einer Stunde von hier nach der baieriſchen Gränze ab, wo ich mich auf Piſtolen ſchlage — ich verpflichte Sie, meinem Vater nichts zu ſagen; läuft es gut ab, ſo war es unnöthig ihn ängſtlich zu machen, und werde ich todtgeſchoſſen, ſo wird er es ohnehin erfahren. Ihre Briefe und Geld ſchicken Sie nur immer noch an den Legationsſekretair Herrn Grieſinger, und das Geld ja recht bald, damit ich nicht vielleicht in Baiern bleſſirt, ohne Geld liegen bleiben muß. Zu Ihrer Beruhigung, lieber Wolff, verſichere ich Ihnen, daß diesmal die Händel an mir mit Gewalt geſucht worden ſind, und auf keine Art ein ſo ernſthaftes Duell zu vermeiden war. Beſiege ich meinen Gegner, ſo erzähle ich Ihnen einmal bei Gelegenheit die Sache umſtändlicher. Leben Sie wohl, und denken Sie meiner. Aus Baiern erhalten Sie meinen nächſten Brief, oder dieſes war der letzte. Adieu.

Ihr Freund Pückler

15.

Pückler an ſeine Mutter.

Vienne, le 10 septembre 1807.

Quoi, chère mère, faut-il que tous les jours je découvre en vous de nouveaux talents? possédant déjà depuis longtemps toutes les grâces, toutes les qualités séduisantes, qu'on aime tant dans les femmes, vous voilà à l'heure qu'il est encore poète; ah! avouez ma mère, que ceci par exemple passe la permission d'être accomplie; à la vérité, a-t-on jamais vu un plus joli sonnet, que celui, que vous venez de faire, chemin faisant en voiture.

Die Mutterliebe trieb mich fort in's Weite!

Voilà un vers d'une véritable beauté, ce dernier in's Weite surtout est d'une perfection qui fait peur, et puis quelle originalité, il y a au second vers deux syllabes de trop et cependant ça se lit agréablement,

de manière que ce défaut apparent par la rareté du fait devient un des plus grands ornements du sonnet. Je passe sous silence les autres beautés, pour essayer de faire des vers à mon tour, car les grands exemples excitent toujours l'émulation dans les âmes bien nées, votre sonnet n'a pas manqué de faire son effet sur la mienne, et vous verrez ce qui en résultera. — —

Regardez, très-chère mère, avec indulgence ces folies qu'un moment de gaité a fait naitre, et qui ne survivront pas de beaucoup à leur naissance; je suis rarement de bonne humeur, et ce n'est encore cette fois-ci qu'à votre aimable lettre que j'en suis redevable. Vous ne sauriez croire comme je me réjouis d'avance de vous voir à Neumarkt, et de pouvoir alors vous dire de vive voix à quel point je vous aime et que je ne regarderai jamais aucun bonheur au dessus de celui de pouvoir me nommer avec le plus profond respect

ma chère mère
votre très obéissant fils
Hermann de Pückler.

16.

Pückler an Wolff.

München, den 25. September 1807

Mein Duell iſt durch unvorhergeſehene Umſtände noch vor der Hand aufgeſchoben worden, und ich erwarte den Ausgang in München, wo ich der Gränze und meinem ferneren Reiſeplan näher bin als in Wien. Wenn Sie bei Empfang dieſes Briefes mein Quartalgeld noch nicht abgeſchickt haben, ſo bitte ich Sie, es direkt hieherzuſchicken, abzugeben im Gaſthof zum ſchwarzen Adler, aber eilen Sie ja damit, denn die verſchiedenen Reiſen, die mir meine unangenehme Geſchichte verurſacht hat, haben mir faſt all mein

noch vorräthiges Geld gekoſtet. Dazu kommt, daß ich noch vor meiner Abreiſe von Wien dem Herrn von Goetz zu den mir ſchon ſchuldigen 300 Thalern noch 200 Thaler hinzugeborgt habe, da er in ſehr großer Noth war. Ich lege Ihnen dieſen ſeinen Wechſel auf 500 Thaler mit bei, und erſuche Sie, mir den anderen auf 200 zurückzuſchicken. Das ganze Geld iſt ſchon lange gefällig, ich habe ihm aber verſprochen, noch bis zur bevorſtehenden Zahlwoche zu warten.

Leben Sie wohl, lieber Wolff, und empfehlen Sie mich Ihrer Familie und meinen guten Freunden.

Ihr treuer Freund Pückler.

17.

Pückler an Wolff.

München, den 14 Oktober 1807.

Beſter Wolff.

Ihr Brief freut mich ſehr, denn ich glaubte ſchon, Sie wären krank, oder mein Vater wäre wieder böſe auf mich, und hätte Ihnen gar verboten an mich zu ſchreiben; wenn mein Vater wüßte, wie ſo ſehr viel Gewicht für mich ſeine Stimmung hat, und wie ſchmerzlich es mir iſt, in einem ſo wenig häuslichen, kindlichen Verhältniß mit ihm zu ſtehen, er würde mich wohl liebe- und vertrauensvoller behandeln.

Mein Duell iſt noch immer nicht ſicher beſtimmt, wird es aber, hoffe ich, in dieſen Tagen werden. Zu Ihrer Beruhigung kann ich Ihnen auf Ehre verſichern, daß ich diesmal ganz unſchuldig dazu gekommen bin, und meine Ehre ſchlechterdings es unumgänglich macht. Der Antheil, den Sie an mir nehmen, rührt mich ſehr, und ich bitte Sie, meinen aufrichtigen Dank dafür gütig aufzunehmen.

Noch um eins muß ich Sie bitten, lieber Freund, laſſen Sie in Ihren Briefen die Titulaturen weg, nennen

Sie mich, wenn einmal ein Titel ſein muß, lieber Graf, und nichts mehr; ich werde es als einen Beweis Ihrer Freundſchaft anſehen, wenn Sie mein Geſuch erfüllen, denn ich haſſe die Zeremonien, wo ſie unnöthig ſind, und mache in jedem Verhältniſſe gern der Etiquette ein X für ein U.

Meinem guten Freund und Lehrer, dem würdigen Hofrath Röhde, empfehlen Sie mich auf's angelegentlichſte, und behalten Sie in gütigem Andenken

Ihren ehrlichen Freund Pückler.

18.

Pückler an Wolff.

München, den 15. November 1807.

Lieber Wolff,

Ich bin Ihnen ſehr verbunden für Ihr gütiges Andenken an meinem Geburtstage, und bitte Sie, meinen aufrichtigen Dank dafür anzunehmen. Erſtaunt bin ich über die Forderung von Seiten des Herrn von Goetz von 500 Thaler; ich habe mir eine ſchriftliche Erklärung, da er den Wechſel nicht bei ſich hatte, von ihm ausſtellen laſſen, daß ich den von mir noch in Händen habenden Wechſel an ihn richtig bezahlt habe; dieſe Erklärung habe ich noch von Wien aus an meinen Vater geſchickt, und er muß ſie haben. Noch mehr bin ich erſtaunt, von einem Wechſel zu hören, den Herr von Vieth von mir haben ſoll; ich kann auf mein Ehrenwort verſichern, daß ſeit meiner Abreiſe von Muskau ich meines Wiſſens keinem Menſchen einen Kreuzer ſchuldig geblieben bin.

Ich kann Ihnen verſichern, daß ich meines Lebens ſo überdrüſſig zu werden anfange, daß ich den ſegnen will, der mir auf eine gute Art davon hilft; ich habe nichts mehr wie Verdruß und Aerger, und auch Mangel — denn die fatale Affaire, die ſich immer noch in die Länge zieht, hat mir ſchon ſo viel Hinundherreiſen und Koſten verurſacht, die mich (da ich von Herrn von Goetz die baar vorgeſchoſſenen 500 Thaler nicht bekomme) jetzt ſchon ſo ziemlich auf's Trockene gebracht haben, denn bei meinen Abzügen, die mir alle Quartal gemacht werden, und bei der ziemlich anſehnlichen Summe alter Schulden, die ich in Wien abgetragen und getilgt habe, wie mein Vater weiß, iſt es nicht zu verwundern, wenn mich der Verluſt von 500 Thalern in Verlegenheit ſetzt; ich bitte Sie daher inſtändig, es doch dahin zu bringen, daß ich mein nächſtes Quartal zur rechten Zeit, und einmal ohne Abzug erhalte — wer weiß ja wie lange mein Vater noch durch mich beläſtigt werden wird — auf jeden Fall habe ich, ſo wie mein Duell vorüber iſt, einen Plan, wie ich verſuchen will, unter fremdem Namen mich in der Welt durchzubringen, ohne meinem Vater mehr als einen ſehr geringen Zuſchuß, oder vielleicht gar nichts, einige Jahre zu koſten. Denn in meinem Stande kann ich mit weniger als 4000 Thalern jährlich nicht anſtändig in der Fremde leben, und doch glaube ich meinem Vater, daß es ihm in der jetzigen traurigen Zeit zu ſchwer ankommt, ſo viel zu geben, aber ehe ich dieſen Plan ausführen kann, muß ich erſt frei von der Geſchichte ſein, und mein unvermeidliches Duell ausmachen, an dem ich, auf Ehre, ganz unſchuldig bin. Grüßen Sie meinen Vater und Schweſtern herzlich von mir, ſo wie den Hofrath, ſeinen Sohn und die Clauſewitzen, Ihre Frau Gemahlin verſteht ſich von ſelbſt.

Antworten Sie ja mit umgehender Poſt Ihrem Freund

H. Pückler.

19.

Pückler an Wolff.

München, den 4. Dezember 1807.

Lieber Wolff,

Ich habe 200 Thaler einſtweilen mir von jemand vorſchießen laſſen müſſen, weil ich nichts mehr hatte; ich bitte alſo recht ſehr, um ſo mehr, da meine Affaire ſich jetzt ihrem endlichen Ende nähert, und mehr Geld als ich ſonſt brauchen würde, dazu nöthig iſt, mir dieſes Quartal einmal wo möglich ohne beträchtlichen Abzug, und ſo bald als möglich zu ſchicken. —

Da es mir ſcheint, daß 4000 Thaler meinem Vater jetzt zu viel ſind alle Jahre herzugeben, und mir der Gedanke unerträglich iſt, daß er vielleicht zu Hauſe bei jedem Quartal voll Unwillen an mich denkt, ſo wünſche ich aufrichtig, daß er ſich erklärt, wie viel er, es mag nun die Hälfte von dem bisherigen ſein, oder was es will, mir ohne Gêne jährlich ausſetzen kann, das Beſtimmte aber mir dann durch einen Beamten, den er immer ein Vierteljahr voraus bezahlt, zukommen läßt, denn wenn ich vielleicht fünfhundert Meilen weg bin, ſo kann er mir doch nicht eine Tonne mit Louisd'or nachſchicken. Ich habe wegen dieſer Sache auch an den Kommiſſionsrath Hempel geſchrieben, bitte Sie aber doch recht ſehr, es meinem Vater auch vorzuſtellen, und mich ihm zugleich unterthänigſt zu empfehlen; ſelbſt an ihn zu ſchreiben, getraue ich mir gar nicht recht mehr, und kann es mit keinem recht angenehmen Gefühl, denn erſt iſt jeder Vorſchlag, den ich ihm thun kann, ſchon deswegen ſicher von ihm verworfen zu werden, weil er von mir kommt, und zweitens darf ich nicht frei von der Leber weg reden wie ich denke, weil er ſonſt erſtaunlich bös wird, und anders kann ich einmal nicht ſchreiben; die Erfahrung hat mich dies nun ſchon zu wiederholten Malen gelehrt, und ich fürchte mich jetzt vor dem Feuer wie ein gebranntes Kind.

Adieu, lieber Wolff.

Ihr treuer Freund Pückler.

20

Pückler an Wolff.

München, den 6. Dezember 1807.

Lieber Wolff.

So eben erhalte ich Ihren Brief vom 25. November, und eile, ihn auf der Stelle zu beantworten. Glauben Sie mir, kein Theil ſeines Inhalts hat mich betrübt als der, worin ich ſehe, wie übel es meinem lieben Vater geht; es verſteht ſich daher von ſelber, daß ich gegen das Weſentliche ſeiner Wünſche in Betreff meiner nicht das geringſte zu erwiedern habe, nur in der Form bitte ich meinen guten Vater, daß es mir erlaubt ſei, ein Geſuch vorzutragen.

Für's erſte muß ich für dieſesmal, ſo weh es mir thut, doch noch recht inſtändigſt, wenn es möglich iſt, um die vollen 1000 Thaler bitten — meine Ehre heiſcht ſchlechterdings, daß ich die ſchon oft genannte Affaire, welche ſich jedoch ihrem Ende naht (ich werde Ihnen die ganze lange Geſchichte mit einem der nächſten Poſttage ſchicken), abwarte, überdies bin ich auf Ehre krank.

Nun zu meinem weiteren Vorſchlag. In meinem jetzigen Alter bis zur Tilgung meiner Schulden mehrere Jahre in Muskau bleiben, wo ich nicht einmal Gelegenheit habe, mehrere Kenntniſſe zu ſammeln, da weder neue Bücher noch Lehrer u. ſ. w. u. ſ. w. da ſein können, wäre mir gewiß von großem Schaden, (denn obgleich ich noch wenig gereiſt bin, ſo habe ich doch wahrlich ſchon in mannigfaltigen Dingen meine Kenntniſſe bewährt, und hauptſächlich in der

Welt ſo ziemlich allein durchzukommen ſchon gelernt), daher bitte ich meinen Vater, mir zu erlauben, es noch weiter zu verſuchen, wiewohl, wie es ſchon längſt, da ich dieſe Kataſtrophe vorausſah, mein Plan war, unter anderem Namen; da Sie ohnehin von 1000 Thaler Taſchengeld reden, ſo hoffe ich, daß mir mein Vater unter dieſem fremden Namen, von dem ſelbſt der Banquier nicht zu wiſſen braucht daß ich es bin, der ihn führt, 1200 Thaler auf die in meinem letzten Briefe vom 4. an Sie gebetene Weiſe gern geben wird. Zum Arrangement wegen Schulden iſt es ganz unnöthig, daß ich nach Muskau komme — mein Vater allein kann ſie ohne Zweifel viel vortheilhafter arrangiren, denn jeden Akkord, den er den Schuldnern anbietet, müſſen und werden ſie ſich gewiß gern gefallen laſſen, denn alle haben an mir horrend profitirt, zum Beiſpiel der Herr von Brandenſtein, von dem Sie mir neulich ſchrieben, und der von baarem Gelde ſpricht, hat mir für die ganze Schuld nicht mehr gegeben als 40 Louisd'or, zwei elende Windhunde, und ein ganz altmodiſches, halbzerbrochenes Service, Meißener Porzellan, auf zwölf Perſonen; von Leyſer habe ich für ſeine Schuld von 12,000 Thalern einen ganz alten, zerbrochenen Wagen, ein gutes Reitpferd und eins von Pirphaber bekommen, und ſo ſind alle meine Schulden beſchaffen, die ich freilich gemacht zu haben bedaure; aber hätte mein Vater, wie ich nach Dresden kam, nicht plötzlich von 3000 Thalern, die ich als Student hatte, nur 1200 als Offizier gegeben, und mich dadurch beinahe forcirt, den Eingebungen der mich Umgebenden und ihren Beiſpielen zu folgen, ich ſollte doch Schulden machen ſo viel ich könnte, mein Vater ſei ja der reichſte Mann in Sachſen, und es wäre unverantwortlich, daß er mir ſo wenig gäbe u. ſ. w. hätte mein Vater vorher meine ſo dringende Bitte, die ich ihm von Leipzig aus that, mich zum Onkel nach Frankreich zu ſchicken, beherzigt, und nicht auf eine ſo bittere Art abgeſchlagen, ſo hätte ich **Dresden** nie geſehen, und hätte vielleicht vom Onkel jetzt ſelbſt ſo viel, daß ich davon leben könnte. Im Anfang machte ich in Dresden Schulden aus Dépit, und nachher, in den Strudel einmal hineingeriſſen, aus Noth. Vielleicht treffe ich irgendwo in der Welt ein unverhofftes Glück, das ich, wenn ich in Muskau ſitze, nicht finden kann — die Schickſale der Menſchen ſind ſo wunderbar, wenn ſie weit herumkommen; ich habe ſelbſt ſchon einige Perſonen kennen gelernt, die ohne einen Pfenning in der Taſche ihr Vaterland verließen, und jetzt reiche Leute ſind, und ob mir mein Vater 1000 Thaler Taſchengeld und die Koſt in Muskau giebt, oder 12,000 Thaler anderswo, kann ihm ja ganz einerlei ſein. Ich werde immer ſchreiben, und kann ich nicht durchkommen, ſo werde ich ſchon von ſelbſt als letzte Zuflucht mich meinem guten Vater in die Arme werfen, vielleicht aber iſt mir das Glück günſtig, und der Gedanke, vielleicht einmal unvermuthet meines Vaters eigene Lage verbeſſern zu können, macht mich heiterer, als ich wahrlich ſeit langer Zeit geweſen bin, denn ich geſtehe es Ihnen aufrichtig, bis jetzt bin ich wahrlich, ohngeachtet des äußeren Scheins, meines Lebens noch wenig froh geworden, und habe oft den Tagelöhner um ſeinen frohen Muth beneidet — ſo gewiß iſt es, daß äußere Güter nur dann zum Glück des Menſchen beitragen können, wenn man zu ihrem weiſen Gebrauch vorbereitet worden iſt.

Leben Sie wohl, und antworten Sie mir bald.

Ihr Freund H. Pückler.

21.

Wolff an Pückler.

Muskau, den 9. Dezember 1807.

Euer Hochgeboren

überſenden der Herr Vater hiemit die 500 Thlr., wovon ich denſelben vorläufig unterm 25. November Nachricht zu ertheilen die Ehre gehabt habe. Ihr Herr Vater ſagt, es wäre ihm unmöglich perſönlich zu ſchreiben, da ihn überhaupt Lage und Umſtände jetzt mit Unruhe und Sorgen überhäuften, wie Sie ſich ſelbſt würden vorſtellen können, überdies wäre ſein Mißmuth noch durch Briefe armer Handwerksleute aus Dresden gereizt — die Schulden von Ihnen auf die wehmüthig dringendſte Art forderten, und vorſtellten, daß er Ihnen ja jährlich reichliche Summen zahlte — Sie müſſen ſelbſt fühlen, wie empfindlich dergleichen Schriften und der Gedanke wäre, daß er nicht wagen dürfe, ſeine Tochter nach Dresden zu führen, ohne ſchimpflichen Beleidigungen ausgeſetzt zu ſein — und damit auch die Nothwendigkeit ermeſſen, daß man die Befriedigung dieſer Leute auf die beſtmöglichſte Art zu bewerkſtelligen ſuchen müſſe. Dieſe vorzüglich wichtige Urſache und die Unmöglichkeit, Ihnen fernerhin Geld ſenden zu können, würde Ihnen die väterliche Bitte, nach Muskau zu kommen, ſich ſelbſt von der drückenden Situation zu überzeugen, und ruhig und friedlich hier zu leben, und nicht etwa in Ihrem Betragen Gelegenheit zu Mißvergnügen oder Betrüben ſeiner ohnehin jetzt ſehr verbitterten Lebenstage zu geben — begreiflich — und Sie bereit und willig zur Ausführung machen.

Das, lieber Herr Graf, iſt der weitläufige Auftrag des Herrn Vaters, ſo viel mir derſelbe zu behalten und niederzuſchreiben möglich geweſen iſt. — Haben Sie die Gnade es nach der Art Ihres mir ſchätzbaren Wohlwollens aufzunehmen

Für die liebevollen Geſinnungen Ihres Herrn Vaters glaube ich indeſſen doch bürgen zu können, das werden Sie auch ſelbſt bei Ihrem Hierſein beſtätigt finden.

22.

Pückler an Wolff.

München, den 30. Dezember 1807.

Lieber Freund,

Ihren Brief vom 9. Dezember habe ich nebſt den 500 Thlrn. erſt geſtern erhalten. Ich muß meine dringende Bitte wiederholen, nur diesmal noch das ganze Quartal ausgezahlt zu erhalten, weil ich mich auf einen ſo plötzlichen Abzug der ganzen Hälfte nicht gefaßt gemacht hatte, und überdies gerade die nämliche Summe durch den Hrn. von Goetz eingebüßt habe. Wäre ich nicht in die unglückliche Ehrenſache ganz ohne die geringſte Schuld von meiner Seite verwickelt worden, ſo hätte ich mir durchgeholfen, ſo aber iſt es, wenn ich nicht wenigſtens noch 300 Thlr. erhalte, unmöglich, wie Sie aus Folgendem ſogleich erſehen werden.

Bei einem Duell vor mehreren Monaten in Wien ſekundirte meinen Gegner der Graf von Colloredo, Sohn des Reichskanzlers Fürſt Colloredo, ein roher, ſehr rüder, aber ſehr reicher junger Menſch. Durch ſein und meines Sekundanten Zureden wurde unſer Streit friedlich beigelegt, und da mein Gegner Geſchäfte halber ſogleich Wien verlaſſen mußte, ſo bat er mich, ihm womöglich zu folgen. Es war damals gerade um die Zeit meines Quartals, und da ich kein Hinderniß ſah, überdies ſelbſt gern Wien verlaſſen wollte, verſprach ich es ihm; unglücklicherweiſe kam mein Geld *zwei Monate* ſpäter an, als ich es erwartet hatte, und ich konnte mein Verſprechen nicht halten. Einige Zeit darauf begegne ich dem Grafen Colloredo an einem öffentlichen Ort;

er fängt ohne die geringſte Veranlaſſung Streit mit mir an, vergißt ſich ſo weit, mich öffentlich zu ſchimpfen, und endigt damit zu ſagen, ich ſei ein Schurke, der ſein Wort gebrochen habe, binnen 24 Stunden Wien zu verlaſſen, wie ich ihm mein Ehrenwort gegeben hätte Ich geſtehe, daß eine ſo infame Lüge und ähnliche Beſchimpfungen vor vielen Zeugen mich ſo erſchütterte, daß ich faſt die Beſinnung verlor; allein, ohne nur einen Stock bei mir zu haben, gegen ihn mit zwei Freunden eine Prügelei anzufangen, war unmöglich, ich antwortete alſo bloß mit ähnlichen Benennungen, und ging fort. Den anderen Tag ließ ich ihn durch den Prinzen von Heſſen-Homburg um Satisfaktion erſuchen. Er antwortete dieſem, er könne ſie mir nicht geben, bevor ich nicht mich mit dem alten Gegner geſchlagen habe, der ihm überdies geſchrieben, daß, obgleich er ſich mit mir verſöhnt habe, er doch unſeren Streit noch nicht als ausgemacht anſähe; überdies wiederholte er, was er ſchon geſtern vorgebracht hatte, und machte eine niederträchtige Erzählung von meinem über alle Begriffe feigen Betragen auf dem Platz, und wie ich beinah fußfällig meinen Gegner um Verzeihung gebeten hätte, nur um vom Duell loszukommen Alles dieſes ſuchte er noch denſelben Tag durch ſeine Freunde in ganz Wien auszubreiten.

Es blieb mir nun nichts übrig als ihn zu prügeln; ich ſuchte ihn einige Tage vergebens, bis ich hörte, er reiſte ab; ganz allein warf ich mich auf ein Miethpferd (denn kein Wiener hätte gewagt, mich gegen einen Grafen Colloredo, der vornehmſten Familie in Wien, zu begleiten), ritt ihm nach, und holte ihn in der Wiener Vorſtadt Mariahilf noch ein, wo er mit zwei Freunden in ſeinem Wagen ſehr ſchnell davon fuhr. Ich ritt heran, rief ihm zu, ob er vielleicht abreiſe ohne mir Genugthuung geben zu wollen, und da er dies mit höhniſcher Miene bejahte, hieb ich ihn mit der Reitpeitſche aus Kräften über den Buckel. Er ließ halten, ſchimpfte und fluchte nebſt ſeinen Freunden (wovon einer der ſächſiſche Graf von Loeben war, der in öſterreichiſchen Dienſten und eine Kreatur des Grafen Colloredo iſt, der ihm oft Geld und zu eſſen giebt), da er mir aber nichts anhaben konnte, fuhr er fort. Ich mußte nun abreiſen, theils der Folgen wegen, theils um den Prinzen L., meinen alten Gegner aufzuſuchen, um mit ihm meine alte Sache auszumachen, die er, wie der Graf Colloredo behauptet hatte, als nicht beendigt anſähe; ich hörte, er ſei in Stuttgart.

Nachdem ich meinen Kammerdiener verabſchiedet hatte, reiſte ich (auf meine Ehre) mit der ordinairen Poſt ganz allein mit 80 Dukaten, die mir der Sekretair vorſchoß, denn ich hatte nichts, bis Braunau, von wo ich äußerſt ermüdet Extrapoſt nahm, und meinen Weg nach Stuttgart fortſetzte. Einige Stationen vor dieſer Stadt begegnete mir ein baieriſcher Offizier, der nach ſeiner Garniſon Augsburg zurückreiſte, von dem ich hörte, daß der Prinz L. dort, und von Stuttgart zurück iſt. Ich kehrte alſo wieder mit ihm um, und erhielt in Augsburg vom Prinzen, der von allen Lügen des Grafen Colloredo nichts wußte, eine ſchriftliche Erklärung, die dem Grafen das Dementi gab, jedoch wurde ſie ſo geſtellt, daß der Prinz den Grafen Colloredo nicht namentlich angriff, weil er ihm 4000 Florin ſchuldig, und in Furcht iſt, daß aus Rache der Graf Colloredo an ſeinen Vater ſchreiben möchte, mit dem er ohnehin ſchon in keinem guten Vernehmen ſteht. Nun ging ich nach München, mit nun noch weniger Dukaten; zum Glück kannte die Wirthin im Adler meine Mutter, und gab mir Kredit. Da ich nicht wußte, daß meine Reiſen ihrem Ende ſo nahe wären, ſo nahm ich wieder den Bedienten an, ließ mich bei Hof vorſtellen, und in alle Geſellſchaft einführen, und hoffte nach der Erklärung des Prinzen L., die ich nach Wien geſchickt hatte, würde der Graf Colloredo mir bald Ort und Zeit unſeres Duells beſtimmen. Aber ſeit beinah vier Monaten, die ich hier zubringe, habe ich nichts von ihm erfahren können, bis ich vorgeſtern den infamen Brief voll Schimpfwörter und Betheuerungen, es möchte gehen, wie es wolle, er ſchlüge ſich nicht mit mir, erhielt. Ich laſſe daher jetzt die ganze Geſchichte zur Rechtfertigung meiner Ehre und Widerlegung aller der Verläumdungen, die über mich durch den Grafen Colloredo und Konſorten, in Wien ausgebreitet worden ſind, in die Frankfurter Zeitung ſetzen, wovon ich Ihnen einige Exemplare zuſchicken werde, aus welcher Sie die ganze Sache weitläufig leſen können. Sie werden einſehen, daß ich jetzt unumgänglich abwarten muß, was der Graf Colloredo auf meine Erklärung in den Zeitungen antworten wird, worauf ich wieder (jedoch dann zum letztenmal) antworten muß, wenn er darauf beharrt, ſich nicht zu ſchlagen. Aus obiger Erzählung wird es ſowohl Ihnen als meinem Vater, dem ich den ganzen Brief mitzutheilen bitte, einleuchten, daß ich an dieſer Geſchichte völlig unſchuldig bin, und daß ich der elendeſte, feigſte Schuft ſein müßte, wenn ich ruhig dabei geblieben wäre, und daß meine Ehre und Namen unumgänglich fordert, daß ich ſie ſo öffentlich als möglich mache, und bis an's Ende verfolge, es mag daraus werden was wolle; meine Erklärung in den Zeitungen wird allerdings das äußerſte Aufſehen machen, ſie iſt aber ſowohl nach meinem als nach dem Urtheil Aller nothwendig.

Von den erhaltenen 500 Thlrn. iſt mir nach Berichtigung aller Sachen nicht mehr als 80 Thlr. übrig geblieben, es iſt alſo nicht genug, um den Ausgang meiner Affaire, die jedoch nicht länger als höchſtens noch zwei Monate verſchoben werden kann, abzuwarten; wenn es daher meinem Vater möglich iſt, mir noch 500 Thlr. diesmal zu ſchicken, ſo beſchwöre ich ihn inſtändigſt darum. Für die Folge, ſobald ich wieder frei bin, wähle ich eine andere Sphäre, und anderen Lebensplan, wo ich bloß meine eigenen Bedürfniſſe (das heißt für meine Perſon allein das zum menſchlichen Leben Nöthige) zu befriedigen habe, die mit ſehr wenigem zu beſtreiten ſind; ich werde daher auch von 1200 Thlrn. jährlich, um welche ich in meinem letzten Briefe gebeten habe, die meinem lieben Vater, in den jetzigen traurigen Umſtänden zu viel ſind, auch mit 1200 Gulden, und wenn es durchaus nicht anders ſein kann, auch noch weniger zufrieden ſein, und ihm auch auf meine Ehre mit keiner Bitte um mehr beſchwerlich fallen, nur mit dem Zuhauſekommen ſoll er mich verſchonen; könnte meine Gegenwart meinem Vater etwas nützen oder nur amüſiren, ich würde alle anderen Rückſichten fahren laſſen, aber ich bin vom Gegentheil überzeugt. Er iſt traurig und mißvergnügt, ich müßte mir den ſchrecklichſten Zwang anthun, wenn ich vergnügt ſcheinen wollte, die geringſte kleine Unüberlegtheit oder ein ſcherzhaftes Wort, was den Stempel auch der unſchuldigſten Satyre trüge, und das mir leicht einmal entwiſchen könnte, würde ihn aufbringen, und da ſeiner Geſchäfte wegen er meine Geſellſchaft außer bei Tiſche nur überläſtig finden würde, ſo müßte ich die übrige Zeit, wie bei meinem letzten Aufenthalt in Muskau, wo mir ſogar aller Bitten ungeachtet der Gebrauch der Bibliothek verſagt war, vor Langerweile unſinnig werden; jeder Brief eines Schuldners brächte mir neue Qual, täglich müßte ich meine Exiſtenz auf dem mir verhaßten Amthauſe verwünſchen, und würde nur die wenigen frohen Augenblicke haben, wo ich von meinem wahrlich geliebten Vater einmal in guter Laune freundſchaftlich und mit Vertrauen behandelt würde. 1200 Gulden jährlich können doch meinen Vater nicht inkomodiren, und der Vogel hungert ja lieber, als daß er ſich im Käfig ſatt frißt.

Leben Sie wohl.

Ihr betrübter Freund

H. P.

23.

Pückler an ſeinen Vater.

München, den 31. Dezember 180

Lieber Vater,

Von Geſchäften nichts, Wolff wird Dir meinen langen Brief mittheilen. Morgen fängt das neue Jahr an, möge es doch in dem Plan des Höchſten liegen, die Wunden zu heilen, die Dir das alte geſchlagen hat; ich wünſche Dir von Herzen ein frohes Leben, Glück und Segen. Laß Dich nicht zu ſehr von Verdruß und übler Laune überwältigen, geliebter Vater, am Ende hängt ja doch die wahre Zufriedenheit nicht von äußeren Gütern ab, ſie können viel zur Freude und zum Kummer beitragen, aber ich fühle es lebhaft, die Hauptſache ſind ſie nicht; im eigenen Buſen trägt der Menſch ſeine wahre Zufriedenheit; ſeitdem mir dieſes recht klar geworden iſt, bin ich, wenngleich über niedrige Schickſale betrübt, doch wahrlich ruhiger und glücklicher als ich bisher es war, wo, ein karakterloſer Jüngling, ich dem ſchwankenden Rohre gleich, von jedem Hauch nach einer anderen Richtung hingeworfen wurde.

Ich habe lange keinen Brief von Dir erhalten, und bitte Dich, alles was Odioſa ſind, immer nur durch Wolff's Feder gehen zu laſſen, und ſelbſt mir nur von Sachen zu ſchreiben, die Dich entweder ſelbſt angehen, oder von denen zu ſchreiben Dir angenehm iſt. Bewahre mir Deine Liebe und Güte, was mir das Schätzbarſte auf der Welt immer ſein wird, und mehr als alles, was Du mir ſonſt geben möchteſt, wenn Du könnteſt. Dies iſt die einzige von Herzen gehende Bitte

Deines treuen Sohnes

H. Pückler.

24.

Pückler an ſeinen Vater.

München, den 15. Januar 1808.

Lieber Vater.

Deinen Brief mit dem Gelde habe ich erhalten; traue mir zu, daß ich bei den jetzigen Umſtänden dieſes Geld weder verlangt noch angenommen haben würde, wenn die von allen Seiten auf mich eindringenden Unannehmlichkeiten mich nicht dazu gezwungen; ich danke Dir von Herzen, lieber Vater, bedaure aber ſchmerzlich, daß Du mich eines ähnlichen Edelmuthes für unfähig hältſt.

Da mein Schickſal für die Zukunft nun beſtimmt iſt, ſo habe ich auf der Stelle alles das meinige, was ich von einigem Werth beſaß, zu Gelde gemacht, und reiſe morgen mit den 50 Dukaten, die mir gerade nach Berichtigung verſchiedener Ausgaben wieder übrig geblieben ſind, von München ab. Auf der nächſten Hauptſtation verabſchiede ich meinen Bedienten und die Extrapoſt, und ſetze meine Reiſe in dem mir wirklich angeborenen Stande, dem eines einfachen Menſchen, ohne erborgten fremden Prunk, frei und all das meinige mit mir tragend, fort. Deine Güte ſchützt mich reichlich gegen allen wahren Mangel, und wenn meine unangenehme Geſchichte mit dem Grafen Colloredo beendigt wäre, ſo würde ich mich nie glücklicher und zufriedener geſchätzt haben. In meinem nächſten Briefe werde ich Dir meine neue Adreſſe und den einſtweiligen Ort meines Aufenthalts, bis obige Unannehmlichkeit vorbei iſt, melden.

Vielleicht ſetzt das launenhafte Glück mich einmal in den Stand, lieber Vater, die Fehler meiner Jugend wieder gegen Dich gutzumachen, auf jeden Fall kannſt Du ſicher darauf rechnen, daß Deine Ruhe nie mehr geſtört werden ſoll, und kein Verdruß Dir verurſacht durch

Deinen Dich liebenden Sohn

H. Pückler.

Noch ein Wort kann ich mich nicht enthalten zu ſagen. Du ſchreibſt, lieber Vater, daß Du mich für einen ſchlechten Menſchen halten müßteſt, wenn Du mich nicht noch mit Leichtſinn entſchuldigen wollteſt, weil ich mich wundere, daß Du ſo böſe über mich biſt. Ich geſtehe, daß dieſer harte Ausdruck mir in meiner jetzigen Lage Thränen ausgepreßt hat; ich glaubte, da ich einmal Deine Verzeihung erhalten hatte, und keinen neuen Anlaß gegeben hatte, auf mich böſe zu ſein, daß die Folgen des alten Fehlers mir nicht Dein Herz von neuem abwendig machen könnten, wenn ſie Dir auch leider Verdruß machten. In dieſer Vorausſetzung ſchrieb ich ſo an Hempel'n, wie ich geſchrieben habe, und meinte es nicht übel.

25.

Pückler an Wolff.

München, den 15. Januar 1808.

Lieber Wolff.

Ihr Brief hat mich völlig beruhigt, und ich bin meinem Vater ſehr dankbar, daß er ſo gütig iſt, mich nicht zwingen zu wollen, jetzt nach Muskau zu kommen, und mir die gebetenen 1200 Thlr. zu bewilligen. Auch Ihnen bin ich viel Dank ſchuldig für die Freundſchaft, mit der Sie ſich für mich intereſſiren, und mir ein ſo treuer Fürſprecher bei meinem Vater ſind; die Güte, mit der Sie mich an die Erhaltung meiner Geſundheit erinnern, iſt mir theurer als ihr Gegenſtand; über fünfzig Jahr ſind wir doch alle todt, was kann ein Unterſchied von ſo wenigen Jahren für einen Werth für den denkenden Menſchen haben; das Leben iſt ein Augenblick, der Tod iſt auch nur einer, ſagt Schiller; ich fühle ganz die Wahrheit dieſes Wortes.

In meinem nächſten Briefe werde ich Ihnen meine Adreſſe ſchreiben. Da ich eine Menge Sachen nicht mehr brauche, und doch auch nicht unter allem Werth verkaufen will, ſo ſchicke ich ſie nach Muskau, wo ich bitte, daß man den damit angefüllten Koffer in meiner alten Stube aufheben möge.

Grüßen Sie Ihre Frau Gemahlin, küſſen Sie Ihre liebenswürdigen Kinder in meinem Namen, und zweifeln Sie nie an der Freundſchaft und Hochachtung, mit der ich bin

Ihr Freund

H. Pückler.

München verlaſſe ich morgen. Den Brief an meine Schweſter Agnes bitte ich nur meiner Schweſter Clementine zur Beſorgung zu übergeben.

Noch eins, die beſte und ſicherſte Art, mich mit einem Paß zu verſehen, iſt die: bitten Sie meinen Vater, daß er ſich in Dresden einen Paß ausfertigen läßt für einen Herrn Hermann nach Baiern und Frankreich, vom bairiſchen Geſandten unterſchrieben. Dieſen Paß ſchicken Sie mir dann nur unter derſelben Adreſſe wie gewöhnlich nach München, denn ich habe der Wirthin im goldenen Adler ſchon Auftrag gegeben, mir die Briefe nachzuſchicken. Aber eilen Sie ja mit Erhaltung des Paſſes ſo viel als möglich, denn hier, wo mich jederman als den Grafen Pückler kennt, kann ich unmöglich einen Paß auf einen anderen Namen erhalten.

26.

Pückler an Wolff.

Ulm, den 17. Januar 1808.

Lieber Wolff.

Ich befinde mich jetzt hier, wo ich mich vor der Hand entſchloſſen habe, den Ausgang meiner Affaire abzuwarten. Ich habe die ganze Geſchichte an den Redakteur der Mannheimer Zeitung geſchickt und 15 Dukaten für die Koſten ausſchicken müſſen, ſo daß mein ganzes Vermögen jetzt in 30 Dukaten beſteht; ich habe mich jedoch ſo eingerichtet, daß ich mit dieſem Gelde bis Oſtern auskommen werde, wenn nicht meine Affaire mir noch außerordentliche Koſten machen ſollte. Meine Adreſſe iſt: an Herrn Sekretair Hermann in Ulm, in der Pfauengaſſe No. 15. Was den Paß betrifft, den ich durch Sie zu haben wünſche, ſo hören Sie. Mein Vater muß die Güte haben, für den Sekretair Hermann in Dresden ſich den Kabinetspaß auswirken zu laſſen, zur Reiſe durch Baiern über Straßburg nach Frankreich, unterzeichnet vom franzöſiſchen Geſandten oder Chargé d'affaires in Dresden. Dieſer Paß muß auf ſechs Monate geſtellt ſein von dato; ſobald Sie ihn erhalten können, ſchicken Sie ihn ja ſogleich unter obiger Adreſſe hieher. Empfehlen Sie mich meinem Vater, und vergeſſen Sie nicht mich auch in Ihren Briefen den Sekretair Hermann zu nennen, weil ich ſonſt, da jetzt überall die Briefe aufgebrochen werden, in Verlegenheiten kommen könnte, auch meinem Vater und Schweſtern bitte ich dieſes zu inſinuiren. Meine Unterſchrift auf die Quittungen für erhaltene Wechſel wird ſo ſein:

Sekretair Hermann.

Ich bitte alles recht ſchnell zu beſorgen; wohin ich zu Oſtern mein erſtes Quartal gezahlt zu haben wünſche, werde ich noch ſchreiben.

Adieu.

Ihr Freund

Hermann.

27.

Pückler an Welk.

Ulm, den 19. Januar 1808.

Jacta est alea — der erſte Schritt der neuen Laufbahn iſt gethan. Noch befinde ich mich jedoch in eigenen Kleidern. Vorgeſtern kam ich in dieſer ehemaligen freien

Reichsſtadt, ein ehemaliger freier Reichsgraf, mit [illegible] Dukaten Gold im Sack, hier an, eine Summe, mit der ich bis Oſtern leben muß. Ich ſchreibe Dir heute aus einer Poetenſtube im dritten Stock, an einem von den Würmern halb verzehrten Tiſch, auf einem wackeligen Schemel, der ſchon einmal, wie durch Zauberei zuſammenbrach. Was mich am meiſten ärgert, iſt, daß der Zufall gewollt hat, daß der Herr des Logis ein Kartenmacher iſt, ſo daß ich ſelbſt in der Retraite, in die mich jene ſchändlichen Werkzeuge des Jammers gebracht haben, mich durch den Lärm ihrer Verfertigung in meiner Ruhe geſtört ſehe. Ich ſehe wohl, daß die Philoſophen Recht haben, welche behaupten, daß alles ſich in der Welt durch ſich ſelbſt beſtraft und belohnt. Was die geringen Dienſtleiſtungen betrifft, die ich in meinem jetzigen Zuſtand nöthig habe, ſo werden Sie für monatliche zwei Florin von einer ſo ungeheuer dummen Schwäbin beſorgt, daß ich ſchon einigemal mit dem Kopf, wie Auguſtus nach des Varus Niederlage durch meinen Namensvetter, gegen die Wand gerannt bin aus Verzweiflung, mich ihr nicht verſtändlich machen zu können. Mein tägliches Brot habe ich für 12 Florin monatlich accordirt. Du kannſt denken, daß ich keine lukulliſche Mahlzeiten halte; geſtern habe ich mir auf ein Haar an einem Stück Rindfleiſch einen Backenzahn ausgebiſſen.

Von Oſtern an wird es jedoch etwas beſſer gehen, denn von da an erhalte ich jährlich pünktlich 1200 Thlr., mit welchen ich ſogleich in die weite Welt marſchiren werde.

Um meine Schulden in München bezahlen zu können, iſt der letzte Reſt meiner Effekten, der ſchwache Ueberreſt alten Glanzes, auch zum Teufel gegangen. Meine goldene Uhr mit Pettſchaften, mein Galanteriedegen, meine Küchenreiter-Piſtolen, mein ſchönes goldenes Achſelband, meine Kaſſette mit wohlriechenden Waſſern, Pulvern und Pomaden, eine große Pariſer Taſſe nebſt Reiſeetui — ſie ſind nicht mehr — alle ſind ſie dahin, die Theuren!

Ich hoffe, daß Du, lieber Unglücksgefährte, meine Einſamkeit recht häufig durch Deine Briefe erheitern wirſt, und ſtets in ſtetigem Andenken behalten

Deinen Freund

Sekretair Hermann.

Meine Adreſſe iſt: An den Herrn Sekretair Hermann in Ulm, wohnhaft in der Pfauengaſſe Nr. 15, beim Kartenmacher. Seiner Wichtigkeit wegen rekommandire ich dieſen Brief. Du kannſt auf Deine Adreſſe auch wieder ſetzen, Ulm in Baiern, damit er nicht fehl geht.

28.

Pückler an Wolff.

Ulm, den 8. Februar 1808.

Lieber Wolff.

Ich wundre mich daß ich noch keine Antwort von Ihnen erhalte; von meiner Mutter habe ich doch nun ſchon von Paris aus ſeit einigen Tagen Antwort; ſie ladet mich, ſo wie ſie mich während ich in München war, in jedem Brief nach Paris eingeladen hat, jetzt auch nach Neumarkt ein, wohin ſie bald zurückzukommen gedenkt. Ich werde aber dieſe Einladung nicht annehmen, und unter allerhand Vorwand abzulehnen ſuchen, weil ich theils nicht auf Koſten des Grafen Seydewitz leben mag, theils es zu demüthigend finde, in meinem jetzigen Aufzuge dort zu erſcheinen. Nie will ich überhaupt mein Vaterland wiederſehen, oder in meinem Stande angemeſſenen Verhältniſſen. Da Sie ſo gütig ſind, für Ihren entfernten Freund ſich zu intereſſiren, ſo benachrichtige ich Sie, daß ich mich wohl befinde, und recht vergnügt bin; ganz werde ich es ſein, wenn ich erſt Ulm werde verlaſſen können. Auf den verlangten Paß warte ich mit Schmerzen; zugleich bitte ich die 300 Rthlr. welche ich zu

Oſtern erhalten ſoll, mir hier in Ulm, und wo möglich gegen Ende des Monat März auszahlen zu laſſen, damit ich nicht länger als es nöthig iſt, hier zurückgehalten werde. Ich hoffe, daß alles, was ich von München aus nach Muskau geſchickt habe, jetzt glücklich angekommen ſein wird. Empfehlen Sie mich dem Hofrath Röhde und ſeinem Sohn, dem jungen Schäfer, der Frau Doktorin Clauſewitz, der Mamſell Markow und Herrn Hilke.

Ihr ergebenſter Freund Hermann.

29.

Pückler an Wolff.

Ulm, den 29. Februar 1808.

Ihren ſchätzbaren Brief vom 14., ſo wie den meines Vaters, habe ich richtig erhalten, und bedaure nur, daß ich ihm ſo viel Mühe verurſache. Ihre Aeußerung über den Goetziſchen Wechſel hat mich ein wenig befremdet; ich muß Sie ſehr ernſtlich erſuchen dieſen Wechſel nebſt Dokument nach meinem feſten und unabänderlichen Willen ſogleich an den Herrn von Goetze abzuſchicken, um ſo mehr, da ich es ihm einmal ſchriftlich verſprochen habe, und mich nicht zu kompromittiren geſonnen bin. Der Grund dieſes Verfahrens iſt der: ich habe von einem Freund aus Wien erfahren, daß die Lage des armen Teufels höchſt drückend iſt, und er ſo gut wie außer Stand die ganze Summe wiederzubezahlen. Ich habe nun einmal den Verluſt verſchmerzt, und wenn ich nur die verlangten 200 Rthlr. vom Bruder des Herrn von Goetze erhalte, die ich zu den Koſten einer auf das Frühjahr projektirten Kur beſtimmt habe, ſo bin ich zufrieden, und habe überdem den Troſt eine gute Handlung an dieſem meinem ehemaligen Freund, gethan zu haben, an deren Ausführung Sie mich hoffentlich nicht werden verhindern wollen. Da mein Vater mir einen Kreditbrief accordirt, ſo laſſen Sie mir einen ſolchen auf 1200 Rthlr. durch Frege zukommen, geſtellt 300 auf Wien, 300 auf Bern, 300 auf Lyon und 300 auf Marſeille. Aber ich bitte recht inſtändigſt bald, denn ich habe auf meine Ehre heute den letzten Februar nur noch 15 Dukaten, mit denen ich mich nicht länger als bis zum 10. April halten kann, wenn keine außerordentliche Ausgabe meine Rechnung in Unordnung bringt. Da ich in meiner jetzigen Lage noch einige Effekten zu viel habe, ſo werde ich ſie nach Muskau unter Ihrer Adreſſe ſchicken; ich bitte ſie bei den anderen in meiner Stube zu deponiren. Leben Sie wohl,

Ihr ergebener Freund Hermann.

30.

Pückler an Wolff.

Ulm, den 1. März 1808.

Ich begreife nicht wie Sie mich, lieber Freund, ſo ganz ohne Nachricht laſſen können. Bedenken Sie, daß ich vor ſieben Wochen mit 35 Dukaten hier ankam, und es durch die außerordentlichſte Sparſamkeit nur habe möglich machen können bis jetzt ſowohl auszukommen, als auch noch ſo viel übrig zu haben, um bis zu Ende des Quartals, das heißt bis zum 1. April zu reichen, aber auch keinen Augenblick länger iſt es mir möglich; wenn ich alſo bis dahin keinen Wechſel hier in Ulm zahlbar von Ihnen erhalte, ſo muß ich entweder verhungern, oder für Tagelohn arbeiten, da mir natürlich hier, wo keine Seele mich kennt, und wo ich nicht einmal unter meinem wahren Namen bin, niemand auch nur einen Kreuzer borgen oder Kredit geben wird. Auch wünſchte ich ſehr abzureiſen, um mich an einen Ort begeben zu können, wo ich für's erſte meine auf den höchſten Grad zerrüttete Konſtitution in ländlicher Stille und unter milderem Himmel wieder herzuſtellen hoffen darf. Den Paß, um den ich Sie zu wiederholtenmalen erſucht habe, werden Sie nun ohne Zweifel beſorgt haben — ich erwarte ihn mit Schmerzen. Was der Herr von Goethe auf meine Ihnen zur gütigen Beſorgung überſchickten Brief geantwortet, bin ich auch begierig zu erfahren. Ich geſtehe es, unbegreiflich iſt es mir, daß ich weder auf meinen von München aus, noch den gleich bei meiner Ankunft in Ulm vor ſieben Wochen an Sie geſchriebenen Brief, noch auf die ſeither geſchriebenen eine Zeile Antwort habe erhalten können. Ich ſchrieb auch von München an meinen Vater und Schweſtern, nebſt einem Kiſtchen für die letzteren — auch hierüber keine Antwort. Iſt mein Koffer angekommen? abermals in Ungewißheit.

Ich lebe hier wirklich das Leben eines Weiſen. Große Mäßigkeit, die mir mein ſiecher Körper eben ſo ſehr als mein leerer Beutel zur Nothwendigkeit macht, förmliche Entſagung aller Geſellſchaft als der meiner Bücher, fleißiges Studiren und forſchendes Nachdenken über mich ſelbſt — machen die Beſtandtheile meines Lebens aus, und wahrlich, die Einſamkeit fängt an ſo viel Reiz für mich zu erhalten, daß ich nur ſehr ſelten mich auf entgegengeſetzten Wünſchen betreffe. Wenn ich katholiſch wäre, (was ich unter uns geſagt, nicht zu ſein ſehr bedaure), ſo würde ich nicht abgeneigt ſein ein Mönch zu werden. Sie werden vielleicht lachen, aber es iſt mein völliger Ernſt — der Philoſoph gedieh ſchon oft unter der Kutte, und eine Narrenkappe müſſen wir doch einmal tragen, es ſei nun eine katholiſche, proteſtantiſche, calviniſtiſche oder türkiſche. Sapienti sat.

Ich hoffe daß mein Vater und Schweſtern ſich wohl befinden — und bitte ſie zu grüßen, ſo wie Ihre liebenswürdige Familie und den Hofrath Röhde nebſt ſeinem Herrn Sohn.

Ihr ergebener Freund Hermann.

Grüßen Sie doch auch den jungen Leopold Schefer von mir, und bitten Sie ihn in meinem Namen mir doch einmal zu ſchreiben.

31.

Pückler an Wolff.

Ulm, den 3. März 1806.

Ihren Brief vom 21. erhalte ich ſo eben mit der Inlage. Ueber meine Geſchichte widerlichen Andenkens kann ich Ihnen noch immer das verſprochene gedruckte Exemplar nicht ſchicken, weil ich den Druck nicht habe bewerkſtelligen können. Die Zenſur möchte Dinge dieſer Art nicht paſſiren laſſen, und um einen Buchdrucker dahin zu bringen, es heimlich zu drucken, gehört eine anſehnliche Belohnung, die ich nicht zu geben im Stande bin. So verlangte der Augsburger Zeitungsredakteur außer den Druckkoſten 30 Dukaten Douceur für ſein Riſico. Doch betreibe ich die Sache ſo viel ich kann, und würde es noch mehr thun, wenn ich nicht ſo krank wäre, daß ich nicht mehr ausgehen kann — ich bin außerordentlich ſchwach, und habe alle Abend Fieber. Von meiner vorhabenden Frühjahrskur hoffe ich alles. Machen Sie nur, daß ich meinen Kreditbrief bald bekomme, denn ich fürchte mich, hier in Verlegenheit zu kommen. Adieu.

Ihr Freund Hermann.

32.

Pückler an Wolff.

Lieber Freund,

Sehr vielen aufrichtigen Dank bin ich Ihnen ſchuldig für die Promptitüde, mit der Sie meiner Verlegenheit zuvorzukommen geſucht haben. Doppelt verbunden muß ich Ihnen dafür ſein, inſofern ich nach dem bisherigen Lauf der

Dinge es mir nicht im geringſten erwartete, und demungeachtet meine Noth anfing ſehr fühlbar zu werden. Es iſt wahrlich ein großes Glück, einen Freund zu haben, der es aufrichtig mit uns meint, und glauben Sie, lieber Wolff, ich weiß ihn in Ihnen zu ſchätzen; ich rechne daher auch auf Verzeihung, wenn üble Laune mich in meinem letzen Briefe manchmal veranlaßt hat, einen weniger freundſchaftlichen Ton anzunehmen, als ich Ihnen in ſo vieler Hinſicht ſchuldig bin. Da ich mir ſchmeichle, daß es nicht bloß leere Komplimente ſind, wenn Sie mich über meine Geſundheit fragen, ſo bitte ich Sie, ſich nicht darüber zu viele Sorgen zu machen, ich bin ſehr kränklich, ſchwach, und mit einem Wort: von der bisher geführten, nicht lobenswerthen Lebensart ruinirt, aber nicht bettlägerig, auch hoffe ich, daß eine philoſophiſchere Lebensweiſe mich nach und nach wieder herſtellen wird.

Obgleich Sie durch meinen Vater, dem ich zwölf Exemplare geſchickt habe, von meiner Affaire nun ganz unterrichtet ſein werden, ſo ſchicke ich Ihnen doch noch zwei Exemplare; Sie werden daraus ſehen, daß die Geſchichte mit dem Prinzen L. mir nichts weniger als eine Blöße gegeben. Adieu, beſter Freund, grüßen Sie Alle, die ſich meiner mit Liebe erinnern, und behalten Sie mich in gütigem Andenken.

Hermann P.

Von nun an erbitte ich Ihre Briefe an mich nach Luzern in der Schweiz, poste restante, unter der gewöhnlichen Adreſſe zu ſchicken.

33.

Pückler an ſeine Mutter.

Ulm, ce 11 mars 1808.

Ma chère mère.

Enfin je suis parvenu à faire imprimer mon Exposé contre Mr. de Colloredo. Je m'empresse de vous en envoyez deux exemplaires. Le plaisir que je ressens d'avoir réussi dans cette affaire ne contribuera pas peu à mon rétablissement — peut-être suis-je bientôt en état de vous en porter moi-même la nouvelle. En attendant je vous prie de me conserver votre bienveillance, et de me croire, ma chère mère,

votre très-réspectueux et très-humble

fils et serviteur

H. P.

Vous direz de ma part bien des choses à Messieurs les comtes de Seydewitz, père et fils.

P. S. C'est dans ce moment que je reçois votre lettre de Strasbourg, qui me remplit d'étonnement. A peine suis-je d'accord avec mon père que ma mauvaise fortune, par votre moyen, recommence à me désespérer. Il semble que vous ne cessez de me prendre pour l'enfant de six ans qui jadis vous servit de poupée. Quelle est donc, je vous prie, cette fureur de vouloir me tirer par les cheveux dans un pays où chaque objet que j'envisage ne peut me présenter que des souvenirs odieux? Voulez-vous m'en dédommager en me faisant sécretaire de légation, poste à-peu-près égal à celui d'un valet de chambre, au moins en Saxe, car les sécretaires de légation de Vienne et de Munic, que j'ai connus n'étaient guères autre chose que les premiers sécretaires de leurs ministres! J'ai pris même huit jours le dernier pour un laquai. J'avoue que je ne me sens aucune disposition pour un emploi pareil, d'autant plus que pour avoir dans la suite, si jamais l'idée m'en prend, la place d'un envoyé, il n'est pas du tout nécessaire d'avoir été auparavant sécrétaire de légation. Pourvu qu'on ait beaucoup de fortune et un peu de savoir-faire, c'est tout se qu'il faut. Moi, dont le sort est de vivre des bienfaits d'autrui — je serai bien inconsidéré de vouloir embrasser une pareille carrière. Quand à ce que vous dites de mon éducation, vous devez savoir mieux que personne, que, grâce à Dieu, je n'en ai reçu quasi aucune, et il me semble qu'il est un peu trop tard d'y penser à présent. Vous parlez ensuite des grands plans, que vous aviez formés autrefois pour mon bonheur, et qui ont échoués par ma faute. C'est avec confusion que je confesse ici l'infidélité de ma mémoire. Le seul plan, dont je puis me souvenir, est celui que vous formiez d'accord avec mon père de reprendre ce que vous m'aviez autrefois donné, et je pense que ce plan-là vous a passablement bien réussi. De quoi vous plaignez-vous donc, ma chère maman?

Votre histoire de Wolff et de ses 500 écus est pour moi un énigme, dont je ne suis pas assez heureux d'avoir la clef. Tout ce que je sais, c'est qu'au lieu de mille écus que j'attendais, on m'en envoyait 500, il y a quatre mois, qui suffisait à peine pour payer les frais de mon séjour à Munic, de manière que quand je quittais cette ville, je n'avais plus que 50 ducats en poche, desquels j'ai vécu fort misérablement depuis — tout le reste de votre anecdote m'est incompréhensible. Je vous rends bien des grâces de la bonne opinion que vous avez de ma tête, mais elle n'est cependant pas assez bonne pour apprécier dignement toute l'excellence de vos conseils, en raison de quoi je vous supplie de m'excuser si je ne puis entrer dans aucune de vos vues.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,
Madame
votre très-humble et très obéissant
serviteur et fils
H. comte de Pückler.

Monsieur Schmidt, votre confident, doit avoir eu des visions, quand il m'a vu à Munic, car il y a près de trois mois que je ne sors presque pas de ma chambre, qui est à côté d'un grénier dans la plus mauvaise baraque qui se trouve à Ulm.

Ce 13 mars 1808.

En relisant aujourd'hui ce que j'ai écrit avant-hier, je m'aperçois que le chagrin m'a fait écrire avec un peu trop d'emportement, mais pourquoi aussi me parler de retourner en Saxe, et me faire des reproches qui n'ont aucun fondement? Je me tais à présent, mais si vous l'exigez, il me sera facile de vous convaincre de la justesse de ma cause. En attendant je n'ajouterais que quelques mots sur votre projet diplomatique. Il n'y a aucune place de cette sorte, qui pourrait me convenir, excepté celle d'un attaché à la légation à Paris. Si mon père était en état de me continuer ma pension de 4000 écus, je ne balancerais pas un moment à embrasser cette carrière, pour vous obliger, quoique ce serait à regret, aimant mieux a voyager. Mais actuellement, ou mon père, qui a enfin consenti à payer mes dettes, est hors d'état de me donner plus de 200 louis par an — il serait folie d'y penser. Laissez-moi donc, ma chère mère, parcourir le monde quelques années sous un nom emprunté — rien au monde peut m'être d'une plus grande utilité, et plus conforme en même temps à ma situation. En attendant, mes dettes sont payés, et quand je reviens en trois ans, je ne trouve plus aucun obstacle à retourner à Dresde pour y solliciter la clef de chambellan, et le poste d'un sécrétaire de légation à Paris etc. Ça ne me menera pas fort loin, à la verité, car ma fortune apparamment ne me permettra jamais à me pousser d'avantage, mais au moins j'aurai eu le plaisir de remplir vos volontés.

Je vous demande pardon des ratures, mais considérez que c'est au lit que je vous écrit, et que je ne puis faire le brouillon, le papier étant trop cher. Je crains même de me voire bientôt réduit à ne pouvoir plus faire les points sur les i, malgré les 500 écus que vous avez la bonté de me faire envoyer par Wolff.

34.

Pückler an ſeine Mutter.

Ulm, ce 19 mars 1808.

Vous me témoignez votre étonnement de l'opiniâtreté avec laquelle les gazetiers s'opposent à insérer mon exposé dans leur feuilles; je m'empresse de faire cesser votre étonnement en vous informant qu'il leur a été défendu par un ordre formel du gouvernement, à ne rien insérer de relatif à cette histoire dans les gazettes qui paraissent en Bavière. Le Rédacteur du Journal de Francfort m'a répondu qu'il n'osait pas, et celui de Mannheim, qu'il ne pouvait pas se charger de la publication d'une affaire si éclatante. Mr. de Mongelas, outre cela, a défendu aux imprimeurs de Munic très précisément l'impression de mon Exposé, que j'y avais envoyé à cet effet, et ce n'est que par un hazard bien singulier que je suis parvenu à le faire imprimer clandestinement dans un autre endroit qui n'en est pas fort éloigné. Si vous persistez, après cela, dans votre étonnement étonnant, je suis bien fâché de ne pas être en état de le calmer.

Quand aux reproches que vous me faites, de ne pas avoir communiqué cette affaire à Mr. le Comte de Pückler, qui, à ce que j'entends, réside à Neuenberg, je vous prie de me pardonner cette faute. Tout ce que je pourrais rapporter à mon excuse, c'est que jusqu'ici j'ai parfaitement ignoré l'existence de ce bon homme, mais je conçois que j'aurai dû la deviner.

Je vous supplie de ne pas augmenter les frais du port en joignant à votre lettre un régistre imprimé des qualités du bain de Neumarkt. Je n'en doute aucunement, mais comme ce n'est pas seulement pour me laver que je veux prendre les eaux, vous trouverez bon que je préfère ceux de Pfeffers, qui jouissent d'une haute réputation pour toute l'Europe, et qui seuls peut-être seront en état de me rendre ma santé, qui de jour en jour devient plus mauvaise.

J'ai l'honneur d'être avec respect,
Madame et très-chère Mère
Votre très-humble et très-obéissant
serviteur et fils
Hermann Pückler.

35.

Pückler an ſeine Mutter.

Ce 26 mars 1808.

Votre esprit à son tour l'emporte sur ma mauvaise tête un je ne sais quoi de gracieux et de puissant dans vos lettres m'a tellement enchanté, que je ne saurai qu'à me rendre à discrétion. Que ne puis je venir moi-même solliciter mon pardon! Mais hélas! Pluton et Esculape se sont tous les deux conjuré contre moi. Une maladie opiniâtre me retient dans mon triste réduit, et quand par hazard mes regards languissants se tournent vers ma bourse, trois ducats bavarois sont les seuls objets qu'ils découvrent; cependant mon oreille attentive entend qu'on gratte à la porte. — C'est l'hôte implacable, qui le compte à la main, demande à voix basse ses vingt-cinq florins. Ah! direz-vous, tant qu'on fait des vers, on n'est pas encore si mal — au contraire, combien de poétes ne devons-nous pas à la faim! Et d'ailleurs, c'est le chant du cygne.

Écrivez-moi que vous m'aimez, et tous mes maux me paraîtrons légers.

Votre fils repentant Hermann Pückler.

Apostille. J'ai commis une erreur en vous parlant ce matin de mon hôte implacable, il faut lire „l'hôte ennuyeux,“ dans implacable il y a une syllabe de trop, et mon hôte, au reste, est réellement beaucoup moins implacable qu'ennuyeux. Je ne serais pas bien étonné si vous me trouviez l'un et l'autre, c'est la mauvaise compagnie qui me gâte, car je n'ai d'autre que la mienne, et j'ai tous les jours le chagrin de m'ennuyer moi-même, aujourd'hui c'est vous qui êtes la victime, et, ma foi, il est temps de vous faire grâce.

Mes respects al Signor Maximo.

36.

Pückler's Mutter, Gräfin Clementine von Seydewitz, an ihren Sohn.

Neumarkt, le 28 mars 1808.

Il vaut mieux se repentir tard que jamais, mon fils, et je vous pardonne. Étant hors d'état de guérir votre double maladie, celle du corps et de la bourse, je vois bien qu'il faudra renoncer au plaisir de vous voir ici, la mienne étant aussi bien malade, au moins très-faible, après tous les voyages qu'elle a été obligée de soutenir; ce n'est qu'à la St. Jean prochaine, que j'ai espoir de la guérir, en lui rendant quelques forces — car mon quartier de Pâques est assigné pour payement à Paris. Si ce n'était que les 25 fl. de votre hôte, je pourrais bien le satisfaire, mais cela ne suffirait pas, ainsi changeons de discours, denn das iſt unſere ſchwache Seite. — En vers je ne saurais vous répondre, mais où la rime manque, la raison y est quelquefois, ainsi cela sera en prose que je vous écris. Où trouverez-vous les moyens pour entreprendre le voyage de Pfeffersbad, ne pouvant faire le trajet à Neumarkt, qui n'est qu'à deux journées d'Ulm? J'ai attendu d'un jour à l'autre, avant de partir pour la Saxe, croyant toujours vous voir arriver, mais cet espoir me trompait, le coeur d'un fils ressemble peu à celui d'une mère. — Je vous envoye franc de port la description des qualités de notre bain, faites en part à votre Esculape, peut-être qu'il changera d'avis, et vous enverra ici, au lieu à Pfeffersbad, alors nous serions ensemble à mon retour de Saxe; il est sûr que vous ne trouveriez pas beaucoup de société, mais — quand on est vraiment souffrant — on ne l'aime guères, et les soins d'une bonne mère en dédommagent bien, je le serai, si vous vouliez, mon cher fils, c'est tout ce que j'ambitionne, d'être aimé de mes enfants.

Votre fidèle mère.

Je n'ai pas encore de nouvelles de Seydewitz, et avant je ne le suivrais pas.

37.

Pückler's Mutter, Gräfin Clementine von Seydewitz an ihren Sohn.

Neumarkt, le 29 mars 1808.

L'ennui qui vous dévore vous prive aussi de la raison, je crois, car vous m'écrivez souvent des folies. Je reçois tout-à-l'heure votre apostille du 6 mars, ainsi elle n'a été que presque un mois en chemin d'Ulm ici. — Pauvre Hermann, que vous êtes à plaindre, ayant tout ce qu'il faut pour être heureux, vous ne l'êtes pas. C'est que vous ne choisissez pas les vrais moyens pour le devenir. Croyez-en votre vieille mère, l'occupation seule chasse l'ennui, et rend le calme et le repos si nécessaire dans notre vie — souvent orageuse, si l'âme n'est tranquille. Ce n'est qu'avec une conscience pure qu'on brave les coups du sort, non mérités. — Depuis que mon coeur ne me reproche rien, que je sais m'occuper, je suis bien plus heureuse, et je voudrais que ce temps de la raison soit déjà venu pour mon cher Hermann, alors — plus d'ennui, plus de plaintes, un jour de la vie se passe comme l'autre, le calme est dans notre âme, et le repos dans notre coeur. — Des jouissances qui durent sont le choix de la raison, et non les passions qui déchirent le coeur, sans donner le bonheur; — ne croyez pas, mon cher fils, que ce sont des phrases, non, c'est la vérité que je tiens de l'expérience, faites quelque fois à mes dépens. — Mais, ce temps est passé, après l'orage suit le beau temps, il a purifié l'air, et ne gronde plus que de loin.

Max vous embrasse tendrement, il se rappelle toujours encore du nom de Purzelchen, que vous lui donniez à Meissen, il y a plus de quatre ans, c'était la dernière fois que vous ait vu

votre mère.

38.

Pückler an ſeine Mutter.

Ulm, ce 30 mars 1808.

C'est avec bien du plaisir que j'ai reçu votre lettre du 28; je ne puis vous en dire autant du livre y joint, mon empressement de vous répondre ne m'ayant pas donné encore le temps de le lire, mais je ne doute pas qu'il ne soit aussi instructif qu'amusant, d'ailleurs il y a un proverbe arabe qui dit: geſchenkter Eſſig iſt beſſer als gekaufter Wein, par conséquent etc. Vous me conseillez d'en faire part à mon médecin, je prétends non seulement lui en faire part, mais même le lui offrir pour payement. Vous me pardonnerez cet usage profane d'un présent que je tiens de vous, vû que l'article des finances est, comme vous dites fort bien, mon côté debolissimo. Tout ce que vous avez la bonté de me dire au sujet de mon voyage à Neumarkt, est si flatteur pour moi, que je ne saurais vous décrire combien j'en suis touché; vous me feriez certainement un tort bien sensible, si vous puissiez croire sérieusement que le coeur d'un fils ne ressemble pas à celui d'une mère; cependant je dois avouer que cette expression m'a fait un peu sourire, je me rappelais involontairement les vers de Boufflers:

Si les coeurs des jeunes garçons, étaient faits
comme ceux des filles
Que deviendraient les familles.

J'attends mon quartier de Pâques en 15 jours, et si ma santé le permet, je me rendrai aussitôt à Pfeffers; mais si par hazard à l'arrivé de mon argent vous brillez encore sur l'horizon de Neumarkt, c'est sur cet endroit charmant que je porterais mes pas sans différer. En attendant je suis un peu en peine comment je me tirerais d'affaire n'ayant plus sur ma parole d'honneur qu'un seul ducat en poche, et six ducats de dettes. Tout ce que je sais, c'est que jamais de ma vie je n'oublierai le carnaval que j'ai passé à Ulm, car si cette ville détestable n'est pas l'enfer lui-même, c'est au moins le purgatoire. Je vous prie d'embrasser Max de ma part.

Hermann.

39.

Pückler an ſeine Mutter.

Ulm, le 1 avril 1808.

Mélodie: Pour Marie Madelaine
Je pleure ces frédaines.

Ciel! quelle veine poétique tout d'un coup s'est emparé de vous! Quelles tirades échappent à votre plume! J'ai le malheur de mettre un 6 pour un 26, aussitôt l'orage gronde, l'air se purifie, le beau temps survient; coups du sort, conscience, reproches, ennui, jouissances, passions, raison combattent et la dernière incapable de résister à tant d'ennemis à la fois, cherche son salut dans la fuite. Pauvre Hermann, que vous êtes à plaindre, ayant tout ce qu'il faut pour être heureux, vous ne l'êtes pas! Pauvre Hermann est parfaitement bien dit, car il serait difficile d'en trouver un plus pauvre que moi, mais le reste est une invention ingénieuse ad modum Goldoni. Vous m'obligerez sensiblement en m'indiquant ces moyens que je dois avoir pour être heureux. Je suis malade, je n'ai pas d'argent, je n'ai pas plus d'esprit qu'il n'en faut pour m'apercevoir que je ne suis qu'un sot, je suis très négligé de la nature en fait de figure et tout mon extérieur, je manque de raison, à ce que vous dites, et malgré cela, j'ai tout ce qu'il faut pour être heureux!! Je ne suis pas malheureux parceque la divine philosophie, le seul trésor que je possède, m'en garantit, mais de bonheur je n'en connais guères d'autre que celui de pouvoir me nommer

votre fils
Hermann.

Salut et amitié à Max Burzelchen. Me rappelant que c'est aujourd'hui le premier d'avril, je devine à présent que vous avez voulu me donner un poisson d'avril.

40.

Pückler an ſeine Schweſter Clementine.

Ulm, le 2 Avril.

Vous êtes, aimable Clémentine, d'un terrible cérémonial — je crois que vous mourrez plutôt que de m'écrire deux fois de suite sans avoir eu réponse dans toutes les formes. Relâchez-vous un peu de cette régularité embarassante, et croyez-moi que notre correspondence réciproquement s'en trouvera beaucoup mieux. J'aurais encore quelques mots à vous dire touchant cette matière, mais je crains de vous ennuyer et je n'ignore pas que tous les genres sont bons hors le genre ennuyeux, surtout vis-à-vis d'une dame.

Je suis, on ne peut plus, sensible à toutes les belles choses que vous avez la bonté de me dire — cependant je serais plus satisfait de vous entendre parler dans vos lettres un peu plus de vous-même, et un peu moins de moi. Vous ne pouvez pas douter de l'intérêt que je prends à tout ce qui vous regarde.

Pour vous donner un bon exemple, je m'en vais tout-à-l'heure mettre mes leçons en pratique, et vous entretenir de mes aventures. Vous savez que je ne suis plus qu'un conte à dormir debout, mon titre manquant de paillon; c'est à Munic que j'ai paru la dernière fois avec les attributs d'un gentilhomme et d'un militaire — j'ai fait un séjour fort agréable dans cette ville, dont le souvenir me sert quelquefois de consolation dans la solitude, dans laquelle je suis enseveli à Ulm, lieu le plus détestable de la terre, ressemblant sinon à l'enfer, au moins au purgatoire. Imaginez-vous de voir votre frère, qu'à Muskau on trouvait si difficile, au haut d'un grénier, n'ayant pour tout meuble qu'une table rongée par les vers, une chaise de paille des plus chancellantes, et un lit de camp si horriblement court qu'un enfant de six ans aurait de la peine à s'y allonger. De la manière que je suis couché, je ne doute nullement de pouvoir bientôt me mettre les pieds dans la bouche. Le matin, aprés avoir fait ma toilette et nettoyé mes habits, je prends une tasse de caffé allemand, inventé depuis peu pour les pauvres diables, à Francfort; cette boisson à la vérité est d'un gout un peu étrange, mais à un prix fort raisonable. A midi je mange de la soupe de Rumford, et le soir je bois de l'eau excellente en y trempant du pain bis d'un beau noir. Le long de la journée, inspiré par la faim, je fais des vers; entre chien et loup je me proméne, non pas pour gagner de l'appétit sans doute, mais pour me dégourdir par l'exercice, car semblable à feu notre maitre de langue, je ne chauffe pas chez moi. En voilà assez pour aujourd'hui. Salut et amitié.

41.

Pückler an Wolff,

Ulm, den 6. April 1808.

Lieber Wolff.

Morgen reiſe ich ab. Ich bin außerordentlich froh, endlich den Staub von meinen Füßen ſchütteln und dieſes

heillos langweilige Neſt verlaſſen zu können. So viel weiß ich, daß ich den Karneval, den ich in Ulm zugebracht habe, in dieſem Leben nicht vergeſſen werde. Doch alle vorgegangenen Unannehmlichkeiten vermehren ja, wie man ſagt, den folgenden Genuß; ich will daher Ihnen mit keinen weiteren Klagen Langeweile machen. Beiliegenden Brief bitte ich meiner Schweſter zukommen zu laſſen. Grüßen Sie Ihre liebe Familie und alle meine Freunde herzlich von mir, und erhalten Sie Ihre ſchätzbare Freundſchaft

Ihrem

H. P.

Wenn es möglich iſt, meine Erklärung gegen den Grafen Colloredo in irgend einer der nördlichen Zeitungen drucken zu laſſen, ſo wird es mir ſehr angenehm ſein, nur muß es nicht in die Beilage, ſondern in die Zeitung ſelbſt eingerückt werden. Adieu.

12.

Pückler an Wolff.

Stuttgart, den 12. April 1808.

Lieber Wolff,

Inliegenden Brief bitte ich freundſchaftlichſt zu beſorgen. Freund Brescius ſcheint übrigens etwas ſaumſelig im Antworten zu ſein, und wenn ich nicht irre, ſo haben Sie mich ſchon lange von der Beſtellung meines zweiten Briefes an ihn benachrichtigt.

Mir geht es übrigens ſo ſo; die Sorgen der Oekonomie ſind die größten. Es gehört ein ausgelernter Sparer dazu, mit 1000 Thalern 1) Reiſekoſten, 2) Nahrungskoſten, 3) Kleidungskoſten zu beſtreiten, und 4) beinahe eben ſo viel, als obengenannte drei Artikel betragen, noch übrig zu behalten, um alles Merkwürdige ſehen, und mit Nutzen ſehen zu können, was doch die Hauptſache iſt, indem man ſonſt beſſer thäte, ſich auf ewig hinter den Ofen zu ſetzen, und hinter den Ohren zu kratzen. Was alſo einem geſetzten Mann und Virtuoſen in der edlen Sparkunſt ſelbſt nichts weniger als leicht werden muß, das muß ich unglückſeliger Fant, dem noch ſo eben Golconda's Schätze kaum genügt hätten, mit nicht gewöhnlichem Heldenmuth in's Werk ſetzen. Der Herr Profeſſor Ebel in ſeinem vortrefflichen Buche über das Bereiſen der Schweiz, ſagt in der Vorrede des erſten Theils S. 5: „Lange Erfahrung hat mich gelehrt, daß es mit einem halben Louis (bei uns Karolin genannt) täglicher Einkünfte möglich iſt, ſechs Monate des Jahres zu reiſen, wenn man in den folgenden ſechs Monaten einen beſtimmten Aufenthalt wählt, wo man eine ſolche Einrichtung treffen kann, daß das, was man auf der Reiſe täglich über einen halben Louis ausgegeben hat, wieder erſpart werden kann. Es verſteht ſich, daß man bei dieſem Kalkül vorausgeſetzt hat, der Reiſende behelfe ſich ohne Bedienten, bediene ſich überall der wohlfeilſten Mittel zu ſeinem Fortkommen, habe wenig Gepäck, und befleißige ſich überhaupt durchgehends einer vernünftigen und zweckmäßigen Oekonomie. Sollten, fügt Herr Profeſſor Ebel hinzu, die Preiſe in dem jetzigen Augenblick, wie zu vermuthen ſteht, überall etwas erhöht worden ſein, ſo würde man noch etwas zu einem halben Louis hinzufügen müſſen.“ So weit Herr Ebel. Ich werde Ihnen aber nun beweiſen, daß es einem in dem Ruf eines verhärteten Verſchwenders ſtehenden jungen Manne, von nicht ganz ſchlechter Familie, und auch biſher des Hungers ziemlich ungewohnten Magens, möglich iſt, ohne den langweiligen Raſttag von ſechs Monaten jährlich abzuwarten (welche Manier nur für den tauglich ſein kann, der gewiß iſt, hundert Jahr alt zu werden), nicht nur die Schweiz, ſondern, wenn er nicht die längere Reiſe zu den Sternen anzutreten gezwungen wird, ganz Europa zu bereiſen, ohne ſich mehr als einen halben Louis Einkünfte zu erfreuen zu haben. Dixi

Ich bitte mir alſo im voraus, wenn ich je zurückkehren ſollte, einen Lorbeerkranz parat zu machen, denn mein Ruhm wird alsdann nicht klein ſein. Sollte man außer der Bienengeſellſchaft in Muskau auch noch mit der Zeit die Gründung einer ökonomiſchen Geſellſchaft projektiren, ſo würden wohl Wenige mir die Direktorſtelle darüber ſtreitig machen können; nur meinem Vater und Großvater, den Phönixen der Oekonomiſten, würde ich freiwillig den Vorrang zugeſtehen.

Ihr treuer Freund H.

43.

Pückler an Wolff.

Konſtanz am Bodenſee,
den 19. Mai 1808.

Lieber Wolff,

Nach dem Anfang zu urtheilen, hoffe ich viel Gutes für meine Geſundheit von meinem Aufenthalt in der Schweiz; die geſunde und reine Bergluft, die mich ſchon hier anweht, die üppige, herrliche Seegegend und die einfache Lebensart tragen vereint dazu bei, mir eine Heiterkeit des Körpers zu geben, die zwar bis jetzt nur noch periodiſch, aber doch ſehr erquickend für mich iſt, da ich der Melancholie mit ſtarken Schritten zuging. In Tübingen habe ich vierzehn elende Tage zugebracht, um die Koſten meiner Kur wieder zu erſparen; ich habe ſehr viel Langeweile dort gehabt, indeſſen Noth lehrt beten. Hier in Konſtanz habe ich jetzt wieder eine außerordentliche Ausgabe von drei Louisd'or gehabt, die ich nicht vermeiden konnte, nämlich ich bin genöthigt geweſen, mir zur Schweizer Fußreiſe einen Sommeranzug machen zu laſſen, mit Alpenſchuhen, einem kleinen Mantelſack, um die Sachen darin zu tragen, und dergleichen Kleinigkeiten mehr, für die ich freilich ſonſt nur meinen Kammerdiener ſorgen ließ, die mich aber jetzt nicht wenig beläſtigen, und mir, ich geſteh' es, zuweilen die beſten Genüſſe verbittern. Um dieſe drei Louisd'or wieder zu erſparen, muß ich jetzt abermals zehn Tage an einem Ort feſtſitzen bleiben, und wie Tantalus nach den Früchten ſchmachten, die vor mir liegen, die ich aber nicht erreichen kann; ich ſehe wohl, daß meine Reiſen auf dieſe Art ſehr langſam gehen werden, und viel koſtbare Zeit verſchwendet werden wird, um Geld zu ſparen. Hätte ich armer Teufel 400 Thaler vierteljährlich, ſo wäre ich ohne Sorgen, aber das ſind wohl pia desideria.

Ich hoffe zu Gott auf einen Kreditbrief auf ein Jahr, der den 1. Juli in Bern ankommen wird, denn länger kann ich, ungeachtet aller Oekonomie, nicht auskommen, und wenn ich Brot und Waſſer eſſen wollte. Wie befindet ſich denn mein Vater? Ich hoffe daß er wohl iſt, und daß die Geſchäfte wieder anfangen beſſer zu gehen. Empfehlen Sie mich ihm auf's herzlichſte und reſpektvollſte, auch meinen Schweſtern. Adieu, lieber Wolff; bleiben Sie immerfort der Freund

Ihres aufrichtigen und dankbaren Freundes
H. P.

Sie werden ſchon wiſſen, daß ich aus mehreren Urſachen meinen ächten Namen wieder angenommen, und nur den Titel weggelaſſen habe. Schreiben Sie alſo nun künftig an Herrn Pückler in Bern, poste restante. Ich hoffe, daß meine Tagebücher richtig angekommen ſein werden.

11.

Pückler an Wolff.

Luzern, den 2. Juni 1808.

Lieber Wolff,

Endlich bin ich hier angekommen — ich wäre ſchon vor drei Wochen hier geweſen, wenn ich nicht zwei Sparſtationen hätte machen müſſen, eine von vierzehn Tagen in Tübingen, und eine von zehn Tagen in Konſtanz. Auch geht das Fußreiſen mit meinem Bündel auf dem Rücken nicht ſo ſchnell als Extrapoſt. Die Theurung in der Schweiz iſt wirklich über alle meine Erwartung. Denken Sie ſich, daß ein Platz in der Diligence, der in Deutſchland 46 Kreuzer à Station koſtet, hier einen Kronthaler à Station bezahlt wird; nimmt man Miethpferde, ſo koſten zwei täglich drei große Thaler bis einen Louisd'or, und man muß ihnen dann noch eben ſo viel Tage als man ſie gebraucht hat, zur Rückreiſe zahlen. An Fahren iſt alſo, ſelbſt auf den großen Landſtraßen, wo das zu Fuße Gehen keine intereſſanten Gegenſtände darbietet, für mich gar nicht zu denken; ich mache mir aber nichts daraus, und finde im Gegentheil, daß mir die tägliche Fatigue recht wohl bekommt. Wenn nur die Führer nicht ſo ungeheuer theuer wären, und man ſo viel Kleidung und Wäſche dabei ruinirte; man kann ſich noch ſehr glücklich ſchätzen, wenn man einen ſolchen Führer für einen halben Dukaten täglich erhält, und ſie zu entbehren, iſt in der Schweiz ganz unmöglich; oft muß man ſich über die Seen zu Schiffe fahren laſſen, das koſtet auch wieder einen kleinen Thaler; man mag die Nacht bleiben wo man will, und wenn man auch nur etwas Milch und Eier des Abends und Morgens genießt, ſo kommt man doch unter einem kleinen Thaler wieder nicht weg. Nun habe ich, wie Sie wiſſen, nicht mehr als vier kleine Thaler täglich, die gehen mit der größten Oekonomie täglich drauf. Jetzt komme ich in einer Kantonſtadt an, das iſt zerriſſen, jenes muß neu gemacht werden, ich muß hier etwas zur Reiſe Nöthiges anſchaffen u. ſ. w. Solche Sorgen ſchwächen täglich den Eindruck, den die herrliche, große Natur hier auf jeden Menſchen von Gefühl machen muß, gewaltig — indeſſen bin ich weit entfernt zu klagen; alles Geſagte habe ich bloß deswegen geſchrieben, damit Sie, lieber Freund, der Sie ſich, wie Sie mir oft die ſchmeichelhafte Verſicherung gegeben haben, für mich intereſſiren, auch recht unterrichtet ſind wie ich lebe An die Badekur in Pfeffers iſt nicht mehr zu denken, ich habe mich darnach erkundigt und erfahren, daß es mit vielen Koſten verbunden iſt, auch müßte ich jetzt hingehen, ehe ich nach Bern reiſe, und ich habe, ohngeachtet aller angewandten Mühe, nicht mehr als zwölf franzöſiſche Louisd'or noch im Vermögen, bin alſo, wie Sie ſehen, um fünf Tage zurück. Ich muß alſo eilen, noch vor Ende Juni nach Bern zu kommen, wo ich dann bis zum 1. Juli, meinem Quartalstag, wohl fünf Tage im Gaſthof auf Kredit leben kann. Es giebt bei Bern noch ein anderes Bad, Leuk, das eben ſo berühmt als das von Pfeffers iſt, und das ich dann gebrauchen kann; übrigens iſt an meiner Geſundheit eben nicht viel gelegen, und geſetzt auch, was doch gar nicht zu vermuthen iſt, ich ſtürbe bald, ſo verliert kein Menſch etwas dabei, denn ich hoffe, daß mein Vater dann meine Schulden doch auch zu bezahlen ſo gnädig ſein würde.

Ihr Brief und alle übrigen haben mir viel Freude gemacht, ich danke Ihnen herzlich dafür, ſo wie allen denen, die ſo gütig geweſen ſind, Ihnen Komplimente an mich aufzutragen; ich ſchmeichelte mir, auch einen Brief von meinem lieben Vater hier zu finden, aber leider fand ich nur meine Hoffnung getäuſcht.

Leben Sie wohl.

Ihr treuer Freund

H. Pückler.

15.

Gräfin Clementine von Seydewitz an ihren Sohn Hermann Pückler.

Neumarkt, le 17. juin 1808.

Vous voilà donc à Lucerne, mon fils, à l'endroit de votre destination au Pfeffersbad je souhaite de tout

mon coeur que vous vous en trouviez bien, et ne regrettiez jamais d'avoir préféré ce séjour au Wildbad, près d'ici — donc je me servirais, j'espère, avec succès, pour plusieurs petites incomodités desquelles la migraine est le mal le plus réel, héritage de feu mon père, qui en souffrait beaucoup, comme tous les Callenbergs, et même aussi les Tour du Pin, car mon pauvre oncle en était souvent tourmenté.

Nous sommes de retour ici, mon mari et moi, depuis presque huit jours, Max est resté en Saxe, chez les parents de son père; que jugez-vous de cette séparation, mon fils? Quelle conséquence en tirez-vous? — bonne ou mauvaise? Je vous le dirai quand — vous l'aurez deviné — —! J'ai passé mon jour de naissance à Bayreuth, où nous nous reposâmes ce seul jour, en paix et tranquillité, nous y étions incognito, mon mari ne voulant pas se présenter chez le Commandant français, le Général Legrand, ainsi sans bruit, pas même de musique, pas d'autre harmonie que celle de nos coeurs. — Mes fils m'ont félicitée pour mon anniversaire, de mes filles je n'ai encore rien reçue; c'était pénible pour moi de n'avoir aucun de mes enfants le 5 de juin autour de moi, et la première fois que cela m'arrive, d'être séparée de tous. — Je ne puis vous donner des nouvelles des habitants de Muskau, car je n'y ai pas été, je n'ai vu que mes enfants, la famille Wolff, et la Clausewitz.

La société que vous choisissiez, mon fils, n'est pas digne de vous, et vous fait peu d'honneur, pauvreté n'est pas vice, ainsi vous avez tort de vous mettre si bas. — De faire le voyage par la Suisse à pied, est prendre le bon parti, est très salutaire aux riches comme aux pauvres, ainsi je ne vous plains pas de cette caravane. Je connais un Mr. de Frédérick, Envoyé à Berne,

ou de Berne, son fils est le gendre d'une de mes amies de jeunesse, Madame d'Arûffens, née Comtesse de Golowkin; je l'ai vû chez elle près de Lausanne à Veuillerane, cela serait une bonne maison à fréquenter pour un jeune homme bien né. Pourquoi, n'êtes vous plus Mr. Hermann, mais Mr. Pückler? A présent vous pourriez encore changer deux fois d'adresse, Louis et Henri. Adieu, mon fils, répondez bientôt à

votre fidèle mère C. de S.

46.

Pückler an Wolff.

Luzern, den 2. Juli 1808.

Leider bin ich von Krankheit ſchon ſeit acht Tagen hier an Stube und Bett gefeſſelt. Sie werden aus meinem Brief an meinen Vater wiſſen, daß ich eine Fußreiſe in die Schweizergebirge unternommen hatte, die ich bis Mailand ausdehnte. Ohngeachtet der äußerſt ſtarken und ungewohnten Strapazen, und daß ich oft unter Italiens brennendem Himmel mein Bündel zwei bis drei Meilen allein tragen mußte, weil die Leute zu unverſchämte Forderungen machten, ohngeachtet der angreifenden Märſche von 10 bis 14 Stunden täglich, über die Gebirge, über die ich ſelbſt erſtaunte, daß ich ſie aushielt, ungeachtet alles deſſen befand ich mich die ganze Reiſe durch beſſer als ſeit langer Zeit, der Appetit ſtellte ſich wieder ein, und Unterleib und Magen, an denen ich ſchon ſo lange laborirte, fingen an ihre alten Kräfte wieder zu erhalten. Kaum war ich aber nach Luzern wieder zurückgekommen, ſo zeigte ſich, daß ich aus dem Regen in die Traufe gefallen war: meine Bruſt, der nie etwas gefehlt hatte, und auf deren Stärke ich immer baute, hat doch diesmal nicht widerſtanden, ich bekam einen heftigen Huſten, mit beſchwerlichem Blutſpucken und Schmerzen in der linken Lunge, die freilich ein ſchlechtes

Zeichen ſind. Wenn ich mich beſſere, werde ich ſogleich nach dem mittäglichen Frankreich reiſen, wo ein ruhiges Leben und die Luft von Monpellier mich vielleicht wieder herſtellt. Sehr leid thut es mir, nun die übrigen Gebirge der Schweiz nicht mehr beſteigen zu können.

Leben Sie wohl, lieber Wolff, das Schreiben iſt mir ſehr beſchwerlich; empfehlen Sie mich meinem lieben Vater, und grüßen Sie meine Schweſtern, denen ich herzlich für ihre angenehmen Briefe danke, und antworten werde, ſobald es meine Kräfte erlauben.

Ihr treuer Freund

H. **Pückler.**

Zum Glück hat mir ein Bekannter hier zwei Louisd'or geborgt, bis ich nach Bern komme, ſonſt wäre ich durch den unerwarteten Aufenthalt hier ſehr in Verlegenheit gekommen.

47.

Pückler an Wolff.

Bern, den 8. Juli 1808.

Lieber Wolff,

Sehr krank bin ich hier in Bern eingetroffen, und habe Ihre beiden traurigen Briefe, und auch das Geld hier vorgefunden. Ich bitte Sie, meinem geliebten Vater meinen innigſten Dank dafür zu bezeigen, und ihm zu verſichern, daß ich, weit entfernt um eine Zulage zu bitten, da die Umſtände ſo troſtlos ſind, lieber alle Kräfte anſtrengen will, um noch mit weniger auszukommen. Er ſoll ſich nur die böſen Zeiten nicht gar zu ſehr zu Herzen nehmen, Vermögen und äußere Güter ſind ja doch am Ende nur elende Zufälligkeiten, der innere Werth allein bleibt ewig gleich koſtbar, und niemand kann ihn rauben; an dieſem iſt ja mein guter Vater ſo reich, warum ſoll er ſich ſo ſehr vom Unglück niederſchlagen laſſen.

Mit Verwunderung, lieber Wolff, leſe ich Ihre Ermahnung, eine reiche Frau nur bald zu ſuchen, um damit meine Umſtände zu verbeſſern. Wie können Sie es für möglich halten, daß ich in der jetzigen eingezogenen und abgeſonderten Lebensart, die mir meine Verhältniſſe nur mehr als zu nöthig machen, Gelegenheit finden ſoll, eine reiche Heirath zu thun; nein, da hat man mir zu viel zugetraut, wenn man das erwartet hat, eben ſo gut könnte man von einem Menſchen, der in einen Sack eingenäht iſt, verlangen, daß er über das Weltmeer ſchwimmen ſoll. Soll ich eine reiche Parthie machen, ſo muß nothwendig mein Vater für mich freien, ich werde mit ſeiner Wahl immer zufrieden ſein, wenn das Mädchen nur nicht allzu häßlich, und vor allen Dingen gut iſt. In Wien verſicherte mich ein genauer Bekannter des alten Grafen Breßler, daß dieſer geäußert hätte, er würde ſich ſehr glücklich ſchätzen, mich zum Schwiegerſohn zu haben. Der alte Breßler iſt ein Parvenu und eitler Thor, der gewiß gern ein sacrifice machen würde, um eine ſeiner Töchter in eine alte und vornehme Familie zu bringen. Die eine ſoll hübſch und artig ſein; wenn er ihr 100,000 Thlr. mitgiebt, ſo könnte uns das vielleicht helfen. Meinem Vater wäre es leicht, den Grafen Breßler hierüber zu ſondiren. Vielleicht giebt es in der Lauſitz auch noch andere Parthieen, man könnte ſich ja näher darnach erkundigen laſſen. Wenn die Prinzeß in Sagan noch nicht verſprochen iſt, ſo ſehe ich nicht ein, warum mein Vater nicht anfragen möchte, ob er Hoffnung haben könne, daß eine Parthie mit ſeinem Sohne, wenn ihr ſeine Perſon gefiele, ihren Abſichten entſprechen könnte. Vielleicht würde auch meine Mutter in dieſen Angelegenheiten etwas für mich zu thun im Stande ſein. Handeln muß man freilich, wenn etwas werden ſoll, und ſich nicht erſt lange vor einer abſchlägigen Antwort fürchten, bis ein Anderer weniger Scheuer die Beute davonführt. Uebrigens iſt ein Korb ja

auch nichts Schmähliches und Entehrendes, mir wenigſtens würde er immer ſehr gleichgültig ſein.

Enfin, où sera ce qu'on voudra, ich für meine Perſon bleibe viel lieber in meiner philoſophiſchen Einſamkeit bis an meinen Tod, der wahrſcheinlich nicht mehr ſehr entfernt iſt, und entſage eben ſo willig allen zeitlichen Glücksgütern als dem Leben ſelbſt.

Ihr alter treuer Freund

H. P.

18

Gräfin Clementine von Seydewitz an ihren Sohn Hermann Pückler.

Neumarkt, le 18 juillet 1808.

Votre silence m'inquiète, mon fils. Vous serait-il arrivé quelque chose de fâcheux? Ou sériez-vous peut-être tombé malade dans un pays, où vous êtes inconnu, et où l'hospitalité ne règne plus comme autrefois? — Tirez-moi de cet état d'incertitude sur ce qui vous regarde, et n'oubliez jamais qu'une mère prend part à tout ce qui arrive à ses enfants. Ma santé est assez bonne, quoique je prends des bains depuis huit jours, mais ce n'est que pour des petites incommodités. J'attends votre frère Max, qui doit arriver avec son gouverneur incessament, car vous savez que nous l'avions laissé en Saxe. Adieu, mon cher Hermann, que Dieu bénisse votre cure, et vous rende la santé.

Votre fidèle mère C. de S.

49.

Pückler an ſeine Mutter.

(Juli 1808.)

Voilà enfin, ma chère Maman, mon sort décidé. Complètement étique, crachant du sang, prêt à rendre le dernier soupir, les médecins ont eu la bonté de m'assurer que je n'avais plus que quelques années tout au plus à vivre. — Ce n'est pas un prognostic fort amusant, sans doute, mais on ne dira jamais que Henri, Louis Armand Comte de Pückler a pu être effrayé par l'aspect de la mort. Voilà, Madame, à quoi sert la philosophie, dont vous faites si peu de cas, j'espère que vous lui ferez réparation d'honneur en vous apercevant du peu d'altération que mon humeur a souffert d'une maladie douloureuse, et de la conviction d'une mort prochaine. Ce qui me divertit, c'est qu'ayant vécu en prodigue, je meurs par économie; ne pouvant faire face aux dépenses d'un voyage à cheval ou en voiture, je fus obligé d'aller à pied, le sac sur le dos, depuis Lucerne jusqu'à Milan, et de revenir de même, en franchissant les hautes Alpes du Simplon et du Grimsel. Peu accoutumé à une pareille fatigue, et par la faiblesse de ma santé hors d'état de la supporter, à peine fus-je de retour à Lucerne que j'ai ressentis les suites. Une inflammation de poitrine commença bientôt à se manifester, je vomis du sang comme le monstre dans Phèdre, dont vous savez bien qu'il est dit le flot qui l'apporta recule épouvanté. A la fin l'inflammation à force de remèdes se calma, mais il fut impossible d'arrêter entièrement les crachements de sang, et ils durent toujours. Dès que j'aurais recouvert un peu de forces, je partirai pour le midi de la France d'après l'avis des médecins, qui espèrent que peut-être le séjour de Montpellier me fera du bien. C'est là où je vous prie d'adresser votre réponse, à Mr. Pückler, poste restante.

J'aurais été assez tenté de vous faire un récis de mes courses au St. Gotthart, aux Isles Boromées, à Milan et au Grimsel, surtout comme ce seront aparremment mes dernières, mais heureusement pour vous j'ai réfléchi que je ne saurai rien dire ni de nouveau ni d'amusant à une dame qui à tant voyagé comme vous, ma chère Maman, qui a tant vu, et dont les connaissances s'étendent encore bien au delà de ce qu'elle a vu; par conséquent je vous fais grâce de mes extases sur le haut des montagnes, de mes douces rêveries dans les bois solitaires, et de toutes ces sortes de choses là, qui paraissent nécessairement devoir figurer dans un voyage en Suisse.

Si j'osais encore former des voeux de bonheur dans ce monde, je me flatterais peut-être que vous viendrez cet hiver faire l'inspection de votre terre l'Alex, pour voir en passant votre fils mourant, avant qu'il soit dépêché pour l'autre monde — mais je crains que ça ne vous paraitra pas en mériter la peine. Je suis, Madame la Comtesse et très chère Maman

Votre très-obéissant
H. P.

50.

Pückler an ſeine Schweſter Clementine.

(Juli 1808.)

Pour ne pas mériter le reproche d'une réponse tardive cette-fois-ci, je vous répond sur-le-champ quoique votre lettre, qui est mieux écrite que les précédentes n'en aye pas leur prix à mes yeux. Oui, ma soeur, à moins que vous ne soyez amoureuse (et cela encore serait un sujet de jalousie pour moi), je ne vous pardonne pas la froideur qui y règne. N'est-ce pas bien doux pour moi d'apprendre que le mot d'étique, que vous avez trouvé dans ma lettre, vous a même un peu effrayé; cependant on n'a guères d'exemple que les personnes en droit de s'appliquer ce mot fatal en soient jamais revenu; raison plausible, il me semble, de s'effrayer un peu beaucoup ou au moins de le dire quand c'est une personne aimé de laquelle il s'agit.

A quoi bon ensuite la modestie outrée (qui d'ordinaire tient beaucoup de la vanité), avec laquelle vous assurez „que vous sentez bien combien tous vos efforts à devenir aimable seraient superflus;“ je vous écrivis que pour être véritablement aimable, il ne fallait qu'un bon caractère — est-ce que vous renonceriez donc à l'être? O, ma chère soeur, c'est donc plutôt moi qui puisse vous reprocher de ne pas avoir lu sa lettre avec attention.

Encore une fois, Clémentine, pour l'amour de dieu, écrivez-moi plus naturellement, ne faites pas toujours parade d'une fausse modestie, épargnez-moi le jargon continuel de long griffonages, de lignes misérables, de lettre ennuyeuse etc. dont vos lettres abondent. Vous me feriez injure de croire qu'une lettre de votre part fusse-t-elle aussi longue pue le miennes sont courtes, (j'avoue ma faute, et je vous promet de m'en corriger) puisse ne pas me causer la joie — la plus sensible et le plaisir le plus vif..... mais c'est assez, je pense — passons à d'autres choses.

Il y a longtemps que vous aurez eu une relation de mes tristes voyages, si je ne m'occupais pas depuis quelque temps à composer un petit ouvrage sur ce sujet, que j'offrirai au public sous l'espace de quelque mois. C'était pour vous épargner un double ennui ou peut-être pour vous ménager une petite surprise que j'ai jugé àpropos de ne pas affaiblir par des morceaux détachés, l'intérêt que l'ensemble serait en état d'inspirer. Cependant si vous l'aimez mieux d'en avoir un échantillon, je suis prêt à vous satisfaire.

En attendant vos ordres là-dessus, je vous fais mon compliment du stile élégant et des tournures gracieuses, que j'ai remarqué dans votre lettre. J'ai toujours admiré les progrès rapides que vous faites dans tout ce que vous entreprenez soit secondés par des talents naturels, soit par une application suivie et louable que malheureusement je ne posséde pas. Le mauvais exemple que je vous donne est une raison de plus pour vous, de continuer à vous former de toutes les manières possibles pour effacer un jour votre frère autant par le savoir que vous l'effacez aujourd'hui par les grâces et l'amabilité.

51.

Pückler an Wolff.

Franzöſiſche Schweiz, Yverdun, den
25. Juli 1808.

Lieber Freund,

Meine Bruſt beſſert ſich etwas, doch hören die Schmerzen in der linken Lunge immer noch nicht auf, nur das Blutſpucken hat nachgelaſſen. Seit einigen Tagen bin ich hier, um mich auszuruhen, und eine Sparſtation zu machen. Ich bitte Sie, mir meinen nächſten Wechſel zum erſten Oktober nach Marſeille, poste restante, zu ſchicken. Ich hoffe, daß mein Vater, meine Schweſtern und meine Muskauer Freunde,

unter die ich Ihre liebe Familie, lieber Wolff, obenan rechne, ſich wohl befinden, und bitte ſie Alle von mir zu grüßen.

Ihr Freund

H. P.

52.

Pückler an Wolff.

Genf, den 19. Auguſt 1808.

Lieber Wolff.

Ich erſuche Sie, mir ſogleich nach Empfang dieſes Briefes alle meine Tagebücher, die ſich von mir in Muskau befinden, auch dasjenige mitgerechnet, was ich von Wien aus an meinen Vater übermachte, nach Marſeille zu ſchicken. Ich habe mit einem Buchhändler einen Accord gemacht, ihm eine Reiſebeſchreibung zu liefern, und habe daher die in Muskau aufgehobenen Materialien dazu nöthig. Während meines Aufenthaltes im mittäglichen Frankreich hoffe ich damit zu Stande zu kommen, ein Theil iſt ſchon fertig. Mit meiner Geſundheit geht es noch immer gleich, ich befinde mich ganz wohl, bis auf die Bruſtſchmerzen. Der berühmte Doktor Jurina in Genf hat mir geſagt, ganz wäre ich nicht zu heilen, aber wenn ich mich vor Erhitzung und ſtarken Wallungen des Blutes hütete, ſo wäre mein Leben außer Gefahr. Ich bin freilich auf dieſe Art ein wenig ein Krüppel, indeſſen da ſich überhaupt meine Wildheit gelegt hat, und das größte Glück, was ich vor Augen habe, fern von der großen Welt, von Rang, Aemtern und äußerem Glanze, nur in ſtiller Häuslichkeit und friedlicher Einſamkeit blüht, wo das Leben im forſchenden Anſchauen der unermeßlichen, der ewig neuen und ſich doch ewig gleichbleibenden Natur, ruhig wie ein klarer Bach über blumigten Wieſen dahinfließt, da ich dieſes Leben des Weiſen einſt zu erringen hoffe, ſo tröſte ich mich leicht über alles, was mir nicht die Ausſicht darauf entzieht

— nur eigene Fehler, nur eigene Thorheiten können dies, und vor dieſen allein ſuche ich mich emſig zu hüten.

Leben Sie wohl, mein guter Wolff, und zweifeln Sie nie daran, daß ich es ganz gut zu ſchätzen weiß, mich eines ſo braven Freundes

Freund zu nennen.

Viele Empfehlungen an meinen Vater und Schweſtern. Apropos, ich habe nicht wagen dürfen, mit einem falſchen Namen oder Verläugnung meines Standes nach Frankreich zu gehen; ſchreiben Sie alſo auf Ihre Adreſſe nur wieder à Mr. le Comte de Pückler, den Kapitain laſſen Sie aber weg, und in Ihren Briefen erſuche ich Sie ausdrücklich als Freund, nichts in Ihrem bisherigen Stil zu ändern, wenn Sie mich nicht mit lächerlichen Titulaturen beleidigen wollen, die mir in meiner jetzigen Lage wie Spott vorkommen müßten, und die ich überhaupt nicht liebe. Was macht denn Freund Brescius und der gute Hofrath? Grüßen Sie doch ja Schefer von mir, und ſagen Sie ihm, es thäte mir leid, daß wir nicht nach Griechenland zuſammen gehen könnten. Wenn er Doktor geworden iſt, ſo gratuliren Sie ihm von meinetwegen. Ich würde gewiß ſelbſt an ihn ſchreiben, wenn ich nicht mit meinem Buche alle Hände voll zu thun hätte, und Sie wiſſen ja, daß junge Autoren den Augenblick nicht erwarten können, ſich gedruckt zu ſehen, wenngleich mit aufgeſperrten Rachen hundert Rezenſenten ſchon ſie zu verſchlingen drohen. Ich hoffe, daß mein Buch allen eine ſo unſchmackhafte Speiſe ſcheinen ſoll, daß ſie ſich darum zu bekümmern nicht der Mühe werth halten werden. Genug des Geſchwätzes. Adieu.

58.

Pückler an Wolff.

Marſeille, den 12. September 1808.

Nach einer Fußreiſe von 120 Stunden bin ich geſtern bei ziemlich guter Geſundheit hier angekommen. Deſto ſchlechter befindet ſich mein Beutel! Ich weiß nicht, ob ich Marſeille erreicht hätte, wenn ich nicht ſo glücklich geweſen wäre, in Genf einen Reiſegeſellſchafter zu finden, welches die Koſten etwas vermindert hat. Dieſer gute Freund, welcher mich begleitet, iſt ein Landsmann und alter Bekannter von mir, Herr von Wulffen aus Sachſen; ſeine Revenüen ſind mit den meinigen gerade in einer Kategorie, und wir ſind beide unabhängig zu gehen, wohin wir wollen, ich hoffe alſo noch länger mit ihm zu reiſen; vor der Hand aber bin ich entſchloſſen, drei Monate in Marſeille, an den Ufern des mittelländiſchen Meeres zu bleiben, und meine Reiſe auszuarbeiten, wozu ich ſehr wünſchte, bald meine Journale zu haben, um die ich Sie gebeten habe. Wir ſind von Genf hieher größtentheils zu Fuß gegangen, in kleinen Tagereiſen von 6 bis 8 höchſtens 10 Stunden; einigemal habe ich mein Bündel wieder ſelbſt tragen müſſen, was mir in Lunel zwiſchen Nismes und Montpellier einen Rückfall meines Blutſpuckens zuzog, der indeß keine üble Folgen gehabt hat. Da Sie die Beſchreibung meiner Reiſe, ſo Gott will, gedruckt leſen werden, ſo will ich Ihnen bloß die Reiſeroute angeben, die wir gemacht haben. Von Genf bis Lyon, Avignon über Nismes und Valence zu Waſſer auf der Rhone mit dem Transportſchiff, das Soldaten nach Spanien brachte, in zwei Tagen. Von Avignon nach Nismes zu Fuß in einem Tag. Von Nismes nach Lunel zu Fuß in einem Tag. Von Lunel nach Montpellier zu Fuß in einem Tag. Von Montpellier zurück nach Nismes auf Eſeln geritten in einem Tag. Von Nismes nach Arles zu Fuß in einem Tag. Von Arles nach Aix zu Fuß in zwei Tagen. Von Aix nach Marſeille mit der Diligence in ½ Tag. Aufgehalten in Lyon vier Tage. In Avignon drei Tage, in Nismes zwei Tage, in Montpellier zwei Tage, in Arles einen Tag, in Aix einen Tag.

Summa 26 Tage, die ich auf der Straße herumgelegen habe. An Kleidern habe ich viel auf dieſer Reiſe eingebüßt, und muß meinen Aufenthalt in Marſeille dazu anwenden, mich von neuem zu equipiren. Viele Grüße an meinen Vater und Schweſtern. Ich hoffe bald einen Brief von Ihnen zu erhalten, denn ſeit meinem letzten Wechſel habe ich keine Zeile mehr von Muskau zu ſehen bekommen, und das ſind bald drei Monate.

Ihr treuer Freund

Pückler.

54.

Pückler an Wolff.

Marſeille, den 16. September 1808.

Lieber Wolff,

Ihre Briefe haben lange hier auf der Poſt gelegen, ohne daß ich ſie bekam, weil man das P. für ein R. angeſehen hatte. Daher meine ſpäte Antwort. Das Vergnügen, das ich bei ihrem Empfang empfand, wurde einigermaßen durch den Umſtand getrübt, daß ich 11 Livres Porto bezahlen mußte, die meiner Kaſſe, welche noch ſchwindſüchtiger iſt als mein Körper, einen äußerſt empfindlichen Streich verſetzt haben. Ich hoffe, daß in vierzehn Tagen mein Wechſel hier ankommen wird, und mich vor Schulden bewahren, die ich mehr fürchte als den Tod. Auf jeden Fall habe ich mich eingeſchränkt ſo viel es möglich war.

Schreiben Sie mir doch, wie mein Vater jetzt gegen mich geſinnt iſt, aber aufrichtig. Iſt mein Großvater noch ſehr böſe auf mich wegen der Dokumente, die ich auf ſeine Güter geſtellt habe? Empfehlen Sie mich ihm und ſeiner

Frau, und ſagen Sie, es thäte mir leid, keine Antwort von ihm zu erhalten.

Ihr treuer Freund

Pückler.

56.

Pückler an Wolff.

Marſeille 1808.

(Erhalten den 29. Oktober.)

Lieber Wolff,

Ihre Pünktlichkeit iſt ſehr liebenswürdig; mit dem letzten Dukaten in der Taſche habe ich den letzten des Monats meinen Wechſel auf der Poſt gefunden, und die Dankbarkeit nöthigt mich Ihnen ſogleich mein Kompliment darüber zu machen. Ich lebe hier in Marſeille wie eine Eule, und habe noch keine einzige Bekanntſchaft gemacht; einen großen Theil des Tages über arbeite ich an meinem Buch, das in vierzehn Tagen beendigt iſt, wenn meine Journale bald ankommen, oder ich leſe. Um durch die dichten Dünſte der Stadt nicht in der Klarheit meiner Ideen unterbrochen zu werden, wohne ich wie es einem Autor geziemt, dem Himmel näher als der Erde. Ich habe gerade 99 Stufen bis zu meinem Stübchen zu ſteigen, und überſchreite die hundertſte, wenn ich die Thürſchwelle betrete.

Da das Briefporto hier ganz außerordentlich theuer iſt, ſo erſuche ich Sie, Ihre Briefe immer ſo eng und dünn einzurichten wie möglich, und mit Oblaten zu ſiegeln. Viel herzliche Grüße, und meinen unterthänigen Dank für das empfangene Geld an meinen Vater, und Empfehlungen an meine Schweſtern, die Ihnen, mein guter alter Wolff, ſo verlange ich es ausdrücklich, jede einen Kuß in meinem Namen geben ſollen. Adieu.

Ihr treuer Freund

H. Pückler.

55.

Pückler an Wolff.

Marseille, den 18 Oktober 1808.

Lieber Wolff.

Die Journale ſind angekommen, und mein Buch beendigt. Zwei ziemlich ſtarke Theile in Zeit von fünf Wochen, die ich jetzt hier bin. Heißt das nicht Fruchtbarkeit? Sie können ſich denken, wie viel an der Waare ſein muß, die ſo ſchnell zuſammengetragen worden iſt. — Da ich fürchte, daß mir die Zenſur in Dresden viele Stellen ſtreichen wollen wird, ſo werde ich mit dem Druck warten müſſen, bis ich künftiges Frühjahr nach Deutſchland zurückkomme. Mein Packet an den Buchhändler Arnold haben Sie doch erhalten und beſorgt? —

In vierzehn Tagen gehe ich nach Rom, wohin ich Sie bitte Ihre Briefe zu adreſſiren, und meinen künftigen Wechſel hinkommen zu laſſen.

So viel Dank ich Ihnen für die freundſchaftliche Eile ſchuldig bin, mit der Sie meine Journale beſorgt haben, ſo bin ich doch (wenn ich mich dieſes Ausdruckes bedienen darf) mit Ihrem Brief nicht recht zufrieden geweſen. Auch Sie wollen mich zum Heirathen perſuadiren? Sie ſprechen mir von Philoſophie und einer Frau zugleich, als wenn die ſich unter einem Dache ſo leicht vertragen möchten! An der Seite einer geliebten Gemahlin, ſagen Sie — ſetzen Sie hinzu, die ich in meinem Leben nicht geſehen habe. Sie halten meine Pläne für unbeſtimmt, und weswegen, wenn ich bitten darf? Mein Plan iſt ſehr beſtimmt, aber es gehört etwas Geld dazu, nur um mir dieſes nach und nach zu verſchaffen, und bei der Gelegenheit Europa kennen zu lernen, habe ich angefangen, Schriftſtellerei zu treiben, denn der Ehre wegen zu ſchreiben, beſitze ich nicht Talente genug, und das Geld, wie geſagt, habe ich zu meinem Plan unumgänglich nöthig.

Wenn ich heirathe, ſo ändert ſich alles, und es iſt vielleicht deſto beſſer, aber ich bin meinen Schuldnern nicht entronnen, um von neuem mich mit ihnen in der Herrſchaft Muskau herumzubalgen. Wenn ich durch das Vermögen meiner Frau nicht in den Stand geſetzt werde, ärmlich ſo viel Sie wollen, aber wenigſtens ruhig vor täglichen Aufkündigungen und aller dieſer Noth zu leben, und die Perſpektive vor mir zu behalten, in ſieben bis acht Jahren genauer Erſparniß ganz ſchuldenfrei zu werden, und dann erſt mit Muße und ohne Hinderniß nach meinen Plänen für die Bildung, und folglich das Glück meiner Untergebenen ſorgen zu können — wenn das nicht alles iſt, mag ich meine Freiheit nicht verſchlagen, und will ſo bleiben wie ich mich jetzt befinde.

Aus Furcht, daß dieſer Brief verloren geht, werde ich noch einen deſſelben Inhalts in acht Tagen an Sie abgeben laſſen.

Grüßen Sie alles was ſich meiner erinnert, und behalten Sie ſelbſt mich ſo lieb als Ihnen zugethan iſt

Ihr treuer Freund

P.

Hat mein Vater meine beiden direkten ihm geſchriebenen Briefe von hier aus erhalten, und die aus Mailand und Bern? Ich frage jedesmal darnach, kann es aber nie erfahren.

57.

Pückler an Wolff.

Genua, den 14. Dezember 1808.

Vorgeſtern bin ich hier zu Schiffe angekommen, und übermorgen gedenke ich meinen Weg zu Fuß nach Rom fortzuſetzen, wo ich hoffentlich Wechſel und Briefe von Ihnen finden werde, denn bis jetzt habe ich noch ſeit den überſchickten Tagebüchern keinen Brief von Ihnen erhalten. Meine Geſundheit iſt ſo ziemlich, und in der Kunſt zu ſparen mache ich immer größere Fortſchritte — Noth lehrt beten. In Genua wäre etwas in Heirathsſachen anzufangen geweſen, wenn ich meinem Stande gemäß auftreten könnte; ſeit kurzem ſind fünf äußerſt reiche Parthien von zum Theil ſehr unbedeutenden Männern gemacht worden, weil es an Epouſeurs fehlt. Noch jetzt ſind drei Mädchen da, die mit großem Vermögen täglich auf Freier warten, und wovon die eine ſehr hübſch ſein ſoll.

Ich reiſe jetzt mit einem jungen Pariſer, deſſen fröhliche Laune die meinige manchmal erheitert hat, wahrſcheinlich werde ich aber ſeine Geſellſchaft nicht mehr lange genießen, da Dienſtgeſchäfte ihm nicht nach Willkür ſeine Route zu wählen erlauben.

Auf dem Meere ſind wir von einem engliſchen Korſaren gejagt worden, und es fehlte nicht viel, daß wir anſtatt nach Genua, nach Malta oder England ſegeln mußten; eine Tartane von 3 bis 400,000 circa Ladung wurde vor unſeren Augen genommen, und mehr wie fünfzig Flintenkugeln fuhren durch die Segel unſeres kleinen Schiffes. Die Engländer riefen uns ſpottend nach 'Come here!' (Kommt her!) und drei bis vier kleine Embarkationen ruderten uns aus allen Kräften nach, wir erreichten aber glücklich den Spielraum einer Landbatterie, und riefen ihnen nun von unſerer Seite nicht höfliche aber kräftige Antworten zu, denn auf der See pikirt man ſich keiner feinen Lebensart.

Mein Buch iſt fertig, da ich aber von der Zenſur in Sachſen Schwierigkeiten erwarte, und es auch nicht gern aus den Händen geben will, und der Willkür eines Buchhändlers überlaſſen, ſo warte ich mit der Herausgabe, bis ich nach Deutſchland zurückgekommen ſein werde, welches wohl im Frühjahr geſchehen wird.

In Toulon habe ich das Vergnügen gehabt, die franzöſiſche Flotte anzutreffen, unter der ſich einige Linienſchiffe von 120 Kanonen befinden, die ich beſtiegen und beſehen habe, eine Erlaubniß, die ſchwer zu erlangen iſt, und die ich nur durch einen glücklichen Zufall erhielt. –

Einen angenehmen Eindruck machten mir in Nizza die Orangen- und Zitronenwälder mit ihren goldenen Früchten, der ewige Sommer und das ununterbrochene Grün, welches noch jetzt Berge und Thäler bedeckt. Unſer Tiſch war täglich mit friſchen Zuckerſchoten, Radieschen, Kopfſalat, Blumenkohl u. ſ. w. beſetzt, und die Sonne allein heizt unſere Zimmer. In Genua iſt es etwas kälter, und in meiner Stube, wo weder Ofen noch Kamin iſt, friere ich recht ordentlich, während ich dieſe Zeilen an Sie ſchreibe, die Sie bequemer am warmen Ofen leſen werden.

Grüßen Sie meinen lieben Vater, meine Schweſtern, Rohde, Brescius u. ſ. w. recht herzlich von mir, und empfehlen Sie mich dem Kommiſſionsrath Hempel und ſeiner Gemahlin. Adieu.

Ihr treuer Freund

H. P.

8.

Pückler an Wolff.

Rom, den 17. Januar 1809.

Lieber Freund.

Was mögen Sie doch für eine Meinung von meiner Philoſophie hegen, daß Sie ſie mit der Natur in Gegenſatz ſtellen, mit der Natur, mit welcher ſie frei im innigſten Verein blieb, und aus der ſie immer die edelſten Theile ihrer Nahrung zog — aber die Natur lehrt mich nicht, daß man beſſer philoſophirt, wenn man eine Frau hat, noch weniger daß die politiſche Ehe zum menſchlichen Glück nothwendig iſt. Schefer handelt gewiß mit dem Beifall aller vernünftigen Philoſophen, wenn er tief den Verluſt einer liebenden, wohlthuenden Mutter betrauert; übrigens weiß ich nicht, ob Schefer den Titel eines Philoſophen verdient, und bitte Sie, noch weniger mich dafür zu halten, denn aufrichtig geſtanden, bin ich immer noch der herzliche Thor, der ich ſonſt war, nur daß ich jetzt etwas mehr lucida intervalla habe, und meine Thorheit ſich auf eine verſchiedene Art äußert; beweiſen Ihnen das nicht ſchon meine ſchriftſtelleriſchen Projekte?

Doch laſſen Sie uns nicht das Wichtigſte vergeſſen: meinen innigſten Dank für die Güte meines Vaters, und ſein ſchmeichelhaftes Vertrauen in meine Vernünftigkeit, das mich ſehr glücklich gemacht hat, weil es mir beweiſt, daß er anfängt, einen beſſeren Glauben in meine Beſſerung zu ſetzen Ich kann mit Zuverſicht ſagen, daß ich weit mehr Dankbarkeit als Freude über die Erfüllung meines Wunſches bei Leſung Ihres Briefes empfunden habe, und ich werde mir den Genuß nicht verſagen, meinen Gefühlen gegen meinen Vater ſelbſt Worte zu geben, dem ich bis dahin herzlich zu danken, und ſeine vortheilhaften Geſinnungen für mich zu erhalten bitte.

So bald die kleine Kiſte für meine Schweſtern angekommen iſt, bitte ich Sie, mir Nachricht davon zu geben; meinen letzten Brief aus Genua müſſen Sie bereits bekommen haben. Die Reiſe von Genua hieher iſt die mühſamſte und ſtrapazenvollſte, die ich in meinem Leben gemacht habe; ein fußhoher Schnee bedeckte die ganze Lombardei bis Florenz, und nirgends fand man bei einer ſchneidenden Kälte ein anderes Präſervativ dagegen als höchſtens ein ſchwaches Kaminfeuer, und ein elendes Bett mit einer leichten Sommerdecke, ſo daß ich in drei Wochen nicht einmal völlig warm geworden bin. Wie oft habe ich mich nach einem unſerer nordiſchen Baueröfen geſehnt, wenn ich in den eiskalten, hohen Stuben mit ſteinernen Fußböden am Kamin warm gebraten wurde, und hinten zu erfrieren glaubte, während ein unaufhörlicher Rauch das ganze Haus erfüllte und meine Augen zum Weinen zwang. Seit Florenz hörte der Schnee und die Kälte auf, ein ununterbrochener Regen hat aber bis jetzt ſeine Stelle eingenommen, und meine Reiſekleider und Schuhwerk völlig in Lumpen umgewandelt. Jetzt werde ich einen Monat in Rom ausruhen, und dann nach Neapel gehen; Oſtern hoffe ich wieder hier einzutreffen, und bald nachher meine Rückreiſe anzutreten. Leben Sie wohl.

Ihr treuer H. P.

59.

Pückler an Wolff.

Rom, den 25. Januar 1809.

Ihre lieben Briefe ſind in dieſen Tagen alle nachgekommen, auch das Paket mit den Exemplaren (der Schrift über Colloredo), welches leider acht Thaler Porto gekoſtet hat.

Ich habe hier in Rom einen harten Stand, weil ich mich den Geſellſchaften der vornehmen Welt nicht ganz habe entziehen können. Der Prinz von Sachſen-Gotha, der mir in Wien ſo viel Freundſchaft erwieſen hat, traf mich vor einigen Tagen in der Villa Borgheſe, und hat keine Entſchuldigungen annehmen wollen, ſeine Einladungen auszuſchlagen, obgleich ich ihm ganz unverholen meine Lage auseinanderſetzte. Da er ein großes Haus macht, ſo kann ich nicht umhin, dort neue Bekanntſchaften zu machen, die wenigſtens eine Viſite verlangen, und ſo wird man unaufhaltſam von einem in's andere entrainirt. Daß ich nun eine ziemlich demüthigende Rolle unter allen dieſen reichen Leuten ſpielen muß, und oft nicht weiß wie ich meine Armuth verbergen ſoll, können Sie ſich denken; bald muß ich eine Viſite abwehren, die mich mit Konfuſion bedecken würde, wenn mich jemand in meiner, einem Hamſterloch ähnlichen Behauſung, überraſchen ſollte, bald muß ich, wenn ich in Schuhen und alten ſeidenen Strümpfen mit einer Laterne in der Hand auf den ſchmutzigen Straßen ängſtlich die großen Steine aufſuche, um mich nicht zu beſprützen, alle Augenblicke die Laterne verſtecken, um nicht von den vorbeifahrenden Bekannten erkannt zu werden. So viel als möglich iſt, ziehe ich mich zurück, ſo viel als möglich iſt, vermeide ich Ausgaben; einige Kleidungsſtücke habe ich aber doch machen laſſen müſſen, und dieſe ſind hier ſehr theuer. Gern verließe ich Rom, wenn ich nur erſt ſeine Merkwürdigkeiten geſehen hätte, dieſer ſind aber ſo viel, daß mehrere Monate dazu gehören, ſie nur oberflächlich zu ſehen.

Noch eins: die reiche Parthie in Sachſen, von der ich neulich meinem Vater ſchrieb, und deren Namen ich nicht wußte, iſt das Fräulein Leibnitz in Friedersdorf, ſechs oder ſieben Meilen von Muskau. Sie iſt das einzige Kind, und ihr Vater hat wenigſtens 300,000 im Vermögen. Das Mädchen iſt jung, ziemlich hübſch, ländlich erzogen, und ſoll gut ſein. Ich bitte meinen Vater recht ſehr, ſich nach ihr zu erkundigen, denn es ſcheint der Mühe werth zu ſein.

Leben Sie wohl.

Ihr treuer H. P.

60.

Pückler an Wolff.

Neapel, den 12. Februar 1809.

Lieber Wolff.

Ich bin mit Extrapoſt hiehergereiſt — nur der Ausbruch des Veſuvs konnte mich zu einer ſo unregelmäßigen Depenſe bewegen, denn der Veſuv wartet nicht mit ſeiner Pracht auf die armen Fußgänger, und ein ſo hohes und ſeltenes Schauſpiel glaubt' ich mit einem allerdings für meine Umſtände beträchtlichen Geldopfer erkaufen zu müſſen. Mich reut die Ausgabe nicht, ich bin überreichlich dafür belohnt worden.

Ich habe die Reiſe hieher mit einer Gräfin Wey zuſammengemacht, denn Sie wiſſen, daß ich leider, wider meinen Willen, wieder in die große Welt gezogen worden bin — gewiß die härteſte Probe, die mir noch bevorſtand, und die ich leichter überſtanden habe, als ich ſelbſt glaubte. Ich helfe mir damit, daß ich vorgebe, mit meinem Vater brouillirt zu ſein, wobei ich mir dann ſelbſt mit vornehmem Anſtande die Schuld gebe, zum Beiſpiel ſag' ich ſo: Es iſt wahr, mein Vater iſt etwas genau, aber ich kann ihm eigentlich ſeine Strenge nicht ſehr verdenken, da er ſchon 50,000 Thaler Schulden für mich bezahlt hat, und ich ein paar Jahre darauf wieder eben ſo viele gemacht hatte Jetzt aber, ſetz' ich hinzu, habe ich es à tâche genommen, vernünftig zu werden, und da ich die Extreme liebe, ſo macht es mir Vergnügen, von einem auf das andere zu fallen, und, enfin, ruf' ich mit komiſchem Pathos aus, il est un temps pour la folie, mais il est un pour la raison. Auf dieſe Art erhalte ich mir ſo ziemlich das Relief, das der Reichthum in der Welt giebt, und erſpare die Koſten dazu. Ich ſage ſelbſt Jedem, daß ich ſehr arm bin, und daß ich um ſo weniger ein Geheimniß daraus zu machen nöthig habe, da mein Vater für den reichſten Partikulier in Sachſen paſſirt. Kann man nicht mit eigenen Federn glänzen, ſo muß man ſuchen, ſich von fremdem Glanze beleuchten zu laſſen.

Dies alles verhindert jedoch nicht, daß ich, da ich alles beſſer weiß, wenn ich gleich gegen Andere ganz verſchieden ſpreche, manchmal in meinem einſamen Kämmerlein ziemlich in Verlegenheit bin, wie ich den mancherlei neuen Ausgaben, die das Leben in der großen Geſellſchaft mit ſich führt, die Spitze bieten ſoll. Da übe ich mich denn wahrhaft in der ausgeſuchteſten Sparſamkeit — geben Sie Acht, ich mache in dieſem Fach noch einmal Aufſehen, wenigſtens will es keiner meiner Bekannten glauben, daß ich nicht wenigſtens 3000 Thaler jährlich brauche, auch bezahlen ſie all überall doppelt ſo viel als ich. In Rom hätte ich Geld geborgt bekommen können, ich kann Ihnen verſichern, daß ich auch nicht einmal die geringſte Verſuchung gefühlt habe, es anzunehmen.

Adieu, alter Freund, mit Empfehlungen an meine Lieben

H. P.

61.

Pückler an Wolff.

Neapel, den 18. März 1809.

Lieber Wolff,

Meine Geſundheitszuſtände werden mich wahrſcheinlich nöthigen, den Sommer über hierzubleiben; ich werde daher nicht, meinem erſten Plan gemäß, nach Mailand gehen. Hoffentlich haben Sie meinen Wechſel für das Aprilquartal nach Rom geſchickt. Sollte es nicht geſchehen ſein, ſo beſorgen Sie doch bei Frege'n, daß er dahin wie der letzte an Torlonia adreſſirt wird. Torlonia ſchickt mir dann das Geld hieher. Das Geſchenk meines Vaters iſt mir ſehr zu Statten gekommen, denn ich war ganz abgebrannt, und habe mich ganz neu equipiren müſſen. Sie glauben nicht, lieber Wolff, wie ich manoeuvriren muß, um durchzukommen, beſonders jetzt, wo ich mich nicht mehr der Geſellſchaft entziehen kann, was auch in vieler Hinſicht ſehr zweckmäßig iſt, denn man lebt nur halb, [illegible] man keine Menſchen ſieht. Wenn ich das Geld dazu [illegible], ließe ich mich hier bei Hof präſentiren, der ſehr brillant iſt.

Meinen letzten Brief aus Neapel, in dem ich der Eruption des Veſuvs erwähnte, haben Sie wohl erhalten. Adieu, grüßen Sie Ihre Frau und Kinder, Rhöde und den jungen Schefer vielmals von mir.

Viel Schönes an meine Schweſtern, denen ich nächſtens ſchreiben werde. Iſt meine Kiſte aus Genua angekommen? Ich habe ſo lange keine Nachricht von Ihnen.

Ihr Freund
Hermann Pückler.

62

Pückler an Wolff.

Rom, den 16. April 1809.

Sie werden, lieber Wolff, ſchon meine Briefe von Neapel erhalten haben, worin ich Sie benachrichtige, daß meine von neuem ſehr ſchlecht werdende Geſundheit mich nöthigt, den Sommer über in Neapel zu bleiben, um dort die Seebäder zu gebrauchen. Um hier meine Briefe abzuholen, und mit dem Banquier Torlonia meine Affairen zu arrangiren, bin ich auf vierzehn Tage nach Rom zurückgekommen. Ich habe keine Briefe hier vorgefunden, und daher nach Mailand deswegen ſchreiben laſſen.

Es hat mich ſehr betrübt, daß mein guter Vater, der ſo manchen geiſtigen Kummer hat, auch von körperlichen Leiden geplagt worden iſt; ich hoffe, daß jetzt alles wieder recht gut geht. Grüßen Sie ihn tauſendmal herzlich von mir, ſo wie meine lieben Schweſtern.

Ich muß aufhören, weil ich entſetzliche Bruſtſchmerzen habe, und der Brief an meine Mutter mich ſchon ſehr angegriffen hat. Leben Sie wohl, und behalten Sie mich lieb.

Ihr Freund H. P.

63.

Pückler an Wolff.

Rom, den 20. Mai 1809.

Es beunruhigt mich etwas, lieber Wolff, daß ich ſeit Ihrem letzten Brief, in dem Sie mir die dreifache Krankheit meines Vaters, Mutter und Großvaters melden, ſeit zwei Monat kein anderes Schreiben von Ihnen erhalten habe. Auch mein Wechſel iſt noch nicht angekommen, ich habe durch Torlonia nach Mailand ſchreiben laſſen, auch da ſind keine Briefe für mich auf der Poſt geweſen. Torlonia beſorgt mir die Briefe ſicher, ich mag ſein wo ich will.

Ich lebe hier ſehr angenehm, und bin mehr als je répandu dans le grand monde, wäre nur meine Geſundheit und meine Kaſſe beſſer. So wie mein Wechſel ankommt, werde ich entweder nach Neapel oder nach Livorno abreiſen, um die Seebäder zu gebrauchen, die ich ſo nöthig habe, denn ich bin über alle Vorſtellung ſchwach und kränklich für einen Menſchen, der doch keine decidirte Krankheit hat. Leben Sie wohl, und ſchreiben Sie etwas fleißiger. Grüßen Sie meinen Vater, Mutter, Schweſtern, Röhde, Brescius, Mamſell Markow, die Doktorin Clauſewitz, Schefer, den Kommiſſionsrath Hempel und ſeine Frau, Hilke'n u. ſ. w. vielmals. Adieu.

Ihr treuer Freund Pückler.

Wie hat es denn mein Vater aufgenommen, daß ich meine Schuld an Gersdorf bezahlt habe? Ich hoffe, er wird ſich gefreut haben? Antworten Sie mir bald. Geſtern

Abend hat uns der Kommandant General Lemarois einen prächtigen Ball gegeben. Der ganze Palaſt Doria war erleuchtet, und in der Bildergallerie wurde zu fünfhundert Kouverts ſoupirt. Auserleſene Gerichte, franzöſiſche Weine u. ſ. w. waren in Ueberfluß vorhanden, und die Bedienung, ohngeachtet der großen Menge, vortrefflich. Auch fraßen die gierigen Kavaliere ärger noch als unſere Bienengeſellſchaft, während ihre ſchönen Weiber, die mit Perlen und Diamanten bedeckt waren, mit uns Fremden facevano l'amore. Wenn ich geſund wäre, und Geld hätte, ſo würde ich hier wie im Elyſium ſein, hier, wo alles ſich vereinigt — reizende Natur, hohe Erinnerungen und Denkmale des Alterthums, die höchſten Werke der bildenden Kunſt, ein göttliches Klima, und himmliſche Weiber, um das Leben in lauter Luſt und Wonne, in ſüßem Rauſche wegzuträumen. Alle dieſe Vorzüge dienen jetzt nur dazu, meinen Kummer zu vergrößern, indem ſie mir, wie dem Tantalus, die goldenen Früchte wohl zeigen, wenn ich aber begierig darnach greife, ſtets mit grauſamer Hand wieder zurückziehen. — Adieu.

64.

Pückler an Wolff.

Rom, den 20 Mai 1809.

Lieber Wolff,

Ich erhalte ſo eben Ihre Briefe, und einen Kredit von 300 Thalern an Torlonia. Sie ſchreiben mir jedoch, daß ich das Oſterquartal und auch das Johannisquartal bekäme, welche 600 Thaler ausmachen müßten. Ich hoffe, daß man mir nicht wird ein ganzes Quartal abziehen wollen, denn ſonſt würde ich in keine kleine Verlegenheit gerathen. Von dem Extra-Wechſel, den mein Vater mir zu ſchenken ſo gnädig war, iſt nicht mehr viel übrig. Bedenken Sie, daß ich 20 Louisd'or an Gersdorf bezahlt habe, und daß ich nach zweijährigem Reiſen endlich einmal nöthig hatte, Wäſche und Kleidungsſtücke zu renoviren, um ſo mehr, da ich in Rom und Neapel Geſellſchaft beſuche, um nicht ganz zum Handwerksburſchen zu werden. Mein Oſterquartal iſt diesmal zwei Monat zu ſpät gekommen, ich bitte Sie recht ſehr, mit dem Johannisquartal wo möglich pünktlicher zu ſein, denn wie geſagt, von meinem Extra-Wechſel habe ich nicht mehr als etwa 20 Dukaten übrig, genug, um im Nothfall damit einen Monat auf mein Geld warten zu können, aber nicht länger. Die 25 Thaler, die ich einigemal mehr bekommen habe, ſind auch wieder abgezogen worden — mein armer Vater wird wohl ſelbſt nichts haben. Ach Gott! was für unglückliche Zeiten ſind über unſere Familie verhängt! Ich glaube, daß ich mir nächſtens eine Piſtole vor den Kopf ſchieße, weil mir aller Lebensgenuß verſagt iſt.

Sie beunruhigen mich entſetzlich mit Ihren Erzählungen von meines Vaters Kränklichkeit; ich hoffe, daß es nur Verdruß und Mißmuth iſt; heitern Sie ihn doch auf, ſo viel als es nur möglich iſt; ich kenne meinen Vater, und weiß aus eigener Erfahrung (denn ich gleiche ihm darin vollkommen jetzt), wie ſehr er an ſeinem Kummer ſaugen kann, und ſich ganz von ihm daniederſchlagen, ohne an irgend etwas mehr Freude zu haben. Gott helfe uns, ich bin wahrhaftig ganz troſtlos.

Meiner Mutter habe ich geſchrieben; grüßen Sie meine Schweſtern, ich werde ihnen antworten, ſobald meine Stimmung etwas heiterer geworden iſt. Meinem guten Vater tauſend, tauſend Grüße. Wenn nur mit meinen Schulden erſt ein Arrangement gemacht iſt, ſo komme ich zu ihm, und will ihn pflegen und warten und aufheitern, ſo viel ich kann. Es geht jetzt ſchlimm, aber vielleicht wartet doch noch uns Allen eine freundliche Zukunft. Nur nicht ſeinem Gram nachhängen ſoll mein Vater. Er ſoll gut eſſen, gut trinken, ſich mit ſeinem Mädchen und der Jagd amüſiren, und übrigens, wie mein Großvater, gegen alles gleichgültig ſein, das erhält die Geſundheit am beſten, und iſt die geſcheidteſte Philoſophie. Er muß ſich recht zwingen, ſeinen Grillen und allem Verdruß die Ohren zu verſchließen, damit er ſeine theuren Tage für uns Kinder ſchont, die wir gewiß gern alle unſer Leben für das ſeinige geben.

Ich ſchreibe nicht ſelbſt an ihn, weil wir beide zu melancholiſch ſind, und unſere Korreſpondenz nur wieder mit einer glücklichen Begebenheit anfangen ſoll. — Leben Sie wohl, guter Wolff, und grüßen Sie herzlich von mir Frau und Kinder. Adieu.

H. P.

Die Vollmacht werde ich ſchicken, ſo bald ich weiß, wie ich ſie abfaſſen ſoll, und an wen ich ſie richten ſoll. Schreiben Sie mir das gleich.

65.

Pückler an Baron Hahn

(der ihm ſeinen Spielverluſt nicht bezahlte).

Rom, 1809.

Ayant vu votre tête à la fenêtre, j'ai dû croire que vous y étiez. On m'assure cependant que vous êtes absent — apparemment que vous sortez quelquefois, en laissant la tête à la maison.

Si ce sont les 100 doppies que vous me devez, qui me privent du plaisir de vous voir, je vous en fais cadeau et vous demande mille pardons d'avoir pu vous presser un instant de payer une dette d'honneur.

J'ai l'honneur d'être, Mr. le Baron

Votre très humble serviteur

Armand Comte de Pückler.

66.

Pückler an Wolff.

Den 5. Juni 1809.

Lieber Wolff,

Ich verwundere mich, daß ich gar keine Nachrichten von Ihnen erhalte. Ich habe Ihnen ſchon in einem doppelten Briefe geſchrieben, daß Mitte Mai ein Brief von Ihnen angekommen iſt, mit einer Anweiſung von 300 Thalern an Torlonia, worin Sie mich benachrichtigen, daß Sie mir hiemit mein Johannisquartal übermachten. Demohngeachtet habe ich aber das Oſterquartal noch nicht bekommen, und da ich nicht vorausſetzen kann, daß man ſich Oſtern meiner gar nicht erinnert hat, ſo muß ich fürchten, daß man mir zur Veränderung einmal ein ganzes Quartal abziehen will. Iſt dem ſo, ſo weiß ich wahrhaftig nicht, wie ich mich aus der Affaire ziehen werde, denn alles hat ſeine Schranken — ich bin fünfviertel Jahr mit 1500 Thalern gereiſt, und habe in der erſten Zeit zuweilen, während meines Aufenthaltes in Italien, immer alle Geſellſchaften meines Standes beſucht. Wer dieſes für leicht hält, dem rathe ich, einen Verſuch zu machen, mir nachzuahmen — alle diejenigen, denen ich es erzähle, lachen mir in's Geſicht, und halten es für ein Mährchen. Ich ſage dies nicht um mich zu rühmen, denn alles Verdienſt iſt hier zu meinem eigenen Vortheil, aber ich erwähne es bloß, um Ihnen zu Gemüthe zu führen, daß der Bogen nun ſchon ſo hoch geſpannt iſt, daß ein wenig mehr Anziehen die Sehne zerreißen muß.

Vor einigen Wochen habe ich mich dem Pabſt vorſtellen laſſen, der mich ſehr liebenswürdig empfangen hat. Er trieb die Höflichkeit ſo weit, mich bis faſt an die Thüre des Zimmers zu begleiten, als ich nach dem üblichen Niederknieen und Handkuſſe mich bei ihm beurlaubte. Ich habe mir zu dieſer Präſentation eine Uniform machen laſſen müſſen, dies und die unumgänglich nothwendige Renovirung meiner

Wäſche und Garderobe, nebſt den an Gersdorf bezahlten 20 Friedrichsd'or für meine alte Schuld, haben meinen Extra-Wechſel, wie ſchon geſagt, bis auf einige 20 Dukaten geſchmolzen. Wenn mir nichts abgezogen wird, ſo hoffe ich, durch die genaueſte Sparſamkeit ihn nach und nach wieder zu kompletiren; bekomme ich aber mein Oſterquartal nicht, ſo muß ich entweder verhungern, oder borgen. Das letzte wird mir bei der großen Anzahl meiner Bekannten ſehr leicht werden, aber ehe mir nicht das Meſſer an der Kehle ſteht, werde ich mich nicht dazu entſchließen können, und ich hoffe, der Himmel und mein Vater werden mir dieſen bitteren Kelch erſparen.

Inliegenden Brief bitte ich an meine Mutter zu ſchicken, er iſt offen, weil er nichts Geheimes enthält, und ich die Adreſſe nicht weiß; empfehlen Sie mich herzlich meinem Vater, Röhde, Brescius, und behalten Sie mich lieb. Adieu.

Ihr treuer H. Pückler.

Wegen der kritiſchen Zeitumſtände ſchreibe ich beide Briefe abermals doppelt; ſetzen Sie nur das Porto auf meine Rechnung, wenn darüber geklagt wird.

67.

Pückler an Wolff.

Ancona, den 27. Juli 1809.

Lieber Wolff,

Da bis zum 20. Juli mein den erſten dieſes Monats zahlbares Quartal nicht ankam, und ich kein Geld mehr hatte, ſo habe ich mir von einem guten Freund die dreihundert Thaler vorſchießen laſſen, und Torlonia Auftrag gegeben, was er mit dem Wechſel machen ſoll, ſo bald er ankommt, denn ich wünſche die vorgeſchoſſenen dreihundert Thaler ſo bald als möglich wieder zu bezahlen. Ich fürchte, daß mehrere Ihrer Briefe an mich verloren gegangen ſind, denn ſeit länger als drei Monaten habe ich keinen mehr erhalten. Ich hoffe, daß der Krieg diesmal uns keinen großen Schaden gethan haben wird, und die Oeſterreicher nicht nach Muskau gekommen ſind.

Mein Plan iſt jetzt: zu meiner Mutter zu gehen, und wenn ſie die Koſten der Equipage hergeben will, als Volontair das Ende —[1])

Ich reiſe jetzt wieder zu Fuß; in fünf und einem halben Tag bin ich ganz allein durch die Appeninen und die von Briganten infizirten Gegenden hiehergegangen. Die Briganten ſind mein geringſter Kummer, denn wo nichts iſt, läßt ſich nichts nehmen. Adieu, erhalten Sie mir Ihre Freundſchaft. Haben Sie die beiden Briefe erhalten, einen mit der Inlage an meine Mutter vom 5. Juni, und einen an meinen Vater vom 12 Juli? Grüßen Sie meine lieben Schweſtern vielmals, Ihre werthe Familie u. ſ. w.

H. Pückler.

68.

Pückler an Wolff.

Venedig, den 6. Auguſt 1809.

Ich habe Ihnen von Ancona aus geſchrieben, daß, da mein den erſten Juli zahlbares Quartal den 21. noch nicht angekommen war, und ich kein Geld mehr hatte, ich einen guten Freund gebeten habe, mir 300 Thaler vorzuſchießen, welche ich ihm wiedererſtatten werde, ſobald ich oder Torlonia in Rom für meine Rechnung das rückſtändige Quartal ausgezahlt erhalte. Jetzt iſt es wahrſcheinlich ſchon längſt von Leipzig abgegangen, denn ich kann mir nicht denken, daß man mir nur ein Geſchenk zur Hülfe in der Noth, mit der nämlichen Summe gemacht hat, um es mir nachher, nachdem ſie größtentheils für die nöthigſten Ausgaben verbraucht worden iſt, wieder abzuziehen. Da ich von Ihnen ſeit vier Monaten keine Nachricht mehr habe, ſo ſcheint es, daß man gar nicht mehr ſich erinnert, daß ich noch exiſtire.

---

[1]) Hier iſt eine Lücke.

Hätte ich nicht zum Glück einen Freund in Rom gefunden, der für dieſen Augenblick Verwandtenſtelle bei mir vertreten hat, ſo würde es jetzt nicht zum Beſten mit mir ſtehen, denn mit einem Wechſel von 300 Thalern vierteljährlich hat man bei einem adreſſirten Banquier nicht allzuviel Kredit, und Torlonia hat mich durch ſein Betragen oft demüthigend an meine ſubordinirte Rolle erinnert.

Haben Sie kein Packet für mich erhalten? Ich gab in Neapel einem deutſchen Gelehrten, Hrn. Grunert aus Jena, einem Theil meiner Briefe über das mittägliche Frankreich mit, die er ſelbſt verlangte, um ſie einem Buchhändler zur Probe mitzubringen (denn ich habe noch nicht den Muth gehabt, mit ſpartaniſcher Standhaftigkeit mein geliebtes Kind zur Vernichtung zu verdammen, wenn es gleich ſtarke Spuren einer Mißgeburt an ſich trägt), und ſeitdem keine Nachricht mehr von ihm erhalten. Wenn es bei Ihnen angekommen iſt, ſo können Sie es aufmachen, und Brescius zur Durchſicht und Rezenſion geben, wenn er ſich die Mühe geben will; ich muß jedoch dabei bemerken, daß er es nur als einen Echantillon betrachten ſoll, an dem ich ſelbſt noch manches zu ändern geſonnen war. Wenn Brescius die Briefe geleſen hat, ſo ſchicken Sie mir dieſelben, wie alles was ich zu erhalten habe, nach Straßburg bei Mrs. Franck oder poste restante.

Ich ſchreibe dieſen Brief doppelt, damit er ſicher in Ihre Hände kommt. Adieu.

Ihr treuer Freund

H. P.

69

Pückler an Wolff.

Turin, den 14. September 1809.

Lieber Freund,

Seit vierzehn Tagen liege ich hier krank. Dieſer Aufenthalt iſt mir doppelt unangenehm, da ich äußerſt begierig bin, Briefe von Ihnen in Straßburg zu finden; es iſt faſt unmöglich, daß nicht wenigſtens einer meiner Briefe, in denen ich Ihnen, faſt in allen, das nämliche geſchrieben habe, angekommen ſein ſollte, auf den ich die Antwort zu finden hoffen kann. Seit vier Monaten weiß ich nichts von meiner Familie, meinen Muskauer Freunden — die Zeitungen haben mir von jenen Gegenden geſprochen, welches mich hoffen macht, daß ſie nicht direkt durch den Krieg gelitten haben — ich geſtehe Ihnen, daß ich mit Herzklopfen Ihren erſten Brief erbrechen werde. Auf allen Fall ſchmeichle ich mir, daß mein guter Vater, meine Schweſtern, Breſcius, Röhde, mein treuer Freund Wolff und ſeine liebe Familie ſich wohl und geſund befinden.

Wenn ich in Straßburg bin, und die Zeiten endlich einmal ruhiger geworden ſind, werde ich mich ernſtlich mit der Beſchreibung meiner Reiſe beſchäftigen, die ich publiziren will; von Italien aus war es nicht gut möglich mit den deutſchen Buchhändlern zu unterhandeln, wie mir die Erfahrung gelehrt hat; es iſt weit beſſer das Geſchäft mündlich zu betreiben. Adieu, lieber Wolff, grüßen Sie rechts und links, und behalten Sie mich lieb.

Hermann Pückler.

70.

Pückler an Wolff.

Straßburg, den 7. November 1809.

Den 6. Oktober bin ich in Straßburg angekommen, und habe gleich in der erſten Woche ſechs bis ſieben Briefe an Sie abgeſchickt. — Von Neapel habe ich in der Zeit von Berlin und Halberſtadt Antworten erhalten, ein Beweis, daß die Poſten ſchnell genug gehen, und diesmal ganz ſicher die Schuld an meinem Freund Wolff iſt, der mich einmal vergeſſen hat. Ich hoffe, daß wenigſtens kein Uebelbefinden von ſeiner Seite daran Schuld iſt; wenn ſich der alte Wolff nur wohl, geſund und munter befindet, ſo verzeihe ich ihm alles Uebrige. An meinen Großvater habe ich auch geſchrieben, ich bin nie ſo ſchreibſelig geweſen als in Straßburg. Mein Geld iſt angekommen. Grüßen Sie alle meine Freunde, und beſonders die beiden jungen Paare.

71.

Wolff an Pückler.

Freilich iſt Ihr Geburtstag, mein gnädiger Herr Graf, ſchon ſeit beinahe vierzehn Tagen zu denen hinüber, die nicht wieder kommen, und ich komme etwas ſpät mit meinen Glückwünſchen. — Aber herzlich iſt Ihrer an dem Tage gedacht worden, vereint mit meiner Hausgemeinde haben wir ihn — nicht pompös — ſondern mit redlichen Wünſchen für Ihr Glück, das Sie bis daher ziemlich ſtiefmütterlich behandelte, für heitere, frohe und zufriedene Tage der beginnenden Zeit Ihrem Andenken gewidmet, auch ein Glas Wein auf Ihr Wohlſein getrunken.

Gerade am 8. dieſes, am Antritt des neunzigſten Lebensjahres Ihres Hrn. Großvaters, hatte ich die Ehre, zwei Briefe von Ihnen vom 26. und 28. Oktober und den Inſchluß an das Geburtstagskindlein zu erhalten, ich überbrachte ihn zugleich mit meiner pflichtmäßigen Gratulation, und genoß des Ueberbrachten wegen eine beſonders freundliche Aufnahme. Man war noch im Bette, und erbrach das Schreiben nicht in meinem Zugegenſein — aber man hatte es ſo launig und ſchön gefunden, daß es aus Hand in Hand im großen Zirkel herumgegeben worden iſt — auch mir wurde es mitgetheilt, und ich dachte in meinem Herzen, wäre ich Empfänger geweſen — ich hätte mich nicht breit damit gemacht. Auch der Fürſt von Carolath, der zum erſtenmal hier mit ſeiner Gemahlin erſchien, vermehrte die Zahl der Leſer — die Frau Stiefgroßmutter wird perſönlich die rührenden Eindrücke ſchildern, die Sie mit dieſem Schreiben hervorgebracht haben. — Sie hat wenigſtens mir zu verſprechen geruht, mir noch vor Abgang der Poſt — ſowie auch Hr. Hempel — ein Schreiben zuzuſenden — ich ſtehe aber noch nicht dafür — ob es von beiden oder gar keiner Seite geſchehen wird. Wie unangenehm Ihre Lage beim Ausbleiben ihrer mageren Rimeſſen ſein mag, kann ich mir wohl denken. Ich bedaure es recht ſehr; aber es war wirklich keine Nachläſſigkeit Schuld — ſondern Hr. Frege, der die Adreſſe von Ihrer Handſchrift nach Straßburg verlangte, was dann ein paar Hin- und Herſchreiben verurſachte, hoffentlich haben Sie es richtig erhalten, denn Hr. Frege hat zu ſeiner Zeit den Abgang gemeldet.

Auf den zweiten Weihnachtsfeiertag iſt die Hochzeit meiner Mariane beſtimmt. Ihre Comteß Schweſtern haben gütigſt verſprochen zu erſcheinen; läge doch keine ſo große Entfernung zwiſchen uns — ich lebte der zuverſichtlichen Hoffnung, Sie gäben unſerer Bitte Gehör, und beehrten unſeren Kreis mit Ihrer Gegenwart, indeſſen bitte ich unterthänig zu merken, ob Ihnen nicht die Ohren klingen werden.

72.

Pückler an Wolff.

Straßburg.

Was lange währt wird gut — Ihr langes Schweigen hatte mich ſehr beunruhigt, deſto angenehmer überraſchte mich geſtern Abend Ihr Brief. Nur eins vermiſſe ich darin, Sie ſagen mir nichts darin von meinem Vater, und ob er den langen Brief erhalten hat, den ich ihm wenig Tage nach meiner Ankunft in Straßburg als Antwort auf den ſeinigen ſchickte. Benachrichtigen Sie mich doch davon ſo bald als möglich, und bezeigen Sie zugleich meinem guten Vater meinen herzlichſten Dank für die Arrangirung meiner Schulden. Ein Regiſter derſelben, mit Angabe der Summen, die ich wirklich erhalten habe, machte ich bereits in Muskau, und es muß in meines Vaters oder Hrn. Hempel's Händen ſein. Jetzt erinnere ich mich nicht mehr genau aller Umſtände. Was ich noch weiß, will ich Ihnen hier mittheilen.

Der größte Schurke unter allen meinen Gläubigern iſt Nr. 35 der Uhrmacher Müller in Dresden. Nachdem ich vier- bis fünfmal Geld von ihm geborgt hatte, und immer mit unmäßigen Intereſſen richtig wiederbezahlt, um mir einen ſicheren Kredit bei ihm zu verſchaffen, benutzte er meine dringende Noth, um mir für zwei- oder dreitauſend Thaler (ich weiß jetzt die Summe nicht mehr genau), für die ſich noch der Herr von Boltenſtern mit unterſchrieb, ungefähr 100 Louisd'or an baarem Geld, einen elenden alten Wagen von höchſtens 150 Thaler an Werth, und dreißig ſilbernen Uhren zu geben. Wenn ich den Gewinnſt zuſammenrechne, den Hr. Müller ſchon vorher an mir gemacht hat, ſo würde er noch immer nichts von dem Seinigen einbüßen, wenn er nur den ſechſten Theil der ſchuldigen 3000 Thaler erhielte. No. 19, dem Rittmeiſter Leyſer bin ich 1200 Thaler ſchuldig. Dafür habe ich erhalten: ein ſchönes ſchwarzes Reitpferd, einen ſchlechten Schimmel und einen alten Prager

Wagen mit geſprungenen Seitentafeln — ich habe alles zuſammen verkauft für 650 Thaler; es kann aber zur Noth als 800 Thaler an Werth gerechnet werden. Nr. 6, der Hr. von Berger hat mir ein Pferd, das ich ihm einen Monat vorher für 200 Thaler verkauft hatte, gegen einen Wechſel von 90 Louisd'or zurückgegeben, zugleich gab er mir noch ein anderes Pferd, das ſchon mehreremal in Dresden für 25 und 30 Louisd'or hin- und herverkauft worden war, gegen einen Wechſel von 70 Louisd'or. Wenn er 400 Thaler erhält, ſo iſt er reichlich bezahlt. Nr. 8, Hr. Adjutant Kretſchmann hat mir für 900 Thaler vier alte ruinirte Pferde abgelaſſen, die mit der Hälfte, und 50 Thalern für die Geſchirre, reichlich bezahlt ſind. Nr. 34, Hr. von Brandenſtein, oder vielmehr ſeine Frau, hat mir für eine Verſchreibung, deren Summe ich nicht mehr weiß, zwanzig oder dreißig Louisd'or baar Geld, zwei Windhunde, mit denen ich nie einen Haſen habe fangen können, und ein unvollſtändiges altes Porzellanſervice aus den Zeiten Auguſt des Starken gegeben. Das Service hatte man, glaub' ich, 300 Thaler, und die Windhunde 100 Thaler gerechnet. Von Graf Münſter einen krummbeinigen Schimmel, der jedoch 400 Thaler angerechnet worden, und einen Wagen, höchſtens 200 Thaler in Werth wofür ich, glaub' ich, 1200 Thaler habe verſchreiben müſſen. Nr. 17, der Sohn des Oberjägermeiſters kaufte mir ein Pferd für dreißig Louisd'or ab, und gab es mir nachher für einen Wechſel von 50 Louisd'or wieder zurück. Das iſt alles, was ich mich jetzt erinnern kann; wenn Sie mir eine Kopie des von mir in Muskau gemachten Regiſters ſchicken, ſo will ich Ihnen einen genaueren und ausführlicheren Kommentar darüber ſchicken. 12. Noch einer Perſon erinnere ich mich. Der Jude Henſel hat mir 20 Louisd'or und ein Pferd höchſtens 40 Louisd'or an Werth gegeben; was ich ihm dafür verſchrieben, habe ich nicht mehr. —

Ich bin nicht Ihrer Meinung, daß meine Gegenwart bei Arrangirung meiner Schulden gut iſt — ſie wurde nur die Schuldner auf die Vermuthung bringen, daß ich nöthigerweiſe zu Hauſe leben, und ſogleich ſie bezahlen müßte, oder einen Dienſt in Dresden ſuchen wolle u. ſ. w., was ſie hartnäckiger machen würde, ſo aber, wenn ſie mich entfernt wiſſen, und alle Augenblicke die Nachricht von meinem Tode befürchten können, werden ſie ſich viel bereitwilliger finden laſſen. Ja, ich glaube, es würde einen ſehr guten Effekt hervorbringen, und noch in mancher Hinſicht ſehr zweckmäßig ſein, wenn mein Vater mir erlauben wollte, mit den ſächſiſchen Truppen als Volontair nach Spanien zu gehen. Jetzt, wo alle meine ehemaligen Kameraden im Felde gedient haben, möchte ich gern auch ihnen hierin nicht nachſtehen. In einem Jahr käme ich dann wieder, und bliebe in Muskau.

Wenn mein Vater meine Bitte gewähren will, ſo müßten alle Anſtalten ſchnell getroffen werden. Da der König jetzt in Paris iſt, ſo würde es gut ſein, wenn ich einige Rekommandationsbriefe an den ſächſiſchen Geſandten, und andere der anerkannteſten Perſonen, die den König begleiten, aus Dresden erhalten könnte. Kommt der König aber in der Zeit ſchon wieder zurück, ſo wollte ich meinen Vater bitten, für mich erſteren um die Erlaubniß zu bitten, als Volontair mit ſeinen Truppen nach Spanien zu gehen, und dann die Uniform des Regimentes dort tragen zu dürfen, in dem ich gedient habe. Sie müßten mir dann zugleich ſchreiben, ob dieſe Uniform ſeitdem Veränderungen erlitten hat. Zu Anſchaffung meiner Equipage würde ich mit ſechshundert Thalern genug haben, die ich auch nur als Vorſchuß betrachten will, weil ich während des Krieges in Feindesland wenig brauchen würde.

Von ängſtlichen Gedanken ſoll ſich mein Vater nicht abhalten laſſen, denn wenn mir zu ſterben beſtimmt iſt, ſo kann ich eben ſo gut in Straßburg am Fieber als in Spanien an einer Kanonenkugel ſterben, und in den jetzigen Zeiten iſt es in meiner jetzigen Lage gewiß, ich wiederhole es, ſehr zweckmäßig, dieſe Demarchen zu machen. Sie ſtimmt übrigens mit meinen Wünſchen überein, und ich bitte meinen Vater recht inſtändigſt, ſie mir zu gewähren.

Auf der anderen Seite theilen Sie meinem Vater mit, was ich jedoch wünſche, daß er es nicht weiter ſagt, daß meine Mutter mir angeboten hat, bei ihr frei zu leben, und ſie überall als Hofmeiſter ihres Sohnes zu begleiten, nicht nach dem Titel, ſondern in der Wirklichkeit. Ob ich mich zum Hofmeiſter ſchicke, weiß ich nicht, auf keinen Fall würde ich aber dieſe Vocation ohne meines Vaters völlige Genehmigung annehmen.

Ich erwarte Ihre beſtimmte Antwort über beide Pläne. Adieu.

Die Dokumente von 6000 Thaler, welche ich als Herr von Gallnichen und Kiekebuſch unterſchrieben habe, ſind gänzlich nichtig, weil ich nicht einen Heller darauf erhalten habe, wie mein Vater ſchon weiß.

73.

Pückler an Wolff.

Den 28. Oktober 1809.

(Ich bitte, daß dieſer Brief unter uns bleibt.)

Wie iſt es möglich, daß man mich ſo vergißt? Mein Quartal iſt noch nicht angekommen, und hätte ich das hier Vorgefundene, wie ich ſchon auf dem Punkt war, nach Rom geſchickt, ſo wäre ich in einer tödtlichen Verlegenheit. Ein Freund hat mir in Rom ohne Intereſſe 600 Thaler geborgt, die ich ihm wieder bezahlen ſoll nach meiner Bequemlichkeit, und wenn ich ein eigenes Vermögen beſitze. Ich könnte dieſes Geld ſehr füglich behalten, und es wäre ſogar in jeder Hinſicht vortheilhaft, aber alles was Schuld heißt, iſt mir ſo zuwider, daß ich, ſobald mein Michaelisquartal ankommt, es hinſchicken will, und im nächſten halben Jahr auch das Uebrige abtragen. Dieſes Uebrige, 300 Thaler, habe ich in Neapel weggeſchenkt, und es reut mich nicht, ja, ich würde es noch thun, wenn ich mich in demſelben Fall befände. Denken Sie ſich, lieber Wolff, eine liebenswürdige, vortreffliche Frau, die für das ſchönſte Weib in Neapel gilt, eine Wienerin, eine Gräfin Gallenberg, kam durch die Tollheiten ihres Mannes, und die kritiſchen Zeitumſtände, die ihr alle Reſſourcen aus ihrem Vaterlande abſchnitten, in eine tödtliche Verlegenheit, um eine Summe von 50 Louisd'or. Wenn ich je die Leidenſchaft einer wahren Liebe gekannt habe, ſo empfand ich ſie für dieſe Frau, die meine Empfindungen theilte. Ich habe einige ſehr glückliche Monate mit ihr verlebt, und ihre Großmuth, ihr edles Herz, die Feſtigkeit und Standhaftigkeit ihres Karakters hat ihr meine wärmſte Freundſchaft auf ewig erworben. Da Sie mein einziger Freund ſind, dem ich ganz traue, ſo will ich auch kein Geheimniß vor Ihnen haben, und ſchicke Ihnen, um meine Freundin beſſer beurtheilen zu können, ihren vorletzten Brief an mich mit. Dieſe Frau alſo, ſelbſt immer bereit zu helfen, wo ſie konnte, verbarg mir auch ihre traurige Lage nicht — wir waren zu innig miteinander verbunden, um einer falſchen Delikateſſe ſo unter uns Raum zu geben. Ich war troſtlos, ihr nicht helfen zu können, da fand ſich jemand in Rom, der mir auf meine Bitten bejahend antwortete, und mir die 50 Louisd'or vorſtreckte, die ich nun gleich damals mir vornahm am Mund abzuſparen, um ſie ihm wiederzugeben. Derſelbe borgte mir nachher, da mein Wechſel nicht ankam, noch 800 Thaler, um meine Reiſe antreten zu können.

Jetzt wiſſen Sie alſo auf's genaueſte meine Umſtände, und Sie ſehen daher, wie nöthig mir Pünktlichkeit in Schickung meiner Quartale iſt, und wie ſchwer mich jeder Abzug drückt, den ich doch faſt bei jedem Quartal erleiden muß.

Ich verlaſſe mich, lieber Wolff, auf Ihre Diskretion, den Brief von der Gräfin heben Sie mir auf, bis ich einmal ſelbſt nach Muskau komme.

H. P.

71.

Pückler an ſeine Mutter.

Strasbourg, le 4 Novembre 1809.

Si je n'ai pas répondu plutôt à vos deux aimables lettres du 21 et 24 octobre, c'est que je ne les ai reçu qu'aujourd'hui. Je vous prie de croire, ma chère mère, que je suis on ne peut plus sensible à tout ce que vous daignez me dire de flatteur et de tendre — je voudrais bien vous en assurer de bouche, mais c'est vraiment impossible. Je quitterai Strasbourg demain ou après-demain, pour continuer mon voyage qui ne peut guères se retarder d'un seul jour à moins de ne déranger tous mes plans. J'aurais désiré de pouvoir rester plus long temps ici, je m'y amusai très-bien, et j'avais fait beaucoup de connaissances agréables — mais tout dans ce monde est fait pour être quitté, et il faut ce faire tôt-ou-tard une raison la-dessus — j'ai rendu, grâce à Dieu, mon caractère assez indifférent pour ne plus être affligé de rien, ni me réjouir de rien — c'est ainsi que je compte passer le reste de mes jours en repos — c'est aussi l'oubli et le repos qui s'en suit seul que je cherche dans un autre monde et non pas le bonheur que je ne trouverai certainement ni là ni au port, car hélas, comme dit Voltaire:

Le bonheur n'est point retiré dans le fond d'un boccage
Il est encore moins chez les Rois
Il n'est pas même chez le Sage
De cette courte vie il n'est point le partage,
Il y fait renoncer; mais on peut quelquefois
Embrasser au moins son image.

Adressez vos lettres, ma mère, chez Mad. de Franck à Strasbourg, qui aura la bonté de me les faire parvenir.

A présent que je suis sur le point de me séparer, au moins pour très long-temps, de ma famille, je veux bien vous avouer que dès l'époque du changement étonnant de mon sort, qui excite la pitié de tous les étrangers, mais qui toucha si peu mes proches que pas un seul individu d'entre eux n'ait seulement daigné m'en témoigner de la peine, je fis le voeu solennel de ne jamais revoir dans cette vie aucun de mes parents. Négligé, maltraité et méconnu de presque tous, je n'ai du ressentiment contre personne, je ne demande rien à personne, mais je m'en éloigne, et je crois avoir le droit de le faire. Tyrannisé dès ma plus tendre enfance les domestiques et les Herrnhuter se sont ensuite partagés mes premières années — encore tout jeune on m'a envoyé dans une ville étrangère avec un imbécille d'instituteur qu'on ne connaissait seulement pas, qu'on n'avait jamais vu! — Comme on ne voulut payer un gouverneur plus cher qu'un valet, on était obligé d'en changer comme de chemises, et on tombait toujours de pire en pire. Enfin on m'envoyait à l'université, je commençais à entrer dans un âge plus mûr, le moment était propice pour corriger ce qu'on avait gâté jusqu'ici — point du tout, on me confiait encore à un précepteur à dix écus par mois, et continua à me traiter comme une bête, à laquelle on commande sans lui expliquer pourquoi il faut qu'elle obéisse. La même farce à peu de changements près se répète durant mon séjour à Dresde, ce nétait enfin que quand on fut forcé de m'abandonner à moi-même, que je pus moi-même aussi travailler à me réformer et réparer en quelque sorte les tristes suites d'une éducation négligé, faible et ridi cule, qu'arbitraire, insensée et soutenue sans energie et caractère. Cependant mon père est un brave homme, un homme d'esprit même — vous, ma mère vous avez beaucoup d'esprit aussi, le coeur très-sensible, et même un penchant à la sentimentalité — je le vois bien, il n'y a que moi qui suis à blâmer, si j'avais été un imbécille, j'aurais fait le meilleur fils du monde, si j'avais beaucoup plus d'esprit que je n'en ai, et avec cela un peu de fausseté, je le serai encore, ou je le paraitrai au moins, ce qui revient au même, mais comme j'ai le malheur de ne tenir justement au milieu de ces deux extrêmes, il faut bien que je reste tel que je suis, et c'est tant pis — aussi je m'en punis, je vous quitte tous, et je renonce à tous vos bienfaits; que n'ai-je de la fortune pour vous rendre jusqu'à la dernière obole ce que je vous ai jamais coûté — on me l'a souvent reproché comme de l'argent mal employé, hélas, on avait raison, il a été vraiment très mal employé.

Je suis avec le plus profond respect
ma chère mère
votre très-humble serviteur et fils
Hermann P.

75.

Pückler an Wolff.

Straßburg, den 21. Dezember 1809.

Lieber Freund,

Ich erwarte meine Mutter in acht Tagen hier; ſie wünſcht mich mit nach Paris zu nehmen, ich werde aber nicht gehen, weil ich nicht glaube, daß es meinem Vater angenehm ſein kann, und weil ich ſelbſt nicht recht weiß, wie ich mich gegen den Herrn Stiefvater dabei zu benehmen hätte. Ich erwarte das Ultimatum meines Vaters wegen Spanien.

Sein Wille geſchehe. Ich hoffe, daß es mit ſeiner Krankheit nicht viel zu bedeuten hat, weil Sie mir nichts davon geſchrieben haben. Beiliegende Briefe erſuche ich Sie gefälligſt an die Adreſſe abzugeben. Adieu, lieber Wolff.

Ihr treuer

H. P.

76.

Pückler an Wolff.

Straßburg, den 28. Dezember 1809

Lieber Wolff,

Ihr Brief beunruhigt mich ſehr. Iſt mein Vater wirklich gefährlich krank, ſo iſt es mir unmöglich, mich ſo weit von ihm zu entfernen, ohne vorher wenigſtens Abſchied von ihm genommen zu haben. Unbegreiflich iſt es mir, wie man in einer gefährlichen Krankheit Ignoranten wie Markgraf und Bokatſch gebrauchen kann, wenn man Kapp aus Leipzig und Godemus aus Dresden haben könnte. Ich bitte Sie recht ſehr, dies meinem Vater an's Herz zu legen, denn es iſt wichtig, beſonders wünſche ich denn doch die Natur dieſer räthſelhaften Krankheit zu kennen, die einen ſehr ſonderbaren Karakter an ſich trägt.

Ich geſtehe, daß ich bei ſolchen Umſtänden mit Zagen an das ſpaniſche Projekt gehe — es bietet ſich in dem Augenblick auch noch ein anderes dar, das vielleicht die Vortheile des ſpaniſchen und des muskauer verbindet. Meine Mutter benachrichtigt mich nämlich, daß die erſte Eskadron im bairiſchen Regiment Taxis für 8000 Fl. (ohngefähr 4000 Thlr.) zu kaufen iſt, und da ich ſchon den Rittmeiſterkarakter habe, ſo würde es für mich keine Schwierigkeiten machen, ſie zu erhalten. Es iſt wahrſcheinlich, daß ich mich in den jetzigen Zeiten bald pouſſiren würde, am erſten in Baiern, wo ich ſchon die Königliche Familie perſönlich kenne, und auf allerlei Protektion rechnen dürfte. Nähme ich dieſe dreiſt an, ſo könnte ich in Friedenszeit oft auf Urlaub nach Muskau kommen, und die dortigen Geſchäfte beſorgen helfen, und mir eine Ueberſicht davon verſchaffen, auch einen Mann ausleſen, dem ich in einem unglücklichen Fall, welchem, wie ich inbrünſtig zu Gott bete, noch recht lange entfernt ſein mag, die Geſchäfte ſtatt meiner übertragen könnte. Auch wäre ich dann bei einer beſtimmten Karrière ſicher, wenn die Sachen auch noch ſo ſchlecht tournirten, doch wenigſtens für die Noth geſichert zu ſein.

Ich überlaſſe jetzt meinem Vater die Entſcheidung, aber was geſchehen ſoll, muß bald geſchehen. Soll ich nach Muskau kommen, ſo bitte ich nur wegen dem Druck meines Buches bis zum nächſten Quartal damit warten zu dürfen. Soll ich nach Spanien gehen, ſo bitte ich meinen Vater ſogleich bei dem Kriegsminiſterium für mich um die Erlaubniß anzuhalten, den ſächſiſchen Truppen nach Spanien zu folgen, und dabei die Uniform des Regiments zu tragen, in dem ich ehemals gedient habe, zugleich könnte man wohl ſich an den Kriegsminiſter ſelbſt wegen eines Empfehlungsſchreibens an den ſächſiſchen kommandirenden General wenden. Alles dieſes hat mehr Gewicht, wenn mein Vater darum anhält, als wenn ich es thue. Soll ich die bairiſche Eskadron kaufen, ſo kann das gleich geſchehen, und ich brauche nur nach München zu reiſen. Alſo bitte ich jetzt um ſchleunige und beſtimmte Antwort, um ſogleich anfangen zu können, meine Arrangements zu nehmen.

Tauſend Grüße und Wünſche für ſeine Geſundheit an meinen Vater, Empfehlungen an's Amthaus, an Hempel, Verſicherungen meiner Freundſchaft an Ihre liebenswürdige Familie u. ſ. w. Jeder meiner Schweſtern einen Kuß.

H. P.

Ich ſage Ihnen noch einmal, daß ich durchaus keine Einwendungen gegen die Entſcheidung meines Vaters machen werde, ſondern ihr blindlings gehorchen. Adieu.

Hermann Pückler.

Wird für Spanien entſchieden, ſo bitte ich Sie, mir genauer anzugeben, was Sie von Dresden her erfahren können, welche Veränderungen die Garde du Korps-Uniform erlitten hat, damit ich ſie eben ſo machen laſſen kann.

Druck von [illegible]

Aus dem Nachlaß des Fürſten von Pückler-Muskau.

Briefwechſel und Tagebücher

des

Fürſten Hermann von Pückler-Muskau

herausgegeben von

Ludmilla Aſſing-Grimelli.

Fünfter Band.

Berlin.
Wedekind & Schwieger.
1874.

Briefwechsel

des

Fürſten Hermann von Pückler-Muskau.

Herausgegeben von

Ludmilla Aſſing-Grimelli.

Fünfter Band.

Berlin,
Wedekind & Schwieger.
1874

Epist. 704 k/5.5

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS

Das Recht der Uebersetzung ins Englische, Französische und andere fremde Sprachen
ist vorbehalten.

Inhalt.

Briefwechſel zwiſchen Pückler und Alexander von Humboldt.

Briefwechſel zwiſchen Pückler und Lady Heſter Stanhope.

Briefwechſel zwiſchen Pückler und Heinrich Heine.

Briefe Pückler's an Lucie 1817 — 1822.

Vermiſchter Briefwechſel aus Pückler's Jugendzeit. 1810 — 1820.

Briefwechſel

zwischen

Pückler und Alexander von Humboldt.

1.

Alexander von Humboldt an Pückler.

(Paris.)

Je viens de trouver en revenant du Jardin des Plantes, une carte de Monsieur le Comte de Pückler-Muskau, accompagnée d'une lettre très-aimable de Mr. le Comte de Goltz. Je serais déjà allé chercher Mr. le Comte de Pückler à son hôtel, s'il avait bien voulu me l'indiquer. Il ne me reste en attendant qu'à lui offrir mes faibles services, et à lui témoigner, à lui comme à Madame la Comtesse, combien je serais heureux de leur être utile pendant leur séjour à Paris. J'espère que la Comtesse de Pückler me reconnaitra, malgré mes cheveux argentés. Le souvenir de la confiance toute particulière, dont elle m'a honoré jadis est resté gravé dans mon coeur. On n'oublie pas l'amabilité de l'esprit uni à de si rares qualités du coeur et du caractère.

Ce mardi.

Humboldt.

2.

Alexander von Humboldt an die Fürſtin von Pückler-Muskau.

(1834.)

Dans la crainte de ne pas pouvoir offrir ce matin à Madame la Princesse de Pückler-Muskau l'hommage de mon ancienne admiration (devant accompagner la Duchesse d'Anhalt au Musée) je m'empresse de lui mander que je n'ai malheureusement jamais été honoré de la communication d'un manuscrit de la part du peintre spirituel de la nature et des moeurs. Il me paraîtrait impossible qu'un tel souvenir ait pu s'effacer; j'ai a regretter d'avoir si peu vu le Prince depuis 4—5 ans, et je n'ai jamais vu de son écriture, pas même une lettre. Il y a donc quelque malentendu qui me peine. Je supplie votre altesse d'agréer l'hommage personelle de ma respectueuse reconnaissance.

Ce lundi.

A. de Humboldt.

3.

Pückler an Alexander von Humboldt.

Muſkau, den 6. März 1834

Euer Exzellenz muß ich um Erlaubniß bitten, einen Irrthum bei Ihnen entſchuldigen zu dürfen, der die Fürſtin Pückler bewog Euer Excellenz (ſtatt des Herrn General Witzleben) um Rückgabe eines Manuſkripts zu bitten, das Sie nie empfangen haben.

Wenn indeß Euer Exzellenz hiedurch unnützerweiſe behelligt worden ſind, ſo hat mir dagegen dieſes **malentendu** nur Glück gebracht, indem es mir eines Ihrer liebenswürdigen Billets verſchaffte; obgleich dieſes zwar nicht an mich ſelbſt adreſſirt iſt, ſo gedenkt es doch meiner ſo gütig und ſchmeichelhaft, um mir das Vergnügen verſagen zu können, Ihnen dafür meinen tiefgefühlteſten Dank auszuſprechen.

Ich lege es zu einem anderen, das ich einſt in Paris von Ihnen erhielt — denn auch die geringſten Aeußerungen eines großen Mannes ſind eine werthe Erinnerung in unſerem Lebensbuche, man iſt aber um ſo ſtolzer darauf, wenn ſie ſo

freundſchaftliche Worte enthalten. Halten ſich Euer Exzellenz mindeſtens überzeugt, daß niemand Ihnen aufrichtigere und tiefere Bewunderung zollen kann, als ich, und daß, wenn ich mich Ihnen nicht mehr und öfter zu nahen gewagt, dies nur in Schüchternheit und dem Gefühl meiner großen Nichtigkeit ſeinen Grund haben konnte.

Genehmigen Euer Exzellenz dieſen reſpektvollſten Ausdruck meiner Verehrung, mit der ich zeitlebens ſein werde

Euer Exzellenz
gehorſamſt ergebener
H. Pückler.

4.

Alexander von Humboldt an Pückler.

Berlin, den 8. März 1834.

Ew. Durchlaucht haben mir ein ſo liebenswürdiges Zeichen Ihres Andenkens gegeben, daß ich Sie mit wenigen Zeilen des Dankes in dieſen hieroglyphiſch-unleſerlichen Zeilen zu beläſtigen wage. Was ich der geiſtreichen Fürſtin ſchrieb, habe ich oft, auf beiden Ufern des trennenden Stromes, ausgeſprochen. Am Abend eines bewegten Lebens, die Unnatur, die mich jetzt umgiebt, durch Erinnerungen verſcheuchend, Palmenwälder aus dieſen hinzaubernd, wo verkümmerte Ciſternen, als Haſenhaide ſich bis an die chineſiſche Gränze, in einförmigem Zuge, hinziehen, iſt es eine doppelte Freude Sie durch die Lebendigkeit eines tiefen Naturgefühls die Sprache, die wir lieben, und die den Deutſchen als ein freies Gut geblieben iſt, in wahren und reizenden Schilderungen des Erdenlebens von Albion verherrlichen zu ſehen.

A. v. Humboldt.

5.

Pückler an Alexander von Humboldt.

Schloß Muskau, den 18. Mai 1834.

Euer Exzellenz,

bitte ich um Nachſicht, wenn ich dem Manne, den ſich die Natur eigends gebildet zu haben ſcheint, um ihre Geheimniſſe den Menſchen zu enthüllen, und ihre Schönheit und Erhabenheit uns doppelt genußreich durch ſeine Schilderungen zu machen — wenn ich, ſage ich, einem ſo hoch geſtellten Genius mit dem ſchwachen, beiliegenden Verſuche zu nahen wage.

Ich habe freilich nur ein unbedeutendes Spiel mit dem Gewöhnlichſten, was die reiche Herrlichkeit der Natur uns darbietet, zu unternehmen vermocht, und dann dieſes zu beſchreiben verſucht. Doch wer, wie Sie, ſchon ſo oft aus dem ſcheinbar Kleinſten Großes auffand, wird vielleicht auch hier das Geringe nicht verſchmähen, wenn ihm wenigſtens daraus ein von Liebe für Schönes und Großes erfüllter Geiſt, und ein redlicher Wille hervorleuchtet.

Auch ein wenig Egoismus, wie bei allen menſchlichen Dingen, läuft mit unter. Ein paar anerkennende, öffentliche Worte aus Ihrem Munde würden die größte Genugthuung für mich, und ein ſicherer Empfehlungsbrief für mein Büchlein ſein.

Mit tiefſter Verehrung
Euer Exzellenz
gehorſamſter H. Pückler.

6.

Alexander von Humboldt an die Fürſtin von Pückler-Muſkau.

(1834.)

Après m'avoir inculpé comme **rétracteur**, votre Altesse daignerait Elle glisser ces lignes de remercîment dans une de ses lettres au Prince?

A. H.

7.

Alexander von Humboldt an die Fürſtin von Pückler-Muſkau.

Ce mardi.
(Den 2. Mai 1837.)

J'arrive la nuit même de Potsdam, et j'accepte avec plaisir l'aimable offre de Madame la Princesse pour demain mercredi soir à huit heures précises, car le spectacle dure 1 heure. Je crains de prendre jeudi, vu l'incertitude des perturbations planétaires. Toutes les personnes que vous voulez bien choisir, me sont agréables, je prierais seulement Madame la Princesse de ne pas inviter Rauch, Gans et Mr. et Md. de Rühle parceque déjà ils ont passé par cet ennui. Mr. de Varnhagen ajoutera qui il voudra. Rien ne surpasse le tact qu'il a pour deviner qui pourrait avoir quelque indulgence à m'entendre. Mille respectueux et affectueux hommages.

A. de Humboldt.

8.

Pückler an Alexander von Humboldt.

Schloß Muſkau, den 16. April 1842.

Euer Exzellenz ſind ſo unendlich gütig für mich, zeigen mir ſoviel ganz unerwartete Theilnahme, daß ich Ihnen

meinen innigſten Dank dafür ausdrücken muß, einen um ſo tiefer gefühlten Dank, da ich in der That nicht weiß, womit ich eine ſo freundliche Geſinnung habe verdienen können. Denn daß ich Sie von jeher mit Enthuſiasmus verehrt habe, giebt mir kein Verdienſt. Ich müßte kein deutſches Herz im Buſen tragen, wenn ich mich nicht ſtolz und glücklich fühlte, daß ein Mann wie Sie es ſind, unſerer Nation angehört.

Indeſſen, wenn auch unverdient, erfreut mich ſo viel Güte nicht minder, und ſtellt mich höher in meinen eigenen Augen. Dennoch mißbraucht der Menſch nur zu leicht ſein Glück, und ſo wage auch ich jetzt vielleicht eine große Indiskretion zu begehen, indem ich mir über Folgendes Ihren freundſchaftlichen Rath erbitte.

Eben als ich von Berlin die Nachricht erhielt, wie wohlwollend Sie für mich gehandelt, war ich im Begriff den in Abſchrift beiliegenden Artikel in die „Augsburger Zeitung“ einrücken zu laſſen. Ich werde nun beſorgt, vielleicht dadurch einer guten Sache Schaden zu thun. Perſönliche Rückſichten ſind hierbei durchaus nicht im Spiele, denn mein kleines Leben ſehe ich als ziemlich abgeſchloſſen an, und wenn mir noch eine Ambition, ein Wunſch zu wirken übrig bleibt, ſo iſt er einzig und allein auf meine nächſte Umgebung beſchränkt, aber ich ehre von fern im tiefſten Herzen unſeres Königs edlen Willen und geniale Auffaſſung der Weltverhältniſſe, ja ich ſehe Deutſchlands ſchönſte Hoffnung in ihm vor Allen, und ſo unbedeutend meine Stimme iſt, ſo möchte ich trotz aller mir bewahrten Unabhängigkeit doch auch im Kleinſten nicht nur als ein Sandkorn des Anſtoßes vor ihm erſcheinen.

Aus dieſem Grunde, und da mein eigenes Urtheil nicht hinreicht, bin ich ſo frei Euer Excellenz zu bitten, mich aufrichtig belehren zu wollen, ob der erwähnte Artikel unbedenklich abgeſandt werden kann, oder ob ſeine Publikation beſſer unterbleibt. Meine wirkliche Geſinnung ſpricht er allerdings aus, aber einmal irre ich mich vielleicht, und zweitens iſt ſelbſt die Wahrheit nicht zu jeder Zeit nützlich. Alſo **salvo meliori**, und jedenfalls Verzeihung für die naive Treuherzigkeit dieſes Briefes, die Ihnen gegenüber nie deplacirt ſein kann, denn wer ſo hoch ſteht in Geiſt und Werth, iſt auch gewiß immer mild geſinnt.

Mit ehrfurchtsvoller Anhänglichkeit

Euer Exzellenz
treu ergebenſter Diener

H. Pückler.

9.

Alexander von Humboldt an Pückler.

Berlin, den 19. April 1842.

Ew. Durchlaucht

haben mich mit ſehr liebenswürdigen Zeichen des Wohlwollens und des Vertrauens erfreut. Ich habe in einer kirchlich-orientaliſchen Angelegenheit, in der ich ehemals nicht einmal ganz Ihre Anſicht theilte, ſo gehandelt, wie meine Verehrung für ein edles und ſchönes Talent und meine Anhänglichkeit an den geiſtreichen Menſchen es mir geboten. Ihre Lage iſt ſo großartig frei, daß ich nicht ſehe, wie die Bemerkungen, welche Sie der „Augsburger Zeitung“ mittheilen wollen, „der guten Sache ſchaden“ ſollten. Der Leoparde muß ſich doch wohl daran gewöhnen, daß man bisweilen ſeine Tatze fürchtet. Nach „allein geblieben ſind“ (letzte Worte des Aufſatzes), könnte vielleicht ſtehen: „weil wir durch Mitwirkung von England den Zweck zu erleichtern glaubten.“ Ich lege dieſe flüchtigen Zeilen (wir ſollen vor morgen ſchon nach Potsdam trotz der ſcythiſchen Kälte überſiedeln) in die Hände der mir theuren Fürſtin, meiner Beſchützerin.

Mit der freundſchaftlichſten Verehrung

Ew. Durchlaucht
ganz gehorſamſter
A. v. Humboldt.

10.

Pückler an Alexander von Humboldt.

Schloß Muskau, den 25. April 1842

Euer Exzellenz

müſſen ſich ſchon noch einen Brief von mir gefallen laſſen Erſtens, um Ihnen für die Freundlichkeit zu danken, mit der Sie meine Zeitungsangelegenheit aufgenommen haben, wonach denn auch mein Brief ſogleich mit Ihrer ſehr weſentlichen Verbeſſerung nach Augsburg abgegangen iſt. Zweitens aber um Ihnen eine Art von Supplik vorzutragen.

Es giebt nämlich noch Menſchen die, mirabile dictu durch einen Orden, ſelbſt dritter Klaſſe (nur die vierte glaube ich verführt niemanden mehr, er müßte denn in Ordenshinſicht auf Avancement dienen) vollkommen beglückt werden können, und die zugleich eine Auszeichnung dieſer Art verdienen. Ein ſolcher Mann nun iſt der hieſige Superintendent, ein Geiſtlicher, der ohne alle Frömmelei ſeinem Fach mit ſo verſtändiger Würde vorſteht, daß er die allgemeinſte Achtung genießt, und zugleich ohne Sklavenſinn die vorherrſchende Tendenz hat, ſich überall möglichſt dem Willen der Regierung mit Eifer anzuſchließen. Er war der erſte zum Beiſpiel der die neue Agende in der Lauſitz einführte, als noch viele ſeiner Kollegen unnütze Schwierigkeiten machten, (bei welcher Gelegenheit der hochſelige König ihm als Gnadengeſchenk ſechs nicht gebundene Exemplare der Agende zuſenden ließ), und auch hinſichtlich der Jeruſalemer Kollekte den größten Eifer bewies. Nun weiß ich wohl, daß Euer Exzellenz mit Vertheilung der Orden offiziell nichts zu thun haben, allein Sie befinden ſich an der Quelle, Ihr Wort muß in allen Dingen ſtets ein großes Gewicht haben — es kann ſich alſo doch leicht ein Moment finden, wo ein ſolches Wort anzubringen wäre; Sie ſind dabei nicht nur ein berühmter, ſondern auch ein liebevoller und wohlwollender Mann, der nicht beſorgt zu ſein braucht, ſeinen Kredit bei einer Kleinigkeit abzunutzen, und dem man alſo ohne zu große Indiskretion eine Bitte dieſer Art ſo gut wie eine andere vortragen mag. Was mich ſelbſt betrifft, ſo intereſſire ich mich für die Sache einmal, weil ich ſie zweckmäßig, ja nützlich finde, denn die Theilnahme würde allgemein ſein, zweitens weil man ſo ſelten die Freude haben kann, irgend Jemanden beglücken zu helfen, und ich hier weiß, daß der Zweck erreicht würde.

Alſo entſchuldigen Sie mich jedenfalls, und wollen oder können Euer Exzellenz aus Gründen, die ich von hieraus ja gar nicht beurtheilen kann, ſelbſt in der Sache nichts thun, ſo ſind Sie vielleicht ſo gut mir einen Rath zu geben, wie ich am Beſten anfange meinen Wunſch zu erreichen.

Dann aber verſpreche ich auch Sie nicht weiter zu behelligen, bereits beſchämt genug ſo viel mich unterſtanden zu haben.

Mit hoher Verehrung
Euer Exzellenz
treu ergebenſter Diener
H. Pückler.

11.

Pückler an Alexander von Humboldt.

Dresden, den 5. Mai 1842.

Die Freude über ein zweites himmliſches, wenn auch nicht allzuchriſtliches Billet von Ihrer erlauchten Hand, wurde nur etwas durch die allerdings nicht unbedeutende Schwierigkeit verkümmert, es zu leſen. Es iſt freilich wahr, daß da die Gelehrten einmal das Vorrecht ſprüchwörtlich ſchon haben, unleſerlich zu ſchreiben, dies bei Ihnen in analoger Proportion ſo weit gehen mußte, daß man Sie gar nicht leſen könnte — da aber auf der anderen Seite die Welt dadurch zu viel verlieren würde, und unter den ſprüchwörtlichen Wahrheiten, auch die feſt ſteht: que les entrêmes se touchent — ſo ſollten Sie eigentlich ſo ſchön wie Varnhagen ſchreiben.

Doch ich fürchte in eine Art von Enthuſiasmus zu verfallen, wenn ich ſo fortfahre, und eile daher zu dem Hauptzwecke dieſes Schreibens, der wieder eine Ordensſache betrifft, nämlich Ihnen von ganzem Herzen, nicht bloß zu dem ſelbſt erhaltenen neuen Orden, ſondern zu der ganzen Schöpfung deſſelben zu gratuliren, weil ich glaube, daß Sie an dieſer Idee großen Theil haben, ich aber von derſelben in jeder Hinſicht enchantirt bin. Dies iſt eine der deutlichſten Demonſtrationen des Uebergangs zur neueren Zeit vom Throne aus, und dadurch, daß die Zahl der Mitglieder des Ordens auf eine gewiſſe Zahl beſchränkt bleibt, (gute Hoſenbandreminiszenz aus England), wird der Orden auch Anſehen erhalten, und nicht ſo lächerlich werden, als diejenigen ſeinesgleichen, welche bei jedem Zollverbindungstraktat, oder friedlicher recixerzirlichen Truppenbeſichtigung von einem Dutzend Puiſſancen ſchockweiſe wie Kreuzfeuer abgeſchoſſen werden.

Mein Superintendent bietet jedoch auch einem ſolchen Schuß kühn die ſchwarze Bruſt, und da ich ſeinethalben einmal an Euer Exzellenz appellirt habe, ſo bemerke ich hier noch devoteſt, daß ich in optima forma bei Herrn Eichhorn deshalb eingekommen bin, und ein gelegentlichſt dort eingeworfenes Wort gewiß den Ausſchlag geben würde, wenn ſelbiges von Ihnen ausgeht.

Sie ſehen, daß ich für meine Portegés furios thätig bin, und ſogar fürchten muß, Euer Exzellenz gegenüber faſt an Indiskretion zu ſtreifen. Alſo ſchließe ich mit der aufrichtigſten Bitte um gnädige Verzeihung.

P.

12.

Alexander von Humboldt an Pückler.

Potsdam, den 16. Mai 1842.

Ew. Durchlaucht

habe ich, wenn auch nur mit wenigen, unleſerlichen Zeilen meinen innigſten Dank für die Ueberzeugung darzubringen, daß ich gewiß (in dem Disſent des Bisthums und den prolifiken Biſchöfen) gern unaufgefordert zu allem beitrage, was in den Wünſchen, des geiſtreichen und „nie verſtorbenen“ Fürſten für Andere und Wohlverdiente liegt. Man ſagt boshaft meinem Bruder nach, er habe gemeint „vom Chriſtenthum und der Muſik nichts zu verſtehen.“ Ich fürchte ſehr durch die Erbſchaft der Verläumdung meinen Einfluß in den Auguren-Sachen verſcherzt zu haben: ich werde es mir aber angelegen ſein laſſen, durch Empfehlung eines ſo vortrefflichen und ſchon vom vorigen Monarchen geehrten, hochgeſtellten Geiſtlichen bei denen zu wirken, welchen das Verdienſt des Herrn Superintendenten ohnedem nicht unbekannt ſein kann. Vierte Klaſſe und neu eingeführte Schleifen erinnern an das „Reiten mit Hinderniſſen“. Die Lebensreiſe wird ſchwieriger.

Mit freundſchaftlicher Verehrung
Ew. Durchlaucht
ganz gehorſamſter
A. v. Humboldt.

13.

Alexander von Humboldt an Pückler.

Es wird mir eine große Freude ſein, ſchon morgen früh von der Erlaubniß Gebrauch zu machen, Ew. Durchlaucht meine Verehrung zu bezeigen. Sollte die Frühſtunde zu unbequem ſein, ſo bitte ich dringend, mir eine andere zu beſtimmen, aber vor Donnerſtag, da ich in zwenigen Tagen nach Potsdam und von da nach Paris gehe. Es iſt ein hartes Geſchick für mich, ſeit ſo vielen Jahren, nie Ihres allbelebenden Umganges haben genießen zu können. Die kleinſten Begebenheiten ſtören die größten und herrlichſten Genüſſe. Ich habe nach dem Ob gelangen können, und Ihre Muskauer Schöpfungen ſind mir unerreichbar geblieben.

Mit der innigſten Verehrung
Ew. Durchlaucht
ganz gehorſamſter
A. v. Humboldt.

Montag Mittag.

14.

Alexander von Humboldt an Pückler.

Berlin, den 27. December 1844.

Die letzten Worte ſollen eine eigene Kraft haben. Ich trete endlich morgen die vom König ſo oft verſchobene Reiſe nach Paris an, und ich kann es nicht über mich gewinnen abzureiſen, ohne Ew. Durchlaucht die Bewunderung zu erneuern, welche Ihnen gebührt, wenn man Ihren zweiten Theil des Sittengemäldes, der Naturſchilderung, der Erinnerung an eine in tiefes Dunkel gehüllte Vorzeit lieſt. Dieſer zweite Theil hat noch Vorzüge vor dem erſten. Ich habe zwei Drittel davon dem König und der Königin wieder vorgeleſen; beide ſind entzückt geweſen von der Anmuth, der

Naturwahrheit, der ſchönen Harmonie der Sprache. Die Gefahren ſolcher Vorzüge ſind franzöſiſche Ueberſetzungen. Man wünſchte der Ueberſetzung neue Illuſionen zu erobern, Urtheile zu berichtigen, aber was würde aus der Anmuth der Diktion werden! Ich habe die große, große Freude gehabt, die edle Fürſtin ſehr geſtärkt und erheitert zu finden. Die Welt um uns her iſt wenig heiter, minder aufgeregt, als ſich dehnend und gähnend.

Mit aller Verehrung
Ew. Durchlaucht
gehorſamſter
A. v. Humboldt.

15.

Alexander von Humboldt an Pückler.

Neue Kammern, den 18. Auguſt 1847.

Ew. Durchlaucht

werden glauben, daß ich der Wachſame „mit dem Falkenorden“ aus der Grotte der vierzig Schläfer komme, da ich meinen ehrerbietigen Dank für Ihr herrliches Geſchenk Ihnen ſo ſpät erſt darbringe, ſo ſpät erſt mit Ihnen in das von Ihnen ſo anmuthig beſchriebene Bab el Salem prüfend einziehe. Die Schuld meiner Zögerung iſt ſehr abhängig von zwei Zeitepochen geweſen: ich wollte Ihnen, theuerſter Fürſt, zugleich den zweiten Theil des „Kosmos“ ſenden, und Ihr ſchönes Werk der „Rückkehr“ dem König vorleſend, tiefer und tiefer in daſſelbe hineindringen. Nichts iſt mir nach Wunſch gegangen. Ein gewiſſer letzter Bogen, an dem ich viel geändert (ich wünſche daß Sie dieſelbe Krankheit haben), iſt aus Stuttgart nicht angelangt, und beim König hat der „Rückkehr“ eine kleine ſehr naive Reiſe des Tuneſen nach Süden, von dem Dr. Roſen in Konſtantinopel überſetzt [1]), geſchadet. Ich habe mir aber während der letzten Abweſenheit des Monarchen, den Genuß ſelbſt verſchafft, Ihren letzten Band theurer Fürſt, mir anzueignen. Wem die Götter die Sprache verliehen haben, wie den Sängern die Stimme, dem gelingt alles mühelos, weil der Zauber der Diktion dem Naturgemälde Färbung und Anmuth und den Zauber des Wohlklangs giebt. Sie beleben die immer öde geſchilderten Ufer des todten Meeres, Sie beleben den Cedernwald, und erfriſchen den Mitfühlenden an dem Waſſerreichthum von Damaskus. Dieſer neue Band iſt von dem Glänzendſten, was Sie geſchrieben, denn Sie ſchildern die Wunderfrau, zur Königin von Palmyra auserkoren, wie die Lüfte die man einathmet, wie den balſamiſchen Duft der — — —

A. v. Humboldt.

16.

Alexander von Humboldt an die Fürſtin von Pückler-Muskau.

Berlin, ce 5. septembre 1847.

Madame,

Une personne dont le moindre mérite est d'être spirituelle, à daigné me donner l'aimable et flatteuse nouvelle, que Votre Altesse, en feuilletant dans l'album de Ses souvenirs et de Ses premières impressions de la vie sociale, aime à prononcer mon nom. Ce nom est celui du plus ancien de Vos admirateurs, d'un savant du petit nombre des adeptes, auxquels la science physico-mathématique n'a pas desséché l'âme, qui vous est devoué plus que vous ne pouvez le deviner. Vous, qui à l'âge de 17ans saviez déjà deviner si bien. J'apprends

---

[1]) Das Buch des Sudan, oder Reiſen des Scheich Zain el Abidin in Nigritien. Aus dem Türkiſchen überſetzt, von Georg Roſen. Leipzig 1847.

avec une vive douleur que vous n'avez pas le courage de Vos forces, que lorsque le monde marche, vous voulez rester immobile. C'est une faiblesse dont je vous accuse. Faites-moi espérer, qu'en revenant de cette grande Babel où les maris sont si féroces et les Ministres si voleurs, je vous trouve établie en Dalmatie; ayant foi en Vous-même, comme je l'ai en tout ce qui doit Vous arriver de bénédictions du Très-Haut. Une belle vie comme la Vôtre, vie d'intelligence et de sentiment, ne doit pas être troublée par de petits maux physiques qui, nous l'espérons, ne sont que bien passagers. C'est mon coeur qui me l'a dit.

De V. A. le plus dévoué et le plus soumis de la Race illisible

A. v. Humboldt.

Je vous dénonce le Prince. Il est allé conspirer à Boitzenbourg. J'ai tâché de lui faire comprendre que cela était plus qu'imprudent. On dit que mes principes, la couleur de mes opinions m'ont empêché de me rendre à une invitation très pressante. A la veille d'aller voir M. Arago cela me fera du bien de ce côté du fleuve, „qu'ils n'auront pas.“

17.

Pückler an Alexander von Humboldt.

Berlin, den 28. Februar 1848.

Euer Exzellenz

ſage ich meinen innigſten Dank für die freundliche Ueberſendung des Kosmos, nicht nur die ſchönſte Zierde meiner Bibliothek, ſondern auch ein ſehr theures Zeichen Ihres mich hochehrenden Wohlwollens. Eben ſo empfing ich den beglei-

tenden Brief wie immer mit ehrfurchtsvoller Freude, muß aber doch gegen den Ausdruck „heitre Rache“ proteſtiren. Einen heitren Scherz, deſſen Beziehung eigentlich nur Sie ſelbſt verſtehen konnten, glaubte ich mir auch gegen den großen und verehrten Mann erlauben zu dürfen, der ſelbſt in heitern Scherzen der höchſte Meiſter iſt, und wenn er jetzt einen Herd feuriger Kohlen auf meinem ſchwachen Haupte zu ſammeln die Großmuth hat, vielleicht auch nur ſich einem ironiſchen Scherze lächelnd überläßt.

Was aber immer der treuſte Ernſt bleiben wird, iſt die Verehrung und reſpektvolle Anhänglichkeit, mit der ich lebenslang ſein werde

Euer Exzellenz

demüthiger Bewunderer

Hermann Pückler.

P. S.

Die Abdikation Louis Philipps iſt ein erſchütterndes Ereigniß, was Sie gewiß auch perſönlich eben ſo tief berühren wird als mich. Es ſcheint ein wunderbares Verhängniß über den Regierungen zu walten, daß keine mehr, weder im entſcheidenden Augenblick zu furcht- und rückſichtsloſer Energie Kraft in ſich findet, noch die rechte Zeit erkennt, wo Konzeſſionen nöthig, und noch mit Anſtand zu geben ſind.

Eben höre ich: daß auch die Republik proklamirt iſt. Welche Folge der Schwäche!

18.

Alexander von Humboldt an Pückler.

Berlin, den 4. Januar 1857.

Sie haben, theuerſte Durchlaucht, mir erlaubt, meinem jungen Freunde, dem Dr. und Privatdozenten an der Univerſität, Brugſch, die Ehre zu verſchaffen, ſich Ihnen nähern zu dürfen; Sohn eines braven Wachtmeiſters, frühe ſchon ſo ausgebildet, daß er (vielleicht einzig in der Gelehrtengeſchichte) noch als Primarier die erſte Ausgabe ſeiner erſt lateiniſchen, jetzt franzöſiſchen demotiſchen Grammatik herausgegeben, hat er noch den Vortheil gehabt von Lepſius neidiſch verfolgt, vom König perſönlich freundlichſt behandelt und unterſtützt zu werden. Angenehm von Sitten, in Frankreich und England geachtet, beſitzt er ein ſeltenes Talent „deutſch“ zu ſchreiben. Ihnen, Meiſter in dieſer Kunſt, darf er von dieſer Seite empfohlen werden. Die demotiſchen Inſchriften, die er mitgebracht und entziffert, haben über die Apisperiode das erſte Licht verbreitet, und mehr als 8000 geographiſche Namen (Sitze alt ägyptiſcher Helden) kennen gelehrt.

Mit unerſchütterlicher Freundſchaft und Verehrung für Talent, Geiſtesfriſche, Geiſtesanmuth und Geſinnung

Ew. Durchlaucht
gehorſamſter
A. v. Humboldt.

19.

Pückler an Alexander von Humboldt.

Berlin, den 29. Januar 1857.

Euer Exzellenz

ſage ich meinen ergebenſten Dank für das mir gütigſt überſchickte Buch, was ich mit dem größten Intereſſe geleſen. In unſerer etwas ſchwachen und karakterloſen Zeit erwärmt es das Herz, dem Leben eines ſo ganzen Mannes zu folgen wie Col. Fremont iſt. Demungeachtet glaube ich, daß bei den jetzt beſtehenden Verhältniſſen in den Vereinigten Staaten die Wahl Buchanan's dem Lande günſtiger ſein kann als die Fremont's. Denn der rechte Mann muß auch zu voller Wirkung in der rechten Zeit kommen. Wie viel ausgezeichnete Menſchen ſcheiterten, oder gingen ohne Erfolg unter, die in einer paſſenderen Phaſe des Zeitgeiſtes den Gipfel des Ruhms und die höchſte Befriedigung ihres Strebens erreicht hätten! Wenn ich mir zum Beiſpiel denke: welche Folgen es in der Welt haben würde, wenn Kaiſer Joſeph der Zweite heute den Thron Oeſterreichs beſtiegen hätte, während alles, was ſein edler und erlauchteter Wille damals zu ſchaffen verſuchte, jetzt ſpurlos in ſeinem Reiche verſchwunden iſt.

Da in unſerer Zeit die Geſchicke ſchneller rollen als je zuvor, hoffe ich, daß in Amerika Fremont weniger Jahre zu warten haben wird, um noch die große Rolle zu ſpielen, für die ihn die Natur beſtimmt zu haben ſcheint, und mit Erfolg eine die Menſchheit entwürdigende Barbarei zu bekämpfen.

Doch verzeihen Sie, Verehrteſter, einem Laien in allen Dingen, wie ich bin, ſolche vielleicht ganz unreife Urtheile auszuſprechen, und erhalten Sie mir immer quand-même Ihr nachſichtiges und freundliches Wohlwollen.

Euer Exzellenz

gehorſamſt ergebener H. Pückler.

P. S. Iſt es nicht zu unbeſcheiden, ſo bittet ein armer Kranker noch um mehr Geiſtesnahrung Ihrer Wahl.

Brieſwechſel

zwiſchen

Pückler und Lady Heſter Stanhope.

1.

Pückler an Lady Heſter Stanhope.

Mylady!

Sachant que vous n'aimez guères les visites des étrangers, n'ayant souvent rencontrée qu'une vaine curiosité et quelquefois même de l'indiscrétion, je vous avoue franchement, Madame, que ce n'est qu'en tremblant que je vous demande à mon tour la permission de vous rendre mes devoirs. Cependant permettez-moi de vous dire que depuis de longues années mon imagination a anticipée le plaisir de vous connaître, et que ce serait un vrai acte de cruauté de votre part, si vous pouviez à présent, où ce moment tant désiré est enfin arrivé, me refuser le bonheur de présenter mes respects à la Reine de Palmyra et à la nièce du grand Pitt.

Au reste j'ose encore ajouter, que d'après ce que j'ai entendu dire de vous, Madame, il doit regner quelque affinité entre nos caractères, car comme vous, Mylady, je ne cherche notre salut futur que dans l'Orient, dont les populations encore plus près de Dieu et de la nature, peuvent seules raffraichir un jour cette civilisation pourrie de la vieille Europe, où tout est factice, et qui nous menace sous peu d'un nouveau genre de barbarie, non pas celle du commencement, mais celle de la fin — comme vous, Madame, je crois que l'astrologie n'est pas une vaine science, mais seulement une science perdue — comme vous Madame, je suis aristocrate de naissance et par principe, parceque je trouve partout dans la nature l'aristocratie la plus prononcée — comme vous, Madame, enfin j'aime à veiller la nuit et dormir le jour. —

Là je m'arrête, car pour le génie, la force de caractère, la vie grande et singulière que vous avez menée, ne ressemble pas à Lady Stanhope qui veut. Je finis cette lettre, qui doit vous paraître déjà trop longue, en priant instamment de ne pas prendre pour des phrases ce que m'a dicté un coeur encore naif et ingénu, quoique vieux! Je ne suis ni Français ni Anglais, je ne suis qu'un bon et simple Allemand, qu'on peut peut-être taxer de trop d'enthousiasme, mais jamais de flatterie ni de mauvaise foi.

Le Prince de Pückler-Muskau.

P. S. Dans le cas que vous consentez à me recevoir, oserais-je vous prier encore de me faire accompagner par le Comte de Tattenbach, jeune homme à mon service, qui me verrait partir seul avec trop de regrets pour ne risquer encore cette demande. Quoique blessé assez sévèrement d'un coup de pistolet, il n'a pu être retenu à Akri, de peur de manquer l'occasion de vous présenter ses respects. Cependant que votre volonté soit faite en tout, et non pas la mienne.

2.

Lady Heſter Stanhope an Pückler.

Djoun, le 20. mars 1838.

J'espère, mon Prince, que vous voulez bien croire, que je suis toute accablée de regrets de ce que ma santé ne me permet pas, dans ce moment, d'avoir l'honneur de faire la connaissance d'un philosophe et philantrope tel que vous. Vous pouvez demander à tout le monde, si personne m'a vue depuis cinq mois, excepté Mr. Guys une fois; et après son départ, quoique je ne l'ai vu que de temps en temps dans la journée, quand je me trouvais passablement bien, j'en ai eu une rechute pour quelques jours. J'achèterai, très volontiers, par une autre rechute le plaisir de vous voir; mais cela pourrait me mettre hors d'état, pendant quelques mois encore, de mêner des affaires les plus désagréables, qui se sont survenues entre la Reine et le gouvernement anglais et moi, qui prétendent de se méler de mes affaires, que sans doute, je ne permettrai pas.

L'énergie de mon caractère ne me permettant pas de vous parler tranquillement sur des choses sublimes et de la dernière importance, il faut l'abandonner pour le moment. Je me console cependant de l'idée que votre Altesse ne quittera pas la Syrie, avant que j'ai eu l'occasion de juger un homme, dit-on, tout différent de tout autre; et de faire la connaissance de votre jeune Comte, qui doit être d'un caractère admirable — s'étant dévoué à vos principes et à votre service.

Hester Lucy Stanhope.

P. S. Si vous allez à Damas, n'oubliez pas de voir sur la route un village qui s'appelle Hamánah, qui fut visité par le Sultan Murad. Il y a une histoire très-extraordinaire et intéressante, qui tient à cette visite. N'oubliez-pas encore de voir l'endroit de Damas, où dorment les quarante dormeurs, Weled el Kaf, avec leurs chiens noirs, qui doivent s'éveiller dans le temps que nous attendons.

3.

Pückler an Lady Heſter Stanhope.

Dearest Lady Hester Stanhope,

Vous m'avez écrite une lettre si aimable et d'un contenu si affligeant pour moi, qu'après l'avoir lue des larmes ont coulées de mes yeux.

Est-ce une défaite? je ne veux pas le croire, et cependant quel mal ma visite peut-elle faire à votre maladie? Ne pouvez-vous pas me recevoir dans votre lit à la française, enfin me voir de manière à ne vous causer la moindre gêne? J'espère que les ridicules préjugés anglais ne vous en empêchent pas. Oh Mylady ne me laissez pas partir comme cela, car l'avenir est toujours incertain.

Croyez-moi, je suis fait pour vous, je le sens, je le sais, car j'ai l'âme d'un enfant enfermée dans la tête d'un géant, et si l'on m'a trouvé de l'originalité (ce qui au reste avec la plupart des hommes est synonime avec folie) en voilà la cause. Mais c'est une organisation semblable qu'il faut pour vous, Lady Stanhope, pour vous comprendre, pour vous apprécier, pour estimer heureux d'être instruit par vous de choses à jamais au dessus du vulgaire, que l'esprit même dans toute sa perfection ne saurait atteindre, et que le genie inspiré seul peut saisir.

J'attends donc votre dernier mot. — Si vous restez inexorable, au moins permettez-moi de vous écrire, avec espoir de réponse, s'entend.

Je n'oublierai pas certainement Hamânah, puisque vous me le recommandez, mais quelle est cette histoire intéressante qui y a rapport? Quant aux quarante dormeurs et leurs chiens noirs, j'irais m'endormir avec eux, si vous persistez dans votre refus inhumain, et soyez sûr qu'à notre réveil je vous ferais plus mauvaise réception que le plus méchant des chiens noirs. Dieu sait même, si je ne morderais pas un peu la main blanche qui à signé mon arrêt d'exclusion de Daher Dschuhn.

Mille pardons, Madame, d'avoir dans ma confusion entamé le papier de travers, et d'avoir écrit sur les bords. C'est ma dernière feuille de papier décent. Respects et soumission.

Le Prince de Pückler-Muskau.

4.

Lady Heſter Stanhope an Pückler.

Djoun, le 21. mars 1838.

Je trouve votre Altesse un grand philosophe, mais ependent un homme peu raisonnable. Venez vous ici pour vous moquer d'une personne, réduite par sa maladie à la peau et les os? qui a moitié perdu la vue, ainsi que les dents; ou venez vous pour écouter la vraie philosophie? Mais le malheur est, que dans ce moment, une toux terrible m'empêche de parler pour la plupart du jour. Cependant je ne veux pas être obstinée; et si vous voulez abandonner votre visite pour huit à dix jours, je vous recevrai — même si ma santé n'est pas ameliorée — afin que vous puissiez voir l'inutilité de votre visite. Mais j'espère qu'avec le beau temps et que je commence encore à dormir quelques heures dans les vingt quatre (ce que je n'ai pas fait pour quelques mois) que je pourrai supporter de vous entretenir pour quelques heures à la fois.

Il paraît que vous demandez à moitié l'histoire de Hamánah — elle est trop longue à écrire. Mais que pensez vous du Sultan Murad? qui a demandé à une fille de Hamânah d'ôter d'une petite boite un bijou, qu'il avait achetée avec le cachet qu'il portait toujours sur son doigt — que sa jument soit pleine du cheval qu'il montait, sans sa permission — et qu'elle soit enceinte du Sultan sans sa connaissance — ce que la fille a tout accompli. Il faut parsemer la philosophie d'un peu de gaîté: ainsi, voilà une anecdote, qui amusera bien les dames de Vienne et de Paris.

Si vous voulez me croire, c'est avec chagrin que je suis obligée de vous contrarier. Mais je suis convaincue que vous seriez le premier d'avoir des regrets, si par mon enthousiasme (qui serait augmenté en trouvant des sentiments analogues aux miens) je m'échauffais: — ce qui me ferait retomber dans des souffrances, que j'ai déjà subies pour bien des mois.

Dimanche, Lundi, Jeudi et Vendredi seraient les jours les plus propices, pour que nous nous rencontrions pour la première fois. Je donnerais la préférence au Dimanche et au Jeudi, suivant le calcul que j'ai fait de votre astre et de votre caractère. Ainsi, partez, mon Prince, content.

Hester Lucy Stanhope.

P. S. Veuillez bien m'aviser de votre intention, un jour avant votre arrivée.

5.

Pückler an Lady Heſter Stanhope.

Jeudi soir.
Saida, le 12. avril 1838.

Mylady!

Me voilà de retour à Saida par un temps abominable pour y attendre vos ordres. J'ai déjà appris par Mr.

Guyse (un de ceux qui vous sont sincèrement attachés, Madame) que votre santé s'est un peu améliorée, et j'invoque toutes les étoiles du ciel, qui nous sont propices de vous conserver dans cette bonne voie.

Veuillez, je vous prie, régler ma marche en tout point, me dire le jour et l'heure quand je dois partir de Saide, quand je dois arriver à Notre Dame de Daher Dschun, et à quelle heure j'aurai le bonheur de baiser la main à l'orientale à l'aimable Reine des Arabes. Car j'espère que vous m'accorderez cette grâce, comme beaucoup d'autres que je suis sûr de vous demander, et je vous préviens d'avance que vous me trouverez bien exigeant. En savez-vous la raison? C'est que je suis tout le contraire de Mr. de Lamartine. Quand je serai chez vous, Madame, je ne penserai qu'à vous, et par conséquent je tâcherais de saisir de votre, être autant que je pourrai, de m'enrichir de votre souvenir autant que vous me le permettrez — tandis que ce pauvre Mr. de Lamartine, même en votre présence, ne pensait jamais qu'à lui, à son joli pied bombé, à l'effet qu'il produirait sur vous, et comment retentirait après cela en France l'accueil gracieux que lui avait fait la célèbre Lady Hester Stanhope.

J'ai relu hier le sot article qu'il a fait sur votre compte dans un livre plus sot encore de quatre volumes, à la fin desquels personne n'a encore pu arriver.

Je m'étonne qu'on qualifie un tel auteur du beau nom de poëte, dont il n'a que le mensonge et encore le mensonge ennuyeux, qui est, comme nous savons, le pire de tous.

Mais je m'aperçois, Madame, que si je ne crains pas de passer pour menteur moi-même, je pourrais bien vous paraitre également ennuyeux — je m'arrête donc tout honteux de mon éternel bavardage, pour lequel je n'ai guères d'autre excuse que le plaisir irrésistible que je ressens à m'entretenir avec vous.

Soyez donc bonne et indulgente. J'en ai tant besoin!

Hermann Pückler.

6.

Lady Heſter Stanhope an Pückler.

Djoun, le 13. avril 1838.

Altesse,

Si vous n'étiez pas le grand homme que vous êtes, je ne vous recevrais pas — parceque les vrais grands hommes pensent et agissent d'une manière qui est particulière à eux seuls — et qui fait qu'il n'est plus nécessaire de faire des excuses sur le local, etc. parcequ'ils ne prennent jamais rien en mal. Comme vous avez des bontés et des égards pour moi! Ainsi je vous parle, tout sans cérémonie, parcequ'ainsi je suis convaincue que vous le voulez.

Ma santé est un peu améliorée; mais je suis beaucoup malade encore, comme vous le verrez. Par une conversation pour une ou deux heures à la fois, peut-être vous en douterez de mon état; mais alors il peut venir une attaque, que, si vous la voyiez, vous croiriez que je n'avais pas vingt-quatre heures à vivre!

A présent il faut que je vous dise que ma maison est fort délabrée, et que je n'ai point de ces comforts, auxquels les Anglais tiennent tant. C'est un tas de mauvaises batistes, dispersées par ci et par là. La cour des Étrangers, ou plutôt le petit jardin, à deux chambres — une le divan, qui a une petit tente hors de la porte, et l'autre une chambre à coucher; — voilà ce que vous habiterez avec Mr. le Comte.

Hors de la muraille, tout près, il y a une chambre pour votre domestique ou pour votre drogueman; les autres vont dans une chambre du côté de l'écurie. Voilà donc ce que j'ai à vous offrir; et vous serez dans votre petit jardin comme dans un hameau de vos propres villages; et si je vous demande de ne pas mener des gens de Mahomet Ali, qui sont très-exigeant en tout, c'est que, dans un endroit comme ici, il n'y a pas de quoi les arranger suivant leurs prétensions.

Nous avons fixé le Dimanche comme le jour de préférence. Ainsi il faut, après avoir déjeuné à midi, partir à votre plaisir; et vous vous trouverez ici une ou deux heures avant le coucher du soleil.

Comme nous avons beaucoup à parler sur les astres, je vous écris deux mots sur ce sujet, afin que vous pouvez y réfléchir, et me mieux comprendre. Vous me direz comment par la figure peut-on connaitre le monde à un point si exact? — Un jardinier, quand il voit les vignons de différentes plantes, ne vous dira-t-il pas que celle-ci restera tant de jours dans la terre? — après qu'elle poussera peu à peu; qu'elle sera tel temps à produire les fleurs, qui auront telle couleur, telle odeur, et telles vertus; qu'après tant de jours elle commencera à faner, et dans dix jours c'est sec. Une autre (il vous dira) après d'être sortie de la terre, toutes les 24 heures poussera 1 ½ pouce; que ses fleurs seront fort nombreuses et fort brillantes, mais qu'elle aura une mauvaise odeur; qu'elle porte les fleurs pour longtemps, mais que dans 24 heures tout cela disparaîtra.

Ces fleurs ont quelque rapport avec l'homme et son destin. Je ne l'ai pas bien expliqué, mais votre grand esprit suppléera à ce qui manque, et vous saurez cueillir quelque chose de cette allégorie.

Avec mille salutations, je prends congé de votre Altesse pour le moment

Hester Lucy Stanhope.

P. S. Si vous aimez d'envoyer un de vos propres gens Dimanche matin pour arranger votre chambre suivant ce qu'il vous conviendra le mieux, faites à votre plaisir.

7.

Pückler an Lady Heſter Stanhope.

Mylady!

Vous êtes bonne, charmante, naturelle, sans affectation comme sans prétentions, telle enfin que je savais que vous deviez être, malgré toutes les disparates que les voyageurs, et surtout l'abominable race des voyageurs auteurs, ont débité sur votre compte. Voilà le côté noir de la célébrité.

Je suis on ne peut plus reconnaissant de votre bonté, qui m'accorde enfin la certitude d'avoir le bonheur de vous voir — et ne soyez pas injuste pour vous-même.

Je suis désolé que vous êtes malade, que vous souffrez, mais n'y aurait il plus qu'un souffle de vous sur la terre, Lady Hester, croyez que je serais glorieux et bien heureux de pouvoir le recueillir! Soyez bien sûre qu'un esprit comme le vôtre est bien plus intéressant pour moi, que le Liban et toute la Terra Santa avec ses insipides miracles, son hypocrisie et ses folies, malheureusement trop sérieuses. Et puis je meurs d'envie, je vous l'avoue, de vous entendre parler astrologie. Je n'y entends rien encore, parceque personne jusqu'ici n'a pu me l'enseigner, ou je n'ai pas senti de mon côté la confiance nécessaire, mais tout mon être et de tout temps s'est tourné naturellement vers ce côté, comme l'aiguille aimantée vers le Nord. Nous en causerons, mais commencez, je vous prie, si ce n'est pas trop prétendre de votre complaisante bonté — par vous informer un peu dans les cieux sur mon compte. Je suis né le 30 Octobre 1785 vers minuit, et c'était un Dimanche. Certes je veux vous voir la première fois un Dimanche, car c'est le seul jour, qui m'apparait toujours doré, tandis que le Lundi est brun comme un moine et le Vendredi noir comme un drap mortuaire. C'est décidément mon jour malheureux, et j'en ai eu plus de cent preuves. On m'appelle souvent pour tout cela superstitieux. Eh bien, qu'est-ce qu'ils en savent, pauvres ignorants, des enchaînements possibles dans la nature!

Cependant il existe une véritable superstition — par exemple la croyance des chrétiens qui imaginent un Dieu qui venge, qui ordonne le meurtre, qui se fait juif, et qui fait griller les pauvres mortels éternellement pour les misérables pecadilles, qu'ils ont pu commettre ici-bas. Voici des superstitions absurdes, parcequ'elles combattent la raison, la révélation divine, qui est l'essence de notre être —, mais rien de plus raisonnable que de croire que tout est en rapport dans la nature, grand ou petit, et quand je vois de mes yeux l'étonnant effet de la lune sur les somnambules naturelles et des métaux sur les somnambules magnetisées, n'est-ce pas, pour ainsi dire, un signum Dei, qu'il existe aussi entre tous les astres et les hommes un rapport mystérieux, capable d'être approfondi?

L'anecdote du Sultan est délicieuse, mais les philosophes demandent toujours le comment. Ainsi, de grâce, dites-moi comment la fille a tout accomplie si merveilleusement?

Mais vraiment c'est trop jaser. Ne vous impatientez pas pourtant, dearest Lady Hester; ayant passé en incrédule et hérétique la terra santa, j'ai trouvé ma sainte à Daher Dschuhn.

Qu'elle me pardonne donc mon culte.

H. P.

8.

Pückler an Lady Heſter Stanhope.

Damas le 9 mai 1838.

Dearest Lady Stanhope!

Avant tout comment va votre santé? J'espère que mon bavardage et mes importunité de vous faire dicter de jolies histoires n'ont pas au moins empiré votre maladie. Si cela était, j'en serais désolé, car tout le plaisir aurait été pour moi et toute la peine pour vous.

J'ai passé depuis 6 jours au camp d'Ibrahim Pacha, où j'ai été reçu avec un peu de méfiance, et où Messieurs les Druses nous ont fait quelques petites visites. Mais ils sont aux abois. On leur a coupé l'eau et détruit toutes leurs citernes, de manière que je crois toute l'affaire sera finie en quelques jours, tout au plus en quelques semaines.

Revenu un peu indisposé à Damas, je n'ai pas vu encore la grotte des dormeurs et de leurs chiens noirs, ni le tombeau du Saint, que le cheval du Sultan Selim découvrit si étrangement. Au reste, votre Mr. Baudin ne se souvient plus de rien de tout cela. Il ne pense qu'à son commerce, et jouera un pauvre rôle à l'arrivée du Messie. Il n'a pas non plus été capable de me procurer un bon cheval, ce qui me chagrine beaucoup. Madame sa femme a fagoté Machuba de la manière la plus grotesque, et j'ai fini par l'habiller en homme, c'est-à-dire en Mameluck, ce qui va fort drôlement à sa démarche de naufragée. Je ne vous demande pas des nouvelles de la petite, parceque sans doute elle est encore à l'école à Saide.

L'Emir Beschir m'a reçu très bien, mais son cuisinier est un scélérat, qui empoisonnerait les gens, si l'on pouvait manger ce qu'il vous présente. Mon empressement de me rendre au camp m'a fait manquer Balbek et les cèdres, mais je les verrai plus tard, avant de vous baiser les mains. Apropos, votre article est fait, et Mr. le Consul en perruque de Brutus relira bientôt sa sotte lettre dans les journaux. Serez vous assez généreuse pour m'écrire à Damas? J'y compte, parceque vous me l'avez promis, parceque cela me fera tant de plaisir, et vous coûtera si peu, et parceque je suis votre aide-de-camp le plus dévoué que jamais Général ait eu.

H. Pückler.

9.

Lady Heſter Stanhope an Pückler.

Djoun, le 20 mai 1838.

Altesse,

N'ayant point reçu de vos nouvelles, ni des lettres de Baudin, j'étais un peu inquiète; ne sachant pas si vous aviez été directement à Damas, ou en droiture au camp, dont la route doit être un peu dangereuse dans ce moment. Enfin, je reçois votre lettre, qui me fut expédiée par Mr. Guys, et lui était remise par Mr. Kilbre, qui (pauvre homme!) est dans le plus grand malheur, et se trouve tout-à-fait accablé par la mort de sa femme enceinte de jumeaux, dont elle ne pouvait pas être accouchée.

La peste s'est manifestée à Beyrout, et le fils du Roi de Bavière est placé dans ses tentes près de Seyde, entouré d'un cordon de troupes. La porte de Beyrout est fermée, et les gardes se trouvent placés à chaque heure de distance en distance, et on ne peut pas bouger ni à droite ni à gauche. J'ai retardé quelques jours de plus à vous écrire, afin de vous donner quelques conseils sur ce que vous avez de mieux à faire. Parceque dans le cas que la peste s'étend dans d'autres villes, et que vous étiez sur le voyage, vous seriez peut-être obligé de vous arrêter dans quelque endroit désagréable, entouré d'un cordon de troupes, comme est le sort du pauvre Duc de Bavière. Pour le moment, je crois que cela sera mieux que vous rester tranquille à Damas: — dans une semaine ou dix jours je vous écrirai encore, pour vous faire savoir l'état véritable des choses. Mr. Guys, qui a été remplacé par Mr. Duval, a été obligé de remettre son voyage à Alep. Mais je trouve, pour moi, que la saison est trop avancée pour que la peste y prend, et nous en seront quitte à la fête de Mar Hanach ou de St. Jean, c'est-à-dire, si elle prend sa marche ordinaire.

Comme vous avez des bontés pour moi! Avec toutes les fatigues de voyage d'avoir sitôt fini les papiers. Dois-je donc comprendre qu'ils sont partis par le dernier Steam-Boat? S'ils étaient envoyés par la même occasion que votre lettre pour moi à Beyrout, ils étaient à temps pour l'attraper. J'espère que vous n'aurez pas encore quitté le pays, que vous aurez vu l'effet que cela aura produit.

Après avoir donné la jeune Reine à Lord Elphinstone, rappelé des Indes, et au Prince George de Cambridge, les dernières nouvelles du 24 mars furent que le grand prétendant en chef est Mylord Melbourne lui-même.

Je peux bien concevoir votre dégout pour l'habillement de Macbuba, si c'était un échantillon de ceux que portent dans ce temps-ci, les femmes de Damas. Je trouve que vous avez très bien fait de l'habiller en mameluk. Il n'y a qu'à la faire rester, comme les recrues, contre la muraille tous les jours, et de la faire marcher en haut et en bas, pour une demi-heure, avec un pas ferme. Mais elles ont tant de préjugé sur la beauté de cette démarche que nous trouvons horrible (et qui semble comme un bateau en mer sans gouvernail) que je crois qu'il sera difficile à guérir.

La petite se porte bien, et elle est toujours à Seyde. La femme du capitaine prend beaucoup de peine pour lui enseigner tout ce qu'il faut.

A Damas il y a un marchant chrétien, de très ancienne famille, dont les affaires ont été ruinées, qui pouvait vous être utile à beaucoup de choses; et s'il ne le serait pas lui-même précisément, il pourra vous procurer d'autres chrétiens savants quelques détails de Doumâr, fils de Melek Seif, qui apporta l'eau à Damas. C'est une histoire fort intéressante. Il y a un village près de Damas, qui porte encore son nom. Il avait précisément le caractère de mon cousin, Mylord Camelford. Le nom de cet homme est Nicoula Sekezân, et il demeure au Bab Jouma.

Comme vous avez demandé l'état de ma santé, je prends un peu de forces, mais la toux n'est pas encore partie. Il faut me rendre compte de l'état de votre santé, ainsi que de celle du Comte. Il faut prendre bien garde de vous couvrir la nuit à Damas. Si vous êtes malade, c'est le médecin Hanach Idjbâars, que je vous recommanderai en préférence à d'autres; parceque

c'est un homme, je crois, qui a bon coeur, et de certaines connaissances de la médecine, ainsi que des astres.

Adieu, mon Prince, mon cher Aide-de-camp.
Hester Lucy Stanhope.

10.

Pückler an Lady Heſter Stanhope.

Aleppo, the 25. July 1838.

Dearest Lady Hester Stanhope,

I am sorry to inform You that the insertion of Your letter to the queen in the „Allgemeine Zeitung" met with some unexpected difficulties, and I shall now make an attempt to have it appear in some french paper. Though very much vexed by this contretems at first, I am now rather glad of it, because the coronation ceremony occupying every ones mind and attention in Europe — where nothing of a more interesting nature is likely now to happen — that it would'nt have been the proper time for Your publication. If it appears after it, the effect on the contrary will be dubbled, like a heavy vain after a fine sunny day is felt the more acutely.

I found Your Ladys hips aimable letter at Aleppo, and would of consequence not avail myself of the hints concerning Damascus it contained. I regret it the more as honest Mr. Baudin could not or would not give me the least information about matters less interesting to himelf than to us.

I should have left Syria long ago if I had not been retained in this country by a ruling passion of mine, the love of fine horses. I bought already six very beautifull steeds, and intend to buy 3 or 4 more, which are all to be shipped without delay for Livorno, together with my human slaves. Meanwhile I am to take a trip to Smyrna and Contantinople with all possible dispatch, and only for conscience sake, not to have omitted two such celerated towns on my grand oriental tour. If You have any orders to give me in those quarters, adress Your letter to Messieurs van Lennep at Smyrna.

The difficulties of travelling through the mountains in these unsettled times have prevented me to my greatest regret of paying Your Ladyship a second visit at Your fairy castle in the desert, but I may find, I trust, an other opportunity for it at a later and perhaps more important period. The more I have seen of this country, the more I think: great changes are closely at hand for „coming events cast their shadow before!“ May God preserve Your precious health, as he has maintained in You the high and juvenile spirit of Your noble race, and may You for ever kindly remember

Your Ladyships
faithful aide de camp
Pr. Pückler Muskau.

Allow me to trouble You with my compliments les plus empressés pour le bon et aimable Docteur.

Excuse my bad english, sometimes I dislike the french, and I was just in such a fit, when I took up my pen to write to Your Ladyship.

11.

Pückler an Lady Heſter Stanhope.

Smyrne, le 1 Fevrier 1839.

Mylady!

J'avoue que je suis bien fâché contre vous, Madame, non pas par rapport à moi, mais par rapport à vous-même. — vous m'aviez confié des lettres importantes pour les publier. Ces lettres pouvaient être comparées à un plat excellent, mais trop fort et trop indigeste pour la plupart des estomacs, en le servant tout aussi crûment que vous l'aviez préparé. Il fallait donc, selon moi, de toute nécessité lui adapter une bonne sauce avant de le présenter au repas, et dans ma qualité de cuisinier littéraire, j'avais eu soin de la composer de mon mieux, en y mêlant tous ces assaisonnements, que je jugeais indispensables, quand vous êtes entré furtivement dans la cuisine, pour enlever votre plat, me laissant seul et désesperé vis-à-vis de ma sauce.

Mais quittons les métaphores! Toutefois croyez-moi, Madame, que vous avez agi dans cette affaire avec bien de la précipitation, et sans me rendre la justice que je pouvais espérer de vous. Le fait est que je connais mieux que vous le monde et le public actuel de l'Europe, et que je sais mieux que beaucoup d'autres, comment il faut prendre ce dernier aujourd'hui, et qu'avec lui, quand on n'a pas le pouvoir et la force dans ses mains, tout dépend de la bonne manière et surtout du moment propice.

J'attendais seulement, pour publier vos lettres, qu'une circonstance favorable se présenta. Cette occasion se trouva à la fin, aussi avantageuse qu'on pouvait la désirer, et comme j'avais pensé à tout d'avance, même jusqu'à désarmer les critiques à craindre, je m'applaudissais avec l'assurance la plus parfaite d'un effet, qui désormais ne me semblait plus douteux. C'est dans ce moment que j'appris à mon plus grand étonnement, que vous aviez déjà fait paraître toutes vos lettres de la manière la plus intempestive et la plus abrupte, vraiment comme un enfant qui ne peut pas maitriser son impatience. Vous verrez par la suite, et vous devez le voir déjà, qu'au lieu de vous faire du bien, vous n'avez fait par là qu'empirer vos affaires, et même les rieurs ne seront pas de votre côté, comme j'ose dire qu'ils auraient été infailliblement, si vous m'aviez laissé agir librement. Et pourquoi, je vous prie, ne m'avez-vous pas au moins averti de votre résolution, pourquoi n'avez vous même pas répondue à la lettre, que je vous ai écrite d'Alep par le canal de Mr. Guyse? Ce silence étrange m'a empêché en grande partie de vous écrire une seconde fois, ou de vous faire une seconde visite, quand des vents contraires me forcèrent d'aborder pour quelques jours à Beyrouth. Mais d'ailleurs je le croyais plus prudent de remplir auparavant tous vos désirs, sachant bien qu'avec votre caractère de Reine — qui veut avant tout une obéissance aveugle — ni mes lettres, ni ma personne auraient trouvées chez vous une bonne réception. Mais si vous êtes Reine dans l'âme, moi aussi je suis un peu Roi dans la mienne, et pour moi-même, comme pour mes amis, je dois faire les choses à ma tête, ou ne pas les faire du tout. Quant à vos intérêts, je peux cependant dire en bonne conscience, que je les avais embrassés comme les miens propres, et je regrette amèrement de m'avoir vu ainsi désarmé par vous-même. Vous avez par votre publication irréfléchie éveillé simplement un peu de scandale, mais cela ne suffit aucunement. Il fallait en même-temps écraser vos antagonistes par le ridicule, les intimider par la justesse de votre cause, et par l'un et par l'autre vous faire un parti puissant dans le public, et certes sans tomber au texte littéral de vos lettres, je vous avais bien servi en cela par tout ce que j'y avais ajouté dans la qualité de votre fidèle chevalier envers et contre tous. Denuées de tout cet historique et des plaisanteries assez mordantes qui l'accompagnaient, vos lettres lancées tous crûs à la tête du public, ont à peine été comprises, et ont éveillés un si faible intérêt, qu'à l'heure ou je vous parle, elles sont déjà oubliées, sans qu'aucun autre journal, que ceux auxquels vous les avez adressées, a daigné les reproduire. On les a même à peine critiquées, et on n'y a vu que beaucoup d'aigreur et beaucoup d'indignation, sans pouvoir trop bien juger qui des deux parties avait raison. Oh Madame, ne savez-vous pas aprés une si longue expérience, que pour captiver l'opinion, il ne faut pas seulement du coeur et de l'esprit avec une juste cause, mais encore par dessus cela de l'art et de l'adresse? De la manière que vous vous y êtes prise, ou vous souffrirez des suites de votre publication, qui fournit des nouvelles armes à vos ennemis, ou vous n'aurez frappé, dans le cas le plus heureux, qu'un coup dans l'eau. Ma chère, bonne et bien aimée Lady Hester, le ciel vous avait envoyé un bon aide-de-camp, mais votre diable de mauvaise tête à la Camelford ne veut écouter personne, et au lieu de me savoir gré de ma franchise, je ne serai pas étonné de vous voir prendre une direction toute contraire. Déjà le Docteur Löw, qui a eu le bonheur de passer cinq jours avec vous, m'a dit que your Ladyship ne faisait que de se plaindre de moi. Hélas! avez-vous encore cela de royal, d'être ingrats pour vos meilleurs amis? Enfin, c'est égal — pour moi, je ne changerai jamais.

Maltraitez-moi, soyez injuste autant que vous voudrez, je vous aimerai et je vous respecterai toujours comme une des meilleures âmes et un des esprits les plus distingués, que j'ai rencontré sur cette étoile que nous appelons le monde, mais à travers de tout ce blanc resplendissant il y a aussi des endroits qui ne brillent guères.

J'espère que vous m'écrirez sinon pour m'expliquer „the untoward event“ qui a donné lieu à cette lettre, au moins pour me dire comment vous vous portez, et s'il y a quelque circonstance ou je puis encore vous être bon à quelque chose. Vous servir sera toujours ma gloire, non pas pour vous faire du mal par une obéissance aveugle, amis avec le zèle le plus éclairé dont je suis capable pour votre bien et votre honneur Croyez donc au moins à l'amitié et au dévouement le plus sincère de Votre ancien aide-de-camp réformé

le Prince de Pückler Muskau.

* * *

Briefwechſel

zwiſchen

Pückler und Heinrich Heine.

Zwei Geiſtesverwandte treten ſich in Pückler und Heine gegenüber; beide ſind durchaus dichteriſche Naturen, die mit der poetiſchen Auffaſſung leuchtende Phantaſie, brillanten Witz und Ironie ſo wie Gefühlswärme vereinigen, und die beide jenen Stempel der Originalität tragen, der nur dem wahren Genie eigen iſt. Es iſt zu bedauern, daß die Beziehung zwiſchen Pückler und Heine nur eine ſo kurze war.

1.

Pückler an Heinrich Heine.

Den 10. Februar 1834.

Sie haben ſich, mein hochgeehrter Meiſter, ſo gütig für mich gegen Mrs. Auſtin geäußert, und ſo freundlich beklagt, daß ich Ihnen den annoncirten Brief noch nicht geſchrieben, daß ich jetzt getroſt das Wagſtück unternehme, Ihnen meine neueſte literariſche Sünde, das beiliegende Buch, als freundſchaftliches Andenken zu überſenden.

Ohne alle affectirte Beſcheidenheit bin ich ſeiner großen Dürftigkeit mir nur zu wohl bewußt. Es iſt in jeder Hinſicht nichts als ein hors d'oeuvre — fänden Sie indeſſen, liebenswürdigſter und witzigſter unſerer Humoriſten, daß es mir bei Betretung der Bahn, welche Sie ſo glänzend eröffnet, auch nur einmal gelungen wäre, mit jener graziös originellen Natürlichkeit und Laune zu ſchreiben, die Ihre Schriften ſo unwiderſtehlich anziehend macht, gleich Ihnen gelungen wäre, einer ernſten Wahrheit lachend Eingang zu verſchaffen, oder mit Erfolg dumme Vorurtheile furchtlos bekämpft zu haben — ich würde mit Stolz und Freude mehr für mich gewonnen glauben, als ich bis jetzt noch zu hoffen wage.

Der dritte Theil der „Tutti Frutti“ wird wahrſcheinlich mehr direkt Politiſches enthalten, was beſonders auf das Vaterland Bezug hat, und zu ſagen Noth thut, wenn ich auch dadurch der Ehre des Verbots, gleich Vielen die beſſer ſind als ich, theilhaftig werden ſollte. Gottlob! ich habe mich unabhängig genug gemacht, um jetzt leichter als mancher Andere in meiner Lage, ſprechen zu dürfen wie mir der Schnabel gewachſen iſt, wenngleich es wiederum auf der anderen Seite mein Beruf nicht ſein kann, ſo weit darin zu gehen als — vous autres républicains.

Aber aufrichtig humaner Geſinnungen bin ich mir bewußt, und deshalb hat es mir wehe gethan, daß Börne mich ſo grundfalſch beurtheilen konnte. Wie ſchade überhaupt, daß ein ſo großes Talent einen muthwillig ſich ſelbſt und ſeine eigenen Zwecke zerſtörenden Gang genommen hat! dergleichen übereilte Renner kommen nie zum Ziele.

Sie wiſſen vornehmer zu ſpotten, und mit Ausnahme Ihres Ausfalls gegen Platen (Sie ſehen, ich ſchmeichle Keineswegs) erſcheinen Sie mir als ein unnachahmliches Muſter, wie man abwechſelnd, bald durch den ſchlagendſten Witz, die beißendſte und zugleich überzeugendſte Satyre den Verſtand ergötzen, bald durch die tiefſte Seelenanſchauung das Gemüth mit ſüßem Schmerz erfüllen kann. Das kommt aber daher, weil Gefühl und Poeſie in Ihnen eben ſo eminent ſind als der Verſtand, ein unſchätzbarer Vorzug, den Sie vor Börne voraus haben.

In Berlin wird man mich ohne Zweifel ſehr tadeln, Steffens etwas angegriffen zu haben. Abgerechnet aber, daß er ein Narr iſt, hat er ſich dort ſo frömmelnd boshaft über mich ausgeſprochen, daß ich mich zu einer kleinen Vergeltung hinlänglich veranlaßt fühle, und: freundlich gegen den Freund, feindlich gegen den Feind — halte ich überdies, mit Confucius, für die nothwendigſte Lebensregel.

Nun verzeihen Sie, hoher Stern an unſerem litterariſchen Firmament, wenn ein kleiner Meteorſtein, der nur einen Augenblick leuchtet, und dann wieder düſter zur Erde fällt, ſich Ihnen ſo sans façon genähert, und laſſen Sie deshalb nicht weniger großmüthig immer einige Ihrer funkelnden Strahlen herabglänzen auf den

Verſtorbenen.

2.

Heinrich Heine an Pückler.

(1835.)

Monsieur,

Dans ce moment j'apprends que vous êtes de retour à Paris (ich will lieber Deutſch ſchreiben), und ich eile nach Ihrem Hotel, um Sie zu ſehen, — aber vergebens. Leider bin ich ſelber im Begriff wieder abzureiſen, und ich muß Sie ſchriftlich grüßen. — Wahrlich, ich hätte gern gewünſcht, Sie von Angeſicht zu Angeſicht zu ſehen, leiblich, nicht bloß als Geiſt, als Verſtorbenen! Für Ihr Buch und Ihren liebenswürdigen Brief danke ich noch nachträglich, letzterer war weder mit Namen, noch Adreſſe verſehen. — — — Ich komme von Boulogne und Dieppe, wo ich Mad. Auſtin zu finden dachte, aber nicht fand. Können Sie mir nicht ſagen wo ſie jetzt iſt, wann ſie nach London zurückkehrt, und wie dort ihre Adreſſe iſt?

Ich bin im Begriff nach Verſailles zu gehen, wo ich meine Adreſſe noch nicht weiß. Meine Adreſſe in Paris iſt: rue des petits Augustins No. 4, Hôtel d'Espagne. Laſſen Sie doch da ein Lebenswörtchen von Ihnen zukommen. Sagen Sie mir, ob Sie nicht länger in Paris bleiben, und ob ich nicht Hoffnung habe Sie bald zu ſehen. Ich bin Ihnen wahrlich recht herzlich zugethan, recht menſchlich, nicht ſchriftſtelleriſch! Wenn man ſo ſchön wie Sie ſchreibt, und ſo liebenswürdig iſt, ſollte man gar kein Schriftſteller ſein. Wenn ich es könnte, würde ich die Schriftſtellerei je eher je lieber an den Nagel hängen. Ja welche ſchlechte Geſellſchaft bringt ſie den Menſchen! Welchem Pöbel bringt ſie uns nahe! Und trifft man mal unter den Kollegen einen ordentlichen Menſchen — dann iſt er nie zu Hauſe, und man muß abreiſen — leben Sie wohl! — Wie Sie mit Ihren Federn ſo gut ſchreiben können, iſt mir unbegreiflich! Ihre Feder taugt nichts — ich kann nicht weiter ſchreiben. —

Ihr mitgefeſſelter
Heinrich Heine.

3.

Pückler an Heinrich Heine.

Paris, den 21. März 1854.

Mein Held und Märtyrer!

Viele Briefe habe ich Ihnen ſchon geſchrieben, voll Bewunderung und freudiger Sympathie — ſie aber immer, wie Liebesbriefe, zerriſſen und verbrannt, weil ich nicht hinlänglich ausdrücken konnte, was ich wollte, und mich beſchämt fühlte zu unbedeutend vor Ihnen zu erſcheinen; denn ich beſitze allen deutſchen Enthuſiasmus und alle deutſche Blödigkeit in gleichem Maße, wenn letztere vielleicht auch ein wenig aus deutſcher Eitelkeit entſpringt.

Heute hat mir Frau von Guaita, durch Mittheilung Ihrer ſo freundlichen Aeußerungen über mich, etwas mehr Muth gegeben, und zugleich die angenehme Hoffnung: den Mann bald perſönlich kennen zu lernen, der es eben ſo gut vermag einem Fürſten Metternich Thränen der Rührung in's Auge zu drängen, als Mephiſtopheles ſelbſt zum Lachen zu zwingen.

Sobald ich alſo von meiner epidemiſchen Grippe ſo weit befreit ſein werde, um ausgehen zu können, reklamire ich im voraus die mir ſchon gütig zugeſicherte Audienz, auf die ich mich freue wie die lieben Kinder auf den heiligen Chriſt, und doch mit Schmerz, wegen der ſchweren Leiden, die Sie wahrlich mit antiker Größe tragen, was jener Alte mit Recht ein Schauſpiel für Götter nannte.

Ohne banale Phraſe, Ihr aufrichtiger Verehrer
H. Pückler.

In meinem Bett
Dienſtag früh.

4.

Heinrich Heine an Pückler.

Paris, den 1. April 1854.
(50, rue d'Amsterdam.)

Ew. Durchlaucht

haben mir einen Beſuch verſprochen, und jetzt ſehe ich mit einer empfindſamen Ungeduld, wie ſie bei den Kranken gewöhnlich iſt, der Erfüllung jenes Verſprechens entgegen. Um ganz ſicher zu ſein, daß Sie recht bald, und wenn es Ihnen möglich iſt, bereits morgen, Sonntag, zu mir kommen, beeile ich mich Ihnen zu ſagen, daß Sie mir durch Ihren Beſuch nicht bloß eine Freude bereiten, ſondern auch einen Dienſt erweiſen. Ich habe nämlich die Abſicht, Sie wegen einer ſehr wichtigen Sache zu konſultiren; und wenn mir auch da Ihr Rath nicht viel hülfe, ſo wäre die Beſprechung mit einem Manne von ſo viel Geiſt und Gemüth für mich wenigſtens eine große Herzenserleichterung in einem Augenblick, wo ich keinen vernünftigen Menſchen ſehe, welcher der transrhenaniſchen Zuſtände nur halbwegs kundig wäre. Ehrlich geſagt, ich darf auch denjenigen Landsleuten, die ſich am eifrigſten hier um mich zu bekümmern ſcheinen, kein ſonderliches Zutrauen ſchenken. Sie finden mich zu jeder Tagesſtunde bereit, Sie zu empfangen. Ich bitte Sie, niemanden zu ſagen, daß ich Sie noch durch einen beſonderen Beweggrund antreibe, Ihren freundlichen Beſuch nicht länger aufzuſchieben. Ich ſetze voraus, daß Sie von Ihrer Unpäßlichkeit wieder befreit ſind.

Mit der Bewunderung, die ich immer Ihrem Genius zollte, und mit den Gefühlen der Dankbarkeit, welche ich Ihnen ſchulde für die große Theilnahme, die Sie mir erwieſen, verharre ich

Ew. Durchlaucht
getreuſam ergebenſter
Heinrich Heine.

5.

Heinrich Heine an Pückler.

Paris, den 3. April 1854.

Ew. Durchlaucht

erhalten anbei die Bevollmächtigung für Campe. Ich glaube, daß es rathſam wäre, daß die Dame, welche das Manuſkript abfordert, nicht ſagt von Ihnen erſucht worden zu ſein das Manuſkript hierher nach Paris zu ſchicken. Es iſt beſſer, ihn in der Meinung zu laſſen, es bliebe gleich in Deutſchland und werde gleich von einem anderen Buchhändler befördert.

Sie haben mir wahrhaftig, großfühlender und tiefdenkender Fürſt, einen Alp von der Bruſt gewälzt! Sie kommen wahrhaftig wie ein Deus ex machina mir zu Hülfe. Entſchuldigen Sie, daß ich mit Bleiſtift ſchreibe — jede Zeile, die ich mit Tinte ſchreiben muß, koſtet mir unſägliche Anſtrengung. — Ich habe eine fatale, ſchlafloſe Nacht ausgeſtanden, und befinde mich ſehr ſchlecht. Ich hoffe, daß Ihnen der geſtrige große Weg nicht geſchadet. Ihr Beſuch hat mich unendlich erquickt. Es iſt mir nur leid, daß ich Ihnen unerquickliche Aufträge aufladen muß, und Ihnen einige heitre Pariſer Stunden dadurch raube.

Hoffentlich habe ich bald wieder die Ehre und die Freude Ihres Beſuches. Unterdeſſen grüßt Sie mit wahlverwandter Hingabe und getreuer Geiſtesbrüderſchaft

Ew. Durchlaucht
ergebener
Heinrich Heine

6.

Heinrich Heine an Pückler.

Paris, den 8. April 1854.

Ew. Durchlaucht

danke ich von ganzer Seele für die edle und liebenswürdige Theilnahme und Bemühung, die Sie mir widmen. Das Wort Abreiſe in Ihrem Billette, ſchnitt mir durch's Herz, und es erſchüttert mich der Gedanke, daß ich Sie ſo wenig hier ſehen konnte und Sie doch gewiß in dieſem Leben nicht wieder erblicke. Wenn es Ihnen nur irgend möglich, kommen Sie doch zweimal noch zu mir, ſtatt einmal. — Von Campe habe ich noch immer keinen Brief. Ich glaube zwar nicht, daß er das Manuſkript zurückgiebt, aber im Fall er es doch thäte, wird es unverſiegelt geſchehen, da wir ihm von verſiegelter Rückgabe nichts geſagt. Für dieſen Fall rechne ich ganz auf die Diskretion Ihrer Freundin. Haben Sie doch die Güte, wenn Sie es noch nicht gethan, dieſe Dame zu bitten, daß ſie mir das Manuſkript unverzüglich per Eiſenbahn hierher unter meiner Adreſſe: Henri Heine, rue d'Amsterdam 50, à Paris, zurückſchicke, im Fall ihr Campe daſſelbe zurückgegeben. Ich kenne nicht den Grad der freundſchaftlichen Bezüge, in welchem Sie zu der erwähnten Dame ſtehen; aber wenn es Ihnen möglich iſt, die erwähnte Dame zu vermögen, mir ebenfalls direkt wiſſen zu laſſen, ob Campe ihr bei der Rückgabe des Manuſkriptes eine Kommunikation in Betreff meiner gemacht, ſo wäre mir das außerordentlich lieb. Da Sie nämlich, verehrter Herr Fürſt, dem Herrn Campe notifizirt, daß er Ihnen poste restante nach Koblenz ſchreiben könne, und ich alſo während Ihrer Abweſenheit auch nicht erfahre, was Ihnen die Frau Senatorin Jeniſch geſchrieben, ſo bleibe ich gar zu lange in der Unwiſſenheit über das, was Campe eigentlich will, wenn ich nicht direkt von Hamburg aus durch Ihre Freundin Nachricht darüber erhalte. Der deutſche Dichter würde der geehrten Dame für ſolche Güte unendlich verbunden ſein.

Indem ich hoffe, Sie recht bald, wo möglich ſchon morgen, bei mir zu ſehen, verharre ich in wahrhafter Verehrung und Treue

Ew. Durchlaucht

ergebenſter
Heinrich Heine.

7.

Heinrich Heine an Pückler.

Paris, den 12. April 1854.

Mon prince!

Ich ſetze voraus, daß dieſe Zeilen Sie weit eher noch in Paris, als in Koblenz antreffen, und wenn erſteres der Fall iſt, gebe ich der Hoffnung Raum, Sie noch auf einige Augenblicke bei mir zu ſehen. Erſt geſtern war ich im Stande, alles innere Mißbehagen beſiegend, an Campe nach Hamburg zu ſchreiben; ich ſagte ihm, daß ich in der That kein Recht hatte, ſein Stillſchweigen, ehe ich die Gründe deſſelben kannte, für eine Büberei zu halten, daß auch dieſes nicht der Fall geweſen, daß es mir leid ſei, wenn er in meinen Worten eine Ehrenkränkung ergrübelt, daß ich noch wie immer ſein Freund aber durchaus nicht geſonnen ſei, die Honorarkondition, wie er ſie mir vorſchlage, einzugehen, indem ich des Geldes bedürftig und durch die generöſe Verwendung des Fürſten Pückler ſicher ſei, bei einem anderen Verleger meine gerechten Anſprüche erfüllt zu ſehen. Ich machte ihm noch einige, für ihn ſehr wichtige Privatkonzeſſionen, ſo daß ich von der verlangten Summe höchſtens tauſend Francs einbüßen würde, forderte ihn aber nun deſto beſtimmter auf, mir gleich ſeinen Beſcheid zu ertheilen, da ich Ihnen ſo bald als möglich wiſſen laſſen wollte, ob Sie Ihre Demarchen in meinem Intereſſe fortſetzen oder ſiſtiren ſollten. Sie ſehen alſo, verehrter Fürſt, ich laſſe das Schwert des Damocles noch über Campe's Haupt hängen, und dieſes allein gewährt mir die Hoffnung, daß ich jetzt bald mit ihm in's Reine, und mit einem blauen Auge davon komme. Sie haben daher die Güte, noch immer in derſelben Poſition zu bleiben, und keineswegs in irgend einer Weiſe in Hamburg merken zu laſſen, daß Sie von einer nahen Ausgleichung unterrichtet ſeien. Er wird ja jetzt in keinem Falle das Manuſkript herausgeben, und die Einrede gebrauchen, daß er mir eine acceptable Offerte gemacht und eine neue Unterhandlung mit mir begonnen ſei. Entſchuldigen Sie, daß ich Sie mit dieſer öden Affaire ſo ſehr beläſtige.

Ich habe eben einen deutſchen Reiſenden geſprochen, der mir Dinge erzählte, die keineswegs im Stande waren, meine Nerven zu kalmiren. Ich verſichere Sie, das ehrliche Deutſchland iſt der fruchtbarſte Boden für alle Bübereien, und dieſer Gedanke verſtimmt mich ſehr. Dieſe Halbciviliſation iſt ſchlimmer als ruſſiſche Barbarei und franzöſiſches Raffinement der Unſittlichkeit. So viele herrliche Menſchen leben dort, und doch paſſiren dort ſo viele ſchändliche Dinge! — Ach, laſſen Sie ſich doch vor Ihrer Abreiſe noch einige Momente in meiner Zelle ſehen; da ich doch dieſes Frühjahr keinen grünen Baum zu Geſicht bekomme, ſo gönnen Sie mir wenigſtens den Anblick eines Menſchen.

Wiſſen Sie, daß der Graf Schlabrendorf während dreißig Jahren alle Tage im Begriffe ſtand, den anderen Morgen Paris zu verlaſſen?

Indem ich Ihnen recht viel Erheiterung, und zwar die Geſundheit wenig anſtrengende Erheiterung wünſche, verharre ich

Ew. Durchlaucht

gehorſamſt ergebenſter
Heinrich Heine.

8.

Pückler an Heinrich Heine.

Paris, den 15. oder 16. April 1854.

Mein verehrter Gönner,

Als ich, geſtern oder heute, um Mitternacht herum zu Hauſe kam, fand ich Ihren allerliebſten Brief, der mich in die heiterſte Laune verſetzte. Wiſſen Sie, worin unſere Aehnlichkeit bei ſo großer Verſchiedenheit des Genies beſteht? Darin, daß wir Beide hundert Jahre alt werden können, und dennoch immer Kinder bleiben werden. Dieſe ewige Kindlichkeit iſt eine Größe, und vielleicht die beſte Garantie für eine Zukunft nach dieſem Leben. Wir müſſen wo anders fertig werden, denn hier auf dieſem Planeten verſtehen wir nicht unſere Sachen zu führen im Intereſſe des Tages und des Marktes. Wir möchten es wohl zuweilen, aber eine Seifenblaſe, eine Ironie, ein lächelnder Stolz kommt dazwiſchen, und nachdem wir mit Leichtigkeit drei Viertheile des Erſtrebten gewonnen, werfen wir mit noch größerem Vergnügen das Ganze zum Fenſter hinaus, wie die Kinder ihr Spielwerk, um ein neues zu ergreifen.

Ich für meinen Theil bin mit dieſer Natur zufrieden. Nachdem ich ihr lange unwillkürlich gefolgt bin, nehme ich ſie nun mit Bewußtſein und Ueberzeugung an. Ohne mir die Wirklichkeit zu verſchließen, giebt ſie mir, jedesmal wenn ich es bedarf, zur behaglichſten Zuflucht das Reich der Phantaſie.

Etwas Aehnliches, mit umfaſſenderem Geiſte, macht Sie zum Helden im Leiden.

Es iſt ſehr hübſch und freundlich von Ihnen, daß Sie mir ſagen: da ich nichts Grünes in dieſem ſchönen Frühjahr ſehen kann, laſſen Sie mich wenigſtens einen Menſchen ſehen — um ſo ſchmeichelhafter, da ich Ihnen geſtanden, daß ich eigentlich die Thiere mehr liebe, als die Menſchen, et pour cause hélas!

Morgen komme ich zu Ihnen zum letzten Abſchied für diesmal, nicht auf lange, hoffe ich: denn in drei Monaten ſpäteſtens denke ich wieder hier zu ſein — und dann folge ich vielleicht dem Beiſpiel des Grafen Schlabrendorf, deſſen permanenten Schlafrock ich ohnedem ſehr liebe. Diesmal ſteht force majeure entgegen.

Herzlich der Ihrige.

H. P.

9.

Pückler an Heinrich Heine.

Koblenz, den 26. April 1854.

Mein verehrter Dichter!

Durch einen erhaltenen Brief ſah ich mich genöthigt einen bedeutenden Umweg zu nehmen, ſo daß ich erſt geſtern Abend hier angekommen bin.

Ich fand einen langen Brief von Hrn. Campe vor, der aber nur Lamentationen, Lob ſeines eigenen Benehmens und Klagen enthielt, aber nicht ein Wort über die von Ihnen und mir verlangte Rückgabe Ihres Manuſcriptes. Ich bin der Meinung, nicht weiter darauf zu antworten, wünſchen Sie dies aber dennoch, ſo bitte ich Sie mich wiſſen zu laſſen, was ich ihm ſchreiben ſoll.

Den „Fauſt“, den Sie die Güte gehabt, mir zu ſchicken, fand ich auch vor. Dieſen aber kenne ich ja längſt, und beſitze ihn ſeit ſeinem Erſcheinen. Ich glaubte, als Sie mir davon ſprachen und vermutheten, Satanella ſei daraus entnommen, daß Sie von einer anderen mir noch unbekannten Produktion ſprächen. Satanella, die ich in Berlin geſehen, hat nichts damit gemein, als daß der Teufel als verführeriſches Weib erſcheint, was ja auch ſchon Cazotte in ſeiner Biondetta und Lewis in ſeinem Mönch mit viel Erfolg verſucht haben.

Von Herzen wünſchend, daß es Ihnen wenigſtens leidlich und möglichſt ſchmerzlos mit Ihrem beklagenswerthen Geſundheitszuſtand gehen möge, und die Campe'ſche Angelegenheit zu Ihrer Zufriedenheit beendigt werde, empfehle ich mich Ihrem freundlichen Andenken mit anhänglichſter Hochachtung als

Ihr

ergebenſter
H. Pückler.

10.

Heinrich Heine an Pückler.

Paris, den 9. Mai 1854.
(50 rue d'Amsterdam.)

Viel verehrteſter Fürſt!

Ich danke Ihnen herzlich für die zwei freundlichen Zuſchriften, womit Sie mich aus Koblenz beehrten, und in Beantwortung derſelben beeile ich mich, Ihnen wiſſen zu laſſen, daß ich glaube mit Campe auf's Reine zu ſein, und Sie nicht mehr mit dieſen fatalen Angelegenheiten zu behelligen haben mag. Ich ſetze meine Worte mit Abſicht ganz dubitativ, da bis jetzt Campe den von ihm verlangten Kontrakt mir noch nicht eingeſchickt hat, und entre la coupe et les lèvres immer ein mißlicher Spielraum für die Dämonen des Zufalls ſich befindet. Da ich mit Campe nicht brechen wollte. und dennoch des verlangten Geldes nothwendig bedurfte, brachte ich dem lieben Hausfrieden das Opfer eines ganzen 20 Bogen ſtarken Bandes, indem ich Campe jetzt, ſtatt zwei Bänden, drei Bände vermiſchte Schriften liefere; die franzöſiſchen Berichte werden jetzt ganze zwei Bände ausmachen was mir nicht wenig Plage und quälende Schreibereien koſtet. Es wird dem großen Kind, welches Fürſt Pückler heißt, manchmal im Leben nicht beſſer ergangen ſein, daß er drei eine grade Zahl ſein ließ, um nur ruhig im Sonnenſchein ſein harmloſes Spiel forttreiben zu können.

Laſſen Sie doch dann und wann einige Zeilen zu mir hinflattern, damit ich in meiner Einſamkeit immer weiß, wo Sie herumfahren und galoppiren, während ich auf meiner Matratze feſtgenagelt liege. Ich verharre

Ew. Durchlaucht
treu ergebenſter und wahlverwandter
Heinrich Heine.

11.

Pückler an Heinrich Heine.

(Baden.)

In der That, es exiſtirt eine Wahlverwandtſchaft zwiſchen uns; denn wie oft habe auch ich in meinem Leben, um nur Ruhe zu haben, zu meinem großen Schaden drei grade ſein laſſen! Obgleich ich nun im vorliegenden Falle lieber Ihnen, als Ihrem Verleger den Vortheil gegönnt hätte, ſo gewinnen wir doch Alle zu viel dabei, drei Theile ſtatt zwei von Ihnen zu erhalten, als daß ich über das Reſultat Ihrer Nachgiebigkeit betrübt ſein könnte; nach dem leidigen, aber praktiſchen Sprüchwort: charité bien entendue commence par soi-même.

Deſto trauriger bin ich übrigens, als der innigſte Verehrer des großen Friedrich, über das, was in Preußen jetzt geſchieht, wenn ich auch ſonſt um Politik mich bisher wenig bekümmerte. Ich leſe aber immer mit Schaudern in der Bibel, daß Jehovah, wenn er die Gewaltigen verderben will, damit anfängt, vorher ihre Sinne zu umnebeln, und leider ſehen wir heute in Europa mehr als ein Beiſpiel dieſer Art; après tout müßen wir mehr auf Gottes Gnade, als auf ſeine Gerechtigkeit hoffen, was freilich zwei verſchiedene Dinge ſind; Gerechtigkeit iſt indeß nur ein menſchlicher Begriff, Gnade ein göttlicher und ich halte es darin mit dem père André, dem Auguſtiner-Mönch, der ſeinen Zuhörern predigte: „Mes amis, ne craignez rien, répentez-vous, et vos péchés vous seront remis, car Dieu est au fond un bon diable."

Ich hätte jetzt faſt Luſt ein politiſcher Schriftſteller zu werden, und lachen würde ich die Leute wohl machen, aber was hülfe es mir — ich käme ſofort nach Spandau, die einzige Erfahrung im Leben, die ich noch nicht gemacht habe. Adieu ꝛc.

H. P.

12.

Pückler an Heinrich Heine.

Stuttgart, den 24. September 1854.

Mein verehrter Dichter,

ich muß Ihnen wieder einige Zeilen zuſenden, um dem alten Enthuſiasmus für Sie freien Lauf zu laſſen, den Ihre Bekenntniſſe — die ich eben in der „Allgemeinen Zeitung" leſe — mit neuſter Friſche belebt haben. Wahrlich, wie man Friedrich dem Großen unter allen Königen den Namen des Einzigen beigelegt hat, ſo verdienen Sie ihn unter den Schriftſtellern, und was gleichfalls ſehr zu bewundern iſt, daß ein Genie Ihrer Art mit ſo unerſchöpflich ſprudelndem Witz, ſo leichter graziöſer Form, und ſo tief ergötzlichem Humor in Deutſchland – dem ſchwerfälligen, pedantiſchen Deutſchland, zur Welt kommen konnte! Und ſelbſt die beklagenswerthen Leiden Ihres Körpers ſcheinen Ihren Geiſt nur immer klarer und milder zu machen, ohne ihm doch das geringſte von ſeinem reizenden Muthwillen zu nehmen. Was indeß Ihre Bekehrung betrifft, ſo zweifle ich, daß irgendwo die Theologen vom Fach ſie als vollgültig aufnehmen, und vor allem das vaterländiſche Nachtgeflügel dieſer Art Ihnen die Abſolution ertheilen wird. Deſto mehr ſpricht mich dieſe Richtung bei Ihnen an, weil ich darin eine mir wohlthuende ſympathiſche Aehnlichkeit mit meinen eigenen Anſichten wiederfinde. Der Glaube an Gott iſt gewiß zum menſchlichen Glück eine ſehr weſentliche Bedingung, wozu es jedoch (worin ich mit Ihnen wiederum ganz übereinſtimme) durchaus keiner blinden Unterwerfung unter irgend einen poſitiven Religionsglauben oder Sekte bedarf, ſondern nur — da wir mit dem menſchlichen Verſtande die wahre Natur Gottes doch nie ergründen werden — daß wir ganz einfach dem kindlichen Gefühl des Herzens folgen, welches in der Ehrfurcht, Dankbarkeit und Liebe zu Gott, wie in der Reſignation in deſſen höchſten Willen, im Glücke, wie im Unglücke ſeinen beſten Halt und ſeinen ſicherſten Troſt zu finden vermag.

Doch bewundere auch ich, gleich Ihnen, das ſtaunenswerthe Kunſtwerk des Katholizismus, und mit welcher Konſequenz deſſen Inſtitutionen alle menſchlichen Tugenden und Schwächen, in den Bereich ihrer Herrſchaft zu ziehen, ja wie kein anderes chriſtliches Syſtem, auch das poetiſche Element harmoniſch damit zu vereinigen, und durch die Kunſt zu verſchönern gewußt haben. Es iſt gleichfalls bemerkenswerth, daß ſelbſt dem Liberalismus in der Organiſation der katholiſchen Kirche in mancher Hinſicht vorgearbeitet iſt: z. B. Wahl des Würdigſten zum Oberhaupt, kein Unterſchied der Geburt geltend, Möglichkeit für das geringſte Mitglied der Kirche, das Oberhaupt derſelben werden zu können.

Demungeachtet fühle auch ich, gleich Ihnen, nicht die mindeſte Neigung katholiſch zu werden, und erkenne vollſtändig die welthiſtoriſche Beſtimmung des Proteſtantismus an, in ihrer Nothwendigkeit zum Behuf des Fortſchritts höherer Freiheit des Menſchengeſchlechts. Hierzu müſſen, wie ſchon St. Simon ausgeſprochen, eben ſo gut negative, wie poſitive Perioden beitragen, (nach ſeinem Ausdruck kritiſche Jahrhunderte mit organiſchen abwechſeln). Die letztern ſind nun freilich die ſchaffenden, zu denen der Katholizismus gehört, die erſteren die zerſtörenden, wie der Proteſtantismus, doch in der Wirkung gleichwohl thätig zuletzt, weil vor einer neuen Geburt erſt der Tod vorhergehen muß, aber wem ſteht dennoch das friſche Leben nicht höher, als der kalte Tod? Eben weil der Proteſtantismus nur eine zerſtörende Miſſion hat, konnte er es weder zu einer wahren Kirche, noch zur Kunſt bringen, weil ihm alle Poeſie und Schöpfungskraft abgeht, er überhaupt ſeinem innerſten Weſen nach keine Religion des Gefühls und Glaubens, ſondern des Verſtandes ſein will, daher er auch ſeine konſequente und vollendete Spitze nur in unſerer deutſchen Philoſophie, namentlich in Feuerbach und Strauß findet. Von da an, glaube ich, wird ſeine Bedeutung immer geringer werden, bis er in der nicht mehr zu entfernten neuen Zeit, ſich, wie der Rhein, im Sande verlaufen wird, während der Katholizismus, wenn auch als Ruine gewiß eine viel längere Periode zu überdauern ſich Rechnung machen darf. Laſſen Sie mich nun bald wiſſen, wie es Ihnen geht. Ich wanderte den ganzen Sommer in der Schweiz umher, nur der ſchönen Natur lebend, und erfahre erſt jetzt wieder, wie es in der übrigen Welt ausſieht. Recht kläglich, wie mir ſcheint, faſt ſo, als beginne jetzt ſchon der Anfang vom Ende, noch ohne Ahnung, was eigentlich kommen wird. Bis jetzt haben zwar alle kreiſenden Berge nur noch Mäuſe geboren, aber die Luft iſt ſchwül wie vor einem nahenden Erdbeben, und zwar meine ich damit nicht etwa das Bombardement von Sebaſtopol, ſondern ein viel ſtärkeres Feuer, was unter der Aſche glüht, und leicht fähig iſt, den ganzen Welttheil in Brand zu ſtecken, weil leider die, welche es wenigſtens noch lange hätten aufhalten können, zu ungeſchickt, zu ſchwach und furchtſam waren. Gott gebe es gnädig, und mildre auch Ihre Leiden, mein theurer Dichter.

Ihr treu ergebener

H. P.

13.

Heinrich Heine an Pückler.

Paris, den 14. Oktober 1854.

Hochgeehrter Fürſt!

Ich bin wirklich in Verlegenheit, wohin ich dieſen Brief adreſſiren ſoll, da es ſchon eine geraume Zeit her iſt, daß Sie mir ihre Koblenzer Poſtreſtante-Adreſſe gaben, wozu noch kommt, daß mir jüngſt geſagt wurde, Sie machten wieder eine Ausflucht nach dem Orient. Wie dem auch ſei, ich laſſe dieſe Zeilen wie eine Taube aus meiner Arche fliegen, und zwar zuerſt nach Koblenz, von woher mir vielleicht bald ebenfalls eine Taube von Ihnen, mit einem Blatt im Munde, zukommt. Ich ſtecke momentan bis an den Hals in tauſenderlei Fatalitäten, die zu meinem ebenfalls fatalen Geſundheitszuſtand nicht ſonderlich paſſen, ſchreibe Ihnen daher eilfertigſt, in Sturm und Drang nur das Wenigſte. So bin ich z. B. genöthigt geweſen meine Behauſung in der rue d'Amsterdam zu verlaſſen, und zu meinem Unglück iſt meine jetzige Wohnung, grande rue, 51, aux Batignolles, ſo feucht und kalt, daß ich ſie gegen Ende dieſes Monats wieder verlaſſe, und mir jetzt in den Champs Elysées, avenue Matignon, 3, eine neue Leidenſtätte zubereiten laſſen mußte. Sie haben hier meine zwei Adreſſen, für den Fall, daß Sie mir früh oder ſpät etwas zu melden hätten. Meine 3 Bände: „Vermiſchte Schriften“, wovon Ihnen der 2. und 3. Theil, die beſonders unter dem Namen „Lutezia“ erſcheinen, gewidmet ſind, haben bei Campe bereits die Preſſe verlaſſen; ich habe zwar Campe dringendſt beauftragt, Ihnen gleich 2 Bände unter Kreuzcouvert nach Koblenz zuzuſchicken, doch bei ſeiner kleinſüchtigen Nergelmanier iſt es möglich, daß er meinen Auftrag etwas ſaumſelig ausführt, und in dieſem Falle melden Sie es mir gefälligſt, damit ich, wenn ich Exemplare erhalte, Ihnen eine direkte Zuſendung mache. Unter Kreuzcouvert ſchicke ich Ihnen den Dedikationsbrief, der beſſer ausgefallen wäre, wenn ich ihn in ruhiger Muße ſchreiben konnte, und die Korrectur ſelbſt beſorgt hätte; zu meinem Schrecken ſehe ich, daß ſich zwei Sätze ineinander verlaufen, doch da das Publikum nicht weiß, was es lieſt, ſo hat das nichts zu bedeuten. Aber was ſagen Sie zu der unbegreiflichen, unerhörten und unqualifizirbaren Niederträchtigkeit, welche die „Allgemeine Zeitung“ an mir begangen hat, indem ſie einen Aufſatz der Revue des deux Mondes, den ich als gleichzeitig in deutſcher Verſion erſcheinend angekündigt hatte, und den Campe ſchon ſeit 6 Wochen ſeinen Vertrauten mittheilte, — indem, ſage ich, die Allgemeine dieſen Aufſatz aus dem ſchon verſtümmelten Franzöſiſch in das plumpſte Bairiſch überſetzte, mit neuen Verſtümmelungen und unter den Verſicherungen der Treue, während ſie nach dieſer Perfidie noch die Unverſchämtheit hat, mir die ſchnödeſten Sottiſen in den Kauf zu geben, die ich zwar noch nicht ſelber geleſen habe, die aber nach deutſchen Berichten alle Pöbelhaftigkeit durch Schmutz und Gift übertreffen ſollen. Sogar über meine Krankheit ſollen die infamſten Schmähungen vorkommen. Ich kann Ihnen verſichern, daß mir wenig daran liegt, aber daß ich nicht begreife, wie die „Allgemeine Zeitung“ erſtens ſo tief ſinken und zweitens ſo dumm ſein konnte, an mir ein ſolches zu verüben. Ich glaube noch immer, daß der Dr. Kolb ganz unſchuldig iſt, und ſeit dem Tode meines alten braven Mebold's, der die franzöſiſchen Angelegenheiten beſorgte, die letzteren in Hände geriethen, welche Kolb nicht überwachte oder nicht überwachen konnte. So bricht man ſelbſt im ſchlimmſten Falle nicht mit Jemandem, mit welchem man faſt fünfundzwanzig Jahre, ja noch länger, innig befreundet war. Durch ein Gutheißen ſolcher Miſſethat würde Kolb ja nicht blos die „Allgemeine Zeitung“, ſondern auch ſich ſelbſt an den Pranger ſtellen. Was Cotta betrifft, ſo iſt dieſer ein wahrer Edelmann von Loyalität und Ehrgefühl, und war immer ſo liebreich gegen mich, daß es Unrecht von mir wäre, ihn auch nur im entfernteſten der Mitwiſſenſchaft zu zeihen. Ich bin deshalb in der größten Verlegenheit, während ich unter anderen Umſtänden, wenn mir nämlich von anderer Seite ſolche Unbill paſſirt wäre, meine beſte Klinge hervorziehen würde, und die ganze Welt würde beiſtimmen, daß ich im Rechte bin, was ſehr viel werth iſt. Ich verſichere Sie, werther Fürſt, erſt während dem Schreiben kommt mir der Gedanke, daß ich am Beſten thue, noch gar nichts Feindliches gegen die Allgemeine zu unternehmen, ehe ich von dem Baron Cotta erfahre, wie die Sachen zuſammenhängen, und daß ich durch Sie vielleicht am Beſten zu einer ſolchen Erkenntniß gelange; denn bei einer Anfrage von Ihnen wird Herr von Cotta ſich noch unumwundener ausſprechen können, als auf eine direkte Anfrage von mir, gegen den er keinen der Redaktoren bloßſtellen möchte, wenn er deſſen Handlungen auch noch ſo ſehr mißbilligt und gerügt hat. Das Maul der „Allgemeine Zeitung“ iſt in Augsburg, aber die Naſe kommt immer von Stuttgart, und ich ſollte mich ſehr irren, wenn nicht eine ſolche in Bezug auf mich längſt dorthin abgegangen iſt. Das ſagt Ihnen aber Herr von Cotta in ſeiner offenen Weiſe, wenn Sie ihn ernſtlich befragen, nämlich als Ehrenmann befragen, nicht als Zeitungseigenthümer, und erfahre ich, daß mein armer Kolb nur ein altes Weib war, und die Schandthat nur unbewußt hingehen ließ, ſo bekümmere ich mich gar nicht mehr um die Sache, und zucke nur mitleidig die Achſel. Ich wollte ſchon an Varnhagen dieſer Sache wegen ſchreiben, da derſelbe ebenfalls mit Hrn. von Cotta ſehr befreundet, aber Sie, liebſter Fürſt, haben nun einmal das Privilegium, mir in meinen Nöthen beizuſtehen, ich vergeſſe ſie faſt ſchon, indem ich Ihnen davon Mittheilung mache, und meine einzige Sorge iſt nur, daß mein Brief Sie richtig antreffe. Ich kann wegen Halsentzündung nicht länger diktiren, und indem ich Sie mit Liebe und Heiterkeit grüße, verharre ich, liebſter Fürſt,

Ihr getreuſter und ergebenſter
Heinrich Heine.

14.

Pückler an Heinrich Heine.

Koblenz, den 20. Oktober 1854.

Verehrteſter Meiſter!

Faſt in demſelben Augenblick erhalte ich ſoeben von Hamburg Ihre verſpäteten, drei ergötzlichen Bücher und Ihren ſchneller gereiſten Brief von Paris. Mit innigem Bedauern erſehe ich aus dem letzteren, daß Sie nicht nur häusliche, bei ihrem leidenden Zuſtande gewiß höchſt läſtige Auszіehungs- und Quartierwechſel-Fatalitäten haben, ſondern auch ſchon Nachrichten erhielten von dem empörenden Artikel gegen Sie in der „Allgemeinen Zeitung“, mit der ich Sie auf dem beſten Fuße glaubte.

Da ich den ganzen Sommer über zu Pferd und zu Fuß in der Schweiz, am Bodenſee, und in der Nürnberger Alp umherirrte, wo ich von Zeitungen wenig Gebrauch machte, fand ich erſt vor Kurzem hier in Koblenz und mit großer Freude in der „Allgemeinen Zeitung“ jenen Auszug aus der Revue des deux mondes, zu dem ich gewiſſermaßen als honorairer Pathe geſtanden, zwar ohne ihm viel nutzen zu können, aber doch mit den beſten Wünſchen für ſeine glorreichſte Laufbahn.

Sie mögen ſich alſo mein Erſtaunen denken, und meine Indignation, als ich, im eifrigſten Leſen fortfahrend, nach vielem herzlichen Lachen und großer Bewunderung der Friſche Ihres ſtets ſich gleichbleibenden Humors — ſelbſt im Stadium der Bekehrung — plötzlich am Schluß auf das wüthende Pasquill ſtoße, das gegen Sie losgelaſſen wird. Auch mir bleibt es unbegreiflich, wie Kolb, der ſich immer als Ihr warmer Freund äußerte, dies hat geſchehen laſſen können, und ich war ſchon im Begriff, deshalb an ihn zu ſchreiben, als ich Ihren Brief erhielt, und nun den meinigen, wie Sie es wünſchen, direkt an Hrn. v. Cotta richten werde, indem ich, was ich für zweckmäßig halte, ihm zugleich einen discreten Auszug Ihres Briefes an mich in Abſchrift beilege.

Was Sie ſelbſt betrifft, ſo haben Sie gewiß vollkommen recht, ſich ſehr wenig um dies degoutante Machwerk und ſeinen lumpigen Autor zu kümmern. Ce n'est qu'un chien qui aboye à la lune! Ueberdies aber trägt das ekelhafte Gift, welches jener Schmutzartikel enthält, ſein Gegengift ſelbſt in ſich, in dem gemeinen Stempel irgend einer wuthſchnaubenden Rache, und wenn daher Jemand Bauchweh davon bekommen kann, ſo wird dies nur der Autor ſelbſt ſein, und ſeine feige Anonymität ihn perſönlich der allgemeinen Verachtung entziehen. In der That, eine Erniedrigung von Ihrer Seite, würde ihm zu viele Ehre anthun.

Sobald ich Hrn. v. Cotta's Antwort erhalte, werde ich Ihnen wieder ſchreiben — nun aber noch meinen beſten Dank für die Galanterie Ihrer Widmung, und all die ſie begleitenden ſchmeichelhaften Worte, von denen ich nur beſorge, daß der argwöhniſche Theil des Publikums ſie als in jeder Hinſicht zu wenig verdient, für eine halbverſteckte Satyre halten wird.

Jetzt verlaſſe ich Sie, für Ihr Buch, das ich bereits zu verſchlingen begann, bei welcher ſybaritiſchen Mahlzeit ich bereits von der grosse pièce des coloſſalen Turbans der Frau von Stael und dem hors d'oeuvre ihres geſchlechtsloſen Adjutanten A. W. Schlegel, bis zu der frommen, mit Seeratten gefüllten Wallfiſchfamilie gelangt bin. Adieu und tauſend beſte Wünſche von

Ihrem ſehr ergebenen
H. Pückler.

15.

Pückler an Cotta.

Koblenz, den 31. Oktober 1854.

Euer Hochwohlgeboren

bitte ich mir zu verzeihen, wenn ich, Ihnen perſönlich kaum bekannt, dieſe Zeilen an Sie richte, welche der hier beigelegte Auszug eines Briefes H. Heine's an mich erklären und entſchuldigen mag.

Als einen der älteſten Abonnenten der „Allgemeinen Zeitung", zum Theil auch ſchwacher Mitarbeiter an derſelben, und immer ein Verehrer des Taktes, der Ehrenhaftigkeit, der Mäßigung und allgemeinen Gerechtigkeit dieſes ausgezeichneten Blattes, kann ich um ſo weniger mein Erſtaunen verbergen, wie ſo ein empörender Artikel, als der gegen Heine in die Spalten der erſten unter den deutſchen Zeitungen aufgenommen werden konnte! Und was dieſes Pasquill — denn ein ſolches mag ich es mit Fug und Recht nennen — auf einen unſerer eminenteſten Schriftſteller und Dichter, zugleich moraliſch doppelt unwürdig erſcheinen läßt, iſt, daß es einen Unglücklichen betrifft, der faſt bewegungslos in fortwährend quälenden Schmerzen auf ſein Krankenlager hingeſtreckt, ſeit Jahren ſchon den befreienden Tod erwartet, und oft ſich nach ihm ſehnend, dennoch in allen ſeinen Leiden eine Friſche des Geiſtes, eine Fülle überſprudelnden Witzes und unvertilgbaren Humors ſich zu erhalten gewußt hat, die, wenn auch manchmal mehr als nöthig verletzend, und viele leicht oft zu ſorglos im Negligée erſcheinend, doch edle Gemüther, ſelbſt da, wo ſie ſich perſönlich hart getroffen fühlen konnten, jetzt mehr mit Rührung und Bewunderung als rückſichtsloſem Haß erfüllen ſollte. Denn wahrlich, es liegt etwas Großartiges und Heldenmüthiges in der Weiſe, wie Heine ſein tragiſches Schickſal trägt, und doch werden in jenem ekelerregenden Artikel ſelbſt dieſe Leiden zum Gegenſtand des Spottes gemacht!

Ich dächte Euer Hochwohlgeboren müßten dies wie ich empfinden, und, ſich unwillkürlich der Fabel des kranken Löwen erinnernd, ſelbſt erſtaunt geweſen ſein, daß jenes ihm den letzten Streich verſetzende Thier, ſtatt aus einem Augiasſtalle, Ihnen unbewußt, aus Ihrem eigenen Palaſt entſprungen ſei!

Kann daher meine Bitte irgend eine Berückſichtigung in Ihren Augen verdienen, ſo richte ich Sie recht dringend an Euer Hochwohlgeboren, irgend etwas zu veranlaſſen, was Ihre Mißbilligung dieſes widrig giftigen, perſönliche Rache der gemeinſten Art deutlich verrathenden Machwerks dem Publikum kund giebt.

Nicht ich allein hege dieſen Wunſch, Viele, und darunter Perſonen von höherer Bedeutung als ich, theilen ihn mit mir; denn es iſt keine Ehre für Deutſchland, wenn wir unſere eignen (eben nicht allzuhäufigen) genialſten Geiſter, anſtatt ihre Mängel — und wer hat deren nicht — mit Milde zu rügen, ſo roh und ſchonungslos zu zerreißen ſuchen.

Genehmigen Euer Hochwohlgeboren ſchließlich die Verſicherung meiner ausgezeichnetſten Hochachtung.

H. Fürſt Pückler.

P. S. Daß dieſer Brief ganz confidentiell iſt, verſteht ſich wohl von ſelbſt. Jch ſchreibe an den Gentleman und Edelmann, nicht an den Geſchäftsmann.

16.

Pückler an Heinrich Heine.

Koblenz, 30. Dezember 1854.

Hierbei erhalten Sie die Antwort des Hrn. v. Cotta, nebſt meinen Brief an denſelben, ſowie den Auszug aus dem Jhrigen in Abſchrift, wie ich ihn gemildert beigelegt.

Jch habe nun das meinige gethan, und hoffe daß Cotta auch bald das ſeinige thun wird.

Gott, zu dem Sie eben ſo rührend als ergötzlich zurückgekehrt ſind — ſo daß Sie jetzt wie Ludwig der Vierzehnte ausrufen können: Dieu ne peut oublier ce que j'ai fait pour lui — der liebe Gott, ſage ich, möge dankbar alle Leiden von Jhnen nehmen, und ſeines neuen Dieners Körper wieder ſo kräftig und friſch machen, wie deſſen liebenswürdiger Geiſt es immer geblieben iſt. Adieu, und erfreuen Sie mich gelegentlich wieder mit ein paar freundlichen Zeilen, wenn Sie mit mir zufrieden ſind.

Ganz der Jhrige

H. Pückler.

17.

Pückler an Heinrich Heine.*)

Mein beſter Herr Heine!

Ich habe Ihnen ſchon ein paar Briefe geſchrieben, aber ſie nie abgeſchickt, weil ich ſie zu unbedeutend für Sie erachtete. Jetzt aber, wo das Schickſal Sie auf ein ſo hartes Krankenlager geworfen, und wo der nie verſiegende Genuß, den mir Ihre Schriften von jeher gewährten, in ein wahres Erſtaunen übergeht, wie im Romancero und Fauſt der unverſiegliche Humor und der ſo eigenthümlich komiſche und doch ſo tiefſchlagende Witz, den kein deutſcher Schriftſteller vor Ihnen beſeſſen (der aber freilich denen, die er trifft nicht ſehr commode erſcheinen mag) Ihrem heroiſchen Geiſte, ſelbſt bei den andauernſten, entmuthigendſten Leiden, immer in gleicher Friſche aus der Quelle ſprudelnd, zu Gebote ſteht — jetzt, ſage ich, darf ich vielleicht hoffen, daß der Ausdruck inniger Theilnahme und großer Bewunderung Ihnen nicht unangenehm ſein, und eine freundliche Aufnahme finden wird.

Wie herzlich habe ich, bei aller Wehmuth, über Ihre Romanzen lachen müſſen, wie anziehend war mir der poetiſche Schwung und die originelle Auffaſſung im Fauſt, und wie freute mich der Anhang in Proſa zum Romancero! Denn ſo entfernt ich Ihnen auch ſtehe, habe ich aus eigenem Denken doch viele Anſichten mit Ihnen gemein, und ſo iſt, was Sie in jenem Anhang über Gott, philoſophiſche Syſteme und Religionen ſagen, mir ganz aus der Seele geſchrieben. Auch ich finde im Pantheismus nur einen verſchämten Atheismus, wie Sie es ſo witzig ausdrücken, denn ein Gott ohne Perſönlichkeit iſt gewiß keiner, und verſchwimmt als Schattenbild in's Leere. Der Verſtand begreift ihn nicht, und das Herz kann ihn nicht lieben. Wenn wir Gott brauchen — und wer kann ihn entbehren! — müſſen wir ihn immer auf

---

*) **Anmerkung der Herausgeberin.** Dieſer Brief iſt ohne Datum, ſcheint aber dem Jahr 1854 anzugehören.

eine oder die andere Weiſe für uns vermenſchlichen, was auch bei allen Religionen der Fall iſt, indem Gott ſtets ſie als allmächtiger Zauberer mit dem Superlativ aller vollkommenſten menſchlichen Eigenſchaften, ja oft auch Leidenſchaften, ausgeſtattet, unſerer Anbetung hingeſtellt wird, früher in verſchiedene Individualitäten als Götter vertheilt, die von Moſes in Einem, zuſammengeſchmolzen und von Chriſtus, oder vielmehr von den Chriſten nach ihm, in eine wunderbare Dreieinheit abermals verwandelt wurden.

Wir ſehen indeß, daß ſelbſt ausgezeichnet begabte Menſchen an dergleichen Bilder mit vollſter Aufrichtigkeit geglaubt haben, und noch glauben. Ich habe mit dem heißeſten Durſt nach Wahrheit, nur als Kind mich ſolchem Glauben hingeben können, der ſpäter ſich endlich auch auf die Zahl drei der Glaubensartikel hat beſchränken müſſen.

Ich glaube nämlich: erſtens, daß ich ſelbſt exiſtire, zweitens, daß es eine erſte intelligente Urſache aller Dinge geben muß, alſo Gott, über deſſen Natur und Weſen, als für uns wohl denkbar, aber nicht begreiflich, ich aller weiteren Unterſuchung entſage, drittens endlich, daß es für uns ein Recht und Unrecht giebt, über welches jedoch nur das eigene Bewußtſein richten, und keine allgemein erſchöpfende Norm aufzuſtellen iſt. Zum Beiſpiel Sand's That — nach meiner Anſicht Narrheit, nach der der Obrigkeit Verbrechen, nach ſeiner eigenen gewiß Opfertod und Märtyrerthum für die Tugend.

Alle drei Anſichten ſind berechtigt, nach ihren reſpektiven Individualitäten, und haben hiernach ihre relative Wahrheit. Ich verwerfe nichts, was auf einer ſolchen Wahrheit beruht, alſo auch nicht den Glauben an irgend eine poſitive Religion, erſchiene ſie mir individuell auch noch ſo abſurd. Für mein Theil nehme ich mir das Beſte für mich aus allen heraus, als Lehre für Geiſt und Herz, ohne meine Vernunft gefangen zu nehmen, was ich nicht kann, wenn ich es ſelbſt wünſchte. Dann aber bilde ich mir gern, um meine Gedanken gewiſſermaßen zu verkörpern, ihnen eine lebendige Form zu geben, allerlei Hypotheſen, nicht Glaubensartikel mehr, aber mir zuſagende Vermuthungen. Zum Beiſpiel da ich überall in der Natur keinen Sprung, ſondern eine nirgends abbrechende Kette innigen Zuſammenhangs gewahre, ſo ſtelle ich mir vor, daß wir Menſchen allerdings, außer durch die uns ſichtlichen Naturgeſetze, noch ſpeziell durch eine höhere unſichtbare Macht beherrſcht und geführt werden, die ohne ſelbſt vollkommen, noch ohne Irrthum zu ſein, doch unſere Intelligenz weit überragt und mit viel höheren Schöpfungskräften begabt iſt, die jedoch auch nicht immer ſogleich ganz nach Wunſch gerathen mögen — wovon uns ſchon in der Menſchheit Poeſie und Kunſt in ihrem Schaffen etwas Analoges darbieten Denn iſt nicht die Schöpfungsgeſchichte unſerer Erde ganz ähnlich den Verſuchen eines Künſtlers, die mit genialen aber rohen Unformen beginnen, immer mehr ſich veredeln, bis ſie zuletzt im erkannten Ideal ihren Kulminationspunkt erreichen.

Ebenſo die Erde:

Zuerſt die Thier- und Pflanzen-Ungeheuer der Vorwelt, dann die veredelten Säugethiere, endlich der Menſch als Höchſtes, wobei noch ungewiß bleibt, ob wirklich dieſe Schöpfungskraft, die vielleicht dem Geiſt der Erde ſelbſt angehört, mit dem Menſchen ſchon ihr Höchſtes erreicht hat.

Ich geſtehe ganz naiv, daß ein ſolcher Vicegott, der auch nicht infaillibel iſt, mir näher ſteht, beſſer begreiflich iſt, und mir auch denkbar erſcheint, daß ein ſolcher ſich um uns Staubwürmer mit ſpezieller Sorge und Theilnahme, wie ein Vater um ſeine Kinder, bekümmern könne, als jener unfaßbare Gott des Alls, deſſen Weſen ergründen zu wollen an den Rand des Wahnſinns führt. So mag nach meiner Anſicht auch jeder andere Planet ſeinen eigenen Herrſchergeiſt beſitzen, die zuſammen wiederum ein Höherer aus der Sonne regiert, und dieſe Gradation vielleicht in's Unendliche fortgehen, wie ja nach allen Richtungen wir überall in der Natur dem Unendlichen nicht ohne einigen Schauder begegnen.

Gehe ich zu der andern großen Frage, die perſönliche Fortdauer, über, ſo kann ich nicht ſagen, daß ich an ſie glaube, d. h. davon als eine unumſtößliche Gewißheit überzeugt bin, aber ſie iſt mir wahrſcheinlich aus dem Gefühle, mit dem Alle ſie begehren, und weil man wohl annehmen darf, daß kein Hunger exiſtiren könnte, wenn es nicht etwas zu eſſen gäbe. Daß aber die Erinnerung an die vergangenen Zuſtände bleibt, möchte ich faſt bezweifeln, weil dieſe alle Friſche der neuen Exiſtenz hinwegnehmen müßte, und weil wir auch nichts von unſerem Leben vor der letzten Geburt wiſſen. Ob nicht im Fortleben vielleicht auch mehrere Individualitäten ſich in eine verſchmelzen, ja ob dies vielleicht nicht ſchon bei unſerer Menſchwerdung der Fall geweſen iſt, oder ob nicht gar der Menſch, d. h. die ganze Menſchheit, das eigentliche fortlebende Individuum iſt, wie das Waſſer, das in Dünſten aufſteigt, und wieder in Tropfen niederfällt, und wir daher nach dem Tode immer wieder als einzelne Perſonen in anderer Modifikation wieder im Menſchengeſchlecht auftauchen — qui en rabbe.

Ich überlaſſe dies alles in Ruhe dem lieben Gott, der, wie Frau von Varnhagen zu ſagen pflegte, es jedenfalls beſſer weiß, als wir.

Aber beim Himmel, ich werde gewahr, daß ich an Sie, verehrter Dichter, wie an einen Beichtvater ſchreibe, und in der That! ich hätte mehr Glauben an Sie, der vielleicht nur aus Verdruß die Wahrheit nirgends finden zu können, zum Spötter über alles geworden, als an irgend einen katholiſchen, proteſtantiſchen oder jüdiſchen Pfaffen, der von der Wahrheit ſagen kann, wie jener Wüſtling von der Liebe: Je ne fait pas l'amour, je l'achète tout fait.

H. B.

Briefe

von

Pückler an Lucie.

1817.

1.

Pückler an Lucie.

Donnerſtag um 11 Uhr früh.

Meine ſüße Schnucke!

Vor einer Viertelſtunde ſtand ich erſt, etwas unwohl, auf. Mein erſter Blick fiel auf Deinen Shwal, und es ward mir ſchon ganz weichlich und wehmüthig zu Muthe. — Jetzt kam mein Kammerdiener, um mir zu ſagen, que Mad. la Comtesse me priait de chercher moi même ma canne et mon chapeau, que j'avais laissé dans sa chambre. Mit gleichen Füßen ſprang ich aus dem Bett, und fand gleich an der verſchloſſenen Thüre mein Stöckchen mit lieblich duftendem Reſeda umwunden, und das kleine Paquet mit braunen Bonbons. Ach Schnucke! Du biſt geſchaffen, um durch Dein liebevolles Gemüth Alle auf ewig zu feſſeln, denen Du wohlwillſt. Niemand beſitzt die Grazie des Herzens, wenn ich mich ſo ausdrücken darf, in dem Grade wie Du — und nichts in der Welt, glaube mir, Schnucke, kann dieſem himmliſchen Reiz je gleichkommen! —

Kaum war ich etwas in meiner Toilette vorgeſchritten, ſo erhielt ich auch ſchon Deinen lieben Brief. Komme nur bald nach, guter Engel. Dies iſt mein ſehnlicher Wunſch. Es würde mir ſehr lieb ſein, wenn Du in der Kaleſche nach Berlin führeſt, und den Fourgon (wo Du Deine Sachen und alles, was wir von Lampen, Leuchtern u. ſ. w. repariren laſſen wollen, ſehr gut einpacken kannſt) mitbrächteſt, da ich beide Wagen in Berlin ändern laſſen will.

Ich muß ſchließen, und mich anziehen. Lebe wohl, meine Schnucke, und glaube, daß unſere Seelen nur eine ſind.

Der ehrliche Lou.

2

(Berlin.)
Um 12 Uhr Mittag.

Ich bin hier zu Martern beſtimmt. Der Zahnarzt kam heute, und erklärte nach Unterſuchung meines Zahnes, daß er ihn noch retten zu können glaubte, wenn er radikal mit Schwefelſäure ausgebrannt würde. Dieſe Pferdeoperation habe ich denn dreimal nacheinander ausſtehen müſſen, und ſo daran gelitten, daß ich ein heftiges Mundfieber habe.

Um 5 Uhr in meinem Bett.

Mir geht es erbärmlich hier. Für's erſte haben meine affreuſen Zahnſchmerzen noch nicht einen Augenblick aufgehört; und ich werde den Zahn nach allen Martern wahrſcheinlich doch noch ausnehmen laſſen müſſen. Aber eine doppelte Doſis derſelben, und dazu noch eine neue Migraine, habe ich einer Avantüre zu danken, die Du gewiß eine Thorheit ſchelten wirſt. Mit ſammt dem Mundfieber hatte ich nämlich, um mich mit Gewalt zu zerſtreuen, mich zu Pferde geſetzt, und war nach dem Thiergarten geritten, wo die Offiziere der Garniſon eine Jagd hielten. Graf Arnim ſtellte den Hirſch vor, andere die Jäger, Hunde u. ſ. w. Putbus und die Biel's begleiteten mich, und ich war ſo ſchwach, als wir ausritten, daß ich mich kaum auf dem Pferde halten konnte. Bald begegneten wir dem alten Blücher, Gneiſenau und allen Prinzen, nebſt einer Horde Offiziere. So kamen wir an den Kanal, und einige Offiziere thaten ſo, als wenn ſie hinüberſpringen wollten, ihre Pferde weigerten ſich aber.

Hier, dachte ich, darfſt du nicht zurückbleiben, und nahm meinen Anſatz. Es ging aber nicht glücklich. Mein Pferd ſprang zwar, aber zu kurz, und fiel mit mir bis an den Hals in's Waſſer, dann aber, am jenſeitigen Ufer ſprang es kräftig hinaus. Aergerlich über dieſes Mißlingen, verſuchte ich ſiebenmal herüber und hinüber denſelben Sprung, (der allerdings beinahe unmöglich war) immer mit demſelben forcirten Bade. Hierauf wollte Graf Arnim und einige andere Offiziere denſelben Sprung machen, fielen aber auch ſämmtlich hinein. Der alte Blücher war ſehr vergnügt über meine Efforts, und rief mir mehrere Bravo's zu, wollte mich auch gleich für die Kavallerie engagiren, wie aber meinem Fieber dieſe Parthie bekommen iſt, kannſt Du Dir denken. Demohngeachtet ſprang ich noch naß wie eine Katze über den großen Schlagbaum an der Faſaneriebrücke, und über das Staket beim Jäger glücklich, aber leider ohne ſo viele Zuſchauer als früher, galloppirte auch noch durch einen Sumpf, bekam aber dann mit einmal ſolche Stiche im Kopf, daß ich es nicht mehr aushalten konnte, und meine letzten Kräfte anwenden mußte, um zu Hauſe zu kommen, wo ich nun wieder auf dem Schmerzenslager liege, und mit Mühe meiner Schnucke dieſen Brief voll Unglückserzählungen ſchreibe. Uebrigens haben mich die Prinzen ſämmtlich ſehr freundſchaftlich und wie einen alten Bekannten empfangen. Auch Wittgenſtein hat mir heut früh während meiner Abweſenheit eine Viſite en personne gemacht, und mich zu einer Parthie Whiſt auf heut Abend eingeladen, wohin ich indeſſen nun nicht gehen kann. Adieu, ich kann nicht mehr, Berlin bringt mir diesmal gewiß Unglück, es fängt alles zu ſchief an, und die Schmerzen, die ich erdulden muß, ſind entſetzlich. Adieu.

Nachts 1 Uhr.

Die Migraine hat ſich gelegt, die rage de dents dauert aber noch immer fort, und bringt mich faſt zur Verzweiflung.

Verzeih mir nur meinen tollen Streich von heute. Dein Lou wird einmal nie ganz vernünftig, das wirſt Du nun hoffentlich ſchon wiſſen, aber lieben wird er Dich immer wie ſein Leben, nur mußt Du ihn nicht ſo ſehr ausſchmählen, wenn er ſich manchmal mehr als Huſarenlieutenant aufführt, als den Standesherrn von Muskau würdig repräſentirt. En vain on chasse le naturel, il revient toujours au gallop. Es geht Dir auch ſo, Schnucke, wenn Du wüthend wirſt. Gute Nacht.

Den 2. Mittag.

Heute, gute Schnucke, geht es etwas beſſer, und ich bin ſogleich ausgelaufen, und habe den Prinzen und großen Perſonagen Beſuche gemacht. Die Poſt geht heute, wie ich höre, und ich ſchicke daher ſogleich meinen Brief ab. Lebe wohl, meine einzige, gute Herzensſchnucke.

Dein treuer Lou.

3.

Pückler an Lucie.

Berlin, den 3. früh 11 Uhr.

Ich wünſchte, beſte Schnucke, daß ich den verdammten Kerl, den Lehndorf, nie mit Augen geſehen hätte. Nicht genug, daß ich die entſetzlichſte Marter ausgeſtanden habe, und einen Zahn doch heute herausnehmen laſſen muß, ſo hat mir die Schwefelſäure auch die Vorderzähne angegriffen, und ich kann drei davon, den Augenzahn mitgerechnet, gar nicht mehr anrühren ohne den heftigſten Schmerz, ſo daß ich ſie vielleicht auch verlieren kann. Geſchieht dies, ſo hat die Freude mit den ſchönen Zähnen mit einemmal ein Ende. — Wie melancholiſch mich dieſes Unglück macht, kann ich Dir gar nicht ſagen, gute Schnucke, komm nur bald her, um mich zu warten, denn ich bin ganz elend und ganz herunter. Geſtern ſchleppte ich mich auf einen Ball beim Herzog Karl von Mecklenburg, der ſehr glänzend war. Der König war ſchon da, weil ich zu ſpät kam, und tanzte gerade Polonaiſe vor der Thür vorbei, als ich hineintrat. Ich war etwas beſchämt, der Letzte geweſen zu ſein, und blieb nahe bei der Thür ſtehen. Der Herzog Karl kam aber an mich heran, ſowie die Polonaiſe vorbei war, und ſagte mir einiges Verbindliche. Ihm auf dem Fuße folgte der König, war ſehr gnädig, frug nach Dir, ob ich von Muskau käme, was ich bejahte, und kam endlich mit der Frage heraus, ob ich nicht in Carolath geweſen wäre, und was ſie da machten? Hierauf erwiederte ich, daß ich nicht wüßte, ob ich mich unterſtehen dürfte, den Auftrag auszurichten, den mir die Fürſtin gegeben hätte: ſie ihrem lieben König vielmals zu empfehlen. Darüber lachte er ſehr vergnügt, meinte aber, es wäre nicht hübſch, daß ſie ihm nicht Wort gehalten habe, in Poſen versprochen zu kommen, und dann vergebens auf ſich warten gelaſſen. Mit einemmal ſetzte er ganz ſchüchtern und halblaut hinzu: „Na, und was macht denn Fräulein Helmine?“ — Die arme Helmine, Ihre Majeſtät, ſagte ich, iſt immer ſehr leidend — (nach einer Pauſe) es muß wohl Nervenkrankheit ſein, da nichts ihr zu helfen ſcheint. — „Ach Gott, noch immer krank“, ſagte der König, und wandte ſich von mir. Einen kleinen Stachel muß ich ihm im Herzen zurückgelaſſen haben, denn er hat nur wenig mit Frau von Martens, (die en parenthèse wie ein Stubenmädchen ausſieht, und ſehr geringe Reize beſitzt) geſprochen, war überhaupt ſtill, blieb nicht zum Souper, und was ſich komiſch genug trifft, heut früh iſt die große Parade abgeſagt worden, die ſeit lange angeordnet war, und der König iſt krank.

Die Prinzen ſind fortdauernd ſehr artig mit mir, und wollen mich bereden eine neue Jagd zu arrangiren, und ſelbſt den Hirſch zu machen. Ich will es wohl thun, wenn meine Zähne beſſer werden. Uebrigens moquirt ſich Berlin etwas über meine Kanalaventüre, ich nehme aber die Parthie, ſelbſt die beſten Bonmots darüber zu machen. Auf dem Ball wollte der Herr von — ich kann auf ſeinen Namen nicht kommen, es iſt aber der privilegirte Witzling der Gardes du Corps, mich entrepreniren, nebſt noch einem Anderen, und frug mich, ob ich den Kopf erkältet hätte? Ach ja, ſagte ich, ich hatte Waſſer am Kopf und an den Füßen, je me trouvai entre deux eaux. Schnell eilten ſie von dannen.

Den 4 früh im Bette.

Ich habe wieder zwölf Stunden in den ſchrecklichſten Schmerzen zugebracht, und es iſt noch nicht ganz vorüber. Gleich nachdem ich geſtern Dir aufhörte zu ſchreiben, ließ ich Ruſt holen, der über die Operation mit der Schwefelſäure ſehr entrüſtet war, es für einen Unſinn ausgab, und fand, daß durch die außerordentlichen Schmerzen der Operation vier Zähne inflammirt wären. Dabei war mein ganzes Nervenſyſtem ſo erſchüttert, daß ich, ſeit der Operation, abwechſelnd ſtark, aber faſt immerwährend, einen nerveuſen Kopfſchmerz fühlte. Wie Ruſt weg war, und mir einiges verſchrieben hatte, wollte ich an die Luft, und ein Bischen ausreiten. Ich war aber noch nicht in den Thiergarten gekommen, als ich plötzlich ein Gefühl hatte, als wenn mich der Schlag rührte, und der Kopf auseinanderginge. Kaum konnte ich noch vom Pferde herabſteigen, um mich, an einen Baum gelehnt, etwas zu erholen, und mit unſäglicher Mühe ſchleppte ich mich nach Hauſe, wo ich bis in die Nacht auf einem Flecke gelegen habe, und ſo hideuſe Kopfſchmerzen gehabt, daß Ruſt eine Hirnentzündung fürchtete. Opium und Eſſigkräuterumſchläge, die immerwährend gewechſelt wurden, linderten am Ende gegen 10 Uhr Abends den Schmerz, worauf ſich aber früh wieder der Zahnſchmerz einſtellte, denn es ſcheint, daß ich hier keinen Augenblick ohne Leiden ſein kann. Wie ſehr ich ausgeſtanden, kannſt Du Dir denken, da ich geſtern Deinen Brief erhielt, und nicht im Stande ar, ihn eher als um Mitternacht zu erbrechen und zu leſen.

Du machſt Deine Geſchäfte ſehr gut; was den Zaun betrifft, ſo nimm Dich nur in Acht, daß, auf welche Art es ſei, die Sache radikal abgemacht werde, damit nicht neue Streitigkeiten darüber verfallen können. Erhöhe das Schußgeld, und thue überhaupt, was Dir gut dünkt. Wild ſchicke mir ja nicht mehr, denn die Rebhühner verfaulen hier.

Was Deine Abreiſe von Muskau betrifft, ſo wünſche ich zwar ſehnlich, daß Du bald kommſt, doch ſollſt Du nichts übereilen. Auf jeden Fall gehe ich ſelbſt mit Dir wieder zurück, da mir Berlin durch die Schmerzen, die ich hier leide, unerträglich iſt, ich auch an den hieſigen Vergnügen gar keinen Antheil nehme.

Mit Neumann und Seidel bitte ich gar nicht freundlich und überhaupt ſo wenig als möglich zu ſein.

Ich habe mit Fleiß die ennuyanten Geſchäfte erſt abgethan, um Dir nun herzlich und liebend zu danken für alle die zärtlichen und ſchönen Sachen, die Du Deinem Lou ſagſt, die er zwar, was das Lob betrifft, keineswegs verdient, aber gewiß mit ſo inniger Liebe aufnimmt, als die Quelle liebevoll iſt, aus der ſie entſpringen.

Nun ſei über meinen Zuſtand nicht etwa ängſtlich. Kein bleibender Schade iſt nicht geſchehen, und ſeit der geſtrigen Kriſe werde ich mit jeder Minute wohler, ſo daß ich heute noch glücklicherweiſe die Einladung beim Könige zu Tiſch annehmen kann. Unglücklicherweiſe aber hat mich auch der Prinz Auguſt heute gebeten, dem ich nun wieder abſagen muß. Adieu, mein ſüßes Leben, morgen mehr.

4.

Pückler an Lucie, in Berlin.

Dresden, Sonntag 9. Nov.

Heute früh um 10 Uhr habe ich Muskau verlaſſen, und Dank den Hardenbergern ſchon um 6 Uhr war ich hier, und ſtieg am Komödienhauſe ab, wo ein recht hübſches Stück gegeben wurde. Du ſiehſt alſo, daß die Reiſe nach Dresden, wenn man will, nur eine ausgedehnte Spazierfahrt zwiſchen Frühſtück und Mittagseſſen iſt.

Wittgenſtein iſt noch hier, da ich aber unter dem Namen eines Herrn von Gablenz einpaſſirt bin, ſo werde ich nicht zu ihm gehen, überhaupt auch nur ſo lange hier verweilen, als der Auktion wegen nöthig iſt, das heißt Montag und Dienſtag. Ich habe bereits durch Simon für 2 Friedrichsd'or eine Emplette für Dich gemacht, die Dich gewiß freuen wird, eine große Seltenheit im untadelhafteſten Stande Mittwoch will ich nach Hubertsburg, um mir die dortigen Jagdeinrichtungen und Hundeſtälle zu beſehen, dann nach Deſſau, und über Wittenberg wieder zurück. Heute über acht Tage bin ich wieder in Muskau.

Der Tod der Prinzeſſin Charlotte von England hat mich frappirt. De quoi se melait-elle, qui aimait les femmes, de devenir mère? Der arme Prinz von Koburg hat die Freudenausſicht auf den engliſchen Thron nicht lange gehabt! Eine Nachricht des franzöſiſchen Geſandten meldet, wie Simon ſagt, auch den Tod Napoleons, mais je n'en crois rien.

Ich logire diesmal in der Stadt Naumburg, wo alles äußerſt reinlich und gut, ganz der Gegenſatz unſeres letzten Gaſthofs iſt. Zwar logire ich, wegen Mangel an Platz, im dritten Stock, bin aber doch ſehr zufrieden.

Adieu.

H. P. M.

5.

Pückler an Lucie, in Berlin.

(Dresden) Mittwoch früh.

Im Theater ſah ich geſtern zum erſtenmal die „Ahnfrau", ein Stück, deſſen Verfaſſer viel Talent verräth, und das beſonders durch Mad. Schirmer vortrefflich dargeſtellt wurde. Heute iſt in der italiäniſchen Oper Il Barbiere di Seviglia, mit der neuen Muſik von Morlacchi, weshalb ich heute noch hier bleibe. Die Deſſauer Reiſe werde ich wohl wieder aufgeben, da ſie mich auf zu lange entfernt, und auch das zum Kauf für die Hunde beſtimmte Geld bereits zu dem bewußten, oder vielmehr Dir unbewußten Anderen verwendet worden iſt, und ich, wie Dir ſehr bewußt iſt, ein zu guter Wirth bin, um eine beſtimmte Summe zu verdoppeln.

Ich bin äußerſt begierig auf Briefe von Dir, und dies iſt eigentlich der Hauptgrund, warum ich morgen ſchon über Moritzburg meine Rückreiſe antreten werde.

Mittags.

Eben komme ich von dem berühmten Gelehrten Herrn Hofrath Böttiсher, dem ich einen Beſuch gemacht habe, um ihn kennen zu lernen. Er iſt ein ſehr intereſſanter Mann, und iſt ſehr gut zu einem künftigen Mitglied der in Muskau zu verſammelnden Geſellſchaft zu gebrauchen. Für ein gut Wort ſchreibt er flugs einen Artikel über Muskau. Dann habe ich mir die neue Reitbahn angeſehen, um Ideen zu der meinigen zu ſammeln. Auch fand ich etwas ſehr Brauchbares, nämlich eine äußerſt ingenieuſe Vorrichtung zum Ringſtechen beim Carouſſelreiten, die ich gewiß mit der Zeit nachahmen werde. Leider wird es freilich bis dahin noch eine gute Weile haben!

Donnerſtag früh.

Es iſt eine auffallende Sache für mich, wie wohl ich mich ſtets abweſend von Muskau befinde, wenn ich auch keineswegs Diät lebe, wie zum Beiſpiel hier, wo ich mich jeden Abend nach einem ſehr ſtarken Diner immediat zu Bette lege. Ich kann bald nicht mehr zweifeln, daß die Urſache, welche mich in Muskau krank macht, einzig und allein der Aerger und die viele Agitation iſt, der ich dort nicht entgehen kann, während auf der Reiſe meine Tage ſo ruhig und ſanft wie ein Frühlingstag vergehen. Nie fällt es mir ein, ſo geſtrenger Herr ich auch in Muskau bin, hier meinen Jäger zu ſchmählen, und macht er ein Verſehen, ſo bemerke ich es kaum, mit aller Welt bin ich zufrieden, und die größte Kleinigkeit amüſirt und freut mich.

In der Auktion, die noch fortgeht, habe ich geſtern mehreres erſtanden. Da die Poſt heut Mittag abgeht, ſo empfehle ich mich Dir. Meine Treue, hoffe ich, wirſt Du loben. Addio.

H. P. M.

Bei einer Wiederdurchleſung meines Briefes muß ich lachen über die außerordentliche Vertraulichkeit, mit der ich Dir ſchreibe. Verzeih, wenn es Dich, wie billig, langweilt.

6.

Pückler an Lucie, in Carolath.

Muskau, den 24. November 1817.

Diesmal iſt mir meine Reiſe außerordentlich bekommen. Magendrücken, Melancholie, alles hat ſich ganz empfohlen. Wie leid muß es mir nun thun zu leſen, daß Du Dich nicht wohl befindeſt! Dies iſt das einzige in Deinem lieben Brief, womit ich nicht zufrieden bin. Hoffentlich iſt jetzt alles beſſer, ich vermuthe Du biſt in Carolath, da ich ſeit dem 15. d. keine weitere Nachricht von Dir erhalten habe.

Meinen herzlichſten Dank für Dein Betragen als Agent, gewiß bin ich überzeugt, daß ich nie einen beſſeren und geſchickteren finden kann.

Mit der Parforcejagd wird es wohl nichts werden, beſonders da meine Reiſe nach Deſſau wieder verunglückt iſt, ich bin nämlich nicht weiter als bis Dresden gekommen. Wie das letztemal regnete es faſt unaufhörlich in Dresden. Der erſte Sonnenblick erwartete mich in Muskau. Dort fand ich aber keine große Freude, denn die Arbeiter waren wie gewöhnlich unausſprechlich faul geweſen. Ich ſalvire mich im voraus, und bin unſchuldig, wenn nichts bei Deiner Ankunft fertig iſt. Man hat bloß für Dich gearbeitet, oder vielmehr gefaullenzt. Es iſt aber mit den Menſchen nichts anzufangen. —

Du haſt Unrecht Dich darüber zu beklagen, daß die Menſchen nur durch Intereſſe zum Handeln bewegt werden. Das iſt ja etwas ganz altes, und die Politik beſteht nur darin es ſo einzurichten, oder ihnen glauben zu machen, ihr Intereſſe ſei mit im Spiel, wenn ſie das unſrige befördern, nicht aber das Intereſſe des Nutzens, ſondern hauptſächlich der Leidenſchaften, Eitelkeit, Liebe, Haß u. ſ. w. Sei geſcheut, Schnucke, und moraliſire nicht.

Daß Dein Vater bezweifelt, daß Dein Glück daure, iſt zwar nicht groß, aber menſchlich. Wenn uns die Welt kennte, wie wir uns kennen, ſo würde ſie nicht zweifeln, daß wir ewig Freunde bleiben müſſen.

Das gewiſſe Projekt und Deinen Vater betreffend, bleibe ich der Meinung Wittgenſtein's, doch magſt Du an Ort und Stelle das beſſer beurtheilen.

Wegen der Eiferſucht beruhige Dich. Ich bin ſeit Deiner Abweſenheit Dir treu geblieben.

Es iſt mir nicht lieb, daß Du ſagſt, Dehn ſei ſo ſehr mit der Beaumonde faufilirt, daß Du ihn nicht ſiehſt. Faufilire Dich doch ſelbſt mit der Beaumonde, und mache alle Frais, die zu imaginiren ſind, für Dehn. Il est notre salut. Je crois, que nous n'avons que lui pour nous.

Tout le reste nous envie, nous déteste, ou nous est indifférent.

– Die Anekdote von des Prinz Auguſt Jagd iſt gut, und die Moral nicht zu verwerfen, wie Du ſehr richtig bemerkſt.

Ein Engländer mit Namen Dalrymple, Neffe des Lord Stair und deſſen Erbe, ein kleiner Fat und Filou, aber von guter Geſellſchaft, wird im Anfang Dezembers herkommen. Lade doch noch jemand ein, ſonſt müſſen wir die heute angekommenen Trüffeln, Grosseilles de Bar u. ſ. w. allein mit Dehn verzehren. Bedenke, daß Du meine Stuben wieder zu Fremdenſtuben einrichten kannſt, vor der Hand alſo es an Platz nicht fehlt. Zu Anfang Dezember iſt auch die große Jagd, wo das Wildprett in den Thiergarten getrieben wird. Die Komödie haben wir Dir auch noch aufgehoben.

Die Faulheit der Maurer iſt völlig unglaublich. Anſtatt beſſer zu werden, wird ſie immer ärger, und ein Architekt nebſt einer Kolonie Maurer und Zimmerleute aus dem Reich iſt uns ganz unentbehrlich, wenn wir fortfahren wollen zu bauen.

Adieu, ich umarme Dich zärtlichſt.

Den 25. früh.

Eben erhalte ich Deine kurze Epiſtel aus Vorwürfen und einer Pferdebeſtellung zuſammengeſetzt. Was mich am meiſten daran freut, iſt daß Du wohl biſt. Vergiß Glogau nicht. Es iſt wichtig, ſollten auch die Pferde einige Tage in Burau auf Dich warten müſſen. Sans adieu, auf baldiges Wiederſehen.

Dein treuer Lou.

Viel Grüße an Adelheid und die liebliche Kleine, welche doch nun hoffentlich herkommt, damit ich alle Morgen ſtatt dem Bilde den bewußten Kuß auf die Roſenlippen des Originals küſſen kann.

1818.

1.

Pückler an Lucie.

Sonntag früh.

Süße, gute Schnucke, Dein lieber Brief hat bei mir alles wieder in's Gleis geſetzt. Es bleibt mir wie ein pſychologiſches Räthſel, über deſſen Entzifferung ich noch nicht im Reinen bin, wie Dein Brief einen ſolchen Eindruck auf mich gemacht hat, daß ich faſt davon verwirrt wurde. Ich ſchwöre Dir, daß mein Blut ordentlich zu ſieden anfing, und Dein und ihr Bild zu einem Ideal in mir zuſammenfloß, zu welchem auf dieſer Welt nie eine Wirklichkeit ſich geſellen kann, da weder Helmine noch Du, meine gute Schnucke, noch irgend Eine an Körper und Geiſtesreiz dies phantaſtiſche Bild erreichen können.

Uebrigens ſchwöre ich Dir, daß ich mich auch jetzt wieder feſt überzeugt habe, daß ich nichts auf der Welt mehr liebe als Dich, und ehe noch Dein Brief ankam, war das Rad ſchon ziemlich von ſelbſt abgelaufen, doch iſt es ganz Deine Art, den Ausdruck des Zertrümmerns herauszuheben, den ich ſo abſichtlos nur in der Verfolgung des Beiſpiels geſchrieben habe, und der gewiß nichts weiter bedeuten ſollte, als daß ich in dem Augenblick, als ich jenen Brief ſchrieb, durchaus jeden Widerſtand bei Seite geſchoben haben würde, ohne jedoch im mindeſtens deshalb auf Dich erbittert worden zu ſein, denn wenn man recht entſchloſſen iſt, hat man nur das Ziel unverwandt im Auge, und alles andere reizt in dem Augenblick nicht mehr. Uebrigens, gute Schnucke, danke ich Dir innig für Deine Güte — Du haſt in jeder Hinſicht wohl daran gethan, denn das vorher Erörterte hätte mir beſtimmt einen ewig ſchmerzenden Stachel im Herzen gelaſſen, ſo werde ich wie mit einem Trunk aus Lethe's wohlthuender Quelle die Reiſe mit Dir antreten.

Ich habe mit Fleiß von Deiner Krankheit noch nichts geſagt, um Dir erſt mein Herz ganz aufzuſchließen, was Dir, gute, liebe Schnucke, doch das nächſte iſt, meinem Herzen trauſt Du aber auch zu, daß dieſe Nachricht Deines wiederholten Unwohlſeins gewiß von allem, was Dein Brief enthält, den ſtärkſten Eindruck auf mich gemacht hat.

Ach Gott, meine arme Schnucke, es fällt mir nun recht ſchwer auf's Herz, daß Du meinen phantaſtiſchen Brief gerade in ſolcher Zeit erhalten mußteſt, wo ich Dich froh und heiter glaubte. Schone nur Deine Geſundheit, alles andere was uns ſo bewegt, und auf dem Lebensmeer ſo ſtürmiſch umhertreibt, ſind nur ſelbſtgeſchaffene Mächte, ſchone Dich für mich, denn Dein Lou wird keine frohe Stunde mehr haben, wenn er ſie nicht mehr mit Dir theilen kann. — Meine Helminomanie iſt eine pſychologiſche Merkwürdigkeit. —

Adieu, meine Schnucke, empfange mich liebevoll, ich küſſe die ſchönen Hände.

2.

Pückler an Lucie.

Willſt Du, gute Schnucke, mich vor Unruhe und vielleicht tiefſtem Weh bewahren, ſo laß mich Helminen vor ihrer Heirath noch einmal einige Wochen frei und ungeſtört ſehen. In der letzten Zeit habe ich ſie um Deinetwillen, das heißt, aus Liebe zu Dir, wirklich ſehr hart behandelt. Dieſen

Eindruck der Härte und Unliebenswürdigkeit von meiner Seite möchte ich gern verwiſchen, mein gutes Herz, und meine Eitelkeit wünſchen beide qu'elle puisse dans les bras d'un autre au moins regretter de temps en temps son ancien et son premier ami. Bin ich deſſen gewiß, ſo werde ich mich über den Verluſt gänzlich tröſten, ſonſt aber, fühle ich, geht es nicht ohne viel Kummer und Schmerz.

Bring ſie, gute, beſte Schnucke, nach Teplitz, oder ſpäter gewiß nach Muskau. Ich beſchwöre Dich darum.

3.

Pückler an Lucie.

Teplitz, Donnerstag Abend.

Bis jetzt bin ich noch nicht weiter, als in den hieſigen Schloßgarten gekommen, der ſehr ſchön iſt, denn obgleich ſeine Anlage nicht grade ausgezeichnet geſchmackvoll genannt werden kann, ſo iſt ſie doch nicht übel, die Hauptſache aber iſt ein vortrefflicher Boden, ein ganz ohne Sorgfalt doch ſchöner Raſen, und viele hundert der ſchönſten uralten ungeheuren Bäume, die ich je ſah, beſonders einige in ihrer Art einzige Weiden, auch viele ſeltene hohe Linden und Eichen. Ich weiß nicht, ob Du Teplitz kennſt, da Du mir nie davon erzählt, glaube ich nicht. Von der Geſellſchaft ſprach ich noch Niemanden. Der größte Theil der Badegäſte iſt auch ſchon fort. Morgen will ich dem Herzog Albert von Sachſen-Teſchen aufwarten, um ihm einen Gruß von Bianca zu bringen, die er anbetet, und mich auch dem Fürſten Clary vorſtellen laſſen, um doch einige Unterhaltung zu erlangen. Auch einem Grafen Pückler von Tannhauſen, der mit ſeiner Frau hier iſt, denke ich einen Beſuch zu; Frau von Maltitz werde ich aber, wenn ich mein Herz bezwingen kann, unbeſucht laſſen. Geſtern war ich eine halbe Stunde im Theater, ein widerliches, ſchmutziges Loch, und eine Geſellſchaft, wie mir nie etwas Schlechteres vorkam. Den fürſtlichen Stall beſah ich ebenfalls; er war in keiner Art dem Muskauer zu vergleichen. Dagegen iſt Schloß und Garten ſchöner, beide aber werden in zwanzig Jahren, wenn wir leben bleiben, in Muskau auch ſchöner ſein. Die Stadtmuſikanten, die recht gut ſind, brachten eben einem vornehmen Reiſenden auf der Straße ein Ständchen, ich rief den Kellner, und laſſe mir nun für drei Gulden, während ich an die Schnucke ſchreibe, auch eines bringen.

Ehe Helmine heirathet, muß ich ſie noch einmal ſehen, am liebſten in Muskau, aber natürlich ohne ihren Polaken, der mir doch ein wenig durch den Kopf geht. Nimm's nicht übel, gute Schnucke, ich bin durch Dich ſo häuslich geworden, daß ich vergebens die Flatterhaftigkeit meiner Jugend zurückrufe, und erſtaune die Beſtändigkeit eines wahren Philiſters an mir wahrzunehmen.

Dein treueſter Lou.

4.

Pückler an Lucie.

Teplitz, den 21.

Mein Logis habe ich verändert, und jetzt ſo viel Zimmer, daß wenn Du kommſt, für Dich und Madeline, auch für Helmine Platz iſt, wenn Du letztere mitbringſt, doch thue hierin ja nur das, was Dir ſelber gut dünkt, liebſte Schnucke, denn nur noch einige Wochen ungeſtört ſie zu ſehen wünſche ich, wo, iſt mir gleich. Nur, wenn es wegen des neuen Bräutigams in Muskau nicht gehen ſollte, ſchlug ich Teplitz vor. Sei nur vor allem ſelbſt vergnügt, geſund und froh, das iſt mir doch die Hauptſache, meine gute, treue Schnucke.

Nachmittags.

Um 1 Uhr habe ich mich dem alten Großherzog von Sachſen-Teſchen vorſtellen laſſen, der ein merkwürdiger achtzigjähriger Greis iſt, ſo heiter und lebensfroh noch immer, wie nicht viel junge Leute. Nach der Bianca erkundigte er ſich emſig, und hörte auch verſchiedene Pferdehiſtorien, die ich ihm auftiſchte, mit Vergnügen an.

5.

Pückler an Lucie.

Den 22.

Geſtern Abend habe ich meinen Beſuch bei Fürſt Clary gemacht. Die Frau vom Hauſe hat mir am meiſten gefallen; ſie ſieht vornehm in allen ihren Manieren aus. Das Ganze hat kein übles Anſehen, nur die Tracht der Bedienten iſt ſchäbig. Ich fand viel Geſellſchaft dort, polniſche und engliſche Damen, die von Karlsbad kamen, und Prinz Biron.

Wenn Du herkommſt müſſen wir eine Exkurſion nach der Herrſchaft Ratiborſchütz machen, die der Herzogin von Sagan gehört. Dort iſt in dieſem Augenblick ein engliſcher Gartenanleger, den ſie von London hat kommen laſſen, um ihren Park zu vergrößern, der ſchon jetzt wundervoll ſchön ſein ſoll. Wahrſcheinlich wirſt Du dort zum erſtenmal etwas in wahrhaft engliſchem Geſchmack Angelegtes ſehen, und ich bin im voraus auf Dein Urtheil begierig. Vielleicht kann man den Mann auch bewegen bei der Rückkehr für ein Billiges uns in Muskau zu beſuchen, welches mich ſehr beruhigen würde, da ich mir doch nicht verbergen kann, daß vieles in meinen Anlagen noch ſehr ſteif und ſchülerhaft iſt. —. Laß uns nur bei den Anlagen feſt an dem Grundſatze hängen, wenig aber Vortreffliches herzuſtellen, und nicht zu platiren, ſonſt werden wir nur immer halben nie ganzen Genuß finden. Wenigſtens geht es mir ſo, und iſt es eine Schwäche, ſo mußt Du Mitleid mit derſelben haben, denn ich werde ſie doch nie ablegen können.

6.

Pückler an Lucie.

Den 1. März.

Du haſt mich durch Deinen Brief ganz außer mir gebracht. Ich habe wahrlich mit der größten Aufopferung Deinetwillen der Reiſe nach Carolath entſagt, und nun lädſt Du mich ſelbſt dazu ein, da es zu ſpät iſt! Helmine wohnte mit Dir zuſammen, wie gut wäre es da gegangen ſie noch einmal zu ſehen! Ich kenne mich gar nicht mehr, und ſchwöre Dir durch dieſe gewaltſame Trennung, dann wieder durch die Betrachtung, daß ſie unnöthig war, und gerade zu der Zeit, wo Helmine eigentlich erſt mir gut zu werden anfing — es iſt unerträglich, und wahrlich, alles dies. Dein Brief, macht mich hundertmal verliebter als ich es je war. Ich habe ein ſolches Gefühl, daß es mir jetzt ganz unmöglich iſt Deutſchland zu verlaſſen, ohne Helmine noch einmal geſehen zu haben. Ich kenne mich, wenn Du einen immerwährenden Stachel in meinem Herzen zurücklaſſen willſt, und mich immerwährend übel gelaunt ſehen, ſo ſchlage es mir ab. Ohne Deinen Brief wäre es nicht nöthig geweſen, ich hätte mir ohne viele Mühe eine raison gemacht. Jetzt haſt Du aber mit einer wahren Kunſt alles ſo in mir aufgeregt, daß ich beim Himmel Helmine noch einmal ſehen muß, wenn ich ſoll die Geiſtesruhe erlangen, die zur glücklichen Fortſetzung unſerer Reiſe nöthig iſt. Ich beſchwöre Dich alſo, ſie nach Dresden mitzunehmen, oder noch länger in Carolath zu bleiben, und mich hinkommen zu laſſen. Nur eine Nacht oder Tag-laß mich noch mit ihr allein ſein, mehr verlange ich wahrhaftig nicht, aber einen Ruhepunkt muß das aufgeregte Meer meiner Gefühle finden, wenn es nicht immerfort ſtürmen ſoll. Ich habe in meinem Leben keinen Brief erhalten, der mich ſo gewaltſam aufgeregt hätte als der Deinige, und meine Eiferſucht erregſt Du auch noch mit dem albernen Muſikus!

Ich weiß nicht ob Du mich wirklich kennſt, aber das glaube mir — nach allem dieſem muß ich Helmine noch einmal ſehen. Mit der größten Kunſt haſt Du ſelbſt ihr die Wichtigkeit gegeben, die ſie früher nicht für mich hatte. Es wird auch wieder vorübergehen, aber die Wirklichkeit kann jetzt nur meine entflammte Einbildungskraft heilen. Vor allem ſtimme nicht etwa Helmine gegen mich, etwa durch das Zeigen dieſes Briefes. Wie die Sachen jetzt ſtehen würde grade Widerſtand oder Gleichgültigkeit von ihrer Seite mich noch viel verwirrter machen. Haſt Du im menſchlichen Herzen geleſen, ſo wirſt Du mir jetzt keine Schwierigkeit entgegenſetzen. Laß das Rad von ſelbſt ablaufen, und es bleibt ruhig ſtehen. Greife mit der Hand ein, und es zertrümmert jeden Widerſtand.

In meiner Imagination iſt jetzt, ich möchte ſagen, Helminens Reiz mit Deiner Seele und Deinem Geiſt verſchmolzen, wunderbar durch jenen Brief, und nun kannſt Du denken, warum er mich ſo verändert hat, alſo beſchwöre ich Dich noch einmal mich durch die Wirklichkeit noch einmal beides ſondern zu laſſen, dann weißt Du wohl, wohin bei mir die Waage ſinken muß. Du haſt es in Deiner Hand mich mehr noch zu gewinnen als jemals. Verſäume es nicht um unſer beider Ruhe willen.

Dein ruheloſer Lou.

Schicke mir einen Boten mit Deiner Antwort, ich erwarte ſie mit der größten Ungeduld.

7.

Pückler an Lucie.

(Berlin.)

Den Tag Deiner Abreiſe, um 8 Uhr früh.

Meine gute, ſüße, liebe Schnucke, kaum biſt Du fort, und ſchon fühle ich tiefer als Du glaubſt, meinen herben Verluſt. Ich bin nicht wieder eingeſchlafen, und hörte faſt jedes Wort, das Du noch in Deiner Stube ſprachſt. Mit einer Art Freude ſagte ich mir: „Sie iſt noch da“. Oft wollte ich aufſtehen, und Dich bis an den Wagen begleiten; dann hielt mich immer der Gedanke zurück, Dir und mir das Herz nicht noch ſchwerer zu machen. Wie ich aber endlich den Lärm der Pferde und des hinausrollenden Wagens hörte, und wie er ſich immer ſchwächer in der Ferne verlor — da war mir zu Muthe, als ſchnitte mir jemand durch's Herz. — Aller angewandten Mühe ungeachtet konnte ich nicht wieder einſchlafen bis ungefähr gegen 7 Uhr, wo ich noch ein wenig unruhig ſchlummerte, in dem Schlummer aber von einer der ſchönſten Muſiken träumte, die mein Ohr je vernommen hat, welches ich für ein ſehr gutes Zeichen annehme. Beim Erwachen fielen meine Augen ſogleich auf den kleinen herzigen Blumenſtrauß, den Du zarte, liebevolle Seele auf meinem Tiſche zurückgelaſſen haſt, und da kam mir das Weinen nahe; jetzt eben aber, als ich Blumenſtrauß ſchrieb und das Sandſchächtelchen aufmachte, um die vollgeſchriebene Seite zu beſtreuen, fiel bei dem Anblick der kleinen Schnucke das erſte Thränchen auf's Papier. Aus dem rechten Auge kam's, und ſieht jetzt oben mit einem Zirkel umgeben, wie Mondſchein auf meinen Brief herunter. Schnuckchen habe ich eben daraufgeſtellt, und zu verſchiedenenmalen die Thräne küſſen laſſen, und das kleine Ding dann ſelber herzlich geküßt. Noch weiß ich nicht, welchen Platz ich ihm zur beſtimmten Reſidenz anweiſen werde. Vor der Hand verberge ich es wieder in Silber und Roſa.

Um 11 Uhr.

Arme Schnucke, was haſt Du für ſchlechtes Wetter! Es regnet in einem fort, ſo daß ich noch nicht habe ausgehen können, um meine Geſchäfte zu machen. Eben ſchickt mir Rothſchild wirklich einen Kredit auf 50,000 Fr. ohne Dehn's Wiſſen. Ich werde aber keinen Gebrauch davon machen, als bloß zur Parade. Ein Pariſer Friſeur hat heute meine Haare ſo ſchön geſchnitten, daß ich um 10 Jahre jünger und ſo hübſch ausſehe, daß es mir leid thut mich nicht von Dir bewundern laſſen zu können. Mit dem größten Schrecken ſehe ich eben, gute Schnucke, daß man vergeſſen hat, Dir die Flaſche Champagner einzupacken. Es thut mir herzlich leid, nun werde ich ſie auf Deine Geſundheit austrinken!

Um 2½ Uhr.

Trotz Regen und Wetter bin ich endlich ausgegangen, um meine Kommiſſionen vollends zu machen. Dann habe ich meine Papageien beſucht, die ſich bei dem Liebhaber Glaſermeiſter ſehr wohl befinden, und beide immerwährend ſprechen. Sie ſind ſehr zahm und nicht mehr ſo ruppicht als zuvor. Von hier ging ich zur Goltz, die mich über meine Wittwerſchaft plaiſantirte, und nicht ganz à son aise war, als ich ſo zärtlich von Dir ſprach, wie Du es verdienſt. Sie hat mich zu Tiſch gebeten, und ich habe es, um den Leuten mehr Zeit zum Packen zu laſſen, angenommen. Dabei habe ich ihr weiß gemacht, daß ich in vier Wochen mit einem franzöſiſchen Koch hieher zurückkäme, und während zwei Monaten ein großes Haus machen würde, worauf Auguſtine mir die zärtlichſten Blicke zuwarf, und die beiden alten Goltz ſehr freundlich ſchmunzelten. Mit Dehn, welchen ich nachher beſuchte, wurde Dein Lob geſungen, wobei er mir umſtändlich erzählte, warum Du Schnucke heißt. Dein Stammbaum iſt nämlich wie ich hörte:

Lucie
Luzige, Ziege
Schnucke

Reichsgräfin von Pückler-Muskau, geborene ordinaire Fräulein von Hardenberg, jetzt aber Standesherrin und Gemahlin des Erlauchten

Lou.

1½ Uhr vorbei.

Post scriptum. Ich komme eben vom Diner der Goltz, wo die Unterhaltung beſſer war wie das Eſſen, und möchte Dir noch allerlei erzählen, wenn die Poſt nicht präciſe um 5 Uhr wegginge, und ich wünſche, daß dieſer Brief mit Dir zugleich reiſt, und mit Dir zugleich in Dresden ankömmt. Ich küſſe Dich tauſendmal, morgen ein Mehreres.

Dein treuer, Dich ſehr liebender
Hermann.

8.

Pückler an Lucie.

Naſſau, den 8. früh 8 Uhr. (1818)

Es braucht Dich nicht zu reuen, liebe Schnucke, den Stein'ſchen Thurm nicht geſehen zu haben. Es iſt ein Gemengſel, das nicht einmal zu einer Gartenſpielerei tauglich ſein würde. Von bunten Gläſern iſt bis jetzt ſehr wenig da, und dieſes Wenige nicht außerordentlich. In der Bibliothek ſind einige ſchöne altdeutſche Portraits von Karl dem Fünften, Luther, Herzog Alba u. ſ. w., neben denen ſich Gneiſenau und Scharnhorſt eben nicht zum Beſten ausnehmen. Die Gegend um Naſſau finde ich weit intereſſanter, als dieſes ſeinſollende deutſche Denkmal; leider erlaubt das ſchlechte Wetter ſie nur wenig zu genießen. Der Weg iſt ſehr ſchlecht, und ich bin dieſe Nacht mehreremale nahe daran geweſen, umgeworfen zu werden. Ich habe viel und mit Sehnſucht Deiner gedacht, und als ich einmal recht betrübt aufblickte, leuchtete mir der Abendſtern allein aus zerriſſenen Wolken ſo hell und blendend entgegen, daß ich Deiner Weiſung gedachte, und mich überzeugt hielt, Du ſeieſt in dieſem Augenblicke auch innig und lebhaft mit Deinem armen Freunde beſchäftigt.

Andernach, um 4 Uhr Nachmittag.

Du ſiehſt, daß ich mich nicht länger in Koblenz aufgehalten habe, als nöthig war. Es iſt mir lieb über die Bäder gereiſt zu ſein, wegen der mitunter ſehr ſchönen Gegend, jedoch möchte ich es nicht wiederholen, da der Weg abſcheulich iſt, beſonders von Ems nach Koblenz, wo auch leider eine Federlage an meinem Wagen brach, ſo daß ich nicht weiß, ob ich ihn ohne Reparatur bis Aachen bringen werde. Ich verſichere Dir, gute Schnucke, daß ich mich ohne Dich gar nicht wohl befinde, und ſehr froh bin meinen Mißmuth durch die anziehende Lecture der d'Epinay zu zerſtreuen, in der ich faſt den ganzen Tag geleſen habe. Je sors de mon diner, qui était excellent. Das einzige Ueberflüſſige bei dem Diner war die Wirthin, die ſich neben mir etablirte, und mir die ganze Zeit ihre ungebetene Unterhaltung ſchenkte, ja ſogar zuletzt mich zwang, einige von ihrer ſchmutzigen Hand geſchälte Nüſſe zu eſſen. Wie ſchwebte mir da Deine ſchöne, kleine, weiße Hand vor, und wie bedauerte ich, ſie ſo weit, ſo weit zu wiſſen! Trennung iſt ſchon wegen ihrer Unabänderlichkeit eine Sache, die zur Verzweiflung bringen könnte! Die gute Frau erzählte mir, ihr Schwiegervater ſei Président du Pöpel und membre lislatif geweſen; am Ende bat ſie für ihn um Verwendung beim Staatskanzler, die ich ihr auch huldreich verſicherte, und ſie fortſchickte, um Dir, bevor ich wieder einſteige, noch dieſe paar Worte zu ſchreiben. Adieu.

Aachen, den 9. um 2 Uhr Nachmittag.

Du ſiehſt, daß ich mich unterwegs gelangweilt habe, denn ich bin immerfort gereiſt, ohne mich aufzuhalten. In Köln hatte ich einen Kolliſionsfall, und weiß nicht, ob ich Dir werde recht gehandelt haben. Ich kam nämlich dort mitten in der Nacht um ½4 Uhr bei gießendem Regen an, und erfuhr erſt, als die Poſtpferde ſchon angeſpannt waren, und ich eben abfahren wollte, daß Dein Vater da ſei. Mein erſter Befehl war, nach ſeinem Gaſthof zu fahren, und mein Plan, dort den Reſt der Nacht zu verweilen, und ihn früh zu ſprechen. Als ich aber dort kein Kämmerchen Platz mehr vorfand, ſo änderte ich meine Gedanken, und ließ ihm nebſt vielen Empfehlungen einen Brief zurück, den Goltz mir zur ſchleunigſten Beſtellung mitgegeben hatte. Den Deinigen behielt ich aber, weil es beſſer iſt, ihm dieſen in Aachen zu geben, damit er den Kongreß über in friſcherem Andenken bei ihm bleibt. Ich glaube dadurch, daß ich nicht blieb, ſondern meine Reiſe fortſetzte, uns beiden eine gêne erſpart zu haben, und ihm zugleich ad oculos demonſtrirt, daß ich nichts mehr zu ſuchen habe, et que je puis me passer de lui.

Mit der Epinay bin ich bald fertig. Je mehr ſich ihr Karakter vor mir entwickelt, je mehr finde ich ſie in vielen Stücken meiner Schnucke ähnlich. Sehr intereſſirt hat mich die Stelle über Freundſchaft. Rouſſeau's Definition iſt brillant, aber eigentlich ſeicht; Frau von Epinay kommt wohl der Sache viel näher, wenn ſie ſagt: que les fondements nécessaires de l'amitié sont l'indulgence et la confiance; mais elle a tort, il me semble, de les exiger des deux côtés pour former l'amitié. Ceci ne me parait pas du tout nécessaire, pourvu que ces qualités existent entière-

ment et dans la perfection chez une des personnes, qui se lient d'amitié. Vous en êtes la preuve avec moi, ma chère amie. Personne est moins indulgent et moins confiant que moi au fond, mais vous possédez l'une et l'autre vertu à un degré si éminent, qu'il y a pour vous une satisfaction constante de les exercer, et pour moi d'en être l'objet. Pour rendre l'amitié stable, il faut donc plutôt des qualités très différentes, mais tellement partagées entre les deux personnes, que l'une puisse continuellement suppléer l'autre, et c'est le naturel même, qui doit agir ainsi en elles, car avec la bonne volonté seule, on n'aime point, tout au plus on estime.

Mais pour en revenir à mon journal, j'ai un petit malheur à vous communiquer. Figurez-vous que mon meilleur cheval, le beau Forester a choisi le moment de mon absence pour me dire un éternel adieu. Il est mort et enterré depuis huit jours. Je regarde cela comme einen Fingerzeig des Himmels d'acheter un autre attelage de chevaux, et de me défaire des trois qui me restent, ou le renvoyer à Muskau. Je dois maintenant renoncer à la petite gloriole de conduire quatre chevaux du siège, Sprightly étant trop petit pour être attelé avec les trois géants, qui sont encore vivants. En revanche mon nouveau cheval a fort bien réussi et se porte à merveille.

Adieu, bonne et excellente Schnucke. Morgen ein Mehreres.

Dein treuer

Hermann.

Votre frère est encore ici, et je n'ai point de logement.

9.

Pückler an Lucie.

(Aachen.) Les 10 à 7 heures du matin 1818.

Me voilà bien matinal, n'est ce pas? C'est que j'ai eu la migraine, et que je me suis couché de très bonne heure. Je souhaite très tendrement le bon jour à ma chérissime Schnucke, et je recommence à écrire mon journal.

A peine arrivé à Aix-la-Chapelle, Mr. votre frère est venu me voir, et s'est beaucoup informé de vous. Je l'ai ensuite accompagné chez sa femme, qui m'a reçu comme un chat fâcheux qui flatte. Après les compliments d'usage, elle m'a demandé, comment je m'étais amusé à Francfort, et la Goltz, dit — elle, qu'est-ce qu'elle pense de la nomination de Bernstorff pour les affaires étrangères? — Ah ma foi, lui ai-je répondu, elle en est très fâchée, et ce qui plus est, elle croit en être redevable à votre mari. Là-dessus le Comte s'en est beaucoup défendu, et m'a assuré, que cette idée venait uniquement de son père, qui lui avait lu la lettre, qu'il avait écrit à ce sujet au Roi, l'anniversaire de son jour de naissance, et que lui en avait reçu la première nouvelle par son père à Spaa.

J'ai feint de le croire en ajoutant, que pour mon compte j'en étais charmé, puisque j'espérais qu'un homme aussi essentiellement gentilhomme que Mr. de Bernstorff saurait empêcher les Jacobins de se rendre maître partout. Voilà ce que c'est, m'a répondu votre frère, j'en augure tout le bien possible pour la Prusse, d'autant plus que Bernstorff est un homme fait pour plaire au Roi, und der in nichts durchgreift, ſondern überall behutſam auftritt. Concevez-vous quelque chose à cette louange? Selon moi, c'est tant pis!

En continuant la conversation, j'ai dit à votre frère tout bêtement, que nous nous flattions, qu'il suivrait bientôt Mr. de Bernstorff, et qu'étant le premier Seigneur en Prusse après la mort de son père, personne n'était plus propre à le remplacer. Vous auriez dû voire, comme il s'est rengorgé après ce propos, et comme son nez avait l'air d'être braqué contre la lune. Cependant il jeta l'idée loin de lui, en protestant qu'il était beaucoup trop bon Danois, pour quitter jamais ce pays, qu'il regardait comme sa patrie. Je lui ai conté ensuite que Mad. de Goltz, m'ayant questionnée, comment il se faisait, qu'on n'avait pas choisi son mari pour un poste, qui lui appartenait de droit, je lui avais répondu: C'est que le chancelier a peur de *vous*. Cette réplique fit rire ma belle-soeur, qui sans doute se souvenait avec plaisir, qu'elle sait aussi fort bien manier la pantouffle dans son intérieur. J'appris par votre frère, que toute la société du Chancelier est avec lui, de manière que je serai entièrement libre ici. Si je trouve aujourd'hui à me loger, je partirai demain pour Spaa, pour acheter le cheval que vous avez vu et qui me devient doublement nécessaire après la perte de Forester. De là j'irai peut-être à Bruxelles.

Ich habe Dir, glaube ich, noch nicht erzählt, daß ich in Frankfurt, als ich eben an Dich ſchrieb, mit einemmal durch das Aufreißen meiner Thür und ein Gepolter aufgeſchreckt wurde, als wenn der jüngſte Renommiſt von Jena zu mir hereinſtürmte. Als ich mich umſehe, wen erblicke ich? Den alten Heim, der auf ſeiner Durchreiſe erfährt, daß ich hier bin, und ſogleich zu mir läuft, denn, ſagte er: Sie haben mich auch immer intereſſirt, aber hauptſächlich komme ich Ihrer Maſchine wegen, die mir als Arzt noch viel intereſſanter iſt. Der Ruf war ein Glück für Sie. Wir

hätten Sie Alle auf den Kirchhof gebracht. Na, wie geht's? Gar nichts mehr von der alten Krankheit? Na, Sie ſehen auch wohl aus, wahrhaftig viel beſſer, als wie wir das letztemal Champagner getrunken haben, u. ſ. w., u. ſ. w.

Hierauf ging ich zur Goltz zu Tiſch, und Du kannſt denken, daß ich nichts Preſſanteres hatte, als Heim's Ankunft dort zu erzählen, und daß er mich bloß beſucht hätte, um meine Maſchine zu ſehen, die ihn, wie er behauptete, am meiſten an mir intereſſirte. Après cette plaisanterie, je puis dire que les éclats de rire de Mad. de Goltz, l'air benin de Mad. de Malzahn, l'air bête de Mr. de Goltz et l'épouvantable grimasse de Mr. de Küpfer formaient pour moi un spectacle charmant.

Adieu, en voilà bien assez pour le moment.

A 1 heure après midi.

J'ai trouvé ici la concession du Roi de porter l'ordre de Bavière et une lettre de Sehring, que je vous envoie pour en faire votre profit comme vous l'entendrez.

(Aachen.) Um 10 Uhr.

Man lebt hier ſehr gut in Aachen. Zum Frühſtück habe ich ganz vortreffliche Butter und Rahm, beſonders aber eine Art Brot, wie ich nie etwas ähnlich Vortreffliches gegeſſen habe. Ich wohne bis jetzt im dragon d'or, einem ſehr guten und reinlichen Gaſthof. Ich bin ſogar nicht ganz abgeneigt vielleicht hier den ganzen Kongreß über zu bleiben.

2 Uhr.

Meine Promenade zu Pferde habe ich heute mit Deinem Bruder gemacht, der ein ſehr furchtſamer Reiter iſt. Dann beſah ich ein Wachsfigurenkabinet, wo der Mord von Fualdez ziemlich natürlich dargeſtellt worden iſt, und eine junge Albina, das heißt, eine junge Dame von recht hübſchen Zügen, deren Haare ſchlohweiß und Augen ſchön blaßviolett ſind.

Sie iſt achtzehn Jahr alt, in London geboren, und ſeit zwei Monaten verheirathet. Noch immer kann ich kein Logis finden, welches mir konvenirt.

A 11 heures du soir.

Nach dem Spazierritt beſah ich mit Hardenberg's und Mecklenburg eine ſehr ſchöne Gemäldeſammlung, die zum Verkauf hiehergebracht worden iſt. Die Sachen ſind vortrefflich, die Preiſe aber auch ſehr hoch. Um 2 Uhr habe ich tête à tête mit Mecklenburg ein ſehr gutes Diner gemacht, wozu er den Champagner geliefert hat. Dann gingen wir in den Aſſiſenhof, und hörten das Todesurtheil über zwei Perſonen ſprechen, die eine alte Frau umgebracht haben. Dieſes ganze Schauſpiel war widerlich genug. Den Abend brachte ich wieder bei der Schwägerin zu, wo gewaltig politiſch gekannegießert wurde. Ich weiß nicht ob das, oder Mecklenburg's Champagner daran Schuld iſt, genug ich bekam wieder Migraine, und kann deßhalb nicht ſo ausführlich ſchreiben, als ich ſonſt wohl gethan hätte. Erlaube mir alſo Dir gute Nacht zu ſagen, und zu Bette zu gehen. Noch habe ich kein Logis, aber viel Hoffnung morgen eines zu bekommen. Felice notte. Ich finde das Leben recht langweilig ohne Dich!

Den 11. 8 Uhr früh.

Herzensſchnucke, guten Morgen, ich bin nicht recht wohl, und auch ganz traurig, denn ſeitdem Du mir das Frühſtück nicht mehr bereiteſt, hat es gar keine Annehmlichkeit für mich. Die einzige Freude, die ich noch hier haben könnte, nämlich an meiner Pferdepaſſion, iſt nun auch noch zu Waſſer geworden, und ich ſehne mich daher von hier weg. Ich habe einen neuen Plan, nämlich ſo bald unſere Geſchäfte am Jahresſchluß mit Tehn abgemacht ſind, nach dem mittäglichen Frankreich und Valencia zu reiſen, das Paradies der Erde, wie ich von Jemand höre, der dorther kommt. Dies wäre für Januar, Februar, März, April; im Mai kämen wir über

Paris zurück, und nähmen den Le Conte gleich mit. Ich aber ginge über England, und kaufte dort die nöthigen Pferde. Im Auguſt oder September käme ich dann mit allem nach Muskau, wo ich ſchon vieles fertig fände, und einmal den größten Theil meiner Wünſche erreicht ſehen würde. Qu'en dites-vous de ce plan, qui me parait fort raisonnable? Adieu, gute, dicke Alte!

6 Uhr.

Endlich habe ich gerade der jungen Albinos gegenüber ein Logis gefunden, welches ſehr ruhig, und ſehr hübſch meublirt iſt. Ich bezahle für zwei Monat 1500 fr., welches im Vergleich der übrigen Preiſe billig iſt, und mir von der Regierung, die es bereits für einen Königlichen Adjutanten gemiethet hatte, abgelaſſen wurde. Heute bin ich zum erſtenmal im Curricle ausgefahren, und zwar mit den beiden lahmen Pferden, die in dieſem Augenblicke ganz gut gehen, ſo lange es dauern wird.

Den 12., 9 Uhr früh.

Die geſtrige Komödie „Salomo's Urtheil“, deutſch aufgeführt, hat mich ſehr amüſirt. Es war faſt wie die Vorſtellung in Fürſtenwalde, wo ſich der Hauptacteur an einer Wolke das Loch in den Kopf ſtieß. Wenn es während des Kongreſſes nicht beſſer wird, ſo muß es ſehr unſchicklich ausfallen, denn das Theater iſt kaum hoch genug, daß ein großer Menſch aufrecht ſtehen kann.

Dein Bruder erklärt nun endlich, nachdem er mich im Anfang ſtets ungefragt verſicherte, er ginge in acht Tagen zu Haus, daß er auf Bitten ſeines Vaters den Kongreß über hier bleibe, ſeine Frau Gemahlin aber nach Heidelberg ſchicke. Es ſcheint, daß Frau von Alopäus nicht hier bleibt, doch iſt es wohl auch noch ungewiß.

Um mein neues Logis habe ich noch einen Streit gehabt. Ich ſagte Dir, daß die Regierung, bei welcher zufällig ein alter Schulkamerad von mir, Herr von Görſchen aus

Deſſau, Regierungsrath iſt, mir ein Quartier cedirt hatte, welches von ihm für einen Königlichen Adjutanten gemiethet war. Als ich jetzt hinkam, um meine vorläufigen Einrichtungen zu treffen, erklärte die Eigenthümerin, eine recht hübſche junge Frau, ſie habe ihr Quartier der Regierung vermiethet und nicht mir, das Haus ſei ihr Eigenthum, und ſie würde mich nicht einziehen laſſen. Ganz ungewohnt, liebe Schnucke, bloß wegen meiner Perſönlichkeit ſo impertinent zurückgewieſen zu werden, echauffirte ich mich auch, ſagte ihr qu'elle était une sotte, que je me moquais d'elle et de son logement, mais que pour la contrarier je voulais à présent y entrer malgré elle et que j'y entrerais. A peine revenu chez moi, on m'annonce Mr. de Görschen, qui arrive tout essoufflé pour me dire, qu'il avait trouvé Mad. Schulz étendue sur son sopha, sanglottante, se démenante comme une désespérée à ce qu'on l'avait appellée une sotte, et que, dût elle périr, elle ne souffrirait pas qu'un Anglais logea chez elle! Avouez, chère Schnucke, que par le coup ma mine anglaise ne m'a pas profité. Dès que Mr. de Görschen lui a certifié, que je n'étais pas Anglais, elle s'est radoucie, et m'a expédié le Regierungsrath pour me rammener et faire notre paix. Je la trouvais encore dans les pleurs et vraiment assez intéressante. Après l'avoir flattée de mon mieux, je lui ai dit, que les liaisons étaient toujours les plus intimes, qui commençaient par une brouillerie, et je l'ai plaisanté sur des dangers d'un tout autre genre, auquels nous serions désormais exposés. Enfin nous voilà au plus mieux, comme dit Mad. d'Alopäus, quand elle se moque de M.

A propos de Mad. d'Alopäus, elle est attendue ici après demain, et nous allons caramboler en route, car je vais le même jour à Spaa pour y rester une huitaine de jours. Le Prince et la Princesse d'Orange y sont, et on dit, qu'on s'y amuse fort bien. Quant à moi, je ne m'amuserai nulle part avant de retourner à Muskau.

Chère et bonne Schnucke, j'ai l'honneur de vous embrasser. Je suis fâché de ne vous écrire que des balivernes, mais au moins trouverez vous, que je ne suis pas paresseux.

Den 13., früh.

Aus reiner Langerweile legte ich mich geſtern ſchon um 9 Uhr zu Bett, und bin heute erſt um 10 Uhr wieder aufgeſtanden. Ausreiten iſt die einzig mögliche Rekreation, und noch während Wind und Regen, die halten mich aber nicht ab. Deinetwegen, gute Schnucke, bin ich heute nicht über einen Schlagbaum geſprungen, der mir den Weg verſperrte, und bin geduldig umgekehrt, was ich ſonſt nicht leicht thue, car en toutes choses, il n'y a rien de si détestable que de revenir sur ses pas. Cependant cela nous arrive presque tous les jours.

Nun biſt Du wohl ſchon im lieben Muskau angekommen. Dem Park wird der Regen gut bekommen ſein, und gewiß iſt der Raſen ſchön. Wenn nach der großen Sehnſucht nach Muskau, und dem beiſpielloſen Ennui in Aachen mein Heimweh zu arg wird, ſo komme ich unverſehens nach Muskau, darauf mache Dich gefaßt; auf jeden Fall laſſe ich Dich es voraus wiſſen, und Du empfängſt mich dann auf dem Jagdſchloß. Seit geſtern beſitze ich einige neue Almanachs, deren Lectüre mir die Zeit vertreibt. Wenn ich ſie geleſen habe, werde ich ſie Dir ſchicken, damit wir, obgleich hundert Meilen aus einander, doch in denſelben Büchern leſen.

Den 14., früh.

Ich fange an mich zu wundern, liebe Schnucke, noch immer keine Briefe von Dir zu erhalten; alle Tage ſchicke ich deshalb vergebens auf die Poſt.

Geſtern kam Frau von Alopäus und Putbus her. Die erſtere habe ich noch nicht geſehen, da bei mir ſelbſt großer Thee war, der Frau Gräfin von Hardenberg zu Ehren. Die Gäſte beſtanden in dieſer Dame, ihrer Geſellſchaftsfräulein Illa, Herrn Grafen von Hardenberg, Mecklenburg, Putbus und Herrn von Fuhrmann, ruſſiſchem Legationsſekretair. Mein Logis iſt nun ſehr niedlich, mit ſchönen Blumen geſchmückt, und einem neuen Teppich aus der Tournayer Fabrik, den ich mit 300 fr. erkauft habe, weil er, orange und grün, gerade in Dein Muskauer Schlafzimmer paſſen wird. Meine vier Papageien tummeln ſich unter den Blumen in einem großen Bauer umher. Le papier me manque. Adieu für diesmal.

Dein treuer Lou.

11.

(Aachen.) Den 15., früh.

Geſtern haben wir en piquenique zuſammen gegeſſen. Dein Bruder mit ſeiner Frau, Illa, die Familie Alopäus, Putbus u. ſ. w. Die Dame iſt ein wenig pikirt über meine unbefangene Luſtigkeit, die mir ſehr natürlich iſt, und die ſie vielleicht noch für Verſtellung hält. Nach Tiſch fuhr ich mit den beaux restes meiner armen Pferde ſpazieren, und ging dann in's Theater, wo ein ſehr ſpaßhaftes Ritter- und Schlachtſtück aufgeführt wurde. Den Abend brachte ich bei Hardenberg's zu. Das Wetter iſt wieder ſchön, und die Gegend um Aachen herrlich. Auf meinem geſtrigen Frühritt kam ich in einen unabſehbaren Buchwald, wo auf dem ſchönſten Wieſengrund die herrlichſten alten Bäume und die lieblichſten Gebüſche auf das maleriſchſte mit einander abwechſelten. Uebrigens bin ich gar nicht recht aufgelegt, und die Empfänglichkeit für das Vergnügen irgend einer Stimmung will ſich nicht einfinden! Ich ſehne mich nach Dir, und wenn Du es mir zu ſagen erlaubſt, auch noch ein wenig nach einer Anderen, aber nur nebenbei.

Wie ich höre, geht der Prinz von Oranien morgen von Spaa weg. Ich werde alſo wohl ſchwerlich noch hingehen, da die Badezeit nun dort zu Ende geht, dafür aber denke ich morgen oder übermorgen nach Brüſſel zu reiſen, um wo möglich ein Pferd wieder zu dem meinigen zu finden, was mir wirklich nöthig thut, da Reiten und Fahren meine einzige Unterhaltung hier ſind. Putbus geht in acht Tagen nach Berlin, und ich glaube, daß Frau von Alopäus auch dahin geht. Mad. Recamier bleibt aber hier, und wird wahrſcheinlich, da ſie die Einzige iſt, täglich die Souverains in ihrem Hauſe ſehen.

Den 16., früh.

Mein Leben hier iſt ſo einförmig und langweilig, daß ich, um nicht eine läſtige Kronik zu ſchreiben, nicht weiß, was ich Dir ſagen ſoll. Ich gebe Dir alſo einen herzlichen Kuß zum Morgengruß. Um 9 Uhr war ich geſtern ſchon wieder im Bette, vorher mit Frau von A. in der Komödie, die ſich ſehr viel Mühe giebt mich wieder in die alten Feſſeln zu ſchmieden. Mais ils sont passés, ces jours de fêtes.

3 Uhr.

Endlich, ſüße Seele, erhalte ich einen Brief von Dir aus Gotha. Arme, gute Schnucke! Wie leid thun mir Deine unglücklichen Reiſeabentheuer, und wie ſchmerzt es mich, daß Du ſo viel Ungemach haſt ausſtehen müſſen, obgleich Du eine ſo luſtige und komiſche Beſchreibung davon machſt, daß ich mich, Gott verzeih mir, des Lachens nicht enthalten konnte, beſonders wie ich an die Stelle kam, wo der Poſtillon Dir und Madeline gerathen hat bis auf's nächſte Dorf zu reiten.

Für alles Liebevolle und Gute, was Du mir ſagſt, danke ich Dir herzlich, es thut mir immer ſo wohl, wenn

Du mir von neuem beſtätigſt, was ich ſo gern höre, und was ich ſo tief und dankbar erkenne und herzlich erwiedere. Schone nur Deine Geſundheit, und gebrauche nun in Muskau die Kur, welche Dir Gall vorgeſchrieben hat.

Die junge Breakfastkiſte läßt ſich Dir empfehlen; ſie hat ſich in der That verjüngt, ſeitdem das Leder friſch geſchwärzt worden iſt, und das Theezeug, durch den neuen Jäger beſſer geputzt, von neuem wie Silber glänzt. Du wirſt mit dieſem Jäger ſehr zufrieden ſein.

Ich ſoll heute mit Hardenberg's und Mecklenburg auf dem Lande eſſen, wo ich die Stelle aus Deinem Briefe, die Dein Reiſeunglück enthält, verleſen werde, denn ſie iſt gar zu drollig. Dein Bruder, der ſich mehrmals nach Dir erkundigt hat, verliert, unter uns geſagt, bei näherer Bekanntſchaft ſehr in geiſtiger Hinſicht. Uebrigens iſt ſein air doucereux mit fremden Damen äußerſt komiſch. Seinen Karakter halte ich aber für gutmüthiger, als ich erſt glaubte. Indeſſen iſt Gutmüthigkeit mit ſo viel Schwäche vereinigt unzuverläſſiger als die decidirteſte Schlechtheit.

Adieu, meine kluge, gute, liebenswürdige und nie genug zu verehrende Schnucke.

Dein treuer Lou.

12.

(Aachen.) Le 17. septembre.

N'est-ce pas, chère Schnucke, je dois être vrai? Car dès que je devrais redouter de vous parler avec la dernière franchise, votre souvenir me donnerait de la gêne, au lieu qu'il me transporte à présent comme un refuge dans tous les malheurs, dans tout ce qui peut m'arriver de désagréable. Ce n'est pas seulement, que je ne veux pas vous mentir, je ne veux même vous rien taire de ce qui se passe dans mon âme, car, après

tout, vous devez me connaître continuellement tel que je suis, et si vous m'aimez véritablement pour moi même, rien ne doit vous importer davantage. D'ailleurs je connais toute la bonté de ma chère Schnucke, qui préfère toujours ma satisfaction à la sienne. Ainsi je veux jaser avec vous tout à mon aise, même dans le cas que quelquefois ce que je dis ne vous fût pas agréable.

J'ai fait hier soir un peu tard une visite à Mad. d'A., et sans le vouloir je l'ai trouvée seule. — D'abord nous avons parlé de choses indifférentes, j'étais parfaitement tranquille, enfin cependant la conversation n'a pu manquer de tomber sur le passé. Vous auriez été contente de moi. Je lui ai serré affectueusement la main, et en lui montrant la plus sincère, mais la plus froide amitié, je lui ai conté avec tous les embellissements de l'imagination comment je l'avais aimé, et combien je me réjouissais d'avoir été capable d'un pareil sentiment, que j'avais fait d'elle un idéal, dont l'image embellissait ma vie, mais qui n'existait plus pour moi que dans l'imagination etc., etc. Elle m'a répondu entre autre qu'elle se félicitait de n'avoir jamais cru à la vérité de mes sentiments, car, dit-elle, j'aurais été peut-être trop faible pour mon bonheur. Elle m'a serrée la main plusieurs fois, espérant, disait-elle, que nous serions toujours de véritables amis. Ensuite elle m'a fait beaucoup d'éloges sur ma personne, en ajoutant: „Ich habe immer geſagt, wie ſchade um ſolch einen Menſchen!“ Als ich darauf lächelnd erwiederte: „Wenn ich Sie geheirathet hätte, wie Ihr Herz noch frei war, wäre ich mit der gränzenloſen Liebe, die ich für Sie fühlte, gewiß vollkommen geworden“ —, antwortete ſie ſehr lieblich und übereilt: „Ja gewiß, denn ich . . .“ Das andere verſtand ich nicht, und da ich ſie darnach fragte, erwiederte ſie mit dem Aufwand ihrer

ganzen Koketterie: „Ich habe nichts geſagt.“ Bald darauf kam Alopäus von der Recamier, und ich empfahl mich. Eh bien, ma chère, je vous assure, je suis resté aussi froid qu'une glace, je n'ai pas eu la moindre émotion, et certainement de nous deux j'étais le moins troublé. Von dieſer Seite iſt alſo auch nicht das geringſte mehr für mein Herz zu fürchten, obgleich ſie mich ſehr dringend nach Berlin eingeladen, und viel von unſerem Reiten geſprochen, und wiederholte, nur mit mir ausreiten würde ſie nicht — nämlich eine Anſpielung, daß ich ſie ſonſt, wie ſie behauptet, verführt habe Carrière zu reiten, bis ſie die Sinne verloren habe. Hier alſo iſt Ruhe, aber, beſte Schnucke, gegen Helminchen bin ich nicht ſo gleichgültig. Dieſe Nacht habe ich ſo viel und ſo verführeriſch von ihr geträumt, que j'en étais au désespoir. Je vous jure que c'est vrai, et c'est vraiment une folie. Jamais il n'a existé, je crois une si drôle de passion, qui ne vient que tous les trois, mois, et qui ne dure que quinze jours, quand elle est satisfaite. Cependant je vous jure, bonne Schnucke, qu'elle est bien nécessaire à mon bonheur. Alſo ſei menſchlich und liebevoll, Engelsſchnucke, und entziehe ſie mir nie ganz. — Du weißt ja, daß ich Dich deshalb nicht weniger liebe und anbete, ja im Gegentheil immer noch mehr, weil ich jede Freude, die mir jenes Verhältniß darbietet, Dir verdanke[1]).

---

[1]) Anmerkung von Lucie. Du biſt gut! ſehr gut, aber weil Dir noch nie etwas weh that, ſo kannſt Du Dich in Anderer Schmerz nicht verſetzen.

Dies war der vierte Poſttag, wo Du mir ſchriebſt, ſeit unſerer Trennung, die mir über das Leiden, was Du hier vorfinden wirſt, ſo ſchwer wurde. —

Ich bin recht gleichgültig für Deine Liebe für Andere, — denn Dein Gefühl für mich iſt nicht zart.

Herz, wie Du Dich hierüber ſchon gequält haſt. Bedenke nur mein traurig unvollkommenes Leben!

13.

Den 18. September.

Ich hoffe, gute Schnucke, daß Du mich loben wirſt, daß ich nicht ſpiele, obgleich hier die Langeweile leicht dazu verführen könnte. Uebrigens habe ich doch auch mehr Karakter wie andere ſogenannte ſolide Männer. Mecklenburg, der neulich 100 Napoleonsd'or verloren hatte, erklärte uns Allen, er gebe ſein Wort, nie wieder gegen die Bank zu ſpielen, und heute ging er wieder heimlich hin, wie ich von Putbus erfuhr, der (soit dit en parenthèse), heute abreiſt. Frau von Alopäus geht auch heute ab, auch in dem ſchlechten Wagen, während ihr Herr Gemahl den guten behält. O ihr egoiſtiſchen Männer!!!

Da ich nun allein ohne die Aufſicht der würdigen Schnucke bin, ſo mache ich auch wieder Genieſtreiche. Ich habe mir einen Paß als Herr Weſtheim geben laſſen, und einen Kreditbrief auf denſelben Namen nach Brüſſel, womit ich morgen früh auf der Diligence, ohne Bedienten, nebſt dem Mantelſack meines Kammerdieners, der meine wenigen Sachen enthält, abreiſe, um zu verſuchen, ob ich noch wie ſonſt ohne die vielen künſtlichen Bedürfniſſe wohlgemuth leben kann, und vielleicht Stoff zu intereſſanteren Briefen für Dich finde, als die bisherigen geweſen ſind. Meine vier Papagaien ſcherzen ſo, daß ich kaum ſchreiben kann, wahrſcheinlich wollen ſie mir Grüße an Dich auftragen. Die kleine Perruche tyranniſirt die anderen auf das empörendſte, und frißt alles allein weg, wird aber deshalb nicht größer.

Dein Bruder giebt heute ein Diner zur Feier des Tauftags ſeines Enkels. Es iſt ein ſehr guter franzöſiſcher Koch hier, der dieſe Diners ausrichtet, und den ich vielleicht mitbringe, wenn ich ihn nach öfterer Prüfung würdig finde. Er hat ein ſehr vortheilhaftes und anſtändiges Aeußere.

14.

Brüſſel, den 20. früh.

Liebſte Herzensſchnucke, da bin ich nun in Brüſſel, und habe die ſechzehn Poſten hieher, drei Mahlzeiten mit eingerechnet, alles für zweiunddreißig Franken gemacht. Du ſiehſt wie wohlfeil man durch die Welt kommt, wenn man die erkünſtelten Bedürfniſſe bei Seite ſetzt; freilich habe ich die Nacht in dem alten Rumpelkaſten nicht viel ſchlafen können, wo der ſteinharte Sitz ſehr unbequem war. Meine Stiefeln und Kleider ſind auch nicht zum Beſten geputzt, geſund bin ich aber vollkommen, und froh nur deswegen nicht, weil ich mich zu ſehr nach der kleinen Thörin ſehne, und der ſehnſüchtige Zuſtand für mich der allerunerträglichſte iſt. Doch jetzt zur regelmäßigen Erzählung der mir zugeſtoßenen Begebenheiten.

Ich ſchrieb Dir alſo vorgeſtern, wie Du mit einem Blick auf die andere Seite leſen kannſt, daß Dein Bruder uns, das heißt, ſeine Familie, Mecklenburg und mich zu einem Diner eingeladen hatte. Der Koch zeichnete ſich aus, und gab mir große Luſt ihn zu engagiren.

Es hätte früh um acht Uhr, wo ich aufſtehen mußte, nicht viel daran gefehlt, daß ich dem warmen Bett zu Liebe, die ganze ſentimentale Reiſe aufgegeben hätte. Da ich aber mich eben dadurch überzeugen will, ob ich ſchon ſo verwöhnt bin, daß mich der Mangel bequemer Lebensart unglücklich macht, ſo zwang ich mich. Noch ſkeptiſcher wurde mir zu Muthe, als ich im Diligencehof ankam, und den ſchmutzigen, ſchon vollgepfropften Kaſten erblickte, in dem bereits dicke Tabakswolken eine künſtliche Nacht hervorgebracht hatten, und in deſſen düſteren Tiefen ich nun ſelbſt mich verlieren ſollte. Mit zugemachten Augen drängte ich mich auf den gekauften Platz, der kaum eine Viertelelle breit war, als mich jemand auf Engliſch fragte, ob er das Vergnügen hätte einen Landsmann in mir zu begrüßen. Ich blickte auf, und ſah einen ſehr hübſchen jungen Menſchen mit einer preußiſchen Mütze

und keineswegs engliſchem Koſtüm neben mir. Dies erklärte ſich, da er mir erzählte, er ſtudire in Göttingen, und ſei in Folge des bekannten Skandals genöthigt geweſen dieſen Ort zu verlaſſen, und reiſe jetzt nach Cambrai, um einen dortigen engliſchen Oberſten, der ſein Schwager ſei, zu beſuchen. Von nun an hielt ich mich an dieſen artigen jungen Menſchen, und theilte bei jeder Gelegenheit, wie die Araber ihr Salz, meinen guten Wein mit ihm. Die Figuren in der Diligence änderten ſich wie im Guckkaſten. Zuerſt beſtand die Geſellſchaft, außer uns beiden aus einem dicken Franzoſen, der mir ein ehemaliger employé des droits réunis zu ſein ſchien, und dem das Herz aufging, wenn ich das Geſpräch auf Napoleon brachte. Ferner ein Genfer Handlungsdiener, den der Franzoſe und ein unerträglich ſchmutziger, halb betrunkener aber nicht dummer Holländer mit einer Nachtmütze auf dem Kopf weidlich mit ſeiner Nation neckten. Man iſt in Holland nämlich ſehr darüber aufgebracht, daß der König zwei Schweizer-Regimenter ſehr theuer bezahlt. Man fing alſo damit an, ſich über dieſe Regimenter zu moquiren. Ja, ſagte der ſchmutzige Holländer, c'est tout naturel, point d'argent, point de Suisses. — Oui, reprit le français, on peut faire le calcul suivant. Un Suisse pris sur place coûte
36 florins, rendu à sa destination
48 florins, nourriture en route
16 florins
100 fl. total. On a donc raison de compter parmi les calamités publiques, qui affligent la Belgique, les douanes, la peste parmi les bêtes, et les Suisses. — En causant ainsi nous arrivâmes nous-même aux douanes, qui sont en vérité impitoyables dans ce pays. Je fus obligé d'ouvrir ma petite valise et de retourner chaque chemise au milieu de la cour. Du würdeſt gelacht haben, wenn Du mich auf dem Steinpflaſter knieend geſehen hätteſt, mein Köfferchen auf- und zumachen, und mit den Douaniers

kämpfend, um meine beiden Bouteillen Wein zu erhalten, den ſie mir nehmen wollten, nachdem die dritte im Wagen durch die Ungeſchicklichkeit unſeres ſechſten Reiſegefährten, eines überſichtigen Irländers, zerbrochen worden, und ihren Inhalt auf den kalten Holländer ausgeſchüttet hatte, der dadurch in ſehr zänkiſche Laune verſetzt wurde. In Lüttich beſtürmten uns ſogleich beim Umladen des Wagens, denn von hier fährt eine andere Diligence nach Brüſſel, mehrere Jungen mit Offerten, uns Mädchen von 12 bis 30 Jahren zu verſchaffen. Wir eilten aber, mein Engländer und ich, in einen Gaſthof, wo wir, die beſcheiden zu Fuß ankamen, für 2 Francs à Perſon ein recht gutes Diner machten. Als wir zurückkamen, war die ganze Diligence geändert. Ich als der Einzige, der ſeinen Platz bis Brüſſel ſchon in Aix bezahlt hatte, behielt den meinigen, der Engländer mußte Gott danken, auf dem Bock neben dem Konducteur unterzukommen, im Wagen ſaß dagegen neben mir ein Profeſſor aus Löwen, der ſehr beſcheiden war, und ſich ſo eng machte als möglich. Neben ihm ein Tuchfabrikant, der nie ein Wort geſprochen hat, mir gegenüber aber ein charmantes, luſtiges Mädchen von höchſtens achtzehn Jahren mit ihrer bejahrten Mutter und einem anderen alten Herrn. Der ſchmutzige Holländer hatte ebenfalls einen Platz auf dem Bock gefunden.

In Löwen frühſtückten wir, die ganze Geſellſchaft von unſerer und noch zwei anderer Diligencen, mit einem ungeheuren Kaffeetopf und eben ſo großer Milchkanne, wie Soldaten um den Tiſch gelagert. Bald darauf erreichten wir Brüſſel ſehr haraſſirt und müde. Hier verließ uns die andere Geſellſchaft, und der junge Engländer und ich bezogen zwei kleine Zimmer nebeneinander im Hofe des hôtel de Flandre, von wo ich, von Wirth und Kellner ſehr en bagatelle behandelt, jetzt eben meiner Schnucke bogenweis ſchreibe, und ſie herzlich küſſe, nun aber mich anziehen muß, und ihr daher Lebewohl ſage.

Pour ne pas retarder la lettre, je la ferme tout de suite.

Ganz Dein Lou.

Abends 8 Uhr.

Ich fange noch einmal an, um Dir zu erzählen. In der hieſigen Kathedrale ſind herrliche Glasgemälde, aber weniger merkwürdig durch den Glanz der Farben, als durch die Vorzüglichkeit der Gemälde ſelbſt. Ueberhaupt iſt Brüſſel eine ſchöne Stadt, aber mit dem Pferdekauf wird es leider nichts. Kein Menſch hat, was ich ſuche, und mit meinem Incognito iſt es auch aus, da heute an der Table d'hôte mehrere Bekannte von Spaa waren, deren ich mich zwar nicht mehr erinnerte, die aber mich deſto beſſer kannten, und unter meinem Namen anredeten. Das iſt mir ſehr fatal, da ich in ſo ſchlechtem Aufzuge hier bin, und überhaupt kann ich nicht läugnen, daß ich der Häuslichkeit und Ruhe bedarf. Bald ſiehſt Du mich alſo wieder, ſchwerlich werde ich länger als bis zum 15. Oktober in Aachen aushalten. Verzeihe mein unleſerliches Geſchreibe. J'ai relu ma lettre, et je la trouve épouvantable. Aber Du willſt ja, daß ich mit Dir wie mit mir ſelbſt ſchwatze. Adieu, adieu, meine beſte Freundin, meine treue Schnucke. Ich bin erſtaunend neugierig auf Deinen erſten Brief von Muskau.

15.

Brüſſel, den 22. September.

Es geht mir wie in Paris, gute Schnucke, und noch viel ſchlimmer, denn meine Sehnſucht iſt doppelt. — Gute Schnucke, wirf nur nicht gleich das Blatt verdrießlich weg —, aber es iſt wahrhaftig und wahr, ich werde nimmer ruhig und zufrieden ſein können, wenn die Thörin einem Anderen zu Theil wird, als höchſtens einem alten und recht widerwärtigen, der ihr bloß dégout einflößen kann. Sei alſo, Herzensſchnucke, nicht leichtſinnig damit, wenn Dir meine Ruhe und mein Glück am Herzen liegt, et ne faites pas de mariage sans mon consentement et à man insçû. Ich würde es nie überwinden, et puisque, chère Schnucke, vous êtes mon âme damnée, il ne faut ni raiſonniren, ni reflechiren, mais faire ce qui me plait. Oui, Schnucke, telle est votre destination, telle est votre vertu, tel est votre devoir.

Dafür, ſüße Schnucke, bin auch ich Dir mit Leib und Seele eigen, und möchte ohne Dich nicht einen Augenblick länger leben, denn meine beſſere Hälfte wäre dann verloren! Glaube mir dies, gute Schnucke, denn ich bin aufrichtig im Guten wie im Schlimmen.

Weil wir einmal bei dieſem Kapitel ſind, ſo erlaube mir noch eins zu ſagen, und dann verſpreche ich Dir, ſoll nicht wieder die Rede von der Thörin ſein. Du ſiehſt nämlich gewiß ein, daß es auffallend ſein würde, wenn man ſie nur dann erſt kommen ließe, wenn ich nach Muskau komme, ich bitte alſo, beſte Schnucke, wenn Du von mir die Nachricht meiner Abreiſe erhältſt, ſie ſogleich nach Muskau kommen zu laſſen. Damit ſie uns aber nicht ſtört, wenn ich zurückkomme, wo ich mich der Freude, meine Schnucke wiederzuſehen, ganz ungeſtört überlaſſen will, ſo ſollſt Du mich auf dem Jagdhaus empfangen, und dort einige Tage allein mit mir zubringen. Ach, wie freue ich mich ſchon im voraus darauf, und wie centnerſchwer laſtet die Zeit auf mir, die ich bis dahin noch vertrauern ſoll!

Geſtern habe ich den ganzen Tag auf einem Miethpferde geſeſſen, um das Schlachtfeld von Waterloo in genaueſtem Detail zu beſehen. Es iſt wahrhaftig nicht ſo ſchwer eine Schlacht zu kommandiren, als man glaubt. Ruhige Faſſung und richtiger Blick mögen ohne große Kenntniſſe hinreichen. Es iſt das erſtemal, daß ich mir mit der größten Mühe, Plan und Terrain vergleichend, ein Schlachtfeld beſehen habe, und die ganze Schlacht iſt mir jetzt ſo klar und gegenwärtig, als wenn ich dabei geweſen wäre. Kommen wir einmal zuſammen her, ſo werde ich Dir als Cicerone dienen. Der unſerige (ich war mit meinem Engländer zuſammen), war Lacoſte, der Führer Napoleons in der Schlacht. Er erzählte uns, der Kaiſer habe mit der größten Ruhe, und die Tapferkeit der Engländer lobend, ſeine erſten zwei Hauptangriffe, erſt auf den rechten und dann auf den linken Flügel des Feindes mißlingen ſehen. Gegen fünf Uhr gelang es den Franzoſen den Schlüſſel der Poſition des Centrums, das Vorwerk, **haie sainte**, zu erſtürmen, und der Kaiſer ſchien an den glücklichen Erfolgen der Schlacht nicht mehr zu zweifeln. Da erhielt er die Nachricht, man erblicke am Horizont die preußiſchen Fahnen. Sehr gelaſſen erwiederte der Kaiſer, man irre ſich, dies ſei die Avantgarde Grouchy's. Als darauf Bertrand die Lorgnette dahin richtete, beſtätigte er erblaſſend dem Kaiſer, daß es wirklich die Preußen wären, und reichte ihm das Perſpektiv. Napoleon ſah lange darauf hin, und von dieſem Augenblicke, behauptete Lacoſte, ſei er unruhig geworden und habe immerwährend, ſtarr vor ſich hinſehend, mit dem Kopfe geſchüttelt. Er gab nun, da keine Zeit mehr zu verlieren war, und er durchaus alles gewinnen oder alles aufopfern wollte, den Befehl zu dem letzten verzweifelten Angriff, ſelbſt keinen Büchſenſchuß von dem Baume entfernt, unter dem Wellington hielt. So wie er aber ſeine alten Garden, auf die er alles gebaut hatte, weichen, und nun die ganze Linie der Engländer, welche ſich bis jetzt begnügt hatte, nur defenſiv agirend, die wüthendſten Angriffe zurückzuweiſen, auf allen Punkten im Sturmſchritt auf ſich anrücken ſah, wandte er ſein Pferd, ohne einen Laut von ſich zu geben, und floh im Galopp davon, während ſeine Seite, Lacoſte an der Spitze, mit verſtörten Geſichtern, blaß und ſtillſchweigend, ihm auf dem Fuße folgte. Erſt nachdem man 7 Stunden Wegs zurückgelegt hatte, wurde Halt gemacht, und der vor kurzem noch ſo mächtige Kaiſer labte ſich mit ſeinem Gefolge an vier Bouteillen elenden Weins und etwas Brod, während den Pferden, die Lacoſte an den Zügeln hielt, ein Sack Hafer auf dem Erdboden hingeſchüttet wurde, den ſie mit dem Gebiß im Maule ungekaut zu verſchlingen ſuchten. Sic transit gloria mundi! Mit einem tiefen Seufzer reichte nach einer Viertelſtunde Ruhe der General Bertrand dem Führer Lacoſte einen Napoleon, und ſeitdem ſah dieſer keinen von ihnen mehr wieder.

Man hat drei Monumente auf dem Schlachtfelde errichtet, eines den Engländern, eines den Hannoveranern und eines den Preußen. Alle drei geſchmacklos wie die Zeit, deren Andenken ſie erhalten ſollen.

Da ich hier wohl ſchwerlich Pferde finden werde, ſo gehe ich heute Abend wieder mit der Diligence nach Aix zurück, ſehr zufrieden, daß es mir faſt gar keine Ueberwindung koſtet, wie ein armer Mann zu leben.

Den 23.

Man wird nicht nachſichtiger geſtimmt gegen ſeine Leute, als wenn man ſich ſelbſt eine Zeit lang bedient. Wenn es aber eine Weile gedauert hat, wird man wieder ſtrenger als je, denn man lernt bald ſich ſelbſt beſſer bedienen, als es Andere im Stande ſind.

Ich habe geſtern zum erſtenmal das Theater beſucht, welches ich auffallend gut und faſt beſſer als ein einzelnes Theater in Paris gefunden habe. Man gab eine vortrefflich geſpielte Komödie, und eine ſehr gut geſungene Operette aus der Zeit Ludwigs des Vierzehnten: Lully et Quinault, ou le déjeuner impossible, musique de Nicolo, eine allerliebſte kleine Oper.

Nachmittags.

Vier Stunden lang habe ich engliſche Pferde probirt, und werde wohl eines davon kaufen. Wagenpferde bekomme ich nicht, habe aber welche beſtellt, ohne mich jedoch verbindlich zu machen, ſie zu behalten, wenn ſie mir nicht gefallen.

Während ich geſtern bei einem hieſigen Reſtaurateur ſehr gut gegeſſen habe, dachte ich nach, wie wir es am Beſten machen könnten für die Zukunft und habe folgendes beſchloſſen. Ende Oktober komme ich nach Muskau zurück und bleibe dort bis Ende November. Dann gehe ich allein auf vier Wochen nach Berlin, komme mit Dehn in den erſten Tagen des Januars nach Muskau zurück. Dort ſchließen wir unſere Rechnung ab, und er nimmt definitiv die Diamanten für den Kaufpreis zurück, ſo daß wir ihm nichts ſchuldig ſind. So wie dies geſchehen iſt, und die Zahlungen für das nächſte Jahr beſtimmt, reiſen wir ſogleich ab, und gehen entweder nach Brüſſel, welches dieſen Winter ſehr angenehm ſein wird, oder nach Italien, denn ein Jahr wünſche ich noch Muskau ruhen zu laſſen aus vielerlei Gründen. Schreibe mir, ob dieſer Plan Deinen Beifall hat, diſputire aber nicht dagegen, denn das kann ich nicht leiden. Adieu, gute Alaunſchnucke.

Dein liebenswürdiger Lou.

Den 23. Abends.

Eben komme ich aus einer ſehr ſchönen Darſtellung der „Alceſte" von Gluck. Während der Aufführung habe ich einigemal recht innig meiner Schnucke gedacht, die für mich auch ſterben könnte, und die ich ebenſowenig überleben möchte, als Admet ſeine Alceſte. Gute, liebe Hausfrau, alte Alaunſchnucke, ich küſſe Dich.

Heute las ich in der Zeitung, dem „Vrai libéral": „On prétend, que Mr. de Humboldt va définitivement quitter la diplomatie. Il sera remplacé par Mr. de Krusemarck, ou par le gendre du prince de Hardenberg".

Den 24. früh.

Eine ſehr gute Acquiſition, die ich hier gemacht habe, iſt ein exzellenter engliſcher Groom, der auch nicht zu theuer iſt. Er bekommt die Koſt, oder 3 Francs tägliche Auslöſung, Livree und jährlich 35 Napoleons, alſo gerade nur halb ſo viel als mein alter Child. Er heißt mit einem ſonderbaren Namen Goodfellow, was im Deutſchen ſo viel heißen würde, als Guterkerl, und das ſcheint er auch in der That vollkommen zu ſein. Dies beruhigt mich ſehr, da Pferde jetzt ganz meine Lieblingspaſſion ſind. Eben bin ich im Begriff auszugehen, um eines zu kaufen, das mir ſehr gefallen hat, und wie ein Vogel läuft und ſpringt. Gute Schnucke, dieſe Paſſion wäre lange nicht ſo koſtſpielig, als bauen und Anlagen machen! Aber es muß alles ſein —, Gott gebe uns Kröſus' Schätze.

3 Uhr Nachmittags.

Ich habe ein Pferd für 100 Napoleons gekauft, das ſehr hübſch und ſehr gut iſt. Außerdem habe ich noch ſechs andere probirt. Seit langer Zeit habe ich nicht ſo viel geritten als hier. Um 9 Uhr ſtehe ich auf, frühſtücke um 11 und probire Pferde bis um 4 Uhr. Dann ruhe ich mich etwas aus, und um 5 Uhr eſſe ich bei einem exzellenten Reſtaurateur, der früher Koch beim Grafen Caraman in Berlin war, und wo ich meine Gourmandiſe früh ſchon beſtelle. Nach Tiſche gehe ich in die Komödie, die ſehr gut iſt, dann zu Bett, wo ich noch eine Stunde leſe, bis ich einſchlafe. Voilà mon train de vie à Bruxelles. Auf dieſe Art habe ich mich ganz hier eingewohnt, morgen reiſe ich aber beſtimmt von hier weg, denn ich werde der uneleganten Tracht und der ungeputzten Stiefel doch etwas überdrüſſig, ſonſt geht mir nichts ab, ausgenommen die Hauptſache, die mir hier und überall abgehen wird: die Schnucke!

Aachen, den 2n., früh

In einem fürchterlichen Karren, der mich die Nacht durch ſo beiſpiellos zerſchlagen hat, daß ich am ganzen Leibe voll blauer Flecke bin, kam ich ſo eben wieder hier an, in einer von den fatalen, bekümmerten und zugleich ängſtlichen Stimmungen, die wie Vorahnungen eines großen Unglücks ausſehen, aber wie ich aus Erfahrung weiß, meiſtentheils ohne reelle Folgen bleiben. Mein erſter Blick fiel auf Deinen Brief, aus dem ich mit Schmerz geſehen habe, daß Du meinen Brief, den Du, meinem Calcül nach, gewiß in Dresden ſchon vorfinden ſollteſt, dort nicht erhalten haſt. Mit meinem Fleiße im Schreiben wirſt Du nun wohl zufrieden ſein. Du glaubſt übrigens nicht, wie ich mich nach Dir und der Heimath ängſtlich ſehne, und welche Gewalt ich mir anthun muß, um nicht heute ſchon nach dem geliebten Muskau wieder abzureiſen.

Etwas Intereſſantes iſt mir auf der Rückreiſe von Brüſſel nicht aufgeſtoßen. Ein Bekannter hatte mir einen abſcheulichen zweiräderigen Karren verſchafft, in dem ich mit Extrapoſt ohne irgend einen Aufenthalt hierher gejagt bin, weil auf der Diligence alle Plätze beſetzt waren. Uebrigens war ich auch das Schlechtbehelfen ſatt, und will nun wieder einmal Andere für mich ſorgen laſſen. Als ich über den Markt fuhr, glaube ich den König geſehen zu haben, noch weiß ich aber nichts, da mein Kammerdiener über nichts Auskunft zu geben weiß. Ich habe nun ſehr nöthig meine Toilette von Grund aus zu machen, und heute Abend erfährſt Du, wie es hier ſteht. Hoffentlich werden Deine Briefe wieder froher und weniger ungerecht gegen mich werden, wenn Du erſt einige zwanzig Seiten der meinigen geleſen haben wirſt. Adieu für dieſen Augenblick, gute, liebe, alte Ticke.

Zwei Schreiben des Miniſters von Altenſtein an Dich und an mich, benachrichtigen uns daus un style un peu ampoulé, daß Se. Majeſtät den Superintendenten mit einem allerhöchſt eigenhändigen Schreiben beehrt haben! Was kann der Mann mehr wünſchen?

Abends, 8 Uhr.

Selten iſt bei mir eine Diſſonanz (die üble Stimmung) in einen ſo ſchönen Accord aufgelöſt worden als diesmal meine Traurigkeit durch Deinen herrlichen Brief von Muskau. Alles iſt ſo vollgerecht, ſo klar geſagt, ſo richtig geſehen, ſo vortrefflich beurtheilt, daß ich ganz ſtolz darauf bin, eine ſo geſcheute und ſo liebevolle Frau zu beſitzen. Es mir ſehr lieb, daß alles ſo iſt, und was den Thiergarten betrifft, ſo zweifle nicht, daß ich hierüber ganz getröſtet bin, und nach meiner Art, ſo bald ich erſt von der Nothwendigkeit einer Sache wirklich überzeugt bin, bald ſie in jeder Hinſicht zu meinem Vortheile ſich geſtalte. Aber Aix la-Chapelle brennt mir nun ganz unter den Füßen, auch bin ich noch immer zu jung für die Welt, und kann in der Hitze des Geſpräches es nicht laſſen, die Leute immerwährend vor den Kopf zu ſtoßen, beſonders ſeit Du nicht mehr da biſt, Du liebe Schnucke, die meinen Karakter mildert.

Die Souverains ſind noch nicht da; auf der Straße habe ich heute die Bekanntſchaft des Grafen von Bernſtorff gemacht, und eine Konverſation mit dem Fürſten von Hatzfeldt gehabt, in Folge deren er mir verſichert hat, ſein Koch ſei außerordentlich für große Diners, aber ſehr ſchlecht für das Alltägliche geweſen, weshalb er ihn, auch wegen entſetzlichen Depenſirens, weggeſchickt habe.

Bleibſt Du bei längerem Aufenthalt bei Deiner Anſicht über Dehn's Geſchäftsführung, ſo bin ich der Meinung, daß ich zwar in Muskau eine Apparition mache, um meiner Anlagen wegen, daß ich aber durchaus keinen langen ſéjour dort mache, weil ich mich zu gut kenne, um nicht überzeugt zu ſein, daß es dann nicht gut gehen würde, indem die gewiſſe Abhängigkeit von Dehn, die nicht zu vermeiden und nothwendig iſt, mir auf die Länge unerträglich werden würde, beſonders in ſeiner Gegenwart. Auch Du, gute Schnucke, darfſt nicht zu viel da ſein, jedoch öfter wie ich. Unſere Sindbadreiſen wollen wir zuſammen machen.

Deine Ermahnungen, zu ſparen, werde ich zwar befolgen, da aber eines meiner Wagenpferde krepirt iſt, und die Deinigen ſchlecht ausſehen, ſo iſt es ganz nöthig, daß wir einen neuen Zug von fünf Stück kaufen, und ich bitte Dich daher, Dehn zu ſagen, daß ich dazu mir 300 Napoleons mehr als die bewilligten 15,000 Francs auf den Kreditbrief nehmen müßte. Dies iſt in der That eine nöthige Ausgabe, die eben ſowohl mein Vergnügen als der Anſtand erfordert. Antworte mir hierüber. Jetzt werde ich Deinen lieben Brief noch einmal durchleſen. Morgen mehr, gute Nacht.

5 Minuten ſpäter, während dem Leſen Deines Briefes

Gute Schnucke, Deine Unglücksfälle mit Deinem alten Wagen ſind wirklich eine wahre Hiobsprobe für Dich geweſen, und beweiſen Dir, daß alles, was aus Deiner früheren Periode herſtammt, ohne Verlaß und Sicherheit für Dich iſt, und Du nur auf die Pücklerischen Dinge rechnen ſollſt!

Adieu zum zweiten und letzten Mal.

16.

Pückler an Lucie.

Den 27. Abends.

Ich bin ſo faul, gute Schnucke, und habe ſo intereſſante Bücher und ein ſo freundliches Logis, daß ich ſeit den zwei Tagen, die ich wieder hier bin, mich noch nicht zum Anziehen und in Geſellſchaft Gehen habe entſchließen können.

Dein Vater behandelt mich ſo übel, daß ich nur noch etwas mehr abwarte, pour lui montrer les dents. Er iſt geſtern Nacht angekommen, heute früh machte ich ihm meine Aufwartung; da er aber ſich in Konferenz mit Bernſtorff und Wittgenſtein befand, ſo hinterließ ich an den Jäger, ich ſei

dageweſen, um ihm aufzuwarten, wolle aber ſeine Geſchäfte jetzt nicht unterbrechen, erſuche ihn jedoch mir eine Stunde zu geben, wo ich wiederkommen dürfe. Dasſelbe trug ich Koreff auf zu ſagen, den ich nachher eine halbe Stunde beſuchte. Das war heute früh um 11 Uhr. Seitdem habe ich nichts weiter gehört, die Fürſtin hat mich ebenfalls nicht angenommen.

Si cela continue, je lui écrirai une bonne lettre, et je m'en irai à Muskau. Malheureusement on a encore mis dans les journaux anglais, que probablement le gendre du prince de Hardenberg allait en Angleterre, et tous ces animaux vont croire, que c'est moi, qui y ait fait insérer cet article. Ils me connaissent bien mal; si vraiment je désirais être employé et de servir, ce serait bien à autre chose!! Cependant je saisirais l'occasion pour déclarer à votre père, qui craint toujours mes sollicitations sans que je lui en ai présenté de ma vie: que si jamais il m'appelait à servir en Prusse, je m'empresserais certainement à répondre à son attente de mon mieux, mais que je regarderai toujours plutôt comme un devoir à remplir, que comme une faveur qu'on m'accorde. Et c'est bien la vérité, car mon ambition est de nature à ne pas beaucoup se soucier de plans secondaires. Si jamais il se présentait une chance pour obtenir la première, je deviendrais infatigable, et ma vie et mon bien seraient logés à la pointe de mon sabre — mais pour être un vil esclave qu'est ce que c'est qu'un grade de plus ou de moins! Voilà du pathétique et du ridicule, mais comme l'a dit le héros du siècle, le ridicule et le sublime n'est souvent séparé que d'un pas. Tout dépend des circonstances et du bonheur.

Adieu, Schnucke, je me tiens à vos prédictions et je ne désespère pas de finir par les grandes aventures.

En attendant Muskau me suffira entièrement, et en cas de besoin, je suis assez philosophe pour me passer de tout, excepté de votre amour et de votre amitié. Adieu, mon ange, que Dieu vous bénisse, et qu'en tout la volonté de Dieu soit faite! Amen.

Dein ſubmiſſer Lou.

17.

Pückler an Lucie.

Den 29.

Liebe Seele, ich bin ſo melancholiſch, daß ich, außer zu Pferde, mein Haus gar nicht mehr verlaſſe. Die Geſellſchaft ekelt mich an, und ich kann mich nicht entſchließen, irgend wohin zu gehen. Dem Fürſten Wittgenſtein habe ich Deinen Brief gegeben, und ihm in Deinem und meinem Namen für die uns bewieſene Freundſchaft gedankt. Er war wie gewöhnlich ſehr freundlich, that aber ſehr preſſirt, und mochte wohl mich lieber gehen als kommen ſehen. Aufdrängen kann ich mich nicht, et puisque je suis mal vu de tous les gens, principalement par votre père, qui ne me donne aucun signe de vie, j'aime mieux les laisser tranquilles. Je me ferais présenter aux Rois, aux Princes et aux Souverains étrangers, et puis je quitterais la partie.

Ich lebe nach dem Spruche des perſiſchen Dichters: Ruhen iſt beſſer als gehen, ſchlafen iſt beſſer als wachen, und ſterben beſſer als ſchlafen. Bis zur letzten Gradation werde ich es nun hoffentlich nicht bringen, aber ſchlafen ſo viel als möglich. Faſt jeden Tag bin ich ſchon um 9 Uhr im Bett, und vor 10 Uhr ſtehe ich nicht wieder auf. Dabei bin ich krank, und es fehlt mir, wie immer, wenn meine Melancholie überhand nimmt, leider an allem Appetit, wie

Du weißt, ein ſehr wichtiger Punkt für einen Gourmand wie ich.

Mich. hat mir heute geſchrieben, daß die Fenſter abgenommen und verpackt worden ſind, ohne neuen Schaden. Waſchen hat er ſie noch nicht laſſen, da man gefürchtet hat, ſie würden aus dem Blei fallen, ſondern bloß abgebürſtet. Demungeachtet ſollen ſie ſehr ſchön geworden ſein. Wenn in Muskau das Blei unterſucht und neu gelöthet worden iſt, ſo kann man die Wäſche beginnen.

Abends.

Ich bin ſo herunter, ſo traurig und ſo krank, daß ich, um nur die ſchwarze Stimmung los zu werden, mehrere Gläſer Champagner in meiner Einſamkeit getrunken habe, aber ohne vielen Erfolg. Doch kann ich mir nun recht wohl erklären, wie man ſich aus Melancholie das Trinken angewöhnen kann.

Ein vortreffliches engliches Pferd, zu dem ich die größte Luſt hatte, habe ich par raison nicht gekauft, die Wagenpferde ſind aber nöthig, und ich bitte Dich, nicht zu vergeſſen, Dehn ein Wort darüber zu ſagen. Da wir auch einen Koch und einen Bedienten, der das Lampendepartement und das Frottiren verſteht, nöthig haben, ſo werde ich wohl am Beſten thun nach Brüſſel zu gehen, dort dieſe Leute zu engagiren, meine Wagen, die in Paris ganz verdorben worden ſind, durch einen dortigen ſehr vorzüglichen Sattler wieder in Stand bringen zu laſſen; die neuen Wagenpferde von England abzuwarten, und mit allem dieſen nach Muskau zu kommen, wenn auch erſt Mitte November. In dieſem Falle ginge ich nicht nach Berlin. Enfin comme il plaira au bon Dieu! Si je ne suivais que mon penchant, j'irais tout droit à Muskau, mais je sais par expérience, qu'il faut que je m'y prépare un séjour agréable sous tous les rapports pour être content. Ainsi il faut me laisser faire, et ne disputer sur rien, chère Schnucke. Je ne ferai point d'excès, mais je ne négligerai rien de ce que je juge nécessaire.

Daß ich keine Briefe mehr von Dir bekomme, iſt mir ſehr unangenehm. Ich wünſchte alle Tage etwas von Muskau zu hören, und wie mir ſcheint, bin ich ein weit fleißigerer Korreſpondent als Du. Ja, Schnucke, Du biſt faul.

Meinen letzten Brief habe ich mit Fleiß mit der Poſt, und nicht durch Rothſchild geſchickt, weil es mich ſehr amüſiren ſollte, wenn er auf der Polizei geleſen worden wäre. Der Horcher an der Wand hört ſeine eigene Schand, ſagt das altdeutſche Sprüchwort. Uebrigens iſt der Prinz Wittgenſtein wirklich liebenswürdig, und wäre er an Deines Vaters Stelle, er würde ganz anders für uns ſorgen! Die Leute wiſſen gar nicht, was ſie an mir haben würden, wenn ſie mich brauchten, car vous savez, chère Schnucke, que personne n'est plus enthousiaste, plus reconnaissant, j'ose dire, plus noble dans ses sentiments que moi, et sous de certaines données aussi passablement adroit. Ich werde dieſen Brief auch durch die Poſt ſchicken, vielleicht wird er ebenfalls geleſen, und macht ſo d'une manière détournée une déclaration d'amour au prince Wittgenstein.

Vous voyez, bonne Schnucke, que le vin de Champagne, opère un peu sur le contenu de ma correspondance, et tant mieux, car je me sens moins triste, que lorsque j'ai commencé cette lettre. Adieu, der Bogen iſt zu Ende, und ich wünſche Dir eine herzliche gute Nacht. Meine Empfehlung an Cocotte, und wenn ſie da iſt — an Coquette.

Dein armer Lou.

18.

Pückler an Lucie.

Den 30. September.

Eben erhalte ich Deinen Brief von Carolath, deſſen Anblick mir mehr Freude machte, als ſein Inhalt gewährte. Doch über geſchehene Dinge muß man ſich zu tröſten wiſſen. Ich erwiedere blos auf alles, was Du mir ſchreibſt, daß ich ebenfalls der Meinung bin, Michaelis walten zu laſſen, nur will ich durchaus nicht zugeben, daß Einſprüche der Kreditoren durch ihn veranlaßt werden.

Dein Vater affichirt mich nicht ſehen zu wollen, giebt große Diners, ohne mich zu bitten, und wenn ich ihn beſuchen will, iſt er ſtets in Konferenz. Du kannſt denken, daß dieſes Betragen ſogleich von dem ganzen Haufen der Uebrigen imitirt wird, und ſelbſt die Bedienten mich mit verdrießlichen Geſichtern empfangen. Alles dies macht den Aufenthalt für mich etwas penibel, leider werden mir die Rieman'ſchen Stabſchläger nun auch Muskau verleiden. Kann vielleicht Dehn, der jetzt in Berlin ſein muß, Rieman auf eine andere Art zum Vergleich zwingen, ſo wäre das das beſte Mittel.

Vergiß über dieſen Prozeß die Frankfurter Sache nicht, die mir beinahe noch mehr am Herzen liegt, da der Verluſt von Geld und Gut ſich leichter verſchmerzt, als einer ewigen Chikane über jede Kleinigkeit ausgeſetzt zu ſein.

Der Verluſt des Prozeſſes iſt im Ganzen vielleicht mehr für meine Nachkommen, als für mich empfindlich, und in den erſten Jahren rentirt uns der Kontrakt mehr Revenüen, als wir ſonſt haben würden. Wie geſagt, beruhige Dich darüber, laß Dehn und Michaelis ſorgen, die Sache ſo wenig als möglich ſchädlich zu machen, und betreibe die Frankfurter Affaire nach Möglichkeit.

Ueber den Prozeß will ich hier noch verſuchen mit Koreff zu ſprechen, der Einzige, der ſich vielleicht dafür intereſſiren könnte.

Lebe wohl, ich muß jetzt ausreiten, was meine Geſundheit ſehr erfordert, die wie meine Stimmung ſeit meiner Rückkunft von Brüſſel gar nichts taugt. Adieu.

Dein ſehr ennuyirter Lou.

Den 30. September, Abends im Bett.

Der heutige Tag ſcheint beſonders unglücklich. Ich bin beim Setzen über einen Schlagbaum ſo geſtürzt, daß mir Hören und Sehen vergangen iſt. Demungeachtet bin ich unter abſcheulichen Schmerzen noch gezwungen geweſen, wieder zu Haus zu reiten, nachdem mich ein paar alte Weiber, an den beſchädigten Stellen mit Branntwein gewaſchen hatten. Jetzt liege ich unter Koreff's Obhut im Bett und habe nur ein wenig Wundfieber, mit ſehr häßlichem Kopfweh von dem Choc, denn es war auf dem Pflaſter. Gefahr iſt nicht, alſo beruhige Dich ganz. Sobald ich kann, werde ich abreiſen, um nach Muskau zu kommen, und den Verluſt des Prozeſſes zum Vorwand nehmen.

Ich kann nicht läugnen, daß ich nach dem Fall heute dachte: Warum nicht auf den Kopf, da wäre aller Noth ein Ende —, denn es geht doch alles gar zu traurig. Adieu für heute. Wie kommt es, daß Du mir von Carolath aus gar nicht ein Wort von Deinen Töchtern ſchreibſt, um mich ein bischen auf andere Gedanken zu bringen?]

Am meiſten ärgert mich, daß ich mich vor Deinem Vater und allen dieſen Leuten ſo ſehr gedemüthigt habe, et le tout en pure perte. Ma tête me fait horriblement mal, adieu.

Den 1. Oktober.

Ich habe die ganze Nacht im Fieber gelegen und viele Schmerzen gelitten. Häufige Kompreſſen und calmirender Trank haben aber mein Befinden ſehr verbeſſert und ich hoffe heute ſchon wieder auszugehen. Wenn ich nur die Melancholie auch ſo mit Kampferwaſſer wegwaſchen könnte, als die Geſchwulſt!

Koreff hatte mir geſtern, ſchon früher von meinem Accident unterrichtet, Medizin und ein ſpaßhaftes Billet zurückgelaſſen, das ich Dir nebſt meiner heutigen Antwort auf der Rückſeite mitſchicke. Spaßen kann ich wohl noch, aber froh ſein nicht. Der Himmel weiß, woher das kommt, und was das bedeutet; vielleicht beſſert ſich alles in Muskau

Abends.

Dein Vater hat mich endlich zu einem Diner eingeladen, bei dem ich der einzige Gaſt war. Nach Tiſche kam Fürſt Wittgenſtein, der ſehr fremd gegen mich that. Wahrſcheinlich wird er auch durch Deinen Vater influirt, oder er hat meinen Brief an Dich geleſen, wo ich kein Blatt vor den Mund nehme. Als ich Deinem Vater den Verluſt unſeres Prozeſſes erzählte, wußte er gar nichts von der Sache. Du ſiehſt alſo, wie ſehr ihm unſer Wohl und Wehe am Herzen liegt. Eichhorn verſicherte, wenn es vom Tribunal von Berlin entſchieden ſei, wäre keine Appellation mehr möglich. Enfin, man zuckt die Achſeln, aber gewiß rührt keiner den Finger unſertwegen. Jordan, Eichhorn und Rother waren übrigens vollkommen artig gegen mich, beſonders finde ich, daß Jordan gagne à être connu, indeſſen einen Freundſchaftsdienſt wird uns gewiß keiner leiſten. Am eheſten von Allen Koreff, der bei weitem der Gemüthlichſte und auch der Genialiſchſte iſt.

Um 11 Uhr.

Von Deinem Vater ging ich zur Gräfin Schuwaloff, wo ich mit einigen geſcheuten Ruſſen den erſten Abend hier angenehm zugebracht habe. Die Gräfin hat hier einen Affen gekauft, halb ſo groß wie eine Ratte, das niedlichſte Thier, was man ſich auf der Erde nur denken kann, und anſtatt andere Affen übel riechen, duftet dieſer nach Ambra, fühlt ſich an wie Flaumfedern, und iſt außerordentlich graziös und poſſirlich. Wäre ich nur geſtern erſt zu dem Bijoutier gekommen, von dem ihn der Graf gekauft hat, ſo wäre er unſerer Menagerie einverleibt worden.

Mit meiner Geſundheit geht es wieder gut, und obgleich mich noch alle Glieder ſchmerzen, ſo kann ich doch gehen und ſtehen. Noch eine Nacht Schlaf, und alles, hoffe ich, wird überſtanden ſein. Gute Nacht, meine gute Alte, ſei nicht beſorgt um mich, und behalte mich immer lieb, auch wenn ich grämlich und mißmüthig bin.

Dein treuer und wahrſter Freund

19.

Pückler an Lucie.

Den 2. Oktober Abends.

Heute iſt der erſte Tag, liebe Schnucke, den ich auf eine weniger inſipide Art als gewöhnlich zugebracht habe. Ich machte zufällig in einer Gemäldegallerie die Bekanntſchaft der Mad. Gay, Verfaſſerin des „Anatole", et j'y ai passé toute la soirée très agréablement. C'est une femme de beaucoup d'esprit, de beaucoup de savoire faire, et qui, sans être de la première jeunesse, est encore très-capable de plaire. Je la préfère à Mad. Récamier, qui n'a plus que quelques restes de beauté, sans expression et sans esprit.

Den 3. Abends.

Ich war heute früh bei Wittgenſtein, der wieder ſehr freundſchaftlich und verbindlich war, und mir auf morgen früh eine Audienz zum König, der ſonſt niemand ſieht, verſchafft hat. Ich frug ihn wegen der Landwehr um Rath, und zeigte ihm einen Brief an den König, den ich deshalb aufgeſetzt hatte. Er rieth mir aber, dieſe Sache durch Greuhm betreiben zu laſſen, und ſelbſt ſo wenig als möglich darin aufzutreten, „denn", ſagte er, „die Jakobiner wollen alles nivelliren, und wollen gar keine Vorrechte geſtatten, die auf Geburt gegründet ſind. Wenn Sie alſo Ihre Verhältniſſe erwähnen, ſo würde das nur ein Grund für Sie ſein, dem König die Sache ſo unvortheilhaft für Sie wie möglich vorzutragen. Ich darf, wie Sie denken können, über militairiſche Gegenſtände dem König nicht ein Wort ſagen, ꝛc." Dies ſchien mir wirklich ſehr aufrichtig und freundſchaftlich zu ſein. Er frug mich dann, ob ich mit meinem Schwiegervater nicht davon geſprochen hätte. Da benutzte ich nun die Gelegenheit, ihm zu ſagen, daß ich die größte Abneigung fühlte, mit dem Kanzler von irgend etwas dergleichen zu ſprechen, da der Mann immer in der größten Angſt zu ſein ſchiene, daß ich die Abſicht habe, bei ihm einen diplomatiſchen Poſten zu ſollizitiren, eine Sache, die ſo entfernt von meinen Geſinnungen wäre, daß ich es für ein Unglück anſehen würde, dazu genöthigt zu ſein, u. ſ. w.

Von Wittgenſtein ging ich zu Mad. Gay, wo ich den Grafen Goloffkin kennen lernte, eine Bekanntſchaft, die viel Intereſſe für mich hatte, und die ich ſo viel als möglich zu kultiviren denke. Der Zögling des alten Röder iſt leicht in ihm zu erkennen, denn er hat ganz ſeine Manier. Mittags ſaß ich mit Hatzfeld, Zichy und dem General Maiſon, (der mich, ehemals von Bruges verjagte, worüber ich eine ſcherzhafte Konverſation mit ihm hatte,) beim Baron Delmar zu Mittag. Das Diner war ſehr gut, und die Unterhaltung recht intereſſant. Delmar ſoll viele Millionen bei den letzten Begebenheiten gewonnen, und jetzt 400,000 Francs Revenuen haben.

Nach Tiſch ging ich zu Deinem Vater, der mich vor ſeiner Stubenthür abweiſen ließ, obgleich ich ihn darin ſitzen ſah. Es iſt in der That niemand hier, der ſich nicht freundſchaftlicher gegen mich erweiſt, als der, welcher als mein Schwiegervater es am meiſten ſein ſollte. Da ich ihn nie mit Bitten inkommodirt habe, und nie irgend eine Gelegenheit zur Unzufriedenheit gegeben, ſo iſt ein ſolches Betragen wirklich unbegreiflich, und, wie Du denken kannſt, gegen alle anderen Perſonen ſehr kompromittirend.

Den 4. früh.

Nachdem ich Dir geſtern Abend geſchrieben hatte, bin ich noch einmal ausgegangen, und habe den Reſt des Tages bei der Gräfin Schuwaloff und bei der neu verheiratheten Frau von Rothſchild zugebracht. Heute Morgen iſt es abſcheuliches melancholiſches Wetter, und gießt wie mit Kannen.

Du machſt Dir keinen Begriff davon, wie ennüyant dieſer Kongreß iſt. Nicht allein ich, ſondern Alle klagen darüber. Für das Theater iſt nichts gethan worden, und es iſt noch immer ſo elend als möglich. Die Redoute kann man gar nicht beſuchen, da nichts wie Plebs und Schlimmeres ſich daſelbſt einfindet, und Geſellſchaft exiſtirt nicht. Es giebt nur Mad. Gay, die Gräfin Schuwaloff, Gräfin Neſſelrode zuweilen, und Lady Caſtlereagh, die empfangen, und bei Allen findet man es leer, wenn man hinkommt. Große Fêten ſind bis jetzt nicht geweſen, und keiner der Miniſter, ſelbſt Dein Vater nicht, macht, was man ein Haus nennen könnte. Heute iſt der erſte große Ball, den die Stadt den Souverainen giebt, von dem man ſich aber wenig Glanz verſpricht. Ich muß mich jetzt anziehen, um zum König zu fahren, denn ſchon iſt die Uhr ſo weit vorgerückt, daß Du gewiß in großen Aengſten ſtehen würdeſt, mich nicht fertig zu ſehen. Einen Augenblick iſt aber noch Zeit. Seit meinem Sturz mit dem Pferde hat ſich meine Melancholie ſehr vermindert, was dem Nervenchoc zuzuſchreiben iſt, den meine ganze Maſchine erlitten hat. Nach Euch und Muskau bleibt aber meine Sehnſucht ſchmerzlich groß!

Mittags.

Der König war ganz freundlich, da aber noch ein Dutzend anderer Herren da waren, konnte ich ihm nicht viel ſagen, und nur kurz einige Fragen, die er an mich richtete, beantworten. Der Regen läßt einen Augenblick nach, und ich will die Pauſe benutzen, um etwas auszureiten. Adieu, gute Schnucke. Heute Abend mehr.

Dein treuer Hermann.

Nachmittags.

Eben erhalte ich Dein Packet. Wie bedaure ich, daß Du Dich mit ſo dummen Dienern behelfen mußt. Ich habe keine Luſt mich in allen Dingen mißvergnügt und unbefriedigt zu ſehen. Ich werde daher von Brüſſel, wohin ich in wenig Tagen zu gehen gedenke, alles mitbringen, was wir brauchen, d. h. gute Wagenpferde, einen Koch, einen couvreur de table, und einen Bedienten, der Frotteur und Lampenputzer iſt. Dies wird mit meinem Jäger und Collin, der uns gewiß die beſten Dienſte leiſten wird, einen noyau de maison abgeben, mit dem wir zufrieden ſein können.

Ich bin aber recht traurig und recht niedergeſchlagen, liebe Schnucke, und ich kann Dir nicht läugnen, daß der Gedanke, eine Gewiſſe ganz zu verlieren, mir unerträglich iſt, und ſchon eine lange Trennung mir viel Schmerz macht. Dieſe Schwäche iſt ſtärker wie ich, und wenn Du, gute, beſte Schnucke, nicht Mitleid mit mir haſt, wo ſoll ich es finden? Im Tode, den ich mir oft wünſche, denn wenn ich recht genau das Leben anſchaue, ſo ſteht dieſer Prozeß faſt eben ſo ſchlecht wie der verlorene! Von allen Seiten fängt es an ſich dichter zu umhüllen, und die eigene Jugendkraft, die ſonſt alles zu verſpotten fähig war, ſinkt immer tiefer unter dem Kampf kleiner und großer, wichtiger und unwichtiger Verhältniſſe. Du, liebe Schnucke, mußt die Rolle deſſen ſpielen, der mich tröſtet und aufrichtet, wenn Du mir Heil bringen willſt, aber wie ein liebender Engel, ſanft und ohne Leidenſchaft, nie eingreifend in des armen Sünders Wünſche, mit Unmuth oder Eiferſucht. Gute Schnucke, ſonſt werde ich Dir unter den Händen verwelken! Das fühle ich tief. — Verſteh' mich deshalb nicht falſch. Du weißt, wie viel höher Du ſtets bei mir ſtehen wirſt als jede Andere.

Es iſt recht hohe Zeit, daß ich von hier wegkomme, denn ich fühle mich ganz wie in Paris, und noch zehnmal unglücklicher, in jeder Hinſicht. Selbſt die Kinderſpiele, die ich ſonſt ſo ſehr liebe, Pferde und das Gefolge des Luxus reizen mich jetzt nur in ſofern, als ich es widrig finde, in Muskau mit Dir ſo bettelhaft aufzutreten, gerade in dem Moment eines verlorenen Prozeſſes. Die Anſchaffung aller dieſer Dinge macht mir Pein, und am liebſten flöge ich mit den Fittigen des Sturmes, der über die Stoppeln hinjagt, allein nach dem heimathlichen Heerd. In der Fremde blüht mir allein kein Heil, das bin ich nun gewiß, darum verlaß' ich ſie je eher, je lieber. Verlaß' Dich darauf, daß ich meinen Geburtstag an Deinem freundlichen Herzen, meine gute Schnucke, feiern werde, wenn ich lebe.

Es iſt mir widerwärtig, von alltäglichen Dingen jetzt zu reden, darum trenne ich mich von Dir. Abends will ich das Uebrige Deiner Briefe beantworten. Adieu, meine beſte, meine einzige Freundin.

Abends.

Da Du ſehr begierig biſt zu wiſſen, wie ich mit Deinem Vater und ſeiner Umgebung ſtehe, ſo werden Dich meine Nachrichten nicht ſehr erfreut haben. Ermüden thue ich nicht, aber aufdringen kann ich mich nicht. Daß man im Publico es nicht bemerke, thue ich mein Möglichſtes, aber widerwärtig iſt mir dieſe manége im höchſten Grade.

Nachts 11 Uhr.

Ich komme eben vom Ball, auf dem ich mich gut amüſirt habe. Ich lernte dort die ganze Umgebung des Kaiſers kennen, die ſehr artig gegen mich war. Tſchernitſcheff läßt ſich Dir empfehlen, die Fürſtin Taxis war außerordentlich freundlich gegen mich, und frug viel nach Dir, mit der ſie ſich, wie ſie ſagte, oft gedacht hätte. Du wäreſt ihre Jugendfreundin u. ſ. w., wobei ich mich denn wohl erinnerte, was Du mir erzählt haſt. Ihre noch unverheirathete Tochter iſt recht hübſch. Die Mutter zog mich zum Tanz auf, dann tanzte ich eine andere Polonaiſe mit der Tochter, eine mit Lady Caſtlereagh, und eine mit der Generalin Benningſen. Voilà tous mes exploits pour le bal. Votre père n'y était pas heureusement, car il me porte malheur, partout, où je me trouve avec lui.

Es iſt jammerſchade, daß Du Dich immer ſo empfindlich dagegen geſträubt haſt, mit Helmine hieher zu kommen. Glaube mir, car je puis àprésent en juger sur les lieux, unſer Haus würde geſtürmt worden ſein, et nous aurions peut être obtenu ce que nous aurions voulu. Au moins notre vanité aurait été flattée de toutes les manières, et pour moi, je l'avoue, j'ai besoin d'être considéré, pour vivre agréablement dans le monde, et n'ayant pas eu ni le bonheur, ni l'occasion, ni peut être la faculté d'attirer les regards par de grandes actions, j'aime encore mieux arriver à ce but par des moyens subalternes.

Wenn Du mir wirklich ein Opfer bringen wollteſt, gute Schnucke, ſo weiß ich ſehr wohl, was mir eigentlich frommte, und was mich zufrieden ſtellen könnte, au moins vous devriez me laisser essayer, car avec cette idée en tête, je languirais toujours, si je ne peux pas la réaliser. Ich habe es immer nicht Dir zu ſagen gewagt, aber ich quäle mich und Dich umſonſt, wenn ich nicht ganz offen bin. Der Aufenthalt in Muskau hat beſonders ſeit dem Verluſt des Prozeſſes, und durch unſer Verhältniß mit Dehn, für ſich allein faſt gar keinen Reiz für mich, und habe ich erſt meine

Anlagen wieder geſehen, ſo erwartet mich dort nichts mehr wie Unannehmlichkeiten. Es wäre alſo unendlich angenehmer für mich, wo anders zu leben, aber ohne Dich, ſüße Schnucke, iſt mir jeder Aufenthalt nicht mehr erfreulich, und Helmine bedarf ich wahrlich zu meinem Glücke. — Laß uns nach Italien, oder nach dem mittäglichen Frankreich gehen; viel eher findet ſie dort eine Verſorgung als hier, wo ſie ſich abarbeitet, ohne zum Zwecke zu kommen. Auch wird wahrlich ein beſſeres Klima uns allen Dreien am zuträglichſten ſein. Ich beſchwöre Dich, gute Schnucke, wenn Du mir Ruhe geben willſt, bewillige dieſe flehentliche Bitte. Ich würde in dieſem Falle gar nicht dieſes Jahr nach Muskau kommen, ſondern Dich in Frankfurt erwarten, und von da mit Euch beiden, die ich auf verſchiedene Art, aber einzig in der Welt liebe (Dich Schnucke, beſonders wenn Du gut biſt, wahrlich unendlich mehr!) nach einem heitereren Himmel eilen, und einmal vielleicht glücklich ſein!!

Ich erwarte Deine Antwort hier, und bitte Dich herzlich, ſchnell zu ſchreiben. Biſt Du gut, und thuſt, wie ich Dich bitte, ſo ſegne ich Dich! Wo nicht, ſo bleibt Kummer und Gram mein Loos, und Du biſt es, die mich in's Unglück ſtößt!

Willſt Du lieber, daß ich ſelbſt nach Muskau kommen ſoll, das iſt mir gleich. Mache alles mit Tehn ab, wie Du willſt, oder ſage ihm auch gar nichts. Unſere Berechnung am Jahresſchluß kann eben ſo gut ſchriftlich gemacht werden An Bauen können wir jetzt ohnehin nicht denken. Im Park gebe ich Rehder plein pouvoir, ſo wie Tehn in der Herrſchaft. Nichts hält mich alſo ab. Ich fühle es ganz beſtimmt, und nun, da es einmal ausgeſprochen iſt, iſt es mir wie ein Stein vom Herzen. Dies iſt der einzige Plan für die Zukunft, der mir Frohſinn und Ruhe wiedergeben kann. Ich verlange wahrlich nicht zu viel, denn Du ſollſt nur mich mit einer Anderen theilen, und ich ſoll nach Deinem Wunſch die Anere ganz entbehren. Das kann ich nicht, und es wäre unendlich hart von Dir es zu verlangen, darum noch einmal, Herzensſchnucke, ſei gut, gewähre, und klage nicht.

Wir können in Marſeille, Bordeaux oder einer italieniſchen Stadt mit 12000 jährlich vortrefflich leben, und ohne die ewige Sehnſucht nach dem Mädchen, die mich keine Freude genießen läßt, werde ich auch froh ſein können, und Du wirſt mich ſelbſt viel liebenswürdiger und beſſer finden. Glaube mir, mit jedem Tage, den Du früher kommſt, erhältſt Du mir einen Monat meines Lebens, denn ich leide wahrlich Qual. Es iſt vielleicht ein Spiel meiner Phantaſie, aber darum eben gewinnſt Du ja viel mehr dabei, daß die Wirklichkeit mich entzaubert, und das Original mir hundertmal gleichgültiger wird, als das Bild, das jetzt, alles in meinem Innern verdrängend, gewaltſam herrſcht. Sonſt war ich anders, jetzt bin ich aber ſo, und beim Himmel, es iſt unmöglich mich zu ändern, ohne mein Herz zu brechen. Sieh einmal, gute Schnucke, Dir allein vertraue ich, von Dir, weiß ich, kann nur Segen für mich ausgehen, meine ſüße Schnucke; von jeder Liebe, die Du mir beweiſt, bleibt ein tiefes Merkmal in meiner Seele, und der beſte Theil meines Herzens und meines Ichs gehört unabänderlich Dir an.

Eile in meine Arme, bringe Sie mit, und nie werde ich Dein edles Opfer vergeſſen. O Gott! Wäre der Augenblick nur ſchon da, und die wüſte Zeit vorüber, die noch dazwiſchen liegt.

Du wirſt hundert Wege finden, um Dehn vorzuſtellen, warum Du nach dem Verluſt des Prozeſſes Muskau noch eine Zeitlang verlaſſen willſt, um ſo mehr, da dieſe Wendung der Umſtände die Baupläne auf lange Zeit unausführbar macht. Dazu kommt mein Wunſch, und wenn Du meinſt, mein ausdrücklicher Wille, dieſen Winter noch in einem ſüdlichen Klima zuzubringen, und Muskau nicht eher wieder zu ſehen, bis ſeine vortrefflichen Einrichtungen noch ſichtlichere Früchte getragen haben, u. ſ. w.

Ich bin erſchöpft und traurig. Gute Nacht, treue Schnucke, laß mich nicht ſinken, ſondern ſei eiferſüchtig darauf, daß keine Freude, kein Glück mir lächelt, deſſen Schöpferin nicht Du ſelber biſt. Gott ſegne Dich.

Hermann.

29.

Pückler an Lucie.

Den 5.

Mit der Adjutantur des Kaiſers habe ich mich heute bekannt gemacht, und Tſchernitſcheff beſonders iſt ſehr freundſchaftlich für mich. Man war erſt wie begraben hier, ſeit den Bekanntſchaften des geſtrigen Balles fange ich an doch zu wiſſen, wo aus und ein.

Mit Koreff glaube ich in der That gut zu ſtehen, wenigſtens ſind wir auf einem ſehr angenehmen Fuß zuſammen, und ſehen uns oft; Dein Vater bleibt aber ſtets inviſibel; die Fürſtin iſt, wenn ich ſie ſehe, ſo als wenn ſie gern mich öfters ſehen möchte, aber nicht dürfte.

Ich habe auf dem geſtrigen Ball eine wohlthätige Bemerkung gemacht, nämlich, daß der Große doch immer wieder vor dem Größeren verſchwindet. Dort war Wellington vor den Souverainen ziemlich, eben ſo confondu dans la foule comme tout le reste. Auch ſchien er mir weit freundlicher, und war unendlich traitabler, als in Paris. Lord Caſtlereagh ſah von Allen am beſten aus, wie ein Bild aus den Zeiten Ludwigs des Vierzehnten in einem prachtvollen geſtickten Sammetkleide, in dem die Blumen mit Edelſteinen, Rubinen, Saphiren und Smaragden geſtickt waren. Dazu der Stern des Hoſenbandes in großen Brillanten, und zwei Epauletten von denſelben Steinen. Auch viel Damenſchmuck war da, doch habe ich keine ſo großen Chatons geſehen, als die Deinigen, die Du ſo gütig dem allgemeinen Beſten geopfert haſt. Die Gräfin Schuwaloff hatte ungeheure Perlen, und ein Diadem von Diamanten, die wie eine Roſenguirlande mit Knoſpen und Blättern gefaßt waren. Nach meinem Geſchmack war das allerliebſt. Dazu trug ſie ein Bandeau von Smaragden über der Stirn, und hatte ein großes diamantenes Schloß wie das Deinige, nicht in der Mitte unter der Bruſt, ſondern auf einer Schleife an der Seite, was viel hübſcher und neuer ausſah. Voilà, bonne Schnucke, toutes mes observations de toilettes. Mais je vous quitte pour faire la mienne, car je dîne chez le Duc de Richelieu, et il ne me reste de plus qu'un quart d'heure pour m'habiller. Adieu chère et tendre Schnucke.

Abends.

Je viens de faire un excellent dîner. J'ai été assis entre Hatzfeldt et Jordan. La conversation entre nous était fort animée et fort amusante; à la fin Jordan m'a dit en particulier des détails sur votre père, qui m'ont étonné. Je vous conterai cela un jour, quand nous serons ensemble. Entre autre il me dit, qu'avec de la modestie on ne faisait rien de lui, qu'il fallait le tourmenter, l'exaspérer, alors on obtenait tout.

Nachts 12 Uhr.

Ich habe meinen Abend ziemlich angenehm zugebracht, erſt bei der Gräfin Neſſelrode, dann bei Prinzeß Taxis, und endlich bei Lady Caſtlereagh, wo der Herzog mich einer Unterhaltung über Pferde würdigte. Von einem ſo großen Mann ſchmeichelt jedes Wort, wenn es auch unbedeutend iſt.

Du ſiehſt, daß ich jetzt wenigſtens Gelegenheit habe, meine Zeit etwas beſſer auszufüllen. On sait au moins que devenir le soir. Uebrigens habe ich nie in meinem Leben ſo viel Viſiten gemacht als hier, et, en effet, je sais une énorme quantité de connaissances, das iſt aber auch der ganze Vortheil, den ich vom Kongreß haben werde. Ach, gute Schnucke, ohne Dich iſt mir doch alles fade, mit Dir allein kann ich doch nur ſo ſprechen, wie mit einem anderen Selbſt. — Liebe Schnucke, ich habe eine Bouteille Champagner von Collin öffnen laſſen, und trinke mit dem Schlage Eins jetzt ein großes Glas auf Deine Geſundheit aus. Damit ſage ich Dir gute Nacht, und küſſe Dich herzlich in Gedanken.

Dein ganz ergebener
Hermann, genannt Lou.

21.

Pückler an Lucie.

Den 6.

Ich habe heute früh dem Herzog von Wellington aufgewartet, et j'ai été reçu, ce qui est une distinction, parcequ'il ne reçoit aucune visite que pour affaires. Il est certain, que tout le monde me traite mieux que Mr. votre père.

An Dehn ſchreibe ich fleißig. Heute habe ich ihm unter anderem über die Reiſe geſchrieben. Das Uebrige findet ſich dann von ſelbſt. Daß ich nicht nach Muskau kommen, ſondern Dich in Frankfurt erwarten will, habe ich auch erwähnt. Du nimmſt dann, beſte Schnucke, ohne viel zu reden, Helmina mit, weil Du ohne weibliche Geſellſchaft Dich nicht von neuem auf die Reiſe begeben willſt, u. ſ. w.

Ich werde übrigens alles ſo einrichten, daß Du zufrieden ſein wirſt. Das heißt, ich will mit möglichſter Schonung des Geldes dafür ſorgen, daß wir 6 ganz gute und brauchbare Pferde mit uns haben, davon zwei den neuen

Fourgon ziehen, der den größten Theil unſerer Sachen enthalten muß, zwei das Curricle, und zwei Reitpferde. Wir ſelbſt reiſen in meinem (dann weit weniger bepackten) Wagen mit Collin und dem Jäger auf dem Bock. In der neuen Chaiſe die Thörin und die nöthigen zwei Kammerjungfern. In Marſeille oder Bordeaux etabliren wir uns ruhig für den Winter, und wenn mich nicht alles trügt, ſo werden wir ihn froh und angenehm zubringen.

Hoffentlich werden die Sachen von Paris nun bald in Muskau ankommen, wenigſtens wäre es ſehr ſchlimm, wenn es nicht geſchähe, denn, tritt der Winter ein, ſo müſſen ſie bis zum nächſten Frühjahr liegen bleiben.

Das Wetter iſt hier ſchändlich, demungeachtet bin ich eine Stunde mit der Gräfin Schuwaloff ſpazieren geritten, eine herzlich ennuyante Parthie. Mittags eſſe ich beim Baron Delmar, Abends will ich zur Fürſtin Salm, der Frau des Berliner neu gefürſteten Salm, gehen, oder in die Komödie. Du ſiehſt, gute Schnucke, daß ich Dir von jedem meiner Schritte Rechenſchaft gebe, ſo langweilig ich Dir auch mit meiner Kronik werden mag.

Abends.

A diner le Genéral Maison nous a beaucoup parlé du Roi de Suède. Il prétendait, que c'est un homme qui entendait la guerre, mais qu'il n'avait qu'une couille. Cette expression veut dire au moral point de caractère. Il disait aussi, que l'Empereur, s'il avait eu la moindre méchanceté dans le caractère, l'aurait fait fusiller vingt fois, puisque du temps du Consulat il avait constamment conspiré contre lui.

Nach Tiſch war ich eine halbe Stunde bei Mad. Gay, die mir viel Vorwürfe machte, daß ich ſie vernachläſſigte, und nachher bei der Fürſtin Salm, die mir ihre Gedichte verehrt hat. Gute Nacht, liebe Schnucke, denn ich bin müde.

Den 7.

Vor einer Stunde erhielt ich Deinen Brief, und habe alles durchgeleſen, wie Du es wünſchſt. Ich werde noch einmal mit Eichhorn reden, mit Koreff und auch mit Beyme, wenn er hier iſt, was ich bezweifle. Mit Deinem Vater iſt es unnütz; denn dies iſt ſo gut, als wenn ich einem Automaten die Sache vorſtellte. Viel darf man ſich aber durchaus nicht von dem verſprechen, was ich hier thun kann. Vielleicht ſpäter in direkten Geſuchen, aber im Allgemeinen iſt den Leuten wenig Intereſſe einzuflößen.

Du biſt ungerecht, mir über Erwähnung Helminens Vorwürfe zu machen. Soll ich Dir nicht aufrichtig ſchreiben, ſo kann ich gar nicht ſchreiben, denn hierin liegt die Eſſenz unſerer Korreſpondenz und unſeres ganzen Verhältniſſes, und eine Empfindlichkeit, die Du ſelbſt als mal-à-propos anſiehſt, mußt Du auch beſiegen, ſonſt untergräbſt Du am Ende dadurch unſer kindlich aufrichtiges und harmloſes Zuſammenleben, ſo nahe wie entfernt. Ich habe heute Kopfweh, und bin nicht wohl aufgelegt; auch ennüyiren mich die Prozeßgeſchichten.

Ueber den Thiergarten brauchſt Du nicht zu fürchten daß ich anderen Sinnes werde, überhaupt bin ich ziemlich lau über Muskau, beſonders ſo lange Riemann Herr des Waldes bleibt.

Adieu, Dein kranker und verdrießlicher Lou.

Noch eine Bemerkung: Es iſt wahr, hätteſt Du auch neben allen Deinen übrigen Vorzügen die Jugend und Schönheit in dem Grade, wie Du ſie einſt beſaßeſt, ſo würde ich Dich vielleicht in jeder Hinſicht mit Leidenſchaft lieben, vielleicht auch nicht, vielleicht nur einſeitig. Wer kennt des Menſchen Herz! Setze aber nun den Fall, wie er iſt, und wie er ſein kann. Du biſt mir faſt alles in der Welt, nur in Einem liebe ich eine Andere, Du wünſcht mir alles Glück uneigennützig, willſt Du alſo nicht lieber mir das, was mir noch fehlt, durch eine Andere geben, als mich deſſen ganz berauben? Sei alſo konſequent, das heißt ganz gut, und ich werde für das, was mir die Andere giebt, und Du nicht geben kannſt, weil nichts auf der Welt vollkommen iſt, doch nur Dir dankbar ſein. Liebe, Güte und Klugheit weiſen Dir alle denſelben Weg. Adieu, meine Herzenshauptſchnucke.

22.

Pückler an Lucie.

Den 7. Nachts.

Als ich meinen Brief an Dich zugeſiegelt, und an Rothſchild abgegeben hatte, fuhr ich zur Fürſtin Taxis, où j'ai fait l'aimable jusqu' à l'arrivée du Roi, qui nous a chassé du salon pour le laisser coq en pâte avec toutes ces dames. En particulier on prend quelquefois sa revanche. — De là j'ai passé chez Mad. Gay, où il y avait concert, Mad. Catalani etc., et j'ai achevé enfin ma soirée en soupant chez Lady Castlereagh. On y voyait par la première fois Mad. de Lieven, qui est arrivée hier soir bien maigre, bien kupferig et bien laide de Londres.

Je me suis informé de M. Beyme, et j'ai appris, qu'il est ici depuis deux jours. J'irai lui parler demain, mais tout cela ne nous mènera pas loin.

Je ne sais pas, si c'est une bonne politique de ne rien demander. Si nous n'avions toujours rien demandé, nous n'aurions jamais eu les décorations, que vous avez obtenu pour moi, et je ne doute pas, que j'aurai fini par emporter ici un poste de diplomatie, si je m'étais mis sur les rangs. Reste à savoir, si c'est un avantage. Il y a beaucoup à dire pour et contre. En tout cas je

vous conseille de demander après le Congrès et dès que le Roi sera de retour à Berlin le titre d'Excellence pour nous au Prince Wittgenstein, car pour l'ordre vous pouvez être sûre, que le Roi ne me le donnera pas de long temps. Je n'ai pas jugé à propos de le remercier ici du corbeau de seconde classe. C'est une si ancienne histoire et on y a mis si peu de bonne grâce, que je l'aurais cru déplacé de rechauffer cette affaire. Au reste puisque j'ai commencé à me mettre sur ce pied, je ne demanderai rien pour moi durant le Congrès. Je renonce même à la seconde classe de Wladimir, et je me contente de la perte de mon procès.

Mad. Gay serait charmée, si je voulais nouer une intrigue. Bien loin de rechercher les bonnes fortunes, je puis dire avec vérité que rien ne m'embarrasserait et me désespérerait davantage que d'en avoir.

Tschernitscheff m'a écrit aujourd'hui pour me prier de lui prêter un cheval pour la parade de demain. Je le lui donne avec plaisir, car c'est un bien bon garçon, et puis on ne sait quel service, il peut me rendre à son tour. Tout ce monde est bien aimable pour moi, cependant je sens, que sur le continent on n'est rien, quand on n'est pas employé. C'est le seul moyen d'avoir de la considération, tous les autre sne sont que tolérés, et la naissance surtout ne compte pour rien du tout. C'est l'esprit du siècle, et on aurait bien tort de s'en fâcher. Si mes affaires néanmoins ne vont pas trop mal, je finirai pourtant probablement par me mettre aussi sur les rangs, mais je n'y pense pas à présent.

Il paraît, que le cher officieux de Karlsruhe n'a pas réussi à se faire appeler ici; car je n'en ai pas encore entendu parler. Le Roi, à ce qu'on dit, donnera un bal dimanche; j'espère, qu'il m'invitera, sinon, je me ferai passer pour malade, pour ne pas en avoir le

démenti. Comme tout cela est plat et ridicule, et quels sots que les gens du grand mondes! Quelles petitesses et quelles bassesses!! Fuyons les cours et les grands, et goûtons dans un plus heureux climat les douceurs du repos et de l'indépendance. Bon soir, bonne Schnucke, j'ai franchi aujourd'hui avec Sprightly une porte de cinq pieds de hauteur. Addio.

Den 8.

Früh habe ich meine Aufwartung dem Fürſten Wolkonſky gemacht, um ihn zu bitten, mich dem Kaiſer vorzuſtellen, was er mir zu bewirken verſprochen hat. An den Grafen Wrbna habe ich auch des öſterreichiſchen Kaiſers halber geſchrieben, car il faut pourtant pouvoir dire, qu'on s'est fait parler par les Souverains.

Ich habe lauter Unglück, mein neues Pferd hat einen ſolchen Huſten, daß ich es ſchon ſeit 5 Tagen nicht mehr reiten kann, und es iſt die Frage, ob es nicht ein alter Fehler und incurabel iſt.

Unſer Wagen iſt ſo ſchändlich in Paris verdorben worden, daß der Lack überall bricht, und die neuen Räder ſchon entzwei ſind, ſo daß ich mir nicht anders werde helfen können, als in Brüſſel ihn ganz neu anſtreichen und wieder neue Räder machen zu laſſen. Dann hält er wieder zwei Jahre länger, denn die dortigen Sattler ſind ſo gut wie die engliſchen, aber freilich das Wappen geht verloren, denn das kann nur in England ſo ſchön gemacht werden.

Den Kanzler Beyme habe ich nicht getroffen, auch weiß ich nicht, wie ich ihn ſehr für unſere Sache intereſſiren ſoll. Für's Erſte iſt gegen ein Reviſionsurtheil nichts mehr zu machen, zweitens müßte ich die Akten alle hier haben, um dem Kanzler Beyme eine genaue Kenntniß der Sache zu geben, drittens müßte er Zeit und Luſt haben ſie zu leſen. Ich kann ihn alſo nur im Allgemeinen für mich zu intereſſiren ſuchen. Zu Eichhorn will ich auch noch einmal gehen, obgleich es ebenfalls unnütz iſt.

3 Uhr Nachmittag.

Dein Vater iſt wirklich unglaublich. Heute iſt es gewiß zum viertenmal, daß er, ganz allein, mich von ſeiner Thüre hat abweiſen laſſen, ſo daß ich mich vor den Bedienten ſchämen muß. Wie einem Offizianten ließ er mir ſagen, er habe Geſchäfte und könne mich nicht ſprechen, ich möchte zum Eſſen kommen, ſie wären ganz unter ſich. Da ich beim Baron Delmar eingeladen bin, ſo habe ich dieſe Ehre abgelehnt, und würde eine ſolche Einladung auch ohnehin nicht angenommen haben. Nun gehe ich aber beſtimmt nicht mehr zu ihm.

Bei Eichhorn war ich, der mir ſehr freundſchaftlich ſein Gutachten, welches mit Michaelis übereinſtimmt, gegeben hat, und wenn er Gelegenheit hat, gern nützlich ſein will. Uebrigens ſcheint er völlig überzeugt, daß weder Beſtechung noch Partheilichkeit hätte vorfallen können. Wegen Nell hat er mich ganz an Beyme gewieſen.

Adieu. Dein treuer Mann.

23.

Pückler an Lucie.

Den 8. Oktober, Abends.

Ich brauche, ſeit ich von Dir geſchieden bin, gewiß ſchon ein Ries Papier für Briefe an Dich, und ich hoffe, que vous m'en savez gré, quoique je n'écris que des bêtises. Meine Briefe ſind wahrhaft romantiſch, nämlich ſie geben Gelegenheit ſich das beſte hinzuzudenken, denn ſie ſelbſt enthalten nicht viel Beſonderes. Enfin c'est égal, ein Schelm giebt's beſſer als er's kann, et honny soit qui mal y pense.

Seitdem ich Dir Adieu geſagt habe, war ich bei Madame Catalani, die mit viel Bonhommie und Herzlichkeit ſich freute mich wiederzuſehen. Sie iſt die einzige Fremde, welche ich geſehen habe, welche die Preußen liebt. Von da ging ich zum Diner zu Delmar, wo uns der General Maiſon, der faſt immer dort iſt, jedesmal viele intereſſante Erinnerungen aus Napoleons Zeit zum Beſten giebt. Manches daraus werde ich Dir mündlich erzählen. Was mir aber am Beſten an Maiſon gefällt, iſt die Art, wie er, obwohl Pair de France et général des Bourbons, von Napoleon ſpricht und urtheilt. Nach Tiſch habe ich dem Fürſten Metternich meine Aufwartung gemacht, der ſich viel nach Dir erkundigte, und ſich recht höflich entſchuldigte, daß er mich in Frankfurt nicht hätte ſprechen können. Du ſiehſt, Schnucke, daß ich, da Dein Vater gar nichts für mich thut, die partie ergriffen habe, mich ſelbſt überall zu präſentiren, und das mit recht leidlichem Erfolg.

Was mich wundert, iſt, daß Dein Bruder noch nicht angekommen iſt. Ich bin überzeugt, daß er uns bei Bernſtorff etwas einzubrocken geſucht hat, denn überall wo ich ihm begegne, finde ich ihn höchſt kalt gegen mich. Je lui ai fait visite, il m'a renvoyé une carte; je le salue le premier, quand je le rencontre, et c'est à quoi se borne notre commerce. Il ne m'a jamais demandé un mot sur votre compte, ce qui n'est pas poli. Jordan au contraire est très-aimable avec moi, et me parle souvent de ses projets de retraite.

Nachts.

J'ai fait une visite au Général Bennigsen, qui m'a intéressé. Je le trouvai tout seul, et notre conversation étant tombé sur Napoléon, il m'a conté des détails bien surprenants sur la campagne de Russie, d'autant plus sincères, qu'il est en disgrâce, et qu'il ne se gêne pas. De là j'ai passé au concert de la Princesse Salm, qui avait réuni beaucoup de grands talents dans des petites personnes. Un enfant de sept ans jouait le violon, deux

enfants de huit et neuf jouaient la comédie etc. Tout cela m'ennuyait si fort, que j'ai filé aussitôt que j'ai pu. pour regagner mon lit et pour dire la bonne nuit à mon excellente Schnucke, qui est bien plus amusante et plus spirituelle que tout ce qui se trouve au Congrès et partout ailleurs.

Den 9. Abends

J'ai fait aujourd'hui une promenade charmante. Mad. Gay m'avait demandé hier de la promener en voiture. J'ai aussitôt essayé d'atteler le bon Sprightly avec les autres et apparemment qu'il a grandi depuis que je ne l'ai plus mis à la voiture, car l'attelage avait la plus belle mine du monde. Deux palefreniers nous suivaient sur deux chevaux également bais et fort brillants, de manière que le tout ne laissait presque rien à désirer.

Je conduisais moi-même (comme vous le pensez bien), le jeune M. Ouvrard était à côté de moi, et dans la voiture Mad. Gay, sa fille, une des plus jolies personnes d'ici, et Mad. Gayl, qui débarque tout fraîchement de Paris. Elle est compositeur des „deux jaloux", considérée comme une des femmes les plus spirituelles de France. Le but de notre promenade était la belle ruine du chateau de Charlemagne, où Emma traversa la neige portant Eginhard sur ses épaules. C'est un site délicieux, la ruine est entourée d'une superbe forêt de chênes et des plus belles prairies. Malheureusement le barbare, qui en est le propriétaire, a déjà commencé une coupe justement en face du château, ce qui fait le plus grand tort au paysage. Cependant ce qui reste est encore admirable. Il faut avouer que les Françaises ont une grâce, un abandon et une facilité d'esprit, qui rend leur société bien agréable. Nous avions passé trois heures dans les bois sans nous en douter. La gaieté, qui nous animaient, m'a même inspiré un calembourg, qui, quoique assez bête, fit rire la société. On trouva, qu'en franchissant les petits fossés, dont il se trouvaient plusieurs sur notre chemin, Mad. Gayl (on prononce Gay) était plus leste que Mad. Gay. „Mais, cela n'est pas étonnant“, leur dis je, „puisqu'elle a un l (aile), de plus.“ Il faut que je vous cite un propos bien plus spirituel de Mad. Gayl. Nous parlions d'Eginhard et d'Emma, et j'observais que les Princesses de nos temps n'étaient plus assez robustes, pour porter leurs amants sur leurs épaules. „Et cependant“, dit Mad. Gayl, „les hommes sont devenus beaucoup plus légers“.

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'on a rendu justice à mes talents de cocher, et que toute la petite ville d'Aix a été en l'air pour admirer mon équipage

Nachts 1 Uhr.

Je viens de Mad. de Nesselrode, où toute la société russe était réunie. J'y ai fait la connaisance de M. Capo d'Istria, qui ayant été incommodé depuis qu'il est ici, n'a pas été sorti. Il a une figure bien spirituelle et bien profonde en même temps. Mad. Catalani y était, et a chanté comme un violon. C'est la première fois que je lui ai entendu chanter ces fameuses variations de Rhode, et en vérité on ne conçoit pas, comment on peut parvenir à se servir de sa voix comme d'un instrument.

J'avais écrit hier matin au Comte Wrbna, pour avoir une audience de l'Empereur, et on me l'a déjà accordée pour demain à six heures du soir. Il ne me reste donc plus que l'Empereur de Russie, qui est malade depuis quelques jours. De ma vie, je n'ai rendu et reçu autant de visites qu'ici, et le but de faire des connaissances a été très bien rempli, mais c'est aussi le seul. Gute Nacht, liebe Schnucke.

24.

Pückler an Lucie.

Den 10., Nachts.

Du haſt Recht, liebe Schnucke, qu'il ne faut pas se dégoûter trop tôt. Dein Vater hat heute ein Diner gegeben, zu dem er mich gebeten hat, und iſt von einer zuvorkommenden Freundlichkeit gegen mich geweſen, die mich ganz in Verwunderung geſetzt hat, mich eingeladen, wenn ich wollte, bei ihm zu eſſen, und entſchuldigt, daß er mich ſeiner gehäuften Geſchäfte halber nicht hätte annehmen können. Bei Tiſche ſetzte ſich Jordan zu mir, und machte mir völlig die cour. Ehe noch die Tafel vorbei war, mußte ich aufſtehen, um zum Kaiſer zu gehen, worauf ich dann zum Kaffee in fiocchi wiederkam, wo Dein Lieblingsſtern von Deinem Vater ſehr bewundert wurde. Der Kaiſer gab mir ganz allein Audienz. Da ich ſah, daß er in Verlegenheit ſchien, was er mir ſagen ſollte, ſo fing ich gegen die Regel die Konverſation ſelbſt an, worauf ſie eine gute Viertelſtunde lang ſich ſehr coulamment unterhielt. Du hätteſt Deine Freude daran gehabt, gute Schnucke, car j'étais vraiment aimable, ne vous en déplaise, und die Verſicherung, daß wir Deutſche alle unſere Kaiſer immer noch wie ſeine Kinder liebten, wurde mit ſo viel Schauſpielertalent vorgebracht, que l'auguste monarque en parut tout à fait touché. Nach einigen Viſiten trank ich Thee bei der Fürſtin Taxis, die ich ganz allein fand, und ging dann zu Mad. Gay, wo Konzert war, und während ich zu ihren Füßen (ſie lag kränklich auf dem Sopha), die ein Shawl bedeckte, ſaß, ſchenkte ſie mir ein niedliches kleines Souvenir zu Viſitenkarten.

Dann brachte ich zu guterletzt meinen Abend bei Lady Caſtlereagh zu, wo der Graf Pozzo eine ſehr intereſſante Beſchreibung vom Feſte zu Konſtantinopel, und der General Bennigſen vom Kriege in Perſien machte. Schließlich muß ich Dir noch ſagen, que votre Lou avait une toilette si soignée, qu'il éclipsait même tous les Anglais chez Lady Castlereagh. Sur quoi je prie le bon Dieu, qu'il vous ait dans sa bonne et sainte garde.

Den 11., Morgens.

Alles iſt abwechſelnd in der Welt, Sonnenſchein und Regen, Glück und Unglück. Seit einigen Tagen geht wieder alles gut, nachdem es hier ſo ſchlecht anfing. Eben erhalte ich Deinen Brief vom 28. September, der mir in vieler Hinſicht Freude macht. Erſtens und hauptſächlich, daß Du meine Helminiſchen Schwärmereien richtig und vernünftig und auch gut und liebevoll aufnimmſt. Seit ich Dir darüber ohne Zwang geſchrieben habe, was ich dachte, iſt ihr Andenken unendlich ſchwächer bei mir geworden. Es ſcheint, daß grade der Zwang, Dir nicht aufrichtig jedesmal mein Inneres aufdecken zu ſollen, mich wieder mehr montirt hatte. Dazu geht es mir wie dem joueur de Regnard, qui lors que il est heureux, ne pense pas à sa maitresse, mais dès qu'il a perdu son argent, reprend des accès d'amour les plus violents. Der Brief von Pfeil iſt ſehr anmuthig, und man ſieht daraus, was man einbüßt ohne Sachverſtändige. Schnucke bringt mir Glück! Von dieſem Glauben gebe ich nicht ab, wenn auch manchmal trübe Stunden alles ſchwarz ausſehen machen. In dieſem Augenblicke ſteht alles wohl.

1) Schnucke liebt mich, und gönnt mir jedes Vergnügen.

2) Dein Vater und ſeine Umgebung ſind ſehr verbindlich.

3) Je suis bien vu dans la société, et quelques femmes me cajolent.

4) Mein engliſcher Groom iſt wieder beſſer.

5) Alle meiae Pferde ſind geſund, und die brillante Equipage iſt wieder im Gange.

6) Ich ſelbſt befinde mich wohl, und habe wieder Hunger.

7) Sehr oft mache ich gute und ſogar recherchirte Diners.

8) Mein Logis iſt charmant.

9) Es fehlt mir weder an Geld noch Anſehen.

Mit dieſen guten Auſpizien ſchließe ich dieſen Brief. Wer weiß, wie es morgen ausſieht, denn der reizbare Himmel meines Inneren iſt wie Sonne, Sturm und Wetter im April.

Adieu, ſüße Schnucke!

25.

Pückler an Lucie.

Den 11. Oktober, Nachts.

Nach einer Spazierfahrt ſah ich meinen Ballon, den ich ehemals in Berlin bezahlte, mit Mad. Reichard aufſteigen. Le Roi se trouvait au milieu de la foule, et la plupart des personnes n'avaient pas même ôté leurs chapeaux! Zu Mittag aß ich mit einigen Hundert Millionen, M. Pariſh, Ouvrard, Sillem, Labouchère und Godefroy, den reichſten Banquiers in der Welt. Herr Ouvrard (derſelbe welcher die Herzogin Bagration unterhält), iſt ein intereſſanter Mann, der beſonders über Napoleon und über die Schlacht von Waterloo, die er in der Suite des Kaiſers mitgeritten hat, intereſſante Sachen erzählte. Abends war Ball bei der Fürſtin Taxis, wo ich mit Verwunderung den pleutre Reibnitz antraf, que je n'ai reconnu qu'avec peine, mais qui m'avait d'abord frappé par son air gauche et commun. A 11 heures je me suis échappé après avoir dansé une polonaise avec la Princesse, et une avec sa fille, pour dire la bonne nuit à Mad. Gay.

Den 12. Abends.

Ich habe heute Morgen etwas für Dich angefangen, wovon Du ſpäter das Reſultat erſehen wirſt; dann bin ich mit Koreff ſpazieren gefahren, und habe bei Delmar zu Mittag gegeſſen. Herr Ouvrard war auch da, der uns erzählte, wie ihn Napoleon ſechs Jahre in Vincennes au secret gefangen gehalten hat, wo er ganz allein, ohne Licht, ohne ein Buch, und ohne ſchreiben zu dürfen, geſeſſen hat. Denke Dir die ſchreckliche Lage. Um ſich zu unterhalten, hat er, wie er uns erzählte, einige tauſend Stecknadeln ſich kaufen laſſen, ſie auf den Boden ſeines Cachots geworfen, und ſich damit beſchäftigt ſie alle im Dunkeln wiederzufinden. Welche ſchreckliche Lage! Bei Waterloo hat derſelbe Ouvrard die Schlacht im Gefolge des Kaiſers als Volontair mitgemacht, und nach derſelben hat ihn Napoleon in Paris um Rekommandationsſchreiben nach Amerika.

Als er von Napoleon arretirt wurde, war er 27 Jahre alt, und hatte 29 millions en caisse. Wenn wir es ſo weit gebracht hätten, gute Schmucke, dann wäre es gut! Ich ziehe mich jetzt an, um auf einen Ball bei Lady Caſtlereagh zu gehen. Adieu, bis ich wiederkomme. Ich bin zu müde, um mehr zu ſchreiben. Herzensgute Nacht.

Den 13. früh.

Mein Jäger hat mich heute früh um ſeinen Abſchied gebeten, weil ihm ein Engländer höhere Gage gebeten hat. Dies iſt mir ſehr unbequem, und impertinent von dem Kerl, der weiß, daß ich für ſeine Kleidung eine Auslage von 250 Gulden gemacht habe. Indeſſen ſolche Leute muß man nicht halten, doch habe ich ihm bis morgen Bedenkzeit gegeben; bleibt er dann dabei, ſo hole ihn der Teufel.

Dein Vater hat mir zwar geſagt, daß ich jedesmal, wenn ich Luſt hätte, bei ihm eſſen ſollte, da ich aber in der Natur nichts Widrigeres kenne als Zudringlichkeit, ſo habe ich doch keinen Gebrauch davon machen wollen, da er geſtern und vorgeſtern große Diners gehabt hat, zu denen er mich wohl beſonders gebeten hätte, wenn er mich haben wollte.

Um indeſſen genau zu wiſſen, woran ich bin, habe ich ihn durch Koreff geradezu fragen laſſen, wie ſeine Einladung gemeint ſei, und erwarte die Antwort. — Uebrigens werde ich doch bald von hier weg; denn mehr oder weniger iſt doch ein Fremder, der in keinem Dienſte ſteht, ein hors d'oeuvre, und wenn man den großen Perſonnagen Wellington, Metternich ꝛc. begegnet, iſt man eine wahre Null.

Nachmittags.

Ich habe mir ſoeben von der Lenormand, die von Paris hergekommen iſt, wahrſagen laſſen, und bin ſehr davon frappirt. Meinen Karakter hat ſie mit einer Genauigkeit detaillirt, die beiſpiellos iſt. Elle me dit:

„Personne n'est plus vif que vous; cependant vous savez être bien calme et paraître fort doux, si vous voulez. Vous n'êtes pas exempt d'ambition, mais vous débitez trop la gêne pour pouvoir vous y livrer avec constance. On vous croit généralement très heureux et très décidé. Cependant vous ne l'êtes pas autant qu'on l'imagine, et vous avez souvent une sorte de timidité qui vous paralyse. Vous n'aimez pas beaucoup la supplique, et pourtant vous en faites, parceque vous changez bien souvent de projets, et que vous êtes si inégal, que souvent qui vous voit le matin et qui vous revoit le soir, ne croit pas avoir vu la même personne. Vous êtes très léger, mais vous êtes quelquefois capable de beaucoup de ténacité. Vous avez été amoureux plusieurs fois, mais vous n'aimez pas les femmes à vous y abandonner entièrement. Elles ne vous maitrisent pas. Vous allez dans le monde par air et par ton, mais vous ne l'aimez guères, un petit cercle d'amis d'après votre choix est ce que vous préférez. Vous ne manquez pas de courage, et vous porterez encore deux fois les armes. Vous servirez avec honneur, mais vous n'y ferez pas une fortune brillante. Vous connaitrez la diplomatie,

et si une certaine affaire tourne à votre avantage, ce qui est très vraisemblable, vous jouerez un rôle marquant dans le monde. A l'âge de trente-neuf ans votre sort va souffrir une crise. Une femme y aura beaucoup d'influence. Vous avez un ami très distingué, sur lequel vous pouvez compter, et une femme vous aime bien tendrement pour vous-même. Elle vous sauvera à l'âge de trente-sept ans environ la vie ou l'honneur dans une occasion remarquable. Vous courrerez quelques dangers, entre autres sur mer, et vous serez arrêté pendant quelque temps. Vous avez beaucoup d'ennemis, et il y en a de très-marquants, mais comme vous ne manquez ni de finesse, ni de fermeté, et que vous êtes fort défiant, il parait, qu'ils ne vous feront pas beaucoup de mal, d'ailleurs vous aurez l'oreille d'un homme puissant. Vous irez en Asie (retenez bien cela, dit-elle) et vous trouverez une chose qui fera l'admiration de beaucoup de monde. Votre fortune peut s'améliorer sans devenir extraordinaire, vous mourirez âgé dans une habitation entourée d'eau". Nun kommt etwas, was mich am meiſten frappirt hat. „Vous êtes bon physionomiste, tenez-vous toujours à la première impression, qu'une personne vous fera et vous ne vous tromperez jamais. Je vous recommande deux choses, dont vous aurez besoin, beaucoup de précaution et beaucoup de discrétion. Ne jouez pas, car les grands coups d'hazard ne vous sont pas favorables."

Was ſagſt Du dazu? Ich zweifle nicht, daß ſie mich kennen mag, obgleich ich ſie nicht prevenirt habe; aber meinen Karakter kann ſie unmöglich kennen. Sie hat mir noch etwas Merkwürdiges geſagt: „Vous aurez d'ici au premier janvier la décision d'une chose, qui vous intéresse beaucoup dans ce moment." Dieſe Sache kann niemand wiſſen; Du mein anderes Selbſt weißt ſie nicht einmal. Wir wollen ſehen,

wie es eintrifft. Die Frau hat etwas ſehr Freundliches und Gutes, und un regard si scrutateur, qu'on en est tout embarrassé. Ce n'est certainement pas une femme commune, quoiqu'il y ait naturellement du charlatanisme dans son état. Il est certain, qu'elle a prédit le règne des cent jours dans un ouvrage imprimé et saisi par la police avant l'arrivée de Bonaparte.

Vieles, was ſie mir über mein vergangenes Leben geſagt hat, übergehe ich, weil ſie es erfahren haben kann; das Ganze bleibt mir merkwürdig, um ſo mehr, da ſie Herrn Pariſh, der mit mir da war, und deſſen Karakter von dem meinigen eben ſo wie ſeine Lebensgeſchichte und ſeine Verhältniſſe ganz verſchieden ſind, gerade auch das geſagt hat, was auf ihn paßt, und wie er verſichert, aus ſeinem vergangenen Leben höchſt merkwürdige Dinge berührt hat. Enfin, nous voilà tous deux dans la superstition jusque par dessus les oreilles. Ich bin begierig Deine Meinung über alles das zu hören.

Abends.

Ich habe Dir ganz genau die Worte der Frau aufgeſchrieben, und Herrn Pariſh noch einmal vorgeleſen, um zu hören, ob ich richtig behalten habe, worauf er mich noch an die beiden Zuſätze erinnert hat, die ich durch † und * markirt habe.

Du bemerkſt, gute Schnucke, daß ich auf Papier von anderem Format ſchreibe, weil ich meinen Vorrath in Briefen an Dich konſumirt habe. In zwei oder drei Tagen denke ich nach Brüſſel zu gehen, und von da nach Cambray, um die engliſche Revue zu ſehen, der auch die Souverains beiwohnen, ausgenommen den öſterreichiſchen Kaiſer, der, wie er mir bei meiner Audienz wörtlich ſagte, es dem König der Niederlande nicht zu Leide thun will, daß er ſich in ſeinem Lande zeige.

Ich verlaſſe Dich jetzt, Schnucke, um auf einen Ball zu gehen, den die Adjutanten des ruſſiſchen Kaiſers geben. Vor Tiſch war ich bei Madame Catalani, die ſo gütig war mir eine Arie aus der Oper, die wir geſehen haben (in Paris, wie Du Dich erinnerſt), ganz allein vorzuſingen, und zwar himmliſch. On n'est pas plus complaisant.

Adieu, gute Schnucke, ich küſſe Dich.

In dieſem Augenblicke erhalte ich Deinen Brief vom 4. Oktober. Er iſt etwas sec, et il y a un petit peu d'humeur. Ich werde ziemlich kurz abgefertigt. Du ängſtigſt mich ſchon wieder mit der dummen Heirath! Bitte, nichts mehr davon. Uebrigens erwarte ich Deine Antwort auf meine letzten Briefe, dieſen Gegenſtand betreffend, ehe ich weiter etwas darüber ſage. Nach Muskau wünſche ich durchaus nicht zu gehen. Glaube mir, für meine Ruhe iſt das Projekt den Winter in Marſeille zuzubringen oder Italien das heilſamſte. Ich bin auch überzeugt, daß meine gute Schnucke darin eingehen wird, aus Liebe zu mir! Denn wohl weiß ich es, daß kein ſolches Herz wie das Deinige mehr für mich ſchlägt, aber hoffentlich werde ich es nie vermiſſen, ſondern mit ihm alt werden. Darüber habe ich eine ſehr beſtimmte Ahnung meine gute Herzensſchnucke!

Nachts.

Der Ball der Ruſſen war recht hübſch. So wie ich kam, frug mich die Prinzeß Taxis, ob ich noch am Spleen litte, und mehrere Damen frugen mich daſſelbe, ein Beweis, daß ich einen ſehr auffallend ſchlechten Humor bei Lady Caſtlereagh gehabt haben muß. Es war meine alte Anwandlung von Hypochondrie. Mit Mad. Gay, die mir in der That die cour en désespérée machte, hatte ich während dem Ball eine ganz drollige Unterredung. Mündlich werde ich Dir von dem Kongreß noch manches zu erzählen haben, was zu unbedeutend iſt, geſchrieben zu werden, oder ſich nicht gut ausnimmt. Auf morgen bin ich ſchon wieder zu einem Ball bei der Fürſtin Salm eingeladen, und Donnerſtag zu einem großen Konzert bei Lord Wellington, wo Mad. Catalani ſingen wird, und die Souverains hinkommen. Dann geht es zur Revue nach Cambray über Brüſſel.

Mad. Gay behauptet, ich ſei viermal mehr coquet als die coquetteſte Frau, et à tout prendre un bien méchant garnement. Ich hoffe, Du denkſt nicht ſo abſcheulich von mir, ſüße Schnucke, und wünſcheſt mir jetzt eine ſanfte Ruhe und einen angenehmen Traum von Muskau künftig und dem Schnuckenthal.

Ich küſſe Dich herzlich und bleibe ewig

Dein beſter, treueſter Lou.

26.

Pückler an Lucie.

Den 14. Abends.

Das Eis bei Deinem Vater ſcheint nun durch Koreff gebrochen zu ſein. Er hat mich heute zu Tiſch gebeten, und mir viel Vorwürfe gemacht, daß ich nicht täglich käme; er würde nun nicht mehr zu mir ſchicken, ſondern er bäte mich zu ſchicken, wenn ich nicht kommen wolle. Die Fürſtin war nebſt Mamſell Hähnel von großer Vertraulichkeit, und wirklich recht herzlich. Glaube mir, ich habe ganz richtig geſehen, wenn ich Koreff für den Geſcheuteſten aber auch für den Gemüthlichſten und Beſten im Hauſe gehalten habe. Je n'ai qu'à m'en louer, et il a été constamment le même pour moi. Alexander Humboldt war eben angekommen, und läßt ſich Dir vielmals empfehlen. Mit Jordan, Rother und Eichhorn ſtehe ich ſehr gut; auch Bernſtorff fängt an ſich zu humaniſiren. Die Fürſtin gab mir heute ein Billet in ihre Loge, wo ich das Paar Anatole eine Weile tanzen geſehen habe. Jetzt gehe ich auf den Ball bei der Salm, und empfehle mich Dir ergebenſt. Mamſell Garnerin wollte heute mit dem Ballon ſteigen und im parachute ſich herunterlaſſen. Es mißglückte aber.

Nachts.

Das Konzert bei der Fürſtin Salm war ſehr hübſch, beſonders ſang Herr Garat ein Liedchen, das anfängt: „J'aime Rosine à la folie“, außerordentlich hübſch. Ich bin aber müde, und wünſche Dir eine gute Nacht. Ehe ich zur Salm ging, iſt mir etwas geſchehen, was ich noch nicht erlebt habe. Mad. Gay hat mir eine vollkommene Liebeserklärung gemacht wie einer Frau. Mais j'en suis déjà dégoûté. Il faut vous dire ce que c'est Mad. Gay. Une femme de trente-six ans, qui est encore jolie. Elle est riche, et une des Elégantes de Paris. Il est impossible d'être mieux mise et de meilleur goût. C'est avec cela le plus bel esprit en vérité qu'on puisse trouver. Sa conversation n'est composée que de bons mots, et sa politesse est parfaite. Elle a les plus beaux yeux du monde, et sa grande réputation d'auteur fait, qu'on est bien flatté de son approbation. Elle aurait pu me tourner un peu la tête (car elle a aussi de très belles mains, la gorge superbe, et un pied charmant), mais malheureusement il lui manque une chose physique très essentielle. Ce sont les dents. Cette partie est si mal organisée, que je ne serais pas bien tenté de lui donner un baiser, et voilà ma vertu expliquée, qui me fait résister à toutes ses avances. Cependant on ne peut passer son temps plus agréablement qu'avec ces deux femmes, Mad. Gay et Mad. Gayl, qui sont inséparables. Ce n'est que saillies, bons mots, contes agréables et la plus aimable satyre, qui n'est jamais mordante. Wenn ich in's Schreiben mit Dir komme, vergeſſe ich Schlafen und alles. Adieu. Adieu.

Den 16. früh.

Bei Deinem Vater war geſtern Mitteldiner, das heißt 20 Perſonen, zu welchem ich auf ein Haar zu ſpät gekommen wäre, wenigſtens war ich der Letzte. Die Fürſtin war ſehr freundlich, und erzählte mir nach Tiſch lange von Glienike. Bei dieſer Unterhaltung überzeugte ich mich, wie ſchwer es iſt, bei Leuten, die etwas bornirt und etwas gemein ſind, mit dem beſten Willen nicht anzuſtoßen. „Wie freue ich mich“, ſagte ich „Ihr kleines, freundliches Landhaus zu ſehen!“ „Mein kleines Landhaus, o, das nennen Sie ein kleines Landhaus! Freilich, wer ein ſo großes Schloß hat“, ꝛc. war die unwillige Antwort. Um meinen Fehler wieder gut zu machen, erzählte ich, daß ich gerade für ein Landhaus das Beſchränkte und Ländliche am meiſten vorzöge, wie in England der Prinz Regent ſelbſt in einer cottage wohne. „Cottage, was iſt das?“ „Das heißt, eine Bauernhütte, die mit Stroh gedeckt iſt“. „Nein, Gottlob, eine Bauernhütte iſt doch unſer Glienike nicht, nein, (mit höhniſchem Lächeln) ein bischen beſſer müſſen Sie es ſich nun ſchon vorſtellen“. Ganz in Verzweiflung, es noch immer nicht recht getroffen zu haben, ſattelte ich nun ganz um. „O, ich weiß“, rief ich „Gliencke iſt prächtig, meine Frau hat mir eine ſehr reizende und glänzende Beſchreibung davon gemacht; aber werden Sie ihm nicht dadurch gerade den ländlichen Reiz benehmen, wenn Sie es gar zu ſehr im großen Styl einrichten?“ „Ach! Glauben Sie doch ja nicht, Beſter, daß wir uns über unſeren Horizont verſteigen. Alles klein, wie es einmal einer armen Wittwe ziemen wird, ich gebe gar nicht gern zu hoch hinaus, mein beſter Graf!“ Ei, ſo laß die Närrin, dachte ich, zum Teufel gehen. Indeſſen raviſirte ich mich, und unſere Unterhaltung ſchloß doch am Ende noch freundlich.

Das Konzert bei Lord Wellington war die glänzendſte Verſammlung, die ich noch geſehen habe. Die Souverains und Alles von einiger Bedeutung waren zugegen. Mad. Catalani übertraf ſich ſelbſt, und auch Lafond gewann verdienten Beifall. Um 12 ging ich noch zur Gay, wo ich bis um 3 Uhr mit den beiden Damen und, dem jungen Grafen Alfieri blieb, den Du in Paris geſehen haſt, und welcher auf dieſelbe Art wie ich, der Gay, der Gayl die Cour-macht, das heißt ohne den Roman bis an's Ende ſpielen zu wollen. Die Unterhaltung war im höchſten Grade animirt, und wir erſtickten faſt vor Lachen.

Abends.

Wie ich aufgehört hatte, Dir zu ſchreiben, erhielt ich beiliegendes Billet von Mad. Gayl. Um es zu verſtehen, mußt Du wiſſen, daß ſie mir lange ſchon verſprochen hatte, mir die Karten zu legen. Meine Antwort habe ich gleich dahinter geſchrieben, zu deren Verſtändniß ich noch hinzufüge, daß ich einer Wachsfiguren-Bude gegenüber wohne, in der der Mord des Fualdez gezeigt wird.

Eine halbe Stunde ſpäter erhielt ich ein anderes billet-doux von der Verfaſſerin des „Anatole“, die auch Sophie heißt, welches ich Dir gleichfalls als Trophäe zu Füßen lege. Das Bad iſt hier eine wahre jouissance für mich, und das in Muskau muß eben ſo groß eingerichtet werden. Beſonders iſt die kleine Douche, die ich erfunden habe, ſehr angenehm.

27.

Pückler an Mad. Sophie Gay[1]).

J'ai mille excuses à vous faire, ma chère amie, et mille grâces à vous rendre de la charmante lettre que vous m'avez adressé à Bruxelles. Votre bonté et votre

---

[1]) Anmerkung der Herausgeberin: Siehe den erſten Band S. 8.

amitié ont touché mon coeur, et les propos que vous me répetez, et dont vous parlez avec une importance si drôle m'ont fait rire jusqu' aux larmes. Eh bien, ma chère Sophie, tout ce qu'on vous a dit est très vrai dans le fond. Je n'ai pas tourmenté le Roi, je l'ai simplement prié de m'accorder la permission de me joindre à sa suite, et il me l'a accordé sans se faire tourmenter par cela. Quand au grand point du logement demandé à Lord Wellington, c'est bien la plus exacte vérité, et bien m'en a pris, car sans cela j'aurai été dans l'alternative de coucher dans la rue ou de rebrousser chemin. Ce m'était donc pas par Anglomanie, mais par une précaution très sage, que j'ai songé à me procurer d'avance un logement d'autorité, prévoyance qui a tourné à mon avantage sous plus d'un rapport, entre autre pour vérifier une partie des prédictions de votre Sybille à nous [1]), la même prédiction à laquelle vous faites si joliment allusion à la fin de votre lettre. J'ai eu aussi la faveur d'un Roi, mais d'un Roi absent, c'est Bernadotte [2]), qui m'a fait l'honneur de me décorer de la grande croix de son étoile polaire.

Pour le duel j'aurai pu en avoir, et j'ai cru un moment que je l'aurai [3]). Je le désirais presque pour la rareté dufait. Mais la prophetesse a oublié de me pré-

---

Anmerkungen von Pückler:

[1]) Mad. Gayl.

[2]) Du ſiehſt, ich mache ſogleich flèche de tout bois.

[3]) Ich ließ nämlich meinen Poſtillon einem ruſſiſchen Offizier vorfahren. Lange blieben die Wagen in carrière nebeneinander, bis endlich mein Poſtillon den anderen croiſirte, und ihn bei einem Haar in den Chauſſeegraben warf. Aus meinem Rückfenſter ſah ich wie der Offizier tobte, und nach meinem Wagen hin drohte. Ich ließ alſo auf der nächſten Station halten, ſtieg aus, und ging auf und ab, bis der Offizier ankam. Er fixirte mich einigemal, ſagte aber kein Wort, worauf ich wieder einſtieg und abfuhr.

dire une chose, dont j'ai cruellement souffert. C'est l'ennui le plus colossal dont je me souviens depuis que j'existe. Ma manie des chevaux m'avait fait acheter six de ces maudites bêtes, et ne pouvant trouver un homme auquel j'osais les confier pour les conduire à Aix-la-Chapelle, je fus obligé uniquement pour cette raison à me morfondre cinq jours à Valenciennes, courant nuit et jour les rues comme Diogène la lanterne à la main pour trouver un palefrenier. Enfin Dieu eut pitié de moi, et me délivra de cet exécrable séjour.

Jugez combien je me réjouis d'être de retour dans un endroit que vous habitez, et dont votre aimable société fait tous les délices. Je vous demande la permission de vous présenter mes hommages quand le gros de votre société sera parti, et vous prie de faire mes soumissions à Mademoiselle Delphine et la petite, dont je suis amoureux, mais dont j'ai oublié le nom.

Tout à vous etc.

Fortſetzung des Briefes an Lucie.

Das Boshafteſte meines Billets iſt aber das Siegel, nämlich der Satyr, der mit der Ziege ſpielt. Elle est femme à entendre tout de suite l'allusion, mais elle est femme aussi à la pardonner avec plaisir. —

Noch eins. Ich habe immer vergeſſen Dir zu ſagen, daß ich hier mit den Rothſchild's brouillirt bin, aus der lächerlichſten Urſache von der Welt. Auf dem großen Ball, den die Stadt den Souverainen gab, waren ſie auch. Unglucklicherweiſe habe ich ſie nicht geſehen, folglich nicht gegrüßt. Als ich darauf ſie wieder beſuche, werde ich mit der bemerkbarſten Kälte und groteskeſten Affektation empfangen. Vous savez que j'aime aller droit au fait. Ich fragte ſie alſo gradezu um die Urſache. Man wollte erſt nichts Wort haben, und fuhr fort ſich zu zieren; als ich aber ziemlich crûement darauf drang, nahm endlich die jüngſt verheirathete Rothſchild, der ich mehr Verſtand zugetraut hätte, das Wort, und mit dem lächerlichſten theatraliſchen Anſtand, den Du Dir denken kannſt, ſagte ſie. „Sie wollen alſo, Herr Graf, daß ich Sie öffentlich beſchäme, nun wohlon: Sie waren Dienstags auf dem Ball, und waren zu ſtolz uns zu grüßen. Ich bin vor Alteration darüber krank geworden, ich habe einen Augenblick Ihre Parthie nehmen wollen, aller Alle haben gegen Sie geſtimmt". Ich wußte wirklich nicht, ob ich lachen oder weinen ſollte. Endlich ſagte ich ihr, ſie ſei eine kleine, hübſche Närrin, und ſie alle zuſammen nicht geſcheut, ich könnte ihnen auf Ehre verſichern, daß ich ſie nicht geſehen hätte. Allein die Eitelkeit war zu ſehr gekränkt, ich ſah, daß ſie mir nicht glaubten, empfahl mich, und habe ſie ſeitdem laufen laſſen. Man hat wirklich in der Welt ſeine liebe Noth! Dein Dich ſehr liebender Lou.

Nachts 5 Uhr.

Der Ball bei der Fürſtin Taxis war ſehr brillant, ſehr heiß, ſehr rege und ennuyant. Um 12 Uhr begab ich mich wieder zu den beiden Sophieen. Nachdem um 1 Uhr die Geſellſchaft ſich entfernt hatte, blieben wir vier wieder bis um 5 Uhr zuſammen. Erſt wurde Muſik gemacht. Beide Weiber ſind nämlich vollkommen im Klavierſpiel, und gelehrte Muſiker ſingen auch ſehr gut, Alfieri ſingt auch, und ſo führten ſie faſt den ganzen Don Juan, Figaro's Hochzeit und Matrimonio segreto durch, ſo daß ich mich nicht leicht erinnere mehr Vergnügen an Muſik gefunden zu haben.

Gute Nacht, meine Schnucke.

Den 17. Abends.

Es iſt mir recht angenehm, täglich bei Deinem Vater zu eſſen, da man jeden Mann von Bedeutung, der hier ankömmt, dort zu ſehen bekömmt. Altenſtein habe ich in Deinem Namen, wegen des Superintendenten, gedankt. Ich fuhr heute wieder mit 4 Pferden ſpazieren, die hier eine große Bewunderung, ſelbſt bei den Engländern, erregen, und ſeit dem engliſchen Groom geht alles unendlich beſſer. Ich bin ſehr mit ihm zufrieden.

Nachts.

Da ich morgen nach Valenciennes zur Revue abreiſen will, habe ich heute noch einige Viſiten gemacht. Die Ruſſen, die ich ſämmtlich, nämlich die markanteſten, bei der Gräfin Neſſelrode fand, ſchienen mir zuvorkommender als im Anfang. Man lernt ſich natürlich immer beſſer kennen. Im Konzert traf ich den Grafen Schönfeldt, der ſich ſehr verändert hat. Lady Greville, die ich bei Lady Caſtlereagh ſah, erkundigt ſich öfter mit viel Theilnahme nach Dir. Sie iſt ſehr angenehm, und hat eine charmante Tochter. Der König hat mir auf meine Anfrage erlaubt mich an ſeine Suite anzuſchließen, und der erſte Adjutant des Herzogs Wellington hat mir auch ein Logisbillet und Pferde in Valenciennes verſchafft. Gute Nacht, liebe Schnucke.

Den 18. Mittags.

Heute früh war ich lange bei Koreff, der mir viele wirklich vortreffliche ſeiner Gedichte vorlas, und ſehr freundſchaftlich gegen mich iſt. Es war große Parade ꝛc., denen ich aber nicht beiwohnte. Kaum aufgeſtanden, bekam ich wieder einen Liebesbrief von Mad. Gay, den ich Dir abermals zuſchicke, und dem anderen beigeſelle. Das Portrait, das ich hier einigen gezeigt habe (das ſchwarze, welches das Original iſt), gefällt ſehr. Jederman findet es ähnlich, und die Fürſtin ſagt: „Das wird ja Lucie ganz erſtaunlich freuen!“ Leider kann ich es nicht mit dem Briefe ſchicken, da es in Brettchen eingepackt werden muß. Es wird wohl ſpäter kommen, was mir leid thut, da ich Dich gern damit überraſcht hätte. Adieu, es iſt endlich Zeit dieſen ewigen Brief zu ſchließen.

28.

Pückler an Lucie.

Namur, den 19. nach Tiſch.

Nichts Hübſcheres kann man ſehen, als den Weg von Lüttich hieher den Ufern der Meuſe entlang auf einer Straße wie eine Kegelbahn, und romantiſch wie der ſchönſte Park, ohne je eine leere Ausſicht darzubieten. Namur ſelbſt liegt herrlich, und ich möchte wohl hier einmal einen Sommer zubringen. Der Abſchied von den beiden Sophien, mit denen ich allein ſoupirte und bis 1 Uhr zuſammenblieb, war von ihrer Seite wirklich ganz herzlich und ordentlich rührend. Mich aber verfolgt die Kleine, nimm es nicht übel, gute beſte Schnucke; aber ſo wie ich mir allein überlaſſen bin und mich nicht durch Geſellſchaft und Geräuſch betäube, macht mich ihre Abweſenheit unglücklich, und nichts, ſelbſt die ſchöne Gegend, die ich heute durchfuhr, kann ich froh genießen. Die Sehnſucht nach Dir und ihr ſind aber immer in mir gemiſcht, und glücklich kann ich nur mit beiden ſein.

Mad. Gayl m'a dit la bonne aventure le dernier soir, et je vous jure que c'était bien plus étonnant encore que Mad. Lenormand. Mais ses prédictions étaient extrêmement affligeantes. Je vous conterai cela de bouche. Mad. Gay a fait deux romances à mon sujet, que j'ai eu l'indignité d'oublier sur sa table. Si elle est encore à Aix-la-Chapelle à mon retour, je les lui demanderai, pour vous les envoyer. Je ne sais si je vous ait dit, que Mad. Gay est très liée avec Constant. Mad. de Stael est morte dans sa maison et dans son lit. C'est la raison, pourquoi elle a quitté Paris et loué sa maison. C'est sans contredit une des plus aimables femmes, que j'ai jamais rencontré, mais voilà tout, denn ich glaube wirklich, die Mimi hat mich behext. Aber Du weißt nicht, gute Schnucke, welche Erleichterung es für mich iſt, Dir mein Leid zu klagen, und obgleich es Dir vielleicht empörend vorkömmt, ſo iſt dies doch kein egoiſtiſches Gefühl. Ich muß fort, die Poſtpferde, welche ich nur durch das Vorgeben erhalte, zu des Königs Suite zu gehören, warten, und ich darf keinen Augenblick verlieren, ſonſt kommen mir die Souverains auf den Hals. Adieu.

Mons, den 20.

Il est étonnant, combien peu souvent le bon est préféré au mauvais dans le mondes. Très peu de personnes connaissent cette routes depuis Liège par Namur et Mons, et tous vont par Bruxelles, quoique la première conduit par un paradis, et l'autre par le pays le plus monotone et le plus ennuyeux, que je connaisse. La situation de Namur est ravissante, la ville très propre et les fenêtres autant de glaces. Montagnes, rivière, forêts, prairies, rochers, rien ne manque dans les environs. L'auberge, où j'ai dîné, était excellente, et ce qui m'a donné à croire, que l'aisance règne en général dans cette ville, c'est qu'on allumait les réverbères, lorsqu'il faisait encore plein jour.

J'atteignis le sommet d'une montagne, qui borde la ville, au coucher du soleil. La vue était magnifique, un ciel d'airain pur et sans aucun nuage reposait sur l'horizon. Röthlich ſchimmernd umgab er die Erde, wo unter den dunkeln Bergen, Wieſen und Waſſer ſich unter weißlichem Dufte verbargen. Sonderbar glänzten nur zwei Sterne erſt am klaren Himmel, der Deinige und in geringerer Entfernung ein kleinerer. Unter ihnen brannte auf der Wieſe emporflammend ein einſames Feuer, ſein Licht ſchwer kämpfend mit dem eigenen Rauch und mit den Nebeln des Moorgrundes. Mein Bild, dacht' ich, und Deines, und ihrs. So lange aber die beiden Sterne ſo klar und licht herabſchauten, ſchien mir das Feuer von ihnen ſeine Kraft zu leihen, und funkelnd in der ſtillen Nacht verband ihr Schein ſich wunderbar und lieblich mit einander.

Von hier aus fing die Reiſe an ſehr unglücklich zu gehen. Auf der nächſten Station waren durchaus keine Pferde zu erhalten. Endlich, nachdem ich zwei Stunden im Dorfe herumgerannt war, gelang es mir noch, von zwei ruſſiſchen Kourieren, die ſchon vor mir angelangt waren, vier Bauernpferde zu miethen. Unglücklicherweiſe verirrte ſich aber dieſer vermaledeite Kerl, und wanderte mit mir umher, ohne Charleroi, die nächſte Station, nicht eher als am Morgen zu finden. Unterdeſſen hatten hier die ruſſiſchen Kouriere, die ſich an jenem Ort auch endlich flott gemacht hatten, alles in Beſchlag genommen, und nur mit unſäglicher Mühe, Zeit- und Geldverluſt bin ich jetzt in Mons angekommen, von wo ich bis Valenciennes 12 Fr. par poste für das Pferd geben muß.

Ce voyage me coûtera très cher, mais comme une occasion pareille de voir l'armée anglaise manoeuvrer, commandée par Wellington devant les Souverains, n'arrivera à pas de sitôt une seconde fois, j'ai cru devoir en profiter.

Valenciennes, 4 Uhr.

Nachdem ich zwei Stunden auf der Straße geſtanden habe, ohne ein Quartier finden zu können, bin ich endlich durch die Güte eines Adjutanten des Herzogs bei recht guten Leuten einquartiert worden. Wenn ich ein bischen gewaſchen und humaniſirt ſein werde, ſchreibe ich mehr.

Abends.

Nach einem ſchlechten Diner an der Table d'hôte ging ich einen Augenblick in die Komödie. Das Haus war über meine Erwartung hübſch, die Truppe aber ſehr ſchlecht. Ich bin ſchläfrig, und nicht ganz wohl.

Den 21.

Hier iſt ein ſchrecklicher trouble. Ein Glück, daß ich mich zur Suite des Königs annoncirt habe, ſonſt bekäm' ich kein Unterkommen. Die Souverains ſind Abends angekommen. Ich habe, um nur Pferde zur Revue zu haben, zwei kaufen müſſen, an denen ich aber nichts zu verlieren denke.

Den 22.

Heute früh ließ ich mich beim König melden, der mich ſehr gnädig aufnahm. Dann ritt ich in ſeiner Suite mit, und komme eben von der Revue der ruſſiſchen Truppen, die wunderſchön ſind. Das Wetter war herrlich, und das ganze Schauſpiel impoſant. Die Suite der Souverains beſtand gewiß aus 400 Offizieren aller Gattung. Da ich aber nur Eine Uniform und Einen weißen Pantalon mithabe, ſo wird jetzt, während ich Dir ſchreibe, auf's ſchrecklichſte daran geputzt, um nur wieder einigermaßen reinlich beim Herzog zum Diner erſcheinen zu können.

Abends.

Das Diner beim Herzog war völlig kalt und ſchlecht, die Geſellſchaft aber glänzend. Am reichſten erſchien der portugieſiſche Feldmarſchall Beresford. Im Theater waren wir in des Herzogs Loge. Man gab Werther recht gut. Heute früh ſtand ich um 7 Uhr auf, morgen muß ich um 5 Uhr aus dem Bett. Alſo beurlaube ich mich gehorſamſt, gnädige Schnucke.

Den 23. früh.

Denke Dir, beſte Schnucke, Deinen Lon, der um 5 Uhr früh, wo es noch ganz finſter iſt, Dir bei Licht und Kaminfeuer ſchreibt. Hat man aber einmal den üblen Moment des Aufſtehens überwunden, ſo iſt es ſo früh am Feuer recht gemüthlich, beſonders bei Kaffee und einer Pfeife Tabak, den ich mir deshalb nächſtens angewöhnen werde. Adieu, ich habe keinen Augenblick zu verlieren.

Abends 11 Uhr

Die Manoeuvres waren ſehr ſchön, aber etwas lange, denn es dauerte von 7 Uhr früh bis Abends 7 Uhr. Ich habe ordentlich Adjutantendienſte beim König gethan. Einige Stunden lang ritt er allein, nur von ſeinen drei Adjutanten und mir begleitet. Die Adjutanten waren nicht ſehr orientirt; denn ſie wußten nicht einmal, als der König darnach fragte, wo die Chauſſee nach Naveux war, an der entlang die ganzen Manoeuvres gemacht werden ſollten. Da ich dies ſah, ſprengte ich davon, und brachte ihm die Nachricht, welches die Anderen aber ſichtlich verdroß. Der König hingegen nahm es gut auf. Nachher marſchirten die Sachſen vorbei, über die er ſich ſehr bitter moquirte. Endlich ſagte er, mich anſehend, er kenne die Sachſen gar nicht mehr; denn ſeit Jena habe er ſie gar nicht mehr zu ſehen bekommen. Ich antwortete ihm gleich: „Künftig, hoffe ich, ſollen ſie Ihro Majeſtät deſto öfter ſehen und ſo nahe Ihrer Perſon, als Sie es nur erlauben wollen.“ Die Antwort war eben nicht die geſcheuteſte, aber ſie zeigte doch ſchnell meine guten Geſinnungen.

Auf dem Ball, den Wellington gab, ging ich dann noch einmal an ihn heran, und dankte unterthänig für die Erlaubniß, in ſeiner Suite haben mitreiten zu dürfen, worauf er mich ganz gnädig entließ. Ich bin zwar morgen vom General Woronzoff zum großen Diner in Meaubeuge eingeladen worden; ich habe es aber, dieſer Fêten und ewigen Toiletten und gêne überdrüſſig, refüſirt. Schrecklich iſt das Metier eines Adjutanten, das iſt gewiß; und ich danke jetzt Gott wahrhaft, daß ich keiner ſein muß. Denke Dir, daß Humboldt überall ſich mitſchleppt, und immerwährend Kammerherrndienſte verrichtet, und warum? Das erräthſt Du beſtimmt nicht. Weil er Graf werden will! Dies tröſtet mich über meine Schwächen; denn ſchwächer kann nichts ſein.

Den 24. Abends.

Ich habe heute den ganzen Tag Pferde probirt und gekauft. Ich habe nun fünf ſchöne Reitpferde, die mich alle fünf 400 Napoleons koſten. Gönne mir immer die Freude, da ich ſo in der letzten Zeit gar wenig gehabt habe. Ich habe noch eines im Handel, damit ich grade ein Dutzend beſitze. Dann fange ich wieder an zu verkaufen, und da meine Pferde ſehr gut ſind, ſo hoffe ich mit Vortheil zu verkaufen. Ich bitte nun vor allem mir keine Moral über das Dutzend Pferde zu predigen, ſondern Dich mit mir zu freuen, daß ich nun einmal meine Luſt am Reiten recht genießen kann. Morgen bleibe ich noch hier, dann reiſe ich nach Brüſſel, und von da wieder nach Aachen, wohin ich mich hauptſächlich Deiner Briefe wegen ſehne, die ich dort vorzufinden hoffe. Addio, carissima Schnucke.

Ich habe an Dehn geſchrieben, daß ich zum Ankauf neuer Wagenpferde 8000 Fr. mehr als meine bewilligten 15,000 gebraucht hätte. Adieu, meine beſte Frau vom Hauſe.

Den 25.

Es iſt mir eingefallen, daß Du wohl in Muskau die Ankunft unſerer Pariſer Sachen erwarten mußt, dann aber ſehe ich es als ausgemacht an, daß Du mit der Thörin zu mir kömmſt. Wir können dann von Frankfurt aus jede beliebige Direktion nehmen. Unſere Wagenpferde ſind in beſſerem Stande, als Du ſie je geſehen haſt, und ſehr gut nun fähig noch ein Jahr mitzureiſen. Von den Reitpferden behalte ich, wenn ich ſie ganz erprobt habe, die beſten, und verkaufe die anderen wieder. An die Stelle des krepirten Wagenpferdes habe ich ein anderes gekauft. Unſere Einrichtung iſt daher ſehr komplet und prächtig.

Wenn Du in Muskau ſo wunderſchönes Wetter gehabt haſt, als wir hier ſeit 14 Tagen, ſo muß der Aufenthalt ſehr angenehm geweſen ſein. Wir können aber nur zufrieden ſein, wenn wir alle drei beiſammen ſind, drum kann weder ſchönes Wetter, noch irgend etwas dies erſetzen. Coeur n'est pas content!

Schreibe mir nur, wenn Du glaubſt in Frankfurt eintreffen zu können, damit ich mich darnach einrichten kann. In Aachen bleibe ich auf keinen Fall länger, als bis zum 14. November. Bis dahin könnte ich wohl Deine Antwort haben.

Ich will jetzt ſchließen, da der Kourier in einer Stunde abgeht, und meinen Brief ſelbſt hintragen, damit ich erfahre, wie ich ihn beſſer ſchicke, ob über Berlin oder Leipzig.

Adieu, mein Theuerſtes.

Dein Dir ganz ergebener Lou.

29.

Pückler an Lucie.

Valenciennes, den 28., Abends.

Ich bin, gute Schnucke, wieder ſehr melancholiſch, und es iſt mir unleidlich hier. Doch kann ich nicht fort, da ich keinen ordentlichen Menſchen finden kann, um meine Pferde nach Aachen zu bringen. Ich muß deshalb morgen nach Cambray reiſen, und dieſer Aufenthalt iſt mir ſo peinlich, da ich äußerſt ſehnſüchtig bin, Deine Briefe in Aachen zu leſen, die dort für mich angekommen ſein müſſen. Lange kann ich es nicht mehr aushalten ohne Euch. — Dies Leben iſt eine wahre Qual und ein Vorſchmack der Hölle. Nimm mir die Hoffnung auf das baldige Wiederſehen von Dir und ihr, und ich vernichte mich noch heute. Ich bin nicht mehr, der ich ſonſt war, und ich glaube ſelbſt, daß Ruſt mich auch moraliſch neu geſchaffen hat. Ich tauge viel weniger, und bin viel ſchwächer als ſonſt. Ich kann nicht mehr allein ſtehen, Ihr beide ſeid mir nöthig wie Waſſer und Luft. Verſuch es nur nie, mich von ihr zu trennen, und um Gotteswillen verheirathe ſie nicht — glaube mir, es wäre um mich geſchehen! Von Dir hängt alles ab, Glück und Ruhe oder hundertfaches Weh! Doch was red' ich! Kenne ich nicht Dein Herz und Deine Liebe? — In weſſen Händen kann mein Glück und mein Schickſal beſſer liegen, als in den Deinigen, meine ſüße Schnucke. Wenn ich nur Nachricht von Dir hätte! Man kann nicht niedergeſchlagener ſein, als ich es bin. — Gute Nacht! Ich will verſuchen zu ſchlafen, und meinen Gram in Vergeſſenheit zu begraben; wäre der Tod nur gewiß ein ewiges Schlafen, wie gern würde man ſich an ſeiner Hand hinabſenken in das undurchdringliche Dunkel einer nie endenden Nacht! Der Himmel wende alles zum Beſten! Mein Verhängniß ſcheint mir manchmal ſchwarz zu nahen. Wie es auch gehe, mein letzter Athemzug ſoll Dich ſegnen.

Den 27., Nachts.

Eben komme ich von Cambray zurück, wo ich hinreiten mußte, um einen Menſchen zu finden, dem ich meine Pferde anvertrauen kann. Es iſt, als wenn ich mit Ketten an dieſes Neſt gebunden wäre; denn da ich niemand gefunden habe, ſo weiß ich gar nicht, wie lange ich hier noch bleiben muß. Dabei kennſt Du gute, alte Schnucke, mein zartes Gewiſſen, das mich entſetzlich peinigt, und mir vorwirft, mit dem Pferdekauf eine Narrheit gemacht zu haben. Wenn ich aber nicht einmal zuweilen eine kleine Narrheit mehr machen darf, ſo will ich lieber ſterben. Gute Schnucke, Dein Lou hat Dich ſehr nöthig als Hofmeiſter; denn er iſt entſetzlich melancholiſch und macht verſchiedene dumme Streiche.

Den 29. früh.

Noch ſehe ich kein Licht, wie ich von hier fortkommen ſoll, und bald fängt dieſe Klemme, in der ich mich befinde, ohne herauskommen zu können, an lächerlich zu werden.

2 Uhr Nachmittags.

Endlich habe ich gefunden, was ich brauche, und wenn nicht der Teufel ganz los iſt, hoffe ich heute Abends wegzukommen. Könnte ich nur hoffen, anſtatt fremder Menſchen meine liebe Schnucke wiederzuſehen.

Adieu für Valenciennes.

Dein herzlich Dich liebender Lou.

30.

Pückler an Lucie.

Valenciennes, den 28. Abends, 10 Uhr.

Ehe ich abfahre, ſchreibe ich Dir noch ein paar Worte beim Deſſert. Du mußt nämlich wiſſen, daß ich ſelbſt hier einen Ort ausfindig gemacht habe, wo ich ſehr gut eſſe. Nur wenige Gerichte, einfach gekocht, aber äußerſt ſchmackhaft, und von einer ſehr hübſchen und reinlichen Frau zubereitet. Hier habe ich heute zu einer ſehr delikaten Waldſchnepfe einen Salat gemacht, der alles übertrifft, was ich je in dieſer Art geſchmeckt habe. Elle réunissait toutes les qualités possibles, cette salade, ayant du moelleux (pommes de terre), du croquant (sellery), du piquant (des oignons), de l'air bête (persil et laitue), du confortant (des oeufs), douceur agréable (des pommes) du ton par le hareng et de la saveur par de l'excellente huile et vinaigre. L'hôtesse et toute sa famille a eu l'honneur de goûter de cette salade merveilleuse, et en a été enthusiasmée. J'espère, que l'eau vous en viendra à la bouche, et que vous me prierez de vous en faire une pareille le jour fortuné, où nous nous reverrons. Je bois mon dernier verre de Bordeaux à votre santé, bonne Schnucke. Adieu.

Brüſſel den 29. Abends.

Sobald ich hier mehrere Kleinigkeiten beſorgt habe, die ich brauche, namentlich einige Kleidungsſtücke, auf die ich leider bis übermorgen warten muß, reiſe ich nach Aachen zurück, wo mich Deine Briefe erwarten. Nach Tiſch ging ich (mit dem Lohnbedienten bei Sternenſchein) ſpazieren, und erkundigte mich nach den Inhabern der verſchiedenen Palais des Parks und ihrer Geſchichte. Dieſe Erzählungen waren mitunter luſtig genug. Unter anderem ſagte er von einem Grafen, deſſen Namen er nicht genau behalten habe, und der ein ſehr ſchönes Haus beſitzt, das ohne ein Licht im tiefen Dunkel wie ausgeſtorben dalag, er ſei nicht recht geſcheut, mit einemmal kaufe er eine Menge Pferde, nehme eine Menge Leute an, und fahre und reite den ganzen Tag umher, bald mit ſechs Pferden, bald mit vier, bald mit einem. So treibe er es fort, bis das Geld ausginge, wo er dann auf einmal verſchwinde, und wieder eine lange Zeit unſichtbar bleibe. Seit zwei Jahren habe ihn kein Menſch geſehen, und in ſeinem Palaſt ſei kein Licht angeſteckt worden. Die Pferdemanie wurde, on ne peut plus à propos vorgetragen, und ich fühlte lebhaft in dieſem Augenblick meinen Theil folie, und dachte an Gall, daß wir eigentlich faſt alle komplete Narren ſind. Komiſch wäre es, wenn unſere Erde das Bedlam des Univerſums wäre

Adieu et bonne nuit, beſte Frau vom Haus.

Den 30. Oktober, früh.

Ich wollte heute auf meine Träume als an meinem 33. Geburtstage Achtung geben, kann mich aber nichts als an Pferde erinnern, von denen ich viel träumte. Meinem heutigen Geburtstag zu Ehren bitte ich Dich aber das Loos

3033 in der Berliner Lotterie zu nehmen, auf welches ich viel Vertrauen habe, und durch Dehn laß es auch in der engliſchen nehmen; ich bitte Dich darum; dies ſei mein Geburtstagsgeſchenk.

Mein erſtes Geſchäft heute war, mich in meine Kinderjahre zu verſetzen, und mit vollem Vertrauen zu Gott zu beten, daß er mich vernünftig und gut ſollte werden laſſen, mir Leiden ſchicken, wenn es zu meinem Beſten ſei, aber mich doch immer lieb behalten ſollte.

Heute werde ich auch ganz tugendhaft leben; einigen dummen Streichen kann ich aber ſchon deshalb nicht entgehen, weil ich gerade heute noch meine Empletten machen muß, und man immer ein Thor iſt, quand on se crée des besoins de choses, qui ne sont que des fantaisies.

Daß übrigens gerade mein 33., alſo der wichtigſte Geburtstag auf einen Freitag fällt, iſt nicht angenehm, da in meiner Anſicht der Tage, die ſich von Kindheit an, ohne zu wiſſen wie, in meiner Phantaſie gebildet hat, der Freitag allein eine ſchwarze Farbe trägt. Da aber ſchwarz die Farbe meines Wappenadlers und meiner Lieblingstracht iſt, auch ich die Nacht dem Tage vorziehe, ſo fange ich an zu glauben, das bisher ganz falſch ausgelegt zu haben, und werde von heute an den Freitag als den mir günſtigſten Tag der Woche anſehen, um ſo mehr, da ſein Name frei ſo ſehr mit meinem Weſen übereinſtimmt. Du ſiehſt, gute Schnucke, que, si j'ai de la superstition, je sais au moins très bien l'adapter aux circonstances.

31.

Pückler an Lucie.

Den 30., 5 Uhr.

J'ai encore essayé des chevaux ce matin, mais cette fois-ci seulement dans l'intention de faire un tour

de promenade. J'ai dirigé ma course ver le châteaux de Laecken, qui est superbe, et dont le parc bien planté m'a donné des sensations, qui ressemblaient beaucoup à la maladie du pays. En rentrant, j'ai trouvé un billet fort obligeant de Mad. de Breyer, qui avait passée à l'hôtel pour me voir. Je me suis aussitôt empressé de lui rendre sa visite, mais ne l'ayant plus trouvé chez elle, j'y ai laissé un billet très-poli et très-amical en lui demandant ses ordres pour Schnucke, et la permission de revenir lui présenter mes respects et mes amitiés après le spectacle. Après cela je me suis encore promené une heure à pied pour gagner de l'appétit, et rencontrant une pauvre femme, qui me demandait la charité, je lui ai donné cinq francs, puisque le jour est un jour de fête pour moi plus que pour tout autre. Je regarde la visite de Mad. Breyer comme étant certainement une amie bien zélée de vous et de moi, comme de très-bon augure pour le fameux jour.

A 8 heures.

Mad. de Breyer et toute sa famille sortent de chez moi. Elle m'a surpris à diner, accompagnée de deux petits garçons et d'une jeune personne de treize ans, que je trouve fort jolie. Elle vous supplie de venir passer cet hiver à Bruxelles, et s'offre de vous trouver tout ce qu'il vous faudra au meilleur compte.

Venez au congrès, ma chère, qui, à ce qui paraît, se prolongera encore pour longtemps, et passons de là à Bruxelles. Je suis un bon enfant, qui s'accomodera de tout, et qui reviendra même à Muskau, si vous le voulez, au moins pour quelque temps.

A votre recommandation j'ai acheté les mémoires de St. Simon, qui m'amusent beaucoup. Quel beau temps pour les gens de qualité! On ne peut pas se dissimuler, qu'ils ne sont plus rien à présent, à moins qu'ils ne servent le maître, et le maître lui-même — quel chétif personnage en le comparant à un roi comme Louis XIV. Un Roi d'aujourd'hui ne vaut pas un grand seigneur d'autrefois, qui résidait dans ses terres.

Je suis affamé de vos lettres, chère Schnucke, j'espère de trouver un volume à Aix-la-Chapelle, j'espère aussi que le contenu en sera agréable, j'espère par-dessus tout que vous vous portez bien, et que vous m'aimez beaucoup. J'oubliais de vous dire, que cette pauvre Mad. de Breyer nous a envoyé à Spaa les dernières six bouteilles de son vieux vin de Xeres, que son mari avait rapporté d'Espagne, et que sans doute les douaniers ont bu à la santé de Louis XVIII; au moins c'est de quoi je la tourmente, très-fâché moi-même de l'aventure, car je suis sûr, que ce vin était excellent. Elle m'a conté, qu'immédiatement après notre départ, elle a eu un nouvelle accès du coléra morbus, dont elle a échappé avec peine. Pendant quinze jours encore elle n'a pu se nourrir que de glaces. Cependant cela n'y paraît pas, et je lui trouve un air de meilleur santé qu'à Paris. Sa fille, qui est charmante, ressemble singulièrement au Max, en beau, s'entend. Il est dommage, que ses dents ne soient pas belles.

Le 31.

Je viens de recevoir encore ici une lettre de Mad. Gay, que je vous envoie, puisqu'elle est curieuse sous plus d'un rapport. Pour vous l'expliquer, il faut que vous sachiez que pour me garantir de ses importunités, je lui ai toujours dit, que j'avais un grand sentiment malheureux, qui m'empêchait de me livrer à un nouvel amour. La bague, dont elle parle, est une de mes petites bagues (celle de Bianca) qu'elle m'a arraché du doigt en partant.

J'ai donné ce matin un beau déjeuner à Mad. de Breyer et sa jolie Matilde, et nous allons maintenant partir pour voir le château de Laeken en detail. Adieu, bonne Schnucke, demain je serai à Aix-la-Chapelle, et j'y trouverai vos lettres! — Rien ne m'intéresse que cela.

32.

Pückler an Lucie.

Aachen, den 1. November.

Du biſt ein Engel, meine Schnucke! Deine Briefe ſind ein wahrer Balſam für mich geweſen, und von Anfang bis zu Ende kann ich ſie nur liebend bewundern. Bald hoffe ich Dir mündlich dafür danken zu können; denn ich komme ſobald ich mich hier losmachen kann, nach Muskau. Freilich werde ich den Kongreß verlaſſen, ohne irgend etwas für mich erlangt zu haben, aber Erfahrungen, Erinnerungen und Bekanntſchaften die Menge.

Mündlich werde ich Dir hierüber noch vieles mittheilen.

Wegen meiner Mutter, die feurige Kohlen auf Dein Haupt ſammelt, ſoll alles in Muskau beſtimmt werden. Uebrigens ſchlägſt Du nicht den rechten Weg mit ihrem Karakter ein. Plus vous serez soumise, et plus elle vous maltraitera.

Ich werde Muskau freilich nicht in ſeinem ſchönen Augenblicke wiederfinden; aber das thut nichts, nach ſo langer Abweſenheit intereſſirt es mich doch. Beiliegenden Brief gieb an den guten Dehn, den ich herzlich lieb habe.

Ich muß Dich jetzt verlaſſen, beſte Schnucke; denn ich bin noch, wie ich nach durchreiſter Nacht aus dem Wagen geſtiegen bin. Adieu einſtweilen, und einen herzlichen Kuß.

Die Perroquets haben ein Geſchrei gemacht wie toll und thöricht, als ſie mich wiederſahen. Beſonders machte Cato die ſeltſamſten Manoeuvres, die ich als Freude mich wiederzuſehen auslegte, und ſie mit Zuckerbrot und Birnen belohnte.

Auf dieſen Brief bitte ich Dich nach Frankfurt zu antworten, und an Rothſchild zu bemerken, daß er ſie dort an ſich behält. Meine Pferde werde ich ſchon übermorgen wegſchicken. Es iſt nun recht gut für Muskau, daß ich deren viel habe.

Eine Stunde ſpäter.

Während des Eſſens habe ich auch noch den Brief an Mad. Gay, den Du geſtern aus Brüſſel empfangen haſt, beantwortet und abgeſchickt. Da es Dich vielleicht amüſirt, ſo will ich verſuchen, Dir den Brief aus dem Kopf noch einmal aufzuſchreiben. Zu ſeinem Verſtändniß muß ich aber noch wiederum hinzufügen, daß mir Mad. Gail vor meiner Abreiſe in den Karten prophezeite, ich würde ein Duell haben, und ein König würde mir eine Gnade erzeigen.

Ferner muß ich Dir noch ſagen, daß Mad. Gay zwei ſehr hübſche Töchter hat, Delphine und Iſaure die jüngſte, welche von mir geſagt hat, que j'en étais amoureux, ein propos, welches die Mutter zu ihrer großen Konfuſion mir wiederholt, und für welche suffisance ich ſie ſeitdem necke, wo ich kann. Unter anderen Umſtänden könnte indeſſen die Kleine ganz recht bemerkt haben. Ach, ich habe Dir noch nicht geſchrieben, daß ich, ehe ich Brüſſel verließ, mit der kleinen, allerliebſten Mathilde und der Breyer eine ſehr angenehme Parthie nach dem Schloſſe Laeken gemacht habe. In dem Garten ſind viele ſehr ſchöne Pflanzungen, und der einzige künſtliche Felſen, den ich geſehen habe, der ſo täuſchend der Natur nachgebildet iſt, daß ich, ſelbſt als ich es wußte, es kaum glauben konnte. Eine weite, faſt unüberſehbare Wieſe, die ſich vom Fuß des Schloſſes an ausdehnt, und in der Ferne mit Heerden von ſchönem Vieh bedeckt iſt, gewährt einen reizenden Anblick.

33.

Pückler an Lucie.

Den 3. November.

Il faut que je vous prévienne, chère Schnucke, que je commence à entrer en faveur chez votre père. Protégé visiblement de Koreff, qui n'a cessé de me montrer une bienveillance véritable, tant en actions qu'en paroles, les femmes de la maison me traitent à présent comme de leur société, et la froideur de votre père s'est tout d'un coup fondue, si je peux m'exprimer ainsi. Je revins hier diner chez lui sans l'avoir vu depuis quinze jours. Il y avait grand diner, le salon rempli de ministres, cependant il vint aussitôt à moi et me fit un accueil fort cordial. Lorsqu'on passa dans la salle à manger, où, quand il y a de grands diners, je me place d'ordinaire modestement à côté de Jordan ou de Koreff, je sens, que quelqu'un me prend par le bras au moment que je veux m'asseoir, et je ne fus pas médiocrement étonné de reconnaitre votre père, qui me dit de la manière la plus gracieuse: „Heute will ich mich einmal zu Ihnen ſetzen.“ Et pendant tout le diner, il continua de me parler beaucoup, et avec beaucoup de familiarité, ce qui était fort remarqué de toute l'assemblée, puisque les malveillants ont sans doute répandu le bruit, que j'étais très peu en considération auprès de lui. Mais c'est tout à l'heure, ma bonne Schnucke, que vous serez bien étonnée, quand je vous dirai, que ce changement si total et si inattendu arrive immédiatement à la suite d'une lettre, que je lui ai fait remettre par Koreff, et dans laquelle je lui demande einen Geſandtſchaftspoſten. Cette lettre n'a été non seulement bien accueilli, mais il est même question de me donner un des premiers postes sitôt qu'on peut le rendre vacant. Ne vous effrayez pas trop en apprenant, que c'est celui de Constantinople. C'est l'idée de Koreff, auquel, je ne peux pas me dissimuler, que je dois tout auprès de votre père. On veut me donner quatre savants pour accompagner l'ambassade, et y réunir un but scientifique, dont les résultats pourraient vraiment servir à la gloire de notre pays, s'ils sont couronnés par le succès. Quel vaste champ, encore si peu exploité!

(Relisez ici les prédictions de Madame Lenormand.) Croyez-moi, qu'un poste aussi éloigné est justement ce qu'il me faut. J'y peux me former à de plus grandes choses, pendant qu'on oublie ici le passé, qui ne m'est point favorable, et illustrer en même temps mon nom par lès travaux de mes savants, tandis que je laisserais auprès de votre père dans la personne de Koreff un ami, qui m'est sûr par le bien qu'il m'a fait lui-même, et qui fera ses calculs pour le temps à venir aussi loin que moi, et peut-être conjointement avec moi. — J'ai en même temps reçu deux réponses de votre père, concernant mes plaintes, dont le ton est bien poli, et que je vous prie de communiquer à la chambre basse.

A présent je vous conterai comment j'ai mené mon affaire, car je l'ai préparé de longue main sans y mêler Wittgenstein, qui ne prend aucun intérêt à moi, ni en bien, ni en mal.

Erſt aber, beſte Herzensſchnucke, muß ich Dir ſagen, daß dieſe Geſchichte ganz Waſſer auf meine Mühle iſt. Von jeher hatte ich eine Sehnſucht nach Konſtantinopel und ſeinen arabiſchen Pferden und türkiſchen Sitten. Welche Shawls wird meine Schnucke dort haben, und wie intereſſant iſt es von daher zurückzukommen! J'y vais comme Bonoparte en Egypte. On m'y envoie peut-être un peu pour se débarasser de nous, mais nous n'y perdons rien. Dabei haben wir alle Zeit, da die Sache ſich nicht ſo ſchnell ein-

richten kann, unſere Vorbereitungen zu machen, und Muskau in ſichern Händen zu laſſen. Unſeren guten Dehn mußt Du nun für die Sache gewinnen, und zwar dafür zu enthuſiasmiren ſuchen. Alſo je recommence. Sobald ich bemerkte, daß Jordan mir wohlzuwollen ſchien, fing ich sourdement in meinen Unterhaltungen mit ihm an darauf anzuſpielen, daß mir die Unthätigkeit, in der ich lebte, bei aller Freiheit und äußeren Vortheilen läſtig würde ꝛc. Als er hierauf nie mißfällig antwortete, ſchrieb ich ihm beiliegenden Brief, No. I und fügte nach einer Unterredung, die ich noch vor Abgabe meines Briefes mit ihm hatte, das Billet No. II hinzu. Hierauf antwortete er einige Tage ſpäter mündlich ſehr herzlich und natürlich, erſt ganz abweiſend, „car,“ dit il, „c'est une chose impossible, premièrement il n'y a pas de places à donner.“ — „Oh,“ dis-je, „vous faites comme la députation de Nismes, qui s'excusant envers Louis XIV, de ce qu'on ne tirait pas le canon à son arrivée, en voulut alléguer vingt raisons, pourquoi la chose était impossible. „D'abord“ dit l'orateur, „nous n'avons pas de canons“ . . . . „Eh bien,“ dit le Roi, „je vous fais grâce des autres.“ Cette plaisanterie le fit rire, et depuis nous n'appellons plus les postes diplomatiques que des canons. „Eh bien,“ dit il enfin, „parlez à votre beau-père, mais ne perdez pas de temps; d'ailleurs je ne peux vous être bon à rien, car ce n'est plus moi qu'on consulte aujourd'hui, cependant je vous promets de ne pas vous être contraire.“ Du kannſt denken, daß ich hierauf ſo antwortete, wie es ihm am ſchmeichelhafteſten war, und den anderen Tag beſuchte ich früh Koreff. Erſt war blos von Litteratur die Rede, und während einer halben Stunde las er mir ſeine Gedichte vor, unter denen wirklich ganz herrliche Sachen ſind, die ich ohne alle Schmeichelei bewundern konnte. Hierauf leitete ich das Geſpräch auf meinen Punkt, und ſeine erſte Antwort war, er habe ſich gewundert, daß ich nicht ſchon lange dieſe démarche gemacht habe; denn nichts paſſe ſich beſſer für mich. Ich ſollte dem Kanzler ſchreiben, und er chargire ſich den Brief auf's beſte zu beſorgen.

Sogleich ſchrieb ich den Brief No. III, und ſchickte ihn Koreff zum Korrigiren mit einem ſcherzhaften und ſchmeichelhaften Billet, doch in der That herzlich, und wie ich dachte, car en ces sortes de choses je peux bien broder, mais je ne peux pas mentir. Das Reſultat weißt Du; ob ich nun noch mit Wittgenſtein und Bernſtorff ſpreche, will ich erſt überlegen. Meine Briefkopieen bitte ich Dich aufzuheben. Schreibe aber ja Deinem Vater einen kurzen und verbindlichen Brief darüber, daß er mich ſo freundſchaftlich behandelte, ohne zu thun, als ob Du etwas wüßteſt von der Geſandtſchaftsſache, bloß von meiner Dankbarkeit für ſeine Güte und von der Deinigen. Auch etwas recht Artiges an die Fürſtin, die Hähnel und Koreff. Vor der Hand wünſche ich noch nicht, daß Du Dehn etwas ſagſt, weil es mir ſonſt hier als Indiskretion ausgelegt werden würde; ich habe in meinem Briefe an ihn die Sache ſchon ſo eingeleitet, daß er es nicht als einen manque de confiance anſehen kann, wenn ich es ihm verſchwieg; nur darf er nicht wiſſen, daß Du darum wußteſt. Je veux paraitre également coupable envers vous deux, und daß ich es gegen Dich wirklich ein bischen bin, mußt Du mir verzeihen; denn ich fürchtete mich vor einer ſtarken Predigt.

Wie ich Predigt ſchrieb, kommt ein Mann, ganz im Schwarz gekleidet, herein, den ich für einen Kandidaten theologiae halte, zu meinem Erſtaunen aber höre, daß es der Ziegenbock des Ortes iſt, und der berühmteſte ſeines Metiers, dem ich deshalb einen Pantalon zum ändern anvertrauen werde.

Adieu, mit der Perſpektive auf Aſien freue ich mich ſehr auf Muskau, wo ich den Winter, abwechſelnd mit Berlin,

ruhig zubringen will. Wegen Deiner Hutkiſte habe ich nach Frankfurt geſchrieben, einen Koch und frotteur werde ich mitbringen.

Lebe wohl, und behalte lieb
Deinen närriſchen Lou.

33.

Pückler an Jordan.

No. I.

M'étant présenté deux fois chez vous, Monsieur, sans avoir eu le plaisir de vous trouver, je prends la liberté de vous écrire, en vous priant de me donner quelques moments d'attention.

J'ai des conseils à vous demander, et ce n'est pas tant à la supériorité si connue de vos talents, que je m'addresse, pour les obtenir, qu'à la loyauté et la franchise, qui à mes yeux distinguent votre caractère d'une manière encore infiniment plus honorable. J'ose en même temps espérer de votre bienveillance et de votre discrétion, que ce que je vais vous dire, restera secret entre nous, quelque réponse que vous jugiez à propos d'y faire.

On a assez généralement répandu l'opinion dans le public, qui malheureusement s'occupe souvent des plus petites choses comme des grandes, que je n'étais venu à Aix la Chapelle que pour solliciter le poste de Londres. Si jamais vous avez entendu débiter cette sottise, je suis sûr, que vous ne l'avez pas cru, puisque vous me rendrez sans doute trop de justice, pour me supposer l'arrogance de vouloir commencer ma carrière diplomatique par être le successeur de Mr. de Humboldt, et par emporter d'emblée une des premières places de la diplomatie, au moins pour l'éclat, sinon pour l'importance. Je sais bien qu'il faut en toute chose, comme dit le bélier du comte Hamilton, commencer par le commencement, mais je ne dissimule pas que je désire commencer.

Le désoeuvrement complet, dans lequel je vis, me pèse, je voudrais et je ne suis pas incapable de servir ma patrie, la diplomatie me paraît l'état le plus convenable à ma situation, et quand je jette les regards sur bien de personnes que j'y vois employé dans différents pays, vous ne me trouverez pas trop de vanité si je m'écrie: „Anch'io son pittore!" Cependant quelques peu de prétentions que je fasse, ma position actuelle dans le monde est telle, que je ne pourrais pas décemment entrer en carrière comme un attaché d'ambassade. C'est donc à votre bonté, Monsieur, que je m'addresse, pour savoir, s'il y aurait quelque possibilité pour moi, en m'offrant de servir sans appointements, d'obtenir à la première ou à la seconde vacance une des places inférieures dans notre corps diplomatique, comme celle de Dresde, de Karlsruhe, Naples, ou enfin celle qu'on jugera à propos de me donner.

Vous voyez, Monsieur, que je vous ai écrit avec une entière franchise, je vous prie de me répondre de même, et plutôt amicalement qu'officiellement. Vous connaissez ma situation, un refus n'a rien de decourageant pour moi, puisqu'en offrant mes services, je ne recherche une faveur, je veux remplir le devoir d'un sujet; mais avant de faire la moindre démarche, j'ai désiré avoir votre approbation, et savoir votre opinion. Si elle m'est contraire, prenez que je n'ai rien dit, ne me répondez pas, et soyez persuadé que je n'y penserai plus.

Je ne suis pas si indifférent, il s'en faut, sur vos sentiments personnels pour moi, et je vous prie sincère-

ment de croire que ce n'est pas une façon de parler, si je me nomme

Votre tout dévoué serviteur
H. P. M.

35.

Pückler an Jordan.

Nr. II.

Beiliegender Brief war geſchrieben, ehe ich das Vergnügen hatte Sie ſelbſt zu ſprechen. Ich zögerte ihn abzugeben; aber ſeit der herzlichen, ja gemüthlichen Unterhaltung von geſtern, thue ich es mit vollem Vertrauen. Sie ſind der Mann, unter dem ich dienen möchte. Es iſt unnöthig etwas weiter hinzuzufügen; denn Sie kennen mich vielleicht beſſer als ich ſelbſt. Sicher iſt es indeſſen, daß von jeher mich nur anzog, was mir imponirte. Geburt und Geld thaten es nie, denn ich hatte mehr oder weniger beides ſelbſt, wohl aber Genie, Karakter und Talent; und obgleich ich mir hoffentlich die beiden letzteren nicht ganz abzuſprechen brauche, ſo liegen ſie doch zu vielem unentwickelt in mir, und bedürfen fremder Hülfe zur Reife. Vielleicht finden Sie mich brauchbarer als Sie glauben, und auch beſtändiger, am Beſtändigſten aber gewiß in meiner Hochachtung, und wenn ich es ſagen darf, in meiner Anhänglichkeit für Sie, wie ich Sie aus Hrn. Dehn's Beſchreibung, und zum Theil nun auch aus eigener Erfahrung kennen gelernt. Daß übrigens dieſe Verſicherung keine captatio benevolentiae, und von unſerer augenblicklichen Unterhaltung ganz unabhängig iſt, werden Sie mir hoffentlich zutrauen. Im Gegentheil, eine ganz aufrichtige Antwort von Ihrer Seite, wenn ſie auch gar nicht vortheilhaft wäre, wird mir die nützlichſte und die angenehmſte ſein.

Ihr ganz ergebener H. P.

36.

Pückler an Hardenberg.

No. III.

Gnädigſter Vater!

Um Sie nicht durch eine mündliche Unterhaltung in Ihren vielfachen Geſchäften zu ſtören, erſuche ich Sie, gnädiger Vater, dieſem Schreiben einige Aufmerkſamkeit zu ſchenken.

Sie wiſſen, daß Herr Dehn übernommen hat, meine ökonomiſchen Geſchäfte zu führen. Er thut dieſes mit ſolchem Erfolge, daß die Reſultate meine und meiner Frau Erwartung überſteigen. Da er aber grade in unſerer beider Lieblingsneigung, dem Bauen und Verſchönern unſerer Beſitzung, ein Hinderniß ſeiner Verbeſſerungspläne findet, auch zwei Autoritäten dieſer Art nicht wohl neben einander beſtehen können, ſo iſt es nöthig, daß wir für einige Jahre einen anderen Aufenthalt wählen. Das Umherreiſen und Leben in der Fremde ohne Zweck iſt aber eben ſo zeittödtend als ermüdend. Ich fühle mich nicht unfähig auf eine zweckmäßigere Art mein Leben auszufüllen, indem ich dem Staate meine Dienſte widme, und glaube zugleich die Pflicht des Unterthanen zu erfüllen, wenn ich eine Anſtellung dieſer Art nachſuche. Die Diplomatie iſt meiner Lage, und wie ich glaube, den Fähigkeiten, die ich beſitzen kann, am Angemeſſenſten; und da mein Vermögen mir durchaus jeden Eigennutz fremd macht, ſo würde ich, wenn es angenommen wird, mit Vergnügen ganz ohne Gehalt dienen, oder doch mit dem geringſten mich begnügen, dagegen Sie es aber auch, gnädiger Vater, billig finden werden, wenn ich hinzufüge, daß meine Stellung in der Welt mir nicht erlaubt einen geringeren als einen Geſandtſchaftspoſten anzunehmen. Da ich Ihre edle Delikateſſe kenne und ehre, die Sie verhindern würde für ein Mitglied Ihrer Familie mehr als für jeden Anderen zu thun, ſo würde ich mich an Se. Majeſtät den König ſelbſt unmittelbar gewendet haben, wenn hierüber nicht ein ausdrückliches Verbot beſtünde. Ich bitte Sie aber überzeugt zu ſein, daß ich keineswegs bei dem Inhalt dieſes Briefes berückſichtige, daß ich die Ehre habe Ihr Schwiegerſohn zu ſein, ſondern nur als preußiſcher Vaſall, den ſeine Geburt und ſein Vermögen doppelt verbinden, ſeine Dienſte anzubieten, wenn man ſie brauchen kann, es Ihrem Ermeſſen habe anheimſtellen wollen, ob ein ſolches Anerbieten Ihrer Aufmerkſamkeit werth iſt. Schließlich erlaube ich mir indeß auch zu bemerken, daß die Erfüllung meines Geſuchs den Sachſen, die in dem diplomatiſchen Korps des preußiſchen Gouvernements noch keinen der übrigen angeſtellt ſehen, auf eine ſchmeichelhafte Art beweiſen würde, wie ſie auch hierin nicht weniger als die altpreußiſchen Provinzen das Vertrauen ihres Königs und Eurer Durchlaucht genößen.

Sollten Sie, gnädiger Vater, nach dem Geſagten dennoch abgeneigt ſein, meinen Wunſch zu erfüllen, ſo beſcheide ich mich gern, indem ich weniger dieſen Schritt thue, um eine Gunſt zu erlangen, als meiner Pflicht als Staatsbürger und Unterthan Genüge zu leiſten, indem ich nur meinem Könige zu dienen, keineswegs dadurch perſönlich zu gewinnen wünſche.

37.

Pückler an Lucie.

Den 3. Abends.

Da der Kronprinz und Prinz Wilhelm hier ſind, ſo habe ich mich bei Allerhöchſtihnen melden laſſen und auf morgen früh Audienz erhalten. Du ſiehſt, ich bin eine vollkommene Hofſchranze geworden. Bei Deinem Vater lernte ich heute Humboldt kennen, der zwar ſehr klug iſt, aber doch eigentlich eine Art bouffon macht. Uebrigens neigt ſich auch dieſer ſo wie Bernſtorff und Alle vor Koreff. Ich war mit dieſem letzteren und Mamſell Hähnel in der Komödie, wo Wurm ſehr drollig ſpielte. Am Intereſſanteſten war mir die Bekanntſchaft des Grafen Luſi, der die Tochter des Landsdowne geheirathet hat. Ich habe mit ihm ſehr aufrichtig geſprochen, und er hat mich verſichert, Lady Landsdowne habe nie anders als im Guten von mir geſprochen, und die ganze Familie, ſo wie auch ſeine Frau, ſeien mir immer noch ſehr attachirt. Er will uns im Frühjahr mit ſeiner Frau beſuchen. Ich ennuyire mich übrigens ſehr, und ſobald ich mit Koreff alles abgeredet habe, was meine Zukunft betrifft, gehe ich ab. An dem engliſchen Groom, den ich in Brüſſel annahm, habe ich einen goldenen Fund gethan. Meine Pferde ſind nicht wieder zu kennen, und das Doppelte werth, ſeitdem ſie unter ſeiner Wartung ſind. Soll ich Dir noch wie gewöhnlich meinen Tag ſagen? Früh Viſite an Altenſtein gemacht, mit Schönfeldt ausgeritten, bei Deinem Vater mit Humboldt en famille gegeſſen, Viſite beim Fürſt Metternich gemacht, der von Pappenheim erzählte: er habe ſich von einer alten Frau durch's Waſſer tragen laſſen (bei welcher Gelegenheit überhörte ich) — eine alberne Geſchichte! Von da in die Komödie mit der Hähnel, Lady Caſtlereagh, und beſchloſſen mit Mad. Gay. Gute Nacht, liebe Schnucke, ich habe Kopfweh.

Den 4. früh.

Wenn das Projekt mit Konſtantinopel durchgeht, ſo wird es uns gewiß viel Intereſſe gewähren. Wir gehen nach England, um uns in einigen Dingen zu equipiren, und von da zur See nach Konſtantinopel, den griechiſchen Archipelagus durchreiſend, deſſen Inſeln das Paradies der Erde ſind. Wäre Schladen nicht eben erſt hingekommen, ſagt Koreff, ſo könnte ich nächſten Monat abreiſen. Dies erfordert aber nun Präparation. Geſtern fand ich bei Koreff den pladpied Reibnitz, der nun den gemeinen Schmeichler bei mir macht, und durch ſeine Zudringlichkeit Koreff ſo ennüyirt, daß er, wie er ſagt, es bereut, ihn bei einer gefährlichen Krankheit, wo er ſein Arzt war, nicht ſterben haben zu laſſen, und den unausſtehlichen Kerl ſich vom Halſe zu ſchaffen.

Glaube übrigens nicht, daß uns die Einrichtung viel koſtet. Wir haben ja alles, was wir brauchen; und da ich nicht gratis dienen werde, wie man mir bereits geſagt hat, ſo iſt es bei unſerer Lebensart, die überall ſo koſtſpielig wie die eines Geſandten iſt, eher eine Hülfe.

Eine Stunde ſpäter.

Der Kronprinz und Prinz Wilhelm waren ſehr freundlich und geſprächig mit mir, was mir lieb iſt, weil es mich überzeugt, daß der Kronprinz gar nichts gegen mich hat, wie man Dir einmal in Berlin zu verſtehen gab. Ich zweifle gar nicht, daß ich bei einem Aufenthalte in Berlin dieſen Winter mir die Prinzen alle geneigt mache. Der Prinz Karl, mit dem ich die Revuetage in Valenciennes immer zuſammen war, hat mich ohnedem ſchon gern, und war ſehr zutraulich und unbefangen mit mir.

Enfin, grâce à vos conseils, je vais m'humaniser avec tout le monde.

Den 5. früh.

Das Diner bei Metternich war recht luſtig; ich ſaß beim Fürſt Hatzfeldt, und Metternich war ſehr unterhaltend. Als ich hinkam, war ſchon ein großer Theil der Gäſte verſammelt, und der Fürſt lag mit ſeinen Ordensbändern auf der Erde, um mit ſeinem Bedienten ein Gemälde zuſammenzurollen. Dieſe Popularität ſchien mir doch ein wenig zu ſtark. Den Abend brachte ich bei der Fürſtin Taxis zu, wo die Prinzen hinkamen, und auch mit mir ſich zuweilen unterhielten, was ich nie zu ſuchen ſcheine, aber doch gern ſehe, denn ich bin hier ein ganz platter Courtiſan geworden.

O Schnucke, eben erhalte ich Deinen Brief vom 25! Du machſt mir ein Paroli, und weil ich Dich mit meinem accès von Schwermuth quäle, machſt Du mich nun auch durch die Schilderung der Deinigen betrübt. Bald komme ich, meine Schnucke, und zerſtreue Eure Melancholie, ich ſehne mich unbeſchreiblich darnach. Ich danke Dir für die Erhaltung des Thiergartens, wiewohl ihm in Riemann ein größerer Feind droht, als er je gehabt hat. Können wir ihn retten, ſo wird er aber auch als einziges Ueberbleibſel der alten Prachtwaldungen, die unter Riemann's Schwerte fallen, unſchätzbar ſein. Hier gehen die Intriguen nun los. Bernſtorff iſt gegen mich, Humboldt iſt ſehr geſpannt gegen mich, weil er ſich vielleicht einbildet, ich habe wirklich ſeinen Poſten in England gewünſcht, auch Jordan, der einen Augenblick für mich penchirte, will ſeine alten protégés wieder anbringen, obgleich er ſehr ſüß gegen mich iſt. Nur Koreff iſt ganz für mich. „Es ſind alle Rackers“, ſagt er in ſeiner Sprache, „und keiner iſt Ihnen grün, thun Sie, als wenn Sie nicht mehr daran dächten, ich werde die Sache leiten. Ehe Sie es ſich verſehen, ernennt Sie der Staatskanzler, und ſie bleiben mit langer Naſe ſtehen.“ Ein großer Vortheil für mich iſt es, daß ich den Ausgang mit großer Ruhe und ohne Sorge in Muskau erwarten kann.

Mit der Fürſtin bin ich ſehr gut. Alle Tage kriege ich einen Möppel oder einen alten Kater ꝛc. Heute Abend gebe ich Koreff ein Souper. Die Gäſte ſind von ihm ſelbſt gewählt. Bartoldy, der Kaiſerliche Leibarzt Rehmann, Schöll, der Humboldt's Werke herausgiebt, aus Paris, und ein alter Schulfreund von mir, Rittmeiſter Caeſar. Bei der Gelegenheit probire ich auch den neuen Koch, den ich Dir mitbringe. Einen Frotteur ſuche Dir in Berlin zu verſchaffen; denn ich werde hier ſchwerlich einen finden. Vor 14 Tagen bis 3 Wochen ſiehſt Du mich noch nicht in Muskau, dann aber gewiß; Deine Briefe adreſſire nur nach Frankfurt.

Ich habe jetzt in allen Dingen die beſte Hoffnung, unſer Papa Dehn muß aber für uns ſorgen, das ſage ihm. Für Nell habe ich mich hier nach Möglichkeit verwandt, und ich hoffe, man wird etwas für ihn thun. Adieu, meine Herzensſchnucke, guter Engel, den ich mehr als mein Leben liebe! —

Den 6. früh.

Das Souper geſtern Abends war ſehr luſtig. Beſonders hat mich Koreff mit Lachen faſt umgebracht, indem er Alexander Humboldt nachmacht, und von der Wüſte von Arabambin und Popopeutiteculi ꝛc. erzählt auf die drolligſte Art von der Welt. Ich hatte erſt Migraine, und empfing die Herren im Bett; dann magnetiſirte mich aber Koreff, und ich ward beſſer. Ich ſtand auf, und machte den Wirth artig und fleißig bis 3 Uhr Morgens, wo alles das Bett ſuchte.

Den 6. Abends.

Heute früh ſchickte die Fürſtin Taxis zu mir, und bat mich, ihrer Tochter und Hofdame (ein ſehr ſchönes Mädchen) Pferde zu borgen, und mit ihnen auszureiten. Dies geſchah denn von 12 Uhr bis 4 Uhr, ich mit den beiden Mädchen ganz allein, eine Promenade, die, wenn ſie öfters wiederholt würde, ſehr intereſſant werden könnte.

Den 7. Abends.

Ich komme eben vom Diner bei Deinem Vater, wo ich eine ganz komiſche Szene gehabt habe. Schon früher ſagte ich Dir, daß Humboldt mir nicht grün iſt und mir es ſchon einigemal merken gelaſſen hat. Heute iſt bei Tiſch von Hirt in Berlin die Rede, und ich erzähle ganz unbefangen, daß Schlegel von ihm geſagt habe, er ſei der Hirt und das Vieh in einer Perſon. Hierüber ſkandaliſirt ſich Humboldt gewaltig, und fängt mit ſeiner maliziöſen Miene an: „Das will mir nicht recht gefallen, das gehört zu den etwas groben bonmots, ſo was kann einem Schlegel wohl entfahren, aber wiederholen thut er es gewiß nicht.“ Aller Augen waren auf mich gerichtet, denn ich erröthete vor Zorn. „Herr von Humboldt,“

ſagte ich, „Ihre Autorität iſt ſehr zu reſpektiren; aber Sie haben doch unrecht nicht erlauben zu wollen, daß man auch Grobes wiederhole, wie dürfte man ſonſt unſere eben geführte Konverſation wiedererzählen?“ Die Antwort war gewiß mehr derb als witzig; aber ſie kam à propos, und machte den beſten Effekt. Humboldt war wie auf's Maul geſchlagen, und erwiederte kein Wort. Jordan und Bernſtorff, zwiſchen denen ich ſaß, lachten laut, und als Beweis, wie ſehr man Humboldt haßt, ſah ich es an, daß man mir nach Tiſch von allen Seiten Komplimente darüber machte, dem allgemein Gefürchteten nichts ſchuldig geblieben zu ſein. Mamſell Hähnel nannte mich ſogar nach Tiſche Exzellenz, und Meiſter Altenſtein entſchuldigte ſich, daß er mir noch nicht ſeine Aufwartung gemacht habe. Es iſt wirklich mit den Menſchen erbärmlich beſchaffen, und ſeitdem ich alle die großen Leute ſo vom Nahen ſehe, kommt mir alles wie Krähwinkel vor.

10 Uhr Abends.

Der alte Bennigſen hat mir heute ſo viel von Pferden erzählt, daß er mir ganz Luſt gemacht hat, wenn ich nicht nach Konſtantinopel kommen ſollte, eine Reiſe nach Volhynien und Beſſarabien zu machen.

3 Uhr in der Nacht.

Du weißt, liebenswürdige Schnucke, daß mein Verſprechen nicht mehr zu ſpielen eigentlich ſchon bei unſerer Rückkehr nach Frankfurt aufgehört hat; demohngeachtet ſpielte ich nie. Jetzt aber iſt eine Gelegenheit, die zu viel Vortheile in anderer Hinſicht darbietet, um ſie nicht zu benutzen. Metternich liebt das Spiel ſehr, und alle Abend um 12 Uhr ſieht er Geſellſchaft, wo Mandoine geſpielt wird. Jeder giebt ein Spiel an, welches er will. Da er mich dazu einlud, welches eine große faveur iſt, mochte ich es nicht abſchlagen, und habe alſo heute geſpielt. Ich ſaß zwiſchen dem Prinzen

Emil von Darmſtadt und dem Prinzen von Heſſen-Homburg: mitſpielten außer Metternich der Fürſt von Bentheim, Hatzfeldt, le prince d'Arenberg, Lord Gordon, General Steigentesch und der Fürſt von Windiſchgrätz. Du ſiehſt, daß man wenigſtens nicht in beſſerer Geſellſchaft ſpielen kann. Ich gewann 70 Napoleons. Nun gebe ich Dir aber folgende Erklärung, die Dich beruhigen kann:

Ich Endesunterſchriebener verſpreche der Schnucke auf mein heiligſtes Ehrenwort, von dem ſie ſelbſt mich zu entbinden unfähig ſein ſoll, nie in meinem Leben auf Kredit zu ſpielen, noch während des Spiels von irgend jemand Geld zu borgen, ſondern nie mehr zu verlieren, als was ich bei mir in baarem Gelde habe.

Hermann Graf von Pückler-Muskau.

38.

Pückler an Lucie.

Den 8. früh.

Ich habe einen jungen Menſchen angenommen, der gute Zeugniſſe hat, und mir ſehr wohl gefällt. Er wird frottiren, und die Aufſicht der Zimmer haben, die quinquets putzen, und außerdem Tafeldecker ſein, welches alles er auch bei der Gräfin Woronzoff geleiſtet hat, und was ein fleißiger Menſch auch recht gut machen kann. Du brauchſt alſo keinen dieſer Art mehr anzunehmen. Wenn Du nur einen Bedienten in Livree haſt, und vielleicht einen in Civilkleidern, ſo iſt unſer Haus mit Collin, meinem Jäger und dieſem neuen Wilhelm ſehr gut beſtellt. Ich hoffe, daß meine Antipathie, der alte Jäger, nicht mehr da iſt, damit ich durch ſeinen unangenehmen Anblick in Muskau nicht geſtört werde. Ein Jäger iſt auch wirklich vollkommen hinlänglich.

Ehe ich geſtern zu Metternich ging, war ich bei der Fürſtin Taxis. Der Kronprinz und Prinz Wilhelm kamen, und alles ſtahl ſich fort. Ich blieb diesmal allein mit den beiden Prinzen, der Fürſtin, ihrer hübſchen Hofdame und dem Prinzen von Mecklenburg. Die Unterhaltung war recht lebhaft, und der Kronprinz ſprach nicht übel. Er war nicht ſo freundlich und geſprächig gegen mich als der Prinz Wilhelm, aber doch nur etwas fremd, und nicht feindlich. Si je les voyais plus souvent, je les apprivoiserais tous parfaitement.

Ich habe ſeit drei Tagen keinen Brief von Dir, was mich ſchon ganz ängſtlich macht; ſo lieb habe ich meine Schnucke! Gute, gute Schnucke, nie trenne ich mich wieder auf ſo lange von Dir.

Eben ſchicke ich zu Rothſchild, und es iſt wieder kein Brief da. Hoffentlich bekomme ich morgen mehrere auf einmal.

Um 4 Uhr.

Obgleich es heute zum erſtenmal nach langer Zeit regnete, ſo bin ich doch wie gewöhnlich einige Stunden ausgeritten, welches meine einzige Leidenſchaft in Aachen bleibt. Dabei habe ich einen ſehr ausgezeichneten saut gemacht, weshalb ich Dich um Verzeihung bitte, der aber ſehr gut gelang.

Ich fange indeſſen wieder an traurig zu werden, und diesmal bloß und einzig allein aus Sehnſucht nach Dir, meine treue Schnucke. Es betrübt und ängſtigt mich, Dich ſo allein in Muskau ein langweiliges und trauriges Leben führen zu laſſen, und ich möchte gleich davonfliegen, während eine Menge erbärmlicher Kleinigkeiten mich zurückhalten.

Wegen des Wladimirordens habe ich hier keine démarche gethan, um mir mit einer ſolchen Kleinigkeit kein Dementi zu geben, und kein Kongreß dazu nöthig, auch vielleicht leichter einmal durch Dich zu machen, der ich am liebſten allen meinen Schmuck danke. Uebrigens ſieht der ruſſiſche Kaiſer niemanden, und ich habe noch keine Audienz bei ihm erlangen können.

Am 9., Mittags.

Dein Bruder iſt angekommen, und ich werde heute mit ihm eſſen. Dein Vater ißt zwar bei Hofe, aber die Fürſtin hat mich extra einladen laſſen. Der geſtrige Abend war nicht ſehr erbaulich. Ich ennuyirte mich gewaltig im Konzert, und verlor Abends bei der Gräfin Eſterhazy, Tochter des Fürſten Metternich, 95 Napoleon. Dies bewegt mich, Dir noch eine Erklärung zu geben, die Dich ganz beruhigen muß.

Endesunterfertigter ſchwört bei ſeinem heiligſten Ehrenwort, von dem niemand ihn entbinden kann, keinen Tag mehr als 30 Louisd'or zu verlieren im Hazardſpiel.

Hermann Graf von Pückler-Muskan.

Ich werde nun auch nie mehr zu mir ſtecken, und glaube, daß, ſo mitigirt, keine Gefahr mehr für mich vorhanden ſein kann, ohne daß ich dem Zeitvertreib des Spielens zu entſagen brauche.

Liebe, gute Schnucke, warum bekomme ich keine Briefe mehr von Dir? Aengſtige mich nicht ſo! Glaube mir Schnucke, in meiner jetzigen Sicherheit freuen und quälen mich Kleinigkeiten; wenn Du aber ſtürbeſt — ſo glaube ich feſt, daß ich auch nicht länger leben würde; denn das Intereſſe am Leben wäre für mich ausgeſtorben, und mein Gewiſſen, das mir um weltliches Unglück den Selbmord nicht erlauben würde, kann ihn aus ewiger, reiner Liebe nicht mißbilligen. Die ſchwache Hoffnung, meine Schnucke jenſeits wieder zu finden, würde mich unwiderſtehlicher anziehen, als alle Lockungen der Erde. Meine gute, liebe Herzensſchnucke! —

Den 9. Nachmittags.

Ich komme eben von einem großen Diner bei Deinem Vater. Humboldt, vergaß ich Dir zu ſagen, iſt nach unſerer kleinen Szene ſehr freundlich gegen mich. Hier erſcheint ein Brief, o beſte Schnucke, wie freue ich mich!!!

Eine halbe Stunde ſpäter.

Schnucke, ich freue mich nicht mehr ſo ſehr. Welche kalte, faſt möcht' ich ſagen, herzloſe Briefe, der eine bloß Geſchäftsbrief, der andere d'une tendresse, qui ne bat plus que d'une aile. Und das zu meinem Geburtstage! Wo ich ſo viel Herzliches erwartete! Schnucke, Schnucke, Du wirfſt mir veränderte Gefühle vor; wenn es nur die Deinigen nicht ſind. Die meinigen waren, das weiß Gott, vor einer halben Stunde noch zärtlicher, liebender als je, jetzt ſind ſie es aber nicht mehr. — Doch bedaure ich noch ſehr Deinen Fall, gewiß war meine Aengſtlichkeit über Dein langes Schweigen eine Ahnung davon. Noch bedauernswerther faſt ſcheint mir Dein Raiſonnement über die Freuden, denen ich mich hier überließe, und wie ich der Heimath entfremdet ſein würde, ꝛc., da ich doch hier an nichts wahren Antheil nehmen kann, und keine reine Freude genieße, mich nur nach Dir und Muskau ſehnte, und an den Aufenthalt hier wie an eine bittere Medizin voll Ekel denken werde. Jetzt aber, da ich ſehe, daß man mich nur wenig vermißt, da Du ganz anders geworden biſt, wie Du ſchreibſt, ſo will ich mir die thörichte Sehnſucht aus dem Kopfe ſchlagen, und die Freude aufſuchen, ſo viel ich vermag.

Als Antwort auf den Geſchäftsbrief ſage ich Dir, daß ich Deine Anſicht ganz theile, und nur finde, daß Dehn ſchwach iſt, die Kerls nicht alle wegzujagen. Ich habe jetzt keine Zeit ſeinen Brief zu leſen, Abends ſoll es geſchehen. Der Kutſcher Chriſtian ſollte auch längſt weggejagt ſein.

Heute früh habe ich eines von den neuen Pferden, Smallbere, mit 10 Napoleons Profit verkauft. Sie ſchlagen alle ſehr gut ein, und Du wirſt Dich über ſie freuen. Dein Bruder war heute früh bei mir und iſt ſehr affectueus.

Bei einem nochmaligen Durchleſen Deiner Briefe ſcheint es mir dennoch, daß Du mich noch etwas lieb haſt — und ich verzeihe Dir alſo, aber wehe Dir, wenn Du mich in Muskau nicht zärtlicher empfängſt, als Deine Briefe ſind, und nöthig haſt, Dich erſt wieder an mich zu gewöhnen. Dieſen Ausdruck vergeſſe ich Dir nicht, niemals!!

Auf den Geſchäftsbrief antworte ich Dir noch einmal, daß Du das Hauptgeſchäft, unſere Uebergehung zu Frankfurt, ganz vergeſſen zu haben ſcheinſt.

Eine Viertelſtunde ſpäter.

Süße Schnucke, eben kommt noch ein Brief von Dir, und zwar ein früherer vom 29. Oktober, der mich ganz wieder mit Dir ausſöhnt. So ſollſt Du ſprechen; denn ich bin auf Deine ſehr heiße Liebe viel eiferſüchtiger, als Du glaubſt.

Dein Vater hat mir ſehr viel Schönes an Dich aufgetragen. Ich hoffe, daß meine letzten Briefe wieder Gnade vor Deinen Augen gefunden haben. Uebrigens bitte ich Dich zu bemerken, daß ich Dir jeden Tag geſchrieben habe, welches Du keineswegs von Dir rühmen kannſt. O ſchäme Dich von Deinem tugendhaften Lou ſo übertroffen worden zu ſein!

Heute habe ich Pfuel kennen gelernt, und ihn übermorgen nebſt Koreff zum Souper eingeladen. Uebermorgen gehen auch meine Pferde ab, und bald folgt ihnen Deine âme damnée.

Die Adreſſe an Dehn, die ich zweimal beizulegen vergeſſen habe, folgt endlich hiebei, nebſt einer Vollmacht wegen meiner Mutter.

Jetzt leb' Sie wohl, Frau vom Hauſe, und ſeh' Sie ſich vor, daß Sie nicht eher wieder fällt als in die Arme

Ihres Lou.

Den Brief an meine Mutter kannſt Du leſen, zuſiegeln und abſchicken. Die Adreſſe habe ich in Dehn's Brief gelegt. Addio.

39.

Pückler an Lucie.

Den 9., 4 Uhr.

Ich habe zwar eben einen Brief an Dich an Rothſchild gegeben, ich muß aber noch ein paar Worte hinzufügen. Ja, gute Schnucke, wenn ich ernſtlich an den Tod denke, dann fühle ich, wie ſehr ich Dich liebe. Der Tod meiner Mutter, meiner Schweſtern, aller Menſchen iſt mir gleichgültig bis auf eine, die ich ſehr bedauern würde, und doch — welche Flaumfeder von Schmerz würde auch der Tod dieſer einzigen ſein, gegen Deinen Verluſt, meine Schnucke, den ich nicht überleben würde. Auch mein Tod erſcheint mir am Schwerſten dadurch, daß ich Dich verlaſſen müßte, und auch mein Andenken vielleicht durch die Zeit in Dir verwiſcht werden könnte, ja vielleicht ohne den verſchönernden Zauber der Liebe geſehen, mein Bild mit allen ſeinen Flecken hervortretend, Dich nicht mehr erfreuen, und keine Sehnſucht mehr in Dir erwecken würde. Könnteſt Du mir aber jetzt in's Herz ſehen, gute Schnucke, ſo würde es Dir wohlthun: denn Du füllſt es ſo ganz allein aus, und herrſcheſt ſo unbeſchränkt darin, als Du es wünſchen kannſt. Dein ſanftes, liebevolles Nachgeben hat ein anderes Gefühl ſo beruhigt, daß ich ſein Daſein kaum verſpüre, und Dein Bild dagegen mit Himmelsglanz umſtrahlt.

Nur einen Kummer habe ich, nämlich den, Dir welchen verurſacht zu haben; doch kann ich es nicht bereuen, da Deine ſüße Güte ſich ſo ſchön daran entwickelt, und bei mir ſo wahres, unbegränztes Vertrauen doch nur aus innigſter Liebe geboren werden konnte.

Gott erhalte Dich, meine Schnucke, ſonſt wehe über mich. Jetzt fielen einige Thränen auf's Papier, die ich Dir weihe. Vielleicht iſt ihre Spur vergangen, wenn Du dieſen Brief erhälſt — aber das Herz, das ſie weinte, ſchlägt fort für Dich bis an ſeinen letzten Schlag.

Abends 8 Uhr.

Ich komme von Deinem Vater, wo wir ganz en famille gegeſſen haben. Du würdeſt Dich wundern zu ſehen, auf welchem guten Fuße ich jetzt mit ihm ſtehe, ſichtlich beſſer bei Allen, als Dein Bruder, der ein verwundertes, zuckerſüßes Geſicht dazu macht. Nach Tiſch ging ich noch etwas zu Koreff hinunter, der wie gewöhnlich über ihn ſpöttelte, und diesmal noch hinzufügte: „Er iſt wüthend, daß wir Sie alle ſo lieb haben". Dein Bruder war wirklich etwas albern. Er erzählte von Paris, wie die Kinder vom heiligen Chriſt, unter Anderen ſogar vom fromage de gruyère, von dem er glaubte, daß er nur in Paris zu haben ſei, und ganz ungläubig war, als ich ihm verſicherte, daß dies ordinairer Schweizerkäſe ſei. Nachher erzählte er, er habe ein Quartier à jour (ſtatt à tant par jour) gehabt, und verſicherte, daß ſein Diner nie über 20 Franken gekoſtet habe, da ſeine Frau und Illa keine Suppe äßen, und er allein Seefiſch ꝛc., enfin bien ridicule. Wie ſehr iſt meine Schnucke der ganzen Familie an Liebenswürdigkeit, Geiſt und vor allem an Güte überlegen! Schreibe mir nur bald, ſonſt werde ich nicht froh.

Den 10. früh.

Wieder kein Brief von Dir mit der heutigen Poſt! Ich will nicht weiter daran denken; denn es macht mich tödtlich traurig, und peinvoll ängſtlich. — Was in der Welt kann

Dich abhalten mir zu ſchreiben, wenn es nicht Krankheit, und bedeutende Krankheit iſt! Meine einzige Hoffnung ſteht darauf, daß Du eine Reiſe nach Frankfurt gemacht haſt, und deswegen keine Briefe kommen. Gott gebe es, ich bitte ihn flehentlich darum. — Nun wieder zu meinem Tagebuche, obgleich mit ſchwerem Herzen!

Es war geſtern eine Soiree bei der Fürſtin Salm, wo der König und die Prinzen hinkamen. Der König war freundlich gegen mich, grüßte, und ſprach dann einiges mit mir, ſo auch der Prinz Wilhelm; der Kronprinz grüßte mich aber nicht. Ich halte es für gut, deshalb mit dem Grafen Röder, ſeinem Adjutanten, der ein hübſcher Mann iſt, geradezu zu ſprechen, und dabei zu berühren, daß man mir ſchon in Berlin geſagt habe, der Prinz habe etwas wider mich. Dieſe Verfahrungsart hat zwar etwas Gemeines; aber ich finde, ſie iſt zweckmäßig, und ſchmeichelt von mir, der den Ruf hat, ſich aus niemand etwas zu machen, dem Prinzen gewiß, weil er ſich important dadurch fühlt.

Nach der Soiree ſoupirte ich bei Madame Catalani, und ging dann zeitig zu Bett.

Beiliegende Adreſſe bitte ich Dich an Dehn zu geben; ich habe vergeſſen ſie in den Brief an ihn einzulegen. Adieu, meine gute, ſüße Schnucke.

Dein treuer, betrübter, Dich mehr als alles
liebender Lou.

Wittgenſtein, dem ich geſtern klagte, daß ich ſeit 8 Tagen keine Nachricht von Dir hätte, ſagte mit ſeinem Lächeln: „Da ſteht es immer am Beſten, wenn man keine Briefe erhält; ſchlechte Nachrichten werden einem immer am Schnellſten geſchrieben“. Auch Dein Bruder und die Fürſtin lachen mich aus, und ſagen: ich ſei der zärtlichſte Ehemann, den ſie noch geſehen hätten. Die kalten Seelen! Ils n'aiment personne, et ils ne sont aimés de personne, comme Schnucke aime son Lou.

40.

Pückler an Lucie.

Den 11. früh.

Mit der Gay haſt Du Dich geirrt. Obgleich von ihrer Seite die Zärtlichkeit mit Billets und Agacirungen aller Art nicht aufhört, ſo daß ſie mir neulich ſogar einen herrlichen Shawl, den ich ſehr bewunderte, durchaus ſchenken wollte, ſo habe ich doch ſo wenig Luſt die Sachen zum Denouement kommen zu laſſen, daß ich ſie immer ſeltener ſehe, und mich, ſo viel ich kann, von ihr zurückziehe. Sie hat mir einen hübſchen Ring zum Andenken an den Kongreß geſchenkt, oben mit der Inſchrift Aix-la-Chapelle 1818, unten Sophie, que j'appelle mon sens dessus dessous.

41.

Pückler an Lucie.

Den 11. Abends.

Ich habe heute mit Hamlet ſchöne Sprünge gemacht, ein Pferd, das mich ſehr kontentirt. Es war der letzte Ritt, denn morgen gehen meine Roſſe ab. Bald, bald folge ich ihnen, und freue mich kindiſch darauf. Ich aß heute bei Delmar mit Mad Lafont, qui m'a entrepris d'une jolie manière. Ces femmes m'obsèdent, et je suis à leur voix aussi sourd qu'un rocher. Ni mon coeur, ni ma vanité, ni mes sens en sont touchés. Ich ſehe, daß ich zur Häuslichkeit geboren bin. Morgen Abend habe ich noch einmal Koreff zum Souper mit Pinel, Bartholdy, Cäſar und Schöll. Dann wird eingepackt.

Den 12., 12 Uhr.

Eben geht die Fürſtin und Mamſell Hähnel von mir, die mir einen Morgenbeſuch gemacht haben. Du ſiehſt, wie gut ich mich einzuſchmeicheln gewußt habe. Dein allerehrlichſter Lou.

Um 4 Uhr.

Ich habe heute eine Viſite an Prinz Karl gemacht, der krank iſt, und mich über eine halbe Stunde bei ſich behalten hat. General Menu iſt mein großer Gönner, und überhaupt werde ich in Berlin hoffentlich ganz anders aufgenommen werden, als bisher.

Wie ſonderbar die Verhältniſſe bei Deinem Vater ſind, beweiſt unter anderen auch das. Ich beſuchte heute früh Deinen Bruder. Er frug mich, ob ich bei ſeinem Vater heute zu Tiſche gebeten ſei. Ich erwiederte, daß ich einmal für allemal gebeten ſei, und abſagen ließe, wenn ich nicht hinkäme. Darauf frug er, der Sohn vom Hauſe, mich um Rath, ob er wohl auch hingehen könne, da er nicht gebeten ſei. Ich erwiederte, daß ſich dies wohl von ſelbſt verſtünde, und er entſchloß ſich dazu. Au reste, il est détesté chez votre père au point que Koreff m'a dit l'autre jour, que s'il n'était pas le fils du Chancelier, il se serait battu avec lui il y a long-temps. Aussi tout le monde l'y traite très froidement.

Nachts, 3 Uhr.

Unſer Souper war recht ſehr luſtig, und die Gäſte ſind erſt vor einigen Minuten fortgegangen.

Collin hat gekocht, und recht leidlich, alle Deſſertſachen vorzüglich. On a bu à huit personnes 12 bouteilles de vin, et mangé 600 huitres, ce qui est assez raisonnable. Ich bin müde, gute Schnucke, und wünſche Dir eine gute Nacht; luſtig bin ich manchmal hier, froh werde ich aber nicht eher ſein, als in Muskau.

Den 13., Mittags.

Koreff hat mir heute früh unter dem Siegel des Geheimniſſes erzählt, (alſo bitte ich auch um Verſchwiegenheit), daß Chriſtian um den Poſten des däniſchen Geſandten in

Berlin angehalten habe, derſelbe ihm aber rein abgeſchlagen worden iſt.

Schladen hat aus Konſtantinopel geſchrieben, daß er nicht bleiben könne, wenn man ihm nicht das Doppelte gäbe. Dies wird eine Gelegenheit ihn los zu werden, und unſer Projekt rückt ſeiner Erfüllung näher. Ich bin begierig zu erfahren, wie Du darüber denkſt. Mittwoch, den 18. reiſe ich beſtimmt ab. In Frankfurt muß ich mich einige Tage, der Wagen und anderer Kleinigkeiten wegen, aufhalten. Circa den 1. Dezember denke ich in dem lieben Muskau einzutreffen.

Abends.

Der Vater war heute wieder beſonders gütig gegen mich, ſaß bei mir, und trank mir zu auf Lucies Geſundheit. Daß ich dafür herzlich dankte, und herzlich einſtimmte, kannſt Du Dir denken. Mit Jordan habe ich noch bei ihm eine Konferenz wegen Konſtantinopel gehabt, und ihn ganz gut für mich geſtimmt gefunden. Auch wegen des Wladimirordens habe ich eine kleine Intrigue angeſponnen, und bin nicht ohne Hoffnung des Erfolges. Eigentlich iſt mir aber alles eklich, und nur die Sehnſucht nach Euch und Muskau erfüllt mein Herz.

Adieu, bald ſage ich Willkommen zu Hauſe.

Den 14., Abends.

Heute war ein ſehr großes Galadiner bei Deinem Vater, wo die Fürſtin zum erſtenmal dem Kronprinzen vorgeſtellt wurde, der ſie zu Tiſche führte. Ich kann nicht anders ſagen, als daß ſie ſich ſehr gut benahm, weder timide, noch arrogant, ſehr natürlich und ſchicklich. Heute habe ich auch die erſte Konverſation mit Koreff über Dein Mißverhältniß mit ihm gehabt, und ich werde Dir mündlich darüber Rapport erſtatten. Ich glaube wahrhaftig, gute Schnucke, daß er nicht ſo unrecht gehabt hat, als Du glaubſt. Ich hoffe, Ihr ſollt noch recht gute Freunde werden.

42.

Pückler an Lucie.

Den 15. früh.

Du quälſt mich ſehr mit Deinen kalten Briefen. Ich erhielt in dieſem Augenblicke einen ganz kurzen vom 5. November, worin Du mir den Empfang meines Bildes accuſirſt, wie den einer Waare. Wenn Du wüßteſt, wie ohne Vergleich Deine Briefe meine größte Freude hier ſind, Du würdeſt ſie mir nicht ſo verbittern. Mit dem Bilde ging auch ein langer Brief an Dich ab, ſollteſt Du den nicht bekommen haben? Ueberhaupt ſchrieb ich Dir jeden Tag, fehlt alſo nur einer, ſo iſt er verloren gegangen, und ich wünſchte das zu wiſſen. Du biſt ſehr ungerecht gegen mich, und das thut mir weh, es erkältet auch mich. — Alle Freude an Muskau, nach dem ich mich ſo innig ſehnte, verbleicht vor Deiner unlieblichen Stimmung, und ich finde Dich ganz anders, als ich Dich erwartete, Dich, auf deren unerſchütterliche Zärtlichkeit ich wie auf Felſen baute, deren liebende Sanftmuth mich ſo tief rührte, deren nie aufhörende Sorgfalt mir einen Troſt in jedem traurigen Augenblicke gewährte; Iſt es nicht, als wenn ich Dich jetzt gar nichts mehr anginge, und kann die zärtlichſte Freundſchaft ſich auch nur einen Moment über mein Betragen beklagen? War ein größeres Vertrauen, eine ununterbrochenere Beſchäftigung mit Dir möglich? Iſt Deine Vorzüglichkeit, die Güte Deines Karakters, der Reichthum von Liebe, und der Mangel an Eigennutz, den ich in Dir fand, auch nur ein Wahn geweſen, ſo fällt die letzte Stütze ein, die mich im Leben erhält. Schreibe mir lieber gar nicht, wenn es Dir nicht mehr darnach um's Herz iſt. Viel lieber habe ich die Unruhe und Angſt um Dich gehabt, wenn ich keine Briefe von Dir erhielt, als die Leere, die Widerwärtigkeit, die ein ſolcher in mir erregt. Lebe wohl, ich rühre beſtimmt keine Feder mehr an, bis ich nicht die alte Schnucke wiederfinde.

H. Pückler.

Eine Stunde ſpäter.

Obgleich Du es nicht verdienſt, ſo bin ich doch ſchwach, und breche meinen Brief wieder auf — ich liebe Dich, Schnucke, und kann Dir doch im Ernſte nicht zürnen, aber wohl für Kummer weinen, den Du mir machſt. Wie iſt es Dir nur möglich, ſo wenig herzlich zu ſchreiben. Nichts von den kleinen Details, die mich ſo freuen, wie Du lebſt, was geſchieht, Du vergißt, welchen Reiz es für mich hat. Welche allgemeine banale Sentenzen Dein Brief enthält, nein wahrlich, das iſt nicht ſchön, und nur in dem Format eines Billets!!!! Während Du ſonſt mir kleine Bücher ſchickſt, und von mir noch viel größere erhältſt. Ich will nur aufhören, ſonſt werde ich wieder böſe.

Adieu. —

Ich verzeihe Dir dennoch, ſchone nur Deine Geſundheit, und wenn Dir zum Glücke des Lebens meine Liebe nöthig iſt, ſo wiſſe nur, daß ich ganz Dein bin und jetzt ſogar in Dich verliebt; denn ich denke Tag und Nacht nur an Dich, und unſer Wiederſehen.

Mein Schnuckchen, ſei wieder vernünftig, und tummle Dich in Deinen Briefen, wie ein Schnuckchen auf der Wieſe, wenn es im Frühjahrs-Sonnenſchein umherbockt.

Dein ſehr gekränkter Lou.

13.

Pückler an Lucie.

Den 16., früh.

Meine Entſchließung, nie mehr als 30 Louisd'or zu verlieren, iſt ſchon belohnt worden. Hier iſt meine Spielliſte, ſeit ich in Aachen wieder zu ſpielen angefangen habe.

	Verluſt	Gewinnſt
7. Nov.	— — — —	1400 Franken.
8. „	1900 Franken	— „
11. „	600 „	— „
13. „	600 „	— „
15. „	— „	5000 „
Verluſt 3100		Gewinnſt 6400 „
		Abgezogen der Verluſt 3100 „
		Reiner Gewinnſt 3300 Franken.

Wie ich die 1900 verlor, that ich das Gelübde nicht mehr als 30 Louisd'or zu verlieren, und verlor ſie zweimal, wie Du ſiehſt, dann belohnte mich der Himmel. Komiſch iſt es, daß bei dem erſten Zuſammenzählen meines Spielbuches wieder eine 33 zum Vorſchein kömmt. Geſtern Abend wäre ich bald durch die Gay verführt worden. Sie war ſehr hübſch angezogen, und in ihrem beau jour, als ich noch ganz ſpät zu ihr kam. Sie war allein, und im Verlaufe des Geſpräches bat ſie mich, ſie zu magnetiſiren. War es nun Verſtellung oder wirklich, ſie verfiel in einen ſolchen Todtenſchlaf, daß ſelbſt ein Nadelſtich ihr gar keine Bewegung abnöthigen konnte, und ſah während deſſelben in der That ſehr reizend aus. Ich faßte mich aber, klingelte ihrer Kammerjungfer, der ich das Aufwecken überließ, und ging meiner Wege. Ich hatte geſtern wieder ein kleines Diner, Jordan, Koreff, Bartholdy, Cäſar, Herr Pariſh, und Graf Schönfeldt, um einen Koch zu probiren. Es iſt aber ſchon der zweite, den ich nach angeſtellter Probe nicht gut genug finde, und ich fürchte, ich werde ohne Koch in Muskau ankommen, was ſehr fatal wäre.

Nach Tiſch.

Seitdem meine Pferde weg ſind, ennuyire ich mich ſehr hier, das heißt noch viel mehr als früher; denn froh war ich nie hier. In Deines Vaters Hauſe ſtehe ich beſſer als

Chriſtian. Heute gab mir Dein Vater einen Brief an Dich mit, den ich beilege. Ueber das konſtantinopolitaniſche Projekt iſt noch nichts Sicheres. Jordan iſt nicht mehr wider mich. Bernſtorff aber wahrſcheinlich auf Chriſtians Anſtiften ganz. Mit Wittgenſtein werde ich noch reden.

Den 17. früh.

Ich habe geſtern wieder 500 Franken gewonnen, und werde nun wohl zum letztenmale geſpielt haben. Es war die fête von Mad. Gay, und ein ſehr luſtiger Abend. Ich bin nur von Heimweh ſo preoccupirt, daß ich wie auf Nadeln ſitze, und nicht eher beruhigt ſein werde, bis ich in den Wagen ſteige.

Im Ganzen habe ich meinen Kongreß nicht übel benutzt. Für's Erſte bin ich mit Deinem Vater und ſeiner Familie dadurch auf's beſte bekannt geworden. Ferner habe ich viel intereſſante Bekanntſchaften gemacht. Endlich habe ich drei Affairen in gutem Gange.

1) die Geſandtſchaft nach Konſtantinopel,
2) den Wlademir um den Hals, welches durch den General Schöler betrieben wird,
3) la croix de St. Louis, die durch den Geheimen Legationsrath Schöll in Paris verſucht wird.

Nach der Lenormand, die ich geſtern noch einmal befragt habe, wird meine Anſtellung nicht vor 15 Monaten erfolgen. Sie hat wiederholt in den Karten geleſen, daß ich etwas Beſonderes finden würde, und mir außerdem zweimalige Bleſſuren, und manche Widerwärtigkeit prophezeit, und zwar ſo, daß ich erſt 1822 ruhig und zufrieden ſein würde. Dies beweiſt mir, daß meine gute Schnucke mir treu und liebend bleiben wird; denn wie wäre ohne dieſe Zufriedenheit und Glück für mich möglich. Ich küſſe Dich herzlich, meine gute Schnucke, und bin Dein

treueſter und zärtlichſter Lou.

44.

Pückler an Lucie.

Andernach, den 22. früh, 10 Uhr.

Gottlob, me voilà a Andernach. Ich hatte geſtern Abend von der Poſt aus Collin hergeſchickt, um zu fragen, ob Platz im Hauſe ſei. Als ich ankam, frug ich ihn, wo ich logiren werde. „Dans la chambre de la Comtesse,“ war ſeine Antwort. Liebe Schnucke, wie freute mich dieſes Wort, und wie ſanft ſchlief ich im Bett meiner Schnucke! — Ich bin übrigens noch krank, und in Aachen legten es Alle für eine Tollheit aus abzureiſen. Ich hielt es aber nicht länger aus, und in der That ſchadet einem, was man gern thut, ſo ſelten, daß ich mich ohngeachtet der Fatigue der Reiſe eher beſſer als übler befinde. Alles in Deines Vaters Hauſe hat einen ſehr herzlichen Abſchied von mir genommen. Mit Wittgenſtein habe ich auch noch einmal geſprochen, der außerordentlich gut ſchien, mir den Ueberrock mit Gewalt aus- und anzog, und dabei ſeinen gewöhnlichen Refrain vorbrachte: „Gern thue ich alles für Sie, beſter Pückler, nur habe ich gar keine Gelegenheit dazu. Bei Ihrem Herrn Schwiegervater würde es gar nichts helfen, und der König ſpricht von ſolchen Dingen gar nicht mit mir.“ Ich antwortete auf das dreimalige gar wie ſich's gehört, und hoffe doch, daß er nichts gegen mich thun wird, wenn er nicht irgend einen anderen protégé hat, der mir unbekannt iſt. Von Bernſtorff nahm ich auch Abſchied, ward vorgelaſſen, und freundlicher als bisher behandelt, ſprach aber von dieſer Sache nichts mit ihm, um nicht empreſſirt zu erſcheinen, ſondern ſuchte ihm nur einige perſönliche Artigkeiten beizubringen. Im Ganzen (was ich Dir mündlich weitläufiger auseinanderſetzen werde), ſteht die Sache ſo, daß wenn Du nicht eine unüberwindliche Abneigung dagegen haſt, ich nicht mehr an dem Gelingen derſelben zweifle; iſt es nicht bei der erſten Vacanz, doch gewiß bei der zweiten.

Doch laß uns von den Plänen der raſtloſen Ambition einen Blick auf die harmloſe Ruhe des einfachen Bürgers werfen. Hier in dem Gaſthofe, den ich bewohne, lebt des Wirthes Vater, ein muntrer 82jähriger Greis, der ſich geſtern Abend, als ich ankam, den Schnupfen mit Punſch und Glühwein kurirte. Seit 82 Jahren lebt er in Andernach, ſeit 60 Jahren bewohnt er dieſes Haus. Seit 56 Jahren trägt er Freud und Leid mit ſeiner Frau, einer eben ſo muntern Alten von 75 Jahren, die vor 4 Monaten ſich den Staar operiren ließ, und zur Freude ihrer zahlreichen Kinder und Enkel nun wieder ſieht, und emſig in der Hauswirthſchaft ihnen gleich einer Jungen hilft.

Welches Loos iſt nun wohl das glücklichere? Gewiß iſt es, daß, wer die eine Bahn betreten hat, untauglich für die andere wird, und ſo umgekehrt. Wem aber von beiden bei der Geburt die Natur mehr wohlwollte, ſcheint keinem Zweifel mehr unterworfen, wenn man die Reſultate ſieht, zum Beiſpiel Deinen Vater und dieſe fröhlichen Alten.

Als vollkommene Hofſchranze muß ich Dir noch zum Schluß erzählen, daß in Köln der Rex hinter mir dreinkam. Ich ließ ſogleich meinen Wagen auf die Seite jagen und ſtill halten, und ſetzte mich in reſpektvoller Stellung gegen das Wagenfenſter, welches mir ein grazieuſes Lächeln und freundliches Nicken Se. Majeſtät zu Wege brachte, eine Gnädigkeit, die auf meine Moralität wirkt, wie ein Glas Schnaps in der Kälte auf den Magen eines Poſtillons.

Frankfurt, den 23. früh.

Mit vieler Mühe und vielen Lügen bin ich, mich bald zur Suite des Kaiſers, bald des Königs gehörig ausgebend, mit lauter von anderen Leuten beſtellten Poſtpferden glücklich hier angekommen, eine Sache, die wahrlich große Schwierigkeiten hat, wenn man reiſt, einen König von vorn und einen Kaiſer von hinten.

Von Mainz bis Hattersheim verfiel ich in einen ganz ſeltſamen Zuſtand. Ich habe noch immer etwas Fieber, und da ich die ganze Nacht wegen des Herumzankens mit den Poſtmeiſtern, auf jeder Station um Pferde, nicht hatte ſchlafen können, ſo war ich ſehr müde, und ſchlummerte endlich hinter Mainz feſt ein. Das Sonderbare war, daß ich zugleich wachte, mich über meinen ſanften wohlthuenden Schlaf freute, träumte, während ich ſehr wohl wußte, daß ich fuhr, und das Raſſeln des Wagens immerwährend vernahm, und nun den Träumen förmlich gebot, wie ſie ſich geſtalten ſollten. Nie ſah ich bezauberndere Gegenden, nie hörte ich eine himmliſchere Muſik. Wie in einem Bilderkaſten ließ ich die wundervollſten Bilder und Gegenſtände an mir vorübergehen, und beſchaute ſie mit dem innigſten Vergnügen. Die Landſchaften hatten einen leiſen Anflug prismatiſcher Farben, der ſie gleichſam verklärte. Jedes Geräuſch des Lebens darin war entzückende Muſik, mein Wohlbehagen die ſüßeſte Empfindung, und doch dachte ich immer dabei, das Rollen des Wagens hörend, ſchade, daß Du bald in Hattersheim biſt, wo alles ein Ende hat, und ließ die Bilder ſich immer ſchneller wiederholen, bis mit dem Anblicke einer ungeheuren Stadt mit unzähligen goldnen Kuppeln und waldgleich himmelanſtrebenden Thürmen, um die ein Rieſenfluß ſeine breiten Arme ſchlang, die bunt belaubten Hügel, von Schneegebirgen überragt, umkränzten — ein widrig ſchmerzhaftes Gefühl mich anzufeſſeln ſchien, der Wagen hielt, der Zauber ſchwand, und eine ſchmutzige, zerlumpte Wirklichkeit in Hattersheim den Reiſenden aus dem Feenlande höhnend angrinzte.

Kaum war ich in Frankfurt ausgeſtiegen, als ſchon einer der Goltziſchen Spürhunde, Malzahn der Gutmüthige, zu mir kam, um Empfehlungen zu bringen, und mich zu heute Abend zum Ball einzuladen.

Wegen der Kiſte ängſtige Dich nicht. Sie iſt hier, und ich bringe ſie ſelbſt wohlbehalten mit. Eben erhielt ich Deine drei Briefe vom 12. und 13. Nov., den Geſchäftsbrief, von welchem Du ſchreibſt, erhielt ich nicht.

Deine Abweſenheit in Carolath gerade zu der Zeit, wo ich in Muskau einzutreffen gedachte, nämlich den 28. iſt mir höchſt unangenehm, und von keiner guten Vorbedeutung. Indeſſen läßt es ſich nun nicht mehr abändern, aber verſtimmen thut es mich ganz. Ich hätte auch in dieſer Zeit Muskau vielleicht noch ohne Schnee geſehen, worauf ich mich ſehr freute. Warum es gerade nothwendig iſt, daß Du bei Adelheids Geburtstag zugegen ſein mußt, wenn Du mich erwarteſt, ſehe ich eigentlich auch nicht recht ein; nun aber als Fêtenſtörer auftreten will ich auch nicht, und werde daher mich unterwegs bis zum 4. Dezember umherzutreiben ſuchen. Ich glaube etwas Widerwärtigeres wäre gar nicht für mich zu erſinnen geweſen. Der ekelhafte Aachener Aufenthalt, meine Sehnſucht, meine Ungeduld nach Muskau, und nun das vermaledeite Carolather Feſt, das mir gerade wieder in den Weg kommen muß!

Was die Ermahnungen über den Geſandtſchaftspoſten betrifft, ſo werde ich das an Ort und Stelle weiter überlegen; da ich nicht umſonſt dienen will, ſo iſt es die Frage, ob ein Zuſchuß von 10—12,000 Thalern jährlich nicht eher vortheilhaft iſt, um ſo mehr, da man, einmal den Fuß im Bügel, auf manches Lucrative fortarbeiten kann.

Alſo auf Wiederſehen den 4. oder 5. Adieu.

Réflexion faite kann ich dieſe Reiſe gar nicht zulaſſen, wenigſtens mich nicht verbindlich machen, in einem Gaſthof unterwegs liegen zu bleiben, bis die Carolather Fête vorüber iſt. Ich werde alſo ſpäteſtens den 1. Dezember, wahrſcheinlich ſchon den 29. in Muskau eintreffen, garſtige Schnucke Einen ſehr guten Koch bringe ich mit, auch einen Frotteur, und bleibe den Winter (einen kleinen Abſtecher nach Berlin abgerechnet) in Muskau. Ich hoffe, Du wirſt, wenn Du ſelbſt nicht gehſt, Helminen nicht allein nach Carolath ſchicken, ſpäter nach Burau, ſoviel Du willſt. Verdirb mir nur in Muskau keine Freude, ſonſt iſt es gleich mit allem Frohſinn vorbei. Ueberhaupt gäbe ich viel darum, Deinen Brief nicht empfangen zu haben. Du zeigſt darin eben nicht viel Menſchenkenntniß. car tout est pénible pour moi dans cette lettre. Je eher ich Helminen ſehe, je herzlicher und unbefangener kehre ich zu Dir zurück; mit dem Phantaſiebild in der Seele würde ich mich an nichts ganz hingeben können. Es iſt ſonderbar, ich dachte bei meiner herzinnigen Freude auf Muskau viel mehr an Dich als ſie, ſeitdem Du ſie aber ſchon wieder gleich zum Anfang entfernen willſt, nachdem ich Dich hierüber ganz beſonnen glaubte, iſt ſie mir wieder unendlich lebhafter und intereſſanter vor meine Einbildungskraft geführt. Ich bin ganz krank davon, und ganz verſtimmt. Es iſt, als wenn alle meine ſo lang gehegte Freude in den Brunnen gefallen wäre!

Konnteſt Du nicht der Adelheid ſagen, da Du meine Ankunft erwarteteſt, könnteſt Du vor einer beſtimmten Nachricht von mir nichts Gewiſſes zuſagen. Nichts war natürlicher, jetzt wird das Weibergeſchnatter kein Ende darüber ſein, daß ich Dein Kommen nach Carolath verhindere. Thue was Du willſt; den 1. bin ich in Muskau, aber ſo lachend wie früher iſt mir der Augenblick nicht mehr. — Genire Dich deshalb auch nicht, wenn Du Luſt haſt nach Carolath zu gehen; denn wenn Du auch bleibſt, verdorben iſt die Sache doch einmal. Du und Helmine werden verdrießlich ſein, die wundervollen Feſte Carolath's nicht geſehen zu haben, und ich werde das mir gebrachte Opfer nicht zu ſchätzen wiſſen. Alſo noch einmal:

Agissez comme vous l'entendrez, et moi de même.

Eine Stunde ſpäter.

Da ich meinen Brief mit einer Stafette wegſchicke, und mich vielleicht darin zu hart ausgedrückt habe, liebe Schnucke, ſo bitte ich Dich deshalb um Verzeihung. Ich bin jetzt ſchon viel milder geſtimmt; aber denke auch, wie unangenehm es iſt, wenn man ſich auf etwas ſo ſehr gefreut hat, ſo unangenehm und unerwartet ſeine Freude zu Waſſer werden zu ſehen. Ich muß fort zu dem albernen Goltz, wo der König hinkommt, und man nicht ſpät erſcheinen darf. Ich küſſe Dich, Schnucke, und wenn Du mich erwarteſt, findeſt Du den alten und in Deinem Wiederſehen glücklichen

Lou.

15.

Pückler an Lucie.

(Ohne Datum.) Sonnabend, den 28.

Da ich von Baron unbegreiflicherweiſe gar keine Antwort erhalten habe, ſo gebe ich morgen Sonntag, meinem erſten Plane getreu, von dannen. Dein lieber Brief von Sagan hat mich ordentlich zur Reiſe geſtärkt, da ich im üblen Bewußtſein meiner Unartigkeit ganz betrübt war, und mich vor Deinem Ungehaltenſein ſehr fürchte. Je eher Du nach Dresden kommen wirſt, je lieber wird es mir ſein. Faſt wäre ich nach Carolath gekommen, ich will Dir aber den Verdruß nicht machen.

Neumann hab' ich zum Abſchiede 12 Flaſchen Leiſtenwein geſchenkt, die ihm wahrſcheinlich einen derben Rauſch koſten werden.

Sonntag, den 1.

Ich bin eben im Begriffe in den Wagen zu ſteigen, und habe leider dazu Migraine, die ich in Hoyerswerda abzuwarten gedenke. Verzeih daher, daß ich nicht mehr ſchreibe, und komme bald nach. H. P. M.

46.

Pückler an Lucie.

(Ohne Datum). Le 3 mars à minuit.

J'ai paru dans le monde aujourd'hui, et comme le monde n'est pas extrêmement nombreux dans une ville comme Dresde, j'ai retrouvé à la fois presque toutes mes anciennes belles, qui ne méritent guères ce nom actuellement. Il y avait

Mad. d'Oelsen,
La Comtesse de Stolberg,
Mad. de Gersdorff et
La Comtesse Glischinska.

Tout cela a bien vieilli, et ne se ressemble plus. Sic transit gloria mundi. On m'a beaucoup parlé de mon mariage, entr' autres Mr. de Friese, qui semblait piqué de ce que j'ai oublié de le lui annoncer, et j'ai dit à tout le monde, que je vous aimais comme un autre moi-même, et si je n'avais pas l'honneur d'être votre mari, je vous aurai loué encore bien d'avantage. J'ai revû beaucoup d'anciennes connaissances, et on m'a généralement très-bien accueilli. Je me suis amusé à conter à qui voulait l'entendre, que nous allions en Amérique, et que nous reviendrions par Constantinople. J'espère que vous ne me donnerez pas le démenti, quand vous arriverez ici. Vous n'avez qu'à dire, que puisque une fois vous avez fait la folie de m'épouser, il ne vous reste qu'à me suivre aveuglement partout où je vous mène. Au reste, c'est beaucoup plus piquant d'aller en Amérique par Coblence et Paris, que seulement par Coblence à Paris, et vous savez que j'aime à me rendre intéressant.

J'aurais bien voulu étaler ici toute la magnificence de notre équipage avant de quitter le pays, et au fond ça ne nous aurait pas arrêté beaucoup davantage. Maintenant c'est trop tard, et il ne faut plus y penser. Toutefois il est bien fâcheux qu'un si beau luxe n'ait été vû qu'à Muskau. Il semble que nous faisons toujours nos épargnes mal à propos, ainsi que nos dépenses. Il aurait été beaucoup plus raisonnable de paraitre à Dresde comme les Seigneurs de Muskau que comme de simples voyageurs, et nous n'aurions eu qu'un domestique de plus à nourrir. Ceci me met de mauvaise humeur, et si Bertram était à Muskau, je lui ferais endosser la livrée de Jean pour figurer avec Hofmann, et je ferai venir par une voiture de Muskau tout ce qui nous manque. Enfin vous verrez comment Dresde vous convient, quand vous serez ici. Nous n'avons pas besoin de nous presser, et quand vous vous plaisez ici, et si vous trouvez que nous vivons à meilleur marché que nous ne l'avons cru d'abord — nous arrangerons tout ceci comme bon nous semblera. En attendant, je garderai les chevaux ici jusqu'à votre arrivée.

Au moins vous voyez que je n'ai pas cessé d'être bien enfant, et que je traite encore les bagatelles en affaires de conséquences. Bon soir.

Den 1.

Man läuft mir noch die Thüre ein, um mir Gott weiß was alles zum Verkauf anzubieten; heute wollte mir jemand gar 150 Schlangen aufdringen. Ich kauſe aber nichts, und lebe ſo ſparſam, daß ich mich ſeit Muskau, alſo vier Tage lang, noch nicht einmal zu Tiſch geſetzt habe, ſondern nur bald eine Taſſe Thee, bald eine Taſſe Bouillon getrunken habe, bei welcher Diät ich mich aber ſehr wohl befinde. Heute bin ich bei dem Engländer, welcher nach Muskau kommen wollte, zu Tiſche gebeten, morgen bei Oelſen, dem ich ſo viel Brocken über Preußenthum zu verſchlucken gebe, daß er ſchwer daran zu würgen hat. Je suis né frondeur, et il faut que je le reste.

Abends.

Das Diner bei Dalogumple war ziemlich amüſant, und auch nicht ganz ſchlecht. Nach Tiſche wurde geſpielt, man nöthigte auch mich. Ich erklärte indeß mein Gelübde, und ſah ruhig eine Stunde zu, worauf ich mich empfahl. Da ich müde bin, ſo wünſche ich Dir eine gute Nacht.

H. P. M.

17.

Pückler an Lucie.

(Ohne Datum). Freitag Abends.

Der Branitzer Ofen ſah im Vorzimmer ſo horribel aus, daß ich ihn wieder wegnehmen laſſen mußte, und nun den aus dem gewölbten Zimmer genommen habe, über deſſen Tournüre ich Dir morgen Auskunft geben werde.

So eben erhalte ich beifolgende Briefe von Carolath, die ich Deiner Erlaubniß gemäß geöffnet, aber anſtatt der erwarteten Auskunft über unſere Unglückliche, die unangenehme Nachricht darin fand, daß Adelheid die Gelbſucht hat. Glücklicherweiſe hat jedoch dieſe Krankheit nichts Bedenkliches.

Geſtern war ich in der Wuſſina. Es wird ſo hübſch, daß es Jammerſchade wäre, wenn Du den Herrn Beguelin nicht bewegen könnteſt, das bewußte Stück Haide zu verkaufen. Thue ja Dein Möglichſtes, es muß aber etwas Beſtimmtes ausgemacht werden, denn Verſprechungen helfen nichts.

Seitdem Du weg biſt, lebe ich ſehr regelmäßig, das heißt, ich frühſtücke nichts wie Kaffee auf meiner Stube, und eſſe dann Punkt 1 Uhr. Dies bekömmt mir auch weit beſſer. Ich werde dich daher bitten, es ſo in Zukunft zu laſſen. Wenn Fremde da ſind, wird zwar gefrühſtückt, ich komme aber nur ſelten dazu herunter, und du, Verehrte, machſt die Honneurs. Beim heutigen Frühſtücke war ich ſo ungeſchickt beim Ausblaſen der Lampe mir an der Theemaſchine die ganze Stirn zu verbrennen, et je me promène actuellement avec une bosse au front. Ich hoffe, daß dies keine üble Vorbedeutung hat.

Ich bitte täglich Damen zum Mittageſſen, um ihnen einige Routine beizubringen. Heute iſt die Reihe an der alten Clauſewitz und der Frau Doktorin. Geſtern war die Frau des Hofpredigers und Mad. Fritſch, vorgeſtern Frau von Maltitz und ihre Tochter, morgen die Frau des Forſtmeiſters und Mad. Seidel da.

Da in Dresden eine Auktion von ſehr vielen Merkwürdigkeiten iſt, ſo habe ich faſt Luſt einen kleinen Abſtecher dahin zu machen, doch bin ich noch unſchlüſſig. Es ſind ſehr merkwürdige Sachen bei dieſer Auktion, und Kommiſſion zu geben, ohne die Dinge ſelbſt geſehen zu haben, faſt unmöglich.

Sonnabend früh.

Ich reiſe in der That mit meiner kleinen Chaiſe höchſt einfach als Herr von Gablenz auf ein paar Tage nach Dresden und Deſſau, und werde Dir einige ſchöne Raritäten mitbringen.

In drei Tagen wird der Schloßteich angelaſſen. Auf Deinem Holzhof ſtehen bereits 40 Klafter Holz. 200 Schock Bäume ſind gepflanzt. Der Obſtgarten iſt, was die Pflanzung betrifft, ebenfalls fertig. Die Blumenzwiebeln und Orangen ſind angekommen.

Adieu, geliebte Schnucke.

H. P. M.

18.

Pückler an Lucie.

(Ohne Datum.) 6 Uhr Abends 1819.

Gute, ſüße Schnucke, wie einſam und traurig erſcheint mir das verlaſſene Haus bei meiner Zurückkunft! Gute

Seele, wenn Dir meine Liebe werth iſt, ſo glaube, daß ich zärtlich und heftig Dich liebe, und Dein Bild, wie Du Abſchied von mir nahmſt, ſo lieblich in meiner Einbildungskraft daſteht, daß ich mit ſüßer Wehmuth und naſſem Auge daran denke. — Gottlob, daß ich Dich bald wiederſehe, mein Liebſtes auf Erden. —

Das Diner bei Deinem Vater war in mancher Hinſicht merkwürdig. Die Gäſte beſtanden aus der Familie, Wolfart, Koreff und Fürſt Wittgenſtein. Ich führte die Tochter der Fürſtin zu Tiſch, und ſaß bei der Fürſtin rechts, links der Fürſt Wittgenſtein, ſo daß ich alles hören konnte, was unter dieſen beiden geſprochen wurde. Die Fürſtin war ſehr gütig und freundlich mit mir, und wie ich glaube aufrichtig; auch von Dir ſprach ſie mehreremal mit Antheil, und als ich ihr Deinen Wunſch ſagte, Chocoladenbonbons zu haben, ließ ſie gleich den Konditor kommen, um Dir eine Schachtel voll machen zu laſſen. Dabei ſagte ſie, ich ſolle Dir ſchreiben, der 1. April ſchicke Dir dies. Alles das ſchien mir ganz aufrichtig. Fürſt Wittgenſtein machte der Fürſtin auf ſeine Art mit allerlei Späßen nach Möglichkeit die Cour, und war auch, da er die Freundlichkeit der Fürſtin gegen mich ſah, ſehr zuthulich mit mir. Dein Vater, der (alles trank ziemlich ſtark) ein Biſchen munter war, trank mir die Geſundheit zu, die ich reſpektvoll erwiederte. Fürſt Wittgenſtein trank Koreff's Geſundheit. — Nach Tiſch war alles ſo luſtig, daß getanzt wurde. Ich führte Koreff als Dame, mit einemmale wurde aber die Luſtigkeit unterbrochen, indem die Fürſtin ſich plötzlich lahm fühlte, und auf ein Sopha geführt werden mußte. Koreff entſchied, ſie habe ſich eine Sehne zerriſſen, und man brachte ſie auf ihr Zimmer. Unterdeſſen hatte ſich Dein Vater in der anderen Stube mit Wittgenſtein an ein Fenſter geſtellt, und ſprach, vom Weine animirt, ſo laut, daß ich jedes Wort vernahm. Denke Dir, daß er ſich gegen Wittgenſtein bitter beſchwerte, Schuckmann reſpectire keinen ſeiner Befehle, und ein Rath aus Schuckmann's Miniſterium habe ihm geſtern ein impertinentes Billet geſchrieben, worin er . . . . hier ſprachen Andere dazwiſchen, und ich konnte das Weitere nicht verſtehen. Wittgenſtein ſuchte zu beſänftigen, und meinte, es wäre gewiß aus Irrthum oder Unvernunft, nicht aus Abſicht geſchehen, aber der Alte ſchmählte laut, und beklagte ſich, man achte auf nichts was er anordne. Welche Schwäche! Und wie wird das enden! So braviren die Miniſter den Staatskanzler, die Regierungen die Miniſter, und die Unterthanen die Regierung. Alles muß endlich ſich auflöſen, da keine Hand von Oben es mehr zuſammenhält.

Eben erſt bemerke ich Deine kleinen Kommiſſionen, ein liebes Andenken, deſſen Inhalt ich pünktlich erfüllen werde. Am Leichteſten wird mir das Letzte werden, den Prediger lieb zu behalten.

Abends 12 Uhr.

Ich habe eine Viſite an Bonnet's gemacht, um ihr das rechaud zurückzugeben, bei der ich auch über eine Stunde angenehm verweilt habe, dann blieb ich den Reſt des Abends bei der alten Gräfin Hagen, wo ich Dein Loblied, gute Schnucke, geſungen habe, in welches die Hagen und Tronchin mit vieler Aufrichtigkeit einſtimmten, und mir ſehr viele Empfehlungen an Dich auftrugen. Gute Nacht, ſüße Schnucke. Dein treuer Lon umarmt Dich zärtlich. Du haſt ihn mit Deiner Abreiſe ſehr garſtig in den April geſchickt.

Ich hatte meine Karikatur des Dandy mit zu Deinem Vater gebracht. Wittgenſtein emparirte ſich derſelben, und ließ ſich alles, was von meinem Kammerdiener darauf geſchrieben ſtand, erklären, um es dem Könige zu zeigen, und ihn damit zu amüſiren.

49.

Pückler an Lucie.

Der 10. März.

Seit ſeiner Zurückkunft aus Glienike ſcheint Dein Vater und ſeine Familie wieder zutraulicher und freundlicher mit mir zu ſein. Vielleicht bilde ich es mir auch nur ein. Ich habe mit ihm allein geſprochen, und ihm die Patentgeſchichte und Reibnitz'ens Sache an's Herz gelegt. Beides verſprach er, wie es ſchien, auf das aufrichtigſte zu beſorgen. Bei Dehn habe ich geſtern gegeſſen, mit Hatzfeldt, Koreff und Greuhm.

Mein Onkel Sylvius Pückler iſt ein charmanter Junge geworden, und dem Portrait meines Großvaters in der That ſo ähnlich, daß ich wenigſtens mit Gewißheit darauf rechne, er ſei aus der Familie.

Berlin iſt todter als je, nachdem der Karneval vorbei iſt. Unendlich langweilig. Ich freue mich ſchon wieder auf Muskau. Apropos, in den „Originalien" las ich neulich zufällig eine Erwähnung Muskaus, die ich Dir beilege; Du wirſt daraus ſehen, wie gut es iſt, gelehrte Bücher auf ſeinen Tiſchen liegen zu haben.

Den 11. Mittag.

Zwiſchen den geſtern geſchriebenen letzten Worten, und dem heutigen Anfang liegen wieder 24 Stunden des ſchrecklichſten Nervenkopfſchmerzes, von denen ich ohne einen Augenblick Ruhe gemartert wurde.

Adieu, meine gute, treue Schnucke.

Dein leidender Lou.

50.

Pückler an Lucie.

Den 18. März Abends.

Gute, liebe Schnucke, ſchreibe mir nicht ſo traurig, ich bin es ohnedies ſchon genug, weil ich weder geſund bin, noch Geld habe, zwei ſehr üble Punkte. Komm nur bald her, liebe Seele, wenn Du Dich in Muskau ennuyirſt, das iſt das Beſte, was Du thun kannſt. Geld werden wir auf jeden Fall aufnehmen müſſen, denn von Dehn iſt nicht mehr viel zu erwarten, auch wünſche ich durchaus nicht noch tiefer in ſeine Schuld zu kommen.

Geſtern aß ich beim Prinz Auguſt mit Gräfin Luckner und Frau von Martens. Die Luckner fing malitieuſerweiſe über Tiſche an von Biſtram zu ſprechen. Ich benutzte aber die Gelegenheit, ihr einiges zu verſetzen. Sie wollte nämlich nach Tiſche erklären, worin das Eigenthümliche des Fandango beſtünde, und verwickelte ſich in der Beſchreibung, endlich ſagte ſie, halb ſeitwärts gewandt: ça représente la coquetterie, on avance et on recule, mais je n'ose pas le faire devant Monseigneur. Dies relevirte ich gleich, und ſagte laut zum Prinzen: Madame de Luckner, prétend que c'est un mouvement, où on avance et recule alternativement, mais elle n'ose pas le faire devant Monseigneur. Alles lachte, theils laut, theils heimlich, und die Luckner, qui l'aurait cru! erröthete. Die Anekdote werde ich Sorge tragen unter die Leute zu bringen, car il faut hurler avec les loups. Du weißt, daß Goltz ſeinen Abſchied bekommen hat, weil er eine immenſe bévue begangen. Vielleicht weißt Du es ſchon, er hat nämlich ein Privatgutachten von Wolzogen, ohne ſich im mindeſten um deſſen Inhalt zu kümmern, zum Ableſen in die Bundesverſammlung geſchickt, und dies iſt gedruckt worden, enthält aber die geſammte Darlegung von Preußens geheimſter Politik, Bemerkungen, warum man Rußlands wegen die große Armee halten müſſe, daß Preußen dieſes als ſeinen natürlichſten Gegner betrachten müſſe, und dergleichen ſaubere Offenheiten mehr. — Man iſt hier wüthend auf Goltz, und die Sache iſt in der That irreparable.

Uebrigens iſt es hier ſchreckbar ennuyant, und ohne Putbus und die Biel's wäre ich vor Langerweile umgekommen. Die Geſellſchaft dieſer iſt mir aber äußerſt angenehm. Geſpielt habe ich nach dem Verluſt meiner 60 Louis-d'or auf zwei Repriſen nicht wieder, weil ich kein Geld habe, und kein Pferd iſt auch nicht los zu werden.

Wenn ich nicht krank bin, was gewöhnlich der Fall iſt, ſo bringe ich mein Leben völlig gleichförmig hier zu. Früh ausreiten mit Putbus und den Biel's, Mittageſſen bei Deinem Vater, Jagor oder ſonſt wo, Abends einige tödtlich langweilige Viſiten, und eine angenehme Stunde bei der Alopäus, die ſehr kokettirt, wiewohl ganz vergeblich, aber auch recht krank iſt, dann Billardſpielen auf dem Caſino um 8, und dann zu Bett. Ich erwarte Dich nächſtens, gute Schnucke, um dieſe leere Eintönigkeit durch eine angenehme Häuslichkeit zu verdrängen.

Adieu, mein Engel, ſchicke mir Geld, wenn Du kannſt. Es küßt Dich herzlich

Dein treuer Lou.

51

Pückler an Lucie.

(Berlin.) Nachts, den 2. April.

Der Gouverneur ſchickte heute früh ſeinen Kammerdiener zu mir, um mir ſagen zu laſſen, daß er zweimal bei mir geweſen ſei, um mich zu ſprechen; da er mich aber nicht gefunden habe, werde er mich heut Nachmittag erwarten. Ich ging alſo nach Tiſch hin, und obgleich ich keineswegs gut ſprach, und hierin gar nicht mit mir zufrieden war, ſo war der Erfolg doch über meine Erwartungen, denn als ich ihn fragte, was ich nun in der Sache thun ſollte, erwiederte er: der beſte Rath, den ich Ihnen geben kann, iſt mir die Sache zu überlaſſen, ich werde ſie zu Ihrer Zufriedenheit einleiten. Als ich wegging, begleitete er mich durch zwei Stuben hindurch, bis an die Thür, und war überhaupt ſehr freundlich und artig.

Beim Prinz Karl war ich beſſer aufgelegt, und habe bei Tiſch die Unterhaltung am meiſten ſelbſt geführt. Die Gäſte waren nur wenige: der Kriegsminiſter, Graf Hugo Hatzfeldt, der General Natzmer, der öſterreichiſche Oberſt Scheibler und Oberſt Block. Der Prinz war ſehr gut für mich; bei Tiſch erzählte Oberſt Scheibler von einer Cirkaſſierin, die den perſiſchen Geſandten begleitet habe, und äußerte ſie ſei ſchön geweſen, nur die Naſe habe ihm nicht gefallen. Ich fragte alſo, ob ſie eine Adlernaſe oder Stumpfnaſe gehabt hätte? Dieſe wie mir ſcheint ganz einfache Frage fand die Geſellſchaft komiſch, und Graf Hatzfeldt bemerkte halblaut, ich müſſe ein Liebhaber von Naſen ſein. O ja, erwiederte ich, das kommt daher, daß ich mehr gewohnt bin ſie auszutheilen, als zu empfangen. Hätte ein junger Mann die Bemerkung gemacht, da würde ich geantwortet haben: Gewiß, Naſen lieb' ich ſehr, nur keinen Naſeweis. Ich habe übrigens nicht leicht ein prinzliches Diner gemacht, was ſo ungenirt und luſtig war als dies, aber Eſſen und Trinken abſcheulich. Dafür ſoupirte ich wo möglich noch ſchlechter bei Frau von Senden, nachdem ich eine endloſe Parthie Boſton mit der Marquiſe Bonnay und Frau von Jordan durchgearbeitet hatte. Frau von Senden amüſirte uns zwiſchendurch mit ihrer franzöſiſchen Unterhaltung. Auf einen Spaß, den ich machte, antwortete ſie: „Ach, allez à la promenade avec votre histoire, ce sont des racontations.

Den 3.

Zum Geburtstage, zu dem ich herzlich gratulire, ſchicke ich Dir den Teller, welcher Dir in der Porzellanfabrik ſo wohl gefiel. Ich hoffe Schnucke wird ſich darüber freuen, und der Prediger keine Szene darüber machen. Die Lotterie bringt alles wieder ein.

Ich ſchicke den Brief gleich ab, die Geſchenke kommen erſt mit der fahrenden Poſt nach. Adieu, mein theures Schnückchen, ich muß mich anziehen, um zu Deinem Vater zu gehen. Die Fürſtin liegt noch immer auf dem Sopha, und kann den Fuß nicht rühren. Adieu, tauſend Küßchen par distance.

Dein treuer Lou.

52.

Pückler an Lucie.

Den 3. April Abends.

Schicke mir doch, liebe Schnucke, den kleinen Beutel mit Diamanten. Vielleicht bringt er mir Glück, wenn es auch nur beim Boſton mit Damon iſt, und in Muskau liegt er ganz ungebraucht. Du kannſt ihn wohl mit der reitenden Poſt ſchicken.

Die Reiſe nach Glienike wird nun wohl vor vierzehn Tagen nicht ſtatthaben, da die Fürſtin ſich nicht rühren kann, und überall hingetragen werden muß. Wir aßen heute ganz en famille, niemand wie er und ſie, Hähnel, Koreff, Hermann und ich. Im Anfang war der Papa ſehr verdrießlich, nachher wurde er etwas freundlicher.

In der Patentſache kann ich nun nichts weiter mehr thun, als vor meiner Abreiſe ſie noch einmal den Beyme und Eichhorn empfehlen. In der Landwehrſache kann ich gleichmäßig nur noch einmal bei Gneiſenau um Verhaltungsregeln bitten. Wegen der Kommiſſionsniederſetzung aber gebe ich heute noch zu Stägemann; ich habe bisher nicht ein Wort mehr davon gehört.

Den 4. früh.

Stägemann war nicht zu Hauſe, ich ging dann zu Dehn, wo ich einen neuen ganz impertinenten Bericht von der Kammer vorfand, auf den ihnen aber ſo geantwortet worden iſt, daß ſie es ſich wohl hinter die Ohren ſchreiben werden.

Dehn ſagt mir, ich ſoll allen Miniſtern die Cour machen, denn leider iſt es jetzt hier ſo, daß man, um nur in der geringſten Sache Succeß zu haben, den ganzen Miniſterconſeil auf ſeiner Seite haben muß.

Ich kann diesmal nicht mehr ſchreiben, weil Dehn auf den Brief wartet, und die Poſt heute geht. Geſtern Abend brachte ich bei der Agnes zu, wo eine Soirée war, und viele Gäſte, unter anderen Herr von Heydebreck nebſt ſeiner jungen Frau, die der Agnes ſo ähnlich ſieht wie eine Schweſter. Uebrigens war es etwas ennuyant, und ich ging ſchon um 10 Uhr zu Bette.

Adieu, mein Engel, die Sonne ſcheint jetzt gerade mit einem freundlichen Blick nach langem Regen in's Fenſter hinein, ſo wünſche ich Dir es Dein Leben lang.

Dein treuer Lou.

13.

Pückler an Lucie.

Den 4. April.

Ich begegnete heute dem Kriegsminiſter beim Spazierenreiten, und benutzte dies, um ihn ſo viel als möglich für mich zu gewinnen, da er in allen Dingen, die vorkommen, eine bedeutende Stimme hat. Auf die Landwehrverhältniſſe deutete ich nur hin, und erhielt ſehr ſchmeichelhafte Aeußerungen, ſo daß ich nicht zweifle, wenn die Sache zur Sprache kommt, daß ich paſſend und meiner bürgerlichen Lage gemäß angeſtellt werde.

Ich finde Deinen Vater ſehr fremd gegen mich, daß ich faſt beſorge, er lieſt unſere Correſpondenz. Im Grunde iſt in dieſer Hinſicht das viele vertrauliche Schreiben recht gefährlich.

Den 6.

Heute aß ich ganz allein wieder bei Deinem Vater, blieb lange nach Tiſch, und fand ihn freundlicher als gewöhnlich. Sonſt iſt alles beim Alten, und meine Geſundheit leidlich. Den Abend habe ich bei Ruſt ſoupirt, der ſeinen Geburtstag feierte, und dort mit drei Chirurgen Whiſt geſpielt, denn es waren nichts als Doktoren und Chirurgen da zu finden.

Den 7.

Heute war wieder großes Diner von achtzig Perſonen bei Deinem Vater. Nach Tiſche ging ich zur Fürſtin, die noch immer bettlägerig iſt, und war bis 10 Uhr mit ihnen zuſammen. Bei dieſer Gelegenheit erinnerte ich Deinen Vater an das Ernennen, und er verſprach es ganz freundlich. Abends ſoupirte ich bei Blücher, und verlor im L'Hombre 14 Louisd'or. Das Glück wendet mir überall den Rücken.

Deine Briefe von Muskau, und das Buch von Guben erhielt ich heute auch miteinander. Du gute Seele ſchreibſt ſo liebevoll, daß es mir das Herz erquickt; wenn nur ſonſt die Umſtände freundlicher werden wollten!

Mit Dehn bin ich ſehr gut, und viel beſſer als früher; er wird Dir morgen ohne Zweifel ſchreiben, aber das Geld geht einem unter den Händen weg, man weiß nicht wie. Heute verlangt der Graf Haak für eine alte Geſchichte, die Fortjagung eines Kutſchers von Dir betreffend, wieder fünf Louisd'or von mir. Ich ſehne mich nach beſſeren Zeiten, hoffe aber noch immer das Beſte. Gott gebe Dir Geſundheit und Frohſinn, bald kommt Dein Lou in Deine Arme zurück.

Hermann.

51.

Pückler an Lucie.

Den 5. Abends.

Es geht mir noch immer ſchlecht, die Zähne und der Kopf ſchmerzen immerwährend. Dabei habe ich ſchon wieder, als ich heute früh wieder auszureiten verſuchte, ein Unglück gehabt, indem das Pferd auf dem Raſen ausglitſchte, und dann, als ich auf der Erde lag, über mich wegſetzte, und mich am Kopfe ſtreifte, ohne mir jedoch ſehr weh zu thun. Was mich am meiſten ängſtigt und verſtimmt, ſind meine Zähne, die ſonſt immer ſo gut waren! Um in allem unglücklich zu ſein, habe ich auch geſtern Abend bei Blücher, wo ich zum erſtenmal war, 30 Friedrichsd'or verloren. Heute gehe ich nicht hin, weil ich wieder zu leidend und mißmuthig bin.

Das geſtrige Diner bei Hofe war ſehr zahlreich, und der König hat nur ſehr wenig mit mir geſprochen, der Kronprinz gar nicht, welcher, wie ich mich nun denn doch beſtimmt überzeuge, etwas wider mich haben muß, oder vielleicht bin ich ihm auch bloß natürlicherweiſe zuwider. Bei Deinem Vater und ſeiner Umgebung ſtehe ich nicht mehr ſo in Gunſt als in Aachen. Vielleicht hat er es auch übel genommen, daß ich faſt täglich ihm krankheitshalber abſagen laſſen mußte, denn als ich geſtern wieder abſagen ließ, erhielt ich vom Tafeldecker zur Antwort, der Fürſt ſei den Morgen nach Glienike gereiſt, und habe mehrere Gäſte dorthin mitgenommen. Ueberhaupt bemerke ich überall einen Haß gegen mich, der mir auffällt, da ich gar nichts thue, was die Leute beleidigen könnte. Auch Dehn iſt ziemlich kalt gegen mich, und ſcheint immer an die 90,000 Thaler zu denken, die wir ihm leider ſchuldig ſind.

Ein Logis unter den Linden habe ich gefunden, das nicht beſonders ſchön, aber doch leidlich iſt, und Platz nicht überflüſſig, aber doch genug hat. D'ailleurs, nous ne sommes pas assez riches, pour prendre ce qu'il y a de mieux. Es koſtet mit Stallung auf ſechs Pferde monatlich 17 Friedrichsd'or, welche ich bereits bezahlt habe. Du haſt für Dich zwei recht hübſche Zimmer vorn heraus, einen Salon und eine Schlafſtube, in der ich jetzt proviſoriſch ſchlafe. Dann kommt meine Stube, hinter dieſer die von Madeline, und dann der Kammerdiener. Anders war es nicht einzurichten. Für den Jäger iſt noch ein Zimmer, und wenn Du ein Stubenmädchen mitbringſt, auch noch eine Kammer. Dabei eine gute Küche und Keller. Es iſt an der Friedrichſtraßenecke dieſſeits Nr. 26. Seit geſtern Abend bewohne ich es.

Den 6.

Immer noch krank, gute Schnucke, Kopf- und Zahnweh wechſeln immerwährend miteinander ab. Ich aß beim General Gneiſenau, der mich ſehr zuvorkommend behandelte, und mir viel Schmeichelhaftes über mein kühnes Reiten ſagte, deſſen Zeuge er geweſen war. Abends machte ich Viſiten, wo ich unter anderen bei Frau von Senden durch den würtembergiſchen Geſandten erzählen hörte, daß, als der ſelige König ſtarb, ſich in demſelben Moment der ermüdete Leibarzt auf einen Seſſel ſetzte, welcher als Atrappe das Lied ſpielte: „Der Vogelfänger bin ich ja," und der König gerade bei den Worten: „Stets luſtig, heiſa hopſaſa" verſchied.

Nachts 12 Uhr.

Meine Zahnſchmerzen ſind jetzt wieder ſo unerträglich, daß ich morgen früh beſtimmt den Zahn ausnehmen laſſe, es mag Ruſt ſagen, was er will. Ich leide ganz entſetzlich.

Gute Nacht, meine Schnucke, ich wünſche Dir eine beſſere, als mir bevorſteht. Gute Nacht.

Den 7. früh 9 Uhr.

Der Zahn iſt nun heraus, und ich hoffe mein Nervenſyſtem nach und nach zu erholen. Der Zahnarzt war mit meinem Stillhalten ſo zufrieden, daß er mir einen zärtlichen Kuß auf die Stirn drückte. Ich aber fand den Schmerz des Zahnausreißens ſo ganz unbedeutend, gegen die furchtbare Operation, die ich ſpäter damit ausſtand, daß ich ihn kaum beachtet habe. Zur Belohnung erhielt ich auch gleich darauf Deinen Brief. Gute, treue Schnucke, wie fleißig biſt Du und ſorgſam

Dein treuer Lou.

56.

Pückler an Lucie

Den 7. Abends 11.

Deine Stafette, liebe Schnucke, hat mich ſonderbar überraſcht. Aber vor allem nimm meinen innigen Dank für Deine Liebe und Sorge. Ausgeſtanden habe ich wirklich viel, und mehr als ich ordentlich auszuhalten im Stande war, nun iſt es aber ſeit heute früh weit beſſer. Deine Stafette bekam ich bei Blücher, wo ich zum zweitenmal war, und leider wieder meine 30 Louisd'or verloren hatte, denn das Glück iſt mir hier, wenigſtens zum Anfang nicht hold. Man gab mir erſt das Paket mit den Knöpfen, und da ich auf dieſe gar nicht fiel, ſo glaubte ich beſtimmt, es wäre irgend ein Glücksfall, der die Stafette veranlaßte, und das Paket enthielte viel Gold, oder wenigſtens den ſchwediſchen Orden! Indem gab man mir aber den Brief, und ich berichtigte meinen Irrthum. Ehe ich zu Blücher ging, war ich zur Soirée bei Bonnet eingeladen, die recht animirt war. Frau von Bonnet iſt eine ſehr liebenswürdige Frau, die ich vorher nicht ſo gekannt habe, und ihr Offizier vortrefflich. Ich werde ſie wohl aber etwas indisponirt haben, da ich erſt um 11 Uhr hinkam, ein alter Fehler, in den ich wider meinen Willen immer verfalle, wenn ich nicht unter der Aufſicht der Schnucke bin.

Sobald Deine Geſchäfte geendigt ſind, bitte ich Dich ſehr herzukommen, wo Deine Stuben bereit ſind. Wenn Du aber meinem Rathe folgen willſt, ſo gehe nicht in die große Welt, welches für einen Aufenthalt von vierzehn Tagen nutzlos wäre, ſondern beſuche nur kleinere Zirkel, und vor allen Dingen, trage den Schmuck, den Du Dehn zurückgeben willſt, niemals, ſonſt denkt er, es iſt nur Dein halber Ernſt, und Du werdeſt Dich leicht bereden laſſen, ihn wieder zu behalten, wie es ſchon einmal geſchehen iſt. Iſt es Dir aber überhaupt unangenehm, Dich davon zu trennen, da wir doch nicht wiſſen, wann wir wieder einen kaufen können, ſo entrire die ganze Sache nicht. Mir iſt es eigentlich ganz gleichgültig, und ich bitte Dich aufrichtig, darin ganz Deinen Gefühlen und Wünſchen zu folgen, aber einmal decidirt, auch ganz beſtimmt zu handeln. Daß übrigens Dehn ein wahres Irrlicht für uns geweſen iſt, davon bin ich täglich mehr überzeugt, et si quelqu'un nous peut perdre, c'est lui. Ueberhaupt ſieht es elend mit uns aus, und ohne einen Deus ex machina ſehe ich nicht wohl ein, wie wir uns wahrhaft helfen wollen, denn alle die ſanguiniſchen Projekte für Muskau ſind höchſt wahrſcheinlich glänzende Chimairen. Von dem Patent habe ich mit Deinem Herrn Vater noch nicht geſprochen, weil ich das Schreiben der Stände erwartete, welches aber nicht gekommen iſt. Ich werde alſo auf meine eigene Hand davon anfangen, fürchte aber auch hier wenig auszurichten, da der Kanzler völlig gleichgültig, und Koreff nicht mehr ſo dienſtfertig iſt, als er in Aachen war. Sehr höflich, aber einigermaßen verlegen, und viel weniger herzlich. Glück in ſolchen Dingen ſcheint mir nun einmal nicht beſchieden, auch habe ich keineswegs Geſchick dazu. Ruhe und Sicherheit des Vermögens, nicht vieles Vermögen, wünſche ich mir am meiſten. Der Himmel gebe dazu ſeinen Segen.

Mit Ruſt habe ich ſehr ausführlich über Deine Geſundheit geſprochen. Er meint Karlsbad ſei gefährlich für Dich und Deine Konſtitution. Das Beſte was er Dir rathen könne, ſei Marienbad und Muskau zu trinken. Der gute Ruſt intereſſirt ſich für uns wie für ſeine Kinder, und mein Vertrauen zu ihm hat ſich in ſeiner Gegenwart noch mehr geſtärkt.

Wenn ich nun nicht bald im Spiel gewinne, ſo hört der combat auf, faute de combattants, denn leider bin ich nie ſo ärmlich hier geweſen als diesmal, wo ich nur über 100 Friedrichsd'or zu disponiren habe, und ſelbſt um dieſe hat mir Dehn noch eine verdrießliche Miene gezogen!

Meine Pferde werden hier ſehr bewundert, aber zum Verkaufen iſt keine ſonderliche Ausſicht. Dabei der Aufenthalt ſehr koſtbar, ſo daß ich nicht weiß, wie wir durchkommen werden, wenn wir nicht ein paar Louisdor extra erhalten. Enfin, il faut voir! Das Leben kann einmal nicht immer roſenfarb erſcheinen. Es iſt ſchon gut, daß ich vor der Hand meiner Schmerzen ledig bin. Vielleicht findet ſich alles übrige auch noch. So lange ich geſund bin, und Du, Schnückchen, mich liebſt, bin ich reicher als Alle.

Dein treuer, etwas trauriger Murrkan.

58.

Pückler an Lucie.

Den 9. (April).

Schnucke, ich muß Dir Vorwürfe machen. Geſtern bringt mir ein Maler, oder vielmehr Schmierer, Dein Portrait, welches er ganz verdorben hat. Hundertmal lieber hätte ich es noch ſo ſehr beſchädigt gehabt, als ſo retouchirt. Die Arme ſehen aus wie Hölzer, auf denen gelbes Leder aufgeſpannt iſt, und die eine Seite des Geſichts gleicht einem Feuermaal. Schnucke, wie kannſt Du in einer ſolchen Sache nicht Dehn oder mich um Rath fragen, und dem erſten beſten Stümper einen ſolchen Auftrag geben. Dies iſt der zweite Theil zu den Beſtellungen bei Gerike. Der Kerl fordert übrigens für ſein Machwerk 4 Friedrichsd'or, und um das Schnuckengeſicht nicht in ſeinen Händen zu laſſen, muß ich ſie bezahlen. Schnucke, Schnucke, wann wirſt Du vernünftig werden!!!

Den Dienſtag findet meine Wette Statt, von Zehlendorf bis an's Thor in 30 Minuten mit Sprightly zu traben. Leider iſt die Wette aber nur von 40 Louisd'or, 400 wären beſſer geweſen. Kein Menſch hat aber den Muth ſie zu wagen, obgleich ſie ſich feſt einbilden, daß ſie gewinnen werden.

Den 10.

Das Unglück verfolgt mich noch immer. In einer Parthie L'Hombre, die ich geſtern ſpielte, verlor ich 54 Louisd'or mit dem unerhörteſten Guignon.

Eben wird die Wäſche ausgepackt, und man bringt mir Dein Beutelchen mit den Münzen darin. Du gute, liebe Seele, ich erkenne dankbar Deinen guten Willen, ~~werde aber~~ die ſchönen Münzen intakt wieder zurückbringen.

Abends.

Deinen Brief an Dehn nebſt übrigen Papieren habe ich beſorgt. Uebrigens komme ich ſehr verdrießlich nach Haus, denn ich habe im L'Hombre wieder 60 Friedrichsd'or verloren. Iſt dieſes raſtloſe Unglück nicht grauſam? in ſo bedrängter Zeit! Indeſſen laſſe ich mich nicht abweiſen, einmal muß es ſich doch wieder ändern.

So lange ich meine Schnucke habe, fürchte ich nichts, und bleibe immer noch Fortuna's großer Schuldner. Denn würden wir auch arm, ſo kocht mir Schnucke Eierkuchen, wir beziehen ein romantiſches Bauernhaus in den Thälern des Brünig, und ſind vielleicht glücklicher als jetzt.

Morgen Sonntag über acht Tage gehe ich von hier fort, erſt nach Glogau, dann nach Muskau. Länger wie fünf bis ſechs Tage halte ich mich nicht auf. Unſer alter Koch bittet um Gotteswillen wieder angenommen zu werden, er will viel wohlfeiler dienen; ſoll ich ihn auf ein paar Monate noch einmal nehmen? Schreibe mir Deine Meinung mit umgehender Poſt. Ich muß jetzt fort.

Tauſend zärtliche Küſſe.

Dein treueſter Lou.

57.

Pückler an Lucie.

Den 13.

Gute Schnucke, eben komme ich ganz haraſſirt von der Wette zurück, die ich ohngeachtet der größten Unglücksfälle brillant und unter dem Hurrahgeſchrei einiger tauſend Menſchen in Gegenwart aller Prinzen ꝛc. gewonnen habe. Denke Dir, daß erſtens eine Hitze wie im Juli ſeit geſtern eingetreten iſt, zweitens mein Pferd gleich nach den erſten hundert Schritt über einen Stein ſtolperte, und ſich das Gelenk am rechten Hinterfuß vertrat. Es ging hierauf ſo lahm, daß ich ſchon im Begriff war, alles verloren zu geben und anzuhalten. Endlich entſchloß ich mich aber doch noch alles zu wagen, und ich kann ſagen, daß das brave Thier auf drei Beinen die Wette gewonnen hat. Ein anderer unglücklicher Zufall war, daß der ſchöne Biel von meinem Rappen, den ich ihm geborgt hatte, kurz vor der Barriere im Angeſicht der ganzen Geſellſchaft ſo heruntergeworfen wurde, daß er mir beinahe in den Wagen hineinflog, und ich hiedurch einige Sekunden verloren. Demohngeachtet legte ich den Weg von zwei Meilen anſtatt in 30, in 27½ Minuten zurück.

Im Spiel bin ich endlich auch einmal etwas beſſer von Fortuna behandelt worden, und habe beim letzten L'Hombre 70 Louisd'or gewonnen. In der Wette gewinne ich nur 50; bin ich noch einmal ſo glücklich, ſo bringe ich Dir vielleicht doch noch etwas mit. Die beſte Nachricht iſt aber, daß ich einen ſehr guten Baudirektor gefunden habe, der ganz iſt, was wir brauchen. Die übrigen Angelegenheiten ſtocken alle, und ich kann die Leute nicht heranbringen, ich mag machen was ich will.

Behalte ſehr lieb Deinen

Lou.

58.

Pückler an Lucie.

Den 15.

Gute Schnucke, Deinen langen Geſchäftsbrief habe ich erhalten, und ihn Dehn mitgetheilt, der durchaus ſeine Bonmots an die Behörde abgegeben wiſſen will. Ich bin auch ſeiner Meinung, und ſehe es recht gern, daß er die Kerls mit geſchmackloſer, aber empfindlicher Bürſte ſtriegelt, damit ſie ſich deſto mehr nach meinem Szepter zurückſehnen. Uebrigens iſt es ganz unmöglich dieſe Kerls im Konferenzkollegio zu ſchonen, die uns, ihre Herrſchaft, nicht einmal ſchonen. Sollten wir behutſamer mit ihnen umgehen, als ſie mit uns? Anders iſt es mit Neumann, und ich bin zufrieden, daß Du meine Antwort an die Kanzlei vor der Hand noch zurückhältſt.

Ich war geſtern bei Radziwill's gebeten, wo ich eine ſehr ſchöne Sammlung von chineſiſchen Sachen und Rubinglas bewundert habe; beſonders gefiel mir die Art der Aufſtellung der chineſiſchen Sachen, die ich auch, jedoch nicht ſklaviſch, nachahmen will. Uebrigens war mir die Soirée unheilbringend, denn ich verlor wieder 60 Friedrichsd'or im L'Hombre.

Halte ja alle Bauten in Muskau ſo viel als möglich an, bis der neue Baumeiſter kommt, der mir und Dehn außerordentlich wohlgefällt. Der Zimmermeiſter wäre nun freilich ziemlich unnütz, und ein Polirer wäre hinreichend, indeſſen wird ſich das einrichten. Für eine anſtändige Wohnung für den Baumeiſter, der verheirathet iſt, aber ohne Kinder, muß indeß geſorgt werden, und wünſchenswerth iſt es allerdings, daß er auf dem Bauhof wohne. Dieſer und Pfeil werden uns gewiß große Dienſte leiſten. Der Mann, den ich als Alaunabnehmer ausfindig gemacht habe, hat ſchon wieder 100 Centner beſtellt, und die Sache gewinnt das beſte Anſehen, meine Gegenwart hier hat alſo doch einigen Nutzen gehabt.

In dem väterlichen Hauſe iſt alles beim Alten. Heute eſſe ich bei Bonnay; mit Frau von Alopäus habe ich mich ein wenig brouillirt, und gehe ſelten hin. Meiſtens bringe ich den Abend bei Wittgenſtein oder Blücher zu, wo jetzt nur gute Geſellſchaft zugelaſſen wird. Morgen Abend bin ich bei dem Miniſter, deſſen Namen ich nicht behalten kann, und wo wir eine Viſite in der Nacht machten, und Du Dich ſo fürchteteſt angenommen zu werden, zum Ball eingeladen.

Adieu, beſtes Schnuckchen.

Dein Lou.

59.

Pückler an Lucie.

Den 15. Nachmittags.

Liebſte Schnucke!

Ich habe heute bei der Prinzeß Ferdinand gegeſſen, die mir allerlei komiſches Zeug geſagt hat. Ich danke Gott, meine Uniform los zu ſein, und in meinem weißen Schlafrock behaglich am Ofen ſitzend mit Dir ſchwatzen zu können. Prinzeß Radziwill aß auch mit bei ihrer Mutter. Sie hat mir nicht ein Wort von Dir geſagt, ſondern von unbedeutenden Dingen mit mir geſprochen. Au bout du compte. on ne nous aime pas à Berlin, mais le mal n'est pas grand. Was Dich aber wundern wird, iſt, daß ich bei der alten Neale ganz in Gnaden ſtehe, die mir auch viele Empfehlungen für Dich aufgetragen hat, und daß ich heute früh bei Fräulein Zeunert mit Pauline Neale, ihren Eltern und Gräſin Pappenheim das Geburtstagsfeſt der Fräulein Zeunert als einziger Eingeladener mitgefeiert habe, und ich in der That zwei recht angenehme Stunden zubrachte.

Mit der Geſundheit geht es jetzt ſo leidlich, aber mein vorderer Augenzahn hat leider durch den abſcheulichen Lehndorff gelitten, und kann nicht wieder hergeſtellt werden, weil die Emaille ab iſt. Dies iſt ein Unglück, da man aber meine Zähne ohnedies nicht ſieht, ſo tröſte ich mich über die mir bevorſtehende Zahnlücke.

Mit Deinem Vater, der jetzt ſehr gut iſt, habe ich noch eine Privatunterredung gehabt, worin er mir verſprochen hat, durch eine Kommiſſion meine Rechte definitiv feſtſetzen zu laſſen. Ich habe deshalb beiliegenden Brief an Neumann geſchrieben, werde aber, wenn die Sache weiter fortſchreitet, Hempel'n gebrauchen, der dazu am Beſten paſſen wird.

Geſtern Abend las ich der armen Alopäus, der ein ungeſchickter Arzt die Kinnlade gebrochen hat, im „Fauſt" vor, und brachte dann den Abend auf einer Soirée bei Bonnay zu.

Seidel hat wieder eine Perfidie ausgehen laſſen, die ich mündlich erzählen will. Das Verhältniß mit Dehn muß eine Aenderung erleiden, denn es iſt mir unmöglich, mir ſo viel hineinreden zu laſſen, und wenn ich ſelbſt da bin, um die Affairen zu führen, mir von einem Anderen Vorſchriften machen zu laſſen. Er behalte das Finanzielle, und bekümmmere ſich nicht weiter um den Reſt, als wenn ich ihn um Rath frage. Die Kammer werde ich, ſo bald ich nach Muskau komme, ganz aufheben, denn ſie hat gar keinen reellen Nutzen, wohl aber den Schaden, daß zwei Kanzleimitglieder darin ſitzen, Seidel und Jordan, die 200 Thaler koſten, ferner daß für 100 Thaler Papier umſonſt dabei verſchmiert wird, und drittens, daß alle meine Offizianten meine Confidente ſind, die bis in's kleinſte Detail meine Umſtände ſo gut kennen als ich ſelbſt.

Komme nur bald her, auf daß ich aus dieſem Jammerthale erlöſt werde, und beſorge mir die Antwort Neumann's ſogleich mit umgehender Poſt. Ich freue mich recht auf die kleinen Ueberraſchungen, die ich durch neue Arbeiten in Muskau finden werde. Das Wetter begünſtigt dieſes Jahr die Pflanzungen außerordentlich. Adieu, meine gute Schnucke, ich muß ſchon wieder eine Toilette machen, um zu Bernſtorff zu gehen. Lebe wohl, und ſorge für Deine Geſundheit; ſei auch heiter, denn wenn wir beide melancholiſch ſind, ſo iſt es gar traurig. Dich erwarten hier auch zwei Ueberraſchungen, wovon die eine ein Präſent iſt. Adieu, mein treues Schnückchen.

Mit der Fürſtin und Koreff ſpiele ich jetzt alle Tage Billard, verliere aber par courtoisie, denn ſonſt ſind die Gnädigſte bitterböſe.

69.

Pückler an Lucie.

Ueber meinen Spielverluſt kannſt Du Dich beruhigen, liebe Schnucke. Ich habe geſtern Abend 200 Friedrichsd'or gewonnen, und bin nun noch mit etwas im Gewinnſt. Uebrigens amüſire ich mich auch ganz leidlich, und an Einladungen fehlt es nicht. Geſtern war ich ſogar an einem Tage auf zwei Diners bei Prinzeſſin Ferdinand und dem

Kronprinzen, und Abends auf zwei Bällen, bei Lottum und Roſe, gebeten. Der Kronprinz war diesmal ganz freundlich mit mir, und meine Laune war ſo gut, daß ich bei Tiſch ihn und die ganze Geſellſchaft einigemal durch ſcherzhafte Anekdoten zu ausgelaſſenem Lachen brachte, ſo daß ich wirklich mit mir ſelbſt zufrieden war, eine Sache, die mir ſeltener arrivirt als Du glaubſt. Zum Beiſpiel bei Deinem Vater noch nie.

In der Hypothekenſache hat mir Eichhorn nochmals das Beſtmöglichſte verſprochen. Gleichfalls in der Feſtſtellung meiner Rechte Stägemann betreffend ſeine Verwendung zugeſagt. Den Freipaß von Dresden alte Sachen nach Muskau zu bringen, werden wir erhalten.

Mit Deines Vaters Familie bin ich im allerbeſten Vernehmen. Mit Dehn ganz intim. Meine Pferde ſind alle wohl, ſo wie ich ſelbſt, aber ein Unglück hält mich hier zurück. Mein armer Stallmeiſter iſt von Onix ſo vor den Kopf geſchlagen worden, daß er darniederliegt, und nach Ruſt's Erklärung wahrſcheinlich trepanirt werden muß. Von Gneiſenau habe ich bisher noch nichts wieder gehört.

Den franzöſiſchen Koch will ich wieder annehmen, und ihn Dir ſogleich nach Muskau ſchicken. Er dient künftig für 20 Thaler monatlich, und ich habe ihm die Hölle heiß gemacht genug, bitte Dich aber, ihm nicht das Mindeſte hingehen zu laſſen.

Vor Ende dieſes Monats werde ich des Stallmeiſters wegen ſchwerlich nach Muskau kommen können, bitte Dich aber, liebe Schnucke, mich dort zu empfangen, und das Jagdhaus dann als eine Luſtparthie zu ſehen. Der neue Baumeiſter trifft auch zum 1. Mai ein. Beſorge ihm ein gutes Logis. Er iſt für 600 Thaler, freie Wohnung und Holz engagirt, und wird uns gewiß höchſt nützlich ſein.

Deinen Wunſch, nicht nach Glogau zu gehen, werde ich auch erfüllen, behalte mir dann aber auch eine kleine Bitte vor, gutes Schnückchen, car la petite Cendrillon me fait pourtant un peu de peine de la savoir malade et si fort délaissée. Au reste, je n'y pense guères, et j'ai eu au contraire quelques petites aventures galantes. — — Gute Herzens-Alanne, ich umarme Sie, und freue mich ſehr auf alle Ihre ſchönen Einrichtungen.

Dein Dich ſehr liebender

Lou.

61.

Pückler an Lucie.

Den 18. April.

Liebe Schnucke.

Décidément gehe ich nun künftigen Sonntag den 25. von hier ab, komme alſo Montag Abend in Muskau an, wo ich um ein gutes Diner um 7 Uhr bitte. Ich würde Dir wieder ſchreiben was ich zu eſſen wünſche, wenn Du dies nicht bei meiner Rückkunft aus Aachen ſo übel genommen hätteſt. Der Koch Henri geht morgen mit der Poſt von hier ab, ſo daß ich ihn ſchon in Muskau etablirt vorfinden werde. Er hat mich um Gotteswillen gebeten, ihn wieder zu nehmen, weil man ihn bei Radziwill auch nicht behalten hat, und ich bitte Dich daher ihn ſehr ſtreng zu halten.

Ich freue mich ſehr auf Muskau, und bedaure nur hier nicht mehr haben ausrichten zu können. Mein armer William iſt bis jetzt noch ohne Trepaniren weggekommen, und ich hoffe, er wird nicht draufgehen. Es wäre ein großer Verluſt für mich, denn einen Beſſeren bekomme ich ſchwerlich wieder. Morgen fange ich nun noch einmal meine Tournée bei den Miniſtern an, um mich ihrem Andenken zu empfehlen, und beſorge alles was noch zu beſorgen iſt. Einen Bedienten habe ich angenommen, ob er genügen wird, muß erſt die Folge lehren. Mit dem Lotteriegewinnſt war es nichts, ich habe zwei Nieten. Im Spiele verliere ich nun aber während meines Aufenthalts hier nichts, ſondern gewinne im Gegentheil noch einige Louisd'or, habe nur leider mein Geld noch nicht vom alten Blücher, der ein eben ſo ſchlechter Zahler iſt, als Graf Iſolani. Eines meiner Pferde habe ich vortheilhaft vertauſcht gegen einen großen Braunen von Rother, der zu unſeren Wagenpferden paßt. Ein anderes werde ich vielleicht noch verkaufen, um Dir etwas Geld zum Bauen mitbringen zu können. Pfeil's Anſchlag für den Thiergarten enchantirt mich, und ich ſehe ſchon im voraus den reizenden Aufenthalt, den es in einigen Jahren gewähren muß. Wären wir nur erſt den Holzwurm Riemann los! Der Himmel füge es zum Beſten, und führe uns aus dem Labyrinth, in dem wir bis jetzt noch herumtappen, ohne recht zu wiſſen, ob ein Ausweg da iſt.

Ich ſchicke Dir die Shawlparfüms von Putbus, und zwei an Dich eingegangene Briefe mit. Wenn ich in Muskau eintreffe, hoffe ich alles grün zu finden. Adieu, gute Seele, der Koch will fort, mein neuer Bedienter frottirt bereits. Alſo auf baldiges Wiederſehen.

Dein treuer Lou.

Weil Du mich in Deinem Briefe ſo ſehr ausſchmählſt, ſo muß ich noch ein eigenes Blatt zulegen, um Dir noch eine beſondere Strafpredigt zum Rikompens zu leſen.

Für's erſte habe ich keineswegs mich deshalb beklagt, daß 4 Louisd'or ausgegeben worden ſind, um Dein Portrait zu verbeſſern, wohl aber um es de fond en comble zu ruiniren, weil Du vernachläſſigt haſt, Deinen Herrn Gemahl um Rath zu fragen. Uebrigens iſt es ſehr hart, Leuten, die das Unglück haben, im Spiel zu verlieren, anſtatt ſie zu tröſten und zu bedauern, noch die bitterſten Vorwürfe zu machen. Nun aber kommt mein ſtärkſter Vorwurf. Wiſſe denn, daß ich Deinen verletzten volumineuſen und höchſt wichtigen Geſchäftsbrief, mit dem preußiſchen Poſtſiegel zugemacht erhalten habe, weil — Du ihn vom Jagdhauſe offen auf die Poſt geſchickt haſt!! wie eine darauf befindliche Aufſchrift des Poſthalters mir meldet. Dieſe Leute ſind nun völlig au fait unſerer Verhältniſſe mit Dehn, mit unſeren Offizianten, mit Deinem Vater, mit unſerer Geldnoth u. ſ. w. Dies iſt höchſt amüſant, und wird in Muskau ſehr angenehme Propos veranlaſſen. Ei, ei Schnucke!!! — —

C'est assez pour en dire davantage ce soir, bonne et excellente Comtesse.

Votre Lou, né fils
de la Comtesse de Pückler,
née fille du Comte de Callenberg.

62

Pückler an Lucie.

Den 29.

Ich habe im Schweiße meines Angeſichts die Ernennung Stägemann's zur Regulirung unſerer Angelegenheit errungen. Er kommt im Mai nach Muskau. Darauf richte Dich ein. Wegen des ſchwediſchen Ordens habe ich auch mit Deinem Vater geſprochen. Er weiß nicht ein Wort davon. Meine Pferde gehen Freitag ab, und kommen Montag früh in Muskau an, etwas früher wie ich.

Die Patentgeſchichte iſt im Gange, und alles darin gethan, was möglich war. Ich hoffe ein baldiges Reſultat. Mit Gneiſenau habe ich noch einmal geſprochen, und er beſorgt meine Angelegenheit. Bei allen Miniſtern habe ich nach Möglichkeit mich zu inſinuiren geſucht. Mein Aufenthalt hat alſo ſeinen Zweck erreicht, folglich wohl die 1500 Thaler, die er extra koſtet, wieder eingebracht. Mit Deines Vaters Familie bin ich beſſer wie je, und im Grunde hier jetzt mit jederman auf gutem Fuß. Geld wird der Himmel wohl auch ſchaffen, und Du mußt nicht gar zu ängſtlich ſein. Ich habe jetzt wieder die beſte Hoffnung. Das Unangenehme von dem Verhältniſſe mit Dehn fällt weg, ſo wie ich nach Muskau komme, indem von dieſem Augenblick an alles durch mich, und nichts mehr direkt an Dehn geht. Uebrigens iſt uns Dehn doch nützlich, beſonders ſeitdem wir ihn genau kennen, und in keiner Art mehr ſeine dupe ſein werden. Adieu.

Hermann.

63.

Pückler an Lucie.

Den 21.

Als Dein Bote mit dem Paket ankam, war gerade Dehn bei mir. Als ich es öffnete, ſah er ſogleich die zurückgeſchickten Schmieralien, und ſeinen Brief, den er ſo ſchnell wie möglich wegrapſte, damit ich ihn nicht leſen ſollte. Ich ließ ihm auch denſelben, während ich den Deinigen las, und that, als wenn ich weiter nicht darauf achtete, machte ihm einige Vorwürfe, daß er Dich ganz falſch beurtheile, und ſich gar nicht das Unſchickliche abgewöhnen könne, und frug ihn dann, pour l'amadouer wegen Pfeil um Rath.

Ich bleibe übrigens bei meinem Vorſatz, Sonntag nach Muskau zu reiſen, da ich meine Schnucke zuerſt ſehen muß, dann aber gehe ich nach Carolath, und mache die Geſchäfte ab. Den engagirten Baumeiſter laß Dir nicht leid ſein, denn wenngleich durch Deine Bemühung das Bauweſen in Ordnung iſt, ſo iſt doch noch immer kein Bauverſtändiger da, der uns ſo noth thut wie das liebe Brot, um die Verſchwendung beim Bau in Muskau, die niemand von uns beurtheilen kann, endlich zu beſiegen. Ja, wir haben ja noch nicht einmal eine ordentlich eingerichtete Ziegelei. Vom Bauen für Vergnügen iſt ohnehin dieſes Jahr nicht die Rede, daß aber das Wenige, was gebaut werden muß, ordentlich gebaut wird, daran liegt mir ſehr viel. Dein Zimmermann wird deswegen nicht unbrauchbar.

Uebrigens begreiſe ich nicht, warum Du mir immer vorwirſſt, mich der Muskauer Sachen nicht mehr anzunehmen. Ich habe hier anderes zu thun, warte, bis ich nach Muskau komme, und dann wirſt Du ſehen, daß mir nichts mehr am Herzen liegt.

Um den Boten nicht aufzuhalten, ſchreibe ich diesmal nichts weiter, da vieles was ich Dir zu ſagen habe, man nun bald mündlich viel beſſer abſpricht.

Alſo auf ſchnelles Wiederſehen, mein Schnückchen im Schnuckenthal, an dem hoffentlich gearbeitet wird. Wenn der alte Blücher mich bezahlt, ſo bringe ich Dir vielleicht 100 Louisd'or für die Bankaſſe mit. Adieu.

Dein treuer Freund.

1820.

61.

Pückler an Lucie.

Den 1. Januar 1820.

Ich aß geſtern wieder bei Deinem Vater, der nie ſo freundlich gegen mich geweſen iſt. Er nahm mich bei Tiſch bei der Hand, als er der Geſellſchaft zum neuen Jahr gratulirt hatte, und ſagte mir: „Nun wollen wir beide noch unſerer guten Lucie Geſundheit trinken," und ſetzte dann hinzu „Schreiben Sie ihr dies," wofür ich ihm dann herzlich dankte.

Nach Tiſch machte ich wieder einige Viſiten und brachte dann die eine Hälfte des Abends bei der Fürſtin Partanna zu, die jetzt am eleganteſten in Berlin eingerichtet iſt. Außerordentlich hübſche Meubles in einer liebenswürdigen, ſchein baren Unordnung, ganz unſymmetriſch hingeſtellt, Altes und Neues untereinander, etwas bunt und viel, aber überaus heiter und gemüthlich. Sie hat einen italieniſchen Kapellmeiſter, liebt die Muſik ſehr, hat alle Abend Dilettanten-Konzert, und das neapolitaniſche Eis, das man dort erhält, iſt vortrefflich. Frouchinette war auch da, und krähte zum Ergötzen der Geſellſchaft mehrere Arien ab. Hugo Hatzfeldt behauptet die anderen hieſigen Sängerinnen chantaient faux tout naturellement, tandis que Mad. Frouchin se battait les flancs pour chanter faux avec expression, ce qui lui déchirait les oreilles et les entrailles à la fois. Derſelbe ſagt von der Schmalz, die reformirt werden ſoll, ſie habe ſich als beſondere Gnade ausgebeten, nur noch zuweilen die Veſtialin (Veſtalin) zu ſingen. Die zweite Hälfte des Abends war ich bei Haak's, wo man tanzte.

Apropos, Humboldt und Beyme haben nun auch das Schickſal des Kriegsminiſters getheilt, und ſind geſtern Abends, nachdem erſterer noch einen langen Vortrag beim Kanzler gehabt, und ſehr freundſchaftlich entlaſſen worden war, abgeſetzt worden. Dein Vater räumt ordentlich auf.

Den 2. früh.

Geſtern dinirte ich bei Mecklenburg, ritt vorher ſpazieren, und ſtieg in den neuen Treibhäuſern im Thiergarten, die nichts beſonderes darbieten, ab, wo ich Adelheid mit ihrem Mann und Bianca fand. Vom Diner ging ich zu Schuckmann in die Aſſemblee, dann zu einer gebetenen Soirée bei Stägemann, wo ich mich ſehr gut mit Frau von Varnhagen (welche mit ihrem Manne hier iſt, und beide ſich Dir unterthänigſt empfehlen) und der Generalin Helwig hauptſächlich recht angenehm unterhielt. Der General Helwig, der lange in der Türkei war, und ein enthuſiaſtiſcher Verehrer derſelben iſt, hat meine Luſt, dorthin zu gehen, wieder ſehr angefacht, und wenn unſere Affairen in Ordnung ſind, biſt Du nicht ſicher noch einmal Aſiens Ufer mit Augen zu ſchauen. Als ich nach Hauſe kam, fand ich Deinen lieben, traurigen Brief. Du ſiehſt jetzt, daß es mir in Hinſicht auf die täglichen désagréments beſſer geht als ſonſt, da ich in Deines Vaters Hauſe ſehr gut behandelt werde, auch in der Geſellſchaft keine üble Aufnahme finde. Wie es aber mit den Geſchäften gehen wird, liegt noch im Dunkeln, da Lehnert von der Salzdirektion noch nicht zurück iſt, und Stägemann mich gebeten hat, mit dem Uebrigen nur noch bis 8 Tage nach Neujahr zu warten.

66.

Pückler an Lucie.

Den 3. Januar 1820.

Geſtern war großes Diner bei Deinem Vater. Ich weiß nicht recht, wie es kam; aber die allgemeine Scheu, mit der man bei Deinem Vater (beſonders in der jetzigen Kriſe) kaum zu ſprechen wagt, erbittert mich jedesmal, ſo daß ich diesmal mich nicht enthalten konnte über die unverantwortliche Art, mit der man Sachſen behandelt, laut und vernehmlich und ſo bitter als möglich zu reden. Der kleine Miniſter Klewitz ſchnitt ein wüthendes Geſicht, als ich ihm ſagte: wenn das preußiſche Gouvernement die Abſicht habe, uns methodiſch zu verderben, ſo könne es keinen beſſeren Weg ausgeſonnen haben. Ein Anderer frug mich hierauf, ob die Sachſen ſich denn immer noch nicht an die preußiſche Herrſchaft gewöhnen könnten? „O, mein Herr,“ erwiederte ich, „Le Sage war der Meinung, daß die Seelen im hölliſchen Feuer ſich am Ende darin befinden würden, wie die Fiſche im Waſſer, alſo werden wir uns gewiß auch noch gewöhnen.“ Dies rief ich in innerlicher Wuth ſo laut, daß es wahrſcheinlich Dein Vater, der mit Bülow und Altenſtein daneben ſtand, hörte. Es thut mir aber gar nicht leid; denn es muß bekannt werden, daß man uns mißhandelt, und meinen Karakter mag ich auch gar nicht verbergen, der ſich vor niemand beugen kann und will. Uebrigens iſt es jetzt ganz ſonderbar in Deines Vaters Hauſe. Mit der Fürſtin iſt er hell brouillirt. Koreff hat viel, aber nicht alles von ſeinem Einfluß verloren. Nagler war geſtern zum erſtenmal wieder da. Er läßt Dir ſehr viel Schönes ſagen. Auch Jordan kommt auf zwei Monate her. Abends ging ich zu Humboldt's. Man machte dort große Augen, als ich eintrat, und war im Anfang kalt gegen mich, nachher animirte ſich doch die Konverſation recht angenehm. Er ſelbſt war nicht zugegen. Von da ging ich zu Bonnay, und ſpät noch zur Gräfin Haak. Heute bin ich endlich beim König eingeladen.

Abends.

Ehe ich zum König fuhr, kam Carolath, freundlich wie ein Ohrwürmchen, zu mir, um ein Ordensband zu borgen. Wir fuhren dann zuſammen. Der König war gnädig, ſprach gleich mit mir, fragte nach Dir, und lachte, als ich ſagte, Du adminiſtrirteſt die Standesherrſchaft Muskau beſſer als alle Deine Vorgänger. Der Prinz Karl, der immer außerordentlich freundſchaftlich mit mir iſt, meinte, der König würde künftiges Jahr gewiß in die Lauſitz kommen. Prinz Friedrich kam auch an mich heran, und präſentirte mich ſeiner Gemahlin; nur der Kronprinz ſchien wieder abgeneigt, da er gar keine Notiz von mir nahm. Der König annoncirte mir auch den Tod der guten Jeanette, und Wittgenſtein bat mich, den Kanzler darauf vorzubereiten. Ich kam bei dieſem gerade zurecht, um mich zum zweitenmal zu Tiſch zu ſetzen, und ſprach dann mit Koreff, wie ich ihm die Nachricht beibringen ſollte. „Ach,“ erwiederte Koreff, „glauben Sie doch nicht, daß ein alter, vornehmer Mann Herz hat. Das iſt ihm ganz einerlei.“ Dies war denn auch in einem Grade der Fall, daß ich mich faſt des Lachens nicht enthalten konnte.

wie cavalièrement er die Sache aufnahm. „Offiziell,“ ſagt Koreff, „wird aber morgen gewiß eine große Betrübniß erfolgen.“ Der junge Hardenberg iſt über dieſen Todesfall ſehr in Schwulitäten, da er für eine neue Ehe des Grafen Chriſtian fürchtet. Bei der Annonce fand ich Gelegenheit meine Schnucke zu loben, indem ich dem Papa von ihr ſagte, ſie ſei die beſte Frau auf der Erde, das einzige menſchliche Weſen, das mir bisher noch ohne Egoismus vorgekommen ſei. Gute Schnucke! Den Abend war ich in der Aſſemblee bei Bülow, und dann ſoupirte ich bei Putbus, wo ich 30 Louisd'or gewann.

Den 4. Abends.

Ich glaube meine Briefe ſehen faſt den Callenbergiſchen Nachrichten von Dresden ähnlich, und werden unſere Enkel nicht beſſer amüſiren, als die ihrigen uns. Ich habe aber ſo viel zu thun, daß ich gar nicht die Zeit zum Schreiben finden kann, und dabei nimmt mir allerdings das lange Schlafen und ein zweiſtündiger Spazierritt, den ich täglich mache, einige Zeit weg. Auch heute machte ich dieſe Promenade, und aß dann bei dem Herzog von Cumberland. Die Herzogin ſprach ziemlich viel mit mir, er iſt mir ohnehin gewogen, und das Diner war vortrefflich, alſo amüſirte ich mich ganz gut.

Nach dem Eſſen beſuchte ich die Stägemann'ſche Familie, und bat mir bei ihm eine Konferenz auf morgen aus. Dann ging ich in die Aſſemblee bei Roſe, von da zu Wittgenſtein, wo Adelheid in der Trauer außerordentlich hübſch ausſah, und heute auch freundlich. Sie hatte dem Staatskanzler etwas cavalièrement ſagen laſſen, daß ſie heute bei ihm eſſen würde, welches er abgelehnt, ſie aber auf morgen gebeten hatte. Nun wollte ſie ihren depit auch zeigen, und es kurz vor Tiſch abſagen laſſen. Dies habe ich indeſſen ihr und ihrem Manne ſehr ernſtlich widerrathen, da dies ihr nur großen Schaden thun würde, und ſie hat ſich nun entſchloſſen hinzugehen. Ich ſelbſt bin bei Putbus eingeladen, und werde alſo nicht dort ſein. In den Zeitungen ſtand heute, Graf Pappenheim ſei angekommen; es war aber nur ſein Reitknecht, der hier ein Pferd abholt.

Wittgenſtein verließ ich früh, um Dir zu ſchreiben

66.

Pückler an Lucie.

Den 11., Nachmittags.

Bei Deinem Herrn Vater werde ich am Ende auch noch meinen kleinen Einfluß bekommen. Er frug mich heute nach meinem Vetter Lynar von Lübbenau, ob man ihn zum Johanniter-Orden vorſchlagen könne, ob es ein anſtändiger Mann ſei u. ſ. w., und als ich ihn ſehr herausſtrich, ſo ſchien er ſich dazu zu entſchließen. Eben bekomme ich deshalb ein Billet von ihm, welches ich, obgleich höchſt unbedeutend, doch Dir beilege, damit Du ſiehſt, mein Schnuckchen, daß wenigſtens unſer Verhältniß recht freundlich iſt. Koreff ſehe ich nie mehr beim Kanzler; und es iſt wohl kein Zweifel, daß die Epoche ſeiner hohen Gunſt vorüber iſt.

Der Oberpräſident Bülow, den ich mir als guter Hofmann ſchon ſehr gewonnen habe, iſt in dieſem Augenblicke derjenige, welcher den meiſten Einfluß hat, und auch en Chef die Umtriebsunterſuchungs-Kommiſſion leitet. Er iſt ein geſcheuter Mann, und ſcheint mir viel Aplomb zu haben. Er allein iſt täglicher Gaſt. Der kleine Tſchoppe ſteigt ſehr, und wird gewiß bald ſehr bedeutend werden. Er iſt der einzige, der bei der Umtriebs-Unterſuchung den Mantel nach dem Winde hängt, und wahrſcheinlich beide Partheien betrügt. Er dirigirt die Kommiſſion bereits als Regierungsrath immediat unter Bülow, der täglich beim Kanzler ſeines Lobes voll iſt. Bei der großen Kälte hat ſich der Aermſte aber die Naſe erfroren. Il n'y a pas de roses sans épines.

Den 14., früh.

Ich machte geſtern bei Bonnay ein exzellentes Diner, und brachte dann den Abend bei Stägemann zu. Dort erfuhr ich von ſicherer Hand, daß man jetzt wieder die Briefe auf der Poſt aufmacht. Hat man unſere Korreſpondenz geleſen, ſo iſt es übel genug; doch kann ich dem Vergnügen nicht entſagen, mit Dir laut zu denken, meine gute Schnucke. Ein wahrer Menſchenkenner würde an unſeren Briefen auch eigentlich nichts Gefährliches und nichts Beleidigendes ſehen, ſondern nur, daß wir ein paar große Kinder ſind.

67.

Pückler an Lucie.

Den 14., nach Tiſch.

— Wenn Du das Koſtüm der guten Miche heute geſehen hätteſt bei dem kleinen Diner von Prinz Auguſt, wo keine Dame als die Fouqué (welche höchſt einfach angezogen war), und die natürliche Tochter des Prinzen ſich befand — Du hätteſt Dich todt gelacht. Ein roſenrothes Kleid, das nicht tiefer als bis über den Knöchel ging, ſo dünn und durchſichtig bei 18 Grad Kälte, daß man fror beim Anſehen; dazu eine ganze Menge bunten Schmuck aufgeladen, und die Haare von der Stirn wie ein Faſan weggeſtrichen — kam ſie vorwärtsgebogen hereingehüpft, verlegene Knixe rechts und links, einer Elſter gleich, machend, bis die ſchwankende Attitüde endlich vor dem Prinzen das Gleichgewicht fand, und die Unterhaltung begann.

Heute früh war ich bei der alten Reale, mit der ich mich ſehr gut vertrage, und die Dir tauſend und abertauſend ſchöne Sachen ſagen läßt. Auch bin ich wieder ausgeritten, obgleich die Kälte enorm iſt. Den alten Damen mache ich allen ſehr fleißig die Cour, und die Goloffkin iſt ſeitdem auch ganz zärtlich für mich geſinnt. Mit meiner Geſundheit geht es ſehr abwechſelnd.

Ich bin heute Abend zu einem Ball bei Senden gebeten, zu welchem die gute Miche wahrſcheinlich ſchon beim Prinz Auguſt angezogen war, ich weiß aber noch nicht, ob ich hingehe.

Den 16., **Mittags.**

Herzlichen, innigen Dank für Deine unwandelbare, treue Liebe. Auch Deine Predigten höre ich gern, und benutze ſie; denn ſie ſind voll Weisheit, nur hältſt Du immer die tolerirende Gnade Deines Vaters für etwas ganz anderes, als ſie iſt, und mein Anſehen in der Welt desgleichen, welches kaum nur negativ geworden iſt, und noch lange nicht poſitiv geſteigert. Uebrigens haſt Du ſehr recht, daß Muskau und ich vor der Hand in genaueſter Verbindung bleiben müſſen, und alles andere nachſtehen. Zu lange ſchlafen thue ich allerdings; wegen der Biel's kannſt Du aber außer Sorge ſein, da ſie noch nicht hergekommen ſind, und auch nicht herkommen werden.

Sehr ſpaßhaft iſt es, daß Du mich bitteſt nur noch wo möglich ein Jahr vernünftig zu ſein; Du mußt alſo den Effort dazu von meiner Seite für verzweifelt ſchwer halten.

Du haſt aber leider ſehr recht!

68.

Pückler an Lucie.

Den 16. Januar, Abends.

Ich aß bei Deinem Vater, wo Wittgenſtein etwas kalt gegen mich zu ſein ſchien.

Vielleicht hat er unſere Briefe geleſen. Abends war Cour, die ſehr zahlreich wurde. Der König hat mit mir geſprochen, der Kronprinz nicht.

Den 17., Abends.

Ich aß heute bei der Prinzeſſin Ferdinand, mit der ganzen Ferdinand'ſchen Familie.

Man war ſehr artig gegen mich und auch ſo höflich ein kleines Bonmot von mir mehr zu belachen, als es werth war. Prinzeß Radziwill erkundigte ſich angelegentlichſt nach Dir.

Den 18., Abends.

Heute war ein harter Tag für mich, da ich dem Ordensfeſte beiwohnte, und mit in der Kirche und bei Tafel frieren mußte. Der König ſprach ziemlich lange mit mir, und war recht freundlich. Abends beſuchte ich Deinen Herrn Vater, der ziemlich verdrießlich war, und brachte dann den Abend bei Wittgenſtein zu. Vorher beſuchte ich Carolath, und fand die Fürſtin in Mannskleidern. Sie iſt übrigens ausgelaſſen luſtig, und ihr Mann, der heute den Adler 2 bekommen hat, noch ſtupider als gewöhnlich, dabei aber ſo komplett unter dem Pantoffel, daß ich überzeugt bin, er hält, wenn es verlangt wird, das Licht. Die Fürſtin war im Begriff in dieſem Aufzug mit Bianca auf die Redoute zu gehen, und ich verließ ſie in high spirits einer Berauſchten gleich.

Den 19. Abends, das heißt Nachts.

Ich komme eben von einem Ball bei Bülow, wo der König wieder mit mir ſprach, auch zweimal freundlich grüßte. Es ſcheint daher, daß er ganz gut auf mich zu ſprechen iſt. Der Kanzler hingegen iſt ſehr verdrießlich, wahrſcheinlich weil der König ihm alle, die er zum Orden vorgeſchlagen hat, refuſirt hat. Ich glaube am Ende, daß ich ſelbſt mit darunter war; doch weiß ich es nicht gewiß.

Es war heute großes Diner bei ihm, und ich ſaß bei Ancillon, bei dem ich mich wie ein gutes Füchschen einzuſchmeicheln geſucht habe. Er ſpricht ſehr gut, wie ein Buch. Ich ſagte ihm, daß ich ihn früher wegen ſeines impoſanten und grandioſen Aeußeren für einen fremden General gehalten habe, was ihn ſehr zu amüſiren ſchien, und ſprach dann viel mit ihm über ſeine Schriften, die ich nie geleſen habe, de quoi il ne se doute certainement pas. Au reste, ma chère amie, je suis bien inquiet de ce qui arrive à notre correspondance, car je suis presque sûr, qu'on lit nos lettres, et vous concevez, qu'elles sont trop sincères pour obliger ceux, qui les lisent. Koreff semble dérechef assez bien avec votre père, mais cela n'approche plus de l'ancienne intimité.

Deinen Brief werde ich morgen beantworten. Du machſt Dir nach Deiner Art in demſelben eine Menge Hoffnungen, die immer gleich viel zu ſanguiniſch ſind. Dies kann ich Dir nicht genug wiederholen! Uebrigens glaube mir, daß ich gar nicht der Mann dazu bin, um, was man nennt, ſeinen Weg zu machen. Ich kann wohl liſtig ſein, aber weder assidu, noch ohne viele Unvorſichtigkeiten handeln. Manchmal wandelt mich ſogar die Laune an, das Kind mit dem Bade auszuſchütten, und dahin fliegt das arme Ding — ich bin mit einem Worte zu romantiſch, um irgend etwas lange und mit Beſtand gründlich zu ſein.

Frau von Fouqué droht mir in ihrem nächſten Roman mich abzukonterfeien, ohne Schonung, wie ſie ſagt. Darauf bin ich ſehr begierig.

Den 20., früh.

Antwort auf Deinen Brief: Ich werde alles thun, was möglich iſt, und ſich mit meiner Individualität verträgt (denn gehe ich gegen die an, ſo mißräth alles), um den Kanzler gut gegen uns zu disponiren. Es iſt ſehr möglich, daß er un retour für Dich bekömmt, mais il faut se faire désirer.

und ſehr behutſam auftreten. So gern ich Dich hier ſähe, gute Schnucke, ſo halte ich es doch für unendlich vortheilhafter für Dich, ihn in Muskau zuerſt wiederzuſehen. Dort können wir ihn ganz für uns gewinnen, hier nicht. Wenn er nur nicht unſere Briefe geleſen hat, ſo habe ich die beſte Hoffnung. Er fühlt ſich verlaſſen, und ſein Einfluß wankt.

Verließe er den Dienſt, ſo würde er ſich gewiß ſeiner Familie ganz wieder zuwenden, und in uns fände er dann gerade die beſten — ehrlichen Narren, die in der Disgrace ihm mehr Liebe beweiſen würden als jetzt; denn etwas Nobles hat der liebe Gott uns gegeben, Kluges wenig, obgleich die Welt es ſich einbildet. Auch Dein Vater hat bei großer Verkältung des Herzens doch Anklänge von Güte, und eine Art des Seins, die ihn bei allen ſeinen Infirmitäten doch liebenswürdig machen, wenn er nur im geringſten ſich Mühe geben will es zu ſein, und er iſt noch immer nicht ohne Gemüthlichkeit, ja ganz tief findet man noch, wenn man ihn öfter ſieht, Anklänge der Schnuckennatur. Ich habe ihn wenigſtens viel lieber als ſonſt, und in manchen Dingen dauert er mich recht von Herzen.

Mit Jordan bin ich ſehr gut, und ganz ſo wie es ſein muß.

Laß Helmine nur in Carolath. Meine Eiferſucht plagt mich durchaus nicht.

Adieu, Engel.

69.

Pückler an Lucie.

Den 20., Abends.

Heute war wieder großes Miniſterdiner bei Deinem Vater. Nach Tiſch kam er zu Mamſel Hähnel, bei der ich war, und die mir ſehr wohl will, und die auch wirklich eine recht ehrliche, gute Seele iſt. Er ſetzte ſich zu uns, und blieb eine

Viertelſtunde, wo ich mich recht liebevoll gegen ihn zeigen konnte, und ihn unter anderen bat, mich immer ein für allemal an ſeine rechte Seite ſetzen zu dürfen, wenn nicht große Repräſentationsdiners wären, um ſeinen Dolmetſcher abzugeben, was er auch recht gut aufnahm, und ich nicht verſäumen werde. Eine merkwürdige Erſcheinung war es mir aber, wie der Fürſt Wittgenſtein (der wieder wie ſonſt gegen mich iſt) mit der Fürſtin umging. Er kniff ihr in die Backen, küßte ſie, hielt ſie eine Minute lang bei den Ohren, drückte ſie an ſich, gerade wie bei der Bernhard, zur ſichtlichen Verlegenheit der armen Fürſtin. Nie habe ich das früher geſehen, und wenn er nicht zu viel getrunken hatte, ſo muß dies Betragen etwas anderes zu bedeuten haben.

Du kannſt Dich darauf verlaſſen, daß künftiges Jahr ſowohl der König als Dein Herr Vater nach Muskau kommen, und da man ſo viel von unſerer Einrichtung dort gefabelt hat, ſo wäre es recht übel, wenn man ſich überall in ſeiner Erwartung betrogen fände. Die Sachen für die Jäger koſten ein enormes Geld, werden aber wohl Deinen Beifall haben. Der Bediente, den ich angenommen habe, hat ein ſehr gutes Anſehen und wird gewiß das ſeinige ordentlich machen.

70.

Pückler an Lucie.

Den 24., früh.

Die Fouqué ſagte alſo von mir, ſie könnte mich recht gut beſchreiben, denn ſie hätte mich in drei Epochen beobachtet. In der erſten Epoche (als ich hier der Hardenberg, Oelſen ꝛc. die Cour machte) hätte ſie mich für Weiber ſehr gefährlich gehalten, weil ich mich ſo ruhig und ohne nachzulaſſen in ihrer Phantaſie feſtzuſetzen und ſie unabläſſig zu beſchäftigen gewußt hätte, bis ich ihnen unentbehrlich geworden wäre.

In der zweiten Epoche (als ich Dich kennen lernte) hätte ſie mich ganz anders geſehen, mit einer Art dégôut und Ueberdruß der ganzen Welt, überall unbefriedigt alles aufgebend, und nur noch mit gelähmten Flügeln ſinkend fliegen. Jetzt wieder weit liebenswürdiger, aber mit Mühe verſuchend, nun die gebahnte Straße mit den anderen Leuten zu gehen, der Erfahrung und dem Aelterwerden im Leben nachgebend, auch nicht ohne Erfolg; jedoch ſähe man bald, daß, wenn ich mich von dieſer gêne einmal losmachen könne, ich erſt dann à mon aise wäre, und mir gütlich thäte. Hier wurden wir in der Unterhaltung unterbrochen.

Nach Tiſch.

Morgen fange ich an Lateiniſch wieder zu erlernen mit Karl Hardenberg zuſammen, um doch einen weſentlichen Nutzen von meinem Berliner Aufenthalte zu haben.

Ich aß beim Papa, wo es mir oft arrivirt zu ſpät zu kommen, was er mir aber nicht übel nimmt. Jordan iſt heute gefährlich auf den Kopf gefallen, und man weiß noch nicht, ob er außer Gefahr iſt. Wenn er ſtirbt, halte ich um den Poſten in Dresden an. Ich hoffe aber, der Aermſte wird leben bleiben; denn er iſt ſehr klug und aimable, obgleich er gegen mich nicht eben freundſchaftlich gehandelt hat.

Ich war heute bei der Fouqué, die doch geiſtreich iſt. Sie ſagte: — Doch die Poſt geht ab, dies ein andermal. Adieu, meine ſüße, gute Schnucke.

Dein treu Dich liebender Lou.

71.

Pückler an Lucie.

Den 25., früh.

Geſtern aß ich mit Clauren bei Putbus, war dann den Abend bei Frau v. Alopäus, die ſich etwas zu beſſern ſcheint; dann bei Humboldt, wo ich zwei ſehr ſchöne Statuen von Thorwaldſen ſah, und den Reſt des Abends in einer Komödienprobe bei Gräfin Haagen.

Bianca, die ich früh beſuchte, fand ich natürlich ſehr gefaßt über den Tod ihres Mannes, doch war ſie nicht ohne das Gefühl, welches ich ungern an ihr vermißt hätte bei der Bahre eines Menſchen, mit dem man ſo lange Freude und Leid trug, wenn auch nur wenig der erſteren und viel des letzteren.

Ich ſchicke Dir nun die Neujahrswünſche. Es würde mich aber ernſtlich ärgern, wenn das Vöglein für Helmina nicht (und zwar als von mir) abgeſendet würde. Ich möchte ſonſt meinen Weg wohl auch allein finden, immer mit der vollkommenſten Vorſicht, aber Du weißt, ich kann es nicht ertragen, wenn man mir die Hände binden will. Alſo ſchicke die beiden Wünſche der armen Helmina, und füge hinzu, ich ſchriebe nicht, weil Du mich beſchworen hätteſt, es nicht zu thun.

Den 25.

Der Kriegsminiſter iſt komplett abgeſetzt worden, und die Landwehr wird definitiv ſo gut wie abgeſchafft. Grolmann hat auch ſeinen Abſchied genommen; man ſagt ſogar, Gneiſenau werde ein Gleiches thun. General Clauſewitz geht nach England mit 5000 Pfund Sterling Gehalt.

Morgen werde ich meine tournée bei den Prinzen machen, und an Wittgenſtein habe ich geſchrieben, um beim König eingeladen zu werden. Carolath iſt als Militair ſogleich zum König gegangen, und zum Eſſen dabehalten worden.

Den 26., früh.

Geſtern war ich auf der Redoute, wo ich mich bis um 4 Uhr recht gut amüſirt habe und die Bekanntſchaft einer ſehr lieben Bürgerfamilie mit einer reizenden Tochter machte, die ich weiter zu kultiviren Luſt habe. Vorher war ich auf einer Aſſemblee bei Jagow

72.

Pückler an Lucie.

Den 28., 3 Uhr Nachmittags.

36 Stunden habe ich an der ungeheuerſten Migraine gelitten, die man ſich nur denken kann, meine gute, liebe Schnucke. Seit heute früh iſt es nun überſtanden. Ich bin denn auch recht thätig geweſen. Erſtens habe ich meine tournée bei den Prinzen gemacht, Gneiſenau geſprochen, der meine Sache, wie er ſagte, mit dem Kriegsminiſter arrangirt hatte, als ſeine Demiſſion dazwiſchen gekommen ſei.

Er war ſehr unzufrieden, und als ich ihn fragte, ob er einige Monate auf ſeinem ſchönen Landgute zubringen würde, ſo erwiederte er, er wünſche nichts mehr, als daß ihm der König erlaube, immer dazubleiben. Wittgenſtein, der ſich Dir vielmals empfehlen läßt, hat den Brief meiner Mutter abzugeben verſprochen. Er machte mir perſönlich Viſite, ſo wie auch Schuckmann und Lottum. Ueberhaupt bin ich überall gut aufgenommen worden.

Mit der armen Alopäus iſt es alle. Sie hat die Lungenſucht, und wird ſchwerlich das Frühjahr erleben. Ich bin des Todes erſchrocken, wie ich ſie geſehen habe. Ein wandelndes Skelett, huſtend und Blut ſpuckend.

Ich logire hier ſo ſchlecht und eng, daß ich in meinem Vorzimmer ſchlafen muß. Denke Dir daher geſtern bei der fürchterlichen Migraine meine Pein, wenn jeden Augenblick an meine Thüre gedonnert wurde, um eine Karte abzugeben, eine Viſite zu machen, oder dgl. Ich habe wirklich ſchrecklich ausgeſtanden, und dabei gar viel an meine Schnucke gedacht, wie ſie ſich quälen würde, mich ſo leiden zu ſehen.

Nachts, 1 Uhr.

Ich war heute Abends bei Wittgenſtein, wo mir dieſer eine Partie Schach mit Carolath arrangirt hatte, wahrſcheinlich nur um den Spaß zu haben, alle Augenblicke an unſeren Tiſch zu kommen, und zu fragen, ob der Herr Sohn oder der Papa die Parthie gewonnen habe? Mit der Fürſtin habe ich kein Wort geſprochen. Sie war angezogen absolument comme une cuisinière, und ſpielte mit zwei Legationsſekretairen und dem Herrn von Martens glaube ich Caſſino. Puisqu'elle a peur de me parler en public, je l'évite autant que je puis pour lui faire plaisir. J'ai diné chez le baron de Meklenburg, qui tient grande maison, mais toujours en parvenu.

Dein treuer Lou.

73.

Pückler an Lucie.

Den 29., Mittags.

Hier ſieht es am politiſchen Himmel wirklich ſonderbar aus. Ich machte geſtern dem Kriegsminiſter eine Viſite, fand ihn aber nicht zu Hauſe, aus dem einfachen Grunde, weil ich ihn früher beſuchte, und nichts Elenderes und Niedrigeres kenne, als ſich um Leute in der Adverſität gleich nicht mehr zu bekümmern. Denke Dir nur, daß ich heute ſchon an mehreren Orten hörte, wie man wiſſe, daß ich beim Kriegsminiſter geweſen ſei.

Unter anderem kam Ruſt zu mir, und ſagte, man habe dies allgemein ſehr hübſch von mir gefunden, es ſei in der ganzen Stadt bekannt. Nun kann man ſich vorſtellen, welche Aufmerkſamkeit auf alles Vorgehende herrſcht, wenn der Beſuch einer ſo ganz unbedeutenden Perſon, wie ich bin, bemerkt wird. Von Deinem Herrn Vater haben infame

Aeußerungen in dem engliſchen Kourier geſtanden. „Der preußiſche Staatskanzler hat einen Juden zum Leibarzt, der ihn ſchon mehrmals magnetiſirt hat. Es ſoll bedeutende Wirkung gehabt haben, zur Clairvoyance hat man ihn aber noch nicht bringen können“. Seitdem ſcheint in der That eine Spannung zwiſchen ihm und Koreff eingetreten, der gar nicht mehr zu Tiſch hinkömmt. Grade deshalb werde ich aber gewiß gegen Koreff freundlicher als je ſein. Man hält es für gewiß, daß Dein Vater ſich mit einemmal ganz in die Arme der Ultras geworfen hat.

Wenn er es nur durchführt! Ich glaube aber, es fehlt ihm jede Energie, und er wird noch unglücklich enden. Nie hat er wenigſtens mehr Feinde gehabt, und Freunde ſehe ich nirgends, da ſeine Lauheit kein lebhaftes Intereſſe an ihm nehmen läßt, und gewiß wirft auch die Art, wie er ſeine Familie behandelt, ein ſehr ungünſtiges Licht auf ihn. Wem Liebe fremd iſt, der wird auch nie geliebt! Ich ſelbſt habe nun ſeit 3 Tagen nichts von dieſem Hauſe geſehen, weil ich theils krank, theils ausgebeten war.

Nachts, 3 Uhr.

Noch ein paar Wörtchen an Schnucke, ehe ich zu Bett gehe. Das Diner bei Gneiſenau war groß, ich ſaß zwiſchen dem würtembergiſchen und ſächſiſchen Geſandten, und amüſirte mich ganz gut. Nach Tiſche ging ich zu Deinem Vater, wo heute Koreff und Wolfart gegeſſen hatten. Koreff iſt ganz zärtlich für mich, und gewiß aufrichtig. Auch Dein Vater war ſehr freundlich, und läßt mich immer neben ſich auf's Sopha ſetzen, wo er ſich ganz ungezwungen mit mir unterhält. Die arme ganz lahme Hähnel beſuchte ich dann noch, und ging nachher in die Aſſemblée zu Lottum.

Koreff ſagte, Lottum ſei der beſte Finanzminiſter, da er im Ablativ Lotto heiße. Ein ſehr gutes Bonmot! Dort erfuhr ich, daß der König für Adelheid etwas gethan hat, was hier unerhört iſt. Er hat ſie nämlich zur Weihnachtsbeſcherung, die heute ſtatt hat, weil der Hof nach Charlottenburg oder Potsdam geht, einladen laſſen. Der Neid der Hardenberg, Luckner ꝛc. über dieſe Gunſt, welche Spargelſtiel nach Möglichkeit pronirte, war wirklich höchſt komiſch. Dieſe Attention des Königs iſt wirklich artig, und ich habe mich ſehr darüber gefreut. Dagegen iſt es mir auffallend, daß der König, obgleich ich bei ihm ſeit 4 Tagen gemeldet bin, weggeht, ohne mich gebeten zu haben, was er ſonſt immer gleich zu thun pflegte. Auch der Kronprinz hat mich nicht angenommen.

Den 30., früh.

Ich habe wieder Kopfweh und Wallungen im Blute, die mich entſetzlich beunruhigen. Deinen lieben Brief fand ich beim Aufſtehen, und werde ihn beantworten, ſobald ich mich etwas beſſer befinde. Ich bin heute beim Prinzen Auguſt eingeladen, wo ich nicht mehr verhindern kann, mit Adelheid zuſammenzukommen, was mir bloß deswegen unangenehm iſt, weil ich fürchte, daß ihr falſches Benehmen gegen mich mich kompromittiren muß, was um ſo auffallender ſein wird, da der König ſie ſo ſehr ausgezeichnet hat, und aller Augen auf ſie gerichtet ſind. Ob ſie ſich ſouteniren wird, iſt eine andere Frage; ich wünſche es aber Deinethalben, weil es Dir Freude machen wird, bezweifle aber ſehr, daß Adelheids höchſte Gunſt beim König uns je einen Vortheil, wahrſcheinlich eher den größten Nachtheil bringen wird.

Abends.

Ich beſuchte früh die alte Goloffkin, ſchenkte ihr ein Reh, küßte ihre ſchöne Hand, und erbot mich zum Abend zu einer Boſtonpartie. Du kannſt denken, daß ich ſo ihr ganzes Herz gewann. Sie frug mich, ob ich glücklich mit Dir lebe, und als ich ihr dies mit Enthuſiasmus und meiner guten

Schnucke Lobes voll verſicherte, freute ſie ſich ganz herzlich darüber, und ließ Dir alles mögliche Schöne ſagen. Bei Prinz Auguſt war bloß Heinrich zugegen, und Adelheid nicht, da es ein Männerdiner war. Abends machte ich einige Viſiten, ſpielte dann die bewußte Parthie Boſton bei Kircheiſen, und ging dann zu Bett. Dies mein Tagebuch, nun zur Beantwortung Deines Briefs.

Ich bedaure, daß es mit Adelheid nicht ſo ausgefallen iſt, wie Du es wünſcheſt, aber meine Schuld iſt es nicht. Der König hat ihr bloß Pfefferkuchen geſchenkt. Es ärgert mich, daß er nach Potsdam gereiſt iſt, ohne mich einzuladen.

74.

Pückler an Lucie.

Den 31. Januar, früh, 1820.

Treibe Neumann von meinetwegen an, daß er die Zuſätze und Abänderungen, im Erbrezeß, welche ich mit Michaelis bereits durchgeſprochen und gebilligt, ſchleunig vornehme. Alles geht ſo ſchrecklich langſam, und wir werden alt darüber in Kummer und Sorgen, ohne irgend etwas vollendet zu ſehen. Der Blick in die Zukunft iſt doch für uns wie der Blick des ſchmachtenden Wanderers in die unabſehbare Wüſte, an deren Ende ſeine Phantaſie zwar einen ſchönen Garten ſtellt, von dem aber ſein Auge noch nie die Wirklichkeit erblickte. Nur Mühe, Sorge und Noth iſt hier wahrhaft da, vom Glücke nur der täuſchende Schatten, deſſen Geſtalt vielleicht am rieſenhafteſten ſich ausdehnt, wenn die Sonne des Lebens dem Sinken nahe iſt; aber ſo groß er auch ſcheine, doch bleibt er körperlos und Wahn!

Wohl dem Frommen, deſſen Reich jenſeits und nicht von dieſer Welt iſt — nur dadurch wird er eben dieſer Welt

Herr, ſo wie die erſt der heißeſten Liebe widerſtehende Frau dem gleichgültig Gewordenen nun ſelbſt entgegenkömmt. Mit Ruhe genießen kann alſo nur der, dem das Entbehren keinen Kummer macht. Wer bedarf, den flieht der Genuß, und das Glück findet nie, der nach ihm jagt! Hier aber jagt alles durcheinander, jede Kraft ſtrebt nach außen, und keiner kennt die Ruhe, den Himmel! Wie raſtlos treibt es uns fort, und wer möchte wohl ſein elendes Leben wieder gerade ſo von neuem durchleben!

Tiefes Geheimniß, wo wirſt Du gelöſt! Nur in der Liebe löſt ſich aller Widerſpruch, aber die heilige Flamme dieſer Liebe, wie ſelten erleuchtet ſie nur auf kurze Augenblicke die Nacht der Erde!!

Den 2. Februar.

Geſtern Abend war eine große Geſellſchaft und Konzert bei Stägemann, wo die Tochter vom Hauſe, Hedwig, und die Frau von Horn nicht abgeneigt ſind Deinem Lou; auch die Alte iſt mir recht gut.

Der Tod des Herzogs von Kent hat wieder alle Fêten zu nichte gemacht, wie früher der des Landgrafen von Homburg und der Kurfürſtin von Heſſen. Man ſollte am Mardi gras den Basler Todtentanz aufführen, da ſo viel Tod in dieſem Karneval iſt. Ich für meine Perſon danke dem Himmel, daß ich weniger oft die Uniform anzuziehen brauche; aber die tanzluſtigen Damen ſind ſehr ennuyirt.

Ich bin ſeit 4 Tagen wieder ganz unwohl und bedürfte wieder einer zerſtreuenden Veränderung. Dieſe ſcheint für meine Geſundheit ganz nothwendig. Die 6 Wochen, die ich noch hier bleiben muß, drücken mich entſetzlich. Uebrigens iſt mein Anſehen hier ſehr geſunken, ſeitdem man weiß, daß ich keine diplomatiſche Anſtellung bekomme, da jeder ſich ſteif und feſt einbildet, ich habe ſie geſucht, und ſei abgewieſen worden, und dies durch viele abſichtlich verbreitet wird. Wittgenſtein iſt uns nicht gewogen, wie ich glaube. Der König iſt zwar gnädig gegen mich geweſen, wo er mich geſehen hat, hat mich aber doch nur einmal zur Tafel gebeten, und bis jetzt noch keiner von den Prinzen, die mich überhaupt bei den beſten Gelegenheiten nie angeredet haben, ſelbſt der Prinz Karl nicht, der es ſonſt immer thut. Es ſcheint mir daher, daß wieder irgend eine Klatſcherei obwaltet. Vielleicht hält man mich für einen Demokraten. Die Leute ſind ſo albern! Hätte ich nur Geld! Gern wollte ich mich dann auf Muskau reduziren.

Heute fange ich meine Singſtunden an beim Kapellmeiſter der Fürſtin Partanna, der mir verſichert hat, daß meine Stimme ſehr gut ſei, und nur der Ausbildung bedürfe, und ich mit Fleiß binnen 6 Monaten vollſtändig ſingen können ſolle. Ich werde ſehr fleißig ſein; denn ein ſolches geſellſchaftliches Talent fehlt mir gerade.

75.

Pückler an Lucie.

Berlin, den 4. März, 1829.

Gute, liebe Seele!

Hier bin ich wieder nach der abſcheulichſten Reiſe, die man ſich denken kann; denn der eiſige Wind voriger Nacht hat mich ſo durchkältet, daß ich mich nie erinnere, mehr gefroren zu haben; er ſtand uns gerade in's Geſicht, und es war in dem offenen Wagen gar keine Rettung davor. Wie elend ſticht hier alles, was ich hier vorfinde, gegen Muskau ab, und ganz Berlin kam mir diesmal proportion gardée klein gegen Muskau vor, wie es in meiner Imagination ſteht.

Dein Herr Vater und die Fürſtin haben mich ſehr gütig empfangen. Dein Herr Vater verſpricht gewiß nach Muskau zu kommen. Im Mai kommt aber der öſterreichiſche Kaiſer her. Wittgenſtein hat mich auch ſehr gütig empfangen. Stägemann habe ich geſprochen, und morgen werde ich Dir mehr über unſere Geſchichte ſchreiben können. Meine Pferde ſind wohl, Vivarais kömmt mit dem neuen nebſt den Wagen zurück. Heute war große Parade und viele Avancements. Natzmer iſt Diviſionsgeneral geworden, und kömmt nach Breslau.

In Spanien erwartet man das Schlimmſte, und auch für die Ruhe in Frankreich iſt man beſorgt. Den geſtrigen Abend brachte ich beim Fürſten Putbus zu. Die Fürſtin überhäufte mich mit Artigkeit, und zeigte mir eine Menge der hübſcheſten Sachen, die man ſehen kann. Auch die Pläne von Putbus amüſirten mich ſehr. Es iſt gewiß ſchön, und in Hinſicht der Gegend am Meere Muskau weit vorzuziehen; aber alles iſt doch von weit geringerer Größe, und der Park, wie mir ſcheint, nicht viel größer als unſer pleasure ground.

Du wirſt geleſen haben, daß Kügelchen ermordet worden iſt. Haſt Du denn die Quittung über die 80 Louisd'or, die er mit Sünden bekommen hat, denn ſein Bild iſt nicht 20 Thaler werth?

In meinem nächſten Briefe mehr

Dein treuer Lou.

76.

Pückler an Lucie.

Den 8.

Mit meinem Singen, jetzt die Hauptleidenſchaft, geht es immer beſſer. Ich ſang geſtern zum erſtenmal bei Frau von Alopäus, und erntete ſehr viele Lobeserhebungen ein.

Sonſt gehe ich wenig aus, und wünſche, das Singen abgerechnet, Berlin zu allen Teufeln.

Verzeih dieſen kurzen Brief. Geſchäfte und Singen haben die Tage meine Zeit ganz hingenommen. Nächſten Poſttag ein Mehreres, gute, liebe, ſchöne Schnucke.

Dein ganz unterjochter, treuer
Lou Hermann.

77.
Pückler an Lucie.

Den 6. März.

Ich habe heute mit der Fürſtin und Koreff allein gegeſſen, da Dein Herr Vater bei Alopäus war, der mich diesmal, wahrſcheinlich weil er nun weiß, daß ich keine diplomatiſche Perſon werde, nicht mitgebeten hat, ein kleines crève-coeur für mich, was ich mir jedoch nicht merken laſſe.

Morgen iſt auch ein Ball bei Hofe, zu dem ich nicht gebeten bin, wie noch zu keinem, die bis jetzt ſtattgefunden haben. Das iſt doch wirklich unhöflich, und ein Beweis, daß mir Wittgenſtein nicht wohlwill. Auch von den Prinzen hat mich noch niemand zu Tiſch gebeten als Prinz Auguſt und Prinz Friedrich. Wir wären wahrlich rechte Thoren, wenn wir nach Beendigung unſerer Geſchäfte hier unſer Geld verzehrten, es müßte denn eine Pairskammer errichtet werden, dann ändern ſich die Umſtände.

Den 6., Abends.

Ich ſollte heute bei der Prinzeß Ferdinand eſſen, habe es aber abſagen laſſen, weil es mich gar zu ſehr genirt, ſonſt kann ich nicht ſagen, daß ich an Einladungen ſehr leide, da außer Alopäus noch keiner der fremden Geſandten oder Miniſter mich zu Tiſche gebeten hat, obgleich viele große Diners geweſen ſind.

zu Pferde oder zu Fuß. Gegeſſen bei Deinem Vater. 7 Uhr zu Stägemann, Fouqué oder zu Haus. Thee getrunken. Geſchrieben, geleſen bis 1 Uhr oder 2, dann zu Bett. Alle Woche einmal ſoupire ich bei Putbus. Sonſt gehe ich zu niemandem, weil' mich alle Geſellſchaft anekelt. Bei weitem am Liebſten wäre ich in Muskau, und Du biſt vor einer Ueberraſchung nicht ſicher.

79.

Pückler an Lucie.

Den 11. März.

Heute habe ich endlich beim Kronprinzen gegeſſen, und ihn diesmal ganz freundlich gefunden, wiewohl er mich keineswegs ausgezeichnet hat, was denn auch ganz natürlich iſt. Deine Briefe mit der fahrenden Poſt habe ich erhalten.

Den 12.

Geſtern Abend ſpät fand ich Deine Briefe mit den Hiobsposten vor. Ich muß geſtehen, daß ſie einen ſehr widerlichen Eindruck auf mich machten, nicht ſowohl der Sachen ſelbſt wegen, als wegen der höchſt unäſthetiſchen Angſt und Haſt, mit der ſie geſchrieben waren. Die Steuerſache hat gar nichts Beunruhigendes, und geſetzt auch, es käme zu einer augenblicklichen Execution, was ich durchaus bezweifle, ſo wäre bei einer ſolchen Sache dieſelbe auch lange nicht ſo désagréable, als die welche wir ſchon einmal wegen ſchuldiger Miethe hatten.

Die Alaunkataſtrophe will ich an Ort und Stelle unterſuchen. Schefer's Opus iſt zwar recht gut geſchrieben, ſcheint mir aber oberflächlich; übrigens bewundere ich die Leichtigkeit, mit der Du von einem Extrem auf das andere ſpringſt. Dieſer ſchreckliche Schefer, deſſen Anblick Du früher kaum ertragen zu können glaubteſt, iſt nun wieder einmal die einzige Rettung. Und wie ſind alle dieſe Mordgeſchichten auf dem Alaunwerk vorgefallen, ohne daß Du etwas davon wußteſt? Baute denn der Mann ganz ohne Kontrolle, daß erſt jetzt Wimmel (der leider auch kein Orakel iſt) ſich über die großen Fehler bei einigem Genie ausläßt?

Ich werde nach Muskau kommen und alles ſelbſt unterſuchen, Deinen Brief aber Deinem Vater zu zeigen dispenſire mich, denn ich bezweifle, daß er einen ſehr lieblichen Effekt auf ihn machen würde, da er dieſe Leidenſchaftlichkeit eben nicht ſonderlich an Dir liebt, und man überhaupt mit Jammern und Schreien wenig in der Welt ausrichtet.

Nachmittags.

Verzeih, lieber Engel, wenn ich Dir heute früh etwas hart meine Meinung geſagt habe; aber es iſt auch ein entſetzlicher Fehler, den Du haſt, bei dem geringſten Uebelgehen gleich den Kopf gänzlich zu verlieren, und Dich dann jedem in die Arme zu werfen, der gerade da iſt. So biſt Du im Leben um alles gekommen, Glück, Ruhe und Vermögen. Mache mir alſo nicht auch den Kopf noch wirblich; denn ich bin Deine letzte Stütze, und meine es wirklich gut.

Den Verkauf des Bleis laß Dich doch gar nicht reuen, und am wenigſten bitte ich um Gotteswillen wo möglich es noch rückgängig zu machen, als wenn unſere ganze Wohlfahrt an den paar Zentnern Blei hinge, woran wir höchſtens einige Hundert Thaler verlieren konnen.

Ich werde alſo, wie geſagt, nach Muskau kommen, die Alaunſache zu unterſuchen. Ich bitte mir aber ernſtlich aus, daß Du mich gar nicht darin ſtörſt, ſondern mich handeln läßt, wie ich es für gut finde. Alles, was ich nach *eigenem Antrieb* ausführe, iſt immer noch ſo leidlich gegangen, und ich bin überzeugt, daß hier der Berg eine Maus gebären wird.

In der Welt iſt es noch unruhiger als in Muskau. Man ſagt, der König von Schweden ſei ermordet, und der König von Spanien aus dem Lande gejagt. Ich gebe jetzt zu Deinem Vater; ſind die Nachrichten beide wahr, ſo mache ich ein † und eine 0 auf das Couvert; iſt es nur die erſte ein † und nur die letzte eine 0. Adieu, faſſe Dich, und werde, wo möglich, etwas vernünftiger.

Adieu, alberne Schnucke, bitte in Deiner Antwort fußfällig um Verzeihung.

Dein Tyrann

Lou.

[illegible]

Pückler an Lucie.

Den 17. Mittags.

Da ich es für eindringlicher hielt an Wittgenſtein zu ſchreiben, als mit ihm zu ſprechen, ſo ging ich zu Stunden zu ihm, wo ich ihn nicht antreffen konnte, und ſchickte ihm nun eben folgenden Brief, den ich meiner Schnucke, ſo wie alles, was ich thue, auch mittheilen muß.

Euer Durchlaucht

erlauben mir, da ich zweimal vergeblich in Ihrem Hauſe war, um Ihnen aufzuwarten, mich jetzt ſchriftlich bei Ihnen zu beurlauben, und zugleich eine unterthänige Bitte hinzuzufügen.

Obgleich ich mich perſönlich in einer eben ſo unabhängigen als angenehmen Lage befinde, ſo habe ich es doch immer für eine Pflicht gehalten, wenn man mich brauchen könnte, meine Dienſte dem König und dem Staate zu weihen. Ich glaubte früher meinen Schwiegervater meiner Anſtellung abgeneigt. Die Güte und Freundſchaft, die er mir indeß neuerlich bewieſen hat, überzeugte mich, daß ich ſeine Geſinnungen gegen mich gemißdeutet hatte, und er hat in der That das

Anerbieten meiner Dienſte im diplomatiſchen Fache günſtig aufgenommen.

Euer Durchlaucht haben mir erlaubt, mich mit Vertrauen an Sie zu wenden. Ich kann ohne Schmeichelei ſagen, daß ich niemanden in unſerem Staate aufrichtiger anhänge, und mich mehr verpflichtet halte, als Euer Durchlaucht, wenn auch eine natürliche Timidität mich oft in Ihrer Gegenwart unfähig macht, es ſo an den Tag zu legen, als ich es fühle. Es wird daher, hoffe ich, von Ihnen nicht als Zudringlichkeit angeſehen werden, wenn ich mich in der jetzigen Angelegenheit wieder an Euer Durchlaucht wende, um Sie zu bitten, wenn es die Gelegenheit erlaubt, mein Geſuch um einen diplomatiſchen Poſten durch einige wohlwollende Worte zu unterſtützen.

Ich wünſche Euer Durchlaucht nicht mit einer Antwort zu inkommodiren, und bitte im Gegentheil Ihr Stillſchweigen nach der bekannten Regel auslegen zu dürfen: Qui ne dit mot, consent.

Euer Durchlaucht
dankbarer und ganz ergebener Diener
Hermann Graf von Pückler Muskau

Abends.

Vielleicht iſt dies der letzte Brief, den ich Dir ſchreibe, denn auf übermorgen um 5 Uhr Abends ſind die Pferde beſtellt. Du kannſt nun ungefähr kalkuliren, wann ich in Muskau ankommen werde. Ich ſage Dir aber im voraus, daß ich Dich überraſchen will, und Dir meine Ankunft nicht vorher ſchreibe. Alſo mache Dich auf einen kleinen Schreck gefaßt. Einen Koch bringe ich leider nicht mit, und Heyne muß arbeiten, ſo gut er kann. Dem Prinz Karl brachte ich heute eine Romanze von Mad. Gay, die ſie ihm dedizirt hat, und die er mit großem Vergnügen aufnahm. Er ließ mich wieder nicht vor einer halben Stunde fort, und ich bin überzeugt, daß dieſer mich ſehr gern hat. Wegen des Kronprinzen habe ich auch geradezu mit dem Grafen Röder, ſeinem Adjutanten, geſprochen, der mich mit vieler Aufrichtigkeit, wie es ſchien, verſicherte, er ſei überzeugt, der Kronprinz habe nicht das Mindeſte gegen mich, da er nie eine unvortheilhafte Aeußerung von ihm über mich gehört habe. Den Prinzen Wilhelm habe ich noch öfter geſehen; und er hat jedesmal, wo er mich in Geſellſchaft traf, lange mit mir geſprochen. In Hinſicht der Prinzen habe ich mich alſo, ſo viel ich konnte, zu humaniſiren geſucht, und darin mich als dein gehorſamer Zögling bewieſen. Apropos Mlle Lenormand hat mir noch etwas Komiſches geſagt: Ich ſei zwar ſchwer zu beherrſchen, und dem Zwange abgeneigt, ſie ſehe aber aus meiner Karte, daß es mir ſehr heilſam ſei, d'être toujours un peu sous la tutelle d'une femme, sans quoi je ferai souvent des sottises. Was meinſt Du dazu, Schnucke?

Dein gehorſamer Lou.

81.
Pückler an Lucie.

Den 18., Abends.

Ich habe heute eine Audienz bei Deinem Vater gehabt, worin er mir ſehr viel Freundliches und Verbindliches geſagt hat, und mir ziemlich poſitiv den Poſten in Spanien angeboten. Ehe ſechs Wochen vergehen, ſagt Koreff, ſoll ich beſtimmt wiſſen, woran ich bin. Dein Vater ſagte: Sowohl als Staatskanzler wie als Schwiegervater werde er ſich bemühen, für mich zu handeln. Enfin que voulez-vous de plus.

Spanien und Konſtantinopel, beide Poſten ſind ſehr intereſſant. Nach Koreff's Idee ſoll ich Hofmann und Vartholdy mitnehmen. Von Spanien aus wird ein Abſtecher nach Marokko und zu den Barbaresken gemacht. Alles das aber, Schnucke, mit Dir oder gar nicht, das iſt mein feſter Entſchluß. Mache nun, was Du willſt, denn Du kömmſt zuerſt, alles andere iſt für mich nur ſekundair.

Ich habe einen fürchterlichen Schnupfen und bin recht krank; wenn ich aber nicht todt bin, ſo reiſe ich doch morgen.

Den 19. früh.

Dieſe Nacht, liebe Schnucke, bin ich ſo krank geworden, daß ich ein hitziges Fieber zu bekommen glaubte. Ich bin jetzt außer Stande abzureiſen, und Gott weiß, ob ich vor zwei bis drei Tagen ausgehen kann. Quel contretemps fâcheux! Ich ſchicke Dir nun dieſen Brief noch mit der Poſt, den ich ſelbſt bis Frankfurt mitnehmen wollte. Wie gebrechlich ſind doch des Menſchen Vorſätze! Hoffentlich wird es mir doch nicht beſtimmt ſein, mit der Sehnſucht nach Muskau im Herzen begraben zu werden. Adieu, meine Schnucke, Dein Lou glüht und brennt wie Feuer. Koreff und kühlende Tränke löſchen. Adieu.

82.

Pückler an Lucie.

Den 19.

Iſt das der Brief einer ſanften outragirten Schnucke, die, wenn man ihr auch Unrecht thun ſollte, doch nur milde und mit Ergebung antworten darf?

Kannſt Du von einem Mann, der Dir täglich Bogen ſchreibt, während ein anderer vielleicht alle vierzehn Tage einmal ein kurzes Lebenszeichen geben würde, nicht manchmal ein bischen Laune ertragen, und ſie durch Sanftmuth, Liebe und Güte mildern und wandeln, ſo erfüllſt Du nicht die weibliche Beſtimmung, und Dein Schmerz kann mich, wenn er Trotz iſt, nicht rühren.

Ich erwarte alſo erſt einen anderen liebevollen Brief, bevor ich wieder mit der mir inwohnenden Liebenswürdigkeit mich zu ſchreiben entſchließen kann. Meine gute Schnucke, Du verſtehſt Deinen Vortheil gar nicht, wenn Du zankſt. Als ich Deinen einen guten Brief geleſen hatte, war ich faſt bis zu Thränen gerührt, und wollte gleich mit voller Zärtlichkeit antworten. Da las ich den anderen, und meine Stimmung ward durch den patzigen, hochfahrenden Ton, der darin herrſcht, gleich umgewandelt.

Ich bilde mir ein, daß Du, wie ich bin, ſehr gut mit mir zufrieden ſein kannſt, wäre es aber auch nicht, ſo bedenke Schiller's Worte:

„Das harte Dulden iſt des Weibes Loos auf Erden,
Durch ſchweren Dienſt muß ſie geläutert werden,
Die hier gedienet, wird dort oben groß“. —

Drum keine Rebellion, kein Auflehnen mehr gegen die wohlbegründete Macht des Lou, der nur, wenn er Unrecht hat, durch Milde zur Raiſon zu bringen iſt, durch unweibliches Auffahren und Zanken aber ſogleich entfremdet wird. Dixi.

Uebrigens haſt Du in allen Deinen Spitzreden ganz unrecht.

Daß Du mir drohſt, Dich mit der Bedienteneerziehung nicht abzugeben, wird Dein eigener Schaden ſein, und Du kommſt mir dabei vor, wie das Kind, das ſelbſt hungert, um ſeine Eltern zu ärgern. Was Du mir über das Treibhaus am Schloſſe ſchreibſt, beweiſt mir, daß Du eine Chimaire im Kopfe haſt, die gar nicht ausführbar ſein wird ohne die größte Unreinlichkeit und Unbequemlichkeit; doch darüber werden wir noch viel ſprechen, und, wie ich leider vorausſehe, zanken. Daß die fahrende Poſt langſamer geht als die reitende, iſt mir nicht unbekannt; ich wünſchte jedoch, daß ſolche

Briefe wie der, den ich eben beantworte, mit einer Poſt geſchickt würden, die nie ankäme.

Nun mein gutes, liebes Schnückchen, ſoll aber aller Zank vergeſſen ſein, und meine Maus ſoll ſich nicht ärgern! Wäre ich doch nur bei Dir auf einige Tage; aber die fatalen Geſchäfte und des guten Stägemann's Faulheit verhindern mich daran jetzt an Abweſenheit zu denken.

83.

Pückler an Lucie.

Den 21.

Ach, hätte ich doch nur nichts mehr hier zu ſollizitiren! Wie froh wollte ich ſein! Auf der anderen Seite thut es mir doch immer leid, die ſchöne in jeder Hinſicht vortheilhafte Gelegenheit (wo auch Bernſtorff, der mir nicht wohl will, abweſend iſt), nicht benutzt zu haben, um einen Geſandtſchaftspoſten zu erhalten, was ſo leicht war. Was thäte es denn meinen Geſchäften, zum Beiſpiel, wenn wir in Kaſſel wären? Wie oft könnten wir nach Muskau gehen, und alles dirigiren, ſo gut wie von hier aus, und die 10,000 Thaler jährlichen Zuſchuß wären doch auch zu brauchen. Mehr Anſehen erhält man doch auch dadurch in der Welt, da einmal die bloße Geburt nichts mehr gilt. Ich fürchte, wir werden die gute Zeit mit imaginairen Skrupeln hingehen laſſen, und ſpäter das leere Nachſehen haben. Du erfährſt nun ſchon früher durch die Zeitungen, daß der Herzog von Berry im Herauskommen aus der Oper mit einer Sattlerpfrieme erſtochen worden iſt. Die Zeit fängt an bedenklich zu werden! Männer von Kraft und ohne Furcht werden erfordert werden, um die Zügel ſchärfer zu halten, und mit eiſerner Fauſt die mörderiſchen Buben zu Boden zu ſchlagen. Da wäre ich an meinem Platze! Das fühle ich.

Mit dem Singen geht es ſehr gut, und Du wirſt Dich wundern, welche Fortſchritte ich gemacht habe. Vielleicht bringe ich den Lehrer mit nach Muskau auf einige Wochen.

Die Pläne für das Schloß ſind nun in der ſchönſten Ordnung, alle Wünſche erfüllt, und das Ganze etwas bezaubernd Romantiſches, gewiß ohne ſeines Gleichen, wenn es fertig iſt. Gott gebe ſeinen Segen, darum flehe ich ihn an!

Es wäre wahrlich jammerſchade, wenn ſo etwas Schönes nicht ſollte zur Ausführung kommen.

Adieu, meine Schnucke.

Dein treuer Merinos.

81.

Pückler an Lucie.

Den 22., 4 Uhr.

Gute, liebe Schnucke!

Ich ſage heute Deinem Vater ab, weil ich 5 Stunden mit Schinkel hier bei mir gezeichnet habe, der meine Wünſche für das Schloß ſo herrlich ausgeführt hat, daß ich ganz vor Freude berauſcht darüber bin, um ſo mehr, da ganz außerordentlich wenig, im Vergleich mit früher, daran verändert wird.

Wenn Wimmel kommt, ſo ſoll er alle Pläne vom Amthaus, Komödienhaus ꝛc. mitbringen. Dann kann er ſich auch einen guten Maurergeſellen ausſuchen, der zum Abputzen höchſt nöthig werden wird; denn dies iſt eine Hauptſache. Schreibe mir mit umgehender Poſt Deine Meinung, habe mich lieb, und freue Dich mit mir über die herrlichen Bilder der Zukunft, die gewiß keine Luftſchlöſſer ſein werden, das ſagt mir mein Inneres, und Schnucke wird Muskau fertig ſehen, das *weiß ich ganz gewiß*; denn auch ich habe richtige Ahnungen, Beweis, daß ich den Tod des Königs von England und der Prinzeſſin Ferdinand während dieſes Karnevals vorhergeſagt habe.

86.

Pückler an Lucie.

Den 23., früh.

Wenn ich heiter bin, habe ich meine Schnucke immer ſehr lieb; wenn ich verdrießlich bin, habe ich niemanden lieb, und daher mußt Du Perioden von übler Laune nicht ſo hoch aufnehmen, nicht Dich darüber kränken, und auch wo möglich nicht wieder mit ſpitzen Worten entgegenſtreiten, dann kann man ſchon mit dem armen Lou auskommen, der ſonſt freilich nicht viel taugt, und grade nur mit einem ſolchen Engel wie die Schnucke auf Erden auskommen kann. — Darum bitte ich den lieben Gott von Herzen, daß er mir ſie erhält, ſo lange ich lebe. Hier liegt Lou auf den Knieen, und bittet um langes, langes Leben für ſeine Schnucke, ſeine ſüße, liebe Maus. Lou iſt aber doch ein großer Egoiſt, denn er denkt nur an ſich dabei. Nein, er wünſcht auch der Schnucke allein tauſend Segen, und freut ſich auch bei dem Gedanken, ſie allein in Muskau wandeln, und von Freude und Freunden umgeben, glücklich zu ſehen, ihres Lou getreulich eingedenk, und ſeinem Andenken eine ſanfte Thräne weihend. Dann wird die gute Schnucke alle ſeine Fehler vergeſſen, und nur ſeine wenigen guten Eigenſchaften werden ihrem Gedächtniſſe vorſchweben. Jedes Unrecht wird unter dem kühlen Steine ſchlafen, und nur die Blumen der Erinnerung mit ſüßem Duft die inneren Sinne des Gemüths berühren. —

Meine Briefe werden ſehr accurat nach der Poſt gebracht. Wahrſcheinlich hält man ſie nur auf, um ſie zu leſen.

86.

Pückler an Lucie.

Den 25.

Indem ich mein neues Logis bezog, bekam ich Deinen Brief, dem man es anſieht, daß Deine Gäſte Dich mehr intereſſiren als Dein entfernter Lou. Du kannſt nun, wenn Du Dich mit einem Logis wie in Teplitz begnügen willſt, bei mir wohnen.

Das Komödienſpielen von Helmina gefällt mir eben nicht beſonders; ſie wird allein mit dem Hrn. von Schwarzbach ꝛc. gelaſſen, am Ende noch verführt werden. Ueberhaupt kann ich es hier nicht mehr aushalten, und werde Dich nach Muſkau zurückbegleiten. Dein Herr Vater geht ohnedies bald nach Glienicke, und Stägemann iſt nicht vom Flecke zu bringen. Ich opfere hier wahrlich meine Geſundheit, und Du weißt, wenn meine Geduld zu Ende iſt, ſo muß es anders werden, oder ich vergehe.

Ich lege dieſen Brief an Helminen ein, damit er, wenn Du ſchon fort wäreſt, nicht liegen bleibt. Réflexion faite ſchicke ich lieber jeden apart. Ich freue mich ſehr darauf, meine gute Schnucke hier zu ſehen, und von all den kalten Menſchen wieder am Buſen der Liebe auszuruhen! Welche Theilnahmloſigkeit herrſcht in dieſer Welt, und wie ſchrecklich leer und todt iſt es eigentlich in ihr. —

87.

Pückler an Lucie.

Den 28.

Du mußt wiſſen, gute Seele, daß ich im Singen große Fortſchritte mache, und ſchon in kleinen Geſellſchaften mich hören laſſe. Aber da ich mich nicht ſelbſt accompagniren kann, ſo werde ich in Muſkau, wenn ich den Meiſter nicht mitbringe, Dir keinen échantillon meiner Kunſt geben können.

Den 1.

Ich führe jetzt ein ganz ſonderbares Leben. Nur zwei Paſſionen beſchäftigen mich ganz, die Pläne für Muskau und das Singen. Schon ſeit acht Tagen gehe ich nirgends mehr hin (ſelbſt zu Deinem Herrn Papa ſelten), als nur zu ſingen, und für Muskau habe ich eine ſolche Wuth, daß mir geſtern etwas geſchehen iſt, was wirklich einzig in ſeiner Art und beinahe unglaublich iſt. Schinkel kam nämlich zu mir, und wir zeichneten und projektirten bis um 3 Uhr. Nur halb fertig mußte er fort, ich blieb ſitzen und projektirte weiter, vertiefte mich immer mehr, und (Dank dem unnachahmlich vortrefflichen engliſchen Buche, das Dich ganz bezaubern wird) faßte die lumineuſeſten Ideen. So fort arbeitend wurde es dunkel, man brachte Licht, ich phantaſirte fort, bis ich endlich einen Ruhepunkt machte (bei Deinem Vater hatte ich ſchon früher abſagen laſſen), um zu eſſen. Als ich nun dem Lohnbedienten klingelte, um mein Eſſen zu holen, ſo fand es ſich, daß es unmöglich war ſolches zu verſchaffen, da es 2 Uhr nach Mitternacht war. Qu'en dites vous?

Uebrigens bin ich ſehr betrübt, denn das Werk des berühmten engliſchen Architekten und Gartenprojektors lehrt mich zur Evidenz, daß ich einem Maler gleiche, wie ein Kind, das mit einem Farbenkaſten ſpielt. Aber ein Licht iſt mir doch aufgegangen, und wird Dir aufgehen, wenn Du Ende oder Mitte März, wo ich nach Muskau zu kommen hoffe, mit mir das ſybilliniſche Buch leſen wirſt.

Geſtern habe ich zum erſtenmal bei Stägemann in einer großen Geſellſchaft geſungen, und obgleich ich ſehr bange war im Anfang, iſt es doch gut abgelaufen. Heute Abend ſinge ich mit dem ſchönen Martens ein Duo bei der Fürſtin Partanna.

Pückler an Lucie.

Den 3. Mai.

Ich bin ſehr melancholiſch, nicht aber wie Du vielleicht denkſt, aus Sehnſucht nach Einbildungen, ſondern weil ich fühle, daß der Beſitz von Muskau unſer Unglück und die Quelle unverſiegbaren Elends iſt. Der Karren iſt durch Dehn und unſere Schuld zu weit in den Sumpf hineingeſchoben worden, um wieder herauszukommen, und jeder Succeß, den man erreicht, nur ein Schnappen nach Luft, dem die Angſt zu ertrinken gleich wieder auf dem Fuße folgt. Ich gehe dort zu Grunde, materiell oder moraliſch, das fühle ich, und bleibe im Dunkeln, während ich in einer unabhängigen Lage vielleicht eine nicht unbedeutende Rolle ſpielen würde. Uebrigens werde ich hier ſehr geringſchätzend behandelt. Der König hat mich nur einmal gebeten, während Andere öfter bei ihm ſpeiſen, und ſeitdem man mit Beſtimmtheit weiß, daß ich keinen Poſten erhalte, um den man meine Bewerbung vorausſetzt, berückſichtigt man mich ſo wenig, daß Dein Herr Vater täglich beinahe in der Stadt ſpeiſt, ohne daß man mich mitbittet, wohl aber Jordan und Bülow.

Mein Leben iſt doch recht traurig, und ich bin es ſatt müde. — Wenigſtens ſtürbe ich von Herzen gern, denn wo ich auch hinblicke, ſehe ich nur Kummer und Noth, getäuſchte Hoffnungen, verſäumtes Glück, unabwendbare Uebel. Alles Folge einer unpaſſenden, verfehlten Beſtimmung. Hätte ich nur nie fremdem Rath, und immer meinem Inſtinkt gefolgt, ſo ſtünde es doch noch viel beſſer um mich! — Wo ich mir ſelbſt folgte, habe ich nie einen bedeutenden Nachtheil erfahren, wo ich Anderen folgte, die ſchrecklichſten. Dies kommt nicht immer daher, daß der fremde Rath ſchlecht war, aber fremde Anſichten, die nicht in das eigene Gemüth übergehen, werden ſchlecht ausgeführt, und gedeihen nicht. Darum iſt Selbſtſtändigkeit die höchſte Eigenſchaft, und daß Du, liebe

Schnucke, die jeden Tag eine andere Autorität anbetet, dieſe Tugend bei mir ſehr untergraben hat, iſt nicht ganz zu läugnen.

Nachmittags.

Ein Spazierritt, den ich täglich von vier bis fünf Meilen mache, hat mich etwas heiterer geſtimmt. Allein und in der freien Natur iſt mir immer wohl, und ſelbſt die melancholiſche Stimmung nimmt einen ſanft wehmüthigen Karakter an, der alles mit Liebe umfaßt, und kein herbes Gefühl aufkommen läßt.

Moskau, glaube mir, iſt mein Tod, und ich bereue unendlich nicht früher Schritte gethan zu haben, es an den Staat zu verkaufen, wo es, wie man mir ſagt, viel eher möglich geweſen wäre als jetzt. Denke Dir, welches Vergnügen mit einer Million wohlclacirten Vermögens in der Welt umherzureiſen, überall fremd, und überall zu Hauſe. Nur dies kann meinem Gemüth genügen, das immer Neues bedarf. Dabei eine kleine, reizende Beſitzung, wenn man ſich zu Zeiten zurückziehen will, und alle Bequemlichkeiten und Phantaſieen des Lebens im Ueberfluß, ohne dieſe ewige unerträgliche Sorge eines ungewiſſen Vermögenszuſtandes, einer ſtets angegriffenen Autorität, und einem Schmachten nach Schönheit, die dort doch unerreichbar bleibt, wenn auch noch Millionen hineingeworfen werden.

Täuſche Dich nicht an der Oberfläche meiner Handlungsweiſe, blicke tiefer, und Du wirſt einſehen: der Beſitz Moskau's iſt mein Verderben.

Herzlich ſich auf Deine baldige Ankunft freuend, unterſchreibt ſich zum letztenmale vor dieſer

Dein Dich innig liebender

Lon.

89.

Pückler an Lucie.

Stägemann verſpricht nun noch vor dem 1. Juni meine Sache dem Fürſten zu überreichen. Das wäre ein großer Stein vom Herzen. Vielleicht kann ich aber dann doch noch nicht zum 1. Juni fort, vielleicht erſt den 4. d. Gott gebe, daß endlich dieſer Kelch an mir vorüber gehe! Das Wiederkommen im Juli iſt aber ganz unnütz, da zu dieſer Zeit weder Stägemann noch Dein Herr Vater hier ſind. Eher wieder im September.

Den 28., früh.

Deinen lieben Brief erhielt ich noch geſtern Abend, wo ich wieder ſehr melancholiſch war. Sonderbar genug iſt jetzt wie durch Zauber ſchon ſeit Deiner Abreiſe alle Sehnſucht nach Helmina gänzlich aus meiner Seele verſchwunden, alſo auch dieſe freudige Hoffnung in naher Zukunft verloren! Muskau intereſſirt mich dieſes Jahr gar nicht, im Gegentheil wird es mir qualvoll ſein, nicht wegen unvollendeter Anlagen, ſondern wegen ſchlechter, die in voller Schönheit der Natur beſtehen, und doch wegmüſſen. Dieſer Anblick den ganzen Sommer iſt mir odios. Wäre es nicht möglich das Waſchhaus ſchnell einzurichten, um den Stall abreißen zu können? Dieſer iſt mir auch ein Dorn im Auge. Die Pferde finden ſchon Platz auf dem Vorwerk, und der neue Stall kann nur mit den Materialien des Alten aufgebaut werden. Die Anſichten des Amthauſes werde ich wohl noch hier bekommen, damit ich ſie Schinkel'n vorzeigen kann.

90.

Pückler an Lucie.

Den 29., Abends.

Dein Herr Vater iſt wie die hübſchen Mädchen, bald ſo, bald ſo. Heute beſuchte ich ihn Abends (denn Mittags war ich bei **Parianna** eingeladen), fand ihn allein und ſehr freundlich. Er empfahl Lüdike und ſeinen Schwager Siebmann außerordentlich, und meinte, einen beſſeren Mann zur Organiſirung meiner Affaire könne ich nie finden. Alſo blüht uns hier vielleicht ein reeller Vortheil für die Zukunft. Dein Vater iſt aber noch recht ſchwach, und ſieht gar nicht gut aus. Ich fürchte ſehr, daß er nur noch kurze Zeit zu leben hat.

91.

Pückler an Lucie.

Glogau, den 17. Juni, Abends.

Meine gute Maus!

Ich bin gerade zur rechten Zeit hier angekommen, um morgen bei einem großen Diner zur Feier der Schlacht bei Belle-Alliance, zu welcher mich der Graf Dankelmann eingeladen hat, alle die Herren von der Landſchaft kennen zu lernen, die ihre Hauptſitzung erſt den 24 haben. Michaelis iſt nicht hier, und kommt erſt morgen von Rogau wieder, wo er Rother's beſucht hat. Meine Reiſe war nicht angenehm, wie Du denken kannſt. In Sagan habe ich mich einige Stunden aufgehalten, um Schloß und Garten zu ſehen, und — Du kannſt Dich freuen, Schnucke — der letzte iſt gar nicht mit dem Muskauer zu vergleichen, und das Schloß zwar in der Anlage weit größer und fürſtlicher als das Muskauer, aber herzlich ſchlecht meublirt, und ſehr delabrirt, ſchmutzig, die Meubles ſchadhaft, und alle Fenſter und Thüren mit Leimfarbe angeſtrichen. Einige ſchöne Gemälde ſind Fideikommiß des alten Herzogs. Nur eine einzige ſehr hübſche Sache habe ich dort geſehen, nämlich einen Ofenſchirm, Geſchenk von der alten Herzogin, wo auf Goldgrund allerlei ausgeſchnittene Sachen darauf geklebt, und das Ganze dann wieder überlackirt iſt. Dies nimmt ſich allerliebſt aus, und muß bei uns nachgeahmt werden.

Das Aeußere des Schloſſes iſt nicht viel größer und weniger romantiſch als das unſerige, das Theater nur halb ſo groß, und Bequemlichkeit, Anmuth und Reinlichkeit wird überall vermißt. Ich würde um keinen Preis tauſchen.

In Glogau kam ich wohl durchſtoßen erſt um 8 Uhr an, und ging ſogleich auf die Reſſource, wo ich den Herrn Präſidenten und einige andere Geſellſchaft fand, dann bald zu Bette.

Den 19.

Das große Diner iſt vorbei, der Ball wird in einigen Stunden beginnen, alles hübſch kleinſtädtiſch, aber recht drollig. Je fais l'aimable autant que possible. Michaelis iſt noch nicht hier; aber ich glaube, daß alles gut gehen wird. Eben höre ich, daß Adelheid hier zu Balle angekommen iſt, und eile zu ihr. Adieu. Ich herze und küſſe meine Schnucke tauſendmal. Viele Grüße an Helminchen.

Dein treuer Lou.

Die Poſt war ſchon fort, und ich erhielt meinen Brief wieder zurück. Unterdeſſen iſt Adelheid angekommen, und wir haben die Verſöhnung auf eine ſehr *anmuthige* Art im Gaſthof zum ſchwarzen Adler beſiegelt.

92.

Pückler an Lucie.

Den 21. September.

Gute Schnucke!

Nun will ich aber auch etwas Vergnügen haben, und den neuen Flügel dieſes Jahr zum Empfang Deines Herrn Vaters (der noch nicht wieder von Glienicke zurück iſt) fertig machen. Die paar Tauſend mehr oder weniger werden nun nichts austragen; denn, wie ich Dir immer ſage, unſere Verhältniſſe entſcheiden ſich nur im Großen. Iſt das Hypothekenweſen in Ordnung, gelingt die Chaſſirung des H. G., ſo wird unſere Zukunft noch freundlich werden. Zwei Jahr Kummer aber müſſen wir noch tragen.

Den 21., Nachmittags.

Dein Herr Vater iſt von Glienike zurückgekommen, hat mir aber ſagen laſſen, daß er *allein zu ſpeiſen wünſche*. Gott weiß, was ihn übel disponirt, aber ſeit den letzten Tagen Deines Hierſeins iſt er wie umgewandelt. Viel wird indeſſen nicht dabei verloren ſein, wenn nur die déhors gerettet werden.

93.

Pückler an Lucie.

Den 30. September.

Dein Herr Vater hat mich (er iſt ſeit geſtern früh in der Stadt) heute zu Tiſche bitten laſſen, und ſehr kalt empfangen. Ich habe ihn nach Tiſch allein zu bekommen geſucht, um mich wegen der Ziervogel'ſchen Sache zu rechtfertigen, was ich nach reiflicher Ueberlegung für möglich hielt. Er hat ſich dabei als Hofmann benommen, aber die alte Freundlichkeit habe ich leider ganz vermißt; die Entſchädigungsſache war ihm *ganz entfallen!* und er verlangte, Eichhorn ſolle ihm Vortrag darüber machen. Hiemit entließ er mich, und hoffte noch öfter das Vergnügen zu haben, mich vor ſeiner nahen Abreiſe nach Troppau zu ſehen. — Dies klingt faſt ſo, als wenn er die tägliche Einladung zu Tiſche nicht mehr gelten laſſen wollte; ich werde aber doch ſo lange hingehen, bis mir die Thüre gewieſen wird.

Ich überzeuge mich immer mehr, direkt iſt hier nichts mehr zu erlangen, und in Privatſachen am wenigſten. Die

Ziervogel'ſche und Bianca's Geſchichte haben es auf immer verdorben.

Als ich ſehr trübe geſtimmt zurückkam, fand ich Deinen Brief vom 28., der auch nicht geeignet war, mich zu erheitern. Ich ſehne mich nach Ruhe, das weiß Gott! Folge ich meinem Sinne, ſo mache ich es Dir nicht recht; dem Deinen gefolgt zu haben, hat uns faſt an den Bettelſtab gebracht; dabei tritt uns der Staat mit Füßen, und Dein Vater iſt weit entfernt uns zu helfen.

Am liebſten ginge ich in den Krieg, und überließe alles Dir und ſeinem Schickſale!

Den 12. Oktober denke ich von hier wieder abzugehen. Das Geld für Dehn werden wir wohl negoziren, mit den übrigen Dingen, Steuerſachen, Hypothekenweſen und Entſchädigung muß Gott helfen.

Nützlich wird es auf jeden Fall ſein, wenn gleich unerträglich, den Winter hier Haus zu halten. Nur immerwährende Gegenwart kann mit unermüdetem Fleiße hier etwas zu Ende bringen. So wie wir den Rücken wenden, bleibt alles liegen.

Ich bin ſeit meinem Sturze doch unwohl, und fühle recht fatale Schmerzen im Rückgrat.

Alſo auf baldiges Wiederſehen!

H. P. M.

94.

Pückler an Lucie.

Den 1. Oktober.

Liebe Schnucke!

Ich kam geſtern ſehr verſtimmt von Deinem Vater, und wurde es durch Deinen Brief noch mehr, daher meine Antwort, die ich geſtern Abend ſchon zuſiegelte, wohl nicht ſehr freundlich ſein wird. Indeß als treues Abbild meiner

Stimmung mag ſie abgeben. Heute bin ich nicht mehr bös, aber ſehr ſchwermüthig. Wenn ich all das vergebliche Thun, Schmiegen und Leiden der letzten Jahre bedenke, und nun mich überzeuge, daß gar kein Reſultat da iſt, ſo iſt das wirklich tief betrübend. Indeſſen will ich doch den Muth nicht ganz verlieren, und Du ſollſt es auch nicht.

Adieu, mein Engel, ich liebe Dich von Herzen, obwohl Du mir einen häßlichen Brief geſchrieben haſt.

Dein Lou.

Recht verbinden würdeſt Du mich, wenn Du die arme Helmine, die ſo jammervolle Briefe ſchreibt, nach Muskau kommen ließeſt, ehe Du hierher kömmſt. Sie amüſirt ſich dort allein am Beſten, und wir finden ſie bei unſerer Rückkehr.

95.

Pückler an Lucie.

Den 2. Oktober.

Mit Hellwig habe ich heute eine lange Unterhaltung gehabt. Die Sache mit Ziervogel hat in der That auf die lächerlichſte Art alles in Allarm geſetzt. H. ſagt, daß er in 12 Jahren Deinen Herrn Vater nie ſo wüthend geſehen habe, er hätte geſchimpft wie ein Rohrſperling, infam, niederträchtig und ähnlicher Ausdrücke ſich bedient.

Hellwig und Lübecke haben ſich ſchlagen wollen! (Hier hatte ich wirklich Mühe mich des Lachens zu enthalten), jetzt ſoll indeſſen alles vergeſſen ſein. Ich habe mich gegen Hellwig etwas ſtark über den Herrn Papa ausgelaſſen, auf ſeine inſtändige Bitte werde ich aber nun nichts mehr davon gegen Deinen Herrn Vater ſelbſt erwähnen.

Geſtern, als ich zu Tiſch kam, empfing mich der Herr Papa mit einer Miene, die mir deutlich zeigte, daß er mich gar nicht erwartet hatte. Ich ließ mich aber nicht irre machen, und that recht unbefangen und wie zu Hauſe, ſetzte mich bei Tiſch neben ihn, und unterhielt ihn ſo gut, daß er am Ende wieder recht cordial wurde, und nun auf Deine Geſundheit trank, indem er vorher ſich nicht ein einzigesmal nach Dir erkundigt hatte. Auch machte er einige Aeußerungen, die mich vermuthen laſſen, daß er doch noch bei ſeiner Rückkehr von Troppau nach Muskau kommen könnte, weswegen Du Dich doch darauf einrichten mußt.

Alle unſere Geſchäfte betreibe ich nach Möglichkeit, und laſſe mich die Mühe nicht verdrießen. Das Wildpret hat einen recht guten Effekt gemacht, und ich bitte Dich, nur mehr zu ſchicken.

Den 1

Ich betreibe meine Geſchäfte fortwährend ſehr fleißig, und es geht diesmal ziemlich gut, beſonders habe ich Hoffnung, das Hofgericht ſehr bald los zu werden.

Mit dem Hypothekenweſen iſt durchaus nichts mehr zu machen; wir müſſen warten bis zum 1. Januar 1822, von wo an es in der ganzen Provinz in Ordnung ſein wird. Dann können auch erſt die Negotiationen wegen der Pfandbriefe wieder mit Erfolg angeknüpft werden. Das Edikt wegen der Separation mit den Unterthanen wird beſtimmt noch dieſes Jahr erwartet, und geſtaltet ſich ſehr gut für uns, da alle Prozeſſe mit den Bauern vom Oberlandsgerichte weg zu der Kommiſſion kommen, die hierzu expreß ernannt iſt, deren Chef der Präſident Sack, und die die Gutsbeſitzer begünſtigt.

Mit den Steuerreſten wird ſich die Sache auch nach und nach machen ſo wie mit der Entſchädigungsſache, in der fleißig gearbeitet wird. Geld bringe ich den 15., wenn Du nicht früher herkömmſt, zur Deckung der Michaelis-Ausgaben mit, und zu Weihnachten iſt ein Kapital von 20,000 Thalern beſprochen.

Alſo beruhige Dich gänzlich, gute Schnucke. Dein Herr Vater iſt nun auch wieder der alte; ich eſſe heute mit ihm bei Bernſtorff, der ſich Dir vielmals empfehlen läßt.

Nun meine Seele wieder ein wenig beruhigt iſt, habe ich auch das Singen wieder angefangen, woran mich bis jetzt theils die üble Stimmung, theils die Schmerzen am Rückgrat hinderten, die nun ziemlich vorüber ſind.

Ich freue mich ſehr auf der guten Schnucke Ankunft, wiewohl es am Ende eben ſo geſcheut für unſere Finanzen wäre, wenn Du in Muskau bliebeſt, wo ich ja in 10 Tagen nun Gottlob auch wieder eintreffe.

Den 4., Abends.

Eben erhalte ich Deine Staffette.

Gute, beſte Schnucke, verliere doch nicht gleich ſo gänzlich den Kopf über eine Anwandlung übler Laune von meiner Seite. Wenn Du ſolche Angſt den Neumann ſehen läßt, ſo benutzt er ſie gewiß zu unſerem Schaden. Wo Teufel nimmſt Du es denn her, daß man uns von Seiten der Steuer auspfänden wird, wer hat Dir denn dieſen Unſinn wieder in den Kopf geſetzt! Wirklich, guter Engel, zu Geſchäften biſt Du ganz untauglich, ſo lange nicht alles im alten Fahrgeleiſe bleibt. Die Sachen ſtehen alle recht gut, und kommt etwas Uebles dazwiſchen, ſo werden wir es ſchon abzuwenden ſuchen. Melire Dich nur in alle dieſe Dinge gar nicht, beſter Engel, denn Du verwirrſt ſie nur, und nimm meine Mittheilungen als eine Confidence an, ohne weiter Dich zu beunruhigen oder darin mitwirken zu wollen.

Deine Herkunft wünſchte ich eigentlich bloß, um Dich zu ſehen, und damit Du ein Logis ausſuchteſt, weil Du dies beſſer verſtehſt als ich. Jetzt iſt es aber zu ſpät, und beſſer, daß Du bleibſt.

Meine Rückkunſt werde ich ſo ſehr als möglich beſchleunigen.

Dein treuer Lou.

96.

Pückler an Lucie.

Den 10.

Ich benutzte den heutigen Tag, um die Fürſtin in Glienike zu beſuchen, der ich ein wenig die Cour machte, und die ich ſehr heiter geſtimmt, aber ganz allein fand, und dann die Pfaueninſel zu beſehen, von der ich einige nützliche Notizen mitgebracht habe. Herr Findtelmann, der ſo viel von Muskau gehört zu haben vorgab, bat mich um die Erlaubniß, mich nächſtes Frühjahr dort beſuchen zu dürfen. Er iſt ein recht denkender und im Detail ſehr geſcheuter Gärtner. Seine gefüllten Georginen, von denen ich mir ſo wie von den Immortellen ein Sortiment zum Frühjahr ausgebeten habe, ſind einzig.

Den 11., früh.

Eben kommen Deine Briefe, aus denen ich mit herzlichem Vergnügem erſehe, daß Du Dich der Angſt endlich entſchlagen haſt, die eine ſo äußerſt unangenehme Wirkung auf mich hervorbringt, daß Du mir ordentlich fatal dadurch werden könnteſt. Alſo ſuche Deine weibliche Natur lieber dadurch hervortreten zu laſſen, daß Du mich in kummervollen Angelegenheiten aufrichteſt, mir die Lichtpunkte der Gegenwart und felſenfeſte, ahnungsvolle Hoffnung auf die Zukunft zeigſt, als das Uebel durch Aengſtlichkeit und vieles Reden darüber zehnmal vermehrſt. Nimm dieſe Mercuriale nicht übel, ſie iſt gut gemeint.

Verdrießlich bin ich, daß ich noch länger hier bleiben ſoll. Indeſſen es muß ſein, wie ſo manches! Schicke mir alſo die Pferde auf die Art, wie ich es früher beſtimmt habe am Dienſtag, den 17. entgegen, damit ich den 18. mit ihnen nach Muskau kommen kann.

Geſtern habe ich zum erſtenmal in einem Konzert in optima forma mit Martens ein Duett geſungen, und es lief ſehr gut ab. Ganz Berlin war gegenwärtig. Eben kömmt

Schinkel, und ich muß den Brief auf die Poſt ſchicken mit den Sachen. Morgen mehr.

Dein Lou.

Viele Grüße an Minchen.

97.

Pückler an Lucie.

Den 11.

Beſte!

Ich bin ſehr eilig, und kann nur ein paar Worte ſchreiben, da ich 2 Stunden umhergelaufen bin, um Deine ſo eben erſt erhaltenen Kommiſſionen zu machen. Das gar zu große Jubeln Deines Briefes gefällt mir eben ſo wenig, als die völlige Muthloſigkeit, die kurz vorherging. Wir haben zu beiden Extremen keine Urſache. Mäßigkeit, Ruhe, Muth und Dulden ſchreibt uns das Schickſal vor, und es iſt Gefahr, von dieſem Wege nach irgend einer Seite auszuweichen. Du erhältſt durch Lüdeke 300 Thaler. 3000 Thaler bringe ich mit, um alles Nöthige zu decken. Alſo vor der Hand wird keine Geldverlegenheit eintreten.

1821.

98.

Pückler an Lucie.

Neuhardenberg, den 9. Mai 1821.

Gute, liebe Schnucke,

Als ich unſer liebes engliſches Häuschen verließ, war ich in einer ſehr trüben Stimmung. Feucht und kalt durchſchauerte mich der Nachtthau in meinem leichten Anzug, als ich in den Wald kam, und ſchwere Gewitterwolken, aus denen zuweilen ein fahles Wetterleuchten niederflammte, ſammelten ſich immer drohender über meinem Haupte — ein Bild meines Lebens! und meiner düſtern Stimmung angemeſſen. Eine Stunde vor Forſta ließ ſich der erſte Donner vernehmen, und mit Sturmesſchnelle nahte das Gewitter auf eigen ſeltſame Art, denn mitten im ſchwarzumwölkten Himmel flog eine blaſſe Wolke, wie der Kriegswagen einer zürnenden Gottheit, mit ſo furchtbarer Schnelligkeit hinter mir her, daß ſie den angeſtrengteſten Lauf unſerer Pferde zu überflügeln ſchien, Blitz auf Blitz aus ihrem Nebelſchleier ſprühend, als ſei ſie geſandt, Helminens milden Wunſch an mir in Erfüllung zu bringen. Wer weiß, dachte ich, was Dir am Heilſamſten iſt, Gottes Wille geſchehe! und hielt mein Pferd an. Aber von dem Augenblick an ſchien auch das Gewitter zu ſtehen, der Mond brach wieder freundlich aus den Wolken und kein Tropfen des gefürchteten Regens fiel auf den einſamen nächtlichen Reiter.

Als ich den anderen Abend in Berlin ankam, erfuhr ich, daß Dein Herr Vater in Neuhardenberg ſei, und übermorgen zurückerwartet würde. Dies war unbequem, aber doch eigentlich ſehr erwünſcht, um ihn ungeſtört allein ſprechen zu können. Ich machte mich alſo, nachdem ich wohl ausgeſchlafen hatte, am nächſten Morgen wieder auf den Weg, und kam Abends um 6 Uhr hier an, wo ich außer der Reiſegeſellſchaft des Fürſten, Mamſell Hahnel mit ihrem Bräutigam, dem Herrn von Kimsky, antraf. Von Allen wurde ich ſehr freundlich empfangen. Nach einer Promenade im Garten mußte ich zu Mittag eſſen, wobei mir der Fürſt, Mamſell Hähnel, Schöll und Hellwig Geſellſchaft leiſteten, und einige Bouteillen Champagner ausgeleert wurden. Heute früh hatte ich die gewünſchte Geſchäftsunterredung mit Deinem Herrn Vater, und ich kann nicht anders ſagen, als daß er ſich ſehr gütig für uns zu intereſſiren ſchien, mir ſehr ernſtlich verſprach, die Entſchädigungsſache zu betreiben, und ſich auch nicht weigerte bei Negozirung einer Summe, wenn es nöthig ſei, für mich gut zu ſagen. Ob es möglich ſei, mit dem Kurfürſten von Heſſen-Kaſſel ein Arrangement auf unſere ganze Schuld zu machen, will er verſuchen, und mir ſpäter darüber Nachricht geben.

99.

Pückler an Lucie.

Den 10. Mai, Abends.

Den 3. Juni iſt die Hochzeit von Mamſell Hähnel in Neuhardenberg. Ich habe mich dazu eingeladen, und der Papa hat es ſehr gut aufgenommen. Mit der Hähnel habe ich aber abgeredet, daß Du auch mitkommen, und ihn überraſchen ſollſt, car on désire votre réconciliation entière, und wenn ich nicht irre, wird Papa ſelbſt dazu geneigt ſein. Koreff iſt gänzlich aus dem Sattel gehoben, und man hört jetzt am Tiſche nur über Juden ſchmähen und witzeln.

Mit der Fürſtin ſtehen ohngeachtet einer Verſöhnungsſzene die Sachen noch ſehr zweifelhaft, und der Zeitpunkt iſt für Dich höchſt günſtig. Du darfſt ihn alſo nicht verſäumen. Doch darüber mündlich das Weitere, ſo wie über Dein zu nehmendes Betragen.

Eben erhalte ich Dein liebes Briefchen. Nun Gottlob, diesmal hat der Himmel doch ſo ziemlich unſere Wünſche erfüllt, und Deine Hypochondrie wird, denke ich, durch dieſen Brief etwas gemildert werden; wiewohl wir noch nicht ganz in den Hafen der Ruhe eingelaufen ſind, ſegeln wir doch wenigſtens mit gutem Winde darauf zu.

100.

Pückler an Lucie.

Liebe Schnucke,

Ich befinde mich ſehr unwohl, und meine Stimmung iſt ſo grau wie das Wetter zu dem heutigen wahrlich nicht freudenreichen Tage. Ich habe daher Schützen und Offizianten abbeſtellt, einmal weil es mich bei meinem Uebelbefinden und meiner Migraine ſehr angreifen würde, ſie zu empfangen, andererſeits weil es mir ein unbeſchreiblich bitteres Gefühl verurſacht, bei unſerer höchſt traurigen Lage Glückwünſche anzuhören, und innerlich weinend mit lächelndem und frohem Geſichte zu erwiedern. — Laß alſo alles im gewöhnlichen Gleiſe dem Tiktack der Uhr gleich gehen, wobei das Gemüth am beſten einſchläft, ſeit lange für mich der glücklichſte Zuſtand.

Dir aber, herzliebe Schnucke, meinen innigſten Dank für Deine Liebe und Geduld, mit der Du ein Weſen voller Widerſprüche, einen melancholiſch ſündhaften Thoren, Jahr aus Jahr ein unverdroſſen erträgſt und tröſteſt. Gott ſegne und erhalte Dich für Deinen

treuen Lou.

101.

Pückler an Lucie.

Den 26., Abends.

— Ueber die nöthigen Einſchränkungen bin ich ganz Deiner Meinung. — Ich bin nun in der That ſo weit gekommen, daß der Luxus keinen Reiz mehr für mich hat. Eine leidlich elegante Toilette, und zwei gute Reitpferde begränzen meine Wünſche. Eigener Haushalt iſt mir ganz fatal, und ich wünſchte, wir könnten ihn ganz entbehren. Für die Zukunft überlaſſe ich Dir den Muskauer Haushalt einzig und allein, und ſehe mich auch, wenn ich erſt ſo lange da bin, nur als Deinen Gaſt an.

Den 27

Ich las heute wieder Deinen Brief durch, und fand ihn ſo ſchön, ſo zart und liebevoll, daß ich ganz erſtaunt war, dieſ geſtern eigentlich ganz überſehen, und nur die beiden mir unangenehmen Punkte darin aufgefaßt zu haben, nämlich Adelheid und Sparen. — Dein Brief war zu hübſch, als daß ich ihn allein leſen ſollte, darum habe ich ihn Papa gegeben, den er auch gerührt hat. Papa hat Dich doch wahrlich auch lieb, nur bedenke, daß bei einem alten Manne die Gefühle ſchwach ſind, und die Kimsky zu viel abſorbirt. Verbanne nur ſelbſt alles Mißtrauen, bilde Dir feſt ein, er liebe Dich zärtlich, und handle in dem Sinn. Ich wette, das Verhältniß geſtaltet ſich bald ganz anders.

Dein zärtlicher Lou.

102.

Pückler an Lucie.

Den 15. November.

— Wegen Helmine glaube doch nicht, daß ich etwas der Heirath in den Weg legen werde. Ich will deshalb lieber warten bis, ſie wieder weg iſt. Uebrigens entbehre ich meine Schnucke, — aber was will man machen. So lange wir der Sklave, und nicht der Herr unſerer Affairen ſind, muß man ſich in das Schickſal finden lernen, wie es gerade paßt.

Den 19.

Deine Eiferſucht darüber, daß ich mich hier wohler befinde, als in Muskau, hat mich ſehr amüſirt. — Dieſes Wohlbefinden iſt bloß der Abweſenheit des Muskauer Aergers und Einerlei zu verdanken, welches letztere ich durchaus nicht ertragen kann.

103.

Pückler an Lucie.

Neuhardenberg, den 16. November

Liebſte Schnucke.

Es iſt mir jetzt recht unheimlich hier zu Muthe, denn ich habe wahrlich nur einen Freund im Hauſe, und das iſt Dein Vater. Glücklicherweiſe fürchtet man mich aber, und das thut zuweilen eben die Wirkung wie Liebe, zuweilen ſogar eine noch beſſere, hier aber nicht, da meine Macht zu ſchaden bloß in der Einbildung beſteht. Der Vater fährt übrigens fort, ſehr gut gegen mich zu ſein.

Wir hatten heute eine ſehr hübſche Jagd, wo ich zwei Haſen geſchoſſen habe, und allerlei bonmots gemacht, die den Vater aufheiterten. Hellwig, der mit uns iſt, nähert ſich mir wieder, und hat doch etwas von ſeinem früheren arroganten Ton herabgeſtimmt. Deinen Herrn Bruder halte ich auch im Zaume, und bleibe ihm keine Antwort ſchuldig. Einmal war über Tiſch von Dir die Rede, und Pappenheim meinte: Wittgenſtein ſage, Du regierteſt in Muskau mit dem Regierlöffel. Ja, rief ich, wie Wittgenſtein in Berlin mit der Puderquaſte! So in dieſem Genre ſuche ich ſie ablaufen zu laſſen. Ich haſſe niemanden, aber ich betrachte jeden als meinen Feind. Doch hat mich der Vater, der mich wirklich vor Allen auszeichnet, verſichert, daß keiner ein nachtheiliges Wort über mich gegen ihn geäußert habe.

Pappenheim wird wahrſcheinlich in ſeinen Wünſchen reuſſiren. Der Vater hat alles ſelbſt dem Könige übergeben und empfohlen. Du weißt, daß er 450,000 Thaler erhalten hat, und noch auf 300,000 Anſpruch machte, die ihm nun auch ſo gut wie gewiß ſind. Er bekommt alſo über eine Million, aber die Vergünſtigung fand beim Kongreß ſtatt, jetzt erlangt er bloß ſein Recht. Wäre ich in jener Zeit in meinen jetzigen Verhältniſſen geweſen, ſo wäre ich hoch gegangen! — Jetzt iſt die Zeit nicht mehr dazu, und ich muß mich tröſten.

Dein treueſter Lou.

104.

Pückler an Lucie.

Den 26. November 1821.

Liebe Schnucke,

Ich war ſchon ganz ängſtlich den Sonntag keinen Brief von Dir zu haben, und machte mir allerhand Beſorgniſſe, dachte dabei ſehr zärtlich meiner Schnucke, und fühlte innig, wie ich es doch gar nicht verwinden könnte, Dein ehrliches Geſicht einmal nicht mehr zu ſehen! Wie einſam, wie verlaſſen, ohne Liebe und ohne Leben — aber entfernt muß grognard zuweilen werden, denn in Briefen flötet Schnucke viel zärtlicher als im Beiſammenſein, wo viele rauhe Seiten herausgekehrt werden, und man ſich zuweilen an einer Ecke ſtößt. In Briefen iſt der Schnucke Bild ſtets mild, liebevoll, vernünftig, und dabei von ſo liebenswürdiger Naivetät, daß man behaupten muß, Schnucke n'a pas plus de quinze ans.

Den 30. November 1821.

Geſtern hörte Dein Vater bei Tiſche falſch, und antwortete verkehrt. Zichy, ein Fürſt Hohenzollern, Wittgenſtein und ſelbſt Pappenheim lachten ihn heimlich aus, und winkten ſich zu auf eine recht demuthigende Art für den alten Mann. Nach Tiſch, als wir Kaffee tranken, und er weggegangen war, fing ich davon an, daß er heute ſo ſchlecht höre, und meine Stimme erhebend, ſagte ich recht laut: C'est bien dommage, souvent il en arrivent des qui pro quo, et les sots s'en moquent sans comprendre qu'ils ne le surpassent que d'oreilles. Du hätteſt die freundlichen Geſichter ſehen ſollen, die Alle machten, es war zum Todt lachen! Ich glaube, Du mußt dies billigen, ich thue nun auch von ſelbſt was Du mir früher anriethest, und führe recht oft das Wort bei Tiſche, doch glaube ich der größten Beſcheidenheit ungereizt nie zu nahe zu treten.

105.

Pückler an Lucie.

Glienike, den 8. Dezember 1821.

— Wir amüſiren uns recht gut hier mit Eſſen, Leſen und Abends einer Parthie Whiſt. Papa hat mir endlich die Akten über die Konſtitution mitgetheilt, die ſehr wichtig ſind. Er iſt ſehr gut und vertraulich mit mir, und ich verdiene es auch, da ich ihm ſehr ergeben bin, und gewiß, wenn er mich fragen will, nicht ſo übel rathen werde. Dies klingt arrogant, ich bin aber überzeugt, daß es wahr iſt.

Glienike, den 29. Dezember 1821.

Ich habe glücklicherweiſe bei meiner Rückkunft den Vater viel beſſer gefunden. Zur guten Stunde ſei's geſagt! Wenn er krank iſt, kann man am beſten ſehen, wie unentbehrlich ihm die gute Kimsky iſt, welche in der That nur für den alten engelsguten Papa lebt [1]. Ueberhaupt kann wahrlich in keiner Hütte ein häuslicheres und friedlicheres, harmloſeres Verhältniß ſtattfinden, als in unſeren vier Mauern, die man vielleicht in manchem Geſpräche der großen Welt für den Sitz der Intrigue, des Ehrgeizes, und der ſie begleitenden Unruhe und Sorge hält.

Den 30.

Leider geht es heute wieder mit dem Vater ſchlechter, und Ruſt verbirgt nicht, daß er zwar diesmal noch keine Lebensgefahr befürchtet, daß aber auf eine lange Dauer ſeines Lebens nicht mehr zu rechnen ſei. Er hat nämlich wahrſcheinlich die Bruſtwaſſerſucht, mit der er, wie Ruſt ſagt, eben ſo gut noch drei Jahre leben, aber auch in drei Stunden todt ſein kann. Ein Stickfluß wird wahrſcheinlich ſein Leben enden, wenn es einmal dahin kommt. Dann wird man hier zu ſpät einſehen, was man an ihm verloren hat, den Mann, deſſen unendliche Güte man erſt in ſeiner näheren Umgebung bewundern lernt, und deſſen großen Eigenſchaften Preußen ſeine Wiederherſtellung verdankt. Von allem dem habe ich mich erſt jetzt ſo recht lebhaft überzeugt, nachdem ich in der Ferne auch mich vielen falſchen Urtheilen überlaſſen hatte.

---

[1] **Anmerkung der Herausgeberin.** Später urtheilte Pückler ganz anders über dieſe Frau, und hatte die ſchlechteſte Meinung von ihr.

1822.

106.

Pückler an Lucie.

Den 1. Januar 1822.

Der Himmel iſt mir wahrlich ſehr gnädig geweſen, und ich habe auch die Hände nicht in den Schooß gelegt. Ich habe Dehn und Neumann überwunden, ich habe das Verhältniß mit Deinem Vater neu geſchaffen, ich beinahe allein habe das Entſchädigungsgeſchäft ſo weit gebracht, und durch den mit der Salzdirektion eingeleiteten Verkehr uns zweimal vom unabwendbaren Ruin gerettet. Daß der Himmel und der gute Gott mich beſchützt und durchgeführt haben, erkenne ich gewiß mit demüthigem und innigem Danke, aber mein Bewußtſein ſagt mir auch, daß ich nicht das fünfte Rad am Wagen dabei war. Laſſe mir alſo die Gerechtigkeit widerfahren, daß ich in den Hauptſachen nicht leichtſinnig war, auch die koloſſalen Irrthümer eigentlich nicht von mir herrühren, obgleich es immer meine Schuld bleibt ſie zugelaſſen zu haben.

Auf der anderen Seite iſt es keinem Zweifel unterworfen, daß ich nur benutzt habe, was ſich mir darbot, und die Tochter des Staatskanzlers eigentlich das Cannevas iſt, auf dem ich meine Broderie gearbeitet habe. Du warſt der Stoff, ich gab die Form, und hätte der Stoff keinen Werth gehabt, ſo taugte das ganze Werk nichts. Alſo jedem ſein Theil! Nur muß der Stoff nie dem Bildner Geſetze vorſchreiben wollen, ſondern ſie von ihm annehmen. Dies thue in jeder Hinſicht und es wird Dir wohlgehen. Wo nicht, nicht!

111.

Pückler an Lucie.

Glienike, den 5. Januar 1822.

Liebe Lucie,

Eben erhalte ich Deinen etwas unweiblichen Brief vom 4. Launen, wenn ſolche bei mir vorhanden waren, mit Launen und Empfindlichkeit, ſtatt Sanftmuth zu erwiedern, kann nur Kälte hervorbringen. Der Grund meiner Verſtimmung liegt in der Eröffnung meines Briefes an Helminen, da ich dergleichen gewaltſame Eingriffe in meine Handlungsweiſe ſchwer, und öfter wiederholt, gar nicht dulde; auch unklug finde, da ſie mich nur reizen, ohne irgend etwas Reelles zu nutzen. Doch wollen wir die Sache jetzt fallen laſſen, da ſie mir höchſt unangenehm iſt, und ich ſie nun ſchon vergeſſen habe, doch kann ich mit Wahrheit ſagen, es war nicht nur Helminens willen, es war Deinetwegen, daß ſie mich ärgerte.

Uebrigens wird es unſeren Geſchäften, die zu wichtig ſind, um unter kindiſchen Brouillerien zu leiden, gewiß ſehr nachtheilig ſein, wenn Du wie ein erboſtes Kind das Spielzeug zerbrechen willſt, ſo bald Du auf den Mitſpielenden ärgerlich wirſt. Du willſt mir dienen und mich lieben, und kannſt doch nie ein herbes Wort vertragen!

108.

Pückler an Lucie.

Den 7. Januar 1822.

Wie eine Satyre kam mir beinahe das beiliegende Blatt vor, welches ich zufällig ſpäter las, als den geſtern beantworteten Brief, der ſo vollſtändig und immediat hinterher ſchon am nächſten Tage den ſcherzenden Gegenſatz zu dieſen ſchönen Worten bildete. Liebe Lucie, große Opfer haſt Du nicht Gelegenheit mir zu bringen, und ich würde ſie auch nicht fordern, aber bringe mir kleine, das heißt, ſei ſanft und weiblich, das wünſche ich wohl! Ich bringe auch Opfer, tagtäglich, und mein Leben iſt Entbehrung und Sorge.

109.

Pückler an Lucie.

Den 7. Februar, Abends.

Ich ſpeiſte heute mit Deinem Herrn Vater bei Alopäus. Man muß im Publico glauben, daß ich ſehr gut mit Deinem Vater ſtehe, da man mich zu dieſem Diner, das bloß aus 12 Perſonen beſtand, eingeladen hat. Dein Vater zeigte ſich auch recht gütig gegen mich, und machte mir Vorwürfe, daß ich ihm drei Tage lang untreu geworden wäre.

Gneiſenau, der auch da war, ſagte dem Kanzler etwas Scharfes. Es war nämlich von der Prinzeß Eliſabeth die Rede und ihren Eigenheiten. „Wiſſen Sie," frug Gneiſenau Deinen Vater, „wie Sie von ihr genannt werden?" — „Nun?" — „Sie nennt Sie den nec plus ultra". Dein Herr Vater zog ſich aber gut aus der Affaire, indem er erwiederte: „Ich wünſchte, daß alle Damen ſo von mir ſprächen, und in jeder Hinſicht."

110.

Pückler an Lucie.

Den 16. April 1822.

— Lenné est un pauvre génie auprès de Repton, und hat höchſt einſeitige in England veraltete Ideen. Repton und ſein Vater, von dem ich hierüber einen intereſſanten Brief geleſen habe, ſind der Meinung, daß man bei alten Schlöſſern, die mit Gräben umgeben geweſen ſind, wenn das darin ſtehende Waſſer nicht der Geſundheit ſchädlich iſt, ſtets die Gräben, und auch ſo viel thunlich in regelmäßiger Form, beibehalten muß, weil nichts mehr den Karakter von Vornehmheit und Größe hat, und der Eintritt über eine Brücke ſtets impoſant bleibe. Er wünſcht auch, daß die Brücke die Andeutung einer früheren Zugbrücke behalten möge. —

111.

Pückler an Lucie.

Görlitz, (April).

Gute Lucie,

Ich habe hier ſo viel Geſchäfte, um mich jeden Tag auf die Seſſion vorzubereiten, und Abends der Geſellſchaft einige Genüge zu thun (da ich den Zweck, mich hier beliebt zu machen, auf alle Art, und alſo auch durch die Weiber verfolgen muß), daß ich wieder nur eine kurze Zeit mich mit Dir unterhalten kann. In Muskau, bin ich Deinen Befehlen gemäß, kaum einen Tag geblieben, an welchem der Tod einiger zwanzig alten Linden beſchloſſen und zum Theil vollzogen wurde, wodurch das Ganze für die Zukunft allerdings ſehr gewinnen wird. Herr Repton jammert ſehr über das Daſein des Stalles, welcher ihn ganz an der Anlage des nur für uns beſtimmten hobby housegardens hindert. Noch mehr beklagt er, daß die regelmäßigen Mauern um den Schloß graben nicht mehr exiſtirten, weil dieſer ſeiner Anſicht nach mehr den Effekt von Größe und Pracht habe, als die der Natur mühſam nachgeahmten geſchlängelten Ufer. Er wünſcht dieſe in regelmäßigere parallelere Linien um das Schloß gezogen. Uebrigens verſichert er, daß er ſehr beſchämt ſei, ſo weit herzukommen, um nichts zu thun, da, Kleinigkeiten abgerechnet, er alles über ſeine Erwartung gut, und zum Theil beſſer angegeben fände, als er es ſelbſt machen würde. Der pleasureground iſt mit wenig Abänderung geblieben, nur wünſcht er einen ſtärkeren, mehr ſichtbaren Zaun, um die Gränze recht deutlich anzuzeigen, damit es nicht ausſehe, als ob die Schafe mit Blumen gefüttert würden.

Nach Görlitz habe ich niemand als Lubiſch, der als Kampagnekoch vortrefflich iſt, und meinen Kammerdiener mitgenommen, und mich recht leidlich eingerichtet. Meine Rede an die Stände, welche beinah zwei Stunden dauerte, und, ich darf es wohl ſagen, weil es wahr iſt, manches Zeichen des Beifalls erhielt, hat mich ſchnell hier eingeführt, und mit den Ständen vertraut gemacht. Du weißt, daß ich als erſter Standesherr in der Verſammlung präſidire, und wenn ein neuer Stand gewählt wird, er mir den Handſchlag zuerſt geben muß. Dieſe Ceremonie fand auch diesmal ſtatt, obgleich die neuen Aufnahmen immer ſeltener werden, da man die Ahnenprobe von 16 Ahnen dazu machen muß. Der gute Papa (den ich hundertmal küſſe, und mich ſeiner Gnade empfehle) wird über dieſe 16 Ahnen lachen. Es hat aber wegen vieler durch den Adel hier fundirter Stifter und Stipendien, in die man bis jetzt noch nicht Juden und Pferdehändler aufnehmen will, ſeinen guten Grund, und da früher in der Lauſitz der Adel allein alle erſten Stellen der Landesregierung beſetzt, ſo ſind ohngeachtet der 16 Ahnen doch Viele darunter, die zu etwas Beſſerem als zu Kammerjunkern und Forſtjunkern taugen. Ich habe hier einige Reden gehört, von denen ich wohl begierig wäre zu wiſſen, ob unter den zuſammengewürſelten Beamten zu Liegnitz, die uns jetzt regieren, ein Einziger ſich ſo auszudrücken, und mit dieſem *angebornen* Anſtand zu ſprechen weiß. Wie ſie handeln, davon ſchweigt man beſſer

Uebrigens habe ich hier die beſte Gelegenheit dem guten Beiſpiel zu folgen, welches der Vater uns auf der Reiſe gegeben hat, da ich täglich um 6 Uhr aufſtehen muß, weil die Geſchäfte um 8 Uhr beginnen. Abends erhole ich mich deſto angenehmer in der Geſellſchaft dreier hübſcher und ſehr gebildeter Damen, der Frau von Schindel, Frau von Boſe und Frau von Gersdorff von Meffersdorf. Wir ſpielen, leſen, ſchwatzen u. ſ. w. Was unter dem u. ſ. w. alles verſtanden iſt, wollen wir dahingeſtellt ſein laſſen, um Deine Eiferſucht nicht zu erregen. Es iſt aber in der That etwas bedenklich. —

Morgen gebe ich den Ständen ein Diner, und übermorgen hat mich Herr von Schindel zu einem Ball auf ſeinem Gute eingeladen, das nur eine Stunde von Görlitz liegt. Dann wird der Landtag Dienſtag oder Mittwoch wohl geſchloſſen werden, und ich über Muskau in Deine Arme eilen, um mich in Genuſſe der Rückkunft in das Haus des liebſten, beſten und angebeteteſten Vaters zu freuen, und mit Euch bene facere et gaudere. Dem luſtigen und aimablen Fritzchen entbiete ich meinen Gruß. Herrn von Kimsky bitte ich mit meiner Empfehlung zu ſagen, daß hier ein Orgelſpieler iſt, der alles übertrifft, was man ſich vorſtellen kann, da man in ſeinem Spiel ein ganzes Orcheſter, und auch die Violinen zu hören glaubt

Lou küßt ſeine Schnucke zärtlich.

112.

Pückler an Lucie.

Muskau (1822).

Liebe Schnucke,

Dein letzter Brief von einer halben Seite hat mich ſehr geſchmerzt. Iſt es möglich, daß Du das Uebergehen eines Poſttages als einen Verluſt meiner Liebe anſehen kannſt, und iſt es billig mich ſo einzuzwängen, daß ich ſelbſt bei den wichtigſten Geſchäften nicht die Freiheit behalten ſoll, meine Briefe nach meiner Bequemlichkeit einzurichten. Gewiß biſt und bleibſt Du meine liebſte und zärtlichſte Freundin auf der Welt, mein Vertrauen zu Dir gränzenlos, und meine Liebe die innigſte. Quäle mich aber nicht nutzlos in einer Zeit, wo alles mich plagt, und unſere Lage durch das Ausbleiben aller Einnahmen recht drückend wird. Mühle verlangt zu dieſem Oſtertermin noch 8000 Thaler. Ich bitte Dich inſtändigſt die bewußten Gegenſtände ſogleich wieder an Beneke zurückzuſchicken, und zwar in meinem Namen, denn ich muß ihn um einen Vorſchuß bitten, wenn ich zurückkomme, oder vielmehr heute noch darum ſchreiben.

Ich verſichere Dir, daß es ohne unſinnig zu handeln mir nicht möglich iſt, vor dem 15. in Berlin zu ſein. Ich hoffe aber, daß Du ſo viel Liebe für mich und für unſer beiderſeitiges Beſtes haben wirſt, um ſo lange noch auszuhalten, und die kindiſche Sehnſucht nach Muskau wie ein vernünftiges Weſen zu zügeln. Bedenke doch, daß ich ſeit Jahr und Tag eigentlich gar keinen Genuß mehr habe, und alles thue, was ich nicht mag, aus Vernunft und Hinſicht auf die Zukunft. Soll ich dabei noch von Dir geplagt werden, ſo möchte ich mein Leben ganz verwünſchen. In Deiner Bereitwilligkeit, Sanftmuth und Klugheit hingegen ruht mein größtes Glück, und ich bitte Dich inſtändig mir es zu bewahren.

Mit der Ständiſchen Geſchichte habe ich mir eine wahre Ruthe aufgebunden, und die Agitationen, welche bei meinem in dieſer Hinſicht zu zarten Gemüth mit allem öffentlichen Auftreten verbunden ſind, untergraben meine Geſundheit. Ich war in und nach dem Aufenthalt in Görlitz ſo elend und abgeſpannt, als nach einer ernſten Krankheit.

Hier habe ich mich etwas erholt, obgleich der Anblick Muskau's keinen angenehmen Anblick darbietet. Das Wetter iſt fortwährend abſcheulich. Heute iſt alles mit Schnee bedeckt, und einige fünfzig große Bäume, die überall umherliegen, geben mit dem im Demolirtwerden ſich befindenden Stall mehr als je die Idee des Chaos. Dieſen Sommer iſt es rein unmöglich hier Leute zu ſehen, wenn wir nicht die Reputation Muskau's ganz verderben wollen. Auch wird unſere Kaſſe es nicht erlauben, die die höchſte Sparſamkeit fordert.

Repton's Anweſenheit hat meine Kenntniß und Anſichten nur auf die erſte Stufe gebracht, und ich nehme keineswegs alles von ihm blindlings an, ſondern wir arbeiten gemeinſchaftlich, und manche Idee kommt von mir her, in mancher habe ich ihn auf meine Seite gebracht. Auch wird im Ganzen nicht eben viel geändert, und die größte und nothwendigſte Aenderung, nämlich die um das Schloß, ſoll bis zuletzt aufgeſchoben werden, damit erſt das Neue vollendet wird, ehe man das alte zwar Fehlerhafte, aber doch Fertige, einreißt.

Ich denke wo möglich den 13. oder 14. in Berlin einzutreffen; da Repton durchaus mit niemand ſich hier verſtändlich machen kann, ſo würde, wie mich die Erfahrung jetzt ſattſam belehrt hat, die größte Konfuſion entſtehen, wenn ich zu früh wegginge, und nicht nur meine 250 Louisd'or weggeworfen ſein, ſondern ein Schaden daraus entſtehen, der uns vielleicht für unſere ganze Lebenszeit Kummer machte. Muskau iſt und bleibt mein Beruf und meine Luſt, alles Uebrige iſt vorübergehend. Traue mir zu, daß ich die

Umſtände hier beurtheilen kann, daß ich nicht wie ein Kind bloß der Laune des Augenblickes folge, ſondern alles mit Kämpf reiflich erwäge, den ich in allem ganz zu meinem Vertrauten gemacht habe, weil er ſicher iſt, es verdient, und mir in allen Verhältniſſen nützlich werden kann.

Wir werden gewiß noch glückliche Tage verleben, und Ruhe ſinden; nur noch einige Jahre verlangen Arbeit und werden ſorgenvoll ſein. Ueberlaß aber mir nur wie bisher das Steuer, und geſtehe unpartheiiſch: ich habe das Schiff nicht ſchlecht geführt, obgleich manchmal leichtſinnig mich dieſer und jener Klippe im Uebermuthe genähert.

Die eigentliche Steuerſache iſt nun ſo gut wie geendet, und keine Gefahr mehr dabei, weder in Berlin noch Görlitz. Die Entſchädigung wird auch kommen, und dann ſind wir geborgen. Laß mich machen, dränge und verwirre mich aber nicht über Kleinigkeiten, die Du von den wichtigen Momenten nicht immer großartig zu unterſcheiden weißt.

Ich liebe Dich von ganzer Seele, und weiß, daß Du das einzige Weſen biſt, welches mich auch wahrhaft liebt, und dem ich am meiſten auf der Welt und mit unbedingtem Vertrauen ergeben bin. Erkenne dies, und beleidige mich nie wieder durch einen ähnlichen Brief wie Dein letzter war.

113.

Pückler an Lucie.

Den 9.

Ich bin zu gut, um mit meiner Alten zu lange zu boudiren, und will Dir daher, ſo wenig Du es auch verdienſt, zum Zeichen des Friedens dieſes Päckchen weiß und ſchwarzer Haare ſenden, denen der Eigenthümer ſelbſt in einigen Tagen folgen wird, wenn es thunlich iſt, denn ich möchte doch ſehr gern in Muskau alles arrangiren helfen, ehe wir die neue Einrichtung feſtſtellen. Es iſt alſo ſehr möglich, daß ich zum 14., 15., 16., 17., 18., 19., 20., oder um dieſe Zeit herum in Muskau eintreſſe. Den ſchönen Kakadou bringe ich dann mit, bin während meines Aufenthaltes Dein Gaſt, und kehre mit Dir, aber in zwei Wagen, wie Du es wünſcheſt, nach Berlin zurück.

Ich küſſe Dich von Herzen in Gedanken, und wünſche ſehnlichſt es bald in natura thun zu können.

Gute Schnucke, io t'amo.

Das böſe Kind.

114.

Pückler an Lucie.

Berlin, den 21., Abends.

Eben ſind wir hier angekommen, wo ich einen ſehr feurigen und freundſchaftlichen Brief der Kimsky vorfand, den ich Dir ſpäter mittheilen will, wenn ich ihn beantwortet habe.

Ich komme auf ein paar Tage nach Muskau, ſobald die Kimsky hier iſt, welches ich in der That ſehnlichſt wünſche. Deinen Herrn Bruder habe ich heute bei Tiſch in Gegenwart Flemming's derb gekappt, da er ſich anmaßen wollte mich zu belehren. Er erblaßte und ſchwieg, und war nach Tiſch die Urbanität ſelbſt. Er geht morgen. Der Vater fährt fort für mich ſehr gut zu ſein, und ich fange wirklich an, die Gefühle eines Sohnes für ihn zu haben. Ich liebe ſo gern und leicht die mich lieben, aber dies muß vorangehen. So iſt einmal mein häßlicher Karakter; Schnucke werde ich alſo wohl aus dieſem Grunde immer am liebſten haben.

Auf Muskau und Schnucke freut ſich gar ſehr

Lou.

115.

Pückler an Lucie.

Um 1 Uhr, Nachts.

Nur Deinetwegen und um Dich zu beruhigen (denn es iſt das erſtemal, ſeitdem ich Muskau beſitze, daß ich ſelbſt nach einem Feuer ritt), machte ich mich heute in der glühenden Hitze auf den beſchwerlichen Weg. Endlich auf dem Jagdhauſe wieder angekommen, ſchrieb ich Dir ſorgſam ſogleich mit einem Boten, und bemerkte, daß ich in einer Stunde dem Ueberbringer folgen würde. Du haſt alſo ohnmöglich, wie Du behaupteſt, glauben können, ich würde erſt ſpät Abends eintreffen. Nun geſtehe ich, daß ich mich nach des Tages Laſt und Hitze ſehr darauf freute, das fröhliche Mittagmahl in Eurer Geſellſchaft zu genießen. Der Tagelöhner, wenn er über die Zeit in ſeinem Berufe ausbleibt, weiß, daß ſeine Familie mit der ärmlichen, aber durch Liebe und Frohſinn gewürzten Mahlzeit, ſeiner harrt, und trägt in der Hoffnung auf dieſe heitere Stunde gern doppelte Mühe. Warum wollteſt Du mir ein ähnliches Gefühl verdenken? Ich fand es bei meiner Nachhauſekunft anders, als ich es erwartet hatte, und als ich es äußerte, noch obendrein ein mißbilligendes Benehmen. Dankbar nahm ich es auf, daß man mich bei Tiſch allein ließ; als man mich aber von Seiten der Diener fragte, ob ich im Saale oder im rothen Zimmer Kaffee trinken wollte, hoffte ich die Damen dort zu finden, und wählte daher das letztere. Meine Erwartung wurde wieder getäuſcht und mir deutlich verſinnlicht, daß Ihr ſehr wohl meiner entbehren könnt. Vielleicht bin ich eben ſo ſtark, vielleicht auch nicht, doch bleibt vielleicht der Verſuch gefährlich! Es prüfe daher Jeder wohl, wie weit das Herz ihm zu gehen erlaubt. —

Um jedem zu dieſer Prüfung Zeit zu laſſen, werde ich vielleicht morgen früh auf das Jagdhaus gehen. Treibſt Du es weiter, noch weiter, und wer weiß wie weiter!

Dein Dich immer liebender
Hermann.

116.

Pückler an Lucie.

Liebe Herzens-Schnucke,

Leider kam ich zu ſpät hier an, nämlich um 4 Uhr Nachmittag, um Dir noch mit der heutigen Poſt meinen Brief zuzuſchicken. Nimm nun den verſpäteten, aber nicht weniger innigen Dank Deines Lou für die liebe Zeit an, die er als der Gaſt ſeiner treuen ihm über alles geliebten und theuren Schnucke ſo angenehm verbracht hat, eine Zeit, die zu den ungetrübteſten und ſüßeſten Erinnerungen ſeines Lebens gehören würde, wenn Helmina gar nicht in Muskau geweſen, und ihre und des reuigen Lou Schuld die heitern Tage nicht getrübt, und den Stachel der Reue im Herzen zurückgelaſſen hätten! Deine Liebe und Güte, mein ſüßes Schnückchen, iſt ſich gleich bei allem geblieben, und dankbar erkennt es mein Herz, wie manche Rauheit Du noch außerdem von Deinem Kind mit gewohnter Güte und mit ungewohnterer Geduld diesmal wieder getragen haſt. Als ich Dich traurig verließ, blies der Wind gar kalt und häßlich über die Stoppel, und vermehrte meine melancholiſche Stimmung. Endlich kam mir die Müdigkeit zu Hülfe, ich borgte mir in Forſta eine Bettdecke, und arrangirte mir auf der Pritſche der Wurſt zuſammengekrümmt liegend ein recht leidliches Lager. Unbegreiflich iſt es mir beinahe, wie ich einige Stunden feſt darauf geſchlafen habe, ohne ſo freiliegend herunterzufallen. Der Inſtinkt muß mich auch im Schlafe gehalten haben.

Hier fand ich alles beim Alten. Für uns ſehr gut, die Kimsky herzlich, und wie ich überzeugt bin, aufrichtig. Den 5. reiſen wir ab nach dem Blocksberg, und kommen, wie geſagt wird, in drei Wochen wieder. Ich werde Deine Chaiſe auf die Reiſe mitnehmen, und habe den neuen engliſchen Wagen heute ſchriftlich beſtellt. Papa und die Kimsky empfehlen ſich

Dir hundertmal. Bei unſerer Rückkunft mußt Du zu uns kommen, damit wir diesmal in Muskau keine neuen Ausgaben haben. Vom Kongreß höre ich noch nichts. Auf jeden Fall ſcheint es, daß Papa vorher wieder hieher zurückkommt.

Ein Paket Haare ſchenke ich Dir auch! La mauvaise tête et le coeur de Lou sont à vous.

Dein treueſtes Lind.

117.

Pückler an Lucie.

Den 10. Mai.

Liebe Herzensſchnucke,

Heute war unſere Präſentation beim Kronprinzen ohne Feierlichkeit, die diesmal gar nicht ſtattfindet. Es ging alles ſehr gut und anſtändig ab. Papa iſt ganz allein in Glienike, die arme Kimsky krank im Bett, und ich ziemlich fidel, wenn ich nicht ſo vielerlei zu thun hätte, was mich ennuyirt.

Den 11.

Wir haben dieſen Morgen unſere Sitzungen beim Miniſter Voß begonnen, und ich erwiederte ſeine Anrede kurz, und wie ich glaube, bündig. Du haſt Dich alſo keineswegs über meine Redeſucht zu beklagen, und ich werde dafür ſorgen, um Dir zu gefallen, daß man eher das zu wenige als das zu viele bemerkt. Mit Graf Schulenburg habe ich in dem Komité einen Streit gehabt, in welchem ich Sieger geblieben bin, und das Gleichgewicht unter den Deputirten wieder errungen habe, welches mir Schulenburg in meiner Abweſenheit ganz entriſſen hatte. Ich bin durchgedrungen, daß die von ihm gemachte Vorſtellung der Stände an den König, die ſchon unterſchrieben war, zurückgenommen worden iſt, da ich auf das Unpaſſende derſelben und auf das Unrichtige ihres Inhalts aufmerkſam gemacht hatte. Schulenburg ronge son frein, muß aber äußerlich bonne mine à mauvais jeu machen. Mit dem Fürſten Pleß habe ich mich verbunden, um ihn von ſchleſiſcher Seite die Sache der Standesherren betreiben zu machen.

Den 12.

Papa ließ mich heute nach Glienike zu Tiſch kommen, war ſehr herzlich und freundlich, und unſere Unterhaltung auf dem Rückwege hieher ſehr lebhaft und intereſſant. Bei der Gelegenheit erfuhr ich aber, daß diesmal wenig Hoffnung zu einem diplomatiſchen Poſten für mich iſt.

118.

Pückler an Lucie.

Den 16.

Liebe Schnucke,

Ich habe mich nicht entſchließen können als Attaché von Bernſtorff von unten auf den Dienſt anzufangen. Viele Gründe, die ich Deinem Vater auseinandergeſetzt habe, beſtimmten mich dagegen. Ich wünſchte anſtatt deſſen mit Deinem Vater auf den Kongreß zu gehen, und bei ihm angeſtellt zu werden. Dies hat er aber, obgleich ich es ihm dringend an's Herz gelegt, beſtimmt abgelehnt. Auch die Kimsky bleibt zurück. Ruſt, ihr bitterſter Feind, geht mit, und wird, wie ich weiß, ſeine Frau in vierzehn Tagen nachkommen laſſen. Wie die Intriguen enden werden, muß der Erfolg zeigen. Je tire mon épingle du jeu, weil ich nichts mehr thun kann. Es geſchieht aber, wie Du aus des Vaters Brief ſiehſt, de bonne grâce, und ich kann beim Himmel ſchwören, der Erfolg hätte mir weniger Vergnügen gemacht als die Erlöſung, denn ich bin der ganzen Sache innerlich ſo ſatt, daß ich Gott danke, mit guter Manier heraus zu ſein, ohne mich brouillirt zu haben, noch irgend Etwas verſäumt, um meinen Vortheil wahrzunehmen. Unter den unzuverläſſigſten Umſtänden habe ich gethan, was möglich war, mehr erlangt, als irgend Jemand glaubte, und mir den Neid der Leute, der mich jetzt verfolgt, wenigſtens nicht umſonſt zugezogen.

Ich habe die größte Hoffnung noch zwei ſehr gute Geſchäfte für unſere ökonomiſchen Verhältniſſe zu Stande zu bringen, und erlange ich außerdem noch binnen Jahr und Tag den diplomatiſchen Poſten, was nicht unwahrſcheinlich iſt, ſo bin ich zufrieden.

Daß ich durch Repton Schuld an der Hardenberger Anlage ſei, die Deines Vaters Juwelen verzehren, darfſt Du mir nicht vorwerfen, da ich den Brief noch habe, worin Du verlangſt, daß ich ihn nach Hardenberg bringen ſoll. Tröſte Dich darüber — denn Du hätteſt ſie doch nicht bekommen, und anders wie auf dem Wege des Prozeſſes erwartet Dich gewiß keine Erbſchaft von Deinem Vater. Hardenberg wird übrigens nun, ganz nach meinen Plänen angegeben, und von Bernal ganz vorzüglich ausgeführt (Rehder iſt in der techniſchen Ausführung nicht mit ihm zu vergleichen,) ſo ſchön, daß Du erſtaunen wirſt, wenn Du es wiederſiehſt. In mancher Hinſicht wird es ſchöner wie Muskau.

Den 18. reiſe ich von hier ab. Den 19. bleibe ich in Frankfurt. Den 20. komme ich nach Muskau, wo ich Dich anzutreffen hoffe. Denſelben Tag reiſt Dein Vater nach Wien. Auch Putbus kommt um dieſe Zeit nach Muskau. Gieb uns einige hübſche Jagden, und ſei heiter, ſanft und folgſam wie das Ideal einer Ehefrau.

Wenn Du willſt, können wir ſie Mitte Oktober beſuchen, von da zu meinem Bruder gehen, und dann den Winter in Stockholm zubringen. Nous avons le temps et je trouverai l'argent.

Sollte Adelheid jetzt gerade niederkommen, ſo bleibe in Carolath, und komme ſpäter, denn wir haben ja nun die Ausſicht uns lange zu ſehen. Sei nur, wenn es möglich iſt, recht ſanft und freundlich, ich werde mich auch bemühen, einen liebenswürdigen Lou vorzuſtellen. Adieu, adieu, mündlich wollen wir uns ausſchwatzen.

Dein treuer Lou.

119.
Pückler an Lucie.

Den 17.

Liebe Lucie,

Da die Poſt erſt heute abgeht, ſo ſchreibe ich Dir noch einige Zeilen, und lege den geſtern vergeſſenen Brief Deines Vaters bei. Ohngeachtet er mich nicht mitnimmt, iſt er ſehr gütig, und hat unter anderen die Attention gehabt, mir zu ſagen, daß, wenn ich nach Berlin kommen ſollte, er zwei Hengſte zu meiner Dispoſition hier laſſen würde.

Wie ſehr mir das Herz im Leibe ſpringt, endlich aus dieſer Galere wenigſtens auf eine geraume Zeit herauszukommen, kann ich Dir kaum beſchreiben! und um ſo mehr, da ich meine Schuldigkeit nur malgré moi darin zu verweilen, bis auf den letzten Augenblick treulich erfüllt habe, mir alſo keinen Vorwurf zu machen habe.

Daß ich Dich nun nicht in Muskau finde, und noch länger im Celibat verweilen muß, iſt höchſt fatal, aber hoffentlich das letzte Opfer dieſer Art, welches wir der Vernunft bringen müſſen.

Ich küſſe Dich tauſendmal und bleibe

der unwandelbare Lou.

Eben kommt eine neue Nachricht. Goltz in Paris liegt auf dem Tode an einer unheilbaren Krankheit, dem Zungenkrebs. Es wäre möglich, daß wir Paris erlangen könnten. Wähle zwiſchen Paris und Dreſden, und ſchreibe mir ſchnell, worauf ich hinarbeiten ſoll?

120

Pückler an Lucie.

Den 21. Mai 1827.

Mein gutes, liebes Herz.

Verzeih, daß ich Deiner Meinung nicht gefolgt und bei unſerer letzten Audienz eine lange Rede gehalten habe. Der Erfolg war über meine Erwartung. Schuckmann, Ancillon, alles drängte ſich an mich, und der Kronprinz zeichnete mich wahrhaft aus, während und nach dem Diner. Daß ich meine Beſcheidenheit nach dem Succeß verdoppelte, wirſt Du meinem Verſtande zutrauen, ſo wie Du es meiner Eitelkeit zu Gute halten mußt, daß ich mich darüber freue. Voß iſt übrigens ein ſehr liebenswürdiger Mann, der mit großer Würde und aisance repräſentirt, und ein *Freund, kein Feind* des Adels iſt. Ich kann es nicht anders mit gutem Gewiſſen ſagen, ich ſchätze ihn hoch, und liebe ſeine Formen ſo wie die Amenität ſeines Betragens, in der er dem Kanzler keineswegs nachſteht. Im Vertrauen geſagt, ſteht es für den Letzteren hier ſehr kritiſch, und die Sachen haben ſich ſo ſonderbar geſtellt, daß in dieſem Augenblicke ich mehr davon weiß *wie er ſelbſt*. Gott weiß, wie alles enden wird, ich folge meiner Anſicht und meinem Gewiſſen; äußere Du von dem Geſagten gegen niemand etwas, aber ſei nicht verwundert, wenn bald eine Kataſtrophe eintritt. Antworte mir auch nur ganz allgemein auf dieſen Punkt, darum bitte ich inſtändig.

Nun zu den Anlagen: Schinkel lobt die Zeichnungen Repton's ſehr, findet das Schloß allerliebſt, und beſſer wie ſeine Zeichnung. Cela fait honneur à tous les deux. Nur die Zierrathen über die Fenſter glaubt er theilweiſe zum Vortheil des Ganzen erſparen zu können. Die übrigen Zeichnungen und Pläne findet er alle vortrefflich. Voilà une autorité de plus pour mon pauvre sourd et muet. Der Kronprinz hat mir auch eine Menge Aufträge für ihn gegeben, ich beſorge nur, daß er für deren Ausführung nicht viel Baares erhalten wird.

Als Autor, der ſich geltend zu machen wünſcht, ſchicke ich Dir meine drei Reden, wovon die erſten zwei mit Unterbrechung nur discurſive, die letztere aber in optima forma gehalten worden. Ich habe wenigſtens das Verdienſt, ſie ganz allein gemacht und gut auswendig gelernt zu haben, und danke Gott, daß alles vorbei iſt. Wie ſehne ich mich nach meiner einzigen Freundin und meinem ehrlichen Muskau, wo allein Häuslichkeit und Frieden für mich zu finden iſt. Räume nur fleißig auf. Bald komme ich nach, Mühe und Arbeit mit Dir zu genießen und will's Gott! mich der Erfolge zu freuen. Noch kann ich nicht ſagen, daß i was davon hätt'.

Schnückchen, in Eile.

Dein Lind.

Pärchen Minchen küſſe ich herzlich.

121.

Pückler an Lucie.

Eben erhalte ich Deinen melancholiſchen Brief, arme Schnucke. Beruhige Dich über Helmine; ſie iſt gewiß nicht krank. Mache nur, daß Du nach Dresden kommſt. Das zerſtreut ſie gewiß, und dieſe kleine Hülfe ſind wir ihr ſchuldig. Folge mir. Anfang September bin ich beſtimmt wieder in Muskau. Was nachher wird, weiß ich nicht.

Ganz der Deine.

122.

Pückler an Lucie.

Beſte Frau Gemahlin,

Ich ſchicke Ihnen hiebei 100 Friedrichsd'or zu einer Reiſe nach Befehl.

Inſtändig bitte ich Dich aber auch, gute Schnucke, die Reiſe wirklich Helminens wegen zu machen, der eine Zerſtreuung jetzt vielleicht das Leben rettet. Am Beſten wäre es, Du gingeſt nach Dresden, und brauchteſt dort die Karlsbader Kur. Vierzehn Tage Theater, und vielleicht einige Kourmacher, ſtellen Helminchen gewiß wieder her. Du brauchſt alſo die Kur, ſie die Kour.

Du wirſt mich ſehr verbinden, wenn Du an Stägemann ſchreibſt: ich habe Dir erzählt, wie freundſchaftlich er ſich unſerer Sache angenommen, wie viel wir ihm zu verdanken hätten, und wie ſehr Du Dich daher auch ihm verpflichtet fühlteſt. Schicke ihm zugleich Ananas und Wildprett.

Dein treuer Lou.

123.

Pückler an Lucie.

Den 26. Mai 1822.

Liebe Schnucke,

Geſtern war die Vermählung der ſchönen Prinzeſſin Alexandrine. Die alten Excellenzen mußten bei Hof den Fackeltanz aufführen, welches ſehr ſpaßhaft ausſah. Ich befand mich wohl genug, um die ganze Geſchichte mitmachen zu können, ennuyirte mich aber ſterblich dabei.

124.

Pückler an Lucie.

Frühjahr.

Beste Schnucke,

Seit heute bin ich in Neu-Hardenberg, wo mich Dein guter, lieber Vater, den ich, wie Du weißt, noch in Glienicke vermuthete, so gütig und herzlich wie seinen eigenen Sohn empfangen hat. Er ist wohl und heiter, und hat sich unserer Wünsche so emsig angenommen, daß Klüber bereits auf seiner Abreise ist, die nur noch durch ein fehlendes Aktenstück verzögert wurde.

125.

Pückler an Lucie.

Neu-Hardenberg, den 31. Mai 1822.

Meine Herzensschnucke,

Gottlob bin ich nun wieder wohl, wenngleich sehr melancholisch. Die verschiedenen Ursachen einmal mündlich, wenn ich wieder in meinem freundlichen Muskau sein werde. Eine neue Unannehmlichkeit ist die, daß von Petersburg uns die kompletteste abschlägige Antwort wegen meines Wladimirordens und Abschieds als Obersten gekommen ist. Nur der Abschied tout court, sonst nichts ist bewilligt worden. Die Sache ist in der That höchst auffallend, und muß in einer Persönlichkeit ihren Grund haben, welche zu ergründen ich durch Scholer versuchen will.

Gestern machte ich einen einsamen Ritt von mehreren Stunden querfeld- und waldein, wo ich recht viel an Dich, mein Schnuckchen, dachte, und wie ganz glücklich und uns selbst genügend wir leben würden, si Schnucke avait quinze ans, und mit mir herumreiten und alles mitmachen könnte, was Laune und Phantasie mir grade im Augenblick eingeben. Ich fühlte deutlich, daß Dein Herz und Dein Verstand grade so ſind, wie ich ſie brauche für meine Individualität, um ganz glücklich dadurch zu werden; wäre nun wie ehemals jugendliche Schönheit noch damit vereinigt für meinen ſinnlich künſtleriſchen Sinn, ſo fehlte nichts mehr, und die Vollkommenheit wäre da, die zu erreichen dem Menſchen nicht beſchieden iſt!"

Nachdem ich lange im Walde umhergeirrt war, kam ich plötzlich in eine Gegend, die mir in unſerem Sandlande ein Traum erſchien. Denke Dir einen prachtvollen See von ſmaragdgrüner Farbe, rund umher von dicht und üppig bewachſenen Bergen eingeſchloſſen. Viele ſaubere Wege führten durch den Wald, der an Friſche und Dichtigkeit der Vegetation nichts zu wünſchen übrig ließ. Mehrere Bergwäſſer ſchäumten über hohe Steinblöcke von den Anhöhen herab, oder rieſelten in kleinen Bächen durch ſteinerne Rinnen über den Weg, und uralte Buchen, welche die Sonne vergoldete, aber nicht durchdringen konnte, verbreiteten ein magiſches Dunkel über den romantiſch reizenden Ort. Mit einemmal vernahm ich Muſik, und nicht lange, ſo brachte mich der eingeſchlagene Weg, der an einer gewiß 200 Fuß tiefen jähen Schlucht hinführte, auf einen freien Platz, wo unter einer ungeheuren Rieſenbuche einige Wagen ſtanden, und eine zahlreiche Geſellſchaft an drei Tiſchen unter Muſik und großem Jubel ihr Mittagsmahl verzehrten, während die Dienſtboten dies und jenes aus den Wagen noch zuholten, und mehrere Kinder im Graſe ſpielten. Ein höchſt liebliches Bild in Waldesnacht und Einſamkeit.

Die Geſellſchaft ſchien verwundert über den Fremden, der, wahrſcheinlich auf verbotenen Fußſteigen auf ſeinem rabenſchwarzen Roß ihren Tiſchen zugeritten kam. Ich grüßte freundlich, und von der wahrhaft romantiſchen Szene ergriffen, frug ich, ob ein ungebetener fremder Gaſt wohl an ihrem Mahle und ihrer Fröhlichkeit theilnehmen dürfe. Ein Herr von einnehmendem Aeußeren ſtand ſogleich auf, rief jemand herbei, um mein Pferd zu halten, und bat mich ſehr herzlich, im Namen der Geſellſchaft, Platz zu nehmen. Ich erfuhr, daß der Graf und Beſitzer dieſes Elyſiums (ſo heißt der Wald) hier geſpeiſt, und eben fortgefahren ſei. Nun habe die anweſende Geſellſchaft erſt vom Lokal Beſitz nehmen können, die aus den zwei Paſtoren des nahe liegenden Städtchens und einigen anderen Honoratioren beſtehe. Als ich nach einigen zu mir genommenen Erfriſchungen den Wunſch äußerte, dieſe ſchöne Gegend etwas näher in Augenſchein zu nehmen, erbot ſich herzlich der eine Prediger, ein junger, freundlicher Mann, mich in ihren Bergen herumzuführen, an denen er, wie ich bald bemerkte, eben ſo herzlich hing, als an ſeiner ganzen häuslichen Exiſtenz, und dem genügſamen Looſe, das ihm der Himmel hier beſchert hatte. Sein Töchterchen, ein niedliches Kind von fünf Jahren, wanderte, ohngeachtet des beſchwerlichen Weges, an einem kleinen Stäbchen geſtützt, rüſtig mit uns.

Wir verweilten wohl eine Stunde lang bei dem angenehmſten Spaziergang, den man ſich nur denken kann, immer von der üppigſten Vegetation inländiſcher und ausländiſcher Hölzer umgeben, oft durch die ſchönſten Ausſichten überraſcht, oft auch in wahrhaft heiliges Dunkel uralter Bäume gehüllt. Ein Theil des Weges, der eine Viertelſtunde weit durch nichts als hundert Arten von Roſen führte, die ſchon großentheils blühten, war unendlich lieblich, zuweilen mit kleinen Waſſerfällen abwechſelnd, die, durch Roſen ſich emſig drängend, einem klaren Spiegel zuhüpften, der im Grunde auf blumigter Matte ausgebreitet lag, und ein Bild harmloſen Friedens, das unſerige klar und rein zurückſtrahlte.

Die Zeit war mir ſo ſchnell, ſo feenhaft vergangen, daß ich endlich nach der Uhr ſehend, mit Schrecken gewahr wurde, daß es ſchon halb vier, und ich zwei ſtarke Meilen von Neu-Hardenberg entfernt ſei. Schnell mußte ich mich auf meinen herbeigerufenen Rappen ſchwingen, und mit ſchwerem Herzen der unſchuldsvollen ländlichen Welt Valet ſagend, ſlog ich davon, und war bald, allem Zauber entnommen, wieder auf regelrechter, ſandiger Heerſtraße, dem öden troſtloſen Aufenthalt mit gezwungener Schnelle zueilend, wie das Schiff nahe der Scilla mit doppelter Eile dem Abgrunde zueilt, der es auf immer begraben ſoll.

Noch heute ſcheint mir der vergangene Tag ein Traum, noch ſehne ich mich nach dem räthſelhaften Ort, den der Mark ſandige Wüſten vor ungeweihten Augen ſorgſam zu verbergen ſcheinen. Wo war ich? Rathe!

Nachträglich muß ich noch erzählen, daß, ehe ich nach Elyſium kam, ich in eine ſeltſam wilde Gegend gerieth, wo wohl eine halbe Stunde weit, ein ſehr ſchmaler und vom Waſſer zuweilen zerriſſener Fußſteig an einem reißenden Bach durch dickes Geſtrüpp und himmelhohe Bäume hinführte.

Bei einer Stelle ſank das Erdreich unter mir, und ich glitſchte mit dem Pferde wohl 10 Fuß tief in den Bach hinab, ohne jedoch zu fallen. Das Pferd blieb auf den Beinen, war aber nebſt dem Reiter drob erſchrocken.

Als ich ſpäter meinem geiſtlichen Begleiter dies erzählte, und mich nach der Gegend erkundigte, erfuhr ich, daß jener Ort wohl noch nicht zu Pferde paſſirt worden ſei, und die Hölle heiße. Alles kam mir in der aufgeregten Stimmung ſo ſeltſam, ſo allegoriſch vor, und ich dachte bei mir: nachdem Du in der Hölle, von ſchauerlich geformten Bäumen umgeben, beim unheimlichen Rauſchen des wilden Baches den Sturz in die Tiefe gemacht, und leicht verunglückt warſt, führt Dich jetzt ein Geiſtlicher durch Roſen im Elyſium dem geheimnißvollen grünen See zu — was deutet dies? Erkläre.

Dein Lou.

126.

Pückler an Lucie.

Berlin, den 5. Juni

Es war nur ein Scherz, liebe Seele, daß ich Dir meine erlebten Fata durch die Frage am Ende als Allegorie darzuſtellen ſchien. Es iſt alles die lauterſte Wahrheit, und die ſchöne Gegend, wie ich ſie beſchrieben, wirklich da, und zwar bei der Stadt Buckow, in der ſogenannten märkiſchen Schweiz, zwei ſtarke Meilen von Neu-Hardenberg.

Das Elyſium gehört dem Grafen Itzenplitz, und die Hölle dem Herrn von Flemming. Man kann nichts Hübſcheres ſehen, und ich bin ſeitdem ſchon mehreremal wieder hingeritten. Die Namen hätten die Sache aber alltäglicher gemacht, drum hüllte ich ſie bei meiner ſcherzhaften Laune in poetiſche Schleier.

Jene Gegend iſt ſo friſch, daß ihr die Dürre nichts ſchadet, die bei uns ein faſt alle Jahre mehr oder weniger wiederkehrender Fluch iſt, der beſonders für junge Pflanzungen verderblich iſt; denn alle Bäume und feſtverwurzelter Raſen leiden dadurch nur momentan.

127.

Pückler an Lucie.

Liebe Schnucke,

Dein Brief kam gerade am Geburtstag des Vaters an, der hier gefeiert wurde. Ich hielt bei Tiſch eine kleine Anrede an den Vater, zu ſeinem Stuhle hingehend, damit er es auch verſtehen könnte, wovon ich Dir die Kopie ſchicke. Kurz und bündig, wie Du ſiehſt; es war ziemlich große Geſellſchaft von Berlin, und Abends eine Art Ball. Sonſt vergeht die Zeit hier ſchrecklich einförmig mit Leſen, Eſſen, Spazierenreiten und Schlafen.

Die Anlagen gehen ihren Gang unter meiner und Bernal's Leitung raſch vorwärts, und ich glaube, der Park wird bald fertig ſein. Nicht ſo das Haus, zu dem Schinkel einen neuen, ſehr ſchönen Plan gemacht hat, der auf 10,000 Thaler angeſchlagen iſt, aber wohl nicht dafür ausgeführt werden wird.

128.

Pückler an Lucie.

Den 7 Juni

Meine gute Herzensſchnucke,

Wenn ich Dir ſage, daß ich über das endliche Gelingen unſerer Wünſche mehr Freude in Deiner Seele, als für mich ſelbſt gehabt habe, ſo wirſt Du dies um ſo leichter glauben, da Du gewiß daſſelbe Gefühl gehabt haſt.

In 14 Tagen wirſt Du das Fürſtendiplom erhalten, um es in Muskau publiziren zu können, und binnen vier Wochen wird das Geld gezahlt werden. Aber gerade jetzt, mein Engel, müſſen wir uns einſchränken, um nicht auch vielleicht dieſe letzte Gelegenheit, die uns das Glück darbietet, um uns zu arrangiren, wieder aus den Händen gehen zu laſſen.

In 14 Tagen bringe ich Dir Deinen Wagen wieder erneut und recht hübſch mit der Fürſtenkrone zurück. Dabei und bei Aenderung der Krone auf unſeren Livree-Epauletten, die ich deshalb mitnehmen werde, laß unſere neue Einrichtung bewenden. Sind die Umſtände in einem Jahre gut, ſo will ich Dir in England einen neuen Wagen und Pferde kaufen, und die Farbe der Livree ändern. Jetzt wird die größte Mäßigung uns die größte Ehre bringen.

Mündlich werde ich Dir übrigens manches ſehr intereſſante Detail mittheilen können, das Du nicht erwarteſt. Ich ſehne mich wieder einmal nach einer vertraulichen Unterhaltung mit meiner alten Schnucke, die ich doch diesmal gewiß froh weiß!

Ich muß heute abbrechen, da ich fort muß. Das Gelingen unſerer Sache kannſt Du nun in Muskau wiſſen laſſen. Aber ehe nicht eine offizielle Bekanntmachung da iſt, darf niemand uns den neuen Titel geben. Cela va sans dire.

Ich küſſe Dich, mein Herzensſchnückchen und bin zum erſtenmale

Euer Durchlaucht
ganz devoteſter Lou.

129.

Pückler an Lucie.

Neu-Hardenberg, den 9. Juni 1822

Meine gute Schnucke,

Der neugebackene Fürſt hätte geſtern wieder einmal zum Engel avanciren können. Als ich im Tilbury aus der Stadt fuhr, um hieher zu gelangen, faßte ein ſchnell vorbeifahrender beſoffener Kutſcher, auf einem Bierwagen ſitzend, meine Achſe, und warf mich mit dem leichten kleinen Dinge ſo in die Luft, daß Berndt und ich 10 Schritte weit auf's Pflaſter hinflogen, und mein armes Tilbury in verſchiedene Stücke ſich auflöſte. Glücklicherweiſe hielt ich inſtinktmäßig den Arm vor den Kopf, und ſchlug mir ſo bloß dieſen etwas wund, und das eine Bein. Ich nahm alſo, ſo glücklich davongekommen, meine Parthie, ſuchte meine ſieben Sachen zuſammen, belud einen Jungen damit, überließ Berndt die Sorge für Wagen und Pferd, und wanderte nach der Poſt, wo ich auf einem ſchändlichen Stoßwagen meine Reiſe fortſetzte, welches mir aber derbe Schmerzen verurſachte, ſo daß ich Abends in einem deſolaten Zuſtande in Hardenberg ankam.

Von Müncheberg aus leuchtete mir überdies eine fürchterliche Brandfackel, die mich lange in der Beſorgniß ließ, daß es Hardenberg ſei, welches brenne. Es war aber ein Dorf, eine kleine Stunde davon, wo 22 Häuſer dieſe Nacht abgebrannt ſind.

Papa, der ſchon zu Bette war, kam heute früh zu mir. Wir ſprachen viel von Dir, deren Briefe wir mit Ungeduld erwarten. Ich mußte auf Papa's Verlangen zur Ausfertigung des Fürſtendiploms angeben, welche Veränderung ich in meinem Wappen haben wolle. Ich ſetzte dies gleich auf, und ſchicke Dir die Kopie davon mit. Hoffentlich wirſt Du mit mir einverſtanden ſein, und wegen der Livreen können wir es ſpäter machen, wie wir wollen, da ich wohlweislich alle Farben des Regenbogens und Silber und Gold im Wappen aufgenommen habe. Ich rathe aber zu Cramoiſi und Weiß mit Gold, als den ſchönſten Farben. Dazu ein blauer Wagen mit Cramoiſi ausgeſchlagen, und ſolcher Bockdecke, und ſchöne Schimmel. Oder Dunkelblau, Weiß und Gold, welches auch ſehr reich und ſchön ausſieht, gelber Wagen mit blauer Bockdecke und braunem Pferde. Ueberlege dieſen wichtigen Gegenſtand genau. Ein Jahr haben wir noch Zeit.

Eine Stunde ſpäter.

Da Papa den Brief braucht, den ich ihm geſchrieben habe, ſo werde ich Dir das neue Wappen aus dem Kopfe beſchreiben, und zwar auf der anderen Seite, damit Du Bild und Beſchreibung auf einen Blick überſiehſt.

Wenn ich morgen wohl genug bin, reite ich wieder nach Elyſium, und trinke dort aus dem Silberbache auf Deine Geſundheit, und pflücke die ſchönſte Roſe zu Deinem Andenken. Gott gebe nur ſeinen Segen für die Zukunft. Ich bin des Glückes ſo wenig gewohnt, daß ich das Gelingen einer Sache faſt immer mit Furcht anſehe, als wenn eine bittere Folge gleich dahinter drohte! Auf ſchlüpfrigem Boden ſtehe ich immer.

Zu meinem alten Wappen alſo füge ich vier neue Schilder hinzu.

Im oberen neuen, himmelblauen Felde eine Eiche als Sinnbild deutſchen Urſprungs, und der ſchönen Natur, für die ich lebe.

Im grünen Felde (der Farbe der Hoffnung) ein ſilbern Pferd, als Bild der Schnelligkeit und Stärke.

Im purpurfarbenen (der Farbe des Glanzes, der Pracht und des Geheimniſſes, wie Goethe ſagt) ein goldenes Einhorn als Sinnbild der Schönheit und räthſelhafter Phantaſie, dem Reiche des Romantiſchen!

Im weißen Felde das Schwert, Sinnbild der Tapferkeit mit reinem Zwecke und unſchuldigem Herzen.

Die übrigen vier Felder ſind das alte Wappen mit der alten Deviſe: Amor et virtus, welches die alten Fürſten von Muskau: Menſchenliebe und Tugend, die jungen und hübſchen: Weiberliebe und Tapferkeit (**amour et valeur**) überſetzen mögen. Ich ſtehe zwiſchen beiden Auslegungen in der Mitte als

Dein Lou.

130.

Pückler an Lucie.

Neu-Hardenberg, den 11. Juni 1822.

Ich war geſtern ſehr wüthend auf Dich, und bin auch heute Dir noch nicht wieder recht gut! Ich hatte mich ſo ſehr auf Deine Freude gefreut, und mußte mich nun über die tragiſche und ſchwüle Art, mit der Du die Sache aufnahmſt, ſo ganz umſtimmen, und meine kinderartige Freude verderben laſſen! Denn über eine Rettung aus großer Noth freut man ſich nicht mehr — dies iſt bloß Abnahme einer Laſt! Es kann in manchen Fällen vor Verzweiflung bewahren, und iſt in ſo fern weſentlicher als Freude, aber es iſt doch keine. Nur über Kleinigkeiten freut man ſich, und doppelt, wenn man die großen Begebenheiten des Lebens noch kindlichen Sinn genug hat als Kleinigkeiten anzuſehen. Auch das Unglück erſcheint einem ſolchen Sinne kleiner, und die kindliche Phantaſie gewinnt dem Unglück ſelbſt leicht eine intereſſante Seite ab.

So ſind meine Geſinnungen und Anſichten beſchaffen, und täuſcht mich die ebenfalls kindiſche Eitelkeit nicht, ſo ſind ſie graziöſer als die Deinigen. Vielleicht bekomme ich morgen einen artigeren Brief von Dir, doch iſt der Mißklang einmal da, und wird nur durch die Zeit wieder verwiſcht! Wenigſtens ſind die Bildchen des Kinds alle zerbrochen, und vor der Zeit iſt es ſeines letzten Spielzeugs überdrüſſig geworden, weil die täppiſche Schnucke es zerbrochen hat. Kind bondirt daher noch, und ſtellt ſich ſehr ungebärdig an. — Es will die Ruthe haben, ſo bös iſt es. Deinen Brief aber hat der grimmige Lou zerriſſen und verbrannt.

Aber ganz im Ernſt, dieſe Art Kleinmuth liebt das Glück nicht, und ſtraft es. Je vertrauensvoller, ja ich möchte ſagen, je leichtſinniger man in dieſer Hinſicht iſt, je mehr bannt man das Glück, welches eine wahre capricieuſe Kokette iſt, mit der man ſpielen muß, um ſie zu gewinnen.

Ich habe nun von dieſem Benehmen leider nur wenig an mir, deſto böſer bin ich, wenn mir dies wenige durch anderen Einfluß auch noch geraubt wird. Der Geiſt, der wohlthätig auf mich einwirken will, muß Muth und leichten Sinn in mir wecken und vermehren, aber ja nicht unterdrücken; denn nur mit ihm gelingt mir alles, ohne ihn bin ich verloren, und ich fühle ohnedem ſeine Abnahme ſeit lange ſchmerzlich!

Nun ſei genug philoſophirt. Im Schreiben iſt der letzte Groll gegen Dich gewichen, und ich unterſchreibe mich wieder als Dein treuer Lou.

151.

Pückler an Lucie.

Neu-Hardenberg, den 15. Juni
L'ennui nous consume!

Liebe Lucie,

Herr von Kimsky erzählte mir neulich vom Fürſten Putbus eine Einrichtung, die ich nicht übel finde, nämlich er hat vier Menſchen, die in ſeinem Ort wohnen, und dort Handwerker ꝛc. ſind, gegen ein geringes Geld verpflichtet, täglich, wenn es verlangt wird, bei Tafel mit aufzuwarten. Sie kommen eine Stunde vorher auf's Schloß, ziehen dort ihre Livree an, ſerviren bei Tiſch, ziehen dann die Livree aus, hängen ſie reingemacht an den beſtimmten Ort, und gehen wieder nach Hauſe. So imponirt er, man mag zu ihm kommen, wenn man will, durch eine große Menge Leute, die ihn faſt gar nichts koſten. Das iſt viel beſſer als Einheizer und Stallleute, die man anderswo braucht, einzukleiden, und ſolche Livreen kann man viele Jahre haben. Sonſt hat er nur zwei Bediente und zwei Kammerdiener.

Braucht er Jäger, ſo nimmt er Revierjäger, und den Haushofmeiſterdienſt verſieht der eine Kammerdiener, jetzt Herr Collin. Die Jäger haben alle Staatslivree (das heißt, mit etwas Gold) und bei größeren Gelegenheiten werden ſie alle mit den Pſeudobedienten aus der Stadt auf der Treppe und im Vorzimmer in Reih' und Glied geſtellt, wie es recht ſchicklich iſt, und geben ein impoſantes Anſehen. Darin fehlt bei uns Ordnung. Suche Dir nun bald auch ſolche Muskauer Mittagsbedienten aus, die wir aber auch ſehr oft gebrauchen müſſen, damit ſie in der Routine bleiben. Der Maler würde gleich einen abgeben. u. ſ. w.

132.

Pückler an Lucie.

Neu-Hardenberg, den 17.

Liebe Schnucke,

Lachen habe ich müſſen über die Vorherſagung, daß mir bald die ganze Geſchichte zum Ekel werden würde. Cela est déja vrai à la lettre. Das Diplom iſt noch nicht da, et j'en suis dégoûté sur ma parole. Geld iſt eigentlich nach dem Moraliſchen von allen irdiſchen Dingen die Hauptſache, et hélas, nous n'en avons guères.

Bis jetzt bin ich weder ein Fürſt von Pückler noch von Muskau, denn ich habe kein Diplom. Dieſes wird aber auf Muskau geſtellt, und der Titel Graf von Pückler auch beibehalten, ſo wie Baron von Groditz. Im Falle der Herr von Muskau Söhne hat, erhalten dieſe die erwähnten Titel.

Was macht denn Helmine? Seitdem ſie einen Courmacher hat, ſchreibt ſie nicht mehr, das ſieht ihr recht ähnlich. Viele Grüße an Deine liebenswürdigen, vortrefflichen Gäſte.

Es iſt wohl ſehr möglich, daß Papa in den erſten Tagen des Juli nach Muskau kömmt. Ich habe ihm tout bonnement Deinen Brief mit dem Solo zugeſchickt, und hätte nur gewünſcht, daß etwas Schmeichelhaftes für ihn darin geſtanden hätte. Er verdient es wahrlich, daß Du in dieſer Sache ihm etwas mehr Dankbarkeit zeigſt; denn er hat gethan, was er konnte, der gute Papa!

Geſtern habe ich hier des Wilhelm Tell Sohn repräſentirt, nämlich dem Förſter, der außerordentlich ſchießt, ein Ei auf einem Stocke von einer Elle Länge gehalten, das er richtig traf. Es wollte mir aber doch keiner nachmachen! Il faut faire de temps en temps une petite folie. Au reste, il n'y avait aucun danger bei der ſicheren Geſchicklichkeit des Förſters. Papa war aber nicht dabei, der hätte ſonſt ſehr geſchmählt, und Schnucke wird wahrſcheinlich mich auch gut heruntermachen, et c'est pour cela, que je vous l'écris.

133.

Pückler an Lucie.

Neu-Hardenberg, den 18. Juni 1822.

Da Du mir vorhergeſagt haſt, daß ich mein Wappen noch einigemal zeichnen würde, ſo muß ich Dir nicht verſchweigen, daß ich zu dem Dir überſchickten noch einen Nachtrag gemacht habe. Nämlich anſtatt drei Helme fünf, den einen gekrönt mit einem Lou, den anderen mit einem gothiſchen Thurm. Du findeſt alſo jezt im neuen Wappen

die Parkpaſſion,
die Baupaſſion,
den Lou und ſeine Eigenſchaften: die Pferdepaſſion,
den Kunſtſinn,
das Phantaſtiſche,
den Farbenſinn.

Da Du bis auf die Pferdepaſſion alles mit mir theilſt, ſo kannſt Du Dir es gleichfalls annehmen.

134.

Pückler an Lucie.

Den 24.

Hier ſteht es nun ſo, ſo. Ob die Gunſt des Vaters für mich lange ſo fortdauern wird, iſt mehr als problematiſch. En attendant, l'essentiel est gagné. Ce sera en tout cas une consolation. Le ciel disposera du reste.

135.

Pückler an Lucie.

Den 26. Juni 1822.

Gott gebe, daß das Glück oder meine Induſtrie bald wieder eine neue Quelle öffnen, ſonſt weiß ich nicht wie wir aus dem Hauſe kommen. Jordan hat wohl Recht gehabt, wenn er ſagte: Da ſind ein Paar zuſammengekommen, die gut zu wirthſchaften verſtehen! Das Geld iſt wirklich bei uns, wie Waſſer auf einen heißen Stein. Waſſer und Brod wird wohl am Ende allein noch übrig bleiben. Qu'importe, vogue la galère. A propos, der König hat nun das Diplom unterſchrieben, und Du kannſt den neuen Titel einführen, und die Standeserhöhung offiziell bekannt machen.

Dein wohlaffektionirter Fürſt von Muskau.

Der nächſte Brief überhebt mich nun der Verlegenheit in der Adreſſe zwiſchen Erlaucht, die Dir gebührte, aber nicht gegeben wird, und Exzellenz, die Dir gegeben wird, und nicht gebührte, eine unangenehme Wahl zu treffen. C'est un avantage.

136.

Pückler an Lucie.

Berlin, den 29. Juni.

Liebe Lucie,

Unſer Avancement erregt hier mehr Neid, als Du Dir vorſtellen kannſt, und man haßt uns durchgängig mehr wie je, ſucht mich auch mitunter zu kränken. Papa gab geſtern ein kleines Diner mir zu Ehren, und lud die Vornehmſten ein, um mich ihnen als Fürſt von Muskau vorzuſtellen. Gneiſenau, Bernſtorff, Lottum, Wittgenſtein, Hatzfeldt und Zichy. Die erſten drei waren artig, die anderen drei tranken kaum auf meine Geſundheit mit, als Papa ſie ausbrachte, und thaten überhaupt nur gerade, was der nothdürftigſte Anſtand erforderte. Nachher, als ich weg war, bat Zichy den Fürſten auf heute zum Eſſen, und abſichtlich mich nicht. Dagegen iſt nun gar nichts zu machen. Au contraire, on se rend ridicule, quand on en prend de l'humeur. Auf Papa macht es aber keine gute Wirkung, car au lieu d'embrasser ma cause, la froideur des autres le refroidit aussi pour moi. Voilà comment le fâcheux se joint à l'agréable dans ce monde!

Regen und Sonnenſchein wechſeln ewig ab. Heute bekam ich die Rechnung für das Fürſtendiplom, auch eine kleine Knacknuß! 4000 Thaler ſind dafür zu bezahlen, welche die Armen bekommen. Wir müſſen nun noch dazu thun, unſere Grafenkrone von Livreen, Wappen und Silber fortzuſchaffen, damit man nicht immer an die Neuheit der Würde erinnert wird. Schicke mir alſo die Epaulettes der Livreen ſchleunig, damit ich ſie geändert zurückbringen kann. Wenn es aber zu ſpät iſt, ſo müſſen wir warten, bis nach des Vaters Abreiſe, denn die Kuppel der Jäger müſſen auch verändert werden, ſo wie die Knöpfe. Für letztere werde ich ſorgen. On n'a que de l'embarras de cette affaire. Auf Deinem kleinen Pettſchaft iſt es leicht, die Krone verändern zu laſſen, wie Dir beim nächſten Briefe das meinige zeigen wird.

Glienike, den 30.

Hier iſt der Raſen ſo vertrocknet, daß kein Regen ihm mehr aufhelfen kann. Iſt es wohl in Muskau auch ſo ſchlimm? Die lange Dürre macht, daß ich mich auf Muskau's Park weniger freue, als mich vor ſeinem Anblicke fürchte. Ueberhaupt thut es mir leid, daß Du mir gar nichts darüber ſchreibſt, und wie ſich eigentlich die neuen Veränderungen ausnehmen. Daß noch mehr Bäume wegmüſſen, iſt gewiß. In Neu-Hardenberg habe ich wenigſtens noch 800 wegnehmen laſſen, und nun erſt bietet der Park das Bild einer Landſchaft dar, und es könnte ohne Schaden noch weit mehr vorgenommen werden.

Noch ein neuer Gaſt, den ich Dir anmelde, iſt Ruſt, der den 15. Abends in Muskau eintrifft. Auch kommt vielleicht Jordan, den ich wegen des ſächſiſchen Militairordens bearbeite. (Auch der Miniſter Bülow kommt beſtimmt, jedoch ſpäter gegen Ende des Monats.)

Schaffſt Du mir nun noch den kleinen gelben ſchwediſchen, ſo verſchmerze ich das Mißlingen in Petersburg, und werfe den ruſſiſchen ganz weg. Du ſiehſt, dem Kind bleibt noch Spielwerk genug übrig, aber auch das Solide verſäume ich nicht, und Du mußt doch geſtehen, ich habe hierin tapfer gekämpft, und den ſchwachen Funken von Hoffnung, der bei unſerer Verheirathung aus der Stellung der Umſtände noch zu unſeren Gunſten übrig blieb, durch unermüdetes Windmachen zur hellen Flamme angeblaſen. Ob ſie nun vielleicht im beſten Brennen wieder verliſcht, das ſteht bei den Göttern, ich wette für ihr Fortbrennen keinen Pfifferling. Indeſſen haben wir doch etwas Holz dabei abgeſetzt, und Gott wird weiter helfen, wenn wir gut ſind. Uebrigens geht es mir wahrlich beſſer, als ich verdiene; denn ich tauge doch lange nicht ſo viel, als meine gute Herzensſchnucke, die ein gutgeartetes Kind, während ich ein böſes Kind bin! Hier unter allen Intriguen verderbe ich vollends, und erkenne meine Schwäche, die ſo wenig der Verſuchung widerſteht! Denn alle die Heuchelei, Falſchheit der Welt, die ich malgré moi theile, ekelt mich an, und beunruhigt die timoré gar ſehr.

Dein Lou.

137.

Pückler an Lucie.

Den 30, Abends.

Liebe Schnucke,

Eben ſchickt mir Papa Deinen Brief, gutes Herz, der mir ſehr viel Freude macht, und den ich ſogleich beantworte, damit die Antwort noch mit der Poſt morgen fort kann. Für's Erſte finde ich Deine Art mein und Dein Wirken in Muskau zu beſchreiben, ſehr luſtig und vollkommen wahr. Glaube aber ja nicht, daß es meine Abſicht iſt, diesmal irgend etwas umzuſtoßen. Im Gegentheil freue ich mich innig Deine

Anlagen zu ſehen, und lobe die Distribution der neuen Zimmer ſehr.

Erſchrick alſo weder über den Maler, noch über den Bildhauer. Der erſtere iſt nur zum Planmachen für Schinkel nothwendig. Der zweite erlöſt die Statuen, die ohnfehlbar zu Grunde gehen, wenn ſie noch länger eingepackt bleiben. Daß ſie jetzt zuſammengeſetzt, und in die Zimmer umher placirt werden, hindert ja nicht im Geringſten, ſie, wenn das neue Prachtorangeriehaus fertig iſt (zu dem ich viel Glück und Geld wünſche, und das mir ſehr wohl vor der Hand als châteaux en Espagne gefällt) dort aufzuſtellen. Wir wollen nur ſchon jetzt dieſe ſchönen Kunſtwerke, die uns ſchweres Geld koſten, genießen, und nicht ungebraucht verſtocken und vermodern laſſen. Diesmal gehe ich von Künftig ab, und rufe durch Dich belehrt aus: „Jetzt."

Es bleibe alſo ja alles, wie Du es angelegt haſt, und vor allem der Ton der Freude, der Grazie und des Abandons, den Du eingeführt haſt. Sorgſt Du überdies noch für Abweſenheit der Fliegen, kühle Stube, accurates Serviren, große Ordnung und Reinlichkeit, Eis und Eispunſch, ſo werde ich entzückt von Dir ſein.

Was Deine Geſellſchaft betrifft, ſo habe ich gewiß nichts gegen ſie; nur warne ich Dich des Platzes und des agréments wegen nicht mehr zu behalten, als Du beherbergen kannſt.

138.

Pückler an Lucie.

Den 6. Juli.

Vorgeſtern war ich bei Frau von Alopäus, die ſehr zuvorkommend war, ſo weit, daß ſie mir ſagte, ſie ſei jetzt ſehr oft Abends allein, und würde ſich freuen, wenn ihr alter Vorleſer ihr die Langeweile vertreiben wollte. Demohngeachtet bin ich noch nicht wieder hingegangen, ſondern habe geſtern bei Stägemann vor einer ziemlich ſtarken Geſellſchaft, das heißt ein Dutzend Perſonen ungefähr, worunter die Generalin Helwig, aus dem „Fauſt“ vorgeleſen.

Wie ich gefallen habe, weiß ich nicht; wohlweislich hatte ich aber früher einen Zuhörer abgegeben, während Andere laſen, unter anderen die Frau von Helwig, und dieſe laſen alle miſerabel.

139.

Pückler an Lucie

Den 14 Juli, Abends.

Dein Brief von heute, gute Schnucke, hat mich auf verſchiedene Art betrübt. Erſtlich und vor allem, daß Du ſo ſchwermüthig biſt, doch das wird ſich wohl geben, wenn ich nach Muskau komme. Was aber mich mehr betrübt, weil es nicht zu ändern iſt, war die Aeußerung, daß Du meine Briefe an Helminen geöffnet und geleſen habeſt. Ich hatte in dieſer Hinſicht ein ſo blindes Vertrauen zu Dir, auf die höchſte Achtung gegründet, und es ſchmerzt mich ſehr, Dich um nichts beſſer als dies jammervolle Ding ſelbſt zu finden, die alle Briefe erbricht, deren ſie habhaft werden kann! Wenn ich ſelbſt zugegen bin, will ich Dir immer gern meine Liebesbriefe zeigen, nicht aber, wenn ich abweſend bin, weil ich dann ſehr beſtimmt weiß, daß Du den höchſt ordinairen Liebesjargon, den man doch in ſolchen Verhältniſſen eben ſo ſchreiben muß, als ein gehorſamſter Diener an jeden Fremden, ohne viel dabei zu denken, für, Gott weiß, was für ein tiefes Gefühl anſiehſt, und Dich ganz ohne Noth darüber bekümmerſt.

Das Dritte, was mich betrübt, und ſehr verdrießt, iſt, daß Du wieder meinen Brief an Neumann nicht übergeben haſt. Glaube doch, daß ich recht gut weiß, was ich thue.

Hätte ich manchen Brief an Tehn abgeſchickt, den Du mir ausredeteſt, es wäre beſſer geweſen.

Da Du meine Antwort an Helmine geleſen haſt, ſo bitte ich Dich, auch ihre Briefe zu leſen, die ich hier bekam. Ich lege ſie bei; ſage ihr aber nichts davon.

Geſtern Abend iſt mir etwas Eigenes geſchehen. Es flog eine niedliche Grasmücke in mein offenes Fenſter herein. Ich ließ ſie ruhig in der Stube, und als ich heute früh aufſtehe, und mich zum Frühſtück ſetze, kommt ſie auf meinen Tiſch geflogen. Ich gab ihr etwas zu freſſen, und wir machten ſo gute Bekanntſchaft, daß das kleine, noch ganz junge Thier in wenig Stunden völlig zahm geworden iſt, ſo wie ich aufſtehe, mir nachfliegt und ſich auf mich ſetzt, als wenn es gar nirgends anders ſein könnte. Während ich dieſes ſchreibe, ſitzt ſie die ganze Zeit auf meiner Hand, und ſieht mich niedlich zwitſchernd mit ihren kleinen Augen höchſt freundlich an. Wenn das nette Thierchen leben bleibt, bringe ich es nach Muskau.

Eichhorn hat mich auf morgen früh beſtellt, Rother kann ich noch immer nicht zu ſprechen bekommen. Es iſt ganz etwas Trauriges, ſollizitiren zu müſſen, und lahm zu ſein! Sollte ich durch die Geſchäfte gezwungen werden, noch länger hier zu bleiben, als ich wünſche, ſo laß die vier engliſchen Pferde im Garten arbeiten, ſobald der Stallmeiſter angelangt iſt, damit ſie ihr Brod verdienen.

Sei fröhlich, und gieb keinem unnützen Gram Gehör. Es wird alles noch gut gehen.

Dein treueſter Lou.

140.

Pückler an Lucie.

Alt-Hardenberg, den 12. Auguſt 1822.

Gutes, liebes Luschen,

Wir ſind ſeit geſtern wieder hier, alles wie vor vier Monaten, bis auf das Beſte was mir fehlt, mein liebendes und geliebtes Schnückchen. — Welche bittere, und ich muß es ſagen, verachtende Gefühle gegen Deinen Vater durch die tägliche Gegenwart auf dieſer Reiſe, und dadurch in mir erwieder werden, daß ich die Kimsky überall an Deiner Stelle ſehen muß! kann ich Dir nicht ausdrücken. Sie ſcheint es zwar vollkommen gut mit mir zu meinen, ſo weit ſie deſſen für Andere fähig iſt, aber ihre Gemeinheit bleibt doch für jederman unerträglich, jederman ſchämt ſich ihrer Geſellſchaft, nur Dein erlauchter Vater nicht!!! Sie nimmt im Wagen den Platz neben Papa ein, und ihre Kammerjungfer ſitzt gegenüber. Der vierte Platz ſoll unter mir, Hrn. von Kimsky und Ruſt abwechſeln. Ich habe aber, den erſten Tag ausgenommen, keinen Gebrauch mehr davon gemacht. Ueber das Betragen in Gaſthöfen, und über die Tyrannei, welche über den Alten ausgeübt wird, laß mich ſchweigen, Du kennſt dies! Sonſt wäre die Reiſe allerliebſt. Der Harz iſt weit ſchöner und romantiſcher, als ich erwartete. Auf den Brocken ſind wir nicht gekommen, obgleich Papa ſich die ganze Hinreiſe darauf gefreut hatte, weil die Kimsky mit einemmal die Luſt dazu verlor. Das Schloß Wernigerode ſelbſt iſt aber ſchon ſehr ſehenswerth. In herrlicher Umgebung ein altes Ritterſchloß, faſt ganz noch ſo wie es vor zweihundert Jahren geweſen ſein mag, nur in den Wohnzimmern oben einige Papier-Tapeten als Repräſentanten der modernen Zeit. Prächtige Buchen- und Eichenwälder auf drei Seiten, auf der vierten die Ebene unmittelbar vom Schloßberge ſich ausbreitend. Schön iſt auch der Ilſenſtein mit einem eiſernen Kreuz auf ſeiner Spitze, und das ganze

Thal, welches von der Nixe und ihrem plätſchernden Bergſtrome den Namen entlehnt. Das Wetter, alles begünſtigte uns, nur die Menſchen verderben mir die wahre Freude daran. Seit Goslar ſind wir geritten, und haben für den guten Papa die fatiganteſten Touren gemacht, damit die Kimsky ihr neues Reitkleid produziren konnte. In dieſem Amazonenaufzug iſt ſie auch in Hardenberg angekommen, wo ſie Deine Zimmer bewohnt, aber glücklicherweiſe heute früh mit ihrem souffre douleur eine Exkurſion nach Kaſſel gemacht hat, von der ſie erſt morgen Abend zurückkommt. Ich tröſte mich bei der ganzen Reiſe mit der Idee, ſie nächſtes Jahr mit Dir zu wiederholen, und da die ſchöne Natur recht aus vollem Herzen zu genießen. Aber reiten mußt Du wirklich lernen, ſonſt bleiben alle ſolche Pläne Chimairen. Hier iſt niemand als Wirth, Wirthin und Tochter gegenwärtig. Der letzteren habe ich ein ſchön gebundenes Stammbuch geſchenkt, welches früher für die ſchöne Auguſte beſtimmt war, halte ſie mir aber drei Schritte vom Leibe. Die beiden Damen machen, die Kimsky betreffend, bonne mine à mauvais jeu, man merkt es ihnen aber doch an, daß ſie nichts weniger als erbaut vom Tauſche ſind. Wir verſtehen uns darüber ohne Worte. Ich habe ihnen indeſſen etwas Angſt mit den Krämpfen der lieben Dame gemacht.

Die Arme iſt allerdings deshalb zu beklagen, aber wahr iſt es auch, daß die Krankheit bei ihr charakteriſtiſch und ihrem ganzen Weſen anpaſſend erſcheint. Wie wird das auf dem Kongreß werden? wo bisher Krämpfe noch zu den unbekannten Gäſten gehört? Tout cela finira dans la boue.

Ich fürchte ſchrecklichen Ennui in Pyrmont, und wäre ſo gern in Muskau, denn ohngeachtet der gewiß hier ſchönen Gegend, überzeuge ich mich doch immer mehr, daß nach kurzer Abwechslung, die mir nöthig iſt, es mich immer bald wieder nach Muskau zieht, und mir eigentlich nichts anderes mehr dauernd gefällt. Auf der andern Seite lehrt mich aber auch die Langeweile, die mir das Beſehen anderer Anlagen einflößt, daß man ſehr Unrecht thut, für Andere dergleichen zu ſchaffen. Man muß es durchaus nur um der Sache willen und ſeiner ſelbſt willen thun, auf den Beifall Anderer wenig oder gar nicht rechnen, denn Jeder dieſer Anderen hat auch ein chez soi, auf welches ſeine Gedanken und ſeine Liebhaberei gerichtet ſind, und wer es nicht hat, den locken überhaupt andere Dinge mehr, und ein gleichgültiges Lob iſt am Ende alles, was er geben, und ein flüchtiges Wohlgefallen alles was er fühlen kann. Nur der Schöpfer hat die wahre Freude an ſeinem Werk!

Um Dich nicht noch länger auf einen Brief von mir warten zu laſſen, ſchließe ich hier. Von Pyrmont erhältſt Du meinen nächſten Brief, in dubio ſchicke ich dieſen an den alten Wolff. Sehr begierig bin ich auf die Deinigen, die ich ohne Zweifel in Pyrmont vorfinden werde, und die mir Kunde von Deinen Reiſen bringen ſollen.

Vergiß nicht in den Zerſtreuungen der Fremde

Deines treuen Lou.

141.

Pückler an Lucie.

Pyrmont, den 16. Auguſt 1822.

Beſte Schnucke,

Ich fand hier Deinen Brief vor, deſſen erzürntes Ende mich ſehr beluſtigte. Gute Schnucke, Du biſt wie ein Pulverfaß. Jeder kleine Blitz, den ich Dir ſende, ſprengt Dich gleich in die Luft. Es iſt mir nicht eingefallen an Rehder und Wimmel zu ſchreiben, daß ſie Deinen Ordres nicht folgen ſollten. Nur meine ſchon in Muskau gegebene Ordre habe ich wiederholt, ohne Deiner im geringſten zu erwähnen.

Daß ich meinen Brief an Helminen geſchickt habe, geſchah mit großer Ueberlegung, weil ich überzeugt bin, wie ich ſie kenne, daß dieſer Brief, wenn er auch augenblicklich ihren Schmerz aufregt, doch dazu gemacht iſt, ſie zu beruhigen. Je connais le coeur humain mieux que vous.

Die Gegend hier und unterwegs iſt ſehr hübſch, und ich verſpreche mir manches Vergnügen von meinen einſamen Spazierritten. Auch will ich das Bad alles Ernſtes gebrauchen.

Obgleich man hier ſehr gut mit mir iſt, ſo ſcheinen mir doch einige Anzeichen zu verkünden que ma carrière actuelle tire sur sa fin. et tant mieux, denn es iſt wahrlich eine gränzenloſe corvée, und wird mir wenig gedankt, denn Dein Vater liebt nichts als die Kimsky. Alle Anderen ſind ihm gleichgültig.

Deine große Freundin, die Frau von Pleſſen iſt hier. Ich habe ſie aber noch nicht geſehen. Wie mir Putbus ſagt, brennt ſie vor Begierde, den Lou kennen zu lernen, von dem Schnucke ihr ſo viel geſchrieben hat.

Den 17.

Heute früh habe ich Frau von Pleſſen kennen lernen. Hübſch iſt ſie nicht mehr, aber ganz artig; ſie ſcheint mehr ſentimental als eitel. Uebrigens iſt faſt gar keine Geſellſchaft mehr hier, und der Ennui, den ich vorausſehe, thürmt ſich wie ein koloſſaler Rieſe vor mir auf.

Dein treuer Lou.

142.

Pückler an Lucie.

Pyrmont, den 20. Auguſt 1822.

Nous nous ennuyons comme des damnés à Pyrmont, und Deine gute Pleſſen iſt auch eine ſchwache Reſſource.

Der Tod des Lord Londonderry iſt noch die pikanteſte Begebenheit geweſen, welche unſer ewiges Einerlei unterbrochen hat, und der Himmel verzeihe mir die Sünde, ich habe mich ordentlich darüber gefreut, blos weil es etwas Neues war. Sonderbar iſt es, daß die zwei ſich immer mit abwechſelndem Glück bekämpfenden Häupter der beiden Partheien im Parlament, Whitbread von der Oppoſition, und Caſtlereagh vom Miniſterium — beide damit geendigt haben, ſich mit dem Raſirmeſſer den Hals abzuſchneiden. Beides ausgezeichnete, ernſte, auf dem höchſten Gipfel des Ruhms und des Anſehens bei ihrer Parthei ſtehende Männer, beide im Momente ihres höchſten Glanzes!

Ich ennuyire mich ganz umſonſt hier. Dabei bin ich ſo unentſchloſſen über meine Zukunft, daß ich ſehr wünſchte, einen heftigen äußeren Anſtoß zu bekommen, um decidirt zu werden, denn dies iſt mir nöthig, ſonſt verfalle ich leicht in eine Art von kontemplativer, hypochondriſcher Trägheit, die ein ſehr fataler Zuſtand iſt.

Entſcheide einmal, ſoll ich ſofort alles anwenden, um auf den Kongreß zu kommen, und eine Anſtellung zu erhalten, oder ſoll ich mich nach Muskau zurückziehen, und meinen Affairen und meinem Vergnügen leben? Das erſte wird ehrenvoller, das zweite angenehmer ſein. Ich ſtehe wie ein Eſel zwiſchen zwei Heubündeln, Schaf, wähle für mich! Soll ich in den Stall gehen, oder Säcke zur Mühle tragen, Diſteln am Wege freſſen, oder gutes Futter in der Krippe? Ich wollte, ein geſchickter Reiter leitete mich, und erſparte mir die Wahl. Dein Vater hätte ein ſolcher Reiter ſein können, er hat aber weder die Luſt, noch die Kraft mehr dazu.

Was macht Helminchen? Je l'aime toujours, malgré tous les tours de passe qu'elle me joue. Je vous prie de lui dire cela, et de lui recommander surtout de ne pas être folle. Adieu, Schnucke.

Dein affektionirter Lou.

143.

Pückler an Lucie.

Pyrmont, den 24. Auguſt 1822.

Ich freue mich herzlich, gute Schnucke, daß Du Deine Gebirgsreiſe mit ſo vergnügten Sinnen angetreten haſt. Die Gegend, der Du zueilteſt, iſt ſehr ſchön, und ich hoffe, Du wirſt eine Cottage aufſuchen, um dort das kleine Paradies im Gebirge zu ſtiften, wo Lou bloß als Gaſt aufgenommen zu werden das Recht haben ſoll, aber ſonſt durchaus ſeiner Schnucke nicht in's Gehege kommen darf. Dann wird man abwechſeln zwiſchen Lou's Schloß und Schnucke'ns Hütte, und machen wir Bankerott, wie es den Anſchein hat, ſo flüchten wir uns in die letztere für immer.

Wir bleiben, wie es heißt, bis zum 16. September hier, kommen alſo vor dem 20. nicht zurück. Fünf Tage muß ich in Berlin bleiben, dann eile ich unaufhaltſam nach Muskau. Was weiter wird, ſteht noch unentziffert in den Sternen! Der Sicherheit wegen, muß ich, ich ſehe es ein, einen Geſandtſchaftspoſten ernſtlich ſuchen, denn im Amte bin ich auf jeden Fall geborgen. Ramdohr in Neapel iſt todt, Niebuhr ſehr krank, der Münchner will Penſion. Laß ich die Gelegenheit jetzt vorbeigehen, ſo ſchließt ſich das Thor der Gnade vielleicht auf immer, und ich würde mir im unglücklichen Fall einmal große Vorwürfe machen, die günſtige Gelegenheit nicht beſſer benutzt zu haben. Fort alſo, ſchlaffe Trägheit, feige Sorge, erhebe kühn Dein Haupt, o Hermann! Und Du, Frau Gemahlin, ziehe mich nicht herab zur gemeinen Erde.

Beiliegenden Brief bitte ich der unartigen Helmine zu übergeben. Nimm ihn ihr aber nachher wieder weg, und verbrenne ihn. Ich will aber nicht, daß Du ihn vorher lieſt, und hoffe, daß auch in meiner Abweſenheit mein Wille Dir heilig iſt, ſonſt müßte auch mein Vertrauen ſchwinden. Adieu. Dein treuer Hermann.

144.

Pückler an Lucie.

Pyrmont, den 3. September 1822.

Beſte Schnucke,

Deine Nachrichten ſind diesmal keineswegs angenehm. — Sei aber ruhig. Ich handle für uns, und Papa ſorgt für uns. So ſind wir nicht verlaſſen, ſondern in Abrahams Schooß und wenn es auch manchmal etwas drohend am Horizont ausſieht, ſo verzieht ſich manche Wolke wieder, und ſelbſt ein kleines Donnerwetter erfriſcht nur die Luft um deſto mehr, und macht ſie reiner. Je suis bon moraliste, comme vous voyez, übrigens lebe ich aber auch ſelbſt hier exemplariſch. Außer Deiner mir ſo ſehr empfohlenen Freundin habe ich mit niemand Fremden, am wenigſten mit ſchönen Damen, Umgang gepflogen, und Deiner ſtets gedacht, meine gute Lucie. Mittags bringt Papa Deine Geſundheit aus, und wie herzlich ich anſtoße, kannſt Du wohl denken. — Die Frau von Kimsky läßt ſich Dir vielmals empfehlen. Die arme Seele hat wirklich eine traurige Geſundheit, und leidet fürchterlich.

Den 6. reiſen wir hier ab, und den 18. bin ich im lieben, lieben Muskau.

Dein treuer Lou.

145.

Pückler an Lucie.

Glienicke, den 11. September 1822.

Liebe Lucie,

Herzlichen Dank für Deinen hübſchen und liebevollen Brief — er freut mich ſehr, obgleich er zu ſchmeichelhaft iſt, denn leider kann ich von der Liebenswürdigkeit, die Du in mir finden willſt, bei genauer Unterſuchung faſt nichts entdecken, und die äußeren Vorzüge ſind ſo ſehr dahin, mein

Geſicht ſo runzlich, und meine Haare ſo grau, daß Grete Pleſſen ſelbſt geſtand, mich im Anfang gar nicht hübſch gefunden zu haben. Vielleicht iſt nur die Miſchung von Bonhommie und Schlauheit, von Natürlichkeit und Affektation, von Kindlichkeit und Bösartigkeit in mir ſo pikant, daß man, wie ich gefunden habe, in der Regel nicht gleichgültig gegen mich bleibt, ſondern mich entweder nicht leiden kann, oder malgré soi lieb hat. Leider abermals ſind jedoch der erſten Zahl Tauſend, der anderen gar wenig. Die Nullen entſcheiden wie in der Arithmetik auch hier! Und wenn ich ſagen wollte: nur Narren ſind es, die mich gering achten, ſo würde man mir mit Recht aus den Sprüchen Salomonis antworten können: der Narren iſt eine unendliche Zahl!

Ich kann über die Zukunft noch gar nichts ſagen; Papa, mit dem ich jetzt nicht ſchlecht ſtehe, wie Du zu fürchten ſcheinſt, wenn auch manchmal eine kleine Kälte mit unterläuft, die vielleicht meine Vernachläſſigung ſeiner oft mehr hervorbringt, als eine nachtheilige Stimmung von ſeiner Seite, iſt völlig d'accord mir einen Geſandtſchaftspoſten zu geben, und Dresden de préférence, wenn es möglich wird, Jordan wo anders zu placiren. Dazu iſt aber in dem Augenblicke keine beſtimmte Ausſicht, auch die jetzige Vacanz in Neapel ſchon leider durch Flemming ſo gut wie beſetzt, der auf Wartegeld ſteht, und mir daher natürlich vorgehen muß. Konſtantinopel, Madrid und Kaſſel bleiben unbeſetzt, und nach dem erſten Ort würdeſt Du wohl Dich nicht gern entſchließen mit Deinem Lou zu gehen? Es iſt jetzt noch kein Anſchein, daß Dein Vater den Kongreß beſuchen wird, ſein Plan iſt aber, daß ich mich an die Geſandtſchaft Bernſtorff's anſchließen ſoll, mit ihr dem Kongreß folgen und, mich auf dieſe Art gewiſſermaßen zur diplomatiſchen Carrière vorbereiten. Qu'en dis-tu? Ich habe mich noch nicht entſchieden und betrachte es als eine corvée. Da ich viel Geſchäfte in Berlin vorfinde, morgen aber mit dem Vater nach Hardenberg gehen ſoll, wo wir bis zum 16. bleiben, ſo werde ich vor dem 20. bis 22. nicht nach Muskau kommen können.

Die paar Wochen, die ich in Muskau bin, will ich Anlagen machen, und mich freuen, gut eſſen und trinken, den ganzen Tag im Buſch umherlaufen, mich etwas weniges um unſere Affairen bekümmern, und allen Sorgen ein gehorſamſtes Valet ſagen. Das merke Dir, und bringe mir ein nicht ausgelaſſenes, aber ſtill freundliches und folgſames, harmloſes Geſicht entgegen. Dann wird Lou freundlich und zufrieden ſein.

Dein treuer Hermann.

116.

Der Staatskanzler Hardenberg an Pückler.

Berlin, 15. September 1822.

Mein lieber Pückler,

Ich habe Deinen mir in Neu-Hardenberg übergebenen Aufſatz mehrmals mit der Aufmerkſamkeit geleſen und durchdacht, die ich ſo gern Deinen Anträgen widme. Frau von Kimsky hat mir überdem in Deinem Namen noch weiter die eindringlichſten Vorſtellungen gemacht, es iſt alſo nichts unterlaſſen worden, um Deinen Wünſchen Eingang zu verſchaffen. Dennoch kann ich nach der reiflichſten Erwägung ihnen zu meinem Bedauern nicht entſprechen, weil ich *lebhaft überzeugt* bin, daß ich dadurch zu *Deinem* und zu *meinem größten Nachtheile* handeln, und ſtatt Dir den Weg zu einem Geſandtſchaftspoſten zu bahnen, ihn Dir vielleicht erſchweren würde. Ich weiß mit Zuverläſſigkeit, daß eine Anſtellung bei meiner Perſon einen üblen Eindruck machen, und mir großen Tadel zuziehen würde. Meine Bedenken ſind, ich verſichere es Dir, nicht aus der Luft gegriffen. Es iſt unmöglich, mich darüber näher zu äußern;

aber ich bin es Dir und mir ſchuldig, ganz beſtimmt zu erklären, daß bei unſeren nahen verwandtſchaftlichen Verhältniſſen davon, und von Deinem Mitgehen nach dem Kongreß durchaus nicht die Rede ſein kann. Ob die Gründe, warum ich Dir vorſchlug, eine Anſtellung bei Bernſtorff nachzuſuchen, durch die aufgewogen werden, welche Du dagegen aufſtellſt, laſſe ich gern dahingeſtellt ſein, kann aber auch die Ueberzeugung nicht unterdrücken, daß Deine Ehre dadurch nicht leiden würde, und Du keineswegs den Räthen des Grafen Bernſtorff untergeben ſein würdeſt, dagegen als Freiwilliger, wie Du Dich ausdrückſt, von ihm beſchäftigt werden könnteſt, wozu, wie ich wiederholen muß, bei mir gar keine Gelegenheit ſein würde, indem mein Geſchäft bloß in mündlichen Berathungen mit Bernſtorff ſelbſt und den anderen Miniſtern beſtehen wird, die ich niemand übertragen kann. Es würde mich gewiß recht ſehr ſchmerzen, wenn Du den Auslegungen Raum geben könnteſt, als ob Mangel an Vertrauen und Liebe mich veranlaſſen könnten, Dich nicht mit zum Kongreß zu nehmen. Niemand in der Welt wird dieſes ſo auslegen können, oder die Unterlaſſung als Deiner Ehre nachtheilig anzuſehen wagen. Ich weiß, daß oft von der Reiſe zum Kongreſſe die Rede war, aber ein beſtimmtes Verſprechen gegeben zu haben, bin ich mir nicht bewußt. Ich war ja ſelbſt höchſt ungewiß, ob ich hingehen würde, und nur des Königs Befehl hat meinen Entſchluß hier zu bleiben, in den verwandelt, ſchnell abzureiſen. Wie hätte ich Dir ein ſolches Verſprechen geben können, geben dürfen? Laß doch alſo, ich beſchwöre Dich, lieber Pückler, jeden Zweifel an meinen Geſinnungen fahren, und ſei verſichert, daß ich eifrig bemüht ſein werde, Deine Abſichten wegen eines Geſandtſchaftspoſtens, wozu ſich hoffentlich die Möglichkeit bald ergeben wird, zu befördern. Glaube mir, Deine Anweſenheit mit mir bei dem Kongreß würde Dich eher davon abführen, als Dir dazu helfen.

Ueberdies iſt und bleibt bis jetzt noch die Dauer der meinigen ſo ungewiß, daß ich um deswillen auch Herrn und Frau von Kimsky zurücklaſſe, die ich, wenn ſie mitgingen, doch auf keinen Fall auf Königliche Koſten reiſen laſſen dürfte, noch werde.

Ich würde daher auch Deine Reiſe nicht auf ſolche übernehmen dürfen, Dich zwar, wo ich ſein mag, den Tiſch bei mir allemal mit Vergnügen theilen ſehen, die anderen Koſten aber Dir zuſtehen überlaſſen müſſen. Ich bin nicht reich, liebſter Pückler, und darf des Königs Koſten nicht über das, was mir zukömmt, beſchweren. Ich gehöre auch zur Kategorie der Gutsbeſitzer, und leide mit ihnen durch die Zeitläufte. Was ich zu Neu-Hardenberg verbaue, geſchieht durch den Verkauf unnützer, keine Zinſen tragender Brillanten, wie ich Dir im Vertrauen ſagen kann.

Noch einmal, liebſter Pückler, begnüge Dich mit den glücklichen Privatverhältniſſen, in denen ich mit Dir und der lieben, guten Lucie ſtehe. Was ich dennoch Dir und ihr an Liebe und Zutrauen erweiſen kann, was ich ſonſt für Dich zu bewirken im Stande bin, darauf rechne feſt, ſo wie auf die herzliche Freundſchaft Deines Dir treu ergebenen

Vaters Hardenberg.

147.

Pückler an Lucie*).

Den 19. September.

Dein Vater hat mir geſtern einen ſchönen Apfel bei Tiſch gegeben, den ich Dir als Schlange überſchicken ſoll. Nimm ihn als empfangen an, da die Briefpoſt ihn nicht mitnimmt, und erwähne ſeines Empfanges mit einigen hübſchen Späßen dem Papa, der ſehr gut, liebevoll und heiter iſt.

---

*) Dieſer Brief, ſo wie die drei folgenden ſcheinen im September 1821 geſchrieben.

Die Jagd in Grimnitz iſt auf den Anfang Oktober verlegt und das Erntefeſt auf den 30. Abends, wo der Vater Deine Rückkunft wünſcht. Auch ich bitte ſehr darum 1) weil Lou ſich nach ſeiner Schnucke ſehnt, der beſten aller ſeiner Lieblingsthierchen, 2) weil es höchſt wichtig iſt, daß Du in Berlin völlig etablirt biſt, ehe die Fürſtin kömmt, deren Rückkehr früher vielleicht alles ſcheitern macht. Uebrigens geht noch bis jetzt alles über Erwartung gut, doch ziehe ich vor, hierüber mündlich zu ſprechen. Es iſt allerdings wünſchenswerth, zu wiſſen, wann die Fürſtin Teplitz verläßt, jedoch muß Vorſicht dabei angewendet werden, und vor allen Dingen ſie ſelbſt nichts davon erfahren, ſonſt könnte es gerade das Mittel ſein, ſie zu früherer Abreiſe zu bewegen.

148.

Pückler an Lucie.

(Ohne Datum).

Liebſte Schnucke,

Der König von England, wenn er kömmt, kömmt wohl erſt Ende Oktober oder Anfangs November, und bis dahin bin ich zurück. Jetzt laß mich nur erſt ein Geſchäft vollenden, Gott gebe, glücklich! Dann wollen wir an ein zweites denken. Bei des guten Vaters Abneigung gegen alle entſcheidenden Schritte iſt das Gelingen mit einer Perſon, wie die Fürſtin, gewiß äußerſt ſchwierig, indeſſen habe ich noch immer gute Hoffnung. Wenigſtens ſoll es nicht durch meine Schuld verdorben werden. Ich habe nie in eigener Angelegenheit ſo viel Vorſicht und Sorgfalt angewendet, weil eigene Sachen mir im Grunde nie ſehr und gewiß nie lange am Herzen liegen. Etwas anderes iſt es um die Pflicht gegen einen zweiten, und beſonders gegen einen ſo geliebten Mann, wie Dein Vater für mich iſt. Du haſt wahrlich wahr geredet, wenn Du ſagteſt, gute Schnucke: „Er hat doch mein Herz.“ Dieſe Worte vergeſſe ich nie, und finde ſie nun auf eine ſo wohlthuende Art beſtätigt.

Der guten Kimsky und ihrem Mann empfiehl mich beſtens. Ich hoffe mit Beſtimmtheit, daß Ihr alle in den erſten Tagen des Oktobers in Berlin etablirt ſein werdet. Sollte dies verſäumt werden, ſo kehrt gewiß die Fürſtin bald als Herrin und Meiſterin zurück, nimmt Beſitz von ihrem Haus, und quält den armen Vater langſam zu Tode.

Wie iſt doch das Treiben dieſer Frau ſo unerklärlich, wie unbegreiflich dieſe Härte entgegengeſetzt der Milde eines Engels. Du wirſt aus meinem Briefe an den Vater einen Theil ihrer Aeußerungen hören, viel gehäſſiger erſcheinen ſie noch durch die Art, wie ſie vorgebracht werden. Welcher Traum, daß dieſe beiden Menſchen je wieder glücklich mit einander leben können!

149.

Pückler an Lucie.

Den 21.

Beſte Schnucke.

Es iſt ſonderbar genug, aber wahr. Ich beſitze in dieſem Augenblicke das Vertrauen Deines Vaters mehr als irgend jemand, die Kimsky nicht ausgenommen. Ich habe alles, was vorgegangen iſt, ohne Ausnahme erfahren, jeden Brief geleſen, und in dieſer kurzen Zeit viel bewirkt. Jedoch bleibt die Sache kitzlich, und der Erfolg ſehr ungewiß. Unumgänglich nöthig iſt es, daß Du ſo ſchleunig als möglich herkömmſt. Es iſt der Wunſch Deines Vaters, daß Du hier im Hauſe Dich etablirſt, und ich rathe Dir, die Gelegenheit nicht leichtſinnig vorübergehen zu laſſen, die wohl ſchwerlich in dieſem Maße wiederkehren möchte. Biſt Du einmal im Poſſeß, ſo wirſt Du mit meiner Hülfe auch beſtimmt darin bleiben, aber geſchmiedet muß das Eiſen jetzt werden.

Ganz eigen kommt es mir allerdings vor, daß ich in den Zimmern wohne und gebiete, wo ich vor einem Jahre noch den Eintritt demüthig erbitten mußte, obgleich freilich der jetzige Stand der Dinge meinen Verhältniſſen natürlicher angemeſſen iſt, als der vorige. Geſtern fuhr ich in Papa's Equipage herum, und erhielt der Equipage wegen manches tiefe und manches herzliche Kompliment mehr, als es ſonſt geſchehen wäre. Doch kann ich gar nicht läugnen, daß mich das freut; im Gegentheile, die kleine Proſperität, in der ich mich zufällig befinde, macht mich trauriger und timider als zuvor. Ich mag auch nichts; denn ich kann die Freiheit nicht entbehren. Könnten wir jedoch unſeren Haushalt künftig erſparen, ſo würde mir das ſehr lieb ſein; denn auf Sparen ſteht mein ganzer Sinn, da wir in der That es höchſt nöthig haben. Morgen ſoll ich mit Wittgenſtein ſprechen, bei dem Papa mich völlig accreditirt hat. Koreff's Verſetzung wird, glaube ich, morgen unterſchrieben. Daß Graf Goloſkin meine Bitte für Rode gewährt hat, macht mir viel Freude, und iſt in der That ſehr edel.

Eben ließ mich Papa rufen, und befiehlt Dir ſpäteſtens den 29. in Neu-Hardenberg einzutreffen, dort den 30. das Erntefeſt abzuwarten und den 3. mit ihm nach Berlin zu gehen, um ſeine Hausfrau zu machen. Nun ſei auch nicht zu blöde, und handle mit der Kimsky einverſtanden, aber doch immer auch mit eigener Vorſicht und Verſtand; denn keinem fremden Rathe muß man blindlings folgen. Uebrigens rathe ich Dir eine große Freundſchaft und Dankbarkeit im Publico für die Kimsky, der Pflege Deines Vaters wegen, zu zeigen; denn je mehr Du ſie vorbringſt und ehrſt, je mehr wird alles Geſchwätz getödtet. Dinge, die etwas zweifelhafter Natur ſind, muß man gerade mit verdoppelter Sicherheit en avant bringen, um dadurch zu imponiren. Ich drücke mich nicht zum beſten aus, aber Du verſtehſt gewiß meine Gedanken. Ich muß ſchon übermorgen nach Teplitz, welches eben nicht angenehm iſt.

Geſtern hatte ich eine ſpaßhafte Szene mit Papa.

Ich wollte ihm (NB. wir waren allein) die Hand küſſen, und um ſich, wie er manchmal thut, zu wehren, nahm er meine Hand, und führte ſie an den Mund, wahrſcheinlich in der Meinung, ich werde ſie zurückziehen. Das that ich aber nicht, ſondern ließ ihn ganz ruhig meine Hand küſſen, that aber dann, als wenn ich ganz decontenancirt über eine ſolche Perfidie ſei. Ich bildete mir einen Augenblick ein, König zu ſein, und für ertheilte Gnade den Handkuß meines Staatskanzlers zu empfangen. Du ſiehſt, Kind ſpielt noch mit allem.

180.

Pückler an Lucie.

Berlin, den 23. September.

Säume ja nicht, ſpäteſtens den 29. zu kommen.

Recht gut wäre es geweſen, wenn Du bis dahin, wo der gute Vater mit Frau von Kimsky ganz allein in Glinike und Neu-Hardenberg zubringen wird, bei ihm geweſen wärſt, indeſſen ging es nicht, und man muß ſich darüber tröſten. Ich habe geſtern eine Unterredung mit Wittgenſtein gehabt, der, wie Du aus ſeinem beiliegenden Briefe ſiehſt, ſehr freundſchaftlich thut, und vielleicht auch iſt. Der Erfolg der Unterhaltung war allen meinen Wünſchen angemeſſen, und ſeine Meinung ging augenblicklich dahin, mit der Fürſtin nicht ſo viel Komplimente zu machen, ſondern ihr, ohne den Kanzler hereinzumeliren, par autorité ſagen zu laſſen, daß, wenn ſie ſich unterſtände, dem Staatskanzler das Leben ſchwer zu machen, ſie unerläßlich die Penſion verlieren würde, die der König ihr nur aus Achtung für den Staatskanzler gäbe, und ihr anzubefehlen, ſich vor der Hand wo anders aufzuhalten, und nicht nach Berlin zurückzukehren. Aber — Dein Vater ſelbſt iſt zu dieſem Schritte nicht zu bewegen, und will durchaus erſt noch einmal in Güte verſuchen, ſie zu bewegen, mit uns freundlich zu leben, oder ihr ſelbſt die Bedingungen der Trennung zu machen.

Du mußt nämlich wiſſen, daß auf den dummen Rath von Hellwig und Schell er ſich eigentlich förmlich mit ihr verſöhnt hat, was wir gar nicht, ſelbſt die Kimsky nicht, wußten, und ſie bereits ſo gut wie alles nachgegeben hatte, jedoch ſich die Beibehaltung Koreff's bedungen! Nur meine Ausſage über die gegen mich ausgeſtoßenen Schmähungen der Fürſtin, und Koreff's Verſetzung gaben einen neuen Anlaß zu Wiederanknüpfung der Feindſeligkeiten, und Du glaubſt nicht, wie behutſam man mit dem Vater umgehen muß, der theils noch viel Neigung für die Fürſtin zu haben ſcheint, theils eine unglaubliche Furcht vor jedem eclatanten Schritt in dieſer Sache hat. Indeſſen hoffe ich das Beſte, ſobald Du nur mit der Kimsky im Hauſe etablirt biſt, und er den Unterſchied ſieht zwiſchen liebenden Kindern, die ihm jeden Wunſch an den Augen abſehen, und einer Megäre, die Gemeinheit, Wuth und Hohn auf die grauſamſte Weiſe über den armen alten Mann ausſchüttet.

Dein Vater geht heute nach Glinike, ich folge ihm morgen, und reiſe von da übermorgen nach Teplitz ab. Gott gebe ſeinen Segen. Koreff's Verſetzung nach Bonn wird noch vor meiner Abreiſe unterſchrieben.

Dein Aufenthalt hier in Berlin während des Königs von England Anweſenheit wird hoffentlich angenehmer ſein, als der meinige in Teplitz; doch macht die kleine Excurſion mir auch einigen Spaß. Adieu, ich küſſe Dich herzlich, und freue mich im voraus auf ein frohes Wiederſehen nach dem Gelingen unſerer Wünſche.

Dein treues Kind.

151.

Pückler an Lucie.

Dienſtag Abend.

Meine gute, alte Schnucke,

Nachdem ich in Muskau ganz wehmüthig von Dir Abſchied genommen hatte, ging die Reiſe ganz glücklich von Statten, und ich fühlte keine weitere Verſtimmung, als darüber, daß Du nicht bei mir warſt. — Mir iſt für die Zukunft weniger bange, da die Stimmung allgemein ſehr gut für den Todten, und keineswegs übel gegen mich zu ſein ſcheint. Dagegen iſt alles, ſelbſt das Volk, in hohem Grade gegen die Kimsky aufgebracht, die man auch, den Nachrichten von Italien nach, durch ihr Benehmen als die Urſache ſeines Todes anſieht. In Folge einer Szene, die ſie Deinem armen Vater gemacht hatte, ſchleppte ſie ihn nachher in vier Theatern an einem Abende herum, wo er ſich die Verkältung und Abmattung holte, die ihm den Tod brachte. Ruſt war dabei, und kommt in wenig Tagen her.

Das Teſtament iſt publizirt, aber die Kodizille, die man vermuthet, noch nicht aufgefunden (zum Majorat gehören die Juwelen, Silber, Gemälde, Bibliothek, alle Kunſtwerke u. ſ. w. — ſchwerlich wird es ohne Prozeß abgehen! Das Nähere in meinem nächſten Briefe. Von Stägemann, Lottum, Lehnert bin ich mit großer Freundſchaft aufgenommen worden. Sonſt habe ich noch niemand geſehen. Ich logire im Gaſthofe, da Deines Vaters Haus ganz verſiegelt iſt.

Mit Hellwig habe ich eine lange Unterredung gehabt, und wir ſind freundſchaftlich auseinander gegangen. Alle Blitze ſcheinen ſich auf das Haupt der Frau von Kimsky zu ſammeln. Jeder ſpricht jetzt, und unerhörte Sachen werden ohne Zweifel zur Sprache kommen. Sie hat nicht einen Freund. Hellwig behauptet, und belegt es ziemlich mit Beweiſen, daß auch Lüdeke ein falſcher Jünger war, und ſehr ſchlecht an uns gehandelt hat. Er kann ſich aber freilich nicht mehr vertheidigen, denn er iſt auch todt.

Mittwoch früh.

Eben iſt der Jäger Ritter aus Verona gekommen, und hat mir merkwürdige Details über Deines armen Vaters Tod gebracht. In Mailand, wo ſich ſeine Krankheit angefangen, hat man ihn in einem Tage auf den Mailänder Dom 490 Stufen hoch ſteigen laſſen, und dann den Abend in ſechs Theater nacheinander gehen, ſo daß er erſt um 1 Uhr ganz erſchöpft zu Haus gekommen iſt. So iſt die Reiſe fortgeſetzt worden. Früh halb 5 abgereiſt, und ganz ſpät angekommen bis Genua. Dort iſt ausgeſtiegen worden, und zu Fuß erſt nach dem Hafen und Leuchtthurm gegangen. Kimsky und ſeine Frau voraus, und der Fürſt allein hinterherlaufend, ſo daß er ſich ſchon krank und ſchwach von neuem erkältet, und kaum im Gaſthof angekommen, ihn auch nicht wieder verlaſſen hat. Seine Beſinnung ſoll er bis faſt zum Augenblick des Todes gehabt haben, und nachdem er den Kopf auf die Bruſt geſenkt, in tiefem Schweigen verſunken lange geſeſſen, (denn er iſt auf dem Stuhle ſitzend geſtorben,) erzählt Ritter, habe er ſich mit einemmal hoch aufgerichtet, und einen ſo furchtbar drohenden Blick auf die Kimsky geworfen, daß ein Schauder die ganze Geſellſchaft ergriffen hat, und ſie ohnmächtig hingeſunken iſt. Vielleicht hat in dieſem Augenblick ſein Geiſt zu ſpät die Wahrheit eingeſehen! So bald er todt war, hat ſich alles voll Abſcheu von dieſem Paare gewendet, und keine Gemeinſchaft mehr mit ihm gehabt, ſondern ſie allein abreiſen laſſen. Man weiß nach dieſer Erzählung kaum, was man denken ſoll, und ob man den armen Alten nicht am Ende abſichtlich hingeopfert hat. Ruſt's Schwäche, ſich nicht beſſer opponirt zu haben, iſt höchſt tadelnswerth, aber zu entſchuldigen, wenn man die Gewalt kannte, welche der feindliche Dämon über Deinen Vater, und alles was ihn umgab, ausübte.

Sollte die Kimsky die Frechheit haben, zu Dir nach Muskau zu kommen, ſo hoffe ich, daß Du ſie gehörig abweiſen wirſt. Schaumann ſchreibt, ſie habe noch zuletzt dem Fürſten ſeine Geldbörſe geſtohlen, und ſei von ihm auf die härteſte Weiſe behandelt worden, jedoch unter dem Vorwande, es ſei ein Geſchenk des Fürſten, den Raub feſtgehalten.

In Glinike hat man Staatspapiere in ihrer Kommode gefunden, kurzum der Spektakel über dieſe Kreatur iſt gränzenlos. Ich bin ſehr begierig auf Ruſt's Ankunft, den man allgemein ſehr tadelt, und wegen ſeiner Unthätigkeit verantwortlich macht. Es iſt jetzt wirklich ein Glück, daß ich nicht dabei war!

Was das Majorat betrifft, ſo ſind außer Hellwig, der es gemacht hat, alle Advokaten, auch Stägemann, der Meinung, daß es unhaltbar ſei. Kann es aufrecht erhalten werden, ſo biſt Du ſo gut wie enterbt, und erhältſt gar nichts. Es iſt aber nicht denkbar.

Unſere 20,000 Thaler ſind heute endlich gezahlt, und ſchon an Beneke überwieſen. Die Hälfte davon iſt aber leider ſchon hin. Indeſſen, wenn es gut geht, und Gott hilft, ſo bringt uns das andere Geſchäft bald wieder einige Fonds.

Von der Erbſchaft werden wir wohl vor mehreren Jahren nichts zu ſehen bekommen, aber ich zweifle nicht, daß wir am Ende 100,000 Thaler davon löſen, obgleich Deine légitime nur den ſechſten Theil des ganzen Vermögens ausmacht.

Dein einziger Lou.

Eben ſchickt mir Rother einen Bericht von Ruſt, den ich beilege.

157.

Ruſt an die Fürſtin von Pückler.

Verona, den 2. Dezember 1822.

Nachdem Ew. Durchlaucht die traurige Nachricht von dem Hinſcheiden Ihres Durchlauchtigen Herrn Vaters in Genua bereits zugekommen iſt, halte ich es nur noch für meine Pflicht, Ew. ꝛc. die näheren Umſtände und urſächlichen Verhältniſſe ſeines Todes mitzutheilen.

Allerdings hätten Ew. ꝛc. die erſte Nachricht von dieſem höchſt traurigen Ereigniſſe durch mich erhalten ſollen; allein meine höchſtbedrängte Lage am Todestage ſelbſt, an welchem der Kourier noch abgefertigt werden mußte — die Menge amtlicher Anzeigen, die ich über dieſes traurige Ereigniß zu erſtatten hatte, die vielen Geſchäfte, die mir wegen Beſorgung der Leiche ganz allein noch oblagen, und meine körperliche und geiſtige Erſchöpfung nach ſieben angſt- und kummervoll durchlebten Tagen, und ſchlaflos zugebrachten Nächten — werden mich dieſes Verſäumniſſes wegen bei Ew. ꝛc. gewiß entſchuldigen. Se. Durchlaucht kamen den 15. Oktober über Wien und Venedig hier in Verona in einem Wohlſein an, deſſen ſie ſich, ſeit ich das Glück hatte näher um die Perſon deſſelben attachirt zu ſeyn, noch nie zu erfreuen hatte. Dieſes Wohlbefinden fiel um ſo mehr Allen, welche den Fürſten hier wiederſahen, und ſelbſt Sr. Majeſtät dem Könige auf, — als der Fürſt wirklich noch unwohl und krank Berlin verlaſſen hatte, und alle ſeine Begleiter mehr oder weniger von der Reiſe angegriffen waren, und den Tribut dem ungewohnten Klima, der veränderten Nahrung und Lebensweiſe bezahlen mußten, und mitunter recht bedeutend erkrankten, wovon ich ſelbſt nicht ausgenommen war.

Bei der an mich ergangenen Aufforderung, den Fürſten auf ſeiner Reiſe zu begleiten, erklärte ich demſelben offen und frei, daß ich unberückſichtiget meines Privatverhältniſſes als Profeſſor und praktiſcher Arzt, und des ſehr bedeutenden ökonomiſchen Nachtheils, der mir durch eine ſo lange Entfernung von Berlin, ſowohl für die Zeit meiner Abweſenheit, als auch wegen der unvermeidlichen Folgen für die Zukunft erwachſen müßte — ihn ſchon darum nicht begleiten könnte, weil ich mich, der erlebten Szenen in Pyrmont noch eingedenk, nicht getraue, ihn lebend wieder zurückzuführen, falls er die Abſicht habe, dieſe Reiſe abermals in Begleitung der von Kimsky'ſchen Eheleute zu vollführen. Von der Wahrheit des Geſagten in ſeinem Inneren nur zu ſehr überzeugt, vielleicht auch eine nähere Auseinanderſetzung und Erörterung dieſes ihm ſelbſt unangenehmen Verhältniſſes beſorgend, äußerte er hierauf keinen Unwillen, wie ich erwartet hatte, und worauf ich gefaßt war, ſondern entließ mich mit einem leiſen Händedruck ſchweigend. Den folgenden Tag zeigte mir der Fürſt eine Kabinetsordre, die mir den Dienſt-Urlaub zur Reiſe nach Verona ertheilte — verſicherte mir, daß ich ihn, außer ſeinem Dienſtperſonale, allein begleiten, und daß ich mich nicht nur des vollen Erſatzes für meine ſeiner Perſon ſeit Jahr und Tag ſchon dargebrachten und neuerdings noch darzubringenden Opfer, ſondern überdies auch ſeiner Erkenntlichkeit und beſonderen Fürſorge in der Stellung und Regulirung meiner dienſtlichen Verhältniſſe verſichert halten ſollte.

Das erhaltene fürſtliche Wort mußte mir genügend ſein, und ohne weitere Rückſicht auf meine Perſon und meine häuslichen Verhältniſſe nehmen zu können, unterzog ich mich dem Willen des Fürſten um ſo mehr mit Bereitwilligkeit, als ich ihn nicht allein kindlich liebte, und ihm daher gern diente, ſondern weil es auch ſchien, daß es ſelbſt Se. Majeſtät der König wünſchte, daß ich mich hinfort noch der Geſundheitspflege des Fürſten widmen ſollte.

Leider iſt mir dieſe Pflege nicht allein, und unter dem von mir feſtgeſetzten Bedingniß — anvertraut geblieben. Schon in Rogan erhielt der Fürſt Briefe von Frau von Kimsky, wie ſie nur eine Buhldirne an einen verblendeten und verliebten Jüngling zu ſchreiben vermag, mit der dringenden Aufforderung, ſie doch ja recht bald nachkommen zu laſſen, weil ſie, ohne um die Perſon des Fürſten zu ſein, nicht leben könne, noch möge. — Mit Briefen ähnlichen Inhalts wurde nun der Fürſt von Poſttag zu Poſttag beſtürmt, deren er mir mehrere zu leſen gab, und worauf ich theils gar nichts erwiederte und ihm blos mein Mißfallen hierüber durch Mienen und Gebärden zu erkennen gab, theils ihm auch die verfloſſenen Szenen und überſtandenen Qualen von Neu-Hardenberg und Pyrmont in Erinnerung brachte, ihn ſeine Geſundheit und Erhaltung zu berückſichtigen bat, und gleichzeitig verſicherte, daß es der König gewiß übel nehmen würde, wenn er Frau von Kimsky mit in der Kongreß-Liſte aufgeführt finden ſollte, worauf er dann gewöhnlich unter Andeutung ſeines Mißfallens über meine freimüthige Aeußerung ſchwieg.

Durch die erhaltenen Briefe in Wien wurde der Fürſt endlich bewogen, ſchon von dort aus Frau von Kimsky in die Lage zu ſetzen und ihr die Bewilligung zu ertheilen, direkt nach Verona nachfolgen zu können, was ich indeſſen von ihm ſelbſt erſt in Venedig erfuhr, wo er mir eröffnete, daß in den erſten Tagen nach unſerer Ankunft in Verona auch Herr und Frau von Kimsky daſelbſt eintreffen würden. Ich konnte leider nur mit Achſelzucken darauf antworten. Indeſſen ließ Frau von Kimsky, wie ſie nun einmal die Erlaubniß nachkommen zu dürfen, in Händen hatte, den guten und ungeduldigen Fürſten vier Wochen lang auf ihre Ankunft warten, was ihn ſchon während ſeines Aufenthalts in Verona, da er einmal ihr baldiges Eintreffen erwartet hatte, auch die Verzögerung deſſelben ſeinen ganzen Reiſeplan änderte, ſehr verſtimmte, ob er gleich noch fortwährend einer ſonſt ganz ungetrübten Geſundheit genoß.

Die erſehnten Gäſte kamen endlich an, und ſchon der folgende Tag nach ihrer Ankunft wurde mit einer Eiferſuchts- und darauf folgenden Krampf-Szene gefeiert, an der der Fürſt leider immer den bedeutendſten Antheil nehmen mußte. Dieſe Auftritte wiederholten ſich nun täglich, ſowohl während unſeres noch kurzen Aufenthalts in Verona, als auch während der ganzen Reiſe bis zum Todestage des Fürſten, der oft vor Aerger und unzeitiger Beſorglichkeit um die theure Geſundheit der Freundin an Händen und Füßen wie eine Espe zitterte. Anderer nachtheiligen Einflüſſe, die auf den Fürſten ſeit der Anweſenheit der Frau von Kimsky einwirkten, und die offenbar von Tag zu Tag ſeine Geſundheit untergruben, will ich hier weiter nicht gedenken. Schon die erwähnten, und die Art und Weiſe, wie nun die Reiſe vollzogen wurde, waren hinreichend, meine Prophezeihung in Erfüllung zu ſetzen. Nun war nicht mehr die Rede davon, ſich lediglich nach den Erforderniſſen und der Bequemlichkeit des Fürſten zu richten, bei ſtürmiſchem Wetter die Wagenfenſter verſchloſſen zu halten, dieſen oder jenen nachtheiligen Luftzug abzuhalten, zur gemeſſenen Stunde auszufahren, anzukommen, zu ſpeiſen, und ſich zur Ruhe zu begeben, ſondern alles dies richtete ſich nur nach der Laune und dem Befinden der Begleiter, nach der Schönheit der Ausſicht, nach dem Intereſſe dieſes oder jenes Aufenthaltortes, und nach der Verſchiedenheit der Genüſſe, die daſelbſt aufzufinden waren.

Es war von jeher eine der größten Schwächen des Verewigten, noch immer jugendlich erſcheinen zu wollen, und es bedurfte daher nur der leiſeſten Aufforderung, um ihn zu Unternehmungen zu verleiten, die kaum ungeſtraft von Männern in den beſten Jahren verübt werden dürfen. Bekanntlich war auch kein wohlmeinender Rath dann mehr vermögend, ihn davon abzuhalten, wenn einmal ſein allzureger Geiſt hierzu aufgeregt worden war. So geſchah es nun, daß außer den pſychiſchen nachtheiligen Einwirkungen es auf der ganzen Reiſe auch nicht an phyſiſchen Schädlichkeiten fehlte, die endlich ſeine noch vorhandene Lebenskraft gewaltſam aufreiben mußten. So beſuchte z. B. der Fürſt ganz gegen ſein perſönliches Intereſſe und ſeine Gewohnheit, ſich um 9 Uhr zur Ruhe zu begeben — worauf ich während der ganzen erſten Reiſe ſtrenge hielt — auf dieſer zweiten Reiſ alle Schauſpielhäuſer, die in Italien erſt um dieſe Stunde beginnen, ja er verweilte in Mailand, wo er unſtreitig die Hauptveranlaſſung zu ſeiner bald darauf ausgebrochenen Krankheit gab, bis $^1/_2$12 Uhr Nachts daſelbſt, und eines Tages fühlte er ſich ſogar durch geſchehene Aufforderungen an ihn bewogen, vier Schauſpielhäuſer hintereinander an einem und demſelben Abende zu beſuchen. Dabei hatte er das Unglück, eine ſchlechte, rauchige und zugige Wohnung, die überdies noch im dritten Stockwerk gelegen war, zu beſitzen, und die er darum mit keiner beſſeren, auch bei vorhandenem Platze, vertauſchen wollte, weil in der unteren Etage nicht gleichzeitig Raum genug für ſeine nächſte Umgebung war, die in der Regel drei, im Fall aber Hader und Zank unter den Eheleuten herrſchte, vier Zimmer zu ihrer Bequemlichkeit bedurften, weil der Mann dann ein beſonderes Zimmer, wie dies auch in Mailand der Fall war, einnehmen mußte.

Dieſer nachtheiligen Einflüſſe noch nicht genug, trieb ſich der alte Mann den ganzen Tag über in der ſchlechteſten, feucht-kalten und regnigen Witterung auf der Straße, in Kirchen, Gewölben und Muſeen herum, um alles Merkwürdige zu ſehen und zu zeigen: ja er beſtieg ſogar mit ſeiner ohnehin beengten Bruſt die erſte Abtheilung des Thurms am Dome, 158 Stufen hoch, und ſetzte ſich daſelbſt über eine Stunde lang dem größten Luftzuge aus.

Die nachtheiligen Folgen ſo vieler hinter einander folgender ſchädlichen Einwirkungen konnten nicht ausbleiben. Schon am 17. November, als dem nächſtfolgenden Tage vor unſerer Abreiſe von Mailand, befiel ihn in Pavia ein Bruſtkatarrh, der mich um ſo mehr beſorglich machte, als derlei Lungenaffektionen bei ſeiner ohnehin geſchwächten Bruſt nie ohne bedeutende üble Folgen zu verlaufen pflegten, und ſich zugleich eine ſehr bemerkbare Erſchöpfung ſeiner Kräfte wahrnehmen ließ. Noch hoffte ich indeſſen, daß durch die eingetretene beſſere Witterung, und durch die Verſetzung in ein wärmeres Klima, das wir in Genua, wo wir den 19. anlangten, wirklich fanden, der Aufruhr in ſeinem Inneren ſich wieder legen, und die bereits eingetretene, noch immer unbedeutend ſcheinende Unpäßlichkeit geben würde. Allein ſchon in der Nacht zwiſchen dem 19. und 20. wurde der Fürſt von ſeinem gewöhnlichen Aſthma befallen, das am 21. zu einer ſo gefahrvollen Höhe ſtieg, daß ich alle Minuten beſorgen mußte, ein Stickfluß werde ſeinem Leben augenblicklich ein Ende machen. Die unterdrückte Expektoration wurde zwar zu wiederholten Malen wieder hergeſtellt, und ſo das fürchterliche Röcheln und Kochen auf der Bruſt öfters gehoben; allein das gänzliche und plötzliche Schwinden ſeiner Kräfte, die anhaltende Schlafſucht und Bewußtloſigkeit, die Unmöglichkeit, auch nur eine Sekunde lang in einer rückwärts gelehnten Lage ſich im Schlafſeſſel zu erhalten, und ein hinzugetretenes äußerſt bedenkliches Sympthom, ein über 24 Stunden anhaltendes lautes Schlucken, raubten ſchon damals die gegründete Hoffnung zu ſeiner weiteren Erhaltung, und lieferten mir zu deutlich den Beweis, daß ſeine organiſche Maſchine unaufhaltſam der Auflöſung zueile. Doch gelang es der Kunſt noch einmal, das dem Verlöſchen nahe Leben wieder anzufachen.

Er erhielt am 24. das Bewußtſein wieder; die gänzlich unterdrückt geweſene Haut-, Harn- und Lungen-Exkretion war wieder hergeſtellt, die aſthmatiſchen und nervöſen Zufälle gehoben, und ſchon glaubte ich am 25., an welchem Tage er ſich ſchon wieder ſelbſt zu raſiren vermochte, und noch mehr am 26. Morgens, an welchem die Kräfte mit Rieſenſchritten ſich wieder einzufinden ſchienen, die gegründete Hoffnung hegen zu dürfen, daß eine fortgeſetzte ärztliche Pflege im Stande ſein würde, ihn noch einmal in's Leben einzuführen, und dieſen wichtigen Mann dem Staate und uns Allen zu erhalten. Allein das Schickſal ſchien es einmal unwiderruflich beſchloſſen zu haben, ihn fern vom Schauplatz ſeines thatenreichen Wirkungskreiſes abzurufen.

Schon am 24. war der Kourier in Genua angelangt, deſſen Ankunft aber dem Fürſten ſorgfältig verſchwiegen, weil es vorauszuſehen war, daß der Fürſt ſich nicht würde abhalten laſſen, trotz aller noch vorhandenen Schwäche und Hinfälligkeit die Depeſchen zu erbrechen und zu expediren, jede geiſtige und körperliche Anſtrengung aber die gegründete Beſorgniß eines Rückfalls, und alsdann eines beſtimmt ſchlimmen Ausgangs erregen mußte. Das vermeinte längere Ausbleiben des Kouriers reizte aber den Fürſten eben ſo ſehr zum Unwillen, daß wir endlich am 26. Morgens es für räthlicher finden mußten, ihm deſſen Ankunft zu melden, mit der inſtändigen Bitte, deſſen Abfertigung noch bis auf den folgenden Tag zu verſchieben, da deſſen Abzug, um zur rechten Zeit in Verona wieder einzutreffen, auch nicht eher nöthig ſei. Der Fürſt, von dem ganzen Verlaufe der überſtandenen Krankheit, und von den Folgen, die ein Rückfall nothwendig herbeiführen mußte, inſtruirt, verſprach die Expedition auf den folgenden Tag zu verſchieben, nahm unſere Beſorgniß für ſein theures Leben zwar mit Anerkenntniß und Herzlichkeit auf, beſchuldigte uns aber einer zu großen und übertriebenen Aengſtlichkeit, die ihm mehr ſchade als nütze, und verſicherte ſich ſtark und kräftig zu fühlen, um ſich vorläufig am Schreibtiſche, ſeinem Elemente, in dem er lebte, beſchäftigen zu können. Alle Proteſtationen dagegen halfen nichts, und reizten ihn nur zum Unmuthe. Es blieb indeſſen nicht allein dabei, daß er die erhaltenen Depeſchen überlas, bald mit dieſem, bald mit jenem von ſeiner Umgebung über verſchiedene Angelegenheiten ſprach, ſondern er ließ auch gegen 12 Uhr Mittags den dortigen preußiſchen Konſul zu ſich bitten, verſetzte ſich, was ihm nicht wenig Anſtrengung koſtete, in ſein gewöhnliches edles repräſentatives Air, dankte ihm in den verbindlichſten Ausdrücken für die während ſeiner Krankheit geleiſteten Dienſte, verſprach den folgenden Tag den Gouverneur ſelbſt zu ſprechen, und gab ihm zugleich Aufträge an denſelben mit.

Um 2 Uhr wollte er im Zimmer promeniren, fühlte ſich aber bereits zu erſchöpft dazu. Er verlangte, daß die Fenſter geöffnet würden, weil er ſich nach friſcher Luft ſehne, und ſeine Bruſt ihm ſehr beklommen ſei, und ſtatt meiner Bitte, ſich auf einige Stunden zur Ruhe zu begeben, Folge zu leiſten, ließ er ſich im Zimmer herumführen.

Der Schlucken, der bereits ſeit drei Tagen ſich verloren hatte, erſchien hierauf von neuem, und plötzlich ſank der Unterkiefer herab, der Speichel floß ihm aus dem Munde, er hatte Bewußtſein und Sprache verloren, und ein Nervenſchlag hatte ihn offenbar getroffen. Alle nur mögliche Hülfe, die der Kunſt in dergleichen Fällen zu Gebote ſteht, und was nur Liebe und Sorgſamkeit für die Erhaltung des theuren Greiſes geboten, wurde unausgeſetzt bis zum letzten röchelnden Athemzuge angewandt. — Aber alles war vergebens — das Bewußtſein kehrte zwar auf Augenblicke zurück, allein der Schlag hatte den Schlund und die Luftröhre gelähmt. Um 11 Uhr 5 Minuten Nachts hauchte er ſein edles thatenreiches Leben aus.

Erlauben Ew. ꝛc., daß ich über dieſen letzten Moment des Lebens ſchnell vorüber gleite, und deſſen nur mit wenigen Worten hier Erwähnung thue. Noch kann ich mich ſelbſt der Thränen nicht enthalten, wenn ich deſſen lebhaft gedenke; er war in mancher pſychiſcher Hinſicht, vorzüglich im Augenblicke des letzten Scheidens, wo der Verewigte die klare Einſicht der Dinge und Menſchen hienieden, wie ſie beſchaffen ſind, erlangt zu haben ſchien, höchſt tragiſch und merkwürdig — ich möchte ſagen geſpenſterartig — und ich behalte mir noch vor, Ew. Durchlaucht, wenn Sie es wünſchen, ſeiner Zeit mündlichen Vortrag darüber zu erſtatten. Merkwürdig war es auch, daß der Verewigte, während des ganzen Verlaufs ſeiner Krankheit, in jedem gefahrvollen Krankheitsmomente die Frau von Kimsky nicht leiden mochte, und oft ſehr unſanft ihre Zärtlichkeiten und Hülfsleiſtungen zurückwies, während bei jeder, auch nur momentan eingetretenen Beſſerung, ihm ihre Umgebung angenehm ſchien. Noch bemerkenswerther iſt es aber, daß der Fürſt die ganze Zeit von ſeinem ſeligen Vater träumte, in Phantaſieen ſtets mit ihm und ſeinen Todestage zu thun hatte, und in fieberfreien Augenblicken uns mit Thränen im Auge erzählte, daß der 26. November (alſo daſſelbe Datum, an dem der Fürſt ſtarb) ſein Todestag geweſen ſei, an welchen er immer um dieſe Zeit ſich mit Wehmuth erinnere.

Wie ſehr übrigens der Frau von Kimsky an der Geſellſchaft und Pflege des Fürſten, die ſie ſtets im Munde führte, in der That gelegen war, läßt ſich auch daraus entnehmen, daß ſie nicht eine einzige Nacht während des ganzen Verlaufs der Krankheit bei ihm zubrachte, in der Regel ſich um 11, höchſtens um 12 Uhr mit dem Herrn Gemahl zu Bette begab, und daſſelbe vor 8 bis 9 Uhr Morgens nie verließ, ſondern mir allein und der Dienerſchaft die Wartung und Pflege des Kranken ſowohl bei Tag, wo ſie gewöhnlich die Merkwürdigkeiten Genua's beſah, als bei Nacht anheimſtellte. Ueberdies hatte ſie während der ganzen Reiſe nichts gelegentlicher zu thun, als dem Fürſten ihre dringende Bitte an's Herz zu legen, ſie doch, da der Fürſt die Zeit nicht hierzu habe, allein mit ihrem Manne nach Rom und Neapel reiſen zu laſſen. Ja, noch am Morgen des Todestages, an welchem ich dem Fürſten offen erklärte, daß nun an eine weitere Fortſetzung der projektirten Reiſe um dieſe Jahreszeit in Italien bei ſeiner ſchwächlichen Geſundheit nicht zu denken ſei, daß er wenigſtens noch acht Tage, um ſich ganz zu erholen, in Genua bleiben müſſe, und daß ich dann darauf beſtehen müßte, wenn ich mich nicht aller Verantwortlichkeit losſagen ſollte, ſogleich die Rückreiſe auf dem kürzeſten Wege nach Berlin anzutreten — forderte ſie, daß ſie für ihren Theil über Liverno, Piſa, Florenz, Venedig, Wien und Dresden reiſen könne, um, wenn ſie Rom und Neapel zu ſehen aufgeben müßte, doch wenigſtens dieſe Städte und Gegenden kennen zu lernen, was ihr auch der Fürſt vorläufig zugeſtehen mußte.

Wer nun ſelbſt Zeuge von allen dieſen und noch vielen anderen Szenen und Begebenheiten in den letzten Lebenstagen des Fürſten war, die ich alle zu ſchildern noch mehrere Bogen anfüllen müßte, kann ſich den nächſten Grund des Jammerns und Klagens dieſer Menſchen im letzten Todesmomente, und nach wirklich erfolgtem Eintritte deſſelben, leicht erklären, und ſich die Ueberzeugung verſchaffen, daß es nicht Liebe, Treue und aufrichtige Anhänglichkeit an die Perſon des Verblichenen, ſondern nur Schmerz über den erlittenen pekuniairen Verluſt, und über die geſcheiterte Hoffnung war, noch manche Verſchreibung zu erhalten, und ſo manches Projekt gegen die Umgebungen des Fürſten und die Erben deſſelben noch durchzuſetzen, worüber Frau von Kimsky ſich bei verſchiedenen Veranlaſſungen deutlich genug gegen mich ausgeſprochen hat. Hat ſie ſich doch ſogar die einzige Geldbörſe, die der Fürſt bei ſich trug, noch am letzten Tage ſeines Lebens, am Todestage von ihm ſchenken laſſen, um ſich einige Sammetkleider anſchaffen zu können. — Wenigſtens hat ſie dies zu Protokoll ſo erklärt, als bei der vorgenommenen Verſiegelung dieſe Börſe vermißt wurde.

Die Sektion der Leiche, die ich übrigens nach dem mit dem Geh. Rath Schaumann gefaßten Beſchluſſe balſamiren und bis zur weiteren Diſpoſition von Seiten des Königs oder der erlauchten Familie höchſt anſtändig vorläufig in Genua deponiren, und unter Aufſicht und die nöthige Obhut ſetzen ließ, bewies übrigens, daß der Verblichene zwar allerdings den Keim des Todes in ſeinen Eingeweiden trug; denn die rechte Lunge war knotig und ganz vereitert, die linke mit dem Herzbeutel und Rippenfelle beinahe knorpelartig verwachſen, die Leber verhärtet, die Gallenblaſe ohne Galle, aber mit drei großen Gallenſteinen ganz ausgefüllt, und die Arterien an vielen Orten, beſonders aber die abſteigende große Schlagader, ſehr verknöchert — doch waren alles dies weder Folge noch Urſache der vorangegangenen Krankheit, ſondern dieſe Desorganiſationen beſtanden ſchon lange vor ſeinem Tode, und mit denſelben hätte er noch ein bis zwei Jahre fortleben können, wenn nur alle pſychiſchen und ſonſtigen ſchädlichen Einwirkungen, die ſeine Lebenskraft in ſeinem hohen Alter und in ſeinem ſchon zerrütteten Organismus direkt angegriffen und gewaltſam aufrieben, ſorgfältiger vermieden worden wären. Ich kann daher die Behauptung geradezu ausſprechen, daß der Fürſt heute noch am Leben, und höchſtwahrſcheinlich auch geſund nach Berlin wieder zurückgekehrt wäre, wenn er meinem Rathe gefolgt, dieſe zweite Reiſe ganz unterlaſſen, oder wenigſtens die Kimsky in Berlin gelaſſen hätte.

Niemand von ſeinen Umgebungen hat wohl mehr als ich, der ich ihm willig meine halbe Exiſtenz opferte, ihm ohne alles Intereſſe diente, und der ich mich nicht einmal rühmen kann, auch nur ein Andenken je von ihm erhalten zu haben, durch ſeinen Tod verloren. Meine arme Frau, die mir über die ungewohnte und lange Trennung von ihr die kummervollſten Briefe ſchreibt, und Unglücksfälle der Art noch weniger zu ertragen im Stande iſt als ich, jammert mich dabei am meiſten. Gern würde ich mich indeſſen über alles dies tröſten, und es als eine Beſtimmung des Schickſals, das mich einmal hart hat treffen wollen, anſehen, — wenn ich nur nicht die Ueberzeugung hätte, daß alles anders gekommen wäre, wenn man mir gefolgt, und meinen Rath nicht unbeachtet gelaſſen hätte.

Doch der Schmerz über den erlittenen Verluſt verleitet mich zu ungerechten Klagen gegen Ew. ꝛc., während ich vielmehr alles aufbieten ſollte, um Troſtgründe für ihr eigenes kindliches Herz aufzufinden. Ich glaubte indeſſen auch ſchuldig zu ſein Ew. ꝛc. mit dem wahren Hergange der Sache und mit der Lage der Dinge, wie ſie wirklich ſtehen, umſtändlich bekannt zu machen, um deſto ſicherer Hochdieſelben in den Stand zu ſetzen, Wahrheit von Trug zu unterſcheiden, und Ihre weiteren Maaßregeln hiernach nehmen zu können.

Für jeden Fremden und Uneingeweihten ſoll übrigens die ganze Geſchichte, wenigſtens von meiner Seite, ein Geheimniß bleiben; denn ich wünſche, daß man ſich nur der edlen Karakterzüge, der großen Thaten und der ſeltenen Herzensgüte des verklärten großen Mannes, aber nicht der Schwächen in ſeinen letzten Lebensjahren erinnern möge.

Der fürſtliche Haushalt iſt übrigens gleich nach dem Todestage eingeſtellt, und nur noch die hinterlaſſene Dienerſchaft hiervon bezahlt worden. Sowohl ich als der Geh. Rath Schaumann, der dem Verſtorbenen bis zur letzten Todesſtunde treu anhing, und auch nach derſelben das Intereſſe des Königs und der Erben wahrnahm, ſo wie die übrigen Umgebungen, leben jetzt auf unſere eigenen Koſten, ſind auf ſelbe hierher nach Verona zurückgekehrt, und werden auch ſo nach Berlin wieder zurückreiſen, ſobald die Königliche Antwort über die gemachte Todesanzeige hier eintreffen wird. Der Himmel gebe, daß ſie bald erſcheine, und es mir recht bald vergönnt ſein möge, in meine Häuslichkeit zurückkehren zu dürfen.

Die von Kimsky's ſind heute von den Verwünſchungen der ſämmtlichen fürſtlichen Dienerſchaft begleitet nach Berlin oder

Mecklenburg von hier abgegangen, nachdem Graf von Bernſtorff ihnen gegen Ausſtellung eines Wechſels die der Angabe nach nöthige Reiſeſumme hat vorſchießen laſſen, um ſie nur vom Kongreßorte hier ſo ſchnell als möglich wieder fortzubringen.

158.

Pückler an Lucie

Den 23. Dezember 1822.

Meine gute Schnucke,

Traurig iſt in der That der Tod Deines Vaters in jeder Hinſicht. Für ihn am wenigſten — für uns am meiſten. Ich erinnere mich einmal von einem Manne, der aus geringem Stande ſich zu allen höheren emporgeſchwungen hatte, geleſen zu haben, daß er, als ihn jemand fragte, welchen Umſtänden er ſein Glück am meiſten zuſchreibe, ihm erwiederte: ich verdanke es allein dem Umſtand, daß ich nie etwas bis morgen aufſchob, was ich heute thun konnte. Ich kann es mir nicht verbergen, daß ich höchſtwahrſcheinlich jetzt 100,000 Thaler in guten Wechſeln in meiner Hand hätte, wenn ich dieſen Grundſatz befolgte, und vierzehn Tage früher in Berlin war, ehe Dein Vater die Augen ſchloß. Faſt ſcheint es mir jetzt auch unbegreiflich, daß ich es nicht that, aber die Gewohnheit des Alltäglichen iſt ſo mächtig, lullt einen in ſolche Ruhe ein, daß man das Außerordentliche ſich nicht als möglich denkt. Ganz bin ich freilich nicht ohne Entſchuldigung, und der einzige Fall dieſes plötzlichen Todes ausgenommen, war mein Zögern der Sache in anderer Hinſicht nützlicher als mein Kommen — indeſſen hat es doch das Schickſal ſo hämiſch, möchte ich ſagen, gekartet, daß ich das Unglück und den Vorwurf der eigenen Verſäumniß zuſammen tragen muß.

Verdammt ſind dieſe regrets, wenn es zu ſpät iſt! Nichts iſt dümmer, unnützer, nichts iſt aber auch ſchwerer zu unterdrücken, und nichts thut weher. —

Sonderbar iſt es, daß ich, obgleich die Sache höchſt einfach war, und menſchlichen Anſichten nach immankabel ſchien, doch nie recht an ihr Gelingen glaubte, und zwar aus dem einzigen Grunde, weil ich überzeugt durch lange Erfahrung bin, daß ein großer Glücksfall mir nie zu Theil werden ſoll, ſondern nur überall kleine mit Mühe und Noth errungene Vortheile für mich da ſind. Schon manchmal ſagte ich Dir es. Auch großes Unglück erwarte ich nicht, in allem bin ich zu der entſchiedenen Mittelmäßigkeit verdammt, die auch, jede alberne Eitelkeit und Einbildung einmal bei Seite geſetzt, überall mein wahres Loos und Gepräge iſt. Das tröſtet mich auch, denn Dein armes Lind bringt es höchſtens zu einem großen Bilde, eine große Wirklichkeit iſt ihm in dieſem Daſein verſchloſſen. —

Nun wollen wir aber wieder zu den Kindereien übergehen, die vor der Hand uns noch bleiben, bis auch dieſe vielleicht ihr Ende nehmen: an Kindlichkeit ſoll es mir deshalb doch nicht fehlen, und wer weiß, ob rauhe Lüfte dann meiner moraliſchen Konſtitution nicht beſſer bekommen, als eine Witterung wie die jetzige, die weder warm noch kalt iſt.

Alſo die neue Livree des kleinen Pagen ſchicke nach Muskau, damit ich dort, wo ich eher ankomme als Du, ſie ihm ordentlich anpaſſen laſſen kann Tragen ſoll er ſie nicht eher, als in Deinem Dienſt, aber er ſoll bereit ſein, Dich auch gleich darin in Muskau zu empfangen. Sende ſie alſo an Wolff. Alle übrigen Veränderungen ſind gemacht. Neue Offizianten und Livreeknöpfe, die Epauletten, Schlöſſer und Geſchirre mit den neuen Kronen verſehen. Noch einmal können wir den Bettelfürſten in vollem Glanze repräſentiren, ehe vielleicht die Fürſtenkrone auf dem Trödel verkauft wird.

Mit meiner Geſundheit geht es noch wenig beſſer, doch giebt Ruſt Hoffnung, daß das Uebel langſam zwar, aber doch ohne Bedenklichkeit ſein Ende auch erreichen wird. Seine Erzählungen vom Tode Deines Vaters mündlich. Unſerer hat er nie gedacht! Weder im Leben, noch im Sterben!

Von ſolchen Eltern habe ich doch früher nie einen Begriff gehabt, und in dem Grade kein Beiſpiel davon geſehen. Ein Beweis mehr für mich, daß der in der Welt nur für gut und brav geachtet wird, der die Formen achtet, und der Welt zu Liebe ſich Zwang und Verſtellung geduldig auflegt. Nach dem Gefühl fragt niemand, und wer ſeinen eigenen Weg geht, wird geachtet und gehaßt.

Wir wollen uns aber vor dem Philoſophiren hüten, denn es führt zu nichts. Sei heiterer und fröhlicher in Carolath, als ich in dem öden und kalten Berlin, und ſchicke mir ein halb Dutzend von den angebotenen Fäſſern, die ich ſehr gut hier anbringen kann.

Dein treuer Lou.

151.

Pückler an Lucie.

Den 24. Dezember 1822.

Liebe Schnucke,

Beifolgend erhältſt Du das Teſtament Deines Vaters in Abſchrift, woraus Du ſiehſt, daß derſelbe ſeine liebe Tochter, wie er Dich darin nennt, gänzlich enterbt hat. Da Lichtenberg nicht mit zum Allodium gehört, ſo überſteigen die Schulden und Legate, zu denen nun noch die Kodizille kommen werden, den Betrag des ganzen Allodialvermögens um die Hälfte.

Es iſt heute der heilige Chriſtbeſcheerungstag; wie gern hätte ich Dir ein beſſeres Geſchenk zu dieſem Tage gemacht!

Deinem Herrn Bruder habe ich geſchrieben, wie man pro forma ſchreiben muß. Ich lege die Kopie, von meinem neuen Sekretair geſchrieben, gleichfalls bei. Daß ich den Beſuch in Muskau abzulehnen ſuche, wirſt Du billigen.

Haſt Du denn der armen — einen heiligen Chriſt geſchickt? Ich wagte es nicht allein, um mir Deine Ungnade nicht zuzuziehen. Die arme Kleine dauert mich aber doch, und ich möchte ihr wohl eine kleine Freude machen, wenn ich nur wüßte, wie? Gieb mir einen Rath deshalb, und übernimm die Beſorgung. Du könnteſt mir auch die Adreſſe ſchicken. Ich werde es gewiß nicht mißbrauchen, aber ſchreiben könnte ich wohl einmal mit gehöriger Vorſicht unter fremdem Namen.

Quand je m'imagine quelquefois d'être méchant, je finis toujours par être trop bon. Cependant le diable n'y perd rien, hélas!

Abends.

Ich glaubte heute Abend keinen heiligen Chriſt zu bekommen, als Dein lieber Brief ankam, der mir ein wohlthuender Beweis iſt, daß doch auch an mich ein Herz liebend denkt.

Die wenigen Worte, die Du über Deine Verhältniſſe mit Deinem Vater ſagſt, ſind in der That rührend und merkwürdig. Du haſt aber ſehr Recht, ſeinem Andenken deshalb nicht es entgelten zu laſſen. Er war ein Zuſammengeſetztes von Gut und Uebel, wie wir Alle, und wenn Du zu klagen haſt, ſo kann dagegen Dein Bruder gewiß ſeinen Edelmuth nicht genug preiſen. Uebrigens wünſchte ich, daß Du mir früher die Verhältniſſe ſo beſtimmt auseinandergeſetzt hätteſt, wie in Deinem Briefe. Ich glaube, daß ich dann mit ihm darüber geſprochen haben würde, und doch vielleicht ſein Gewiſſen gerührt. Wir haben beide mit Teſtamenten Unglück. Mein Vater enterbte mich ſo viel er konnte, ganz ohne Urſache von meiner Seite. Der Deinige thut das Nämliche.

Was mich betrifft, ſo ſehe ich noch nicht recht ab, wann ich fortkomme, obgleich ich ein höchſt trauriges Leben hier führe. Den kleinen Lou*) bringe ich Dir mit. On ne demande plus mieux que de nous le donner, ich habe aber eben nicht ſehr viel empressement gezeigt. Vous gâtez tout le monde, ma chère, est quand vous faites du bien à quelqu'un, vous vous y prenez de manière qu'il finit toujours par croire que c'est lui qui oblige. Excepté votre Lou, vous n'avez fait que des ingrats. Addio!

Dein armer Bedrängter.

Malgré ma pauvreté j'ai été obligé de dépenser 30 écus pour les enfants de ma sœur.

1823.

155.

Pückler an Lucie.

1823.

Liebe Schnucke.

Das unglückliche Jahr bewährt ſich auf alle Weiſe.

Durch einen Zuſammenfluß unerwarteter unvorhergeſehener Umſtände, und hauptſächlich durch den Mangel an Nachdruck, den der Tod Deines Vaters mit ſich bringt, iſt meine ſo herrlich eingefädelte Sache, die mir auf einem Brette wenigſtens 70,000 Thaler noch vor Weihnachten gebracht hätte, wenn Dein Vater vielleicht nur acht Tage ſpäter ſtarb — gänzlich verunglückt.

---

*) Anmerkung der Herausgeberin. Ein Neffe von Pückler.

Mündlich erzähle ich Dir die näheren, wirklich unglücklichen Umſtände!

Dies iſt ein harter Schlag, denn ich hatte (und konnte es faſt mit Gewißheit) wenigſtens auf 500,000 Thaler gerechnet. Alles war mir ſchon zugeſichert; aber wo man früher nicht gewagt hätte, ſich zu retraktiren, beobachtet man jetzt nicht einmal mehr den Anſtand, ſondern läßt ganz offen merken, daß die Zeit der Begünſtigung vorüber iſt. Enfin, c'est une affaire manquée et finie, il ne faut plus s'en arracher les cheveux.

Aber, gute Schnucke, da dieſe Ausſicht verſchwunden iſt, werden wir wohl ernſtlich müſſen an die Zukunft denken!

Wenn ich meine Anlagen ganz aufgeben ſoll, ſo hat mein Leben auch ſeine ganze Bedeutung und ſein Intereſſe verloren. Alle Hoffnung künftiger Freude, die in Ermangelung der Realität jetzt noch die helle Seite meiner Exiſtenz ausmachte, ſchwindet auch dahin, und ich könnte dann wirklich des ganzen leeren Seins herzlich überdrüſſig werden. —

Im Uebrigen aber könnte ich Entbehrungen ſehr leicht ertragen, nur liegt es einmal unbezwinglich in meinem Karakter, keine halben Maaßregeln dulden zu können. In Muskau zu leben, und plötzlich dort zu der Kategorie eines der dortigen Landedelleute herabzuſteigen, iſt mir unmöglich, und würde mit bittreren Gefühlen für mich verbunden ſein, als wo anders Mangel ſelbſt zu leiden. Auch iſt es den obwaltenden Umſtänden und ſo langer Gewohnheit nach gar nicht ausführbar.

Das einzige Mittel einer erſprießlichen Erſparungsmethode wäre, daß Du, liebſte Schnucke, in irgend einer nicht zu entfernten Stadt Dich ſo etablirſt, daß Du mit 4000 Thalern Deine Haushaltung und alles beſtreiten könnteſt, in Muskau bis auf das allernöthigſte Perſonal alles abgeſchafft würde, für Park und Bauten ebenfalls 4000 Thaler ausgeſetzt würden, und ich endlich mit der gleichen Summe abwechſelnd bei Dir, und in der guten Jahreszeit zuweilen in Muskau wäre, um Adminiſtration und Anlagen zu kontrolliren.

Ich ſehe wahrlich nicht ein, wie es anders zu machen iſt, auch muß und darf mein Aufenthalt in Muskau gar nicht lange dauern, damit ich nicht verpflichtet werde, mehr als das Etatmäßige auf die Anlagen zu verwenden.

Vielleicht ginge es auch, wenn man ſich feſt vornähme, niemand zu ſehen, und ſolche Leute hielte, die man nach Gefallen als Bedienten und in der Adminiſtration brauchen könnte, wie Lubſch zum Beiſpiel, und die Bertram, daß man in Muskau bei beibehaltenem äußeren Anſtand doch im Grunde ökonomiſch lebte, und nicht mehr als die erwähnten 12,000 Thaler alles in allem verzehrte. Es wird aber für Dich dieſe Einſamkeit, wie ich in der letzten Zeit ſehr vielfach bemerkte, unerträglich, und überhaupt iſt die Sache ſchwer auszuführen.

So viel iſt gewiß, meine friſche Anſicht des Lebens geht täglich mehr verloren, und die Sorge ſteht wie ein Geſpenſt ſchon Jahre lang mir ewig zur Seite, und leider iſt unſere Lage ſo, daß ſelbſt die größten Entbehrungen uns nicht von dieſer Sorge befreien können. Nur ein großes Glück, eine Radikalkur, die wenigſtens die Hälfte der Schulden tilgte, könnte uns feſte Sicherheit geben. 500,000 Thaler Schulden und 9000 Thaler jährliche Penſionen extra ſind für Muskau eine zu unverhältnißmäßige Laſt. Es iſt nicht zu läugnen, daß wir ſchon lange nur durch außerordentliche Mittel das Ganze halten. Erſt Dein Vermögen, ſo weit es nicht durch Tehn verſchleudert ward, dann der große Holzkontrakt, endlich die Entſchädigung: nun hoffte ich auf die neue, aber verſiegte Quelle, und ſo lange Dein Vater leben blieb, konnte es mir an Reſſourcen nicht fehlen. Dieſe ſind hin — und auf die Erbſchaft iſt leider gar nicht zu rechnen.

Es haben ſich bis jetzt ſchon 60,000 Thaler Wechſelſchulden gemeldet. Die Diamanten ſind verkauft, und kann das Majorat nicht umgeſtoßen werden, ſo reicht das Allodialvermögen nicht hin, die Schulden zu decken. Selbſt mit der Umſtoßung des Majorats wird nicht viel herauskommen, da auf dieſes auch an 400,000 Thaler Schulden ſind, doch muß es ohne Zweifel verſucht werden, und kann auch höchſtwahrſcheinlich gelingen. Von einem Vergleich mit Deinem Herrn Bruder hoffe ich wenig. — Heute früh war ich bei Voß. Ich kann nicht anders ſagen, als daß er mich ſehr freundlich und ohne Veränderung empfing. Aber was helfen freundliche Geſichter!

Verzeih, meine gute Schnucke, wenn ich in Kummer und Unmuth verſunken, Dir ähnliche Empfindungen mittheilen muß. Aber trübe Wolken verdunkeln unſeren Horizont, und es hilft nichts, die Augen vor ihnen zu verſchließen.

Dein beſorgter und betrübter, aber treuer Lou.

156.

Pückler an Lucie.

Den 8. Januar 1823.

Sei über meine Schritte in Hinſicht des Teſtaments ruhig. Ich bin weit entfernt, etwas ohne Noth im voraus aufzugeben. In der ganzen Sache kann jetzt noch gar nichts gethan werden, ſelbſt im Wege des Vergleichs iſt ſie ſchwierig, und im Wege des Prozeſſes unabſehbar. Ich leſe ſehr wenig Romane, wie Du glaubſt, ſondern ſtudire ganz ernſtlich und fleißig. Neuigkeiten kann ich Dir nicht ſchreiben, denn ein Maulwurf in ſeinem Loche kann nicht einſamer leben als ich. Doch habe ich gehört, daß die ganze Stadt und alle vornehmen Bürger in Allarm ſind, weil Voß keinem „mehr, weder Rother, noch Frieſe, noch ſonſt einem nicht Adeligen, den Titel Hochwohlgeboren giebt. Einige haben die Zufertigungen zurückgeſchickt, aber mit Proteſt wieder erhalten. **On ne devrait pas commencer par des bagatelles. Si j'étais à la place de Voss, je les attaquerais par des endroits plus sensibles.** Nadelſtiche reizen, **les coups de massue apaisent.**

Eben kömmt wieder von Deinem Herrn Bruder Kontreordre, und die Nachricht, daß er erſt am 15. Februar eintreffen will. Ich werde alſo deſto mehr eilen nach Carolath zu kommen, wo das hübſche Mädchen auf mich wartet.

Da ich ſeit vierzehn Tagen im Bett liege, habe ich keine Neujahrswünſche ausſuchen können. So wie ich aber ausgehen kann, ſchicke ich der lieblichen Adelheid den gewünſchten. Wie Du mir zuredeſt, mich nicht trüben Gedanken zu überlaſſen, ſo las ich es gerade heute in einer ſchönen Ode des Horaz, aus der ich Dir das Bruchſtück überſetzen will. Dieſe Ode iſt im Original unbeſchreiblich ſchön, und ganz geeignet zu tröſten, wenn man kleinmüthig wird.

Adelheid kannſt Du beifolgenden Anfang einer anderen Ode in Verſe zu bringen geben.

Die kühle Grotte und das Roſenlager würden zwar jetzt bei 16 Grad Kälte nicht ſehr anlockend ſein, man muß ſich aber in den lieblichen Süden verſetzen, oder ganz proſaiſch ein warmes Bett ſubſtituiren.

Das iſt das Neueſte aus der Hauptſtadt Auguſts; aus der Reſidenz Friedrich Wilhelms weiß ich nicht das Geringſte zu erzählen; denn in meiner Höhle höre ich kaum den Feuerlärm, der drei Nächte hintereinander die Leute aus den warmen Federn in die grimmige Luft hinausgetrieben hat. Das letztemal, wurde mir erzählt, brannte es in der Behrenſtraße neben einem Hauſe, wo in einer Geſellſchaft ſich unter anderen auch der Herzog von Rovigo befand, der im Angeſichte des Feuers eine ſehr intereſſante Schilderung des Brandes von Moskau zum Beſten gegeben haben ſoll. Die Geſellſchaft war bei einem Kaufmann, welche mit den Beamten und Juſtizkommiſſarien bei weitem die beſten Häuſer hier machen, wo man ſich auch beſſer amüſirt, weil ſie Geld haben, und ihre Soupers nicht wie die der vornehmen hieſigen Geſellſchaften mit Raundo di Colibrado's Hauſe allzuviel Aehnlichkeit haben. Sollte ich noch einmal in Berlin aufthauen, ſo ſind das gewiß allein die Zirkel, die ich aufſuchen werde.

Der kleine Lou wird auch nicht vergeſſen werden; ich werde ihn in meinen Bettſack ſtecken, damit er nicht unterwegs erfriert, und auch nicht zuviel Platz einnimmt.

Dein leibeigener Lou.

Den 8. Januar 1823.

Von Deinem Herrn Bruder habe ich beiliegenden Brief, und von ſeiner Gemahlin den ebenfalls beiliegenden recht graziöſen Zettel empfangen.

Du ſiehſt daraus zum Theil, wie die Sachen ſtehen. Daß Dein Vater ihn nach Verona eingeladen, und uns zurückgelaſſen, iſt noch eine noch unbekannte Perfidie, und daß der König Deinem Bruder ſein Beileid bezeigt hat, und Dir nicht, iſt nicht artig gegen Damen. Point de prophète dans son pays. Unſere Dienſte werden hier nicht anerkannt.

156.

Pückler an Lucie.

Den 9. Januar.

Ich muß geſtehen, wenn ich mein Leben überdenke, ſo kann ich meinerſeits nicht dem Glücke, ſondern nur mir ſelbſt die traurigen Reſultate zuſchreiben, aber die Umſtände trugen doch auch immer das übrige auf eine ſeltſame Art dazu bei, mir jedesmal das ſogleich zu entreißen, was das gute Glück mir darbot. Dies geht immerwährend ſo fort ſeit meiner

Geburt. In die Welt getreten mit körperlichen und geiſtigen Vorzügen, begabt mit einer vortrefflichen Konſtitution, muß eine unverantwortliche Erziehung jene faſt in Null aufgehen laſſen, und dieſe durch eine mir gar nicht natürliche, ſondern nur künſtlich hervorgerufene ausſchweifende Lebensart verderben.

Mein Vater ſtirbt früh, unter den obwaltenden Umſtänden ein großes Glück für mich — ich konnte jetzt, führte das Glück mir einen einzigen kundigen und rechtlichen Mann zu, meine Lage ſicher und glänzend für mein ganzes Leben gründen. Anſtatt deſſen, ganz unerfahren in Welthändeln dieſer, Art laſſe ich mir eine Schuldenlaſt mehr von wenigſtens 150,000 Thalern aufbürden, und lege dadurch den Grund zu einem Leben à la Damokles mit der Schwertſpitze über dem Haupt, wie ich es ſeitdem ununterbrochen geführt, und dadurch mein Leben gänzlich verkümmert habe.

Jetzt bringt eine Zeit, wie ſie vielleicht in Jahrhunderten nicht wiederkehrt, mir perſönlich die ſchönſte Gelegenheit ein hohes Glück ſowohl an Vermögen als an Ruhm zu erwerben. Schon entſchloſſen, bereit abzugehen, bricht eine Krankheit aus, die es mir ſechs Wochen lang unmöglich macht. In dieſer Zeit ändern ſich die Umſtände, ſo daß es Wahnſinn ſchien, jetzt noch den früheren Weg einzuſchlagen, und das Glück war abermals verſcherzt.

Endlich finde ich Dich, gute Schnucke, mit einem Vermögen, fähig, den früheren Verluſt zu erſetzen, und mit Ordnung und Mäßigung unſere Lage beneidenswerth, wenn auch nicht über alles ausgezeichnet zu machen. Da ſchiebt das ſchwarze Verhältniß Dehn und Neumann dazwiſchen, und der Erfolg iſt bekannt.

Zuletzt gelingt es mir in einem gewiſſen Grade die Gunſt Deines Vaters zu gewinnen. Ich leite mit unſäglicher Mühe und vieler, vieler Qual vier höchſt wichtige Zwecke für uns ein. Der eine, die Entſchädigung gelingt, der zweite, die Steuerſache, iſt ſo gut wie gewonnen, der dritte iſt im Begriffe völlig zu reüſſiren und mir 100,000 Thaler wie im Traum einzubringen, der vierte, die Tilgung unſerer Schuld durch den Fond in Kloſterzelle, iſt gleichfalls eingeleitet, und die beſte Hoffnung zu einem guten Erfolg — in dieſem Augenblicke ſtirbt Dein Vater, die Steuerſache iſt auf dem alten Flecke, die 100,000 Thaler verſchwunden, und das letzte unausführbar geworden.

Sein Teſtament wird geöffnet, und Du biſt bis auf den letzten Pfennig enterbt.

So ſtellt ſich die Sache auf der einen Seite dar. Auf der anderen muß ich leider mein eigener Ankläger werden. Mancher, kann ich ſagen, hat eine ſchlechtere Erziehung erhalten, und durch eigene Kraft und Ueberwindung ſich zu einem muſterhaften Jüngling herangebildet. An Kopf und Kraft dazu hätte es mir nicht gefehlt.

Wäre ich bei meines Vaters Tode mit weniger Leichtſinn zu Werke gegangen, ſo hätte ich wohl ſelbſt auf den Einfall kommen müſſen, ehe ich alles weggab, mehrere geſcheute Rechtsgelehrte zu fragen.

Hätte ich mich nicht einer ſtrafbaren und unvernünftigen Liederlichkeit ergeben, ſo konnte eine Krankheit der Art mich nicht hindern, den Weg des Glückes zu verfolgen.

Wer zwang mich dazu, blindlings einen Mann als ein Orakel anzuſehen, und mich ihm in die Arme zu werfen, den ich weder kannte noch geprüft hatte.

Zum zweitenmale raubte mir eine ſelbſtverſchuldete Krankheit hier den Hauptgewinn, den mir der Kredit Deines Vaters bringen konnte, und das letztere betreffend, hätte ein klügeres Benehmen und eine beſtimmte Explikation auch hierin ein beſſeres Reſultat herbeiführen können. Alſo — beim Lichte beſehen, das Schickſal gab ſo viel als es nahm, und eher mehr; an mir, dem Steuermann, lag es, das Schiff beſſer zu führen. Wer Geiſt und Unpartheilichkeit genug hat, ſein Leben aufrichtig zu prüfen, wird vielleicht immer finden, daß er nur ſeines Glückes eigener Schmied iſt.

Ich habe mit Fleiß meine übrigen Thorheiten, Spiel, Anlagen und manche andere Verſchwendung gar nicht erwähnt; denn dieſe ſind meiner Natur ſo angemeſſen, daß ich es auch bei beſſerer Einſicht doch ſchwerlich hätte anders machen können; aber dieſe haben auch nicht ſo bedeutend eingegriffen, und mir manchen Genuß gewährt, an den ich noch mit Vergnügen denke, und den ich nicht bereuen kann.

Hier werde ich in meinem Philoſophiren durch ein Briefchen von Dir unterbrochen, in dem Du Dich über den Mangel von Nachrichten über mich beſchwerſt.

Nun, ich muß geſtehen, wenn man ſeit meinem Aufenthalt in Berlin unſere Briefe gegeneinander abwiegt, ſo müſſen Deine gewaltſam in die Höhe geſchnellt werden, und ſchon ihres Volumens wegen iſt es zu entſchuldigen, wenn ſie mit der fahrenden Poſt gingen. Ich kann mich mit meinen Briefen nicht an die Tage binden. Verſchone mich damit, oder Du machſt mich capriciös, und dann ſchreibe ich gar nicht. Amtsberichte mögen an einen Poſttag gebunden ſein, aber vertrauliche Briefe werden beſſer nach Neigung als nach Kommando geſchrieben. Uebrigens ſind Deine Kommiſſionen und Packete daran Schuld; die Neujahrswünſche habe ich verſucht mit der reitenden Poſt zu ſchicken, und ich wünſche nur, daß ſie wohl konditionirt angekommen ſein mögen.

Morgen ein Mehreres, jetzt gute Nacht. Ich bin heute zum erſtenmal eine Viertelſtunde ausgefahren, und befinde mich recht wohl.

Dein treuer Lou.

158.

Pückler an Lucie.

Den 13 Januar 1823

So lange Dein Vater lebte, war mir nicht ſehr bange, da mußten ſich immer Reſſourcen finden, das iſt nun leider anders geworden und außer der Herrſchaft Muskau nichts mehr vorhanden.

Welche Erſparungen bei den Pferden gemacht werden können und ſonſt, werde ich in Muskau ernſtlich unterſuchen. Ich fürchte aber, wir ſind beide zu verwöhnt, und werden wohl nicht eher uns nach dem Bette krümmen, bis uns die Beine abgeſchnitten ſind.

Ueber den Kronprinzen von Schweden habe ich mich vielfach erkundigt. Das Reſultat iſt, daß er den Damen mehr gefallen hat, als den Männern, weil er hübſch und von ſehr guter Tournüre iſt, aber ſich gegen jederman ohne Ausnahme mit der größten hauteur, und ſogar, wie man behauptet, mit einiger Geringſchätzung benommen hat. Sehr verdacht wird ihm, daß er in Potsdam, wo er ſich um 1 Uhr bei der Prinzeß Louiſe, Tochter des Königs, anſagen ließ, dieſe, den Kronprinzen und die ganze Garniſon über eine Stunde lang warten ließ, ohne ſich anders als flüchtig zu entſchuldigen.

In ſeiner Lage war Stolz ſehr paſſend, das Erwähnte ſcheint mir aber doch ein Biſchen zu weit gegangen.

Ein propos von ihm, das ich gehört habe, mißfällt mir. Er frug Noſtitz, der den Dienſt bei ihm hatte, wer ein junger Mann wäre, der mit der Prinzeß Louiſe tanzte. Noſtitz antwortete: „der Oberſt Röder“. „Ah, das Avancement bei Ihnen muß gut ſein.“ „O ſehr gut, Ihre Königliche Hoheit“. — „Bei uns auch, mein Vater und ich ſind ein Beweis davon.“

Das finde ich bei einer ſolchen Gelegenheit nicht taktvoll. Wenn der König in einer ernſten Anrede an ſein Volk von ſeiner Herkunft ſpricht, oder bei paſſender Gelegenheit nicht ſcheut, ihrer wie einer bekannten Sache zu erwähnen, ſo hat er Recht, aber die Gelegenheit dazu vom Zaune zu brechen, und ſelbſt gewiſſermaßen über ſich ein Bonmot zu machen, iſt nicht würdevoll nach meiner Anſicht. Uebrigens ſoll er ſich ſehr wie ein geborener Prinz ausgenommen, und weit mehr durch ſein Benehmen imponirt haben, als manche andere Leute, et on lui en veut peut-être.

Man ſagt, Bülow würde nach Paris kommen, und einige Miniſter entlaſſen, dagegen Provinzialminiſter aus ihnen gemacht werden. Doch ſind dies bloß Gerüchte, die mich zufällig in meiner Einſamkeit treffen. Ich möchte Dir gern mehr Neues ſagen, weiß aber leider nichts mehr.

Mit der Geſundheit geht es beſſer. Ich werde nun bald wieder ausgehen können, da auch die Kälte nachgelaſſen hat, und freue mich herzlich auf Dich, meine gute Schnucke, und auf Carolath.

Dein treuer Lou.

159.

Pückler an Lucie.

Den 15. Januar 1823.

Du wirfſt mir, liebe Schnucke, Verſtimmtheit vor, und ich kann mich nicht frei davon ſprechen. Aber wahrlich, eine ſchwerer andringende Epoche, als die jetzige, habe ich nicht erlebt, und krank und elend dazu — wer bliebe da wohl unverſtimmt!

Verwundere Dich nicht, wenn Du mich traurig und etwas verändert findeſt, Carolath's häusliche Freuden und ländlicher Frieden werden gewiß wohlthätig auf mich wirken. Viel Neues weiß ich Dir nicht zu ſagen, da ich zwar geſtern und heute wieder ausgegangen bin, aber keine Geſellſchaften beſuche.

Der Miniſter Voß liegt gefährlich an einer Lungenentzündung krank, und eine andere Sache, die das Publikum beſchäftigt, iſt die außerordentliche Gunſt, in welcher Alexander Humboldt beim König ſteht, der ihn auf eine bis jetzt unerhörte Weiſe auszeichnet. Er hat gleich Wittgenſtein ſein Couvert Mittags und Abends beim König, iſt né prié zu jedem Familienzirkel, enfin, on ne peut se passer de lui.

Man glaubt, daß er übermorgen den großen rothen Adlerorden erhalten wird, und macht ihn bereits zum Miniſter über Altenſtein's Departement.

Sollte Voß ſterben, ſo werden die großen Männer immer rarer werden, und wenn dann ein embarras eintritt, ſo iſt es wahrlich nicht de richesses.

Venus Miche und Pater Carolath erhalten beide beiliegend Antworten, die ich abzugeben bitte. Obgleich ich, wie geſagt, in fünf bis ſechs Tagen abzureiſen denke, ſo bitte ich doch, mir noch einmal zu antworten.

Deinen kleinen Lou kann ich, da ich in Frankfurt verweilen muß, ohnmöglich überall mitſchleppen, auch wünſchte ihn Agnes noch bis zu ihrer Abreiſe zu behalten, und im April ſelbſt nach Muskau zu bringen. Ich fürchte überhaupt, wir werden mit dem Kinde in den April geſchickt werden. Wir bürden uns, während unſere Lage immer beſchränkter wird, da eine neue Laſt auf, die auch recht ſehr génant iſt.

Ich geſtehe aufrichtig, daß mir angſt und bange dafür iſt, einen ſolchen ungezogenen Jungen im Hauſe zu haben, der gar nicht zu meiner Lebensart und zu meinen Neigungen paßt. Den kummervollen Beſitz von Muskau ſoll er nach unſerem Tode haben, wenn wir ihn anders noch hinterlaſſen; aber im Leben will ich mir keine Ruthe aufbinden; es iſt ſo ſchon Zwang und Noth genug darin.

169.

Pückler an Lucie.

Den 16. Januar 1823.

Deinen Brief vom 13. oder 14. beantworte ich ſogleich. Es freut mich, daß Du wieder zufriedener mit mir biſt, und man in Carolath meiner freundlich gedenkt.

Hier exiſtirt nichts Luſtiges für mich, als das von früh bis in die Nacht dauernde Exerziren unglücklicher, vor Froſt klappernder Rekruten vor meinen Fenſtern, von denen beiliegendes Blatt eine treue Darſtellung liefert.

Meine philoſophiſchen Betrachtungen von neulich ſind ein Spiegel, in welchem Du Dich auch ein wenig beſchauen könnteſt, dann wollen wir uns beide gemeinſchaftlich beſſern. Zu dem Ende überſetze ich noch eine kurze Ode des Horaz, da Du die frühere ſo ſchmeichelhaft aufgenommen haſt. Es iſt immer dieſelbe Philoſophie.

Dein Bruder macht jetzt patte de velours, weil er Schwierigkeiten von unſerer Seite fürchtet, die ihm nicht angenehm ſind. Ich werde gewiß nicht unfreundlich, aber eben auch nicht ſehr entgegenkommend mich benehmen.

Mit der Güte, mein Engel, bekömmt man unter den Wölfen, die uns überall umlagern, nichts. Unter uns geſagt, es ſteht wirklich erbärmlich mit uns, aber mit Horaz will ich nicht ſorgen und den Tag noch genießen, ſo lange er hell iſt, auch Wein koſten, nur nicht Carolather. Comprenez vous? Pas du cru de son Altesse, mais bien de sa cave.

Das Schlimmſte iſt, daß ich eigentlich auch dieſen von Horaz empfohlenen Troſt entbehren muß, da mir leider der Wein noch immer verboten iſt. Faute de mieux überſetze ich Dir nun noch eine Klage des Eiferſüchtigen, die ſchön iſt, wenngleich die Sitten damals anders und liederlicher als jetzt geweſen ſein mögen. Die Ode iſt gerichtet an eine andere Lydia.

Dein treuer Gatte.

Für vier neubelegte und polirte Spiegel habe ich 26 Thaler zahlen müſſen, die Du Felzin zur Beſorgung durch den Baudirektor überſendet haſt. Iſt es denn auch der Mühe werth für die alten Spiegel ſo viel auszugeben?

Bald wird übrigens das Zahlen von ſelbſt aufhören. In dem halben Jahre vom 1. Juli bis Weihnachten iſt bereits ein Defizit von 33,000 Thalern (gedeckt durch die Entſchädigung), 7000 Thaler ſind nun noch übrig, und dann auf keine Hülfe mehr zu rechnen.

Kein Abſatz für Holz, der Alaun bis auf 5 Thaler herunter, die Pächter inſolvent, die adminiſtrirten Oekonomieen nicht im Stande, vor zwei Jahren etwas zu bringen. Branitz nicht verkaufbar. Wer kann ſich da retten? Dazu der unglückliche Verkauf, der es unmöglich macht, ſich einem landſchaftlichen Kreditſyſtem anzuſchließen, und alle Gläubiger über 150,000 Thaler noch rebelliſch machen wird. Das ſind unſere Ausſichten!

161.

Pückler an Lucie.

Montag, den 29. Januar 1823.

Auf mich fährt das Unglück fort einzudringen, ich bin aber nun ſchon geſtählt, und auf jedes völlig gefaßt. Von Deinem Verſtande hoffe ich daſſelbe. Der jetzige Umſtand beſteht darin: Nach meinem Kontrakt mit der Salzdirektion habe ich die noch reſtirenden 6400 Ring Stabholz erſt Anno 26 abzuliefern, weil ich die dazwiſchen liegenden Lieferungen, wie Du weißt, einem Kaufmanne hier früher abgetreten habe.

Wir glaubten, wie Du Dich erinnern wirſt, durch dieſe Flöße einen Fond zu erhalten, deſſen die Muskauer Adminiſtration ſo ſehr bedürftig iſt indeß es iſt vergebens, und wir müſſen uns anders helfen.

Ich verſchonte Dich gern, liebe Seele, mit dieſen unangenehmen Nachrichten; aber es iſt nöthig, Dich darauf gefaßt zu machen, daß in der That unſere Reſſourcen außerhalb zu Ende ſind, und wie die Sachen ſtehen, aufrichtig geſagt, nicht viel mehr übrig bleibt. Sei indeß jetzt unbeſorgt und verſchwiegen. Vor allen Dingen beſchwöre ich Dich aber ſanft und folgſam zu ſein, wenn Du mich nicht zur Verzweiflung bringen willſt; denn im Glück kann ich Widerſpruch nur ſchlecht vertragen, im Unglück gar nicht. Auch verbanne, ſo viel Du kannſt, liebſte Lucie, alle (doch ganz unnütze) Aengſtlichkeit.

Einer Sorge, nämlich meinetwegen — was Deinem liebenden Herzen, wie ich wohl weiß, eine Hauptſorge iſt — kannſt Du Dich völlig überheben; denn die Zukunft wird Dich überzeugen, daß mir vielleicht jede Lage heilſamer ſein wird, als die bisherige, deren Verworrenheit und Unnatürlichkeit, wenn ich mich ſo ausdrücken darf, einen wahren Fluch darauf warf. Uebrigens ſei vor übereilten Handlungen von meiner Seite nicht bange. Ich werde nichts thun, als nach reiflicher Ueberlegung und mündlich das Weitere mit Dir in Carolath verhandeln. Bis dahin Streuſand darüber.

Dein immer treuer, ehrlicher Lou.

162.

Pückler an Lucie.

Den 21. Januar 1823.

Liebe, gute Schnucke.

Wie ich mit Deinem Bruder ſtehe, zeigt Dir auch ohngefähr der beiliegende Brief. Je le vois ici pour la première fois dans le grand monde, où il ne brille pas. Il est gauche, doucereux, et d'une affectation ridicule. Mit ſeiner

Frau lebt er aber vortrefflich. Il est extrêmement égoiste, mais il aime et apprécie singulièrement tout ce qui lui appartient, par conséquent aussi sa femme. Toutes les autres femmes de Berlin se réjouissent de sa laideur, et comme le bruit court en même temps que leurs affaires sont très dérangées, tout le monde leurs veut du bien. L'envie est remplacée par la pitié.

Was mich betrifft, gute Schnucke, ſo bin ich in der letzten Zeit ziemlich repandirt geweſen, und überall hingegangen. Wir hatten auch einen großen bal paré, den 30 Perſonen gaben. Die beiliegende Einladungskarte zeigt Dir den guten Geſchmack, der die Geber beſeelte.

Die fête war indeß, Dank dem ſchönen Saale, der guten Erleuchtung und der Menge bunter Uniformen ſehr ſchön. Der König ſprach freundlich mit mir, was mich freut, da ich beſorgte, bei ihm ein wenig angeſchwärzt zu ſein; der Kronprinz dagegen hat ſelten die Gnade mich zu bemerken. Geſungen wird ebenfalls ziemlich fleißig, ſeitdem die Lunge es wieder erlaubt.

Dein treues Louchen.

163.

Pückler an Lucie.

Berlin, den 23. Januar 1823.

Liebe Lucie,

Eine Sache, die auch mich gekränkt hat, und die ich Dir nicht eher mittheilen mochte, war folgende.

Kurz vor dem Tode Deines Vaters erfuhr ich durch Kämpf, daß im „Heſperus“ ſchon Anfangs Monat Oktober eine impertinente Ankündigung meiner Erhebung in den Fürſtenſtand ſtehe, und ſo unangenehm es ihm ſei, halte er es für ſeine Pflicht, mich davon zu benachrichtigen. Sobald ich das

Blatt erhielt, beantwortete ich es (ohne Zweifel dankt das Paſquille ſein Entſtehen einer gewiſſen, Dir bekannten Parthei hier in Berlin, und ich bin überzeugt, daß Dein Vater es geleſen, und den übelſten Eindruck davon erhalten hat, ohne mir jedoch ein Wort davon zu ſagen) und ließ dieſe Antwort von Berlin aus durch Kampf an den Redakteur des „Heſperus“ ſchicken. Dieſer verſprach, ſie einzurücken, that es aber nicht (vermuthlich beſtochen), und von Poſttag zu Poſttag erwartete ich die Ankunft des Blattes vergebens. Unterdeſſen überzeugte ich mich, daß, obgleich nur äußerſt wenig Exemplare des „Heſperus“ hier in Berlin ſind, ſo daß ich mir bis jetzt aller angewandten Mühe ohngeachtet noch keins verſchaffen konnte, man doch Sorge getragen hatte, es ſo bekannt als möglich zu machen. Alle unſere Vettern hatten es, als ſie in Muskau waren, ſchon geleſen, und aus falſcher Delikateſſe oder aus Mangel an wahrem Antheil verſchwiegen ſie mir es. Ich ſchickte Dir gern das Blatt mit, wenn ich es bekommen könnte.

Der Inhalt war im Weſentlichen folgender: Nie habe etwas mehr in Berlin ein mißfälliges Aufſehen gemacht, als meine Erhebung in den Fürſtenſtand. Man ſei allgemein der Meinung, daß es nicht ſowohl vom König ausginge, als vom Nepotismus des Kanzlers. Wie aber der Kanzler ſich dazu habe hergeben können, begreife man nicht. Nur drei Perſonen habe der König in den Fürſtenſtand erhoben, Blücher, Hardenberg und mich, ein Kleeblatt, das nicht recht gut paſſen wolle. Von den Vorfahren des Königs ſei man dergleichen Günſtlingſchaft nicht gewohnt. Mich kenne man übrigens durch nichts, als durch einen übertriebenen Aufwand, manche Sonderbarkeiten, und die Härte, mit der ich meine ſonſt leibeigenen Unterthanen behandelt habe, wofür mir das Fürſtenpatent verliehen ſei.

Ein anderes Patent, das das Publikum mit mehr Sehnſucht erwarte, und das ohne Zweifel nützlicher ſei, das

Patent des Herrn Fauche-Borel für die fosses inodores bliebe noch aus. — In wenig Worten Bosheit genug.

Nur durch eine Ueberraſchung der Zenſur habe ich es hier endlich dahin gebracht, meine Antwort im „Geſellſchafter,“ einem viel geleſenen Blatte, drucken zu laſſen, und ſchicke Dir einige Exemplare davon mit, um ſie denen mitzutheilen, die von dem erſten Angriff Kenntniß haben.

Viel gäbe ich darum, wenn ich mit Gewißheit den Verfaſſer ausmitteln könnte. Ich gebe es auch nicht auf; aber um es einſt zu erfahren, muß ich jetzt keine démarche deshalb machen, da ſie gewiß vergebens wäre. Ich habe mit Ruhe und Wahrheit, und, wie ich glaube, doch nicht ganz ohne Stachel geantwortet, daher hoffe ich wohl, das unpartheiiſche Publikum für mich zu gewinnen. Aber viel Leid aller Art muß ich jetzt tragen!

Der Rheumatismus läßt etwas nach, aber noch nicht viel. Ich hinke noch gefährlich. Adieu.

Dein alter Lou.

184.

Pückler an Lucie.

Den 26. Januar 1828.

Man muß geſtehen, Dein Brief hat Hand und Fuß, gute Schnucke, und kein Profeſſor hätte beſſer ſchreiben können. Es läßt ſich auch vernünftigerweiſe gar nichts dagegen einwenden; leider giebt es aber Naturen, denen gewiſſe langſame Opfer und Anſtrengungen ſchwerer ſind, als ſolche, die auf einmal Gut und Leben auf's Spiel ſetzen.

Indeſſen ſo viel geht aus Deinen Gründen und aus meinen eigenen Betrachtungen hervor, daß, wie die Verhältniſſe ſind, das Verlaſſen von Muskau auch bei der größten Sparſamkeit unſeren Ruin herbeiführt, da der Mann, dem wir es blindlings überlaſſen dürften, noch nicht gefunden iſt, und allerdings eine momentane Erſcheinung die immerwährende, ſo nöthige Kontrolle nicht erſetzen kann.

Da nun unter den jetzigen Umſtänden an einen Staatsdienſt kaum zu denken ſein möchte, ſo will ich mich dieſer Kontrolle wirklich unterziehen, und auch die von Dir vorgeſchlagenen Erſparniſſe zum Theil und gradatim auszuführen ſuchen. Deine Rolle ſei, mich auf alles, was Dir der Mühe werth ſcheint, aufmerkſam zu machen, aber ohne Dich ſelbſt in irgend etwas thätig einzumiſchen, und ohne Parthei zu nehmen. Auf dieſe Art kannſt Du viel nützen, aber auch nur ſo allein. Mache aber Deine Anmerkungen nicht auf eine vorwerfende und höhnende Art, ſondern weiſe und freundlich, und ertrage eine vorübergehende üble Laune geduldig und liebevoll.

Ueberhaupt, gute Schnucke, denke (was nur einer weiblichen, liebenden Seele möglich iſt) denke nie daran, in unſeren gegenſeitigen Verhältniſſen, wie ich ſein ſollte, denn leider bin ich voller Fehler, ſondern nur wie Du ſein ſollteſt. Gieb mir ein für allemal carte blanche für alle möglichen Mängel, und bewache nur Dich. — Dies klingt gewaltig egoiſtiſch, und doch iſt es nur der Beweis, daß ich Deinem weiblichen, liebenden Herzen weit Höheres zutraue, und es weit höher achte, als mich ſelbſt.

Fremde wollen wir alſo ſo wenig ſehen als möglich, eine Geſellſchafterin ſcheint mir aber für Dich Bedürfniß. Auch wird der kleine Louis Deine Zeit mehr ausfüllen, den ich beſtimmt mitbringe. Mit dem Aufſagen der Leute warte, bis ich zurückkomme. Zwei Reitpferde bin ich auch bereit abzuſchaffen, die Ackerpferde machen ſich wohl bezahlt, ſo lange es noch Streu, Aſche und Mergel zu fahren giebt. Im Bauen werde ich gewiß ernſtlich ſparen. Ganz aufzuhören, iſt es noch zu früh.

165.

Pückler an Lucie.

Meine liebe Schnucke,

Ich erhalte eine Stunde vor Abgang der Poſt nach Carolath noch Deinen lieben Brief vom 19. und 20. Er iſt ganz ſo, wie ich ihn wünſche, (bis auf die beſtellten Delikateſſen, ein Auftrag, der mich etwas ſchmerzlich daran erinnerte, daß dieſe leichte Art und Weiſe, Wünſche nur auszuſprechen, um ſie erlangt zu ſehen, jetzt ein Ende hat). Deine vernünftige Faſſung in das Unabänderliche, Deine Liebe, und noch eine Aeußerung, die mich hoffen macht, daß Du meinem Plan für die erſte Zukunft, dem vernünftigſten und glücklichſten, den wir in unſerer Lage erreichen können, nicht entgegen ſein wirſt — alles dies macht mir wahre Freude, und die Stelle, wo Du ſo naiv und herzig ſagſt, daß Gott eine Zeit in ſeiner Hand halte, wo ich noch recht froh ſein würde, hat mich faſt zu Thränen gerührt. Ich überlaſſe mich gern dieſer Hoffnung, wiewohl ſie ſich vielleicht ganz anders realiſirt, als Du und ich es uns jetzt vorſtellen!

An den Hof will ich gehen pour la dernière fois, wie ſchon geſagt, wenn mein Befinden es erlaubt. Aufrichtig geſagt, kam mir die Krankheit faſt erwünſcht, um mich vom Ausgehen bisher zu dispenſiren. Erklärlich iſt es wohl in meiner Lage, warum. Auch ſchämte ich mich ein wenig, ehe meine Antwort auf jenen diffamirenden Zeitungsartikel erſchienen war, dem Hohn, Mißgunſt und Triumph der Feinde mich zu zeigen, ohne allen Halt in einer Geſellſchaft, wo man uns haßt, weil man ſo unwiſſend iſt, uns zu beneiden. Kennten die Menſchen unſere wahre Lage, ſie würden uns bald lieb gewinnen, denn bedauern thun ſie gern, verſteht ſich, daß ſie nicht zum helfen aufgefordert werden dürfen.

Gottlob, ich kann ſie entbehren.

Dein weißhaariger, runzlicher, vor der
Zeit durch Sorge alt gewordener
Lou.

Warum es unmöglich iſt, uns jetzt mit der Erziehung des Louis zu befaſſen, wirſt Du bald ſehen, denn, gute, liebe Lucie, der Traum iſt aus. Die Herrſchaft Muskau trägt kaum, wie das letzte Wirthſchaftsjahr unumſtößlich beweiſt, ihre Laſten mehr, und alle Hoffnungen beruhen auf Projekten, als: 12000 Zentner Alaun zu machen und abzuſetzen, große Einnahmen vom Kottbuſſer Holzhof, Holzhandel nach Berlin, die alle Schaum ſind und Irrbilder, uns, wenn wir ihnen ſorglos nachgeben, ohnfehlbar in den Abgrund zu ſtürzen. Gott gebe, daß wir Branitz retten, von Muskau habe ich abſtrahirt. Doch mündlich mehr.

Vor der Hand laß Dir gegen niemand etwas merken, ich wiederhole es, und kümmere Dich nicht. Folge mir blindlings, und ich hoffe mit Zuverſicht auf ein frohes, wenn auch kein üppiges Leben.

166.

Pückler an Lucie.

Liebe Schnucke,

Da Du Dich für Politik intereſſirſt, ſo will ich Dir ſagen, was man über die Geſtaltung der hieſigen Affairen glaubt. Der alte Lottum wird, wie man ſagt, Präſident des Staatsraths und eine Art Premier, Albrecht, Stägemann und Ladenberg vortragende Kabinetsräthe beim König. (Ich glaube aber, die letzten nur bei Lottum.) An Humboldt ſcheint man nicht zu denken.

saur

BIBLIOTHEK DER DTSCH. LITERATUR 3-598-52254-1
POCKLER-MUSKAU,H.VON FN. 09334/005

Wie weit nun Lottum's kräftige Hand von Wittgenſtein dirigirt, wie in der italieniſchen Komödie, wo der Vorſtehende ſpricht, und der Hintere mit deſſen eigenen Händen geſtikulirt, die etwas verwilderten Staatsroſſe leiten wird, muß die Zukunft lehren.

Der ſpaniſche Krieg kann kritiſche Zeiten herbeiführen, auch glückliche Konjunkturen für Preußen, von denen der Patriot wünſchen muß, daß ſie mit mehr Energie als früher benutzt werden mögen.

Vor allen gebe uns Gott eine beſſere Finanzverwaltung, als die Deines Vaters war, der Preußen nach Empfang der franzöſiſchen Staatskontribution mit einer Schuldenlaſt von 280 Millionen Thalern hinterläßt, und einen völligen Ruin alles großen Grundbeſitzes, der doch in Kriegszeiten die Auslagen für den kleinen machen muß.

167.

Pückler an Lucie.

Den 26. Januar 1823.

Liebſte Lucie,

Um über Deinen Kronprinzen ganz auf's Reine zu kommen, habe ich allen alten Hader vergeſſen, und Dehn einen Beſuch gemacht, der ſehr erfreut ſchien mit mir wieder auf einen guten Fuß zu kommen, und mir ſo viel Wunderdinge von dem Kronprinzen erzählt hat, daß ich ihn angewieſen habe, ſie Dir ſelbſt zu ſchreiben: Du ſiehſt, ich bin eine verſöhnliche Seele, wie mir gerade die Laune ſteht. Les hommes ne sont pour moi que des choses. Je ne sais ni les aimer ni les hair. C'est un grand défaut, et je ne m'en vante pas, mais c'est une triste vérité. Ma bonne Schnucke cependant, qui est ein Leib und eine Seele mit mir, fait la seule exception à la règle.

Den 28.

Ohngeachtet meines heftigen Schnupfens gehe ich nun doch wieder etwas in die Welt, wo bis jetzt der Herzog von Rovigo mir noch die intereſſanteſte Erſcheinung war. Dieſe Leute wiſſen ſich in alle Lagen zu finden; doch blickt manchmal der tiefe Unmuth über ihren Fall brennend hindurch, wie bei gefallenen Geiſtern. Dieſer mag böſe genug ſein, aber von hoher Art, ein ſchöner, ausdrucksvoller Kopf mit grauen, ſpärlichen Haaren, edler Stirn und ein paar Augen, gerade ſo glühend wie Kohlen.

Ein Bekannter von Dir, der Major Kleiſt, heirathet eine Gräfin Loß aus Dresden, und Herr von Maſſow die Gräfin Schulenburg. Sonſt kann ich Dir nichts Neues melden.

Ich ſehne mich, recht bald abzureiſen, um über unſere Zukunft einen feſten Entſchluß zu faſſen. Feſt ſteht er zwar ſchon bei mir in der Hauptſache, aber die Art und Weiſe wünſche ich Deinem Geſchmacke ſo viel als möglich anzupaſſen. Ich hoffe aber, Du wirſt meinem Rathe folgen. Vielleicht bringen einige Jahre günſtigere Konſtellationen in Wirkſamkeit. Jetzt müſſen wir einmal der Gewalt weichen.

Dein treuer Lou.

168.

Pückler an Lucie.

Den 28. Januar, Abends.

Du mußt nicht glauben, daß ich das Kind mit dem Bade verſchütten, und Muskau abandoniren will. Umgekehrt! Ich ſehe aber immer klarer, was ihm frommt, und greife nun das Uebel bei der Wurzel an, was freilich viel früher hätte geſchehen ſollen.

Kämpf, der jetzt ſein Gut bald los ſein wird, iſt kein Gott, eben ſo wenig wie wir Alle, aber höchſt brauchbar für uns, wenigſtens noch auf einige Jahre. So ſchläfrig Bethe iſt, ſo hat er ſich doch in vielem recht ſehr nützlich gemacht.

Die Offizianten alle miteinander ſind wahrlich nicht die ſchlimmſten, aber eine Kuh mag noch ſo künſtlich gemolken werden, ſie kann am Ende nicht mehr Milch geben, als ſie hat, und wir verlangten von einer armen abgetriebenen, halb verhungerten Beſtie ſo viel als von einer oldenburger Heerde. Das geht nicht. Wir bildeten uns ein, reich zu ſein, und ſind arm. An ſich iſt wahrlich eins ſo gut wie das andere. Man muß nur vom richtigen Geſichtspunkte ausgehen, und anſtatt den Manudo in Muskau zu machen, ſich die Freuden der Beſchränktheit nicht rauben wollen, und ſie hat deren viele. —

Du irrſt Dich, liebe Lucie, wenn Du mich unmuthig glaubſt. Die Umſtände, die mich endlich zu einer Aenderung zwingen, ſind mir wahrhaftig eigentlich erwünſcht, und ich fühle eine Laſt von mir genommen. Hätte ich allein an mich zu denken, ſo würde ich heiterer ſein, als ich lange geweſen bin. Nur von Dir, und der Art, wie Du das Ganze aufnimmſt, inwiefern Du meine Anſichten theilſt oder nicht, kann mir Unmuth kommen.

Deine Citation, die übrigens ſehr wahr iſt, trifft mich alſo gar nicht; denn ich will gerade aus der Einſeitigkeit, Lebensüberdruß und Apathie, in die ich verſunken war, hinausgehen in eine friſche Lebensthätigkeit, nach allen Seiten hin gerichtet, wo ſich etwas für ſie darbieten wird. Je weniger Feſſeln, je beſſer; denn Freiheit, Ungebundenheit iſt einmal mein Element, und in Muskau war ich wie ein blinder Eſel, der im Dunkeln eine Mühle treibt, ewig rundum rennend, bis ihm die Sinne vergehen.

Du irrſt Dich auch, wenn Du glaubſt, daß mich der Aufſatz in dem „Heſperus“ ſo ſehr gepeinigt habe. Er hat mich gerade hinlänglich geärgert, um Galle genug zur Antwort aufzutreiben. Vierzehn Tage ſpäter hätte ich die nicht einmal mehr gehabt. Uebrigens habe ich Dir einen Punkt falſch angegeben. Es ſtand nämlich nicht darin, daß meine Wenigkeit bloß durch ihre Sonderbarkeiten bekannt ſei, ſondern durch einen unverhältnißmäßigen Aufwand, daher auch darauf die Antwort gerichtet iſt.

Die Poſt geht in einer Stunde ab. Ich muß ſchließen.

169.

Pückler an Lucie.

Berlin, den 1. Februar 1823.

Liebe Lucie,

Daß der arme Voß ſeinem Gegner ſo bald in's Grab gefolgt iſt, wird die Zeitung Dir früher verkündigt haben als ich. — Er thut mir ſehr leid; denn ich hatte von ſeinen Geſinnungen, die mit den meinigen weit mehr als die Deines ſeligen Vaters übereinſtimmten, wie Du weißt, gute Hoffnung für die Zukunft. Ich bin begierig, was nun werden wird. Die Epoche ſcheint innerlich und äußerlich ſehr wichtig. Man ſpricht im Publiko viel von Stein, ein Beweis, daß man ihn wünſcht, und — wahrſcheinlich hat ihn die Erfahrung von manchen jugendlichen Ideen zurückgebracht. Er kann wie der Abbé Gorani, der früher ein Partiſan der Revolution war, aber als Ultra endete, zur Erklärung dieſes Wechſels ſagen: Lorsque je dormais dans la révolution, je connaissais les grands, mais je ne connaissais pas encore les petits.

Ueber unſer Papiergeld wird ebenfalls viel raiſonnirt. Sogar einige der Prinzen haben uns die Ehre erzeigt, ſich welches davon kommen zu laſſen. Jemand äußerte, der Adler habe ſie frappirt. Ich erwiederte ihm, eine Neuigkeit ſei dieſer Adler wenigſtens nicht; denn er befinde ſich eben ſo lange in unſerem Wappen, als der preußiſche in den ihrigen.

Was man in dem lieben Berlin kleinſtädtiſch iſt, geht wirklich über alle Begriffe, und es iſt ein wahrer Fluch, daß ich nicht aus dem Gerede dieſer Leute kommen kann, ich mag mich zurückziehen wie ein Einſiedler, oder unter ſie miſchen, es iſt alles eins. Wäre ich reich und unabhängig, ſo könnte es mich freuen, Berlin und ſeine Bewohner eine Zeit lang ganz ſo zu myſtifiziren, als ſie es verlangen, und ſich dazu beſſer wie Krähwinkel pretiren — jetzt wünſchte ich nur, von der ganzen Welt total vergeſſen zu ſein.

Die Unterhandlungen mit Deinem Bruder ſetze ich fort, und thue, was ich kann; aber es iſt nicht viel zu machen, und am Ende wird der Prozeß das einzige Mittel bleiben, nicht ganz leer auszugehen. Sobald ich mit Deinem Bruder über irgend etwas Vergleichartiges zu Stande kommen kann, werde ich Dir eine genaue Ueberſicht zukommen laſſen.

Dein treuer Lou.

Der kleine Lou läßt grüßen, und Agnes beklagt ſich über Dein Stillſchweigen.

170.

Pückler an Lucie.

Den 5. Februar 1823.

Meine gute Lucie,

Ich bedaure herzlich, daß Du krank geweſen biſt, und hoffe, daß Du jetzt über eine unvermeidliche Veränderung unſerer Lage gefaßt biſt, die vielleicht, in der Nähe geſehen, viel weniger trübe ausſieht, als Gewohnheit und Vorurtheil uns befürchten machen.

Deiner dringenden Aufforderung, zu kommen, kann ich aber vernünftigerweiſe jetzt nicht genügen, da ich mit Deinem

Bruder unterhandle, und alles anſtrenge, um wenigſtens etwas aus der Erbſchaft für Dich zu retten.

Die einzige Hoffnung beruht darauf, daß der König 80,000 Thaler, die der Kanzler an Königliche Kaſſen ſchuldig iſt, niederſchlägt. In dieſem Falle würde etwas Weniges für Dich übrig bleiben, und hierüber unterhandle ich nun.

Dieſe Sache iſt zu wichtig, um ſie leichtſinnig abzubrechen. Uebrigens werde ich gewiß mich möglichſt beeilen, und ganz Deinen Wünſchen gemäß nichts thun, ohne mit Dir in Carolath Rückſprache genommen zu haben. Ich bitte Dich aber ſehr, in Carolath zu bleiben, und jetzt weder der Ungeduld noch der Aengſtlichkeit Raum zu geben. Wir ſind auf einem Punkte, wo beide ganz thöricht ſind; denn wir ſehen ganz klar, und wiſſen, woran wir ſind. Die Bedürfniſſe des Lebens werden uns nicht fehlen, und den Ueberfluß werden wir leichter entbehren, als Du glaubſt. Er war ja ſo mehr für Andere als für uns.

Alſo, ſo bald als *möglich und vernünftig*, verlaſſe ich gewiß Berlin, um zu Dir zu eilen; denn wahrlich, mein Aufenthalt hier iſt kein Genuß.

Dein treues Lind.

171

Pückler an Lucie.

Den 12. Februar 1823.

Beim König bin ich zu Tiſche gebeten worden, und er hat mir einige verbindliche Worte über den Tod des Kanzlers geſagt, aber viel weniger freundlich als ſonſt, wie es mir vorkam. Vielleicht hat man ihn auch gegen uns einzunehmen geſucht, und ich begreife in der That nicht, aus welchem Grunde man uns hier ſo vielfach anfeindet! Wäre nur die Steuerſache und die Erbſchaftsangelegenheit in Ordnung, ich wollte gern meinen Anblick ihnen auf immer erſparen; aber ſo lange muß man noch ackern im Schweiße ſeines Angeſichtes, hélas!!

Der ſchönen Miche tauſend Grüße.

Viel Freundliches an Carolath. Könnte ich meinen Wünſchen folgen, ſo reiſte ich in einer Stunde dahin ab.

Dein treueſter Lou.

172.

Pückler an Lucie.

Den 19. Februar 1823.

— Wir wollen alles mit Kämpf recht verſtändig prüfen, und dann entſcheiden, aber auch bei der Entſcheidung bleiben.

Nur bringe mir auf jeden Fall kein trübes, ſondern ein heiteres Gefühl entgegen, denn Fortuna haßt die, welche ſich leicht decontenanciren laſſen, und liebt die Kecken. Bei mir weiß ſie ſchon, daß, wenn ich auch noch ſo kleinmüthig thue, es nur der Kleinmuth eines Kindes iſt, daß die Minute darauf wieder oben hinausgeht, und daher denke ich ihr doch noch am Ende ihre Gunſt abzutrotzen.

Uebrigens iſt es allerdings ein Unglück, daß wir beide geborene Verſchwender ſind, und dies iſt der eigentliche Abgrund, nicht Muskau. In keiner einzelnen Sache iſt es zu ſuchen, in allem zuſammen. Wir haben ungeheure Summen verthan, das iſt nicht zu läugnen, das zeigen unſere Sündenregiſter. Wir ſchieben es uns, ſo viel wir können, einer dem anderen zu, au bout du compte wird wohl keiner dem anderen viel vorzuwerfen haben, und ob wir werden recht ſparſam ſein können, ohne durch die größte Noth dazu gezwungen zu werden, iſt auch noch ein Problem für mich.

Dein geplagter Lou,
der den Reſt ſeiner Jugend verkümmern
und vertrauern ſoll, o weh!

Sonne und Frühling lachen mich ſo freundlich an. Ich fühle mich noch jung, und möchte mich tummeln. Da ſtehen aber zwei Geſpenſter, Einſchränkung, Armuth, und grinſen mich an, und weiſen mich in Nacht und Winter zurück. — Beſſer wäre es, ich ſtürbe, und würde glücklicher wieder geboren! Denn auch Anderen nützt der Unglückliche nichts.

173.

Pückler an Lucie.

Den 28.

Geſtern auf einem Balle bei Schuckmann überraſchte mich der Kronprinz durch eine freundliche Anrede, die ich nicht an ihm gewohnt bin. Es wäre mir aber ſehr lieb, wenn er mich beſſer kennen lernte; denn ich glaube, ſeiner Empfänglichkeit würde manche freie Anſicht, die ich ihm mittheilen könnte, nicht ganz unintereſſant ſein.

Mündlich hierüber mehr.

Den 1. März.

Auf meine Liebe und redliche Treue kannſt Du in jeder Lage mit Sicherheit rechnen, aber mit Tändeleien mußt Du mich jetzt in ſo ernſter Zeit nicht quälen, eben ſo wenig als mit Jeremiaden, gute Schnucke, on je vous renverrais chez vos compatriotes, le peuple idolâtre communément appelé Haidſchnucken.

Ich liege auch nicht auf Roſen; aber ich will alles unnütze Klagen unterlaſſen.

Dein alter Lou.

174.

Pückler an Lucie.

Den 6. März 1823.

— So habe ich nun ein Drittel Jahrhundert verlebt, mit dem Schwerte über meinem Haupte. Endlich wird nun wohl der dünne Faden reißen. Darin allein in dieſer Unſicherheit, in dieſem Mißverhältniß meiner Lage iſt der Grund zu ſuchen, warum ich nie glücklich und zufrieden war, noch ſein konnte. Du biſt nun auch in dieſe Galeere mit hineingerathen, arme Schnucke, und mußt ihr Schickſal theilen. Es wäre Dir freilich in den Händen, wo Du warſt, auf keine Art beſſer gegangen; aber es thut mir doch leid, daß ich Dir kein beſſeres Loos bereiten kann. Könnte ich Dir und meinen Nachkommen den ſchuldenfreien Beſitz von Muskau ſichern, ſo wollte ich ihm für mich ſelbſt gern und auf der Stelle entſagen, ja auch eine Kugel mir vor den Kopf ſchießen; aber jetzt hälfe ich niemand damit, als vielleicht mir, wenn ich ſo melancholiſch und lebensüberdrüſſig bleibe, als ich jetzt bin.

175.

Pückler an Lucie.

Den 26., früh. 1823.

Nun ſind endlich nach vielen Leiden die vermaledeiten Haare wieder jugendlich ſchwarz, und der alte Lou erſcheint als junger Elegant im Publiko. Erſt aber leider an die nicht nur trockenen, ſondern ſo ſehr demüthigenden und bedrängenden Geſchäfte. Während Andere zu Hunderten bloß herkommen, ſich zu amüſiren, und an mannigfachen Feſten zu freuen, geht dies alles ſpurlos an mir vorüber, der ſeit Jahren hier nur deshalb ſeinen Fuß herſetzt, um ſich eine kurze Galgenfriſt zu verſchaffen. Indeſſen Augenblicks vergißt man das doch, und die Eitelkeit verlangt dennoch ihren Tribut, obgleich ſie weniger Genuß zu geben im Stande iſt. So iſt es mir eingefallen, ob es nicht gut gethan wäre, wenn Du sans autre forme de procès noch einmal verſuchteſt an den König zu ſchreiben, wegen des rothen Adlerordens. Hilft's nichts, ſo ſchadet's nichts, und nur recht oft gebeten, am

Ende muß man doch etwas bekommen, iſt die ſehr richtige Theorie des Bettlers. Es bleibt Dir allerlei zu ſagen, daß der König, als er Dir es das letztemal abſchlug, Dich auf eine andere Gelegenheit vertröſtete.

Welche beſſere könnte nun ſein, welche dem Herzen eines treuen Unterthanen ſüßere, als die Epoche der Vermählung unſeres vielgeliebten Kronprinzen ꝛc. ꝛc. Mit Deinem Verſtande arrangirteſt Du das alles, Herzensſchnucke, und fügteſt noch hinzu, Du habeſt, wie Dir wohl bekannt ſei, keine Protektion bei Sr. Majeſtät, im Gegentheil habe die Stellung Deines Vaters Dir und mir nur Neider und Feinde zurückgelaſſen; nur in die oft bewieſene Gnade des Königs, bei dem das Andenken Deines Vaters gewiß am letzten erlöſchen würde, ſetzeſt Du Dein Vertrauen u. ſ. w. Alles dies nicht ſo crûment, ſondern zarter angedeutet, führte vielleicht zum Zwecke, oder gäbe einen Anhalt für ein andermal. Schreibe mir Deine Gedanken darüber, unmöglich wäre die Sache eben nicht.

Das gerupfte Hühnchen iſt nicht dicker von Ems zurückgekommen, und ziert ſich noch eben ſo wie ſonſt. Von da ging ich zur Alopäus, die glänzend geſund iſt, und wo ich viel Geſellſchaft fand, dann zur Zichy, bei der ich die Frau von Rayneval, eine angenehme Frau, kennen lernte, und beſchloß den Abend bei der guten, alten **pis aller** Hagen. Die ſpaßhafteſte Anekdote, die ich hörte, war, daß man zur Ankunft der Prinzeſſin einen Triumphbogen in einem Dorfe gebaut habe, mit dem bairiſchen Löwen und preußiſchen Adler angemalt, und die Worte darüber: „Gieb mir die Hand, mein Leben“, aus „Don Juan“. Der Förſter im Grunewald aber hat eine Ehrenpforte von Hirſchgeweihen gemacht, die jedoch auf Befehl wieder eingeriſſen worden iſt. **Voilà tout ce que je sais de nouveau.**

Tauſend Küſſe von Deinem treuen Lou.

176.

Pückler an Lucie.

Den 29.

Heute früh habe ich meine tournée bei den Prinzen gemacht, und bin von Prinz Wilhelm und Karl angenommen worden, wobei mir der letzte ſeine Kunſt- und Künſtlichkeitenſammlungen zeigte, die in der That magnifik ſind.

Ich habe mich wohl eine Stunde bei ihm aufgehalten, und ſie doch nur ſehr flüchtig ſehen können. Die Herzogin von Cumberland, die mich auch annahm, fand ich ſehr verändert, ihr Kind aber wirklich allerliebſt, und ſonderbar genug, dem König von England ſehr ähnlich.

Der Herzog bat mich zu Tiſch, wo die Herzogin ohnmächtig wurde, und ich mich faſt in die neben mir ſitzende Prinzeß Solms verliebte, die allerliebſt iſt, und welche, wie es heißt, der Kronprinz von Heſſen heirathen will.

Abends hatte ich bei Stägemann Konferenz über die Verkaufsſache, die mir einige Hoffnung des endlichen Gelingens giebt, doch nur eine ſchwache.

Den 30.

Als ich neulich beim Herzog aß, habe ich genau auf das Service Acht gegeben, und auch hier geſehen, was ich ſchon in England mich geſehen zu haben erinnere, daß nämlich bei kleiner Geſellſchaft die Bedienten auch bei Tiſch in ihren Morgenjacken ſerviren (und nicht in Gamaſchen). Das wird unſere Livreen ſehr ſchonen, wenn wir es einführen. Die Jäger ohne Seitengewehr und Epauletten. Während des Eſſens werden bei jeder ſauren oder ſüßen Schüſſel, anſtatt Silber, porzellainene Teller herumgegeben, (und auch die Schüſſel iſt natürlich von Porzellain) wenn ſie auch unmittelbar nach der Suppe kömmt, worauf der Dirigirende ein wachſames Auge haben muß. Mit dem Wein iſt die franzöſiſche Mode angenommen, nach der Suppe Madeira oder Xeres in Gläſern herumzupräſentiren, während des Eſſens Rheinwein oder Burgunder, zum Braten Champagner. Hiebei muß beobachtet werden, daß der trockene Wein in Gläſern auf dem Brett präſentirt wird, der Champagner aber, wenn er mouſſeux iſt, erſt vom Kammerdiener eingeſchenkt wird, nachdem er angeboten und angenommen iſt, damit er nicht verfliegt, wie es bei uns auch geſchieht. Bei größeren Diners bin ich Deiner Meinung, daß es beſſer iſt, ſo zu ſerviren wie vorigen Sommer.

Halte nur recht genau auf reine Gläſer und ſchön geputztes Silber. Daß wir übrigens zwei Kammerdiener behalten, iſt für die Schicklichkeit des Hauſes ſehr gut, da in der That es ohne ſie ſowohl beim Präſentiren des Kaffees, als bei Tiſch, wo doch nothwendig einer für die Speiſen, und einer für den Wein ſein muß, gar nicht dezent ausſehen kann. Sollte ich in's Bad gehen, ſo laſſe ich Dir beide.

Den 31.

Heute haben wir den Geburtstag des Verſtorbenen bei Mad. Krelinger gefeiert, wo ein gutes Diner und eine luſtige Geſellſchaft mich für den geſtrigen Tag entſchädigte, den ich mit Migraine faſt ganz im Bett zugebracht habe.

177.

Pückler an Lucie.

Montag, Abends.

— Bei der Hochzeit, die durch die außerordentliche Häßlichkeit von Braut und Bräutigam merkwürdig wurde, waren eine ſolche Menge alter häßlicher Baſen, Tanten und Mütter vorhanden, daß man nicht wußte, wie man ſich vor ihnen retten ſollte.

Abends brachte ich Breyer zu Wittgenſtein, ſpielte eine Parthie Whiſt mit dem Herzog von Cumberland, und beſchloß meinen Tag um Mitternacht auf einem großmächtigen Souper bei Ruſt, deſſen Geburtstag war. Humboldt war ſehr aimable, und machte viel hübſche Späße.

Dienſtag.

Meinen Abend brachte ich nach einer Viſite bei Schuckmann und bei der Fouqué auf einem Balle bei Haſſenſtein zu.

178.

Pückler an Lucie.

Den 2. Juni.

Wir haben bei dem Diner auf dem Schloſſe eine ſchreckliche Hitze ausgeſtanden, die nun durch ein Gewitter abgekühlt wird. Ich hoffe, daß es in Muskau nun gleichfalls donnert, blitzt und regnet. Seine Majeſtät waren ſehr gnädig, ſprachen mit mir vor und nach Tiſche, und erkundigten ſich auch nach Dir. Nach Tiſche machte ich meine Aufwartung der Königin von Holland und der Kurfürſtin, die beide ſich auch nach Dir erkundigten.

Mit General Witzleben hatte ich Gelegenheit, über unſer Konſiſtorium zu ſprechen und die Schwierigkeiten, die man der Einführung der Agende entgegenſetzt. Ich werde morgen früh ihm die Akten vorlegen.

Den 4.

Ich habe heute beim Kronprinzen gegeſſen, und als ich nach Hauſe kam, fand ich Deinen Brief.

179.

Pückler an Lucie.

Den 9. Juni.

Ich habe im Thiergarten Madame Wolff beſucht, deren Mann beſonders ein ausgezeichnet gebildeter und angenehmer Geſellſchafter iſt, und am Ende allein zu Hauſe gegeſſen, und einen Roman von Walter Scott dabei geleſen, worin der Herzog von Buckingham (Günſtling Karl's des Zweiten, wie Du weißt) und einer der erſten Wüſtlinge ſeiner Zeit, eine ſehr intereſſante Rolle ſpielt.

180.

Pückler an Lucie.

Den 23. Juni.

Das Diner bei Krelinger war recht angenehm und luſtig. Den Abend brachte ich, da ich einmal angezogen war, bei Bernſtorff zu. Die Gräfin Bernſtorff iſt, wenn ſie näher bekannt wird, eine ſehr lebensluſtige und liebenswürdige Frau, weil ſie natürlich, froh und gutmüthig iſt. Der Zirkel bei ihr, den ich zwar nur wenig kenne, ſcheint mir viel herzlicher unter ſich, als es in Berlin ſonſt üblich iſt. Die Geſellſchaft ohne Zweck bietet mir aber zu wenig Reiz dar, und ein intereſſantes Buch bleibt mir immer unendlich vorzüglicher. Wäre unſere Lage beſſer, ſo würde es mich ſehr freuen, mit Dir zu reiſen, Dir England und Italien zu zeigen. Bei der unglücklichen franzöſiſchen Reiſe hatte ich die Leidenſchaft für Helmine im Herzen, die mir wirklich eine martervolle Pein bereitete, an die ich noch immer mit einer Art von Schauer denke. Es war alles ſo romanhaft, ſo ſeltſam gegangen, daß meine Einbildungskraft davon auf's heftigſte ergriffen war, und vielleicht liegt das faible, das ich für Helmine unbegreiflicherweiſe behalten habe, obgleich es wirklich ſehr faible iſt, in der Erinnerung des Schmerzes, den mir damals die Trennung von ihr koſtete.

Dies ſtumpfte mich für jedes Vergnügen ab, und machte mir im Gegentheile alles widerwärtig. Ich muß Dich, arme Schnucke, nicht wenig gequält haben, obgleich ich mir übernatürliche Mühe gab, Dich nicht zu kränken. Alles war freilich Einbildung, Schaum, Thorheit!!

Aber das iſt unſer ganzes Leben, und in welchem Irrthume man auch befangen ſei, das Gefühl bleibt doch wirklich, der Schmerz wahr wie die Luſt!

Alſo jetzt, wo ich ruhig bin, und niemand lieber habe als Dich, meine gute Schnucke, wäre eine ſolche Reiſe wirklich allerliebſt, aber viel Geld müßte dabei ſein, und eine vollkommene Sicherheit vor unangenehmen Nachrichten aus der Heimath. Dies iſt nun freilich in unſerer Lage unmöglich, und wird nie möglich werden, wie ich fürchte, alſo bleibe es nur ein Bild der Phantaſie, ſich daran zu ergötzen, bis die Zeit eintritt, wo man allein an Ruhe und Bequemlichkeit noch Vergnügen findet. Erhalten wir dieſe, ſo ſind wir am Ende doch noch glücklich zu preiſen, bis eine neue Exiſtenz wieder friſchere Kräfte und jungen Lebensgenuß hervorruft, in einem neuen Körper. Hier ſehe ich meinen Lauf ohnedies ſo ziemlich als abgeſchloſſen an, eine Vegetation in Noth und Sorge bis an's Grab, voilà tout ce que j'ai à attendre.

Den 21.

Heute bin ich, meine gute, alte Schnucke, wieder etwas weniger melancholiſch, als geſtern Abends, und gebe Dir die Ordre, nicht zu vergeſſen auf dem engliſchen Hauſe eine Scheibe zum Piſtolenſchießen zu organiſiren, wo ein Feuerwerk abbrennt, oder ein Schwärmer in die Höhe fliegt, wenn man den Punkt trifft. Die Idee, erzählt Seckendorf, ſei bei ihm ausgeführt worden, wenn ich nicht irre.

181.

Lucie an Pückler.

Todesurtheil der Aermſten auf Erden.

Muskau, den 31. Oktober 1823.

Es iſt Zeit, den Entſchluß in's Leben treten zu laſſen, den ich, mein über alles theurer Freund, wie Du weißt, ſchon längſt gefaßt habe. Er heißt Trennung — und Trennung von Dir aus zärtlichſter Liebe. So ſehr Du auch alles entfernt haſt, um mich jemals den Abſtand unſerer Jahre fühlen zu machen, ſo iſt dennoch der Unterſchied derſelben zu groß, und nimmt durch meine Kränklichkeit noch täglich zu. Mit einem Wort, die Form unſerer Verbindung laſtet auf Dir, da ſie jene Glückſeligkeit ganz von Dir entfernt, welche doch die höchſte und gehaltvollſte bleibt, und die das eigentliche Verlangen Deines Herzens ausmacht; während außerdem alle Deine Verhältniſſe auf's günſtigſte zuſagen, um Dich an der Seite einer jungen Frau, umgeben von eigenen Erben, Familienfreuden und häusliche Zufriedenheit finden zu laſſen.

Indem ich alſo: Dir Deine Freiheit zurückgebe, und beſtimmt erkläre, daß ich von Dir geſchieden zu ſein verlange, bezeuge ich Dir nochmals: daß ich Dir das höchſte, das einzig wahre Glück meines Lebens verdanke — Dein geiſtreicher, liebenswürdiger Umgang, Dein feſter, männlicher, und doch ſo ſanfter Karakter, haben es mir gewährt, und noch mehr als alles, Dein tiefes, edles Gemüth, Dein gutes, weiches Herz!

Daß Deine Geſinnungen der Art ſind, daß kein Wechſel, kein Ereigniß ſie zu verändern und aufzulöſen vermag, das glaube ich, und nur in dieſer feſten Ueberzeugung fühle ich die Kraft Dir ein Opfer zu bringen, das mir zwar unendlich ſchwer wird, ohne welches ich aber doch keine Beruhigung mehr finde. Gott ſegne es — und leite davon für Dich das reinſte, ungetrübteſte Glück herab, Deiner mütterlichen Freundin aber bleibe das Bewußtſein der treueſten Hingebung und Ergebenheit bis im Tode für das Theuerſte und Geliebteſte, was ſie in dieſer Welt beſaß.

Deine Lucie.

Dasjenige, was zu dem Schritt erforderlich wird, den ich entſchloſſen bin, zu thun, das bitte ich Dich, wie die Beſtimmungen über meine künftige Lage nach meinen Wünſchen und Deinem Willen ſo feſtzuſetzen und einzuleiten, daß ich nur darin, wo es unvermeidlich wird, davon höre, und darein eingemiſcht werde.

182.

Pückler an Lucie.

Berlin, den 24. November 1823.

Meine gute Herzensſchnucke,

Mit vieler Liebe und Zärtlichkeit habe ich während der Reiſe hieher gar viel an Dich gedacht, Du Gute, an Dich, von der ich glaube, daß ſie, wenige kalte und eigenſüchtige Augenblicke ausgenommen, wie ſie jeder der gebrechlichen Menſchen, auch der beſte hat, mit mehr Liebe an mir hängt, als irgend einer, den ich kenne (mich nicht ausgenommen) fähig iſt.

Das iſt ein Juwel in Deiner Natur, der mir unſchätzbar iſt, und der jeden Fehler, den Du haben könnteſt, hundertmal aufwiegt. Du biſt der Magnet, ich das Eiſen. So lange der Magnet ſeine Kraft nicht verliert, muß das Eiſen ihm folgen; nur wenn jener die Gewalt mit der Kraft von ſich giebt, tritt jenes wieder in den Zuſtand der Kälte zurück, den nur eben der Magnet und die Flamme beſiegt.

Meine Natur iſt ſeltſam, gute Schnucke, aber nicht gemein, und ſie ſo weit zu beherrſchen, als es Dir gelang, iſt wahrlich, das fühle ich, nur hohen Eigenſchaften möglich, vor allem aber Deiner Kraft zu lieben, deren ich bedarf, ſo wie Deines frommen Glaubens, um nicht ſehr unglücklich zu ſein. Dein Abſchied hat mich wahrhaft geſtärkt, beruhigt und mehr Muth gegeben, als irgend etwas anderes hätte thun können.

Das Gefühl, ein Weſen zu kennen, das in jeder Falte meiner Seele leſen kann, jeden Mangel, jeden Fehler ſieht, und wie der Allbarmherzige mich deshalb nicht weniger zu lieben, jedes Opfer der Eigenliebe mir zu bringen, ſich mir ſo anzuſchließen vermag, daß es ſich ſelbſt vergeſſend, mit mir eins wird — dies Gefühl iſt erhaben und unbeſchreiblich, und wenn es Dich auch höher ſtellt, mich ſtellt es auch nicht niedrig!

Friede ſei mit Dir, und Liebe, unendliche Liebe Dein Element, damit Du Seligkeit fühleſt im Himmel und auf Erden, — denn der Geliebte iſt glücklich, der Liebende ſelig, ſelbſt im Schmerz, das fühle ich, meine Schnucke, innig, wenn gleich nur in Momenten; denn meine Seele iſt rathlos, ſchaffend, ewig wechſelnd, wie die Biene von Blume zu Blume ſchwebend, die Deinige weiblich an Einem hängend; es wäre gewiß Dein Unglück und das meine, wenn wir, einmal gefunden, uns geiſtig wieder trennen könnten, ob vor der Welt und in der Form — ich bin noch nicht mit mir darüber einig, nur höchſte Noth kann es bei mir entſchuldigen. Daß aber höchſte Noth bei uns etwas anderes iſt als bei dem Tagelöhner, unſeren Bedürfniſſen, unſerem Wirkungskreiſe angemeſſen, muß der Verſtand geſtehen, wenn auch das Gefühl ſich entſchieden dagegen ſträubt. Dies auf jeden Fall muß die beſtimmte Entſcheidung bleiben, und ſind wir auch dann in der Theorie einig, wer weiß, ob ich zur Praxis den Muth und Willen faſſen kann! Bilder zu machen, iſt Dein Lou auf jedem Wege ſtets bereit, ſie aber auszuführen, iſt ein ganz anderes Ding!

Nun aber zurück zum Hiſtoriſchen meiner Reiſe.

Es dauerte eine ganze Weile, ehe ich in dem alten Offiziantenwagen mich an die ungewohnten Stöße gewöhnt, und eine wohlthuende Attitüde ausfindig machte. Endlich gelang es doch, und à tout prendre iſt das ſchnelle Fortkommen und die friſche Luft, der man ausgeſetzt iſt, mehr werth, als die ſybaritiſche Bequemlichkeit in dem ambulanten engliſchen Hauſe. Der mitgenommene Wegweiſer war uns ſehr heilſam; denn dieſen Weg nach Sommerfeld zu finden, ohne ihn ſtudirt zu haben, liegt im Reiche der Unmöglichkeit; denn in keinem deutſchengliſchen Parke können die Wege korkzieherartiger gehen als dieſer.

Die vier Oekonomierappen liefen vortrefflich, und um $^1/_2$4 hielten wir ſchon in den Straßen von Sommerfeld. Hier war aber alles ſo ausgeſtorben, daß es einer halben Stunde bedurfte, um uns ein Individuum herauszupochen, welches uns die Poſt anzeigen konnte. Dort begegneten wir auch einem Nachtwächter, der aber ſo über alle Begriffe ſchändlich ſang, daß ich ihm Stillſchweigen gebot, und aus meinem Wagen ſein Lied, das er mir diktirte, den Sommerfeldern ſo anmuthig vorſang, daß die wenigen Wachenden gewiß davon ergötzt worden ſind, und kaum geahnt haben mögen, welcher vornehme Nachtwächter heute den Dienſt bei ihnen verrichtete.

Nagler's preiswürdige Fürſorge muß ſich bis auf das unbedeutende Städtchen verbreitet haben, denn obgleich in der Nacht, wurde ich bald abgefertigt, und als ich aus einem recht leidlichen Schlafe früh um 7 Uhr erwachte, befand ich mich am Bober neben einem Hammerwerke in einer ganz originellen Gegend, in der ſich beſonders Hügel, dem Muskauer gleich an Höhe, von einer ganz eigenthümlichen Form auszeichneten. Ich nahm einige gute Gedanken für den Park von ihnen mit, und bewunderte Gottes Größe in ihrer unerſchöpflichen Mannigfaltigkeit!

In Kroſſen fing ich an, an einer Migraine zu leiden, die mir den Reſt des Tages eine nicht ganz geringe Standhaftigkeitsprobe auflegte. Ich ließ mich aber nicht beugen, und fuhr mit abſcheulichen Schmerzen bis Berlin. In Kroſſen frühſtückte ich noch ziemlich wohlgemuth im Gaſthofe zum Löwen, und amüſirte mich ſehr mit der dortigen Wirthſchafterin, einer Schweſter von Jagdhaus Weſel's Frau, die nicht häßlich, und eine wahre Virago iſt. Sie erzählte mir, daß ſie, als der Oberforſtmeiſter Erdmannsdorff ihren Vater der Förſter auf der Friedrichshainer Glashütte iſt, über Nachläſſigkeit gegen die Bauern, und in Betreibung der Jagd beſtraft hätte, Mannskleider angezogen habe, die Bauern gepfändet, und alle Abend auf dem Anſtand die verlangte Zahl Wild erlegt habe. Auch in ihrem jetzigen Wirkungskreiſe ſcheint ſie gute Ordnung zu halten, und keine Gelegenheit zu verſäumen, die ſich darbietet, das Rauhe herauszukehren.

Wenn man von Kroſſen auf der Straße nach Berlin herausfährt, hat man von der Brücke über den Bober eine magnifique Ausſicht, die in dieſem Lande ganz überraſchend iſt. Ueberhaupt iſt dieſer Weg viel mannigfaltiger und angenehmer, aber bedeutend weiter, ſo daß ich diesmal bis Berlin, wo ich, wenn ich auch von Muskau aus mit Poſt fahre, nie über 24 Stunden brauche, diesmal 27 nöthig hatte, um Berlin zu erreichen.

Den erſten Tag in Berlin habe ich mit Einrichtung meiner Papiere und Wohnung zugebracht, Abends färbe ich meine Haare, und morgen trete ich in die Welt. Berlin wird, wie man ſagt, ſehr brillant werden. An der neuen Brücke ſteht ein roſenrother Triumphbogen mit Statuen auf jeder Säule, die wie Gerippe ausſehen, und ungeheuer lange Arme von ſich ſtrecken.

Zum Hofe des Kronprinzen iſt Maſſow, Bruder des Flügeladjutanten als Hofmarſchall, und die Mutter der Frau von Perponcher als Oberhofmeiſterin ernannt, die Hofdamen ſind ein Fräulein Borſtel, von der neuen Oberhofmeiſterin rekommandirt, und Fräulein Brockhauſen. Was ich weiter erfahre, ſoll Dir treulich gemeldet werden.

Den 25.

Die verdammten Haare ſind diesmal nicht gerathen, halbſchwarz, halbroth, ſo daß ich die Qual, denn es iſt wirklich eine, noch einmal vornehmen mußte, und dabei einen Tag verliere, wo ich nicht ausgehen kann. Cela me met de bien mauvaise humeur.

Uebrigens iſt Leboeuf glücklicherweiſe noch hier, und ich entſchädige mich wenigſtens für das Zuhauſeſitzen mit einem guten Diner.

183

Pückler an Lucie.

Den 26., Abends.

Meine Viſiten habe ich diesmal mit Stägemann und Frau von Alopäus angefangen, die wieder ſehr ſchön, und dabei etwas ſtark geworden iſt. Sie wohnt jetzt neben mir an, und empfängt wieder alle Abend. Ich hörte dort, daß Wolchonsky in Ungnade gefallen ſein ſoll, und auf Reiſen gehen wird, gleichfalls der Schwiegervater von Neſſelrode, Gurief, Finanzminiſter, der ſeinen Abſchied gefordert hat, und derjenige eigentlich iſt, durch den Neſſelrode ſeine Carrière gemacht hat.

Hier iſt noch immer alles beim Alten, die Maſchine ſteht; ich glaube, es graut jedem davor, den Augiasſtall aufzuräumen, denn wahrlich, die vorige Adminiſtration hat nicht wenig Unrath anhäufen laſſen, und es mag keine Kleinigkeit ſein, jetzt zu beſtimmen, welches Syſtem und wie man es befolgen ſoll, bei ſo vielen gemachten Fehlern, ſo verſchiedenen Anſichten und Intereſſen. Der Himmel wird wohl auch hier helfen, und alles zum Beſten kehren.

Von politiſchen Neuigkeiten weiß ich nichts, als was in den Zeitungen ſteht; aber man glaubt allgemein, daß die Spanier ſich nicht mit großer Energie vertheidigen werden.

Den 27.

Da ich heute früh Geſchäftsviſiten gemacht hatte, wollte ich mich einmal den Abend von der gêne im Theater erholen, wo ein neues Stück angekündigt war. Meine Hoffnung wurde aber ſehr getäuſcht! denn es war alles ſo gemein und erbärmlich, daß man es in Teplitz oder Warmbrunn kaum hätte ſchlechter ſehen können.

Wider alles Vermuthen bekam ich heute eine Einladung zur Whiſtpartie bei Wittgenſtein, obgleich ich ihm noch keinen Beſuch gemacht habe. Mir iſt dies ſehr angenehm, da ich mich ſo ganz, ohne es zu wiſſen, warum, in brouillerie mit ihm befand, und dies nun wahrſcheinlich wieder in's Gleis kommen wird.

Ich habe heute bei Mad. Crelinger zu Mittag gegeſſen, und mich recht gut amüſirt. Sie zeigte mir einen Brief der Fürſtin aus Dresden, der eine merkwürdige Perfidie Pappenheim's an den Tag bringt, die wirklich meine Meinung von ihm ganz beſtätigt, ſchwach und falſch im höchſten Grade, wie Du ihn kennſt, und ich ihn gleich beurtheilt habe. Adelheid iſt ſein Ebenbild darin, verſüßt durch die Grazie und Gutmüthigkeit der Mutter. Ich bin aber durch den Brief der Fürſtin Wittwe überzeugt worden, daß in Dresden unſerer nichts weniger als vortheilhaft gedacht worden iſt.

Abends.

Ich irrte mich, es war eine große Geſellſchaft bei Wittgenſtein, und der Wirth noch eben ſo unfreundlich gegen mich als ſonſt. Les princes y étaient, et m'ont tous adressé gracieusement la parole. Es war das Feſt einer hübſchen Frau zu Ehren, die der König ſehr auszeichnet, Gräfin Ficquelmont, Frau des öſterreichiſchen Geſandten in Neapel.

Den 27., Abends.

Morgen geht nun hier die bagarre los, und wir müſſen von 12 Uhr bis 3 Uhr in Schuh und Strümpfen im Freien ſtehen, welches mir bei einem Schnupfen, den ich bereits durch das Haarfärben bekommen habe, gewiß ſchlecht ausgehen wird. Es iſt dieſe Parthie um ſo unangenehmer, da wir dadurch um das ſchöne Schauſpiel des Zuges durch die Linden kommen, bei welchem alle Handwerksgilden der Hauptſtadt uniformirt erſcheinen ſollen, was bei dem monotonen Militair der Szene einmal Abwechſelung geben wird. Ich ſchicke Dir das Programm der Hoffeierlichkeit mit, und wäre froh, wenn ich es mit Dir in Carolath leſen könnte, anſtatt es hier mitzumachen.

184.

Pückler an Lucie.

Den 29.

Herzensſchnucke,

Eine Cour habe ich geſtern überſtanden, und meinen Schnupfen gehörig dabei vermehrt. Ich fand dort mich zufällig mit Gräfin Spargelſtiel, Frau von Buch und Deiner Schwägerin zuſammen, denen ich aus Aerger, daß ſie ſo wenig Antheil an Dir zeigten, einige derbe Sarkasmen in den Bart warf; denn immer patte de velours zu machen, werde ich nie lernen. Sonſt wurde ich überall gut aufgenommen, den alten Sünder habe ich aber gar nicht gegrüßt.

Die Prinzeſſin 1) iſt meines Erachtens nach recht ſehr hübſch, und vollkommen graziös, und zeigt beim erſten Blick eine weit beſſere Erziehung, als hier üblich iſt. Der Einzug ſoll impoſant geweſen ſein, ich habe leider nichts davon ſehen können. Die Illumination Abends war ganz mesquine, und ſolche abgeſchmackte Polizeieinrichtungen getroffen, daß alle Straßen verſperrt waren, und bei der neuen Brücke eine Menge Menſchen verunglückt ſind. Ich ging, da nirgends durchzukommen war, zu Putbus, und gewann dort 62 Friedrichsd'or, die mir ſehr wohlbekommen ſollen. Heute früh

---

1) Prinzeſſin Eliſabeth von Baiern, die Braut des Kronprinzen.

machte ich der guten alten Reale Viſite, die, wie immer, mich ſehr freundſchaftlich empfing, und Dich herzlich grüßen läßt, dann Fräulein Zennert, Frau von Heydebreck, und Gräfin Redern, deren älteſter Sohn ein intereſſanter Mann zu werden verſpricht, auch außer ſeinem Reichthum intereſſant, der ihn mit 40,000 Thalern reinen Revenüen affligirt. Dort erfuhr ich, daß der älteſte Sohn des Miniſters Brockhauſen toll geworden iſt, und bereits von England, wo er als Legationsſekretair ernannt war, zurückgebracht wird. Beide Söhne waren immer etwas ſimpel, und da der eine ein wüthender Anglomane, der andere ein eben ſo leidenſchaftlicher Nachahmer der Polen war, ſo nannte man ſie zum Unterſchiede hier immer Brockinton und Brockinsky, den Vater aber Brockingrob.

Den 30.

Bei den vorgeſtrigen Feierlichkeiten ſind 20 Menſchen erdrückt worden, und geſtern beim Hofball war es im weißen Saale nicht viel beſſer. Mein Schnupfen und Katarrh vermehrte ſich, ſo daß ich beinahe die Sprache davon verloren habe, um ſo mehr, da ich wegen embarras der Wagen zu Fuß nach Hauſe gehen mußte.

Den 1. Dezember.

Mit jedem Hoffeſte vermehrt ſich mein Katarrh und Schnupfen, ſo daß ich ganz elend daran leide, da es unmöglich iſt, ſich in dem zugigten Schloſſe nicht jeden Tag zu erkälten. Geſtern aß ich bei Heydebreck mit dem Präſidenten Wißmann, der ſich ſehr lebhaft für unſer Bad intereſſirt, und es das nächſte Jahr brauchen will. Mit Ruſt habe ich auch ſehr weitläufig darüber geſprochen, und mit Hermbſtädt ſoll es geſchehen, ſobald man nur mit den Hofgeſchichten Ruhe hat, die wegen der unbequemen Stunden den ganzen Tag wegnehmen.

Die Poſt geht, ich muß ſchließen; tauſend Empfehlungen an Miche und Carolath, tauſend zärtliche Küſſe meiner alten

Schnucke. Deine Fiſchlein ſind wohl, Dein Lou iſt jämmerlich krank.

Das treue Lind.

185.

Pückler an Lucie.

Den 2. Dezember.

Wir haben geſtern einem ſchlechten Diner beigewohnt, und eine elende Oper in Gala angeſehen, und ich glaube, kein Menſch hat ſich dabei amüſirt. Ich bin ſo krank, daß ich kaum noch fortkomme, und fürchte mich ſchon vor dem heutigen Balle.

Den 3.

Die Generalin Witzleben, die ich vom Balle an ihren Wagen führte, läßt Dir viel Herzliches und Verbindliches ſagen. Auch er ſprach mit viel Intereſſe von Muskau. Der Kronprinz, bei dem heute Diner war, hat das Geſchenk des Bildes (dont il ne faut point parler à Carolath) ſehr gnädig aufgenommen, und mir viel Artiges darüber geſagt. Er ließ es holen, und es wurde allgemein admirirt, was mich ſehr gefreut hat. Die Kronprinzeſſin habe ich nun zweimal geſprochen, und finde ſie außerordentlich liebenswürdig, und dabei ſehr hübſch, beſonders ſchöne Augen und Zähne. Früh beſuchte ich den Prinz Karl, wo ich wieder hübſche Neuigkeiten ſah, die des Nachahmens werth ſind, denn er iſt wie eine petite maitresse logirt. Mündlich mehr davon. Mit dem Prinzen Auguſt habe ich mich auch wieder verſöhnt, jedoch sans conséquence, ma bonne Schnucke. — Ueberhaupt kann ich diesmal nicht über meine Aufnahme klagen, und würde wohl, wenn ich viel hier wäre, und ein Haus machen könnte, die Gemüther eben ſo für mich ſtimmen, als ſie bisher gegen mich acharnirt waren.

Bei der Tafel ſaß ich neben Fräulein Berg, die ich für das reizendſte Mädchen in Berlin halte, und doch kann ſie keinen Mann finden, weil ihr das ſchmähliche Geld mangelt.

Stägemann habe ich 50 Bouteillen Champagner, die ich hier von Schöll genommen habe, zur Hochzeit geſchickt, die ganz en famille heute gefeiert wird, wie ich von Frau von Wißmann gehört habe; denn von der Stägemann'ſchen Familie habe ich noch niemand geſehen, da ich ſie zweimal nicht zu Hauſe fand.

Wäre ich doch ſorgenlos in Carolath. Wie viel glücklicher wäre mein Loos, als hier, wo ich wie ein wurmſtichiger Apfel nur die ſchöne Seite herauskehre, und wie die Pariſer Tänzer ein fröhliches Geſicht ſchneiden muß, während innerlich der Kummer wohnt.

Dein armer, geplagter Lou.

186.

Pückler an Lucie.

Den 5. Dezember.

Meine gute, alte Schnucke,

Den geſtrigen Abend habe ich bei Frau von Rayneval zugebracht, die ſehr liebenswürdig iſt. Es wurde Billard geſpielt, und dann Muſik gemacht; den Abend zu beſchließen, ging ich noch zu Frau von Fouqué, deren Unterhaltung weit anſprechender iſt, als ihre Schriften. Mittags hatte ich bei Deinem Bruder gegeſſen, der, wie ſeine Frau, recht ſehr freundſchaftlich für mich iſt, wie ich nicht anders ſagen kann. Die Frau iſt dabei ohne Zweifel geiſtreich, und die Unterhaltung mit ihr nicht ohne Reſſource.

Heute früh habe ich endlich Stägemann zu ſehen bekommen, und über unſere Geſchäfte leidliche Auskunft erhalten, doch iſt mit der Steuerſache noch alles im Dunkeln. Stägemann iſt krank, und ſieht ſehr ſchwächlich aus, die Tochter habe ich noch nicht geſehen. Mittags aß ich beim Prinz Auguſt mit Hannoveranern, bei denen ich mich fleißig nach der ſchönen Schulte erkundigte, Wangenheim und Hattorſt, deren Du wohl Dich erinnerſt. Abends haben wir einen ungeheuren Ball bei Rechberg, der das Palais Sacken gemiethet, und neu eingerichtet hat. Ich benutze die Zeit vor der Toilette, um Dir zu ſchreiben.

187.

Pückler an Lucie.

Den 6. December.

Der geſtrige Ball bei Rechberg war magnifique, und die erſte fête comme il faut, die ich in Berlin geſehen habe, die Hoffêten mit einbegriffen. Das prächtige Sacken'ſche Palais durchgängig neu meublirt, und mit Transparents, Blumen, Lauben und Lichtern verſchönert, herrlich erleuchtet, eine Menge von 500 geſchmückten Perſonen, die frei rund umher durch Zimmer und Säle cirkuliren konnten, alles im Ueberfluß und in beſter Qualität, eine große Stube für die Toilette der Damen mit Pariſer Schuhen, ſeidenen Strümpfen verſehen, um jedem etwaigen Schaden ſogleich abzuhelfen, alles d'une fraicheur admirable, mit einem Worte, es war wirklich ein ſchönes Feſt. Der einzige Fehler war, daß der Champagner beim Souper nicht in Eis geſtellt war. Einen kleinen Kupferſtich von der Kronprinzeſſin, der ziemlich ähnlich iſt, ſchicke ich mit der fahrenden Poſt, mit Helminens (die ich herzlich grüße) Kette und Rauchpfännchen.

Ich war heute bei zwei Handelsleuten eingeladen, Crelinger und dem Handelsminiſter. Dem Zeitgeiſte gemäß, habe ich dem Juden den Vorzug gegeben, und bei Crelinger gegeſſen. Das Diner war gut, ich ſaß beim Finanzminiſter, und hatte Gelegenheit, mit ihm manches für uns Nützliche abzuſprechen.

Den Abend brachte ich bei Mad. Beer auf eine wahrhaft genußreiche Art zu, indem der berühmte Klavierſpieler Kalkbrenner, dem man wohl unbezweifelt den erſten Rang unter Allen einräumen muß, dort ſpielte. Er hat ſich durch ſeine Kunſt, obgleich erſt 25 Jahre alt, bereits ein Vermögen von 20,000 Thalern Renten gemacht, und lebt in Paris und London, wo er abwechſelnd zubringt, auf einem großen Fuß. Er iſt dabei ſehr hübſch, und beſitzt eine der liebenswürdigſten Tournuren, die mir vorgekommen ſind. Unter der großen Geſellſchaft war ein höchſt reizendes Mädchen, voller Leben, Feuer und Grazie, und dem ſchönſten Ebenmaß aller Schönheiten, die wir an Frauen lieben. Wundervolle Augen, ſchöne Zähne und Mund, einen lieblichen Fuß, hübſche Hände, und herrliche Arme. Der kleine Engel iſt ein jüdiſcher, und heißt Mamſell Ebers. Es kann gar nicht geläugnet werden, daß man ſich in Berlin in dieſem Cirkel der Geſellſchaft unendlich beſſer amüſirt als in der erſten, und dabei vielleicht einige Ridicules (ſo empfing uns zum Beiſpiele Mad. Beer in einem großen, ächten Hermelinkragen, wie ein alter brandenburgiſcher Kurfürſt) und kleinſtädtiſche Sitte anzutreffen iſt, dagegen aber bei weitem mehr Talent, Verſtand und Kenntniſſe angetroffen werden, auch für den Leib beſſer geſorgt wird, da die Leute mehr Geld haben, als unſer verhungerter Adel.

Den 7.

Heute früh habe ich noch einmal in der jüdiſchen Welt gelebt, nämlich bei Mendelsſohn, wo ein herrliches Konzert gegeben wurde. Mittags war ein Diner bei Deinem Bruder wo es ſehr gemein herging, ſchlechtes Eſſen, ſchlechter Wein, ſchlecht ſervirt, warmer Champagner, kalter Kaffee, und Liqueur zum Deſſert! Wie ſchade, daß der Himmel uns darden läßt, da wir ſo gut verſtehen würden, etwas der Vollkommenheit ſich Näherndes darzuſtellen.

Ich verſcheuche alles Nachdenken, denn ſonſt werde ich gleich ſchwermüthig. Auf eine unbegreifliche Art verzögerte ſich die verſprochene Zahlung der Salzdirektion, und von Muskau werde ich ziemlich gedrängt.

Zum Verkauf des Holzes iſt auch noch gar keine Ausſicht, und Mund, der 5000 Thaler ſchuldig iſt, macht Schwierigkeiten wegen ſchlechten Alauns, und zu ſpäter Ankunft deſſelben, und will nichts geben. Welche ewige Qual und Noth! Doch werde ich mich ſchon durchſchlagen; tröſte mich nur zuweilen mit einem freundlichen Briefe, den ich nun ſchon ſo lange entbehre.

188.

Pückler an Lucie.

Den 8.

Den geſtrigen Abend habe ich Viſiten gemacht bei Frau von Seuden, der Fürſtin Lynar, deren Mutter bei Rechberg's Fête wie Samiel angezogen war, und bei einer Illumination von 50 Lichtern gewöhnlich mit Sohn und Tochter in einem Winkel ihres großen Appartements die Abende allein zubringt, da kein Menſch ſich um einer Taſſe Thee willen zu Tode ennuyiren mag, und zuletzt bei Frau von Perponcher, wo ich viel Geſellſchaft antraf.

Das Staatsminiſterium, ſo wie die Einzelnen, fangen jetzt an, mir den Titel: Fürſtliche Gnaden allgemein zu geben. Da in meinem Diplom mir durchaus alle Vorrechte der geborenen Fürſten des Landes zugeſichert werden, ſo wünſche ich zu wiſſen, wie die Miniſterieen an Carolath ſchreiben, um mich darnach zu richten.

Um den Leuten zu zeigen, daß ich noch nicht ſo banquerott bin, als ſie glauben, werde ich meine Equipage doch kommen laſſen, um ſo mehr, da es wohlfeiler iſt, als 100 Thaler monatlich für einen Miethwagen auszugeben, und mir doch in meinen Sorgen hie und da eine kleine Eitelkeitsfreude macht. Mit der Salzdirektion bin ich nun endlich heute in Ordnung gekommen, und habe 8000 Thaler von ihr gezahlt erhalten. Gott helfe nur weiter! Im Uebrigen geht es mir gut; ich bin wieder wohl, und kann über die geſellſchaftlichen Verhältniſſe nicht klagen, wiewohl ich wahrlich hundertmal lieber mit meiner Schnucke in Carolath wäre.

Heute Abend iſt ein großer Ball bei Prinzeß Wilhelm, und morgen ein Diner bei Prinz Friedrich, womit die Feſtlichkeiten wohl ziemlich beſchloſſen ſein werden.

Es iſt eigentlich recht ſchade, daß ich mich von dem dummen Muskauer Gerede habe irre machen laſſen, und nicht über Dresden gegangen bin, um meinen Wagen abzuholen, der allerdings das Eleganteſte hier geweſen ſein würde, während meine lumpige Miethsequipage für einen Einheimiſchen ohne Zweifel ein wenig ärmlich ausſieht. Noch bin ich kein Philoſoph, gute Schnucke, wie Du ſiehſt, ſondern Dein eitles, ſpieliges, kindiſches Kind bis in alle Ewigkeit. Amen.

189.

Pückler an Lucie.

Den 11. Dezember 182.

Damit ich gehörig im Trab bleibe, bekomme ich, kaum mit der Salzdirektion und mit der Beſchwichtigung Mund's fertig, ein ernſteres Stück Arbeit als alle vorherigen.

Die Regierung verlangt von neuem die Zahlung von 17,000 Thalern rückſtändiger Steuern, und droht mit Exekution. Seckendorff ſchickt mir ſoeben die ganze, angenehme Weihnachtsbeſcheerung. Ich habe noch heute mit Stägemann und Maaßen geſprochen, und ſechs Stunden unaufhörlich gearbeit, um die nöthigen Eingaben zu machen. Unglücklicherweiſe war niemand wie Kämpf von dieſer Sache unterrichtet, und Kunoſsky iſt viel zu faul, ſich ſo bald durch die Stöße Akten durchzuarbeiten, die über die Sache bereits vorliegen. Ich muß ſie alſo ganz allein betreiben, was mühſam, höchſt langweilig und ſorgenvoll iſt. Wie hart wird mir jede Erholung jetzt verdorben, und jede Freude verjagt!

Kaum ergreife ich eine hervorragende Klippe, ſo reißt eine neue Woge mich wieder mitten hinein in das tobende Meer! — Wie lange werden die Kräfte dem armen Schwimmer noch ausreichen, und wie lange wird er noch bitteres Salzwaſſer ſchlucken müſſen! Gute Nacht, es iſt ½4 Uhr, und ich eben erſt mit meinen Vorſtellungen fertig. Nach ſolcher Arbeit iſt der Schlaf nicht ſanft.

Den 11.

Heute war großes Diner beim Prinz Auguſt. Der König, welcher in der That mich immer ſehr gnädig bemerkt, ſprach eine ganze Weile mit mir. Wüßte er, wie es uns geht, und kennte er Deine Verhältniſſe mit Deinem Vater, er thäte gewiß etwas für uns. Den Abend brachte ich, nachdem ich die Muskauer Briefe beantwortet, und dem Wildmeiſter mitgegeben hatte, bei Frau von Rayneval zu, und will mich heute früher zu Bette legen, da ich nicht recht wohl bin. Alle Ausſicht, von hier wegzukommen, iſt mir nun wieder ganz benommen; wäre es nur möglich, dieſen Winter wenigſtens alles zu beendigen!

Gute Nacht, mein Herz; ich wollte Dir noch etwas ſchicken, nämlich eine neue Art Karten, mit denen die hohen Herrſchaften bei der Vermählung ſpielten, ich konnte ſie aber nicht bekommen. Ich küſſe und umarme meine gute Schnucke, und liebe ſie ſehr.

Adelheid und ihrer Michelle viel Schönes, ſo wie an Carolath. Dein treuer Lou.

190.

Pückler an Lucie.

Den 17 Dezember 1823.

Liebe Schnucke,

Da die Generalin Witzleben geſtern auf dem Balle von mir hörte, daß ich für Dich zum Weihnachtsgeſchenk vergebens nach den Karten geſucht hätte, mit denen am Vermählungsfeſte geſpielt worden iſt, und die nicht in den Handel kommen dürfen, ſo hat ſie darauf beſtanden, Dir mit den ihrigen ein Präſent zu machen, und hat ſie mir heute früh zugeſchickt.

Den 18.

Wir hatten heute einen Pikenike zum Diner bei Leboeuf arrangirt, wozu ich für meinen Theil Graf Brandenburg und den Grafen Giech, der mit der Kronprinzeſſin von München hergeſchickt iſt, gebeten hatte. Muskau's Champagner und Lafitte haben dabei paradirt, und bedeutenden Beifall erhalten. Geſtern Abend war ich zum Verlobungsfeſt der Tochter von Frau von Fouqué in kleiner Geſellſchaft eingeladen, wo auch der Herzog von Cumberland war. Du weißt, daß er ſich alles in ſeinen Propos erlaubt glaubt, und jederman entreprenirt. Ich ſaß an ſeinem Tiſche, da gerade von dem däniſchen Geſandten die Rede war, und es die Damen tadelten, daß er eine ſo junge Frau geheirathet habe, ſo fing er an: (Sei nicht böſe, Schnucke, car avec vous je n'use pas d'une fausse délicatesse, ich bin zu ſehr Eins mit Dir, et je vous dis tout) „Beſſer, wenn ein Alter eine junge Frau heirathet, als ein Junger eine Alte, — wie Pückler, deſſen Frau ſeine Mutter ſein könnte". A la lettre, wie ich es ſchreibe. Einen Augenblick war ich beinahe decontenancirt, doch faßte ich mich eben ſo ſchnell, und erwiederte, ſo gut ich es in der Schnelligkeit finden konnte: „Je ne suis pas si jeune, que vous semblez le croire; au reste une femme sage est un grand trésor."

Der Herzog, der boshaft, und vermöge ſeines Ranges grob iſt, fing an zu lachen, und ſagte: „C'est cela justement, vous avez épousé une sage-femme.“ Hier ſchwoll mir der Kamm, und wenn ich böſe werde, finde ich in der Regel, de quoi répondre. „Comme il vous plaira, Monseigneur“, rief ich, de retourner la phrase. Le fait est, que j'ai épousé une femme sage et bonne, et tant que nous sommes ici (es war aber von Herren niemand am Tiſch, als er und ich) chacun ne peut pas se vanter d'en avoir fait autant.“ Die Damen geriethen über die gegenſeitige Grobheit in die bitterſte Verlegenheit, und wurden, zu ihrer Ehre geſagt, roth und blaß. Frau von Fouqué offerirte in der Angſt dem Herzog das Souper, obgleich es noch nicht da war. Dieſer refüſirte, und ſtand auf. Die Sache iſt übrigens sans beaucoup de conséquences; denn man macht ſich gar keinen Begriff davon, welche Sottiſen der Herzog, der in England nichts war, und hier wie ein Souverain behandelt wird, jeder Dame und jedem Manne ſich zu ſagen erlaubt. Denſelben Abend erklärte er, wie ich ſchon erwähnte, der intimſten Freundin der Frau von Klauſewitz, daß er keinen eklicheren Kerl kenne, als den kupfrigen Klauſewitz, und ſeine ganze Sippſchaft. Die Frau wäre zwar reputirt als ein modèle de la vertu, aber nur deshalb, weil ſie zu häßlich wäre, um je in Verſuchung geführt worden zu ſein. Alles dies läßt man ſich aber hier devoteſt gefallen.

Du meinſt, daß ich mir in Berlin beſſer zu gefallen ſcheine, als ſonſt. Ach nein, ich werde nicht mehr beneidet, und daher mehr gelitten; aber gefallen thue ich gewiß eben ſo wenig, als mir Berlin gefällt. Dazu gehört mehr Muth, mehr Sicherheit, und eine ganz andere Stimmung, als die meinige.

191.

Pückler an Lucie.

Den 20., Abends.

Gute, liebe Schnucke,

Seitdem mein Brief von heute früh weg iſt, iſt es mir auf's Herz gefallen, daß die dumme Geſchichte mit dem Herzog von Cumberland Dich vielleicht doch kränken könnte, und Du bei Deiner Argwöhnigkeit wohl gar gerade jetzt etwas Vorſätzliches darin finden möchteſt. Das thue aber doch ja nicht, meine Schnucke, denn dann wäre unſer Verhältniß ganz getrübt, wenn Du mich anders als ganz kindlich gegen Dich nähmſt.

Wahr iſt es, daß ich dergleichen ſonſt nicht geſchrieben habe, wenn vielleicht ähnliches vorkam; jetzt aber, wo alles unter uns zur Sprache gekommen iſt, und wo ich Dich mehr deshalb noch liebe als je, giebt es keine Delikateſſe für mich mehr, als die Wahrheit und Offenheit im höchſten Grade, wie auch Du ſie gegen mich übſt und üben mußt. Und ich bin es in der erwähnten Hinſicht auch deswegen mehr, weil früher, ich will es geſtehen, dergleichen Aeußerungen, entfernt von Dir, mir ein bitteres Gefühl gaben, und vielleicht Urſache mancher unfreundlicher Briefe waren — jetzt aber, ſeitdem Du ſo edel gegen mich gehandelt, und ſo ſcharf und wahr unſer Verhältniß gewürdigt, machen ſie durchaus keinen üblen Eindruck mehr auf mich, und die Ueberzeugung, daß Du aus Liebe zu mir ſogleich bereit biſt, mir Deine Wünſche zu opfern, macht, daß wenn auch der Verſtand das Opfer annehmen möchte, *das Herz es doch nicht kann.* Ich habe alſo nicht die mindeſte démarche gemacht, obgleich mir der Zufall eine ganz unabhängige Beſitzerin von 300,000 Thalern von 16 Jahren, und großer Familie vorgeführt hat — und will mit meiner alten Schnucke, die ein treuer Engel iſt, leben und ſterben, es komme, wie es wolle.

In dieſem Sinne nimm den Neujahrswunſch, den ich Dir ſchicke, das einzige Präſent; denn ich bin, wie Du weißt, jetzt zu arm zu einem ſchönen.

Helmine grüße ich von Herzen und hoffe, den Neujahrswunſch für ſie paſſend gewählt zu haben. Ich bin heute zum Souper beim Miniſter Lottum gebeten, und muß mich anziehen. Adieu, meine Schnucke, ich zupfe und rupfe Dich in Gedanken.

Lou.

192.

Pückler an Lucie.

Den 21.

Ganz unerwartet bekam ich geſtern, ohngeachtet der kleinen Szene, eine Einladung zum heutigen Konzert bei der Herzogin von Cumberland. Der Hof war da, und keine ſehr große Geſellſchaft. Der König wurde erwartet, ließ aber abſagen.

Uebrigens war die Fête recht hübſch und belebt. Die Prinzen und Prinzeſſinnen erzeigten mir diesmal öfter als ſonſt die Ehre, mich anzureden, wovon man zwar, wie Staberle ſagt, nicht viel hat, aber doch es gern ſieht, beſonders in Berlin, wo ſo etwas viel mehr bemerkt wird, als irgend wo anders. Mittags war ich bei einem großen Diner bei unſerem Freunde Ruſt, das ſehr ſtattlich ausſah, mit Humboldt, Altenſtein, Ingenheim, einer Menge Aerzten u. ſ. w., auch Hermbſtedt, mit dem ich recht Freundſchaft gemacht habe, und einen Abſtecher nach Muskau zum Frühjahr verabredete.

Früh hatte ich eine intereſſante Viſite. Grävell, der Autor, war bei mir, der Wolfshayn gekauft hat, und dadurch unſer Nachbar in Muskau geworden, was mir in vieler Rückſicht ſehr angenehm iſt.

Spät Abends, als ich vom Herzog zurückkam, fand ich noch Briefe von Muskau, worin Mühle wieder 4700 Thlr. fordert. Geht das ſo fort, ſo tritt die Zahlungsunfähigkeit ſchon dieſes Jahr ein, und mich überläuft es manchmal ganz kalt, wenn ich an die Zukunft denke. Was wird aus der ganzen Geſchichte noch werden! Ich möchte manchmal ganz ſehnlich, ich wäre todt. für Dich iſt doch tant bien que mal geſorgt, und alle anderen Projekte ſind Chimaire. Es bleibt mir nichts übrig, als Betäubung bis zum Untergang! Trauriges, aber mehr oder minder verdientes Los. Gute Nacht.

Den 22.

Ich bin heute Abends bei dem Fürſten Lynar, der den Winter ein großes Haus machen wird, zum Souper eingeladen. Vorgeſtern war ein recht hübſches bei Lottum, welcher nun das Arnim'ſche Haus bewohnt, und es wirklich recht geſchmackvoll hat meubliren laſſen. Ueberhaupt finde ich, daß der Luxus in der Stadt bedeutend zunimmt, weshalb ich glaube, daß für Alle die Zeiten doch nicht ſo ſchlimm ſein müſſen.

Den 23.

Durch die große Güte des Geheimraths Maaßen habe ich vor der Hand wenigſtens wieder Ausſicht in der Steuerſache erhalten; wie es weiter gehen wird, weiß der Himmel.

193.

Pückler an Lucie.

Den 24. Dezember 1823.

Liebſte Schnucke,

Dein Brief vom 20. betrübt mich ſehr wegen Deines Unwohlſeins, die Aeußerungen Deiner Liebe ſind aber ſo wohlthuend, daß ſie mich über meine und Deine Leiden tröſten. Gute Schnucke, ich danke Dir herzlich für Deine hingebende, liebende Güte, wenngleich Du mich hundertmal höher ſtellſt, als es dem Himmel gefiel, die Atome in mir zu vereinen; denn ſie gefiel ſich bei mir etwas Großes zu beginnen, und auf halbem Wege ſtehen bleibend, es zu verlaſſen. Darum blieb mir nur die Qual ewiger Sehnſucht, ohne die Möglichkeit der Erfüllung!

Vermiſchter Briefwechſel

aus

Pückler's Jugendzeit.

1810 bis 1820.

I.

Pückler an Wolff.

Straßburg, den 22. Januar 1810.

Lieber Wolff,

Mein Vater ſollte eigentlich nicht darüber zürnen, wenn er mich lieb hat, daß ich noch etwas von der Göttergabe des köſtlichen Leichtſinns übrig behalten habe, denn ohne ſie hätte ich längſt der Welt und ihrem Kummer freiwillig Valet geſagt. — Wenn mein Vater meine melancholiſche Geſtalt in Muskau wird herumſchleichen ſehen, wenn er bemerken wird, wie ich an nichts mehr lebhaften Antheil nehme, wie ich der menſchlichen Geſellſchaft überdrüſſig nur die Einſamkeit aufſuche, und ſeitdem ich ſelbſt alle Eigenſchaften eines angenehmen Geſellſchafters verloren habe, nur noch Vergnügen im Umgang mit meinen Büchern finden kann — wenn, ſag' ich, mein Vater mich ſo kennen lernen wird, könnte er vielleicht noch meinen alten frohen und luſtigen Leichtſinn an mir zurückwünſchen.

Die Entſcheidung meines Vaters wegen der drei von mir gemachten Vorſchläge iſt ſo wie ich ſie erwartet, und eigentlich im Grund des Herzens gewünſcht habe. Alles iſt dafür, nur zwei Dinge ſind dagegen, erſtens, die Schwierigkeiten, welche dieſer Schritt in Hinſicht auf die Bezahlung meiner Schulden erregen wird, zweitens, daß ich vielleicht mehr Gefahr für meine Perſon in Muskau, als in Spanien zu befürchten habe, doch dieſer letzte Grund kommt in gar keine Betrachtung, da es mich nur perſönlich angeht.

Jetzt habe ich aber noch eine Bitte an meinen Vater, von der ich im voraus überzeugt bin, daß er zu gnädig und liebevoll gegen mich geſinnt iſt, um ſie mir abzuſchlagen. Ich reiſe jetzt ſeit drei Jahren, und habe Paris noch nicht geſehen — man hat in unſeren Tagen nichts geſehen, und keinen richtigen Maßſtab für alles andere, wenn man dieſe Hauptſtadt der Welt nicht kennt. Ich renoncire gern (weil es nicht anders ſein kann), Paris in geſellſchaftlicher Hinſicht kennen zu lernen, aber ſo nahe dabei zu ſein, und ſeine Merkwürdigkeiten, Meiſterſtücke und Kunſtſchätze jeder Art nicht einmal geſehen zu haben, wäre in der That unverantwortlich, und ein Regret für mich, der mir meinen Aufenthalt in Muskau immerwährend verbittern würde. Ich gedenke nicht länger als einen Monat in Paris zu bleiben, weil ich aus Erfahrung weiß, wie viel man in kurzer Zeit ſehen kann, wenn man will; da ich aber in einem ſo kurzen Zeitraum alles zuſammenfaſſen muß, ſo brauche ich nothwendig eine Remiſe und Lohnbedienten, welches mit den verſchiedenen anderen Ausgaben, Trinkgeldern u. ſ. w. der Hinundherreiſe mich in dem einen Monat wohl ſo viel koſten wird, als eine ganze Quartalſumme beträgt. Ich erſuche daher meinen guten Vater mir noch 600 Thaler, oder zwei Quartale übermachen zu laſſen, bis ich nach Muskau komme, wo ich Ende Mai einzutreffen gedenke, um die Muskauer nicht im April mit meiner Ankunft in den April zu ſchicken. Da die Zeit koſtbar iſt, und ich die Antwort auf dieſen Brief einen Monat lang hier erwarten müßte, ſo werde ich, (in der ſicheren Hoffnung, daß mein Vater mir eine ſo vernünftige Bitte, die einzige nach einer dreijährigen, mühe- und kummervollen Wanderſchaft, und vor einer gänzlichen Entſagung auf alle weiteren Reiſe- und andere Projekte, nicht abſchlagen wird,) ſogleich mit der nächſten Diligence nach Paris abgehen. Den erſten März bin ich wieder in Straßburg, wo ich aber ohne einen Pfennig Geld ankommen werde, und daher hoffe, daß ich welches hier vorfinden werde, wofür ich meinem geliebten Vater im voraus dankbarlichſt die Hände küſſe.

Eine Stelle in Ihrem Briefe hat ſonderbare Empfindungen in mir erregt: „Ihr Herr Vater iſt ſeit langer Zeit zum erſtenmal wieder allein auf's Amtshaus gegangen.“ — Kennen Sie die Fabel von dem Vögelein, das wie bezaubert der Schlange mit dem offenen Rachen in den Hals kriechen muß? — Gott gebe, daß die Fabel nie zur Wahrheit wird — ich habe Dinge vernommen, die mich mit Staunen und Schreck erfüllt haben, aber wehe denen, die ſchuldig ſind.

Leben Sie wohl, alter Freund, und behalten Sie mich immer lieb.

Ihr

treuer H. Pückler.

2.

Pückler an Julie Gräfin Gallenberg.

Strasbourg, le 26. février 1810.

Je suis toujours ici, chère Julie, et aussi heureux que je puis l'être loin de toi. Trois jolies femmes qui te ressemblent, me rendent le séjour de Strasbourg bien agréable. Je ne suis pas leur amant, mais je me flatte d'être leur ami, et je passe presque tout mon temps dans leur société, qui est pour moi aussi instructive qu'amusante. Elles ont au reste tous les avantages de la fortune et tiennent des maisons charmantes, dont elles sont elles-mêmes le plus bel ornement. La plus jeune et la plus leste des trois grâces vient de partir, j'ai été bien plus affligé de son départ que ses compagnes — et pour cause, mais les deux soeurs qui restent sont bien capables de consoler l'âme la plus attristée. Le mari de l'aînée est absent depuis longtemps, celui de la cadette est ici, c'est un homme fort

aimable, et certainement le modèle des amis pour la douceur et l'égalité de son caractère. Au reste, ces dames m'ont bien l'air de ne pas ignorer ce qui plait aux femmes, c'est-à-dire, d'être maîtresses au logis — ainsi les maris n'y compteront pas pour beaucoup plus que partout ailleurs, si leurs intérêts commenceraient à se croiser, c'est l'usage — j'ignore s'ils sont trompés, comme c'est encore plus l'usage, mais tu sais bien qu'en bonne logique il faut toujours commencer par le supposer. Ces maris sont naturellement des bêtes à cornes, et si par hazard s'en trouve un qui fait exception à la règle, c'est ce que les naturalistes appellent un jeu de la nature. Il faut pourtant convenir pour la gloire de ces dames que je n'ai jamais entendu sortir d'aussi jolies bouches plus de maximes de vertu et de morale — elles s'amusent quelquefois à me prêcher, et c'est avec une telle onction, que je pourrai bien un jour en être ébranlé. Hélas!

Je serais peut-être à Paris, s'il n'avait pas plu à la Sainte Trinité d'appeler dans son sein le très-digne père du Comte de Seydewitz, ci-devant l'adorateur, aujourd'hui le mari pas trop heureux de ma mère — ce qui a obligé cette dernière de se rendre en Saxe pour recueillir l'héritage de son beau-père, au lieu d'aller à Paris dépenser celui de son oncle, où j'aurai aidé un peu de mon côté. — — Mon autre père, je parle du ci-devant mari de ma mère, (j'en ai tant qu'il faut que je m'explique) m'obligera, je crains, de passer la belle saison auprès de lui, c'est-à-dire, au milieu des forêts, dans une espèce de désert, où il n'y a que des loups, des sangliers, des paysants et des sots. J'y mangerai force choux-croute, je chaufferai ma chambre en été, je ne parlerai à personne, je lirai quand je serai assez heureux de trouver un livre, je dormirai autant qu'il me sera possible, et je regretterais toujours le beau climat de Naples, les douces chaines, que j'y portais, et surtout la divinité, dont je fus et dont je serai éternellement le plus zêlé adorateur. Je te prie de dire à Carluccio qu'il entrera toujours pour beaucoup dans mes regrets, car enfin malgré tout, c'est un charmant jeune homme, fait pour gagner les coeurs de toutes les femmes, et l'amitié de tous les hommes.

Les Brun sont des pédants ennuyeux — la poésie a tourné la tête à la mère, la coquetterie à la fille ainée et la vanité à la seconde. Comme elle veut faire la petite divinité, conseillez-lui d'aller en Turquie, ce n'est que là qu'on adore les fous et les folles, parcequ'on les croit inspirés de Dieu. Je crois que notre folle en question est plutôt inspirée par le Diable, d'après toutes les calomnies impertinentes, qu'elle s'est permis sur mon compte; si jamais je rencontre cette petite impudente, je me propose de lui rendre avec usure toutes les méchancetés, dont elle m'a si généreusement gratifiée.

Quand tu verras l'archevêque de Tarente, la Princesse Belmonte et la Bibikoff, je te prie de me rappeler dans leur souvenir. As-tu fait la connaisance de la Comtesse Schouvaloff et de sa fille? Ce sont deux femmes bien aimables; le Prince est-il toujours imbécille et gouverné par l'ennuyeux Général et l'Amphibie hongroise? Je dis milles choses gracieuses à Robert et à Schweigel, je suis enchanté, que le dernier veut bien se résoudre enfin de négliger un peu Bachus pour s'occuper des grâces de Psyché — dis-lui, je te prie, que je suis en bon chemin pour m'approprier sa morale et sa façon de penser vis-à-vis des femmes. Je me crois guéri du sentiment pour la vie, ou du moins de la sen-

timentalité — pas autant d'un autre petit défaut que tu me connais.

Adieu, ma bien aimée Julie, aime-moi toujours un peu, et compte que tu n'as dans le monde entier de meilleur ami que moi.

Armand P.

3.

Pückler an Wolff.

Straßburg, den 8. März 1810.

Mein guter, alter Freund,

Ich habe Straßburg noch nicht verlaſſen, erſtlich, weil ich nicht Geld genug hatte, um die Reiſe nach Paris zu wagen, zweitens, weil ich mich doch nicht getraut, ohne meines Vaters Erlaubniß hinzugehen, drittens, weil ich an Roſenketten hier gehalten werde.

Meines Vaters gütiges Betragen hat mich ſehr gefreut, und ich danke ihm recht aus vollem Herzen dafür, ſo wie für das überſchickte Geld.

Jetzt meine ganz kurzen Bemerkungen über das Schuldenweſen, welches freilich bald abgemacht werden muß, damit uns die Einführung des Code Napoléon in Sachſen, die wahrſcheinlich ſehr nahe iſt, keine neuen Weitläufigkeiten verurſacht.

(Hier folgt einiges über die Schulden.)

Grüßen Sie meinen Vater herzlich von mir, und kondoliren Sie ihm in meinem Namen wegen des Todes meines Großvaters. Viel Komplimente an alle, die es gut mit mir meinen.

Hermann Pückler.

In ein paar Tagen, wenn ich mich ſelbſt entſchloſſen habe, ſchreibe ich Ihnen was ich ferner zu thun gedenke.

Es thut mir leid, daß der arme Hempel in eine ſolche Verlegenheit gekommen iſt — ich glaube doch, daß er es mit meinem Vater immer gut gemeint hat — daß er mir nicht ſehr gewogen war, konnte ich ihm aus mancher Rückſicht nicht ſo ſehr verdenken. Ich wünſchte indeſſen doch, daß ſich mein Vater ſo ſehr als möglich ſeiner annehme, denn im Unglück ſoll man keinen verlaſſen, mit dem man in beſſeren Zeiten Freund war.

4.

Pückler an Wolff.

Straßburg, den 20. Juni 1810.

Lieber Wolff,

Es iſt mir unbegreiflich, daß Sie keinen der zwei Briefe erhalten haben, die ich Ihnen von Paris geſchrieben habe. Ich bat darin um Geld, und ſchilderte Ihnen die enorme und faſt unglaubliche Theuerung, welche die Feierlichkeiten und übermäßige Menge Fremder hervorgebracht hatte. Eine ſchlechte Stube koſtet monatlich wenigſtens drei Louisd'or, ein Lohnbedienter täglich 6 Franken, ein Wagen bis 50 Louisd'or monatlich, u. ſ. w. im Verhältniß. Ich bin drei Monat in Paris geweſen, habe alles geſehen, was man ſehen kann, und in dieſem Fall werden wenige der ungeheuren Menge von Fremden mir nachkommen, habe aber auch für meine Umſtände viel Geld gebraucht. Mit den hundert Louisd'or, die ich zuletzt durch meines Vaters Güte erhielt, und von denen ich nach Bezahlung meiner kleinen Schulden in Straßburg, und den Reiſekoſten nur noch 75 nach Paris brachte, habe ich bei dieſer Theuerung nicht weit kommen können. Ein guter Freund hat mir indeß das nöthige Geld ohne Intereſſen vorgeſchoſſen. Ihre freundſchaftliche Sorge um meine Geſundheit rührt mich ſehr — ich danke Ihnen recht herzlich dafür. In der That bin ich, wenn auch nicht krank, doch ſeit langer Zeit höchſt kränklich, vielleicht kurirt mich die geſunde Muskauer Luft — dann ſprechen wir ein Mehreres über mancherlei Dinge, deren Sie in Ihrem Briefe, den ich vorgeſtern nebſt dem Gelde hier erhalten habe, erwähnen. Ich hoffe, daß die abermalige Unpäßlichkeit meines Vaters keine üblen Folgen haben wird, und wünſche Mamſell Jettchen eine glückliche Niederkunft. Viele Komplimente an Vater und Schweſtern, und auch an die verwittwete Großmama.

Unſerer liebenswürdigen Hofrath küſſe ich die Hände, und bitte Sie und Ihre ganze Familie nie an meiner aufrichtigen Freundſchaft und Dankbarkeit für die Ihrigen zu zweifeln. Adieu.

Hermann Pückler.

5.

Pückler an Wolff.

Berlin, den 30. Oktober 1810.

Eben erhalte ich Ihren Brief vom 26., worin ich keine Antwort auf die zehn oder zwölf Briefe finde, die ich bereits an meinen Vater geſchrieben habe.

Soll ich mich den ewig mit der ſo unerträglichen Geldnoth herumſchlagen? Kann man denn mehr thun, als von jedem ausgegebenen Dreier Rechenſchaft zu geben, und die Rechnung darüber ſchriftlich einzuſchicken? Man wird mir doch nicht zumuthen wollen, mich auch jetzt noch ſo fortzumartern, wie es bereits drei Monate lang geſchehen iſt, und wenn ich es auch wollte, ſo ſind ja die Zwecke, warum ich hier bin, von der Art, daß ich es gar nicht kann. Ich bin jetzt in alle hieſigen großen Zirkel eingeführt, heute bei dem Miniſter oder Geſandten, morgen bei jenen, und kann mir doch nicht mehr wie ſonſt die Schuhe ſelbſt putzen, und durch den Schmutz zu Fuß waten; anſtändig gekleidet muß ich auch ſein, Bediente und Lohnbediente unterhalten, hunderterlei Ausgaben beſtreiten, die ein ſolches Leben mit ſich führt — es dauert ja nur einige Monate, aber wenn man mir auch dieſe Zeit über den Brotkorb ſo hoch als möglich hängen will, ſo iſt es beſſer, ich komme gleich zurück, damit ich mich nicht dieſer Tage in der Verlegenheit befinde, beim Oberhofmarſchall Maſſow oder dem ſächſiſchen Geſandten um Geld zu betteln, oder dem Wucherer 50 Prozent zu geben.

Wenn ich wenigſtens nur eine Antwort bekommen hätte, ſo wär' ich doch beruhigt, aber ſo bin ich in der größten Verlegenheit, und weiß gar nicht, wie ich daran bin. Zu meinem heutigen Geburtstag habe ich das Vergnügen noch einen Reichsthaler Geld in der Taſche zu haben, und einige noch ſchuldig zu ſein. Dazu ſoll ich heute und morgen mich in einer Aſſemblee einfinden, wo es faſt nicht zu vermeiden ſteht, zu ſpielen. Verliere ich nun über einen Thaler, ſo muß ich mich entſchuldigen, wie der dumme Junge aus Meißen, daß Papa noch kein Geld geſchickt hat, und ich zuvor nicht bezahlen kann.

Ach Du lieber Gott, ich wünſchte bei bewandten Umſtänden, ich wäre, wo der Pfeffer wächſt!

Es freut mich, daß mein Vater beſſer iſt, ſagen Sie ihm nur, daß er ſich jetzt beſſer ſchont, und keine Reiſen mehr auf offener Wurſt macht. Hier iſt ein Fürſt Wittgenſtein, der ganz an derſelben Krankheit leidet, dieſem hat Dobberan ſehr gute Dienſte geleiſtet.

Meinen Empfehl an Clementine Kospoth.

Adieu.

6.

Pückler an Wolff.

(Berlin), den 1. November 1810.

Soeben erfahre ich durch den Poſtboten, daß Geld für mich, wenn gleich nur wenig, angekommen iſt; ich bitte Sie daher den geſtern geſchriebenen Brief, wenn es noch nicht geſchehen iſt, meinem Vater nicht zu zeigen. Was hilft das Klagen, es iſt doch unnütz, und wird nicht anders. Ich werde nun ſehen, was mir mein Vater ſchreibt, und darnach aufrichtig antworten.

Viele Empfehlungen an Ihre liebe Familie, und den Hofrath. Leben Sie wohl, und erhalten Sie mir Ihre Freundſchaft.

Hermann Pückler.

7.

Pückler an Wolff.

Den 10. November 1810.

Lieber Wolff,

Ich bitte Sie das Portrait meines Großvaters, das ich vom Jagdhaus weggenommen habe, wieder hinbringen zu laſſen, weil meine Mutter den Raub, wie ſie ihn nennt, ſehr übel genommen hat. Dagegen autoriſirt ſie mich das ihrige, mir auch geraubte Bild, welches ſich auf dem Jagdhauſe ebenfalls befinden ſoll, wieder zu nehmen; dieſes bitte ich alſo an die Stelle des Grafen Callenberg aufmachen zu laſſen. Wie geht es denn mit meinem armen Papa, iſt er denn immer noch nicht beſſer? Ich glaube immer, er macht ſich ſelbſt die Krankheit durch Aengſtlichkeit und Troſtloſigkeit noch ſchwerer. Ich habe bis jetzt noch keine andere Nachricht von ihm, als einen langen Brief voll Vorwürfe über Geldausgaben, das tägliche Brot. Wenn ich auf dieſen Monat nicht noch hundert Thaler Zuſchuß bekomme (ich habe bis jetzt nur zweihundert erhalten), ſo kann ich nicht auskommen — das habe ich auch meinem Vater ſchon geſchrieben, denn ſo lange ich als Handwerksburſche, mein Bündel auf dem Rücken, umherſtieg, ging alles, es mochte auch noch ſo übel ſtehen, jetzt iſt dies aber nicht mehr der Fall, und ich habe auch gar nicht Luſt mich mein letztes Bischen Jugend durch noch ſo unnöthig zu quälen.

Viel Grüße an Ihre liebe Frau, Kinder und Onkel Röhde.

Ihr Freund Hermann Pückler.

8.

Pückler an Wolff.

(Berlin.) Ich bitte dieſen Brief allein zu leſen.

Lieber Wolff,

Ich bin in einer ganz verdammten Verlegenheit, aus der Sie mich reißen müſſen, auf welche Art es wolle. Ich bin, der Teufel weiß wie, in einer ſehr vornehmen Geſellſchaft, nachdem wir gut gegeſſen, und beſonders getrunken hatten, in eine Spielparthie verwickelt worden, bei der ich 300 Thaler verloren habe. Das Geld iſt mir einſtweilen ohne Intereſſen geborgt worden, ich muß es aber, wenn ich mich nicht auf's äußerſte blamiren will, in acht Tagen wieder bezahlen. Ich ſehe mein Unrecht ein, und bedaure es herzlich, aber für's erſte iſt ſchleunige Hülfe nöthig. Mein Vater darf durchaus nichts davon wiſſen, denn er würde zu böſe werden. Aber der Pachter aus Gablenz, oder Bock aus Braunsdorf, oder ein Anderer, ja vielleicht ſelbſt Stabler, kann es geben einſtweilen, beſonders wenn Sie ſich mit dafür verbürgen. Zeit gewonnen, alles gewonnen, in vierzehn Tagen, drei Wochen, findet ſich dann ſchon ein anderes Mittel das Geld wiederzugeben, nur jetzt muß ich es um jeden Preis haben. Wiedergeſchehen ſoll es mir nicht, aber Du lieber Gott, der Geiſt iſt willig, aber das Fleiſch iſt ſchwach. Ich bin noch jung, und ein Irrthum iſt ja noch zu verzeihen, mein Vater würde aber nicht ſo nachſichtig denken, und es muß ihm daher verſchwiegen werden. Strengen Sie Ihren Kopf und Ihre Freundſchaft diesmal an, liebes Wolffchen, es gilt. Adieu,

Ihr bekümmerter und unruhiger Freund.

Ich mache meinen Brief noch einmal auf, um Ihnen noch einmal einzuſchärfen, daß von dieſem Vorfall mein Vater durchaus nichts erfahren darf.

8.

Pückler an Wolff.

(Berlin,) den 16. November 1810.

Lieber Wolff,

Ich hoffe, Sie ſind bei ihren Verſuchen Geld für mich zu bekommen, ſo vorſichtig geweſen, als möglich, denn bei der jetzigen Kriſis iſt es doppelt nothwendig, wenigſtens müſſen Sie nie geſtehen, daß es wegen einer Spielſchuld iſt.

Der neue Plan meines Vaters iſt recht gut, aber der alte iſt beſſer, und wir müſſen daher alles thun, den alten zu realiſiren; iſt dies aber nicht möglich, den neuer beibehalten — denn ein dritter würde wahrſcheinlich noch unvortheilhafter werden. Da ich Ihren Brief nicht als offiziell betrachten darf, ſo habe ich einſtweilen folgenden Brief an meinen Vater geſchrieben, wovon ich Ihnen eine Kopie mitſchicke. Es iſt nichts Unwahres darin, und alles was ich ſage, meine aufrichtige Meinung. Ich ſchicke Ihnen denſelben, damit Sie durch nichts unſer Verſtändniß verrathen, in dem mein Vater bei ſeinem Argwohn gleich Gott weiß was für Komplotte ahnen würde, da er doch gewiß mit uns beiden, wenn er Vertrauen hätte, beſſer fahren würde, als mit allen ſeinen übrigen Rathgebern. Grüßen Sie Madame Markow von mir, und bitten Sie ſie, mein Intereſſe ein wenig zu berückſichtigen. Ich glaube, ſie meint es ehrlich mit mir. Adieu. Wenn mir mein Vater 400 Thaler ſchickte, ſo brauchten Sie kein Geld weiter für mich aufzunehmen, aber ſo viel wird er wohl nicht hergeben wollen. Kann ich die Herrſchaft nicht bekommen, ſo mache ich Sie zu meinem Kaſſirer und Geſchäftsträger in Muskau. Adieu.

Bis zum 1. Dezember hat es Zeit mit Bezahlung meiner Schuld. Ihr Freund Hermann Pückler.

9.

Pückler an Wolff.

(Berlin, November 1810.)

Lieber Wolff,

Ich hoffe, Sie haben von dem Briefe niemand etwas merken laſſen, den ich Ihnen wegen der 300 Thaler ſchrieb. Ich mag Sie nicht belügen, und geſtehe Ihnen daher, daß es nicht wahr war, ſondern nur aus Beſorgniß geſchah, daß es mir hier an Geld fehlen würde. Nun hat mir aber mein Vater 200 Thaler geſchickt, womit ich wenigſtens die dringendſten Ausgaben habe beſtreiten können, und die Güte, mit der er mir ſchreibt, läßt mich hoffen, daß er auch das Uebrige, was noch nöthig iſt, bald nachſchicken wird, wenn er meine Rechnung erhält, die ich immerwährend ſehr genau geführt habe. Sollten Sie indeß ſchon das Geld aufgenommen haben, wo es nicht nöthig iſt, es ſogleich wieder zu bezahlen, ſo nehme ich es recht gern, weil ich es hier vortheihaft durch einige zu unternernehmende Käufe anwenden kann. Antworten Sie mir nur ſchleunig auf dieſen Brief. Adieu. Viele Grüße an alle meine Freunde.

Ihr Freund Hermann Pückler.

Tauſend Empfehlungen an Clementinen.

10.

Pückler an Wolff.

Berlin, den 26.

Lieber Wolff!

Ich habe Ihren Brief mit den 150 Thalern erhalten, und danke Ihnen herzlichſt für den Freundſchaftsdienſt – er beweiſt mir, daß ich in jeder Noth auf Ihre Hülfe rechnen kann, ſo weit es Ihnen nur möglich iſt. Auch Stabler bitte ich meinen Dank abzuſtatten, und ihm von mir zu verſichern, daß ſein Betragen meine gute Meinung für ihn, und meine Zuneigung noch um vieles vermehrt hätte. Obgleich Sie nun ſchon wiſſen, daß die Urſache meines Geldgeſuchs erdichtet war, ſo kommen mir die 150 Thaler doch zu Statten, weil ich mit dem von meinem Vater erhaltenen Gelde nicht habe auskommen können.

Schreiben Sie mir doch Ihre Meinung, ob ich nach Muskau kommen ſoll, und noch ſuchen die Herrſchaft zu bekommen, oder in den Plan meines Vaters eingehen? Kann das erſte geſchehen, ſo glaube ich, daß es doch für uns alle beide, Vater und Sohn, und für die Herrſchaft ſelbſt am zuträglichſten.

Viel Komplimente an Ihre Familie.

Ihr treuer Freund Hermann.

11.

Pückler an die Gräfin von Schönburg Lüttichau.

Branitz, le 30 septembre (1811).

Pardonnez-moi, Madame, de ne pas avoir répondu plutôt à votre aimable lettre du 22. septembre. Mon absence de Muskau est cause que je ne l'ai reçu qu'en ce moment.

Sans m'arrêter aux belles choses que vous me dites et auxquelles je ne sais que répondre sinon que

vous êtes comme Voltaire, qui trouvait de l'esprit à tout le monde — je marche tout droit au fait pour avoir le plaisir de vous assurer que votre protégé est réellement élevé à la dignité de Chaplain, comme vous vous exprimez avec un peu d'ironie. En tout cas, si j'avais à le féliciter, ce serait bien moins pour être Chapelain que pour avoir le bonheur d'être votre protégé. J'ose même aller plus loin, et solliciter ce beau titre pour moi-même — ce serait qu'alors que je croirai mériter le nom de Felice.

Agréez, Madame, l'expression des sentiments les plus distingués.

12.

Pückler an eine junge Großtante.

Madame.

Permettez, Madame la Comtesse, que dans ma qualité de votre parent, et de votre bien dévoué parent, je prends la liberté de vous adresser ces lignes. J'avais chargé mon oncle, le Comte Callenberg, lorsqu'il partit d'ici pour Dresde, il y a huit jours, de vous présenter mes très humbles respects, en attendant que je puisse vous les témoigner en personne. J'espère qu'il s'est acquitté de cette commission, et que ma lettre vous en paraîtra un peu moins déplacée.

Peut-être, Madame, que vous ignorez notre degré de parenté autant que ma personne, je m'empresse donc de vous notifier que j'ai l'honneur d'être votre petit-neveu à la mode de Brétagne, qui est pénétré pour vous de tous les sentiments qu'une Grande-Tante de votre mérite et de votre amabilité doit inspirer, et qui par conséquent a été bien désolé de n'avoir pu vous rendre ses devoirs, ainsi qu'à Mr le Comte votre mari, et vous recevoir dans son humble demeure lorsque vous y passâtes en revenant de Pologne. Actuellement, Madame, que vous êtes instruite de mes droits à votre bienveillance, je me flatte que dans une pareille occasion, vous me traiterez avec plus de générosité.

Ce point réglé, et sachant que vous faites la première chère de Dresde, j'ose accompagner cette lettre d'une demi douzaine d'ortolans, qui vous prouveront, Madame, que dans nos forêts de sapins, et nos sables de Lyvius où tout maigrit, les oiseaux au moins trouvent encore moyen de s'engraisser.

Je finis, Madame, en vous demandant deux grâces, qui vous paraîtront un peu hétérogènes. La première est de m'accorder la permission de vous envoyer de temps en temps des meilleures fruits de mes serres chaudes, dont le degré de chaleur qu'il faut pour les mûrir est comparable au degré d'attachement et de respect qui m'anime pour vous. La seconde grâce que je vous demande, Madame, est plus importante. C'est de me permettre de remplacer quelque fois le nom de Madame la Comtesse pour celui de ma très-chère Grande-Tante, bien plus analogue aux sentiments que je viens de vous exprimer, et avec lesquels, je serai toute ma vie

Madame la Comtesse
et bien chère Grande Tante
Votre très etc.

13.

Pückler an eine junge Großtante.

La réponse, dont vous m'avez honoré, Madame la Comtesse, m'avait déjà préparé à ce que mon oncle m'a dit plustard, que vous aviez été choqué du ton familier de ma lettre que j'avais pris la liberté de vous écrire. Il m'a même montré celle que vous lui avez écrite à se sujet, me grondant du peu de tact que j'avais montré dans cette circonstance. Ce n'est sans doute que par miséricorde, Madame, et pour dorer généreusement la pillule, que vous y faites mention de mon esprit, tandis que vous ne me rendez qu'une parfaite justice, en trouvant ma lettre hors de toute convenance. Je ne peux pas désavouer mon tort, et je ne saurais vous exprimer, Madame, à quel point je suis confus de la faute que j'ai commise. Permettez-moi cependant, Madame la Comtesse, de vous assurer que cette familiarité qui vous a déplu n'a pas été certainement occasionée par un manque de respect de ma part — elle n'a eu sa source que dans l'attachement bien sincère que je me sens pour vous, Madame, et qui, à ce que je crois, n'exclut pas le plus profond respect, d'autant plus qu'il est fondé même sur la connaissance que j'ai de votre amabilité et de vos qualités supérieures en tout genre, et sur le souvenir de l'indulgence surtout, avec laquelle vous daignâtes autrefois me tolérer, lorsque j'eu l'honneur de vous voir de temps en temps chez ma cousine, la Comtesse Callenberg.

C'est tout ce que je peux dire à mon excuse, et il ne me reste après cela que d'implorer votre pardon pour le jeune homme, qu'une pareille leçon vieillira de plusieurs années.

Je sens que mon oncle a également entrepris ma défense, mais d'une manière que le remède m'a paru pire que le mal, car en effet, lorsqu'il parle pour m'excuser d'une éducation pitoyable, d'exemples condannables et de sociétés exécrables, ses excuses sont beaucoup plus aggravantes pour moi que vos accusations, Madame.

Il ne ressemble pas mal à cet oncle qui présenta son neveu en disant: Voilà mon neveu, qui n'est pas si bête qu'il en a l'air. C'est aussi la seule différence qu'il y a entre lui et mon oncle. Le Neveu.

Mais il est temps de finir ma lettre, qui ne devrait contenir que des excuses, et qui peut-être ne vous paraîtra pas beaucoup meilleure que la première. Dans ce cas, il faudrait réellement en accuser mon éducation, et me dire en deux mots, Madame. que je dois tâcher d'en recevoir une plus convenable avant d'oser vous écrire. Cela me fermera sans doute la bouche hermétiquement. et arrêtera ma plume sans pouvoir cependant alléguer un moment les sentiments les plus distingués de la vénération et du respect le plus profond etc.

Souffrez, Madame, que je joigne à cette lettre un apostille d'ortolans.

14.

Pückler an Mimi von Oertel auf Carolath.

(November 1812.)

Gnädiges Fräulein!

Der Grund meines Stillſchweigens auf Ihre zwei liebenswürdigen Briefe iſt wirklich nur in der Vollkommenheit dieſer letzteren zu ſuchen. Ich bin eitel, und mit Verlaub zu melden, faul — nun wird Ihr Verſtand ſchon das Uebrige errathen, aber Ihrer Beſcheidenheit muß ich zu Hülfe kommen. Alſo gerade heraus: Sie ſchreiben ſo natürlich, ſo zart, ſo anmuthig, daß ich fühle wie meine Antworten zu Ihren Briefen ſich verhalten, wie ein Schattenriß mit dem Storchſchnabel zu einem Gemälde von Correggio. — Dies hielt mich ab, doch jetzt befehlen Sie, wenn gleich auf Ihre eigne ſanfte Art, und Pflichtgefühl wird mich ſtärken. Um Sie dabei mein Verdienſt in jeder Hinſicht kennen lernen zu laſſen, muß ich noch hinzufügen, daß ich außer einer ſchmerzvollen und ernſthaften Krankheit, die mich ſchon ſeit vier Wochen von neuem an das Zimmer kettet, noch an zwei Aerzten krank liege, die mir mit unzählig periodiſch wiederkehrenden Pillen, Latwergen, Tränkchen, Bädern, Gurgelwaſſern und Tiſſanen kaum eine Spanne Zeit, und noch weniger ein Fünkchen freien Muth übrig laſſen. Unter ſolchen Umſtänden kam Ihr freundlicher Brief früh um 10 Uhr hier an, und wird heute Abend mit der weimariſchen Chronik um 6 Uhr ſchon auf der Poſt ſeiner Weiterbeförderung entgegenſehen. Dieſer bewieſene gute Wille wird mir hoffentlich Ihre Zufriedenheit erwerben.

Alſo Weimar hat auch das Verdienſt Ihre Geburtsſtadt zu ſein! wahrlich ein Grund mehr für mich, es zu lieben, wie ich aus vollem Herzen thue. Die Damen, die ſich nach der lieben, klugen und guten Mimi mit ſo lebhaftem Intereſſe erkundigten, (bemerken Sie, liebenswürdige Mimi, daß klug vor gut geſetzt wurde, ein Beweis, daß Ihr Jünglein in ſarkaſtiſchem Rufe ſtehen mag) gehören zu den ſeltenen Erſcheinungen in dieſer langweiligen und verkehrten Menſchenwelt. Es ſind, die Hofräthin Schopenhauer und ihre herrliche Tochter. Ich bin unverdienter und ungeſuchterweiſe in ihrem Hauſe mit einer Güte aufgenommen worden, von der ich wohl ſagen kann, daß ſie mir eben ſo unvergeßlich bleiben wird, als der Genuß, den mir die kurze Bekanntſchaft dieſer Damen, ſo wie ihres braven, gemüthlichen und gehaltvollen Freundes, Herrn Müller's, gewährt hat. Von dieſem letzteren bin ich ſo frei ein Buch beizulegen, was Sie, wenn es Ihnen nicht ſchon bekannt iſt, gewiß innig anziehen, erſchüttern und rühren wird. Frau Hofräthin Schopenhauer iſt die angenehmſte und anſpruchloſeſte gelehrte Frau, die ich je ſah, ihre Unterhaltung voller Intereſſe, und doch von der ſeltenen Art, die weit weniger zu glänzen, als Andere in das vortheilhafteſte Licht zu ſetzen, und das Ganze leiſe und unmerklich zu beleben ſucht. Auch ſie iſt in der litterariſchen Welt durch mehrere ſehr gelungene Arbeiten bekannt. Ihre Tochter Adele iſt eines von den weiblichen Weſen, die entweder ganz kalt laſſen, oder tiefes, unwandelbares Intereſſe erregen müſſen. Was meine eigene Individualität angeht, kann ich nicht mehr über ſie ſagen, als daß ich wünſchte, meine künftige Frau möchte ihr treues Ebenbild ſein. Ihr Aeußeres gefällt mir, ihr Inneres iſt eine ſchöne Schöpfung der Natur. Dieſe Unbefangenheit und wahre Unſchuld des Gemüths, dieſe kindliche Naivetät bei ſo ſeltener, ja ich möchte ſagen, faſt ſchauerlicher Tiefe, dieſe natürliche Gewandtheit im Umgange bei der brennendſten Einbildungskraft, dieſe ſtille Herrſchaft über ſich ſelbſt, bei der bewundernswürdigſten Leichtigkeit ſich jedes Talent zu eigen zu machen, und bei ſo vielen Anläſſen zur Eitelkeit dieſe aufrichtige ungezwungene Beſcheidenheit — bilden ein Ganzes, dem wenig Mädchen unſerer Zeit gleichen werden. Geſtehen Sie, Fräulein Mimi, daß ich Sie ſelbſt für eine der vorzüglichſten halten muß, da ich es wage, Sie mit einer ſo langen Lobrede auf eine Ihrer Schweſtern zu unterhalten. Wenn Sie mir Ihr Verſprechen halten, mich zu beſuchen, werde ich Ihnen ausgeſchnittene Phantaſieen von dieſer Adele zeigen, deren Anblick mir noch immer den reizendſten Genuß gewährt, aber aus den Händen gebe ich ſie nicht.

Die dritte Dame, mit der ich das Vergnügen hatte von Ihnen zu ſprechen, iſt Frau von Spiegel, in deren Hauſe ich ebenfalls viele vergnügte Stunden verlebt habe, und die Ihrer mit vieler Freundſchaft gedenkt. Goethe war diesmal abweſend, welches ich, wie Sie denken können, ſehr bedauert habe. Ich hatte indeß ſchon früher vor zwei Jahren das Vergnügen ihn in ſeinem Hauſe kennen zu lernen. Er mochte mir die aufrichtige, herzliche und folglich unbefangene Verehrung und Liebe, die ich zu ihm trage, in den Augen leſen, und ſo wohl ſelbſt freundlich gegen mich geſtimmt worden, denn er gönnte mir eine recht lebhafte Unterhaltung von mehr als einer Stunde. Sie wiſſen, bei großen Herren, und alſo mit noch mehr Recht bei großen Männern, wird man durch eine ſo lange Audienz ſchon ganz ſtolz.

Wenn Sie zum Frühjahr nach Weimar reiſen wollen, ſo biete ich mich Ihnen zum Reiſegefährten an; engliſche Bücher ſchicke ich Ihnen eins, aber ich binde es Ihnen auf die Seele. Ich ſage nicht ein Wort darüber, weil ich ſonſt nicht wieder aufhören würde, es iſt für mich *mit* Schakeſpeare das herrlichſte der engliſchen Litteratur, und neu. Sie kennen es gewiß nicht. In Weimar habe ich es dem oben geſchilderten Kleeblatt an einem Abend vorgeleſen, und mit unausſprechlichen Gefühlen ſind wir Alle davon geſchieden. Wie glücklich würde es mich machen, liebenswürdige Mimi, auch den Eindruck belauſchen zu können, den es auf Ihren Geiſt machen wird. — Doch genug von ſo lieblichen Phantaſieen! Die Stunde ſchlägt, Pillen und Tränke erſcheinen, und laſſen mir kaum Zeit zu den Verſprochenen.

Sterbe ich wie Concialini, ſo ſteht gleich ihm in nächſter Nacht mein Geiſt vor Ihrem Bette.

Ihr Freund,
Hermann Pückler.

15.

Karoline von Fouqué an Frau von Oelſen.

Nennhauſen, den 6. 1813.

Pückler hat ſich einmal wieder in ſeiner ganzen Großartigkeit gezeigt. Er iſt ein wahrhaft altritterliches Gemüth, das mit den Schätzen dieſer Welt, wie mit anderen freundlichen Lebensgenüſſen als etwas Vorübergehendem ſpielt, und da von allen deutſchen Volksſtämmen die Engländer dieſe

Eigenthümlichkeit unſerer nordiſchen Altväter mit einem Theil ihrer Reichthümer am meiſten bewahrten, ſo ruft Pückler's Erſcheinung uns den engliſch-deutſchen Karakter zurück, er iſt ein gemilderter Engländer, edel, großmüthig, ernſt, ohne ſchroff und trocken zu ſein. Sage ihm dies, meine Liebe, ſtatt aller weitläufigen Dankſagung in meinem Namen.

Nun aber, nimm Du noch ganz beſonders die Verſicherung meiner herzlichen Erkenntlichkeit für die Mühe des Ausbietens der kleinen Schrift. So etwas iſt peinlich, und hätte ich das früher überſehen, ich hätte Dich wie mehrere Andere damit verſchont.

Das Geld übergieb gütigſt der Troſchke, die von deſſen Zweck unterrichtet iſt.

Wir Alle ſind geſpannt und beengt in dieſen Tagen. Napoleons Ankunft preßt mir die Bruſt zuſammen. Es ziehen große, verhängnißvolle Stunden herauf; die Todeslooſe ſind geworfen, des Schickſals Waage iſt gefüllt, der nächſte Augenblick reißt den Vorhang von einander, wir zittern hindurchzuſehen. Gott mit uns Allen! Deine

Karoline Fouqué.

16.

Pückler an Graf von Spiegel.

Muskau, den 1. Januar 1816.

Wie geht es Dir, lieber Spiegel? Ich wünſche Dir zum und im neuen Jahre alles was Dir fehlt, um ganz glücklich zu ſein. Mir iſt es ſeit unſerem letzten Zuſammentreffen ſehr traurig gegangen. Kaum hier angelangt, bin ich gefährlich krank geworden, und habe, anſtatt mich in Venedig und Mailand zu vergnügen, noch nicht meine Stube verlaſſen dürfen, auch wenig Ausſicht es vor vor zwei Monaten zu können. Meine Pferde erwarten mich unterdeſſen in

Wien, wo ihnen die Zeit wahrſcheinlich nicht ſo lang wird, als mir. Stedmere, der Schimmel, den Du kennſt, iſt mit Reſtleß, einer Stute des Fürſten Lichtenſtein, auf eine Wette von 1000 Dukaten in Golde engagirt, welche erſt den 18. April ſtatthaben wird, aber bereits abgeſchloſſen iſt. Stößt einem oder dem anderen Pferde etwas zu, was den Beſitzer verhindert, es an dem beſtimmten Tage laufen zu laſſen, ſo zahlt er dem ohngeachtet die Wette. Ich zweifle nicht an Stedmeres Siege, und bedaure nur, nicht dabei gegenwärtig ſein zu können, indem ich im April, wenn ich nicht ſchon todt bin, das Bad in Aachen gebrauchen muß. Die Stute Reſtleß iſt erſt kürzlich vom Fürſten Lichtenſtein für 4000 Dukaten erkauft worden, ich kann ſie aber zu meiner Verwunderung nicht im Studbook finden, welches mir keine ſonderliche Idee von ihrem Verdienſte giebt.

Wenn es die Gelegenheit erlaubt, ſo bitte ich Dich, mich den hohen Herrſchaften zu Füßen zu legen. Ich höre, der Herzog hat ſeinen Kriegern eine Medaille gegeben. Ich hoffe, er wird mir auch eine ſchicken, da ich auch zu ſeinen Kriegern zu gehören die Ehre gehabt habe, und ihm wahrlich nicht am wenigſten ergeben geweſen bin.

Geißmar war bei mir. Er hat mir erzählt, die Gräfin aus Kaſſel, deren Name mir im Augenblicke nicht beifällt, habe pis que pendre von mir geſprochen, eben ſo wie ihre Schweſter, die geheime Oberhofcommère Wie närriſch! Es benimmt ſich nichts einfältiger, als die Weiber, die die Prüden machen wollen, ohne es gewohnt zu ſein. Da heißt es auch Naturam expellas furca, tamen usque recurrit.

Schreckloſe Wunder- und Geſpenſtergeſchichten vom Schloß . . . . und einer weißen Frau, die dem liebenswürdigen Fräulein von Rothberg, der ich in Parentheſe geſagt den Rock küſſe, mehrmals erſcheinen, und derſelben ihren Beifall bezeigt haben, ſind uns ebenfalls von Geißmar aufgetiſcht worden. Ohne die Ehre zu haben, mit der nicht nur hoch wohlgeborenen, ſondern wahrſcheinlich auch hochgeſtorbenen weißen Ahnfrau bekannt zu ſein, beweiſt wenigſtens der Beifall, den ſie dem beſten und holdeſten aller deutſchen Fräuleins gezollt hat, daß ihr Geſchmack der beſte iſt. Wie würde es erſt ſein, wenn anſtatt einer weißen Frau ein weißer Mann umginge! Doch ich ſchreibe um Mitternacht, und will keinem frevelhaften Gedanken Raum geben, aus Furcht, die weiße Frau möchte mir über die Schultern gucken, und erzürnt einen Naſenſtüber reichen — denn in meinem Schlößlein pflegen auch Geiſter umherzuwandeln, und manch ſchauderhafte Mähre iſt davon zu erzählen.

Das Papier hört auf, und Deine Geduld wahrſcheinlich auch. Drum ſchließe ich, nur das bitte ich mir noch aus, Deiner Frau Gemahlin und Fräulein Rothberg ſo viel Liebes und Schönes von mir zu ſagen, als Du während der Dauer einer Pfeife Tabak auszuſinnen im Stande biſt. Und ſo lebe denn wohl, Trauter, und vergiß mein nicht.

H. Pückler.

17.

Pückler an Graf von Spiegel.

Muskau, den 17. Februar 1816.

Du antworteſt mir verteufelt kurz, beſter Spiegel, und von Deiner liebenswürdigen Familie ſprichſt Du eben ſo flüchtig, von der jedes Detail mich doch ſo lebhaft intereſſiren würde. Ich hoffe, daß außer Deiner geſtrengen Frau Gemahlin und dem Ritter- und Geiſterfräulein auch Mesdemoiselles de Spiegel und der ſchöne Junge ſich wohl befinden.

Der Gräfin Pappenheim gratulire ich, wieder unter der Haube zu ſein. Es iſt dies immer ein guter Zuſtand. Der Ehegeſpons ſchwebt mir nur noch dunkel vor. Ich ſah ihn nur einen Augenblick voriges Jahr in Frankfurt. Er kam damals gerade von der Reiſe, und hatte ſich nicht gewaſchen. Daher ſah er nicht eben ſehr appetitlich aus, indeſſen: tout est bon pour un mari, iſt überall die Maxime des weiblichen Tugendbundes.

Dem Großherzog bitte ich meinen unterthänigen Dank für die Ueberſendung der Medaille abzuſtatten. Ich bitte ihn zugleich um die Erlaubniß, ihm im Monat Mai perſönlich aufzuwarten, wo ich, um in's Bad nach Aachen zu gehen, auf dem Wege dahin mich einige Wochen in dem lieben, geiſtreichen und anmuthigen Weimar aufzuhalten gedenke. Ich habe auch ſchon deshalb alle meine bereits nach Italien geſchickten Equipagen wieder zurück beordert, und hoffe deren Ankunft hier in drei Wochen.

In Weimar werde ich Dir wieder zwei neue engliſche Wagen produziren, die vorigen aber auch mitbringen, denn ich wünſche mir es diesmal ſo comfortable als möglich zu machen. Für meine Reitpferde iſt mir ſo viel Geld geboten worden, daß ich ſie alle verkauft habe, und nur noch den Stedmere beſitze, der von drei Engländern abgewartet wird, und ſeinen Palaſt auf dem Simmring bei Wien bezogen hat, um ſeinen Meditationen über die bevorſtehende Wette ungeſtörter nachhängen zu können.

Alſo auf baldiges Wiederſehen, guter Spiegel. Deiner Frau küſſe ich die Hände, bei dem Geiſterfräulein wage ich dieſes aus Furcht vor ihrer zu großen Abneigung nicht, und begnüge mich hiermit devoteſt anfragen zu laſſen, ob an dem bewußten Ritterkleide oder Frauenhemde (nach Friedrich Kind) der Halskragen nach meinem ohnmaßgeblichen Rathe dahin verändert worden iſt, daß man die Kehrſeite des ſonſt ſo ungemein ſchönen türkiſchen Stoffes nicht mehr durchblicken ſieht? Dieſe mir höchſt intereſſante Frage bitte ich ja genau zu beantworten, indem ſie mir ein Licht mehr über den holdſeligen Karakter beſagten ſehr fürtrefflichen Fräuleins aufſtecken muß, und Menſchenkenntniß ſowohl im Einzelnen, als im Allgemeinen zu erwerben, bekanntlich ein ſehr lobenswerthes Beſtreben iſt. In dieſer Abſicht gab ich unter anderen auch neulich hier ein Feſt, welches drollig genug ausgefallen iſt. Ich ließ nämlich, da ich im Grunde nirgends mehr fremd bin, als bei mir zu Hauſe und daher wenig Menſchen kenne, durch die Zeitung der Provinz alle Welt zu einem großen Maskenball einladen, wobei jedem der Eintritt verſtattet wurde, der nur eine Maske vorhatte; jedoch mit dem ausdrücklichen Beding, ſich nicht zu demaskiren, ſelbſt nicht beim Eſſen.

Damit Alle bei einem Soupé verſammelt ſein könnten, hatte ich das Theater in einen Saal umgewandelt, Tiſche von Brettern für eine Anzahl Perſonen darin zuſammenſchlagen, und, um mich auch der Oekonomie zu befleißigen, die um die Tiſche laufenden Bänke mit den ſchwarztuchenen Leichentüchern beſchlagen laſſen, die in unſerer Familiengruft aufbewahrt, und zur Beerdigung des jedesmal, reſpective ſelig verſtorbenen Herrn, ſchon, glaube ich, ſeit ſehr langer Zeit gebraucht worden, denn die Motten hatten ſie bereits ſtark angenagt.

Ich ſelbſt hatte mich krank gemeldet, und ſah aus einer loge grillée dem Spektakel zu. Wie tölpiſch ſich das gute Volk benahm, iſt gar nicht zu beſchreiben, und da ich mit Fleiß alles auf engliſche hier völlig unbekannte Art eingerichtet hatte, und ſerviren ließ, ſo wurde die Konfuſion complett. Meine ſchönen engliſchen Kryſtallgefäße befanden ſich aber ſehr ſchlecht dabei, denn ihre Stunde ſchlug meiſtentheils an dieſem verhängnißvollen Tage. Eine prächtige Punſchbowle dieſer Art mit glühendem Tranke gefüllt, zerſchmetterte ein Elegant, indem er, ſich zu eilfertig hinzudrängend, gerade mit dem Geſicht hineinſtürzte, ſo daß alle Umſtehenden verbrüht wurden, und mehrere Damen einen kleinen Schrei des Schreckens ausſtießen, der mein fühlendes Herz in der Loge beängſtigte. Nach mehreren poſſirlichen

Unglücksfällen dieſer Art, während welcher das ungeheure Gedränge das Tanzen faſt unmöglich machte, um ſo mehr, da ich den Muſikanten befohlen hatte, zuweilen aus einer Ecoſſaiſe unvermerkt in einen Walzer, Symphonie oder Marſch überzugehen, wobei der Kampf der Tanzenden mit der Muſik bald nachgebend, bald widerſtrebend, ein ſeltſames Schauſpiel darbot — trat endlich die Stunde des Souper ein. Gegen das Ende deſſelben ließ ich durch meine Getreuen mißbilligend verbreiten, daß die Gäſte eigentlich auf Leichentüchern ſäßen, die noch kürzlich Leichname umhüllt hätten, und ein verwirrter Menſch wie ich leicht fähig wäre, auch ein Ragout von Leichen aufzutiſchen. Jeder griff beſtürzt unter ſich, und als er das modrige Tuch fühlte, fuhren Viele ganz entſetzt in die Höhe. In dieſem Augenblick erzeigten mir die Mäuſe einen Dienſt, den ich ihnen nie vergeſſen werde. Durch eine alberne Anlage meiner Vorfahren befindet ſich gerade über dem Theater ein Kornboden. Durch dieſen ging der Strick, an welchem der altmodiſche Kronleuchter des Theaters hing. Dieſen Strick nun müſſen die Mäuſe zerfreſſen haben, denn in dem Augenblicke, wo es bekannt wurde, woraus die Geſäße der verehrten Geſellſchaft beſtänden, und wo jeder ſchon mit Schauer Leichengeruch zu wittern meinte, ſtürzte mit einem fürchterlichen Gepraſſel der alte Kronleuchter auf die Mitte der Tafel. Nun war kein Halten mehr, alles wogte zum Ausgang, und ein, mit ſeltener Geiſtesgegenwart, von mir angeordnetes Feuergeſchrei machte mein Haus in weniger als fünf Minuten zur Einöde. Ich hoffe, mich durch die Fête um dieſe Provinz verdient gemacht zu haben, denn längerer Stoff zu Kaffee-Viſiten und Bierkränzchen iſt ihnen gewiß ſeit lange nicht vorgekommen.

Doch genug von meinen Thorheiten, dieſes Kapitel bietet auch nur zu viel Stoff dieſer Art dar, und ohne Deine lakoniſche Kürze nachzuahmen, möchte ich Dir doch auch nicht gern zu weitläuftig erſcheinen. Dein aufrichtiger Freund Pückler.

18.

Kontrakt des Luftſchiffers Reichard mit Pückler.

Berlin, den 1. Oktober 1816.

Die Füllungskoſten für meinen Luftball ſind folgende:

1) 1400 Pfd. Schwefelſäure à 4 Gr.	Thlr.	233.	8.
2) 14 Centr. Eiſen à 3 Thlr.	=	42.	—
3) 8 Stück Fäſſer à 5 Thlr.	=	40.	—
4) 9 Stück Röhren zu repariren	=	6.	—
5) Bänke für die Zuſchauer	=	120.	—
6) Druckkoſten	=	25.	—
7) Wache	=	15.	—
8) Arbeitslohn	=	25.	—
	Thlr.	506.	8.
Die Vergrößerung des Ballons und die Füllung für den Herrn Grafen, laut des von Profeſſor Jungius beglaubigten Anſchlags	=	583.	20.
Summa ſämmtlicher Koſten	Thlr.	1090.	4.
Davon bezahlen der Herr Graf am Tage der Luftfahrt	=	440.	—
Folglich muß die Einnahme an der Kaſſe betragen	Thlr.	650.	4.

Machen der Herr Graf von Pückler-Muskau durch Unterſchrift dieſes Papiers ſich verbindlich für den Fall, daß die Einnahme geringer als ſechshundert und fünfzig Thaler ſei, nur die Hälfte deſſen, was an obiger Summe fehlt, mir zu reſtituiren, ſo bin ich bereit, die Luftfahrt mit Sr. Hochgeboren zwiſchen heute und dem dreizehnten dieſes Monats, ſpäteſtens aber an dieſem Tage, zu veranſtalten.

Berlin, am 1. Oktober 1816.

G. Reichard.

19.

Pückler's Mutter, Gräfin Clementine von Seydewitz an ihren Sohn.

Den 30 Auguſt 1817.

Von fremden Menſchen höre ich, Du wäreſt verheirathet, ich glaube es aber nicht, und zweiſle gern daran, denn von Fremden möchte ich ein ſolches wichtiges Ereigniß doch wohl nicht zuerſt erfahren. Du haſt ja keine lahme Hand wie ich, und doch auch ein grades, kindliches Herz. Ferner ſagt die lügenhafte Berliner Fama, Du adoptirteſt Helminen, erhöbeſt ſie zu einer Gräfin Pückler-Muskau; das iſt abermals eine fausse nouvelle, die zweite finde ich klüger ausgedacht, daß P. Eduard Helminen zur Prinzeſſin durch die Trauungsformel erwählet — ſie wird ſein Arzt durch die Liebe, ſo iſt's recht, und gewöhnt ihm das Tabackſchnupfen ab. — Dein Bruder Max hat ſeine Studien ſchon angefangen, und iſt in Halle; ich bin froh, daß er jetzt Beſchäftigung hat, denn Müßiggang iſt ſchädlich, von traurigen Folgen, beſonders für einen jungen, lebhaften Mann, der dann oft dumme Streiche aus Langerweile beginnt, die wieder gut zu machen ſchwer hält, und oft unmöglich iſt. — Du haſt meine Vorwürfe aus einer ganz falſchen Anſicht genommen, die Sache, nämlich die Wohnung Deiner Lucie in Hermannsruh fand ich recht gut, nur die Art nicht, mir gar nichts davon zu ſchreiben. — Lebe wohl, mein lieber alter Sohn, beſuche mich künftiges Jahr in Alex. Das wärmere Klima wird Dir vielleicht auch bald angenehm ſein.

Deine treue Mutter C. S.

20.

E. T. A. Hoffmann an Pückler.

Berlin, den 24. Januar 1819.

Hochgeborener Herr Graf!

Es iſt wohl ſchon eine geraume Zeit her, als Sie, hochgeehrteſter Herr Graf! mich auf eine Art nach Muskau einluden, die mich nicht anders als recht tief in's Gemüth hinein erfreuen konnte, da ſie mir auf's neue die freundſchaftliche Beachtung bewies, der Sie mich während Ihres Aufenthaltes in B. werth hielten.

Mein innigſter Wunſch war, Ihrer gütigen Einladung folgen zu können, das Hochlöbliche Kammergericht hielt mich aber bei den Rockſchößen feſt, oder vielmehr, es ging mir mit meinem Urlaubsgeſuch ebenſo wie jenem Kranken vor dem Teich zu Bethesda in der Bibel, der immer zu ſpät kam, wenn der Engel das Waſſer bewegt hatte; immer war ſchon ein Anderer vor ihm hineingeſprungen! —

Später ſchrieb ich an Sie, hochverehrteſter Herr Graf! einen langen ſehr verwunderlichen Brief. — Es war darin viel von der deutſchen Kirche auf dem Gensd'armes-Platz die Rede, in die mich der Zufall, der die Laune hatte, ſich in die Uniform eines Polizeiinſpektors zu werfen, hineinführte, als eben eine ſehr feierliche Trauung eines überaus ſchönen jungen Paares vollzogen wurde. Aber unter allen Lichtern, Sternen, goldenen und ſilbernen Blitzen, ſuchte mein Geiſt, ſich dazu meiner leiblichen Augen bedienend, jenes höchſt intereſſante Mädchen, mit der ich einſt das Glück hatte, auf einer wüſten Inſel zuſammenzukommen, und ihr zu beweiſen, daß der zarte, keuſche Schaum des ſphäriſchſten aller Weine, nämlich des Champagners, von *Roſenlippen genippt* (mit weniger Mühe läßt ſich das in Verſe bringen) jeden Kopfſchmerz der Inhaberin jener Lippen verſcheuche! — Es war ferner die Rede von einem glänzend erleuchteten Hochzeitshauſe, und von den verlockenden Seufzern einer Muſik, in der die Clarinetten, Flöten und Hoboen ſelbſt in Françaiſen und Gavotten nichts weiter ſprechen als: Bald biſt Du mein, mein, mein.

Wie ich mich hingeſetzt, erzählte ich ferner, in tiefer Dämmerung etwas ſomnambül geſtimmt, auf einer ſchnöden Bank unter den Linden, und wirklich ganz öffentlich in conspectu omnium, nur von einiger Nacht und den nicht brennenden Laternen, ſowie dem blendenden Glanz des Hochzeitshauſes geſchützt, mit einem ſeltſamen Mann, der ſich bei mir eingefunden, und mit dem ich eine Flaſche Champagner leerte. (Der Reſtaurateur Jagor hatte ſie nebſt dem erforderlichen Trinkgeſchirr höchſt eigenhändig, oder vielmehr eigentaſchig herbeigebracht.) Der ſeltſame Mann erzählte mir die wunderbarſten Dinge. Am Ende war's ein alter Bekannter, nämlich Ahasverus, der ewige Jude! —

Noch viel mehr ſtand in dem Briefe, als ich ihn indeſſen abſenden wollte, erfuhr ich, daß Sie, hochverehrteſter Herr Graf! ſich auf weiten Reiſen befänden. Ich ſchickte den Brief daher nicht ab, und glaube aus dieſem Grunde mit Recht vermuthen zu können, daß Sie ihn nicht erhalten haben.

Eben erfahre ich durch den G. R. Koreff, daß Sie, hochverehrteſter Herr Graf! ſich wieder in Muskau befinden, und ich beeile mich, Sie auf das angelegentlichſte um die Fortdauer Ihres gütigen Wohlwollens zu bitten.

Sie fanden einiges Wohlwollen an meinen ſchriftſtelleriſchen Verſuchen, eben in dem Augenblick hat ein Mährchen von mir die Preſſe verlaſſen, das, wie mir ſcheint, die Geburt einer etwas ausgelaſſenen ironiſirenden Phantaſie iſt. Ich überreiche Ihnen, hochgeehrteſter Herr Graf! dies Phantaſieſtück, den „kleinen Zinnober," und empfehle den humoriſtiſchen Wechſelbalg Ihrer Protektion. Damit ſich das Buch als Autorexemplar bewähre, habe ich einige Druckfehler mit Bleiſtift herauskorrigirt. Zinnober's Portrait auf dem Deckel iſt ſehr ähnlich, denn da ſonſt niemand den Kleinen zu Geſicht bekommen konnte, als ich ſelbſt, ſo verfertigte ich auch ſelbſt die Zeichnung.

Mit der ausgezeichnetſten Hochachtung habe ich die Ehre zu ſein

hochgeborener, hochverehrteſter Herr Graf,
Ihr ganz gehorſamſter
Hoffmann.

71.

Pückler an Hoffmann.

Schloß Muskau, den 3. Februar 1819.

Beſter, höchſtverehrter Herr Kammer-Gerichts-Rath,

Wie viel Freude mir Ihr freundliches Andenken und Ueberſendung „Zinnober's" gemacht hat, werden Sie kaum glauben, da Sie wahrſcheinlich gar nicht wiſſen, wie ſehr ich Sie liebe, und mich wie ein Eiſenſtäubchen vom Magnete, zu Ihnen mit einer Gewalt hingezogen fühle, daß ich es Kopf-unter Kopf-über nennen würde, wenn ich nicht zugleich fühlte, es ſei noch paſſender zu ſagen: Kopf-unter, Herz-über, weshalb ich auch bitte, dieſe meine Antwort mehr mit dem letzten als mit dem erſten zu beurtheilen.

Bis jetzt habe ich von „Zinnober" noch nichts geleſen, und mich blos am Umſchlagskupfer ergötzt, den alten Bekannten aber gleichfalls ſprechend ähnlich gefunden, denn um etwas weit auszuholen, ſchon Cäſar (verſteht ſich nicht der Welteroberer in bello gallico, ſondern nur der preußiſche Huſarenrittmeiſter dieſes Namens auf dem Aachener Kongreß, wo es ſo manche Gelegenheit gab, ſich an „Klein-Zaches" zu erinnern, wer nämlich (vorher etwas von ihm wußte) Cäſar alſo verfolgte mich ſchon damals, um mir die Geſchichte des kleinen Mannes zu erzählen. Ich hielt mir aber ſtandhaft die Ohren zu, und wollte mir keine Freude der Ueberraſchung verderben laſſen, obgleich der Verſucher mir zu wiederholtenmalen verſicherte: Zinnober ſei ein ſolcher Ausbund, daß er gar nicht das Licht der Welt werde erblicken dürfen.

Es muß eine Ahndung des mir Bevorſtehenden, und ſo angenehm Eingetroffenen, geweſen ſein, die mich ſtärkte, meine Neugierde zu zähmen, und wie froh bin ich deſſen jetzt, da ich von „Klein-Zaches“ nichts weiter weiß, als daß er Miniſter geweſen iſt, ein Umſtand, den er mit ſo viel anderen Miniſtern gemein hat, daß dem Intereſſe dadurch nichts abgebrochen werden kann. Sie aber, verehrteſter Herr Kammer-Gerichts-Rath, ſehe ich als den Potentaten an, der ihn abſchickte, und da er mir eben ein von ſeinem Herrn eigenhändig geſchriebenes, und was bei Souverainen noch ſeltener iſt, ſogar Höchſtſelbſt verfaßtes Kreditiv überreicht hat, ſo wird er hier am Hofe, obgleich noch unbekannt, ſchon als einheimiſch angeſehen, und zu den andern Lieblingen der Phantaſie und Nacht in des Teufels-Küche logirt. Bei der erſten Audienz wollen aber einige Damen durchaus gegenwärtig ſein, die ſich ſchon nach Erblickung des bloßen Portraits ſo ſehr in den Geſandten verliebt haben, daß ich ihn kaum vor ſchleuniger Entführung aus ihren ſchönen Händen retten konnte.

Alle Drei ſind alte Bekanntinnen, und wenn ich nicht irre, war die Eine mit Ihnen, Hochverehrteſter, auf der wüſten Inſel, Champagner nippend. Bei dieſer Anſpielung muß ich Ihnen nun rund herausſagen, daß der lange Brief, von dem Sie im Auszuge davon ſprechend, uns lüſtern machen, Ihnen gar nicht erlaſſen werden kann; man fühlt ſich durch gewiſſe Ausdrucke zu ſehr geſchmeichelt, um nicht auf das Ganze höchſtbegierig zu ſein, und wie mir ſcheint, eignen ſich zwei den Preis zu, der doch nur Einem galten kann.

Suchen Sie nur dem Kammergerichte diesmal zuvorzukommen, und laſſen Sie ſich von mir mitnehmen, wenn ich im Frühling von Berlin, wo ich in vierzehn Tagen einzutreffen gedenke, wieder nach Muskau zurückkehre. Um meiner bis dahin zu gedenken, ſchicke ich dem neuen Callot ein kleines Bild des Alten, ſonderbar genug an vielartiger Geſtalt, ſich in Nebel und Duft phantaſtiſch verlierend. Die Rückſeite giebt auch eine Federprobe Callot's, und die naiven alten Worte gelten wieder für den Empfänger.

22.

Leopold Schefer an Pückler.

Konſtantinopel, den 1. Mai 1819.

Hochgeborner Graf,
Gnädigſter Herr Graf,

Seit einigen Tagen bin ich hier in Konſtantinopel, die ſchönſtgelegene Stadt der Erde, und überall bezaubernd. Ehe ich hieher kam, habe ich verſchiedene Abentheuer und Lebensgefahren glücklich beſtanden, ſo daß ich meinen Hals *mein* nennen kann; unter anderen bin ich unter die Seeräuber gerathen; ich müßte es aber alles ausführlich erzählen, um es Ihnen einigermaßen intereſſant zu machen.

Bei der Durchfahrt durch die Dardanellen habe ich die in der litterariſchen Welt faſt unbekannten und unbeſuchten Alterthümer von Heraklea beſucht, wo 7 alte Hügel, Gräber ſind, die denen in der Troas gleichen des Achills, und dem Ajanteon. Alle Schlöſſer und Mauern in der Türkei ſind ſo reinlich und weiß abgeputzt, wie wenn ſie eben fertig geworden wären; ſo auch iſt das Serai, welches das ganze alte Byzanz allein einnimmt. Eben ging die Sonne prächtig über Anatolien auf, als unſer Schiff hineinfuhr, und die goldenen Gitter der 400 Mädchen erleuchtete, und die vergoldeten Spitzen der Schami's, die Sophienkirche, St. Giovanni und der Apoſtel. Unten am Meer ſteht ein bloßes Kaffeehaus des Sultans von lauter edlen Steinen bekleidet, was groß wie ein Pallaſt iſt. Die Stadt iſt unüberſehlich, man zählt anderthalb Millionen Menſchen.

Wie wohlgeordnet die Stadt in polizeilicher Hinſicht iſt, iſt über alles Vermuthen; der Kapudan Paſcha reitet ſelbſt Tags und Nachts, wenigſtens einmal durch die Straßen, die unter ihm ſtehen (ich wohne in Pera, auf dem Stawrodrom) Dieſe Nacht war Feuer in Scutari, es brannte bis morgens; es ſind aber nur 200 Häuſer abgebrannt. Ueber ein türkiſches Haus an Bequemlichkeit der Einrichtung. Zierlichkeit und Freundlichkeit geht keine andere Bauart.

Seit geſtern iſt die Peſt ausgebrochen, und die Menſchen, die unzähligen, drängen ſich durcheinander, und wenden und drehen ſich, ohne ſich zu berühren. Die Kirchhöfe ſind an den ſchönſten Orten, und manche ſo voll Cypreſſen, daß bei Tag Nacht drin iſt. Seit der ruſſiſche Geſandte in einer Moſchee ausgeſpukt, darf man weder die Sophien- noch die anderen Kirchen, die jetzt Moſcheen ſind, drinnen beſehen. Der Sultan war vorgeſtern im Süßen Waſſer, der ſchönſte Beluſtigungsort, der zu erdenken iſt, eine blumenvolle Wieſe zwiſchen reizenden Hügeln voll Menſchen, und auch Weibern, die in niedrigen niedlichen bunten Kinderwagen fahren, mit Rindern mit vergoldeten Hörnern. Uebrigens ſieht man Weiber und Mädchen genug, die ſich nach den jungen Männern ſogar umwenden, wie kaum in einer anderen Stadt. Das iſt aber ein ſchlimmes Zeichen; denn wenn ſie beſäßen, würden ſie nicht wünſchen. Dieſer Tage hingen ſie hier einen franzöſiſchen Arzt vor einem türkiſchen Hauſe auf. Das Volk beſtand darauf. Der Mann ſelber vertheidigte ſeine Frau; aber es half nichts, er mußte hängen, ſie iſt entflohen, ohne geſackt zu werden.

Dagegen iſt die abſcheuliche Liebe ſchöner Knaben unbeſtraft, und ſo üblich, daß ſich 4 — 5 ſchöne Kinder um einen Rubio (110 Paras) 1 Fl. Silber, einem ohne Scham anbieten. Mädchen werden nicht geduldet; faſt täglich gehen Boote ab mit 4, 5, 6, die auf wüſte kleine Inſeln im Archipel ausgeſetzt werden. Die Türken haben eine ſehr erfreuliche Kinderliebe; ſie tragen ſie ſelbſt auf ihrem Arm ſpaziren, ein großer Troſt für die Weiber! Zugleich lieben ſie die Blumen, die in ungeheurer Menge und Schönheit verkauft werden. Das hat mehr Bezug auf die Frauen, die in dieſer himmliſchen Sprache hier heimlich verſtändlich reden. Um ſie zu lernen, führe ich ſelber einen ſolchen Discours mit einer jungen Armenierin mir gegenüber.

Die ſchönen weißen Waſſertauben mit blauen Flügeln, die in den Gewäſſern ſchwimmen, und ſich oft auf die Boote ſetzen, ſind bei Todesſtrafe zu beleidigen verboten, deswegen ſind ſie ſo zahm. Der Marſtall des Kaiſers kommt jetzt auf die Wieſen des ſüßen Waſſers, die über dem Kenas (Kanal) hinauf an dem alten Flüßchen Banbyſos liegen. Wenn der Herr Graf nicht einmal herkommen, werden Sie ſolche edle Thiere nie ſehen. Von Alterthümern iſt doch einiges zu ſehen, eine Waſſerleitung und ein alter Grabhügel aus der urälteſten Zeit. Dagegen iſt der Sincitus, die Tempelſtellen des Jupiters, Pluton, Juno, der Leda und der Venus und der Hippodrom, wo Phidias' Zeus noch heute in der Erde geſtürzt liegt, und der Obelisk im Serail eingeſchloſſen. Sonderbar wohnen die Mädchen gerade da, wo ſonſt der Venustempel ſtand.

Der Stolz und die Dummheit der Griechen iſt hier faſt unerträglich, auch der Mädchen, ſo daß die ſchönſten Blumen oft, ja viel, ungebrochen verblühen, weil ſie Kaiſer oder Fürſten zu Männern haben wollen, von denen ſie abzuſtammen ſich rühmen. Der Großherr, der nur Konſtantinopel ſieht, wird auch verleitet, ſein Reich für wohlhabend und wohlgeordnet zu halten, indeß es eine Wüſte und das ſchönſte elendeſte Reich der Erde ſein mag, was ich ihm mit allen Reiſenden bezeugen wollte. Es liegen 20 ſeiner Linienſchiffe hier, die prächtig, ja ſogar manche verſilbert ſind, aber Du lieber Gott! alles drinnen iſt traurig, und drei amerikaniſche Fregatten, die ſchnell die Dardanellen herauf kämen, vernichteten dies ganze glänzende Elend.

Er ſelbſt iſt ein ſchöner, kräftiger Mann, dem man auf dem Geſicht ſo manche Wonne, aber auch ſo manchen Verdruß und Kummer deutlich leſen kann. Wenn Konſtantinopel ein Reich wäre, wie ſonſt Städte Staaten waren, ſo wäre ſeins das erſte Reich der Erde freilich. Die Kaſernen ſind ungeheuer und prächtig, aber die Soldaten ſieht man eher für Falſtaff's Nobelgarde an. Schon in Athen iſt es lächerlich, wenn der rothbemantelte Woiwoda mit ſeiner Garde ſtolz durch die Stadt einherſtolzirt, doch ſind es wohl gute Männer, wie ich den Aga in Tino rühmen muß, und dem ich vielen Dank ſchuldig bin. Ueberhaupt iſt das türkiſche Volk das treueſte, edelſte und einfachſte der Erde. Ich ziehe ſie allen vor.

Von den übrigen Reiſen will ich nicht anfangen zu erzählen, nicht von Aegypten, noch Jeruſalem und Palmyra, oder von Chio, wo ich diesmal das Glück hätte haben können, das ſchönſte Mädchen zu heirathen, aber ich möchte nicht da bleiben, ſie nicht fortgeben.

Ich bin überzeugt, daß ich durch meine treuen und aufrichtigen Erzählungen den Herrn Grafen noch einmal flott mache! Durch Ihre glücklichen Verbindungen ſteht Ihnen ſo manches nahe. Vielleicht auch die Geſandtſchaft von Konſtantinopel nach einigen Jahren. Denn der Graf Sladen will zurückkehren, ob er gleich den Ruhm des edelſten Mannes und des ſtrengſten unter allen Geſandten hier hat, ein allgemein hochgeſchätzter Mann. Der Herr Graf würden ſeinem Ruhm und Ruf würdig gleichkommen

Auch für Ihre Frau Gemahlin würde es eine unvergleichliche Unterhaltung ſein! Ohne daß ich die Ehre habe, ſie zu kennen, ſcheint es mir ſo, nach dem, was der Herr Graf die Gnade gehabt haben, mir früher von ihr zu ſagen, und nach Rom in einem ſo gnädigen und unſchätzbaren Briefe zu ſchreiben, den ich Abends im Mondenſcheine auf der Colonna Trajana geleſen habe, und der mir alle die guten Geſinnungen gegen Sie wieder zu haben ſo huldvoll erlaubte, von denen meine Seele voll iſt.

Unter zwanzig Unterbrechungen mit meiner ſchönen Armenierin hier drüben, habe ich dieſen Brief geſchrieben, und der Herr Graf werden die Gnade haben, ſeine Ungeordnetheit verzeihen zu wollen. Aus Petersburg denke ich Ihnen den nächſten Brief zu ſchreiben, von da will ich

arm am Beutel,
krank am Herzen

wie Goethe ſagt, über Stettin nach Muskau zurückkehren. Vielleicht auch über Wien, um Geld zu erſparen, da meine Caſſa ziemlich eingeſchmolzen iſt, ſo daß ich vielleicht ohne einen Thaler Geld zurückkehren werde. Schulden hätte ich ſehr leicht ſehr viele machen können, aber meine Ehrlichkeit hat mich daran verhindert, da ich bis dato nicht wüßte, ſie zu bezahlen; ſie beſtehen in 10 Venez. Ducaten und 23 Colonaten, die mir aufgedrungen worden ſind. Man ſagt hier, das ſchöne Meſſina ſei ein zweitesmal untergegangen Uebrigens lieſt man hier nichts, als den „Oeſterreichiſchen Beobachter" (ein affichirtes elendes und auf Schrauben geſtelltes Blatt) und den „Freimüthigen". Erlauben Sie mir gnädigſt mit der größten Ehrerbietung mich zu nennen

Ew. Hochgeboren

ganz unterthänigſter Diener
Leopold Schefer.

23.

Weisflog an Pückler.

Sagan, den 2. September 1820.

Hochgeborener Herr Graf,
Höchſtzuverehrender Herr,

Die Welt der Blumen, der Ideale und der Phantaſieen, das iſt die eigentliche Heimath, nach der das Herz ſich ſehnet, ſei es nun mit Strahlen umgeben, oder werde es im gewöhnlichen Philiſterleben als ein unnützer Appendix auf der Straße der vierten Bitte dahingeſchleppt. In dieſer unſerer eigentlichen Welt — hochverehrter Herr Graf — bin ich nie von Ihrer Seite gewichen, aber auch niemals in der wirklichen mit Ihnen je in Oppoſition oder in Streite befangen geweſen.

Daß mich das Ober-Landesgericht ſchlechterdings nöthigen wollte, mit Ew. Hochgebohren einen neuen Juſtitiariats-Kontract zu errichten, wozu ich gar keine Luſt hatte und habe, meine alten Verhältniſſe zu dem verehrten Standesherren mir viel zu lieb ſind, als daß ich ſie mit neuen vertauſchen ſollte, dies ſcheint mir, ſowie alles andere blos von Herrn Dehn ausgegangen zu ſein. Noch viel weniger aber habe ich jemals Theil an dem Prozeſſe der Frau von Maltitz gegen Ew. Hochgeboren genommen, vielmehr derſelben gleich im Anfange auf des beſtimmteſte meine Mitwirkung in Rath und That verweigert

> da ich niemals im geringſten gegen Ew. Hochgeb. dienen würde,

wobei es denn auch verblieben, dergeſtalt, daß ich gar nicht das geringſte von dieſer Sache weiß.

Daß alle dieſe elenden Philiſtereien, alle Akten, Prozeſſe und Advokaten Sie — hochverehrter Herr Graf — von Herzen anekeln, das verdenke ich Ihnen ganz und gar nicht. Bin ich mir doch deshalb ſelbſt, obſchon ich auch noch etwas anders bin, oft ein Scheuel und Gräuel. Um deſto heller iſt der Lichtpunkt meines Lebens, den Ew. Hochgeboren mir in der Lebensluft Ihres freundlichen Schreibens angezündet haben. Erſehe ich doch daraus, daß Sie aus der Legirung des Menſchen noch immer ſo wie ſonſt das Quintlein reinen Silbers herauszufinden wiſſen, und daß doch auch ich nicht ganz und gar aus lauter ſchnödem Advokatenkupfer beſtehe. Wäre dieſe ſchwarz angelaufene Iſis nur ein klein wenig mehr preſentable, gewiß

die ſchönen Tage von Aranjuez

— das heißt, die ſchönen Tage von Muskau ſollten nicht zu meinen tempi passati gehören. Denn Sie wiſſen es ja — hochverehrter Herr Graf —

dort bei der Kerzen hellem Schimmer
wird auch ein beßres Auge blind.
Auf glattem Boden ſcheinen immer
wir Ulzims kleiner noch und krümmer
und zehnmal kränker noch und dümmer
als wir es in re vera ſind.

Daß Ew. Hochgeboren mir übrigens mit dem Oelzweige entgegen kommen, ſteht Ihrer ſcherzhaften Laune überaus wohl, und ich komme mir dabei vor wie Se. Durchlaucht der Fürſt Reuß-Greiz-Lobenſtein, als ihn der Kaiſer Alexander in die heilige Alliance aufnahm, wobei ich denn nicht umhin kann, über mich ſelbſt beträchtlich zu lachen.

Auf jeden Fall — hochgeehrter Herr Graf — hat noch dieſer Beweis davon, daß Sie meiner noch freundlich und gütig gedenken und ſogar des Brama noch nicht vergeſſen haben, der bei mir noch immer über die Erde zieht, ſehr glücklich gemacht.

Noch ehe Ihre neuſeeländiſche Roſe Ihr Gewächshaus mit Ranken und Blumen überzogen haben wird, werde ich vielleicht Gelegenheit haben, Ihnen meine Gefühle ununterbrochener Verehrung und Ergebenheit mündlich zu wiederholen, und dabei mich herzlich und innig Ihrer neuen Naturſchöpfungen zu erfreuen. Dafür mögen Sie, wenn Sie es nicht verſchmähen, auch ein wenig in meinem poetiſch romantiſchen Walde ſpazieren, den ich mit mir herum trage, und von dem ich nun einige Zweiglein ins Herbarium vivum — das heißt auf's Papier gebracht habe. Dies alles, — hochverehrter Herr Graf – ſoll und muß uns werden bei herzlichem Lachen und erklecklichem Trinken, dafern nicht die Gegenwart ein unheimlicher Spuk der Vergangenheit iſt.

Wir ſind vielleicht ſchon lange todt, wandeln ſpuckhaft durch die ſtille Nacht. Kein Laut regt ſich, nur heimliche Worte flüſtern. Da erregt ein Spaß vor 50 Jahren ein lautes Lachen. Aber wir erwachen drüber und finden uns allein in der ſtillen ſchaurigen Geiſternacht. Möge das holde freundliche Leben der Wirklichkeit Sie — hochverehrter Herr Graf — beglücken!

Ich bin in unverändert hochachtungsvollem Reſpekte

Ew. Hochgeboren gehorſamſter Diener

C. Weisflog.

Berichtigungen.

Im vierten Bande ſind folgende Irrthümer zu verbeſſern:

auf dem Titel muß es anſtatt: „Briefwechſel zwiſchen Pückler und Ludmilla Aſſing" heißen: „Briefe Pückler's an Ludmilla Aſſing."

Seite 298 ſind die Worte „Nach der Heirath" vor dem 53. Brief zu ſtreichen.

◆

Druck von Oſkar Leiner in Leipzig.

Aus dem Nachlaß des Fürſten von Pückler-Muskau.

Briefwechſel und Tagebücher

des

Fürſten Hermann von Pückler-Muskau

herausgegeben von

Ludmilla Aſſing-Grimelli.

Sechſter Band.

Berlin.
Wedekind & Schwieger.
1871

Briefwechſel

des

Fürſten Hermann von Pückler-Muskau.

Herausgegeben von

Ludmilla Aſſing-Grimelli.

Sechſter Band.

Berlin,
Wedekind & Schwieger.
1874

Das Recht der Ueberſetzung ins Engliſche, Franzöſiſche und andere fremde Sprachen
iſt vorbehalten.

Inhalt.

✓ Briefwechſel zwiſchen Pückler und Heinrich Laube.

Briefwechſel zwiſchen Pückler und die Herzogin Dorothea v. Sagan

Briefwechſel zwiſchen Pückler und Edwina Viereck.

Briefwechſel zwiſchen Pückler, ſeinem Neffen, dem Fürſten von Schönaich-Carolath und Grävell, wegen Anſtellung eines Predigers.

✓ Briefe Pückler's an Lucie 1824 — 1826.

✓ Briefe Pückler's an Lucie während ſeines Aufenthalts in England. 1827 — 1829.

Vermiſchter Briefwechſel aus Pückler's Jugendzeit, 1821 — 1826.

Briefwechſel

zwiſchen

Pückler und Heinrich Laube.

Auch dieſer Briefwechſel zeigt Pückler von einer neuen Seite in heiterem, angeregten Verkehr mit Heinrich Laube, den er als jugendlich kecken Vertreter des jungen Deutſchlands kennen lernte, und mit dem er bis an ſeinen Tod in freundſchaftlicher Beziehung blieb. Dieſer Briefwechſel ſgereicht beiden zur Ehre! Wie viel treue Aufrichtigkeit, unbefangene Harmloſigkeit und Friſche, wie viel Humor und Eigenthümlichkeit auf beiden Seiten! Hier zeigt ſich recht, in welchem nahen Zuſammenhang Pückler mit dem jungen Deuſchland ſtand, und Varnhagen von Enſe, indem er die Verbindung zwiſchen Pückler und Laube beförderte, ahnte richtig die Sympathie voraus, welche ſie gegenſeitig für einander empfinden mußten.

1.

Heinrich Laube an Pückler.

Berlin, den 22. Juli 1834.

Ew. Durchlaucht

mögen ein kurzes formloſes Schreiben von mir entſchuldigen. ' Herr von Varnhagen ſagt, ich möge mich Ew. Durchlaucht als Reiſebegleiter in die weite Welt anbieten, da ich in der nächſten eben nichts zu ſuchen habe. Vielleicht hätten Sie nichts dawider. Es müſſe aber auf das ſchleunigſte geſchehen, Ihre Zeit ſei knapp zugemeſſen. Damit mögen Ew. Durchlaucht dieſe flüchtigen Haken entſchuldigen, denen Frack und Chapeau das fehlen.

Ich weiß nicht, Ew. Durchlaucht, wie ich die rechten Sachen und Worte finden ſoll, um mich Ihnen zu empfehlen; ich will Zuſtände, Verhältniſſe, Menſchen von allen Arten ſehen, das kleine ausgerechnete Deutſchland mit dem täglich falſchen Facit iſt mir langweilig geworden, und ich ſelbſt ſcheine den Leuten gefährlich, ſie jagen mich von einem Lande in's andere. Ich möchte hinaus in die Welt, möchte ſehen, ob wirklich alles ſo ſchlecht iſt, was ich denke, ob es wirklich nicht nöthig iſt, daß Religion, Sitte und was damit zuſammenhängt, neu werde, ob ſie wirklich nicht morſch und modrig ſind, ob nicht wirklich die meiſten Menſchen lügen mit ihrer dürren Tugend und den angewöhnten Empfindungen.

Nun hat es mir immer geſchienen, Ew. Durchlaucht, als kämen meine modernen Forderungen im Grunde mit den Ihrigen überein, meine kämen nur aus Herz und Kopf eines plumpen Bürgers, die Ihrigen aus Herz und Kopf eines unſerer feinſten Weltmänner. Und die Kleidung macht ja ſo viel in dieſer Welt, wo alles erſt durch Erſcheinung etwas wird.

Ich bin jung, das heißt 28 Jahr, und könnte viel von Ew. Durchlaucht lernen — ich halte Form aller Art für die Spitze der Bildung. Fürchten Sie in mir keinen Mann ohne Hoſen; aber Sie wiſſen, wie weit es von einem ſolchen bis zum feinſten Weltmann iſt, wie viel Modifikationen man auch von der Mitte zwiſchen beiden noch durchzumachen hat. Ich lebe ferner nur von meiner Feder, und die Federn ſind in Deutſchland wohlfeil, ein deutſcher Schriftſteller bringt es nicht leicht zum Reiſen, Herrn von Varnhagen's Aufforderung war mir ſo überraſchend und angenehm, daß ich mich entſchloß, ſchnell eine Anfrage zu verſuchen.

Iſt es Ew. Durchlaucht nicht genehm, ſo weiß ich doch, daß Sie die ergebene Anfrage nehmen, wie ſie gegeben wurde, harmlos, unbefangen. Konvenirt es Ihnen: ich bin in 24 Stunden auf der Poſt, in acht Tagen in Paris und weiter.

Herr von Varnhagen empfiehlt ſich Ihnen angelegentlichſt — heut Abend ſteigt er in den Reiſewagen gen Wien und Oberitalien. Er kränkelte viel in den letzten Tagen ich glaube, er geht nicht ſtraff genug in die Luft hinein.

Um drei Zeilen Antwort „Berlin, Behrenſtraße 26“ unterthänigſt bittend, habe ich die Ehre, mich Ihrem Wohlwollen ergebenſt zu empfehlen als

Ew. Durchlaucht

bereitwilliger Diener
Dr. Heinrich Laube.

2.

Pückler an Heinrich Laube.

Paris, den 1. Auguſt 1834.

Lange hat mir kein Brief ſo viel Freude gemacht, als der Ihrige. Uebrigens beurtheilen Sie mich gewiß ganz falſch. Ich ſcheue auch die Ohnehoſen nicht (obgleich ich recht gut weiß, daß kein Deutſcher dazu gehören kann) wenn Sie nur Herz und Kopf ſo geſtellt haben, wie Sie, mein liebenswürdiger Gegner.

Die Feder mit Ihnen zu reißen iſt durchaus lieblich für mich. Der Blinde und Lahme vereinigt, machen zuſammen einen Hellſehenden und Gradgehenden aus. Aber Sie — Sie Glücklicher! ſind jung, ich bin alt. — Ich muß Sie alſo erſt kennen lernen, perſönlich, ehe wir Weiteres in dieſer Sache beſtimmen. Eine verwickelte Geſchichte, deren Ausgang ich noch nicht beurtheilen kann, wird wahrſcheinlich für dieſes Jahr meine amerikaniſche Reiſe zu Waſſer machen. In die neue Welt komme ich diesmal noch nicht; muß ich nicht in eine andere wandern, ſo iſt für den Winter Sizilien, Konſtantinopel und Aegypten mein Ziel.

Wird das Land der Sklaverei dem liberalen Laube genießbar ſein? Ich, der ſchwer mit der Abſpannung und dem Degout alles Irdiſchen kämpft, ich würde mich gewiß an Ihrer Jugendlichkeit ſtärken, wenigſtens wiegen, aber *Ihnen* werde ich ſchlecht genügen, höchſtens das ſchwache, vorübergehende Intereſſe einer Ruine Ihnen erwiedern. Denn wir alten Adligen ſind nichts anderes, und ich perſönlich auch nicht.

Sie ſollen weiter von mir hören. Nun aber noch eins. Sie haben mich in Ihrer Rezenſion ein wenig geſtriegelt, und ich habe es ebenfalls ein wenig wiedergegeben, doch ganz in derſelben Art, das heißt freundlich-feindlich.

Dies hat nichts zu thun mit unſeren Privatverhältniſſen; in der litterariſchen Welt könnten wir kämpfen, und in der gewöhnlichen dennoch herzliche Freunde ſein. Dergleichen iſt ritterlich, und die deutſche Nation iſt dies durch alle Klaſſen mehr oder weniger, oft ohne es ſelbſt zu wiſſen. Ich nehme nur diejenigen aus, die das Geld an die Stelle der Ehre ſetzen. Alſo ſpäter mehr, vor der Hand nehmen Sie dies als eine ſturzmüthige Antwort auf eine liebenswürdige Anfrage, und wenn Sie Varnhagen noch ſehen, grüßen Sie ihn auf's beſte von mir, denn ich liebe und ſchätze ihn ſehr.

Ganz der Ihrige

H. Pückler.

Noch eins: Im vierten Theil der „Tutti Frutti“ erklärt der Verfaſſer ſeine Anſicht von Ariſtokratie. Wenn Sie irgend damit übereinſtimmen können, ſo unterſtützen Sie dieſelbe. Ich bin überzeugt, daß eine Monarchie, namentlich eine konſtitutionelle, ohne ſie nicht groß und ſtark beſtehen kann.

3.

Heinrich Laube an Pückler.

Berlin, den 8. April 1835.

Ew. Durchlaucht

erwiederten eine kecke Anfrage von meiner Seite auf eine ſo freundliche Weiſe, daß Sie vielleicht darin eine Entſchuldigung für mich finden, wenn Ihnen dieſe Zeilen von einem eben Entkerkerten unbequem kommen ſollten. Der Brief von Ew. Durchlaucht, den ich im dritten Monate meines Gefängnißlebens erhielt, war die erſte noachiſche Taube, die zurück kam, und mich belehrte, es ſei noch Land draußen. Ich hab' eine kindiſche Freude darüber gehabt; das Kerkerleben — denn ein ſolches war es in jeder Ausdehnung — ſetzt den Eingekerkerten, er mag noch ſo ſtark und ſtolz ſein, in ſeinen Augen herunter, man kämpft mit ſich ſelbſt um eine Art von Ehre. Und nun ſchrieben Sie mir aus Ihrer hohen, beneidenswerthen Stellung, die Ihr eigenſtes Ich ſo originell und bedeutſam gemacht hat, auf die liebevollſte Art! Nur der Schreck war eben ſo groß, als ich bald darauf in einem alten, mir zugeſchickten Buche Mirabeau's die eingeſchmuggelten Worte fand „Le prince Pückler est mort, il est tombé à Paris en duel.“ Es war mir entſetzlich, einen Mann, wie Ew. Durchlaucht, der in jeder Faſer auf ein raſtloſes Leben angewieſen iſt, der noch ſo viel zu thun hat, plötzlich verſchwinden zu ſehen. Es giebt Perſonen, für welche der Tod unnatürlich erſcheint, ja es würde mir immer wie ein Mord vorkommen, wenn Sie einmal plötzlich ſterben ſollten. Man denkt, einen Irrthum der Natur zu ſehen, der man immer künſtleriſche Vollendung unterlegt, wenn ſie Leute in den erſten Akten ihres Dramas hinwegrafft. So entſetzte mich von jeher Mirabeau's Tod, er erſchien mir wie ein Theaterkoup, der großen Entwickelungsgeſchichte unwürdig. — Was glaubt, ich nicht alles gerettet, als mir Herr von Varnhagen ſchrieb, daß Ew. Durchlaucht lebe. Unter anderem konnte die Dedikation meiner „Liebesbriefe“ gerettet ſein, an die ich ſelbſt damals dachte, wo ich noch keine Feder beſaß, und täglich von Jahre langer Haft des Briefſtellers ſprechen hörte. Ich will Ew. Durchlaucht nämlich durch dieſe Zeilen nicht bloß Dank und Hochachtung ausdrücken, ſondern auch gleich wie ein ächter Bürgerlicher um etwas petitioniren. Das zu erklären, bedarf's einiger Details über mich, die Sie mir geſtatten wollen. —

Ich bin gegen juratoriſche Kaution entlaſſen, nach Naumburg a/S. verwieſen, und unter ſpezielle Kontrolle geſtellt. Ein ſchriftſtelleriſcher falſcher Tritt kann mir neue Unbequemlichkeit bringen, und doch iſt meine Exiſtenz lediglich auf's Schriftſtellern angewieſen. Nun liegt es ſeit langer Zeit gar nicht in meiner Abſicht, etwas zu ſchreiben, was aufregen könnte, meine innere Poſition iſt viel höher geſtellt, ich glaube, längſt einen hiſtoriſchen Mittelpunkt gefunden zu haben für mich und für künſtleriſche Darſtellung unſerer

Zuſtände, es iſt keine Spur von Fanatismus in meiner Seele, und die ſchlimme Behandlung, die ich erduldet und erdulde, macht es mir zur Ehrenſache, unbefangen zu ſein, wenn ich es auch nicht ſchon früher geweſen wäre. Aber ich bin durch und durch aus einem ſo anderen Teige, als daß ich nicht fürchten müßte, mit der harmloſeſten Arbeit anſtößig zu werden, ich bin in der Lage eines Liebhabers, der Geliebte, Leben und Vermögen riskirt, wenn er nur von Liebe ſpricht. Kurz, ich darf an der vollen Krippe nichts genießen. Unter ſolchen Umſtänden muß ich eine kleine Novelle „Liebesbriefe“ vehementer und gewöhnlicher ſchließen, als ich wollte, und da mir Herr von Varnhagen ſagte, daß Sie der Stoff intereſſiren dürfte, ſo gäbe ich ſie gern mit einer Dedikation an Ew. Durchlaucht heraus. Die Erlaubniß dazu wollte ich hiermit erbitten. Die Novelle wird vom Liebhaber in Briefen an ſeine Geliebte geſchrieben: ſie haben ſich gegenſeitig das Verſprechen gegeben, einander nicht treu zu bleiben, weil ſie Treue im alltäglichen Sinne des Wortes für eine Armuth, ja unter gewiſſen Bedingungen für ein Uebel, für ein Laſter hielten. Der Geliebte wird indeß von ſeiner Dame düpirt, und die Sache endet polizeilich ſtraflos; das Ganze wird mehr Spiel und Anregung, als Dogma, und die Atmoſphäre der Novelle bleibt durchweg hell und ſonnig. — Was werden Ew. Durchlaucht nach Ihrer kühnen Atlasfahrt, die auf der Wilhelms- und Behrenſtraße und im ganzen Weſtend neues, mächtiges Erſtaunen über den nicht definirbaren demokratiſchen Ariſtokraten erregt hat, zu ſolchen kleinen, putzigen Dingen ſagen! Während Sie eben von den Schultern des griechiſchen Weltträgers kommen, fragt Sie ein kleiner Sprottauer, ob Sie Ihren Namen zu einer Liebeständelei hergeben wollen, wo die Schultern eines weißen Mädchens alle Reize auf ſich verſammeln ſollen. Indeſſen — die Dinge ſind ja alle nur etwas im Verhältniß, werden Sie doch vielleicht ſagen, und meiner Dreiſtigkeit nicht zürnen. Ew. Durchlaucht die Dedikation ſelbſt zu ſchicken, hat leider gar zu viel Schwierigkeiten, auch wenn ſie ſelbſt ſchon geſchrieben wäre, ich muß alſo noch obenein bitten, darin meiner Diskretion zu vertrauen. Es ſind ſo viel Knoten und Schlingen, daß nur ein Alexandriſcher Säbelhieb das Ding ſo oder ſo löſen kann. Um dieſen Hieb bitte ich Ew. Durchlaucht ergebenſt. Ich will in dieſer Vorrede tändelnd und gutmüthig von der poetiſchen, mannigfachen Liebe ſprechen, welche keine Feſſeln duldet, und wir die Welt an blumenreichſten Abgründen am Schönſten, auf gebahnten Wegen am Langweiligſten ſei, und wie ein edles Herz auch auf den gefahrvollſten Wegen ſicher einherſpringt. Ew. Durchlaucht ſehen gewiß durch, wenn ich auch die Dinge überall nur mit halben Farben, dünnen, ſich verlierenden Strichen hinwerfen kann — es iſt das Thema des Code civil von der Ehe als ſchwankendes Himmelsbild der poetiſchen Sympathieen. — Soeben habe ich erſt Ihre drei letzten Bände „Tutti Frutti“ erhalten, und gehe ſogleich an die neue Ariſtokratie. Geſtatten Sie mir's, und haben Sie die Güte, mir Anlaß zu geben, ſo ſpreche ich einmal zu Ew. Durchlaucht offen darüber. Ich bin viel mehr, als meine Schriften vielleicht zu glauben berechtigen, für ſanftere Ausgleichungen der Differenzen, aber ich fürchte, die Geſchichte wird uns damit zermalmen: ſie pflegt durch ganze Zuſtände zu modifizirten überzugehen, nicht umgekehrt, wie wir's möchten, und gern vorausſetzen nach den Träumen von organiſcher Entwickelung. Wir gehören — entſchuldigen Sie den dreiſten Pluralis — bereits zu den mehr und mehr der Geſchichte verfallenden poetiſchen Liberalen, die ein modernes Ritterthum wollen. Ach, und die nächſte Phaſe wird eine proſaiſche Zeit des Geldes und des platten Nutzens. — Herr von Varnhagen hat mir den Titel Ihres neuen Buches geſagt; wenn ich nicht überhaupt fürchten müßte, den richtigen Ton zu Ew. Durchlaucht ohnedies gar oft zu verfehlen, und dabei auf

Ihre humane Nachſicht rechnen zu müſſen, ſo würde ich mir erlauben, Ihnen von dieſem ſchwierigen und tonloſen Titel abzurathen. „Tutti Frutti“ war ſehr ſchön, „Nepenthes“ ꝛc. behalten die Leute nicht. Verzeihen mir Ew. Durchlaucht die Dreiſtigkeit, ſie kommt nur aus dem großen Antheile, welchen ich an Ihrem neuen Buche nehme; es iſt vielleicht niemand in Deutſchland geſpannter darauf, als ich, für den es noch ein elegiſches Element hat, da ich mich in Ihre Nähe, und auf die Schauplätze des Buchs hatte drängen wollen. — Wollen mich Ew. Durchlaucht mit ein paar Zeilen Antwort beehren, vielleicht von der Stätte des alten Karthago, wo Sie ſich befinden dürften, ſo bitte ich unterthänigſt, ſelbige an Herrn von Varnhagen beizulegen, oder direkt nach Naumburg a/S. zu ſchicken. — Naumburg und Karthago! Punier und Huſſiten; Ariſtokraten und Demokraten, alles durch- und nebeneinander, und die Zeit immer ſtill und dieſelbe dazwiſchen, Durchlaucht, es iſt eine wunderliche Welt, und es wäre traurig, wenn's hiermit zu Ende wäre, und wir nicht einmal eine Vogelperſpektive gewännen; Humboldt iſt mit dem kompletten Glauben an eine perſönliche Fortdauer geſtorben, und ſo beſchränkt und ſchwach dieſe Anſicht ſein mag, ſie iſt ſehr tröſtlich; er hat ſich auf Schiller gefreut, ich freue mich auf Goethe; es giebt für uns keine Poeſie, als in der Perſönlichkeit, die Poeſie iſt aber die Gottheit in uns, ſollen wir dieſer die Macht und Stimme in uns abſprechen, und unſere innerſten, unmittelbarſten Wünſche und Hoffnungen Lügen ſchelten! Erlauben Sie mir alſo die Verſicherungen für dieſe und ſonſt noch eine Welt, daß ich mit vorzüglicher Hochachtung und Ergebenheit bin

Ew. Durchlaucht

ergebenſter Diener
Dr. Heinr. Laube.

(Hier fehlt ein Brief Pückler's).

4.

Heinrich Laube an Pückler.

den 11. Juli 1835.

Ew. Durchlaucht

ſtatte ich meinen herzlichſten und ergebenſten Dank ab, für die große Freundlichkeit, von der alten Byrrſa nach Naumburg an einen Exilirten geſchrieben zu haben, der kein Anrecht darauf hat, als ſeine Jugendlichkeit. Der Raum iſt mir kurz zugemeſſen hier in Köſen und hier auf dem Papiere, geſtatten Ew. Durchlaucht, daß manche wichtige Worte der Form ergänzt werden aus der reſpektvollen Hochachtung, die ich ſtets für Sie empfinde. Das Adelsgeſtüt Ew. Durchlaucht hat uns zu Breslau in einem poetiſchen Vereine lange beſchäftigt, das Phyſiſche, die Materie, iſt wahrhaftig nichts ſo Unwichtiges, als die Pfaffen ſagen, es iſt nun einmal dieſe Welt; und das ausgedehnteſte Beachten des Stoffs für die Entwickelung der Menſchheit iſt gewiß die Lücke unſerer Kultur, welche die nächſte Zeit zu erfüllen hat. Ich ſpreche in einem neuen Buche viel von „moderner Schule“, und ſuche ſie gut zu definiren, ich erlaube mir auch, Ew. Durchlaucht dahin zu rechnen, und finde eine Ihrer Weſenheiten darin, alles Wirkliche, Daſeiende zu verbrauchen, aus der ächten Welt in die geiſtige zu ſchaffen, weniger umgekehrt, wie bisher geſchah, noch weniger drüber hinaus, wie die Hyperchriſten wollen. Dies und ein Suchen nach höheren Mittelpunkten, als der franzöſiſche Liberalismus, der juriſtiſche, bisher darbot, wird der Zuſtand ſtrebſamer Jugend ſein, den Sie bei Ihrer Rückkehr finden werden. Das Schlachtfeld wechſelt, das Aug' im Auge verſchwindet, und die Politik ſieht im Augenblicke ſo aus, als ob man dort 99 ſagen wollte, um ſpäter 100 zu ſagen.

Herrſcher in der Literatur tauchen gar nicht auf, zwei Weiber, Rahel und in beſchränktem Kreiſe Bettina von Arnim haben die tiefſten und breiteſten Wellen geworfen, dem Simoniſmus zur Vertheidigung; in der älteren Schriftſtellerwelt iſt viel Mattheit, in der jungen viel Unform, Ehrgeiz, Egoiſmus, wenig Behagen, wie das am Ende natürlich iſt. Wir ſind im Rennen, und jeder will am Weiteſten kommen, da giebt's Fußtritte, die zu gewinnenden Leute werden irre dabei, und die Eroberung, welche die Zeit immer macht, wird verzögert, ebenſo die ruhige Ausbildung der Form. Ich werde jetzt einen „Almanach der Schönheit“ mit lauter Portraitbildern — die ſchönſten Mädchen, moderne Künſtler und Schriftſteller ꝛc. — in unerhörter Pracht herausgeben, und das ſoll ein Sammelpunkt ſchöner neuer Schreibart werden. Darf ich Ew. Durchlaucht — und die Bitte iſt mir meinen halben Kopf werth — unterthänigſt um einen kleinen Beitrag bitten, um eine Skizze, gleichgültig welcher Art, aus Ihrem letzten Leben? Bis in den Oktober hinein iſt es Zeit, und bis dahin — wüßt ich gewiß, daß etwas käme, möchte ein leerer Raum zu noch längerem Warten gelaſſen werden — reiſt es auch von Tripolis oder Cyrene bis hierher. Möchten Ew. Durchlaucht freundlichſt dieſes europäiſchen Winkels gedenken, wo man auf der Landkarte Ihren mährchenartigen Zügen ſehnſüchtig folgt, an die Scholle und die alten, grauen Wolken und Gewäſſer gefeſſelt.

In ergebenſter Hochachtung
Ew. Durchlaucht
unterthäniger Diener
Laube.

6.

Pückler an Heinrich Laube.

Malta, 10. Dezember 1835.

In großer Eile, die meine Reiſe nach Athen verurſacht, melde ich Ihnen, beſter Herr Laube, daß ich Ihren freundlichen, roſenrothen Brief mit einem friſchgrünen Blatt Varnhagen's erſt vor ſechs Tagen hier erhielt, nachdem er das Fegfeuer im Schwefelpfuhl mehrerer Quarantainen glücklich überſtanden. Sie ſehen alſo, daß es für den Beitrag zum Almanach der Schönheit jedenfalls zu ſpät für dieſen Jahrgang iſt, was ich um ſo mehr bedaure, da ich etwas recht Paſſendes und Originelles hätte ſchicken können, was nun ſchon, meiner Reiſebeſchreibung einverleibt, nicht mehr dienen kann. Für den zweiten Jahrgang bin ich indeß bereit, wenn ich anders noch etwas zu ſchreiben fähig bin, woran ich ſeit einem Monat zu zweifeln anfange, denn die ſonſt ziemlich rege Luſt daran ſcheint gänzlich von mir gewichen zu ſein, und einem Dégout Platz gemacht zu haben, der den Folgen einer Indigeſtion gleicht.

Ich habe des Guten oder Schlimmen dieſer Art zuviel in Afrika gethan, und Freund Barnhagen iſt jetzt mit dem Höllenrichteramt darüber bekleidet. Die guten Freunde müſſen dem Schwachen durchhelfen, der ſich vielleicht eingedrängt, wo er nicht hingehört.

Tauſend Dank für alles Graziöſe und Schmeichelhafte, was Ihr Brief enthält. Sie ſehen mich, meine verehrten Herren, im eigenen Glanz, und täuſchen ſich über das bischen Licht, was der Reflex mir giebt. Wie dunkel, unbedeutend, und noch chaotiſch mein eigener Stern iſt, weiß niemand beſſer, als ich ſelbſt! Ein Streben, einen Zweck, wenigſtens einen bewußten, habe ich gar nicht. Wenn ich ſinge, iſt es wie ein armer Waldvogel, der aus Reminiszenzen ſich ein groteskes Gemengſel zuſammenbraut, oder in beſſerer Laune mit fremden Stimmen ſeine Gefährten neckt, zuweilen wohl auch einen eigenen unförmlichen Ton der aufgehenden Sonne freudig entgegen ruft, am häufigſten aber die untergehende mit einer Schmerzensnote begleitet, die ſich für die, welche die Vögelſprache verſtehen, in Ironie auflöſt.

Ich muß ſchließen, obgleich ich gern mit Ihnen ſchwatze. Barnhagen ſchreibt mir von Ihnen als Schluß eines langen

Lobes mit ſeinen Blitzworten: „Er beweiſt, daß ein Talent immer vornehm iſt, ſobald es will.“ Das höre ich gern, denn das Vornehme liebe ich ſehr. Es iſt auch eines jener Worte, welches die Deutſchen allein haben, wie Gemüth, Witz u. ſ. w. — ich meine das Wort, denn die Eigenſchaft beſitzen wir zwar gleichfalls, aber die anderen Nationen haben ſie uns abgepachtet, weshalb ſie auch in der äußeren Erſcheinung weit mehr davon zur Schau ſtellen können. Es giebt noch gar viel, was wir armen Deutſchen der Art verpachtet haben, und nur ein König der Deutſchen kann einmal die verſetzten Beſitzthümer allegeſammt wieder einlöſen. Da indeß dieß eine in jeder Hinſicht chimairiſche und mährchenhafte Perſon iſt, ſo müſſen wir uns wohl ewig mit dem Traum und der Phantaſie begnügen. Auch dies iſt eine Realität, und hat das Gute, daß man ſie ſich ſo erhaben ſtellen kann, als man will.

Adieu, Adieu.

Ihr ergebener H. Pückler.

8.

Heinrich Laube an Pückler.

Berlin, den 8. Januar 1836.

Ew. Durchlaucht

ſtatte ich den herzlichſten Dank dafür ab, daß Sie die für mich ſo ehrenvolle und erfreuliche Anknüpfung an Ihre perſönlichen Intereſſen immer wieder durch einige gütige Worte beſtätigen. Die Briefe Ew. Durchlaucht an mich aus jenen fernen, heißen, hiſtoriſchen Orten haben mir etwas wunderbar poetiſch Anregendes, ich ſehe die Ommajaden und die Malteſerriter in wohlgeſtanzten Heldengedichten vorüberziehen, Gedichte, die ich lieber ſehe als leſe. Ich glaube, auf Ihrer Beſchreibung dieſes afrikaniſchen und Meereszuges wird ein magiſcher Sonnennebel ruhen; dies ſchreiben zu können, beneide ich viel mehr, als Athen, und ſonſt noch was, das in der Schule klaſſiſch hieß, und für deſſen Ignoranz wir Arreſt bekamen. Um über Griechenland zu ſchreiben, muß man vorher einige Jahre Philologe geweſen ſein, ſonſt iſt einem das Alphabet nicht geläufig, was ein thöricht Herkommen durchaus verlangt. Ich könnte mich am Ilyſſus nicht ohne Schulgewiſſensbiſſe amüſiren. Dagegen ſehr bei den Türken; am Wüſtenrande, an der öden Küſte Afrika's, dort kann man ſchwärmen, ohne hinterdrein eine kompromittirende Wiſſenſchaft fürchten zu müſſen. Wenn Ew. Durchlaucht nur ſo wohl geſtimmt waren, wie in den Pyrenäen. Dieſer dritte Theil des „Semilaſſo", den ich eben leſe, iſt das Friſcheſte, Grünſte, was Sie geſchrieben; ich möchte auf der Stelle nach St. Sauveur reiſen, und Reiſebeſchreibungen locken mich ſonſt ſelten. Ihre augenblickliche Schreibindigeſtion hat ſich gegeben, ehe Sie dies leſen, das Schreiben iſt Ihnen und jedem Schriftſteller nothwendig, und ſolche innere Nothwendigkeit erzeugt immer von neuem die Befähigung. Es iſt dies wohl eins der Geheimniſſe unſeres Organismus. — Wenn Ew. Durchlaucht zurückkehren, werden Sie in unſerer Geiſterwelt merkwürdige Veränderungen vorfinden: was bei Ihrer Abreiſe, junger Anflug war, iſt in Ermangelung anderer Stämme zu Maaleichen gemacht und gebannt worden. Ich glaube, das wird kein äußerer Akt bleiben, es wird eine neue Wendung anderer Kulturſtrömung zeitigen, und dieſer wilde Schößling „junges Deutſchland" kann wirklich ein hiſtoriſches Moment werden. Der alte Kampf, welchen die größte aller Revolutionen, die Reformation, erzeugt hat, der Kampf zwiſchen Katholiſchem und Modernem iſt neu weiter gerückt. Dies ganze ſpinoziſtiſche Element, was Gott in den Manifeſtationen findet, wovon unſere ſämmtliche Kultur, wovon Hegel, Goethe infizirt iſt, all dies iſt angegriffen, und wenn man konſequent ſein könnte, ſo würde dies eine welthiſtoriſche polizeiliche Erſcheinung. Was ich Anfangs nicht vermochte, ich ſehe dieſe Maßregel in dem jetzigen Augenblicke für tief durchdacht an, und halte ſie für unbeſchreiblich wichtig — jener Spinozismus hat wirklich noch immer nichts ächt Organiſches geſtalten können, er muß jetzt in ſich gehen, entweder ſterben oder ſich umgeſtalten — juſt wir als Extreme bezeichneten müſſen uns dieſes Momentes mit redlichem Willen bemächtigen, ich habe bereits alle befangenden Schiboleths abgeſchüttelt, und ſehe wieder einmal nackt in die Kultur-Arena, offen geſtanden, nicht ohne konſervative Sympathie, und bin ſehr neugierig, was aus uns werden wird. Lebhaft wünſche ich, auch in neuer Geſtalt das Wohlwollen Ew. Durchlaucht zu bewahren, dem ich mich angelegentlichſt empfehle.

Dr. H. Laube.

7.

Pückler an Heinrich Laube.

Athen (April 1836).

Mein verehrteſter Herr Doktor Laube,

Sie thun gut, ſich einzubilden, Ihre Meinung geändert zu haben, weil Sie einſehen, nicht damit durchzukommen. Was liegt auch in unſerer Zeit, welche die Kraft längſt verlaſſen, welche Meinung man hat, wenn man ſie nur mit Verſtand und Talent zu verfechten verſteht. — Sie ſehen hier, welchen Vortheil meine Superfizialität hat, die gar keiner Meinung anhängt, ſondern ſich nur gelegentlich über alle luſtig macht. — Da Sie, wie Sie mir ſchreiben, alles Alte über Bord geworfen haben, und als nackter Menſch wieder daſtehen, ſo hoffe ich, begegnen wir uns noch einſt als Mitarbeiter im Intereſſe meines Freundes, des preußiſchen Polizeiminiſters, des genialen Herrn von Rochow, nur, bitte, wenn's möglich iſt, werden Sie kein Frömmler. Dies iſt die einzige Race, gegen die ich eine natürliche Idioſynkraſie habe, wie manche Menſchen gegen die Wanzen. — Wenn Sie mir aber ſagen, daß der Spinozismus noch nichts Organiſches geſtaltet, muß ich widerſprechen. Sie vergeſſen den Saint-Simonismus, der, ſeine franzöſiſchen Narrheiten abgerechnet, die erſte Eröffnung dazu gemacht. Er hat das Saamenkorn in die Erde gelegt, und der organiſche Wuchs wird ſchon kommen, wenn wir auch noch zu dürrer Boden ſind, um daß er gleich daraus emporkeimen könne.

Klaſſiſch und polizeilich gewordenes junges Deutſchland klage mich wegen dieſer Ketzerei nicht an. Von etwas anderem. Die Philologie macht mir keine Noth am Ilyſſus. Dergleichen wird in meinen Berichten von Griechenland Nebenſache bleiben, und dennoch hoffe ich, wird man ſie mit Intereſſe leſen, und vielleicht ſelbſt Sie, verehrter preußiſcher Doktor. Sie ſind an dieſem neuen Buche Schuld, denn daß Sie einmal geſagt, ich könne kein Buch machen, wurmt mich fortwährend, und ich habe es nun eigentlich zum erſtenmale verſucht. Wenn Sie es leſen, werden Sie verſtehen, wie ich das meine, und ich erwarte privatim, nämlich ganz ehrliche Kritik. Oeffentlich bitte ich jedenfalls um Lob aus guter alter Freundſchaft.

Ich liebe Sie von Herzen, weil Sie liebenswürdig ſind, als Ihr ergebenſter

H. Pückler.

8.

Pückler an Heinrich Laube.

Theben, den 28 Auguſt 1837.

Mein verehrter Ritter,

Sie haben wahrlich eine kecke und nachdrückliche Lanze für mich, Ihren deutſchen Landsmann, geführt, während ich hülflos im Lande der Ungläubigen gefangen ſitze. Im Gefecht erkennt man ſeine Freunde, und ich ſage dem ſo gewandt und kräftig Helfenden herzlichen Dank.

Ihnen noch mehr zu ſagen, fehlt mir der Stoff; denn ich weiß von ganz Europa ſo ganz und gar nichts, daß heute am Ende des Auguſts mir erſt des Königs von England Tod kund ward, der angeblich im Mai erfolgt ſein ſoll. Eine junge Königin im mächtigſten Reiche der Welt, deren Mutter den neuen Ideen ſich zuneigt, iſt eine intereſſante Erſcheinung, vielleicht beſtimmt, großen bevorſtehenden Umwälzungen den Ausſchlag zu geben. Sollte 3000 Jahre ſpäter London in Ruinen liegen, ſo wird es dennoch nichts dem Aehnliches bieten, als was ich heute im Königspallaſte des großen Rhamſes - Seſoſtris zum zehntenmale betrachte, und immer mit größerem Erſtaunen bewundern muß.

Glauben Sie mir, wer die ägyptiſche Baukunſt nicht kennt (und die Bilder von Denon, Gau, Roſſelin ꝛc. geben durchaus keinen genügenden Begriff davon ſchon deshalb, weil alle bildliche Darſtellungen dieſer Art nur das Kleine groß, das wahrhaft Erhabene aber immer unter ſeinem Werth erſcheinen laſſen) dem fehlt in der Kunſt überhaupt ein vollſtändiger Sinn, der Blick in eine ganz neue, unbekannte Welt. Aegyptiſche Baukunſt und griechiſche verhalten ſich zueinander wie Shakeſpeare zum Verfaſſer der „Athalia“. Bei der einen fühlt man das Entzücken über vollendete Meiſterſchaft, die andere erſchüttert die Seele, und umfaßt Himmel und Erde; jene iſt der Triumph der auf das glücklichſte gefeſſelten Form, hier wogt der unendliche Gedanke, die Ahnung des Höchſten, wie ſchrankenlos und rieſenhaft in ungemeſſenen Räumen.

Es mag vielleicht die eine der anderen nicht unbedingt vorzuziehen ſein, denn beide haben in ihrer Art den Gipfel erreicht; aber ſo viel iſt gewiß, daß die griechiſche Baukunſt der ägyptiſchen viel zu verdanken hat, die ägyptiſche dagegen nie etwas von der griechiſchen entlehnte, und ſobald unter den Ptolemäern ſich das griechiſche Prinzip bei ihr einſchlich, beginnt auch augenblicklich, wenngleich ſehr allmählig, der

Verfall, wie dieſer unter den Römern zur faſt ekelhaften Karikatur wird.

Aber genug von Aegypten. Wie geht es Ihnen im Vaterland? Sie haben geheirathet, wie ich höre, der beſte Lebenstroſt, wenn man glücklich wählt, und ich wünſche Ihnen von Herzen dieſen Segen.

Was treiben Sie ſonſt, redigiren Sie ein Blatt, ſoll ich Ihnen etwas aus meinem Jahrmarkts-Guckkaſten mittheilen? Befehlen Sie über mich, ſei es aus Griechenland, dem Archipel, Aegypten oder dem abentheuerlichen Aethiopien, wo oft 20 Krokodille vor mir im Sande ſchliefen, während ein Nilpferd ruhig neben mir graſte, und ein Trupp Elephanten in der Ferne ſeinen Durſt im blauen Fluſſe löſchte. Syrien, Kleinaſien, die europäiſche Türkei und Ungarn ſollen für diesmal meine Pilgerſchaft ſchließen, und im lieben Deutſchland wieder angelangt, wird es eines meiner erſten Beſtreben ſein, Ihnen perſönlich zu wiederholen, wie dankbar ich Ihnen ergeben bin.

H. Pückler.

9.

Heinrich Laube an Pückler.

Muskau, den 15. Februar 1837.

Ew. Durchlaucht überſchütten den, der ausdrückt, wie intereſſant ihm Dero Schriften geſchmeckt, auch noch mit Lob, geben Honig dafür, daß man Honig genoſſen, und erfüllen damit den alten Mendelſohn'ſchen Wunſch „wenn man doch zum Zucker Zucker nehmen könnte!“ Und wie viel bin ich Durchlaucht außerdem und ſeitdem ſchuldig geworden, daß mich ein Dank für ſo kleinen litterariſchen Dienſt, der nur eben als ſolcher litterariſche Schuldigkeit war, überaus beſchämt. Ich habe den ganzen Sommer Ihr größtes äſthetiſches Werk, Ihren Park gekoſtet, und mich an allen großen und kleinen Gedanken deſſelben erquickt, ich ſitze meine Feſtungszeit im Amthauſe ab, was uns Ew. Durchlaucht gnädige Gemahlin eingeräumt, und woneben ſie uns mit einer unzählbaren Fülle von Gnadenbeweiſen beſchenkt hat, daß man am Ende an der Fähigkeit des Dankes verzweifelt, und alles wie eine Poeſie über ſich kommen läßt. Wir haben all die Angſt um Euer Durchlaucht Schickſal mitempfunden, und dadurch einen theilnahmvollen Bezug zu Ihrer Exiſtenz mehr gewonnen, was ja ſtets ein Glück iſt, auch wenn es unerwiedert wäre. Liebe iſt ja Liebe und Glück, auch ohne Gegenliebe. Und nun ſind Durchlaucht im Sicheren! Hätten Sie den Jubel geſehen, den dieſe Nachricht erregte, es wäre Ihnen ein Segen für Jahre geweſen, denn Sie ſind geliebt, wie man nur in Feenmährchen dergleichen möglich glaubt.

Aeußerlich war leider jetzt gar nichts zu thun, leider! Wie der Wundarzt im „Spion" ſagt, daß keine Kugeln in die Leiber ſchlagen. Die Reiſen von Durchlaucht ſind jetzt ſo in's Koloſſale gerathen, daß der vorlaute Neid ſich zurückzieht, und Sie vor der Hand wie eine incommenſurable Größe betrachtet. Unterdeß gehen Sie als ein Litteraturbegriff in die eigentlichen Bücher über, und werden bei der Rückkehr ſehr bequemes Terrain finden. Um ſo beſſer, wenn dieſe Rückkehr bald eintritt, denn es iſt jetzt gerade eine ſehr geneigte Ruhe eingetreten, und die Produktion iſt gering; man wird ſehr aufmerkſam horchen auf den Laut des Löwen, auf das Schweigen der Wüſte, und das Treiben in Sennaar. — Die Revolution finden Durchlaucht durchaus zur Formbeſtrebung geſchmeidigt, nur einzelne Alte und Journaliſten grollen machtlos im Weiten; der Hauptführer Börne iſt todt. Talente haben ſich nicht viel neue aufgethan, aber die Schreibefähigkeit ſteigt zahllos zu einer gewiſſen artigen Fertigkeit. — Frankreich iſt ſehr unproduktiv geworden, und England ungewöhnlich verlaſſen von vorragenden Genies.

Ich habe mich hier in Muskau an ein groſses Werk, an eine umfaſſende deutſche Litteraturgeſchichte gemacht, und bin bald damit zu Rande. Eine beſondere Freude iſt mir's, dabei Ew. Durchlaucht Park als äſthetiſche That, wie ja in Baukunſt und Aehnlichem wichtige Momente in die Aeſthetik heraustreten, anführen, und daneben die Theorie ſelbſt und das Gartenbuch beifügen zu können. Merkwürdigerweiſe geſchieht nach ſolcher lebhaften Anregung für dieſe Theorie noch immer gar nichts, und ſo reiſsend der Preis Ihres Parks ſich verbreitet hat, ſo ungewöhnlich anerkennend Ihre Theorie aufgenommen wird, es läſst ſich kein Talent wecken, und die mannigfach darauf bezügliche Anſchauung, welche Durchlaucht von ſo viel neuen Anblicken gewiſs mitbringen, wird ſehr willkommen ſein. So ſehr ich meine Freiheit wünſche, ſo ſehr freute ich mich doch, die Ankunft von Durchlaucht hier zu erleben, mit Unterdrückung der Furcht, daſs ein perſönliches Miſsfallen eine Theilnahme enden oder ſchwächen könnte, die mir ſo werth iſt. In gröſster Ergebenheit

Ew. Durchlaucht

unterthäniger
Laube.

10.

Heinrich Laube an Pückler.

Muskau, den letzten Juli Vormittag, 1838

Eurer Durchlaucht

gnädigſte Botſchaft habe ich zu meinem Bedauern nicht die gemeſſene Folge leiſten können. In Verzweiflung über das ſchneckenartige Vorrücken meiner Literaturgeſchichtsabſchrift war ich nach Schulmeiſtern in der Umgegend ausgezogen, und habe denn auch glücklich ſolch eine Hälfte des göttlichen Wortes vom Lande angeworben.

Wenn ich recht vermuthe nach ſeinem Geſpräche mit Schefer, ſo betrifft Eurer Durchlaucht Mittheilung und gelegentlicher Auftrag wohl die franzöſiſche Uebertragung des Gartenwerks. Was — nach Schefer's Bericht — bisher dafür geſchehen, wahrſcheinlich von einem älteren, nicht mehr couranten Franzoſen geſchehen iſt, das ſcheint mir nicht nur unzulänglich, ſondern ſogar bedenklich. Durchlaucht wiſſen, daß eine nicht courante Phraſe in Frankreich dem beſten Buche einen Zopf anhängt. Zunächſt müßte die Ueberſetzung ſauber abgeſchrieben werden, ich habe mich unter der Hand bereits nach einem mir bekannten Franzoſen in Berlin erkundigt, der es wohl brauchbar machen könnte. Am Beſten, nach allſeitiger Umſicht ſcheint es mir aber, jene Abſchrift und ein deutſches Exemplar direkt an Heine nach Paris zu ſenden. Juſt auch über ſolches Geſchäft bin ich mit ihm in Verbindung, weiß, daß er die beſten Mittel ſogleich beſchaffen kann, weiß, daß er es mir ſogleich zu Gefallen thäte, wenn er auch nicht mit Sr. Durchlaucht dem Herrn Fürſten bekannt, und um der Sache ſelbſt willen bereit wäre. Er iſt ferner mit Temps, Debats ꝛc. ſo liirt, daß er ſogleich für den in Frankreich nöthigen Athem der Journale ſorgen würde — kurz, die Sache ſcheint mir ſolchergeſtalt leicht und glücklich, und wenn Ihre Durchlaucht dies genehmigten, ſo wäre zunächſt nur jene ſaubere Abſchrift für's allererſte zu veranſtalten.

Vielleicht habe ich aber dies alles in eine blaue Hypotheſe hingeſprochen, und Durchlaucht hatten mich zu etwas ganz anderem entboten. In dieſem Falle hätten Sie wohl die Gnade, mir eine Weiſung angedeihen zu laſſen.

Mit der unterthänigſten Bitte um ferneres gnädiges Wohlwollen verharre ich als

Eurer Durchlaucht

unterthänigſter Diener
Dr. Laube.

11.

Prolog

zu

Seiner Durchlaucht des Fürſten Pückler-Muskau Geburtstage,

den 30. Oktober 1838

von Heinrich Laube.

(Ein orientaliſches Märchen tritt auf.)

Ich komme aus dem Oriente
Auf dem geſchwind'ſten Elemente,
Auf der Luft zu Euch daher —
Es iſt ein Tag des Wunders heute,
Da fliegen auch ſolide Leute,
Ich komme weit über Land und Meer.
Heut' Morgen war's, da ſaß ich ſtille
Auf dem Palmenhügel bei Epheſus.
Meine Hoffnung des Tages war ein Kuß,
Zu träumen, zu lieben war mein Wille.
Da trat eine Fee zu mir und ſprach:
„Mache Dich auf, zieh' den Wolken nach,
Die unverweilt nach Abend fliegen.
Sie ſollen Dich nach Muskau wiegen.
Dort ſenke Dich auf ein Paradies,
Das er aus Nichts entſtehen hieß,
Er, der da unten vorüberfliegt,
Auf ſchnellem Roſſe ſich grüßend wiegt.
Heut' iſt der Tag, der ihn geboren.
Er glaubt, er wiſſe das — fremd hier — allein,
Ich, aber hab' mir ihn auserkoren,
Die Wunder ſollen ihm günſtig ſein. —
Der friſche Geiſt, die muthige That,
Das glückliche Wort, der raſche Rath,
Sie wurden ihm bei der Geburt geſchenkt,
Haben Götter und Menſchen ihm zugelenkt
Ich ſenk' ihm heute Sehnſucht in's Herz,
Der Sehnſucht ſüßen, drängenden Schmerz
Nach ſeiner Heimath — eile hin,
Sei dieſes Zuſtands Verkünderin!
Sag, daß das Glück ihm treu und eigen
Geblieben-ſei unter Lorbeerzweigen,

Wie unter dem heimiſchen Eichenbaum,
Sag, daß er liebe trotz Zeit und Raum
Sein Muskau, und was es ihm aufbewahre
An Lieb' und Treu' in deutſchen Herzen,
Ein Herz vor allen, und andre Herzen,
Daß nichts vermocht der Trennung Jahre:
Was die Herrin geſorgt, was der Park geblüht,
Was die Getreuen um ſein Wohl gemüht,
Heut' alles durch ſein Herze zieht.
Sag, daß er im Herzen und Geiſte ſchon
Daheim heut' ſei und unter ihnen
Mit fröhlichem Sinn und glücklichen Mienen."
So ſprach die Fee. Empfindet Ihr's?
Iſt nicht ein Säuſeln mit eingekehrt?
Ein Schimmern, was aller Trennung wehrt?
Schwebt nicht ſein Bild ſchon unter Euch?
Haltet es feſt, es bürget Euch,
Daß auch das Urbild nahe ſei.
Was im Herzen tief lebendig erwacht,
Das iſt ſchon dadurch in's Leben gebracht,
Iſt Wirklichkeit im Schöpfungsei
Haltet das Bild, es bürget Euch,
Daß wenn der Dreißigſte wiederkehrt,
Leibhaftig, freundlich, unverſehrt
Der Fürſt zu Euch iſt heimgekehrt.
„Dies iſt das Wort des Tags", ſprach die Fee,
„Eil' und verkünd'ge es am Lucienſee!"
Nun, ich verkünd' es:
Daß, wenn der Dreißigſte wiederkehrt,
Leibhaftig, freundlich, unverſehrt
Der Fürſt zu Euch iſt heimgekehrt.
Ein Sohn der Götter ſtraft den Gott nicht Lügen,
Er wird zum Spruche die Erfüllung fügen:
Schließt dies Geburtstagswort in Eure Herzen,
Daß es zum Frühling bunt erblühet ſei.
Zuletzt ſprach noch die Fee: „Bevor Du ſcheideſt,
Streu morgenländ'ſche Wünſche weit und breit
Durch Muskau's Park — in meiner Mächtigkeit
Soll'n ſie zu Blumen und Bäumen gedeihn,
Und über's Jahr in Blüthe ſein."

Beim nächſten Frühling ſchaut darnach,
Und denket an den heut'gen Tag.
Es iſt ein ſchwarzes Auge darunter
Das hundert Jahr glänzend iſt und munter,
Ein Mund voll Süßigkeit und Witz
Und vom ew'gen Leben ein raſcher Blitz,
Seht Ihr das Alles, denkt an den Tag
Dies iſt der Tag, dem Muskau danket,
Was ſich von grüner Gottesluſt
In Muskau's Höh'n und Thälern ranket.
Was Wunder, wenn aus Eurer Bruſt
An dieſem Tage ſtets das Wünſchen ſteigt:
Es ſei der Himmel dem geneigt,
Der Muskau ſchuf, ein Paradies,
Das man im fernen Morgenlande pries,
Was Wunder, wenn Ihr jubelnd ruft und wünſcht:
Der dreißigſte Oktober ſei geſegnet,
Wo zur Geburt ſich Glücklichſtes begegnet!
Wo zur Geburt ſich Glücklichſtes begegnet,
Der dreißigſte Oktober ſei geſegnet.

12.

Heinrich Laube an die Fürſtin von Pückler.

Kiſſingen, den 15. April 1839.

Eurer Durchlaucht

nach langer Pauſe wieder ein eigenes Wort adreſſiren zu können, freut mich an und für ſich ungemein, da es mir ſtets eine erwünſchte Gelegenheit iſt und ſein wird, meinen innig gefühlten Dank gegen Dero nie verſchloſſene Gnade auszudrücken. In dieſem Falle freut es mich beſonders, weil ich über den unvergänglichen Frühling Ihrer Seele, über den Herrn Fürſten, einen vortrefflichen Eindruck ſchildern kann, den ich als Litterat durch den Artikel über arabiſche Pferde empfangen habe, und weil ich ferner von meinem Schwager aus Leipzig ſoeben die günſtigſten Nachrichten erhalte in Bezug auf die befürchtete Schmähſchrift.

Jener Artikel über arabiſche Pferde iſt, meines Erachtens, das Beſte, was der Herr Fürſt in ſolcher Form jemals geſchrieben hat. Durchlaucht wiſſen, wie ungebildet herb ich in allen litterariſchen Dingen bin, und wie krittlich in Anſprüchen auf Befriedigung. Ich finde dieſen Artikel in ſeinen richtigen Gränzen, in ſeiner inneren Solidität, in ſeiner durchaus geiſtreichen und unübertrefflich feinen Polemik, in dieſem Hauche der Ueberlegenheit, welcher ihm dadurch mitgetheilt wird, ich finde ihn in dieſem Enſemble ganz und gar klaſſiſch. Welch ein unſchätzbarer Gewinn für das litterariſche Publikum und für den Autor iſt es, wenn ſich beide bewußt werden, daß ſo geſteigerte Zeugniſſe der Virtuoſität immer noch bevorſtehen! Aehnliche Geſammtfaſſung des Materials wird für die Reiſebeſchreibung des Herrn Fürſten eine ganz neue Phaſe der Autorſchaft ſein, und eine innerlich überwältigende, tief nachhaltige. —

Daß ich den Leipziger Auftrag meinem Schwager übertrug wegen unſerer Abreiſe, werden mir Eure Durchlaucht um ſo eher verzeihen jemehr ich der Wahrheit gemäß verſichern kann, daß er für ſolche Aufgabe gewandter iſt als ich, daß er von den verſchloſſenſten Diskretion, und dem Intereſſe von Euer Durchlaucht ebenſo ergeben iſt, als wir es ſind. Denn er liebt uns, und damit auch die Pflichten unſeres Herzens. Er iſt denn auch ſchnell auf meinen Zugängen fortgerückt, und Sie werden von ihm aus vermittelſt Herrn von Varnhagen bereits unterrichtet ſein, daß die Beſorgniß ungegründet geweſen zu ſein ſcheint. — Erſchiene ein ſolches Buch anderswo, ſo beginnt es ſeinen Cours doch auch von Leipzig, und mein Schwager wird alle Aufmerkſamkeit gerichtet halten damit man auch dann noch zu rechter Zeit Mögliches thun könne. Ich als Schriftſteller bin überzeugt, daß auch im ſchlimmſten Falle ſolcher Plunder im Weſentlichen gar nichts thun kann. Für die zarte Theilnahme von Ew. Durchlaucht wünſche ich allerdings, daß ſich das ganze als Nichtexiſtenz beſtätigen möge, und empfehle mich unter dieſem, für den Augenblick nöthigſten Wunſche von ganzem Herzen und mit treulichſt ergebener Geſinnung als

Euer Durchlaucht
bereitwilligſter Diener
Laube.

P. S. Die Nachſchrift mögen Durchlaucht unſerem lebhaften Wunſche nachſehen, daß wir nur höchſt ungern von öfterer Mittheilung Eurer Durchlaucht abgeſchnitten ſein möchten. Sie betrifft alſo unſere Adreſſe: Wir bleiben noch zwölf Tage hier, und ſind von da ab in etwa vierzehn Tagen in Paris, wo die Buchhandlung „Brockhaus und Avenarius“ Rue Richélieu Nr. 60 Briefe für uns in Empfang nimmt und beſorgt.

13.

Heinrich Laube an Pückler.

Toulon, den 14. September 1839.

Ich ſchreibe Eurer Durchlaucht in einer Abſicht, die ſchon als Zudringlichkeit all Ihre Schonung in Anſpruch nimmt, und um dieſer Abſicht irgend zu genügen, in einem Tone, den Sie nur dem Litteraten zugeſtehen mögen. Denn das Hauptfundament meiner Gründe, womit ich Ew. Durchlaucht beſtürmen will, iſt ein litterariſches. In dieſem Augenblicke nämlich, wo ich ſeit meinem Abſchiede von Muskau etwa ein halbes Jahr auf Reiſen und eben im Begriffe bin, mich mit meiner Frau nach Algier einzuſchiffen, ſchreibt mir mein Schwager für gewiß aus Leipzig, daß Ew. Durchlaucht Muskau verkaufen, und nicht mehr zurückkehren wollten. Wir waren wie von Donner getroffen. Nicht bloß um Muskau's willen, deſſen damit verlorenes Schickſal ich gar bitterlich beweinen könnte, wie man trauern muß, wenn ein

Dichter ſein angefangenes großes Werk mißmuthig für immer bei Seite oder in den Kauf wirft. Alles Leben iſt dort einzig und allein auf Ew. Durchlaucht Rückkunft geſtellt, man lebt nur, wie manche Blume Jahre lang verſchloſſen iſt für den einen Tag, der ſie öffnet, man lebt dort nur für den Gedanken Ihrer Rückkehr. Und nun gäbe es nicht nur keine Zukunft mehr für dieſe bloße Vegetation, nein, auch die bloße Vegetation hörte auf. Alle die braven, zum Theil bis zum Lebensopfer Ihnen ergebenen Diener — es fällt mir da unter Anderen der brave, Ihnen ſo treueigene Goltich auf dem Jagdhauſe ein — Alle verlieren mit einemmale die Poeſie ihres Lebens, ihres Alters. Durchlaucht ſind über ritterliche Reize ſo oft mit mir einig geweſen, Sie empfinden es, daß für den edlen Diener der Herr allein der Stern des Lebens iſt. Geht der unter, ſo iſt der arme Mann wie verloren. Ich ſehe eine unendliche Wehklage in jenen Wäldern und Büſchen, die mir ſelbſt ſo theuer geworden, wenn jene traurige Nachricht ſich beſtätigt. Dieſe armen Leute ſollen ihr Leben von vorn anfangen, denn ein neuer Herr zählt ihnen die Vergangenheit nicht, und erkennt keine Herzensſchuld des früheren Beſitzers an, und dieſe armen Leute ſind ſo einfach: mit einer Intention iſt ihr Leben zu Ende. — Doch auf dies alles wollte ich nicht hin. Eure Durchlaucht aber verlieren, die Heimath aufgebend, allen innigeren Genuß der eigenen Lebensgeſchichte. Der edelſte Reiz, den wir im vorgerückten Alter haben, ſetzt ſo viel unausgeſprochen Verſtandenes bei unſeren Umgebungen voraus, daß die Fremde allein ſchon ihn tödtet. Und gar eine ſo arge Fremde, wie der Orient, eine ſo ſimple Welt der äußerlichſten Beziehungen, wo zwar der Ueberreiz und manche Verſchrobenheit unſerer Kultur fehlt, aber auch das ganze feine Zellgewebe einer welthiſtoriſchen Bildung, was unſer geheimſtes und wirklichſtes Leben bildet. So hören Ew. Durchlaucht von dem Augenblicke auf, deutſcher Schriftſteller zu ſein, wo Sie die

Heimath aufgeben. Nicht bloß, weil Ihnen die ächte Gemeinſchaft mit unſerer Denkwelt nach und nach wirklich entgeht, ſondern weil Deutſchland Sie auf der Stelle aufgiebt. Ein nicht heimkehrender Odyſſeus iſt kein Grieche mehr; Anteus, der keinen Fuß auf dem Erdboden hat, iſt machtlos. Sie ſind als Gründer einer Naturkunſt in Ihrem Park, als deutſcher Seigneur, der alle Tage wieder unter uns ſein und von ſeiner Schöpfung Muskau aus vergleichen, unſere Perſonen und Zuſtände von heute vergleichen kann mit dem Schatze von Bemerkungen, den er mitbringt, Ew. Durchlaucht ſind in dieſer, juſt in dieſer, nur in dieſer Beziehung eine nachdrücklich wirkſame litterariſche Figur, ein Faktor Deutſchlands. So wie dies Verhältniß aufhört, müſſen Sie alles von neuem gewinnen, aller früherer Vortheil Ihrer Schrift iſt fertige Geſchichte, und man fragt uns nach den ſtreng objektiven Hülfsmitteln für ein neues Konto von Theilnahme und Ruhm. Da ſage ich noch nichts von einer ſtaatlich-patriotiſchen Welt, die alle Tage ſo mannigfach geübte Kräfte wie die Ihrigen in der wichtigſten Form ſuchen könnte; denn was iſt Preußen anders, als eine Zukunft Deutſchlands, die in unſerem Schooße liegt? Und wie könnten wir's verantworten, eine ſo geprüfte Potenz wie die Ihrige animaliſchen Reitervölkern zu überlaſſen!

Gott gebe, daß ich das alles ohne Noth ſchreibe, daß ich ohne Noth ungebührlich in Eure Durchlaucht hinein rede, als ob ich einen Journalartikel aufſetzte. Ich weiß, Durchlaucht werden mir das Ungebührliche daran vergeben, ich würde ſogar lieber in ein Uebelwollen von Durchlaucht Seite mich ergeben, als ſtill geſchehen laſſen, daß ein Mann, der uns ſo nöthig, uns verloren ginge.

Würdigen mich Eure Durchlaucht eine Zeile; ſo kommt ſie mir entweder durch der Frau Fürſtin Güte, die öfter die Gnade hat, meiner Frau zu ſchreiben, oder durch die Adreſſe „Paris, Rue Richélieu 60, Brockhaus und Avenarius". —

Es iſt ein Geſchäftspunkt, in Sachen des franzöſiſchen überſetzten Gartenwerks von Ew. Durchlaucht, wo mir ein kategoriſches Ja oder Nein von Ihrer Seite wünſchenswerth. Hallberger hat eine Ueberſetzung anfertigen laſſen, ich ſandte ſie an Heine, damit der ſie heut-franzöſiſch machen ließe. Der und Franzoſen ſagen: ſie iſt fehlerlos, aber nicht gut, nicht ſchriftſtelleriſch franzöſiſch. Hallberger ſcheut neue Koſten, und windet ſich, und die Zeit verſtreicht, ich halte völlig neue Ueberſetzung für räthlich, kann aber nicht kategoriſch verfahren. Wenn Letzteres nun Ew. Durchlaucht thun wollten? — Der mangelnde Raum läßt keine wiederholten Geleitsentſchuldigungen ſolches Briefes zu, nur die ergebenſte Bitte meiner Frau und meiner ſelbſt in Gnade empfohlen zu ſein an Ew. Durchlaucht.

Heinrich Laube.

14.

Heinrich Laube an Pückler.

Paris, Boulevard des Italiens No. 7,
den 3. Dezember 1839.

Eurer Durchlaucht

hab' ich vor drei Monaten einen Brief nach Konſtantinopel adreſſirt, in der Angſt, Sie wollten Europa für immer aufgeben. Jetzt erfahre ich, daß dieſe Beſorgniß überflüſſig geweſen, und daß Ew. Durchlaucht ſchon in Peſth ſich aufhalten. Kommt mein altteſtamentariſches Geſtöhn jenes Briefes dennoch zu Ihnen, ſo bitte ich unterthänigſt, das darin Unpaſſende meiner Anhänglichkeit an Ihre Perſon zu vergeben, und der tiefen Betrübniß, Ihren Bezug für die gemeinſchaftliche Heimath für immer zerriſſen, die ſchöne Ausſicht und Hoffnung für immer abgeſchnitten zu ſehen. Solche Ausſicht und Hoffnung auf ein großes vaterländiſches

Wirken hege ich nämlich mit ſicherſter Zuverſicht für Sie. Betrachten Eure Durchlaucht nur die unbeſchreibliche Kriſis in unſerer Heimath, und Sie werden mir beiſtimmen, daß man alle Tage an die Thür neuer und doch verſuchter Kräfte klopfen kann. Und welch Unheil wäre es, wenn ein Mann gleich Ihnen, verſucht in den ſeltenſten und weiteſten Verhältniſſen, wenn ein Mann, den wir nicht zum zweitenmale haben, uns für immer fehlte!

Jetzt komme ich auf jenen Brief zurück, um eines Geſchäfts willen, was in wenig Wochen erledigt ſein muß, wenn es Ihnen von ſorglichen Händen erledigt werden ſoll. Dies iſt die franzöſiſche Ueberſetzung des Gartenwerkes, die in unbrauchbarem Franzöſiſch bei mir liegt, und die, meines und Heine's Dafürhaltens nach, ganz umgeworfen werden muß. Sobald Eure Durchlaucht befehlen, ich alſo weiß, daß die Arbeiterkoſten gedeckt ſind, ſo geb' ich es ſogleich in Arbeit, und beaufſichtige es noch. Die Koſten werden kaum zehn Louisd'or überſchreiten, und zwanzig gewiß nicht erreichen. Hallberger, der ſchon einmal dafür ausgegeben, und dafür ein zähes Gehör hat, muß die Auslage theilen. Endliche Beeilung liegt aber durchaus in Ew. Durchlaucht Intereſſe. Hallberger behandelt die Litteratur wie jeden anderen Artikel, wie Leinwand oder Kohlen, ihm kommt die Erſcheinung immer zeitig genug. Solcher Maßſtab gilt ſo wenig für Eurer Durchlaucht Reiſen, denn es kommen ſpäter Reiſende, wie für die Aeſthetik einer neuen Kunſt, dieſer Gartenkunſt Der Ruhm, dieſe Kunſt der Natur bei uns geweckt und in Geſetze gebracht zu haben, wird Ihnen nicht genommen durch ein anderes Werk, aber er kann geſchmälert werden, jeder verſäumte Tag des Druckes iſt ein Verluſt, weil unberechenbar. Ich habe Hallberger getrieben mit Wort und Peitſche, alles umſonſt bei dem ſchweren Schwaben. Ich bitte Ew. Durchlaucht, den Knoten durchzuhauen, damit ich noch das Meinige hier dazu beitragen kann. Ich denke noch bis Ende

Januar hier zu bleiben und dann ein ſtilles deutſches Jagdſchloß zu ſuchen, um ein Buch über Frankreich ungeſtört zu beendigen, und zur Anfriſchung dazu ein Dutzend Stück Wild zu erlegen. Solch ein Leben neben einem naſſen Manuſkripte prägt dieſem friſchen Waldesduft und Thatendrang auf. Wäre ich nicht ſchon in ſo großer Schuld beim Hauſe Pückler-Muskau für mein ſoeben erſchienenes Geſchichtsbuch der deutſchen Litteratur, was ſein Beſtes Ihrem Park und Ihren Wäldern verdankt, und was ich mir erlaube, Ihnen durch Hallberger überreichen zu laſſen; fürchtete ich nicht, eine ſolche Bitte beläſtige Eure Durchlaucht, da ſie im Fall der Gewährung ein geſchriebenes Wort nöthig macht, ſo ließ ich meine Phantaſie für Februar und März dreiſt um den „alten Teich“ ſpielen, und etablirte im Geiſte meine franzöſiſchen Könige im Amthauſe und Jagdhauſe Muskau's, wo ich eine geſammelte und ſchöne Naturzeit verlebt. Welcher Franzoſe möchte es glauben, daß ich auf dem Boulevard des Italiens täglich mit Sehnſucht an's Zapfenhäuschen und Jagdhaus denke.

Dieſe ganze Parthie iſt mir ſo unwillkührlich in die Feder gelaufen, und ich bitte Euer Durchlaucht dringendſt, beim mindeſten Mißfallen daran auch nicht die mindeſte Notiz davon zu nehmen, ſondern mir in zwei Zeilen Ordre zu ertheilen, ob überſetzt werden ſoll oder nicht. Heine empfiehlt ſich zu Gnaden, und, ein eingefochtener auteur d'ici, wird er das erſchienene franzöſiſche Buch nach allen Seiten in das richtige und günſtigſte Licht ſtellen laſſen.

Ebenſo bittet meine Frau Eurer Durchlaucht unterthänigſt empfohlen ſein zu dürfen. Wir werden uns bei unſerer Rückkehr wohl in Leipzig einrichten, wo Eltern und Kinder unſerer warten. Wäre doch Euer Durchlaucht Exiſtenz in Muskau oder Berlin recht nahe in Ausſicht! Aber Wien liegt als erſter Ernteort des Ruhms im Wege, und es wird lange dauern, ehe da alles genoſſen iſt.

Ich bitte, mir die Verſicherung innigſter Theilnahme zu geſtatten als

Eurer Durchlaucht

ergebenſter
Dr. Laube.

(Hier fehlt ein Brief von Laube.)

15.

Pückler an Heinrich Laube in Paris.

Peſth, den 20. Dezember 1839.

Mein gütiger, junger Freund,

Allerdings habe ich Ihren Brief aus dem ſüdlichen Frankreich erhalten, und mit dem aufrichtigſten Dank. Da ich aber Ihre Adreſſe nicht wußte, habe ich meine Antwort an Schefer gerichtet mit dem Auftrag, ſie Ihnen mitzutheilen, was hoffentlich jetzt geſchehen iſt, weswegen ich über dieſen Punkt weiter nichts hinzuſetze, deſſen förmliche Debattirung überhaupt ſehr weit führen würde.

Gleich dankbar bin ich für das gütige Intereſſe, das Sie an der Ueberſetzung meines Gartenwerks nehmen, und gebe Ihnen in dieſer Hinſicht ganz Carte blanche, mit der Bitte alles Pekuniaire mit Herrn Schefer abzumachen. Sehr recht haben Sie, daß die große Verſpätung meiner Reiſeberichte dem Intereſſe derſelben großen Abbruch thun muß, aber nicht ich bin daran Schuld, ſondern nur: erſtens die Ihnen bekannte Defektion des Sekretairs Jäger, zweitens die Muskauer Camarilla, welche den unglücklichen Gedanken faßte, den kleinen Funken meines litterariſchen Talents, zu einem großen, leuchtenden Feuer anblaſen zu wollen, und ſo die Publikation deſſen, was da war, über die Gebühr aufhielt, wodurch alles in's Stocken gerathen iſt, am meiſten mein eigener Trieb, etwas zu produziren — denn ſo lange ich ganz unbeſorgt um den Werth dieſer Produktion, zu meiner eigenen Unterhaltung ſchrieb, geſchah es mit Luſt, ſeitdem man mir aber die Beſorgniß eingeflößt, daß man weit Beſſeres von mir erwarte, habe ich mit der Unbefangenheit auch die Luſt verloren. Orientaliſche Faulheit kommt dazu, und ſo habe ich die Bude jetzt ſo gut wie geſchloſſen. Es giebt gering Fähigkeiten, die, durch eine beſonders günſtige Konſtallation gehoben, lange über ihr Verdienſt das Publikum anziehen, doch iſt es dann nöthig, dies letztere fortwährend in Athem zu erhalten, und die Wege der Gewohnheit dabei in Anſpruch zu nehmen. Dies einmal verſäumt, wird daſſelbe Intereſſe von neuem ſchwer wieder hervorgerufen.

Doch genug, und mehr als genug von mir. Es freut mich ſehr, daß Sie meinem Grund und Boden die Ehre geben wollen, ein neues Werk Ihres reichen Genius darauf erwachſen zu laſſen, und von Herzen ſtehen Ihnen dazu meine Hirſche, meine Waldhütte und die ſie umgebende Dichtereinſamkeit zu Gebote.

Herrn Heine bitte ich meinen anhänglichen Reſpekt zu vermelden, ich kann keinen richtiger bezeichnenden Ausdruck für die Huldigung finden, die ich ihm als Schriftſteller weihe, denn perſönlich habe ich ihn leider nicht kennen gelernt. Auch ſeine Franzoſenwerdung (gleich der Menſchwerdung eines Bewohners des Himmels) iſt mir ſehr merkwürdig, und muß gewiß höchſt erfolgreich werden. Seit lange war es eine Lieblingsidee von mir, daß nur durch die innige Durchdringung, Einigung und Verbrüderung deutſcher und franzöſiſcher Nationalität (denn jede dieſer Nationen beſitzt gerade das, was der anderen fehlt) ſowohl in litterariſcher als politiſcher Hinſicht, noch ungeahnt Großes geboren werden wird Heine aber eignet ſich beſonders zu einem der mächtigſten Gründer und Befeſtiger dieſer Verſchmelzung, die zwar ſchon von einer wie der anderen Seite in einzelnen Erſcheinungen vorbereitet wurde, aber in ihrer ganzen Bedeutung und Zukunſt vielleicht noch nie — am wenigſten von unſeren Staatsmännern — gewürdigt wurde. Und wäre dieſe höchſte Blüthe europäiſcher Bildung erreicht, ſo bliebe ihr nur noch die Begattung mit dem Orient übrig, um die glorreichſten Früchte der Zukunft zur Reiſe zu bringen. Lieber Meiſter, wenn ich mich zu hoch verſteige, ſo lachen Sie Ihren ſehr demüthigen Verehrer aus, erhalten Sie ihm aber Ihr ferneres gütiges Andenken.

H. Pückler.

16.

Heinrich Laube an die Fürſtin von Pückler.

Paris, Boulevard des Italiens No. 7,
den 22. Dezember 1839.

Werden Ew. Durchlaucht glauben, daß kein Tag vergangen iſt, wir mochten ſein wo wir wollten, an dem wir nicht Ihrer Güte für uns, Ihres Schickſals, unſeres ſtillen Lebens in Muskau gedacht hätten! In allem Glanz und Geräuſch hier trag' ich nur den Gedanken mit mir herum an das ſtille Jagdhaus, an die Wieſen, an Goltſch, an den Hirſch und den Rehbock!

Mit dieſem Gedanken habe ich ganz Frankreich durchreiſt, nichts ſo geſucht als Wälder und Wild, und nirgends, nirgends auch nur eine entfernte Annäherung, an die großen, wildbelebten Waldſtrecken Muskaus gefunden, nicht in Fontaineblau, nicht in Chambord, nicht in Eu. Nirgends, bei allen Luſtreſidenzen auch nur eine Annäherung an den Park von Muskau. Was ich alſo auch ſchreibe über Frankreich, Muskau ſteht dabei ſtets im Hintergrunde wie jene isle enchantée des italieniſchen Dichters. Wäre doch nur auch die Herrin davon wohl und glücklich. Wir wiſſen ſeit ſo langer Zeit nichts Näheres über Ihre Durchlaucht! Daß meine Litteraturgeſchichte, auch ein Werk Ihrer Güte, Ew.

Durchlaucht noch nicht überreicht worden iſt, liegt an dem ſehr langſamen, unpraktiſchen Schweben Hallberger's, der mir durch Indolenz damit manche Abſicht vereitelt hat. So kann ich von ihm auch keine deciſive Antwort über des Herrn Fürſten Gartenwerk erhalten, und habe deshalb einmal nach Konſtantinopel, und jetzt nach Peſth geſchrieben, damit der Herr Fürſt ſelbſtſtändig beſtimme.

Umgearbeitet muß es nach Heine's Ausſpruch durchaus werden, und das Beſte geht mit dieſem trägen Abwarten verloren. Ich möchte ſo gern vor meiner Abreiſe noch das dafür Nöthige beſorgen. — Möchten Ew. Durchlaucht uns einige Zeilen Antwort würdigen, und uns ſagen können, daß Sie wohlauf und zufrieden. Mit unwandelbar treuer Verehrung

Ew. Durchlaucht ergebenſter

Laube.

17.

Heinrich Laube an Pückler.

Paris, den 12. Januar 1840.

Ich habe, Durchlauchtigſter Herr, Ihre beiden Schreiben zu großer Freude erhalten. Geſtatten Sie, daß ich mich im beſonderen Danke ſpäter darüber ausbreite, und hier ſogleich das geſchäftliche Ihres zweiten Briefes aufnehme. Schrift und Ausdruck werden matt und lahm ſein, ich ſtehe zum erſtenmale vom Krankenlager auf ſeit acht Tagen, und nehme zum erſtenmale wieder etwas Nahrung. Schlechter Unterleib und Winter hatten mir einen Rothlauf an den Kopf geworfen. Ich denke aber, es handelt ſich bei der Zeitungsfrage mehr um Kenntniß der Dinge, als Geiſt, und ſo werde ich wohl genügend antworten. Schnell muß ſo etwas geſchehen, ſonſt iſt's gar nichts, man ſitzt unorientirt in der Fremde, iſt unthätig, weil mürriſch, mürriſch, weil man nicht weiß, wohin man am Beſten ſeine Thätigkeit richten ſoll. — Dies Streichen und Aendern ſieht dem Cotta und Kolb gar ähnlich — Cotta hat nur gut zu heißen, iſt impotent — und es iſt unerträglich. Durchlaucht wiſſen, daß die Anknüpfung damals geſchah, weil Polemik gegen Sie in dem Blatte ausbrach. Dieſe Polemik iſt Kolb, der Redakteur, heute noch wie damals, ein demokratiſcher Champion. Er iſt kluger Redakteur genug, Ihre Beiträge für das Blatt zu benutzen. Gekneipt mögen ſie deshalb mehr als andere ſein. Ich erwähne dies, um zu zeigen, ob eine Aenderung leicht zu erwirken ſei. Nein. Man wird ſich bücken und drehen, und nichts weiter. Ein ebenſo bedeutend Blatt iſt nicht da in Deutſchland. Aber ein Rival iſt da, ſchon ſehr verbreitet, und dem die Abſicht angerechnet wird wie die That, die Abſicht nämlich, ebenfalls erſte allgemeine Zeitung zu ſein. Es iſt die Leipziger Allgemeine Zeitung, in Leipzig bei Brockhaus erſcheinend. So wie Durchlaucht ſich heut entſchließen, jener den Naſenſtüber zu geben, beſorge ich auf der Stelle, daß Sie mit Ihren Artikeln dort unter denſelben 12 Louisd'or eintreten. Ich bin in vier Wochen in Leipzig, das heißt ſchon den 7. Februar, ſpreche mit Brockhaus, und hoffe in zehn Minuten das Geſchäft abgemacht zu haben. Um alles exakt zu haben, bäte ich alſo Ew. Durchlaucht, Ihre Antwort auf dieſen meinen Brief, und — eventuell — wenn juſt ein Artikel bereit und nach ſchnellem Druck begierig wäre, Briefe und Artikel unter meiner Adreſſe direkt nach Leipzig, Burgſtraße, zu ſenden. Ich würde nicht eher handeln — aus Beſorgniß, Ihnen unpaſſend vorzugreifen — bis ich einige Zeilen von Ihnen in Leipzig hätte, die mir ſagten: handle!

Das Projekt, Franzöſiſch zu ſchreiben, habe ich gar nicht berührt. Es iſt unausführbar. Nicht bloß gehen die feinen Farben alle verloren, die Widerſprüche, Anſpielungen auf Heimathliches, worin ja, außer dem Abſtrakteſten, aller Reiz liegt; das Terrain iſt auch nicht beſſer. Die Journale ſind Großtürken; haben die Freiheit der Preſſe jedes nur für ſich, ſchneiden der objektivſten Nachricht Arme und Beine ſo, wie's eben gebraucht wird. Und der Artikel geht verloren in der Foule!

Bis 15. oder 16. Februar bleib' ich in Leipzig, und gehe dann direkt mit meinem Hunde nach Muskau — was bin ich Ew. Durchlaucht ergeben und dankbar für die ſo leicht geſchenkte Erlaubniß, dort mein Frankreich ausſchreiben, und dazwiſchen Hirſche ſchießen zu dürfen! — Ich bin von da in wöchentlich zweimaliger Verbindung mit Leipzig, wenn Durchlaucht über Muskau durch mich dahin ſpediren wollen.

Im Hintergrunde liegt ein großer Plan von Heine und mir, an den wir Durchlaucht zu Ausgang des Jahres gern feſſeln möchten. Aber ich weiß, wie ſehr ſie ein wiederkehrend litterariſch Engagement ſcheuen. Ich ſpreche ſpäter davon, wenn ich geſünder bin. Heine war ganz beſchämt von dem Füllhorn, was Durchlaucht über ihn ſchütteten — er iſt blöder Natur! — und erhofft, am litterariſchen Hofe zu Muskau über Kurz oder Lang die Klage anbringen zu können gegen Attentat durch Schmeichelei. Der litterariſche Hof zu Muskau gehörte vielleicht zu einer Konſequenz des großen Journals, was wir unternehmen ſollten, und wovon ich oben nur andeutete; ein monatlich wiederkehrender Theil, groß, klein nach Ihrem jedesmaligen Bedürfniſſe, hieße „der Park“ und umſchlöſſe all das Ihrige. —

Meine Kräfte ſind heute doch noch zu ſchwach; ich muß aufhören und zwar thu' ich's mit Dank für Ihre Gnade! Behüte das Geſchick Eure Durchlaucht ſich und den Ihrigen, und möchten Sie mich zu dieſen rechnen. Meine Frau empfiehlt ſich Durchlaucht zu Gnaden.

Dr. H. Laube.

(Hier fehlt ein Brief von Pückler.)

18.

Heinrich Laube an Pückler.

Jagdhaus, den 28. Februar 1840.

Eurer Durchlaucht

gnädiges Schreiben vom 28. Januar habe ich in Leipzig vorgefunden — etwas ſpäter als ich erwartete, weil meine Abreiſe von Paris verzögert worden war. Nach dieſem Schreiben war eine Anknüpfung mit der Brockhaus'ſchen Zeitung nicht mehr ſo dringend, da Kolb ſich entſchuldigt hatte. Sie ſchien mir indeſſen als Rückhalt immer wünſchenswerth, und ich habe dem Herrn Brockhaus mitgetheilt, daß Durchlaucht jeweilig Artikel in das Blatt geben wollten, wenn ſie ein Honorar von 12 Louisd'or pro Bogen zu zahlen erbötig wären. Obwohl ſie über das Honorar erſchracken, war ihnen doch das Anerbieten ſehr erwünſcht, und ſie erklärten, daß es ihnen ſehr erfreulich ſein würde, dieſer Verabredung gemäß Artikel von Ew. Durchlaucht zu erhalten. Ich denke die Wiener Geſellſchaft, und die neu zuſtrömenden vaterländiſchen alten Intereſſen werden jetzt nicht viel Schriftliches aufkommen laſſen. Man ſchreibt ja am Ende nur, wenn man ein beſſer geiſtig Leben hat, und das Wort „Schreiben iſt Unnatur" iſt nicht ſo unwahr. Zwei andere Bedenken ſind noch da, dieſe Zeitung für nichts Weiteres als für einen Rückhalt zu benützen, für eine Zwickmühle, wie es in Schleſien heißt. Das erſte Bedenken iſt, daß ich bei meiner Zurückkunft bemerkt, die Zeitung habe in ihrem Aufſchwunge ſchon nachgelaſſen. Das zweite: ohne Veranlaſſung gegeben zu haben, würde die Augsburger einen jeweiligen Wechſel tief übel nehmen, da es ſich hier um eine direkte Rivalität handelt. Iſt nun Kolb jetzt gefüg, ſo wäre es für den Augenblick wohl beſſer, Durchlaucht ſparten Leipzig für eintretenden Zwangs- und Nothfall. — Die Ueberſetzung des Gartenwerks hab' ich vor meiner Abreiſe noch definitiv abgemacht mit dem Franzoſen und mit Hallberger — die

Sache koſtet Durchlaucht 25 Thaler, wäre aber ohne dies kleine Opfer in Ewigkeit liegen geblieben, da Hallberger vielleicht 100, allein aber nicht 10 gegeben hätte, ganz in guter Krämerrechnung. Ich denke, in dieſem Augenblicke iſt die Arbeit ſchon fertig in Heine's Händen, der ſie kontrollirt, und an Hallberger zum Druck abgiebt. Trödelt dieſer nicht wieder — und ich werd' ihn kitzeln — ſo kann das Buch im Frühſommer für die franzöſiſche Welt erſcheinen. Durch Heine ꝛc. werd' ich die dort nöthigen Journaltrompeten ſchon beſorgen. Von all Ihren Schriften, Durchlaucht, nehme ich an dieſer, wie ſehr ſie Skizze, und wie viel mehr Sie dafür noch thun können, das tiefſte Intereſſe. Es iſt eine konſtitutive Originalität, mit der Ew. Durchlaucht in der Litteraturgeſchichte eine ganz eigene Stelle einnehmen, die Stelle eines Natur-Aeſthetikers, dem die reichſten Vergleiche und Erfahrungen zu Gebote ſtehen. Dieſem Zweige ſollten Durchlaucht weiter nachtrachten; alles Uebrige — das Enſemble Ihrer Perſönlichkeit ausgenommen — kann man Ihnen nachthun, dies aber nicht, denn es iſt ein ſpezifiſcher Genius des Geſchmacks. Was hat man Goethe nachgemacht! Aber ſein Lied und ſeinen „Fauſt“ nicht.

Ich bin ſeit einigen Tage unter der franzöſiſchen Küche der Frau Goltſch, und durchſtreife in der Mittagsſtunde dieſen prächtigen Forſt, deſſen Jagd ruinirt ſein ſoll, in Wahrheit aber brillanter iſt, als je eine der reichſten in Deutſchland, eine Wildbahn, wie alle Königsforſten Frankreichs zuſammen nicht aufbringen. Ich habe ſie in Bezug darauf faſt alle durchkrochen, — ach, das klaſſiſche Jagdland des Ritterthums iſt durch die Ultra-Konſequenzen der Revolution ganz entzaubert! Durchlaucht mögen nicht fürchten, daß ich einigen Schaden thu', ich liebe hier alles viel zu ſehr, bin in meiner poetiſchen Heimath, und erſchrecke gar ſelten das ſtumme, nach Einſicht fragende Gethier mit einem Schuſſe.

Halten Ew. Durchlaucht für rathſam, in drei Zeilen Vorwärts zur Ueberſetzung den Franzoſen anzuzeigen, daß die Ueberſetzung ſpät kommt? — Es wäre für den Fall, daß nicht neue Zuſätze aus den neuen Erfahrungen von Ew. Durchlaucht verlangt werden dürften. In dieſem Falle bäte ich ergebenſt, mir dieſe drei Zeilen deutſch oder franzöſiſch zu ſenden, damit ich ſie durch Heine anbringen ließe. Genau beſehen, iſt's aber wohl überflüſſig.

Möchten Durchlaucht geſund heimkehren, und Wohlgefallen an der Heimath haben. Dies und Ihr Gedeihen in allen Dingen wünſcht von Herzen

Ew. Durchlaucht

getreueſter
Laube.

19.

Heinrich Laube an die Fürſtin von Pückler.

Jagdhaus, den 16. März 1840.

Eurer Durchlaucht

gnädiges Schreiben habe ich zu großer Freude vor einigen Tagen erhalten, und ich habe ihm flugs alle nöthige Folge gegeben. Faſt hätte ich geſagt, daß mich auch die Gelegenheit erfreut hätte — wenigſtens inſofern als ich höchſt vergnüglich für den Herrn Fürſten eine Lanze breche. Aber es war ein Ritter von der traurigen Geſtalt, und verkappt, und in der Haude-Spenerſchen Zeitung, auf einem bloß Berliniſchen, außen unbekannten, obſkuren Turnierplatze. Hoffentlich rückt Brockhaus die Zurechtweiſung, welche ich für die „Leipziger Allgemeine Zeitung“ geſendet, ſogleich ein, und es ſteht nicht zu erwarten, daß dagegen noch einmal gekläfft werde. Sie iſt ebenfalls von „Wien, den 15. März“ datirt, und ſo wird dieſer Wegelagerer-Angriff aus dem Hinterhalte wohl abgeprallt ſein für immer, ohne weitere Berückſichtigung. Lord Spiecker mag wohl dahinter ſtecken.

Als ich hierher kam, hieß es, Ihre Durchlaucht könnten jeden Tag eintreffen, deshalb unterließ ich meine Pflichtſchuldigkeit, von **Mille roses**, den Rhone-Ufern, und von der Cevennun-Oppoſition in Rochtena Rapport abzuſtatten. Ich bin nämlich keineswegs ausgeriſſen, ſondern im Gegentheil ganz wohnlich eingerichtet, und theile mein Lebensintereſſe zwiſchen franzöſiſcher Geſchichte, die ich ſchreibe, zwiſchen genialen Kochplänen, die ich mit Frau Goltſch entwerfe, zwiſchen „Flemming's vollkommenem taktiſchen Jäger“ und Herrn Goltſches etwas antiquirten Reiſeberichten über Bruges und Mons, wo er für den Herrn Fürſten Windhunde transportirt, und wo er, ich mag Belgien ſagen ſo viel ich will, durchaus Frankreich geſehen zu haben glaubt. Wie wir denn überhaupt, was franzöſiſche Prononciation betrifft, uns durchaus nicht vereinigen können. Sonſt erquickt mich dieſe grundbrave Dienergeſinnung gegen Ihre Durchlaucht und den Herrn Fürſten doch alle Tage, und ich ſehe hier in allem Detail das Ideal einer Dienerpoeſie, wie ſie heut zu Tage ſelten iſt. Nach einer treuen Frau wüßte ich meinem beſten Freunde nichts Beſſeres zu wünſchen, als ſolchen Diener, ein drittes Auge, ein ſechſter Sinn des Herrn. — Mit dem Wilde bin ich bis jetzt ſo freundſchaftlich umgegangen, daß ſich nach vier Wochen, die ich hier bin, erſt ein einziges Stück über feindliche Behandlung zu beklagen hätte, wäre dieſe Behandlung nicht in einer halben Minute vom Leben zum Tode wirkſam geweſen. Es iſt übrigens eine ſo geſegnete Wildbahn vorhanden, wie ſie — im Rothwilde — ganz Frankreich vom Norden bis zum Süden nicht zuſammen treiben kann.

Soeben dringt in unſere Stille die unſichere Nachricht, Durchlaucht befänden ſich unwohl — das verſchneite Jagdhaus iſt ein Ort, wo jeder einzelne Bewohner von ganzem

Herzen wünſcht, dieſe Nachricht möge unrichtig wie unſicher ſein.

Mich zu Gnaden empfehlend, verharre ich als
Ew. Durchlaucht

unterthänigſter Diener
Heinrich Laube.

20.

Heinrich Laube an Pückler.

Leipzig, den 19. Mai 1840

Eurer Durchlaucht

meinen unterthänigſten und aufrichtigſten Dank abzuſtatten für die Jagdhaus-Erlaubniß, die mir ſo werth, und von Ihnen, Durchlaucht, ſo gnädig war, iſt der Hauptzweck dieſer Zeilen. Ich habe alle meine Zwecke dort erreicht: Wald und Jagd genoſſen mit dem alten braven Goltſch, und ein Buch geſchrieben. Daß es wahrſcheinlich das letztemal, goß einen elegiſchen Reiz darüber.

Daß Durchlaucht dem Zeitungsgeſchwätz zum Staunen plötzlich mitten unter die ſogenannten Feinde nach Preßburg gegangen ſind, hätte uns beſorgt gemacht, wenn wir nicht Ew. Durchlaucht Sicherheit und Ueberlegenheit in dergleichen hinreichend kennten.

Mit den früher berührten litterariſchen Planen und Fragen beläſtige ich jetzt Durchlaucht nicht, da ſie mehr oder minder auf eine Exiſtenz in Muskau berechnet waren, und jedenfalls von Durchlaucht nicht mit Muße und Theilnahme aufzunehmen ſind, bis Ihnen das Beſitz-Geſchäft von der Schulter, oder neuer Niederlaſſungs- und Heimathsplan im Reinen iſt. Wenn ich nur bitten darf, daß Durchlaucht, am Ende dieſer Geſchäfte, mit einem Wort jener Vorſchläge gedenken. Ich beginne im Herbſt dieſes Jahres wahrſcheinlich jenes große Journal, von dem ich Durchlaucht geſprochen, und für welches ich monatlich oder vierteljährlich einen regelmäßig wiederkehrenden Abſchnitt „der Park“ einverleiben wollte, wenn Durchlaucht dafür eine fortgeſetzte Theilnahme gewähren, oder gar ſelbſt davon die Redaktion übernehmen möchten.

Geſtatten Sie mir, Durchlaucht, den Ausdruck herzlichen Wunſches, daß die Beſitzwandelung, in welcher Sie begriffen, zu Ihrem Wohlausgehen, und daß Ihnen Geſundheit und Glück noch lange treu ſein möge!

In ergebener Theilnahme und Hochachtung

Eurer Durchlaucht

unterthäniger Diener
Dr. Heinrich Laube.

Der amerikaniſche Konſul Liſt, Gründer der deutſchen Eiſenbahnen, und jetzt eben im Begriff, eine große moderne Nationalökonomie herauszugeben, erzählt mir in dieſem Augenblicke, daß er Ihre Anſichten über Ariſtokratie ꝛc. in jenem Werke mit lebhafteſter Zuſtimmung erwähne, und daß er erwarte, Durchlaucht würden in Ungarn auf große Koloniſationspläne ſpekuliren — Ungarn, Serbien ꝛc. ſeien die natürlichſten Kolonialplätze für Deutſchland.

21.

Pückler an Heinrich Laube.

Wien, den 25. Juni 1840.

Es iſt gar nicht freundlich von Ihnen, mein verehrter Kollege — si licet parva comparare magnis, mir zuerſt Ihre Zufriedenheit mit dem Aufenthalt in meiner Waldwüſte zu bezeigen, und dann hinzuzuſetzen, „daß Sie ſie wahrſcheinlich zum letztenmale beſucht“. Ich hoffe, zu Ihrer Rechtfertigung, daß dieſe feindlichen Worte nur in der Vorausſetzung des Verkaufs von Muskau geſchrieben wurden, und nun, da der Verkauf nicht mehr in meinen Plänen liegt, oder vielmehr — um ganz aufrichtig zu ſein — ich mit dieſer Idee nur, wie Wallenſtein mit dem Verrath, Komödie geſpielt habe, und daher jedesmal, wenn die That dem Gedanken folgen ſollte, zu dieſer mich nicht entſchließen konnte — da ich alſo definitiv Beſitzer des Jagdhauſes bleibe, ſo darf ich mir wohl mit Recht ſchmeicheln, daß ich nicht dazu verurtheilt bin, Ihre Beſuche immer nur in meiner Abweſenheit zu erhalten, obgleich ich in Ihrer Meinung vielleicht dadurch gewinnen, aber dies durch eigene Entbehrung zu theuer erkaufen würde.

Wir mögen alſo nun auch die litterariſchen Beziehungen um ſo bequemer wieder berückſichtigen, obgleich ich mir nicht zutraue, Ihrem Journal viel nützen zu können. Jedenfalls habe ich einiges Bedenken gegen die Ueberſchrift: „Der Park". Park heißt eigentlich nichts als ein Thiergarten. Anlagen ohne Wild werden auch in England nie Park, ſondern grounds oder ornamented grounds, in neuerer Zeit gewöhnlich cottage ornée, halb engliſch, halb franzöſiſch benannt.

Es ſollte daher wohl ein richtiger bezeichnendes Wort gewählt werden, was freilich ohne Umſchreibung ſchwer zu finden iſt, und vielleicht erſt erfunden werden müßte. Ich weiß in dieſem Augenblick nichts als tout bonnement: Gartenkunſt — denn Sie wollen doch ohne Zweifel nicht bloß Landſchaftsgärtnerei ausſchließlich, ſondern jede Gartenbeziehung, inſofern ſie ſich im Gebiete des Schönen bewegt, unter dieſer Rubrik abhandeln laſſen?

Auf Ihr Jagdhauswerk freue ich mich ſehr, es wird für mich außer allem übrigen Guten, auch noch ein ganz beſonderes heimathliches Intereſſe haben. Uebrigens hoffe ich, Ihnen das nächſtemal eine beſſere Wohnung daſelbſt anbieten zu können, denn dort ſoll mein neues Wirken zuerſt beginnen. Ich werde alle Zeit dazu haben, da mein Schriftſtellername ganz verſiegt iſt, und meine türkiſche Faulheit in dieſer Hinſicht nichts zu wünſchen übrig läßt. Nur für meinen Freund Mehemed Ali ergreife ich noch manchmal die Feder, obgleich à mon corps défendant, und ſelbſt meiner Korreſpondenz fühle ich mich nicht mehr gewachſen. Ich werde alt, und fange an, mich nach der Wolluſt des Vegetirens ernſtlich zu ſehnen. Je n'irai pas seulement planter des choux, mais je compte devenir choux moi-même.

Adieu, und Gott mit Ihnen in der Geſtalt Ihrer liebenswürdigen Frau, der ich mich zu Füßen lege. Ihr aufrichtig ergebener

H. Pückler.

22.

Heinrich Laube an Pückler.

Karlsbad im goldnen Stuck,
den 16. Juli 1840.

Ew. Durchlaucht

rücken, wie ich eben höre, in mäßigen Pauſen der Heimath näher, alle Welt fragt hier voll Neugierde und Theilnahme, ob Karlsbad auch ein Stationspunkt werden könne. Merkwürdig ſind dabei beſonders die Ungarn, unzufrieden mit jenem Aufſatze, und doch alle eifrig Ihre Bekanntſchaft wünſchend, Bekanntſchaft an ſich, und als Gelegenheit, über ungriſche Zuſtände mit Ew. Durchlaucht zu ſprechen.

Ich danke Durchlaucht ergebenſt für die letzte freundliche Zuſchrift, und bin ſehr glücklich, daß der Wechſel mit Muskau für immer ausgeſtrichen zu ſein ſcheint, ein Wechſel, der uns allen, die herzlich am Wohl von Ew. Durchlaucht Theil nehmen, entſchieden bedenklich und mißlich ſchien. Es hat jeder ſtarke Menſch ſeine eigene Welt mit eigenen Konſequenzen, die muß man reſpektiren, wenn ſie irgendwo entſchieden wollend auftritt — das that ich während der Muskau-Schwebe, bin aber doch glücklich, als ob ich einen Schatz gefunden, jetzt, da Durchlaucht wieder die Bahnen unſerer Anſicht gut heißen.

Wenn mich nicht eine wunderliche, und doch im Grunde vernünftige Furcht abhält, ſo erlaube ich mir nach Beendigung meiner Kur Ew. Durchlaucht meine Aufwartung in Marienbad zu machen. Die Furcht beſteht darin, daß ich Ew. Durchlaucht perſönlich mißfallen, und daß ich mir dadurch ein Verhältniß zerſtören könne, was mir ſo werthvoll geworden, und was ich mir ohne das perſönliche Wagniß vielleicht immer erhalten könnte. Zum ſpaniſch romantiſchen Drama der Lebensakte gehört es, daß ich ohne darauf auszugehen, mich plötzlich nur 5 Stunden von Ew. Durchlaucht entfernt ſehe, während mir bisher ſtets Meere und Welttheile dazwiſchen zu liegen ſchienen. Nach langem Reiſen denkt man wohl, die Erde iſt doch nur ein klein Häuschen, und unſer nächſter Stern muß offenbar viel größer ſein. Die alten Vorſtellungen unſerer Väter und unſerer ſelbſt, von erſchrecklichen Erdentfernungen, ſie ſind doch eigentlich ein Zeichen, daß wir uns eines Lebens vor dieſem Leben erinnern, was in enge und kleine Verhältniſſe zuſammengeſchnürt war. Ueber perſönliches Erinnern wird's auch nach dem Abgange von hier nicht gehen, und ein ſchlechter Chriſt möchte wohl ſagen: Das lohnt nicht der Mühe.

Möchte ich, dem ſei wie ihm wolle, Durchlaucht für die hieſige Spanne günſtig empfohlen ſein als

treu ergebener Diener
Laube.

23.

Heinrich Laube an Pückler.

Leipzig, den 18. Oktober 1840.

Eure Durchlaucht

behellige ich in dieſem Augenblicke, wo Ihnen Zeit und Intereſſe durch große Staatsdinge, und durch Wiederſehen einer alten, ſich neugeberdenden Welt in Anſpruch genommen iſt, wunderlicherweiſe auf Veranlaſſung eines Setzers. Eines Setzers! Ich kann ſeit Jahren kein Buch drucken laſſen, ohne daß Muskau dabei eine Rolle ſpielte, und ſo iſt's auch hier: es handelt ſich um ein das Jagdleben ſchilderndes poetiſches Büchlein, was mir durch Eurer Durchlaucht und der Frau Fürſtin Durchlaucht gnädige Jagderlaubniß im Muskauer Forſte entſtanden und erwachſen iſt. Einem ſtillen, unſcheinbaren Manne, dem alten, hirſchgerechten, kreuzbraven Goltſch auf dem Jagdhauſe will ich damit eine Freude machen; ich denke, ſolchem einfachen Manne iſt das eine Freude für's Leben: ich will ihm das Büchlein zueignen. Er iſt mein Jagdlehrmeiſter geweſen, uneigennützig und tüchtig; ein heutiges Tags ſeltener Kenner der Jagd, ein ebenſo ſeltener altpoetiſcher Diener ſeines Herrn, ihm treu wie Gold, in deſſen Intereſſe rein wie eine Jungfrau, kurz, ein Walter Scott'ſcher ächter Diener von altem Schrot und Korn. Ich habe nirgends einen ſo reinen Typus wiedergeſehen, und möchte ihm gern eine Freude machen. Nun kommt eben der Setzer des Büchleins, die zweite Zeile

„Fürſtlich-Pückler-Muskau'ſcher Förſter“

ſehe ſo kahl aus, ob ich ihm nicht ein Beiwort für „Förſter“ verſchaffen könne, Ober-Förſter, oder ſo was? Das kann ich nun aber doch nicht, und muß deshalb bei des Dieners gnädigem Herrn anfragen, ob die Form überhaupt richtig und zuläſſig, und was für ein ausfüllender Zuſatz erlaubt ſei.

Daß ich Eure Durchlaucht in Karlsbad durch meine frühere Abreiſe verfehlt, und daß ich Dero Aufenthalt in Dresden, wohin man von hier ſo ſchnell gelangt, ebenfalls zu ſpät erfahren habe, thut mir außerordentlich leid; ich ſcheine beſtimmt dazu, Durchlaucht nur aus der Ferne zu bewundern. Herr von Varnhagen ſchreibt mir zu großer Freude, daß er Sie wiedergeſehen habe, als ob es noch 1834 ſei, und Sie nur eine Spazierfahrt gemacht hätten. Glückliches, unberufenes Loos! Man fragt allgemein, ob denn die ausführlichen Reiſeberichte von Durchlaucht nicht bald veröffentlicht würden — die obſchwebende orientaliſche Kriſis ſteigert natürlich ſolch Verlangen. Trödelt wie gewöhnlich Hallberger, oder hätten wir — was ich nicht glaube — ſobald nichts zu erwarten? Falls Durchlaucht an einer vorläufigen, oder wenn etwas erſcheint, raſchen Anzeige in der hieſigen „Allgemeinen Zeitung“ gelegen iſt, ſo haben Durchlaucht nur zu befehlen. Meine Frau bittet, Ew. Durchlaucht, und wenn Durchlaucht Frau Fürſtin in Dero Nähe, ihr mit mir zu Gnaden empfohlen ſein zu dürfen, wie ſich Ew. Durchlaucht unterthänigſt empfiehlt Dero

treu ergebener
Laube.

24.

Pückler an Heinrich Laube.

Berlin, den 20. Oktober 1840.

Mein verehrteſter Herr Doktor,

Aus unſerem Lazareth, denn wir ſind Beide, ich und die Fürſtin, recht bedeutend krank, ſenden wir Ihnen den herzlichſten Dank zu, für Ueberſendung Ihres trefflichen Werkes, für die Ehre, die Sie der Fürſtin durch die Zueignung deſſelben erzeugt, und die nachſichtige Berückſichtigung, welche mir darin zu Theil geworden.

Die noch ihr Bett hütende Fürſtin trägt mir noch ganz ſpeziell auf, Ihnen zu ſagen, daß ſie beim Leſen Ihrer Zueignung eine wahre Rührung empfunden, indem ſie ſich ſo lebhaft die angenehmen Stunden zurückgerufen, die ſie in Ihrer und Ihrer lieblichen Lebensgefährtin Nähe zugebracht, wo ſtets Geiſt und Herz gleiche Nahrung gefunden, und deren Andenken ihr immer ſo theuer als unvergeßlich bleiben würde.

Was mich betrifft, ſo hoffe ich, daß mir alles das noch bevorſteht, und, obgleich wir uns in Marienbad und Karlsbad verfehlt, der Himmel Sie und Ihre Frau Gemahlin doch einmal wieder in unſere Wüſte zurückführen wird, deren melancholiſchen Reiz in aller ihrer Dürftigkeit nur Wenige ſo wie Sie, mein verehrter Herr, zu würdigen wiſſen.

Ich Aermſter kann mich nur mit dem Klima nicht verſtändigen, und darf die Naſe nicht aus dem Fenſter ſtrecken, ohne ſofort einen Schnupfen davon zu tragen. Dies iſt nun freilich ſehr peinlich.

An dem hieſigen Huldigungstrouble nahm ich daher auch nur den nothgedrungendſten Theil, und bewunderte dabei das Rednertalent unſeres populairen Königs, ſowie die Bockhäutigkeit unſerer Pfaffen, die ſich nimmer verläugnet, und diesmal deren Chef ſeine Anrede folgendermaßen beginnen ließ: „Wir ſtehen hier Euer Majeſtät nicht nur in unſerem Namen zu huldigen, ſondern im Namen Gottes und Jeſu Chriſti“ ꝛc. Es war karakteriſtiſch, daß ſie in der ſonſt gewohnten Phraſe den heiligen Geiſt diesmal ausließen.

Der Himmel gieße ſtets etwas von dem Letzteren über uns aus, und sub hoc signo empfehle ich mich beſtens

Ihr aufrichtig ergebener

H. Pückler.

25

Heinrich Laube an Pückler.

Leipzig, den 10. November 1840.

Eure Durchlaucht

mögen gnädigſt erlauben, daß ich Ihnen beifolgend das Buch überreiche, zu welchem Sie mir vergangenen Spätwinter Raum und Ermunterung gewährten durch Obdach und Jagd auf Ihrem Jagdhauſe. Wenn Durchlaucht einiges Gefallen daran fänden, ſo wäre ein Dank, den ich ungewöhnlich ausſprechen möchte, für mich am Erfreulichſten in Wirkſamkeit geſetzt.

Meine Anfrage, ob neue Druckſachen von Durchlaucht auf dem Wege oder ſchon erſchienen ſeien, haben Sie leider in Ihrem gnädigen Antwortſchreiben übergangen. Es ſcheint mir paſſend, das Publikum jetzt, nachdem Durchlaucht lange geſchwiegen, über Ihre Intentionen au fait zu ſetzen. Dies iſt beſonders nöthig, da Hallberger ungebührlich ſäumig in Anzeigen und Verſenden iſt — ſo habe ich auf zufällig erlangte Notiz hin mit Mühe und Noth — hier am Büchermarkt — Ihren „Vergnügling“ auffinden können, und möchte nun gern auch über beabſichtigte Folge öffentlich etwas ſagen.

Wichtiger als all dies hat uns aber die Nachricht betroffen, Durchlaucht wären fortdauernd leidend. Und daß Sie der rauheren Jahreszeit entgegen, jetzt nach Muskau zurückgegangen ſind, ſcheint dies faſt zu beſtätigen. Wir ſinnen hin und her, unſere geringen Kräfte überſchätzend, ob es nicht irgendwie in unſerer Macht ſei, Durchlaucht die einſame Zeit in irgend etwas erleichtern zu helfen: ob Sie zum Beiſpiele doch ſo weit wohlauf ſeien, um geiſtige, will ſagen litterariſche Anregung goutiren möchten, ob ich Ihnen allwöchentlich ſchicken dürfte, was von Büchern Intereſſantes neu erſcheint? Jedenfalls bäte ich dann Durchlaucht, ſich nicht mit Beantwortung meiner Briefe zu inkommodiren, denn ich weiß, wie eine auch noch ſo beiläufige Korreſpondenz inkommodiren kann, wenn man von prickelnden Körperzuſtänden im Schach gehalten iſt.

Auch daß, den letzten Nachrichten nach, die Frau Fürſtin Durchlaucht an's Bett gefeſſelt war, bekümmert uns ſehr, die wir mehr als hundert Andere wiſſen, wie dieſe vortreffliche Frau die ungeſtörteſte Exiſtenz verdiente.

Möchten Durchlaucht nur noch fleißig zu Pferd ſein können, die Waldluft und der ſchöne Frieden Muskaus werden dann ſchon eine harmoniſche Leibeswelt Ihnen wieder zu Wege bringen. Erlauben Sie uns, daß wir dies als unſeren herzlichſten Wunſch bezeichnen, und uns Eurer Durchlaucht gnädigem Wohlwollen empfehlen dürfen.

Dr. Laube.

26.

Pückler an Heinrich Laube.

Muskau, den 18. November 1840.

Der Verluſt des liebſten Geſchöpfes und des liebendeſten, das ich auf Erden hatte, kann nur ſchwer verwunden werden, und hat mir die Theilnahme an allem geraubt.

Dennoch verſäumte ich nicht eine Gelegenheit, die ſich mir zufällig darbot, für Ihr Werk nützlich zu ſein. Brockhaus wünſcht Ihr Werk zu verlegen. Ich habe ihm vorläufig nur geſagt, was Sie für den Bogen als letzten Preis verlangen, was er genehmigt.

Wegen der übrigen Bedingungen müſſen Sie ihm ſelbſt ſchreiben, und Sie werden vielleicht gut thun, ſich des Herrn Dr. Auguſt Jäger, deſſen Brief ich hier mitſchicke, als Mittelsperſon zu bedienen, wenn die Sache ſich irgendwo anhaken ſollte.

Herrn Jäger's Brief erbitte ich mir zurück, ſowie einiges Neue über Berlin aus Ihrem weitverbreiteten Bekannten kreiſe. Mit Thile hatten Sie doch nicht Recht, und Breſſon war beſſer unterrichtet. Was ſagt man denn darüber? Friede bleibt es alſo Gott Lob, und meine Ahnung hat mich nicht betrogen, aber in zwei Jahren wird es anders ausſehen. Die Nemeſis rügt jeden Fehler.

Verwundern Sie ſich nicht, daß ich Ihnen mein letztes Buch nicht ſchicke, deſſen Titel ſo grauſam mit meiner Stimmung kontraſtirt. — Hallberger hat mir noch nichts geſchickt.

Adieu, und alle Prosperität wünſcht von Herzen

Ihr ergebenſter

H. Pückler.

27.

Heinrich Laube an Pückler.

Leipzig, 26. November 1840.

Ich beeile mich, auf ein von Ew. Durchlaucht ſoeben eingehendes Schreiben zu erwiedern, was offenbar nicht an mich geſchrieben, ſondern nur durch die Adreſſe gerichtet iſt. Glücklicherweiſe enthält es gar nichts, was Ew. Durchlaucht ungern einem Dritten, wenn auch dem Diskreteſten, unter die Augen hielten. Denn, wie ſchön ich's könnte! ich mag nicht läugnen, daß ich's ganz geleſen habe, obwohl ich ſchon auf der erſten Seite von einer irrthümlichen Adreſſe überzeugt war — ich konnte mich ja irren, und hatte ja ohnedies ſchon die Freude verloren, die nur der erſte Augenblick gewährt hatte, einen Brief von Durchlaucht zu bekommen. So las ich wenigſtens von Durchlaucht, wenn auch nicht an mich. Außerdem hab' ich die ſtille Hoffnung, mein Name werde nicht ganz zufällig auf die Adreſſe gerathen, ſondern Briefe werden verwechſelt ſein in der Aufſchrift — Jäger's Einlage z. B. fehlte im beifolgenden. Dann exiſtirte alſo ſchon ein Brief an mich, und er würde ſich aus der Verirrung ſchon zu mir finden.

Betroffen hat es mich — um von dem Zufallsſpiele abzugehen — auch hier Ihren Schmerz an den Verluſt jenes ſeltenen Mädchens in ſo unmittelbarem Herzenslaute erwähnen zu hören. Ich habe keine Ahnung gehabt von ſolcher Größe Ihres Verluſtes, bis Durchlaucht mir im vorigen Briefe eine ſo ergreifende Schilderung davon gaben, ja, ſolch ein Weſen iſt allerdings laut fließender Thränen werth! Es iſt in unſeren verſchnürten Menſchenkreiſen unter Millionen nicht aufzufinden, und bei einfachen Völkern doch auch unter Millionen nicht wiederzufinden, weil es eben doch eine geniale Natur iſt. Ich verſuche da keinen Troſt für Sie, denn es giebt keinen — Glück und geniales Herz laſſen ſich nur finden und verlieren, nicht ſuchen und erſetzen. Das Eine und wahrlich wunderbar Große behalten Sie aber doch vor uns Allen voraus, ſolch einen Schatz beſeſſen, und ſolchen Eindruck einer reinen und doch begabten Menſchenſeele doch genoſſen zu haben, — wornach ſich begabte Geiſter von Anbeginn der Bildung vergeblich geſehnt haben. Rouſſeau erfand ſich ſolch Weſen, wie wir wiſſen, karrikirt genug — Sie haben's Jahre lang gehabt, weinen jetzt um den Tod, haben aber das wirkliche Leben deſſelben, ſo weit es bedeutet und eigen iſt, für ſich und mittelbar für uns behalten, und werden dies noch oft neben der Schönheit ſolchen Schmerzes — noch oft! — ſegnen. Durchlaucht bezweifeln nicht, daß ich deshalb das körperliche lebendige Leben hochſchätze wie irgend Einer, doppelt hoch bei ſo ſeltenem Weſen! Aber was geſchehen iſt, bloß zu beklagen, iſt ja leichte Arbeit der Mittelmäßigen.

Möchten Durchlaucht nur ohne körperlichen Nachtheil den Schmerz um ſolchen Verluſt beſtehen — es giebt allerdings keinen gerechteren, weil keinen größeren für den, der Gott ſucht im Menſchengeheimniſſe, und nicht bloß im Geplärr der Ueberlieferung.

Schmerzlichſt Theil nehmend Laube.

28.

Pückler an Heinrich Laube.

Jagdhaus, den 28. November 1840.

Beſter Herr Doktor.

Ich muß vielmals um Verzeihung bitten, Sie mit einem Briefe beläſtigt zu haben, der nicht einmal für Sie beſtimmt war. Ich kann zu meiner Entſchuldigung wirklich nur das Sprüchwort anführen: „Wes das Herz voll iſt, des geht der Mund über“, und zuweilen auch die Feder — denn obgleich ich nicht an Sie geſchrieben hatte, und folglich keine Verwechslung, ſondern nur eine einfache Zerſtreuung ſtattfand, ſo war und bin ich doch mit der Lectüre Ihres vortrefflichen, mir geſchenkten Werkes beſchäftigt, das mich nicht nur ungemein intereſſirt und belehrt, ſondern mit dem ich auch in allen ſeinen Urtheilen und Anſichten durchaus übereinſtimme, höchſtens das ausgenommen, was perſönliche Güte über mich ausſpricht.

Apropos davon muß ich Sie indeß doch benachrichtigen, daß Ihr protegirtes Jagdhaus, dem Ihr verlängerter Aufenthalt daſelbſt nun ein hiſtoriſches Intereſſe gegeben, ſehr eifrig von mir bearbeitet wird, und bei Ihrer Wiederkunft, auf die ich gewiß rechne, Ihnen eine würdigere und bequemere Reſidenz bieten ſoll, als es bisher der Fall ſein konnte, ohne doch, wie ich hoffe, ſeinem poetiſchen Anſtrich der Waldeinſamkeit dadurch zu nahe zu treten. Dieſe letztere ſoll im Gegentheil noch mehr hervorgehoben, und nur dem Beſucher etwas zugänglicher gemacht, und mit mehr Komfort zu Hauſe verbunden werden. Auch in Muskau ſollen Sie ſehen, wie bedeutend ſchon ſeit kurzer Zeit das Auge des Herrn dort gewaltet, geordnet und vermehrt hat.

Die Verkaufsprojekte habe ich definitiv aufgegeben, einmal, weil ich doch eigentlich zum Verpflanzen ein ſchon zu alt gewordener Baum bin, zweitens, weil man nicht bloß ſeinetwegen leben darf, und in der That am Tage des jüngſten Gerichts das, was ich in Muskau, trotz der ungünſtigſten Umſtände, geſchaffen, mein Hauptargument ſein wird, dem Verdammungsurtheil zu entgehen, umſonſt gelebt zu haben. Uebrigens finde ich jetzt auch noch den beſten Troſt in ſolcher unausgeſetzten Thätigkeit, und wenn ich Abends müde bin, küſſe ich zur Belohnung die Blumen auf meiner armen Schwarzen proviſoriſchem Grabe; denn ich gedenke ihr das ſchönſte Monument in meinem Parke zu, wo wir einſt beieinander ruhen werden.

Auch Ihr Brief hat mich getröſtet, eben weil er ſo vernünftig keinen Anſpruch darauf machte, und doch das Schönſte, ewig Bleibende für mich hervorhob, nämlich das bei allem Schmerz beſeligende Gefühl, in einem ſolchen Verhältniß gelebt zu haben, und ohne eine Spur von Eigennutz von einem ſo edlen und guten, rein menſchlichen Weſen mit ſo vollſtändiger Hingebung geliebt und geehrt worden zu ſein.

Leben Sie wohl, und ſagen Sie Ihrer Frau Gemahlin, daß ich nach dem Enthuſiasmus, den ihre Liebenswürdigkeit hier bei Alt und Jung erregt hat, ſehr begierig bin, ihre perſönliche Bekanntſchaft zu machen. Ihnen aber boudire ich doch noch ein wenig, daß Sie mich in Marienbad nicht haben aufſuchen wollen.

Ihre Empfehlung des Förſters Goltſch werde ich möglichſt berückſichtigen.

Ihr aufrichtigſt ergebener H. Pückler.

29

Pückler an Iduna Laube.

Schloß Muskau, den 18. Dezember 1840.

Meine beſte Frau Doktorin,

Leider iſt aus unſerer Promenade wieder nichts geworden, auf morgen aber laſſe ich mir dies Vergnügen gewiß nicht entgehen.

Zur Entſchädigung bitte ich aber jetzt mir ein anderes Vergnügen zu gewähren, nämlich die Erlaubniß, Ihnen ein kleines Andenken jener fernen Gegenden ſenden zu dürfen, wo Sie mir mit ſo gütiger Theilnahme zuweilen gefolgt ſind, ein ägyptiſches Tuch, das auf keinen anderen Werth Anſpruch machen kann, als eben ein Andenken zu ſein.

Mit herzlichſter Ergebenheit

Ihr gehorſamſter
H. Pückler.

30.

Heinrich Laube an Pückler.

Leipzig, den 25. Dezember 1840.

Ich komme erſt einige Tage nach meiner Rückkunft dazu, Ew. Durchlaucht für die gnädige und freundliche Aufnahme in Muskau herzlichſt zu danken, weil ich gern jene Anfrage an Brockhaus wegen der Erſch Gruber'ſchen Encyclopädie damit erledigt hätte. Ich hab' aber des Brockhaus noch nicht habhaft werden können, und will dies doch nicht in offizieller Form abmachen. Nächſter Tage denke ich wohl einmal bei ihm zu eſſen, und unterrichte alsdann Ew. Durchlaucht ſogleich.

In Sachen der Litteratur iſt mir auf der Herreiſe nur folgendes für Durchlaucht nicht unintereſſante Symptom aufgeſtoßen: Es war eine bitterkalte Nacht, als wir die Haide zwiſchen Hoyerswerda und Königsbrück paſſirten, dazwiſchen iſt ein noch wüſter „Waldhof“, eine entſtehende Poſtſtation, darin ſaß, in einem noch nicht kalttrockenen, hundekalten Zimmer ein Poſtoffiziant, und las, und las, und überhörte in dieſer Oede unſere Ankunft und las — „Tutti Frutti“. Iſt das nicht für jeden Schriftſteller ermuthigend, auch für Einen dem das Glück des Beſitzes — unberufen' — ſo weich im

Schooße liegt wie Durchlaucht? Den Totaleindruck ausſprechend, bekenne ich, daß ich noch keine behaglichere, in großem Stile reizendere, und äußerlich wie innerlich reichere Exiſtenz geſehen, darum noch keine ſchönere Exiſtenz geſehen habe, weil ſie mit ſo viel Spekulationen ſchaffender Kunſt unerſchöpflich wechſelnd und thatvoll, und weil ſie durch ein unwandelbar ſtraffes geiſtiges Lebensintereſſe Ihrer Seele ſo würdig und tüchtig gemacht iſt. Ich wüßte nicht, daß mir der Wunſch ſchon einmal lebendig geworden wäre; denn ich bin nicht ohne Stolz auf ſelbſtgeſchaffene Selbſtſtändigkeit, aber ich geſtehe gern, daß es mir für den nächſten Erdenkreis ein idealiſch lockender Wunſch geworden: in ſolchem Beſitze, in ſolcher Kraft und Fähigkeit des Schaffens und Genießens, in ſolcher Atmoſphäre des Seins ein Menſchenalter zu verleben. Mögen Ew. Durchlaucht noch tauſend Jahre darin ſo beglückt ſein, wie ich mir vorſtelle, daß Sie es ſind. Ganz ſo ſind Sie es allerdings nicht, denn Sie ſind mittendrinn, haben nicht Façaden-Anſicht, nicht Ueberſicht, ſehen's nicht in voller Erkenntniß deſſen, was Ihre Lage von der Anderer unterſcheidet.

Das Schloß mit ſeiner Tagesordnung iſt ein vortrefflich Terrain zu einer Novelle, die ſich zum großen Theile billetartig durch die Hügel und Stockwerke abſpinnen kann. Vergeſſen Sie doch ja nicht — namentlich jetzt, wo der Eindruck noch ſo lebhaft — den Roman der Machbuba, das iſt ihre Lebensgeſchichte zu ſchreiben, aus Ihren Senſationen heraus! — Ihre und der Frau Fürſtin Ausſtellungen an meiner Tragödie hab' ich nach und nach — leider, füg' ich mich bei ſo was langſam — alle gegründet gefunden, und ändere darnach die Reinſchrift. Ich halte Durchlaucht bei Ihrer gnädigen Zuſage, und denke, in etwa acht Tagen Ihnen gedruckte Exemplare zuzuſenden.

Zu meinem Leidweſen fand ich einen Brief Kolb's vor: er habe Ihre neueſten Bücher noch einem Zweiten zur Anzeige übertragen, und zwar zur ausführlichen. Wenn es mir recht wäre, möchte ich's dem ganz überlaſſen — das iſt mir aber nicht recht, und ich nöthige ihm jedenfalls ein ſummariſches Urtheil von mir auf, da das Blatt zu wichtig, und eine einſeitige, vielleicht nicht zuſtimmende — ich weiß nicht von wem? — Anzeige gerade dort gar zu ärgerlich iſt. Ich will alſo dieſe Woche ganz „Griechiſchen Leiden“ obliegen, um womöglich der erſte Ankündiger zu ſein.

Darf ich Durchlaucht ergebenſt bitten, die Frau Fürſtin meiner ehrerbietigſten Ergebenheit zu verſichern, und meine Frau und mich Ihnen ſelbſt, Durchlaucht, angelegentlichſt und herzlichſt empfohlen ſein zu laſſen?

Eurer Durchlaucht
getreulichſter Diener
Laube.

Mögen Durchlaucht entſchuldigen, daß ſich meine Frau eine Einlage geſtattet an die Frau Fürſtin!

31

Pückler an Heinrich Laube.

Schloß Muskau, den 3. Januar 1841.

Liebſter Doktor,

Ich bin Ihnen recht lange eine Antwort ſchuldig, aber Sie müſſen mir verzeihen, da einestheils mein armer Kopf noch immer von dem gewaltigſten Schlage dröhnt, den er je erhalten hat, zweitens, die Muskauer Verkaufsſache, die immer ernſtlicher heranrückt (unter uns geſagt) mich ſo abſorbirt, daß ich zu nichts mehr tauge.

Sobald es mir irgend möglich iſt, ſchicke ich Ihnen etwas für Ihre Zeitung, der alten Jungfer, die ſich mit Ihrem unwiderſtehlichen Schönheitswaſſer zur reizenden Hebe verjüngt hat.

Da Sie aber angekündigt, nur unzweifelhaften Talenten erlauben zu wollen, ihr die Cour zu machen, ſo brauche ich kaum mehr mit dem beſten Willen in die Schranken zu treten: denn, ganz aufrichtig, wenn mein Talent vielleicht immer zweifelhaft war, ſo fürchte ich mit vielem Grunde, daß es jetzt unzweifelhaft todt iſt. Doch will ich thun, was ich kann, und einſtweilen mich an Ihren eigenen Geiſtesprodukten und denen Ihrer Kollaboratoren zu ſtärken ſuchen. Eine Idee die ich ganz genial finde, und die alle meine Sympathieen hat, iſt die: eine deutſche Mode, alſo eine Art von Nationaltracht, ſo weit es die allgemeine Vermiſchung und Vermiſchung unſerer Zeit geſtattet, bei uns einzuführen. Wenn Ihnen dies gelingt, ſo verdienen Sie einen Platz in der Walhalla beſſer wie Luther.

Da ich ſchon ſeit lange nichts mehr las, als die beiden allgemeinen Schweſtern, wovon die Leipziger anfing, pikant zu werden, und überhaupt die iſt, von der wir alle Nachrichten wenigſtens am ſchnellſten bekommen, ſo bin ich höchſt entrüſtet über das Verbot derſelben, und bezahlte ſie als ächtes Evakind jetzt gern doppelt, wenn ich ſie erhalten könnte. Was ſagt Brockhaus zu dieſem Staatsſtreich? Die Energie des preußiſchen Gouvernements iſt wirklich formidabel; wenn es auch das Eheſcheidungsgeſetz und die Anglikaniſirung unſerer Kirche noch durchgeſetzt, ſo reiche ich ihm die Palme vor allen. Es weiß dann wenigſtens, was es will, nämlich das commencement de la fin. Ich bereite mir indeß im voraus einen guten Platz von weitem zuzuſehen. C'est plus sûr.

Adieu, Verehrteſter, das Wild vom Jagdſchloß laßt ſeinen Fänger grüßen, und die Sauen melden, daß ſie in großen Konflikt mit den Liegnitzer Schweinen gerathen ſind ꝛc. das heißt, mit den daſigen Regierungsräthen, doch vertheidigen wir ſie rüſtig. Madame Laube küſſe ich die Hände, und empfehle mich beſtens als Ihr treu ergebener H. P.

31.

Heinrich Laube an Pückler.

Leipzig, den 19. Januar 1841.

Eure Durchlaucht

mögen gnädigſt entſchuldigen, daß ich erſt nach einigen Wochen Empfang und Dank für Ihr letztes Schreiben ausſpreche. Das Drucken des „Monaldeschi" iſt ſo langſam von ſtatten gegangen, und ich kann ihn erſt heute beilegen. Auch Brockhaus hat mich mit der Zahlenantwort wegen der Encyklopädie warten laſſen.

Herrn von Varnhagen's Brief, für deſſen mir zugedachte Mittheilung ich ergebenſt danke, iſt nicht mit in's Kouvert gekommen, Durchlaucht mögen ihn alſo hier in dem meinigen nicht vermiſſen. Ich bekam indeſſen faſt gleichzeitig einen Brief von ihm, worin er, ſchon wiſſend, daß ich vor Ankunft ſeines Briefes aus Muskau gegangen, mir das Weſentliche noch einmal mittheilt, was mir in dem Briefe an Durchlaucht mit zugedacht war. — Ich habe unterdeſſen die „Griechiſchen Leiden" genoſſen, und bin — Durchlaucht mögen mir erlauben, ſchriftſtelleriſch frei mich auszudrücken — ſehr erbaut und erfreut davon. Erbaut iſt ein ganz abſichtlich Wort: das Buch baut dem Leſer jenes Griechenland ſo vollſtändig auf, wie dies bis jetzt kein Buch gethan, ja vielleicht auch von Ihnen ſelbſt, Durchlaucht, kein anderes Buch von anderem Land in ſolcher ſtraffen Einheit gethan hat. Selbſt die Briefe des Verſtorbenen von England nicht, wenn ſie auch um der näheren Lage und anderer Zuthaten Manchem von noch größerem Intereſſe ſein können. Es wird ſo rundum alles Griechenland geſehen und erſchöpft, Form und Sinn wird voll, man freut ſich mit Ihnen die ganze Reiſe gemacht zu haben, und athmet doch mit Ihnen auf, in Zante an kultivirtes Land zu ſteigen. Die Unterſuchungen auf Ithaka über Homer finde ich vortrefflich, von größtem Intereſſe, von großer Ueberzeugungskraft, weil man ſie langſam und maßvoll entſtehen ſieht, und am Ende ſchlagend. Ein in Lokalpoeſie geübtes Auge zeigt ſich dabei von unwiderſtehlicher Ueberlegenheit. Wenn ich das alles für die Zeitung, an die ich eben abgeſchickt, in ganz anderem, viel doktrinairerem Tone ausdrücke, ſo werden Durchlaucht gewiß meiner Verſicherung glauben, daß dies im Intereſſe Ihres Ruhmes geſchieht. Ich hab's in zehnjähriger Schriftſtellerpraxis hundertfach geſehen, daß die geradein lobenden und nur roh motivirt lobenden Freunde einem die empfindlichſten Feinde auf den Hals ziehen. Um wirkſam zu ſein für litterariſche Freunde muß man meines Erachtens gerade die Flanken in Rede und Betrachtung ziehen, die der Feind ſicherlich auch erwählen wird zum Angriffe, und dieſe erſt decken, ehe man frei von den glücklichen Eindrücken ſpricht, die einem geworden. Durchlaucht ſehen, daß ich im Kriegsſtudium begriffen bin, und allerdings beſchäftigt mich nach Griechenland von Williſen's „Theorie des großen Krieges", die ich Durchlaucht ſehr empfehlen möchte.

Anbei folgen denn fünf Exemplare des „Monaldeſchi", den Durchlaucht nach Ihren Ausſtellungen, die mir alle ſehr einleuchtend geworden ſind, umgeſtaltet finden. Der Ueberfall durch's Fenſter iſt mehr motivirt, der letzte Akt gekürzt, Sylva's Stellung geändert, Santinelli in der peinlichen Szene um Hülfe angeſprochen ꝛc. ꝛc.

Das Stück iſt offenbar dadurch richtiger, einiger und wirkſamer geworden. Möchten Durchlaucht ihm Ihre Theilnahme ferner angedeihen laſſen! So bäte ich ergebenſt, es flugs an Graf Redern zu ſchicken, dann fänden Durchlaucht, nach Berlin kommend, die zeitraubenden Vorgeſchäfte des Leſens, Mittheilens, Abſchreibens ꝛc. ſchon erledigt. Auch einmal angenommen, braucht es wenigſtens einen Monat zum Einſtudirtwerden, und die Wintermonate, die Lebenszeit neuer Theaterſtücke, neigen ſich ſchon abwärts. Würde es angenommen, ſo könnte man, um Abſchreibezeit zu ſparen, gedruckte

Exemplare für die Schauſpieler, ſtatt der ausgeſchriebenen Rollen anbieten. Die Schauſpieler anbetreffend, bin ich immer noch für Seydelmann zur Rolle Monaldeſchi's, Hendrichs-Malſtröm, Weiß-Brahe.

Wäre es nicht gar zu unbeſcheiden, ſo bäte ich Durchlaucht, auch es nach Wien zu ſchicken, da es durch Ihre Verbindungen dort mit den Großen des Reichs, oder die Verbindung mit dem Großen des Reichs ihm ſofortige Annahme ſichert, wenn man — wie dorthin nöthig — freieſte Streichung der Religionsbeziehungen einräumt. Ich allein brauchte auf dortigem Terrain wenigſtens Zeit bis zum nächſten Winter, oder wäre kurz abgewieſen wegen Konfeſſions- und ſonſtiger Inkonvenienzien.

Mich peinigen die Wehen eines neuen Stücks, ich laſſe aber die Geburt nicht aufkommen, bis ich vier bis ſechs Wochen ungeſtörte Einſamkeit um mich habe. Man glaubt es nicht, wie viel Hingebung und Sammlung ſolche Aufgabe nöthig hat, um nicht fetzenhaft ſzeniſch vereinzelt zu werden — vielleicht gewähren mir Durchlaucht wieder einmal ein Stübchen auf dem Waldſchloſſe, und einen gelegentlich freien Schuß daneben. Dann bringe ich dies Kind — aus der Renaiſſance-Zeit — zur Welt! — Semilaſſo's orientaliſcher Gegner, Fallmerayer, mit dem konſtantinopolitaniſchen Zeichen raſt ja wie ein Freigelaſſener in der Allgemeinen Zeitung! — Die beiden inliegenden Zettel beſagen den Preis der Encyklopädie. Unterthänigſt bittend, meine Frau und mich Ew. Durchlaucht und der gnädigen Frau Fürſtin empfohlen ſein zu laſſen, verharre ich als

Ew. Durchlaucht

ergebenſter Diener
Laube.

32.

Pückler an Heinrich Laube.

Muskau, den 28. Januar 1841.

Verehrter Dichter,

Ich ſchicke augenblicklich ein Exemplar Chriſtinens nach Berlin, an Graf Redern, und eines an die Fürſtin Metternich. Sie ſind ſehr gütig, auf unſere Laienbemerkungen ſo nachgiebig eingegangen zu ſein, und da ſie nur aus dem lebhafteſten Intereſſe an Ihrer originellen Schöpfung hervorgingen, ſo mag uns dieſes auch nicht falſch inſpirirt haben.

Sehr freue ich mich auf Ihre Kritik meiner Leiden, und um ſo mehr, wenn Sie mich nicht allzuſehr geſchont haben denn ich bin ganz darin mit Ihnen einverſtanden, daß partieller Tadel zur Würze einer Rezenſion, wie Salz zum Fleiſch nöthig iſt, und bloße fade Lobhudelei einem Autor mehr ſchadet als nützt. Der Nachſicht und Freundſchaft bleibt immer noch ein großer Spielraum.

Ich wünſchte nur, ich könnte meine Faulheit, oder vielmehr Abneigung beſiegen, um weiter zu arbeiten, aber bis jetzt bleibt alle günſtige Stimmung dazu noch hartnäckig aus. Auch habe ich ſehr viel andere weſentliche Geſchäfte in der vergangenen Zeit beſeitigen müſſen, daß mir wenig Muße übrig blieb. Wer aber wirklich arbeiten will, findet am Ende auch immer die Zeit dazu.

Die Encyklopädie nehme ich mit beſtem Dank für Ihre desfallſige Bemühung, und bitte nur noch um Nachricht, ob ich recht verſtanden, daß ſie, ſoweit ſie heraus iſt, 75 Thlr koſtet, um Ihnen das Geld zu übermachen. Die „Theorie des großen Krieges" iſt vortrefflich wie alles, was aus dieſer ſehr begabten Autorsfeder floß, und ich freue mich, daß er nun auch einen genialen Rezenſenten bekommt

Den 30.

Bei neuer näherer Durchſicht Ihrer Tragödie finde ich doch noch einige ſtörende Kleinigkeiten, und da Sie ſich ohne hin zum Zweck der Aufführung auf Gnade und Ungnade der Regiſſeure und Schauſpieler überlaſſen müſſen, ſo habe ich das, was ich für Beſſerung hatte, daneben geſetzt.

Erſchrecken Sie aber nicht, denn es betrifft nichts Hauptſächliches. – Zum Beiſpiel gleich zu Anfang eröffnet Sylva das Stück mit folgender Phraſe: „Dieſe Quälerei iſt unerträglich, ich will nicht lieben, und ich kann nicht lieben, wenn zum Lieben dies immerwährende Thun und Hätſcheln gehört.“

Nun hätte ich im weiteren Verlauf des Stückes eben nichts gegen dieſen etwas trivialen Ausdruck, aber ſchon in der erſten Phraſe konnte er meines Erachtens unangenehm auffallen, und man muß bei einer ſo kitzlichen Sache wie das Theater, auch an die Pedanten und Schwachen denken. Ich habe alſo ſtatt dieſe Quälerei dies Getreibe, und dann ſtatt: Thun und Hätſcheln Quälerei geſetzt.

Nur in dieſem Genre ſind meine (immer ſehr anmaßlichen) Korrekturen. Auch habe ich einige wenige Klammern mehr angebracht, und einige dafür weggelaſſen.

Die Veränderungen mit Sylva waren gewiß weſentlich, überhaupt ſcheint mir der letzte Akt außerordentlich gewonnen zu haben, die Hauptſache, denn auf dieſen kommt ja alles an. Doch bleiben mir noch einige pia desideria für den Druck, die ich Ihnen mündlich auf dem Waldſchloß mittheilen werde, welches ich bitte, ganz als Ihre zweite Wohnung anzuſehen, ſobald der Sinn Sie dahin treibt.

Noch eins, das Geweine Chriſtinen's am Ende, und ihr Ausruf: „Auch ich bin todt“ ſind etwas zu komödienartig. Ich ſchlage vor, ſo zu ſchließen: Brahe. Leb wohl, Chriſtine. Wir ziehen heim. Chr. (auffahrend): Um Jeſu Willen, Brahe, thut dies nicht! Auf Gottes Welt wär ich allein! Br.: Du biſt allein. Chr. (ſich ſtolz aufrichtend): So geht, wohin Ihr müßt, mein Schickſal iſt erfüllt.

Dies iſt beſſer in Chriſtinen's Karakter als zu flennen.

Schreiben Sie mir doch, welche Akteure in Wien die Rollen übernehmen ſollen. Meine beſten Empfehlungen Madame Laube, und von Herzen der Ihrige

H. Pückler.

Apropos, meinen Sie, daß ich gelegentlich den Fallmereyer vornehmen ſoll? Es iſt wohl nicht der Mühe werth, und zu viel Polemik in meiner Stellung auch nicht gerathen.

33.

Heinrich Laube an Pückler.

Leipzig, den 2. Februar 1841.

Ich danke Eurer Durchlaucht auf's eifrigſte für die fortgeſetzte und immer gleich gnädige Theilnahme am „Monaldeschi.“ Ich nehme dies auch für ein mir ſehr ſchmeichelhaftes Zeugniß, daß das Stück die zweite, das iſt die erſte Leſe-Probe leidlich beſtanden hat. Für die Korrekturen bin ich ſehr dankbar, und finde z. B. die Eingangs gemachte zur Vermeidung trivialen Entrées ſehr förderlich. Nicht ſo ohne Weiteres möchte ich der am Schluß beiſtimmen, obwohl ich geſtehe, daß ſie ganz befugt iſt. Chriſtine nämlich iſt das ganze Stück hindurch ſtraff, das Gefühl überwältigt ſie nie ſie handelt rückſichtslos, ſie hat hier das Aergſte gethan, und es ſchien mir als ein Siegeszeichen des Tragiſchen über ſie, als eine Genugthuung für die Theilnehmer, daß ſie nun einen Augenblick doch auch innerlichſt zerbrochen und Weib iſt. Der Eindruck auf's Publikum ohne dieſe Erweichung — die Schauſpielerin darf um Gotteswillen nicht flennen wäre vielleicht zu kalt und ſtarr, und es iſt der letzte Eindruck. Daß ſich Durchlaucht Wiens auch ſo ohne Weiteres annehmen, iſt mir unſchätzbar. Denn dort würde es ohne ſolche Hülfe nicht anzubringen ſein: dort ſtreicht man alle Frage um Proteſtantismus und Katholizismus, Glaubenswechſel ganz und gar heraus, geht ſelbſt dem armen Prior bis an's Leben, und was weiß ich noch. Das muß man zugemachten Auges von vornherein drein geben, *ſelbſt dreingeben* im Anbieten des Stückes, ſonſt reicht vielleicht nicht die mächtigſte Protektion, die Ihrige durch das Fürſtlich-Metternich'ſche Haus ſelbſt nicht hin — Durchlaucht erinnern ſich, daß Kaiſer Franz, ein Stück anſehend, worin derlei Bedenklichkeiten, zu ſeiner Gemahlin ſagte: „Seien wir froh, heute zur erſten Aufführung gekommen zu ſein, das Stuck laſſen's uns nicht mehr geben“. — Ueber das Perſonal an der Burg bin ich jetzt nicht ſo orientirt, um da Perſonen unmaßgeblich vorzuſchlagen: ich glaube Fichtner wird Monaldeschi, Korn Brahe, Herzfeld Schnure, Lucas Malmſtröm, Madame Rettich Chriſtine und Mlle. Peche Sylva werden.

Geſtrichen wird auch in Berlin im Dialog noch viel, das ſehe ich jetzt ſchon als Nothwendigkeit ein, und je mehr es Durchlaucht ſelbſt thun oder gethan, deſto beſſer iſt das Stück empfohlen. Der Autor ſelbſt macht das viel ſchlechter, ſo muß ich es — beinahe ganz im Wiener Geiſte oder doch Stile, wegen katholiſchen Hofes — für Dresden thun, wenn ich es dort einreichen, und auf eine Annahme hoffen will. Und an Dresden iſt ſehr viel gelegen, es hat faſt noch beſſere Mittel für das Stück als Berlin: Emil Devrient für den Monaldeschi, Mlle. Bauer für Chriſtine.

Durchlaucht vergeben, daß ich Sie mit ſo viel Detail behellige — ich bin ungemein begierig und im voraus dankbar für die Winke, welche Durchlaucht mir noch, wenn der Druck heran rückt, mündlich zu geben gedenken. Liegt's erſt eine Zeitlang hinter Einem, hat man's namentlich auf den Brettern geſehen, dann wird die Aus- und Anſicht viel freier, für mich eine ganz neue Entdeckung, und als Rath von einem litterariſchen Freunde ein ganz neuer Gewinn, der ich bisher alles prima vista, und von keinem Menſchen als mir geſehen, in die Welt jagte. Das neue Stück, was zu Tage will, bewegt ſich ebenfalls zwiſchen hiſtoriſchen Perſonen, und die hauptſächlichſten ſind, obwohl Jahrhunderte zurückliegend, gerade Ihnen, Durchlaucht, ſehr vertraut und intereſſant. Da Durchlaucht wiederholt ſo gnädig ſind, mir die einſamen Jagd- und Waldreize des Waldſchloſſes gelegentlich wieder zu geſtatten, ſo denke ich mit ſcheidendem Winter auf einige Wochen meine Puppenwelt dort aufzubauen, und die Staatsaktionen in Sammetſchleppen um die darum unbeſorgten Goltſch und Trinks herzuziehen. Zöge ſich's bis zu den erſten Knospen hin, und disponirten Durchlaucht vielleicht für Jagdgäſte zur Auerhahnbalz, ſo weiche ich für dieſen Fall in's ſchmalſte Winkelchen, und komme auch mit dem ſtolzen Auerhahne niemand in den Weg, da ich ihn in ſeiner ſtolzen Einfalt ſchon lange nicht ſo intereſſant finde, wie den höchſt geſcheidten, ja genialen Birkhahn, der auf der Tzſchöllner und Trebendörfer Seite in außerordentlicher Ueberzahl, und faſt ignorirt balzt — gewöhnlich Schickſal! Er iſt unſcheinbarer, häufiger und ſchwerer, aber offenbar das Genie des Waldes, der Pendant des Fuchſes, und in der Schönheit Pendant des Rehs, alſo für mich auch ebenſo viel ſchöner, als der Auerhahn, wie mir das Reh ſchöner iſt, als der Hirſch, wenigſtens als die Hirſchkuh.

Die Anzeige von Williſen's Buche iſt ſchon in der „Allgemeinen", aber Durchlaucht müſſen nur das einfachſte Referat erwarten, ich verſtehe ja nichts Rechts davon, und ſpreche nur drüber, damit doch geſprochen werde, — Ungeſchick unſerer Litteratur läßt das Wichtigſte und Zeitgemäßeſte bei Seite liegen. Früher noch war das Referat über „Griechiſche Leiden" — für deren gnädigſte Ueberſendung ich unterthänigſt danke — in Augsburg, aber es wird uns wohl noch ein paar Wochen warten laſſen. Zu einer ſpeziellen Polemik gegen Fallmereyer riethe ich durchaus nicht — einmal ſind die Gegenſätze zu entſchieden, daß der Ihrige am Impoſanteſten unbekümmert ſeinen Weg geht, zweitens iſt dieſer Mann ja offenbar jach choleriſch, und Durchlaucht ſetzten ſich da den gröblichſten Anbellereien aus — ohne Noth. Die Sachen ſelbſt haben übrigens doch eine ganz andere, Mehemed günſtige Wendung genommen! — Nach der Lektüre Williſen's kommt einem die militairiſche Behandlung der Pariſer Befeſtigungsfrage beinahe unreif vor. Stünde Frankreich wirklich an einem Epochenrande, wo es wie unter Louis dem Fünfzehnten eine Zeit lang aus erſter Reihe der Kapacität und des Einfluſſes weichen müßte? Wenn nur Preußen den Moment energiſch benützte: Allianz mit Frankreich, zunächſt in Folge davon Zwingung der Länder an Elbe- und Weſer-Mündung ſich unſerem Zollſyſtem anzuſchließen — iſt's nicht lächerlich, ein paar Hundert Kaufleute in Hamburg und Bremen ſich auf unſer Aller Koſten bereichern zu ſehen, und uns dabei immer gutmüthig — dann Fuß faſſen, Errichtung einer Küſtenflotte, Avanciren gegen Holland, Befreiung der Rheinmündung, kurz norddeutſches Reich!

Aber ich ſpreche das alles nebenher, die Grundſtimmung, aus der ich ſchon vor Empfang Ihres Briefes zu Durchlaucht reden wollte, betrifft die „Briefe eines Verſtorbenen,“ über die ich ſeit zehn Jahren wieder einmal gekommen, und von denen ich ſeit acht Tagen nicht mehr losgekommen bin. Ich habe ſie als ſehr geiſtreich im Gedächtniß gehabt, finde ſie aber unvergleichlich bedeutender als ich gedacht, und mache mir die lebhafteſten Vorwürfe, daß ich in der Litteraturgeſchichte nicht mit größerem Nachdruck davon geſprochen, daß ich ſie damals nicht noch einmal geleſen habe. Man ſollte ſich doch nie mit alten Eindrücken begnügen, wo einem die Erneuerung möglich, man zieht ja nicht ohne Weiteres zehn Jahr alte Kleider an, und der Geiſt formirt ſich ja viel öfter als der Körper. Der Grundeindruck von dieſer Lektüre iſt mir: daß Durchlaucht einer der mannigfaltigſten — welches noch etwas anderes als vielſeitig — und, weil unzerſtörbar naiv, einer der glücklichſten Menſchen ſind. Die Unverwüſtlichkeit des Intereſſenehmens, die Natürlichkeit, an die Dinge zu gehen, an Anfang, Motiv und Zweck derſelben zu gehen: giebt ein gleichzeitig freies und praktiſches Naturel, was für alle großen Aufgaben, auch des Staatsmanns und Feldherrn gleichmäßig geſchickt wäre, weil es in letzter Inſtanz immer gründlich und unbefangen iſt. — Den Preis der Encyklopädie haben Durchlaucht, ſo viel ich mich erinnere, richtig verſtanden. — Ich fahnde jetzt auf ein kleines Rittergut in den Elſteranfängen zwiſchen Kamenz, Wittgenau und Königswartha, von wo aus ich auf Waldwegen zu Pferde das Waldſchloß in ein paar Stunden erreichen könnte. Gewährt es, wie es den Anſchein hat, eine leidliche Rentirung des Kapitals mit einiger Sicherheit, ſo wird unſere beiderſeitige Neigung für Pferde und Jagd, die nur ſolchergeſtalt zu befriedigen iſt, uns wohl verleiten, in ſolche Sorge hinein zu tappen.

Meine Frau bittet, mit mir der gnädigen Frau Fürſtin und Ew. Durchlaucht angelegentlichſt empfohlen ſein zu dürfen. Arbeitsſtimmung, die Durchlaucht vermiſſen, läßt ſich nicht erzwingen, ſie kommt aber ſicherlich nach ſechswöchentlicher Stadtzerſtreuung mit dem Bedürfniß nach Sammlung, und das Waldſchloß gebiert dann Bücher.

Mit beſten Wünſchen und in getreulichſter Ergebenheit

Laube.

34.

Heinrich Laube an Pückler.

Leipzig, den 9. Februar 1841.

Der Aufſatz Eurer Durchlaucht iſt ſehr wichtig, ſehr à propos, ſehr tapfer und gerade in Ihrer Stellung unſchätzbar, weil ſicherlich wirkſam. Ich habe mir, wie Durchlaucht andeuteten, erlaubt, einige Einſchachtelung — nach dem beigegebenen Zahlenſyſteme hoffentlich verſtändlich — zu vereinfachen, und Titel und Kleinigkeiten vorzuſchlagen.

Die Auszüge aus den beiden Allgemeinen Zeitungen habe ich dem weſentlichſten Gedanken nach einzuſchieben geſucht, weil die Augsburger der Leipziger, die ſie haßt, ſolche Citation um keinen Preis angedeihen ließe, und weil ſie ſich ſelbſt auch nicht ſo ausführlich citirt.

Erſt dachte ich, der Aufſatz wäre für die hieſige Allgemeine beſtimmt und hätte ihn beinahe noch heißbacken hier in Druck gegeben; da kam das Poſtſkript, was Wiederzuſchickung nach Muskau heißt. Es iſt möglich, wenn auch nicht wahrſcheinlich, daß Kolb mit der Aufnahme zögert — für dieſen unwahrſcheinlichen Fall verlangen Sie doch eiligen Abdruck oder eilige Rückſendung, damit es dann in der hieſigen angebracht werde.

Die gnädige Frau Fürſtin möge mich entſchuldigen, daß ich den Auftrag — die Nummern der hieſigen Allgemeinen, worin von Ew. Durchlaucht die Rede, zu beſchaffen — noch nicht erledigt habe. Es liegt dies nicht an mir, und iſt etwas ſchwierig, der Redakteur hat mir aber zugeſagt, die Nummern aufzuſuchen und einzuhändigen.

Der Artikel in den „Halliſchen Jahrbüchern“ war einfach Robeſpierrianiſch, ohne weiteren Geiſt und weitere Bedeutung; gegen denſelben hab' ich ſchon mit ein paar Worten operiren laſſen. Durchlaucht können ihn meines Erachtens auch für ſich ſelbſt vollkommen ignoriren. —

Der König, den ich wegen ſeines durchgebildeten, wiſſenſchaftlichen Sinnes ſehr liebe, muß auf energiſche, unbefangene Produktion denken, damit die allerdings eingetretene Enttäuſchung von ihm enttäuſcht, und Preußen thätig werde. Ich wundere mich, daß Durchlaucht noch nicht in Berlin ſind — in Muskau hat unter anderen das arme Wild, deſſen ich täglich bei dem Bärenwinter mitleidig gedenke, gewiß den Vortheil davon, fleißiger und beſſer gefüttert zu werden, als wenn der Herr fern wäre. — Ich freue mich ſehr, Durchlaucht thätig in unſere eigene Politik eintreten zu ſehen, das hat die lebendigſten Konſequenzen. In treueſter Ergebenheit Laube.

35.

Heinrich Laube an Pückler.

Leipzig, den 20. Februar 1841.

Zu meinem Erſtaunen und Leidweſen ſchickt mir ſoeben die Expedition der „Leipziger Zeitung“ die „Anzeige“ von Ew. Durchlaucht mit dem Bemerken zurück, daß der Abdruck von der Cenſur verboten worden ſei.

So weit geht Bevormundung, Sorgfalt, Kinderei, wie ſoll man's nennen!

Es fragt ſich nun, ob es juſt die „Leipziger Zeitung“ ſein ſoll, ob ein Verſuch bei der „Leipziger Allgemeinen“ zu machen ſei — wo man allerdings demſelben vorſichtigen Cenſor begegnen könne — oder ſonſt was?

Die Nummern, worin ſeit ein paar Jahren auf eine oder die andere Weiſe von Durchlaucht in der Allgemeinen hieſigen Zeitung die Rede geweſen, habe ich nun bis auf drei zuſammen, und gebe ſie unter Kreuzcouvert nach Muskau. Jene drei fehlenden Nummern ſind vergriffen. Liegt Durchlaucht viel daran, den Inhalt wenigſtens auch von dieſen zu kennen, ſo will ich ſie wenigſtens anzuſehen trachten in einem aufgeſammelten Exemplare.

Mich zu Gnaden empfehlend Dr. Laube.

Die als feindſelig voraus angekündigte Anzeige über „Semilaſſo“, in der „Augsburger“ iſt ja ſehr artig ausgefallen: der beſte Freund kann's nicht geſchickter machen, ein feiner und geſcheuter Mann muß der Kritikus eben auch ſein. Meine Anzeige — irrthümlich hat man dieſe dafür gehalten, liegt noch in Kolb's Kaſten; wer weiß, ob und wann er ſie bringt.

(Hier fehlt ein Brief von Pückler).

38.

Heinrich Laube an Pückler.

Leipzig, den 7. März 1841.

Eure Durchlaucht

ſchreiben, daß Sie unwohl, und bei dem unbarmherzigen Winter übel daran ſind in Muskau. Der Winter iſt entſetzlich, und ich begreife nur zu ſehr, daß Durchlaucht Sehnſucht nach dem Orient empfinden. Aber uns erſchreckt dies Unwohlſein und dieſe Sehnſucht; wir hoffen, daß Durchlaucht noch wenigſtens zwanzig Jahre bei uns bleiben, wenn wir auch kleine Ausflüge um den Nordpol und an den Miſſiſippi geſtatten. Dies Erſchrecken hat mich verwegen gemacht; 'ich habe folgendermaßen raiſonnirt: kannſt Du auch nichts Beſonderes, ſo kannſt Du doch eine zerſtreuende Anſprache gewähren, wenn Du ein oder zweimal in der Woche auf dem Muskauer Schloſſe erſcheinen darfſt auf einige Stunden. Je eher das geſchieht, ſo lange die Jahreszeit ſchlecht, und der Herr Fürſt an's Zimmer gebannt, übel disponirt iſt, deſto verzeihlicher iſt die Anmaßung des Gedankens. Mache alſo früher, als Du gewollt, von der Dir gnädigſt ertheilten Erlaubniß, auf dem Jagdhauſe einkehren zu dürfen, Gebrauch, gürte Lenden, Manuſkripte und Bücher, beſteige Donnerſtags den 11. März die Eiſenbahn, um Freitag Vormittag bei Schleiſe ausſteigen, und nach dem Waldſchloſſe Dich wenden, folgenden Tags aber in Muskau um Geſtattung einer Antrittsviſite bitten zu können. ‚Der Herr Fürſt wird doch vielleicht die Intention lächelnd aufnehmen. —

Wäre dem ſo, dann ginge mein raſcher Vorſatz glücklich aus.

Ich hätte gern die Encyklopädie — für welche das fürſtliche Rentamt mir 75 Thaler übermacht — mit mir genommen, es iſt aber ein ſo furchtbarer Ballen, daß er aller Poſt erſchrecklich, und ich deshalb den Spremberger Fuhrmann dafür aufſuche.

Die Novelle vom Fürſtlichen Lichnowsky hoffe ich Durchlaucht mündlich zu erzählen. — Was über Durchlaucht Schriftſtellerperſon Erhebliches erſcheint, kontrollire ich in der Journaliſtik gewiſſenhaft — und bin ich nicht hier, thut's meine Frau — und theile für die Zukunft genau mit, was der Kenntnißnahme werth. — Den Artikel in der „Augsburger Allgemeinen“ haben Durchlaucht geſehen — er war ſehr geſchickt abgefaßt, und im Eindrucke ſo vortheilhaft, als ich ihn nach Kolb's Vorausſage feindlich geglaubt hatte. Um ſo beſſer — ich kann nicht ahnen, von wem er ſei; fürchte nur, daß er nun den meinigen liegen läßt. —

Darmſtadt, den Rhein verderbend, hat den kleinen Staaten ein Memento mori geſetzt, woran ſie mit Schrecken denken werden; die Sache klingt wie Fauſtrecht-Mittelalter. — Die orientaliſche Frage nimmt mehr und mehr, auch in der Berichterſtattung, die Wendung von Durchlaucht Anſichten: die wahnſinnigen drei Fermane beginnen den zweiten Akt, ſtatt das Stück zu ſchließen. So war Ihr „letztes Wort“ in ſehr gutem Momente angebracht. In der preußiſchen Heimath ſieht's aus, als begännen die „états généraux“, qui ne sont jamais généreux. —

Darf ich wohl meinem Einfalle in's Muskaniſche die unterthänigſte und aufrichtigſte Bitte vorausſchicken, auf dem Waldſchloſſe nur wie ein durchpaſſirender Jäger beachtet zu ſein, welcher in der ihm wohl vertrauten Frugalität der Goltſchiſchen Mittel Genüge und guten Muth findet, und in der Geſtattung jeweiliger Einkehr auf Schloß Muskau überſchwengliche Entſchädigung für die ländlichen Mängel einer abgelegenen Förſtermenage genießt. Ich ſchreibe dies zufällig nach einem profuſen Kaufherrn-Diner, und eine ſchnurrige Sehnſucht nach der Frau Goltſch blutreinigenden Milchſpeiſen, von denen ich voriges Frühjahr leicht, aber geſund und produktiv wie ein Fiſch, Abſchied nahm, beſchleicht mich.

Vielleicht finden Durchlaucht dieſe Zeilen ſchon in Berlin — obwohl es mir jetzt faſt ſcheinen will, als würde nach einmal vergangenem Karneval Berlin dies Frühjahr gar nicht an die Reihe kommen. — Eben ſehe ich in der „Europa“ eine ziemlich günſtige Anzeige des „Bilderſaals“; es iſt aber nichts beſonderes Merkwürdiges darin, als die Bemerkung, alle Kapitel „Nicht für Damen“ ſollten mit griechiſchen Lettern gedruckt ſein. — Wie früher die Herrnhut'ſchen Lieder — damit die Damen bei dieſer Gelegenheit das griechiſche Alphabet erlernten.

„Monaldeschi“ iſt — anonym — in Stuttgart mit großem Succeß nach erſter Vorleſung zur Aufführung, und zwar zur ſofortigen, angenommen worden, ſoll mit allem Glanz in Szene geſetzt, und im folgenden Monat gegeben werden.

Meine Frau, ſich Durchlaucht zu Gnaden empfehlend, erlaubt ſich, einen Brief an die Durchlauchtige Frau Fürſtin, die wir ebenfalls noch in Muskau vermuthen, beizulegen.

Alles Glückliche wünſchend, empfehle ich mich angelegentlichſt als

Ew. Durchlaucht

ergebenſter Diener
Laube.

Die Scribe'ſchen Laſterhaftigkeiten ſind ſo vortrefflich komponirt, daß man zu entſcheiden verlegen iſt, ob ſie raffinirt oder kunſtreich zu nennen ſind. Amüſant jedenfalls Hauptreliefs aus Chocolade und Vanille. —

37.

Heinrich Laube an Pückler.

Waldſchloß, den 2. April 1841.

Ich wüßte ſonſt nichts für den Aufſatz zu bemerken, als beifolgende Kleinigkeiten. Auch ſie können eingeſchoben werden, ohne daß eine neue Abſchrift, alſo eine neue Verzögerung des Abſendens, nöthig wäre. Der Kopiſt hat eine Kommawuth, die ich durch unmittelbares Ausſtreichen gebändigt habe.

Holland betreffend meinen doch Durchlaucht, daß der Verband zunächſt nur auf ein Jahr verlängert ſei? Dies war, meines Wiſſens, die letzte Nachricht. Dort muß aber noch viel mehr geſchehen. Können wir uns im Weſentlichen dieſes Landes bemächtigen — und dies iſt die neue Aufgabe Friedrichs des Großen; Schleſien heißt jetzt Holland — dann ſind wir ein Jahrhundert gewachſen, haben dann erſt den Rhein, Handel, Marine, Kolonieen.

Mit dem Vertrage alſo, den die Mynheers brauchen, müſſen ſie ganz anders gepfeffert werden, als bis jetzt geſchehen iſt, und das kann geſchehen, wenn der abſcheuliche Vorpoſtenfeind, der Hannöverſche Verband, Hamburg und Bremen überwunden ſind. Dann hat Holland keinen Markt mehr, denn dann können wir uns ganz abſchließen, wenn ſie nicht nachgeben.

Beiliegend erlaube ich mir, dem Uebereinkommen gemäß, Durchlaucht den Brief, präſentabel für Herrn von Williſen, und womöglich noch weiter zu ſenden. Es wäre gut, ihn kopiren zu laſſen, damit der Gedankengang ſpäter für die Preſſe benutzt werden könnte, wenn er auf dem jetzt verſuchten Wege in's Waſſer fiele. Vielleicht empföhle es mich der Theilnahme des Herrn von Williſen, wenn er erführe, daß die günſtige Anzeige des Buchs von ſeinem Bruder in der „Allgemeinen Zeitung" von mir herrührt. — Das Redern'ſche Monaldeschi-Exemplar lege ich alſo zur nochmaligen Reiſe nach Berlin wieder bei.

Eben ſo den Redern'ſchen Brief für Durchlaucht.

Mit dem Packet folgt alsdann die Staatszeitung; die übrigen hab' ich noch nicht erledigt.

Geſundheit und Glück wünſcht Durchlaucht

Ihr ergebenſter
Laube.

P. S. Die Zeitungen will ich doch lieber im Ganzen ſenden. — Das Einſchiebſel im Aufſatze ad vocem „Cenſur“ bezieht ſich darauf, daß in dieſem Punkte noch gar nichts geſchehen iſt.

38.

Heinrich Laube an Pückler.

Waldſchloß, den 6. April 1841.

Ich danke Durchlaucht zum Allerſchönſten! Der Brief iſt vortrefflich: erſchöpfend, kräftig und zweckmäßig. Kommt er an den richtigen Mann, und durch dieſen die Angelegenheit an die richtige Quelle, ſo giebt's wohl eine Wirkung.

Die Grippe nochmals? Das iſt zu viel! Ueberflüſſig und läſtig — halten ſich Durchlaucht nur an's Transpiriren. Waſſertrinken befördert's am Beſten.

Mit Holland hatte ich in Betreff des Zollvertrags Unrecht — er ſei, ſagt — wie Durchlaucht alſo beſſer als ich wußten — die „Allgemeine Zeitung“ auch nicht mehr auf ein Jahr verlängert.

Unter den beifolgenden Zeitungen fehlt Nr. 86 der „Staatszeitung“, die nicht herausgekommen iſt.

Die Auerhähne machen uns todt durch Mangel an Liebesfeuer: nöthigen uns alle Morgen um 4 heraus, und führen ſich dann wie eine Faſtenpredigt. Die Morgen ſind noch zu kalt — heut Nacht aber wechſelt der Mond, und bringt hoffentlich Wärme.

Scheide damit auch die Grippe!

Ergebenſt

Laube.

39.

Pückler an Heinrich Laube.

Den 14. April 1841.

Wie geht es Ihnen, liebſter Laube? Ich bin krank und das Wetter auch, und darum beſuchte ich Sie noch nicht auf dem Waldſchloß.

Unterdeſſen habe ich Ihren vierten Theil des „Salons“ geleſen (leider kenne ich die erſten drei noch nicht), der meinen Enthuſiasmus für Heine von neuem in lichte Flammen geſetzt hat. Ich meine hauptſächlich die Briefe über das franzöſiſche Theater, denn das Ihnen gewidmete Romanfragment hat mir weniger gemundet. Die Briefe aber ſind köſtlich! auch die Gedichte. Heine hat eine Art Witz, wie noch niemand vor ihm, ganz den blitzartigen Kopfbewegungen und ſeltſamen Blicken nach Jenen ähnlich, die er ſo treffend am Spiele Kean's ſchilderte.

Ich erfreue mich innig an dieſer Lektüre, und beſonders darüber, daß er im Jahre 1840, nach der langen Entfremdung von Deutſchland, noch ſo mit ganzer jugendlicher Friſche der Alte geblieben iſt. Wahrhaftig, auf ihn und Meyerbeer, den er mit ächter Meiſterſchaft karakteriſirt, können wir auch in unſerer geniearmen Zeit mit höchſtem Rechte ſtolz ſein. Wie ich mit dem „Salon“ fertig war, hätte ich Heine'n gleich eine Liebeserklärung machen mögen, denn ich kenne keinen Autor, der mich ſo anreizt, ſo beglückt, obgleich ich keineswegs immer mit ihm einverſtanden bin, und manchmal ſein rückſichtsloſer Cynismus meiner ariſtokratiſchen Erbſünde widerſteht, eben ſo wie er ſelbſt ſagt, wie ein Haar im Milchkaffee.

Haben Sie noch immer keinen Auerhahn geſchoſſen? Bei 4 Grad Kälte, wie wir ſie vorige Nacht hier hatten, muß freilich ſelbſt dem Vieh alle Liebesluſt vergehen. Die Kiebitze nur laſſen ſich nicht irre machen, und ich ſchicke Ihnen ein Dutzend ihrer Eier.

Gott zum Gruß.

Ihr herzlich ergebener
H. Pückler.

10.

Heinrich Laube an Pückler.

Waldſchloß, Donnerſtag, den 15. April 1841.

Hier giebt's nichts Neues, Durchlaucht, nicht einmal neues Wetter! Deutſcher Frühling! Der Auerhahn, von halbem Drang gepeinigt, iſt in Eunuchen-Verzweiflung. Tauſend Dank für die Kiebitz-Eier!

Die Sage ging, es würden Pferde zur Springübung herauskommen — Durchlaucht ſagen aber nichts davon. Beiliegendes Büchlein hab ich — ein Produkt der kürzlichen Aufregung — ich glaube nicht, daß dieſe ſtreng politiſche Lektüre Durchlaucht jetzt intereſſiren wird, leg' es aber doch zum allenfallſigen Durchblättern bei. Glück und Geſundheit wünſchend ergebenſt Laube.

11.

Heinrich Laube an Pückler.

Waldſchloß, Donnerſtag Nachmittag.

Im Auftrage Ihres Hern Schwagers ſoll ich Durchlaucht zu geneigter Anſicht mittheilen, wie er von Wald, Waldſchloß

Wildbahn und Auerhahnfülle dergeſtalt überraſcht und entzückt ſei, daß er ſich gemüßigt ſehe, noch um einen Tag Urlaub dahier zu bitten. Will ſagen: er dankt in großer Rührung für die rührenden Zeichen intimen Antheils, welche ihm Durchlaucht durch Ueberſendung eines Faſans, diverſer Flaſchen Champagner, ja ſelbſt eines Stücks Rindfleiſch ausgedrückt, er bittet, ihm dieſe reelle Gnadenbezeigung nur noch 24 Stunden von Dato zu erhalten, und ihm erſt Sonnabend gegen Mittag den Wagen für die Rückkehr gefälligſt zu bewilligen, Diana nämlich hat bisher nur gelockt, wenn auch in einem Auerhahngrade, wie ihm bisher noch nicht vorgekommen ſei, und er möchte nicht gern eher ſcheiden, als bis er einen Hahn erlegt habe. Denn juſt wegen embarras de richesse, das heißt wegen Ueberfülle an Hähnen, iſt ihm dies bis jetzt noch nicht gelungen. —

Ich höre eben, daß der Lauſitz Artikel ſchon abgedruckt iſt — unerhört raſch! Und ich freue mich auf die Lauſitzer Chauſſéen.

Im Geleit Ihres Herrn Schwagers denk' ich, mit Durchlaucht Erlaubniß, hinein zu kommen, um mich diesmal, für gnädige Gaſtfreundſchaft dankend, Ew. Durchlaucht zu empfehlen, da meine Saiſon verlaufen iſt, und ich im Laufe nächſter Woche heimkehren will.

Unter herzlichen Wünſchen für Wohlſein und Glück
Eurer Durchlaucht
ergebenſter Laube.

12.

Heinrich Laube an Pückler.

Waldſchloß, 26. April 1841

Den allerherzlichſten Dank, Durchlaucht, für die ſo außerordentlich ſchnelle und überaus gnädige, in ſich vollkommene Erfüllung meiner Bitte. Wer bald giebt, giebt doppelt. Und wie könnte ich darin nur das Mindeſte geändert wünſchen, wo das Geleitſchreiben vortrefflich, und das Geleit ſelbſt mir ſo angenehm und förderlich. Denn ich ſetze voraus, da Durchlaucht Ihre Aenderungen zu meinem Beſten geltend machen wollen, daß Sie Ihr korrigirtes Exemplar dem Küſtnerſchen Briefe beilegen werden. Um dies bei Durchlaucht ſelbſt zu ergänzen, leg' ich ein friſch Exemplar bei.

Da ich geſtern Abend den neuen Mond zum erſtenmal an meiner linken Seite erblickt — wie ein lieblicher Aberglaube — was mir — unberufen (dreimal!) — ein Glückszeichen, da ich denn auch in der That gleich heut Morgen um 3 Uhr einen Auerhahn heruntergeholt, und jetzt am Mittage durch Ihren Brief ein zweites Zeichen der Geſchickesgunſt durch Ihren Brief erhalten habe, ſo denke ich: unter dieſen günſtigen Auſpizien' werden wir München erorbern. Dies Neſt, wo grobe Knochen, Heil'genbilder und Roſenkränze nahe einander auf dunklem Biergrunde ſchwimmen.

v. Küſtner wird am Tage des Briefempfangs Brauſepulver nehmen müſſen, um ſich zu kalmiren, und ich ſehe ihn Mittag im „Hirſch" bei Havard — wo er ſpeiſt — einen Fuß ſchleppend erſcheinen, wie's der Hahn und Graf Henkel in Breslau machen, ſobald ihnen ſtolzes Gefühl ihrer Würde den Kamm ſchwellt.

Den Zettel leg' ich bei. Ich ſchließe, nochmals dankend, um meinem Friedrich Auguſt, der dicht am Gelingen der zu verführenden Marquiſe, nicht längere Pein, oder gar eine Krankheit zuzuziehen.

In getreulichſter Ergebenheit

Eurer Durchlaucht

Laube.

43.

Heinrich Laube an Pückler.

Leipzig, den 12. Mai 1841.

In Betreff des Flügels muß ich Durchlaucht doch noch um ein paar Zeilen Auskunft bitten. Die Wahl ſolches Inſtrumentes iſt nämlich viel leichter und viel ſchwerer, als wir gedacht haben. Viel leichter, weil durchſchnittlich von der beſten Sorte — mit engliſchem Mechanismus — eins wie das andere iſt, nach Clara Wieck's Verſicherung, die ich in Mendelsſohn's Abweſenheit zu Rathe gezogen, und eins wie das andere vortrefflich, die äußerſte Vervollkommnung deſſen, was wir bis jetzt zu Stande gebracht. Clara Wieck, jetzt Schumann — ich weiß nicht, ob ihr Name, der unter den erſten Klaviervirtuoſen zählt, Durchlaucht bekannt iſt — beſitzt zum Beiſpiele neben einem ſolchen Härtel engliſchen, einen Wiener Flügel erſter Sorte von Graf, eine Sorte, welche mit deutſchem Mechanismus, für die beſte gilt, und 300 Thaler à Stück koſtet, und ſie verſicherte, daß ſie dieſen das ganze Jahr nicht anrühre, weil der Ton unvergleichlich ſchlechter ſei.

Viel ſchwerer, weil ein ſolcher engliſcher Flügel 500 Thlr. koſtet, und für die nächſte Zeit gar nicht zu haben iſt. Sie werden nämlich nur hier bei Härtel gebaut, und dergeſtalt geſucht, daß bis zum Winter alle Arbeit voraus beſtellt, von Vorrath aber gar nicht die Rede iſt. Härtel, dem ich bekannt, bedauerte dies ſehr, ehe ich ihm ſagte, für wen er ſollte. Als er dies erfuhr, war er außer ſich — Durchlaucht ſehen, wie ſchwer Ihre Berühmtheit wiegt — rannte durch alle Werkſtätten und Komptoirbücher, und kam nach einem halbſtündigen Tumult und Geſtöhn zu dem Reſultate: ein obſkurer Bewohner Revals, dem für Ausgang Juni ein Inſtrument zugeſagt ſei, müſſe Ihnen weichen, und vier Wochen länger warten; bis Ende Juni ſollten Durchlaucht das ſorgfältigſt gearbeitete Inſtrument in Muskau haben.

Ich habe mir nun unter dem Vorwand, es könnte Ihnen dieſer Termin doch noch zu ſpät ſein — obwohl ich dies nicht glaube — ausgebeten, daß ich erſt eine Antwort von Ihnen abwarten müßte, ehe ich die Beſtellung feſt machen könnte. Um eine ſolche bitte ich nun hiermit ergebenſt. Der Preis von fünfhundert Thalern iſt doch ſo bedeutend, daß ich auch übrigens nicht ohne Weiteres hätte kaufen mögen; auf der anderen Seite gilt aber jetzt, und iſt jedes andere Inſtrument nur mittelmäßig, nachdem einmal dieſe ſtark und unverwüſtlich feſt tönenden erfunden ſind, die im Gegenſatze zu anderen durch längeren Gebrauch ſchöner werden, und in den hohen Räumen Ihres Schloſſes vortrefflich am Orte ſind.

Um keinen Poſttag zu verſäumen, füge ich nichts bei, als die Verſicherungen meiner getreueſten Ergebenheit für Ihre Durchlaucht.

Laube.

41.

Heinrich Laube an Pückler.

Leipzig, Mittwoch früh, den 12. Mai 1841.

Ich hatte eben meinen Flügel-Bericht auf die Poſt geſchickt, als Durchlauchts Brief eintraf. Beide Artikel waren mir entgangen, und wie Harriſon's und Schenk's Tod in meine Reiſepauſe gefallen. Man hat doch nicht einen Tag Ruhe! Ich ging alſo auf's hieſige Redaktionsbureau, um nachzuleſen und nachzufragen. Aber der Asmodi-Gegner iſt ein wirklicher Wiener Korreſpondent, deſſen Name, weil er ein Wiener, unter Diskretion gehalten werden muß. Er iſt von einiger Diſtinktion, ſei's durch Amt oder litterariſchen oder geſelligen Ruf. Mehr war nicht herauszubringen.

Ferner der Opponent der Lauſitzer Anti-England-Politik iſt wahrſcheinlich Liſt nicht — es iſt nicht eben ſein Stil, nicht ſein Ideengang, und nicht ſein Zeichen. Letzteres △ verläugnet er gar nicht, da er am Liebſten mit ſeinem Namen ſchriebe, wären unſere Zeitungen nicht dafür prüde, und wollten ſie nicht wie kleine Theater ihren Mitgliedern das Anſehen unzählbarer Menge geben. Eine direkte Polemik gegen jenen Artikel würde, meines Erachtens, nur bei einem neuen Stoffe beiläufig und in kurzen ſcharfen Zügen anzubringen ſein; ſo wie von jenem Gegner das Raiſonnement geleitet iſt, verliert es ſich in's Wüſte, Weite, Beliebige. Es war keine Schärfe darin, und ſolch Einem folgend geräth man leicht in's Kannegießern. Das kann geiſtreich ſein, iſt aber immer todt und überflüſſig. Mein Rath wäre alſo: neues Thema, und dafür im Eingange mit drei Schwertſtreichen jenen Mann erledigen. Das hat keine Eile; die preußiſchen **Etats généraux** ſind aus, und die zu reſumiren — äußerſt ſchwer, aber unermeßlich verdienſtlich — deren politiſche Richtigkeit, ſlaviſch matten Karakter ꝛc. nachzuweiſen, für dieſen preußiſchen Gang Linien vorzuzeichnen, wäre eine ſchöne Aufgabe für Durchlaucht. Wie ich vermuthete, ſo beſtätigt ſich's. Man hat gar kein Syſtem in Berlin, wie ſehr man mit Syſtem angefangen hat; man geht dem Ruhme, das heißt dem günſtigen Urtheile des Tages, der Popularität nach: das Heft iſt alſo in den Händen geſcheidter Schriftſteller, welche Bedürfniſſe darzuſtellen, und in der Zeitung Geſchichte zu machen verſtehen. Die Zeitungen haben leider alle keinen Muth: ein mäßiges aber feſt wollendes Journal wäre jetzt in einem halben Jahre Kanzler von Preußen.

Daß Durchlaucht wieder Fieber gehabt, iſt ja unbegreiflich. So ſehr ich wünſchte, Durchlaucht nach 6 Wochen durch Reiſe erfriſcht, und bei dieſer Gelegenheit noch einmal hier zu ſehen, ſo ſehr fürcht' ich doch, Sie ſind dann für die Sommer-Saiſon in Muskau verloren, und deshalb weiß ich nicht, was ich wünſchen ſoll. — Mit Dresden hab' ich noch nichts verſucht, wir ſind über den Gang noch nicht einig, und möchten erſt einen Stützpunkt darin, daß ſchon eine andere bedeutende Bühne angenommen hätte. Es iſt ein Elend! Man bringt eher eine Allianz mit Frankreich zu Stande — wofür ich ſeit drei Jahren wie an Hollands und Norddeutſchlands Eroberung ſchreibe — als ein hiſtoriſch Stück auf die deutſchen Bühnen. Alles beſte Glück für Durchlaucht!

Getreulichſt
Laube.

45.

Heinrich Laube an Pückler.

Leipzig, den 24. Mai.

Das Packet an Hallberger habe ich Tags der Ankunft zum Kommiſſionair deſſelben, und durch dieſen nach Stuttgart geſchafft. Bin ganz erſtaunt, wo denn Durchlaucht ein Manuſkript hergenommen haben!

Schade, daß über den Plan „Leben und Weſen der Machbuba, eine Romanſkizze“, Gras gewachſen iſt!

Küſtner's Brief lege ich dankend bei. Wenn er Kourage hätte, ſtriche er alle Religion und Religionswechſel aus dem Stücke, es bliebe noch ein Stück, und mir iſt's einerlei, wenn's nur gegeben wird. Was fehlt, erfaßt die Welt doch. Die Nachrichten aus Stuttgart ſagen, dort würde es im Maimonat gegeben, es könnte alſo ſchon entjungfraut ſein.

Mit Dresden will ich noch etwas zuwarten, man muß auf Strümpfen gehen wie zu einem Verbrechen, ſo weit haben's die Kammerherrn-Intendanten gebracht. Vielleicht nehme ich ſpäter Ihre gütigſt verſprochene Unterſtützung für dort in Anſpruch. Das Herumſchleichen um Berlin hab' ich ſatt, und Durchlaucht ſehen in der „Leipziger Allgemeinen Zeitung“, daß ich die Intendanz zu beſchießen anfange, nicht für mein Stück, ſondern für ihren Sturz. —

Der Artikel aus Kandia, wie ein Ladenhüter angekündigt, war ſehr intereſſant. Eine Meile Beſitz am Gebirgsabhange wäre ganz ſchön. Ich bin hier jetzt in einer unerhört ledernen, anti-romantiſchen, aller Produktion feindlichen Stimmung, und konnte Durchlaucht um das auffallend treue Zahngeſchwür beneiden. Ich wäre ſchon nach Karlsbad, hätte nicht unſer älteſter Junge die Maſern gekriegt, was meine Frau und ſomit mich zurückhält. — Daß Durchlaucht vor der ſchlechten Jahreszeit nicht über Muskau's Weichbild hinaus kommen, iſt mir moraliſch einleuchtend und ſicher, hat auch ſeine großen Schönheiten und Vortheile.

Liſt raſ't unter allen Daten und Chiffren gegen England ſelbſt! — man lebt doch nicht lange genug! Wenn man einige Langeweile abgewartet hat, giebt's immer wieder Bewegung.

Geſundheit und Glück wünſchend

Ew. Durchlaucht

ergebenſter Laube.

46.

Heinrich Laube an Pückler.

Leipzig, den 9. Juni 1841.

„Herr, Deine Güte iſt groß, und
unerforſchlich ſind Deine Wege!"

ſagt der Pſalmiſt, und der Autor des „Monaldeschi" flüchtet zur Bibel, um ſeine Dankbarkeit auszudrücken. Auch hätte ich mein Lebtag nicht geglaubt, daß ſelbſt im Orient Journaliſtendrohungen ſo bekannt wären! Die Börſe oder das Leben! Aufführung oder Herunterreißung! Wie können Durchlaucht zweifeln, daß ich einen mir ſo erwünſchten Brief nicht mit erſter Schnellpoſt fortgeſchickt hätte!

Und doch hab' ich's noch nicht gethan, um ein purifizirtes Exemplar, wie mir's zur Vorlage in Dresden die dortigen Schauſpieler zugeſtutzt, beilegen zu können. So bekommt er Griff und Degen zugleich, denn jene Heiden haben nicht ein Lümpchen Religion drin gelaſſen.

Daß Williſen nicht ſchreibt, iſt auffallend. Es iſt doch ein gar zu großer Umweg, eine ganze Intendantur mit allen Hofverzweigungen per cenſurirte Preſſe ſtürzen müſſen, um ein Stück noch einmal zur Aufführung präſentiren zu können!

Höchlichſt intereſſirt mich, wie das Wochenbett der Chabra abgelaufen, und ob die edle Wöchnerin eines hoffnungsvolles Geſchöpfes geneſen ſei, ſich auch ferner den Umſtänden angemeſſen wohl befinde.

Mendelsſohn iſt zurück, und bleibt gerade ſo lange hier, um den zu verſprochener Zeit fertig werdenden Flügel zu probiren, und wenn er irgendwie noch mangelhaft, die nöthige und praktikable Korrektur anzuordnen.

Ich hoffe, Durchlaucht verlaſſen nun vor Spätherbſt die Heimath nicht mehr, denn jetzt iſt's überall weniger ſchön als in Muskau, und ich hätte dann, mit Ihrer gnädigen Erlaubniß dies Jahr noch einmal das Vergnügen, Ew. Durchlaucht perſönlich auszudrücken, mit welcher Ergebenheit ich bin Dero

getreulichſter Diener

Dr. Laube.

17.

Pückler an Heinrich Laube.

Muskau, den 12. Juni 1841.

Ich weiß wirklich nicht — denn es ſchwebt mir nur dunkel vor — ob ich nicht in meinem Drohbrief an quistre bei Erwähnung des Königs von Baiern, deſſen Name Ludwig, auf den ich mich damals nicht gleich beſinnen konnte, in bianco gelaſſen habe? In dieſem Fall bitte ich die Lücke auszufüllen.

Das Piano betreffend, bitte ich es ja nicht zu ſchicken, wenn es nicht vollkommen iſt, denn die Fürſtin ſchreit über deſſen enormen Preis, und beim geringſten Defekt würde ſie es mir lange Zeit vorhalten (und Ihnen auch), uns haben ausführen zu laſſen. Vergeſſen habe ich auch noch zu erwähnen, daß ich es von Poliſanderholz wünſche, da das Mahagoni furchtbar gemein, und gar nicht mehr gentil iſt. Sollte alſo dieſer Umſtand nicht berückſichtigt ſein, ſo warte ich lieber etwas länger. Sonſt wünſche ich das Aeußere nur geſchmackvoll und gediegen, aber einfach, wo möglich genau nach engliſchem Muſter.

Hier iſt alles beim Alten, und Regen nach Herzensluſt. Von Williſen verlautet noch immer nichts. Vielleicht iſt er ein Freund von Redern, und ſind wir ſo an den Unrechten gekommen. Que le diable les emporte tous les deux, et vive Monaldeschi! quand-même, das heißt, ſelbſt ohne Katholizismus, obgleich ich den armen Kerl bedaure, zum Opfertode im voraus beſtimmt, dazu keineswegs, wie ſonſt gebräuchlich, gemäſtet, ſondern ſo ſchmählich abgemagert zu werden. Gott verdamme alle feigen Memmen, ſage ich mit Falſtaff.

Kennen Sie einen „Roman Schloß“ Goſchin betitelt? Was iſt daran?

Adieu, und alle Götter zum Gruß!

Ihr treuergebener
H. Pückler.

Schefer wird täglich närriſcher, und mein Doktor täglich dümmer, ich aber auch Gottlob!

48.

Heinrich Laube an Pückler.

Karlsbad, den 21. Juni 1841.

Ich bekomme ſoeben — in Karlsbad — Eurer Durchlaucht Schreiben, welches am 15. Juni von Muskau abgegangen iſt. Es iſt mir alſo unmöglich, und iſt der Beſtellung gemäß unmöglich, noch eine Aenderung am Flügel anzuordnen.

Er iſt jetzt ſchon ſeit einigen Tagen fertig, und wird von Clara Wieck und Mendelsſohn probirt. Was dieſe beide — die beſten derartigen Kenner in Deutſchland — noch daran auszuſetzen finden, wird nach deren Angabe geändert, bevor das Inſtrument nach Muskau abgeht. Viel wird es nicht ſein, denn die Herren Breitkopf & Härtel halten um jeden Preis auf ihren europäiſchen Ruf, die beſten Flügel zu bauen, und würden Durchlaucht kein Inſtrument ſchicken, an welchem ein Makel wäre. Am Wenigſten ein Makel, welcher ſelbſt Laien bemerklich wäre. Alſo iſt wahrſcheinlich der Flügel ſchon in dieſen Tagen unterweges, und iſt aller Wahrſcheinlichkeit nach eins der vollkommenſten Inſtrumente, wie der jetzige Standpunkt der Fabrikation ſie hervorbringt, und zwar in Europa, denn Wien, Berlin und Frankreich kommen gar nicht in Vergleich, ſondern nur England. Und Mendelsſohn, der faſt alle Jahre nach England geht, rangirt die Härtelſchen vollkommen gleich mit den engliſchen — ſie haben auch theilweiſe engliſche Arbeiter dafür — und die engliſchen übertreffen ſie nur in der Höhe des Preiſes. Die äußere Form iſt ebenfalls ganz nach letzter engliſcher Mode: der Verkehr mit Leipzig iſt ja durch Elbdampfboot und Magdeburger Eiſenbahn überaus ſchnell und täglich. Daß aber Polyſanderholz zu ſo ſoliden Inſtrumenten genommen werde, bezweifle ich. Dergleichen Geſchmack, gewöhnlich nach ein paar Jahren abgenutzt, verträgt ſich nicht ſo gut mit maſſiven Bauten, wie er ſich mit einem Repräſentations-Piano zu 100 Thaler im kleinen Stadt-Salon vertragen mag. Iſt es indeſſen Durchlaucht ſtreng um dies Holz und um Abwehr des Inſtrumentes als eines übertheuren zu thun, ſo rath' ich unmaßgeblich, ſogleich an Härtel zu ſchreiben, daß er die Abſendung ſiſtire, oder unterwegs zurückbeordre. Denn ſo leid es ihm ſein wird, Ihnen nicht aufwarten zu können, ſo wenig iſt er doch in Verlegenheit mit dem Inſtrumente, da er, wie ſich Durchlaucht erinnern, eigentlich Vorausbeſtellung bis in's nächſte Jahr hinein, und die

Abſendung nach Muskau nur mit Zurückſetzung eines vorausbeſtellten Kaufes bewerkſtelligt hat. —

Durchlaucht Klage über die Leipziger Allgemeine Zeitung wird mehr und mehr allgemein. Ich vermiſſe nicht ſowohl Halt als Leben. In der engliſchen Vertragsfrage zum Beiſpiel konnte ſie ein großes Recht der Oppoſition gegen die Aufregung in der Augsburger ausbeuten: dieſe nämlich übertreibt die Anforderung der Binnenſtaaten Baiern und Würtemberg, welche nicht an's Meer kommen, und kehrt die Blöße des Zollvereins, in welchem Binnen- und Uferſtaat gleichmäßig nebeneinander gehen ſoll, ſchreiend heraus. Statt dahin zu ſchlagen, ſprach die Leipziger Allgemeine Zeitung perſönlich.

„Schloß Gotſchin" kenn' ich nur ein wenig nach Schilderung Anderer. Darnach iſt dieſer Roman aber nicht viel, im Vergleich mit den ſehr guten Vorbildern der Schloß-Romane „Godvie Caſtle" und „St. Roche" von der Paalzow. Durchlaucht kennen ſie doch? — Wenn nicht, ſo will ich ſie mitbringen nach Muskau, ſie ſind von großem Werthe. Kolb iſt ſo ungeſchickt, Berichte darüber wie über die Leiden Griechenlands, Mundt ꝛc. ewig liegen zu laſſen. Ich hab' dergleichen jetzt zurückverlangt, um es anderswie zu publiziren, ehe es veraltet. So ungeſchickt. Statt des in der Zeit Wichtigen ein Stück Litteraturgeſchichte, G. E. Leſſing, zu geben, was man anderswo und immer zur Zeit leſen kann

Haben Durchlaucht „Morgenland und Abendland" vom Verfaſſer der „Cartons" (Heilbronner) 3 Bände — darin Konſtantinopel, Griechenland, Aegypten, Syrien ꝛc. alſo Ihr letztes und noch zu beſchreibendes Terrain geſehen? Es iſt wichtig genug, um von den vielfachen Abweichungen, die zwiſchen ihm und Durchlaucht unvermeidlich ſind, Notiz zu nehmen, ehe Durchlaucht „Mehemed Ali's Reich" konſtituiren.

Meine Frau bittet mit mir der Frau Fürſtin und Ihnen, Durchlaucht, empfohlen ſein zu dürfen, und ich wünſche eine gute Stunde um die andere für die einſiedleriſche Muße in Muskau.

In getreuer Ergebenheit
Laube.

49.

Heinrich Laube an Pückler.

Karlsbad, den 5. Juli 1841.

So dankbar iſt's, über vaterländiſche Dinge zu ſchreiben! — Das Sendſchreiben von Durchlaucht in der „Allgemeinen Zeitung“ macht hier ſo viel Furore, wie ihn ein Buch nicht machen könnte. Man widerſpricht, man billigt, man lobt, kurz, es iſt und wirkt wie eine Epoche, die Epoche der preußiſchen Diskuſſion. Unglaublich, wie jüngferlich die Leute ſind. Einer ſchrie: Ach, wird Noſtiz erſchrecken! Er meinte nur, weil es an ihn adreſſirt ſei. In der That, iſt auch meines Erachtens das Schreiben vortrefflich gedacht, und in der zweiten Hälfte vortrefflich ausgedrückt. Und über alles das: à propos. — Und à propos davon ward der Lauſitz-Artikel beſprochen, und ein Graf Kleiſt erzählt, der König habe in Folge deſſelben ſogleich 30,000 Thaler aus ſeiner Chatoulle zur Beſchleunigung des Straßenbaues bewilligt, und man baue in der That — dieſer Graf Kleiſt iſt aus der nördlichen Lauſitz — jetzt ſehr eifrig.

Ich verkehre hier täglich mit Mrs. Auſtin, der Ueberſetzerin der „Briefe eines Verſtorbenen“. „Wenn dieſer Mann, der Verſtorbene nämlich, ſagt ſie in gebrochenem Deutſch, nur etwas mehr Diskretion, das iſt Tugend hätte, er wäre vortrefflich.“ Heine finden ſie, dieſe Engländer, ſo laſterhaft, daß man nicht davon ſprechen könne. In ihrer Politik haben ſie mir jetzt imponirt, aber im Einzelnen und außerhalb der Maſſenpolitik ſind ſie doch erſchreckend ledern und proſaiſch.

Wegen des Flügels ſchrieb ich nach Empfang Ihres letzten Schreibens nach Leipzig: könnte Mendelsſohn das kleinſte Makelchen daran entdecken, ſo ſollte man das Inſtrument nicht ſchicken. Darauf ſchreibt uns unſer Vater: Mendelsſohn hat im Gegentheil erklärt, es ſei das beſte Inſtrument, was noch aus dieſer beſten Offizin des Kontinents hervorgegangen ſei, und zur Feier des anweſenden Thorwaldſen hat er darauf geſpielt.

Obiger Graf Kleiſt erzählte, er hat Durchlaucht zwiſchen Dresden und Großenhayn geſehen — aber auf Reiſen O weh! Sind Sie erſt flügge, dann kann niemand ſagen, ob's bis Pichelswerder, oder bis Mexico geht, und wir finden Durchlaucht ſchwerlich Ausgang Juli in Muskau!

Glückliche Sterne und glücklichen Muth wünſcht herzlichſt
Euer Durchlaucht

ergebenſter
Laube.

50.

Heinrich Laube an Pückler.

Waldſchloß Mittwoch, 25. Auguſt 1841.

Beſten Dankes ſend' ich anbei an Durchlaucht die Zeitungen, um neue ergebenſt bittend, wenn deren welche vorräthig. Die „Augsburger“ war ganz vollzählig, und es fehlte nur von der „Leipziger“ die Beilage 231. —

Fonfrède's Tod war mir neu, und die offenbar nachgemachten Briefe Abdel Kader's, der franzöſiſcher Journaliſt geworden, ſehr drollig. Heine's Angelegenheit hat ſich ja gebeſſert. Frankreich bleibt in ſo entſchiedener Dekadenz, daß ihm ein Bündniß mit uns bald größeres Bedürfniß ſein wird, als uns ſelber. Die Unruhen im Süden ſind von gar keiner anderen Bedeutung, als daß der franzöſiſche Staat jetzt ein höchſt äußerlich mechaniſcher iſt. Wie unendlich tiefer, tüchtiger gegliedert iſt daneben das engliſche Leben, welch eine merkwürdige Wendung tritt jetzt mit dem Peel'ſchen Regimente ein, welche Atlasſorgen ruhen auf dieſem Manne!

Ueber dem Orient lullt man ſich ein, und Fallmerayer ſelbſt wird zag und ſüß — wenn Durchlaucht nur bald Mehemed Ali's Reich ſchrieben!

Die auf Park-Studien geſandte Exzellenz iſt wirklich ſehr intereſſant; vielleicht begegne ich ihr, wenn ich in einigen Tagen mit dem Wuſte über meinen Dauphin ſo weit zu Stande bin, daß ich Ihnen den geſchichtlichen Hergang bis zu den heutigen Tagen — eine äußerſt klaubrige Arbeit! — vorleſen kann. Ich bäte dann Sie, Durchlaucht, und die durchlauchtige Frau Fürſtin, der ich mich ergebenſt empfehle, um alle möglichen artikulirten Einwendungen, die ich für den noch übrigen, letzten Abſchnitt des Buches benützen möchte, unter dem Titel „Kritik“.

Meine Frau hat mir aufgetragen, ſie noch angelegentlichſt zu empfehlen, und noch vielmal in ihrem Namen für die große Freude des Reitens auf der Sochne und dem Schamm zu danken.

Geſundheit und Glück!

Ergebenſt Laube

51.

Heinrich Laube an Pückler.

Leipzig, den 25. September 1841.

Ich weiß nicht, ob Durchlaucht wieder in Muskau ſind — man hat mir geſagt, Sie ſeien nach Carolath und weiter gegangen — muß Sie aber doch von einem eröffneten Kriegszuge unterrichten, an dem Sie Intereſſe nehmen, und Sie für denſelben zu einer kombinirten Bewegung auffordern. Es iſt der Krieg gegen Holland, den ich ſeit einigen Wochen mutterſeelen allein unter allerlei Regimentsmontur in der hieſigen „Allgemeinen“ führe, und den das „Journal de la Haye“ allwöchentlich mit einer Kanonade beantwortet. Durchlaucht ſind ja auch der Anſicht, daß dies Land Deutſchland angehören müſſe, vielleicht kommt Ihnen eine Wendung, den begonnenen Kampf hier oder in der „Augsburger“ anzufeuern. Durchlaucht ſchweigen überhaupt ſchon gar lange, und die Welt fragt. Den Artikel über „Griechiſche Leiden“ ꝛc., welchen ich dies Frühjahr an Kolb geſchickt, und den er nicht aufgenommen hatte, hab' ich — wie ich Euer Durchlaucht ſchon mündlich mitgetheilt — zurückverlangt, und in den Brockhaus'ſchen „Blättern für litterariſche Unterhaltung“ abdrucken laſſen. Publikus muß doch den Schuß hören, den man einmal abgedrückt hat! Haben Durchlaucht den Artikel in Ihren Journalen nicht geſehen, ſo will ich mir die Nummern verſchaffen, und Ihnen zuſenden. — Ueber den letzten ſiebenjährigen Krieg Spaniens erſcheint jetzt viel — Lichnowsky, Rahden, Höfken — haben Durchlaucht davon ſchon, oder ſoll ich Ihnen ſchicken? Lichnowsky und Höfken kann ich Durchlaucht leihen, da man doch nicht gern unbeſehen kauft; ich hab' die Sachen zur Beſprechung eingeſchickt erhalten. Ebenſo „Reiſebriefe der Gräfin Hahn-Hahn.“ Ich ſelbſt bin, ſeit ich von Muskau zurück, ſo gut wie geiſtesabweſend geweſen: ich habe nämlich in förmlich ſtierer Wuth wieder ein fünfaktig Stück geſchrieben, diesmal leichtere Waare, und hoffentlich wenigſtens praktiſchere, mit der ich Durchlaucht gelegentlich wieder zu beläſtigen denke. Unterdeſſen iſt der „Prätendent“ gedruckt worden, den ich Euer Durchlaucht, der Sie nur das Ende kennen, beizulegen mir erlaube. Damit ihn Durchlaucht wenigſtens zuerſt haben, warte ich nicht das Einbinden ab, ſondern bin ſo unhöflich, ein bloß brochirtes Exemplar zu überſenden. — Wie mag es der armen durchlauchtigen Frau Fürſtin ergehen! Wir denken ihrer alle Tage mit innigſter Theilnahme, und vermuthen dieſelbe noch in Carolath. Wie tapfer und groß trug ſie doch wieder dies ſchwere Leid! —

In der Zeitung (Leipz. Allg.) hab' ich damals eine Anzeige des Unglücks gemacht, und es wird etwa um die Zeit nach Muskau gekommen ſein, da Sie nach Dr. Freund's Bericht nach Karolath abgereiſt waren, wird Ihnen alſo wohl nicht zu Geſicht gekommen ſein. —

Lichnowsky gedenkt Ew. Durchlaucht einmal in ſeinen „Erinnerungen“ in gutem Sinne; er ſieht überhaupt etwas nach Copie Semilaſſo's aus, nur ſchenkt er ſich den Eſprit.

Meine Frau empfiehlt ſich Euer Durchlaucht angelegentlichſt zu Gnaden, ſie ſchwärmt noch tapfer für Sochne und Scham und ſendet ihnen oft Küſſe, wie Julie ihrem Romeo.

Möchten Durchlaucht heiter und glücklich ſein, und mir in zwei Zeilen ſagen, wo Sie ſich aufhalten, und ob ich in irgend etwas zu Dienſten ſein kann.

Mit herzlichſter Ergebenheit

Ew. Durchlaucht

Laube.

52.

Pückler an Heinrich Laube.

Schloß Muskau, den 30. Oktober 1841.

Ich danke Ihnen, liebſter Laube, für Ihren Brief, den „Prätendenten“ und Ihre Rezenſion meiner alten Scharteke, welche Kritik ich mit Vergnügen leſen werde, wenn Sie ſie mir zuſchicken, obgleich ich ſonſt für alles, was ich geſchrieben und noch ſchreiben ſoll, nur nausea fühle. Ich kann Ihnen deshalb auch nicht beſtimmt verſprechen, an dem Kriege gegen Holland thätigen Antheil zu nehmen, da es mir ſo ſchlecht von der Hand geht, daß ich ſeit unſerer Trennung wohl zehn Aufſätze für die „Allgemeine Zeitung“ anfing, aber nicht einen zu vollenden im Stande war.

Dagegen hat mir die ganz wieder erwachte Paſſion für Anlagen, welche den größten Theil meiner Zeit wegnimmt, von den Damen die Benennung des fürſtlichen Tagelöhners zugezogen, und in der That denke ich vor der Hand an nichts anderes mehr. Allerdings empfinde ich dabei zugleich eine große Befriedigung meiner Eitelkeit, denn ſowie ich ſehr wohl einſehe, daß ich in litterariſcher Hinſicht keineswegs ein Vorläufer, ſondern nur ein Mitläufer bin, ſo kann ich mir andererſeits gar nicht die Gerechtigkeit verſagen, zuzugeſtehen, daß ich in dem Zweige der Kunſt, dem ich mich gewidmet, als ein nachahmungswerthes Muſter aufgeſtellt zu werden *verdiene*, und dies iſt immer keine Kleinigkeit, ja es iſt offenbar ſtets das Größte, was ein Individuum überhaupt innerhalb ſeines bedingten Horizonts erreichen kann, ſei der Gegenſtand mächtiger oder geringer Natur. Dazu gehört aber freilich, daß man ſich möglichſt zu beſchränken verſtehe, und wenn man zum Beiſpiel das Talent hat, vortreffliche Schuhe zu machen, ſich nicht zugleich auch einbilde, ein Jakob Böhme werden zu können. Die Fürſtin empfiehlt ſich Ihnen angelegentlichſt. Sie iſt durch den unglücklichen Todesfall ihrer Enkelin ſehr tief ergriffen worden, und es ſcheint ein bleibender Eindruck zu ſein. Doch wirkt eigentlich ein ſolcher Schmerz wohlthätig auf den Karakter, denn man wird ſanfter und ergebener, die Hauptſache im Leben der Frauen. Im Uebrigen iſt hier alles beim Alten, und unſere Geſundheit leidlich. Mein Neffe Louis iſt ſeit einigen Tagen bei uns, den der König durch Kabinets-Ordre von Berlin relegirt hat, weil er in der Trunkenheit über den Schaafgraben zu ſpringen verſucht, und hineingefallen iſt. Dieſe ſpartaniſche Protektion der gymnaſtiſchen Uebungen (denn ohne Zweifel iſt er nur für das Mißlingen des Sprunges beſtraft) gefällt mir ſehr wohl, und nenne ich meinen hoffnungsvollen Neffen ſeitdem nicht anders mehr, als Ludwig den Springer.

Auf Ihr neues Drama ſind wir ſehr begierig, und bitten inſtändig um baldige Ueberſendung deſſelben. Wie ſteht es aber mit der Aufführung des „Monaldeſchi“ in Stutt gart? Man muß leider bis jetzt von dem kühnen Wüſtling ſagen: daß er ſich ſchlecht aufführt!

Scham und Sochne ſind ſehr gerührt vom gnädigen Andenken ihrer Gönnerin, und ſchmachten nach derſelben ſüßen Laſt, für Sie aber, liebſter Doktor, vermehrt ſich täglich das Gewild auf dem Waldſchloß, ſo daß unter anderen neulich drei Bachen, jede mit einer kleinen Geſellſchaft Friſchlinge, den Zaun eingebrochen, und den halben Garten verwüſtet haben. Die merkwürdigſte Rolle dabei ſpielten die Kompoſthaufen. Dieſe müſſen bekanntlich alle Jahre ſorgfältig durchwühlt und umgearbeitet werden, ein Geſchäft was diesmal dem Gärtner gänzlich erſpart wurde, weil es die Bachen bereits mit unglaublicher Vollſtändigkeit verrichtet hatten. Ich bitte Sie dieſe méfaits des Saugeſchlechts in der nächſten Ausgabe Ihres Jagd-Reviers dem Publikum zu denunziren, und verbleibe

Ihr ſehr ergebener Pückler.

Acht Tage ſpäter P. S. Vortrefflicher Aufſatz über den Brand des Tower, wenigſtens gefällt er mir, der 10 Minuten, ehe er ankam, faſt daſſelbe geſagt hatte, ein Zuſammentreffen das mich ſehr freute. Et signum dei — ich bin ganz Ihrer Meinung

---

53.

Heinrich Laube an Pückler.

Leipzig, Dienſtag früh, den 30 November 1841.

Tauſend Dank, Durchlauchtigſter Herr, für den allerliebſten Brief von Ludwig dem Springer, und den die Gärtnerei betreibenden Sauen. Durchlaucht mögen eine ſo vertrauliche Anrede entſchuldigen, aber wir haben in der That ſo darüber gelacht, daß ich mir einbilde, Durchlaucht müßten heut noch in ſo guter Laune ſein. Anbei die durch einige Druckfehler ſchwülſtige Rezenſion.

Es giebt bei uns im Augenblicke nichts als „Monaldeschi“, der Name iſt ſo ordinair geworden wie Maccaroni, und ich verſchone auch Durchlaucht nicht damit, ja ich erlaube mir ſogar, Ihnen ein ganz Packet Originalberichte darüber, welche mir der Regiſſeur aus Stuttgart eingeſendet, beizulegen, weil Durchlaucht doch einmal für den Mitvater des Stücks gelten. Sie haben in Betreff des Schluſſes einen völligen Triumph über mich gefeiert: die Stuttgarter Regie hat die ganze letzte Szene ratzenkahl geſtrichen!

Auch in Berlin iſt etwas vorgegangen, was ganz darnach ausſieht, als ob es mit Durchlaucht Briefe an Herrn von Williſen in Zuſammenhang ſtünde. Seydelmann nämlich ſchreibt mir, auf ſeine Nachfrage um „Monaldeschi“ habe ihm die offiziellſte Perſon, Hofrath Eſperſtedt, geantwortet: „dies Stück ſei in *Folge eines ſpäteren Schrittes* von Seiten des Grafen Redern angenommen worden, doch wolle er geſchwind einmal nachſehen, ob er ſich nicht irre“. —

Mehr weiß ich noch nicht. Sei dem wie ihm wolle, ein *ſpäterer Schritt* hat alſo jedenfalls ſtattgefunden, und ein ſolcher hängt jedenfalls mit Ihrem Briefe zuſammen. Denn *ich* habe nicht gemuckſt.

In dieſem Augenblicke laſſe ich nun nach allen Bühnen hin alle Minen ſpringen, denn die Stuttgarter Breſche iſt unſchätzbar, weil vollſtändig. Sogar nach Wien ſchieße ich. — Die „Militairiſchen Briefe“ bekomme ich erſt in einigen Tagen und ſende ſie dann unverweilt. Ich bin auch neugierig darauf. Mein Luſtſpiel wird in ſpäteſtens 8 Tagen zu Ende gedruckt, und es fliegt Durchlaucht dann ſogleich zu Füßen.

Glück und Geſundheit von Herzen wünſchend

Ew. Durchlaucht

ergebenſter Diener
Laube.

51.

Heinrich Laube an Pückler.

Leipzig, den 9. Dezember 1841.

Ich ſende Ew. Durchlaucht anbei das eben erſt eingetroffene und von der Frau Fürſtin befohlene Buch „Militäriſche Briefe eines Verſtorbenen“, und lege ein paar neue franzöſiſche Piècen bei. Die Unterhaltung in Muskau muß ja doch mehr und mehr auf's Zimmer beſchränkt ſein.

Bei uns iſt noch immerfort das Theater das Ein und Alles. Berlin hat den „Monaldeschi“ definitiv angenommen, und er wird hoffentlich im Januar gegeben werden. Ich bin überzeugt, daß dies dort von einer mir unbekannt gebliebenen Einwirkung Herrn v. Williſen's, oder einer unmittelbaren Veranlaſſung durch den König herrühre. Denn ſie haben nicht einmal ein Exemplar verlangt, und doch hat Graf Redern das eingeſendete damals, ſo viel ich zu wiſſen glaube, an Durchlaucht zurückgeſchickt. Jedenfalls iſt der Zweck erreicht.

Willkomm, ein hieſiger Schriftſteller, iſt eben damit beſchäftigt einen Stoff der „Briefe eines Verſtorbenen“ zu dramatiſiren. „Der Richter von Galway“ wird das Stück heißen, und es betrifft jene Brutusgeſchichte, wornach der Vater, mit höchſter Richtergewalt ausgerüſtet, ſeinen Sohn dem Volkswillen zum Trotz richtet und hinrichtet. Die ganze Litteratur wird jetzt dramatiſch, und da Durchlaucht mit dem „Monaldeschi“ vorgeſpukt haben, ſo erwartet man, Sie werden den Geiſterglauben durch ein Stück in Ehren erhalten.

Liszt iſt hier und giebt den 13. Konzert. Haben Durchlaucht etwas für ihn zu befehlen?

Tieck hat hier geleſen, und die Antigone-Epidemie verbreitet, man ſpricht von Schutzmitteln gegen griechiſches Schickſal, und die Berliner werden zornig gegen „Sophokles“.

Mich der Frau Fürſtin und Ew. Durchlaucht zu Gnaden empfehlend, wünſcht alles gute Glück

Ew. Durchlaucht ergebenſter Laube.

55.

Pückler an Heinrich Laube.

Muskau, den 10. Dezember 1841.

Der glückliche Wendepunkt in „Monaldeschi's“ Schickſalen hat mich ſehr erfreut, und ich bin eitel darauf, von Hauſe aus mehr Zutrauen zu dem Werth dieſer Dichtung gezeigt zu haben, als Sie ſelbſt

Die Aktenſtücke habe ich alle ſorgfältig durchleſen, und obgleich, wie gewöhnlich, die Kritiken ſich gegenſeitig widerſprechen, und oft Unzureichendes vorbringen, ſo enthält doch auch jede Beherzigenswerthes. Daß man die letzte Szene ganz geſtrichen, kann ich nicht billigen, obgleich ſie, wie ſie war, nicht genügte. Es iſt die Schuld Ihrer eigenen Caprice, keine Umſchmelzung verſuchen zu wollen. Was nun das alberne Gerücht betrifft, daß ich an der Tragödie mitgeholfen, ſo halte ich es für zweckmäßig, deshalb etwas öffentlich zu ſagen, um ſo mehr, da es mir Gelegenheit zum Weiteren giebt. Leſen Sie den beifolgenden Brouillon, und wenn Sie ihn billigen, ſchicken Sie ihn ſogleich für mich nach Augsburg, oder wenn Sie glauben, daß man ihn dort aus bairiſchen Rückſichten nicht aufnimmt, ſo laſſen Sie ihn in der „Leipziger Zeitung“ publiziren. Abgeändert möchte ich aber nichts ohne fernere Rückſprache darin haben. Beluſtigen wird Sie die beifolgende Kopie eines ängſtlichen Schreibens des guten Cuiſtre, der meinen Drohbrief für baaren Ernſt genommen hat. In Berlin wird man ſich wegen des ſchwediſchen Geſandten hinter den Ohren kratzen, aber gewiß gerade deshalb mit der Aufführung um deſto mehr eilen.

Liszt bitte ich viel Schönes von mir zu ſagen, und daß ich eigends durch Ihre Güte das beſtmöglichſte Fortepiano angeſchafft, um einmal das Glück zu haben, den König des Piano in Muskau darauf ſpielen zu hören. Doch bitte ich auch hinzuzuſetzen, daß ich leider jetzt hier nicht gegenwärtig ſei, weil ich, wie Sie wiſſen, viel zu kokett mit Muskau bin, um es einem ſolchen Lion wie Liszt anders als in beſtem Schmuck zu zeigen. Nehmen Sie ihm aber ja womöglich das Verſprechen ab, mich einmal vom 1. Mai bis Mitte Oktober (wo ich hier allein anzutreffen) beſuchen zu wollen. Die „Militairiſchen Briefe“ hat mir ſeitdem der Verfaſſer ſelbſt mit einem ſehr hübſchen Briefe zugeſchickt, die Schrift von Hormayr habe ich aber noch nicht erhalten, und bitte darum, ſie mir zu kaufen. Für das Franzöſiſche vielen Dank. Sind die Briefe Ihr Exemplar, oder für uns gekauft? Madame Laube küſſe ich die Hand. Adieu P.

Noch ein Skrupel. Ich kann die Antwort des Grafen Redern an mich nicht finden. Haben Sie ſie, oder doch wenigſtens eine Abſchrift? Dann bitte ich, nachzuſuchen, ob es auch mit dem ſchwediſchen Geſandten ſeine Richtigkeit hat, denn ich zitirte blos aus dem Gedächtniſſe.

56.

Brouillon.

Schloß Muskau, den 10. Dezember 1841.

Da ſich ein Gerücht verbreitet hat, und in mehreren öffentlichen Blättern laut geworden iſt, das Trauerſpiel „Monaldeschi“, deſſen Darſtellung in Stuttgart mit großem Beifall aufgenommen wurde, ſei von dem Herrn Doktor Laube und mir gemeinſchaftlich verfaßt worden, — ſo glaubte ich es dem Herrn Doktor Laube und mir ſelbſt ſchuldig zu ſein, hiermit öffentlich zu erklären, daß ich an beſagter dramatiſcher Arbeit nicht den mindeſten Antheil habe. Auch bin ich überzeugt, daß der geehrte Verfaſſer jenes Stückes ebenſowenig beim Trauer- wie Luſtſpiel eines Partners bedarf, als ich von mir ſelbſt weiß, daß, fühlte ich je Luſt und Talent in mir, ein ähnliches Unternehmen zu wagen, ich dieſen Verſuch gleichfalls allein vollbringen würde.

Wahr iſt es jedoch, daß ich mich für das Trauerſpiel „Monaldeschi“, als Herr Laube, der ſich eben zum Beſuch bei mir befand, es uns mitzutheilen die Güte hatte, vom erſten Augenblicke an, auf das Lebhafteſte intereſſirte, ja, daß ich dem ſelben ſogleich einen größeren Werth zuſchrieb, als der beſcheidene Verfaſſer ſelbſt ihm einräumen wollte. Aus dieſem Grunde (und dies hat ohne Zweifel das erwähnte Gerücht veranlaßt) ſchickte ich, mit Herrn Laube's Genehmigung, das Manuſkript ohne Nennung des Autors an die Berliner und Münchener Theater-Direktionen, es beiden dringend zur baldigen Inſzeneſetzung empfehlend, erhielt auch von beiden ſehr anerkennende Antworten, jedoch verſagten auch beide die Aufführung, die Berliner Intendanz, angeblich aus Beſorgniß eines Einſpruchs des ſchwediſchen Geſandten, die Münchener aus religiöſen Bedenklichkeiten.

Ganz beſchämt über einen ſo wenig erwarteten ungünſtigen Erfolg blieb mir nichts anderes übrig, als meinem verehrten Freunde, Herrn Laube, reuig zu bekennen, daß mein Dienſteifer ihm, wenn nicht geſchadet, doch wenigſtens zu meinem größten Bedauern nichts genutzt habe, obgleich ich früher nimmermehr geglaubt, daß ſein liebenswürdiger Sünder „Monaldeschi" ſich in Deutſchland ſo ſchlecht aufführen werde. Glücklicherweiſe war es indeſſen Herrn Laube ſelbſt gelungen, in den freien und liberalen würtembergiſchen Landen auf weniger Bedenklichkeiten zu ſtoßen, und der glänzende Erfolg der Aufführung „Monaldeschi's" in Stuttgart hat meine früheren Vorausſetzungen gerechtfertigt, indem dort ein größeres Publikum, gleich unſerem kleinen Kreiſe mit Freuden ein Werk aufnahm, das, welche Mängel man ihm auch beilegen mag, ſich wenigſtens durch kräftige Friſche und wahre Originalität auszeichnet, zwei Eigenſchaften, die man ſeit geraumer Zeit in den dramatiſchen Produkten Deutſchlands ſo ſelten anzutreffen gewohnt iſt.

Hermann Pückler.

87.

Heinrich Laube an Pückler.

Leipzig, den 16. Dezember 1841.

Ich danke Ew. Durchlaucht herzlich für die mir ſo überaus günſtige und vortheilhafte „Erklärung.“ Den Rebern'ſchen Brief habe ich damals an Durchlaucht zurückgegeben, erinnere mich aber ganz deutlich, daß der „ſchwediſche und franzöſiſche Geſandte genannt waren. Ihrem Befehle gemäß habe ich deshalb die Abſendung noch aufgehoben, um erſt das Amendement „und franzöſiſchen“ zu beantragen, welches meines Erachtens die Sache noch viel pikanter macht.

Da es nun alſo zu Amendements kommt, ſo bitte ich im Intereſſe der Verbreitung „Monaldeschi's“ noch um zwei andere.

1) um die eingeſchaltete Notiz, daß Berlin ſpäter angenommen habe, weil ohne dieſe Notiz „Monaldeschi“ bis zur Aufführung in Berlin, welche jetzt bis Anfang März hinausgeſchoben iſt, alſo während der beſten Saiſon bei allen anderen Bühnen als ein von Berlin aus abgewieſener, alſo nicht beſonders zu ſuchender Patron gilt.

Ich ſchlüge vor, die Notiz hinter den Worten einzuſchalten: „glücklicherweiſe war es indeſſen gelungen, in ꝛc. würtembergiſchen Landen auf weniger Bedenklichkeit zu ſtoßen“,

Amendement: „„ja am Ende auch die Annahme des Stücks in Berlin zu erreichen““

2) bäte ich bei den Worten „die Münchner aus religiöſen Bedenklichkeiten“ um den Zuſatz:

„welche nöthigenfalls durch einige Auslaſſungen leichtlich zu beſeitigen waren.“

Ich habe nämlich mit Wien wieder angeknüpft, und bin nicht ohne alle Ausſicht, erſchwere mir aber alle dortige Möglichkeit ſehr, wenn die Zeitung ohne Weiteres von religiöſen Bedenklichkeiten und deshalb erfolgtem Münchner refus ſpricht.

Ich bitte Durchlaucht ergebenſt, mir umgehend in zwei Worten kund zu thun, ob Sie gegen dieſe Zuſätze etwas einzuwenden haben. Wenden Sie nichts ein, ſo beſorge ich den Abdruck dergeſtalt, daß er, wenn die „Augsburger“ zögert, in der hieſigen allein, oder gleichzeitig mit der „Augsburger“ erſcheint.

Küſtner hatte mir eben auch und in derſelben Art geſchrieben: ich fürchte, wir kommen aus dem Regen in die Trauſe. Ein Parvenü ohne Kourage iſt noch viel hemmender als ein mittelmäßiger Kammerherr.

Die Wiederholung „Monaldeschi's“ in Stuttgart iſt noch glänzender abgelaufen, als die erſte Vorſtellung. Aber immer noch zu lang. Ich hab' es hier mit Schauſpielern geleſen, und ein Viertheil geſtrichen. Ohne dies Opfer verlangen die Bühnen ein viel größeres, das ganze Schiff. Dies iſt aber nicht nur ein ſzeniſcher Verluſt, ſondern iſt der Ruhepunkt des ganzen Stücks, und ein weſentlicher innerer Reiz deſſelben. Ihr Vorwurf wegen der letzten Szene traf mich jetzt nicht mehr ganz, ich hatte ſie ſchon geändert und gekürzt, Chriſtine durchaus nicht mehr flennte, und dennoch iſt ſie nachſchleppend. In Stuttgart fällt der Vorhang, wenn Chriſtine ruft „Santinelli“, und dieſer mit Bewaffneten herbeiſtürzt.

Heute lege ich nun Durchlaucht das neue Stück bei. Ihrem Kennerblick, der ſich jetzt ſo bewährt hat, darf ich nicht erſt die Bemerkung zumuthen, es ſei in einem praktiſchen Luſtſpiele nichts Monaldeschiartiges zu erwarten. Ich bin äußerſt neugierig auf Ihr Urtheil, der ich gewiß weiß, ſie verhehlen mir's nicht, auch wenn es total bei Ihnen durchfällt. Und das iſt gar möglich. Es hat ſchon eine kleine Geſchichte: zwei ganz verſchiedene Partheien haben es diametral verſchieden beurtheilt. Sobald Durchlaucht geſprochen, theil ich's Ihnen mit, es iſt merkwürdig.

Liszt zeigte ſich ſehr erfreut, daß Durchlaucht ſeiner gedacht, und beklagte ſehr, daß Sie nicht daheim ſeien. Er habe allerdings vorgehabt, von Berlin nach Breslau gehend, über Muskau zu kommen. Er bleibt von morgen an vierzehn Tage in Berlin, ſollten alſo Durchlaucht Ihren Plan ändern wollen, ſo trifft ihn dort Nachricht.

Die „Militairiſchen Briefe“ ſind leider das Exemplar, welches die Frau Fürſtin beſtellt hat. Ich lege aber mein Hormayr'ſches Exemplar bei, mit der Bitte um Rückgabe, weil ſich darüber ein bedenklicher Kampf entzündet, dem ich folge. — Mich der Frau Fürſtin und Eurer Durchlaucht zu Gnaden empfehlend, verharre ich als Dero

ergebenſter Diener

Laube.

58.

Heinrich Laube an Pückler.

Leipzig, 18. Januar 1842.

Ew. Durchlaucht

ſage ich ergebenſten Dank für die Zuſendung. Die drei Briefe folgen anbei zurück — das Erſtaunlichſte darin iſt, daß wir ſchon im Juni ſo nahe am Gelingen geweſen ſind, ohne es zu ahnen; v. Williſen allein, ſcheint es — wahrſcheinlich nicht ohne Drohung mit dem Könige im Hintergrunde — durchgeſetzt zu haben. Durchlaucht haben in der „Leipziger Allgemeinen“ aus Berlin geleſen, welches Aufſehen Ihre überall nachgedruckte Erklärung gemacht hat, und daß in Folge dieſer Monaldeschi-Verweigerung Graf Redern reif für den Sturz erklärt worden ſein ſoll. Wenn's nicht wahr iſt, ſo iſt's doch gut kombinirt, und noch iſt kein Widerſpruch gekommen. Für Aufführung zu Ende Februar oder Anfang März lauten auch meine Nachrichten vom Regiſſeur Stawinsky, der das Stück in Szene ſetzt. Uebrigens wird es vorbereitet hier in Leipzig, in Breslau, Kaſſel, Schwerin und an mehreren kleineren Bühnen. Dresden will's — bloß, weil es zu viel koſte, noch ohne Schiff geben, was ich verweigert habe. Und nun „Rokoko“!

Damit mache ich die merkwürdigſten Erfahrungen: es iſt in Muskau total durchgefallen, und Sie ſagen mir dies nur ſo ſchonend wie möglich, es iſt ihm in Breslau nicht viel beſſer gegangen, während Stuttgart und andere Bühnen es mit Akklamation aufgenommen, während Tieck, der mich ſammt der ganzen jungen Litteratur nicht ausſtehen kann, mir durch Expreſſe ſagen läßt, es ſei ein Meiſterſtück. Ich fürchte, das Stück wird ſchlimmen Stand haben, je mehr Tieck, wie er thut, ſein übertriebenes Lob verbreitet. Die Aufgabe ſolches Luſtſpiels iſt nämlich darum ſo ſchwer, weil es ein praktiſches, auf der Bühne wirkſames, und doch auch feine Verhältniſſe fein behandeln ſoll. Könnt' ich das Letztere auch, wie ich es wahrſcheinlich nicht kann, ſo weiß ich doch zu gut, daß ich im Theater ein ganz ander Publikum als das Leſepublikum habe, und deshalb trachte ich nach Draſtiſchem, wie es Ihnen vom Leſer-Standpunkt aus mißbehagt. Eine feine Schilderung der Rokoko-Zeit geht gar nicht in meinen Rahmen, und ich bin über nichts ſo ſehr erſchrocken, als über das Breslauer Urtheil: das Stück ſei als Kompoſition nicht klar und intereſſant genug, aber eine gute Sittenſchilderung. Iſt dies wahr — und das iſt's meiner Meinung nach nicht — ſo fällt das Stück auch auf dem Theater, und mein Ausruf bei Tieck's Lobe „nun iſt das Stück gewiß unpraktiſch!" erfüllt ſich. Eh bien, dann ſchreib' ich ein neues, wenn ich meine Kräfte auf dem Jagdhaus-Reviere wieder erfriſcht habe. Durchlaucht glauben nicht, wie ſchwer die dramatiſche Aufgabe bei uns wegen des ſo verſchiedenen Leſe- und Schaupublikums. Bei der Tragödie bemerkt man das nicht ſo; aber beim Luſtſpiele! Um zu wirken, muß es noch viel greller ſein als „Rokoko".

Und nun im Gegenſatze machen die „Vandomire", die ich ohne Intereſſe, ja bloß weil ich Geld brauchte, geſchrieben, und denen ich gar nichts zutraute, das entſchiedenſte Glück überall. Dieſe Kontraſte ſind ein Reiz der Schriftſtellerei.

— Da fällt mir ein: in Stuttgart hat die Erklärung von Durchlaucht große Statisfaction gewährt und ſehr beglückt. Es wird dort jetzt eine Garten-Dekoration nach Durchlaucht Gartenwerke gemalt — ſo gehen die Erfindungen auf wunderlichſte Art in der Welt herum.

Wegen des Bronze-Firniß hab' ich noch nichts geſagt, und kann ich noch nichts ſagen, weil ich trotz aller Erkundigung noch nichts Ordentliches erfahren habe. Kaufmann Schletter, der viel derartiges machen läßt, hat mir aber verſprochen, Exactes darüber einzuſammeln, und mir für Durchlaucht mitzutheilen. Ich ſäume nicht damit, ſobald ich's erfahre.

Sochne wird hier ſehr beklagt, und meine Frau iſt troſtlos darüber. Auf der Jagd wurde mir neulich verſichert, es ſei hier in der Gegend ein Bauerngenie in Behandlung der Lähmungen bei Pferden, ſelbſt bei Buglähmungen. Wenn mir Durchlaucht etwas Näheres angeben wollen — oder iſt weiter nichts zu ſagen, als daß es buglahm ſcheine — ſo möchte ich den Mann einmal aufſuchen.

Daß Sie bei ſo vorgerücktem Jahre noch in Muskau, macht mich etwas beſorgt für Ihren Zeitvertreib, denn man kann doch nicht den ganzen Tag leſen und ſchreiben. Ich lege bei, was von Neuigkeiten leichterer Waare eben vorhanden iſt, und wünſche Erlöſung vom Katarrh.

Meine Frau und mich der Frau Fürſtin und Ihnen, Durchlaucht, angelegentlichſt empfehlend, verbleibe ich als Dero

unterthänigſter Diener
Laube.

59.

Heinrich Laube an Pückler.

Leipzig, den 9. Februar 1842.

Die Sachverſtändigen ſagen: mit Bronzirung des Eiſens habe es keine andere Bewandniß, als mit Bronzirung des

Holzes, es werde das Eine wie das Andere gemacht. Man ſtreiche es mit derjenigen Oelfarbe an, welche es erhalten ſolle, und trage darauf die Bronze ſtärker oder ſchwächer, je nachdem man hier oder da den Hauptglanz oder Hauptſchatten haben wolle. Dies käme ganz auf eine Handgeſchicklichkeit hinaus, welche ſich nicht weiter beſchreiben, ſondern nur durch Uebung gewinnen laſſe. — In großem Stile und ſehr gut würde dergleichen jetzt in Lauchhammer (Einſiedeln'ſchen Hüttenwerke) betrieben, und Arbeiter von dort zu beziehen, wäre empfehlenswerth. — So viel hab' ich bis jetzt erfahren über die Bronzirungsfrage, welche eben auch die franzöſiſche Akademie beſchäftigt.

Aber wir ſind in völliger Beſorgniß um Ew. Durchlaucht, da wir's einem ungewöhnlichen Zufall beilegen zu müſſen glauben, daß Sie den ganzen Winter in Muskau ſitzen bleiben. Vor einigen Tagen fragte halb Leipzig bei uns an, ob Durchlaucht denn in halbem Incognito hier geweſen ſei, im „Tageblatte" hatte geſtanden: Hotel de Bavière: Graf Pückler, Rentier von Muskau. Ich vermuthe, es ſei Graf Louis geweſen, obwohl ich die Eigenſchaft eines Rentiers an ihm noch nicht gekannt habe.

Unſeren Sieg — erſt einen ſehr kleinen! — gegen Holland haben Durchlaucht geſehen; ich fürchte, er wird gleich wieder durch den Beſuch verdorben, denn vom „göttlichen Gottesdienſte" kommend, wird der König gar zu hingebend ſein.

Mich abſorbirt dieſen Winter das Theater: nächſten Dienſtag, den 15. haben wir „Monaldeſchi" hier, den 26. in Dresden, und ungefähr um dieſelbe Zeit in Berlin. Dort, fürchte ich, wird er am unwirkſamſten ſein, weil Herr Devrient, der die Hauptrolle giebt, ein gar zu kalter und lebloſer Mann iſt.

Zu dem dritten Stücke, das ich in dieſem Winter geſchrieben, ſchlugen meine Frau und mein Schwager die Hände über dem Kopfe zuſammen, ausrufend, ich ſollte es lieber verbrennen, als drucken laſſen. Ich mache alſo ſchöne Fortſchritte! Die Hauptperſon darin iſt eine edle Maitreſſe.

Meine Frau hat die Angſt, Durchlaucht oder die Frau Fürſtin ſeien krank; ich hoffe, daß dies ein Irrthum iſt, und daß meine Bitten um Dero beiderſeitiges gnädiges Wohlwollen für uns, geſunde Muskauer Herrſcher antreffen.

In getreuſter Ergebenheit

Laube.

60.

Pückler an Heinrich Laube.

Muskau, den 11. Februar 1842.

Vielen Dank für das Bronzir-Rezept, wobei mir beſonders die Adreſſe von Lauchhammer nützlich ſein wird. — Die Bücher, in denen ich Ihre Aufſätze mit dem lebhafteſten Intereſſe geleſen habe, beſonders die Parallele zwiſchen Gans und Zimmermann (wovon Sie den letzten meines ſchwachen Erachtens viel zu hoch ſtellen) ſende ich hierbei zurück. Was Sie mir über Ihre Komödie „Rokoko“ ſagen, iſt ſehr plauſibel, und daher auch ſehr möglich, daß dieſelbe in Deutſchland als franzöſiſche Sittenſchilderung gefällt, wofür man ſie in Frankreich nicht leicht paſſiren laſſen würde.

Jedenfalls ſehe ich Ihren „Monaldeschi“ in Dresden oder Berlin, nach welchen beiden Orten ich nächſtens abgehe. Die Fürſtin iſt ſchon längſt in Berlin, und ich bin blos hier geblieben, um ein bischen Freiheit zu genießen. Der glückliche Rentier in Leipzig, der wahrſcheinlich, um inkognito zu reiſen, meinen Namen angenommen hatte, war ich aber nicht, ſonſt hätten Sie zuerſt von mir erfahren. Die edle Maitreſſe ſchicken Sie mir doch, womöglich in natura, denn ich möchte ſehr gerne eine haben, und zur Noth auch eine weiße, da vor der Hand keine ſchwarze mehr zu bekommen iſt. Man ennuyirt ſich zuletzt allein ohne alle Art von Harem, und es bleibt für uns arme Chriſten nichts anderes mehr übrig, als unter die Mucker zu gehen.

Apropos, den Kampf gegen England und Holland betreffend, müſſen wir uns ſubmittiren, la saison est passée, und die engliſch-holländiſche Reiſe wird uns bald mit unſeren patriotiſchen Anſichten ex officio ad absurdum führen. Dieſe Leute ſind alle zu klug für uns, und die Schaafe emanzipiren ſich nie, ihre Beſtimmung iſt geſchoren zu werden, bis an der Welt Ende. Wenn ich in meiner nächſten menſchlichen Exiſtenz kein Engländer werden kann, bleibe ich lieber im Grabe. Hier iſt alles beim Alten, außer daß ich den Schnellläufer Menſen Ernſt als zweibeinigen Renner im türkiſchen Koſtüm in meine Dienſte genommen habe.

Meine unterthänigſte Empfehlung an die Frau Doktorin der Philoſophie und ganz der Ihrige P.

61.

Heinrich Laube an Pückler.

Leipzig, den 23. Februar 1842.

Eurer Durchlaucht

letzte Nachricht hat uns Hoffnung gemacht, Sie vielleicht Sonnabend (26.) ſchon in Dresden zu ſehen; aber das ſchöne Frühlingswetter dürfte leicht zu Wege bringen, daß Durchlaucht zu gar keinem Winterquartier ausrücken. Jedenfalls wird es nun ein bloßes Luftſchöpfen, denn das Pflanzen und Arbeiten kann ja nun bald losgehen. Hier am Orte wir haben „Monaldeſchi" nun ſchon zweimal gehabt und zwar mit gutem Glücke, obwohl nur — Chriſtine ausgenommen — mit mittelmäßigen Talenten. Die Aufführung iſt wie eine Geburt: das Kind, aus Mutterleibe geſchlüpft, iſt ein total ander Ding, als das Kind im bloßen Druck. Was man vorher gar nicht bemerkt, tritt groß hervor, und das groß Geglaubte ſchrumpft zuſammen. Und wie furchtbar hab' ich ſtreichen müſſen, und wie gelichtet erſchien — auch ohne Rückſicht auf Striche! — der ſcheinbar dicke Wald von Vorfällen und Handlungen des Stücks. Der Markt des Lebens hat einen ungeheuren Rachen. Die Abdankung und der fünfte Akt halten das Stück. Alles Andere — das Schiff iſt nichts! — nimmt man nur als Vorbereitung dafür. Wäre der fünfte Akt nicht eben der letzte, ſo wäre das Stück auf der Bühne verloren. Noch Eins: Monaldeſchi, hier allerdings nicht kräftig genug, verſchwindet neben Chriſtinen, welche die Zügel des ganzen Stückes führt, und eine ſehr mächtige Rolle iſt.“

Morgen Abend fahre ich nach Dresden hinüber zu den Proben, und bin ſehr begierig, ob der berühmte Emil Devrient ebenfalls der Chriſtine wird weichen müſſen. Die Ausſtattung, beſonders des Schiffes, wird ſchön ſein. Wenn es Durchlaucht in den Reiſeplan paßte, die dortige erſte Vorſtellung auf den Sonnabend anzuſehen, ſo würde ich mit Rückſicht auf Berlin dazu rathen: in Berlin nämlich iſt ſolche Indisziplin der Schauſpieler, ſolcher Streit um Rollen, ſolche Verwirrung und Auflöſung, daß es jetzt ausſieht, als ob die endliche Aufführung noch daran ſcheitern würde. — Hätten Durchlaucht für jetzt oder ſpäter in Dresden etwas zu beſtellen, ſo bäte ich mich von Donnerſtag bis Sonntag — Zeit meines dortigen Verweilens — damit zu beauftragen. Meine Adreſſe iſt das Hôtel „Stadt Berlin“.

Ich freue mich ſehr, gelegentlich Menſen Ernſt's Bekanntſchaft zu machen: er ſoll ein Bourbon ſein, die ganze Welt geſehen, und mit Beharrlichkeit nichts gelernt haben.

Falls Durchlaucht Muskau gar nicht verlaſſen, ſo ſtehen ſehr viel neue franzöſiſche Stücke, die angenommen ſind, zu Dienſt.

Alles gute Glück wünſchend
Ew. Durchlaucht
ergebenſter Diener
Laube.

62.

Pückler an Heinrich Laube.

Muskau, den 3. März 1842.

Meine herzlichſte Gratulation, liebſter Doktor, daß auch in Dresden „Monaldeschi“ Furore gemacht, und diesmal, wie ich höre, Monaldeschi ſelbſt, der in Stümperhand nur Chriſtine nachſtehen kann, obgleich beide Karaktere meiner Meinung nach gleichen Anſpruch an das Hauptintereſſe haben, und recht vereint dadurch ein doppelt ſtarkes beim Zuſchauer hervorbringen müſſen.

Ich ſelbſt konnte leider nicht nach Dresden kommen, da ich ſeit vierzehn Tagen an Krücken gehe, und leider noch keine Beſſerung vor mir ſehe. Das Pferd kam bei einer ſchnellen Wendung im jähen Lauf auf noch mit Schnee bedecktes Eis-ſchlug wie ein Blitz nieder auf die Seite und quetſchte meinen Fuß gerade wiede. auf derſelben Stelle, wie er in Kairo ſo ſchlimm hergerichtet wurde, ein Uebel, von dem ich noch bis jetzt nicht ganz geheilt war, und wovon nun der Rückfall höchſt penibel iſt. Doch kann ich jetzt ſchon wieder mit einigen Vorrichtungen reiten, aber nicht gehen, ein herbes Hinderniß bei meinen Frühjahrsarbeiten.

Sobald es geht, komme ich nach Dresden „Monaldeschi“ zu ſehen; wann ſind Sie wieder da? Laſſen Sie mich es wiſſen. Adieu.

Pückler.

63.

Heinrich Laube an Pückler.

Leipzig, den 8. März 1842.

Die Nachricht von Durchlaucht neuem Unfalle hat uns ſehr beſtürzt, das wird ja mehr als unbequem, und am Ende muß man noch das Glück preiſen, daß es noch ſo leidlich abgelaufen. Wenn man nur den Fuß bricht, ſo heißt's ein Glück, daß man nicht den Hals gebrochen hat. Möchten ſich Durchlaucht nur wenigſtens nun eine Zeit lang ſchonen, damit ſich der Schaden nicht in die Länge verſchleppt; deshalb preiſe ich den neuen Froſt, der die Erdarbeiten und deshalb Durchlaucht am Ausreiten verhindern wird. Nehmen Sie Ihre frühere gütige Erlaubniß nicht zurück, ſo komm ich nach Erledigung des Berliner „Monaldeſchi“ wieder auf's Waldſchloß, um mich dort neben dem Tory Goltſch wieder auf einige Wochen zu etabliren, und von dort aus hin und wieder Gelegenheit zu ſuchen, wie ich Durchlaucht durch Erzählung aus der Welt, welche Sie ſchon ein Jahr lang verachten. und durch neue Lektüre zu zerſtreuen. Sonntag ſchon bin ich in Berlin, und begrüße, wenn es mir geſtattet wird, die Frau Fürſtin, die wohl auch neuere Nachrichten über Ew. Durchlaucht Befinden haben wird. Von der dortigen Aufführung verſpreche ich mir keine großen Roſinen, weil „Monaldeſchi“ ſelbſt ein kalter, matter Prinz, und nur ſeines Bruders in Dresden Bruder iſt. Dennoch war dieſer Eduard Devrient unter dem Berliner Invalidenkorps noch der paſſendſte. Ferner iſt die wüthendſte Partheiung dort wegen des Stücks ausgebrochen: die Crelinger hat geſagt, Chriſtine gebühre ihr, nicht der Hagn, Grua desgleichen mit der Titelrolle, und Bertha Stich, welche Sylva ſein ſollte, ſpielt nicht neben der Hagn — der dreißigjährige Krieg der Theaterintendanz. Das wirkt nun bei der Aufführung, denn die Komödianten-Gegner laſſen nun ihren Rival nicht ohne Ziſchen beklatſchen, und der arme Dichter kommt dazwiſchen in den nachtheiligſten

Windzug. Uebrigens iſt Graf Redern jetzt wie ein Sünder, welcher weiß, in ſechs Wochen ſoll ihn der Teufel holen, jetzt möchte er in Todesangſt alles mit einemmale gut machen, was er ſo viel Jahre hindurch verſäumt hat, es ſollen nun im Handumkehren Stücke über Stücke einſtudirt werden, daß die Invaliden ſich verzehnfachen und außer ſich gerathen möchten. Zu ſpät! Der Teufel iſt nun einmal an die Wand gemalt!

In Dresden ruht das Stück nach dreimaliger Wiederholung binnen acht Tagen nun leider drei Monate: der Held nämlich geht nach Petersburg ſo lange auf Urlaub. Er war in der Rolle brillant, und es war in der ſtillen Stadt ein förmlicher Enthuſiasmus für unſeren Taugenichts; ich ſaß wie die Roſe im Klee an der Spitze des Amphitheaters, wohin mich von Lüttichau poſtirt hatte, um Hof und ſonſtige Herrlichkeit bequemes Lorgnettenfeuer auf mein ſchönes Antlitz ſpielen zu laſſen. Ich war ganz beſchämt. Es konnte übrigens in dem ſchönen Hauſe kein Apfel zur Erde fallen, ſo voll war's, und Schiff und Haus zuſammen boten einen ſüperben Anblick. Das Königreich Sachſen hätten wir nun und Württemberg — komiſch genug wurde es denſelben Abend auch gerade in Leipzig zum drittenmale gegeben, alſo in der ganzen Monarchie herrſchte an dieſem Abende der Abentheurer! in dieſer ſo ordentlichen Monarchie! — Hätten wir nur erſt Preußen. Kaſſel kommt in dieſen Tagen, dann Hannover. Aber machen die Theater Einem zu thun! Wie Sirenen faſſen ſie ein unſchuldig Blut. Wenn ich nicht auf dem Jagdſchloſſe ein neues Stück zu Stande bringe, hier geſchieht's nicht.

Wir haben die „Antigone“ von Mendelsſohn und Herrn Sophokles auch hier gehabt, und die Kaufmannsdiener ſind alle klaſſiſch — welch ein Mißgriff! Dem Schauſpiele aufzuhelfen macht man aus der Antigone eine Oper! Und die Oper iſt unſer einziger Feind! Und dieſe Antigone iſt eine komplete Oper. Ich ſende oder bringe Durchlaucht da-

[illegible] fulminante Oppoſitionsartikel. Alle guten Genien mögen [illegible]fang fördern!

Getreulichſt Eurer Durchlaucht

ergebenſter Diener
Laube.

PS. Durchlaucht haben doch in der „Leipziger Allgemeinen Zeitung“ den Artikel geſehen, welcher von Dero ſtarkem Beitrage für das Jeruſalemer Bisthum ſpricht? — Geſtern Abend in einer Ungher-Soirée trat mich Herr Brockhaus an, ob Durchlaucht nicht vielleicht geneigt wären, Ihre desfallſigen Motive, auf die man allgemein ſehr begierig wäre, in ein paar Worten darzulegen.

Wollten dies Durchlaucht, dann würde ich erſt noch einmal öffentlich den Wunſch ausdrücken, dieſe Motive kennen zu lernen.

64.

Heinrich Laube an Pückler.

Sprottau, den 14. April 1842.

Ew. Durchlaucht

ſehen aus der Ueberſchrift, daß ich öſtlich hinter Ihnen bin. Von Berlin aus bin ich zu einer traurigeren Tragödie hierher genöthigt worden: meine Mutter iſt bedenklich erkrankt, und ich ſehe mit großem Schmerze, daß die Kataſtrophe, jener unerläßliche Sündenfall, welchen die Pfaffen ſonſtwohin verlegen, zwar nicht nahe bevorſteht, aber leider in auszurechnender Zeit unvermeidlich ſcheint. Und es iſt mir noch viel entſetzlicher, das Geſpenſt des Todes ein Jahr lang auf mich zuſchreiten zu ſehen. Was ſind wir unmächtig! — Nach alle dem, was ich von der Frau Fürſtin in Berlin gehört, ſind Durchlaucht von den Folgen des letzten Unfalles noch immer widerwärtig gepeinigt, es wäre erſtaunlich, wenn Sie davon nicht ungeduldig und verdrießlich würden. Hemmende Bagatellen am Leibe können mich wenigſtens viel eher zur Verzweiflung bringen, als große Schläge: unſere Reaktion gegen jene muß kleinlich werden, und das ärgert ſchöpferiſche Menſchen. Ich komme deshalb auch mit großer Schüchternheit nächſter Tage durch Muskau, bei Durchlaucht perſönlich anzufragen, ob ich etwas zu Ihrer Zerſtreuung beitragen, ob ich ein kleines Plätzchen auf dem Waldſchloſſe zu einer poetiſchen Arbeit für einige Wochen einnehmen könne, oder ob es Durchlaucht gerathener ſcheine, daß ich mich rückwärts gen Leipzig zum Teufel ſchere. Ihrer bisherigen freundlichen Theilnahme für mich vertraue ich darin, daß ich eines unverhüllten Ja oder Nein verſichert ſein zu dürfen glaube.

Einige Stunden vor meiner Abreiſe aus Berlin vorgeſtern ließ mich Herr von Humboldt noch einmal rufen, um mir Aeußerungen des Königs in Bezug auf Jeruſalem und „Monaldeschi" in größerer Ausführlichkeit mitzutheilen, als er — wie Durchlaucht ſchon bekannt ſein wird — vorher ſchon gethan hatte. Die Freude des Königs über Ew. Durchlaucht Inſchutznahme des Jeruſalemer Bisthums ſei ſehr groß geweſen und habe ſich zum Zeichen ihrer Größe zu wiederholten Malen geäußert. Eben weil jene Inſchutznahme von einem Manne unabhängiger Geſinnung und Unabhängigkeitsſinnes ausgegangen, habe ſie für den König ſo großen Werth, und weil ſie auf Lokalkenntniß geſtützt ſei, habe ſie, dem Könige zur Hülfe, ein großes Gewicht gegen die Widerſacher. Herr von Humboldt bedauerte ſehr, daß Durchlaucht gar nicht nach Berlin kämen, und ſich dadurch allen Beweiſen perſönlicher Erkenntlichkeit entzögen. — Neueſtes in Berlin war das wahrſcheinlich nahe bevorſtehende Ende des Rochow'ſchen Miniſteriums. Körperliches Unterliegen erhöht diesmal die ſchon oft behauptete Wahrſcheinlichkeit.

Möge der Neumond gute Sterne heraufführen über Durchlaucht Haupt! Treu und ergebenſt

Laube.

65.

Heinrich Laube an Pückler.

Freitag früh. Den 6. Mai 1842.

Eurer Durchlaucht

gnädiger Erlaubniß gemäß, bitte ich hiermit ergebenſt, Sie morgen Nachmittag beſuchen zu dürfen. Ich verwildere erſtaunlich, und weiß nicht, wer in Europa regiert. Durchlaucht thäten, wenn nicht ein gutes, doch ein mit großem Danke anerkanntes Werk, wenn Sie mir durch Ueberbringer dieſer Zeilen einige Zeitungen zukommen ließen, damit ich für die Unterhaltung nicht ganz außerhalb des Kourſes erſchiene. — Ich lege wieder einige franzöſiſche Theaterſtücke bei, die ich meines Wiſſens Durchlaucht noch nicht mitgetheilt habe. Ein dramatiſches Manuſkript von Frau von Paalzow (St. Roche) bring' ich mit hinein für den Fall, daß Durchlaucht ſich bis zum Durchleſen dafür intereſſiren ſollten.

Gegen die Impertinenz der „Augsburger“ muß ich was thun, dafür bin ich Mutter; ich werde Durchlaucht eine kombinirte Operation vorlegen, und wäre ſehr dankbar, wenn Sie einen kleinen Finger und einen Abſchreiber dafür böten.

„Lettre de M. Arago à M. de Humboldt“, eine Broſchüre, die mir Herr von Humboldt diesmal gegeben, leg' ich ebenfalls bei, weil ſie Durchlaucht vielleicht nicht bekannt, und weil es von mancherlei Intereſſe iſt, ein paar Blicke in dieſe Verhältniſſe zu thun. — Arago, der Buſenfreund unſeres die Könige berathenden Kammerherrn iſt Republikaner de la trempe de Baboeuf.

Ueber allen Wipfeln iſt Ruh',
Ueber allen Gipfeln biſt Du,
Und ſegneſt die Erde
Und vergiſſeſt den Regen!

heißt's hier im Thiergarten. —

Unter Wünſchen für alles Gelingen
Eurer Durchlaucht
ergebenſter Diener Laube.

68.

Heinrich Laube an Pückler.

Leipzig, Donnerſtag, den 26. Mai 1842.

Ich danke Durchlaucht ergebenſt für ſo wirkſame Theilnahme in der wunderlichen carliſtiſchen Angelegenheit. Ohne dieſe wäre es offenbar zu den thörichtſten und unbequemſten Aeußerungen gekommen: ein Freund von mir und Bekannter des Fürſten Lichnowsky, Dr. Kuranda, Redakteur der von Brüſſel aus erſcheinenden „Grenzboten“ iſt mit den Herren von Dresden hierher gefahren, und hat noch die verwunderlichſten — ich weiß kein ander Wort — Renommiſtereien mit angehört, als ob die Litteratur ein karliſtiſch Kriegslager, und das zur Duell-Kourage Erforderliche aus der Welt verſchwunden ſei. Fürſt Lichnowsky hat übrigens wiederholt geſagt, er ſei mit der Beurtheilung *ſeines* Buches ſehr zufrieden, und pauke nur für Rahden. Die Hagelwolke iſt vorüber, wie es heißt, gen Liſſabon.

Durchlaucht Artikel über Menſen hat prächtig gewirkt: die Leute wiſſen nicht, ob's Myſtifikation oder Ernſt ſei, und fragen ganz verdutzt. Er war wörtlich abgedruckt. Für Abſendung an Kolb danke außerordentlich. Der Brief von Durchlaucht klingt, als ob Sie ſchwerlich hierher kommen, ſondern wohl nach Muskau zurückkehren würden. Wegen „Rokoko's“ habe ich ſo evidente Nachrichten über ſchlechte und zwar unverbeſſerlich ſchlechte Darſtellung in Dresden eingezogen, daß ich Durchlaucht ergebenſt bitten muß, kein Wort um Wiederholung zu verlieren. Sie haben dort kein Zeug, und beſonders keine Regie für das Stück. — Ich kann mich noch immer nicht von meiner trägen Frühlings-Dummheit und Tonloſigkeit erholen, und gehe deshalb heute Abend noch nach Karlsbad, um Leben zu ertrinken.

Iſt Durchlaucht Folgendes bekannt:

Herr von Humboldt, mit dem Könige beim Könige von Hannover ſpeiſend, wird von dieſem angeredet: Nun, was machen Ihre Göttinger Profeſſoren? Huren und Profeſſoren ſind überall für Geld zu haben, nicht wahr? —

Von Humboldt: Jene kenne ich nicht, zu dieſen gerechnet zu werden, iſt mir immer eine Ehre geweſen. — König von Preußen beim Weggehen zu Humboldt: Viel zu fein, lieber Humboldt, die Art muß gröber bedient werden.

NB. Aeußerung Humboldt's und unſeres Königs wird in Abrede geſtellt. Das Pikante für mich liegt darin, daß auch in der Malice des Königs von Hannover viel Wahres iſt. — Alle Welt krankt hier an dem vertrocknenden Frühjahre, möchten Durchlaucht ſich erholt haben!

In getreuer Verehrung

Laube.

67.

Heinrich Laube an Pückler.

Waldſchloß, 21. Auguſt 1842.

Ew. Durchlaucht

mögen mir erlauben, daß ich Sie an eine Zuſage erinnere, die Sie mir in Leipzig gnädigſt gewährt haben: einen Unterſtützungsbrief nämlich für „Monaldeschi" in Wien an den Grafen von Kolowrat zu ſchreiben. Den Nachrichten nach, welche ich eben erhalte, iſt wieder einige Ausſicht für unſeren Sünder an der Burg: ich werde durch einen neu motivirten Antrag es erreichen, daß er nochmals der Zenſur unterbreitet werde. Kommt nun gleichzeitig ein unterſtützendes Wort von Graf Kolowrat — an welchen ich eben auch, natürlich ohne Ausſicht auf beſondere Wirkung ſchreibe — an den Grafen Sedlnitzky, dem Chef der Zenſur, ſo hoffen wir den Helden bis in's Fegefeuer der Aufführung zu bringen. Der Zeitpunkt iſt jetzt der günſtige, da ſich jetzt die Vorbereitungen für die Winter-Saiſon entſcheiden.

Wie ich höre, haben Durchlaucht den nächſten Umweg über Baden-Baden nach Karlsbad eingeſchlagen, ganz wie die Aerzte eine Badevorbereitung verlangen. Unterdeß ſeufzt hier alles unter Helios' Pfeilen, die man ſeit Menſchengedenken nicht ſo glühend und dauernd in der Lauſitz geſehen hat. Dieſe Lauſitz bleibt aber Original: alles gute Land leidet dreimal ſo ſehr unter der Hitze, als dieſer Meeresgrund Lauſitz, den der Ozean mit ein paar tauſend Jahren vergeſſen hat. Auch iſt die Badeſaiſon nie ſo glänzend geweſen, als diesmal.

Der Thurm auf dem Jagdhauſe iſt gut gerathen, aber nach Nordoſt zu — gegen Muskau — doch noch nicht hoch genug. Dorthin decken noch die Bäume. Ich glaube indeſſen nicht, daß man der Rede Werthes gewänne: Muskau bliebe in der Tiefe verſteckt, wenn man noch ſo hoch ſtiege. Uebrigens iſt, beſonders nach Sachſen zu, die Umſicht grandios.

Ich quäle mich in der Hitze mit der Liebe einer unglücklichen Gräfin, und mache die Perſon immer unglücklicher, je weniger es regnen will. Sie mag Gott danken, wenn ſie todt und der Roman aus iſt. — Würden Bücher nicht bezahlt, ſo würden $^{9}/_{10}$ weniger geſchrieben; 's iſt aber wohl mit allen Dingen ſo: Faulheit iſt die natürliche Stimmung. Möge ſie Durchlaucht ſüß und erquickend ſein; ich bin leider zu geldarm dafür, und zu pedantiſch dafür geworden. Alles gute Glück von Ihrem ergebenſten Laube.

PS. Geheimerath Neigebaur, der vielbewanderte Reiſende, hat ſein Handbuch für Reiſende in Griechenland an mich hier geſchickt, damit ich es in ſeinem Namen Durchlaucht überreiche, als ein Zeichen ſeiner Hochachtung. Ich lege es des Porto's wegen nicht bei, und ſtelle es zur Dispoſition an die Frau Fürſtin, es Durchlaucht für gelegene Zeit beſtens empfehlend, da es ein außerordentlicher, und außer Ihrem eigenen Buche einziger Schatz von genauen Nachrichten über dies Embryo-Königreich iſt. Der Verfaſſer, uns befreundet und ein eigenthümlicher Heiliger, iſt ein lebhafter Bewunderer Eurer Durchlaucht, und würde, Ihnen auf ſeiner ſteten Reiſe einmal begegnend, ſehr glücklich ſein, eine freundliche Beachtung von Durchlaucht zu gewinnen.

68.

Pückler an Heinrich Laube.

Muskau, den 25. Oktober 1842.

Ich höre mit Vergnügen von der Fürſtin, liebſter Doktor, daß Ihre Negotiation in Wien, den „Monaldeschi“ betreffend, gelungen iſt. Was mich betrifft, ſo trug ich Bedenken, an Graf Kollowrat zu ſchreiben, um den Polizei-Miniſter zu influiren, da mir bekannt iſt, daß Letzterer corps et âme zur Metternich'ſchen Parthei gehört, und dieſer eben kein Freund von Kollowrat. Ich habe aber Gelegenheit genommen, die Fürſtin Metternich mündlich auf dem Johannisberge beſſer für „Monaldeschi“ zu ſtimmen, als ſie es früher war und in dieſem Sinn mit Sedlnitzky zu ſprechen, was ſie in ihrer ſcherzhaften Art wenigſtens nicht ganz abgelehnt, und wie ich glaube ſpäter gethan hat, wenn es noch nöthig war.

Wie geht es Ihnen ſonſt, und was giebt es Neues in der litterariſchen Welt von Belang? Hier iſt alles beim Alten, einförmig und unbedeutend, Krautjunkervegetationen in ſchönſter Vollendung, und Faulheit unſere Göttin. Begnügen Sie ſich alſo mit dieſem kurzen Brief, empfehlen Sie mich und Sodne (die noch immer lahm iſt) Ihrer lieben Frau, und behalten Sie in huldreichem Andenken

Ihren aufrichtig ergebenen
Pückler.

PS. Können Sie mir die Adreſſe des Dr. Jäger geben, der mich malgré bongré beſingen will, wofür ich ihm zwar ſehr dankbar bin, aber unter uns geſagt, herzlich wünſchte, die Idee verginge ihm.

69.

Heinrich Laube an Pückler.

Leipzig, den 4. November 1842.

Ew. Durchlaucht mögen entſchuldigen, daß ich nicht, wie ich ſo gern gewollt, umgehend geantwortet habe. Meine Gräfin Chateaubriant mußte nun endlich ſterben, da ihr der Schluß des Drucks an die Ferſen drückte, und da habe ich mich denn halb krank geſchrieben, und ihr endlich geſtern das Epitaphium geſetzt, welches mir die gnädige Frau Fürſtin aus der Muskauer Schloß-Bibliothek geſendet. In etwa 14 Tagen hoffe ich Ihnen den Roman, der auf drei Bände angeſchwollen iſt, überreichen zu können. Gott kennt mein Herz und meinen Unterleib: ich ſchreibe ſo bald nicht wieder einen dreibändigen Roman. So viel Franzoſen auf dem Halſe zu haben, die nach Verſorgung ſchreien, ruinirt am Ende. Und nun ſteh' noch mit Stoizismus zu erwarten, was die Leute dazu ſagen!

Die Adreſſe des Dr. Jäger iſt wohl durch eine Stuttgarter Buchhandlung zu umgehen, da er wahrſcheinlich in Stuttgart iſt, etwa

„Dr. Jäger in Stuttgart,
Hallberger'ſche Buchhandlung,
die gebeten wird, den Brief abgeben zu laſſen.“

Die Biographie des Herrn Fürſten Pückler erſcheint in Stuttgart, alſo wäre er ſelbſt nicht da, ſo beſorgt die Verlagshandlung, welche ihn durch Hallberger erhält, den Brief nämlich, an die Jäger'ſche Adreſſe.

Für neue Empfehlung „Monaldeschi's“ an die Frau Fürſtin Metternich meinen unterthänigſten Dank: die Angelegenheit ſteht jetzt bei einer gelinden Abänderung des Schluſſes — welches ſehr ſchwer!

Aber ach, ich ſelbſt ſtehe ſchon wieder ganz wo anders, und bereits wieder mit einer neuen viel ärgeren Bitte vor Ew. Durchlaucht. Ich möchte nicht mehr und nicht minder, als einem ſchönen Aufſatz von Ihnen. Bah! ſagen Durchlaucht, und leſen weiter.

Ich habe nämlich die Redaktion der „Zeitung für die elegante Welt“ wieder übernommen für nächſtes Jahr, und will ſie auf das Eleganteſte reformiren. Es fehlt uns in der That an einem nachdrücklichen Mittelpunkte für ſchöne Litteratur, einmal in ſtrenger Auswahl der nur beſten Artikel, zweitens in ſtrenger litterariſcher Kritik. Dazu paßt dieſes Blatt, es iſt noch ſehr geachtet, es iſt das älteſte in Deutſchland, und iſt mir jetzt zu großem Aufwande erbötig. Mit obiger Tendenz haben wir aber noch kein großes Publikum, deshalb muß das Blatt hinter dem litterariſchen Fond eine Modezeitung werden, und zwar mit feinen Kupferſtichen, nicht ordinairen Abklatſchen der Pariſer Bilder, Portraits von Zeitgenoſſen, merkwürdige Gebäude, Parkanlagen ꝛc. ꝛc., ſo daß es nachdrückliche litterariſche Bedeutung und Reiz für die Frauen hat, eine Verbindung, die noch nicht dageweſen iſt, die auch peu à peu eine National-Mode herbeiführen ſoll, und die großen Erfolg haben kann.

Das Materielle iſt bereits in Ordnung, und Mitte Dezember wird die erſte Probelieferung einer Woche mit allem Luxus ausgeſtattet in vielen tauſend Exemplaren verſendet. Beſonders zu dieſer Lieferung wäre mir ein Artikel von Durchlaucht unſchätzbar. In Ihrer orientaliſchen Reiſe liegen noch ganze Bände: wenn Sie ſich doch einen Abſchnitt einrahmten, und mir den Anfang ſendeten: vielleicht reizt er Sie zur Fortſetzung, vielleicht ließen ſich in der Folge Koſtüme oder ſonſtige Abbildungen dazu geben. Wird ein Buch daraus, ſo hindert der theilweiſe vorläufige Abdruck das Buch nicht im Mindeſten.

Oder: reizten Sie einige Skizzen Ihrer letzten Sommerreiſe? Durchlaucht ſind ja wieder einer Menge intereſſanter Leute begegnet, die geſchildert ſein wollen, wenn ſie auch depreciren.

Oder: das Geſchwätz Jägers gründlich zu endigen, wäre es nicht ein ſehr intereſſantes Unternehmen, wenn Durchlaucht ſelbſt Ihr Leben beſchrieben? Auch ſkizzenweis, Tableau's, die man ſich einrahmt, ſo viel einem gut dünkt, in die man hinein zieht, was einen eben anſpricht von Umgebung, von pſychologiſchem Stoffe, die man ohne Uebergang verläßt für ein anderes Tableau.

Ich bitte ſehr, ſehen Durchlaucht mit einem freundlichen Blicke auf dieſe Zudringlichkeiten, und geben Sie mir nach einem träumeriſchen Ritte auf Schamm gnädigen Beſcheid.

Ein Haufen neuer franzöſiſcher Stücke iſt wieder da: ſobald ich weiß, daß Durchlaucht noch einige Zeit in Muskau bleiben, ſende ich ſie. Alles Glück!

Durchlaucht ergebenſter

Laube.

70.

Pückler an Heinrich Laube.

Dresden, den 4. November 1849.

Lieber, beſter Laube,

Mit unendlichem Intereſſe habe ich Ihr Parlamentsbuch geleſen. Der Dramaturg hat ſich auch als bedeutender Hiſtoriker bewährt.

Als Freund von Lichnovsky bedaure ich, daß Sie ihm auch das kleinſte Partikelchen Nachruhm abgeſtreift haben, obgleich ſein Märtyrerthum von ſo großen Folgen geweſen iſt. Dennoch muß ich unter uns geſtehen, daß deſſen Schilderung tief und wahr gegriffen iſt. Eben ſo meiſterhaft die des Herrn von Radowitz, obwohl ich am Schluß Ihres Werkes Sie doch mit ihm auf demſelben Wege, wenn auch von anderen Motiven geleitet, antreffe. Denn Sie wollen Beide ein deutſches Parlament, durch das Sie Deutſchlands Freiheit auf friedlichem Wege zu erzielen hoffen. Ich, der ſich in nichts Politiſches gemengt, und nur als kalter (in Ihrem Sinne vielleicht ſchmählich theilnahmloſer) Beobachter zugeſchaut, bin ſchon ſeit lange der feſten Ueberzeugung, daß durch Worte in einer Umwälzungsperiode wie die unſerige, zwar viel an- und aufgeregt, aber nichts geſchlichtet werden kann. Das Schwert allein kann und wird es thun, der Eroberer und Geſetzgeber wird zu ſeiner Zeit nicht fehlen, aber vorher kommt die Anarchie, ſei es durch Demagogie oder Soldatenherrſchaft, aus denen der große endliche Vermittler allein hervorgehen kann. Dies alles erwarte ich, wenn ich's noch erleben ſollte, wie ein intereſſantes Schauſpiel, denn der Deutſche neuerer Zeit iſt eigentlich geborener Kosmopolit, und in dieſer Hinſicht bin ich deutſcher als Sie, mein verehrteſter Freund, der noch aus Armins Zeiten datirt, wo man ſich den Patriotismus als naturwüchſig unter den Deutſchen denken kann. Als Engländer auch heute noch, ſogar als Franzoſe, aber als Deutſcher nach dem erſten Parlamente!! dazu gehört jedenfalls mehr als ich vermag.

Nun zuletzt eine recht unverſchämte, aber deshalb dringende Bitte.

Sie haben in dem eben geleſenen Werke eine ſo eminente Befähigung für Karakterſchilderung gezeigt, und ich Aermſter lege ſo großen Werth darauf, mich ſelbſt möglichſt vollſtändig kennen zu lernen, daß ich Sie aus alter Freundſchaft inſtändig bitte, eine müßige Stunde dazu anzuwenden, aufzuſchreiben, wie ich Ihnen erſcheine.

So viel trauen Sie mir hoffentlich zu (obgleich es nicht wenig iſt), daß ich, *unter uns*, die *ganze* Wahrheit vertragen kann, ja meine Eitelkeit ſelbſt trägt vielleicht weſentlich dazu bei, daß auch das Nachtheiligſte über mich mir nicht unangenehm iſt, wenn es nur wirklich trifft. Ihnen aber traue ich zu, daß Sie, wenn aufgefordert dazu, nicht nur die Wahrheit finden, ſondern auch ſagen können, was Vielen durch ſchwächliche Gutmüthigkeit faſt unmöglich wird, und ich ſelbſt, der anerkennt ſchwach zu ſein, habe dies oft empfunden. Alſo thun Sie mir den Gefallen, und ſeien Sie nicht zu ſtolz, Ihr Talent auch einmal einer weniger bedeutenden Perſönlichkeit zu weihen. Jeder Menſch richtig erfaßt, iſt ja intereſſant. —

Nun Addio und tauſend Freundliches und Herzliches von Ihrem

ergebenen
H. Pückler.

71.

Pückler an Heinrich Laube.

Schloß Branitz, den 20. November 1849.

Liebſter Freund,

Auch ich habe lachen müſſen über die Portraitmalerei, die ich Ihnen ſo naiv zugemuthet, aber meinen Wünſchen kann ich immer ſchlecht nur widerſtehen, einer ſchon von den Hauptfehlern — dem in mir ſtark, wo nicht vorherrſchenden weiblichen Prinzip gemäß.

Auch darin haben Sie Recht, daß ich allen Vortheil, Sie allen Nachtheil bei der Sache haben, nur nicht den, welchen Sie anführen, ſondern blos die Langeweile der aufgezwungenen Arbeit. Auf ganz volle Wahrheit nach Ihrer Anſicht muß ich aber dringen, denn da die Schilderung natürlich ganz unter uns bleiben muß, ſo kann ich auch alles, ſelbſt das Demüthigendſte, ohne irgend eine unangenehme Empfindung, noch weniger eine auf Sie zurückwirkende, ertragen. Irren Sie ſich in etwas, ſo werde ich es beſtreiten, was ich aber als wahr erkenne — und ich glaube wenig Leute haben an ihrer Selbſtkenntniß mehr gearbeitet (viel weniger an Selbſtbeſſerung, die ich überhaupt zu $^{7}/_{8}$ für eine Selbſttäuſchung halte) als meine Wenigkeit — das wird mich freuen, erſcheine es auch noch ſo ſchlimm, lächerlich oder mißachtlich. Alſo nur zu und ohne Schonung, denn an Lob iſt mir dießmal gar wenig gelegen, ſondern nur am Gegentheil. Ich will mich im möglichſt akkuraten Spiegel ſehen, um den, welchen ich mir ſelbſt vorhalte, damit zu vergleichen. Alſo ich bitte um keine Schonung.

Im Güterkauf in öſterreichiſchen Landen ſollen Sie mir ſpäter helfen. Es iſt mein größter Wunſch, mich dort anzuſiedeln, und überhaupt Grundbeſitz zu akquiriren, denn mit Kapitalsdirigirung verſtehe ich nicht umzugehen, und habe in den Papieren ſchmählich verloren, was ich in der Regel beſſer ertragen kann als Viele, aber doch zuweilen eine fatale Empfindung des Vorwurfs gegen mich ſelbſt fühle.

Sie in Dresden zu ſehen, wird mich und die Fürſtin, wie Sie wiſſen, enorm freuen. Die Letztere verließ ich vor acht Tagen ziemlich wohl, beſſer als ſeit lange, und Gott erhalte es ſo. Ich ſitze jetzt wieder in Branitz in der Wüſte, die ebenfalls ſchon wieder durch meinen belebenden Hauch zur Oaſis in nächſter Umgebung geworden iſt, ſo daß der wandernde Araber am Thore rufen kann:

Fremdling, laß deine Stute graſen,
O zieh' nicht weiter dieſe Nacht!
Dies iſt die grünſte der Oaſen.
Im gelben Sandmeer glänzt ihr Raſen,
Gleichwie in Mitte von Topaſen
Ein grüner, funkelnder Smaragd.

Wären Sie doch der im künftigen Mai dies ausrufende Fremdling! Adieu und Gott zum Gruß.

H. Pückler.

72

Pückler an Heinrich Laube.

Koblenz, den 12. Dezember 1853.

Ihren Brief vom 10. November, liebſter Direktor, habe ich erſt vor 3 Tagen hier erhalten, und ſchon den Tag darauf benutzte ich ihn, ſoweit er nicht mich und unſere perſönlichen Beziehungen allein betrifft, in unſerer täglichen, kleinen Abendgeſellſchaft bei Hofe dem Prinzen und der Prinzeſſin vorzuleſen, die allem, was er enthält, vollkommen beiſtimmten, bis auf den einen Punkt der geſchloſſenen Logen, den ich dagegen, der dieſe Veränderung immer gewünſcht hat, möglichſt vertheidigte. Vor der Hand jedoch, fürchte ich, bleiben unſere beiderſeitigen Wünſche für eine ſolche heilſame Regeneration des Berliner Theaters pia desideria. Wäre erſt die politiſche Ruhe wieder hergeſtellt, ſo ließe ſich eher der Theaterfeldzug eröffnen, an welchem ich mich dann gern erbiete, als eifrigſter Volontair, mit Theil zu nehmen.

Mit der Fürſtin Zuſtand iſt es eine eigene Sache! Die Aerzte finden keine irgend nahe Gefahr für ihr Leben. Die Bruſt iſt frei und der Appetit wiedergekehrt, ſeit die Beine aufgebrochen ſind, aber ſie iſt immer noch auf ein trauriges Leben im Lehnſtuhl beſchränkt, bei einer Lebhaftigkeit und Reizbarkeit, die damit im wunderbaren Kontraſte ſtehen, jedenfalls aber noch große Lebenskraft beweiſen. Ich habe ihr jetzt Branitz ganz überlaſſen, wo ſie eine erſtaunliche Thätigkeit im Kleinen entwickelt, wenn auch etwas wechſelvoll, aber ich danke Gott, daß ſie dadurch wenigſtens einige Unterhaltung bei ihrem bedauernswerthen Zuſtande findet, da ſie ſonderbar genug an Litteratur wie Natur gar kein Intereſſe mehr nimmt. Denn außer Zeitungsfragmenten läßt ſie ſich nichts vorleſen, und in der ganzen ſchönen Jahreszeit hat ſie ſich *auch nicht ein einziges mal* nur an's Fenſter tragen laſſen, um in die friſche, wirklich über Erwarten freundlich gewordene, grüne Gegend zu ſchauen. Auch Geſellſchaft, die ſie ſonſt ſo ſehr liebte, iſt ihr ganz zuwider geworden, und nur äußerſt ſelten geſtattet ſie mehr einen Beſuch nächſter Verwandten und Freunde auf kürzeſte Zeit.

Was mich ſelbſt betrifft — da Sie immer noch ſo gütig ſind, ſich auch dafür zu intereſſiren, ſo geht es mir fortwährend, wie mein ganzes Leben lang, tant bien que mal, mit einem Wort, was ich ſelbſt bin, mittelmäßig. Am Beſten befinde ich mich noch im Reich der Phantaſie, und finde keinen Aufenthalt genußreicher, als den in Luftſchlöſſern.

Empfehlen Sie mich meiner liebenswürdigen Gönnerin, Madame Laube, auf das angelegentlichſte, und ſagen Sie ihr, daß der Rückblick auf ihre beiderſeitige, ſo bedeutende und für mich ſtets wohlwollende Erſcheinung immer für mich einer der befriedigendſten in die Vergangenheit bleiben wird. Wie ſchön, wenn er mit der Zeit wieder zu einem dauernden Anblick würde! Vor der Hand logire ich Sie mit allem möglichen Komfort in mein Luftſchloß Nr. 1.

Ihr Brief hat mich ſo ſehr erfreut, daß ich hoffe, Sie benutzen bald wieder eine müßige Stunde zur Wiederholung, und ſomit Gott befohlen für heute.

H. Pückler.

73.

Heinrich Laube an Pückler.

Wien, den 21. November 1857.

Ich finde endlich einmal wieder Gelegenheit, Ew. Durchlaucht anzuſprechen, und Ihnen auszudrücken, wie ſehr ich es beklage, der Verbindung mit Ihnen ſo ſehr entbehren zu müſſen. Ein kleines Büchelchen von mir, „das Jagdbrevier", welches durch Ihre Liberalität für meine Jagdpaſſion entſtanden iſt in den Muskauer Wäldern, hat eine neue Auflage erlebt, und der Leipziger Buchhändler wird nächſter Tage die Ehre haben, ein Exemplar dieſer neuen Auflage Ew. Durchlaucht einzuſenden. Möchten Sie einen Blick darauf werfen. Vielleicht muthen Sie einige kleine Betrachtungen, die nicht unmittelbar mit dem Jagdhandwerk zu thun haben, leidlich an.

Ich ſelbſt ergreife lebhaft dieſe Veranlaſſung, Sie um ein paar Zeilen Nachricht zu bitten, wie es Ihnen in dieſer Welt ergeht? Wir vermuthen Sie in Berlin, und denken Sie ſehr intereſſirt für die endlich eintretende neue Wendung in Preußen. Leider tritt ſie ſo zäh und verkümmert ein, wie nur möglich, da ſie nur ein halbes Auftreten zuläßt. Aber ich meine doch, ſie iſt da, und folge den neuen Schritten mit großer Aufmerkſamkeit.

Ueber Kurz oder Lang komme ich wohl auch in die Heimath zurück, denn ich mag mich ſtellen, wie ich will, die dortige Atmoſphäre iſt doch die meinige, und — was niemand zu wiſſen ſcheint — auch mein Beruf, ein Theater zu bilden und zu leiten, gehört in proteſtantiſche Luft. Seit dem Konkordat hier zu Lande, hab' ich die noch nirgends ausgeſprochene Entdeckung gemacht, daß ein erſtes Theater mit dem ſtrengen Katholizismus unvereinbar iſt. Unſer geiſtig bedeutendes Drama datirt wirklich von Shakeſpeare. Es muß alles erörtern können, und damit iſt geſagt, daß es von proteſtantiſchen Elementen getragen ſein will.

Aeußerlich hab' ich mich gar nicht zu beklagen. Es geht uns gut, und das Burgtheater, jetzt wirklich weitaus das beſte in Deutſchland, florirt wie nie. Aber nur durch Emſigkeit, Fleiß und Enſemble. Auf alles Wichtige muß ich ſeit Jahren mehr und mehr verzichten, und darunter leid' ich, da ich nicht bloß eine gute Anſtellung brauche. Ich bin deshalb ſeit einiger Zeit öfters auf dem Punkte, von dieſem Schauplatze abzutreten. Meine Frau hat's bis jetzt immer verhindert.

Sollte es Ihnen nicht ein Leichtes ſein zu erfahren, ob das neue Regiment in Preußen nicht auch eine gründliche Reform des ſehr verkommenen Berliner Hoftheaters vorhat?

Ich halte dieſe Reform zwar für ſehr ſchwer, da auch ein geſchloſſenes Publikum erſt wieder gebildet werden müßte, aber ich halte ſie innerhalb dreier Jahre für möglich, wenn — von oben ein beſtimmter Wille dazu vorhanden iſt, und mir ſcheint nach allem, was ich durch Sie, Durchlaucht, über die Frau Prinzeſſin weiß, als ob dieſe Dame wohl eine ſolche Intention hegen und durchführen könne. — Möchten Sie mir darüber wohl ein Wort ſchenken?

Wüßte ich Durchlaucht in Berlin, ſo verſchaffte ich mir vielleicht zu Weihnacht ein paar Tage Urlaub, um endlich einmal wieder ein paar Stunden mündlichen Austauſches zu gewinnen. Das Leben geht Einem zu Ende, und man verſäumt ſo viel, was man haben könnte! Iſt dies nicht ein Vorwurf, der unſere geprieſene Lebenskunſt am wahrſten trifft?

Wir wünſchen von Herzen, daß es Durchlaucht wohl ergehen möge, und Frau wie Doktor empfehlen ſich angelegentlich Ihrem Wohlwollen.

Eurer Durchlaucht

treu ergebener

Laube.

74.

Pückler an Heinrich Laube.

Schloß Branitz, den 20. Januar 1858.

Verehrteſter Freund,

Ich habe immer gezögert, Ihren mir ſehr lieben Brief zu beantworten, weil darin ein Exemplar der neuen Auflage Ihres allerwärts ſo beliebten Jagdbreviers annoncirt war, das ich aber bisher vergebens erwartete, und daher nun nicht länger zögern will Ihnen zu danken, und über das zu berichten, was Sie wünſchen.

Sie fragen freundlichſt zuerſt, wie es mir ergeht? Immer tant bien que mal, wie ſo ziemlich allen Menſchen.

Dazu bin ich ſehr alt, ſehr faul, und habe alles vom Philiſter in mir, was ſo gut kultivirt, daß ich mich nach nichts mehr ſehne, als nach der erſten Bürgerpflicht: Ruhe mit beſchränktem Unterthanenverſtand.

Daher intereſſire ich mich auch nur noch für meinen künſtleriſchen Beruf: dem Geſchmack für das Schöne, den mir die Natur gegeben, wo ich kann, Geſtalt zu verleihen. Daß nun die Umſtände es ſo gefügt, dies nur in der Wüſte und Einſamkeit ausführen zu müſſen, irrt mich nicht. Auch darin ſolge ich der Natur, die, unbekümmert, ob es je vom Menſchen geſehen wird, oft ihre ſchönſten Schöpfungen in unzugängliche Wildniſſe verlegt. Wenn man die Dinge um ihrer ſelbſt willen thut, ohne alle anderen Rückſichten, ſo giebt der Erfolg allein ſchon reinſte Befriedigung, und es bedarf nichts weiter. Dies iſt denn eigentlich mein Kultus, die Uebung meiner Frömmigkeit, da, wie Sie wiſſen, ich für andere Kulten wenig Sinn habe, und bis wir nicht eine Religion des Schönen erhalten, mit deren durch die Bank verzerrten Schweſtern wenig Gemeinſchaft halte.

So viel über das, was mich betrifft.

Die Berliner Zuſtände, nach denen Sie ſich erkundigen ſind in jeder Hinſicht traurig, und es konnte meines Erachtens nichts Ungünſtigeres für jetzt wie für die Zukunft geſchehen, als wie ſich die Dinge geſtaltet.

Mündlich darüber ein Mehreres, denn ich hoffe Sie und meine hochverehrte Gönnerin werden doch einmal im Frühjahr, Sommer oder Herbſt nach Berlin reiſen, und dann den Branitzer Einſiedler nicht übergehen. Ich ſelbſt vermeide Berlin, weil ich unter keinen Umſtänden mehr in Verhältniſſe treten will, die meine jetzige Unabhängigkeit im mindeſten beſchränken könnten. Uebrigens iſt in Berlin „ſelbſt ein halbes Auftreten noch nicht da“, und auch für die Zukunft ein ganzes nicht mehr wahrſcheinlich. Sollte indeß die Dame, von der Sie ſprechen, noch einmal zu Einfluß kommen (der jetzt von allen Seiten, die ſelbſt von Einfluß ſein können, untergraben wird), ſo iſt von dieſer alles, was verſtändig, wünſchenswerth und heilſam wäre, gewiß zu erwarten. Alſo kommt Zeit, kommt Rath — vielleicht!

Daß dann Ihre Wünſche auch die meinigen ſein werden, und kann ich etwas zu deren Erfüllung thun, dies Ihnen ſicher iſt, verſteht ſich von ſelbſt, um ſo mehr, da unſer Theater immermehr herabſinkt, und für mich wenigſtens gänzlich ungenießbar geworden iſt. Bei den Sängern der Oper, die meiſtens auf dem letzten Loche pfeifen, wird man vom Mitleid mit den ſchmerzlichen Anſtrengungen dieſer armen Invaliden wahrhaft gepeinigt, und will man lachen, ſo iſt dies im Schauſpielhauſe nur in der Tragödie zu erzielen.

Und nun noch tauſend Schönes an Ihre vortreffliche Frau, die ſehr Recht hat Sie abzuhalten, getrübtes Waſſer auszuſchütten, ehe reines dafür da iſt. Ich empfahl Ihnen vor mehreren Monaten unſeren berühmten Aegyptier Doktor Brugſch. Hat er meinen Brief abgegeben?

Herzlich der Ihrige

H. F. Pückler.

75.

Heinrich Laube an Pückler.

Wien, den 3. Juni 1858.

Ew. Durchlaucht

ſage ich herzlichen Dank für den Brief, welchen Sie mir neulich geſchenkt. Er athmet unveränderte Lebenskraft, und hat uns dadurch ſehr erfreut. Dr. Brugſch, nach welchem Sie fragen, iſt weder bei mir geweſen, noch hat er einen Brief abgegeben.

In der zweiten Hälfte dieſes Monats tret' ich meine Sommerreiſe an, welche ſich nach allen Himmelsgegenden die ein Theater haben, um Karlsbad gruppirt, und bei dieſer Gelegenheit möchte ich wohl auf einen Tag von Ihrer freundlichen Erlaubniß Gebrauch machen, Sie auf ein paar Stunden zu ſprechen, und Branitz, Ihr neueſtes Werk, kennen zu lernen. Hätten Sie die Gnade, mir in einer Zeile anzuzeigen: ob und wenn Sie vom 20. Juni an in Branitz ſind, und welches die nächſte Eiſenbahnſtation zu Ihrem Buen Retiro iſt, ſo wäre ich im Stande, dies für eine Beſtätigung Ihrer Erlaubniß zu halten.

In dieſer Hoffnung kürze ich mein Schreiben ab, damit ich mündlich deſto mehr auszukramen behalte.

Meine Frau empfiehlt ſich Ihrem freundlichen Angedenken, und ich begrüße Sie unter herzlichen Wünſchen für Ihr Wohl als

Eurer Durchlaucht

treu ergebener
Laube.

76.

Heinrich Laube an Pückler.

Frankfurt a/M., 1. Auguſt 1868.

Ew. Durchlaucht

letzten Auftrag in Betreff der Gräfin Merfeldt habe ich nach Kräften betrieben, das Reſultat iſt aber ein ziemlich troſtloſes. Sie ſelbſt fand ich nicht im Laufe des Abends, welchen ich mich in Leipzig aufhielt, ich habe aber von drei ganz kompetenten Männern Auskunft erhalten über ihre Fähigkeit und ihr Talent zum Theater. Alle waren darüber einig, daß ſie eine mit ſchönen Mitteln reichlich begabte Dame ſei, Alle aber ſtimmten auch darin zuſammen, daß ſie zu ſpät zum Theater gekommen, und für dieſe Carrière hoffnungslos ſei. Anfangs glaubte ich, es ſei durch ein Jahr fleißigen Spielens an geringerer Bühne das zu erringen, was ihr bei allen guten Eigenſchaften noch abgehe, und ich unterhandelte zu dem Ende mit einem Theater-Agenten über ein Engagement, welches ihr zahlreiche Gelegenheit zum Auftreten gewähre. Aber ſelbſt dieſer, der nur Vortheil davon haben konnte, verhielt ſich zögernd, und es kam denn endlich der Hauptübelſtand zum Vorſchein: daß es ihr ganz und gar nicht an Sicherheit und Leichtigkeit fehle, und gerade deshalb ſei ſie hoffnungslos. Sie habe, durch geſellige Tournure unterſtützt, die breite Baſis des auf der Bühne nöthigen Vortrags dergeſtalt überſprungen, und könne eben ihrer Sicherheit wegen nicht mehr zur Anfängerin gemacht werden, um Stufe für Stufe aufzuſteigen. Außerdem ſei ſie nicht mehr jung genug, um ein dankbares Fach im Luſtſpiele oder Schauſpiele auszufüllen, habe alſo unter allen Umſtänden eine ganz undankbare Laufbahn vor ſich, wenn ſie beim Theater verharren wolle.

Nach alle dem thun Durchlaucht ihrem Schützlinge offenbar den größten Gefallen, wenn Sie ihr dringend rathen, dieſe Carrière aufzugeben. Ich würde nicht ſo beſtimmt ſprechen, wenn ich auch nur ein einziges kleines Merkmal in den verſchiedenen Berichten entdeckt hätte, welches Ausſicht auf Erfolg gewähren könnte.

Schelten Sie Ihren Chargé d'affaires nicht, daß er nichts Beſſeres zu Stande gebracht — il n'y a pas moyen! —

Mögen Durchlaucht wohl und munter ſein und mit Wohlwollen gedenken

Ihres

treu ergebenen
Laube.

77.

Pückler an Heinrich Laube.

Branitz, den 25. März 1866.

Mein alter Freund und Gönner,

Ich benutze mit wahrer Freude die Gelegenheit Ihnen einmal wieder mein Andenken zurückzurufen. Ja, ich exiſtire wirklich noch in meinem 80. Jahre, und erinnere mich noch immer gleich lebhaft mit aufrichtiger Anhänglichkeit an alles, was wir zuſammen erlebt, am lebhafteſten aber an alle die Freundlichkeit, die Sie und Ihre vortreffliche Lebensgefährtin mir und meiner Nichte in Wien erzeigt haben.

Oft habe ich mich nach Ihnen erkundigt, und mit Vergnügen erfahren, wie ehrenvoll und einflußreich ſich Ihre Laufbahn immer ſchöner entwickelt hat, obgleich mit etwas Kampf.

In dieſem Augenblick leſe ich mit dem größten Intereſſe Ihr neueſtes Werk: „den Deutſchen Krieg“, eine höchſt glückliche Wahl des Gegenſtandes, und eine gleich gelungene, feſſelnde Ausführung.

Ich finde dies Werk Ihren früheren dieſer Art ſehr überlegen, und das iſt heuzutage noch mehr werth als ſonſt, weil in neuerer Zeit auch unſere bedeutendſten Autoren ſich mehr ausſchreiben, als fortſchreiten. Dieſe ausdauernde Friſche iſt aber ganz in Ihrer Natur, und ich wünſche Ihnen von ganzem Herzen Glück dazu. Doch muß ich bemerken, daß ich bis jetzt erſt bis zur Mitte des dritten Theils von Junker Hans avancirt bin, und daher die ohne Zweifel wichtigſten Theile des Werkes noch gar nicht kenne.

Ich komme jetzt zu der Ueberbringerin dieſes Briefes, die bisherige Prima Donna des Potsdamer Theaters, ein junges Mädchen, für das ich mich intereſſire, weil ich von Dresden aus ſeit langer Zeit deſſen Eltern kenne, brave und wohlhabende Leute zur Zeit der Revolution, in Folge welcher ſie aber den größten Theil ihres Vermögens verlernen haben. Dies iſt ſpäter wahrſcheinlich der Beweggrund geworden, aus dem Fräulein Jenny Zink auf den Rath Gutzkow's, der mit der Familie befreundet war, die theatraliſche Laufbahn vorzugsweiſe gewählt, und zu dem Ende eine geraume Zeit Gutzkow's ſpeziellen Unterricht genoſſen hat. Ich ſelbſt kann von ihrem Talent als Schauſpielerin nicht urtheilen, da ich ſie nie ſpielen geſehen habe, aber ich weiß, daß ſie immer für einen Liebling des Potsdamer Publikums galt.

Sie verläßt jetzt die dortige Bühne, um einem Engagement in Peſth zu folgen, wünſcht aber ſehnlich, ſpäter bei irgend einem Theater in Wien angeſtellt zu werden.

Da Sie natürlich von der ganzen Bühnenwelt hochverehrt ſind, und Fräulein Zink öfter von mir gehört, daß ich mich ihrer näheren Bekanntſchaft erfreue, ſo hat ſie mich inſtändig gebeten, ſie als Ueberbringerin eines Briefes von mir bei Ihnen einzuführen, und da ich die beſten Wünſche für ihr weiteres Fortkommen hege, ſo bitte ich, ſie Ihrer Protektion ſo weit empfehlen zu dürfen, als es Ihnen nicht die mindeſte Unbequemlichkeit verurſacht, und Sie es überhaupt für thunlich finden.

Eine Antwort von Ihnen wird ein ſehr angenehmes Ereigniß für mich ſein, und wenn Ihre Frau Gemahlin, der ich mich zu Füßen zu legen bitte, noch mit alter Gewogenheit an mich denkt, ſo wird ein Gruß von ihr mich ſehr beglücken.

Verzeihen Sie, daß ich Ihnen dieſen Brief durch Nimrod Billy, für den Ihr Jagdbrevier noch immer ſeine eigentliche Bibel iſt, ſchreiben laſſen muß, weil ich ſchon Monate lang an einer hartnäckigen Grippe daniederliege, und zu ſchwach bin, um mehr als meinen Namen unterſchreiben zu können.

Mit herzlicher Verehrung ganz der

Ihrige

H. Pückler.

78.

Heinrich Laube an Pückler.

Wien, den 25. April 1865.

Wir haben uns herzlich gefreut, von Ew. Durchlaucht ein Lebenszeichen zu erhalten. Und ein ſo angenehmes. Denn obwohl Sie an der Grippe leiden, und Bürger Billy hat ſchreiben müſſen, ſo leuchtet doch aus dem Briefe Ihr ganz unveränderter friſcher Lebensgeiſt. Wahrhaftig, Durchlaucht ſind eine tapfere Natur! Und wir hoffen nun zuverſichtlich, Sie in der guten Jahreszeit hier zu ſehen auf Ihrem Römerzuge. Denn das Fräulein Zink — etwas weiſe zwar für ihr Alter, aber ſonſt recht artig, der ich nach Kräften zu Dienſt ſein werde — hat uns geſagt, daß Sie es auf längeren Aufenthalt in Rom abgeſehen haben, um da aufzuleben, und das Papſtthum ſterben zu ſehen. — Möge es ſich nur fügen, daß Sie nicht Juli oder Anfangs Auguſt hier durchpaſſiren; das iſt meine Ferienzeit, welche wir in Karlsbad und Ragaz in der Schweiz zu verbringen pflegen. Ragaz mit ſeinem belebenden Pfäffers-Waſſer — à la Gaſtein — wäre übrigens leichtlich auch für Sie eine erquickende Wohlthat.

Es freut mich ſehr, daß Sie den deutſchen Krieg leſen; ich ſchreibe am dritten und letzten Buche „Herzog Bernhard von Weimar“.

Ihnen ſelbſt mach' ich zum Vorwurfe, daß Sie Billy nicht Ihre Memoiren diktiren. Von der ſächſiſchen Zeit an, Kapitel um Kapitel in Schilderungen, ohne engeren Verband, und allenfalls aphoriſtiſch. Es ſtehen Ihnen ſo viel karakteriſtiſche Erinnerungen zu Gebote, und Sie lebten dabei behaglich Ihr Leben noch einmal durch, und freuten ſich Ihrer Weisheit, und der kleinen Hiebe, die mitunter ausgetheilt würden. Wir leben ja doch nur, indem wir ſchaffen und geſtalten. Reiche Erinnerung iſt aber ein mächtiges Material — laſſen Sie es nicht ungemünzt. Gerade dafür wäre Ihr

Schriftſtellertalent ſo zupaſſend und ergiebig. Und wenn Sie's nicht ſelbſt herausgeben wollten, ſo ſchicken Sie's an mich. Ich beſorge das.

Wir leben übrigens nach dem Verluſte unſeres trefflichen Jungen reſignirt. Wer muß das nicht, wenn die Fünfzig hinter ihm liegen! Die Eitelkeiten der Welt verbleichen, und man muß zufrieden ſein, wenn's noch gute Stunden giebt. Sich dieſer dankbar bewußt zu werden, iſt eine dankbare Kunſt. Wem ſag' ich das?! Darin hab' ich von Ihnen gelernt.

Hier beſteh' ich auch nach einer Maxime von Ihnen: Man muß nicht der Erſte, ſondern der Zweite ſein wollen. — Und wenn ſchwere Noth über mich kommt, dann hab' ich gewöhnlich gegen dieſe Maxime geſündigt.

Meine Frau wünſcht alles Gute und Schöne. Der Himmel behüte Sie, werther Fürſt, und hoffentlich auf Wiederſehen. Dem Bürger Billy danke ich für ſein ſchmeichelhaftes Schreiben, und Eurer Durchlaucht Wohlwollen möchte ich dauernd empfohlen ſein.

In treuer Ergebenheit

Laube.

79.

Pückler an Heinrich Laube.

Branitz, den 18. Februar 1867.

Mein verehrteſter alter Freund und Gönner,

Ich lebe immer noch, ſo unbegreiflich mir dies iſt, liege aber zugleich an der Gicht im Bett, wozu mir alle meine Bekannten innigſt gratuliren, mich verſichernd, daß nichts das Leben mehr erhalte wie dieſe wohlthätige Krankheit. Ich muß indeſſen geſtehen: que je trouve le remède pire que le mal, da die Schmerzen oft ſehr unangenehm ſind.

Ich danke Ihnen beſtens für den mir in Ihrem letzten Briefe ertheilten guten Rath, meine Memoiren in Bruchſtücken zu ſchreiben. Kann ich die Faulheit meines Alters beſiegen, ſo werde ich ihn befolgen.

Von der Welt ziemlich zurückgezogen, lebe ich auf dem Lande, um die Branitzer Anlagen womöglich zu vollenden. Kommen Sie je in deren Nähe, ſo vergeſſen Sie mich nicht. Nimrod Billy, der ſich Ihnen beſtens empfiehlt, wird Ihnen, mit dem Jagdbrevier in der Hand, bei der hieſigen jetzt ſehr gut gewordenen Jagd, die Honneurs derſelben machen.

Könnte ich auch Ihre Frau Gemahlin noch einmal hier wiederſehen, ſo würde mich dies ſehr beglücken. Einſtweilen legen Sie mich ihr herzlichſt zu Füßen.

Mit aller Ihnen bekannten Anhänglichkeit ganz der Ihrige H. P.

P. S. Apropos, was iſt denn aus der kleinen Fräulein Jenny geworden, die ich Ihrer Protektion vor Jahren empfahl? Wenn Sie es wiſſen, ſo bitte ich mir deren Adreſſe zukommen zu laſſen. Eine ihrer intimen Freundinnen hat mich darum gebeten, und ich ſelbſt hörte lange nichts mehr von ihr.

80.

Heinrich Laube an Pückler.

Wien, den 23. Februar 1867.

Ich bin höchlich erfreut, von Durchlaucht ein Lebenszeichen zu erhalten, und zwar, trotz der Gicht, ein humoriſtiſches. Das deutet auf noch lange Lebenskraft.

Es wäre ſehr ſchade, wenn dieſe nicht zu Diktaten an Billy benützt würde, um Genrebilder von der ſächſiſchen Fähndrichszeit bis zu Unterhaltungen mit Louis Napoleon zu geben.

Ein eben erſchienenes Tagebuch „Journal d'un poëte“ aus Alfred de Vigny's Nachlaß giebt bloß „Bemerkungen“

und iſt doch ſehr intereſſant. Um wie viel mehr kleine Schilderungen aus Ihren weiten Lebenskreiſen!

Fräulein Jenny — damit iſt doch wohl Fräulein Zink gemeint — iſt in Prag am Landestheater engagirt, und ſcheint zu gefallen. Ich habe ſie perſönlich recht angenehm gefunden, als Schauſpielerin nicht talentvoll genug für die Burg. Sie wurde denn hier am Wiedner-Theater angebracht, und hat nun an einem recht anſtändigen Theater, wie es ſcheint, eine gute Stelle gefunden.

Meine Frau grüßt herzlich, und Durchlaucht ſind wirklich gar nicht ſicher vor einem Ueberfalle in Branitz, wenn uns der Weg einmal zur Sommerszeit in den Norden führt.

Möge das Leben Ihnen noch lange erträglich ſcheinen. Starke Lebenskraft iſt ja auch Lebensbedürfniß.

Unter Verſicherung treuer Anhänglichkeit, und mit einem würdevollen Gruße an den Staatsſekretair Billy, der kalligraphiſch und orthographiſch große Achtung herausfordert, wünſcht Glück und Gedeihen

Eurer Durchlaucht

ſehr ergebener
Laube.

81.

Pückler an Heinrich Laube.

Branitz, den 26. November 1869

Mein beſter alter Freund,

Die Schriftſtellerin, die von Wien kommt, wo ſie nach Weihnachten Vorleſungen halten ſoll und wo, wie ich glaube, auch eins ihrer Theaterſtücke (das man ſehr lobt) aufgeführt wird — Fräulein * aus Berlin, eine Bekanntſchaft aus früherer Zeit, iſt die erwähnte Dame. — Sie hat mich hier auf zwei Tage beſucht, und theilte mir mit, daß ſie jetzt nach Leipzig reiſe, um den berühmten Laube dort näher kennen zu lernen und ihn auch um einen guten Rath wegen Wien zu bitten, wo ſie ſehr freundlich aufgenommen worden ſei, und angenehme Tage verlebt. Es iſt eine ſehr unterrichtete und zugleich hübſche Dame, die ich Ihnen und Ihrer liebenswürdigen Frau Gemahlin mir zu empfehlen erlaube.

Leider bin ich ſchon ſeit einem halben Jahre krank, und an Stube und Bett meiſtens gefeſſelt — ſonſt hätte ich Sie ſchon lange aufgeſucht.

Ich höre viel Schönes über Ihr jetziges Theater, in jeder Hinſicht, und unter Ihrer vortrefflichen Direktion wird es gewiß ein Muſter für Deutſchland werden, was dieſem in jetziger Zeit recht wohlthätig ſein wird.

Im nächſten Sommer müſſen Sie und Madame Laube mich jedenfalls hier in meiner Oaſis beſuchen, wenn ich mich vorher im Süden etwas geſtärkt habe, und nicht bei dieſem Geſchäft geſtorben bin, denn im 85ſten Jahre, und nach einem ſtürmiſchen Leben, wäre das ganz in Ordnung; aber vielleicht habe ich mehr Glück als Verdienſt. Ein Beweis davon iſt, daß ich jetzt eifriger Schopenhauer's (meines Jugendfreundes) Werke, als die jüdiſchen Annalen — Bibel genannt — ſtudire.

Gern unterhielte ich mich länger mit Ihnen, aber ich fühle mich noch zu ſchwach, freue mich aber ſehr auf Ihre gütige Antwort.

Im Sommer reiten wir wieder (nach 30 Jahren) zuſammen, und ich darf meiner, mir immer gnädigen Gönnerin dankbar die Hand küſſen.

Herzlich der Ihrige und auf freudiges Wiederſehen.

H. Pückler.

82.

Pückler an Heinrich Laube.

Branitz, den 26. Januar 1870.

Mein alter, verehrter Freund,

Ich habe Ihnen Ende November vorigen Jahres durch Fräulein * einen Brief überſchickt, deſſen Kopie ich hier beilege, da ich faſt vermuthen muß, daß Ihnen dieſer Brief von * nicht abgegeben worden iſt, über welche ich in neuerer Zeit ſehr unvortheilhafte Spezialitäten erfahren.

Hat ſie Ihnen meinen Brief nicht abgegeben, ſo behielt ſie ihn wahrſcheinlich, um ſich durch Vorzeigung deſſelben ſelbſt zu empfehlen, ich aber habe ſeitdem allen Verkehr mit ihr aufgehoben.

Nun, laſſen wir dieſe Odioſa bei Seite, und bitte ich Sie auch um Verſchwiegenheit über dieſe ganze Sache, die nicht verdient weiter berückſichtigt zu werden.

Sie können mich aber herzlich erfreuen durch eine möglichſt baldige Antwort auf dieſen Brief. Ich bin ſeit langer Zeit krank und leidend geweſen, muß aber auf den Wunſch der Aerzte, da ich mich ſeit einigen Tagen beſſer fühle, das milde Winterwetter, was jetzt eingetreten, ſobald als möglich benutzen, um mich in ein wärmeres Klima zu begeben.

Ich erſuche Sie daher, Ihre gütige Antwort unter meiner Adreſſe und wohlverſiegelt, mit einem zweiten Kouvert zu umgeben, mit der Aufſchrift: An Sr. Wohlgeb. den Oberförſter Herrn Eggert, Schloß Branitz bei Kottbus. Dieſer wird mir den an mich adreſſirten Brief zuſchicken, da er ſtets weiß, wo ich mich befinde.

Haben Sie die Güte, mich Ihrer Frau Gemahlin angelegentlichſt zu empfehlen, und wenn es mir irgend möglich iſt, mache ich einen Umweg über Leipzig während meiner Reiſe nach dem Süden, und wie ſehr ich mich freuen werde Sie nach ſo langer Zeit im Schooß Ihrer Familie wiederzuſehen, und Ihre ſchöne Schöpfung im Leipziger Theater zu bewundern, können Sie ſich leicht denken.

Bis dahin wird mein Leben auf dieſer Erde wohl noch aushalten, und ich ſchließe mit der Bitte, mich bis zur letzten unbekannten Reiſe in recht freundlichem Andenken zu behalten als

Ihren
treu ergebenen
Freund und Diener
H. F. Pückler.

83.

Heinrich Laube an Pückler.

Leipzig, den 1. Februar 1870.

Herzlich haben wir uns gefreut, Durchlaucht, ein Lebenszeichen von Ihnen zu erhalten. Der Bote ſelbſt, Fräulein * von mir von lange her bekannt, und zwar gerade ſo, wie es Durchlaucht erſt nachträglich bekannt geworden iſt, hohl, bombaſtiſch, unzuverläſſig. Was kümmert uns das! Die Hauptſache iſt, daß wir beide noch leben, und wie wir leben. Sie, Durchlaucht, bei hohem Alter doch wohl noch mit leidlich fungirenden Organen, ein Erbe der unverwüſtlichen Mutter, alſo mit der Anwartſchaft auf eine Anzahl neunziger Jahre, was gelingen möge, wenn der Körper nur einigermaßen ſeine Schuldigkeit thut, für den Magen und für den Geiſt. Und jetzt ſcheint er ſie noch zu thun, wie ich aus den Nachrichten entnehme. Freilich wäre es uns eine große Freude, Sie einmal wieder zu ſehen, den Weiſen aus dem Morgenlande, wenn Sie ſich wirklich in Bewegung ſetzen, und nochmals auf die Reiſe gehen. Freund Billy notifizirt uns das wohl bei Zeiten, damit wir eventuell in Dresden zuſammentreffen könnten, wenn der Umweg über Leipzig für Sie zu läſtig würde.

Ich ſelbſt rudre immerfort noch mitten im großen Strome, und habe hier — heut iſt der Jahrestag — ein Schauſpiel und eine Oper geſchaffen, die wirklich zum Beſten gehören, was man in Deutſchland findet. Durch tägliche Arbeit von früh bis in die Nacht ſeine Aufgabe löſen, heißt leben. Wenn dann der Abend gelingt, ſo iſt man bezahlt. Ueberhaupt ſchaffen, ſchaffen, ſei's auch nur in einer Spezialität, das iſt Richtigleben, will ſagen, gleichzeitig für ſich und für die Anderen. So Sie, Durchlaucht, mit Ihrer Parkſchaffung, ich mit meinem Theater. Danken Sie Gott, daß er uns das beſchieden.

Nebenbei finde ich immer noch Zeit zu ſchreiben. Jetzt Memoiren, die unter dem Titel „Erinnerungen" in der „Neuen freien Preſſe" (Wien) abgedruckt werden. Bin jetzt anno 34. Anno 37 kam ich nach Muskau. Da ſchildere ich die treffliche Fürſtin Lucie und den mit 14 arabiſchen Roſſen heimkehrenden Paſcha — dieſe Blätter ſende ich Ihnen, ſobald ſie gedruckt ſind.

Hoffentlich haben wir uns bis dahin noch einmal geſprochen. Tauſend Wünſche für Ihr Wohlergehen von meiner Frau und

Ihrem

treu ergebenen
Laube.

84.

Pückler an Heinrich Laube.

Branitz, den 4. Februar 1870.

Ihr Brief hat mich ſehr erfreut, mein verehrter Freund, aber mit meiner Geſundheit ſteht es kläglich. Doch mein geringes Schaffen wird fortgeſetzt, und die Natur unterſtützt mich fortwährend gütig, obgleich ich ſelbſt, beſonders jetzt im Winter, faſt gar nicht mein Bett verlaſſen kann. Im Sommer wird es vielleicht noch eine kurze Zeit der Beſſerung geben, und dann nehme ich Sie mit Ihrer Frau Gemahlin zum Monat Juni in Beſchlag, damit ich vor meinem nahen Tode noch eine rechte Freude habe

Uebrigens gratulire ich Ihnen, daß Sie das dünkelvolle Wien (obgleich es jetzt faſt in allem dem übrigen Deutſchland nachſteht) verlaſſen haben, um ſich einen neuen, ſelbſtſtändigen, ruhmvollen Platz in der gebildeten Welt zu gründen, wo Sie in der kurzen Zeit ſchon ſo viel wieder geleiſtet, und jedenfalls iſt dieſe Stellung ohne Zweifel viel freier für Sie, als in Berlin.

Nun bitte ich noch um Erlaubniß, Ihnen den beiliegenden Brief nebſt Repertoire einer jungen Schauſpielerin, (gegenwärtig beim Potsdamer Theater) mitſenden zu dürfen, der an mich gerichtet iſt, aber nur Sie im Auge hat. Das Fräulein Schulz iſt ein recht hübſches und gebildetes Mädchen, das viel Luſt und Eifer für die Bühne zeigt. Sie iſt, wie ſie ſelbſt ſagt, noch Anfängerin, doch glaube ich, daß ſie Talent beſitzt, und unter Ihrer vortrefflichen Leitung wird ſie ſich gewiß bald auszeichnen.

Deren Brief bitte ich mir gefälligſt zurückzuſchicken unter doppeltem Couvert: an Herrn Oberförſter Eggert, Schloß Branitz, und innen die Adreſſe an mich — ohne Namen des Orts, weil Eggert ſtets weiß, wo ich mich aufhalte, im Fall ich im Winter noch im Stande bin, meine Reiſe anzutreten.

Tauſend beſte Wünſche für Sie, Ihre vortreffliche Frau und ganze Familie.

Ihr

treu ergebener
H. Pückler.

85.

Heinrich Laube an Pückler.

Leipzig, den 8. Februar 1870.

Anbei der Brief der jungen Soubrette zurück, wie Durchlaucht gewünſcht. Ich werde ſogleich mich nach ihr umſchauen, und wenn ſie annehmbar und verſprechend erſcheint, mich direkt mit ihr in Verbindung ſetzen.

Möge Ihnen die ſibiriſche Kälte nichts anhaben! Unter beſten Wünſchen für Ihr Wohl

Ew. Durchlaucht

ergebenſter
Laube.

Briefwechſel

zwiſchen

Pückler und der Herzogin Dorothea v. Sagan.

Wer auch in den hier ausgeſprochenen Urtheilen nicht mit Pückler übereinſtimmt, wird doch Gemüth, Herzensgüte und Geiſt außer der Grazie und Anmuth der Ausdrucksweiſe in dieſen ſeinen Briefen anerkennen müſſen. Für Lichnowsky hatte Pückler eine beſondere Vorliebe, und ſeine großmüthige Anerkennungsluſt Anderer trieb ihn zuweilen bis zur überſchwenglichſten Ueberſchätzung. An Lichnowsky gefiel ihm das kühne, abentheuerliche Weſen. Alle problematiſchen Naturen hatten einen großen Reiz für ihn.

1.

Die
Herzogin von Sagan an die Fürſtin von Pückler.

Sagan, 5. juin 1845.

Chère et bien chère Princesse!

J'ai sçu par Bonaventura, que vous étiez à Muskau; il me faut recourir à toute ma discrétion pour ne pas aller vous y chercher — mais une visite, même celle d'une amie dévouée, pourrait dans ce moment-ci vous être importune; vous avez des affaires; vous vous occupez de préparatifs, qui réclament votre temps et doivent vous faire préférer la solititude! — Je m'abstiens donc, mais je vous prie de m'en savoir gré — Il ne faut pas cependant que ce sacrifice reste sans dédomagement; aussi je compte qu'en vous rendant à Carolath, vous viendrez faire une petite station dans ce vieux Sagan, que j'ai bien de la peine à tirer de ses ruines! — J.y reste jusqu'au 14. de ce mois; puis après une tournée que mes affaires nécessitent, j'irai m'établir à Günthersdorff pour la plus grande partie du mois de juillet. — Si donc votre départ de Muskau, chère Princesse, ne se plaçait pas dans les prochain 8 ou 9 jours, et qu'il me fallut renoncer au bonheur de vous recevoir ici à votre passage; il me resterait la perspective d'être au mois de juillet la voisine de Mme. votre fille; chez laquelle j'irai avec empressement vous chercher; et de chez laquelle je vous demanderai de venir jeter un regard sur mon petit Jagd-Schloss de Günthersdorff! Je ne viens pas m'appesantir sur des cordes sensibles; il m'est cependant impossible de ne pas vous dire encore une fois combien je reste peinée de la fin de Muskau; car c'est périr que de passer en d'autres mains! — Quel changement en moins de deux ans! — Tout alors y portait le cachet de votre goût exquis et celui de l'être original qui en était le créateur! — On y respirait je ne sais quoi d'exotique, un parfum d'orient, un luxe élégant, si étranger à nos climats qu'on se croyait sous quelque magique influence! — j'en ai subis toute la séduction, et le souvenir ne saurait s'en effacer! — Conservez-moi toujours, chère Princesse, la bienveillance que depuis lors vous avez bien voulu me témoigner, et croyez que mon coeur vous est bien fidèlement attaché.

Duchesse de Sagan et T.

2.

Pückler an die Herzogin von Sagan.

Branitz, den 26. September 1848.

Mit der tiefſten Rührung habe ich Ihren Brief geleſen, theure Herzogin, und in innigſter Sympathie haben ſich gewiß unſere Seelen in dem Augenblick begegnet. Ja, ſo äußert ſich nur wahres, tiefſtes Gefühl, und jezt erſt liebe ich Sie mit vollem Vertrauen, wie ich unſeren hohen, herrlichen Felix liebte, blos aus reiner Freude an ſeiner ſchönen liebenswerthen Natur, ſo reich vom göttlichen Funken durchdrungen, daß ſelbſt ſeine leichten Fehler, ſchon ihrer ächten Naivetät wegen — mir immer nur in einem anmuthigen Lichte erſchienen.

Ihr Gefühl hat es auch errathen, daß ich durch mein unterwegs geſchriebenes Billet Sie vorläufig nur beruhigen

wollte, weil ich der feſten, leider ſo bitter getäuſchten! inneren Ueberzeugung war, daß die höhere Weltführung, an die ich glaube, in ſolcher Zeit einen ſolchen Mann nicht abrufen wollen, ein junges Leben in ſo roſiger Grazie, in Liebe und ritterlichem Abentheuer hingefloſſen, unter pöbelhaften Abſchaumes unbarmherzigen Händen ſo gräßlich nicht enden laſſen könne. — O Gott! man müßte kein Menſch ſein, um über ein ſolches Loos nicht heiße Thränen zu vergießen, nicht einen Augenblick ſelbſt an jener höheren Leitung irre zu werden, die doch unſer einziger wahrer Troſt bleiben muß, wenn wir nicht in Apathie oder Verzweiflung verſinken wollen.

Lichnowsky, ſage ich mir zum Troſt, iſt als Märtyrer eines edlen Strebens geſtorben, wie einſt unſer aller menſchlich ſchönes Vorbild, in der glorreichſten und ſchönſten Epoche ſeines Lebens, zugleich während der mächtigſten Kriſe, der die ganze Menſchheit vielleicht je unterworfen war. Sein und ſeines ehrenwerthen Freundes ſchaudervoller Tod, ein unaustilgbarer Schandfleck für den deutſchen Namen, ſowie des Ueberlebenden feſtes erhabenes Benehmen bis zum letzten Augenblick ſeiner Qualen, müſſen nicht nur alles erklären, was von irdiſchem Staube dem leuchtenden Golde ſeines Weſens beigemiſcht ſein mochte, ſondern alles dies vereinigt, ſichert dem Freunde Ihres Herzens die Unſterblichkeit — ein Jahrtauſende dauerndes Leben für eine Spanne Zeit mit dem bald herannahenden Alter! Wer weiß, was unſer noch jugendlicher Held mit ſeinem Durſt nach Ruhm, dem edlen thatkräftigen Ehrgeiz, der ihn ſo durch und durch belebte — von außerhalb ſich beſchauend für ſich gewählt haben würde?

Darum trauern Sie, weinen Sie mit zerriſſenem Herzen über den entſetzlichen Verluſt, aber blicken Sie auch durch Ihre Thränen auf jenen fernen, in überirdiſchem Diamantenfeuer ſtrahlenden Stern, der allen denen leuchtet, welche, ohne das Irdiſche zu verachten, (denn das iſt krankhafter Irrthum) doch tief fühlen, daß etwas in uns lebt, was uns auch noch mit einer höheren Welt verbindet.

Genug für jetzt, ein anderes Mal werde ich Ihnen von meiner letzten Zuſammenkunft mit Felix erzählen und welch einen merkwürdigen Eindruck ſie bei mir zurückließ. Gott ſtärke Sie in dieſer kummervollen Noth, meine theure, verehrte — darf ich ſagen — Freundin? ich glaube dieſer Gunſt würdig zu ſein.

Die Fürſtin, ſo tief bewegt, als ich ſie jemals ſah, ſendet Ihnen den wehmüthigſten Trauergruß.

H. Pückler.

3.

Pückler an die Herzogin von Sagan.

Branitz, den 5. November 1848.

Meine gnädigſte Herzogin,

Ich kann wahrlich kaum genügende Worte finden, um Ihnen meinen Dank für das liebe, liebe Geſchenk auszudrücken, und beſonders für die zarte, gefühlvolle Art der Auswahl deſſelben, doppelt theuer mir nun in Erinnerung an den edlen Todten, wie zugleich an die liebenswürdige Lebende im ähnlichſten Ausdruck ihrer ſchönen Züge.

Das Bild hängt jetzt über meinem Sopha und an der Wand gegenüber unſer geſchiedener Freund. Ach, oft iſt es mir, wenn ich auf ihn hinblicke, als ſei es nur ein Traum, daß ſo überſprudelnde Lebenskraft, wie ſie aus dieſem Antlitz in hundert Flammen aufloderte, ein ſo bewegliches, raſtloſes Streben, wie es dieſen Feuergeiſt beſeelte, ſchon auf immer dahin ſein ſolle!

Man thäte vielleicht beſſer nur Portraits von Lebenden aufzubewahren, Bilder geliebter Todten bekümmern zu tief. Darum war es ſo lieblich von Ihnen mir Felix's Andenken in Ihrem Bilde vor die Augen zu führen.

Sie fragen gütig, was ich treibe, wie ich lebe? Kürzlich war ich in Wien, wo ich, weil eben Emeute war (vorläufige Probe der großen) nicht in die Stadt konnte, und mich eine Nacht in den Vorſtädten behelfen mußte. Dieſer Zuſtand in Wien erregte mich viel wehmüthiger, als in Berlin, wo die Gehäſſigkeit von jeher zu Hauſe war, und die Genußſucht nie harmlos wie in Wien erſchienen iſt. Dann habe ich an der Donau meines Ahnherrn Rüdigers verfallene Burgruine beſucht, König Ludwigs Walhalla bewundert, und jetzt vegetire ich im wahren Sinne des Worts hier in Branitz d. h. ich pflanze und ſäe und rühre Erde und Waſſer um, damit etwas einer Gegend Aehnliches daraus entſtehe, ein Begriff, der der Stadt Kottbus bisher gänzlich fremd war.

Die Fürſtin Pückler hat von Berlin nach Dresden übergeſiedelt und iſt dort mit ihrer neuen Einrichtung noch beſchäftigter als ich, deſſen Tage ſehr einſam vergehen. Doch habe ich neulich meinen 63ſten Geburtstag mit einem zeitgemäßen Arbeiterball gefeiert, bei dem ich mich von Neuem überzeugte, daß immer noch nur die niederen Klaſſen wahrhaft *vergnügungsfähig* ſind. Wie Weniges ſie vollſtändig zu beglücken im Stande iſt, wird uns ſchwer zu verſtehen. Die Fortſchritte der modernen Demokratie möchten indeß auch dieſen Klaſſen bald die Glücksfähigkeit rauben, ich zweifle nicht daran, bis in ferneren Zeiten der immer ſich wandelnde Weltgeiſt einmal wieder eine ganz andere Richtung einſchlägt.

Genug aber dieſes Geſchwätzes. Mit dankbarer Verehrung und herzlicher Anhänglichkeit

Ihr treu ergebener
H. Pückler.

4.

Die
Herzogin von Sagan an die Fürſtin von Pückler.

Sagan, 8. avril 1849.

Chère et bonne Princesse!

Il n'y a presque plus d'anniversaires qui ne soyent marquées par des douleurs et des regrets, il en est un cependant, et il se célèbre demain, qui fait exception, et qui dans le coeur de vos dévoués, vous savez si je suis de ce nombre, est une date chère et heureuse! — Je demande plus que qui que ce soit, que vous soyez entourée de consolations, et que la santé de votre chère fille, à laquelle je suis si attachée, en s'améliorant, vous soit bientôt une douce récompense des soins dont vous entourez cette bonne et excellente Princesse C.! — Je pense sans cesse à elle, avec une extrême sollicitude. La visite de Lucie et de son excellent époux m'a permis de m'épancher sur un sujet aussi intime! — Et je l'ai fait avec d'autant plus d'abandon, que j'ai été extrêmement satisfaite du coeur et de la raison du jeune ménage! — Je ne veux pas abuser, chère Princesse, de ces moments, mais je tenais en vous offrant mes voeux, à vous dire avec quelle profonde sympathie je m'unis à toutes vos anxiétés maternelles, et à vous remercier encore de l'accueil touchant que vous m'avez fait à Dresde, et dont le souvenir ne s'efface pas plus de mon coeur que ceux dont Muskau a été le point de départ! —

Veuillez me rappeler au bon souvenir du Prince de Carolath, ainsi qu'à celui du Prince Pückler, s'il se trouve auprès de vous. — Je compte passer encore 3 semaines ici, à soigner ma santé, dont l'ébranlement se fait de plus en plus sentir; après quoi les affaires, qui m'ont été confiées, me conduiront momentanément en Autriche. — Agréez, chère Princesse, mes plus tendres et dévoués homages.

D. Duchesse de Sagan.

Est-ce que Billy est bien rétabli de l'accident de ses pauvres petits pieds?

5.

Die

Herzogin von Sagan an die Fürſtin von Pückler.

Sagan, 20. avril 1849.

Chère et bonne Princesse!

Je me hâte d'obéir à vos ordres; et j'expédie ce matin non seulement l'image de celui que vous honorez d'un souvenir si précieux*); mais encore, puisque vous l'ordonnez ainsi: j'y joins deux de mes lithographies, faites toutes deux depuis que j'ai le bonheur de vous être connue. — Veuillez choisir celle des deux qui vous paraîtra préférable, et daignez faire renvoyer l'autre ici à l'adresse des Schloss-Intendanten Wolff. — Je ne puis assez vous dire, chère Princesse, combien la perspective que vous m'ouvrez, de vous posseder ici, m'est chère; ne me l'enlevez pas, et croyez que je mettrai un soin de coeur à vous rendre Sagan le plus comfortable que je pourrais. — Il me serait bien agréable d'y voir en même temps, le Prince Pückler, et de repasser avec lui tous les souvenirs qui se rattachent à l'être distingué dont il avait si bien reconnu dès l'abord les rares et charmantes facultés! — Je compte partir après-demain pour Grätz. — J'y serais tout occupée de faire placer le monument funèbre! Je dois y rencontrer aussi les soeurs du Prince martyr! — Le mois de juin, me verra revenir ici, et vous y recevoir! — Mais ces projets — se réaliseront-ils? — Y a-t-il un lendemain? une sécurité quelconque? — Quand je regarde les différents points de l'horizon, je ne vois partout qu'obscurité et orage qui s'amoncellent! — Je suis même à l'heure qu'il est particulièrement troublée pour Berlin. — Hier on m'a dit qu'on s'y battait, ce matin le train du chemin de fer a manqué! — Et mon beau-frère Schulenburg se trouvait précisément pour affaires à Berlin, d'où il devait revenir aujourd'hui; pour partir avec moi après demain, — je me trouve dans une grande agitation! — Quelle époque, grand Dieu! — Et quand les chagrins de coeur s'en mêlent, c'est vraiment trop! — Vous savez, chère Princesse, combien je sympathise avec les vôtres! — et si je partage vos angoisses maternelles! — Sans cesse ma pensée se reporte à vous, ma pauvre amie! et cela avec bien des larmes et bien des prières ferventes vers Dieu! — Chère, bonne Princesse, conservez-moi vos bontés, et croyez à mon fidèle attachement.

---

*) Felix Lichnowsky.

D. de Sagan.

6.

Die
Herzogin von Sagan an die Fürſtin von Pückler.

Sagan, 1. mai 1849.

Chère et bonne Princesse!

J'étais bien loin de penser, en vous écrivant avant hier, qu'au même instant vous perdiez une fille chérie, qui avait pour vous un culte dont elle m'entretenait souvent! — Le fil s'est rompu qui est le plus intime, le plus indissoluble de tous ceux consacrés par la naturel! — Je m'effraie de cette nouvelle secousse pour votre santé, bonne et chère princesse, et je voudrais qu'il me fut accordé de vous offrir mes soins! — Je suis inquiète de cette pauvre Lucie, et désolée qu'on m'attende à jour fixe à Grätz pour des affaires importantes, sans quoi au lieu de partir aujourd'hui même pour m'y rendre, je serais déjà en route pour Carolath, afin d'entourer la pauvre jeune femme de ma maternelle affection. Hélas, elle perd ce qu'il y a de plus précieux en ce monde.

Une bonne mère! — Moi-même je perds une amie qui avait des larmes pour mes douleurs, et qui m'accordait une confiance justifiée par mon profond attachement. — Ce souvenir qui m'est sacré me donne le droit de vous adresser ces lignes, chère Princesse, et d'y joindre mes tendres hommages!

D. Duchesse de Sagan.

7.

Pückler an die Herzogin von Sagan.

Dresden, den 1. Mai 1849.

Verehrteſte Herzogin,

Welcher große Vorzug iſt Ihnen doch dadurch geworden, zugleich eine deutſche und eine franzöſiſche Erziehung genoſſen zu haben; denn bei Ihrer ausgezeichneten Natur nahmen Sie nur die hervorragenden Eigenſchaften beider Nationen in ſich auf, eine Verſchmelzung, die ich immer als mein Ideal für dieſe Nationen ſelbſt gewünſcht hätte. So hat z. B. Ihr edles, bewunderungswerthes Benehmen nach dem Tode unſeres verewigten Freundes Ihr deutſches Gemüth, Ihr deutſches warmes Herz auf das herrlichſte bekräftigt, während Ihre weltliche Liebenswürdigkeit, Ihr hoher Takt im Leben, die Klarheit und Präziſion Ihres Ausdrucks, wie die ſchnelle

Beſtimmtheit Ihres Handelns ganz franzöſiſch im ſchönſten Sinne ſind.

Dieſe Ihnen vielleicht im erſten Augenblick abrupt erſcheinenden Aeußerungen wurden in mir lebhaft von Neuem hervorgerufen, als ich (mehr als einmal) Ihren liebenswürdigen Brief an meine arme Lucie las, den ich vorläufig zu beantworten beauftragt bin, weil ſie ſelbſt, die heute — am erſten Tage des Wonnemondes!! ihre ſo zärtlich geliebte Tochter begräbt, ſich noch außer Stande befindet, auch den liebſten Brief zu beantworten. Sie dankt Ihnen deshalb nicht weniger mit der innigſten Herzlichkeit für die überſandten, uns ſo lieben Bilder, ſowie für Ihre Theilnahme, Ihre Sympathie an den ſchweren Leiden, von denen Adelheid nun endlich erlöſt iſt, deren Gewicht aber noch überwältigend, auf dem Mutterherzen laſtet! Auch ich, verehrte Herzogin, der einen großen Theil des geſtrigen Tages mit meiner troſtloſen Freundin bei der Leiche zugebracht, bin ſehr ernſt geſtimmt und tief bekümmert. Dennoch hat der Anblick der Todten einen, wenn auch erſchütternden und ſchmerzlich aufregenden, doch im letzten Reſultate wohlthuenden Eindruck bei mir zurückgelaſſen, und niemand, der die Dahingeſchiedene gekannt hat, konnte ohne Rührung die wunderbare Veränderung betrachten, die mit ihr vorgegangen war. Nie habe ich etwas Aehnliches geſehen! Denn während gewöhnlich der Tod die Züge entſtellt und altert, erſchien Adelheids Leiche im verklärteſten, himmliſche ſüße Ruhe und gleichſam noch athmenden Ausdruck wenigſtens um zwanzig Jahre gegen die Lebende verjüngt, die Haut glatt und jugendlich, jede Runzel, jede Unebenheit wie jede Röthe des Teints verſchwunden, rein wie Marmor, nur einer Schlafenden gleich, die der Schlummer nach einer beglückenden Stunde überraſcht hat. Das Räthſelhafteſte dabei war, daß ſie, was doch auch im Leben nie der Fall geweſen, jetzt im Tode eine ſo auffallende Aehnlichkeit mit ihrer früher geſtorbenen Tochter hatte, daß ich oft wie unwillkürlich glaubte, nicht mehr die Mutter, ſondern jene vor mir zu ſehen, ja ſelbſt jener jungfräuliche Reiz liebevoller Unſchuld und Würde, welche der jüngeren Adelheid Schönheit etwas ſo Unwiderſtehliches gab, ruhte auch auf dem ſelig lächelnden Antlitz dieſer verklärten Leiche, von dem alle irdiſchen Schlacken abgeſtreift ſchienen, nur das Gepräge urſprünglicher Schönheit einer edlen Seele in ein anderes Leben mit hinübernehmend.

Einer Fremden würde ich dieſe Details nicht mittheilen, von Ihnen, theure Herzogin, bin ich überzeugt, daß Sie ſie nicht ohne Mitgefühl leſen werden, und herzlich freue ich mich in Folge Ihrer freundlichen Einladung Ihnen recht bald mündlich in Sagan im ungeſtörteſtem Austauſch unſerer Gedanken über theure Todte wie über das Elend der Gegenwart, fortwährend wiederholen zu dürfen, wie treu die Fürſtin und ich Sie lieben und verehren, und welchen großen Werth wir auf Ihre Freundſchaft ſetzen.

H. Pückler.

[illegible]

Die Herzogin von Sagan an die Fürſtin von Pückler.

Grätz, 30. Mai 1849.

Meine theure verehrte Fürſtin.

Wie unendlich gütig ſind Sie, auch in den traurigſten Tagen ſich meines Wunſches erinnert zu haben! — und wie kann ich dieſe unendliche Freundlichkeit genug erkennen: nur ſoviel bleibt gewiß, ich rechtfertige ſie durch meine Treue für die Heimgegangenen, wie für die Ueberlebenden! — Sie ſchweben mir ſtets vor: ich war unendlich beſorgt, die Dresdner Ereigniſſe möchten Sie vertrieben haben, auch bleibe ich dem Fürſten Pückler recht herzlich dankbar, mir Nachrichten von

Ihnen gegeben zu haben; wie glücklich, daß er in den böſen Tagen bei Ihnen war! —

Da Sie Sich ſo gnädig für mich in Kopenhagen verwendet haben, ſo geſtehe ich Ihnen offen, daß es nicht das Bild aus Friedrichsburg war, was ich gewünſcht hatte — ſondern die Kopie eines Miniaturbildes der Chriſtine Munck, was in der Ronnburg ſich befindet, und worin ſie in einer Art von costumes de fantaisie angezogen iſt — in dieſem kleinen Bilde aus der jugendlichen Zeit der Chriſtine Munck, iſt eine auffallende Aehnlichkeit mit ihrem Urenkel Felix zu entdecken — doch iſt mir auch das Bild aus der Friedrichsburg intereſſant; ſollte es Ihnen, beſte Fürſtin, alſo die geringſte Mühe verurſachen, das Miniaturbild anſtatt des Oelbildes zu wechſeln, ſo beſchwöre ich Sie, ſich ja nicht mit meinem unbeſcheidenen Wunſch zu befaſſen — doch jedenfalls müßte ich bitten, die Kopie des Oelbildes dann nur en buste zu befehlen, da wir in Zeiten leben, wo man ſich nicht in zu hohe Preiſe verſteigen kann! — In 14 Tagen ſpäteſtens bin ich in Sagan zurück, und hoffe, daß Sie, theure Fürſtin, meinen Wunſch, Sie dort zu begrüßen, erfüllen werden! — Mein erſter Gang wird mich nach Carolath zum Grabe der geliebten, heiß beweinten Freundin führen, ich habe eine große Sehnſucht dort zu beten, zu weinen! hat die gute Adelheid doch die Todten ſo innig mit mir beweint! — Alles ſo tief und zart mit mir empfunden! ihre Theilnahme fehlt mir, und wird noch oft in meinem Leben mir ſchmerzlich entgehen! —

Ich lege mich Ihnen, theure Fürſtin, mit treuer Liebe und Verehrung zu Füßen

Dorothea, Herzogin von Sagan.

9.

Pückler an die Herzogin von Sagan.

Ce 6. février 1850.

Puisque vous voulez bien m'accorder la faveur, chère Duchesse, d'oser vous offrir un petit souvenir avec mon bouquet et mes compliments pour votre fête, j'ai entouré les fleurs d'une chaine de Smyrne, que j'ai porté long-temps, et qui me parait le meilleur symbole de l'attachement sincère et respectueux que votre ancien et vieux vassal vous a voué pour la vie.

H. Puckler.

10.

Pückler an die Herzogin von Sagan.

Schloß Branitz, den 23. März 1850.

Verehrteſte Herzogin,

Meinen beſten Dank für Ihre ſich immer gleich bleibende freundſchaftliche Theilnahme. Allerdings hat mich der Tod meiner guten Mutter tief ergriffen. Doch wäre dieſer Schmerz viel größer geweſen, wenn wir nicht ſeit meiner früheſten Kindheit ſtets gänzlich entfernt von einander gelebt hätten, ſo daß ich wohl während 64 Jahren, alle verſchiedenen Vereinigungen zuſammen genommen, kaum ein Jahr mit meiner Mutter verlebt habe. Sie hatte eine große Vorliebe für den Sohn ihrer zweiten Ehe, meinen Stiefbruder (Graf Seydewitz) die ſie aus Liebe ſchloß, während die Verbindung mit meinem Vater nur eine Konvenienzheirath war, und beide Naturen gar nicht für einander paßten.

So lebte meine Mutter ſtets, ſo viel es ſich nur thun ließ mit oder bei ihrem Liebling, während, durch die Verhältniſſe getrennt, wir uns materiell etwas fremd wurden, obgleich vielleicht eben darum unſer langes Leben nie auch,

nur durch die leiſeſte Wolke getrübt wurde, ein heiterer Tag, aber ohne glühenden Sonnenſchein. In allen ihren Handlungen verläugnete ſie nie eine ruhige mütterliche Liebe, ich in den meinigen nie die gern geübte Pflicht kindlicher Verehrung. Sie ſelbſt lebte glücklich, weil ſie ſtets wenige Bedürfniſſe hatte, und wenig vom Schickſal verlangte, und hatte auch einen glücklichen Tod, indem ſie im achtzigſten Jahre ihres Lebens noch ganz rüſtig und wohl, plötzlich faſt, nach nur fünfſtündiger, ſchmerzloſer Krankheit an einem Nervenſchlage verſchied. Ruhe ihrer Aſche, wenn nichts weiter von ihr übrig bleibt, worauf Gott allein die unbezweifelte Antwort geben könnte!

Freuen wir uns alſo *dieſes* Lebens, deſſen wir ſicher ſind, ſo lange es dauert, aber auf ernſte, würdige Weiſe, wozu auch die Trauer oft gehört, denn mit Recht ſagt ſchon Seneca: die wahre Freude iſt ſehr ernſter Natur. Sie, meine theure Herzogin müſſen jetzt in Ihrer ſchönen Beſitzung ſolche Freuden im angenehmſten Gewande genießen, wo Sie ſo viel Gutes thun, und ſo viel Schönes ſchaffen.

Möge der Himmel Ihnen alles lange, lange Jahre erhalten.

H. Pückler.

11.

Die Herzogin von Sagan an die Fürſtin von Pückler.

Sagan, den 28. November 1851.

Verehrte Fürſtin,

Die gute Luttitz hat mir ſo überaus freundliche Worte aus Ihrem letzten Briefe wiederholt, daß ich es mir nicht verſagen kann, den innigſten Dank ſelbſt auszudrücken. — Ihre Güte, geliebte Fürſtin, rührt mich tief; erhalten Sie mir dieſes Wohlwollen, was mich ehrt, und in der öden täglich unheimlicheren Welt, was mich hebt und erquickt! —

Vielleicht komme ich bald auf ein paar Tage nach Dresden, und klopfe dann gleich bei Ihnen an. — Ich würde es für ſicher ſagen, wenn meine ſchwankende Geſundheit nicht ſtets hemmend mir entgegen trete. — Die ſo oft verſprochene Nachwirkung der Badekur iſt dieſes Jahr nicht eingetreten! —

Sie wiſſen, daß Prinzeß von Preußen einen winterlichen Aufenthalt in Baden-Baden nicht ſcheute. Pour lui c'est mieux que la patrie! Hélas, je le regrette pour elle et pour nous! — Ich höre Fürſt Pückler kommt dieſer Tage aus London zurück — bitte, theure Fürſtin, ihn ſchönſtens von mir zu grüßen. — Ich ſollte eigentlich mit ihm grollen, da er mich, trotz aller Verſprechungen, nie beſuchte. — Von meiner neuen Nachbarin ſpreche ich nicht! — Doch werden Sie, verehrte Fürſtin, am beſten ſich ſagen können, was ich in Beziehung auch lieber heiliger Erinnerung empfinde!

Möge der alte Fürſt glücklich ſein; dies war ja der Wunſch, das unermüdliche Streben meiner lieben vorangegangenen, edlen Freundin! —

Es droht mir in wenig Tagen ein Verluſt, der mir nahe geht — mein talentvoller Baurath, der mir vor fünf Jahren vom theuren Opfer empfohlen wurde, endigt nun ſein vielverſprechendes Leben, hier, wo er im vollen ſchönen Wirken ſich bethätigte! — Eine Verarmung mehr!

Darf ich bitten, dem guten Billy ein freundliches Wort von mir ſagen zu wollen? — Er brachte mir, auf die zierlichſte Weiſe, das ſchönſte Präſent, wofür ich noch herzlichſt danke. —

Erhalten Sie mir, theure Fürſtin, Ihre Güte, und erlauben mir, Sie in Liebe und Verehrung zu umarmen.

Dorothea, Herzogin von Sagan.

12

Pückler an die Herzogin von Sagan.

Verehrteſte Frau Herzogin.

Ich ſoll Ihnen im Namen der armen Fürſtin ſchreiben, die durch immer wiederkehrende Leiden bisher verhindert wurde, Ihren ſo überaus freundlichen und liebenswürdigen Brief früher zu beantworten. Ich bin zu ſchwach, ſagt ſie, dieſer ſo geiſtreichen und vortrefflichen Herzogin meine Gefühle innigſter Bewunderung und Anhänglichkeit irgend Ihrer würdig auszudrücken — und ich, erwiederte ich, bin ich es weniger? wenn auch nicht körperlich, doch gewiß geiſtig. Nur unſere Herzen brauchen ſich nie vor der Ueberlegenheit der ſeltenen Frau zu ſcheuen, die uns ſelbſt ſo herzlich entgegenkommt, und ſo beſtändig in ihren gütigen Geſinnungen für uns bleibt.

Ja, verehrte Herzogin, was ich hier ſchreibe, iſt ſo ganz wahr, daß ich nie unſeres ſeligen Freundes Glück beneidenswerther gefunden habe, als damals, wo er in Ihnen eine faſt wunderbare Ergänzung und Vollendung ſeiner eigenen genialen Natur gefunden hatte. Es war dies Loos vielleicht zu groß, zu ſchön, zu folgenreich, um von den feindlichen Mächten geduldet zu werden, die kein irdiſches Glück vollkommen werden, noch auch das bedingte lange andauern laſſen mögen. Meine Lucie und ich ſind wenigſtens durch unſere Geſinnung werth geweſen, ſich Ihnen als treue Trabanten in allen Lagen des Lebens in Gedanken anzuſchließen und werden dies auf ewig bleiben, obgleich ganz unfähig, Ihnen mehr zu bieten, als dieſen guten Willen. Schmerzlich iſt es uns zu hören, daß Ihre Geſundheit nicht ganz wünſchenswerth iſt, theure Herzogin, und die Folgen der Badekur den Verſicherungen der Aerzte noch nicht ganz entſprechen, aber Badekuren wirken oft erſt viel ſpäter nach, und müſſen auch wiederholt werden, wenn die Beſſerung nicht bald erfolgt.

Als wir das letztemal in Berlin zuſammentrafen, ſahen Sie ſo blühend und ſchön aus, daß ich an die überſtandene Krankheit kaum recht glauben konnte, und bin daher um ſo mehr betrübt über dieſe Rückfälle.

Nächſtens aber will ich mich ſelbſt von Ihrem Befinden in Sagan überzeugen, wenn Sie uns nicht in Dresden zuvorkommen, was für uns das nachträgliche heilige Chriſtgeſchenk ſein wird, auf welches die Kinder ſich ſchon Wochenlang vorher freuen.

Kinder! ach, die einzigen menſchlichen Weſen, denen das Glück noch als eine Wirklichkeit vorſchwebt, als die goldbeglänzte Frucht, von der ſie noch nicht wiſſen, daß ſie nur in der Ferne winkt, ohne je mehr als auf Augenblicke höchſtens erfaßt werden zu können. Wohl denen daher, die, als innere Poeten, den kindlichen Sinn, die Freude an der Täuſchung, bis in den Winter des Alters zu erhalten verſtehen, car les seuls châteaux solides sont les châteaux en Espagne. Tant mieux peut-être si on peut parvenir à les bâtir en pierre de taille, et peut-être aussi tant pis! Unſer Wiederſehen aber, hoffe ich, ſoll uns auf beide Arten erfreuen, erſtens lieblich gaukelnd in der Luft, und dann ſich wirklich vergegenwärtigend in augenſcheinlicher Wirklichkeit.

Unterdeſſen empfehlen wir uns Ihrem Andenken in treuer Freundſchaft und Verehrung.

13.

Pückler an die Herzogin von Sagan.

Schloß Branitz, den 20. Dezember 1852.

Gnädigſte Herzogin,

Die Sie ſo hoch verehrende Fürſtin hat wieder einen neuen Beweis Ihrer freundſchaftlich, herzlichen Theilnahme durch Frau von Luttitz, die merkwürdige Greiſin, erhalten, und trägt mir auf, Ihnen dafür den innigſten Dank zu ſagen. Leider geht es mit meiner armen Freundin noch immer in nichts Weſentlichem beſſer! Sie kann nur ſitzen, weder liegen noch ſtehen, da das Bein noch immer gelähmt bleibt, leidet viel von Beängſtigungen und Schmerzen wunder, aufgeriebener Stellen, genießt faſt nichts als Milch und etwas Compotte, kurz es bleibt ein qualvolles Leben für ſie, und ein herzbekümmernder Anblick für uns, die nicht helfen können, und doch ſo gern jedes Opfer zu ihrer Heilung bringen würden. Nur der Geiſt iſt vollkommen derſelbe geblieben, wenn er auch durch die ſo leidensvolle und traurige Krankheit ſeine ehemalige Heiterkeit verlieren mußte.

Mit dem größten Intereſſe haben wir Beide die Ihren Aufenthalt in Nizza betreffenden Nachrichten erhalten, und wünſchen Ihnen von ganzer Seele die wohlthätigſten Folgen des milderen, ſonnigen Klima's für Ihre ſo vielen Tauſenden theure Geſundheit. Hier iſt alles traurig und öde, überall ein grauer Horizont, und die evergreens, unſere Kiefern, auch nur graugrün. Im Hauſe, in der Welt alles noch düſterer, obgleich in politiſcher Hinſicht der Beſuch des Kaiſers von Oeſterreich in Berlin mich mit Freude erfüllt, da er der berechtigten Hoffnung Raum giebt, daß er den unklugen und unheilſchwangeren Zwieſpalt zwiſchen den zwei Mächten, die eigentlich Deutſchland ſind, endlich zur Verſöhnung bringen wird. —

Ich ſchließe mit einer Bitte. Ein Brief von Ihrer lieben Hand wird der Fürſtin ein Sonnenſtrahl in ihrer leidensvollen Einſamkeit ſein, beſonders wenn er recht viel von Ihnen ſelbſt uns mittheilt, wie es mit Ihrem Befinden jetzt geht, wie Sie leben, wen Sie gern ſehen, wie lange Sie unter den Orangengärten zu verweilen gedenken, und wann wir auf Ihre Rückkehr uns Rechnung machen dürfen.

Iſt alles dies aber zu viel verlangt, ſo verzeihen Sie meine Unbeſcheidenheit, und erhalten jedenfalls Ihr gnädiges Andenken

Eurer Durchlaucht
altem Vaſallen
und treu ergebenen Diener
H. Pückler.

14.

Die Herzogin von Sagan an Pückler.

Nizza, den 30. Dezember 1852.

Mein beſter Fürſt,

Sie haben mir einen ſehr lieben Brief geſchrieben! Wie ein Gruß aus der ſchönen Muskauer Zeit winkt er mir zu! — Haben Sie Dank, und danken der theuren Fürſtin für das wohlwollende Andenken, was mich in weiter Ferne ſo freundlich aufſucht und erquickt! —

Sie wollen Beide, daß ich viel von mir berichten ſoll — und ich kann nur wenig ſagen. — Meine Geſundheit iſt nicht ſchlechter, nicht beſſer im Sonnenſchein, am blauen Meer, unter ſchlanken Palmen, blühenden Roſen, Lorbeerlauben, und goldenen Orangengebüſchen, als ſie im Schnee, Froſt und Kieferwäldern des Nordens war. — Meine Leiden liegen tiefer, und hängen von keinem Himmelsſtrich ab! — Schön und mannigfaltig iſt hier die Natur, beſonders die warme Färbung, die durchſichtige Luft. Ich wandere viel umher, beſonders auf den Bergen, die Nizza ſchützen; von dort iſt das herrliche Meer am ſchönſten — auf dieſen Höhen bleibe ich ſitzen, laſſe mich ſonnen, genieße den aromatiſchen Duft der hieſigen reichen, eigenthümlichen Flora; doch die Seele bleibt dem Norden zugewendet; dort gehöre ich an — dort iſt die Gräberheimath: die heiligſte, die liebſte! —

So bleibe ich Stunden lang im Freien, ſinnend, träumend, bis mich der zu oft wiederkehrende ſcharfe Miſtral oder der lähmende Scirocco, in das zugige Haus, zum rauchenden Kamin, in die ſehr mangelhafte ſüdliche Einquartierung, zurücktreibt. —

Fremde giebt es hier die Menge — und politiſche Refugié's Haufenweis. — Um jede Berührung mit dieſem unbequemen Elemente zu vermeiden, lebt die gutgeſinnte Welt, auch unter ſich, ſehr abgeſondert. — Man begegnet ſich viel, man verkehrt wenig; Viſitenkarten, die freigebig gewechſelt werden, vertreten meiſtens die perſönliche Annäherung. — Ich habe übrigens bis jetzt nicht eine Erſcheinung getroffen, die mir den Wunſch eines intimen Umgangs gegeben hätte.

Meine Tochter iſt ſeit einigen Wochen hier. — Meine Söhne holen bald die Schweſter ab. — Mein Schwager kommt ſpäter, um mich von hier nach Venedig zu begleiten, wo ich die wärmeren Tage abwarten will. — Ende Mai bin ich, ſo Gott will, in Ihrer Nachbarſchaft. — Wie glücklich würde es mich machen, die theure Fürſtin wohler zu finden, ſie in Branitz aufſuchen zu dürfen! Sie würden es mir erlauben, nicht wahr, lieber Fürſt; und auch endlich den lang verſprochenen Beſuch in Sagan verwirklichen? — Ich rechne ſehr auf die Freude, Sie dort zu bewillkommnen. —

Empfehlen Sie mich angelegentlichſt der edlen, verehrten Fürſtin, der ich mit feſten Banden angehöre! — Behalten Sie mich Beide im freundlichen Andenken. — Vous n'avez pas à faire à une ingrate! —

Dorothea, Herzogin von Sagan.

15

Die Herzogin von Sagan an Pückler.

Freitag.

Mein lieber Fürſt,

Tauſend Dank, und das recht herzlich! Aber warum in Ungnade? Ich ſah und hörte nichts von Ihnen, und glaubte Sie in Branitz. — Wollen Sie meinen Beſuch? oder paßt es Ihnen bald beſſer, ſo hoffe ich auf den Ihrigen. —

Noch einmal Dank! — Sie wiſſen ja wie ich, was von Ihnen kömmt, freudig entgegennehme!

Dorothea, Herzogin von Sagan.

16.

Pückler an die Herzogin von Sagan.

Berlin, den 7. Februar 1857.

Ihr liebenswürdiges Billet, gnädigſte Herzogin, hat mich ſehr erfreut.

Ueber die befürchtete Ungnade mündlich das Weitere.

Was aber das huldreiche Anerbieten Ihres Beſuches betrifft, ſo iſt die Verführung in der That ſo groß, daß ſie mich leicht indiskret genug machen könnte, ihn anzunehmen, aber mein trauriges Krankenlager im Gaſthof iſt in der That eines ſo hohen Beſuchs nicht würdig.

Da ich aber bereits im Stadium der Geneſung bin, obgleich dieſe, nach dem Beiſpiel mancher Regierungen, nur den verzögerten Fortſchritt geht — Pötchen vor Pötchen, wie die poetiſchen Holländer dies ausdrücken — ſo darf ich doch hoffen, Euer Durchlaucht noch vor Ihrer Abreiſe perſönlich meine Aufwartung machen zu dürfen.

Mit größter Verehrung

Ew. Durchlaucht gehorſamſter

H. Pückler.

PS. Da ich aus den Zeitungen erſehe, daß der Herr Herzog von Dino hier iſt, ſo bitte ich Euer Durchlaucht, die Gnade zu haben, mich in deſſen freundliches Gedächtniß zurückrufen zu wollen.

17.

Die Herzogin von Sagan an Pückler.

Montag.

Mein beſter Fürſt,

Laſſen Sie mich nicht abreiſen, ohne mir en détails wiſſen zu laſſen, wie es Ihnen geht. — Les bulletins d'antichambre ne me suffisent pas. — Ich kehre nun in mein Stillleben zurück, wo ich Ihren mir längſt verſprochenen Beſuch erwarte. — Er wird ſich doch endlich verwirklichen?

Trotz Ihrer Neckerei von der vermeinten Ungnade will ich nicht grollen, que vous m'ayez cherché injustement querelle, und Ihnen herzlich beide Hände reichen!

Dorothea, Herzogin von Sagan.

18

Die Herzogin von Sagan an Pückler.

Dienſtag.

Lieber Fürſt.

Leider reiſe ich ſchon morgen fort, kann mich alſo hier Ihrer hoffentlich ſchnellen Geneſung nicht mehr erfreuen, noch um le mot de l'énigme fragen. — Alſo kein Scherz? — „et vous m' en voulez assez sérieusement!“ Da muß eine Berliner Malice geſpielt haben; la bonne ville y est sujette. — So viel iſt gewiß, daß ich Ihnen mit dem beſten, freundſchaftlichen Gewiſſen die Hand reiche — drücken Sie ſie in vollem Vertrauen, und in Sagan wollen wir über die bösartigen, lügenhaften Menſchen zuſammen mitleidig lachen.

Dorothea, Herzogin von Sagan.

Briefwechſel

zwiſchen

Pückler und Edwina Viereck.

Die dramatiſchen Künſtler, die nur durch ihre Perſönlichkeit zu wirken vermögen, haben das Schickſal nach dem Dahinſchwinden dieſer letzteren leicht vergeſſen zu werden. Doch gewiß erinnern ſich noch Viele der durch ihre ſtattliche Geſtalt und ſtrahlende Schönheit ausgezeichneten Berliner Schauſpielerin Edwina Viereck, die durch einen frühen Tod noch in vollem Jugendglanz der Bühne entriſſen wurde. Auch mit ihr ſtand, wie die nachfolgende Blätter zeigen, Pückler in freundlicher, heiterer Beziehung.

1.

Edwina Viereck an Pückler.

Mittwoch Abend.

Freundlichen Dank für Ihre lieben Zeilen und Ihre übergroße Güte, Durchlaucht, ich weiß ja nicht, wie ich Ihnen erwiedern ſoll — Morgen habe ich zwei kleine Rollen zu ſpielen, bin aber ſicher um ½9 Uhr daheim, und werde viel Freude haben, Sie zu ſehen. Holde Grüße und viel Schönes von Ihrer ergebenen

Edwina Viereck.

2.

Edwina Viereck an Pückler.

Sonntag Morgen.

Guten Morgen, Kamerad,

Reiſen werde ich erſt Morgen, der Doktor erlaubt meinem Jungen mit Vorſicht mitzugehen, was mich ſehr glücklich macht, da ich eine ſehr trübe Reiſe ohne den Schatz machen würde. Leider werde ich heute nicht ausgehen dürfen, ich habe mich geſtern Abend beim Zuhauſelaufen erkältet, die linke Seite meines Kopfes ſchmerzt mich ganz barbariſch. Hoffentlich ſehe ich meinen dämoniſchen Kameraden noch heute bei mir, es wäre abſcheulich, wenn Sie ſich durch irgend etwas abhalten ließen. Heute Nacht habe ich ſchlecht geſchlafen, und höchſt tolles Zeug geträumt.

Die Bücher und der Indier iſt in meinen Händen, ich freue mich über beides recht kindiſch und herzhaft.

Alſo Adieu, und auf recht baldiges Wiederſehen.

Ihre Kameradin

Edwina, Wendinfürſtin.

3.

Edwina Viereck an Pückler.

Sonntag Abend.

Ich habe eine Maſſe Senfſpiritus und Watte um meine kranke linke Seite gebunden, und verſpüre wohl einige Linderung, jedoch nur wenig, alle anderen Fatalitäten ſind noch vorhanden. — — Den ganzen Tag war ich allein, ich hoffe es auch zu bleiben, ſollte aber vielleicht Werder mir Adieu ſagen wollen, ſo kann ich nicht umhin, ihn einige Zeit anzunehmen, ich werde es aber ſchon ſo einrichten, daß er nicht lange bleibt, wenn er überhaupt kommen ſollte. Sie haben als guter Kamerad die Erlaubniß, im türkiſchen Koſtüme zu erſcheinen. Kommen Sie aber recht bald, denn die geſtrige Mitternachtsſtunde, welche ich verſäumt zu ſchlafen, liegt mir noch in den Gliedern, und Morgen muß ich eine Nacht mit dem Jungen auf der Eiſenbahn zubringen.

Guten Abend, bis wir uns wiederſehen von Ihrer

Edwina.

4.

Edwina Viereck an Pückler.

Sonnabend früh.

Alſo nicht verliebt! es kommt mir ſo wunderbar vor, daß ich ſchon eine Weile ſaß, und über dieſen Punkt nachdachte. Vorläufig glaube ich Ihnen noch nicht recht, denn in meiner Praxis iſt mir dergleichen noch nicht vorgekommen.

Jedermann, welcher ſich mir bisher genähert, habe ich in dieſer oder jeder Art in mich verliebt gefunden, und wenn er es nicht war, ſo habe ich ihm einige Doſis verabreicht, und die Wirkung war eine entſchiedene.

Natürlich bin ich jetzt nicht mehr gewöhnt, die Männer mit anderen Augen anzuſehen, und zählte Sie mit dazu, das ſoll ein Irrthum geweſen ſein? Nun gut, wir wollen ſehen. -- Auf die mir gebotene Kameradſchaft gehe ich von Herzen ein, vielleicht verliebe ich mich jetzt in Sie, weil ich weiß, daß Sie es nicht in mich ſind, aber verlaſſen können Sie ſich niemals darauf, denn ich werde es Ihnen aus Rache niemals eingeſtehen. Unſer Beiſammenſein wird jetzt von beſonderem Intereſſe für mich ſein, ein Mann, der mir Wohlwollen, Intereſſe, Zärtlichkeit bietet, und nicht verliebt in mich iſt, nein, das iſt zu kurios, mir ſo unbegreiflich, daß ich noch lange ein Zweifler bleiben werde, hüten Sie ſich mir das Gegentheil zu zeigen, Sie würden jetzt fürchterlich gepeinigt werden.

Ihre Epiſtel empfing ich, noch zu Bett liegend, und ſchreibe Ihnen auch von dieſem Poſten, es iſt eine höchſt unbequeme Situation, und deshalb ſchließe ich, hoffend, Sie heute Vormittag noch bei mir zu ſehen, wir werden dann noch mehr über unſere Angelegenheiten ſprechen. Freundlichen Guten Morgen von Ihrer

Edwina.

5.

Edwina Viereck an Pückler.

Frankfurt, den 5. Juli 1853.

Mein theurer Kamerad,

Denken Sie ſich, ich muß hier von 11—$2\frac{1}{2}$ Uhr in Frankfurt liegen bleiben!, die unverantwortlichen Eiſenbahnmenſchen warteten nur 10 Minuten, und ich konnte in dieſer kurzen Zeit meine Sachen nicht erhalten, ich war außer mir darüber, konnte aber leider mit, meinem ſonſt ſehr harten Kopf nicht durch die Wand, und muß nun in einem abſcheulichen Wirthszimmer neben der Eiſenbahn in Geſellſchaft von allen möglichen Menſchen ſitzen; glücklicherweiſe fällt mir ein, jetzt im letzten Moment, denn es iſt bereits $^3/_4$2 Uhr, daß Papier und ſonſt nöthiges Zubehör in meiner Chatulle befindlich, und will einige Worte an meinen Kameraden richten. Vor allem muß ich Ihnen bittere Vorwürfe machen, mich ohne Abſchied fortzuſchicken, es hat mir ſehr trübe Stimmung gemacht, denn wenn ich auch Schmerz bei Trennung von lieben Perſonen empfinde, ſo iſt es mir aber eine gewiſſe Beruhigung, dieſen Schmerz erlebt zu haben; ich habe von jeder Emotion immer eine Befriedigung, und wäre ſie auch ſehr ſchmerzlich, es härtet mich ab, und ich zehre von dem letzten Lebewohl. Ohne Abſchied von Jemand gehen, kommt mir vor, als etwas gewaltſam zerbrechen — — Gott im Himmel, der Kellner ſagt: „Meine Damen, es iſt die höchſte Zeit", ja, ja, auf Wiederſehen, recht bald, womöglich im Schlangenbad auf der Durchreiſe. Louis hat die Trübſeligkeiten einer Nachtfahrt ſo ziemlich überſtanden, aber meine Backe iſt ganz dick, mich erkennt kein Menſch, ich ſehe jämmerlich aus. — Von Schlangenbad mehr und geordneter, ſchreiben Sie mir bald, darum bitten herzlich ihr Kamerad und Wendin

Edwina

6.

Edwina Viereck an Pückler.

Schlangenbad, den 7. Juli 1853.

Mein guteſter Kamerad,

Ich ſchreibe Ihnen aus meiner Einſamkeit, um Ihnen zu erzählen, daß ich glücklich hier angekommen, und mich ſoweit ganz wohl befinde. Vor allem will ich Ihnen meine hieſige Wohnung beſchreiben, die wirklich originell und reizend iſt. Vorm Jahr wurde für die Kaiſerin aller Reußen ein Schweizerhäuschen gebaut, ein Salon zum Frühſtück, ein Erdgeſchoß und oben Wohnungen für die Großfürſtin, und dieſes Etabliſſement bewohne ich ganz allein mit meinem Jungen, der ſich ſehr wohl dabei findet; es iſt das ſchönſte und reizendſte Quartier hier, welches unbegreiflicherweiſe noch leer war, weil das Wetter kühl und regneriſch war, ich brachte aber ſchöne und warme Tage mit, und von dem Augenblick, wo ich es gemiethet, kamen eine Menge Leute, unter anderen auch der Graf Schafgotſch von Prinz Karl, aber es war und blieb mein. Die Ausſicht iſt himmliſch, ich ſehe in drei Thäler, und wohne nicht ſehr entfernt vom Badehaus, und doch ganz abgeſchloſſen von der anderen Badewelt, ich habe faktiſch noch kein Wort mit jemand Anderem geredet, ja nicht einmal geſehen, heute will ich aber in den ſogenannten Naſſauer Hof zum Speiſen gehen, und werde mir die Badegeſellſchaft zum Theil betrachten. Wohnungen ſind nicht mehr zu bekommen, wenn Sie aber, mein liebſter Kamerad, Ihre treue Wendin beſuchen wollen, ſo finden Sie ein eingerichtetes Schlafzimmerchen und kleinen Salon bei mir in meinem Schweizerpallaſt vor, und ich würde mich königlich amüſiren, meinen neugewonnenen Freund bei mir aufnehmen zu können.

Nein! was mir das für eine außerordentliche Freude ſein würde, kann ich Ihnen gar nicht ſagen, denn, wenn wir auch nicht ineinander verliebt ſind, ſo haben wir uns doch herzlich lieb, das iſt mir klar, und ſehnen uns nacheinander, mir wenigſtens geht es ſo; von meinem Schreibtiſch aus ſehe ich die ganze Gegend; auch die Landſtraße, welche von Wiesbaden kommt, liegt vor mir wie ein Band gezogen, jeder Wagen, der kommt, erregt meine ſtille Aufmerkſamkeit, und unwillkürlich denke ich: „Ach, wenn er es doch wäre". Wie oft werde ich dieſen Wunſch vergeblich haben — oder nein? — Bis den 25. d. M. gedenke ich hier zu bleiben, und dann, wenn Sie es recht ſehr wünſchen, komme ich auf einige Zeit nach Baden, und begebe mich dann nach Oſtende. Sehen Sie nur, daß Sie es möglich machen können, hierher zu kommen, ſo ungeſtört können wir nirgends mehr zuſammen ſein. — Sie könnten ja auch in Wiesbaden wohnen, in zwei Stunden fährt man hier heraus, einen Tag beſuche ich Sie dann in Wiesbaden und wir machen kleine Parthieen in die Umgegend, entweder zu Pferde oder Eſel, ganz nach unſerem Belieben. Nun, zeigen Sie mir einmal, wie jung Sie eigentlich noch ſind. — —

Nun muß ich Ihnen aber auch ſagen, wie ſehr mir der erſte Theil Ihrer „Rückkehr" gefallen, ich bin damit fertig, und freue mich kindiſch auf die anderen Theile. — Eine Reiſebeſchreibung las ich nicht mehr, ſondern ich fuhr ſelbſt auf dem Nil, lag hingeſtreckt auf weichem Teppich, und ließ mir von Ajamé, welche meines Kameraden Geſtalt angenommen, abyſſiniſche Lieder vorſingen; wie oft mußte ich herzhaft innerlich lachen, wenn ich Sie ſo ganz und gar in Ihrem Buche fand; es gewährt mir einen hohen Genuß, und die innigſte Freude, ich kann mich nicht erinnern, jemals ein Buch mit ſolchen Empfindungen von Freude geleſen zu haben, haben Sie Dank, herzlichen Dank dafür. Es wäre prächtig, wenn Sie noch etwas von Ihren Sachen mir mitbringen wollten, wie ſehr würde ich meinem theuren Kameraden die Backen dafür ſtreicheln. — Haben Sie denn von Frankfurt den Brief erhalten, den ich Ihnen geſchrieben? Ich habe ihn nach Berlin geſendet, weil ich Sie ſogar heute noch dort glaube, er war etwas verworren, doch Sie nehmen es für den guten Willen. Seien Sie mir auch nicht böſe, daß ich Sie durch Schepel bitten ließ, mir den Schein für eine Kiſte von der Bank mitzubringen? Gelt nein, Sie ſind lieb und gut, und ſind Ihrer lieben Wendin gern gefällig, davon habe ich zu Beweiſe, alſo bitte, verwahren Sie mir den Schein, bis wir uns früher oder ſpäter wiederſehen. Erfreuen Sie mich recht oft mit ſchriftlichen Beweiſen Ihrer Huld, es iſt in meiner Einſamkeit eine große Erquickung für mich. — Nun, für heute leben Sie mir recht wohl, und behalten Sie lieb Ihre treue Wendin

Edwina.

In Ihrem Buche fand ich ſo oft den Namen Viereck, zwar immer in ſehr entfernter Beziehung von Ihrer Kameradin, aber es frappirt mich jedesmal, ſo oft das Wort von Ihnen geſchrieben zu leſen.

7.

Edwina Viereck an Pückler.

Schlangenbad, den 9. Juli 1838.

Ich nenne Sie nach wie vor lieber Kamerad als Freund, weil mir das ſo viel beſſer gefällt, und eine Kameradſchaft viel mehr Freiheiten bietet, als eine Freundſchaft, und ich will auch von Ihnen lieber Kameradin als Freundin genannt werden, die Freundin will ich nicht ſein, denn ſo eine Allerweltsfreundin behagt mir ganz und gar nicht.

Eben traf Ihr Bote Brief ein, und brachte mich in eine freudige Aufregung. Weiß der Kuckuck, was Sie mit mir angegeben, aber ich möchte gar ſo gern nur dort ſein, wo Sie hauſen, mir wird manchmal ordentlich angſt und bange. Vor allem bitte ich Sie, theuerſter Kamerad, bei mir keine Künſte anwenden zu wollen, verkehren Sie mit mir, wie es Ihnen eben um's Herz iſt, und machen Sie es nicht etwa wie mit Lady Heſter, derlei Machinationen könnten mich zur Verzweiflung bringen, und Ihnen nichts nützen. Was Sie erreichen wollen, treue, innige Anhänglichkeit, muß Ihnen ohne Künſte werden, alſo bitte, bitte — ja? Seien Sie ehrlich mit Ihrer Wendin, die Ihnen ſchon jetzt treu ergeben iſt, und die meiſte Zeit an ihren Kameraden im Sultanskleide denkt. Wie begreiflich finde ich die Anhänglichkeit der anmuthigen Machbuba, ich habe ſie ſchon von Herzen liebgewonnen, und wünſche bei unſerem Wiederſehen recht viel von ihr zu hören.

Alſo bei Eliſen ſind Sie ſchon wieder geweſen, ſonderbar, ich bin ordentlich jalouse, eine ſehr ſchlechte Eigenſchaft von mir, laſſen Sie ſich nicht gar ſo viel bezaubern, damit mir bei unſerem Wiederſehen nicht gar ſo viel Arbeit bleibt, für diesmal will ich Sie für mich erobern, und Judas Iſcharioth kann ſehen wo er bleibt. Die arme Bernhardt beklage ich aufrichtig, und habe ihr auch durch meine Freundſchaft es bewieſen, das iſt ein armes Thierchen, heute ſchön und bewundert, und morgen krank und vergeſſen, ſie erlebt ein entſetzliches Schickſal, was mich tief ergreift, und mir namentlich wieder die Herren der Schöpfung im wahren Licht erſcheinen läßt, bei Gelegenheit erzähle ich Ihnen einiges, was ich davon weiß. Wo ſind Sie denn nun eigentlich? Machen Sie doch, daß Sie aus dem ſtaubigen Berlin fortkommen, mir kommt es förmlich als ein Unrecht vor, daß Sie noch dort bleiben, während ich ſchon fünf Tage fort bin; gehen Sie nach Branitz, wohin ich auch laut Ihrer Ordre meine Briefe ſende, und ſputen Sie ſich recht, denn ich wäre untröſtlich, außer mir, wenn Sie mich nicht hier beſuchten, und wäre es auch nur 1—2 Tage; ich denke es mir zu hübſch, mit Ihnen ſo allein die Gegend zu durchſtreifen, einen Tag gehen wir nach Wiesbaden, den anderen vertreiben wir uns hier, und haben Sie noch länger Zeit, ſo wäre es noch himmliſcher, denn in Baden, wo es ſo viel Leute giebt, iſt man doch mehr oder weniger genirt, trotzdem denke ich doch den 26. d. M. dort einzutreffen, d. h. nur unter der Bedingung, daß es mein braver Kamerad ſo recht ſehr wünſcht.

Werden Sie nun noch nach Weimar reiſen? Die Prinzeß Karl geht auch auf einen Tag dorthin. Nein, was mich dieſe ſchöne Dame heute mit ihrer Tochter Anna erſchreckt hat, ich liege Nachmittag im tiefſten Negligée vor meinem Schweizerhauſe auf einem Divan ſo nachläſſig als möglich ausgeſtreckt, und leſe in meines Kameraden Rückkehr, als auf einmal zwei Damen vor mir ſtehen; beim Aufblicken erkenne ich die Prinzeſſinnen, und erſchrak ſo heftig vermöge meiner Toilette, daß ſie ſich liebenswürdig genug ein paar Schritte wegwandten, und dann wieder umdrehten; ſie unterhielten ſich eine Weile höchſt gnädig und huldvoll mit mir und verſchwanden. Ich war außer mir, daß ich gerade in einem ſo nachläſſigen Anzuge war, der für Männeraugen wohl Gnade gefunden hätte, jedoch ſolche ſtrenge und gnädige Damen mögen ſich wohl ſo manches von liederlichen Künſtlerinnen gedacht haben, was doch bei mir durchaus nicht der Fall iſt, wenigſtens halte ich mich, wenn auch für bequem, doch ordentlich, nun, ich muß mich in's Unvermeidliche fügen.

Hier iſt es zum Sterben langweilig, zum Naturſchwelgen himmliſch, zum Faullenzen entzückend, ich thue nichts als Eſſen, Baden, Schlafen und ſachte Gehen; mit dem Denken gebe ich mich gar nicht ab, und an Arbeiten iſt nun vollends nicht zu denken, es wäre zu reizend, wenn mich mein Kamerad hierin etwas unterſtützen wollte. —

Mein höchſter Genuß ſind Ihre Bücher. Sie glauben gar nicht, mit welchem großen Intereſſe ich alles verſchlinge, und wie ich ſo oft meinen Kameraden ohne alle Maske hinter den Buchſtaben hervorgucken ſehe; ich muß manchmal überlaut lachen, wenn mir ſo ächt Pückler'ſche Worte entgegen leuchten, ich weiß nicht, ob ich mich richtig ausgedrückt, ob Sie wiſſen, was ich damit meine, ich empfinde es auf das Allerlebhafteſte, kann es aber nicht ſo in Worte überſetzen, doch Ihr ſcharfer Geiſt wird mir wohl zu Hülfe kommen.

Vergeſſen Sie ja nicht, mir noch etwas davon mitzubringen, ich mag jetzt nichts anderes leſen, und den letzten Theil habe ich bereits angefangen. — Von Bekannten habe ich niemand hier gefunden, nur geſtern überraſchte mich der kleine Prinz Alexander Croy, welcher ſeine Familie hier beſucht, er geht aber Montag ſchon wieder fort. Heute beſuchte mich ein alter öſterreichiſcher General, von Zochi, oder Gott weiß wie, ich habe den Namen nicht behalten, Louis nennt ihn einen Struwelpeter, weil ihm die Haare ſo zu Berge ſtanden. Auf der Terraſſe, wo ſich die Badegeſellſchaft immer verſammelt, war ich noch mit keinem Fuße, ich muß aber doch nächſtens einmal hingehen. Nun, Adieu, 1000 Engel umſchweben Sie, wovon ich der Anführer bin. Behalten Sie mich lieb, und bewahren mir Ihre Kameradſchaft.

Edwina.

8.

Pückler an Edwina Viereck.

Schloß Branitz, den 11. Juli 1858.

Liebſte Freundin,

Ich habe ſoeben Ihren Brief vom 7. von der Fürſtin Pückler erhalten, der man ihn gebracht hatte, weil die Kammerjungfer die Adreſſe nicht richtig geleſen, und den der Geheimſecretair Billy eben der Fürſtin vorzuleſen anfing, als ich zufällig hereinkam, und das Schreiben als mein Eigenthum ſofort reklamirte.

Ich erſehe daraus, daß Sie meinen Brief aus Berlin noch nicht erhalten haben, nach dem ich doch ſich auf der Poſt zu erkundigen bitte. Den Schein von der Bank habe ich auch veranlaßt, Ihnen rekommandirt zuzuſchicken, liebe Edwina, denn von Geldſachen verſtehe ich nichts, und befaſſe mich auch nie damit.

Daß Sie ein ſo hübſches Logis gefunden, freut mich ſehr, aber von Ihrem gütigen Anerbieten werde ich ſchwerlich profitiren können, da ich noch ſo viel Geſchäfte hier vorgefunden habe, und der Tod des Großherzogs von Weimar einen längeren Aufenthalt für mich dort erfordern wird, als ich früher glaubte. Gott weiß, wann und ob ich noch nach Baden komme, da es mein Loos iſt, immer das Gegentheil von dem thun zu müſſen, was ich mir vorgenommen, und oft was ich allein wünſche.

Daß Sie mir übrigens einen ſo langen Brief geſchrieben, ſchöne Donna, iſt allerdings großmüthig, und ein Opfer, deſſen Tragweite ich ganz zu ermeſſen weiß.

Auch ſchmeichelt mir Ihr Ausſpruch: daß mein Buch mich ganz darſtelle wie ich im Leben ſei, und ich gerade ſo ſchreibe wie ich ſpreche. Ich hatte in der That nie eine größere Prätenſion, als eben einmal dem deutſchen Publikum einen natürlichen, ungezwungenen, in kein Schulformat eingeklemmten Schriftſteller zu präſentiren, und es hat dies freundlicher aufgenommen, als ich je zu erwarten berechtigt war. Daß Sie, erlauchte Wendin und Muſe, dieſem Beiſpiel ebenfalls folgen, iſt ſehr artig und gütig.

Mein Vöglein flötet Ihnen eben als mein Papier zu Ende geht, ein ſchmelzendes addio zu, und ſchmettert mit Tuſch ein Lebehoch nach, dem beiden ich mich anſchließe, als Ihr treu ergebener

Kamerad.

9.

Pückler an Edwina Viereck.

Weimar, den 26. November 1853.

Mit großer Verwunderung und Freude finde ich hier im Gaſthof zum „Erbprinzen“ einen unerwarteten Brief von Ihnen, liebe Freundin, aber vom 16. Juli, und mit vielen Vorwürfen hélas.

Dieſe kann ich nun allerdings nicht anders entſchuldigend beantworten, als mit dem Geſtändniß großer, unwiderſtehlicher Trägheit im Briefſchreiben, die mich zuweilen wie ein Mehlthau überfällt, und noch aufrichtiger geſtanden, auch ein wenig wegen des leidigen, aber wahren Sprüchworts: Aus den Augen, aus dem Sinn. Denn in anderen Ländern braucht man doch ſehr natürlich auch gute Kameraden, was jedoch bei der Wiederkehr in's theure Vaterland das zweite Sprüchwort ebenfalls zur Geltung bringt: On revient toujours à ses moutons.

Und ich gehe jetzt ſo weit weg! Ueber Paris nach Spanien und Portugal u. ſ. w., Gott weiß wann, und ob ich überhaupt zurückkomme. Jedenfalls aber bringe oder im Todesfall vermache ich Ihnen, holde Wendin, neben hübſchen ſpaniſchen Kurioſen oder Pretioſen auch ein chateau en Espagne, die einzigen Schlößer, die, nach meiner Erfahrung, noch wahres Vergnügen in der Welt zu gewähren im Stande ſind.

Haben Sie mir aber noch ſonſt einen Auftrag zu geben, ſo adreſſiren Sie Ihren Brief nach Branitz, wo er mich zwar langſam, aber ſicher trifft, und ich werde alles beſtens zu beſorgen ſuchen. Hiermit küſſe ich die Hände meiner Juno, und verbleibe ſtets der Wendin-Fürſtin

aufrichtiger Freund und Bewunderer

H. B.

NB. (Meine Briefbrouillons ſehen deswegen immer ſo bunt aus, weil ich beim Abſchreiben immer ganz anders denke, und das dann in den Brouillon wieder hineinkorrigiren muß.)

Briefwechſel

zwiſchen

Pückler und ſeinem Neffen,

dem

Fürſten Ludwig v. Schönaich-Carolath und Geheimerath Gräbel,

wegen Anſtellung eines Predigers.

1.

Fürſt Ludwig von Schönaich-Carolath an Pückler.

Kölmchen, den 10. Januar 1841.

Lieber Onkel,

Erlaube, daß ich mich dankbar an die zwar kurzen, aber gehaltvollen Tage erinnere, die ich in Muskau verlebt; ſie ſtehen gleich einer Oaſe in der Wüſte dieſes einſamen Winters.

Mit vielem Intereſſe habe ich Deinen Aufſatz über Mehemed Ali, den Du ſchon ſo gütig warſt, mir mitzutheilen, im Drucke geleſen. Daß ich Deine Meinung über den Paſcha ganz theile, weißt Du; ich vergleiche ihn mit Peter dem Großen, und dann fragt es ſich noch, ob der Chriſt oder der Türke chriſtlichere Geſinnungen hatte. Doch omnis comparatio claudicat, und ich bedaure nur, daß Mehemed Ali jetzt ſo ignoble behandelt wird, er, der im Glücke ſo viel Mäßigung gezeigt. Die Engländer, denen der Vizekönig im Anfange dieſes Jahrhunderts diverſe Niederlagen in Aegypten beigebracht, haben eigentlich nur Revanche genommen, aber Frankreich! Ich fürchte, es *muß* bloß um ſeine Reputation wieder aufzurichten, ſich blindlings in den Krieg ſtürzen, und der arme Ludwig Philipp wird ſeinen bequemen Filzhut und Regenſchirm mit Helm und Schwert vertauſchen müſſen. Valmy, Jemappes, Valmy, Jemappes. Ob Preußen bei eintretenden Wirren zum neunundneunzigſten Male den Moment vorübergehen laſſen wird? Es iſt zu glauben, denn wir haben nur Muth le pistolet sur la gorge.

Dieſe Nacht träumte mir ſehr ernſthaft und zuſammenhängend, ich wäre wegen eines Briefs an Dich zum Tode verurtheilt worden; ich empfand ziemliche Todesfurcht.

Indem ich mich Deinem Andenken empfehle, verharre mit bekannter Liebe und Verehrung

Dein Dich liebender Neffe
Ludwig.

2.

Pückler an Fürſt Ludwig von Schönaich-Carolath.

Muskau den 18. Januar 1841.

Lieber Louis,

Ich höre daß Du eine Pfaffenſtelle bei Dir zu vergeben haſt. Du würdeſt mich ungemein verbinden, wenn Du zu ihrer Beſetzung einen Kandidaten von mir annehmen wollteſt. Ich ſtelle Dir dafür gerne, wenn ich eine Vacanz habe, einen von Dir empfohlenen Jüngling an. Willſt Du meine Supplik allergnädigſt berückſichtigen, ſo bitte ich um genaue Angabe der Emolumente jener Stelle, et sur ce que Dieu vous bénisse.

Der Schönſten der Schönen küſſe ich ehrfurchtsvoll Hand und Fuß.

Dein alter Onkel
H. Pückler.

3.

Fürſt Ludwig von Schönaich-Carolath an Pückler.

Kölmchen, den 27. Januar 1841.

Lieber Onkel,

Aus Deinem Briefe vom 18. erſehe ich, daß Du glaubſt ich hätte eine Pfarrſtelle zu vergeben. Zu meinem Bedauern, Dir nicht dienen zu können, muß ich jedoch hinzufügen, daß zwar der Superintendent Homuth in Stargard bei Amtitz einen Ruf als Oberpfarrer nach Triebel erhalten; derſelbe aber nur unter der Bedingung vocirt worden iſt, daß ich der Regierung Reverſation zu Anſtellung eines ihrer Kandidaten gewähre; es ſind alſo hier nur zwei Fälle möglich, erſtens, Herr Homuth geht nach Triebel, und der Kandidat der Frankfurter Regierung wird Pfarrer in Stargard, oder zweitens, Herr Homuth geht nicht nach Triebel, ſondern bleibt wo er geweſen, ſo daß alles beim Alten bleibt; dieſen zweiten Fall halte ich für den wahrſcheinlichſten, indem ich die Reverſation entſchieden verweigert habe.

Demnach iſt hier von keiner Vacanz die Rede, ſondern nur von einem Stellentauſche.

Indem ich nochmals mein unendliches Bedauern ausdrücke, Dir nicht gefällig ſein zu können, bemerke ich, daß meine Bedingungen bei Anſtellung eines Pfarrers, bei ſonſtiger Qualifikation folgende wären: 1. alle Querelen und Geſuche zu vermeiden, wenn nicht die Nothwendigkeit da iſt; 2. mich mit religiöſen Dingen auf alle Weiſe zu verſchonen, und 3. L'Hombre ſpielen zu können, welche ſchöne Kunſt conditio sine qua non wäre.

Adelheid empfiehlt ſich zu Gnaden. Meinen unterthänigſten Reſpekt der Fürſtin. Mit größter Liebe und Verehrung verharre

Dein treuer Neffe
Ludwig.

[illegible]

Pückler an Geheimerath Grävell.

Muskau, den 1. Februar 1841.

Verehrteſter Herr Geheimerath,

Ich ſchob die Beantwortung Ihres freundlichen und dem Autor ſehr ſchmeichelhaften Briefes bis jetzt auf, um Ihnen zugleich Nachricht wegen der Zibeller Angelegenheit geben zu können. Leider iſt dieſe immer noch nicht erwünſcht. Aus der Beilage werden Sie erſehen, daß in Amtitz nichts zu machen iſt. Nun bleibt noch folgendes übrig. Sie wiſſen, daß die hieſige Hofpredigerſtelle mit dem Rektorate verbunden iſt, weshalb die Regierung für jeden Bewerber um dieſen Poſten ein Rektoratsexamen verlangt. Herr Senftleben, der ſchon Jahr und Tag dieſelbe Stelle als Hofprediger und Rektor verſehen hat, mußte ſich dieſem Examen auch unterwerfen, und fiel durch. Er hat nun darum angehalten, das Examen noch einmal zu machen, was ihm früher freigeſtellt wurde, und nun nicht abgeſchlagen werden kann. Indeſſen glaubt man, daß die neue Tentation kaum beſſer als die erſte ausfallen möchte. Iſt dies der Fall, ſo biete ich mit Vergnügen, um Ihnen gefällig zu ſein, dem Zibeller Subſtituten die Hofpredigerſtelle, welche dann vacant wird, an, vom Examen kann ich ihn aber auch nicht losmachen, und weiß nicht, ob er ihm gewachſen ſein wird. Auf meine Anfrage ſchien er keine rechte Luſt zu haben, ſich demſelben zu unterziehen, und muß ich Ihnen, liebſter Geheimerath, überlaſſen, wenn es ſo weit kommt, ihm beſſeren Muth einzuflößen. Eine andere geiſtliche Stelle iſt dermalen in Muskau nicht diſponibel, ereignet ſich aber eine Vacanz, ſo ſteht Ihnen die Diſpoſition darüber ganz zu Befehl. Gewiß iſt es, daß unſere lebende Mumie in Zibelle eine wahre Naturmerkwürdigkeit darbietet, und es thut mir ſehr leid, daß Ihr Herr Sohn ſo viel Schwierigkeit findet, damit zu Ende zu kommen. Jedenfalls wünſche ich ihm, wenn er einmal im Hafen iſt, dort auch der Methuſalemsnatur ſeines Vorgängers theilhaftig zu werden.

Die Nachſicht, mit der Sie meinen „Vergnügling“ aufgenommen, macht mich ſo kühn, Ihnen auch die (korrigirte) Folge deſſelben, „meinen Griechiſchen Leiden“ zu überſenden, vielleicht meine letzte Arbeit, denn ich bin ſo faul geworden, wie ein Paſcha von ſechs Roßſchweifen.

Mit alter Freundſchaft
Euer Hochwohlgeboren

dankbar ergebener
H. Pückler-Muskau.

8.

Grävell an Pückler.

Lübben, den 10. Februar 1841.

Mein verehrteſter Fürſt.

Sie haben mir mit der Fortſetzung Ihrer Reiſebeſchreibung, noch mehr durch Ihren herzlichen Brief, große Freude gemacht, welche durch die mir mitgetheilte Nachricht keineswegs getrübt worden iſt. Denn, wenn ich auch darin kein guter Türke bin, daß ich nicht darauf warte, wie mir die gebratenen Tauben in den Mund fliegen werden, ſo bin ich es doch in ſo weit, daß ich über den Erfolg meiner und meiner Freunde Anſtrengungen nicht murre, ſondern mich der letzteren um ihrer ſelbſt willen freue. Ihr Buch hat bei mir eine eigene Nachbarſchaft erhalten. Der erſte Band hat unter dem Spinoza gelegen, der zweite liegt unter Kant's „Kritik der reinen Vernunft", und der dritte wird unter Erie's „Pſychologie" liegen. Jene Werke nämlich ſtudiere ich eben jetzt, habe aber von jeher eingeführt, das Ernſte mit dem Schönen ſo zu verbinden, daß, wenn mich jenes zu ermüden erlangt, ich es nur bei Seite ſchieben darf, um mich ſogleich an dem Genuſſe des letzteren zu laben. Daß Sie nach einer ſo langen und anſtrengenden Reiſe jetzt Behagen an der Gemächlichkeit finden, finde ich ſehr natürlich. Ruhen Sie aus, bis daß das in Ihnen waltende Thätigkeitsprinzip wieder ſein Recht geltend machen wird, was nicht ausbleiben wird. Ich für meinen Theil bin gerade am geſpannteſten von Anfang an auf den

Theil Ihrer Reiſebeſchreibung geweſen, der nun noch zurück iſt, und Sie haben den gewaltigen Vortheil, daß Sie nun mit vollkommener Ruhe das Vergangene überſchauen, und es für die Gegenwart beſchreiben können. Für dieſe vorzunehmende Arbeit möchte ich zweierlei vorzüglich wünſchen, wozu Ihnen die Natur ſo vorzügliche Anlagen geſchenkt hat, durch deren hervorgehobene Anwendung Sie alſo recht eigentlich ein Pückler'ſches Werk hinterlaſſen werden, nämlich

1) daß Sie das wirklich Erlebte, Wahrgenomme und Bemerkte mit der ganzen Lebendigkeit der Schilderung und Darſtellung, welche Ihr Hauptvorzug iſt, mit Ihrer Gutmüthigkeit, und mit dem Air der Unbefangenheit erzählen, und mittelſt Ihrer Feder noch einmal ſo durchleben, als genöſſen Sie es noch einmal, oder dächten es noch einmal, nur dasjenige weglaſſend, wovon Ihnen Ihr Geſchmack ſagt, daß es ſich nicht verlohne, dabei zu verweilen, aber auch überall keine Erfindung der Phantaſie hier einmiſchend, und

2) längere Ausführungen und Demonſtrationen zu vermeiden, wo nicht die Gründlichkeit eines wichtigen Gegenſtandes das Gegentheil bedingt, hingegen mit Laune und Witz Ihre Beurtheilungen zu verlautbaren, woran Sie ja nicht arm ſind, mit einem Worte, ganz in dem Tone eines Weltmannes oder angeſehenen Hofmannes, der jedoch niemanden den Hof macht, als wo es ihm eben gefällt.

Endlich danke ich Ihnen auch recht herzlich im Namen meines Sohnes für Ihr aufrichtiges Beſtreben, ihm zu Dienſten zu ſein. Möge es die Vorſehung machen, wie ſie will! Er iſt ja einſtweilen unter Dach und Fach, wenn es auch durch jenes hindurch mitunter einregnet. Inſofern aber ihm zugleich und dem armen Mädchen, die mich durch ihren naiven Brief ganz für ſich eingenommen hat, geholfen werden kann, erlaube ich mir zu bemerken, daß die Furcht vor dem Examen der wahre Grund iſt, weshalb Hr. Lucas anſteht, die Muskauer Stelle zu ambiren, für welche, wenn Sie dazu keinen zu Bevorzugenden haben, ich Ihnen einen jungen Mann empfehlen könnte, für den Sie mir ſpäter Dank wiſſen würden, und daß ebendeshalb auf dieſem Wege nicht ans Ziel zu kommen ſein möchte. Aber es bietet ſich noch eine andere Gelegenheit dar. Der Paſtor B. in * bei K. iſt ganz ein Mann der Geſellſchaft, wie ihn der Kolmchen'ſche Herr verlangt, hat indeſſen es nicht leiden mögen, daß der junge Wirthſchaftsinſpektor allzuoft ſeine Frau während ſeiner Amtsabweſenheit beſucht hat, und iſt darüber mit demſelben etwas zu laut zuſammengerathen. Da er ein guter Prediger und geachteter Mann iſt, ſo iſt es der Regierung darum zu thun, ihn in eine entferntere Gegend zu verſetzen, wo der Vorgang unbekannt iſt, und wozu der Patron, Kammerherr v. Patow, der Regierung bereits den Revers gegeben hat. Wäre nun der Fürſt Carolath zu bewegen, daß er ſich dahin erklärte: er wolle behufs der Verſetzung des ꝛc. Hemuth von Stargard nach Triebel den Revers unter der Bedingung ertheilen, daß an deſſen Stelle der B. von * nach Stargard, und der Hülfsprediger Lucas von Zibelle nach * geſetzt und vocirt werde; ſo würde ſich alles machen und machen laſſen. Ob Sie es nun aber angemeſſen finden, Ihrem Neffen noch einmal deshalb zu ſchreiben, vermag ich nicht zu beurtheilen, und ſtelle ſolches ganz in Ihr Ermeſſen, nur allein bevorwortend, daß im bejahenden Falle wohl ein expreſſer Bote daran zu wenden ſein möchte.

Ew. Durchlaucht ganz ergebener Gräwell.

6.

Pückler an den Fürſten Ludwig von Schönaich-Carolath.

Schloß Muskau, den 18. Februar 1841.

Lieber Louis,

Wenn Du einen vortrefflichen Geſellſchafter, Whiſt- und Hombrespieler, liebenswürdigen und braven Mann als Geiſtlichen bei Dir in Amtitz wünſcheſt, ſo ließe ſich die ganze Pfaffengeſchichte noch zu unſerer beiderſeitigen Zufriedenheit arrangiren. Hör' auf meine Rede, vernimm mein Wort!

Der Paſtor B. in * bei K., eben jener gute Kartenſpieler und Kanzelredner, hat auch eine ſehr hübſche Frau, die (wahrſcheinlich während er mit Pique Dame verkehrte) als Revanche ſich mit dem Coeurbuben in Geſtalt des Wirthſchaftsinſpektors vergnügt zu haben ſcheint, weshalb beſagter Ehemann ſehnlich nach einer Verſetzung ſchmachtet, um das Fleiſch von ſeinem Fleiſche dem leckern Liebhaber durch das einzig ſichere Mittel der Entfernung, aus den Zähnen zu reißen. Da nun der Mann wirklich ſehr geſchätzt wird, ſo wünſcht die Regierung ſelbſt ihm behülflich zu einer ſolchen Verſetzung ſein zu können, zu welchem Endzweck der Patron Hr. von Patow (ohne Zweifel ein natürlicher Sohn des Koſakenhetmanns) bereits der Regierung den Revers gegeben hat.

Kann Dich nun, geliebter, aber wie ich weiß geſtrenger Neffe, mein Flehen bewegen, ſo wirſt Du folgendes thun: nämlich die Erklärung an die Regierung abgeben, Du wolleſt Behufs der Verſetzung Deines Sklaven Homuth von Stargard nach Triebel, den Revers unter der Bedingung ertheilen, daß an deſſen Stelle der (Cocu) B. von * gepflanzt und vocirt werde, ſo würde alles ſich ſo roſenroth arrangiren, wie die Farbe dieſer Supplik iſt, welche ich nur, um Dich in heitere Laune (couleur de rose) dadurch zu verſetzen, gewählt habe, holder Neffe; denn mein Protégé käme im Fall Deines Cocu Sentiments (sans sentiment) nun an die Stelle des Cocu. Der Cocu erfüllte alle Deine Wünſche, als Kanzelredner, Spieler und plastron en cas de besoin; Cocu ſelbſt fiele ein zentnerſchwerer Stein vom Herzen, und die erhabene Regierung zu Liegnitz hätte ihren erlauchten Willen.

Selten, o junger Louis! wird Dir in der Praxis des Lebens ein Geſchäft vorkommen, das ſo viele Glückliche macht: Erbarme Dich alſo meines [illegible] et si cela vous arrange, faites aussi la cour à sa femme.

Sur ce je prie le diable de vous inspirer pour le bien de l'église.

Votre vertueux oncle
et ami H. Pückler.

Antworte mit Blitzesſchnelle, ich ſtehe erwartungsvoll auf einem Beine.

7.

Fürſt Ludwig von Schönaich-Carolath an Pückler.

Kolmchen, den 18. Februar 1841.

Lieber Onkel,

Kaum iſt das roſenrothe Blättchen des 15. hujus meinen Händen entfallen, als ich mich auch ſchon beeile, Dir die gewünſchte Nachricht zu ertheilen. Die etwas unmoraliſche Epiſtel kam zu einem ziemlich günſtigen Zeitpunkte hier an, wo ich als Strohwittwer lebte. Das Standesmitleid mit dem Cocu that etwas, das L'Hombre auch; doch bitte ich drei Viertheile auf den Wunſch zu rechnen, Dir zu dienen. Ich habe Anweiſung ergehen laſſen, daß die Regierung zu * den gewünſchten Paſtor B. vocirt, gegen den Stellenwechſel nichts einzuwenden. Dies iſt nun freilich abzuwarten, ſcheint jedoch Deiner Meinung nach nicht zweifelhaft zu ſein.

Daß mir die belobte Madame B. hier gar nichts gilt, will ich kaum ſagen, denn Du würdeſt es mir nicht glauben; es iſt aber ſo. So ein Winter auf dem Lande, notabene wenn man eine hübſche Frau hat, macht entſetzlich moraliſch.

Mein Schwiegervater iſt von Berlin zurückgekehrt, und wird binnen kurzem nach Breslau abgehen.

Indem ich Dich bitte, mich der Fürſtin zu Gnaden zu empfehlen, verharre mit bekannter Liebe und Verehrung

Dein frommer Neffe
Ludwig.

8.
Grävell an Pückler.

Lübben, den 18. Februar 1841.

Ew. Durchlaucht

müſſen nun ſchon entſchuldigen, daß ich Sie in Ihrer behaglichen Ruhe ſchon wieder ſtöre. Aber Fräulein Auguſte Jentzſch hat mich nun einmal zum Werkzeuge ihrer Pläne auserſehen, und wer mag einer ſüßen Mädchenſtimme widerſtehen, wenn ſie eben das erbittet, was man ſelber wünſcht! Freilich macht ſie einen bedeutenden Umweg von Zibelle über Lübben nach Muskau. Vor zehn Jahren würde ich es Herrn Lucas nicht verdacht haben, wenn er jede unmittelbare Verhandlung mit dem Beſieger der Sara verhindert hätte, denn Auguſtchen war wirklich ein ſehr hübſches Kind. Jetzt mag ihr geiſtiger Reiz wohl den leiblichen weit überwiegen. Aber jener hat mich wirklich ſo für ſie eingenommen, daß ich ihr die Kour mache und ganz gewiß für ſie, zwar nicht mit dem Degen, aber doch mit der Feder arbeiten würde, wenn auch ihr Wunſch nicht mit dem meinigen ſich vereinte.

Sie ſchickt mir nämlich einen Brief des Superintendenten Homuth vom 1. Mai, worin dieſer den Herrn Lucas benachrichtigt, daß ſeine Verſetzung von Stargard jedenfalls erfolgen werde, und fügt hinzu, daß nach einer ſpäteren Mittheilung dieſelbe bereits amtlich ausgeſprochen ſei, weshalb denn auch derjenige, durch den ſie Frau Paſtorin werden will, nicht geſäumt habe, bei dem Herrn Fürſten zu Carolath um die Stargarder Predigerſtelle anzuhalten. Sie verſpricht ſich jedoch den Erfolg vorzüglich von Ihrer Einwirkung.

Da ſolchergeſtalt die Regierung auf die Reversertheilung verzichtet hat, mithin der Herr Fürſt zu Carolath nun freie Hand hat, ſo würde allerdings die Verſagung des Lucas'ſchen Geſuches nur eine Frucht ſeines Willens ſein, umgekehrt ihn nichts von der Gewährung abhalten, und zwar ganz direkt. Wollen nun Ew. Durchlaucht noch einmal interzediren, daß

1) die Vocation überhaupt zugeſichert werde, und

2) dieſe Zuſicherung auch durch Ihre Hand gehe, ſo iſt allerdings keine Zeit zu verſäumen, damit nichts dazwiſchen komme.

Uebrigens kann ich aus guter Quelle noch von der Perſon des Herrn Lucas berichten, daß er drei Jahr in einem vornehmen Hauſe Hauslehrer geweſen, und dort in den Familienumgang gezogen worden iſt, daß er Franzöſiſch verſteht, mit der neueren Litteratur ſich beſchäftigt, und gern ein Partiechen L'Hombre macht. Seine künftige kluge und gewandte Frau wird jedenfalls für die Fürſtin Adelheid bei ihrem Aufenthalte in Amtitz eine angenehme Ausſtattung der Pfarre ſein.

Nun habe ich nur noch die Bitte, mich der Frau Fürſtin von Pückler recht angelegentlich zu empfehlen, ſelbſt aber ferner zu bleiben der Freund und Gönner

Ihres Ihnen ganz ergebenen
Gravell.

9.

Pückler an den Fürſten Ludwig von Schönaich-Carolath.

Muskau, den 24. Februar 1841.“

Mit unermeßlicher Dankbarkeit und tief gerührten Eingeweiden ſage ich Dir, tugendhafter Neffe, meinen überſchwenglichen Dank für die Gnade, die Du meinem Cocu haſt angedeihen laſſen wollen. Die Anſtellung beſagten Cocu's als Hombreſpieler bei Dir hat den Verlauf einer Schneelavine, denn 7—8 Perſonen gelangen dadurch theils in's Amt, theils in Ruhe. Haſt Du jetzt einen Hofnarren zu verſorgen, und verlangſt, daß ich ihn zum Hofprediger mache — was dabei von mir abhängt, haſt Du künftig nur zu befehlen. Jede geiſtliche Pfründe in meinem Bereich ſteht fortan zu Deiner Diſpoſition.

Der Himmel ſei mit Dir, tauſend Empfehlungen der göttlichen Fürſtin, und vergeßt beide nicht, daß Ihr zum Juni nach Muskau geladen ſeid.

Nochmals Addio
H. Pückler.

10.

Grävell an Pückler.

Lübben, den 27 Februar 1841.

Ew. Durchlaucht

mir heute überſendeten Beweis Ihrer thätigen Theilnahme empfinde ich mit herzlichem Danke, und werde ſie immer anerkennen, ſelbſt wenn eine Beſorgniß eintreten ſollte, welche Ihre Meldung ſelbſt aufgeregt hat. Sie ſchreiben nämlich: „Fürſt Louis hat ſich erbitten laſſen, der Regierung zu geſtatten, die bei ihm vacante Stelle zu beſetzen, mit dem Bedinge, daß dieſelbe den Herrn Paſtor B. wählt.“

Da fehlt nämlich noch der Zuſatz: „und an des letzteren Stelle wieder den Herrn Kandidaten Lucas ſetzt.“ Denn wäre dieſer Zuſatz aus Verſehen weggeblieben, würde mir die Gefälligkeit des Herrn Fürſten zu Carolath nichts nutzen, da die Regierung den Revers zur Beſetzung der Stelle in bereits in Händen hat, und dazu ganz gewiß keinen Kandidaten aus einem fremden Departement beruft, wenn es ihr nicht zur Bedingung gemacht wird.

Mittlerweile hat ſich nun, wie ich Ihnen vor einigen Tagen angezeigt habe, auch Herr Lucas ſelbſt beim Herrn Fürſten zu Carolath gemeldet, und es ſchien nach dem, was ſeine Braut ſchreibt, als wenn die Verſetzung des Superintendenten Herr Homuth angeordnet ſei, ohne den Revers ſeines Patrons abzuwarten, in welchem Falle der letztere ganz freie Hand noch haben würde, entweder unmittelbar Herrn Lucas ſelbſt zu berufen, oder aber der Regierung den Tauſch mit dem Herrn Paſtor B. zur Bedingung zu machen.

Wie nun die Sache eigentlich ſteht, weiß ich nicht, habe aber in jedem Falle geeilt, Ihnen meine Beſorgniß vorzutragen, damit auf die eine oder die andere Weiſe noch ſchleunigſt nachgeholt werde, was etwa noch zu beſtimmen iſt.

Sie ſehen, daß es Ihnen nichts hilft, nicht ſelbſt mehr Konſiſtorialpräſident zu ſein; Sie müſſen ſich doch mit einer Konſiſtorialſache plagen laſſen. Da indeſſen es eine pſychologiſche und äſthetiſche Regel iſt, daß Kontraſte ſich gegenſeitig heben, ſo hoffe ich, daß irgend etwas Angenehmes, was Ihnen hiernächſt in die Hand kommt, Ihnen um ſo beſſer ſchmecken werde.

Sobald ich von Ihnen nun Nachricht erhalte, daß alles in der Ordnung ſei mit der Berufung des Herrn Lucas, komme ich ſelbſt nach Muskau, um mit dem alten Herrn Richtigkeit zu treffen. Vorher kann ich noch nichts thun. So ſehr ich mich darauf freue, Sie recht viel erzählen zu hören, ſo freut ich mich doch noch weit mehr darauf, Sie wiederzuſehen.

Ew. Durchlaucht ganz ergebenſter
Grävell.

11.

Fürſt Ludwig von Schönaich-Carolath an Pückler.

Kölmchen, den 9. März 1841.

Lieber Onkel,

Soeben erhalte ich Deinen Brief vom 2. dieſes, der demnach etwas lange gereiſt zu ſein ſcheint.

Nach den über den Paſtor B. von mir eingezogenen Nachrichten, ſcheint derſelbe durchaus mauvais sujet zu ſein. Früher als Raufbold bekannt, ſoll er ſogar eines Mordattentates auf den Coeurbuben verdächtig ſein, und was das Schlimmſte iſt, mit ſeinem Patrone ſich in chicaneuſe Prozeſſe verwickelt haben. Dies überſchreitet bedeutend meine Toleranz, und ich bezweifle ſogar, ob die Regierung ihn berückſichtigen würde.

Meinem Antrage gemäß, hat die Regierung zu Frankfurt ganz von Reverſalien abſtrahirt, und der freien Beſetzung der Stargarder Pfarrſtelle von meiner Seite ſteht, nichts im Wege.

Da Du nun ſelbſt den Hülfsprediger Lucas in Zibelle zu begünſtigen ſcheinſt, und wir jetzt völlig freie Hand haben, ſo werde ich dem Herrn Lucas die Probepredigt in Stargard zuſagen, wenn Du mit mir darin übereinſtimmſt. Herr Lucas hat ſich ohnedem bei mir ſchon früher zu der vacanten Stelle gemeldet, iſt jedoch abſchläglich beſchieden worden.

Laſſen wir demnach den Cocu fallen, und wenden wir uns ausſchließlich dem heiligen Lucas zu; ſo wird dieſer geiſtliche Knoten am Beſten gelöſt ſein.

Indem ich Dich bitte, mir recht bald Deine Anſicht über die Vocation des Kandidaten Lucas mitzutheilen, verharre mit größter Liebe und Verehrung

Dein treuer Neffe
Ludwig.

12.
Pückler an Grävell.

Muskau, den 9. März 1841.

Kurz nachdem mein letzter Brief an Sie, beſter Herr Geheimerath, abgegangen war, bekam ich einen Brief von meinem Neffen, worin ſich folgende Stelle befindet. „Nach den über den Paſtor B. von mir eingezogenen Nachrichten, ſcheint derſelbe durchaus mauvais sujet zu ſein. Früher als Raufbold bekannt, ſoll er ſogar eines Mordanſchlags auf den Anbeter ſeiner Frau verdächtig ſein, und was das Schlimmſte iſt, mit ſeinem Patron ſich in chikaneuſe Prozeſſe verwickelt haben. Dies überſchreitet bedeutend meine Toleranz, und ich zweifle ſogar, ob die Regierung ihn berückſichtigen werde.“

Gott weiß, wer dieſe Lügen meinem Neffen vorgetragen, aber von dieſer Seite war nichts mehr zu machen.

Nun iſt es mir aber gelungen, ihn noch einmal zur Eingebung in meine Wünſche zu bewegen, daß er dem Lucas ſelbſt eine Probepredigt bewilligen, und wenn ſeine Perſönlichkeit dabei irgend genügt, ihm die vacante Stelle ertheilen will. Ich habe den Lucas ſogleich hierher beſchieden, ihn ernſtlich ermahnt L'Hombre zu lernen (was er hoffte bald zu begreifen, da ihm bereits Kenntniß des Whiſt und Solo beiwohne), und ſich zur Probepredigt vorzubereiten, zu welcher ich die Aufforderung von Seiten des Fürſten Louis möglichſt zu beſchleunigen ſuchen werde.

Es iſt alſo zu hoffen, daß wir in dieſer langwierigen Angelegenheit nun endlich zum Ziele kommen werden! Dagegen erſucht Sie die Fürſtin, dem hieſigen proviſoriſchen Hofprediger, wenn er wegen des damit verbundenen Rektorats die hieſige Stelle verliert, womöglich diejenige zu verſchaffen, welche Ihr Herr Sohn abgiebt, ſobald er Probſt in Zibelle wird. Ich vermuthe, daß es Ihnen nicht ſchwer werden wird, dies zu arrangiren, da der junge Senftleben ein ſehr artiger Mann und recht guter Prediger iſt, den man durchaus nur empfehlen kann, obgleich er der Regierung als Schulmann nicht zu genügen ſcheint. Er unternimmt nun zwar das Examen zum zweitenmal, ich zweifle aber an einem günſtigen Erfolg. Mich beſtens empfehlend verbleibe ich mit alter Verehrung

Euer Wohlgeboren ſehr ergebener
H. Pückler.

13.

Pückler an den Fürſten Ludwig von Schönaich-Carolath.

Muskau, den 12. März 1841.

Du biſt die Liebenswürdigkeit ſelbſt, beſter Louis, und glaube ich auch in der That, daß Du mit dem Lucas gleich aus erſter Hand, am Beſten fahren wirſt. Er ſpielt Whiſt. Solo und L'Hombre, und hat meines Wiſſens weder Jemand umgebracht, noch friedliebende Leute mit Prozeſſen chicanirt, iſt naiv, gutmüthig, und wird Dir das angenehme Gefühl verſchaffen, zwei Glückliche gemacht zu haben, nämlich ihn und ſeine hübſche junge Braut. Habe alſo ja die Gnade, ihn recht bald zur Antrittspredigt oder Probepredigt zu Dir zu beſcheiden, und prüfe die Rede nicht zu ſtreng.

Dein dankbarlichſt ergebener Onkel
H. Pückler.

11.

Grävell an Pückler.

Lübben, den 21. März 1841.

Ew. Durchlaucht

Mittheilung vom 9. Mai giebt mir einen neuen Beweis, mit welcher Theilnahme und mit welchem Eifer Sie die Sache betreiben. Glauben Sie mir, daß dieſer ſchöne Zug mich innig rührt, und daß ich ihn jedenfalls nach ſeinem eigenen Werthe, ohne Rückſicht auf ſeinen Erfolg im Herzen bewahre. Jedenfalls iſt es mir weit lieber, wenn es gelingt, Herrn Lucas unmittelbar nach Stargard zu bringen, als wenn es dazu erſt der Dazwiſchenſchiebung des Paſtor P. bedarf. Mag alſo letzterer auf ſich beruhen! Auch iſt es ziemlich gleichgültig, was Fürſt Carolath von ihm denkt, und deshalb nicht nöthig, die Gerüchte zu widerlegen, die er Ihnen mitgetheilt hat. Aber bei Ihnen mag ich nicht leiden, daß ich Sie für einen Mann in Thätigkeit hätte ſetzen wollen oder können, der es ſolchergeſtalt nicht verdiente. Zwar kenne ich ihn perſönlich gar nicht, ja ſeinen Namen erſt, ſeitdem er ſeinen Eheſtörer verwundet hat; aber hierdurch iſt er ſo intereſſant geworden, daß ich genau über ihn unterrichtet bin. Alſo

1) es iſt wahr, daß er auf der Univerſität ein flotter Burſch und guter Schläger geweſen iſt; aber darum kein Händelmacher und kein Raufbold.

2) Es iſt wahr, daß er den Wirthſchaftsinſpektor darüber zur Rede geſtellt hat, was er immer in ſeiner Abweſenheit bei ſeiner Frau zu ſchaffen habe, und daß er denſelben mit ſeinem Pfeifenräumer in die Bruſt dabei geſtochen. Dieſe Sache war indeſſen unter den Intereſſenten bereits beigelegt, als der Herr Patron aus Haß gegen ſeinen Prediger dieſelbe denunzirte, und eine fiskaliſche Unterſuchung veranlaßte, die mit einer Freiſprechung endiget.

3) Es iſt wahr, daß zwiſchen Patron und dem Pfarrer Prozeſſe ſchweben; aber auch eben ſo wahr, daß der letztere

außerdem keine hat, und bei ſeiner Gemeinde ſehr beliebt iſt, wogegen der erſtere zu den ſonderbarſten Leuten gehört, der überdies die Pfennige ſehr liebt, und große Prätenſionen hegt. Allein ſeine Familie iſt eine der ausgebreiteſten in der Niederlauſitz, und ſein jüngſter Sohn ein Allmächtiger in Berlin. Weſſen Erzählungen daher den meiſten Glauben finden und als Gerücht gelten werden, iſt leicht zu begreifen.

Der Frau Fürſtin werde ich antworten, ſobald ich von Becher Nachricht bekomme, der ich mit jedem Poſttage entgegenſehe. Daß ich alles, was in meinen Kräften iſt, nach dem Wunſche derſelben, für Herrn Senftleben aufbieten werde, verſteht ſich von ſelbſt; aber ich bezweifle ſelbſt den Erfolg. Die Frau Gräfin von Fontana iſt eine ganz eigene Frau. Vor der Berufung meines Sohnes hab' ich ſie gar nicht gekannt; jene iſt hauptſächlich der Erfolg des Beifalls, den die Predigten meines Sohnes bei ihr und den Eingepfarrten gefunden haben. Auch nach deſſen Anſtellung bin ich mit ihr wohl beſſer bekannt, aber darum noch lange nicht befreundet geworden, und darf mir keinen direkten Einfluß zuſchreiben. Aber ich werde mich eines indirekten zu verſichern bemühen.

Ew. Durchlaucht ganz ergebener
Grävell.

15.

Fürſt Ludwig von Schönaich-Carolath an Pückler.

Kölmchen, den 5. Mai 1841.

Lieber Onkel,

Geſtern empfing ich Deinen Brief vom 30. vorigen Monats, und erwiedere in Bezug auf Sankt Lucas, daß derſelbe bereits eine Gaſtpredigt in Stargard gehalten; vor der Vocation bedarf er jedoch noch der Erfüllung einiger Formen, als ein Kolloquium u. ſ. w. Nach gehaltener Probepredigt kann erſt die Vocation ausgefertigt werden; und ich vermuthe, daß Sankt Lucas nicht geſäumt haben wird, das ihm Obliegende zu thun, wonach ich dann ſo bald als möglich Dir Deinem Wunſche gemäß die Vocation zuſenden werde. Du magſt dieſelbe dann der majorennen Braut überreichen, welche dann wiederum ihren getreuen Liebhaber damit erfreuen wird.

Noch habe ich nicht vergeſſen, daß wir Deiner gütigen Aufforderung zufolge Anfang Juni nach Muskau kommen ſollen; hätte ſich hierin etwa etwas geändert, ſo bitte ich, mich hievon in Kenntniß zu ſetzen, indem meine Zeit in der nächſten Zeit ziemlich in Anſpruch genommen iſt.

Meine Frau grüßt mit dem ſchuldigen Reſpekt, und ich verharre mit bekannter Liebe und Verehrung

Dein treuer Neffe
Ludwig.

Briefe Pückler's an Lucie.

1824 — 1826.

1824.

1.

Pückler an Lucie.

Zum neuen Jahr 1824 bei einem ſehr trüben Tage.

Ein neues Jahr beginnt,
Und Sand- auf Sandkorn rinnt!
Wird's Glück bedeuten,
Oder Unheil bereiten?

Die Wolken ziehn, die Stürme ſauſen,
Der Donner rollt, die Fluthen brauſen,
Gefahrvoll iſt das Schiff zu ſchauen,
Wer mag dem falſchen Meere trauen!

Doch hinter jenem ſchwarzen Schleier,
Erhellt die Nacht ein goldner Blick,
Iſt es der Mond in ſanfter Feier,
Oder der Sonne Abſchiedsblick?

2.

Pückler an Lucie.

Muskau, Freitag.

Einſam und verlaſſen, meine gute Schnucke, ſchreibe ich an Deinem Schreibtiſche in der grünen Stube, und vergebens blühen neue Blumen um mich her, da die gute Schnucke fehlt, mich darauf aufmerkſam zu machen, und mir zu befehlen, wohin ich meine Blicke zu richten habe. Niemand will mich mehr tyranniſiren, und ungehindert werden des Leibes Bedürfniſſe befriedigt, der Kaffee iſt nebſt allem Zubehör à point, die Temperatur der Stuben nicht mehr Ananaswärme, der Küchenzettel von mir gewählt, verſchiedene kleine Anordnungen verſchwunden, und dennoch, dennoch fehlt überall die gute Schnucke mit ihren gutmüthigen Aeuglein und ihrer Pulvertonne im Strickbeutel.

Ueber mein ſparſames Haushalten wirſt Du Urſache haben zufrieden zu ſein, denn nie bitte ich mehr außer Kämpf eine Perſon zu Tiſche. Der Küchenzettel enthält täglich zwei bis drei Speiſen weniger als bei Dir, und nie wird über eine Bouteille ordinairer weißer Wein ſpendirt. Die Dienerſchaft bleibt in ihrer Morgenkleidung, und noch iſt, ſeit ich hier bin, kein Aerger vorgefallen. Salat wird, um das gute Oel zu ſparen, nie gegeſſen, ſondern nur Preißelbeeren und Gurken wechſeln ab, und ich ſchreibe es der Mäßigkeit in dieſer Hinſicht, dem wenigen Genuß von Wein und der behaglichen Ruhe, deren ich mich hier erfreue, zu, daß ich mich, Gott ſei gedankt, außerordentlich wohl befinde, und von Indigeſtion nichts weiß, ſeit ich in Muskau bin.

Das Wetter war größtentheils ſchön, die Anlagen gehen langſam, aber doch beſſer vorwärts, als wenn ich nicht da bin, und um mich her thut alles meinen Willen, der ſich jedoch eben deswegen keineswegs ſtreng noch unbequem äußert.

So lebe ich ganz kindlich und vergnügt, früh betreibe ich die Geſchäfte, und von Mittag an iſt die Zeit den Anlagen gewidmet. Abends wird geleſen. Große Ordnung und Reinlichkeit wird ſtreng gehalten, eine Sache, deren Abweſenheit mir das Leben ſchwer macht. Die Vogelbauer, alle zerbrochen und zum Uebelwerden ſchmutzig, glänzen nun wieder, alle Schwalbenneſter am Schloß ſind weggemacht, die Fenſter blank, das Zerriſſene und Zerbrochene reparirt, enfin ordentlich partout, ſo weit es ſich bei dem alten Hauſe thun läßt. Drei Hunde und eine Katze vertilgen die Ratten, die ſich ſelten mehr ſpüren laſſen. Der Geruch aus der Küche dringt nicht mehr in die Beſuchzimmer, alle drei Tage viſitire ich im Schloſſe, und die Inſpektorin folgt mir, da ſie ſich jetzt nicht meinen Befehlen zu gehorchen entbunden glaubt, wie es vor meiner Abreiſe beinahe der Fall ſchien.

Ueberzeuge Dich nun ſelbſt, gute Schnucke, ob mein Regiment gut iſt, und theile es; mache es auch da noch beſſer, wo ich etwas überſah, handle aber in dem Sinne und mit dem wirklichen Wunſche, es mir recht zu machen. Es iſt dies ja der Frauen Beſtimmung, ſie ſollen darin ihr Vergnügen finden, und es iſt daher kein Opfer, wenn ſie es thun. Ich kann einmal keinen anderen Willen neben mir dulden. Ueber mir oder unter mir muß er ſein. Zu über wirſt Du es nicht bringen, das liegt in meiner Natur, Du mußt alſo ſchon das Letztere wählen. Es wird Dich nicht reuen; aber es muß nicht bloß in Worten, ſondern in der That beſtehen.

Nimm das Geſagte aber nicht für das Reſultat einer üblen Stimmung, ich liebe Dich herzlich, und freue mich ſehr auf Deine Ankunft. Du mußt aber genau wiſſen, wie ich denke, und wie es mir immer mehr ſelbſt klar wird. Es iſt zu unſer beider Frieden nöthig, und nun kein Wort weiter über dieſen Gegenſtand. Ich finde gewiß eine liebende, folgſame und ſanft heitere Schnucke wieder, wie ich ſie mir wünſche. Kannſt Du mir den Tag Deiner Ankunft wiſſen laſſen, ſo komme ich Dir entgegen.

Ich küſſe Dich herzlich, und bleibe Dein

treuer Lou.

3.

Pückler an Lucie.

Dresden, den 22. Februar 1824.

Geſtern Abend um 10 Uhr verließ ich endlich nothgedrungen Muskau mit ſchwerem Herzen, und fuhr, von einem Fackelträger begleitet, hinaus in die dunkle Nacht. Vertieft in Gedanken, bemerkte ich erſt eine Stunde hinter Schleife im Walde, daß der konfuſe Chriſtian ſich auf dieſem ihm ſo bekannten Wege dennoch verirrt, und in eine faſt unwegſame Wildniß gerathen war. Ich glaubte indeß, das Uebel würde von kurzer Dauer ſein, und verließ mich auf die Zahl meiner vier Fackeln. Der Himmel hatte es aber anders beſchloſſen. Soviel wir Wege einſchlugen, und obgleich wir ſelbſt zweimal im Walde Wegweiſer antrafen, die in verſchiedenen Diſtanzen Spremberg ankündigten, ſo ſchien es doch immer, als wenn eine unſichtbare Macht uns jedesmal wieder vom rechten Wege abführte. Kurzum, wir fuhren und fuhren, die armen Pferde konnten vor Mattigkeit kaum mehr fort, die Uhren zeigten ſchon 3 Uhr, und der Reſt der letzten Fackel einen faſt ſpurloſen Holzweg, auf dem wir uns nur mühſam fortarbeiteten, und einen unabſehbaren Schlag mit friſch geſetzten Klaftern, und vielfach umhergeworfenem Reißig. Da brannte der kurze Fackelſtumpf zum letztenmal auf und verglimmte, und die Finſterniß ward aegyptiſch.

Ich mußte ausſteigen, und mit den Leuten auf allen Vieren faſt kriechend das ſchwache Gleis ſuchen, dem der Wagen ganz langſam folgte, um uns nicht völlig im verhauenen Schlage feſtzufahren. Ueber eine Stunde quälten wir uns, alle Augenblicke den Weg verlierend, wieder einlenkend, an die Klaftern oder einzelnen Bäume anfahrend, immer ohne unſere Augen an die durch Nebel wahrhaft undurchdringlich gemachte Finſterniß gewöhnen zu können. Mit Schmerz erinnerte ich mich, kurz vorher geleſen zu haben, daß die Tiger und Schlangen im Dunkeln weit beſſer ſehen, als im Hellen, und machte vergebens meine Verwandtſchaft zu gleichem Behufe geltend. Endlich erbarmte ſich der Sand- und Kieferngeiſt Tannzapfel unſerer Noth, und ließ uns auf eine Straße gerathen, die nach einer Stunde uns glücklich nach dem verzauberten Spremberg brachte, wo die Glocken, eben hell durch die Straßen klingend, die fünfte Stunde verkündigten. Sieben Stunden hatte alſo unſere Tour gedauert, und die Pferde fielen faſt über die Pflaſterſteine vor Mattigkeit.

Nachdem ich Chriſtian mündlich aufgetragen hatte, ſich durch den Kammerherrn von Seckendorf 24 Stunden in's Stockhaus ſetzen zu laſſen, fuhr ich bei ſanftem Regen und unter den lebhafteſten Träumen, die an's Somnambüle gränzten, weiter, und kam zwar verzweifelt langſam, aber ohne weitere Fata Abends 5 Uhr im Hôtel de Pologne an, wo ich Dir dieſes ſchreibe. Die hier herrſchende Epidemie beſteht in drei oder vier Kranken von der vornehmen Welt, welche die Maſern haben, voilà tout

Morgen packe ich den Wagen aus, und ſpäteſtens Mittwoch reiſe ich nach Berlin, wo ich am Donnerſtag Abend einzutreffen gedenke; denn um den Wagen zu ſchonen, will ich nicht die Nacht reiſen.

Dem letzten Diner in Muskau, der ſogenannten Henkersmahlzeit, wohnte Herr Regierungsrath Grävell bei.

Den 23.

Mein Wagen iſt in guten Umſtänden, und ſehr ſchön. Unter anderen Umſtänden würde mir dies Spielzeug viel

Freude machen. Es iſt noch ein ſolcher Wagen jetzt hier, der einem Grafen Malzahn aus München gehört, welcher auch in England eine ſehr reiche Frau geheirathet hat, und nun zu ſeinem Vergnügen hier lebt. Die Bockdecke iſt aber ſelber noch nicht da, ſo daß ich den Wagen in Berlin noch nicht brauchen kann, was mich beſonders deswegen ärgert, weil ich meine Schnucke gern in Berlin zuerſt in anſtändiger Equipage zeigen möchte. Vielleicht kommt ſie noch bis zu Deiner Ankunft in Berlin.

Adieu, die Poſt geht, morgen mehr.

Dein treuer, Dich herzlich liebender
Sohn, Freund, Mann, Vater, Kind,
Lou, alles in allem der Schnucke.

4.

Pückler an Lucie.

Berlin, den 28. Februar 1821.

Beſte Schnucke,

Ehe ich Dresden verließ, habe ich noch bei meiner Schweſter gegeſſen, und ſie auch mit ihrem Mann und Kindern bei mir frugal bewirthet. Ich kann nicht anders ſagen, Clementine und ihre Familie, obgleich von mir doch, wie Du weißt, ſehr zurückgeſetzt, haben ſich ſo liebevoll und herzlich gegen mich benommen, (was man doch nicht ſo natürlich, beſonders die Kinder, nachahmen kann, wenn es nicht von Herzen geht), daß ich mich recht wohl in ihrem Kreiſe befand. Namentlich hatte die kleine Anna eine förmliche Paſſion für mich bekommen, die ſich ganz pudelnärriſch und ordentlich rührend äußerte. Ich kann mir wohl denken, daß man ſich an ein gutes und liebenswürdiges Kind ſehr attachiren mag, dagegen unartige und häßliche ſehr widerlich find-

Im neuen Wagen, über das Spielwerk wohl erfreut aber doch dabei, mit dem Schwerte über dem Haupte, ſehr hypochondriſch geſtimmt, verließ ich Dresden um Mitternacht.

Durch einförmige Sand- und Lehmwüſten führt der Weg bis Jüterbock, einem unendlich langen, krüpplichten Neſte, wo ich, zu angegriffen um weiter zu fahren, mit einer derben Migraine in einem ſehr elenden Gaſthofe die Nacht blieb. Nach der erſten Station erreichte ich wieder die Chauſſee, und rollte nun ſchnell als glänzendes Elend nach Berlin. In Potsdam, das ſich von dieſer Seite her beſonders ſchön ausnimmt, und im Winter, wo man die ärmliche Vegetation nicht ſehen kann, und die Einbildungskraft freien Spielraum hat, das Skelett mit dem herrlichſten Gewande zu bekleiden, noch reicher erſcheint, hörte ich im Vorüberfahren einigemal den Ausruf von Frauen: Das iſt ein ſchöner Wagen! Vor zwanzig Jahren hörte ich manchmal: Ach, das iſt ein hübſcher Menſch! aus weiblichem Munde, welches der Eitelkeit noch beſſer zuſagte, und am Liebſten hätte ich heute, man könnte ausrufen, und es wäre wahr: Das iſt ein reicher Kerl! Leider aber konnte ich mir ſelbſt nur leiſe zuflüſtern: In dem ſchönen Wagen ſitzt ein armſeliger Fürſt eine Amphibie in jeder Hinſicht; vornehm und doch nicht angeſehen, von Luxus umgeben, und doch arm, klug und doch nicht vorwärtskommend, gutmüthig und doch für bös gehalten, ein Philoſoph, und doch für einen Narren ausgeſchrieen, bei alle dem beneidet, und doch unglücklich!

In Berlin angekommen, frug ich zuerſt nach Deinen Briefen und Geſchenken. Die letzteren ſind ſehr hübſch, und ich danke Dir herzlich dafür. Sobald ich ausgehe, werde ich die Nadel anſtecken, und den Beutel übergeben, der ſehr genteel ausſieht. Von Briefen war nichts da, als ein kleiner, Dein Lotterieloos betreffend. Die Sache iſt mir unbegreiflich, und ich ſchreibe ſogleich deshalb an Beneke. Für jetzt gute Nacht bis morgen.

Den 29

Heute wird die Haarfärbung vollendet, und ich kann vor morgen noch nicht ausgehen. Dies ſind immer 24 unangenehme Stunden, welche die Embellirungsoperation wegnimmt! Ein Brief von Dir, meine gute Schnucke, iſt angekommen, der recht melancholiſch iſt, und freilich, wie mag's anders ſein! Indeſſen laß uns doch nicht zu ſehr dieſer Stimmung nachhängen; denn ſie führt, wie ich ſelbſt nur zu ſehr fühle, zur Indolenz, und mit dieſer gehen wir ſicher zu Grunde, denn es iſt bei Gott die höchſte Zeit. Liebe Lucie, wir müſſen Ernſt machen, oder wir ſind unwiederbringlich für unſere bisherige Exiſtenz verloren! Und doch iſt das Mittel der Rettung auch wie ein Berg, der ſich auf uns wälzt, immer ängſtlicher, je näher die Entſcheidung heranrückt. Gute Schnucke, Du haſt mich mit Deinem Kummer angeſteckt, früher ſah ich es vernünftiger an; denn im Grunde iſt doch wahrlich unter ſolchen Umſtänden eine Trennung keine, als einer nichtsſagenden Form nach; aber kannſt Du es nicht leichter nehmen, ſo bricht Dein Schmerz auch mir das Herz, und es bleibt beim Alten mit der guten, lieben Alten, der treuen Schnucke, wie keine wieder ſein wird! — Auf der anderen Seite droht Verderben und lebenslänglicher, vielleicht lebensraubender Kummer — welche verzweiflungsvolle Lage! Drum hilf Du mir, meine Schnucke, ich bin Dein Kind, und ein weiches Wachs in Deiner Hand. Du willſt, ich weiß es ja hinlänglich, ein bitteres Opfer bringen, um unſere Exiſtenz, wo möglich, zu erhalten, ein Opfer, das, für mich gebracht, doch auch für mich ſelbſt das herbſte iſt — ich aber kann die Energie nicht finden, es anzunehmen. Verweigert, würde ich es fordern, mir entgegen gebracht, kann ich mich nicht dazu entſchließen. So iſt mein Seelenzuſtand auf ein Haar gezeichnet, gute Schnucke, laß mich die Augen zumachen, wie der dumme Strauß, der den Kopf in den Buſch ſteckt, und walte Du. Doch es komme, wie es wolle, Dein leb ich, Dein ſterb ich, und damit Amen. Dies beruhigt mich am meiſten; nur meiner Mammy treue innige Liebe erhalte mir der liebe Gott. Wahrhaft geliebt, iſt man nie wahrhaft unglücklich, wenn man es ſich auch einbildet.

Zum 9. März habe ich Dein Logis beſtellt. Eſſen kannſt Du bei mir, wenn Ew. Durchlaucht die kleine ménage eines garçon nicht zu ſchlecht iſt. Du machſt ſo bonne chair als in Muskau, und da Leboeuf nur drei Häuſer von mir wohnt, ſo braucht nichts aufgewärmt zu werden. Wir werden Champagner trinken, und ganz en bonne fortune zuſammen leben, nach Tiſche in's Theater gehen, und niemand ſehen, als uns ſelbſt, und Brayer tout au plus.

Heute gehe ich gar nicht aus, da mich

1) die Welt anekelt,
2) Mein Wagen, der doch durch den Transport einige bedeutende Beſchädigungen erlitten hat, beim Lackirer ſteht, und vor 10—12 Tagen kaum fertig werden wird, ich alſo hier wieder die theure Remiſe nehmen müßte, obgleich meine Pferde im Stalle ſtehen, ſo habe ich nicht übel Luſt, bis Du herkommſt, nach Neu-Hardenberg zu Deinem Bruder zu gehen, wenn ich vorher die Geſchäfte wieder eingeleitet habe.

5.

Pückler an Lucie.

Den 3. März 1824.

Liebe Schnucke,

Geſtern ritt ich zum erſtenmal aus, und da ich im Thiergarten den Prinzen Paul fand, ſchloß ich mich an ihn an. Nach einer Weile begegneten wir dem König zu Fuß, der mit dem Prinzen ſprach, und dann auch ganz gnädig mich frug, warum ich zum Karneval ſo ſpät käme, und die ganze Zeit in Muskau geblieben wäre. Ich antwortete, daß leider ein wichtiges Geſchäft mich verhindert hätte in dieſer Zeit an Vergnügungen zu denken, und hatte Mühe, meinen Rappen von Sr. Maj. abzuhalten, der wie verrückt umherkarakollirte. Heute früh machte ich meine Tournée bei den Prinzen, wurde aber nur von Prinz Wilhelm angenommen, wo ich ziemlich lange blieb, und mich über verſchiedene unſerer griefs auf dem Lande expektorirte. Ihm, glaube ich, habe ich es zu verdanken, daß ich zu morgen zu einer Komödie in des Königs Palais eingeladen worden bin, wo der Herzog Karl eine Rolle Potiers ſpielt, und wozu nicht jederman gezogen iſt.

Unſer guter Wittgenſtein hat meine Viſite en personne erwiedert, ich war aber leider nicht zu Hauſe, hat auch auf meine ſchriftliche Bitte mich beim König zu melden, ſehr artig geantwortet; ich bezweifle aber, daß er deshalb viel favorablere Geſinnungen hegt, enfin nous verrons. Von Neuigkeiten giebt es hier wenige. Der ruſſiſche Kaiſer iſt ernſtlich krank geworden, et pour revenir du grand au petit, der kleine Greuhm iſt den Morgen nach einem bal, wo er ſehr viel gegeſſen hat, vom Schlage gerührt worden, und vorgeſtern, glaube ich, begraben, wenn nicht ſchon früher. Die glänzendſte Fête dieſes Winters hat Graf Henckel gegeben, und ſein Quartier zu einem Garten umgeſchaffen mit einer Sonne und einem Springbrunnen.

6.

Pückler an Lucie.

Mittwoch, im Moment des Zurückkommens,
bei mir zu Hauſe.

Meine einzige Herzensſchnucke,

Wie tief ſchmerzlich gerührt ich diesmal Dich verlaſſen habe, kann ich Dir gar nicht ausdrücken.

Von dem Moment an, wo ich das gute, liebe Geſicht, das treue Aeuglein meines Mutterls nicht mehr ſah, kamen die Thränen in die meinen. Wie ich beim Hôtel de Petersbourg vorbeifuhr, that es mir ſo weh, wie manchmal in meiner Kindheit, wenn ich einen recht tiefen Schmerz hatte, und eine recht innige Sehnſucht. — Ach, da tröſtete doch der Gedanke recht ſehr, daß unſere Trennung nur in Worten beſteht, nicht die fürchterliche Trennung eingetreten iſt, die keine Hoffnung mehr übrig läßt! So lange wir leben, ſind zwei Seelen, die ſich ſo verſtehen und lieben, gewiß immer eins und ungetheilt, die Verhältniſſe ſeien, welche ſie wollen. Mein Engel, gute, liebe Schnucke, dieſe hingeſchriebenen Worte mußten mich erleichtern, ſonſt brach es mir das Herz ab, nun fort zum Anzuge, zu allen den läſtigen Pflichten, die die kleinliche, elende Welt, unbekümmert, wie ſchmerzlich das Gefühl darunter leidet, uns zu beobachten zwingt. Adieu, adieu, mein Alles. —

Donnerſtag früh.

Wenn Du wüßteſt, gute Schnucke, wie ſehr ich es fühle, und wie glücklich mich es macht, an Dir die einzige, treueſte Freundin zu beſitzen, ein Herz, auf das ich mehr, möchte ich ſagen, wie-auf mein eigenes zähle — gewiß, Du gäbeſt nie dem Gedanken der Möglichkeit mich zu verlaſſen Raum!

Ich war zu traurig und mauſſade geſtern geſtimmt, um an dem Balle Vergnügen zu finden, er war auch nicht nach meinem Geſchmacke. Das Beſte war der ſchöne Blücher als Dame, der ſehr lange unbekannt blieb, ſeine Rolle ganz meiſterhaft durchführte, und ſelbſt ohne Maske nachher hübſcher ausſah, als alle übrigen Weiber. Die Craven holte ſich bei ihm eine ſehr üble défaite. Sie hatte nämlich erfahren, daß es Blücher ſein ſolle, und verfolgte ihn immerwährend. Nachdem ſie ihm einige ziemlich pikante Sachen geſagt hatte, fuhr ſie fort: „Si le vieux maréchal Blücher vivait encore, il vous adresserait sans doute son mot favori: Vorwärts.“ —

„C'est possible, Madame," erwiederte Blücher, „mais quand je rencontre une forteresse comme vous, Madame, je m'empresse de dire: Rückwärts." Mit Widerwillen, und, ich kann nicht läugnen, mit Verlegenheit, weil ich jedesmal, wenn ich mich gewiſſen Damen nähere, lauter ſatyriſche Blicke um mich her erblicke, und heimliche Worte in's Ohr raunen höre, ſuchte ich eine Unterredung mit dem jungen Gegenſtand anzuknüpfen, fand aber eine ganz verſchiedene Aufnahme als früher, ja, man that ganz wie beleidigt, und antwortete nur ganz kurz mit der ſichtlichen Abſicht, die Unterhaltung nicht weiter zu führen. Der jüngſte N. war dagegen äußerſt assidu, und gewiß iſt der Neid ſchon im voraus geſchäftig geweſen, mir ein Bein unterzuſchlagen. Natürlich drang ich mich nicht auf, ſondern zog die Fühlhörner ſogleich wieder ein, und unterhielt mich dann den größten Theil des Balls mit der Tochter von Frau von Fouqué, die ohne Zweifel eines der angenehmſten Mädchen hier iſt. Prinz Wilhelm habe ich Gelegenheit gefunden, meine Entſchuldigung wegen der unterlaſſenen Gratulation bei ſeinem Geburtstage zu machen. Sr. Majeſtät haben mir auch einige Worte adreſſirt. Uebrigens glaubte mich jederman abgereiſt, weil man mich lange nicht geſehen hatte, und in Summa, es waren alles indifferente Figuren, Schatten, bei denen mir nicht wohl wird; denn weder ſie haben mir, noch ich ihnen mein Inneres erſchloſſen.

Sonnabend.

Heute früh war Gratulation und Déjeuner bei Frau v. Alopäus, die ihre ganze Liebenswürdigkeit noch einmal entfaltete. Bald wird die Schönheit nicht mehr ſein, und vergehen wie alles Irdiſche; denn ſo liebend die Natur die Jugend umfängt, ſo erbarmungslos und unerbittlich iſt ſie gegen das Alter.

Sonntag Abends.

Ein alter Bekannter von mir, der Marquis Alfieri, der aus Paris hier angekommen iſt, erinnerte mich lebhaft der ſorgloſen Zeiten. Er iſt reich, jung, unabhängig, ſehr hübſch und liebenswürdig, dabei gut lancirt in diplomatiſcher Carrière, und geht jetzt als Chargé d'affaires nach Petersburg, ein Loos, wie es ſcheint, ohne bittere Beimiſchung. Dabei muß man es ihm von Herzen gönnen, da er mit allem möglichen Anſtande eines vornehmen Mannes und eines Mannes von Welt eine ſo gewinnende Offenheit und ausgeſuchte Höflichkeit verbindet, daß er mir wirklich als das Muſter eines jungen Mannes erſcheint. Er hat eine große Menge Nippes und Bijoux von Paris mitgebracht, die ich nie ſo hübſch geſehen habe, und die Dich gewiß ſehr intereſſirt hätten. Ich war zum Diner heute bei ſeinem Geſandten eingeladen, wo er wohnt und mir alle ſeine Herrlichkeiten zeigte. Das Diner war übrigens ganz exzellent in jeder Hinſicht, wiewohl ohne allen Luxus der Nebendinge, das heißt ſchlecht ſervirende Leute in ſchmutziger Livree, ein Service melirt von Fayence und Porcellan, ſilberne Gabeln zwar, doch hölzerne Meſſer, das Weſentliche aber in größter Vollkommenheit, das heißt Eſſen und Weine, und zum letzteren auch ſchönes engliſches Kryſtall. Dies finde ich außerordentlich praktiſch, da Graf Salles wahrſcheinlich nicht reich iſt, und ich wette, jeder Gaſt geht lieber mit geſchmeicheltem Magen, als geſchmeichelten Augen weg, beſonders wenn er ſo Gourmand iſt, als Dein Lou.

Abends habe ich Brayer bei Frau von Fouqué präſentirt, wo große Geſellſchaft war, und bei Gräfin Haugen, auch bei Mad. Crelinger, die ihm zum Empfang ſagte: „Mais vous n'avez pas du tout l'air français, mais d'un bon allemand“, was mich ſehr amüſirte, da Brayer dies nach der jactance ſeiner Nation für eine Art von Beleidigung hielt, über die er roth und blaß ward, jedoch Schande halber es ſich nicht merken laſſen durfte.

Um die Poſt nicht zum drittenmal zu verſäumen, ſchließe ich, mein ſüßes, gutes Schnuckchen, und bleibe Dein

wohlgewogener Herr und Meiſter

Lou.

7.

Pückler an Lucie.

Meine gute Schnucke.

Ich weiß nicht, Deine Briefe kommen mir ſo kalt und gar nicht ſo herzlich, zärtlich liebend als ſonſt vor. Siehſt Du mich ſchon als einen an, der Dir nicht mehr gehört —, kannſt Du mich je als einen ſolchen anſehen, der Dir nur um ein Jota weniger angehört, weil er nicht mehr Dein Mann heißen wird! O Schnucke, das wäre traurig, dann hätte ich keine Mammali mehr, kein treues Schnuckenherz, und Du wärſt auch um nichts beſſer wie andere Leute. Doch das verhüte Gott, und ich mache mir vielleicht nur jetzt trübe Gedanken über alles. Wenn ich in der grünen Stube mit meiner Schnucke wieder ſitzen und Kaffee mit Kuchen genießen werde, dann wirſt Du wohl aufhören fremd mit Deinem Lou zu thun. —

Sehr hübſch iſt und ſehr galant, was Du über mich in Deinem Briefe ſagſt, „daß Deine liebſte Blume auf Erden nur dann gedeiht, wenn bei ihr Geſchmack und Geiſt und Eitelkeitchen auch dieſe ihr erforderliche und jene ihr zuſagende Nahrung erhält.“ Sehr hübſch, aber ſehr verſchnupft hat mich dafür die Stelle: „Doch ich will mit dem, was mich ſelbſt verwirrt und quält, nicht Deine Augenblicke, die wenigen, wo Du vielleicht noch an mich denkſt“ ꝛc. Und dann: „Du ſchreibſt zwar allerliebſte Briefe; es geht aber daraus hervor, daß Du die meinigen recht flüchtig anſiehſt — und Deine Antwort eben ſo ſchnell expedirſt.“

Nimm mir nicht übel, aber das iſt wirklich die Ungerechtigkeit etwas weit getrieben. Ich ſchreibe Dir beinahe alle Tage, in Summa Rieße von Papier, mache alle Deine großen und kleinen Kommiſſionen, während die wichtigſten Geſchäfte mir hier Ruhe und Zeit rauben, auf's Pünktlichſte, und werde doch immer geſcholten, ohne zu wiſſen warum.

Da ich hier überall ſage, daß ich mir vorgenommen habe, ein Jahr zu reiſen, und namentlich nach England zu gehen, ſo wundert ſich kein Menſch darüber, daß ich alles verkaufe, und der Verkauf der alten Engländer paſſirt hier überall für den beſten, der ſeit langer Zeit gemacht worden iſt, da das jüngſte der guten Thiere 16 Jahre alt war. Hart iſt es, daß Du ſie jetzt bedauerſt, nachdem Du immer über das blinde Thier, und den alten Smith, der nicht mehr gehen konnte, mir früher ſarkaſtiſche Anmerkungen machteſt. Uebrigens habe ich mich ſelbſt nicht geſchont, und meine Reitpferde, eine harte Entbehrung für mich, auch hingegeben. Hier reißt ſich alle Welt nach meinen Leuten, und Graf Noſtitz und Fürſt Schönburg bitten mich inſtändig, ihnen Berndt abzulaſſen. Da er aber wirklich höchſt brauchbar iſt, und auf zwei Jahre vollſtändige neue Livree hat, ſo glaubte ich ihn Dir erhalten zu müſſen; doch willſt Du ihn nicht, ſo will ich ihn gehen laſſen, und ich bitte mir Deine definitiven Befehle darüber aus.

Wegen des Bades laß den Muth nicht ſinken, es wird gewiß allerliebſt, und wenn es auch nichts einbringt, doch der Mühe werth es geſchaffen zu haben. Ich intereſſire mich lebhaft dafür, und es iſt mein Scherz, wenn ich Dich manchmal damit necke, ſowie auch den guten Rehder. Lege nur alles nach Deinem Sinne an, es wird mir gewiß gefallen.

8.

Pückler an Lucie.

Den 11. April 1824.

Beſte Schnucke,

Meine jetzt gute Geſundheit und Lebensluſt, die ſo viel Freude an Luxus und Kleinigkeiten hat, ſteht in dem jämmerlichſten Kontraſt mit den Sorgen meiner Lage und quält mich unbeſchreiblich. Ich ſuche mich ſo viel als möglich zu betäuben, aber vergebens, und ich fühle mich einer unbezwinglichen Schüchternheit und Muthloſigkeit immer mehr hingegeben.

Es war heute ein Diner bei Noſtitz, wo meine Equipage, die nun zuſammen und wirklich ausgezeichnet ſchön iſt, ſehr bewundert wurde. Das hätte mir ſonſt geſchmeichelt und gefreut, heute war es Gift.

Adieu, alte Schnucke, bedaure immerfort recht ſehr

Deinen armſeligſten Lou.

9.

Pückler an Lucie.

Den 12. Abends.

Alles was ich hören kann, benimmt mir faſt alle Hoffnung, daß der König ſich dazu verſtehen möchte, Muskau zu kaufen; auch iſt jetzt allerdings der ſchlechteſte Zeitpunkt dazu, und die noch nicht erfolgte Regulirung des Hypothekenweſens der ſchlimmſte Umſtand; denn ſo lange dies nicht geſchehen iſt, ſcheint es faſt unmöglich wegen des zu befürchtenden Einſpruchs. Es iſt auch dies ein Traum, und des Himmels Schluß mein Untergang.

Den 14.

Ich war heute zu einem großen Diner bei Bülow und einem anderen bei Maſſow, dem Adjutanten, gebeten, wo Du Dich bei dem erſteren über die ſtählernen Gabeln ſkandaliſirt haben würdeſt. Abends war ich beim Herzog von Cumberland zu kleiner Geſellſchaft eingeladen, wo ich die Ehre hatte, den größten Theil des Abends im Kabinet der kranken Herzogin zuzubringen. Wenn der Verſtand mir à volonté zu Gebote ſtände, ſo wäre ich gern recht aimable geweſen, meine Stimmung war aber unbeſiegbar traurig. Glücklicherweiſe ſprach die Herzogin ſelbſt ſehr viel, und nicht ohne Prätenſionen, et je peux me vanter d'avoir au moins écouté avec esprit.

Den 15.

Ich aſſiſtirte heute wieder einem großen Diner bei Heydebreck, das ſehr ſchlecht war, und machte dann verſchiedene Viſiten.

Schlafe wohl, mein Herz, es iſt ſehr ſpät, und ich habe Kopfweh.

Dein treues Louchen.

10.

Pückler an Lucie.

Den 16.

Gute Schnucke,

Ich war heute wieder beim Herzog eingeladen, um ſeine Parthie zu machen, es war niemand da wie die Großherzogin von Mecklenburg und die beiden Hofdamen, die Familie mit Prinz Friedrich, Noſtitz und Graf Podewils. Die Großherzogin iſt hübſch, aimable, und auch ein wenig kokett, und überhaupt das Haus angenehm, weil es das einzige hier iſt, wo alles aus dem Vollen und vollkommen nobel und anſtändig hergeht. Dies iſt übrigens nur mit engliſchen Oberoffizianten zu erreichen, und vielem Gelde dazu, verſteht ſich.

Den 17. früh.

Eben bekomme ich ſchon wieder eine Einladung zum Herzog, zugleich aber einen alle Laune verderbenden Brief ren Mühle, in welchem dieſer 5000 Thaler von neuem zur Bezahlung der Zinſen verlangt. Wie lange kann das noch gehen! Die Scheidung kann nur das bewirken, daß mir der Weg möglich gemacht wird, mit einigem Glück und Geſchick wieder in beſſere, meiner Lage in der Welt angemeſſenere Umſtände zu kommen — aber wenn wir nicht vorher ſchon gänzlich umwerfen ſollen, müſſen wir, liebe Schnucke, den feſten Entſchluß faſſen, vom erſten Auguſt, mit dem neuen Wirthſchaftsjahre an, alle Anlagen ohne Ausnahme zu ſiſtiren, die Haushaltung ſo weit aufzuheben, als es nöthig für Dich iſt, um ganz allein mit Deiner Rente und den Lieferungen auszukommen, und ich muß gleichfalls Pferde, Wagen, alles bei Seite ſetzen, und mit einem Jäger fortreiſen, ſo ökonomiſch als nur immer möglich. Auf dieſe Art allein iſt es möglich noch ein Jahr hinzubringen, und vielleicht muß noch Silber oder Schmuck und Gallinchen dazu beitragen, durchzukommen. Das verſprich mir auf jeden Fall. Bis dahin wollen wir unſere Laune ſo gut erhalten, als wir können, und nicht öfter an unſer Unglück denken, als es nöthig iſt.

Den 18.

Der Großherzogin zu Ehren wird übermorgen noch ein großes Wettrennen veranſtaltet, wobei ich zwar nicht hoffen darf, zu gewinnen, da mein Pferd nicht ſo ſehr ſchnell iſt, aber doch des Vergnügens halber mitreiten will, wiewohl mir jetzt nichts Vergnügen macht; indeſſen zerſtreuen wenigſtens ſolche Sachen am Beſten.

Krebs.

Alte, tolle, leibeigene Schnucke, was ſchreibſt Du mir für verwirrtes Zeug! Wie verſtehſt Du mich ſo falſch! Nicht Deine Briefe an mich habe ich unerbrochen liegen laſſen, ſondern bloß die Geſchäftsſachen und die Briefe von W. und Deinem Bruder, die ich alle noch einmal mündlich mit Dir beſprechen will, die mir ſchrecklich wehe thun, und die ich daher ohne Noth nicht leſen wollte. Es ärgert mich ſehr, daß Du meine Gefühle ſo ganz falſch beurtheilſt, wenn Du zwanzig Meilen von mir biſt, unſere Gemüther ſollten ſich beſſer kennen! Schnucke, Du biſt gar nicht mehr gehörig unterthänig. Du willſt viel zu ſelbſtſtändig ſein, und das taugt für Dich gar nichts. Sei Sklavin, ergieb Dich blindlings wie Käthchen von Heilbronn. Lies dies herrliche Gedicht von Kleiſt, und nimm es Dir zum Muſter. In Ivanhoe, einem der älteſten Romane von Walter Scott, iſt nichts für Dich. Schön iſt er aber, und mein Held darin der Templer, ein herrlicher Karakter, wie ich ſein möchte, und vielleicht in jener Zeit hätte werden können.

Nun vom Poetiſchen zum Proſaiſchen. Beruhige Dich wegen des Bades; eine Thorheit mehr oder weniger verſchlägt nichts, und ausgebadet muß das Bad nun werden, cela va sans dire.

Vielleicht bringt es auch künftig etwas ein, Hoffnung iſt immer beſſer noch wie Wirklichkeit, und ich habe mir vorgenommen, von nun an alle Sorgen zu allen zehntauſend Teufeln zu jagen, und mir ſchönere châteaux en Espagne zu bauen, als irgend jemand noch aufgeführt hat. Tout cela revient au même, nur wollen wir dabei ſparen in der Wirklichkeit ſo viel wir können, und allen Genuß künftig nur auf die Phantaſie beſchränken.

11.

Pückler an Lucie.

Den 19., Abends.

Die Wittgenſtein'ſche Orgie war heute für mich ziemlich luſtig, da ich eine amüſante Parthie hatte. Auch war der Alte ziemlich freundlich gegen mich. Vor der Komödie hatte ich die Ehre den Prinzen Karl in meinem Tilbury unter den Linden und im Thiergarten ſpazieren zu fahren, vielleicht verkaufe ich ihm das Tilbury.

Den 20.

Das große Wettrennen fand heute ſtatt, und wider Erwarten war ich der Zweite (ich glaubte der Letzte, und Clanwilliam der Erſte). Es fand ſtatt hinter dem Templower Monument, und war wegen der vielen Zuſchauer und Equipagen wirklich recht glänzend. Nach der Wette gab Clanwilliam ein großes Diner, welches weit weniger gut und weniger gut ſervirt war als beim Herzog. Ich ſaß zwiſchen Gräfin Brandenburg und Fräulein Zenner, und amüſirte mich recht gut dabei. Abends war ich beim Herzog eingeladen, wo ich eigentlich am liebſten bin, weil alles ſo genteel und reich dort iſt. Die Herzogin war diesmal im großen Salon, und ſehr aimable.

Den 21.

Etwas mißmuthig entzog ich mich heute der Geſellſchaft, um „Käthchen von Heilbronn“ von Kleiſt im Theater zu ſehen. Ich finde dies Stück ungemein rührend, und es wurde ſehr gut gegeben, beſonders die beiden Hauptrollen. Eine ſolche Rührung iſt ſehr wohlthuend, und ſöhnt einen mit der erbärmlichen Gemeinheit des gewöhnlichen Lebens wohl auf einige Zeit aus.

Den 22.

Heute träumte mir, ich verließe Muskau zu Fuß mit fünf Louisd'or in der Taſche bei der Nacht, und hielt mein erſtes Nachtlager in der Bauernſchenke zu Weißwaſſer mit zwei armen Bettelkindern, und wußte nicht, was aus mir werden würde.

Der Prinz Karl hat mein Tilbury für 40 Friedrichsd'or gekauft, dies mit dem vom Verkauf des Rappen erlöſten Gelde macht 500 Thlr., die ich hier für Dein Bad einlege. Es iſt alles, was ich habe.

Den 23.

Abends fuhr ich, um einmal womöglich froh zu ſein, in die Komödie nach Charlottenburg. Man gab „Hermann und Dorothee“, welches von Wolff und ſeiner Frau beſonders meiſterhaft geſpielt wurde, und „ein Stündchen vor dem Potsdamer Thor“, das mich ganz herzlich lachen gemacht hat. Gern macht darin eine bonne d'enfant zum Sterben, und Rüthling als Rekrut iſt auch vortrefflich. Das Stück iſt übrigens voller ſehr zweideutiger Späße.

Den 24.

Ein großes Diner bei Beneke gab mir Gelegenheit meinen Wagen wieder zu zeigen, der ſehr bewundert wurde.

Abends war eine Soirée bei Rechberg, wo wieder mit der Armbruſt geſchoſſen wurde, wo Du ohne Zweifel mit Deiner Geſchicklichkeit mehr Ehre wie wir Alle eingelegt haben würdeſt.

Den 25.

Beneke hatte mich heute zu einer Landparthie nach ſeinem Gut Pichelsberg eingeladen, wo wir uns mit Ballſpielen, Reiten, Fahren, Eſſen, Trinken, Jagen und Waſſerfahren nach Möglichkeit zu vergnügen ſuchten.

Wie ich nach Hauſe kam, fand ich eine Einladung des Herzogs, und Briefe von Muskau, welche zu beantworten ich dort abſagen ließ.

Mit Hufeland, den ich deshalb expreß beſuchte, habe ich, da er erſter Rath in Altenſtein's Miniſterium für die medizinischen Angelegenheiten iſt, eine lange Unterredung gehabt, und ihn, ſoviel ich konnte, für das Bad intereſſirt. Je me mets en quatre pour vous servir à votre gré. Nach Muskau gehe ich aber eigentlich nicht gern, weil ich mich fürchte, mich von neuem wieder zu ſehr daran zu attachiren, und es mit zu ſchwerem Herzen zu verlaſſen, was doch leider unvermeidlich iſt. Lieber möchte ich mir beinahe mit Dir in Carolath Rendezvous geben. Was meinſt Du? Ich bin auch ſeit acht Tagen wieder recht unwohl, und will, wenn ich alles, was möglich, verkauft habe, damit anfangen nach Karlsbad zu gehen, und es wenigſtens vierzehn Tage zu brauchen, immer dabei mit dem leidigen Zweck vor Augen 400,000 Thaler zu finden, von da nach Paris, wohin mir Starke Empfehlungen geben will, dann nach Holland und England. Hier kommt mir einmal keine gebratene Gans in's Maul geflogen, und für unſere Wünſche iſt auch eine fremde viel beſſer. Uebrigens werde ich mich dabei ſo ökonomiſch als möglich einrichten, und höchſtwahrſcheinlich den neuen engliſchen Wagen, der hier keinen Käufer findet, Dir zurücklaſſen, in welchem Falle man den alten noch zu Gelde machen könnte.

Den 26.

Nagler habe ich beſucht, ihm das Scherflein der Wittwe, den Tropfen in's Meer überbracht, und Dir vielen Dank auszurichten. Ich habe ihn zugleich gebeten, discurſive Altenſtein für das Bad zu intereſſiren. Alles das hilft aber nichts. Die Unteren im Miniſterium muß man gewinnen, denn dieſe machen alles. Altenſtein iſt krank, und nahm mich nicht an. Ich habe ihm alſo Deinen Brief hereingeſchickt.

Nun adieu, gute Mammali-Schnucke. Deine Befehle ſind alle auf's beſte befolgt, und ich empfehle mich Deinen ferneren gnädigſten Aufträgen, als allzeit fertiger und doch immer geſchmälter, wenig gelobter

Kommiſſionair Lou.

12

Pückler an Lucie.

Den 1. Mai 1834.

Liebe Schnucke,

Ich habe mein altes Curricle, welches ich ſchon in England alt kaufte, und das gewiß zwanzig Jahre alt iſt, nebſt den vier Wagenpferden, die Du immer ſo verachteteſt, doch für 1500 Thlr. zuſammen verkauft, das Geld aber an Beneke zahlen laſſen. Könnte ich nur auch meinen engliſchen Wagen noch los werden, denn den Eitelkeiten dieſer Welt muß nun doch entſagt werden, es hilft nichts. Ich fuhr daher auch heute wieder im alten Fiacre zum Kronprinzen, wo ich zu Tiſch gebeten war. Ich hoffe ihn, der jetzt recht gnädig gegen mich ſcheint, noch vor meiner Abreiſe über die mir ſo ungerechterweiſe entzogene Virilſtimme zu ſprechen, und vielleicht darin noch eine Diverſion zu bewirken. Die Kronprinzeſſin iſt immer höchſt liebenswürdig, und in ihrem Benehmen ungemein reizend.

Ich bin zu morgen nach Potsdam beim König eingeladen, und muß daher ſchon heute meinen Brief ſchließen, da ich erſt Montag Abend zurückzukommen gedenke, um Lenné ſeine neuen Anlagen und die Pfaueninſel zu beſehen, die jetzt ihren ſchönſten Moment hat, denn hier iſt alles ſchon grün.

Den 2. Mai.

Alles iſt fertig, um nach Potsdam zu fahren, und der Wagen, der nun ganz wie er ſein ſoll, ohne Vorderbock zur Reiſe eingerichtet iſt, in der That ſo leicht, bequem und hübſch, daß ich die reichen Leute beneide, die ohne Gewiſſensbiſſe ihres Beutels ſo reiſen können. Wie glücklich wäre ich, wenn ich nur wäre, was man in England wohlhabend nennt.

Kein Menſch, glaube ich, ſchätzt ſo den Genuß, die Eleganz, Bequemlichkeit und Eitelkeit gewährt, als ich, ich geſtehe es, und dieſe Genüſſe wenigſtens kann Geld in hohem Grade verſchaffen. Ich will mir einmal ein paar Stunden lang einzubilden verſuchen, ich wäre in dieſer Verfaſſung, und empfehle mich meinem Schnückchen als

Mylord Lou.

13.

Pückler an Lucie.

Den 4. Mai 1824.

Meine gute, liebe Schnucke,

Ich kam ganz vergnügt von Potſdam zurück, meine Sorgen einmal halb und halb vergeſſend, als ich bei meiner Ankunft in Berlin wieder eine recht niederſchlagende Nachricht von der Salzdirektion erhielt.

Es iſt ſchrecklich, wie mich jetzt das Unglück verfolgt, nichts gelingt mehr, ohngeachtet aller Mühe, die ich mir gebe. Deine Auslegung meines Traumes iſt zwar ſehr liebenswürdig; ich fürchte aber, mein Stern iſt ganz untergegangen! Und doch kann ich mich von dem Irdiſchen noch gar nicht gern losreißen; je mehr es ſchwindet, je lieber wird es mir.

Geſtern war ich in Glienicke, wo mich der Prinz Karl eingeladen hatte, um meinen Rath wegen ſeiner Anlagen zu hören. Es geht dort ſchon alles darüber und drunter, und ich fühlte recht lebhafte Theilnahme und Freude bei einem Streben, das ſo ſehr auch das meinige iſt. Ich habe ihm alle meine Ideen mitgetheilt, wie ich es als reicher Mann gemacht haben würde, und ich denke wohl, es wird manches davon ausgeführt werden. Lenné iſt auch dabei employirt, und hat nicht ohne bedeutenden Nutzen England geſehen, obgleich nicht lange genug. Er war beſonders über den orientaliſchen Luxus und Reichthum der engliſchen Großen erſtaunt, von denen zum Beiſpiel der Herzog von Bridgewater jährlich für ſeinen Park nur Unterhaltungskoſten 8000 Pfund Sterling ausgeſetzt hat, und Lord Grosvenor ſeit zwanzig Jahren an einem Palaſte baut, der bereits 700,000 Pfund koſtet. Solche Leute genießen ihr Leben. Hätten wir indeß nur die erſte Summe, welche den Park des Herzogs unterhält, pour tout potage, wir würden eben ſo glücklich, wenn auch genügſamer ſein.

Meine Idee, Dich in Carolath zu ſehen, war eigentlich nur eine bouderie gegen das Schickſal. Ich ſelbſt hätte am Ende den Muth nicht wegzugehen, ohne Muskau noch einmal geſehen zu haben, und mich mit meiner Schnucke dort noch einmal harmlos, womöglich, an unſerer kleinen Schöpfung erfreut, und ſie recht innig genoſſen zu haben. Nur will ich nicht eher weggehen, bis hier nichts mehr zu thun iſt. Etwa in zehn Tagen von heute, medio Mai, wo es auch am ſchönſten iſt.

Abends.

Ein Fürſt von Neuwied, der hier iſt, erhielt heute bei Tiſch die Nachricht, daß ſein Vetter, der Fürſt von Wiedrunkel, ohne Erben verſtorben iſt, und ihm ſein Ländchen mit 100,000 Gulden Revenüen hinterläßt. Wie ſonderbar das Glück mit den Leuten ſpielt. Dieſer Mann iſt ſchon reich, und dabei alt; es kann ihm wenig mehr helfen. Doch gönne ich es ihm herzlich, und freue mich jedesmal, wenn einer reich wird; denn es iſt eine ſchöne Sache! Wäre ſie mir beſchieden, wäre es mir freilich am liebſten. Die Hälfte jener Erbſchaft würde alle meine Wünſche erfüllen. Umſonſt — für mich iſt keine Hoffnung mehr, keine Ahnung ſagt mir etwas Gutes! Ich falle wie eine unreife Blüthe ab, und all mein Streben verfliegt in Rauch.

Es thut mir doch recht weh, ſo eins nach dem anderen zu verkaufen, und immer mehr depouillirt daſtehen, der Anfang von noch weit größeren Opfern. Doch verzeih, gute Schnucke, daß ich Dich betrübe, Dich, gute Seele, die ſo gern mich glücklich ſähe, und ihre höchſte Freude daran finden würde, mich froh, reich und glänzend zu erblicken. Mit wem möchte ich auch ein ſolches Loos lieber theilen, wie mit Dir, die mich ſo liebt, ſo verſteht, und mir ſo liebenswürdig ſchmeichelt, und kindiſch genug iſt, um, wenn ich es verlange, mit mir ſpielen zu können, comme si elle avait toujours quinze ans. — Ach, und doch ſoll das alles nicht ſein! N'en parlons plus. —

Du ſchreibſt mir nicht, ob diesmal Muskau im Frühjahre hübſch ausſieht, und ob nicht zu viel Linden weggenommen worden ſind. Gar nichts vom Garten. Sind die neuen Pflanzungen zweckmäßig placirt oder nicht?

Expliquez-vous.

Den 6

Heute habe ich nun auch mein letztes Pferd, mein ſo ſehr geliebtes Stütchen, verkauft, und beinahe darüber geweint, als ſie weggeführt wurde, um ſo mehr, da ſie nach Frankreich geht, und ich ſie ſchwerlich je wiederſehen werde. Da dieſes Pferd ſo herrlich ſprang, und überhaupt für einen jungen Mann, um ſich brillant und kühn zu produziren, geſchaffen war, ſo iſt es mir ordentlich, als wenn ich recht ausdrücklich mit ihm von Jugend und Glanz Abſchied nähme, um den Reſt meines Lebens niedrig und unbemerkt zu vertrauern, und die Trennung betrübt mich unter ſolchen Umſtänden auf eine ſeltſame Weiſe. 500 Thaler habe ich dafür bekommen, ein elender Preis unter anderen Umſtänden, heute eine Sache von Wichtigkeit für mich. Könnte ich den engliſchen Wagen los werden, ich würde gern 1000 Thaler daran verlieren, denn mit äußerſter Sparſamkeit muß ich doch reiſen, wenn es überhaupt möglich werden ſoll, obgleich meinem Zwecke einiger Luxus angemeſſen geweſen wäre Lebe wohl, mein Herz. Dein Lou geht nun zu Fuße.

14.

Pückler an Lucie.

Sonnabend.

Heute habe ich mich endlich entſchloſſen, gegen die bewußte Dame die Attaque zu eröffnen, und obgleich das Reſultat keineswegs günſtig iſt, ſo bin ich doch ſehr froh, es gethan zu haben, da ich nun genau weiß, woran ich bin, und ich mir jede unnütze Demarche erſparen kann.

Was ich neulich auf dem Balle vermuthete, iſt geſchehen, nämlich die kleine Perſon hat mich früher ganz intereſſant gefunden, und ſich gefreut, wenn ich ihre Unterhaltung aufſuchte, ſo ſelten es geſchehen iſt; nun hat ihr aber eine Freundin vertraut, ich ließe mich ſcheiden, um ſie zu heirathen wegen ihres reichen Vaters, und in der ganzen Stadt fände man dies abſcheulich, und wundere ſich, wie ſie Propoſitionen dieſer Art von einem Manne annehmen könne, der die andere Frau noch nicht einmal verlaſſen habe — ſie könne ſich doch was Beſſeres wie einen geſchiedenen Mann ausſuchen u. ſ. w. Darauf iſt ſie comme de raison höchſt zornig geweſen, hat der W. dies mit Thränen geklagt, die ihr geſagt hat, ſie ſei eine Närrin — ſeit der Zeit aber habe ſie eine Furcht vor mir wie vor dem Feuer bekommen, wolle ſich nicht kompromittiren, und traue mir überdem die höchſte Liſt und den ſchlimmſten Karakter zu, nach den ihr gemachten Schilderungen ihrer Freundin. Wer dieſe charitable Freundin iſt, erfahre ich wohl noch bei Gelegenheit, obgleich ich unter ſolchen Umſtänden, da ich ohnedem es höchſt wider Willen thue, lieber die Sache aufgebe. Da die W. ganz außerordentlich einging, und mir die Worte ſo zu ſagen vom Munde nahm, ſich für mich auch ſehr zu intereſſiren ſchien, ſo zeigte ich ihr Deinen Brief, der auf die Frau, welche ſehr verſtändig iſt, den Eindruck machte, den er auf jeden machen muß, der Geiſt und Gefühl beſitzt. Da ich ihr nun hinwarf, daß die lebhafte Schilderung, die ich Dir oft von der Liebenswürdigkeit ihrer Pflegetochter gemacht, wohl viel Antheil an Deinem Entſchluß haben könne, kam ſie mit den erwähnten Schwierigkeiten zum Vorſchein.

Auf jeden Fall, meinte ſie, ſei der Augenblick, im Falle ich wirklich ernſtliche Abſichten auf die Perſon habe, höchſt ungünſtig, und müſſe vorüber gelaſſen werden. Die Leute müßten die Scheidung und alles, was damit verbunden wäre, erſt niederſprechen, und die lebhafte Neugierde deshalb vorüber ſein, ehe man wagen könne, der Sache näher zu treten. Denn jetzt, verberge ſie mir nicht, ſei das Mädchen, durch wen, wiſſe ſie noch nicht beſtimmt, auf alle Art gegen mich eingenommen worden.

Da ich nun auf alles das zu warten meine Zeit nicht verlieren darf, ſo ſcheint mir hier keine Chance. Das Vermögen betreffend, ſcheint auch mehr in der Zukunft als jetzt zu hoffen. Auf dieſen Punkt habe ich mich jedoch gar nicht eingelaſſen, ihr über das Ganze aber den Eid der Verſchwiegenheit abgenommen.

Uebrigens iſt Berlin doch ein merkwürdiger Ort, da man ſchon während Deiner Anweſenheit hier, obgleich ich nie mit einem Wort unſeren Vorſatz je verrathen habe, die Frau von W. geradezu gefragt hat, wann die Hochzeit ſein werde, und ob nun alles richtig ſei, und auf der anderen Seite die Attentionen eines einzigen Abends damals bei Kleewitz ſchon genug waren, dieſes Gerücht zu verbreiten. Der Scharfſinn des Errathens iſt eben ſo wunderbar, als die ungeheure Krähwinkelei dieſes Neſtes.

Ach, Schnucke, Deine Stimmung kann nicht ſchlimmer ſein, als die meine. Wie ein gehetzter Hirſch flüchte ich vor meinen eigenen Gedanken, und der Gedanke mich, wenn auch nur formell, von Dir, die mich ſo lieb hat, und die ſo willig ihr ſchweres Opfer bringt, loszureißen, iſt immer dennoch vor meiner Seele mit brennender Pein! Und doch iſt kein Ausweg, als Entſagung unſerer bisherigen Exiſtenz, herabſteigen in eine ganz andere Sphäre, und dennoch auch dort nur eine Exiſtenz, die nach Deinem Verluſt mir nichts übrig läßt, als Dir freiwillig zu folgen oder zu betteln. Welche verzweiflungsvolle Alternative!

Ich grüble bei Tag und Nacht, aber immer vergebens, die Antwort des unerbittlichen Schickſals iſt immer dieſelbe.

Bei alledem ſind doch eigentlich nur zwei Sachen, vor denen ich ſchaudere, nicht die Eheſcheidung, nicht Armuth, nicht Tod ſelbſt — nur dieſe: *Verringerung Deiner Liebe in einem neuen Verhältniß, oder ein ewiger, nagender Kummer in Deinem Herzen*, der Dir nicht einmal ſo viel trauriges Glück mehr ließe, als Du an meiner Seite genoſſen haſt. Wäre ich über dieſe beiden Sachen beruhigt, ſo wäre alles gut, ich könnte friſch von neuem in's Leben hineingehen mit dem Muthe, der jetzt ſo gänzlich von mir gewichen iſt.

Daß meine Geſinnungen für Dich dieſelben nicht nur bleiben, ſondern nach der Eigenheit meines Karakters ſich noch ſteigern müſſen, da *Du ein unſicheres Gut für mich wirſt*, ſteht felſenfeſt, das fühle ich auf's tiefſte in meinem Herzen; denn wer der guten Schnucke Liebe ſo wie ich empfunden und gekannt, der kann ſie auch nicht entbehren, ſo lange er lebt und denkt, und wer wird mich je wieder ſo verſtehen wie Du — meine einzige treue Schnuckenſeele. Ach Schnucke, ſeit ich Dich, wenngleich nur dem Namen nach, verlieren ſoll, bin ich komplett verliebt in Dich. Uebrigens wiederhole ich noch einmal, *übereile nichts ohne Noth*. Laß mich es ausſprechen, wenn es ſein ſoll und muß. Beſſer ſcheint es mir auf jeden Fall, daß wir beide in Muskau zuſammen ſind, wenn es publizirt wird, damit man gleich in Muskau ſieht, daß unter uns nicht die mindeſte Veränderung vorgegangen iſt. Dies wird ungleich beſſer auf Alle dort wirken, und ihnen gleich den Maßſtab für ihr künftiges Betragen geben. Auch iſt es für mich viel beſſer, als hier in Berlin zu ſein, wo man es, wie die W. ſehr gut ſagt, erſt niederſprechen laſſen muß. Die Briefe an W., Deinen Bruder ꝛc. machen alle einen beſſeren Effekt in der Abweſenheit, und vor allen Dingen iſt es für mich ein Troſt *unſchätzbarer Art* in dieſem Augenblicke um Dich zu ſein, wodurch der traurigen Begebenheit für mich der herbſte

Stachel benommen wird. Ich bitte Dich innig, gute Schnucke, ſei mir hierin nicht entgegen, meine ganze Ruhe hängt davon ab. Zu lange will ich nicht bleiben, aber vierzehn Tage muß ich nachher noch mit Dir dort ſein, und vierzehn vorher, dann wollen wir weiter ſehen, was zu thun iſt.

Ach, warum gönnt uns der Himmel das harmloſe Glück in Muskau nicht, wie gern wollte ich der Welt entſagen, wie gern und mit Dir für unſer Muskau leben und ſterben! — Ich habe noch auf keinen meiner Briefe Antwort von Dir. Mich hat geſtern ein Pferd geſchlagen, und ich bin ganz lahm, welches mich ſehr zu der heutigen Hochzeit meiner Couſine Pückler genirt, die bei Heſſenſtein gefeiert wird. Es wird dort wieder alles luſtig und froh ſein bis auf mich Aermſten.

Dein treuer, aber höchſt bekümmerter und gebeugter
Lou.

15.

Pückler an Lucie.

Berlin, den 11. Mai 1824.

Herzensliebe Schnucke,

Mich foltern die Gedanken an die Zukunft ſo ſehr, und beſchäftigen mich ſo unaufhörlich, daß ich davon gänzlich abſorbirt werde. Ich mag es herumdrehen wie ich will, immer bleibt es feſtſtehen, daß, um in meinem Plane zu reüſſiren, ich, beſonders in England, Fonds haben muß, um, wenn auch keineswegs mit verſchwenderiſchem Luxus, doch mit Anſtand aufzutreten, und der Anſtand dort in der vornehmen Welt iſt ſchon theurer, als hier die Verſchwendung.

Dieſe Klippe weiß ich nicht zu umgehen; denn nur zu wahr iſt es: wo etwas iſt, da kömmt leicht etwas hinzu, und zu vielem noch leichter viel mehr, aber mit nichts erwirbt man ſelten etwas. Ach, jetzt wäre der Zeitpunkt 50,000 Thaler in der Lotterie zu gewinnen, um mit der einen Hälfte Dein Muskau ſicher zu ſtellen, mit der anderen mein Heil zu verſuchen. Strenge Deinen Kopf an, meine Mammali, mein Schnückchen, einen Ausweg zu finden, und wenn ich nach Muskau komme, erleuchte durch einen Genieblitz das Chaos, welches uns umgiebt — Aber Du wirſt, arme Schnucke, antworten müſſen, wie Karl der Siebente: „Kann ich Demanten aus der Erde ſtampfen, wächſt mir das Gold und Silber in der flachen Hand?“ Vielleicht hilft der Himmel noch durch einen glücklichen Zufall; ſo muthlos ich eigentlich bin, ſo iſt doch noch aus der kühnen Jugendzeit ein Theilchen Leichtſinn zurückgeblieben, das mich manchmal auf einen Deus ex machina hoffen läßt.

Nun laß uns von Muskau noch ein wenig plaudern. Da ich erſt gegen Ende des Monats hinkomme, ſo kannſt Du mich mit der Orangerie vor dem Schloſſe empfangen. Ueberhaupt, gute Schnucke, mache alles recht hübſch zu meinem Empfang. Laß die Thüren weißen und die Vorhänge waſchen; denn es mag nun gehen wie es will, ein paar Wochen möchte ich mich gern in Muskau vorher noch freuen, und von meinen ſauer entbehrten Pferden und dem daraus gelöſten Gelde einige hundert Thaler zu Guterletzt dem Parke widmen, damit doch wenigſtens die Wüſte vor dem Schloſſe umgeſchaffen werden kann, und der Grund zu der Rampe gemauert, damit man ausfüllen kann, weil dieſe Arbeiten miteinander Hand in Hand gehen müſſen.

Du ſchreibſt mir noch nicht einmal, ob der Frühling ſchön iſt. Nimmt ſich denn das Ganze nicht gut aus, ſind vielleicht die letzten Veränderungen doch nicht gelungen, und der Park durch das viele Hinwegnehmen von Bäumen zu kahl geworden? Dein gänzliches Schweigen läßt mich das beinahe fürchten, oder abſorbirt Dich das Bad ſo, oder intereſſirt Dich Muskau gar nicht mehr?

Den 12., Nachmittags.

Dein lieber Brief vom 9. kommt eben recht, um alle meine vorhergehenden Fragen ſehr gütig und freudig für mich zu beantworten. In dieſem Briefe erkenne ich meine alte Schnucke wieder, an deren Liebe ich ſo gewöhnt und durch ſie verwöhnt bin, daß ich auch die kleinſte Verminderung Deiner Herzlichkeit und Hingebung gleich ſehr ſchmerzlich empfinde. Gute Schnucke, ſei Du fromm für Dich und mich, ſei immer mein Schutzgeiſt und mein Vertreter bei dem hohen, unerforſchlichen Weſen, vor deſſen Thron mein Herz mich niederwirft, den der Verſtand aber zu hoch über den Staubgeborenen ſtellt, um glauben zu können, daß der Allerhöchſte anders über ihm wacht und waltet, als durch die allerumfaſſendſten Geſetze und Kräfte, die die Welt wie die Milbe regieren. Darum haſt Du wohl recht zu ſagen, ich ſoll alle meine Kräfte üben, denn das eben iſt Gottes Hülfe, der uns die Kräfte gab! Aber meine Stärke iſt anderer Art, als ich ſie jetzt brauche. Ich verſtehe aus dem Gegebenen vielleicht mehr zu machen, als die Meiſten, aber mir ſelbſt Mittel zu ſchaffen, und den Weg zu bahnen, iſt mein Talent nicht. Vielleicht aber, wie auf der Erde einzelne Könige und Fürſten herrſchen, ſind auch die Welten des Univerſums einzelnen geiſtigen Herrſchern unterthan, und ein Gott der Erde lebt, der das Schickſal der Menſchen leitet und regiert nach ſeinem Wohlgefallen, dem wir nahe genug ſtehen, um ſeine einzelne Fürſorge uns denken zu können. Der hilft uns vielleicht, weil wir doch gute und nicht gemeine Kinder ſind, und in uns beiden viel Liebe lebt, bei Dir für die Menſchen, bei mir für die übrige Natur. Zu dieſem Glauben neige ich mich gern hin, und ſehe in dieſem Herrſcher der Erde dasſelbe, was die Katholiken in ihrer Jungfrau Maria, und die Herrnhuter in ihrem Heiland.

Es freut mich herzlich, daß der Garten Dir gefällt, und ich bin ſehr begierig auf Deine neuen Ideen, die, ich ſage es mit einiger Beſchämung, eigentlich grade in der großen landſchaftlichen Anſicht die meinigen übertreffen, und vereinigt mit Repton mich erſt auf den rechten Weg geleitet haben, und mich darin erhalten.

Den 13.

Die ewige Noth und Sorge, dieſes nie zu verſtopfende Sieb, iſt wirklich eine Höllenqual, und wüßte ich, daß es nie aufhören ſollte, ſo wäre es mein größtes Glück, heute noch, hingerichtet zu werden.

Ich bin in einer ſehr niedrigen Stimmung, und will daher lieber ſchließen, denn das Klagen und Jammern hilft doch zu nichts, als ſich gegenſeitig das Leben noch ſchwerer zu machen, als es ſchon iſt.

Schreibe mir vom Bade und Park, und laſſe mir vor der Hand alles andere ruhen.

Dein halb beißender, halb heulender
Lou.

16.

Pückler an Lucie.

Berlin, den 19. Mai 1824.

Liebſte Schnucke,

Der fromme Theil Deines Briefes iſt ſehr ſchön, und die angezogene Stelle aus „Fauſt“ allerdings tief aus dem Herzen geſchöpft, aber eben doch nur ſelbſtgeſchaffenen Troſt in Zweifel und Ungewißheit ausdrückend. Doch iſt es höchſt erhebend gerade für den Zuſtand meiner Seele, und ich danke Dir herzlich dafür, mich darauf aufmerkſam gemacht zu haben. Mehr aber, viel mehr danke ich Dir für Deine herzliche, treue Liebe, gute Schnucke, die, traurig oder freudig, ſich nie verläugnet, und auf die ich rechne wie auf mein felſenfeſtes Eigenthum und meinen höchſten Schatz! Doch iſt meine

Stimmung faſt unbeſiegbar niedergeſchlagen und häßlich, drum laß mich zu dem Tagestreiben übergehen. —

Erinnere mich nicht an meine nahen Vierzig. Deſto ſchlimmer, daß es ſo iſt! Denn die Anmuth, und der Muth der Jugend, beides thäte mir jetzt Noth zu haben, und es nicht zu haben, macht und verurſacht vielleicht bittere Noth. Ich will Dir für Deine Stelle aus „Fauſt" auch etwas Hübſches wiedergeben.

Erſtens die bei Goethe's Lieder ſich am meiſten aufdrängende Bemerkung, daß die ächte Poeſie ſich dadurch am Beſten erkennen läßt, daß ſich wie bei der Natur unſer eigentlichſtes Selbſt in jeglicher Stimmung verſchönt daraus wiederſpiegelt, gleichwie aus einem klaren Strome.

Strahlt wellenathmend Dein Geſicht
Nicht doppelt ſchöner her?

Vergiß nicht, Schnucke, mir die Freude zu machen, wenigſtens die hübſcheſten Ahnenbilder in dem Vorzimmer aufzuhängen, da es jetzt wahrlich, glaub' es mir, leer ausſieht, und mit vollen Wänden einen viel ſchicklicheren und reichen Effekt machen wird. Mache mir die Freude, je voller, je beſſer. —

Adieu, alte, ganz alte Schnucke. Ich bin wenigſtens um zwanzig Jahre jünger.

Dein mißrathener Lou.

17.

Pückler an Lucie.

Den 21.

Liebe Schnucke,

Heute war Manoeuvre, wozu ich um 6 Uhr aufſtand, und mein Pferd, welches ſehr ruhig iſt, der Frau von Rayneval borgte, und mit ihr und der Alopäus die Manoeuvres mitmachte, welches ziemlich amüſant war, beſonders einmal, wo

Frau von Alopäus, die ihr Pferd nicht halten konnte, beinahe den König umritt." Ich ſehe nur halbgern indeſſen militairiſche Uebungen, denn das Herz lacht mir zwar dabei, aber der troſtloſe Gedanke peinigt mich auch immer dabei, daß gerade hier Glück und Ruhm für mich blühte, und ich in drei der ſchönſten Gelegenheiten ſie ſchmählich verſäumt habe. Gelegenheiten, wie ſie die Geſchichte nur ſelten bietet: 1) Napoleons Glück, 2) Napoleons Fall, 3) Spanien.

Ich komme mir ganz nichtswürdig vor, wenn ich bedenke, daß ich bei dem, was ich leiſten konnte, ruhmlos ſolche Zeit durchlebt habe, mit Studentenſtreichen und Gärtnerarbeiten beſchäftigt! Nun iſt es vorbei, und je eher dieſe alberne Erſcheinung, Fürſt Pückler genannt, verſchwindet, um einer beſſeren Platz zu machen, je beſſer.

Den 22.

Ich will die Manoeuvres, welche heute oder morgen ſtattfinden, mit anſehen, und habe mich an Noſtitz, der eine Brigade befehligt, angeſchloſſen als Quaſi-Adjutant, bivouakire die Nacht mit, und will mir einbilden, ich wäre Soldat. Das Wort einbilden iſt ſehr gut gewählt; denn Bilder machen iſt die Hauptſache bei mir, und ich glaube, ich bin dazu beſtimmt, als ein halbes Kunſtgenie, das nur bis zum Auffaſſen, aber nicht bis zum Ausführen kommen kann, ohngefähr in dem Verhältniß, wie der Affe zum Menſchen ſteht.'"

Montag.

Ich war heute beim Herzog von Cumberland zu Tiſch, und auch bei Alopäus gebeten, wo ich noch zum Deſſert zurecht kam, um der ſchönen Wirthin etwas die Kur zu machen, die jedoch nun mit Gewalt zu altern anfängt, und den Tag nicht mehr verträgt.

Dienſtag.

Abends war großer Ball bei Gräfin Boſe, ſehr animirt, und alles im Ueberfluß. Nur ich allein vielleicht unter der heiteren Geſellſchaft war in meinem Innern tödtlich traurig! Zu dieſer Stimmung trug noch bei, daß mir die Salzdirektion einen zweiten Vorſchuß abgeſchlagen hat, und ich nun gar nicht weiß, wie uns helfen. Dabei habe ich eine ſo entſetzliche Abneigung für alle Schritte zu dieſer verdammten neuen Heirath, daß ich es nicht beſchreiben kann, und ich würde leicht zu überreden ſein, ſchon jetzt alles im Stiche zu laſſen, und mit meiner Schnucke nach der Schweiz zu flüchten.

Mittwoch.

Eben bekomme ich die traurigen Papiere von Marchand Ich habe noch korrigirt und hinzugeſetzt, alles, was Dich recht ſichert und beruhigen kann, ſoweit es nur möglich iſt. Wenn es ausgearbeitet wird, will ich noch einmal mit ihm ſprechen, ob man Dir außer der Muskauer Hypothek nicht auch noch die Branitzer ſpeziell geben kann, im Fall ich den Prozeß mit den Agnaten gewinne.

Schwöre mir nur einen heiligen Eid, daß Du Muskau und mich nie verlaſſen willſt; denn meine Angſt und kummervolle Sorge in dieſer Hinſicht kann von der Deinigen nicht übertroffen werden. Ich habe mich nie in meinem Leben ſo muthlos und in der innerſten Seele niedergedrückt gefühlt! Verläßt Du mich auch, Schnucke, ſo iſt es mein ſicheres und unwiderrufliches Todesurtheil.

Schreibe wegen unſerer unglückſeligen Trennung an niemand, auch nicht an Adelheid, ohne mir vorher die Briefe zu ſchicken, denn ich will die Meſſer alle ſehen und ihre Schneiden fühlen, ehe ſie in meinem Fleiſche wühlen werden; denn wahrlich gerade ſo iſt mir zu Muthe, und kein Leichtſinn kommt mir zu Hülfe. Der Tod wäre mir willkommener, und gerade Dein Kummer iſt mir der ſchrecklichſte Gedanke. Drum beſchwöre ich Dich, Herzensſchnucke, durchdringe Dich nur ganz mit dem Gedanken: es iſt nur Spiegelfechterei vor der Welt, wir bleiben Eins nach wie vor, und gerade, was uns ſcheinbar trennt, iſt der höchſte Beweis, daß wir nur einer für den anderen leben. Wäre nur das erdrückend Formelle und Reue erſt überſtanden, gewiß finden wir dann alles leichter und beſſer, wie wir glauben. Wie viel ſchlimmer wäre doch der Tod und Verborgenheit, Herabſteigen in eine geringe, vielleicht viel glücklichere Lage! Das bleibt uns immer noch, Du, meine treue Mutter, und ich Dein nur dann für Dich lebender Sohn. Und dann iſt es doch offenbar unſere Pflicht, dieſes Loos ſo lange von uns abzuhalten, als möglich, da in dieſem Falle auch Du alles verlöreſt

Da kommt in dieſem Augenblicke Dein Brief vom 2[illegible]. Gute, gute, arme Schnucke! Ach wie ſehr bedauere ich Dich und mich, und doch iſt kein Rath, keine Hülfe! Mache mir mehr Muth, meine Schnucke, oder die letzte Kraft ſchwindet von mir, und Dein Opfer ſelbſt bringt keine Rettung. Doch aber übereile nichts, und mache nichts bekannt, bis ich es Dir ſage, und der unvermeidliche Augenblick des Unheils nicht mehr aufgeſchoben werden kann. Bereite vor, aber gehe nicht zu weit ohne Noth.

Den 28.

Ich habe meine einſame Laune, und bin ſeit meinem letzten Briefe nirgends hingegangen, und bleibe auch heute zu Hauſe. Das Treiben in den Geſellſchaften iſt [illegible] leer, hundertmal lieber trinke ich zu Hauſe meinen Thee, und leſe ein gutes Buch dazu, oder auch ein ſchlechtes, was wenigſtens mich amüſirt. Heute kommt zu dieſer Unterhaltung noch Dein Brief hinzu, der jedoch nur vom Bade mich unterhält, und mich mit einigen Kommiſſionen abermals beehrt.

Für's Erſte kannſt Du Dich beruhigen hinſichtlich meiner Ankunft, die noch nicht ſo ſehr ſchnell erfolgen kann, und wohl noch 14 Tage anſtehen wird. Nicht lieb iſt es mir, daß Du fürchteſt, ich werde Deine Anlagen tadeln. Du mußt damit kein gutes Gewiſſen haben, denn ſonſt könnte dies nicht der Fall ſein.

18.

Pückler an Lucie.

Muſkau, Sonntag, den 29. Auguſt 1824.

Liebſte Herzensſchnucke,

Seit Deiner Abreiſe bin ich ſehr einſam und traurig. Du fehlſt mir überall, und ſo ſehr ich, verſtimmt durch ſo manches bei Deiner Anweſenheit, oft rauh und lieblos erſchienen ſein mag, ſo war es doch eigentlich nur Uebermuth des Wohlſeins in der Sicherheit des gegenwärtigen Beſitzes, und in der Gewißheit Deiner Liebe — die ſich jetzt in der Entfernung in Wehmuth auflöſet. Dabei haſt Du mich ſo leicht verlaſſen, und vom Relais, wo ich ſonſt immer ein Briefchen bekam, nur einen kalten Gruß durch Vivarais beſtellen laſſen, was mich zu recht ernſten und traurigen Betrachtungen geführt hat.

Es kommen ſeit Deiner Abreiſe noch immer viele Fremde, unter anderen hat die Fürſtin von Hohenzollern ihren Arzt hergeſchickt, um die hieſigen Bäder zu unterſuchen, und ihr Rapport abzuſtatten, da ſie dieſelben nächſtes Jahr im Mai, da ſie Marienbad ſo unreinlich gefunden, und es ihr überhaupt nicht bekommen iſt, verſuchen will. Heute Sonntags ſollen viel angeſehene Fremde hier geweſen ſein, wie mir Hilke erzählte, und die Table d'hôte 50 Couverts gezählt haben. —

Meine theure Freundin, meine über alles geliebte Seele, Du allein biſt mein Troſt in dieſer wahrlich ſchweren Zeit, die ich viel tiefer empfinde, als Du glaubſt. — Deine Liebe iſt mein Stab, verlöre ich den auch nur zum geringſten Theile, ſo würde ich mein Leben für gebrochen anſehen, und auch Du, meine Schnucke, wie ich Dich zu kennen glaube, würdeſt in keinem anderen Verhältniß Deinen armen Lou erſetzt finden. Alſo bleibe ſo innig mein, als Du immer warſt, zu unſer beider Heil, Glück und Wohlergehen. Amen.

Eine Lieblingsidee aber mußt Du mir nicht beſtreiten, wenn Du mich nicht ungeduldig und ſehr übler Laune machen willſt. Ich gebe nämlich die Gemälde und Portraits in der Schlafſtube auf, und beſchränke mich in dieſer Hinſicht auf die Leda über dem Kamin nebſt den drei kleinen Unformen, wie Du ſie nennſt. Dagegen bringt mich nichts davon ab, auf beiden Seiten des Bettes, auf der einen die kleine Venus und den ſich einen Dorn ausziehenden Knaben, die in die grüne Stube beſtimmt waren, auf der anderen den Hermaphroditen und zwiſchen Thür und Ofen die Venus Medicis zu ſtellen, meine Toilette aber in ein Fenſter. Da alles in der Stube blau und weiß und höchſt einfach iſt, ſo werden ſich die weißen Statuen herrlich ausnehmen, und werden auf dieſe Art doch geſehen, und auch an einem ſicheren Ort aufgeſtellt. Es iſt auch zur Aufſtellung dieſer niemand aus Berlin vonnöthen.

Den 1. September.

Ein ſehr gnädiger Brief des Rex an mich vom 28. iſt geſtern angekommen, worin baldiges Avancement verſprochen wird; Du wirſt Dich alſo von neuem überzeugen, daß meine Beurtheilung richtiger wie die Deinige iſt, gute Schnucke. Wenn dergleichen Beiſpiele nur beſſer bei Dir fruchteten.

Die Schwiegereltern des Herrn von Seckendorff nebſt einer Schweſter der Frau, eine Gräfin Sehr, ſind angekommen, und ganz artige Leute. Als gute Landwirthe bewundern ſie am meiſten im Garten den ſchönen, fetten Schlamm, der wie Wagentheer flüſſig, glänzend und ſchwarz in quatſchenden Haufen rund um das Schloß aufgethürmt iſt.

Die alte Mamſell im Bade kann, wie ſie ſagt, bereits ihre Finger bewegen, und iſt daher entzückt von der unerwarteten Wirkung der Kur, hat auch ihre Stube bereits wieder zum nächſten Jahre gemiethet.

1825.

19.

Pückler an Lucie.

Muskau, den 5. Januar 1825.

Die Sache wegen der Virilſtimme muß auf jeden Fall ſogleich abgegeben werden, und iſt keine Bitte um eine Gnadenbeſtätigung in keiner Art, wie ich es Dich auch gegen Albrecht zu äußern bitte, ſondern eine Reklamation wegen eines mir zukommenden Rechtes. Es iſt eine wahre Abnormität, wenn ein Beſitz wie Muskau auf dem Landtage ſo gut wie unrepräſentirt bleibt.

Den 6. Abends.

Wenn die Berliner wirklich geſagt haben, daß es ſchon genug für mich wäre, die Reiſe in der Phantaſie gemacht zu haben, und dies nicht von Dir ſelbſt herkommt, ſo kennen ſie mich beſſer, als ich glaubte. Gäbe doch übrigens der Himmel, daß dieſe Reiſe ſo abgemacht werden könnte! Gute Schnucke, wie ſchön und herrlich iſt Dein Wunſch und Dein Gebet zum neuen Jahre! Ich las es eben wieder, und kann mich nicht davon losreißen. Welcher Schleier von feindlichen Mächten gewebt, auch meine arme Schnucke verbürge, der Glanz ihres ſchönen Herzens und ihres hellen Geiſtes, würde mit hellen und wohlthuenden Strahlen ihn immer durchdringen, um das kältere und todtere Leben des armen Lou wenigſtens auf Augenblicke mit Himmelsmilde zu durchdringen! —

Dein unverändertes ſehr gutes und
lobenswerthes Kind.

20.

Pückler an Lucie.

Muskau, den 16. Januar 1825.

Guten Morgen, liebe, gute, ehrliche Schnucke. Max iſt heute vier Stunden vor meinem Aufſtehen fort, und ich bin wieder ganz ſolo. Ehe ich meine Pfeife rauche, ſchreibe ich Dir. Max hat jedem Diner täglich ſowie dem Déjeuner alle nur mögliche Ehre erwieſen; ſonſt lebe ich ſehr ſparſam, und von heute an eſſe ich wieder ganz allein. Nur Holz und Licht miß mir nicht zu knapp zu; denn bei meinem Hange zur Melancholie iſt mir Abends Licht ſo nothwendig wie Luft. Mein neues Logis hat mir Muskau vollends ſo lieb gemacht, daß ich ohne Sorgen wahrlich ganz glücklich hier wäre, und die kleinen unausweichlichen Entbehrungen und Unannehmlichkeiten des Lebens gern ertragen würde. Indeſſen kein Menſch lebt das Leben, das er leben will, ſagt Seneka, und damit muß auch ich und Du uns tröſten! Hélas! Troſt iſt ein trauriges Wort — Freude, Freude, ſchöner Götterfunken, wäre beſſer.

Ein merkwürdiger Menſch war neulich hier. Ein Indier, den das Schickſal nach Europa verſchlagen, weil ſeine Mutter ſich mit dem Leichnam des Vaters verbrannt hat. Er ſpricht ein wenig Deutſch, wurde von Profeſſor Roſenmüller in Leipzig lange Zeit zurückgehalten, um ihn Deutſch zu lehren, und ihn zum Chriſtenthum zu bekehren, was er aber durchaus nicht will. Sein Argument war ſehr einfach: „Gott Wiſchnu' ſagte er, „ſoll wegwerfen! Ein Gott kann nit wegwerfen." Der Menſch ſah ſchüchtern und gutmüthig, dabei leidend aus, aber ganz wie einer, den das Aeußere wenig kümmert, und der ein abgeſchloſſenes, inneres Leben führt, was dem indiſchen Nationalkarakter ohnehin angemeſſen ſcheint. Er ſah aus, als wenn zwar ſein Körper hier, aber ſeine Seele noch unverändert in Indien ſei. Da ich hörte, daß er früher im Tempel von Jagernat angeſtellt war, ſo bat ich ihn, ein geiſtliches Lied zu ſingen. Er ſtellte ſich von mir halb abwärts gewandt, ſchloß die Augen, und ſang mit äußerſt angenehmer, ſanfter Stimme, und einer höchſt fremdartigen Methode ein Lied, deſſen Melodie ergreifend war. Sie hatte den Ausdruck tiefer, ſtiller Duldung, und war gewiß ächt religiös erfunden. Bei den Namen der Götter berührte er ſtets die Stirn, und verbeugte ſich wie die Katholiken beim Bekreuzen.

Er ging auf Einladung nach Herrnhut, wo man ihn wieder bekehren will, und iſt ſeines Handwerkes ein Schuhmacher. Er bettelt nie, weil die Religion der Buddhaſekte, von der er iſt, dies nicht geſtattet, ſondern hungert ſo lange, bis ihm jemand freiwillig etwas ſchenkt, und doch iſt er ſo durch Aſien und Europa gepilgert.

Einen ſchwarzgeſiegelten Brief an Dich, den ich in der Hoffnung einer Erbſchaft aufmachte, aber, ſowie ich mich meines Irrthums überzeugt, nicht geleſen habe, lege ich bei.

21.

Pückler an Lucie.

Muskau, den 19. Januar 1826.

— Wie kannſt Du aber, gute Schnucke, es in Zweifel ſtellen, ob ich noch eine Reiſe zu machen gedenke oder nicht. Du lieber Gott! Wenn je das Müſſen einleuchtend geweſen iſt, ſo iſt es jetzt, wo nach aller Anſtrengung, und man kann ſagen Glück, noch einmal vom Schickſal die knappe Möglichkeit geboten wird, unſeren Plan, den einzigen in der ganzen Welt, der mich vor völliger Vernichtung, und Dich vor tiefem Gram und Reue retten kann, noch auszuführen. Ich ſchreibe dies allerdings mit der allertiefſten und ſchmerzlichſten Wehmuth, und mein kleiner Zorn über Deine unverdienten Vorwürfe, wo ich hier nur daran denke, Dir bei Deiner Rückkunft Freude zu bereiten, ſchmilzt jetzt vor der ernſten Anſicht. Freilich kann ich nur wiederholen, was ich ſo oft geſagt, daß

Reelle bleibt ja unverändert, meiner Rettung, meiner Exiſtenz auf der Welt bringſt Du das Opfer meine Frau nicht mehr zu heißen, aber meine einzige Freundin, meine Mutter, meine Wohlthäterin zu ſein, der ich außer der mit meinem ganzen Weſen verwachſenen, innigſten Liebe auch noch die höchſte Dankbarkeit weihen muß, ſo lange mein armer Kopf noch Begriffe zu faſſen, und mein Herz Gefühle zu empfinden fähig iſt. Könnteſt Du mit Heiterkeit und Zuverſicht Dich nur an die Sache halten, und nicht vor dem Widrigen der Form, der ſchmerzlichen Bitterkeit einer öffentlich ausgeſprochenen Trennung zurückſchaudern — uns beiden würde das nothwendige Opfer leichter werden — aber ſo fühle ich, daß Du noch weit mehr als in der Sache ſelbſt durch Deine Empfindungen — der Liebe zu mir — ein großes Opfer bringſt, das ich nie genug zu erkennen im Stande ſein würde, wenn ich Dich, meine alte Schnucke, nicht über alles liebte und ehrte, ja ſelbſt wenn ich bös auf Dich bin, noch immer mehr Freude, wenn gleich ſchmerzlich, davon habe, als wenn ich eine Andere liebe. —

Nun genug hierüber, ſtärke mich ſelbſt, wenn Du Unglück verhüten willſt; denn meine Vernunft beweiſt mir ohne Widerſpruch, daß kein Mittel mehr außer Wunder für uns da iſt; mein Gefühl aber wendet ſich von dem entſcheidenden Moment nur zu gern ab, und verfällt am Ende in die Apathie des Straußes, der, ſeinen Feinden zu entfliehen, und ohne Kraft zum Handeln, den Kopf im Strauch verbirgt. Glücklich noch, wenn ſolche Apathie von Dauer ſein könnte, aber der ſchläft nicht lange, auf deſſen einer Seite die Sorge, und auf der anderen der Kummer wacht!

Das iſt das traurige Bild unſerer Exiſtenz, in deren Bereich zwar manche Blume fällt, aber verwelkt, ehe ſie zur Erde ſinkt. Es wird mir beinahe ſchwer von ſolchen Betrachtungen zu den Lappalien des Tageslebens überzugehen; indeſſen wie im ganzen Leben alles durcheinanderwirrt, Sonne und Gift, Perlen und Miſt, Engel und Teufel, ſo müſſen wir ſagen.

Alſo die Badepläne kommen alle mit der Fahrpoſt, und wenn auch Dein Projekt nicht gelingt, ſo laß doch die Zeichnungen von Schinkel machen. Wer weiß, was die Zukunft noch bringt, auf Regen und Thränen folgt auch manchmal ein heiterer Himmel und Freudigkeit, wo man es ſich am wenigſten erwartete; und wenn ich Bilder machen dürfte, ſo könnte ich mir doch noch gar herzige machen, wo auch meine Schnucke wieder ganz zufrieden, und wir beide glücklich würden.

Gerührt hat mich Deine Bemerkung bei Gelegenheit der Dir überſchickten Sachen, daß alles, was von mir kommt, Dir gleichmehr gilt, als alles andere. Auch mir geht es ſo, gute Schnucke, und Du trauſt mir vielleicht gar nicht einmal zu, welche Freude mir jede Zeile von Dir macht, ſie müſſen aber ganz gutmüthig ſein, der leiſeſte Mißton verſtimmt mich, weil ich eben in Berührung mit Dir zu reizbar bin, und dann mag es wohl ſein, daß ich zu lange gequält bin, um nicht gar wund zu ſein. Wäre ich glücklich und ſorgenlos, meine Feder würde wohl ſelten ſtechen, und der von Dir vorausgeſetzte Callenbergiſche Tik tiefvergraben ruhen. Auch iſt er nie ſehr gefährlich, liebevolles Nachgeben entwaffnet ihn jederzeit unverzüglich und ſicher.

Der Prinz Karl hat mir einen ſehr artigen, vier Seiten langen Brief geſchrieben; ſehr ſpaßhaft iſt es, daß er glaubt, da Du (ich weiß nicht warum, oder vergaß ich die Adreſſe) das Couvert überſchrieben haſt, und er die andere Hand erkannte, in den größten Zorn auf die Poſt gerathen iſt, und mir das Couvert zur Unterſuchung, von welchem frechen Spion die Hand ſein könne, zurückſchickt, und glaubt, man habe den Brief von Polizei wegen geöffnet, um ihn zu leſen. Ich werde ihm nun ſchreiben, und den Spion entlarven. Wehe Dir dann, Schnucke, Du wirſt eingeſteckt, und endigſt den Karneval auf der Feſtung, nachdem Du noch vorher

Deinem Wunſche gemäß bei dem Ordensfeſte mit dem Badeorden bekleidet worden biſt.

Schicke mir doch noch eine Büſte des Prinzen Karl, bitte, vergiß es nicht.

Ich leſe meinen langen Brief noch einmal wieder durch, und finde ihn im Anfang bös. Arme Schnucke, ſtrafe Dein unartiges und unglückliches Kind, aber habe es immer ſehr, ſehr lieb, ſonſt ſtirbt es vor Reue und Schmerz, und Dir wird nimmermehr wohl auf dieſer Erde, bis Du wieder bei ihm biſt.

Ich bin beſtimmt der Meinung, daß Du einen Verſuch ganz direkt beim König wegen der Durchlaucht machen mußt. Es kann auf dieſe Art beinahe nicht fehlen, da er Dir und auch mir eigentlich doch wohl will. Ich lege deshalb einen Brouillon bei, den Du nach Belieben arrangiren kannſt, jedoch ſtreiche keine Stelle aus, die Dir zu ſtark erſcheint. Man muß wahrhaftig frei ſprechen, wenn man Eindruck machen will, und eine Dame hat darin ja ſo viel voraus! Ich geſtehe, daß mir dieſe Sache gar ſehr am Herzen liegt, und es mir auf einen Orden mehr oder weniger für Dich gar nicht ankommt, wenn Du reuſſirſt, wie ich gar nicht im geringſten zweiſle, da dieſe Sache eigentlich gar keine Schwierigkeiten wie die beiden anderen darbietet.

Vielleicht kannſt Du den Brief an den König wegen der Durchlaucht ſelbſt übergeben, oder durch Adelheid oder Helminen übergeben laſſen, ohne ihnen den Inhalt zu ſagen, enfin überlege die beſte Art, ihn in des guten Rex Hände zu bringen, der hier hoffentlich einmal aus eigenem Antriebe handeln ſoll.

Dein treueſter Lou

29.

Pückler an Lucie.

Muskau, den 25. Januar 1825.

Die Stände Schleſiens für meine iſolirten Anſprüche zu gewinnen, iſt eine Chimaire, und gerade hierin ſehe ich an N.'s Rathgeben keine gute Intention. Ob ich nach den erhaltenen Notizen noch etwas an der Vorſtellung ändere, will ich mir noch überlegen bis zum Poſttag. Indeſſen bin ich ganz mit mir einig, die Sache mag durchgehen oder nicht, nicht nach Breslau zu gehen. Du weißt für's erſte, daß ich es gar nicht füglich kann, da uns wichtigere Dinge auf die Nägel brennen. Dann aber würde ich auch nicht den geringſten Effekt dort machen mit der Unruhe und Sorge im Herzen, die mich jetzt belaſten. Ich kenne mich in dieſem Punkte, und wäre wahrlich ſehr thöricht, mich mit den Windblaſen unſerer Ständiſchen Zwitterkomödie, die zum Spaß zu ernſthaft, und zum Ernſt zu ſpaßhaft iſt, herumzuwerfen während zu Hauſe Grund und Gut verloren ginge. Wenn ich die Virilſtimme erhalte, ſo führt dieſe das Recht mit ſich, einen Deputirten zu ſchicken, und dann ſende ich Seckendorff denn dort blüht auf keinen Fall jetzt mein Weizen. Ja, wäre ich in der Lage, in der ich ſein ſollte, ſo wäre die Sache anders, und man könnte mit Nachdruck und friſchem Muth verſuchen, was Verſtand und Gelegenheit darböte. Jetzt wäre mir das Liebſte, ich könnte mit Anſtand dem Könige Fürſtentitel und Standesherrſchaft zu Füßen legen und mit einem unabhängigen, wenn auch geringen Vermögen, mich in jene glücklichen Verhältniſſe zurückziehen, wo man unbeachtet von Anderen, den Genuß in der Wirklichkeit, und nicht im Scheine findet.

Um auf N.'s Mittheilungen zurückzukommen, ſo ſind dieſe nichts weniger als Geheimniſſe, ſondern höchſt bekannte Dinge, und wenn er ſagt, Pleß und ich haben dieſelben Rechte, ſo irrt er gänzlich, wie er ſich auch wohl aus meiner

Vorſtellung überzeugen wird, wenn er ſie lieſt; denn nie hatte Pleß und alle Standesherren in Schleſien in ihrer Provinz die Rechte, die ich in der Lauſitz hatte, und darauf nur kann es ankommen, wenn man billig entſcheiden will. So gut wie Carolath und Hatzfeldt die erſte Stimme, und das Recht per deputatum zu erſcheinen auf ihrem Landtag hatten, ſo beſaß ich es in der Lauſitz. Ich muß es alſo auch eben ſo gut behalten.

Uebrigens hindert mich eine jetzt erhaltene abſchlägige Antwort keineswegs an einer zweiten Vorſtellung auf dem Landtag, im Gegentheil, ſie bereitet ſie nur noch beſſer vor. Da mir aber dies die Umſtände gar nicht erlauben, ſo will ich wenigſtens jetzt noch mein gutes Recht verwahren ſo gut ich kann.

Lieb wäre es mir, wenn Du mir Carolath's Proteſtation in Abſchrift ſchicken wollteſt, da es allerdings vielleicht beſſer wäre, anſtatt an den König, dieſen Weg einzuſchlagen, wiewohl ich auch nicht um eine Virilſtimme den König als eine Gnade bitte, ſondern mein Recht dazu darzulegen ſuche, und am Ende dieſe Form der Eingabe auch einerlei iſt. Es kommt immer zur Entſcheidung an dieſelben Leute.

Deine Vertröſtung auf eine Zeit, wo ich triumphiren werde, muß bald in Erfüllung gehen, ſonſt möchte es zu ſpät ſein, den Triumph noch zu genießen. Ohne Jugend und Frohſinn iſt das Glück nichts mehr werth, der letzte iſt ſchon bei mir dahin, und die erſte hängt nur noch an einem Haar. Ich verlange auch nicht mehr nach Glück und Größe, ich fühle es, daß ſchon die Empfänglichkeit dafür vorüber iſt, nur nach Ruhe und heiterem Lebensgenuß ſehne ich mich recht tief und ſehr, da ich, ſeit ich exiſtire, nicht nur im Schweiße meines Angeſichts mein Brod eſſen mußte, ſondern wie ein gehetztes Wild raſtlos von der Sorge umhergetrieben wurde. Welcher traurige Rückblick! Und ſelbſt die kleine Schöpfung hier, die ich mein Werk nennen könnte, um einſt von meinem Daſein Zeugniß zu geben, auch ſie fällt vielleicht in Trümmern, ehe ich ſie halbvollendet ſah.

Den 26.

Es iſt nun wohl kein Zweifel, daß Carolath und Hatzfeldt auch die Durchlaucht erhalten werden, und bemerkenswerth die Annonce in den Zeitungen, die ich beilege, daß beide nunmehr von den Standesherren ausſcheiden, und zu den Fürſten zu rechnen ſind. Ich bleibe alſo, da Lynar öſterreichiſcher Fürſt iſt, der einzige preußiſche Titularfürſt, und auch Titularſtandesherr, da die Rechte, die ich als Standesherr in meiner Provinz hatte, mir als Mitglied der Provinz Schleſien genommen ſind. Eine ſehr angenehme Stellung, die Wittgenſtein ſehr amüſiren wird, und alle unſere Freunde in Berlin.

Ich glaube in der That, wenn dies ſo bleibt, nichts Beſſeres thun zu können, als einem ſolchen Fürſtentitel zu entſagen, und den König um Beibehaltung meiner früheren Rechte, oder vollſtändige Entſchädigung zu bitten, die mir auf dieſe Art nicht im geringſten gewährt iſt.

Es iſt allerdings eine kleine Perfidie Deines Vaters geweſen, ſowohl den Titel Durchlaucht, als die Benennung Muskau's als Fürſtenthum ausdrücklich im Patent wegzulaſſen, und ich muß mir den Vorwurf machen, nicht ſelbſt darauf gefallen zu ſein, allein mir fehlte freilich die Erfahrung in dieſen Sachen, und im Fürſtwerden —.

Ich habe nach den von mir mitgetheilten Anſichten, und der Erklärung in den Zeitungen, meine Vorſtellung nochmals geändert, und auch die anzüglichen Sachen ausgelaſſen, wünſche aber nun, daß ſie ohne weiteres abgegeben wird, wobei Du Rochow allerdings ſo viel als möglich zu gewinnen ſuchen mußt.

Daß Kunoſky's Rath, eine Proteſtation einzulegen, ſo ganz ſchlecht ſei, wenn ich eine abſchlägige Antwort erhalte, ſehe ich noch keineswegs ein, obgleich er für die Berliner Herren vielleicht inkommode ſein könnte, denn da ich Gründe habe und Rechte, ſo kann man mich nicht ſo gleich und leicht zur Ruhe verweiſen.

Doch wenn wirklich Unpartheilichkeit herrſcht, was ich außer Wittgenſtein nicht bezweiſle, ſo muß ich auch durchdringen. Verlaß nur jetzt das Terrain noch nicht ohne Noth, denn Deine Gegenwart kann doch vielleicht ganz unerwartet einmal bedeutend nutzen. Iſt niemand von uns da, ſo kann auch keine Gelegenheit mehr benutzt werden, und unſere Angelegenheiten ſind ſo gut als zu Grabe getragen.

Ueberſende Rochow meinen Brief mit der neu ſtyliſirten Vorſtellung, et vogue la galère! Vorwärts muß die Sache gehen.

Ich habe Migraine, und ſchließe, um mich zu Bett zu legen. Herzlich küßt Dich

Dein treuer Lou.

23.

Pückler an Lucie.

Den 3. Februar, früh

Was meine Lage ſo beſonders troſtlos macht, iſt, daß ich fürchte, für unſer Wohl gleich nöthig in England wie in Muskau zu ſein, und mich doch nicht theilen kann, während ich entweder an dem erſten Ort nichts gewinne, oder an dem anderen Ort alles verlieren kann. Beides iſt aber für mich Untergang. Es iſt zu weit hinein böſe geworden. Das iſt gewiß, und Deine ſeltſame Vorſtellung, daß ich binnen wenigen Monaten ſchon finden ſoll, was ich ſuche, wozu ſelbſt bei günſtigen Umſtänden Jahre gehören möchten kann ohne ein großes Loosglück ſich ohnmöglich realiſiren. Wie aber bis dahin ausdauern? Ich ſehe die Möglichkeit nicht ein, und doch muß es verſucht werden, oder man muß ruhig den Kopf in den Strauch ſtecken, und die Abſchlachtung erwarten, wenn der Jäger kommen wird. Doch nun genug davon, die Klage hilft freilich nichts, aber ſich gedankenlos blinder Hoffnung ohne Grund überlaſſen, iſt noch ſchlimmer.

Es iſt himmelſchreiend — wenn man bedenkt, daß die Vaſallenſache nun ſchon drei Jahre anſteht. Als der liebe Gott mich preußiſch werden ließ, wandte er ſein Antlitz von mir, denn was habe ich davon! —

Den 6.

Um mir eine Zerſtreuung zu machen, (denn Veränderung iſt Zerſtreuung,) bin ich geſtern und heute gar nicht ausgegangen, ſondern bei Licht und geſchloſſenen Läden zu Hauſe geblieben, habe Kaffee getrunken, geleſen, geſchrieben, von ganz herrlichem Taback, den mir Gerold geſchickt, der aber leider fünf Thaler das Pfund koſtet, täglich zwei bis drei Pfeifen geraucht, in meinen lieben Zimmern wohl erleuchtet, (Schnucke, wir haben eine eigene Wachslichterfabrik!) ſpazieren gegangen, und mich dabei königlich amüſirt. Ich behaupte, es giebt wenig Menſchen, welche die Einſamkeit ſo gut vertragen können, und in ihrer Phantaſie ſo ergötzliche Geſellſchaft finden. Es ſagt zwar ein geiſtreicher Schriftſteller, daß die Phantaſie allein ohne Wiſſen und That nur Narren, und keine großen Männer macht! Immerhin, wenn es nur eine beglückende, oder wenigſtens beruhigende und zerſtreuende, tröſtende Narrheit iſt!

Den 7. Februar, Nachts

Ich habe Karlsbad gewiß recht nöthig, denn mein Geſundheits- und Gemüthszuſtand taugt gar nichts. Eine ewige angſtvolle Unruhe quält mich, und eine neue Erſcheinung iſt, daß ich des Nachts nicht ſchlafen kann. — Ich glaube, daß ich an der Leber und Hypochondrie leide. — Ich bin recht krank! Wenn Du mich todt findeſt, und meine Seele ausgelitten hat, ſo kannſt Du alles wieder einreißen, was ich aus gutem Herzen für Dich aufgebaut hatte, und wenn ich verrückt werde, was auch möglich iſt, ſo laß mich einſperren, wie Mad. Sallmann ihren Mann, der in der Zwangsjacke ſo wüthend heult, daß ich es bis an meine Fenſter höre — und ſchalte als Herrin. Mir iſt ſo wüſt zu Muthe, recht nächtlich! Mein Blut kocht, und mein Gehirn thut weh.

Verzeih mir, wenn ich Dich betrübe, die Galle iſt gewiß Schuld daran, die ſchwarze Galle, denn ach! wie lange ſchon ſchwärzt ſich das Leben immer tiefer um mich her, es iſt die Farbe, mit der meine Jugend nun zu Grabe getrauert worden iſt. Sie iſt dahin, an einer auszehrenden Krankheit geſtorben. Gott habe ſie ſelig! Gute Nacht, meine liebe, gute Schnucke, ich kann nicht ſchlafen.

Den 8

Ich hatte die Nacht ein wenig Fieber, und mein Brief, wie ich ſehe, trägt die Spuren davon. Ich war beinahe Willens, das Blatt zu zerreißen, indeſſen, Du mußt mich einmal nehmen, wie ich bin, und niedergeſchlagen, ſehr niedergeſchlagen, fühle ich mich. Doch hat der Tag nicht umſonſt das Licht! Das Rabenſchwarze ſchattirt ſich nun in Grau, und hinter der durchſchimmernden Wolke erſcheint hie und da ein Sonnenblick und ſchönes Hoffnungsblau.

Mache mir nur keine Vorwürfe, gutes Schnückchen, betrübe mich auch auf keine Weiſe, ſei nur liebevoll, mitleidsvoll und ſanft und gut. Ich bedarf es. — Dann werde ich auch einmal wieder heiter, arbeite ich an Vermehrung der Schnuckengalerie, dem Schnuckenſtammbaum, deſſen Grundlage dasjenige Schnückchen iſt, welches auf der Wieſe ging. Armes Schnücklein in der Wolfsburg! aber der Wolf wurde doch bezwungen.

Da ich die vorige Nacht wieder nicht geſchlafen habe, und um ſieben Uhr mich von dem ſchlafloſen Lager erhoben, ſo bin ich heute ſo matt wie eine Fliege, jedoch immer wohler am Morgen wie Abends, was ſonſt gerade das Gegentheil war. Ich glaube die Abweſenheit meiner Gebieterin iſt Schuld an dieſen Revolutionen, und es fehlt mir der Pantoffel als heilſamer Dämpfer! Vous le pensez, j'en suis sûr. Ich aber ſehne mich im Ernſte nach der liebevollen Sorgfalt, nach dem treuen Herzen, nach dem traulichen Geſchwätz meiner alten Schnucke, die nun ſchon gar lange ihren Lou nicht mehr bei den Ohren gekriegt hat, und ihn auch nicht mehr ſo lieb hat als ſonſt, da ſie ihn zuweilen über Andere vergißt, wie ſie ſelbſt geſteht.

Abends.

Sonderbar genug fiel mir heute beiliegendes Blatt in die Hand, was allerdings einigen Rapport mit der Stimmung dieſer Tage hat, und ohnedies ſo intereſſant iſt, daß es Dich nicht reuen wird, es geleſen zu haben. Schicke mir aber ja das Blatt wieder zu, denn auch bis in den Tod würde die Ordnungsliebe mich nicht verlaſſen. Das Ironiſche des Schickſals, welches mit großen wie mit kleinen Menſchen ſpielt, iſt hier wieder, daß Lord Byron eigentlich an den Folgen des Kriegs- und Strapatzen-Probirens geſtorben iſt, ehe er noch dazu kam, die Lektion im Ernſte zu wiederholen.

Mein Befinden iſt jetzt etwas beſſer, aber noch immer kein Schlaf. Es iſt ſchon wieder zwölf Uhr in der Nacht, und ich wäre nicht im Stande, zu Bett zu gehen.

Dein Lou.

21.

Pückler an Lucie.

Muskau, den 9. Februar 1825.

Wegen dem Porto haſt Du Recht, es wird hierin nicht genug geſpart, und überhaupt finde ich Ludwig in dieſem

Punkte nichts weniger als beſſer wie alle Anderen. Es geht allerdings in Kleinigkeiten eine raſende Menge Geld darauf. Die Haushaltung iſt bereits ſeit einem Monate mit ihren 3000 Thalern fertig, hat für beinah eben ſo viel Lieferungen an Holz und Viktualien bekommen, und iſt dennoch eine Menge ſchuldig. Demungeachtet machen wir kein Hausleben höchſt eingeſchränkt. Es iſt aber ein Zuſchnitt hier auf 40 bis 50,000 Thaler Revenüen von jeher, und dies iſt ſo eingewurzelt in der Umgebung und den Umſtänden begründet, daß ich verzweiſle, es wird ohne Kataſtrophe, die eine ganz neue Aera beginnt, auszurotten ſein. Was wir thun müſſen, kann hierin zweckmäßig wirken, wenn meine Schnucke den Muth hat, zu wollen, und die Kraft, zu können.

25.

Pückler an Lucie.

Muskau, den 5. März 1825.

Schnucke, ich freue mich ſehr auf Deine Zurückkunft! Aber Du mußt dennoch aushalten bis auf den letzten Mann, ſo lange es nöthig iſt. Hier iſt es übrigens nichts weniger als reizend, ſondern recht traurig und häßlich, außer in meinen Stuben, wo jetzt auch die Schnucke zwiſchen Kronprinz und König über einem kleinen ſeidenen Pantoffel aufgeknüpft iſt.

Geſtern ging ich erſt um ſieben Uhr früh zu Bett. Die Bibliothek macht eine koloſſale Arbeit, und leider fehlen entſetzlich viel einzelne Theile. Meine Geduld wird ſchwerlich bis an's Ende reichen. Wenn Du hier biſt, ſollſt Du mir helfen den Katalog machen, welches ich allein nicht im Stande bin; Du ſtehſt dann auf der Leiter, und lieſt die Titel ab, während ich unten ſchreibe und klaſſifizire. Die Leiter hält der kleine Bertram, und Deine Freundin, die

Inſpektorin, fledert mit dem Borſtwiſch. So muß die Bibliothek in Ordnung kommen, oder der Teufel ſitzt darin! Sobald das große Werk vollbracht iſt, wird dann ein Schnuckenfell an der Hauptthür als goldenes Vließ aufgehangen zum ewigen Andenken an die erhabene Ordnerin.

Moskau, den 12 März 1825.

— Mit wahrer Betrübniß habe ich in den Zeitungen geleſen, daß die Schauſpielerin, Frau von Holtei, geſtorben iſt. Ich weiß nicht, ob Du ſie geſehen haſt, aber ſie war eines der lieblichſten Weſen, und in ihren Rollen die beſte Schauſpielerin in Berlin; ihr Käthchen von Heibronn iſt eine der lieben Erinnerungen aus meinem Leben.

Den 13.

Ich hoffe, daß Du ſo vernünftig ſein wirſt, mir wegen meinem letzten etwas verdrießlichen Brief keine Szene zu machen, die ich, wie Du weißt, in den Tod haſſe.

Eine Frau muß auch zuweilen eine üble Laune mit ſanfter Liebe aufzunehmen wiſſen, beſonders wenn ſie durch einigen Ungehorſam daran Schuld iſt, denn in Geſchäften habe ich gern, daß man meine Aufträge pünktlich beſorgt, oder ſie ganz zurückweiſt, und mit dem Viriliſtimmengeſuch haſt Du nach Deinem und nicht nach meinem Gutdünken gehandelt. —

Nun zu guter Letzt rathe ich Dir, gute Schnucke, ſehr freundlich, nachgebend und ſanft gegen mich zu ſein, wenn ich Dir angenehm ſein ſoll. Denn bedenke wohl, ich laſſe mich ſehr leicht führen, aber ſehr ſchwer treiben.

Ach, ich wünſchte, ich wäre ſo weit wie Lord Byron, und ſo berühmt! Er hat ein kurzes aber ſchönes, Leben gehabt.

26.

Pückler an Lucie.

Muskau, den 15. März 1825.

Liebe, gute Schnucke,

Du haſt einen ſo das Herz rührenden und den Verſtand erfreuenden Brief geſchrieben, daß ich Dir ſehr viel Schönes darüber ſagen muß. Ich umarme Dich herzlich dafür, und verſichere Dich, daß was Du Rochow geſagt haſt, erſchöpfender iſt und bündiger, als alles was ich nur erdenken könnte. Hätte es nur an die rechte Schmiede direkt gelangen können, nämlich an den Kronprinzen! Dies ſollteſt Du ſuchen, wenn es ausführbar iſt.

Meine momentane üble Laune haſt Du alſo diesmal ſehr liebevoll und vernünftig aufgenommen, weshalb ſie auch ſich nur in immer verſtärktere Liebe zur guten Mammali auflöſt, die jedoch ſehr böſe und ungerecht iſt, wenn ſie mich mit einer anderen Tochter Lear's als Cordelia, die gute, vergleicht. Hoffentlich kommſt Du nun bald wieder, nur mußt Du nicht ſo leicht den Muth verlieren, und vor allen Dingen Geduld haben, wie ich ſie auch in Berlin genugſam geübt habe. Was mein Hinkommen nach Berlin betrifft, ſo bin ich überzeugt, daß es mir noch weniger gelungen wäre, und vergiß was nicht zu ändern iſt. Ich werde Dich auch als unglücklichen Negotiateur wie Philipp der Zweite gnädig empfangen, und ſagen: „Gegen die Elemente iſt nicht Krieg zu führen“, noch weniger aber gegen das Geſchick.

Das Bad iſt allerdings eine Sache, die wahrſcheinlich einmal gute Früchte tragen wird, aber deſſen Geburt viel Noth und Schmerzen verurſacht, und vielleicht nicht recht a tempo angefangen wurde. Indeſſen hoffe ich immek noch das Beſte davon, ſo bald wir nur langſam vorwärts gehen, und nicht die Bedürfniſſe und Forderungen der Badegäſte mit unſeren eigenen verwechſeln, nämlich eine Menge

Pracht, Eleganz und Koſten zu unſerer Befriedigung anwenden, wo viel weniger hinlänglich geweſen wäre.

Ich erwarte wenig vom Staate, aber ſelbſt wenn Dein Geſuch ganz erfüllt würde, kann doch dies Jahr an weiter nichts als an Erbauung des Moorbades und des Stalles gedacht werden.

Von der Virilſtimmenſache entbinde ich Dich nun; Du haſt das Deinige darin, wenngleich etwas langſam, doch treu und einſichtsvoll gethan, und kannſt nun, ſo viel ich einzuſehen vermag, nichts mehr dabei helfen. Die Sache muß ihren Gang gehen; wird ſie abgeſchlagen, ſo bleibt mir immer noch eine Entſchädigungsklage. Denn daß mir etwas genommen wird, bleibt klar. Könnte ich den rothen Adlerorden bekommen, ſo wäre mir das noch lieber. Ueberhaupt werde ich Dir über das Majorat noch mündlich mehr neue Betrachtungen mittheilen. Für's erſte kann es nicht eher ſtattfinden, bis die Pfandbriefe aufgenommen ſind, die jetzt bald kommen müſſen, und die, wie ich fürchte, das einzige Mittel ſind, uns wenigſtens in die Lage zu ſetzen, ohne Herzensangſt und erdrückende Sorgen für den Augenblick, dem Ziele mit einiger Hoffnung nach Erfolg entgegenzugehen, das ich leider verfolgen muß. Wir ſind dann wenigſtens vor Kündigungen ſicher, und vielleicht bleibt uns durch eine günſtige Taxation ein Kapital übrig, was hinlänglich iſt, um mit Ruhe, ohne die Angſt und Sorge, welche die Ausführung faſt unmöglich macht, ſo zu agiren, wie es erforderlich ſein wird.

Dein Brief, den ich ſchon zweimal durchgeleſen habe iſt in der That, die Unterredung mit Rochow hauptſächlich, ganz vortrefflich, und Du wirſt bemerken, daß ich zwei Stellen daraus in dem „Memoire“ faſt wörtlich entlehnt habe. Bei Gott, Du würdeſt, wenn Du nicht ſo faul wäreſt, und Dir deshalb zu wenig zutraueſt, meiſterhaft die Geſchäfte führen. Es ſteckt wahrhaftig etwas Staatskanzler in der Schnucke;

hätte er nur ein Atom von Deinem Herzen für mich gehabt, ſo wäre alles, alles ganz anders! Es hat nicht ſein ſollen, alſo nur vorwärts geblickt!

Wenn meine Schnucke ſagt: ſie ſei ein armer Wurm, den ich nicht zertreten ſoll, ſo habe ich ſie gerade ſo gern. Da lache ich und weine zugleich, und habe ſie ſehr lieb. Das ſind der Schnucke ihre ſicherſten Waffen bei mir, Unterwürfigkeit und Liebe, denen kann und wird der ehrliche Lou nie widerſtehen.

27.

Pückler an Lucie.

Muskau, den 17. März 1825.

Warum zweifelſt Du an einem guten Empfange? Ich bleibe Zeitlebens derſelbe für Dich. Der mehr oder minder herzliche Empfang kommt auf meine Stimmung an, im Weſentlichen bin ich immer der nämliche, und gewöhne mich an ein unterbrochen geweſenes Verhältniß nur erſt wieder in einigen Tagen, freue mich aber deswegen nicht minder auf Deine endliche Rückkunft, gute Schnucke, wiewohl mit einigem Zagen vor Szenen und Badezank. Wenn Du nicht hier biſt, widerſpricht mir niemand, und geſchieht es je, ſo geht man auf Filzſchuhen. Dieſes Beiſpiel ahme nach, gute Schnucke, denn meine Natur verlangt es einmal. Von ſelbſt berückſichtige ich deshalb gewiß nicht weniger Deine Wünſche, wie Dir die Geſchichte unſeres ganzen Zuſammenlebens gewiß gar vielfach bewieſen haben muß. Ich bin kein Tyrann, regiere aber gern in Frieden, und ohne offenen Widerſtand. In Briefen und in der Abweſenheit biſt Du aber unterwürfiger als in der Gegenwart. — — Jetzt aber haſt Du Dich gebeſſert, nicht wahr?

Ein ganz ſanftes Schnückchen, ein armes bittendes Würmchen fleht de und wehmüthig um gnädige Aufnahme in die Wolfsburg, wird dem geſtrengen Gebieter jeden Wunſch im Auge leſen, nie zu widerſprechen wagen, ein Muſter von Sanftmuth und Liebe ſein, und ſtets Gehorſam als erſte Pflicht ſich zu üben befleißigen.

Ich ſterbe vor Kopfſchmerz. Adieu, liebe Seele, ſchreibe mir den Tag Deiner Ankunft, ehe Du abreiſt.

Dein alter Lou

28.

Pückler an Lucie.

Muskau, den 21. März 1825.

Hier iſt das ſchöne Wetter, und mein immer freudiger ſich entfaltendes Kunſtwerk im herben Widerſpruch mit dem Krebs in meinem Innern. Kummervolle Angſt auf einer, und Freude auf der anderen Seite, erregen in meinem Geiſte ein Gefühl, das dem körperlichen Kitzel ähnlich iſt, mit dem man, wie Du weißt, unter Lachen zu Tode gemartert werden kann, woraus dann Aqua Toffana entſteht, die alle Leiden endet.

Ich Armer habe die Fülle eines freudigen Lebens nie genoſſen, denn ſeit ich lebe, kämpfe ich mit dem feindlichen Metall, von dem ich doch keineswegs Schätze, ſondern nur Unabhängigkeit und Sicherheit erflehe.

Den 24.

Bei meinem Diner habe ich mich beinahe in die Frau des Hofrichters verliebt, die in der That ganz allerliebſt, und von einer Naivetät iſt, die mich ſehr anſpricht. Nur iſt der kleine Pavian, ihr Mann, eiferſüchtig wie Othello, und ſo ſichtlich, daß ich ein paarmal durch das unausſtehliche und plumpe Herausplatzen Seckendorff's in die größte Verlegenheit geſetzt wurde. Das Jagdhaus läßt Dich grüßen. Der neue Weg und Eingang von Muskau über den Eichberg iſt fertig.

Dein treuer Lou.

29.

Pückler an Lucie.

Muskau, den 1. April 1825.

Denke Dir, Lüce, wir haben 30,000 Thaler in der Hamburger Lotterie gewonnen! — Ach nein, es iſt nur ein Fiſch, ſieh nach dem Datum.

Apropos, vergiß die Goldfiſche nicht.

Du kommſt alſo bald, gute Schnucke, ich werde Dich ſchon wie immer gut empfangen, ſei deshalb unbeſorgt, und bleibe Deinen guten Vorſätzen getreu, in Deinen Leidenſchaften nur wie ein Spiegel das Licht zurückzuwerfen, welches von meiner Wenigkeit ausſtrahlt. Car telle est die Beſtimmung der Frau, wenn ſie glücklich ſein und machen will.

Ich ſchreibe nun nicht mehr, ſondern erwarte meine Sklavin baldigſt mit dem Wunſche, daß ſie alles ſo finden möge, wie es ihr lieb iſt.

Dein treuer Lou.

30.

Pückler an Lucie.

Berlin, Montag, den 19. Dezember 1825.

Theuerſte Schnucke,

Ich bin um 3 Uhr Nachmittags glücklich hier angekommen, und fand Pückler ſchon wartend vor.

Während ich mit Pleß aß, erzählte er mir, der ruſſiſche Kaiſer ſei an der Bräune geſtorben und jämmerlich erſtickt; von einem gewaltſamen Tode weiß man aber durchaus nichts. Er verließ mich um 5 Uhr, um mit der Schnellpoſt wieder nach Potsdam zu eilen, und ich ging in's Königſtädter Theater, wo ich nicht läugnen kann, daß die „Stickermamſells“ mich ſehr amüſirten. Es war aber, ohngeachtet das Königliche Theater drei Tage geſchloſſen iſt, ſehr leer, und, wie ich höre, gehen die Geſchäfte damit nichts weniger als gut.

Zu Hauſe, als ich meine Papiere ordnete, wurde ich wieder recht traurig — und dachte mit vieler Liebe und Sehnſucht an Dich, wie das Kind, das ſich an den Buſen ſeiner Mutter flüchten möchte! Meine Niedergeſchlagenheit oder Hypochondrie, Gott weiß, wie ich es nennen ſoll, ſitzt wirklich tief und feſter eingewurzelt, als es gut iſt; doch werde ich mit allen Kräften dagegen kämpfen.

Der Hof iſt in Potsdam, und kömmt erſt in 12 Tagen wieder, weshalb ich mit meinen Präſentationen Zeit habe. Uebrigens graut mir faſt vor der Menge verſchiedenartiger Aufträge und Geſchäfte, und ich weiß kaum, wo ich anfangen ſoll. Wären ſie nur angenehmer Art.

Dienſtag, den 20.

Wegen der vermaledeiten Faſanen, die noch nicht angekommen ſind, muß ich meine Geſchäftsviſiten heute noch aufſchieben, ich benutze daher die Zeit, alles, was Geſchäfte betrifft, noch einmal genau durchzugehen, und überall meinen Angriffsplan zu ordnen, um nachher deſto ſchneller und methodiſcher verfahren zu können. In meinem Logis, das ſehr gut und bequem iſt, bin ich ſchon vollkommen heimiſch. Ich habe für Wartegeld nichts zu zahlen brauchen, und gebe täglich für 2 ſchöne Stuben vorn heraus im erſten Stock gut meublirt und ein großes Bedientenzimmer nebſt Platz für meinen Wagen nicht mehr als 2 Thlr. 4 ſgr. Courant, was ich für ein Privatquartier auch beinahe geben müßte. Ich werde daher jedenfalls hier bleiben. Ein recht gutes Mittageſſen koſtet mich mit Deſſert 18 ſgr. Courant. Nur der Wagen iſt theuer, den ich aber viele Tage gar nicht brauchen werde, da ich nicht in Geſellſchaft gehen will. Ich werde alſo ziemlich wohlfeil leben.

Heute Abend freue ich mich Mamſell Sonntag zu hören. Sie ſingt im „Schnee“, und ich habe auch ein Billet im Parquet bekommen. Abends ſchreibe ich Dir, wie ſie mir gefällt.

10 Uhr

Der „Schnee" wurde leider zu Waſſer, indem ſich Herr Spitzeder betrunken hatte, und die Oper daher abgeſagt werden mußte. Es war dafür Konzert, und es iſt nicht zu läugnen, daß die Fertigkeit der Mamſell Sonntag nichts zu wünſchen übrig läßt. Meines Erachtens aber ſingt ſie ohne Seele wie ein Flageolet, und iſt keineswegs eine Sängerin erſten Ranges von großem Genre.

Meinen Spaziergang darauf weiter fortſetzend, ſtieß ich auf eine Bude mit wilden Thieren, unter denen ein Elephant durch ſeinen Menſchenverſtand und bewunderungswürdigen Gehorſam wirklich in Erſtaunen ſetzte. An der Kaſſe ſaß ein allerliebſtes, braunes franzöſiſches Mädchen von 17 Jahren, die Viele noch mehr intereſſiren mochte als der Elephant. Herrn Fiorati's Löwen habe ich mir auch beſehen. Er iſt ſehr zahm, verpeſtet aber den Galanterieladen auf eine unleidliche Weiſe. Der ſogenannte Paradiesvogel iſt nicht größer, als ein Sperling, und die übrigen Vögel und Thiere nicht der Rede werth. Um noch einmal auf den Elephanten zurückzukommen, ſo machte dieſer folgendes: er zeigte jeden ſeiner vier Füße, indem er ihn vor den Zuſchauern auf die Barriere legte. Er hämmerte einen Nagel in ein Brett ein. Er ahmte täuſchend mit der Stimme den Ton einer Trompete und den einer Pfeife nach. Er klingelte dann nach dem Abendeſſen, und theilte dieſes mit ſeinem Herrn auf die geſchickteſte und gewiſſenhafteſte Weiſe, indem er mit ſeinem Rüſſel von jedem Teller ſehr appetitlich die Hälfte wegholte, und zuletzt trank er mit fröhlichem Hurrahgeſchrei eine Bouteille Schnaps aus. Bei Tiſche ſaß er wie ein Menſch. Er iſt noch jung, und nicht viel größer als ein ſehr großes Pferd, ſo daß er im Muskauer Park ſich ſehr gut ausnehmen würde, wenn er an den Bergen weidete. Gute Nacht, meine liebe Schnucke. Ich muß morgen früh aufſtehen, und daher zeitig zu Bette.

Mittwoch, den 21. Dezember.

Ich habe heute einiges abgethan. Mit den großen Geſchäften war nichts zu machen, da den ganzen Tag Staatsrathsſitzung war. Die Welt ſieht jetzt ein Beiſpiel, das ſeinesgleichen noch nicht gehabt hat. Die Großfürſten Konſtantin und Nikolaus bekomplimentiren ſich beiderſeits, wer Kaiſer von Rußland werden ſoll. Beide deprezіren, und während der eine ſeinen älteren Bruder in Petersburg als Kaiſer ausrufen läßt, ſchreibt ihm der andere: A Sa Majesté l' Empereur Nicolas. Die Welt dreht ſich in der That um.

Ich ſah heute „Macbeth“ im Opernhauſe. Dieſes gewaltige und furchtbare Trauerſpiel wurde höchſt elend gegeben. Ich ärgerte mich über die Gloſſen, die zwei neben mir ſitzende Engländer unter ſich machten, und in denen ich ihnen doch recht geben mußte. Rebenſtein verhunzt den Macbeth, und Mad. Stich war eine Lady Macbeth wie Buttermilch, die Hexen ekelhaft, und das Soldatenſpiel lächerlich.

Morgen früh werde ich Ruſt bei mir ſehen, den ich heute nicht zu Hauſe traf, auch Lehnert und Maaßen.

Eben bringt mir Bertram noch Deinen lieben Brief. Er enthält goldene Worte, die ich gewiß beherzigen werde. Wahr iſt es: große Geiſter in großen Lebensverhältniſſen müſſen Herr ihrer vielfachen Sorgen ſein können, oder ſie werden weder über ſich noch Andere herrſchen. Doch mit „Fauſt“ muß ich leider ausrufen: Zu tief iſt es gefühlt, Dir großer Geiſt, Dir gleich' ich nicht! Doch werde ich mich ermannen, ſo viel ich kann.

Nun, meine treue Schnucke, mein anderes Selbſt, leb' wohl, und behalte mich auch in Carolath lieber als alles, ich bin eiferſüchtig auf Adelheid und Helmine, auf alles, was Du außer mir noch lieb haſt. Es iſt zwar ſehr ſchlecht, ſo zu denken, aber es will's halt nicht anders thun.

Ich bin ſehr beſorgt, den Prozeß gegen Silvius in letzter Inſtanz zu verlieren, da, wie es ſcheint, Silvius und ſeine Mutter große Protektion beim Kammergerichte haben, und, wie ich merke, ihrer Sache ſchon ganz gewiß zu ſein ſcheinen. Dies wäre in unſerer Lage ein ſehr großes Unglück. Der Himmel verhüte es. Wenigſtens will ich mir meinen neuen Vorſätzen getreu, nicht vor der Zeit darüber die gefärbten Haare wieder grau werden laſſen.

Adieu, adieu, ich muß aufhören zu ſchwatzen.

Dein Lou.

31.

Pückler an Lucie.

Donnerſtag, den 22. Dezember 1825.

Ich fange in der That eine ganz neue Lebensart an; denn bis jetzt bin ich noch jeden Tag um $^3/_4$ auf 8 Uhr aufgeſtanden, habe um 3 Uhr gegeſſen, und bin um 11 Uhr zu Bett gegangen, befinde mich auch, da ich allein wenig eſſe, bis auf den terriblen Schnupfen recht wohl dabei. Die Gourmandiſe, die Paſſion der Anlagen und die Liebe ſind Leidenſchaften, die jetzt gänzlich ſchlafen.

Ruſt war heute bei mir, und ſieht leider meinen Geſundheitszuſtand keineswegs für leicht an. Er verlangt, daß ich unverzüglich eine Kur anfangen ſoll. Meine Geſchäfte kann ich dabei immer machen, da ich ab und zu ausfahren kann, und Geſellſchaften will ich nicht beſuchen. Auch die Diät wird hier am leichteſten.

Für das Bad wird er alles Mögliche thun. Der Bericht an das Miniſterium iſt gemacht, und ſobald Haxthauſen ſein Opus ſchickt, wird er es, mit einem eigenen Aufſatz begleitet, in die Welt ſchicken.

Den Vormittag über habe ich meine Meldung beim Kommandanten abgemacht, wobei mir etwas Unangenehmes geſchah, das den Geiſt der Zeit in den Büreaux karakteriſirt. Der Kommandant, ein ſehr guter, alter, ſchwacher Mann, empfing mich ſehr artig, und da wir allein waren, benutzte ich die Gelegenheit, ihm mein Befremden auszudrücken, daß ich nicht in der Zeitung gemeldet ſei. Er ſprang gleich ganz lebhaft auf, ging in das nebenliegende Büreau, ließ die Thür offen, ſo daß ich hören konnte, was er ſprach, und frug den Sekretair: „Warum ſteht die Ankunft des Fürſten nicht in den Zeitungen?“ Antw.: „Weil ich ihn nicht gemeldet habe.“ „Nun, warum denn nicht?“ „Ich hielt den Fürſten Pückler nicht für eine ſo wichtige Perſon, daß es nöthig ſei.“ Der Kommandant, die Thür ſchnell zumachend: „Nun, ſo melden Sie ihn noch morgen.“ Ich nahm hierauf Gelegenheit mich darüber zu äußern, daß ich weit entfernt ſei, kleinlichen Werth auf ſolche Dinge zu ſetzen; da man aber jeden kleinen Staatsbeamten als eine wichtige Perſon anſehe, ſo glaubte ich auch der Geburt ohne Staatsdienſt etwas reklamiren zu müſſen.

Mit Lehnert ſprach ich, und die Sache wird ſich hoffentlich über Erwartung gut machen. Auch mit Maaßen wegen der Steuerſache, wo freilich noch mit Mehreren verhandelt werden muß.

Stägemann war bei mir, und wirklich aufrichtig freundſchaftlich, wenn ich mich nicht ganz irre. Er verſichert, ſchon ſeit acht Wochen eine Kabinetsordre ſelbſt aufgeſetzt zu haben, die alle die Differenzen wegen der Entſchädigung, mithin auch die Vaſallenſachen erledigt, und er begreift nicht wie es möglich ſei, daß er ſie noch nicht habe. Er verſpricht, ſich ſogleich zu erkundigen und mich Nachricht wiſſen zu laſſen, wo das corpus delicti liegt.

Abends.

Das heutige Diner ſcheint mich in der That Silvius etwas näher gebracht zu haben, und ich denke, wir werden am Ende gute Freunde werden. Wir fuhren nach dem Eſſen in's Königſtädter Theater in Silvius' Equipage. Ich machte dort der Goltz eine Viſite, die ſehr ungehalten war, mich noch nicht bei ſich geſehen zu haben. Ebenſo die Beneke, die mir ein Billet in ihre Loge zu der morgenden Oper „Euryanthe“ gab, wozu faſt keine mehr zu haben ſind, und mir erzählte, daß unſer Freund Biel eine ſehr reiche Engländerin, Miß Thornton, heirathe. Noch immer weiß man nicht, wer Kaiſer von Rußland iſt oder werden wird, und Schöler iſt geſtern von hier ohne Beglaubigungsſchreiben nach Petersburg abgereiſt. —

32.

Pückler an Lucie.

Berlin, den 24. Dezember 1825.

Geſtern war ich ſehr fleißig. Du weißt, daß ich den Plan habe, über Landſchaftsgärtnerei eine kleine Brochüre herauszugeben, mit einem Atlas verbunden, der den Plan des Muskauer Parkes und die ſchönſten Anſichten enthält, in der Repton'ſchen Manier, wie es war und iſt. Da es nun gut iſt, ſo etwas bei Zeiten aufzuſetzen, um es ein oder zwei Jahre lang verbeſſern zu können, und ich eben nichts ſehr Ernſtes bei meinem Uebelbefinden vornehmen mochte, ſo fing ich die kleine Schrift an, und fand mir den Text ſo geläufig, daß ich, faſt ohne aufzuſtehen und am Schreibtiſch eſſend 31 Seiten Foliopapier vollſchrieb, an denen ich beim erſten Durchleſen nur wenig zu ändern fand. Obgleich alles nur ſo kurz als möglich gefaßt, und nichts geſagt iſt, als was zur Sache gehört, und alſo das Ganze vielleicht nicht mehr als 50 bis 60 gedruckte Seiten enthalten wird, ſo bin ich doch überzeugt, daß es ſehr großen Nutzen ſtiften wird, und weſentlich beitragen kann, den reicheren Theil der Nation zu mehr Geſchmack und Schönheitsſinn zu erwecken, als ſie bisher zeigten.

Krank und traurig ſage ich Dir gute Nacht; habe nur nie noch etwas anderes recht lieb neben mir, dies iſt mein beſter Troſt, und ſo lange verliere ich auch gewiß den Muth nicht. Merke Dir das. Gute Nacht. Ohne ſeine Schnucke iſt der Lenz dahin. Sein Leben würde ſein wie eine Landſchaft, aus der das Grün hinweggenommen iſt, farblos und todt, und ohne Hoffnung.

Den 26.

Ich ſchicke Dir einen Neujahrswunſch, den ich für mich und Dich nicht beſſer hätte ausſinnen können. Auch einen Brief, Neujahrswunſch und ein kleines Präſent an Helmine, was Du ſelbſt in Carolath abgeben ſollſt.

Ruſt iſt der Meinung, daß das Haarfärben mit Blei zwar der Theorie nach nicht ganz unſchädlich ſcheine, daß er aber, da ihm bei ſo Vielen noch nie üble Folgen vorgekommen wären, es nicht für ſehr bedenklich halte.

Du wirſt in den Zeitungen geſehen haben, daß man mich ohne das Prädikat Durchlaucht gemeldet hatte. Dies ärgerte mich, und ich ſchrieb dem Kommandanten beifolgenden Brief, auf den ich in zwei Stunden die ebenfalls beiliegende recht befriedigende Antwort erhielt. Man muß in dieſem verdammten Lande jede gemeinſte Höflichkeit erkämpfen, oder durch die Hintertreppe erlangen, die hier, wie ich überzeugt bin, eine größere Rolle ſpielt, als irgend wo in der Welt; denn in Preußen gebieten buchſtäblich die Subalternen beinahe ohne Ausnahme, von oben bis unten! Ach, wollte doch unſer König regieren! Hebe mir die beiden Briefe auf.

Unbegreiflich iſt es mir, daß ich heute keinen Brief von Dir bekommen. Haſt Du mich ſchon vergeſſen, alte Schnucke? Wehe Dir!

Abends.

Traurig ſind Deine Betrachtungen, gute Schnucke, über unſere Lage. Glaube mir, ich theile ſie in ihrer ganzen Stärke! Aber wir müſſen dem Strom folgen, oder in ſeinen Fluthen begraben werden. — Wie Dich die alte Seckendorff, ſo ekelt mich auch alle hieſige Welt an. Nur der Muth, den Du mir gegeben haſt, hält mich obenauf, drum nimm mir ihn nicht wieder, und traue ſicherlich, wie Du mich, ſo werde auch ich Dich in keiner Lage der Erde verlaſſen oder weniger lieben, ſo lange Du die treue Schnucke biſt.

Wer ruſſiſcher Kaiſer iſt, weiß man noch immer nicht: doch hofft man jetzt hier allgemein, es werde Nikolas. Welch ſonderbares Schauſpiel!

Ich muß dieſen Brief heute ſchließen, damit er morgen nicht zu ſpät auf die Poſt kommt, und ich früh alle meine Zeit zur Toilette eines probemäßigen Preußen gebrauche. Leider bin ich noch gar nicht wohl, doch in der Beſſerung.

Gehe ja nicht nach Carolath, ohne mich vorher bei Zeiten zu avertiren, damit meine Briefe Dich nicht verfehlen, und denke, daß nur bei Dir und in Muskau lebt

Dein eigener Lou.

Fünfzig Auſtern und Caviar kommt auch mit der Fahrenden.

35.

Pückler an Lucie.

Den 26.

Ich habe mich dieſen Morgen abſcheulich geärgert. Geſtern hatte der Schneider Freitag, der mir noch eine zweite Uniform machen muß, die alte abholen laſſen, um ſich etwas daran zum Muſter zu nehmen, und beide heute früh um 8 Uhr verſprochen. Um ½9 Uhr bin ich fix und fertig, obgleich die Meldung beim König erſt um ½11 Uhr beſtimmt war; ich wollte aber vorher noch zum Herzog Karl und zum Feldmarſchall gehen. Nur die Uniform fehlt mir. Ich ſchicke Bertram hin, und erhalte die Antwort, die neue Uniform habe nicht gemacht werden können, aber die alte ſei bereits mit dem Burſchen abgeſendet, und müſſe daher jetzt ſchon bei mir eingetroffen ſein. Aber Gott weiß, was aus dieſem Burſchen geworden iſt, denn bis jetzt um 12 Uhr, wo meine und Freitags Leute ihn in der ganzen Stadt geſucht haben, iſt weder er noch die Uniform gefunden, und ich habe mich beim König krank melden laſſen müſſen, und mich geduldig wieder ausziehen, was um ſo unangenehmer iſt, da ich nun, ohngeachtet des ſchönſten Wetters und meines Beſſerbefindens, heute nicht ausgehen darf. Dergleichen lächerliche Unglücksfälle paſſiren wahrhaftig nur mir, und dann heißt es, ich bin unpünktlich, nie zur rechten Zeit fertig u. ſ. w. Außer Muskau habe ich mich noch nie über etwas mehr geärgert. Jetzt habe ich mich aber in mein Schickſal gefunden, hoffentlich wirſt Du mich gehörig bedauern.

Um mir meinem heutigen Abendsſtubenarreſt etwas zu verſüßen, habe ich den neueſten Roman von Walter Scott von Anfang bis zu Ende ausgeleſen, und zwar mit vielem Intereſſe. Zuweilen iſt es recht gut, in der Phantaſiewelt Troſt zu ſuchen, fürchte deswegen nicht, daß ich in die Leſewuth verfalle. Eine Invitation bei Gräfin Goltz zu Spiel und Souper ſchlug ich aus.

Den 27.

Um 9 Uhr früh war ich ſchon beim Juſtizminiſter, der mich zwar ſehr freundlich empfing, aber recht traurige Auskunft gab. Er ſagte mir, daß er es nicht für möglich halte, daß das Hypothekenweſen von 1827 bis medio 1828 regulirt ſein könne, und daher vor Ende 1828 ſchwerlich an Einführung der Pfandbriefe bei uns zu denken ſei. Dies iſt recht übel, und eine zweite traurige Nachricht iſt, daß er glaubt, ich werde meinen Prozeß gegen Silvius verlieren; jedenfalls glaube er nicht, daß ich, wenn er gewänne, ihm die 25,000 Thaler entziehen könne. Hiermit gehen die beiden einzigen Rettungsmittel verloren, die noch offen blieben! Indeſſen verliere ich doch den Muth nicht, im Gegentheile, je ſchlimmer es wird, je mehr wächſt er, das fühle ich, und am Ende iſt das Urtheil des Miniſters doch nur ein perſönliches und kein Orakel. Sonderbar iſt es, daß ich ohngeachtet der einſtimmigen Meinung der Advokaten, ich könne den Prozeß gegen Silvius nicht verlieren, immer eine Beſorgniß und üble Ahnung davon hatte.

Sage von beiden Dingen nichts an Seckendorff; es hilft das Klagen nichts und iſt eine Thorheit. In dem geſtrigen Roman las ich den perſiſchen Spruch: „Wenn ein Fleck auf den Teppich gekommen iſt, ſo zeigt ihn klagend der Thor, der Weiſe verbirgt ihn ſchweigend mit ſeinem Mantel.“ Laß uns dem letzteren nachahmen, und zufrieden und guter Dinge ſcheinen.

Vom Juſtizminiſter fuhr ich zum Hofrath Köhne, wo mich eine andere Unannehmlichkeit erwartete. Er ſagte mir nämlich, er habe auf die Ueberſendung des Wappens nicht geantwortet, weil er gewünſcht hätte, mündlich mit mir zu ſprechen. Es ſei nämlich etwas ganz Sonderbares, daß alle Figuren links ſtünden, was in der Heraldik, wie mir gewiß unbekannt ſei, uneheliche Geburt des Stammvaters bedeute. Dies wußte ich nun freilich nicht, und hatte es für indifferent gehalten. Die Sache iſt aber ärgerlich, und ich habe daher gleich beiliegendes an den König geſchrieben. Hoffentlich, wenn keine Malice ſtattfindet, wird man es abändern, damit der alte Bechlarn nicht noch im Grabe als ein Baſtard beſchimpft wird.

Den 28.

Heute früh hatte endlich die Meldung bei Seiner Majeſtät ſtatt. Der König ſah angegriffen aus, war aber ganz freundlich. Prinz Karl nahm mich an, und erzählte mir viel von Glienike; der Herzog von Cumberland hielt mich beinahe eine Stunde mit Schwatzen auf; Prinz Auguſt nahm mich auch an, und erzählte mir von Paris; der Kronprinz und Prinz Wilhelm waren nicht zu Hauſe. Herzog Karl, der Vortrag hatte, begrüßte mich beim König. Es ſind alſo alle Pflichten erfüllt. Ich bin heute zur Tafel geladen, und habe nicht viel Zeit mehr übrig, alſo nachher mehr. Gräfin Reale habe ich auch beſucht, wo ich die Boſe fand. Sie läßt ſich Dir vielmals empfehlen.

Abends.

Ich bin ſehr content von meinem Diner gekommen, denn der König wie der Kronprinz waren außerordentlich gnädig. Ich muß überhaupt ſagen, daß ich allgemein mit großer Zuvorkommenheit behandelt wurde, wozu ich keinen Grund, als die übertrieben vortheilhaften Erzählungen von Muskau finden kann, wovon alles wie von einem Paradieſe ſpricht. Ich kann mich der Komplimente in dieſer Hinſicht kaum erwehren. Auch die Fürſtin Liegnitz ſah ich heute zum erſtenmal, konnte aber keinen Augenblick finden, ihr vorgeſtellt zu werden, da ſie ſich mit dem König zurückzog. Sie ſah kränklich und ſehr demüthig aus, (Helmine iſt meines Erachtens, wenn ſie geſund wäre, noch immer weit hübſcher) die Kronprinzeſſin aber ſehr gut und wohl. Der König frug nach Dir und dem Bade, wo ich alles Röthige anbrachte, eben aber als ich der Chauſſee erwähnen wollte, durch die Ankunft der Kronprinzeſſin unterbrochen wurde. Nach Tiſche unterhielt er ſich noch länger mit mir, erzählte des Kaiſers Tod, deſſen Urſache eine bloße Erkältung iſt, und die Manie immer nett angezogen ohne Mantel zu erſcheinen. Nachher von ſeinem Aufenthalte in Paris, den dort ſtattgefundenen Jagden, und auch von ſeiner italieniſchen Reiſe, enfin er war ſo geſprächig, wie es mir noch nicht vorgekommen iſt, obgleich ich nicht anders ſagen kann, als daß mich der König immer gnädig behandelt hat.

Apropos, der Herzog Cumberland erzählt mir heute früh, daß Biel eine Miß Thompſon, nicht Thornton, mit 16,000 Thalern jährlicher Revenüen heirathe.

Rußland iſt noch immer vacant, ſelbſt der König tappt darüber im Dunkeln. Konſtantin war noch immer nach den neueſten Nachrichten in Warſchau; huldigte zwar ſeinem Bruder nicht, nahm aber auch kein Schreiben an den Kaiſer an, und thut, als wenn er den Tod ſeines Bruders Alexander gewiſſermaßen ignorire. So erzählte mir Gräfin Redern, die Oberhofmeiſterin, heute beim König.

Mit den Bauten in Muskau halte es ganz, wie Du es für gut hältſt. Du regierſt.

Um Gottes-, um Deinet- und um meinetwillen behalte ich Dich lieb, mein liebes Schnückchen; darum ſei unbeſorgt, und nichts ſollſt Du entſagen, als einem Buchſtaben, einem lieben Schatten, um die weit liebere Wirklichkeit zu erhalten. O Gott, leider muß ich ſagen, wäre nur dieſe Wirklichkeit erſt gerettet.

Da ich dem König nun ſein Exemplar ſehr ſchön gothiſch, Gold auf Weiß gebunden, überſchickt habe, werde ich morgen zu Witzleben und Altenſtein wandern, auch zu Lottum, um die Kabinetsordre endlich in Gang zu bringen über die Vaſallengeſchichten; denn Stägemann hat mich benachrichtigt, daß ſie dort liegt.

Da die Poſt morgen früh geht, ſo empfehle ich Dir bis zum nächſten Poſttag beſtens

den guten Lou

34.

Pückler an Lucie.

Berlin, den 29. Dezember 1825.

Liebe Lucie,

Heute früh habe ich mich beim Prinzen Wilhelm gemeldet, den ich zu Hauſe traf, und der mir verſicherte, ſein Schwager und ſeine Schweſter fürchteten nichts mehr, als die Nothwendigkeit den ruſſiſchen Thron zu beſteigen. Er habe Briefe, die dies auf das ſtärkſte ausſprächen. Kannſt Du das begreifen? Denn ich zweifle gar nicht, daß es aufrichtig iſt. Ich kann mir dieſe Gefühle auch recht gut denken, wenn ich gleich ſie zu theilen unfähig wäre.

Ich bin heute zum Herzog von Cumberland zu Tiſche gebeten, wo ich hingehen werde, und dann zur Gräfin Redern und Hofe. Weiter werde ich meine Gänge nicht ſehr ausdehnen. Bei der Golz war ich, fand ſie aber nicht zu Hauſe.

Der Feldmarſchall Gneiſenau beehrte mich früh mit ſeinem Beſuch, und lud mich zu morgen zur Tafel ein. Er iſt auch einer von denen, die nicht alt werden, und einer meiner Gönner, der auch nach des Kanzlers Tode ſich gleich geblieben iſt.

Die Faſanen erwarte ich mit Schmerzen. Noch etwas über die ruſſiſche Sache. Aus guten Quellen erfährt man, daß der Kaiſer oder Großfürſt Konſtantin in Warſchau gar nicht erlaubt, daß vom Tode Alexanders geſprochen werde, ſeine Adjutanten, die ihn mit Majeſtät anredeten, in Arreſt geſchickt hat, und ſich in allem ſo benimmt, als wenn Alexander noch lebte.

Abends.

Das Diner beim Herzog war ſehr luſtig. Prinz Karl war da, und zufällig fühlte ich mich ſehr ungenirt und aufgelegt, ſo daß ich manchen Scherz aufbrachte, der belacht wurde, und, was mir wahrhaftig ſelten ſo erſcheint, aimable war, und folglich vergnügt, car enfin, Lou aime à plaire, et s'il plait mieux que les autres, il est content; s'il se voit eclipsé, le voilà aussitôt découragé et triste. Comme le dernier cas cependant est plus fréquent que le premier, Lou est fort enclin à la mélancholie.

Uebrigens habe ich den Tiſch beim Herzog verſchlechtert gefunden. Das Eſſen war höchſt mittelmäßig, und der Wein eher ſchlecht wie gut. Leute und Silber aber ſehr gut geputzt. Die Herzogin iſt wieder melancholiſch. P. ſagte mir, daß er ſie ſeit acht Wochen nicht geſehen habe. Der kleine Prinz, der nach Tiſch in verſchiedenen Verkleidungen erſchien, erſt als Poſtillon, und dann als Bedienter, iſt nicht mehr ſo hübſch als früher. Der Herzog führte mich, gleich wie ich kam, an's Fenſter, und ſagte mir, ich ſollte dem Hauſe gegenüber ein Kompliment machen, weil da ſo lange meine Gouvernante gewohnt hätte, denn man glaubt allgemein, Schnucke, ich ſtehe unter Deinem Pantoffel. Ich erwiederte aber ſchnell, kein Kompliment, aber eine Kußhand werde ich meiner beſten Freundin in Gedanken herüberwerfen, und das that ich auch unter dem Beifall des Prinzen und der Uebrigen recht herzlich, und dachte mir meine gute, liebe Schnucke wirklich am Fenſter. Der Herzog, der, wie Du weißt, immer mauvaises plaisanteries macht, frug mich, warum Du Dich nirgends als bei Benecke hätteſt ſehen laſſen? Ich begnügte mich zu erwiedern, Benecke ſei unſer Banquier, und es wäre daher ſehr natürlich, daß Geſchäfte Dich zuweilen dort hingeführt hätten. Uebrigens hätteſt Du immer lieber Leute in Deinem eigenen Hauſe geſehen, als ſie bei ſich aufgeſucht. Bei Tiſche kamen nun noch manche mir perſönliche Neckereien vor, die ich aber heute alle glücklich erwiederte, und mitunter derb; darin iſt aber der Herzog wirklich liebenswürdig, daß er zwar zuweilen den Spaß übertreibt, aber ihn auch ſeinerſeits vortrefflich aufzunehmen verſteht. Seine armen Adjutanten müſſen dagegen sans réplique täglich Stich halten, daß ihnen die Augen übergehen.

Später.

Im Theater, wo eine Schauſpielerin aus Dresden ihre letzte Gaſtrolle gab, und ſehr gut ſpielte, auch recht hübſch war, rührte mich ein allerliebſtes Stück „das getheilte Herz“ bis zu Thränen. Es war übrigens ſo leer wie in einer Scheune, meiner Rührung folglich aller mögliche Platz gelaſſen.

35.

Pückler an Lucie.

Berlin, den 30. Dezember 1825,
Nachmittags.

Das Diner bei Gneiſenau war recht gut, aber nicht ſo heiter als das geſtrige. Meinen pſychologiſchen Bemerkungen waren, beſonders ein Graf Bernſtorff, der Mann der ſogenannten Amerika, merkwürdig, ein fataler, von Einbildung faſt berſtender Pedant, der dennoch viel Verſtand und Kenntniſſe, und wie ich glauben möchte, auch ein gutes Herz beſitzt. Die Arroganz macht dieſen Mann bei ſo ſchönen Eigenſchaften widerlich. Was mag mir nur in der Welt ſo viel Feinde machen? Die insouciance glaube ich, die beleidigt, denn wenn ich daran denke, bemühe ich mich immer den Leuten alle mögliche Artigkeit zu erzeigen, und bin weit entfernt, mich in meinen Gedanken über ſie zu ſtellen. Neid mag wohl auch das ſeinige thun; aber es giebt Leute, die alles haben, und die man doch nicht beneidet, enfin, es muß mir doch das fehlen, was die Menſchen gewinnt, denn im Ganzen habe ich doch wenig Freunde.

Dieſe Bemerkung beiläufig, denn heute hatte ich eben keine Gelegenheit ſie zu machen, indem ich mit aller möglichen Freundlichkeit behandelt wurde. Da keine Exzellenzen da waren, gab mir Gneiſenau den Rang, was immer mich in eine Art Verlegenheit ſetzt, da ich mich innerlich immer noch ſo jung wie ein Fähndrich fühle, obleich ich leider in der Wirklichkeit ſchon ein alter Kerl geworden bin.

Als ich nach Hauſe kam, fand ich eine Einladung zum Spiel beim Herzog, die ich annahm, weil kein hübſches Theater iſt.

Abends.

Die Soirée war recht unterhaltend. Die Herzogin war aufgeſtanden, ſah nichts weniger wie krank aus, und war außerordentlich aimable, ſo ſehr, daß ſie aufſtand, und mir ſelbſt das engliſche Vergißmeinnicht von Ackermann holte, da ſie hörte, daß ich es noch nicht geſehen hätte. Sie ſprach auch viel vom Muskauer Bade; leider hatte ihr aber Hufeland, den ſie expreß kommen ließ, um ihn deshalb zu befragen, daſſelbe abgerathen, weil es nicht für ſie paſſe. Prinz Karl und der Herzog Mephiſtopheles waren auch zugegen.

Ich habe den letzteren immer in Ehren gehalten, da er wirklich ſehr klug iſt, und ſtets artig war, was ich nicht von allen hieſigen Prinzen rühmen konnte. Doch ſcheint es wirklich, daß diesmal mir die Landwehruniform eine beſſere Aufnahme bei Allen verſchafft. Seit drei Tagen bin ich gar nicht aus dieſer herausgekommen, und werde völlig zum preußiſchen Militairdandy.

Den 31. Dezember
am Sylveſter-Abend.

Es kommt mir oft ſo vor, gute Schnucke, als ſei mein Leben nur ein ſchattenähnliches Träumen, und ich ſehne mich dann auf eine ahnungsvolle Weiſe nach dem Erwachen in einer anderen Exiſtenz. — Ein dunkles Gefühl ſagt mir, daß dieſes Leben, deſſen Repräſentant ich jetzt bin, zu keiner wirklichen Realität gelangen kann, woher es wohl auch kommen mag, daß der wahre Genuß für mich nur in der Phantaſie beſteht. Die Wirklichkeit ſcheint alles für mich zu entblättern, und nur das vage Reich der Illuſionen iſt mein eigentliches Element. Daher auch meine leidenſchaftliche Liebe für die ſogenannte todte Natur, deren geheimnißvolle, unſichtbare Kräfte ich nach Willkür für mich beleben und jede Deutung in ſie legen kann. Es iſt eine tiefe innere Poeſie in meiner Seele, die aber vergebens ringt, ſich plaſtiſch zu geſtalten, es bleibt beim Träumen! Bilder an Bilder ziehen phantaſtiſch an mir vorüber; aber der Augenblick, der ſie gebar, ſieht ſie auch wieder in den Nebel verſchwinden, aus dem ſie früher aufgetaucht. Gut, daß meine Schnucke wenigſtens einen Halt in dieſe Welt der Schatten bringt.

Ich erwachte heute früh mit etwas Migraine, und beſchloß daher, zu Hauſe zu bleiben. Eine Einladung bei Beneke ſchlug ich aus, meinem Vorſatze getreu, nicht in die Welt zu gehen, und beſchloß dieſen Tag, um mich ſo auszudrücken, meinem Schlafrock zu widmen. Daß dabei ein Roman nicht fern ſein würde, erräthſt Du ſchon. — Es war zwar diesmal eine wahre Geſchichte, wenn man dem Verfaſſer glauben darf; aber wo findet man wohl die Memoiren, denen alle Dichtung fremdgeblieben wäre, und ſo mag es auch mit den Memoiren des Grafen von J . . . ſein, mit denen ich mich heute beſchäftigte, und die ohne Zweifel, wahr oder nicht, ein hohes Intereſſe gewähren. Du ſollſt ſelbſt davon urtheilen; denn ich ſchicke ſie Dir ſpäter zu.

Der Hof iſt wieder in Potsdam, und wie ich höre, die Geſellſchaft hier ziemlich todt. Nur Bernſtorff und der franzöſiſche Geſandte, deſſen Frau, eine geborene Caraman, ſehr hübſch und aimable ſein ſoll, haben beſtimmte Empfangstage, ſowie Lottum, der aber jetzt ziemlich ernſthaft krank iſt. Die Goltz empfängt zwar täglich, es iſt aber nicht ſehr voll bei ihr. Sie hat das Pharao wieder in die Geſellſchaft eingeführt, wie man mir erzählt, es wird jedoch nicht hoch geſpielt.

Gott wende alles zum Beſten! An Gewittern fehlt es nicht, wenn es ſonſt einſchlagen will. — Armes Schnückchen ſoll mein Blitzableiter ſein; aber ehe ſie noch auf den Thurm ſteigen kann, iſt ihr Liebling vielleicht ſchon erſchlagen. Nein, nein, gute Schnucke, werde nicht traurig, Gott wird in ſeiner Gnade und Barmherzigkeit ſchon helfen. — Findeſt Du aber nicht, daß die Zeit von einem Poſttag zum anderen recht lange dauert? Ich werde Nagler bitten, für unſere Korreſpondenz noch eine beſondere Schnellpoſt nebſt einem Beiwagen zu etabliren, die alle Tage abgeht und ankömmt; denn ſo lange immer ohne Nachricht voneinander zu bleiben, iſt wirklich höchſt fatal!

12 Uhr.

Proſit Neujahr! —

Der Himmel ſegne Dich und mich,
Dein Feind ſei keiner,
Dein Freund nur Einer,

Der arme Lou.

Den 1. Januar 1826.

Ein neues Jahr beginnt,
Und Sand- auf Sandkorn rinnt — — —
Wird's Glück bedeuten
Oder Unheil bereiten?
Die Wolken ziehen, die Stürme ſauſen,
Der Donner rollt, die Fluthen brauſen,
Gefahrvoll iſt das Schiff zu ſchauen,
Wer mag dem falſchen Meere trauen!
  Doch hinter jenem ſchwarzen Schleier,
  Erhellt die Nacht ein goldner Blick . .
  Iſt es der Mond in ſanfter Feier,
  Oder — der Sonne Abſchiedsblick?

J'ai fait, je crois, de la prose, sans le savoir.

Mache Du Dichterin ein Gedicht daraus, ach! Vor allem bitte den Himmel um eine glückliche Löſung! Dies iſt aber das Eins, was Noth thut.

Heute Sonntag und Neujahr ſind keine Geſchäfte zu machen, und das Unglück will, daß ich meinen einzigen runden Hut zum Modell weggegeben habe, ihn heute nicht zurückerhalten, und daher nicht ausgehen kann. Altenſtein hat mich auf morgen beſtellt, und ich ihm einſtweilen Deinen Brief mit den Kupfern geſchickt. Auf morgen bin ich beim Prinz Auguſt eingeladen, womit ich wohl meine Pflichten gegen die Welt abgethan haben werde. Wären es auch nur erſt die Geſchäfte!

Nachmittags.

Ich glaubte erſt, der Brief käme noch nach, und ſchickte zweimal auf die Poſt; es beſtätigte ſich aber, daß keiner angekommen ſei. Am Ende ißt Du heute Linſen, Kartoffeln und Kohl in Carolath, und gedenkſt meiner gar nicht mehr.

Ich empfehle mich Dir alſo auch mit größter Gleichgültigkeit.

H. P.-M.

8 Uhr, Abends.

Schnucke, Du erhältſt Pardon! Der Dich rettende Brief iſt nachträglich noch mit dem Poſtboten erſchienen. Unbegreiflich, wo er ſo lange geweilt, wahrſcheinlich hat ſich der Schurke, der ihn geleſen, dabei verſpätet! Ich eile, ihn nun noch zu beantworten. Ueber Deine zärtliche Liebe und Deine gute Hoffnung freue ich mich innig, aber auf meinen Glücksſtern verweiſe mich nicht. Der iſt ſehr blaß.

Adieu, meine gute, Liebe, ich ſchließe, um den Brief mit dem früheſten abſenden zu können.

Wieder Dein treuer, beſänftigter Lou.

1826.

[illegible]

Pückler an Lucie.

Berlin, den 2. Januar 1826,
Abends.

Es thut mir leid, daß keine Poſt heute mehr abgeht, ſonſt könnte ich Dir die jetzt noch ganz nagelneue Neuigkeit berichten, daß vorgeſtern Alopäus die hieſigen Ruſſen für Konſtantin hat ſchwören laſſen, und heute die Kouriere mit der Nachricht der Thronbeſteigung des Kaiſers Nikolas angekommen ſind. Der Prinz Wilhelm reiſt noch heute Abend zur Gratulation ab.

Von den Weltbegebenheiten zu den unſerigen, die, ſo klein ſie ſein mögen, doch empfindlich genug ſind, zurückkehrend, melde ich, daß ich früh mit Rother und Altenſtein ſprach. Der Erſtere iſt ganz für die Chauſſee portirt, es iſt ſogar ſein eigener Plan, nur hat er bisher Schwierigkeiten von Seiten des Militairs gefunden, die dort keine Straße haben wollen, was ſehr übel iſt, da dies offenbar entſcheiden wird. Doch iſt noch nicht alle Hoffnung verloren, und ich erwarte bald wieder Nachricht deshalb von Rother, der unverzüglich mit Müffling deshalb konferiren will.

Altenſtein war die Bereitwilligkeit ſelbſt, läßt ſich Dir ſehr vielmals empfehlen, und wird thun, was er kann, denkt auch, daß der König gut gewillt iſt, meint aber, ich möchte doch auch Lottum dafür zu intereſſiren ſuchen. Es wäre daher nicht übel, wenn Du ihm ſchriebſt, mir den Brief ſchleunigſt ſchickteſt, und ich denſelben mit noch einem bunten Exemplar übergebe.

Ich bin übrigens wieder recht unwohl, und das Diner beim Prinzen Auguſt war mir daher nichts weniger als angenehm. Ich fand daſelbſt meinen Freund Graf Bernſtorff vor, der die ganze Tiſchgeſellſchaft außer Contenance brachte. Früh beſuchte ich auch Hardenberg, der aus dem Miniſterio des Innern ausgeſchieden iſt, weil er ſich mit Schuckmann überworfen hat.

Den 3., Abends.

Um mich zu zerſtreuen, ging ich in die Oper „Den Schnee“, wo ich mich recht gut unterhielt. Es iſt nicht zu läugnen, daß Mamſell Sonntag ſehr graziös und kokett ſpielt, c'est le plus joli petit genre, und ſie müßte wohl eine allerliebſte Maitreſſe abgeben. Die Uebrigen, ausgenommen Spitzeder, der nur zu loben iſt, waren höchſt gemein, und man bemerkte leicht, daß ohngeachtet der herzoglichen und fürſtlichen Kleider, Schneidermamſells und Wiener in Berlin darunter ſteckten.

Vorher hat mir Ruſt ſeine Villa gezeigt, die ich ziemlich kalt und ordinair fand, und ich von ihm erfahren, daß der Koch von Leboeuf, der vortrefflich iſt, noch hier ſei, und von ihm, Rother und noch zwölf Anderen, mit 1000 Thalern ausgeſtattet worden ſei, um ein Logis miethen und meubliren zu können, bloß um ihnen zu einem Piquenique alle vierzehn Tage ein Diner machen zu können. Du ſiehſt, daß dieſe Herren ſich nichts verſagen. Ich benutze indeß dieſe Nachricht auch für mich armen Schlucker, der zwar aus großer Demuth und der Neuheit wegen das tägliche Rindfleiſch und den in Fett geſchmorten Braten hier im Gaſthofe im Anfang recht leidlich gefunden hatte, nun aber nicht mehr aushalten konnte — und arrangirte mich mit dieſem Koch, täglich da für 1⅙ Thaler zu eſſen, y compris Deſſert und Kaffee — und machte dann heute das erſte, und ein ganz vortreffliches Diner daſelbſt.

Da es das erſte gute eigentlich war, das ich hier, zugleich in einem charmanten friſchen Lokale, genoß, ſo wünſchte ich mir recht lebhaft meine Schnucke neben mich, anſtatt des Buches, das mir nur eine todte Geſellſchaft leiſtete. Ich trank Deine Geſundheit aus voller Seele und Herzen mit dem mir gnädigſt überſchickten Champagner, und ließ Dich hoch leben, während ich eine Geſchichte von einer ſehr guten Frau las, ſo gut wie meine Schnucke, und ebenſo geliebt von einem glücklicheren Lou, als ich es bin. Hélas!

Es iſt ſonderbar genug, daß, wenn man kein Glück hat, alles und das nächſte an einem vorübergeht. Die Engländerin, die Biel heirathet, iſt, wie ich Dir ſchon geſagt, die Schweſter der Frau von Malzahn in Dresden. Sie hat nach unſerem Gelde 300,000 Thaler, und ſoll wie die Malzahn eine ganz unbedeutende, höchſt ſanfte und gute Seele ſein, und ihr Vermögen gehört nach engliſchen Geſetzen nach der Hochzeit ihrem Manne. Sie reiſte mit einer Verwandten, und war ſeit einiger Zeit in Wien. Konnte man nun dies nicht auch erfahren? Das Gelingen war eben ſo leicht wie bei der Blinden, die kein blindes Glück uns zuführte, obgleich beide ſo zu ſagen an der Thüre ſtanden!

Wenn ich nun von M. höre, daß vielleicht noch ſechs Monate vergehen, ehe alle Weitläufigkeiten unſeres Geſchäftes beendigt ſein können, ſo ſehe ich wohl: ich ſoll verloren ſein!

Und doch iſt's meine Schuld. Wäre ich vor zwei Jahren gereiſt, ich hätte der Einen begegnen, von der Anderen in Dresden hören, vielleicht viele mehr finden können. Es war eigentlich eine lange Gnadenfriſt, die das Schickſal vergönnte. Jetzt mag ſie vorbei ſein, und was Du von der Minute ausgeſchlagen, bringt keine Ewigkeit zurück! Wir leiden immer nur durch unſere eigene Schuld, und müſſen es büßen, Thorheit wie Verbrechen. Bald wird vielleicht dieſe Philoſophie mein einziger Troſt ſein. Wäre nur alles ſchon vorbei! Mein Tagebuch aufſchlagend, ſtoße ich hier ſonderbar genug auf eine ſchöne Stelle des Seneka: „Allgegenwärtig iſt der Tod! Der Götter Sorge war's, daß jeder uns das Leben, doch keiner uns den Tod rauben könne. Tauſend offene Wege führen zu dieſem". — Ach, Muth brauche ich wohl, denn es iſt kein kleines Unglück, im 40. Jahre einen ſolchen Fall zu thun. Das Schlimmſte aber iſt die Agonie. Könnte ich plötzlich von einem Zuſtand zum anderen übergehen, ich würde es mit Leichtigkeit ertragen, aber die lange Qual, die damit verbunden ſein wird, das allmälige Abſterben — dafür habe ich zu reizbare Nerven.

Mittags.

Ich bin zu ſehr in's Melancholiſche hineingerathen, und will ſuchen davon ganz abzubrechen. Schinkel war bei mir, und brachte mir die Zeichnungen, die ich Dir ſelbſt mitbringen will, weil ſie einer Erklärung bedürfen, die ich nicht gut ſchriftlich geben kann. Auch ertheilte mir Schinkel die Auskunft über die verſchiedenen Architekten.

Nachmittags.

Es iſt, als wenn das Lugubre mich verfolgte, wo ich mich auch bemühen mag, es los zu werden. Als ich um $^1/_2$3 Uhr zu Herrn Hottot, meinem franzöſiſchen Koch gehe, um dort zu eſſen, finde ich alle Thüren offen bis zu meinem Kabinet, dort aber nicht gedeckt, und höre in einer entfernten Stube ein herzzerreißendes Wehklagen. Ich eile dorthin, und was ſehe ich — Nuſt an einem Bette ſtehen, und in dieſem Herrn Hottot, geſtern noch die Geſundheit ſelbſt, im Todeskampf. Einen Augenblick darauf verſchied er. Seine arme Frau, die erſt vor zwei Tagen von Paris gekommen iſt, war in einer ſchauerlich anzuſehenden Verzweiflung; ihr Geſchrei und die Art von Wahnſinn, mit der ſie den todten Mann rüttelte, und ihn gewaltſam wieder wecken wollte, wird mir lange nicht wieder aus den Gedanken kommen können.

Bei meiner melancholiſchen Stimmung war dieſe Begebenheit doppelt eindringlich, und kam mir de mauvais augure vor. So war mein geſtriges Mittagsmahl eine wahre Henkersmahlzeit! Wie grauſam geht Freud' und Leid, Lachen und Weinen hier ewig durcheinander! Wenn Du den Küchenzettel von geſtern mit dem heutigen zuſammenhältſt, ſo erweckt es Grauſen. — Meine gute Schnucke, ſcheiden auf ewig von dem, was man liebt, iſt doch das Schrecklichſte auf dieſer Welt, und darum verſpreche ich Dir feierlich, dieſen Kummer will ich Dir aus Egoismus nie freiwillig machen, es komme auch was da will.

Ehe ich zum letzten Stündlein des armen Hottot erſchien, ging ich der Lottum'ſchen Sache wegen zu Albrecht. Ich erfuhr von ihm in dieſer zwar nicht viel Gutes (indem er ſagte, daß noch die Sache dem König nicht vorgetragen ſei, alſo, da Lottum krank iſt, Gott weiß wann an die Reihe kommt), aber im Uebrigen, daß der König mit vielem Wohlgefallen die Muskauer Kupfer beſehen, und Dein Schreiben ſofort an Lottum befördert habe. Auch meine Wappenſache ſei abgemacht, welches nun wohl auch nicht abgeſchlagen werden konnte.

Abends.

Dein eben anlangender, liebevoller und heiterer Brief war der beſte Troſt in trüber Stimmung. Ich danke Dir herzlich dafür. — Wahr iſt es allerdings, meine Wünſche ſind beſcheidener geworden, und ſollte ich glücklich werden, ſo werde ich es auch zu ſchätzen wiſſen. Die bittere Vorbereitung war vortrefflich; aber der auflöſende Accord muß nun bald ertönen, oder die Diſſonanz bleibt für dieſes Leben vorherrſchend.

Was war die Veranlaſſung mich ſo vortheilhaft zu beurtheilen? Deine Liebe iſt nachſichtig; ich bin weder mit mir, noch mit dem Schickſal zufrieden, das, wenn es uns liebt, uns wenigſtens nicht verzieht.

Dem Herzog thuſt Du Unrecht, er attaquirt alle Welt, nicht Dich vor Anderen; dies iſt ſeine Art, und jeder muß ſich auf dieſe Art von Boxen gefaßt machen.

Ich verſäume nichts, was nur thunlich iſt. Es iſt aber hier ſo wenig zu thun! Hier iſt kein Menſch zu erwärmen, hier iſt keine große Seele, in die ein Funke geworfen werden könnte, hier iſt kein Diener, der gehorchen will, hier iſt weder Erbarmen noch Einſicht!

Du ſiehſt, meine Lucie, daß wenigſtens jetzt einer hier iſt, der ſehr pünktlich antwortet, und außerdem noch gar viel ſchreibt, wohl manchmal zu viel für das theilnehmende Herz ſeiner Schnucke, doch lieber manchmal etwas Wermuth koſten, als ganz faſten.

Als Neuigkeit füge ich noch hinzu, daß man ſagt, es habe in Petersburg Unruhen gegeben, und Milaradowitſch ſei erſchoſſen worden. Es iſt aber nur Kaufmannsnachricht. Gute Nacht, liebe Schnucke, ſchlafe ſanft, und denke ſtets an

Deinen treuen Lou.

87.

Pückler an Lucie.

Berlin, den 5. Januar 1826.

Wir Menſchen ſind doch wunderliche Geſchöpfe. Wenn wir hören, der und der iſt geſtorben, ſo iſt uns das ziemlich eben ſo einerlei, als zu hören: heute der Fleiſcher geſchlachtet.

Kommen wir aber bei einem ſolchen täglichen Ereigniß unerwartet hinzu, ſo erſcheint es uns von einer Wichtigkeit — wir machen tiefſinnige Bemerkungen darüber, als wäre es etwas ganz Unerhörtes, Schreckliches, Ergreifendes. Und doch iſt ja nichts Gemeineres gerade als der Tod. „Wo iſt der Staub, der einſt nicht Leben hatte?“ ſagt ein engliſcher Dichter ſo wahr. Täglich treten wir unſere Vorfahren mit Füßen, und höchſtwahrſcheinlich ſind wir nichts anderes, als ihre ewige Verwandelung, von neuem belebter Staub. Wenn das Licht verliſcht, das eben noch ſo glänzend, ſo hell, ſo freudig brannte, wo ging es hin? Kann ein Weſen, das ſo wundervolle, der Sonne gleiche Eigenſchaften hatte, das leuchten und brennen konnte, deſſen Gewalt hier fähig war, einen Königsſitz in Aſche zu legen, und dem keine Dunkelheit widerſtehen konnte, ſoll dies nun für immer dahin ſein? Gewiß lebt es als Irrlicht oder auf einer anderen Welt fort. Vielleicht ſind die Sterne über uns die Seelen der hier ausgelöſchten Lichter. So könnten allenfalls die Lichter raiſonniren. Die Antwort wäre: Feuer und Licht wird vielleicht ewig bleiben, aber ihr einzelnen Lichter, die ausgelöſcht, ihr ſeid dahin; eine Eigenſchaft Eures Lebens iſt es aber, Euch unſterblich zu glauben, denn dies erſt giebt ihm in Euren Augen Werth.

Ich will und muß die melancholiſche Stimmung unterdrücken, denn ſie iſt an ſich ſchon das größte Uebel, und vermehrt alſo nur die andere äußere ganz unnöthig. Hypochondrie trägt gewiß gar viel dazu bei, und Ruſt hat darin nur zu Recht; denn ich fühle mich einen Tag um den anderen oft ganz anders, obgleich die äußere Lage immer die nämliche bleibt.

Mittags.

Es iſt gewiß, daß man gar oft nicht weiß, was einem gut iſt, und für ein Unglück anſieht, was Glück iſt, und ſo umgekehrt. Des Menſchen Loos bleibt ewiger Irrthum, wie ewiger Wechſel. Es iſt mir jetzt ſehr lieb, daß Marchand uns faux bond gemacht hat; denn der Juſtizrath Bennewitz vom Kammergericht iſt der liebenswürdigſte und unterrichtetſte Mann, den ich noch unter den Juriſten in Preußen gefunden habe, ein Mann, wie ich mir ihn längſt gewünſcht habe, und den ich mit vollem Vertrauen in allen unſeren Affairen zu Rathe ziehen werde. Ich hatte heute früh eine lange Konferenz mit ihm, und kann Dir zu Deiner Beruhigung ſagen, daß alles auf das beſte und ſchnellſte unſeren Wünſchen gemäß zu Stande gebracht werden wird. Marchand iſt mit dem Kammergericht nicht genug bekannt, wie ich aus allem erſehe, und hat daher die Sache auch geſcheut. Auch kann alles geheim bleiben, bis wir ſelbſt es publiziren wollen, nur unter dem Sachwalter und dem Präſidenten, und in vier Wochen ſchon beendigt, wo Marchand wohl nur, um ſeiner Entſchuldigung zu vieler Geſchäfte eine Folie unterzulegen, die Sache als ſo langwierig ſchilderte.

Es wird alles nach Deinen Wünſchen auf das ſorgfältigſte gemacht werden und Dir ſehr bald der Brouillon zugeſchickt. Alles geht auch leicht bis auf die Schenkung der Grundſtücke. Dieſe müſſen, wenn es Gültigkeit haben ſoll, förmlich in's Hypothekenbuch eingetragen werden.

Doch über alles dieſes wird Dir der Juſtizrath mit dem Entwurf der Verträge noch alles Nähere ſelbſt ſchreiben. Ich hoffe alſo jetzt, da weder meine noch Deine Gegenwart (ſobald die Bedingungen feſtgeſetzt ſind). hier nöthig iſt, in vierzehn Tagen wieder bei meiner Herzensſchnucke zu ſein, wonach ich nie ſo geſchmachtet habe als diesmal, ein Beweis, daß ich Dich mit den Jahren immer lieber bekomme. Hilft das Glück uns zu einer ſorgenfreien Exiſtenz, ſo iſt mein Lieblingsplan mit Dir inkognito zn reiſen, Schnucke, und Dir die Welt zu zeigen; denn etwas Gutes oder Intereſſantes kann mir nie begegnen, ohne daß ich Dich ſehnlichſt herbeiwünſchte.

Dein treuer Lou.

38.

Pückler an Lucie.

Berlin, den 5. Januar 1826,
Nachmittags.

Dein Brief, gute Schnucke, und Deine Mahnung, daß die Zahl 6 glücklich ſei für Dich, ſcheint mir auch ſchon Glück zu bringen, wenigſtens hat der heutige Tag ſchon manches Gutes Verſprechende geliefert. Erſtens den Juſtizmann, in unſerer Lage eine ſehr werthvolle Bekanntſchaft. Zweitens habe ich mit Witzleben geſprochen, und ihn dafür zu intereſſiren geſucht, daß der König 20,000 Thaler aus ſeiner Taſche als Darlehn dem Bade geben ſolle, und er ſtimmte ganz damit überein, verſprach auch, wenn er Gelegenheit fände, das ſeinige dafür zu thun.

Von Silvius ging ich in's Theater, wo „die humoriſtiſchen Studien" ganz vortrefflich gegeben wurden. Beſonders waren Rüthling und Wauer beide ausgezeichnet. Eine ſolche Vorſtellung gewährt wirklich Genuß, und dabei war das Theater beinahe doch völlig leer!

Die Emeute in Petersburg iſt gegründet, und wie man ſagt, ſoll ſich der neue Kaiſer mit vieler Energie benommen haben. Milaradowitſch, General en chef der Garden und Gouverneur von Petersburg, iſt vor dem Kaiſer durch die Meuterer erſchoſſen worden. Es ſollen 600 Menſchen dabei um's Leben gekommen ſein, da man auf das empörte Regiment feuern und einhauen laſſen mußte.

Höchſt merkwürdig wirſt Du die Aktenſtücke der letzten Zeitung gefunden haben. Man muß in der That die Mäßigung und Philoſophie beider Brüder bewundern. Es iſt ein großes Beiſpiel, das der Welt gegeben wird, und man ſage, was man wolle, die Feſtigkeit Konſtantins in der Entſagung erweckt Ehrfurcht.

Den 6. Januar, Abends.

Die Hünerbein hatte mir ein Billet zu den Vorleſungen des Herrn von Holtei geſchickt, und ich ging hin, wo er zufällig gerade „Heinrich den Vierten“, daſſelbe Stück, das ich Dir in Muskau vorlas, zum Beſten gab. Er las keineswegs ſchlecht; aber ich geſtehe es, daß mich der große Beifall verwunderte; denn ohne alle Anmaßung, mit einiger Vorbereitung getraue ich mir beinahe es beſſer zu machen. In ſeinem Falſtaff war eine ſehr magere Laune, in ſeinem Prinzen nicht ein Funken Würde, und die Art, wie er die Weiber mit quäkender Stimme las, wollte mir am wenigſten gefallen. Doch gebe ich zu, daß es bei alle dem leichter iſt zu tadeln, als beſſer zu machen, und ich hätte wohl Dein Urtheil hören mögen.

Den 7.

Wenn der Weg in vierzehn Tagen, wo ich hier fertig zu ſein hoffe, ſo gut wie jetzt iſt, wäre es wohl zweckmäßig, einen Abſtecher nach Hamburg zu machen. Es iſt zwar dort nichts für unſeren Plan zu finden, aber Adreſſen und Bekanntſchaften, die allerdings von großer Wichtigkeit werden können. Freilich ginge ich weit lieber, je eher je beſſer, zu Dir zurück, aber wir müſſen jetzt nicht mehr fragen: was iſt angenehm, ſondern: was iſt nützlich?

Abends.

Ich beſuchte früh Nagler, der mich wie immer mit großer Freundlichkeit empfing, und Dir viel Schönes ſagen läßt. Er geht in ſechs Tagen wieder nach Frankfurt, und ich werde vorher noch einen Abend mit ihm zubringen. Ich habe mich bemüht, ihn ebenfalls für unſer Bad und die Chauſſee zu gewinnen. Auch kaufte ich Dir oder vielmehr dem Alaundirektor eine recht hübſche Stutzuhr für vier Friedrichsd'or.

Du erhältſt mit der fahrenden Poſt alſo 1) eine Stutzuhr, 2) ſchottiſche Perlen, 3) des Grafen Tilly Memoiren. Ich muß Dir ſagen, daß ich dieſen in meiner friſchen Jugend, als ich in Leipzig ſtudirte, viel gekannt habe. Er war damals ein Ideal für mich, ein Roué des alten franzöſiſchen Hofes in der Perfektion, außerordentlich ſchön. Dabei der Menſch von allen, die ich geſehen, mit dem ich die meiſte Aehnlichkeit im Karakter habe, nur mit dem Unterſchiede, daß er in Frankreich geboren und erzogen war. Ich bin überzeugt, unter dieſen Umſtänden wäre ich ganz daſſelbe geworden. Das Unglück und ſeine eigene Thorheit verfolgten ihn. Er verlor alles, und tödtete ſich durch einen Piſtolenſchuß in Brüſſel, im Fiacre von ſeiner Maitreſſe nach Hauſe fahrend. In ſeiner Taſche fand man einen Brief an Ludwig den Achtzehnten, der dieſem zugeſchickt worden iſt, ohne daß man von ſeinem Inhalte etwas erfahren hat. Du weißt vielleicht, daß er auch eine Zeit lang in Berlin lebte, und eine ſehr hübſche Frau ſich ſeinetwegen erſäufte. Die Craven in ihrer beſſeren Zeit behandelte er in Leipzig wie eine Sklavin. Er war aber durch ſeine Vertreibung aus ſeinem Vaterlande ſchon damals, und auch wohl durch Mangel und Kummer etwas verwildert und ausgetauſcht; denn die Franzoſen jener Zeit bedurften Paris und den Hof wie der Fiſch das Waſſer. Ueberall anders fühlten ſie ſich außer ihrem Element. „Jamais je ne me ferais aux manières de ces gens,“ ſagte er in Leipzig, „ils ne savent ni m'entendre, ni parler ma langue; et quand on a été élevé à la cour de France, on a de la peine à prendre l'attitude du frac.“ 4) das Modejournal, wo ich Dich bitte, eine von mir angezeichnete Stelle aus den letzten Theilen der Genlis zu berückſichtigen, die mich entſchuldigt und es erklärt, warum Leute wie ich in der Welt nicht reüſſiren. 5) einen hübſchen Almanach, den ich Dir ſchenke.

Die wenigen Damen, die ich hier ſehe, finden, daß mich der Bart alt macht, und mich nicht gut kleide.

Den 8.

Ich erhielt nach Tiſch Deine Briefe. Ich las ſie einmal durch, ging dann in die Komödie, wo mir in dem Stück „Cardillac“ nichts gefiel, als die ſchöne Tracht des Marquis von Roſambert, und eilte dann zur zweiten und dritten Lektüre Deines Brieſes und deſſen Beantwortung zurück.

Was man bei Euch über Konſtantin faſelt, hat ſich allerdings ganz entgegengeſetzt geſtaltet. Bei dem Aufſtand in Petersburg ſind vier Generale und 600 Menſchen nach offiziellen Nachrichten geblieben. Die Kaiſerin hat in Galakleidern zum Feſt am Fenſter ſtehend die ganze Sache und die Gefahr des Kaiſers mitten unter dem Tumult mitanſehen müſſen, und ſchreibt, ſie wüßte nun, was es heiße, den Tod im Herzen haben. Der junge Kaiſer hat außerordentliche présence d'esprit und Feſtigkeit gezeigt. Ein ſchönes Loos das ſeinige mit 29 oder 30 Jahren!

Wegen der Vollmacht will ich mit Bennewitz ſprechen, aber ich dächte, dies könnte ebenſo ohne alles Aufſehen in Muskau abgeändert werden. Ueberdem kann ja die Sache, einmal geſchehen, nicht mehr ganz geheim bleiben, weil man mich ſonſt am Ende für einen imposteur halten, und in England gar hängen könnte, nach den Dir bekannten Geſetzen der Polygamie.

Was mein Zurückziehen von der Welt betrifft, ſo glaubte ich, daß Du es ſelbſt wünſchteſt für dieſen Aufenthalt in Berlin, und iſt nun nicht viel mehr zu ändern; auch ſtört es wirklich bei den vielerlei Sachen, die ich zu beſorgen habe. Uebrigens hoffe ich ja Berlin in vierzehn Tagen zu verlaſſen.

Den 9.

Heute früh hatte ich eine lange Konferenz mit Köhne wegen meines Wappens, welches in gar vielen Stücken geändert werden muß. Auch das Deinige iſt noch immer ganz falſch. Ich laſſe nun eins malen, das auf das genaueſte richtig wird.

Abends.

Es iſt kein Spaß, bei 16 Grad Kälte, wie heute, vom Hotel de Brandebourg nach dem Königſtädter Theater zu Fuß hin- und zurück zu wandeln. Ich habe es indeſſen doch bewerkſtelligt, um die „Italiener in Algier“ zu ſehen, wo auch wieder Mamſell Sonntag das Kraut fett macht. Es iſt aber doch eine miſerable Vorſtellung gegen Italiener gehalten.

Für Helminchen, an der mein Herz immer Antheil nehmen wird, kaufte ich heute früh eine Kleinigkeit, die ich im Brief einlege, nebſt einem Billet für ſie, das ich Dich bitte, ſie in Deiner Gegenwart leſen zu laſſen, und dann an Dir zu behalten, und für mich aufzuheben; denn ich will alles, was ich ihr ſchreibe, zu der Sammlung unſerer kleinen Korreſpondenz thun, die Intereſſe für mich hat. Vergiß es aber nicht.

Den 11.

Der Gürtel für Helmine macht ein ſo großes Paket, daß ich ihn ebenfalls zur fahrenden Poſt aufſchieben muß.

Ich machte heute früh in meinem gewöhnlichen Anzuge bei 18 Grad Kälte die ganze Tour um den Thiergarten zu Fuß, ohne beinahe einem einzigen Menſchen zu begegnen, obgleich das ſchönſte Wetter war. So ſehr ſcheint man hier die Kälte zu fürchten, die wenn ſie trocken iſt und ich Bewegung haben kann, mich ni[illegible] genirt und mir ſogar angenehm iſt.

Da ich eben höre, daß eine Schnellpoſt nach Carolath geht, ſo will ich verſuchen, Helminens Präſent und das Band mitzuſchicken. Schreibe mir nur, was es koſtet, und ob das Porto nicht zu unverhältnißmäßig hoch iſt.

Lottum iſt noch immer ſo krank, das er niemand empfängt. Manche glauben, er ſei gefährlicher, als man es wiſſen laſſen wolle.

Wo ſoll ich den reparirten ſilbernen Löffel hinſchicken, nach Muskau oder Carolath? Er iſt fertig.

Mit Bennewitz hatte ich eine lange Konferenz, wovon das Reſultat nächſtens mit dem Boten.

Jetzt küſſe ich Dich von Herzen, und bin ſtets

der alte gute Lou.

59.

Pückler an Lucie.

Berlin, den 12. Januar 1826.

Liebe Schnucke,

Ich ſahre fort, hier einſam den Geſchäften zu leben; und wenn doch eine Einladung ſich zu mir verirrt, ſchlage ich ſie durch die Bank aus; und wenn der Herzog zum Spiele ſchickt, laſſe ich mich nicht finden. Wenn ich für einen Sonderling paſſire, biſt Du daran ſchuld, weil Du gewünſcht, daß ich nicht in Geſellſchaft gehen ſollte, und ich empreſſire mich gern zu folgen. Im Königsſtädter Theater, wohin ich immer zu Fuß wandle, aber leider wieder einen Schnupfen davongetragen habe, gab man „Aſchenbrödel“ von Roſſini ſehr gut. Die Sonntag iſt wirklich durch und durch graziös, und wäre ich der König, ſo würde ich mir eine fantaisie für ſie erlauben. Elle a l'air d'une franche petite coquine.

Trübe gehen die Tage bei dieſer Lebensweiſe in Mühe und Sorge hin. Doch ich will nicht mehr klagen.

Dein treuer Lou.

60.

Pückler an Lucie.

Berlin, den 13. Januar 1826.

Liebe Lucie,

Roſtiz hat mich ſo lange gequält, bis ich heute ein Diner bei ihm angenommen, aber mir nur vier Perſonen bedungen, und dieſe ſelbſt gewählt habe. Roſtiz hat nämlich, ſeit er General geworden, ein Haus eröffnet, und ſeinen eigenen Koch, den er mir gern produziren will.

Abends.

Das Diner war recht gut, Hatzfeld und Lynar die anderen Gäſte. Die ganze Unterhaltung beruhte auf Cocheriſſen, worunter viele alte Späße mir von neuem aufgetiſcht wurden.

Seit einigen Tagen leide ich an einem heftigen Schmerze an dem rechten Abſatz, der dem eines erfrorenen Gliedes ähnelt, und mir beſonders deswegen unangenehm iſt, weil er mir das Gehen beinahe unmöglich macht, und mir dadurch eine bedeutende Ausgabe mehr zuzieht. Etwas fehlt mir doch beſtändig, und ich werde wirklich ſchon recht gebrechlich! Deſto lebensluſtiger iſt ein junger Engländer, der neben mir wohnt, und den ganzen Tag nichts thut als lachen und eſſen, und in Geſellſchaft von drei bis vier Mädchen zu lärmen. So war ich auch vor zwanzig Jahren wild und toll, ne doutant de rien. Wie ſehr hat ſich das geändert! Für Andere bin ich vielleicht angenehmer geworden, für mich keineswegs.

Den 14.

Viel Dank für das Kompliment der kleinen Lucie, auf die ich ſchon anfange, eiferſüchtig zu werden; denn die Enkel ſind die ſchwache Seite der Großmütter, beſonders der jungen wie Du Alſo nimm Dich in Acht, Schnucke!

Die angenehmen Schmeicheleien, die Du mir ſagſt, gehen mir ſehr ſanft und angenehm wie Zuckerwerk ein, und beweiſen mir, daß Du mich lieber haſt, als ich mich ſelbſt, der ſich nicht halb ſo gut gefällt, als ich Dir.

Lachen mußte ich über des guten Carolath Aeußerung, dergleichen müßte von ſelbſt kommen. Von ſelbſt kommt nichts als der Tod, beſonders hier zu Lande. Und das Land, wo die gebratenen Tauben einem in's Maul fliegen, iſt nur für die Maulaffen beſtimmt. Wenn er den Poſten wünſcht, ſo muß er ſich gar ſehr rühren, aber Du haſt ſehr recht, nicht ab- noch zuzurathen.

41.

Pückler an Lucie

Berlin, den 15. Januar 1826,
Abends.

Ich habe heute eine kleine débauche gemacht, die mich ſechs Friedrichsd'or koſtet, die Du mir aber verzeihen mußt, da ſie mir jetzt lange wieder einen angenehmen und einen gehaltvollen Tag gewährt hat.

Ich bin nämlich mit meinem Jugendfreund Wulffen, den Du aus meinem Reiſejournal kennſt, früh nach Tegel gefahren, und habe ihm nachher ein Diner gegeben, zu welchem ich ſehr intereſſante Leute eingeladen hatte, nämlich erſtens den berühmten Dichter Raupach, zweitens den Verfaſſer des „Walladmor“, Willibald Alexis, dann unſeren guten Heun (Clauren) und Hofrath Schulz, den Goethe für den beſten Kritiker in Berlin erklärt hat.

Tegel iſt ein hübſches Gut, aus dem man etwas ſehr ausgezeichnet Hübſches, wiewohl nur Kleines machen könnte. Im Hauſe ſind die Antiken und Gypsabgüſſe des Beſitzers ſehr geſchmackvoll aufgeſtellt. Namentlich habe ich bei den Poſtamenten etwas gelernt, was ich nachahmen werde. Das Haus ſelbſt iſt auch nicht übel, aber klein.

Beim Diner war Dein Lou ziemlich in ſeinem Element, und die Unterhaltung von allen Seiten höchſt lebhaft, für mich überdies mannigfach belehrend. Raupach iſt ein vorzüglich ausgezeichneter Geiſt, voll Klarheit, Originalität und Scharfſinn. Ich werde Dir ein kleines Luſtſpiel von ihm ſchicken (es iſt, wie ich eben höre, leider noch nicht gedruckt), das ich mit vielem Vergnügen vor einigen Tagen aufführen ſah, „die Bekehrten“, wo er ſehr anmuthig bewieſen hat, daß man zu einer intereſſanten Komödie nicht eben zwanzig Perſonen und eben ſo viel Dekorationen nöthig hat. Es giebt hier der erſten nur fünf, der anderen nur zwei, und das Stück feſſelt doch von Anfang bis zu Ende.

Nach Tiſch, während deſſen, wie ich die Eitelkeit habe zu glauben, meine Geſellſchaft den Schöngeiſtern auch nicht ohne Intereſſe geblieben war, hatte ich eine kleine Konferenz mit Schuckmann (noch in der Steuerſache), und ging dann ein paar Poſſen im Königſtädter Theater zu ſehen, die ſehr hübſch gegeben wurden. Namentlich machten acht Mädchen in Uniform ſich ganz allerliebſt.

Solche Geſellſchaft wie die heutige nun liebe ich, aber die, welche die ſogenannte große Welt, wenigſtens in Berlin darbietet, halte ich für eine unverzeihliche, ſchauderhaft leere Zeittödtung, und daher bleibe ich lieber zu Hauſe. Den Abend beſchließt mein Brief an Dich. Gute Nacht.

Den 17.

Der Bote wird noch ein paar Tage auf die Abſchriften hier warten müſſen. Könnte ich doch mit ihm gehen! Ich ſehne mich nach meiner alten Schnucke und ihrer Liebe in dieſer fremden und einſamen Welt. Heute bin ich zum Kronprinzen zum Eſſen gebeten worden, und gehe auch hin, da dies als Befehl anzuſehen iſt. Ich werde mich zugleich bei ihm beurlauben. Soll ich die Hamburger Parthie machen? Ich gehe zu allen dieſen Sachen wie zum Galgen. Lebe wohl, gute Schnucke, und habe mich lieb.

Dein Lou.

Ich bin jetzt ganz lahm und kann auf die rechte Hacke gar nicht auftreten

---

42.

Pückler an Lucie.

Berlin, den 17. Januar 1826.

Du würdeſt lachen, Schnucke, wenn Du mich ſäheſt, wie ich hier ſitze, und vermöge eines Räucherkerzchens Romane aus der Leihbibliothek einräuchere, ehe ich mich zum Leſen entſchließen kann

Ueber die Wappenregulirung hatte ich heute eine Konferenz mit Wenkſtern, und hoffe, dieſe Sache, die mir nicht unwichtig iſt, wird ganz nach meinen Wünſchen durchgehen. Indeſſen bleibe ich bei meinem Grundſatze, nur das für gewiß zu halten, was ſchon geſchehen iſt. Ich hoffe bloß zum Spaß, im Ernſte nicht mehr.

Bei dem Diner war der Kronprinz ſehr gnädig gegen mich. Er ſagte, daß er geglaubt habe, ich hielte mich nur einige Tage hier auf; ſonſt würde er ſich früher das Vergnügen ausgebeten haben, mich zu ſehen u. ſ. w., und nach Tiſche hatte ich über Kunſtſachen eine ziemlich lange Unterredung mit ihm, wobei es einige Gelegenheit zum Scherzen gab. Die Prinzeß war, wie immer, höchſt liebenswürdig. Sie ſprach von Joko, und äußerte, daß ſie eine hübſche und liebenswürdige Frau ſei. Ich erwiederte, daß ſie einen Theil der ſüdlichen Grazie und Natürlichkeit beſäße, die man um ſo mehr lieben müßte, da wir das Vollkommene in dieſer Art nur ſelten bewundern dürften. J'espère que ce compliment n'était pas mal tourné. Aussi fût-il très bien saisi.

Die Einladung Abends bei Maſſow ſchlug ich aus, und begab mich nach Hauſe, um Dir zu ſchreiben. Einen alten Bekannten noch aus der Dresdner Zeit fand ich beim Kronprinzen, den Fürſten Trubezkoy, der ſo alt geworden iſt, daß ich vor ihm erſchrack, obgleich er kaum zehn Jahre älter ſein kann als ich.

Bei Tiſch ſetzte ich mich zu Ancillon, der mir unter anderen Bonmots erzählte, daß, als man die unwiſſenden Verſchwörer in Petersburg rufen ließ: „Es lebe die Konſtitution!" dieſe glaubten, es ſei von Konſtantins Frau die Rede.

Höchſt merkwürdig iſt folgende Anekdote, die ich als genau wahr von Trubezkoy hörte. Der Kaiſer ſetzte den Tag vor ſeiner Krankheit über einen Fluß, deſſen alter tar-

tariſcher Name Verderben den Ruſſen bedeutet. Er machte ſich bei dieſem Uebergange die Füße ſehr naß, eine Urſache ſeiner Krankheit, wie man ſagt, achtete es aber nicht, ſondern fuhr weiter, und ſchickte von der nächſten Station einen Feldjäger an die Kaiſerin mit einem Billet, worin er ſchrieb: „Je suivrai cet homme de très près." Als er ohngefähr drei bis vier Stationen weiter gereiſt war, findet er den abgeſchickten Feldjäger ſterbend auf der Straße, dem das Durchgehen der Pferde das Leben gekoſtet hatte. Der Kaiſer nahm ſeinen Brief zurück, las ihn noch einmal durch, und als er an die Worte kam, je suivrai cet homme de très près, ſoll er ihn mit einer Art Schauder weggeworfen haben. Der Erfolg hat dies Gefühl gerechtfertigt. Uebrigens iſt es noch keineswegs ausgemacht, ob Deine Prophezeiung wahr iſt oder nicht.

Den 18.

Ich werde ganz ängſtlich, daß ich keinen Brief von Dir bekomme, gute Schnucke, und dies macht mich noch ſchwermüthiger und menſchenſcheuer, als ich ſchon bin. Ich bitte den lieben Gott nur, daß er Dich mir erhält, denn ſo lange kann ich das Schwerſte tragen, wie aber allein! Hoffentlich iſt es indeß bloß Faulheit und die Zerſtreuungen Carolath's, die Dich zu ſchreiben verhindern, vielleicht auch eine unrichtige Beſorgung der Leute.

Ich habe heute bis drei Uhr geſchrieben und gearbeitet, und will nun zum Eſſen gehen, und mich nachher im Theater zerſtreuen wo möglich.

Abends.

Nun wird es mir wirklich zu arg. Wieder keinen Brief. Ich verſammelte Bertram und Jukoff, um zu fragen, ob ſie auf der Poſt geweſen wären, und was nur der Grund ſein könne, daß kein Brief aus Carolath käme, wie man ſo in der Beſorgniß, um ſich nur auszuſprechen, dumme Fragen thut, die kein Menſch beantworten kann. „Mein Gott" ſagte der noch dümmere Oberweſel, „es ſind ja erſt vier Tage, daß Euer Durchlaucht einen Brief von der Frau Fürſtin erhalten haben!“ Sieh, Schnucke, ſo haſt Du mich nun ſchon in Dein Netz gezogen, daß ich in alle Zuſtände komme, wenn ich vier Tage keinen Brief von Dir habe, und mir gleich ſchaurige Gedanken mache, die mir Thränen in die Augen und Schrecken in's Herz bringen. —

Wehe Dir aber, wenn Nachläſſigkeit an dieſem langen Schweigen Schuld iſt; ich ſchreibe dann nicht eher wieder, bis ich nach Carolath komme, und doch iſt Nachläſſigkeit beſſer als irgend ein übler Zufall, den Gott in jeder Art verhüte! Mein Gewiſſen iſt aber glänzend beſtellt; denn ich verſäumte noch keinen einzigen Poſttag, ja, ich glaube ſogar, keinen einzelnen Tag, ohne Dir wenigſtens einige Worte zu ſchreiben, ein Beweis, daß die Unterhaltung mit Dir mir ein größeres Bedürfniß iſt als Dir ..... fi, Schnucke, das iſt gar nicht ſein.

Den 19., früh.

Ich habe wieder auf die Poſt geſchickt, und ſchwebe noch in der Erwartung, da Oberweſel noch nicht zurück iſt. Guten Morgen einſtweilen, gute Schnucke, ich werde jetzt meinen Kaffee trinken, und hoffentlich noch nicht zu Ende ſein, wenn Dein Briefele ankömmt. A revoir.

Mittags.

Leider waren die Briefe ſchon ausgegeben, und ich konnte nicht erfahren, ob einer von Carolath dabei war. Erſt Abends kommt der Poſtbote und ſo lange muß ich mich nun gedulden, dieſen Brief aber abſchicken, weil er ſonſt heute nicht mehr abgeht.

Ach, gebe doch Gott, daß dieſem Opfer ein baldiges Gelingen unſeres Planes folge, damit ich einmal noch vor meinem Tode die Seligkeit koſte, in Sicherheit zu leben, ohne den furchtbaren Wurm der Beſorgniß im Herzen, der jede Knoſpe der Freude vor dem Aufblühen zerfrißt, und damit

Du, meine Schnucke, in meinem Glück, Frohſinn und Ruhe das Deinige, und in meiner ewigen Dankbarkeit und Liebe Deine Belohnung finden mögeſt. Amen!

Dein treuer Lou!

48.

Pückler an Lucie.

Berlin, den 19. Januar 1826.

Gute Schnucke,

Hier erhältſt Du nun die ſämmtlichen Papiere von Bennewitz und wirſt finden, daß alle Deine Wünſche auf das vollſtändigſte erfüllt worden ſind.

Ueber dieſen Kontrakt konnte ſich übrigens Bennewitz nicht vor Verwunderung laſſen. Ich ſagte ihm, Du und ich wären eins, und dieſe Geſchenke meines ganzen Eigenthums wären nur, um Dich vor meiner Familie ſicher zu ſtellen.

„Ja aber“, ſagte er, „mein Gott, Sie und ich ſind alt genug, um zu wiſſen, ob des Menſchen Herz ſich ändern kann. Heute denkt Ihre Gemahlin ſo, aber in zehn, in zwanzig Jahren können Sie behaupten, daß nicht alles anders iſt?“

„O ja, denn meine Frau und unſer Verhältniß machen eine Ausnahme von der Regel.“

Hier ſtand ihm immer der Verſtand ſtille, und ſein Refrain war: Wenn nun Ihre Frau Gemahlin wieder heirathet.

Da er dies ſo oft wiederholte, und als unſer beiderſeitiger Rechtsgehülfe wohl auch wußte, indem allerdings dem Anſcheine nach durch die drei Kontrakte mir auch nicht die Dispoſition über das mindeſte mehr verbleibt, ſo habe ich endlich die Klauſel des Nichtwiederverheirathens für Dich, ſo lange ich lebe, als Bedingung mit aufgenommen, welche auch dies Gute hat, daß die künftige Frau ſieht, wie gut Du es mit mir meinſt, und um ſo eher darein willigt, zu ihrem eigenen Vortheil Dir Muskau ganz allein zu überlaſſen.

Endlich folgt ein neuer Erbvertrag, indem Du bei meinem kinderloſen Tode alles erhältſt, und auch die Majoritätsfolge beſtimmſt, außerdem aber noch auch nach Deinem Tode über ein Kapital von 60,000 Thalern beſtimmen kannſt. Dieſer Erbvertrag wird verſiegelt in Muskau beim Hofgericht niedergelegt, und iſt nur uns und Bennewitz bekannt. Alles Uebrige wird zurückgenommen.

Alſo Schnucke, wir haben nun gänzlich die Rollen getauſcht. Anſtatt, daß Du vorher ganz von mir abhingſt, hänge ich jetzt von Deiner Gnade und Liebe ab, ein Gefühl, das mir wohl thut. Du kannſt acht Tage nach Unterſchrift dieſer Kontrakte mein ganzes diſponibles Eigenthum, ohne einen Pfennig auszunehmen, verſchenken, an wen Du willſt, und ich gebe es von Herzen in Deine Hände hin mit einem Vertrauen, von welchem Bennewitz ſagt, daß es ſeinesgleichen ſuche, das ich aber ſehr natürlich finde, denn ich traue Dir wahrlich mehr als mir ſelbſt.

Das Einzige, wovor wir uns in Acht zu nehmen hätten, wäre ein untergeſchobenes Dokument, wodurch Du jemand dieſe Dinge ſchenkteſt; dann wären ſie für mich unwiederbringlich verloren. Alſo müſſen wir es ſo geheim wie möglich halten, daß außer dem erſten Rezeß noch zwei andere exiſtiren.

Die Dir freigeſtellte Eintragung der Immobilien (ich meine die Badehäuſer u. ſ. w., Branitzer Güter) in's Hypothekenbuch ſteht ganz in Deiner Willkür, wie mir Bennewitz ſagt. Du kannſt ſie verlangen oder nicht. Dein Recht daran bleibt daſſelbe, welches ſehr gut iſt, da dieſe Sachen einzutragen große Koſten machen würde, und natürlich noch größeres Aufſehen; denn man würde entweder denken, ich habe Dir alles abtreten müſſen, oder man würde merken, daß es auf die Gläubiger abgeſehen wäre! Beides müßte höchſt nachtheilig und gefährlich auf den Kredit wirken.

In Muskau, denke ich nun, machen wir von unſerer Auseinanderſetzung gar nichts bekannt, außer daß ich Dir das Bad geſchenkt, was ich auch hier überall geſagt habe.

Aber unerläßlich iſt es, daß Du an den König ſchreibſt wenn es ſo weit ſein wird, und darüber ſprechen wir mündlich. Ich weiß ganz gewiß, daß der König uns perſönlich wohl will, und auch allein im Lande das Andenken Deines Vaters hoch ehrt, gegen dergleichen perſönliche Attention aber ſehr empfänglich iſt. Doch davon mündlich mehr.

Haſt Du nun noch etwas zu bemerken, ſo ſchreibe es am Rand, und ſchicke mir es ſchnell wieder zu: denn da wir nun einmal entſchloſſen ſind, müſſen wir auch keine Zeit mehr verlieren.

Ach, es iſt leider die höchſte! Und wenn ich daran denke, ſchaudere ich unwillkürlich zuſammen. — Hielte mich nicht Deine Zuverſicht und Deine Liebe aufrecht, ich würde zwar nicht wie ein Pinſel verzweifeln, aber ich würde wenig hoffen. Doch ich traue der Kraft der Liebe und des Willens der Menſchen mehr uns unbekannte Macht und Einwirkung auf das Schickſal zu, als man glaubt, und darin allein liegt meine Hoffnung: dem menſchlichen Anſehen nach würde jeder, der unſere Lage kennt, wie ich ſie kenne, die Wahrſcheinlichkeit eines guten Ausganges der des großen Looſes in der Lotterie gleichſtellen. Meine arme Schnucke! Wie ungünſtig war Dein Schickſal, das Dich durch den Lou in dieſe lange Marter und Angſt hineinwarf. Vergelte es Dir Gott doch endlich durch Ruhe! Dann würde Dein Lou erſt liebenswürdig werden können. Bis jetzt war er zu tief gedrückt!

41.

Pückler an Lucie.

Berlin, den 19. Januar 1826,
Abends.

Liebe Schnucke,

So groß meine Freude war, als ich den dicken Brief der dicken Schnucke endlich heute Abend, gerade wie ich mich zu Tiſche ſetze, erhielt, — ſo tief war meine Betrübniß, als ich ſeinen Inhalt durchlas.

Je crois vraiment, Schnucke, que vous êtes devenue folle. Sehr nöthig iſt es, daß Du, gleichſam um es wieder gut zu machen, am Ende verſicherſt, Du liebſt mich ſehr: denn ſonſt könnte man wahrlich nach allen ungerechten Vorwürfen, die Du mir machſt, daran zweifeln. Alles, was ich in meinen Briefen ſage, haſt Du ja ganz verkehrt verſtanden.

Erſtens giebſt Du der Adelheid die Präſente, die ich mit ſo viel Liebe und Sorgfalt für Dich ausgeſucht habe, ein guter Beweis, mit welcher Aufmerkſamkeit Du meine Briefe lieſt, und ich begreife gar nicht, wie Du auf dieſe Idee gekommen biſt. (Da es indeſſen einmal geſchehen iſt, ſo ſage nun Adelheid nichts davon, um ſie nicht zu beleidigen.) Dann bekomme ich ein langes Kapitel, daß ich mich einem Roué vergleiche, und doch habe ich gerade darin meine Aehnlichkeit mit Tilly gefunden, daß auch dieſer eine gute und philoſophirende Natur war, die nur eine übertriebene Eitelkeit zum Roué und zum unglücklichen Menſchen machte und der ſich am Ende das Leben nahm. Mein deutſcher und alſo ernſterer, ſoliderer und gründlicher Karakter wird, bei weniger Leichtigkeit und Liebenswürdigkeit dagegen früher zur Erkenntniß kommen, und wo jener ſich todtſchoß, ein vernünftiger Menſch werden, der ſich ſelbſt erkennt, und ſich ſelbſt beſſert. So iſt meine Anſicht, und ſie verdient eben nicht all zu viel Tadel.

Wie hart iſt es, mir zu ſagen, Du würdeſt nun ein Spott und Verachtung für Alle daſtehen, da im Gegentheil jeder, wie die Sache in's Publikum gebracht wird, nur Deinen Edelmuth und Deine uneigennützige Liebe preiſen und ehren muß! Doch wird es Dir zu ſchwer, ſo iſt es jetzt noch Zeit zurückzutreten, und unſer Schickſal ruhig abzuwarten. Ich gebe Dir mein Ehrenwort, daß ich nicht ein Wort dagegen einwenden, und ruhig Deine Entſcheidung abwarten, auch Dir nie einen Vorwurf darüber machen will. Aber Konſequenz muß jetzt ſtattfinden, ſonſt wäre wahrlich der Tod beſſer; denn einen zwanzigmal zur Operation hinlegen, dann immer unverrichteter Sache wieder wegſchicken, und ſo weder leben noch ſterben laſſen, iſt unerträglich.

Dein Brief iſt wahrlich ungerecht und grauſam, und lähmt alle meine Kräfte. Der Vorwurf des Leichtſinns in einer Zeit, wo ich mir lieber die Kugel vor den Kopf ſchöſſe pour en finir, und ſo liebloſe Auslegungen ſind mir faſt unbegreiflich. Ich ſoll handeln, ſoll mit herkuliſcher Kraft Noth und Elend vergeſſen, mich frei und leicht bewegen und Du zerreißt mit den herbſten direkten und indirekten Vorwürfen mein Herz! O Schnucke, iſt das Liebe?

Nichts weiter davon; ich habe diesmal Deine Briefe nur einmal geleſen, und fürchte mich, ſie wieder anzuſehen. wie man den Roſenbuſch flieht, unter dem eine Schlange hervorblickte. Geſtern noch vergoß ich Thränen, weil ich Dich krank glaubte, und heute werde ich ſo hart enttäuſcht!

Glaube nicht, daß ich zornig darüber bin. Ach nein, aber es iſt mir die bitterſte Empfindung, wenn mein unbedingtes Vertrauen in Deine felſenfeſte Liebe zu mir ſo erſchüttert wird.

Gute Nacht. Der Himmel verzeihe Dir die ſchweren Stunden, die Du mir heute bereitet haſt.

Den 29

Der geſtrige Tag und der geſtrige Brief ſind der Vergeſſenheit von mir gewidmet. Ich will nichts weiter von ihnen hören. Gewiß, Du bereuſt, gute Schnucke, nicht wahr? Und ſo ſei alles gut und vorbei.

Ich wurde heute früh ſehr überraſcht durch Biel, der eben von London kam. Seine Heirath iſt viel brillanter als man glaubt. Der Vater der Miß iſt kein Bierbrauer, obgleich er auch ſolche Brauereien hat, ſondern ein ſehr reicher und angeſehener Kaufmann, ein Schwager von Baring, dem erſten Banquier in England, und nach Biel's Schilderung herrſcht bei ihm fürſtlicher Luxus. Er bekömmt 35,000 Pfund mit, und die Erbſchaft bleibt noch abzuwarten. Er geht den 14. nach Dresden, um ſich zu verheirathen, von da mit ſeiner Frau nach Paris, und im April nach England, und iſt ſehr glücklich.

Da er, wie Du weißt, unſere Abſichten kennt, ſo verſicherte er mich, daß, wenn ich zu derſelben Zeit in London wäre, er ſich überzeugt hielte, ich würde nur die Wahl haben. Unter anderen habe Baring ſelbſt drei Töchter, von denen jede wenigſtens 80,000 Pfd. mitbekomme.

Daß Biel unter den jetzigen Umſtänden mir ſehr nützlich ſein kann, iſt keiner Frage unterworfen; und vielleicht iſt es ein Glück, daß es ſich ſo trifft, wenn Du anders, liebe Schnucke, Deine Geſinnung nicht geändert haſt, was ich ganz- ich wiederhole es, Dir überlaſſe.

Ich bin nun auf beides gefaßt. Im erſten Falle muß ich noch einmal eine ſchwere Jagd nach dem Glücke des Lebens, das ich bisher nicht erreichen konnte, unternehmen. Ich ſteige höher, und vielleicht eröffnet ſich mir noch eine glänzende Laufbahn. Im zweiten Falle beſchließe ich ſie in Frieden, was meiner Müdigkeit und Mattigkeit ohnehin ſehr angemeſſen iſt, und gehe ſanft und ſachte den Berg wieder hinunter, ohne weitere Anſprüche an das Leben, als mir eine unanſehnliche Hütte zu ſuchen, wo ich, entfernt vom Treiben der Menſchen, eine verfehlte und früh geendete Laufbahn in philoſophiſcher Ruhe und vielleicht auch recht glücklich vollenden kann. Du wirſt wählen, ich werde folgen; aber entſcheideſt Du für das weitere Hinabklimmen der Höhe, ſo ziehe mich nicht am Kleide zurück, ſonſt könnte ein Drittes eintreten, und ich herabſtürzen, und mein armes Gehirn an den Felſen zerſchmettern.

Abends.

Ich konnte mich doch nicht wieder enthalten, Deinen Brief wieder zu leſen, und ſonderbar, diesmal war der Eindruck anders. Ich fand mehr Schmerz und Verwirrung, als Ungerechtigkeit darin, und eben ſo wehe that mir die Empfindung des Mitleids, als geſtern die der Kränkung. Ach, arme Schnucke, wir ſind jetzt in einer Lage, wo es Pflicht iſt, ſeinen eigenen Schmerz zu unterdrücken, um nicht den des Anderen zur unerträglichſten Flamme anzufachen. Glaube mir, ich war nie entfernter von Leichtſinn, und dieſen Vorwurf wenigſtens verdiene ich nicht. Sei gefaßter, ich beſchwöre Dich, oder brich die ganze Sache ab; denn ich halte es ſo nicht aus.

Es ſind ſo herzzerreißende Ausdrücke in Deinem Briefe, daß auch ich lieber todt ſein möchte, als ſie öfter hören. Iſt es Dein ewiges Unglück mir endlich Ruhe zu geben, ſo mag ich ſie um dieſen Preis auf keinen Fall erkaufen. Ach Gott! Du haſt das bischen Faſſung, das ich erlangt hatte, bald wieder über den Haufen geworfen!

Um mich zu zerſtreuen, will ich das minder Erregende aus Deinem Briefe beantworten.

Die Akten über die Konſiſtorialangelegenheiten werde ich direkt nach Muskau ſchicken. Meine Hypochonderie entſteht aus doppelter Urſache, die Hauptſache iſt freilich die Sorge.

An die arme Helmine denke ich nicht anders, als mit Freundſchaft und einem gewiſſen Gefühle, daß ich ſie nie verlaſſen darf. Von Liebe iſt nicht mehr die Rede, obgleich ich ihre Eitelkeit zu vergnügen den alten Ton beibehalte.

Die Kontrakte mit den Kellnern werde ich mitbringen. Meine Lahme am rechten Fuße wird immer ſchlimmer, und hindert mich außerordentlich in Beſorgung meiner Geſchäfte; wenn es ſo fortgeht, werde ich bald keine Stiefel mehr anziehen können. Ruſt weiß nicht recht, was er daraus machen ſoll, ob es Froſt oder eine Entzündung der Knochenhaut ſei. Seine Pflaſter haben bis jetzt die Sache nur verſchlimmert.

Ich wünſchte ſehr, nun hier fortzukommen; denn der Aufenthalt koſtet eine Menge unnützes Geld. Hätte ich nur Deinen Brief an Lottum und die Akten zurück, ſo könnte ich fort; denn den Ausgang unſerer Geſuche hier abzuwarten, iſt unmöglich. Ueberhaupt, liebe Lucie, halte ich die Erlangung des Vorſchuſſes auf dieſem Wege für eine Chimaire. Hier wird Dir nichts übrig bleiben, als, wenn ich fort bin, etwa in drei Monaten, noch einmal die ganze Sache an den König zu ſchreiben, und durch Wittgenſtein, den Du freilich ſelbſt ſprechen möchteſt, dem König übergeben zu laſſen, nämlich als ein Kapital aus ſeiner Schatulle, wobei Du dann, ganz allein als Beſitzerin des Bades auftretend, um ſo mehr das Andenken Deines Vaters geltend machen kannſt.

Die Hamburger Reiſe gebe ich als unnütz und ohne Vortheil viel Geld koſtend, auf. Ich glaube aber, ich werde ſtatt über Carolath wohl über Dresden gehen müſſen, der Mutter wegen, und Dich dann in Muskau finden, was mir auch lieber iſt als in Carolath, weil ich Dich in Muskau allein habe, und in Carolath nur halb.

Um es mit der alten Goltz nicht ganz zu verderben, bin ich heute früh zu ihr gegangen. Sie war im Anfang etwas pikirt, aber bald wurde ſie wieder ihrem alten Liebling ſehr gewogen. Sie that alles Mögliche, um mich dem Einſiedlergelübde abwendig zu machen, und mich auf heute Abend und einem Ball zu künftiger Woche einzuladen; ich blieb aber ſtandhaft, und als die Frau des franzöſiſchen Geſandten kam, die ich kennen zu lernen keine Luſt hatte, empfahl ich mich.

Den 21., früh.

Mit großer Freude und Troſt erhalte ich heute Deinen Brief vom 18., wo die gute Schnucke ihr Unrecht einſieht, und nun doppelt zärtlich und liebevoll iſt, was dem Lou ſehr wohlthut, ja, was er gar nicht entbehren kann, und daher jeder Vorwurf, jede nicht liebkoſende Regung der Schnucke ihm unerträglich iſt. Deine hübſchen Verschen rührten mich ſehr, denke aber auch immer ſo; denn nur ſo kann ich mir meine Schnucke denken. Jede Abweichung ſcheint mir ein Beſuch des Teufels, der Dich heimſucht, und von mir zieht. Von Tilly's Memoiren iſt nur ein Theil bis jetzt vorhanden. Härter war er wie ich, und weniger kindlich. Dies iſt aber eben der Unterſchied des Deutſchen und Franzoſen. Sehr ſüß iſt das Ende Deines Briefes, gute Schnucke, ſo mild und liebend wie ich Dich anbete, gute Schnucke, nicht allein als Frau, Freundin, Mutter, ſondern Du weißt ſchon, als eine ganz neue Art Weſen, die alles dieſes zuſammen in erhöhter Potenz für mich iſt. Ich bleibe aber ſtets (dies iſt mein Vorrecht)

der unartige, biſſige, eigenſinnige,
verrückte, aber doch gute und liebende
Lou.

45.

Pückler an Lucie.

Berlin, den 26. Januar 1826.

Da alles aufgethaut iſt, habe ich ein Miethpferd genommen und bin auf einſamem Wege im Köpeniker Walde einige Stunden umhergetrabt, was mir recht wohl bekommen iſt. Die Ausdünſtung des Pferdes machte mir in der Erinnerung beſſerer Zeiten einen ſo angenehmen Effekt wie der Parfum einer ehemaligen Geliebten. Wie ich einſt auf ſchönen Pferden froh und jugendlich durch die Wälder tobte, mir ſelbſt genug und über die ganze Welt lachend! Ils sont passés, ces jours de fête. Ein kümmerlicher, ärmlicher Melancholikus, der auf einem Miethklepper dahinzottelt, iſt ein trauriges Pendant zu jenem ſtolzen und verwegenen Jüngling! Alles war Schaum, und im Glaſe iſt nichts geblieben als ein ſchwerer Tropfen Wermuth.

Den 27.

Arme, gute, liebe Schnucke! Eben empfange ich Deinen Brief, und auch mir wurde ganz kalt bei der Beſchreibung Deines Zuſtandes, als der verhängnißvolle Bote kam! — Doch, meine treuſte Freundin, das Verhängniß eben ſoll ja dadurch abgewandt, von dem Erdrückenden ſollen wir errettet werden, durch das Aufopfern einer freilich ſehr lieben, aber doch nur einer Form, deren Verluſt allein uns das Weſen ſichern kann. Alſo Muth wie Edelmuth, meine Schnucke, Vernunft wie Liebe! Ach, Du weißt es wohl, ich liege auch nicht auf Roſen, aber doch habe ich feſten Muth gefaßt zu handeln, und alles bei Seite ſetzend, keinen Augenblick für meinen Zweck zu verlieren. Darauf kannſt Du Dich verlaſſen, obgleich dennoch der Erfolg in des Schickſals Hand ſteht! Daß ich hier mich mit Büchern (und doch habe ich mehr ernſte, wiſſenſchaftliche Bücher diesmal als leichte Waare gewählt) eingeſchloſſen, laß Dich nicht irre machen. Neigung und Delikateſſe bewogen mich in einem Augenblicke, von dem das Publikum hier doch in kurzem unterrichtet wird, daß er ſo traurigem Geſchäfte für mich gewidmet war, nicht ein luſtiges und diſſipirtes Leben zu führen, ſondern meine Melancholie, die jetzt vielleicht für Affektation angeſehen wird, der Geſellſchaft recht zu markiren. Uebrigens konnte mir hier die Geſellſchaft wenig helfen, da ich bald Bekanntſchaften genug machen werde.

46.

Pückler an Lucie.

Berlin, den 27. Januar 1826.

Mit tiefer, aber doch ſehr wohlthuender Rührung habe ich Deinen Carolather Brief noch einmal durchgeleſen, der ſo liebevoll iſt. Das thut Deinem Kind immer ſo wohl! Aber wüthend wird es auch ſogleich, wenn es, ein verwöhntes Kind, kürzer abgefertigt oder gar geſchmält wird. Es iſt aber nie lange böſe, und erwartet, wenn es unartig war, die Antwort immer mit tauſend Angſt und Schrecken. Dies iſt doch ein ſehr guter Karakter für ein Loukind, die viel wilder und beißiger als andere ſind.

Wie ſehne ich mich, Dich bald in Muskau wiederzuſehen, und wie freue ich mich, daß Du wieder in Muskau biſt; denn da gehörſt Du hin, und biſt mit ihm verwebt wie mit mir, Schnucke, es iſt Dein Beruf, für Muskau und ſeinen Herrn zu leben und zu ſterben. Einmal nehme ich Dich aber noch auf die Reiſe mit, zeige Dir England und Italien, und dann ſetzen wir uns für dieſe Welt nach Muskau hin, fragen nach keinem mehr, werden ſteinalt in unſerem Park, und ſterben dann wie der Superintendent und Hofprediger. Wird dies Bild wahr, ſo ſind vierzig Jahre Unruhe, Beſorgniß und Kummer nicht verloren geweſen.

Ich küſſe Dich von ganzer Seele.

Dein treuer Lou.

47.

Pückler an Lucie.

Den 29. Januar.

Daß Du aber, Schnucke, noch daran denkſt, während meines Lebens noch einmal zu heirathen, iſt eine etwas ſtarke Knackmandel für Deinen Lou. Ich traute meinen Augen nicht, wie ich las, wenn eine Schickung, die ich zwar keineswegs *aufſuchen* werde (!!) mir den Wunſch einer zweiten Heirath geben ſollte!!!! Ei! Ei!

Abends.

Ich leſe Deinen lieben Brief wieder durch, deſſen Anfang ſo ſchön und gefühlvoll geſchrieben iſt! Gewiß, Du kannſt Dich nie gegen mich ändern, meine Schnucke. Für mich wäre es auch gar nicht zu ertragen; denn es ginge damit das einzige unter, was mich an der Menſchheit halten läßt. Du olberne Trine denkſt Dir die Möglichkeit wieder zu heirathen! Glaubſt Du, daß ich das je zulaſſen würde? Im Kontrakt habe ich es zwar mehr der Form wegen, und als eine Art Liebesneckerei hineinſetzen laſſen, aber im Ernſte bin ich gar nicht deshalb beſorgt geweſen, denn ſo lange ich lebe, iſt es unmöglich.

48.

Pückler an Lucie.

NB. Dieſer Brief enthält leider bedeutende Unglücksfälle für unſer Vermögen, lies ihn alſo ruhig und mit Faſſung. Es koſtet den Hals nicht. Vielleicht haſt Du es auch ſchon durch die Fama vernommen.

Berlin, den 30. Januar 1826.

Liebe Schnucke,

Den geſtrigen Tag habe ich mein Stübchen nicht verlaſſen, heute aber wieder einen Spazierritt gemacht. Da es ſehr kalt war, ſtieg ich ab, um mich zu erwärmen, und lief eine gute Strecke zu Fuß, bei welcher Gelegenheit ich einen Fußgänger traf, einen 20-jährigen Burſchen, der luſtig pfeifend nach Hauſe marſchirte, weil er, wie ich von ihm erfuhr, als ich mich in ein Geſpräch mit ihm einließ, alle ſeine Beſen verkauft, und 12 Groſchen dafür gelöſt hatte. Er war ganz arm, hatte nur noch eine alte Mutter, die er ernähren mußte, war aber herzlich luſtig. Wir ſprachen ſehr natürlich von der Kälte, und unterwegs erzählte er mir, vor 3 Jahren wäre er ſehr unglücklich geweſen; denn er habe alle 10 Zehen erfroren, und 3 Monate liegen müſſen. Nun ſei es wieder gut; aber die eine große Zehe ſei ihm abgeſchnitten, und die beiden Ballen und die Sohlen alles mit dem Balbiermeſſer ausgeſchält worden, ſo daß er bei der fürchterlichen Operation nicht mehr gewußt habe, ob er lebendig oder todt ſei. Ich frug, wie der Chirurgus die Operation habe mit dem Balbiermeſſer machen können. „Nein," ſagte er, „der Chirurgus war's nicht, das hätte mir zu viel Geld gekoſtet; der Drechsler, bei dem ich wohnte, hat ſie mir abgeſchnitten!" So gehen dieſe Menſchen arglos mit Leben und Geſundheit um. Wieviel trauriges Elend auf der Welt aus Unwiſſenheit! Ich ſchenkte dem armen Kerl für ſich ein Viergroſchenſtück und ebenſoviel für ſeine Mutter, was ihn ganz glücklich machte, da es bald ebenſoviel als den Erlös ſeiner Beſen betrug, und gewiß war das ein wichtiger Glückstag für ihn. Das iſt nun wieder die gute Kehrſeite der Armuth. Die Armen finden leicht Freude wie die Kinder.

Abends.

Gute Schnucke, ich muß Dir leider, da Du es doch erfahren wirſt, eine unangenehme Nachricht ſagen, und zwar leider mehr als eine. Du biſt kein Kind, und wirſt daher, ſchon aus Liebe zu mir, Dich über eine freilich in dieſem Augenblicke harte Begebenheit zu tröſten wiſſen. Es iſt Dir bekannt, daß ich, um den Kreditbrief zur Reiſe zu erhalten, alle Fonds vom Verkaufe von Gallinchen, die hier zahlbar waren, ſowie Alaungelder an Beneke anweiſen ließ, und dieſer hat leider — einen Banquerott von einer Million wenigſtens gemacht, der heute plötzlich ausgebrochen iſt. Wir verlieren, fürchte ich, 10–12,000 Thaler, welche 1) zu Zinszahlungen, 2) zu einer Kapitalszahlung von 8000 Thalern und 3) meinem Reiſegeld beſtimmt waren. Was hilft das Klagen!

Manche mögen noch unglücklicher dadurch werden als wir, und wo es recht ſchlecht geht, kommt auch wieder vielleicht ein unerwarteter Glücksfall. Noch empfindlicher iſt mir der Verluſt des Branitzer Prozeſſes gegen Silvius, den ich immer ahnte, ſo ungerecht es mir ſcheint. Dieſer triumphirt, und behauptet, er habe auch erſtritten, daß ich keine Kapitalien auf Branitz aufnehmen dürfe! Da Du doch alle dieſe Sachen erfahren mußt, und als eine neu angehende Geſchäftsführerin Muth, Entſchloſſenheit und Standhaftigkeit nöthig haſt, ſo machte ich weiter keine Umſtände mit Vorbereitungen, die einen in der Regel nur noch mehr ängſtigen. Gern hätte ich ſie Dir erſpart. Sonderbar war folgendes: Abends um fünf Uhr bekam ich eine Nachricht, die mich ſehr freute, und Dich auch freuen wird, nämlich eine Kabinetsordre des Königs, worin er mich mit Ertheilung des erbetenen Urlaubes zum Oberſten avancirt. Ich war ſehr vergnügt hierüber, und ging aus, um mit Silvius zu ſprechen. Dort erfuhr ich den Verluſt des Prozeſſes. — Im Nachhauſegehen, um zu eſſen, ſehe ich unten in Herrn Beneke's Stube Licht, und da ich ihn lange nicht beſucht, denke ich, Du willſt ihm einen guten Abend ſagen, und für die Bilder von Gröditzberg danken. Dort erfuhr ich den Banquerott. Tout cela n'était pas fait, pour me donner de l'appétit, mais dans les grandes occasions j'ai assez de calme.

Alſo Herzensſchnucke, Adieu. Soyez raisonnable et sage und geduldig, wie es einer Schnucke zukommt, wenn man ihr auch weh thut, wie uns das Schickſal. Ich küſſe Dich zärtlich, und denke, wieviel beſſer doch alle dieſe Unglücksfälle ſind, als wenn ich hörte, meiner Schnucke wäre ein Unglück geſchehen, ſie wäre gefährlich krank, oder ſo etwas die theuerſten Gefühle Ergreifendes.

Später.

Die Poſt war ſchon geſchloſſen, und mein Brief konnte nicht mehr fort. Schlechte Nachrichten kommen aber immer früh genug. Ein ſonderbares Ding iſt die Welt! Ich habe mich nun kaſteit, ſchlecht gegeſſen, zu Fuß gelaufen Tag für Tag mit einem lahmen Fuß, um den Wagen zu erſparen, heute noch eine Menge Pläne gemacht, wie wohlfeil ich ohne Bedienten und mit der Diligence, wo irgend möglich, reiſen wollte — und da kommt ſo ein plumper, ſpaßhafter Geiſt dazwiſchen, und nimmt mir mit einer Kapriole 12,000 Thaler aus der Taſche, und ich muß mich doch kümmern, wie ich durchkomme. Es wäre nichts, worüber ſich ein Menſch von einiger Vernunft grämen dürfte, wenn es nur ein Verluſt am Vermögen wäre, aber der Moment macht es zu einem ſchwer verdaulichen Biſſen! Wenn nur meine Schnucke ſo gut und ſo geſcheut iſt, ſich gänzlich darüber zu faſſen, ſo wie ich es im erſten Moment gethan habe, und in der That, Unglücksfälle, bei denen man menſchlicher Anſicht nach nichts verſchuldet hat, ſind gewiß am leichteſten zu ertragen.

Auf jeden Fall wird dies Jahr wichtig für mich, denn es fängt im großen Genre an. Meine Verſe waren prophetiſch, und die Deinigen, das heißt Deine Verbeſſerung, wird es auch ſein. Ich habe nie beſſere Hoffnung gehabt, daß ich das Glück noch finden werde, wenn auch vielleicht anders, als man ſich's gerade vorſtellt. Nur zwei Dinge ſind ganz gewiß dazu nöthig, Deine treue, unwandelbare, zärtliche Freundſchaft, und ein feſter Vermögenszuſtand. Das Uebrige iſt Ausſchmückung, jene beiden Güter aber ſind die Grundſteine. —

Unſer Freund-Benecke verliert auch 50,000 Thaler, aber dem iſt es unbedeutend. Es iſt übrigens eine ſolche Kriſis in der Welt, daß mir Benecke ſagt, ſelbſt die Rothſchild's wären in einer zweifelhaften Lage. Seltſam iſt es übrigens wirklich, daß wir Jahre lang immer bei Benecke Geld ſchuldig waren, und gerade in der Epoche, wo ſich unſer Geld bei ihnen zuſammenhäuſt als unſer letzter Effort — müſſen ſie Banquerott machen! Kein Menſch ahnte es, da dieſes Haus ſehr einfache Geſchäfte machte, und nirgends gewagte Spekulationen unternahm. Einige andere große Banquerotte haben auch den ihrigen nach ſich gezogen. Die hieſigen erſten Kaufleute und die Seehandlung haben 200,000 Thaler vorſchießen wollen, aber die Berechnung hat gezeigt, daß es nicht reichte und vergebens ſei. Beide Gebrüder Beneke ſind ſeit Mittag unſichtbar geworden. Den armen Teufeln mag auch nicht wohl zu Muthe ſein! Nun, gute Nacht, ich muß morgen früh aufſtehen, um mich beim König zu melden, und mich zu bedanken. Ein wahres Glück iſt es, daß ich meine 300 Friedrichsd'or, die ich mitbrachte und ſchon eingeſiegelt hatte, um ſie auch Beneke zu ſchicken, ich weiß ſelbſt nicht warum, hier behielt, und von Tag zu Tag hinzuſchicken vergaß. Sonſt ſäße ich ganz auf dem Trockenen.

Den 31.

Ich habe mich früh beim König bedankt und beurlaubt, und bei den Prinzen, jedoch gleich geſagt, daß ich noch acht bis zehn Tage hier bliebe. Ich hielt es für gut, dem König zu ſagen, daß ich das Unglück gehabt hätte, bei Beneke's Banquerott 12,000 Thaler zu verlieren. Dies entſchuldigt lebhaftere Démarchen wegen des Vorſchuſſes, der nun der letzte Anker werden möchte! Ich habe mich dabei weder außer mir, noch leichtſinnig gezeigt. Der König war, wie immer, ſehr gnädig. Der Kronprinz erlaubte mir, ſein Stammbuch mit nach Hauſe zu nehmen, um es mit Muße zu beſehen. Der Herzog von Cumberland machte mir aber viel Vorwürfe, daß ich auf ſeine wiederholten Einladungen nicht geantwortet. Ich werde nun gerade nach dem Unglücksfalle, damit man nicht glaube, ich verſtecke mich deshalb, an einige Orte gehen. Es iſt eigen genug, wie alles in einander greift, und vielfaches Unglück aus einer Quelle entſpringt. Dieſe Quelle iſt unſere unnatürliche, bedrängte Lage von Anfang an. Bedürften wir nicht Kredit, und zuweilen Vorſchuß, und wir können nicht läugnen, daß Beneke's, die uns oft bis zu [illegible]000 Thaler vorgeſchoſſen, uns großem Nutzen gebracht, ſo hätte niemand an ein ſolches immer koſtbares Verhältniß gedacht, und der Verluſt hätte uns nicht getroffen. Aber wir ſind wie einer, der in den Sumpf gerathen iſt. Die Mittel ſich augenblicklich herauszuhelfen, ſtoßen ihn immer tiefer gleich darauf hinein, bis er am Ende ganz darin verſchwindet. Heute früh bekam ich ein Billet der Hünerbein, die mich inſtändig bittet, ich möchte doch bei ihr ſingen! Du kannſt Dir denken, wie ſingerich mir zu Muthe iſt. Ich werde aber hingehen.

Abends.

Arme, gute Schnucke, welchen liebevollen „vertrauend in die Wolken greifenden“ Brief bekomme ich eben von Dir noch aus Carolath, und wie wird es Dich ſchmerzen, daß bis jetzt ſo gerade das Gegentheil von dem geſchieht, was Du Dir ſo inbrünſtig erbitteſt. Vielleicht kommt es noch eben ſo unerwartet und reichlich gut, als jetzt ſchlecht! — Für meine Stimmung haben die geſtrigen Vorfälle mehr toniſch als erſchlaffend gewirkt, und meine große Schwermuth war vielleicht eine inſtinktartige Ahnung! — Bei alledem aber, meine gute Schnucke, was werden wir machen! Je suis au bout de mon latin. Aber alle Klagen, die Dir ſo wehe thun, meine gute Schnucke, habe ich im voraus ausgeſchüttet. Wir wollen ſie beide nun hinter uns werfen, und jeder an dem andern ſtärken. Indeſſen müſſen wir auch handeln, das iſt unerläßlich. Alle Anlagen, ſowohl auf dem Bade wie im Garten, müſſen nun wohl ſofort aufhören. Nur das Nöthigſte zur Erhaltung des Beſtehenden darf geſchehen. Es iſt freilich traurig, aber nicht zu ändern, wenn der Staat keinen Vorſchuß giebt.

Was mich betrifft, ſo darf ich keinesfalls die gute Freundſchaft mit Biel, (der mich, wie ich Dir, glaube ich, ſchon ſchrieb, zum 14. zu ſeiner Hochzeit nach Dresden eingeladen hat) und vorzüglich mit ſeiner Frau, zu welcher genauere Liaiſon dort die beſte Gelegenheit ſein wird, vernachläſſigen, da mir ganz gewiß dies am erſten zur Erfüllung meiner Wünſche in England helfen kann. Um für mich Geld zu ſchaffen, hoffe ich für's erſte zu einigen tauſend Thalern Kreditbrief noch hier Anſtalt machen zu können. Du, gute Schnucke, lebſt in Muskau von Deinen Renten, alſo bleibt die Herrſchaft ganz frei eine Zeit lang, und wird doch hoffentlich die Zinſen erſchwingen. Kapitalien zahlen wir auf keinen Fall, und drängen ſie uns, ſo erbitte ich mir vom König ein Moratorium auf zwei Jahre, bis die Pfandbriefe da ſind, was er mir unter ſolchen Umſtänden nicht abſchlagen wird und kann. Alles das beſprechen wir in Muskau noch umſtändlicher. Du mußt aber vernünftig ſein, gute Schnucke, und mich jetzt nicht zurückhalten wollen; denn obgleich ich Dich mit blutendem Herzen verlaſſe, ſo darf doch jetzt keinem weichen Gefühl nachgegeben werden. Wir müſſen durch Stahl und Eiſen durchbrechen, um zum Golde zu gelangen, und die Schnucke muß auch zur Wölfin werden für ihren Lou.

Ueber die Art meiner Reiſe habe ich auch vielfach nachgedacht. Wenn ich bedenke, daß ich unumgänglich nöthig eine Menge Uniformen und Sachen mitnehmen muß, um in der großen Welt zu figüriren, ſo iſt es beinahe unmöglich, ohne Bedienten und mit der Diligence zu reiſen, was ich ſonſt aus Mangel an Bequemlichkeit durchaus nicht fürchten würde, und zu meinem Vergnügen ſogar vorziehen, wenn nicht die Erreichung eines ganz anderen Planes die Hauptſache wäre. Hätte ich eine Kaleſche, ſo wäre es am Beſten. Da ich aber dieſe nicht habe, und unter 3 bis 400 Thalern auch nicht tauglich bekommen kann, ſo iſt es am Ende doch am Beſten, ich nehme meinen engliſchen Wagen, den ich in London, wenn es Noth thut, immer ganz ſicher für 1600 Thaler verkaufen kann, und die zwei Poſtpferde mehr bis Paris werden kaum 400 Thaler mehr ausmachen. Freilich hätte ich ihn Dir gern gelaſſen, gute Schnucke, aber Du mußt nun ſchon, bis Dein Lou wieder flott iſt, für ihn alles entbehren. Der Lou wird es ſchon einmal wieder vergelten, und jetzt mußt Du, arme Schnucke, denken: Wenn mein Lou gegeſſen hat, bin ich ſatt geworden! Glaube mir dagegen, ich werde nicht länger ſo egoiſtiſch ſein, als ich muß; denn in meiner Hand ruht unſer Schickſal, ich muß uns beide retten, ich allein kann es, und dazu muß alles angewendet werden, was noch zu erlangen iſt. Ich fürchte auch nichts, wie ſchon geſagt, als ganz allein Deinen Verluſt. Der aber wäre geradezu über meine Kräfte! Alſo gute, dicke, runde Schnucke, erhalte Dich mir, hungre ein wenig, aber ſei weder melancholiſch, noch ängſtlich, finde Deine Zufriedenheit und Ruhe in Deiner Liebe zu mir, und Deinen Troſt, wenn Du welchen bedarfſt, darin, daß Du mein höchſtes Gut auf dieſer Welt biſt.

49.

Pückler an Lucie.

Berlin, den 2. Februar 1826

Gute Lucie,

Aus den Gründen, die ich Dir geſagt, nämlich um nicht für kleinmüthig bei einem Unglücksfall gehalten zu werden, ging ich heute Abend zu einem Ball bei Gräfin Goltz, der ſehr glänzend war. Der Zauber meiner preußiſchen Uniform wirkt noch immer fort, denn ich wurde überall, beſonders von den Damen, mit viel Wohlwollen aufgenommen. Ich ſpielte mit dem Herzog, und hatte dann eine lange Unterredung mit der Fouqué, die mich unter anderen ſehr überraſchend fragte, wie mir die Karlsbader Badegeſchichte gefiele, ſie habe den größten Theil zu ihrem Graf Silvius von mir entnommen. Findeſt Du Aehnlichkeit? Gewiß nur höchſt oberflächliche. Wer kennt mich? Nur Eine, und das iſt Schnucke. Ich ſagte ihr das, und denke Dir, ſie glaubte es nicht, und als ich ſie frug, ob ſie Dich nicht über mich habe ſprechen hören, erwiederte ſie: „O, Ihre Frau lobt Sie natürlich, aber ob es Ernſt iſt, das iſt eine andere Frage.“ So ſuperfiziell ſind ſelbſt diejenigen, welche ſait von der Menſchenkenntniß machen. Als ich ſie verließ, kam die Crayen, und ſagte: „Sie überſehen mich ganz über Frau von Fouqué. Freilich bin ich keine Fouqué, aber doch eine geborne La Motte.“ Nicht übel, nicht wahr? Als ich Abends nach Hauſe kam, fand ich zwei Einladungen zu morgen Mittag, nämlich beim Prinzen Karl und beim König, ſo daß ich leider die erſtere refüſiren muß. Gute Wolf-Schnucke, die Spezifikation von Benecke geſendet, fand ich leider auch. Wir verlieren 10,900 Thaler, alles Gelder, wovon die Ausgaben eines halben Jahres hier beſtritten werden ſollten. Wir müſſen denken, Gallinchen wäre durch einen Prozeß auch nicht verkaufbar geworden, ſo wären wir noch ſchlimmer daran; denn ſo haben wir doch von den Kaufgeldern wenigſtens 6000 Thaler zubüßen können. Wäre nur nicht jetzt gerade periculum in mora. Deine Briefe athmen ſo viel Muth, ſo ſichere Hoffnung auf einen guten Ausgang, daß ich dadurch allen Kleinmuth verloren habe. Soviel wirkt die treue Schnuckenſeele auf ihren Lou.

Den 3.

Der Bote iſt hier, und mir vom ſchläfrigen Jukoff die ſchon geſtern angekommenen Pakete auf das Klavier gelegt worden, wo ich ſie erſt heute früh finde. Meine gute Schnucke, welche ſchmerzliche Empfindungen gab mir das ſchwarz geſiegelte Paket! Aber doch müſſen wir es nicht ſo anſehen, nicht von der lügubren Seite wie eine todtähnliche Trennung, ſondern von der einzigen wahren und ertragbaren, als ein Opfer von Liebe, gebracht zur Rettung unſerer beiderſeitigen Exiſtenz, und namentlich der meinigen, ohne deren Wohl ja auch für Dich keines exiſtiren kann! Doch genug hiervon, laß uns uns lieber zerſtreuen durch andere Gegenſtände, als immer in unſeren eigenen Wunden wühlen. Ich wurde ſehr überraſcht durch die Ankunft Deiner Tochter, die aber recht wohl und gut ausſieht. Beim König fand ich Carolath, der auch zum Oberſten avancirt iſt, aber ſchrecklich alt wird. Ich ſaß bei Tiſch beim Fürſten Trubezkoy, mit dem ich mich ſehr gut unterhielt. Nach Tiſch wurde ich der Fürſtin Liegnitz vorgeſtellt, die ich recht artig und natürlich fand, dann der Großherzogin, die wieder ſo ſchön iſt wie früher. Vom König ging ich zu Prinz Karl, wo noch die Geſellſchaft verſammelt war, und ich die Bekanntſchaft des Prinzen von Braunſchweig machte. Ich blieb noch ohngefähr eine Stunde, und ging dann mit Adelheid, die eine Loge hatte, in die Oper. Den Abend machte ich eine kurze Viſite an die Goltz, und brachte ihn dann vollends mit Silvius, Louis und Herrn Reif bei Adelheid zu. Ihr Mann war ſchon um 9 Uhr zu Bett gegangen, und wir begaben uns um 12 Uhr nach Hauſe, wo ich die unangenehme Operation des Haarfärbens noch vornehmen muß.

Es iſt übrigens eigen, daß ich mich nie ſo gut in Berlin durchgängig aufgenommen gefunden habe, als diesmal, und doch war ich gerade nicht aimable, da ich mich vier Wochen einſchloß, und alle Einladungen ausſchlug; aber ich glaube wirklich, daß Viele mich hier früher für eine Art Avantürier anſahen, und erſt neuerlich die Dignität unſerer Exiſtenz recht in's Publikum gekommen iſt. Ach, und doch, wo wir endlich die Früchte genießen ſollten, hat, niemand ſichtbar, unſer Schiff einen verborgenen Leck, der es vielleicht noch vor dem Hafen ſcheitern macht, doch ſtill, die Liebe meiner Schnucke wird die Segel ſchwellen, und trotz Sandbänken und Klippen wird das Schifflein ſiegen. Ach, gute Schnucke, dann wollen wir recht behaglich ausruhen; denn wahrlich, die Reiſe war mühſam!

Es wird Dich intereſſiren, daß der alte Nariſchkin geſtorben iſt, als eine Neuigkeit, da Du ihn kannteſt. Er hat ſich zu gut in Paris amüſirt, und konnte es nicht aushalten.

Auch war er ſehr derangirt, weil er mit 300,000 Rubel jährlich nicht leben konnte! Nous le ferions à moins.

Den 4. früh.

Einen guten Oberkellner habe ich noch gefunden, und werde, wenn ich noch eine Erkundigung eingezogen, mit ihm abſchließen. Ich bin zum Herzog zu Tiſch gebeten, habe gefärbt, welches lange aufhält, und muß noch einiges beſorgen, daher ſpäter mehr. Einen herzlichen guten Morgen dieweile meiner lieben Schnuckenſeele.

Abends.

Ich machte früh Viſite an den Herzog von Braunſchweig, und ein paar andere, ſah Carolath, und als ich bei der Goltz Hauſe vorbeiging, bemerkte ich viele Equipagen, und erfuhr, daß ihr Geburtstag ſei. Ich ging gleich herauf, um zu gratuliren, und kurz nach mir erſchien die dumme Tronchinette, brachte ein von ihr gemaltes Je länger, je lieber zum Geſchenke, mit dem Motto: „Ich bringe Dir Dein Sinnbild." Mir war dies ſo ſpaßhaft, daß ich gleich wegeilte, bei Quittel einen kleinen Kolibri mit ſehr langem goldenen Schweif, den ich geſehen, kaufte, und ihn mit beiliegenden Zeilen, die viel Glück gemacht haben, der Goltz zuſchickte, und Abends von ihr auch eine lange poetiſche Antwort erhielt. Beim Diner amüſirte ich den Herzog ſehr mit dieſer Geſchichte. Nach einigen Viſiten ging ich auf den Sonnabend-Ball, blieb aber nur kurze Zeit, der Geſchäfte wegen mich früh zu Bett zu legen. Gute Nacht, meine Herzensſchnucke.

Den 5.

Früh Geſchäfte, dann fuhr ich mit Deiner Tochter und Carolath (mit beiden bin ich jetzt ſehr gut) in den Thiergarten, und aß zu Mittag bei ihnen mit Louis und dem lächerlichen Reiß. Adelheid ging nachher zur Liegnitz, wo ſie auf meinen Rath dem König alle Wünſche Carolath's, und auch unſere Badeſache nach ihrer nachherigen Erzählung wirklich wie die geübteſte Hofſchranze vorgetragen hat, und ich zweifle nicht an ſeiner Anſtellung, wenn er es ſelbſt nicht noch verdirbt. Ich war auf zwei Bällen eingeladen, bei Beneke und dem Herzog Karl, ging auch auf beide. Auf dem erſten machte ich die Bekanntſchaft der Mamſell Sonntag, die in der That außer dem Theater weit verführeriſcher als auf demſelben iſt. Sie tanzt wie ein Engel, iſt äußerſt friſch und hübſch, dabei ſanft, ſchwärmeriſch und vom beſten Ton. Es ſollte mich nicht wundern, wenn ſie hiermit einen vornehmen Gimpel zum Manne ſich einfängt. Beim Herzog unterhielt ich mich hauptſächlich mit Generalin Witzleben lange, die dieſen Sommer bei ihrer Mutter vier Wochen lang geweſen iſt, ohne daß wir es wußten. Bei Tiſch ſetzte ich mich zu der kleinen Pappenheim, die mir von der Pleſſen viel erzählte, wo ſie kürzlich war, und recht viel Geiſt mit guter Erziehung verbindet.

Den 6.

Früh vielerlei Geſchäfte. Der Herzog hat mich wieder zu Tiſch gebeten, was mir heute ſehr unlieb iſt, da ich ſo viel zu thun habe. Ich kann es aber nicht wohl ausſchlagen. Ich muß ſchließen, mit dem Boten, den ich morgen abfertige, die Beilage und mehreres. —

Ich liebe Dich von ganzer Seele, und werde auch im ſchlimmſten Falle Muth behalten, darauf verlaſſe Dich. Wir ſind nun auf dem Punkte, wo Gemüther wie die meinigen zu klagen aufhören. Nur wünſche ich nicht lange unter den jetzigen Umſtänden in Muskau zu ſein, da Muskau mich wirklich außerordentlich erſchlafft, und vollends, wenn Du traurig biſt. — Suche alſo Deine Anſichten, ſo viel Du kannſt, der Hoffnung und den heiteren Seiten zuzukehren, dadurch wirſt Du mir wohlthun, und die größte Sorge, nämlich Dein Unglück, von mir nehmen.

Dein ewig treuer Lou.

50.

Pückler an Lucie.

Berlin, den 6. Februar 1826.

Liebe Schnucke,

Ich habe noch zwei Deiner Briefe Punkt für Punkt zu beantworten, was ich nun um 1 Uhr in der Nacht von zwei Diners (ich war nämlich auch bei Lobau zu Tiſche gebeten), und zwei Soirées zurückkommend thun will. Vorher aber muß ich noch ſagen, daß ich eine lange Unterredung mit Kamptz hatte, die mich hoffen läßt, daß bald andere Zeiten für die Gutsbeſitzer eintreten werden, und wir eine weit größere polizeiliche Autorität wieder bekommen werden, auch wieder unſer Juſtizperſonal mit Aufkündigung verabſchieden dürfen werden. Ueber Baumeiſter, Schloſſer und Klempner laß uns in Muskau entſcheiden. Leider können wir, wie ich Dir ſchon geſagt, nun an keine Anlagen mehr denken. Es iſt rein unmöglich. Der Baumeiſter kann und muß zwar aufgenommen werden, aber ein Jahr Ruheſtand bleiben, und zur Anhäufung von Materialien benutzt werden. Schmücke das, was fertig iſt, auf, und halte alles in Ordnung, aber neue Bauten können wir nicht machen. Glücklich, wenn wir nur die Frühjahrspflanzungen zu Wege bringen, darauf allein müſſen wir uns beſchränken. Sehr leid thut es mir, daß die fatalen Nachrichten Dir durch Z. ohne Vermittelung zukamen. Ich habe die Klage angeordnet, und Ordre gegeben, alles zu ſiſtiren, was noch nicht gezahlt iſt. Man kann aber von Benecke, der arretirt iſt, nichts herausbringen, und es iſt wenig Hoffnung, irgend etwas zu bekommen! Daß unſere Gelder bloß in Kommiſſion bei Benecke ſind, hilft nichts. Viele haben ihr Geld zu 10, 20 und bis 90,000 Thalern, einer als reines Depoſitum bei ihm hingelegt, und alles verloren. Es iſt ein ſkandalöſer Banquerott. An Deinen Bruder habe ich geſchrieben, aber er wird ſchwerlich zahlen. — An Witzleben und den König in der Badeſache jetzt zu ſchreiben, iſt kaum zu rathen, ehe Du nicht Antwort auf Deinen Brief haſt. Geſchieht nichts, ſo mußt Du ſpäter nach Berlin, und ſelbſt bei Witzleben oder Lottum die Sachen pouſſiren, wie ich es auch mit den beiden gelungenen Sachen gemacht, nämlich mit dem Oberſten und mit der Deklaration, meine Entſchädigung betreffend. Hätten wir den Verluſt nicht gemacht, ſo war wegen der Trinkanſtalt alles in Ordnung, und alles zum Mai fertig geweſen. Nämlich es wird an Präparaten gebraucht für höchſtens 1800 Thaler, die Struve von Dresden liefert.

Wenn ich zu Biel's Hochzeit in Dresden zurecht kommen will, (die den 14. iſt), und die ich nicht gut thun würde, aus den Dir bekannten Gründen zu verſäumen, ſo werde ich wohl müſſen über Dresden nach Muskau gehen. Schreibe mir Deine Meinung mit nächſter Poſt.

Adieu, gute Schnucke, ich liebe Dich von Herzen, gebe der Himmel, ich könnte Dir bald Nachricht geben, die den bittern Kelch des Leidens endlich von uns nähmen, denn jetzt iſt freilich meine Seele trübe, wenn auch der Verſtand ſich zu tröſten ſucht.

Pückler an Lucie.

Berlin, den 6. Februar.
Nachts, 4 Uhr.

Gute Lucie,

Von einem großen Ball, wo der König und Hof war, eben zurückkommend, ſetze ich mich noch hin, um Dir einen ſehr wichtigen Brief zu ſchreiben.

Für's Erſte kann ich Dich über das Pekuniaire für den Augenblick beruhigen, da ein hieſiges mir von Rother als ganz ſolide rekommandirtes Haus uns Kredit geben wird, oder auch Rother ſelbſt, wenn wir Dokumente verſetzen können, weshalb ich an Mühle ſchreibe.

Dann aber muß ich Dich inſtändig bitten, einen Brief an den König zu ſchreiben, worin Du ihm unſere Trennung bekannt machſt, und den ich ſelbſt mit der Bitte es noch nicht verlauten zu laſſen, ihm übergeben will, da es mir in den militairiſchen Verhältniſſen nicht ſo ſchwer wird, ihn zu ſprechen. Es iſt dies wahrlich höchſt nöthig, da man ſonſt gewiß dieſe Gelegenheit benützen wird, den König gegen uns einzunehmen. Glaube mir dies auf's Wort, wenn ich auch hier nicht die Beweiſe anführen kann.

Du mußt in dieſem Briefe, den Dein Herz ſchreiben mag, dem König das Gute von mir ſagen, das Du denkſt, ihm ſagen, daß ich lange Deinen Wunſch dahingeſtellt gelaſſen, daß Du aber ſelbſt keine Ruhe mehr darüber gehabt, daß Du mir Erben für meine Güter wünſchteſt, und auch, was Du jedoch niemandem als Seiner Majeſtät ſagen möchteſt, die Nothwendigkeit einſäheſt, meine großen Güter durch fremdes Vermögen mehr ſchuldenfrei zu machen, als ſie jetzt wären, wo manche trübe Stunde aus dieſem Verhältniſſe entſtanden wäre.

Ich glaube, daß dieſe letzte Erwähnung ſehr viel helfen kann, wenn Du dann ſpäter dringend um den Vorſchuß einkömmſt; doch überlaſſe ich es Deinem eigenen Ermeſſen, in wie weit Du meinem Rath folgen willſt.

Hier iſt eine dumme Geſchichte, die viel Aufſehen gemacht, und, wie gewöhnlich, ganz zu unſerem Nachtheil repräſentirt worden iſt, die Annonce in den Zeitungen bei Gelegenheit des Jubiläums von Schmiedchen, daß „Ihre Durchlauchten der Fürſt und die Fürſtin Ihre Kammerherren zur Gratulation geſchickt hatten.“ Ich begreife nicht, wer dieſen Unſinn hieher geſchrieben und einſetzen hat laſſen.

Adelheid macht eine Menge Démarchen, um ihren Mann zum Oberjägermeiſter zu machen, und ich glaube, es wird ihr gelingen, denn ſie hat es ſehr klug angefangen, wenn W. nicht zu ſehr dagegen iſt. Der arme Carolath muß à contre coeur vorwärts, obgleich es ihm ſehr fatal iſt.

Ich ſchicke Dir eine Stafette, damit ich Deinen Brief mit der nächſten Poſt erhalten kann. Sende ihn mir ja pünktlich, es iſt weit wichtiger, als Du vielleicht glaubſt, und vergiß nicht Deinen Lou zu loben. Geheim bleibt die Sache deshalb gewiß; denn der König iſt diskreter als irgend jemand, und ich werde ihn außerdem darum bitten, aber er darf es nicht durch Andere zuerſt erfahren.

Ich bin ſehr müde und ſehr traurig, meine gute Schnucke und umarme Dich von ganzem Herzen und ganzer Seele als Dein

ewig treuer Lou.

52.

Pückler an Lucie.

Berlin, den 9. Februar 1826,
Abends.

Liebe Schnucke,

Eben erhalte ich die Kiſte mit dem Modell. Es iſt gut, daß Du mir geſchrieben haſt, was es bedeutet, denn ſonſt hätte ich nie geahnt, was es vorſtellen ſollte; denn nichts iſt angekommen, als ein Haufen von mehr als hundert Scherben, die auf keine Weiſe mehr zuſammenzuſetzen ſind. Das Ganze ſieht accurat aus, wie ein Haufen kleingeſchlagener Scherben, und koſtet vier Thaler Porto. Schnucke a encore 15 ans, comme son pauvre Lou, den weder Jahre noch Kummer bis jetzt haben alt machen können, aber doch mürbe; denn in den zerbröckelten Scherben ſieht er ſein Bild.

Ich aß bei Carolath, der, wie es beinahe ſicher iſt, den Oberjägermeiſter glücklich errungen hat durch die ſehr geſchickte Einleitung der Adelheid. Wenn er es nun irgend geſcheut anfängt, wird er bald alles haben können, was er wünſcht, den General, die Durchlaucht und den rothen Adler, alles Dinge, die für mich einſt auch viel Werth hatten, bald aber vielleicht keinen mehr haben werden. Aber meiner Schnucke wünſchte ich wohl noch Glanz, nur nicht durch eine andere Heirath; denn ich wiederhole es, könnteſt Du, durch Andere inſinuirt, mich einſt verlaſſen, das heißt, nur weniger innig mit mir vereint ſein, ſo würde ich die Menſchheit und mich ſelbſt verachten, und nicht einen Augenblick auf dieſer Kloake mehr zubringen mögen. Was wäre dann Herz, Treue, Glaube, Liebe, als alberne Worte ohne Meinung, jämmerliche Dichterfloskeln, und der Tod auf dem Schaffot eigentlich noch der ehrenvollſte, weil er die Heuchelei ausſchließt. Könnte Dein Herz je ſo werden wie das Deines Vaters, ich wäre der unglücklichſte der Menſchen.

Den 10.

Ich war bei Reale zu einem großen Diner eingeladen, wo auch der Herzog gegenwärtig war. Es ging ziemlich luſtig her, beſonders wurde der ſpaniſche Geſandte, ein General Mons, der ſehr ſchlecht Franzöſiſch ſpricht, zum Beſten gehabt. Zu mir ſagte er: „Les vins d'Espagne dans l'étranger sont toujours adultères.“

Nach Tiſch beſuchten wir Paulinen, die ſich Dir vielmals empfehlen läßt. Auf der Aſſemblée bei Bernſtorff ließ ich mich nur kurze Zeit ſehen, und ging früh nach Hauſe, nachdem ich noch einige Viſiten gemacht.

Könnte ich nur erſt fort! Und wie werde ich meine ſo lange Abweſenheit aushalten, mit der Sehnſucht nach meiner Schnucke und nach Muskau.

Den 11.

Früh Geſchäfte und einige Viſiten. Herumgelaufen ohne Zweck; ich bin ſo unruhig, daß eine Bewegung noth thut. Alle Verſuche, bei Beneke etwas zu retten, ſind unnütz. Nicht ein rother Heller kömmt heraus. Merkwürdig iſt das Unglück wirklich, da bei allen den übrigen kleinen Häuſern, die hier gefallen ſind, 80, 60, wenigſtens 40 Prozent gezahlt worden ſind. Hier nichts, und auch für die Zukunft alle Hoffnung hin *).

Ich erwarte nun mit Schmerzen die Dokumente, um zu ſehen, was weiter zu machen ſein wird. Mittags aß ich bei dem Marquis Bencke, wie er hier genannt wird, ſehr gut, da die Geſellſchaft klein war, und vortreffliche Weine, aber der Name wirkt doch jetzt unangenehm. Ich ſuchte ihn nach Tiſch zu bereden, die Kapitalien, die gekündigt ſind, zu zahlen. Er wollte nicht entſcheiden, und ich fürchte, er wird es mit guter Manier abſchlagen. Dagegen bot er mir eine hübſche Wiener Reiſekaleſche, die ich ihm abkaufen wollte, um wo möglich meinen großen Wagen zu Hauſe laſſen zu können, als Geſchenk an, eine Impertinenz, über die ich mich infam ärgerte, aber doch an mich halten mußte. Wie bitter, und wie unnatürlich, daß Leute von unſerem Stande ſolchen Demüthigungen ausgeſetzt ſein müſſen! Wären wir in unſerem Vermögen unabhängig, welche andere Stellung würden wir gegen dieſe Leute einnehmen, und mit aller Artigkeit und Humanität ſie doch ganz von ſelbſt in ihren Schranken halten.

Ich war mißmuthig, und blieb den Abend zu Hauſe, um Dir zu ſchreiben, mein Tagebuch nachzuholen, und ein wenig meinen Gedanken nachzuhängen. Ich küſſe Dich herzlich und von ganzer Seele, meine treue Schnucke, und gehe zeitig zu Bett.

Den 12.

Eben erhalte ich Deinen Brief mit dem Kabinetsſchreiben. Arme Schnucke, Du biſt krank! Laß Dich nur nicht durch Betrübniß und Sorge abſpannen. Bald, hoffe ich, kann ich

---

*) Anmerkung der Herausgeberin. Dagegen hat ſpäter das Haus alles, alles freiwillig nachgezahlt.

kommen, Dich zu tröſten und Dein Glaube ſtehe feſt: alles wird noch gut werden.

Ich muß mich auch recht zuſammennehmen, nicht traurig zu werden, und die Beunruhigung über Deine Geſundheit vermehrt noch dieſen Zuſtand. Entfernung iſt doch etwas recht Trauriges. — Könnte ich jetzt zu meiner Schnücke heruntergehen, ſie einen Augenblick ſehen, und dann in den Park laufen, während hinter mir die Schnucke ſcalirte, daß ich der untheilnehmendſte Menſch bei Kranken wäre, den ſie je geſehen, ſo wäre ich ruhig und vergnügt. So bin ich ängſtlich und traurig. Daß ich von Mühle die verlangten Dokumente nicht bekomme, iſt mir auch ſehr unangenehm. Nun dauert es noch bis Mittwoch, und jeder Tag iſt mir hier wie ein Fegefeuer.

Den 13.

Deine Stafette kam heute früh an, meine arme Schnucke. Wie beklage ich Dein Krankſein und Deine Noth mit dem Briefe an den König. Aber dieſer, gute Schnucke, iſt ſo, daß ich ihn zwar ſehr gut finde, innig ſelbſt von ſeinem Inhalte gerührt bin, ihn aber unmöglich ſelbſt übergeben kann, da er zu viel Lob für mich enthält. Das Wort erhaben, das Du meinem Geiſte beilegſt, habe ich in erleuchtet verwandelt; denn bei gekrönten Häuptern darf dieſes Wort nur in Bezug auf ſie ſelbſt gebraucht werden.

Daß der König durch Dich benachrichtigt wurde, war höchſt nöthig, da ich weiß, daß man ſchon meine Reiſe ihm als ein Geldſchleppen außer Lande aus bloßem Uebermuth hat vorſtellen wollen, und unſere Trennung eben ſo gehäſſig vorgetragen haben würde.

Uebrigens hat das Publikum ſich ſchon früher über dieſe Sache ausgeſprochen, und ich glaube nicht, daß ſie dort mehr viel Gelegenheit zu Gerede, wenigſtens in Berlin, geben wird. Die Leute ſind ſo gleichgültig! Sehr leid thut es mir, Biel's Hochzeit verſäumen zu müſſen.

53.

Pückler an Lucie.

Berlin, den 15. Februar, Nachts 1 Uhr.

Ich ging auf den Ball des Miniſters Brockhauſen, obgleich meine Stimmung höchſt antiballartig war, um zu hören und zu ſehen, ob in der Geſellſchaft etwas wegen unſerer Trennung transpirirt und Eindruck gemacht habe. Ich fand aber durchaus nichts Verdächtiges, und denke, die Sache wird ſich ſo hinziehen; einige werden es glauben, andere nicht, bis es völlig für die Welt das Intereſſe verliert.

Den 16.

Sehr angenehm war mir das mitgetheilte Schreiben wegen der Pfandbriefe. Aber Gott gebe nur, daß hier keine Täuſchung ſtattfindet. Dieſe wäre tödtlich, wenn nicht eine reiche Parthie alles vorher ſchon in Ordnung bringt. Indeſſen, wie eine herabgedrückte Feder wird immer die Hoffnung ſtärker mit dem Unglück, und ſo habe ich wirklich, ein pſychologiſches Räthſel, ſeit dem großen Unglück mit Beneke weit mehr Muth als vorher.

Theile dies, meine Schnucke, und vor allem ſei wohl; ſei auch froh in der Hoffnung eines künftigen ſorgloſen Glückes, und liebe immer und ewig mehr als alles

Dein armes Lind.

54.

Pückler an Lucie.

Den 17. Februar.

Witzleben ſagte mir, der König habe unſere Sache gut aufgenommen, obgleich er bedaure, daß die Umſtände uns dazu nöthigten. Wir werden noch eine Antwort von ihm bekommen. W. ſelbſt war äußerſt freundſchaftlich gegen mich. Leider nahm mich auch der Herzog Cumberland in's Gebet, und zwar diesmal ohne ſeine albernen Späße, und mit viel Antheil von Dir ſprechend. Ich machte evaſive Antworten, ſo gut ich konnte, ohne geradezu zu lügen, gab zu, daß Deine Abſicht allerdings ſchon lange geweſen ſei, Dich von mir zu trennen, daß aber ſo definitiv noch nichts beſtimmt ſei, nannte ihm die Beweggründe, und bat ihn vor der Hand, das Thema fallen zu laſſen, welches mir ſchmerzlich wäre. Sonſt äußerte niemand etwas. Den ganzen Nachmittag und Abend habe ich gearbeitet an Separationsſachen, die mir Buſchitz geſchickt hat, um daraus eine Vorſtellung an Schuckmann zu formiren. Ich arbeite hier wahrlich wie ein Pferd, und habe im Ganzen doch viel ausgerichtet — wäre nicht das Unglück mit Keulenſchlägen dazwiſchen getreten. Noch bleibt mir aber viel zu thun übrig, und immer ſchöpfe ich das Waſſer mit dem Siebe. Gute Nacht, mein Herzensſchnückchen, ſchlafe ſüß, und träume liebevoll von Deinem Lou.

Den 18.

Heute früh war große Parade, der ich auch beiwohnte, zum erſtenmal hier in Berlin. 8000 Mann defilirten, und es war ein recht ſchönes Schauſpiel, ſchien aber den armen alten kränklichen Herzog ſehr zu ennuyiren. Abends iſt großer Ball bei Prinz Auguſt.

Man glaubt jetzt ſtark, daß zwiſchen Rußland und der Türkei es doch endlich zum Kriege kommen wird. Das kann große Reſultate herbeiführen.

Ich ſchmachte recht nach dem Sonntag, wo ich wieder einen Brief von Dir bekomme; denn Du weißt, daß leider Du mich am Mittwoch haſt leer ausgehen laſſen. Wie beruhigend und wohlthuend der Anblick Deiner Schriftzüge auf mich wirkt, gute Schnucke, kann ich Dir nicht ausdrücken. Es iſt eigentlich hier meine einzige Freude in der Welt, die ich ungetrübt genieße, und doch auch nicht ungetrübt, ſo lange ich Dich nicht glücklich und zufrieden weiß. Ich hoffe aber mit Zuverſicht, dieſer Zeitpunkt wird für uns beide eintreten, vielleicht ſchöner, als wir es zu glauben wagen! Wir haben auch beide genug gelitten, um nun etwas Sonnenſchein zu verdienen. Und im Grunde thaten wir in dieſer Zeit (meine Sünde gegen Helmine ausgenommen) niemandem etwas zu Leide, und vielen Gutes. Alſo à tout prendre waren wir nicht die ſchlechteſten Kinder unſeres Herrgotts, aber freilich zuweilen die unklugſten. Alles wird gut, und damit Punktum.

Nachts.

Der Ball bei Prinz Auguſt war ſehr brillant, aber ein ſolches Gedränge, daß man ſich nicht rühren konnte. Ich ging bald nach Hauſe, da ich etwas Kopfweh hatte.

Den 19.

Eben kommt mit Stafette die Nachricht, daß Reichenbach in Leipzig gefallen iſt. Unterrichtete glauben, auch Rothſchild werde ſtürzen, und mit ihm der größte Theil aller Haupthäuſer in Europa. Was daraus am Ende noch werden kann, iſt gar nicht abzuſehen.

Ich war bei Wittgenſtein, und habe ihm alles erklärt, auch Deinen Brief annoncirt. Er nahm die Sache ſehr leicht auf, wollte immerfort Plaiſanterieen machen, die ich jedoch fallen ließ, und meinte am Ende, dies wäre ja ganz Familienſache, ſein Bruder habe ſich auch trennen laſſen, und wenn beide Theile vollends ſo einig wären, könnte man das ja nur loben u. ſ. w. Ich bat ihn noch ſchließlich, der Geſellſchaft da, wo ſie meinen auf Großmuth und Liebe baſirten Schritt mißdeuten wollte, die rechte Richtung zu geben, was er, als ſich von ſelbſt verſtehend, verſprach. Ich ſagte ihm auch geradezu, daß Du mir aufgetragen, Deinen Brief an den König durch ihn abgeben zu laſſen, daß er mich aber ſo wenig freundſchaftlich in der letzten Zeit behandelt habe, daß ich nicht gewagt hätte, ihn mit dieſer Sache zu behelligen, und daher einen anderen Weg eingeſchlagen.

Ich bin nun mit ihm im Aeußerlichen wieder ſo ziemlich auf dem alten Fuß; aber Gott weiß, ob er mir wohl will, oder nicht.

Auch mit der Fouqué, wo ihre verheiratheten Töchter waren, und die Sache gleich auf's Tapet gebracht wurde, ſprach ich in dieſem Sinne, und fand ganz dieſelbe herzliche Sprache. Die Zeunert erzählte mir, es ſei bei den Prinzen davon geſprochen worden, und man habe geäußert, das ſei ja gerade wie Napoleon. Darauf habe ſie geantwortet, ohne noch mit mir geſprochen zu haben: „Ja, allerdings nur, wie mir ſcheint, mit dem Unterſchiede, daß Joſephine es höchſt ungern und nur gezwungen that, daß es hier von der Fürſtin Pückler Großmuth und klarem Verſtande ſelbſt ausgeht". Sie bittet mich, Dir dieſe ihre Aeußerung zu ſchreiben. Uebrigens haſt Du (denn etwas Weltliches läuft immer mitunter) durch die überſendeten Marderfelle ihre Conquête gemacht. Ich habe ihr noch ſechs verſprochen, die ich Dich ſehr bitte, ihr zu ſchicken.

Abends war Ball im Komödienhauſe, um dem Publikum den Herzog zu zeigen. Die große Menge Menſchen machte ihn diesmal recht ſehr hübſch. Es war mir unter den obwaltenden Umſtänden ſehr lieb, daß mitten in der Foule der König auf mich zukam, und mit mir ſprach — denn es zeigte mehreren vielleicht Uebelwollenden, daß er durch die neueſten Ereigniſſe nicht geändert ſei.

Den Abend nach dem Balle trank ich Thee bei Frau von Fouqué, und blieb mit ihrer Familie, der leider jetzt die hübſche Klara fehlt, bis ſpät in angenehmer Unterhaltung zuſammen. Sie las eine angefangene Geſchichte vor, die viel Intereſſe verſprach. Noch immer kann ſie über unſer Verhältniß nicht in's Reine kommen, und anſtatt es einfach zu nehmen, wie es iſt, ſucht ſie Gott weiß welche komplizirten Dinge dahinter.

Den 20., Abends.

Ich habe nun noch mit der Hünerbein und der Goltz geſprochen. Allgemein wird unſer Schritt ſehr vernünftig beurtheilt und aufgenommen, von Deiner Seite edel und liebevoll, von meiner nicht ungünſtig angeſehen. Nur hier und da werden alberne einzelne Bemerkungen und Geſchichten gemacht. So ſoll die Gräfin Reden, Gemahlin des hannöverſchen Geſandten, die ich gar nicht kenne, geſagt haben, Du ließeſt Dich bloß ſcheiden, um wieder noch einmal einen jüngeren Mann zu heirathen. Die Goltz ſagte, man habe ihr verſichert, Du habeſt alles ſo gut verklauſulirt, daß eine zweite Frau in Muskau nicht über das Geringſte disponiren könnte. Du kannſt denken, wie ich darauf geantwortet; auch habe ich die Goltz ganz für uns gewonnen, was nicht ſchwer war, da ſie mir ohnehin gut iſt.

Den 21.

Ich war heute zum Diner bei Graf Pourtalès gebeten, erhielt aber noch eine Einladung zum Kronprinzen, zum erſtenmale im kleinen Komité. Ich fühlte mich aufgelegt und à mon aise, war daher über Tiſch ſehr geſprächig. Ich fange jetzt an, mit den Prinzen auf einen weit bekannteren Fuß zu kommen, und es wäre wohl möglich, daß ich noch einmal recht in Gnaden bei ihnen käme. Nach Tiſch ſagte mir Prinz Karl, er wolle in zehn Minuten zu mir kommen, um ſich meinen engliſchen Wagen anzuſehen. Ich empfing ihn alſo bei mir im Gaſthof und zeigte ihm alle Reiſebequemlichkeiten ſehr en détail. Dann fuhr ich noch zu Pourtalès, wo man ſehr ſpät ißt, und brachte den Abend bei der Goltz zu.

Den 22

Gottlob! Rother hält mir ſein Wort; aber demohngeachtet iſt unſere Lage ſchlimm, das heißt, der Beneke'ſche Verluſt iſt vor der Hand durch Rother gänzlich gedeckt, was meine Reiſe anbetrifft, ja ſogar überſtiegen, aber den Kündigungen iſt nicht zu begegnen! Doch darüber mündlich mehr. Ich habe heute mich beim König und allen Prinzen zum zweitenmal beurlaubt. Der König ſprach gnädig über unſere Trennung, daß er hoffe, wir hätten es gut überlegt, und daß er unſere angegebenen Gründe billigen müſſe, aber weiter als Fremden ihm keine Stimme darüber zuſtehe. Ich erwiederte, wie Du denken kannſt, jedoch kurz, um ihn nicht zu ermüden. Ich war ganz allein mit ihm und dem Adjutanten, empfahl mich und Dich ſeiner Gnade, und wurde freundlich entlaſſen.

Nach mehreren Schreibereien ging ich zum Diner bei Fürſt Schönberg, wo ich von Kneſebeck einige ſehr intereſſante Anekdoten aus dem Kriege hörte, die ich mir aber vorbehalte, Dir mündlich zu erzählen, gute Schnucke, da ich bei meiner nahen Abreiſe keinen Augenblick miſſen kann, um nichts zu vergeſſen.

Den 23.

Gute Schnucke! Réflexion faite gehe ich morgen Abend von hier ab, und treffe Sonnabend den 25. Abends in Muskau ein, wo ich mir ein gutes Souper mit mouſſirendem Champagner in Eis, lauem Lafitte und guter Hausmannskoſt ausbitte. — Ich fühle mich recht leicht in der Hoffnung, bald wieder das Marterberlin im Rücken zu haben, und ganz froh meine gute, alte Schnucke wiederzuſehen. Bei der heutigen Gratulationskour bei Prinzeß Alexandrine grüßte mich der König im Gedränge vorübergehend wieder ſehr freundlich unter 30 bis 40 der Vornehmſten, hinter denen ich ſtand Es freut mich ſehr, diesmal mich überzeugt zu haben, daß er mir wohl will. — Adieu, Schnucke, ich muß noch zu Witzleben, um Abſchied zu nehmen. Heute früh war ich bei Wittgenſtein in gleicher Abſicht, und wurde ſehr freundlich von ihm entlaſſen. Er hat Dir, wie er ſagt, ſchon geantwortet.

Dein treuer Lou.

55.

Pückler an Lucie.

Dresden, Hotel de Pologne,
den 2. Juni, Nachmittags.

Liebſte Schnucke.

Ich befinde mich jetzt etwas beſſer, habe bei großer Hitze und Staub, ohne irgend etwas Remarkables zu erleben Dresden erreicht. Mit mir zugleich kam Gräfin Pappenheim und Marquiſe Galeati nebſt ihren beiderſeitigen Töchtern hier im Gaſthofe an.

Abends.

Ich bin recht traurig, gute Schnucke, ſo verdroſſen und muthlos in der fremden Welt, mit ſolcher Sehnſucht nach meiner Schnucke und nach Ruhe, daß ich es gar nicht ausſprechen kann. Die Pappenheim u. ſ. w. habe ich beſucht, und den Thee bei ihnen getrunken. Ihre Neuigkeiten waren der Tod der Kaiſerin (verwittweten) von Rußland, dito einer jungen Gräfin Wartensleben in Berlin, daß Noſtitz mit dem Prinz Karl zur Krönung geht, die zwei Monate aufgeſchoben iſt, und daß Stoſch Leibarzt der Kronprinzeſſin geworden iſt. Magere Neuigkeiten. Gute Nacht, Herzensſchnucke, ich freue mich nur darauf, Dich bald wiederzuſehen.

Den 3. Juni, Mittag.

Jordan, der auf dem Lande wohnt, kam heute herein und beſuchte mich, war ſehr artig und liebenswürdig, und nahm ſelbſt die Karten von mir mit, um ſie herum zu ſenden. Die Präſentation wird morgen ſtattfinden, aber Geſellſchaft giebt es beinahe gar nicht, und jedenfalls komme ich Montag über acht Tage wieder zu Dir; denn ich kann erſt künftigen Sonntag der Königin präſentirt werden. Aber, gute Schnucke, der Herzog von Weimar geht den 20. oder 25. von Weimar in's Bad, und wenn ich den nicht mehr in Weimar finde, muß die Hoffnung auf den Orden aufgegeben werden. Ach, wie gern, Schnucke, bliebe ich ganz bei Dir, aber jetzt dürfen wir nicht weichlich ſein. Ich habe lange mit Jordan über Dich geſprochen, und Du kannſt denken, wie! Aus ſeinen erſten Aeußerungen ſo wie aus dem, was mir Simon geradezu ſagte, ging aber hervor, daß man gar nicht im Publico glaubt, wir harmonirten ſo gut, ſondern hätten uns ganz auseinandergeſetzt, ein Gerücht, welches meinem Herzen weh thut, und auch dem Kredit nachtheilig ſein könnte. Wir müſſen alſo beide möglichſt die Wahrheit verbreiten, und Dein Aufenthalt und Wirken in Muskau iſt dazu auch höchſt dienlich. Habe mich nur immer recht lieb, bedaure mich, und folge mir in allem, mache mir auch Muth, denn ich bedarf ihn zum Handeln noch mehr als zum Dulden. Ich bin wohl recht trübe geſtimmt, und das körperliche Uebel vermehrt es.

Den 4., früh.

Ich ging geſtern, innen etwas leidend, um mich zu zerſtreuen, in die italieniſche Oper, ennuyirte mich aber di troppo, und ging daher während des zweiten Aktes auf der Brühl'ſchen Terraſſe ſpaziren, ohne Zweifel das Schönſte, was Dresden aufzuweiſen hat. Doch hätte ich den ſchönen Abend noch lieber im Park in Muskau genoſſen. Im Theater fand ich Herrn von Cucy, der jetzt hier angeſtellt iſt, und ſich ſehr angelegentlich nach Dir erkundigte, auch Herrn von Globig, einen alten Bekannten, deren ſich nur noch wenige hier vorfinden, und ſah eine ſchöne Portugiſin, mit der ich ein wenig aus der Loge kokettirte, denn jung gewohnt, alt gethan. Ich vergaß, daß mein altes Geſicht mit gefärbten Haaren und ſchmerzenden Zähnen nicht mehr zu dem Spiele geeignet iſt, das einer glatten Haut und dunkelbraunen Locken beſſer anſtand.

Meinem Hauſe gegenüber wohnt ein alter Doktor, der ebenfalls eine ſehr hübſche Tochter hat. Da es ein Hintergäßchen iſt, ſo kann man ſich beinahe die Hand reichen, und wir haben daher durch Blick und Zeichen ein kleines Verſtändniß angeſponnen. Schmäle nicht, gute Schnucke, über dieſe Späße, in der Welt und in meinen Geſprächen führe ich mich deſto ehrbarer auf, et avec la plus grande réserve. Da Du mein Tagebuch haben willſt, mußt Du mit jeder Koſt vorlieb nehmen. Daher ſteht auch in der That, ſeit ich hier bin, nichts in meinem Tagebuche als: Siehe die Briefe an Lucie.

Adieu, ich muß in die Uniform, um meinem alten Herrn aufzuwarten.

Ich küſſe Dich herzlich, und bin immer und ewig
Dein treueſter Lou.

Sorge doch, daß der Helminenweg ein biſchen in Ordnung kömmt, ehe Du die Kleine hinführſt, der ich ſo wie Adelheid und Clementine viel Schönes ſage.

50

Pückler an Lucie.

Dresden, den 4. Juni 1826,
Nachmittag.

Liebſte Schnucke.

Die Präſentation hatte heute ſtatt, und ich wurde überall ſehr artig aufgenommen, machte auch bei der Gelegenheit die Bekanntſchaft des Corps diplomatique, von dem Herr Zea Bermudez, der ſpaniſche Geſandte, das ausgezeichnetſte Mitglied iſt. Der Prinz Anton erkundigte ſich nach Dir, und bewunderte, daß Du das Landleben ſo gut goutirteſt. Die alte gute Prinzeß erinnerte ſich recht luſtig der alten Zeiten, den König fand ich aber ſehr gealtert. Ueberhaupt machten mehrere alte Bekannte einen ſonderbaren Eindruck auf mich. Ach, wie vergeht die Zeit, und wir mit ihr! Im Ganzen ſehe ich aber Dresden als den Schauplatz meiner Jugend, immer mit Vergnügen wieder. Als ich zu Hauſe ankam, hatte ich ein kleines crève-coeur. Ich bemerkte nämlich erſt dort, daß meine Schärpe, die Berndt, der noch nicht recht vertraut damit iſt, ſchlecht befeſtigt hatte, hinten heruntergegangen war, und, über den kurzen Flügeln der Uniform eingepreßt, ein ziemlich lächerliches Koſtüm hervorbrachte, das wahrſcheinlich ſchon bei Hofe ſich in dieſer Stellung befand. Ce sont de ces petits malheurs qui arrivent, dont on rit, mais qui cependant sont fort désagréables, surtout pour un fashionable, comme j'ai toujours la prétention de l'être.

Heute Abend fahre ich nach Laubegaſt, einem Dorfe an der Elbe, wo das ganze Corps diplomatique wohnt, um Jordan und Andere zu beſuchen. Morgen ſoll ich Tieck leſen hören, und übermorgen bei Jorden eſſen. Wie begierig bin ich auf die Nachricht von Muskau, wo heute der große Tag iſt! Schreibe mir ja alles recht ausführlich. Wie die Reiſe gefloſſen, was fertig war, wie viele Menſchen, wie alles ging, u. ſ. w., u. ſ. w., sans omettre le plus petit détail.

Nachts, 12 Uhr.

Meine Exkurſion war nicht ſehr angenehm. Ich fand bei Jordan ziemlich große Geſellſchaft im Garten an der Elbe verſammelt, machte nachher mit den Damen einen Spaziergang und einen Beſuch bei der Gräfin Luxburg, und fuhr von da mit dem Grafen Mocenigo, einem ſehr liebenswürdigen Venetianer, der bei der öſterreichiſchen Geſandtſchaft attachirt iſt, über die Fähre zu dem Herrn von Malzahn, der die Engländerin geheirathet hat, und dem ich mich als Maxens Bruder ſelbſt präſentirte. Seine Frau iſt eine exzellente, gute Engländerin, und ſein Haus charmant eingerichtet. Es war auch hier Geſellſchaft, und unter anderen die Gräfin Palffy, eine nicht hübſche, aber intereſſante und artige Wienerin, ſowie eine Gräfin Schulenburg, die ebenfalls nicht übel ſchien

Es wurde ein Feuerwerk abgebrannt, und obgleich ich nicht zum Souper blieb, kam ich doch erſt um 11 Uhr nach Hauſe. Ich muß ſagen, daß ich den Ton der Geſellſchaft hier weit natürlicher und großſtädtiſcher finde, als in Berlin, wiewohl ich freilich nur Fremde geſehen habe, die aber immer hier den Hauptfond der Geſellſchaft ausmachten. Ich ſelbſt finde kein Vergnügen an Geſellſchaft, wie Du weißt, oder wenigſtens nur unter ſolchen Umſtänden, die ſelten zu erreichen ſind. Uebrigens ſpiele ich meine Rolle darin wohl ſo gut, wie ein Anderer, ohne mich gerade ni en bien, ni en mal auszuzeichnen. Uebrigens bin ich ſo artig, dezent und ſanft wie eine Jungfer, Deiner Ermahnungen eingedenk, gute Schnucke. Ich hörte eine Nachricht, die mich recht ſehr betrübte. Der arme Schönfeldt hat ſein ganzes noch übriges Vermögen bei dem Hauſe Fries verloren, 120,000 Florin.

Den 5., Nachts.

Nach dem Eſſen, bei welchem uns der General Beyer eine intereſſante Beſchreibung der Schlacht von Mojaisk machte, wo er gefangen wurde, zog ich mich an, und machte eine Viſite bei der Gräfin Palffi, von wo ich zu Tieck ging, ein Mann, der ſeinen Schriften recht ſehr entſpricht, und deſſen Unterhaltung mir eben ſo einfach, als ſein erſchien. Du kannſt denken, wie begierig ich auf ſein Leſen war, um ſo mehr, da er mit großer Gefälligkeit die Güte hatte, mir die Wahl des Stückes zu überlaſſen. Ich bat um „Heinrich den Vierten", zweiter Theil, den er mit außerordentlicher Ausdauer und großer Virtuoſität von Anfang bis zu Ende las. Es waren in der That nur wenige Stellen, wo ich mir es hätte beſſer denken können; viele, beſonders in Falſtaffs Rolle, waren Meiſterſtücke des Vortrags. Ich habe viel aus dieſer Vorleſung gelernt, die etwas ganz anderes war, als die des Herrn von Holtei in Berlin. Doch à tout prendre erreicht ſie mein Ideal keineswegs. Um 11 Uhr verließen wir Tieck erſt, und gingen noch einen Augenblick auf die Reſſource, blieben aber bis 1 Uhr daſelbſt, weil wir den Fürſten Cantacuzeno, den Griechen, dort fanden, deſſen Bekanntſchaft und Erzählungen aus dem griechiſchen Kriege mich außerordentlich intereſſirten. Er iſt ein Mann von Welt und Geiſt, der vortrefflich Franzöſiſch ſpricht, aber doch ſeine orientaliſche Originalität nicht verläugnet, dabei klein, mit einem ungeheuren Schnurrbart, 40 Jahre alt, aber wie 50 ausſehend. Seiner Meinung nach gehen die Türken durch den Paſcha von Aegypten, der bereits zwei polytechniſche Schulen angelegt hat, wo in jeder 200 junge Türken wie in Europa erzogen werden, einer neuen Ziviliſation mit ſchnellen Schritten entgegen, und werden dann mit leichter Mühe, wie er glaubt, durch ihr Uebergewicht* an Kraft und Zahl die Rache der geopferten Griechen übernehmen, und Europa mit Schrecken erfüllen. „**Dieu sait,**“ disait il, „**si dans 50 ans votre église catholique ne sera pas une mosquée, et si nos enfants ne porteront pas le turban. Aussi faut-il convenir, que l'Alcoran vaut mieux que l'évangile. En voulez-vous la preuve? Les Turcs sont unis, les chrétiens sont divisés.**“ Er ſagte vieles ſehr Merkwürdiges und Aufklärendes über die dortigen Verhältniſſe, und ich machte in mir die Bemerkung, daß doch zuweilen ein Ausflug in die Welt nützlicher ſei, als alle Bücher; denn das lebende Wort iſt feinerer Natur als der geſchriebene Buchſtabe. —

Den 8.

Malzahn und Mocenigo waren heute früh bei mir, der erſte, um mich zu morgen zu Tiſch einzuladen. Er iſt ſehr luſtig und amüſant, und da er über meine Reiſebibliothek gerieth, machte er ſehr drollige Späße über die verſchiedenartigen Bücher, die ſich dort finden, und nahm in ſeiner tollen Laune ſogar einen Katalog davon auf, der, allerdings komiſch genug alſo anfing:

1) L'art de triompher des femmes.
2) Die Kunſt, Schmetterlinge zu fangen.
3) „Fauſt“, von Goethe.
4) Fett und andere Flecke auszumachen.
5) Der kleine Krieg, von Valentini.
6) Das neue Teſtament.
7) Vollſtändige Anweiſung, erfrorene Glieder zu kuriren, u. ſ. w., u. ſ. w.

Nachts.

Bei dem Diner bei Jordan lernte ich die Gräfin Ruminy, Tochter des Herzogs von Treviſo, kennen, neben der ich ſaß, und die eine etwas koloſſale, aber angenehme Frau iſt. Das Eſſen war ſchlecht, und nach Tiſch mußte ich eine Parthie Whiſt ſpielen, bei der ich einige Dukaten gewann. Abends machte ich einige Viſiten, und brachte dann den Abend bei Frau von Weſenig zu, früher eine berühmte Schönheit, und jetzt die Dame, welche allein in der Stadt alle Abend annimmt, und ihren Salon gefüllt ſieht. Der Ton in der hieſigen Geſellſchaft iſt allgemein ſehr ungenirt, in der Kleidung beinahe zu ſehr, und unendlich gutmüthiger als in Berlin.

Den 7. früh.

Sobald ich nur weiß, wann Deine Gäſte weg ſind, komme ich gleich nach Muskau. Hinſichtlich meines Bleibens dort muß meine gute Schnucke aber vernünftig ſein. Bedenke, theuerſte Freundin, liebevolle Seele, bedenke, wie wenig Zeit in jeder, jeder Hinſicht mehr zu verlieren iſt! Hier iſt in keiner Art etwas zu erfahren, was meinen Plänen frommen könnte.

Abends, 12 Uhr.

Ich habe mich lange nicht ſo gut amüſirt, als heute bei Malzahn. Der Fond von Luſtigkeit dieſes Menſchen iſt unerſchöpflich, und da er dabei vollkommen comme il faut iſt, höchſt ergötzlich. Herr von Zea und ſeine Frau, der ſpaniſche

Legationsſekretair, ein etwas ſimpler junger Mann, den Malzahn nicht aufhörte, auf die drolligſte Weiſe zu necken, Graf Kalkreuth, der auch ſein Theil abbekam, ein Offizier der ruſſiſchen Garde, Baron Ramm, Malzahn's Schwägerin, eine niedliche kleine Frau, Fürſt Cantacuzeno, Malzahn, ſeine Frau und ich machten die Geſellſchaft aus. Es thut mir ſehr leid, daß ich mir von ſeinem Talent, Geſchichten aus dem Stegreif zu erfinden, Namen zu verdrehen, und anderen Bouffonnerieen ſo wenig gemerkt habe, es würde Dich ſehr amüſirt haben, obgleich die Art, wie er die Dinge vorbringt, ihnen den meiſten Werth giebt. So wurden wir beim Whiſtſpiel immerwährend durch Kalkreuth's widrige Stimme und ſein häßliches Lachen in der Nebenſtube geſtört. „Es iſt jammerſchade“ fing Malzahn ſehr ernſthaft an, „daß man des Jungen Erziehung ſo ſehr vernachläſſigt hat. Wenn man ihn ſchon als Kind alle Morgen um 4 Uhr geweckt und regelmäßig krähen gelehrt hätte, ſo würde er im Kikeriki alle Haushähne übertroffen haben.“ Du mußt Dir nun denken, daß dergleichen Narrenspoſſen ununterbrochen fortgehen, und man in der That nicht aus dem Lachen herauskommen kann. Uebrigens iſt ſein Haus ganz allerliebſt und engliſch eingerichtet, wie man nun eine engliſche Hausfrau gleich erkennt. Dies iſt übrigens die beſte Seele, die man ſich denken kann, und die Art, wie er mit ihr umgeht, höchſt originell. Allerliebſte engliſche Sachen und Neuigkeiten, und eine recherchirte Reinlichkeit zeichnen das Haus beſonders aus, ſowie eine wundervolle Ausſicht auf die Elbe, über der es liegt, ohngefähr eine halbe Stunde von Dresden. Das Diner war übrigens nur mittelmäßig, ſowie der Wein, die Bedienung aber gut. Ein paar Stunden nach Tiſch wurde Thee getrunken, und Abends um 10 Uhr ganz sans gêne auf engliſche Art die Reſte des Diners aufgewärmt und kalt wieder aufgetragen. — Ich bin nicht mehr der Alte, obgleich ich anfange alt zu werden. Alle Welt findet mich hier ſo ernſthaft und ſtill im Vergleich mit ehemals. Nur Malzahn hatte bis jetzt das Talent, mich etwas luſtig zu machen. Gute Nacht, liebe Schnucke.

Den 8., früh.

Endlich bekomme ich einen lieben Brief der Schnucke vom Hofrichter, den ich ſchon lange mit Schmerzen erwartet. Aber wie traurig iſt mein armes Schnuckenherz! Ich beſchwöre Dich, ſieh doch nicht ſo ſchwarz und troſtlos in die Zukunft über die einzige Sache gerade in unſerer Zukunft, über die wir ſicher und beruhigt ſein können, nämlich unſere Liebe zu einander. Wenn wir nun vor der Welt nicht getrennt wären, und ich liebte Dich nicht, wärſt Du dann nicht unglücklich, wenn ich auch bei Dir wäre? Mir nimmt dieſe verzweiflungsvolle Stimmung von Deiner Seite allen Muth, und betrübt mich ſo tief, daß ich es nicht ausdrücken kann. Verlaſſe doch eine ſo falſche Anſicht unſerer Lage, denn keine wird meinen Gefühlen für Dich den mindeſten Abbruch thun können, und auch, ſo Gott will, die Abweſenheit nicht lange dauern. Ich ſelbſt hielte es nicht aus, und bin ſo unempfänglich für die Freuden der Welt, daß mir das Leben darin nur den vollendetſten Ueberdruß gewährt. Auch für mich ſind Deine Briefe die Hauptfreude im Leben, aber ſie müſſen nicht ſo traurig ſein, liebevoll und zärtlich, aber nicht mein Herz mit bitteren Klagen zerreißen, mein gutes Schnückchen, für die jetzt doch keine Hülfe möglich iſt. Ach, und bedenke, daß es uns noch ſchlimmer gehen könnte, und wir das Schickſal nicht mit Klagen herausfordern dürfen; ich ſelbſt ſage es mir gar oft vor, daß nur Zuverſicht und Vertrauen, ja ſogar ein wenig Uebermuth, das Glück bannt. Beſtärke mich darin, und entnerve meinen Geiſt nicht noch mehr bei der Schwermuth, zu der ich ohnehin ſchon ſo ſehr hinneige.

Nachts.

Das ſchöne Wetter benutzend, beſah ich mir heute auf einem drei Stunden langen Spaziergang die neuen Anlagen um die Stadt, die freilich ſehr mangelhaft ſind, jedoch mit der Zeit ſehr angenehme Promenaden bilden werden. Ich beſah bei dieſer Gelegenheit wilde Thiere, die ſehr merkwürdig ſind, nämlich eine Boaſchlange, zwei Klapperſchlangen und ein Chamäleon, welches in einer Schachtel mit Baumwolle auf einer Wärmflaſche aufbewahrt werden muß. Für einen Kakadu, den ich Dir kaufen wollte, forderte man vierundzwanzig Friedrichsd'or. Den Abend brachte ich bei Malzahn zu, wo man im Freien einem ſchönen Echo gegenüber Muſik machte, was ſich ſehr originell ausnahm. Der Aufenthalt hier wird jetzt recht koſtſpielig dadurch, daß alles auf dem Lande iſt, und man daher täglich einen Wagen braucht. Ich muß ſchließen, um die Poſt nicht zu verſäumen. Ich küſſe Dich herzlich, und freue mich, bald wieder bei Dir zu ſein.

Dein treuer Lou.

57.

Pückler an Lucie.

Den 9., Nachmittag.

Gutes Schnückchen,

Nachdem mich heute früh der ruſſiſche Geſandte, der alte General Kanikoff, der ſchon hier Geſandter war, als ich zur Garde du Corps kam, ziemlich lange durch ſeinen Beſuch aufgehalten hatte, machte ich zwei intereſſante Viſiten. Die erſte beim General Gersdorff, dem Favoriten Napoleons in Sachſen, der mir zwei Stunden lang, ſo daß ſein Diner kalt und ſeine Frau ſehr ungeduldig ward, die merkwürdigſten Sachen über Napoleon erzählte, und der natürlich für ihn noch immer enthuſiasmirt iſt. Ich erzähle Dir hierüber mündlich einiges.

Die zweite beim General Gablenz, einem ſehr alten Bekannten von Dir, denn er kannte Dich bei der Frau von Tieskau, wie Du 11 Jahre alt warſt, und hat Dich ſeitdem nicht wieder geſehen. Er ſcheint, da er früher ein ſehr ſchöner Mann war, ſeinen Aeußerungen nach, mit Deiner Frau Mutter gut bekannt geweſen zu ſein, und kömmt, die Bekanntſchaft mit Dir zu erneuern, Johanni mit einer Geſellſchaft von hier nach Muskau. Nach dieſen Viſiten beſah ich das Haus und Kunſtkabinet des Herrn von Quaadt, das ſehr hübſch eingerichtet iſt, und ſchätzbare Sachen, beſonders neuerer Meiſter enthält, auch ſchöne Glasmalereien. Ich aß zu Hauſe, und brachte den Abend in Laubegaſt bei Graf Luxburg, der mich zum Montag zu Tiſche einlud, und den Reſt bei Frau von Weſenig in der Stadt zu

Den 10.

Malzahn ſchickte mir heute, weil ich geſtern ſein engliſches Halstuch hübſch gefunden hatte, drei ſolche ſehr niedliche zum Geſchenk, nebſt einer Einladung heute zum Eſſen. Das Paket war mit ſeiner Deviſe geſiegelt: „Nur nicht ängſtlich“. Eine ſehr hübſche Deviſe, an die ich ſo oft als möglich denken will. Man iſt wahrhaft engouirt von mir in dieſem Hauſe, und von der liebenswürdigſten Artigkeit, was mich eigentlich wundert, da ich mich ſelbſt recht mauſſade finde.

Den 11., Abends.

Ich hatte eine Einladung zur Familientafel erhalten, was eine auffallende Auszeichnung war, da im Sommer dies in der Regel nur bei ſehr vornehmen Perſonen geſchieht. Ueber alle Erwartung, nicht artig, ſondern wahrhaft herzlich, war meine Aufnahme, ſowohl von der Königin, als dem König und der Prinzeſſin Auguſte. Als die Königin den Cercle der Geſandten und Andere verabſchiedete, wandte ſie ſich noch einmal an mich, und ſagte: „Quant à vous, mon cher Prince, à revoir“, was eine ordentliche Art von Senſation machte. Bei der Tafel, wo ich der einzige Fremde war, ſaß ich beim König, und da der Ton und Unterhaltung höchſt herzlich waren (ein Unterſchied wie Tag und Nacht mit unſerem Hofe), ſo fühlte ich mich nicht im Geringſten genirt, und machte in der That die Hauptfrais der Konverſation, wobei ich den alten König mehreremal recht herzlich zu lachen machte. Beim Abſchied fing die arme Königin an zu weinen, und ſagte mir, ich ſollte (ihre Worte) ſie nicht vergeſſen, und ein wenig lieb behalten. Der König und ſie wären wahrhaft gerührt von der Liebe, die ich für ſie gezeigt hätte, und würden es mir immer gedenken. J'avais moi-même les larmes aux yeux, das Schickſal eines ſo gerechten und guten Fürſten ſowie das ſeiner wider Willen von ihm geriſſenen Unterthanen ſchien mir in dem Augenblicke doppelt hart. —

Ich war noch beim Graf Palffy zu Tiſche gebeten, wo ich auch hinging. Ueberhaupt bin ich hier ſehr artig aufgenommen worden. Alle Geſandten haben mir ein Diner gegeben, und zweien habe ich es abſchlagen müſſen, weil ich morgen Abend zu Dir zurückkehren will. Die Gräfin Palffy fing bei Tiſch ein wenig an mit mir zu kokettiren, worauf ich ihr nach Tiſch allein ſagte, que la Reine avait fait rougir son mari, en lui disant, qu'elle était la plus jolie femme de Dresde, (was auch halb wahr war) et que le jugement de Paris ne pourrait être plus juste. Meine kleine Doktorstochter, die wie eine Prinzeß im verzauberten Schloſſe ſitzt, hat mich heute Abend ihre Toilette dermaßen ſehen laſſen, daß mir nichts verborgen geblieben iſt, aber leider nur par distance; denn Vater und Mutter laſſen ſie nie aus dem Hauſe.

Den 12.

Bei Luxburg gegeſſen, bei Jordan Abſchied genommen, und den Tag mit Packen zugebracht. Leider kann ich des Steinmetz nicht habhaft werden, um Deine Befehle wegen des Gedächtnißſteines zu beſorgen. Die Sehnſucht treibt mich ohnedem nach Muskau, an das Herz meiner guten Schnucke.

* * *

Briefe

von

Pückler an Lucie

während ſeines Aufenthalts in England

1827 — 1829.

1827.

Pückler's Briefe an Lucie während ſeiner Reiſe nach England ſind zum größten Theil als „Briefe eines Verſtorbenen“ veröffentlicht, und wurden die Quelle ſeines Schriftſtellerruhmes. Was hier folgt, ſind Bruchſtücke dieſer Briefe, die damals nicht zum Druck gegeben werden konnten, da ſie Pückler's Privatverhältniſſe, ſeine Heirathspläne u. ſ. w. betreffen, die er aber aufbewahrte, da ſie immerhin als ein Beitrag zu ſeinem Karakterbilde dienen können, und deshalb mögen ſie hier chronologiſch ihre Stelle finden.

Brighton, den 21. Februar 1827.

— Was ſie aber (Miß W.) bei alle dem mir als Frau am angenehmſten machen würde, iſt ihre ſichtliche Herzensgüte, verbunden mit großer Beſchränkung des Geiſtes, in der That äußerſt nahe an Dummheit gränzend. Du wirſt vielleicht lachen, aber ich verſichere Dich, es iſt dies mein vollkommener Ernſt. Ich wäre ſicher mit dieſer Frau ganz zu machen was ich wollte, ſie iſt eins von jenen lieblichen, von Natur graziöſen, aber ſo viel als nichts denkenden, und vermöge dieſer Eigenſchaften einem höheren Geiſte ſich gänzlich unterordnenden folgſamen Weſen. Elle serait absolument ce qu'il nous faut, aber leider iſt auch hier die Hauptſache zwar nicht ganz abweſend, aber in dubio und höchſt unſicher. Elle peut devenir riche et ne rien avoir. Dans ce moment, elle n'a rien, mais je la préférerais avec 40,000 L. S. à toutes les héritières de l'Angleterre. Dieſe würdeſt Du gewiß bald lieb gewinnen, und nicht lange eiferſüchtig auf ſie ſein, c'est la beauté, l'innocence, la douceur, la grâce même, et point d'esprit: quel bonheur!

Mais trève de demoiselles, meiner alten Schnucke kommt doch keine gleich, et à vous, Schnucke, je pardonne généreusement votre esprit. Wäre ich nur erſt wieder mit heiler Haut in Muskau Dir gegenüber in der grünen Stube. Ach, was liegt da alles noch dazwiſchen! So viel iſt gewiß: Hors de Schnucke point de salut! Was hilft mir ein ſchöner Park, wenn ich ihn nicht von der Schnucke bewundern laſſen, und mich mit mir darüber zanken kann? Was hilft eine herrliche Equipage, si je ne puis en faire les honneurs à Schnucke. Was hilft ein herrliches Ameublement, wenn Schnucke avec son gout exquis nicht die letzte Hand daran legt, und Grazie und Wohnlichkeit hereinbringt. Was hilft mir das Sehen fremder Länder, wenn ich meine Bemerkungen, meine Freude nicht der Schnucke im Augenblick mittheilen, und an ihrem Mitgenuß mich erfreuen kann! Tout est mort sans elle.

Das hört meine Schnucke gewiß gern, und es iſt herzlich wahr!

Den 22.

Ueberhaupt leidet mein Stolz bei dieſer Frauſucherei gar ſehr, und ich fürchte dies unüberwindliche Gefühl wird mir noch ſehr hinderlich ſein. — C'est pour moi un bien triste et bien ennuyeux manège, par lequel je suis obligé de passer maintenant, s'il en vaut réellement la peine, de qui je ne puis encore suffisament juger.

Den 5. März.

Ach, meine Schnucke, hätteſt Du nur 150,000 Thaler, ich heirathete Dich gleich wieder. Cela suffirait pour nous maintenir, et je ne demanderais davantage. Ach, meine Wünſche werden alle Tage beſcheidener — Sicherheit iſt das einzige, was der Menſch nicht entbehren kann.

London, den 14. März 1827.

Gute Schnucke, Du haſt mich ganz behext. Muskau fängt an durch die lange Entfernung zu verbleichen, ich kann mir ſogar den ſchlimmſten Fall, es zu verlieren, denken, ohne zu verzweifeln, aber Dich, meine Alte, Treue, zu verlieren, kann ich mir nicht denken, ohne mir ſelbſt aufrichtig und von Herzen den Tod zu wünſchen. Arm giebt es noch viele Freuden — ohne ein Weſen, das man liebt, und von dem man geliebt wird, keine — und beide letzteren Dinge, nämlich zu lieben und geliebt zu werden, ſind für mich ſehr ſchwere und nur durch lange Jahre in dem Grade zu erreichen, der mir allein genügen kann. Meine Schnucke kann mir alſo in dieſem Leben nicht wieder erſetzt werden. Gott ſegne und erhalte Dich daher für

Deinen Lou.

London, den 16. März 1827, Abends.

Ein Beweis, daß ich Feinde habe, die noch nicht ruhen, iſt wieder ein Artikel in einer Pariſer Zeitung, que j'avais divorcé de la fille du Prince Hardenberg pour épouser la veuve du Roi Christoph. Obgleich dieſer Artikel auch in eine hieſige Zeitung aufgenommen worden iſt, ſo hat er mir hier doch nicht im Geringſten geſchadet, im Gegentheil, es hat mich nur noch bekannter gemacht, was hier gut iſt, und dann iſt man hier dergleichen ſo gewohnt, daß man lacht und ſich damit neckt, sans y attacher la moindre conséquence. Aber daß die Intention feindlich war, und von Berlin aus kommt, iſt um ſo ſichtlicher, da dieſe Negerfürſtin gar nicht hier iſt, und nichts weniger als reich, ziemlich in der misère in den Niederlanden ſich aufhält.

Den 31. Mai 1827.

Die Wahrheit iſt aber, daß mir das ganze Heirathen unausſtehlich iſt, und Jede, ſo bald ich ſie mit einem ernſten Plan zu dieſem Endzweck erſehe, mir gleich faſt furchtbar vorkommt! Darum möchte ich ſo gern wenigſtens bis auf den letzten Augenblick freie Wahl behalten. Indeſſen iſt leider nicht zu ſpaßen, und ich bin daher en mesure auf irgend einer Seite ſchnell Ernſt zu machen, wenn Du überzeugt biſt, es geht nicht länger, was Du allein beurtheilen kannſt. Ich habe vier Röhren, 1. die G., des Doktors Tochter, hübſch und accomplie mit wenigſtens 50,000 Livre Sterling, 2. eine Andere, Kaufmannstochter, ſehr hübſch, gut und dumm, mit 40,000, 3. eine vornehme Häßliche, mit 100,000, 4. eine Sanfte, Kluge, Hübſche und Vornehme, nur mit 25,000. Nr. 1 iſt die ſchlechteſte, wegen Vater und Mutter, die an ihr hängen. Die Anderen würden mich allein begleiten. Miſcht ſich übrigens kein mächtiger Feind ein, ſo glaube ich, wenn ich Ernſt mache, von Keiner einen Korb zu befürchten zu haben.

Wie freut es mich, daß Muskau ſo ſchön iſt, und daß Schnucke wieder mit wohlthuenden Badeſorgen belaſtet iſt. Ich erwarte aber immer vergebens einen detaillirten Bericht Rehder's. Deine Angaben im Blumengarten ſind vortrefflich, und ich mußte herzlich lachen, als ich ſah, daß die Gartenjalouſie wieder bei Dir erwacht, indem Du erklärſt: qu' après tout ſei dieſer Garten Dir zum Spielen überlaſſen. Ja, ja, meine gute Schnucke, ſpiele damit wie Du willſt, in der Entfernung bin ich bon Prince, aber in Muskau brouilliren wir uns beſtimmt in der erſten Woche über eine Hortenſia, die Du links und ich rechts haben will. Gute Kinder müſſen ſich lieben und ſich kampeln, das iſt einmal ihre Natur, ich bin aber weit beſſer, denn ich gab immer nach, und bot ſtets zuerſt die Hand zur Verſöhnung. O Schnucke, und Du haſt mich einmal mit dem Federmeſſer ermorden wollen, einmal mich geſchlagen, und einmal mir den Dienſt aufgejagt, als Du erklärteſt: der wäre die liebenswürdigſte Kreatur, der ſeine Liebe meinem Dienſt weihte. O Schnucke, welche Sünden ſtehen auf Deinem Regiſter!

Den 11. Juni 1827.

Heute früh ſagte ich zu Berndt:*) „Aber mein Gott, was mag nur der Grund ſein, daß ich ſeit vierzehn Tagen keinen Brief von der Fürſtin habe?“ — „Ach was wird's ſein,“ antwortete er, „ſie kann vorm Bade nicht dazu kommen. Das iſt ja alle Jahre ſo gegangen, ſie hat ja da keine Ruhe weder bei Tag noch Nacht.“ O Schnucke, über dieſe Kritik mußte ich lachen. C'est la même franchise, avec laquelle il me dit quand je lui demande quelquefois pour m'amuser, ob er glaubt, daß ich nun bald heirathen werde: „Ach, wenn Sie werden Ernſt machen, werden Sie keene kriegen, die geben nicht raus, wenn ſe was haben.“

---

*) Pückler's Diener.

Den 20. Juni 1827.

Meine Schönen ſah ich heute alle, und fand ſie alle widerwärtiger als je! C'est une fière médecine que je suis obligé d'avaler tôt ou tard. Als Bild geht alles das leicht herunter, aber in der Realität erweckt es ſchreckliche nausées.

29.

So lange es irgend angeht, keine Uebereilung! Iſt es Matthäi am letzten, nun dann muß es ſein, und ich werde mich immer über das tröſten, was Gottes Wille iſt.

Spielunglück. 800 Pfund in Einer Woche verloren! mauvais diable, que le diable t'emporte!

Den 22. Juli 1827.

In dieſen letzten Wochen iſt viel über mich verhängt worden.

Zuerſt habe ich mich in Folge einer Reihe von erbärmlichen Geſellſchaftsbegebenheiten, Klatſchereien u. ſ. w., die zu unerträglich langweilig zu erzählen wären, und ſich faſt nur mündlich mittheilen laſſen, mit der hauptfashionablen Geſellſchaft hier total brouillirt. Obgleich ich nicht zugeben kann, Unrecht zu haben, ſo mag doch wohl die Callenberg'ſche Natur ein wenig daran Schuld ſein. Enfin, Unglück war immer genug dabei.

Zweitens habe ich meinen ganzen Gewinnſt im Spiel verloren.

Drittens bin ich krank geworden, und

Viertens habe ich eine Art Korb bekommen.

Il y a de quoi décourager 4 personnes, und ich armer, ohnehin ſchon nerveuſer Lou muß alles allein tragen!

Den 28. Auguſt 1827. Abends.

Wir fuhren nach den Races nach Egham, ich im Phaeton mit der reizenden Lady G., die leider, leider vor kaum zwei

Jahren erſt verheirathet wurde, und zwar an einen alten nicht hübſchen Mann, bloß ſeines Titels wegen! Sie iſt ebenſo ſchön als ſanft und liebenswürdig, und für mich gefährlich. — Hätte ich dieſe unverheirathet gefunden, ſo wäre ich ſchnell entſchieden. —

Den 29. Auguſt 1827.

Ich fuhr heute wieder mit Lady G., — werde mich aber nicht verlieben, Schnucke, wiewohl ich es tief beklage, dieſe engelsgleiche Frau nicht früher geſehen zu haben, als ſie noch frei war, denn ſie hatte 40,000 Livre Sterling dazu, und jede Eigenſchaft, die man wünſchen kann, ſanft und gut und liebevoll! Die Schweſtern bekommen vielleicht ebenſo viel, aber welcher Unterſchied, obgleich ſie recht hübſch ſind. Vor der Sonne verſchwinden die Sterne! Wie ſchwer iſt es aber, alles zuſammen zu finden! Ich ſehe wohl, ich muß mich begnügen, das Schickſal will mich nicht ſo glücklich machen — und wer bin ich auch, um es zu verlangen! Ich bin nur halben Sold werth, ſelbſt ſo halb und unvollkommen.

Den 30. Auguſt 1827.

Wir leben hier ſehr häuslich und angenehm, die Leute ſind herzlich gut und die engliſchen Sitten auf dem Lande ſo ungenirt, daß ich heute nach dem Frühſtück über drei Stunden lang mit der ſiebzehnjährigen Tochter des Hauſes, Miß Harriet, einem lebendigen Mädchen (qui au moins a la beauté du diable), im Walde herumlief, ohne daß jemand nach uns fragte.

Den 31. Auguſt 1827.

Ich wünſchte, ich könnte hier Monate lang bleiben, die Leute ſind ſo gut, und ich fühle mich jetzt wie zu Hauſe. Leider gehen ſie aber ſelbſt fort, und ich muß morgen ſcheiden. Nach einem Spaziergang mit dem wilden Kinde fuhren wir aus, um zwei Parks in der Nähe zu ſehen, die aber nicht das mindeſte Intereſſe darboten. Die Landparthie an ſich war aber ſehr angenehm, und ich fuhr wie gewöhnlich mit Lady G., und unterhielt ſie ſo gut ich konnte. Sie ſchien nicht ohne Theilnahme, mais ce qui ferait mon bonheur dans un autre temps, n'est bon à rien maintenant!

Den 1. September 1827.

Ich hatte heute früh eine ſonderbare Unterredung mit Lady G., in der ich ihr ſagte, daß ich ihre Schweſter aus Liebe zu ihr heirathen könnte. — In der That iſt dieſe Schweſter ein liebenswürdiges Weſen, nicht ſchön — auch nicht häßlich — aber ſo naiv, ſo unſchuldig und natürlich, daß man bei uns dergleichen, ſechzehn Jahr alt, nicht antreffen würde.

Windſor, den 2. September 1827.

Ich habe die Sache mit der Schweſter auf ſolche Art en train geſetzt, daß ich Lady G. als Confidente dabei intereſſirt, und mir dadurch einmal ihre Bekanntſchaft, und zweitens auch eine Heirathsröhre menagirt habe, die doch wenigſtens 30,000 Livres Sterling werth iſt, mit einem herzensguten Kinde von ſechzehn Jahren. Wir frühſtückten noch zuſammen, hielten lunch (déjeuner à la fourchette), und machten eine Promenade von drei Stunden, dann mußte ich endlich ſcheiden! Ich pflückte einige Vergißmeinnicht, die im Engliſchen denſelben Namen haben, und übergab ſie den Damen, indem ich ihnen ſagte, daß ich mit dem Ausdrucke meines Dankes keinen beſſeren Abſchied von ihnen nehmen könnte, als indem ich ihnen dieſe Blumen übergäbe .... Sie begleiteten mich alle bis an den Wagen, die ſchöne Roſabel (Lady G.) mit ihnen, gebietend wie eine Herrin unter Sklavinnen. Meine Kleine drückte mir ebenfalls ein Vergißmeinnicht in die Hand, und war ſehr herzlich, aber Roſabel zog allein meine Blicke wie ein Magnet an ſich. Sie hat dieſe ſanfte, gedankenvolle Ruhe, die mich mehr als jeder andere weibliche Reiz feſſelt, und die ich ſeit der Alopäus nicht wieder ſo angetroffen.

Den 9. September 1827.

Ich hatte geglaubt, ich könnte mich gar nicht mehr verlieben. Ich ſehe aber, daß es hohe Zeit für mich war, Roſabel zu verlaſſen, denn ihre Abweſenheit beunruhigt mich weit mehr als ich ſelbſt erwartete. Dieſe Frau zu lieben, zu entführen, wäre eine reizende Sünde — die Schweſter auf tugendhafte Weiſe zu heirathen, iſt mir bittere Medizin dagegen, und doch beſteht alles nur in der Einbildung, aber dieſe eben regiert uns, und wir nicht ſie. Könnte ich Dir nur ihr Bild ſchicken, Du würdeſt verwundert ſein über ihre Schönheit, und den unbeſchreiblichen Ausdruck von Sanftmuth, Stille und Güte in dieſem Geſicht. Ein leichter Zug von Melancholie, den ein himmliſches Lächeln verklärt, der Mund wie eine friſche Kirſche und die ſchönſten Zähne, halb hinter den Lippen verborgen, wie verſtohlen ſich zeigend, wenn dieſer liebliche Mund ſich öffnet, und leiſe Töne flüſtert, deren ſüße Melodie unwiderſtehlich in's Herz dringt — das ungefähr iſt ihr Portrait. Sie iſt noch nicht zwei Jahre verheirathet, und hat anderthalb Jahr lang ſich geſträubt, ihren ganz guten, aber auch ganz reizloſen jetzigen Mann zu heirathen, — hätte ſie doch noch zwei Jahre länger widerſtanden! Sie mag vielleicht jetzt ebenſo denken — mais n'importe, il faut l'oublier.

Abends.

Ich gehe morgen auf ein paar Tage nach London zurück. — Mittags aß ich in den Barrakes, wo ich wie zu Hauſe bin, und bei einem guten Diner und exzellentem Wein mich immer ſehr gut amüſire. Roſabel taucht zwar aus jedem Glaſe auf, und ſieht mich ernſt und trübe an; ich kehre mich aber nicht daran, denn vergeſſen muß ich ſie doch, wenigſtens jetzt, wo alles, was wie Liebe ausſieht, ganz hors de saison wäre. Gute Schnucke, nur die Liebe zu Dir bleibt immer dieſelbe, und iſt der Goldgrund, auf dem mein Leben gemalt wird.

London, den 5. September 1827.

Du weißt, meine Roſabel iſt Canning's Couſine. Sie iſt hier — und ich mit ihr in Korreſpondenz wegen ihrer Schweſter. Je tiens les deux fils, und ſchreibe ihr ſehr ſchöne und leidenſchaftliche Briefe, kann aber leider keine Kopieen davon nehmen, weil ich ſo enorm viel mit meinen anderen Geſchäften zu thun habe.

Kann ich 50,000 Livres Sterling mit der kleinen Harriet bekommen, die ein weiches Wachs in meiner Hand ſein wird, ſo nehme ich ſie, ich fürchte aber ſehr, ſie hat nur 30,000, und dann kann ich mich ſchwerlich entſchließen, doch iſt am Ende, wenn das Gewitter einzuſchlagen droht, der ein Thor, der durchaus nur in einen Palaſt eintreten will, um ſich davor zu ſchützen, obgleich ungewiß, ob er ihn zu erreichen Zeit hat? Was meinſt Du?

London, den 8. September 1827.

Ich aß im Clubb wie gewöhnlich, und war lange bei Lady G., die mir ein kleines unſchuldiges Rendezvous auf dem Square, wo ſie wohnt, gegeben hatte, da ſie in ihrem Hauſe während der Abweſenheit ihres Mannes keine Beſuche annehmen darf. Sie ſcheint mir wohl nicht abgeneigt, unſer Verhältniß iſt aber ſonderbar, da ich mit ihr ſtets zugleich meine Liebe zu ihr, und die Heirath mit ihrer Schweſter abhandle. Mit 30,000 Livres Sterling wäre alles richtig geweſen, ich habe mich aber nun entſchloſſen, es gehe wie es wolle, es nicht unter 50,000 zu thun, die geringſte Summe, welche zu einer Radikalkur der Muskauer Affairen nöthig iſt. Dabei heirathe ich ſehr ungern im allgemeinen, es ſei am Ende wer es wolle, ſelbſt Lady G. glaube ich — alſo was ſoll ich mich kreuzigen, ohne wenigſtens die Geldnoth dadurch gründlich loszuwerden. Ich habe alſo danach meine Demarchen eingerichtet, und werde in ſpäteſtens drei Tagen wiſſen, woran ich bin. Es iſt ganz unwahrſcheinlich, daß die

Eltern, welche, obgleich ſehr reich, eine Menge Söhne und Töchter haben, meiner kleinen Harriet, (die übrigens ein herzensgutes und ſehr aimables Kind iſt, auch glaube ich eher hübſch als häßlich, und geſund wie ein Reh), ſo viel geben können. Dem ſei nun wie ihm wolle, mein Preis iſt geſetzt, je ne me donne pas à moins. Lady G. verſichert, die Kleine ſei in mich verliebt, mais j'ai de la peine à le croire. Mon rang, je suppose, les tente tous plutôt que ma personne, et je n'ai jamais été moins aimable. Ich bin eigentlich, was die Engländer outworn nennen, ausgewunden durch Kummer und Sorge und disappointments. Es iſt keine Nachfolge mehr in mir in nichts. Selbſt meine kleine Paſſion für Roſabel iſt kaum begonnen, ſchon wieder im Abnehmen. Ich wünſche die Sachen bloß wie Spielſachen. Sowie ich nur ſehe, ich kann ſie faſſen, verlieren ſie ihren Werth, und etwas recht Gutes erwarte ich gar nicht mehr. Ich ſehe es als nicht für mich beſtimmt an, und mich in allem unabänderlich zur Mittelmäßigkeit verurtheilt, die meinen Eigenſchaften auch ganz angemeſſen, ja vielleicht eine Folge derſelben iſt.

Glaube nicht, gute Schnucke, daß ich melancholiſch bin; gar nicht, nach meiner Art im Gegentheil in very good spirits, aber ich bin nicht mehr der Alte. Kühne Jugend und friſcher Muth ſind dahin!

London, den 14. September 1827.

Heute erfahre ich wieder, jedoch wenn ich ganz aufrichtig ſein ſoll, mit mehr Vergnügen als Verdruß, daß das Leben aus getäuſchten Erwartungen beſteht. Es iſt zugleich ein Beweis, wie ſchwer es iſt, ſichere Nachrichten einzuziehen, und wie ſehr in England, gleich anderen Ländern, alles übertrieben wird. Nachdem ich endlich mit vielem Aufwande von Mühe und Liſt endlich die Sache mit der kleinen Harriet völlig auf's Klare gezogen, findet ſich, obgleich alle

Welt der Meinung iſt, daß Lady G. bei ihrer Verheirathung 40,000 Livres Sterling bekommen hat, und der alte Papa, einer der Direktoren der oſtindiſchen Kompagnie, für ſteinreich gehalten wird, daß die Kleine nicht mehr mitbekommen kann, wie . . . . 10,000 Livres Sterling, und Lady G. nur 8000 bekommen hat. Ainsi il ne faut plus y penser, und es war auch noch die Rechte nicht. Ich danke jetzt dem Himmel, daß Lady G. nicht frei war, denn bei der würde ich mehr Mühe zu entſagen gehabt haben.

London, den 24. Oktober 1827.

Es fehlt uns beiden nur an Waſſer.

Wir ſind bloß ein wenig vertrocknet; ein warmer, durchdringender Goldregen, und wir ſind ſo friſch wie je.

O gutes Rückele, warum habe ich Dich nicht hier, um Dich recht auszulachen, recht abzuküſſen, und Dir recht viel Wolle auszurupfen! Ich lache jetzt eben herzlich, daß Du Dich fürchteſt, Du könnteſt mir zur Laſt werden. Quel enfantillage, what nonsense!

London, den 27. Oktober 1827.

Meine gute Schnucke.

Es will immer noch nicht gelingen, was wir ſo ſehnlich wünſchen müſſen. Ich weiß nicht, welcher ungünſtige, diaboliſche oder menſchliche Dämon geſchäftig iſt, mir Steine, ja Felſen in den Weg zu werfen, über die meine Kräfte nicht hinweg können. Die Sache mit der Juwelierstochter, deren Reichthum ungeheuer, und deren Perſon hübſch und liebenswürdig iſt, ging auf's beſte. Der Vater, deſſen einzige Tochter ſie iſt, ſchien enchantirt von mir, und plötzlich hat ſich ſeine Wärme in Eis gewandelt und unſere nähere Bekanntſchaft, die, ſeine Tochter betreffend, erſt angehen ſollte, iſt ſo gut wie abgebrochen. Es iſt dies um ſo auffallender, da er früherhin offenbar Schritte gethan hatte, und Aeußerungen gemacht, die gar nicht anders auszulegen waren, als ein Wunſch, ſeine Tochter und mich zuſammen zu bringen. Die Angelegenheit war indeß noch nicht ſo weit gediehen, und die Gelegenheiten ihn zu ſehen, vermöge der obwaltenden Umſtände zu ſelten, um eine Explikation zu verſuchen. Ich fange an zu fürchten, daß die allgemein verbreitete Idee, ich wolle nur des Geldes wegen heirathen, und ſei eine Art von Glücksjäger, meinen Feinden, die vielleicht hier wirkſamer ſind als wir ahnten, eine zu mächtige Waffe in die Hände giebt, um dagegen aufkommen zu können. Es iſt fatal — ich hatte mich ſo gefreut, Dir vielleicht an meinem Geburtstage unerwartet eine große Freude machen zu können, der 30. Oktober will mir aber kein Glück bringen. Wir müſſen ihn wieder in der Sorge verleben, obgleich er uns nicht muthlos findet. Die Hoffnung wird zwar allmählig ſchwächer, dafür aber empfindet man auch die getäuſchte weniger. Alles Uebel führt doch immer eine kleine Kompenſation mit ſich.

Den 8. November 1827.*)

Mein homme d'affaires und ich haben manchen Schweißtropfen darüber vergoſſen, und Gott im Himmel gebe ſein Gedeihen! La fortune est immense — et si je l'obtiens — (was nun freilich dahin ſteht), ſo ende ich ruhmvoll. Indeſſen mache ich mir gar keine Illuſionen; ſo lange ich alle dieſe guten Dinge nicht in der Taſche habe, ſehe ich ſie immer noch als tauſend Meilen entfernt an.

Den 12. November 1827.

Meine Herzensſchnucke, bleibe Du nur gut, vernünftig und treu, dann werden wir, ich fühle es, noch glückliche Tage ſehen, und um ſo mehr, als wir das Unglück kennen gelernt haben. Unter gut verſtehe ich, daß Du mich ſtets wahrhaft über alles ſetzeſt und liebſt; folglich aber auch die Perſon, die ich heirathe, und der wir dann doch beide den Dank ſchuldig ſind, daß ſie uns rettet, mit Vorurtheil für und nicht wider, ja mit Nachſicht anſiehſt. „Daß ich keine mehr lieben werde, wie Dich, keiner mehr dankbar ſein, und keine mehr für mich paſſend finden werde,“ kannſt Du Dir wohl denken, am wenigſten eine Fremde, wo ſchon die verſchiedene Sprache ein unüberſteigliches Hinderniß (wenigſtens für mich) zu rechter und völliger Vertraulichkeit iſt. Unter vernünftig verſtehe ich, daß Du nie an mir zweifelſt, und wenn ich im Verfolgen meines Planes auf Klippen ſtieße, was möglich iſt, blindlings meinem Rath und Wunſch folgſt, feſt überzeugt, daß mein Glück nur in Deinem möglich iſt, und unſer häufiges Zuſammenleben in Muskau unentbehrlich für mich iſt. Ferner daß Du nie im Ernſte glaubſt, (nur im Scherz mache ich Ringe, und wenn ich bei Dir bin), daß ich gegen Dich in irgend etwas Kunſt anwende, oder vorarbeite, und dergleichen, ſondern immer alles gerade heraus ſagen werde, was ich wünſche, nie Dinge vorbereiten in der Verfolgung irgend eines Planes. Ich ſage dies, weil ich darin die ſchwache Seite meiner Schnucke kenne, die bei jederman, und ſelbſt gegen ihren Lou gar zu gern Abſicht und vorgefaßte Pläne vorausſieht. Ueberhaupt aber ſollſt Du mich, wenn es mir wirklich gelingt zu heirathen, deshalb nicht um ein Iota anders anſehen, wie es mich oft manche Deiner Aeußerungen und Anſpielungen auf die Zukunft fürchten laſſen. Unter treu verſtehe ich, daß Du mein treuer Sklave bleibſt, nie vergeſſend, daß Du ſchon geraume Zeit geſtorben biſt, und nur in Deinem Lou, und als ein Theil von ihm fortlebſt. Dies letztere ſchließt eigentlich alles andere ſchon von ſelbſt in ſich ein. Biſt Du das wirklich, ſo kann keine Dich allein betreffende Betrachtung mehr eintreten, die nicht in meinem Sinne wäre. Es iſt freilich viel verlangt, aber Du, meine

---

*) Anmerkung der Herausgeberin. Pückler hatte mit dem Vater ſeiner neuen Zukünftigen diniert, und verſichert, er müſſe viel Geld darauf verwenden, Geſchenke zu machen.

Schnucke, muß es fähig ſein, und es wird, dies iſt meine Beruhigung, bei einer ſo ungeheuren Forderung — es wird Dein eigenes Glück ſicher begründen, wenn Du es fähig biſt. Meine gute alte Schnucke, ich küſſe Dich jetzt feierlich auf Deine Stirn, und weihe Dich ein als mein anderes Selbſt!

Den 14. November 1827.

Les affaires vont leur train — vor vierzehn Tagen kann ich Dir indeß nichts Poſitives melden. Je suis maintenant aux petites attentions par distance. J'envoie des livres, des petits cadeaux. Demain je verrai le père, et j'ai lieu de croire que la belle rentrera en ville sous peu de jours. Alors il faudra battre le fer tant qu'il est chaud. Si j'ai le moindre espoir de réussir, je ferai ma déclaration dans la quinzaine. Hélas! es iſt bei alle dem ein ſaures Spiel. —

London, den 29. November 1827.

Hélas! il faut vous affliger un peu. Das heißt, alte Schnucke, nur von einem negativen Uebel iſt die Rede, nämlich daß aus der Juwelierſache auch wieder nichts wird, und aus dem unſinnigſten Grunde von der Welt, aber ſo kommt immer kein Unglück gern allein.

Es ſteht mir hier ein Felſen im Wege, der ſchwer wegzuſchieben ſein wird. Du erinnerſt Dich vielleicht, daß ich Dir, glaube ich, einmal ſchrieb, wie die Landsdowne mir kurz nach meiner Ankunft hier ſagte, als ich ihr unſere Scheidung nebſt ihrem oſtenſiblen Grunde u. ſ. w. erzählte: „Mein lieber Fürſt, hier finden Sie keine Frau — nach unſeren Geſetzen iſt blos Scheidung möglich auf den Grund der Untreue, eine andere wird hier gar nicht anerkannt, und ein engliſches Mädchen würde ſich in ſolcher zweiten Ehe nur wie eine Art Maitreſſe anſehen.“ Ich ſah dies damals für einen halben Spaß an, und achtete wenig darauf, weil es mir gar zu abgeſchmackt ſchien.

Denke Dir aber, daß nun alles eintrifft. Der Vater des Mädchens wünſcht nichts ſehnlicher, als unſere Heirath, er iſt mein völliger Verbündeter dabei, das Mädchen hat ihm geſtanden, daß ich ihr ſehr gefallen, daß ſie nicht glaubte mich ohne Gefahr für ihr Herz öfter ſehen zu können, daß aber ihre Gefühle ihr unter keiner Bedingung zulaſſen würden unter ſolchen Umſtänden meine zweite Frau zu werden. Der Vater kam konſternirt zu mir, um mir dieſe ſaubere Erklärung mitzutheilen. Ich bearbeitete ihn nach Möglichkeit, und es gelang mir auch ihn völlig von der Albernheit des Skrupels zu überzeugen. Er verſprach ſein Möglichſtes zu thun — aber leider kam er heute wieder, und hoffnungslos! Er habe alles angewandt, aber vergebens. Indeß ſei ſeine Tochter in Thränen ausgebrochen, und habe ihn um Gotteswillen gebeten, Gefühle nicht zwingen zu wollen, die unüberwindlich wären. Ich mache nun noch den letzten Verſuch mit einem Brief an ſie, da ich eine Entrevue nicht erhalten kann — es iſt aber nur pour faire mon devoir, denn an ein Gelingen iſt kaum mehr zu denken. Der Papa nahm ſelbſt mit Thränen in den Augen von mir Abſchied, und ich von ſeinen 30,000 Livres Sterling, car pour la demoiselle, elle prouve par sa bêtise d'être une telle Stockengländerin et bégueule, que je n'en sens pas le plus petit regret.

Wenn es Dich beruhigt, gute Schnucke, zu erfahren, daß mir dieſe ganze Geſchichte gar keinen Kummer noch Sorge macht, ſondern mich bloß einen Tag nach der erſten Nachricht, die mir der Vater gab, affizirt hat — ſo kann ich Dir dies mit Wahrheit verſichern. Im Gegentheil kommt es mir eher lächerlich vor, wenn ich bedenke, daß von meiner armen Schnucke nicht nur prätendirt wird, ſie ſolle ſich haben ſcheiden laſſen, ſondern auch, daß ſie mir hätte untreu werden müſſen, um mich in engliſchen Augen ganz frei zu machen. Zu dieſem Preis wäre mir aber des Mogols Tochter zu theuer erkauft, obgleich ich untreu hier in meinem Sinne, und nicht in dem der Welt nehme! — Aber geſtehen mußt Du, daß meine Avantüren hier bizarr ſind! Dieſe Sache war in ſolcher Verfaſſung, daß jeder Andere wie ich ſie für ſo gut wie geſchehen angeſehen haben würde. Ich habe aber einen ſolchen Zweifel an allem Gelingen, daß ich kaum einen Augenblick mich der Täuſchung überließ, und mich auch wohl in Acht nahm, Dir mehr als etwas belebende Hoffnung hinüberzuſchicken. Au reste nous recommencerons de rouler la roue de nouveau pour la faire monter la montagne, aussi infatigable que le pauvre Sysiphe. Ich habe eigentlich, wenn ich mich recht prüfe, nur einen Kummer bei alledem, Dir keine Freude mehr machen zu können, wie Alexander nur Perſien zu erobern wünſchte, um es nach Athen ſchreiben zu können. Ich glaube gewiß, wenn ich Dich nicht mehr hätte, ich thäte keinen Schritt mehr für mich zu einer Verbeſſerung meines Schickſals. Ich würde die Rudera zu retten ſuchen, ſo viel als möglich, und in Einſamkeit für den Reſt meines Lebens dem Andenken der Vergangenheit leben. Ainsi faisons ce que nous pouvons, ne négligeons rien, mais quant à vous, ne soyez jamais inquiète, bonne Schnucke, pour moi. —

Den 21. November 1827.

Ich habe nur einen Feind, das iſt die Phantaſie. Dieſen Feind aber hat meine Vernunft überwunden, wo er meiner Ruhe gefährlich war, und ich benutze die Phantaſie nur noch, wo ſie Vergnügen gewährt, im Formen freundlicher Bilder.

1828.

Brighton, den 19. Januar 1828.

Wenn ich an den lieben Gott denke, denke ich auch in der Regel an Dich, weil dann eben Liebe meine Seele füllt. Ob und wie der Eine exiſtirt, weiß ich Aermſter freilich nicht aber daß meine Schnucke lebt, das weiß ich, und daß, was ich ihr Liebes thue, auch Gott empfängt, weiß ich auch, und nichts iſt ſchöner in Chriſtus Lehre als dieſes Wort. Er war gewiß ein göttlicher Menſch, und hat er ſelbſt nicht exiſtirt, ſo war es der, deſſen poetiſche Fiktion er war.

Abends ging ich bei der ankommenden Fluth des Meeres unter ſeinem Schäumen und Donnern zu Haus; die Sterne blickten klar funkelnd herab, ewige Ruhe oben, und wildes Brauſen und Wallen unten, Himmel und Erde in ihrer wahren Karakteriſtik! Wie herrlich, wie wohlthuend, wie furchtbar, wie ſchauerlich iſt die Welt! Die Welt — die nie anfing, die nie endet — deren Raum nirgends begränzt iſt — in deren endloſer Verfolgung die Phantaſie ſelbſt ſchaudernd ſich verhüllend, zu Boden ſinkt.

O, meine Schnucke, Du verſtehſt mich — Liebe nur fühlt einen Ausweg aus dieſem Labyrinth, wo jede andere Kraft des Geiſtes ſich vernichtet ſieht.

Den 20. Januar 1828.

Münſter frug mich neulich in gutgemeintem Scherz, ob ich nach Brighton auf den Anſtand ginge? Keine üble Benennung. Der Himmel gebe nur endlich ein Wild, was der Mühe werth iſt, und iſt es kein Edelhirſch, ſo müſſen wir uns mit einem Häschen begnügen — den Hunger zu ſtillen, car malgré toute la poésie, qui remplit mon âme, il faut vivre, c'est la loi de notre nature, et il faut toujours y revenir. Mache mir alſo nie Vorwürfe, meine Herzensſchnucke, wenn ich nach vergebenem Streben den Braten zu erlangen, mein Leben mit Kartoffeln oder ſelbſt Tannzapfen friſte. Der Römer, der ſich umbrachte, weil er nicht mehr Pfauenzungen eſſen konnte, war doch ein großer Narr — und dem ahme ich gewiß nie nach. Ich hoffe wenigſtens.

Brighton, den 24. Januar 1828.

Ich bin jetzt wieder thätig, aber ohne Geld und Zeit iſt auch hier nichts zu machen. — Sei indeß für die Zukunft unbeſorgt, wenn Du mir nur, oder irgend Jemand die nächſte ſichern können, denn kann ich nicht eine fortune machen, weil mir die Mittel zur Ausdauer fehlen, und vielleicht auch die Umſtände dazu nicht günſtig ſind, ſo kann ich wenigſtens das ſchottiſche Fräulein, (von der ich Dir einmal ſchrieb, daß ich mit ihr in London ſpazieren ritt, und die mir ſehr gefällt, ſanft, gut und unabhängig iſt, mit 100,000 Thaler) heirathen, oder ſollte dieſe unterdeſſen auch nicht mehr frei ſein, die kleine Harriet ſelbſt mit ihren 70,000 Thalern. Dies Geld rettet uns dann wenigſtens für den Augenblick, und für die Zukunft ſtreckt man ſich nach der Decke, bis man ſtirbt. Uebrigens mache ich jetzt de mon côté noch einige Verſuche, Geld zu bekommen, um noch etwas Beſſeres erwarten zu können; ſchlägt aber alles das fehl, ſo thue ich wie geſagt, was Noth thut, um der Quälerei wenigſtens ein ſeliges Ende zu machen. Nicht wahr, Du billigſt es?

Daß Du arme Schnucke in Berlin ſo beſchränkt leben mußt, thut mir ſehr wehe, aber der liebe Gott wird ſchon wieder beſſere Zeiten geben. Erhalte Dich nur geſund, und womöglich heiter, wenn auch nicht vergnügt. —

Was mich betrifft, ſo vernachläſſige ich nichts, und ziehe meinen Eimer, daß mir der Athem ausgeht; verſchone mich aber, Dir die Details alle zu erzählen. Dies geſchieht einſt mündlich, wenn wir groß oder auch nur klein reuſſirt haben, und wenn wir gar nicht reuſſiren, ſo werde ich jeden Augenblick die Standhaftigkeit wieder haben zu reiſen, wie ich damals drei Jahre in Italien und Frankreich reiſte, obgleich freilich zwanzig Jahre mehr einen kleinen Unterſchied machen. Es wird aber, hoffe ich, dies nicht nöthig ſein, und von Zeit zu Zeit kann ich ja auch Muskau wieder ſehen, nur da jammervoll wohnen, kann ich nicht, und warum wollteſt Du mich zu etwas nöthigen, was mir das Leben ſicher verbittern und am ſchwerſten machen müßte? Die Philoſophie kann viel thun, aber die ganze Natur verändern kann ſie nicht. Der eiſernen Nothwendigkeit werde ich immer mit Ergebung und Muth folgen, eine ſolche iſt aber nicht da.

Einen Augenblick werde ich wohl dieſes Frühjahr nach Muskau huſchen müſſen, um meiner Schnucke dort ein Küßchen zu geben, und einige Pfählchen zu ſtecken. Ich komme aber incognito in einer blonden Perrücke, und unter dem Namen Wolff un beau jour aus dem Walde herausgeſchritten, und zwar in einem Röckchen mit 'nem kleinen Orden dran.

Den 29. Januar 1828.

(Ueber Geſchäftsſachen.)

— Voilà mes instructions et je vous supplie de les suivre scrupuleusement sans vous troubler la tête sur les suites. — Ob ich Dich überzeugen kann, weiß ich nicht, aber folge diesmal meiner Autorität, et cela suffira pour nous deux. Ja, Schnucke, ich muß ein wenig das Rauhe herauskehren, ſonſt wird der entfernte Monarch ganz zum Scheinbilde, und Du vergißt den Lou — über dem Linde.

Den 29. Januar 1828. Abends.

Es ahnt mir, Schnucke, daß ich binnen ſechs Wochen unter der Haube ſein werde, denn bis jetzt wollte ich ſuchen — etwas Außerordentliches haben; nun mir aber das Feuer auf die Nägel brennt, muß ich nehmen wollen, was ſich darbietet, und bin ich einmal dahin gekommen, ſo geht es Extrapoſt mit mir. Meiner neuen Philoſophie gemäß habe ich mir auch feſt vorgenommen, wenn ich einmal gewählt, ſei es nun noch ſo miſerabel, nicht mehr zurückzublicken, als bloß konverſationsweiſe (wie zum Beiſpiel über die gefällten Linden vor dem Muskauer Schloß), aber mir nicht einen regret mehr zu erlauben, nicht noch länger gewartet zu haben, denn es wäre Wahnſinn, wie ich ſchon einmal ſagte, als Schiffbrüchiger im Meere ſchwimmend, und ſchon bedeutend erſchöpft, ein Boot zu verſchmähen, das ſich zur Rettung darböte, um auf einen Dreidecker zu warten.

Möglich allerdings, daß ein ſolcher bereits hinter dem Felſen naht, und in dem Augenblicke, wo das Boot ihn für eine andere Beſtimmung aufgenommen, mit vollen Segeln auf ihn zukommt — aber allwiſſend ſind wir nicht, wir müſſen die Chancen, die die Verbindung der Begebenheiten uns darbieten, nach der Probabilität, nicht nach der Möglichkeit behandeln.

Den 5. Februar 1828. Abends.

Gute Schnucke, mit meiner Geſundheit will es nicht mehr fort, in Geſellſchaft kann ich beſtimmt vor acht Tagen nicht gehen. Indeſſen — rien ne m'abat, et je suis décidé d'être content, plein d'espoir, et même de bonne humeur. Mein Erinnerungsbuch macht mir viel Vergnügen. Je mehr ſich die Idee entwickelt, denn ich benutze meine jetzige Muße ſo viel ich kann zum Einkleben und Einſchreiben, je mehr ſpricht ſie mich an. Es wird für die letzten Zeiten ein vollkommener Atlas zu dem Werke meiner Briefe an Dich, und ich ſehe ſchon im Geiſte zwanzig Foliobände von beiden in unſerer Bibliothek. Ich werde dann ſehr weiß gepudert ſein, und Dich immer feu ma bonne Schnucke nennen, während Du dick und fett an meiner Seite ſitzeſt, und wir beide, ein wenig radottirend, aber noch immer alte ſpieleriſche Kinder, uns mit unſerer Korreſpondenz amüſiren. Die Jungen werden uns hinterm Rücken ein wenig auslachen, luſtig davon fliegen, und wenn einer etwa nach uns fragen ſollte, ſagen: O, die ſitzen in der Bibliothek, ſtudiren ihre alte Bilderbibel, und hören und ſehen nicht. Schnucke das möchte ich doch gar zu gern erleben, und es iſt mir immer, als wenn es auch noch einmal ſo kommen müßte! — Was aber alles noch dazwiſchen liegen wird — das weiß Gott allein! —

Den 31. Januar 1828.

Meine kleinen Sächelchen haben Dich alſo erfreut. Nun ſo ſegne ſie Gott! Die kleinen Freuden ſind eben ſo gut als die großen, und man ſollte daher darauf ſtudiren, ſich dergleichen ſo oft als möglich zu bereiten. Kein Aberglauben aber muß ſich darein miſchen. Scheeren, Meſſer, Nadeln ſind von beſter Qualität, und brauche ſie daher nur fleißig: die Scheere ſoll noch erfunden werden, die unſere Freundſchaft entzwei ſchneiden kann. Das könnte nur eine Krebsſcheere ſein, die rückwärtsgehend die Vergangenheit ungeſchehen machte.

Den 13. Februar 1828.

Gute Schnucke, ich finde, daß Du gar nicht ſo das Bedürfniß haſt, mir zu ſchreiben wie ich. Ich werde wohl eilen müſſen, mein Gedächtniß wieder bei Dir aufzufriſchen, ſonſt komme ich am Ende in den Hintergrund Deiner Erinnerung. O Schnucke, heißt es bei Dir auch: Aus den Augen aus dem Sinne! Schnucke, bedenke, daß Du mein Tagebuch gemordet haſt, und mir dafür Erſatz ſchuldig biſt. — Du weißt aber nichts zu ſchreiben, weil das Herz nicht voll iſt, geht der Mund nicht über — nein, je mehr ich darüber nachdenke, je ſtrafbarer finde ich Dich — ich glaube Du vernachläſſigſt mich, weil ich zu gut bin, Dich weder mehr quäle noch necke, immer nur eine patte de velours über den Kanal hinüberſtrecke — ich werde mich aber ändern, wenn ich nicht bald entweder einen Brief von 15 Bogen, wie ich ihn einſt ſchickte, oder ein großes Paket und ſämmtliche Parkpläne erhalte.

Brighton, den 18. Februar 1828.

Wenn das Klagen zu irgend etwas führen könnte, ſo könnte ich mich darüber dazu verleiten laſſen, daß dieſe Krankheit mich gehindert hat, ein Verhältniß mit dem reizenden Mädchen anzuknüpfen, die ich bei dem letzten Diner bei Mrs. Clifton kennen lernte. Ich habe mich faſt in ſie verliebt, und kann ſie gar nicht aus den Gedanken bringen. Sie iſt ſehr reich, und war ſehr zuvorkommend gegen mich. Einen Tag nur vor meinem Ausgehen ſind ſie alle mit weggereiſt, weil der Vater, deſſen Vermögen immens ſein ſoll, gefährlich krank wurde, und ſeinem eigenen Arzt ſich bloß anvertrauen will. **Quel parti cela aurait été s'il meurt. Une beauté parfaite, tournure charmante, grâce et beauté avec 50,000 Livres Sterling. N'est ce pas chagrinant?** Aber es iſt ordentlich, als wenn kleine, böſe Teufelchen gegen mich losgelaſſen wären, wovon der eine mir ſchnell die Fieber, der andere einen entſtellenden Ausſchlag ſchickte, ſobald ein guter Engel mir einen irdiſchen Engel zeigt. **Cependant je veux triompher, et je triompherai. C'est Lou, qui vous le dit.**

Den 19. Februar 1828.

Uebrigens muß ich Dir ſagen, daß, wenn ich diesmal nicht reuſſire, ſo viel wie gar keine Hoffnung für die Zukunft mehr da iſt. Dieſe letzte Krankheit hat die Periode des plötzlich Altwerdens herbeigeführt, **et je suis méconnaissable**, nicht ſowohl elend, als alt ausſehend. Ich bin überzeugt, daß ich in einem Jahre vollſtändig im alten Regiſter ſein werde. Indeſſen wegwerfen thue ich mich noch nicht. Ich komme entweder als der einſame Schatten deſſen zurück, der ich war, oder ich bringe wenigſtens eine hübſche und junge und gute Frau mit, die ich mit Ehren produziren kann, und die 100,000 Thaler hat, oder eine weniger Angenehme, mit dreimal ſo viel.

Brighton, den 22. Februar 1828.

Die Litanei meiner Unglücksperiode iſt noch nicht beendigt. Tatterſall, dem ich Auftrag gegeben, mir ein Pferd für den Prinzen Karl ſuchen zu helfen, ſchickte mir eines hierher, und da ich mich recht wohl befand, ritt ich es ein wenig zur Probe. Es querfeldein gallopirend, um es doch etwas kennen zu lernen, ſetze ich es über einige Obſtacles weg, und war ſehr damit zufrieden, als es mit einemmal in ein Loch tritt, und dermaßen hinſtürzt, daß ich zwanzig Schritt davon gerade auf den Kopf geſchleudert werde. War ein Stein da, ſo war die ganze Tragikomödie diesmal aus — und für meine alte Schnucke iſt es mir herzlich lieb, daß es nicht ſo war, denn obgleich ſie anfängt, mich ein wenig zu vergeſſen, und in ihrem letzten Brief mich nicht mehr ſo lieb hat als ſonſt, ſo würde es ihr doch wohl ſehr leid gethan haben, wenn ihres armen Lou Schädel zerſchmettert an den Steinen geklebt hätte. Der Choc war aber doch ſo gewaltig, obgleich auf ganz weichem Raſen, daß ich eine ganze Zeit lang gar nicht ſehen konnte.

Jetzt iſt nur noch eine geſchwollene Hand und etwas Kopfweh davon übrig.

London, den 3. März 1828.

Ach, gute Schnucke, die Erinnerung wird wohl noch das Beſte für mich ſein! Die Gegenwart und die Zukunft ſind nicht lachend. Demohngeachtet bin ich ruhig, und ſogar in gewiſſer Art zufrieden. Der Ausweg der Genügſamkeit bleibt immer offen, und dieſe erſetzt ja eigentlich alles.

London, den 8. März 1828.

Ich aß bei Eſterhazy zu Mittag, ging Abends in die Oper, und dann auf einen langweiligen Ball. Es iſt unglaublich, wie ſchwer hier die Gelegenheiten ſind, eine Perſon zu ſehen, die man ſehen will. Ich komme nicht vorwärts, und daß man alles angewendet hat, mir meinen Zweck hier faſt unerreichbar zu machen, iſt keinem Zweifel mehr unterworfen, da mir Bülow hierüber reinen Wein eingeſchenkt hat, und mir vieles auseinander geſetzt und erzählt, was mir wenig Hoffnung läßt — doch muß ich das Letzte verſuchen. Die Legende von Deiner üblen Behandlung hat ſich nun umgedreht, und man hat die Wahrheit aufgefunden, die hier in England, und nach den hieſigen albernen Begriffen, das Nachtheiligſte für mich iſt. Nämlich meinen Wunſch mit zwei Frauen auf einmal zu leben, was man in eine Art Bigamie herumgedreht hat. Man ſagt, wie Bülow erzählt, in den erſten Zirkeln, daß meine Frau ja nur wie eine Maitreſſe ſein würde, und ich ſpräche ja ſelbſt gegen Jeden, der es hören wolle, mit der größten Freundſchaft und Zärtlichkeit von meiner erſten Frau; ſie lebe auf meinen Gütern u. ſ. w. und würde immer wie in einem türkiſchen Serail die Sultanin bleiben. Bülow ſagt, es wäre zum Erſtaunen, wie man hier jede Kleinigkeit über mich wiſſe, ja, daß Du von Berlin wieder nach Muskau gingeſt, um dort für mich alles vorzubereiten, habe er in einer engliſchen Geſellſchaft erfahren. Clanwilliam muß das geſchrieben haben, meinte er.

Du ſiehſt, meine Herzensſchnucke, daß die Feinde hier eine furchtbare Waffe ergriffen haben. Dagegen iſt aber nichts mehr zu machen. Nach meinem letzten Verſuch muß ich zurück, und dann müſſen wir einen neuen Kampagneplan verabreden.

Uebrigens habe ich Bülow (der, ich muß geſtehen, recht freundſchaftlich gegen mich iſt) geantwortet, daß die Folgerungen der Engländer albern wäre, daß ich die zärtlichſte Freundſchaft für Dich nie verläugnen würde, und wenn ich Venus mit zehn Millionen dafür bekommen könnte, daß Du die einzige Perſon in der Welt wäreſt, von der ich wüßte, daß ſie nur in mir lebte, und nie Jemand mich ſo wieder lieben würde und könnte, daß aber daraus nicht folge, daß ich mit zwei Weibern auf einmal leben wolle, daß unſer Verhältniß wie das zwiſchen Mutter und Sohn ſei, und das Glück einer jungen Frau, die ich heirathete, Dir eben ſo ſehr als mir am Herzen liege, und Deine Gegenwart in Muskau nur die Folge meiner inſtändigſten Bitte ſei, um während meiner Abweſenheit die Geſchäfte in Ordnung zu erhalten.

Ich muß ſo ſprechen, und Du wirſt es billigen, denn warum mir ſelbſt für die kurze Zeit, die ich noch hier ſein kann, den Weg zu einem letzten Verſuch ganz verſperren. Heirathe ich die, welche ich im Auge habe, ſo machen wir nachher mit ihr, was wir wollen, und ich weiß überhaupt, daß ich mit keiner, (die ich nehme), einen Monat verheirathet ſein werde, ohne daß ſie meine Schnucke liebt und ehrt — aber dem Vorurtheil muß man vorher ausweichen, ſo lange es zu fürchten iſt. Unſere Lage iſt traurig — aber bloß durch Mangel an Geld, und auch hierüber hörte ich leider von Bülow, daß man nur zu gut jetzt unterrichtet iſt, und das iſt das Schlimmſte!

Den 11. März 1828.

Voilà un fier malheur. L'opération (das Haar zu färben) a si mal réussi, le diable sait pourquoi, que je suis obligé de recommencer ce soir. Großes und kleines Unglück wechſelt auf eine ſo angenehme Art miteinander ab, daß ich mich nicht ennuyiren kann. Mais le regne du diable ne peut pas durer éternellement, und hat der Kummer meine Haare vor der Zeit gebleicht, ſo ſoll die Kunſt ſie doch wieder ſchwarz machen, ſo wie den Kummer in Freude verkehren. Ne désespérons pas. Vielleicht ändert ſich alles im April, und ich werde verkehrt in den April geſchickt, damit das Verkehrte durch Verkehrtes geheilt wird. Ach, Schnucke, ich ſehne mich nach Dir.

Dein alter Lou.

Den 1. April 1828.

Schnucke! Tout est fini, je suis marié, j'ai 20,000 L. St. de rente, et deux enfants!

Biſt Du angeführt? Hélas, je ne puis annoncer de bonnes nouvelles qu'à la façon du premier Avril! —

Den 10. April 1828.

Ich habe in England viel für geſchmackvolle Ausſchmückung der Häuſer ſowohl wie Gärten gelernt — leider aber die letzten Mittel der Anwendung zugleich eingebüßt!

Wie geſagt, il ne nous restent plus d'autres chateaux que ceux en Espagne, und mit dieſen wollen wir uns denn auch gar nicht geniren. Keine Ausgabe dafür ſei zu groß, kein Reichthum zu koſtbar, und keine Schwierigkeit unüberwindlich. Wenn wir uns nur vereinigen können, aber ich fürchte, ich fürchte hinſichtlich der Hausordnung werden wir großen Streit haben. Wer weiß, ob ſelbſt unſere Leute je eine Livrée bekommen, wenn einer von uns nicht nachgiebt. Du willſt Scharlach und Gold à la Satanas, ich kann meinem Ahnherrn Rüdiger und der Herrſchaft Branitz nichts vergeben, die impérieusement Gelb und Blau verlangen. Rüdiger ſelbſt, glaube ich, erſchien mir im Traum, und flößte mir die neueſte Idee ein, denn eines Morgens ward es plötzlich klar vor meinen verwirrten Sinnen, und eine innere Stimme rief vernehmlich: Gelb und Blau, das Mittelſchild auf der Borte! Meine Seele erbebte, und mit thränendem Auge rief ich: Rüdiger, Dein Wille geſchehe! Seine Statue zu Pferde kommt daher auch auf eine kleine Inſel aus dem See auftauchend, mitten vor meinem Pallaſt.

Sage Adelheid, ſie ſolle ja immer dem Rath ihres alten Freundes folgen, der beſtimmt ein vortrefflicher Wegweiſer ſei, wenn er auch, gleich jenem, ſelbſt nicht vom Flecke käme.

Den 1[illegible]. April 1828.

Diner bei *, wo ich mit großem Regret die kleine Harriet ſo liebevoll und gut ſah — ſchade, daß ſie nicht mehr Geld hat! Wie werde ich mich noch herausfitzen. Gott weiß es! Et pour dire la vérité, das ganze Heirathen iſt mir ſchrecklich! Wenn nicht alles beiſammen iſt, Güte, Schönheit und Reichthum. J'ai peur d'épouser une mauvaise, j'ai honte d'épouser une laide ou une qui est pauvre — et j'ai honte aussi de revenir sans avoir rien obtenu. Quel dilemma!

Den 17. April 1828.

Heute habe ich ganz allein verlebt, aufgeräumt und geſchrieben, und muß wieder färben, obgleich es noch keinen Monat her iſt, aber das letztemal nicht ordentlich gerieth. Schnucke, ich brauche alle Seelenkraft, um nicht auf den Boden zu ſinken — der Kopf aber allein iſt außer dem Waſſer!

Den 18. April 1828.

Mein Körper ging Abends auf einen Ball zu Lady Borrough, mein Geiſt aber war bei Dir und in Muskau.

Für die magnifiken Stiefel tauſend Dank. Ich wünſchte, ich trüge ſie als ein reicher Paſcha mit hundert Weibern, und nicht als ein armer Chriſtenhund, der vergebens laborirt, eine Einzige nach ſeinem Sinne und ſeinen Bedürfniſſen zu bekommen.

Den 21. April 1828.

Ach, Herzensſchnucke, welche traurige Briefe von Dir bei meinem Erwachen vom 10. April! Du biſt krank geweſen! Und welcher traurige Geburtstag für Dich ohnehin! Es iſt der größte Theil meiner Qual, Dich, arme Seele, mit nichts erfreuen zu können! — Was mich aber am meiſten niederdrückt, ſind ſolche Aeußerungen als die von Dir: „und dies kurze Leben endlich den zu frühen oder zu ſpäten Tod". Dies iſt wahrhaft lieblos, Schnucke, denn Du weißt, daß Dein Leben der allereinzige Troſt iſt, den ich auf der Welt habe — wäre dieſes aus, ſo bliebe mir nichts anderes übrig, als Dir ſo ſchnell als möglich zu folgen. Alſo ſchone Dich um meinetwillen, und ſei beſonders nicht traurig um meinetwillen, denn wenn Du gefaßt und ſeelenheiter oder ruhig bleibſt, ſo werde ich den Verluſt irdiſcher Güter weit leichter ertragen, als Du Dir einbildeſt. Aber Liebe bedarf ich dazu, und es iſt, als wenn in meiner Seele weder die Luſt noch die Möglichkeit exiſtirte, dieſe Liebe bei jemand Anderem zu ſuchen. Nur einmal kann man ſich gegenſeitig ſo vollkommen kennen lernen und zu eigen geben, ſo eins werden, als wir es ſind — eine Vereinigung, die ſich nicht auf Leidenſchaft gründet, ſondern in meinem Buſen ſo langſam erzeugt und verwachſen hat, daß zwei Pflänzchen nun einen ſtarken Baum bilden, der nur durch den Untergang des Ganzen wieder in zwei Hälften getrennt werden kann. Ja, ich könnte ſelbſt mit Dir höchſt unzufrieden, böſe auf Dich ſein, und doch wäreſt Du mir nöthig, und hörte ſelbſt Deine Liebe auf was unmöglich iſt, ſo würde mich immer noch Dankbarkeit feſt an Dich feſſeln. — Alſo, Schnucke, wirf die Melancholie zum Fenſter hinaus, il n'y a pas de quoi beim Lichte beſehen. Wir leben noch beide, wir ſind à tout prendre eher geſund wie krank zu nennen, wenigſtens keiner von uns hinfällig, und können noch lange leben, wir haben keine Furcht wirklich Noth zu leiden, ſondern höchſtens nur den Ueberfluß zu verlieren — und dabei immer noch die Hoffnung, daß es einmal wieder beſſer gehen kann. Wir lieben uns nicht nur herzlich, ſondern ſind wahrhaft unzertrennlich, auch wenn die Körper geſchieden ſind durch Meer und Ferne, und ſind, wie ich von Dir glaube, und von mir weiß, auch fähig in der Cottage manche kindliche Freude zu genießen.

Den 23. April, Nachts 3 Uhr.

Vom Diner und Almacksball zurückkommend, finde ich endlich die Kiſte mit Deinem Bilde. Es thut mir ſo weh, daß ich bald geweint hätte! Erkläre Dir ſelbſt dies Gefühl. — Als ich es aber ſelbſt ſah, fand ich gar nicht diejenige Aehnlichkeit darin, die ich liebe. Es iſt ähnlich, aber ſo wie Du ausſiehſt, wenn Du Jemand unterhältſt, den Du zum erſtenmal ſiehſt, und der Dich nicht intereſſirt, aber von der gutmüthigen, liebevollen Art, mit der Du Deinen Lou anſiehſt, nicht eine Spur. — Und doch giebt es gewiſſe Anſichtspunkte, wo es mir die alte Schnucke treu darſtellt — alſo à tout prendre iſt es doch ein Schatz für mich, und was nicht vom Zeichner ergriffen worden iſt, werde ich ſelbſt hineinlegen. Sehr ähnlich iſt es, aber viel zu ſtrenge, mit einem Wort, die Fürſtin Pückler wie ſie leibt und lebt, aber nicht *meine Schnucke* — et entre ces deux il y a une grande différence. Du hätteſt Dir während dem Malen denken ſollen, Krüger ſei ich. Das nächſtemal will ich dabei ſein, denn in meinem Eintragsbuche, das für die Nachwelt beſtimmt iſt, muß noch ein beſſeres Bild von Dir aufbewahrt werden. Ich habe dieſem indeſſen einen Platz auf meinem Schreibtiſche angewieſen, und es ſteht vor mir wie meines vor Dir in Muskau — macht mich aber noch betrübter als ich ſchon bin, weil es mir gleichſam mehr die Leiden verſinnlicht, die Du um meinetwillen erduldeſt! Die Perlenſchnur kann ich nicht anſehen, ohne an Thränen zu denken, die mir ſelbſt in die Augen kommen, daß ich Dir, arme Schnucke, nicht helfen kann! Das Lächeln des Bildes kommt mir wie gezwungen vor, und hinter der Stirne glaube ich den tiefen verborgenen Schmerz zu ſehen. Ach, Du lieber Gott, wie unglücklich dem, den man liebt, weder Troſt noch Freude mehr bereiten zu können. Das iſt vielleicht das Schlimmſte! Gute Nacht, mein Herz — j'ai le coeur gros.

Den 24. April 1828.

Guten Morgen, Schnucke — mais décidément votre portrait a deux expressions. Von oben geſehen, iſt es kalt, und wie Du es nennſt, gekniffen. Von unten herauf aber hat es Deinen Ausdruck, wie Du mit mir in Geſellſchaft Anderer biſt, und den zu betrachten macht mir viel Freude, obgleich, wie ſchon geſagt, von Deinem Ausdruck, wenn Du mit mir allein biſt, ſich nichts darin vorfindet. Ach, Schnucke, Schnucke, wo ſind unſere Frühſtücke hin in der grünen Stube, und unſere Diners unter den Linden! Ueberhaupt, wo iſt meine Originalſchnucke! Und was iſt ein Bild dagegen! — Es iſt ſonderbar, aber es macht mir im Ganzen genommen weit mehr Schmerz und Wehmuth als Freude, dies Bild. Meine gute, theure Seele, ich ſehne mich manchmal ſo ängſtlich nach Dir, daß mir das Herz hoch aufklopft, und der Gedanke Deines Verluſtes iſt allein für mich in der Welt wahrhaft furchtbar. Ich folgte Dir beſtimmt, denn mein Kummer würde ſich noch durch den Gedanken verdoppeln daß all das Elend, was Du mit mir ertragen, Dich früher zum Grabe gebeugt. Alſo bleibe ſtandhaft, meine Schnucke, und liebevoll für Deinen ärmſten

Lou.

Den 25. April 1828.

Wenn ich nur einen Brief von Dir bekäme, denn meine Angſt um Dich wird ordentlich zur fixen Idee, und ich muß Dein Bild wegthun — meine Phantaſie hat ſich einmal in Schwarz gehüllt, und ich darf ſie nicht kontinuirlich reizen, und doch fange ich an, das Portraitchen raſend lieb zu gewinnen, da ich nun ſchon hineingedacht habe, was fehlt, und es jetzt ſo ſehe, wie ich will, denn in den Neigungen der Seele liegt eine ſeltſame uns unbekannte Kraft, und da iſt es recht wahr, daß Glaube und Wille Berge verſetzen können. Das Bild liegt links neben mir, es hat keinen feſten Platz, ſondern wandert im ganzen Quartiere umher. Heute habe ich ihm den kleinen Hund Francis vorgeſtellt, und, Schnucke, ich ſpiele damit, und weine darüber! Jetzt fallen eben eine Menge Thränen darauf, und nun verſtecke ich es, weil es mich zu ſehr quält.

Abends.

Ich wünſchte in der That, ich hätte Dein Bild nicht bekommen, denn es erweckt ein ſolches Heimweh, daß ich wie ein Kind weine, und den letzten Muth verliere, den ich noch hatte, ja, es macht es mir beinahe unmöglich, jetzt damit umzugehen eine Andere zu heirathen, dagegen die Sehnſucht meine Schnucke wiederzuſehen zur wahren Marter wird.

Gute, alte Schnucke, Dein Bild hat einen ungeheuren Sieg über den Parkplan davongetragen — denn in jenem arbeite ich nur mit einigem regret, daß ſo viele Mühe, ſo mancher gute Gedanke vielleicht unnütz darauf verſchwendet wurde — aber wenn ich mich mit Deinem Bilde unterhalte, iſt meine ganze Seele in Bewegung. Süßer und bitterer Schmerz wechſeln miteinander ab, doch Freude kann es mir nicht geben — nur den tiefen Genuß zu lieben und geliebt zu ſein. Ich hoffe indeß, ich werde auch manchmal böſe darauf ſein, und auch zuweilen ziemlich gleichgültig, denn Du weißt, Dein Lou iſt ein Kamäleon, und immer aufrichtig mit Dir. Es wäre auch nicht auszuhalten, wenn man immer ſo ſehr durch ein bemaltes Stück Papier bewegt werden ſollte. Des Lou Thränen ſind ſelten, aber heiß, wenn ſie fallen; ein andermal will ich auch mein Bild necken, und darüber lachen, mich über die alte Dicke moquiren, und über all die transparenten Schleierchen und Brimboriums am Kopfe, und Spitzen und Locken — die doch bei alledem nicht ganz übel ſtehen, il en faut convenir. Enfin, pour dire la vérité, vous me plaisez, Princesse, malgré que vous ne soyez pas tout-à-fait la véritable Schnucke.

Den 26. April 1828.

Die Zeit naht immer mehr heran, wo ich meine letzten beiden Verſuche machen muß. Ehe ein Monat vergeht, iſt ganz beſtimmt für diesmal entſchieden, das heißt auf ein paar Jahre wenigſtens: heirathen, oder nicht heirathen, aber ich hoffe nicht: Sein oder Nichtſein — höchſtens gut leben, oder ſchlecht leben. Dich, meine Herzensſchnucke, ſorgenfrei und beruhigt zu wiſſen, wird von allem mich ſelbſt am meiſten befriedigen, denn Du leideſt weit mehr wie ich.

Abends erhielt ich zur Oper ein Billet von einer meiner beiden Bräute in spe, mit der ich, mit ihr und der Mutter in der Loge, mich ziemlich gut dem Zweck näher brachte, aber es iſt nicht die reichſte, wiewohl bei weitem die hübſcheſte, liebenswürdigſte und beſte von beiden. Tauſendmal habe ich in mir darüber gejammert, daß Du, Schnucke, nicht unter der Firma meiner Mutter mit hieherkommen, und für mich ausſuchen und werben konnteſt. Das hätte alles längſt zu einem guten Ende gebracht, und Dein Beifall würde hinlänglich geweſen ſein, mir die Perſon für's ganze Leben werth zu machen.

Den 27. April 1828.

Ich war heute bei der Herzogin von St. Albans zu Tiſch gebeten, to meet the Duke of Cumberland and Sussex, konnte aber nicht hingehen, weil ich ſchon früher bei Bülow eingeladen war, to meet Mademoiselle Sonntag, die ich zufällig hier noch nie in Geſellſchaft angetroffen. Du kannſt Dir die Extaſe der ſtets lobenden Frau von Lämmers denken. Sie fand mich nicht nur jünger und ſchöner geworden, ſondern verſicherte nichts ſo Schönes wie Muskau in England geſehen zu haben. Was mich aber doch gut für ſie ſtimmte, waren ihre Lobeserhebungen Deiner Gnade für ſie, die ſie im Grunde dankbarer erkannte, als wir es verdienen. — A tout prendre thut mir ihre Erſcheinung als Erinnerung an Liebes, Vergangenes, doch wohl! — Die Sonntag war allerliebſt, und machte einige frais für mich — es iſt ein reizendes Geſchöpf, und gewiß äußerſt verführeriſch für Leute, die entweder noch neu in der Welt ſind, oder nichts zu ſorgen noch zu thun haben, als ihren Wünſchen nachzugehen. Die kleine Kokette hatte mir gleich die ſchwache Seite abgemerkt, und ſprach mit den ſüßeſten Blicken von nichts wie dem Glücke der Häuslichkeit und des Landlebens, und wie unglücklich ſie ſich fühle, ein leeres Leben der Eitelkeit, und bei allem ſcheinbaren Glanz, der Unbefriedigtheit und oft Demüthigung zu führen.

Abends fand ich ſie bei St. Albans wieder, wo ſie aus dem „Freiſchützen" deutſch ſang (nach meinem Geſchmacke weniger ausdrucksvoll als die Seidler). Ich führte ſie an ihren Wagen, und ſie lud mich ein, morgen mit ihr in's Schauſpiel zu gehen, wo ihr der Herzog von Devonſhire ſeine Loge gegeben hat, denn ſie iſt hier als etwas Neues und Berühmtes jetzt in höchſter fashion, und hat alle Grands zu ihren Füßen, was ihr jedoch nicht im geringſten den Kopf zu verdrehen ſcheint.

Weißt Du wohl, Schnucke, daß ich verliebt bin — rathe einmal in wen?

In Dein Portrait, das ich jedesmal früh und Abends küſſe, wozu es immer ſehr content ausſieht. Nun, der Himmel wird uns beide nicht verlaſſen, denke ich, und wir werden noch einmal Frohſinn ſchmecken, der uns lange, lange ſchon ſo fremd geworden iſt!

Den 28. April 1828.

Du wirſt Dich vielleicht wundern — wenn Du es recht bedenkſt vielleicht auch nicht — aber die Lämmers iſt eine wahre Herzſtärkung für mich. Ich höre die alten Muskauer Töne wieder, ich habe jemand, der mit gleichem Enthuſiasmus in einer jetzt von uns ganz unabhängigen Lage von Dir und von Muskau mit mir ſpricht. Dies Geſpräch wird, wie ein Bild durch einen Rahmen von Gold und Edelſteinen, durch die Anweſenheit des kindlichſten und lieblichſten Weſens verſchönert, das mir wohl will, und deutſches Gemüth und deutſche Worte erwecken das ſüße Gefühl der Heimath.

Wird Dir nicht Angſt, daß ich mich in die Sonntag verliebe? — Fürchte nichts, dafür bin ich geſtählt, nur eine wohlthätige Wärme, kein Feuer dieſer Art kann meine Seele beherbergen, und in allem Geſchilderten nimmt die Sonntag noch eine geringere Rolle als die Lämmers ein, die hier, wie geſagt, ein wahrer Schatz für mich iſt.

Ich brachte alſo den ganzen Abend mit beiden allein zu, und ging dann auf einen faſhionablen Ball bei Lady Tankarville. Das angenehme excitement der vergangenen Stunden wirkte noch fort, und ich war weniger hölzern, weniger ennuyirt von der Fête als gewöhnlich. Um 4 Uhr kam ich erſt an den Schreibtiſch. Die Sonne geht auf, und ich zu Bett. Adieu, mein Leben.

Den 1. Mai 1828.

Abends ſah ich in der Oper „Don Juan", machte erſt der kleinen Sonntag, die ein wahrer Engel iſt, eine Viſite hinter den Couliſſen, wo ſie wie auf einer wüſten Inſel ein Menſch unter Thieren erſchien, und ärgerte mich dann in der Loge über die Erbärmlichkeit, mit der dieſe herrliche Muſik, die Sonntag ausgenommen, aufgeführt wurde. Ein Ball bei Lady Keith, wo ich meinen Zwecken nachging, ſchloß endlich den Tag und die Nacht zugleich, denn jetzt, wo ich vor einer Viertelſtunde zu Hauſe gekommen bin, iſt es 5 Uhr, und natürlich Sonnenſchein. Alſo gute Nacht.

Den 2. Mai 1828.

Früh Viſiten, wieder verſucht, ein wenig Schritt zu reiten, und Abends großes Konzert beim Herzog von Devonſhire, wo die Sonntag wieder wie gewöhnlich die Krone war. Ich hatte ihr früh einige Blumen gegeben, und ſie trug die Roſe am Herzen, und wies während der Arie mit dem ſchalkhafteſten und graziöſeſten Blick darauf. Schnucke, gönne mir eine kleine Erholung. Es kommen hier zwei kindliche Seelen zuſammen.

Den 3. Mai 1828.

Wenn ich noch eitel ſein könnte, ſo möchte ich faſt glauben, daß ich noch Glück bei den Weibern machen könnte, wenn ich Luſt dazu habe, si le coeur m'en dit, wie es wohl bei dem kleinen Sonntagkinde der Fall iſt, und wenn ich mir ſelbſt aus Neigung darin Mühe geben kann. So viel iſt gewiß, daß ſie nach einer kurzen, aber heißen Bekanntſchaft mehr für mich thut, als ſie bis jetzt für Eſterhazy, (der ſterblich in ſie verliebt iſt,) und alle anderen Verehrer gethan hat, mehr wie ich begreifen kann, da ſie in der That wagt, und weiß, daß ſie wagt, da gerade ihre makelloſe Reputation hier ſie ſo hoch ſtellt, und, ſonderbar genug kein Menſch glaubt, daß ſelbſt Clanvilliam je etwas nur halb Reelles von ihr gehabt, Andere aber noch weniger. Ich bin davon überzeugt. Enfin, ſie hat mir endlich erlaubt, heimlich meine Reitpferde nach Richmond kommen zu laſſen, um dort mit ihr im Park zu reiten, dazu am heutigen Tag Einladungen abgeſagt, und gegen ihren Kapellmeiſter Pixis und Umgebung vorgegeben, ſie ſei auf's Land geladen. Elle a été tout-à-fait charmante pendant la journée, harmlos wie ein Kind, und luſtig wie ein Reh, aus der ennuyanten gêne und dem täglichen Gewimmel, das ſie umgiebt, einmal befreit zu ſein. Ich ſpiele die Rolle eines herzlichen Freundes, eines älteren Bruders, der im Scherze nur den Liebhaber macht. Läugnen kann ich mir aber nicht, daß ſie wirklich ein kleiner Engel iſt, dem ich 50,000 LSt. und einen anderen Namen wünſchen möchte! Nachmittags mußte ſie zur Oper zurück — ſagte aber mit einer Natürlichkeit, Herzlichkeit und Grazie, die nur ihr eigen ſind — nun habe ich nur noch einen Tag, nach welchem ich mich länger als einen Monat lang nicht mehr frei machen kann, und das iſt morgen an meinem Tage (Sonntag), wo ich von 4 Uhr Nachmittag an noch einmal meinen Wünſchen folgen kann, nachher bleibe ich auf lange ein armer Sklave! Ich ſchlug ihr alſo vor, auf dem Lande zu eſſen, dorthin mit mir zu reiten, und ſpät Abends zu Haus zu fahren, was ſie nach vielen Bitten angenommen.

Gute Nacht, Schnückchen, ich küſſe Dein Portrait, und das liebt mich zu ſehr, um mir eine kleine, kleine Erholung, ein ſüßes Nippen, während ſo viel Wermuth, nicht einmal zu gönnen. Ich verſäume deshalb nichts im Geſchäft, das verſichere ich Dir, aber es giebt viele Augenblicke, ja viele Tage, wo ſich nichts darin thun laßt.

Den 4. Mai 1828. Nachts 1 Uhr.

Eben komme ich, Schnucke, von der reizendſten partie fine zurück, die ich je gemacht habe. Vor den Thoren erwartete ich Henriette mit den Pferden. Sie kam in einem Miethwagen mit der guten Lämmers, ich hob ſie ſchnell heraus, dann auf's Pferd, und dahin flogen wir wie ein paar Vögelchen im ſchönſten Sonnenſchein und Maiwetter zwitſchernd. Clanwilliam war denſelben Morgen hier angekommen, hatte ſie beſucht, iſt verliebter wie je, obgleich ausgeſchlagen, und dennoch hielt ſie mir ihr Wort, gegen ihn, der bleiben wollte, vorgebend, ſie ſei auf's Land bei einer Dame mit einem imaginairen Namen gebeten — das war in der That viel, um ſo mehr, da ſie mich und meine Abſichten hier durch die Lämmers zu gut kennt, um auch nur im Entfernteſten einen Plan auf mich machen zu können. Das iſt aber auch nicht ihre Art, ſie iſt dafür viel zu wahr, zu gut und zu natürlich. Du weißt, daß ich die Menſchen richtig beurtheile, und wenn es Jemanden je gab, der, verbunden mit ungemeiner Selbſtbeherrſchung, dennoch kindlich, jungfräulich und herzlich blieb, ſo iſt es die arme Henriette, deren Loos auch ein beſſeres und angemeſſeneres hätte ſein können. Wir kriechen aber hier Alle im Elend herum. Bis es dunkel ward, wurde geritten und gelaufen, ſchöne Ausſichten und dann Greenwich's Merkwürdigkeiten beſehen. Bei Licht und Sonnenſchein, zugleich aßen wir über dem Waſſer am offenen Fenſter und um 12 Uhr erſt fuhren wir im voll zugemachten dunkeln Wagen zu Haus. Du kennſt meine Art, ſolche Gelegenheiten nicht unbenutzt zu laſſen, wenn ich gleich vor ihr auch fürchten würde, unzart zu ſein. Im Anfang war man ſcheu, bös am Ende gab man doch ein wenig nach, und ehe wir zu Hauſe kamen, war zwar nichts Unanſtändiges geſchehen, aber doch was Zärtlichkeit eingeben kann, ausgetauſcht. Me voilà satisfait maintenant, denn die Eitelkeit iſt wenigſtens befriedigt, wirſt Du ſagen — aber weiter kann ich auch nicht gehen wollen, wenn es mir auch gelänge — es wäre ſchlecht auf der einen, unvernünftig auf der anderen Seite, weil es mich, wenn fortgeſetzt, in der Verfolgung meiner Pläne hindern müßte! Aber das muß ich ſagen, weil es wahr iſt, — ein reizenderes Geſchöpf, eine lieblichere Natur, ganz anders, wie ich glaubte, fand ich noch nie. Es iſt eine Blume im Kratzbeerenſtrauch meines jetzigen Lebens, die nun ſchon hinter mir liegt, deren Duft aber neue Kraft zu längerem Leben giebt. Daß ſie *Dir* ſo gefallen, hat ſie mir auch hundertmal lieber gemacht, und da die Lämmers Dir wirklich und wahrhaft attachirt iſt, und Henriette Dich auch bei der Beneke geſehen hat, und Du ihr aufgefallen, ſo warſt Du ſchon oft das intereſſante Thema unſeres Geſprächs. Wie würde ein ſolches Weſen ſich an Dich anzuſchmiegen fähig geweſen ſein, wenn eine ſolche in *meiner* Sphäre zu finden eine wohlthätige Macht beſtimmt hätte, denn wahrlich, merkwürdig iſt es, wie rein und unſchuldig ſich dieſes Mädchen in ſolcher Umgebung erhalten, der Sammet der Frucht iſt noch unverſehrt, ein Beweis, wie das Zarteſte in der Natur des Geiſterreiches auch das Felſenfeſteſte iſt.

Den 8. Mai 1828.

Abends war ein Konzert beim Herzog von Northumberland, wo die Sonntag und Paſta herrlich zuſammen ſangen. Sie ſah traurig und angegriffen aus, was ihr aber nicht übel läßt. Sie ſingt zu viel, und gewinnt zwar enorm — kann aber leicht, wenn ſie ſo fortfährt, ihre Stimme einbüßen.

Den 10. Mai 1828.

Gute Schnucke, ich bin leidend, ich habe ſeit acht Tagen ohngeachtet meiner Diners nicht ſo viel gegeſſen, als in Muskau in einem. Es iſt Folge zu vielfacher Gemüthsbewegung, und ich bekomme am Ende wie Napoleon aus Kummer den Magenkrebs — in der That, ich muß mich in Acht nehmen, denn meine Magennerven ſind ſehr krankhaft ergriffen, obgleich kein excès irgend einer Art daran Schuld iſt. Eher iſt mein Gemüth ein wenig ergriffen! Ach Schnucke, ohne Dich, glaube ich, wäre ich längſt nicht mehr. Geld wird es auch nicht thun, das habe ich hier recht lebhaft gefühlt, einmal wenn ich nahe daran geſtanden, es zu erlangen, zweitens wenn ich das Leben derer anſehe, die mehr haben, als ich je erwarten kann. Ich glaube mir fehlt nur Liebe — die Mutterliebe meiner Schnucke, und die einer Geliebten, welche wie ich Dein Kind wäre. Warum kann das nicht ſein! Das allein würde am Ende meinem Herzen Ruhe, Beſchränkung, Begnügung, Zufriedenheit und Glück lehren und geben. Habe ich mich wohl ſelbſt wie alle anderen Menſchen bisher verkannt? Habe ich nach Seifenblaſen gejagt, nach Spielwerken, die erreicht, zerbrochen werden, und ihren Werth verlieren und nicht geahnt, daß die Möglichkeit einen größeren Schatz zu heben in meinem eigenen Herzen läge? Ach, der Tod wird wohl alle Räthſel löſen. — Verlaß Du mich nicht, meine Schnucke, ſonſt ſinke ich ſchnell zu Boden, und die Wellen ſchlagen für immer über mich zuſammen!

Den 11. Mai 1828.

Ueber die Etablirung in Branitz ſage ich nichts. Thue hinein, was Du für Dein Kind und Dich ſelbſt am zweckmäßigſten hältſt; daß es ſo heißt, kann wenigſtens eine gute Wirkung haben, denn es geht ſo weit, daß man hier in ganz London weiß, daß Dein Bild auf meinem Schreibtiſch ſteht, und Bülow neulich ſagte: „Fürſt, dieſe Sentimentalität thut Ihnen mehr Schaden, als Sie glauben.“ Dazu lache ich nun, und antworte auch: „Lieber Bülow, Judas nur verrieth ſeinen Herrn um Silberpfennige.“ Mich ekelt dieſes alles vollkommen an, und könnten wir nur irgend eine feſte und ſichere, wenn auch noch ſo beſchränkte Lage erreichen — ich gebe die Reichthumsträume, die vielleicht nicht ohne einen Eheteufel zu erlangen ſind, von Herzen gern für immer auf.

lieber ein gutes, anſpruchsvolles Kind wählend, der ich nichts, ſondern die alles uns verdankte, und uns lieben und ehren würde.

Ich habe heute wieder eine enttäuſchende Erfahrung gemacht, ich muß es geſtehen, die mich beinah überzeugt, daß hier unter den obwaltenden Umſtänden durchaus keine Hoffnung auf eine reiche Parthie für mich iſt. Du erinnerſt Dich des Mädchens (nur mit 25 bis 30,000 Livres Sterling) mit der ich, wie ich Dir einſt ſchrieb, im Park ritt. Ich glaubte, daß dieſe beſtimmt keine Umſtände machen würde, und nachdem ich ihr dieſe ganze Zeit die Cour gemacht, auch ſehr gut von ihr behandelt worden war, brachte ich heute endlich in einem tête-à-tête die Sache, zwar noch verblümt, aber doch handgreiflich zur Sprache — und beim Himmel, ſie refüſirte nett, mit ſehr viel Ruhe, Theilnahme und Freundlichkeit aus demſelben Grunde wie die Goldſchmiedstochter, und zeigte ſich dabei ſo genau unterrichtet von allem, daß meine Flügel völlig ſanken. Es ſcheint auch, daß der Herzog von Cumberland völlig alle Welt au fait geſetzt hat. Ich habe nun nur noch drei Ausſichten: die Eine, welche reich und vornehm iſt, iſt zugleich bedeutend häßlich, und ſcheint tückiſch und kapriciös. Dabei iſt ſie zu bekommen ganz unwahrſcheinlich. Die Zweite iſt von gemeiner Extraktion, häßlich, dreißig Jahr alt, wie ich glaube gutmüthig, und hat 30,000 Livres Sterling. Die Letzte iſt hübſch, gut, dumm, ſehr vornehm, wäre alſo nur wünſchenswerth, hat aber auch nur 10,000 Livres Sterling. Eine reiche Verwandte könnte aber dieſe Summe vielleicht verdoppeln, wenn ſie wollte. Indeſſen es bleibt immer ſpottwenig und koſtet die lebenslängliche Freiheit!

Wäre es da nicht beſſer, entweder einen Engel zu heirathen, der mich glücklich machen könnte, ohne Geld und Rang, wenn ein ſolcher zu finden wäre, oder zu bleiben, wie ich bin, und das Schickſal walten zu laſſen?

Den 12. Mai 1828.

Heute kam Dein Brief vom 2. hier an, der zwar faſt troſtlos iſt, aber dennoch meine eigene Anſicht beſtätigt, mich und mein beſſeres Selbſt keinenfalls zu opfern, das heißt eine Verbindung einzugehen, die mich anwidert. Daß Du, meine Schnucke, mir ſo treu ergeben biſt, daß ich, wo mein Glück und Sein in's Spiel kommt, mit unumſtößlicher Gewißheit auf Dich rechnen zu können ſicher bin, das hält mich feſt. Sei alſo auch gar nicht muthlos. Es wird ſchon gehen. Ich habe nie mehr gefühlt als jetzt, daß die Freuden, welche Geld geben kann, etwas Todtes an ſich haben. Es giebt nur drei Dinge, die etwas werth ſind, Liebe, Freundſchaft und Krieg. Es klingt ſonderbar, aber es iſt wahr, Liebe macht alles leicht, und hat ſelbſt noch Wonne im Schmerz. Freundſchaft lindert und beruhigt. Krieg aber bringt alle Kräfte zur höchſten Potenz.

Wenn Du Dir nicht anders helfen kannſt, ſo verkaufe das Silber. Die zwei Pferde wäre es viel beſſer wieder herüberzuſchicken, da ich hier gewiß bin nach Abrechnung der Transportkoſten immer noch zweimal ſo viel dafür zu bekommen, als Du in Muskau oder Berlin. Ich werde mich hierüber noch beſinnen, was das Beſte iſt. Gute, gute Schnucke, verzeihe mir, daß es Dir ſo ſchlecht geht, und ſei nur ſo gutes Muthes als Du kannſt. —

Ich bin übrigens ganz Deiner Meinung was die Hauptſache unſeres inneren Lebens anbetrifft, daß „man ſeiner inneren Empfindung, dem folgen muß, was die Stimme ſagt, die ſich oft über alle Schlüſſe der Vernunft erhebt, und doch nicht ſelten weiter ſieht, als aller Vorſatz und alles Klügeln.“ O Schnucke, dieſe innere Stimme — doch genug davon jetzt. Nichts ohne Dich, das bleibt mein Wahlſpruch bis auf den letzten Augenblick, in dem meine Augen offen ſtehen, aber ich wünſche, daß der Himmel meinen Gefühlen und meinem Herzen nicht mehr auferlegt, als es tragen kann. Verluſt des Vermögens wird mich nie vernichten, aber Seelenleiden können es.

Den 13. Mai 1828.

Ich bin krank und matt, Herzensſchnucke, und eſſe beinah nichts mehr als Brot und Orangen — es iſt indeſſen nichts Gefährliches dabei, nur eine allgemeine Nervenverſtimmung. Auch halte ich meinen Geiſt immer noch ſo ziemlich in Ordnung, alſo ängſtige Dich wegen meiner nicht.

London, den 17. Mai 1828.

Wenn je ein Frühjahr für mich traurig war, meine Herzensſchnucke, und zu allen Sorgen und Kummer, die äußere Lage hervorbringen kann, noch das tiefſte, das erſchöpfendſte Seelenleiden hinzufügte, das ich je empfunden — ſo iſt es dieſer furchtbare Mai! Das Schickſal beſtimmt mich jeden bittern Kelch auszukoſten, und peinlich an langſamem Gifte zu ſterben. Doch genug — ich bin zu wund, um über meinen Zuſtand ſelbſt ſchreiben zu können. Wir werden uns, meine einzige und ewige Freundin, in jeder Lage des Lebens, meine treue Schnucke, bald wieder ſehen, und dann ſollſt Du mündlich hören, wie ich einen Engel in der Welt gefunden, der meine Träume von einem Ideal, wie es für mich geſchaffen ſein müßte, erfüllte — für den ich in kurzer Zeit eine Leidenſchaft gefaßt, der nichts je geglichen, was ich bisher empfand — und den die Gewalt der Verhältniſſe mich gezwungen, unabänderlich gezwungen, auf ewig zu verlaſſen. — Vier Tage habe ich wahrhaft in der Hölle und raſtlos zugebracht, ja, ich konnte Dir ſelbſt nicht ſchreiben! Es war ein Zuſtand, den die Natur keines Menſchen lange ertragen könnte. Indeſſen Gott iſt gnädig und jede Krankheit der Seele wie des Körpers erreicht durch die Erſchöpfung ſelbſt Linderung. Seltſam, daß meine Gefühle mit den reiferen Jahren erſt ihre höchſte, ich möchte ſagen, bodenloſe Tiefe erreicht haben, wo ſie bei Anderen zu ruhen, und dann abzuſterben ſcheinen!

Doch hat dieſe härteſte aller Prüfungen ein Gutes gehabt — ſie hat mich völlig für alle Seifenblaſen abgeſtumpft, denen ich nachlief. Sie hat alles Spielwerk für immer zerbrochen, und ich werde mit Ruhe und Ernſt allem Kommenden entgegengehen können. Nur ſchwer wird es halten, den Gedanken an eine andere Verbindung noch Raum zu geben!

Den 20. Mai 1838.

Gute Schnucke, verzeihe die lacune im Tagebuch. Schreiben und Leben wird mir gleich ſchwer! Wenn ich Dir die Nacht aufhellen wollte, die mein Inneres umdunkelt hat, müßte ich Bogen und Bogen vollſchreiben, und würde es doch nicht ausſprechen. — Ich habe gefühlt, daß Seelenleiden größer ſein können, als alle Körperſchmerzen — ich habe verſtanden, was die Fabel des Oreſtes ſagen will, den unabläſſig die Furien verfolgen. —

Ich bin jedoch jetzt ruhiger, denn iſt nicht alles aus? und ich ſelbſt der Schiffbrüchige, der den Reſt des traurigen Lebens nur hoffen darf auf der einſamen, wüſten Inſel zu verbergen. Jugend, Vermögen und mit ihnen Anſehen, iſt hin — der ſüße Kern des Lebens *unerreichbar*, und ſelbſt die Schale fällt aus meiner Hand! Täuſchung findet nicht mehr Statt, ja ſelbſt für Hoffnung iſt kein Raum mehr — und die einzige noch mögliche Wohlthat iſt Abſtumpfung für alles, — die letzte Station derer, auf welchen, wie der engliſche Dichter ſagt, die Hand des Himmels ſchwer liegt, und in deren Seele das Eiſen gedrungen iſt.

Ehe ich Dir ſchreibe, was ich zu thun gedenke, laß mich ein wenig ſammeln. Ich bin ſo wüſt, daß ich nicht zwei Gedanken außer denen zuſammenfaſſen kann, die mir nicht gut ſind. Betrübe Dich auch nicht um mich, denn ich bin wirklich eben ſo ruhig als vernünftig — nicht in Verzweiflung, aber im eigentlichen Sinne des Wortes daniedergejagt

— erſchöpft durch alles, was eine menſchliche Seele langſam und auch gewaltſam peinigen kann.

Geſellſchaften habe ich mit aller Anſtrengung des Willens zwar beſucht, aber ich bin in ihnen wie ein abgeſchiedener Geiſt. Dazu kommt, daß die vergifteten Pfeile, die man ſo unabläſſig von Berlin hierhergeſendet, mir wirklich einen großen Theil der Conſideration geraubt haben, die mir ſonſt meine Perſönlichkeit doch wohl verſchafft hätte. Der älteſte Redern, gewiß ein recht ausgezeichneter Menſch, hat mir darüber ſehr aufrichtig geſprochen, und ſelbſt wenn ich mich aufopfern wollte, ſehe ich keine Möglichkeit mehr hier zu irgend einem erträglichen Zwecke zu kommen — und es wo anders zu verſuchen — dazu fehlen wieder die Mittel. Es bleibt alſo nichts anderes übrig, als zu ſehen, wie weit man noch im Stande iſt, auf eigenen Füßen ſtehen zu bleiben — und iſt dies überhaupt noch ausführbar — von weitem ſo gut es geht, eine zweite Kampagne vorzubereiten, von der Gott gebe, daß ſie nicht eben ſo ſchmerzlich, ſo verderblich ſei. Ich umarme Dich, meine Schnucke, von ganzem Herzen, und weine an Deiner treuen Bruſt.

London, den 21. Mai 1828.

Nach der dunkeln gewitterartigen Epiſode beginne ich, Herzensſchnucke, mein Tagebuch von neuem. Ich aß mit Herrn und Frau von Humboldt, die eben angekommen ſind, bei Bülow. Der Erſte war wie gewöhnlich ſehr amüſant, hat jedoch ſehr gealtert, und machte wahrſcheinlich dieſelbe Bemerkung an mir. Nachher ging ich auf zwei Bälle.

Den 22. Mai 1828.

Um mich zu zerſtreuen, und da es die Mode verlangt, fuhr ich mit den beiden Redern, deren Freundſchaft ich, ſo viel ich kann, kultivire, obgleich ſie meine mannigfachen Gefälligkeiten mehr wie den natürlichen Tribut anſehen, den ein armer Teufel ihrer feſt und reich begründeten Stellung zollt — nach Epſom's Wettrennen, für mich wie alles Uebrige ein trauriges Vergnügen. Die Szene war ſehr belebt, die 20 Meilen Wegs bis nach Epſom mit Equipagen bedeckt, die grünen Hügel, auf denen das Wettrennen gehalten wird, voll unzähliger ausgeſpannter Wagen und einem bunten Gewühl von Reitern und Fußgängern — unter ihnen auf ſeinem kohlrabenſchwarzen Pferde ein Ritter von der traurigen Geſtalt, ſo einſam in der Menge, als wäre Pferd und Reiter ſchon nicht mehr von dieſer Welt — das Bild faſſe Dir in den Rahmen einer lieblichen Landſchaft mit einem Himmel voll ſchwarzer Wolken, vielem Regen, und ſparſamen, heißen Sonnenblicken. Ach, meine gute, gute Schnucke, wie oft dachte ich heute, wenn alles das Treiben ſo ganz öde und theilnahmlos von mir angeblickt wurde, wenn ich fühlte, daß ſelbſt die Reize der Natur gar keinen Eindruck mehr auf mich machen, die mir ſonſt noch in allen Lagen des Lebens Troſt zu gewähren verſtanden, nun aber mein Auge keinen Unterſchied mehr macht zwiſchen Kieſeln oder grünen Blättern, üppiger Waldesnacht oder dürrer Haide, die Sonne untergeht, ohne daß ich es bemerke, und ihr Schein mich nicht mehr erheitern kann — wie oft ſage ich, dachte ich dann, daß zwar für Dich, meine Schnucke, mein Tod ein Unglück ſein würde, für mich aber ein wahres Labſal! Wenn ein Menſch mit der Hoffnung auf einen erfreulichen Aufenthalt durch eine lange Wüſte voll Noth und Gefahren reiſen muß, und die Reiſe aus Furcht vor dieſer Wüſte aufgeben wollte, ſo wäre er ein Feiger und ein Thor, — wer aber nur die Wüſte und kein freundliches Ziel jenſeits demſelben mehr vor ſich hat — wäre es dem zu verdenken, wenn er die ganze Reiſe unterließe?

Daß in dem Augenblick, wo ich durch alles, was weltliche Dinge betrifft, ſo niedergebeugt, ſo wund war — auch mein Gefühl und Herz die gewaltſamſte Erſchütterung erleiden mußten, deren ſie fähig waren — iſt allerdings das vollſte Maaß des Unglücks, und — das Bitterſte vielleicht — daß ich mir ſagen muß: alles Folge früherer Thorheit! Im 43. Jahre reparirt man aber die Fehler der Jugend nicht mehr. Es iſt nicht mehr die Zeit der Saat, ſondern der Ernte — und meinen Hunger mag ich fortan mit Kummer, meinen Durſt mit Thränen ſtillen!

Dennoch ſei gefaßt, gleich mir — denn ohngeachtet der Schmerzenslaute, die Du hörſt — und nur Du allein, vielleicht eine traurige Auszeichnung! — bin ich ſtill und ruhig. Ich habe ſogar mit der größten Ueberwindung immerwährend die Bekanntſchaft der Gräfin Shrewsbury intimer zu machen geſucht, auch da gegeſſen, (das heißt, bei ihrem Tiſch geſeſſen, denn eſſen kann ich beinahe nichts mehr), in der Hoffnung, daß dieſe Frau, deren früheres Kennenlernen ein Glück für mich geweſen wäre, mir dennoch vielleicht auch am Ende noch nützlich ſein könnte. Sie hat mich zum Anfang Juni auf das Land geladen, wo ich hingehen werde. Die beiden * (doch dies iſt ein mir anvertrautes Geheimniß und ich bitte daher um Verſchwiegenheit) gehen noch früher hin, um für die beiden 13- und 12-jährigen Töchter der Gräfin ein feſtes Arrangement einzugehen, ſie in vier Jahren beide zu heirathen. — Hier iſt ein Beiſpiel, wie das Glück für ſeine Lieblinge ſorgt, und ihnen die Tauben in den Mund fliegen läßt. Demungeachtet iſt nicht zu läugnen, daß namentlich der älteſte * auch ein durchaus kluger und praktiſcher Weltmann iſt, der die dargebotenen Glücksfälle auch auf's Beſte benutzt hat, und dem ich daher von Herzen gönne, was ihm Gutes widerfährt.

Daß ich in unſerer dringenden Lage und bei meinem Alter nicht einmal hoffen durfte, ein ſolches Arrangement einzugehen, liegt am Tage. Da aber die Gräfin die Dispoſition hat, Heirathen zu machen, und Fremde vorzieht, ſo findet ſich vielleicht für mich auch noch ein Brocken von der Tafel des Reichen, und um meine Schuldigkeit bis zuletzt zu thun, will ich nicht fehlen, ihn aufzufangen. Dies iſt aber auch der letzte Verſuch.

Den 23. Mai 1828.

Da heute Poſttag iſt, ſende ich den Brief ab, wenn er gleich nur kurz iſt. Er wird Dich doch mehr über mich beruhigen, als der letzte, und zugleich zeigen, daß ich mich auch bei dem größten Sturme in eigener Gewalt zu halten gewußt habe. Antworte mir ja gütig, und nicht ängſtlich. Details kann ich Dir nicht geben, bis einige Zeit vergangen, und die noch offene Wunde wenigſtens etwas verharſcht iſt.

Dein treuer Lou.

London, den 24. Mai 1828.

Es geht mir ein wenig beſſer. Ich komme nach und nach wieder zur Vernunft — das heißt mit anderen Worten immer nur, daß Wärme erkaltet, denn das Herz iſt Feuer, die Vernunft Eis — das Blut warm, und das Gehirn kalt. — Nach vielen faſt ſchlafloſen Nächten bin ich recht müde. Gute Nacht, meine treue Schnucke.

Den 25. Mai 1828.

Acht Stunden war ich heute zu Pferde mit meinem Freunde Münchhauſen, einen weiten, weiten Ritt in die Welt hinein machend. Die Gegend war reizend, die Natur im friſcheſten Moment, und der Tag herrlich. Ich blieb nicht unempfindlich dagegen, und ſah mit Intereſſe Strawberry Hill (Erdbeerhügel), das von Horace Walpole gebaute Schloß, deſſen er ſo oft in ſeinen Briefen erwähnt, und das man ſeitdem in nichts verändert hat. Die Anlage iſt in dem Clinquangeſchmack jener Zeit gemacht, viel Steinwerk in Holz nachgeahmt, vieles was glänzt ohne Gold zu ſein, und vieles erinnerte mich lebhaft, (ſelbſt der dumpfige Geruch der Zimmer) an das Jagdhaus wie es war, als es der Graf Callenberg gerade beendigt hatte.

Ueberdies ſind aber mehrere Kunſtſchätze und Kurioſitäten hier. Zu den erſteren gehört unter anderen ein prächtiges mit Juwelen beſetztes Gebetbuch, voll Miniaturen von Raphael und ſeinen Schülern. Zu den letzteren der Hut des Kardinals Wolſey, ein Portrait der Mad. du Deffant, und eines der Lady Montague in türkiſcher Kleidung.

Um 7 Uhr aßen wir in Richmond einer prachtvollen Abendausſicht gegenüber zu Mittag, und ritten erſt ſpät bei Mondſchein wieder zu Haus. Dieſer Tag war nicht ohne ſtillen Genuß, und ich danke meinem Schöpfer dafür, daß ich noch die Empfänglichkeit in mir vorfand.

Den 28. Mai 1828.

An dem heutigen Tage findet eine ſeltene Begebenheit hier ſtatt, nämlich ein Ball bei Sr. Maj., und noch wunderbarer iſt es, daß ich das Glück habe, dazu gebeten zu ſein. Ich werde aus der Größe gar nicht herauskommen, denn vorher eſſe ich bei dem Könige der Juden. Heute Abend werde ich Dir Bericht darüber erſtatten. Es wird wohl ziemlich das letzte ſein, was ich von Größe zu ſehen bekomme, denn bald muß und will ich eine neue Lebensart anfangen. Der Fürſt muß, für eine Zeitlang wenigſtens, in die Rumpelkammer gehangen werden, es iſt nicht anders möglich.

Verzeihe mir, Schnucke, daß ich hier nicht reuſſirt habe. Ich werde ſelbſt vor Dich nicht ohne ein Gefühl der Demüthigung treten können — denn der mißglückte Verſuch hat freilich dem Faſſe erſt den Boden ganz ausgeſtoßen — indeſſen, ich glaube jetzt, daß unter den obwaltenden Umſtänden, alles zuſammengenommen, die Sache überhaupt unmöglich war, und ſelbſt wenn ich perſönlich weit geſchickter geweſen, und weit beſſer gefallen, dennoch nicht gelungen wäre. Daß dies auch nur die Zeit, und ſo viele vergebliche Verſuche lehren konnten, daß die nimmer ſchlafende Hoffnung immer noch ein Irrlicht anzuzünden wußte, dem ich in der dunkeln Nacht beim Toben des Sturms und Gewitters verzweiflungsvoll nachjagte — es war vielleicht Thorheit, aber wer mag ſicher es beſſer gemacht zu haben, den erſten Stein auf mich werfen! Oft, gar oft iſt Glück Geſchick, und Unglück Thorheit! Die Gränzen aber freilich ſind ſo fein gewoben, daß beide ſchwer zu unterſcheiden ſind. Laß uns daher die Anſichten theilen, meine Schnucke, ich nehme gern und willig die Thorheit auf mich, Du aber ſieh nur mein Unglück! — Ich will es auch von Herzen gern büßen.

Den 27. Mai 1828.

Heut früh wohnte ich einer Hochzeit und Frühſtück bei. Dieſelbe Perſon, von der ich Dir einmal geſchrieben, daß ich ſie zu ſpät kennen gelernt hätte. Nach dem Frühſtück fuhr das vergnügte Paar in einem ſchönen Wagen mit vier raſchen Pferden beſpannt, davon, um die Honigmonate in Italien zuzubringen — eine ſehr hübſche Mode, die Neuvermählten eine Zeit lang ganz allein und ſich ſelbſt zu laſſen.

Doch ich muß noch des geſtrigen Diners und Balls erwähnen. Bei Rothſchild wurde auf der goldenen vaisselle gegeſſen, deren Werth hinlänglich wäre, uns zu reichen Leuten zu machen. Beim König war alles gleichfalls magnifik, eine gewählte Geſellſchaft, nobles Lokal und vortreffliche Bedienung. Seine Majeſtät ſprachen mit mir, ich war ganz gut angezogen, man behandelte mich artig, und ich wäre ganz zufrieden geweſen, wenn ich's ſein könnte!

Uebrigens hat ſich doch noch ein kleiner Hoffnungsſtern angeſponnen — ob es wieder nur ein Irrlicht ſein wird, aber die Umſtände ſcheinen hier beſonders günſtig.

Abends.

Ich war auf einem großen Diner bei Lady P., wo auch der Herzog von Cumberland ſein ſollte, aber nicht hinkam. Es iſt eine gute, alte, vornehme Frau, die ungeheuer frißt.

und deren Conquete ich gemacht habe, indem ich bei einigen Diners neben ihr ſaß, und ihr von jeder Schüſſel zwei Portionen verſchaffte. Ihr eigenes Diner war vortrefflich, und keine alte Frau kann ſich beſſer auf Küche und Keller verſtehen. Vom Diner fuhr ich mit Admiral Beresford in die Oper „Semiramis", eine Hauptrolle der Mad. Paſta, und dann auf einen Ball, wo ich mich in der furchtbaren Hitze ſo unwohl fühlte, daß ich mit einer derben Migraine zu Hauſe gekommen bin. Ich fand hier Deinen Brief, der freilich noch immer recht ungewiſſe und nicht beruhigende Nachrichten enthält. Doch ſtill davon, Du haſt mich lieb, und biſt wohl, das iſt die Hauptſache. Ich habe der Schlange des Schmerzes, die mein Herz zerfleiſchte, den Kopf abgebiſſen, und meine Wunden heilen langſam — die Narben werden aber immer bleiben, und bei veränderter Seelenwitterung ſchmerzen!

Den 28. Mai 1828.

Mit Migraine zu Haus geblieben, ſehr geduldig bei dem bischen Körperleiden, nachdem ich ſo viel Schwereres erduldet. Ich habe etwas geleſen und viel geträumt, mit offenen Augen nämlich. Meine Träume ſind aber nicht roſig, ſondern fahlblau wie die leckenden Flammen der Unterwelt, pour ne pas dire der Hölle, was zu garſtig klingt.

Den 29. Mai 1828.

Ich ritt früh ſpaziren, wurde ganz durchnäßt, denn leider regnet es hier alle Tage, und fuhr dann zu einem großen Diner bei Lady Shrewsbury, wo ich erſt ankam wie gewöhnlich, das heißt, wenn alles ſchon bei Tiſch iſt. Hier aber macht das nichts aus, die Gräfin iſt ſehr gütig gegen mich, und es iſt in der That ein Unglück, daß die Töchter erſt Kinder ſind, denn hier, glaube ich, würden ſich alle Schwierigkeiten applanirt haben — das muß ich indeß dem glücklichern überlaſſen. Einen Augenblick zeigte ich mich in der Oper, und ging dann auf einen Ball beim Marſchall Beresford. Vous voyez comme je m'amuse! Mit meiner Geſundheit geht es indeſſen wieder beſſer — ich kann wieder eſſen, und auch animirt ſein, mich ſelbſt eine Weile vergeſſen — das größte Glück deſſen Dein armer Lou fähig iſt, und ſo wenig es iſt, danke ich doch Gott dafür! Ich küſſe Dein gutes Portrait, meine alte Schnucke, und ſage Dir eine herzliche gute Nacht.

Den 30. Mai 1828.

Um das Dampfboot nicht zu verſäumen, muß ich den Brief wegſenden, obgleich er nicht vollgeſchrieben iſt. Könnte ich doch die leere Stelle mit einer guten Nachricht ausfüllen, si ce n'était que pour la rareté du fait! —

Vielleicht lächelt indeſſen der Himmel doch noch einmal. Hoffnung wenigſtens hat man noch immer umſonſt.

Dein treuer Lou.

London, den 30. Mai 1828.

Zu Mittag aß ich mit meinem Buche, und den Abend nahmen zwei Bälle beim Marquis Thomond und beim ſpaniſchen Geſandten ein, vorher ein Konzert bei Lord Grosvenor. Erſt um 5 Uhr kam ich zu Hauſe, nachdem ich in den Häuſern in einem Gewirre von Menſchen, in den Straßen in einem Gewimmel von tauſend Wagen allein geweſen war. Dich glaube ich, würde, wenn wir ſonſt zufrieden und ruhiger ſein könnten, der ungeheure trouble hier amüſiren, und Adelheid und Helmine würden in ihrer beſſeren Zeit außer ſich darüber geweſen ſein, denn wer tanzt und hübſch iſt, kann hier vier Monat lang in einem Taumel von Fêten leben, mit den Frühſtücksfêten um 2 Uhr anfangen, und mit dem reveillon um 5 Uhr aufhören. Dafür ſieht man aber auch wirklich in der season nicht ein geſundes, friſches Geſicht. Alles iſt gelb und erdfahl, ſelbſt die Glücklichen. Du kannſt Dir alſo den angenehmen Teint der Unglücklichen denken, und Deines Lous Geſicht — von der wirklichen Farbe einer Wolfshaut. Ich bin indeß viel, viel wohler als ich war, Gott Lob und Dank, auch meine Seele. J'espère que c'était le dernier choc, comme c'était le plus violent!

Den 11. Mai 1828.

Den heutigen Tag verlebte ich, außer den Frühviſiten, allein mit einem intereſſanten Buche, und aß im Clubb. Die ſchöne Welt war in der Oper, um die letzte Vorſtellung der lieblichen Henriette im „Barbier von Sevilla“ zu ſehen, und daher keine Geſellſchaften, denn der Enthuſiasmus für ſie iſt jetzt hier ebenſo furios als in Berlin, unter allen Ständen, und ihr Succeß in der Geſellſchaft eben ſo complet als auf dem Theater.

Den 1. Juni 1828.

Das ſchöne Wetter benutzend und den Sonntag, ritt ich um 1 Uhr in's Weite. Die Ausbeute war einer der angenehmſten Ritte, und das Auffinden eines Parks, der in der Eleganz ſeiner Gärten und dem Reichthum ſeiner Blumen faſt nicht zu übertreffen iſt. Was ihn ſo außerordentlich lieblich macht, iſt der Umſtand, daß die Gärten in einem engen, äußerſt fruchtbaren Wieſenthale mit großen Bäumen liegen, in welchem drei fruchtbare Quellen entſpringen, und in mäandriſch ſich windenden Bächen nach allen Richtungen zwiſchen den Blumen und ganzen Dickichten von Rhododendron und in Azaleen hinrauſchen. Von dem Detail habe ich mir vieles zu einſtiger Ausführung gemerkt, womit ich Dich, meine Schnucke, überraſchen will. Meine Freude an ſolchen Sachen wird aber immer durch das Bedauern getrübt, daß Du es nicht mehr ſehen kannſt. Dein Geſchmack würde tauſend neue Ideen hier ſchöpfen, und Du über die Effekte erſtaunen, die durch ſinnige Anwendung der Blumenfarben, und geſchickte Ausführung von Seiten des Gärtners hervorgebracht werden. Im Pflanzenhauſe ſah ich eine Menge mir ganz unbekannter Prachtblumen. Im Hauſe ſelbſt waren ſchöne Gemälde, ein herrlicher betender Knabe von Murillo, und ein alter Wucherer mit ſeiner Frau, Säcke mit Gold und Silber vor ſich, und alte Münzen zählend — die letzteren ſo täuſchend gemalt, daß man glaubte, ſie von der Leinwand wegnehmen zu können. Die Mode, ein Blumenhaus neben den Zimmern zu haben, was ſelbſt einen Salon ausmacht, iſt gewiß ſehr zweckmäßig, weil es durch die Maſſe einen weit ſchöneren Effekt giebt, und die Blumen weit beſſer erhält, als wenn ſie einzeln wie bei uns in den Stuben ſtehen. Warum weiß ich ſo viel Schönes, habe den Geſchmack zum Ausführen, und nicht das Geld! C'est vraiment domage!

Ich ritt in der Dämmerung nach London, wo ich um 11 Uhr eben angekommen bin, und nun ſterben muß. Addio.

Den 2. Juni 1828.

Meine gute Herzensſchnucke, das Seelenfieber iſt vorbei, aber eine wehmüthige Trauer wird gleich der Narbe einer längſt geheilten Wunde ewig in meinen Herzen zurückbleiben. Vollkommenes, ſeliges Glück, wie ich es vor mir geſehen, kann ich nie mehr erreichen, fühle auch, daß ich es nicht verdiene — freilich nicht der erquicklichſte Troſt. —

Gute Mammeli, ich küſſe Dich von ganzen Herzen, und fühle mich viel leichter als bisher.

Dein Lou.

Ueber meine Fieberbriefe wirſt Du mich wohl ſehr ſchmälen? Ich habe wahrlich viel, ſehr viel gelitten!

London, den 5. Juni 1828.

Nach mehreren Frühviſiten dinirte ich wieder mit den Redern's und Münchhauſen, und brachte den Abend bei der ſpaniſchen Ambaſſarice zu. Ich hörte eine ſonderbare Geſchichte von ganz authentiſcher Quelle, die ich Dir mittheilen muß. Ich glaube, ich ſchrieb Dir voriges Jahr von Capitain Garth, einem hieſigen Dandy, der Lady Aſtleigh entführte, welche mit dem früheren Mann 40,000 L.St. Revenuen und drei Kinder hatte, und die jetzt als ſeine Maitreſſe in ziemlicher Noth mit ihm leben muß. Dieſer Garth wurde vom General Garth, nach welchem er auch den Namen erhielt, erzogen, ohne zu wiſſen, wem er eigentlich angehöre. Erſt vier Monate vor dem Tode des Herzogs von York erfuhr Garth durch das Geſtändniß eines alten Dieners auf dem Todbette, daß er ein natürlicher Sohn der Prinzeß Sophia ſei. Er beſchloß ſogleich, dies nach Möglichkeit zu benutzen, verlangte eine Entrevue mit der Prinzeß, bombardirte ſie mit Briefen, und ruhte nicht eher, bis der Herzog von York, der der Vertraute der Prinzeſſin war, ſeinen Adjutanten an den General Garth ſchickte, und dieſem aufgab, den jungen Menſchen auf jede Weiſe zur Raiſon zu bringen. Dies ſchien aber unmöglich, und Garth erklärte, wenn man ihm ſeinen Vater nicht nenne, öffentlich Rechenſchaft und Auskunft fordern zu wollen. Als dieſes dem Herzog gemeldet wurde, und der alte General ſelbſt bat, den jungen Mann in dieſem wie ihm ſchien nicht unbilligen Wunſche zu befriedigen —, ſah ſich der Herzog endlich genöthigt, das große Geheimniß völlig zu entſchleiern, und dem Capitain Garth, um ihn auf immer zum Schweigen zu bringen, die ganze Wahrheit zu entdecken, nämlich, daß ſein Vater — der eigene Bruder der Prinzeß, der Herzog von Cumberland, ſei. —

Ich habe die Geſchichte aus Capitain Roß, des intimen Freundes und Vertrauten von Garth, eigenem Munde, und erfuhr zugleich, daß dieſe hier mehr als zu bekannte Avantüre der Grund des Abſcheus ſei, den die ſtupiden Engländer gegen den Herzog haben. Quant à moi, je ne le condamne guères, si sa sœur était jolie — mais avec tout cela l'histoire est piquante.

Den 6. Juni 1828.

Einſam zugebracht, und weit umhergeritten. Die Welt iſt ſchön genug, wer nur die Mittel hätte, ſie zu genießen! Ich ritt eine Weile mit Lady Ellenborough, eine der hübſcheſten Frauen Englands, die mir ziemlich wohl will. Doch alles das kann nichts helfen, und das was mir Noth thut, kann ich entweder nicht erlangen, oder nicht nach Wunſch auffinden. Es iſt, als wenn das Glück für mich gänzlich ſchliefe, ſchon ſeit langer, langer Zeit — denn, ſage ſelbſt, (einige Thorheiten abgerechnet), wo iſt uns Glück geboten worden, oder eine Gelegenheit entgegengekommen, ſeit Deines Vaters Tode? Während ſeines Lebens war die Kimsky der ſchwarze Geiſt, der uns paraliſirte, die Epoche ſeines Todes ſelbſt höchſt unglücklich, und ſeitdem ging alles contrair — und ſonderbar genug, immer wird der Becher verſchüttet, wenn ich gerade ſo weit bin, ihn an die Lippen zu ſetzen. Gute Schnucke, ich ſehe Dein Portrait an, das mir traurig und ſympathetiſch den Blick wiedergiebt! Wie lange iſt es nun ſchon, daß ich das liebe Original nicht ſah! — Wie alt werde ich Dir vorkommen, wie verändert, und keine Freude bringend, uns zu verjüngen! Wie der verlorene Sohn ſoll ich zurückkehren, vor Dir und meinen eigenen Dienern erröthend, denn Unglück iſt Schuld, und mir, meinem Mangel an Verdienſt, meinem Ungeſchick wird man doch, vielleicht auch mit Recht, das elende Reſultat beimeſſen, welches das Ende vom krächzenden Liede iſt! Was hat alles ſeit ich lebe mein Geiſt mit der Phantaſie umfaßt, und welche Nußſchale iſt das, was ich realiſirt! Mit Sturmesflügeln ſchien ich ausgeſtattet als der Lauf begann, und jedes kriechende Inſekt hat mich am Ziele überholt — und langſam wandeln ſich die Flügel in das Leichentuch, das mich und alle meine Hoffnungen bald vielleicht in Grabesnacht umſchließt. Wie gern wollte ich mich dem unterwerfen, wenn ich nur für Dich eine angenehme und ruhige Zukunft nachher vorausſehen konnte, aber jetzt würde ich es mit dem troſtloſen Gefühl eines Sohnes, der eine geliebte und liebende Mutter, die ſo lang ſie konnte, nur für ihn gelebt, arm und hülflos in der theilnahmloſen Welt zurücklaſſen muß, und deſſen letzte Augenblicke zwiſchen dem Kummer über die Vergangenheit, und der noch peinigenderen Sorge für die Zukunft getheilt ſind.

Ich ſollte vielleicht allem dem keine Worte geben, aber glaube nicht, daß ich deshalb in einer verzweiflungsvollen, troſtloſen Stimmung bin. Betrübe Dich alſo nicht meinetwegen, ich bin traurig wohl, aber ruhig und gefaßt, und weit mehr bekümmert um Dich, als meinetwegen, ja, die günſtigſte Wendung meines Schickſals würde ihren größten Genuß für mich in der Freude haben, Dir ſie mittheilen zu können. Dagegen iſt Muskau, die Anlagen dort u. ſ. w. ſehr in den Hintergrund getreten, faſt wie eine vergangene Erinnerung, ein vergeſſenes Streben — und der Gedanke es wiederzuſehen in keiner Art erfreulich.

Den 9. Juni 1828.

Der heutige Ritt war noch weiter als der geſtrige, ich aß in einem Städtchen 20 Meilen von London in einer herrlichen Gegend, ſah zwei ſchöne Parks, und kam erſt um 10 Uhr wieder zu Hauſe, wo ich ſchnell Toilette machen mußte, um zum Konzert beim Prinzen Leopold zu gehen, wo ich mit Herzklopfen die ſchöne Henriette blaß und elend wiederſah, nachdem ich ſie eine lange Zeit ſorgfältig vermieden. Die entſetzliche Anſtrengung des ewigen Singens und das ungünſtige Klima haben ſie ſehr angegriffen. Ich blieb nicht lange, und ging zu einer Konverſation bei Lady Jerſey, wo mir Graf Redern einen Brief von Dir gab, mit dem ich ſchnell zu Hauſe eilte.

Ueber die ſchöne Henriette ſiehſt Du, daß Du ganz falſch geurtheilt haſt — ich mag nicht viel darüber ſagen, denn die Wunde ſchmerzt noch zu tief, aber wenn ich unter dem ganzen weiblichen Geſchlecht zu wählen hatte, ſo würde ich ſie zur Frau wählen — aber ſie ſelbſt hat ehe ich meine Geſinnungen darüber nur auszuſprechen Gelegenheit hatte, mir die Unmöglichkeit von ihrer Seite mit unerſchütterlicher Feſtigkeit erklärt, und unſer reißend fortſchreitendes Verhältniß mit einer Karakterſtärke und einem Edelmuth abgebrochen, die mich in Erſtaunen geſetzt, und zur Nachahmung geſtärkt hat. Ich ſelbſt hätte unter den obwaltenden Umſtänden am Ende nicht anders handeln können, aber doch weiß Gott was ohne dieſe bewunderungswürdige Handlungsweiſe von ihrer Seite daraus geworden wäre. Denn nie, nie habe ich das empfunden was dieſes Mädchen mir eingeflößt, die gerade alles beſitzt, was mir fehlt, und daher ſo vervollſtändigend auf mich wirken mußte. Auch die Lämmers hat ſehr nobel gehandelt, und ſich vom Anfang an ſo viel ſie konnte, gegen das ganze Verhältniß geſtemmt, und mir ſtets den Refrain vorgebetet: „Wozu ſoll das führen, heirathen iſt nicht thunlich ohne Tollheit, und zum Verführen iſt ſie einmal zu gut, und meiner Ueberzeugung nach iſt es auch unmöglich“. Uebrigens kreuzigte und ſegnete ſich die Lämmers über das Mädchen, und ſchwor, ſie habe ſie nie ſo geſehen, und verſtehe ſie nicht — war aber, als Henriette plötzlich nach dem größten Hingeben den ganz entgegengeſetzten Entſchluß faßte, und wie mit einem Zauberſchlag alles zerbrach — ebenſo erſtaunt darüber als ich, wiewohl ganz erfreut, während ich — doch nichts mehr davon. Es iſt die härteſte und ſchmerzlichſte Wohlthat, die ich je erfahren! Ja, ganz aufrichtig geſagt, es wird ewig räthſelhaft und unerklärlich für mich bleiben — ein Blitz aus wolkenloſem heitern Himmel könnte nicht ſeltſamer ſein — aber es war ein wohlthätiger Blitz.

Denke aber nicht etwa, gute Schnucke, daß ich ohne Dich und Deine Genehmigung je etwas Ernſthaftes unternommen haben würde, aber abgeſchmeichelt würde ich Dir

Deine Einwilligung am Ende wohl haben, wenn unſere traurigen circonstances es erlaubt hätten. Ach, es wäre ein ſüßes Glück geweſen, aber die Sterne die begehrt man nicht — — und wie der Perſer will ich ſagen: Weſſen Hund bin ich, um zu verlangen glücklich zu ſein?

Nun laß uns über dieſe Sache ſchweigen. Mündlich einmal mehr davon. — Sie ſelbſt ſagte mir: „Ich habe mich von einem Gefühl hinreißen laſſen, das mich ſeltſam verblendet hat. — Ich habe einen Augenblick vergeſſen können, daß unauflösliche Pflichten mich binden, ja, daß ich einen Anderen wahrhaft und innig liebe, wenngleich die Zeit der Leidenſchaft für ihn vorbei iſt. Ich bin aus einem Traum erwacht, und nichts kann mich von nun an wieder dahin zurückführen. Wir müſſen von dieſem Augenblicke an für immer vergeſſen, was geſchehen iſt — — —“. Das waren ihre Worte, und noch vieles mehr. — — Dabei war ſie blaß, kalt wie Eis, eine Ruhe und Hoheit über ſie verbreitet, die ich faſt unheimlich nennen möchte — ſo ganz ein völlig anderes Weſen, daß während mein Herz blutete, meine Phantaſie vor ihr ſchauderte. Doch bitte nichts mehr.

Den 11. Juni 1828.

Noch ein Brief von Dir, gute Schnucke, voller Beſorgniß um mich, aber doch nicht muthlos. Du weißt auch nun ſchon, daß vier Tage immer eine Aenderung hervorbringen, und Stimmungen wie alles in der Welt wechſeln, je heftiger ſie ſind vielleicht je ſchneller. Mein Leid iſt wenigſtens ruhiger, duldender Natur.

Ueber Deinen Plan nach Branitz zu gehen, weiß ich nicht recht, was ich ſagen ſoll. Wenn ich heirathe, das heißt, wenn es geſchehen iſt, mußt Du jedenfalls in Muskau wohnen, ich ſehe nicht ein, warum wir das Schloß nicht theilen könnten; wäre dies aber nicht thunlich, ſo könnte ja das Amthaus ſo hübſch für Dich eingerichtet werden. Daß Du dagegen jetzt nöthig iſt, daß es heißt, Du wohnſt nicht mehr in Muskau, wenn ich irgend eine Chance für das Gelingen einer Heirath behalten ſoll, iſt leider nicht zu läugnen. Sieh aber Branitz nicht für einen Aufenthalt für länger als eine ganz kurze Zeit an, die Hauptſache iſt nur, es in Berlin und überall recht auszubreiten, daß Du jetzt, da meine Geſchäfte in einen ganz geregelten und ſicheren Gang, auch in meiner Abweſenheit, gebracht wären, Du Muskau verließeſt. Dies iſt genug für die Welt, und ſo bald wir dieſes ekelhafte Ungeheuer nicht mehr gebrauchen, thun wir was wir wollen.

Ich ſelbſt gehe nicht nach Muskau zurück, wo ich nur eine würdige oder gar keine Rolle ſpielen mag. So bald ich hier nur noch einiges völlig abgewunden habe, was noch Hoffnung darbietet, treffen wir uns irgendwo, und ſtärken uns durch einiges Zuſammenleben für die nächſte Zukunft. Iſt es nöthig, ſo werfe ich auf eine Zeit lang von Herzen gern alles von mir, was Ausgaben verurſacht, und lebe dann eben ſo gut und angenehm mit dem Wenigſten, benutze aber die erſte Gelegenheit, um wieder auf den Plan loszugehen, der doch am Ende allein helfen kann, nämlich die reiche Frau. Anders ſehe ich wirklich nicht ein, wie wir handeln können, in der durchaus ungünſtigen Lage, in der wir uns befinden, und bei meiner und Deiner Individualität, die doch immer noch eine Hauptſache dabei iſt, denn es iſt eigentlich albern zu ſagen, das oder das ſollteſt Du thun, wenn Du ſo beſchaffen biſt, daß Du es nicht thun kannſt. Der Wille und der Glaube mögen alles kennen, aber es iſt ein completer Irrthum, daß der Menſch ſich einen oder den anderen geben kann, wenn er ihn nicht hat. Das Malergenie, was alle Wände ſchon als Kind bepinſelt, wird in ſeinem Leben kein Mechaniker, wenngleich Eltern und alle Umſtände ihn dazu machen wollen. Er malt, und leidet vielleicht Noth dabei, wo er auf dem anderen Wege Maſchinen erfinden, und ein reicher Mann hätte werden können, wenn er eben gekonnt hatte. So fürchte ich, Schnucke, mußt Du mich auch nehmen. Geht es auf meinem Wege, und iſt das Glück dort günſtig, ſo wird es gut, wo nicht, ſo kann ich das Ueble nicht aufhalten. Es iſt wahres Unvermögen, wie eine gelähmte Hand nicht das vor ſich ſtehende Gefäß ergreifen kann, wenn auch ein Trank daraus das Leben rettete. Auch ich habe Kraft und Stärke, aber nur auf meine Art, auf keine andere; deswegen komme ich nicht nach Muskau.

Den 14. Abends.

Ich wohnte einem prachtvollen Dejeuner beim Herzog von Sommerſet im Wimbletonpark bei. Zelte und Galerieen, weiß und roſenroth drappirt, nahmen ſich beſonders gut aus, und der pleasure ground war außerordentlich ſchön gehalten. Ich mußte ſchon um 6 Uhr fort, weil ich bei Bülow zu Mittag aß, wo ein großes Diner war. Ich machte Frau von Humboldt die Cour, welche ſich hier ein wenig vernachläſſigt ſieht mit ihrer veralteten Grazie, und fand das Diner recht ſehr gut für einen preußiſchen Geſandten.

Den 15. Juni.

Beim Aufſtehen erhielt ich Deinen Brief von Branitz! — Zum erſtenmal ſeit wir uns in Bautzen ſo ſchmerzlich trennten, hat ein Brief von Dir dieſen Karakter gehabt! O Schnucke, iſt es möglich? Du haſt mir vorgeworfen, was Du für mich gethan, daß Du Dich von allem entäußert, was Dir theuer geweſen, von allem — daß Du im Schweiße Deines Angeſichts nicht wie ein Diener nur, ſondern wie ein anderes Selbſt für mich gearbeitet — und ich Dich nun, wo ich glaubte Dich nicht mehr zu brauchen, einer bloßen Chimaire wegen, daß Muskau allein ſtehen ſolle, jämmerlich in einem Exil ſequeſtrire, das für Kolbel zu ſchlecht geweſen wäre. Bedarf ich Aermſter ſolcher Vorwürfe? Verdiene ich ſie, oder iſt es ein Wink des Schickſals, daß gleich dem unſeligen Merten, deſſen ewig getäuſchtes und zuletzt in den Abgrund geſtoßenes Leben ich geſtern las — das Maß nun voll iſt, und nichts auf der Welt mehr meiner bedarf! Er endigt wie die edlen Römer endigten, wenn ihr Streben im Leben mißlungen war, und hier zum erſtenmal findet er keine Täuſchung — im Gegentheil, das Schickſal ebnet ihm den Weg und die letzte Linderungswaffe zeigt ſich treu. Das Leben muß nur im Traum ſein, denn daß auch Du mich verlaſſen könnteſt — das hätte ich wachend nie geglaubt! Ach, wie ſehne ich mich nach einem ruhigen Schlaf. — Wie viel Martern wird er ſanft enden — wie vieles ausgleichen für mich und Andere.

Dann ſinge ein Schlaflied für Dein Kind — und denke, es iſt ihm wohl. Seine letzten Thränen fielen auf dies Blatt. — —

Den 16. Juni.

Gute Schnucke, nimm Dich in Acht mit mir. Der geſtrige Tag war ein gefährlicher — ich bin ſo reizbar, ſo lebensſatt, daß ein Tropfen den Becher überfließen machen kann, und wüßte ich gewiß, unumſtößlich, daß ich keine Grauſamkeit gegen Dich beginge — was könnte mich hier noch zurückhalten!

Bei alledem gäbe ich viel darum, Du hätteſt mir nicht ſo geſchrieben — ich hoffe, es war Eiferſucht, die Dich ſo einen Augenblick fühlen laſſen konnte, denn ſonderbar genug — mein höchſter Schmerz gerade hat keine Theilnahme bei Dir gefunden, aber das iſt menſchlich, und ich begreife es. Dennoch irrteſt Du, denn ohngeachtet der Raſerei des Fiebers blieb Dein Bild immer gleich klar und lieb.

Deine Vorwürfe ernſtlich zu beantworten wäre eine Thorheit. Daß ich Dir keine Details von jenem mich faſt niederwerfenden Ungewitter ſchrieb, war ebenſo wenig zu erwarten, als daß ein Reiſender in Afrika ſein Journal fortſetzen ſoll, während er mit dem Geſicht an der Erde liegend, eben von dem verſengenden Winde der Wüſte überfallen worden iſt. Daß ich von meinen ſo oft geſcheiterten unzewiſſen Plänen keine Details gab, iſt aus Schonung, um nicht immer und immer neue Erwartungen zu erwecken, um ſie nachher zu täuſchen — das Bittere dieſer Täuſchung nur für mich auskoſtend. Die Idee Branitz zu bewohnen, kommt ganz allein von Dir, und deswegen habe ich angeſtanden, ſie zu beſtreiten, obgleich Du aus meinem letzten Briefe erſehen haben wirſt, daß ſie mir gar nicht behagt — wie konnte ich aber glauben, daß Du daran denken könnteſt, dieſe Idee auszuführen, bevor Du nicht das Schloß allein ſowie den Garten zu Deiner Diſpoſition hätteſt, ein Arrangement, das mit einem ſo ſchlecht zahlenden Pachter mir ſo leicht ſchien.

London, den 16. Juni 1828

Liebe Schnucke, ich fahre fort, wo ich heut früh abbrach. Bei nochmaliger Durchleſung Deines Briefes ſehe ich, daß Du mir auch vorwirfſt, ganz gleichgültig bei allen Entbehrungen zu ſein, die Du Dir auflegen mußt. Wie dies aus meinen Briefen hervorgeht, iſt mir ein Räthſel, daß ich aber hundertmal weniger darüber ſchreibe als ich fühle, iſt wahr, denn wozu ewig das Elend aufrühren — auch über mich und meine vielfache Noth ſchreibe ich ſo wenig als möglich, und würde gar nicht darüber ſchreiben, wenn es nicht manchmal für uns beide ein Troſt wäre, für mich, daß ich mich ausſpreche, für Dich, daß Du ſiehſt, daß ich immer noch laut mit Dir denke — obgleich ich Unrecht darin habe, wenn meine Gedanken ſo unrecht verſtanden und gedeutet werden. Sie müſſen kalt werden, ehe ſie bei Dir ankommen, und unſchmackhaft, daß Du ſie ſo herbe mißdeuten kannſt. — Verſtehe nie mehr als ich ſage, und ſei überzeugt, daß ich weit mehr als Du noch wünſche, mein Leben mit Dir in Muskau künftig zu fixiren, wenn wir erſt überwunden haben.

Schreibe mir nun nochmals Deine Meinung ohne Vorwürfe, aber auch ohne alle Scheu. Ich will nur unſer beider ſeitiges Wohl, ſo weit es zu erlangen iſt, und jede, ſelbſt die nützlichſte Maßregel würde dieſen Zweck nicht erreichen, wenn ſie Deinem Gefühl ganz widerſtünde. Es ſollen nicht mir allein die Opfer gebracht werden, ſondern uns, oder gar nicht. —

Ich kann jetzt, glaube ich, ein hübſches, herzens-gutes, ganz accomodantes, mit allem zufriedenes und ſehr vornehmes junges Mädchen heirathen. Sie hat aber nur 80,000 Thaler! Kann man ſo etwas thun? Und dann iſt es immer noch die Frage, ob man, da ſie noch nicht mündig iſt, das Geld gleich bekommt — und ob ſie am Ende, oder ihre Vormünder doch nicht, wenn es Ernſt wird, Umſtände machen — denn mir gelingt nichts, und ſoll der Berg am Ende eine Maus gebären? Beſſer, er kommt gar nicht nieder!

Nachts.

Ach, Schnucke, Dein Brief hat mir wirklich den Reſt gegeben. Ich mußte auf ein großes Dejeuner bei der Herzogin von St. Albans fahren, wo alles prächtig war, und das erſt um 12 Uhr Nachts endigte. Ich ging wie ein armer Sünder herum, und als ich einſam zu Haus fuhr, erſchreckten mich ſelbſt die Töne der Verzweiflung, die ich unwillkürlich ausſtieß! Doch ich will ſo weit ich kann das Finſtere entfernen, und Dir von dem Feſte erzählen. Es war ſehr ſchön, aber nichts beſſer und in mancher Hinſicht lange nicht ſo gut, als wir es in Muskau haben könnten mit einigen Mitteln. In den Büſchen waren wieder hier und da Kränze von Blumen mit vielen bunten Bändern aufgehangen, die das Ganze ſo ſehr belebten, außerdem mehrere Galerieen und Zelte, roſa und weiß, aufgerichtet. Das Haus ſelbſt war mit bunten chineſiſchen Tapeten über die Mauern zwiſchen den Fenſtern behangen, was ſich ſehr originell ausnahm. In einem Zelte tanzten Balletttänzer und Tänzerinnen, in einem anderen ſangen die Opernſänger, auf einem Platz im Freien die Tyroler u. ſ. w. Das Dejeuner wurde um 5 Uhr ſervirt, und war wie gewöhnlich magnifik. Abends ward ſchnell der Garten erleuchtet, und zwar auf eine ganz allerliebſte Weiſe. An jeden Strauch oder Baum wurden nur einige Lampen in die Blätter gehangen, die wie glühende Früchte ausſahen. Die dunkelgrünen, von denen man nur die gedämpfte Flamme ſah, weil das Grün ſich mit der Farbe der Blätter vereinigte, glichen täuſchend großen Leuchtwürmern. Einige Bögen von Roſenguirlanden waren auch nur mit wenigen Lampen behangen, und erſchienen doch in der Ferne ungemein prächtig. Im ganzen Garten waren aus den Zimmern Sophas, Chaiſes longues und Fauteuils vertheilt, und ohne alle gêne bildeten ſich die kleinen Koterieen in Lauben und Ruheſitzen. Welche hübſche Föten wollte ich Dir arrangiren, gute Schnucke, wenn ich das Geld dazu hätte, jetzt, da ich ſo manches gelernt und geſehen, und welche Verſchönerungen und Verbeſſerungen im Park und Garten mit geringen Mitteln und ſchnell machen, wenn — — der Himmel mir lächelte, ſtatt daß er mir zürnt. Und daß mir das um Deinetwillen noch weher thut als um meinetwillen, weiß dieſer Himmel, obgleich Du es nicht weißt. Darin liegt aber der wahre Fluch des Unglücks, daß es nicht nur Feinde macht, ſondern auch das Zutrauen und am Ende das Herz der Freunde raubt, bis endlich der Arme, überall Getretene, Geſtoßene und Gemißhandelte daniederſinkend, ſein wundes, müdes Haupt hinlegt und ſtirbt, während ſein letzter Seufzer noch der mitleidsloſen Menge eine Anmaßung, und ein unerträglicher Mißton ſcheint. Wehe den Unglücklichen! Dreimal wehe ihnen! Denn für ſie giebt es weder Tugenden, noch Klugheit, noch Geſchick, noch Freude. — Es giebt nur ein Gutes für ſie, und das iſt der Tod.

Den 17.

Heute bekam ich Deinen Brief von Muskau, der vor dem Branitzer geſchrieben iſt, und beſſere Geſinnungen enthält.

Du weißt nun, daß ich den Rath, den Du mir hinſichtlich Henriettens giebſt, ſchon längſt befolgt, und daß Du Dich in der Vorausſetzung eines Planes von ihrer Seite auf mich geirrt haſt, obgleich mir ſelbſt, ich geſtehe es, ihr Betragen ſeltſam und unerklärlich iſt. Von meinen Umſtänden weiß ſie nichts, als was ihr die Lämmers geſagt, und das hatte ſie, es ſei nun was es wolle, früher gehört als ſie mich ſah.

Ich hoffe, daß Du das alberne Branitz ſo ſchnell wie möglich verlaſſen wirſt — es iſt auch ſchon deswegen ein ſchlechter Aufenthalt, weil wenn ich heute ſterbe, Du es wieder verlaſſen müßteſt. Was mich betrifft, ſo muß ich noch ein wenig hier ausdauern. Ich habe noch Ausſichten, zwar unbeſtimmte, aber ſie können jeden Tag beſtimmt werden, und ſind wenigſtens von der Art, daß ſie noch die letzte Rückſicht verdienen.

Abends.

Ein Aſſemblée bei Lady Jerſey, ein Konzert bei Prinz Leopold und ein Ball beim Herzog von Northumberland füllten den langweiligen Abend. So viel iſt gewiß, wenn ich tanzte, hätte ich längſt geheirathet — aber Scherz bei Seite, es iſt hier ein großes und faſt das einzige Mittel mit den jungen Mädchen in London vertraut zu werden, da es Mode iſt, ſich auch nach dem Tanz mit ihnen herumzuführen, und hierin (aber nur für den Tänzer) die größte Freiheit herrſcht, in Nebenzimmern ſich zu verlieren u. ſ. w. Ja, liebe Schnucke, tanzen hätteſt Du Dein Kind lernen laſſen ſollen, ehe Du es in die Fremde ſchickteſt; ſo ein gravitätiſches, langes, ernſtes, blaſſes, nichttanzendes Gebilde, wie ich daſtehe, mögen die Mädchen nicht. Wenn Du wieder mit dem Kinde niederkommſt, mußt Du ſeine Erziehung in jeder Art beſſer einrichten.

Den 18. Juni.

Ich wiederhole es, ſoll der Zweck erreicht werden, ſo muß die Welt jetzt unſere Intereſſen getrennt glauben, oder keine andere Frau entſchließt ſich dazu, mich zu heirathen. Da aber unmöglich zwei Menſchen einander ſicherer ſein können als wir, ſo iſt es für uns ganz egal, was wir zu thun ſcheinen. Fünfzig Frauen könnte ich heirathen, und in fünfzig verliebt ſein — die Schnucke behauptete doch ruhig ihren Platz neben und über ihnen. Weder Abweſenheit, noch die heftigſte Leidenſchaft in Liebe, noch ſelbſt Dein ſcheußlicher Brief von Branitz haben darin nur ein Jota ändern können — und mit Dir in *Ruhe und Freude* in Muskau zu leben, ſteht wie der Feenpalaſt, den die Ritter in der Fabel ſuchen, immer am Ende aller meiner lieblichſten Luftſchlöſſer, und ſonderbar genug, bei aller Kleinmüthigkeit der Hoffnung, iſt es doch immer, als wenn eine innere Stimme zuverläſſig riefe: So wird es auch noch kommen! Wie? Das weiß freilich Gott allein.

Den 19. Juni.

Du glaubſt zwar, daß ich Dich nicht lieb genug habe, ich habe Dich aber manchmal zu lieb, denn heute zum Beiſpiel, indem ich einige Deiner Briefe durchlas, und ſchnell umwenden wollte, zerriß ich das Blatt, und darüber auffahrend, ſtieß ich Dein Bild um, von dem das Glas zerbrach. Dieſer alberne Zufall nun ängſtigt mich wieder ſo, daß mir ganz elend zu Muthe iſt. Ach Schnucke, wenn ich auch abweſend von Dir lange ſein kann und muß — den Gedanken *ohne Wiederſehen* je von Dir getrennt zu ſein, könnte ich gar nicht ertragen! Ich hätte keine Ruhe und keine Freude mehr auf dieſer Welt. —

Ewig Dein eigner und treuer

Lou.

Den 6. Juli 18[illegible]

— Vergiß nicht, Schnucke, daß Du ich geworden biſt, und folglich keine gekränkte Eigenliebe mehr haben darfſt — und wenn Du mich auch nur ein Jota weniger liebteſt, mir weniger ganz eigen und ergeben wäreſt wie die Schmidt's Tochter in Kleiſt's Tragödie — ich könnte es nicht ertragen, und wäre dann erſt recht unglücklich.

Den 7. Juli 1828.

O, meine Schnucke, eben erhalte ich Deinen Herzensbrief vom 27. Wie weh und wie wohl hat er mir gethan! Ja, meine einzige Liebe, mein anderes Selbſt, gieb Dich mir nur immer ganz hin, ſklaviſch nicht, aber gränzenlos liebend unterthan, blindlings ergeben und felſenfeſt vertrauend — und wahrlich, wahrlich, Du wirſt es nie bereuen, Dein Lou wird nie, auch nur einen Augenblick, ein Petrus ſein. Aber eben deswegen auch, ſei nicht thöricht, handle nie von Dir ſelbſt allein, weder gegen noch auch für mich. Sieh wie hart Du wirſt, wenn Du dieſem Weg nur in Worten folgſt, und mir ſagſt: Ich werde Deinen Wünſchen folgen, was meine Entfernung von hier betrifft! Gute Schnucke, welcher Ausdruck! Und wie ſprichſt Du von Deiner langen Entfernung, an der kein Zweifel ſei. Meine Schnucke, Du biſt ganz Liebe und doch grauſam! Du weißt, daß all mein Streben, alle meine Wünſche bloß dahin gehen, mit Dir in Muskau den Reſt des Lebens ruhig und froh zu genießen. Du mußt wiſſen, daß eine andere Frau, ich mag ſie nun lieben oder nicht, darin ebenſowenig Unterſchied machen kann, als ein frommer, religiöſer Menſch Gott und Chriſtus weniger liebt, weil er zugleich einer irdiſchen Liebe Raum giebt. Ja, meine Schnucke, Du biſt wirklich für mich das Medium meiner Frömmigkeit, und nichts, was nicht von Dir ſelbſt ausgeht, kann auf dieſes Gefühl den mindeſten Einfluß haben, alſo, meine Herzensſchnucke, liebe mich ohne Sorge, ohne Zweifel und ohne Mißverſtehen, und mit blinder Ergebung und Gehorſam. Den letzten jetzt in Anſpruch nehmend, ſchreibe ich Dir Folgendes vor, was ich für zweckmäßig halte, denn, gute Seele, unſere Gefühle können wir ſo lange nicht ſchonen, bis wir triumphirt haben, aber ohne Noth uns ſelbſt quälen wollen wir auch nicht. Alſo höre: Du ſprichſt zu jederman von Deiner Reiſe und bleibſt in Muskau, bis ich komme, thätig für das allgemeine Beſte ſo gut Du kannſt, und beruhigt in meiner unwandelbaren innigſten Liebe, meinem jetzt körperlichen und geiſtigen Wohlſein, (das dieſer Dein letzter ganz liebender Brief wunderbar geſtärkt hat, umſomehr, da der vorhergehende nicht ſo herzlich war.)

Sollte indeß hier ſich eine Ausſicht noch eröffnen, und Deine Gegenwart in Muskau ein neues Obſtacle ſein, ſo ſchreibe ich Dir, und Du reiſt dann mit éclat ab, wir aber geben uns Rendezvous am dritten Ort, oder wenn das Mädchen ſo iſt wie ich hoffe, vereinigen uns gleich alle drei. Dabei bleibe es nun, es iſt der beſte und vernünftigſte Weg, der das nothwendige Opfer bringt, wenn es ſein muß, uns aber auch nicht unnütz im voraus geißelt. Und nun verzage nicht, denn um Deinetwillen, meine Schnucke, muß es uns noch gut gehen, wenn irgend eine Macht außer uns da iſt, die liebend iſt, und auf unſer Schickſal Einfluß haben kann. Ich kann mich nicht beklagen, denn es iſt wahr, ich habe durch eigene Thorheit alles was nachtheilig iſt, herbeigeführt, und die Gaben des Schickſals in Leid verkehrt! Mein herbſter Schmerz über eigene Schuld iſt aber, daß ich Dich, meine ärmſte Schnucke, mit hineingezogen. Ich habe indeß hierin auch einen Troſt, und der iſt die Liebe, die ich Dir eingeflößt, und die, wie ſie mich in meinen eigenen Augen erhebt, mir auch die Gewißheit giebt, daß die Innigkeit dieſes Gefühls ſelbſt bei allen Opfern, die es Dir gekoſtet, doch ein Glück der Seele auch iſt, das Du vielleicht nicht um irdiſche Schätze aufopfern würdeſt — denn nicht wahr, Deinen Lou gäbſt Du doch nicht hin, man möchte Dir für ihn bieten, was man wollte? Und darauf, meine Lucie, darauf bin ich ſtolz und das thut mir wohl.

Abends.

Wie weh thut mir der Schmerz in Deinem Briefe! Du kannſt, Schnucke, ſo herzzerreißende Worte gebrauchen, wenn Du Deinen Lou quälen willſt, denn was ſich liebt, das will ſich zuweilen necken und auch quälen — gleichſam als nur die Gewalt zu verſuchen, die man auf einander hat — dieſer Kontraſt iſt in der Natur — und nur in ſolcher Stimmung kann die böſe Schnucke wie ein Lämmchen unter dem Meſſer ſich anſtellen und ſagen: „Du erzähle, was Dir gut dünkt von mir in England. Ich werde indeſſen weit wegreiſen, und auf lange! Daran darf niemand zweifeln.“ Das iſt nun gerade daſſelbe, als wenn Du mir das Herz durchbohrteſt — o, das war nicht ſchön und großmüthig. Die anderen ähnlichen Stellen mag ich nicht wiederholen — aber ſchmerzlich ſehne ich mich nach einem anderen Brief, der Dich wieder froher zeigt, und vor allem die Dinge aus dem richtigen Geſichtspunkt anſehend.

Ich wohnte einem Konzert bei Rothſchild, einem anderen bei Prinz Leopold, und einem Ball bei Lord Wellington bei. — Die beiden * ſind zur Shrewsbury, um dort ihre Heirathspläne auszuführen — Ich habe mich ihrer nicht zu loben. So lange ſie meine Gefälligkeiten hier brauchen konnten, waren ſie zuvorkommend, ſeitdem ſie feſten Fuß gefaßt, ließen ſie mich gehen, und zeigen ſogar eine Eiferſucht und lächerliche Aengſtlichkeit, daß ich ihnen in ihren Plänen hinderlich ſein könnte, (wahrſcheinlich weil ſie mich nach ihren eigenen Geſinnungen beurtheilen), ſo daß ſie heimlich zur Shrewsbury gereiſt ſind, gegen mich einen anderen Ort angebend. Beide werden ihr Glück unbezweifelt machen, denn ſie ſind, namentlich der Aelteſte, nicht ohne ein bedeutendes Talent für savoir faire, und ſind beide ganz poeſiefreie Egoiſten, verbunden mit dem vollkommenſten Sklavenſinn, der es ihnen möglich macht alles zu thun und zu leiden, was ihrem Zweck entſpricht. Beſchränkt an Geiſt — aber begabt mit vielem Weltverſtand und Ausdauer, ohne ſtarkes Gefühl und ohne Phantaſie — ein gutes Aeußere, und eine leidliche Tournüre — voilà justement ce qu'il faut pour réussir.

Je suis loin de mépriser ces qualités, mais malheureusement, je ne les ai pas, et la volonté ne suffirait pas pour les acquérir, und alles in allem genommen, mag ich doch nicht tauſchen.

Den 8. Juli 1828.

Ich kann heute nichts ſchreiben, da der Brief fort muß. Ich küſſe Dich herzinniglich, und bin ewig

Dein alter Lou.

Bangor, den 15. Juli 1828.

Meine guten Eigenſchaften thun mir in der Welt mehr Schaden als meine ſchlimmen — ich meine, in moraliſcher Hinſicht gut und ſchlimm, nicht in weltlicher, denn eben Weltklugheit geht mir ganz ab, und ich bin ihrer unfähig, weil ich zu wahrhaft einmal — und dann zu poetiſch bin.

Bangor, den 20. Juli 1828.

Die Menſchen müſſen hier weniger eitel ſein als in England, denn in keiner Stube findet man hier Spiegel in den Gaſthöfen, außer einem kleinen auf der Toilette im Schlafzimmer. Das wird ſehr unbequem von Deinem Lou gefunden, der, wie Du weißt, ſein altes Geſicht gern, als Zeitvertreib im Spiegel erblickt, zu ſehen, wie der Schnurrbart ſitzt, ob die Augen klar ſind, oder ob die Haare gut fallen. Apropos, Du wirſt mich wohl für einen Juden anſehen, denn ich habe einen weit ſchöneren Bart als Clanwilliam jetzt. Rund herum, einen halben Finger lang, und rabenſchwarz. Auch der Schnurrbart iſt weit länger und größer als Du ihn gekannt haſt, und alles zuſammen macht einen ſehr ſchönen Effekt, au moins je me l'imagine, et cela suffit. Da es überdem Mode iſt, ſo muß es gefallen.

Holyhead, den 15. Dezember 1828.
Abends.

Abends um 11 Uhr verließ ich Dublin in einer Poſtchaiſe, bei einer ſchönen hellen Mondnacht, die Luft lau wie im Sommer. Du kannſt Dir vorſtellen, daß ich Stoff zu vielfachem Nachdenken hatte — denn nun erſt eigentlich war es entſchieden, daß das Opfer zweier Lebensjahre, einer kummervollen Trennung, und der Aufwand einer großen Summe Geldes — umſonſt geweſen ſind — dieſer Gedanke war freilich melancholiſch! Indeſſen, ich ließ mich nicht ganz dadurch niederbeugen. Hat doch Parry dreimal vergebens nach dem Nordpol ſegeln müſſen, Napoleon zwanzig Jahre lang Siege auf Siege häufen, um in Helena zu verkümmern, und wie Wenige im Allgemeinen ſind es, deren Pläne ganz nach Wunſch gelingen! Etwas Nutzen fällt doch immer mit ab, und auch ich habe viel in dieſen zwei Jahren in anderen Rückſichten profitirt — ich bin in Vielem klarer und feſter geworden, habe mir viel neue Erinnerungen gewonnen, bin ein perfekter Gärtner geworden, und habe ziemlich fließend Engliſch ſprechen und ſchreiben gelernt. — Nur meine arme Schnucke hat zu Hauſe kümmern müſſen, und keinen anderen Troſt gehabt, als daß ſie mich ſehr lieb hat! Dafür kömmt ihr Lou aber auch gerade ſo wieder, wie er gegangen — älter zwar, fürchte ich im Ausſehen, aber mit einem ſo jungen Herzen als je, und ſtatt melancholiſch zu ſein, wozu er Urſach genug hätte, macht ihn die Freude, ſeine Schnucke bald wiederzuſehen, au fond heiter und vergnügt.

1829.

Paris, den 7. Januar 1829.

Ich kann nie an die Epoche meines Liebesfiebers für die Sonntag denken, ohne überzeugt zu ſein, daß es Liebestränke giebt, oder Diſpoſitionen im menſchlichen Leben, wo man an einer momentanen Verrücktheit leidet. Mein Zuſtand war gewiß nicht, was man natürlich nennt, und ich habe nie, obgleich gar oft verliebt, etwas Aehnliches empfunden! C'était d'abord le ciel, et ensuite l'enfer — ich denke mit Schaudern noch jetzt daran, wiewohl ganz wie an einen Traum, dem es an aller Realität fehlt. Es iſt wie eine fremde Materie in mein Leben geworfen, die mit dem anderen gar nichts gemein hat, und daher auch in der Erinnerung keine ſolide Form annehmen kann, gerade wie die dauernde Erinnerung einer temporairen Geſtörtheit. Mlle. Sonntag ſelbſt iſt mir dabei vollkommen gleichgültig, und ich könnte jetzt täglich mit ihr leben, ohne im Geringſten das Gefühl zu haben, als ſei ſie daſſelbe Weſen mit jener Geburt meiner Phantaſie.

Mainz, den 31. Januar 1829.

Der plötzliche Uebergang von den engliſchen und franzöſiſchen Kaminen zu den deutſchen Eiſenöfen bekömmt mir nicht zum Beſten, et me donne des pressentiments de migraine. Das abſcheulich naſſe Thauwetter trägt auch das ſeinige dazu bei. In ein paar Stunden werden wir nach Oppenheim abfahren, pour y tenter le passage, da es hier noch keine Möglichkeit ſcheint, obgleich man ſagt, daß oft eine Viertelſtunde hinreichend ſei, das Eis zu brechen, und den Fluß frei zu machen.

Der Froſt hat meine nicht mehr an ihn gewohnte Haut ſo aufſpringen gemacht, daß ich mich häute wie eine Raupe. Ich kann alſo wieder ſagen, daß ich aus der Haut fahre, um nach Muskau zu kommen. Convenez que je suis bien philosophe, pour ne pas m'ennuyer d'être si longtemps en route — aber das Schickſal hat mich gezügelt. Ich weiß nicht mehr, was Ungeduld iſt. Ich halte zu allem ſtill, und mache the best of it. Gute Pulvertonne, que dites vous de cela?

Frankfurt, Abends.

Da es die Nacht ein wenig gefroren hatte, wie ich erſt erfuhr, nachdem ich das Obige geſchrieben, ſo verſuchten wir die Paſſage in Mainz. Halb auf Kähnen, halb auf dem krachenden Eiſe kamen wir glücklich hinüber, und fanden in dem Gaſthof über dem Fluß ein allerliebſtes Rheinmädchen aus Bingen, die mich, weniger preſſirt, zu einem längeren Aufenthalte hier bewogen haben würde. Durch dreier Herren Länder fuhren wir hierauf in vier Stunden nach Frankfurt, wo mein erſter Gang nach der Poſt war, um mich nach dem Abgang des Schnellwagens zu erkundigen. Ich erfuhr, daß er erſt Montag Nachts (heute iſt Sonnabend) abgehe, und für mich, meinen Bedienten und meine 300 Pfd. Effekten forderte man 60 Thaler für die 40 Meilen nach Leipzig! Die preußiſche Schnellpoſt iſt alſo weit theurer wie die engliſche, und mit eigenem Wagen reiſen zwei Perſonen mit Extrapoſt wohlfeiler. Da ich nur 50 Thaler noch im Vermögen habe, ſo ging ich ganz betreten von dannen, fand aber im „Weidenbuſch" einen Retourfuhrmann nach Leipzig, und beredete meinen Freund Amesley, nebſt einem Franzoſen mit Namen Gérard, der uns über den Rhein begleitet hatte, und den wir ſeines ſeltſamen, weißen kameelhaarnen Ueberrocks und ſeiner blauen Naſe wegen unter uns den Eisbären titulirten — mit mir gemeinſchaftlich dieſen Retourkutſcher zu miethen, der ſich anheiſchig machte, uns Donnerſtag Abend in Leipzig abzuſetzen, während die Schnellpoſt nur einen Tag früher dort eintrifft. Wir akkordirten mit ihm zu 12 Thalern pro Perſon, welches für mich und meinen Bedienten doch nur 24 ſtatt 60 machte. Freilich werden wir fünf Tage unterwegs ſein, und können mit dem ſchweren Glaswagen und zwei Pferden nur auf rüſtigen Schritt, aber auf wenig Trabfahren rechnen. Indeſſen die Erſparniß that mir zu ſehr Noth, und ich bin ſchon lange nicht mehr difficile.

Das Schlimmſte iſt, daß wir alle Tage um fünf Uhr aufſtehen müſſen, und in ſchlechten Gaſthöfen übernachten, aber die Entbehrung iſt immer ein Gewinn in der Folge, und daher ein Glück an ſich ſelbſt, beſonders wenn man dazu gezwungen wird, und ſie ſich nicht mit ſchwerem Kampfe ſelbſt aufzuerlegen hat. Ich war nie ein ſo praktiſcher Philoſoph, als jetzt, meine Herzensſchnucke. C'est que je me porte bien, et c'est la véritable cause de toute sorte de sagesse.

Leipzig, den 5. Februar.

Allerbeſte Schnucke, ich habe Dir auf unſerer ganzen mühſeligen, obgleich luſtigen Fahrt nicht ſchreiben können, et c'est dommage, car j'aurais pu vous donner des échantillons fort amusants de notre conversation, dont ma mauvaise mémoire m'a fait depuis oublier tous les détails. Aber wenn man um fünf Uhr aufſteht, und um neun Uhr in's Quartier kömmt, ſo bleibt zu wenig Zeit zum Eſſen und Schlafen übrig, um ohne Marter auch noch ſchreiben zu können, und meiner Schnucke ſchreibe ich auch nur, wenn es behaglich und mit Luſt geſchehen kann. Daß dieſe Luſt mir ziemlich oft ankömmt, habe ich übrigens bewieſen, ſelbſt, ſeitdem Dein letzter Brief mir ſagte, daß meine Briefe Dich nun nicht mehr intereſſirten, weil Du mich ſelbſt haben müßteſt.

Wir hatten durchgehends ſchönes kaltes Wetter, waren heiter, lachten viel, und aßen wie die Wölfe. Es fiel mir auf, daß ich nun zum drittenmal dieſen ſelben Weg zurücklegte, und in wie verſchiedenen Stimmungen! Das erſtemal reiſte ich hier, um mich zu Barclai de Tolly's Hauptquartier in Frankfurt zu begeben, hin und zurück, gleich nach der letzten Campagne mit Frankreich, und vor meiner Hungerkur. Damals war ich in guten Geldumſtänden, erſt eben preußiſch geworden, aber von Ambition und Plänen gequält, und von elender Geſundheit, facit melancholiſch. Das zweitemal fuhr ich von Frankfurt nach Muſkau zurück, kurz nach unſerer Heirath. Die Geldumſtände waren noch beſſer, ich hatte ſogar ſchon Dich, meine Alte, wußte Dich aber damals noch nicht gehörig zu würdigen, und hatte Liebe, verzehrende Narrheit im Leibe. Dabei ſtach mich der Hafer, das heißt, ich hatte ſo viel, daß ich zehnmal mehr haben wollte, unzufrieden, ſtolz und hochfahrend war, facit abermals melancholiſch! Beidemals übrigens ging mir nichts ab. Ich reiſte in einem engliſchen Wagen mit vier Pferden, that wie die Laune es vorſchrieb, und brauchte mir nichts zu verſagen.

Beidemal war ich noch jung und hübſch, au moins je m'en flatte. Nun kömmt das drittemal, et cette époque me retrouve vieux et ruiné. Statt des engliſchen Wagens und der vier Pferde, die im ſcharfen Trabe dahinfliegen, ſitze ich in einem alten Fiacre mit zwei Kracken beſpannt, die wie Schnecken mühſam ſich und die Laſt dahinſchleppen. Ich ſitze unbequem, weil ich den Wagen mit drei Anderen theilen muß, friere auch zuweilen ein bischen, und am Abend erwartet mich nur ſchlechte Erquickung, und ein ſchlechtes Bett. Ich bin aber geſund. Erfahrung hat mich zum praktiſchen Philoſophen gemacht, der die Welt zu nehmen verſteht, wie ſie ſich darbietet, ich bin durch keinen Rang und ſociale Rückſichten genirt, fühle mich daher frei wie der Vogel in der Luft, genieße die mich umgebende Geſellſchaft, ſtatt in ihr eine corvée zu finden, eſſe ein ſchlechtes Diner mit Hunger, ſtatt von einem guten Indigeſtionen zu bekommen, und die Qualen der Ambition ſowie der Wirrwarr von tauſend Plänen ſind mir fremd, facit contentement und Heiterkeit par conséquent.

Iſt die Welt nicht eine komiſche Sache, oder vielmehr wir? Und wer kann des Anderen Glück oder Unglück beurtheilen! Der Franzoſe war der aimabelſte von uns Dreien, und es thut mir, ich wiederhole es, leid, die vielen drolligen Anekdoten vergeſſen zu haben, die er uns auftiſchte.

Er hatte früher, wie Alle heut zu Tage, gedient, und ging jetzt als Sekretair des Grafen Neſſelrode nach Rußland, pour faire fortune. Seine Bonmots über die Preußen waren beſonders luſtig. Ein preußiſcher Offizier, ſagte er, äußerte gegen einen meiner Freunde: „Vous autres Français, vous ne vous battez que pour de l'argent, nous nous battons pour l'honneur". „Ah, ma foi, c'est bien vrai," dit le Français, „on se bat toujours pour ce qu'on n'a pas".

Die Gardeſoldaten pflegten zu ſagen, wenn ſie den preußiſchen Adler ſahen, der allerdings auf den Zolltafeln mit ſeinem Szepter in der Hand komiſch ausſieht: „Voilà ce diable de corbeau, il a l'air d'un cou, qui boit de la tisane avec une fourchette." Da in Paris wie in Berlin die Cagoterie jetzt Mode iſt, ſo pflegen die jungen Leute, wenn ſie wiſſen wollen, ob eine junge Perſon reich ſei, ſich zu erkundigen: „A-t-elle de la religion?"

Von der Gegend ſahen wir nicht viel, zuweilen boten ſich jedoch herrliche originelle Winterlandſchaften mit bepuderten Bäumen und brillanten, funkelnden Schneedecken dar, beſonders bei dem Städtchen Vacha (ein trauliches, einſames Oertchen), und ſpäter eine prächtige Anſicht der Wartburg im Eiſenach'ſchen Gebirge, die plötzlich von der Sonne hell beleuchtet am Ende einer Bergſtraße vor uns trat. Leipzig gefiel mir, der Winter hielt alles ſo reinlich, und die alterthümlichen hohen Häuſern mit dem weiten Markt und den gutmüthigen Sachſenphyſionomieen (der vielen hübſchen Mädchen, denen man begegnet, nicht zu vergeſſen) ſprachen mich an, als wenn ich alles zum erſtenmal ſähe.

Nachdem ich den Fuhrmann und meine Rechnung bis morgen früh, inkluſive Frühſtück, im voraus bezahlt habe, bleiben mir noch 2 Friedrichsd'or. Hoffentlich haſt Du meinen Brief aus Mainz erhalten, gute Schnucke, und ſchickſt mir Hülfe nach Dresden, wo nicht, ſo verſetze ich dort meine

Uhr. Mein erſter Gang morgen früh iſt auf die Poſt. Gute Nacht.

Dorf Luppe, den 6.

Meine Herzensſchnucke, wie haben mich Deine beiden Brieſe gefreut, die ich ſchon, ehe ich in's Bureau trat, vor der Thür auf einer großen Tafel angezeigt fand, eine hübſche und zweckmäßige Sitte für Brieſe, die poste restante liegen. Gutes Herz, Du biſt meine wahre Vorſicht — und nichts hätte mir erwünſchter ſein können, als Deine liebevollen Anordnungen: die 50 Thaler, die Fly, der alte Vivarais und Pelz — mais tout cela est délicieux! Vous avez donc le talent de me deviner, Schnucke, et de renchérir même sur ce que je désire. Als ich in Dublin mit 70 Pfund ſaß, und in der That nicht mehr wußte, was anfangen, erſchienen gerade a tempo Deine 500, wie von einem Schutzgeiſt unverhofft in meinen Weg geworfen, und heute, wo ich, abermals au bout de mon latin, meine Uhr verſetzen will, und mein hülferufender Brief Dich noch nicht erreicht hat, kömmt Deine Liebe abermals meinen Wünſchen zuvor. Tauſend Dank, liebe, gute Schnucke, des attentions pareilles viennent du coeur, et vont au coeur. — Ich machte ſogleich einen Accord mit einem anderen Fuhrmann, der mich für 6 Thaler nach Meißen ſpediren wird. Er hat einen ſehr guten Glaswagen, in dem ich allein mit meinem Bedienten Platz genug finde, denn meine bisherigen Reiſegefährten, die nicht recht wußten, was ſie aus mir machen ſollten, und die ich mich mit Fleiß den ganzen Weg über bemüht habe, irre zu führen, trennten ſich von mir, um nach Berlin zu reiſen. Ich ſchreibe Dir jetzt in einer Dorfſchenke, in der aber 6 bis 8 der hübſcheſten Mädchen hauſen, et j'avoue, que c'est pour les beaux yeux d'une d'entre elles, daß ich hier Nachlager mache. Die Menge hübſcher Mädchen in Sachſen iſt wirklich auffallend, und eben ſo ſehr ihre Leichtfertigkeit und Facilität. Ich ſitze hier in einer

Fenſterembraſure der warmen großen Stube, die ſo voll wie ein Salon iſt, jedoch nur von Wirthsleuten, Mägden, Knechten, Fuhrleuten und einigen Fremden bevölkert, die an verſchiedenen Tiſchen für ihren Stand reichliche und luxuriöſe Abendmahlzeiten einnehmen. Am Ofen ſitzen vier Mädchen und ein allerliebſtes halbnacktes Kind, Federn ſchleißend, ſingend und lachend, mir gegenüber, aber die Auserkorene mit weißen Zähnen und Roſenlippen, nähend und in ihrem ſächſiſchen Dialekt gar drollig ſchwatzend, während ich ihr bald antworte, bald ſchreibe, bald einem exzellenten friſchen Schweinsbraten mit eingelegten Gurken zuſpreche, über deren letztere Größe Hannchen ſich Späße erlaubt. Ein Rendezvous wird abgeredet, elle est si franche, si bien portante, und eine ländliche Schönheit mit obligater Naivetät iſt mir ohne dem lange nicht vorgekommen.

Die Luſtigkeit der Geſellſchaft iſt exemplariſch, man ſieht nur fröhliche Geſichter, der Ton iſt zuweilen ein wenig geräuſchvoll, aber die aisance läßt nichts zu wünſchen übrig, und die Natürlichkeit übertrifft gewiß jede andere Verſammlung. Quant à moi, je m'y amuse certainement mieux qu'à la cour, et de temps en temps j'entends des bons mots grossiers suivis de grands éclats de rire, auxquels je trouve plus d'esprits qu'aux lieux communs si usés de nos salons.

Im blauen Stern, Dresden den 7.

Ohnweit Lommatſch wachte ich von Schlittengeklingel auf, (car je n'avais guères dormi la nuit), und ſah einen ſehr eleganten Korbſchlitten mit einer neuen Vorrichtung verſehen bei mir vorbeifahren, und an dem nahen Gaſthof halten, wo mein Kutſcher auch ſeine Pferde erfriſchen wollte. Die herrliche Schlittenbahn dieſes Jahres (denn von Paris bis hieher fand ich eine ſolche), und der Wunſch, Schnückchen in Muskau zu fahren, verführten mich mit dem Beſitzer des eleganten

Fuhrwerks einen Handel zu ſchließen, fier du trésor, qui m'attendait à Meissen.

Für 25 Thaler erſtand ich Schlitten und Decke. Zugleich machte ſich der Beſitzer verbindlich, mich bis Meißen vorauszukutſchiren. Als ich dort ankam, und in den Hof des Gaſthauſes einfuhr, war das erſte, worauf meine Blicke fielen, die gute Fly, et je pleurais presque de plaisir en la revoyant.

Auf meinen Ruf erſchien souffredouleur Vivarais mit dem Pelz in der Hand, beide zuſammen einen wahren Schweinpelz darſtellend, car il était furieusement sale, et je rougissais un peu, quand il me traita d'Altesse. Schnucke, wenn Du meine Briefe mit Aufmerkſamkeit läſeſt, ſo hätteſt Du gefunden, daß ich mich nicht Herr von Gablenz, ſondern von Groditz nenne, et je l'avoue, sans les moyens de faire paraître le prince décemment, j'aime ce nom de Groditz cent fois davantage. Auch hatte Vivarais Bekanntmachung meines Namens das Unangenehme, daß der Lohnkutſcher, als er nachkam, ihn auch erfuhr, und dann in Dresden erwähnte, trotz meines Verbots, ſo daß ich nicht, wie ich wünſchte, meine Durchreiſe dort verheimlichen konnte. Um wenigſtens niemand zu begegnen, ſtieg ich im blauen Stern ab. Ceci tourna à mon avantage, car c'est une fort bonne auberge.

Das Meißner Schloß habe ich ſehr bewundert. Der Schnee und der klare Wintertag heben es auf eine ganz eigenthümliche Weiſe hervor; der damit verbundene durchbrochene Thurm, die ſeltſame Form der Fenſter im corps de logis, das hohe, ehrwürdige Alter, die vielen vor- und rückſpringenden Linien, und der verſchiedene Styl der Gebäude; die ſtolze Lage auf dem hohen Felſen, mit der entfernten Elbe in der Tiefe — je trouvai tout cela admirable. Lache mich nicht aus, ich glaube, der Sachſer begeiſterte mich hier in der Vaterſtadt des dummen Jungen par excellence.

Bautzen, den 8.

Jetzt bin ich wieder in meinem lieben Incognito, und habe ihm bereits zwei amüſante Unterhaltungen zu verdanken. Für's Erſte muß ich aber bemerken, daß unſere Gegend einem Fremden nie vortheilhafter, als im Winter, bei tiefem Schnee gezeigt werden kann. Der Schnee macht alles ſo reinlich wie in England, ſelbſt die Häuſer ſehen netter aus, alle Wege ſcheinen herrliche Chauſſeen. Sand giebt es nicht mehr, und die melancholiſchen Kiefern erſtaunen den Reiſenden als prachtvolle immergrüne Wälder, auf denen Edelſteine in der Sonne funkeln.

Ich habe übrigens, wahrſcheinlich durch die entſetzlich heißen Stuben, einen deſperaten Huſten und Schnupfen bekommen, nachdem ich lange wohl wie ein Fiſch war. Ich klage alſo nicht. Deine Braunen haben ſich ſehr gebildet, und tanzen nur ſo mit der Fly dahin, obgleich der neue Schlitten, mit 3 Centnern Effekten darauf gepackt, hinten angebunden iſt. In Biſchofswerda aß ich zu Mittag. Wieder eine Menge hübſcher Mädchen, namentlich die Wirthstochter Marie. Ich aß an der Table d'hôte, die außer mir noch aus vier anderen Perſonen beſtand, und ſcherzte viel mit Miß Mary. Einer der Gäſte war der Stutzer des Orts, übertrieben nach einem alten Journal gekleidet, und höchſt ergötzlich. Das Geſpräch kam zufällig auf meine Wenigkeit, und ſetzte meine Kontenance auf keine geringe Probe, zeigte mir aber zugleich, wie thöricht man iſt, ſich um das Gerede des Publikums zu bekümmern, da einestheils man dieſem Publikum weit weniger intereſſant iſt, als man ſich ſelbſt einbildet, zweitens daſſelbe in der Regel von allem falſch unterrichtet iſt. Höre die folgende Konverſation und lache. Der **Dandy**, in einem blauen extravagant geſchnittenen Rocke mit angelaufenen Stahlknöpfen, einer hochgelben Halsbinde, weißer Weſte mit verunglücktem Shawlkragen, einer großen Buſennadel von böhmiſchen Diamanten, verkehrt gefalteten Koſakenhoſen und Sporen — denn er hatte nach Tiſch, wie er uns mittheilte, auf einer Pritſche zu reiten, um die Dame ſeines Herzens Schlitten zu fahren — dieſer Biſchoffswerdaer Elegant alſo war Inhaber einer kürzlich angelegten Spinnerei, und erwähnte im Geſpräch des Muskauer Alaunwerks mit großem Lobe. „Wem gehört dieſes Alaunwerk?“ frug ich. „Jetzt der Fürſtin Pückler, deren Mann kürzlich geſtorben iſt.“ „J, Gott bewahre“, rief hier ein Anderer (der Kompagnon des Faſhionable, wie ich nachher hörte), „er iſt nicht todt, ſie haben ſich nur beide freundſchaftlich getrennt, weil die Fürſtin und er gar nicht zueinander paßten. Die eine lebt nur gern in der Stille und auf dem Lande, der andere muß immer in großen Städten ſein, und in der Welt herumreiſen. Da hat nun die Fürſtin alle Güter übernommen, und der Fürſt hat ſich in London niedergelaſſen, und auch dort geheirathet.“ „Nein, Nein, da ſind Sie auch falſch berichtet“, rief der Wirth, „er war mit der Kaiſerin von Otahaiti verſprochen, aber es hat ſich wieder zerſchlagen; ein Herr, der vorigen Sommer aus dem Muskauer Bade hier durch kam, hat mir alles das umſtändlich erzählt.“ „Iſt auch ein Bad dort?“ frug ich halb weinerlich, mich kneifend, um nicht herauszuplatzen. „Ja, und ſehr ſchön, ungeheures Geld iſt da verſchwendet worden, um aus der Sandſcholle was Grünes zu machen; es ſoll aber wirklich, ſo weit's geht, ein kleines Paradies ſein, alles engliſche Häuſer; aber s'iſt nicht ſehr beſucht, denn wir haben zuviel dergleichen hier in der Nähe. Die Aerzte empfehlen allen Teplitz, Karlsbad oder Marienbad,“ „Iſt der Fürſt noch ein junger Mann?“ frug ich. „O nein“, erwiderte Dandy „er hat ja ſchon einen längſt erwachſenen Sohn, den Grafen Pückler, der bei der ſächſiſchen Garde du corps geſtanden hat. Das iſt einmal eine wilde Fliege geweſen!“ Jetzt kamen einige der übertriebenen alten halbwahren Geſchichten zum Vorſchein — und ich hatte bereits eine andere Frage auf der Zunge. Da aber trat Vivarais, der Eſel, ein, und ſchrie: „Ihre Durchlaucht, der Wagen iſt angeſpannt.“ Alles ſah mich, der ſich für einen aus England angekommenen Tuchhändler ausgegeben hatte, mit offenem Maule an, und ich, meinen Bedienten bezahlen laſſend, flüchtete ſchnell in den Wagen. In Bautzen mochte ich nicht in dem traurigen „Adler“ logiren, wo wir Abſchied nahmen, ſondern begab mich in die Krone — warum ich überhaupt dieſen Weg eingeſchlagen habe, werde ich Dir mündlich erklären.

Daß ich mir ſchon ſeit Leipzig ausdenke, wie ich Dich anführen und überraſchen kann — verſteht ſich von ſelbſt; denn ich habe mein Schnückchen einmal viel zu lieb, um es nicht mit Wolluſt ein wenig zu necken, obgleich Du in der ahnungsvollen Angſt ſchon wieder gute Worte gegeben haſt, Dich ja recht zart zu nehmen. Hilft alles nichts, Reck Reck muß ſein Recht haben, und Du haſt es auch reichlich verdient durch den Frevel zu glauben, daß ich wohl Leipzig paſſiren könnte, ohne auf der Poſt nach Deinen Briefen zu fragen. Iſt dies nicht himmelſchreiend? Der Himmel alſo, hoffe ich, wird mir auch beiſtehen, Dich anzuführen. Ich fahre morgen nach dem Jagdhauſe, dinire dort, und um 11 Uhr erſt geht es nach Muskau, wenn Du mich gewiß nicht mehr erwarteſt.

Jetzt, Schnucke, gehe ich in's Theater, wo „Crollo, der Bösartige“, in fünf verſchiedenen Zeiträumen, gegeben wird. Je ne peux pas manquer une si belle occasion, um ſo mehr, da man mir verſichert, daß eine Venus ſich unter den Schauſpielerinnen befinden ſoll. Ce soir je vous en dirai des nouvelles, obgleich ich mich nur mit ihrem Anſchaun auf den Brettern begnügen will, car je suis fatigué, ayant eu, outre les plaisirs du village, une autre avanture à Dresde — Schnucke, der Lou kommt auch nicht ein Haar anders wieder, als er ausging, ſtets ein großer Libertiner, ein großer Narr, und ein großes Kind. Alles das thut jedoch dem Philoſophen keinen Eintrag, der wie ein mächtiger Adler über dieſen Hanswurſten geheimnißvoll im blauen Aether ſchwebt.

Später.

„Crollo“ war impayable ſowie die ganze Vorſtellung, die Mamſell aber über alle Erwartung hübſch, und ich würde enchantirt ſein ſie in Muſkau ſpielen zu ſehen. Als ich in die Loge trat, war es ſo dunkel, daß ich die Hände wie Fühlhörner gebrauchen mußte. Auf meine lachende Klage erwiederte der Logenſchließer ſehr ernſthaft ja tragiſch: „Es iſt Nacht auf dem Theater!“ C'était en effet nuit à s'y méprendre, als aber nachher eine düſtere Lampe wieder von der Decke langſam herabkam, war ſie hinreichend to make darkness visible. In dieſer Dämmerung tobten nun die Schauſpieler umher wie Wahnſinnige, ganz ſo ſchlecht pour être parfaits. Ich lachte ſo herzlich, und amüſirte mich ſo gut, daß ich bald bemerkte, welchen Anſtoß ich der andächtigen Menge gab; denn die Bande ſteht bei den Bautznern in großen Gnaden. Ich retirirte alſo in den äußerſten Winkel, und genoß hinfüro im Stillen.

Eben kömmt die Zofe der Mamſell, der ſchönen W., mit einem Empfehl ihrer Herrſchaft, und ſie habe gehört, daß ein Fremder ſich beim Logenſchließer nach ihr erkundigt, und da ſie einen Freund aus Teplitz erwarte, ſo vermuthe ſie, daß ich es ſei, und bitte doch recht ſehr um meinen Namen. Sie ſei zu Hauſe und nicht ganz wohl. Ma foi, l'avis au lecteur était intelligible, mais ma sagesse l'a emporté. Ich war ſchon halb ausgezogen, huſtete ſchrecklich, und habe kein Geld mehr — es ſchneit, und ſie wohnt weit, je ne suis ni rasé, ni peigné, ni lavé — ich entſagte alſo, und ſchickte die Kammerjungfer ſehr mißvergnügt von dannen. Da ich indeß morgen auf den Jäger Ziethen hier warten muß, ſo mache ich ihr vielleicht eine kurze Morgenviſite, pour la voir de près au moins. Sie iſt noch ganz jung und Anfängerin; in Jahr und Tag, wenn ſie ſich erſt fühlen lernt, und auf größeren Theatern ſich verſucht hat, giebt ſie's gewiß nicht mehr ſo wohlfeil. J'ai plusieurs fois fait cette expérience. — —

Schnucke, Du ſiehſt, in Bautzen wie in London muß ich mit Dir ſchwatzen — es iſt mir zur anderen Natur geworden, et partout je trouve de quoi — tant bien que mal freilich — was mich aber hier begeiſtert und vielleicht ein wenig zu weitſchweifig macht, iſt, daß ich kein Porto mehr zu bezahlen habe, car cette lettre, je l'apporte moi même, et ce n'est que le lendemain de mon arrivée qu'on vous la remettra, ja der letzte Artikel wird in Muskau ſelbſt geſchrieben werden. En attendant bonne nuit.

Muskau, den 10., früh.

Guten Morgen, Schnucke! Welche freudige Empfindung Dir dies in wenigen Minuten ſelbſt ſagen zu können; und wie anders klingt es als 300 Meilen weit! Zum letztenmal alſo ſtatte ich Dir den ſchriftlichen Tagesbericht ab, et l'impatience de te parler, chère Schnucke, m'enlève l'envie d'écrire. Alſo nur chronikenartig erwähne ich, daß ich, geſtern früh in Bautzen, gezwungen, auf Ziethen zu warten, meine Zeit anwendete, um Mamſell Thereſe Wantuch zu ſehen, ein charmantes, ſanftes Judenmädchen ohne Chriſtenhaß. — Bei klarem Sonnenſchein und blauem Himmel zog ich endlich um 1 Uhr gen Muskau. In Nieder Gurig ſtand eine Leiche am Wege im Schnee, und 20 Leidtragende ſangen um ſie her. Dies begeiſterte meinen Irländer, der eine irländiſche wake in dieſer Zeremonie zu ſehen glaubte, und nur die Betrunkenen dabei vermißte. In Vorberg, wo Vivarais fütterte, ließ ich mir vom jungen Menſchen Ziethen Kaffee machen, rauchte eine Eiſenacher Bauernpfeife, und weidete meine Phantaſie an der mir bevorſtehenden Ueberraſchungsſzene. — Es wurde aber nichts daraus, die alte Schnucke war zu bewegt und gerührt, und ſteckte mich damit an; und als wir zur Beſinnung kamen, lagen wir beide ſehr ehrbar miteinander auf den Knieen, comme deux enfants, und herzten uns ſchreiend, lachend und weinend. Dann aber bekam ich verſchiedene Schmäle, war jedoch ſehr gut, nahm die Schnucke ſehr zart, zwängte mich in einen Naſenquetſcher um 5 Uhr, ſtand mit Fieber um ½8 Uhr wieder auf, ordnete der Schnucke Präſente, küßte ſie zärtlich in Gedanken, und ſchrieb dieſe Zeilen. Mit ihnen endet nun die berühmte Korreſpondenz, Folge der großen Zuneigung, die zwiſchen einem Lou und einer Schnucke ſich meiſt auf grüner Wieſe entſpann.

(Die Gutmüthigkeit des Fürſten zeigte ſich auch in ſeinem Umgang mit ſeinem alten Diener Berndt, der ihn auf der engliſchen Reiſe begleitete, und bitter in London klagte, daß er die heimiſchen Sitten in London nicht wiederfand, und beſonders, daß ihm die gewohnte Suppe fehle. Pückler, der ſo ſehr auf elegante und reſpektvolle Formen hielt, hatte mit dem Alten die wohlwollendſte Geduld.)

„Mit dem alten Berndt“ ſchreibt er den 22. Dez. 1826 an Lucie, „habe ich auch meine Noth. Er iſt zwar, wie ich nicht anders ſagen kann, in ſeinem Dienſt thätig und accurat, dabei aber beſtändig mürriſch und von einer inkorrigiblen Grobheit und Plumpheit der Manieren und Ausdrücke, die einem ſo delikaten Lou wie dem Deinigen oft unerträglich ſind. Wenn er allein mit mir iſt, glaubt er beſonders gar nicht nöthig zu haben, ſich zu geniren, und da es doch keineswegs Malice, ſondern nur eine, nach ſeiner Art mit Gutmüthigkeit vermiſchte Gemeinheit iſt, die nicht mehr ausgerottet werden kann, ſo muß ich mir, wenn ich nicht ewig ſchelten will, ſo viel wie möglich ruhig gefallen laſſen. Verlange ich etwas, bringt er es jedesmal in ſeiner ſchmutzigen Fauſt, anſtatt auf dem Präſentierteller. Ich habe es ihm oft unterſagt, aber er vergißt es immer wieder, und bin ich allein, ſo laſſe ich es nun gewöhnlich hingehen. Unſere Konverſationen ſind wirklich unique zuweilen. Je vous en donnerais un échantillon.

Ich. Berndt, ich bin ſehr durſtig. Sind Orangen im Hauſe?

Berndt. Ne.

Ich. Geh, und hole welche im Clubb.

Berndt. Ach, das iſt ja jetzt viel zu ſpät. S'iſt ja ſchon 1 in der Nacht.

Ich. Thu' was ich Dir ſage.

Berndt (brummend ab).

(Kommt in einer halben Minute wieder mit zwei Orangen.)

Ich. Nun, wo ſind denn die ſo ſchnell hergekommen?

Berndt. Sie ſind vom Gärtner Rehder.

Ich (nachdem ich ſie gegeſſen, und noch mehr wünſchte.) Hat Rheder noch mehr?

Berndt. Ne.

Ich. Ich fühle ein ordentliches Bedürfniß nach mehr.

Berndt. I Gott bewahre, an zwoen haben Sie genug. Wollen Sie wieder krank werden? Zwe ſind genug. (Verläßt das Zimmer.)

Je reste stupéfait, et ne sais si je dois éclater de rire ou me fâcher. Cependant pour éviter le second, je me couche sans oranges.

Ein andermal.

Ich. Gott, was iſt das für ein Schnupfen. Ich kann nicht mehr aus den Augen ſehen, und die Bruſt thut mir ſo weh beim Huſten.

Berndt. Ne, es wird ſchon noch ſchlimmer werden.

Ich. Nun, das wollen wir nicht hoffen. Du haſt gewiß nie ſo einen Schnupfen gehabt mit Deiner Pferdenatur.

Berndt. O Narrenspoſſen. Zehnmal ſchlimmer. Das iſt gar nicht. — — —

Ich. Eſel, ſprich nicht ſo grob und bäuriſch, ich habe es Dir hundertmal geſagt.

Berndt (brummend ab).

Berlin, den 9. Mai 1829.

Herzensſchnucke,

Beim König konnte ich mich heute nicht melden, weil meine Uniform noch nicht fertig geändert war, der Kronprinz war nicht zu Hauſe, mehrere andere Prinzen in Potsdam. Prinz Auguſt nahm mich artig auf, und Prinz Karl äußerſt cordial und freundlich, zeigte mir tauſend Dinge, und lud mich nach Glienike. Graf Redern war couleur de rose, und fragte mich nach Heirathsprojekten. Je lui dis que je les avais congédié pour le moment, ich müßte das Leben noch ein wenig ſolo genießen. Nagler habe ich leider nicht geſehen, da er heute früh abgereiſt iſt.

Mit meiner Wohnung bin ich zufrieden, das Eſſen finde ich aber miſerabel, ganz Berlin kommt mir mesquin vor, und das Muſeum iſt mißrathen. Les aigles surtout ont l'air de grenouilles. Les statues sont trop petites, enfin c'est complétement manqué, ce qui me fait de la peine pour Schinkel. Prinz Karl iſt merkwürdig alt geworden, und was mich betrifft, ſo hält man mich für Methuſalem. Der alte Schlieffen, oder wie er heißt, dem ich in Königs Palais begegnete, kannte mich gar nicht wieder, und ich hielt ihn für den Oberſtallmeiſter, was eine lächerliche Konverſation herbeiführte, bis wir uns gegenſeitig verſtändigten.

Beim Prinzen Albrecht war durch kein Klingeln ein dienendes Weſen herbeizubringen, das ganze Palais war ausgeſtorben. Que les princes sont mal servis! Et que des malconvenances pareilles ont mauvaise grace!

Schnucke, je vous aime beaucoup, et je brûle d'envie de vous revoir. Gräwell will mich aber vor Beendigung der Sache nicht fortlaſſen. Nous devons 6000 écus à Rother, man wird uns aber nicht Gewalt thun, wie ich hoffe. Dein Vater fängt wieder an, in der Meinung zu ſteigen; on commence à trouver qu'il n'avait peut être pas si tort libéral zu ſein. Au moins Stägemann le dit. Den 2. Juni wird die Kaiſerin erwartet, der König ſoll eine Zuſammenkunft mit dem Kaiſer in Schleſien haben, wovon die Nachricht, wie man behauptet, unſere Papiere um einige Prozent herabgedrückt hat. So viel iſt gewiß, der politiſche Himmel iſt etwas ſchwül. Noſtitz iſt geſtern Ehemann geworden. Le Prince Charles en faisait de mauvaises plaisanteries. — Der Prinz frug mich ſehr über meinen Wagen und Schimmel aus, car l'éclat de cet équipage avait déjà transpiré à Berlin. Vous voyez que nous brillons de loin, malgré notre modestie.

Abends ſpät.

Der Miniſter Lottum war die Güte ſelbſt, und die Gräfin, welche ſich empfiehlt, hat die Freude über ihren Sohn um zehn Jahre verjüngt. Ich ging dann in's Theater, um den berühmten Paganini zu hören. Er iſt außerordentlich, und wirklich der Gründer einer neuen Kunſt, denn das gewöhnliche Violinſpiel iſt mit dem ſeinigen gar nicht mehr zu vergleichen. Die Schönheit und Mannigfaltigkeit ſeines Tons, die oft der Harmonika gleichen, ſind wundervoll, und geben mir noch mehr Genuß als das Erſtaunen über eine Fertigkeit, von der man nach bisherigem Maßſtab ſagen kann, daß ſie das Unmögliche leiſtet. Vermöge eines Trinkgeldes von vier Groſchen hatte ich eine Loge im Opernhauſe für mich allein. Nach einiger Zeit kam der Adjutant des Königs, Major Thümen, herein, um mir zu ſagen: es thäte Seiner Majeſtät leid, mich heute früh nicht geſehen zu haben, ich ſollte mich aber nun mit militairiſchen Meldungen nicht weiter inkommodiren, er würde ſchon eine Gelegenheit finden, mich zu ſprechen. Dann kam der kleine Pückler, der immer noch ſehr hübſch iſt, aber ſanft, fromm und etwas ſüßlich geworden iſt. „Ich komme morgen früh zu Dir, wenn Du's erlaubſt,“ ſagte er — „doch nein,“ unterbrach er ſich, „morgen iſt Kirche!“ — „Bravo,“ rief ich, „mein Herz geht auf in Freude über Deine Bekehrung!“ Nach dieſem Beſuch erſchien der alte Hugo Hatzfeld, der den Reſt des Konzerts bei mir blieb, und von der Fonte Moqué, dem Sänger Herrn Stümper, dem neuen Herrn von Gritzberg, dem Herzog von Cumberland, welcher Toleranz mit Pomeranz verwechſelt hätte, u. ſ. w. vielfach erzählte.

En voilà assez pour aujourd'hui. Die Mutter hat meine Einladung hieher übel genommen, und ſpitz geantwortet, mais je n'en démors pas.

Den 10. Mittags.

Während Grävell heut früh bei mir war, ließ ſich der Fürſt Wittgenſtein, den ich geſtern bei meinem Beſuch nicht mehr angetroffen, melden, und unterhielt uns ſehr ſpaßhaft eine halbe Stunde beinah lang. Mündlich mehr davon. Er ſchien ſo jovial, daß er beim Weggehen, um mich zu verhindern ihn zu begleiten, mich einſchloß. Ainsi coffré mußte ich bleiben. Seinen Reſpekt für Dich, verſteht ſich von ſelbſt, trug er mir angelegentlichſt auf.

Nachher ſetzte ich meine tournée fort. Maaßen war voller Bereitwilligkeit, aber leider kann das Finanzminiſterium auf die Staabholzſache ganz und gar nicht mehr einwirken. Ueberhaupt bedaure ich ſagen zu müſſen, für dieſe Sache ſcheint mit dem Gouvernement auch nicht die mindeſte Hoffnung noch Möglichkeit vorhanden zu ſein. Der Juſtizminiſter war ſehr freundlich, und verſprach ſeine Unterſtützung. Beim kranken Grafen Bernſtorff fand ich Herrn von Pleſſen nebſt Sohn, der eben angekommen. J'ai été très aimable avec lui, comme vous me l'aviez ordonné, et il me plait. Le fils ressemble à la mère, mais pas en beau.

Zu Hauſe fand ich einen Brief von Dir, gute Schnucke, der mich ſehr freute, aber ſo liebevoll wie ſonſt ſchreibſt Du mir doch nicht mehr! Depuis que vous avez fait la découverte que je n'ai que les velléités de la grandeur bien plus les talents qui y conduisent, que je ne suis qu'une de ces âmes de seconde classe etc — iſt mein halbes Reich zu Ende gegangen!

Ich bin bei Redern' zum Mittagseſſen gebeten, hoffentlich en famille, ce soir je vous en donne des nouvelles.

Dein treuer Lou.

Berlin, den 11. Mai, Mittags, 1829.

Abends ging ich in das Königſtädter Theater, wo ich in einer Loge ein äußerſt hübſches Mädchen ganz allein fand, die Tochter eines Optikus, Mamſell M., ganz die Züge der Alopäus. Ich amüſirte mich ſehr, ihr die Cour zu machen, konnte ſie aber durchaus zu keinem Rendezvous bereden, bis endlich ihr Bruder kam, um ſie abzuholen, mais j'y reviendrai, car elle en vaut bien la peine, und zeigte bei aller Zurückhaltung und allem ſcheinbaren Zorn über meine freien Propoſitionen doch des velléités qui promettent quelque chose. Ihr Logis hat ſie mir nach unſäglichen Bitten genannt, und da ich ihr unbemerkt folgte, habe ich geſehen, daß ſie mich nicht betrogen hat. Als ich zu Haus kam, fand ich eine Einladung zum jungen Lottum und zum Prinz Karl auf morgen. Es thut mir ſehr leid, das Diner bei Lottum einzubüßen.

Abends.

Ich ging zu Lottum um 3 Uhr, wo ich ſeine Frau zum erſtenmal ſah, die nicht ſchön, aber ſehr natürlich und aimable iſt. Bei Prinz Karl war großes Diner um 4 Uhr, und viele Engländer, die ich zum Theil in England gekannt.

Die Prinzeſſin fand ich zwar ſehr verändert, aber meinem Geſchmack nach ganz zu ihrem Vortheil. In ihrem gütigen und verbindlichen Betragen war ſie ganz dieſelbe wie in Weimar. Das Haus iſt wirklich ſehr ſchön und geſchmackvoll meublirt, wenngleich nicht ſo reich als die engliſchen Palais des hohen Adels. Eine Grotte mit friſchem Waſſer iſt beſonders anmuthig. Die Herzogin von Cumberland war auch da, ſehr in good spirits, und äußerſt verbindlich. Fürſt Radziwill desgleichen. Ich hatte noch eine dritte Einladung zum Eſſen heute, nämlich bei Noſtitz, die ich ganz refüſiren mußte. Es iſt ſchade, daß ſie nicht auf mehr Tage ſich vertheilt haben.

Früh war ich bei Albrecht, der mich äußerſt gut aufnahm, und unſere Sache ſo weit beſorgt, daß ſie morgen zum Vortrag kommt. Ich werde alſo, wenn alles gut geht, Montag die Kabinetsordre mitbringen können. Albrecht gratulirte uns von Herzen zu der guten Ausſicht auf das abzuſchließende Geſchäft, und ließ ſich Dir zu Füßen legen, der Länge nach.

Noch muß ich ſagen, daß das Diner bei Lottum nicht zum Beſten, beim Prinzen aber ſehr gut war, und auch die Weine. Ueberhaupt hat dieſer Prinz Geſchmack und Leben, und es iſt mehr hinter ihm, als man glaubt, wie ich Dir ſchon oft geſagt, au moins c'est mon opinion.

Ich habe Frau von Varnhagen beſucht, die ſehr krank geweſen, und noch elend iſt. Mit ihm habe ich mich aber bis jetzt immer verfehlt. Au reste, je m'ennuie souverainement — im Theater iſt es kaum auszuhalten, wenn man nicht eine andere Unterhaltung darin findet, und die ewigen Geſchäftsviſiten ſind auch nicht ſehr unterhaltend. Ruſt konnte ich noch nicht habhaft werden. Wenn meine Mutter nicht herkommt, werde ich übermorgen nach Potsdam gehen, und ein paar Tage dort bleiben, um die Zeit hinzubringen, die mir ohne Pferde, ohne Geſellſchaft und ohne Bequemlichkeit noch bonne chair ſehr lange däucht. C'est un triste endroit, et ce qu'on peut faire de mieux, c'est de se coucher. Donc bonne nuit.

Den 13. Abends.

Ich aß entſetzlich ſchlecht bei Jagor, und ging dann zu Fuß nach dem Thiergarten zu Ruſt, den ich ganz munter, und ſehr gutwillig für uns fand.

Ein Konzert von Paganini, (das letzte,) war noch eine höhere Steigerung ſeines unvergleichlichen Talents. Auch eine Symphonie von Beethoven entzückte mich durch die Originalität. Mit zugemachten Augen war es mir, als ob ich im Mährchenlande im tiefen Walde irrte, und eine bald erhabene, bald ſchauerliche, bald liebliche Geiſterſprache durch die Wipfel rauſchen hörte, die ich nicht verſtand, die mich aber mit niegefühlter Wonne erfüllte. Wenn ich aber die Augen aufſchlug, und auf die bunte, regungsloſe Menge unter mir richtete, ſo dachte ich: könnteſt Du nur hundert Jahre über ſie hinſchwinden laſſen, ſo ſäßen, ſtarrer noch, ſo viel Gerippe noch da — und zuletzt kam mir ſchon wirklich das Fleiſch nur von Wachs, die Haare wie künſtlich angeſetzt, der Putz wie umgeſchlagene Lumpen vor. Da wirbelte die Muſik immer wilder und wilder, und ein dröhnender Paukenſchlag endete Symphonie und Traum.

Fortgefahren zu Stägemann, wo ich große bürgerliche Societät antraf. Frau von Horn ſchien mir hübſcher geworden. Nach einer Stunde von hier in eine Soirée de la haute volée bei Noſtitz, dem ich nicht refüſiren konnte. Hier war Wittgenſtein, Lottum, Putbus, Fürſtin Hatzfeld, die hübſche Gräfin Trauttmannsdorff, Luxburg u. ſ. w.

* * *

Vermiſchter Briefwechſel

aus

Pückler's Jugendzeit.

1821 bis 1826.

I.

Pückler an den engliſchen Landſchaftsgärtner Repton.

Muskau, ce 18. janvier 1821.

Monsieur,

Depuis 8 ans je m'occupe à planter un parc et des jardins autour d'un vieux chateau, possédé depuis des siècles par mes ancêtres. J'y ai dépensé beaucoup d'argent, démoli bien des choses, que j'aurai peut-être mieux fait de conserver, changé, refait tous les ans, sans pouvoir arriver à un résultat satisfaisant.

L'art du Landscape Gardening est malheureusement chez nous encore dans l'enfance, et ce n'est en effet qu'après avoir lu votre excellent livre: „Fragments on the Theory and Practice of Landscape Gardening.“ Mais la lecture de ce livre m'a prouvé que je ne parviendrai jamais à bout de mes projets sans consulter un homme de talent, qui a fait l'étude de sa vie de cet art charmant que vous définissez si bien, monsieur, en disant: qu'il enseigne à composer des tableaux avec les matériaux de la nature.

Je m' adresse donc à vous, Monsieur, que je regarde comme la première autorité en ce genre, pour vous priez de m'envoyer quelqu'un de vos élèves, capable de composer un plan général pour tout mon établissement ici, et d'en disposer l'exécution. Il serait inutile de vous envoyer la carte du chateau et du parc tel qu'ils existent aujourd'hui, parceque on ne saurait vous envoyer de même une description exacte de tous les points de vue et autres localités, qui seules peuvent indiquer les improvements nécessaires à faire. Si vous êtes en état de satisfaire à ma demande, n'osant espérer que vous voudriez entreprendre vous-même un si long voyage, je vous prierais de me faire savoir d'avance les conditions et le prix de la personne en question, car il est bon de régler les affaires d'argent avant tout. Pour exécuter ensuite les plans une fois résolus, je crois mes jardiniers suffisants, et s'il le fallait, on pourrait encore en faire venir un de l'Angleterre. Mon banquier à Berlin, Mr. Beneke, se charge de cette lettre, mais vous pouvez m'adresser votre réponse directement: à monsieur le Comte de Pückler-Muskau à Muskau, en haute Lusace. Royaume de Prusse.

J'attends avec impatience votre réponse, Monsieur, et j'espère, comme vous avez déjà tant contribué par vos préceptes à fixer le bon gout en Angleterre, qu'il vous sera encore réservé d'élever aussi dans notre pays un monument à votre talent, qui ne manquera de faire des prosélites parmis tous mes compatriotes.

2.

Gotoffin an Pückler.

Vienne, le 8 Septembre 1821

Monsieur le Comte.

Je dois commencer par offrir mes excuses à Votre Excellence, sur le retard de ma réponse, à la lettre que Vous m'avez fait l'honneur, Monsieur le Comte, de m'écrire en date du 22. juillet. Son motif, et les sentiments de confiance, que Vous avez bien voulu y exprimer, avaient des droits à mon empressement, autant qu'à ma reconnaissance. L'hommage que je rends aux intentions qui Vous ont dirigé, et le prix que je mêts à Votre opinion, Monsieur le Comte, peuvent Vous garantir, j'espère, mes regrets, de n'avoir pas répondu plutôt à Votre appel. Il m'est parvenu dans un moment, où mes habitudes m'appelaient à la campagne; ma santé aux bains de Baden, et mes devoirs à Vienne. Obligé de suivre cette triple impulsion, j'ai cru pouvoir compter sur votre indulgence, et cette assurance est fondée sur des rélations trop anciennes, et trop intimes, pour avoir craint, qu'elle fut hasardée. Ainsi que Vous, Monsieur le Comte, j'aime à faire la part, des faiblesses humaines, et d'une destinée malheureuse. L'indulgence aurait-elle donnée au coeur humain s'il ne devait pas l'avouer énvers les autres, ou se trouver lui-même dans le cas de s'implorer pour soi-même? Sans doute que le fils de notre ancien et respectable ami, s'est mis peut-être trop souvent dans le cas, d'avoir recours à ce sentiment: en le mettant si souvent à contribution, il à fait supposer, qu'il le considérait, comme une ressource habituelle, qui pouvait le dispenser, de se procurer des moyens d'existence plus indépendants, et plus analogues à l'éducation qu'il a reçue. Je Vous avoue, que cette versatilité de plans, et ces entreprises toutes si promptement abandonnées, me faisaient craindre, que mes secours, n'encouragent plutôt une indolence confiante, qu'ils n'aident à une situation malheureuse. Vous avez éclairée ce doute pénible, Monsieur le Comte, et ce que je fais aujourd'hui pour *le* jeune Röhde, il le doit plus à Vous, qu'à moi. Je me félicite d'avoir répondu par là à Votre confiance, et d'avoir suivi l'exemple, que la justice de Votre coeur, et la noblesse de vos sentiments me traçaient. Veuillez en même temps être persuadé, Monsieur

le Comte, du plaisir que j'ai, de pouvoir Vous réitérer l'assurance, des sentiments de toute considération avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

de Votre Excellence,
le très-humble et très-obéissant serviteur
Golowkin.

3.

Pückler an den Minister von Stein.

(Vermuthlich 1822.)

In einer Zeit, wo es für jeden Deutſchen eine Schande iſt, nicht thätig für das Wohl des Vaterlandes mitgewirkt zu haben, muß es einem Jeden erlaubt ſein, ſeine Handlungsweiſe ſelbſt geltend zu machen, der nur entfernt befürchten kann durch den Zuſammenfluß ungünſtiger Umſtände oder durch die Mißgunſt unwohlwollender Perſonen verkannt zu werden. Umſomehr bin ich mir dies ſchuldig, da ich als Chef einer der erſten Familien des Landes, und als erſter Standesherr der Lauſitz hoch genug ſtehe, um doppelt zu einem Beiſpiel für Andere verpflichtet zu ſein.

Dieſe Betrachtung veranlaßt mich, Sr. Exzellenz dem Miniſter von Stein, den ich als den wahren Repräſentanten deutſcher Nation hoch verehre, folgenden kurzen Aufſatz, meine Perſon und mein Betragen als Deutſcher betreffend, vorzulegen.

Ich diente ehemals bei der ſächſiſchen Garde du Corps, nahm ein halbes Jahr vor dem unglücklichen preußiſchen Krieg meinen Abſchied, um Europa zu durchreiſen, und fand bei meiner Zurückkunft mein armes Vaterland in der vollendeten Sklaverei, unter der es ſo lange geſeufzt hat.

Ohngeachtet der wiederholten Anregungen, die ich jetzt von allen Seiten erhielt, gelang es mir, mich gänzlich frei von jenem fremden Einfluß zu erhalten, und es iſt noch jetzt eine Beruhigung für mich, dem franzöſiſch-ſächſiſchen Gouvernement auch nie entfernt gedient zu haben, obgleich ich mir hiedurch den Kaltſinn und wohl auch die Feindſchaft mancher Perſonen zugezogen habe, die jetzt eben ſo eifrig deutſch ſind als ſie damals franzöſiſch geſinnt waren. Ich vermied ſogar, um jeder Kolliſion zu entgehen, eine Hofcharge in Dresden zu bekleiden, welches bei den erſten Familien unſeres Landes ſonſt von jeher Sitte war. Ohne Hoffnung ſelbſt noch beſſere Zeiten zu ſehen, lebte ich mehrere Jahre in ländlicher Ruhe, und weihte meine Zeit dem Dienſt der Muſen und der Sorge für meine Untergebenen.

Als endlich durch die Wunder des ruſſiſchen Krieges eine neue Morgenröthe für Europa anbrach, eilte ich nach Berlin, um dem Schauplatz der verſchiedenen Begebenheiten näher zu ſein. Hier übergab ich dem General Czernitſcheff ein Schreiben an den ruſſiſchen Kaiſer, worin ich mich erbot, ein Freikorps in der Lauſitz zu errichten, und hiezu nur um ſeine Genehmigung und öffentliche Autoriſation bat. Vergebens wartete ich mehrere Wochen auf Antwort, und da ich hieraus abnehmen mußte, daß mein Projekt keinen Beifall fände, bat ich den General Graf Wittgenſtein mich als Volontair in ſeiner Suite mitzunehmen. Wenige Tage vor ſeiner Abreiſe hatte ich das Unglück vom Nervenfieber befallen zu werden, welches mich über einen Monat im Bette zurückhielt. Halb hergeſtellt, reiſte ich dennoch ab, um mich in das Hauptquartier zu begeben, als ich auf meinen Gütern, durch die mein Weg mich führte, ſchon wieder Franzoſen fand, und wenig Tage nachher die Schlacht von Bautzen ganz Sachſen von neuem dem franzöſiſchen Kaiſer unterwarf.

In dieſem Augenblick meine Beſitzungen zu verlaſſen, und in das Hauptquartier der Alliirten abzugehen, wo meine einzelne Perſon ſo wenig nützen konnte, und auf dieſe Art nicht nur mein ganzes Vermögen, ſondern auch das meiner

Mutter und Geſchwiſter, welches ich verwaltete, aufzuopfern, hielt ich für eben ſo unnütz als pflichtwidrig, und entſchloß mich daher, vor der Hand auf meinen Gütern zu bleiben, bis Gott uns Hülfe ſchickte, um das angefangene Werk glücklich zu vollenden.

Hierauf folgte der Waffenſtillſtand, während welchem der Major General Berthier, welcher wahrſcheinlich von meinen Demarchen unterrichtet worden war, mir 4000 Mann Würtemberger unter den Generalen Normann und Döring zuſchickte, mit dem Befehl, nicht aus der Gränze der Herrſchaft Muskau zu gehen, und die wahrſcheinlich die ſtillſchweigende Erlaubniß hatten, meine Beſtrafung zu übernehmen, weil ſie muthwillig alles anwandten, um meine Güter auf viele Jahre zu zerſtören. Hiezu kam das peſtartige Nervenfieber, welches die Landleute zu Hunderten hinraffte, und die Dörfer zum Theil ganz entvölkerte, ſo daß ich dem Ruin meines Vermögens entgegenſah. Als der Krieg wieder angefangen hatte, ging ich daher nach Bautzen, um mir einige Hülfe zu verſchaffen, traf aber dort auf den franzöſiſchen Kaiſer, der mich arretiren, und vielfach wegen meiner in Berlin gehabten Verhältniſſe verhören ließ. Nachdem ich einen Tag lang wie ein Miſſethäter behandelt, und von einer Militairbehörde zur anderen geführt worden war, ſtieß ich endlich auf den General Radet, damals Grand Prévost der Armee, den ich vorher gekannt hatte, und der mich auf die Fürſprache der Landesälteſten einſtweilen bis auf weitere Unterſuchung frei ließ. Die wichtigen Weltbegebenheiten, die auf dieſe Epoche folgten, befreiten mich indeß hiervon, und die ewig denkwürdige Schlacht von Leipzig machte mir endlich möglich auch meine geringen Dienſte dem Vaterland anbieten zu dürfen. Ich eilte zum General Thielemann, theilte ihm meinen Wunſch mit, als Freiwilliger zu dienen, und bat ihn mich auf eine Art anzuſtellen, wo ich ſogleich in Thätigkeit geſetzt würde. Zu gleicher Zeit ſchlug mir der Generalgouverneur von Sachſen, Fürſt Repnin, vor, eine Abtheilung Landwehr bei mir zu errichten; da ich aber auf der einen Seite durch alle Drangſal des Kriegs und eine ungeheure Schuldenmaſſe in meinen ökonomiſchen Verhältniſſen ſo zurückgeſetzt worden war, daß ich das hierzu nöthige Geld nicht auftreiben konnte, und nur zu gewiß war nach den Verwüſtungen des peſtartigen Nervenfiebers auf meinen Gütern, die ohnehin nach ihrem Umfang unverhältnißmäßig gering bevölkert ſind, nur wenig dienſtfähige Menſchen zu finden, auf der anderen Seite ich mit Recht befürchtete, die koſtbare Zeit mit Organiſationen im Lande zu verlieren, die post festum erſt vollendet ſein würden, während meine deutſchen Landsleute ſich täglich mit dem Feinde ſchlügen, ſo glaubte ich dieſes Geſchäft gleich Gutgeſinnten aber weniger Rüſtigen überlaſſen zu müſſen, und nachdem ich aus demſelben Grunde nicht in die Banner eingetreten war, nahm ich die Stelle eines General-Adjutanten bei dem Herzog von Weimar an, zu der ich am meiſten geſchickt zu ſein glaubte. Obgleich die Sachſen nicht viel Gelegenheit gehabt haben, ihren guten Willen durch die That zu zeigen, ſo habe ich doch glücklicherweiſe das Zeugniß der Armee und meines Chefs für mich, als Soldat bei allen Vorfallen meine Schuldigkeit gethan zu haben. Als ein beſonderes Glück muß ich es ſchätzen, daß ich durch den Zufall in den Stand geſetzt wurde, auch in anderer Hinſicht der guten Sache zu nützen. Ich wurde nämlich durch den Herrn General Lieutenant von Borſtell nach Brüges geſchickt, um wahrend der Verwaltung der Niederlande durch den Herzog von Beaufort, die etwas ſaumſelig von Statten ging, das Departement de la Dyle, in welchem eine vollkommene Anarchie herrſchte, einſtweilen in ſo weit zu organiſiren, daß es militairiſch benutzt werden könnte, und womöglich eine freiwillige Bewaffnung daſelbſt anzufangen. In wenig Wochen gelang es mir, nicht nur die gewünſchte Ordnung herzuſtellen, ſondern auch ein Korps von

500 Mann anzuwerben, welches ich größtentheils durch freiwillige Beiträge kleidete und bewaffnete. Ein Geſchenk von 1000 Napoleond'or, welches mir in dieſer Zeit gemacht wurde, hatte ich das Vergnügen dem Herrn General von Borſtell zur Anwendung für das allgemeine Beſte überſchicken zu können, und wurde für meine Anſtrengungen durch den wahrhaft hochherzig ausgedrückten Beifall dieſes edlen Mannes über mein Verdienſt belohnt.

Ew. Exzellenz werden jetzt vielleicht fragen, warum ich nach allem Geſchehenen verbannt zu werden fürchte? Hierauf antworte ich mit aller Freimüthigkeit, weil es mir ſcheint, daß der Graf Repnin durch mißgünſtige Menſchen angeregt, es mir verdacht habe, ſeinen Vorſchlag, Truppen auf meinen Gütern zu errichten, von der Hand gewieſen zu haben, und zweitens weil ich weiß, daß aus mehreren älteren Gründen, die ich mit Stillſchweigen übergehe, der Herr von Wirth, ehemals Adjutant von Thiars, und prononcirte Kreatur der Franzoſen, jetzt entſchiedener Patriot und Chef der freiwilligen Landesbewaffnung, mein Freund nicht iſt.

Während in Sachſen haufenweiſe Belohnungen, Belobungsſchreiben und öffentliche Dankſagungen ausgetheilt werden, und der blos vorausgeſetzte gute Wille hinreichend iſt, um das zum Nationalzeichen erhobene grüne Kreuz zu tragen, muß es mich allerdings ſchmerzen, als einer der Vornehmſten der Nation durch die Geburt, deſſen deutſche Geſinnung ſich noch nie verläugnet hat, in ſolche vollkommene, nicht ehrenvolle Vergeſſenheit zu ſinken, während ſo viele ganz zweideutige Menſchen der Nation zum Muſter aufgeſtellt werden, die vielleicht kein anderes Verdienſt haben, als zu gehöriger Zeit den Mantel nach dem Winde gehangen zu haben. Nur das tiefe Gefühl dieſer Demüthigung hat mich bewegen können meiner Natur ſo ganz zuwider, hier der eigene Lobredner meines Thuns zu werden, wovon ich in jeder anderen Lage das Unſchickliche ganz fühle, hier aber es mir ſelbſt ſchuldig zu ſein glaubte, obgleich bis jetzt die ganze Armee daſſelbe Schickſal mit mir theilt.

4

Schinkel an Pückler.

Berlin, den 27. Juli 1822.

Durchlauchtiger Fürſt,
Gnädigſter Herr,

Das erſte Geſchäft bei meiner Rückkunft konnte kein anderes ſein, als Eurer Durchlaucht mein inniges Gefühl der Dankbarkeit und Ergebenheit, vorläufig in dieſen wenigen Worten, an den Tag zu legen, wozu mich die höchſt gnädige Aufnahme in Ihrem Hauſe, und die Art, mit welcher ich aus demſelben entlaſſen wurde, auf's neue ſo ſehr verpflichtet. Die Erſcheinung des alten Herrn an der Ausgangs-Pforte, wo ich die ſchönen Schöpfungen verließ, in denen ich ſo glücklich war, den Empfindungen und Ideen-Eurer Durchlaucht oft nahe zu begegnen, und hiedurch ein großes Intereſſe und eine wahre Liebe dafür gewann, — bewegte mich, indem er den Auftrag ſeiner gnädigen Herrſchaft an mich ausrichtete, ſo tief und ſo unerwartet, daß nur das ſchöne Gefühl von der Grazie, welche in der Art und Weiſe lag, mich in meiner erſten Beſtürzung über die Schuld, in die ich dadurch bei Eurer Durchlaucht gerathe, einige Ruhe verſchaffen konnte.

Wie ich mich auf eine würdige Weiſe aus dieſer Schuld ziehen könne, war der Gedanke, der mich die ganze Nacht hindurch beſchäftigte. Meine geringe Hülfe bei den herrlichen Unternehmungen Eurer Durchlaucht für die Verſchönerungen von Muskau ganz zur Dispoſition zu ſtellen, verſtand ſich von ſelbſt, indem es mich unglücklich machen würde, für einen Gegenſtand nicht mehr wirkſam ſein zu ſollen, der mir lieb geworden iſt; dies genügte mir indeſſen noch nicht. Ein beſonderes Zeichen, wie glücklich ich mich in der Zuneigung Eurer Durchlaucht ſchätze, wünſchte ich ausmitteln zu können, und da gingen mir, während ich Nachts durch die Wälder fuhr, ſo mancherlei bezughabende Bilder in der Phantaſie auf, daß ich mir vornahm, etwas davon auf die Leinwand zu bringen, und wenn es gelänge, Euer Durchlaucht mit der Bitte zu Füßen zu legen, es in Muskau aufbewahren zu wollen. Die erſte Muße ſoll mich an dies angenehme Geſchäft führen.

Der kleine Weltbürger, welchen Eure Durchlaucht ſo gnädig bedacht, war bei meiner Ankunft zwar noch nicht in die Welt getreten, indeß hatte der Himmel mein Haus wohl erhalten, und bis jetzt der Hoffnung, daß alles glücklich gehen werde, nichts entgegengeſtellt.

Der Durchlauchtigſten Fürſtin, die ſo viel Güte und Gnade für mich gehabt, legen wir beide, meine Frau und ich, uns zu Füßen, und bitten um die Erhaltung Ihrer gütigen Geſinnungen.

Euer Durchlaucht recht bald wohl in Berlin zu ſehen, iſt der aufrichtige Wunſch von

Eurer Durchlaucht
ganz unterthänigen
Diener
Schinkel.

Seine Durchlaucht den Herrn Staatskanzler habe ich in beſtem Wohlſein angetroffen.

5.

Kunowski an Pückler.

Berlin, den 7. Dezember 1822.

Gnädiger Herr,

Das Amt eines Trauerboten iſt ſo unerfreulich, daß ich mich nur nach ſorgfältig eingezogener Nachricht ob Euer Durchlaucht nicht ſchon von anderwärts die ſehr unerwartete Botſchaft zugekommen ſein könnte, entſchließen kann, meine Pflicht zu erfüllen. Der heute von Verona angekommene Kourier hat nämlich die leider offizielle Nachricht mitgebracht, daß der Fürſt Staatskanzler, nachdem er mit Katharr behaftet von Verona nach Genua abgegangen war, dort von einem Schnupfenfieber befallen worden iſt, welches nach wenigen Tagen nervös ward, und durch wiederholten Nervenſchlag am 26. vorigen Monats ſeinem reichen und ſchönen Leben ein Ende machte.

Einen Brief des Geheimenraths Schaumann an Hellwig, der dies enthält, habe ich ſelbſt geſehen, auch iſt bereits heute um 10 Uhr das Geſchäfts-Lokal des Fürſten von den Miniſtern von Voß und Kircheiſen verſiegelt worden. Ueber die vorläufige Sicherung des ſonſtigen hieſigen Nachlaſſes hat Hellwig mit mir Rückſprache genommen.

Nach der in der Kanzlei eingegangenen Nachricht hat der Kourier für Ew. Durchlaucht keine Briefe mitgebracht. So wenig ich mir dies erklären kann, und ſo ſehr ich erwarte, daß die für Sie beſtimmten vielleicht ſchon auf dem Wege hierher zur Poſt befördert worden ſind, ſo konnte ich doch um ſo weniger umhin durch Eſtafette Ew. Durchlaucht von dem unglücklichen Ereigniß in Kenntniß zu ſetzen, als ich Hochderen Anweſenheit in Berlin jetzt für ganz unerläßlich nöthig halte.

Noch iſt die allſeitige Beſtürzung und Betroffenheit zu groß, als daß ſich der Eindruck dieſer Nachricht ſchon überſchauen ließe, doch lüftet ſich hier und da ſchon eine Maske, die in den nächſten Tagen fallen wird. Die Abweſenheit des Königs vergrößert die Spannung, und die für viele ſo bedenkliche Ungewißheit. Der Staatsrath iſt noch verſammelt, ſonſt könnte ich vielleicht ſchon mehr von dem Lautwerden der Geſinnungen ſprechen, die ſich im Publikum wenigſtens ſo äußert, wie es der große Todte verdiente. Wie bald werden wir ihn ſchmerzlich vermißen!

Säumen Ew. Durchlaucht nicht einen Augenblick hierher zu eilen! Denn wenn auch nicht ein ſehr intereſſantes Geſchäft — Ihre Holzangelegenheit — jetzt eben zur Entſcheidung läge, und durch die Wendung, die nun alle öffentlichen Dinge nehmen, ganz bedeutend gefährdet würde, ſo iſt doch an ſich ſchon das Intereſſe Ihrer Frau Gemahlin und überhaupt der entſcheidende Gang mancher bedeutenden öffentlichen Angelegenheit Aufforderung genug für Ew. Durchlaucht, jetzt nicht entfernt vom Schauplatze zu ſtehen. Ich ſelbſt bin noch nicht ruhig genug, um ganz gefaßt den Begebenheiten entgegen zu gehen, die freilich nur in ihren kleinſten Beziehungen auf mich zurückwirken, mich aber doch als Menſch und Bürger in hohem Grade ergreifen. Für jetzt habe ich mich darauf beſchränkt, die Angelegenheiten zu bedenken, die meiner Sorge anvertraut, bei der Wendung der Dinge leiden könnten. So habe ich auch ſchon Lehnert geſprochen. Auch ihm ſieht man es an, daß das Licht zweier heller Augen nicht mehr leuchtet! — Deshalb laſſen Ew. Durchlaucht mich nicht auf die großen Motive warten, die Ihre unerreichbare Gabe ſich aus ſchwierigen Lagen ſiegreich zu ziehen, den Perſonen ſuppeditiren wird, die jetzt noch befangen zögern, bald aber ſehr unbefangen ihre Parthie ergreifen werden. Ew. Durchlaucht zu kondoliren — ziemt mir nicht bei einem Verluſte, der zu groß iſt, und den mit Ihnen ein ganzes

Volk theilt oder billig mit empfinden ſollte; ich ringe nach ruhiger Faſſung.

Mit höchſter Ehrerbietung bin ich

Ew. Durchlaucht unterthäniger

Kunowski.

6.

Eliſabeth von Stägemann an Pückler.

Berlin, den 7. März 1828.

Es iſt etwas ſo Zartes und Anmuthiges in der Gabe, durch welche Ew. Durchlaucht mich erfreuen wollen, daß ich nur mit Beſchämung ſie mir zueignen kann; ſie erwartet ſchön geordnet wie ſie iſt, die Ankunft meines Mannes und meiner Tochter, die nicht zu Hauſe ſind.

Haben Sie die Güte Ew. Durchlaucht der Frau Fürſtin meinen innigſten und ergebenſten Dank dafür in meinem Namen abzuſtatten. Leider kann ich die ſchönſte Sprache der Welt, die der Kinder Florens, nur durch das gewöhnlichſte Material und die ſchwerfälligſten Worte erwiedern, indem ich Sie bitte, mir die Fortdauer ihrer Gewogenheit und Ihres geneigten Andenkens auch ferner zu erhalten.

Nur Beſcheidenheit kann mich abhalten, Ihre Beſuche, wenn ich ohne meine ſonſtigen häuslichen Umgebungen bin, anzunehmen. Hätte ich Ihre gütige Intention gewußt, mich ſprechen zu wollen, ſo würde ich von einer Regel, die ohnehin nur entfernten Bekannten gilt, gewiß eine Ausnahme gemacht haben.

Ich bedaure Wolf, daß ihm die Freude nicht wird, welche Ew. Durchlaucht ihm gütigſt zugedacht, und erlaube mir ihn für andere Fälle Ihrer Protektion zu empfehlen, deren er bedarf, und deren er in mehrerer Hinſicht nicht unwürdig iſt.

Mit ausgezeichneter Hochachtung

Ew. Durchlaucht

ergebenſte Dienerin
E. von Stägemann.

7.

Weisflog an Pückler.

Sagan, den 11. Auguſt 1823.

Durchlauchtigter Fürſt,
Hochgebietender, Hochzuverehrender Herr,

Ew. Durchlaucht ſind behindert worden, mich auf mein vor einiger Zeit an Hochdieſelben erlaſſenes Schreiben mit einer Antwort zu beglücken. Verzeihen daher Ew. Durchlaucht, daß ich es jetzt wage, eine ſolche wieder zur Sprache zu bringen, die nun vielleicht, unter veränderten Umſtänden ein neues und für mich, ſowie für Ew. Durchlaucht günſtiges Intereſſe gewinnen dürfte.

Es betrifft nämlich die Entſchädigung für die mir abgenommene Gerichtspflege von Zemlitz, Merzdorff, Neudorff. Die juriſtiſchen Gründe, die meinen, auf 300 Thlr. ermäßigten Anſprüchen entgegengeſetzt worden ſind, dürften ſchwerlich bei einer genauen und geſetzlichen Expoſition, wie ich ſolche, angetrieben von meinem Intereſſe gewiß fertigen würde, Stich halten. Allein ich mag durchaus das Advokatenelend nicht vermehren, über welches Ew. Durchlaucht einſt gegen mich ſo ſehr geklagt, denn es kann unter uns, wenigſtens von meiner Seite, nie die Rede von Klage und Prozeß ſein. Aber es öffnet ſich eine Ausſicht, wie ſchon geſagt, Ew. Durchlaucht Intereſſe mit dem meinigen zu verbinden, und aus dieſem Amalgama gerade das erwünſchteſte Produkt freundlich zu gewinnen.

Ich habe nämlich — auf geſchehene Einladung der Muskauer Badedirektion, die Muskauer Bäder und alles das Schöne und Herrliche geſehen, was Ew. Durchlaucht für dieſe Anſtalt gethan, und was überhaupt Muskau Ihnen zu danken hat. Wahrlich, dies kontraſtirt ungemein mit gewiſſen Mißtönen, die, wenn auch aus vielleicht gedungenem Pfennigpfeiflein hervorgegangen, dennoch dem Ohre des alſo Beſungenen und Bepfiffnen nicht wohlthun können. Aber dagegen iſt kein anderer Rath, als eine Gegenmuſik, die um ſo anſprechender ſein müßte, als derſelben ein ſchöner und wahrer Text zu Grunde läge. — Es fällt mir hierbei gar nicht ein, an irgend eine Kontroverſe zu denken. Im Gegentheile, das Geſchehene muß mit verachtendem Stillſchweigen abgefertiget werden. Aber mit neuen Farben ein neues Gemälde zu entwerfen, das jenen Zweck mit dem vereinigte, jener ſchönen Anſtalt erhöhte Celebrität und Popularität zu ertheilen, das wäre die Sache.

Eine bloße Beſchreibung, und wäre ſie noch ſo artiſtiſch, thut es nicht, aber im Vehikel des Romantiſchen hält ſich manches feſt in die Seele, was außerdem kaum angeſprochen haben würde. Es iſt daher meine Idee, eine romantiſche, humoriſtiſch gemüthliche Erzählung, betitelt: Die Bäder zu Muskau, zu liefern, die im Kleide des Geſchichtlichen zugleich alles ſagt, was der Hauptgegenſtand an ſich Nützliches, Schönes und Rühmliches hat. Ich würde dieſe Erzählung in das ſehr geleſene Blatt „die Abendzeitung" einrücken laſſen, und dann auch ſolche meinen jetzt herauskommenden ſechs Bändchen „Phantaſieſtücke und Hiſtorien" einverleiben.

Ob Ew. Durchlaucht mir die Kraft des Vollbringens, der Sache ſelbſt aber den von mir gehofften Effekt — daß viele hinreiſen werden, wo ſich die wunderliche Geſchichte zugetragen, und wo man geſund und froh wird in den Umgebungen einer herrlichen Natur und unter dem Schatten fürſtlicher Humanität — zutrauen, dies muß ich Ew. Durchlaucht Kennerſchaft freilich zur Beurtheilung überlaſſen.

Im Falle jedoch mir dieſes Urtheil günſtig wäre, wage ich gehorſamſt, folgende Propoſitionen zu machen. Ich bin Ew. Durchlaucht Rentkaſſe noch 80 Thlr. vom Jemlitz her ſchuldig.

Wenn Ew. Durchlaucht mir über dieſe . 80 Thlr.
quittirten, und mir baldigſt noch Baar . 220 „
zuzahlen ließen, ſo würde dies das gewünſchte Facit von . . . . 300 Thlr.

für mich ſein und worauf ich eben ſogleich mir perſönlich noch nähere Lokalinformation in Muskau verſchaffen, und eben mit Luſt und Freude an das Werk der Phantaſie und Wahrheit gehen würde.

Ich komme ſoeben von Dresden, wo ich mit dem Herrn Miniſter von Noſtiz und Herrn Hofrath Böttiger köſtliche Stunden verlebt, auch das ſchöne Struve'ſche Etabliſſement geſehen habe, und weiß daher, dieſes mit dem Muskauer zu vergleichen.

Ew. Durchlaucht Entſchließung — in welche ſich ein Anklang des gütigſten Wohlwollens aus vergangenen Zeiten miſchen möge — überlaſſe ich nun alles, und bitte nur noch gehorſamſt, um eine hochgeneigte baldige Antwort.

Der ich im hochachtungsvollſten Reſpekte verharre
Ew. Durchlaucht gehorſamſter Diener

C. Weisflog.

8.

Heun (Clauren) an Pückler.

Berlin, den 21. Auguſt 1823.

Ew. Durchlaucht

bin ich, im Namen des Staats-Zeitungs-Publikums, für die gnädige Mittheilung des in der Anlage befindlichen Artikels unterthänigſt verbunden. Geben Ihre Heilquellen ſtärkende Kräfte für Geldbeutel-Schwache, ſo wird ſich der Zuſpruch der Bade-Gäſte, beſonders von hieraus, noch lebendiger vermehren; ſo lange aber dieſe Goldadern noch nicht erſchöpft ſind, wird es gut ſein, die dortigen wohlthätigen Anſtalten bei dem Publikum in Erinnerung zu erhalten, und darum ſtelle ich ganz gehorſamſt anheim, die „Staats-Zeitung“ mit dem Eintritt des kommenden Frühjahrs mit einigen dahin Bezug habenden Zeilen, wiederum hochgeneigteſt beglücken zu laſſen.

Auch würde der dortige Herr Landrath ſich einen Gotteslohn, — denn auf ein anderes zu aſſigniren, iſt der Staats-Zeitung Kaſſe, ſeit dem Tode ihres erlauchten Stifters, unterſagt, — verdienen, wenn er einmal eine detaillirte Beſchreibung ſeines Brieſes, etwa nach dem S. 735 befindlichen Elberfelder Vorbilde, einſendete, welche den Leſern, von denen viele glauben, daß die Lauſitz eine Stiefſchweſter von Sibirien ſei, einladendere Begriffe beibringen könnte.

Sollte mein und vieler anderer Wunſch und Vermuthung in Erfüllung gehen, und Ew. Durchlaucht die Land-Marſchalls-Würde bei Ihrem landſtändiſchen Provinzial-Verbande übernehmen, ſo wage ich im voraus die pflichtmäßige Bitte, die Reſultate der desfallſigen Verhandlungen, der „Staats-Zeitung“ vor allem anderen, gnädigſt zukommen zu laſſen.

Ew. Durchlaucht huldvolle Einladung iſt mir höchſt ſchmeichelhaft und ehrenwerth. Zur Zeit theile ich aber das Loos der Galeeren-Sklaven, die angeſchmiedet ſind, und um ſich nichts als Salzwaſſer ſehen! Macht mir indeſſen einmal mein guter Gott die Schwingen frei, ſo mache ich gewiß von Ihrer gütigen Erlaubniß Gebrauch, und eile zu Höchſt dero Frau Gemahlin Durchlaucht Füßen, um dort mündlich das Gefühl der Ehrfurcht auszuſprechen, mit der ich bin

Ew. Durchlaucht

unterthänigſter
Heun.

9.

Weisflog an Pückler.

Sagan, den 26. Auguſt 1823.

Durchlauchtiger Fürſt,
Hochgebietender, Höchſtzuverehrender Herr,

Ich acceptire Ew. Durchlaucht Bedingungen, werde daher gegen Erlaß meiner Schuld per 84 und Zuzählung von 100 Thlr. die 90. Schrift ſchreiben, mit der Ew. Durchlaucht und alle Welt gewiß zufrieden ſein ſoll. Es verſteht ſich von ſelbſt, daß ich ſolche vor dem Druck Ew. Durchlaucht zur Durchſicht zuſchicke, und zwar aus vielerlei Gründen, und beſonders, weil ich ſchlechterdings in dieſer Schrift alles vermeiden will, was etwa anſtößig ſein könnte, und gerade Ew. Durchlaucht ſeine Kennerſchaft der allerbeſte und mir allerliebſte Probirſtein meiner Arbeit ſein wird.

Für den ſofortigen Druck in der „Abendzeitung“ und Aufnahme in den fünften Band meiner Phantaſieſtücke und Hiſtorien — denn vier ſind bereits in der Druckerei — ſtehe ich.

Aber allen dieſen hänge ich noch eine gehorſamſte Bitte an, nämlich die, mir gütevoll die 100 Thaler bald anweiſen zu laſſen. Ich fühle es freilich, wie die Bitte um dieſe 100 Thlr. avant la lettre ein wenig ſehr auf Ew. Durchlaucht mir jederzeit gezeigte Gewogenheit und auf ein ſehr großes Vertrauen in Ew. Durchlaucht Vertrauen auf mein geringes Talent ſich gründet, aber dafür werden auch alsdann dieſe 100 Thlr. für mich doppelten Werth haben, wie in der Regel alles avant la lettre.

Und dann — geſtehe ich's, daß ich dieſes mich ehrenden Vertrauens durch neue innige Anhänglichkeit an Ew. Durchlaucht und Muskau wohl würdig, hauptſächlich aber jetzt — ſehr arm bin. Hierdurch ändere ich auch Ew. Durchlaucht Bedingungen nicht im allergeringſten, und beſchleunige vielmehr die Sache, indem mir dies eine nochmalige höchſtnöthige Reiſe nach Muskau möglich machen wird.

Denn die Tendenz meiner Arbeit ſoll die ſein, im Gewande einer wunderbaren, humoriſtiſchen Erzählung die Badeanſtalten, deren Wirkungen, alles Angenehme der Oertlichkeit, und alles, was fürſtliche Humanität dafür mit Freigebigkeit und Geſchmack und überhaupt für Muskau gethan, mit den lebendigſten Farben zu malen. — Ew. Durchlaucht ſehen ſehr wohl, wie ſchwierig dies Unternehmen iſt. Denn die Fabel der Sache darf weder durchaus wahr, noch ohne allen Anklang der Wahrheit ſein. Das erſte würde zu unangenehmen Perſonalitäten führen, das letztere das Lokalintereſſe zu wenig feſſeln. Um deshalb, und auf der einen Seite das Anſtößige, auf der anderen aber das Kalte zu vermeiden, bedarf es meiner genaueren Information über das todte wie über das lebende Muskau von dieſem Jahre, und hauptſächlich einer näheren Rückſprache mit Ew. Durchlaucht. Ich werde daher mir die Freiheit nehmen, Ew. Durchlaucht meine perſönliche unterthänigſte Aufwartung zu machen, und an der table d'hôte diejenigen noch kennen zu lernen, die etwa noch in Muskau ſind.

Hierzu habe ich den Sonntag, den 7. September, beſtimmt, werde auch an dieſem Tage von der Bade-Direktion mir die Badeliſte und die techniſch-phyſikaliſche Beſchreibung der Bäder erbitten.

Ich geſtehe, daß ich mit wahrer Liebe die Idee und die Ausführung erfaſſe, um ſo behutſamer aber zu Werke gehen werde, um ja durch nichts dem Zwecke im geringſten zu ſchaden. Wollten Ew. Durchlaucht huldvoll Dero Rentkaſſe beauftragen, mir an dieſem Tage jene 100 Thaler auszahlen zu laſſen, und mich von der Gewährung meiner Bitte mit einigen gütigen Worte zu avertiren, ſo würde mich dies ſehr glücklich machen.

Verzeihen Ew. Durchlaucht, daß ich wieder ſo viele Zeilen geſchrieben, aber es ging nicht anders, und es macht mich glücklich, recht viel von Muskau und zu Muskau zu ſprechen, und durch jedes Wort die innige Hochachtung zu dokumentiren, mit der ich reſpektvoll zu verharren die Ehre habe

Ew. Durchlaucht

ganz gehorſamſter Diener
C. Weisflog.

10.

Heun (Clauren) an Pückler.

Berlin, den 29. September 1823.

Ew. Hochfürſtl. Durchlaucht

haben mich durch das gütige Muskauer Dryaden-Opfer ſehr gnädig überraſcht; ich ſchieße zwar auch manche Böcke, ſie ſind aber alle ungenießbar; ich muß mich daher blos mit der Bekenntniß begnügen, Ihr lebenslänglicher Schuldner zu bleiben, und werde heute Mittag, im kleinen Kreiſe meiner Familie, den Fürſtlichen Geſandten verzehren, und dabei auf das Wohl des freundlichen Gebers und Seiner durchlauchtigſten Gemahlin, eine Libation des herzinnigſten Dankes ausbringen.

Wenn Ew. Durchlaucht der Meinung ſind, daß die Lauſitzer in die Schleſier verſinken, ſo möchte ich faſt darauf entgegnen, daß die ganzen Preußen in die Lauſitzer verſinken denn das iſt ja, nach etymologiſchen Geſetzen wenigſtens, der alte Volksſtamm, der nicht kalt und nicht warm ſitzt. Daß Ew. Durchlaucht nicht zum Landmarſchall ernannt worden, iſt nach meiner vollkommenen Ueberzeugung ein Verluſt für die Provinz; zum Glück kann er indeſſen durch die wirkſame und kräftige Stimme erſetzt werden, die Sie auf den Landtag mitbringen werden, und wohl dem Lande, das recht viele ſolcher Stimmen zu zählen hat; wenn auch im erſten Zuſchnitte der ganzen Sache, auf die Anlegung der Mundklemme, recht umſichtig Bedacht genommen zu ſein ſcheint ſo wird, im Verlaufe der Verhandlungen doch hie und da die Sortino etwas locker werden, und ſtatt der Fiſtel, die man gern hören möchte, eine reine und feine Bruſtſtimme zu vernehmen ſein.

Unter den Tages-Neuigkeiten beſchäftigt die Verſetzung verſchiedener Geſandten, — unter anderen auch, wie es heißt, die des Herrn von Schöler nach Frankfurt, — die Geſtaltung des kronprinzlichen Hofſtaates, die Vorbereitung zu den Vermählungs-Feſtlichkeiten, und die Verbindung des wie man ſagt in kurzem zu nobilitirenden Herrn Ancillon mit der noch ziemlich jungen Demoiſelle Moliere die höheren und niederen Reſidenz-Zirkel am meiſten. Der „Staats-Zeitung" kann man, bei allen ihren Mängeln, wenigſtens nicht den Vorwurf der Voreiligkeit machen. Den Ingolſtädter Straßenjungen iſt die Vermählung der Prinzeſſin Eliſe offiziell bekannt gemacht worden. Die „Staats-Zeitung" hat aber ihre Leſer von dieſem wahrſcheinlich hochwichtigen Landesereigniß noch nicht unterhalten dürfen, und nur nach vieler Mühe iſt es mir gelungen, in das morgende Stück die Nachricht von der Reiſe Sr. K. Hoheit des Kronprinzen nach München zu bringen. Mehr kann ſich der glückliche Bräutigam darauf nicht gefreut haben, als ich mich auf meinen Ausflug nach Muskau. Der Frau Gemahlin Durchlaucht lege ich meinen unterthänigſten

Dank für die huldvolle Erlaubniß zu Füßen, Ihnen auf Ihrem eigenen Grund und Boden die aufrichtige Ehrfurcht perſönlich bezeugen zu dürfen, mit der ich bis zum letzten Bogenſtrich meiner Lebens-Symphonie ſein werde

Ew. Hochfürſtl. Durchlaucht

treu gehorſamſter
Heun.

11.

Raupach an Pückler.

Berlin, den 14. Januar 1824.

Gnädiger Herr,

Ew. Durchlaucht gütigſte Einladung hat mich zwar überraſcht, allein wir, die wir immer darauf denken müſſen, wie wir das Publikum überraſchen wollen, hegen eine zu große Vorliebe für Ueberraſchungen, und die gegenwärtige iſt zu ſchmeichelhaft für mich, als daß ich Ihre Einladung nicht als einen Befehl betrachten ſollte, dem ich gewiß nachleben werde, wenn ein höchſt läſtiger Kopfſchmerz, der mich quält, mich bis morgen verläßt.

Ich habe die Ehre zu ſein

Ew. Durchlaucht

unterthänigſter Diener
E. Raupach.

12.

Heun (Clauren) an Pückler.

Berlin, den 6. Februar 1824.

Ew. Durchlaucht

hoffte ich mit Beſtimmtheit zum Karneval hier zu ſehen, wo ich mir dann vorbehielt, Ihnen für die zwei herrlichen Königsvogel, mit dem Ew. Durchlaucht Gnade mich beglückt hat, meinen unterthänigſten Dank zu Füßen zu legen; da es aber ſcheinen will, als hätten Ew. Durchlaucht die ſtädtiſchen Langweiligkeiten über die gediegenenen Freuden des Landlebens vergeſſen, und als ob die Reſidenz auf das Glück Ihrer Gegenwart diesmal werde verzichten müſſen, ſo eile ich Ew. Durchlaucht meiner unterthänigſten Verpflichtung für jenes ſchöne Weih-Geſchenk aus Dianens Gebiete ſchriftlich zu verſichern. Beim Genuß deſſelben ward im Kreiſe der Meinen und einiger Freunde dem gütigen Geber und der Frau Fürſtin Durchlaucht eine feierliche Libation ausgebracht, und wenn in dieſem Jahre Ihre Woll- und Getraidepreiſe um das alterum tantum ſteigen, Ihre Wälder ſtatt der Kiehnäpfel Zitronen und Pomeranzen tragen, Ihre Wieſen-Eier nichts als gediegenes Gold und Silber liefern, und Ihre Heilquellen Sie beide um zwanzig Jahre verjüngen, ſo haben Sie es den herzlichen Wünſchen zu danken, die bei jener Libation laut für Ihr beiderſeitiges Wohl zum Himmel ſtiegen, und die ebenſo herzlich waren, als die Ehrerbietung mit der ich das Glück habe zu ſein

Ew. Durchlaucht

treu gehorſamſter Henn,
abgeſetzter Zeitungsſchreiber und
dermaliger Geheimer Poſt-Richts.

13.

Prinz Karl von Preußen an Pückler.

Dienſtag Morgens 10 Uhr.

Mein beſter Fürſt,

Ich glaubte Sie noch am ſelben Tage zu ſehen, an dem ich Ihr artiges Billet erhielt, ſonſt hätte ich ſogleich geantwortet, um mich beſtens zu bedanken.

Ich ſtehe jetzt mit dem Major Maſſow im Handel auf einen großen engliſchen, etwas ſtark mitgenommenen Braunen, den ich als Klepper zu haben wünſche. — Bis jetzt verwirft er aber meine anſtändigen Gebote immer damit, indem er ſagt, Sie ſtänden ebenfalls im Handel mit ihm, und würden noch mehr bieten. Ich kann es nun nicht unterlaſſen, mich bei Ihnen darnach zu erkundigen, um hierin etwas Entſcheidendes zu thun, ob Sie wirklich mit ihm unterhandeln, — ob wir uns gegenſeitig die Mähre vertheuern wollen, oder ob Sie ſie mir überlaſſen, und ich mich dann bei Maſſow darauf beziehen könnte.

Ihr

Karl.

11.

Pückler zu Helminens Hochzeit

als aus einem goldenen Becher ihre Geſundheit in Champagner getrunken wurde.

Gleich dieſes Bechers reinem Gold,
Sei ſtets das Glück Euch treu und hold!
Und wie Natur aus Mild' und Kraft
Des Weines Lieblichkeit erſchafft,
So ſoll das Schönſte da erſcheinen,
Wo Kraft und Reiz die Liebe einen.

12.

Pückler an einen preußiſchen Major zu Kottbus, der ſich auf dem Bade unartig aufgeführt.

Schloß Muskau, den 5. Auguſt 1824.

Euer Hochwohlgeboren

haben, wie ich höre, zu wiederholtenmalen Ihre Unzufriedenheit theils mit der ſchlechten Bedienung im Bade, theils mit der Prätenſion von unſerer Seite einen kleinen Hof darſtellen zu wollen, und dadurch die Badegäſte zu geniren öffentlich in wenig ſchonenden Ausdrücken ausgeſprochen, welches mich um ſo mehr geſchmerzt hat, da wir uns beſonders bemüht haben, Euer Hochwohlgeboren und Ihrer Frau Gemahlin alle die Höflichkeit zu erzeigen, die uns zu Gebote ſtand. Es iſt daher wohl keinem Zweifel unterworfen, daß wir auch in Zukunft nicht vermögend ſein würden, Ihren Anſprüchen zu genügen, und da uns weniger daran liegt, viel als zufriedene Badegäſte hier zu ſehen, ſo erſuche ich Euer Hochwohlgeboren gehorſamſt, dem Muskauer Bade keine fernere Aufmerkſamkeit zu ſchenken, weshalb ich, da das ganze Etabliſſement mein unbeſchränktes Eigenthum iſt, der Bade-Direktion bereits meine Befehle ertheilt habe.

Ich hielt es für meine Schuldigkeit, Euer Hochwohlgeboren hiervon ergebenſt zu benachrichtigen, und benutze die Gelegenheit, die Verſicherung der ausgezeichnetſten Hochachtung hinzuzufügen, mit der ich die Ehre habe zu ſein

Euer Hochwohlgeboren

ganz gehorſamſter Diener.

16.

Pückler an Weisflog.

Schloß Muskau, den 4. Juli 1821.

Beſter Herr Pro-Konſul,

Schefer hat mir Ihren gütigen Brief vom 2. Juli nebſt den Beilagen mitgetheilt, und ich kann mir nicht verſagen, Ihnen meinen lebhafteſten Dank für das freundſchaftliche Intereſſe auszudrücken, das Sie fortwährend an Muskau und ſeiner durch Sie illuſtrirten Quell-Nymphe nehmen. Jedoch kann ich Ihre Meinung über das Unzweckmäßige ihrer Anonimität durchaus nicht theilen, und es geſchieht aus ganz anderen Gründen als falſcher Beſcheidenheit, wenn ich durchaus darauf beſtehen muß, daß die wahren Namen niemals öffentlich genannt werden.

Auch Ihrer Geſchichte ſelbſt würde es wenig frommen, denn von jeher machte der Schleier die Schönheit noch intereſſanter, und Sie würden den Leſern einmal den Reiz der Neugier nehmen, der ſchon bei den Grafen Fitzthum gut gewirkt zu haben ſcheint, zweitens den Beſſerwiſſenden und Errathenden das Vergnügen zu belehren, und als Neuigkeit zu erzählen, daß das ſogenannte Grünau eigentlich Muskau bedeute. Es wird mir alſo ſehr angenehm ſein, wenn unter der Hand dieſer Schleier gelüftet wird, nur nicht zerriſſen, wenn ich bitten darf, damit Ihre geiſtreiche Erzählung nicht wie beſtellt, und Ihr aus freundſchaftlichem Herzen gefloſſenes Lob nicht den Spöttern wie obligat erſcheint.

Vor allen Dingen, mein verehrteſter Herr Pro-Konſul, bedenken Sie, daß den Worten die That folgen ſoll, und erſcheinen Sie ſelbſt in dem dankbaren Muskau, und tröſten Sie den vortrefflichen Lubiſch durch mehrere bei ihm eingenommene Diners, daß unbewußte Berühmtheit ihm ſo nahe ſtand, und durch meine Schuld an ihm vorüberging.

Senden Sie mir aber auch, wenn Sie können, ein Exemplar der „Abendzeitung“, die ich ſelbſt nicht halte, und von der in Muskau nur die vorjährigen Nummern zu haben ſind, denn ich freue mich ſehr, gedruckt und verändert das wieder zu leſen, was bei der erſten Lectüre mir ſo viel Vergnügen verurſachte, und das liebe Muskau ſo idealiſirt erblicken ließ, wie es vielleicht einſt in der Wirklichkeit erſcheinen wird.

In der Erwartung Euer Wohlgeboren bald perſönlich meine Ergebenheit verſichern zu können, empfehle ich mich Ihrem gütigen Andenken.

H. Pückler.

17.

Prinz Karl von Preußen an Pückler.

Berlin, den 25. Januar 1825.

Mein beſter Fürſt.

Durch Ihren Brief iſt mir ein Räthſel gelöſt worden, zu deſſen Auflöſung ich ſchwerlich von ſelbſt gekommen wäre. Sie müſſen ſich gewundert haben, den Plan ohne Schreiben zu erhalten, allein nach Ihrer eigenen Ausſage war Ihre Reiſe nach England ſo nah vor der Thür, daß ich zweifeln mußte, daß der Plan noch zur rechten Zeit käme, um Ihren großartigen Ideen auf demſelben freien Lauf zu laſſen. — Ich wurde um ſo mehr darin beſtärkt, da ich nach geraumer Zeit den Plan nicht zurückerhalten, und ich war feſt überzeugt, daß Sie den Kontinent längſt hinter ſich hätten, als ich plötzlich hörte, daß Sie noch in Muskau wären, und mit nichts Geringerem beſchäftigt, als die Reiſe durch Ihren Park zu führen! Wohl dem, dem ſolche Mittel zu Gebote ſtehen, dergleichen Rieſenwerke in Ausführung zu bringen; ich tröſte mich mit dem alten Sprichwort „Ein Jeder ſtrecke ſich nach ſeiner Decke“, und ſo habe ich denn die Anpflanzungen in Glienike getroſt angefangen nach einem Plan, den Lenné und ich, die Oertlichkeit ſtets im Auge habend, entworfen. — Jedes Kleinliche iſt vermieden, und auch auf einſtmalige Acquiſition der angränzenden Berge Rückſicht genommen worden. Meine Idee iſt nämlich, daß bei Neubau der Glieniker Brücke (in Eiſen), und Verlegung des Einnehmerhauſes auf das andere Ufer, der Weg nach der Pfaueninſel längs meinem Ufer geführt, und ſo der Uebelſtand vermieden werden ſoll, eine Art Landſtraße durch ſeinen Park zu haben. — Ich habe nicht übel Luſt, mir eine Hirſchbucht zu 30 Stück etwa anzulegen. — Schinkel iſt aus Italien zurück, und reicher an Ideen als jemals.

Schließlich muß ich Ihnen noch den Grund ſagen, warum ich das Kouvert, in welchem ich Ihren Brief erhielt, mit einlege. Wenn Sie das Kouvert näher betrachten, werden Sie ſehen, daß das Siegel von einem anderen Briefe abgeſchnitten, und hier nur aufgeklebt iſt; dann ſcheint es mir auch gar nicht Ihre Hand zu ſein, — und ich kann nicht läugnen, daß mir die Neugierde irgend eines Dritten hier ſehr mißfällt, und ich, aller Mühe ungeachtet, nicht habe in Erfahrung bringen können, von wem der Brief abgegeben wurde. — Vielleicht gelingt es Ihnen, den ausfindig zu machen, der die Frechheit hat, ſeine Naſe in fremder Leute Papiere zu ſtecken. — Mein beſter Fürſt,

Ihr wohlgeneigter Freund und Diener

Karl, Prinz von Preußen.

18.

Pückler an den Prinzen Karl von Preußen.

Schloß Muskau, Januar 1826.

Gnädigſter Herr,

Euer Königlicher Hoheit gütiges Schreiben hat die Einförmigkeit meiner hieſigen Exiſtenz auf eine ſehr angenehme Art unterbrochen, die von Rieſenwerken nichts weiß, wohl aber von Pygmäen häufig beunruhigt wird. Euer Königliche Hoheit ſcherzen recht ſatyriſch, wenn Sie von der Decke ſprechen, nach der Sie ſich zu ſtrecken gezwungen wären, im Gegenſatz mit den Maulwurfshügeln, die ich hier aufrichte. Wohl mir, wenn nur ein Zipfelchen jener Decke, in die der liebenswürdigſte Prinz gehüllt iſt, mein wäre! Aber leider ſind die Zeiten von der Art, daß wir arme Landjunker bald auf der bloßen Erde liegen werden.

Doch ich darf nicht länger zaudern, Euer Hoheit zu benachrichtigen, daß der Spion, der meinen Brief mit falſcher Adreſſe verſehen hat, entdeckt iſt — diesmal aber bitte ich Sie, gnädigſter Herr, ihm zu verzeihen, da es ein weiblicher iſt, und zwar ein ſehr harmloſer, nämlich meine Frau, die den Brief zur Beſorgung überſchickt bekam, und das Unglück hatte, ein Dintenfaß darauf zu verſchütten, weshalb ein neues Kouvert nöthig wurde. Unſere geheime Poſtpolizei mag ſich zwar auch zuweilen das Vergnügen machen, fremder Leute Briefe zu leſen, aber für's erſte beſchränken ſich meine Umtriebe nur auf meinen Park, und zweitens iſt die Kunſt dieſer Herren ſo hoch geſteigert, daß kein Laie ihre Spur zu verfolgen vermag.

Sobald ich meine Reiſe nach England angetreten haben werde, bitte ich um Erlaubniß Euer Hoheit davon benachrichtigen zu dürfen, um vielleicht das Glück haben zu können, eine oder die andere Kommiſſion für Sie auszurichten. Genehmigen Sie indeſſen, gnädigſter Herr, die Verſicherung der tiefſten Ehrfurcht und Ergebenheit, mit der ich bin

Euer Königlichen Hoheit

ganz unterthänigſter H. Pückler.

19.

Pückler's Mutter, Gräfin Clementine v. Seydewitz an Pückler.

Bautzen, den 10. November 1825.

— Es iſt ſchade, daß Deine Parkleidenſchaft Dir ſo viel Zeit koſtet, daß Du gar keine übrig behältſt, um Deine Standesherrſchaft beſſer kennen zu lernen, und ſolche zu bereiſen, welches gewiß für Dich nicht ohne Nutzen ſein würde, mit eigenen hellen Augen alles zu ſchauen, und mehr Liebe hat der Unterthan für einen Herrn, den er doch zuweilen ſieht, als wenn er bloß durch die Offizianten den Willen des Herrn erfährt. Ich kenne jetzt Dein Herz, es will nur das Gute, und möchte gern alles mit Liebe umfaſſen, zeige es Deinen Unterthanen, und — ſie werden Dich gewiß auf Händen tragen. Laſſe den kalten herzloſen Bürger, und wende Dich an Deine Unterthanen, mache ſie, die Dir der Himmel anvertraut, ſo glücklich als möglich, dann biſt Du Arbeiter im Park Gottes, des Lohnes werth. Du ertheilſt ihn ja ſelbſt ſo gern den Deinigen noch über ihren Lohn — wenn ſie ihre Kräfte auf Deinen Dienſt verwendeten, wie vielmehr einſt der Herr aller Herren! Eigentlich könnte ich Superintendent in Muskau werden, nicht wahr? Aber nein, denn ich kann nur denen vorpredigen, die ich ſo recht eigentlich herzlich liebe. **les autres restent pour moi — les autres!**

20.

Prinz Karl von Preußen an Pückler.

Berlin, Dienſtag Abend, den 23. Februar 1826.

So ſehr ich auch, mein lieber Fürſt, Ihr gütiges Anerbieten anerkenne — und ſo gering auch der Preis für dergleichen faſhionable Waaren iſt, ſo muß ich Ihnen doch wiederholen, daß ich nicht den Gebrauch davon machen kann, den Sie ſich denken. — Einmal bin ich noch zu jung, um in einem ganz zugemachten Wagen zu reiſen; auch kann ich mir die Annehmlichkeiten nicht ſo groß denken, um ſo mehr, da ich von Kindheit auf immer, Winter und Sommer, in ganz offenem Wagen zu reiſen gewohnt bin; brächte ich auch der Mode ein Opfer, ſo würde ich doch zu ſehr durch meine Geſchwiſter leiden müſſen, die nicht aufhören würden, ſich über mich luſtig zu machen, um ſo mehr, wenn ich im Sommer in dieſem Wagen nach Rußland ginge, eine Reiſe, die eben Wilhelm in einem offenen bei 20 Grad gemacht hat. — Ich im Grunde genommen, brauche auch keinen Wagen **à deux mains**, indem ich Stadtwagen und Kaleſche in guter Verfaſſung beſitze, und mir nur ein Reiſewagen fehlt. Darum, ich wiederhole es nochmals, thut es mir leid, von Ihrem gütigen Anerbieten keinen Gebrauch machen zu können.

Ganz der Ihrige

Karl.

P. S. Vergeſſen Sie nicht mein geſtern mit Ihnen beſprochenes Pferd aus England! Kein Schimmel, ruhiges Temperament, ſchön, und nicht zu theuer.

21.

Pückler an Karoline de la Motte Fouqué.

1826

Gnädige Frau,

Im Begriff von Berlin abzureiſen, erhielt ich den in Abſchrift beifolgenden Brief meiner Frau. Der Inhalt war, wie Sie daraus erſehen, beſtimmt Ihnen mitgetheilt zu werden, und da ich glaube, daß die einfache Erzählung nicht ohne Intereſſe für Sie ſein dürfte, ja vielleicht der Stoff Ihnen der Bearbeitung werth ſcheinen könnte, ſo nehme ich mir die Freiheit, ſie Ihnen noch nachträglich gleichſam als eine Erwiederung des wohlgeſchriebenen Bruchſtückes zu überſenden, deſſen Mittheilung aus dem eigenen Munde des liebenswürdigen Autors mir eine ſo angenehme Erinnerung bleibt.

Indem ich mich dieſem Autor auf das angelegentlichſte empfehle, bitte ich meiner auch noch einmal bei der reizend kurz Angebundenen, bei der ſanften Klara, für die kein Name beſſer paſſen konnte, und bei ihrer ſinnigen Schweſter, die ich noch den letzten Abend als verkannte Philoſophin ſchätzen lernte — freundlichſt zu gedenken.

Dem Chriſten-Ritter entbiete ich meinen Gruß und ſeiner Dame küſſe ich ehrfurchtsvoll die Hand

H. Pückler.

saur

BIBLIOTHEK DER DTSCH. LITERATUR 3-598-52254-1
PÜCKLER-MUSKAU,H.VON FN. 09335/006

22.

Karoline de la Motte Fouqué an Pückler.

Vierundzwanzig Stunden reiſte unſer Dank. Jetzt fällt er in Ihre Hand. Sie ernteten ihn nicht im Geſpräch. Er bringt ſich Ihnen ſchriftlich dar. Es ſind Worte, die man ſagt. Worte — tauſendmal geſagt! Schaale Worte! Und doch iſt eins und daſſelbe nicht daſſelbe. Einer legt den Sinn hinein. Ein Anderer lieſt ihn heraus. Darauf kommt es an! Alles iſt Räthſel! Alles iſt klar! Wie man es nimmt. Nehmen Sie es nach Ihrer Weiſe, ich gebe es auf die meinige. Ein Dank iſt viel oder wenig. Schmeichelt Ihnen das Viel, ſo wird er Ihnen viel. Iſt das Wenige ſchon überflüſſig, ſo genügt er, wie er auch ſei. In jedem Falle: hier iſt unſer Dank! Sie haben uns einen angenehmen guten Morgen geſagt, wir geben Ihnen den freundlichen Gruß zurück. Einen neuen guten Morgen fordern Sie vom Leben! Zuweilen läßt ſich die Natur verſöhnen, wenn man ſie auch beleidigte. Verſuchen Sie es mit der Ewigen! Die Zeit, wiſſen Sie, iſt wandelbar.

Gott mit Ihnen!

Karoline de la Motte Fouqué.

23.

Pückler an Karoline de la Motte Fouqué.

Berlin, den 23. Februar 1826.

Viele kurze Sätze, und viel Räthſel begleiten Ihren zu gütigen Dank. Dieſer iſt allerdings nur ein unbedeutendes Wort der Höflichkeit, Ihr Andenken dagegen ein freundlicher Reiſebegleiter. Es iſt es um ſo mehr, da ich Sie beſſer kenne, als Sie mich. Der Grund iſt natürlich. Ich ſchöpfte meine Kenntniß aus Ihnen ſelbſt, Sie, wie ich errathen kann, aus den Reden Anderer. Nur ſo viel jetzt:

Nie beleidigte ich die Natur — ich war von jeher, mit ſüßer, wonnevoller Liebe an ihr Mutterherz geſchmiegt, ihr allein treu. Auch fordere ich nichts von ihr, am wenigſten einen neuen Morgen. Nie kehrt das Vergangene wieder, aber auch der Mittag hat ſeine Freuden, und ohne ſie zu fordern, gewährt ſie mir die Natur gewiß, wenn ich ſie zu finden verſtehe.

Mit dem Ewigen aber verſuchte ich es ſchon längſt, und nur weil ich die Einheit erkannte, konnte ich mich ſtets mit Heiterkeit dem Geiſte hingeben, „der da ſitzt am Webſtuhl der Zeit, und wirket der Gottheit lebendiges Kleid.“

Auf Wiederſehen.

21.

Graf Hugo Hatzfeldt an Pückler.

Berlin, 12. avril 1826.

Cher Prince!

Post Nubila Phoebus! . . . C'est ainsi, qu' — après avoir déjà fait mon grand doeuil sur le retour de certain livre classique, que je vous avais confié à vous tout seul pour 15 jours, et qu'ensuite vous avez, mit Ihren Freunden herumgeworfen, pendant 3 mois au delà du terme convenu — c'est ainsi, dis-je, que je viens d'être enchanté, et comblé tout-à-l'heure par l'extrême exactitude avec laquelle vous avez bien voulu me le restituer en date du 4 avril, en y ajoutant même la plus aimable des épitres.

Comme par hazard nous nous trouvons tous deux avec un pied dans l'étrier pour le 15 du courant, vous pour aller chercher mes rasoirs à Londres, et moi pour me lancer au sein de ma famille a Dusseldorf, je serais probablement pour cette année-si obligé de renoncer à l'usage de votre Moor miraculeux, et d'en remettre l'essai à un autre été après votre joyeuse rentrée au chateau de Muskau; en attendant, cher Prince, dieu vous accompagne dans tous vos projets et voyages, et souvenez-vous surtout toujours de la grande maxime:

„Quidquid agas, prudenter agas
„et respice Caudam“

avec la quelle je vous prie d'agréer également les assurances de la haute considération de

Votre très-humble et très-obéissant serviteur
Hatzfeldt.

25.

Pückler an Goethe.

Weimar, den 16. September 1826.

Hochverehrter Herr Geheimrath.

Ich bin ganz ſtolz über die gütige Aufmerkſamkeit, die E. E. meinem beſcheidenen Wirken in Muskau geſchenkt haben, würde aber dennoch fürchten, wieder darauf zurückkommend, Ihre Nachſicht zu mißbrauchen, wenn ich nicht wüßte, daß, wie in Ihren Schriften eine Welt ſich abſpiegelt, und daher Groß und Klein, Jeder den Anklang findet bei dem er ausruft: dies iſt dir aus dem Herzen geſprochen, oder das fühlteſt du unbeſtimmt, das fehlte dir, jetzt wird es dir klar — daß Sie, ſage ich, ebenſo im Leben in jedes, wenn auch geringe, nur treu gemeinte Streben eingingen, es zu würdigen und zu ermuntern lieben.

Auf dieſe wohlmeinende und herablaſſende Geſinnung hin wage ich es daher, Ihnen, verehrteſter Herr Geheimerath, die beifolgenden Anſichten des Hermanns-Bades zu überſenden, von denen ich wenigſtens verſichern kann, daß ſie nicht geſchmeichelt ſind. Da ich in der That überzeugt bin, daß der Gebrauch des dortigen Moors Euer Exzellenz wohlthätig ſein würde, und der bloße Gedanke, Sie in Muskau auf einige Zeit zu beſitzen, mir ſchon jetzt die höchſte Freude gewährt, ſo lege ich eine Beſchreibung des Bades bei, in der ich die etwas gröbliche Korrektur der Druckfehler zu entſchuldigen bitte.

Eine wahre Taktloſigkeit iſt es, daß ich den Muskauer Bildern auch noch das meinige hinzufüge. Verzeihen Sie ſie meinem Herzen, das den Wunſch nicht bezwingen kann, Sie möchten, zufällig Ihre Blicke darauf werfend, ſich hierdurch eher eines Mannes wieder erinnern, der, ſeit er Sie kennt, mit der tiefſten Ehrfurcht und Liebe Ihnen anhängt.

Euer Exzellenz

innigſt ergebener
H. Pückler-Muskau.

26.

Pückler an die Gräfin von Rantzau.

London, den 3. Oktober 1826.

Theuerſte Tante, oder vielmehr Couſine (denn daß ich Sie Tante nenne, kommt bloß daher, weil ich mir Sie nur unter dem Bilde meiner wahrhaften Großtante, Ihrer herrlichen Mutter, denken kann, obgleich ich auch von dieſer leider eben nur das Bild kenne) alſo auf jeden Fall wenigſtens: theure Freundin und Verwandte — und zwar nicht dem Namen, ſondern noch weit mehr der Seele nach — Ihren liebenswürdigen Brief habe ich erſt hier vorgefunden. Erſchrecken Sie nicht über die Behauptung der Seelenverwandtſchaft. Ich bin nicht der, den die Welt in mir ſehen will, auch nicht mehr der tolle Vetter, für den Sie mich halten, aber Ihr Brief ſelbſt hat mich auf die überraſchendſte Art gelehrt, wie auffallend Callenbergiſches Blut unſeren Gemüthern einen ähnlichen Stempel aufgedrückt hat. Es thut wohl, ſich ſo aus der Ferne ohne irdiſche Beimiſchung wie feſſelloſe Geiſter zu erkennen, und, ſo ſeltſam auch den in Formen untergegangenen Menſchen der zärtliche ja faſt leidenſchaftliche Ton dieſer Briefe — zwiſchen uns, die ſich nie ſahen, ſelten von einander hörten, und ſich doch fanden — vorkommen mag, gewiß iſt er doch uns natürlich. Ich denke und weil ich es wünſche, ja noch mehr, weil ich es fühle — und hier ſchon begegnen wir uns in denſelben Anſichten, denn gleich Ihnen ſtelle ich das Gefühl, den rein göttlichen Funken in uns, höher als die Vernunft, das Herz weit über den Kopf. Verſtand iſt ja nur eine untergeordnete irdiſche Fähigkeit, nur im weltlichen Leben eine nützliche Stütze — Vernunft ſteht freilich höher, ihre Aufgabe iſt dem Gefühl zur Seite zu gehen, gleichſam wie die Theorie der Praxis — doch die Blitze der Entſcheidung in Liebe, Gewiſſen und Tugend, handelnd oder leidend, dieſe leuchten nur im Herzen, und wohl dem, der ihrem hellen Scheine blindlings zu folgen ſtets gewohnt war, und die Vernunft nur benutzte, ſelbſt in ſich zu regeneriren, was Gott durch das Gefühl unmittelbar zu ihm ſprach. Hier im Herzen allein iſt auch der wahre Satz der Religion und Liebe. Die Vernunft könnte ihrer entbehren, der Verſtand kennt ſie nicht, das Herz nur ſchlägt nicht ohne ſie.

Darum ſind die Weiber beſſer, liebender, frömmer, weil ſie ganz in der Sphäre des Gefühls leben, aber auch ſchlechter ohne Maaß, wenn dies in ihnen erſtirbt, denn ſie finden keinen Halt mehr weder im Himmel noch auf Erden.

Doch wohin verſteige ich mich! Ihr lieber Brief enthält alles dies viel einfacher und ſchöner — zu ihm alſo zurück, denn gerne mag ich alles beantworten, was mich ſo vielfach darin anſpricht, und bei dieſer Gelegenheit laſſen Sie mich gleich erwähnen, daß, wenn auch nicht Krankheit Sie an der Beantwortung meines erſten Briefes gehindert hätte, ich doch aus einem langen Schweigen kein Arg genommen haben würde, denn keine Konvenienzkorreſpondenz ſoll die unſerige ſein. Treibt uns der Geiſt zum Schreiben, wie die guten Quäker nicht unrichtig ſagen, ſo werde es nicht aufgeſchoben, aber nur nicht um der Antwort willen geantwortet. Daß ich demohngeachtet lieber alle Poſttage, als nur ſelten, einen Brief von Ihnen ankommen ſähe — werden Sie mir auch glauben, und zu gerne blickte ich dabei, wie Sie es wollen in die ſchönen Augen, die gewiß einen eben ſo feurigen als tiefen Ausdruck haben, den langſamen meine ich, der tief eindringt.

Höchſt ſonderbar iſt es in der That, daß bei der nahen Verwandtſchaft, und meiner Vorliebe für die Familie meiner Mutter, wir alle uns noch nie aufſuchten noch begegneten. Doch hier hat vieles gewirkt, wohin ich nicht gern zurückblicke, die entgegengeſetzte Tendenz meines Vaters, die Richtung, die mein eigenes Leben nahm, meine höchſt traurige Unbekanntſchaft mit Familienfreuden — denn ich habe ja, leider den Segen der Kindheit, das Leben im väterlichen Hauſe, und die Erziehung liebender Eltern nie genoſſen! Alles das zuſammen mag die Schuld tragen. Schon im fünften Jahre wurde ich Aermſter als läſtig aus dem Hauſe gethan, und einem Hofmeiſter übergeben. Nicht täglich ſah ich meine Eltern. Dennoch Zeuge ihrer früheren Mißhelligkeiten, denn ſie paßten nicht füreinander, ſandte man mich zwei Jahre ſpäter — einen Knaben vom wildeſten Temperament, in dem jedoch viel gute Keime lagen — einer Herrnhutiſchen Heuchelanſtalt zu, die für mich paßte wie kaltes Waſſer auf einen heißen Stein. Hier ward ich erſt ein in Chriſtus verliebtes Schwärmerlein, dann in der natürlichen Stufenfolge ein zu früher Liebesſchwärmer, endlich, nachdem ich unterdeſſen mehrere Schulen und Univerſitäten mit einer Menge elender Hofmeiſter beſucht, zum Heucheln unfähig, ein Sinnenmenſch, der das Glück nur im Genuß ſuchte, aus Eitelkeit und Mode Weiber verführte, und ſich mit Männern ſchlug — und doch vergeblich ein gefühlloſer Roué zu werden verſuchte, da von Natur zu etwas ganz anderem beſtimmt, ich bei allem verkehrten Treiben doch im tiefſten Herzensgrunde immer liebend, kindlich und fromm blieb, voll Sinn für Recht, und eher weich als hart, wo das Gefühl in's Spiel kam. So im ewigen Widerſpruch mit mir ſelbſt, kämpfte ſich nur mühſam nach Jahren in tiefer und vielfacher Selbſtbetrachtung die Verwirrung meines Geiſtes nieder, und zu ſpät erkannte ich mit Wehmuth, was ich in dieſem Leben ſchon hätte werden können, und wie weit ich von dem ſchönen Ziele durch Andere und meine Schuld zurückblieb! Vieles iſt nun für dieſe Exiſtenz auf immer vorbei, aber nimmer ruht ja der Geiſt, ewig beſteht er im ewigen Wechſel, immer alt und immer neu — denn das iſt Leben, und keine Minute darin gleicht der anderen. Ja, iſt es nicht ſchon hier Täuſchung zu glauben: der Greis, der am Stabe ſchleicht und ausruft, alles iſt eitel, ſei daſſelbe Geſchöpf, welches als Kind auf eben dem Flecke Schmetterlingen nachjagte, als Jüngling Ideale verfolgte, als Mann die Macht erreichen wollte, immer etwas anderes fand als er ſuchte, aber immer ſtrebte, und in ſeinem Streben lebte? — Alle vier waren ſich nur in dem letzten Umſtand gleich, in allen übrigen verſchiedener als Tag und Nacht.

Läge im Tod eine ſolche ſittliche Abſtufung zwiſchen jedem Alter, niemandem würde es je einfallen zu denken: dieſer Greis und jenes Kind ſeien eins. Wie ganz neu und anders wird daher das Leben nach dem Tode ſein. Ein Leben, wohin nur die Maſſe errungener Erkenntniß als Ausgangspunkt, jedoch keine Erinnerung mit hinüber genommen wird. Es ſei nun, daß wir wieder als Menſchen auf der Erde erſcheinen, oder zu einem anderen Planeten übergeben, jedenfalls wird wohlthätig alle verfehlte Schrift auf dem alten Blatte verwiſcht, und dem verjüngten Geiſte ein neues zum weiteren Verſuche vorgelegt werden.

Vielleicht harmoniren wir in dieſer Anſicht nicht, liebe Couſine, denn Frauen möchten gern den rothen Faden ihrer Exiſtenz durch alle Himmel fortziehen, was ihnen einmal werth war, nimmer miſſen, die bekannte Erſcheinung nie verlieren — doch die Natur, Gott ſelbſt in ſeinen unſterblichen Werken, der wahrſten aller Offenbarungen, ſpricht das Grundgeſetz alles Lebens zu deutlich aus. Ewige Einheit und ewiger Wechſel! Dieſes ſteht feſt, alles Uebrige male ſich jeder aus, glaube es, wie es ihm wohlthut. Wir werden doch alle nur geliebten Träumen nachhängen, denn nur unter und neben uns iſt es uns vergönnt zu blicken, jedes vermeintliche über uns Sehen iſt eine geiſtige optiſche Täuſchung! Wollen Sie meinen Glauben in dieſer Art wiſſen? Denn ſo orthodox Manche ſich zu ſein dünken, am Ende hat doch jeder, ſeinen ganz beſonderen Privatglauben aus demſelben Grunde, der nicht erlaubt, daß auch nur ein Tropfen Waſſer dem anderen gleich ſei.

Ein andermal alſo, wenn Sie wollen, füge ich dieſes Bekenntniß meinen übrigen Konfeſſionen hinzu, heute haben wir ſchon mehr als zu viel philoſophirt. Erzählen Sie mir dagegen nun recht viel von ſich, und von meiner lieben Schweſter Nancy (Sie ſehen, wie ich fortfahre, unverantwortliche Irrungen in der Verwandtſchaft zu machen) ſie intereſſirt mich bereits am meiſten von Ihren Töchtern, weil ſie mir ähnlich ſehen ſoll. So eitel ſind wir Männer! Die Schilderung Ihrer verewigten Mutter und des gaſtlichen Daches Ihrer Eltern, das ich nie betrat, hat mich tief gerührt, doch wozu unnützes Bedauern, dadurch wird nichts zurückgebracht. Statt deſſen ſoll mich das gaſtliche Dach der Tochter einſt aufnehmen, und dieſe Tochter ſich auch einmal unter dem meinigen erinnern, daß es Hermanns Haus iſt, das ich bewohne. Nicht wahr? Dieſer Gedanke wird die Kränklichkeit beſiegen, und wer weiß, ob die gefürchtete Reiſe Ihnen nicht wohler thut, als Sie glauben. Auch Hermanns

Bild, das Original, finden Sie dort, ſo ſprechend ähnlich, daß ich die glänzend liebevollen Augen oft lebend zu erblicken denke.

Alles, was Sie über Muskau ſagen, macht mich wahrhaft glücklich, obgleich Ihre Einbildungskraft ſchöner malt als die Wirklichkeit es erreicht, denn dieſe ach! geht ſo langſam dem Beſſeren zu. Daß übrigens ſchöne Natur die geiſtige Entwickelung der Menſchen fördere, habe ich eigentlich nicht behaupten wollen, und Sie bemerken ſehr richtig, wie die Erfahrung meiſtentheils gerade das Gegentheil beweiſt, ſehr natürlich, indem da, wo alles gegeben iſt, der Menſch nichts zu erfinden braucht; ich ſprach aber von verſchönerter Natur durch des Menſchen Hand, denn da iſt menſchlicher Fleiß, Erregung, Beiſpiel, und hiervon ſah ich noch überall mit Freuden unläugbare und wohlthätige Folgen.

Was ich in meinen Briefen über traurige Epochen geſagt, gute, liebe Couſine, iſt keine Thorheit — es iſt damit ein für mich ſehr trauriges Ereigniß gemeint, die Trennung meiner Ehe mit einer Frau, die in jeder Hinſicht mein guter Engel und mein Schutzgeiſt iſt, und deren unbegränzte Liebe zu mir, ich für mein höchſtes Glück, meinen höchſten Stolz und den einzigen ſicheren Bürgen für einigen eigenen Werth halte. Wie unter ſolchen Umſtänden dennoch eine Scheidung unter uns ſtattfinden konnte? Das erklärt die unergründliche Liebe allein, deren ein weibliches Herz fähig iſt. Der quälende Gedanke, mich häusliches Glück, das nur im Fortleben durch blühende Kinder vollſtändig werden kann, entbehren zu ſehen — ein Glück, für das ſie mich früher mit der übrigen Welt für wenig empfänglich hielt, ſich ſpäter aber überzeugte, daß ich nur hierin Befriedigung finden könne, der Wunſch, unſere ſchöne Beſitzung, nicht nach ſo vielen Opfern, Mühe und Arbeit in lachender Erben Hände fallen zu ſehen, der Glaube, daß ſie, die für mein Glück gern ihr Leben geben möchte, jetzt das einzige Hinderniß deſſelben ſei — waren ſtärker als alles, was ich entgegenſetzen konnte, und zwangen mich endlich nach langer Weigerung ein Opfer anzunehmen, das, obgleich mit innigſter Liebe gebracht, doch eine tiefe Wunde und einen bitteren Schmerz in Jedem von uns zurücklaſſen mußte. Ich könnte über dieſen Gegenſtand einen Brief zu einem Buch ausdehnen, da er mir aber höchſt ſchmerzlich iſt, ſo laſſen Sie mich nur noch hinzuſetzen, daß ohngeachtet unſerer Scheidung Lucie fortwährend ihr Leben nur mir widmen will, alſo auch in Muskau bleibt, dort während meiner Abweſenheit meine Geſchäfte führt, und wie ich ſehnlichſt hoffe, es nie verlaſſen wird.

Herzlich leid thut es mir, liebe Freundin, Ihren Wunſch wegen Ueberſendung eines ähnlichen Exemplars der Muskauer Anſichten als das Ihrige an Ihre Schweſter nicht erfüllen zu können. Es ſind bis jetzt nur vier gemacht worden, wovon eins der König, ein anderes der Miniſter Altenſtein, das dritte Sie, und das vierte Goethe, der ſich für das Bad intereſſirt und es künftigen Sommer gebrauchen will, erhalten haben. Ich ſelbſt beſitze keins mehr, ſchwarze Abdrücke ſind jedoch noch da, und wenn dieſe, welche freilich weit geringer ausgefallen ſind, genügen können, ſo werde ich ſogleich an Lucie ſchreiben, und meiner zweiten lieben Couſine, die ich einſt wie einen Traum an mir vorüberſchweben ſah, dieſe Kupfer zuſenden laſſen.

Ihrem ſchmeichelhaften Verlangen, mein Bild zu beſitzen, habe ich ſchon früher mir zu begegnen erlaubt, wie Sie wiſſen, und wünſche von Herzen, Ihnen in effigie zu gefallen, denn das Bild iſt in der That völlig ähnlich, und Sie können mich ganz und gar darnach à la Lavater beurtheilen. Das von Ihnen erwähnte Familienbild bitte ich mir ja zu vermachen, wie wohl ſo ſpät als möglich, wenn Sie jedoch ein gutes von ſich ſelbſt haben, ſo trage ich noch mehr Verlangen nach dieſem.

Mit dem wiederholten herzlichſten Wunſche, daß Ihre Geſundheit bald wiederkehren möge, und mit der Bitte, ferner Ihren unbekannten abweſenden Freund zu lieben, ſchließe ich endlich dieſen überlangen Brief, der, ich fürchte ſehr, Ihnen mehr Porto koſten wird, als er werth iſt.

C'est à vous à prendre votre revanche, sans sujet à la même crainte.

Herrmann Pückler.

27.

Rede Pückler's an ſeine Beamten.

Ich danke Ihnen vielmals, meine Herren, für den Beweis von Anhänglichkeit und Ehrerbietung, den Sie mir durch Ihre Gegenwart an dem heutigen Tag geben, und für die guten Wünſche, welche ſo eben Herr N. N. auf eine ſchmeichelhafte Weiſe für mich ausgedrückt hat.

Glauben Sie mir, daß ich nichts eifriger und herzlicher wünſche, als unter uns nicht nur das Verhältniß zwiſchen Herren und Dienenden, (obgleich auch dieſes geehrt werden, und ihm Genüge geleiſtet werden muß) ſondern ein Band gegenſeitiger Achtung und Liebe begründet zu ſehen, das uns gemeinſchaftlich zum Wohl des Ganzen treu und wahrhaft vereinigt. Nur auf dieſe Weiſe kann, meines Dafürhaltens, unſer beiderſeitiges Intereſſe geſichert werden. Jedoch iſt auf meiner Seite es weniger die Rückſicht des Vortheils, welche mir dieſen Wunſch einflößt, als eine andere Anſicht der Sache, die ich Ihnen ſogleich mittheilen werde.

Jeder Menſch hat mehr oder weniger Gefühl für das Schöne. Er braucht deshalb noch kein Künſtler zu ſein, der ſchlichte Mann beſitzt es oft in höherem Grade als der Ueberbildete. Auch ſind es nicht bloß lebende Weſen oder Gegenſtände der Kunſt, nein, ein jedes Verhältniß im Leben iſt der

Schönheit fähig. Sie wird erreicht, wo die wohlgefälligſte, anſtändigſte Form mit der höchſten Zweckmäßigkeit vereinigt, und das Ganze auf liebevolle Sorgfalt gegründet iſt.

Dieſes Gefühl, meine Herren, wünſchte ich bei Ihnen thätig zu erwecken, und wo es vorhanden, immer mehr zu beſtärken, dieſen Zuſtand der Dinge wünſchte ich hier verwirklicht zu ſehen, bevor ich, wenn der heutige Tag ſich öfters als vielleicht nur einigemal wiederholt hat, von der Szene abtreten muß.

Dann, wenn eine ſolche Anſicht erſt ſtattfände, würden Sie die Mühe, die Arbeit, die Sorge, die das Amt eines Jeden von Ihnen mit ſich führt, nicht als ein nothwendiges Uebel anſehen, zu dem Sie gezwungen ſind, um Ihren Unterhalt zu erwerben, ſondern Ihr Amtsberuf würde zum Zweck und zum Streben Ihres Lebens werden, und im Gegentheil Ihnen eher jede Beſchäftigung, jede Vergnügung ſogar, die Sie davon abbrächte, läſtig oder gleichgültig ſein, und nur ſo können Sie den Zwang des Lebens, der ſonſt einen jeden Menſchen drückt, mit Ihrem Wohlſein in Uebereinſtimmung bringen, wenn Ihr Geſchäft zugleich Ihre Lieblingsneigung iſt, und Sie die Erfüllung Ihres liebſten Wunſches, dem Sie jedes kleinliche, perſönliche Intereſſe opfern, unabläſſig im Auge behalten, in der Ferne das Bild erblicken, eines ſchönen Zuſtandes des Ganzen, an dem ein Jeder von Ihnen ein Mitarbeiter iſt. Freilich ſehe ich wohl ein, daß ein ſolches Verhältniß nur da entſtehen kann, wo derjenige, welcher die oberſte Stelle darin einnimmt, es durch ſeine Gegenwart belebt, Ihnen mit gutem Beiſpiel vorangeht; die Mühe, die Arbeit, die Sorge mit Ihnen theilt, im Streben nach Vervollkommnung Ihnen gleichkommt, wenn er Sie nicht übertreffen kann, und ſo ſich die Achtung und Liebe erwirbt, auf welcher wie auf zwei felſenfeſten Pfeilern das ganze Gebäude ruhen ſoll. Beide zu verdienen, wird daher mein eifrigſter Wunſch, mein eifrigſtes Beſtreben ſein.

28.

Rede Pückler's an die Bürger.

Liebe Bürger von Muskau,

Jch danke Euch für den Beweis Eurer Anhänglichkeit und Eure guten Wünſche. Es hat mich gefreut, daß in dem mir ſo eben vergangenen Lebensjahr unſer Verhältniß ſich beſſer geſtaltet hat, als es früher der Fall war; ich hoffe, daß es ſo bleiben wird, und Jhr in Zukunft niemand mehr Glauben beimeſſen werdet, der Euch einbilden will, Jhr könntet irgendwo einen beſſeren Freund finden, als Eure Herrſchaft. Wendet Euch ſtets mit Liebe zu ihr, ſo wird ſie Euch auch ſtets mit Liebe entgegenkommen, und weit entfernt die Rechte, die Jhr zu haben glaubt, anzutaſten, im Gegentheil die Eurigen, ſo viel ſie es im Stande iſt, verfechten, und Eure gerechten Forderungen bei höheren Behörden geltend zu machen ſuchen. Ueberzeugt Euch von dieſer Wahrheit, und Jhr werdet Euch wohlbefinden, und ſtets einen gnädigen Herrn an mir haben.

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS

Druck von Oskar Leiner in Leipzig.

Aus dem Nachlaß des Fürſten von Pückler Muskau.

Briefwechſel und Tagebücher

des

Fürſten Hermann von Pückler-Muskau

Herausgegeben von

Ludmilla Aſſing-Grimelli.

Siebenter Band.

Berlin.
Wedekind & Schwieger.
1875.

Briefwechſel

des

Fürſten Hermann von Pückler-Muskau.

Herausgegeben von

Ludmilla Aſſing-Grimelli.

Siebenter Band.

◆

Berlin.
Wedekind & Schwieger.
1875.

Das Recht der Ueberſetzung ins Engliſche, Franzöſiſche und andere fremde Sprachen
iſt vorbehalten.

Inhalt.

Machbuba.

Pückler's Heirathsangelegenheiten in England.

Briefe Pückler's, des Staatskanzlers Fürſten von Hardenberg, von deſſen Gattin Charlotte, geb. Langenthal, Koreff, Friederike von Kimsky, geb. Hähnel, und Eugenie von Krafft.

Briefe Pückler's an Mehemed Ali.

Briefe Pückler's an Lucie. 1830 — 1832.

Vermiſchter Briefwechſel. 1828 — 1832.

Machbuba.

I

Pückler an Machbuba

Alla Signora Machbuba,
nella casa del Principe
Pueckler-Muskau a Vienna.

Presburg, 7. Febbraio 1840.

Cara mia Machbuba,

Sono ieri arrivato qui, ed in due giorni da qui andrò a Vienna, dove spero avere il piacere di trovarvi. Saremo nella locanda la città di Frankfurt; avete la bontà di scrivermi dove potrò trovarvi. Dacchè io vi ho lasciato, sono sempre stato bene, spero che voi anche siete sempre stato così. Addio.

Il caro vostro Faraghk *)

---

*) Meine liebe Machbuba,

Ich bin geſtern hier angelangt und in zwei Tagen werde ich nach Wien gehen, wo ich auf das Vergnügen hoffe, Dich zu ſehen. Wir werden in dem Hotel die Stadt Frankfurt ſein; habe die Güte, mir zu ſchreiben, wo ich Dich finden kann. Seit ich Dich verlaſſen habe, ging es mir immer gut; ich hoffe daſſelbe von Dir. Adieu.

Dein lieber Faraght.

2.

Pückler an Machbuba.

Alla Signora
Machbuba.

Io spero che tu ti senti un poco meglio di salute e un poco più contenta di cuore. Io ti amo molto, come tu sai bene, e bramo che il tempo ti passi d'una maniera piacevole, che tu ti diverti, e che tu impari anche qualche cosa.

Vedrò se tu potrai ben tosto rispondere a questa lettera, ma bisogna che tu la scrivi tu stessa. Dettata a un altro non la gradirò tanto. Addio, e che Dio ti conservi, mia piccola bruna.

Il tuo buono Sidi,
il Pascià di Muskau*).

---

*) Ich hoffe, daß Du Dich in etwas beſſerer Geſundheit fühlſt, und auch im Herzen ein wenig zufriedener. Ich liebe Dich ſehr, wie Du wohl weißt, und ich wünſche, daß Dir die Zeit auf eine angenehme Art vergehe, daß Du Dich unterhältſt und daß Du auch etwas lernſt.

Ich werde ſehen, ob Du bald auf dieſen Brief antworten kannſt, aber Du mußt ſelbſt ſchreiben. Von einem Anderen diktirt, iſt es mir weniger angenehm. Adieu, und daß Gott Dich erhalte, meine kleine Braune.

Dein guter Sidi
der Paſcha von Muskau.

7.

Pückler an Machbuba.

Signora
Machbuba.

Buon giorno, mia cara Machbuba. Spero che siete buona oggi? Domani vi mandero una carozza a mezzogiorno. Vestite di rosso.

Il tuo fedele Abu *).

8.

Machbuba an Pückler.

Mio caro Sidi,

Io penso sempre a te, giorno e notte, spero di rivederti ben tosto, e che la tua salute sarà meglio. Ti fo mille ringraziamenti del biglietto che mi hai mandato. Ogni momento rimiro il tuo ritratto; nel mentre una sera era presso a guardarlo, ho ricevuto questo tuo biglietto. Ti assicuro che era tanto il piacere che non ho potuto dormire. Tu sai che non so scrivere. Addio, mio caro io sono sempre l'istessa.

Machbuba **).

---

*) Guten Tag, meine liebe Machbuba. Ich hoffe, daß Du heute gut biſt? Morgen ſchicke ich Dir einen Wagen um 12 Uhr. Zieh Dich roth an.

Dein treuer Abu.

**) Mein theurer Sidi.

[illegible] Nacht, ich hoffe Dich bald wiederzuſehen, und daß Deine Geſundheit beſſer iſt. Ich danke Dir tauſendmal für das Billet, das Du mir geſchickt haſt. Jeden Augenblick betrachte ich Dein Bild; während ich es eines Abends anſah, erhielt ich Dein Billet. Ich verſichere Dich, daß meine Freude darüber ſo groß war, daß ich nicht ſchlafen konnte. Du weißt, daß ich nicht ſchreiben kann. Adieu, mein Lieber, ich bin immer dieſelbe.

Machbuba.

5.

Pückler an Machbuba.

Cara Machbuba *).

Buona sera, mia cara. Ho dimenticato di dirti che tu devi mettere domani la giachetta rossa ed i pantaloni neri. Se vuoi venire a farmi una piccola visita dopo il tuo ballo, io ti dirò io stesso tutto. Sono sempre malato.

6.

Pückler an Machbuba.

Carissima Machbuba **).

Mille grazie del tuo biglietto, che mi ha fatto molto piacere. Ho parlato al dottore, e ti aspetterò qui a mezzogiorno vestito di Mamelucko in blue.

Addio.

Il tuo sempre buono
Abu.

---

*) Liebe Machbuba,

Guten Abend, meine Liebe. Ich habe vergeſſen Dir zu ſagen, daß Du morgen die rothe Jacke und die ſchwarzen Pantalons anziehſt. Wenn Du nach Deinem Ball kommen willſt und mir einen kleinen Beſuch machen, ſo werde ich Dir ſelbſt alles ſagen. Ich bin immer noch krank.

**) Liebſte Machbuba,

Tauſend Dank für Dein Billet, das mir viele Freude gemacht hat. Ich habe mit dem Doktor geſprochen, und erwarte Dich hier um 12 Uhr als Mameluck blau angezogen.

Adieu.

Dein immer guter
Abu.

7.

Pückler an Machbuba.

Alla Signorina
Machbuba,
Vienna
(Wien.)

Carissima Machbuba,

Tu hai fatto aspettare ieri la carozza una mezz'ora, e son arrivato ad un gran pranzo quando tutto il mondo era seduto, una cosa molto dispiacevole, ed un affronto per il Padrone di casa, il Ministro di Prussia.

Jo non voglio far baruffa, ma spero che tu non mi metterai una seconda volta in un simile imbroglio.

Per oggi non posso venire prenderti con me, perchè la Contessa, alla quale io ti voleva presentare è malata, ed io obbligato di pranzare nella casa del Barone Pereira. Dunque sarà ad un altro giorno.

Mille complimenti, e prego che Dio ti dia buona salute.

Il tuo Abu fedele.

H. P. M.

Se volete farmi una piccola visita, e mangiare qui, venite subito.

Jo ti accompagnero alle cinque a casa. Addio*).

---

*) Liebſte Machbuba,

Du haſt geſtern den Wagen eine halbe Stunde warten laſſen, und ich bin zu einem großen Diner angelangt, als alles ſchon bei Tiſche ſaß, was ſehr verdrießlich war, und eine Beleidigung für den Hausherrn, den preußiſchen Geſandten.

Ich will nicht zanken, aber ich hoffe, daß Du mich nicht zum zweitenmale in eine ſolche Verlegenheit ſetzeſt.

Heute kann ich nicht kommen und Dich mitnehmen, weil die Gräfin, der ich Dich vorſtellen wollte, krank iſt, und ich im Hauſe des Barons Pereira zu Mittag eſſen ſoll. Alſo auf ein andermal.

8.

Pückler an Machbuba.

Mia carissima Machbuba,

La tua piccola lettera mi ha fatto tanto piacere, ch'io ho pianto propriamente di tenerezza per te. Adesso io ti mando tutte le cose che tu hai domandato, e della buona cioccolata, e io sarei venuto io stesso, se la Principessa non fosse caduta malata d'una febbre, che la tiene al letto.

Mi rincresce molto che anche la tua salute non va molto meglio ancora, ma bisogna aver coraggio, mia poverina! Che possiamo fare contro la volontà di Dio! Ognuno deve sottomettersi, e tu hai veduto come io ero vicino della morte due volte, e sempre Dio m'ha salvato. Dunque a te anche può render la salute quando vorrà, ed io lo prego di tutto il mio cuore, che volesse farlo ben tosto. Quando io sento che tu soffri, mi fa più male che di soffrir io stesso, perchè tu sai come io ti amo veramente, e che sono e sarò sempre lo stesso per la mia molto amata amica.

La mia nipote mi ha detto che ti ha parlato nelle mie stanze, vicino ad un grandissimo fuoco. Questo mi ha fatto molto piacere, e solamente mi lamento che non sono là vicino a te.

Addio, mia piccolina bruna, io ti bacio come padre.

Viele Grüße, und ich bitte Gott, daß er Dir eine gute Geſundheit gebe.

Dein treuer Abu

H. P. M.

Wenn Du mir einen kleinen Beſuch machen, und hier zu Mittag eſſen willſt, ſo komm ſogleich. Ich begleite Dich dann um 5 Uhr nach Hauſe. Adieu.

madre, fratello e sorella, e che il buon Dio ti conservi per tuo buono

Abu.

In otto giorni io spero di essere in Muskau, e dar un bacio a Machbuba*).

---

*) Meine liebſte Machbuba.

Dein Briefchen hat mir ſo viel Freude gemacht, daß ich aus Zärtlichkeit für Dich weinte. Hier ſchicke ich Dir alle die Dinge, die Du verlangt haſt und gute Chokolade; ich würde ſelbſt gekommen ſein, wenn die Fürſtin nicht an einem Fieber erkrankt wäre, das ſie zu Bette hält.

Es thut mir ſehr leid, daß auch Deine Geſundheit noch nicht viel beſſer iſt, aber Du mußt Geduld haben, Du Arme. Was können wir machen gegen den Willen Gottes? Ein jeder muß ſich unterwerfen, und Du haſt geſehen, wie ich zweimal dem Tode nahe war, und immer hat mich Gott gerettet. Alſo kann er auch Dir die Geſundheit wiedergeben, wenn er will, und ich bitte ihn von ganzem Herzen, daß er es bald thue. Wenn ich höre, daß Du leideſt, thut es mir mehr weh, als wenn ich ſelbſt litte, denn Du weißt, daß ich Dich wahrhaft liebe, und daß ich immer derſelbe ſein werde für meine ſehr geliebte Freundin.

Meine Nichte hat mir geſagt, daß ſie Dich in meinen Zimmern an einem großen Feuer geſprochen hat. Das hat mir viel Vergnügen gemacht und ich beklage nur, daß ich nicht dort bei Dir bin.

Adieu, meine kleine Gute, ich küſſe Dich wie ein Vater, eine Mutter, ein Bruder und eine Schweſter, und möge der liebe Gott Dich erhalten für Deinen guten

Abu.

In acht Tagen hoffe ich in Muskau zu ſein, und Machbuba einen Kuß zu geben.

9.

Machbuba an Pückler.

Mio caro Abu,

Desidero che ti porti bene. Ti ringrazio molto di tutto quello che mi hai mandato*).

10.

Pückler an Machbuba.

Mio caro angelo,

Ecco la piccola cosa di argento che tu mi hai dato per farla raccomodare con tuo nome sopra. Jo sono lungo tempo senza nuove di te e di Muskau, e spero che tu vai un poco meglio. Qui la Principessa è divenuta molto ammalata, e di otto giorni non ha nè mangiato nè dormito, nè si è alzato dal letto. Per questa malattia molto seria, non posso partire tanto presto che lo bramo, ed anche affari noiosi e importanti mi ritengono qui. Il momento che sarò liberato io entro in carozza per rivedere la mia piccola bruna, colla quale i miei pensieri sono sempre a Muskau. Jo ti bacio teneramente di tutto il mio cuore, e resto sempre il tuo fedele

Abu**)

Spätere Anmerkung von Pückler. Mein letzter Brief an Machbuba, den ſie nicht mehr erhielt, weil er nur wenige Stunden nach ihrem Tode in Muskau anlangte.

---

*) Mein lieber Abu,

Ich wünſche, daß es Dir gut geht. Ich danke Dir ſehr für alles was Du mir geſchickt haſt.

**) Mein lieber Engel,

Hier iſt das kleine ſilberne Ding, das Du mir gegeben haſt, um es mit Deinem Namen darauf zurechtmachen zu laſſen. Ich bin ſeit lange ohne Nachrichten von Dir und von Muskau, und ich hoffe, daß es Dir etwas beſſer geht. Hier iſt die Fürſtin ſehr krank geworden, und hat ſeit acht Tagen weder gegeſſen, noch geſchlafen, noch iſt ſie

11

Doktor Freund an Pückler.

Muskau, den 9. Oktober 1840.

Euer Durchlaucht,

Das Befinden der armen Kranken iſt noch immer daſſelbe, und wir bemerken keine Veränderung von Bedeutung an ihr, wenn man nicht etwa den zeitweilig heftigen Huſten des Nachts, ſo wie das Anlaufen der Füße, das jedoch ſchon öfters dageweſen und wieder geht und kömmt, hieher zählen wollte. Sie iſt munter oder wenigſtens nicht trauriger als ſonſt; nur denkt ſie oft ihres einzigen und väterlichen Wohlthäters, und dieſe Erinnerung, merke ich, thut ihrem betrübten Herzen jedesmal wohl; ich ſuche dieſe daher immer ſo lange als möglich zu unterhalten. Die beiden Portraits Euer Durchlaucht haben ihr ſehr viel Freude gemacht, und ſie hat jedem derſelben einen guten Platz angewieſen. Als ich ihr geſtern den Brief vorlas, wußte die Arme vor Freude gar nicht, was zuerſt zu thun, ſo ſehr war ſie davon überraſcht worden; denn hoffte ſie auch mit vieler Sehnſucht darauf, ſo erwartete ſie doch noch keinen Brief, weil ſie Euer Durchlaucht zu beſchäftigt und zu ſehr in Anſpruch genommen glaubte, als daß ihrer gedacht werden könnte; wenn ich nicht irre, macht ſie ſich heute an's Werk eine Antwort zu verſuchen.

Der Appetit verläßt ſie nicht, was immer ſehr tröſtlich bleibt, und bisweilen ißt ſie ziemlich viel ohne darauf folgende Beſchwerden. Gott gebe nur, daß die rauhere Jahreszeit des Winters ihr nicht grell in den Weg trete, der Frühling könnte vielleicht noch Wunder wirken.

aus dem Bette aufgeſtanden. Um dieſer ſehr ernſten Krankheit willen kann ich nicht ſo ſchnell abreiſen als ich wünſche, und auch langweilige und wichtige Geſchäfte halten mich hier zurück. Im Augenblick wo ich fertig bin, ſteige ich in den Wagen, um meine kleine Bekannte wiederzuſehen, bei der meine Gedanken immer in Muskau ſind. Ich küſſe Dich zärtlich von ganzem Herzen, und bleibe immer Dein treuer

Abu.

Ihre Unterhaltungen beſchränken ſich noch auf den Umgang der bekannten Perſonen ihrer Umgebung, und ich verſäume es gewiß am allerwenigſten, ihr ſo manche Stunde durch Lectüre, Erzählungen, Alltagsgeſchichten und Spiel (beſonders das neue Kegelſpiel gefällt ihr ſehr gut) ſchneller verſtreichen zu machen. Bei günſtiger Witterung fährt ſie in der Mittagsſtunde aus, wobei ich ſie oft begleite.

Hätte ſie nur mehr Luſt zur deutſchen Sprache (wohl jetzt die erſte Nothwendigkeit hier in Muskau), ſo würde ſich der Kreis ihrer Geſellſchaften ſchnell erweitern, und gewiß nur zu ihrem Vortheil, zu ihrer Zerſtreuung; ich habe daher mit ihrer Einwilligung das Abkommen getroffen, unſere Umgangsſprache — ſo weit es die Möglichkeit erlaubt — täglich zu wechſeln, damit nebſt der italieniſchen und franzöſiſchen Sprache auch die deutſche wöchentlich zwei bis dreimal an die Reihe komme. Uebrigens beſchäftigt ſie ſich doch täglich eine und die andere Stunde mit dem Verſuche zu leſen und zu ſchreiben.

Heute nimmt ſie das vierte Malzbad, und nach ihrer Ausſage befindet ſie ſich jedesmal ſehr behaglich in demſelben, und verweilt daher eine ganze Stunde darin. Ich habe ſie überredet, die Bäder gleich des Morgens nach dem Erwachen zu nehmen, weil ſie ſo das öftere und ihr zugleich läſtige Aus- und Ankleiden erſpart, und leichter Zeit zum Ausfahren und Ausgehen gewonnen wird.

Vorgeſtern wurden wir bei Tiſch von der Frau Gräfin Seydewitz und Fräulein Tochter ſehr angenehm überraſcht, und Fräulein Machbuba freute ſich mit ihnen um ſo mehr, als die gute Gräfin ſich äußerſt liebenswürdig und luſtig gegen ſie benahm, was ſie ſehr aufheiterte. Sie unterhielt uns mit der Schilderung aller Hochzeitsfeſtlichkeiten in D., deren erſten Theil ich dem Fräulein Machbuba zu ihrer Freude überſetzte, während die andere Hälfte alle meine Gefühle bis zu Eis erſtarren machte.

Die guten Leutchen blieben, obwohl auf ihrer Durchreiſe bloß begriffen, und für dieſen Tag einen noch weiten Marſch vor ſich habend, mehrere Stunden da, und wir hatten das Vergnügen, ſie beide bei trefflichem Appetit zu ſehen, was beſonders dem Fräulein Machbuba ſehr viel Spaß machte. Gegen 3½ Uhr Nachmittags verließen ſie uns, nachdem uns die liebenswürdige Frau Gräfin noch viele Empfehlungen an Euer Durchlaucht zu beſtellen aufgetragen, mit der aufrichtigen Verſicherung, daß ſie ſehr gern einen bis zwei Tage bei dem Fräulein dageblieben wäre, wenn ſie nicht ihres Sohnes halber eiligſt zurückkehren müßte, deſſen Krankheit keine längere Abweſenheit vom Hauſe geſtattet.

Erlauben Euer Durchlaucht, daß ich die Gelegenheit benutze, meinen aufrichtigſten und ſehnlichſten Wunſch für Dero ſtetes Wohlſein auszudrücken, und mich in tiefſter Verehrung und unbegränzter Hochachtung zu nennen wage

Euer Durchlaucht ergebenſten Diener
Dr. Freund.

12.

Doctor Freund an Pückler.

Muskau, den 15. Oktober 1840.

Euer Durchlaucht

wollen erlauben, daß meinem erſten Berichte bald ein zweiter nachfolgt. Seit drei Tagen hat ſich leider der Krankheitszuſtand des armen Fräuleins ſehr verſchlimmert; die Nächte ſind ganz ſchlaflos, und ein anhaltender Huſten, ſowie heftig wiederkehrende Schmerzen im Unterleibe gaben dazu die nächſte Veranlaſſung; auch ſind ſeit zwei bis drei Tagen die unteren Extremitäten mehr ödematös angelaufen und zwar bleibend, was die arme Kranke nun auch im Gehen gewaltig hindert, ſo zwar, daß ſie das Zimmer völlig hüten muß, und auch da noch nur mühſam ſich herumzubewegen im Stande iſt! Sie leidet außerordentlich, nicht minder die Umgebung, die ihr ſo gern helfen wollte, und Euer Durchlaucht können die feſteſte Ueberzeugung haben, daß wir Alle mit innigſter Theilnahme ſie behandeln, und daß nichts verſäumt wird, was nur irgend möglicherweiſe ihren traurigen Zuſtand zu erleichtern vermag. Geſtern war Herr Dr. Schnieber wieder hier; er fand uns gerade noch bei Tiſche, und Anfangs hielt er den Zuſtand der Kranken nicht zu ihrem Nachtheil verändert, obwohl ſchon vierzehn Tage ſeit ſeinem erſten Beſuche verfloſſen; allein eine nähere Unterſuchung derſelben und meine Mittheilung brachten ihn bald von ſeiner Täuſchung zurück, der man ſich ſo gern hingibt, weil man immer das hofft, was man ſehnlichſt wünſcht. Sie nimmt von heute an Pillen, deren Wirkung zunächſt gegen den quälenden Huſten, und die immer mehr überhand nehmende hydropiſche Anſchwellung gerichtet iſt. Auch wagten wir es ſchon ſeit zwei Tagen nicht mehr, das Fräulein baden zu laſſen, eben dieſer Anſchwellung wegen. In der That iſt keine weſentliche Veränderung angerathen worden; nur möchte ich Euer Durchlaucht mit der Bitte angehen, nicht die Compagnie-Chocolade zu vergeſſen, die unſerer Kranken gewiß in jeder Beziehung ſehr zuſagen würde, und die ich je eher deſto lieber für ſie haben wollte.

Die leidende Wachsbaum denkt unaufhörlich an die Güte Euer Durchlaucht, und ließ ſich vielleicht zwanzigmal die ihr zugekommenen Zeilen unter ſtets erneuter Freude vorleſen; ſie ſcheint aber eben ſo oft an ihren traurigen Zuſtand zu denken, den ſie ſelbſt nur zu gut kennt, wenn ſie gleich ſo wenig als möglich darüber laut wird; auch vermag kein tröſtendes Wort ſie zu beruhigen. Es iſt ein wahrer Schmerz, die arme Kranke ſo leiden zu ſehen, und ich mache wieder einmal die traurige Erfahrung, daß es keine leichte Aufgabe iſt, theilnehmender Arzt da zu ſein, wo der Fall ſo verzweifelt und hoffnungslos iſt; ja, ich geſtehe, daß ich vielleicht noch mit keinem theuren Mitgliede meiner eigenen Familie ſo innig gefühlt habe, als mit dieſer ſo leidenden Kranken. Ihr Zuſtand, ſo ſehr ich auch ſeit längerer Zeit ſchon damit vertraut bin, beunruhigt mich dennoch täglich auf's neue, meine innigſte Theilnahme erregend, und dieſe Unruhe iſt es, die mich an Euer Durchlaucht die Bitte wagen läßt, jetzt fleißigere Berichte von der armen Kranken erſtatten zu dürfen.

In einem Briefe aus Wien erfahre ich, daß Herr Dumreicher ſchon ſeit mehreren Wochen nach Alexandrien zurückgekehrt iſt; auch leſe ich darin zu meinem Erſtaunen, daß Wiener Zeitungen noch jetzt von einer ſchweren Krankheit ſprechen, an der Euer Durchlaucht daniederliegen ſollen. Der Himmel ſei gedankt, daß das Wohlbefinden Euer Durchlaucht dieſe Nachrichten Lügen ſtraft; möge es ihm nur auch gefallen, dasſelbe durch nichts mehr zu trüben.

Euer Durchlaucht

ganz ergebenſter Diener
Dr. Freund.

Soeben erſuchte mich das Fräulein, alles Schöne von ihr Euer Durchlaucht zu ſagen.

13.

Doktor Freund an Pückler.

Muskau, den 19. Oktober 1840.

Durchlauchtigſter Fürſt.

Der Zuſtand des Fräuleins iſt noch immer derſelbe traurige, wenn auch bisweilen ſtundenlange Linderung eintritt, und ich glaube daher mich in der in meinem letzten Briefe ausgeſprochenen Prognoſe nicht übereilt zu haben; nur läßt ſich allerdings die Sache nicht auf Stunden und Tage beſtimmen. Herr Dr. Jettke ſagte mir, er habe zwei Briefe nach Berlin geſchrieben, und ſo hielt ich mit meinen Mittheilungen ein, da ich gewiß die ſeinigen nur hätte wiederholen müſſen.

Die ſchlafloſen Nächte von quälendem Huſten begleitet, dauern noch immer fort, auch fehlen die Schmerzen im Unterleibe ſelten; leider nehmen die gewohnten Schweiße zu, und tragen zur Schwächung der ohnedies ſehr geſunkenen Kräfte nicht wenig bei. Immer mehr begründet ſich der Verdacht, daß der Huſten kein bloß zufälliger, durch Verkältung oder irgend andere äußere Urſachen herbeigeführt ſei, ſondern daß er wahrſcheinlicher in einer mit dem Unterleibsleiden analogen Lungenkrankheit ſeinen Grund habe.

Aus dem ganzen Krankheitsbilde, wie es ſich ſeit mehreren Tagen bis auf heute darſtellt, geht hervor, daß die Gefahr ſich ſeit meinem letzten Berichte zwar nicht vergrößert hat, aber gewiß auch ebenſowenig nur um ein Haar gewichen iſt. Bei dieſem ſo precären Zuſtande muß man überdies noch bekennen, daß das ärztliche Verfahren ein rein ſymptomatiſches nur ſein kann, das ſich die mögliche Unterſtützung der Kräfte, die Linderung der Schmerzen und des Huſtens zur Hauptaufgabe machen muß.

Sehr traurig iſt das Fräulein auch noch über den Mangel an Nachrichten von Seite Euer Durchlaucht, und jeden Morgen und jeden Abend fragt ſie begierig: e non è ancora arrivata una lettera da Berlino; und wenn ich auch eine vielfache Beſchäftigung, die gewiß nur Wahrheit iſt, ihr als Entſchuldigungsgrund anzugeben mich bemühe, und ſie zu überzeugen ſuche, wie unzählige Beweiſe ſie ſchon von der Huld und dem Wohlwollen Euer Durchlaucht habe, ſo erreiche ich doch meinen Zweck nur ſchlecht.

Sachverſtändige wiſſen nur zu gut, wie wenig man in ſolchen Fällen ſelbſt mit den überzeugendſten Worten bei dem Kranken zu erreichen vermag, und ſo zeigt mir auch das ihr ſtändiges Stillſchweigen, das ſtets ſo charakteriſtiſch ihre Stimmung verräth, zu deutlich an, welche freudige Beruhigung, welch lindernden Troſt auch nur wenige Zeilen von der Hand Euer Durchlaucht ihr bringen würden.

Das Wetter iſt ungemein ſchlecht, kein Tag ohne anhaltenden Regen; das Fräulein kann daher ihr Zimmer durchaus nicht verlaſſen, denn wollte ich ſie auch, da ſie nicht gehen kann, bis an den Wagen tragen laſſen, ſo erlaubt ihr Huſten wieder nicht, ſie dieſem Witterungswechſel auszuſetzen; auch glaube ich, daß eben dieſes ſchlechte Wetter ſehr nachtheilig auf ſie influirt hat, und ihm ein großer Theil des verſchlimmerten Zuſtandes zuzuſchreiben ſei.

Ich weiß nicht, ob die beiden Frau Gräfinnen, die uns auf ihrer Durchreiſe mit ihrem Beſuche beehrten, ſich meiner Bitte zu erinnern ſo gütig waren, mit der ich mir die Freiheit nahm, Euer Durchlaucht höflichſt zu erſuchen, das Fräulein mit dem Geſchenke eines „Orbis pictus“ erfreuen zu wollen; es iſt dies ein ebenſo lehrreiches als unterhaltendes Buch, deſſen ich mich in Wien als Erzieher ſehr oft mit dem beſten Erfolge bediente. Es giebt mehrere dieſer Art, das meinige war ſehr voluminös mit unzähligen ſehr netten Holzſchnitten, und mit einem Text in fünf Sprachen verſehen, ohne jedoch mehr als 5 Fl. CM. zu koſten. Bei dem gänzlichen Mangel an irgend einem anderen unterhaltenden Buche wäre der Orbis pictus uns um ſo willkommener, als wir durch die ſchlechte Witterung die ganze Zeit auf das Zimmer beſchränkt bleiben.

Euer Durchlaucht
in unbegränzter Verehrung und tiefſter Hochachtung
ganz ergebenſter Diener
Dr. Freund.

11.

Doktor Freund an Pückler.

Den 20. Oktober 1840.

Durchlauchtigſter Fürſt,

Viele unendliche Freude hatte das Fräulein mit dem ihr zugekommenen Briefe. Als ich in ihr Zimmer trat, und in die Taſche griff, um ihr denſelben zu überreichen, verklärte ſich ihr Geſicht; ſie vergoß Thränen der Freude, als ich ſie mit deſſen Inhalt bekannt machte, was ich zweimal wiederholen mußte.

Da war nun wieder ein Tag verfloſſen, ohne daß eine Klage über ihre Lippen ging, und das arme Fräulein erholte ſich in dieſer Stimmung in etwas, und gab nun neuer Hoffnung Raum, die ſie ſeit einigen Tagen gänzlich verloren zu haben ſchien. Ich freute mich innig über die wohlthätige Wirkung, die, wie ich es voraus wußte, ein paar Zeilen von Euer Durchlaucht herbeiführten. Sie packte nun endlich unter Thränen die ihr geſendeten Sachen aus, und nährte ſich auf's neue von der Freude, die dieſe ihr verurſachten; dennoch ſahen die naſſen Augen recht bald, daß ein paar ſeidene Strümpfe abgingen, die das Fräulein noch von der Güte Euer Durchlaucht erwartet hatte.

Den 24. Oktober.

Wir hatten wieder einige recht ſchlimme und traurige Tage mit dem Fräulein. Zu dem ſchon bekannten vielfachen Leiden geſellte ſich noch ein ſehr übler Zuſtand, nämlich ſehr ſchmerzhafte Schwämmchen auf der Zunge und im ganzen Munde, die ſich höchſtwahrſcheinlich noch über einen großen Theil des Darmkanals erſtreckten. Wir mußten nun von aller anderen Medizin abſtehen, und dieſem neuen Uebel alle unſere Aufmerkſamkeit ſchenken.

Heute, Dank dem Himmel, geht es ſchon beſſer, und ſie kann wieder anfangen etwas zu eſſen, was ſie die ganze Zeit entbehren mußte, da ſie viel Beſchwerden im Schlingen fühlte, und daher ſelbſt Flüſſigkeiten nur äußerſt mühſam zu genießen im Stande war.

Sie fordert mich auf, Euer Durchlaucht vielen, vielen Dank in ihrem Namen zu ſagen, ſowohl für den tröſtlichen, erheiternden Brief, als auch für die ſchönen Sachen, mit denen ſie ſich jetzt noch kindiſch freut. Zugleich erſuchte ſie mich, ihren unterthänigſten Handkuß an Ihre Durchlaucht die Frau Fürſtin folgen zu laſſen, ihr eine baldige gute Beſſerung wünſchend. Gern hätte ſie ſelbſt geſchrieben, allein die außerordentliche Schwäche, die ſie jetzt ſtets an das Bett feſſelt, erlaubt ihr auch dieſes Vergnügen nicht.

Euer Durchlaucht
in tiefſter Verehrung
ergebenſter Diener
Dr. Freund.

15.

Gräfin Peppy von Seydewitz an Machbuba.

Bilowerda, den 23. Oktober 1840.

Meine ſehr liebe Machbuba,

Wenn Gedanken Briefe wären, ſo hätten Sie ſchon unzählige empfangen, denn täglich gedenke ich Ihrer mit theilnehmender Liebe; wie ſo gern möchte ich wiſſen, wie es Ihnen bis jetzt gegangen, ob die böſen Schmerzen gewichen, und ob Sie ſich beſſerer Ruhe des Nachts zu erfreuen haben. Die bereits eingetretene Kälte wird Sie gewiß ganz an die Stube feſſeln, und herzlich wünſche ich, daß die baldige Rückkehr meines Schwagers Sie da wohlthätig zerſtreuen möge; mein Mann iſt auch noch immer in Berlin, ich erwarte ihn jedoch in dieſen Tagen zurück, nebſt dem Bräutigam, der hier mit ſehnſüchtiger Liebe und Ungeduld von Klementine erwartet wird. Gleich nach meiner Ankunft beſuchte mich mein einziger Bruder nebſt ſeiner Frau, welche noch hier iſt. Er iſt aber dann auch gleich nach Berlin geeilt, wo ſich ſo viele Neugierige verſammelt haben. Sie wohnte in Wien mit Ihnen zugleich in demſelben Gaſthofe, und mein Bruder beſuchte den Fürſten. Meine Kinder fand ich ſehr gewachſen und recht wohl; ich mußte denſelben viel von Ihnen und den ſchönen

Koſtüms erzählen; ſie hoffen alle, Sie im Sommer hier zu ſehen. Meine kleine Joſephine gedeiht, dem Himmel ſei Dank, vortrefflich, und entwickelt ſich ihr Geiſt und liebendes, heiteres Gemüth gleichzeitig ſchnell mit ihren Körperkräften.

Ich wünſche ſehr, daß Sie, liebe Machbuba, dieſen Winter rechte Fortſchritte im Deutſchen oder wenigſtens Franzöſiſchen machen, damit wir uns dann recht gut verſtändigen können, und Sie begreifen lernen, wie ſehr gut ich Ihnen bin, was ein Dritter doch nie ſo gut ausdrücken kann. Mein armer Sohn iſt ſeit dem 12. wieder bei mir hier, da er noch immer recht leidend iſt, und ich ihn am liebſten ſelbſt pflege. Dazu kommt noch, daß ſein gewöhnlicher Arzt abweſend iſt, ich alſo deshalb noch mehr in Sorgen bin; bei deſſen Rückkehr ſieht der gute Junge einer abermaligen Operation entgegen, wovor mein Herz jetzt ſchon zittert. Er hat aber, wie gewöhnlich, guten Muth, kennt keine Angſt, die ihm die Laune verderben könnte. Von Carolath habe ich Gottlob beſſere Nachrichten, der Himmel hat aller dort Anweſenden beſte Wünſche erhört. Ich bitte hiermit Herrn Doktor Freund, welchem ich mich angelegentlichſt empfehle, Ihnen meine herzlichſten Wünſche für Ihre Geneſung, meine treueſten Grüße zu entrichten, und hoffe von ſeiner Güte bald einmal etwas von Ihnen und Ihrem Thun und Treiben zu hören. Mein Schwager wird gewiß nach dieſem genannten trouble die Einſamkeit von Muskau wieder doppelt lieb gewinnen, wenn ich nur auch täglich ein Stündchen mitplaudern könnte bei dem traulichen Kamin.

Leben Sie wohl und glücklich, und vergeſſen Sie nicht ganz dabei

Ihre

Ihnen herzlich ergebene
G. v. Seydewitz.

Clementine vous embrasse tendrement.

16.

Doktor Freund an Pückler.

Durchlauchtigſter Fürſt,

Erſchrecken Euer Durchlaucht nicht über meine Anmerkung nächſt der Adreſſe, denn noch iſt, was wir fürchten, nicht geſchehen. Allein als ich heute Morgens gegen 5 Uhr die Kranke beſuchte, fand ich ſie ſo ſchlecht, daß ich ſelbſt ſchon glaubte, es werde augenblicklich das Schlimmſte eintreten. Jetzt, wo ich eben auf ihre Aufforderung dies in ihrem Zimmer ſchreibe, iſt ſie wieder etwas beſſer.

Wie gerne möchte ich den Inhalt meiner Briefe etwas erfreulicher einkleiden, wenn nur die geringſte Hoffnung der Sache ſelbſt mir Veranlaſſung dazu gäbe; auch weiß ich ſelbſt nicht, ob ich die ſonſt beglückende Gegenwart Euer Durchlaucht jetzt wünſchen ſoll, da ich fürchten muß, daß der Eindruck des bedauernswertheſten Bildes nur ein ſchrecklicher ſein könne; ich habe es ja ſtündlich vor Augen, und dennoch iſt es mir ſtets neu und die innigſte Theilnahme erregend, es wird dieſe auch von der ganzen Umgebung der armen Kranken im vollſten Maße und mit der ſchonendſten Sorgfalt bewieſen, und Euer Durchlaucht können daher in dieſer Beziehung ſich beruhigen. Es geſchieht alles genau nach Dero hohem und beſtem Wunſche, und was nur irgend möglich zur Erleichterung und Zerſtreuung der Leidenden geſchehen kann.

Ich bitte nur, Euer Durchlaucht wollen die Gnade haben, mir für den traurigen Fall, auf den wir jeden Tag und jede Stunde vorbereitet ſein müſſen, ſpezielle Befehle zu ertheilen, damit ich alle Anforderungen Dero hohem Wunſche gemäß zu treffen nicht verſäumen möge.

Da ſich das Fräulein jetzt eben wieder in etwas erholt, und mich ſchreiben ſieht, ſo ſagte ſie mir, daß ſie ſelbſt ſchon einen Brief an Euer Durchlaucht angefangen habe, den zu endigen ich ihrer Schwäche wegen nicht gut geſtatten kann. Nur einige Worte wird ſie vielleicht meinem Briefe beifügen, worauf ſie um ſo mehr beſteht, da ich ihr mittheilte, daß Freitag der erfreuliche Geburtstag Euer Durchlaucht wiederkehrt, zu dem ſie einen „buon, buon giorno“ (mit eigener Hand) wünſchen will.

Wollen Euer Durchlaucht erlauben, daß auch ich, dieſe Gelegenheit benutzend, zu dem herannahenden Geburtstage meine innigſte Verehrung und die ſehnlichſten Wünſche für ein ſtets ungetrübtes Wohlſein auszuſprechen mir die Freiheit nehme, und möge es dem gütigen Himmel gefallen, nicht bloß dieſen Tag, ſondern jeden wiederkehrenden Morgen zu einem beglückenden für Dero erlauchte Perſon zu machen.

Von der Frau Gräfin Seydewitz (Pülswerda) erhielt Fräulein Mochbuba ein eigenes an daſſelbe gerichtetes und ſehr liebenswürdiges Schreiben, welches die arme Kranke um ſo mehr freute, da die gute Gräfin ſo viele Theilnahme und liebevollen Troſt für dieſelbe darin ausgeſprochen hat, nebſt einer Einladung auf's Frühjahr nach Pülswerda; letzteres erheiterte das Fräulein beſonders ſehr.

Da das Fräulein in dieſem Augenblicke, wo die Poſt ſchon eilt, ein wenig ſchlummert, und ich daſſelbe nicht zu ſtören wage, ſo muß ihr Wunſch für diesmal unterbleiben.

Euer Durchlaucht
in tiefſter Verehrung und unbegränzter Verehrung
ergebenſter Diener
Dr. Freund.

17.

Doktor Freund an Pückler.

Muskau, den 27. Oktober 1840.

Euer Durchlaucht.

Kaum war mein heutiger Brief abgeſchickt, ſo erwachte die arme Machbuba noch einmal, aber leider war es das letzte Aufglimmen eines verlöſchenden Lichtes!

Meine Angſt während dieſer vierzehn Tage war leider nicht ungegründet, und als ich ſie heute Morgens, wie ſchon erwähnt, beſuchte, eilte ich mit meinem Schreiben, das Euer Durchlaucht wahrſcheinlich ſchon in Händen haben, und in welchem ich meine Ahnung für das Schlimmſte — auszuſprechen mich genöthigt fand.

Geſtern noch verſuchte ſie an Euer Durchlaucht zu ſchreiben, und als die Schwäche ſie an der Fortſetzung hinderte, ſagte ſie: „Scrivete un buon, buon addio al mio caro Principe“.

Heute Morgens, nachdem ſie ſich nochmals erholt hatte, ſcherzte ſie noch mit den beiden Mädchen, und nahm dann Abſchied von ihnen, indem ſie ihnen herzlich für ihre treuen Dienſte dankte. Als dieſe ſie zu tröſten verſuchten, ſprach ſie es mit Gewißheit aus, daß heute ſie ſterben müſſe. Später beſuchten ſie die beiden Offizianten vom Hauſe, die ſie ſehr lieb hatte, und als ich ſie auf dieſen Beſuch aufmerkſam machte, ſagte ſie: „Aprite la finestra, io non posso vederli“ — denn ihr Auge ſah nicht mehr. Es dauerte noch eine Stunde, während welcher ſie ruhig aber bewußtlos im Bette lag, und um 12$\frac{3}{4}$ Uhr Mittags hörte ſie auf zu leben. Sie ſtarb ruhig, oder iſt vielmehr in ruhigen Athemzügen eingeſchlafen. Gott laſſe ſie ſanft ruhen!

Geſtern noch freute ſie ſich, als ich ihr ſagte, ich wolle ihr ſelbſt eine recht gute Milch aus dem nächſten Dorfe verſchaffen, und ſie ſagte mir: „Bene, io aspetterò col mio mangiare fino che ritornerete". Bei meiner Rückkehr gegen 2 Uhr verdolmetſchte ich ihr nochmals den Brief von der Gräfin Seydewitz, der ihr ſehr viel Freude machte. „Bisogna ringraziare" ſagte ſie, „molto, molto alla buona contessa io l'amo sinceramente." Auch einen anderen Brief, nämlich von der Gräfin Rewan, las ich ihr vor, wobei ſie noch ſehr aufmerkſam war, und überhaupt befand ſie ſich geſtern am allerleidlichſten ſeit vierzehn Tagen.

Sogleich nach dem traurigen Ereigniſſe ſchickte ich zu dem Herrn Generaldirektor, und ließ im Beiſein der Hausoffizianten alle Sachen und Koſtbarkeiten bis auf wenige Kleidungsſtücke in ein Kabinet im zweiten Stock bringen, und übergab hierauf den Schlüſſel davon dem Herrn Direktor Bethe.

Wollen Euer Durchlaucht mir heute meine nachläſſige Schrift gnädigſt verzeihen, da ich zu ſehr alterirt bin.

Euer Durchlaucht

ergebenſter Diener
Dr. Freund

18.

Doktor Freund an Pückler.

Muskau, den 29. Oktober 1840.

Durchlauchtigſter Fürſt,

Geſtern Vormittag langten die dem Fräulein zugedachten Sachen, die deren nicht mehr bedarf, ſammt dem Schreiben an daſſelbe hier an; ich habe wie ein Kind dabei geweint, und ſchäme mich auch der Thränen nicht, denn ihr vortreffliches Gemüth, aus dem ihre geiſtige Seite ganz zu beſtehen ſchien, und das ſo gewaltig noch in die körperliche hinübergriff zum Nachtheile ihrer Geſundheit, verdient ſo aufrichtige Beweiſe des Bedauerns. Doch warum bedauern? Sie, die Glückliche jetzt, hat ausgerungen, nachdem ſie noch in den letzten Stunden ihres Lebens in dankbarer Erinnerung an ihren höchſten irdiſchen Wohlthäter und treueſten Freund gelebt hatte. Dieſes letztere, das nicht in dem Fürſten, wohl aber in dem großmüthigen und edlen Herzen deſſelben ſeine Quelle hat, muß auch in Euer Durchlaucht das ſchöne Bewußtſein daraus hervorfließen machen, alles für die arme Hingeſchiedene gethan, und kein noch ſo großes Opfer geſcheut zu haben, und dieſes beruhigende Bewußtſein iſt das ſchönſte Andenken, das die Selige Euer Durchlaucht zurücklaſſen konnte, weil es zugleich das unverwüſtlichſte und wohlthuendſte iſt. Möchte daſſelbe doch gleich den Anfang damit machen, den gerechten Schmerz Euer Durchlaucht über den Verluſt dieſes Naturkindes in etwas zu verringern, und möge die allgemeine Theilnahme, die man dem Andenken der armen Machbuba ſo ungeheuchelt ſchenkt, auch den Schmerz Euer Durchlaucht wahrhaft theilen und lindern!

Eine Staffette zu ſchicken, habe ich aus mehreren Gründen nicht gewagt, denn vor allem war gerade der verfloſſene Montag, alſo der Tag vor ihrem Dahinſcheiden, ihr heiterſter Tag, den ſie ſchon ſeit Wochen nicht gehabt. Ich las ihr die ſchon erwähnten Briefe vor, erzählte ihr von den vielen Feſtlichkeiten, die man hier für den herannahenden Geburtstag Euer Durchlaucht veranſtalten wird, wozu ſie ſelbſt zu gratuliren verſprochen; wir ſpielten ſogar zuſammen das neue Spiel, das ich ihr machen ließ, und ſie freute ſich nicht nur ſehr über ihren häufigen Gewinn, ſondern war auch ſo ihrer gegenwärtig, daß ſie zu ſpielen aufhörte, als ſie merkte, daß ich aus Mangel meiner bereits verlorenen Marken Gewinn und Verluſt mit Bleiſtift zu notiren anfangen wollte, und ſie ſagte: „No, no, bisogna pagare“.

Als ſie ſpäter über gänzlichen Mangel an Appetit zu klagen anfing, und darüber ſehr beſorgt ſchien, ſo tröſtete ich ſie und verſprach ihr Milch zu bringen; ſie freute ſich damit, und ganz ihre Sorge vergeſſend, ſagte ſie: „Se il principe arriverà, partiremo per l'Italia o nel mio paese". —

Den Morgen an ihrem Sterbetage, wo der Tod ſie ſchon zeitlich früh zu mahnen ſchien, ſcherzte ſie bald nachher mit Karoline und Eliſe, die ſie mit ihrer auf dem Bette liegenden Reitgerte zu prügeln drohte, was ſie ſelbſt zum Lachen brachte. Und gleich nachher nahm ſie wieder Abſchied von Ihnen, ſprach von ihrem heute gewiß eintretenden Tode, bemerkte aber doch dabei: „Molta grazia, molta grazia; se voi sarete ammalate, vi servirò io".

Ich erwähne dieſes alles, weil ich weiß, wie wohlthuend ſolche Erinnerungen der uns theuren Weſen ſind, und weil Euer Durchlaucht erſehen werden, daß wir der Armen bis auf den letzten Augenblick noch alle Hoffnungen machten, geſund zu werden — und ſie iſt es wahrlich geworden, denn unmöglich iſt es mir zu denken, daß es nicht auch für den Geiſt eine himmliſche Wolluſt ſein müſſe, ſich außerhalb der hinfälligen Hülle zu befinden, die ſo häßlich erkranken konnte, ſei dieſe auch die ſchönſte und kräftigſte geweſen.

Eine zweite Urſache der verabſäumten Staffette war eine noch erheblichere und wichtigere. — Die noch ſo ſchwache Geſundheit Eurer Durchlaucht ſelbſt vor Augen habend, mußte ich mir nur die gerechteſten Vorwürfe haben machen wollen, um ſie ohne allen Vortheil für die Kranke dem ſo betrübenden Anblicke des traurigſten Bildes ausgeſetzt zu haben.

Ich ſage ohne allen Vortheil; denn wenn auch die beglückende Gegenwart Eurer Durchlaucht die arme Leidende auf das innigſte erfreut hätte, ſo wäre ſelbſt die Freude für ihr zartfühlendes Gemüth und bei der enormen Schwäche ihres Körpers, keine Wohlthat geweſen, ja, ich bin feſt überzeugt, daß, hätte Machbuba Euer Durchlaucht, an deren Perſon ſie mit Leib und ganzer Seele hing, in der letzten Stunde wirklich erkannt, dieſe Scheideſtunde allein, die wohl den Schmerz, doch nicht das Leben verlängern konnte, — alle ihre Leiden zuſammengenommen weit übertroffen hätte, während ſie ſo, ohne das ſchmerzlichſte Gefühl der Welt zu erfahren, ein liebendes und geliebtes Weſen für immer zu verlaſſen — ruhig und ſanft in eine viel beſſere Welt hinüber gegangen ſein muß. Mir bleibt die Beruhigung, zwei gleich betrübten Weſen dieſes ſchmerzliche Gefühl erſpart zu haben, und meine ſcheinbare Härte war in ſolch einer Lebensfrage die innigſte Theilnahme.

Gott verleihe allen Trauernden ſeinen mächtigen Troſt, ſeine aufrichtende Kraft.

Euer Durchlaucht
in größter Ehrfurcht
ergebenſter Diener
Dr. Freund.

19.

Generaldirektor Bethe an Pückler.

Muskau, den 30. Oktober 1840.

Durchlauchtigſter Fürſt und Herr,

Nachdem der erſte Schmerz über die Dahingeſchiedene überſtanden, wird es auch für Sie, theuerſter Fürſt, zwar noch ein ſehr wehmüthiges Gefühl, aber doch auch eine große Beruhigung ſein, etwas Näheres über den Krankheitszuſtand, dann aber auch über die Beſtattung zur Ruhe und die ſich dabei kundgegebene Theilnahme von Muskau's Bewohnern an der armen Machbuba zu erfahren, und ich erfülle daher hiemit dieſe traurige Pflicht.

Die Sektion iſt von Dr. Freund und Fettke, im Beiſein von Dr. Schnieber ausgeführt, nachdem erſterer noch durch den Maler aus Sorau ſie hat abzeichnen, und von Kopf, Hand und Fuß einen Gypsabdruck hat nehmen laſſen. Jene hat aber ergeben, daß ſie an völliger Auflöſung des Unterleibes durch Drüſengeſchwüre, die ſich dann auch dem einen

Lungenflügel in hohem Grade mitgetheilt gehabt, und wahrſcheinlich durch das Aufgehen eines großen Geſchwürs ein Lungenſchlag herbeigeführt worden, geſtorben iſt. Von einem organiſchen Fehler war durchaus keine Spur vorhanden, und eben ſo wenig von einem durch Sturz entſtandenen Schaden. Dr. Fettle hält dafür, daß die Dispoſition zu Drüſenkrankheit ſchon lange in ihrem Körper gelegen, und dieſe durch das Quarantainefieber aufgeregt, und dann durch hektiſche Fieber die Auflöſung beſchleunigt iſt. Daß Bandwurm bei dem kranken Zuſtand eine Hauptrolle geſpielt, beſtreitet derſelbe ganz; doch hat ſich allerdings auch davon etwas, aber nicht mehr vorgefunden, als dies gewöhnlich bei dergleichen Kranken der Fall ſein ſoll.

Nach vollendeter Sektion iſt ſie von ihren Jungfern orientaliſch gekleidet, und in den anſtändigen, mit Kranz und Blumen geſchmückten Sarg gelegt, und um 6 Uhr — wie ſchon früher angezeigt — iſt ſie mit Fackeln und Bergwerkslampen durch die Alaunbergwerks-Knappſchaft, angeführt durch den Direktor und die Steiger, zur Ruheſtätte getragen worden. Der Sarg war mit dem Chriſtusbilde verſehen, und der Superintendent und Praunch im Talar begleiteten denſelben. Zunächſt dem Sarge gingen die beiden Jungfern, der kleine Mohr und die Aerzte, und dieſen ſchloß ich mich mit den Beamten an, wozu ſich auch die meiſten Honorationen der Stadt geſellten, ſowie auch mehrere Hunderte von Muskau's Bewohnern und der Umgegend. Der Zug hatte ſo viel Feierliches, und ging durch die Stadt zum Friedhofe. Auf dem Wege dahin ward das Lied „Jeſus, meine Zuverſicht“ geblaſen, und die Pauſen durch Trauertrommel ausgefüllt. Am Grabe ſang die Begleitung und der Schülerchor das Lied: „Wie ſie ſo ſanft ruhen, alle die Seligen“, und ein ſtilles Gebet beſchloß die Feier. Geläutet ward Abends nicht, da dies ſchon Mittags eine Stunde lang geſchehen war. Rührend aber war die allgemeine Theilnahme.

Es iſt ſo aber auch dem Schmerz ſein Recht geſchehen, und der Himmel wird nun das Weitere gewiß zur Beruhigung Euer Durchlaucht thun, wozu jedenfalls auch ſchon viel durch die Gewißheit des Krankheitszuſtandes geſchehen wird. Wenn nun aber auch bei mir und mehreren Anderen eine wehmüthige Rückerinnerung an die Verklärte bleiben wird, ſo muß es doch ein großer Troſt für Euer Durchlaucht ſein, daß dieſelbe jetzt von ihren gewiß ſehr großen Schmerzen nun endlich befreit iſt! Mehrere rührende Szenen von derſelben, auch in Bezug auf Höchſt Sie, wird Dr. Freund und ſpäter auch die Karoline mittheilen.

Und nun vom Schmerz zur Freude darüber, daß wir Euer Durchlaucht nach langer Trennung und überſtandenen großen Gefahren an dem heutigen für mich und Muskau's Bewohner ſo frohen Tage geſund in der Heimath wiſſen. Iſt dieſe herzinnige Freude auch durch den vorgedachten Trauerfall in etwas getrübt, auch dadurch zum Theil unvollkommen, daß Höchſt Sie gerade nicht hier in Muskau gegenwärtig ſein konnten, ſo kann ich es mir doch nicht verſagen, meinen und der Meinigen aufrichtigſten Glückwunſch hier auszuſprechen, und Höchſt Ihnen ein freudiges Lebehoch zuzurufen*). Eben ſo wenig kann und mag ich es verhindern, daß daſſelbe bei der ſchon vor jenem Trauerfall veranſtalteten Feſtlichkeit zum heutigen Tage geſchehe, da dadurch der Theilnahme [an jenem kein Eintrag widerfahren wird. — Unſere bekannten Geſchütze haben den Beginn dieſes Feſttages eben verkündet, und Abends ſoll bei einer dazu arrangirten Vorſtellung im Theater, der ein Prolog von Schefer, geſprochen von Madame Uhden, vorangehen wird, und demnächſt bei einer weiteren geſellſchaftlichen Verſammlung in der Stadt jenes Lebehoch erneuert werden. Aber eben ſo wenig wie ich mich von der Theilnahme an dieſer Feſtlichkeit ausſchließen mag, da ſie ja nur, zwar durch Euer Durchlaucht eben erlittenen Verluſt etwas geſtört, die freudigen Gefühle zu dem heutigen ſonſt ſo frohen Tage und den aufrichtigen Wunſch ihn Höchſt Sie und ungetrübt noch lange in Kraft und Geſundheit erleben zu laſſen, bethätigen ſoll, eben ſo wenig werden auch Höchſtdieſelben darin etwas Anſtößiges finden. Von ſelbſt verſteht ſich aber, daß im Theater die herrſchaftliche Loge finſter und verſchloſſen bleibt.

---

*) Randbemerkung von Pückler: Ach, welch eine Geburtstagsfeier!

Und indem ich nur nochmals mein Gebet und Troſt für Höchſt Sie vom Himmel erneuere, empfehle ich mich und die Meinigen mit innigſter Verehrung

Euer Durchlaucht
fernerem gnädigen Wohlwollen
ganz gehorſamſt
Bethe.

20.

Doktor Freund an Pückler.

Muskau, den 2. November 1840.

Durchlauchtigſter Fürſt.

Im Anſchluſſe erhalten Hochdieſelben den Sektionsbericht.

Nach dieſer traurigen, aber höchſt getreuen Darſtellung alles Vorgefundenen kann man ſich nicht über den Tod des Fräuleins wundern, wohl aber ſich der Frage kaum erwehren, wie das Leben bei ſolchen organiſchen Zerſtörungen noch möglich war. Und es iſt aller Grund vorhanden, die Dahingeſchiedene ſehr glücklich zu preiſen, daß ſie eben jetzt gerade und nicht ſpäter ihr Lebensende erreichte. Denn man denke ſich die ohnedies von vielfachen Leiden ſchon ſo lange Zeit geplagte Kranke noch von einem Huſten gequält, wie ihn

Phthiſiker nach langſam eingetretener Verflüſſigung der Lungentuberkel haben, dabei ihre ungemein große Schwäche — und man muß die jetzt Selige doppelt glücklich ſchätzen durch den Tod von einem ſolchen Leben, das nur ein ſtetes Sterben geweſen wäre, plötzlich befreit worden zu ſein.

Ich bin allerdings etwas genau in dieſe Schilderung eingegangen, allein ich glaube, daß die erwähnten Umſtände bei allem Schmerz, mit dem das Schickſal diesmal Euer Durchlaucht heimgeſucht hat, die größte Beruhigung und den beſten Troſt zu geben vermögen.

Nach gemachter Sektion kränkte es mich, die Idee, die ich von des Kranken Zuſtande lange ſchon gehabt, nie ausgeſprochen zu haben. Ich blätterte in den Kopieen, die ich von den nach Berlin geſchriebenen Briefen mir zurückgehalten, und fand in einer derſelben zu meiner freudigen Genugthuung folgende Stelle: Immer mehr begründet ſich der Verdacht, daß der Huſten kein bloß zufälliger, durch irgend eine Verkältung herbeigeführter ſei, ſondern daß er wahrſcheinlicher auch in einer mit dem Unterleibsleiden analogen Lungenkrankheit ſeinen Grund habe.

Wären damals, als ich dieſe meine Meinung Euer Durchlaucht mitzutheilen wagte, die kranken Organe meinen Augen offen dargelegen, um ſie mit allen Sinnen zu unterſuchen, ich hätte kein beſſeres Bild von der Diagnoſe und dem pathologiſchen Zuſtande weder haben noch geben können. Obige Zeilen ſind für mich, als einen noch jungen Arzt, Goldes werth, und ſie ſollen in Zukunft mein wichtigſter Sporn werden, mein ſo geringes ärztliches Wiſſen durch Fleiß und genaue Beobachtungen möglichſt zu erweitern. Sie ſprechen mit wenigen Worten das ganze Weſen der Krankheit aus, da die Gekrösdrüſen und die rechte Lunge nur eine tuberkulöſe Maſſe darboten.

Ich ſchließe dieſe traurige Szene mit der Bemerkung, daß das Leichenbegängniß des Fräuleins ein zwar prunkloſes, aber höchſt würdiges und anſtändiges geweſen iſt, bei welchem es an reger Theilnahme und aufrichtigen Thränen nicht gefehlt hat. So ſehr mich die Zeit an dieſem Tage ſchon drängte (es war bereits 6 Uhr Abends, als wir mit allen Vorbereitungen erſt zu Ende kamen) ſo ſorgte ich doch dafür, daß die Dahingeſchiedene, die ſelbſt im Tode noch viele ihrer lieben Züge behalten hatte, ſehr anſtändig gekleidet im offenen Sarge, von Blumen, die ſie im Leben liebte, umgeben, einige Zeit noch für alle Gäſte zu ſehen war, die aus aufrichtiger Theilnahme gekommen waren, der Verſtorbenen die letzte Ehre zu erweiſen. Die näheren Details des Begräbniſſes hat Herr Generaldirektor Bethe, wie er mir ſagte, bereits Eurer Durchlaucht zu ſchreiben die Ehre gehabt, zu denen ich mir nur hinzuzufügen erlaube, daß der ſtille Zug in dunkler Nacht, der vom Schloßhofe über die Brücke beim Amthauſe vorüber durch die Stadt ging, einen mächtigen und rührenden Eindruck auf alle Anweſenden hervorgebracht hat.

Die Fackeln der Bergknappen leuchteten der irdiſchen Hülle bis zu ihrer Ruheſtätte hin, während Millionen funkelnder Sterne am Himmel die Seele ihren Weg ſelbſt finden ließen!!

Nun zu etwas Erfreulicherem! Ich war lange genug der Hiobsbote, und es thut mir in der Seele wohl, mich auch einmal in freudigeren Gedanken zu bewegen. Es iſt dies das erſtemal in meinem Leben, daß ich einen Brief ſchreibe, der Schmerz und Freude, beide gleich groß und aufrichtig, ſo nahe zuſammenſtellte; allein das ganze Leben iſt ja nur der ſtete Wechſel beider, der nur diesmal auf das grellſte aneinander gränzt.

Nach dieſem traurigen Ereigniſſe am Donnerſtag Abends riefen am frühen Morgen des anderen Tages Freudenſchüſſe die hieſigen Bürger zu einem fröhlichen Erwachen, zu einem Tag, der zwar von ſeiner Heiterkeit viel verloren, doch noch immer höchſt feierlich blieb. Man konnte ſie als die lauten Troſtworte einer höheren Macht anſehen, die den Bewohnern der Stadt und Umgegend zuzurufen ſchienen, daß es einen fröhlichen Tag gelte, und daß der Schmerz gegen dieſen verſtummen müſſe. Und wirklich mußte die traurige Stimmung von geſtern der Freude ihre Rechte einräumen, die ſich unſerer kleinen Stadt allenthalben bemächtigte, und ſich in jedem Geſichte auf das Theilnehmendſte ausſprach. Dazu war der Morgen prächtig, der Himmel ſchön und heiter, wie ich ihn in Muſkau kaum noch geſehen; und ohne Dichter zu ſein, ließ ich mich doch gern von der freundlichen Herbſtſonne, die nicht mehr brennt, aber wohlthätig erwärmt, überreden, daß auch ſie gekommen ſei, um dem Tage ihren Glanz zu verleihen, der beſonders durch die bunten und tauſendfarbigen Baumgruppen des Parkes wunderſchön durchſchimmerte. Ich weidete mich an dieſer entzückenden Schöpfung Euer Durchlaucht, die heute, wie zu neuem Leben erwacht, in ihrer vollen Pracht ſich dem Auge darſtellte. Möchte ſie doch, dachte ich in meinem Herzen, das Bild, das zukünftige, aus dem Leben ihres großen Gärtners ſein.

Abends war Theatervorſtellung (das Vogelſchießen von Clauren), die nach langen Reflexionen über Sein oder Nicht ſein endlich zu Stande gekommen war. Der Herr Generaldirektor Bethe hatte jedoch die mir ſehr zart vorgekommene Aufmerkſamkeit, die fürſtliche Loge zu ſchließen, und ſelbe unbeleuchtet zu laſſen, was einen rührenden Eindruck inmitten der Freude hervorbrachte. Mir ſchien es, als wollte die Freude ſich den Spaß machen, ihrer neidiſchen Schweſter, der Trauer, kühn in's Geſicht zu blicken, und ſich ſelbſt ihres Triumphes zu erfreuen, den ſie davontrug.

Ein Prolog von Schefer, auf das Freudenfeſt bezüglich, und geſprochen von Frau Amtsräthin Uhden, war einfach, aber ſehr herzlich. Das Stück ſelbſt wurde zu meinem Erſtaunen im Ganzen vortrefflich geſpielt, und Eines griff recht gut in's Andere, was von fleißigen Bemühungen des Oberamtmanns Fritz zeugte, der die Sache ſehr zweckmäßig einzurichten und zu leiten verſtehen muß. In dem Apotheker, der die Rolle des Fränzel ſpielte, hat Muskau den Wiedner Scholz, den Herr Erdenthum noch dadurch übertrifft, daß er nie gemein wird bei allen ſeinen drolligen Späßen, von denen er oft viele ſogar extemporirte. Nach dem Theater war großer Ball, und ich geſtehe, ich ward überraſcht durch die ſinnige Ausſchmückung des Tanzſalons, in welchem das Portrait Euer Durchlaucht, umkränzt von Blumen und Cypreſſen — wieder eine mir nicht entgangene Zartheit von Seite des Herrn Garteninſpektors — im vollen Strahle unzähliger Lichter, der geiſtige Zuſchauer der allgemeinen Freude war; und dieſe war eine herzliche und aufrichtige, und ich freute mich, der Zeuge ſo ungeheuchelter Verehrung zu ſein, die jeder der Anweſenden auszuſprechen ſich nicht enthalten konnte. Den höchſten Grad erreichte jedoch dann die Freude, als der Herr Generaldirektor Bethe in die Mitte der Freudigen trat, und einen Toaſt auf das Wohl ſeines verehrten Fürſten ausbrachte, was ſowohl von Freudenſchüſſen als von dem lauten Rufe der Anweſenden — auf das freundlichſte und herzlichſte von Seiten der Letzteren — begleitet wurde. Erinnerten auch die Cypreſſen am Bilde, auf welches jetzt Aller Augen freudig gerichtet waren, an die tiefe Bekümmerniß des Gefeierten ſelbſt, ſo gewann doch die fröhliche Erinnerung, daß ihnen ihr Muskau Schöpfer fortlebt, ſogleich wieder die Oberhand. Nicht minder überraſchte mich der wahrlich recht hübſche, wenn nicht ſchöne Kreis der Anweſenden ſelbſt, ſo wie die ruhige Ordnung des Ganzen. So verfloß denn wieder ein Tag, der lange das Geſpräch der Muskauer und der fremden

Gäſte bilden, noch länger aber das Andenken des angebeteten Urhebers im Herzen erhalten wird.

Ein langer Brief, mit dem ich die Geduld Euer Durchlaucht zu ermüden wage, und in welchem ich gewiß oft vergeſſen, an wen ich zu ſchreiben die Ehre habe. (Beſonders dürfte dies bei meiner holperigen Feſtlichkeitsſchilderung der Fall ſein.) Allein die ſüße Ueberzeugung von dem tiefen Gemüthe Eurer Durchlaucht ſelbſt, dieſer ſchönſten Unterlage jener bewunderten Geiſtesfähigkeiten, welche die Aufmerkſamkeit aller Gebildeten der Welt auf ſich gezogen — ließ mich den Fürſten vergeſſen, ohne daß ich Strafe fürchte. Denn wer ein ſo edles Gemüth im Buſen trägt, findet auch Andere, ſo niedrig ſie ſein mögen, und die bei harten Schlägen des Schickſals ſo wie in den Stunden der Freude mitempfinden, ſeiner Achtung werth, und verſchmäht ihre Theilnahme nicht.

Auf dem Kirchhofe fiel es mir auf, daß der Herr Superintendent, der in vollem Ornat anweſend geweſen, nicht einige Worte an dem Grabe der Verſtorbenen ſprach. Ich konnte mich ſpäter im Geſpräche mit dieſem ſehr würdigen Herrn nicht enthalten, ihm mein Befremden darüber zu äußern. Er entſchuldigte ſich ſehr angelegentlich, indem er mir ſagte, daß er von Machbuba, die ſo allgemeine Theilnahme und gewiß auch die ſeinige erregt hat, nichts weiter als ihren Namen wiſſe, was doch wohl nicht genügt, um am Grabe der Verſtorbenen etwas zu erwähnen. Ich glaubte, Herr Bethe habe die kirchlichen Sachen alle beſorgt, und hatte daher auch in dieſer Beziehung mich auf ihn verlaſſen.

Ich bin nun ſo frei, an Euer Durchlaucht mich mit der Frage zu wenden, ob Höchſtdieſelben es überhaupt wünſchen, daß ich vielleicht dem Herrn Superintendenten einige Momente und gemüthliche Karakterzüge dieſes Pflegekindes Eurer Durchlaucht an die Hand geben darf, die er dann in der nächſten Sonntagspredigt den 8. November benützen kann.

Er ſagte mir, daß es ohnehin bei Vornehmeren die Sitte iſt, ſich erſt einige Tage ſpäter in der Kirche ihrer zu erinnern, welcher Pflicht er ſich mit der größten Bereitwilligkeit unterziehen wolle. Unter den anzugebenden Punkten möge der Herr Superintendent beſonders hervorheben: ihre einfache, unverdorbene Natur, ihr ſo feſtes Vertrauen auf Gott und Unſterblichkeit — wie glücklich, wenn ich es eben ſo hätte dabei würde ich mit Eurer Durchlaucht hoher Erlaubniß die Worte benutzen, die ſie einmal ſo deutlich in der Penſion ausgeſprochen, als ſie daſelbſt auf einmal ſehr erkrankte: „Sono molto malata“, ſagte ſie, „e non guarirò mai, desidero solamente, che tu, mio Principe, sia presente alla morte mia. Non sono che un verme, e se il Dio non morisse, vivere e morire a me è eguale.“ Ferner möchte er ihre kindliche unbegränzte Liebe zu ihrem väterlichen Freunde und beſten Wohlthäter erwähnen, deſſen ſie noch in ihrer Sterbeſtunde mit ſo vieler Dankbarkeit ſich erinnerte. Der Herr Superintendent kann dann das Geſagte mit anderen gewiß in dieſem Falle ſehr reichen Allgemeinſätzen, zum Beiſpiel, daß der Menſch wohl weiß, wo er geboren, doch nicht, wo er ſterben werde u. ſ. w. ausſchmücken, und ſo das Andenken des Fräuleins auch durch einen kirchlichen Akt zu ehren ſich herbeilaſſen. — Ueber dieſe meine Frage ſehe ich den hohen Befehlen Eurer Durchlaucht ſehnlichſt entgegen.

Der Herr Generaldirektor hat es Eurer Durchlaucht bereits verrathen, daß ich ſo manches gethan, um von dem Andenken der Verſtorbenen ſo viel wie möglich zurückzubehalten, und ich freue mich herzlich damit; denn war es denn [illegible] meine Abſicht zu überraſchen? Nein, um den Schmerz, den tiefen, wollte ich lindern, den zu theilen ich mich nicht erwehren kann, und ich muß Herrn Bethe ſogar Dank wiſſen, daß er dieſe Nachricht zugleich, oder bald darauf jener nachfolgen ließ, die das Traurigſte zum Inhalte hatte, und in ſolchen Augenblicken iſt ſo etwas am willkommenſten.

Die Idee kam mir leider erſt Mittwoch Abends, doch melius sero quam nunquam. Damals ging mir zum erſtenmale die Hauptſtadt recht ab, wo in ſolchen Fällen einem hundert Künſtler zu Gebote ſtehen. Ich lief zuerſt in der ganzen Stadt umher, bis ich endlich an einen Hafner gewieſen wurde (Schebelt), ohne deſſen Beiſtand ich nichts hätte zu Stande bringen können. Denn ſo leicht ich mir Anfangs die Sache dachte, ſo blieb ſelbſt mit ſeiner Hülfe die Ausführung noch immer ſchwierig genug. Ich nahm nämlich einen Gypsabdruck von dem Geſicht, der rechten Hand und dem linken Arm. In einigen Tagen, wo alles ſchon gehörig trocken ſein wird, will ich den Verſuch machen, mehrere Modelle aus Thon anfertigen zu laſſen, vielleicht auch eines aus Gyps. Die Abdrücke ſelbſt ſind bei den Hülfsmitteln, die einem hier zu Gebote ſtehen, dennoch nicht ganz ungelungen zu nennen.

Auch um einen Maler ſchickte ich nach allen Enden Boten aus. Es kam auch wirklich einer, der ein Bild anfertigte. Das Bild iſt keineswegs ein gelungenes, aber alle finden es ſehr ähnlich. Der Maler erſuchte mich vorgeſtern ſchriftlich, ihm das Bild nochmals zu überſchicken, indem er mir verſprach, einen neuen Verſuch machen zu wollen, in welchem ihn ſeine rege Phantaſie (!), und der mächtige Eindruck, den, wie er ſich ausdrückt, die Todte ſelbſt auf ihn gemacht habe, auf das beſte unterſtützen ſollen. Ich willigte jedoch in dieſe ſeine Forderung nicht, weil ich fürchten muß, daß er vielleicht einige Kopieen anfertigen wolle, [illegible] öffentlichen Handel damit zu treiben. Iſt dies auch kein Unrecht, denn es müſſen ſich daſſelbe alle Perſonen gefallen laſſen, für die die Welt ſich mehr oder weniger intereſſirt, ſo wollte ich es doch ohne Erlaubniß Eurer Durchlaucht nicht geſchehen laſſen. Ich lud ihn aber ein, nochmals herbeizukommen, wo ich, der das Fräulein ſo genau gekannt, ihm gewiß in der Ausführung ſeines Planes, was unter meinen Augen geſchehen müßte, gewiß ſehr nützlich werden kann.

Zum völligen Schluſſe meines (ich fürchte, zu ſehr ausgedehnten) Briefes, erlauben mir Hochdieſelben nur noch Eines. Die Bemerkung in dem beifolgenden Sektionsberichte, daß das ſchnelle Ende der Kranken nicht zu erwarten ſtand, iſt von Herrn Dr. Fetke; ich erwähne dies keineswegs aus kleinlicher Rechthaberei, die überdies bei ſo ernſten Dingen doppelt lächerlich erſcheint, ſondern bloß, weil ich dieſe Meinung nicht theile, was auch alle meine allarmirenden Briefe, die ich an Euer Durchlaucht zu ſchreiben die Ehre hatte, deutlich ausgeſprochen haben.

Daß noch keine Antwort auf alle unſere Briefe angelangt, die Herr Bethe und ich an Euer Durchlaucht zu ſchreiben uns verpflichtet fühlten, macht uns Alle recht beſorgt.

Euer Durchlaucht
in tiefſter Ehrfurcht und unbegränzter Hochtung

ergebenſter Diener
Dr. Freund.

21.

Pückler an den Superintendenten F—.

Den 5. November 1840.

Beſter Herr Superintendent,

Ich danke Ihnen herzlich für die würdige und rührende Weiſe, mit der mein armes Pflegekind unter Ihrer gütigen Leitung beerdigt worden iſt.

Ich wünſche aber auch, daß einem der edelſten, unſchuldigſten Weſen, das ich je gekannt, die Gunſt noch nach ihrem

Hingang gewährt werde, durch ihr ſchönes und mächtiges Wort im ehrenvollen, ihrem ſchönen Lebenswandel angemeſſenen Andenken der Gemeinde bis auf lange Zeit hinaus zu verbleiben.

Dr. Freund, ein treuer Anhänger der Verſtorbenen, wird Sie, lieber Superintendent, mit mehreren nöthigen Details bekannt machen, wozu ich kaum die Kraft habe.

Herzlich der Ihrige

H. Pückler

22.

Pückler an Gräfin Thurn.

Muskau, den 18. November 1840.

Meine theuerſte Gräfin,

Doktor Freund wird Ihnen ſchon längſt, und als ich ſelbſt deſſen noch unfähig war, den Tod meiner armen Machbuba gemeldet haben. Was ich dabei gelitten, kann ich nicht ausſprechen, und wenngleich der Mann ſich über das Unwiederbringliche zu faſſen fähig ſein muß, ſo wird doch der Verluſt nie von mir ganz verwunden werden.

Ihr Tod war ſanft, und ihr Benehmen dabei das eines Engels, der furchtlos und ruhig ſich in Gottes Willen ſchickt. Trotz der Schmerzen, die ſie quälten, blieb ſie ſtill, heiter, bis zum letzten Augenblicke, ja, fortwährend theilnehmend und dankbar für ihre Umgebung, die es auch an nichts fehlen ließ, ihren Zuſtand zu lindern, ſo weit dies möglich war. Ein grauſames Schickſal wollte, daß ich ſelbſt bei dem Tode des von mir unter allen Menſchen geliebteſten Weſens nicht gegenwärtig war — denn niemand erwartete eine ſo ſchnelle Auflöſung, die ein Lungenſchlag wohlthätig für die Leidende plötzlich herbeiführte; denn er hat ihr viel ſich immer ſteigernden Schmerz und Elend erſpart. Damit nur kann ich mich einigermaßen tröſten! Ihre Nadel, gute Gräfin, die

Machbuba immer trug, ruht mit ihr im Grabe; erlauben Sie mir, Ihnen ein Bracelet zu ſchicken, das ſie auch oft trug, zum Andenken an das liebe Naturkind, dem auch Sie ſo viele Beweiſe Ihres Wohlwollens gaben.

Mein Dank dafür wird nie aufhören wie mein Kummer. Möge der Himmel Sie dafür belohnen, und Sie auch meiner fortwährend freundlich gedenken.

Ihr treu ergebener

H. Pückler.

23.

Pückler an Gräfin Sophie Stainlein.

Schloß Muskau, den 21. November 1840.

Meine theure Freundin,

Aus den öffentlichen Blättern werden Sie ſchon erfahren haben, daß meine Machbuba nicht mehr iſt, und nur unvergänglich in meinem Andenken fortlebt! Ein grauſames Schickſal hat es noch überdem ſo gefügt, daß ich bei ihren letzten Augenblicken, welche niemand ſo nahe glaubte, nicht gegenwärtig war. Ich will Ihnen, liebe Sophie, den herzzerreißenden Schmerz nicht ſchildern, dem ich lange zur hülfloſen Beute blieb; und iſt auch jetzt mein Kummer milder geworden, ſo fühle ich doch, daß der herbe Verluſt, den ich erlitten, mir durch nichts erſetzt werden kann, in dieſem Leben wenigſtens.

Obgleich die Arme viel gelitten, ſo war ihr Tod doch ſanft, denn ſie entſchlief gleich einem müden Kinde, voll ächter Frömmigkeit und Ergebung, die dem Tode ohne eine Spur von Furcht als ein unabänderliches Naturereigniß in's Auge ſieht, überzeugt, daß hier wie jenſeits wir in demſelben allliebenden Gotte ewig leben und ſein werden.

Alles, was möglich war, ihr hinſchwindendes, irdiſches Daſein zu verſüßen, iſt übrigens geſchehen, und hier wie überall hat ſie die lebhafteſte und innigſte Theilnahme zu erregen gewußt.

Geſtatten Sie mir nun, liebe Sophie, Ihnen als ein doppeltes Andenken das Bracelet zurückzuſchicken, das Machbuba ſo oft zu Ihrem Andenken getragen, und erzeigen Sie ihr die Ehre, es manchmal um ihres Gedächtniſſes willen anzulegen. Den Ring behalte ich für mich ſelbſt, um Machbuba's und der Freundin willen.

Ich ſchließe mit einer großen Bitte. Ich beſitze leider kein Portrait der Hingeſchiedenen. In Peſth hatte ein dortiger Maler ein Bild von ihr begonnen. Vielleicht können Sie erfahren, ob es vollendet wurde, ob es ähnlich und ob es zu verkaufen iſt. In den beiden letzteren Fällen wünſchte ich ſehr es zu acquiriren, und Ihre Frau Mutter würde dies gewiß mir zu Liebe zu beſorgen ſo gefällig ſein. — Die gütige Auslage würde ich ſogleich bei Rothſchild in Wien anweiſen, ſobald ich von dem Belange derſelben unterrichtet bin.

Grüßen Sie freundlichſt alle die Ihrigen auf das Herzlichſte von mir, und bleiben Sie die Freundin Ihres

ewig ergebenen

v. Pückler.

24.

Gräfin Thurn an Pückler.

Ofen, den 25. Februar 1841.

Mein verehrter Fürſt.

Sie haben mir durch Ihren rührenden Brief den ſüßen Troſt gegeben, daß Sie meiner ſchmerzlich innigen Theilnahme über meiner lieben Machbuba Uebergang in das Reich ewigen Friedens gewiß, mein Stillſchweigen nur der Unkenntniß Ihres Aufenthalts zuſchrieben. Ja, lieber Freund, ich habe, indem ich mir Ihre herbe Trauer vergegenwärtigte, dieſes theure Mädchen wie eine liebende Tochter beweint! In ihr birgt das kühle Grab ein Herzenskleinod, wie es unſer vielzüngiges Europa ſelten hervorbringt. Ach, dieſes gute Mädchen, welches ich ſo oft im Vergleiche mit Anderen überraſchte, wobei ſie ſich ſo arm an Geiſtesbildung fand, barg Schätze von Zartgefühl, von Fähigkeiten an Verſtand und Scharfſinn, mit der ſich manche Europäerin gebrüſtet. Hätte Ihnen, lieber Fürſt, der Himmel an der von mir hochverehrten Fürſtin nicht eine Freundin verliehen, die mit Ihnen getrauert, deren Engelherz unerſchöpfliche Mittel für Ihre Pflege zu Gebote habe, deren hoher Geiſt treffende Gründe zu Ihrer Beruhigung wußte, ſo fände mein Mitleid keine Worte, um Ihren Gemüthszuſtand zu beklagen, und ich könnte Sie nur verſichern, daß Ihr tiefes Leid tiefen Anklang an Donau Ufern in einem Herzen findet, welches Machbuba nicht bloß geliebt, ſondern auch bewundert. Wie feſt und edel war ihr Karakter, wie heftig ihre ſüdliche Gluth, und wie wußte ſie dieſe unter der Herrſchaft zarter Weiblichkeit zu zähmen. Wie glühend war ihr Verlangen nach Geiſtesentwicklung (denn gebildet für alles Edle war er mit ihrem erſten Athemzug). „Dem Lernen ſoll meine Zeit gehören, nicht dem Beſuchabſtatten,“ ſagte ſie mir. Trug nicht vielleicht der Wunſch, mit dem Beginne des Lernens auch gleich die höchſte Stufe des Wiſſens zu erreichen, mit zu ihrer

Aufreibung bei? Ich ſollte es faſt glauben, denn Perſonen, die die Wohlthat der Früchte, die die Zukunft dem Fleiße baut, nicht kennen, ſtellen an die Gegenwart die dringende Forderung, zu leiſten, was ihr Herz begehrt, und dieſes ungeduldige Verlangen entſprang auch nur dem Wunſche, ihrem lieben Herrn zur Reſſource zu dienen. Sie hat mich durch ihre Anhänglichkeitsäußerungen oft zu Thränen geſtimmt; ſie waren alle ſo wahr, ſo rein, ſo entfernt von allem Eigennutz! Aeußerſt wehmüthig, lieber Fürſt, wird auf Ihr Herz das Erwachen des Frühlings einwirken; wenn man alles Erſtehen, alles Blühen, jedes Geſchöpf ſich freuen ſieht, und den Stein, der ein theures Haupt birgt, unbeweglich findet, ſo wirkt es auf das Herz wie das Springen der Leierſaiten auf das Herz des Minneſängers, das Haupt beugt ſich, die Lippen verſtummen, denn bis auf die Trauerſaiten ſind im Herzen alle gebrochen. Ich möchte auch ſagen: Genug davon, allein verwandter Schmerz, wie verwandte Freude kann ſich nicht genug ſagen. So zart wie jede Ihrer Handlungen, lieber, guter Fürſt, war auch die Wahl des Andenkens, das Sie mir herzlich gütig von Machbuba ſandten; es kam mir vor vier Tagen in dem Augenblicke an, wo ich meinen Leuten den Auftrag gegeben hatte, mir ein Armband zu bringen. Wie theuer und werth mir dieſes bleibt, ermeſſen Sie gewiß. Iſt es wahr, lieber Freund, daß Sie nächſten Sommer nach Aſien wollen, um den Himalaya zu beſteigen? Wenn es wahr, ſo nehmen Sie vielleicht Ihren Weg über Wien, um mittelſt Dampfboot nach Konſtantinopel zu kommen, freilich nicht der nächſte Weg von Muskau. Wie würde ich mich freuen, Sie wiederzuſehen, und Ihnen auch mündlich zu ſagen, daß das Leben ſelbſt durch ſeine Flüchtigkeit uns mahne, nur Gottes Weſenheit, Gebote und Worte für ewig beſtehend zu halten. Daß wir ergeben in den Willen des Allvaters, treu in ſeinen Geboten, und auf ſein Wort gläubig leben müſſen, um in das Vaterhaus zu treten, daß ich ferner über meiner ihren Machbuba Aufenthalt getroſt bin, denn ihr religiöſes Gefühl war wirklich kindlich! Leben Sie wohl, guter, verehrter Fürſt, denken Sie an mich wie an eine große Dulderin; allein, beruhigen Sie ſich, denn nie trennte ich den Glauben an Gottes weiſe Fügungen von den Ereigniſſen meines Schickſals; und ich lebe auch gegenwärtig in der Ueberzeugung, daß Sühnung, Läuterung und Erkenntniß der Zweck, die Urſach unſerer Leiden ſind. Die Ewigkeit iſt jedoch lang, in ihr liegt meine Glückshoffnung. Gott ſegne und ſchütze Sie, lieber Fürſt, das ſind die Wünſche des alten Predigers und der alten Freundin

Thurn.

Pückler's

Heirathsangelegenheiten in England.

1.

Pückler an Miß Hamlet.

Prince Pückler Muskau presents his compliments to Mr. Hamlet, and is very thankful for the pleasure he enjoyed in examining at leisure Mr. Hamlet's beautiful pictures. They really appear so the more you see them. Still Prince Pückler was this time more attracted by a little portrait, which he did not observe at all the last time. He supposes it to represent Miss Hamlet, and indeed he never saw a more amiable expression.

Though very fond of fine works of art, he is not less sensible to so fine a work of nature, and hopes Mr. Hamlet will one day or other procure him the satisfaction to be introduced to his family.

Albemarlestreet, the 27. October 1827.

2.

Pückler an Miß Hamlet.

When in taking leave of Miss Hamlet on Monday last, J ventured to express to her the humble wish, not to be entirely forgotten J did not meet with a very encouraging look so little encouraging indeed, that the remembrance of it has made my own look rather melancholic ever since.

Still I hope Miss Hamlet will be kind enough, to accept the adjoined Almanach, which repeats but the same request! I have nevertheless endeavoured to atone for this by ornamenting the little page with a portrait decidedly interesting and dear to Miss Hamlet.

2.

Antwort.

Hélas! Mon chère Prince, et quel moment aurai je pris pour vous bouder! Lorsque en acquérant de nouveaux droits à notre estime, et à toute notre affection, vous venez de me faire sentir plus douloureusement encore la perte que nous devons faire.

J'ai essayé vainement à vous écrire dans la lettre de maman, mais j'étais trop profondément affligée. D'ailleurs que me restait il à dire, je croyais que tout était fini, et pour toujours. Je ne pouvais que réitérer tous les regrets que ma mère a si bien exprimés, et déplorer avec elle la fin cruelle de nos plus chères espérances.

Votre réponse à la fois si noble et si touchante est arrivée ce matin et ma mère est partie tout de suite pour la communiquer à mon père. Ils s'empresseront de vous faire part du résultat de leurs délibérations. —

Mais hélas! je n'ose plus me flatter. —

Adieu, quoi qu'il en arrive, conservez moi toujours votre estime et votre amitié — et croyez moi toujours avec les voeux les plus ardents pour votre félicité bien sincèrement à vous.

Pückler an Miß Hamlet.

Sir,

I must begin by an apology of adressing you in a language, which I know so very imperfectly, but the important of the object will, I hope, be sufficient to excuse me. To explain myself at once — I dearly wish to obtain the hand of your daughter, Miss Harriet. The goodness of her heart — the greatest of mortal blessings — her charming ingenuity, her amiable temper and that bloom of feeling, which enables a young heart to enjoy almost every thing — promises the purest happiness to one who knows like me to appreciate such qualities, and who is fondest of that indefinite pleasure, to give and procure happiness to a beloved wife. Though I thought it my duty to make no positif declaration to Miss Harriet before I could obtain your approbation, I have some reason to believe that she will not be quite contrary to my proposal.

But before I proceed any farther, I must acquaint you, dearest Sir, wish my whole situation in life, its advantages and its disadvantages. I hope sincerely the latter, though binding me in some respects, will not oppose an insurmountable obstacle to the fulfilment of my dearest wishes.

My person is known to you, dearest Sir, and I trust my character as well you know likewise that I am one of the first Noblemen in Prussia, and I may add to this, that my title is also supported by two analogue family estates, the County of Muskau and the Seigneurie of Branitz, the first of 14,000 L.St. the second of 1500 a year, which sums abroad are fully and at least equivalent to three times the same in England. Every thing belonging to me is in the best possible order, a noble residence at Muskau and two smaller chateaux upon other estates, surrounded with large parcs, gardens etc. etc., in fact, all that can make enjoy life in the country, is amply provided for, and a numerous train of officers of my household, servants and dependants are always ready to receive their young Princess at her own seat, or if she should prefer town, the Court of Prussia will offer her every satisfaction.

Though I could feel myself perhaps entitled by all I have to offer to my future wife — to expect from her side equally an adequate fortune, I should notwithstanding have paid very little attention to this circumstance, if unluckily I was not forced by certain anterior engagements to do so for a certain degree. The County of Muskau has by several old family transactions and previous to my getting possession of it — been mortgaged to the amount of 50000 L.st., the interests of which united to some heavy pensions, which I have still to pay for the lifetime of the individuals, and a large establishment besides to be kept up — requires altogether rather considerable annual expence, an expence still to be encreased if I should marry. 50000 L.st. are certainly not a very heavy burthen to an estate of 11000 a year, but ready money beeing almost very scarce and expensif to procure, this debt has been as heavy to me as if it were a sum of the double amount, and my own expences, or rather the great losses in revenus which a continual state of war during many years occasioned, did not allow me to diminish the debt in any way, though I neither augmented it. It was the wish of my family and likewise of his Majesty our King, when he elevated me to the rank of a Prince, that the County of Muskau should be created a Majorat, the signification of which is, that such an estate can never be divided nor mortgaged, and is always to be inherited all and entire by one person alone, the children of the proprietar first in their turn and the next relations afterwards. Only pensions on lifetime to a fixed amount may be settled upon it. Some new and very great distinction would in this case have been attached to it, but two circumstances prevented the execution. The first was the mortgage of 50000 L.St., the Majorat beeing under no pretext allowed to be mortgaged, even to the smallest sum, and the second impediment were some claims my mother and sisters had to my succession. The latter were removed by the generous renunciations of the parties concerned but they required in their turn from me a solemn promise not to marry again, without beeing enabled by the fortune of my wife, the choice of whom, as for the rest, they left entirely to me, to liberate Muskau from the said mortgage and establish it afterwards a Majorat, as soon as possible, allowing me in the same time to leave it in the case of my previous death without children to my wife as usufructuary as long as she lived, with the condition to return afterwards with the title to the next relation of the Pückler family, who is now the son of my youngest sister. In the case I should have own children, those of course would be the heirs of all the property, the eldest son of Muskau with the Princely title and the second of Branitz with the title of Count. If there is only one son he would join both titles and properties as I do.

It wanted this tedious explanation, dearest Sir, to make you entirely acquainted with the state of my affairs. I have told you every thing with the greatest frankness and confidence, and should be the happiest of men, if, knowing the obligation under which I stay, you would consent to my alliance with your daughter, whose future situation, as far as worldly things are concerned, would certainly be one of the most brillant, most independent and most agreable. She will be received by all my family with the greatest kindness possible, and beeing herself the means of procuring considerable advantage to the family, she will of course have a double claim to this consideration. As far as I am convinced, I love her to much indeed, as not to subscribe to any reasonable wish she may have. I shall either live with her in the country, or in town, accompany her to England, or travel with her, and where she likes. Should she wish to see me as ambassador at a foreign court, nothing can be easier for me to obtain, but I hope my dear Harriet, if but I can give her this name, will soon appreciate as much as myself the happiness of independance, and the satisfaction of contributing to the welfare of several thousand of families, who in the future will be her dependants.

I need not say any more for the present — if you are, dearest Sir, willing and able to give me a favourable answer, all other particularies will be easily settled after your own wishes, and to your satisfaction. — I pray to the most high, to the giver of all good, that it may be his decree to unite the lovely Harriet and me for ever — how infortunate I would feel myself, if this almightly will was opposed to it!

It is with a deep emotion, dearest Sir, I conclude this letter, the most important to me I ever wrote, but what may be its fate, believe me, most honoured Sir, that I shall always remember you and your amiable family with the greatest attachment and respect.

I have the honour to be, dear Sir
yours most obedient
Hermann Prince Pückler-Muskau.

5.

Pückler an Miß Hamlet.

Albemarlestreet, the 21. Nov. 1827.

Dear Miss Hamlet,

I should never have ventured to adress the following lines to You, if I was not forced by unexpected circumstances to speak without reserve and without loosing time where all my future happiness may be at stake. —

May heaven inspire me to convince You, and not to displease, when I shall try to describe that deep impression which your loveliness has made upon a mind ever since fondly devoted to You. Yes, my dear Miss Hamlet, don't turn away from me — all I beg of You is to hear me with patience, some attention and much indulgence. You certainly, it is true, know but little of me as yet, I may appear to You rather of a romantic turn of mind — but scarcely will You guess the strength of my feelings in this moment!

Still I can do no more as to lay before You my heart and my history as open and true as it lays before God itself, asking in the same time once more Your pardon and indulgence as an imperfect knowledge of Your language deprives me of the advantage to write gracefully. There is, I trust, a language of the heart which is intelligible under all events and which will find it's way if it meets a congenial soul.

Beeing obliged to begin from a remoter period, I must repeat what Your father has told You already: that early in life I married a Lady whose years were in no kind of proportion with my own, but as she was of an excellent temper and had proved herself a faithful friend to me in critical times when I needed such a friend — I obeyed without reluctance the wish of my family, as it is very much the custom abroad, though gratitude and friendship alone and nothing like love of course, led me to the altar. I had nevertheless no cause to repent. Our mutual situation was indeed more that of a mother and son, as of a husband and wife, principally during the latter years of our union — but we lived contented and in the most perfect unison, and sometimes, I won't deny it, I felt even a sort of inward pride and satisfaction to procure all the happiness that kindness would bestow, to a wife who, though of the most amiable character, beeing deprived of youth and every exterior charm — would by many other men have been very differently treated. With all that I could certainly not find myself truly happy under a state of things thus rather unnatural, and notwithstanding all my exertions to hide those feelings from my wife, she had herself to fond an affection for me not to observe them and to grieve for it. This discovery — the impossibility at her age to give me a heir, and an other circumstance which I have disclosed to Your father, but must here supress, decided her at last to insist on a divorce, declaring in the same time in a positive manner, that her mind was invariably made up to this purpose, not without the most serious reflection, but that nothing in the world could now shake her resolution. „I have lived, she said, for several years entirely like a mother with You — I love

You fondly, but as my son, and my own happiness requires to be no more the only obstable to Yours."

I could not very long object to a reasoning which I felt was but too true. Our King, having been more a friend than a master to the Princess father and having shewn us since his death on many occasions a most particular interest — I stated all to him, and he most readily, under existing circumstances sanctioned our divorce, now about two years ago, which immediately was executed with all the minutest attention to the laws of the country.

Your father, dearest Madam, has told me that this divorce has hurt Your feelings — but could this still be possible at a nearer consideration? Allow me before all to observe that the sanction of the king in our country is exactly equivalent to an act of parliament in this realm, and there exists not the most remote doubt, that after such a lawful divorce as mine, I am fully entitled to marry again any person I may choose, and that the first Lady of the Land would not have more objection to marry me after my divorce as if I had never been married before. Here in England it is a fact that when a divorce is sanctioned or proclaimed by an act of parliament, whatever the cause, no objections to it can be made by any one. Now in justice tell me, must not the same right be granted to the customs of an other country, where the forms only, not the fact is different? Regarding the motifs of my divorce, none, as I detailed to Your father, could be stronger and in the same time more innocent. If abroad a divorce takes place occassioned by faithlessness on the wifes side, some prejudice always is entertained against the husband, and I think by a very good reason, because no wife indeed beeing beloved and well treated by her husband will, if she had any sense of honour before, leave and betray him. It is, when such a thing occurs, almost always more or less his own fault — and he scarcely therefore can escape the judgement of beeing either a bad or a weak man — but this was not our case — it was not ambition neither — that, at the example of some great sovereigns, occasioned our divorce — no — the very and only reason of it was but what the laws of God and of men must approve — the removing of a state of things which had become unnatural, nay immoral — a marriage without fulfilling in any way the end and purpose of it. Neither reason nor law could object to this, and though a divorce taking place in Prussia can not judiciously be judged after english fashions, still even in England as well as in any other country the same causes would have brought on the same effect. If after all this any silly old woman, or any mischievous or perhaps envious young friend should nevertheless shake their heads about it — could the sensible, the highminded, just and generous Miss Hamlet reject the love of a man devoted to her from the very first moment he beheld her — disregard his happiness as if it was not worth a moment's reflection, and sacrifice him in fact without hesitation for the sake of a subtility, of a prejudice at best, which never can stand a moment's sound investigation? No, my dear Miss Hamlet, this can never be a course followed by You after any serious reflection. You may refuse me for many reasons, alas! the want of Your affection is one sans réplique — but my previous divorce would never be a just one. —

Forgive me this tiretome digression — it was necessary, otherwise I should have found little pleasure to dwell on a subject so delicate to touch, and which but lately has made me suffer so much and so deeply; Let me now proceed in my narrative.

Every thing having been satisfactory settled abroad, and finding myself thus once more free — I projected to travel through Europe partly to forget past occurences, partly in search of an other companion more suited to my years, and still dearer to my heart. After having made some stay in Germany and Holland without meeting any temptation to change my solitary state, I proceeded to England, always a favourite country of mine, where the fair sex is indeed fairer and, I don't hesitate to say, better than anywhere else.

It is rather a singular circumstance that in the very first days after my arrival You, Miss Hamlet, were named to me, by an old acquaintance, together with some other young Ladies — as heiresses. Now I must confess, at the risk the fact beeing doubted in our industrious times, that I myself had a prejudice against, and even some dread of heiresses. I may say that I proved in some way these feelings to exist, once abroad in marrying a Lady with but a very small fortune, and afterwards in England by never courting any heiress further as common civility required. My reasons for so thinking and doing are not without foundation. In the first instance I am a little proud, in the second I don't want any more than I possess though I should not reject it, finding it in my way, and besides all this rich young maidens are not always very amiable. They are very often full of pretensions, and having seldom known either resistance to their will, nor the slightest adversity, they will often have lost the greatest charm of a woman, that softness of temper and that womanlike gentleness of mind which clings to a husband as ivy winds around the friendly oak. Then they have the misfortune to be generally haunted by the dismal idea „qu'elles ne sont aimées que pour les beaux yeux de leur cassette“, a foolish feeling which sometimes makes them unjust and cruel to their lovers as well as to themselves. So much for heiresses in general. — Without paying therefore any attention to all the names, without exception, thus recommended to me — I resolved to seek for myself and to see for that purpose as much of english society as possible, though I am nothing less but partial to this sort of dissipation, preferring domestic pleasures by far to any other ones. Tired to death, but going out of principle to all sorts of parties from the most exclusive sets to some rather vulgar ones — I saw, no doubt, a great deal of handsome, pretty and charming girls with some of whom I was much pleased — same others were still more agreable and once or twice I felt even what the French call „une velléité“ to fall in love and to marry, but both times I soon discovered that none of them was yet „the real one“ and so I retreated always en bon ordre, before things took a serious turn.

However this period beeing over I dismissed for some time the whole idea of marrying, beeing rather loath to seek a wife as one seeks an employment, determining to leave for the future every thing to mere chance.

It was during this epoch that, nearly after a year's interval I heard again of You, Madam, but this time in a quite different way as before, Your qualities beeing now praised instead of Your fortune. I was told also, You had refused several very acceptable offers from Noblemen et caetera, which all contributed to excite my curiosity. In the mean time I was made acquainted with Your excellent father, whose gentlemanlike manners and dignified simplicity as well as his good natured and polite behaviour to me gave me the most favourable opinion of him. Thus I was by different means already occupied with You almost continually, without beeing scarcely able myself to account fort it, and longing with real impatience for the moment when I should at last find an opportunity to see and to be introduced to Your, Dearest Miss Hamlet — You know the rest. — Beeing prepared as I was by my own imagination, I could not meet You with indifference — and finding You as You are — the dreams of my fancy would not but be converted into reality — in one word: I thought, and I protest it by all that is sacred — I thought when I left You again, that here at last I had found united all and every thing I could wish in a future companion through life. An enterior the most pleasing, a mind and person equally fit for the representation of a court and the delight of a cottage, and above all, that sensibility, that goodness of heart and that perfect absence of conceitedness which I value more than every other accomplishment. Yes, my dear friend, if You will but one moment allow me to call You so, You made, I repeat it, though a sudden yet the deepest impression on my mind. I delighted to find You so true and natural — having ornamented and cultivated Your mind with many acquirements, without having lost the least part of this precious gift of heaven, the real state of innocence, which even a mother and a matron may conserve till to the grave.

In the course of that happy evening any morning I was permitted to stay with You, I listened with encreasing interest to many sensible things You said so gracefully, but nothing — and You will find this perhaps very strange — nothing spoke more to my heart as when You told me that three long years You had been suffering and dangerously ill in dreary solitude. A heavenly look, so full of resignation accompanied those words, and though I suffered with You in remembrance of the past — I knew as well by own experience that nothing in this world of trial will refine and purify a sensible mind more than suffering in loneliness — all Your worth was in this moment explained to me, the thought flashed like lightening over my soul and from that instant I felt myself nearer to You, rejoicing in the fond hope to have found a heart which would understand mine own.

It afforded certainly still an encrease to my feelings, that I was not only delighted with Yourself, but that I found likewise every beeing around You just as I could have wished and asked for it — Your father an excellent and amiable man, Your companion and friend so distinguished, inspiring even involuntary as much regard as affection, every thing sorrounding You pleasing, quiet and agreable.

And if I turned again to Yourself, I beheld You besides all Your more essential qualities, so quick as lively, so playful as whitty, and nothing really seemed more bewitching to me as when a hearty joyful laugh changed Your thoughtful noble features for a moment to the cheerful appearance of a happy child! and still through every change Your and Your friends conversation and behaviour always remained distinguished by that perfect breeding and fine tact which indeed is to private life what a clear sky is to a landscape. O! I could continue for hours on the subject — but I won't fatigue You — alas! it is useless to tell You how much You pleased me, the question of importance is: if I was fortunate enough to make in Your heart arise any feelings surpassing indifference? Has any thought affected Your soul corresponding to what I felt — o then don't object to my ardent wishes neither our short aquaintance, nor my previous divorce.

Believe me, dearest Miss Hamlet, men are very often better known in a few first hours, as afterwards in so many years. I was myself, not only this time, but always conducted by first impressions, and experience has taught me that I was only then mistaken when I did not confide in them. If You can but like me now, and think it possible to love me once — then I am intimately satisfied that I can and shall make You a happy wife if You trust me, and that You shall never repent of it. Without ostentation I may say, that I can offer You many advantages. My rank in life, which You would share with me, is a high one every where, and the very first after the royal family and sovereign princess in my own country. My fortune, though not excessive, is adequate to my station abroad, and at our family estate, which is a very splendid one, You would find the comfort of an english Nobleman's seat, combined with the pomp of feudal times, where many thousands of Your subjects would give many opportunities of enjoyment to the best and the finest feelings of Your heart. I myself should only feel happiness in Yours. You alone would decide of our way of living. I am entirely independant and ready to do whatever You may like best — live in England or abroad, travel or stay at home. If the polished court of Berlin could tempt You, You would be received there with the greatest eagerness and regard, but if You should have any wish to see me an Ambassador at a foreign court, this would likewise be easy to obtain — in fact there is nothing of any reasonable human en joyment which our mutual advantages unied would not bring at our reach. Besides we are not accostomed abroad, as english husbands very prettily are, to subject their wifes to a lighter kind of slavery — we like to allow them as much reasonable liberty as possible, satisfied that love, friendship and esteem are but voluntary gifts and that women are grateful to be trusted, and far more obedient to the man who gently leads them as the brutal one who only knows how to command. Yes, my dear Miss Hamlet, so You would find me, and when vanity, art, pleasure and luxury would at last have exhausted their offerings, You would, I dare say, discover still in Your friend one quality, an unbounded richness of feelings for You and an attachement which once gained no human power ever would alter.

Now let me only add a few words more. If this letter, and the sincere and faithful statement it contains, has made upon You any impression in my favour, beware at least to decide with to much precipitation against me. Grant me one boon, to see You, to speak to You again. This will oblige You to nothing, and I can — I can not bear the idea that I should only have seen You once to loose You for ever!

You will find me obedient, never more daring as You just allow me to be, but let me try — if not to please You — at least to be not offensive to Your eyes! —

Hermann P. Pückler-Muskau.

6.

Mrs. Bonham an Pückler.

Titness-Park Egham September 9th 1827.

How shall I attempt to express to You, my dear Prince, the various sentiments with which my heart has been filled on receiving the letter entrusted by You to Lady Garvagh to deliver to me — my first emotions were of gratitude and joy for the distinguished honour confered upon me by Your kind and flattering expressions towards my dear Harriet — my next feeling was the deepest regret arising from my consciousness of the utter impossibility of our wishes even beeing fulfilled. — Persuaded of this sad truth, I at first resolved to spare Mr. Bonham the pain of knowing the happiness he must of necessity relinquish — but I felt that I could not deny him the pleasure of all others the dearest to the heart of a father — of having the praises of his child, and I have accordingly laid Your Highness letter before him — he most deeply laments with me his absolute inability to meet the exigency under which You have been placed — he desires me to express to You the deep sense he entertains of the High honour and distinction which such an alliance would have conferred upon his family. — He begs to offer You his sincere thanks for the unbounded confidence You have reposed in him by the frankness and candor with which You have laid open the circumstances of Your Estates — which be assured will be ever held most sacred — and he desires me also to present to You his very grateful acknowledgements for the noble and elevated delicacy with which every part of Your conduct has been marked during the whole of this transaction from the time we had first the happiness of seeing You here. — Had it pleased Heaven to have placed You under different circumstances where — Oh! where could I have found the person to whom I should with such joy have entrusted my beloved child — to You in whom every virtue — and every accomplishment seem united — with what gratitude to Heaven would our joyful consent have been given. But it is alas! otherwise decreed. Rest assured vestass and, my dear Prince, that could the end have been attained without doing a manifest injustice to the rest of our children and depriving them of their just expectations no sacrifice would have been thought by Mr. Bonham and myself too great to have rendered our dear Harriet in this respect more entitled to the brillant lot which You offer her — but the circumstances present an insurmountable obstacle to Your union with my daughter: do not let us loose a friendship which will be even most dear, and valuable to us — permit us to hope that You will sometimes condescend to visit this cottage and to see us in London — allow me to request that I may be honored by occasionally hearing of Your welfare and happiness this will be our consolation, and You must not; You will not, deny it to us. — And may You meet with one more worthy of You than our Harriet even could have been, who will devote her life to make You as happy as You deserve. —

Believe me, dearet Prince, with the highest sentiments of esteem and regard ever

Your most obliged and sincere
Charlotte Elisabeth Bonham.

7.

Fadler an Mrs. Bonham.

My dearest Mistress Bonham,

I feard Your kind but nearly hopeless answer would be as it is, still I am most wretched to see it now in reality before me! Le mal, en effet, parait sans remède — and notwithstanding all that, I cannot make my mind up to loose all my dream of happiness at once, and for such a paltry reason too! I have turned over and over in my mind every probability to get out of so desoling a dilemma. I invoked dear Harriet's and her gentle sisters spirits to assist me, but all my thoughts gave me but very little consolation. Your noble minded letter still encreases those feelings. If I was only seeking a wife with a large fortune, many opportunities for this purpose would present themselves, but I am seeking for more — a loving and beloved friend for life, domestic happiness in all her extent, and both I was satisfied I would have found in Your lovely daughter.

Still I will do what I can, and if Mr. Bonham is only able for our sake to approach in any way that unfortunate sum I am bound to every hope to succeed in what appears our mutual wishes, is perhaps not yet entirely lost.

Let me therefore know as soon as possible, what Mr. Bonham can do without injuring the other members of his family; for God forbid that this should be so for me, all my hopes have been on the contrary to be myself useful to your family in future, though my situation and influence abroad, principally to Miss Harriet's married sisters. As soon as I receive Your answer, I will write to my mother, who is now living in

Alex, her estate in France, and submit the whole case to her decision. All depends on her. I owe her too much to to anything without her consent, but she also loves me dearly, and has given me many proofs of it. I shall propose her a certain arrangement, which no doubt requires some sacrifice from her side, but which, if she consents to it, will enable me to make a Majorat of Muskau (for this must take place, if I marry) and can not be altered without having for that purpose only recourse to the fortune of my wife, in procuring me, besides a moderate sum to dispose of. I shall in the same time tell her that my future happiness depends on it, make her acquainted with the amiable character of Harriet and all her family, (and You may depend upon, the painter will be faithful), and if You allow it, send her likewise Your letter. This will perhaps do more for me than any thing else, showing Your kind heart to me, and that noble simplicity of a generous soul the usual companion!

As soon, as my mothers answer arrives, I shall immediately communicate it to You, may heaven be propicious! The idea to have seen You, Harriet, Lady Garvagh, all the lovely members of your family for the last time, or at least to remain for ever a stranger to You, is a thought I can scarcely bear! And how could I return to Fitness under such circumstances, it would be an enjoyment far more painful than gratifying to me. And perhaps some of You, my dearest Mistress Bonham, would comprehend and participate in those feelings, or do I flatter me to much in thinking so? I won't say no more, my agitation is already too great.

Believe me very truly and most affectionately Yours

Hermann Prince Pückler-Muskau.

8.

Pückler's Mutter,

Gräfin Clementine von Seydewitz an ihren Sohn

Je ne saurais nier, mon cher Hermann, que votre dernière lettre m'a fait une profonde impression. Vous savez que le bonheur de mes enfants a toujours été mon guide dans toutes les actions de ma vie. Quand j'ai exigé que Muskau fût érigé en Majorat pour le conserver à toute éternité à la famille, et que vous ne deviez vous remarier sans être, par la fortune de votre femme, mis en état de payer les hypothèques qui jusqu'ici ont empêché la réalisation du Majorat — ce n'était que pour votre propre bien, mon fils, que je l'ai désiré, supposant qu'avec vos avantages vous ne pourriez guères manquer de trouver réunie dans une même femme les qualités personelles nécessaires pour un heureux ménage et la fortune nécessaire pour libérer vos terres — d'autant plus qu'on ne vous gênait point sur le rang et la famille de votre future.

Cependant j'ai été bien touché du portrait que vous me faites de votre Harriet et de sa famille. J'ai été presque étonnée de la force avec laquelle vous exprimez vos propres sentiments et j'ai lu avec intérêt les lettres de Mistress Bonham. Mon coeur maternel a peut être été flatté par la bonne opinion qu'elle énonce pour vous — car une mère n'est fière que de ses enfants!

Je ne saurai néanmoins accéder en tout à vos propositions, mes moyens ne me le permettent pas en ce moment — mais que cela ne vous effraye point.

mon fils — j'arrangerai l'affaire à votre gré, un peu autrement à la vérité que vous le voulez, mais de manière à vous contenter. Zemlitz sera vendû et complètera l'argent nécessaire. Vous êtes donc libre dés ce moment à faire ce que votre coeur et j'espère une mûre réflection vous dicteront. Je suis désolée que ma santé, qui n'est pas du tout bonne depuis ce printemps, m'empêche d'aller moi-même en Angleterre. J'aurai beaucoup désiré de voir de mes propres yeux cette jeune personne, dont vous dites tant de bien, et qui doit être ma fille. Faites-lui en attendant toutes mes amitiés ainsi qu'à Madame sa mère, et promettez-moi deux choses.

1) Si vous êtes résolû — mariez-vous le plus promptement possible, comme vous le dites vous-même, car en ces sortes de choses mon avis est qu'il faut se dépêcher et ne pas perdre son temps en inutiles simagrées et préparations. Vous savez que j'avais à peine 13 ans lorsque j'ai épousé votre père, et que je ne le connaissais que dépuis une semaine.

2) Qu'aussitôt que vous serez marié vous viendrez immédiatement chez moi à Alex pour le „honeymoon“. Je me rappelle assez d'anglais pour connaître cette dénomination unſerer Flitterwochen. Je souhaite de tout mon coeur qu'il dure toute votre vie pour vous, quoiqu'on prétend que ces exemples soient des plus rares.

Adieu, mon cher Hermann, j'espère que vous n'êtes pas mécontent de votre vieille Matscha qui au reste va faire comme vous et se remarier un beau jour, si vous ne vous dépêchez pas à la prévenir, en la rendant, comme vos soeurs ont fait, grand-mère avant qu'elle ai 50 ans.

Que Dieu vous bénisse, mon fils, c'est à lui qu'il faut s'en rapporter en tout et si c'est lui qui a dirigé votre choix, comme je l'espère, ma satisfaction sera entière. Je verrais tous mes enfants heureux

Clementine Comtesse de Seydewitz.

9.

Beabſichtigter Brief Pückler's an Miß Gibbins in Brighton.

Je devrais commencer, chère Miss G., pour vous demander „if you have a good character“; vous savez ce que cela veut dire, si vous êtes „good natured, or mischieving“? J'espère non, je suis convaincu que la première chose est la véritable, et cela seul me donne le courage d'entrer en matière.

En effet, j'ai une peur si ridicule „to propose“ comme vous l'appelez en anglais, que cela m'a mille fois fermé la bouche, quand j'étais sur le point de parler, et d'ailleurs, il faut avouer que vous ne m'avez guères encouragé. Cependant l'époque de mon départ de l'Angleterre approche, et il faut enfin que je me déclare aujourd'hui ou jamais.

Vous êtes, ma chère amie permettez-moi en tout cas de vous nommer ainsi non seulement jolie et aimable, mais, ce que j'apprécie bien davantage, la personne la plus raisonnable, la plus instruite et la plus philosophe, si je puis m'exprimer ainsi, que j'ai rencontré de votre âge en Angleterre, et peut-être ailleurs. Ces qualités réunies à un excellent coeur, qui brille du plus bel éclat dans votre conduite filiale, garantissent le bonheur de celui, auquel vous consentirez d'unir votre sort, et si j'ose ambitionner un tel bonheur, je me crois certain que la tendre amitié, qui m'anime pour vous, sera bientôt rendu mutuelle par une conduite de mon côté, qui n'aura d'autre but, que de vous rendre la vie agréable.

Votre raison et votre esprit me donnent trop de confiance pour ne pas vous parler de moi avec la plus grande franchise. Je puis laisser de côté ce que vous connaissez déjà, c'est-à-dire ma personne, et ne pouvant me féliciter comme Mr. d'Arlincourt d'être joli garçon, il ne me reste qu'à prier le bon Dieu, de vous disposer à me trouver au moins tolérable. Quant à mon caractère, vous l'avez peut-être mieux jugé que je le pouvais vous le définir. Tout ce que je puis affirmer, c'est qu'il y a peu de personnes plus faciles à vivre et plus „good natured" que moi, qui est une très-bonne qualité pour un mari, je vous en réponds.

J'ai quelques autres avantages. Mon sang est un des plus élevés dans ma patrie, en effet, c'est le premier immédiatement après les Princes du sang, car il ne faut pas confondre les Princes prussiens, qui ont de droit le titre de „Durchlaucht", (Highness in english), et qui sont tous de la plus ancienne noblesse de l'Allemagne, avec les soi-disant Princes de la Sibérie et du Caucase, que nous ne regardons pas même comme nobles. Ma fortune est analogue à mon rang, et les domaines que je possède ne le cèdent en rien au possessions de votre noblesse anglaise, avec la différence près cependant que j'y exerce une autorité bien plus grande.

Je suis au reste bien en cour, et je puis vous assurer que ma femme sera reçu par le Roi et la famille Royale avec la plus grande distinction, si elle trouve plaisir à s'y présenter. Cependant en cela comme en tout autre chose, elle sera toujours entièrement libre de faire ce qu'il lui plaira, car le mariage avec moi n'est pas un esclavage.

Voilà ce que j'ai à offrir — de l'autre côté, je vous avoue franchement, que je suis moi-même assez difficile pour ne pas me contenter de moins que de ce que je trouve réuni dans vous. Je ne voudrais pas, par exemple, pour femme d'un personage, qui ne fut pas également capable de paraitre avec avantage dans le monde par sa figure, ses manières et ses talents, que de rendre par sa bonté, sa douceur et son esprit l'intérieur de sa maison aussi agréable à son mari et sa famille, que le salon aux étrangèrs. Même la fortune ne me parait pas du tout une chose indifférente, et quoique j'aimerais tout autant me noyer que d'épouser une femme désagréable uniquement pour son argent, je doute fort qu'une passion aveugle pourrait jamais me déterminer à m'unir à Venus même, dépourvu de bien. Pour un mariage bien assorti, il faut les qualités personelles et un certain poids matériel dans chaque côté de la balance. Je suis assez franc de l'avouer, et vous, ma chère amie, trop raisonable, pour ne pas le comprendre. D'ailleurs je suis situé de manière par des arrangements de famille, que je ne pourrai même pas, si je voulais, faire un tel mariage.

Mais voilà des détails qu'il vaut mieux réserver à un autre temps.

J'ai assez dit pour vous ennuyer par une lettre sans fin, ni vous gagner par des protestations passionés — je me suis au contraire appliqué à vous écrire avec autant de calme et de simplicité que de franchise.

Après la lecture de cette lettre et ce que vous avez vu de moi, vous devez être en état de me juger parfaitement, et si tel que je suis, je ne vous déplais point, si vous croyez pouvoir vivre heureuse et contente avec moi, imitez mon exemple, et répondez-moi avec la même sincérité. Je ne vous dirais pas, comme un jour, écervelé de 20 ans, que de votre réponse dépend ma vie ou ma mort, mais si je vous dis que je l'attends avec beaucoup d'émotion, qu'elle peut m'assurer un bonheur certain, ou me plonger de nouveau dans une longue et pénible incertitude — vous me croirez au moins.

Briefe Pückler's,

des Staatskanzlers Fürſten von Hardenberg,
von deſſen Gattin Charlotte,
geb. Langenthal,
Dr. Koreff, Friederike von Kimsky, geb. Hähnel
und
Eugenie von Krafft.

Die hier folgende Gruppe von Briefen vervollſtändigt das Bild von Pückler's Beziehungen zu ſeinem Schwiegervater, dem Staatskanzler Fürſten von Hardenberg, über welche auch in Pückler's Briefen an Lucie bereits viele Andeutungen enthalten ſind. Hier handelt es ſich beſonders um die Reiſe nach Teplitz, die Pückler in Hardenberg's Auftrag unternahm, um deſſen Scheidung von deſſen dritter Gemahlin, Charlotte, geborene Langenthal, zu Stande zu bringen. Ueber Hardenberg's perſönliche Verhältniſſe, ſiehe „Fürſt Hermann von Pückler Muskau. Eine Biographie von Ludmilla Aſſing.“ Hamburg, 1873. Achtzehntes Kapitel S. 196, wo auch dieſer ſeiner dritten Gemahlin gedacht iſt.

Unter den anderen Perſonen, die hier auftreten, iſt auch Koreff zu nennen, der Jugendfreund Varnhagen's und Chamiſſo, zu deren „Muſenalmanach“ er Beiträge lieferte, der Freund der liebenswürdigen Gräfin Cuſtine, der berühmte Arzt und Magnetiſeur, der mit tiefem Wiſſen und gründlichem ärztlichen Talent auch etwas blendendes Cagliostrothum zu verbinden wußte, und zuerſt auf Hardenberg, dann auf deſſen Gattin einen außerordentlichen Einfluß gewann. Ueber dieſen merkwürdigen Mann ſiehe die Schilderung, welche Varnhagen von ihm entworfen: „Aus dem Nachlaß Varnhagen's von Enſe. Biographiſche Portraits.“ Leipzig, 1871, S. 1.

Demoiſelle Hahnel, ſpätere Frau von Kimsky, die Mecklenburger Bäckerstochter, welche Koreff der Fürſtin als Geſellſchafterin zugeführt, und als Somnambule benutzt hatte, die ſeinem Zwecken diente, hatte in der letzten Zeit ſeines Lebens den Staatskanzler ganz in ihre Bande geſchlagen. Von Varnhagen wird ſie geradezu als eine Betrügerin bezeichnet, und Pückler, den ſie eine Weile für ſich einzunehmen wußte, trat nicht nur dieſem Urtheil bei, ſondern er überbot es noch, und warf einen Haß auf ſie, den er bis in ſein Alter bewahrte, wie ſein Brief an Frau von Krafft beweiſt, der am Schluſſe mitgetheilt wird.

In Betreff des mehrerwähnten Scholl, der auch zu der nächſten Umgebung Hardenberg's gehörte, möge die kurze und bündige Karakteriſtik genügen, die Varnhagen über ihn aufgezeichnet hat; ſie lautet:

„Scholl war früher Revolutionair in Frankreich, dann Flüchtling; in Poſen mit Hans von Held bekannt. Buchhändler in Paris, machte einen ſchlechten Bankrott. — Gewann 1814 des Geheimen Kabinetsraths Albrecht Gunſt, kam in preußiſche Dienſte, wurde vortragender Rath bei Hardenberg. Er war nun ein wüthender Ultra! — Ein Schlemmer und Wollüſtler, Dickwanſt! Einer der frechſten Menſchen und Geldſchneider, und dem die meiſten Unverſchämtheiten gelangen. Starb in Paris verachtet!“

Lucie war ihrem Vater ſeit Jahren durch die anderen Einflüſſe, die ihn beherrſchten, entfremdet worden, und Pückler hatte inmitten aller ſich durchkreuzenden Intriguen nach allen Richtungen hin eine ſchwierige Stellung, und es war kein leichtes Stück Hardenberg's Scheidung in einer Weiſe feſtzuſtellen, die alle Theile befriedigte. Doch gelang ihm dies vollſtändig durch ſeinen Eifer die Wünſche des Staatskanzlers durchzuſetzen, durch ſeine weltkundige Gewandtheit, durch ſeine Geſchicklichkeit und einnehmende Perſönlichkeit. Hardenberg, die Fürſtin, Koreff, Frau von Kimsky, Alle dankten ihm für ſeine Vermittelung, und die entzückte Lucie ſchrieb ihrem Lou in ſchmeichelnder Bewunderung aus Neu-Hardenberg, den 30. September 1821:

„Ich habe durch die Frau von Kimsky den weiteren Verlauf der Sachen erfahren, wie Deine engelsherrlichen Briefe geleſen. Ich mußte das Blatt küſſen, worin die Seele meines Einzigen ſich ſo ganz ausſprach! Und mit aller Wahrheit kann ich Dir verſichern, daß Du ganz darin erſchöpft, was zu ſagen war, — daß auch keiner der Eindrücke verfehlt iſt, die Du hervorbringen wollteſt und mußteſt. — Wohl zwanzigmal hat der herrliche Vater mir verſichert, wie er Dich liebt, und dies iſt mir über jede Beſchreibung ſüß. — Die Kimsky iſt ganz von Dir bezaubert — doch wer auch auf Erden müßte es nicht ſein, der Dich kennt, und das Ausgezeichnete und Erhabene Deiner Seele wahrhaft fühlt und begreift. Ich bete Dich an, mein Lund. — Und welche ſchwere, ſchwere Aufgabe zu löſen, biſt Du, mein Engel, ausgezogen. Ich bewundere Deinen Muth, und wäre ganz troſtlos geweſen, hätte ich Deine Stimmung und den Brief gekannt, den Du überbringſt!! So ganz des edlen, theuren Vaters Seele ſich darin ausſpricht, und ſo ſehr er darin Beruhigung finden mag, auch vor der Welt alle Rechtfertigung, ſo iſt doch dieſer Brief wohl nur ein ſchwaches Argument das erwünſchte Ziel davon bei dieſen Menſchen zu hoffen.“

Nach dieſen Vorgängen traten doch wieder manche Erkaltungen zwiſchen Pückler und Hardenberg ein, woran Frau von Kimsky viele Schuld hatte.

Einen Zug aus dem Leben Hardenberg's, von Pückler an Varnhagen erzählt, findet ſich unter des letzteren Aufzeichnungen wie folgt: „Kiſſingen, den 6. Auguſt 1842. Der Fürſt von Pückler erzählte heute, er habe einſt, als er beim Staatskanzler Fürſten von Hardenberg eine Zeit beſonders in Gunſt geweſen, den Verſuch gemacht, Nagler'n mit dem Fürſten auszuſöhnen, und dieſem daher eines Tages jenen zugeführt. Nachdem er beide zuſammengebracht, ſei er ſelbſt aus dem Zimmer gegangen, um ihnen alle Freiheit zu laſſen. Eine ziemliche Zeit war verfloſſen, als er es rathſam fand wieder einzutreten. Er fand beide in Thränen, einander die Hände gebend. Sie waren verſöhnt, und ſchieden in der größten Rührung. Als aber der Fürſt von der Thüre, wohin er jenen begleitet, zurückkehrte, wandte er ſich nochmals zu derſelben, und ballte die Fauſt, und rief voller Unwillen und Grimm: „Daß mir der verfluchte Kerl nur nie wieder über die Schwelle oder vor Augen komme!“ Damals, ſagte Pückler — hab' ich etwas gelernt!“ —

1.

Hardenberg an Pückler.

Glinike, den 11. Mai 1821, Abends.

Lieber Pückler,

Ich würde es Dir ſehr verdacht haben, wenn Du bei dem heutigen kalten und ſchlechten Wetter Dich hätteſt Deinem luſtigen Tilbury übergeben und hieher kommen wollen.

Vielleicht iſt es Dir morgen möglich. Iſt dieſes, ſo erfreue uns mit Deiner Gegenwart. Du kannſt dann bequem mit mir morgen Abend zurückfahren, denn Repton*) wird übermorgen mit Lenné und Humphreys noch hier ſein, und über Charlottenburg nach Berlin zurückkehren.

Dich recht herzlich umarmend,

Hardenberg.

2.

Hardenberg an Pückler.

Glinike, den 16. Mai 1821, Abends.

Ich weiß nicht was dem guten Repton in den Sinn kommt, der mir auf einmal, bald nach Deiner Abreiſe das anliegende Billet geſchrieben hat, welches auf eine angebliche Unterredung mit Dir gegründet ſcheint, die er gewiß völlig mißverſtanden hat. Ich habe ihm ſogleich geantwortet, was die andere Anlage zeigt.

---

*) Der berühmte engliſche Landſchaftsgärtner.

Wenn es Dir irgend möglich iſt, ſo komme Sonnabend hieher, um dem Repton den Kopf wieder zurechtzuſetzen, und noch einiges mit ihm einzurichten. Du ſiehſt, wie Du ſein Abgott biſt. Grüße die gute Kimsky und lebe wohl.

Ganz der Deinige
Hardenberg.

Die Dokumente bitte ich mir zurückzugeben.

5.

Pückler an Hardenberg.

Muskau, den 8. Juni 1821.

Gnädigſter Vater,

Ihr lieber, gütiger Brief an meine Frau und die mündlichen Nachrichten, welche Herr Lüdeke brachte, haben mich eben ſo beſchämt, als ſie uns mit der innigſten Freude erfüllten. Gewiß werde ich ſo ungerechten Befürchtungen nicht wieder Raum geben, und hoffe nur, daß Sie, gnädigſter Vater, mich genug kennen gelernt haben, um nicht einem Mangel an Liebe und Ehrfurcht zuzuſchreiben, was nur eine vielleicht zu weit getriebene Scheu Ihnen zu mißfallen verſchuldet hat. Indeß, da Sie mich auf eine ſo liebenswürdige Art belohnen, anſtatt mich zu beſtrafen, darf ich wohl vorausſetzen, daß Sie mir nicht böſe ſind. Lucie, kann ich ſagen, iſt auf die Freude, Sie bald hier zu ſehen, wie mit einem neuen Leben beſchenkt, und hat über Ihren Brief recht herzlich geweint.

Von der ungetreuen Frau von Kimsky bin ich tüchtig ausgeſcholten worden, hoffe aber hier einen Muskauer Frieden mit ihr zu ſchließen, und da ich bei der Hochzeit nicht ſein konnte, will ich mich bei dem erſten Sprößling zu Gevatter hatten. Vom Polterabend und allen Neuhardenberger Feſtlichkeiten hat uns Lüdeke die genaueſte Beſchreibung machen müſſen, und ſo haben wir ſie wenigſtens in Gedanken noch mit durchlebt. für alles Gute und Gnädige was Sie aber ſonſt über mich gegen ihn geäußert, ſage ich Ihnen meinen Dank mit dem gerührteſten Herzen.

Nie ſchloß ich einen Brief an Sie, beſter Vater, mit einer freudigeren Hoffnung. Gott erhalte Ihnen nur Frohſinn und Geſundheit und führe Sie recht bald in unſere Arme.

Mit Ehrfurcht und Liebe

Ihr unterthäniger Sohn
H. Pückler.

5.

Hardenberg an ſeine Frau.

Glinike, den 26. September 1821.

Ich habe aus Deinen letzten Briefen mit Bedauern erſehen, daß Du ohnerachtet Deiner mit Sorgfalt gebrauchten Kur, doch noch mit ihrem Erfolg nicht ganz zufrieden biſt; indeſſen wird hoffentlich die Beharrlichkeit, ſie ſo lange als möglich fortzuſetzen, ihr endlich die Oberhand über alle Uebel geben, von denen Du bisher geplagt warſt. Iſt Deine Geſundheit einmal hergeſtellt, ſo wird auch Heiterkeit und Frohſinn, ſo wird Empfänglichkeit für jedes gute Gefühl wieder in Deine Seele zurücktreten; Du wirſt die Dinge nicht weiter in ſchwarzer, trauriger Geſtalt erblicken, und die Fähigkeit wiedererlangen, Glück um Dich her zu verbreiten und ſelbſt Glück zu genießen. Du wirſt Deinen Nebenmenſchen richtiger, milder und wohlwollender beurtheilen, und inſonderheit mich, der ich ſo gerechte Anſprüche auf Deine Liebe, Dein Vertrauen und Deine guten Geſinnungen habe.

Betrachtungen aus den Pflichten gegen Dich und gegen mich ſelbſt fließend, fordern mich laut auf, noch einmal zu Deinem Herzen zu ſprechen, ehe wir uns wiederſehen. Möchte es mir doch glücken, die zarteſten Saiten Deines Gefühls zu treffen, um dasjenige ganz wieder zu erwecken, was Dich früher beſeelte! Möchte daſſelbige Wohlwollen Deine Entſchlüſſe leiten, was meiner reinen, guten Abſicht zum Grunde liegt! Möchten meine Worte recht eindringlich auf Dich wirken, und eine ganz unbefangene Prüfung derſelben veranlaſſen. Ich habe die Zeit ſeit unſerer letzten Trennung zur wiederholten ſorgfältigſten Erwägung Deiner mir nach Troppau, Laibach und Italien geſchriebenen Briefe und der darin enthaltenen Thatſachen angewendet, und die genaueſte Erkundigung danach mit der Vorſicht angeſtellt, welche die Natur der Sache erforderte, ſo wie die Begebenheiten und Nebenumſtände in Betracht gezogen, welche in den letztverfloſſenen Jahren vorgefallen ſind. Alle unſere Verhältniſſe, ſeitdem wir uns kennen, habe ich in mein Gedächtniß wie vor Gott oft und lebhaft zurückgerufen, und bin mir bewußt, Deine, meine und anderer Leute Handlungen mit der größten Unpartheilichkeit und Leidenſchaftsloſigkeit geprüft und beurtheilt zu haben.

Das Reſultat dieſer Prüfung will ich Dir offen mittheilen, und bin dazu zu Deiner und meiner Beruhigung verpflichtet.

Mein Betragen gegen Dich von der erſten Zeit unſerer Bekanntſchaft an iſt ein reiner Ausfluß von Liebe, von Vertrauen, von Wohlwollen und Sorgfalt für Dein Glück, Dein Vergnügen, Dein Beſtes geweſen. Aus leidenſchaftlicher Zuneigung zu Dir opferte ich Dir andere Verhältniſſe auf. Habe ich mir Vorwürfe darüber zu machen, ſo haſt Du dazu gewiß keinen Anlaß. Von dem Augenblicke an war unſer häusliches Glück das größte, und Dein Betragen ſehr lobenswerth. Ich gab Dir aber auch die ſtärkſten Beweiſe wie ſehr ich dies anerkannte, und heirathete Dich trotz der großen Hinderniſſe, die ſich dem entgegenſtellten. Die Fehler, die ich beging, rührten in dieſer Epoche bis zum Jahre 1811 nur aus meiner Liebe zu Dir her. Die Begebenheit, die in den Jahren 1811 bis 1813 unſer Glück ſtörte, habe ich durch Reue und auf alle Weiſe wieder gut zu machen geſtrebt. Mit einem Worte, der Karakter im Ganzen meiner Handlungen iſt Liebe für Dich geweſen. Ich verdiente alſo keine der Beſchuldigungen, die Du mir in Deinen wirklich unverantwortlichen Briefen gemacht haſt. Meine ſo ſehr verkannten Abſichten in dem Meinigen vom 19. October v. J. waren gut und edel. Du haſt ſie ganz mißverſtanden, ihnen fortwährend, ohnerachtet meiner Vorſtellungen, einen gehäſſigen Sinn beygelegt, in welchem ich ſie nicht ausſprach. Alle meine nachfolgenden Aeußerungen ſind gemißdeutet worden. Du erwiederteſt mir Dinge, die mein Herz durch ihre Ungerechtigkeit und Unzartheit zerreißen mußten, das Andenken an mein langjähriges Betragen gegen Dich ſchien ganz erloſchen zu ſeyn, und Du ſaheſt nur Erbitterung da, wo meinerſeits die wohlwollendſten Gefühle herrſchten. Was mir aber am ſchmerzlichſten fällt, ſind die ſtarken, heftigen Ausbrüche, die Du Dir, wie ich ſeit Deiner Abreiſe mit Gewißheit erfahren habe, über meine Perſon, ſogar meine nächſten Verwandten, erlaubt haſt. Wie magſt Du gegen andere Fremdere geſprochen haben? Die wirklich grauenvollen Dinge, welche Du der ehemaligen Habnel, jetzt Frau von Kamsky, in Deinen Briefen Schuld giebſt, und die, wenn ſie ſich ſo verhielten, den größten Abſcheu erregen müßten, ſind von mir in der Stille den genaueſten Erkundigungen unterzogen worden. Ich will nicht glauben, daß Du ſelbſt dieſe Sachen wiſſentlich unrichtig und übertrieben darſtellteſt. Du biſt aber irre geleitet durch empörende, gemeine Klatſchereien, und Du wirſt ſelbſt fühlen, wie menſchenfeindlich und lieblos dieſe ſind, wie wenig Glauben ſie verdienen. Wenn die Habnel auch gegen Dich gefehlt hätte, ſo iſt ihr Herz gewiß unfähig, dergleichen Verbrechen zu begehen, als Du ihr Schuld gegeben haſt, und ich kann nur das wiederholen, was ich Dir einmal früher ſagte: „Richtet nicht, damit Ihr nicht gerichtet werdet: Vergebet ſo wird Euch vergeben: Mit welchem Maaß Ihr meſſet, wird Euch wieder gemeſſen werden“. Erinnere Dich deſſen, was wir täglich beten: „Vergieb uns unſere Schuld, wie wir vergeben unſeren Schuldigern.“ —

Kehre zurück mit den ſanften, friedfertigen Geſinnungen, die die erſte heilige Chriſtenpflicht erheiſcht, und die inſonderheit einer Frau vorgeſchrieben iſt, und ihre Hauptzierde ausmacht. Auf jeder Seite der heiligen Schrift lieſeſt Du ſo die göttlichen Vorſchriften. Achte doch darauf, und ſei Herr Deines Grolles! Du haſt unter anderen die Hähnel beſchuldigt, ſie wolle ſich auf Deinen Stuhl ſetzen. Den ſtärkſten Beweis vom Gegentheil hat ſie durch ihre Heirath gegeben. Ihr Mann iſt ein gebildeter, rechtlicher und artiger Mann, der Dir bei näherer Bekanntſchaft ganz gewiß gefallen würde. Frau von Kimsky iſt übrigens jetzt in ganz anderen Verhältniſſen als ſonſt. Sie iſt nicht mehr Deine Geſellſchafterin oder Dienerin; ſie kann mit Dir nie in Kolliſion kommen, und Dir nie Beſorgniſſe erregen. Laſſe uns alſo alles Geſchehene, alles Vergangene auf ewig vergeſſen, und ein neues heiteres und frohes Leben anfangen; Kehrſt Du ſo wieder zu mir zurück, ſo ſei von nichts weiter die Rede, ſo wirſt Du mit offenen Armen in dem Cirkel meiner Familie und unſerer Freunde, wozu ich auch Herrn und Frau von Kimsky zähle, empfangen werden. Du biſt leider in den letzten Jahren der Spielball und das Opfer fremden Einfluſſes geweſen. Ich war ſelbſt unſchuldigerweiſe zum Theil mit Veranlaſſung dazu, indem ich Dir den Magnetismus empfohlen habe, weil ich Deine Heilung davon hoffte. Man iſt ihm aber viel zu weit gefolgt, und er iſt ſehr gemißbraucht worden. Aber wer war's, der ihn predigte und laut pries. Bei allem wahren Werth, den ich ihm gewiß nicht abſpreche, läßt ſich gar nicht verkennen, daß die übertriebene Meinung von ihm ganz unvereinbar mit reinen Begriffen von Gott iſt. Man unterſcheide aber zwiſchen den Verführten, die ſich dem blinden Glauben an dieſen übertriebenen Magnetismus hingaben, und den Verführern, die ſich mit Gelehrſamkeit und geheimem Wiſſen brüſten.

Es iſt meine höchſte Pflicht, alles zu entfernen, was Deine und meine Geiſtesruhe künftig zu ſtören vermag, ſo weit meine Ueberzeugung und die Anderer Unpartheiiſchen es als wirklich nachtheilig für dieſelbe wirkend, anerkennen.

Ueber das was man im Publikum von uns und unſeren Verhältniſſen, auch von der Hähnel und von Koreff, urtheilt und geurtheilt hat, habe ich mich genau erkundigt.

Ich ſtelle Dir anheim, ſelbſt einmal darnach zu forſchen, oder zuverläſſige Quellen zu ſuchen. Frage zum Exempel Wittgenſtein, der unſer beiderſeitiger wahrer, redlicher Freund iſt. Frage Pückler, den ich nebſt ſeiner Frau näher habe kennen lernen. Beide haben mir außerordentlich viel Liebe und Anhänglichkeit gezeigt. Er iſt ein kluger, wohlmeinender und braver Mann, der ſeine Frau ſehr glücklich macht, und die Perſonen ſehr richtig beurtheilt. Wir haben ihm früher ſehr Unrecht gethan. Aus anderen Cirkeln, die nicht zur großen Welt gehören, wollte ich Dir auch mehrere achtungswerthe Menſchen nennen, wenn es deſſen bedürfte. Du biſt meine Frau, biſt Fürſtin, mußt Dich alſo zu der Klaſſe zählen, wozu Dein Stand und Deine Verhältniſſe Dich gebracht haben. Man urtheilt ſehr nachtheilig über Dich. Sei es mit Recht oder mit Unrecht, das iſt immer ſchlimm, und dem muß man entgegen wirken.

Es iſt unvermeidlich und für Dich ſelbſt wünſchenswerth, daß Koreff jetzt aus Berlin entfernt werde.

Altenſtein wünſcht dies ſelbſt aus manchen Gründen;

ich werde dahin wirken, daß es auf eine gute Art und ohne Schaden für Koreff geſchieht. Er ſoll keine gegründete Urſache haben, über mich zu klagen.

Ich bitte, ich beſchwöre Dich, die ganze Lage, in der Du Dich befindeſt, in der ich bin, recht durchzudenken. Es iſt noch Zeit alles Geſchehene ganz vergeſſen zu machen. Unſer Alter wird dann ruhig und geſegnet ſein. Ich werde Dein Freund, Dein Vertheidiger, Dein Beſchützer bleiben! Kein Vorwurf, keine Explikation ſoll von irgend einer Seite ſtattfinden. Niemand wird mir aber das Recht ſtreitig machen, in meinem Hauſe zu ſehen und Umgang zu haben mit wem ich will. Dein Glück und Deine Zufriedenheit ſollen ſtets berückſichtigt werden. Ich fordere aber auch von Dir Zuvorkommenheit und gegenſeitige Gefälligkeit, und wie könnteſt Du mir auch dieſes Recht verſagen?

O ich hoffe, Du wirſt meinen Worten Gehör geben und unſer wechſelſeitiges Glück auf's neue begründen. Sollteſt Du aber wider Verhoffen, in Deinem Herzen gar keine Liebe, gar kein Vertrauen, keine Zuneigung mehr für mich finden, ſo bin ich es Deiner und meiner Ruhe, bin es dem König und dem Staate, denen ich den größten Theil meines Lebens opfere, und daher angelegentlich wünſchen muß, Kummer, der mich bald tödten würde, von mir zu entfernen, ſchuldig, — ſo höchſt ungern ich es immer thun würde, — eine Trennung von Dir einzugehen, die immerhin ohne Aufſehen und Eclat ſtattfinden müßte.

Pückler, welcher Dir dieſe Zeilen einhändigen wird, geht nach Teplitz, um wegen einer Verletzung am Fuß noch das dortige Bad zu brauchen. Prüfe Dich recht genau, überlege alles wohl als Chriſtin, als ein gutes, moraliſches Weſen vor Gott, der einſt unſere Handlungen richten wird. Sprich dann mit Pückler, er kennt meine Geſinnungen. — Doch wer könnte ſie weniger verkennen, als

Du ſelbſt, wenn Du nur Dein Herz und Deinen Verſtand hörſt, und nur nach dieſen Dich entſcheideſt.

Es iſt durchaus nothwendig, daß ich Deinen Entſchluß kenne, ehe wir uns einander wieder nähern. — Ganz aus Dir, aus Deinem Herzen, ohne fremden Einfluß. Ich ſehe Deiner Erklärung mit Verlangen entgegen, und rechne feſt darauf, daß Du dieſesmal meinen Worten keinen anderen Sinn unterlegen wirſt, als den, welchen ſie wirklich haben.

Hardenberg.

6.

Fürſt von Wittgenſtein an Pückler.

Berlin, den 28. September 1821.

Wenn ich es mir auch zur Pflicht gemacht habe, mich nie in Familienangelegenheiten zu miſchen, ſo glaube ich mich doch gegenwärtig und nachdem mich Ihr Herr Schwiegervater von ſeinem häuslichen Kummer, der ſeine Geſundheit untergräbt, und ihn in ſeinen wichtigen Berufsgeſchäften ſtört, unterhalten hat, verpflichtet, Ew. Hochgeboren auf das dringendſte aufzufordern, alles anzuwenden, damit jedes weitere Mißverſtändniß vermieden, und die Fürſtin veranlaßt werde, in die Wünſche und Vorſchläge des Fürſten einzugehen. Wäre dieſes aber leider nicht zu erreichen, ſo ſtellen Sie der Fürſtin in meinem Namen vor, daß es alsdann in jedem Betracht beſſer iſt, wenn ſie dieſen Winter ihren Aufenthalt nicht hier oder in der hieſigen Gegend nimmt; ſie würde ſich und dem Fürſten das Leben nur verbittern, und ſich ſelbſt unendlich ſchaden.

Die Fürſtin weiß, daß ich mich nie in ihre Häuslichkeiten gemiſcht, und ſie zu allen Zeiten mit Freundſchaft und Achtung behandelt habe, auch daß es mir zu einer wahren Freude gereichte, wenn ich die Gelegenheit finden konnte dieſe ihr gewidmeten Geſinnungen auf jede Art zu bethätigen; ſie kennt meine Verhältniſſe, und weiß auch, daß ich bei meiner Einmiſchung in dieſe Angelegenheit keine perſönliche Abſichten habe, da ich für mich nichts zu ſuchen und zu wünſchen habe. Wenn ich aber einmal den Entſchluß genommen habe, auf eine ſolche Angelegenheit einzuwirken, ſo bleibe ich nicht auf halbem Wege ſtehen, beſonders wenn von der Ruhe und Zufriedenheit eines edlen, theuren Freundes die Rede iſt, deſſen Erhaltung für den König und Staat wichtig iſt. Verſäumen Sie doch ja nichts, um dieſen Zweck zu erreichen, und ein glückliches und ruhiges Verhältniß herbeizuführen. Für den Gebrauch Ihrer dortigen Badekur wünſche ich die wohlthätigſte Wirkung.

Genehmigen Euer Hochgeboren die Verſicherung meiner ausgezeichnetſten Hochachtung.

Fürſt von Wittgenſtein.

(Anmerkung von Hardenberg's Hand auf dem Couvert: „Der unüberwindlichen Neugier der Frau von Kimsky wegen erbrochen. Mir war der Inhalt bekannt".)

Pückler an Hardenberg.

Teplitz, den 29. September 1821.

Beſter, geliebteſter Vater,

Vor allen Dingen muß ich noch wegen der Verſtimmung bei meiner Abreiſe von Glinike um Verzeihung bitten. Vielleicht haſt Du wenig davon bemerkt, und das wäre deſto beſſer. Iſt dies aber nicht der Fall, ſo gebührt mir Entſchuldigung. Sie liegt einzig und allein darin, guter Vater, daß ich Dich ſehr, recht ſehr liebe, und deshalb jede Kälte, jedes, auch das geringſte Zeichen verminderten Zutrauens von Deiner Seite tief und ſchmerzlich empfinde — vorzüglich wenn ich, wie hier, mir ſelbſt Schuld geben muß, durch unergebenen Dienſteifer Dir ſo viel unnützen Aerger verurſacht zu haben. Die Bekümmerniß hierüber iſt auch das einzige peinliche Gefühl, welches mir nach Beſeitigung aller thörichten Wallungen der Eigenliebe von der ganzen Begebenheit zurückbleibt. Nun zu meinem Auftrag.

Die Wege waren ſo ſchlecht, daß ich, ohngeachtet ich mich nur einen halben Tag in Dresden aufhielt, doch drei Nächte unterwegs zubringen mußte, und erſt heute Mittag hier ankam. Zufällig begegnete ich am Poſthauſe einem Deiner Leute, von dem ich erfuhr, daß in demſelben Hauſe, wo die Fürſtin wohnt, eben ein ſchönes Quartier leer geworden ſei. Ich benutzte den Zufall, und ließ mich ſogleich als ihr Hausnachbar der Fürſtin melden, von der ich die verbindlichſte Antwort erhielt, mit der Bitte, bei ihr zu Mittag zu eſſen. Ich fand ſie allein mit Madame Schwarz, von dem allerluſtigſten Humor, in dem ich ſie je geſehen habe. Aus dem Verfolg der Unterhaltung mußte ich indeß ſchließen, daß ſie entweder ſchon irgend eine ungewiſſe Notiz über meine Ankunft erhalten habe, oder aus eigenem Scharfſinn ihre Abſicht ahne. Sie übertrieb unter anderen auf alle Art das Uebel meines Fußes, verſicherte, daß ich wenigſtens hundert Douchebäder würde nehmen müſſen, und gewiß drei Monate hierbleiben. Das verſchlüge mir ja auch nichts, da ich nichts anderes zu thun habe. Wenn ich ging, rief ſie mir zu, ich ſolle nicht zu hinken vergeſſen, das ſei ſehr ſchädlich u. ſ. w. Ich nahm alle dieſe Späße ſehr unbefangen auf, und erwiederte ſie durch andere; innerlich kränkend auf mich wirkten folgende. Sie fing nämlich an, mich mit der Carolather Geſchichte zu necken, und als ich ihr und Madame Schwarz, die Luſt zum Reden und ein Echo für die Aeußerungen der Fürſtin bereit hatte, den wahren Verlauf der Sache umſtändlich erzählte, verglich ſie Carolath mit Dir, und ſagte, wie Du doch für ein vortrefflicher Mann dagegen ſeieſt, das Muſter aller Ehemänner. Du wäreſt jetzt ſchon gewiß vor

Sehnſucht nach ihr ganz krank, und ſo fuhr ſie in übertriebenen Lobeserhebungen ſpottend fort. Ich ſuchte dem Geſpräch eine andere Wendung zu geben, und bot ihr an, ſie morgen in meinem Tilbury ſpazieren zu fahren. „O“, rief ſie, „Sie wollen mir wohl mit guter Manier den Hals brechen. Ja, wenn Ihnen das gelänge, da würden Sie gewiß gleich Fürſt werden!“ Hierauf fing ſie von der Königin von England an, bedauerte dieſe edle Dulderin, mit der ſie ſich faſt zu vergleichen ſchien, und meinte, die hätte man auch im drängendſten Moment loszuwerden gewußt.

So plump und handgreiflich dieſe Aeußerungen waren, ſo glitt ich doch darüber ſo viel als möglich hinweg, um ſie nicht noch mehr zu erbittern. Ich glaubte aber bei ſo bewandten Umſtänden mit der Uebergabe meines Briefes noch einige Tage warten zu müſſen, um ſo mehr, da Koreff nicht hier iſt, auch wie es ſcheint, nicht ſo bald erwartet wird, und die Fürſtin noch vierzehn Tage hier zu bleiben gedenkt, wo ich vielleicht eine günſtigere Stimmung für Deine Wünſche, liebſter Vater, abwarten kann, indem bei einer ſo wichtigen Sache allerdings große Ueberlegung und Vorſicht höchſt nöthig iſt.

Uebrigens ſcheint ſich die Fürſtin in ihrer jetzigen Freiheit, mit einer Gefährtin wie Madame Schwarz, die ihr auf alle Art ſchmeichelt, ſo wohl zu befinden, daß ich immer denke, ſie ſehnt ſich weniger nach ihrer vorigen Lage zurück, als Du, lieber Vater, vielleicht nach ihr. — Indeß äußerte ſie doch einmal gegen mich: ſie hoffe, mich dieſen Winter in Berlin zu ſehen, worauf ich erwiederte, wir wünſchten Alle dort recht froh vereint zu leben. Dies blieb ohne Antwort

Koreff betreffend, habe ich nichts anderes erfahren können, als daß derſelbe bei ſeiner Hinreiſe nach Karlsbad mehrere Tage hier verweilt hat, und wahrſcheinlich die Fürſtin hier auch ſeine Rückkunft erwarten will. Sie ſelbſt hat ſeiner noch nicht erwähnt. Die Geſundheit der Fürſtin ſcheint vortrefflich, nur als ich nach ihrem Kopfweh fragte, fing ſie wieder darüber zu klagen an. Dies Wenige iſt alles, was ich vor der Hand zu melden habe; mit dem nächſten Poſttag vielleicht Wichtigeres.

Wie glücklich würde ich mich ſchätzen, wenn der Himmel mir vergönnte, Dir, beſter Vater, nützen zu können.

Nimm dieſen innigen Wunſch meines Herzens wohl auf, und zweifle nie an der treuen Liebe und Ergebenheit

Deines unterthänigen Sohnes
H. Pückler.

8.

Hardenberg an Pückler.

Neuhardenberg, den 1. Oktober 1821.

Liebſter Pückler,

Aus Deinen Briefen an die gute R. habe ich mit innigem Bedauern, aber zu meiner großen Verwunderung erſehen, daß Du mich mit Gefühlen verlaſſen haſt, die ich nicht von fern ahnte, und deren ganz unſchuldige Veranlaſſung ich geweſen bin. Du haſt mich ganz mißverſtanden, mich ganz mißkannt, mein liebſter Pückler, und die unglückliche Geſchichte mit Karl und Hellwig iſt allein Schuld daran geweſen. Aber wie iſt's möglich, daß Du, ſtatt *gleich* gerade heraus mit mir zu ſprechen, wo ſich alles leicht würde erklärt haben, mit mir ſchmollen und mir ſo weh thun konnteſt, mit Unzufriedenheit von mir zu gehen? Du wirſt mich immer näher kennen lernen, und finden, daß ich mehr Vertrauen verdiene künftig keinem Verdacht geſtatten, in Deine Seele ſich einzuſchwärzen, keinen hypochondriſchen Gedanken einen Augenblick nähren. So wenig ich am Dienſtag Abend den Ausdruck Lüge auf Dich bezog, ſondern einzig und allein auf die Erzählung, die Karl gemacht haben ſollte, *alle* Briefe der

Fürſtin mitgetheilt erhalten zu haben, ſo wenig habe ich meine Unzufriedenheit über ſein Anklatſchen der unglücklichen Unterredung, die beſſer ganz unterblieben wäre, und meinen Tadel über Hellwig's Mittheilungen an ihn zurückgehalten, ſo wenig habe ich ihnen beiden ihren Rath in der bewußten Sache abgefordert. Karl habe ich nur die Abſchrift des Brieſes ſchnell an meinem Schreibtiſche zu machen, aufgetragen, da ich Dich nicht damit bemühen wollte, und es ganz unſchädlich war, daß er Kenntniß davon nahm. Ich habe überhaupt auch gegen Schöll und Hellwig, die früher in die Sache gemiſcht waren, daraus kein Geheimniß zu machen gut gefunden, vielmehr unſchädlich und räthlich ihnen dieſen Brief leſen zu laſſen, mit beiden übrigens mich in kein Pourparler eingelaſſen. Beide haben dieſen Brief ſehr gebilligt. Daß Hellwig meiner Frau Nachricht davon geben könne, iſt wirklich nach ſeinem Karakter und der ganzen Lage der Dinge gar nicht denkbar. Du thuſt ihm darin wirklich großes Unrecht, mein lieber Pückler. Er kann Mangel an Takt beweiſen, wie er in ſeiner Unterredung mit Dir noch von neuem bewieſen hat; aber er meint es gut, und iſt mir aufrichtig ergeben. Als wir vom Tiſch aufſtanden, vermißte ich Dich bald. Schöll ging mehrmals an Deine Thür, und fand ſie verſchloſſen. Ich glaubte Dich beſchäftigt, hatte aber keinen Gedanken, daß Du empfindlich über irgend etwas ſein könnteſt, was von mir herrühre. Sonſt würde ich gewiß nicht geruht haben, bis wir uns vor Deiner Abreiſe verſtändigt hätten.

Daß ich Dich recht herzlich liebe, und Dir vertraun, mußt Du künftig nie, nie bezweifeln; bei dem geringſten Wölkchen, daß bei Dir dagegen aufſteigen könnte, mußt Du mir verſprechen unverzüglich Dich gerade an mich zu wenden. Jeder Verdacht wird dann gleich ſchwinden, unſere Herzen werden ſich gleich und leicht verſtehen.

Ich erkenne den großen und gar nicht angenehmen Dienſt, den Du mir jetzt leiſteſt, höchſt dankbar und als den ſtärkſten

Beweis Deiner Liebe. Keine Einmiſchung eines Dritten findet ſtatt. Bloß Wittgenſtein hat geglaubt durch den Brief, den ich Dir vorgeſtern ſchickte, vielleicht eine wirkſame Hülfe zu geben, und iſt ja, wie Du ſelbſt weißt, bereit, wenn meine Frau meinen Vorſtellungen nicht Gehör giebt, zu ihr zu reiſen, um mit ihr zweckmäßig zu ſprechen. Koreff war vor kurzem noch in Karlsbad, wie ich aus einem Briefe vom Prinzen Alexander Solms an Wittgenſtein erſehen habe. Wiederholt habe ich auf ſeine Entfernung durch Altenſtein gedrungen. Deinen Nachrichten ſehe ich natürlich mit dem größten Verlangen entgegen.

Wir ſind vorgeſtern gegen 3 Uhr hier angekommen; Carolath's kamen gegen 5. Lucie geſtern früh gegen 7. Geſtern wurde das Erndtefeſt gefeiert, und Abends getanzt. Mittwoch werden wir Alle von hier nach Berlin gehen, Donnerſtag und Freitag dort bleiben, Sonnabend uns zur Jagd nach Grimnitz verfügen. Dort denken wir drei Tage zu bleiben und den 10. wieder in Berlin zu ſein. Carolath's werden von Grimnitz gerade nach Carolath zurückgehen. Vergiß ja nicht auf Deine Briefe zu ſetzen: Zu eigenhändiger Erbrechung. Ich umarme Dich von ganzer Seele und bin mit den herzlichſten Geſinnungen Dein treuer Freund und Vater

Hardenberg.

Du mußt mir, ſo bald Du mir etwas Wichtiges zu melden haſt, doch eine Staffete ſchicken.

9.

Frau von Kimsky an Pückler.

Neuhardenberg, den 1. Oktober 1821.

Bei meiner Rückkehr fand ich, theuerſter Herr Graf, Ihre lieben Briefe, die, ſo freundlich ſie auch immer waren und mich in dieſer Beziehung hoch beglückten, doch auf der anderen Seite mich innig betrübten. Wie ſo ganz unnöthig haben Sie ſich gequält, und wie bereue ich meine Reiſe, die mir nur Kummer und Sorge und namenloſen Verdruß in meiner Angelegenheit machte, und obenein die unangenehmen Szenen in Glinike geſchehen ließ — denn war ich dort, ſo kam alles gewiß ganz anders. Geſchehenes iſt nicht zu ändern, und ich ſchwöre Ihnen recht wahr und heilig, daß in des engelgleichen Fürſten Herz auch nicht ein Schatten für Sie gefallen iſt, er liebt Sie wahrhaft und hat volles Vertrauen. Thun Sie ihm nun nicht mehr Unrecht mit Mißtrauen und Furcht, ich bitte Sie ſo recht herzinnig darum. Viel ſprechen wir von Ihnen, und keiner ausgenommen, ſehnen wir Alle uns nach Ihrer Rückkehr; möchte ſie doch bald ſein, und alles nach Wunſch erfüllt werden.

Die theure, liebe, engelsgute Gräfin iſt ſeit geſtern hier. Ihre Ankunft war recht nöthig; von ihr werden Sie alle Arrangements erfahren, da Sie Ihnen ſelbſt ſchreibt; ich beſchränke mich alſo darauf, Ihnen, lieber Herr Graf, zu erzählen, daß ich dem theuren Fürſten Ihren Brief mittheilte, der ihn ſehr böſe machte, denn er hatte auch nicht eine Ahnung von dem, was Sie ſo gekränkt und betrübt hat; dies mag Ihnen der ſtärkſte Beweis ſein, wie ganz ungegründet Ihre Beſorgniſſe waren, und wie Unrecht Sie gehabt haben, ſich ſo zu quälen. Doch mir iſt Ihr Gefühl und Ihr ganzer damaliger Zuſtand ſo klar, und habe ich mich ſo wahrhaft in Ihre Lage verſetzt, wie ich es Ihnen nicht zu beſchreiben vermag. Wie beglückt es mich, daß Sie mir Ihr Vertrauen in ſo vollem Grade ſchenken; gewiß, mein eifrigſtes Beſtreben wird ſtets ſein, mich deſſen immer würdiger zu machen. Ihr Schreiben aus Herzberg hat mich ſehr beruhigt, es iſt ein heiterer Sinn darin, und Sie ſind ſchon ſelbſt von den ſchwarzen Grillen zurückgekommen. Da Sie mir ſagen, daß es Ihnen vorkommt, als wären Sie verliebt in den geliebten Papa, ſo will ich dies als Beweis annehmen — und Ihnen ſagen, ſollten jemals wieder ſo böſe Zweifel bei Ihnen einkehren, ſich dann zu repetiren: Je feuriger man liebt — je weniger traut man der Flamme, die man einſtößt. — Dann werden Sie in Ihrem eigenen Gefühl den Grund der Zweifel aufſuchen und finden — und zu zweifeln aufhören.

Mit welcher Ungeduld ſehen wir Ihrer erſten Nachricht entgegen, ob Sieg oder Tod — Gott gebe das erſte. Auf Ihre Klugheit rechnen wir feſt, die gewiß alles benutzen wird, um den guten Zweck zu erreichen. Ich für mein Theil fürchte mehr wie ich hoffe. Machen Sie nur, lieber Herr Graf, daß alles wohl gelingt, und wir Sie bald wieder beſitzen in dem Kreis der Liebe, in welchem Sie eine Lücke ließen, die wir ſchmerzlich fühlen. Mein guter Kimsky trägt mir auf, Ihnen noch recht beſonders ſeine innige Ergebenheit auszuſprechen, und bittet, ihm auch ein Plätzchen in Ihrer freundlichen Erinnerung zu geſtatten.

Entſchuldigen Sie mein Geſchmiere und konfuſes Geſchreibe, ich bin ſehr eilig, die Stafette ſoll fort. Verlaſſen Sie ſich feſt darauf, daß Sie in mir ein Organ beim geliebten Fürſten haben, das aus innerer Ueberzeugung gewiß jeder böſen Fascination entgegenſtreben wird, ſollte ſie ſtattfinden. Ich laſſe die Narren gehen, bin freundlich und artig gegen jeden, und gehe meinen geraden reinen Weg vor wie nach. Habe aber dem Fürſten meinerſeits jede Explikation mit H. verſagt, die er ſehr wünſchte. Dies billigen Sie gewiß, und erlauben mir mich zu nennen

Ihre ganz ergebene
F. Kimsky.

16.

Pückler an Hardenberg.

Teplitz, den 5. Oktober 1821.

Geliebteſter Vater,

Ich habe geſtern einen harten Stand gehabt, und viele Rückfälle ertragen, vielen Unſinn tauſendmal wiederholt geduldig anhören müſſen, ohne zum Zweck zu kommen. Indeſſen mußten meine Bemühungen in der Nacht, vielleicht dämoniſch, nachgewirkt haben, denn früh war ich nicht wenig erſtaunt, Frau Fürſtin und Koreff an meinem Bette erſcheinen zu ſehen, wo die Unterhandlungen von neuem begannen. Koreff war von der Idee ſeiner Verſetzung ſo gerührt, daß er weinte wie ein kleines Kind, und ich kann nicht läugnen, daß ich einen ſchwachen Triumph fühlte, zu den Füßen meines Bettes die Frau Fürſtin ſo geſchmeidig und den unſchuldigen Koreff ſchluchzend zu ſehen. Demohngeachtet hatte man noch ſeine liebe Noth, und alles was ich erlangen konnte, beſagen die beiden Beilagen. Du wirſt daraus ſehen, lieber Vater, daß zwar in der Hauptſache Einwilligung in eine ſtill ſchweigende Trennung, und Abſtrahirung vom Aufenthalte in Berlin — die Fürſtin ſich zum Ziele legt, auf der anderen Seite aber ihre Forderungen eben nicht von der gerühmten Uneigennützigkeit Beweiſe geben. Du wirſt bemerken, daß ich in den von mir geſchriebenen Erklärungen der Fürſtin wohl in der Hauptſache ihre Gedanken und Aeußerungen wiedergegeben, aber freilich mich ganz anderer Ausdrücke als der diktirten, bedient habe, weil ſonſt nur Schmähwörter und die Phraſen von „aus dem Haus werfen, im Alter ihr Brod im Auslande betteln.“ oder dergleichen die Seiten gefüllt haben würden. Ich muß hier darauf aufmerkſam machen, daß die Fürſtin mit einer wahren Aengſtlichkeit darauf beſteht, noch einmal nach Glinike, und zwar ſobald als möglich zu gehen. Sie ſpricht immer von ihren nothwendigſten dort zurückgelaſſenen Sachen, und ſetzte einmal die mir merkwürdigen Worte hinzu: man könnte wohl ihr dort allerlei vertauſchen und bei Seite bringen, und am Ende ſagen, ſie habe was für das Haus beſtimmt geweſen ſei, nach Glinike gebracht. Dies klang mir etwas zweideutig, und ich würde doch eine Viſitation in Glinike ſchleunig anrathen, um ſich zu überzeugen, was früher geſchehen iſt.

Da ich gar keine Inſtruktion über die zu machenden Bedingungen von Dir erhalten habe, ſo kann ich auch nicht beurtheilen, inwiefern die in den Beilagen enthaltenen Dir konveniren werden; wenn es indeß wahr iſt, was Hellwig ſagte, daß er carte blanche gehabt habe, der Fürſtin alles zu bewilligen, was ſie nur verlange, ſobald ſie in der Hauptſache, nämlich Entfernung von Berlin, nachgebe — ſo hoffe ich doch, daß Du ſie erträglich finden wirſt. Sollte Dir nach reiflicher Ueberlegung ihr Aufenthalt in Potsdam noch zu nah ſein, ſo beſtehe feſt und beſtimmt auf Dresden; iſt Dir aber jenes recht, ſo kommſt Du allerdings leichter zum Zweck und zu beiderſeitiger Zufriedenheit. Ebenſo verhält es ſich mit dem Beſuch in Glinike, auf dem die Fürſtin ſehr beſteht. Daß ich in der Haupterklärung der Fürſtin (deren Form, da ich kein Juriſt bin, ein Juſtizkommiſſarius ſpäter reguliren mag) als Zeuge mit Herrn Koreff figurire, hätte ich mir zwar lieber erſpart, die Fürſtin iſt aber ſo ganz von ihm abhängig, ja, ihm unterthänig, daß ſie es wünſchte, und ich es demnach auch für gut hielt. Ich muß auch ganz aufrichtig geſtehen, daß, wenn Koreff nicht gewollt hätte, alle meine Mühe gänzlich fruchtlos geweſen wäre, da er aber ſich zum Lohn dieſer Nachgiebigkeit gewiſſermaßen tacite die Beibehaltung ſeiner jetzigen Stellung bedungen hat, ſo wünſchte ich wohl um ſo mehr, da der Grund ſeiner Entfernung nun wegfällt, daß man ihn, wenigſtens vor der Hand, unangefochten ließe, um ſich nicht unnützerweiſe einen bitteren Feind auf den Hals zu ziehen. Auf jeden Fall werde ich mir von Dir, lieber Vater, eine oſtenſible Antwort auf dieſen Brief zur Kommunikation an die Fürſtin erbitten, worin wenn Du es für gut findeſt, vielleicht auch etwas Beruhigendes für Koreff enthalten ſein kann, deſſen Schreiben an mich ich gleichfalls beilege. Du wirſt daraus erſehen, daß er gern in eine zweijährige Entfernung willigt, und am Ende wohl auch mit einer Summe Geldes ganz weggeht, auf jeden Fall aber Deinen Wünſchen in nichts mehr im Wege ſteht.

Ich erwarte alſo ſo bald als möglich Deine ferneren Befehle, und geſtehe, das ich ſehr froh ſein werde, wenn ich dieſen unangenehmen Ort (wo wir nur noch die einzigen Badegäſte ſind) und die noch unangenehmere Geſellſchaft, in der ich nothgedrungen leben muß, verlaſſen kann, um nach meinem friedlichen Muskau zurückzukehren, wo ſo manches Geſchäft auf mich wartet.

Ich vergaß in meinem letzten Briefe der erſten von Dir erhaltenen Staffete zu erwähnen, die mir Wittgenſtein's Brief und Rother's Plan mitbrachte. Von dem erſteren habe ich keinen Gebrauch gemacht, da er gar zu wenig Beſtimmtes ſagte, und unſere Schwäche mehr aufdeckte, als imponiren konnte.

Rother's Plan iſt auch nicht nach meinem Geſchmack und 50,000 Thaler ein zu großes Opfer im Vergleich mit dem daraus zu ziehenden Vortheil. Ich habe eine andere Idee gefaßt, deren Ausführung viel leichter und in jeder Hinſicht viel zweckmäßiger iſt. So bald ich das Vergnügen haben werde, Dir, beſter Vater, wieder aufzuwarten, will ich Dir meine Idee mittheilen, und hoffe auf Deine gnädige Beihülfe.

Mit den herzlichſten Wünſchen für Dein Wohl und inniger Liebe und Dankbarkeit bin ich

Dein gehorſamſter Sohn
H. Pückler.

P. S. Zu Deinem oſtenſiblen Briefe an mich bitte ich, im Fall Du die Wohnung in Potsdam oder den Beſuch in Glinicke abſchlägſt (was allerdings eine Verzögerung herbeiführen kann), dies ſo zu ſtellen, als wenn ich Dich gleichfalls darum gebeten hätte, wie ich auch in der That thue, wenn es Deinen Wünſchen nicht entgegen iſt, die mir über alles gehen. Es wird dies bei der Fürſtin mehr Vertrauen zu mir erwecken, was dem Ganzen nur vortheilhaft ſein kann, denn was ich bewirke, iſt wahrlich zum Vortheil Beider.

Zweite Nachſchrift. Nach beſſerer Ueberlegung habe ich doch vorgezogen, die Schwarz an Koreff's Stelle als Zeuge unterſchreiben zu laſſen. Uebrigens muß ich wiederholen, daß Koreff wirklich viel zum Gelingen meines Auftrags beygetragen hat, und daß ich in dieſer Hinſicht für ihn bitte, wohl aber rathe ihm den gebetenen Urlaub auf zwei Jahre in fremde Länder zu bewilligen. Daß meine Briefe außer der Frau von Kimsky niemand zu ſehen bekommt, erwarte und erbitte ich mir inſtändigſt, beſter Vater, denn ſie ſind mit zu viel abandon und zu vertraulich geſchrieben, als daß ich ſie dem Urtheil Anderer ausſetzen möchte, die meine Geſinnungen nicht zu kennen brauchen.

Ich habe die Unterſchrift der Fürſtin nicht gerichtlich vidimiren laſſen, um alles Aufſehen zu vermeiden, und weil ich überzeugt bin, daß es dieſer Form nicht bedarf, weil die Fürſtin gewiß ihre Handſchrift nicht abläugnen wird.

11.

Pückler an Hardenberg.

Die Frau Fürſtin erklärte als Antwort auf den von mir überbrachten Brief, daß ſie nie einwilligen könne mit Frau von Kimsky unter einem Dache zu wohnen, weil ſie einſehe, daß ein ſolches Verhältniß nur zu ihrem und ihres Mannes Unglück ausſchlagen könne. Sie fühle, daß hier ein

Opfer fallen müſſe, und als harte Dulderin geprüft, erbiete ſie ſich freiwillig dieſes Opfer zu ſein, und eine ſtillſchweigende Trennung ſtattfinden zu laſſen. Ihr inniger Wunſch bleibe es, ihre Wohnung in Berlin aufſchlagen zu dürfen, da ihr dies jedoch beſtimmt verweigert würde, ſo weiche ſie der Nothwendigkeit, und nähme ein Haus mit der nöthigen Einrichtung in Potsdam, und nur höchſt ungern in Dresden an, worüber nebſt einigen anderen Bedingungen, welche ſie zu machen für nöthig erachte, die beiliegende offizielle Erklärung, welche ſpäter gerichtlich zu ſanktioniren ſei, das Nähere beſage.

Sie erinnert bei Gelegenheit der ausgeſetzten Rente, daß ſie ſich mit wenigem begnügt haben würde, wenn der Zuſtand ihrer geſchwächten Geſundheit ſie nicht zwänge, alljährlich eine Badekur zu gebrauchen, ſie auch die ihrem Herzen theure Pflicht übernommen habe, für viele Arme zu ſorgen, die ſie nicht verlaſſen könne. Als letzten Wunſch bitte ſie ihren Mann, da ſie auf keine Trennung vorbereitet geweſen, und alle ihre nöthigſten Effekten in Glinike gelaſſen habe, jetzt dahin zurückkehren zu dürfen, und dort zu verbleiben, bis ihre neue Wohnung zu ihrem Empfang vorbereitet ſei, wobei ſie jedoch verſpricht, ſich dem Wunſche ihres Gemahls gemäß von Berlin entfernt zu halten. Sie wird die Antwort, um welche ſie ſo ſchleunig als möglich bittet, hier abwarten, und hofft mit Zuverſicht auf die Gewährung eines ſo beſcheidenen Geſuchs. Im Fall der Einrichtung eines Hauſes für die Frau Fürſtin nicht ſo ſchnell bewerkſtelligt werden könnte, bittet ſie nur ihre Sachen in Glinike abholen zu dürfen, und will dann ihren Aufenthalt bis ſie ihr neues Haus beziehen kann, an einem anderen Orte nehmen, bittet aber nochmals ihr doch die Wohnung in Potsdam zu gönnen, und ſie nicht von Vaterland und Kindern ſo ſchmerzhaft zu entfernen.

(Von der Hand der Fürſtin:)

Dies iſt auf mein Geheiß geſchrieben.

Charlotte, Fürſtin von Hardenberg.

12.

Koreff an Pückler.

Mein wertheſter Herr Graf,

Erlauben Sie mir nachſichtsvoll, Ihnen einige Augenblicke zu rauben, und Sie mit einer Angelegenheit, die mich betrifft, zu unterhalten. Aus Ihren und der Frau Fürſtin Aeußerungen habe ich wohl geſehen, daß man damit umgeht, mich aus Berlin zu entfernen. Warum dies geſchehen ſoll, frage ich vergebens mein Gewiſſen und mein Erſtaunen. Ich habe durchaus nichts gethan, was ſolcher Ungnade und Ungunſt mich würdig machte. Meine Pflicht habe ich mit der größten Freudigkeit erfüllt — mehr that ich ſtets als die bloße dürre Pflicht fordert, denn ich handelte auch als Staatsbeamter ſtets mit einer Liebe und Begeiſterung, die, ich darf es wohl ſagen, die Grundzüge meiner Seele bilden. Warum ſollte ich meiner Stelle im Miniſterium entſetzt, und in eine Provinzialſtadt verſetzt werden? Alle meine Rechte ſprechen dagegen. Ruſt und ich haben in Wien im Jahre 1815 das Wort des Fürſten Staatskanzlers erhalten, nirgends anders als in der Hauptſtadt angeſtellt zu werden. Mir wurde dies Verſprechen in Paris im Jahre 1815, da andere Anträge an mich ergingen, und Herr von Jordan den Vorſchlag in Anregung brachte, mich in den Rheinprovinzen zu beſchäftigen, feierlichſt von dem Fürſten Staatskanzler wiederholt. Als Zeuge kann ich unter anderen die Gräfin Cuſtine anführen, welcher der Fürſt die Gnade hatte, daſſelbe zu wiederholen, und ihr zu verſprechen, mich in ſeinen beſonderen Schutz zu nehmen. Ich werde mir nie erlauben, weder dem Fürſten von Hardenberg noch dem Staatskanzler das Unrecht anzuthun, an der Heiligkeit ſeines Wortes zu zweifeln. Ausdrücklich ſteht es ferner in meinem Reſkript aus Wien 1815 vermerkt, daß es einzig von meiner freien Wahl abhängen ſoll, welche Laufbahn ich verfolgen will. Gern würde ich mich ſogleich ſelbſt an den Fürſten wenden. Er iſt aber leider gegen mich eingenommen. Ich werde von meinen Feinden — Menſchen, denen ich ſtets mit der größten Selbſtaufopferung nur Gutes, nie das geringſte Böſe that — verläumdet und angeſchwärzt, und man hört mich nicht. Ich muß unvertheidigt alles über mich ergehen laſſen, und — ſo wahr einſt Gott der unbeſtechliche Richter mich erlöſen möge! — ich bin unſchuldig, und ein Opfer der gräßlichſten Verläumdung. Ich werde gewiß einſt noch gerechtfertigt werden. Seien Sie dann mein Vertreter, damit doch eine Stimme ſich für den Unterdrückten erhebe. Bringen Sie dieſe meine Worte zur Kenntniß des Fürſten. Er iſt zu edel geſinnt, um ihren Sinn und mein Recht zu verkennen. Erinnern Sie den Fürſten an das Wort, das er mir gab, als das Mißverſtändniß mit meinen Papieren, wodurch ich Jahre lang litt, ſich aufklärte, daß er zehnfach mich entſchädigen wolle für alle mir geſchehene Unbill; ich habe ſeinem Worte vertraut, erkenne dankbar das Viele an, das er für mich gethan, werde es durch keinen Schmerz und kein Unrecht getrübt es je verkennen, werde aber es nimmermehr glauben, daß ein ſo edler Mann mit der einen Hand nehmen wolle, was er mit der anderen gegeben. Erinnern Sie den Fürſten an Pyrmont, wie eines Morgens in der Allee er mit Thränen mich umarmte, und nur dem Beweggrund ſeines Herzens frei folgend mir zuſagte, daß ſein Herz nie das was ich für ihn gethan, und meine Zärtlichkeit vergeſſen wolle! Ich that noch nie Unrechtes — auch der Fürſt wird gewiß ſeines Wortes eingedenk ſein, und wird den Mann, dem er es gab, der nichts verbrochen hat, nicht vor der ganzen Welt beſchimpfen, degradiren, und aus ſeiner Exiſtenz, der geiſtigen und civilen, auf grauſame Art werfen, und zur Verzweiflung bringen wollen. Erinnern Sie, mein hochgeehrter Fürſprecher, den Fürſten an die mir ſchriftlich gegebenen, mit ſeinem geehrten Namen unterzeichneten Reſkripte, die mein Patent begleiteten, wo es nur mir und meiner

Wahl anheimgegeben wird, ob ich meine bisherige Stellung verlaſſen, und die Direktion der geſammten Irrenanſtalten übernehmen will. So feierlich Zugeſagtes, ſo oft Bekräftigtes und Wiederholtes, ſolche Belohnung vergangener Dienſte und Bemühungen kann der geehrte Staatskanzler nicht annulliren und zurücknehmen wollen. Dazu iſt er zu gerecht, zu billig, zu liebevoll, und achtet zu ſehr die heiligen Geſetze, deren Schöpfer und Organ er iſt, und unter deren Aegide der Staatsbürger ſo ruhig wie ſicher lebt. Ein Fürſtenwort iſt Granitfels, auf welchem jeder ſeine Hütte baut. Ein ſolcher Grund kann nicht wanken!

Sagen Sie, mein theilnehmender Schützer, dem Fürſten, daß alle meine Studien, meine Kenntniſſe, meine Bemühungen, kurz mein ganzer Lebensplan nur auf die Hülfsquellen berechnet ſind, die nur die Hauptſtadt für Wiſſenſchaften und Künſte mir bieten kann, daß ich mein ganzes Leben dazu organiſirt habe, daß man im 40ſten Jahre mit wankender, halbzerſtörter Geſundheit, nicht eine neue Laufbahn beginnen kann, daß man endlich Wurzeln getrieben hat, die, wenn man ſie ausreißt, das Leben verbluten, und den Trieb, neue zu bilden, unmöglich machen. Stellen Sie dem Fürſten vor, daß es jedoch im Preußiſchen nie geſchieht, ſelbſt den geringſten Profeſſor ohne ſeine Einwilligung zu verſetzen, daß der edle Fürſt doch bedenken möge, einen Mann von der ganzen Welt zu beſchimpfen, indem man ihn degradirt, ſei doch wahrlich keine Kleinigkeit. Stellen Sie ihm vor, daß ich mit meiner Poſition, mit meinem Wirkungskreiſe ganz zufrieden bin, daß ſeit vielen Jahren alle meine Studien nur dieſen eigenthümlichen Gang genommen haben, und daß, wenn ich daraus entfernt werde, ich gelähmt, ja vernichtet bin, und daß es weit mitleidiger wäre, mich lieber des Dienſtes ganz zu entlaſſen, und mich in die Fremde hinauszuſtoßen, wiewohl ich meine Kräfte und den dritten Theil meines väterlichen Vermögens im Dienſte des Staates aufgeopfert habe. Stellen

Sie dem gefühlvollen Mann dar, daß eine ſolche Aenderung meiner Lage mich auch ökonomiſch völlig ruinire, da alle meine Verhältniſſe für Berlin berechnet ſind. Ich habe Kontrakte für mehrere Jahre abgeſchloſſen, ich habe mir die Aenderung meines Wohnorts ſelbſt im Traum nicht ſupponirt, und bin daher völlig ruinirt, wenn man ſo grauſam ſein wollte, auf dieſen unglückſeligen Gedanken zu beſtehen, um mich zu Grunde richten zu wollen.

Stellen Sie dem Fürſten vor, daß, wenn meine dunkle, ſchweigende, völlig zurückgezogene Exiſtenz in Berlin, wiewohl ich nicht wüßte wie ſo? und wodurch? — ihm zuwider ſei, ſo finde ich mich erbötig, ein oder ſelbſt zwei Jahre mich freiwillig zu verbannen, auf Reiſen zu gehen, in England, in Frankreich die Irrenanſtalten und andere Inſtitutionen zu unterſuchen, und auf dieſe Art für den Staat und die Wiſſenſchaft auf eine ſo vielſeitige Art, wie es der Zuſtand meiner Kenntniſſe erlaubt, nützlich zu ſein. Sie ſehen, mein hochverehrter Herr Graf, daß ich zu allem erbötig bin, was dem Fürſten angenehm ſein kann. Allem will ich mich fügen, gern will ich alles annehmen, nur beſchimpfen und degradiren laſſen kann ich mich nicht. Lieber will ich alles verlaſſen. Ich baue auf meine gerechte Sache, auf meine vollkommene Unſchuld, und auf die Heiligkeit der Zuſagen meines Königs, des Fürſten Staatskanzlers, und des Mannes, der mich einſt mit dem Namen: Freund beehrte!

K.

13.

Hardenberg an Pückler.

Den 10. Oktober 1821.

Liebſter Pückler,

Ich hätte freilich wohl nicht erwarten ſollen, daß eine Frau, mit der ich 27 Jahre gelebt habe, und die mich die längſte Zeit dieſer Epoche hindurch glücklich machte, ſo daß ich nicht die mindeſte Klage über ſie hatte, deren guten Eigenſchaften ich vollkommen Gerechtigkeit widerfahren ließ, und ihr die größten Beweiſe an Liebe und Achtung gegeben habe, meine Aufforderung zur Rückkehr und völligen Ausſöhnung ganz verwerfen, und die zweite Alternative einer Trennung vorziehen würde. So tief es mich ſchmerzt, hierin eine völlige Umwandlung ihrer früheren Geſinnungen und ihrer ganzen ehemaligen Art zu denken und zu fühlen, einen gänzlichen Mangel an Liebe, an Achtung, an Vertrauen gegen mich ganz deutlich zu erblicken, ja einen Karakter der Unverſöhnlichkeit, der ſonſt, dem zarten, fein und weich fühlenden weiblichen Herzen ſo wenig eigen iſt, und dem moraliſch-chriſtlichen ſo ſchnurſtracks entgegen läuft; ſo ſehe ich doch nun klar und überzeugend die Unmöglichkeit ein, bei dieſen Geſinnungen unſer wechſelſeitiges Glück, unſere Ruhe, unſere Zufriedenheit bei fernerem Zuſammenleben wieder zu begründen. Leider bleibt bei dieſer totalen Sinnesänderung meiner Frau nichts übrig, als die Befolgung des zweiten Plans, den Du, lieber Pückler, die Güte gehabt haſt, einzuleiten. Der anliegende Aufſatz von meiner Hand enthält die Punkte und die Stellung, die ich unſerer Uebereinkunft zu geben beabſichtige. Die Fürſtin wird finden, daß ich fortwährend von der Idee ausgehe, jeden Eclat, jedes Aufſehen ſorgfältig zu vermeiden, und ihr alles Weſentliche, was ſie verlangt hat, ſehr gern zugeſtehe. So iſt die Ausſicht einer Wiedervereinigung jederzeit von unſerer beiderſeitigen Uebereinkunft abhängig, ſie iſt und bleibt meine Frau; es iſt von keiner Scheidung, auch nicht von einer von Tiſch und Bett, die ohnehin nach preußiſchen Geſetzen den Evangeliſchen unterſagt iſt, die Rede. Fragt uns jemand, ſo müſſen wir bloß den Entſchluß eines temporairen, abgeſonderten Aufenthalts nach freier Konvenienz, aus Geſundheits- und anderen zufälligen Urſachen anführen, und die Welt weder mit unſeren veränderten Verhältniſſen vertraut machen, noch übereinander klagen, vielmehr jene möglichſt verſchweigen. Auch aus dieſem Grunde kann ich mich durchaus nicht damit einverſtanden erklären, daß meine Frau ſich Potsdam zum Wohnorte wähle, wo ſich überdem nur Veranlaßung zu unangenehmen Klatſchereien und Zwiſchenträgereien ergeben würde, oder daß ſie jetzt nach Glinick komme, um ihre Sachen abzuholen. Ich muß Dich alſo, ohnerachtet Deiner Verwendung, angelegentlich bitten, beides beſtimmt abzuwenden. Die Fürſtin könnte mir ganz dreiſt und mit Zuverſicht noch das Vertrauen ſchenken, mir ihre Schlüſſel zu ſchicken, und mir ihre Aufträge zu geben. Sie würde ſich gewiß dabei nicht übel ſtehen. Will ſie aber auch das nicht, bin ich ihr ſo ganz entfremdet, ſo mag ſie jede andere Perſon wählen. Mit welchem ſchmerzhaften Gefühl würde ſie Glinike betreten und wieder verlaſſen! Welches nachtheilige Aufſehen würde daraus entſtehen! Mit einem Worte, das geht wirklich nicht. Stelle ihr das doch recht eindringend vor. In der Folge läßt ſich vielleicht die Erfüllung ihres Wunſches, nicht aus dem Vaterlande und von ihren Kindern entfernt zu leben, bewerkſtelligen, wenigſtens gewiß nach meinem Ableben, nur jetzt nicht, wenn wir Aufſehen vermeiden wollen. Aus dieſem Grunde habe ich eine Friſt von zwei Jahren zur Auswahl ihres Wohnorts beſtimmt, und erſt nach Ablauf derſelben für mich und meine Erben, damit ſie auch im Falle meines Todes ſicher ſei, die Anſchaffung eines Hauſes verſprochen, auch den Zuſatz gemacht, daß dieſe auch nach fernerer Uebereinkunft noch ausgeſetzt werden könne. Nach den preußiſchen Geſetzen muß ein Vertrag zwiſchen Eheleuten gerichtlich abgeſchloſſen werden. Ziehe alſo einen Rechtsgelehrten zu, mein lieber Pückler, und beſorge alles mit der Sorgfalt, die Du bisher angewendet haſt.

Was Koreff anbetrifft, ſo will ich ihm gern den gewünſchten Urlaub auf ein oder zwei Jahre verſchaffen, mit Aufträgen im Dienſt des Staats, und Beibehaltung ſeiner

Stellen. Er komme bei Altenſtein, ein und ſuche wegen ſeiner Geſundheit den Urlaub nach, erbiete ſich dazu, zum Beſten des Staats Inſtitute zu beſuchen, Notizen über nützliche Gegenſtände zu ſammeln, und bitte um Fortzahlung ſeiner ganzen Beſoldung, um die Reiſekoſten deſto beſſer zu decken. Altenſtein wird dann an den König berichten, und ich werde für die Bewilligung wirken.

Wir waren zwei Tage mit Carolath's in Grimnitz, wo eine Jagd iſt, die gewiß ihres gleichen nicht hat. Carolath hat ſich außerordentlich beluſtigt.

Komme, ſobald es immer möglich iſt, geſund wieder zu uns. Ich umarme Dich von ganzem Herzen.

Hardenberg.

Beſonders für Dich allein.

Meinen anliegenden oſtenſiblen Brief, und die dabei befindliche Hauptpiece, welcher ich die von der Fürſtin unterſchriebene, die ich mir wohl aufzuheben bitte, wieder hinzufüge, weil Du ſie brauchen möchteſt, begleite ich mit dieſen beſonderen Zeilen. Die Uebereinkunft habe ich mit Rückſicht auf die Geſetze entworfen, die ich ſorgfältig erwog. Von ganzer Seele danke ich Dir für Deine klugen und wohlmeinenden Einleitungen in dieſer traurigen Sache. Ich kann Dir meine Dankbarkeit nicht lebhaft genug ausdrücken. Wir haben geſtern Abend eine Stafette an den Oberlandesgerichtsrath Kaempf geſchickt, daß er ſich ſogleich zu Dir verfüge. Ziehe ihn zu Rath. Er mag die juriſtiſche Form zur Uebereinkunft appliciren, ſonſt aber pünktlich bei dem Inhalt derſelben bleiben, wenn es irgend möglich iſt. Niemand hat hier etwas erfahren, ſoll auch nichts erfahren, als Wittgenſtein, dem aber nicht geſagt iſt, daß Du von ſeinem freilich nur weiße Salbe enthaltenden Brief keinen Gebrauch gemacht haſt. Kaempf müßte womöglich mit dem Vertrage von der Fürſtin gerichtlich vollzogen hier mit herkommen, damit auch ich ihn ſo vollziehe. Daß Du erſt nach Muskau gehſt, ehe Du hieherkommſt, verbitten wir auf's angelegentlichſte und dringend. Eile doch ja, ſo bald Du fertig biſt, hieher zu uns, liebſter Pückler, und empfange unſeren Dank und unſere Umarmungen, beſonders die von Deinem Dich aufrichtig liebenden treuen Vater

Hardenberg.

11.

Pückler an Hardenberg.

Teplitz, den 13. Oktober 1821.

Beſter, geliebteſter Vater,

Meine Frau theilt mir Aeußerungen von Schöll mit, (ich lege das Blatt bei), die mich ſehr beſorgt machen. Nie hätte ich dies Schöll, den ich in der That, einige Schwätzereien abgerechnet, ſehr achte und liebe, zugetraut, aber was thut beleidigte Eitelkeit nicht! Ein einziger Brief von Berlin an die Fürſtin, der ähnliche Anſichten enthielte, würde augenblicklich mein ganzes, wahrlich mühſam errichtetes Gebäude über den Haufen ſtoßen. Ich habe es daher für gut gehalten, an Schöll etwas Beruhigendes zu ſchreiben, von dem ich Abſchrift beilege, und es nun ganz Deinem Ermeſſen überlaſſe, ob Du es für paſſend hältſt, den Brief abzugeben oder nicht.

Als ich Deine Stafette heute früh erhielt, ſaß ich gerade im Bade. Mein Kammerdiener, der mir das Packet geben wollte, glitſchte aus, und fiel mit ſammt demſelben zu mir in's Waſſer. Hoffentlich iſt dies keine unangenehme Vorbedeutung! Sehr leid thut es mir, daß Kaempf, der ganz der Mann iſt, welchen wir brauchen, nicht gleich hier war, und früher alles beſtimmt abgeſchloſſen werden konnte, denn ich verberge Dir nicht, lieber Vater, daß jede Zögerung recht gefährlich iſt, und der kleinſte Umſtand, eine ſo heftige Frau wie die Fürſtin iſt, total umſtimmen mag. Sie hat ſich in den acht Tagen, die ſeit meinem letzten Briefe vergangen ſind, ſo ſehr in die Idee von Potsdam wider all mein Bemühen hineingedacht, und glaubt damit ſo viel gethan zu haben, da man ihr früher ſelbſt den Aufenthalt in Glinike ſchon bewilligt hatte, daß ich in keiner kleinen Verlegenheit bin, ihr Deine jetzige Willensmeinung vorzutragen. Sie iſt noch ausgegangen mit Koreff, und ich benutze dies, um Dir, liebſter Vater, recht herzlich für die Güte und Freundſchaft zu danken, die Du mir ſo vielfach und liebreich zeigſt, und die einen ſo unſchätzbaren Werth für mich hat. Wäre es mir doch nur möglich, ſie mehr als durch guten Willen zu verdienen, und mir in allem Deine ſo ehrenvolle und wohlthuende Zufriedenheit zu erwerben!

Mit Schmerzen erwarte ich den Herrn Kaempf, denn wie geſagt, je ſchneller jetzt alles abgethan wird, deſto heilſamer iſt es. Leider habe ich auch einen Boten von Muskau bekommen, wo in einer dringenden und unangenehmen Angelegenheit meine Gegenwart nöthig iſt. Indeſſen muß ſich dies nun machen, wie Gott will, denn meinen Poſten hier darf ich keine Stunde verlaſſen, um im Fall etwas Nachtheiliges vorfällt, gleich entgegentreten zu können.

Abends.

Nach reiflicher Ueberlegung halte ich es für zweckmäßiger, die Fürſtin erſt beſſer zu präpariren, und vielleicht [illegible] abzuwarten, ehe ich ſie mit dem Inhalt Deines Schreibens bekannt mache. Daß Koreff's Wunſch erfüllt iſt, war mir ungemein lieb, und dies wird ohne Zweifel der beſte Hebel ſein. Auch muß ich aufrichtig geſtehen, daß ich ihm bei dieſer Angelegenheit viel ſchuldig bin, und ihn nicht für ganz ſo ſchwarz halten kann, als er mir früher vorgekommen iſt; und was alle die magnetiſchen Tollheiten betrifft, ſo glaube ich beinahe, daß er ſich ſelbſt dabei eben ſo ſehr betrügt als Andere. Ueberhaupt fange ich an, guter Vater, Deinem ſchönen Beiſpiel immer mehr zu folgen, und alles mit mehr Milde anzuſehen, als früher. Vergieb uns unſere Schuld, wie wir vergeben unſeren Schuldigeren, ſagſt Du mit Recht in Deinem ſchönen Briefe an die Fürſtin, den ich noch geſtern mit Bewunderung wieder durchlas. —

Beiliegender Brief an Wittgenſtein enthält nichts von Bedeutung, und iſt nur Courtoiſie, den an meine gute Lucie bitte ich Dich zu übergeben, und obgleich alle dieſe Briefe nichts ſehr Wichtiges vermelden, ſo ſende ich doch das Packet durch Stafette, um Dich immer au courant meiner Anſicht der Dinge zu wiſſen.

Gott gebe, daß mein nächſter Brief nur Erwünſchtes enthalte, und das Drama gänzlich ſchließen möge! Ich werde dann über Muskau, wohin ich, auf einige Zeit wenigſtens, durchaus reiſen muß, bald meinen Briefen folgen, um Deine liebe Hand zu küſſen, und Dir mündlich zu ſagen, was ich freilich mündlich wie ſchriftlich nie genügend ausdrücken kann, wie ſehr ich Dich liebe und hoch verehre.

Dein treuer Sohn H. Pückler.

15.

Pückler an Hardenberg.

Teplitz, den 15. Oktober 1821.

Geliebteſter Vater,

Unendlich freut es mich Dir ſagen zu können, daß nun alles ganz nach Deinen Wünſchen gemäß beendigt iſt, und der Herr Oberlandesgerichtsrath Kaempf Dir die von der Fürſtin unterſchriebene Urkunde, ganz nach dem Inhalt Deiner eigenen Vorſchrift, überbringt. Die nöthigen Zuſätze ſind der Klugheit und den juriſtiſchen Kenntniſſen Herrn Kaempf's zu danken, der alles Nöthige ſorgſam bedacht und mit mir überlegt hat.

Es wurde nämlich für zweckmäßig erachtet

1) die Fürſtin dadurch an die Haltung ihres Verſprechens zu binden, daß man in ausdrücklichen Worten feſtſetze, wie dieſelbe, wenn ſie ſich gegen Deinen Willen nach Berlin begebe, aller der ihr zugeſicherten Vortheile verluſtig ginge, weshalb auch das Haus auf Deinen Namen, nicht auf den ihren, gekauft werden, und erſt nach Deinem Tode ihr zufallen ſoll.

2) hielt Herr Kaempf für unerläßlich, daß der Werth des meublirten Hauſes beſtimmt würde, da ſonſt die Fürſtin leicht dem Ausdruck: ſtandesmäßig eingerichteten Hauſe eine ſehr weite Ausdehnung geben, und neue Weitläufigkeiten verurſachen könne. Die feſtgeſetzte Summe von 20,000 Thaler war die geringſte, zu der ſich die Fürſtin verſtehen wollte, und ſcheint uns beiden auch nicht übertrieben.

3) mußte erwähnt werden, daß unter den abzuholenden Sachen nur die Garderobe und eigenthümliche Gegenſtände, nicht aber Meubles u. ſ. w. verſtanden ſein können.

Dies abgerechnet, ſind ſo viel als möglich Deine eigenen Worte beibehalten worden.

Koreff hat auch noch einige Anliegen, die er wieder in die Form eines Briefes an mich eingekleidet hat, welchen ich deshalb beilege. Er wird mit Deiner Genehmigung, die er ſich, wie Du ſiehſt, ausbittet, die Fürſtin in Dresden etabliren helfen, wo ſie vor der Hand bleiben will. Hie und da wird zwar zuweilen noch lamentirt, mais au fond il me semble que tout le monde est content et doit l'être.

Da nothwendige Geſchäfte mich nach Muskau rufen, ſo reiſe ich heute Nacht dahin ab, und ſende Dir Herrn Kaempf ohne Zeitverluſt mit dem glücklichen Finale jener widerwärtigen Angelegenheit zu, die nun Gottlob Deine Ruhe und Heiterkeit nicht mehr trüben wird.

Du kannſt denken, beſter Vater, wie glücklich ich mich ſchätze, auch ein Scherflein zu Deinem Frieden beigetragen zu haben, und wie ſehr ich wünſchte, mich der Liebe und Güte immer würdiger machen zu können, mit der Du ſo vertrauensvoll überhäuft haſt

Deinen treuen und dienſtbaren Sohn
H. Pückler.

P. S. Auf Koreffs Bitte erſuche ich Dich, ihn bei Altenſtein vertreten zu wollen, daß er einige Tage über ſeinen Urlaub, der jetzt ſchon abgelaufen iſt, ausbleiben muß. Habe die Gnade mit Abgabe ſeines Briefes an Altenſtein und der Reſolution auf die in dem an mich gerichteten Briefe enthaltenen Punkte bis zu meiner Ankunft zu warten, damit ich Dir noch mündlich die nöthige Auskunft geben kann.

Dein treugehorſamſter Sohn.

16.

Koreff an Pückler.

Teplitz, den 15. Oktober 1821.

Sie haben, verehrteſter Herr Graf, meine erſte Bitte mit ſo viel liebenswürdiger Gefälligkeit aufgenommen, Ihre gütige Fürſprache hat ihren glücklichen Erfolg ſo herbeigeführt, daß ich es wage, Sie noch fernerhin zu beläſtigen, indem ich Sie erſuche, dies Werk nun auch zu vollenden, und über jedes Gemüth Ruhe und Frieden auszugießen.

Nach des Fürſten Wunſch und Befehl werde ich mich von Berlin auf einige Zeit entfernen. Den Plan meiner Reiſe habe ich Ihnen mündlich auseinandergeſetzt. Da ich befürchten muß, Seine Durchlaucht damit zu beläſtigen, ſo wünſche ich, daß Sie die Güte haben möchten, dem verehrten Fürſten einige Fragmente davon mündlich mitzutheilen. Mein Schreiben an den Herrn Miniſter von Altenſtein liegt her. Haben Sie die Gefälligkeit, es Sr. Durchlaucht einzuhändigen, um darüber zu disponiren, damit ich eiligſt fortziehen könne, ehe die Wege gar zu böſe werden. Ich überlaſſe es gänzlich der Entſcheidung Sr. Durchlaucht, ob dieſer Urlaub ein unbeſtimmter, oder auf zwei Jahre fixirt werde. Zwei Jahre würde das geringſte Termin, um die Aufgaben, die ich mir ſelbſt ſtelle, und von denen ich Sie unterhielt, genügend für die Wiſſenſchaft löſen zu können. Damit dieſe Reiſe mir aber auch möglich ſei, bitte ich Sie inſtändigſt, den gütigen Fürſten dahin zu disponiren, daß mein Gehalt im voraus entweder ausbezahlt, oder doch den Herren Mendelsſohn verſichert werde, damit ich einen Kreditbrief erhalte, der mich ſicherſtelle. Sie wiſſen ja ſelbſt aus eigener Erfahrung, wie unumgänglich nothwendig dies vorzüglich in England iſt, wo ich vorzüglich die gründlichſten Studien über alle Verhältniſſe zu machen gedenke. Auch muß ich meine Wohnung, die Abgaben und das Koſtgeld für die Menſchen, deren Exiſtenz von mir abhängt, im voraus deponiren, und alles, was ich ſchuldig bin, bezahlen. Zu billig iſt dies Anliegen, als daß ich noch der Worte mehr bedürfte. Auch beſitze ich keinen Reiſewagen. Die Ueberſchwemmung in Karlsbad hat meine offene Chaiſe völlig ruinirt, ſo daß ich ſie kaum bis Berlin gebrauchen kann. Verzeihen Sie nachſichtsvoll, daß ich Sie mit dieſem proſaiſchen Flickwerk des Lebens langweilen muß.

Haben Sie ferner die Güte, den Fürſten zu bitten, daß er die Gnade haben möge, in meinen Urlaub die Ihnen bereits ſchon mitgetheilten Worte einſetzen zu laſſen: daß ich während meiner Abweſenheit in allen meinen Rechten, Stellen und Vortheil unverletzt bleiben möge. Les absents ont si souvent tort. Auch wünſche ich, daß meines Anſpruches auf ein Klinikum, welches Se. Majeſtät in ſeiner Kabinetsordre bei Ernennung zur Profeſſur zugeſagt, darin ausdrücklich Erwähnung geſchehe, damit, wenn ein ſolches während meiner Abweſenheit vacant würde, man mich nicht übergehe, ſondern mich davon benachrichtige und zurückrufe. Ich werde alle Kliniken auch beſuchen, und genau die Eigenthümlichkeit der Behandlungsarten in den Ländern, die ich bereiſen werde, auffaſſen und ſchriftlich aufzeichnen. Schon in Engers hatten Se. Durchlaucht die Gnade, mir die Direktion und Klinik der Charité anzubieten, da Horn ſie verließ. Ich ſchlug ſie damals aus, da der Fürſt äußerte, daß er mich ungern verlieren würde aus ſeiner Nähe, ſein Wunſch aber ſtets für mich ein heiliges und gern und mit Liebe befolgtes Geſetz war, und es ſtets ſein wird — woran wahrlich der Fürſt nicht zweifeln kann. In dieſer Zeit habe ich etwas wohl zugelernt, und die Charité muß ja doch endlich organiſirt werden. So kann ſie doch nicht bleiben! Da wäre ein Wirkungskreis, für den ich geboren bin, für den zwanzigjährige Studien mich ſattſam vorbereitet haben, und auf welchen ich durch die Kabinetsordre Sr. Majeſtät, durch zwei Reſkripte des Fürſten Staatskanzlers, und durch ſeinen mündlichen Antrag doch einen kleinen Anſpruch zu haben glauben darf, ohne unbeſcheiden zu ſein. Dabei erkläre ich abermals ausdrücklich, daß ich für Verwaltung der Stelle als techniſcher Lehrer keinen Pfennig Gehaltszulage je verlangen will. Darum bitte ich auch, daß in meinem Urlaub dies Verhältniß ſo erwähnt werde, damit man mich nicht für meine Abweſenheit ſtrafe, und dieſe Stelle einem Anderen übertrage. Man hat ja dem Geheimerath Ruſt, welcher nur auf meine Vorſtellung in Wien engagirt wurde, in jedem Stücke Wort gehalten — auch mir wird ſo geſchehen!

Ferner bitte ich, daß nicht bloß von Seiten des Miniſteriums der Erziehungs- und Medizinalangelegenheiten, ſondern auch von denen des Inneren und des Handels und Gewerbe, Aufträge und Fragen mir mitgegeben werden, damit ich dem Vaterlande in jeder Beziehung nützlich ſein könne. Nur der Befehl des Fürſten Staatskanzlers kann dieſes auf eine gute Art herbeiführen, damit es keine leere Formel und eine Frage in's Blaue hinein ſei.

Bereiten Sie mir auch durch Ihre gütige Fürſprache einen offenen Brief an einen preußiſchen Geſandten und Konſul, damit ich in meinen Unterſuchungen, beſonders im mittelländiſchen Meer, auf's triftigſte unterſtützt werde.

Dies waren meine Bitten, die ich Ihnen an's Herz lege. Niemand als Sie will für den verkannten, zurückgeſtoßenen, armen Verläumdeten ſprechen. Sie erwerben ſich ein heiliges Recht auf die Lebensfrüchte, die ich auf meiner Pilgerfahrt brechen werde. Mögen ſie Ihnen zur Freude und zum Nutzen einſt dargeboten werden. Nicht ohne Nutzen hoffe ich zu wandern. Ich habe wenigſtens gelernt, wohin man ſehen müſſe, um das Triebrad und die Unruh der großen Weltenuhr in ihrem Gange und Schwung zu beobachten. Ich bin reif genug, um den lebendigen Keim von der verſteinerten Hülle zu unterſcheiden, und wenn man auf ſichern Standpunkt ſteht, etwas Geſicht, einige Kenntniſſe beſitzt, menſchlich gefühlt und menſchlich gelitten hat, dann hat man Sinn für die Protheuszuſtände, in welchen die Pſyche der Menſchheit ſtets wandelt, ſich bald verpuppt, und bald als freier Schmetterling aus der Verlorvung hervorbricht, dann wird man ſich und ſeiner Zeit durch ſinniges Auffaſſen und Wiedergeben dieſer Zuſtände, die nur auf ſolcher Wanderung ſich darbieten, wahrhaft förderlich und entwickelnd.

Noch eines kleinen Umſtandes zu erwähnen ſei mir vergönnt. Sie haben mich erſucht, für die Fürſtin in Dresden vorbereitend vor ihrer Ankunft mehreres zu beſorgen, und einige Tage dort zu bleiben mit ihr — um ihr den Uebergang in einen wildfremden Zuſtand weniger hart zu machen. Ich thu' es gern. Es iſt eine heilige Pflicht, ſeine Freunde nicht im Momente, wo ſie unſerer Hülfe bedürfen, zu verlaſſen. Doch mein Urlaub iſt heute beendet: Ich habe nicht geſchrieben.“ Wollen Sie es über ſich nehmen, durch Se. Durchlaucht mir bei dem Herrn Miniſter von Altenſtein Entſchuldigung auszuwirken, und auch beim Fürſten ſelbſt mich zu vertreten, damit auch dies nicht mißgedeutet werde, und lege mein Schickſal gern in Ihre Hände.

Koreff.

17.

Hardenberg an Pückler.

Berlin, den 18. Oktober 1821.

Ich kann keine Worte finden, Dir meinen lebhafteſten Dank zu ſchildern, liebſter Pückler. Der Oberlandesgerichtsrath Kampf iſt geſtern Abend hier angekommen, und heute hat er mir das Inſtrument vorgelegt. Die Zuſätze, welche dazu gemacht worden ſind, haben meinen vollkommenſten Beifall, und beſonders, daß es Dir geglückt iſt, dieſe unangenehme Sache ohne alles Aufſehen und mit ſo vieler Delicateſſe zu beendigen.

Eile nun nur, ſo viel es Deine Geſchäfte irgend erlauben, zu uns zu kommen. Vermuthlich wirſt Du uns in Glinike finden. Deine liebe Frau erwartet Dich mit Sehnſucht, und ich theile dieſe mit ihr, um vieles noch mündlich von Dir zu hören, und Dich meiner Geſinnungen auf's neue zu verſichern.

Carolath geht morgen früh nach Carolath zurück. Adelheid bleibt aber noch hier bei uns, da ihr Vater in Hannover iſt und hier erwartet wird.

Herr und Frau von Kimsky werden in den nächſten Tagen nach Neu Brandenburg gehen.

Ich umarme Dich von ganzer Seele.

Hardenberg.

18 *

Koreff an Pückler.

Dresden, den 20. Oktober 1821.

Was Sie, verehrteſter Herr Graf, in Ihrem Briefe mir geäußert haben, ward ſogleich von mir der Frau Fürſtin mitgetheilt, und ich zweifle nicht, daß ſie dieſen Wunſch erfüllen werde.

Von meinem unverbrüchlichen Stillſchweigen können Sie ſich in jeder Hinſicht feſt überzeugt halten. Nicht eine einzige Silbe ſoll über dieſe Angelegenheit meinem Munde entſchlüpfen. Doch wozu wird mir dies nützen? Wird die Verläumdung deshalb aufhören, den befleckten Mantel ihrer Schuld auf mich zu werfen? Erinnern Sie ſich doch je des abſcheulichen Wortes aus dem Mariage de Figaro: „La médisance la médisance! Quelque chose en reste toujours“! Sie werden es an dieſem Beiſpiel wieder ſehen. Ich werde keine Silbe ſprechen — und dennoch wird man mir alles aufbinden. Denn wann ſind wohl Schurken im Böſesthun je ermüdet? Nehmen Sie ſich dann meiner an, ſeien Sie edel und gut und hülfreich wie der Menſch ſein ſoll, das Ebenbild Gottes, dringen Sie auf den Grund, laſſen Sie mich nicht meuchlings morden, laſſen Sie Zeugen abhören, und Sie werden zur Ehre der Menſchheit ſehen, daß ich ſtets gerechtfertigt aus jeder böſen Anklage hervorgehen werde. Im Gefühle meiner Unſchuld rufe ich den richtenden alles durchſchauenden Gott an, der gewiß noch einſt ſeinen aufhellenden Lichtſtrahl in dieſes [illegible] hinabſenken wird — er möge ſich meiner im Kampf der Todesſtunde nicht erbarmen — ein furchtbarer Schwur! — wenn ich nicht auf die abſcheulichſte, empörendſte und abſichtlichſte Art beim Fürſten verläumdet worden bin. Mit jeder Waffe bin ich bereit, meine Unſchuld darzuthun. Es wird eine Zeit kommen, wo der Kanzler dies einſehen wird — hier oder dort — und dann wird ſein Herz vor Wehmuth bluten, daß er eine edle, ihm ergebene, ihn liebende Natur dem Abſchaum der Menſchheit Preis gegeben hat. Dann wird es für uns Alle zu ſpät ſein. In Ihr edles Herz lege ich den Schwur meiner Unſchuld nieder, um alles Menſchliche doch wenigſtens verſucht zu haben. Laſſen Sie mich nicht meuchlings morden! Denken Sie an den Wechſel alles Menſchlichen, und achten Sie den Weheruf des Unſchuldigen, des Unterdrückten nicht gering! Es iſt ein heiliger Schrei, dem ſich die Himmel öffnen. Verſchließen Sie mir nicht Ihr Herz. Ich habe nur Gutes gewollt, nur Gutes gethan, und der Mann, den ich wie ein Sohn anbetete, für deſſen Erhaltung ich keine weltkluge Rückſicht, die meinem Verſtande ſich nie verhehlte, befreite, ſtößt mich fort, um mich dem ekeln Ungeziefer des Abgrundes zum Fraß hinzugeben. Gott iſt mein Zeuge, daß ich ein anderes Loos verdient habe! Ich will nicht murren, denn Gott, wenn er den Unſchuldigen hart trifft, prüft nur. Ich denke an Hiob, und lobe doch den Herrn! Doch — für dieſe Erde iſt es ſehr hart. Im Geiſterreich wird anders gemeſſen. Darum bei jener Gemeinſchaft, bei jener unſichtbaren Kirche, welche alle reinen Geiſter zuſammenknüpft, beſchwöre und bitte ich Sie — um Gerechtigkeit. Am eignen Beiſpiel ſehen Sie, wie frech die Verläumdung handelt. Derſelbe Schuft, welcher ſagen konnte, daß Humboldt mich gedungen. . . .

(Das Uebrige fehlt.)

19.

Koreff an Pückler

Dresden, den 29. Oktober 1821.

Mein hochverehrter Gönner und Freund,

Sie glaubten mich gewiß ſchon unterwegs, da kein Gruß an mich in Ihren Zeilen an die Fürſtin enthalten iſt, was mich, ich geſtehe es aufrichtig, beunruhigt und betrübt hat. Donnerſtag Abend hoffe ich in Berlin zu ſein. Iſt es Ihnen möglich, guter, edler, Freund, ſo ſorgen Sie doch ja, daß bis dahin alle meine Ausfertigungen vollendet ſein mögen, damit ich wieder frei von den drückenden Sorgen ſein kann, die leider dunkle Nacht in die Lichtdämmerung hineinwerfen, welche aus trüben Leiden in meinem Innern geboren, mir einen künftigen hellen Sonnenaufgang verſpricht. Die Magie des neuen Leidens iſt wunderbar in ihren Wirkungen auf das Gemüth, beſonders, wenn man den Muth hat, den Blick in das Innere zu kehren, und über das Zerreißende des Schmerzes nicht die Liebe zu verlieren und die Selbſtaufopferung nicht zu ſcheuen. Aus dem Guten entſpringt eine reiche Ernte von Gutem. Selbſt ſichtbar ſchon hier auf dieſer Erde geſtaltet ſich das Gold gediegen, ſobald eine heilige Gluth das nächtliche Element ſchmilzt.

Sie verſtehen mich. Ihr heller Geiſt und Ihr edles Herz ſind die Dolmetſcher meiner dunkeln Worte. Mein Herz iſt tief verwundet von dem Schmerz, der die arme Fürſtin umnachtet, und wo noch kein Strahl des Troſtes durchbrechen will. Sie baut auf ihren edlen Sinn, daß Sie in großer gerechter Art die Sündfluth der Verläumdung nicht werden über ihr unſchuldiges Haupt zuſammenbrechen laſſen. Ich beſtärke ſie darin — denn ich glaube an Sie. Das Heiligſte, was der Menſch hat, das iſt die Wahrheit, die darf er nicht verrathen, ohne ſich loszuſagen von der Wiedervereinigung mit Gott, wohin wir ſtreben ſollen. Ich habe in dieſer kummervollen Zeit viel nachgedacht über den Urſprung des Böſen, und durch die Nacht des Schmerzes ſind viele Sterne, wenn auch oft nur Nebelſterne, dämmernd durchgebrochen. Auch Ihre Stirn wird gewiß das Licht berühren, das mein zitterndes Herz erquickt hat. Nicht vergebens haben wir uns getroffen. Geben Sie mir die hülfreiche Hand, damit ich aus der Region des Schlammes wieder mich emporarbeite, die Höhe gewinnen und wie ein [illegible] oder ein alter Parſe auf freier Bergesſpitze den Altar bauen und Gott anbeten könne. Leben Sie wohl. Werden Sie meiner nicht müde. Sprechen Sie mit Ruſt, führen Sie ihm ſein Unrecht gegen mich zu Gemüth, er iſt ein Maurer, ich bin ſein Freund, ihm ſtets treu, und er verräth mich nur äuſſeren Flitterglanzes willen!"

Ihr

Koreff.

30.

Koreff an Pückler.

Sonnabend, des Morgens.

Mein hochverehrter Gönner und Freund,

Geſtern Abend bin ich angekommen. Meine Seele, von ſteter Unruhe gefoltert, dürſtet Sie zu ſehen, und etwas Beſtimmtes über mein dunkles Schickſal zu erfahren. Nichts iſt quälender als dieſe Ungewißheit. Ich fühle, daß ich nur wenig Jahre noch zu leben habe, und dieſe Jahre muß ich unter Thränen und Schmerzen gelähmt verbringen, und — doch habe ich nie, ſo lange ich gelebt, eine lebende Seele wiſſentlich gekränkt. Ein ſolches Gefühl iſt eine Gluth, wo ſich ächtes Gold bewährt, wo aber die irdiſche Schlacke bis auf die Knochen verbrannt wird. Die Umſtände verbieten es, daß ich zu Ihnen komme, wie ich ſollte. Gönnen Sie mir alſo Ihren Beſuch, und laſſen Sie mir die Stunde wiſſen, damit ich Sie nicht verfehle, und endlich von dieſer Folter der Ungewißheit erlöſt werde, auf der ich ſchon ſo lange ſchmachte, und wo ein freundliches Wort von Ihnen eine Palmenſchattenerquickung zugeweht hätte. Doch ich will nicht murren. Kann denn der Glückliche, der im Sonnenſchein zwiſchen Blumen wandelt, die Empfindungen deſſen kennen, der am harten Felſen ſeines Schickſals angeſchmiedet, das

Herz von dem Geier des Grams zernagt, ſein Auge einem einzelnen ſpärlichen Lichtſtrahl von oben entgegengewendet.

Die Anlagen habe ich hier vorgefunden. Es ſind Unglückliche, die um Gnade flehen. Laſſen Sie ſie in die Hände des Fürſten kommen, ohne zu ſagen, daß ſie durch mich kommen. Leidenden muß man ſelbſt durch eine Ideenaſſoziation nicht ſchaden. Res sacra miser.

20.

Fürſtin Charlotte von Hardenberg an Pückler.

Dresden, den 1. November 1821.

Für alle Theilnahme, für alle Mühe, welche Sie die Güte hatten, zu übernehmen, meinen innigſten Dank! Zu der trüben Zeit der Leiden ſind Sie mir ein Geſandter des Troſtes geweſen, die Vorſehung meint es wohl gut mit mir, denn ein edler Freund in der Noth iſt ein Geſchenk des Himmels, iſt Troſt von oben herab. Erhalten Sie mir Ihre gute Geſinnung, ich weiß ſie zu würdigen und verdiene ſie gewiß.

Ihren Brief erhalten Sie zu Ihrer Beruhigung zurück. —

Der edle Freund Koreff iſt nicht von mir gewichen, bis ich ein ſichreres Obdach hatte, nun bin ich fremd hier und ganz allein. — Dankbar denke ich an Sie, lieber Graf, und an den eben ſo oft in der Noth geprüften Freund Koreff. Noch einmal wiederhole ich meine Bitte, ſtehen Sie ſchützend dem Manne zur Seite, der mit ſo edler Hingebung Helfer in der Noth und der Lebenserhalter Ihres Schwiegervaters war; die Familie möge das nie vergeſſen, und wird ihm auch kein Lohn durch Erkenntlichkeit — was nach meinem Gefühle doch sein müßte, ſo ſchützen Sie ihn gegen die bitteren Härten des doch ſo unedlen Undanks. Lernen Sie den armen Dulder näher kennen, ſo werden Sie meine Theilnahme an ſeinem herben ganz unverdienten Schickſal billigen.

Noch lacht mir kein freundlicher Himmel, ich arme verbannte, ſchuldloſe Waiſe, ich mich noch nie ſo allein, nie ſo aller Freuden des Lebens beraubt als jetzt. Kein lichter Strahl belebt mich, leblos lebe ich nur. Entſchuldigen Sie das kranke, ſo ſchwer verwundete Herz, das ſich durch Klagen Linderung ſchaffen will; vielleicht führt die Zeit Troſt herbei; ich muß ausharren in der ſchweren Prüfung.

Leben Sie recht glücklich! Möchte ich vergelten können Ihre edle Theilnahme und Sorgfalt, dann würden Sie ſich überzeugen wie ſehr ich bin

Ihre

dankbare Freundin
Charlotte, Fürſtin von Hardenberg.

(Pückler ſchrieb hierzu die Bemerkung: „Ein Brief der geſchiedenen Fürſtin an mich vom 1. November, qui prouve que tout le monde était content de mes services.")

Die Fürſtin Charlotte von Hardenberg, geborene Langenthal, ſtarb ſpäter zu Liegnitz, den 29. April 1854, im 82. Jahre.

22.

Koreff an Pückler.

Berlin, den 4. November 1821.

Mein wertheſter Herr Graf,

Sie haben mich in Teplitz verwöhnt, mit Ihnen offen zu ſein. Eine Gewohnung oder vielleicht auch Verwöhnung, der man nicht ſo leicht entſagt. In Berlin mache ich noch einmal Gebrauch davon, weil immer das Herz mich dazu drängt, und das innerſte Herz iſt Gottes Stimme, was auch die Weltklugheit dazu ſagen mag, welche alles für einen beſtändigen Maskenball hält, wo man nie die Maske herabziehen darf, und wo nur die Außenſeite zählt. —

Sie ſind verändert gegen mich. Schmerzlich habe ich es geſtern bemerkt. Sagen Sie nichts dagegen — mich trügt die innere Stimme nicht — ich habe ſie deutlich ſprechen gehört, wenn ich ihr nie mein Ohr verſagte. Der warme, wallende Lebenshauch, der von der Sonne der Wahrheit und Liebe geweckt, Sie umfloß, hat von dem Meduſenhaupt des Haſſes und der Verläumdung angeblickt, ſich in ſtarre, ſpitze Eiskryſtalle, die gegen mich ſich wenden, verſteint. Sie werden ſo nicht bleiben. Mein Glauben an die Wahrheit ſteht nicht auf ſo ſchwachen Füßen, um mich in Zweifel an ihre Allgewalt zu verſenken. Auch dieſe Eiskryſtalle werden ſchmelzen — die Sonne wird auch aufgehen, die dies vermag — und als warme Thränen der Liebe werden ſie einſt auf die Stirn des verkannten Freundes hinabquellen.

Wenn ich Sie nicht ſo innig liebte, nicht ſo in der geiſtigen Sphäre ſo hoch ſtellte, ſo würde ich dies alles nicht ſagen. Sie haben mir erlaubt, mich als Ihren Freund zu denken, und mich zu betragen. Es ſteht natürlich bei Ihnen, mir dies heilige Recht wieder zu nehmen. Sie entziehen es mir ſo bald Sie, wie geſtern, Zweifel in die Lauterkeit meiner Geſinnung und in die Wahrhaftigkeit meiner Worte ſetzen. Verzeihen Sie es mir alſo, wenn ich von den verhaßten Gegenſtänden nun nie und nimmermehr ſpreche. Alle Quellen der Wahrheit, die in meiner Bruſt ſtrömen, habe ich Ihnen aufgeſchloſſen. Wenn Sie verſchmähen, daraus zu ſchöpfen, und lieber das unreine Waſſer der Pfütze vorziehen, ſo ſei es nur, um das Beſſere, das Höhere nicht zu profaniren, bis die Quellen in den Schooß, der ſie trug, zurückkehren. Ich verlange, daß man mir glaube — denn ich habe nie gelogen, und habe, ſo viel Fehler ich auch begangen, nie vergeſſen, daß es einen allſchauenden Gott giebt, und daß der Menſch ihm ähnlich werden ſoll. Dies Wort iſt keine leichte Spreu, welches der Wind des Tages verweht. Es iſt ein Korn, aus welchem ſich ein Baum entfaltet, der ſeine Blüthen keime in dem [illegible] Acker habe, und deſſen Wurzeln in dem [illegible] der [illegible] der Natur liegen. — Eine kleine Bemerkung ſei mir erlaubt über den Brief, den Sie geſtern citirten. Ich will gar nicht ſagen, daß es der Art der Fürſtin ganz fremd iſt, ſolche Gemeinheit zu dulden, ſo frage ich nur, wie kommt dieſer angebliche Brief an die Fürſtin in die Hände der G.? Sie hat ihn alſo abgeſchrieben? Seit wann ſchreiben Frauen ſich die Briefe ab wie Staatsexpeditionen? Leichter löſt ſich wohl das Räthſel auf, daß er jetzt iſt fabrizirt worden. Es thut recht weh, daß ein Kopf, wie Sie, ſolch plumpe Liſt glauben kann. Die Wahrheit iſt ſo einfach, daß ſchon an der Einfachheit ſie zu erkennen wäre, wenn andere Karaktere fehlten. Ich werde Ihnen Briefe von ihr, die ich zufällig aufbewahrt habe, zeigen — und mögen Sie ſelbſt dann beurtheilen, ob auch die Geſinnung war, die in dieſer Korreſpondenz herrſchte. Selbſt mögen Sie dann richten, und wenn Sie dann noch nicht überzeugt ſind — dann haben Sie Ihre Gründe, um nicht ſehen zu wollen — wo ich mich auch dann gern beſcheiden, und nichts mehr ſagen will.

Nun noch eine Bitte. Möchte es doch die letzte ſein können. Erlöſen Sie mich doch von dieſer Folter der Ungewißheit. Schweigen Sie fort — dann bin ich ganz verlaſſen.

Sie haben ſich in Teplitz meiner ſo freundlich angenommen. Werden Sie doch ja nicht müde, es zu vollenden. Sie verſchwenden Ihr Wohlwollen keinem Unwürdigen. Ihr Herz war mir eine [illegible]. Ich ruhte ſicher an ihm. Laſſen Sie es nicht unter meinem ſicher ſchlummernden Haupt zur Eiſeshülle verwandeln, daß ſich der leiſe Schlaf nicht in den ſchweren Tod wandle! Da Sie meine Briefe nicht der Fürſtin gezeigt haben, ſo bitte ich Sie, jedoch mit Beibehaltung meiner eigenen Worte, einen kleinen Auszug daraus zu machen, um die nothwendigen Bedingungen, die ich in meinem Urlaub gewünscht wünsche, hineinflechten zu lassen. Es geschieht ja sonst nicht. Mündlich geht so etwas durchaus nicht. Ich habe mich so ganz verlassen auf Sie, auf Ihre freundliche Vermittlung. Verlassen Sie mich nicht. Verwandeln Sie diesen einzigen Tropfen nicht auch in Wermuth und Galle.

Es ist eine so schöne Rolle, ſich des Verlaſſenen, des Verſtoßenen anzunehmen — ſie hat ſo viel Belohnendes — ich kenne ſie aus Erfahrung — daß ich Sie darum beneide. Ich beſchwöre Sie, laſſen Sie ſich die kleine Mühe nicht verdrießen — ſie ſoll Ihnen geiſtig herrliche Früchte tragen. Der Köcher meiner Worte iſt geleert — wenn die Pfeile der Wahrheit und der rührenden Bitten am Eis des Herzens abprallen, ſo muß ich auf immer ſchweigen.

23.

Pückler an Koreff.

Da ich wieder nicht ſo glücklich war, Sie zu finden, ſo commandire ich mich beſtimmt zu heut Abend um 8 Uhr, und bitte im Fall Sie nicht zu Hauſe ſein können, mich davon gefälligſt avertiren zu laſſen.

H. Pückler.

24.

Koreff an Pückler.

Zwei Don Juans machen heute auf mich Anſpruch, ein bloß ſinnlicher, roher, doch durch den Zauber der Muſik aus der tiefen Region emporgehoben, und ein Anderer, höchſt liebenswürdiger, tief und fein gebildeter, der ſich nicht von dem Fittig der Töne braucht emportragen zu laſſen, der oben wohnt, ſtets oben in den Feuerregionen wohnen ſollte, und der mir, weil denn die Luft auch zur Erde gehört, ſelbſt vielleicht nur eine freigegebene vom Licht entzauberte iſt, aber dennoch irdiſch bleibt, wie der Adler aus der Sonnenhöhe herabſchießt, um einen Haſen zu fangen und zu verzehren. Schickſal der Menſchheit! Es ſei mir darum vergönnt, erſt, um den Kontraſt zu genießen, den rohen Block des Don Juan zu ſehen, ehe ich zum gelungenen Organon des Polyklets herantrete. Ich will ſogleich nach Don Juans Höllenfahrt nach Hauſe eilen, und Sie erwarten. Es iſt mir etwas Zerſtreuung nöthig. Ich habe ſo anhaltend gearbeitet, daß ich wüthendes Kopfweh habe. Sollte dies Ihnen aber, mein guter Graf, unangenehm ſein, ſo bleibe ich lieber zu Hauſe. Sie ſind ſo gut — ich bin tief beſchämt.

Strömte nicht in meiner Bruſt ein Quell von Dankbarkeit, der nie verſiegt iſt, den keine Oaſe der Geſellſchaft abgedämmt, kein Triebſand verſchluckt hat, ſo wagte ich kaum ſo viel Güte anzunehmen, doch ſo lebt etwas in mir, das Liebe zu vergelten verſteht, und dies giebt mir Muth.

Ihr dankbarer

Koreff.

Laſſen Sie mir mündlich Antwort geben — doch denken Sie an die Dummheit derjenigen, welche das Wort der Meiſter auf die Erde bringen.

25.

Koreff an Pückler.

Den 27. November 1821.

Sie haben doch die Güte gehabt, wertheſter Herr Graf, das Mißverſtändniß zu löſen, als wenn ich die Direktion der Charité haben wollte. Das iſt mir nicht im Entfernteſten eingefallen. Ich verlange nur ein Clinicum, und habe deswegen die Reklamation mit der Königl. Kabinetsordre Sr. Durchlaucht eingereicht, weil das Clinicum der Univerſität, welches einſt vortrefflich ſich für mich eignen würde, an den Geh. Rath Horn verſprochen worden iſt, wogegen ich reklamire, und mein Recht auf ein vacant werdendes Clinicum älter iſt, und ich mich daher zur rechten Zeit verwahren muß. Beurtheilen Sie ſelbſt den Fall: was hilft mir eine Anwartſchaft, wenn die Möglichkeit, die Sache, worauf ſie gegeben ward, zu erlangen im voraus vernichtet wird. Ich lege noch andere Papiere bei, die ich Sie inſtändigſt bitte, Sr. Durchlaucht zu zeigen, damit Sie Beide ſich überzeugen können, wie wohlgegründet mein Recht, iſt, und wie mein Anſpruch darauf fortwährend vom Fürſten ſelbſt beſtätigt worden iſt, wie dies aus dieſen Papieren erhellt. Sechs Jahre habe ich bereits gewartet, und will nun noch zwei Jahre warten.

Ich bitte um dieſe Beſtimmung nicht aus Eigenſinn, ſondern weil mein Studienplan auf dieſer Reiſe eine eigene Richtung nehmen muß, je nachdem es der Wille des Fürſten iſt, welche Laufbahn ich fortan beſchreiten ſoll. Ich bin zu alt, um wieder nach dieſer Reiſe zu wechſeln. Auch kann man ja nicht alles mit gleicher Gründlichkeit umfaſſen, und muß, nachdem man in allen Wiſſenſchaften und Disziplinen herumgeblickt, auf einen Punkt alle Strahlen der Intelligenz konzentriren, um dort zu zünden. Ich fühle mich nun zum Lehrer für dies Fach geboren, ich habe zwanzig Jahre mich darin umgeſehen, und es wäre wirklich Schade, wenn man mich verſtieße. Es wäre auch unrechtlich, denn es war in Paris die Grundbedingung meines Dienſtes, da ich die entſchiedenſte Abneigung, mein Leben auf den Straßen, im Wagen und mit Schnupfenpraxis zu verlieren, und meinen Wunſch, die Wiſſenſchaft zu fördern, den Fürſten offen darlegte, und darauf ſein Wort erhielt, in dieſer Art gefördert zu werden. Ich konnte ja Frank's Stelle in Rußland, und die Clinik in Paris bekommen — doch ich vertraute feſt auf das mir gegebene mündliche und ſchriftliche Wort, und zweifle auch jetzt nicht daran. Sollte man nicht glauben, daß ich in ein Freudenhaus wollte?

In's Hoſpital ſtrebt nur mein Wunſch, wo frühzeitiger Tod und anſteckende Krankheiten die Walkyren ſind. Will man aber nicht, ſo bitte ich es mir lieber offen zu ſagen, ſo werde ich mein Beſtreben auf etwas anderes richten. Ich habe Gottlob nicht ſo blutwenig gelernt, daß mein geiſtiges Heil daran geknüpft wäre. Inſtändigſt bitte ich Sie nur, mir ja dieſe Papiere nicht verlieren zu laſſen. Das Verſiegelte bitte ich dem Fürſten zu geben. Vielleicht findet er darin eine Veranlaſſung, mir die Reiſe im Inlande zu gewähren. Verzeihen Sie, daß ich Ihre Güte ſo hart auf die Probe ſetze.

Ihr

Koreff.

26.

Koreff an Pückler.

Wie gütig ſind Sie meiner zu gedenken, wie unglücklich aber ich, Sie verfehlt zu haben! Möchten Sie doch nur ſo gütig ſein, und mich es wiſſen laſſen, wenn Sie mir das Glück Ihrer Gegenwart ſchenken wollen, denn ich wäre untröſtlich, wenn dies mir wieder begegnete. Ich ſtecke jetzt bis an die Ohren in Arbeiten, theils für meine beiden Opera, theils mit Einpacken und mit litterariſchen Vorbereitungen zu meiner Reiſe. Dabei war ich noch unwohl, und ſchlafe keine Nacht. Ich bitte auch noch um Verzeihung, daß ich Sie letzthin durch meine Freude Sie wiederzuſehen, vielleicht in Verlegenheit ſetzte. Es war recht taktlos von mir — ſoll mir gewiß nicht wieder begegnen! Ich habe heute dem Fürſten geſchrieben. Unterſtützen Sie mit gewohnter Güte meine drei Bitten. Erſchrecken Sie ja nicht — ſie ſind ſehr beſcheiden — ſie beſtehen darin: daß man mir meinen Gehalt, der vom Fürſten ausgezahlt wird, als Vorſchuß im voraus gebe, oder bei Mendelsſohn anweiſe — ſonſt kann ich keinen Kreditbrief erhalten — zweitens, daß man mir erlaubt, mich im Ausland Staatsrath zu nennen wie Langermann, Uhden ꝛc. Selbſt nach unſerer Rangordnung wiegt dies kein Karat mehr als Geheimer Oberregierungs-Rath und ſpart Athem und Philoſophie. Das dritte iſt mir doch Autoriſation zu geben, am Ende meiner Reiſen auch das Inland zu durchwandern. Sonſt nützen mir die im Auslande erworbenen Kenntniſſe nichts, wenn ich nicht das Material kenne, auf welches man ſie anwenden muß und kann. Im Inlande aber muß man mir auch Diäten bewilligen, denn da kann ich mich nicht wie ein Lump geriren, und da muß ich auch jedes Städtchen und jedes Dorf bereiſen, um jeden Phyſikus und jeden Narren (ich meine die mit Gewerbeſcheinen berechtigten) zu ſehen.

Entſchuldigen Sie mich ja beim Fürſten, daß ich ihm das dicke inkomplete Buch von Humboldt auf den Hals geſchickt habe. Ich konnte mir nicht anders helfen. Dieſer Pudding, dieſer Kaldaunenſack, dieſes Talg- (aber nicht Licht) Magazin, dieſes Fett-Muſeum, dieſe Paſteten-Moſaik, dies Nabel-Geröll, dieſe Pferde-Rückenbrecher, dieſe Vorrathskammer der Bereicherung von Fauche Borel Duft-Maſchinen, dieſer unerſchöpfliche Vor- und Hintermund der Fosses d'aisance, dieſer Schöll, dieſe Butterbemme iſt ſo grob, daß ſie nicht einmal antwortet, wenn man ihn über ſeine inkompleten Bücher fragt. Er ſcheint ſich jetzt wohl des Druckens zu ſchämen, und nur das Drücken zu lieben, und das frühere Verlegen macht ihn jetzt verlegen.

Deswegen mußte ich ſo unartig ſein, und den Fürſten und jetzt auch Sie inkommodiren. Ich wünſche, daß in dieſem Sarkophag (Fleiſchfreſſer) alle Thiere, die er geſchluckt, ihr Auferſtehungsfeſt im Bauche feierten, und alle Pflanzen zum Nabel herauswüchſen.

27.

Koreff an Pückler.

Lange, recht lange habe ich Sie, mein Gönner, nicht geſehen. Solche Entbehrung iſt nicht leicht zu tragen. Ich glaubte Sie mit den Abreiſenden beſchäftigt, und wollte Sie nicht beläſtigen.

Jetzt aber wird es mir denn doch zu arg und zu lang, und ich muß Ihnen wenigſtens ſagen, daß das Buſchwerk des Dankes für Ihre Güte täglich neue Wurzeln ſchlägt, und bald wie der Rieſenbaum des Aetna ſeine Zweige weitverbreitend ausſtrecken wird. Könnten dieſe Zweige Ihnen einſt Kühlung gegen ſengende Strahlen bieten, ſo wird ſich der Geiſt des Baumes freuen

Haben Sie einmal eine verlorene Minute, ſo ſchenken Sie ſie nur

Ihrem

Koreff.

28.

Hardenberg an Pückler.

Glienike, den 24. Januar 1822.

Liebſter Pückler,

Ich habe Deine beiden Briefe erhalten. Sie ſind neue Beweiſe Deiner Liebe und des lebhaften Antheils, welchen Du an allem nimmſt, was mich betrifft; ich brauche Dir nicht erſt zu verſichern, wie aufrichtig dies von mir erkannt wird. Die Thatſachen, welche Du mir mittheilſt, ſind mir nicht neu; ich beobachtete ſie ſchon lange genau, vielfältige Erfahrungen meines ſtürmiſchen Geſchäftslebens haben mich ganz überzeugend belehrt, daß ſie ſich — nur unter veränderten Formen — immer wiederholen, und daß die ruhige Uebung des Grundſatzes: Thue Recht und ſcheue niemand, das bewährteſte Mittel dagegen iſt. Manches kann ich nicht ändern, unſere bewegte Zeit macht es doppelt unmöglich, gegen vieles kämpfe ich durch alle mir zu Gebot ſtehenden Mittel an, ohne großes Aufheben davon zu machen. Wieder andere Dinge beurtheilſt Du und die, welche mich lieben, mit allzugroßer Beſorgniß und irrig. Da ich Hoffnung habe, Dich bald wiederzuſehen, ſo iſt's am beſten, was ich weiter darüber ſagen könnte, einer vertraulichen mündlichen Unterredung vorzubehalten. In Deiner Angelegenheit habe ich noch nicht weiter vorſchreiten können, ohne derſelben zu ſchaden. Du wirſt mir zutrauen, daß ich die mir genau bekannten ſicherſten Mittel wählen werde, um zum Zwecke zu gelangen, wenn es irgend möglich iſt. Den König habe ich noch nicht wiedergeſehen. Die Sache früher in Gang zu bringen, würde wahrlich den Erfolg kompromittiren heißen, zumal da zufällig die bekannte Pappenheim'ſche Angelegenheit, die noch immer nicht entſchieden iſt, ohnerachtet ich mich ſchon am 7. und ſehr nachdrücklich ſchriftlich dafür verwendete, ein großes Hinderniß in den Weg legt. Es ſchien mir höchſt wichtig, beide Sachen nicht zugleich zu betreiben, am allerwenigſten ſchriftlich.

Der Beweis, daß ich hierin recht ſehe, liegt ſchon darin, daß ich auf jenes Schriftliche noch gar keine Antwort habe. Ende dieſer Woche denke ich nach Berlin zu gehen. Dann werde ich die richtigſten Wege einzuſchlagen ſuchen. Daß ich Deine Sache ganz genau kenne, iſt Dir bekannt, und daß ich mit Eifer für Dich handeln werde, bedarf keiner Verſicherung.

Mit meiner Geſundheit geht's erträglich, doch bin ich meinen Katarrh nicht los, habe vielmehr einen unangenehmen Rückfall gehabt.

Die liebe Lucie findet hier meine herzliche Empfehlung; ich freue mich ſehr, ſie bald mit Dir bei mir zu ſehen. Ich umarme Dich mit den liebevollſten Geſinnungen.

Hardenberg.

29.

Pückler an Hardenberg.

(Mitte des Jahres 1822.)

Beſter Vater,

Ich bin ſchon ſeit heut früh unwohl, ſo daß ich kaum das Reiten vertragen konnte, und bekomme jetzt die Migraine, weshalb ich mich für heute zurückziehen muß. Da ich aber noch etwas anderes auf dem Herzen habe, ſo ſchreibe ich Dir, weil ich zum Sprechen zu krank bin.

Iſt mein unglücklicher Karakter daran Schuld, oder meine Hypochondrie? — aber mir ſcheint, als wenn Du ſeit wir in Hardenberg waren, nicht mehr ſo herzlich mit mir wäreſt, als in der letzten Zeit in Berlin. Oft biſt Du gegen Andere viel freundlicher, und ich komme mir vor, als wenn ich Dir zuweilen ordentlich läſtig wäre, obgleich ich mich gewiß vor Zudringlichkeit nach Möglichkeit hüte. Geſtern, als ich mit Dir zu Haus ging, und Dich führte, ſchickteſt Du mich mit Vogel auf eine Art fort, die mir deutlich zeigte, daß Du mich los ſein wollteſt, und heute früh ſowohl als bei Tiſche warſt Du ganz fremd mit mir. Den ganzen Tiſch über trankſt Du auch nicht eine Geſundheit mit mir, und dann ſtießeſt Du mit Vogel auf einmal darauf an: Wer es redlich meint. Da Du ſonſt immer, wenn wir unter uns ſind, und die Kimsky nicht hier iſt, die erſte Geſundheit mit mir zu trinken pflegteſt, beſter Vater, ſo gab mir das ſchon einen kleinen Stich, da ich aber überdem weiß, welche Feinde ich habe, und wie man ſchon verſucht hat, mich bei Dir zu verläumden, ſo geſtehe ich, daß mir bei dem Inhalt der Worte der Gedanke: könnte der Vater bei meinen oft mit den ſeinigen verſchiedenen Meinungen wohl auch gegen mich Argwohn hegen! in dem Augenblick ſo auf's Herz fiel, daß ich tief dadurch ergriffen wurde. Ich weiß leider, daß Du einmal, wie noch Lucie hier war, zur Kimsky geſagt haſt, und Lucie es unglücklicherweiſe hörte: Ich traue niemand als Dir. Dieſes

Wort hat mich immer gepeinigt, und da meine Stellung bei Dir mich ſo ſehr allen Blicken ausſetzt, der Neid wegen Deiner Güte an mir nagt, und mir ſelbſt ſchon manche Infamie wiedererzählt wurde, die man über mich ausbreitet, ſo kann die Idee, daß Du mich leicht auch mit alle denen in eine Klaſſe werfen könnteſt, mich oft ſehr quälen, um ſo mehr, da ich ſelbſt ſehr argwöhniſch bin, und vielleicht an Deiner Stelle es noch mehr ſein würde. Ach, beſter Vater, verzeih, wenn ich Dich beleidige, oder Dir unerträglich vorkomme, aber auf der zarteſten Politur wird auch der leiſeſte Hauch verdunkelnd ſichtbar, und Du mußt mich dulden, wie ich bin, und Lucie mich duldet, der ich ſchon gar viele querelles allemandes gemacht habe.

Als Hellwig, von dem ich zufällig jetzt wieder durch Kunoſſsky eine ganz merkwürdige Geſchichte gehört habe, mich und Lucie bei Dir ſchriftlich als Erbſchleicher darſtellen wollte, haſt Du dies Monate lang behalten, ohne uns ein Wort davon zu ſagen — wenn nun eine ähnliche Schlechtigkeit Dir inſinuirt würde, kann ich nicht darauf rechnen, daß Du ſie mir gleich wieder ſagſt, ſondern mich vielleicht lange durch Kälte quälſt, ehe der Augenſchein Dich eines Beſſeren belehrt. Dazu kommt noch hinzu, daß Du mich früher mit ſo viel Mißtrauen angeſehen haſt, und von ſolcher Meinung immer etwas zurückbleibt, kurzum, ich bin ganz unglücklich, je mehr ich mich meinen trüben Gedanken überlaſſe!

Und doch brauche ich Deine unwandelbare Liebe, Dein unbedingtes Vertrauen um ſo mehr, da ich, um genau zu erfahren, was man über Dich denkt, was man gegen Dich unternehmen will, oft zweideutige Aeußerungen ruhig mit anhöre, ja wohl ſelbſt um Andere auszuholen, in den meinigen nicht ganz ohne Verſtellung bleiben kann. Doch fühle ich, daß ich mit meinem offenen, nur zu fein fühlenden, und zu leicht reizbaren Karakter zu allem Verkehr mit Menſchen ſchlecht paſſe, und in manchen Stimmungen mir tauſend Phantome erſchaffe, die bei nüchternem Anblick in nichts verfließen. Wäreſt Du nur mein wirklicher Vater, und hätteſt mich erzogen, dann wäre gewiß alles anders, und ich Dir eine wahre und heilbringende Stütze. So fühl' ich wohl, bin ich nichts als eine Schmarotzerpflanze mehr in Deinem Garten, die weder blüht, noch Früchte trägt. Schneide ſie ab, wenn ſie Dir nicht taugt, oder gieb ihr neues Leben durch einige tröſtende, liebevolle Worte.

Ich ſchäme mich dieſen Brief abzuſenden, und doch kann ich nicht anders.

Dein treuer, kranker und thörichter,
aber es redlich meinender Sohn
H. Pückler.

30.

Hardenberg an Pückler.

Den 13. Juni.

Ja wohl, mein lieber, guter — aber mein thörichter Pückler. Dein Brief wenigſtens iſt es. Ganz auf Luftgebilde, auf traurige Hirngeſpinſte, auf Ausgeburten einer kranken Phantaſie gebaut. Ich verſichere Dir, daß alle Deine Beſorgniſſe ganz grundlos ſind, daß alles, was ſie erregt hat, bloß kleine Zufälligkeiten ſind, die Du zu Schreckbildern umſchaffſt, daß ſich in meinen Geſinnungen durchaus nichts geändert hat, daß ich Dich liebe, Dir vertraue wie vorher. Es iſt doch wahrhaftig ein wahres Unglück, daß Du ſolchen Grillen nur einen Augenblick Gehör giebſt. Wie oft habe ich Dich inſtändig gebeten, dieſen Fehler abzulegen, der Dich und die, welche Dich lieben, ganz unnütz quält.

Es iſt mir herzlich leid, daß Du krank biſt. Möchteſt Du doch gut ſchlafen, und morgen ganz beſſer, heiter und zutraulich ſein. Ich eile Dir dieſe Zeilen noch zu ſchicken, und umarme Dich von ganzem Herzen. H.

30.

Frau von Kimsky an Pückler.

So erfreulich mir auch immer des holdeſten der Landfürſten theure Zeilen nach langem Schweigen waren, denn ſchon wähnte Huckkukuk ſich ganz vergeſſen, ſo vernichtend war die Anrede Dämon, beim Erbrechen des Briefes — ich habe freilich die verbeſſerte Lesart ſogleich angewandt, allein es liegt doch ſo eine ganz eigene Täuſchung darin.

Der Märtyrer Kimsky legt ſich darauf, das Märtyreramt auszuüben, empfiehlt ſich zu Gnaden, und gedenkt recht oft mit mir der ſo freundlich und gutgeſinnten Durchlaucht Pückler.

Ich komme ſo eben von Glinike, und gehe nach Neuhardenberg; von Verona iſt bis dato noch nicht die Rede; ich habe hier auch noch volle drei Wochen um Feder- und Serviettenreich zu regieren.

Seien Sie froh, theuerſter Fürſt, nicht noch einige Tage länger geblieben zu ſein, und unſere Todtenangſt getheilt zu haben. Denken Sie ſich des Papas verwahrloſter Katharr, dem er durch die angeſtrengte Arbeit und anſtrengende Repräſentationen die Stirn bot, hätte ihn beinah in das Reich der Todten geführt — aber Gottlob, der furchtbare Erſtickungsanfall ging, ich darf es wohl ſagen, durch meine Hülfe, vorüber. Es war in der Nacht, und eine Stunde verging, ehe der gute Ruſt kommen konnte. Ich war zehnmal aus dem Zimmer gelaufen, um dies und jenes zu holen; war ich gerade auf dieſe Sekunde hinaus, ſo fand ich ihn bei meiner Rückkehr. Mögen Sie ſelbſt ſich meinen Schreck und mein Entſetzen malen, und ſich ſagen, mit welcher bangen Sorge ich ihn reiſen ſah. Vor wenig Tagen ſchrieb er mir aus Breslau ſein höchſtes Wohlſein, und ſeinen Gevatterſtand in Carolath; mit peinigender Ungeduld erwarte ich die erſte Nachricht aus Wien, und theile ſelbige Ihnen gewiß ſogleich mit.

Ich habe meine gute Mutter hier, die mir viel Schönes pour le plus aimable des humains aufträgt. Denken Sie ſich meinen Kummer, daß bei der Konſultation der Aerzte ſich ergeben hat, daß die arme Frau den Schenkelknochen brach, die Aerzte das Uebel nicht gekannt, und daher der Fuß um zwei Zoll kürzer iſt wie der andere, und jede Hülfe fruchtlos.

Wie lebhaft ſtelle ich mir Sie vor in Ihren Anlagen herumſchwebend. Aber ſtaunen Sie, theuerſter Fürſt, und hören Sie meine Heldenthat: in weniger denn 2½ Stunden bin ich von hier aus nach Glinike geritten. Wenn wir uns wieder vereinigt ſehen, ſoll mein Schrittreiten Sie nicht mehr verdrießen. Welche Hoffnungen für das Schießen!

Wenn die Frau Fürſtin, Ihre Gemahlin, wieder anweſend in Muskau iſt, ſo erſuche ich Sie, ihr Namens meines und meines Mannes unſere Ergebenheit zu bezeigen.

Ach, ich darf nicht enden, ohne Ihnen geſagt zu haben, daß der Kronprinz über zwei volle Stunden beim Fürſten war, weil des Fürſten Krankheit ihn hinderte, zu ihm zu gehen, und daß beide Theile ſehr befriedigt und erfreut von dieſer Entrevue ſich trennten.

Ich ſage Ihnen, anmuthiger, holder (aber bitte nicht mehr durchlauchtig durch die Toilette) engelgleicher Prince Pücklerino, mein Lebewohl, und gebe Ihnen die Verſicherung du plus sincère dévouement de votre

fidèle et soumis sujet
Huckkukuk.

32.

Frau von Kimsky an Pückler.

Berlin, den 19 Oktober 1822.

Des armen Dämons ſtetes Unwohlſein und Umherziehen in den drei Feder- und Serviettenreichen hat ihn allein nur hindern können, ſein Verſprechen früher zu erfüllen, und dem verehrten, theuren Pücklerino Nachricht des an ihn ergangenen Rufes zu geben, und er fleht — Ihre Nachſicht läßt ihn hoffen, nicht vergebens — um Ihre Verzeihung. Deſſelben Tags, wie ich Ihren letzten mir ſehr werthen Brief beantwortet hatte, erhielt ich ein Schreiben von Papa vom 3. aus Wien, das mir ſein vollkommenes Wohlbefinden zu meiner höchſten Freude meldete, ſo wie ſeine nahe Abreiſe nach Verona, und auch uns dahin beſtimmte. Es muß in dem gar nicht Hoffen gelegen haben, daß es uns ſo ganz gleichgültig erſchien, Italiens Bekanntſchaft nicht zu machen, denn jetzt iſt meine Freude unermeſſen, dies Land zu ſchauen, und den Engelsengel der Engel ſo viel früher wiederzuſehen.

Leider kann ich den Tag meiner Abreiſe noch gar nicht beſtimmen, theils der Haushaltsſachen, theils wegen ſehr böſer mir bevorſtehender Zahnoperation.

Bei dem anhaltend guten Wetter ſehe ich Sie, holder, guter, edler Pückler-Pücklerino, in ſtrahlender Durchlaucht in Ihrer Schöpfung ſtehen — ſtehen, Gott, welch eine Phantaſie! — fliegen, ſäuſeln, ſchweben, wie auf Zephirflügeln hüpfend, ſehe ich Sie in Ihrem Park überall und nirgends die Augenblicke, die ich in dieſer Zeit für meine Erholung übrig hatte, und benutzt habe, um meine Reitübungen zu halten, und bin ſchon ganz ſtolz auf Ihren Beifall und Ihre Verwunderung meines Muthes, ja meiner Kühnheit, möcht' ich ſagen. Allein, was die Piſtolen anbelangt, dieſes iſt noch meine ſchwache Seite, jedoch bei meiner Rückkehr will ich mich bemühen, auch hierin meine Furcht zu beſiegen. Darf ich Ihren Beifall hoffen?

Mein Mann, der immer noch ſehr leidet, trägt mir auf, Ihnen recht, recht viel Freundliches von ihm zu ſagen, und er bittet mit mir um die Fortdauer Ihrer Gewogenheit. Meine dear mother legt ſich dem anmuthvollen Durchlauchtfürſten zu Füßen, und mein Mann und ich bitten Sie, ſollte die Fürſtin gegenwärtig ſein, ihr unſere Ergebenheit zu bezeigen.

Nehmen Sie, theuerſter Fürſt, die Verſicherung meiner aufrichtigſten Geſinnungen recht, recht freundlich auf, und behalten Sie mich auch in weiter Entfernung ein wenig lieb. Von Verona aus ſchreibe ich Ihnen gleich. Vor dem 7. oder 8. November werde ich aber wohl nicht dort ſein, da wir vierzehn Tage reiſen.

Lebewohl, ich hoffe für kurze Zeit. Laſſen Sie den Dämon hoffen, daß der gute, freundliche Pücklerino nicht ganz ſein vergißt, und wir beim Wiederſehen uns als aufrichtig treue Verbündete wiederfinden. Möchte mir doch die Freude werden, Ihnen für Ihre Wünſche eine baldige Erfüllung verkünden zu können, das würde die höchſte Freude gewähren des durchlauchtigſten Fürſten Pücklerino

treuergebener

Huckkukuk.

33.

Hardenberg an Pückler.

Verona, den 21. Oktober 1822.

Liebſter Pückler,

Ich eile Dein liebes Schreiben vom 2. d. zu beantworten. Meine Reiſe hieher war bei dem ſchönſten Wetter, zwei Regentage ausgenommen, ſehr angenehm. Ich kam den 30. September Vormittags in Wien an, wo ich die Monarchen und Metternich noch vorfand. Sie reiſten aber bald darauf ab. Der Herzog von Wellington war an demſelbigen Tage gekommen, als ich. Wir aßen zuſammen bei dem nunmehrigen Marquis Londonderry. In Wien blieb ich nur drei Tage, und ging hierauf durch Steiermark, Kärnthen und Friaul über die Ponteba nach Venedig, wo ich am 10. Oktober eintraf, und weil die Monarchen, auch unſer König, erſt am 15. in Verona ſein wollten, drei Tage verweilte. Den 14. reiſte ich weiter über Padua nach Vicenza, und den 15. fuhr ich hier in demſelben Augenblick herein, als der König.

Da haſt Du in kurzem meinen Lebenslauf. Ich ſehe Dich in Gedanken mitten in Deinen Schöpfungen. Hoffentlich iſt der Herbſt auch bei uns ſchön, wie er es im Norden gewöhnlich zu ſein pflegt. Das wird auch für die Neuhardenbergiſchen Pflanzungen vortheilhaft ſein, ſo wie für den Bau. —

Für Dein Geſuch wegen des Konſiſtorii hat ſich der König in einer Ordre an Altenſtein geneigt erklärt, jedoch noch Bericht von ihm gefordert, ob beſondere Bedenken gegen die Bewilligung obwalteten. Wegen Boumann erwarte ich deſſen nähere Anträge. Für das Wappen auf dem Neuhardenberger Schloſſe 3000 Thaler oder auch eine ähnliche beträchtliche Summe zu geben, dazu kann ich mich nicht entſchließen. Schinkel wird ſchon eine andere Idee angeben, die mehr im Verhältniß mit meinem Geldbeutel ſtehe. Mit lebhaftem Dank werde ich es übrigens erkennen, wenn Du Dich der Neuhardenbergiſchen Pflanzungen und Anordnungen ferner annehmen wirſt.

Graf Bernſtorff war ſchon von Wien abgereiſt, als ich dort ankam. Hier habe ich ihm Dein Schreiben übergeben. Er hat ſich ſehr geneigt erklärt, und wird Dir vermuthlich ſelbſt antworten. Wir haben abgeredet, daß Dein Geſuch unmittelbar bei dem König eingegeben wird, von wo es dann wieder an Graf Bernſtorff gelangt, die Geſchäfte werden hier wahrſcheinlich keine großen Schwierigkeiten finden, und nicht ſehr aufhalten. Verona iſt übrigens ſehr angefüllt, indeſſen bietet es gute Gelegenheiten; wir ſind alle gut logirt.

Zu Deinem Geburtstage werde ich Dir am 30. von ganzem Herzen Glück wünſchen; gute Pferde ſind hier in Italien aber ſelten, und mit anderen demüthigen Thieren vermiſcht; daher wird es ſchwer werden, ein Steckenpferd zu finden.

Iſt Lucie wieder bei Dir, ſo empfiehl mich ihr herzlich, und küſſe ſie in meinem Namen; iſt ſie noch abweſend, ſo bitte ich den Auftrag brieflich auszurichten.

Ich bin Gottlob geſund, und umarme Dich mit den bekannten Geſinnungen als

Dein treuer Freund und Vater
Hardenberg.

39.

Pückler an Hardenberg.

Muskau, den 30. Oktober 1822.

Liebſter, beſter Vater,

Dein freundlicher, ganz die unbeſchreibliche Grazie Deines liebevollen und edlen Karakters ausſprechender Brief wurde mir den 29. Oktober, als ich in mein Schlafzimmer kam, gerade nach Mitternacht übergeben, ſo daß ich in ihm die ſchönſte Vorbedeutung und die liebſte Gratulation zu dem eben beginnenden Jahrestag meines Geburtstags empfing. Tauſend Dank dafür, mein guter Vater, wie für die gnädige Erinnerung an alle meine Wünſche. Daß Du wohl biſt, Deine Reiſe glücklich war, und Du vergnügt ſcheinſt, ſind alles koſtbare Geſchenke zu meinem Geburtstag, und mehr werth als alle Steckenpferde der Welt, wenn dieſe auch von weit beſſerer Race ſein ſollten, als die gekreuzten italieniſchen, deren Du in Deinem Briefe erwähnſt.

Bei uns iſt es jetzt ſo ſchön, daß wir Italien nicht vermiſſen, und ich würde Verona gar nicht regrettiren, wenn Du, mein geliebter Vater, mit uns wäreſt, obgleich es dort wohl ſehr intereſſant ſein mag. Von Graf Bernſtorff habe ich noch keinen Brief empfangen, aber von München für gewiß gehört, daß der General Zaſtrow geſonnen iſt, ſich zurückzuziehen. Da nun der arme Graf Goltz auch wirklich todt iſt, ſo laſſen mich dieſe drei Vacanzen wohl hoffen, mit Deiner gnädigen Unterſtützung zum Ziele zu gelangen. Je näher ich übrigens Muskau bleiben kann, von Dresden angefangen, deſto lieber wird es mir ſein.

Wegen Boumann, lieber Vater, deſſen Du Dich ſo gütig erinnerſt, werde ich Dir nächſtens ausführlich ſchreiben. Des Konſiſtorialgeſuchs wegen hat mir der König daſſelbe, was Du mir ſchreibſt, geantwortet, ich habe aber weiter noch keine Reſolution erhalten, und nun an den Miniſter Altenſtein geſchrieben.

In Hardenberg iſt das Raſenlegen größtentheils beendigt, auch die nahen Wege gemacht, und man wird nun bald mit der Pflanzung beginnen, doch braucht man ſich damit nicht zu übereilen, da im Ganzen nur ſehr wenig zu pflanzen iſt, und wir den ganzen Winter und Frühling dazu vor uns haben. Der Raſen ſoll ganz vorzüglich ausſehen, und den hieſigen weit übertreffen an Dichtigkeit wie an Friſche. So erzählt mir Vogel, welcher mich beſucht, und mir ſehr guten mannigfachen Waſſerrath ertheilt hat. Intereſſire Dich nur dafür, guter Vater, daß die Schiffbarmachung der Neißе und der Spree in's Werk geſetzt wird. Du wirſt dadurch der Wohlthäter unſerer Provinz, und ſetzeſt Dir gewiß dadurch ein neues Monument um die Wohlfahrt der Monarchie. Die Wichtigkeit der Schiffbarmachung dieſer beiden Flüſſe, und die dadurch leicht zu realiſirende Verbindung der Elbe und der Oder iſt gewiß ein Plan, der Deine ganze Aufmerkſamkeit verdient. Herr Vogel iſt mit ſeiner Ausarbeitung beſchäftigt, und wird ſie nächſtens beim Miniſterio eingeben.

Lucie iſt ſehr dankbar für Dein gütiges Andenken, und umarmt Dich zärtlich in Gedanken. Wir küſſen beide andächtig die liebe Hand, und empfehlen uns Deiner Fürſorge, Liebe und Gnade.

Dein treu dankbarer Sohn
H. Pückler.

35.

Pückler an Frau von Kimsky.

(Der Brief ging jedoch nicht ab.)

Berlin, den 16. März 1823.

Sie bleiben mir ein ſeltenes Problem, und der eben empfangene Brief könnte mich in gewiſſer Hinſicht wieder irre machen, wenn ich nicht leider zu ſicher überzeugt worden wäre, daß nie ein gutmüthigerer Thor exiſtirt hat, als ich es im Hauſe des verewigten Fürſten Ihnen gegenüber geweſen bin. Doch laſſen wir die Vergangenheit ruhen — die Ueberzeugung, mit der unſer edler Vater geſtorben iſt, ſoll ſich in den letzten Augenblicken ſattſam ausgeſprochen haben; auf ſeine Kinder wird hoffentlich ſein verklärtes Auge jetzt noch liebevoller herabſehen, als in der Zeit, wo er den letzten der um ſich habenden Angehörigen entfernte, um in Ihrer Geſellſchaft ſeine glorreiche Laufbahn zu beſchließen.

Was die Briefe und kleinen Andenken betrifft, die Sie von mir und meiner Frau beſitzen, ſo weiß ich ſie gern in Ihren Händen. Sie werden ſtets Ihnen und jederman ein Zeugniß davon ablegen, wie aufrichtig wir Ihnen unſer Vertrauen ſchenkten, und wie es erwiedert worden iſt.

Unſer Gewiſſen ſei eines Jeden Richter!

Da dieſer Brief ohne Zweifel unſere Korreſpondenz beſchließen wird, ſo empfangen Sie meine beſten Wünſche für Ihr Wohl. Seien Sie ſo glücklich als Sie können.

H. F. Pückler-Muskau.

Der hier folgende Brief der liebenswürdigen Frau von Krafft, und Pückler's Antwort darauf, ſchließt ſich den vorhergehenden an, weil darin auf's neue von Frau von Kimsky die Rede iſt; beide Briefe werden unverkürzt mitgetheilt, weil auch ihr übriger Inhalt manches Intereſſante enthält, das den Leſern nicht unwillkommen ſein wird.

Frau von Kimsky lebte viele Jahre in Rom, im Beſitz eines großen Vermögens, zum Katholizismus übergetreten, und man behauptete ſogar, ſie ſei eine Zeit lang die Geliebte des Kardinals Feſch geweſen; auch war ſie innig befreundet mit dem Jeſuitenpater Beckx, mit dem vereint ſie die Station für die Propaganda des Katholizismus zu Deſſau gründete. Sie ſtarb in Rom hochbejahrt, und hat Pückler noch um einige Monate überlebt.

36.

Eugenie von Krafft an Pückler.

Rome, ce 19. Mai 1855.

Prince Pückler,

J'allais dire „mon cher Prince“, mais je me suis arrêtée. Est-ce bien, est-ce mal? Avais-je la permission, la défense de vous nommer ainsi — et d'être — car je n'en sais rien.

Posée devant vous, bien ou mal donc, suivant que vous le jugerez, j'ai à continuer mon discours, et bien que voulant être éloquente, je me sens maladroite, mal assise: c'est bien ridicule, n'est-ce pas?

Commençons par parler de la chère défunte, au nom de laquelle j'ai plus d'une fois désiré obtenir de vous un petit souvenir parmi les objets qui ont servi à son usage particulier de tous les jours. Je vous le demande aujourd'hui, et vous en remercierai demain

— quand nous nous serons retrouvés en Allemagne, et que vous me le donnerez.

· Elle doit vous manquer. Elle savait si bien vous comprendre! — Comme j'aimais à l'entendre parler de vous; son coeur si jeune répandait alors un parfum, qui venait de profond et montait haut.

Jamais femme, je crois, ne vous a aimé comme elle! Avec cette entente complête de l'intelligence et du coeur et de l'esprit, dont l'alliance fait les grands sentiments comme les grandes actions. Regrettez-la, elle le mérite, et conservez moi un peu de l'amitié qu'elle avait si fidèlement gardée à mon pauvre moi, en dehors du temps et des circonstances.

C'est à elle que je me serais adressée dans la circonstance, qui m'amène à vous; et vous demander de la remplacer; n'est-ce pas vous dire qu'il ŷ a du vous en elle, et du elle en vous?

Je me trouve dans le cas d'avoir à traiter une affaire délicate avec une femme, que vous devez avoir connue, car la Princesse l'a beaucoup connue aussi. C'est une Mad. de Kimsky, qui se dit „baronne“ ici, sans l'être, dit-on, et dont l'ensemble du caractère ne m'offre pas, intimement parlant, les garanties, dont jaurais besoin. Je ne voudrais pas la mal juger à tort peut-être, et ne voudrais pas non plus compromettre des intérêts sacrés qu'il m'est encore facile de retirer de sa main.

Des éventualités, telles qu'il en arrivent tous les jours, m'ont rapprochée d'elle par force, pour ainsi dire; et une certaine franchise de sa part, mêlée d'une sorte de rudesse mecklenbourgeoise qui me va, m'ont attirée presque malgré moi. Depuis lors, plus d'un cas m'ont mise en garde contre ce caractère, et fait désirer, pour le bien de plusieurs, de savoir à fond quelle est la nature de cette dame, sur laquelle les opinions sont si différentes et si arbitraires, qu'il est impossible d'en conclure un jugement.

Vous pouvez compter sur ma discrétion, comme je compte sur la vôtre. Soyez franc quand même, et l'usage que je ferai de vos paroles sera mesuré sur la délicatesse extrême du procédé en lui-même, tant de votre part que de la mienne.

Ce traité conclu entre nous, et mon attente allant au devant de votre obligeance, il me reste un mot à vous dire sur l'Italie, car vous conviendrez, mon Prince, qu'il serait impardonable de vous écrire de Rome, sans vous envoyer un rayon de son soleil, une plante de ses ruines, de l'eau bénite de ses églises.

J'y suis pour le troisième hiver et Dieu aidant, y resterai encore un an pour cause de santé.

Rome est belle, elle est grande, elle est solennelle; vous le savez déjà! vous savez aussi que sa société est sans charme, sa noblesse princière sans moyens, son gouvernement sans fermeté — mais ne savez-vous pas aussi que son attrait est justement peut-être dans la possibilité où l'on se trouve de se passer de toute ces choses sans les regetter souvent?

Il y a une puissance formidable dans ces amas de pierres par fois informes, mutilées. où le souvenir se place comme un roi, qui domine de son trône; il y a une mélancolie pleine de suavité dans ses ombres du passé, qui se colorent sur le présent plus pâle qu'elles — dans cette nature en harmonie avec tant, de demi-tons — dans ces trainées lila-gris — vert-jaune, rose et rouge aussi: suivant les reflets du soleil, suivant les clairs de la lune.

Et devant ces images l'on se sent petit, mesquin; mais lors qu'on les contemple longtemps, une force intérieure, qui est la révélation du meilleur de notre être, vient nous dire que pourtant l'homme est fort — que l'homme est puissant, car c'est sa main habile, qui naguère éleva ces monuments, bâtit ses églises, et regna en maîtresse du monde sur des lieux où l'herbe croit et le ver rampe maintenant.

J'aime ces oppositions dans les élans de l'âme, passant du connu à l'inconnu, et sur-tout j'aime à Rome l'appel qu'on est forcé de faire à ce qu'on porte en soi de plus intelligent pour se mettre au niveau de ce que l'on voit et de ce que l'on cherche.

J'ai en des moments sublimes, inoubliables au milieu de ce chaos qui cesse d'en être un quand on s'élève plus haut, et qu'on voit se dérouler les phases de l'antiquité, comme pour obéir à une volonté plus forte que les temps, que les ruines, les rois et leurs empires — et que cette volonté reste là — immuable, une, pour répondre à tout: au présent, au passé, au futur — à ce qui n'est plus, à ce qui est encore.

Vous rappelez-vous la Villa Mills, près du palais des Césars? Sa terrasse moderne, ses pavillons chinois — et devant vous la campagne bien au loin, que bornent au premiers plans les ruines des bains de Caracalla, plus loin le tombeau de Cécilia Metella, et ici et là se dessinant sur la verdure des pans de mûrs, de tours, d'aqueducs, sur lesquels le soleil se pose et l'ombre se déploie.

Est-ce beau, est-ce grand? J'y pense encore avec émotion, et la frivolité de la villa même me parraissait réhausser encore l'immensité du tableau placé devant elle.

Il est ainsi bien des coins à Rome, où l'on se sent à l'aise, lorsqu'ils servent de cadre à l'infini qui s'est fait une place entre le ciel et eux. Renfermé dans sa pensée par la forme matérielle, on a pourtant des ailes qui l'emportent bien loin d'elle, et cette essence de liberté, dont on sent tout le charme, est celle peut-être de la plus grande poésie qui existe ici-bas.

Le catholicisme a aussi une grande part dans les réflections, qui se mêlent comme des fleurs artificielles peut-être, à la vie du voyageur en Italie, à Rome surtout. Cette gigantesque organisation, engendrée de la main de l'homme, qu'elle conserve au dépit de tout; qu'elle perfectionne même, malgré les obstacles, cette organisation de l'église a droit à une grande admiration.

Mais elle ne détruit pas plus la mienne pour le protestantisme, que les belles cures opérées par l'allopathie ne détruisent ma prédilection pour l'homöopathie.

Partout où l'esprit domine, et sa lutte se tait, je me sens at home. C'est la vie, la force, la guérison, qui se développent.

Mais je suis honteuse. Voilà une lettre monstre, et il me reste à peine la place de vous faire mes excuses de vous avoir condamné à me lire, tandis que vous avez dans la tête et le coeur plus de belles et de bonnes choses que toutes celles que je pourrais dire.

Adieu, mon Prince. Me répondrez-vous? J'en aurais envie et besoin. Ayez-y égard. Entre le 6 et 8 juin je pars pour Naples. Je vous tends les mains avec une cordialité qui demande indulgence, et un empressement qui demande sympathie.

Votre bien dévouée

Eugénie de Krafft.

37.

Pückler an Eugenie von Krafft.

Aix-la-Chapelle, ce 18. juillet 1855.

Chère Baronne,

Vous voyez que je n'hésite pas, comme vous, Madame, à vous adresser ce mot d'affection, que vous n'avez pas voulu m'accorder. C'est qu'en effet vous m'êtes chère depuis longtemps, d'abord par vous-même, vous, que j'ai connue si belle, si bonne, si supérieure, et pourtant si peu heureuse! Ensuite par rapport à ma défunte Lucie, qui vous aimait tant!

J'ai lu votre lettre, que — soit dit en parenthèse — je n'ai reçue que malheureusement qu'aujourd'hui même, quoiqu'elle soit datée du 19. mai — avec le plus vif plaisir. Votre bon souvenir de Lucie, la confiance que vous me montrez, vos observations si justes et profondément senties sur l'Italie, et principalement sur Rome — tout cela m'a enchanté.

En revanche je vous avoue que le passage le plus essentiel de votre lettre et son premier motif, m'a presque effrayé, ma chère amie.

Gardez-vous de la dame en question, comme Eve au paradis aurait dû jadis se garder du serpent. Si je pouvais croire au diable, et à des personnes possédées par lui, je prendrais à coup sûr Mad. de K. pour une de ces premières. Je n'ai rencontré que deux monstres de femmes pareilles dans ma vie, et j'en frissonne encore toutes les fois que j'y pense. Défiez-vous-donc de cette personne comme de l'enfer, et si elle vous a déjà captivée, ne rompez-pas avec elle, mais dénouez subtilement, en y employant tout l'esprit et le savoir-faire que vous avez.

Je ne puis vous en dire davantage. A présent ce serait trop long, sachez seulement que votre amie Lucie, beaucoup plus croyante que moi, était litteralement persuadée de la mission infernale de cette femme horrible, qui, malgré ses manières selon moi grossières et repoussantes, a néanmoins sçu prendre plus d'une fois un empire presque surnaturel sur des personnes éminentes, et chaque fois aussi elle a figurée dans leur testament. En voilà assez pour le moment, et maintenant quittons, je vous prie, ce sujet odieux. Causons plutôt encore un peu de vous-même et de Rome, la ville éternelle. Et éternelle comme elle l'est, elle laisse aussi des souvenirs éternels? J'avais vingt ans, lorsque je la vis pour la première fois, et j'y ai été aussi heureux, qu'on peut être à cet âge. C'était hélas „le temps qui n'est plus", et pour jouir de Rome dans toute sa plénitude, il faut l'enthousiasme, l'impressionabilité et toute la fraicheur de la jeunesse, ses passions brûlantes, et peut-être aussi son heureuse ignorance.

Ah, chère Madame de Krafft, j'aurais bien voulu vous y rencontrer alors, si vous aviez existée dans ces temps d'histoire ancienne, mais telle que vous devez avoir été à 16 ans, déjà avec un esprit original, une âme encore confiante, un coeur ardent, un physique charmant, et surtout étrangère encore à cette fatale expérience, qui ne sert ici-bas qu'à tuer le bonheur.,

Quel drôle de rêve, n'est-ce pas, que je fais là? Eh bien, il n'est pas d'aujourd'hui, et j'en ai causé déjà quelquefois avec la pauvre Lucie, mais celle-là vous croyait froide de votre nature, inaccessible à l'amour, ce que je n'ai jamais pu m'imaginer.

Voyons, dites-moi ce qui en est, et qui de nous deux avait raison? Cela animera notre correspondance, si toutefois vous voulez la continuer, et songez qu'avec un vieillard de 70 ans, la franchise peut être amusante, sans être plus hélas! d'aucune conséquence.

D'ailleurs vous avez exigée dans votre lettre, que je remplace Lucie auprès de vous, ce que je ne peux effectuer en homme, et profitant alors de la position que vous me donnez, je finirais mon épître non pas seulement en vous appelant chère Eugénie, mais en vous baisant les mains tout paternellement et le front par distance, comme si vous étiez ma fille. Adieu, et pour l'amour de Dieu soyez bien sur vos gardes avec le diable, car en vérité, je suis inquiet pour vous, en songeant dans quelles mains vous vous trouvez. Au reste, je compte sur votre discrétion, car la possédée ferait exprès le voyage d'Allemagne pour m'empoisonner, si elle se doutait de cette lettre.

Encore un mot au sujet de ce que vous me dites sur le catholicisme et le protestantisme. Je partage entièrement et je vais bien au de là de votre admiration pour le premier, mais à vos observations sur le dernier, je n'ai pu m'empêcher de rire. Comment? Vous trouvez de l'esprit dans le protestantisme, dans cette misérable doctrine, qui n'est ni chair, ni poisson, ni réligion, ni philosophie, destructive seulement et éphémère de sa nature, et trouvant sa conséquence nécessaire et logique seulement dans le matérialisme complet et insensé de Strauss et de Feuerbach. Et c'est dans ce rebut inorganique que vous vous trouvez at home? Chère Baronne, vous voilà bien mal logée! et j'aimerais bien mieux de vous voir at home dans le palais à mille colonnes du catholicisme, sans contredit l'édifice le plus grandiose et le plus complet que jamais l'esprit humain a érigé, un esprit auquel rien n'a échappé de ce qui est possible au génie d'effectuer sur les hommes, et sans lequel le christianisme même, trop idéal n'aurait jamais pu passer à l'état pratique pour la presque moitié du genre humain. Le protestantisme n'a fait que déshabiller le catholicisme de ses plus beaux ornements, condamner ses idées les plus sublimes, et n'en conserve que ce qui devient absurde aux yeux de l'esprit, dès qu'on lui ôte cette poésie de la foi inaltérable par la majesté d'une église fondée par Dieu lui-même. En un mot, le catholicisme est une réligion organique, le protestantisme n'est qu'une secte stérile, capable de détruire, mais tout-à-fait impuissante pour créer.

Briefe Pückler's

an

Mehemed Ali.

1.

Pückler an Mehemed Ali.

Rapport respectueux à Son Altesse le Viceroi d'Egypte.

(1837).

Dans les différentes conférences que j'ai eu, d'après le désir de Votre Altesse, avec Son Excellence Bogos Bey, nous sommes en général convenu des points suivants, dont je ferais l'analyse détaillée plus bas,

1) que pour les entretiens que je devrais chercher d'avoir avec les personnes les plus influentes de l'Europe dans l'intérêt de Son Altesse, ainsi que pour les propositions qu'on pourrait juger à propos de leur faire ensuite suivant les circonstances — il faut remettre toutes les instructions précises jusqu' à ce que je serai arrivé sur les lieux, et que j'aurai pu sonder moi-même suffisamment les individualités présentes, les localités et les dispositions des cabinets, et des hommes d'état qui les régissent.

Mais en même temps nous avons reconnus

2) quil est urgent et de la plus grande importance pour Son Altesse dans les conjonctures actuelles, de ne plus perdre un moment pour répondre aux attaques multipliées de la presse de l'Europe contre l'Egypte et son gouvernement, de tâcher à mieux d'éclairer le public, lui représenter Mehemed Ali tel qu'il est, grand, bien-

faisant et magnanime — en un mot de travailler l'opinion publique avec esprit et sans relâche pour la rendre partout propice aux desseins de Son Altesse, et d'éveiller s'il se peut en Europe un enthousiasme pareil pour l'indépendance de l'empire égyptien qu'il a existé de nos jours pour la Grèce, forçant les souverains, même contre leur gré et contre leur opinion particulière, de se soumettre au cri général et aux voeux de l'Europe prononcés avec une unanimité ménaçante.

D'après les conversations que j'ai eu avec Son Excellence Bogos Bey je m'arrête aux conclusions suivantes.

Quant aux puissances et leur ministres on ne peut décider aucune démarche jusqu' à ce que je serais moi-même arrivé sur les lieux, et que j'aurais assez sondé les individualités, les localités et les dispositions pour pouvoir proposer à Son Altesse ce qui me paraîtra convenable à entreprendre. Dès que je serais arrivé à Constantinople je commencerais à envoyer mes rapports à Son Excellence Bogos Bey.

Mais ce qui est urgent et où il ne faut pas perdre du temps c'est de travailler l'opinion publique par la presse, tant par les journaux que par les auteurs les plus en vogue en ce moment. Ceci peut se faire en partie par correspondence, et plus tard encore plus efficacement par ma présence. Cependant il y a une chose à observer d'avance. Je suppose, que Son Altesse, persuadée de mon zèle pour son service, m'accorde une confiance entière, par conséquent elle doit se remettre à ma discrétion pour les moyens à employer. Si Elle envoyait un soldat pour combattre, il faudrait lui donner des armes. A moi aussi il en faut, et les armes dont je devrais user, seront souvent, outre la persuasion et l'adresse, l'argent et les cadeaux donnés à propos et pour ainsi dire à bout portant. Il faudra donc me munir d'objets de cette nature et d'un crédit suffisant pour pouvoir disposer sur-le-champ des sommes nécessaires, si je juge leur emploi nécessaire. Son Altesse peut rester parfaitement convaincu que pour cela je ne lui dépenserais pas un sou de plus qu'il ne le faudra pour son propre intérêt, et qu'un compte suffisant lui sera rendu de la moindre bagatelle.

Je ménagerais son argent plus que le mien, mais je ne me trouve pas dans la position de lui avancer les sommes ou les cadeaux jugés nécessaires, d'employer pour son service et son profit. Au reste connaissant assez bien les allures d'Europe, je ne prévois pour le moment que des dépenses très-peu considérable, même pour obtenir les résultats importants, car on fait en mille occasions plus chez nous avec la vanité qu'avec l'argent, mais il faut toujours être pourvu des moyens de tout genre en cas de besoin, surtout dans des négociations d'une nature où tout dépend de saisir le moment favorable qui, une fois passé, ne revient pas toujours, et quelquefois jamais.

Quant à moi-même, je ne demande que l'honneur et la satisfaction de servir Son Altesse, et d'avoir réussi, sera ma plus belle récompense.

2.

Pückler an Mehemed Ali.

Kartoum, le 25. mai 1837.

Monseigneur,

Votre Altesse Sérénissime verra par la date de cette lettre, que je prends encore la liberté de lui adresser, que je ne me lasse pas si facilement, malgré l'espace inconnu et les fatigues à souffrir, de traverser le grand empire soumis au sceptre glorieux de Votre Altesse — car pour que ma voix compte mieux en Europe, il est bon que je connaisse cet empire plus généralement et un peu moins superficiellement que la plupart des voyageurs qui m'ont précédés.

En effet ce voyage me paraît un rêve. Il y a à présent six mois que je vois pour la première fois flotter le drapeau de Votre Altesse sur les remparts de Souda. Depuis j'avance continuellement de royaume en royaume à travers des blancs, des bruns et des noirs, des Musulmans, des Chrétiens et même des Idolâtres, et me voilà enfin arrivé, philosophe solitaire et ambulant, au milieu de toutes ces croyances différentes à Kartoum, désespérant de pouvoir pénétrer jusqu' aux confins de vos Etats, que j'ai plus de peine à parcourir que Votre Altesse semble avoir eue à les conquérir. Que Dieu bénisse toujours vos efforts, et qu'on voie briller un jour les bajonettes d'Egypte depuis Adana jusqu' aux montagnes de la lune, et depuis le golfe persique jusqu' aux colonnes d'Hercule. Ce serait le bonheur de l'Afrique et peut-être de l'Europe. Partout où j'ai passé, j'ai été frappé des marques de l'activité infatigable de Votre Altesse, et où je ne croyais trouver que des déserts stériles, j'ai vu les Sakis se presser sur le bord du Nil pour changer les sables en champs fertiles et établir de belles fabriques d'Indigo, produisant des milliers de quintaux de cette précieuse marchandise où autrefois on ne connaissait que le Dourra. A Metemma même, nom à peine prononcé en Europe, j'ai rencontré un homme que la générosité de Votre Altesse avait muni d'un capital de 50,000 piastres, en lui réservant tous les profits considérables qui doivent lui en revenir à la seule condition d'acheter pour cette somme du bétail pour le revendre ensuite en Egypte. C'est une magnanime manière, caractérisant tout-à-fait la grandeur de sentiment de Votre Altesse, d'encourager par de tels moyens un commerce, qui doit être de la plus rare importance pour ce pays-ci, comme pour l'Egypte, vû qu'ici c'est le capital seul qui manque et en Egypte le bétail, comme moyen nécessaire de culture. Aussi je puis assurer Votre Altesse, qu'on reconnait partout le bonheur de vous appartenir, et je demanderais même à ce sujet la permission de communiquer à Votre Altesse une petite anecdote, bien propre à illustrer la vérité de mon assertion. Au village de Djebel Barkal je trouvais un jeune Sheik, si joli garçon, si spirituel et d'une tournure si distinguée que je recherchais toutes les occasions de m'entretenir avec lui, pendant mes visites aux ruines où il m'accompagnait toujours. Comme il m'avait conté, qu'il était pauvre, je lui dis un jour en badinant que s'il voulait venir avec moi en Europe, je l'y ferais riche, et lui ferais voir en outre bien des merveilles, dont il ne se doutait pas. Sa réponse a cet offre me parut bien belle: „Oh! laisse-moi ici, dit le Sheik Arabe, songe que je suis le sujet d'un grand homme, et que j'ai l'honneur d'être son Sheik et Belled — que peux-tu m'offrir de mieux dans ton Europe?“ J'étais tout prêt à l'embrasser pour ces paroles avec effusion, en lui disant qu'il avait raison mille fois, et que le bonheur de servir Votre Altesse était en effet le sort le plus digne d'envie.

3.

Pückler an Mehemed Ali.

Monseigneur.

Je prends la liberté de prévenir Votre Altesse qu'on a publié dans le „Sémaphore de Marseille“ un article très-absurde et rempli d'erreurs sur l'Egypte, à la tête duquel on a mis mon nom conjointement avec celui d'un certain Monsieur Mengin. Je dois cependant en laisser tout l'honneur à ce Monsieur, vû qu'il n'y a dans cette composition que quelques lambeaux qu'on m'a empruntés et qu'on a même encore défigurés. Heureusement j'ai reçu en même temps les journaux allemands, qui contiennent les originaux des extraits détachés, que j'avais cru convenable de publier, en attendant que l'ouvrage complet puisse paraître. Je joins à cette lettre une traduction turque de ces articles pour les soumettre respectueusement à Votre Altesse, et si Elle le désire je continuerais à lui en envoyer la suite à mesure que les feuilles allemandes me parviendront.

Je suis avec le plus profond respect

de Votre Altesse Sérénissime

le très-humble et très-obéissant serviteur

Hermann Prince de Pückler-Muskau.

4.

Pückler an Mehemed Ali.

Kartoum, ce 1. juilliet 1837.

Si Votre Altesse me voyait dans ce moment, revenu fort malade de Sennar, et plus maigre qu'une perche, elle serait peut-être étonnée de me trouver néanmoins un air si content. C'est que j'ai une excellente nouvelle à annoncer à Votre Altesse. L'expedition allemande que Votre Altesse a ordonnée et généreusement dotée, vient de retourner à Kartoum depuis quelques jours, et son directeur se félicite de pouvoir déjà adresser à Votre Altesse un rapport très-favorable de ses découvertes.

Les mines d'or dans les environs du Kordofan de Scheiboun sont donc très-abondantes et riches, au point que même aprésent les nègres, qui s'occupent du lavage de l'or, quoiqu'ils s'y prennent le plus maladroitement du monde, gagnent cependant l'un pontant à l'autre de 30 à 40 p. par jour chacun, ce qui est bien considérable, et prouve déjà à lui seul incontestablement une grande surabondance du précieux métal dans les montagnes. En organisant le lavage, comme on le pratique en Europe et en Amérique, le gain doit être très-considérable et la dépense en sera presque nulle.

D'après les renseignements que je me suis procuré d'un autré côté, les produits actuels des lavages au Fasoli, comme ils existent depuis nombres d'années, et comme ils sont exécutés par les natifs du pays, ce produit doit être au moins de 3000 onces par an, dont 3000 se vendent dans le Soudan soumis à Votre Altesse (où tout le monde fait ce commerce et y gagne beaucoup) et 1000 en Abyssinie. Il n'y a presque pas de doute qu'une égale quantité sort des plaines Scheiboun, et s'en va en plus grande partie grossir le trésor du Sultan de Tékélé, le reste se vend au Kordofan, ou va directement au Kaire. Votre Altesse s'emparant seul de ce commerce tant au Fasoli qu'à Scheiboun, pourrait dont compter déjà sur 6000 onces d'or chaque année même dans l'état actuel de l'exploitation quelque insuffisant qu'il soit. Mais avec une meilleure organisation, le double et peut-être le quadruple ne peuvent guères manquer à Votre Altesse et les frais en consumeront à peine 500 onces par ans.

Mais il y a cependant quelques observations a y faire, que je me réserve de communiquer à Votre Altesse de vive voix, si Elle les désire. Elles ne seront dictées que par l'intérêt que je prends de tout mon coeur à toutes les entreprises de Votre Altesse.

J'ose la supplier seulement pour le moment d'avoir une confiance parfaite dans le zèle et le savoir du Directeur de l'expédition autrichienne, Mr. Russegger. Il ne proposera certainement rien à Votre Altesse qui ne soit bien réfléchi et salutaire au succès de l'entreprise, dans la réussite de laquelle son propre honneur est engagé. J'oserais me rendre garant de son succès, si on le laisse faire sans le déranger. D'autres promettent beaucoup et tiennent peu. Le caractère des Allemands est de promettre peu et de tenir beaucoup.

Je suis doublement enchanté de ces bons résultats, parceque d'abord cela sera utile à Votre Altesse, ensuite parceque c'est la première fois qu' Elle emploie mes compatriotes, et que je suis naturellement bien aise de les voir réussir tant par leur savoir solide et leur zèle, que par le bonheur qu'ils ont eus de pénétrer si loin en échappant à tous les dangers et aux maladies du climat, et Votre Altesse sait bien que le bonheur est aussi une qualité essentielle, qui vaut presqu' autant que l'habileté, car personne n'a mieux su réussir l'un et l'autre au plus suprême degré que Votre Altesse Elle même.

Au reste Votre Altesse doit se convaincre que je suis bon prophète, et qu'Elle peut se fier à mes prédictions. Elles sont toutes favorables à la gloire et au bonheur de Votre Altesse, mais aussi je prends à cette occasion la liberté de la faire souvenir de sa gracieuse promesse: de m'envoyer dans dix ans, à compter de mon arrivée en Egypte, un beau turc, qui entrera dans mon chateau avec une lettre de sa Majesté le Roi d'Egypte, pour m'inviter de venir admirer les merveilles qu'il aura su créer depuis mon départ. Je trouverais alors peut-être, en arrivant au Kaire, que le souverain aura accompli des choses encore plus gigantesques que le Pascha — mais l'un et l'autre perdront toujours chez moi dans un titre plus sublime que ceux de souverain, de Roi, de Sultan ou de Pascha — dans celui de Mehemet Ali le Grand.

Quant à Scheiboun, s'il y a parmi les Arabes conquis encore des sujets moins fidèles, leur langage au moins est tout aussi soumis, parceque Votre Altesse sait non seulement se faire aimer des bons, mais aussi craindre des méchants.

En général, j'ai trouvé les provinces d'Ambukol et surtout de Meravy dans l'état le plus florissant (beaucoup plus que les environs de Dongola), les habitants contents et à leur aise, preuve sûre de l'honnêteté et des soins que donnent à leur petit gouvernement les deux Kascheffs de ces endroits. Mais si pour la plupart les resultats sont satisfaisants, je ne prétends pas dire cependant qu'il n'y ait des lieux où l'on rencontre aussi quelques exceptions à la règle, qui n'ont pu échapper à un observateur, dans l'esprit duquel l'intérêt de Votre Altesse est toujours en avant de toute autre considération. Quel bonheur pour ces pays, si Votre Altesse pouvait un jour se résoudre à les visiter Elle-même! Combien elle y serait adorée, et combien de ressources immenses n'y decouvrirait encore son génie! C'est ainsi qu'un canal creusé près de Dschebel Mozil entre le Nil bleu et le Nil blanc, créerait un nouveau Delta dans le Sennaar, d'un produit incalculable en coton, indigo, et la plante Senna, qui déjà croit sauvage dans le Sennaar et qui, cultivée, rendrait un profit très considérable. Le désert même entre Meravi et Schendy, comme de l'autre côté du Nil dans les environs de Messaourat, a plutôt l'air d'un jardin, tant il est rempli d'arbres et d'erbages. L'eau s'y trouve presque partout à dix ou quinze pieds de profondeur. A tout cela il ne manque que la culture et l'oeil du maître. En effet les ruines de villes et de temples qu'on y trouve, prouvent assez que c'étaient autrefois des plaines fertiles, qui entouraient ces somptueux édifices.

J'ai été reçu à Kartoum par l'excellent Korschud Pascha avec le plus grand empressement, et nous avons bien causés de Votre Altesse. Il est dommage que ce brave serviteur de Votre Altesse soit si souffrant de maladie. Il s'est faite une consultation hier entre son médecin Soliman Effendi et Mr. Koch, qui m'accompagne par la faveur de Votre Altesse, et tous les deux étaient d'opinion qu'un changement de climat et une cure sévère au Kaire peuvent seules le guérir radicalement. En revanche, le brave Général Mustapha Bey jouit d'une vraie santé de militaire, et ses soldats nègres sont en vérité d'une très-bonne tenue, considérée la nation et les lieux.

L'attaque traître des Abyssiniens, qui a coûté une petite perte à Votre Altesse, lui aura fait du chagrin, mais la perte de quelques soldats et officiers sera rachetée par un grand avantage. C'est que cette attaque imprévue des Abyssiniens donnera à Votre Altesse un motif solide envers quelque puissance que ce soit, si jamais Votre Altesse jugerait à-propos de faire la guerre à ce peuple, pour venger votre injure.

Je finis ce petit rapport, en demandant à Votre Altesse une grâce pour moi-même. J'ai trouvé dans les ruines de Dschebel Barkal deux béliers et un pied d'homme, et aux temples dans le désert près de Mesaourat deux moutons en pierres, que je désire emporter en Europe. C'est peu de chose sous le rapport de l'art, mais c'est intéressant parceque ça vient d'Ethiopie, dont on n'a encore rien transporté dans nos contrées. Korschud Pascha, qui a fait mettre de côté les objets, n'attend que l'ordre et la gracieuse permission de Votre Altesse, pour me les envoyer avec les grandes eaux à Alexandrie à l'adresse du Consul de Prusse. Si Votre Altesse me les donne, je les placerais sur le grand escalier de mon château.

5.

Pückler an Mehemed Ali.

Alexandrie, ce 3. janvier 1838.

Monseigneur,

D'après les ordres de Votre Altesse j'ai eu plusieurs conférences avec Son Excellence Bogos-Bey, concernant les intérêts de Votre Altesse et du gouvernement Egyptien vis-à-vis

1) les puissances Européennes; 2) vis-à-vis le public européen.

L'un et l'autre me paraissent également importants à considérer.

Quant à No. 1 c'est-à-dire les puissances et leurs ministres, j'ai soumis à Son Excellence et elle a paru de mon avis — qu'il était inutile de rien déterminer à ce sujet, avant que je sois arrivé sur les lieux, et que j'aie pu sonder suffisament les localités, qui changent si souvent, les intentions et les penchants des hommes les plus influents, les ressorts secrets qu'il faut faire jouer (car souvent en Europe un valet ou une maîtresse ont décidés du sort des affaires en première cause) enfin ce qu'on peut raisonablement tenter avec espoir de succès, ou ce qu'il faut laisser mûrir par les événements, sauf toujours d'en profiter sur le champs et sans perdre un moment, dès que les circonstances se montrent favorables. Je commencerais donc mes rapports à cet effet dès que je serai arrivé à Constantinople, et je les adresserais à Votre Altesse par une voie sûre, qui me sera indiquée par Votre ministre.

Votre Altesse jugera alors par Elle-même, quand Elle trouvera à propos de me faire agir, et dans ce cas j'attendrais de la part de Votre Altesse des instructions qui pourront m'accréditer un peu plus officiellement auprès des personnes en première ligne, si l'intérêt de Votre Altesse exigeait de les faire valoir. Votre Altesse peut d'ailleurs être bien convaincue que j'ai assez d'expérience du monde et trop de zêle pour Votre auguste personne, comme pour le succès de Votre glorieux règne, pour ne pas user en toute occasion de la plus grande circonspection, et que si je ne suis pas assez heureux pour rendre à Votre Altesse des services aussi imminents, que je le voudrais, Elle ne sera au moins jamais compromise par un zêle maladroit ou une indiscrétion criminelle. J'ose cependant en retour supplier Votre Altesse de m'accorder aussi une confiance entière. Elle ne flattera pas seulement mon amour-propre, mais elle est nécessaire pour Vous bien servir, car sans connaître à fond les intentions et les désirs de Votre Altesse, j'agirai nécessairement en aveugle ou au moins en borgne, et l'un et l'autre n'accommoderait pas Votre Altesse.

Je passe maintenant au second point, qui concerne le public d'Europe. Votre Altesse, fort de ses grandes actions, de ses plus grandes vues encore, et de ses nobles intentions, a cru que tôt ou tard l'opinion publique devrait se ranger de son côté, et a méprisé les calomnies et les manèges littéraires, que des ennemis faibles, mais toujours dangéreux, ont depuis de longues années si constamment mis en pratique pour nuir à Votre Altesse. Méhémet Ali a agi en cela, comme en toute autre chose, en grand homme, qui avant tout est un homme fort, mais l'opinion publique est devenue en Europe une puissance si formidable aux Souverains même, que Votre Altesse, loin de la négliger, doit employer tous les moyens en son pouvoir pour s'en assurer, pour s'en servir Elle-même comme d'une arme aujourd'hui plus à redouter que l'épée. Votre Altesse en a fait Elle-même l'expérience, quand ses armées victorieuses ont dû abandonner la Grèce, dont les peuples insurgés n'avaient longtemps pour eux que les batteries des journaux européens.

Votre Altesse a fait tant de belles et grandes choses, Votre situation est si intéressante pour l'Europe, qu'il ne peut pas être difficile d'éveiller cette opinion publique toute en votre faveur, surtout en démontrant, qu'il est dans l'intérêt, non seulement de presque toutes les puissances, mais de l'humanité entière, important pour la garantie de la paix, pour le progrès des sciences des sciences et pour réaliser des découvertes, tentées vainement depuis des milliers d'années, pour la civilisation d'une des plus grandes parties du monde, pour l'accroissement du commerce, pour le bien général enfin — que doit produire une fusion plus intime de l'Orient et de l'Occident — que le Souverain de l'Egypte soit puissant, indépendant et réconnu comme tel par le monde entier.

Pour arriver à ce but, il faut gagner les principaux auteurs et quelques uns des journaux qui ont le plus de vogue et d'influence, tant en France, qu'en Allemagne et peut-être en Angleterre. Il est urgent de ne pas perdre de temps à cet effet, les événements marchent trop rapidement aujourd'hui, et nous sommes peut-être trop près d'une grande crise générale, pour se permettre des retards inutiles. Quelques personnes au Caire ont choisis à ce qu'il parait, comme organe de la politique égyptienne le Semaphore de Marseille — mais ce journal est indigne de représenter les intérêts de Votre Altesse, et j'ai donc, avec le suffrage de Son Excellence Bogos Bey, commencé une négociation avec Paris, pour nous assurer un des premiers journaux de cette capitale. J'espère être bientôt à même de mettre également à la disposition de Votre Altesse la gazette d'Augsbourg, une des feuilles les plus importantes de l'Europe, et dont le Sultan même s'est déjà servi plusieurs fois pour y faire insérer des articles destinés à travailler l'opinion à son avantage.

Quant aux auteurs, je profiterais de toute mon influence et des relations particulières que j'ai avec plusieurs des plus célèbres pour distribuer partout une semence dont la recolte doit profiter à l'Egypte, et quant à moi-même, j'y travaillerais sans-cesse avec toute la bonne volonté que m'inspirent mon admiration pour Votre Altesse, l'attachement sincère que j'ai pour Elle, et la reconnaisance que je Lui dois pour mille bontés dont Elle m'a comblés. —

Que Votre Altesse me permette, en parlant d'Egypte et en prenant congé d'Elle, de Lui réitérer l'assurance de ces sentiments et d'y ajouter l'expression de ma profonde gratitude pour l'acceuil flatteux dont Elle a bien voulu m'honorer, et qui en dernier lieu me laisse un souvenir doublement cher par les fines attentions et prévenances de Son Excellence Bogos Bey dont on ne saurait mieux faire l'éloge, qu'en disant: qu'il est digne d'être le plus fidèle et le plus habile serviteur de son Maître Méhémet Ali le Grand.

Je me mets aux pieds de Votre Altesse, et suis avec le plus profond respect

Monseigneur
de Votre Altesse Sérénissime
le très humble serviteur
Hermann Prince de Puckler-Muskau.

6.

Pückler an Mehemed Ali.

Beyrouth, au mois de mars 1838.

Monseigneur,

Ayant appris par Monsieur le Général Clot-Bey et quelques autres personnes, qu'on a débité à Votre Altesse Sérénissime un conte étrange, dans lequel je figure, moi et ma suite, comme ayant forcé les portes du tombeau de David à Jérusalem en insultant les Santons de se lieu saint — il me paraît urgent, par le respect et l'attachement sincère que je porte à Votre Altesse, de l'éclairer au sujet d'un mensonge aussi monstrueux. Voilà le fait.

J'avais demandé au gouverneur de Jérusalem — qui me fit voir avec la plus grande complaisance tout l'intérieur de la mosquée sainte d'Omar — si je ne pouvais pas également visiter le soi-disant tombeau de David au mont Sion. Il me répondit que cela n'avait aucune difficulté, et qu'il m'y accompagnerait lui-même. Cependant le jour où je comptais y aller, le gouverneur se trouvant absent, je m'y rendis seul avec ma suite. En entrant nous trouvions un Santon assis dans le vestibule, auquel on exposa poliment notre but, en lui disant qui j'étais. Cet homme, nous refusant grossièrement l'entrée, ne daigna pas même se lever. Le Kavass du gouvernement, qui m'accompagne depuis Alexandrie, lui montra alors le Firman de Votre Altesse, sans que l'insolent Santon témoigna le moindre signe de respect à sa lecture, ni ne se leva, comme si c'était un simple chiffon de papier inutile qu'on lui aurait présenté.

Exasperé d'une telle impertinence, je fis dire par Monsieur Gélat (faisant les fonctions de Viceconsul de Prusse à Giaffa en attendant la confirmation de Votre Altesse) au Santon: „qu'il était un vrai rebelle de recevoir ainsi un Firman de son maître“ et le Kavass musulman le prit par le bras pour le faire lever. Après cela on ne fit que parlementer, et Mr. Gélat, parlant l'arabe mieux que les autres, se donna toute la peine du monde pour mettre le Santon et ses confrères survenus à la raison, mais par les seuls moyens de la persuasion. Aussi réussit-il si bien, qu'après quelques moments l'un des Santons chercha la clef et devenu très poli, nous ouvrit toutes les portes de la meilleure volonté du monde, nous montra tout et releva lui-même la draperie qui couvre le grand Sarcophage romain, qu'on fait passer assez ridiculement pour le tombeau de David. Le même homme, Santon ou prêtre, je ne sais, reçut aussi sans difficulté en sortant son bakschis, et nous accompagna très-amicalement jusqu' à la porte cochère où nos chevaux étaient restés, et où nous primes congé de lui. Quant au pauvre Mr. Gélat, sur lequel il paraît qu'on a voulu comme chrétien et sujet de Votre Altesse, jeter le plus d'ombre dans cette affaire, toute ma suite, ainsi que moi, peuvent attester par serment qu'il ne s'est pas permis la moindre violence, même dans ses propos, excepté la phrase, que je lui ai dictée, que je viens de rapporter, et dont je prends sur moi toute la responsabilité. Quant au Kavass qui a fait lever le saint homme un peu malgré lui, il me semble qu'il mérite plustôt une récompense qu'un blâme, d'avoir senti si profondément — quoique Musulman et même assez fanatique — l'impudence avec laquelle le Santon se permit d'accueillir un Firman de Votre Altesse, que les premiers seigneurs de Vos états reçoivent toujours avec toutes les marques du plus grand respect.

Voilà, Monseigneur, comment s'est passée la petite affaire qu'on a si bien embellie depuis. A Alexandrie on s'est même amusé à en faire une véritable bataille, dans laquelle, disait-on, un Santon avait été tué et moi-même blessé mortellement, et si le courrier de Smyrne s'empare de cette anecdote, je ne doute pas que le nombre des morts et blessés sera encore considérablemet augmenté.

Ceci n'est que plaisant — mais vis-à-vis de Votre Altesse il m'importe qu'un faux rapport ne puis l'indisposer contre moi et lui faire croire un seul moment que ma conduite ne réponde pas toujours aux sentiments de la profonde reconnaissance et du dévouement le plus respectueux avec lesquels je serai toute ma vie

de Votre Altesse Sérénissime
le très humble et très obéissant serviteur
le Prince de Puckler-Muskau.

7.

Pückler an Mehemed Ali.

Saide, ce 14. avril 1838.

Monseigneur,

Mon intention étant de me rendre d'ici au camp des troupes de Votre Altesse Sérénissime au Hauran, je m'empresse de lui en demander son agrément, et dans le cas qu'Elle n'y soit point contraire, comme je l'espère, j'ose encore prier Votre Altesse de bien vouloir m'accorder une recommandation particulière pour Mustapha Pacha et Soliman Pacha, sans quoi ces Généraux pourraient bien me regarder comme un intrus, et ne pas me montrer la confiance que je crois mériter. Ce n'est pas une vaine curiosité, mais le désir si vif et si constant en moi de me rendre utile à Votre Altesse, qui me dirige de ce côté. Je m'imagine qu'un article publié dans les journaux français signé de mon nom et daté du camp même des troupes égyptiennes fera quelqu' effet en Europe, et servira efficacement à écraser les rapports exagérés et les mensonges qu'on se plait déjà à répandre sur les causes et les résultats de l'insurrection des Druzes.

Le moment est assez important — et ma présence accidentelle peut tourner à l'avantage de la bonne cause, en éclairant le public par un témoignage, auquel on ajoute quelquefois même les cabinets, parcequ'on le connait indépendant et impartial.

Votre Altesse jugera mieux que personne si ces observations sont justes et Elle agira en conséquence. Quant à moi je ne désire que me conformer en tout à Sa volonté et à Ses ordres qui sont aussi sacrés pour moi que si je me trouvais au nombre de ses sujets.

Je suis avec le plus profond respect
de Votre Altesse Sérénissime
le très humble et très obéissant serviteur
le Prince de Puckler-Muskau. —

1830.

1.

Pückler an Lucie.

Königsbrück, 1 Uhr Mittags,
den 28. April (1830).

Meine Herzensſchnucke,

Es thut mir ſehr bange nach Dir, gute Alte, und auch ſehr um Dich; denn ich fürchte, allein machſt Du Dir das Herz ſchwerer als Du ſollteſt. Denke an die Vergangenheit gar nicht, an die Gegenwart mit möglichſter Theilnahme an allem, was Dir begegnet, an die Zukunft aber am meiſten mit lieblichen Phantaſiebildern, als da ſind Reiſe mit Deinem Lou, Kiſſingen, Schweiz, Paris.

Am 10. verließ ich Dresden wohleingepackt, nachdem ich vorher noch Max beſucht und von ihm Abſchied genommen. Ich befinde mich noch ſchwach, aber im Ganzen leidlich. In 2½ Stunden brachten mich die Polacken gemächlich her, leider aber iſt keine Chauſſée von hier nach Hoyerswerda.

Du weißt, daß ich in Königsbrück immer Präſente für Dich kaufe, ſo auch heute; ich ſende ſie jedoch erſt von Muskau aus, nämlich eine Schlange, die ſehr ſchöne Ringe macht, und ein Stehaufchen.

Mich ſelbſt habe ich von Dresden aus mit vier Romanen regalirt, leſe aber doch nur ſehr zerſtreut, und bin auch malgré tous mes efforts „in low spirits“.

Wenn ich Wein hätte und welchen trinken dürfte, ſo würde ich mir ein Räuſchchen anzuſchaffen, meinen zu kurzen Haaren ein Haarbeutelchen anzuſetzen ſuchen — ſo aber muß ein mageres Diner und die Philoſophie thun, was ſie können.

Apropos, dabei fällt mir ein, daß es mich doch beunruhigt, was Du von möglichen Geldverlegenheiten geſprochen. Es ärgerte mich zwar, daß ich einen Beitrag zu den Reiſekoſten tragen ſollte; denn wo ich mit meiner Schnucke bin, muß ich freigehalten werden, das freut mich, und macht mir Spaß — aber ſonſt iſt doch das meinige der Schnucke, wie das ihrige ſtets mein war. Ich werde alſo 100 Thaler bei dem jungen Mühle, ſo wie ich nach Muskau komme, deponiren, und Du kannſt dann, wenn ich auch weg bin, jeden Augenblick darüber disponiren. Brauchſt Du es nicht, nun, tant mieux.

Wenn mich nun, comme une douleur sourde, Deine Abweſenheit immer fort bald mehr, bald minder quält, ſo iſt es doch ein wahrer Troſt zu wiſſen, daß fern und nah wir dennoch uns immer, feſt und ſicher und von keiner menſchlichen Einwirkung mehr abhängig, dieſelben bleiben; alſo nur den Tod, keine andere Trennung haben wir wirklich zu fürchten. Pénétrez-vous bien de cette vérité, et elle vous consolera aussi dans des moments de faiblesse.

Von Muskau mehr, der herzlichſte Kuß ſiegelt dieſen Brief.

Immer und ewig Dein Lou.

2.

Pückler an Lucie.

Muſakoff, den letzten April 1830.

Herzensſchnucke,

Um Dich mit Sicherheit zu intereſſiren, fange ich von Francis an. Ich ſwar aus dem Wagen ſchon im Park geſtiegen, und nach dem Bericht meines Kammerdieners kam Francis, wie dieſer auf den Hof fuhr, wie wahnſinnig darauf zugeſtürzt, ſprang hinein, ſuchte und ſuchte; da er aber ſeine Herrſchaft nicht fand, ging er, wie vor den Kopf geſchlagen, den Schweif zwiſchen die Beine geklemmt wieder in's Haus, und wies jedem, der ſich ihm nähern wollte, die Zähne.

Bei aller Sentimentalität hat ihn die Kartoffelkoſt entſetzlich fett gemacht, und ich glaube nicht, daß ſie ihm bekömmt. Ich ließ ihn nachher in den Garten kommen, wo er zwar außer ſich vor Freuden ſchien, aber doch auf andere Art als ſonſt. Er bleibt befangen und iſt nicht à son aise, wie der Lou, weil beiden die Schnucke fehlt; denn dieſes ſeltene Kleeblatt von Schaf, Wolf und Hund kann ohne einander nicht beſtehen.

Am rührendſten erſcheint mir Fancy, ſeit ich wieder hier bin. Er hat ſogleich die Inſpektorin, an die er ſich ziemlich gewöhnt hatte, gänzlich verlaſſen, und weicht nun keinen Augenblick von mir, ob ich gleich vielfach verſucht, ihn loszuwerden. Als ich zu Bette ging, wedelte und ſchmeichelte er ſo lange, bis ich ihm erlaubte, am Fuße des Bettes zu ſchlafen, wo er ſich die ganze Nacht nicht gerührt hat. Demohngeachtet ſcheint ſein Kummer durch meine Ankunft erſt wieder recht von neuem zu beginnen.

Die Pappeln nehmen ſich ſehr gut aus, ſonſt iſt es noch nicht ſehr grün, Linden und Buchen und Akazien noch ganz ſchwarz. Rehder hat wie gewöhnlich, wenn ich nicht da bin, gefaullenzt, und pflanzt noch immer grüne Beſen. Ueberhaupt gefällt mir Muskau ohne Dich eben ſo wenig, wie es Francis gefällt. Auch im Schloß fühle ich mich unheimlich, et je le quitterai bientôt, mais seulement pour quelque temps et pour y revenir.

Morgen mehr.

Dein treuer Lou.

Die Königsbrücker Schlange ſchicke ich mit. Sie beſteht aus tauſend und einem Ring.

3.

Pückler an Lucie.

Muskau, den 5. Mai.

Gute Schnucke,

Gelb, krank und mißmuthig erwacht. Das Frühjahr iſt nicht hübſch mehr, wenn man alt wird, und einem aus dem Spiegel kein Frühlingsgeſicht mehr entgegenlacht, ſondern nur ein gerunzeltes, fahles und verdrießliches. Uebrigens hat mir der Park nie weniger gefallen, er kommt mir ſo klein, monoton, ja ſchlecht und ſteif angelegt vor, und ich fange an, mich zu ſchämen, mein Werk darüber herauszugeben.

Pour comble de malheur iſt heute Bußtag, wo nicht gearbeitet wird, und alſo ſelbſt dieſer mechaniſche Reiz wegfällt. Zum Schreiben und Komponiren bin ich aber zu unwohl, zu vernagelt. Ich habe keine Gedanken. Es bleibt alſo nichts übrig als leſen, wozu ich wenigſtens nichts Neues habe.

4.

Pückler an Lucie.

Muskau, den 8. Mai 1830.

Du willſt alſo, wenn Du wiederkömmſt, mein Gaſt ſein? Ich fürchte wirklich, daß ich, wenn ich die Haushaltung verſehen müßte, zu geizig würde; es zeigen ſich dafür bedenkliche Symptome, und auch meine Hand wird immer magerer! Gare à vous, Schnucke, ich nehme Dir dann alles weg, und ſtecke es in den eiſernen Kaſten. Uebrigens geht hier alles mit dem Kammerdiener ganz vortrefflich.

Schnucke, mein Bart iſt ſchon wieder $^{1}/_{2}$ Zoll lang, und wird heute Abend zum erſtenmal gefärbt; ich bin auch nicht mehr ſo ſchrecklich blaß, als nach der Dresdner Medizinkrankheit, und werde alſo bald den Mumien meines Alters, deren Du erwähnſt, noch ſiegreicher den Rang ablaufen. Der

Unterſchied liegt in der Hof- und Landluft, in der Sklaverei und Freiheit, im tödtenden Einerlei des geſchäftigen Nichtsthuns, und in dem Schaffen freier Phantaſie.

Mit der Geſundheit geht es leidlich, und ſehr lieb hat Dich ſtets

Dein alter Lou.

5.

Pückler an Lucie.

Muskau, den 9. Mai 1830.

Liebſte Schnucke,

Großes crève-coeur! Das Färben iſt diesmal ſo gänzlich mißglückt, daß ich es von neuem beginnen muß. C'est vraiment dur. Die Kirche habe ich auch darüber verſäumt, wohin ich ſehr regelmäßig gehen wollte, um zu beweiſen, daß nur Deine freigeiſteriſchen Prinzipien', wenn Du hier biſt, mich davon abhalten. Das Wetter iſt kalt, und es regnet doch nicht. Alles iſt verdrießlich.

6.

Pückler an Lucie.

Muskau, den 17. Juni 1830.

Liebſte Luziege,

Ich war ſehr böſe, aber da nun endlich ein Brief gekommen, und ein ſehr guter, ſo verzeihe ich wieder en bon Prince, und küſſe Deine ſchönen Hände zärtlichſt.

Ich werde Dich mit meinem Bruder Francis hier erwarten, aber mit der Bedingung, daß ich den 15. Juli Muskau verlaſſe, und Dich dann, wo Du willſt, erwarte, was um ſo beſſer geht, da ich in Dresden und Freiberg mehrere Geſchäfte habe, die ich dann abmache, und mich dabei ſehr gern vierzehn Tage in Dresden aufhalten möchte, um meine alten Bekanntſchaften daſelbſt einmal wieder aufzufriſchen. Ich wollte dieſen séjour ſchon jetzt machen, opfere ihn aber Deinen Wünſchen auf, was Du, Schnucke, durch die ausgezeichnetſte Nachgiebigkeit zu erwiedern wiſſen wirſt. Nachher gehen wir zuſammen nach Kiſſingen, und weiter in die Welt. Ich führe die Kaſſe, und Du bekömmſt täglich 16 Groſchen pour ces menus plaisirs. Wir nehmen Madeline und meinen Kammerdiener mit, und nehmen, wo es nöthig iſt, einen Lohnbedienten an. Jocrisse fleuri bleibt bei Dittig, et voilà, wie die Mutter ſagt. Après avoir rodé pendant l'automne, nous irons faire une visite à Alaix, et de là à Paris, où nous nous reposerons l'hiver, et où je vendrai mes chevaux avec avantage, et où je m'amuserai aussi que ma bonne Schnucke à bon marché; denn, Schnucke, aller Eitelkeit mußt Du dort entſagen, und durchaus nicht die grande dame ſpielen wollen, denn ſonſt erlangen wir mit Gewißheit Sorge ſtatt Vergnügen. Biſt Du darin vernünftig, ſo freue ich mich ſehr auf unſere Lebensart, und bin in der beſten Dispoſition heiter zu ſein, und Dir als ein guter Sohn Freude zu machen, jedoch nur als enfant gâté qui fait ce qu'il veut.

Dein treuer Lou.

7.

Pückler an Lucie.

Du haſt die letzte Pointe meines halb ſcherzhaften, halb wehmüthigen Billets wohl nicht verſtanden, denn ſie war ſchmeichelhaft für Dich gemeint, und hätte eine mildere Antwort verdient. Vielleicht geht es mir in allem wie dem Major von Hochhorſt, und eine ehrenvolle Kugel löſt in der verwirrten Zeit das Räthſel eines verwirrten und oft verirrten Lebens.

Dein Lou.

8.

Pückler an Lucie.

Hat mich mein Schnückchen lieb? Ich ſie ſehr, bin mit ihr eingeſchlafen und aufgewacht — weil ſie gut geſtern war. Aber ſo muß ſie ſein, ergeben, ein Theil von mir, ein Werkzeug in meiner Hand. Das iſt ſtärker wie ich, *es liegt in meiner Natur*, und wo Liebe ewig dauernd bleiben ſoll, muß überhaupt ein Theil unbedingt herrſchen, der andere unbedingt opfern, um im Anderen allein zu leben. Dies iſt *wahr*, und *klingt* nur hart, denn ſehr ungewiß bleibt es, wenn nicht *ſehr gewiß*, welchem von beiden das *beſſere*, ja das genußreichere Loos zu Theil wird. Dein Tyrann.

9.

Pückler an Lucie.

Meine gute Herzensſchnucke, ſei nicht bös, wenn ich manchmal ein bischen verliebt, und daher mißgeſtimmt bin. Die wahrſte, bleibende Liebe, die immer unveränderte, iſt die für meine Schnucke, nur muß ſie ſein eine Rippe aus *meinem* Leibe, und kein eigenes Leben.

Ich habe ſehr viel zu thun. Sobald ich einigermaßen fertig bin, komme ich herunter. Ich küſſe Dich herzlich, und bitte Dich, mich froh zu empfangen. Dein treuer Lou.

10.

Pückler an Lucie.

Berlin, den 4. Auguſt 1830.

Liebſte Schnucke,

Diesmal hat der R. R. keine gute Route angegeben. Ich hätte ſollen über Kottbus nach Burg fahren, von da zu Waſſer durch den Spreewald nach Lübbenau und

Lübben u. ſ. w. Ueber Wetſchow bin ich zwei Meilen umgefahren, habe von Lübbenau nach Lübben nur eine Waſſerparthie durch Schilf in der offenen brennenden Sonne ohne Baum noch Strauch gehabt, und überhaupt den gräßlichſten Weg durchaus, zu dem ich 26 Stunden gebraucht, denn erſt um 2 Uhr in der Nacht kam ich geſtern hier an.

Ich logire ſchon im Carolathiſchen Hauſe, da die Hitze im Gaſthof den Bleidächern Venedigs gleich kam, und bin ganz leidlich komfortable.

Leider aber iſt weder Bethe noch Schinkel hier, der letztere in Paris, das jetzt nicht wenig intereſſant ſein mag! Was ſagſt Du zu dem Wahnſinn Karl's des Zehnten? Ich hoffe, daß man ihn abſetzen wird, und erinnere Dich, was ich über den Herzog von Orleans voriges Jahr geſchrieben und geſagt: „Es wäre ein Glück für die Welt, wenn dieſer König der Franzoſen würde“.

Doch zur Reiſe zurück.

In der ſüßen Wehmuth der Trennung von Lieben, wo das innige Gefühl des letzten über das erſte tröſtet, und auch ein wenig verliebt in die Humbert, gelangte ich bei herrlichem Mondſchein und Kühle nach Spremberg.

Gräßlich iſt der Weg nach Wetſchow. Als die Sonne wieder aufging, paſſirten wir einen Wald, wo à la lettre die Bäume vom letzten Sturm noch her wie niedergemähtes Korn reihenweiſe darniederlagen. Hätte ſich jemand in dieſem Augenblick auf der Straße befunden, er hätte unmöglich mit dem Leben davon kommen können.

Um halb acht Uhr erreichte ich Lübbenau, deſſen Schloß-Waarenlager ſchon weit her wie eine Tuchfabrik aus den umgebenden Sumpfwieſen hervortritt. Außer Erlen, Weiden und Pappeln wachſen kaum andere Bäume in dieſer Gegend, und der Sumpfgeruch iſt ebenſo ungeſund als widerwärtig. Das Schloß iſt ein wahres Muſter von ſchlechtem Geſchmack, worin es nur von den umgebenden Anlagen übertroffen wird.

Ein künſtlicher ſteifer See dient zum point de vue, über den zwei Brücken auf eine beträchtliche Länge im halben Zirkel geſchlagen ſind, ſo daß man auf Treppen wie auf einen Thurm hinauf- und herabſteigen muß. Der Raſen iſt hier überall Schilf.

Ich frühſtückte im Gaſthof, und beſtellte mir ausdrücklich eine hübſche, junge Frau als Schifferin nach Lübben. Der Wirth winkte mit den Augen, und meinte, ich würde zufrieden ſein. In der That war auch die Frau gar nicht übel.

In Lübben fand ich am Wirth einen wahrhaft ergötzlichen ſchleſiſchen Windbeutel, eine ganz eigenthümliche Abart dieſes Geſchlechts. Er log gewaltig, und gab mir in dieſem Styl Auskunft über die ganze Gegend. Ich frug über den Grafen Lynar. „Ja", ſagte er, „der Herr hat ſich mit ſeinem Schloßbau verſteckt, und dann die großen Wetten in Berlin, wo er manchmal 10,000 Thaler auf einmal für das ganze Uhlanenregiment hat bezahlen müſſen, bei dem er ſein Dienſtjahr abhielt!" „Wie ſo das?" „Nun, ſehen Sie, gnädiger Herr, da waren ſehr reiche Engländer dazumal in Berlin, mit denen der Herr Graf und die anderen Offiziere immer große Wetten machten, der Herr Graf mußte aber gewöhnlich allein zahlen. Wenn ſchon der ganze Hof bei ſolchen Sachen zugegen iſt, und der König der Berliner Garniſon befohlen hatte, Spalier dabei zu machen, rund um den Thiergarten, wo die Läufer durchmußten — da weiß man ſchon, daß von keinem Puppenſpiel die Rede ſein kann . . . . . ja Herr, die ganze Garniſon mußte Spalier machen, und der König führte den Herrn Grafen bei der Hand — ſo eine Ehre muß man dann freilich bezahlen." In dieſem Ton ging es eine halbe Stunde fort, wobei die ganz hübſche Tochter abwechſelnd mit einhalf, mir aber vor unſäglicher Hitze in der Treibhausſtube der Schweiß vom Geſichte rann, und tauſend ſchwarze Fliegen, gleich der Berliner Garniſon auf meinem Geſichte Spalier machten

Doch weſſen Feder iſt fähig, den Weg zu beſchreiben, der von Lübben über Buchholz und Mittenwalde nach Berlin führt! Mit Kieferſtöcken, in glühenden Dampf getaucht, müßte er auf bodenloſem Streuſande verzeichnet, und ein Kranz gebleichter Gerippe von verſchmachtenden Poſtpferden und in Verzweiflung geendeten Selbſtmördern darum herumgezogen werden. Gleich bei der erſten Station warf ſich, ohngeachtet meines leichten Wagen, ein ſolches unglückliches Thier zu drei verſchiedenen Malen troſtlos auf die Erde vor dem Wagen, und wollte nicht mehr weiter, ſo daß wir es endlich ausſpannen und mit einem weiter kutſchiren mußten. Du kannſt denken, wie ſchnell es mit dieſer Extrapoſt ging. In Buchholz gab ich ein Diner an mehr Gäſte, als ich noch je bewirthet. Es konnten wohl eine halbe Million ſein, waren alle ſehr elegant ſchwarz angezogen, etwas zudringlich in der That, aber dagegen von einer aisance und Leichtigkeit der Tournüre, welche den größten Stutzern Ehre gemacht haben würde. Doch da ſich einige derſelben unterſtanden, mir auf der Naſe zu trommeln, ſo ward ich wüthend gleich dem mächtigen Odyſſeus, holte die ſchwarze, erprobte Waffe, die ich Deiner vorſorgenden Güte verdanke, und begann den mörderiſchen Kampf. Halte es für kein Bülletin der großen Armeen, wenn ich Dir ſage, daß ich ganz unverwundet davon kam, und demohngeachtet einige hundert meiner Gäſte todtſchlug.

In Buchholz war die Köchin eine wahre Schönheit, und eben ſo ſchmutzig, auch ſehr kurz angebunden. Ich hatte Eier auf Butter beſtellt. Es dauerte etwas lange, und ich frug etwas ungeduldig, wo das Eſſen bleibe. „Ja", war die Antwort, „die Köchin hat erſt das Kind waſchen müſſen, aber ſie iſt nun ſchon wieder bei den Eiern". Quel agréable assaisonnement!

In Mittenwalde behauptete der Poſtmeiſter, mein Wagen (die Droſchke) ſei zu ſchwer, um mit zwei Pferden gefahren werden zu können, ließ ſich aber doch endlich bedeuten, und nach einigen Pourparlers entdeckte ſich ein nicht ganz unintereſſantes Zuſammentreffen; denn er war derſelbe Mann (damals Offizier), der Reichhard und mich auffand, als wir mit dem zerriſſenen Ballon auf einer Tonne ſaßen, und Leute mit Leitern zu unſerer Befreiung aus Potsdam holte.

Du weißt ſchon wie ich in Berlin mitten in der Nacht ankam, und zugleich mit den verrückten Ordonnanzen des Karl's des Zehnten auch ſeine Wegjagung aus Paris erfuhr.

Den 6.

Ich kann nicht ſagen, daß ich mich in Carolath's Hauſe ſehr komfortable befinde. Der Portier iſt eine ſehr gute Haut, Louis ſehr artig und verſorgt mich mit Equipage, das Eſſen aus dem Café royal infam, das Königſtädter Theater heiß und langweilig, überall die Hitze erſtickend, alle Leute, die ich ſprechen will, nicht da, Schinkel leider in Paris. Heute Abend war ich bei Stägemann's, denen ich die für Schinkel beſtimmten Ananas gegeben, und die mich freundlich wie immer empfingen. Es war ihr großer Freitag, und eine Menge dii minorum gentium dort verſammelt.

Den 7. Abends.

Furchtbare Migraine, gute Schnucke! Ich bin noch ſehr elend, morgen mehr.

Den 8. früh.

Eben erhielt ich einen Brief von Dir, der mich ſehr freute. Es iſt Schade, daß Du nicht eine Erwähnung der Feierlichkeiten in Muskau zu des Königs Geburtstag haſt in die Zeitungen ſetzen laſſen. Es geſchieht aus allen Bädern, und Puttbus verſäumt es nie. Wie blieb denn Grävell ſtecken? Ganz oder nur halb? Francerle's Benehmen habe ich mit Thränen geleſen, il est certain, que c'est un ange. Daß Du ſo von der Hitze leiden mußt, bedaure ich um ſo theilnehmender, da es mir nicht beſſer gegangen. Jetzt geht es mir aber noch ſchlechter; denn ich habe mit neuem Pulver gefärbt, das zu ſtark war, und mir bei der Hitze die ganze Haut der Ohren und des Geſichts aufgezogen hat, de manière, que je souffre beaucoup et que j'ai l'air d'un écorché.

Abends.

Ich meldete mich beim Kronprinzen, der mich annahm, und ſehr artig eine Viertelſtunde mit mir konverſirte. Ich fand ihn zu ſeinem Vortheil verändert, gar nicht mehr ſo burſchikos, verbindlich, und im Benehmen eine ſehr vortheilhafte Ruhe und Milde. Die politiſchen Begebenheiten ſind übrigens den Souverainen und Prinzen nicht ſehr angenehm, und die Höflinge möchten ſchon wieder rathen, nach Frankreich zu marſchiren. J'espère, qu'on n'en fera rien; man würde ſonſt nur wieder mühſam einen neuen Napoleon ſchaffen. Die anderen Prinzen ſind nicht da, und den König habe ich noch nicht zu ſehen bekommen.

Den 9. Abends.

Dieſe Nacht iſt Carolath und Adelheid angekommen. Wir arbeiten daran, daß Adelheid, die Kinder und Lintz mit nach England gehen. Carolath erklärt beſtimmt das Gegentheil, wird aber wohl wie gewöhnlich nachgeben.

Abends waren wir im Theater, wo erbärmlich geſpielt wurde, und dann bei Varnhagen. Ich bekam Deinen Brief an Rother — der aber in Schleſien iſt, ſowie auch Bethe. Den jungen Lottum und Frau habe ich geſehen. Mit dem Vater haben wir uns gegenſeitig verfehlt. Noſtitz und Redern ſind ſehr artig. Der letzte giebt gute Hoffnung für Seidel. Er zeigte mir heute ſein Haus, das wirklich ſehr ſchön iſt, von innen und außen, alles du Schinkel, und kein Geld dabei geſpart. Er hat nach England gewollt, und Wittgenſtein ihm geſagt, es ſei ganz die eigene Idee des Königs geweſen Carolath hinzuſchicken.

Den 10.

Carolath et nous tutti quanti aßen und rutſchten heute in Tivoli. Carolath geſtern beim König in Charlottenburg. Die Politik geſtaltet ſich ſanfter, wie Viele hofften, und wenn, wie ich glaube, die gemäßigte Partei die Oberhand behält, ſo geht alles friedlich ab, und Frankreich präſentirt ein Freiheitsmuſter, das nicht fehlen kann, auch auf uns den wohlthätigſten Einfluß zu üben. Doch kann auf eine Kleinigkeit alles anders wenden, hier iſt es ſchwer, Prophet zu ſein. Le misérable Charles X. et son fils ont bien fait d'abdiquer, mais je doute que le Duc de Bordeaux régnera.

Da der König jetzt nur ſehr ſelten Meldung vom Kommandanten annimmt, ſo habe ich mich an Wittgenſtein wenden müſſen, der nichts weniger als gut für mich ſich zeigt. Je crois, que l'affaire de Carolath lui est désagréable, et qu'il se doute de l'instigateur. Er hat zu Carolath geſagt, ich könnte wohl drei Wochen warten, ehe der König mich einlade, da er jetzt immer in Charlottenburg wäre, und keine großen Tafeln hätte Witzleben hat ſich dagegen freundlich gegen Guſe über mich geäußert, das heißt leidlich, denn des amis chauds habe ich hier nicht, et ne fais pas trop de frais pour cela non plus.

Abſcheulich theuer finde ich Berlin, und deployire mein Geld, bin aber ſonſt guten Humors und geſund, bis auf das geſchundene Geſicht.

Eben noch ein lieber Brief von meiner Schnucke! Ich habe ihn ganz Adelheid leſen laſſen, qui en était enchantée comme moi. Du politiſirſt ganz richtig; nur verſtehe ich nicht Deine Gratulation, daß die Familie ein Gut in Frankreich beſitzt. Si moi je l'avais, ce serait autre chose. Bei alle dem lieber im Erzgebirge mit der kleinen Familie, und die Pfeife im Munde!

Abends.

Tout est arrangé, comme je l'ai prédit. Adélaide, enfans, Muschwitz et je crois Mlle Humbert aussi vont en Angleterre.

Den 11.

Carolath und ich eſſen heute bei Redern, und Adelheid kömmt nach Tiſch, um das Haus zu ſehen. In Geſellſchaft gehe ich übrigens gar nicht. Le théatre m'amuse assez, namentlich die Oper Fra Diavolo, die vortrefflich gegeben wird. Redern hat überhaupt gut auf das Theater eingewirkt; mais au reste j'ai vu maintenent, qu'il na pas l'étoffe pour aller loin. Il ne remplacera pas même le courtisan par excellence, et ne me semble pas trop bien avec lui. Le terrain en général a un peu changé.

11.

Pückler an Lucie.

Berlin, den 11., Abends.

Meine Herzensſchnucke,

Wir fanden bei Redern den Profeſſor Rauch, der mich ſehr elektriſirte, und den ich bei Tiſch zur Gartenkunſt bekehrte. Abends ſahen wir im Theater ein ſchlechtes Stück und noch ſchlechtere Schauſpieler. Die Politik abſorbirt übrigens jetzt alles.

Den 12., 13., 14.

Eine herrlichere Revolution wie dieſe zweite franzöſiſche kann es nicht geben! Welche Kraft, welche Einheit, welche Mäßigung, welche weiſe Maßregeln. Die Staatsreligion hat aufgehört, die abſolute Macht vom Thron hat aufgehört — nun iſt kein Hinderniß mehr in Frankreich, welches das Rad der Aufklärung aufhalten könnte, und ſchnell werden die Franzoſen die erſte Nation der Erde werden. Die erſte Revolution hatte mit Blut gedüngt, die zweite trägt die Frucht.

Wie ſich Frankreich benimmt, können die Souveraine nicht daran denken, es mit Krieg zu überziehen, und auf den liberalen König in England dürfen ſie ohnedem nicht als Bundesgenoſſen rechnen. Rother iſt hier angekommen und hat mir morgen Audienz verheißen. Heute Abend werde ich Witzleben ſehen. Adelheid und ich präpariren den Generalsrang für Carolath, der ihm wohl nicht entgehen wird. Doch iſt er nicht ſehr dankbar für meine Mühen, und denkt nach dem Gelingen immer, er habe alles allein gemacht.

Da ich aber für mich nichts mehr will, ſo freut es mich, einen Anderen zu pouſſiren. — Bei den Varnhagen's war ich ſchon zweimal, und finde ſie allerdings beide ſehr geiſtreich, auch bei Stägemann zweimal, ſonſt nirgends. Bethe kömmt leider noch in vier Wochen nicht wieder, und ich kann ihn daher nicht erwarten. Den Miniſter Lottum habe ich noch nicht geſprochen, aber ſie, die ſich Dir vielmals empfiehlt. Von Sr. Majeſtät höre ich nichts, weil Witzleben feindſelig iſt. Ich werde mein Heil durch Wittgenſtein verſuchen.

Den 17.

Schnucke, wenn man hier etwas erreichen will, muß man mit ſeiner Zeit gar nicht genirt ſein. Ueber das Knie brechen läßt ſich hier nichts. Ich habe nun auf dieſe Art Rother, Lottum und Stägemann geſprochen, und bin über alle Geſchäfte ſehr zufrieden, und mehr überzeugt als je, daß Grävell's Schreibereien nur durch unſere Perſönlichkeit befruchtet werden können. Deine Sache wird Rother betreiben; er iſt ſehr gut jetzt für uns, weil er ſehr ſchlecht mit Deinem Bruder iſt. Carolath iſt General durch Guſe hauptſächlich geworden, und iſt in einer höchſt günſtigen veine, die Adelheid meiſterhaft benutzt. Darin iſt ſie Dir, Schnucke, ſehr überlegen. Elle ose tout, et remporte tout. Ich ſehe deutlich, daß, hätteſt Du vor zwei Jahren meine Briefe abgegeben, ich auch reuſſirt hätte. Nun fehlt es mir an einem Vorwand, und ich muß Oberſt bleiben.

Wir aßen vorgeſtern bei Sir Brook, der mein guter Freund geblieben iſt, und waren geſtern Abend bei Wittgenſtein eingeladen, wo ich die ſchrecklich alt gewordene Hatzfeldt fand. Auch mein Freund Lottum hat mir ein Diner gegeben. Sonſt gehe ich nirgends hin. Das Muſeum iſt ein Ort, den ich oft beſuche. Es iſt freilich vieles beſſer zu wünſchen, bleibt aber doch ein ſchönes Monument. Mündlich mehr über alles das; aber noch kann ich nicht abſehen, wann ich wegkomme, da ich noch bei dem neuen Finanzminiſter Maaßen, und dem täglich erwarteten neuen Kriegsminiſter (man ſagt Witzleben, Haag wird Gouverneur von Neuchatel) Geſchäfte habe, und nun doch den Aufenthalt dazu anwenden muß, ſo viel wie möglich reinen Tiſch zu machen. Mit Kiſſingen, Herzensſchnucke, wird es wohl nun nichts werden können, die Zeit drängt zu ſehr, und iſt überall zu kurz.

Den 18.

Endlich habe ich mich beim König heute melden können, mußte mich aber aus dem Schlafrocke in zehn Minuten in Uniform anziehen, ſonſt hätte ich ihn wieder verſäumt. Er war ſehr verdrießlich über die Zeitereigniſſe, aber doch recht graziös. Da ich erwähnte, daß wir uns immer geſchmeichelt, einen der Prinzen in Muskau zu ſehen, und kaum wagten, denſelben Wunſch Sr. Majeſtät betreffend zu hegen, erwiederte er: „Da müßte doch erſt eine Veranlaſſung von Ihnen ausgehen, ſonſt iſt es nicht auf dem Wege, und der Sand bis dahin nicht ſehr einladend“. Heißt das, wir ſollen ihn einladen? Es ſcheint faſt ſo. Bei alle dem ſchien er mir doch nicht ganz ſo freundlich als ſonſt, und hat es vielleicht übel genommen, daß ich wegreiſte, ohne der Tafeleinladung zu folgen.

Den 19.

Gute Herzensſchnucke, wie gerne und tauſendmal lieber ginge ich nach Kiſſingen, als hier zu vegetiren, aber vor Ende September iſt es gewiß nicht möglich, die hieſigen und auch die Muſkauer Geſchäfte zu vollenden. Es thut mir aber in der Seele weh.

Was mich betrifft, ſo fühle ich täglich mehr, daß ich nicht mehr für die Welt und ihren Dienſt gemacht, und gewiß in der Zurückgezogenheit noch den meiſten Genuß zu finden fähig bin.

Ich ſehne mich ſehr nach Dir, gutes Schnückerle: denn nur mit Dir oder ganz allein fühle ich mich völlig zu Hauſe, die übrigen Menſchen, ſo nahe ſie auch ſtehen mögen, ſind doch chose à part.

Der Humbert und Helmine habe ich hübſche Vielliebchen geſchickt. Die letzte ſchreibt mir dafür große Vorwürfe, und daß ich mich beſſern ſoll. Sie iſt troſtlos, wie ſie ſagt, allein nicht reiſen zu dürfen. Adelheid und Carolath dulden mich, et voilà tout. Das Logis iſt aber ein agrément, und Louis Equipage mir ſehr nützlich. Demohngeachtet koſtet mich Berlin infam viel. Zum Pferdeverkauf iſt keine Ausſicht.

Ich küſſe Dich von ganzem Herzen, mein Schnückerle, und mit Schmerzen.

12.

Pückler an Lucie.

Berlin, den 19. Auguſt 1830.

Geliebteſte Schnucke,

Heute habe ich endlich mit Carolath beim König in Charlottenburg in ziemlich kleiner Geſellſchaft gegeſſen, und obgleich wir ein bischen zu ſpät kamen, waren Se. Majeſtät doch außerordentlich gnädig. Cela m'encourageait d'être aimable, et en effet je tenais le dé pendant tout le diner (wie St. Simon ſagt). Nach der Tafel ließ mir der König ſein neues Haus, wo wir auch aßen, durch Bojanofsky zeigen. Es iſt einfach, elegant und hübſch, ein Vaterunſer über dem Bette erſchreckte mich aber ein wenig, nicht an ſich, aber wegen der Beziehung mit der rund umher graſſirenden Frömmelei.

Ich habe vergeſſen zu erzählen, daß auch Prinz Karl und ſeine ſchöne Frau mich vor ein paar Tagen ſehr zuvorkommend empfingen. Sie waren im Begriff, nach Glinike abzureiſen, ließen mich aber vorher noch ihr ganzes Palais en détail ſehen, das ich früher nicht ſo genau durchgangen war. Die Waffenhalle iſt ſehr hübſch, und das Ganze viel geſchmackvoller wie des Kronprinzen Zimmer, aber die Säle gefallen mir doch nur halb.

Den 20.

Adelheid, die zweimal die Fürſtin Liegnitz und bei ihr den König geſehen hat, iſt geſtern Abend ſehr vergnügt abgereiſt, avec Mushwitz dans la même voiture. Elle était fort aimable, ne pensant qu'à elle et son intérêt en vérité, mais pourtant gracieuse et très amicale dans ses propos. Pour pousser et faire réussir son mari, elle est admirable, et je ne puis guères prétendre, qu'elle use son credit pour moi. Je suis content qu'elle semble ne pas avoir l'idée de me nuire.

Ich habe nun, gute Schnucke, auch einen Verſuch zum General gemacht, mais j'ai peu d'espoir du succès. Je ne suis pas né heureux en tout comme Carolath, auquel il ne faut que la résolution de les cueillir pour s'approprier tous les fruits, que la vie peut offrir dans sa situation. Adélaide et moi nous avons déjà trois ou quatre nouvelles graces in petto, que nous lui ferons demander.

1) Etre envoyé encore pour le couronnement,

2) d'entrer au Staatsrath,

3) devenir Landmarſchall, dès que le Prince Pless devient duc de Cöthen, ce qui ne tardera pas.

Alors il demandera la Durchlaucht, et deux jours après sa mort on lui donnera l'aigle noir — pour que la plus brillante destinée d'un Prussien possible soit comblée. Votre Lou en attendant, restera bien en arrière, peut-être même on lui coupera la tête dans quelque révolution — et au bout du compte pourtant tout reviendra au même.

Abends.

Eben erhalte ich einen Brief von Dir vom 14. mit ſehr hübſchen und intereſſanten Schilderungen. Wehe faſt that mir die von Pappenheim, und wie eine Traumphantaſie erſchien mir die des unglücklichen Prinzen, der ein beſſerer Philoſoph ſein ſoll als wir beide.

Daß Du noch keine Briefe von mir hatteſt, begreife ich nicht, doch müſſen jetzt beide Epiſteln in Deinen Händen ſein. Ich bin aber wirklich durch das Muskauer Schriftſtellern ganz abgeſpannt, und ſchreibe mit weniger Zufluß als ſonſt, bin auch ſchrecklich faul. Die politiſchen Begebenheiten abſorbiren ſo ſehr alles, daß von meinem Buche noch niemand in unſeren Zirkeln Ahnung hat, obgleich es ſchon ſtark bei den Buchhändlern verkauft wird, zu 3 Thalern 18 Groſchen. Geht es gut ab, ſo muß bei dieſem Preiſe der Mann ungeheuer gewinnen.

Es thut mir ſehr leid, Dich ſo ſchwermüthig in Kiſſingen zu ſehen, und ich kann nicht ſagen, daß Erinnerung auf mich einen ſo trüben Eindruck machte. Oft giebt ſie im Gegentheil den Gegenſtänden einen doppelten Reiz.

Für alles Liebe und Gute danke ich, erwiedere es herzlich, und gehe mit dieſen Geſinnungen, meine gute, treue Schnucke, zu Bette, ſchicke auch den Brief morgen früh ab, um den Vorwurf nicht mehr zu verdienen, Dich zu lange warten zu laſſen.

Dein alter Lou.

13.

Pückler an Lucie.

Berlin, den 21. Auguſt 18[illegible]

Liebſte Schnucke,

Man ennuyirt ſich gewaltig hier, und doch kann ich auch nichts arbeiten, denn ich fühle mich leer und vernagelt. Carolath und ich aßen mit Alopäus, Reck u. ſ. w. im Caſino. Wir gingen dann in das langweilige Königſtädter Theater, et voilà tous les plaisirs de la journée. Dabei regnet es ſeit drei Tagen unaufhörlich, und man kann weder reiten noch fahren.

Gar zu gern wäre ich in Paris, und es iſt recht traurig, ſo immer gefeſſelt zu ſein, und das Intereſſante nicht überall ſchnell mitnehmen zu können. Wenn ich nur noch was davon hätte.

Den 22.

Ich dinirte mit den beiden Carolath's bei Jagor, ennuyirte mich zum Sterben in der Zauberflöte, und leſe im Simon, bis ich einſchlafen werde. Gute Nacht.

Den 23.

Wie man ohne Muß Berlin zum Aufenthalte wählen kann, bleibt mir unbegreiflich. Es iſt ohne Zweifel der theuerſte und langweiligſte Ort auf dem Kontinent! Carolath geht heute Abend fort, und erhält 5000 Thaler zu ſeiner Miſſion, was für ſechs Wochen recht honnet iſt.

14.

Pückler an Lucie.

Den 24. Auguſt.

Liebſte Schnucke,

Ich habe geſtern die Bekanntſchaft des Generals Santander gemacht, die mich recht ſehr intereſſirt hat. Er ſieht Dehn frappant ähnlich, ganz ſeine Augen und ſein Mund, aber eine längere Naſe, mehr Würde im Geſicht, und mehr Beſcheidenheit in der Form des Schädels, welche auch ſein Betragen nicht dementirt. Ich hatte heute Gelegenheit, ihm eine Gefälligkeit zu erzeigen, indem ich ihm auf dem Kriegsminiſterio eine Erlaubniß verſchaffte, die preußiſchen Militairetabliſſements zu ſehen. Ich begleitete ihn nach dem Kadettenhauſe, das ich auf dieſe Art ſelbſt zum erſtenmal zu ſehen bekam. Es iſt ziemlich reinlich und zweckmäßig eingerichtet; doch fand ich das Ausſehen der jungen Menſchen nicht eben blühend, auch wenig hübſche darunter. Nichts war lächerlicher als die Fragen, welche der General Brauſe, Gouverneur des Kadettenhauſes, in ſchlechtem Franzöſiſch an den General Santander richtete. Unter anderen frug er, ob er mit nach Mexico und Chili marſchirt ſei, wohin bekanntlich nie ein Columbier zu marſchiren Gelegenheit gehabt hat. Das Lächerlichſte war die Frage, die das mangelhafte Franzöſiſch des Generals Brauſe hervorbrachte, nämlich si les troupes de la Colombie buvaient de l'eau forte (ſtatt eau de vie).

Den 25.

Eine merkwürdige bévue iſt neulich hier vorgefallen, nämlich der General Block hat bei Hofe geäußert, er könne ſich keine größere Verlegenheit für einen Militair denken, als die Lage des Marſchall Marmont in der Alternative, dem König nicht zu gehorchen, oder gegen die Nation zu kämpfen — Du kannſt denken, wie man dieſen Zweifel aufnahm!

Der neue Miniſter Maaßen war heute bei mir, und ſo freundſchaftlich als je. Es iſt nicht übel, daß ich mit ihm und Rother jetzt gleich gut bin, und muß überhaupt geſtehen, daß mein längerer und öfterer Aufenthalt in Berlin für die Geſchäfte unendlich heilſam iſt. Ich habe ſchon die Verlängerung des Moratorii, wenn nöthig, und ein Kapital von der Seehandlung, im Fall die Taxe nicht ausreicht, zugeſichert erhalten. Lottum iſt außerordentlich freundſchaftlich, und hat mich auf morgen zu Tiſch einladen laſſen; ich mußte es ihm aber leider abſagen, weil ich auch zum Prinz Karl geladen bin, um den ganzen morgenden Tag bei ihm zuzubringen.

Den 26., 3 Uhr Nachts.

Frühſtück, Spaziergang, Diner, Waſſerfahrt, Ball, Souper nebſt zweimaliger Durchnäſſung und Trocknung in dem Schlafrock des Hofmarſchalls waren die Ergebniſſe des heutigen recht amüſanten Tages. Der Prinz war wirklich ſehr liebenswürdig, höchſt natürlich, und gefiel mir ungemein in dem Benehmen gegen ſeinen Hofſtaat. Man war ganz ungenirt, und ganz ohne Etikette, das Haus ſehr elegant und bis auf ſehr weniges alles in gutem, faſhionablem Styl, auch der Garten für hier beiſpiellos gut gehalten. Ich finde überhaupt, daß man hier große Fortſchritte in der Eleganz zu machen anfängt, und daß wir in Muskau was Haushaltung, Ameublement und Bauten betrifft, darin ſehr nachzuſtehen anfangen. Dies degoutirit mich auch immermehr davon, dort zu leben, bis man nicht ohne Erröthen auch einen prinzlichen Beſuch daſelbſt erwarten kann. So lange ſollte man ſich wo 'anders leicht etabliren, und nur die nöthigen kurzen Angelegenheiten für die Geſchäfte und Anlagen machen. Das bliebe ohne Zweifel das Vernünftigſte.

Silvius, der nun den Soldatenrock definitiv ausgezogen hat, ſieht wieder ſehr gut aus, und hat ſich ſehr zu ſeinem Vortheil geändert. Er iſt jetzt wirklich eine ſehr artige Erſcheinung, und ſeine Manieren ebenſo elegant als abgemeſſen.

Auch der kleine Pückler iſt ein recht liebenswürdiges Hofmännchen, und beide die beſten Walzer in Berlin.

Aber gute Nacht, Schnucke, ich muß zu Bett.

Den 27.

Ich küſſe Dich, meine gute Alte, gar herzlich, behalte mich ſehr lieb; dies iſt noch der beſte Troſt Deines Lou.

16.

Pückler an Lucie.

Berlin, den 28. Auguſt 1830.

Meine gute, liebe Schnucke,

Die Politik fährt noch immer fort, alles zu abſorbiren, und ich höre manchmal mit einer Art tragiſchem Entſetzen die jüngeren Generale und andere Offiziere in der Umgebung unſerer Prinzen accurat ſo ſprechen, mit denſelben Ausdrücken und Mienen, derſelben Jactance und Geringſchätzung des Feindes, wie ich es vor 1805 in Dresden von den dorthin kommenden preußiſchen Generalſtabsoffizieren hörte.

Nach meiner Anſicht könnte Preußen nur *mit* Frankreich, nie *gegen* daſſelbe gewinnen. Auch iſt Preußens Rolle nur an der Spitze der Intelligenz, nicht dagegen, mit Erfolg zu ſpielen. Doch, fürchte ich, wird alles ganz anders kommen.

Ich ritt heute mit Graf Redern ſpazieren, der mir manche intereſſante Details von der Sonntag und ihren hieſigen Verhältniſſen erzählte, wovon mündlich mehr. Den Abend brachte ich bei Gräfin Bernſtorff und Fürſtin Hatzfeldt ſpäter zu, die ſehr artig gegen mich iſt. Ueberhaupt werde ich recht artig behandelt, und kann bis jetzt über niemand klagen. Auf meinen Avancementverſuch habe ich noch keine Antwort, und fürchte daher, daß es wohl nichts ſein wird.

Eine merkwürdige Unterredung hatte ich früh mit unſerem Portier, der, wie Du vielleicht weißt, den ſpaniſchen Krieg mitgemacht hat. Er iſt ein ziemlich gebildeter Mann, der 30,000 Thaler im Vermögen hatte, und die Tochter eines hieſigen Staatsraths zur Frau, aber durch lockeres Leben und Betrug ſo heruntergekommen iſt. Er erzählte daß nach der Schlacht von Guaſtalla Lord William Bentink (der jetzige Gouverneur von Indien) den Befehl gab, alle Todten und Schwerbleſſirten, für die weder Platz in den Lazarethen noch Transportmittel vorhanden waren, mit einander zu begraben, wozu die Bauern die Gruben graben mußten. Es war Ordre, die Lebendigen zuerſt hineinzuwerfen, und die Todten darauf, und bei Todesſtrafe verboten, einem der Bleſſirten vorher das Leben zu nehmen. Wie menſchlich! Er konnte das Geſchrei und Geheul der Unglücklichen, die ſich noch wehrten, und flehten, ſie zu verſchonen, nicht ſchrecklich genug ſchildern; beſonders, ſagte er, hätten ihm die jammervollen Bitten eines ſeiner Kompagniekameraden das Herz zerſchnitten, dem nur ein Fuß und die Hand abgeſchoſſen waren, und der recht gut hätte leben bleiben können, und den er demohngeachtet ſelbſt mit anfaſſen und in die Grube werfen mußte. Ueber ſolche Scheuslichkeiten ſagt man nichts, während es Napoleon zum ſchrecklichſten Verbrechen angerechnet wird, daß er ein halb Dutzend Peſtkranker, um ſie vor den Martern zu bewahren, die ihnen die Türken angethan hätten, mit Opium vergiften ließ! Auch die Geſchichte iſt ungerecht und partheiiſch; doch verdient dieſe Sache wirklich öffentliche Bekanntmachung.

Den 29.

Ich machte einige Viſiten, und brachte den Abend bei Wittgenſtein zu. Die Damen, unter denen auch Gräfin Hatzfeldt und Gräfin Real ſich befanden, moquirten ſich ſehr über eine Dame, die mit einem Jäger fahre. Fürſtin Hatzfeldt meinte, in Wien würde, wenn der Dame Mann nicht mit im Wagen wäre, ſo etwas für im höchſten Grade indezent gehalten werden. Ich ſage dies als avis au lecteur, denn in Paris und London iſt es auch ſo, und ich habe Dir's ſchon geſagt, jedenfalls pas trop bon genre. Auf dem Lande kann man thun, was man will; aber auf Reiſen bleibt immer ein wie Kammerdiener Angezogener das ſchicklichſte. Es wurde eine herrliche Geſchichte erzählt, die ich

Dir mittheilen muß. Von den Prieſtern, welche ſich in der vorletzten Zeit in Frankreich fortwährend mit Bekehrungsgeſchäften abgaben, traf einer zwei Soldaten an, und examinirte ſie über Chriſtus. Man denke ſich den Schrecken des Pfaffen, als er findet, daß der jüngere gar nichts von Jeſus Exiſtenz weiß. Entrüſtet wendet er ſich zu dem älteren Kameraden, einem Ueberreſt der alten Garde. „N'est-ce pas, mon ami,“ ruft er, „tu connais Jésus Christ, et qu'il est mort pour nous?“ „Comment“, erwiederte der Alte, „il est mort, j'avais seulement oui dire, qu'il était malade.“ Der tiefe hiſtoriſche Sinn dieſes Witzes braucht Dir nicht erklärt zu werden.

Den 31.

Mit der Geſundheit geht es noch immer ſchlecht, und die Bruſt iſt zu angegriffen, um auszugehen. Dazu wurde ich durch die unangenehme Nachricht geweckt, die ein abſchlägiger Brief des Königs enthielt, das ſichere Barometer für Witzleben's Gunſt, et je n'ai pas de Princesse Carolath pour intriguer pour moi. Dies iſt ein Stich auf Dich, Schnucke. Die Kabinetsordre lautet folgendermaßen, eigentlich ſonderbar:

Mein Herr Fürſt! Ich kann zwar Ihre Bitte um Ertheilung des Karakters als General-Major unter den obwaltenden Verhältniſſen zu meinem Bedauern nicht erfüllen, gebe Ihnen dagegen die erneute Verſicherung, daß ich Ihre Anhänglichkeit erkenne, und ſtets mit derſelben Wohlgewogenheit verbleibe

Ihr wohlgeneigter ꝛc.

Wenn i nur was davon hätt!

Au moins on a voulu dorer la pillule, mais le refus d'une telle bagatelle à des personnes dans ma situation n'est guères politique. Si je suis mieux demain, j'irai remercier Witzleben, car je reviendrai à la charge à la première occasion.

Was mein Buch betrifft, ſo haben die großen politiſchen Ereigniſſe glücklicherweiſe alle Welt ſo abgezogen, daß vor der Hand noch keine Aufmerkſamkeit darauf gerichtet iſt. Durch einen Zufall hatte es aber doch Varnhagen in die Hände bekommen, und ſogleich natürlich, da er die Korreſpondenz kennt, mit Evidenz erkannt. Nach allem, was er mir ſagte, hielt ich es für beinahe albern, und zugleich für gefährlich, es ihm länger zu verläugnen, und für ungemein beſſer, ihm ſein Ehrenwort für das Geheimniß abzufordern, da er ſonſt gleich Lärm geſchlagen haben würde; und da unſer beiderſeitiger Zweck doch vernünftigerweiſe nur ſein kann, den üblen Folgen des Buchs möglichſt zu begegnen, ſo glaube ich vollkommen im Sinne meines Dir gegebenen Verſprechens gehandelt zu haben. Glücklicherweiſe hatte Varnhagen noch mit niemand als ſeiner Frau davon geſprochen, und beiden habe ich einen körperlichen Eid abgenommen, für immer über den Autor zu ſchweigen, und wo nöthig, zu widerſprechen, daß es von mir ſei. Beide ſind übrigens auf eine unglaubliche Weiſe vom Buche eingenommen (ſ. beiliegendes Billet der Varnhagen, das ich mir aufzuheben bitte). Varnhagen rezenſirt es unter ſeinem Namen, und wird Goethe dafür intereſſiren, überall aber über den Autor durch das, was er ſagt, irre zu führen ſuchen. Unangenehm iſt es, daß Williſen die Briefe vorleſen gehört hat — er allein wird ſpäter, wenn die Bombe platzt, wiſſen, woran er iſt. A cela il n'y a pas de remède. Ich glaube übrigens nicht, daß die Wirkung ſo übel ſein wird als Du fürchteſt: und für ein Dutzend Feinde macht es mir gewiß hundert Freunde — doch will ich nicht in Abrede ſtellen, daß es mir ſchaden kann — meiner Natur nach, und der Natur der Sache nach mußte es aber ſo erſcheinen, wie es iſt, oder ganz unterdrückt werden, et j'ai mieux aimé courir la chance. Was mich eigentlich am härteſten getroffen, obgleich ich wenig darüber geäußert, iſt, daß es Dir nicht gefallen.

Sage nicht das Gegentheil aus Gutmüthigkeit; denn ich bin überzeugt davon, da ich Dich zu gut kenne.

Bei alledem iſt meine kleine Eitelkeit nun ſchon mit dem übrigen Beifall befriedigt, und ich hätte es eben ſo gern wieder unter der Erde. Auch habe ich in Berlin noch keine Luſt zum Weiterarbeiten in mir verſpürt. Es iſt eine vorübergegangene Phantaſie, car il faut, que je tâte de tout.

Es iſt wieder lange her, gute Schnucke, daß ich keinen Brief von Dir habe — wahrſcheinlich gehen die Poſten dorthin und her ein wenig unregelmäßig. Auch von Francis habe ich noch nicht die geringſte Nachricht erhalten. Wenn wir nach Berlin gehen, muß er doch mit, daß er ſich an Städte gewöhnt, und mit einem guten Halsbande bekömmt man ihn ſchon wieder, wenn er je verloren ginge. A propos von verlieren, vorgeſtern brachte Louis Pückler bei mir zu, und verlor mir beim Ausfahren meinen Stock mit Dr. Syntax Bildniß, ein Verluſt, der mich ſehr ſchmerzt. Ce garçon ne me portera pas bonheur.

Adieu, Schnucke, et que Dieu vous bénisse et vous conserve à

Votre Lou.

16.

Pückler an Lucie.

Berlin, den 2. September 1830.

Gute, liebe Schnucke,

Eben erhalte ich von Dir einen Brief, datirt vom 26. Auguſt, indem Du mir anzeigſt, daß Du am 31. Kiſſingen verläßt, und zugleich befiehlſt, ſogleich zu antworten. Ob es nun gleich unter ſolchen Umſtänden unmöglich ſcheint, daß dieſe Antwort Dich noch treffen könne, ſo folge ich doch blindlings, jedoch nur mit wenigen Worten, um Dir zu ſagen, daß ich nicht die mindeſte Chance vor mir ſehen kann, zu reüſſiren, wenn ich verſuchen wollte, mich nach Paris ſchicken zu laſſen, worauf Noſtitz, nachdem ihm die engliſche Geſandtſchaft entgangen, ſpekulirt. Auch weißt Du ſchon aus meinem letzten Briefe, daß die eigenen Geſchäfte jetzt noch peremptoriſch meine Anweſenheit verlangen, und daß Du, mein liebes Herz, die den Geſchäftsgang hier ſo gut kennt, glauben kannſt, daß ich alles das bereits abgemacht, beweiſt mir wenigſtens, daß Dir Kiſſingen ſchon ſehr leichtes Blut gemacht haben muß.

Wir können uns gar ſehr glücklich ſchätzen, wenn wir Anfang 1831 wiſſen, woran wir ſind, und dann wird die Realiſirung der Pfandbriefe wohl immer noch ein Jahr länger dauern. Gott gebe nur, daß die gewitterſchweren politiſchen Ereigniſſe nicht von neuem uns einen Strich durch die Rechnung machen. Die Revolution in Brüſſel iſt eine ſchlimme Zugabe zu der franzöſiſchen, und kann ſehr übel auf die hieſigen Dinge zurückwirken. Schon hat der Kaiſer von Rußland allen Ruſſen geboten, Frankreich zu verlaſſen, und die Franzoſen, die ſich für den neuen König erklären, aus Rußland verwieſen.

Es ſieht gefährlich aus — vielleicht kömmt nun die Zeit, wo Schwäche und Mittelmäßigkeit nicht mehr zur Empfehlung dienen, und man ſich nach thätigen und energiſchen Menſchen umſieht; beklagen aber wird man es auch, daß man die Schranke, das Bollwerk methodiſch und mühſam eingeriſſen, welches der adelige Gutsbeſitzer mit ſeinen alten, obrigkeitlichen Rechten im Staate als Vermittler zwiſchen Volk und König bildete, und, nachdem man es eingeriſſen, auch verſäumt hat, an ſeine Stelle eine neue Ariſtokratie aus den hinlänglichen Materialien zu bilden, welche noch übrig waren. Die Büreaukratie, welche man dafür gegründet, und der man die Macht in die Hände gegeben, wird ſich ſchwerlich als eine beſſere Stütze des Thrones ausweiſen. Wahrlich, die meiſten dieſes Gelichters ſind nichts als Geheime Revolutionsräthe, denn ſie haben nichts zu verlieren, aber wohl die Hoffnung, zu gewinnen.

Doch ich will mir nicht die Laune mit politiſchen Betrachtungen verderben: ich lebe und ſterbe für den König, und damit Punktum, was mich betrifft. Schreibe mir ja bald wieder, gute Schnucke, was Du machſt, ob Du nach London gehſt, oder gen Muskau, damit auch ich mich darnach einrichten kann.

Ich liebe Dich von Herzen, und bin ewig

Dein treuer Lou.

17.

Pückler an Lucie.

Berlin, den 2. September 1830.

Liebſte Schnucke,

Endlich hat man hier dem Fürſten einen beſtimmten Rang gegeben. Ich war ganz verwundert bei einem großen diplomatiſchen Diner bei Bernſtorff, daß ich allen alten Exzellenzen und Generallieutenants vorausgehen, und bei Bernſtorff ſitzen mußte. Den Ehrenplatz als Fremder hatte der General Mouton (Lobau), der ſich ſehr gut benahm, höflich, kalt, würdevoll, ohne Arroganz. Er kann mit ſeiner hieſigen Aufnahme um ſo zufriedener ſein, da, wie es ſcheint, Rußland und Oeſterreich Umſtände machen, die Geſandten anzunehmen. In den Niederlanden nehmen die Unruhen zu, und ein preußiſches Armeecorps rückt an die Grenze. Ich hoffe dennoch immer, daß alles friedlich abgehen wird, wenn man nur ſich nicht in fremde Händel mehr als nöthig miſcht.

Nun, Schnucke, eine große und eine kleine Nachricht für Dein Bad. Die Chauſſée, und zwar direkt von Berlin nach Muskau, und von da nach Görlitz, iſt definitiv beſchloſſen. Wir haben nun nichts weiter zu thun, als zu treiben, daß man ſie ſo bald als möglich anfängt. Ich habe zu dem Beſchluß das meinige auch gethan, beſonders im Kriegsminiſterio, wo die größte Schwierigkeit bisher war. Das zweite iſt, daß der Profeſſor Oſann, Schwiegerſohn Hufeland's, in ſeinem Badewerke unſeres Bades mit höchſtem Ruhme gedenkt, und in dem nächſten Theil noch mehr gedenken wird. Je l'ai flatté autant que possible, et invité pour l'année prochaine, auch eine Ananas geſchickt. Am Ende wird doch noch Schnuckens Bad proſperiren, und meine Prophezeihung in Erfüllung gehen.

Den 8.

Ich bin jetzt öfters Abends bei Wittgenſtein, ohne jedoch zu ſpielen. Il est fort poli pour moi, mais voilà tout. Auch bei der Fürſtin Hatzfeld bin ich häufig, die durch die alte Real ſehr gut für mich geſtimmt worden iſt, und die ich angenehm finde. Sonſt iſt faſt keine Reunion, außer bei der Luxburg, wo ich auch zuweilen hingehe. Nun iſt aber Gräfin Alopäus gekommen, die die Revolution in Paris mitgemacht hat; ich ſah ſie aber noch nicht.

Mit großem Vergnügen habe ich das Sendſchreiben des Generalſuperintendenten Bretſchneider an Altenſtein über die Halle'ſchen Streitigkeiten geleſen. Es hat auch viel Wirkung gethan, und deutlich bewieſen, daß es mit allen Obſkuranzverſuchen zu ſpät iſt. Hufeland, der ſich aus Politik den Frömmlern angeſchloſſen, hat an den König geſchrieben, er ſchätze Geſenius (den Profeſſor in Halle, welcher wegen unorthodoxer Lehren abgeſetzt werden ſollte) ungemein, und der König ſolle ihn ja nicht abſetzen, aber wohl verſetzen; denn zum Profeſſor der Theologie tauge er nicht, wohl aber zu dem der Philoſophie. Denn dieſe beiden, die ſtets nur mit einander gehen ſollten, wollen eben die Frömmler ewig trennen und auseinanderhalten. Ein Anonymus hat nun im Namen der Univerſität an Hufeland geſchrieben, man habe ſeinen Vortrag an den König in Erfahrung gebracht, und danke ihm ſehr dafür. Die hohe Achtung, die man für ihn hege, bewege aber die Univerſität, ein zweites Schreiben an den König zu richten, da ſie ſich überzeugt, daß er, der Profeſſor Hufeland, als Doktor der Medizin noch nicht an ſeinem wahren Platze ſei, und man daher Se. Majeſtät bitten werde, ihn zur theologiſchen Fakultät zu verſetzen, zu der ſein Beruf unzweifelhaft ſei.

Den 6.

Drei Tage, meine Schnucke, war ich krank und bin es noch, wahrſcheinlich eine neue Verkältung, die auf den Magen gefallen iſt. Ich war ſonſt immer im Bett und Romane leſend. Heute will ich wieder ausgehen.

Nächſtes Jahr nehme ich jedenfalls das Bad in Kiſſingen, j'en ai vraiment besoin. Verfahren wird das Waſſer wohl nicht wirkſam genug ſein.

Was die Carolath's betrifft, ſo muß ich aufrichtig ſagen, daß ich ihren beiderſeitigen ganz von aller Miſchung anderer Gefühle freien Egoismus wahrhaft bewundert habe. Nein, ohne Phariſäer zu ſein, kann ich ſagen: Soweit iſt er nicht in meiner Natur.

Dagegen iſt Adelheid für ihren Mann, puisque c'est son propre intérêt, wirklich impayable, und wird ihn, durch kluge Leute unterſtützt, überall hinbringen, wo ſie will. Alle dieſe Sachen ſage ich mehr als Menſchenbeobachter, als daß ich darüber pikirt wäre, oder daß ſie Einfluß auf meine Handlungsweiſe haben könnten, und in Adelheid kenne ich ſie überdem lange, als Erben des Vaters und Großvaters, aber in Carolath ſind ſie befremdend.

Dein alter Lou.

18.

Pückler an Lucie.

Berlin, den 9. September 1830.

Gute Schnucke,

Geſtern wohnte ich einer Fête bei Noſtitz bei, wo das ganze ruſſiſche Kabinet gegenwärtig war.

Den 10.

Ich werde immer noch zurückgehalten, hoffe aber, Mitte künftiger Woche nach Muskau abmarſchiren zu können, wo ich auch wohl meine Schnucke nun wieder etablirt finden werde.

Ich hatte noch eine lange Unterredung mit Stägemann, wo ich mich von neuem recht überzeugte, daß es hier nicht ſowohl auf den mehr oder minder zweckmäßigen Inhalt einer Bittſchrift als auf die Art ankömmt, wie die Reſolution darauf im voraus eingeleitet wird. Ich brachte den Abend bei der immer gleich ſchönen Alopäus, und zuletzt bei Wittgenſtein zu.

Den 11.

Heute war große Parade, Diebitſch zu Ehren, und großes Hurrahgeſchrei des Volks empfing den König, den die Braunſchweiger blutige Harlekinade ſehr verſtimmt hat. Die Truppen ſahen ſchön aus, und Diebitſch war der dickſte Mann der ganzen Geſellſchaft. Es ſcheint, daß der Ruhm fett macht. Beim Abreiten war meine Sally ſehr wild, glitſchte auf dem glatten Pflaſter aus, und ſtreckte alle Viere unter ſich auf dem Boden aus. Ich erhielt mich aber ſehr gut darauf, gab ihr die Sporen, ſo daß ſie wieder mit mir aufſprang, und fortgaloppirte, comme si de rien n'était. Ein anderer Offizier war nicht ſo glücklich, dem daſſelbe geſchah. Er fiel herunter, und ward bewußtlos fortgetragen. Es iſt ein Herr von Knobloch, Adjutant des Prinzen Auguſt.

Den 14.

Ich bin wieder mehrere Tage recht krank geweſen, gute Schnucke, und habe die meiſte Zeit im Bette gelegen mit Fieber und Kopfweh. Daß ich gar nicht weiß, wo Du biſt, verdrießt mich auch; denn ich bekomme von nirgendsher Nachricht.

Wirklich à point nommé erfahre ich eben, daß Guſe hier, und Du in Muskau biſt.

Wie ich höre, haſt Du, Schnucke, die Revolution in Leipzig ſelbſt angeſtiftet, und die ganze Zeit aus Deinem Fenſter kommandirt, mit Madeline als Adjutanten. Ich ſehe, daß nicht allein ein Staatsgänslerchen, ſondern auch ein Blücher in Dir ſchlummert, und wünſche Glück zu der bewieſenen Courage.

Den 15.

Es fängt an, ſich in der politiſchen Welt alles ſehr friedlich zu geſtalten, und was ich früher hier gegen die Meinung faſt Aller behauptete, daß die Franzoſen in höchſter Mäßigung fortfahren würden, beſtätigt ſich. Auch iſt dies nur für den wahren und ächten Freiheitsfreund zu wünſchen; denn dieſe ſtille Gewalt der Vernunft wird weit ſicherer überall Beſſeres herbeiführen, als Krieg und Anarchie, où souvent le remède est pire que le mal.

Gefährlicher ſind die niederländiſchen Unruhen, aber auch hier ſcheint ſich die Sache beſſer abzuwickeln, wie man mit Recht befürchten durfte. Die partiellen Unruhen in Dresden, Leipzig, Braunſchweig, Darmſtadt, Kaſſel u. ſ. w. halte ich für nichts als Strohfeuer, die indeß, wenn die Stimmung, welche ihnen zum Grunde liegt, nicht von den Regenten berückſichtigt wird (was aber gewiß geſchehen muß), einſt wirkliche Exploſionen werden können.

Gewiß iſt es nach meiner Ueberzeugung, daß die Regierungen, nachdem ſie faſt überall den liberalen Inſtitutionen ſelbſt Vorſchub geleiſtet, wie zum Beiſpiel Landwehr, größere

Preßfreiheit u. ſ. w., nun auch weiter gehen, und konſtitutionelle Regierungsformen annehmen müſſen, aus dem ganz einfachen Grunde, weil ohne Einheit nichts lange beſtehen kann, und man nicht mit einem langen und einem kurzen Zügel fahren kann. Man konnte recht gut mit geringen zeitgemäßen Veränderungen bei Friedrichs des Großen Syſtem verharren — da man dies aber nicht gethan, ſondern der Zeit ſo zu ſagen willkürlich vorausgeeilt iſt, ſo muß man, nachdem man freiwillig a geſagt hat, über kurz oder lang unvermeidlich auch b ſagen, und je mehr man dabei noch den Schein behauptet, es freiwillig zu thun, je beſſer wird es ſein.

Den 16.

Ich habe eine große Genugthuung in litterariſcher Hinſicht für meinen Freund erhalten. Ich ſchrieb Dir doch, daß Varnhagen die Briefe eines Verſtorbenen an Goethe ſchicken wollte. Denke Dir ſein und mein Erſtaunen, als er geſtern ſchon von Goethe, der ſo vornehm auf die neuere Litteratur herabblickt, einen Brief mit einer Rezenſion des erwähnten Buches erhält, die unter ſeinem Namen in die Berliner kritiſchen Blätter eingerückt werden ſoll, und dazu eine höchſt vortheilhafte Rezenſion. Varnhagen ſagte, dies wäre ein Zug aus dem Glückstopf für meinen Freund, und eine ſo ſeltene Sache bei Goethe, daß er im höchſten Grade davon überraſcht geweſen ſei.

Eine hübſche (und ſo ganz ungeſuchte) Ehre iſt es allerdings, die erſte Rezenſion vom Olymp her, und eine gute zu bekommen. Dieſe giebt ohnfehlbar die Richtung in Deutſchland. Montag, gute Schnucke, werde ich in Muskau ſein, eher wohl nicht; gedulde Dich alſo nur noch ein bischen.

Dein treuer Lou.

19.

Pückler an Lucie.

Muſkau, den 7. Oktober 1830.

Herzensſchnucke, je suis dans une situation diabolique. Je ne puis trouver de l'argent, et qui pis est, Mühle aussi est dans le plus grand embarras. Nous devons à tout le monde, ſelbſt die Kommiſſion können wir nicht bezahlen; und ob wir gleich auf dem Papier genug haben, ſo zahlt doch niemand von unſeren Schuldnern, und wir wiſſen nicht, was wir anfangen ſollen. Unter ſolchen Konjunkturen kann ich noch nicht gehen, aber ſo bald ich flott werde, komme ich.

Adieu, gute Schnucke, wie gefällt Dir die Heineſetter? Ich wünſchte, ſie wäre fort, wenn ich nach Berlin komme, car je n'aime pas être amoureux. Cela m'entraine trop loin, car j'ai le coeur trop sensible.

Dein Lou.

20.

Pückler an Lucie.

Muſakof, Sonntag.

Das iſt ja ganz himmliſch, gute Schnucke, daß ich nicht nach Berlin mag (wegen meines Werkes), und Du mich nicht nach Berlin haben willſt (wegen Deines Werks). Ein neuer Beweis, daß wir doch immer, ſelbſt entfernt, ein Herz und eine Seele ſind.

Warum ſchreibſt Du mir aber weder wie Dir die neuen Pferde noch die Heineſetter gefallen, ſondern nur lauter ennuyante Politica.

Von den Bautzner Unruhen habe ich hier nichts gehört. Aber, aufrichtig geſagt, die großen Weltbegenheiten machen mich ſehr beſorgt. Gott regiere unſeren König, daß er ſich nicht in die niederländiſchen Angelegenheiten miſcht! Die

Folgen würden ganz gewiß höchſt traurig und unberechenbar ſein. Es heißt, die Armee wünſche den Krieg. Du lieber Gott, was iſt denn heut zu Tage die Armee! Ehemals hatte der König eine Armee — ſeit man ſie mit ſolcher Leidenſchaft landwehriſirt hat, hat leider nur das Volk eine Armee. Tritt dies unglückliche Verhältniß jetzt noch nicht hervor, ſo kann den unheilſchweren Samen doch günſtige Witterung an einem warmen Frühlingsmorgen hervorlocken, und gar mancher, der nicht hören wollte, wird dann fühlen.

Wir, der zertretene Adel, den man den anderen Klaſſen mit Hohn aufgeopfert, haben ja keine Macht mehr, die bürgerlichen Bande ſind gelöſt, wie die militairiſchen. Alles hält nur auf das lockerſte zuſammen, und wehe den Schmeichlern, vielleicht Verräthern, die unſeren jungen Prinzen das Gegentheil ſagen.

Wie gefährlich unter ſolchen Umſtänden ein Krieg ſein muß, der ein Weltkrieg werden muß, kann keinem Denkenden entgehen. Wir haben keine einzelnen Unzufriedenen, die man dadurch entfernen und unſchädlich machen könnte. Nein, bei uns liegt der Fehler im Ganzen. Wir haben die Hälfte des alten feſten Gebäudes muthwillig eingeriſſen, und nachdem es halb daniederlag, nicht den einzigen nun noch möglichen Ausweg ergriffen, ein ganz neues, zeitgemäßes dafür hinzuſetzen. Kommen nun die Stürme, wie ſollen wir uns vor ihnen wahren?

Mich tröſten indeß zwei Sachen.

1) die wahre und unverkennbare allgemeine Liebe und Verehrung für den König, er ſelbſt und ſeine edle Männlichkeit, und der alte Adel, der, obgleich getreten und geringgeſchätzt, doch bei uns gewiß unter allen Umſtänden die Rolle des treuen Hundes ſpielen wird. Darin liegt unſere Stärke.

2) die mich nie verlaſſende, und auf manches Reelle gegründete hiſtoriſche Ahnung, daß Preußen noch beſtimmt iſt,

als einer der mächtigſten Hebel in die Weltgeſchichte einzugreifen.

Darin liegt unſere Hoffnung.

Dies iſt mein politiſches Glaubensbekenntniß, das ich mich nicht ſcheue, öffentlich abzulegen, und es wäre gut, man hörte nicht bloß die Schwarzen im Zivil- und Militairrock.

Nun zu den kleinen Dingen zurück. Du haſt Unrecht über meinen Wagentauſch zu zürnen. Helmine müſſen wir doch einen Wagen geben, der anſtändig iſt; und was ihren alten betrifft, ſo mag er auch nur 30 Thaler werth ſein, ſo iſt er doch mehr für uns werth als jener, da wir ihn brauchen können, und jenen nicht. Ich bitte Dich in der Auktion des engliſchen Geſandten ein gutes ſchwarzes Geſchirr durch Berndt kaufen zu laſſen.

Viel Zärtliches an Francis.

Dein Lou.

21.

Pückler an Lucie.

Muskau, den 10.

Gutes Lücerle,

Heute fand ich im Litteraturblatte des Morgenblattes eine ſehr vortheilhafte und lange Rezenſion meiner Briefe. Es ſcheint wirklich, daß ſie allgemein gefallen, und das mag Dich tröſten, denn mit ſolcher Autorität kömmt man denn auch mit den ſcabreuſen Stellen durch, und es iſt doch ganz hübſch, ſogleich mit dem erſten Verſuch einen Rang in der Litteratur einzunehmen.

Haſt Du die Rezenſionen von Varnhagen und Goethe geleſen? On me loue trop, das ſage ich mit Ueberzeugung, und eben deshalb macht mich dieſes Lob mehr timide, als es mich wahrhaft erfreut. Nur der äußeren Eitelkeit ſchmeichelt es, aber Deinetwegen freut es mich am meiſten.

Ich umarme Dich von Herzen.

Dein treuer Alter,
der nie mehr von ſeinem Alter ſpricht.

22.

Pückler an Lucie.

Muskau, den 14. Oktober 1830.

Liebſte Schnucke,

Haſt Du denn mit Varnhagen über mein Buch geſprochen, und Goethe's Rezenſion geleſen? Was ſagſt Du denn dazu? J'avoue, que ce petit triomphe me fait plus de plaisir, qu'aucun que j'ai remporté, puisque je le dois uniquement à moi-même.

Im Konverſationsblatte und im Heſperus ſollen auch ſchon Rezenſionen ſtehen. Suche mir ſie doch zu verſchaffen.

Vor allem aber habe mich lieb; denn einen beſſeren Lou wie ich für Dich kriegſt Du doch nicht wieder. Du kannſt ihn nie verlieren, heirathe ich auch noch ſo viel Weiber, als der Großſultan hat. En attendant cependant, je ne suis marié qu'avec mon livre, deſſen dritter Theil nun völlig korrigirt und gerundet iſt, was eben ſo viel Zeit weggenommen hat, als ihn zu machen. Morgen beginne ich den letzten und ſchwerſten, weil er die engliſche Geſellſchaft, das Theater u. ſ. w. behandeln ſoll, eine zu ernſte Arbeit, um mich ſehr dabei zu amüſiren. Dieſen denke ich aber durchaus nicht hier fertig zu machen, ſondern mich nur ein wenig in die Materie hineinzuarbeiten. Der dritte ſchließt mit der Parkreiſe mit Rehder, wo ich hoffe, daß der Warwick-Artikel einen guten Glanzpunkt abgeben ſoll. Freilich ſind manche Wiederholungen nicht zu vermeiden, und ich gebe diesmal das Manuſcript an Varnhagen, um zu ſtreichen, was ihm beliebt.

Deine Kinder triumphiren jetzt beide, Adelheid in der großen Welt, ich in der noch größeren litterariſchen.

23.

Pückler an Lucie.

Muskau, den 15. Oktober 1830.

Gute Schnucke,

Die Heineſetter iſt weit graziöſer im gewöhnlichen Leben, als auf dem Theater, nämlich viel Ruhe und Natürlichkeit, ja Phlegma, was ihr gut ſteht. Ich hoffe übrigens, daß ſie weg iſt; denn mit meiner bodenloſen Phantaſie muß ich jeden ſtärkeren Eindruck vermeiden, den mehr gewiſſe zufällige Umſtände als die Eigenſchaften der Perſon ſelbſt hervorbringen. Nur Abweſenheit hilft, car les absents ont bientôt tort.

Ueber das Politiſche habe ich mein Buch zugemacht. Wo kein primirender Geiſt erſter Größe da iſt, und nirgends hat ihn jetzt die Welt, iſt bei brauſenden Elementen der Ausbruch über kurz oder lang unvermeidlich Wir müſſen ihn ausbaden. Das unglaublich thörichte Benehmen des Königs von Holland, nachdem alles auf einem recht guten Wege war, und, was noch weit ſchlimmer iſt, die Perfidie desſelben, ohne die Mittel ſie durchzuſetzen, haben dem Faß den Boden ausgeſtoßen, und ich bezweifle, daß es möglich iſt, dieſe Fehler wieder gut zu machen, ſo ſehr ich es wünſche.

Tritt nun vollends Preußen einmiſchend thätig ein, ſo iſt der comble da. Für meine Perſon wird es mir indeſſen ſehr lieb ſein, noch einmal eine Gelegenheit zum Herumtummeln in den Weltangelegenheiten zu finden, die ich früher ſo leichtſinnig verſäumt. Nur muß es mit meiner Pflicht wie mit meinen Grundſätzen und Anſichten einigermaßen übereinſtimmen, das heißt, entweder um König und Vaterland zu vertheidigen, oder im Angreifen einer ſolchen Macht, wo Preußen eine beſſere Zukunft gewinnen kann, aber nicht gegen die Franzoſen, ein Krieg, der meiner feſten Ueberzeugung nach für Preußen im allerbeſten Fall nur ohne Nutzen, im ſchlimmen verderblich werden kann.

Den 17.

Mademoiſelle Sabine hat mir einen ganz zärtlichen und hübſchen Brief nach Dresden geſchrieben, den ich erſt heute erhalten, und daher das Rendez-vous mit ihr verſäumt habe. Auch jetzt widerſtehe ich der Verſuchung, und fertige ſie mit einem Briefe ab. Dies heißt ſich wie ein Weiſer benehmen.

Sonſt iſt alles beim Alten, und Dein Lou auch. Der zweite Theil rückt langſam fort, und wie ich erſt fürchtete, zu wenig Stoff zu haben, fürchte ich mich jetzt, faſt zu viel vorzufinden.

Dein treues Lind.

Mille baisers à Helmine.

24.

Pückler an Lucie.

Muskau, den 23. Oktober 1830.

Schicke mir doch das Blatt der Staatszeitung, und auch wenn feindliche Rezenſionen kommen oder Propos, verheimliche ſie mir nicht. Ich bin für alles das gewaffnet, und macht man mir's zu arg, ſo werde ich ein Türke. Meine Elaſtizität kann nichts Irdiſches, nur der Tod unterdrücken. Der Geiſt iſt ſtark, wenngleich das Fleiſch ſchwach iſt; und wenn man die Welt ſo ſehr aus dem großen allgemeinen Geſichtspunkte zu betrachten gewohnt iſt, ſo verliert das Einzelne die Wichtigkeit, und affizirt nur im Moment. Fürchte alſo durchaus nie für mich, und ſuche ſelbſt ein wenig mehr Kühnheit hervor. In ihr ruht in der Welt noch die beſte Sicherheit. Dein Lupus.

25.

Pückler an Lucie.

Den 27. Oktober.

Liebe Schnucke,

In Frankreich ſcheint es mir nicht recht gut auszuſehen, und die Kongreſſe haben bisher auch noch nicht viel Glück geſtiftet. Dem Wiener haben wir alles Unglück zu verdanken, und es wird immer mehr bedauert, daß Preußen damals nicht ſo groß geworden iſt, wie es hätte werden müſſen!

Manchmal thut es mir leid, daß ich in dieſer politiſchen Welt keine Stimme habe. Ohne eben ausführen zu wollen, darf ich doch ohne zu viel Anmaßung glauben, daß ich zu brauchen wäre: und was ich ergreife, wenn ich diene, dabei bin ich mit ganzer Seele. Darauf kennen mich die, welche mich kennen. Auch gebe ich keiner kleinlichen Furcht Raum, heut zu Tage eine werthvolle Eigenſchaft, eben ſo wenig perſönlichem Intereſſe, wo es eine Idee, und noch weniger, wo es ſelbſt auferlegter Pflicht gilt.]

Woher ſchließt Du, daß ich in der Berliner Geſellſchaft gefallen? Ich bin ja kaum darin erſchienen, und für die Welt nie liebenswürdig geweſen.

Das habe ich mir auch nie eingebildet.

26.

Pückler an Lucie.

Den 30. Oktober.

Da Du es gar ſo arg mit der Stimmung 'gegen mich Unſchuldigen in Berlin machſt, ſo werde ich Max mitbringen, **pour avoir au moins un ami sur autour de moi**, nur beſchwöre ich Dich nicht ſo kindiſch nervös zu ſein, was ich in den Tod haſſe, und auf mich', eben weil ich Dich liebe, den allerpernicieuſeſten Einfluß hat und gehabt hat.] Ich brauche aber vermöge meiner zarten Natur keine hemmenden, ſondern belebende Einflüſſe. Sei immer liebend, aber muthig. Vergiß nicht die alte Deviſe: Nur nicht ängſtlich. In mir, das fühle ich, ſchlummert ein Löwe unter dem Schilfdickicht, das jeder Zephir beugt. Entwurzelt es aber der Sturm, dann bricht ein Unthier hervor, das eine ſchwere Jagd geben wird.

Fahre übrigens fort, mir alle Nachrichten zu geben. Sobald es nur irgend möglich iſt, komme ich mit Max, der mit einer Bodenſtube oder noch beſſer bei Louis fürlieb nehmen muß. Du kannſt mich immer kurz nach dieſem Briefe erwarten, auch werde ich Deinem Befehl gemäß den engliſchen Wagen nehmen.

Mache alles, wie ich geſagt, und glaube, daß après tout Lou doch nichts lieber hat als Dich; mais quinze ans passés il ne faut plus rester trop moutonnière.

27.

Pückler an Lucie.

Den 1. November 1830.

Liebſte Schnucke,

Tauſend Dank für alle Deine ſchönen und lieben Wünſche zu meinem fünfundvierzigſten. Deine Aengſten ſind aber komiſch, und ich werde wohl müſſen mich auf die Socken machen, to comfort you. Es iſt gut, daß Du mir die Alternative ſtellſt, entweder mit 1000 Thalern, oder mit 300 Thalern, oder mit nichts zu kommen. Nur unter der letzten Bedingung, und zwar à la lettre, kann ich kommen, aber ich werde es, et vogue la galère.

Ich fühle den leichten Sinn junger Jahre wieder in mir, und vielleicht hält er aus. Mittwoch oder Donnerſtag werde ich in dem alten engliſchen Wagen abreiſen, alſo Freitag kannſt Du mich ſpäteſtens erwarten, vielleicht ſchon Donnerſtag, denn ich halte mich unterwegs nicht auf. Gleich nach meiner Ankunft werde ich die Runde bei den Prinzen machen, und alle Viſiten, pour voir quelle contenance on prendra vis-à-vis de moi.

Ich bin nie ſo gern nach Berlin gegangen! denn: Nacht muß es ſein, wo Friedland's Sterne funkeln, et je ne crains rien que les indifférents. Das iſt die Waffe, die mich am Entmuthigendſten trifft. Um mir dieſe zu erſparen, habe ich einen guten Schritt vorwärts gethan, und das war alles, was ich wollte.

Leider gab mir das Schickſal noch keine rechte Gelegenheit, ſo im Ernſte aufzutreten; es blieb alſo nichts wie der Spaß übrig dazu. Ein bitterſüßer Spaß, wie er mir eigen iſt, un peu à la Méphistophle.

1831.

1.

Pückler an Lucie.

Muskau, den 25. März 1831.

— Das bon mot von * iſt gar nicht übel. Beim Lichte beſehen iſt eben Chriſtus der Urſprung der Weltrevolution, welche jetzt immer mehr ſich Bahn bricht, und es war ein geſchickter Kunſtgriff, ſich ſeines Namens zu bemächtigen, um unter dieſem ſeine eigenen Lehren zu untergraben — denn die Prieſter und Monarchen haben nichts anderes gethan bis auf die heutige Zeit.

2.

Pückler an Lucie.

Berlin, den 23. Juni 1831.

Das Diner bei Fürſt Radziwill war fett und ſchlecht, aber amüſant, beſonders durch den franzöſiſchen Profeſſor Couſin, der mit einer ſehr unbeholfenen Tournüre und republikaniſcher Nonchalance viel Geiſt und Originalität verbindet. Unter anderen machte er ein intereſſantes Portrait von Victor Hugo, der nach ihm jung, ſchön, und im vollen Sinne des Wortes ein Mann ſei, immer neu, immer friſch, genial, und anders als man erwarte, der übrigens nicht am Ende, ſondern erſt am Anfang ſeiner Carrière ſei.

Es iſt beinahe gewiß, daß ſich Diebitſch vergiftet hat, weil der Kaiſer den General Orloff zu ihm geſchickt hat, um Rechenſchaft von ſeinem Benehmen zu geben.

1832.

1.

Pückler an Lucie.

Geſpräch zwiſchen meiner Mutter und mir.

„Als Du, liebe Lucie, mit der Allüre eines nicht zum Beſten gezogenen Mädchens von 14 Jahren die Karten zuſammengeworfen hatteſt, und weggelaufen warſt, fing meine Mutter, die mich verblüfft und höchſt verdrießlich ſitzen ſah, herzlich an zu lachen, und ſagte: „Solche Launen gehen recht gut an, wenn man ein großes Appartement wie das hieſige hat, wo jeder in eine andere Stube ſich retiriren kann, aber wo man in einer zuſammenleben müßte, da wär's freilich übel.“

Ich ſchwieg, vielleicht mit einigem Ausdruck von Kummer auf dem Geſicht.

Die Mutter. Armer Hermann! Iſt ſie denn immer ſo?

Ich. O nein, wie kannſt Du das denken, aber die arme Lucie iſt wirklich nicht wohl, und dadurch in einen exaltirten Zuſtand verſetzt, der ihr keineswegs natürlich iſt.

Die Mutter. Ja, ja, der viele Kreuzbrunnen iſt Schuld an dem Kreuz. — Freilich Pappenheim muß man über dieſes Kapitel nicht hören, denn wie der ſeine ewigen Szenen mit ihr ſchildert, da ſollte man glauben, daß man gar nicht mit ihr leben könnte.

Ich (ärgerlich). Das beweiſt nur Pappenheim's Schwäche und Erbärmlichkeit, daß er hie und da eine Laune nicht ertragen, und über einige Härten der Rinde den vortrefflichen Kern nicht finden konnte, der darunter verborgen iſt.

Die Mutter. Ja gewiß, da haſt Du Recht, denn gut muß ſie gewiß ſein, wenn nicht alles täuſcht.

Ich. Von Täuſchung kann nicht die Rede ſein, wo die Thatſachen ſeit zwölf Jahren ſprechen, liebe Mutter; ich kenne keine beſſere, keine liebevollere Frau. Fehler haben wir Alle, aber wahrlich, der, welchen Du eben geſehen, iſt auch der einzige, den ſie hat, eine zu lebhafte, zu leicht gereizte Empfindlichkeit, die doch meiſtens wieder aus einer ſchönen Quelle entſpringt, nämlich einem tiefen Gefühl.

Die Mutter. Ja, die große Gemüthsbewegung mit Francis, erſt die Angſt, dann die Freude, mag ſie wohl ganz bouleverſirt haben.

Ich (ungeduldig und gedrückt). Nun, es iſt ſpät, liebe Mutter, und Du willſt ja zeitig zu Bett gehen. Gute Nacht.

Die Mutter küßt mich, fängt an zu weinen, und ſagt leiſe, indem ſie die Hand auf mich legt: Armer Hermann, auch Du biſt nicht glücklich.

Ich. Glücklich iſt niemand, größtentheils iſt man aber ſelbſt an allem Uebeln, das einem begegnet, wenigſtens zur Hälfte Schuld. Selbſt kleine unangenehme Szenen wie die heutige kann die überlegene Mäßigung und Vernunft von einer Seite immer verhindern, alſo darf man ſich kaum beklagen, wenn man auch in der Sache ſelbſt Recht hätte. Uebrigens, was ſind ſolche kleine Flecken in einer Sonne von Güte, Liebe und Ergebenheit.

Die Mutter. Da haſt Du auch Recht, und bekundeſt ein gutes Herz. (Nach der Uhr ſehend.) Aber es iſt wohl gar noch nicht 10, der Wächter tutet vielleicht hier ſchon um 9. Wir können noch einen Robber à deux ſpielen.

Ich. Wie Du befiehlſt.

Die Mutter. Lucie kommt nun wohl gar nicht mehr zum Vorſchein heute.

Ich. Ich weiß nicht.

Die Mutter. Nun, dann ſpielen wir ſchnell noch unſeren Robber, und ſchleichen uns dann beide leiſe davon. Du (lächelnd) gehſt doch wohl heute nicht erſt wieder hinein.

Ich. Nein.

2.

Pückler an Lucie.

Muskau, den 9. April 1825.

Gute Herzensſchnucke,

Wie ſehr wünſche ich Dir alles Heil zu dem heutigen Tage! Wie traurig, daß bei jedem Geburtsfeſt nur Hoffnungen uns tröſten müſſen, und die Gegenwart ſo wenig Erfreuliches, höchſtens Negatives, und Abwendung von noch Schlimmerem darbietet. Gott gebe es beſſer, iſt alles, was ich ſagen kann; doch iſt keine ängſtliche Verlegenheit in der Nähe, aber durchaus auch keine gute Ausſicht in der Ferne. Unſer Loos theilen überdem alle, die Gutsbeſitzer ſind, und ich halte es für unmöglich, daß die Mehrzahl ſich ohne gänzlichen Ruin noch zehn Jahre halten kann. Man könnte beweiſen, daß in letzter Inſtanz der Gutsbeſitzer faſt die ganze Abgabenlaſt allein trägt, es ſei nun direkt oder indirekt. Der mäßige Kapitalsbeſitzer iſt ganz frei, der thätige und induſtrieuſe muß für alle aufkommen, und ſchöpft in's Faß der Danaiden.

Ueber das Spezielle mündlich, es iſt zu verwickelt und zu weitläufig für die Korreſpondenz.

Ich verließ Dich in Lübbenau, von wo ich um 3 Uhr zu Waſſer nach Burg fuhr, eine langweilige, ſehr wenig intereſſante Parthie, die fünf Stunden dauerte, wobei ich abſcheulich fror, fortwährend Sumpfluft einathmete, und zuletzt, weil das Waſſer zu klein war, noch eine Stunde zu Fuß gehen mußte. Um 11 Uhr kam ich in Branitz an, jagte Wichmann aus dem Bette, erhielt ein ſehr gutes Souper, und ſchlief in meines Großvaters Wohnſtube ohne Erſcheinung, hatte aber dennoch einen Traum, wo mir ſein Lotterieloos präſentirt wurde. Leider konnte ich mich nicht beim Erwachen genau auf die Nummer beſinnen; nur das weiß ich, daß ſie mit 30,000 anfing. Nimm alſo ein Loos in die 30,000. Vielleicht gewinnt es.

Ich ſchlief lange, fand Branitz recht komfortable, und alles recht gut in Ordnung, aß in der Horner Schenke mit zwanzig Bauern zu Mittag, und erreichte Muskau um 9 Uhr bei ſchönem Mondenſchein. Der Badekoch iſt ſehr ſchlecht, Hahn, die Dora, Markow und auch Blüthchen merkwürdig unbeholfen, im Parke unglaublich wenig geſchehen, vom Schloſſe faſt aller Putz herunter, und das Ganze öde und traurig, und in vielen Dingen ſehr zerfallen, ſo daß es gar großer Reparaturen überall bedarf. Die ganze Geſchichte wächſt uns in jeder Hinſicht über den Kopf, und ein ſelbſt mittelmäßiger Verkauf wäre hundertfacher Segen.

Dazu fühle ich mich ſo faul und ſo apathiſch, daß ich nichts angreifen mag. Komme nur bald nach, liebe Schnucke, es wird ſich doch alles beſſer zuſammentragen.

Den 11.

Ich bin recht krank, wie ein Fluch, der auf Muskau ruht, und finde alles widerhaarig hier. Mißbräuche, denen kaum abzuhelfen, Noth, der kaum zu begegnen, Einförmigkeit, der nicht zu entgehen. C'est une calamité.

Tauſend Dank für Deinen guten Brief, der der Mutter iſt ganz verrückt, und ihre Weigerung höchſt embarraſſant.

Ich küſſe Dich herzlich, und ſchreibe morgen mehr.

Dein Lou.

3.

Pückler an Lucie.

Muskau, den 14. April 1832.

Meine gute Lucie, meine geliebte Freundin,

Nachdem ich nun mich genau von allen Umſtänden unterrichtet, und das Reſultat *eigener* Anſicht und Ueberzeugung aus den verſchiedenen Rapporten gezogen, bin ich leider unumſtößlich überzeugt, daß ohne eine Generalreform wir keine zwei Jahre mehr zu beſtehen im Stande ſind.

Die Schuldenmaſſe iſt nun, nachdem man alles, auch die Steuerreſte und Kaſſenſcheine, die eingezogen werden, oder vielmehr eingelöſt werden mußten, mit berichtigt, durch die ungeheuren Koſten der Bepfandbriefung u. ſ. w. wie durch die verſchiedenen Schulden aller Art des Rentsamts ſchon über 500,000 hinaus gerathen, ſo daß der Kredit auf pupillariſche Sicherheit bereits völlig erſchöpft iſt, und keine neue Anleihe mehr möglich, ausgenommen vielleicht einige Tauſend Thaler Regulirungskoſtengelder, die noch aufgenommen werden, aber nicht weit mehr reichen können.

Es ſtehen nun zwei Sachen feſt. Die erſte, daß wir ſo nicht mehr fortleben können, die zweite, daß, ſo lange wir zuſammen ein Haus halten, die Möglichkeit der Einſchränkung höchſtens in der Theorie da iſt, aber nicht in der Praxis.

Was hilft es, ſich zu täuſchen, bis am Ende einer weichlichen, gegenſeitigen Schonung und ängſtlicher Rückſichten, unſer beider Untergang die Folge iſt!

Gute Schnucke, ſieh hierin nichts Bitteres, ſondern betrachte es und lies das Folgende mit Liebe und auch mit Gerechtigkeit.

Sage Dir alſo, daß Du mir tauſendmal verſichert haſt, daß Du mich über alles liebſt, und daß Dein ſehnlichſter Wunſch, Dein Hauptglück darin liege, mich in einer geſicherten, in einer wünſchenswerthen Lage zu ſehen.

Du haſt mir die größte Liebe bewieſen, indem Du Dein ganzes Vermögen mir hingabſt; aber habe ich ſeitdem mir etwas davon zurückgelegt, oder haben wir es nicht gleich, zugleich mit dem meinigen, genoſſen?

Du haſt mir ferner, meine Schnucke, einen noch größeren Beweis von Liebe gegeben, als den der Hingabe Deines Vermögens, indem Du in die Scheidung von mir willigteſt, und dadurch mit dem größten Opfer das hingabſt, was Dir theurer als Geld und Gut war. Glaube nicht, daß ich das je verkannt habe, noch vergeſſen kann; aber — wie nöthig es zu unſerer beider Erhaltung und ſicher geſtellten Exiſtenz geweſen iſt, tritt uns jedes Jahr mit Rieſenſchritten näher, und wäre ohne die Bepfandbriefung durch meinen mißlungenen Verſuch in England ſchon in Erfüllung gegangen.

Der Verkauf Muskaus, oder eine Heirath können uns allein wahrhaft ſichern. Selbſt der Tod meiner Mutter würde nur eine Erleichterung, keine Radikalkur ſein.

Der Verkauf iſt aber, obgleich hundertmal das Wünſchenswertheſte, auch das bei weitem Unwahrſcheinlichſte, und im Hintergrunde droht doch immer noch der Verkauf mit einer unheilſchwangern Wolke.

Es bleibt nun die Heirath zu beleuchten. Auch ſie iſt ſchwer; aber nach dem natürlichen Stand der Dinge ſehe ich doch nicht ein, warum ein Mann von 47 Jahren, der gut konſervirt iſt, und einige Eigenſchaften für die mangelnde Jugend bieten kann, überdem hohen Rang und einen fürſtlichen Beſitz (wenigſtens dem Anſchein nach) in die Wagſchale legen mag, nicht eine Frau mit 300,000 Thalern Vermögen bewegen ſollte können, ihn zu heirathen. Weniger kann mir freilich nichts helfen, und das bloße egoiſtiſche Vergnügen, eine junge, ſchöne Frau zu haben, opfere ich Dir und unſerer zu ernſten Lage.

Nach allem dieſen iſt es klar, daß es der vernünftigſte, ja der einzige Rath für mich iſt, nochmals, und zwar durch den früheren mißrathenen Verſuch in vieler Hinſicht gewitzigt, einen zweiten zu machen, zu welchem natürlich nothwendig gehört, daß ich ſuche, denn ſonſt kann ich nicht finden.

Nun aber, liebe Schnucke, muß ich es ſagen, daß ſowohl meine eigene Erfahrung, als das einſtimmige Urtheil aller derer, die darüber eine Aeußerung machen durften, dahingeht, daß, ſo lange wir noch wie Mann und Frau zuſammenleben, eine zweite Heirath eine völlige und unerreichbare Chimaire bleibt. Ganz anders wäre es meiner Anſicht nach, wenn ich wieder verheirathet wäre, und die neue Frau dociler Art und von Dir zu ertragen wäre. Aber ehe ſie heirathen wird, wird jede, und noch mehr ihre Familie, ſich an unſer Verhältniß ſtoßen, und es iſt keinem Zweifel mehr unterworfen, daß ſelbſt bei meiner engliſchen Reiſe dieſer Umſtand im voraus ihren Erfolg faſt unmöglich machte, wie es denn auch bei der *, der einzigen, wo es zu ordentlichen, ernſten Unterhandlungen kam, daran ſcheiterte.

Es iſt alſo, glaube ich, unumgänglich nöthig, wenn ich heirathen ſoll, daß wir unſeren Aufenthalt vor der Welt inſofern trennen, daß wir nicht dieſelbe Haushaltung führen, was gegenſeitige Beſuche auch jetzt nicht ausſchließt, und ſpäter, wenn der Zweck erreicht iſt, einen neuen Lebensplan, wenn Du nur willſt, gewiß geſtattet; denn was könnte mir dann lieber ſein, und alle meine Wünſche mehr erfüllen! Glaubſt Du das nicht, ſo liebſt Du mich auch nicht mehr wie ſonſt, und giebſt einem Gefühle der Bitterkeit gegen mich Raum, das ich nicht verdiene, und das auf mein halb verzweiflungsvolles Spiel noch hinzuſetzen zu müſſen, mich ſehr unglücklich macht! Ja, prüfe Dich deshalb, und wenn Du fühlſt, daß Deine Liebe für mich aufhören muß, wenn ich wieder heirathe, und wir nicht mehr ein und daſſelbe Haus führen, ſo will ich freiwillig allen ferneren Plänen dieſer Art entſagen, und unſer endliches Schickſal dem Himmel und der Nothwendigkeit anheimſtellen. Es kann ſich vielleicht auch ſo, allen Berechnungen und Wahrſcheinlichkeiten zum Trotz, noch ganz anders geſtalten, wie wir erwarten, und ich habe Muth und Schnellkraft noch genug im Geiſte, um auch das Aeußerſte zu tragen, Du aber biſt im ſchlimmſten Nothfalle durch Deine Rente wenigſtens vor Mangel geſichert.

Entſcheide alſo darüber ganz frei und ohne Rückſicht auf mich; denn es mag geſchehen, was da will, ſo werde ich Dich doch immer als meinen ange tutélaire auf dieſer Welt anſehen, und kein Verhältniß kann dies ändern. Ich würde ohne Deine Liebe, ja ſelbſt nach Deinem Tode, wenn ich nicht die Ueberzeugung hätte, daß Du mich mit aller Liebe geſegnet, nie wieder glücklich, ſelbſt im Genuſſe aller Schätze, ſein können. Dies iſt wahr, und aus dem Tiefſten meines beſten Selbſts geſchrieben, alſo wenn Du dieſes letzte, wie ich glaube, für unſer beider irdiſches Wohlſein und Sicherheit nothwendige Opfer, nicht *aus Liebe* und *mit Liebe* bringen kannſt, ſo ſei dieſes Thema auf immer zwiſchen uns abgebrochen. Fremd zwiſchen uns würde ein Schlimmeres ſein, als feindlich bei anderen, wenn man ſo wie wir zuſammengelebt hat. Du mußt alſo dieſe neue Lebensart durchaus nicht als die geringſte größere Trennung unſerer Weſen und Perſonen, ſondern nur unſerer äußerlichen Verhältniſſe anſehen; ja vielleicht wird bei unſerer jetzt ſo gedrückten, und folglich gereizten Lage, wie überhaupt bei den Eigenthümlichkeiten meines Karakters ein noch milderes Verhältniß eintreten, und einer noch größeren Sehnſucht nach Dir bei mir Raum gegeben werden. Und würde ich, wenn ich Dich aufſuche, nicht mit offenen Armen und alter Liebe mich aufgenommen finden, ſo würde für mich zwar ein Stachel im zarteſten Lebenskeim zurückbleiben, aber auch Deine Liebe keine ächte, ſondern nur am Eigenthum hängende geweſen ſein.

Ich habe mich nun ganz und ſo offen ohne alle Bemäntelung im Dir Unangenehmen wie Dir Lieben ſo wahr ausgeſprochen, daß nichts darüber hinzuzuſetzen bleibt.

Nun laß mich aber nochmals wiederholen, beſte, liebſte Schnucke, daß Du die Herrin biſt, zu entſcheiden, und ich mich in eins wie das andere finden will, auch Dir ſchwöre, daß von nun an, wenn Du dieſe Vorſchläge verwirfſt, kein Vorwurf irgend einer Art, wenn es ſpäter übel gehen ſollte, mir entſchlüpfen ſoll, überhaupt die beſtimmte Gewißheit für ein oder die andere Seite die bisherige launige und trübe Gewitterſtimmung gänzlich beſeitigen ſoll; denn dieſen unmännlichen, und ich möchte faſt ſagen, unwürdigen Zuſtand ewiger Ungewißheit bin ich feſt entſchloſſen, ganz aufhören zu laſſen. Was nun entſchieden wird, bleibt keinem längeren Zweifel unterworfen.

Vor allem aber mache mich nicht weich durch Trauer und kummervolle Ausdrücke, die ich nicht ertragen kann.

Ich fühle mit der heiligſten Gewißheit in mir, daß meine Liebe zu Dir ſelbſt, mit dem Verluſte der Deinigen, was ich ſonſt wohl geglaubt, doch nie aufhören würde, denn Du würdeſt in mir immer fortleben, ſo wie Du warſt, als das mir ergebenſte Weſen, das ich gekannt, und dasjenige, dem ich am vollſtändigſten, ja faſt übermenſchlich vertraut, und das ich nach meiner, freilich nicht ſehr empfindſamen Art, allein eigentlich von allen einzelnen Menſchen liebe.

Alſo glaube nicht, daß theilweiſe Entfernung und Aufhören des häuslichen Zuſammenwirkens meine Liebe zu Dir um das mindeſte verringern können, wohl aber konnte bisher gerade dies letztere, verbunden mit eigentlich gezwungenen Verhältniſſen, dieſe innige Ergebenheit, wenn auch nicht ſchwächen, doch oft temporair verdunkeln, beſonders wo Sorge und Bedrängniß und das Gefühl, daß wir beide vereint nie in ökonomiſcher Hinſicht ganz vernünftig zu handeln fähig ſein würden, fortwährend Beunruhigung in unſer tägliches Brod miſchte.

Doch alles dieſes letzte wird in beiden Fällen Deiner Entſcheidung ebenfalls ſchwinden; denn, wenn man einmal ſeine Parthie beſtimmt und unwiderruflich ergriffen hat, ſo gewinnt auch das Nachtheilige eine andere Seite, wenn deſſen Nothwendigkeit ſich feſt im Bewußtſein eingeackert hat.

Was mich ſelbſt nun betrifft, ſo hebe ich, im Fall des neuen Arrangements, die Haushaltung hier ganz auf, laſſe den Park feſt auf ſeinem alten Etat, richte für die Adminiſtration es ſo gut ein, als ich kann, übergebe Rother'n die Oberaufſicht, und verſuche dann mit den Mitteln, die übrig bleiben, mein Heil von neuem, jedoch ſo, daß ich mich keinesfalls weder auf eine unverſtändige, noch unheilbringende Art verkaufe.

Alſo, Schnucke, beherzige alles, was ich Dir geſagt, nimm es, wie es iſt, und ſieh es nicht mit ſchwarzer Brille an, und entſcheide frei nach Deinem Gefühl. Habe mich aber nur lieb — es gehe im übrigen, wie es wolle, denn ich wiederhole es als mein eigentlichſtes Motto:

Am letzten Ende kann ich alles entbehren, nur Deine Liebe nicht.

Immer werde ich Dein Lou bleiben, gehörte ich nebenbei auch noch zehn Anderen an, Du nur wirſt meine Seele, mein volles Vertrauen ewig beſitzen. Nun genug von dieſem Kapitel.

Es iſt ſonderbar, daß, ſowie ich Muskau betreten, meine Geſundheit wieder ganz ſchlecht geworden iſt, alſo diesmal iſt es nicht der Aerger, den Du, arme Schnucke, mir gemacht. Mangel an Appetit und der größte Mißmuth beherrſcht mich, ja ſelbſt die Anlagen haben keinen rechten Reiz mehr für mich, und zur Autorſchaft bin ich nicht mehr aufgelegt.

Es iſt hier kein Aufenthalt mehr für mich, und der Gedanke, Muskau nie wieder zu ſehen, hätte auch nicht das geringſte Abſchreckende mehr für mich, im Gegentheile, ich möchte es mit alten Erinnerungen gern begraben, und einen neuen Grund wo anders legen. Demohngeachtet kann ich, ſo lange ich es habe, mich auch nicht mit dem Gedanken verſöhnen, mein Werk unvollendet zu laſſen.

Ich habe dieſen Brief krumm zuſammengezogen im Bette geſchrieben, eine Anſtrengung, die mich jetzt ſo unwohl macht, daß ich aufhören muß.

Lebe wohl, ſei gut und milde, nicht traurig, aber liebevoll.
Dein Lou.

4.

Pückler an Lucie.

Muskau, den 23. April 1832.

Meine Herzensſchnucke,

Seit mein letzter Brief an Dich fort iſt, quält mich eine beſtändige Unruhe, daß er Dich zu ſehr bekümmern möge, und daß Du glauben könnteſt, ich liebte Dich weniger, weil ſein Inhalt ſo viel Unangenehmes berührt. Freilich iſt dieſer Inhalt ganz vernünftig, aber ich fühle doch auch lebhaft, daß Vernunft nur eine ſehr kalte Sache iſt, und daß, wenn meine Schnucke das neue Verhältniß wie eine größere Trennung von mir ſelbſt, und nicht bloß im Aeußeren anſähe, und nicht eines gegen das andere gehalten, ſich mit Zufriedenheit in die veränderte Lage finden könnte, ſelbſt unglücklich dadurch würde, oder mich weniger liebte, aller Erfolg, den ich davon durch größere Sicherheit und Ruhe für mich ſelbſt erwarte, gänzlich ſchwinden, und ich nie meines von Dir wirklich iſolirten Lebens froh werden könnte.

Du müßteſt es jedenfalls nur als einen neuen Verſuch anſehen, und mißlingt dieſer auch, ſo iſt ja nichts verloren, und wir können uns in unſerer Noth dann immer wieder ganz und für immer vereinigen, und gemeinſchaftlich tragen, was dann nicht mehr zu ändern iſt. Denke Dich ganz in das Gefühl einer Mutter hinein, die auch ihren Sohn zu ſeinem beſſeren Fortkommen freiläßt, und ihn deßhalb doch weder weniger liebt, noch ſich von ihm mehr getrennt glaubt. Kannſt Du Dich aber in alles das nicht finden, meine arme Nucke, ſo widerſprich meinem Vorſchlag, et tout est dit. Ich lege alles ganz und aufrichtig in Deine Hand.

So viel iſt aber auch gewiß, daß wir in getrennter Haushaltung allein eine Erſparniß finden können, weil wir zuſammen unſerem beiderſeitigen Gefühl nach uns unmöglich mehr als bisher einſchränken können, ohne uns das tägliche Leben zur bitterſten Laſt zu machen. — Daß demohngeachtet alles was mein iſt, immer auch, wenn vonnöthen, Dein bleibt, verſteht ſich ja von ſelbſt, auch bleibſt Du ja, ſo lange nicht die Frau, welche uns radikal retten ſoll, gefunden iſt, meine Univerſalerbin, meine Mutter und meine einzige Freundin nach wie vor.

Alles Uebrige habe ich in meinem langen Briefe genug detaillirt, aber alles kommt immer nicht ſowohl auf die Sache ſelbſt, als auf die Anſicht an, die Du davon zu nehmen im Stande biſt, und darnach allein mußt Du auch entſcheiden. Vielleicht geſtaltet ſich alles weit beſſer und freundlicher, ja ſelbſt für Dein Herz, als Du denkſt. Es iſt, wie geſagt, eine letzte Probe, Du und ich haben dann das Aeußerſte gethan, was wir thun konnten, und jedenfalls in dieſer Zeit unſere Affairen nicht verſchlimmert. Zwei Jahre höchſtens müſſen entſcheiden, und uns keinen Zweifel übrig laſſen. Mit wahrer, treuer Liebe ohne Nebenrückſichten wird alles gehen, ohne ſie können wir gewiß beide nicht mehr exiſtiren, ohne unſer Leben im Grund hinein zu verderben.

Ich bin nie, meine Schnucke, zärtlicher für Dich geſtimmt geweſen, das glaube mir, ja, ich finde mehr Gefühl, mehr Bedürfniß Deiner jetzt in mir, als ich ſelbſt geglaubt habe, und das macht mich ſelbſt im Schmerze glücklich, wie es Dich beruhigen muß, und Dir Kraft geben.

Dein ewig treuer Lou.

Der Arnim Briefe werden immer verrückter; ich ſchicke einen zur Probe mit.

5.

Pückler an Lucie.

Muskau, den 29. April 1832.

Eben, Herzensſchnucke, erhalte ich noch Deinen Brief mit dem Wagen. Es beunruhigt mich recht ſehr, daß Du unwohl biſt, und ich beſchwöre Dich, nicht ſchwermüthigen Gedanken mehr als es frommt nachzuhängen, das heißt, die Dinge noch ſchwärzer zu ſehen, als ſie ſind, und dadurch auch Deiner Geſundheit zu ſchaden.

Daß Du aber nicht vernünftig ſein willſt, und ſchon eine falſche Anſicht der Gegenwart annimmſt, zeigt mir das

Ende Deines Briefs, wo Du ſagſt: „Denke an mich, als an die Seele, die Dich am meiſten liebte, und es am treuſten mit Dir meinte." O, mein Gott! Wäre dem ſo, und es bliebe nicht Deine Liebe zu mir dieſelbe in jeder Gegenwart, ſo möchte ich nicht länger leben. Zerreiße mir alſo durch ſolche Worte das Herz nicht unnützerweiſe, es trägt wahrlich ohnedem nicht wenig, und mehr, weit mehr vielleicht, als Du mir zutrauſt!"

Aber was ſoll ich noch ſagen. Hätte ich nicht geglaubt, es uns Beiden ſchuldig zu ſein, ich hätte Dir gewiß dieſen Kelch erſpart. Aber ſelbſt der treueſte Freund muß rathen, das Bein abzunehmen, wenn ſonſt der ganze Körper zu verderben Gefahr läuft. Glaubſt Du es anders, ſo beſchwöre ich Dich nochmals: auf alles, was ich geſchrieben, keine Rückſicht zu nehmen, und wie auf ein Evangelium darauf zu bauen, daß kein Vorwurf deshalb meinen Lippen weder, noch was mehr iſt, meinem Herzen, entgehen wird. Ich werde ſagen, meine Schnucke iſt ſchwach, aber aus zu großer Neigung zu mir, und was auch komme, wir werden es liebend tragen können. Ich leide jetzt am Herzen — ach, es iſt eine traurige, traurige Welt! und ich bin ihrer todtmüde. — Ich küſſe Dich zärtlich aus ganzer Seele.

6.

Pückler an Lucie.

Muskau, den 1. Mai 1832.

Herzliebſte Schnucke,

Möge dieſer Brief Dir mehr Beruhigung gewähren, ſo wie er ſie mir gegeben.

Ich hatte Deinetwegen gar keine Ruhe, dachte fortwährend an Dich, und habe daher unſer Verhältniß wie unſere gegenſeitigen Geſinnungen faſt auf ein Haar geſpalten und analyſirt. Das Reſultat wirſt Du am Ende finden.

Was nun zuerſt Dich betrifft, ſo hat gewiß niemand je mich mehr geliebt als Du. Ihren Theil Egoismus hat Deine Liebe inſofern gehabt, als ihr eigenthümlichſtes Weſen darin beſtand, daß meine Perſon, mein Umgang Dir angenehm war, Dich mehr als alles andere befriedigte, ja Dir faſt unentbehrlich ſchien — eine Art des Egoismus, die Dir gerade von meiner Seite zu verdenken ſehr hart wäre. Du haſt ihm aber auch bereits dadurch Edelmuth beigeſellt, daß Du durch die Scheidung nicht nur dieſen Dir ſo theuren Umgang auf's Spiel ſetzteſt, ſondern auch Deiner Eitelkeit vor der Welt ohne Zaudern ſchwere Gewalt anthateſt, um mir eine glücklichere, geſichertere Zukunft zu bereiten. Als dieſer Plan mißglückte, gabſt Du Dich von neuem der ſüßen Gewohnheit mit mir zu leben hin — biſt aber auch jetzt bereit, noch einen Schritt weiter zu gehen, mir noch mehr zu entſagen, ſo ſchwer es Dir ankömmt, wenn ich es für nöthig erachte und verlange. Du erfüllſt alſo redlich, meine Schnucke, was Du kannſt.

Nun höre, wie es bei mir ſteht.

Ich bedarf meiner Natur nach überhaupt Anderer weniger als Du, und konnte alſo auch *an ſich* Deines fortwährenden Umganges eher entbehren, als Du vielleicht des meinigen; demohngeachtet giebt es niemanden auf der Welt, den ich Dir vorziehe, und meine Erkenntlichkeit für Deine Liebe wie die daraus folgende Erwiederung derſelben, iſt eines meiner ſtärkſten Gefühle. Es iſt alſo Deine Zufriedenheit eine *unerläßliche* Bedingung der meinigen, eine Bedingung, ohne die kein Glück der Erde bei mir anſchlagen kann, ja, ohne die *mein Gewiſſen* ſich nicht beruhigen könnte. Ich achte und liebe *mich* zugleich ſelbſt genug, um nicht egoiſtiſcher handeln zu wollen als Du; und ob ich gleich nicht läugnen kann, daß auf der einen Seite die Idee eines großen Vermögens, das nicht nur vollkommene Sicherheit und Aplomb in der Welt, ſondern auch die Möglichkeit gewähren würde, ſo manche mich lebhaft intereſſirende Pläne auszuführen — etwas ſehr reizendes für mich hat, ſo würde ich doch gegen Dich wie mich noch viel ärger die Wahrheit verläugnen, wenn ich nicht hinzuſetzte, daß ſich alle dieſe ſchönen Dinge nur in Skorpione und Stacheln für mich verkehren würden, wenn unterdeſſen meine alte, treue Schnucke ihre Zeit in Schmerz und Thränen zubringen ſollte, weil ſie, ohne mich zum größten Theil wenigſtens zu beſitzen, alles guten Willens ohngeachtet, ſich nicht zufrieden geben könnte.

Dies einmal feſtgeſtellt als untrügliche Gewißheit, muß über unſere äußere Lage doch auch noch geſagt werden, daß zwar meines beſten Wiſſens und der Wahrſcheinlichkeit nach, wir uns ohne ganz neu eintretende günſtige Umſtände ſelbſt bei möglichſter Einſchränkung kaum und jedenfalls nur unter vielen Sorgen zu halten im Stande ſein möchten; dennoch iſt dies aber auch keineswegs mit ganz vollſtändiger Gewißheit zu behaupten, da Muskau allerdings, ſo zu ſagen, ſeit 50 Jahren immer mehr oder weniger auf der Kippe geſtanden hat, und deſſenohngeachtet noch exiſtirt.

Es iſt alſo, liebe Schnucke, Deine Pflicht, Dich auf das allerernſteſte zu prüfen, ob Du in den Dir vorgeſchlagenen neuen Zuſtand der Dinge eintreten kannſt, ohne dadurch unglücklich zu werden. Es iſt nöthig, deshalb alles von beiden Seiten und vor allem auch Deine Bedürfniſſe nicht nach der Chimaire irgend einer Perfektion, ſondern wie Du wirklich biſt und ſein kannſt, abzumeſſen, und auf's genaueſte zu erwägen, und erſt darnach mit vollem Vertrauen und Offenheit zu entſcheiden. Wenn Du mir ſchreibſt, mein Lou, ich kann nicht, ſo werde ich Dich eben mit der Zärtlichkeit aufnehmen, und in dieſem Falle, da halbe Maßregeln immer nur zu größerer Unzufriedenheit führen, franchement alle Pläne für die Zukunft ein- für allemal begraben, und begnügt ſein mit dem, was das Schickſal von ſelber giebt. Ja, möchte auch die Welt ein wenig darüber lächeln, ich bin in dieſem Falle ſogar bereit, mich wieder mit Dir zu vermählen, um Dir dadurch Freude zu machen, und für immer einen Riegel gegen alle Rückfälle meiner Phantaſieen vorzuſchieben.

Sollte dies ein Opfer von meiner Seite ſein, ſo wäre es doch nur eine gerechte Erwiederung des Deinen, eine Beruhigung des edelſten Theils meines Gewiſſens — und dabei an ſich eben ſo zweifelhaft, ob wirklich ein Opfer, wie alle Träume, die wir ſpinnen, ohne doch je des Ausgangs ſicher zu ſein. Ferner iſt doch die beſſere Hälfte des thätigen Lebens, und wohl zwei Drittel des ganzen, ſchon bei mir dahin; ich kann mich daher auch recht gut zur Ruhe ſetzen, und denken: Deine Rolle iſt aus nach außen, arbeite von nun an nach innen. Was man an ſich ſelbſt gewinnt, kann gewiß von allem, was in des Menſchen Bereich ſteht, am wenigſten verloren werden.

Wenn ich Dir nun noch zuletzt mit vollſtändigſter Aufrichtigkeit ſagen ſoll, was ich eigentlich hinſichtlich Deines Entſchluſſes wünſche, ſo ſteht die Wage gleich, und wie die Stimmung eben iſt, ſteigt ſie bald, bald ſinkt ſie.

Alſo entſcheide ohne alle Scheu.

Dein ewig treuer Lou.

7.

Pückler an Lucie.

Muskau, den 6. Mai 1832.

Gute Herzensſchnucke,

Vor allen Dingen gräme Dich nicht, oder meine Ruhe iſt für immer dahin. Kann ich es öfter wiederholen: thue nichts, was Dich unglücklich macht, es wäre auch meines.

Ich ſelbſt leide ſeit acht Tagen an Zahnſchmerz, der noch nicht eine Nacht ausgeblieben iſt, und regelmäßig, bald ſtärker, bald ſchwächer, von Mitternacht bis Mittag dauert, ſo daß ich faſt gar nicht ſchlafe.

Es iſt übrigens ein böſes Zeichen für mich, daß Du mich nur immer, lieber Lou, und nie mehr Deinen herzliebſten oder über alles geliebten Lou nennſt!

Sonntag Abend.

Die Witterung iſt plötzlich mit einem herrlichen Regen ſehr warm, fruchtbar und angenehm geworden. Als ich umherging, und alles ſichtlich ergrünen und erblühen ſah, konnte ich doch nur an Dich denken, und fühlte, daß ich es mit meiner Unruhe über Dich ſelbſt nicht genießen konnte, ohne den Genuß mit Dir zu theilen, oder wenigſtens zu wiſſen, daß Du wie immer gleichen Antheil daran nähmeſt. Ich war ſchon im Begriff, Dir zu ſchreiben, daß wir an keine weitere und längere Trennung mehr denken ſollten, als doch auch wieder der Gedanke mir ſchwer auf's Herz fiel, daß es doch auch erſchrecklich ſein würde, wenn wir jetzt, um dem momentanen Schmerz zu entgehen, in ein paar Jahren die ganze Sache mit dem Rücken anſehen müßten, ohne die Mittel uns wo anders reichliche Entſchädigung zu ſuchen, nicht mehr freiwillig, ſondern gezwungen. So geht es uns Armen, wie Lord Byron vom Skorpion ſagt, der rings von Flammen umgeben, ſich vergebens da und dorthin windet, bis er zuletzt kein anderes Mittel mehr weiß, und ſich zuſammenrollend den tödtlichen Stachel ſich ſelbſt in's Gehirn bohrt.

Glänzendes Elend iſt vielleicht die ſchwerſte Laſt hienieden! —

Adieu, meine Schnucke, laß Deine Seele nimmer Deinen Lou verlaſſen, wie er Dich nie verlaſſen, und

der Deinige in jeder Lage und zu jeder Zeit
des Lebens ſein wird.

8.

Pückler an Lucie

Muſkau, den 6. Mai 1832.

Meine liebe Schnucke,

Ich muß Dich etwas ausſchmälen, daß Du mir den Tod des Kacadou nicht in Berlin mitgetheilt. Ich habe es durchaus nicht gern, daß mir unangenehme Nachrichten auch nur einen Augenblick vorenthalten werden, obgleich ich weiß, daß es aus Liebe und zarter Rückſicht geſchieht. Aber ſie iſt nur in ſehr ſeltenen Fällen zweckmäßig. Thue es daher nie; denn oft entſteht größeres Uebel dadurch, und die Nachricht kömmt wenigſtens nicht zu einer viel ungünſtigeren Epoche zum Vorſchein. Der jetzige Fall iſt eine bloße Kleinigkeit, aber bei allem Uebel, groß und klein, ſehe ich ihm lieber ſo ſchnell als möglich in's Auge, und bringe es hinter mir, wenn ich kann, oder behalte es im Angeſicht.

Uebrigens hat mich bei meinem Verdruß, als ich die Vögel nun herausnehmen laſſen wollte, und mein Liebling fehlte, der alte Bläſche gleich entwaffnet und gerührt, indem er mit dem vollkommenſten Accent der Wahrheit und in großer Angſt in die Worte ausbrach: „Ach, was habe ich wegen des Vogels für Sorgen gehabt, und zehnmal lieber wäre ich ſelbſt geſtorben, als daß das arme Thier daran gemußt hat."

Ich glaube wahrhaftig, es war ſein Ernſt, und es erſchreckte und bekümmerte mich, eine ſolche Abnegation in tiefer Seele — denn wie gering muß doch das Lebensglück eines ſolchen Menſchen ſtehen, der einen ſolchen Gedanken nur faſſen, und wäre es auch nicht völlig ſein Ernſt, ihn für glaubwürdig halten kann. Der alte Ratzenfänger iſt dadurch für mich mit einer wahrhaften philoſophiſchen Atmoſphäre umgeben worden, und ich werde, glaube ich, dieſen Eindruck nie verlieren. Das liegt im ſlaviſchen Blute, und ich glaube wirklich, könnte ich Wendiſch, regierte hier bis in die Details ſelbſt und wäre ſo unter dieſen Leuten aufgewachſen und immer unter ihnen, ſie ließen ſich alle für mich todtſchlagen, während ich jetzt nur als ein fremder Zwingherr erſcheine, und doch machen ſie immer noch einen großen Unterſchied zwiſchen mir und meinen Offizianten.

Das Wetter iſt wieder ſchlecht geworden, und der Wind heult gräßlich melancholiſch an meinen Fenſtern wie ein Unthier, das den Eingang erzwingen will.

9.

Pückler an Lucie.

Muskau, den 12. Mai 1832.

Liebſte Herzensſchnucke,

Deine Briefe ſind alle zuſammen erſt heute hier angekommen, und haben mir ſehr wohlgethan. Sie verbürgen mir, meine Schnucke, daß wir uns immer verſtehen werden, daß wir immer zuſammen nur eins ausmachen werden, ſo lange dieſes unſer irdiſches Leben beſteht, und vielleicht länger, wenn unſere Fortdauer mit Bewußtſein in Gottes Rathſchluß lag.

Wolken ziehen ſich an jedem Himmel zuſammen, alſo auch an dem unſeren; aber wir können vielfach geprüft, ſicher ſein, daß auch in jeder Zeit, ſtürmiſch oder hell, die Sonne ehrlicher Liebe und gegenſeitiger Ergebenheit feſt an dieſem Himmel ſteht. Meine Seele küßt die Deine herzlich und innig, und darauf laß mich noch einiges Einzelne beantworten.

Ich habe nie Andere um Rath wegen unſerer Verhältniſſe gefragt, und meine Aeußerungen deshalb beziehen ſich auf die engliſche Zeit, und die ihr vorherging, wo ich wohl über den Plan meiner Verheirathung mich mit dieſem und jenem, dem ich aufrichtige Theilnahme zutraute, beſprach, und dann faſt immer die Dir mitgetheilte Aeußerung hörte.

Uebrigens gebe ich Dir recht, daß ein neuer Eclat nicht gut thäte, auch nicht in meiner Abſicht lag, ſondern vielmehr ein ſolcher Zuſtand unſerer Lebensart, der anzeigte, daß wir bald allein, bald zuſammen, wie innige Freunde lebten, ohne doch gerade beſtimmt eine und dieſelbe Haushaltung zu führen, wovon ich allerdings noch glaube, daß es dem Beſtreben, mich wieder zu verheirathen, Vorſchub leiſten würde — jedoch weißt Du ſchon, daß dies nur Betrachtungen des Verſtandes ſind, untergeordnet jedem Motiv, welches das Herz berührt, und das allein entſcheiden ſoll. Dazu kam noch meine Ueberzeugung, daß wir zuſammen lebend, Haus machend, und unſere Würde doch nothgedrungen repräſentiren müſſend, unmöglich etwas erſparen können.

Sind wir nun für eine Zeit jeder allein, ſo haben wir den Vorwand vor der Welt ohne alle Repräſentation zu leben, was ſehr viel hilft, ſo wie zum Beiſpiel jetzt hier meine Haushaltung gewiß ſehr wenig koſtet, und es möchte herkommen, wer da wollte, ich ihnen ſagen würde, die Fürſtin iſt in Berlin, ich bin ganz en garçon, und jeder muß ſich à la guerre comme à la guerre bei mir behelfen.

Es iſt möglich, daß Sokrates ſich über alles das wegſetzen könnte, aber als ſolcher kann man auch nicht in der Welt leben. Man irrt, gegen Kleinlichkeiten zu deklamiren; alles iſt Kleinlichkeit in der Welt, Titel, Orden, Luxus; aber es ſind Kleinlichkeiten, die alles regieren, alles repräſentirent und folglich ſeine fürchterliche, eine unwiderſtehliche Mach, ausüben.

Dies meine Anſichten — demohngeachtet ſollſt Du Muskau nicht verlaſſen, meine Schnucke, und Deine Anhänglichkeit dafür hat mir noch das für mich wohlthätigſte Gefühl erweckt. Du ſollſt aber nicht viel hier ſein, und eben ſo wie ich nur ſo zu ſagen proviſoriſch. Muskau iſt auch wirklich nicht angenehm auf längere Zeit wegen ſeiner geiſtarmen Einförmigkeit. In nichts aber ſoll meiner guten, alten

Schnucke Gewalt angethan werden, pas même une douce violence. Sie hat nichts wie ihren Lou, und ſoll eben nur nie auch auf das Entfernteſte dem Wahne Raum geben, daß ſie von dieſem je auch nur ein Atom verlieren könnte, wenn ſie auch ſelbſt weniger oft mit ihm ſelbſt zuſammen wäre für einige Zeit. So lange Trennung wie in England wird doch wohl nie mehr ſtattfinden, am wenigſten aus denſelben Gründen.

Das Wiederheirathen betreffend, wollte ich ſagen, daß ich eine andere als eine mehr oder weniger Konvenienzheirath nicht einzugehen gedenke. Für's erſte bin ich, wäre ich auch noch 25 Jahre alt, durchaus nicht (wohl für Häuslichkeit) aber nicht für eheliches Verhältniß mit einer und derſelben Perſon geſchaffen. Ich kann ſie ſehr lieb haben, und ſie wird mir doch (außer in großen Intervallen) phyſiſch zuwider. Jetzt natürlich noch viel mehr, alſo iſt nur eine Konvenienzheirath vernünftig, die mir, bis ſo weit es im voraus beſtimmt iſt, ſelbſt freiere Stellung giebt, und freiere Hand läßt, als es jetzt die ewigen Geldverlegenheiten laſſen. Eine ſolche Heirath aber, die einzige, zu der ich mich entſchließe, kann Dir, meine alte Schnucke, am wenigſten Abbruch thun, ja, wäre es möglich, müßte ſie nur die Innigkeit unſeres Verhältniſſes ſteigern. Glaubſt Du aber, ſo etwas ſei nicht zu finden, ſo irrſt Du ganz gewiß. Es werden ſich viele finden, die für die ihnen gegebene hohe Stellung in der Welt eine paarmal 100,000 Thaler ohne Zinſen für unſere Lebenszeit hergeben, und mehr bedarf es nicht. Uebrigens werde ich bei jeder Verbindung dieſer Art die Zügel ſehr ſtraff von Hauſe aus in die Hand nehmen, und das wird mir ſehr leicht, ja iſt mir natürlich, wo kein Gefühl im Spiel iſt, kein erlangtes Recht in meinem Sinne.

Geht es nicht ſo, ſo bleibt es ganz, und wir helfen uns, ſchlagen uns durch, wie wir können, auf die vorgeſchlagene Weiſe, bis vielleicht unerwartet beſſere Zeiten eintreten. Stark bleiben wir immer, ſelbſt gegen drohendes Ungemach, weil wir feſt vereint ſind; nur laß Dich in dieſer Hinſicht die Unthätigkeit nicht übermannen, denn der Muth beſteht in beidem, im Leiden wie im Handeln, der letzte aber iſt weit ſchwerer.

Von Paris habe ich einen Brief des Buchhändlers Fournier bekommen, der mir ſchreibt, daß unſere Briefe reißend abgehen, das Publikum und er ſelbſt aber bisher geglaubt, der ſeltſame Mann Pückler-Muskau ſei nur eine Fiktion. Ein Journal habe indeſſen Details über meine wirkliche Exiſtenz gegeben, doch hinzugeſetzt, daß ich voriges Jahr im 55ſten verſtorben ſei.

O Schnucke, da ſieht man, wie wenig man 100 Meilen von zu Hauſe gilt heut zu Tage, wenn man nicht eine hiſtoriſche oder litterariſche Rolle ſpielt.

Schnucke, ich küſſe Dich herzlich.

10.

Pückler an Lucie.

Jagdhaus, den 2. November 1832.

Liebſte Lucie,

Ich habe Deine beiden Briefe vom 24. Oktober und 30. Dezember zuſammen, und ſo ſpät erhalten, daß die Pferde erſt Sonnabend Vormittag nach Sagan kommen können, weshalb ich alſo um Nachſicht bitte.

Unglücklicherweiſe höre ich auch eben, daß Makiſch nach Steinen fort iſt, und erſt morgen wiederkommt; ich ſchicke alſo Poſtpferde mit den Schimmeln, da der hieſige Poſtillon den Weg beſſer kennen wird als der Saganer. Deine Briefe waren ſehr intereſſant, und es hätte mich wohl auch gefreut, Karl den Zehnten bei mir zu ſehen, wenn alles das nicht mit zu vielen Umſtänden und unnützen Koſten verbunden wäre.

Ich bin ſeit bald einer Woche auf dem Jagdhauſe etablirt, wo ich mich ganz glücklich fühle im Vergleich mit dem großen und traurigen Muskau, wo ich fatal logirt bin et où il cloche partout, während hier alles recht und gut genug iſt. Ich brauche auch dieſe Ruhe und Muße, um endlich mit meinem Gartenwerk zu Stande zu kommen — Du haſt ja auch unten neben dem Eßſaal ein hübſches Stübchen, wo Du Dich einrichten kannſt, wenn Du Dich behelfen willſt.

Nur bitte: laß mich die Anlagen auf dem Jagdhauſe ganz nach meinem Guſto machen, ſie amüſiren mich ſo ſehr! Kospoth und die beiden Clementinen beſuchten mich zu meinem Geburtstag auf zwei Tage, wo Kospoth und Bertram auf's Gewiſſen wegen des Auerhahnbalzes befragt wurden, und einſtimmig der Meinung ſind, daß der gemachte Schlag durchaus nichts ſchaden kann, an ſich aber, da er in Verbindung mit der ganzen Forſtbewirthſchaftung des Reviers und des anſtoßenden ſteht, ohne großen pekuniairen Nachtheil nicht gehemmt werden darf. Er kömmt aber dem Jagdhaus nicht näher, ſondern geht davon ab.

Daß Du wieder unwohl biſt, meine gute Schnucke, bekümmert mich ſehr, die herrliche Luft hier und die Nähe Deines Lous werden Dich aber ſchon wieder kuriren. Willſt Du indeſſen in Muskau bleiben, ſo richtet ſich das auch ein, komme nur zu Anfang wenigſtens etwas her als Gaſt, und vergiß nicht, daß ein Genie wie ich Sklaven haben muß.

Schnuckky! es hilft nichts, il faut se soumettre.

Um den Berndt nicht noch länger aufzuhalten, ſchließe ich, nicht aus Herzens-Schwindſucht, wie Du ſchon unverbindlich und ſehr ungerecht zu ſagen beliebſt.

Dein hierüber ſehr erzürnter
Lou.

11.

Pückler an Lucie.

Jagdhaus, den 3. November 1832.

Herzens-Schnucke,

Dein Bote hat die Schimmel aufgefangen à mon grand regret. Wenn Du erſt auf die Politik kommſt de te faire désirer, ſo werde ich ſchön wieder unter den Pantoffel kommen. Uebrigens erwarte ich Dich bald, längſtens in acht Tagen. Nach Berlin gehe ich wegen der Chauſſee nicht, weil es nichts helfen kann, und zum Verkauf von Muskau iſt es ganz gleichgültig, ob die Chauſſee über Spremberg geht oder über hier, um ſo mehr, da der Weg von Spremberg hieher ſchon ſo gut als Chauſſee iſt. Ja, für meine Perſon iſt es mir ſogar aus vielen Gründen auf dieſe Art lieber. Mit der Generallandſchaft hat es Zeit, mein Hauptgeſchäft in Berlin iſt mein Buch, und das iſt noch nicht fertig. Wir gehen alſo ſpäter zuſammen. Ebers Quartier kannſt Du umſonſt auf keinen Fall annehmen, ein Beſuch wie ſeiner in Muskau iſt etwas anderes als eine Wohnung für Jahre. Da ich vor der Hand doch keinen bleibenden Aufenthalt in Berlin zu machen gedenke, ſo könnteſt Du, ohne Dich zu binden, auch vor der Hand Adelheid's Anerbieten vielleicht annehmen. Nous en causerons. Vielleicht bequemt ſich auch Ebers.

Die Blätter, auf denen ich Dir ſchreibe, kann ich Dir nicht ſchicken. Sie ſind eingebunden und durchſichtiges Seidenpapier; ich werde aber ſtärker aufdrücken.

Meine Geburtstagsbeſchäftigungen haſt Du drollig errathen. Nur ſind die Schimmel nicht lahm, ſondern im beſten Stande, wie auch die Braunen, obgleich ich mit den anderen nie länger als $^3/_4$ Stunden auf das Jagdhaus brauche, und mit beiden zuſammen Relais geſtellt, die $^3/_4$ Poſtmeilen von Görlitz in $2^3/_4$ Stunden weniger 5 Minuten zurückgelegt habe, aber NB. mit der kleinen ruſſiſchen Droſchke, denn der Don Quixotte iſt ſchwerfällig geworden.

Gar allerliebſt iſt Deine Schilderung meines Innern. Wär' es nur immer ſo! Was in dem Dir überſchickten Tagebuche ſteht, habe ich total vergeſſen, ich ſetzte es aber fort. Es iſt eine gute Sitte, und ich habe es nun ziemlich weg, wie man es ſchreiben muß.

Auf einem guten Rath wegen Geſundheit, Luftveränderung u. ſ. w. werde ich mich beſinnen, und ihn Dir in Muskau geben. Armes Hühnchen, bis dahin mußt Du auf dem Strich liegen bleiben, nur mache kein melancholiſches Tagebuch, bitte — nur ein graziöſes und gefühlvolles, die Eſſenz Deiner Natur. Die Metallfedern (ganz neuer Art) ſind gerade recht dazu angekommen, ich kann ſie aber erſt mit nächſter Poſt ſenden. Das Buch über Goethe kömmt auch ſpäter nach.

Hundert Schönes an die Carolather; Francis bitte ich für mich halb aufzueſſen, und die andere Hälfte nicht zu ſehr auszuſchöpfen, denn gewiß kömmt er wieder als Ortolan zurück, wie die unglücklichen Leichen, die Du mir retour geſendet.

Statt des Zigarrendöschens, das ich nicht brauchen kann da es zu kurz und für die Zigarrentaille zu eng iſt, hätte ich lieber für meine 4 Thaler Zahntinktur erhalten. Indeſſen iſt es artig gemeint, und folglich allen Dankes werth.

Nächſtes Jahr im Sommer, wenn Gott Gedeihen giebt, wird das Jagdhaus und ſeine Umgebung mit geringen Koſten ein reizender Aufenthalt, und völlig im Stande ſein. Nous faisons merveille, Hamann et moi. Rother wird es freilich noch delabrirt finden, aber doch vastly improved gegen voriges Jahr, und meiner Schnucke Beifall hoffe ich auch zu erwerben, wiewohl das immer etwas problematiſch iſt.

Nun lebe wohl, es iſt 1 Uhr und ich muß zu Bett. Simpſon's Sohn ſchnarcht ſchon daneben.

Dein treueſter Lou.

12.

Pückler an Lucie.

Jagdhaus, den 6. November 1832.

Schnucke,

Jch muß mit einer kleinen Strafpredigt beginnen. Du weißt, daß ich die beiden Stuben nach der Kirche hin im Amthauſe dringend nothwendig für Pflanzen brauche, die wir ſonſt wegwerfen müſſen. Demohngeachtet haſt Du ſie der Wegner'n wieder einräumen laſſen.

Das Caſino für die Offizianten kömmt nicht zu Stande, weil niemand es beſuchen will. Dagegen iſt eine Art Reſtauration für Creti und Pleti organiſirt, was ganz unanſtändig für ein Lokal wie dieſes iſt, und wegen Rentkammer u. ſ. w. ſogar bedenklich. Erlaube alſo doch, daß ſie wieder auf's Bad marſchirt, und gieb Hahn deshalb die nöthige Ordre.

Die engliſche Feder, mit der es ſich ſüperbe ſchreibt, erfolgt hier endlich, und zugleich eine gute Nachricht. Simpſon iſt nicht gefreſſen, ſondern frißt noch ſelber, und iſt gefunden. Wo? höchſt merkwürdig! auf dem Kirchhofe zu Kottbus, halb todt an einem Grabe liegend. Jungen fanden ſie dort, und ſchleppten ſie in die Stadt, wo ein guter ſamaritaniſcher Kaufmann ſie in ſeine Obhut nahm, und durch Speiſe und Trank ihre Lebensgeiſter wieder erfriſcht. Jch werde ſie morgen ſelbſt abholen.

Jch hoffe auf Francis ſtumme Theilnahme, und auf Deine laute.

Jch lebe fortwährend hier wie in Abrahams Schooß, und begreife nicht, daß ich früher das Agrément dieſes Aufenthalts nicht entdeckt habe. Jch würde mit Vergnügen den ganzen Winter hier zubringen, und Muskau wird mich, ſo oft ich allein bin, gewiß nicht mehr viel zu ſehen bekommen, denn hier kann ich mir alles Unangenehme vom Leibe halten, meine Stube aber iſt die Quinteſſenz einer anmuthigen Wohnung. was hauptſächlich durch das Leuchtekamin hervorgebracht wird, weil dies 1½ Fuß über der Erde ſteht, und fortwährend dadurch eine ganz maleriſche, luſtige Beleuchtung hervorbringt, dazu habe ich drei Schreibtiſche, einen für die Kopirmaſchine, einen für Schriftſtellerei, den dritten für Alltägliches und Tagebuch. Toilette, Bett, alles zum Greifen. C'est délicieux, et vous voyez que j'ai au fond les gouts les plus simples, si la vanité ne s'en mêle pas.

Uebrigens wird im nächſten Sommer auch das Jagdhaus für nothgedrungene Fremde ſehr präſentabel ſein, und ſehr komfortable dazu. Deine Meinung, daß es nicht gut läge, theile ich nicht im Geringſten, und ich glaube, Du wirſt, wenn die Anlagen ſich erſt developpiren, mir Recht geben.

Gute Schnucke, Simpſon, Francis und Dein Lind werden morgen ſehr hübſch zuſammen ſpielen, bitte, ziehe keine ſtrenge Miene, und nimm ihnen ihre Spielſachen nicht weg, car nous avons tous peur de la Maman, quoique nous l'aimions beaucoup.

Adieu, geſtrenge Schnucke.

Dein Lou.

P. S. Ich werde nächſtens auch ein Jagdliebhaber werden. Schon geſtern habe ich mit vielem Vergnügen eine Auerhenne — gegeſſen.

13.

Pückler an Lucie.

Jagdhaus, den 8. November 1832,
ſpät Abends.

Du, meine Schnucke, mußt immer mein erſtes Bedürfniß bleiben — denn für eine treue, geprüfte Freundesſeele ändert man ſich nicht mehr, wenn man 47 Jahr alt iſt. Aber meine Anlagen, mein Schaffen und Wirken halte mir auch werth! Bedenke, was ohne dieſe mein Leben geweſen wäre und zurückließe. Ein Nichts — während ich jetzt ſchon, und noch mehr bei weiterer Vollendung in ſpäterer Zeit, mit dem Beruhigenden Gedanken ſterben kann, nicht wie ein Kohlſtrunk vegetirt zu haben, ſondern zurückzulaſſen, was meinen Namen Jahrhunderte lang vielleicht mit Ehre und Liebe nennen laſſen wird. Das gleicht gar viele Irrthümer aus; denn die erſte aller Pflichten iſt Thätigkeit, nach Gottes Ebenbilde etwas zu wollen, etwas zu ſchaffen.

Der Maßſtab iſt verſchieden vertheilt, aber die Verpflichtung bleibt dieſelbe. Der Weiber Vorwurf iſt ein anderer, ihre Thätigkeit iſt nur darauf angewieſen, ſich der männlichen anzuſchließen, und ihren mannigfachen Theil an derſelben zu nehmen. Das thue, meine Schnucke, wie Du es bisher gethan, dann bleiben wir auch jenſeits zuſammen, wie dies auch beſchaffen ſein mag.

Nach Muskau gehe ich nun nicht mehr zurück, als ab und zu auf einen Tag. Glücklich bin ich ſchon durch meinen hieſigen Aufenthalt mehreren Beſuchen entgangen, unter anderen dem der Generalin *, the blue stocking.

14.

Pückler an Lucie.

Jagdhaus, den 10. November 1832.

Du haſt wohl Unrecht, liebe Schnucke, meine Worte ſo auf die Goldwage zu legen, und wenn Dich meine Heiterkeit ärgerte, ſo iſt es Dir gut gelungen, ſie in Betrübniß umzuwandeln. Mein Scherz mit den Hunden war ſehr albern vielleicht, und ohne viel Sinn, aber drum eben war es nichts als eine Narrethei, und eine kleine harmloſe Neckerei dabei. Bös habe ich nichts gemeint, aber allerdings aimions nicht aimons geſchrieben, und zwar deshalb, weil, ſo viel ich mich aus der Schule zu erinnern glaube, das franzöſiſche quoique (beiläufig geſagt, nicht das melodiſchſte der franzöſiſchen Sprache) den Conjunktiv regiert, und daher die Phraſe: „obgleich wir Dich lieben“ überſetzt werden muß: quoique nous t'aimions beaucoup etc. Vielleicht irre ich mich auch hierin, wie in der Beurtheilung Deiner Geſinnungen gegen mich, die doch durch den leichteſten Widerſpruch ſeltſam, wenn auch nur, wie ich hoffe, momentan, umgewandelt werden können; wie ich in der letzten Zeit durch Deine eigenen Aeußerungen noch mehr als ſonſt erfahren.

So viel weiß ich, um auf meinen ſo übel genommenen Spaß zurückzukommen, wenn Du Francis verloren und wiedergefunden hätteſt, ſo hätte ich Dir, mit dieſer Nachricht, aus Freude darüber Deinetwegen, auch die bitterſten Sarkasmen nicht übel nehmen können. Ach, die menſchlichen Seelen ſind zu verſchieden, und im Grunde verſteht keiner recht den Anderen, und wenn es geſchieht, nur auf kurze Zeit!

Meine Heiterkeit hat ſich in eine bodenloſe Melancholie verwandelt, was phyſiſch iſt, denn es war ſchon ſo, ehe Dein Brief ankam, und plötzlich ſeit geſtern, aber freilich war dies auch die übelſte Stimmung, um ihn zu erhalten.

Zur Lectüre habe ich noch immer Byron's Leben, das mich unendlich intereſſirt, aber doppelt trübſinnig macht. Dazu iſt alles mit Schnee bedeckt, (der traurigſte Anblick für mich), und ein fürchterliches Schlackenwetter toſt und pfeift vor der Thür. Nimm dazu, außer Deinem Briefe, drei oder vier niederſchlagende Nachrichten, und Du wirſt Dich hinſichtlich meiner „Zufriedenheit bei meinem neuen Aufenthalt“ gänzlich beruhigen können.

Dein Stübchen war hier ſehr ſchön in Ordnung gebracht, und mit zwölf der ſchönſten von mir ſelbſt aufgefundenen neuen Moosſorten geſchmückt worden. Da ich das Alleinſein nun anfange überdrüſſig zu werden, wünſchte ich, Du wäreſt hier — Schnucke, doch nicht ſo, wie Du in dem häßlichen Brieſe erſcheinſt, den dieſer gute und edle beantwortet.

Was hat Dir die arme Kopirmaſchine gethan, daß Du ihr bei jeder Gelegenheit etwas abgiebſt? Es iſt ja die herrlichſte Erfindung, und nicht der mindeſte Nachtheil, daß von meinen Brieſen an Dich auch noch eine Kopie zurückbleibe, ja bei Kommiſſionen und Geſchäftsſachen zum Nachſehen höchſt vortheilhaft. Dabei weder Sand noch Tinte, ein großes agrément beim Schreiben. Nicht ſo ſchwarz, meinſt Du, wie Tinte. Ach, das iſt wahr, auch meine Stimmung iſt weit ſchwärzer als dieſe Züge, wirklich ſo ſehr ſo, daß, wenn ſie oft ſo wäre, ich dieſe Erde, auf der mich dann alles anekelt, bald freiwillig verlaſſen würde.

Lebe wohl — ſchwarz oder roſenroth, immer

Dein Lou.

P. S. Ich glaube, am letzten Ende kannſt Du mich beſſer entbehren, als ich Dich. — Ich möcht's aber doch einmal verſuchen.

18.

Pückler an Lucie.

Jagdhaus, den 13. November 1832.

Gute Schnucke, ich muß geſtehen, daß mir etwas bange nach Dir zu thun anfängt, (obgleich ich eigentlich Urſache habe, auf Dich ungehalten zu ſein,) und da Du nun nicht ſo ſchnell nach Berlin gehſt, ſo könnteſt Du mich wohl vorher noch ein paar Tage in meiner Einſamkeit beſuchen. Ueberlege Dir das.

Ich las heute etwas, das mir ſehr rührend ſchien. Der berühmte Zimmermann war ein ſehr vortrefflicher, aber äußerſt hypochondriſcher, ſenſitiver Menſch, und daher voller Launen und Einbildungen, ſo daß ſchwer mit ihm umzugehen war. Er hatte aber eine ſehr liebende und ſanfte

Frau, die ſeine häufigen Verſtimmungen, und daraus entſtehenden Differenzen immer wieder in wohlthuende Akkorde aufzulöſen wußte. Dieſe Frau erkrankte und ſtarb während ſeiner Abweſenheit. Bis an ſeinen Tod beſchäftigte ſie ſich nur mit ihm, und ihre letzten Worte waren: „Ach, mein armer, armer Freund, wer wird Dich nun verſtehen!“

Merke Dir das, Schnucke.

Dein Lou.

16.

Pückler an Lucie.

Jagdhaus, den 14. November 1832.

Gute, alte Schnucke,

Verſtehſt *Du* mich? Nein. Verſtehe *ich* mich? Ja, aber nicht immer gleich.

Deine drei Hunde (ne vous y perdez pas) ſpielen täglich, zweie aber nur luſtig, der dritte traurig. Komm her, und erheitere mich. Warum ſchreibſt Du nicht einmal? Du biſt doch nicht krank?

Zu thun habe ich die Hülle und Fülle, mit Stöcken und Griffel. — Etwas Neues wirſt Du ſchon ſehen, wenn Du herkommſt, wiewohl das meiſte noch nur in meinem Kopfe. Der Himmel gebe nur, daß Dir was fertig iſt, gefällt. So viel iſt gewiß, daß mir dieſer Aufenthalt im Vergleich mit Muskau, wo man weder in der Stadt noch auf dem Lande iſt, unſchätzbare Vorzüge zu beſitzen ſcheint. Vielleicht iſt es das Callenbergiſche Blut, das in mir ſpukt. Statt des Hauſes, was ich mir an der ſchönen Ausſicht bauen wollte, (die Du etwas verändert finden wirſt), kommt ein Moosſalon mit einem Kamin, und wird der Schnuckenſaal getauft.

Hoffentlich erhalte ich morgen einen Brief von Dir, und einen liebenswürdigen. Dann mehr. Gute Nacht für heute.

Den 16.

Es iſt nichts gekommen, und ich fahre nach Muskau, um mich dort zu erkundigen, und zugleich zu revidiren, was man im Park macht. Lebe wohl, gute Schnucke, und ſchreibe endlich.

Dein treuer Lou.

17.

Pückler an Lucie.

Muskau, den 7. Dezember 1830.

Beſte Schnucke,

Ich bin nun ganz zum Schreiber geworden. Du würdeſt lachen, wenn Du mich zwiſchen den vier Tiſchen, zwei zum Stehen, zwei zum Sitzen, Nr. 1 für die Kopirmaſchine, Nr. 2 für gewöhnliche Geſchäftsſachen, Nr 3 für's Tagebuch, und Nr. 4 für Schriftſtellerei ab und zu laufen ſäheſt, um bald da, bald dort meine Gedanken niederzuſchreiben. Es geht aber auch recht gut vom Flecke, ehe ich aber nicht fertig bin, kann ich ohne die höchſte Noth Muskau nicht verlaſſen. In acht bis zehn Tagen wird es allem Anſchein nach ſo weit ſein. Wenn nur dann auch der Wagen vollendet iſt, ich hoffe es.

Die Orlanda furioſa *) iſt wieder in Berlin angekommen, und hat unſeren, wie ich hoffte, eingeſchlafenen Briefwechſel wieder angeknüpft.

Mit der Geſundheit geht es la la. Ich ſchreibe alle Nächte von 11 bis 4, auch 5 Uhr. Punkt 5 wird gegeſſen, und bis 11 am Tiſch geſeſſen. Im Park bin ich früh nur zwei Stunden, und um abermals Punkt 9 Uhr wird der Thee hereingebracht und getrunken, ſo daß ich nur wenig ſchlafe, und wie Kospoth mir beim Deſſert oft die Augen

---

*) Bettina von Arnim.

zufallen. Mit der Zigarre, (deren ich 10 täglich rauche), werde ich aber immer wieder munter.

Voilà toutes mes nouvelles. Das Alte iſt, daß ich ewig bin

Dein treuer Lou.

18.

Pückler an Lucie.

Muskau, den 19. Dezember 1832.

Schnucke,

Auch ich werde mehr als Sokratiſche Geduld üben, um die Legion ungerechter Vorwürfe meiner Xantippe mit der Ruhe des Weiſen zu erwiedern. Am empfindlichſten iſt mir der wegen der Brevität meiner Briefe. Glücklicherweiſe iſt meine ehrliche Kopirmaſchine da, um zu beweiſen, daß auf eins Deiner Worte drei von mir kommen, weshalb es auch mehr als billig iſt, daß ich ſtets das *letzte* behalte.

— Allotria treibe ich gar nicht, denn es wäre unmöglich geweſen, wenn ich mein Buch herausgeben will, eher hier fortzukommen, da ich nicht nur den Text, ſondern auch die Pläne beſorgen muß, nämlich wie es werden ſoll, und wie es bei meinem Antritt der Herrſchaft war, was ungeheure Schwierigkeiten macht, die ich *allein*, und *nur an Ort und Stelle* beſeitigen kann. Es wäre zur vollſtändigen Erreichung dieſes Zweckes ſehr wünſchenswerth, daß ich noch ſechs Wochen länger hier verweilen dürfte, und die Erſcheinung dieſes Buches wird zu *anderen Zwecken* von großer Wichtigkeit ſein, denn wie das andere meine Perſönlichkeit in der Welt erſt begründet, ſo wird dieſes daſſelbe für meinen Beſitz thun. Ich bin nicht ganz ſo leichtſinnig, und denke oft weiter, als Du mir zutrauſt.

Das Ende Deines Briefs, gute Alte, macht alle ungerechten Vorwürfe des Anfangs wieder gut. Ach ja wohl, meine liebe Schnucke, niemand liebt mich wie Du, und auch niemand wird je Deinem Platz in meinem Herzen nur entfernt nahe zu kommen vermögen. So vereint müſſen wir am Ende doch auch noch durch dick und dünn, im Tempe der Ruhe und Behaglichkeit anlangen, wenn es gleich immer ganz anders geht, als man erwartet, wenigſtens auf anderen Wegen, die einen das Schickſal führt. Nur nicht ängſtlich, nur nicht melancholiſch. Das Uebrige findet ſich.

Leb' wohl.

Dein Lou.

Vermiſchter Briefwechſel.

1828.

1.

Pückler an General von Witzleben.

Brighton, den 28. Januar 1828.

Verehrteſter Herr General,

Euer Hochwohlgeboren haben mir mannigfache Freundſchaft erwieſen und Ihre Protektion geſchenkt, ſelbſt wenn nach des ſeligen Kanzlers Tode alles ſich beiferte, mich dieſes Unglück doppelt fühlen zu laſſen — ich kann nicht anders, als Ihnen dafür auf immer verpflichtet bleiben — es ermuthigt mich aber auch, Ihr Vorwort von neuem in der wahren Bedrängniß, in welcher ich mich befinde, anzuſprechen. Die beiliegende Kopie eines Schreibens an Seine Majeſtät, das ich Euer Wohlgeboren inſtändigſt und gehorſamſt bitte, wo möglich abzugeben und zu unterſtützen, ſagt Ihnen alles. Meine ganze Zukunft — ob ſie hell oder dunkel ſei — kann von ſeiner Aufnahme abhängen. Mehr brauche ich wohl nicht zu ſagen, um wenigſtens Euer Hochwohlgeboren freundliche Theilnahme erwarten zu dürfen.

Dieſelben einſtigen Feinde des Kanzlers, die ihren Haß gegen ihn zum Theil auf mich übertragen, dieſelben, die eine hämiſche Anzeige meiner Erhebung in den Fürſtenſtand publizirten, welche in die engliſchen Zeitungen ſetzen ließen, daß ich mit der ſchwarzen Wittwe Chriſtoph's verlobt ſei — haben auch die in meinem Schreiben an ſeine Majeſtät erwähnten Gerüchte ausgebreitet, und ſind mächtig genug, um ihnen Eingang zu verſchaffen, wenn nicht ein öffentlicher Beweis von höchſter Stelle ihnen den lügenhaften Mund ſchließt.

Vertrauensvoll lege ich daher in Euer Hochwohlgeboren Hände meine Bitte, überzeugt, daß Ihre Güte mir die kleine Störung Ihrer vielfachen Geſchäfte nicht verargen wird.

Ich erlaube mir noch Sie mit meiner gehorſamſten Empfehlung an Ihre Frau Gemahlin zu behelligen, und ſchließe mit der aufrichtigſten Verſicherung herzlicher Verehrung, mit der ich ſtets ſein werde

Euer Hochwohlgeboren
ganz gehorſamſter und dankbarer Diener
H. F. v. Pückler-Muskau.

2.

Pückler an König Friedrich Wilhelm den Dritten.

Brighton, den 29. Januar 1828.

Aller Durchlauchtigſter König,
Aller Großmächtigſter König und Herr,

Euer Majeſtät bitte ich unterthänigſt mir zu verzeihen, wenn ich mich in einem der wichtigſten Momente meines Lebens, und gewiſſermaßen in der Noth — vertrauensvoll an Allerhöchſtdenſelben wende. Euer Majeſtät werden zwar von allen Ihren Unterthanen als ein Vater betrachtet und verehrt, aber Ihrem hohen Adel muß doch das Vorrecht bleiben, Euer Majeſtät ſich noch näher zu fühlen, Allerhöchſtdieſelben ſtolz für ihren erſten Familienchef anzuſehen, und daher auch in Privatſachen von Wichtigkeit Euer Majeſtät Befehle oder Genehmigung einholen, oder auch wo nöthig, um Hülfe bitten zu dürfen.

Euer Majeſtät wiſſen, daß ich hauptſächlich, um eine vortheilhafte und reiche Parthie zu finden — deren letzterer ich ganz nothwendig bedarf, um die Standesherrſchaft Muskau zu einem Majorate für meinen künftigen Erben machen zu können, ſo wie auch in der That mich ſelbſt in dieſen ſchweren Zeiten zu erhalten — noch in England bin.

Dieſer Zweck wäre auch längſt erreicht, wenn nicht heimliche Feinde, die mir ſchon manches Leid angethan, auch hier verſchiedene Gerüchte verbreitet hätten, unter denen zwei mir auf das Ermüdendſte überall in den Weg treten. Nur in England, wo die Mehrzahl ſo ganz ununterrichtet über den Kontinent iſt, und ſo lächerliche und unbegreifliche Vorurtheile über dieſen unterhält, iſt ſo etwas möglich, aber die Folge davon habe ich nur zu ſchwer empfunden. Die eine dieſer Verläumdungen iſt, daß ich meine vorige Frau auf das grauſamſte behandelt und zur Scheidung gezwungen haben ſoll, die zweite, daß Eure Majeſtät hierüber höchſt indignirt geweſen, und daß ich dadurch bei meinem ſich doch im Gegentheil immer ſo gnädig gegen mich bewieſenen Herrn und König in die vollkommenſte Ungnade gefallen ſei. Vergebens haben meine Freunde hier die Unwahrheit beider Behauptungen darzulegen geſucht, London iſt ſo groß, die Geſellſchaft ſo zahlreich, daß mit der Widerlegung nur theilweiſe durchzudringen war, obgleich der preußiſche Geſandte ſich ſelbſt darum bemühte — kurz — ein Jahr Aufenthalt hier hat mich überzeugt, daß ich bei dieſem Zweifel des Publikums an mir nicht zum Zwecke kommen kann. Euer Majeſtät nur allein könnten durch eine öffentliche Gnade, die keinem Zweifel unterliegt, das letztere Gerücht und hiermit folglich auch das erſte völlig entkräften, und indem Allerhöchſt dieſelben dadurch einen Ihrer erſten Vaſallen für die Zukunft ſichern, ja vielleicht vor der bedenklichſten Lage bewahren würden, wäre Eure Majeſtät zugleich dadurch die Veranlaſſung, daß ein großes baares Vermögen in höchſt Ihre Staaten überginge, das gewiß niemand mehr zum Nutzen des Landes anwenden kann wie ich, der ſeit fünfzehn Jahren bewieſen hat, wie aller Eifer, alle Anſtrengungen und faſt alle Ausgaben, deren er fähig war, nur den Zweck hatten, die möglichſte Kultur und Veredlung ſeines an ſich ungünſtigen Landſtrichs zu bewirken und dieſen Zweck auch, ohngeachtet ſeiner beſchränkten Mittel, verhältnißmäßig in einem hohen Grade erreicht hat. Wie traurig, wenn die drückend unglücklichen Zeiten für faſt alle, beſonders nicht ſchuldenfreien Gutsbeſitzer alle dieſe Mühe vergeblich machten, und mich in dieſelben Verhältniſſe brächte, denen bereits der Fürſt Lynar, Graf Malzahn, Hohenthal und Andere unterlegen ſind — und ich kann Euer Majeſtät nicht bergen, daß meine Reſſourcen faſt erſchöpft ſind.

Ich hörte einſt, daß Euer Majeſtät erhabener Vorfahr, Friedrich der Große, dem Grafen Reuß, der Lieutenant bei der Garde war, auf einmal große Ehrenbezeigungen von Orden und Avancement zukommen ließ, um ihn in den Stand zu ſetzen, eine ſehr reiche Holländerin zu heirathen, von deren Geld nachher das Reußiſche Palais in Berlin gebaut wurde, und deren Vermögen im Lande blieb. — Der Fall iſt jetzt ähnlich — und wenn die Londoner Blätter den Artikel enthalten könnten, daß Eure Majeſtät mich aus Allerhöchſt Eigenem Antriebe zum General ernannt, oder mir den rothen Adlerorden erſter Klaſſe verliehen — ſo würde dies auf die hieſige Geſellſchaft elektriſch wirken, und mir mit Leichtigkeit den Weg zu der Parthie bahnen, die ich im Auge habe, und die für den Maßſtab des Kontinents ein ungeheures Vermögen beſitzt, deren Angehörige aber ohne ein ſolches Zeichen Eurer Majeſtät Gnade, welches sans réplique iſt, zu eingenommen ſind, um die Verbindung zuzulaſſen, gerade darauf aber, daß ich bei Euer Majeſtät wohlgelitten ſei, auch den allerhöchſten Werth legen würden, ſich dann ferner gleichfalls überzeugen müßten, daß ich nicht der Blaubart ſein könne, für den man mich hier ausgegeben.

Verzeihen Eure Majeſtät nochmals die Freimüthigkeit, mit der ich ehrfurchtsvoll und doch vertrauend mich an Eure Majeſtät gewandt, und beglücken Allerhöchſtdieſelben einen treuen Diener mit einer Gnade, deren wohlthätige Folgen für ihn unter den jetzigen Umſtänden kaum zu berechnen ſind. Ich erſterbe in tiefſter Ehrfurcht

Euer Königliche Majeſtät
allerunterthänigſt treugehorſamſter

Hermann Fürſt von Pückler-Muskau.

3.

Pückler an ſeine Schweſter Blanca, Gräfin von Taufkirchen-Guttenberg.

Brighton, den 5. Februar 1826.

Liebſte Blanca,

Ich muß wirklich die berlue gehabt haben, daß mir, ſeit ich England kenne, es nicht früher ein- und aufgefallen iſt, wie nützlich Du und Dein Mann gerade mir, hier zur Erreichung meines, oder ich kann wohl ſagen, unſeres Familienzwecks ſein müßten. Du paßt für England, als wenn Du dafür gemacht wärſt, und ebenſo Dein Mann nach allem was ich von ihm höre. Auch Max würde hier gut reuſſiren, unſere gute Mutter aber gar nicht, und ich paſſe eben ſo wenig, was mich jedoch nicht hindert, eine reiche Frau zu bekommen, aber ich habe einen ſolchen Stolz und eine ſolche Scheu vor einem Korbe, daß ich durchaus eine ganz vertraute weibliche Perſon brauche, um zu einem Reſultat zu gelangen. Denke Dir, aber ganz unter uns geſagt, daß ich ſchon einmal mit einer ſchönen vollkommen in Richtigkeit war, der Vater noch verliebter in mich als die Tochter, ſie, die einzige, bekam 100,000 LSt. gleich mit, und hatte fünfmal ſo viel beim Tode ihres Vaters zu hoffen. Der

Vater kam zu mir (alles wurde ſehr geheim betrieben,) um definitive Arrangemen.. zu beſprechen — und da erſt — nach ſechswöchentlicher Bekanntſchaft, entdeckten ſich zwei Dinge, die alles unmöglich machten, Nr. 1, daß meine geſchiedene Frau noch lebe, eine tödtliche Sürpriſe für die Gegenparthei, welche geglaubt hatte, meine Frau ſei geſtorben, Nr. 2, daß meine Zukünftige (eine Irländerin) katholiſch ſei — folglich keinen geſchiedenen Mann, deſſen Frau noch lebe, heirathen könne. — Iſt ſo etwas nicht gemacht, um alle ſeine Philoſophie auf der Stelle zu verlieren? Ein anderesmal war ich in ein allerliebſtes Mädchen wahrhaft verliebt, und ſie hätte mich gar zu gern genommen. Es hieß, ſie ſei reich, als ich aber genaue Erkundigungen einzog, hatte ſie nicht mehr als 10,000 LSt., ich mußte ſie alſo fahren laſſen, denn unter 50,000 mag ich meine Freiheit nicht weggeben, et avec moins je ne saurai payer les hypothèques de Muskau.

Es ſind aber noch eine Menge da, die alles vereinigen, ich brauche aber eine Adjutantin, und Bänkchen allein iſt dazu wie ausgeſucht. Was ich Deinem Mann wegen Whiſt geſchrieben, iſt auch mein vollkommenſter Ernſt. In zwei Clubs, deren Mitglied ich bin, und wo ich Max einführen kann, ſind eine Menge ſteinreicher junger Engländer, die erbärmlich Whiſt ſpielen, dennoch um 100 LSt. den Robber ſpielen, wenn man will, und Ecarté die Parthie um eben ſo viel und mehr. Man kann niedrig anfangen, und ſo wie man en veine iſt, ſo hoch ſteigen, als man Luſt hat. Eine ſolche Gelegenheit, Geld zu gewinnen, findet man nirgends, und man hat noch den Vortheil, daß die, welche es verlieren, ſich gar nichts daraus machen. In den Clubs ſind drei oder vier alte Kerls, die nicht einen Heller im Vermögen haben, und ſich ihre 4—5000 LSt. regelmäßig alle Jahre im Whiſt erſpielen — und was iſt in Spekulationen mit Rothſchild zu machen. Ich bin ſehr gut Freund mit ihm, und ſeiner

ganzen Familie, und kann Deinen Max, beſonders wenn er Kredit auf ihn mitbringt, wie den Sohn im Hauſe dort machen. Et bien entendu, si nous réussissons, je payo votre séjour.

Je n'ai jamais fait à personne une offre plus avantageuse. Ainsi n'hésitez point, et partez le plus tôt possible. Si vous m'avertissez à temps, vous trouverez à Londres tout arrangé et vous serez dans quelques heures comme chez vous Mais les 12,000 écus pour moi sont indispensables, denn meine Extrafonds ſind vor der Hand erſchöpft.

Schicke mir doch ein gezeichnetes Portrait von Dir, wo möglich, das ähnlich iſt, und antworte mir überhaupt bald. Meinen herzlichen Gruß an Deinen Gemahl.

Dein treuer Bruder Hermann.

4.

Pückler an die Fürſtin Eſterhazy.

Albemarlestreet, ce 15. Mars 1828.

Princesse,

Comme vous avez paru prendre quelqu'intérêt, Madame, à ce que j'avais l'honneur de vous raconter hier, concernant ma désastreuse aventure avec Lady Londonderry, et l'étrange interprétation qu'on s'est empressé de donner à l'événement le plus simple et le plus innocent, je prends la liberté de vous adresser ces lignes, Madame, pour vous mettre entièrement au fait de ce qui s'est passé véritablement entre Lady Londonderry et moi — et j'ose en même temps vous prier, Princesse, de contribuer dans la société à ma justification, ne m'ayant que trop aperçu que les ridicules calomnies dont j'ai été le sujet, m'ont fait plus de tort que je le croyais possible.

Voilà donc une courte relation des faits.

Je commence par avouer que trouvant Lady Londonderry assez jolie, et en quelque sorte originale, et en effet invitant plûtôt que repoussant un premier degré de „flirtation," je lui fis un peu la cour, comme on l'appelle, mais d'un ton de plaisanterie, et d'une manière si peu sentimentale qu'elle ne s'en offensa pas le moins du monde, me répondant sur le même ton, et de la meilleure grâce possible.

Un jour la trouvant seule, elle me montra tous les colifichets dont elle a une si grande collection, et entre autres une quantité de cachets avec des inscriptions plus ou moins poétiques. Il y en avait une de Lord Byron „Love would find its way, where wolves would fear to stray" et une autre en italien „Rammentati di me nei tuoi giorni felici." Je dis là-dessus qu'elles étaeint toutes les deux bien jolies, et qu'on ne pouvait rien trouver de mieux pour cacheter des billets-doux. Ensuite Lady Londonderry s'extasia sur Lord Byron, son poète favori, et comme je badinais sur le mot de „stray," dont je disais ne pas comprendre le sens littéral, elle me l'expliqua en riant, quand une autre visite survenant, je la quittais.

Un ou deux yours après je reçus, étant encore au lit, un petit billet bien parfumé, et cacheté du motto des „giorni felici." Je n'ai point gardé ce billet, y mettant trop peu d'importance, mais il contenait quelques mots fort obligeants avec une invitation pour assister à un petit diner d'amis. Par un hazard fort heureux j'ai conservé une copie de ma réponse [illegible]
avec de l'encre, je fus obligé
Je transcris ici mot par mo

Dont on a fait plus tard une déclaration d'amour en règle, tombant des nues, et ayant pour but d'enlever d'emblée la Marquise de Londonderry avec tous ses coalpits à Mr. le Marquis. J'en appelle maintenant à votre jugement, Madame, et à votre justice, pour décider, si, après ce qui s'était passé, ce billet contient rien de si éffarouchant pour une femme de trente ans, qui connait le monde. On peut dire qu'il est mal écrit, que les plaisanteries sont fades, enfin tout ce qu'on voudra, mais il est un peu trop fort d'en vouloir faire une attaque sérieuse contre une vertu, qui se déclare elle-même une des plus austères de l'Angleterre. C'est prendre, comme dit le proverbe, une vessie pour une lanterne, et quant à moi, je peux dire plûtôt que j'ai pris une chandelle pour une bougie.

Copie de ma réponse à Lady Londonderry.

Madame la Marquise,

„Je fus éveillé le plus agréablement du monde par
„votre aimable invitation. Le doux parfum du billet
„m'en fit presque deviner l'auteur dès que je le reçus,
„et aux traits fins de l'adresse, je soupçonnai déjà que
„la plus belle des mains les avaient tracée. Je serai
„donc trop heureux sans doute de me rendre dimanche
„à vos ordres. Ils me promettent le plaisir de vous
„voir, et à ce prix je les suivrais même s'ils m'invitaient
„to find my way where wolves would fear to stray."
„— Ce seraient alors „i miei giorni felici!" Mais vrai-
„ment, je réponds comme un fou à une invitation pour
„diner. Pardonnez moi, Madame, et soyez assez indul-
„gente et bonne, que vous êtes belle et séduisante. Je
„vous en supplie dans l'attitude du génie que vous
„voyez sur mon cachet. Agréez, Madame, l'expression
„de mon profond respect etc."

Il faut que j'observe encore en forme d'explication, que pour continuer la plaisanterie des cachets, j'avais cacheté mon billet d'un petit génie suppliant, croisant ses mains sur sa poitrine, à quoi je fais allusion dans la lettre.

Si d'après ce que vous venez de lire, vous ne me trouvez pas trop coupable, Princesse, je me flatte qu'en bonne compatriote vous ne dédaignerez pas de protéger l'innocence, car il est dur d'être reçu si froidement par les dames les plus aimables, de voir Lady Gresley lever son beau nez en l'air et répondre à mon humble révérence par le salut le plus glacial, ou de me voir seul exclus des sourires gracieux et de la naive gaîté de Mad.la Comtesse de St. Antonio, mais que dis-je, je n'ose même plus approcher des chiens de Lady Londonderry mère, de peur d'en être mordu, et je ne peux plus douter que Lord Castlereagh fait plus de grimaces en valsant qu'à l'ordinaire, quand le hazard m'approche de lui. Tout cela est désespérant, et le crime, il me semble, hors de proportion avec la punition.

Ce n'est que de votre générosité, Princesse, que je puis espérer quelques secours contre des ennemis si acharnés, et j'espère aussi qu'en faveur de ma triste position, vous me pardonnerez tout l'ennui que je viens de vous causer.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect, Madame

de Votre Altesse
le très-humble et très-obéissant serviteur
H. Prince de Pückler-Muskau.

6.

Pückler an Lady Darnley.

Bangor, the 27. july 1828.

Dear Lady Darnley,

I certainly gave you credit for every possible good quality, but I did not know that the gift of prophecy too was included.

Unfortunately you are as true as Cassandra, and the wet summer you announce, so dreadful, that after having ascended Snowdon in storm and rain, without seeing more from his apex as I do in my bedchamber, I am now stationed almost a week long at the Penrhyn arms, waiting anxiously, but in vain for a single ray of your sun, which undoubtedly is the greatest pride in England, et c'est beaucoup dire.

But my anger must not make me forget to thank you, dearest Lady Darnley, for your kind letter and inclosed recommandation to Lord Anglesea. Determined to see something of Wales, some clear view from one of the tops of the forked mountains, I won't leave this country before the weather mends — but as soon as I have reached Ireland, I shall certainly not forget Lord and Lady Meath and the lovely Theodosia of whom I am very fond. By the by, would you not, dear Lady Darnley, favour me with a little billet doux for Lady Theodosia? I should wish very much to be invited to Kilkenny for a week or so, and if you mention this sub rosa, Lady Theodosia would be perhaps good natured enough to arrange it. Am I not very impertinent to give you so much trouble? I depend on your kindness. Still, if I dared, I would scold you. It is not at all friendly, that you have entirely omitted to tell me how the famous niche succeeded we were just creating with so much eagerness and genius when

I left you and delightful Cobhamhall. I must confess that since I helped cutting the Niche and proposed a new drim in the woods, I imagine myself to have a share in the glory of your improvements, and if after that, my drive, (for I hope, you will call it so), should be executed, I shall really think me immortalised along with yourself, like the little fly, sitting on the wing of an eagle, and rising with him to the sun.

I must conclude with this very poetical image for I fear the horrible rain, which is pondering against my window, will not inspire me with any better to day, but if you are not to much annoyed by the length of this letter, I shall take the liberty of writing to you again from the rock of Merlin or the castle of Llevellyn the great. En attendant, believe me, dear Lady Darnley,

very faithfully yours
H. Pückler.

7.

Pückler an ſeine Mutter.

Dublin, den 30. Auguſt 1828.

Liebſte Mutter,

Ich habe Dir nie eine Unwahrheit geſagt, gute Mutter, und begreiſe nicht, woher Dein ewiges Mißtrauen kömmt. On est bien malheureux croyez-moi, quand on veut être trop fin, et suppose être les autres de même.

Sei nicht immer ſo argwöhniſch, es iſt der unrichtige Weg mit mir. Nimm darin ein Beiſpiel an meiner lieben Lucie, die mir durch Sonnenſchein und Ungewitter wie einem Felſen vertraut, und nicht mit einem Gedanken habe ich noch je dieſes völlige Vertrauen zu Schanden werden laſſen, noch iſt dies je möglich. Vor allen Dingen liegt Verſtellung am

wenigſten in meinem Karakter, und wird mir ſelbſt, wo ſie nöthig wäre, auf die Länge unmöglich – ohne eine große Beweglichkeit und folglich wirkliche Veränderlichkeit und Inkonſequenz in manchen Dingen. Dies ſcheint den Menſchen, die mich nicht kennen, Verſtellung, ſie ſupponiren Gott weiß was für geheime Pläne, die kein Menſch errathen noch begreifen kann, während ich ſo unbefangen wie ein Kind und oft eben ſo leichtſinnig, il faut l'avouer, le jour la journée lebe, und wirklich das auch immer denke was ich ſage. Aber was ich ſage, wird ſelten recht verſtanden, das iſt gewiß, et j'ignore à qui en est la faute. Jedenfalls aber ſollteſt Du, gute Matſcha, die mich verfertigt hat, ihr eigenes ſonderbares Opus beſſer kennen. Wo zwei ſolche heterogene Elemente als Callenbergiſches und Pückleriſches Blut zuſammenkommen, mußte ein verzweifeltes Ferment entſtehen, und ich glaube, es wird nie wieder zu der Ruhe des Weins noch Eſſigs kommen, ſondern immer ein unbeſtimmter Moſt bleiben. Dies Gleichniß bringt mich auf natürlichem Wege zu Deiner Traubenkur, und daß ich von Dir geerbt habe malade imaginaire zu ſein, und jeden Monat eine verſchiedene Kur anzufangen. Mit wahrem Schrecken habe ich in Deinem Briefe geleſen, daß Du Anfang Oktober Allaiz ſchon verlaſſen willſt. Wie iſt es möglich, wenn man den Winter in dieſem ſchönen Lande zubringen kann, mit guten Comforts im eigenen Hauſe, daß man daran denken kann, alle Beſchwerden, Entbehrungen und neue Rheumatismen dans les glaçons du nord aufzuſuchen. Du biſt die wandernde Chriſtin, gute Matſcha, there is no doubt. Wiſſe alſo, daß mein ſteter Plan war, wenn die Geſchäfte mich zu einem Abſtecher nach Muskau zwängen, zwar dorthinzueilen, im Oktober aber, und zwar ſpäteſtens zu meinem Geburtstage, in Allaiz zu ſein, meine beiden engliſchen Pferde nebſt dem kleinen zweirädrigen Wagen ſchon vorher hinzuſchicken, meine Winterquartiere bei Dir aufzuſchlagen (und zwar en payant wie ehemals beim Staatskanzler), und im Frühjahr die neue Campagne zur Eroberung einer Frau mit meiner Matſcha gemeinſchaftlich zu unternehmen. Alles dies, dachte ich, ſollte Dich angenehm überraſchen, car je vous jure, ma société vaut quelque chose, wenn ich mich jemand widme, et vous ne la connaissez presque pas, pauvre Matcha, — und nun wirfſt ein Wort, wenn es unabänderlich iſt, alle meine Pläne über den Hauſen.

Ich würde Dich zerſtreuen, gute Matſcha, und Dir in Deinen Häuslichkeiten nützlich ſein, enfin, bis die junge Frau gefunden iſt, würde ich mich mit Dir verheirathen, und Dir vielleicht lieber werden, als Du glaubſt, da Deine anderen Kinder alle das Hauptintereſſe eigener Familie haben, ich aber nur zwei Mütter, wovon die Eine mich zwar weit mehr liebt als die Andere, dieſe aber mir das Leben gegeben hat, ohne das ich gar nicht da wäre, et c'est quelque chose. Wenn es alſo möglich, et le coeur vous en dit, ſo arrangire Deine Pläne anders, und ich engagire mich feſt für das Geſagte. Antworte mir auch bald, damit ich mich darnach einrichte.

Der Grund, warum ich Deinem Rath, in England zu bleiben, nicht folgen kann, iſt, weil ich die unvermeidlichen hieſigen Depenſen nicht mehr beſtreiten kann, und nach vielem Schwanken endlich feſt entſchloſſen bin, nur eine große Parthie oder gar keine zu machen. Ich habe dergleichen mehrere vor mir, und Irland, ſehe ich, nicht England, iſt das wahre Land dazu. Sobald wieder einige neue Kräfte geſammelt ſind, müſſen wir daher auch hier wieder die Campagne eröffnen. Jetzt aber muß ich ſie abbrechen. Dein Raiſonnement über Pückler's Benehmen iſt merkwürdig. Indeſſen der Himmel wird mich vielleicht nicht verlaſſen, und die, welche ohne Mitleid mich quälen, es vielleicht in ſpäteren Zeiten bitter bereuen laſſen.

In unſerer Familie haſt Du großmüthig gegen Deine Kinder gehandelt, und es iſt mehr, als Du glaubſt, zu Deinem eigenen Vortheil ausgeſchlagen, ich ſelbſt habe großmüthig gegen meine Schweſtern gehandelt, ſie ſchlecht gegen mich, und mein Vater erbärmlich für uns Alle. Meine Kinder ſollen entweder nie exiſtiren, oder ihren Vater ſegnen, deſſen bin ich gewiß. Ich habe ein zu klares Beiſpiel, wie die Väter nicht handeln ſollen, und der Himmel verzeihe mir's, aber bei dieſem Kapitel läuft mir jedesmal die Galle über. Was für ein Verdienſt hat der Aktus, der ein Kind erzeugt, wenn man nachher alles zu ſeinem Guten unterläßt, und poſitiv Dinge zu ſeinem Verderben thut? Doch genug hievon, die Menſchen ſind, wie ſie Gott werden läßt, und Mancher hat auch über mich bitter zu klagen, wenn gleich Keiner, der mich wahrhaft lieb gehabt hat, und mein Herz war von Kindheit an offen für Liebe für den, der ſich Mühe darum gab. Ich liebe den guten Tamm noch zärtlich, wie er in ſeiner blau und braungeſtreiften ſeidenen Weſte vor mir ſteht, und ebenſo meinen Großvater Callenberg, ja, auch den alten Pückler halte ich in Ehren, die erſten beiden liebten mich, und der Letzte hat mir nie abſichtlich zu ſchaden noch ein Bein zu ſtellen geſucht. Meine alte Matſcha iſt mir ein bischen fremd geblieben, obgleich ich in früherer Zeit gar manche ſehnſüchtige Thräne um ihretwillen vergoſſen habe — aber ſtets hat ſie gut gegen mich gehandelt, und ein redliches Mutterherz gezeigt. Glaube, gute Matſcha, die Dankbarkeit dafür ruht feſt in meiner Seele und wird nie verlöſchen, wenn ſie ſich auch nicht ſo oft in Worten ausdrückt, als die Callenberg's gern haben.

Wird dieſe Matſcha mir nun ihre unruhigen Reiſeprojekte aufopfern? Wird ſie nicht wieder glauben, alles Geſagte ſei nur eine Finte zu einem unbekannten geheimen Zweck? En tout cas, j'attends le résultat avec impatience.

Wirklich, Herzens-Matſcha, es wäre doch gut, wenn wir uns endlich ein bischen kennen lernten! Wir hatten bisher zufällig keine rechte Gelegenheit dazu, denn von meinem ſiebenten Jahre an ſind' wir getrennt, und dann glaube ich nie mehr als vierzehn Tage zuſammen, und auch dann weder allein noch in gemeinſchaftlichen Verhältniſſen, ſondern ohne Berührungspunkte faſt wie Fremde. Jetzt bietet ſich eine wahre Gelegenheit dar, wir ſind Beide ſchon weit über des Lebens Mitte hinaus, laß ſie uns nicht verſäumen, damit wir im Himmel nicht genöthigt ſind, uns mit der Lorgnette zu fixiren und auszurufen: Pardon, n'ai-je pas eu l'honneur de vous connaître la-bas, ne seriez-vous pas par hazard mon fils, ma mère?

Mais trêve de plaisanterie, la chose est sérieuse et me tient à coeur. Adieu Matcha, cette fois-ci vous trouverez ma lettre assez longue. Répondez-moi de suite. Ich komme nach Allaix als Dein Sohn, folglich fürchte nicht, daß ich den Difficile oder Egoiſten in irgend etwas zeigen werde.

C'est vous qui serez le soleil comme de raison, et moi le plus soumis de vos planètes, et si vous le voulez, je serai votre Intendant, maître d'hôtel, cocher et même votre femme de chambre.

8.

O'Connell an Pückler.

Derrinane Abbey,
27. Sept. 1828.

Mr. O'Connell had the honour of receiving the letter of Prince Pückler-Muskau, which has however been unfortunately delayed in its delivery by an accident, which his messenger met with. His horse it seems fell under him, and dislocated his shoulder.

Mr. O'Connell will feel highly honoured, to make acquaintance with Prince Pückler-Muskau, and will be very much delighted at his accepting the humble hospitality of his mountain hut amidst these wilds, where the stranger can expect to meet little more than the disposition to show him attention — that disposition the Prince will find in the most cordial form, and as soldier and a traveller he will — it is hoped — have the kindness to make excuses for the rest.

8.

Letizia Bonaparte Wyſe an Pückler.

Vendredi à 6 heures
44 Davies Street. Berkeley Square.

Mon prince,

Comme vous n'êtes pas passé chez moi selon votre intention d'hier, et que vous ne m'avez point envoyé le billet, que vous m'avez promis, je présume que vous avez oublié mon adresse.

Si vous avez la complaisance de passer chez moi, ou ce soir (car je ne sortirai qu'à onze heures) ou demain à midi, j'aurais quelques informations à vous demander, touchant ce déjeuner, dont une étrangère ne peut être informée. — En vous anticipant mes remerciments, croyez, mon Prince, aux sentiments de haute estime, avec lesquels

j'ai l'honneur d'être
Letizia B. Wyse.

10.

Pückler an Graf Joſeph Max von Taufkirchen-Guttenburg.

Dublin, den 3. November 1828.

Beſter Schwager,

Erſt heute erhielt ich drei oder vier verſpätete Briefe meiner guten Lucie mit der Nachricht Ihrer Anweſenheit in Muskau, einer animirten Schilderung Ihrer Liebenswürdigkeit und freundſchaftlichen Geſinnungen für uns, wie gleichfalls den Wechſeln auf 500 LSt., die Sie mir vorzuſchießen die Güte gehabt haben. Indem ich Ihnen herzlich für dieſe Gefälligkeit danke, freue ich mich beſonders, daß durch Ihre Gegenwart in Muskau und die Bekanntſchaft mit meiner treueſten Freundin, unſere künftige nähere Verbindung vorbereitet worden iſt, und wir uns ſchon jetzt auf die Schilderungen einer kompetenten Richterin etwas näher kennen gelernt haben. Ich behaupte, Ihnen kein übles Kompliment zu machen, wenn ich ſage, daß die Fürſtin ungemein ſich von Ihnen angezogen fühlte, und ich mache mir ſelbſt ein großes, wenn ich hinzufüge, daß ſie zwiſchen uns Beiden viel Aehnlichkeit findet, jedoch mit dem Unterſchied, daß ſie Ihnen überdies gerade die Eigenſchaften zuſchreibt, welche mir fehlen, und einen ſolchen Freund an meiner Seite zu ſehen wünſcht, wo, wie ſie ſich ausdrückt, uns alles gelingen müßte. Es iſt ſonderbar, daß ich ſelbſt dieſe Idee ſchon vorher gehegt, bloß durch Max's Aeußerungen darauf gebracht, und aus dieſem Lichte allein müſſen Sie, lieber Schwager, meine Briefe an Bianca beurtheilen. Aufrichtigkeit und Wahrheit iſt mein Element, ich ſage vielleicht manchmal mehr als nöthig iſt, ich ſage aber nie etwas, das ich nicht auch denke, und Rückhalt double entendre iſt weder mit Freunden noch Feinden meine Art. Ich weiß nicht, ob ich mir zuviel einbilde, aber ich hoffe, daß der geliebte Gatte meiner geliebten Bianca, und der Freund meines herzensguten Max auch der meinige werden muß, wenn wir erſt einmal Brot und Salz miteinander gegeſſen haben. Es iſt meine Abſicht, daß dies bald in München geſchehen ſoll, da meine Gegenwart in der Heimath nöthig ſcheint, und ich nach einer aus manchen Urſachen nicht gelungenen Campagne einen kleinen Abſchnitt zu machen wünſche, ehe ich eine neue beginne. Zu dieſer habe ich indeſſen bereits einen ſtrategiſchen Grund gelegt, worüber ich mir vorbehalte, mündlich weitläufiger Auskunft zu geben. So viel bin ich feſt überzeugt, wenn Sie mir mit Rath und That und Ihrer Gegenwart behülflich ſein wollen, ſo iſt der Erfolg gewiß, doch, wie geſagt, hierüber mündlich mehr. Die Pekuliaritäten meines Karakters, die ich nicht ändern kann, die unüberwindliche Scheu, Annäherungen zu wagen, wo ich nicht ſo zu ſagen des Erfolges gewiß bin, die Abneigung, Fremden Vertrauen zu ſchenken, vielleicht ein wenig zu viel Stolz und Hochmuth auf einer Seite, und zu viel Timidität auf der anderen, machen mir die Hülfe eines Dritten in der Perſon eines zuverläſſigen und intelligenten Freundes faſt unumgänglich nöthig. Uebrigens (denn ich ſpreche mit Ihnen ganz ohne Rückhalt) ſind meine Forderungen allerdings nicht gering. Ich hatte hundert Gelegenheiten entweder mittelmäßige Parthieen zu machen, oder bloß Reiche aber Reizloſe zu heirathen. Dies iſt nichts für mich — nur einmal fand ich alles vereinigt, Vater und Tochter günſtig, aber ein unüberſteigliches religiöſes Hinderniß. Ein Mädchen mit für Deutſchland unermeßlichem Vermögen, gut, liebenswürdig, ſanft und nicht ungefällig in ihrem Aeußeren iſt mir ſeitdem vorgekommen — auf dieſe richten ſich meine neuen Pläne, es iſt aber nicht möglich, ſie ohne Vorbereitungen, und ohne ganz Herr meiner Zeit zu ſein, auszuführen. Daher iſt der vorhin erwähnte Abſchnitt nöthig, und vor allem der Alliirte, den ich in Ihnen, lieber Schwager, zu finden hoffe.

Bis dahin alſo vor der Hand Adieu. Ich lege die unterſchriebene Schuldverſchreibung bei, und bin mit dankbarer Freundſchaft und herzlicher Anhänglichkeit

Ihr aufrichtig ergebener

H. Pückler.

Antwort auf Bianca's liebe Verſe:

Biſt Du endlich heimgekehret
In das Land, das Deine Blüthe ſah —
Alles fandſt Du dort vermehret,
Nur der Bruder war nicht da —
Centnerſchwer drückt dies ihn nieder
Ach! Säh er die Liebſte wieder.

11.

Pückler an Baron von Bülow.

Dublin, den 3. November 1828.

Ihren gütigen, freundlichen Brief, beſter Baron, erhielt ich erſt heute. Sie haben den Datum vergeſſen, aber ich vermuthe dennoch, daß er ziemlich alt iſt, weil Sie meiner in Liemerik erwähnen. Hätte ich ahnden können, daß ein Mann, mit Geſchäften überhäuft wie Sie, ein Diplomt, den nur die Schickſale Europa's intereſſiren, ein großer Miniſter, der mit webt am Gewande der Zeit — den geringſten Antheil an den Reiſeaventüren eines ſo unbedeutenden Sterblichen nehmen könnte, als ich Aermſter bin, ſo hätte ich mit Freuden ausführlicher geſchrieben. Mais même aprésent je ne regarde votre condescendance que comme une façon de parler, und begnüge mich daher mit dem Geſtändniß, daß ich meine alten Projekte längſt aufgegeben habe, und Irland ohne einen anderen Zweck als den eines neugierigen Reiſenden durchzog — nicht ohne reichliche Ausbeute für meine Journale. Dies iſt ein wahrhaft intereſſantes Land, in dem „pittoresk und romantiſch" nicht wie in England leere Worte ſind; ein originelles, geiſtreiches und herzliches Volk, von dem man mit Recht ſagen kann, daß ſeine Fehler Fremden, und ſeine Tugenden ihm angehören; ein Land der Ruinen und der Mährchen, wo die Feen noch leben; ein Land, wo die Menſchen noch nicht ganz durch Dampfmaſchinen erſetzt werden, und Gaſtfreiheit ſich noch nicht in Oſtentation verkehrt hat — mit einem Wort, wo noch die Natur und nicht die Mechanik herrſcht.

In welchem Bade waren Sie? Ich hoffe jedenfalls, daß es Ihnen gut bekommen iſt, daß Sie folglich guter Laune ſind, und daher nicht zürnen werden, wenn ich abermals ein billet doux für die Fürſtin Pückler beilege, und gütigſt zu beſorgen bitte.

Da ich mich hier ſehr verſpätet habe, gebe ich Southampton auf, und erſuche Sie, beſter Baron, Briefe für mich poste restante nach Bath gefälligſt zu ſenden.

Mit der aufrichtigſten Verehrung und Ergebenheit

Ihr gehorſamſter H. Pückler.

12.

Pückler an ſeine Schweſter Clementine.

Dublin, den 3. November 1828.

Dein lieber Brief, Herzenstine, den ich erſt heute erhielt, hat mich bewegt — gerührt, geſchmeichelt auch. — Du erwähnſt unſerer Jugend — des achtzehnjährigen Jünglings! Das ſind für mich ſchmerzlich-ſüße Erinnerungen —

> „Wie groß, wie ſchön war da die Welt geſtaltet!
> Wie wenig, ach! hat ſich entfaltet“. —

Der Beifall, den Du meinen Briefen ſchenkſt, macht mir dieſe Ergießungen in den Buſen der treueſten Freundin doppelt werth, denn ich geſtehe, daß ich dieſe Briefe lieb, als einen Theil, vielleicht den beſten, meiner ſelbſt. Aber täuſche Dich nicht — ich ziehe die Heimath tauſendmal allen dieſen fremden Schönheiten vor, und nur Nothwendigkeit entfernt mich von jener. Die poetiſchen Schilderungen ſind nur ein Troſt, den ich mir ſelbſt einrede, eine Gabe, die ich der Phantaſie abfordere, und indem ich der geliebten Seele, die zu Hauſe weilt, den Genuß male, den ich hätte haben können, empfinde ich ihn erſt ſelbſt.

Mein Schaffen in Muskau iſt das einzige Streben meines Lebens, das ich mit vollem Gemüth umfaßt habe. Es iſt aber nur eine Skizze, weit, unendlich weit zurück hinter dem Kunſtwerk, das in meinem Geiſt vollendet ſteht.

Damit werde ich mich wohl begnügen müſſen — und dies iſt nichts Neues — allen weitſtrebenden Gemüthern iſt es ſo gegangen, von Napoleon herab bis zu dem kleinſten Pygmäen, der ſich nicht mit der Gegenwart begnügen konnte.

Du, Tine, haſt Deine Beſtimmung, die der Hausmutter, beſſer erfüllt, und Deine Schöpfungen ſtehen alle vollendet als ein blühendes Ganze da — und Kospoth behauptet, Du ruhteſt noch nicht auf Deinen Lorbeeren aus. — Ich umarme Alle herzlich, Schöpferin, Schöpfer und Schöpfungen.

Dein treuer Bruder Hermann.

13.

Pückler an Lady Morgan.

Dublin, 4. Novembre 1828.

Dear Lady Morgan,

Il est certainement difficile d'oublier Lady Morgan — cependant je l'avoue à ma honte, les nièces m'ont fait hier oublier la tante. Si c'est une séduction — it is certainly a most powerful one, and therefore I hope you will graciously pardon me. Je joins à mon billet le portrait que j'aurai dû vous envoyer hier – quoique je ne puis guère m'imaginer que vous soyez fort empressée de l'avoir. J'ai déjà écrit à Berlin qu'on vous

y verra l'hiver prochain, et qu'on y prépare tout pour votre entrée triomphale. Ne craignez pas dans l'Athène moderne l'influence des Barbares du Danube, tous les savants, tous les beaux-esprits et tous les gents d'esprit feront Phalanx autour de vous, et bientôt seront obligé de se dire, que si votre réputation est grande, votre commerce personnel a encore plus d'attraits.

Vous ne vous doutez certainement pas que je suis un peu de vos collégues, c'est-à-dire Auteur comme vous, quoique à la distance respectueuse qui me convient. J'userai de mon privilège en tout cas pour vous chanter, aussitôt que je reviendrai dans mon pays. En attendant il faut vous contenter de l'assurance d'une grande vénération pour vos talents et d'un attachement sincère pour votre aimable personne.

H. Pückler.

14.

Lady Morgan an Pückler.

Lundi.

Je reçois le beau portrait de Mr. le Prince comme j'ai reçu l'original, avec plaisir et reconnaissance.

Je suis si souffrante, que je garde mon lit. Afin de me guérir pour ce soir quand j'espère remercier le Prince de vive voix de son beau cadeau. — En attendant, voilà mon pauvre petit bout d'artiste, qui se jette à vos pieds — espérant de faire encore un meilleur portrait que celui même qui fera le frais de mon portefeuille — il aura l'honneur de vous présenter ce tout petit billet et d'arranger une Séance avec la bonne permission de Mr. le Prince. Je suis etc.

Sydney Morgan.

15.

Lady Morgan an Pückler.

(1828.)

Je supplie le plus aimable des German Princes de présenter le ci enclus à la petite Sydney de la part de la petite Maman.

Nous autres mari et femme dinons en ville aujourd'hui — mais ferons l'impossible de nous présenter chez la sainte famille au courant de la soirée quoique ma prière soit dit en passant.

Sydney Morgan.

16.

Pückler an Lady Morgan.

Fryday evening.

Dear Lady Morgan,

Will you join us tomorrow and go to the play with us? I mean with your sister Lady Clarke, her daughter and myself. If you don't find it to vulgar to grace Ducrow's horseperformances with your fashionable presence, pray do come. You know, nous autres Allemands, we are a simple people, not overaffraid de nous compromettre, living occasionally as well with Nobodies as Esclusifs, always preferring the most divertissants. Ducrow's horses are almost as well trained as London Misses and Dandys and at all events more amusing.

If you condescend to go, allow me to call on you at 7 o'clock precisely, and to bring you to the Royal manège, my carriage containing three people comfortably.

17.

Lady Morgan an Pückler.

Saturday Morning.

Dear Prince,

I am prevented from joining the charming party, you propose not by my fashionability, but by a heavy cold, which I have renewed by dining in the country, the other day — and for which the theatre would be the worst place in the world. In short I am fit for nothing, but the coin du feu, where I am now seated writing nonsense for your future amusement — I wished you had dropt in last night — I almost expected you would — you would have met some one you would have been pleased to see.

Sans adieu —

Sydney Morgan.

18.

Pückler an Lady Clarke.

Dublin, 5. November 1828.

Lady Morgan a peur de Mrs. Kehse, c'est une faiblesse bien anglaise! pas irlandaise, j'espère. Si cette pauvre Kehse était une duchesse, on se trouverait honoré de l'invitation, si c'était quelque fashionable aventurière, on irait encore avec plaisir — mais comme ce n'est qu'une bonne et honnête femme, très décemment élevé, but mixing with people of an inferior sphere — she is considered a „Pariah.“ et gare à qui la touche! Oh monde, oh monde!

Je ne sais si après tout cela j'ose vous supposer assez de force d'esprit, Madame, pour surmonter de si grands obstacles. En tout cas je vous envois l'invitation, et vous ferez ce que vous jugez à propos.

Il n'y aura que huit personnes, besides yourself, and as they say, the four best female singers in Dublin. C'est une façon de parler sans doute, car rien ne peut surpasser „les Rossignols“. Cependant sans les égaler, si elles approchent seulement, elle peuvent encore donner beaucoup de plaisir. J'espère que la Magnétisée a bien dormie, et que mon compagnon d'armes le petit Hussard s'est bien conduit ce matin, de manière que la Grand' Maman lui permettra de nous accompagner ce soir, si toutefois la partie a lieu.

I am, dear Lady Clarke,
yours very truly H. Pückler.

19.

Pückler an Lady Clarke.

7. November 1828.
Friday evening.

My dearest Lady Clarke, you are very cruel to exclude me to night from your company! As to the play, voilà le boxticket, vous inviterez Lady Morgan ou qui vous jugerez à propos pour nous accompagner, il y a huit ou dix places, je crois. Mais l'arrêt de ce soir est il irrévocable? Pour dieu, ayez pitié d'un pauvre foreigner, qui ne sait que devenir. Souvenez-vous aussi qu'il est le frère adoptif des „little chirpers,“ et que par conséquent il n'est que juste qu'il les aide à soigner leur Maman. I am a very good nurse, depend upon. Now, be good natured, and allow me to come. I'll only stay till ten.

Don't write yourself, because you are unwell, but employ your secretaries. Two words Sidney may write, two Josy, and the Grand Maman four. She must have

the preference being an Authoress. The words I sollicit and expect are as follows.

Ebben' venite — caro fratello — tre grazie ti aspettano.

I am not of your opinion, that pleasure deferred is pleasure encreased, not at all — we have so little real pleasure in this world, that we should never defer it — if we car help it.

H. P. M.

20.

Lady Morgan an Pückler.

Beau Prince,

Comment va la santé aujourd'hui? — If you are strolling about town, call on me. — Will you take tea with me to morrow evening at 8 o'clock, and meet la belle Countesse de Bentinc, et les petites nièces, et la grande et la petite maman. By the bye, if you, have not seen any of our Native Irish bogwood Manufactures, call et Smiths in Exchequor street (out of Grafton street), and tell him to shew you some of his Bog pins etc. — nobody leaves Ireland without a bog wood relic — I send you the address, and wish you would patronise the manufacturer, as he is an honest industrious man yours. Sans adieu.

Sydney Morgan.

21.

Pückler an Lady Clarke.

8. November
(1828).

Dear Grand Maman,

The drawing you sent me was a sad consolation for being deprived so long of seeing the charming Originals — but still it was a consolation — and instead of going to Lady Morgan or any where else, I passed my evening in looking upon. This sounds rather sentimental, but hélas! it is true. I do not doubt in the least that Josy made the drawing in her sleep, for awake she would never do any thing to oblige me, and even in her sleep she torments me in refusing justice to herself, perverting always the most bewitching little wild Irish girl in an unmoaning carricature.

I followed your orders, most respected Grand Maman, immediatly, and wrote the same evening a note to Lady Morgan proposing her to join our party to day. She will come if possible, and if a cold she got permits. I am to call on her this morning, and arrange every thing.

I hope the great tyrant Lady Clarke is recovered from her feigned indisposition.

Cette lettre étant à sa fin, je prie Dieu qu'il vous ait dans sa sainte et bonne garde, ainsi que tous vos enfants et petits enfants, existing et à venir.

I hope, Jane, my sweet Philosopher, will take care for me of the drawing, I am so fond of.

22.

Pückler an Lady Morgan.

Dublin, 17. November 1828.

I am delighted with the Philosophy of Morels. — Indeed, if till now I only honoured Sir Charles as a man of most gentlemanlike and agreeable manners, I now respect him as a man of deep thought, as one of these independent and contemplative beeings who „can shake off the tyranny of old ways,“ and who along with this, have the courage too, to speak the truth to the face of the world. His relations with society certainly have obliged him d'entourer cette vérité d'un peu de gaze, just as we would do with a beautiful statue to preserve it from flies — but through the veil still the Deity is discovered in all her immortal charms. I have not for a long time met with a more profound and a more interesting book, the preface setting up in the same time a pattern how polemic discussions ought to be pursued, displaying as much wit, as dignity and overpowering reason. Some vanity may partake of my admiration, for I cannot but feel proud and gratified to find so many reasonings and sentiments quite congenial to my own, and though better expressed, equal to my own abstractions, and my own contemplating of nature and for immitable laws. Something too it put me in mind of a dear friend of mine, a distinguished author in Germany, who very often in his comical and abrupt way used to say: Soul! what is soul? nonsense — matter is the thing — and if there is a God reigning over us, he must have a body as well as ourselves. Let me here recall to you Schelling's words, to which you did not do sufficient justice I think. He says, speaking of the abstract Idea of the Divinity: God is not yet, but he will be — as the most precious parts of a tree are not his roots but his fruits. What can be the meaning of this as: God, being only the human Ideal of perfection, is not yet as much matured, but will only become so at the last stage of human existence, when the highest degree of human perfectibility will be attained. As for my own theory of the mistery of existence, I could express it in a few words in my own language: Einheit und ewiger Wechſel. Unity as cause and never ceasing variety as effect constitute the eternal world. You may call first God, the second life. Therefore we, as well as every thing existing, are certainly immortal, but still never the same. Does not in fact our own short life already demonstrate us a posteriori (to use Kant's phraseology) the truth of this assertion? Is not the man of 80 much more different of himself when he was a child, as this same child was then from all the other children of his age? We really die different times during this existence, though imperceptibly — and what a faith requires it therefore to believe that after the total distruction of every thing that constituted our human being, we shall still contain the same in Eternity! for what religion calls „our souls in heaven“ is nothing else but mankind travesti as angels with the addition of whings and an ideal dolce far niente.

Mais trêves de métaphysique — Sir Charles powerful work has like an Enchanter aroused the German in me — but my french education tells me, I hope not too late, qu'il ne faut pas approfondir les choses en bonne compagnie, mais seulement les effleurer. Je m'arrête donc pour finir avec une vérité incontestable, l'assurance de ma plus haute considération et de mon plus sincère attachement.

P. P. M.

P. S. La philosophie m'a presque fait oublier de répondre à votre aimable invitation. Je m'y rendrai avec le plus grand plaisir.

(Don't laugh at my horrid English, and be indulgent to a foreigner.)

23.

Pückler's Antwort auf eine anonyme Drohung in Dublin.

Having received an anonymous letter full of threats, and impudent, though rather ridiculously styled abuse, I think it, for some particular reasons, advisable to answer this curious production by the means of a public paper.

The anonymous writer advises me „to beware of „insulting cowardly those, whom I thought perhaps I „would insult with impunity, there beeing yet in this country persons able and willing to revenge them, persons „having minds and souls“.

I am not aware of having ever been in the habit of insulting any one, without previous agression from his part, and would still less begin to do so in this hospitable country, where I have met every where, from high and low, with more kindness than I could ever expect, and which certainly I shall always remember with the highest sense of gratitude. I suppose therefore that the anonymous writer must have laboured under some essential mistake — however I remember that in one instance I was obliged to correct the erroneous notices of two Ladies, which, though done with the most perfect politeness, may not have been altogether agreeable to them.

If the anonymous writer should after all turn out to be the Champion of these Ladies, and besides a Gentleman, though this supposition is scarcely credible after the contents of his letter — I should be very much obliged to him to make me at once acquainted with his name. He would then speedily be convinced that, whoever he may be, neither his soul, nor his

mind, nor his body are likely to appear very terrifying to me, having in all probability met worse than him in this life.

P. P.-M.

24.

Pückler an Graf Wilhelm Redern.

Dublin, den 28. November 1828.

Theuerſter Graf,

Durch eine mir eben ſo unbegreifliche als unangenehme Konfuſſion habe ich Ihren höchſt freundſchaftlichen und wichtigen Brief erſt heute! drei Monate nach ſeiner Abſendung erhalten. Nehmen Sie für's erſte meinen herzlichen Dank für Ihre Theilnahme, und ſeien Sie überzeugt, daß keine Gefälligkeit und keine Freundlichkeit bei mir verloren geht.

Ich will Sie mit keinen unnützen Details ennuyiren, und ſage daher blos, daß ich, wenn nicht hier gewiſſe Ausſichten die ich habe, bei näherer Unterſuchung ein ſchleuniges Reſultat verſprechen — ich ſofort Ihrem Rathe folgen werde.

Die Fürſtin Pückler iſt mit mir Eins in allem — und jeden Augenblick bereit einen anderen Aufenthaltsort als Muskau zu wählen, wenn es erforderlich iſt, als ſie jetzt auf meine Bitte zur Dirigirung meiner Affairen dageblieben iſt.

Dem Herrn Raabe die genaueſte Auskunft und die genügendſte über meine Affairen zu geben, iſt leicht, und wird nur wenige Tage bedürfen ſchriftlich zu dokumentiren und zu prüfen. Eine Anſicht an Ort und Stelle wird noch vortheilhafter für mich ſein.

Alſo ſo weit wäre alles gut — es drängt mich aber grade jetzt ein Umſtand, der mir in der That gefährlich werden kann. Mein eigener Schwager Graf Pückler hat mir 35000 Rthlr. gekündigt, die zu Weihnachten zahlbar ſind, und die man bis jetzt nicht hat negoziren können, weil in meiner

Gegend niemand ein ſolches Kapital zu verborgen hat, und in Berlin aus vielen Urſachen, die ich Ihnen mündlich mitgetheilt, der Kredit der Gutsbeſitzer in der preußiſchen Lauſitz ſchlecht iſt, und namentlich den Form-Advokaten der Umſtand, daß Muskau im Erbrecht mit meinen Schweſtern nur zu einem Werth von 500,000 Rthlr. angeſchlagen iſt, und ſich dennoch 400,000 Rthlr. Schulden darauf eingetragen befinden, nicht einleuchten will. Der Grund von dieſem geringen Anſchlag, der zu ſächſiſcher Zeit ſtattfand, war um der hohen Grundtaxe zu entgehen, und eben ſo allgemein üblich, als von einem höchſt väterlichen Gouvernement geduldet. Hätte man das Preußiſch Werden voraus ſehen können, ſo würde man den Werth eher höher als die Realität angenommen haben, und wäre nur eine Million angenommen worden, ſo war dies hinreichend allen auf Muskau haftenden Hypotheken jetzt pupillariſche Sicherheit zu geben.

Eine neue Taxation der Herrſchaft wäre ein Mittel geweſen, dieſem Mißverhältniß abzuhelfen, da wir aber jährlich, wie die Juden den Meſſias, mit Beſtimmtheit die Einführung des ſchleſiſchen Pfandbrief-Syſtems erwarteten — ſo blieb es immer beim Alten, und nun iſt es zu ſpät.

Meinen Schwager kann nichts bewegen ſeine Kündigung zurückzunehmen, da er mir wegen gewiſſer, hier zu weitläufig zu erwähnender Familienverhältniſſe, feindlich geſinnt iſt, und für die Zurücknahme ſeiner Kündigung nicht weniger verlangt, als die Ueberlieferung Muskau's an ſeinen Sohn nach meinem Tode ohne Kinder, und im Fall ich ſelbſt einen Sohn habe, eine Entſchädigung von 35,000 Rthlr. — eine ſo empörende Propoſition, daß ich eher alles zu erleiden entſchloſſen bin, als ſie einzugehen.

Ich bin aber ohne Zweifel in einer unangenehmen Lage, und der Eclat, den der Verlauf der Sache mit ſich führen wird, muß mir in dem Projekt, für das Sie ſich ſo gütig intereſſirt haben, natürlich höchſt ſchädlich ſein.

Hier iſt nun die Frage: Können Sie mit Ihrem Vermögen und Ihrem Kredit mir vielleicht helfen? Glauben Sie mir, wenn ich nicht die mathematiſche Gewißheit hätte, daß kein Kapital ſicherer ſtehen kann (obgleich es nicht zu jeder Zeit zu realiſiren iſt, ſo lange ſich die jetzigen Umſtände nicht ändern) ich würde Ihnen die Propoſition nie machen. Sie haben, glaube ich, Gelder zu 4 Prozent ausſtehen, die ganz gewiß nicht ſicherer placirt ſind, denn Pückler's Kapital ſteht nach 300,000 und wird mit 5 Prozent verzinſt. Wäre die plötzliche Verſilberung Ihrer eigenen Kapitalien nicht möglich, ſo wäre es Ihrem Kredit, vielleicht nur Ihrer Bürgſchaft für mich, gewiß leicht möglich, das Geld irgendwo zu erhalten, und mit Vergnügen würde ich dem, der es hergiebt, ein paar hundert Louisd'or und mehr extra, geben, da dergleichen Leute nicht mit Unrecht bei außerordentlichen Gelegenheiten einen außerordentlichen Profit erwarten.

Es iſt ſonderbar, daß ich meinen Vater oft erzählen hörte, daß ihm, als er ein junger Mann, Muskau eben durch die Heirath mit meiner Mutter erhalten, grade auf dieſelbe Weiſe, und aus feindlichen Abſichten, 100,000 Rthlr., das Heirathsgut der Tanten meiner Mutter, gekündigt wurden. Es war ihm unmöglich die Summe in der nöthigen Friſt zu negoziren, und ſeine Verlegenheit nicht gering. Während dem fiel ihm ein Bekannter ein, der ihm oft Freundſchaft bewieſen, und reich war, der alte Fürſt Sacken. Er ging zu ihm, ſetzte mit wenig Worten ſeine Lage auseinander, und zahlte den anderen Tag die desapointirten Verwandten aus, deren Wunſch ihn zu ruiniren, wie durch einen Deus ex machina, vereitelt wurde. Die Dankbarkeit meines Vaters für dieſen ausgezeichneten Dienſt hat nie aufgehört, und das Geld wurde bald darauf zurückgezahlt. Gewiß, mein theurer Graf, meine Dankbarkeit würde nicht minder beſtändig ſein, und die Rückzahlung des Geldes, wenn verlangt, nicht länger ausbleiben!

Daß übrigens eine Schuldenmaſſe von 400,000 Rthlr., für Muskau und Branitz nicht übermäßig ſein kann, beweiſt wohl ſchon die Erfahrung, daß ich im Jahr 1808 ſie mit noch ohngefähr 25,000 Rthlr. mehr Schulden übernahm, die Kriegsjahre und ſchlechten folgenden Zeiten überſtanden, alle Branchen in den beſten Stand geſetzt, alle Gebäude faſt erneut, das große Alaunwerk verdoppelt, und dabei auf einem großen Fuß in Muskau gelebt, und 200,000 Rthlr. für Verſchönerungen und die Anlage des Bades ausgegeben habe, ohne einen Pfennig neue Schulden zu machen. Zu allem dieſen haben äußere Mittel nur beigetragen, 100,000 Rthlr. meine Frau, und 40,000 Rthlr., die Entſchädigung des Staats, welche letztere kaum gerechnet werden kann, da ich de facto durch das Preußiſch Werden jährlich 5000 Rthlr. reine Revenüen verloren.

Verzeihen Sie, mein verehrteſter Freund, die Anfrage. Ich werde nicht mehr daran denken, wenn Sie ſie abweiſen, wenn Sie aber denken, daß Sie, ohne ſich zu ſchaden, mir einen außerordentlichen Dienſt erweiſen können, ſo thun Sie es, und Sie werden es nie bereuen.

Im Fall Sie meine Bitte berückſichtigen können und Information wünſchen, wenden Sie ſich an die Fürſtin Pückler und Gh. R. Grävell, da die Korreſpondenz mit mir zu langwierig ſein müßte. Beide wiſſen alles, was meine Umſtände betrifft eben ſo gut als ich.

At all events bleiben Sie mein Freund, und rechnen Sie ſtets auf meine völlige Ergebenheit.

H. Pückler.

1829.

1.

Pückler an ſeine Mutter, Gräfin Clementine von Seydewitz.

Muskau, den 21. Februar 1829.

Liebſte beſte Matſcha,

Zu dringende Geſchäfte zwangen mich nach Muskau, um über München, noch weniger über Alais gehen zu können, mais l'été prochain vous pouvez compter sur moi.

Dieſen Brief muß ich Dir in's feindliche Lager adreſſiren, laß Dich (und Du haſt zu viel Verſtand und Einſicht, um Dich von ſo albernen Verdrehungen, als ſie von dort ausgehen, bethören zu laſſen) auf keine Kontroverſen daſelbſt ein, liebe Agnes, die Kinder und auch Fritzens Eigenſchaften, die liebenswürdig ſind, aber ohne dem abweſenden Hermann etwas zu vergeben, der arme Hermann Dein Sohn und künftiger Aide-de-camp.

Den heiligen Chriſt, den Du von mir erwarteſt, wird Dir wohl der ewige Jude erſt bringen, denn ich bin zu arm dazu, aber mein Scherflein werde ich am 5. Juni auf den Altar legen.

Daß meine arme Matſcha wieder ſo krank war, hat mich innig betrübt, und diesmal hätte ich gewünſcht, ein ſchlechterer Prophet zu ſein. Daß ich aber, als Ei klüger ſein wollte als die Henne iſt ein nicht verdienter Vorwurf, obgleich ich beinah ein Recht dazu hätte, da ich bekanntlich älter bin als Du. Meinen Liebling Max, dem ich wirklich ungemein zugethan bin, weil er einmal ſelbſt aimable iſt und dann, obgleich ich nie für ihn irgend bedeutendes thun konnte, dennoch mir ſtets goldtreu geblieben — Max alſo hoffe ich bald hierzuſehen, si le coeur lui en dit. In Kurzem muß ich übrigens ſelbſt nach Berlin, wo ich Dir meine alte Geſtalt wieder einmal vorzeigen werde.

Die zweite Mutter empfiehlt ſich der Erſteren eben ſo herzlich als unterthänigſt. Sie hat meine Affairen wie ein Staatskanzler geführt, und iſt, und kann nie anders ſein, immer die Alte — in ihren Geſinnungen für mich nämlich — denn ſonſt fängt ſie leider auch an Deinem Beiſpiele zu folgen, und jünger auszuſehen als ich.

Du wirſt nun ſchon wiſſen, liebe Matſcha, daß Adelheid diesmal nicht niederkömmt, und Bianca's großer Sprößling daher ungefährdeter Carolath'ſcher Stammhalter verbleibt.

Fernere Neuigkeiten weiß ich nicht zu melden, wir leben in Muskau höchſt einſam, höchſt eingeſchränkt, aber auch höchſt friedlich und angenehm, ohngeachtet der Schneedecken, die Park und Bad bedecken. Luciens Unterhaltung, Geſchäfte und meine Bibliothek bringen demohngeachtet Abwechſelung und Agrément in meine Tage. Eine Sache, die mich bekümmert, iſt Clementinens traurige Lage, durch das unſelige Reichwalde herbeigeführt, der ich abzuhelfen außer Stande bin. Es iſt thöricht über Geſchehenes zu jammern, aber dennoch kann man ſich kaum der Bemerkung erwehren, daß die Thorheit, Kinder zu gleichen Theilen erben zu laſſen, hier wieder recht deutlich ihren Nachtheil zeigt. Wäre dieſes Syſtem nicht durch mehrere Generationen in Muskau befolgt worden, und ich jetzt als Beſitzer davon, gleich den engliſchen Familien-Chefs, ein von Gläubigern unabhängiger Mann, ſo könnte und müßte ich helfen.

Tauſend Mittel ſtänden mir zu Gebot, durch mein Vermögen und meinen daraus entſtehenden Einfluß und Anſehen die ganze Familie in meinem Glanze leuchten zu laſſen. Wie es jetzt iſt, ſind wir Alle unbedeutende, geplagte und arme Individuen.

Die Art, wie nun vollends mein Vater mit großer Mühe das Vermögen und die Lage der Familie verdorben hat, iſt wahrhaft jammervoll! Clementine und ich aber durch die Umſtände das Hauptopfer davon.

Der junge Fritz hat ſich am beſten aus der Affaire gezogen, und das kann mir um Agnes willen nur lieb ſein. Auch ihm gönne ich es, wenn er nur das Meinige auch unangetaſtet laſſen wollte. Mais me voilà au bout de mon papier.

Ich umarme Dich alſo von Herzen.
Dein theurer Sohn Hermann.

2.

Pückler an ſeine Schweſter, Gräf. Agnes v. Pückler.

Muskau, den 22. Februar 1829.

Beſte Agnes!

Unglückliche Umſtände haben uns einander ein wenig entfremdet, doch würdeſt Du mir ſehr Unrecht thun einen Augenblick zu glauben, daß ich Dich deshalb weniger liebte, ſelbſt das beſtimmteſte Eingehen in Deines Mannes Handlungen, wenn ſie auch mir nachtheilig wären, könnte ich nur billigen, da meiner Anſicht nach eine Frau mit ihrem Mann eins ſein ſoll. Dies iſt unbedingt ihre erſte Pflicht, und ich würde daſſelbe von der meinigen erwarten und verlangen. Alſo iſt nichts geſchehen, was unſer brüderſchweſterliches Verhältniß im Geringſten ſtören könnte. Ich freue mich herzlich, Dich nach ſo langer Abweſenheit wiederzuſehen.

Beſonders begierig bin ich auf Louis, der ſo viel verſprach, und den ich nicht ungern noch ein wenig länger in Frankreich gewußt hätte, denn für die Welt wird man in früher Jugend dort beſſer gebildet. Habe die Güte beiliegenden Brief der Mutter zu geben, die wahrſcheinlich jetzt bei Dir eingetroffen iſt, oder wenigſtens bald kommen muß. An Fritz habe ich bereits ſelbſt einen langen Brief geſchrieben.

und über mich werde ich Dir, gute Agnes, bald mündliche Auskunft geben alſo, à revoir à Potsdam.

Dein treuer Bruder Hermann.

P. S. Ich hatte ein Pferd, nicht größer als ein Hund, für Louis gekauft, das mit zwei mir gehörigen von Irland abgehen ſollte — meine Abreiſe wurde aber ſo plötzlich nöthig daß ich der zu großen Koſten und Weitläufigkeiten wegen ſämmtliche Thiere verkaufen mußte.

Wie ich jetzt höre, wäre auch Louis ſchon dem Diminutiv-Pferdchen ganz entwachſen, und er wird wohl, da er von militairiſchem Blute iſt, ſchon ein großes brauchen.

3.

Pückler an ſeine Schweſter Gräfin Clementine von Kospoth.

Muskau, den 24. Februar 1829.

Beſte Tine,

Ich hoffe mit Deinen Kindern geht es beſſer, und H. von Meyer beruhigte mich wenigſtens, daß keine Gefahr ſei. Was mich aber, ich geſtehe es, noch mehr bekümmert, iſt die Lektüre eines Hefts Akten, die mir Grävell geſtern mitgetheilt. Sieh was ich darüber der Mutter geſchrieben, es ſpricht meine Gedanken dabei am beſten aus:

„Eine Sache, die mich bekümmert, iſt Clementinens traurige Lage, durch das unſelige Reichwalde herbeigeführt, der ich abzuhelfen außer Stande bin. Es iſt thöricht über Geſchehenes zu jammern, aber dennoch kann man ſich kaum der Bemerkung erwehren, daß die Thorheit, Kinder zu gleichen Theilen erben zu laſſen, hier wieder recht deutlich ihren Nachtheil zeigt. Wäre dieſes Syſtem nicht durch mehrere Generationen in Muskau befolgt worden, und ich jetzt als Beſitzer davon, gleich den engliſchen Familienchefs, ein von Gläubigern und Laſten nicht erdrückter Mann, ſo könnte und müßte ich helfen. Tauſend Mittel ſtänden mir zu Gebot durch mein Vermögen und meinen daraus entſtehenden Einfluß und Anſehen die ganze Familie in meinem Glanze leuchten zu laſſen. Wie es jetzt iſt, ſind wir Alle unbedeutende, geplagte und arme Individuen

Die Art, wie nun vollends mein Vater mit großer Mühe das Vermögen und die Lage der Familie verdorben hat, iſt wahrhaft jammervoll! Clementine und ich aber durch die Umſtände das Hauptopfer davon."

Glaube mir heilig, Clementine, wäre ich von Anbeginn an wirklich Herr von Muskau geweſen, Ihr hättet alle mehr von mir erhalten, als ich Euch nach dem Teſtament des Vaters zu meinem halben Verderben ſchulde, nachdem ich Muskau mit unverhältnißmäßigen Laſten hatte übernehmen müſſen.

Du ſiehſt gewiß ſelbſt ein, daß ich in der jetzigen Sache gar nichts thun kann, ſondern mich Taufſkirchen anſchließen muß, begreife aber in der That nicht einmal, wie Du konnteſt gerichtlich das Dokument quaestionis beizubringen verſprechen, ohne es zu beſitzen, dann aber wie Erdmann es Dir verweigern mag, da Er gar nichts bei der Deponirung riskiren kann. Es iſt ein reiner Eigenſinn von ihm, der die unangenehmſten Folgen haben muß.

Auf jeden Fall laß dieſe fatale Geſchichte keinen Einfluß auf unſer voriges Verhältniß haben. Was möglich iſt, ohne mich und die denen ich ſelbſt Verbindlichkeiten ſchulde, wie Du weißt, in Gefahr zu bringen, werde ich immer für Dich thun, aber in Geſchäften giebt es Gränzen, die man ohne Unſinn nicht überſchreiten darf. Ich hoffe indeß, Erdmann wird Vernunft annehmen, Du mußt aber alles anwenden, um ſeinen Entſchluß zu beſchleunigen, denn meine eigene Autorität hat nicht das mindeſte Gewicht, Grävell zu verhindern an Taufſkirchen zu ſchreiben.

Clementine, und ich alles haben wir dem Herrn Papa zu verdanken, der in Haß und Liebe gleich derbe Schläge austheilte. Tant il est vrai que la faiblesse et le manque de jugement font plus de mal que la méchanceté même.

Daß ich bitterer darüber bin wie Du, iſt mir auch nicht zu verdenken, denn für's Erſte ſollte ich nur mit Abſicht geopfert werden, Du wirſt es aus Ungeſchick des Wohlthäters, zweitens haſt Du nur échantillons von der Miſere auszuſtehen, die mein Leben vergällt hat, ſeit ich Muskau beſitze. Doch genug von dieſen Odioſis.

Ueber Dich habe ich mich in nichts zu beklagen, und das vergeſſe ich nie.

Dein treuer Bruder Hermann.

4.

Gräfin Clementine von Kospoth an Pückler.

Burau, den 1. März 1829.

Lieber Herrmann,

Ueber unſer eigentliches Geſchäft ſehr odieuſen Inhalts habe ich an Dr. Grävell geantwortet, und erwiedere Dir nur, daß es mich freut in Deinem Briefe liebreiche Geſinnungen für mich zu erkennen, die ſchon an ſich eine wohlthätige Kraft beſitzen, wenn ſie auch der Mittel, ſich in äußerer Wirkſamkeit zu offenbaren, mangeln. Bei Sorgen, die unmittelbar an's Herz greifen, wie ich ſie ſoeben erſt empfand, und jetzt Gott ſei Dank! durch die beſten Hoffnungen zur Geneſung meiner Stella, wieder Lebensmuth und Heiterkeit mir zurückkehren fühle, verliert der Stachel der äußeren Lebensſorgen viel von ſeiner Schärfe und das Vertrauen zu der Hand, die unſere Schickſale lenkt, nimmt in eben dem Grade auch in Beziehung auf das äußere Gewirr und Gedränge der Verhältniſſe, zu.

So erwarte ich den Ausgang des gegenwärtigen, ſo verwickelt ſcheinenden Geſchäfts mit mehr Gleichmuth, als ich früher vielleicht gehabt haben würde, verſpreche Dir aber alles aufzubieten, um jede einmal übernommene Verbindlichkeit zu erfüllen. Nur bitte ich um Geduld, bis der Erfolg meiner Bemühungen ſich wirklich gezeigt haben wird.

Laß uns nun aber auch über unſeren ſeligen Vater nicht zu ſtreng urtheilen. Die Mißgriffe, wodurch er uns viel Noth bereitete, ſind offenbar, doch ſollten wir ſeine Irrthümer nicht ſo ſtrenge richten, während wir und kein Sterblicher, ſelbſt Dein Held Napoleon nicht, auf das eigene Wirken und Schaffen zurückblicken konnte, ohne Mißgriffe, die in ihren Folgen unabſehbar ſind, bereuen zu müſſen? Wenn der Flug des Sperlings verheerende Lawinen veranlaßt, wie ſollten unſere Unternehmungen und Handlungen, die ſo bald ſie geſchehen, uns mit allen ihren Folgen nicht mehr angehören, in dieſer furchtbaren Begleitung uns richtend zurückfallen? Vergiß die Zeit, wo unſer Vater mit Unwillen gegen Dich erfüllt war, und ſieh ihn zuletzt, wo ſeine Liebe ſich auch Dir wieder zuwandte, denn ſie war nicht erloſchen, nur für eine Zeit zurückgedrängt. Sein Teſtament zeigt unverkennbar dieſe Rückkehr der väterlichen Gefühle für Dich, was es auch übrigens für Mißgriffe enthalten mag.

Vergieb mir, lieber Herrmann, die Offenheit dieſer Zeilen, aus denen Dir hoffentlich auch unverkennbar die herzliche Schweſterliebe entgegenleuchten wird, mit der ich in jedem Verhältniſſe bleibe

Deine treue Schweſter

Clementine.

Mein Mann grüßt Dich herzlich, und bittet um Erlaubniß, Dich morgen über 8 Tage in Muskau zu beſuchen.

5.

Pückler an ſeine Schweſter Gräfin Clementine von Noſpoth.

Muskau, den 2. März 1829.

Liebe Tiene,

Vor allem meinen herzlichen Glückwunſch, daß Stella, der ich die Hand küſſe, wieder beſſer iſt. Wohl haſt Du Recht, daß der Stachel gewöhnlicher Verlegenheiten des täglichen Lebens ſich abſtumpft, wo die ſteinernen Gefühle des Herzens in Anſpruch genommen werden, und oft gebraucht die wohlthätige Natur dieſen Wechſel als Troſt.

Was meine Aeußerungen über die Vergangenheit betrifft, die Du zu entkräften ſuchſt, kann ich Dir nie beiſtimmen. Ich habe mich längſt an völlige Unpartheilichkeit gewöhnt, und ſehe mein Treiben und das Anderer, wie ein Dritter, nachher mit ruhigem Auge an — aber eben ſo *wahr* bin ich auch, und dies ganz ohne Anſehen der Perſon. *Richten* laſſe ich mir jedoch nicht einkommen, und ſelbſt *Schuld* geben vermag ich niemanden — denn was iſt *unſere Schuld*? Die Natur giebt die Maße her, Zeit und Umſtände, deren halbe Kinder wir ſind, das Gepräge, der Geiſt durchdringt es, und die daraus entſtehende gränzenloſe Mannichfaltigkeit, dieſer endloſe Wechſel der Erſcheinungen ſind was da iſt und wird — nämlich das Leben Gottes, und die Ewigkeit! Alſo nur von Schuld in Bezug auf unſere kleinen irdiſchen Verhältniſſe kann die Rede ſein, die man eben ſo ausſprechen mag, wie man einer Parthie Schach, die zwei Freunde ſpielen, zuſehend, ihrem unrichtigen Spiel Schuld und Fehler beimißt, ohne ihnen deshalb zu nahe zu treten.

Gegen *Mißgriffe* bin ich freilich am aller ärgerlichſten, weil ich mir ſelbſt deren mehr als die meiſten übrigen Menſchen zuzuſchreiben habe — aber bei unſerem Vater war die Sache anders. Aufrichtig geſagt, ſein ganzes Leben war ein fortlaufender Mißgriff, eine traurige, gehaltloſe Exiſtenz, die ſich ohne durch eine Idee erwärmt zu werden, in der niederen Sphäre beſchränkten Eigennutzes ſchwerfällig durchwürgte — und hieraus entſtand dann freilich, irdiſch geſprochen, unſägliches Uebel. Wir Alle blieben zuvörderſt ohne Erziehung. Durch die unglückliche Ehe der Eltern, (ſtets meiner Ueberzeugung nach, die Schuld des Mannes, hier aber ganz offenbar) kamen wir auch um das Familienleben, ein früh geſammelter Schatz, der bis zum Grabe ausdauert, Freuden würzt und Unglück tröſtet. Durch kleinlichen Geiz kamen wir endlich um die Solidität unſeres Vermögens, das nicht des Vaters Vermögen war, der wohl viel hier genommen, aber nie etwas hergebracht hat, — und ſomit ſtehen wir Kinder gleich — ich aber habe dann noch eine ganz andere Rechnung, und warum ſoll ich nicht ſagen, was wahr iſt?

Nie will ich mir ſelbſt einen beſſeren Sohn wünſchen, als das Kind Hermann war, das, aus Feuer, Liebe und Geiſt zuſammengeſetzt, in der leitenden Hand eines edlen und würdigen Mannes, die Knospe alles Kräftigen, Guten und Schönen zur vollen Blüthe und Frucht hätte entfalten können. Wie dieſe Knospe geknickt, das Feuer verlöſcht, die Liebe erkältet, und der Geiſt erdrückt worden iſt — von dieſem Bilde will ich mich lieber abwenden — aber ſelbſt von der Zeit, in welcher dieſe Operation vor ſich ging, kann ich wiederum ſagen: ich wünſche keinen Sohn, der mich mehr ehrt, mir mehr Reſpekt bezeugt, und bereitwilliger iſt, mich zu lieben, als ich es gegen meinen Vater geweſen bis an ſeinen Tod, wo ich freilich weit entfernt war, ſein Betragen gegen mich völlig beurtheilen zu können. Dies hat erſt die Folge erlaubt, und mir das unumſtößliche Reſultat gegeben, daß ich nur Einem mich verderben wollenden Feinde im Leben begegnet bin, und dieſer Eine war Er! Seine Aenderung des Teſtaments, deren Du erwähnſt, war eine Schwachheit wie alles

Uebrige, durch eine Perſon herbeigeführt, deren Rechtlichkeit vor dem erſten erſchrak — für mich aber kann ich mit vollem Recht davon ſagen, que le remède était de beaucoup pire que le mal. Das erſte Teſtament war unhaltbar, das zweite, obgleich ebenſo ungültig, glaubte ich ertragen zu können, und erkannte es daher aus lang gewohnter Ehrfurcht für den Vater an. Aber welche Kommentare habe ich zu allem dieſen nachher gefunden, welche fortgeſetzte, heimliche, im Dunkel gehende Feindſeligkeit von ſeiner Seite, und das alles, weil er eigentlich mein Vermögen nur verwaltete, es ganz für ſich benutzte; und das Gefühl dieſes Unrechtes ihm meine Perſon ebenſo furchtbar als unangenehm machte. Wie unſchuldig war ich darin, und wie herzlich gönnte ich ihm alles! Auch kann ich mir durchaus nichts gegen ihn vorwerfen, als die 10,000 Thaler Schulden, die ich in Dresden und Leipzig gemacht, und die er durch eine Menge Mißgriffe zum Theil ſelbſt veranlaßte. Um ſie endlich zu bezahlen, nachdem er erſt meine Reputation damit künſtlich zu Grunde gerichtet hatte, nahm er ein Kapital auf, welches ich unter den 70,000 Thalern ſeiner Obligations-Schulden die er mir (außer den konſentirten Callenbergiſchen Schulden, welche er um keinen Pfennig verminderte) vermacht hat, mit ſchmerzlicher Satisfaktion wiederfand!

So ſtehen die Sachen, und ich beſitze zu viel Gerechtigkeitsliebe auch gegen mich ſelbſt, um hier den devoten Pinſel zu ſpielen, oder das Laſtthier, das ſich geduldig ſo viel aufbürden läßt, bis es unter dem Gelächter herzloſer Umſtehenden niederſinkt.

Der Vater iſt todt, aber wenn er morgen lebend vor mich träte, und die Wahrheit von mir verlangte, ich würde ihm dieſen Brief mit eben der Ruhe entgegenhalten, wie ich ihn Dir überſchicke — und es war überdies nöthig, mich einmal gründlich über dieſes Kapitel mit Dir auszuſprechen, die ein Urtheil hat, mais cela suffit — und in Zukunft gelte es auch unter uns: De mortuis nil nisi bene.

P. S. Lucie, die an allen Leidenden ſtets regen Antheil nimmt, hat ſich auch über Stella mehr als ich beunruhigt, der immer guter Hoffnung iſt, ſeit ſeine Philoſophie reifte. Sie grüßt Dich herzlich, und wir werden uns beide ſehr freuen Deinen Mann hier zu ſehen. Odioſa betreffend, wirſt Du immer in Gut und Uebel einen Bruder in mir finden. Thue aber das Mögliche, denn Du haſt es nicht allein mit mir zu thun.

8.

Pückler an den Regierungsrath Grävell.

Muskau, den 7. Juli 1829.

Vielen Dank für den Paulus, den ich mit der Andacht eines Corinthers leſen werde. Uebrigens brauche ich nicht erſt hierdurch mit Chriſtus verſöhnt zu werden, deſſen erhabene Stelle in der Geſchichte mir nicht entgangen iſt. Betrachtet man ihn als einen Gott, ſo mußte er freilich auch von menſchlicher Sünde frei ſein, ſieht man ihn aber als einen ausgezeichneten Menſchen an, ſo muß man wohl auch annehmen, daß er ſeine Irrthümer und Sünden gehabt haben wird, denn das Weſen des Menſchen beſteht darin, einem Ideal nachzuſtreben, das er nicht erreichen kann. Er iſt der wahre Tantalus. Was iſt übrigens Sünde? Schwäche, nichts weiter — ſie mag nun aſtheniſcher oder ſtheniſcher Natur ſein — Unzulänglichkeit einzelner und des Komplexes aller unſerer Eigenſchaften. Um in dieſer Hinſicht vollkommen zu werden, muß man wohl erſt gen Himmel gefahren ſein.

Unangenehm fiel mir auf der erſten Seite des Buchs das Privilegium gegen den Nachdruck, und die von Paulus unterzeichnete Aufforderung an die Gerichte deshalb auf.

Solch ein Buch ſollte irdiſches Intereſſe nicht an der Stirn tragen, und für ſolche Forſchungen der Nachdruck als größeres Verbreitungsmittel nur erwünſcht ſein. Heiligkeit und Geldintereſſe können ſich in meiner Phantaſie nicht einen, ein bezahlter Lehrer des Wortes Gottes widerſteht mir, und mir graut jedesmal, wenn ich für Abendmahl oder Taufe acht Groſchen in Papier gewickelt auf dem Altar liegen ſehe.

Ich glaube ſogar, daß dieſes Gefühl chriſtlich iſt. Wie vieles könnte darin ſchöner und beſſer werden, wenn man ſich wirklich für das Chriſtenthum, das heißt für die Bildung der Menſchheit, intereſſirte.

Die Rechnung meinerſeits, (nämlich der leiblichen Schulden), erwartet Sie bei mir. Adieu.

H. Pückler.

7.

Pückler an Gräfin Ida von Holk,

ſpätere Gräfin von Almaſorte.

Muskau Caſtle, den Tag nach der Abreiſe. (Ende 1829.)

Wohlfeilſte und lieblichſte der Verwandten — eine der wahren Nieceſſen, welche nur von Luft und Seele leben.

Ihr König, ſchöne Gräfin Ida, antwortete, auf dem Wiener Kongreß, einem Diplomaten, der ſchmeichelnd äußerte: que S. M. avait gagné tous les coeur — „oui Monsieur, mais pas une âme!“ Sie haben beſſer aufgeräumt, und unſere Herzen wie unſere Seelen mitgenommen. Kaum iſt uns noch ein bischen davon, zwiſchen der Tante und mir, zum gegenſeitigen Gebrauch übrig geblieben, und das Kreuz, welches die Tante heute ſchickt, iſt daher das Symbol deſſen, was wir jetzt negativ tragen — nämlich an Entbehrung!!

Auch der Alaundirektor und Vortänzer ſendet pflichtſchuldigſt ſeine Kryſtalle, der Schacht wird aber nicht Ida getauft, et pour cause. Ich laſſe blos denjenigen, in welchen wir einführen, J . . nennen, sans avoir mis le point dessus.

Ich ſpaße, und doch bin ich wirklich traurig! — Hélas! Adieu.

Hermann Pückler.

P. S. Viel Grüße an die ſchöne Illa, und den bleiſtiftig ſchalkhaften Ille und Illo. Vergeſſen Sie auch nicht mich der poſniſchen Generalin zu Füßen zu legen, ſowie dem holden Fräulein Schmidt. Und ſo beſchütze ſie denn die heidniſche Götzin Venus Anadyomene, und behüte Sie vor der leichtfertigen Range, ihrem Sohne, dem Götzen Amor. Amen.

1830.

1.

Pückler an ſeine Mutter.

Muskau, den 16. Februar 1830.

Liebſte Mutter!

Wenn Jeremias mehr klagt als ſeine Vorgänger, ſo hat er auch mehr Urſache dazu — et voilà. Der gute Max iſt wieder bei ſeiner Peppy, und bald werden wir uns bereiten, Dich in Alais zu überfallen, gute Matſcha, auf welches, und einen ſehr guten franzöſiſchen Koch daſelbſt, ich mich ſehr freue.

En attendant ſitze ich wieder hier, und ſchreibe allerlei, leſe noch mehr, und jammere, diesmal aber hauptſächlich über den ſchlechten Winter! Auf unſerer Herreiſe wurden wir, Lucie und ich, dreimal umgeworfen, einmal in's Waſſer. Unter ſolchen Umſtänden iſt Reiſen eben nicht angenehm.

Tauſend Grüße an Bianca. Apropos — auf die Fürſtin M . . . kann ich nie reflektiren, da ich ſie nie bekommen würde. Pour cela il faudrait au moins pouvoir rattraper 20 ans, ce qui malheureusement n'est pas faisable.

Auch wünſche ich, wenn ich wieder das Opfer meiner Freiheit bringen ſoll, keineswegs eine vornehme Weltdame zu heirathen.

Deine Blinde werde ich ewig regrettiren! C'était justement ce que il me fallait.

Etwas Aehnliches ſuche alſo für Deinen ſehr anſpruchloſen Joſeph. Il faut trois choses, pas de l'argent, de l'argent et de l'argent, mais unefois seulement de l'argent, après cela un bon coeur, et finalement un extérieur agréable.

Ohne das geht's halt nit, die Blindheit, ohne dabei die Perſon zu verſtellen, wäre aber ein Extra-Luxus, eine reizende Zugabe geweſen. Taub wäre fatal, aber blind iſt himmliſch! Auch Bänkchen wird das hoffentlich einſehen.

Lucie empfiehlt ſich Dir und ihr vielmals, auch ſie iſt eine Art Blinde, wenigſtens für meine Fehler.

Es iſt mit allem dieſen, daß ich die Ehre habe zu ſein

cara Matscha

Dein Joſeph.

Den abgedroſchenen Spaß vom ſchwarzen Herzen haſt Du falſch verſtanden und angewandt, denn im Sinne des Paſtors iſt das ſchwarze Herz das Beſte, und dies war das Deine, mütterliche, immer für mich.

Auch Bianca's lieblichem Herzchen ſende ich einen zärtlichen Kuß.

Herrmann.

2.

Pückler an Graf Max von Seydewitz.

Muskau, den 16. Februar 1830.

Verehrter Max,

Seltſam ſind die Wege des Schickſals, aber noch ſeltſamer die von Carolath nach Muskau! Zweimal drehte unſer Schlitten ſeine Rückſeite gen Himmel, gleich einem neumodiſchen Frömmler. Er entleerte ſich dabei unſerer einmal im Schnee, das andremal in's Waſſer, und zwar auf der Seite der armen Lucie, die ſchon vorher von ſchrecklicher Angſt geplagt, jetzt auf meine beſorgte Frage erwiederte, ſie liege gut. So wahr iſt es, daß das herannahende Uebel ſchwerer zu ertragen iſt, als das bereits eingetretene.

In Sorau ſtärkte uns ungariſcher Wein, nicht wie in Carolath aus Spitzgläſern am Sonntage, ſondern aus Biergläſern wochentags getrunken, ein gutes Diner, ein leidliches Bett, und gemächliche Ruhe bis 12 Uhr am anderen Morgen. Du wäreſt gewiß auch dort geblieben, hätteſt Du das gewußt. — —

3.

Gräfin von Kielmannsegge an Pückler.

Pöring, den 10. März 1830.

Ce matin, mon cher cousin, j'ai retrouvé des lettres qu' anciennement vous m'avez écrites; et cela m'a décidé à vous dire que je vis encore, et où je vis, et de vous engager de m'apprendre ces deux grandes vérités à votre tour. Ce n'est point que l'idée ne me soit venu souvent, sans vos lettres, mais la renommé m'avait appris que vous allier vous marier à une Princesse créole, noire et les pistolets chargés en ceinture; j'avais peur de la belle, et n'ai point douté de la nouvelle, puisque je vous ai très-certainement vu résolu de vous

jeter du pont de Drèsde dans l'Elbe avec cheval et bagage. L'un vaut l'autre. Après cela on m'a dit que je devais porter mon imagination du noir au blanc, et que des Anglaises la plus Vénus vous tenait dans ses filets. Pour celle-là, quoi qu'il en soit, elle ne m'en impose point. Au contraire, si elle fait votre bonheur, je l'en remercie. J'ai vendu les biens que j'avais sur la lisière de Prusse et Saxe, pour en acheter au coeur de la Bavière. J'y suis et j'y reste pour y créer cet intermédiaire entre la bosse et les rochers du Danube, qui en fera l'élégance. Les beautés de la nature y sont. Vous avez une soeur en Bavière, et par épisode une mère — chemin faisant en les allant voir, vous trouveriez une cousine et même deux, qui est ma fille. A l'heure qu'il est, elle vous plairait mieux que moi. Mais vous aussi, mon pauvre cousin, je pense que vous devez commencer à vieillotter. Et je m'amuserais beaucoup de vous voir à l'entrée d'un état, dans lequel je me trouve toute englobé, sans m'en affliger. Je ne désire que ce que j'ai. Et mes regrets portent bien davantage sur des malheurs que j'ai vu passer que sur des bonheurs évanouies.

J'ai commencé par la plaisanterie et me voilà à la réflection. Mon amitié, vous le savez, mon cher cousin, est du ressort de cette dernière, soutenue par l'habitude et par l'inclination naturelle: ce qui encore fait une assez jolie composition, pour vous être consacrée.

Comtesse Kielmannsegge-Schönberg.

4.

Pückler an einen Verwandten.

Muskau, den 16. April 1830.

Mein verehrteſter Vetter!

Mit Vergnügen habe ich ein Schreiben von Ihnen, lieber Graf, an Fritz Pückler, das er mir mitgetheilt, ſo wie Ihre Korreſpondenz mit meinem Bevollmächtigten, dem Herrn Regierungsrath Gräwell, geleſen.

Sie ſprechen ſich darin ſo klar, ſachgemäß und wohlwollend aus, daß meine etwas ſchwankend gewordene Hoffnung: mit meiner Familie in das freundſchaftlichſte Verhältniß, und in eine innige Vereinigung zu unſerem gemeinſchaftlichen Intereſſe zu treten — war von jeher mein ſehnlichſter Wunſch — vielleicht doch noch realiſirt werden könnte.

Ich verſichere Ihnen auf mein Pückleriſches adliges Wort, daß dies kein Phraſe, ſondern meine aufrichtigſte Herzensmeinung iſt, da es der Hauptzweck meines Lebens geworden iſt, für unſere Familie ein Etabliſſement zu gründen, welches ihr den verlorenen Glanz, Reichthum und Einfluß künftig wiedergeben ſoll, den ſie durch Verſplitterung ihres Eigenthums verloren hat.

Sehr viel für dieſen Zweck kann ich allein thun, weit mehr aber, wenn wir Alle feſt zuſammenhalten, und uns darin den alten franzöſiſchen Adel zum Muſter nehmen, der dem Familienintereſſe ſtets jede perſönliche Zwiſtigkeit augenblicklich hintanſetzte, und gemeinſchaftlich Alle für Einen und Einer für Alle wirkte, wo es ſich um dieſes handelte, es mochte nun in Beziehung mit dem Thron und dem Regenten, oder mit ſeines Gleichen, oder auch mit anderen untergeordneten Verhältniſſen ſtehen. Durch Feſthaltung dieſes Grundſatzes gewann Jeder, und bis zu der allgemeinen Kataſtrophe, die Einzelne nicht mehr aufhalten konnten, erhielt ſich der große Einfluß der Familien ungeſchwächt, und verbreitet noch jetzt einen Nimbus um ihre Namen.

Daß ich in dieſer Geſinnung ganz von meinen ſchleſiſchen Vettern verkannt worden bin, und noch werde, ſpringt in die Augen, und hat wahrſcheinlich ſeinen Hauptgrund in der Albernheit meines Sachwalters in Frankfurt, von Ihnen den Beweis Ihrer Identität als meine Vettern gefordert zu haben. Ich kann hierauf nur entgegnen, daß ich dieſe Prozeßſachen ſo ſehr als Odioſa betrachtete, daß ich bis dieſe Stunde noch gar keine Akten darüber geleſen habe, wovon ich mich umſomehr dispenſiren konnte, da ich nicht Juriſt bin, und alſo in dieſen dädaliſchen Gefilden nichts angeben und nichts verbeſſern konnte. Ja ohne Fritz Pückler, der mir den Unwillen meiner lieben Vettern deshalb mitgetheilt, wußte ich bis dieſe Stunde noch von der ganzen Sache nichts.

Sie können, verehrter Vetter, mir dieſes buchſtäblich glauben, denn meine ganze Politik beſteht blos in größter Offenheit und Gradheit, mit der man auch meiner Erfahrung nach, zuletzt am weiteſten kömmt.

Da Sie ein ſehr merkwürdiger Mann ſind, wie Ihr allgemeiner Ruf und Ihre Briefe mir beweiſen, ſo würde es mich ſehr freuen, wenn Sie ſelbſt als Kommiſſarius der Familie hierher kämen, unſere Differenzen auszugleichen, und bei der Gelegenheit Muskau mit Ihrem Beſuch beehrten, wo wir mündlich vieles beſprechen, und ich mit Vergnügen Ihnen jede Mittheilung machen würde, die ſich auf unſere Familienverhältniſſe bezieht, namentlich die Zukunft betreffend, die ich für dieſelbe zu gründen wünſche

Intereſſant möchte es auch bei dieſer Gelegenheit für Sie ſein, den Herrn Regierungsrath Grävell perſönlich kennen zu lernen, der alle ſeine Kenntniſſe und ſein Talent anwendet, mit mir gemeinſchaftlich dieſem Zweck zuzuarbeiten.

Genehmigen Sie die Verſicherung der ausgezeichneten Hochachtung mit der ich bin

Euer Liebden
ganz gehorſamſter Vetter H. Pückler.

5.

Pückler an Gräfin Nathalie Kielmannsegge.

Den 16. Juli.

Au ciel, où il n'y a point de date.

Hélas, vous ne m'aviez donc pas compris! L'original est mort à soixante ans juste, il a quitté ce monde, et c'est de l'autre qu'il a aujourd'hui l'honneur de vous envoyer ses voeux posthumes.

Comme il s'y moque un peu de nos saintes superstitions, et de la société de Berlin, il vous demande discrétion parfaite sur son nom, car les dévots sont une engeance qu'on craint même dans l'autre monde.

Pardon si l'on vous ruine en frais de port pour des objets qu'ils n'en valent pas la peine. C'est en partie votre faute, denn: alte Liebe roſtet nicht.

Der Selige.

6.

Gräfin von Kielmannsegge an Pückler.

Pöring, den 20. Auguſt 1830.

Non et décidément non vous n'êtes pas mort, au contraire, vous êtes plus disposé à être immortel. Vos oeuvres posthumes vous font connaitre aux contemporains, auxquels il faut se peindre; ils vous décriment tout-parfaitement à vos ami qui vous connaissent et vous devinent. Et dans ces phalanges j'ai droit d'ancienneté. — Nicht „dem Seligen", deſſen Seligſprechung im Himmel ich unbezweifelt nach der chronologiſchen Ordnung der Dinge werde bereiten helfen — nein, für diesmal dem redlichen ſich und mir treu gebliebenen Freunde muß ich mich in jener Sprache ausſprechen, in der ich ſeine Geiſtesblüthen empfinde, genieße und würdige. — Sie haben auf mich eine

erheiternde, wahrhaft erquickende Wirkung gehabt; denn ſie umfaſſen alles, was im Gebiet des tiefen Denkens, des zarten Empfindens, des geſchmackvollſten allſeitigen Erkennens aller Wiſſenſchaft und Lehre, der eleganteſten, lebendigſten Darſtellungsgabe wohl vorkommen mag. Als ich die letzte Seite vollendet hatte, da dachte ich von dem Verfaſſer vornehm weil edel, originell weil aufrichtig, hat er durch Prüfung aller Dinge eine reine Freude an rein kindlichen Gegenſtänden beibehalten und dies in einem ſo hohen Grade, daß dieſe Eigenthümlichkeit wohl ein beſonderes, vom Schöpfer ertheiltes Glück genannt werden dürfte. Oft werde ich dieſe Lektüre wiederholen: zuerſt um des Totaleindrucks und Genuſſes willen, den ſie allgemein erregen muß. Es kann nicht anders ſein. Dann auch aus Perſönlichkeit. Ohngefähr in gleichen Grundſätzen erzogen, aus gleichen Anſichten jenen beengenden, abgeſchmackten Heucheleien entſchwebt, nur als flüchtige Erſcheinung uns im Laufe des Lebens begegnend, iſt dennoch die Entwickelung des Urtheils und der Meinungen der reiferen Jahre ganz die nämliche; die Empfindungen und Seelenreſultate ſo übereinſtimmend, daß — ſollte ich auch das größte Unkompliment für mich niederſchreiben — ich nur einen Unterſchied erkenne: den des männlichen Talentes und des weiblichen Verſchließens des inneren Lebens. Danken Sie dem Schöpfer, der Sie ſo reich begabte — Ihnen danke ich, daß Sie mich ſo reich beſchenkten. Aber eines ſagen Sie mir: warum und woher die Wahl der beiden Kupfer? Warum und woher einige einzelne Stellen? — O Fauſt!! Noch wandelſt Du auf Erden. — —

7.

Pückler an den Miniſter von Witzleben.

Es betrübt mich im höchſten Grade Sr. Maj. Mißfallen durch eine Aeußerung erregt zu haben, die ich gewiß unterlaſſen hätte, wenn ich dies hätte vermuthen können. Ich bemerke auch, daß ſie nur auf eine zweite Aufforderung des Herrn O. v. Zimmermann ſtattfand, nachdem E. H. uns bereits zugeſichert, daß ich von jener Beſtimmung dispenſirt ſein ſollte.

Mein Leben, meine Perſönlichkeit und mein Vermögen werde ich jederzeit, wenn es gebraucht werden kann, Sr. Majeſtät freiwillig weihen — aber ich geſtehe es, die Zumuthung, einem Depot in Görlitz vorzuſtehen, ſchien mir eben ſo ſehr meiner Stellung, als meinen Kräften und meinem guten Willen unangemeſſen; und da ſie von einem Mann ausging, der ſeit vielen Jahren fortwährend ſich bemüht hat, die mit der Inſtitution der Landwehr verbundenen Koſten ſo ſchonungslos und ſchwer als möglich auf die Beamten und die Bewohner der Standesherrſchaft Muskau drücken zu laſſen, worüber im ganzen Kreiſe nur eine Stimme iſt! ſo werden, wie ich hoffe, Se. Maj. mir um ſo leichter Allerhöchſt Ihre gnädige Verzeihung angedeihen laſſen, wenn ich in der erhaltenen Aufforderung nichts anderes als eine ähnliche Chicane ſah; um ſo mehr, da ſie ohngeachtet Ew. Erlaucht gütige Verſicherung ſie zu beſeitigen, wiederholt wurden.

Von Ew. Erlaucht rechtlichem und biederen Karakter, darf ich hoffen, daß Sie die Gewogenheit haben werden, dieſe Auseinanderſetzung Sr. Maj. mit meiner unterthänigſten Bitte um Verzeihung günſtig und gütig vorzutragen. Sollten aber Se. Maj. den begangenen Fehler zu groß finden, ſo bin ich bereit, mich ſelbſt dafür durch die allerunterthänigſte Bitte um meinen Abſchied zu beſtrafen, mit dem einzigen Vorbehalt, wenn der Krieg ausbricht, dieſem als Freiwilliger ohne allen militairiſchen Rang mit beiwohnen zu dürfen.

8.

Pückler an General von Witzleben.

Berlin, den 20. Auguſt 1830.

Hochgeehrteſter Herr General,

Nur wenn Euer Hochwohlgeboren nicht gegen mein hier in Abſchrift beiliegendes Geſuch an Se. Majeſtät ſind, darf ich wohl wagen, einen günſtigen Erfolg davon zu hoffen, und lege es daher mit Reſignation in Ihre Hände, freilich mit dem Wunſche, daß meine Gründe Euer Hochwohlgeboren nicht unpaſſend erſcheinen, und Ihr freundliches Vorwort erlangen möchten.

Sollten Zeiten kommen, wo ich mir Auszeichnungen zu verdienen im Stande wäre, ſo rechnen Sie darauf, Herr General, daß ich da, wo es gilt zu brauchen bin, und wahrhaftig niemand mit mehr Enthuſiasmus einem Könige, wie dem unſeren mit Leib und Leben dienen würde.

Ueber meine Verehrung und dankbare Anhänglichkeit für Euer Hochwohlgeboren ſelbſt, ſetze ich nichts hinzu, da ich mich hierüber ausgeſprochen, und den Schein einer captatio benevolentiae vermeiden will. Das Beſte, was ich mir in dieſer Hinſicht immer wünſchen könnte, wäre von Ihnen mehr gekannt zu ſein, und nicht ſo fern von Ihnen zu ſtehen, als es Ihre hohe Stellung und meine unbedeutende bisher geboten haben.

Doch verzeihen Euer Hochwohlgeboren dieſe mir ſo ganz perſönliche Digreſſion, und nehmen Sie überhaupt mit gütiger Nachſicht dieſes Schreiben auf.

Euer Hochwohlgeboren gehorſamſter

H. Pückler.

9.

Pückler an den König Friedrich Wilhelm den Dritten.

Eure Majeſtät haben bisher immer eine hohe Gnade gehabt, mich mit meinem Freunde und Stiefſchwiegerſohne dem Fürſten Carolath in gleichem Grade avanciren zu laſſen. Durch neuere militairiſche Verdienſte konnten wir beide freilich keinen Anſpruch darauf machen, nur unſere gleichen Standesverhältniſſe, unſere Stellung in der Provinz, vor allem aber die innigſte Anhänglichkeit für Euer Majeſtät geheiligte und geliebte Perſon, in der ich mir bewußt bin niemand nachzuſtehen, können mich hoffen laſſen keine Fehlbitte zu thun, wenn ich Euer Majeſtät allerunterthänigſt das Geſuch ausſpreche, auch mich gnädigſt zum Generalmajor à la suite zu ernennen, woraus niemand Anderem weder gegenwärtig noch in Zukunft ein Nachtheil erwachſen kann, und woraus mir, meiner Familie und unſerer Provinz, die ſo allgemein dankbar und theilnehmend die Auszeichnungen aufgenommen hat, womit Eure Majeſtät mich früher beglückt haben, die Gewißheit würde, daß ich Euer Majeſtät Gnade nicht verluſtig gegangen bin.

Mit der tiefſten Ehrfurcht erſterbe ich

E. P. M.

10.

Pückler an Lüdemann.

Die gütige Nachſicht, mit der Euer Hochwohlgeboren über die „Briefe eines Verſtorbenen" geurtheilt, veranlaßt den dankbaren Seligen, deſſen Perſon Sie nicht errathen haben, Ihnen zwei Rezenſionen dieſes Buches zuzuſchicken, von denen die erſte ein Freund geſchrieben, die zweite aber höchſt unerwartet, durchaus nicht ſollizitirt, und ohne daß der Rezenſent nur eine Ahnung des wahren Autors hätte haben können, erſchienen iſt.

Nicht weniger geſchmeichelt, als durch Goethe's Kritik, findet ſich Schreiber dieſes durch Ihre Abſicht, eine leichte Fiktion aus dem Buche ſeines verſtorbenen Freundes zur Tragödie zu erheben, und iſt der Stoff nur einigermaßen dem Talent des Bearbeiters angemeſſen, ſo zweifelt er nicht an dem beſten Erfolg.

Anonymus.

11.

Pückler an Sabine Heinefetter.

Berlin, den 22. Auguſt 1830.

Unerträgliche Geſchäftsabhaltungen haben mich heute gehindert, Ihrer liebenswürdigen Erlaubniß zu folgen, und Philomele im Bauer zu belauſchen.

En attendant bitte ich beiliegende Frucht, die eben von dem Orte anlangt, wohin ich Sie geſtern einlud, und den Sie ſich von Herrn von Arnim haben beſchreiben laſſen — gütig aufzunehmen. Sie ſteht freilich der Baumkuchengalanterie gar ſehr im Volumen nach, wird aber auch nur von Dilettantenhänden dargebracht, während die anderen, ſo zu ſagen, un gâteau d'autorité genannt werden kann.

Vielleicht verſuche ich noch mein Heil, nämlich Sie zu Haus zu finden, im Laufe des Tages, oder morgen früh, und empfehle mich bis dahin Ihrem gütigen Andenken beſtens.

H. Pückler.

12.

Helmine von Blücher an Pückler.

Carolath, den 29. Auguſt 1830.

Lieber Stiefpapa,

Das allerliebſte kleine Halstuch hat mir ſehr viel Freude gemacht, und ich beeile mich ſogleich Dir, meinen herzlichſten

Dank dafür zu ſagen. Es wurde von Allen ſehr ſchön gefunden, denn ich ſchmückte mich den verfloſſenen Sonntag, wo mich Adelheid von Bautzen holen ließ, und ich es wenige Stunden zuvor erhalten hatte, zur großen Abendgeſellſchaft damit. Dein gutes ſtiefväterliches Herz, was ſich darin ſo unverkennbar ausſpricht, rührt mich wahrhaft. Du haſt neben der prachtvollen Gabe an Mlle. H. auch des armen Stieftöchterchens nicht vergeſſen. Ich armes, verlaſſenes Kind, bin ohnehin ſo ſtiefmütterlich vom harten Schickſal behandelt und verſorgt worden — vielleicht ergeht es mir jenſeits des Grabes beſſer, als es mir bisher in dieſer argen Welt ergangen iſt; dies will ich wenigſtens von der Gerechtigkeit des Himmels hoffen. Weißt Du wohl, daß ich mir oftmals wie ein armes, heimathloſes, fremdes Kind vorkomme, und ich gar ſchmerzlich empfinde, wie ich eigentlich ſo recht niemand angehöre. — O, das iſt ein gar trauriges Gefühl und Bewußtſein — und die Thränen treten mir gleich in die Augen, wenn meine Gedanken dieſe Richtung nehmen. Denkt denn nicht Jeder nur an ſich — die ich ſo gern als meine Verwandten betrachte, und bleibe ich nicht ganz verweiſt und alleine zurück von Euch Allen, Ihr edlen Seelen! — und keinen kümmert's ob ich froh oder traurig, glücklich oder unglücklich bin. Doch wenn Du Dir einen Augenblick die arme, einſame Helmina vorſtellen kannſt, wie öde und freudenleer ihr Daſein doch iſt — ſo wird ſelbſt Dein egoiſtiſches, ſelbſtiſches Herz einige Theilnahme für mich empfinden. Wenn wahre Freundſchaft in Deiner Seele für mich wäre, ſo hätteſt Du es gewiß dahin bringen können, mit leichter Mühe, daß man mich auch mit nach England genommen hätte, denn wer vermöchte es wohl, Deiner Beredtſamkeit zu widerſtehen. —

Wie ich höre, ſo amüſirſt Du Dich ganz vortrefflich in Berlin, wozu ich Glück wünſche, und haſt ebenfalls ſehr angenehme Reiſeprojekte — erſtlich ein Rendezvous in Meiningen mit der Mama und Adelheid, wohin ich auch gern mitginge, um den ſehr hübſchen jungen Herzog einmal wiederzuſehen. Dann gehſt Du nach Algier, Mama mit nach London, und den Winter bringt Ihr Alle in Paris zu. Sehr ſchöne Pläne! — Der Himmel lege nur der Ausführung kein Hinderniß in den Weg, dies wünſche von ganzem Herzen. Nun adieu, liebes Stiefväterchen, vergiß Dein Stieftöchterchen nicht ganz, und ſchreibe ihr manchmal, um ſie in ihrer großen Einſamkeit ein bischen aufzuheitern. Ewig verbleibe ich Deine wahre Freundin

Helmina.

Adelheid trägt mir viele Grüße an Dich auf.

13.

Pückler an Gräfin von Kielmannsegge.

Berlin, den 5. September 1830.

Ihr Brief, meine theuerſte Freundin, hat mich ſehr angenehm überraſcht. Es wäre nur eine Phraſe, wenn ich ſagen wollte: Ihr unverdientes Lob beſchämt mich — nein, es erfreut und erhebt mich, denn wohl erkenne ich von jeher in Ihnen die verwandte, und oft gleich mir verkannte Seele, und habe alle Urſache auf dieſe Verwandtſchaft ſtolz zu ſein. Nicht beſſer kann man ausdrücken, was das Gros der Menſchen iſt, als Sie von ihnen ſagen, daß man die meiſten oft läſtig, weil unbenutzbar, unverſtanden, weil unempfunden, und doch immer wieder von ihnen heimgeſucht iſt, wenn man ſie nicht mag. Gar reizend beſchreiben Sie die ſich ſelbſt gewählte Natur um Sie her, und Ihr thätiges Walten darin. Vous me faites venir de plus en plus l'eau à la bouche, ma chère Cousine, und die erſte Ausflucht, die ich (jetzt von ennuyanten Geſchäften zurückgehalten) machen werde, iſt gewiß nach Pöring, wo ich mich im voraus für die Dauer meines Daſeins als erſten Gärtner verdinge. Schicken Sie mir doch en attendant den Plan und Anſicht des byzantiniſchen

Schloſſes — in ſolchen Dingen kann ich guten, auf vielfache Erfahrung gegründeten Rath ertheilen. Schon wundere ich mich, daß das alte 4 Stock hohe, gewölbte Schloß nicht mit dazu verbraucht wird, denn dem erwähnten Style ſind große Maſſen, und Mannigfaltigkeit der Außenlinien ſehr zuträglich.

Schön ſind alle die Erinnerungen von Römern, Götz und Bayer-Herzögen an den Platz gebannt — ſo etwas iſt immer unbezahlbar, eine Glorie um das Ganze, wie um die Landſchaft der Abend-Sonne-Glanz. Auch für die römiſchen Wolfshunde und ausländiſchen Papageien in der Gegenwart, bin ich ſehr empfänglich (mehr als für das päpſtliche Merinos) und was die noch vermißte Ordre et netteté im Gute betrifft, ſo bin ich überzeugt, daß Ihrem Geiſt und Ihrer Thätigkeit bald gelingen wird, das „Unterſte zu Oberſt“ zu kehren. Ihre gütige und ſchmeichelhafte Bitte betreffend, erwiedere ich, daß ich gar wenig von vielem aufgeſchrieben, was doch den intereſſanteſten Stoff dazu hergegeben hätte. Wie ſchade, daß wir in jenen Zeiten nicht korreſpondirten, denn der vollkommene abandon meines Briefwechſels mit Lucie hat mich erſt darauf gebracht, mit einiger Suite und Abſicht zu ſchreiben. Indeſſen wird ſich mündlich noch manches Intereſſante abſprechen laſſen, vorausgeſetzt, daß ich nicht zu blöde dazu bin, und Sie mir nicht zu ſehr imponiren.

Wiſſen Sie wohl noch, car je dois vous l'avoir conté au moins autant de fois que Werther ses amours avec Lolotte à son fidèle Fritz, daß ich ſchon im ſiebenten Jahr mich in Herrnhut ſterblich in Sie verliebte, als wir noch beide in religiös-ſinnlichen Entzündungen ſchwärmten.

Sie zerfloſſen in Thränen, ſchön wie eine zerknirſchte Heilige, und ich in Liebe, ſüßer noch als zu Jeſus. Als Sie herausgingen, noch immer weinend, drängte ich mich an Ihr ſchwarzſeidenes Gewand, und, elektriſch getroffen, fühlte ich zum erſtenmal, was Wolluſt ſei. — Alles iſt mir noch heute ſo gegenwärtig, als wäre es geſtern geſchehen, und ich bewundre manchmal, wie ich ſchon als Kind alt war, und als Alter noch Kind geblieben bin. Vous voyez donc, ma chère cousine, que vous et votre taffetas jouait un grand rôle dans la vie de mon enfance, et le souvenir m'a toujours été, bien doux dans quelque époque de la vie qui s'est présenté.

Die abſcheulichen Kupfer zu meinen Briefen ſind eine geſchmackvolle Gentilleſſe des Verlegers. Mein Troſt iſt, daß Manche ihre Gräulichkeit für einen Witz anſehen werden, denn über und unter alle Erwartungen gehen die Auslegungen des Publikums. Der Stelle aber: „O Fauſt! noch wandelſt Du auf Erden", erinnere ich mich, ſo aus dem Zuſammenhange hingeſtellt nicht.

Wahrſcheinlich ſoll es heißen, daß jene Stimmung, an der Fauſt untergeht, unſterblich bleiben muß mit dem Menſchengeſchlecht, auf Erden ihre vollſtändige Löſung nicht finden kann. Uebrigens bitte ich ſehr um etwas Kritik, die mir die Rezenſenten ohnedies nicht ſchenken werden, von ſo lieben Händen würde aber ſelbſt der intereſſanteſte Tadel nie verletzen, ſondern nur willkommen ſein und dankbar angenommen werden.

Adieu, und einen nur verſpäteten Kuß auf den heißen Mund der weinenden Herrnhuterin.

N'oubliez pas de me garder le secret pour le livre, c'est moi qui vous enverra les autres tômes, qui ne pai raîtront qu'au printemps prochain.

14.

Pückler an Schinkel.

Berlin, den 7. September 1830.

Mein verehrteſter Freund!

Ich bin blos Ihretwegen, das heißt, um Ihnen eine Menge Dinge vorzutragen, nach Berlin gereiſt. Denken Sie alſo wie betrübt ich war, Sie, der Berlin ſonſt ſo ſelten verläßt, nicht zu finden.

Da Sie indeß durch Dresden gehen, ſo wäre es nur ein Umweg von 10 Meilen, und Sie verbänden mich mehr, als ich ſagen kann, wenn Sie die Freundſchaft für mich hätten, Ihren weiteren Weg über Muskau zu nehmen.

In dieſer Hoffnung reiſe ich den 10ten dieſes Monats von hier ab, und erwarte Sie in Muskau bis ich Nachricht von Ihnen erhalte.

Vielleicht würde auch Ihre Frau Gemahlin, der ich mich herzlich empfehle, nicht ohne Intereſſe die Anordnungen in Muskau ſehen, die noch immer einem ſchönen Ganzen entgegenſchreiten, dem die Krone (der Schloßbau nach Ihren Plänen) aufgeſetzt werden ſoll.

Könnten Sie noch Ihren Freund Tieck bewegen, ſich auch anzuſchließen, ich brauche wohl nicht zu ſagen, wie willkommen ein vornehmer Geiſt wie der ſeinige bei uns wäre, und er ſelbſt ruhte ſich vielleicht angenehm einige Tage in unſerer anſpruchsloſen ländlichen Einſamkeit aus.

Sie aber, mein theuerſter, hochgeehrteſter Freund, dürfen mir auf keinen Fall faux bond machen, und iſt es möglich, ſo avertiren Sie mich von Ihrer Ankunft durch einen Boten, wozu die Dresdner Portechaiſen ſich vortrefflich eignen.

Ich lebe hier in Abweſenheit des Meiſters in und unter ſeinen wundervollen Werken, bin auch ſogar mit Hülfe des Dr. Waagen in's Heiligthum gedrungen, wo ich gar viele Freude an den herrlichen Plänen zu Friedrichs des Großen Denkmal gehabt, aber auch immer bedauern muß, daß das rückſichtsloſe Schickſal Ihnen nicht noch einen anderen Platz anwies, wo unerſchöpfliches Geld und ſchrankenloſe Freiheit den Flügeln des Genius noch mehrere Ellen anſetzen.

Daß man Ihre himmliſche Zeichnung wegen der Nacktheiten verwirft, karakteriſirt unſere Zeit!

Alſo täuſchen Sie meine religiöſe Hoffnung auf Ihr Kommen nicht, werden Sie kein Meſſias der Juden, ſondern opfern Sie ſich herzhaft einige Tage für's allgemeine Beſte, und laſſen Sie mich bald Ihnen in Muskau mündlich ſagen, wie ſehr ich Sie verehre und liebe.

Ihr
H. Pückler.

15.

Schinkel an Pückler.

Euer Durchlaucht

kann ich nicht genug danken für den großen Genuß, den wir durch dieſe Briefe gehabt haben; die ſchöne Harmonie in natürlicher Grazie eines freundlichen Humors und ſo viel Empfindung und Auffaſſungsſinn konnten nur den angenehmſten Eindruck zurücklaſſen. Leider ſind wir noch nicht ganz zu Ende, denn mit Fleiß wollten wir nicht übereilen, was ſo viel Genuß gewährt. Sollten Ew. Durchlaucht einmal wieder gewähren können, ſo bitten wir ſehr um Rückgabe auf einige Tage.

In tiefſter Ergebenheit
Euer Durchlaucht
gehorſamſter
Schinkel.

16.

Pückler an Sabina Heinefetter.

Berlin, Montag früh.

Meine ſchöne Freundin,

Die ſchwarzen orientaliſchen Augen der Semiramis, das heroiſche, vortreffliche Spiel und der herrliche Geſang, die ſie begleiteten, haben mich geſtern ſo entzückt, daß ich kaum Worte finden kann, es Ihnen genügend auszudrücken; hätten mich vollends einige der in ſanftem Feuer ſtrahlenden Siegerblicke getroffen, die ich in die Logen neben mir bringen ſah — wo rechts von mir der kriegeriſche Würtemberger und links der künftige Prinzipal ſaßen — ſo weiß ich gar nicht was aus mir geworden wäre!

Aber Spaß bei Seite, Sie haben wirklich jedem geſchmackvollen Kenner der Muſik einen großen Genuß bereitet, und ohne alle Schmeichelei geſprochen, in dieſer Rolle die Paſta und die Sonntag übertroffen, was nicht wenig ſagen will.

Ich lege alſo aus Dankbarkeit meiner reizenden Semiramis ein kleines Geſchenk zu Füßen, das ich freundlich anzunehmen bitte.

Ueber einiges, was Sie betrifft, möchte ich aber mit Ihnen ſprechen, und auch unſere Parthie nach Tivoli bereden. Dürfte ich dazu wohl heute Abend nach dem Theater kommen, und ſind Sie mir gewogen genug, weiter niemand Einlaß zu geſtatten? denn ich bin eine Art Menſchenfeind, und mag nur vier Augen ſehen — das heißt meine in den Ihren ſpiegeln, mais honny soit qui mal y pense.

Antworten Sie mir, ſüße und holde Sabine, nur mit ein paar Worten: si oder no.

Könnten Sie heute zufällig nicht, ſo wäre es vielleicht morgen, und wir ließen Tivoli bis Mittwoch, enfin tout comme il vous plaira, car je crains bien que vous finirez par faire de moi

un Esclave.

17.

Sabina Heinefetter an Pückler.

Berlin, den 28. September 1830.

Mein verehrter Herr,

Gern hätte ich hoher Herr geſagt, aber nachdem ich den Anfang Ihres Briefes geleſen — bereut' ich es, Sie ſo genannt zu haben. Wenn Sie wüßten, was in mir vorging, als ich die erſten Zeilen geleſen, Sie hätten ſie nicht geſchrieben! — Wie konnten Sie es thun, ja, Ihr böſer, abſcheulicher Sinn, der jedes redliche und reine Gefühl verbannt, hat es Ihnen eingegeben. — Was ſoll ich aber von einer ſolchen Freundſchaft und Zuneigung halten, deren einziges Beſtreben iſt, wie mir aus allem hervorgeht, nichts als Sinnlichkeit. Mein Herz möchte brechen, daß ich zu dem Manne, den ich ſo gern achtete und liebte, dieſe Sprache führen muß. Und doch gebietet es mir die Pflicht, die ich mir und meiner Ehre ſchuldig bin, Sie auf's neue zu bitten, um alles in der Welt, halten Sie meine Worte nicht für Spaß, und noch mehr, halten Sie mich nicht für eine gewöhnliche Theaterdame — die der Eigennutz bewegt, ſich allen Niederträchtigkeiten hinzugeben, die das Wort Liebe und Freundſchaft im rechten Sinne nie gekannt. — Doch es iſt lächerlich von meiner Seite, zu glauben, daß ein ſo vornehmer Herr ein anderes Gefühl zu mir haben ſoll, als gerade herausgeſagt, ein ſehr gewöhnliches — wozu eine jede gut genug iſt. — Sie werden zwar denken, Gott, die alberne Närrin wird doch nicht glauben, daß ich lange den ſchmachtenden Liebhaber ſpielen wolle! Könnte ich glauben, daß Sie mir allein deswegen die große Aufmerkſamkeit und Auszeichnung bezeigten, ſo werde ich mich ſuchen davon zu entwöhnen. Ich ſehe jetzt aus allem, daß wir beide mit unſeren jetzigen Geſinnungen nicht zuſammen paſſen. — Ich bin viel zu wenig Weltdame — um ein ſolches Verhältniß im rechten Lichte anzuſehen. — Zu einer ſolchen Liebe und Freundſchaft iſt eine galante Dame weit beſſer an ihrem Platze. — Ich bin es mir und Ihnen ſchuldig, ganz aufrichtig mich auszuſprechen. Glauben Sie denn, Sie wären der Erſte, der mir ſolche glänzende und freundſchaftliche Anerbieten macht? — Wenn mein Herz auch thöricht genug war, zuweilen nicht gleichgültig für ſolche

Männer zu ſein, ſo machte mich doch immer noch zu guter Stunde die Vernunft aufmerkſam, zu welchem niedrigen Zweck die Liebe und Freundſchaft dieſer vornehmen, vom Glücke und der Welt verwöhnten Menſchen führt. — Verzeihen Sie mir meine Freiheit, und entſchuldigen, daß ich Sie mit dieſem langweiligen Zeuge beläſtige. Doch mußte dieſe Erklärung geſchehen, ich komme ſonſt zu tief bei Ihnen in die Schuld der Erkenntlichkeit. Es iſt mir leid, daß Sie gerade an ein Mädchen diesmal kamen, die Ihre Großmuth in dieſer Hinſicht nicht zu ſchätzen weiß. — Ich reiſe in acht Tagen von hier für immer weg. Da ich mich vorbereiten muß, Ihre unter anderen Geſinnungen beſeligende Nähe zu miſſen, ſo wäre es doch beſſer für mich, wenn ich Sie nicht mehr ſähe. Sie werden lachen und denken: dummes Zeug, wenn ſie mir gut wäre, müßte ſie nicht ſo viel Umſtände machen, und in dies ſchöne und reizende Anerbieten einwilligen, welches ich ihr machte. — Ich kann und werde es aber nie. — Und ſomit ſage ich Ihnen für immer Lebewohl. Eines würde mich troſtlos machen, wenn ich wüßte, daß mir Ihr Haß nachfolgte. — Dafür halte ich Sie doch zu edel. Ihnen wird es ein Leichtes ſein, die alberne Sabina zu vergeſſen — und ich muß ſuchen einen Mann zu vergeſſen, der nie auf eine rechtliche Art mein ſein kann. — Ich ſchlieſe in der Hoffnung, daß Sie, wenn Sie ruhig über die Sache nachdenken, mir doch nicht ganz böſe ſind. Zum Abſchied ſage ich aus dem Grund meines Herzens Lebewohl.

Sabine H.

Mutter, Schweſter, Alle den ergebenſten Dank für Ihre große Güte.

18.

Sabina Heinefetter an Pückler.

Berlin, den 10. Oktober 1830.

Mein theurer Freund,

So viel Kummer mir Ihr vorletzter Brief machte, ſo glücklich machte mich der letzte. Denn zu meiner großen Freude und Beruhigung ſehe ich daraus, daß ich mich nicht getäuſcht, indem ich dachte, wenn Sie meine Art richtig betrachten und darüber nachdenken, mir nicht gram ſein können. — Glauben Sie mir, mein theurer Freund, es zerriß mir beinah das Herz, gezwungen zu ſein, durch *Ihre Schuld*, dieſe harte, kalte Sprache gegen Sie zu führen. — Auch iſt es keineswegs *Herzloſigkeit*, was mich bewog, ſo zu handeln, ſondern die Pflicht einer jeden Frau gebietet ihr, wenn ſie Anſpruch auf Achtung machen will, ſo zu handeln gegen einen Mann, den ſie erſt einige Tage kennt, und der ihr ſolche Anträge macht. Doch genug, Sie haben es eingeſehen, daß es mich beleidigen müßte. Und das iſt mir genug. — Indem iſt es ſoweit gekommen, daß man einer Theaterdame weder glaubt, daß ſie aus Liebe jemand ergeben ſein könnte, noch weniger, daß ſie aus Ehrgefühl ſpröde iſt. — Man mag es auch ſelten genug finden, denn ſie ſchlagen Alle denſelben Weg ein. Ich gehe aber *meinen eigenen* Weg, viel zu ſtolz, um mich des Eigennutzes halber im geringſten zu vergeben — viel zu vorſichtig, um mich einem Manne hinzugeben, dem ich nicht zuvor getraut. Denn der Gedanke könnte mich zur Verzweiflung bringen, einem Manne anheimzufallen, der nicht mein im ſtrengſten *Sinne des Worts* ſein könnte und bliebe. — Hielte mich dieſer Mann, ſo wäre er, glaub' ich glücklich — hielte er mich aber nicht, und es iſt bloß augenblickliches Behagen, was er an mir findet, dann würde ich und er weit beſſer thun, ein Gefühl zu verbannen, was mir Schmerz bereiten wird. Glauben Sie mir, mein theurer Freund, es iſt bei Gott nicht kalte Herzloſigkeit, die mich veranlaßt, ſo zu ſprechen, nein, es iſt nur Selbſtbeherrſchung, die mir nicht leicht wird. Es wäre mir ſehr lieb, wenn ich Sie, ehe ich aus Deutſchland gehe, noch einmal ſprechen könnte. Den 12., nächſten Dienſtag, reiſe ich von hier weg, gehe nach Dresden; vielleicht treffen wir Sie noch dort; Ihren Aufenthalt dort weiß ich nicht, und wo ich wohnen werde, iſt mir auch noch unbekannt. Doch dies iſt ja alles unbeſtimmt, folglich muß man das dem Zufall überlaſſen. Gott, wie will ich froh ſein, das kalte Nordvolk zu verlaſſen, das auch jetzt nicht mehr das geringſte in ſich ſchließt, was mir leid thun könnte — höchſtens die Pferde meines verehrten Freundes; die guten Thiere haben mir manche angenehme Stunde gemacht, beſonders der Braune, welcher mich jetzt bald kennt, von dem mir es leid thut, mich zu trennen. Gefahren ſind wir nicht, denn der Wagen iſt nicht fertig geworden, doch iſt der alte treue Berndt immer mitgeritten; alle Tage kam er und fragte; die letzten zehn Tage habe ich nicht mehr geritten, weil ich nichts mehr ſehen wollte, was mich an den für mich verlorenen Freund erinnern konnte. — Ich ſchützte Beſchäftigung und Unwohlſein vor, belebt aber von der Hoffnung, daß Sie bald zurückkommen. — Jetzt zum Schluß den innigſten Dank für die intereſſanten Knöpfchen, aber noch mehr für die doppeltfach intereſſanten Bücher; ach, wie haben ſie mich ſchon entzückt — obgleich ich den Verfaſſer nicht nennen darf — ſo erlaube ich mir doch die Bemerkung, daß es ein ſehr geiſtvoller und abentheuerlicher Mann ſein muß. Mündlich hoffe ich mich beſſer darüber auszuſprechen. So leben Sie wohl, mein theurer Freund; denken Sie zuweilen an Ihr Käthchen, in deren Herz die hohe, edle Geſtalt das ſchönſte Bild eines männlichen Karakters für immer ſeinen Wohnſitz genommen.

Mit der innigſten Freundſchaft bleibt Ihnen Ihr Käthchen ergeben.

19.

Pückler an Graf *

Muskau, den 21. Oktober 1830.

Angenehmer und freundlicher Freund!

Sehr erfreut wie immer, hat mich auch diesmal Ihr gütiger und launiger Brief. Es iſt Schade, daß Sie ſo faul im Briefſtellen ſind, denn niemand ſchreibt ungezwungener und anmuthiger. Niemand auch hat beſſere Kinder, und ich gratulire zum dermalen Letzten von Herzen, bitte auch der liebenswürdigen Wöchnerin meinen unterthänigſten Glückwunſch zu Füßen zu legen, wie den vortrefflichen Großmüttern, denen ich beiden ſo viel Dank ſchuldig bin, weil ſie meinen zwei verehrten Freunden das Leben gegeben.

Leider ſtehe ich im Vaterſegen ſehr weit hinter Ihnen zurück, und habe ihn höchſtens ſeitwärts kennen gelernt, muß aber vor allem die Vaterſchaft eines, allerdings höchſt natürlichen, Kindes ablehnen, welche Sie mir zu imputiren ſcheinen. Doch habe ich ſoeben dieſes wunderliche Machwerk, welches mir von Berlin aus mitgetheilt wurde, geleſen. Gewiß iſt es, daß der Verfaſſer Originalbriefe von mir, die leider Vielen vorgeleſen wurden, benutzt hat, um ſein Incognito beſſer zu verbergen, worüber ich ſehr entrüſtet bin. Wenn ich mich mancher unſerer Unterhaltungen in England erinnere, ſo könnte ich beinahe Sie, mein verehrter Freund, eben ſo gut in Verdacht haben, der Autor des in Frage ſtehenden Buches zu ſein, als mich ſelbſt — wenn nicht unſere beiderſeitige erprobte Rechtgläubigkeit uns, in den Augen eines Jeden, der uns kennt, ſogleich freiſprechen müßte. Gegen Berlin und ſeine liebenswürdige Geſellſchaft iſt der Verfaſſer jener Briefe höchſt ungerecht, und daß er ſogar den wohlthuenden Generalkommiſſionen einen Seitenhieb ertheilt, wahrhaft unverantwortlich. Gefreut hat es mich aber wiederum, daß auch er dem Manne, welchen ich unbedingt in unſerem Staat am meiſten verehre, bei paſſender Gelegenheit, in der Note

S. 34, I. Thl. den Ausdruck ſeiner Huldigung darbringt, obgleich es ſonſt in dieſem Artikel ziemlich ſatyriſch hergeht, was ich zu billigen weit entfernt bin. Ich habe ſogar die Abſicht, meine Muße zu einer derben und geharniſchten Kritik gegen das Buch zu benutzen, und dieſelbe bereits angefangen. Wollen Sie ſich, caro amico, auch verdient machen, und mir einige recht ſcharfe Data dazu liefern, ſo wird Alles mit beſtem Danke angenommen werden. Einſtweilen tröſten Sie alle Frommen Ihrer Bekanntſchaft damit.

Ihre nahe Abreiſe betrübt mich, und ich werde alles anwenden, Sie vorher noch zu ſehen. Meine Abſicht war, mit Lucie nach Berlin zu gehen. Einige häusliche Geſchäfte hielten mich ein paar Tage länger zurück, und nun kamen die bedenklichen Unruhen in der Oberlauſitz und eine große Gährung unter den hieſigen Bauern und Stadtbewohnern, die ſo lange von Juſtiz und Regierung in dieſem Sinne bearbeitet worden ſind, noch dazu, ſodaß ich es (obgleich Pferde, Sachen, et qui pis est auch der Koch mit der Fürſtin Pückler abgezogen waren) für eine Art Pflicht hielt, noch zu verweilen. Jetzt geſtaltet ſich jedoch alles ruhiger, Dank der nicht genug zu preiſenden Weisheit unſeres Königs und ſeiner Rathgeber, die ohngeachtet der unverſtändigen Anregung junger und alter Thoren, ſo richtig gefühlt haben, auf welchem Pulverfaß wir ſitzen, von dem jedes Fünkchen behutſam entfernt werden muß. Der erſte Schuß aus einer preußiſchen Kanone (ich nehme die Vermählungsſchüſſe aus), würde das Signal zu einem Weltbrande geweſen ſein.

Doch will ich Unberufener, mich nicht in die langweilige Politik verlieren, und erinnere mich a tempo Voltaire's goldener Regel. Nur damit hoffe ich nicht zu ennuyiren, daß ich Ihnen immer und immer wiederhole, wie ſehr ich Sie ſchätze und liebe

Ihr treuergebener
H. Pückler.

20.

Pückler an Fürſtin Adelheid von Carolath.

Muskau, den 26. Oktober 1830.

Liebe Adelheid!

Ich danke Dir ſehr für Dein gütiges Andenken in Mitte ſo großer Welt, die Du nun eigentlich zum erſtenmal geſehen haſt, da Berlin-Krähwinkel dazu nicht zu rechnen iſt. Dein Triumpf darin freut mich, nach der Richtung, die mein künftiger Lebenslauf genommen, ebenſo ſehr, als wäre es mein eigener, und wie herzlich ich dem guten Heinrich alles Wohlthuende wünſche, weißt Du ohnedies.

Ich hoffe aber, daß Du über Deine grandeurs auch meine kleinen Kommiſſionen nicht vergeſſen und die Auslagen gemacht haſt, die es nicht der Mühe werth war hinzuſchicken, und die Dir hier, ſo wie Du Dein Haus betrittſt, ausgezahlt werden. In dieſem Haus hat ſich übrigens Lucie mit Küche und Keller eingerichtet, et je vous conseille d'y diner chez elle.

Während Du nun in England triumphirſt, hat ein obſkurer Menſch hier auch einen ſeltſamen Triumph erlebt. Er iſt der Verfaſſer eines Buchs: „Briefe eines Verſtorbenen“ betitelt, das zwar ein unverdientes, aber nichtsdeſtoweniger bedeutendes Aufſehen macht. Fünf oder ſechs lobende Rezenſionen ſind, ganz kurz nach ſeiner Publikation, ſchon erſchienen, unter denen eine durchaus rühmende von Goethe obenanſteht, die mit den Worten anfängt: Ein für Deutſchlands Litteratur bedeutendes Werk ... und es ſpäter als ein Muſter proſaiſchen Vortrages empfiehlt. Ich muß geſtehen, wäre ich der Verfaſſer, dies könnte mich eitel machen.

Wo aber dieſes Buch beſonders draſtiſch, förmlich wie eine koloſſale Laxanz gewirkt hat, das iſt in der Stadt Berlin. Avez-vous lu les lettres d'un mort? ſcherzt man bei Hof, in der adlichen, banquierſchen und litterariſchen Geſellſchaft et la moitié voudrait prendre le mort aux dents. Der

Verfaſſer hat, um die Perſonen ungezwungen aufführen zu können, ihnen allen komiſche Namen gegeben, worunter wir Beide: (denen aber nichts zu Leide gethan iſt:) auch ſtehen, ich als wohlkonditionirter Staroſt Bückling und Du als Gräfin Kackerlak. Da ich nun aber einem Bückelhering nicht allzuſehr gleiche, und Du durchaus nichts von einem Albinos oder Kackerlak haſt, ſo können wir uns über dieſe Namenverdrehung ſchon tröſten, die wie Du aus dem Text erſehen wirſt, noch dabei das Gute hat, daß uns niemand glauben wird: Du habeſt um dies Buch und ſeine Abfaſſung etwas gewußt, oder daran Theil genommen, wie man ſonſt wohl vermuthen könnte. Vielleicht war das auch die Abſicht des Verfaſſers, welches ich Heinrich, der manchmal ombrageux pour rien iſt, mitzutheilen bitte.

Uebrigens ſcheint mir, daß in den bis jetzt erſchienenen zwei Theilen nur ein echantillon, nur ein kleiner coup de patte gegeben iſt, und nach Umſtänden noch eine weit ſtärkere Ladung nachkommen könnte.

Was nun Deine dabei zu beobachtende Politik betrifft, ſo rathe ich Dir in der Welt, wenn Du wieder hier biſt, über das Buch zu lachen, es luſtig, aber doch zu ſtark zu finden, Dich ein wenig, aber nicht zu ſehr, pikirt über den albernen Namen, den man Dir gegeben, zu ſtellen, und über den Autor zu ſagen: Du wüßteſt nicht, was Du dazu ſagen ſollteſt, manches ließe Dich allerdings glauben, es ſei der, dem man es zuſchreibe, vieles ließe Dich aber wieder daran zweifeln. Il faut du manège dans le monde, et personne ne l'entend mieux que vous — ein Wink iſt für Dich hinlänglich, und meine Winke ſind Dir noch nie ſchädlich geweſen, und Du kannſt mir immer als ſicheren Freund vertrauen, wenn Du mir nur ein wenig gut biſt, und offen und ehrlich mit mir zu Werke gehſt.

Nun noch tauſend Schönes an den lieben Günſtling einer großen Königin, auf die wir Deutſche alle Urſache haben ſtolz zu ſein, und deren Gnade erworben zu haben, Du zu dem höchſten Glück rechnen kannſt, daß Dir ici-bas zu Theil werden konnte.

Wie freue ich mich darauf, nun mit Dir als Kennerin von England ſchwatzen zu können. Du wirſt nun meine Parkomanie noch weit beſſer verſtehen, und was ich bei ſo beſchränkten Mitteln, ungünſtigem Klima und Boden hier gethan, richtiger würdigen können.

Muſchwitz viel Freundſchaftliches, hoffentlich hat er eine Jagd mitgeritten, Kirchthurmjagd, da die anderen noch nicht begonnen, um den Engländern zu zeigen, daß die Deutſchen auch reiten können.

Dein gehorſamer
Stief.

21.

Graf Friedrich von Pückler an Pückler.

Potsdam, den 30. Oktober 1830.

Verehrteſter Schwager!

Seit längerer Zeit von Grävell nach Berlin beſchieden, wählte ich den 30. Oktober, in der Hoffnung Dich zu finden, und Dir meinen Glückwunſch perſönlich abzuſtatten. Ich höre, Du weilſt noch in Muskau, beſchäftigt durch neue Anpflanzungen und Schöpfungen den dort ſo dankbaren Boden zu verherrlichen, und eile dieſe aufrichtig gemeinten Gratulationszeilen dahin zu ſenden. Zweimal war ich bei Grävell, ein wenig ungläubig gelang es beidemal ſeiner ſiegenden Beredtſamkeit, meine Zweifel zu beſiegen. Freilich ſind ſie dennoch wieder erwacht, ich denke ſie aber durch das Gewicht des Vertrauens darniederzudrücken.

Sonſt ſeh' ich in der Reſidenz nur den Buchführer Schleſinger der mich glückwünſchend harranguirte, wegen des ungeheuren Beifalls, den ein Dir zugeſchriebenes Werk, wenn ich recht gehört, ſoll es heißen, Gedanken eines Sterbenden, in der glänzenden und gelehrten Welt, findet. Das Buch, im „Freimüthigen“ ſehr vortheilhaft rezenſirt, ſoll bereits reißend vergriffen und gar nicht mehr zu haben ſein.

Neues giebt es gar nichts, wegen der überhandnehmenden wenigen Uebereinſtimmung zwiſchen Vater und Sohn, läßt die Theilnahme, die alle gutdenkenden dem Holländiſchen Königshauſe zollten, ſehr nach. Die Berichte über die Stimmung der Rheinprovinzen ſind außerordentlich. General Jagow, der mit dem 14ten Armeekorps dahinmarſchirt, meldet daß ſein ganzes Korps überall mit offenen Armen aufgenommen, und nirgend Zahlung vom Einzelnen begehrt werde. Bereits habe er es für Pflicht gehalten dieſem Wohlwollen ein Ziel zu ſetzen, damit einestheils der Soldat nicht verwöhnt, und anderentheils ſeinem gaſtfreien Wirth nicht zur Laſt werde.

Die letzte Ordonanz der débris des alten Miniſter des Inneren, der von ſeiner Gattin in der Kunſtausſtellung in einer Muſchel en coquille ſervirt zu ſehen iſt, hat einen lächerlichen Irrthum veranlaßt.

Die Königliche Verordnung, daß die dreifarbige Cocarde getragen werden könne, läßt dieſe Perle bureaucratiſch an die Ober-Präſidenten, und dieſe an die Unterbehörden und Schulzen dergeſtallt zirkuliren, bis Haveländſche Bauern in der Abſicht empfangene Befehle gehorſam zu befolgen, damit geſchmückt auf dem Markt in Spandau erſcheinen.

Vom neuen Hofe habe ich noch wenig gehört. Der Glücklichſte iſt Sylvius, denn in der Königsloge ſtrahlt er vor Freude.

Max reiſt wahrſcheinlich nach Frankreich, wenigſtens habe ich ihm unſer Reiſeverzeichniß ſenden müſſen.

Indem Agnes glückwünſchend herzlich grüßen läßt, unterzeichne ich mich von Hochachtung durchdrungen als

Dein Freund und Schwager

Pückler.

III.

Helmina von Blücher an Pückler.

Berlin, den 30. Oktober 1830.

Lieber Hermann,

Am Abend Deines Geburtstags beginne ich Dir dieſe Zeilen zu ſchreiben, und wünſche, daß Du denſelben recht vergnügt und im beſten Wohlſein verlebt haben mögeſt.

Der Himmel verleihe Dir ein hohes Alter, bei ſteter Geſundheit und Glück und Segen aller Art, dies erflehe ich mit liebendem Herzen für Dich, von dem Geber alles Guten, und mögeſt auch Du mir ſtets freundlich geſinnt bleiben, ſo wird mir Dein Andenken auch immer werth und theuer ſein. Den beſten Beweis Deiner Freundſchaft finde ich darin, daß Du jetzt, wie ich durch Mama höre, ſo gütig und liebevoll für mein armes liebes Kind, ſein ſollſt — wofür ich Dir nicht genügend meinen herzlichſten Dank ausſprechen kann.

Sehr dankbar bin ich der guten Schnucke, daß ſie mich mit hierhernahm, denn die gute Seele wollte mir durch meinen Aufenthalt hier nur Freude bereiten — aber leider iſt der Moment nicht recht geeignet dazu, um ſich hier amüſiren zu können. — — Die größte und einzige Unterhaltung, die wir bis jetzt genoſſen haben, iſt, daß wir häufig in's Theater gehen, dann und wann einmal in kleinen Damengeſellſchaften uns zeigen, wo nicht ein einziger Herr hinkommt, und wo wir ſämmtlich beſtimmt mehrere Jahrhunderte ausmachen, denn es ſind die jüngſten Damen Berlins, die ſich bei der Miniſterin von Lottum verſammeln.

Bei Frau von Varnhagen amüſire ich mich noch am beſten, weil ich dort doch einige junge Leute zu Geſicht bekommen habe; Du mußt deshalb nicht glauben, daß ich leichtſinnig denke — aber ich bekenne es aufrichtig, ich bin viel lieber in intereſſanter Männergeſellſchaft, als in lauter Damenumgebung.

Deshalb komme doch ja bald hierher, ſo lange ich mich noch hier befinde, denn Du biſt doch der Intereſſanteſte, den ich kenne.

Adieu. Adieu! Helmina.

Habe die Güte, und lies das Briefchen meinem Töchterchen vor.

23.

Graf Max von Seydewitz an Pückler.

Pulswerda, den 30. Oktober 1830.

Lieber Hermann,

Eine heftige Migraine, die vor einer Stunde mir erſt erlaubte das Bett zu verlaſſen, hätte mich faſt um die Freude gebracht, Dir am heutigen Tage einige herzliche Worte zu ſagen. Der Himmel laſſe es Dir endlich ganz ſo wohl gehen, als es Dir Deine Schnucke und kaum weniger Dein Bruder wünſchen, und uns immer die Alten bleiben.

Kürzlich war ich einige Tage in Geſchäften in Dresden, wo ich ſehr angenehm überraſcht wurde, als ich unter mehreren neueſten Schriften von einem Buchhändler auch die Briefe des, Gott lob, ſehr lebendigen Verſtorbenen zur Anſicht erhielt. Meine Frau, die nichts davon wußte — errieth Dich augenblicklich, bei Vorleſung des erſten Briefes. Daß dieſe Briefe ihr Publikum allgemein anſprechen müſſen, liegt am Tage, wer Dich aber kennt und liebt, dem gewähren ſie ganz ungemeines Intereſſe, denn ſie ſind ganz Du ſelbſt; Deine ganze Individualität, in ihren feinſten Nüancen, wie ich ſie aufzufaſſen vermochte, finde ich in ihnen wieder, genug, Du ſtehſt vor mir, wenn ich den Verſtorbenen in der Hand halte, und deshalb halte ich dieſe Briefe doppelt werth. — Einen Gefallen würdeſt Du mir thun, wenn Du recht bald mir die Anzeige von Varnhagen von Enſe und den Aufſatz von Goethe über Deine Briefe mittheilen wollteſt. In Dresden hörte ich davon, konnte ſie mir aber nicht verſchaffen. Vergiß es nicht. —

Mit meiner Reiſe nach Frankreich ſieht es ſchlecht aus, das heißt, ich werde ſie nicht mehr lange verſchieben können, die Mutter kommandiert mich mit Briefen, daß ich fort ſoll, da ſie jetzt allein und Agnes nicht kommen kann. Obgleich dieſe Reiſe und damit verknüpfte längere Abweſenheit mir höchſt fatal iſt, denn einmal bringt mir letzteres bei der eigenen Adminiſtration meines Gutes einen Nachtheil, und dann iſt mir wirklich ſchmerzlich, meine arme Peppy hier in der Einſamkeit verſchneit zu wiſſen, und mich von meinen Kindern zu trennen, deren Erziehung in ihrem jetzigen zarten Alter, mich ſo angenehm und beglückend beſchäftigt — mit einem Wort, meine Häuslichkeit, wenn es ihr auch nicht an einigen Schattenſeiten gebricht, iſt mir zur andern Natur geworden, und ungern miſſe ich ſie; es hilft doch kein Widerſtreben, die Matſcha verſteht weder Spaß noch Ernſt, wenn ſie ſich einmal etwas in den Kopf geſetzt hat.

Vorläufig habe ich eine gute Ausrede, nicht abzureiſen, da mir Mühle kein Geld ſchickt, trotz aller Anweiſungen.

Auch die 179 Thaler, wovon Dir 100 gebührten, die Du mir gütigſt länger kreditirt, habe ich noch nicht erhalten. — Adieu, lieber Herrmann, man ruft mich zum Souper, zu welchem, wie Du aus Erfahrung weißt, es nach einer überſtandenen Migraine doppelt drängt; am heutigen Tage kommt nun noch der Wunſch hinzu, endlich auf Dein Wohlſein ein Glas Bordeaux zu leeren. Recht bald bittet um Ueberſendung des Gebetenen nebſt einigen Zeilen Deiner Hand.

Dein treuer Bruder Max.

Der lieben, guten Lucie die herzlichſten Grüße.

Heute muß ich durchaus mit eigener Hand, Dir alles Gute wünſchend, meinen herzlichſten Gruß beifügen. Viel Herzliches und freundliches an Lucie von Deiner treuen Freundin und Schwägerin Peppy.

21.

Gräfin von Kielmannsegge an Pückler.

Pöring, am 31. Oktober 1830.

In einigen Tagen, lieber Freund und Vetter, erhalten Sie für Ihren Lebens-Atlas eine Zeichnung, mein Schreibe-Kabinet in Pöring darſtellend, damit doch auch ich in der Sammlung lebe.

Die gütig gewünſchte Zeichnung des zu erbauenden neuen Schloſſes wird erſcheinen, wenn der Bau beginnt. Dieſes Jahr haben wir einige damit verbundene Oekonomie-Gebäude zuerſt aufführen müſſen, eine Rang-Ordnung des Aeſthetiſchen, die dem Mogul-Crösus von Muskau freilich unbegreiflich ſein wird; der bornirten Muhme aber nothwendig iſt. Da ich einmal in Epitheten befangen, will ich nur erläutern, daß in meinem letzten Briefe der Ausruf: „o Fauſt!“ nicht aus Ihrem Buche genommen, ſondern meine aus einigen Stellen deſſelben hervorgegangene Bemerkung über Sie ſelbſt war. Denn neben dem Herrlichſten kommt manchmal der Vetter von 1800 hervorgekukt, ſo wie auch in Ihrem Schreiben vom 5. September ſammt Siegeldeviſe. Mais passons — Sie ſind nicht blöde, ich kann nicht imponiren — Sie ſind ältlich, und ich alt. Danken wir Gott, daß die Gemüther jugendlich geblieben; iſt es möglich, ſo ſei es bis an's Lebensende alſo; mit den Guten, Ehrlichen haben wir uns oft gefreut, mit den Schlechten hat es uns Kraft gegeben, ſie nach Belieben mit uns ſpielen zu laſſen, bis gleich Kindern und Schwachen ſie müde oder mit eigener Bosheit verſöhnt waren, à force de continuer le jeu. — Ja, wohl iſt es ewig ſchade, daß Ihre Feder nicht ſchon in Ihrer Garde-Offizier-Periode die Tagesereigniſſe ausmalte. Es würde Ihnen ſogar mit jener Szene gelungen ſein, als der bleiche, ſchwarz cravattirte in Reiter-Stiefeln befangene Kaiſer, der Sie den Rau-Grafen nannte, zürnte, daß Sie mir bei ſeinem Diner den alten Kachel-Ofen mit Trompetenſchall auf die Straße ſetzen ließen. — Und ſo weiter, die Herrnhuther Erinnerungen erinnern an eine verkrüppelte Zeit, der verkrüppelte Geiſter entwachſen ſollten. — Der Totaleindruck aber, mein guter Vetter, den ich von Ihrer ſteten Freundſchaft habe, iſt ſtärker als der Ausdruck, alſo unantaſtbar. Er ſtellte ſich mir gleich dem Anblick vor, den ich genoß, als ich das erſtemal den Veſuv beſtieg: ein ſich mit den Nebelwolken verbindendes Nebelmeer bedeckte zu meinen Füßen die Erde. Allmählich erhoben und geſtalteten ſich empor aus dieſem Chaos Sommergebilde, nämlich die Stadt, das Meer, die Inſeln, endlich die Orte. So auch mein Leben, in dem Sie als wohlthuendes leuchtendes Gebilde hervorragen. Möge es Ihnen dafür immer wohlgehen. — Ich freue mich, Sie einſt wiederzuſehen, ſei es hier oder wo anders; obgleich einige Erfahrungen mich belehrt haben, daß es mit dem Wiederſehen eine bedenkliche Sache iſt. Zum Beiſpiel, ſtellen Sie ſich vor, was mir einmal geſchieht. Eine Jugendfreundin, älter wie ich, ſtets vom eheherrlichen Despotismus gehalten, reiſt einige Jahre lang mit ihrer Familie. Wir ſchreiben uns 16 Seiten lange Briefe, die ihrigen wurden 32 Seiten lang, aus fadem Geſchwätz und Auseinanderſetzungen von Themata's, die die Gute wohl ſelbſt nicht verſtand. Sie ward Wittwe. Das alles hätte ich erwägen ſollen. Dies fiel mir aber nicht bei. Die Frau kommt zurück, ich reiſe Tag und Nacht des Wiederſehens halber; denken Sie ſich, was ſtürzt mir entgegen! Die lange, alternde, ehemals anſpruchsloſe Geſtalt, nun alt, ſchiefen Geſichtes, roth aufgelegt wie eine Marquiſe des vorigen Jahrhunderts, falſche Zähne, nach Goethe's Farbenlehre gekleidet, der Strom der Rede eine Kreſtomathie, gemiſcht aus Jean Paul, Heinerodt, Paulus und Oken, das heftigſte Bemühen, in vier Stunden durch dies alles mich zu gleicher Höhe hinaufzuſchrauben, mein Gott! ich aber ſtürzte immer wieder in meine Geiſtestiefe hinab; mir ward ſo, daß ich unter einem Vorwande einige Momente das Zimmer verlaſſen mußte; ſie aber ſah mir's an, und ſagte mit dem Ekel des Bedauerns: „Vous n'y entendez rien, mon esprit commence, où finit le vôtre“. — Ich lachte und erwiederte etwas Beißendes, und ſo beſchloß ſich unſer vertrauteres Verhältniß. — Obgleich nun dieſer Fall mit keinem Anderen zu vergleichen iſt, noch war, ſo mahnt er mich doch immer bei dem Worte „Wiederſehen“ wie der knarrende Wetterhahn auf dem Dache.

Ihr herrliches Buch iſt — anonym — von geiſtvollen Männern geleſen worden, welche bekennen, daß ihren Empfindungen, Gedanken und Meinungen ein neues regelndes Licht durch *dieſes* Buch zu Theil geworden iſt. Sie, lieber Vetter, verlangen eine Kritik, *dieſer* Männer Leben und Handeln mag in der Folge *dieſe* Kritik ausweiſen. Ich ergötze mich nun einmal an *dieſer* Geiſtesblüthe, bis die fehlenden Bände folgen. Ich wenigſtens habe noch nicht Ihrem Style etwas abgelernt, wie das unterſtrichene Wort ausweiſt.

Mit herzlichſter Ergebenheit

die Ihrige.

P. S. Leſen Sie doch in Lamartine's: „harmonies poétiques et religieuses“ die „hymne à la douleur“. Ich meine kaum etwas Gehaltvolleres in franzöſiſcher Verspoeſie zu kennen. — Im Ganzen gefallen mir dieſe Harmonies nur theilweiſe. Schwülſtig großen Theils, und ermüdend für Gedanken, die man bequemer haben kann. Mitunter aber manches mir ſehr wohl Zuſagende.

[illegible]

Graf Friedrich Pückler an Pückler.

Potsdam, den 5. November 1830.

Verehrteſter Schwager!

Mein indeß angekommener, vom 30. Oktober datirter Brief, wird den Beweis geliefert haben, daß wir gerade an dieſem Tage recht lebhaft Deiner gedachten.

Deine Bemerkung über das in Rede ſtehende Buch, hat mich umſomehr in Verwunderung geſetzt, da ich, mich lebhaft der angenehmen Vorleſung in Pulswerda erinnernd, Deine ſchriftſtelleriſchen Arbeiten ſchätzen lernte, und daher gegen den Schleſinger auch gar nicht proteſtirt. Mich würde aber dies Gerücht der Autorſchaft um ſo weniger erzürnen, da das Buch ſo vielen Beifall findet, und es eher für eine Schmeichelei genommen werden kann, und eine Anerkennung Deines Verſtandes, wenn das Publikum in Dir den Verfaſſer ſieht und glaubt.

Enthält das Buch Geſinnungen, die mit den Deinigen nicht übereinſtimmen, oder Urtheile, die Du nicht als von Dir ausgegangen cirkuliren laſſen willſt, ſo giebt es ja Mittel genug, dieſe Irrung aufzuklären Die Frau Fürſtin und Du ſelbſt kannſt ja die Höheren, und eine öffentliche Erklärung das Publikum, belehren und enttäuſchen.

Dies ſind allgemeine Anſichten, die ſich mir, oberflächlich unterrichtet, aufdrängen, und ich bin auch deshalb auf Deine Ankunft doppelt geſpannt, vermuthe aber, daß dieſe herrliche Witterung die Trennung von Muskau erſchweren dürfte.

Nach den neueſten Nachrichten marſchiren 12,000 Preußen und ebenſoviel Hannoveraner, um das Großherzogthum Luxenburg zu beſetzen.

Unſer Name wird dort noch ſo reſpektirt, daß 30 Uhlanen, eine Million Gulden (Bundesgeld) von Trier, durch das inſurgirte Terrain unangefochten nach Luxemburg gebracht haben.

Ueber die Stimmung am Rhein laufen fortwährend die günſtigſten Nachrichten ein, ſo hat das 28. Landwehr-Regiment gebeten, mitzumarſchiren, weil das Regiment mit gleicher Nummer, nämlich das 28. Linien-Regiment, die Ordre zum Marſch erhalten.

Wie die Verhältniſſe ſich geſtalten werden, dies ſcheint allein von Frankreich abzuhängen, denn wenn auch hier viele Exaltirte um Krieg ſchnaufen, ſo dürfte der König nie angriffsweiſe verfahren, umſomehr, da eine ruſſiſche Cholera als morburſche Hülfe gefahrvoll iſt.

Indem ich hoffe, Dein Zutrauen, welches mich ſehr ehrt, immer zu verdienen, nenne ich mich hochachtungsvoll

Deinen
Freund und Schwager
Pückler.

26.

Doktor Nürnberger an Pückler.

Landsberg, den 7. November 1830.

Durchlauchtigſter Fürſt,
Gnädigſter Herr,

Ew. Durchlaucht haben mir ein zu angenehmes Geſchenk gemacht, als daß ich Ihnen nicht auf das innigſte und verbindlichſte danken ſollte. Das Werk, welches ich jetzt durch Ihre Huld beſitze, war mir zwar ſchon von Berlin aus durch den wackeren Geh. Regierungsrath Nolte empfohlen; allein ich leſe es jetzt mit verdoppeltem Intereſſe. Möchte ich mir die Friſche, die es durchweht, aneignen können! Möchte ich ſo glücklich ſein, dem trefflichen Verfaſſer, den meine aufgeregte Einbildungskraft nicht mehr an den finſtern Ufern des Acheron, ſondern in den blühenden Gehegen des ſchönſten deutſchen Parks ſucht, perſönlich meine Verehrung bezeigen zu dürfen! — Dr. Nürnberger.

27.

Graf Friedrich von Pückler an Pückler.

Potsdam, den 20. November 1830.

Verehrter Schwager,

Louis überbringt das gütigſt geliehene Buch, welches uns ungemein intereſſirt, wiewohl Agnes nur bis zum zweiten Theil vorgerückt iſt, und dankend bittet, ihr denſelben ein andermal wiederum zukommen zu laſſen. Die Geſchichte des Viper hatte Aehnlichkeit mit einer in Pulswerda vorgetragenen, auch mehrere Urtheile riefen bekannte Anklänge zurück, und bewähren eine ſchmeichelhafte Uebereinſtimmung mit dem berühmten Verfaſſer. Daß die ſpitzige Feder unter anderem ſo unbarmherzig mit den armen Kammerherren umgeht, und gleichſam im eigenen Fleiſche wüthet, that mir einigermaßen leid. Wenn auch manche Menſchen ſich getroffen fühlen müſſen, die ſo paſſend gewählte Erzählung, wie der Verfaſſer den Namen Henriette durch mitleidige Kugeln bildet, dürfte alle brauſenden Fragen zurückdrängen, und wenn ſich jemand meldet, ſo iſt es der Nordlands-Recke und fromme Säuſer Fouqué, den Frauenbefehle, und Kümmel leicht in die Schranken rufen dürfte. Doch da in der Zeit des Verfalles der Ritterzeit die Kugel als ein hinterliſtiges und unwürdiges Tödtungsmittel betrachtet wurde, ſo wird er ſich mit einem ungeheuren Flamberger ſtellen.

Vom großen in den Zeitungen angekündigten Balle ermüdet, werden dieſe Zeilen gewiß noch einen guten Morgen ſagen können von Deinem

Freund und Schwager

Pückler.

18.

Pückler an Gräfin Julie von Goltz.

Berlin, le 23. Nov. 1830.

Je ne sais pas positivement, de quels portraits vous parlez, Madame la Comtesse, mais si j'avais jamais à faire le vôtre, je dirais, après avoir longuement et dûment loué votre esprit et votre amabilité, que cette même supériorité d'esprit vous rend plus que toute autre capable d'entendre la plaisanterie, qualité que vous avez dernièrement tant aprouvée dans les Français, et pour laquelle nos Allemands ne sont pas fameux. A Berlin surtout je m'aperçois qu'on prend volontiers les choses un peu trop au pied de la lettre. Vous, chère Comtesse, en avez toujours faite une exception remarquable, et dès que j'ai appris qu'on m'attribuait certain livre que j'ai depuis parcouru (et que je suis bien aise de ne pas être obligé de lire depuis le commencement jusqu' à la fin) j'ai prédit que vous n'y répondiez que par une plaisanterie fine comme vous venez de faire, quoique dans une supposition erronée. Au reste, je ne trouve pas qu'on dise du mal de vous dans cet ouvrage, si toutefois c'est de vous qu'on veut parler.

On prétend que la Baronne est une femme de beaucoup d'esprit qui sait prendre le premier rang qui lui convient sous tant de titres de gré ou de force partout où elle se trouve. Eh bien, Madame, cela prouve du caractère, et on n'offense personne, ce me semble, en lui attribuant ces deux qualités précieuses.

Je vous repête, chère Comtesse, que je suis bien loin d'avoir écrit le livre en question, mais si je l'avais écrit, je ne croirais pas avoir mérité par là, de perdre rien des bonnes grâces dont vous m'avez honoré jusqu à présent, et que personne, j'en suis sûr, ne sait mieux apprécier.

Jé n'ai donc besoin d'aucun aide pour reconnaître en vous, Madame, tout ce que vous avez de distingué, de bon et d'aimable, mais je serais charmé si vous daigniez accepter pour vos yeux malades la lorgnette de Fraunhofer, qu'on ne peut se procurer ici, et qui en faisant voir les objets avec plus de clarté, sans les agrandir au delà de leur juste valeur, vous conservera la vue aussi bonne que je vous l'ai toujours connu.

Je vous baise les mains, chère Comtesse, avec respect et l'attachement le plus sincère.

Hermann Pückler.

Veuillez me faire savoir par le porteur de la présente si vous me permettez de vous offrir nos hommages ce soir?

29.

Miniſter Rother an Pückler.

Berlin, den 30. November 1830.

Ew. Durchlaucht

würden mir einen großen Gefallen erweiſen, wenn Sie mir die „Briefe eines Verſtorbenen“ auf einige Tage verſchaffen wollten. Es ſind ſelbige wirklich vergriffen, und ich habe das Buch, ohnerachtet meiner vielen Bemühungen, bis jetzt noch nicht erhalten können.

Ich empfehle mich gehorſamſt

Rother.

1831.

1.

Leopold Schefer an Pückler.

Muskau, den 2. Januar 1831.

Durchlauchtiger Fürſt,

Gnädigſter Fürſt und Standesherr,

Vielleicht haben Sie den Gedanken ergriffen, in die warmen, offenen Herzen der Engländer ein deutſches Wort zu reden, und bei Ihrem bewunderungswürdigen Fleiß und Ihrer Ausdauer gelingt es Ihnen gewiß leicht, und in der Begeiſterung glücklich! Ich kann daher unmöglich unterlaſſen, ein Werk zu nennen, welches Ihnen gewiß erwünſcht kommt, und obgleich eben erſt aus der Preſſe, gewiß ſchon in einer guten Berliner Buchhandlung zu haben iſt:

Gedruckt Leipzig bei Brockhaus, ganz neu: Die Engliſche Reform, von Theodor Mügge.

Bei Herrn G. D. Koßmann habe ich mich wegen des Muskauer Konſuls oder Rathsherrn legitimirt, und ohne daß ich nützen würde, in dieſem Jahre für mich bedeutenden offenbaren Schaden haben, was Ihr gnädiger Wille gewiß nicht iſt.

Die Beſetzung drängt, und wenn Sie gnädigſt erlauben, es zu ſagen, ſo iſt wirklich der beſte Bürgermeiſter

Der, welcher es effectiv iſt,
ſich wirklich ganz der Sache unterzieht,
Alles dabei Nöthige kennt,
das Amt mit dem wenigen Salair einnimmt, was ohne Zulage von Seiten der Herrſchaft oder der Stadt jetzt gewährt wird;
Der, welcher auf Mehreres ſogar noch Verzicht leiſten will, damit die Kaſſe zum Pflaſtern vor den Thoren,

alles von Ihnen gewünſchte, ſogleich gepflaſtert werden
kann, und zwar zuverläſſig gewiß, und gut;
ferner der, welcher aus einem Ihrer Güter durch Schaafſterben
ſein ganzes Vermögen verloren hat, und
dieſes kleine — Ihnen nichts koſtende Emolument
wohl verdient —
mit einem Wort — ein pünktlicher, redlicher Mann —
der Ihnen wohlbekannte Heinze.

Daß er die Kämmerei, die eine bloße Armenkrämerei iſt, dabei behält, damit er nicht als Konſul verhungert, kann und wird die Regierung gewiß zugeſtehen, weil der Kämmerer nichts ausgeben noch in Rechnung ſtellen darf, als was die Stadtverordneten atteſtirt haben, und wiſſen und vertreten.

Uebrigens könnten Ew. Durchlaucht dem Heinze das Konſulat nur bis zu Einführung der ſchon angemeldeten Städteordnung ſtellen.

Kaufmann Schmidt will Rathsherr oder Rathmann ſein; und da **Bernhard** Salmann auch Kaufmann iſt, alſo zu Meßzeiten und Jahrmarktszeit beide beſchäftigt oder nicht zu haben wären, ſo würde neben Kaufmann Schmidt der beſte zweite Rathmann der junge Miethge, (der Schornſteinfegermeiſter) ſein, als ein ſolider, verſtändiger und als Bürger wohlhabender Mann, und jetzt ſchon Braukaſſenvorſteher.

Nehmen Sie meine unterthänigſten Vorſchläge nicht ungnädig an, da ich zu meiner Entſchuldigung darauf geleitet worden bin. Ein Schaden oder eine Reue kann dabei gar nicht ſtattfinden.

Die Stellen aus den engliſchen Journalen überſetze ich jetzt dem deutſchen Publikum. Eine Abſchrift meiner Anzeige der Bände III und IV werden Sie, von Heinze's Hand geſchrieben, alſo bald erhalten. Ich höre, Herr Kreisphyſikus Dr. Sick hat von Ihnen Band III vielleicht auch Band IV. — Wenn das iſt, bitte ich unterthänig, demſelben oder mir eine Zeile Anweiſung zu ſenden, daß ich das Werk auf acht Tage erhalte. Außerdem giebt er es vielleicht nicht aus den Händen. An Hallenſtein habe ich nach Stuttgart geſchrieben.

Mich unterthänigſt empfehlend, verharre ich mit größtem Reſpekt und Ehrerbietung

Ew. Durchlaucht
unterthänigſter
Leopold Schefer.

2.

Pückler an den Miniſter Graf von Lottum.

Berlin, den 9. Januar 1831.

Euer Exzellenz

überſende ich hiebei das angezeigte Manuſkript, und füge zu ſeinem beſſeren Verſtändniß, gleichſam als kurze Einleitung, nur noch Folgendes hinzu.

Die Geſetze der Natur und die Erfahrung der Geſchichte lehren uns unwiderſprechlich: daß das Altwerdende abſterben muß, und das jugendliche Neue an Wachsthum und Ausbildung nicht anders als durch gewaltſame Vernichtung gehindert werden kann. Daſſelbe phyſiſche Geſetz gilt aber auch im Moraliſchen und im Reiche der Ideen.

Freiheit und Gleichheit iſt die junge Pflanze, welche wachſend emporſchießt — zu vertilgen iſt ſie nicht mehr, weil ſie bereits zu viel Raum einnimmt, und in Amerika den vortheilhafteſten Boden zu einem ſchon in aller Fülle blühenden Exemplare gefunden hat.

Europa's Boden iſt ihr dagegen durchaus ungünſtig, und eine ſchnelle Entwickelung derſelben würde dieſen hier, um bei dem Gleichniß ſtehen zu bleiben, auf Jahrhunderte vielleicht ausſaugen und vielleicht unfruchtbar machen.

Der künftige Vorwurf der Könige und Staaten wird alſo ſein: mit möglichſter Schonung des Zeitgeiſtes, den Uebergang ſo ſanft und zögernd verlaufen zu laſſen, als möglich.

Dazu aber iſt der Weg einer konſtitutionellen Monarchie der einzige, und wiederum dieſer nur zu betreten, wenn man vorher aus den vorhandenen Elementen eine ſtarke und gewichtige Ariſtokratie geſchaffen hat.

Ohne beides wird ſich das abſolute Königthum nicht mehr lange halten können, und wie nöthig dazu beſonders das ſtarke ariſtokratiſche Prinzip iſt, welches wir leider in Preußen ſo mühſam und künſtlich untergraben, und welches wieder zu heben wir noch immer nicht die geringſte ernſtliche Anſtalt machen, beweiſt am beſten Frankreich, das mit ſo großen und ſchnellen Schritten dem Unding einer republikaniſchen Monarchie entgegengeht, weil es die Bourbons verſäumten, ſich eine mächtige Ariſtokratie zu ſchaffen. Dazu hätten ſie ihre Milliarde verwenden ſollen, die, einzeln an Unbedeutende ausgeſäet, ihren Untergang nur beſchleunigt hat.

Wie in Frankreich das demokratiſche Element immer mehr, unter dem Thronbilde eines Königs herannahend, die Oberhand gewinnt, zeigt ſchlagend die Rede des Miniſters des Innern in der heutigen Staatszeitung, wo dieſer ſagt: „hiernach wird man das Wahlſyſtem nicht ferner als ariſtokratiſch bezeichnen können, wenn anders man nicht entſchieden geneigt iſt, ſich ferner eines Wortes zu bedienen, das aus unſerer Sprache ausgemerzt iſt“.

Mit der Ausmerzung dieſes Wortes iſt aber auch, wie jetzt die Sachen in der Welt ſtehen, das Wort König nur ein leerer Schall.

Soll der Thron in ſeiner Integrität noch länger beſtehen, und der Inhaber deſſelben nicht bloß ein Präſident mit dem Titel König ſein — ſo muß er auf die eherne Baſis einer machtvollen Ariſtokratie geſtellt werden.

Dies iſt es, was ich in dem vorliegenden Aufſatze etwas umſtändlicher auszuführen geſucht habe, mit beſonderem Bezuge auf unſere Lokalitäten. Zugleich fügte ich Andeutungen hinzu, auf welchem Wege ich glaube, daß dies noch ſehr wohl bei uns zu erlangen ſei.

Mein Wunſch iſt nur, dadurch eine Anregung zu geben, im Uebrigen ſage ich aus vollem Herzen und beſonders, indem ich mich an Euer Exzellenz damit adreſſire: Salvo meliore.

Mit höchſter Verehrung Euer Exzellenz
gehorſamſt ergebener

H. Pückler-Muskau.

8.

Pückler an den Miniſter von Lottum.

Berlin, den 12. Januar 1831.

Euer Excellenz

bitte ich noch gehorſamſt um Erlaubniß, einige Worte meinem übergebenen Aufſatz nachſenden zu dürfen.

Ich äußerte geſtern, daß ich wünſchte, denſelben auch dem Fürſten Wittgenſtein mitgetheilt zu ſehen — indeſſen bitte ich, doch dies nur dann zu thun, wenn Euer Exzellenz den Aufſatz geleſen, und mir, wie Hochdieſelben mir Hoffnung machten, nachher eine mündliche Erläuterung geſtattet haben.

Möchten Euer Exzellenz immer die Gnade haben, ihm einige Aufmerkſamkeit zu ſchenken, und nicht bloß nach dem Maßſtabe des geringen Talents des Verfaſſers zu beurtheilen, denn er iſt der Ausdruck der Geſinnungen ſehr Vieler. Nach vorläufiger Erkundigung und Rückſprache kann ich annehmen, daß die meiſten großen Gutsbeſitzer mit ihm übereinſtimmen werden, und in den verſchiedendſten Klaſſen, unter Hofleuten, Staatsbeamten, Gutsherren und Bürgern finden die darin ausgeſprochenen Hauptanſichten Anklang. Eigentlich ſind nur die Jakobiner und die Ultra-Adligen (beide die gefährlichſten Klaſſen für den Staat) entſchiedene Gegner derſelben, und nur die Aengſtlichen erſchrecken vor den Neuerungen.

Mit Euer Exzellenz darf ich wohl ganz aufrichtig ſprechen. Wie ich den Fürſten Wittgenſtein kenne, möchte vieles in jenem Aufſatze auch ihn effarouchiren, oder nicht ſeiner Meinung angemeſſen ſein. Euer Exzellenz beurtheile ich, wenn ich ſo frei ſein darf, es zu ſagen, ganz anders. Sie ſind zwar unſer Fabius cunctator, aber mit Weisheit und Energie, und wären Sie das, was uns am meiſten fehlt, und von Allen am meiſten gewünſcht wird, nämlich Staats-Kanzler, ein feſter Centralpunkt für die Regierung des Landes, mit unumſchränkter Autorität, wie einſt mein Schwiegervater, der zuletzt einen ſo unglücklichen Weg nahm, ſo bin ich überzeugt, daß wir bald großen Uebeln abgeholfen ſehen, und der Willkür jener füneſten Büreaukratie nicht länger unterworfen ſein würden. Ueber Konſtitution und ſtändiſche Verfaſſung weichen zwar meine individuellen Anſichten, wie ich vermuthe, etwas von denen Euer Excellenz ab, Sie ſind aber auf Ihrem hohen Standpunkte human und unpartheiiſch genug, um mit Milde auch andere Meinungen als die Ihrigen zu geſtatten, und werden mich deshalb nicht verkennen, um ſo weniger, da gerade ich perſönlich Euer Exzellenz für alle Zeiten zu der innigſten Dankbarkeit verpflichtet bin, und aus Erfahrung weiß, daß keine Rückſichten Euer Exzellenz abhalten, und nichts auch Ihnen zu gering ſcheint, wenn es ſich um Recht und Billigkeit handelt.

Nur über zwei Hauptpunkte wünſchte ich zu wiſſen, ob Euer Exzellenz mit mir einverſtanden ſind,

1) daß wir über kurz oder lang die konſtitutionelle Bahn betreten müſſen.

2) daß dies ganz unthunlich und nichtig ſein würde, ohne vorher eine ſtarke Ariſtokratie gegründet zu haben. Ich

beſchwöre endlich Euer Exzellenz, keine Anmaßung in allem dieſem von meiner Seite zu ſehen. Wahrlich, nur der reinſte und eifrigſte Patriotismus einerſeits, auf der anderen aber auch meine eigene Stellung als einer der größten Grundbeſitzer im Lande, und folglich mein eigenes lebendigſtes und ſehr erlaubtes Intereſſe haben mich bewogen, mich mit Dingen zu beſchäftigen, die ich ſonſt, und ſelbſt als ich weit mehr Gelegenheit als jetzt dazu hatte, ganz fern von mir hielt. Wäre ich nur ſo glücklich, einigermaßen des Vertrauens Euer Exzellenz gewürdigt zu werden, und dadurch Gelegenheit zu haben, mich Ihnen auf das innigſte und treueſte anſchließen zu können. Ich meine damit keine Anſtellung, ſondern nur immer im Stande zu ſein (im Fall uns Standesherren überhaupt einiger Antheil an den Landesangelegenheiten eingeräumt werden ſollte) blos ſolche Schritte zu thun, welche den Wünſchen und Befehlen Euer Exzellenz analog wären.

Dies iſt ganz aus meinem Herzen geſchrieben, und ich hoffe, Euer Exzellenz werden es auch herzlich aufnehmen.

Mit höchſter Verehrung und Dankbarkeit

Euer Exzellenz
gehorſamſt ergebener
H. Pückler-Muskau.

4.

Pückler an den Miniſter Wilhelm von Humboldt.

Berlin, den 25. Januar 1831.

Hoch- und Wohlgeborener Herr,
Hochzuverehrender Herr Geheimer Staats-Miniſter,

Es iſt nicht ohne Zagen, daß ich es wage, einem Manne, der in jeder geiſtigen Hinſicht ſo hoch über mir ſteht, und auf welchen, als durch die vielſeitigſte Welterfahrung und Bildung, ein langes, glorreiches Staatsleben, und eine im ſchönſten Sinne des Worts ächt liberale Geſinnung ausgezeichnet, die Blicke ſo Vieler ſich gerade in der jetzigen Zeit hoffnungsvoll richten — es iſt nicht ohne Zagen, ſage ich, daß ich es wage, einen ſolchen Mann zu bitten, den beifolgenden erſten politiſchen Verſuch meiner Feder einiger freundlichen Aufmerkſamkeit, und wo möglich den Verfaſſer deſſelben einiger Belehrung zu würdigen.

Ich würde mich wegen dieſes Geſuchs faſt ſelbſt für arrogant halten müſſen, wenn nicht der Moment von der Art wäre, daß Leute, welche ſich durch Geburt und Beſitz in einer Lage wie die meinige befinden, faſt gezwungen ſind, auch ihre Meinung über Gegenſtände jetzt zu äußern, die ihre ganze politiſche Exiſtenz in ſich begreifen, und die, ſo oder ſo behandelt, ihnen alles ſichern oder alles rauben können. Sind ſie nun obenein der Meinung, daß die Konſolidirung ihres Standes auch dem Wohle und der Erhaltung des ganzen friſchen Staatslebens höchſt nützlich, ja nothwendig iſt, ſo dürfen ſie um ſo mehr auf Verzeihung hoffen, wenn ihr Eifer auch unberufen ſich äußert, und ihr bisher ſo wenig geübter Blick in vielen Dingen noch trübe bleibt.

Euer Exzellenz werden ſogleich ſehen, daß mein Aufſatz keineswegs in das Detail deſſen zu gehen beabſichtigt, was einem weiſen Gouvernement allein gründlich für die Ausführung zu erörtern zuſteht, ich habe nur gewiſſe Grundſätze einleuchtend machen, und die Möglichkeit ihrer Anwendung ohngefähr angeben wollen.

Endlich gebe ich auch gern zu, daß die immer dringlicher werdende hohe Wichtigkeit der äußeren Verhältniſſe die inneren für den Augenblick in Schatten ſtellt. Indeſſen wird die Direktion, welche wir in den erſten zu nehmen ſcheinen, und die Geſinnung, welche dieſe vorausſetzt, auch auf die letztere ſehr weſentlich rückwirken. Nach innen und außen kann Preußen die Billigung der allgemeinen Meinung weniger als irgend ein anderer europäiſcher Staat entbehren, und es iſt mein heißeſter Wunſch, als Patriot und treuer Unterthan meines Königs, daß das Gegentheil nicht über uns in einer Zeit der Kriſis hereinbreche, wo die Folgen höchſt verhängnißvoll ſein könnten — denn Preußen ſteht, meiner Anſicht nach, wie auf dem mittleren Rande eines ſteilen Berges, eben ſo nahe dem Ruhmestempel auf der Höhe, als dem Abgrund in der Tiefe.

Alles wird daher darauf ankommen, ach welcher Seite es ſeine Richtung nimmt, denn irgendwohin ſich bewegen wird es wohl müſſen.

Mit der tiefſten Ehrerbietung unterzeichne ich mich
Euer Exzellenz
gehorſamſt ergebener
H. von Pückler-Muskau.

6.

W. C. Müller in Bremen an Pückler.

Bremen, den 25. Januar 1831.
Den 11. Februar

Durchlauchtigſter Fürſt,

Eben endige ich den zweiten Theil Ihrer Briefe eines Verſtorbenen, welche mir den höchſten Genuß gewährt. Daß Ew. Durchlaucht der geiſtreiche Verfaſſer ſind, iſt mir aus allen Merkmalen klar; es bezeugen dieſes nicht blos manche Einzelheiten, ſondern die Umſtände Ihrer Aufnahme in England und Irland von den vornehmſten Leuten, Ihre geniale Weiſe, ſich in alle Formen zu ſchicken, und ſie witzig darzuſtellen, und die Zeichen Ihres Vaterlandes ꝛc. Ich und meine Tochter erkannten bald den ſonderlichen Fremden, der meinem Sohn zuerſt auf der Brücke in Luzern erſchien, der unbekannterweiſe mit ihm philoſophirte über die höchſten Angelegenheiten der Menſchheit, ihm einen Spazierweg über den Gotthard vorſchlug, und ihn in Mailand für einen Prinzen anzeigte. — Er nannte Sie damals Graf Pückler. Da Ew. Durchlaucht uns von da an wie ein Meteor aus der Ferne, von Zeit zu Zeit glänzend wieder erſchienen ſind, ſo iſt Ihre Lebensgeſchichte uns immer merkwürdig geblieben.

Ew. Durchlaucht werden ſich erinnern, daß Sie in jenem Begleiter zu Fuß keinen unbedeutenden jungen Arzt erkannt haben — 1808 im Sommer. — Vielleicht iſt Ihnen ſein Schickſal nicht gleichgültig. Aus der Schweiz ging er nach München, wo er durch Ritter als korreſpondirendes Mitglied der Akademie empfohlen wurde. Nachdem er noch einige Univerſitäten beſucht, kam er 1809 im Herbſt zu uns zurück, begann die mediziniſche Praxis, wurde Arzt im franzöſiſchen Hoſpital, worin das folgende Jahr das Faulfieber wüthete. — Er glaubte geſichert zu ſein, wurde aber doch endlich angeſteckt, und ſtarb im Frühling 1811. Wir, ich und meine einzige Tochter, verloren durch dieſes Unglück den geſchickten, allgemein gebildeten und beliebten Hausgenoſſen. Er hatte in den zwei Jahren ſeines bürgerlichen Lebens ſchon manches Gute veranlaßt, eine mediziniſche Leſegeſellſchaft errichtet, dem Magnetismus eine naturgemäßere Richtung gegeben, indem er mit dem thieriſchen Magnetismus Elektrizität und Galvanismus anwandte, einige Nervenkranke glücklich heilte — wovon er in Reil's Archiv Notizen mittheilte (5. Heft), daß ihn R. dabei für ſeinen beſten Schüler erklärte, der die wahrſte Anſicht vom Magnetismus habe; indem mein Sohn auf's Ganglien-Syſtem zu wirken ſuchte, und den thieriſchen Gemeinſinn auf Momente zu wecken beſtrebte. Er verpflanzte auch die Berliniſche Singakademie nach Bremen. Er war ein höchſtgemüthlicher Violinſpieler. Mit ihm und meiner Tochter konnte ich (als Violoncelliſt) die Beethoven'ſchen Trios ziemlich vollendet darſtellen.

Seit ſeinem Tode bin ich mit meiner Tochter viel gereiſt — faſt jährlich — 1811 nach Berlin zu Schleiermacher und A. von Marwitz einen herzlichen Freund meines Sohnes, durch Sachſen 1812 nach Franken (ich bin aus Sachſen-Meiningen), 1813 war ich bei den Hanſeaten in Hamburg, 1814 machten wir ein Rheinreiſe mit Schleiermacher's Familie — 1815 war ich als Feldprediger und Hoſpital-Gehülfe mit in Frankreich, wovon ich eine ſkizzirte Beſchreibung unter dem Titel: Paris im Scheitelpunkte oder Reiſe, Hoſpital und Schlachtfelder, Bremen 1816, herausgegeben habe; 1817 waren wir in Hamburg, Mecklenburg, Holſtein ꝛc., 1818 wieder in Sachſen, Preußen ꝛc., 1819 in der Schweiz, davon Ew. Durchlaucht vielleicht eine Beſchreibung unter dem Titel: Flug von der Nordſee zum Montblanc angezeigt gefunden haben, in Altona 1821. Das folgende Jahr 1820 machten wir eine Reiſe im Einſpänner über Dresden, Prag, Wien, Trieſt — durch Italien bis Peſto, auf der Weſtſeite über Piſa, Parma, Mailand Simplon zurück nach 18 Monaten. 1825 gingen wir (nachdem ich jene gewagte Reiſe in Briefen an deutſche Freunde aus Italien geſammelt und ausgetheilt 1824 in zwei Bänden herausgegeben) über Osnabrück, Köln, Aachen in die Niederlande; 1827 fuhren wir zum zweitenmal im Einſpänner durch Göttingen, Würzburg, Heidelberg ꝛc., Freiburg, Baſel auf der franzöſiſchen Seite über Genf, Chambery, Cenis, Turin durch Italien über Verona, Tirol, München zurück. Am letzten Hauptpunkte überreichte ich Sr. Majeſtät dem König meine ihm gewidmeten Geſänge der Hellenen und Philhellenen bis 1828. Die letzte größere Reiſe haben wir auf dieſelbe Weiſe 1829 über Berlin nach Schleſien bis Glatz, einen Theil Böhmens, jenſeits der Rieſenkoppe über Schmiedeberg, wo wir Fürſt Radziwill in Ruhberg in ſeiner humanen, freundlichen Familie, und die Prinzeſſin Wilhelm in Fiſchbach mehremal mit inniger Freude beſucht haben, gemacht. Auf dem Rückwege war's unſer feſter Vorſatz, Ew. Durchlaucht in Muskau unſere Aufwartung zu machen, erfuhren aber von der Frau Gräfin Pückler (in Reichenbach?), daß wir mit unſerem breitſpurigen Wagen mit einem Pferd die Wege dahin nicht paſſiren könnten.

Bei Leſung Ihrer höchſtintereſſanten Reiſe haben wir um ſo mehr den Verluſt der Ehre Ew. Durchlaucht uns nähern zu dürfen — beklagt. Denn ſolchen Geiſtern, wie im Fürſten Pückler ſich offenbart, bekannt zu ſein, iſt zum vorzüglichen Glück der Erde zu rechnen, in deſſen Darſtellung ſeiner Ideen von der Welt, von der Beſtimmung des Menſchen, von aufgeklärter Religion, von ächter Freiheit ꝛc. die hellſten Begriffe und der reinſte Karakter der Humanität und wahrer Aufklärung ſich ausſpricht.

Vielleicht haben Ew. Durchlaucht nichts von meinen vielen unbedeutenden, doch immer in die Zeit eingreifenden Schriften geſehen; und da ich doch wünſche, Ihnen nicht ganz unbekannt zu ſein, ſo wage ich, Ihnen die Notiz mitzutheilen, daß jetzt bei Breitkopf & Härtel vollendet iſt: Aeſthetiſch-hiſtoriſche Einleitungen in die Wiſſenſchaften der Tonkunſt in zwei Theilen 1830. — Der erſte enthält einen Verſuch einer Aeſthetik der Tonkunſt, und der zweite einen chronologiſchen Ueberblick derſelben — als Belege jener Fortſchreitung der allgemeinen Kunſtentwickelung — bis zum Zenith der Tonkunſt. Der dritte Theil wird eine Reiſe von fünf Muſikern, als ein humoriſtiſches Epos enthalten unterm Titel: Pentaide ꝛc.

Schließlich bitten wir um die baldige Erſcheinung der erſten Briefe des Verſtorbenen. — Mit höchſter Ehrerbietung —

Ew. Fürſtliche Durchlaucht
unterthäniger Diener, im 80. Lebensjahre
Dr. W. C. Müller,
Profeſſor an der Hauptſchule.

6.

Orion Julius an Pückler.

Berlin, den 26. Januar 1831.

Ew. Durchlaucht,

Helfen Sie einem Unglückſeligen, ſofern es in Ihrer Macht ſteht. Schickſale, wie ſie unter Millionen kaum Einen treffen können, haben mich, nach fünfzehnjährigem Einſtürmen auf meine Geduld, in eine Tiefe des Elends und der Hülfloſigkeit geſtürzt, welche zu ſchildern mir hier an Raum und Zeit gebrechen möchte, wenn ich auch der Theilnahme gewiß wäre, um die ich zu bitten komme, und auf die ich hoffe und hoffen muß, wenn ich nicht verzweifeln ſoll.

Ich bin Litterator, auf den Ertrag meiner litterariſchen Thätigkeit gewieſen mit meiner Subſiſtenz, ohne alle weiteren Hülfsmittel. Unfähig aber, mich mit der heutzutage zur Sitte gewordenen gemeinen kritiſchen Polemik zu befaſſen, an der zeitgemäßeren Wirkſamkeit durch die politiſche Geſtalt der Dinge in Deutſchland gehindert, und durch den Mangel alles Eigenthums bei der Begründung eines eigenen litterariſchen oder ſcientifiſchen Unternehmens, zu dem ich ſeit geraumer Zeit manches vorbereitet — auf die beklagenswürdigſte Weiſe gehemmt; übrigens noch um den kargen Lohn einer mehrjährigen journaliſtiſchen Beſchäftigung mit der Redaktion einer hieſigen Zeitſchrift im gerichtlichen Streite — und dazu faſt nackt, in dieſer ſtrengen Jahreszeit ohne eigene Wohnung — weiß ich nicht, wohin ich meine Hände ausſtrecken ſoll, um Beiſtand zu ſuchen — und ich muß zu Grunde gehen, wenn Gott nicht das Herz edler Menſchen zu meinen Gunſten rührt.

Ew. Durchlaucht ſind ein edler, wohlwollender Mann, und haben Welt und Menſchen in mancherlei Weiſe kennen gelernt. Ich ſtehe an Ihrer Schwelle, und flehe Ihr Wohlwollen an. Prüfen Sie mich, wenn Sie es Noth finden, ob ich Ihre Theilnahme verdiene; aber verſagen Sie mir ſelbe nicht. Bedürfte es Bürgſchaft für mich, es wären würdige Männer bereit, ſolche für mich einzuſtehen; darunter nenne ich unter Anderen den Direktor der hieſigen Blindenanſtalt, Profeſſor Zeune ꝛc. Laſſen Sie mich nicht ohne Troſt von Ihnen gehen! —

Mit aufrichtigſter Verehrung

Orion Julius.

7.

Orion Julius an Pückler.

Berlin, den 31. Januar 1831.

Ew. Durchlaucht,

Indem ich mich gedrungen fühle, Denenſelben meinen herzlichſten Dank abzuſtatten, nicht ſowohl allein in Betreff des mir durch Ihren Kammerdiener zugeſtellten Geſchenkes von drei Thalern, wodurch mir eine äußerſt willkommene augenblickliche Hülfe geworden, als auch beſonders und hauptſächlich um des menſchenfreundlichen Wohlwollens willen, womit Sie meine Bitte deshalb perſönlich anzuhören die Güte gehabt hatten, ohne Anſtoß zu nehmen an meiner wenig empfehlenden äußeren Erſcheinung, und der daraus fließenden, im Vereine mit der Erinnerung mancher vom Schickſal und von Menſchen erlittenen Demüthigungen mich in meinen eigenen Augen und vor mir ſelber verlegen machenden ſchiefen Darſtellung meines Weſens, — voll des aufrichtigſten Dankgefühls für dieſe mir beſonders ſchätzbaren Rückſichtsnahmen, wage ich es, — entledigt aller unzeitigen und linkiſchen Scheu, — Ihre mir dargethane Humanität in vollem Ernſte und Vertrauen in Anſpruch zu nehmen, wohlwiſſend, Ihre reiche Welterfahrung und Menſchenkunde werde dieſes mein Vertrauen nach ſeinem ganzen Gehalt zu würdigen wiſſen.

Meine Lage iſt leider in Folge der langjährigen, gehäuften Unglücksfälle ſo troſtlos und furchtbar, daß mir lindernde Hülfsmittel für wenige Tage nichts nützen können. Beſtimmt ausgeſprochen, bedarf ich im gegenwärtigen Augenblick, um in den Stand geſetzt zu werden, thätig ſein zu können, mindeſtens einer Summe von zehn bis zwölf Louisd'or, theils, um Wohnung für die nächſten paar Monate zu bezahlen, und zur Beſtreitung der laufenden Tagesbedürfniſſe während dieſer Zeit, und dann zu den Druckkoſten der von mir beabſichtigten, ſeit lange vorbereiteten Zeit- oder Flugſchrift, welche meinem guten Verhoffen nach günſtigen Erfolg für mich haben, und Eingang beim Publikum finden ſoll. Da jedoch dieſe an ſich ſelber zwar nicht große Summe ohne hinreichende Sicherſtellung von niemanden Darlehnweiſe zu erhalten — vom Wohlwollen Einzelner aber als Beitrag oder Hülfe nicht zu verlangen iſt — ſo ſehe ich keinen anderen Weg, als irgend eine Art von Subſkription, oder Kollekte zu dieſem Behuf, veranſtaltet von jemand, der Einfluß genug hat in einem Kreiſe, welcher Willen und Mittel genug beſitzt, durch einen ſolchen Akt des Wohlthuns einen vom Verhängniß eigenſinnig verfolgten Mann, der nicht ganz ohne Talent und Werth iſt, nicht im Elend zu Grunde gehen zu laſſen.

Ich lege mein Schickſal in die Hände Ew. Durchlaucht. Iſt es möglich, etwas Wirkſames für mich zu thun, ich weiß, daß dieſelben es nicht unterlaſſen werden. Vielleicht kommt eine Zeit, wo ſie nicht ohne einiges Vergnügen auf das zurückblicken mögen, was Ihr Wohlwollen für einen Hülfloſen wie ich gethan haben, und ſonſt noch zu thun für gut finden dürften.

Erlauben Ew. Durchlaucht, daß ich den geneigten Ausdruck Ihres Willens, entweder in ihrem Hauſe perſönlich entgegen nehmen, oder in meiner gegenwärtigen Wohnung erwarten darf.

Mit dankbarſter Verehrung

Orion Julius.

8.

Orion Julius an Pückler.

Berlin, den 1. Februar 1831.

Ew. Durchlaucht,

Anliegend erlaube ich mir ein Exemplar meiner unlängſt erſchienenen Tragödie nach dem polniſchen: „Fürſtin Radziwill", Dero geneigtem Wohlwollen zu überſenden, mit der ergebenſten Bitte, das kleine Werkchen Ihrer gütigen Annahme würdigen zu wollen.

Mit ſchuldiger Verehrung

Orion Julius.

9.

Wilhelm von Williſen an Pückler.

Berlin, den 13. Februar 1831.
1¼ Uhr.
Eben erſt zu Hauſe angekommen.

Der Verehrer der Urküche empfindet einen tiefen Schmerz einer viel geringeren Ausſicht wegen es aufgeben zu müſſen, die Urküche, von der höchſten Bildung, wie ich ſie neulich kennen gelernt, behandelt. alſo in ihrer höchſten Vollendung kennen zu lernen. Wenn ſich das Starke mit dem Zarten anmuthig zu einem Ganzen verbindet, dann iſt die Schönheit fertig.

Mit größter Ergebenheit

Williſen.

10.

Pückler an Doktor W. C. Müller in Bremen.

Berlin, den 23. Februar 1831.

Mein wertheſter Herr Profeſſor,

Sie werden ſich vielleicht wundern, wenn ich Ihnen ſage, daß Ihr Brief mich bis zu Thränen gerührt hat, — Ihr

Sohn war eine von den kindlich unſchuldigen Naturen, deren Andenken ſich für einen Gleichgeſtimmten nie verwiſcht, und deren Begegnen, ſei es auch noch ſo kurz, ein Lichtpunkt für das ganze Leben bleibt. Friede ſeiner Aſche!

Wohlthätig war mir der Gedanke, daß auch ich ihm nicht gleichgültig geblieben ſein kann, da er ſeinen guten Angehörigen ſo viel von mir erzählt, und ſich deshalb ein liebenswürdiger achtzigjähriger Greis noch heute meiner freundlich erinnert. Oft, ich geſtehe es, wunderte ich mich, daß der Freund von der Luzerner Brücke mir nie ein Lebenszeichen gab, und da ich wußte, daß er aus Bremen ſei, ſo hielt ich die mir bekannt gewordenen Geſänge der Hellenen für ſein Werk. Wie entfernt war ich von der Ahnung, daß dieſe jugendliche und kräftige Natur ſchon unterlegen ſei.

Sie, mein verehrteſter Herr Profeſſor, müſſen auch ein rüſtiger Mann ſein, ſo bedeutende Reiſen noch in Ihren Jahren zu unternehmen. Sollten Sie je wieder in meine Nähe kommen, begleitet von Ihrer Tochter, der ich mich als den Freund ihres verewigten Bruders, zwar unbekannt, aber nicht weniger herzlich, empfehle, ſo laſſen Sie es mich ja bei Zeiten wiſſen, damit ich Ihnen über die ſchlechten Wege helfen kann, die zu unſerer Waldeinſamkeit führen. Zweifeln Sie nicht, daß es mir die größte Freude gewähren würde, Sie kennen zu lernen, und nicht allein mir, ſondern auch meiner Freundin Julie. der Ihr lieber, bei uns noch lebender Sohn, auch kein Fremder iſt.

Genehmigen Sie nochmals meinen Dank für Ihr gütiges Andenken, und empfangen Sie die aufrichtigſten Verſicherungen meiner herzlichen Verehrung.

H. Pückler.

11

Pückler an König Friedrich Wilhelm den Dritten.

Ew. Königl. Majeſtät bitte ich mir gnädigſt zu verzeihen, wenn ich eine unterthänige Bitte direkt Ew. Majeſtät ſchriftlich zu Füßen lege, wo ich nicht anders ſie an Ew. Majeſtät zu bringen weiß.

Es iſt ſtets, wenn ich nach Berlin komme, mein erſtes Geſchäft, mich zum Kommandanten der Stadt zu verfügen, um mich bei Ew. Majeſtät zu melden. Demohngeachtet bleibe ich dann oft mehrere Wochen lang ohne das geringſte Zeichen, daß Ew. Majeſtät davon unterrichtet worden iſt. Daſſelbe geſchieht mir auch jetzt wieder, und ebenſo meinem Bruder, dem Grafen Seydewitz, Rittmeiſter im bairiſchen Dienſt, der jetzt das Glück hat gleich mir Ew. Majeſtät Unterthan zu ſein.

Ew. Majeſtät trauen mir gewiß zu, daß ich Allerhöchſtderſelben Perſon von ganzer Seele anhänge, und können es mir daher nicht verdenken, wenn es mich ſchmerzt, bei meinen oft kurzen Anweſenheiten in Berlin kein Mittel zu wiſſen, wie ich das von mir ſo hochgeſchätzte Glück erreichen ſoll, Ew. Majeſtät mich vorſtellen zu dürfen, ja, ich muß ſogar in der Ungewißheit bleiben, ob Ew. Majeſtät überhaupt von meiner Meldung unterrichtet worden ſind. Auch thut es mir als einem, der unter den erſten Unterthanen Euer Majeſtät ſeine Stelle einnimmt, einen wahren Schaden in der öffentlichen Meinung, und läßt vorausſetzen, daß Ew. Majeſtät ungnädig auf mich ſind, wenn ich ſo lange hier verweile, ohne mich vor Allerhöchſtderſelben Angeſicht ſtellen zu dürfen, während jeder einfache Gutsbeſitzer, der ſich durch den Herrn Fürſten von Wittgenſtein bei Euer Majeſtät melden läßt, in wenigen Tagen mit einem Zeichen Euer Majeſtät gnädiger Berückſichtigung begleitet wird.

In patriarchaliſchen Anſichten von Eltern auferzogen, die dem Königshauſe Ew. Majeſtät ſeit Jahrhunderten mit Blut und Gut ergeben waren, und mir wohl bewußt, daß ich nur der Gelegenheit bedarf, um Euer Majeſtät zu zeigen, daß ich gewiß nicht aus dieſer Art geſchlagen bin, iſt der Gedanke Euer Majeſtät vielleicht in einem weniger vortheilhaften Lichte von Uebelwollenden dargeſtellt zu werden, und deshalb mehr als Andere unberückſichtigt zu bleiben, oder mir vielleicht als Vernachläßigung meiner Pflicht eine Zögerung zugeſchrieben zu ſehen, an der ich ſo unſchuldig bin, ein höchſt peinigender Gedanke, den nur eine gnädige Aeußerung Euer Majeſtät ſelbſt beruhigen kann.

Indem ich um dieſe mit innigſt gerührten Herzen bitte, wage ich es zugleich bei Euer Majeſtät für die Zukunft allerunterthänigſt anzufragen, ob es mir in meiner Stellung nicht erlaubt ſei, wenn ich nach Berlin komme, mich direkt bei Euer Majeſtät durch Allerhöchſt deren dienſtthuenden Adjutanten melden laſſen zu dürfen, da es ſo ſchmerzhaft iſt, wie mir nun bereits mehrere Male geſchah, Berlin nach einem Aufenthalt mehrerer Wochen verlaſſen zu müſſen, ohne eine Möglichkeit gefunden zu haben, Euer Majeſtät meine Ehrfurcht perſönlich auszudrücken.

12.

Pückler an Fürſt von Wittgenſtein.

Berlin, den 9. März 1831.

Euer Durchlaucht

habe ich neulich in einem accès d'humeur ein Billet geſchrieben, deſſen Ton allerdings unpaſſend war, und da ich dies einſehe, bitte ich deshalb um Verzeihung. — Indeſſen erlauben mir Euer Durchlaucht doch auch, mit aller Verehrung, die Ihnen gebührt, einige Worte einer beſcheidenen Explikation. Ich habe von jeher für Eure Durchlaucht, und das kann ich bei meiner Ehre verſichern, eine große Hochachtung und ſogar, obgleich Sie ſich mir nie freundſchaftlich erwieſen haben, eine wahre Zuneigung gefühlt. Alle Verſuche, mich Ihnen zu nähern, haben Sie mit einer Art Bitterkeit zurückgewieſen, und als wir einſt durch die Umſtände in eine etwas nähere Beziehung gebracht wurden, einen ganz falſchen Verdacht auf mich geworfen. Zu ſagen, daß dem nicht ſo ſei, wäre vergebens, denn ich weiß es.

Euer Durchlaucht haben mit Recht den Ruf, gerecht, gut und billig zu ſein, und das iſt es, was ich an Ihnen hochehre — aber eben dieſe Ihre eigene Billigkeit rufe ich an, ob Sie verneinen können, daß Sie mich bei meinem diesmaligen Hierſein recht geringſchätzend behandelt haben, was ich von keinem Andern unerwiedert gelaſſen haben würde. Indem Sie nun zugleich gegen Alle äußern, „daß ich mir mit meinem Buche außerordentlichen Schaden gethan“, ſo iſt es natürlich, daß gerade dieſe Aeußerung in dem Munde eines ſo gewichtigen Mannes wie Sie ſind, mir dieſen Schaden gerade erſt thut — und wodurch habe ich das verdient? Für's Erſte iſt es nicht ganz recht, mir ein Buch, zu deſſen Autorſchaft ich mich nicht bekenne, ſo geradezu als das meine zuzuſchreiben, und wenn Euer Durchlaucht behaupten, daß auf Sie darin angeſpielt würde, ſo geſchieht dies doch auf eine ſo harmloſe Weiſe, daß es Sie unmöglich beleidigen kann. Wäre ich Ihnen feindlich geſinnt geweſen, und wirklich der Verfaſſer jenes Buchs, was hätte mich abhalten können, ganz anders zu ſchreiben, denn wer die Satyre zu handhaben verſteht, findet immer verwundbare Flecken. Doch dies ſei ferne von mir.

Ich bin ein ganz unbedeutender Menſch für einen Mann in Euer Durchlaucht Region. Wäre ich je im Stande, Ihnen einen Dienſt zu erweiſen, ſo würde ich mich wahrhaft glücklich ſchätzen, ſo handeln zu dürfen. Wollen Sie dies nicht glauben, ſo thun Sie mir wahrlich das bitterſte Unrecht. Aber gereizt, opponirt Jeder, wo man doch mit geringer Freundlichkeit ihn um den Finger wickeln könnte.

Ich bitte alſo Euer Durchlaucht nur, mir nicht ſchaden zu wollen, lieber ein gutes als ein tadelndes Wort bei Gelegenheit über mich auszuſprechen, und mir zuzutrauen, daß ich in ſolchem Falle Ihnen herzlich ergeben ſein werde. Gewiß würden Sie dies nie zu bereuen Urſache haben.

Dies iſt gemüthlich und wahr geſchrieben, antworten Euer Durchlaucht mir nun nur vier ganz unbedeutende Worte, ohne ſich hinter banalen Phraſen zu verſchanzen, und laſſen Sie mich darin nicht die Eisrinde des Welt- und Hoflebens, ſondern Ihr gutes, menſchliches Herz erblicken.

Mit Hochachtung und Reſpekt

Euer Durchlaucht

gehorſamer

H. Pückler-Muskau.

P. S. Unwohlſein hat mich noch ſo lange hier zurückgehalten, und die ſchlechten Wege.

13.

Fürſt von Wittgenſtein an Pückler.

Berlin, den 10. März 1831.

Daß mir Euer Durchlaucht unter dem 24. Februar in einem accès d'humeur geſchrieben hatten, habe ich nicht bemerkt: es befremdet mich nur, daß Sie mir unter dem 22. Februar den Wunſch ausgedrückt hatten, Sie bei Sr. Majeſtät zu melden, und alsdann zwei Tage ſpäter ſchreiben, daß Sie nicht geglaubt hätten, daß ich Sie melden würde.

So bald mir jemand den Wunſch ausdrückt, bei Sr. Majeſtät gemeldet zu werden, ſo iſt dieſes meine Pflicht, und Ew. Durchlaucht werden von mir gewiß nicht glauben, daß ich meine Pflichten unberückſichtigt laſſe.

Was nun ein gewiſſes Buch betrifft, ſo iſt es mir unbekannt, ob Ew. Durchlaucht der Verfaſſer deſſelben ſind oder nicht; ich habe daſſelbe nicht geleſen, und nur einzelne Stellen, die die hieſige Geſellſchaft betreffen, aus demſelben verleſen hören: dieſe Stellen haben nicht meinen Beifall gehabt; man hat mich verſichert, daß das Buch bis auf dieſe Stellen ganz intereſſant ſein ſoll: dieſe ſind aber faſt allgemein gemißbilligt worden.

Daß die Satyre über mich manches ſchreiben kann, glaube ich gerne, wer giebt hiezu nicht die Veranlaſſung; und ich will recht gern einräumen, daß ich bei meiner Eigenthümlichkeit hiezu recht viel Stoff gebe. An Ihren gütigen und wohlwollenden Geſinnungen habe ich nie gezweifelt, und auch nie eine Veranlaſſung gegeben, daß Sie an meiner Ihnen gewidmeten Ergebenheit zweifeln können. Ich weiß mir übrigens nie zu erinnern, daß ich Sie auf eine unverbindliche Weiſe bei mir empfangen hätte, wie Sie mir vorgeworfen haben. Nur will ich mit Ihnen nicht ſpielen, weil Sie nicht gut genug ſpielen, und weil man ſonſt das Anſehen erhält, daß man Sie ausbeuteln will.

Mit der ausgezeichnetſten Hochachtung habe ich die Ehre zu verharren

Ew. Durchlaucht
gehorſamſter Diener
Fürſt von Wittgenſtein.

14.

Helmine von Blücher an Pückler.

Kroſſen, den 15. März 1831,
Abends 9 Uhr.

Mir iſt ſo wehmüthig um's Herz, daß ich nur mit Mühe meine Thränen zurückhalte, und nur in dieſen Zeilen der beklommenen Bruſt Luft machen kann, indem ich Dir noch einmal Lebewohl zurufe, lieber Hermann! Schon ſchläft mein theures Kind neben mir, welches noch zuvor, ehe es einſchlief, ſehr liebenswürdig und zärtlich für mich war, und ſehr niedlich mit gefaltenen Händchen ſeine frommen Gebete herſagte; ich ſelbſt liege auch bereits auf meinem Lager, von wo aus ich Dir dieſe wenigen Zeilen ſchreibe, denn ich bin ſo traurig über den Abſchied von Dir, als hätte ich Dich zum *letztenmal* in meinem Leben geſehen! Denn Du weißt, daß man ein Gut oft erſt alsdann *recht* zu ſchätzen weiß — wenn es von einem flieht. Doch Du ſcheideſt ziemlich kalt und gleichgültig von mir. Nochmals ſage ich Dir innigen Dank für alle mir bezeigte Freundſchaft und Güte, und für die große Freude, welche Du, lieber Hermann, meiner geliebten Lucie mit den beiden Püppchen gemacht haſt, denn es war nach des lieben Kindes letzte Aeußerung vor dem Einſchlafen, daß es ausrief: „Wie glücklich bin ich, daß mir der gute Hermann die hübſchen Puppen geſchenkt hat, und daß ich wieder bei Dir bin, liebe Mama“, ſetzte das Engelchen noch hinzu. Dies hat mich wahrhaft gerührt, ſo viel Gefühl in dem kleinen Weſen zu finden.

Wenn Du morgen dies Blättchen empfängſt, theurer Freund, bin ich leider ſchon wieder recht fern von Dir, auf dem Wege nach dem öden, traurigen Beuthen. Ach, wie ungenügſam doch mein Herz iſt! — Ich habe jetzt mein über alles theures Kind, und möchte Euch meine geliebten Freunde, doch auch noch um mich verſammelt haben — ich komme mir in dieſem Augenblick ſchon ganz verlaſſen vor, wie werde ich es erſt zu Hauſe empfinden!

Behalte mich immer ein wenig lieb, und reiſe glücklich.

Deine

Helmine.

15.

An Helmine von Blücher.

Muskau, den 19. März 1831.

Liebe Mine,

Wenn ich kalt von Dir Abſchied nahm, ſo geſchah dies nur, weil ich Dich genug kenne, um zu wiſſen, daß ich ohne dies kein ſo niedliches Brieflein bekommen hätte, als das, welches meinem Aufenthalt in Croma die angenehmſte Würze gab. Der Mama habe ich eine burleske Beſchreibung unſerer Reiſe gemacht, über die ſie wahrſcheinlich lachen wird. Weniger luſtig war die einſame Fortſetzung derſelben, auf ſo ſchrecklichen Wegen, daß ich erſt mit einbrechender Nacht Sommerfeld erreichte, wo ich dieſelbe Nacht in einem jammervollen Gaſthofe bivouakiren mußte.

Hier in Muskau ſieht es auch nicht zum einladendſten aus — das Wetter abſcheulich, der Garten ſchmutzig und verwildert, und die Einſamkeit vollkommen. Du weißt, daß nicht einmal eine Köchin hier iſt, ſondern la vache für mich kocht. Auch hab' ich mich ſehr!

Am Tag über ſchreibe ich an meinem Buche, und des Nachts ſchlafe ich. Dies ſind alle meine beſcheidenen Freuden. Oft aber denke ich meiner kleinen Teufelin, und ſehne mich von ihr maltraitirt zu werden. Wie viel mehr mag Viereck in Kummer und Sehnſucht zerfließen, der nur unausſprechbare wonnenſüße Blicke und zärtliches Liebkoſen von der reizend verrätheriſchen Syrene empfing. — Bald wird er Dir folgen, je vous le prédis.

Laß mich doch in Deiner Antwort leſen, von wem das Gebet geſchrieben iſt, welches auf der Enveloppe Deines Briefes ſtand. Es war ſehr ſchön.

Nun, kleiner Teufel (ein Kleiner von den Meinen, wie Mephiſtopheles ſagt), lebe wohl, küſſe dein Früchtchen von mir, und wiſſe, daß ein anderes ſo eben nach Berlin abgeſchickt worden iſt.

Satan, Dein Herr behüte und bewahre Dich, geliebte Seelenloſe, und ſchenke Dir viel Geld, welches, glaube ich, hinlänglich wäre, uns Beide glücklich zu machen, da unſere Eitelkeit uns glauben läßt, daß uns ſonſt nichts fehlt, und unſere Gefühlloſigkeit von anderen ſchwärmeriſchen Genüſſen ſich keinen rechten Begriff macht. Quand on a le malheur d'être née diablesse, il est très-difficile de devenir un ange, mais tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

Dein treuer Hermann.

16.

Pückler an einen Lehrer.

Muskau, den 22. März 1832.

Beſter Herr Direktor,

Obſchon ich in der Theorie mit jedem Worte Ihres gütigen Schreibens übereinſtimme, ſo glaube ich doch, daß wir in der Praxis die guten Reſultate noch wohlfeiler haben können, da vielfache Lebenserfahrung mich leider gelehrt hat, daß auf Gewohnheit noch ſicherer als auf Geſinnung zu rechnen iſt. Es mag traurig ſcheinen, aber es iſt wahr.

Alſo früh angewöhnter Gehorſam und Muth aus Muß, iſt mir der nachhaltigſte, und legt für jeden Mann neben ebenfalls erzwungenen Fleiß, die beſte und ſicherſte Grundlage zu ſeinem künftigen praktiſchen Leben.

Ich bin leider ſelbſt ein Ideologe, und falle leicht in's Ueberſchwängliche, weil ich eben ganz anders erzogen wurde, ich wünſchte aber durchaus nicht daſſelbe an meinem Neffen zu erleben.

Was Sie über den alles befruchtenden Geiſt des Chriſtenthums ſagen, unterſchreibe ich auch, nur iſt in allen unſeren

Kulten eben ſo wenig von dieſem Geiſt vorhanden, daß ich jedem gratulire, der ganz ohne dieſelben erzogen werden kann, doch muß man mit den Wölfen heulen, das weiß ich wohl, und daher kann meine Bitte, nur nicht zu viel Abgeſchmacktes dieſer Art dem Jungen in den Kopf zu ſetzen, denn der Pietismus iſt mir ein Gräuel, und von allem das erbärmlichſte und nichtswürdigſte Zeichen der Zeit, während die in's öffentliche Leben getretene Frömmigkeit des Mittelalters etwas ſehr Herrliches war. Wir aber ſtehen an einer neuen Zeit, und ſind, wenn wir aufrichtig ſein wollen, insgeſammt ohne wahre, das ganze Leben durchdringende Religioſität. Es iſt auch nicht unſere Schuld, ſondern die natürliche Folge des Abſterbens aller Dinge, wenn eine neue Geburt daraus entſtehen ſoll. Wir aber ſind in der letzten Periode der Verweſung begriffen, und parfümiren uns nur, um etwas weniger übel zu riechen. Ein parfümirter Leichnam iſt aber das Allerfürchterlichſte!

Ich gebe indeſſen zu, daß der Junge noch die Auferſtehungsperiode miterleben kann, und wünſche daher ihm ſo wenig als möglich Verdorbenes aus der alten mitgegeben zu ſehen.

Haben Sie doch die Güte, mir zu ſchreiben, wenn die Oſterferien angehen, da ich vielleicht für dieſe Zeit über Louis disponire.

Genehmigen Sie die Verſicherung meiner vollkommenen Hochachtung.

H. Pückler-Muskau.

17.

Adelheid Fürſtin von Carolath an Pückler.

Carolath, den 23. März 1831.

Lieber Pückler,

Daß Dein Reich, in welchem auch Du nun wieder einheimiſch biſt, Dir im halben Schnee und Regen-Gewande ſehr öde vorkömmt, beſonders, da Dir in Deinem großen, leeren Schloſſe niemand freundlich entgegenkam, wie Du es ſonſt gewohnt warſt, und durch die liebende Fürſorge der guten Schnucke und den Austauſch der Ideen Dich beglückt fühlteſt, dies iſt mir ſehr begreiflich — ſo wie, daß der hier im Preußiſchen ſo fatale Geſchäftsgang Dich ungeduldig macht, daß bei dem Bewußtſein ſchöner Beſitzungen und der Fähigkeit, das Geld gut anwenden zu können, der Mangel dieſes Metalls, uns die ſchönſten Jahre der Genußfähigkeit verkümmert und unbenutzt vorüber gehen läßt — dies alles iſt mir ſo klar, als daß wir vergeblich uns abquälen, um es abzuändern, denn einmal haben wir keine reichen Vettern in Amerika, die ſo gefällig ſind, zu ſterben, und uns zum Univerſalerben einzuſetzen, und dann — — ſcheint ſich alles verſchworen zu haben, um einige der erſten Familien, die gut geſinnt, mit Geiſtesgaben ausgerüſtet, und übrigens ganz dazu geeignet wären, ausgezeichnet zu werden, und ſich deſſen Werth zu zeigen, nicht nur in Allem zurückzuſetzen, ſondern auch ſie gänzlich zu ruiniren — ſchwache neidiſche Ultras wollen den Thron umkriechen, und den ſo geſunden Verſtand des Königs mit jenem gefährlichen Rauchwerk umnebeln, welches ſelbſt Hellſehende betäubt! — Myſtiker, Heuchler, Frömmler — mit einem Wort — und ſolche im entgegengeſetzen Sinne, Ultras, die unſere Plätze einzunehmen hoffen, wenn es zur Theilung geht, dieſe reichen ſich die Hände, und da die letzteren die Klügeren ſind, ſo brauchen ſie die Andern und ihre Anhörer nur als Werkzeuge! — wir werden mit ſammt unſeren Fürſtenthümern untergehen.

Sind wir nicht ohnedies nur faſt lächerlich gewordene Titelträger, denen die Mittel fehlen? Iſt nicht der Dorfſchulz faſt mehr als wir? Werden ſeine Rechte nicht beſſer vertheidiget als diejenigen, die unſere Väter mit lebenslangem Dienſteifer, mit der Aufopferung ihres Lebens ſelbſt erwarben! Sind wir für unſere Untergebenen noch Väter, die

Fürſorge tragen, und für die alle ihr Leben ließen? — Die Laſten ſind uns geblieben, die billigen Erleichterungen ſind uns geraubt, und welche Männer regieren den Staat? — Nachtmützen! — und wer ſind die Repräſentanten der heiligen Perſon des Königs in ſeinen ſchönſten Provinzen? — feile, niederträchtige Hunde! — O, ich bin empört! wenn ich daran nur denke, und wäre ich ein Mann, wäre ich gerade mein Mann, in ſeiner ſo einzig, günſtigen Lage — ich wäre heute über's Jahr Gouverneur von ganz Schleſien, ich würde ſtolz ſein, eine ſo ſchöne Provinz vor nahem Untergange zu retten, und ſie dem Könige zu retten; ich ſollte Fürſt und erſter Stand dieſer Provinz ſein, ſo geachtet von allen Ständen, vom König geſchätzt wie mein Mann es iſt und in jetziger Konjunktur! — ganz Schleſien ſollte mir zujubeln — ja, wenn Heinrich Ohren haben wollte zu hören! er ſollte, er müßte denen in Berlin Geſetze vorſchreiben! Er könnte anderen Provinzen zum ſchönſten Beiſpiele dienen, ſeinen Namen von Zeitgenoſſen geſegnet, von Nachkommen geehrt machen, und das mit ſo leichter Mühe — denke nur die Lage — er wird als Landtagsmarſchall gewünſcht, allgemein, nur wenn er hintritt und ſagt, es iſt mir gar nicht zu nehmen, wird er es werden. Wer könnte nun beſſer als Vermittler der Stände beim König, Vermittler des Königs bei den Ständen werden; die Oberſchleſier, die Reichſten ſind alle katholiſch, und ſchon deshalb Oeſterreich zugethan, auch hat nicht Einer eine hohe Stelle im Staat oder am Hof, faſt Alle wurden vor den Kopf geſtoßen; Schleſien, eine Provinz, die in den Kriegsjahren, die höchſten Opfer brachte, wird nun ſo erbärmlich behandelt, daß alle Stände unzufrieden ſind! Die Steuern erdrücken das Land, die älteſten Familien ſind verarmt, mußten ihre väterlichen Stammſitze an Juden veräußern, die alten provinziellen Rechte, die der König bei Regierungsantritt beſchworen hat, zu halten, ſind zernichtet, das Verhältniß zwiſchen den Herren und

Unterthanen gänzlich, zu unſerem größten Nachtheil, gelöſt, von Rußland darf alles herein, von uns nichts dort hinein! — bei Unglücksfällen, die wie jene unſeligen Ueberſchwemmungen, die ganzen Landſtriche ruinirten, verlangt der Hund von M..... nur 50,000 R. für die ganze Provinz, wo mein Mann allein 70,000 Thaler einbüßte — aber er will ja Miniſter werden! mögen da, jetzt ſchon, Familien zu Grunde gehen — o warum nicht? deſto mehr kann ſo ein Mann nachher noch drücken — und alle dieſe troſtloſen Wahrheiten, wer könnte ſie mit mehr Recht, dem Könige, der ſo gut iſt! aufdecken, als mein Mann? die Perſönlichkeit unſeres Königs iſt zwar ein großes Gewicht, in der Wage, allein, er iſt ja leider unzugänglich für ſeine Kinder — — und wer weiß, was eben deshalb ſeinem Alter noch droht! — Wie wehe ſollte es mir thun, aber auch nur für ihn! — wenn ich wahr ſagte! — Wie konnteſt Du glauben, daß, wenn die Spannung, der Gemüther, die jetzt auf fremde Länder und Nationen, voll Theilnahme gerichtet iſt, nachläßt die eigene Laſt nicht wieder, noch unerträglicher, drücken wird? — es muß etwas Entſcheidendes geſchehen, entweder von Seiten des Königs, oder von Seiten des Volkes — ſo, in dieſem Schlendrian kann und wird es nicht bleiben! — Es wäre ja auch ein Jammer! — So ſchön mein Carolath iſt, und eben weil es ſehr ſchön iſt, ſo ſchmerzlich ergreift mich oft der Gedanke, wie unſicher der Beſitz aller unſerer Güter, bei ſo traurigen Verhältniſſen iſt — ja, wäre ich nicht niedergeſchlagen, oder vielmehr indignirt, über das elende Reſultat der Entſchädigungen des Waſſerunglücks, das meinem Mann ein Heer von Sorgen aufbürdete, ich würde Dir, lieber Pückler, gerne im ſcherzenden Tone antworten, daß Du mein Carolath zu einem pays de cocagne machſt, und von Deinem Muskau, das ich doch auch ſo ſehr liebe, als von einer Sandwüſte, gar zu geringſchätzend ſprichſt — in gewiſſer Art iſt doch jede dieſer Beſitzungen gar herrlich, und was hier die Natur ſo freundlich ſpendete, wußte Dein ſchöpferiſcher Geiſt, dort zu ſchaffen, dies eben muß Dir Dein Muskau gar lieb machen! doch iſt es nicht zu läugnen, daß, wenn wir nicht durch ſolche und ähnliche Gefühle gebunden würden, welche Erinnerungen oder eigene Schöpfungen uns einflößen, ſo möchte man heut zu Tage lieber beinahe, dasjenige von den Vorfahren ererbte Hab und Gut in Golde haben, um mit ſeinen liebſten Lieben gegenwärtig geſegnetere Gegenden aufzuſuchen — doch wo ſind ſie? und woher die nöthigen Mittel nehmen! pour vivre comme cela nous conviendrait! ah! que je le désirerai donc bien vivement, de jouir encore des annés, qui se presentent en petit nombre, pour me plaire! Mais il faut savoir se résigner, voilà donc le mot de l'enigme, pour cette vie passagère, grâce a ceux qui le déchiffrent assez tôt pour se former un bonheur toujours enviable, même en exerçant cette résignation — j'ai, au fond, un caractère, qui s'y prête, et pourvu, que quelques peu de rayons luisent sur mon chemin, je suis contente, la gratitude pour la providence exige cependant aussi, que je dise, que j'ai joui de bien du bonheur! et encore, je possède de grands trésors — mes enfants sont de vrais anges, je les adore, et j'en suis adorée! mon mari partage depuis hier, le plaisir d'être entouré, par ces chères petites créatures — j'ai une mère enfin, vous la connaissez, cette mère, et vous savez, comme je l'aime! combien elle le mérite, et j'ai un petit nombre d'amis, qui en valent bien une centaine de ceux, qui se donnent ce nom sacré, sans en avoir les qualités — j'espère, mon cher, que vous me permettez toujours non seulement, de vous compter pour moi, entre ces élus, mais aussi, de vous affirmer, que je serais, de tout temps, pour vous, la même! — Les roses, dont je viens de vous nommer, celles, qui ont le plus de prix pour moi, ne

manquent pas, d'etre suivies par des épines, et même il y a des fagots d'épines, qui sont difficile a manier — — j'avoue que je ressemblais a Berlin à cet emblême! cependant, j'étais malade, bien souffrante, impatiente par l'impossibilité, de bouger, pendant que tout ce qui m'entourait, était d'une vivacité d'une mobilité, pour moi, insoutenable, je sortais de mon lit, où j'avais été couchée pendant sept semaines, et soignée, et dorlotée, par tout ce qui m'entourait, à Berlin, je me trouvais déplacée, inattendue, et .... enfin j'étais un peu fagot d'épines! mais vous étiez tous, ne vous en deplaise) — ou vous me parraissiez — insupportables! un tant soit peu! — vous, mon cher, si préoccupée, maman indisposée, man mari très distrait, et Helmine, plus folle que jamais! l'ensemble composé de personnes très spirituelles, charmantes et bonnes, mais comme ensorcelées — — à peine revenue chez moi, ma santé commença à ce remettre, et mes esprits aussi — je suis toujours très faible, mais la bonne saison va me consoler — je parrie que quand nous nous retrouverons tous, nous nous retrouverons très contents! — Quel sont vos projets pour cet été? il me parait qu'il est assez difficile d'en former avant que le ciel politique nous montre quel temps nous aurons. Je suis bien aise d'être réuni avec mon cher Henry entourée des petites et de quelques personnes dont le commerce m'est agréable plutôt par leurs qualités solides que par les agréables, cependant la complaisance, l'attachement, la vénération même ne saurait manquer du faire de bien à mon coeur qui sait aprécier ces témoignages de reconnaissance assez naturelles, qui me sonts voués par quelques personnes qui reçoivent plus ou moins nos bienfaits — àpropos de Grävell, je lui ai répondu, il vous montrera la lettre, qui fut écrite avant que je reçue la vôtre, je crois que

le poste sera trop petit pour un jeune marié! d'ailleurs il me semble que mon mari a d'autres idées — Adieu, mon cher ami, je souhaite que la longueur de cet épitre ne vous impatiente pas trop! Je suis bien heureuse d'attendre ma chère maman a la mi d'avril, je la porterai sur les mains — votre maman est malade je ne l'ai pas vu — tout ce qui m'entoure vous salue les enfans vous embrassent, et je suis à jamais votre bien sincère amie

Adelaide Carolath Pappenheim.

18.

Helmina von Blücher an Pückler.

Beuthen, den 26. März 1831.

Beſter Hermann,

Dein launiges, hübſches Briefchen habe ich mit vielem Vergnügen geleſen, und ſehr bedauert, daß die Fortſetzung Deiner Reiſe nicht angenehmer war, aber gewiß biſt Du zu ſpät von Kroſſen ausgefahren. Ich meinestheils fürchtete zu ſehr in der Finſterniß anzukommen, und verließ daher meinen Gaſthof ſchon um 5 Uhr des Morgens. Von da an war meine Reiſe auch ganz gräulich, denn es war der gräßlichſte Miethswagen, den man ſich nur denken kann, und dabei das abſcheulichſte Regenwetter; ich verſichere Dir, es wäre von dieſer Jammerfahrt noch eine viel ſchrecklichere Littanei zu berichten, als von meinen Klagen von Berlin bis Kroſſen, welche Du ſo theilnahmlos bequem in Deinem Winkel ſitzend, mitanhören mußteſt. Wir dankten Alle Gott, als wir um 5 Uhr in Neuſalz anlangten, uns dort im warmen Stübchen einigermaßen erwärmt hatten, und durch Speiſe und Trank geſtärkt, ſetzten wir uns wieder in den fürchterlichen Stoßwagen, und kamen gegen 7 Uhr gemartert und zerſchlagen hier in dem öden Beuthen an.

Die erſten Tage konnte ich das Bett nicht verlaſſen, weil mein Schnupfenfieber durch die abſcheuliche Witterung viel ſchlimmer geworden war. Dann hatte ich nur zu thun, daß wir Alle bald in Ordnung kamen, und jetzt geht alles wie am Schnürchen, obgleich ich für den Augenblick ſehr wenig Dienerſchaft habe. — Den ganzen Morgen muß Fräulein Mocke in ihrem Zimmerchen bleiben, und dort Lucie den Unterricht ertheilen, damit ich nicht zu ſehr genirt bin, den Nachmittag, wenn das Wetter ſich nicht zu einer Promenade eignet, bringen wir mit Handarbeiten zu, in der Dämmerungsſtunde wird getanzt, leider nur nach dem Geſang, da ich kein Klavier beſitze. Dann geht es zum Souper, und nach demſelben wird vorgeleſen, und dabei genäht und gezeichnet. Du ſiehſt hieraus, wie regelmäßig der Tag eingetheilt iſt, und daß uns daher die Zeit nicht lang werden kann. Recht ſtill iſt es aber ſonſt um mich her, und wohl ſteigt dann und wann ein leiſer Wunſch in mir auf, nach intereſſanterer Unterhaltung, als die alleinige der Mocke. Doch fühle ich mich ſonſt glücklich in dem Beſitz meines Kindes, und mein Leben vergeht Gott ſei Dank in großer Ruhe. Wehmüthig denke ich zuweilen an meinen Aufenthalt in Berlin zurück, doch iſt es mir faſt nur noch wie ein Traum, daß ich dort war, weil mich hier nichts daran erinnert, und ich mit niemand viel davon ſprechen kann. Manches erſcheint mir jetzt unglaublich und unerhört, was ſich dort in der letzten Zeit zugetragen hat, beſonders, daß ich ein ſo lang bewahrtes Geheimniß dem C. mittheilen konnte — ich glaube nicht recht bei Sinnen in der Zeit geweſen zu ſein, indem es mir doch ſehr gewagt vorkommt.

Ich erhielt auch vor einigen Tagen einen recht lamentablen Brief von meinem armen guten Mann, der nun 30 Meilen weit von hier, nahe bei Kaliſch ſteht, und mit Unwohlſein und mancherlei Noth auch ſonſt noch zu kämpfen hat — hauptſächlich auch an Geldmangel leidet; ich ſchickte

Blücher daher ſogleich meine ganze kleine Baarſchaft, welche ich von Berlin mitnahm, weil er mich gar zu ſehr erbarmte. Du ſiehſt daraus, daß ich für meine Perſon nicht ſo ſehr am Gelde hänge, und es nur inſofern liebe, weil man ohne daſſelbe nicht leben kann.

Von Mama habe ich noch keine Zeile erhalten. Der Adelheid habe ich ſchriftlich meine Ankunft gemeldet, und darauf eine laue Einladung erhalten nach Carolath zu kommen. Ich werde auch für's erſte nicht hingehen. —

Lebe wohl mit Deinen beſcheidenen Freuden, wie Du ſie nennſt. Ich träume mich hier ganz in meine Unſchuldswelt zurück, da ich gegenwärtig keinen böſen Verſuchungen in meiner ſtillen Häuslichkeit ausgeſetzt bin, und da iſt es mir ſo wohl um's Herz, wenn ich für Augenblicke alles vergeſſen kann, was nur irgend mein Bewußtſein zu trüben vermag. —

Vergiß ja nicht, daß Du mir die „Briefe eines Verſtorbenen" verſprochen haſt, und ſchicke mir, ſei ſo gnädig, dieſelben ſo bald als möglich, da ich nicht viel Vernünftiges zu leſen habe.

Die frommen Sprüche, die ich Dir in Kroſſen zuſandte, ſind von Gellert, doch weiß ich ſelbſt nicht, von wem ſie abgeſchrieben waren, da ich verlegen um Papier, das Blatt in der dort befindlichen Komode vorfand.

Adieu, theurer Luzifer und Rathgeber aller armen Teufelchen; behalte mich nur immer in gutem Andenken, und erfreue mich dann und wann mit einem lieben Briefelein, was ich werde legen auf mein Herzelein, und dabei denken freundlichſt Dein, indem ich ſtets verbleibe mit treuer, aufrichtigen ſchweſterlichen Geſinnung, Deine ergebene Freundin

Helmina.

Lucie grüßt den lieben Hermann vielmals, und läßt ihn bitten, ihr einen Vogel zu ſchicken, verſteht ſich einen lebendigen.

19.

Doktor Nürnberger an Pückler.

Sorau, den 10. Juni 1831.

Durchlauchtigſter Fürſt!
Gnädigſter Herr!

Ich bin am verwichenen Sonntage in Ew. Durchlaucht freundlichem Muſkau geweſen, wir mit der Hoffnung ſchmeichelnd, Ihnen aufwarten zu können, Sie erſchienen aber nicht. Jetzt rufen mich meine Verhältniſſe ſchnell auf mein Gütchen in die Neumark zurück, und ich muß alſo die Ehre und Freude entbehren, Ihnen meinen gewiß herzlichen und innigen Dank für die Mittheilung ihres ſchönen und gehaltreichen Werkes, mündlich abzuſtatten. Die Fürſtin Durchlaucht, welche ich darum gebeten hatte, wird dieſen Dank in meinem Namen abgeſtattet haben, und ich bin dieſer liebreichen und trefflichen Dame dafür verbunden. Gegen einzelne, von Ihnen, mein Fürſt! aufgeſtellte philoſophiſche Behauptungen würde ich vielleicht Einwendungen erhoben haben; die Lebhaftigkeit mündlicher Erörterung würde Materien ein Intereſſe verliehen haben, die in der Beſchränkung brieflicher Form von ihrer Vielſeitigkeit verlieren. Vielleicht kommen Ew. Durchlaucht bei Fortſetzung Ihrer Arbeit darauf zurück, und ich, wie ſo viele andere, Ihre geiſtreiche Form verehrende Leſer, ſehen dieſer Fortſetzung daher doppelt begierig entgegen.

Mit aufrichtiger Verehrung
Doktor Nürnberger.

20.

Pückler an Graf Sylvius von Pückler.

Görlitz, den 1. Auguſt 1831.

Liebſter Silvius,

Eben erhalte ich erſt Deinen Brief vom 24. Juli hier in Görlitz, wo ich als unglücklicher Kommandeur zweiten Aufgebots in ſchwerem Dienſt fungire, Rekruten rüffeln, Erſatzmannſchaften auswählen und abſenden, und den halben Tag auf dem Bureau zubringen muß.

Wozu heut zu Tage die Freiwilligen und umſonſt Dienenden nicht alles gut ſind! Eine Batterie zu nehmen wäre leichter — hier verdiene ich mir aber ohne Zweifel Gottes-Lohn und eine Bürgerkrone, wenn auch kein irdiſcher Vortheil mich belohnt.

Uebrigens koſtet mich der Aufenthalt in Görlitz nicht wenig, und meine eignen, leider nur zu wichtigen Geſchäfte gehen ganz dabei zu Grunde.

Aber es ſcheint, man konnte meine Talente für Aushebung and Namenunterſchreiben dabei nicht entbehren, was freilich meiner Eitelkeit ſehr ſchmeichelt.

Alle Sonntag erhole ich mich in Muskau. Suche alſo doch am nächſten dort einzutreffen. Hätte ich Deinen Brief früher erhalten, würde ich zu des Königs Geburtstag eingeladen haben, den wir immer ſehr prachtvoll feiern, und wo Du im Bade eine Tafel von 200 Gedecken à 12 Gr. par tête gefunden, und Dich noch in Mitte der holländiſchen Herrlichkeiten geglaubt haben würdeſt.

Dies Glück kann ich Dir nun nicht mehr bereiten, und Du wirſt, glänzender Hofmann, mit dem beſcheidenen Hauſe und Tiſche des Einſiedlers Dich begnügen müſſen.

Ich freue mich ſehr, Dich zu ſehen, und empfehle mich herzlich.

Dein

treuer Freund

H. Pückler.

21.

Schinkel an Pückler.

Berlin, den 13. September 1831.

Durchlauchter Fürſt,

Unmöglich kann ich es mir verſagen, gleich am erſten Tage nach meiner Ankunft in Berlin, Eurer Durchlaucht meine dankbaren Geſinnungen für die unendlich gütige Aufnahme auszudrücken, welche mir und meiner Familie in Muskau die glücklichſten Tage bereitet hat. Aber auch weiterhinaus ſollte mich Ihre Güte begleiten: in einem Schreiben, welches Eure Durchlaucht mit der Ihnen ganz eigenthümlichen Grazie für eine freundliche Begrüßung bei meiner Ankunft in Berlin an mich gelangen ließen, glauben Eure Durchlaucht meinen geringen Bemühungen Dank ſchuldig zu ſein, ich fühle mich aber zu ungleich höherem Danke verpflichtet, wo ich ſo viel Beweiſe von Freundſchaft, ſo viel Genuß an wahrhaft genialer und ſchön empfundener Ausführung in einer reizenden Kunſtregion fand, und wo ich gewürdigt wurde, für ein anmuthiges Werk einen geringen Beitrag aus meinem Kunſtfache zu liefern, der obenein meine Freude an der Arbeit durch den mir unendlich ſchätzbaren Beifall Eurer Durchlaucht erhöhte. Wie wäre es unter dieſen Umſtänden möglich, noch einen ganz beſonderen Beweis der Anerkenntniß von Eurer Durchlaucht Güte anzunehmen; ich erſuche daher recht inſtändigſt mir diesmal zu ſo vieler Güte noch die Bitte zu bewilligen, daß Sie meine angenehmen Beſchäftigungen in Muskau als Beweis wahrhafter Freundſchaft und wahrhafter Verehrung vor ihren ſchönen Beſtrebungen anſehen möchten, und mir erlaubten von der ſehr gütig beigefügten Anweiſung einmal keinen Gebrauch zu machen. Eure Durchlaucht haben mir die ſchöne Ausſicht eröffnet, im künftigen Jahre mit meiner Familie wieder nach Muskau kommen zu dürfen, ich würde aber nur mit

Unruhe der Erfüllung derſelben entgegenſehen, wenn ich mich durch eine Belohnung für Arbeiten gedrückt fühlen müßte, die, wenn die Erlaubniß dazu ertheilt wird, ich unwillkürlich zu beginnen nicht unterlaſſen kann, weil ſie ſich einem Kunſtwerke anſchließen, welches meiner Empfindung ſo ganz zuſagt, und mich dadurch unendlich beglückt. Ihrem mir oft geſchenkten Wohlwollen gebe ich dieſe mir ſehr am Herzen liegende Bitte anheim, und hoffe auf deren gütige Bewilligung.

Von meiner Frau und Familie kann ich nur die herzlichſten Geſinnungen des Dankes für Eure Durchlaucht und die Frau Fürſtin hinzufügen, alle fühlen ſich überaus beglückt durch die Rückerinnerung ſo ſchön in Muskau verlebter Tage.

Mit unveränderlicher Hochachtung und Ergebenheit werde ich immer bleiben

Eurer Durchlaucht
ganz gehorſamſter Schinkel

P. S. Die Ausarbeitungen des Herrn Soller nach meinen Entwürfen würden Eure Durchlaucht gefälligſt, wenn ſie leicht in Bleiſtift aufgetragen ſind, an mich gelangen laſſen, damit ich ſie vor dem feſten Auszeichnen durchſehen und etwa dasjenige ändern kann, was ich der Sache angemeſſen finde.

[illegible]

Prinz Karl von Preußen an Pückler.

Sansſouci, den 11. Oktober 1831.

Mein lieber Fürſt,

Zürnen Sie meiner nicht, wenn ich Sie ſo lange ohne Antwort ließ; mein Sündenbekenntniß hier aufzuzählen, würde Sie langweilen, aber noch mehr meine Entſchuldigungsgründe. Ich brauche es Ihnen wohl nicht erſt zu ſagen wie leid es mir that, den liebenswürdigen Lord und Planter Muskaus nicht in ſeinem sweet home zu finden – hätte ich das ahnen können, ſo hätte ich ihn gewiß acht Tage zuvor von meinem Plan benachrichtigt; aber von ſeinen militairiſchen Pflichten war mir keine Silbe zu Ohren gekommen, und zum anderen wünſchte ich weder Ihnen, mein lieber Fürſt, noch der Fürſtin irgend beſchwerlich zu fallen, noch blieb mir Zeit zur Benachrichtigung, indem ich den Tag vor meiner Abreiſe die Kronprinzlichen Herrſchaften den Wunſch ausdrücken hörte, über Muskau zu gehen — was ich mir denn auch ad notam nahm, wiewohl ich mich durch Ueberſchreitung meines Urlaubs dem Zorn meines Königlichen Vaters hätte ausſetzen können. — Sie ſagen in Ihrem Briefe, daß Sie beſorgten, es möchte nicht alles am Schnürchen hergegangen ſein, da erſtens die Hälfte Ihres Haushalts in Görlitz, und zweitens das Herrenauge nicht gegenwärtig geweſen wäre. — Glauben Sie mir, ohne Ihnen gerade eine Schmeichelei ſagen zu wollen, auch mit jenen beiden Artikeln wäre es nicht möglich geweſen, Muskau in einem noch glänzenderen Lichte zu zeigen, wiewohl der zweite zur Annehmlichkeit noch mehr beigetragen haben würde. — Beſſer geführt zu werden, als es mir in jenem Zaubergarten zu Theil wurde, glaube ich kaum annehmen zu können; hie und da wurde ich aufmerkſam gemacht, wie es früher dort ausgeſehen, wie viel Fuß Erde aufgetragen, wie viel abgenommen, früher ſei der Flugſand geweſen, wo jetzt die üppigſten Wieſen ſtehen, u. ſ. w. Alles hörte und ſah ich mit der größten Aufmerkſamkeit, und ein freudiges Gefühl bemächtigte ſich meiner, als ich ſah, wohin der Menſch es in einer Zeit von fünfzehn bis ſechzehn Jahren bringen kann; alle Hoffnung glaube ich alſo nicht aufgeben zu dürfen, aus meinem lowly thatched cottage auch nach 10 Jahren etwas Präſentables zu machen, und bin auch ſofort an's Werk gegangen, mich nach der Pfaueninſel hin auszudehnen, wo ich ein hügeligtes Terrain mit Laubholz und Kiehnen bewachſen, über 200 Morgen groß, in Erbpacht genommen habe, und es jetzt mit Zuziehung von Lenné, nachdem ich aber den ganzen Plan allein entworfen hatte, parkähnlich und fahrbar mache. —

Sollten Ihnen, mein lieber Fürſt, nicht in letzter Zeit die Ohren etwas geklungen haben, wenn der Kronprinz und ich des Lobes nicht genug von old Muskau ſagen konnten?

Der Fürſtin mich auf das angelegentlichſte empfehlend, und herzlich für die freundliche, unglaublich gute Aufnahme dankend, verbleibe ich wie immer

Ihr ſehr geneigter

Karl.

23.

Pückler an Houwald.

In der Oaſis Muskau, den 19. Oktober 1831.

Verehrter Dichter!

Mein Gärtner ſteht, wie ich höre, mit Ihnen in Unterhandlungen wegen einer Blutbuche, und ich wünſche ſehr, daß er darin reüſſiren möge. Entäußern Sie ſich dieſes übelklingenden, proſaiſchen Baumes, Ihnen gebührt in Ihrem Garten nur der Lorbeer, von dem ein ſchöner Kranz ſchon lange Ihre Schläfe beſchattet.

Mir Aermſten, um deſſen Wiege, wie Leben, nur Tannzapfen und Knollen wuchſen, iſt die Blutbuche ſchon eine gewünſchte Steigerung, die ich von der Großmuth eines höher geſtellten Gönners mit dankbarer Zuverſicht erwarte.

Hermann Pückler.

24.

Ernſt Houwald an Pückler.

Neuhaus, den 30. Oktober 1831

Mein Fürſt!

Die Blutbuche, welche die edelſten Säfte aus der Erde ſaugt, um ſich in die Fürſtenfarbe zu kleiden, gehört recht eigentlich dahin, wo ſie einen Mann aus ächtem Vollblut entſproſſen findet. Deshalb reiße ſie ſich aus dem Garten des armen Dichters los, und ſchlage ihre Wurzeln tief und fröhlich in dem Park des geiſtreichen Fürſten. Dieſe Deutung gebe ich dem ſeltenen Baume mit auf den Weg, dies und nichts anderes ſoll er Ihnen, mein Fürſt, ſagen, wenn Sie ihm vorübergehen, und Sie dabei freundlich an mich erinnern.

Mit ausgezeichneter, inniger Verehrung

Houwald.

25.

Pückler an Prinz Karl von Preußen.

Schloß Muskau, den 7. November 1831.

Durchlauchtigſter Königlicher Prinz,
Gnädigſter Herr!

Ein Brief von Euer Königlichen Hoheit iſt ſchon an ſich eine Gunſt, die mich immer mit großer Freude erfüllt, Sie mögen alſo, gnädigſter Prinz, leicht ermeſſen, wiel viel mehr mich Hochdero letztes Schreiben beglücken mußte, da es ſo viel Schmeichelhaftes und Gütiges für mich enthält. Es iſt eine wahre Belohnung meines ſtillen und ſchwachen Wirkens, daß zwei ſo erlauchte Kenner mir einigen Beifall zu zollen ſo gnädig ſind.

An Euer Königlichen Hoheit eigenen Schöpfungen nehme ich indeſſen eben ſo lebhaften Theil, als an meinen eignen, und freue mich ungemein, daß Höchſtdieſelben den gewiß die ſchönſten Folgen verſprechenden Entſchluß gefaßt haben, Ihre Pläne allein zu machen, und das Ganze aus einer belebenden Idee hervorgehen zu laſſen, den Technikern aber nur die Ausführung zu geſtatten.

Darf ich dabei als alter Praktiker mir einen unterthänigen Rath erlauben, ſo bitte ich Euer Hoheit nur um eins: *nie beſtehen zu laſſen, was Ihnen nach der*

Ausführung nicht gefällt. Wenn meine Anlagen Euer Hoheit einigermaßen befriedigt haben, ſo iſt es nur der feſten Beobachtung dieſes Grundſatzes zu danken. Es giebt wenig Stellen darin, die nicht retouchirt wurden, viele die zehnmal umgeworfen und neu gemacht worden ſind. Ich bin in dieſer Hinſicht unerbittlich, und wäre ohne dies wenigſtens noch einmal ſo weit in meinen Anlagen gediehen — ſie würden dann aber auch ſchwerlich viel Vorzug vor allen übrigen haben. Mit der Zeit ſchärft ſich der Blick, und man ändert ſeltner, aber Irrthum fällt immer noch vor, und im Anfang iſt er nicht zu vermeiden. Uebrigens iſt es keine Schmeichelei, wenn ich ſage, daß Euer Hoheit ſchon ſo viel Geſchmack, richtigen Takt und Liebe zur Kunſt bekundet haben, daß Sie gewiß ſeltner irren werden als Andere, geſchieht es aber, ſo gewöhnen Sie bei Zeiten ihre Arbeiter ſchnell einzureißen, was mißlungen war. Kein Maler kann ein Gemälde enden, ohne hundertmal zu übermalen, zu beſſern, wie ſollte es dem erlaſſen ſein, der ein Gemälde, nicht mit docilem Pinſel und Farben, ſondern mit dem ſo oft widerſtrebenden Material der Natur ſelbſt herzuſtellen unternimmt.

Die neue Acquiſition Eurer Hoheit iſt etwas ſehr Erfreuliches, und bei der äußerſt günſtigen Lage Ihrer Beſitzung, das Ganze jetzt groß genug, um etwas ſehr Schönes und Vollendetes zu ſchaffen, wo ſchon ſo viel Schönes bereits durch Eure Hoheit ausgeführt iſt. Ich denke in Kurzem als hoſpitirender Gärtner dort zu erſcheinen, und empfehle mich deshalb im voraus zu gnädiger Erlaubniß dazu, füge aber noch den ſehnlichſten Wunſch hinzu, auch noch öfter das Glück zu haben Eurer Königlichen Hoheit, und wenn die Hoffnung nicht allzu kühn iſt, auch vielleicht Ihrer durchlauchtigſten Frau Gemahlin, in Muskau meine Ehrfurcht bezeigen zu dürfen. Dieſen Herbſt haben bereits wieder viele fünfzigjährige Bäume ihren Marſch antreten müſſen, um ſich Euer

Königlichen Hoheit bei der nächſten Muſterung, die Sie zu halten geruhen werden, vorzuſtellen.

Verzeihen indeß Höchſtdieſelben, daß ich Ihre Geduld ſo lange in Anſpruch nehme, und ſehen Sie es nicht als eine Zudringlichkeit, ſondern nur als den Ausdruck des innigſten Gefühls, das ich nicht zurückhalten kann, an, wenn ich unterthänig bitte, bei einer paſſenden Gelegenheit auch Seiner Königlichen Hoheit dem Kronprinzen meine tiefſte Dankbarkeit für ſeine gnädigen Aeußerungen zu Füßen zu legen, und Höchſelbſt mir ſtets das Wohlwollen zu erhalten, mit dem Sie mich ſo oft beglücken.

In tiefſter Ehrfurcht unterzeichne ich mich als
Euer Königlichen Hoheit
unterthänigſter H. Fürſt Pückler-Muskau.

26.

Gräfin Julie von Goltz an Pückler.

Voici, M. le Prince, votre lorgnette oublié, dont vous avez tant besoin pour régler vôtre coup-d'oeil dans vos portrait ..... Agréez bien le bonjour.

Julie Goltz.

27.

Pückler an Gräfin Julie von Goltz.

Je ne sais de quels portraits vous parlez, Madame la Comtesse, mais si j'avais jamais à faire le vôtre, je dirais après avoir loué longtemps votre esprit et votre amabilité, que cette même supériorité d'esprit vous rend plus qu'une autre capable d'entendre la plaisanterie, qualité que vous avez dernièrement tant approuvée dans les Français, et pour laquelle nos Allemands ne sont pas fameux. A Berlin surtout je m'aperçois qu'on

prend volontiers les choses un peu trop au pied de la lettre.

Vous, chère Comtesse, en avez toujours faite une exception remarquable, et dès que j'ai appris qu'on m'attribuait certain livre que j'ai depuis parcouru (et que je suis bien-aise de ne pas être obligé de lire depuis le commencement jusqu'à la fin) j'ai prédit que vous n'y répondrez que par une plaisanterie fine comme vous venez de faire, quoique dans une supposition erronée. Au reste, je ne trouve pas qu'on dise du mal de vous dans ce livre, si toutefois c'est de vous qu'on veut parler. On prétend que la Baronne est une femme de beaucoup d'esprit, et qui sait prendre le premier rang partout de gré ou de force. Eh bien, Madame, cela prouve du caractère, et on n'offense personne, ce me semble, en lui attribuant ces deux qualités précieuses.

Je vous repête, chère Comtesse, que je suis bien loin d'avoir écrit le livre en question, mais si je l'avais écrit, je ne croirais pas avoir mérité par là de perdre rien des bonnes grâces, dont vous m'avez honorée jusqu' aprésent, et que personne, j'en suis sûr, sait mieux apprécier.

Je n'ai donc besoin d'aucun aide pour reconnaître en vous, Madame, tout ce que vous avez de distingué, de bon et d'aimable, mais je serais charmé si vous daigniez accepter pour vos yeux malades la lorgnette de Frauenhofer, qu'on ne peut se procurer ici, et qui en effet vous fera voir avec plus de clarté, sans grandir les objets, et vous conservera après la vue aussi bonne que vous l'avez toujours eue. Je baise vos mains avec respect et l'attachement le plus sincère.

H. Pückler.

26.

Pückler an Goethe.

(1831).

Hochwohlgeborener Herr,
Hochverehrteſter Herr Geheimerath.

Euer Exzellenz haben einem Werkchen, deſſen Verfaſſer (obgleich er ſeine Anonymität für das größere Publikum nicht aufzugeben geſonnen iſt) Ihnen nicht mehr unbekannt ſein kann, durch eine ebenſo milde als an ſich liebliche Kritik einen Succeß geſchaffen, welchen des Buches eigener Werth ihm nie hätte einbringen können.

Nicht ohne Zagen wage ich dem hochverehrten Gönner nun hiebei die beendete Arbeit zu überreichen. Einige Freunde haben mir überdies noch die Beſorgniß geäußert, daß Euer Exzellenz es vielleicht ungern ſehen möchten, ſich ſelbſt darin redend aufgeführt zu finden. Mir war dies in meiner, wie ſoll ich ſagen, naiven Verehrung, die ich für Sie hege, gar nicht eingefallen. Ich hatte ganz vergeſſen, daß es noch Irdiſches um Sie her giebt, alltägliche Rückſichten, die doch vielleicht der Beſorgniß meiner Sie übrigens perſönlich kennenden Freunde einigen Grund geben könnten.

Wäre dies nun wirklich der Fall, ſo bitte ich Euer Exzellenz herzlich mir zu verzeihen, wenn eine kleine Eitelkeit, die doch auch nur aus meiner unbegränzten Ehrfurcht für Sie entſprungen iſt, mich dem Drange folgen ließ, jene Stelle beſtehen zu laſſen, damit meine Briefe durch einige Züge Ihres hohen Bildes geſchmückt blieben — denn ſo unbedeutend meine eigene Wahrnehmungsfähigkeit dabei auch erſcheint, ſo umgiebt ſie doch der Gegenſtand mit um ſo lebhafterem Intereſſe.

Heißt es endlich, meiner ſchon begangenen Indiskretion noch eine neue hinzuzufügen, ſo wage ich es um einige Worte der Güte und Beruhigung von Ihrer Hand über dieſen Punkt zu bitten, wahrlich nicht, um mit einem Briefe von Goethe prunken zu können, ſondern nur um ſeines eigenen mir ſo hohen Werthes willen, und um ihn als eins der theuerſten Dokumente meines Lebens heilig und mit allen jenen Gefühlen der Liebe und Verehrung aufzubewahren, mit denen ich ewig ſein werde

Euer Exzellenz
gehorſamſter und dankbarſter
H. Pückler.

29.

Pückler an Graf von Dyhrn.

Schloß Muskau, den 15. November 1831.

Hochgeborener Herr Graf,

Hochzuverehrender Herr General-Landſchafts-Direktor!

Für's Erſte ſage ich Euer Hochgeboren meinen ergebenſten Dank für die Beſchleunigung der gewünſchten Reſolution.

Als Antwort auf Dero früheren Brief erlaube ich mir dann noch nachträglich einige wenige Bemerkungen.

Gewiß war es nicht meine Abſicht, Euer Hochgeboren durch die freimüthige Aeußerung deſſen, was ich für Wahrheit halte, im Geringſten zu nahe zu treten, auch glaube ich wirklich hinzugeſetzt zu haben, daß ich meinen Brief keineswegs als ein offizielles Geſchäftsſchreiben, ſondern nur als eine trauliche Mittheilung angeſehen wiſſen wollte. Um ſo befremdlicher mußte mir daher Euer Hochgeboren Aeußerung ſein, ähnliche Briefe künftig dem Departements-Miniſterio mittheilen zu wollen.

Mir iſt es zwar ſehr gleichgültig, ob und wie viel Publizität Hochdieſelben meinen Briefen zu geben gedenken, um ſo mehr, da alles, was ſie enthalten, ohnehin zur Sprache kommen muß, da ich mit ſehr vielen kompetenten Leuten glaube, daß mir von Seiten der Generallandſchaft zu viel geſchehen iſt, eine ſolche Abſicht aber in der Geſtalt einer Drohung mir angezeigt zu ſehen, bin ich noch weniger gewohnt, als es Euer Hochgeboren zu ſehr verſichern eine offne und freie Sprache zu hören.

Das Ende Hochdero Briefes aber, worin Sie von mir bewieſener übergroßer Nachſicht ſprechen, muß ich faſt für ein Epigramm halten.

Nachdem die Taxe der Herrſchaft Muskau auf das genaueſte, gewiſſenhafteſte und längſte von der Kommiſſion der Fürſtenthums-Landſchaft angefertigt, und zu größter Sicherheit auch noch einer Ihrer geſchickteſten Schleſiſchen Kommiſſarien zu Ihrer Leitung beigegeben worden war, ſetzte die Generallandſchaft dieſe Taxe um 150,000 Reichsthaler herab, ein Ausfall, wie er vielleicht in den Annalen derſelben noch nicht vorgekommen iſt, und das aus Gründen, bei denen ich mich nicht eher beruhigen werde, als bis ich durch die allerhöchſte Inſtanz abſchläglich entſchieden worden bin.

Wenn dies die zu große Nachſicht der Generallandſchafts-Direktion iſt, ſo muß allerdings Ihre Strenge unerträglich ſein. Ja, ich bin überzeugt, daß Euer Hochgeboren ſelbſt privatim nicht viel anders denken, und wenn allgemeine Gründe das Verfahren, wie es iſt, vielleicht aus mir unbekannten Urſachen beſtimmt haben, doch Sie ſelbſt mir einige Empfindlichkeit darüber als billiger und wohldenkender Mann nicht allzuſehr verargen werden.

Ich hoffe daher, daß perſönliche Bekanntſchaft das Schroffe unſerer letzten Korreſpondenz mildern werden, und bitte Sie, aufrichtig und grade, wie ich immer bin, dieſer kleinen Wolke ungeachtet überzeugt zu ſein, daß ich Euer Hochgeboren nach allem was ich von Ihnen gehört, aufrichtig verehre, und ſchon Ihrem Alter zu viel Reſpekt ſchuldig bin, um nicht von Herzen gerne Euer Hochgeboren um Verzeihung zu bitten, daß die Umſtände mich gegen Sie zu einigen ungeſchminkten Worten nöthigten.

Genehmigen Sie alſo mit Güte, Herr Graf, die wiederholte Verſicherung meiner vollkommenſten Ergebenheit und Ehrerbietung.

Hochdero
gehorſamſter H. Fürſt von Pückler-Muskau.

30.

Regierungsrath Grävell an Pückler.

Muskau, den 21. Dezember 1831.

Mein verehrter Fürſt,

Sie ſind doch ein empfindlicher Mann — Herr, wollt' ich ſagen. Wo man an nichts denkt, als an Ihre Angelegenheiten und deren Beförderung, da finden Sie Spitzen und Kränkungen, von denen meine Seele fern iſt, und zu denen ich auch keine Veranlaſſung hatte oder habe. Da ich hier und in Glogau und in Görlitz für Sie handeln muß, ſo iſt es natürlich, daß jeder Kontrecoup mir verdrießlich und Ihnen nachtheilig iſt. Ihre Sache, wie die meinige betrachtend, ſchreibe ich Ihnen deshalb, dies ja nicht zu thun. Wenn ich Ihnen Sachen nach Berlin ſchicke; ſo muß ich natürlich vorausſetzen, daß ſolche befördert werden. Damit ſtehen gewöhnlich andere Schritte in Verbindung, welche gleichzeitig geſchehen müſſen, und welche manquiren, wenn das Erſtere unterbleibt. Dies alles konnten Sie, wenn es zu ſagen erlaubt iſt, wohl ſich ſelbſt ſagen; und ich denke es auf eine Weiſe in Erinnerung gebracht zu haben, die mir keinen Vorwurf zuziehen kann. Mit vornehmen Herren iſt indeſſen nicht gut Kirſchen eſſen, ſagt das Sprichwort; und ſo ſehr Fürſt Pückler mein Freund iſt, und ſo geſcheut derſelbe iſt, ſo bleibt das Sprichwort doch ein Ausſpruch alter Erfahrung. Im Uebrigen aber iſt ja Ihr Schreiben vom 18ten nur der Wiederklang Ihrer guten Geſinnung gegen mich, und ich begreife daher nicht, wie Sie auf den Argwohn kommen konnten, daß ich darüber ſo empfindlich ſein würde, Ihre Sache im Stiche zu laſſen. Nein, auch Sie kennen mich noch nicht; auch Sie ſchätzen mich viel kleiner, als ich bin — und das iſt es, was mir wirklich leid thut. Ich habe keine Urſache, ein Werk aufzugeben, auf deſſen Durchführung ich mir wohl viel zu Gute thun kann. Wir wollen darüber, mein Fürſt, nicht rechten, ob, wie Sie meinen, am Ende auch ein Anderer ſich in die Sache hinein ſtudirt haben würde. Es giebt, außer mir, Leute, welche den ganzen Umfang dieſer Sache kennen und verſtehen, und welche anderer Meinung ſind, obgleich ſie eben nicht meine Freunde ſind. Doch das kann auf ſich beruhen!! Genug, ich werde die Sache beendigen. Aber darauf, Ihnen ausführliche Expoſés über meine Motive zu ſchreiben, kann ich mich nicht einlaſſen. Ich handle lieber, als daß ich viel ſchreibe oder rede. Ihre Sache war ein gefährlicher Kranker, — ich der Arzt. In ſolchem Falle iſt es beſſer, der Arzt verſchreibt gute Rezepte, als daß er Vorleſungen über ſeine Anſichten hält. Will der Kranke jene deshalb nicht einnehmen, habeat sibi!!

Glücklicherweiſe iſt die Krankheit größtentheils gehoben; auch nicht einmal ein Rückfall zu befürchten, ſondern nur noch eine Nachkur zu brauchen.

Ich gratulire Ihnen zum glücklichen Ausgange der Sache, der nun nicht mehr zu bezweifeln iſt. Das mir mitgetheilte Reſkript des Herrn v. K. an das Oberlandesgericht vom 16ten dieſes entſpricht allen meinen Wünſchen, und hat vollkommen den Anmerkungen gefolgt, womit ich den Bericht des Oberlandesgerichts begleitet hatte.

Nicht ſo hat mir die mitgetheilte mündliche Rede des Herrn v. K. gefallen. Indeſſen kennen Sie mein Urtheil über dieſen Mann; und jene Rede iſt nur eine Beſtätigung davon. Sie können nicht einmal alle die Hinderniſſe in ihrer Schwere würdigen, welche das Oberlandesgericht gemacht hatte, und worin es zweimal vom Juſtizminiſterium beſtärkt wurde. Natürlich iſt es den Herren im Juſtizminiſterium nichts Angenehmes, ſich auf ihrer Höhe angefochten und widerlegt zu ſehen. Dann ſchimpft man auf den, durch den man ſolchergeſtalt inkommodirt wird, und ſucht ſich mit Gemeinplätzen oder mit abſprechenden Redensarten zu entſchuldigen. Es iſt überall in der Welt ſo, daß das geiſtige Uebergewicht das drückendſte iſt; und weil im Juſtizminiſterium gerade viele Räthe ſich befinden, die dort nicht am rechten Platze ſind, bin ich ihnen ein Stein des Anſtoßes. Ich weiß das recht gut, kann es aber nicht ändern, und muß thun, was ich vermag, und die Leute thun laſſen, was ſie zu verantworten vermögen.

Gleichwohl glaube ich, daß in Anſehung Paſchkes keine Chikane im Spiele iſt. Derſelbe hat einen ſehr guten mündlichen Examen gemacht. Wahrſcheinlich hat v. K. darnach ſich erkundigt, und auf die Nachricht die Sache für ganz gut gehalten. Mit ſeinen ſchriftlichen Arbeiten in Glogau aber hatte Paſchke aus Verliebtheit zu ſehr geeilt. Ich ſelbſt habe ſie nicht für genügend befunden, und ihm dies auch geſagt. Ebenſo lautet die Cenſur der Examinatoren. Es iſt alſo ganz gerecht, daß er angewieſen worden iſt, dieſe ſchriftlichen Arbeiten nochmals zu machen.

Nur, daß er durch die Voreiligkeit des Herrn v. K. in die getäuſchte Hoffnung geſetzt worden iſt, das Mangelhafte ſeiner Arbeiten ſei überſehen worden, thut mir um des guten Jungen willen leid. Ebenſo leid thut es mir um Ihretwillen, daß er nicht Mitglied der Komiſſion ſein kann. Denn wenn gleich die Sache jetzt in dem Zuge iſt, daß ſie auch ohne ihn gehen wird, ſo würde doch ſein Fleiß, ſeine Dienſtfertigkeit, und ſein Verhältniß zu mir, zur Beförderung derſelben gar ſehr gereicht haben.

Indeſſen iſt es doch ſehr gut geweſen, daß er von Glogau anhero gekommen iſt, um mir mündliche Auskunft zu bringen, ohne welche ich nicht im Stande geweſen wäre, meine Bemerkungen zu machen. Er iſt nun vorgeſtern dorthin zurückgekehrt, begleitet von vielen Thränen der Bertha, die heute noch mehr weint, und in der Meinung, ſchon Aſſeſſor zu ſein. Allein nichtsdeſtoweniger wird er ausrichten, was ich ihm aufgetragen habe, und die Sache in guten Gang bringen. Ich ſchreibe noch heute an ihn.

31.

Leopold Schefer an Pückler.

Muskau, den 23. Dezember 1831.

Durchlauchtigſter Fürſt,
Gnädigſter Fürſt und Standesherr,

Durch die überſandten Rieſenbogen — wirkliche Triumphbogen — haben Sie mir ein ſehr großes Vergnügen gemacht Sie ſelbſt können es nicht inniger dabei empfunden haben. Es iſt auch durchaus nicht zu verachten, oder gleichgültig, in einer ſo hochgebildeten Welt — 1831 Jahr post Christum natum, in dem bedeutendſten Lande einen ſolchen Erfolg zu haben. Ich ſage *Erfolg*, denn der Ruhm iſt doch blos der *Klang* der Glocke. Indeß hätte ſie in Deutſchland nicht angeſchlagen, ſo hätte man ſie in England nicht gehört. Das ſage ich zur Beruhigung über den deutſchen Buchhändler. Alle Wendungen ſieht man ſelten voraus. Vom gegenwärtigen Stande meine ich aber ſo: den Engländern gefällt das Werk — wie ich aus den engliſchen Zeitungsartikeln abſchöpfe — am meiſten der Politik wegen. Es nimmt Irland in Schutz; es ſtellt die Anglikaniſche Kirche in verdientes Licht; es preiſt den Zuſtand der Vornehmen; und ſo macht es den Engländern ihren Haß und ihre Liebe klarer; und eine auswärtige Stimme, eine dabei unintereſſirte, und eines Mannes von Range, beſtätigt ſie darin ganz zur rechten Zeit. Sie werden Broken und Stellen daraus ſelbſt im nächſten Parlament citiren hören.

Deswegen meine ich nun:

Schreiben Sie noch den fünſten Band! Ich halte das für gut möglich. Nämlich ſo: vieles haben Sie ſelbſt im Original übergangen. Ich würde rathen, die Originale noch einmal zu muſtern, auffallende, doch überflüchtigte Punkte, als pions auszuſtechen, und ſie aus der Erinnerung friſch aufzunehmen, und ihnen Farbe und Breite zu geben, wie ſie an ſich verdienen, und auch Ihnen hatten, ehe Sie dieſelben in ein Wort preßten. Die Lecture einiger neuen Reiſebeſchreibungen von da, würde Sie zum Widerſpruch dieſer, und zur Ablöſung ihrer eigenen Gedanken reizen; Sie wären in der Stellung einen guten Propheten zu machen, und die Frucht der Zeit mit hineinzuweben. — Oder ein mäßiges, geſondertes Werk, etwa Night and Day, jede Nacht jeder Tag mit lebendigen Bildern dargeſtellt, wenn nicht mit Perſonen, doch verſtändlichen Perſönlichkeiten, die am meiſten ziehen. Die Offerte von 1000 LSt. läßt ſich durch eine Wendung leicht realiſiren.

Die zweite Ueberſetzung wird nun wahrſcheinlich alles enthalten, was in der erſten aus Urſachen weggeblieben, Und auf dieſes dürften denn wohl einige Repliken kommen von der geharniſchten Lady oder ſonſt. Börne thut Ihnen, wie Sie eigentlich denken und ſind, offenbares und großes Unrecht. Ob Sie aber vieles zum wahren Beſten geſchrieben haben, weiß ich nicht, da mich die politiſchen Bezüge im Werk, wie im Leben, nicht berühren.

Des ehrenvollen Auftrags werde ich mich nach allen meinen geringen Kräften werth zu bezeigen trachten. Was ich aber (um auch für Deutſchland neu zu ſein) wirklich bedarf, iſt Bd. 3. und 4. Ich will ſie darauf ehrlich zurückgeben: denn wenn ich auch den Inhalt faſt ganz im Kopfe habe, ſo giebt es dabei doch Stellen zu Auszügen und Auszüge zu Belegen. Die engliſchen Journale werde ich bald wieder einſenden.

Ein Paquet: „Night and Day“ oder fünfter Band ꝛc. worinnen ſich obendrein Allen antworten läßt, würde mich außerordentlich freuen!

Wer gilt muß reden. Dieſer Moment kommt Ihnen nicht wieder. Und in England iſt freie Preſſe, in Deutſchland freier Druck.

Sehr lieb iſt es mir, daß die Fürſtin Durchlaucht nun doch im Herzen über die Herausgabe beruhigt, ja erfreut ſein wird, wie jetzt gar nicht anders möglich iſt. Wenn ich mich unterſtehen dürfte, würde ich bitten, mich Hochderſelben zu Gnaden und Wohlwollen zu empfehlen.

Um daſſelbe bitte ich von Ihnen, und die beſte Geſundheit und das fröhlichſte Neujahr anwünſchend, verharre ich mit größtem Reſpekt

Ew. Durchlaucht

dankbarunterthänigſter

Leopold Schefer.

1832.

1.

Goethe an Pückler.

Weimar, den 5. Januar 1832.

Wenn der edle Scheintodte auf ſeinen zurückgelegten Reiſewegen freudig von mir begleitet ward, ſo muß der in's Leben Zurückkehrende mich gewiß auf Schritten und Tritten theilnehmend an ſeine Seite ziehen.

Leider begegnete ich auf den erſten Schritten mir ſelbſt, und wie man weiß, hat jedes Doppelſehen, vom Schielen und Schwindel an bis zum double sight, immer etwas Apprehenſives, ja Sinneverwirrendes.

Davon mich wieder herzuſtellen, ſo eiligſt als möglich, halte als Langelebender für Pflicht, um einen freien Dank für die mir überſendeten höchſt willkommenen Bände deſto heiterer abſtatten zu können. Als treuſten und bequemſten Reiſegefährten indeſſen hochachtungsvoll ſich unterzeichnend allerbeſtens empfohlen zu ſein wünſcht

J. W. Goethe.

2.

Pückler an die Generalin von Witzleben.

1832.

Wenn es einem Bewohner hier unbekannter Regionen vergönnt iſt, den Geburtstag einer lieben und verehrten Lebenden zu feiern, ſo bittet er um die Erlaubniß, Ihnen, Frau Generalin, einige Blumengeiſter überſchicken zu dürfen, die wie Euer Exzellenz vielleicht mit Verwunderung finden werden, ihren einſtigen irdiſchen Körpern noch immer ſehr ähnlich ſehen.

Leider iſt das Gärtchen, was dem Abgeſchiedenen jetzt zu Gebote ſteht, nur ſehr klein und dürftig, daher er mit der freundlichen Beſtellung fürlieb zu nehmen bittet, und mit dem herzlichen Wunſch, daß Ihr Leben, wie Sie lieblich ſelbſt den Blumen gleichen, auch dieſer Blumen Schmelz und ſüßen Duft niemals entbehren möge, zur Freude Ihrer theuren Angehörigen und auch des

Verſtorbenen.

3.

Pückler an Regierungsrath Grävell.

Berlin, den 23. Januar 1832.

Sie ſind in der That ein wunderlicher Mann, beſter Regierungsrath! Es iſt ja keine Verantwortung, die ich von

Ihnen forderte, ſondern nur eine Auskunft über einen Geldpunkt bei der jetzigen Klemme. Sie ſind doch ſonſt nicht ſo geizig mit dem Schreiben, daß es Ihnen unerträglich wäre, eine Explikation von anderthalb Seiten zu geben, wenn man Sie darum bittet. Auf der andern Seite iſt es aber doch unerhört, daß Jemand, der ein Geſchäft für einen Anderen zu führen übernimmt, es übel vermerkt, wenn man über dieſes oder jenes eine Erläuterung verlangt.

Giebt mir doch Rother, Stägemann u. ſ. w., die noch viel weniger dazu Verbindlichkeit haben, eine ſolche ohne Zögern und ohne Empfindlichkeit, wenn ich ſie darum angehe.

Auch iſt es wirklich ſeltſam, daß Sie mir mitten im Geſchäfte bei jeder Gelegenheit ſo zu ſagen den Stuhl vor die Thüre ſetzen, da Sie doch recht wohl wiſſen, daß, wie ich ſchon erwähnt, von Anfang an ich mir hätte helfen müſſen, aber jetzt nicht wohl mit einem Anderen von vorne anfangen kann. Als ich neulich Stägemann für die Mühen, die er ſich wirklich ſo vielfach für mich giebt, dankte, lehnte er es ganz ab, und meinte lachend: Non deficit alter, wäre ich nicht, wäre es ein Anderer. Ihnen muß geholfen werden, und es wäre ſehr ungerecht, es nicht zu thun. Eben ſo ſpricht Rother, demohngeachtet weiß ich ſehr wohl, wie viel Dank ich ihnen ſchuldig, und eben ſo Ihnen, aber Sie, liebſter Regierungsrath, agiren dabei als ein kleiner Tyrann, und drohen mir, ſo bald ich nur den Mund aufthue, auf höfliche Weiſe mich ſitzen zu laſſen, was einem doch wirklich ſehr hart ankömmt. Ueberdem werfen Sie mir ja jede einzelne Mühewaltung vor, ſchreiben ſogar, *Sie müßten ſelbſt* über ſich und Ihre Narrheit lachen, für andere Leute bei 10 Grad Kälte Schulden zu bezahlen ꝛc. So etwas gränzt wirklich an Geringſchätzung, und als Philoſophen brauchte ich Ihnen nicht zu ſagen, daß nichts die Dankbarkeit für Dienſte mehr entkräftet, als ſie einem fortwährend vorwerfen.

Ich verlange ja auch die Führung dieſes Geſchäfts und Ihre Mühe dabei nicht, ohne Ihnen dafür die wohlverdiente und angemeſſene Entſchädigung zuzuſichern, aber haben Sie es einmal übernommen, ſo muß es mir doch noch frei ſtehen, wie bei jedem anderen Geſchäftsführer, Auskunft zu verlangen. Die, welche ich bis jetzt von Ihnen verlangt habe, hat noch keinen ganzen Bogen Schreiben von Ihrer Seite (außer den monirten und freiwilligen Auslaſſungen) erfordert, und da ich zum Theil ſelbſt hier in der Sache arbeiten und wirken muß, ſo iſt es um ſo unerläßlicher, daß Sie mir, ohne dieſe wunde Empfindlichkeit, freundlich und kurz erklären, was ich zu erfahren brauche, und das allernatürlichſte Recht von der Welt zu fordern habe.

Ihre eigenen Freunde ſagen von Ihnen: es iſt gut, gleich und gleich mit Grävell zu ſtehen, es iſt gleichfalls gut, unter Ihnen ſtehen, aber über Ihnen zu ſtehen, iſt ein ſchwieriger Poſten.

Nun rangire ich mich zwar geiſtig ſehr gern unter Sie, aber das Verhältniß eines Mandanten zu ſeinem Mandatarius es ſei nun ein freiwilliges oder durch Amt geregeltes, bringt es natürlich mit ſich, daß der Mandant die Hauptperſon dabei ſein muß, im kleinen wie im großen. Ein Premierminiſter regiert vielleicht faſt unumſchränkt noch unter dem Machtgeber, muß ihm aber dennoch, wenn er es verlangt, ſtets Rede und Antwort geben, oder dieſer iſt ein Pinſel. Ich bediene mich dieſes Rechts gewiß nicht muthwillig, aber mich deſſen ganz zu begeben, bin ich ſelbſt in der größten Noth nicht fähig, da mir meine geiſtige Freiheit lieber als alles iſt, und ich mich blindlings niemand unterordnen will, eben ſo wenig, wie ich daſſelbe von anderen fordere, es höchſtens nur annehme, wo es mir von ſelbſt geboten wird.

Wenn ich Ihre Karakterſchilderung einmal zu machen mich unterfangen dürfte, ſo würde ich Sie einen Despoten nach oben gerichtet, nennen. Nur edle Naturen ſind zwar deſſen fähig, aber es iſt nicht gut wohnen in der Nähe von Jupiters Blitzen.

Alſo — wenn Sie ſich aus ein bischen Freundſchaft nicht einmal ſo wenig in mich fügen wollen, als meine eigene Beruhigung erfordert, ſo will ich lieber auf alles verzichten, und Sie bitten, ſo ſchädlich es mir ſein mag, Koßmann oder den Hofrichter, welchen Sie, als meinen ehrlichen Freund vorziehen, recht genau von allem zu inſtruiren, und Paſchke jun. die Sachen in Glogau zu übergeben. Halten Sie dieſen nicht für fähig genug, ſo muß ich mir von Camptz oder Stägemann ſchnell jemanden ausbitten.

Ich unterſcheide nämlich in Ihnen ganz beſtimmt zwei Perſonen, meinen Freund Grävell, auf den ich trauen zu können glaube, und meinen Mandatarius, mit dem der Teufel ſelbſt, glaube ich, nicht Ruhe haben würde.

Will der erſtere den letzteren ein wenig im Zaume halten, ſo iſt es gut, und ich ſchicke in dieſer Vorausſetzung die Vollmacht mit, bleibt es aber beim Alten, ſo machen Sie es wie Sie es am beſten halten, auf die vorgeſchlagene Weiſe ab.

Nun meinen Grund noch zu guter letzt, warum ich wegen des Geldes mich erkundigte. Ihre Anordnung war unnöthig, weil Sie mit mir nicht vorher darüber konferirt hatten, denn Rother liefert alles nöthige Geld nach Glogau, und hat deshalb bereits offiziell an die Kommiſſion geſchrieben. Sollte ſich nun auch am Ende in meiner Berechnung mit der Seehandlung ein Defizit finden, ſo bleibt dies vor der Hand als Schuld auf Muskau bei der Seehandlung eben ſo ſtehen, wie jetzt der Wechſel von 14,000 Thlr. Nun will ich zwar keineswegs leichtſinnig mit dieſer Bereitwilligkeit des Präſidenten irgend einen Mißbrauch treiben, aber ich wünſche auch nicht, daß ohne Noth die Rentkaſſen, des Nöthigſten in dieſer Zeit der überall zurückbleibenden Ausgabe beraubt werden, und zuletzt können auch die Fürſtin und ich hier nicht von nichts leben, und thun wir auch vielleicht beſſer, dieſes Geld für die Pfandbriefzinſen aufzuheben, als es jetzt unnütz nach Glogau zu ſchicken, und ich bitte Sie daher, dies wohl zu beherzigen, und darnach anders einzuleiten, denn das Schicken des Geldes nach Glogau iſt nicht mehr nöthig.

Sie ſehen alſo, daß es beſſer iſt, wenn Sie, wie jeder andere Geſchäftsmann, ſich mit mir in Fällen, die das Hin- und Hergehen eines Briefes erlauben, vorher ein wenig beſprechen, da wir in der That gemeinſchaftlich für die Sache wirken müſſen, und Sie allein ſie eben ſo wenig zu Stande gebracht haben würden, als ich ohne Rechtsbeiſtand.

Mit den Gerhart's giebt es Schwierigkeiten, weil plötzlich die eine Schweſter geſtorben iſt. An's Waiſenhaus habe ich nun auch geſchrieben.

Ich kann nicht weiter ſchreiben, denn ich habe eine abſcheuliche Migraine.

Der Himmel behüte Sie.

Ganz der Ihrige

H. Pückler.

4.

Pückler an Gräfin Pauline von Neale.

Berlin, Freitag früh im Januar 1832.

Hier, wertheſte Gräfin, und ſtets großmüthige Freundin, ſende ich Ihnen die drei kleinen Aktenſtücke meines Prozeſſes mit Fräulein Bülow.

Es iſt wohl möglich, daß meine Feinde ſich an dieſer Sache enragiren möchten, um aus einer Mücke einen Elephanten zu machen, und mir für Harmloſigkeit und guten Willen ſo viel Wermuth einzuſchenken, als ich zu ſchlucken Luſt haben könnte.

Da Sie indeß die Details der ganzen Hiſtorie genau kennen, ſo wird bei Ihrer hochanerkannten Rechtlichkeit, Klugkeit und Welterfahrung Ihr Urtheil und Ihre Entſcheidung hinreichen, die Sache in das wahre Licht zu ſtellen.

Ich wollte übrigens 5 gegen 1 wetten, daß der Brief des Fräulein Bülow nicht von ihr iſt, ſondern von jemand weit Klügerem, der Unkraut unter den Waizen ſäen möchte.

Sie thun zugleich der Geſellſchaft, ich meine der wirklich gebildeten, einen wahren Vorſchub, wenn Sie eine ſo alberne Prüderie perſiffliren, die mit Koketterie anfängt, und mit linkiſcher Kleinſtädterei endigt.

Dieſe unbeſiegbare Beſchränktheit iſt wirklich ſeit geraumer Zeit der Fluch unſerer guten Stadt Berlin, und nichts ſtört bekanntlich alle Bewegungen ſo vollſtändig, als Dummheit, daher es ihr auch manchmal gelingt, die Klügſten aus dem Konzept zu bringen.

Doch genug, denn wem ſage ich alles dies? Jemanden, der es zehnmal beſſer kennt als ich, und was mehr iſt, Jemanden, der durch ſein Dortſein einen zehnmal ſchlimmeren Ort angenehm machen würde.

Um alſo nicht ungerecht zu ſein, freue ich mich der Gegenwart, vorausſetzend, daß darin Ihre Huld für mich liege, und empfehle mich Ihrer Beſtändigkeit.

Noch eins. Theilen Sie doch ja Frau von *, Ihrer halben Zwillinsſchweſter, meine Bülow'ſchen Leiden ebenfalls mit, und werben ſie für die gute Sache an. Si le coeur lui en dit, autant qu'à moi, je n'ai pas sa défection à craindre.

Votre tout dévoué

H. Pückler.

5.

Jenny von Bülow an Pückler.

Unter den zu vielen Blumen, womit es Euer Durchlaucht gefallen hat, den Gewinnſt unſerer Spielparthie an mich abzutragen, hat ſich ein Ring gefunden, der auf jeden Fall nur aus irgend einem Irrthum, vielleicht nur durch meinen unſchuldigen Vornamen veranlaßt, an mich gekommen ſein kann, da ſonſt alles gar nicht paßt. Ich bedaure den Irrthum, und eile, den Ring mit dem Blatte darin Euer Durchlaucht hiermit unverweilt zurückzuſtellen.

Jenny von Bülow.

6.

Pückler an Jenny von Bülow.

Im Januar 1832.

Der Ring, mein gnädiges Fräulein, der ſich in Ihren Blumen gefunden, war nur, als ein ganz harmloſer goldner Reif, dazu beſtimmt, die Rolle ſcherzhafter Reime zuſammenzuhalten, welche Sie in gleichem Scherz verlangt.

Es thut mir leid, mein Fräulein, wenn Sie in der Abtragung meiner Schulden eben ſo wohl zu viel Blumen als zu viel Scherz gefunden.

Zum Spaß verſtehen, gehört immer eine gütige Auslegung, verſagt man dieſe, ſo wird auch der leichteſte ſchwer und eckig.

Verzeihen Sie jedenfalls meine ungeſchickte Beurtheilung, und bedenken Sie, daß man den Reimſchmieden überall etwas mehr Freiheit erlaubt, die man licentia poetica zu nennen pflegt.

Mit höchſter Verehrung, mein gnädiges Fräulein,

Ihr

H. Pückler.

7.

Pückler an Fräulein von Brockhauſen.

Berlin, den 29. Januar 1832.

Ein Trauerring ſchmückt düſter Deine Hand —
Und ewig willſt Du trauern
Um längſt verſchollnen Schmerz,
Um längſt verblichnes Leben —
O thu' es nicht! und nimm von einem andern Todten
Den heitern Ring der Freude
Zum Gegenſtück an dieſe liebe Hand.
Denn wie ein güt'ger Gott
Die Nacht dem Tag verband
So ſchmelz' auch Du in Deinem innerſten Gemüthe
Das Gold des Schmerzes mit dem Gold der Luſt.
So nur wird Dir des Lebens Becher munden,
Und Du in Wahrheit erſt geſunden.

8.

Fräulein von Brockhauſen an Pückler.

Als Talisman ſoll der ſo hübſche Ring mit der ſinnigen Bedeutung mein ſteter Begleiter ſein in frohen und trüben Tagen; und zugleich als Andenken an die freundliche und zarte Theilnahme des gütigen Gebers, den mir die begleitenden Zeilen verriethen.

9.

Pückler an Grävell.

Berlin, den 4. Februar 1832.

Beſter Regierungsrath,

Sie können mir, deſſen Aufrichtigkeit gegen Sie meine hohe Achtung am ſicherſten verbürgt, glauben 1) daß ich Sie damit, daß ich ſagte, „Sie können keinen Höheren über ſich dulden“ gar nicht tadeln wollte. Sie ſind meiner

Ueberzeugung nach zum Herrſcher wirklich geboren, und ſolche Naturen können nicht wohl, ohne die günſtigſten Umſtände, durch Dienen zum Herrſchen gelangen. Nur in freien Verfaſſungen, und zwar ſolchen, wo das Talent ſchnell zum für daſſelbe gerade paſſenden Ziele gelangt, ſpielen ſie leicht eine große Rolle.

Uebrigens meine ich den Ausdruck auch nicht à la lettre. Ich will damit blos ſagen, das Sie in keinem Verhältniß ausdauern können, wo Ihr eigener Wirkungskreis, den Sie ergriffen, ſich öfters nach anderem Willen und Anſichten fügen muß; da werden Sie ſogleich ſchroff und unleidlich nach oben werden, ſelbſt mit der beſten perſönlichen Geſinnung für den dort Stehenden.

Je höher Sie ſelbſt aber ſtehen, je milder würden Sie ſein, wie jeder, der wahrhaft zum Befehlen von der Natur beſtimmt wurde.

Gerade die preußiſchen Verhältniſſe, wo ein Miniſter zum Beiſpiel mit dem König faſt gar nichts zu thun hat, (Braun hat ihn erſt zweimal in Audienz geſprochen) und er mit Geiſt und Geſchick faſt unumſchränkt daſtehen könnte, wäre ganz für Sie geſchaffen. Ich kenne niemand, den ich lieber als Miniſter des Inneren oder der Juſtiz, als Oberpräſident einer Provinz ſehe als Sie, aber ich halte es für faſt unmöglich wiederum, daß Sie gerade bei uns, wo Ihnen nur die höchſten Verhältniſſe günſtig ſind, dahin kommen können. Durch Sachſen aber könnte ein Weg hierher gehen, und ſo hätte ich mir im Grunde Ihre Zukunft gedacht.

Wir beide ſind, glaube ich, wenn ich mich nicht ſelbſt aus Eitelkeit überſchätze, dazu gemacht Freunde, wenn auch nicht Kameraden (deuten Sie dies Wort ja nicht falſch, es iſt weder ſatyriſch, noch auf Standesunterſchied, ſondern auf eine ſehr verſchiedene Seelentheorie gemeint, wenn man ſich ſo ausdrücken kann, (denn dazu gehörten zwar untergeordnete, aber doch ganz weſentliche Aehnlichkeiten, die wir nicht haben) aber unſere Verhältniſſe würden, vielleicht gerade wegen gleicher Stimmung in der Hauptſache, nie recht ungetrübt bleiben können, wo einer von dem anderen mehr oder weniger abhinge. Ich bedarf zu völliger Befriedigung eines Mannes, der ſich mir, nicht nur meinem Geſchäft, widmet, und dazu ſtehen Sie zu hoch, weil Sie im Gefühl überwiegender Kraft nächſt der ganzen Nation ſich nur ſich ſelbſt widmen können. Iſt es nicht zu ſtolz, wenn ich ſage, wir gleichen zwei Planeten, die ihre Attraktion und Repulſion haben. Keiner aber möchte die Rolle des Mondes gut ſpielen können.

Glauben Sie mir zuletzt noch, daß dieſe Anſichten zwar meines eignen Denkens Reſultat ſind, und weder Aerger, noch die Fürſtin, die im Gegentheil immer über mich im Verhältniß zu höheren eben ſolchen Tadel (bei ihr iſt es Tadel) ausſpricht, als ich gegen Sie äußere, und Ihnen perſönlich gar nicht verdenke.

Ueberhaupt giebt die Fürſtin mir weit öfter Unrecht, als Sie glauben, ich ſtehe aber nur halb unter dem Pantoffel. Daß wir aber beide in Briefen nach der Stimmung, in der Sie uns treffen, etwas zu kitzlich ſind, geſtehe ich von meiner Seite gern ein, und namentlich hier iſt jemand, dem Suppliziren ſo ſchrecklich iſt, eine empfindliche Stimmung nachzuſehen.

Meine gedruckten Briefe hätte ich aber einem ſo geſchickten Advokaten als Sie ſind, nicht geben ſollen, denn einen ſo mit ſich ſelbſt und gegen Andere aufrichtigen Menſchen wie ich, ſchlägt man freilich gar zu leicht mit ſeinen eigenen Waffen. Die Inſtruktion aber, die ich der Fürſtin von England gab, war, wie ich Ihnen aus den Originalbriefen dokumentiren kann, für ein ganz kleines Licht beſtimmt, oder eigentlich nur im Allgemeinen gegeben, und Herr Sommerlatt die unſchuldige Urſache dazu. Dennoch bleibe ich dabei, daß ſie ſehr gut iſt, wenn ſie auch nicht auf Sie paßt, der im Original ſelbſt unter dem Originale bleibt.

Bis hierher hatte ich geſchrieben, nachdem ich erſt zwei Seiten Ihres Briefes geleſen. Nun merke ich im weiteren Verlauf, daß wir uns zum Theil ſchon in unſeren Urtheilen begegnen, und zweifeln Sie wohl, daß die Herzlichkeit dieſes Briefes auch bei mir ſie im vollen Maaße erweckt? Niemand iſt von dieſer Seite leichter zu faſſen, wenn auch nicht immer, ich will's geſtehen, feſtzuhalten, aber niemand hat eben dieſe Seite ſeltener berühren wollen, als Sie; denken Sie darüber nach, und wenn Sie nicht auch manchmal eben ſo gut wie ich blind über ſich ſelbſt ſind, ſo werden Sie mir Recht geben müſſen. Wo habe ich auch wohl eigentlich Ihr Vertrauen gehabt; kaum in meinen eigenen Angelegenheiten, die Sie nach Ihrem Willen ziemlich unbeſorgt um den meinigen, führten, zwar mit ſehr guter Geſinnung für mein Beſtes, aber wie ein Vormund für den Mündel, ein Verhältniß, in dem immer etwas Geringſchätzendes liegt, und das hat mich gewundert, und zwar nicht aus Eitelkeit, denn ich beſchicke mich gern in vielem nichts zu verſtehen, wo Sie Meiſter ſind, aber im Ganzen ſtelle ich mich nicht ſo niedrig, und Anerkennung durch Worte und That in jeder Hinſicht von jemand, den man ſelbſt hochſtellt, wird einem zarten Gemüth zum Bedürfniß, das Gegentheil bei aller Zuneigung zu dem Anderen faſt zur Beleidigung. Sie haben ſie auch immer in Reden und Ueberreden meiner Empfindlichkeit geſucht, während ſie doch tiefer lag, und übrigens man auch des Freundes Schwächen oder empfindliche Seiten eben aus Herzlichkeit ſchont, wie ich immer, wenn nicht in Antagonismus gebracht, ſehr ſorgfältig es mit Liebe bei Ihren empfindlichen Seiten gethan.

Kurz, das Reſultat iſt, daß wir jeder etwas auf ſeinem Kopf beſtehen, und eine etwas holprige Felſenrinde um uns haben; wenn aber der elektriſch-magnetiſche Funken aus dem Inneren einmal herausſprüht, er ſich doch zu einer anmuthigen Flamme vereinigt, die nicht nur ſchlägt, ſondern auch erwärmt, und deren Dauer wir immer möglichſt erhalten wollen.

Für jedes ſolches wahres Feuer aus dem Herzen bin ich ſehr dankbar, immer aber für die Geſinnung mehr als den materiellen Dienſt, obgleich ich auch dieſem gewiß ſein Recht widerfahren laſſe.

Es iſt mir alſo ſehr lieb und werth, daß Sie einem Werke, daß Ihnen ſchon ſo viel ſchuldig iſt, auch die letzte Hand nicht entziehen wollen, und es wird auch alles gut zu meinem Nutzen und zu Ihrer Ehre vollendet werden, wenn Sie ſo herzlich darin fortfahren, und mich auch mitgehen laſſen, ſo weit meine Beine reichen.

Alſo zum Geſchäft:

Mit der Kabinetsordre ſind Sie nicht ſo ganz unſchuldig, wertheſter Freund. Ihr Brief, der mit dürren Worten ſagte, Hauſewitz habe Ihnen gemeldet, die Generallandſchaft habe erklärt, daß ſie wegen Mangel an Pergament die Pfandbriefe nicht zum beſtehenden Termin ausfertigen könne, mußte uns wohl in den größten Allarm ſetzen, und Sie wiſſen, daß Stägemann, nicht ich, die unverzüglich einzureichende Vorſtellung an den König, nach Leſung Ihres Briefes, für nöthig hielt.

Ich wenigſtens kann keine Schuld der Uebereilung auf mich kommen laſſen. Gottlob, die iſt indeſſen hinter uns. Ihre feinen Arbeiten leſe ich wie immer mit wahrem Vergnügen; ich werde ſie Stägemann ſelbſt bringen, und möglichſt nachhelfen — bekommen Sie nicht recht, ſo verdient die Sache den Druck, Druck gegen Druck, und der Brief an Rother iſt ganz in meinem Sinne, denn obgleich ich auch nicht im geringſten unnütze Ausgaben mache, ſo iſt es doch unmöglich, durch die Verhältniſſe ohne einen bedeutenden Zuſchuß hier in Berlin für uns zu leben, unſere Gegenwart daſelbſt aber immer noch nöthig.

Viel Schönes an Ihre Familie, der ich mich angelegentlichſt empfehle.

Ganz der Ihrige

H. Pückler.

10.

Leopold Schefer an Pückler.

Muskau, den 9. Februar 1832.

Durchlauchtigſter Fürſt,
Gnädigſter Standesherr,

Die engliſchen Zeitungen habe ich die Ehre, beigehend zu überſenden. Meine Anzeige Ihrer „Briefe“, vier Bände, iſt längſt zum Druck, und der Redakteur wird die lange Kritik Ihnen gedruckt in dieſen Tagen zufertigen.

Alles Gute ſagend, habe ich mich doch ſelbſtſtändig gehalten, wie man es Ew. Durchlaucht gegenüber getroſt ſein darf, und wie es würdig iſt. Nur den Breslauer Ablöſern habe ich eine Florette geſagt, die wahrhaftig nöthig war. Höchſt intereſſant wäre es, wenn Sie die Fürſtin veranlaſſen könnten, Memoiren zu ſchreiben. Welche Sache, welche Gelegenheit, und welchen Werth würden Sie haben! Sollen denn nur die Franzoſen das Recht haben, die Geſchichte auf das menſchliche Herz zu baſiren? — Vom Jetzt-Herausgeben würde freilich die Rede nicht ſein. Aber eines ſolchen Staatskanzlers Tochter aus ſolcher Zeit, thut meines Erachtens Sünde, die Welt durch Vorenthaltungen zu berauben. Ich hoffe. Und Sie, Sie ſetzen es durch!

Indem ich nun, ſtets aufmerkſam, keine Gelegenheit vorüber gehen laſſe, die Ihnen zum wahren Nutzen, zur Ehre, zu Ruhm, zu Beförderung des geiſtigen Lebens, wenn auch von fern nur gereicht, ſo darf ich jetzt darauf aufmerkſam machen, daß Ihre Biographie an der Zeit iſt. Die nächſte Beſtimmung derſelben iſt für die neue Ausgabe des Konverſations-Lexicons. Mir fehlen nun manche früheren Data äußerer Umſtände, auch die vom Kriege her, und diejenigen während meiner langen Abweſenheit von Muskau. Was Sie nun ſagen und bekannt wiſſen wollen, das bitte ich nun, Sie möchten es ſelbſt aufſetzen. Redigiren will ich das Ganze. Wünſchten Sie es aber nicht von mir (da ich auch nicht Mitarbeiter bin) ſo ſchlage ich einen zwar noch jungen, aber ſich emporarbeitenden Gelehrten in Berlin dazu vor, den Dr. Kühne, der in dieſem Fache arbeitet. Keines Falls könnte es ſchaden, wenn Sie die Gnade hätten, einmal den Genannten und Herrn Moritz Veit zur Tafel zu ziehen — nach Röhde's Sprüchwort: Der Jugend wohnt Begeiſterung bei, die immer angenehm iſt.

Von dem Herrn Corfitz Ulfeld erlauben Sie mir zu bemerken, daß der Stoff am Schluße ziemlich à la Ugolino ausgeht. Das kann nur 1) durch kurze Erzählung der letzten Begebenheiten vermieden und gebeſſert werden, oder 2) durch Verlegung der intereſſanteſten Entdeckungen oder Geſtändniſſe in dieſe Periode, oder 3) durch Anfangen näher am Ende. Ich hätte mit der Heimkehr von Reiſen des Corfitz angefangen. Alles ſpielt ſich zwiſchen den „feindlichen Brüdern“; welche Feindſchaft wohl darin begründet war, daß Corfitz vorzüglicher und vorgezogen war, und die ſchönſte Schweſter erhielt. Daß übrigens Corfitz Vorgeben offenbar das Streben nach der Krone war, iſt deutlich, und iſt der Schlüſſel zum Ganzen. Noch würden Sie die eigene Lebensbeſchreibung der Gräfin Ulfeld brauchen, deren Titel und Verleger in der Vorrede zur Lebensbeſchreibung des Grafen U. (in 8°) angegeben iſt. Noch rathe ich ſehr, außer den zugeſandten Büchern, ja noch (der

Ueberſicht wegen) den 33. Theil der Fortſetzung der Allgemeinen Welthiſtorie (von Gatterer, Halle, Gebauer 1770) zu benutzen, hauptſächlich von p. 355 bis 368.

Mich zu fernerer Gnade und Wohlwollen empfehlend, verehre ich mit vollkommenſten Reſpekt

Ew. Durchlaucht
dankbar unterthäniger
Leopold Schefer.

11.

Pückler
an die Generalin Wilhelmine von Zielinski.

Berlin, den 5. April 1832.

Da Sie Ihr Obſervationszwerg, l'auguste nain, niemals aus ſeiner Hut läßt*), und der geſchichtliche Ranke**) ſich fortwährend um Sie rankt, ſo mußte ich geſtern das Beſte, was ich Ihnen zu ſagen hatte, in petto behalten.

Schreiben läßt es ſich auch nicht, aus verſchiedenen Gründen, alſo lege ich Ihnen nur eine Bitte an's Herz, die Fürſtin Pückler recht viel zu kultiviren, und gewiß im Mai nach Muskau zu kommen. Dann ein Mehreres, und pereat allen Nachtwächtern, die zur Unzeit ſtörten***).

Anmerkungen von Pückler.

*) Eine Freundin und Geſellſchaftsdame der Generalin von Zielinski, von kleiner Statur, Fräulein Hut aus Frankfurt a. O.

**) Welcher der Generalin von Zielinski verehrungsvoll huldigte.

***) Dieſer Pfiff um 12 Uhr war Abends immer das Signal zum Weggehen.

13.

Pückler an Frau von Lämmers.

Muskau, den 6. April 1882.

Beſte Freundin,

Da Sie mir ſo nahe ſind, muß ich Ihnen doch ein Lebenszeichen geben, und Sie auch bitten, mich der gefeierten Henriette*) vielmals und auf's herzlichſte zu empfehlen. Die lange Abweſenheit hat mich nicht verändert, und von allen engliſchen Bildern denke ich am liebſten an die deutſchen zurück. Wie ich höre, gehen Sie von Berlin nach Petersburg. Gingen Sie auch nach Warſchau, ſo wäre der Umweg über Muskau nicht groß. — Ueberlegen Sie das mit Ihrer ſchönen Freundin. Dieſe fände wenigſtens zum Spazierenreiten dieſelben Pferde noch hier vor, die ſie kennt. Basblanc trägt mich faſt täglich über Gräben und Zäune mit der Erinnerung an ſeine frühere Reiterin en croupe. Nun noch eins. Sie werden wahrſcheinlich die Fürſtin Pückler in Berlin ſehen. Sie können denken, daß ihr gewiſſe Konverſationen nicht recht zuſprechen dürften, und ich rechne daher auf Ihre mir angebotene Diskretion. Boshafte Menſchen haben überhaupt in dieſer Sache allerlei Lügen und Albernheiten zu verbreiten geſucht, und mir vielfachen kleinlichen Verdruß verurſacht.

Die reizende Henriette aber frage ich, ob ſie ſich wirklich den Grafen Roſſi an das ſchöne linke Händchen hat antrauen laſſen, car les fées ont les droits des Souveraines, et Dieu sait si ce n'est pas leur Reine Titania qui nous apparait sous les formes charmantes de la petite fée Dimanche. Leben Sie wohl.

---

*) Henriette Sonntag.

18.

Pückler an Gräfin von Ranzau.

Muskau, den 6. April 1832.

Meine liebenswürdige, ſchmeichelnde, verführeriſche Couſine,

Ich bin ſehr eitel — und Ihr Lob muß dem Eitelſten genügen. Denken Sie alſo, wie wohl mir der Doppelbrief an Lucie und mich (auch ein in Einheit aufgelöſtes Doppelweſen) gethan hat.

Aber zu meiner Ehre muß ich hinzufügen, daß die Ausſicht Sie, meine geiſtige Freundin, von Antlitz zu Antlitz in der Wetterau zu begrüßen, mich noch weit mehr entzückte, als der dem Verſtorbenen geſendete Weihrauch.

Gewiß werde ich zum rendez-vous kommen, und alles Caſſenbergiſche mitbringen, was ich aufweiſen kann. Aber wie wenig iſt das! Wie werden Sie ſich wundern, den in der Phantaſie zu hochgeſtellten Freund tief unter dieſem Bilde zu finden. Die Schüchternheit, von der Sie ſcherzend ſprechen, wird Ihnen in mir wahrhaft entgegenkommen, denn mir gab die Natur wohl ein Caſſenbergiſches Herz, aber weder die Caſſenbergiſche Grazie, noch den Verſtand à commande, noch jene hohe Weltbildung, die unſeren verewigten Hermann auszeichneten. Iſt es nicht abſcheulich, daß ich dennoch ſeine Launen geerbt habe, ohne jene Eigenſchaften, die beinahe dazu berechtigen, wenigſtens ſie kompenſiren?

Aber nach Ihrem Geiſte und Herzen, ſüße Couſine, die ich mit den Augen der Geiſterwelt in ewiger Jugend ſehe nach denen ſehne ich mich herzlich, denn Sie werden milde und gut und liebend viele Schwäche und Mängel überſehen, und an eigener Vortrefflichkeit auch mich aufrichten, und mit der Fülle eines edlen Gemüths das meinige befruchten.

Auch meine Ketzereien ſollen Sie bekehren*), denn —

---

*) Merken Sie wohl auf den zweideutigen Sinn dieſer Worte, denn es bleibt ungewiß, wer von uns beiden den Andern bekehren ſoll, und ohne Abſicht geſtaltet ſich dieſe Phraſe.

mein Glauben iſt eben ſo groß als meine Zweifel, vom Effleuriren kann aber bei uns gar nicht die Rede ſein, denn nur einzelne Blumen effleurirt man, wer ſich aber in Brahmas geweihten Strome verſenkt, den umfluthen für immer die geheiligten Wellen. —

Hermann Pückler.

14.

Generalin Wilhelmine von Zielinsky an Pückler

Berlin, den 7. April 1832.

Warum ſollte ich vor einem ſo artigen Gruß mich nicht mit all der Unbefangenheit verneigen, die Fürſt Pückler gewiß einer Dame erhält, wenn Sie ihn freundlich darum bittet? Mag ſie darin eben ſo wenig irren, als er ſelbſt in ſonderbarem Irrthum iſt, wenn er ſeinen Worten **kein** Publikum wünſcht: „ein Mund, der horchen hieß die Römer“, ſollte ſo karg nicht ſein.

Und nun ſage ich Ew. Durchlaucht Dank und Hoffnung für alles, was das ſchöne Muskau betrifft. — Der Mai war längſt beſtimmt, die crême der Frankfurter society einmal in den reizenden Park zu führen, und ſpäterhin erlaubt mir die Fürſtin gewiß einmal, mich ihr als noch nachbarliche Gutsherrin zu präſentiren, und das kleine Drehna in den Kreis ihrer Güte einzuführen. — Sie aber, Durchlaucht, wären wohl zu gütig, wenn Sie die Bockſprünge der Fr. v. *. Urtheile nennen wollten, oder gar ihre Berichtigung und Nullität nöthig fänden. Meine Simplizität iſt längſt ſo fein, über alles **dahin** Gehörende eine unerſchütterliche Meinung zu haben, und wer unterſchiede nicht bald eine ſonderbare Miſchung von Selbſtbetrug und Klarheit, aus der die dortige Exiſtenz beſteht? Ich fand immer, man lebte dort in einer Inundation von Worten, Deutungen und Suppoſitionen, gleichviel wie ſcharfſinnig oder geiſtreich: nicht ein balſamiſcher Tropfen, der beruhigend in die Elemente unſeres Weſens fällt. Ich ſchweige längſt, und ſage jetzt ſchon zu viel davon, — denn I have nothing to say to people, who allow themselves such monstruos liberty in arguing

In wenigen Tagen liegt denn auch dieſe Welt wieder hinter mir: eine Heimath, erſcheine ſie Ihnen auch noch ſo langweilig, hat immer das Gute, daß man durch eine größere Selbſtthätigkeit mit ihr verbunden iſt: Haus und Hof und Kopf und Hand und Feld und Flur verlangen zu viel Zeit, Beſtellung und Sammlung. Epikur läßt ſeine Götter über den Wolken, ohne Freud, ohne Leid, rein als Kräfte leben: ich finde dieſe Vorſtellungsart ſo widernatürlich gar nicht. Was ſoll alle Freud und Schmerz? Wozu all' die bezüglichen tittle-tattle? Ich bin überdies eine große Jüngerin von Chamfort's Meinung qu'il faut diablement aimer quel'qu'un pour le voir.

In Frankfurt werde ich viel Klagen hören, daß Sie es wieder umgegangen. Der Troſt, daß wir gemeldet und freundlich angenommen ſind, wird mir ein günſtiges Willkommen verſchaffen, und ſo darf dieſer Name mit demſelben Dank von Ihnen ſcheiden, den Sie ihm hoffentlich wiederſehend vergönnen.

M. von Zielinski.

Frau von Arnim war ſoeben hier, und hat den Wunſch in mir rege gemacht, daß Fürſt Pückler eine beſſere Kompetenz über engliſche Bildergalerieen ſein mag, als was er aus der deutſchen Schule berichtet.

15.

Pückler an den Miniſter von Ancillon.

Berlin, den 8. April 1832.

Hochverehrteſter Herr Geheimrath,

Da es ſo oft ungewiß iſt, Euer Exzellenz zu Hauſe anzutreffen, und ich mir auch wirklich ein Gewiſſen daraus mache, Ihre in ſo vieler Hinſicht koſtbare Zeit durch mein Geplauder zu verderben, ſo bitte ich um Erlaubniß, Euer Exzellenz vor meiner Abreiſe noch einige Worte ſchreiben zu dürfen.

Eure Exzellenz hatten einmal die Gewogenheit, gegen mich zu äußern, daß es Ihnen, bei den Kräften, die Sie gütig in mir vorausſetzten, leid thäte, mich im Staatsdienſte ſo ganz unbeſchäftigt zu ſehen. Ob ich nun gleich eine feſte Anſtellung eben nicht ſuche, ſo kann ich doch nicht läugnen, daß der Gedanke, unter Euer Exzellenz Ausſpizien einmal wirken zu können, ſehr lockend für mich iſt.

Ich weiß zwar nur wenig, und es fehlt mir auch in vielen Dingen an Routine. Demohngeachtet beſitze ich, für die Dienſt- und Geſchäftsſphäre, wie ich mit Selbſtvertrauen ſagen kann, einige Eigenſchaften, die nicht ganz zu verwerfen ſind. Sie heißen: ein ritterliches Pflichtgefühl, Anhänglichkeit und Treue ohne Wandel für die, welche ich liebe und ehre, freudige Hingebung und Gelehrigkeit für den Willen und die Anſichten ſolcher Männer, die ich höher ſtelle als mich ſelbſt, Ausdauer und nicht leicht zu beugende Willenskraft in dieſer Richtung, und bei einer einmal unternommenen Sache diejenige Ambition, welche, iſt es irgend möglich, gewöhnlich das Gelingen verbürgt. Auch darf ich mir wohl einige Gewandtheit im weltlichen Verkehr wie mit der Feder beimeſſen, und am Ende mich auf Talleyrand's Wort berufen: que savoir est peu, mais savoir faire tout.

Können Euer Exzellenz nun einmal einen ſolchen Menſchen zu einem partiellen Geſchäft, zu einer außerordentlichen, geheimen oder öffentlichen Sendung, oder einem beſonderen Auftrag irgend einer Art brauchen, ſo denken Sie meiner, wenn Zeit und Umſtände Ihnen paſſend dafür erſcheinen.

Es iſt vielleicht nicht überflüſſig hier zu erwähnen, daß, als ich noch beim verſtorbenen Staatskanzler in hoher Gunſt ſtand, er lange Zeit in mich drang, mich bei ſeiner Perſon anſtellen zu laſſen, was ich damals aus drei Gründen ſtandhaft verweigerte. Der Eine war, daß ich mich ſelbſt noch nicht für reif genug dazu hielt, der Zweite, daß meine eigenen Affairen damals zu verwickelt waren, um ſie aus den Augen laſſen zu können, der Dritte und hauptſächlichſte endlich, daß meine Anſichten und Grundprinzipe mit denen des Staatskanzlers ganz und gar nicht übereinſtimmten, und ſo gern man auch Belehrung, vielfache Motivirung anzunehmen bereit ſein kann in Verfolgung ein und deſſelben Zweckes, ſo iſt doch dies nicht möglich, wo von Haus aus ganz entgegengeſetzte Prinzipe ſtattfinden. Der Staatskanzler war durch und durch Büreaukrat, und hat in einer revolutionairen Zeit, das heißt, wo man das Beſtehende umwerfen wollte, auf dieſem Wege große Dinge bewirkt, wenn ſich auch vielleicht ſpäter das Syſtem weniger erſprießlich bewies, ich aber bin durch Geburt und Geſinnung vollſtändiger Ariſtokrat, und halte unſere Monarchie ohne Feſtſtellung einer ſolchen kräftigen Ariſtokratie für eminent gefährdet. Dieſe Linien mußten ewig divergiren. Eine ſo totale Verſchiedenheit der Anſicht, verbunden mit einigen häuslichen Gründen, die ich übergehe, entfremdete uns langſam immer mehr, und es mochte wohl ſein, daß, um ſolche gezwungene Lage aufzuheben, in der letzten Zeit die Rede von einem Geſandtſchaftsposten in Kopenhagen, Stockholm oder Dresden für mich war. Etwas der Art wäre dann wohl auch realiſirt worden, wenn nicht bald darauf der Tod des Kanzlers allen Verhältniſſen eine andere Geſtalt gegeben hätte, und, obgleich ich mich in nichts unberufen gemiſcht, Manchen geholfen und nicht Einem wiſſentlich geſchadet hatte, dennoch auch auf mich ſelbſt eine ſehr empfindliche Rückwirkung hervorrief. Ja Manche, der Miniſter Schuckmann zum Beiſpiel, würden mich wohl gern für vogelfrei erklärt haben, wenn ſie es vermocht hätten, und ich habe alle Urſache zu glauben, daß mir bei Sr. Königlichen Hoheit dem Kronprinzen ebenfalls manche ſchlechte Dienſte in jener Zeit geleiſtet worden ſind, deren Folgen vielleicht noch fortwirken, obgleich niemand wie ich mit Ehre und Gewiſſen bezeugen kann, dem Kronprinzen von ganzem Herzen ergeben ſein kann als ich, und ich dieſem edlen und geiſtreichen Prinzen, wenn er einſt König ſein wird, nur ſtets ſo treue Unterthanen und Diener wünſche, als er an mir finden wird, wenn er meine Dienſte je verlangen ſollte.

Die wahren Verfolgungen, denen ich in Gemäßheit der erwähnten Umſtände lange von manchen Behörden ausgeſetzt blieb, zwangen mich ſeitdem, mich blos meinen Gütern und der Erhaltung meines Eigenthums zu widmen.

Da indeß dieſen Uebeln nun endlich ſo ziemlich abgeholfen iſt, und Thätigkeit zu meinen Hauptbedürfniſſen gehört, ſo hatte ich in neuſter Zeit den Plan gefaßt, den Orient und Aegypten zu bereiſen, in der Hoffnung, dabei wohl auch einige dem Vaterlande nützliche Zwecke für Handel und Pferdezucht, wie auch für die Kunſt zu erreichen. Leider aber möchten die jetzt eingetretenen Veränderungen in der politiſchen Lage der Türkei, und der Krieg, in den ſich der Paſcha von Aegypten verwickelt, dieſes Projekt für die nächſte Epoche unausführbar machen.

Euer Exzellenz ſehen mich daher ganz disponibel, obgleich nur geduldig erwartend, und keineswegs von dem Wunſche getrieben, mich vorzudrängen, ja, der geringſte Wink iſt hinreichend für mich, um an den Inhalt dieſes Briefes nicht weiter zu denken, den ich überhaupt Euer Exzellenz nur als eine kurze Beichte anzuſehen bitte, welche in der That und ganz eigentlich nur aus der hohen Verehrung hervorging, die ich für Ihre ausgezeichnete Perſönlichkeit hege, Gefühle mit denen ich, fern oder nah Ihnen ſtehend, nie zu ſein aufhören werde

Euer Exzellenz
gehorſamſt ergebener Diener
H. Fürſt von Pückler-Muskau.

16.

Pückler an Generalin Wilhelmine von Zielinsky.

Muskau, den 4. April 1832.

Kein Publikum? Sie Sophiſtin! Das ſüßeſte, lieblichſte beſtehend aus

1) einer hübſchen Frau,
2) einer jungen Generalin,
3) einem allerliebſten Blauſtrumpf,
4) } einer halben Prüde und einer halben Pedantin,
5) }
6) endlich einer anmuthigen Umgebung dieſer Perſonen durch einige ſchalkhafte Amoretten, Grazien, Affektationen, Originalität und Nachahmung, Wiſſen und Naivität, Citationen und Blunders.

Dies ohngefähr iſt das zahlreiche Publikum, welches ich mir zu jeder Stunde des Tages und in der Nacht wünſchte, und dem ich bereit bin, wenn es auf mich zürnen ſollte, jeden Augenblick zehn Friedensküſſe auf die friſchen Lippen und die weißen Zähnchen zu drücken.

Als ich nach Muskau kam, und in meine Stube trat, waren Sie, holde Minna, mein erſter Gedanke; nämlich ich ärgerte mich, daß Sie ſie nicht geſehen, weil ihr Arrangement ſo gelehrt ausſieht, und doch ſo dilettantiſch, ſo viel Ordnung in der Verworrenheit, Kunſtſinn und kindiſche Naivitäten und ein memento mori in der Mitte heleniſchen Anklangs, und raffinirte Bequemlichkeit neben Studentenwiſſenſchaft.

leichtfertige Bilder neben Bibel und Landrecht — ein mixtum compositum nicht übel dem Beſitzer ſelbſt entſprechend. Ach, könnte ich Dich, kleine Selbſtſtändige, doch auch mit darin aufſtellen. Wir probiren es einmal, n'est-ce-pas?

Ueberhaupt glaube ich, wir paßten gut zuſammen, wenn wir alle Prüderie, die Durchlaucht und das bischen Gezierte erſt zum Fenſter hinausgeworfen haben, und wir ganz ungezwungen wie ein paar Naturmenſchen kindlich miteinander in Gottes ſchöner Welt verkehrten.

Schreiben Sie mir wenigſtens ſo, wozu vor allem vollſtändige Aufrichtigkeit gehört, und eben ſo vollſtändiges Vertrauen, daß ich keiner Indiskretion fähig bin, nöthig bei Ihnen, die ſich einbildet, ſtark zu ſein, weil ſie wie eine petite mouche das Publikum fürchtet, und ſich ſeinethalben freiwillig in Ketten legt. O komiſche Menſchen!!!

Erhebt ſich auch zur Vogelanſicht mein Publikum, dann können wir zuſammen fliegen.

Einer der in Dich Verliebten.

Ich bitte um Erklärung des Artikels wegen Frau von Arnim. Ich verſtehe ihn nicht.

17

Lenné an Pückler.

Sansſouci, den 2. Mai 1832.

Euer Durchlaucht

haben mich durch Ihren gütigen — leider zu wenig durch die Witterung begünſtigten — Beſuch, und durch die gnädigen Aeußerungen über die hieſigen Schöpfungen der neueren Zeit wahrhaft beglückt; das Mangelhafte darin wohl erkennend, haben Euer Durchlaucht nicht minder die mancherlei Rückſichten und Schwierigkeiten gewürdigt, welche meine Unternehmungen, theils durch die individuellen Anſichten der hohen mitſprechenden Perſonen hindernd entgegentraten, theils darin ihren Grund hatten, daß es immer eine gehörige Aufgabe bleibt, das alte beſtehende — hier mitunter ſehr heterogene — mit den neuen Acquiſitionen ſo zu verbinden, daß daraus dereinſt ein Ganzes werde. Indeß, der Grund iſt gelegt, das Zutrauen des Königs gewonnen (nachdem auch Euer Durchlaucht mir zur rechten Zeit das Wort geſprochen haben) unſere Prinzen ſind für das Schöne der Gartenkunſt beſeelt; und ſo hoffe ich allmählich fortſchreitend und mich ſelbſt vervollkommnend, ein Werk hier zu gründen, was unſerer Zeit nicht ganz unwürdig erkannt werden wird. Sehr dankbar werde ich es anerkennen, wenn Euer Durchlaucht von Zeit zu Zeit mit Ihrem Kennerblick, mit Ihrem geläuterten Sinne und umfaſſenden Meiſterſchaft bei Prüfung und Kritik der Kunſtwerke, auch mich mit Ihrem Rathe zu unterſtützen die Güte haben wollen. Wie wichtig es für den Künſtler iſt, die erfaßte Idee mit dem Kunſtgenoſſen, beſſer noch dem umfaſſenden Kunſtkenner zu beſprechen, beſtreiten, und die Anſichten gegenſeitig austauſchen zu können, darf ich Euer Durchlaucht nicht verſichern. Leider bin ich in dieſer Beziehung hier völlig verlaſſen.

Unendlich freue ich mich darauf, Euer Durchlaucht Schöpfungen kennen zu lernen, die das Entzücken aller Perſonen ſind, welche in der jüngſten Zeit Muskau beſucht haben; ich hoffe meine Geſchäfte ſo eintheilen zu können, daß ich am 6 Juni hier abreiſe, den 7. Mittags in Lübenau zubringe, welches mir bis jetzt fremd geblieben iſt, und am 8. bei Euer Durchlaucht eintreffe.

Mit der Bitte, der Frau Fürſtin meine tiefſte Devotion ausdrücken zu wollen, verharre ich mit der ausgezeichnetſten Hochachtung und Verehrung

Euer Durchlaucht
treu ergebener Diener
Lenné.

18.

Pückler an den Oberſt von Witzleben.

Schloß Muskau, den 26. Mai 1832.

Euer Hochwohlgeboren

ſende ich hierbei mit dem größten Danke die gehaltreiche Schrift des Herrn Generals Grollmann zurück, der ich mit größtem Intereſſe gefolgt bin, und mannichfache Belehrungen aus ihr geſchöpft habe. Obgleich mit großer Behutſamkeit und Modeſtie geſchrieben, läßt ſie doch Thatſachen wie Karakter ungemein deutlich und ſchlagend hervortreten. Der aufmerkſame Leſer wird über Blücher, Wellington und Gneiſenau u. ſ. w. ſich daß treueſte Bild formiren können, und den Gang der Begebenheiten auf das klarſte, ohne alle die Unbeſtimmtheit ſo vieler anderen militairiſchen Werke, ſich anſchaulich zu machen im Stande ſein.

Frappirt hat mich bei einem ſo ausgezeichneten Werk das Endurtheil über Napoleon, deſſen Schwäche und Einſeitigkeit wirklich auffallend ſind. Nicht genug, daß der Verfaſſer die abgedroſchene Anſicht wieder aufwärmt, nach welcher Napoleon wie ein verzweifelter Haſardſpieler den Tod hätte mit dem Untergang ſeiner Größe ſuchen ſollen, macht er es ihm auch zum Vorwurf, nicht als Partheigänger der Armee nach der Loire gefolgt zu ſein, um ſich für ſeine Perſon einige vortheilhafte Bedingungen zu verſchaffen, da ein Hauptreſultat zu erlangen doch nicht mehr möglich war. Dies heißt, die Weltgeſchichte von dem Standpunkte des General Grollmann aus beurtheilen, nicht, wie es der Geſchichtſchreiber fähig ſein ſoll, aus dem Standpunkte des großen Mannes ſelbſt, den man zu ſchildern unternimmt. Napoleon's Wahlſpruch war von jeher aut Caesar aut nihil, und dieſem iſt er bis an ſeinen Tod treu geblieben, daher möchte der Verfaſſer auch wohl irren, wenn er behauptet, daß Napoleon vom Moment ſeiner zweiten Abdankung an auch für die Geſchichte todt geweſen ſei. Sein Aufenthalt in Helena und wie er dort ſich gezeigt, erſcheint Vielen gerade als das ſchönſte, originellſte und ſeiner geſpielten Rolle angepaſſenſte dénouement, die größte Tragödie, die er in der Menſchengeſchichte aufgeführt hat. Der Gefangene Europas mit Ketten an einen Felſen der Südſee geſchmiedet, und allein einem Welttheil gegenüberſtehend, der bis zu ſeinem Tode vor dem Zerreißen dieſer Kette zitterte, hat immer noch ein etwas beneidenswertheres Leben in der Geſchichte, als der verdienſtvollſte Chef des Generalſtabs in der preußiſchen Armee, ja ſelbſt als alle Feldherren, die zum Sturz des Rieſen beigetragen haben.

Gern möchte ich mir, wenn ich nicht fürchtete, Sie zu ermüden, Belehrungen über einige militairiſche Zweifel ausbitten, namentlich das Urtheil des Verfaſſers über Napoleon's Schlachtſtand bei Leipzig betreffend; der General Grollmann meint, Napoleon hätte auf der Römerſtraße ſich wie ein Keil zwiſchen Preußen und Engländer eindrängen, und von da die Preußen angreifen ſollen. Hätte er aber da nicht mit einer ſeinem Heere gleich ſtarken Armee vor ſich und einer anderen eben ſo ſtarken im Rücken (deren Nichtbereitſein er doch eben ſo gut wie die Preußen ignorirte) riskirt, zwiſchen zwei Feuer zu kommen, und im Fall eines Unglücks ſicher vernichtet zu werden? Hätte alſo der Marſchall Ney nur ſeiner Ordre gemäß gehandelt, und wäre dem zu Folge das Korps von Erlon gegen Ende der Schlacht bei Brie den Preußen in die Flanken oder Rücken gefallen, während Napoleon bei Ligny gegen den linken Flügel der Preußen hin, ihre Schlachtlinie durchbrach, ſo hätte, ſcheint mir, Napoleon mit größerer Vorſicht für ſich ſelbſt demnach denſelben Zweck erreicht, und eben ſowohl die Retraite nach Saures als die verhängnißvolle Wiederkunft der Preußen bei Bellealliance unmöglich gemacht: dieſes nutzloſe Umhermarſchiren des Erlon'ſchen Korps während der Schlacht von

Ligny mochte wohl überhaupt als die wahre Schickung Gottes in dieſem Weltkampf anzuſehen ſein, an dem der Erde Schickſal hing.

Sehr treffend ſchien mir dagegen die Bemerkung, daß der Mangel Berthier's und ſeiner genauen Wahrnehmung aller Details einer der großen Nachtheile für Napoleon war. Auch das Genie, und dies manchmal am meiſten, braucht geſchickte und thätige Werkzeuge, und einmal an ſolche gewöhnt, mag beſonders im ſpäteren Alter der Verluſt unerſetzlich ſein.

Kurzum, und Gott ſei ewig Dank dafür, es war einmal da oben geſchrieben, daß Napoleon fallen ſollte, und es würden daher vielleicht auch weniger große Talente ſeiner Herr geworden ſein — aber dennoch muß ſich der Nationalſinn innig darüber freuen, wenn dieſes Werk, wie keines, beweiſt: welche Geſchicklichkeit, welchen Muth, Ausdauer und wiſſenſchaftliche Kriegsbehandlung mit ebenſoviel Raſchheit und Vorſicht gepaart, die Preußen an dieſem Streite gezeigt, wie ſie ohne allen Zweifel diejenigen ſind, denen Europa und namentlich Deutſchland die Befreiung vom fremden Joche hauptſächlich zu verdanken hat.

Doch Verzeihung, Verehrteſter, Sie ſo mit vielleicht ſehr trivialen Bemerkungen aufgehalten zu haben, und darf ich mir ſchon eher noch dieſe und jene Frage erlauben. Sie waren ja ſelbſt ein ruhmvoller Kämpfer in jenen Schlachten, und können eben ſo wohl als Augenzeuge als gelehrt Reflektirender Auskunft ertheilen.

Erlauben Sie mir ſchließlich die Gelegenheit zu benutzen, die Verſicherung der ausgezeichnetſten Hochachtung auszuſprechen, mit der ich die Ehre habe zu ſein

Euer Hochwohlgeboren
ergebenſter

H. Pückler.

19.

Schinkel an Pückler.

Berlin, den 3. Juni 1832.

Euer Durchlaucht

nehme ich mir die Freiheit gehorſamſt anzuzeigen, daß ich meine Reiſe über Muskau nach Schleſien ſo eingerichtet habe, daß ich circa den 18. Juni in Kottbus ſein werde, wo ich einige kleine Geſchäfte abmache, den 25. Juni aber in Görlitz eintreffen muß, wo man mich gleichfalls erwartet; zwiſchen dieſen beiden Terminen ſchalte ich, mit Euer Durchlaucht Erlaubniß, meinen Aufenthalt in Muskau ein. Meine Familie iſt wieder dabei, und rechnet auf die gütige Nachſicht in Muskau.

Mit dem Herrn Landſchaftsmaler Schirmer habe ich die Rückſprache genommen, daß er ſich zur ſelben Zeit in Muskau einfinden möchte. Euer Durchlaucht werden mit ihm gewiß übereinkommen, er hat mir nur die Wünſche mitgetheilt, welche in ſeinen Verhältniſſen berückſichtigt werden müſſen. Seine ganze Lebensexiſtenz und die ſeiner Familie hängt, wie Euer Durchlaucht bereits wiſſen, von ſeiner unausgeſetzten Thätigkeit ab, er muß daher ſeine Zeit auf das Genaueſte zuſammenhalten, und bittet in dieſer Beziehung, daß Euer Durchlaucht bis zu ſeiner Hinkunft die ganze Reihe der Standpunkte im Park, von wo aus die Aufnahmen ſtattfinden ſollen, ausmitteln möchten, damit er ohne große Zeit mit Umhergehen zu verlieren, hintereinander fort Zeichnungen und Skizzen entwerfen könne, und ſich alles Material für das geſammte Werk in einem Zeitraum von circa 14 Tagen zu ſammeln im Stande wäre. Er kann längere Zeit von Berlin nicht abweſend bleiben. Dann würde er ein komplizirteres Blatt mit Klappe in Muskau ſelbſt fertig machen, um Euer Durchlaucht die Art und Weiſe der leichten aber effectvollen Behandlung der Blätter zu zeigen, und ſo die erforderliche

Menge der Zeichnungen in Berlin vollenden. Auf dieſe Weiſe wird es allein möglich werden, die Wünſche Eurer Durchlaucht von einem ausgezeichneten Künſtler mit verhältnißmäßig geringen Mitteln in Erfüllung gehen zu ſehen.

Mit den froheſten Ausſichten auf den angenehmen Aufenthalt in Muskau empfiehlt ſich meine Familie Euer Durchlaucht und der Frau Fürſtin auf's angelegentlichſte, und meinerſeits verharre ich in ſteter Ergebenheit

Euer Durchlaucht
gehorſamſter Diener
Schinkel.

20.

Pückler an Prinz Karl von Preußen.

Schloß Muskau, den 10. Juni 1832.

Durchlauchtigſter Königlicher Prinz,
Gnädigſter Herr,

Euer Königlichen Hoheit ſtatte ich meinen unterthänigſten Dank für das gnädige Geſchenk des ſchönen eiſernen Korbes ab, den mir der Herr Hofmarſchall von Schöning zwar zugeſendet, den jedoch die Fürſtin Pückler, als ihr von Euer Königlichen Hoheit perſönlich zugeſichert, alles meines Sträubens ohngeachtet, gewaltſam in Beſchlag genommen hat.

Euer Hoheit haben mir ſagen laſſen: Sie bedauerten, daß das Geſchenk nur von Eiſen ſei. Dies Metall iſt aber von allem das Vortrefflichſte, das wahre Metall der Hohenzollern, an deſſen edler Schwertesſpitze ſie den ſchönſten Theil ihrer Monarchie erobert haben, und an welcher am letzten Ende überhaupt die ganze Welt hängt. Ja der Magnet ſelbſt, jene geheimnißvolle Kraft, iſt nur polariſirtes Eiſen, und enthält doch das höchſte im Belebten und Unbelebten — die Anziehungskraft, eine Eigenſchaft, von der übrigens niemand ein reicheres Element in ſich aufgenommen zu haben ſcheint, als Eure Königliche Hoheit ſelbſt. Wenigſtens habe ich Sie ſtets in hohem Grade wirkſam auf mich gefunden, und ſie verſchönert fortwährend die hohe Ehrfurcht, mit der ich zeitlebens bin, gnädigſter Herr,

Euer Königlichen Hoheit
unterthänigſter
H. Pückler-Muskau.

21.

Pückler an Stägemann.

Muskau, den 21. Juni 1832.

Hochgeehrteſter Herr Staatsrath,

Erinnern Sie ſich einmal, verehrteſter Freund, wie wir vor 20 Jahren oft luſtige Champagnergäſte bei Dallach waren, dann beim Staatskanzler ein ganz Theil Salz und noch weit beſſeren Champagner, nämlich den vortrefflichen Cremont gar oft zuſammen genoſſen — ſo geht daraus hervor, daß wir beide als Künſtler, Sie als Poet, ich als Gartenmaler, dem zierlich ſchäumenden Dichterweine zugethan ſein müſſen.

Nun aber bekommt man ihn leider jetzt faſt immer ſchlecht, und ich ſelbſt war lange mit keinem zufrieden. Endlich iſt mir ganz der alte Staatskanzlerwein wieder in die Hände gekommen, ein wirklich vortreffliches Gewächs, bei dem ich gleich an Euer Hochwohlgeboren gedacht, und von dem Sie mir daher auch erlauben müſſen, Ihnen einen Korb als Echantillon ſchicken zu dürfen.

Wie ſteht es in dieſem Jahr mit Ihrer Badereiſe? Wollen Sie denn nicht einmal Struve'ſchen Karlsbad in Muskau trinken, und das Moorbad, das ſtärkende, dazu brauchen? Für Ihre Frau Gemahlin wäre es auch gar gut, wenn ſie keine ſolche Abneigung gegen das Bad hätte.

Frau von Horn iſt gewiß ſehr bös auf mich, wegen dem Maler, dem ich durch die Lappen gegangen bin — aber da ich verſäumt, mich malen zu laſſen, als ich jung war, ſo iſt es nicht mehr der Mühe werth, die Ueberbleibſel aufzuwärmen.

Empfehlen Sie mich doch ja allen den liebenswürdigen Damen, die ſchönen Töchter (Sanftmuth und Wildfang) nicht zu vergeſſen, auf das angelegentlichſte, und bleiben Sie der gütige Freund und Gönner

Ihres treuergebenen

H. Pückler.

[illegible]

Stägemann an Pückler.

Berlin, den 26. Juni 1832.

Ew. Durchlaucht

ſage ich zwar für das lydäiſche Geſchenk meinen gehorſamſten und verbindlichſten Dank, kann jedoch in Bezug auf die in Erinnerung gebrachten 20 Jahre den Schmerz nicht unterdrücken, um mit dem frommen Aeneas nicht auszurufen: **infandum jubes renovare dolorem!**

Ew. Durchlaucht wohlwollende Einladung zur Brunnenkur in Muskau würde ich mit der größten Erkenntlichkeit annehmen, wenn meine Berufsgeſchäfte mir erlaubten Berlin zu verlaſſen. Ich werde mich daher darauf beſchränken müſſen, ſtatt der hygieniſchen Quelle den Berliner und anderen diverſen Staub zu ſchöpfen.

Meine Frau, die ſich fortwährend in leidendem Zuſtande befindet, ſo wie Frau von Horn und ihre Töchter haben mir aufgetragen, Ew. Durchlaucht ihren angelegentlichen Dank für Ihre wohlwollende Erinnerung auszudrücken. Dem bewußten Maler bin auch ich ausgewichen, indeß ſind meine Gründe einige Dutzend Jahre triftiger.

Genehmigen Ew. Durchlaucht die aufrichtigſte Verſicherung der treueſten Verehrung, mit der ich beharre

Ew. Durchlaucht
ganz gehorſamſter Diener
Stägemann.

[illegible]

Lenné an Pückler.

Sansſouci, den 3. Juli 1832.

Ew. Durchlaucht

nehme ich mir die Ehre gehorſamſt anzuzeigen, daß mein Reiſeplan nach Muskau nunmehr in der Weiſe feſtgeſtellt iſt, daß ich am 11. oder 12. cr. bei Ew. Durchlaucht eintreffe. Die Herren Hofgärtner Fintelmann und Sello werden Ew. Durchlaucht gütige Einladung benutzen, und gleichzeitig mit mir eintreffen.

Ich freue mich unendlich darauf, Ew. Durchlaucht großartige Schöpfungen unter Ihrer belehrenden Anleitung nun bald zu genießen, und hoffe nicht, daß dort ſo wie hier, eine verderbliche Dürre den Gärten — namentlich den Raſenplätzen — ihren vorzüglichen Schmuck raubt.

Es iſt die ausgezeichnetſte Hochachtung, mit welcher ich zu verharren die Ehre habe

Ew. Durchlaucht
tiefgehorſamer Diener
Lenné.

24.

Prinz Karl von Preußen an Pückler.

Glinicke, den 14. Juli 1832.

Mein Hofmarſchall hat mich von Ihrem gütigen Vorhaben, mich zu meinem Geburtstage beſuchen zu wollen, unterrichtet, und ich kann nicht umhin, Ihnen, mein beſter Fürſt, dafür meine Erkenntlichkeit zu bezeugen, ſo wie für Ihren liebenswürdigen, die artigſte Galanterie athmenden Brief bei Ueberſchickung des eiſernen Gartenkorbes.

Jener Brief zeugt von neuem, wie ſehr Sie die Feder in der Gewalt haben, und wie man in wenig Worten Verbindliches und Geiſtvolles paaren kann.

Mein beſter Fürſt,

freundlichſt

Karl.

P. S. Der Fürſtin meinen Reſpekt. Sollten Sie noch bei der Idee beharren, mir Ihr Werk über Gartenkunſt dediziren zu wollen, ſo würde ich mit wahrer Freude darein willigen, ja, es ſchmeichelt nicht wenig meiner Eigenliebe, mir ein ſo gehaltvolles Werk (wofür der Verfaſſer bürgt) gewidmet zu ſehen, über eine Kunſt, in der ich ſeit einigen Jahren pfuſchte, und der ich von Herzen zugethan.

K.

25.

Pückler an Stägemann.

Muskau, den 22. Juli 1832.

Wertheſter Herr Geheimer Staatsrath,

Der Regierungsrath Grävell hat mir referirt, wie gütig Euer Hochwohlgeboren ihn aufgenommen, und daß er mit der feſten Ueberzeugung zurückgekommen ſei, daß mir der erbetene Schutz gegen die Generallandſchaft und resp. gegen den

Miniſter Schuckmann gewährt werden werde. In der That ſind Sie auch, mein wertheſter Freund, Ihre Gerechtigkeit und Einſicht, der einzige wirkſame Schutz, auf den ich hoffe. Behält die Generallandſchaft gegen mich Recht, würde ihre Kündigung verbindend, ſo müßte ich allerdings einen Beſitz, der mir bis zur Hälfte verſchuldet iſt, demnach ohnfehlbar mit dem Rücken anſehen, da eine ſo große Summe auf der einen Seite nicht zu realiſiren iſt, auf der anderen bei einer Subhaſtation eine ſo große Herrſchaft wie Muskau kaum zur Hälfte ihres Werthes verkauft werden würde.

Es iſt traurig, ganz ſchuldlos in ſolche Alternativen zu kommen!

Wie die nun von Herrn von Schuckmann erlaſſene Verfügung auf die Generallandſchaft befruchtend wirkt, und ſich dieſe nun mit dem engeren Ausſchuß noch immer mehr identifizirt, als leider ſchon der Fall geweſen iſt, ergiebt recht ſchlagend die ergebenſt beigelegte Abſchrift, welche Eure Hochwohlgeboren wohl auch überzeugen wird, daß einem ſolchen offenbaren Spiele mit den reglementsmäßigen Formen ein Ende gemacht werden müſſe.

Daß aber überall hierbei und von Anfang an der alte Böſe hinter den Couliſſen gewaltet habe, tritt immer deutlicher hervor, und daß man ſich auf ihn in Breslau ſtütze, iſt mir von dort aus ſicherſter Quelle ganz unumwunden gemeldet worden.

Mögen Sie denn auf ihren altersſchwachen Samuel hoffen, ich hoffe auf Sie, und zwar deshalb, weil meine Sache gut und gerecht, die entgegengeſetzte eine verächtliche und boshafte Chikane iſt, was Jedem, der den Gang des Geſchäfts bis hierher verfolgt hat, einleuchtend ſein muß.

In der Zufertigung, welche mir anzeigt, daß das Juſtizminiſterium-Gutachten erfordert worden ſei, habe ich ein gutes weiſſagendes Zeichen für mich erblickt. Schenken Sie mir ferner Ihren Schutz, und bald hoffe ich dann gänzlich beruhig zu ſein. Im September denke ich ſelbſt nach Berlin zu kommen, bis dahin alſo empfehle ich mich Ihnen, verehrteſter Herr Geheimer Staatsrath, und Ihrer Familie zu gütigem Andenken, und bleibe mit Dankbarkeit und aufrichtiger Anhänglichkeit

Euer Hochwohlgeboren
ganz ergebenſter
H. Pückler.

26.

Lenné an Pückler.

Sansſouci, den 24. Juli 1832.

Euer Durchlaucht

haben Herrn Sello und mich bei unſerer Anweſenheit in Muskau mit ſo großer Güte und ſo vielem Wohlwollen beehrt, daß ich mich außer Stande ſehe, Ihnen und der Fürſtin meinen Dank dafür ſo auszuſprechen, wie er tiefgefühlt und unvergeßlich in meinem Innern fortleben wird. Wie Euer Durchlaucht auf die Natur um Sie her eingewirkt, wie Sie aus Ihrem Horizont alles verbannt haben, was mißfällig und ärmlich iſt, fand ich in den großen und ſchönen Naturbildern die Sie geſchaffen, das Ideal verwirklicht, welches ich mir für Potsdams Umgebung in der Phantaſie ausgebildet habe. Mein Zutrauen, daß ich dieſes Ziel erreichen werde, iſt durch den Beſuch von Muskau nicht wenig gehoben, denn Euer Durchlaucht haben mir ein neues Beiſpiel gezeigt, was Fleiß und Beharrlichkeit vermag, wenn unſere Kunſt richtig verſtanden und mit Meiſterſchaft ausgeübt wird.

Mit großer Freude ſehe ich dem September entgegen, zu welcher Zeit Euer Durchlaucht mir Hoffnung gegeben haben, Sie und die Fürſtin hier zu beſitzen; kann ich Ihnen des Vollendeten auch nur wenig vorzeigen, ſo werden doch hoffentlich die Ideen, welche der Ausſchmückung der Inſel

Potsdam zum Grunde liegen, Euer Durchlaucht Beifall ſich zu erfreuen haben, und durch Ihre belehrende Unterhaltung wird dafür großer Gewinn hervorgehen.

Innig bewegt von der Güte, womit Euer Durchlaucht uns bei der Anweſenheit in Muskau überhäuft haben, ſage ich Ihnen und der Fürſtin nochmals meinen tiefgefühlten Dank, bitte, mich der Frau von Blücher gehorſamſt zu empfehlen, und verharre mit den dankbarſten Empfindungen

Euer Durchlaucht
treugehorſamer Diener
Lenné.

27.

Pückler an Gräfin von Ranzau.

Muskau, den 26. Juli 1833.

Meine theuerſte Couſine,

Ihren lieben und werthen Brief vom 10. März erhielt ich erſt vor drei Tagen, ſo lange hat er bei Ihrer Schweſter Quarantaine gehalten, und man iſt alſo noch härter mit ihm verfahren, als in Baiern mit den Choleraverdächtigen.

Es hat mich ſehr gefreut und gerührt zu vernehmen, daß der Nonſens, den ich in die Welt geſchickt, doch einige Samenkörner enthielt, die in einer verwandten Seele wie die Ihrige, eine wehmüthige, ſüße Stimmung erregen konnten, der ich mich gerade über jenes Callenberg'ſche Thema ſo oft und gern überlaſſe. Dieſe Erinnerungen meiner Kindheit ſind ein Genuß, die ich um keinen ſpäteren hingeben möchte, und oft wünſche ich mir nur, daß Hermann Callenberg wiederkehren könnte, und weide mich an dem Gedanken, daß er mich, wenn ich ihm ſein Eigenthum zurückgebe, enthuſiaſtiſch loben würde, es ſo in Ehren gehalten, ſo lange verbeſſert und nach Kräften verſchönert zu haben. Dies iſt keine Phraſe — es iſt wahr.

Sonderbar, daß mir in eben dem Grade das Pückleriſche Weſen zuwider iſt, und ſelbſt mein Vater mir weder ein liebevolles noch angenehmes Andenken zurückläßt. Es iſt als gehörte er weniger zu mir, als der Letzte aus Callenbergiſchem Blute, und meinem Vater ging es ebenſo wie mir. Er konnte mich nicht leiden, und verſtand mich nie. Wie anders war der Großvater Callenberg! Selbſt einer Ohrfeige, die er mir einmal gab, denke ich mit mehr Dankbarkeit, als aller gezwungenen Wohlthaten meines Vaters, die freilich dieſen Namen nicht verdienen. Einmal war der gute Großvater — und es iſt ſonderbar, daß er vor mir ſteht, als ſei er geſtern geſtorben, obgleich ich nur ſieben Jahre bei ſeinem Tode zählte — ſo entzückt über meine kindiſchen Antworten und Bonmots, daß er mir nacheinander alle Thaler ſchenkte, die er in ſeiner Börſe hatte, dann warf er mich im komiſchen Zorne zur Thüre hinaus, und rief lachend: „Der Teufel hole den Jungen, ich behalte kein Kreuzerſtück mehr übrig, wenn er noch länger hier bleibt!“

„Kinder wollen Liebe, und erkennen ſie vortrefflich, alles andere danken ſie einem nicht. Er aber, der gute Großvater, liebte mich im ganzen Hauſe am meiſten, und ich erwiedere es noch heute, obſchon ich mir wenig Rechnung darauf mache, irgend einen Todten je wiederzuſehen.

Schreiben Sie mir doch, liebe Couſine, ob Sie immer in Glückſtadt ſind, ein gutes Verſprechen: der Name. Wenn ich beſtimmt weiß, wo Sie zu finden, ſo komme ich wohl einmal mit Ihnen zu plaudern über Altes und Neues, unter anderen auch über meinen Brief, und was Ihnen darin anſtößig geweſen. Da wollen wir derb diſputiren, und zur Verſöhnung erzählen Sie mir dann von Ihrer Mutter, die ich leider nicht gekannt, von der aber meine gute Lucie eine hinreißende Beſchreibung macht. Dieſe Lucie empfiehlt ſich

Ihnen jetzt herzlich, dankt oft mit mir für Ihre guten Wünſche, und wir küſſen Ihnen beide die 83 jährigen Hände, die gewiß noch ſehr hübſch ſind.

Ihr gehorſamſter und ergebenſter Vetter
H. Pückler.

P. S. Dieſer Brief wird Ihnen vielleicht jung genug erſcheinen, ich ſelbſt bin jedoch, Gott ſei's geklagt, alt genug, die Callenberg's bleiben aber Kinder bis in's Grab.

28.

Pückler an Ancillon.

Muskau, ce 6 août 1832.

Monsieur,

La lettre dont votre Excellence vient de m'honorer, m'a causé d'autant plus de satisfaction que, vous sachant enfoncé dans le tourbillon des affaires de la plus haute importance et chaque minute de votre temps employé, je me croyais à juste titre oublié, et ne m'attendais guères à une marque si flatteuse de votre bienveillance.

Aussi, au risque de vous faire rire, je vous avouerai tout naivement, que j'en ai été profondément touché — car mon culte est toujours un peu passioné, soit en bien soit en mal, hélas! Pour vous, Monsieur, je peux dire au moins que le respect et l'attachement que je vous porte, sont des sentiments qui me rendent estimable à mes propres yeux, ce qui prouve que même ma vanité est intéressée à vous aimer. Et cela date de bien loin, je vous assure. Votre nom célèbre, vos manières imposantes, le brillant de votre conversation m'ont en effet toujours un peu intimidé quand je me trouvais en votre présence, mais cet embarras

n'avait cependant rien de pénible. Le plaisir de l'admiration (et c'en est un grand pour les ames bien nées) me dédommageait amplement de la défaite de mon amour propre.

Voilà l'impression que votre Excellence m'a faite quand son nom ne brillait encore que dans la littérature des deux premières nations de l'Europe. Maintenant que vous vous voyez appelé a une place où vous pourrez mettre vos principes bien plus largement en pratique, on peut croire que vous êtes peut-être un des élus destinés par la providence à fixer le sort de ces mêmes nations pour des siècles à venir. Mr. de Metternich a commencé sa grande carrière avec bien moins d'éclat sous beaucoup de rapports, et un ministre de Prusse aura par dessus cela encore sur lui l'avantage de se trouver à la tête des lumières au lieu des tenèbres. Comme les choses vont, l'Autriche rétrogade et nous avancons — mais avancer seul est vivre.

Tout Prussien qui aime sa patrie doit donc se réjouir de voir ainsi le mérite reconnu en votre personne, et en verité il me semble que nous avions besoin d'une marche un peu plus décisive, d'une raison calme sans doute, mais aussi d'une volonté ferme. Le protocole de Francfort parle — ex ungue leonem. Car avant d'avancer il faut surtout rétablir l'ordre, et rien de plus ridicule que le faux esprit de notre ère où chaque avocat veut regner et chaque cordonnier y prendre part. Les seules bonnes révolutions à mon avis sont celles qui, tout faites, ou plutôt amenées de bien loin, prevenues par les gouvernements mêmes — à l'instar de Fréderic le Grand, par exemple. Vous ne serez donc pas étonné, Monsieur, si, tout légitimment que je pense, je m'applaudis de la petite révolution arrivée chez nous dans le ministère des affaires étrangères!

Un correspondant de Berlin m'écrit que l'ascendant que vous aviez su prendre sur tout le corps diplomatique était une chose merveilleuse. C'est pourtant bien naturel. Ils ne peuvent lutter d'esprit avec vous, et vous leur prouvez, que c'est encore moins possible d'énergie et de caractère. Du vivant du Prince Hardenberg il m'arrivait quelquefois, quand je vous contemplais causant avec lui, de conjecturer: que ces qualités qui vous distinguent si éminemment, jointes à la faveur dont vous jouissez auprès du Prince Royal, pourraient bien un jour vous mettre à sa place. Vous voilà en bon chemin, plutôt encore que je m'y attendais dans ce temps et vu l'état des choses, il me paraît presque un devoir pour vous d'y songer. Avec votre Excellence je pense tout haut sans crainte est sans réserve, mais peut on alors en envisageant notre situation, presque pas s'empêcher de se dire que quelque bien gardée que soit une plante en dehors, cela ne suffit pas pour sa prospérité, si un traitement maladroit est cause qu'elle se gâte en dedant, ou pour parler plus clairement, que la Prusse souffre profondément de quelques mauvaises institutions dans son intérieur, que le ministre à la tête de cet intérieur serait une disgrâce pour tout pays, que la bonne volonté de sa doublure ne suffit guères, qu'en général la justice et l'admiration se disputent chez nous à qui fera le plus de mal au peuple, et que par conséquent en Prusse, ce soint moins les libérans et la presse, qui l'ineptie de quelques personnes en particulier, et la hiérarchie bureaucratique au total, qui sont à craindre.

Pardon pourtant si je dépasse le but. Je reviens à votre lettre, où je trouve mon parc et le talent que votre Excellence me supposé pour y planter mes choux. Savez-vous cependant l'idée qu'il me suggère en ce

29.

Ludwig Wichmann an Pückler.

Berlin, den 15. Auguſt 1832.

Durchlauchtigſter Fürſt,
Gnädiger Herr,

Ew. Durchlaucht gnädiges Schreiben nebſt ſchönen Früchten ſind mir richtig zugekommen, und bin ich durchdrungen von Hochdero gnädigem Wohlwollen.

Wie könnte ein armer Künſtler es wagen, einem Fürſten, und insbeſondere einem in jeder Hinſicht ſo ausgezeichneten, zu zürnen: ſehr natürlich finde ich es, daß Ew. Durchlaucht ſich nicht gern langweilen möchte, am meiſten habe ich dabei verloren, indem meiner Sammlung von Büſten dadurch einer der intereſſanteſten Köpfe entgangen iſt, doch gebe ich die Hoffnung nicht auf, daß Hochdieſelben nochmals den Muth faſſen werden, und einige Stunden opfern, es ſei nun hier oder in Muskau.

Die Büſte der Sonntag, ſo wie die der Gräfin Alopäus befinden ſich noch in meiner Verwahrung, und ſoll erſtere 100 Stück Dukaten koſten, die Büſte der Gräfin ſoll nicht verkauft werden.

Ehrfurchtsvoll verharre als

Ew. Durchlaucht

unterthänigſter

Ludwig Wichmann.

30.

Friedrich Förſter an Pückler.

Ew. Durchlaucht theile nachfolgenden Auszug aus dem Reiſeberichte, welchen ich dem Herrn von Altenſtein, Exzellenz, eingereicht habe, zu gefälliger Anſicht mit. Wie gern hätte ich mich länger bei der Schilderung der einzelnen Parthieen verweilt, allein Miniſterial-Berichte müſſen kurz gefaßt werden ſonſt kommen ſie ohne Weiteres ad acta.

F. J.

Die ſchönen Umgebungen und geſchmackvollen Anlagen eines in ſeiner Art einzigen Parks, und das heitere Leben in dem geſelligen Kreiſe des gaſtfreien Fürſten feſſelten uns in den erſten Tagen unſeres Aufenthaltes zu ſehr an die Oberwelt, als daß wir uns ſogleich hätten entſchließen können, in das Reich der Verſtorbenen hinabzuſteigen.

Sei es mir daher vergönnt, in meinem Berichte zuvörderſt des vielen Schönen zu gedenken, was ich hier über der Erde fand; denn wo läge uns wohl die Aufforderung, uns des Lebens und der Gegenwart zu freuen, näher, als auf dem Wege zu den unterirdiſchen Wohnungen, wo wir um die verſpätete Ankunft niemals beſorgt ſind.

Wenn es bis jetzt noch oft in Zweifel gezogen wurde, ob die ſchöne Gartenkunſt eine Stelle in der Reihe der bildenden Künſte einnehme? ſo iſt für mich dieſe Streitfrage durch die nähere Bekanntſchaft mit dem Park von Muskau auf das Beſtimmteſte, und zwar bejahend, entſchieden worden.

Stiefmütterlich hat die Natur die Gegend von Muskau bedacht; keine Felſenwände und Waſſerfälle, kein Laubholz und keine Wieſen, kein Gebirg und kein Thal hat ſie zur Anlegung eines Parks zur Verfügung geſtellt, der ebene Sandboden trägt nur Kienbäume und Haidekorn, nur an einigen Stellen hat die Neiſſe ſich einen tieferen Thalweg gebildet, und durch eingeſunkene Sandebenen ſind einige Thäler entſtanden. Es gehörte nicht allein Muth und Geld, ſondern auch ein künſtleriſcher Schöpfungsgeiſt dazu, mit ſolchen Mitteln die Anlage eines Parks zu unternehmen, und dieſe ſo auszuführen, wie wir es hier finden. Die Natur hat ſich aber auch dankbar gegen den erwieſen, der ſich ihrer in ihrer Dürftigkeit ſo freigebig und mit ſo vieler Liebe annahm. Das Nadelholz iſt verſchwunden, die Hügel ſind mit Laubholz bedeckt, aus dem ſich der Ahorn, die Ulme, die Eiche mit beherrſchenden Gipfeln hervorheben; in gefälligen Windungen durchſtrömt der Fluß einen grünen Wieſengrund, durch Abzugsgraben ſind Waſſerfälle, kleine Seen, Springbrunnen gebildet, und in die Gegend eine Mannigfaltigkeit der Ausſichten gebracht, daß man auf den Spaziergängen durch den Park durch eine Bildergallerie der ſchönſten Claude Lorrain's, Pouſſin's und Ruysdal's zu gehen meint. Sehr oft war ich verſucht, zu glauben, der Fürſt habe, wie man zur geſelligen Unterhaltung lebende hiſtoriſche Bilder nach berühmten Gemälden ſtellt, hier lebende Landſchaften nach bekannten Meiſterwerken angeordnet, und in gewiſſer Rückſicht iſt dies auch der Fall. Der Fürſt verfährt bei ſeinen Anlagen ebenſo, wie ein geiſtreicher, poetiſcher Landſchaftmaler, wie unſer Schinkel bei ſeinen Kompoſitionen verfährt; wie dieſer auf der Leinwand, ſo verfügt er in der Landſchaft über Seen, Flüße, Waſſerfälle, Raſenplätze, Baumgruppen, Brücken und Mühlen, die er zu ſeinen landſchaftlichen Parthieen nach Belieben verwendet.

Da er die Kunſt verſteht, die älteſten Bäume, ohne ihre Krone zu beſchneiden, zu verpflanzen, ſo hält es nicht ſchwer, ſtörende Lücken auszufüllen, und da er weder Waldung noch Obſtpflanzung zu ſchonen pflegt, wo er eine freie Ausſicht gewinnen will, ſo wird ihm freilich manches zu erreichen möglich, was einem Anderen verwehrt ſein würde Einen nicht geringen Vorſchub bei ſeinen Anlagen leiſtet ihm eine genaue Kenntniß der Forſt-, Feld- und Garten-Botanik; das Laubholz wechſelt nach Form und Farbe verſchieden in den mannigfaltigſten Schattirungen, blühende Sträucher ſtehen dazwiſchen, und jeden Monat regiert eine eigenthümliche Flora, ſo daß die Anpflanzungen immer bunt und belebt erſcheinen.

Auch pflegt der Fürſt nicht nur mit dem Gärtner, ſondern mehr noch mit dem Landſchaftmaler zu Rathe zu gehen, zumal wenn es auf das Retouchiren der einzelnen Parthieen ankömmt. Findet ſich hierbei nun, daß ein einzelner Baum oder auch eine größere Baumgruppe von der Natur verwahrloſt, oder zu freigebig bedacht wurde, ſo wird nach einem Entwurf auf dem Papiere mit Beil und Säge, oder auch nach Umſtänden mit der Scheere nachgeholfen, eine Arbeit, die freilich in jedem Jahre wiederholt werden muß.

Mit wie ſchönen Ausſichten aber auch die Landſchaft, der heitere Himmel und die grüne Erde uns auf der Oberwelt feſthielten, ſo verſchoben wir es doch nicht länger, den Gang zu unternehmen, der uns in das trübere Reich der Unterwelt führen ſollte. Die Begräbnißplätze der Ober- und Niederlauſitz aus vorchriſtlicher und — wie wir vermuthen dürfen — vordeutſcher — Zeit ſind ſchon ſeit vielen Jahren ein Gegenſtand ernſter Nachforſchungen geweſen. Denn da die Lauſitzer, eiferſüchtig auf ihre urſprüngliche Verfaſſung, ſich gern von den Landeshoheiten, denen ſie durch Kauf, Tauſch, Erbſchaft, oder Eroberung zufielen, abſondern, ſo erhielt ſich bei ihnen ein ganz beſonderer Eifer für ihre vaterländiſche Geſchichte. Daran knüpfte ſich nun auch das Intereſſe, welches man dort der Alterthumskunde und den Alterthümern zuwendete. In Beziehung auf das in Berlin begründete Muſeum vaterländiſcher Alterthümer ſchien es mir von Wichtigkeit, mir eine nähere Kenntniß von den Begräbnißplätzen zu verſchaffen, welche ſich in der Umgegend von Muskau befinden. Nach den von mehreren Seiten eingezogenen Erkundigungen durfte ich vermuthen, daß die Begräbnißplätze bei dem Dorfe Zilmsdorf bei weitem die wichtigſten in dem dortigen Kreiſe ſein mußten, weshalb ich meinen Ausflug dorthin nahm.

31.

Houwald an Pückler.

Lübben, den 4. September 1832.

Die Nachricht hat ſich auch bis zu mir verbreitet, daß Euer Durchlaucht im Parke umgeworfen, gefährlich verwundet ſein ſollen, und jetzt das Zimmer hüten müſſen. — In einem ſolchen Zuſtande iſt einem jede Unterhaltung, ſelbſt der unbedeutendſte Beſuch, oft nicht unwillkommen, und ich habe daher die Hoffnung geſchöpft, daß Sie in dieſer Geduld erzwingenden Lage auch Geduld haben werden, die Zeilen eines Jugendbekannten zu leſen, der Ihnen zugleich hiermit eine Schuld abtragen will.

Ich war vor einiger Zeit durch mancherlei Leiden gar tief gebeugt; der Körper wird älter, als Hülle unbequemer, oft durch Kränklichkeit geſtört, und der Geiſt wird einſamer und ärmer, jemehr diejenigen ihn verlaſſen, die mit ihm einſt erwachten, und den Morgen ſeiner Zeit mit ihm verlebten. — Mein Bruder in Straupitz war geſtorben. —

Um meinen Schmerz vor den Meinigen zu verbergen, zog ich mich mehr als ſonſt in mein Zimmer zurück, und nahm die Briefe eines Verſtorbenen zur Hand, die mir ein Freund mitgetheilt hatte. — Ich las und las, und folgte mit höchſtem Intereſſe dem geiſtreichen Mann in die geſellſchaftlichen Zirkel, wie in die freie Natur. An der meiſterhaften Darſtellung beider, an den ſinnigen Bemerkungen und tiefen Einblicken in die Natur des Menſchen und der Erde, an den Funken von Witz und ächtem Humor, und endlich an dem Glanz von Poeſie, der dem Ganzen ein reizendes Licht giebt, ergötzte, erlabte ich mich wahrhaft, und wie mich dieſes Buch erfreute, und durch ſeine lebendigen Farben meinen Blick wieder an die Erde feſſelte, fand ich Erheiterung und Beruhigung, und ich ſendete die mir liebgewordenen 4 Theile, die, weil ſie theuer ſind, ich mir nicht ſelbſt kaufen konnte, nur ungern dem Freunde zurück.

Nehmen Euer Durchlaucht dieſes Bekenntniß als meinen Dank freundlich auf. Ich ſtelle die Briefe eines Verſtorbenen ſehr hoch; ſie zeigen, wie man im größten Trouble des Lebens ſich dennoch jedes Genuſſes bewußt bleiben, und ihn dadurch erhöhen kann, und wie man aus einem Leben, worin mancher Andere ſich verlieren würde, geiſtigen Reichthum zu ſchöpfen vermag.

Aber oft hat mich doch auch wieder ein ſehr wehmüthiges Gefühl ergriffen, wenn ich Ihnen lebendig auf Ihren Reiſen gefolgt bin, und beſonders die ſo ſchwierigen und doch meiſterhaft gelungenen Naturſchilderungen bewunderte. Ich dachte mir, wenn ich vielleicht einſt auf einem anderen Sterne ſtände, und ſähe dann die alte Erde dort aufgehen wie unſeren Mond, vielleicht mit einem ganz anderen Geſichte wie dieſer, und es fragte mich dann ein Fremder, der meine frühere Bekanntſchaft mit der Erde erfahren, nach den dunklen und hellen Flecken auf der glänzenden Scheibe, und nach den Wanderungen, die ich dort gemacht? ach, dann würde ich ja kaum ihm das Fleckchen zeigen können, an das ich gefeſſelt war, und ich würde ihm dann ſagen müſſen: „Jener Planet dort unten iſt mir großentheils ſo fremd wie Dir; ich lebte in einem kleinen, ſandigen Thale, das ich faſt nur mit den Flügeln des Geiſtes überſchritt, und habe die Erde in ihrer ſchönſten Geſtalt leider nur in meinen Träumen geſehen!" — Glücklich iſt der und beneidenswerth, dem es anders gelang, denn auch die Phantaſie wird endlich alt und arm, wenn ſie nicht wirkliche Lebensbilder zu ihrem Fußgeſtelle hat. — Meine Lebensbilder ſind meine zehn Kinder, und dies ſind allerdings die einzigen Reichthümer, die ich vor Ihnen voraus habe. —

Ein Krankenbeſuch darf nicht zu lang ſein, drum nehme ich ſtill meinen Hut, um mich beſcheiden wieder zu entfernen. Meinen Dank habe ich Ihnen dargebracht, erlauben Sie noch, daß ich die Bitte hinzufüge, mir ein freundliches Wohlwollen im Herzen aufzubewahren, und mir die Verſicherung meiner ausgezeichnetſten Verehrung und Ergebenheit zu erlauben.

Houwald.

32.

Pückler an Houwald.

Muſkau, den 12. September 1832.

Und hätte ich wirklich auf dem Tode gelegen, ſo freundlicher Beſuch, ſo liebe Worte vom liebenswürdigſten der Dichter hätten den halb Verſtorbenen beleben, ein Lächeln der Freude und des Dankes über ſein blaſſes Antlitz hinſchweben laſſen müſſen! Solche gütige Theilnahme in trüber Gegenwart, aus dem frohen Andenken vergangener, beſſerer Zeiten auftauchend, thut dem Herzen wohl, und die Eitelkeit ſo reiche Nahrung ihr hier von höchſter Autorität geboten wird, darf dabei gern und ſchweigend in den Hintergrund treten. Dieſe Stellung wäre immer gut, paßt aber jetzt doppelt für einen noch ſehr ſchwachen Kopf und ein ſehr volles Herz.

Laſſen Sie mich aber ſchnell zu Ihnen ſelbſt übergehen, mein verehrter Freund und Gönner, und Ihnen und uns Glück wünſchen, daß Sie nicht ſahen und doch glaubten und wußten, daß die Phantaſie allein Ihnen wahrer und ſchöner die Wirklichkeit erſetzte. Wer weiß, ob wir dem melancholiſchen, ſandigen Thale nicht den uns ſo tief bewegenden Dichter Houwald verdanken, der uns im Gewirre der Welt und genußreichen Länder vielleicht verloren gegangen wäre. — Der Reiſende ſieht und lernt höchſtens; er blättert in einem Bilderbuch. Das Genie aber ſchafft aus innerem Wiſſen ſeine eigene Welt, es erfindet und malt die herrlichen Bilder ſelbſt, an denen Tauſende und Abertauſende ſich erfreuen, und daran die Welt und ſich erſt tiefer zu erkennen fähig werden; mit Schiller rufe ich Ihnen daher zu: „Beneide die Beglückten nicht, da Du der Glückliche biſt.“

Die zehn Kinder ſind auch eine hohe Zugabe, und es iſt ſchön, in jeder Hinſicht ſo fruchtbar zu ſein. Doch Kranke dürfen nicht zu viel reden. Der Beſuch war kurz, viel zu kurz für mein Verlangen, der Gegenbeſuch muß ſeine Dauer nicht überſteigen, und erſt auf fernere Kunde warten, bis er weiß, daß er nicht überläſtig wird.

Käme doch dieſe frohe Kunde mündlich, welche Freude wäre es für den Geneſenen dem theuren, allgeſegneten Schulkameraden nun auch einmal ſeine Poeſie zu zeigen, die auch von einer freundlichen, befruchtenden Sonne beglänzt auf grünen Matten ſchimmernd, und in weiten Laubgewölben dem Himmel ſich zu nahen ſucht.

Auf Wiederſehen dort im traulichen Geſpräch am Fuß der Houwaldsbuche.

H. Pückler.

11.

Graf Herrmann von Pückler an Pückler.

Glienike, den 11. Oktober 1832.

Lieber Vetter,

Ein Auftrag meiner Gebieterin verſchafft mir das Vergnügen, mich Deinem Andenken und Wohlwollen empfehlen zu können.

Die Prinzeſſin Karl bittet Dich auf das freundlichſte, Du möchteſt dem Ueberbringer dieſer Zeilen (dem Gärtner des Belvedère bei Weimar) gütigſt erlauben Deinen Park zu ſtudieren. Er ſtürmt durch die Gärten Potsdams, um Muskau, das Ziel ſeiner Wünſche, zu erreichen.

Lenné und Sello können nicht genug Rühmens von Muskau machen, und Lenné ſoll, wie ſein Reiſebegleiter ſagt, dort manches gelernt haben.

Der Prinz Karl iſt in Doberan, und die bezaubernde Fürſtliche Strohwittwe lebt in ſtiller Abgeſchiedenheit in Glienike.

Deine Schweſter Agnes geht den 20. d. M. nach München, und von da mit ihrer Mutter nach Frankreich. —

Das 3te Armee-Korps rückt den 25. d. M. in's Lager bei Teltow, und den 7. September beginnen die großen Feldmanöver in Gemeinſchaft mit dem Garde-Korps, und dauern bis zum 23. September. Unbezweifelt kömmſt Du zu dieſer Zeit nach Berlin, und wenn Du dann in's Lager mußt, um bei irgend einem ſeltſamen Prinzen zu ſpeiſen, ſo verſchmähe, um Dich anzuziehen, nicht das Zelt

Deines

ergebenſten Dieners

Herrmann Pückler.

34.

Graf Friedrich Pückler an Pückler.

Potsdam, den 14. Oktober 1832.

Lieber Schwager!

Eigentlich neues kann ich Dir eigentlich nicht ſchreiben, weil ſchlechterdings nichts vorfällt, und eile ich Dich vorerſt zu benachrichtigen, daß die Cholera in Berlin wiederum ſehr zugenommen, indem täglich 20 Menſchen befallen werden, und ſie ſchlimmer und raſcher tödtend wie voriges Jahr auftritt. Beſonders widmet ſie ſich, was voriges Jahr nicht geſchah, dem Militair. Hier munkelt man auch von zwei Fällen. Wegen Deiner Berliner Reiſe glaube ich Dich benachrichtigen zu müſſen. Der kleine Bordeaux und Karl der Zehnte haben alles bezaubert. Erſterer müde, Nachts um 12 Uhr in Spandau angekommen, gar nicht theilnehmend. Den anderen Morgen aber, als die Behörden ihm wieder aufwarteten, frug er den Kommandanten gleich, ob nicht geſtern Soldaten vor der Thür geſtanden, und auf die Bejahung, ob er nicht eine Kompagnie exerciren und die Feſtung ſehen könnte, wo er dann erzählte, er habe in Paris auch ſchon eine kleine Feſtung gebaut, und auf dem Wege in kindlicher Fröhlichkeit einige Aepfelkörbe umwarf. Von dem Kommandanten Oberſt Pfuel erbat er ſich zum Andenken eine Feder aus dem Federbuſch, und als dieſer um ein Gegenandenken bat, brachte er ihm eine Locke, und ſagte nun deutſch: „Weiter habe ich jetzt nichts.“ Der König, der der Kronprinzeſſin die Hand geküßt, hat allen Damen, beſonders der Großherzogin von Mecklenburg, die in Paris war, viel Verbindliches geſagt, und ſich ganz unumwunden über die nächſte Vergangenheit ausgeſprochen, geſtanden, daß er viele Fehler gemacht, deren größter der geweſen, daß er dem letzten Aufruhr nicht gleich mit mehr Gewalt entgegengetreten ſei. Doch habe er die Ueberzeugung, daß bei allen dieſem verſchiedenartigen Gährungsſtoff es einem anderen auch nicht viel beſſer gegangen ſein würde, und daß Ludwig Philipp ſich auch nicht halten wird, denn wer gegen dieſe nicht zu duldende Preßfreiheit auftrete, der ſteche in ein Wespenneſt. — Die auf heute beſtimmte Ankunft des Königs ſoll verſchoben ſein. In Liegnitz hat ja Gottlob die Cholera aufgehört, vom leichtſinnigen Louis weiß ich aber ſeit langer Zeit nichts.

Da könnteſt Du mich vielleicht in einer Zeile beruhigen, und mich auch wiſſen laſſen, ob die Fürſtin oder Du im Anfang dieſes Winters eine Zeit und welche in Muskau iſt, weil ich meine Reichwalder Reiſe darnach einrichten würde. Da, wegen Reichwalde habe ich ein Geſuch an Dich, das Gut iſt verpachtet, die Hauptſache bleibt nur noch richtige Kontrolle und Verwaltung des Forſtes, da bitte ich Dich um die Erlaubniß, Deinem Oberförſter gegen eine honoratio damit zu beauftragen, und lege einen offenen Brief bei, den ich Dich bitte, im Falle der Gewährung, ihm zu überſenden.

Von Deinen Geſchäften kann es ihn nicht abhalten, denn wenn er die angränzenden Forſten bereitet, ſo koſtet es ihm manchmal nur ein paar Pferdetritte mehr.

In Eile unterzeichne ich mich als

Dein
Freund und Schwager
Pückler.

26.

Pückler an Hofrath Friedrich Förſter.

Jagdhaus, den 3. November 1832.

Sie werden mich, verehrter Herr Hofrath, für einen Nachläſſigen und Undankbaren halten, daß ich Ihren freundlichen letzten Brief noch nicht beantwortet, aber ich glaubte immer von Woche zu Woche die Antwort mündlich zu überbringen, konnte mich aber von allen meinen Steckenpferden hier nicht losreißen. Ehe der Winter ſie nicht zur Ruhe bringt, werde ich wohl kaum aufhören, ſie zu tummeln. Dahin gehört denn auch die Inſtandſetzung des Jagdhauſes, das Sie in ſo deſolater Verfaſſung geſehen, und das Sie hoffentlich im nächſten Jahr kaum wiedererkennen ſollen, ſowohl die Gebäude, als die Umgebung betreffend. Ich würde nicht ſo viel davon reden, wenn ich nicht wüßte, daß Sie zu den Unſerigen gehören, und an meinen kleinen Schöpfungen dichteriſchen Antheil nehmen. Apropos von Dichtern, wegen Guſtav Adolph haben Sie mir nach nicht geantwortet. Wer weiß, ob wir nicht bald wieder eine ähnliche Zeit erleben! Verwirrt genug ſieht es dazu in der Welt aus. *Eine* Dynaſtie in Kourierſtiefeln ging uns neulich bereits nahe vorbei. Nächſtes Jahr hoffe ich den Sultan hier zu bewirthen, der nichts beſſer thun kann, als bei unſerem Liegſeiner Präſidenten die Regierungskunſt zu ſtudiren, und ſich als Zugabe von ihm noch zum Chriſtenthum bekehren zu laſſen. Hätte er ſtatt des Turbans dieſes Gerechten Schlafmütze getragen, die Janitſcharen beſtänden alle noch, und kein Menſchenkind gewiß verlangte nach ſeinem Kopfe, den er jetzt leicht verlieren kann. Wie denkt man denn bei Ihnen über dieſe Dinge, iſt Ancillon gut türkiſch geſinnt, und was meint der große Kurfürſt?

— Es iſt aber drei Uhr, ich muß zu Bett. Adieu, liebſter Hofrath, und bleiben Sie mir gewogen.

Ihr aufrichtig ergebener

H. Pückler.

30.

Leopold Schefer an Pückler.

Muſkau, den 6. November 1832

Ew. Durchlaucht

beehre ich mich unterthänigſt zu melden, daß ich, wie ich ſie erhalte, die „Pinſel zu Heine's Reiſebildern“ überſenden werde.

In der Urania ſteht Idus von Toszana und die Ahnenprobe von Tieck. Unter den vier Novellen, die von mir in der Penelope ſtehen, iſt eine eine ächte Novelle im dem wahren Styl.

Da mich — wie man ſagt — und wie ich empfinde — der liebe Gott mit einer kleinen Tochter erfreut hat, ſo muß ich ſchon Haushofmeiſter in dieſer Zeit vorſtellen. Auch bin ich ſo von fernher zu der ſchon laufenden Arbeit mit anderer neuer beinöthigen gedrängt, daß ich die Nächte ſchon zu Hülfe nehmen muß. Erlauben Sie mir daher gnädigſt, Ihnen von Herzen zu Ihrem Geburtstag nur im Geiſte Glück zu wünſchen, und alles auszuführen, was Sie für ſich, die

Provinz und ein Jahrhundert auf dem Herzen haben. Ich ſage nur dazu: die Beſchränkung macht den Meiſter. Durch reifes Alter ſtellen ſich die wahren Gedanken und Pläne deutlich heraus, und Erfahrung und Praktik vergönnen über Erwartung leicht, angenehm und ſchön, die erwünſchteſten Reſultate.

Der ich mit vollkommenſtem Reſpekt verharre

Ew. Durchlaucht
unterthänigſter
Leopold Schefer.

37.

Pückler an Frau von Kottwitz.

Maison de chasse, 8. Novembre 1832.

Patience, ma chère Louise! Dans son temps je reviendrai à mon joli mouton blond, mais pour le moment j'ai un accès de paresse et de tristesse, qui me rend peu communicatif.

Ce que je dis des bêtises, que tu m'as écrit? Que je n'en crois pas un mot. Allons, ne me fais pas des farces et des intrigues comme à ta belle-mère, quand tu as fait le revenant pour la chasser de chez toi. Je veux bien entrer dans des intrigues avec toi dirigées contre d'autres, mais contre moi-même je n'entends pas plaisanterie, et j'y coupe toujours court. J'ai les meilleures disposition pour rester ton ami et franchement, mais il faut sincérité et confiance parfaite de ton côté. C'est aussi pour toi la voie la plus aisée et la plus sûre, car il est bien difficile de me tromper, et personne n'y a encore rien gagné, je t'assure. Je suis doux comme un agneau pour mes amis et heureux de les obliger, mais assez mauvais pour ceux qui veulent se frotter à moi, ou auxquels je ne me fie pas.

Ainsi sois raisonnable, ma chère Louise, et laisse là tes petites ruses de femme, qui ne sont pas de saison avec un vieux renard comme moi.

J'ai donner ordre à Rehder, de remettre à ton jardinier tout ce qu'il voudra.

A Berlin nous nous reverrons, et je m'en réjouis beaucoup. Nous y trouverons peut-être l'occasion de mettre les affaires de ton frère en train. A propos, je voudrais te faire un petit cadeau. Dis-moi naturellement ce que tu désires. Veux tu un shawl turc, ou autre chose? Parle franchement, c'est un plaisir, que tu me procures. Ecris moi aussi encore une fois avant que tu pars, avec la poste tout simplement, et prends soin de ta santé et de ta beauté.

Mad. Austin me charge de mille compliments pour vous et vous envoie un canif, que je fais remettre à votre jardinier. Elle vous écrira avec les épingles.

Adieu, je t'embrasse de tout mon coeur.

Ton fidèle ami.

Tu n'as rien à craindre de mes indiscrétions, prends seulement garde aux tiennes.

30.

Pückler an die Generalin Wilhelmine v. Zielinſki.

Jagdhaus, den 8. November 1838.

Sie ſind eine grauſame, abſcheuliche Frau! Der roſenrothe Teufel in eigner Perſon, deſſen Viſitenkarte ich in meinen vier Pfählen nicht aufbewahren will. Erſt laſſen Sie einen ganzen, langen, endloſen Sommer auf ſich warten, dann kommen Sie im todten, entblätterten Herbſt, und ſtatt

im immergrünen Walde, in trauter Einſamkeit mit Ihrem lieben Bilde den Sehnſuchtsvollen, gleich der Erſcheinung einer wohlthätigen Fee zu beglücken — ſchicken Sie mir eine roſenrothe Karte! Ah, c'en est trop! Lord Byron hat Recht, wenn er behauptet, daß die gelehrten Weiber kein Gefühl haben, wie er an ſeiner Frau erfuhr. Wiſſen Sie noch, wie ich einmal von den zwölf Geboten ſprach, und Sie mich eiligſt belehrten, daß es nur zehne gäbe? Jetzt könnte ich Ihnen beweiſen, daß Sie gegen mich zwei verletzt haben, an die der liebe Gott ſelbſt noch nicht gedacht hatte. Fy, for shame, ſolches Raffinement hätte ich Ihnen doch nicht zugetraut, und nimmer hätte ich geglaubt, daß Ihr Hofmeiſter Banke Ihre Moralität ſo vernachläſſigt hätte!

Ich ſpreche kein Wort mehr, und wundern Sie ſich nicht, wenn vor Agitation meine Linien ſchief geworden, und meine Tinte verblaßt iſt.

Ich fühle mich in der Stimmung des Ritters Toggenburg, und wenn ich mich nicht als Leiche unterſchreibe, ſo geſchieht es doch wenigſtens als

der Unglücklichſte Ihrer Verehrer.

20.

Generalin Wilhelmine von Zielinski an Pückler.

Frankfurt a. O., den 15. November 1832.

In der That, es iſt wahr: use every man after his merit, and who shall escape whipping! — Wird da ein armes Kind geſcholten, von dem ich doch wahrlich verrathen könnte, daß es in der lugubren Drehmer Haide zu Pferd und zu Fuß ſtundenlang umhergeſtreift, keinen anderen Begleiter als einen Jagdhund, kein anderes Wort auf ihren Lippen, als etwa die heimliche Interjektion: dummes Jagdſchloß! — Ich war dabei noch ganz artig! ſchritt Vormittags mit blauen stockings tief in Poeſie und Studio — wie Fürſt Pückler es nennt — hinein. Nachmittags mit Kamaſchen in Wald und Flur und ferne Mühlen, und ſaß Abends mit den Anderen wie in einem Scott'ſchen Rahmen, um die mächtige Kaminflamme, in großem, niedrigen Zimmer mit Balken und einem Erker, klopfte Mohn und Bohnen, und nähte ſelbſtgezogene Leinwand; — wie geſagt, ganz artig. Wenn ich mich aber beſinne, wie man in Stettin jede Verwunderung über einen Landaufenthalt im Spätherbſt mit der Frage zu berichtigen ſuchte: liegt Drehma nicht bei Muskau? wenn ich in Berlin nichts hörte, als: „Wie, zu Ihrem Bruder? Fürſt Pückler kommt ja gerade jetzt nach Berlin" — wenn ich zurückkehre nach zehnwöchentlicher Abweſenheit, den Schreibtiſch mit Briefen und Packeten bedeckt finde, und immer leſen muß: „Warum ſchreibſt Du gar nicht, es werden doch Poſten um dieſen berühmten Park liegen?" — „Warum mußte ſich Ihr Bruder auch in dieſer gefährlichen Nähe ankaufen." — Ranke werde ich antworten, ſeine Gelehrtheit möchte ſich mehr um Moskau als Muskau bekümmern, und Frl. Schaw fragt mit todtkranker Hand: „Werden Sie einem Sterbenden auch recht viel vom Verſtorbenen mittheilen, für deſſen Liebenswürdigkeit ich ſo ſehr ſenſible bin?" — Himmel! Sind nicht alle dieſe' Fragezeichen eben ſo viel neckende Geiſter, die ein Schnippchen ſchlagen, und nun noch zuletzt — geſcholten! Nein, nun iſt das Maß voll, und ich bekenne erſchöpft nach all dieſen Leiden, daß ich es vollkommen unglücklich, unvernünftig und unverzeihlich finde, acht Wochen in Berlin, drei Wochen auf dem Lande mit dem Fürſten Pückler zu gränzen, faſt ohne ihn geſehen zu haben.

Da ſteht es, und mir bleibt nur noch Folgendes zu berichten: wenige Tage nach meiner Ankunft meldete ich mich bei Uhden's, um der Fürſtin Pückler meine Aufwartung zu machen. Nach den Nachrichten, die mir über Jagdſchloß und Carolath zukamen, aß und trank, das heißt dejeunirte ich nicht, und ſuhr erſt in den letzten Tagen vor das noch ungaſtliche Schloß. Haben Ihre Leute den ſonderbaren Befehl, Damen „in Proſa“ Ihnen zu melden, während man die Karte für den Schreibtiſch der Fürſtin beſtimmt? Sie haben dort den Fehler gut zu machen, da mein Name vielmehr geſonnen iſt in dieſem Briefe ſo mit durchzuſchlüpfen, als ernſthaft und gedruckt zu erſcheinen. Mit Ihrem Park habe ich Liebesblicke gewechſelt: Sie dürfen mir nicht ſagen, daß es ein kalter Novembertag war, die Bäume ohne Laub, die Gazons ohne Glanz; — hätte ich nicht ein überſehendes Auge, wie wollte ich etwas von Schönheit wiſſen, da ich kaum über die Oberufer hinausgeſchaut. Es iſt ein Himmel nach dem ſandigen Fegefeuer. Wonach aber ſehnt ſich eine gute Chriſtin im Himmel nur, als nach dem Schöpfer. —

Und nun, Fürſt Pückler? — iſt's nicht, als lieſe ich noch in den Wäldern umher, und beſinne mich nicht, daß ich bis auf die dritte Seite Ihnen noch keinen artigen Knix gemacht, with smiles that might as well be tears? Ich hatte doch viel Zierliches Ihnen zierlich zu überreichen. Sagen Sie ihm, ſagte mir eine geiſtreiche Frau, daß ich entzückt von ihm bin; daß ich künftigen Sommer bei Ihnen vorfahre, Sie mit nach Muskau nehme, um dieſe reizende Lippe ſelbſt einmal zu vernehmen. Wohin ich trat, hörte ich dieſes Liedchen von Marleborough, et comme l'enthusiasme est une maladie qui se gagne — ich meine, ſo fand ich ſogar meinen Frommen saintement fou de vous. Mir ſelbſt wird ein kleiner Heiligenſchein, daß dieſer Stern — Sie kennen den ſchönen Aberglauben, daß Abgeſchiedene Sterne werden — über meinem Haupt geleuchtet.

Während er ſchweigend auf jene Waldeinſamkeit ſchaut, thäte ich wohl beſſer nicht ſo viel zu plappern. Aber indem ich Ihnen die Hand zum Abſchied reiche, fragen die Augen ganz freundlich: wir wollen nur vom Wiederſehen wiſſen.

Niemals hörte der Himmel von mir ein Wettergebet, doch möchte ich diesmal etwas Eis und mäßiges Schneetreiben erflehen, um den Spreewald unzugänglich zu machen. — Frankfurt? — es iſt ein dürftiges Oertchen! Geſtehe ich doch ſelbſt, daß kein einziger Menſch zu meiner Thür hinaus iſt, von dem ich einen Augenblick nachher weiß, daß er da war; betrage ich mich nicht menſchenfeindlich, um zuletzt nicht ein Menſchenfeind zu werden; — liegt es nicht einzig und allein in Gewohnheit, Hergebrachtheit, Muthloſigkeit, in dem Schickſale, daß ich wie alle Menſchen Verſtand und Vernunft nur als Schaugerichte brauche, daß ich mich nicht längſt wie Lili's Bär aufgerichtet habe: es ſoll anders werden. — Ja, und dennoch, liebenswürdiger Feind, in dieſem Frankfurt, von dem ich ſo demüthige Bekenntniſſe thue, hier begrüßte ich Sie für mein Leben gern einmal. Iſt keine Hoffnung, daß dieſer tönende Name im Lauf des Winters einmal dem einſamen Wohnzimmer angeſagt wird?

Ich will jetzt etwas slowly — einen Brief weiterſchreiben, bei welchem mich der Ihrige vorhin böſewichtig unterbrach. Eine Generalin Zaſtrow, geb. Pourtales, eine ſehr angenehme Franzöſin, will mit mir den Winter in Berlin zubringen. Ich antwortete nein. Ich that es gern — werde aber jetzt etwas Mühe haben, die zweite Hälfte meines Briefes der erſten entſprechend anzupaſſen. Ja, die letzte Seite. Etwas beſchämt ſehen meine niedergeſchlagenen Augen, wie gewaltig weiß calzirt ich vor Ihnen erſchienen bin. Weder im Pückler'ſchen gelehrten, noch Byron'ſchen anklagenden Sinn werden dieſe beiden noble poets mich für einen Blauſtrumpf erklären.

Endlich zur Thür hinaus! —

Ich werfe ſie zu, daß das ganze fatale Waldſchloß dröhnt — ganz leiſe aber zeichne ich

M. v. Z.

40.

Pückler an Louis Pückler.

Jagdhaus, den 17. November 1832.

Du biſt ein Konfuſionarius, lieber Lou, und ſchreibſt mir nicht einmal, zu welchem Feſte Du Ferien haben wirſt. Laß mich das ſogleich wiſſen, damit ich meine Einrichtung darnach treffen kann, denn ich wünſche Dich während derſelben zu ſehen, wenn es irgend thunlich iſt.

Zur Avancirung in eine höhere Klaſſe gratulire ich. Eile nun mit verdoppeltem Eifer der nächſten zu; denn Du haſt allerdings, Deinem Alter nach, etwas einzuholen.

Wenn die Tante noch ein bischen kalt gegen Dich iſt, mein guter, lieber Lou, biſt Du ſelbſt Schuld daran. Du mußt ſanfter, ſchmiegſamer, artiger und zuvorkommender in Deinem Benehmen ſein, und nicht zu früh den jungen, unabhängigen Mann vorſtellen wollen. So lieb ich Dich habe, ſo wirſt Du doch recht gut gemerkt haben, daß auch mir Dein Weſen gar nicht gefiel. Die praſchige, decidirte Weiſe, mit der man überhaupt in der Welt nur ſchlecht fortkommt, ſteht ſo jungen Leuten äußerſt ſchlecht an. Ich habe es leider im Anfang nicht beſſer gemacht, mich aber bald corrigirt, weil ich Verſtand genug hatte, es einzuſehen, und wußte mich doch weit einſchmeichelnder zu benehmen und mein Betragen nach dem Geſchmack derer einzurichten, denen zu gefallen ich den Wunſch und das Intereſſe hatte. Die Natur hat Dir reichlich alles Erforderliche gegeben, um liebenswürdig zu ſein. Vergrabe dieſe Pfunde ja nicht; es iſt keins, was ſo reiche Zinſen trägt und dem Beſitzer das Leben angenehmer zu machen im Stande iſt. Höchſte Berückſichtigung derjenigen, die Autorität über uns haben, und gewinnende Höflichkeit gegen jederman gehören aber vorzüglich dazu.

Laß nun, lieber Freund, dies bei Dir nicht, wie man ſagt, zu einem Ohre herein und zum anderen hinausgehen. Wäre ich nicht Dein Onkel und Erzieher, ſondern Dein

Schulkamerad, würde ich Dir doch genau daſſelbe ſagen; und Du kannſt mir auf mein Wort glauben, daß ich in allem, was ich thue und Dir einzuprägen ſuche, nur Dein eigenes Wohl im Auge habe, wiewohl meine Anſichten in vielen Dingen ganz von denen Anderer verſchieden ſein mögen. Du biſt aber einmal darauf vom Schickſal angewieſen, mir unbedingt zu folgen, und kannſt auch ganz zufrieden ſein, wenn Du nur mir nachahmſt (ſo weit ich es zu jeder Zeit für Dein eben ſtattfindendes Alter für paſſend halte) um dieſelbe Rolle wie ich durch Dick und Dünn in der Welt zu ſpielen. Ueberflügelſt Du mich noch an Geiſt, Geſchick und Herzensgüte, ſo iſt es deſto beſſer. Dein Vater kommt heute her; ich zeige ihm aber dieſen Brief eben ſo wenig wie den Deinen, und es war die Hauptbedingung, unter der ich die künftige Sorge für Dich unternahm, daß kein Dritter, er ſei, wer er wolle, ſich darein miſchen dürfe, außer wo ich es ſelbſt verlangte, oder eine Meinung einzuholen für gut fände. Du haſt alſo in allen Dingen nur mich als Deinen Vater, Bruder und guten Kameraden anzuſehen. Erwiedere nur meine herzliche Neigung zu Dir mit gleicher, ſchenk' mir das unbedingteſte Vertrauen, und ſei ſtets auf das ſtrengſte wahrhaft gegen mich, und Du wirſt es nie zu bereuen Urſache haben.

Das iſt ein langer Brief, nicht wahr, länger als die die Deinen, Faulpelz, indeß in dieſer Hinſicht will ich Dich nicht geniren; es iſt nichts fataler, als lange Briefe zu ſchreiben, wenn man nicht weiß, was man ſagen ſoll. Später wird es vielleicht einmal anders werden, und Du mir mehr ſchreiben als ich Dir.

Lebe wohl fleißig und vergnügt.

Dein treuer Onkel Hermann.

41.

Pückler an ſeine Mutter.

Jagdhaus, den 22. November 1832.

Liebſte Matſcha!

Wirklich, Du haſt Courage! Cholera, Revolution vor der Thür — nichts erſchreckt Dich. Nun wohlan, ich werde folgen, und ehe Du Dir es verſiehſt, wird eine Peitſche vor dem Hofe Deines palais enchanté klatſchen, und Dein Erſtgeborener in Deinen Armen ſein. Grüße im voraus das ſchöne Mädchen und Deinen Koch von mir, und halte mir einen Eſel parat, um die Gegend zu bereiten, und ein Diner bei dem Paſtor einzunehmen, qui fait servir à ses convives de si bonnes bécasses.

Seit vier Wochen bewohne ich Hermannsruh, das ich wieder wohnbar mache, und hatte neulich ganz die alten Zeiten wiederhergeſtellt, indem ich Mühle, Varius, Hilke und den alten Pudra herauskommen ließ. Du kannſt Dir denken, daß von niemand als von dem unvergeßlichen Hermann und von Dir die Rede war. Dennoch iſt der Winter ein garſtiges Ding in der Heimath. Wir hatten ſchon Schnee, und froren erbärmlich. Wie freue ich mich, bei Dir mich recht durchzuwärmen; es müßte denn wieder wie vor drei Jahren auf dieſen Brief die Antwort kommen, ich möchte lieber zu Hauſe bleiben. Hier geht es noch immer ſchlecht. Prozeſſe bis über die Ohren, und wenig Hülfe von oben. Man muß ſich fortwährend ſeiner Haut wehren, ſo gut man kann. Vergiß nur nicht, mir eine reiche Frau auszuſuchen, wenn ſie auch nicht blind ſein ſollte. Il ne faut pas demander tout à la fois.

Die larmoyante Agnes bitte ich zu grüßen; ihr Sohn, der mehr nach dem Onkel ſchlägt (obgleich auch dieſer leider hundertmal mehr Urſache zum Larmoyiren hat, als die glückliche Agnes), nimmt täglich zu an Größe, Weisheit und

Verſtand. Die Cholera in Liegnitz hat er glücklich überſtanden.

Wir ſind bis jetzt noch mit dieſem fléau verſchont, in Berlin und Potsdam iſt ſie aber ſchon ſeit lange wieder ſtark im Schwunge.

Lucie iſt wohl, und empfiehlt ſich Dir, gute Matſcha, angelegentlichſt. Sie war lange in Carolath, und geht morgen nach Berlin, trotz der Cholera, weil ſie eben ſo viel Muth hat als Du.' Ich ſehe ſie aber doch mit Zagen gehen, obgleich ich an Prädeſtinationen ſtark glaube, was mich über alles ruhiger macht, als ich ſonſt manchmal ſein würde. Für dieſes Dogma und die Weiber bin ich türkiſch geſinnt, fürchte aber nur, daß die letzteren bald von mir ſagen werden: „Armer Türke!“

Voilà votre avantage, mesdames — pareille chose ne saurait vous arriver. Vous restez sous un certain rapport à 80, comme à vingt. C'est une des injustices de la nature pour l'un et l'autre sexe.

Adieu, liebſte Matſcha, ſchreibe mir, wie es in Frankreich ausſieht, und ſchenke mir etwas huile vierge, que je préfère au vin de votre cru, qui ressemble trop à l'encre.

Dein treuer Joſeph.

Druck von Oskar Leiner in Leipzig.

Aus dem Nachlaß des Fürſten von Pückler-Muskau.

Briefwechſel und Tagebücher

des

Fürſten Hermann von Pückler-Muskau.

Herausgegeben von

Ludmilla Aſſing-Grimelli.

Achter Band.

Berlin.
Wedekind & Schwieger.
1875.

Briefwechſel

des

Fürſten Hermann von Pückler-Muskau.

Herausgegeben von

Ludmilla Aſſing-Grimelli.

Achter Band.

Berlin.
Wedekind & Schwieger.
1875.

Das Recht der Ueberſetzung ins Engliſche, Franzöſiſche und andere fremde Sprachen
iſt vorbehalten.

Druck von Oskar Leiner in Leipzig.

Inhalt.

Briefwechſel zwiſchen Pückler und Apollonius von Maltitz.

Briefwechſel zwiſchen Pückler und der Fürſtin Melanie von Metternich, nebſt einem Briefe des Fürſten von Metternich.

Briefwechſel zwiſchen Pückler und König Friedrich Wilhelm dem Vierten.

Zwei Briefe Pückler's an die Kaiſerin Auguſta.

Briefwechſel zwiſchen Pückler und der Gräfin Bertha von Merveldt.

Briefwechſel zwiſchen Pückler und einer Schriftſtellerin.

Briefwechſel zwiſchen Pückler und Lucie. 1833 — 1834.

Vermiſchter Briefwechſel. 1833 — 1834.

Briefwechſel

zwiſchen

Pückler und Apollonius von Maltitz.

Apollonius von Maltitz, der Sohn des ruſſiſchen Geſandten in Karlsruhe, war den 11. Juni 1795 zu Gera geboren, und ſtarb in der Nacht vom 1. auf den 2. März 1870 in Weimar. Er war Kaiſerlich Ruſſiſcher Wirklicher Staatsrath, und lange Jahre ruſſiſcher Geſchäftsträger am Weimarer Hofe. Als ſinniger Dichter bekannt, war er eine der liebenswürdigſten Perſönlichkeiten, die man ſich denken kann. Mit einem zärtlichen, treuen Herzen, einem warmen, poetiſchen, zur Schwermuth geneigten Gemüth, verband er einen glücklichen, und dabei ſtets gutmüthigen Humor, der anregte und erfreute, ohne jemals zu verletzen. Voll Wohlwollen und Milde empfand er eine Befriedigung in der Anerkennung Anderer. Er ſelbſt beſaß eine merkwürdige Leichtigkeit in der dichteriſchen Produktion, und es verging kaum ein Tag, an welchem er nicht ſeiner Stimmung in einem Gedicht Ausdruck gegeben hätte. Ein Kummer, der ſich oft für ihn wiederholte, war, daß man ihn mit jenem Maltitz verwechſelte, welcher „die Pfefferkörner“ geſchrieben.

Er war mit Varnhagen befreundet, den er innigſt verehrte; Varnhagen bezeichnete ihn als einen „guten, liebevollen Menſchen“. Seine herzliche Beziehung zu Pückler zeigt der hier mitgetheilte Briefwechſel, der leider nicht vollſtändig iſt.

Unter den vielen Zügen, die ſich darin von ihm und Pückler offenbaren, verdient der liebenswürdige uneigennützige, rein aus Menſchenfreundlichkeit und Liebe zur Poeſie entſprungene Eifer hervorgehoben zu werden, mit dem beide ſich bemühten, im Verein mit Varnhagen, einer Dichterin einen Verleger zu verſchaffen. Wie viele heutige angehende Schriftſteller und Schriftſtellerinnen mögen bedauern, daß es keinen Varnhagen, keinen Pückler und keinen Maltitz mehr giebt! In der That entſprachen alle drei dem, was Goethe verlangt: „Hülfreich ſei der Menſch, edel und gut“.

In dem litterariſchen Nachlaß von Maltitz befindet ſich manches Intereſſante, das der Oeffentlichkeit übergeben zu werden verdient.

1.

Apollonius von Maltitz an Pückler.

Weimar, den 9. Juni 1851.

Euer Durchlaucht ſende ich hiermit eine Abſchrift meines Geſanges „*zum ewigen Juden*“, und lege ein Gedicht bei, welches mir Goethe gleichſam in die Hände lieferte. Die Stelle, aus der es entſprang, iſt werth, von Ew. Durchlaucht nachgeleſen zu werden.

In der Hoffnung, Ew. Durchlaucht bald wieder in Weimar zu ſehen, wo Ihr Erſcheinen immer ein ſo freudiges Ereigniß iſt, bitte ich Sie, mein Fürſt, die Huldigungen meiner unbegränzten Ergebenheit zu empfangen.

Maltitz.

2.

Apollonius von Maltitz an Pückler.

Weimar, den 3. Oktober 1851.

Wie ſehr Euer Durchlaucht gütige Zeilen mich ermuthigt haben, möge eine neue Sendung ganz anderer Gattung beweiſen. Sie iſt aus *Wahrheit und Dichtung* zuſammengeſetzt, der Schluß iſt leider keine *ſelbſt* erlebte Wirklichkeit. „Stein im Hufe“ iſt hiſtoriſch — ſo auch „der Hintergrund der Meereswelle“, die ich noch brauſen höre, „der raſche Sprung“ der Schönen vom Pferde, und die „getäuſchte Hoffnung“ ebenfalls, jedoch ohne das ſchlaue *Lachen* der reizenden Amazone, die ſich nach Jahren nicht einmal der romantiſchen Situation entſinnen wollte. Das Andere iſt erfunden, was vielleicht hätte ſein können, und läßt ſich in einer Fortſetzung weiter ſpinnen; dieſe Fortſetzung ſchwebt in einigen Stanzen noch ſehr im Blauen. Sie müßte mit einer Erhörung enden. Ewald von Kleiſt erzählte, er habe einen verliebten jungen Herrn gekannt, der verſicherte, er ſei bei ſchönen Frauen nie glücklicher geweſen, als wenn er ſie überraſchte, wenn ſie eben vom Pferde geſtiegen waren. Zu einer Liebeserklärung iſt gewiß kein Moment günſtiger, denn es hat etwas zu Geſchmackloſes, ſich zu Pferde zu ärgern, oder eine Sittenpredigt mit der Reitpeitſche in der Hand zu halten. Euer Durchlaucht beſitzen gewiß auch hierin eine Menge der glücklichſten Erfahrungen, die einen Cyclus ſo holder Abentheuer berühren würden. Ein Begleiter von ſchönen Amazonen waren Sie gewiß immer gern.

Die gegenwärtigen Strophen bitte ich Sie, mein Fürſt, für immer als anonym zu betrachten und zu behandeln. Es iſt mir ein Rigorismus auferlegt, von dem ich mich nicht entfernen darf. Kein weibliches Ohr hat dieſes Gedicht von mir vernommen. Es hat Jeder ſeine Cenſur, vor der er ſich beugen muß, ſelbſt in ſeiner nächſten Nähe. —

Wie gern begrüßte ich Euer Durchlaucht wieder in Weimar — mir würde über vieles „Herz, Mund und Auge aufgehen“. —

Mit unbegränzter Verehrung und Anhänglichkeit

Euer Durchlaucht

ergebener A. von Maltitz.

3.

Apollonius von Maltitz an Pückler.

Weimar, den 14. März 1853.

Euer Durchlaucht haben auf die ſchönſte und edelſte Weiſe das zitternde Vertrauen der Dichterin der „Windesſtimmen“ gerechtfertigt; es war mir ſelbſt eine rührende Freude, Zeuge der tiefgefühlten Dankbarkeit einer bis jetzt ſo ſchutzloſen Sängerin zu ſein, deren Talent mich zu täglichen Huldigungen auffordert. Ich gebe Heine's ſämmtliche Gedichte für die „Windesſtimmen“, mit denen ich begeiſternd Deutſchlands Haine durchbrauſen möchte. Ein Strahl von Glück, ein Lächeln des Lebens — die grüne Schote, die man in Holland den Lerchen im Käfig giebt — dieſes verſchafft, wie ich hoffen darf, ein höherer Kenner, wie höherer Gönner als ich. Hier empfangen Euer Durchlaucht zwölf ausgeſuchte Gedichte — ich lege noch die „Windesſtimmen“ gedruckt bei, obſchon Sie, mein Fürſt, dieſe bereits mit dem „Schweigen“ in dem Ihnen von der Verfaſſerin überlaſſenen Buche beſitzen. Mögen nun die zwölf Gedichte, wie zwölf Apoſtel, zu einem hochherzigen Verleger ſprechen, und ein ungeheurer Donner in's Publikum ausgehen! —

Empfangen Euer Durchlaucht mit den Grüßen meiner Frau die Verſicherung meiner unbegränzten Ergebenheit.

Maltitz.

4.

Pückler an Apollonius von Maltitz.

Berlin, den 15. März 1853.

Verehrteſter Gönner und Freund,

Vielen Dank für Ihren Brief, mit deſſen Donner ich ſogleich Duncker zu imponiren ſuchen werde.

Sie wundern ſich, daß ich die „Windesſtimmen" nochmals verlangt — aber leider iſt mir Ihr Buch auf eine unbegreifliche Weiſe abhanden gekommen, nachdem es noch dazu gedient hatte, Herrn von Radowitz daraus beſagte „Windesſtimmen" vorzuleſen. Unglücklicherweiſe habe ich auch nie den Titel des Buches angeſehen, und da ich es Ihnen natürlich wiedergeben muß, ſo bitte ich inſtändig um den genauen Titel, und zugleich um Verzeihung es erſt ſo lange behalten, und dann noch verloren zu haben.

Mit Dunker hoffe ich zu Stande zu kommen, werde ihm jetzt die „Windesſtimmen" nebſt Ihrem Brief vorleſen, und dann die Probegedichte geben, doch dieſe vorher erſt noch einmal abſchreiben laſſen, denn in ihrer jetzigen Geſtalt ſind ſie immer noch holprig zu entziffern, was ſtets nachtheilig wirkt, ſelbſt auf Buchhändler.

General Radowitz konnte ſich perſönlich keines Rapports mit Fräulein von Bornſtedt erinnern. Deſſenungeachtet wird er beſtimmt in der Sache thun was er kann, da er es verſprochen hat, und hierin ſehr gewiſſenhaft iſt. Nur muß, wenn die Supplik an den König aufgeſetzt wird, des Vaters mit viel Diskretion erwähnt, und mehr die jetzige faktiſche Noth der Tochter in den Vordergrund geſtellt werden. Auch war ein Herr von Bornſtedt unter den ſtreitenden Demokraten in Baden, und Radowitz beſorgt, es ſei ein Bruder der Dichterin geweſen, wünſcht aber jedenfalls darüber Auskunft, um entweder die Verwandtſchaft beſtreiten, oder deren Erwähnung möglichſt abwehren zu können. Suchen Sie alſo dies zu erfahren, ohne unſere arme Dichterin zu verletzen.

Ihrer liebenswürdigen Frau Gemahlin bitte ich mich zu Füßen zu legen, und im freundlichen Andenken zu behalten

Ihren ſehr ergebenen Verehrer

H. Pückler.

5.

Apollonius von Maltitz an Pückler.

Weimar, den 18. März 1853.

Ohne die Euer Durchlaucht ſo ſehr verpflichtete Dichterin zu beunruhigen, habe ich mir, wie aus einer von mir ſelbſt herrührenden Fürſorge, Fräulein von Bornſtedt um eine Erläuterung ihrer Verwandtſchaft mit dem Demokraten Bornſtedt erſucht. Sie hat ſie mir auf beigefügtem Zettel ertheilt. So führen wir, was Euer Durchlaucht ihr Schmerzliches vorenthalten wollten, ſchonend an ihr vorüber. Morgen wird in einer deklamatoriſch-muſikaliſchen Abendunterhaltung ihre Muſe laut werden.

Der Gewinn, welchen ſie aus Weimar mit ſich nimmt, wird die Theilnahme ſein, welche Euer Durchlaucht ihr ſo edel gewährt und bewahrt haben.

Wiederum tanzt Schnee vor meinem Fenſter:

Aus der dämmerhellen Klauſe
Blick' ich in das Schneegebrauſe,
Brüte, ſinne, träume hin;
Winter ſchüttelt ſeine Locken;
Sind's Gedanken, ſind es Flocken? — —

„Der Winter kann nur bis zum Frühling dauern!“ ſagt Raupach. Wie Viele tröſtet er damit!

Treu und dankbar ergeben

Maltitz.

6.

Pückler an Apollonius von Maltitz.

Berlin, am Charfreitag früh.

Verehrteſter Freund und Gönner,

Hierbei ſende ich Ihnen die offizielle Antwort Duncker's, nebſt einem Bändchen, wie er die Gedichte drucken will, er wünſcht aber vor allen Dingen nicht zu viel, womöglich noch weniger, als das beiliegende Büchlein enthält, und von der ſtrengſten Auswahl, ein Geſchäft, das dem Autor nicht zu überlaſſen wäre, ſondern das Euer Hochwohlgeboren ſchön aus Freundſchaft für die Dichterin zu übernehmen ſo gütig ſein müßten.

So weit für Fräulein Bornſtedt, aber nun bitte ich himmelhoch, mir den Titel des verlorenen Buches zu melden, und im Fall Sie eine Suite mehrerer Theile davon haben, mir einen davon zuzuſenden, damit der Einband gleichförmig bleibe. Es würde mich in der That kränken, wenn Sie mir dieſe ſo gerechte Bitte verweigerten, und mein Gewiſſen noch länger auf dieſe Weiſe folterten.

Das kleine Büchelchen von Graf Riſch erſuche ich Fräulein Bornſtedt behalten zu wollen, damit ſie nicht vergißt, das ihrige danach zu kalkuliren.

Hinſichtlich des Honorars und übrigen Bedingungen bitte ich Fräulein Bornſtedt mir auf ein beſonderes Blatt dies aufzuſetzen, und ſogleich herzuſenden, damit ich mit Duncker unterhandeln kann. Auf das Honorar im voraus zu verzichten, wie Fräulein von Bornſtedt wollte, rathe ich vorläufig noch nicht, obgleich ich noch keins verbürgen kann, da die Herren Buchhändler bei neuen Autoren immer ſehr zäh ſind.

Für Ihre hübſchen Verſe ſende ich Ihnen die folgenden aus dem „Wandsbecker Boten“, die mir Radowitz mitgetheilt, und die vor ſo vielen Jahren geſchrieben, wo die allgemeinen Anſichten noch ſo verſchieden von den heutigen waren, merkwürdig genug ſind!

„Voltaire und Shakeſpeare,
Der Eine iſt was der Andere ſcheint;
Voltaire ſagt: ich weine,
Und Shakeſpeare weint.“

Später hat man oft in vielen Bänden nicht viel mehr geſagt.

Der Himmel mit Ihnen und Ihrer liebenswürdigen Frau Gemahlin. Ich muß jetzt in die Kirche.

H. Pückler.

7.

Apollonius von Maltitz an Pückler.

Weimar, den 29. März 1853.

Ich müßte ein ſehr großer Dichter ſein, um Euer Durchlaucht die Freude und Dankbarkeit, welche Ihre Sendung vom Charfreitage in uns erregte, ausdrücken zu können, in uns, denn ich bin ja eine Art von platoniſcher, redlicher poetiſcher Stiefvater der Dichterin. Wir werden ſogleich zu Sichtung und Auswahl der Gedichte ſchreiten. Ich habe mir Herrn von Schober, unſeren ausgezeichnetſten Dichter und Kritiker, zugeſellt, und hoffe noch auf den Beiſtand eines trefflichen Engländers, des Hofraths Marſhall, der ſelbſt Dichter und ein gründlicher Kenner der deutſchen Sprache und Litteratur iſt. Solche Ausländer haben, zumal in Geſchmacksſachen, immer ein ſehr bedeutendes Anſehen für mich.

Sehr wünſchenswerth wäre, daß Euer Durchlaucht bei Ankunft der Gedichte noch in Berlin ſein möchten. Man muß einen Verleger vor dem Drucke einer Gedichteſammlung nie ganz allein laſſen. Das verirrte Buch hat den Titel: Rheiniſches Jahrbuch, herausgegeben von Freiligrath, Simrock und Mazerath. Der Jahrgang iſt der Dichterin, deren Eigenthum dieſes Buch iſt, nicht erinnerlich. Es muß 1839, 40 oder 41 ſein. Sie legt, jetzt zumal, gar keinen Werth darauf. Halten Euer Durchlaucht Ihrem Gewiſſen die Gutthat vor, welche Sie einer ſchutzloſen Sängerin erwieſen haben, und wenn es dann nicht lächelt.

weiß ich nicht, was ich von ihm halten ſoll. Louiſe ſchreibt nächſtens ſelbſt Ihrem hohen Gönner.

Die Verſe des alten Claudius ſind mir immer lieb geweſen. Dieſer „Wandsbecker Bote“ hat viele Wanderverſe gemacht, ich meine ſolche, die lange oder immer mit uns gehen. Von Herder ging ſeit 1848 das Diſtichon mit mir, welches keine Zeitung und kein Parlament citirt hat:

Hätte die Katze Flügel, kein Spatz wär' mehr in den Lüften.
Hätte was jeder begehrt, jeder, was hätte noch was? —

Nach Louiſens Berechnung würde ihre Gedichteſammlung nicht über 130 Seiten betragen, die des Grafen Riſch hat deren 145. Varnhagen's Rezenſion iſt für die Dichterin eine zweite Segenshand, die der Himmel preiſt:

Aus den Wolken muß 'es fallen,
Aus der Götter Schooß das Glück,
Und der Mächtigſte von allen
Herrſchern iſt der Augenblick. —

(Schiller.)

Laſſen mich Euer Durchlaucht tief unter dieſen Namen, in innigſter Verehrung, Ergebenheit und Dankbarkeit den meinen ſetzen.

Maltitz.

Beilage.

Weimar, den 19. März 1853.*)

Die Sammlungen für die Dichterdenkmale Schiller's, Goethe's und Wieland's zu Weimar, haben ſich in Weimar durch eine deklamatoriſch-muſikaliſche Soirée eröffnet, welche Franz Liszt veranſtaltet und in welcher noch ungedruckte Dichtungen von einer jetzt dort anweſenden in den höheren Kreiſen ſehr gefeierten Dichterin Louiſe von Bornſtedt (keine Verwandte des verſtorbenen Adalbert von Bornſtedt) vorgetragen wurden — die ſehr anſprachen. Die ernſte, edle

---

*) Dieſer Artikel ſcheint von Maltitz verfaßt.

Färbung, welche den Poeſieen dieſer beſcheidenen, noch wenig bekannten Schülerin der Muſen eigen iſt, ſowie die originelle Auffaſſung der Gegenſtände fanden die vollſte Anerkennung; ſehr gefiel ein Vogelmährchen — wie wir vernommen, ſoll eine Sammlung der Gedichte dieſer Dame in einem Bändchen vorbereitet werden, worauf wir die Leſerwelt gern aufmerkſam machen — außerdem zeichnete ſich ſehr vortheilhaft das Klavierſpiel eines jungen Klaviervirtuoſen Herrn Klindworth aus, Schüler von Franz Liszt, der eine Phantaſie ſeines Meiſters über Motive aus dem Propheten vortrug. Wenn der Kunſt überhaupt mal wieder ein ächter Frühling erblüht, ſo ſind ihm auch gewiß Lorbeeren auf einer Künſtlerbahn gepflanzt.

Gewiß werden nun auch an anderen Orten ſich gleichfalls Kräfte einen, um das Andenken der unſterblichen Dichter-Heroen auch plaſtiſch zu verewigen, worin das Herz und der Muth einer Dame mit ſo warmem Eifer ſo rühmlich den erſten Schritt gethan hat. Wie wir gehört, ſoll Dingelſtedt in München bereits zwei Theatervorſtellungen zugeſagt haben.

8.

Pückler an Apollonius von Maltiz.

Montag.

Verehrteſter Freund und Gönner,

Hier ſende ich Ihnen nochmals den Brief an Herrn Illaire, da mir daran liegt, daß er nichts erhält, was Sie nicht entſprechend glauben.

Mein einſames Diner habe ich alſo ſehr anmuthig zwiſchen Ihren Sonnetten und Daiſy verzehrt. Bei den Auſtern Ihr etwas denſelben Stoff berührendes Vor-Sonnet, dann die hübſchen zwei nächſten, und die drei an Riemer, wovon mir beſonders das zweite ſehr wohlgefiel.

Hierauf mit der Hausmannskoſt Daiſy, und zum Deſſert mit Champagner wieder Ihre von Bettina als Lieblinge bezeichnete Sonnette. Das Ganze eine ſchöne Gabe, die mich noch oft erfreuen ſoll.

Tout à vous

H. Pückler.

9.

Pückler an Apollonius von Maltitz.

Berlin, den 16. April 1853.

Verehrteſter Herr und Freund,

Wenn Sie meine Bemühungen für die arme Dichterin ſo loben, muß ich dies Lob für Sie ſelbſt reklamiren, denn von Ihnen und Ihrem thätigen Intereſſe für dieſelbe kommt ja alles her! Was mich an ihr intereſſirte, war zuerſt Ihre Empfehlung, zweitens deren unzweifelhaftes Talent, wenn auch ohne eigenes recht geſundes Urtheil, drittens aber und recht beſonders, die harmloſe Kindlichkeit in ihrem Alter, die etwas Rührendes hat. Ich erwarte nun mit Ungeduld das Manuſkript, durch ſo viele Güte von Ihrer und Ihrer Freunde Seite geläutert — was ihr ſelbſt aber ſchwer angekommen iſt, wie es ſcheint, denn ſie verlangt von mir peremptoriſch wenigſtens die Druckbogen zugeſchickt zu erhalten, „da die Dichterin ſelbſt doch am Beſten wiſſen müſſe, was ſie gemeint, und wie es zu verſtehen ſei“, ein ſehr falſcher Satz, meines Erachtens nach.

Soll ich ſie ihr nun ſenden, wenn es ſo weit iſt?

Sie ſchreibt mir auch, daß Sie General Radowitz geſprochen, und hält dies für einen günſtigen Zufall. Mir hat er von dieſer entrevue noch kein Wort geſagt, und ich habe nicht davon anfangen wollen, beſorge aber, daß ſie vielleicht zu viel gegen ihn geſprochen, und daher der Eindruck nicht ganz ſo günſtig geweſen, als ſie glaubt, wie auch bei mir der erſte Eindruck nicht den beſten Effekt machte. Doch wird im Weſentlichen dies einen guten Erfolg hoffentlich nicht hindern, wenn nur das Buch erſt vom Stapel gelaſſen iſt, und entſpricht.

Mich Ihnen und Ihrer Frau Gemahlin herzlich empfehlend

Euer Hochwohlgeboren
gehorſamſt ergebenſter
H. Pückler.

P. S. Von dem Großherzog habe ich einen ſehr freundlichen, aber über ſein Unwohlſein klagenden Brief erhalten. Es iſt doch nichts Bedenkliches bei dieſem Zuſtande?

Ich bitte das Manuſkript als beifolgend zu ſenden, weil es, als Brief geſchickt, enormes Porto ſeit der neuen Poſteinrichtung macht.

10.

Apollonius von Maltitz an Pückler.

Weimar, den 25. April 1853.

Euer Durchlaucht werden das Manuſkript der Bornſtedt'ſchen Gedichte von Dresden aus durch die Dichterin ſelbſt erhalten. Erſt vorgeſtern konnte mir Direktor Saupe die Hälfte dieſer Poeſieen in ſorgfältig von ihm durchgeſehener Abſchrift zuſenden. Leider ſind die meiſten der von meinen Freunden und mir angeſtrichenen Stellen von der Dichterin, als Selbſtherrſcherin ihrer Werke, in der alten Leſeart beibehalten worden; die zweite Hälfte ſoll ich übermorgen erhalten. Nach Saupe's trefflichem Rathe, den ich mit voller Ueberzeugung unterſtützt habe, ſollen alle erzählenden Poeſieen wegfallen. Hiezu gehört nun der Dichterin ausdrückliche Genehmigung, die ich nicht vorausſetzen kann. Mithin wird auch die zweite Hälfte Ihnen, mein Fürſt, von Dresden aus zugeſendet werden. Fremde Gedichte ſind für mich „der Löwenmutter junge Brut"; meine eigenen ſind „die jungen Raben". Seltſam, daß die Stelle, wo jeder unſterblich ſein möchte, gerade ſeine ſterblichſte iſt! Louiſe von Bornſtedt iſt eine eben ſo heldenmüthige Mutter als Pauline von Schwarzenberg.

Bei „nochmaligem Durchleſen dieſer Gedichte trat mir das große Talent wiederum entgegen, deſſen Erſcheinen Eigenliebe und Unwiſſenheit ſo oft ſtören; Direktor Saupe, ein Kenner der Alten und Neuen, theilt und beſtärkte meine Meinung: Wäre die Dichterin hier geblieben, ich hätte die Herkulesarbeit nicht geſcheut, jedes ihrer Gedichte mit ihr durchzukämpfen, und wo möglich ſie durch meine anſpruchloſen Vorſchläge, auf eigene, beſſere Gedanken zu bringen. Allein ſie war nicht länger zu halten. Die Zuſendung der Druckbogen ſcheint mir jetzt bedenklich. Duncker hat gewiß vortreffliche Setzer und Faktoren. Das Manuſkript iſt deutlich.

Die Geſundheit des Großherzogs beſſert ſich mit dem milden Wetter.

Die drehenden Tiſche riſſen alle unſere Ueberzeugungen mit ſich fort. Ich erinnere mich oft deſſen, was Euer Durchlaucht in einer soirée matinale der Frau v. P. aus Cairo erzählten „Hier finde ein quasi Impromptu" Platz:

Gutachten der Jünglinge über die drehenden Tiſche.

Man kann davon bis jetzt nur einen Vortheil ſpüren:
Den kleinen Finger der Geliebten zu berühren. —

Ich ſchließe mit einigen Strophen an König Ludwig, in welchen ein Seufzer noch Rauch's Entwurf iſt; doch weit früher kommt noch ein dankbarer Gruß meiner Frau, mit der Verſicherung meiner unbegränzten Ergebenheit und Anhänglichkeit.

A. von Maltitz.

11.

Apollonius von Maltitz an Pückler.

Weimar, am 12. Mai 1853.

Die Zeitungen erſchrecken mich durch einen Unfall, welchen Euer Durchlaucht auf dem Bahnhofe zu Berlin betroffen habe, — obſchon, nach dieſem Berichte ſelbſt, die Verrenkung des Armes, die leider erfolgt war, glücklich beſeitigt worden war, ſind wir — ich nenne ſo zahlreiche Freunde und Verehrer — doch ungeduldig, eine weitere Beruhigung zu empfangen. Meine Frau will genannt werden.

Unbegränzt ergeben

Maltitz.

12.

Dem Spender des Erzes zur Goethe-Schiller-Statue.

Wann ſich der Himmel färbt mit Purpurſpuren,
Erwärmet ſich der Memnonsſäule Stein,
Die weithin ſtrahlet durch die Morgenfluren,
Allein erleuchtet in des Tages Schein.
Das Götterbild der deutſchen Dioſkuren
Erhellt ſich von Auroren nicht allein,
Wird leuchten in unſterblich hellem Schimmer
In Gluthen, die entzündet ſind für immer.

Und mächtiger, als mit Dodonens Schalle,
Ertönt o Herr, durch Völker und durch Zeit
Aus Deiner Gabe lauterem Metalle:
„In deutſchem Ruhm iſt Deutſchlands Einigkeit."
Vernommen hat es Deine Ruhmeshalle,
Wo längſt für Dich auch wohnt Unſterblichkeit,
Ja, nennen werden Dich der Sänger Zungen;
Den edlen König der Begeiſterungen.

Maltitz.

13.

Pückler an Apollonius von Maltitz.

Berlin, den 19. Mai 1856.

Berehrter Freund,

Mein ſchlimmer Fall hat mich verhindert, Ihnen früher für die mir ſo gütig bewieſene Theilnahme zu danken, was ich hiermit recht herzlich thue, leider aber noch immer nur einen brauchbaren Arm und fortgeſetzten Stubenarreſt habe.

Mit der Bornſtedt'ſchen Sache ſcheint alles zu ſcheitern, wie Sie aus dem beiliegenden Briefe Herrn Duncker's erſehen werden, und es war nicht viel darauf zu ſagen, weil man doch am Ende des Mannes Schaden nicht verlangen kann, der ſonſt ſich immer ſehr coulant gezeigt hat. Aber in der That, wie Wenige kaufen Gedichte einer unbekannten Dame, und viele der kleinen Sammlung ſtehen doch den „Windesſtimmen“ auch ſehr nach.

Ich habe indeſſen nicht nachgelaſſen, und es nun doch ſo weit gebracht, daß Duncker 100 Exemplare in der gewünſchten Form drucken laſſen, aber ſich durchaus zu keinem Honorar verſtehen will.

Damit jedoch die arme Bornſtedt dadurch nicht gedemüthigt, und ihr die gehoffte kleine Unterſtützung nicht entzogen werde, ſo habe ich mit Duncker abgeredet, daß ich zwei Louisd'or für den Bogen Honorar gut thun will (es werden circa 8 bis 9 Bogen werden), und er ihr nun, damit ſie nichts davon ahnen kann, dieſe zwei Louisd'or ſelbſt bewilligen, auch ihrem mir ausgedrückten Wunſche nach, gleich zahlen, und vorläufig nach Teplitz ſchicken wird, die ich ihm ſofort eingehändigt. Natürlich bleibt dies für immer unter uns, aber zwei Gedichte (von den Legenden) verwirft Duncker durchaus, und ich glaube, daß er vollkommen Recht hat, da ſie einer übelwollenden Satyre zu leicht Raum geben möchten. Auch kann er keine Druckbogen nach Oeſterreich ſchicken, und meint überhaupt, daß dies zu viel Zeit wegnehmen würde.

Ich habe ihr dies geſchrieben, und ſie gebeten, ja nicht zu difficile zu ſein, da Duncker gern einen Vorwand benutzen würde, um von der Sache loszukommen, die er nur à son corps défendant übernommen habe. Bitte, ſchreiben Sie dem Fräulein doch auch in dieſem Sinne, denn ſie iſt ſehr ſanguiniſch, und leicht zu etwas Uebermuth geneigt, ſo daß ſie mir ſchon geſchrieben hat: da ich alles ſo gut durchzuſetzen wiſſe, werde ich ihr gewiß auch noch behülflich ſein, eine Reiſe nach Italien unternehmen zu können, um mehr Stoff für ihr Dichtertalent zu ſammeln!

Frau von Maltitz meine Verehrung, et tout à vous.

H. Pückler.

14.

Pückler an Apollonius von Maltitz.

Koblenz, den 3. Januar 1834.

Verehrteſter Freund,

Beim Einpacken meiner Sachen finde ich noch ein Buch, was Sie mir in Weimar geborgt, und ich ſchmählich vergeſſen habe, Ihnen wieder zuzuſtellen. Wenigſtens giebt es mir jetzt Gelegenheit, mich damit in Ihr Gedächtniß zurückzurufen, und mich Ihrer ferneren Geneigtheit eben ſo dringend als herzlich zu empfehlen.

Ich verlaſſe morgen Koblenz, wo ich mit ſo viel Güte und Gnade überſchüttet worden bin, daß ich es mit eben ſo viel Dankbarkeit als wahrem regret verlaſſe, da mich dieſes anmuthige Stillleben am Hofe faſt mit lauter ausgezeichneten Perſonen, ungemein anſprach, ſelbſt bis auf die lange, tägliche Regelmäßigkeit des Lebens, deren ich ſonſt zu wenig gewohnt bin, und die mir als eine Veränderung ſchon wohlthat.

Ich beſorge nun noch einige Geſchäfte in Köln, und gehe dann endlich, ſo Gott will, über Brüſſel nach Paris.

Haben Sie oder Ihre liebenswürdige Frau Gemahlin, der ich die Hände küſſe, mir dahin etwas zu befehlen, ſo bitte ich es mir poste restante zu ſchreiben, und auch, wie es im lieben Weimar geht, und ob der Großherzog einen eigenen Willen zu bekommen anfängt, den ich ihm, bei ſeinen übrigen ſchönen Eigenſchaften, herzlich wünſche. Denn es iſt übel für einen Souverain, groß oder klein, wenn er ſich nicht ſelbſt zu entſchließen weiß — und darin ſcheint er mir mangelhaft. (Ceci soit dit entre nous, car je pense tout haut avec vous, et ne suis pas du tout diplomate)

Der formidablen Fräulein bitte ich hoch und höchſt zu ſchreiben, daß ich alles für ihre Sache gethan was möglich, und nun, ehe ich ihr ſchriebe, das Reſultat abwarten wolle — denn ſonſt bekomme ich alle Wochen einen Brief von ihr. Duncker hat mir endlich das Buch geſchickt, und das Honorar hat ſie vollſtändig erhalten auf meine Anweiſung.

Daß ich Ihnen zum neuen Jahr nicht nur, ſondern zu allen ihm folgenden, von ganzem Herzen Glück und Freude wünſche, verſteht ſich von ſelbſt, ſo wie ich mir die Fortdauer Ihres Wohlwollens oktroyire.

Mit altbekannter Verehrung
Euer Hochwohlgeboren
treu ergebenſter

H. Pückler.

15.

Apollonius von Maltitz an Pückler.

Weimar, den 4. Juni 1854.

Einem Verluſte, wie dem Ihrigen, mein Fürſt, ſtehen Worte für lange fern, doch die Form ſelbſt entſchuldigt ſie, wenn eine treue Ergebenheit wie die meine, ſich nicht ganz in Schweigen zu hüllen vermag.

Ein edles, ſeltenes Band hat der Tod zerriſſen, eine Zuneigung, welche zu jener höheren Freundſchaft gediehen war, die ſelbſt den reichſtbegabten Herzen noch Ideal bleibt. Der ſtrengſte, der unverkennbarſte Wille Gottes iſt auch der rührendſte ſeiner Boten, wenn ein Leben verhallet, deſſen edler Inhalt Liebe war.

Wie ſtill lauſchet die Welt um und her einem ſolchen Hinſcheiden; die Thräne an einem ſolchen Grabe enthält einen heiligen Frieden für den, welcher eines edlen, nun verklärten Weſens Lebensglück war.

Unſere Gedanken und Gefühle, theurer Fürſt, umgeben Sie oft. In der geweihten Stille, wie Sie jetzt feiern, werden Sie manchen Donner der Zeit überhören. Es brichs nie Gebirge zuſammen. England und Frankreich führen eine Sprache, die allen Kriegern durch's Mark gehen muß — doch wie ſtille wird auch dieſes verrauſchen!

Möchte Ihnen in jenem vielgeliebten Grabe jede ſelige Ahnung werden, die immer in Ihrer reichen Seele gewohnt haben muß. —

Laſſen Sie mich aus tiefſtem Herzen Empfindungen ausſprechen, die mich für immer beleben werden.

A. von Maltitz.

16.

Pückler an Apollonius von Maltitz.

Stuttgart den 10. Juli 1854.

Meinen herzlichſten Dank für Ihre freundlichen, ſchönen Worte der Theilnahme, theuerſter Baron, die erſt geſtern mich erreichten, und noch immer kränklich und recht traurig finden. Doch laſſen wir die Todten ruhen, denen ohnedem wahrſcheinlich wohler iſt, als allen hier Zurückgebliebenen, beſonders den alten darunter, die eben nicht mehr Zeit haben, ſich alle geprüfte Freunde und Freundinnen zu erwerben, wie mir ſeit 35 Jahren die Verſtorbene eine war.

Ihr blüht jetzt, wie ich hoffe, wenigſtens eine neue Jugend, wonach ſie ſich immer ſehr ſehnte, und die Erinnerung an die Vergangenheit plagt ſie wohl ſchwerlich mehr — denn hier erlebte ſie zuletzt viel Leid und Kummer in ihren hohen Jahren, war auch des Lebens herzlich müde, und ſah den Tod ſchon ſeit lange als eine Erlöſung an. Dies iſt in der That ein Troſt für mich, und trübere Phantaſiebilder des Jenſeits ſind überhaupt meinem ſchwachen Unterthanenverſtande wenig zugänglich, eben ſo wenig, wie ſie es dem Glauben der Fürſtin waren.

Deſto trüber aber wahrlich, was um uns her jetzt in der Gegenwart geſchieht! beſonders, weil es ſo unſinnig iſt.

Sind wohl die Menſchen perfektibel, ſind ſie mindeſtens, ſeit wir die Geſchichte kennen, bis jetzt klüger oder moraliſch beſſer geworden? Ich bezweifle es, mit einziger Ausnahme derjenigen Wiſſenſchaften, die blos Sache der Zeit und Erfahrung ſind, und das Weſentliche im Menſchen nicht berühren, ja, als Früchte vom Baum der Erkenntniß, uns oft mehr aus dem Paradies hinaus als hereinführen.

Es iſt in der Geſchichte wie im Kaleidoscop: immer ſind es nur dieſelben bunten Glasſtückchen von verſchiedener Größe und Farbe, die aber bei jeder Drehung ein ganz anderes Bild formiren, bald ſchöner, bald unbedeutender, bald glänzender, bald matter, je nach ihrer veränderten Zuſammenſtellung; das Bild, welches ſich uns heute darbietet, ſcheint allerdings zu den ſchwächſten und zugleich verzerrteſten zu gehören, und wer weiß, wie lange der liebe Gott wartet — ehe er von neuem dreht!

Auf die tragikomiſchen Details, über das, was vorgeht, will ich mich indeſſen, beſonders einem Diplomaten gegenüber, nicht einlaſſen, aber Wunderlicheres hat wirklich kaum je eine Zeit geliefert; alle Gebirge kreiſen, und gebären überall nur Mäuſe. Erhabenes wird ſchwer aus dieſen Geburten hervorgehen, wohl nur langſam nagende, definitive Zerſtörung des alt und ſchwach Gewordenen, damit auf dem Dünger des Abgeſtorbenen wieder eine neue Saat erwachſen kann, bis auch dieſe wiederum vergeht.

Aus Tod Leben, aus Leben Tod — iſt und bleibt ja das ewige Geſetz, ſo lange es eine Welt geben wird in Zeit und Raum, eine Materie von ſchaffendem Geiſt belebt, und in unzähligen Formen fortwährend durcheinanderwimmelnd.

Darum liegt denn, genau betrachtet, allerdings nicht viel am einzelnen Leben, und noch weniger am Tode für den, der ſich im Ganzen zu denken vermag, aber freilich — denken und fühlen ſind zweierlei, auf zwei verſchiedenen Polen ruhend, zur Trennung ſtets geneigt wie Waſſer und Oel.

Sie, der Dichter, können ſie beide in ſich zu bleibender Einheit verbinden, der Dichter iſt allerdings ein Zauberer, und dem mag alles möglich ſein.

Vor der Hand dieſem Zauberer nebſt Zauberin meinen allerbeſten Gruß.

H. Pückler Muskau.

17.

Pückler an Apollonius von Maltitz.

Dresden, den 10. Auguſt 1857.

Mein hochverehrter Freund und Gönner,

Denken Sie ſich, daß ich erſt hier bei meiner Rückkunft nach Dresden Ihr liebes Schreiben nebſt „Goethe's Scheiden von Rom“ und dem „ewigen Juden“ vorfinde!

Tauſend Dank für alles, und das Vergnügen, was mir die Durchleſung Ihrer genialen Arbeit verſchafft hat. Fahren Sie doch fort in den Geſängen dieſes Epos, das Sie allein am Beſten zu vollenden wiſſen werden. Wie ſchön iſt der

Gedanke, daß die Seele, die nicht verzeihen kann, noch länger leidet, als die ſchuldige.

Auch „Goethe's Abſchied von Rom" hat mich ſehr erfreut; beſonders hübſch finde ich die Wendung:

„Einem Dichter verſchließt ſo oft ein And'rer die Lippen,
Ewigen Ruhm Dir Neid;
Goethe verſtummte vor Dir!"

Ich habe ſehr bedauert, daß die damaligen Umſtände in Dresden mir ſo wenig Zeit und Gelegenheit gaben, Ihres liebenswürdigen belehrenden Umgangs zu genießen, und auch meine Reiſe nach Thüringen immer noch nicht realiſirt werden kann, um Ihnen in Weimar wieder einmal mündlich ſagen zu können, wie ſehr ich Sie verehre.

Mit der Bitte, mich Ihrer Frau Gemahlin zu Füßen zu legen, vereinige ich die, mir Ihr ferneres freundliches Andenken zu bewahren.

H. Pückler.

18.

Apollonius von Maltitz an Pückler.

Weimar, am 13. September 1854.

An den Fürſten von Pückler-Muskau.

Er kam geſchritten durch des Parkes Pfade,
Ein Spender er der Schatten und der Lichter,
So wie der Reime König iſt der Dichter;
Ihn grüßt Najade, Dryas, Oreade.

So manchen Stamm verdammet er als Richter,
So manchem, ſchon verurtheilt, ruft er Gnade,
Zu dieſem Wege: „wandle Du gerade",
Zu jenem aber: „ſchlängle nun Dich", ſpricht er.

Die Schönheit ſchmücken wollen, heißt: Erdreiſten.
Doch ihre Locken ordnen darf die Kunſt,
Die Blume wählen, die ihr ziemt am Meiſten.

So läßt Natur von weiſer Hand ſich leiten,
Und dieſe Hand verfährt nach Muſengunſt,
Wie keine, welche griff noch in die Saiten!

Maltitz.

19.

Pückler an Apollonius von Maltitz.

Berlin, den 28. September 1857.

Verehrteſter Muſenfürſt,

Wie bedaure ich es, ſelbſt keinen Vers machen zu können, um Ihre allerliebſte, poetiſch-ſarkaſtiſche Epiſtel mit gleicher Grazie zu beantworten!

So wird Ihnen von mir nur ganz proſaiſcher Dank reichlichſt dafür geſpendet, daß Sie ſich auch nach meiner Abweſenheit noch mit mir beſchäftigt, und dieſer Güte einen ſo anmuthigen Ausdruck gegeben zu haben — der Arme giebt in Erwiederung, was er hat, da er nicht mehr vermag.

Ich vergnüge mich diesmal leiblich in Berlin, weil ich weder Hof noch Prinzen zu nahe komme, und daher nach meiner Laune leben kann, jedenfalls ohne alle Gêne, die im Alter, wie ich finde, täglich immer läſtiger wird. Da ich gar keine Beſuche gemacht (denn ich verkehre nur mit der ſchönen Natur, repräſentirt durch eine holde, für das Alter nachſichtige Nachbarin) ſo habe ich auch Varnhagen noch nicht geſehen, und ſelbſt Humboldt nicht zu deſſen Geburtstag gratulirt, kurz alle Anzeichen eines ſehr anziehenden Intérieur oder eines unüberwindlichen spleen gegeben — car les extrêmes se touchent. Auch eine Art von Hexenſchuß.

Berlin iſt übrigens ſo voll, daß kaum ein Unterkommen zu finden iſt, denn die doppelten Manöver friedlicher Vergnügungskrieger, und für die evangeliſche Union in bunten Redeübungen kämpfender Religiöſen erregen die Neugierde mehr als gewöhnlich. Aus beiden wird zwar, aller Wahrſcheinlichkeit nach, nicht mehr herauskommen, als ſehr viel freudige Feſteſſen, aber dies thut dem Menſchenfreunde wohl, und ich konnte nicht ohne Rührung einer table d'hôte in meinem Hotel beiwohnen, wo eine abwechſelnde Reihe von Geiſtlichen und Offizieren mit gleich frommem Sinn Champagnerſtöpſel um die Wette gen Himmel fliegen ließen!

Die Welt iſt ganz ergötzlich, wenn man ſie nur ein wenig aus der Vogelperſpektive zu beobachten fähig iſt, und dabei ein kleines bißchen Mephiſtopheles in ſich hat, wobei mir immer die gute Heſter (nicht Eſther) Stanhope einfällt, die jedem Menſchen, außer ſeinem Stern, Blume, Stein u. ſ. w. auch ein verwandtes, kleines Teufelchen oktroyirte, und dabei behauptete: das letzte ſei die nützlichſte Naturgabe, wenn ſie gehörig gehandhabt werde. Am letzten Ende iſt freilich der Teufel auch nur ein Engel, von der anderen Seite, und der Dichter, der die ganze Welt abſpiegeln ſoll, muß auch nach allen Seiten hin der Toleranteſte ſein.

Ihrer ſchönen und liebenswürdigen Frau bitte ich mich zu Füßen zu legen, und um dieſe immer beſſer kennen zu lernen, leſe ich ſchon zum drittenmal Ihre häuslichen Sonnette, ein ganz neuer, vortrefflicher Einfall mit feiner Beobachtung ausgeführt. Hat Frau von Maltitz nicht auch ein wenig daran gearbeitet? Alle beſten Wünſche für Sie Beide, und herzlichſt der Ihrige

H. Pückler.

20.

Pückler an Apollonius von Maltitz.

Schloß Branitz, den 25. Dezember 1857.

Darf ich, mein hochverehrter Gönner, Ihrer und Ihrer Frau Gemahlin huldvollen Protektion eine Dame empfehlen, die ein ungünſtiges Geſchick zwingt, eine Laufbahn zu erwählen, die zwar, glaube ich, ihrem Talent wie ihrem Geſchmack und ihrer litterariſchen Bildung zuſagt, aber freilich ihrem Rang und früheren Erwartungen vom Leben weniger entſpricht.

Sie iſt eine gute, angenehme und noch junge, aber vom Unglück etwas niedergedrückte Frau, verheirathet an einen Grafen Merſeld in Weſtphalen, einen jüngeren Sohn, der kein Vermögen hatte, und nachdem er das ihrige (ſie war eine Fräulein von Kleiſt) verſchwendet, ſie dann, wie es ſo oft in der Welt geht, ſchlecht behandelt hat, wozu die Religionsverſchiedenheit, da der Graf katholiſch iſt, gehörig mitgeholfen hat.

Sie iſt nun nach katholiſcher Weiſe von Tiſch und Bett geſchieden, kann aber weder ihr eingebrachtes Vermögen, noch eine angemeſſen ihr zuſtehende Rente erlangen, da der Graf, auch ohne den üblen Willen ſelbſt kaum mehr zu leben hat. Unter dieſen Umſtänden hat ſich die Gräfin, wie ſo manche Andere in unſeren Zeiten, entſchloſſen, das Talent, was ſie beſitzt, zu benutzen, um einen rechtlichen Unterhalt auf der Bühne zu finden, wo wir Gräfin Roſſi zum Beiſpiel eben ſo viel auf dem Theater als in der Geſellſchaft haben gelten ſehen.

Einer unſerer edelſten Dichter und zugleich vornehmer Mann, wie Sie es ſind, kann der liebenswürdigen Frau in ihrer eigenthümlichen Lage, wenn er ſich irgend vortheilhaft über ſie äußert, und ſie in ſeinem Hauſe ſieht, ſchon ſehr viel beim Publikum nutzen, und deshalb nehme ich mir die Freiheit, der Gräfin dieſes Bittſchreiben an Sie, mein verehrter Freund und Gönner, mitzugeben.

Herr von Dingelſtedt intereſſirt ſich bereits ſehr für die Gräfin, deren Talent er kennt, und hat ihr mehrere Rollen zur Einſtudirung eingeſchickt, mit denen ſie im Beginn des neuen Jahres in Weimar debütiren ſoll.

Auch Sr. Königlichen Hoheit dem Großherzog, Graf und Gräfin Beuſt, nebſt anderen wohlwollenden Freunden, habe ich die Gräfin empfohlen, da ich mich in der That für dieſe vielgeprüfte Frau, die ich ſeit längerer Zeit kenne und ihr Loos bemitleide, lebhaft intereſſire.

Mit der Bitte, mich Ihrer Frau Gemahlin zu Füßen zu legen

Euer Exzellenz
innigſt ergebener
H. F. Pückler

21.

Apollonius von Maltitz an Pückler.

Weimar, den 25. Oktober 1858.

Ich komme, mein theurer Fürſt, mit einem Kummer zu Ihnen, der uns gemeinſam iſt, wie zu meiner Freude noch ſo Vieles, dem Schmerze um Varnhagen.

Wie er ſelbſt vor zwei Monaten mit geweihter Stimme hier von Goethe in Goethe's Sterbezimmer ſagte, ſo ſage ich nun von ihm, ich, der ihn zu der geweihten Stätte begleitete: Geſegnet ſei ſein Angedenken. Er wird vielen Herzen fehlen. — Er war meines Lebens mildeſte Geſtalt; nie kam aus ſeinem Munde ein entmuthigendes Wort für einen Freund, er hielt das Panier des Lebens immer aufrecht. Er trat mir im Leben um zehn Jahre voraus — ich beweine ihn nicht wie der Greis den Greis, ſondern wie der Jüngling den Mann.

Ein Brief von ihm war mir eine Lebensfreude, ein Wiederſehen mit ihm ein Entzücken. Sein letzter Brief vom 8. Oktober war an mich gerichtet. Am 10. Abends war er nicht mehr. — Seine Nichte, ganz in ſeinem Geiſte und in der Liebe zu ihm gebildet, in einer Liebe, die mir Bewunderung war — hat mir mehrere Male wohlthuend geſchrieben.

Sie wird in ſeiner geiſtigen Nähe fortleben. — Wie gehen ſie dahin! Dieſer edle Freundeskreis, wo die Talente nur neue Bande der Herzen waren, Chamiſſo, Theremin, Neumann, Varnhagen, — der Allverſtehende, nichts Verkennende! Ich war wie mit einer erſten Liebe ſein Freund.

Es iſt ein Schmerz meines Lebens, daß ſeine Wirkung auf meine Jugend nicht ungeſtörter ſein durfte. Doch bin ich an ſeinem Grabe zu alt, um Verfehltes in meinem Daſein noch zu beweinen: um untröſtlich zu ſein, muß man überhaupt mehr Horizont haben, als mir bleibt.

Was iſt auch Ihnen, theurer Fürſt, mit Varnhagen zum wehmüthigen Traumbilde geworden! Wie innig ſchätzte er Sie! So manchen Zug Ihres ſchweigſamen Edelmuthes erfuhr ich durch ihn! Wie erfreute ihn der Beſuch, den er Ihnen in Branitz gemacht hatte! Ach, wie lobevoll war er noch! Kein Todesſchauer ſchien noch durch ſein graues Haar zu gehen!

Er iſt der Glückliche, er hat vollendet.

Meine Gedanken umgeben Sie liebevoll, theurer Fürſt, unſere Trauer iſt mir eine Gegenwart, wo ich Ihnen ſagen dürfte, wie ſehr ich Ihnen angehöre — bis zum Fürſten-Hauſe. —

Maltitz.

22.

Pückler an Apollonius von Maltitz.

Koblenz, den 29. Oktober 1858.

Mein verehrter Freund,

Erſt heute erhalte ich ſpät Abends Ihren Brief vom 25., der mich wohlthuend ſehr gerührt hat. Ja, der Verluſt iſt groß, und für uns Beide gewiß unerſetzlich, denn auch ich liebte, ehrte und bewunderte Varnhagen als Meiſter, Lehrer, und treuen, ſich immer gleichbleibenden Freund! Wir und ſo viele uns Gleichgeſinnte ſind zu bedauern, er nicht, denn man hätte ihm keinen beſſeren Tod wünſchen können. In vollſter geiſtiger Kraft, auch körperlich rüſtiger, als ich ihn ſeit zehn Jahren geſehen, in heiterer, faſt muthwillig froher Laune, hat ihn der Tod ohne Leiden und Kampf ſo leicht hinweggenommen, wie es Wenigen vergönnt wird. Darin finde ich einen recht beruhigenden Troſt, und für uns wird der Geſchiedene ja ohnehin noch ſo lange fortleben, als wir ſelbſt.

Zwei Tage vor dem verhängnißvollen Abend war er noch mit ſeiner vortrefflichen Nichte, Fräulein Aſſing, bei mir, und blieb wohl über eine Stunde in der lebhafteſten, mannigfaltigſten Unterhaltung. Eigen kommt es mir jetzt vor, daß wir auch eine geraume Zeit über den Tod ſprachen, und zuletzt faſt ganz übereinkamen, daß für alte Leute wie wir (unſer Alter differirt ſehr wenig) die das Leben durch alle Phaſen deſſelben ausgekoſtet, der Tod ſelbſt nichts Abſchreckendes mehr haben könne, ſondern nur das heftige und ſchwere Leiden, was ihm ſo oft voranginge, wie der Schmerz der Trennung von geliebten Perſonen. Da nun beides bei einem ſchnellen, unerwarteten Tode wegfiele, ſo müßte man in der That ein ſolches Ende als das glücklichſte anſehen, und könne es ſich wünſchen.

Am dritten Morgen darauf wollte ich eben in den Waggon der Eiſenbahn ſteigen, um mich nach Branitz zu begeben, als man mir ſagte, vergangene Nacht ſei Varnhagen plötzlich während einer Parthie Schach geſtorben. Sie können ſich meine Erſchütterung denken, um ſo mehr, da ich fort mußte, ohne mehr irgend eine ſichere Nachricht über das Vorgefallene einziehen zu können. So bald ich konnte, ſchrieb ich an Fräulein Aſſing, erfuhr aber ſchon leider am ſelben Abend aus den Zeitungen die volle Beſtätigung der ſchmerzlichen Begebenheit

Da ſtehen wir nun wieder recht eindringlich vor dem ewigen Räthſel, das auch für Varnhagen ein ſolches im Leben war und blieb. — Recht herzlich Ihnen die Hand von Koblenz nach Weimar herüberreichend, Ihr treuergebener

H. Pückler.

23

Apollonius von Maltitz an Pückler.

Weimar, den 29. Auguſt 1859.

Ich trage, mein theurer Fürſt, gleichſam eine Schuld ab, wenn ich Ihnen den dritten Theil einer Trilogie zuſende, von den Ihnen Nr. 1 aus dem „Blatte in Lethe“ und Nr. 2 aus dem „Vor dem Verſtummen“ bekannt ſind. Es wollte ſich, wie Sie mir ſagten, kein anderer Schluß, als eine Erhörung finden laſſen, die leider nicht unter meine unmittelbaren Lebenserfahrungen gehört!

Nehmen Sie das gereimte Abentheuer meiner Phantaſie und fremder Liebeserfolge hin. Ganz aus ſich ſelbſt, meine ich, nehmen ſelbſt große Dichter ſehr wenig. In allem iſt eine Befruchtung nothwendig. — Welch ein Sommer, welch' ein Jahr! welch ein Krieg! welch ein Verluſt in Weimar!

In weniger als einem Jahre mußte ich Varnhagen und die unvergleichliche Großherzogin-Großfürſtin verlieren! Sie waren meines Lebens mildeſte Geſtalten! Sie war das Ideal in ſeiner ſchönſten Wirklichkeit, ſo gut, als groß, ſo groß, als gut.

Es war ein furchtbarer Moment, als Ihr Sarg unter Trauergeſängen in die Fürſtengruft hinabſank. Hier iſt die Sitte, über die ſich ſchließende Mündung des Grabesſchlundes den Purpur zu breiten, der ihn vergebens zu verhehlen ſucht.

— Der Herzog hat ſeine hohe Mutter wie ein edler Sohn beweint.

Das längſt Vorhergeſehene hat ihn, faſt vernichtend, überraſcht — worauf kann der arme Sterbliche ſich auch vorbereiten? Was ihn berührt, trifft ihn immer wie der Blitz. Die Zeit ſcheint bei ſolchen Ereigniſſen einige Augenblicke lange ſtill zu ſtehen, ja, zu ſtutzen — dann beflügelt ſie ihren Lauf. Schon zwei Monate, ſeit ſie nicht mehr athmet! Wie lange ſchon iſt ſie nicht mehr die jüngſte Todte!! Meine Wehmuth iſt ein Traum, den ich nicht wieder ablegen werde. —

Schon hat der Tod ihr Manches erſpart. Der Friede von Villafranca kann, wie Wagram ſchmerzen. Der ſchreckliche Dritte in Paris ſammelt nur Donnerwolken, man hat zu jedem ſeiner Frevel Ja geſagt, Palmerſton wird England verderben, wie Buol Oeſterreich, Deutſchland wird wiederum Staub ſchlucken! — Die Zukunft bietet mir nur „Leichen und Bettler“. — Der Dritte macht nur Blutlachen, aber eine eigentliche Ordnung ſchafft er nie — im Orient, wie in Italien iſt mehr Verwirrung denn jemals. —

In einigen Tagen treten wir eine kleine Urlaubsreiſe an, um ein wenig in Deutſchland herumzufliegen, welches trotz aller franzöſiſchen Geographie ein ſo ſchönes Land iſt: — Vier Wochen ſind eine hübſche Epiſode. —

In alter Treue und Dankbarkeit nenne ich mich, mein theurer Fürſt, Ihr Verehrer

Maltitz.

Meiner Frau beſte Grüße.

„Vor dem Verſtummen“ iſt hoffentlich im vorigen Jahre in meines Durchlauchtigen Gönners Hände gelangt.

24.

Pückler an Apollonius von Maltitz.

Branitz, den 17. September 1859.

Mein höchſtverehrter Freund und Gönner,

Der Schluß Ihres reizenden Gedichts hat mich, noch immer etwas ſündhaften Alten, ganz befriedigt, und daß die Dinge **quasi** alle hauptſächlich zu Pferde vorgehen, das heißt, die Präliminarien, amüſirt mich am meiſten, weil in der That, bis auf den Schlagbaum, eines der ſüßeſten und zugleich ſpäteſten Ereigniſſe meines Lebens ſich faſt auf dieſelbe Weiſe zutrug. So erräth der inſpirirte Dichter immer das Wahre als **vates**, wenn anders das vor mir Liegende nicht auch ein Stück aus Ihren eigenen Memoiren iſt.

Von dieſem Erfreulichen aber nun zum Traurigſten.

Der Tod der unvergeßlichen Großfürſtin-Großherzogin, den Sie mit ſo viel Recht beklagen, hat auch mich tief betrübt. Für mich war (wie ich auch der Prinzeſſin von Preußen geſchrieben), die Verewigte ſeit mehr als fünfzig Jahren ſtets das vollendete Muſter, wie eine Frau in höchſter Stellung erſcheinen und leben ſoll, um Alle um ſich her unwiderſtehlich mit Liebe und Ehrfurcht an ſich zu feſſeln.

Wie viel Gnade habe ich nun außerdem ſelbſt von der hohen Fürſtin genoſſen, die nie getrübt worden iſt — alſo war mein Schmerz über dieſen Verluſt ſo innig, als hätte ich ein theuerſtes Mitglied meiner eigenen Familie verloren. Auch wird ſie meinem Andenken für immer als eine der hehrſten und wohlthuendſten Geſtalten verbleiben, die mir auf meiner langen Lebensreiſe begegnet ſind.

Doch genug hiervon. Vergeſſen Sie nicht, mich einem anderen liebenswürdigen Weſen, daß Sie ſelbſt zu beſitzen ſo glücklich ſind, und das in den Eheſtandsenthüllungen ſo anmuthig mitſpielt, ehrerbietigſt zu Füßen zu legen, und erhalten Sie mir immer friſch und lebendig Ihr altes Wohlwollen.

H. F. Pückler.

25.

Pückler an Apollonius von Maltitz.

Schloß Branitz, den 12. Februar 1860.

Verehrter Freund und Gönner,

Ich ging einmal mit Bettina in ein Konzert, wo eine der berühmten Symphonieen Beethoven's aufgeführt wurde. Bettina war in Entzücken aufgelöſt, und entwickelte mit Enthuſiasmus, was alles für Gefühle und tiefe Gedanken aus dieſer Muſik ſich ihr mitgetheilt hätten. Ich mußte ihr geſtehen, daß ich dieſem Fluge gar nicht zu folgen vermöchte bei bloßer Muſik ohne Worte. Daher ich auch nur bei Opern, deren Sujet poetiſch ſei, und das große, gleich poetiſche, erhabene Komponiſten durch ihre Muſik verklärt, in einen ſolchen Enthuſiasmus verſetzt werden könne, wie zum Beiſpiel Opern von Gluck, der „Don Juan,“ „der Freiſchütz,“ „Norma,“ zum Theil Roſſini u. ſ. w., bloße Muſik ohne Worte aber immer nur ein das Ohr mehr oder weniger erregender Schall bliebe, von dem meine innere Seele daher auch nur ſehr unvollkommen berührt werde.

Das beweiſt, erwiederte Bettina entrüſtet, daß der Sinn und das Verſtändniß der Muſik Ihrer Natur gänzlich verſagt iſt. Ich muß dies eingeſtehen, und mich mit Bedauern als Blindgeborener erkennen.

Nun hat mir Ihr überſchicktes Nachtſtück eine zweite fatale Wahrheit recht von neuem eingeprägt, nämlich, daß auch das Hochpoetiſche mir da verſchloſſen bleibt, wo es meiner individuellen Natur — wie ſoll ich ſagen? nicht angemeſſen, nicht verwandt iſt.

Denn trotz der Bewunderung, die ich einzelnen ſchönen Bildern und Gedanken in Ihrer Dichtung zolle, hat das Ganze mich doch nicht ſo warm ergriffen, ja, ich habe es beim erſten Leſen kaum ganz klar zu faſſen verſtanden, wohl den ſehr artigen Gedanken: wie der Arzt das Krankheitsgift durch Schlangengift heilen will, ſo verſucht mit gleich ſchlechtem Erfolge der Seelenarzt des Freundes zerſtörenden Schmerz über den Verrath einer Geliebten mit dem Gift einer niedrigen Leidenſchaft zu heilen, und der Patient ſtirbt moraliſch mit Schande — aber die Art der dichteriſchen Behandlung dieſes Stoffes, die gewiß ſchön iſt, weil ſie eben von einem eminenten Dichter wie Sie ſind, herrührt, fand in mir nicht gleich den rechten Anklang, warum? wie bei der Beethoven'ſchen Symphonie, weil ich eben ſelbſt kein Dichter bin, und doch liegt wenigſtens ſo viel davon in mir, um meine Schwäche vollſtändig einzuſehen. Das Ganze hatte, für mich NB., eben wegen meiner poetiſchen Mangelhaftigkeit, etwas zu Abruptes, nicht ganz die für mich gewünſchte helle Klarheit und Verbindung, deren ich nur zum vollen, ungeſtörten Genuß des Gedichts bedurft hätte.

Alles, was ich Ihnen da ſage, iſt ungeheuer naiv, und vielleicht albern. Aber ich verehre Sie ſo ſehr, und was mehr iſt, habe Sie ſo lieb, daß ich mich auch gar nicht ſcheue Ihnen meine Mängel und Schwächen aufzudecken.

Sie werden lachen, und ſagen: „Ich kann mir wohl denken, daß Sie die Schlagbaumaventure, und die feinen, allerliebſten Eheſtandsſzenen beſſer verſtanden haben, aber niemand darf über ſeinen Leiſten ſpringen, und daß Sie das an ſich ſelbſt erkennen, kann ich auch nur billigen“.

So bin ich alſo abſolvirt, und gehe nun zu Ihrem Brief über. Auf das Trauerſpiel „Anna Boleyn“ freue ich mich ſehr, im Nachtſtück iſt vieles nur im Lapidarſpiel angedeutet, rauſcht ſchattenartig vorüber, was vielleicht eben ſchön und recht bei dieſem Sujet ſein mag, mich aber ſtörte, im Trauerſpiel kann das nicht ſtattfinden, und ich wünſche im voraus Glück zu den zwei letzten Akten, die freilich immer die am ſchwerſten zu überſteigenden Klippen ſein mögen. Das Fertige theilen Sie mir hoffentlich in Weimar mit, wo ich, wenn es meine ſchwächliche Geſundheit erlaubt, bald hinzukommen denke, und ſchon ſeit lange hinwollte, weßhalb ich auch mit meiner Antwort fortwährend gezögert.

Varnhagen's Verluſt bedaure ich auch täglich, er hat aber eine Nichte hinterlaſſen, ſeine Erbin Ludmilla Aſſing, die auch viel Geiſtiges von ihm geerbt hat, unter anderen auch täuſchend ſeine ſchöne Handſchrift, und viel von ſeinem ſließenden Styl, ohne je irgend eine Korrektur. Seit Varnhagen's Tod bin ich in fortwährender Korreſpondenz mit ihr. Sie müſſen ſie wohl kennen, da ſie lange Varnhagen's Haus führte, und ſich auch ſchon durch zwei ſchöne Biographieen als Schriftſtellerin ausgezeichnet hat, an denen, wie ich gewiß weiß, Varnhagen nicht im geringſten geholfen hat. Iſt Ihnen der letzte Theil von Varnhagen's „Denkwürdigkeiten“, den die Aſſing herausgegeben, nicht aufgefallen? Mich hat er entzückt, weil er den offenbar im voraus als oeuvre posthume geſchrieben hat. Hier allein iſt er ganz offen er ſelbſt, und die frühere ewig zurückgehaltene diplomatiſche Zurückhaltung ganz bei Seite gelaſſen, die oft unbehaglich und wirklich peinlich in ſeinen Schriften war *). Jetzt kommen Humboldt's vertraute Briefe an Varnhagen heraus, die viel Aufſehen machen werden, denn Humboldt erlaubte ſich mündlich jede Satyre, auch die beißendſte, gegen Freund und Feind, lobte aber ſchriftlich jederman. Nur gegen Varnhagen genirte er ſich nicht.

Fanny Lewald hat einen merkwürdig guten Roman geſchrieben, eine Art Dorfgeſchichte, die an Wahrheit und ge-

---

Anmerkung der Herausgeberin:

*) Pückler vergißt bei ſeiner Beurtheilung Narnhagen's, daß dieſer beinah ſein ganzes Leben lang unter Cenſur hat ſchreiben müſſen. Die heutige Generation kann ſich kaum mehr vorſtellen, was das heißt. Kein Schriftſteller, der frei und unabhängig dachte, konnte damals ſich ungehindert ausſprechen. So iſt es ganz natürlich, daß Narnhagen's letzten Werke weniger „zurückhaltend“, wie Pückler es nennt, waren, als die früheren. Und die „Tagebücher“ vollends ſpiegelten ſeinen Geiſt und ſeine Geſinnungen ab! —

nialer Schöpfung des Hauptkarakters Auerbach, meines Erachtens, noch weit überflügelt: „das Mädchen von Hela". Ich wünſchte, daß Ihre Frau Gemahlin, der ich mich zu Füßen zu legen bitte, dies Buch leſe, und mir ihr Urtheil darüber mittheilte.

Von Politik kein Wort. Dies Thema wird zu traurig, zu ſchamvoll für uns Deutſche.

Was Sie über die Evangelien ſagen, iſt ſehr ſchön, und ich freue mich, dieſelbe Anſicht davon zu haben. Mit dem Herzen muß man den hohen Geiſt derſelben erkennen, was kümmern dann die einzelnen Widerſprüche darin, wie die hiſtoriſchen Ungewißheiten über das Ganze. Es iſt alles in der Welt immer nur menſchlich hergegangen.

Laſen Sie wohl Röth und Braun? Es iſt ein Jammer, daß Röth ſo jung geſtorben. Er hätte uns mit ſeinem enormen Wiſſen es ganz deutlich gemacht, wie alle Religionen und Philoſophieen ſo ganz folgerecht und naturgemäß eine aus der anderen geboren worden ſind. Eine Reform des Chriſtenthums iſt auch ſchon unausbleiblich. Jeſus hat ja ſelbſt geſagt, daß er wieder kommen werde, und ich bezweifle dann, daß er unſere heutigen Pfaffen beſſer beurtheilen wird, als weiland die Phariſäer. Lehrte er in Berlin, käme er gewiß in vier Wochen nach Spandau.

Mit herzlicher Verehrung der Ihrige

H. Pückler.

26.

Pückler an Apollonius von Maltitz.

Schloß Branitz, den 5. März 1860.

Mein verehrteſter Freund,

Sie ſind nicht nur ein vortrefflicher Mann, ſondern auch der liebenswürdigſte und nachſichtigſte aller meiner Korreſpondenten, und dennoch bin ich im ſtrafbaren Rückſtand einer Antwort auf einen herrlichen Brief, der mir ſo viel Freude gemacht hat! Aber ich will Ihnen nur gleich meine Schwäche geſtehen, denn Alter ſchützt vor Thorheit nicht, aber Sie verſtehen ja, daß man auch im Alter noch jung bleiben kann — kurz, zum Beweis, daß dies bei mir ſtark der Fall iſt, vertraue ich Ihnen, daß ich wirklich etwas verliebt bin, und daher in dieſer Zeit zu viel ellenlange Liebesbriefe, ja Liebesbriefe ſchrieb, um noch Zeit zu vernünftigeren übrig zu behalten! Iſt das nun eine „gute oder ſchlechte Entſchuldigung, gegenüber dem zarten Sänger der Liebe? Ich hoffe das erſte. Es war gleich eine auffallende Sympathie zwiſchen mir und meiner Schönen, ſchon beim erſten Zuſammenſein, aber ſchriftlich hat ſich das Verhältniß erſt völlig ausgeſponnen, und zur Reiſe geſteigert, um nun wieder perſönlich zum Abſchluß zu kommen. Qui vivra verra. Ich ſehe die Sache zugleich als ſchriftſtelleriſche Uebung an, wenn ich noch dazu kommen ſollte, einen Roman zu ſchreiben. Il faut faire flèche de tout bois.

Aber nun genug hievon. Was ſagen Sie zu Humboldt's Briefen? Etwas Intereſſanteres, und vielleicht hiſtoriſch Folgenreicheres iſt lange nicht erſchienen, aber die arme Ludmilla hat ſich großmüthig damit geopfert, und ich tadle als ihr Freund und der ihres Onkels die zu rückſichtsloſe Publizirung der Tagebücher Varnhagen's. In Humboldt's Briefen durfte und brauchte nichts geſtrichen zu werden. Das Allerverfänglichſte iſt die Stelle, wo von Humboldt von der Prinzeſſin Victoria geſagt wird: „Sie ſei zwar nicht hübſch, habe aber ein gefälliges, einfaches Weſen, ein beſeeltes Auge". Welche fürchterliche Beleidigung! Dieſe wird gewiß am ſchwerſten verziehen.

Mich freut aber das Buch, und daß alles darin Geſagte buchſtäblich wahr iſt, weiß ich, aber man hätte an Fontenelle denken ſollen.

Weimar wird auch nicht gut darauf zu ſprechen ſein, noch weniger der Oſtphale.

Nun zu Ihrem Briefe. Erſtens beneide ich Sie um die Bekanntſchaft der Rezia, und bedaure ungeheuer, ſie nicht auch gemacht zu haben, denn eine Lorette in der Erſcheinung eines ſanften, tugendhaften Engels, iſt das Verführeriſchſte, was es giebt, NB. wenn ſie zugleich ſchön iſt, verſteht ſich — und auch mir fiel gleich dabei Ihre Schilderung des Spiels von trente et quarante und der Roulette ein. Ich wollte Ihnen ſchon in meinem letzten Briefe ſagen, wie dieſe Stelle mich am Meiſten in Ihrem Gedicht als ganz vortrefflich angeſprochen, vergaß es aber im Fluß des Schreibens. Sie ſehen daraus, wie wenig ich ein Schmeichler bin. Ich habe übrigens nach öfterer Durchleſung des Gedichts mich viel beſſer hineingelebt, und immer mehr Genuß dadurch gehabt. Hopfen und Malz iſt alſo noch nicht an mir verloren.

Aber in Ihr: „Wir wiſſen nur eines — fort mit uns" ſtimme ich, bei Ihnen wenigſtens, nicht im geringſten mit ein, und auch bei mir nicht, ſeit ich wieder verliebt bin.

Ganz theile ich dagegen Ihre ſo richtige Bemerkung über Varnhagen, als wirklichen Hitzkopf. Er konnte manchmal unglaublich leidenſchaftlich werden, und da es ſpäter ſo ſelten geſchah, ſo war ich das erſtemal dermaßen erſtaunt darüber, den ſonſt ſo abgemeſſenen Mann in ſolcher Furie zu ſehen, daß ich mit offenem Munde dabeiſtand, und zu träumen glaubte.

Den Roman Ihres Freundes über die Reformationsgeſchichte mag ich nicht leſen, weil mir das ganze Süjet zuwider iſt. Was ſind wir dadurch bis jetzt geworden — weder Fiſch noch Fleiſch. Der katholiſche Aufbau iſt das Großartigſte in der Geſchichte. Er muß dennoch altern und fallen, wie alles, was einen Anfang hat, aber was dieſen prachtvollen organiſchen Wuchs nach und nach zerſtört, ehe noch der neue zu ſeiner Erſetzung beſtimmte recht in's Leben getreten, gewährt keinen ſo genußreichen Anblick, obgleich beide, Aufwuchs wie Zerſtörung, gleich naturberechtigt wie naturnothwendig ſind. Drum liebe ich den Katholizismus, und erfreue mich noch daran, und fühle wenig Sympathie mit einer Reformation, die bisher nur das Poetiſche im alten Glauben reformirt hat, zur Vernunft aber noch lange nicht gekommen iſt.

Aber bitte, zeigen Sie dieſe Häreſie nicht bei unſerem Miniſter des Kultus, Betemannn = (die erſten zwei Silben franzöſiſch) Hohlweg an, ſonſt verdammt mich derſelbe am Ende, nach Vorſchrift der Regulative, gleich den armen geplagten Bauerjungen, wochentlich 30 bibliſche Sprüche und zehn Geſangbuchslieder auswendig zu lernen — gewiß eine Strafe, denen Viele die ruſſiſche Knute vorziehen würden.

Mit Thomas könnte ich, glaube ich, auch gemeinſchaftliche Sache machen, wenn Jeſus wiederkäme, und ſo wäre, wie ich ihn mir vorſtelle. Mit ihm ſterben aus Liebe und Verehrung, zum Glauben aber etwas weniger prompt.

Gerührt haben mich Ihre Verſe über die herrliche Großfürſtin, und deren ſo wahrhaft unerſetzlichen Verluſt! Und doch iſt es eine Freude, ihr Andenken ſo ſchön gefeiert zu ſehen.

Ihren höchſten Herrſchaften bitte ich mich zu Füßen zu legen, und Sr. Königlichen Hoheit dem Großherzog meinen unterthänigſten Dank für deſſen gnädiges Andenken auszuſprechen, und zwar mit der Frage: ob der Jeſuit ſich noch allerhöchſter Anerkennung erfreue? Es iſt nichts Verfängliches dabei.

Tauſend Schönes an Ihre Frau Gemahlin und liebenswürdige Frau Schwägerin, die ſich ſo gütig meiner erinnert.

Euer Exzellenz ganz ergebener

H. Pückler.

Noch eins! Am Schluß Ihres Brieſes ſagen Sie: „Eine fernere Eintheilung der Menſchen iſt eine ſolche, die Trinkgelder nehmen, und ſolche, die keine nehmen".

Dies verſtehe ich; aber nun ſetzen Sie hinzu: „Doch könnten ſie zuſammenſchmelzen".

Pardonnez ma bêtise, aber wie iſt das möglich? Ich kann mir es höchſtens nur ſo denken, daß man dem Nichtnehmer das Trinkgeld ſelbſt verborgen in die Taſche ſteckt, ob er ſich vielleicht dann zu Hauſe noch eines Beſſeren beſinnt, in welcher Manipulation Viele eine große Fertigkeit beſitzen ſollen.

Nun ſeien Sie nicht ſo ſchlimm, mir mit Voltaire zu antworten:

„Rien de plus triste qu'un bon mot
Qui se perd dans l'oreille d'un sot",

ſondern antworten Sie mir mitleidig wie dem bekannten armen naiven Jungen, der weinend geſtand, daß er die Welt geſchaffen, es aber nimmer wieder thun wolle, und expliziren Sie mir mit edler Geduld Ihre wahre Meinung.

Und damit küſſe ich Ihnen die Hand, verehrter Meiſter, und liebe Sie ſehr, wie einſt meinen anderen Meiſter Varnhagen, von dem Sie ja gerade geträumt, wie er in Wirklichkeit geſtorben. Wußten Sie denn das nicht, oder iſt es nur eine Anſpielung?

27.

Pückler an Apollonius von Maltitz.

Schloß Branitz, den 11. März 1860.

Verehrteſter Freund,

Auf das, was ſich mit Ihnen zugetragen, bin ich ſehr begierig — beſonders, da Sie es nicht ſchriftlich mittheilen wollen. Daß wir aber überall von Wundern umgeben, die uns nur zu alltäglich geworden ſind, um ſie als ſolche anzuſehen, fühlte ich immer lebhaft. Daher iſt das Wort Aberglauben mir ganz zuwider. Es giebt nur Glauben und Unglauben. Kein Glaube in der Welt, der nicht Andere findet, die ihn nur für einen Aberglauben anſehen, weil ſie eben einen anderen Glauben haben. Hingegen iſt wieder jeder wirkliche Glaube auch die gefundene Wahrheit für den, der ihn hat, folglich giebt es keinen Aberglauben. Der Unglaube entſteht aus der Ueberzeugung, daß die abſolute Wahrheit uns nicht zugänglich ſei, und die relative eben tauſendfach wechſelt, folglich nirgends eine bindende Autorität beſitzen kann. Alſo definitiv auch ein Glaube nur ein negativer, der andere Pol. Doch nicht ganz der Geiſt, „der ſtets verneint“. Denn an etwas glaubt doch auch ganz ſpeziell ein Jeder, der Gelehrte zum Beiſpiel an ſein Wiſſen, und ſagt: „Ich glaube dies nur deshalb, weil ich es weiß“. Und am anderen Tage wirft eine neue Entdeckung ſein Wiſſen um wie ein Kartenhaus. Wie viel Irrthümer wird nach tauſend Jahren ſelbſt des großen Humboldt's „Kosmos“ enthalten! — Ach, dieſe divina commedia der Welt!

Dahin gehört auch Rezia, die mir immer intereſſanter wird. Erinnern Sie ſich nicht auch ihrer leiblichen Adreſſe, da die bloß dichteriſche mir zu ihrer Auffindung doch nichts helfen kann? —

Ihre Vorwürfe wegen „Schlagbaum“ ſind mir ſehr ſüß, und ich denke nur auf neue Verführung, wo möglich.

Dies Thema bringt mich auf die arme Gräfin Merveldt. Sie ſagen zwar mitleidig, aber doch ſehr hart von ihr „Verworfene, weil ſie das Glück verwarf“. — Der Herr war milder in Beurtheilung ſolcher Dinge!

Eine Verworfene war ſie nicht. Auch hat ſie das Glück nicht verworfen, ſondern das Glück nur ſie — denn ſie hat es nie auf ihrem Weg gefunden. Sie war das Opfer eines ſchlechten Ehemanns, bei einem zu impreſſionablen Herzen, und einem zu feurigen Temperament.

Ich habe ſie in früher Zeit ſchön und gut wie ein Engel gekannt, und mich auch ſpäter deshalb ihrer lebhaft angenommen. Es war zu ſpät für dieſes Leben.

Sie hat mir an ihrem Todestage dieſen ſelbſt in einem vierſeitigen, mit feſter Hand geſchriebenen Briefe angegemeldet, weshalb ich glaube, daß ſie, ohnedem von dem erſten Anfang einer ſchauervollen Krankheit ergriffen, ſelbſt ihrem Leben ein Ende gemacht hat. Ich halte dies in ſolcher Lage nicht für unrecht, überhaupt den Selbſtmord an ſich nicht, obwohl er meiſtens eine Thorheit, zuweilen eine Eitelkeit, wie bei Cato, und in den ſeltenſten Fällen wohl auch eine Feigheit ſein mag.

Ich behalte eine eben ſo wohlthuende als wehmüthige Erinnerung von ihr, und kannte hundert angeſehene, ſehr geehrte Damen, die si fabula vera, am jüngſten Tage ſchlechter wegkommen werden, als dieſe „Verworfene“. Hätte dieſe arme Seele nur eine Million Revenüen jährlich gehabt, die Welt würde ihr gern jeden Tag einen neuen Liebhaber gegönnt, und ſich bei ihrem liebenswürdigen, freigebigen und allem Luxus ſehr zugethanen Karakter, von oben bis unten, nach der Ehre und dem Vergnügen ihrer Bekanntſchaft gedrängt haben.

Als ich, vom Orient zurückkehrend, mit meiner braunen Maitreſſe nach Wien kam, die ich für ein im Krieg geraubtes abyſſiniſches Fürſtenkind, und jetzt von mir angenommene Tochter vorſtellte, glaubte kein Menſch dies Mährchen, aber Alle thaten ſo, um ihre Neugierde befriedigen zu können, und weil ich ſelbſt damals der temporaire Löwe des Tages war. Miniſter und Große luden ſie mit mir zu Tafel, die vornehmſten Damen beſuchten ſie im Hôtel, wo ich wohnte, unter denen die Oberhofmeiſterin der Erzherzogin Palatin gar keinen Anſtoß daran nahm, daß in Machbuba's Schlafzimmer, wohin ſie aus Verſehen geführt wurde, zwei Betten ſtanden.

Immer divina Commedia!

Nun aber von dieſer zu Ihrer Tragödie, von der ich, wenn alles dem mir überſendeten Bruchſtück gleicht, die ſchönſten Erwartungen hege. Würdige Sprache, feine Wendungen, nicht zu viel, nicht zu wenig im Dialog, anziehend durchaus.

Darf ich mich nun noch unterſtehen, zwei unvorgreifliche Bemerkungen im Einzelnen zu machen?

1) Alſo Gardiner ſagt:

„Die edle Tochter Arragoniens
Gleich einer Buhlerin iſt ſie verſtoßen,
Und wie die Frucht des Ehebruchs iſt
Weit von dem Thron Maria wegverwieſen.
Was bindet unſere Kirche bald an Rom?"

Dieſes letzte ſcheint mir nicht präzis genug, und etwas undeutlich beim raſchen Sprechen für den Zuhörer. Der Sinn iſt ohne Zweifel: Was wird bald noch unſere Kirche an Rom binden? Wie es auch die Folge näher bezeugt.

Wäre es nun nicht klarer zu ſagen:

„Was bindet unſere Kirche noch an Rom?"

Darin wäre das bald ſchon hinlänglich ausgedrückt, beſonders in Verbindung mit der Folge.

2) Cromwell ſagt:

„Heinrich iſt ſterblich, wie ein König, ſchwach,
Wie ein Sterblicher, doch ſtark iſt er
Gleich einem Werkzeug Gottes —"

Dies ſcheint mir eine Art Widerſpruch zu enthalten, Heinrich iſt ſchwach wie ein Sterblicher, und dann auch wieder ſtark gleich einem Werkzeug Gottes. Würde der ſchöne Gedanke nicht logiſcher ausgedrückt ſein, wenn Sie ſagten: Doch ſtark iſt er, Wo er ein Werkzeug Gottes — der Rhytmus litte auch wohl nicht darunter? was ich freilich nicht verſtehe.

Verzeihen Sie meine Kühnheit; ſie hat ihren Grund nur in dem großen Intereſſe, daß ich an Ihren Schöpfungen nehme.

Die zwei Kommata hinter ſterblich und hinter ſchwach ſcheinen mir auch zu viel, und ſind vielleicht nur vom Abſchreiber zugeſetzt. Freilich beſtehen über die Interpunktationen oder Interpunktion keine recht feſten Regeln, weil ſie auch bei den beſten Schriftſtellern ſo verſchieden iſt. Da ich viel in meinem Leben vorgeleſen, ſo beurtheile ich ſie meiſt darnach. Was darin ſtört, ſehe ich für zu viel an.

Was die Sinngedichte betrifft, ſo ſind 800 freilich etwas viel, und können einen Verleger abſchrecken, beſonders in unſerer unſinnigen Zeit. Theilen Sie mir doch auch etwas davon mit.

Sie ſind alſo noch nicht Miniſter? Wohl, weil Sie kein Ruſſe ſind. — Ich glaubte, Sie wären es nach dem in Dresden verſtorbenenen Neſtor, auf deſſen Namen ich mich nicht beſinnen kann, geworden. Der Geſandte in Weimar wäre übrigens immer das Wenigſte an Ihnen. Vergeſſen Sie nie, mich Ihrer liebenswürdigen Frau Gemahlin zu empfehlen, und theilen Sie ihr um's Himmelswillen meine Ketzereien nicht mit; denn man hat mir geſagt, ſie ſei ſehr fromm, was an Frauen ſo ſchön iſt, denn ſelbſt der arme Kotzebue ſagt:

„Wenn auch der Mann das Schwert des Zweifels
ſchwingen mag,
Geziemt dem Weib das Schild des Glaubens“.

Ihr ſehr ergebener

H. Pückler.

28.

Pückler an Apollonius von Maltitz.

Schloß Branitz, den 19. März 1860.

Mein theuerſter Meiſter,

Wenn Sie mir die 500 ſchicken, legen Sie doch auch noch etwas aus „Anna Boleyn“ bei. Dies intereſſirt mich am Meiſten.

Ich ſchicke Ihnen eine Erklärung von Ludmilla Aſſing, die mir ſehr gut ſcheint. Von aller weiteren Polemik habe ich ihr jedoch abgerathen. Das Buch macht übrigens, wie es den Anſchein hat, einen wahren Welteffekt. Im kalten Deutſchland iſt, in meiner Erinnerung, ein ſolcher Erfolg noch gar nicht dageweſen. Schon nach ſechs Wochen iſt man bei der dritten Auflage, jede zu 2000 Exemplaren.

Der Skandal wird bald vergeſſen ſein, und mehr noch als in politiſcher Hinſicht wird es, namentlich in Deutſchland, glaube ich, in religiöſer Hinſicht wirken. Hierin wird es den Fortſchritt ſehr beſchleunigen, den doch keine Macht mehr aufhalten kann.

Beſten Dank für: „Wer liebt den Baum?“

Für mich iſt ein alter, ſchöner Baum heiliger, als vieles, was den Menſchen heilig dünkt. Auch weine ich über den Todtſchlag an Weimar, wenn er ungeſchickt getroffen hat. Es giebt aber Fälle, wo man das ſchönſte, ja ehrwürdigſte Einzelne dem Vortheil des Allgemeinen opfern muß. Doch that ich es nie ohne langes Nachdenken, und lange Abwägung des pour et contre. Ich weiß einen Fall dieſer Art in Muskau, wo ich mich neun Jahre beſann, und dann, trotz meiner gegentheiligen Ueberzeugung, doch nicht den Muth fand, ſo edles Blut zu vergießen, ein ſo ſtolzes Haupt zu fällen.

Wie ideenlos darin gewöhnliche Landſchaftsgärtner verfahren, habe ich oft mit wahrem Schauder angeſehen, und doch einmal ſelbſt, um eine Landſchaft hervorzubringen wo nur ein monotoner Wald war, über 3000 Stück, mitunter prächtige Rieſen, geopfert, und das mit dem glücklichſten Erfolg. Die großen Weltumwandler machen es ſo mit Menſchen, und vor der Natur kommt beides ſo ziemlich auf eins heraus, nur daß die Bäume wahrſcheinlich weniger leiden.

Sie ſehen, ich bin heute in einer ganz neroniſchen Laune, weil ich an Napoleon denke, der uns bald freſſen wird.

Um Rückſendung der Beilage bitte ich ergebenſt. Gemahlin und Schweſter küſſe ich die Hände.

Der Ihrige

H. Pückler.

29.

Pückler an Apollonius von Maltitz.

Schloß Branitz, den 13. April 1860.

Mein verehrter Freund und Gönner,

Meine Antwort auf Ihren lieben Brief kommt recht ſpät, aber ich habe in der Zwiſchenzeit ein recht fatales Unglück gehabt, von dem ich noch leide.

Eine viel weniger angenehm ausgehende Pferdegeſchichte als die bewußte — vielleicht eine Strafe meiner Sünden, und das wäre eigentlich ein Troſt. Aergerlich bleibt es aber doch, wenn man wie ich ſo viel faſt Unglaubliches zu Pferde und im Wagen durchgemacht, und dabei ſeinen Körper faſt jungfräulich intakt bis in's hohe Alter erhalten hat, nun bei einer Kleinigkeit ſo übel weggekommen zu ſein, daß ich zeitlebens die Folgen mit mir herumtragen muß. Mit den Details will ich Sie nicht langweilen, nur ſo viel, daß ich ziemlich viel leiden mußte, und noch das Bett nur wenig verlaſſen kann.

Schicken Sie mir nun bald Ihre poetiſchen Arbeiten zur Erholung. Unter den Sinngedichten gefällt mir beſonders: „Zuſpruch“, „die Bahnhöfe“, „Zittern und Seufzen“ „die Wittwe“, „Heilung“, „der Teufel“, „Frage“, „Regel“.

Auch dem Sonnett ſtimme ich ganz bei, und ſelbſt ohne Dichter zu ſein, hat man Gelegenheit, dergleichen im Leben zu lernen.

Ich habe mich der Fräulein Aſſing möglichſt angenommen, obgleich ich ihr Vorwürfe gemacht, und auch gewünſcht, daß ſie mich vorher befragt; denn manches konnte wegfallen, ohne dem Intereſſe des Buchs zu ſchaden. Sie hat aber wirklich aus Pietät gehandelt, wie die Religiöſen aus Frömmigkeit.

Doch nun genug für einen Kranken. Tauſend Schönes Ihren Damen.

Tout à vous

H. Pückler.

Dem Großherzog meine anhänglichſte Verehrung. Seine Wartburg iſt eine edle, große That.

80.

Apollonius von Maltitz an Pückler.

Weimar, den 16. April 1860.

Mein theurer Fürſt,

Mit welcher Bekümmerniß habe ich vernommen, daß Sie leidend ſind, und mit welchem Schrecken denke ich der Gefahr, in welcher Sie ſchwebten. Wie gerne ſetzte ich mich an Ihr Lager, und naſchte Ihnen einige Stunden weg! Ich habe in körperlichen Leiden noch ſehr wenig geleiſtet, aber einige Phänomena hierin erlebt, die mich überzeugten, daß unſere wonnigen Empfindungen oft ganz nahe am Schmerze beginnen.

Ich hatte ein homöopathiſches Mittel bei einem Schmerze in der Seite eingenommen, welcher mir eine leidende Nacht erregte. Ich hatte mich aus dem Bette auf ein Sopha geflüchtet, als dieſes Mittel zu wirken begann. Ich war ein kranker Vogel, der ſich ſchmerzlich in der Luft umwendete, auf einmal fiel es von oben wie ein Linderungsthau auf mich, und ich ſelbſt ſank, unausſprechlich wonniglich, mit dem Bewußtſein einer niederſteigenden Lerche zur Erde, und entſchlief wie ein Seliger. Am Morgen war ich wiederhergeſtellt. — Frauen ſagten mir, die erſten Empfindungen nach dem Gebären wären ein Vorgeſchmack des Paradieſes. — Bei *Unfällen mit Pferden* ſind meine Heilungen freilich immer weniger poetiſch geweſen. Nichts gehet ſo lange nach wie *dieſe* Unfälle. — Vielleicht ſind Bäder das Rathſamſte. Ein Wort von Ihnen, mein theurer Gönner, iſt mir jedesmal ein Balſam – ach es wird einſam um mich; einem weiblichen Gemüthe vertraut man nicht gern die Oede, die eines Mannes Bruſt beſchleicht — wo der Glaube nur *einkehret*, aber nicht *verweilet*, nicht *wohnet*.

Ein Blick in die neueſte Theologie iſt gefährlicher als alle Scherze Voltaires. Heute endigte ich wiederum die *Apoſtelgeſchichte* — mit wie vielen Kommentaren eilen ihr die Leute zu Hülfe, um Lücken zu füllen und Widerſprüche zu verſöhnen! Warum hätten ſich die Gegner des Chriſtenthums widerſetzt, wenn die Wunder wirklich ſo *handgreiflich* geweſen wären? Waren ſie etwa wahnſinnig, oder hätte jemals ein römiſcher Soldat, wenn er *wirklich* die Engel herabſteigen geſehen, hätte er für ein Trinkgeld einen Gott beleidigt, der ihm in ſeiner Glorie erſchienen wäre, dieſen Gott ſein ganzes übriges Leben hindurch geläugnet? So iſt es mit allen Wundern! Hätten Kaiphas und die Anderen im Ernſte mit *Gott* kämpfen wollen? — Man wird freilich hierauf auch eine gelehrte Antwort finden — und ſie nicht umwerfen können, allein der *Zweifel* bleibt. Er mehret ſich jemehr man in die zweite Hälfte des neuen Teſtaments hineinkommt, wo die rührende Sprache der Evangelien der Menſchen den Jüngern weicht.

Hoffen ſoll der Menſch, anfragen nicht. (Tiedge.)

Die Diplomatie der Leute meines Schlages, mein theurer Fürſt, iſt ein wahres delirium tremens — eine permanente Aengſtlichkeit. Ich fand die Meinung einer gewiſſen Sängerin ſo komiſch, daß ich ſchwerlich mir verſagt hätte, ſie laut werden zu laſſen — wenn ſich eine Gelegenheit geboten — und wie vor mir ſelbſt erſchreckend verkannte ich eine Verſchwiegenheit, auf die ich rechnen konnte

Sie ſagen vortrefflich, Ludmilla habe aus Religioſität gehandelt Abſcheulich finde ich die Angriffe gegen ſie. Möge ſie nur künftig mit ihrem Niebelungenhorte weiter ſchalten.

Die Politik iſt nur eine Geſpenſtergalerie längſt begangener Fehler — ſie kommen alle wieder. Ich fühle mich ſchrecklich um ein halbes Jahrhundert verjüngt. Seit zehn Jahren iſt für mich der Ernſt der Weltgeſchichte untergegangen, man empfindet immer erniedrigendere Formen für den Betrug. Jetzt iſt es die Brochürenmethode. — Goethe ſagte einmal:

„Soll man die Menſchen belügen?
Ich ſage nein,
Doch willſt Du ſie betrügen,
So mach' es nur nicht fein!"

So denkt Nummer III. —

Frauen ſagen, „bei Männern ſei die plumpſte Koketterie immer die wirkſamſte". — Was iſt die Weltgeſchichte eigentlich immer geweſen? Nur le roulis des choses, et erreurs humaines.

Mein Trauerſpiel gehet zu Ende. Hier einige Sinngedichte:

Amneſtie.

Ha, Amneſtie, wie göttlich das!
Wer wird begnadigt? Barrabas.

Jena.

Kein einzig hübſch Geſicht, nicht Lilien, nicht Roſen!
„S'iſt um nicht zu zerſtreun die Herren Studioſen“.

Grund.

Warum dem Affen Gott die Sprache nicht verliehn,
Warum? er wollte nicht zum Lügner machen ihn.

Bei Hofe.

Ich, die ich ſonſt mit Trennungsſzenen eile,
Nahm dreimal Abſchied hier aus Langerweile.

(Die Idee gehört meiner Frau.)

Die Schweſtern grüßen mit wärmſter Theilnahme. — Geneſung und Wiederſehen.

Für immer treu

Maltitz.

Noch etwas Gedrucktes über Weimar.

31.

Pückler an Apollonius von Maltitz.

Frankfurt, den 27. Januar 1861.

Mein verehrter Freund und Gönner,

Sie ſammeln feurige Kohlen auf mein Haupt! Dies rufe ich bei Empfang Ihrer Tragödie, die ich erſt geſtern hier — wo ich aus der Schweiz kommend, nach Berlin zuſteuerte, aber krank werdend, ſeit dem 1. Januar meine Stube nicht mehr verlaſſen konnte — erhalten habe.

Auf dieſer, im Styl des ewigen Juden immer von Ort zu Ort wandernd zugebrachten Reiſe habe ich alle, auch die liebſten Korreſpondenzen, aufgegeben, und mich blos der Pädagogik gewidmet — denn Sie wiſſen, daß ich auf meine alten Tage die letzte Hand an die Erziehung einer achtzehnjährigen Nichte zu legen habe, was mit den unvermeidlichen

Zerſtreuungen der Reiſe meine Zeit ſehr in Anſpruch nimmt, aber ganz belohnend iſt. Meine wilde Nichte reitet auch, und ſo muß ich ſie vor Schlagbäumen bewahren, was auch Sorge verlangt, kurz, mein Dichter, folgen Sie mir in Gedanken, und Sie werden mir mein langes Stillſchweigen huldreichſt verzeihen.

In dieſem Augenblick bin ich jedoch allein, und habe mein Pflegekind in einer Penſion in Lauſanne gelaſſen, um dort Engliſch zu lernen, und ſich im Franzöſiſchen zu vervollkommnen. Nur einige Tage gedenke ich in Berlin zu verbleiben, und den neuen Majeſtäten meine Cour zu machen, dann ſchnell nach Lauſanne zurückzukehren, und im Frühjahr nach den Pyrenäen zu reiſen, auch vielleicht nach Spanien, das ich noch nicht kenne, und wo wir, wie man dem armen Radowitz nachſagte, „den Don Quixote in der Urſprache ſtudiren können“.

Sterbe ich dort, ſo laſſe ich mich am Fuß der Alhambra begraben, und ſchicke Ihrer liebenswürdigen Frau Gemahlin, der ich mich zu Füßen lege, aus Dankbarkeit für die mir einſt überſandte koſtbare Reliquie*) von der heiligen Spaniſch-Baieriſchen Märtyrerin, irgend etwas von der Königin von Spanien, als **Landsmännin** der erſten.

Morgen beginne ich Ihre Anna zu genießen; wird ſie aber nicht auch in Weimar aufgeführt werden? oder ſoll ſie nur gedruckt bleiben. Warum? Kein ſchönerer Triumph als der auf der Bühne, glaube ich.

Tauſend Liebes und Gutes von Ihrem

treuergebenen H. Pückler.

Anmerkung von Pückler:

*) Ein Fetzen mit Koth beſprützt vom Gewande der berüchtigten Lola Montes bei dem Aufſtande, der ihretwegen in München ſtattfand, abgeriſſen und mir als ſteten Vertheidiger der armen Seele zugeſchickt.

32.

Apollonius von Maltitz an Pückler.

Weimar, den 9. November 1861.

Ich erlaube mir, mein Fürſt, Euer Durchlaucht die Schrift eines mir befreundeten Veteranen Weimars zuzuſenden. Sie enthält vieles über eine Vergangenheit, die Ihnen theuer iſt.

Vor einigen Jahren wollte ſie der Verfaſſer a hoary headed swain hier in Weimar an Sie gelangen laſſen; leicht mag ſein Werk in einem ungünſtigen Augenblicke oder gar nicht ſein Ziel erreicht haben. Manches wird Ihre Theilnahme erregen. Schivir, Seite 346, hatte dem berühmten Hammer Purgſtall ausnehmend gefallen. Zufällig ſchlage ich das kleine reizende Gedicht auf „der Buſch", Seite 168; doch Sie wiſſen zu finden.

Oheim und Nichte haben uns Weimaranern ſehr wohlgethan. Oheim und Nichte galt mir immer als die anmuthigſte Verwandtſchaft, als eine der zarteſten Grazien der Natur; bei Ihnen, mein Fürſt, ſollte keine Charis ausbleiben. Beiden meine Huldigung. Meine Frau grüßt Beide, bekannt und unbekannt.

In treuer dankbarer Ergebenheit

Maltitz.

33.

Der kranke Mann.

Der kranke Mann! Das brächt' euch in Feuer,
Ihr Türkenchriſten, ihr frommes Geſchlecht;
Auch mir iſt dieſer Name nicht recht:
Das ſterbende Ungeheuer.

34.

Der unverbeſſerliche Hageſtolz.

Jüngſt ſagt er mir mit bleichen Lippen:
Freund, laß mich nicht entſchlummern, bleib!
Sonſt nimmt Gott eine meiner Rippen,
Und macht mir draus ein Weib.

35.

An Cäcilie Gräfin Luccheſini.

Mit meiner Photographie.

Was ließe wohl der Schönheit ſich verſagen?
Sie nennet des Gewährens Schüchternheit
Gar oft die Weigerung der Eitelkeit;
So will ich überwinden denn mein Zagen.

Die Jahre mußt' ich oft vor Dir verklagen,
Sie zu bekennen, war ich ſtets bereit,
Sieh', wie mißhandelt uns die arge Zeit,
Viel beſſer war's nicht in der Jugend Tagen.

Gern hätt' ich mich als Schatten Dir geſendet
Dem Deine Huld ein Angedenken ſpendet.
Das Alter wagt als Lichtbild aufzutreten?
Doch das, was Du verlangſt, ſend' ich Dir zu;
Und gelten ſoll es uns, als hätteſt Du
Um eine weiße Locke mich gebeten.

36.

Sinngedichte.

Englands Politik.

Herr Gott, es kommt der jüngſte Tag herbei!
Ihr Kinder, ſpringt zu Hülfe — der Türkei.

Moltke.

37.

Apollonius von Maltitz an Pückler.

Weimar, den 15. Oktober 1862.

Sie erhalten hier, mein Fürſt, die tagesſcheuen Strophen, die auf der Eiſenbahn zwiſchen Ihnen und Arioſt entſtanden, und mir furchtbar, wie natürliche Kinder ſind. Möchten Sie nie von mir, wie Schlegel von Kotzebue's Kind der Liebe ſagte: „mit Feuer und Schwert Väterlichkeit verlangen“. Ich käme zu ſehr in's Gedränge, mit gefallenen Engeln hat die Welt einer kleinen Stadt kein Erbarmen, zumal, wenn ſie nicht jung ſind.

Vielen Dank für ſo viele gütige, mir ungewohnte Ermunterungen!

Meine Frau bedauert unendlich für „Oheim und Nichte“ faſt unſichtbar geblieben zu ſein. Letztere habe ich ihr geſchildert, und ihr Leiden weſentlich verdoppelt. Beiden rufe ich Heil!

Für immer der Ihrige

Maltitz.

38.

Oheim und Nichte.

Natur hat Grazien und Ideale;
Was Elternherz und Kindesbruſt bewegt
Und was Geſchwiſter eint im Erdenthale,
Hat ſie als Gränze ſich nicht auferlegt.
Es keimt aus ihr im anmuthigſten Strahle
Noch manch Gefühl, das mehr die Farbe trägt
Der freien Wahl, und doch aus ihrer Schale
Den Zauber ſchöpft, den heilig Lieben hegt.
Oheim und Nichte — Namen, die ich meine,
Wie Vater und wie Tochter rührt ihr mich,
Schön ſpiegeln im Gefühl Gefühle ſich.
Sie werden zarter nur im Wiederſcheine. —
Wer in des Lebens Reichthum durfte wählen,
Dem konnte, Fürſt, nicht dieſe Charis fehlen! —

Maltitz.

20.

Pückler an Apollonius von Maltitz.

Schloß Branitz, den 15. November 1862.

Mein verehrter Freund und Gönner,

Wenn Sie nicht ſchon lange einen Brief mit heißem Dank für alle Ihre Güte von mir erhalten haben, ſo war der erſte Grund davon ein ſehr anmuthiger, nämlich zuerſt die mir geſchenkten intereſſanten Schriften meines eben ſo geiſtreichen als phantaſievollen Dichters zu leſen, ehe ich ſchriebe — der zweite Grund aber ein ſehr fataler, und mit herben Schmerzen mich nicht wenig plagender Unhold, die ſogenannte fliegende Gicht, welche mit einer Roſe und Geſchwulſt im Geſicht anfing, dann in ein Revma in den Beinen überging, und zuletzt in eine Art Podogra auslief, an dem ich noch immer im Bett liege, und nicht gehen kann, doch ſeit vorgeſtern (wo ich Ihre ſchalkhaften Verſe auf meine Nichte und mich empfing) Gott Lob nur mit geringen Schmerzen. Dieſe relâche habe ich nun gleich benutzt, meiner ſo lange unterbrochenen Korreſpondenz wieder gerecht zu werden, und mit Ihnen, Verehrteſter, wie billig anzufangen.

Ich bin übrigens bei allen Leiden ſehr geduldig, weil ich ſie als wohlverdiente Strafe meiner Sünden anſehe, was immer eine Art Troſt iſt. Man weiß doch wie und warum, und findet die Sache wenigſtes ganz billig. So erkennt man durch die Weisheit der Natur auch in den ſchlimmſten Dingen immer noch etwas Gutes, ſelbſt in der Sünde, als Buße.

Nun aber genug von mir, und zu Ihnen, der, wenn er je geſündigt hat, das Vorrecht der Auserwählten beſitzt, dieſe Sünden, wie auch Kummer, durch Dichtungsſtröme von ſich abzulöſen.

In „Vor dem Verſtummen“ habe ich reichliche Leſe in Ernſt und Scherz gehalten. Herzlich gelacht habe ich über den Telegraphen, vortrefflich war die Metamorphoſe gefunden, ſowie ſehr ſchön „beim Einzug in Goethe's Haus. . ." Doch ich müßte mehrere Bogen vollſchreiben, wenn ich alles erwähnen ſollte, was mir in Ihren koſtbaren Mittheilungen gefallen. Prächtig lakoniſch auch iſt: „Ehemals", „Licht und Glaube", „Jetzt", „Dampf und Schrauben". Doch bin ich gerade mit dieſem nicht ganz einverſtanden. Ganz wäre ich es, wenn es heißen könnte: Ehr' und Glaube — denn Licht haben wir offenbar mehr als damals. Es wird nur von der Menge falſch angewandt, weil es dieſe, ſtatt zu erleuchten, nur blendet. Doch einige Schritte mehr zur Wahrheit haben wir gewiß gethan, aber freilich — nicht alles Licht erwärmt, nicht jede Wahrheit iſt wohlthätig, und ich glaube in der That, daß fanatiſcher Irrthum weit mehr erwärmt, als die ruhige Erkenntniß. Man muß dabei immer an Fontenelle's Ausſpruch denken.

Den Prinzen, der ein Schloß anſteckt, um ſich eine Schäferſtunde zu verſchaffen, liebe ich auch ſehr, und das Ende der Geſchichte iſt ganz wie es ſein ſoll — poetiſche Strafe und praktiſche Nothwendigkeit.

Uebrigens ſind Ihre Schriften zu gedankenreich, um ſie ſo ſchnell abthun zu können, als das frivole Geſchwätz, das unſereins produzirt, ich meine Leute meiner geringeren Art. Alſo bleibt mir noch viel zu leſen übrig, worüber ein anderes mal noch einige Worte, wenn ſie mir vergönnt ſind.

Hoffentlich iſt Ihre Frau Gemahlin längſt wieder hergeſtellt von dem Unwohlſein, das mir die Freude raubte, ſie noch einmal vor meiner Abreiſe zu ſehen. Mettez-moi à ses pieds, et les respects de ma nièce. Die Letztere hat ſich der uns betreffenden Verſe bemächtigt, und fühlt ſich ſehr geſchmeichelt, dankbar des liebenswürdigen Dichters gedenkend.

Am Ende Ihres Briefes ſchreiben Sie von der Schrift eines Veteranen Weimar's, die Sie mir ſchicken. Ich habe aber der Art nichts erhalten, oder während meiner, nun ſchon vier Wochen andauernden Krankheit iſt es verlegt worden, und ich kann es bis jetzt nicht finden. Iſt es Druck oder Manuſkript, und von wem?

Meine Nichte iſt ſehr aufrichtig eiferſüchtig auf Gräfin Luccheſini, daß Sie dieſer Ihre Photographie ſchenken, und ihr nicht. Denken Sie ſich nun erſt, wie ich mich über dieſen Mangel Ihrer Gunſt beklage!

Hoffentlich kommen nächſtens zwei dieſer liebenswürdigen Erinnerungsbilder hier an für uns, und wenn Sie Erwiederung wünſchen, laſſe ich mich expreß für Sie abkonterfeien, meine Nichte aber (die von Ihnen beſungene) hat Vorrath. Wenn Sie meine Nichte näher kennen gelernt hätten, würde ſie ein ganz unterhaltendes Studium für Sie abgeben. Sie iſt noch ſehr natürlich, und deshalb originell, ſo ſelten heute.

Als wir zum Beſuch bei Ihnen fuhren, paſſirten wir das Monument. „Was bedeutet denn das?“ frug ſie. Mein Gott, erwiederte ich mit Salbung: „Schiller und Goethe“. „Ah . . ich glaubte Müller und Schulze!“ Dieſer gottesläſterliche Witz hatte für mich etwas ſehr Komiſches, und ich dachte mir, wie ſich der arme Rietſchel im Grabe dabei umdrehen würde, und ſeinen Lobhudlern der Mund offen ſtehen bleiben, aber ich mußte laut lachen, denn der Stich ſaß wirklich. Es iſt ein lächerliches Monument. Aber um des Himmels willen, verrathen Sie mich nicht in der Reſidenz. Ich darf mich ſonſt nie wieder dort ſehen laſſen, aber Rauch hätte es beſſer gemacht. So viel iſt gewiß. Nun ein freundliches Lebewohl und Händedruck von Ihrem treuergebenen Freund

H. Pückler.

P. S. Den 16. Da ich wieder etwas umherſchleichen kann, ſuchte ich nach der Brochüre, und fand einen dicken

Band (drei zuſammengebundene Theile) mit dem Titel „Der Letzte aus Alt-Weimar“. Iſt dies das von Ihnen mir gütigſt Ueberſandte? Ich vermuthe es, will es aber doch nicht aufſchneiden laſſen, bis ich es gewiß weiß. Es lag unter mehreren mir vom Buchhändler zugeſchickten Sachen.

[illegible].

Apollonius von Maltitz an Pückler.

Weimar, den 26. November 1862.

Ihre Zeilen, mein theurer Fürſt und Gönner, ſind mir wiederum ſtärkende Lebenstropfen geweſen. Mit zwei Leſern, wie Sie, wollte ich die Welt erobern! Ich kann nicht ſagen, wie mich die Aufmerkſamkeit, mit welcher Sie meine Siebenſachen beehren, rührt und ermuntert. Sonſt bin ich oft verſucht zu wähnen, die einfachſte Höflichkeit ſei, wie Aſträa, gen Himmel geflohen. — Die böſe Gicht, die oft in unſeren armen Gliedern den Schmetterling äfft, möge von Ihnen, lieber Fürſt, zur Hölle fahren, woher ſie kömmt.

Gicht kommt ſehr häufig nicht von Sünden. Man muß oft mit Calderon fragen:

> „Beſtrafeſt Du am Menſchen nur ſo hart
> Die ſchwere Schuld, daß er geboren ward“?

Vorgeſtern ward die Grabkapelle der Kaiſerlichen Tante unſeres Gebieters eingeweiht, das heißet des Meinen. Es war eine rührende, erſchütternde Feier; die neue griechiſche Kapelle berührt die Fürſtengruft ſo, daß, ohne Dazwiſchenkunft einer Mauer, der Sarg der Kaiſerlichen Hoheit neben dem Ihres Gemahles ſtehet, welcher in ſeiner eigenen Grabkapelle geblieben iſt. Die neue Grabſtätte ſieht man von fern. In einem meiner Berichte ſagte ich: „C'est ainsi que sa tombe est devenue un saint ornement de cette ville qu'elle a si long-temps comblée de ses bienfaits“.

Wer weiß, ob nicht einſt franzöſiſche Kugeln auf dieſes Heiligthum fliegen!! Aber was iſt ewig? Selbſt in unſerem kurzen Leben kommt 'eine' Zeit, wo die Magie der Erinnerungen ſich wie Roſenöl, aber dennoch zu verhauchen beginnt. Freilich iſt es auch ſchwer, zu ſagen, wie oft ſich der Menſch verjüngt; bei mir bedarf es nur eines Buches. So labe ich mich jetzt an einem alten polniſchen Elementarbuche, warum? weil in Karlsbad ſo viele Felſen polniſche Inſchriften tragen, die ich in meiner erſten Jugend nicht verſtand, und auch jetzt unvollkommen.

Die Schrift eines Veteranen: „Des Letzten von Alt-Weimar“, iſt ein gedrucktes Buch. Möge es ſich wiederfinden! Ein Wort von Ihnen wird hier beglücken.

Die Dioskurenſäule Müller und Schulze gab mir, das heißt, **das Fußgeſtell**, des Diſtichon ein.

Zur deutſchen Inſchrift ſprach der Marmor ſtolz:
Wenn Du mich nur berührſt, werd' ich zu Holz. —

Indem ich Ihren Brief wieder leſe, ſehe ich mit Freuden, daß der vermißte „Alt-Weimaraner“ ſich gefunden hat. —

Mit ausdrücklich bedingter Gegenſeitigkeit hier zwei Photographieen für Oheim und Nichte. Ich ſiegle, wegen der Lichtbilder, mit einer Oblate.

Sie kennen meinen Fanatismus für Schiller. Ich trage ihn wie ein Taſchenterzerol mit mir. Neulich fiel mir ſein Gedicht: „Pompeji und Herculanum“ in die Hände, welches man faſt nie citirt. Welch ein Meiſterſtück!! Wie groß, wie zart, wie ernſt, wie liebevoll, wie wehmüthig, manchmal großartig ſchalkhaft!

„Lang entbehrte der Gott!
Zündet die Opfer ihm an!“

Varnhagen, einſt ein großer Frevler an ihm, thut ihm Seite 166 erſten Bandes der Tagebücher eine mir unſchätzbare Abbitte. — Unendlich geiſtreich ſagt er in demſelben erſten Theile: „Ein Urtheil iſt eine Landung, und ich treibe auf offenem Meere". — Mein Herz wird nie aufhören, an ihm zu hangen. Wir ſind hierin wohl einig.

Und nun entlaſſen Sie mir den November ja bald, mit ſeinem widrigen Himmel. Es ſind beſchnittene Tage, wie es beſchnittene Dukaten giebt. Das Schickſal rechnet ſie uns als vollgewichtige an. Iſt das redlich? —

Meine Frau wiederholt ſtrenge Gegenſeitigkeit von Seiten Oheims und Nichte, der ich mich zu Füßen lege, als ſo ein armer Mann, „wie Hamlet iſt", das heißt als ein unendlich ärmerer, zumal an Geſang.

In treuer, dankbarer Ergebenheit

Maltitz.

Die Grabkapelle hat nur 14,000 Thaler gekoſtet, worüber Alles ſtaunet. Sonſt baut man hier ſehr theuer. Vom Muſeum nichts hörbar!

41.

Apollonius von Maltitz an Pückler.

Weimar, den 5. Januar 1864.

Ihre gütigen Zeilen vom 27. November, mein theurer Fürſt, ſind uns ein freudiger Gruß des neugeborenen Jahres geweſen, und brachten uns für Sie die Hoffnung einer baldigen völligen Geneſung, die doch ſchon begonnen ſcheint. Ich muß bekennen, daß mir die Erinnerung des Neujahrstages immer weniger feierlich vorkömmt, das Feierliche iſt überhaupt wohl ganz Menſchenwerk, wir laſſen nicht von Eintheilungen ab, und alles, alles iſt doch wohl nur ein Papier ohne Ende, wie es heute fabrizirt wird. Ein Wille nur iſt klar: daß es ſo fortgehe auch ohne uns. Die Menſchen, die mit ſich ſelbſt im Klaren ſind, habe ich nie begreifen können. —

Ich ſpreche viel lieber von meiner Lektüre, als von mir ſelbſt. Den gewaltigen „Tacitus“ habe ich wiederum ganz durchleſen. Er iſt groß wie ein Imperator, der Ruhm, der Stolz und der Sieg werden immer Römer bleiben, und die Wunderlaufbahn des erſten Napoleons war doch nur ein Traum des Cäſars. Habe ich Ihnen, mein Fürſt, meinen Spartacus geſchickt, wo ich, ſo zu ſagen, die physiologie de la gloire wie ſie die Römer allein beſaßen, ſo ausgedrückt:

> So lang die Menſchheit athmet,
> Wird zu dem Kapitole ziehn der Ruhm,
> Und ewig weiße Roſſe wird der Sieg
> An goldne Triumphatorwagen ſpannen.

Ich erlaube mir Ihnen hier eine dramatiſche Kleinigkeit zu ſenden, worin ich ein ridicule littéraire des Allemands geißele.

Meine Frau ſagt Ihnen alles Freundſchaftliche. Im vergangenen Herbſte beſuchten wir in Meiningen Gräfin Pückler, meine Schwägerin. Meiningen gefiel mir ſehr. Wenig aber gut. Im Parke ſind zwei Inſchriften von Jean Paul herrührend, wenn ich nicht irre. Schon eine nicht mehr lesbar! — Jean Paul ſelbſt?!! Immortalia ne speres ſagt Horaz. Jean Paul, ein ſo großer Verehrer des Cervantes, war doch ſein größter Gegenfüßler. Mir immer unerklärlich geweſen!! Neben Tacitus las ich den „Don Quixote“ wieder. Dieſer majeſtätiſche Humor, ſo wenig dem Voltaire’ſchen ähnlich, dieſes nie unheilige und doch oft muthwillige Lächeln, dieſes Entfalten von alten lieus communs des Witzes, dieſe Phantaſie, indem die Phantaſie perſiflirt wird!! — Ich wollte, Goethe, der allein Arioſt würdig lobte, hätte auch Cervantes geprieſen. —

Weimar iſt eine Friedensſtätte geblieben, der Großherzog und die Großherzogin gewinnen immer mehr Herzen. Die Maler bringen viel Schönes zu Tage. — Gutzkow, heißt es, verläßt uns. — Man hat zu viel Werth darauf gelegt, daß der Vorort der Schillerſtiftung in Weimar bleibe. Der Großherzog hat ſich ſehr würdig benommen, indem er erklärt: ſein Intereſſe für die Stiftung werde ſich gleich bleiben, welchen Ort man auch zu ihrem Hauptſitze erkläre! —

Empfangen Sie, mein Fürſt, die Wünſche und Geſinnungen, die ich Ihnen aus dem wärmſten Herzen darbringe.

Maltitz.

42.

Apollonius von Maltitz an Pückler.

Wilhelmsthal, den 30. September 1864.

Mein theurer Fürſt,

Ich fühle das Bedürfniß, Ihnen nach langer Zeit und einem langen Schweigen, wieder einmal zuzurufen, und zwar von den Ufern eines See's, in dem Sie ſich auch geſpiegelt haben, unter Bäumen, unter welchen auch Sie ruhten, und in der Nähe eines edlen Fürſtenpaares, dem Sie ergeben ſind, und welches Sie immer zu ſeinen liebſten Gäſten zählte. — Vor einigen Stunden ſtand ich unter den Fenſtern des halben Mondes in Eiſenach, wo ich Varnhagen am Morgen des Tages, wo wir auf immer ſcheiden ſollten, ſah. Bald ſechs Jahre, ſeit er nicht mehr, die Zeit rollt über die Gräber dahin, als wären ſie nicht Hügel! In Weimar bin ich nun faſt der älteſte Stamm; der gute General Beulwitz hat die Güte, neun Jahre älter zu ſein, als ich; ich hatte oft mit ihm Geſpräche der Dämmerung. Tiedge, der ſeit lange für keinen Dichter gelten darf, ſingt ſo wunderſchön in ſeinem rührenden Gedichte Tharand:

Was längſt die Zeit verſchlungen,
Geht morgenröthlich auf,
Und aus Erinnerungen
Keimt neues Leben auf.

Blüht auf zu Paradieſen,
Wo mildre Lüfte wehn,
Und über Veilchenwieſen
Geliebte Menſchen gehn. —

Schwerlich giebt es für uns eine andere Verklärung, als die der Erinnerungen:

„Das Mondlicht der Erinnerungen,
Das ſtill von ſeiner Sonne ſpricht“

wie auch Tiedge am Grabe ſeiner Freundin Eliſe ſang. Der Menſch will immer ein Paradies verloren haben. Es giebt nur eine ſüße platoniſche Liebe, die für das, was nicht mehr iſt. Eine Gegenwart kann höchſtens Anſpruch auf ein Trinklied machen. — Ich laure hier auf ein edles Wild — auf einen Großfürſten, zweiten Sohn des Kaiſers. Seine Majeſtät und der Thronfolger erſcheinen mir wie Titus und ſein Sohn. — An der Seite Lißt's, alſo auf Flügeln des Genies, eilte ich geſtern hieher. Lißt's Mähne iſt etwas weißer geworden. Er iſt ſehr anſpruchslos liebenswürdig. Vom Nektar des Ruhmes haben Wenkge gekoſtet, wie er, er durfte wohl trunken werden, und iſt es weniger geworden, als Millionen an ſeiner Stelle.

Weimar verſchönt ſich. Unſer Muſeum iſt ſchon ziemlich hoch aus der Erde. Auch mit neuen Häuſern bereichert ſich die Stadt. Die Berkaer-Straße mündet jetzt zu Vermeidung einer zu jähen Stelle, in die Belvedère-Allee, was mir den caractère Impérial et Royal dieſer prächtigen Allee zu beeinträchtigen ſcheint. Wie oft begegnete ich dort dem unvergeßlichen Fürſten!! Die Kuppel Ihrer griechiſchen Grabkapelle winket weit dem Nahenden zu. Der Großherzog gewinnt, meiner Meinung nach, alle Tage mehr. Seine Beliebtheit iſt ſehr im Zunehmen. Die Großherzogin zeigt ſich immer herrlicher. Der Erbgroßherzog entwickelt ſich günſtig. Ich ſagte einmal von dieſem Hofe, was Horaz vom Hauſe des Mäcens „non est domus purior ista.“ — Von allen

Seiten dringt in Weimar Jugend und Neuheit ein — mit Recht — mit bald ſiebzig Jahren liebt man aber nur die erſtere von Herzen. — Wir haben eine Nichte, Sophie von Bothmer, an den Enkel des vortrefflichen Kanzlers Müller verheirathet, den man einen Vetter Weimars nennen konnte. Sie iſt ſchön, er iſt ein bildhübſcher, herzensguter Junge, auch vermöglich. Als Drawback kränkelt unſere älteſte Nichte immer. Ein Leiden für meine Frau, eine Prüfung für mich. Gutzkow und Dingelſtedt ſtehen an der Spitze unſerer Litteratoren. Es giebt auch in der Litteratur große Herren, mit denen nicht gut Kirſchen ſpeiſen iſt. Ich halte mich daher von beiden ehrfurchtsvoll entfernt. Der Himmel mag es mir verzeihen, wenn ich lieber fremde Sprachen leſe, als deutſch. Ich finde, daß in ſpäten Jahren die Mutterſprache ſo ausgetreten erſcheint, und man ſich in fremden jünger wähnt, wie meinem Inſtinkt nach ein Sopha älter macht, als ein Stuhl, gerade weil es ſo bequem iſt. — Neulich entzückte mich Calderon, obſchon ich ihn ziemlich mühſam ſpaniſch las. „Das Leben ein Traum", war mir im Original längſt vertraut. Wie wohlthätig ſind dieſe ſüdlichen großen Dichter, deren Lieben immer ritterlich, deren Witz nie gottlos iſt! Daneben der majeſtätiſche Leichtſinn der römiſchen Elegiendichter wie der Properz, der ſelbſt Goethe beherrſcht hat! Auch Tacitus hat mich wiederum gefaßt. In ſeiner „Germania" fiel mir auf, wie ſcharf die alten Deutſchen, den Frauen gegenüber, Verehrung von Vergötterung trennten, was ſpäter beim Kultus der heiligen Jungfrau von ſo vielen Katholiken überſehen wurde, wodurch Anbetung entſtand, wogegen eigentlich kein Herz etwas einwenden ſollte. Wie hat man anderentheils überſehen, daß die alten Deutſchen, ſo bald ſie einen Feind erlegt hatten, den Bart ablegten, der ihnen keineswegs als Symbol der Mannheit, nur der Unerfahrenheit galt. — Ich habe ſeit Jahren vieles mehr hingeſchrieben, als gedichtet. Jetzt bringe ich einen Theil meiner braſilianiſchen Erlebniſſe zu Papier. Vielleicht bildet ſich daraus von ſelbſt etwas Dichteriſches. So langſam ich ſchreibe, feſſelt mich dieſes Unternehmen doch. Wenn man, was geſchehen, einfach aufſchreibt, kommt plötzlich uns in den Sinn, was hätte *geſchehen können*, und in der Mitte iſt ein Gedicht. — Ich lege ein Sonnett bei, es entſtand hier vor einigen Tagen. Den Stoff gab mir ein Vorwurf, den man Goethe machte, ſeine Adelheid im „Goetz von Berlichingen" durch einen Abgeſandten des heimlichen Gerichts umkommen zu laſſen. —

An 130 ungedruckte Sonnette liegen in meinem poetiſchen Schweißtuche. Mögen ſie vermodern wie Marquis Poſa's Wünſche! Nach einem Verleger zu angeln, bin ich zu alt und zu faul. Ich vermache ſie einmal einer guten Seele, die nicht wiſſen wird, was ſie damit anfangen ſoll. — *Wilhelmsthal* iſt ſchön. Es ſchwebt etwas Klöſterliches über dem Hofleben. Ein kleiner *Dachreiter* ruft mit einer hellen Glocke wie zum Gebete; die Einſamkeit iſt immer vor der Thüre; in dieſen Fluthen muß ſich einmal ein Kloſter geſpiegelt haben. Goethe's Garten in der Stadt hat für mich ganz die Phyſionomie eines Gartens der Kapuziner.

Prinzeſſin Anna ruhet nun in der fürſtlichen Grabkapelle Weimars. Sie hatte, kurz vor ihrem Ende, einen Traum, wo ihrer Mutter die Herzogin Bernhard erſchien, und ſagte: „*Du wirſt noch viel leiden, aber bald ſterben und zu mir kommen*". Goethe's ehemaliger Arzt, Staatsrath *Vogel*, iſt auch nicht mehr. Er hätte ein treffliches Werk über Goethe liefern können; iſt aber nicht ſchon genug über Goethe geſchrieben worden? Kaum kommt man dazu, ihn ſelbſt zu leſen! Dem Verdienſte ſeine Krone, aber Gnade auch der ausgepreßten Citrone!

Geſtern Abend trug mir der Großherzog, als ich ihm ſagte, daß ich Ihnen, mein Fürſt, ſchreibe, auf, Sie herzlich zu grüßen, mit der Bitte, ihn dieſen Herbſt zu beſuchen. In einigen Tagen verläßt der Hof Wilhelmsthal, dann tritt hier eine Einſamkeit ein, die der Gegend ſo ſehr entſpricht. Eine wunderbare Fichte am Hauptpavillon, die Ihr Kennerblick erkannt haben wird, mag ſich dann unter dem Schnee großartig ſchauerlich ausnehmen. Die Melancholie der Natur hat einen großen Sinn, den die Trauer des Menſchen, die ſich wohl, wenn er ganz ermüdet iſt, mit einem Grabe begnügt, nicht hat; die Melancholie der Natur iſt die Cypreſſe, die des Menſchen der Thränenweide, die, wenn ſie nicht an Gewäſſern ſteht, für mich das Symbol der Verzweiflung iſt; der Menſch mag die Natur in manchem ſüßen Traum ſtören, ſeine Civiliſation iſt ihr gewiß verhaßt. Wie hat man mein Paradies Karlsbad mit Kaffeehäuſern und Wegzeigenummern entſtellt! Wie viele Zauber ſind zerſtört! Was iſt aus dem Wege nach Tharant geworden. — Wie viel verſchwindet, die Zeiten krachen wie die Gletſcher; die Zeit iſt wie ein Feldherr, der immer neue Truppen kann anrücken laſſen — Miſſolonghi — Sebaſtopol müſſen fallen! Varnhagen meinte, unſere Bücher würden viel ſchneller zerfallen, als die Rollen der Alten. Und warum war die Vergänglichkeit das Lieblingsthema aller großen Dichter? Wie ſchwelgte Shakeſpeare darin! — —

Der Ihrige, theurer Fürſt, bis der ſchwere Panzer zum Flügelkleide wird.

Mein Sonett iſt auf der folgenden Seite.

Maltitz.

Die Vehme.

Ein ſtreng Gericht beſtand in deutſchen Gauen,
Zu ſtrafen der Gewaltigen Erfrechen,
Verborgen ſelbſt, verborgne Schuld zu rächen,
Gehüllt in Recht und in des Abgrunds Grauen.
Ob immer dieſer Sühne war zu trauen,
Ob immer ſie erreicht nur das Verbrechen?
Darüber möge die Geſchichte ſprechen;

Doch dies Gericht verfolgte nicht die Frauen.
So zart empfanden einzig die Germanen,
Die Frauen ehrten ſie, wie ihre Ahnen
Als Heiligthum des Heerdes und der Fahnen —
Sie ſollten von dem Böſen ab uns mahnen,
Und fallen ſie: laßt ihren Engel weinen,
Doch ihre Schuld ſoll nur vor Gott erſcheinen.

43.

Pückler an Apollonius von Maltitz.

Schloß Branitz, den 15. Oktober 1864.

Mein hochverehrter und liebenswürdiger Freund, Sie ſammeln feurige Kohlen auf mein Haupt, da Sie mir wieder einen reizenden Brief ſchreiben, trotzdem ich Ihnen ſo lange eine Antwort ſchuldig geblieben, ein Beweis, daß Sie mich kennen, und mir daher vertrauen. Ich meine damit, daß Sie genau wiſſen, wie ich, ſchreibend oder ſchweigend, doch immer Ihr herzlicher Verehrer bin. Auch war ich oft im Begriff, einen Brief an Sie zu richten, und begann ihn, aber immer legte ich die Feder wieder hin, indem ich mir ſagte: was kann ich dieſem ausgezeichneten Mann, dieſem, mir armen Ignoranten ſo weit überlegenen Weiſen, ſo freudig von mir bewunderten Dichter, der dieſe Welt und was ſich in ihr begiebt, durch Genie und durch Erfahrung zehnmal beſſer kennt als ich, aus meiner ſtets abgeſchiedener werdenden Einſamkeit, aus meinem auch immer ſchwächer werdenden Kopfe wohl mittheilen, das ihn wahrhaft intereſſiren könnte — denn für mich iſt in Wahrheit die Epoche eingetreten, wo Schweigen Gold iſt.

Nun kann ich aber doch Ihrem ſo liebevollen, gemüthlichen Briefe nicht widerſtehen, und antworte, ſo gut ich kann, was freilich ſehr wenig bedeutet.

Zuerſt Dank für Ihr hübſches Sonnet, aus dem ich zugleich lerne, daß die Vehme nie Frauen vor ihr arrogantes

Tribunal forderte. Es war dies immer ein ſchönes Zeichen der Ritterlichkeit jener Zeit.

Was Sie mir von Eiſenach ſchreiben, wie von Weimar, hat mich recht tief gerührt, weil ich alles dort liebe und ehre, viel edle und hervorragende Menſchen, hohe Erinnerungen aus der Vergangenheit, und die mannichfachen Bilder einer herrlichen Natur, welche die berühmteſte Burg der Welt umgiebt.

Wenn ſich in Weimar eine paſſende Gelegenheit darbietet, bitte ich Sie, dem ſo gnädig meiner gedenkenden Herrſcherpaar meine dankbarſte Huldigung zu Füßen legen zu wollen, und wenn Sie das Grab der unvergeßlichen Großfürſtin beſuchen, die mir zeitlebens als das Ideal wahrſter Hoheit und edelſter Weiblichkeit vorſchwebt, ſo ſchließen Sie auch mich, als Gleichgeſinnten in das Gebet der Verehrung mit ein, was Sie für die erhabene Todte zum Himmel richten.

Grüßen Sie auch recht herzlich von mir den braven Veteranen, General Beulwitz, der „die Güte hat, neun Jahr älter als Sie zu ſein“, wobei ich mir jedoch die Bemerkung erlaube, daß ich in dieſer Hinſicht mich rühmen darf, noch um einige Jahr gütiger für Sie zu ſein.

Vortrefflich ausgewählt von Ihnen fand ich die ſchönen Worte, die Sie von Tiedge citiren, den ich geſtehen muß, ſonſt als Dichter auch nicht ſehr hoch zu ſtellen, aber dieſe hier angeführten Zeilen ſind in der That recht ergreifend, und eben ſo ſchön finde ich Ihre nachfolgenden Worte: „Es giebt nur eine ſüße platoniſche Liebe, die, für das was nicht mehr iſt“. Dies hat mein Herz um ſo tiefer berührt, weil ich ſelbſt eine platoniſche Liebe dieſer Art (welche es im Leben nicht war, und eben deshalb ohne Zweifel jetzt iſt, wo der Tod ſie platoniſch gemacht —) im tiefſten Inneren trage, bis ich aufhöre zu ſein, nur dieſe eine, und weiter keine.

Empfehlen Sie mich auch Liſzt, deſſen Sie erwähnen, von dem ich nicht ganz Ihr enthuſiaſtiſches Lob unterſchreiben möchte, ſo ſehr ich ſeine Virtuoſität und ſein Geiſtreichthum ſchätze. Großes Talent darf man an ihm bewundern.

Von Gutzkow hat mir „Zopf und Schwert" gefallen.

— Ich glaube an die Realität der Liebestränke, wie ſchon einmal bei meinem alten Schwiegervater, und ſeiner horriblen Geliebten, der er bis an ſein Ende zu Füßen lag.

Die Stelle, wo Sie von Wilhelmsthal ſprechen, macht mich ganz ſtolz, mit Ihnen ſo gut zu ſympathiſiren — denn immer habe ich dem Großherzog geſagt: daß er ſeine dortigen Baulichkeiten, die einer Herrnhutiſchen Kolonie gleichen, ſämmtlich abreißen laſſen ſolle, um eine alte Abtei im engliſch-gothiſchen Styl dafür hinzubauen, weil ſich keine Gegend beſſer und harmoniſcher zu einem Kloſter ſchicken könne, und hier doppelt als pendant der Wartburg — denn zu Fürſten und Rittern auf der einen Seite paſſen Mönche auf der anderen, Nonnen am Ende auch.

Warum Sie die Thränenweide als das Symbol der Verzweiflung anſehen wollen, verſtehe ich nicht. Der Baum iſt viel zu anmuthig dazu, und in Mehemed Ali's reizenden Gärten von Schubra ſtand eine (nicht am Waſſer) die vermöge feinſter Röhrchen an allen ihren Aeſten, ſo reizend weinte, wie die geſchickteſte Kokette.

Aber darin haben Sie wahrlich recht, daß der Natur unſere Civiliſation, beſonders die jetzige induſtrielle, ſchauderhaft zuwider ſein mag. Ich, ihr treuſter Sohn, glaube es gerade jetzt an allen Bäumen, Pflanzen und Blumen deutlich wahrzunehmen, wie ſie trauern und mich um Hülfe anzurufen ſcheinen gegen eine Rotte engliſcher Spekulanten, die eine Eiſenbahn mitten durch meinen Park führen wollen, nahe am Schloß vorüber, das ich bewohne, und wo ſie mich Tag und Nacht mit der angenehmen Muſik des Pfeifens der Lokomotive zu regaliren hoffen. Doch dies letztere wird keinenfalls ſtattfinden, da ich im Fall des Unterliegens gegen die Vandalen, augenblicklich mein ganzes hieſiges Beſitzthum verpachte (da ich es nicht verkaufen **kann**), und im Lande der Sonne einen Aufenthalt ſuche, wo die Natur am reichſten und üppigſten, und Menſchen am wenigſten zu finden ſind.

Die Zeiten krachen wie die Gletſcher, ſagen Sie ſchön und wahr! Aber wer macht dieſe Zeiten, als wir ſelbſt? In tauſend Jahren ſind wir vielleicht geſchickter darin, und ich freue mich täglich, alt genug zu ſein, bald von den jetzigen ausruhen zu können, wo? **Allah Kerim!**

Ihr treuergebener

H. Pückler.

Ein Vorwurf.

Ihre Frau Gemahlin hat mich mit dem Geſchenk ihrer Photographie beglückt. Dieſe ruht nun ſchon ſeit anderthalb Jahren in meinem Photographieen-Album mit einem leeren Blatt daneben, welches mit Ungeduld das Bild des Herrn Gemahls erwartet!

Wie lange ſoll dieſe Grauſamkeit noch dauern. — Ueberzeugen Sie ſich durch einen Blick auf die Beilage, mit welchem betrübten Geſicht ich, durch dieſen ſtets unerfüllten Wunſch, ſelbſt in der Lektüre eines Lieblingsbuches „Vor dem Verſtummen“ gedankenvoll unterbrochen werde.

44.

Apollonius von Maltitz an Pückler.

Weimar, den 1. November 1864.

Wie ſehr, mein theurer Fürſt, hat Ihr Schreiben mir wohlgethan. Es war mir, als hätte ſich mir eine magnetiſche Hand auf's Herz gelegt. Zu Ihren ſchönſten Gaben gehört die, uns vor uns ſelbſt beredt zu machen und zum Fließen zu bringen, was ſonſt Schweigen oder, um die Metapher richtig zu ſchließen, Erz oder Eis ſein würde, bleiben müßte. Sie wären ein Glücklicher, wenn Sie ſich ſelbſt ſo wohl thun könnten wie Anderen, wenn es ſich in Ihnen ſo ſchlichtete, wie in denen, zu denen Sie ſprechen! Man hat Goethe dieſe Eigenſchaft zugeſprochen.

Ich leſe jetzt mit unſerem ruſſiſchen Geiſtlichen, der Deutſch lernt, alle Morgen ein Kapitel im neuen Teſtament, natürlich in Luther's Ueberſetzung, die wir mit der oft genaueren ruſſiſchen vergleichen. Wer könnte dieſe Schriften ohne Rührung leſen? Zumal ergreift es mich im Tiefſten, wenn Jeſus jedesmal, wann er die große Menge ſiehet, ſie in ſeinem Herzen bedauert und ſie tröſten will, wenn er ſagt: „Arme werdet ihr immer haben, aber nicht mich.“ Dieſes Wort ſollte den Kommunismus entmuthigen. — Rouſſeau's vicaire Savoyard — nie unterſchreibe ich dieſes Glaubensbekenntniß oder vielmehr Meinungszugeſtändniß, — Renan's Werk hat eine Frivolität, vor der man erſchrecken muß. Es iſt die alte Strategie, den Gott zu einem edlen Menſchen, und allmählich den edlen Menſchen zu einem Betrüger zu erklären Wie läppiſch erkennt er Jeſus ein komiſches Talent zu, welches mit dem Molière's ſtreiten könnte!! Wie fade die Anſpielungen: Marie plaisait à Jesus par une certaine langueur. Das Buch iſt in Leipzig in einer ruſſiſchen Ueberſetzung erſchienen. — Die ruſſiſche Sprache ſträubt ſich noch gegen ſolche Produktionen. Sie wird noch ſehr zugeritten werden! — Neulich ſah ich Förſter aus Berlin hier wieder, wir ſprachen von Theodor Körner, den er fallen ſah. Welcher deutſche Jüngling glühet noch für Körner? — Und ſeine Dichtungen? Für die Muſik des Prinzen Louis Ferdinand in „Leyer und Schwert“ gebe ich alle Gedichte Heine's. Sein Sonnet, als es hieß, der König ſei in der Schlacht bei

Bautzen gefallen, entzückte Chateaubriand in einer proſaiſchen franzöſiſchen Ueberſetzung! — Vor einigen Tagen war Bettina's Arnim-Tochter Giſela hier, jetzt Frau Grimm. Sie entzückte mich durch ihre Liebenswürdigkeit. Sie hat ſehr gewonnen. Auch ihr Mann gefiel mir. Leider waren ſie nur einen Augenblick hier. Sie wären für Weimars Geſelligkeit ein unendlicher Gewinn geweſen. Ich ziehe ſie bei weitem ihrer Mutter vor. Wir haben hier mehr Vereine als Geſellſchaft, was mir nicht unlieb iſt. In Vereinen darf man faul ſein, an einem Theetiſche nicht. Giſela hört ſich herrlich an, doch mag auch ſie nicht allein und immer ſprechen. Ich habe auch lange nicht ſo viel geſprochen, als mit ihr. * und ** haſſen ſich wie Monitor und Mermior. Man ſagt, daß die Deutſchen keine Leidenſchaften haben. Eine „Druckerei“ muß aber in der Nähe ſein, dann haßt man vulkaniſch.

Es freut mich, daß meine Citation Tiedges Ihnen gefallen. Ich liebe die meiſten ſeiner Gedichte, die nicht verdienen, vergeſſen zu werden. Seine Elegie an die Roßtrappe weiß ich auswendig. Erlauben Sie mir, hier eine Strophe niederzuſchreiben, die tief in meiner Seele ſtehet. „Und nahm vielleicht die hehre Natur uns darum bloß, daß ſie uns bildern lehre, wie Kinder auf den Schooß, die ſelbſt in höhern Räumen, das Urbild nicht erſehn, ſo laßt uns Gott nur träumen, es träumt ſich ja ſo ſchön!“ — Ich habe ihn ſeit meiner Kindheit gekannt und mit Liebe umfaßt. Das Jahr vor ſeinem Tode beſtieg er den Dreikreuzberg in Karlsbad, und ſandte mir ein Blatt, welches er für mich gepflückt hatte! — Wie Unausſprechliches iſt der Menſch beſtimmt zu empfinden! — Geweſen und nicht mehr!

Lieben und modern!
— Die Erde modert,
Die Sonne lodert,
Die alle Farben wieder fodert.

Varnhagen nun ſeit ſechs Jahren nicht mehr! Die Platte an ſeiner Thüre, worauf ſein Name ſtehet, bat ich mir aus. Sie ruhet zu meiner Rechten. Wie oft, theurer Gönner, haben auch Sie davor geſtanden! Wer tadelt Reliquien? — Nur wer das menſchliche Herz nicht kennt! Bewahre ich doch Blätter vom Baum, unter welchem vor elf Jahren der Todtenwagen des guten Großherzogs Karl Friedrich hielt. — Welch eine große Wehmuth iſt das Leben! — Ich beſuche nicht die Ruheſtätte der Fürſten Weimars, ohne meine Lippen auf die unerbittliche Thüre zu drücken, über deren Schwelle ſo viel Großes und Edles für immer einging! Wie freut es mich, daß auch Ihre Gedanken gern dort weilen. —

Nationalverein und ſo weiter ſind kleinlaut geworden, ſeitdem die Kanonen gebrüllt haben. Es ſind Fröſche, die nur mit der Schnauze zum Waſſer hinausſehen. In der Weltgeſchichte beweiſen nur Schlachten etwas. Preußens Siege ſind unendlich viel werth. Hoffentlich keine Annexionen, es würde der Teufel dazu lachen. — Was ſich in Italien vorbereitet, iſt leicht zu errathen. Ich weiß nicht, wo es zu verwenden iſt. Seit nur Frankreich den Beſitzſtand aller Monarchen beſtimmt, und alle die bedroht, welche einen Nachbar bei dem Seinigen erhalten wollen; wer iſt der Uhr in ſeiner Taſche gewiß? Iſt nicht Frankreichs Deviſe Nationalität und Civiliſation — wo man die Nationalität mit Füßen tritt, iſt ein Intereſſe der Civiliſation im Spiele. Dieſe iſt aber zuletzt immer gegen Deutſchland gerichtet, welches nach engliſchen Anſichten hinter der Türkei zurückſtehet.

Offen geſtanden, glaube ich an eine Rückkehr der erſten napoleoniſchen Zeit. Schwerlich und hoffentlich erlebe ich ſie nicht. — Zu meinen Freuden gehöret ein tägliches Kapitel des „Don Quixotte“. Dieſes Werk iſt ein unſterbliches Lächeln des Genie's. Es iſt die beſte Widerlegung des Voltaire's, nicht eine gottloſe, „nicht eine bittre, nicht eine unritterliche Zeile gegen Frauen". Und gab es jemals ein witzigeres Buch? Die Ueberſetzung des Viardot kann das Original erſetzen. Sie iſt ein Meiſterſtück und der beſte Kommentar des Buches; „pour traduire Don Quixotte", ſagt er, „j'ai relu Montaigne". Ich finde in alten Tagen verjüngt nichts beſſer als Lektüre in fremden Sprachen, die Mutterſprache iſt dann wie ein ausgetretener Schuh. Lieblingsdichter der Jugend weiß man auswendig, aber die Proſa der Mutterſprache lieſt man mit Ungeduld. Ich habe ſelbſt in's Polniſche wieder hineingeblickt.

Ein Wiener Dichter ſchenkte mir einen Band Novellen, die vortrefflich ſind. Ihr Titel lautet: „Aus der Gaſſe" nämlich aus dem Ghetto von Prag; der Verfaſſer, er heißet Kompert, iſt ein Jude. Die Juden haben in ihrem Styl für mich etwas von der Gluth des Rubens. Kompert iſt gewiß ein hochbegabter Dichter. Seine letzten Novellen hat er dem Großherzoge gewidmet. Dieſer iſt jetzt in Berlin. Ihre Erinnerung erwiedert er mit wärmſter Freundſchaft. Wie ſehr wünſchet er — Sie hier wiederzuſehen. Die Frau Großherzogin, die einen Huſten und Schnupfen nicht los werden kann, habe ich ſeit mehreren Wochen nicht geſehen. Sie zeigt einen immer höheren Werth. — Ich erlaube mir Ihnen einen Scherz zu ſenden, der auf einem Vorfall beruhet, der ſich zu Fontainebleau ereignete. Ich produzire mehr, als ich wollte — hundertachtundzwanzig Sonnette zählte ich geſtern in meinem poetiſchen Schweißtuche; die Welt will vielleicht nicht ein Dutzend mehr. Die Verſe tanzen aber vor meinen Augen, und oft möchte ich ſagen, ich habe ihnen nur zugeſehen. Natürlich führen ſie zu keinem Lorbeer, aber die Poeſie iſt nicht nur auf dem Kapitol. — Sie vertheidigen die Thränenweide beſſer als ich ſie angriff, ich trete ihr den ſchwarzen Schwan ab, der weiße bleibe der Cypreſſe, aber eben fällt mir ein, wie reizend der Schwan iſt, wenn er ſich erhebt und nach den Zweigen der Thränenweide langt. Ich ſah dieſes einmal, wie ein Junges zwiſchen ſeinen gewölbten Flügeln ſaß. Vor einigen Tagen ergötzte ich mich daran, durch welkes Laub in das Himmelsblau hinaufzuſehen. — Ein ſanfter Wind bewegte den Baum, die Blätter, ſie waren nur golden, nicht gelb und welk, und ſchwammen ſo wonnig in Luft und Azur! Es iſt gewiß, die erſte der Grazien iſt die Natur. Wie hold iſt das Phänomen, daß die breiten Blätter ſich im Herbſt auf die Nadelbäume flüchten, und oft bis zum Junius dort als flüchtige Gäſte bleiben! Doch wer iſt dieſer Grazie vertrauter als Sie?

Sie haben Baron Bourgoing gewiß gekannt. Seine Memoiren ſind erſchienen. Er war ein edler Menſch, auch ein vortrefflicher Dichter. Ein Schauſpiel, welches die Geſchichte eines in Verruf gefallenen und wieder zu Ehren kommenden Regiments enthielt, war ſehr originell und poetiſch. Ich weiß nicht, was aus dem Manuſkript geworden.

Und nun muß ich wohl ſchließen; es iſt Abend, und nun ruhen bereits alle Wälder! Meine Frau trägt mir noch die freundſchaftlichſten Grüße für unſeren hohen Freund auf. Sie iſt nicht die Letzte, die ihn in Weimar wiederſehen möchte. — Unſere mit dem Enkel des Kanzlers Müller vermählte Nichte ſiehet ſich nach einer Wiege um; die Unvermählte kränkelt leider immer. — Herzlichſten Dank von meiner Frau und mir für das vielwillkommene Blatt, dem ich ein von Ihnen ſo gütig gewünſchtes, zu ſeinem Nachtheile entgegenſtellen muß. Allein ſchon weil Sie es begehren, iſt es ein geſchmeicheltes Bild.

In Verehrung, Treue und Dank

Maltitz.

45.

Pückler an Apollonius von Maltitz.

Branitz, den 27. Dezember 1864.

Meine beſten Wünſche zum neuen Jahr, und meinen beſten Dank für die überſandte Photographie, die ich ähnlich und gut aufgefaßt finde. Sie iſt mir alſo eine ſehr liebe Erinnerung.

Heute nur dieſe wenigen Zeilen als Zeichen, daß ich noch lebe, obgleich ich ſchon ſeit vierzehn Tagen Stube und Bett hüten muß, recht krank.

Mit den herzlichſten Grüßen an mein verehrtes Gönnerpaar

deſſen treuergebener
Freund und Diener
H. Pückler.

46.

Apollonius von Maltitz an Pückler.

Weimar, den 21. Februar 1865.

Ich bringe Ihnen, mein theurer Fürſt, Geſänge eines mir befreundeten Dichters dar, der ein Mitkämpfer in jenen großen Zeiten war, aus denen auch Sie ſo glorreiche Erinnerungen ernteten. Perſönlich hat er nicht das Glück, Ihnen bekannt zu ſein, allein aus *ſeiner* Hand kommt dieſe Huldigung. Wollen Sie dieſen Geſängen eine Theilnahme, eine Erwähnung gewähren, ſo wird es dem Dichter in ſeiner Dämmerung ein Freudenſtrahl ſein, und die Verbreitung ſeines uneigennützigen Werkes befördern.

In aufrichtiger Verehrung und Dankbarkeit

Maltitz.

47.

Pückler an Apollonius von Maltitz.

Branitz, den 8. März 1865.

Mein verehrter Freund,

Tauſend Dank für die hübſchen Veteranenlieder Ihres Freundes. Aber ich bin leider wirklich ſehr krank an einer neuen Bronchitis, ſeit drei Monaten nicht aus der Stube gekommen, kaum des Schreibens fähig. Alſo ſpäter einen längeren Brief, oder mich ſelbſt in Weimar; doch vor Mai oder Juni laſſen mich die Pedanten von Aerzten nicht fort. Geſtern ſtarb hier ein kräftiger, rüſtiger, guter Freund von mir an derſelben Krankheit, aber ganz angenehm an einem Lungenſchlag, wie Varnhagen. Was alles von jüngeren Bekannten um mich her ſtirbt, iſt wirklich wunderbar, wie mir überhaupt die Welt immer kurioſer vorkömmt, je länger ich lebe.

Tauſend Schönes an Ihre holde Frau Gemahlin, und wenn ich Anfang des Sommers noch exiſtire, und wieder mobil werde, ſehen wir uns gewiß im lieben Weimar.

Ihr treuergebener

H. Pückler.

Briefwechſel

zwiſchen

Pückler und der Fürſtin Melanie von Metternich

nebſt einem Briefe des

Fürſten von Metternich.

1.

(1840).

Fürſtin Melanie von Metternich an Pückler.

Lieber Fürſt, ich habe eben Ihr Gewäſch erhalten, und glaube Sie ſehr krank, da Sie ſo ſchrecklich dumm ſind — du reste je suis toujours prête à vous tout pardonner. Je vous ai préparé une chambre, et plus vous en profiterez, plus vous me ferez plaisir.

Mélanie.

2.

Pückler an die Fürſtin Melanie von Metternich.

Wien 1840.
Dienſtag Abend.

Verehrteſte Fürſtin,

Erſehen Sie, i bitt', aus inliegendem Zettelein wie die Preußiſche Staatszeitung mir ein Leides anthut! Ich hoffe, Sie ſelbſt eine edle Ungarin, werden mich vor dem böſen alten Ungar de la haute volée (am Ende gar der formidable Fogaſch) gnädiglich zu beſchützen verſuchen, und wegen der vielen mir drohenden Duelle mich unter die Protektion meines hochverehrten Grafen Sedlnitzky ſtellen. Die Gefahr ſcheint mir ſo dringend, daß, im Fall ich morgen loſen ſoll, ich um eine Bedeckung bis zur Staatskanzlei bitte, aus Furcht dem ſchrecklichen alten Ungar de la haute volée zu begegnen, dem außer den gewöhnlichen Waffen noch andere zu

Gebot zu ſtehen ſcheinen, car ce diable d'homme pourrait bien avoir l'intention de me faire crever de rire ou d'ennui, zwei Todesarten, gegen die ſelbſt ein Verſtorbener ſich nicht zu vertheidigen vermag.

Und die Sache wird um ſo gefährlicher, da die Preußiſche Staatszeitung mit ihm im Bunde ſteht, gegen die ich ſelbſt Maltzan's Hülfe nicht mehr anzurufen im Stande bin.

Nie hätte ich geglaubt, im friedlichen lieben Wien ſolchen tödtlichen Verlegenheiten ausgeſetzt zu werden, tröſte mich aber über alles, ſo lange ich hoffen darf, unter dem Schutze meiner gnädigen Fürſtin zu verbleiben als

Ihr treugehorſamſter

H. Pückler.

X.

Fürſtin Melanie von Metternich an Pückler.

Ich kann Ihnen meine Freude beim Anblick Ihres Bildes nicht beſchreiben, lieber Fürſt. Ce n'est pas parfait à la vérité, mais c'est une bonne réminiscence. Mon petit Paul s'est écrié tout de suite: „c'est le prince Pückler!“ Ich ſage Ihnen hundertmal Dank dafür.

Warum ſind Sie denn krank? Das iſt im höchſten Grad langweilig! Ich hatte dem Freund Maltzan aufgetragen, mich in Ihr Gedächtniß zurückzurufen, (wenn ich nicht die beſte Perſon der Welt wäre, würde ich ſagen: nein, ich ſage es nicht — ich habe vergeſſen, und glaube Sie ſeit Dienſtag unfähig, mich zu vergeſſen), alſo ich wollte Sie an Ihr Verſprechen erinnern, mir ſelbſt den „Vergnügling“ vorzuleſen, und wollte Sie heute erwarten. Ich ſehe mich in meinen Hoffnungen getäuſcht, und ärgere mich darüber. Ich bedaure Sie nicht — und glaube, Sie ſind über Ihre leichte Krankheit ſehr glücklich, weil Sie gut gepflegt werden, und dabei

das wohlthätige Werk ausüben, ein unſchuldiges Mädchen nächſt dem Leſen auch das Pflegen zu lehren! Leider kann ich nicht zeichnen, ſonſt würde ich hier eine große Weſpe aufgezeichnet haben.

Mrs. Trollope iſt eine gemeine Seele, welche die Geſellſchaft durch die offene Thür der Küche beobachtet hat. Je lui en veux de trop m'aimer, car un sot ami est pire qu'un franc ennemi — comme vous ne saurez jamais être le premier, jurez-moi de ne pas être le dernier, car vous êtes diablement méchant quand vous nous en voulez. Bon soir, et j'espère à revoir bien-tôt.

Melanie de Metternich.

4.

Fürſtin Melanie von Metternich an Pückler.

Merci, mon cher Prince, de la visite du charmant petit groom. Je suis au désespoir de ne pouvoir lui parler moi-même, cependant j'ai appris par interprète qu'il n'avait pas trop froid, ce qui m'inquiétait. Merci de m'avoir envoyé le livre. Nous vous demandons, le Comte Maltzan et moi, de venir nous lire vos péchés. Il y aurait un double charme à vous faire tout de suite les reproches mérités, et nous nous promettons bien de commander silence à notre enthusiasme, afin de ne pas trop augmenter votre vanité, Sie nicht gänzlich zu verderben.

Melanie de Metternich.

5.

Fürſtin Melanie von Metternich an Pückler.

Da ich großmüthig bin, und eine Chriſtin im wahren Sinne des Wortes zu ſein hoffe, ſo verzeihe ich Ihnen von Herzen, lieber Fürſt, aber tief gekränkt bin ich, (Lottchen würde ſagen verletzt), daß Sie eines Kammerdieners bedürfen, um ſich meiner zu erinnern. Ich hoffe, daß die Einladung weniger Eindruck auf Sie machte, weil ich Sie nur bat, Lory Fuchs, die alte Freundin, hier zu begrüßen, und daß ich dabei nur Nebenſache war. Ein anderesmal werde ich Sie bitten, zu mir zu kommen, ohne eine alte Freundin, vielleicht vergeſſen Sie es dann nicht wieder.

Melanie Metternich.

6.

Fürſtin Melanie von Metternich an Pückler.

Lieber Fürſt, morgen iſt es Donnerſtag, **le soir où je ne puis rester chez moi excepté si j'étais malade. Si votre affaire ne prend pas toute la matinée, je ne demande pas mieux que de vous voir à 1 heure ½ ou 2 heures. Nous pourrions au moins lire une bonne heure. Si vous ne pouvez, il faudra remettre à dimanche, ce qui m'est très-pénible. Ne me répondez pas; comme je ne sors pas, je vous attendrai, s'il est possible sans m'impatienter. Bon soir.**

7.

Pückler an die Fürſtin Melanie von Metternich.

Lundi.

Ich habe, gütigſte Fürſtin, Ihr liebliches, zu liebliches Billet leider erſt bei der Zuhauſekunft von einem kurzen

Spazierritt in der Sonne (denn ſo pflege ich mich manchmal zu heilen) vorgefunden, ſonſt wäre ich augenblicklich erſchienen, um meinen Dank dafür perſönlich abzuſtatten. Morgen aber bitte ich um Erlaubniß mein Amt als lecteur de la Reine anzutreten — car celui d'écran de la Reine dont parlait le Prince, comme celui d'Otahaiti, ne sont malheuresement pas vacants — aber bei alle dem befürchte ich, gnädigſte Fürſtin, Sie werden es bald in eine Sinekure verfallen laſſen, und ich bin noch nicht träge genug geworden, um dieſe zu lieben. Sous ce rapport là je commence à me croire incorrigible! Anderthalb Schwabenalter waren nicht hinlänglich zu dieſer Kur.

Mais mille pardons de vous parler tant de moi-même. J'y reviens pour la dernière fois en vous disant combien je suis pénétré pour vous de reconnaissance, d'admiration, et de dévouement à toute épreuve. —

8.

Fürſtin Melanie von Metternich an Pückler.

J'ai fait une bêtise hier, mon cher Prince, en vous priant de venir chez moi ce soir, j'avais oublié un engagement qui m'oblige à sortir avant 7 heures, et me voir obligée de vous demander pardon de ma distraction.

Voici le manuscrit. Je vous remercie d'avoir eu un peu de patience et de m'avoir livré ce tôme pendant quelques heures. Je l'ai entièrement parcouru et ce que j'en ai lu m'a fait regretter de devoir passer legèrement sur toutes vos admirables descriptions. J'espère que vous me laisserez plus de temps pour le numero 2, 3 que je commencerai demain, et que je serais bien heureuse de lire avec vous. Ich hoffe, Sie haben ſich ausgeruht, und werden heute Abend aufgeweckter und liebenswürdiger ſein wie geſtern.

Melanie Metternich.

9.

Fürſtin Melanie von Metternich an Pückler.

Ich habe leider das Recht, nicht mich eine Verſtorbene zu nennen, muß alſo einen Platz unter den Lebenden zu behaupten ſuchen. Ich war vorgeſtern überzeugt, einer großen Krankheit nicht entgehen zu können, war geſtern wirklich krank — nicht wie Sie es manchmal ſind, ſondern ernſtlich — heute bin ich zwar beſſer, doch wurde mir große Ruhe verordnet. Morgen werde ich wohl noch zu Bette liegen, et je dois rassembler tout exprès un congrès de famille pour savoir si le lecteur peut (sans honte) s'établir dans une chambre à coucher. Eine Engländerin würde über dieſen Gedanken ſchaudern — ich nehme es nicht ſo genau. Meine ſchwere Krankheit wird wohl dieſe Schrift, und den ohnehin ſchwachen Styl entſchuldigen

Melanie.

10.

Fürſtin Melanie von Metternich an Pückler.

Wien, den 31. März.

Die Aerzte verbieten vor allem viel zu ſchreiben, und viele billet-doux zu bekommen, deshalb gebrauche ich eine fremde Hand, um Ihnen zu danken. — Que je plaiderai chaudement la cause du lecteur, iſt nicht zu bezweifeln, indem ich in dem nun beginnenden Bande die Solution der Geſchichte erfahren muß, welche ſicher zu meiner Krankheit beigetragen hat; morgen früh werde ich Ihnen bei Tagesanbruch ſagen laſſen, ob mein Aeskulap mit der Lectüre einverſtanden iſt, und dann bitte ich Sie, es auf keine Weiſe als einen poisson d'avril anzuſehen, ſondern ſich nach dem Buchſtaben der Schrift zu halten. Den Kindern geht es Gottlob wohl, zu einer guten Stunde ſei es geſagt.

11.

Pückler an die Fürſtin Melanie von Metternich.

Au premier Avril 1840.

Gnädigſte Fürſtin,

Ich habe den hier zurückerfolgenden poisson d'avril erhalten. Für eine Kranke ſind Sie ziemlich muthwillig, fürwahr! Denn da ich das Wort „Seeleneigner", das ich dem bekannten „Leibeigner" nachgebildet, nie gebraucht habe, als einmal in einem Billete an Sie, Fürſtin, ſo kann die Myſtifikation nur von Ihnen herrühren.

Ich muß Ihnen indeß aufrichtig ſagen, daß ich, als ächter Deutſcher, den Spaß nur bis auf einen gewiſſen Grad verſtehe, und mich durch die Art des hier an mir ausgeübten gekränkt fühle. Ich finde ihn weder ſo fein noch ſo gemüthlich, als ich ihn erwartet hätte, und laſſe mich wohl geduldig im kleinen Kreiſe an den geſellſchaftlichen Pranger ſtellen, aber nicht gern vor dem ganzen Publikum*).

---

*) Anmerkung der Herausgeberin. Dies bezieht ſich auf einen Scherz, den die Fürſtin von Metternich mit Beihülfe des Generals von Tettenborn verübte. Sie ſchickte nämlich Pückler ein Blatt der Wiener „Allgemeinen Theaterzeitung" von Adolf Bäuerle, datirt vom 1. April, in welchem folgender Brief gedruckt zu leſen war: „(Der große Verſtorbene)" hat durch nachſtehendes Schreiben an Frau Regina Frohberg, dieſer gefeierten vaterländiſchen Novellendichterin, eine eben ſo wohlverdiente als rühmliche Anerkennung zu Theil werden laſſen:

„Verehrteſte!

Ich habe Ihre letzte Novelle: „Vergangenheit und Zukunft", mit großem Intereſſe und gewiſſenhafter Aufmerkſamkeit, ja, wie ich nicht läugnen kann, mit wahrem Entzücken geleſen. Es liegt in Ihrer Feder ein Zauber, der ſich nicht mit Worten beſchreiben läßt, dem aber niemand zu entgehen vermag. Man weiß in der That nicht, worüber man ſich mehr wundern und freuen ſoll, über die Eleganz der Diktion, oder über die Feinheit der Karakterzeichnung, oder über die Maſſe von edlen und lieblichen Sentiments, die Sie in ſo großer Menge dem Leſer mit liebenswürdiger Pro-

Ceci, Princesse, n'a pas la prétention d'être un billet-doux, mais tout ce que j'écris est toujours sincère — c'est un petit mérite, mais il est rare.

Agréez, je vous prie, l'expression réitérée de mon plus respectueux dévouement.

H. Pückler.

12.

Pückler an Adolf Bäuerle.

Den 1. April 1840.

Euer Wohlgeboren

muß ich bitten, auf einen in Ihrer Zeitung abgedruckten, und mit meinem Namen unterzeichneten Brief die hier beigelegte Berichtigung in Ihrem nächſten Blatte folgen zu laſſen. Auf dem Schauplatz des Angriffs muß auch die Vertheidigung ſtattfinden.

Mit vollkommener Hochachtung

Euer Wohlgeboren
ergebenſter

H., Fürſt Pückler-Muskau.

digalität zum Beſten geben. Ich will mich hier nicht in weitere Lobſprüche vergehen, weil ich fürchten müßte, Ihr litterariſches Zartgefühl zu verletzen. Nur ſo viel: Ihre „Vergangenheit und Zukunft“ brachte in mir die doppelte Empfindung des Bedauerns und der Erwartung hervor, des Bedauerns, daß dieſe reizende Lektüre, nach ihrer Vollendung bereits der Vergangenheit angehörte, und der Erwartung, daß Sie in einer recht nahen Zukunft mit einem ähnlichen Erzeugniſſe beglücken möchten

den treuergebenſten Ihrer Verehrer und Seeleneigner
Hermann, Fürſt von Pückler“.

Dieſer Brief war erfunden, und das Blatt, worin er ſtand, nur in vier Abdrücken vorhanden, davon einer Pückler am frühen Morgen wie durch Zufall in die Hände kam.

13.

Fürſtin Melanie von Metternich an Pückler.

1. April 1840.

Ne croyez pas, mon Prince, que j'ai la prétention de vous écrire un billet-doux, tout ce que j'écrirai sera sincère — c'est un petit mérite — mais quoiqu'il soit rare, je le possède au plus haut degré.

Mettons un peu en ligne de comparaison nos conduites réciproques.

J'étais souffrante le 21 mars — mais je m'occupais bien innocemment de vous jouer un petit tour à la manière de Döbler — bien innocent en vérité, et qui me donnait la douce distraction de penser à vous. — Est-ce un crime?

Je compose un billet charmant, et qui me donne une haute idée de mes talents épistolaires — un billet jusqu'aussi parfaitement conçu, que s'il sortait de votre plume. — Est-ce un crime?

Je fais insérer un billet dans 4 exemplaires de la gazette de théatre, qui sortent de mes mains pour entrer dans les vôtres par le seul canal de deux amis également attachés à vous et à moi. — Est-ce un crime?

Je saisis la première occasion possible pour vous prier de venir chez moi pour vous expliquer tous les détails de cette histoire, qui auraient pu vous amuser et terminer l'affaire en vous donnant les 4 exemplaires de la dite gazette. — Est-ce un crime?

Finalement je me réjouis infiniment de voir, daß Sie ſo vollkommen aufzufaſſen ſind, was beiliegender Brief an den armen, und ſo vollkommen unſchuldigen Bäuerle beweiſt — Ja, wenn dies ein Verbrechen iſt, ſo erkenne ich mich deſſen im vollſten Maße ſchuldig.

Als Gegenſatz wollen wir Ihre Handlungsweiſe betrachten.

Erſtens: am 31. März ſchrieben Sie mir — wohl um die Gewohnheit beizubehalten, im Falle Sie in künftigen Romanen zarte Briefe bereit haben müſſen, zwei charmante Echantillons derſelben — und an dem Tag, wo ich die darin beſchriebenen Gefühle auf die Probe ſetzen will — wollen Sie mich nicht einmal mit einem Beſuche beehren, um den ich Sie höflich bat. — Iſt das ſchön?

Zweitens: glauben Sie mich fähig, vor einem ganzen Publikum einen albernen Scherz zu machen. Pfui, was giebt Ihnen das Recht, mich albern zu ſchelten? Iſt das ſchön?

Pardon — albern, ja vielleicht dumm — bin in dieſer Gelegenheit nicht Ich geweſen. Aber die geſcheuteſten Leute haben ſchwache Stunden im Leben — und Sie, lieber Verſtorbener, ſcheinen einen ſchwachen Tag — nämlich den 1. April zu haben. — O, glauben Sie mir, lieber Roſenberg, ſcheuen Sie vor allem den 1. April — er iſt gefährlicher, als der ganz gewöhnliche ſo banale Freitag! —

Drittens: ſchreiben Sie einer Frau — einer an Schmeichelei gewöhnten Frau — der Frau eines Staatskanzlers — einer liebenswürdigen Frau — einer gleichſam europäiſchen Frau (comme disait élégamment une personne peu versé dans la langue française) à une femme publique — einer leidenden Frau — einer zarten Frau — einer impreſſionablen Frau — einen unhöflichen, ja tout bonnement einen ſackgroben Brief — iſt das ſchön?

Hier iſt dieſer Brief, leſen Sie ihn wieder, ſchämen Sie ſich, zerreißen, verbrennen Sie ihn, und mißhandeln Sie noch die Ueberreſte der Aſche; wenn noch ein Tropfen deutſchen Blutes in Ihren Adern fließt, ſo thun Sie dies gewiß.

Ich bin ſo matt und angegriffen, daß ich die weiteren Sünden nicht mehr aufzuzählen vermag — wenn Sie mich um Verzeihung bitten wollen. Ich glaube dies füglich fordern zu dürfen, und da Sie nichts Beſſeres zu thun haben, ſo kommen Sie im Vorabend noch zu mir, aber nicht ſpäter als 8, halb 9, denn ich bin noch ſo ſchwach, daß ich dieſes nicht zu leſende Geſchmier nur mit Mühe zu Ende bringen konnte.

Da Sie nun aber kompromittirende Proben des omineuſen 1. Aprils beſitzen, ſo hoffe ich, daß Sie mir den 2. nichts nachtragen werden. Dies wäre nicht ſchön.

14.

Pückler an die Fürſtin Melanie von Metternich.

(12 April 1840.)

Theuerſte Fürſtin,

Ich habe heute früh Prokeſch gratulirt, daß Sie ihm geſtern den Kopf gewaſchen, und darauf die beiliegende Antwort erhalten.

Ich zweifle nicht, daß er gewünſcht, Sie möchten ſie leſen, aber ich gebe Ihnen zugleich mein ernſtlichſtes Ehrenwort, daß ich, nach allem, was ich früher von ihm gehört, die feſte Ueberzeugung hege, der Brief enthalte nur Wahrheit. Prokeſch hat ſeine Fehler wie wir Alle, aber Sie haben ihn nicht durchaus richtig beurtheilt.

Nun aber, Fürſtin, wenn Sie mich ein bischen lieb haben, und ich verdiene es, ſo ahmen Sie nicht wieder der falſchen Trompete im Orcheſter nach, und laſſen Sie wenigſtens dieſe Briefe unter uns bleiben.

Ihr Seeleneigner.

15.

Pückler an die Fürſtin Melanie von Metternich.

Marienbad, le 30 Août 1840.

Chère et bonne Princesse,

J'apprends en même temps que vous êtes fâchée contre moi, et que vous partez lundi — O Dieu, que

ces deux nouvelles quadreet mal ensemble, car si vous partiez, toujours fâchée — j'en serai au désespoir.

„Laß die Sonne nicht unter — und wieder aufgehen, über Deinen Zorn," ſagte unſer Herr — und: „Vergieb uns unſere Schuld, wie wir vergeben unſern Schuldigern".

Suivez ces deux beaux préceptes, et pardonnez moi aussi, si j'ai eu tort, et si j'ai commis une faute.

D'ailleurs je suis si jeune, si malade, si fou quelque fois — et même si je voulais disputer je pourrai peut-être prouver à autant de personnes que j'ai parfaitement raison, qu'il y en a qui me condamnent. Mais loin de moi ces idées. Si d'autres m'aperçoivent quelquefois sous les traits de la bête fauve — devant vous, Princesse, je serai toujours mouton, et c'est dans cette qualité que je me mets fort gracieusement à vos pieds, pour implorer votre pardon, si j'ai encouru votre mécontentement.

Zugleich verſpreche ich mich zu beſſern, denn ganz iſt Hopſen und Malz noch nicht an mir verloren.

Je n'ai pas encore cent ans

Si tout cela ne vous touche pas, vous avez un coeur de tigre, millefois plus cruel que le mien, qui vous pardonnerait tout, même le péché contre le St. Esprit.

Rafraichessez-donc mon âme, en Princesse clemente et en bonne et miséricordieuse chrétienne par quelques douces paroles d'oubli du passé, et de grâces rendues pour l'avenir.

Oh croyez-moi, cela ne sera pas si mal adressé — car s'il fallait payer de sa personne pour vous servir, sans pouvoir gratifier aucun intérêt mondain, bien de gens qui vous paraissent aujourd'hui les plus dévoués, resteront peut-être très loin en arrière de votre pauvre écervelé de H. Pückler.

16.

Fürſtin Melanie von Metternich an Pückler.

Je ne sais pas, mon cher prince, qui peut vous avoir dit que j'étais fâchée contre vous. En tout cas on a eu parfaitement tort. Il y a des choses qui ne me fâchent pas, nein, qui m'affligent, et je suis affligée quand une personne de mes amis fait une sottise. Je vous compte au nombre de mes amis, et je regrette profondément que vous ayez fait une sottise. Ici il n'y a que des personnes qui vous aiment et vous portent intérêt, et nous nous sommes dit: „Mon dieu, comme il doit être malade pour se donner un aussi grand tort envers tout un public!“ et nous n'avons pas été fâchés, mais affligés. Du reste, mon cher Prince, si vraiment je puis compter plus sur votre coeur que sur celui de ceux qui me paraissent dévoués, je compte avec certitude qu'à l'avenir vous n'accablerez pas d'injures aux yeux du public une personne qui nous appartient, et que je suis appelée à voir et à protéger: (par devoir), n'est-ce pas? Maintenant ne parlons plus de cette affaire, qui me tombe peut-être sur la conscience, parceque je me suis permis vis-à-vis de vous une plaisanterie que je croyais devoir être prise comme elle avait été dites, c'est-à-dire innocemment. J'espère vous donner une bonne nouvelle en vous disant que notre départ est remis, que nous passerons encore quinze jours ici, et que j'espère que pendant ce temps je pourrai vous soigner et vous voir un peu après avoir été si longtemps privée de ce plaisir quoique près de vous. Je n'ai malheureusement rien à vous pardonner, mais en tout cas je ne vous en veux et ne vous en voudrais jamais que quand vous vous ferez du mal à vous-même, moralement et physiquement.

Mélanie.

17.

Fürſtin Melanie von Metternich an Pückler.

Den 7. November 1840.

Ich war ſehr glücklich, die Sicherheit zu erhalten, daß Sie, lieber Fürſt, wirklich noch unter die Lebenden zu zählen ſind, obſchon Ihr langes Stillſchweigen nicht zweifeln ließ, daß Sie ſchon längſt zu Ihren Ahnen heimgegangen wären. — Ihr erſter Brief aus Muskau, den ich zugleich mit dem etwas biſſigen aus Berlin bekam, rührte mich ſehr. —

Ich danke im Vorhinein für alle die intereſſanten Gegenſtände, die Sie ſo gütig ſind, mir zu geben, und die einen erhöhten Werth haben, da ich ſie aus Ihrer berühmten Hand erhalten. Ich bin auch entſchloſſen, dem Königswarther Kabinet eines dieſer Schätze aufzuopfern, damit unſere Kinder und Kindeskinder Ihren und meinem Namen vereint in dem cattalogum des Kabinets finden. — Wann ich das Glück haben werde, dieſe Schätze zu erhalten, weiß ich nicht, denn der dreimal ſchlechte Graf von Maltzan hat die Kiſte, die ſie enthält, zu groß gefunden, und deshalb zurückgelaſſen. — Ich wäre bei dieſer Nachricht vor Zorn umgekommen, wenn mich der allerliebſte Gedanke, daß es eine Folge ſeiner Eiferſucht war, nicht wieder erhalten hätte. Vous voyez qu'il y a toujours de la ressource dans les femmes et qu'elles ne meurent pas même de colère. —

Nun geben wir zu dem zweiten, etwas ſauren Brief über, den ich aus Ihrer ſonſt ſo ſanften Hand bekam. Sie thaten mir entſetzlich Unrecht. — Es wurden vier der verhängnißvollen Zeitungen gedruckt. — Sie, lieber Fürſt, bekamen ein Exemplar. — Dasjenige, welches ich in Händen hatte, und das, welches Graf von Maltzan bekam, müſſen Sie gleichfalls beſitzen. — Sie wußten eben ſo gut als ich, daß Baron Tettenborn allein das vierte haben konnte, da er es Ihnen an dem eben ſo verhängnißvollen 1. April brachte. Iſt es meine Schuld, daß Sie dieſes Blatt nicht zurückgefordert haben, oder iſt es Ihre? Dies laß ich Sie ſelbſt beurtheilen. — Tettenborn hat ſich abſcheulich gegen mich benommen, nicht gegen Sie, indem es Ihnen wahrlich nicht ſchaden konnte, ſelbſt mit Ihrem Freund Varnhagen über dieſen höchſt unſchuldigen Scherz zu lachen, denn am Ende muß ich fragen, was dabei beleidigend war. — Kein Menſch konnte glauben, daß die Frohberg Sie entzückt hätte — und Sie konnten über dieſe Zumuthung nur lachen. — Iſt es das Wort des. Seeleneigenen, welches Sie beleidigte? Pourquoi ne me vanterai-je de vous lavoir inspiré? et certainement je le céderais ni a Mad. Frohberg ni à une autre. — Alſo ſchweigen wir über dieſe Sache, verzeihen Sie mir den unſchuldigen Spaß; und legen Sie nie mehr ein bitteres Gefühl hinein. Da ich böſer bin als der Seeleneigene, ſo will ich über die große Macht, die moraliſche und materielle Kraft Ihres armen Freundes Mehemed Ali nicht ſprechen, um Ihnen nicht zu ſagen, daß Sie ſich auf eine ſchimpfliche Art an dieſem Helden geirrt haben; denn ſehen Sie, die Großmuth muß man bei mir lernen, und ich ſpotte nicht, wenn mein Gegner ſtark geſchlagen iſt; nehmen Sie ſich daran ein Beiſpiel. — Ich habe heute den Tod der armen Machbuba gehört, und mich darüber betrübt. — Ich hoffe, daß Sie die arme Kleine ernſtlich beweinen, daß ſie ihr kurzes, freies Leben mit dem einzigen Gefühle der Liebe zu Ihnen füllte, iſt wohl ſehr poetiſch — ſollte dies Bewußtſein aber allein Ihrer Eitelkeit ſchmeicheln, ſo würden Sie ſehr ſträflich ſein. — Ich bete zu Gott, daß die Zeit, die die arme Kleine hier verloren hat, ihr dort nicht angerechnet werde, Sie haben Gott lob! noch Zeit Reue und Leid darüber zu erwecken. — Die arme Machbuba aber nicht mehr. —

Sie hatten mir ein Exemplar des „Vergnüglings“ verſprochen. Je ne vous en fais pas grâce, c'est un bien nouveau livre, néan moins hier mais je tiens à l'avoir, et signé de votre main. Adieu, vergeſſen Sie mich nicht ganz in dem Taumel der Volksliebe zu Muskau. Wir wiſſen jedes genau, daß Sie mehr Teufel als Engel ſind, aber wir ſind ſchwach genug, nur die Teufel Ihrer Art liebenswürdig zu finden.

Melanie.

18.

Pückler an die Fürſtin Melanie von Metternich.

Den 20. November 1840.

O Fürſtin! Wie wiſſen Sie fern und nah das Herz der Menſchen zu regieren. Ihr lieber Brief hat mich ſo innig erfreut, ſo tief gerührt, und bei der Stelle, die meine arme Machbuba betrifft, habe ich geweint wie ein Kind. Ach, hätten Sie dies liebevolle, ſanfte Weſen ſo gekannt wie ich, ſo würden Sie keinen Augenblick daran gezweifelt haben, daß wenig Verluſte in der Welt einen heftigeren Schmerz in mir zurücklaſſen konnten, und daß ich lange Zeit alle Standhaftigkeit, die dem Manne ziemt, zuſammennehmen mußte, um meinen Kummer nur einigermaßen zu mäßigen, der dennoch nie ganz in mir erſterben wird. Alles, was edel und fromm iſt, herrſchte in einfacher Größe ſo mild und bezaubernd in dieſem ächten Naturkinde vor, daß jeder Tag meine reinſte Liebe und oft meine höchſte Bewunderung für ſie vermehren mußte. Nach Ihrem Glauben, theure Fürſtin, wird es Ihnen vielleicht angenehm ſein zu hören, daß Machbuba vor ihrem Tode die heilige Taufe empfing, und als ſie von meinen Bergleuten mit Fackelzug, faſt von der ganzen Einwohnerſchaft Muskau's umgeben, zu Grabe getragen wurde, das Kreuz des Erlöſers auf ihrem Sarge lag. Auch ward ihr Andenken am nächſten Sonntage durch eine Rede des hieſigen Superintendenten, die Viele zu Thränen rührte — denn Jeder war ihr auch hier nach kurzem Aufenthalt mit Liebe zugethan — als Chriſtin geehrt. Giebt es eine perſönliche Fortdauer, ſo bin ich feſt überzeugt, daß dieſer edle Geiſt, dies tief fühlende Herz jetzt ſeine ſchwarze irdiſche Hülle ſchon mit dem Strahlenglanz eines ſeligen Engels vertauſcht hat.

Ruhe ihrer Aſche, und Gott mit ihr wie mit uns!

Und nun möge das Leben ſein Recht üben, und wieder zum Irdiſchen zurückführen. Ich wußte wohl, daß Graf Maltzan abſcheulich genug geweſen, Ihre Kiſte zu groß für den Transport in ſeinem Wagen zu finden. Ich hatte ſie alſo mit einem Paß und Empfehlungsſchreiben der öſterreichiſchen Geſandtſchaft geharniſcht, ſchon vor vier Wochen durch Roulaye nach Wien abgeſendet; was nun weiter daraus wird, muß den Schickſalsmächten und Ihrer grauſamen Douane überlaſſen bleiben. Aber ſehr entrüſtet bin ich darüber, daß Sie einen Theil ihres Inhalts dem Kurioſitätenkabinet in Königswart übermachen wollen. Geſtatten Sie mir doch, ſchonungsloſe Fürſtin, Ihnen dazu etwas Paſſenderes zu überſenden, wo ich mich denn freilich ſehr geſchmeichelt fühlen werde, wenn dieſer Beitrag in den Königswarter Annalen als von mir gemeinſchaftlich mit der ſchönſten und liebenswürdigſten Frau ihres Jahrhunderts dargebracht, aufgeführt wird.

Schelmiſch und liſtig genug iſt, was Sie über die Eiferſucht des verführeriſchen Grafen ſagen. Ach Gott, wie glücklich würde ich mich ſchätzen, wenn er auch nur ein Atom Urſache dazu hätte. Hélas, je sais trop bien ce qu'il faut en penser, mais vous avez parfaitement raison de dire qu'il y a toujours de la ressource dans les femmes, car elles finissent toujours par avoir raison d'une manière ou de l'autre, et pour nous faire faire ce qu'elles veulent.

So geht es Ihnen auch mit dem beſiegten Mehemed Ali. Nun bin ich aber einer von den wenig weltklugen

saur

BIBLIOTHEK DER DTSCH. LITERATUR 3-598-52254-1
PÜCKLER-MUSKAU,H.VON FN. 09336/007

Menſchen, die weder ihre Freunde blos deshalb allein verlaſſen, weil ſie in Noth ſind, noch nach dem Ausgange richtend, einen großen Mann, den ſie bisher verehrt, bloß deshalb, weil er unglücklich iſt, ſofort für einen ganz ordinairen Sterblichen erklären. Auch ſehe ich bis jetzt durchaus nicht ein, inwiefern ich mich auf eine ſchimpfliche Weiſe in dieſem meinem Helden geirrt haben ſoll. Ich habe nie behauptet, daß er unbeſiegbar, noch daß Ibrahim Paſcha ein großer Feldherr ſei, (ſondern gerade das Gegentheil), aber ſelbſt der beſte Feldherr würde nichts mehr ausrichten können als Ibrahim, wenn ſeine Soldaten zu Tauſenden davon laufen. Noch weniger aber ſtand dies in der Macht Mehemed Ali's von fern her zu verhindern, und darüber, daß es geſchehen, ließe ſich noch ſehr viel ſagen, was ich auch nächſtens zu thun gedenke. Hätten die Franzoſen zeitig gethan, was England und Oeſterreich allerdings mit ſeltener Energie plötzlich ausgeführt, ſo würden die ägyptiſchen Truppen von franzöſiſchen Offizieren angeführt, und die ägyptiſche Flotte in Frankreichs Händen den Engländern vielleicht ein noch übleres Spiel in Syrien und dem Mittelmeere bereitet haben, als jetzt Mehemed Ali trifft.

Aber bewundern muß ich, ich geſtehe es freudig, die tiefſehende Politik unſeres Fürſten, der die Franzoſen und ihren Fanfaron-Miniſter ſo richtig beurtheilend, vorher ſchon wußte, daß jene überraſcht und unter ſich uneins, nicht fähig ſein würden, dem Unerwarteten einen noch kühneren Entſchluß entgegenzuſetzen. Dennoch thut es mir, dem Laien in der Politik, um unſeren ſchönen Frieden und unſeren gewaltigen Fortſchritt und Handel leid, dem ſchon jetzt durch das Geſchehene ein ſtarker Hemmſchuh angelegt worden iſt. Und was gewinnen wir damit? Peut-être le jeu ne valait pas la chandelle, und ich möchte Sie bitten, unpartheiiſche Fürſtin, darüber nachzuleſen, was ſelbſt der engliſche „Examiner“ über dieſes Thema ſagt, wovon Sie eine genaue

Ueberſetzung in der Beilage zur „Allgemeinen Zeitung" vom 11. November, Seite 2514 finden werden.

Sehen Sie es als eine Strafe Ihres ungroßmüthigen Triumphes über die decomfiture meines noble friend an, daß ich Sie ſo lange Zeit mit Politik heimgeſucht, où selon vous, je déraisonne toujours. Aber noch mehr Unrecht thun Sie mir an, wenn Sie glauben, daß mein „biſſiger" Brief aus Berlin etwas anderes als Scherz geweſen ſei, und ich je in irgend etwas einem bitteren Gefühl gegen Sie Raum geben könnte, wenn Sie mich auch jedes Jahr in den April ſchickten, um ſo weniger, da es Ihnen, wie Sie wiſſen, daß erſtemal ſo ganz und gar mißlang, und Sie, gute Fürſtin, ſelbſt ein wenig in die Grube fielen, die Sie mir gegraben. Dies iſt ein hiſtoriſches Faktum, das niemand mehr bezweifelt, als aus Courtoiſie Ihnen gegenüber. „Alſo ſchweigen wir davon", mais gare au premier avril 1841.

Das Exemplar des „Vergnüglings", welches Sie mir lieblich ſchmeichelnd zu verlangen die Gnade haben, ſende ich, ſobald ich ſelbſt das Buch habe, denn der nachläſſige Hallberger hat mir von den 25 Freiexemplaren, die er mir ſchuldig iſt, noch kein einziges geſchickt. Die erſten Bände, welche ankommen, erhalten ſogleich Sie und Mad. Frohberg mit der Unterſchrift des Seeleneigenen.

Aber wahrlich! Mein Brief wird ein Buch! C'est indécent! Verzeihung! Mit Ihnen vergißt man nur zu leicht Zeit und Raum, les anges comme les diables, unter welche letztere Sie mich bloß um meiner beſten Eigenſchaften willen rangiren, zu dieſen aber rechne ich vorzüglich die Fähigkeit Sie zu würdigen, und die liebevolle Verehrung, mit der ich ewig ſein werde

Ihr treuergebener

H. Pückler.

P. S. Apropos! Ich vergaß noch tauſend Dank für die gnadenreiche Beſorgung des ſchönen Kronleuchters aus

England zu ſagen, der jetzt die Berliner entzückt. Auch habe ich, obgleich Sie mich in meiner Eigenſchaft als obligater Avanturier für einen eben ſo ſchlechten Zahler halten, als Schiller's Iſolani, diesmal als ehrlicher Mann die Zahlung ſogleich beim großen Rothſchild angewieſen, bleibe aber noch in Ihrer Schuld für Esbouquet und hair water. Endlich bitte ich noch, daß Sie unſerem geliebten Fürſten an's Herz legen, daß er mir immer gnädig geſinnt bleiben möge.

19.

Pückler an die Fürſtin Melanie von Metternich.

Waldſchloß (wo der Paſcha umgeht),
den 27. November 1840.

Meine gnädigſte Fürſtin und Herrin,

Sie haben ſich immer als eine ſo gütige Gönnerin für mich gezeigt, daß ich hoffe, Sie werden es mir nicht übel nehmen, wenn ich mich unterſtehe, Sie um die Uebernahme einer kleinen Kommiſſion für mich zu erſuchen. Es liegt mir ſehr viel daran, daß Frau von Prokeſch den devoteſt beigelegten Brief nebſt dem kleinen ihn begleitenden Paquet auf ſichere und ſchnelle Weiſe erhalte. Sie haben die beſten Mittel dazu in Händen, und ich bitte daher um Ihre freundliche Protektion in dieſer Angelegenheit.

Von Herzen gratulire ich Ihnen zugleich, ſiegreiche Fürſtin, zu der Einnahme von St. Jean d'Acre und der glorreichen Art, mit der ſich Ihr hoffnungsvoller junger Erzherzog von neuem ſo glänzend dabei ausgezeichnet hat. Auch gebe ich mich nun, nach dem ſo vollſtändig erfolgten Gottesurtheil, dem Fürſten gegenüber, gänzlich gefangen. Ich bewundere ſeine Sehergabe und ſein Glück, in der freudigen Zuverſicht, daß dieſer beiſpielloſe Erfolg, der ſeinen Ruhm noch immer höher aufbaut, ihn wenigſtens um zehn Jahre verjüngen muß. Denn es iſt ihm nicht nur gelungen, Frankreich zu entnerven, ja, es gewiſſermaßen an den Pranger zu ſtellen, und zuverſichtlich deſſen Allianz mit England auf lange Zeit, wo nicht auf immer zu brechen, ſondern auch Rußland faſt eben ſo ſehr wie Frankreich von der Entſcheidung der orientaliſchen Frage zu iſoliren, und dem Uebergewicht ſeines Einfluſſes in Konſtantinopel ein Ende zu machen. Dies iſt wahrlich ein großes, ein enormes Reſultat für einen ſo leichten Krieg.

Da Sie mich nun ſo in der Politik bekehrt haben, ſtehe ich nicht dafür, daß Sie mich auch noch entketzern könnten, wenn Sie ſich hinlängliche Mühe darum geben wollten. Mit einem Wort, ich überzeuge mich täglich tiefer, daß Sie in jeder Hinſicht unwiderſtehlich ſind. Und mit dieſem, halb traurigen, halb freudigen Bekenntniß, unterzeichne ich mich eifriger als je, als Ihr treuer Seeleneigner

Hermann Pückler.

20.

Pückler an die Fürſtin Melanie von Metternich.

Muskau, den 1. Februar 1841.

Gnädigſte Fürſtin,

Obgleich mein letzter Brief von Ihnen unbeantwortet geblieben iſt, und ich daher kaum weiß, ob „der Sultan Muskov“ wie mich Ihr Hallermayer nennt (den ich aber geheiligt nicht anzugreifen wage) ob, ſage ich, benannter Sultan nicht eine Indiskretion begeht, indem er Sie von neuem mit ſeiner Schreiberei beläſtigt, ſo habe ich doch ein Motiv, das mich entſchuldigen muß.

Es iſt wieder Ihre Protektion, die ich für einen guten Freund anrufe, den Autor der beifolgenden Tragödie, deren Held freilich nur ein glänzender „Avanturier“ iſt, aber mir dennoch Ihres Intereſſes werth ſcheint. Der Autor ward bereits in Produktionen anderer Art günſtig vom Publikum aufgenommen, will aber vor der Hand noch unbekannt bleiben, und wünſcht ſehnlich ſein Stück in Wien zur Aufführung zu bringen, ſich im voraus jeder für nöthig erachteten Beſchneidung unterwerfend, zeigte ſich Wien in dieſer Hinſicht auch eben ſo exigeant als Konſtantinopel.

Hat alſo „Monaldeschi" das Glück, Gnade vor Ihren Augen zu finden, ſo bitte ich um Ihre gnädige Verwendung, theure Fürſtin, es noch in dieſem Winter zur Aufführung bringen, und zu dieſem Behuf einem Ihrer Sklaven zur Beſorgung dieſer Angelegenheit übergeben zu laſſen.

Von mir iſt das Stück nicht, aber ich intereſſire mich faſt ebenſo lebhaft dafür, und habe es auch hie und da, mit Erlaubniß des Verfaſſers, ein wenig korrigirt. Hat es Succeß, ſo wird ſich der Verfaſſer nennen, wird es ausgepfiffen, ſo bleibt er in der verſchwiegenen Nacht.

Nicht ein Wort mehr, um Sie nicht mehr als nöthig zu ennuyiren. Das Exemplar des Bilderfonds habe ich noch nicht geſandt, weil ich es erſt in Berlin Ihnen würdig einbinden laſſen will. Einſtweilen empfehle ich mich Ihrer Nachſicht und Gnade, wie immer als Ihr Seeleneigner, der aber noch viel lieber Ihr Leibeigner wäre!

Ihr unterthänigſter

H. Pückler.

21.

Pückler an die Fürſtin Melanie von Metternich.

Schloß Muskau, den 16. Februar 1841.

Fürſtin! Sie ſind fromm, Sie ſind Chriſtin mit Leidenſchaft, Sie ſind hochgeſtellt. — Fürſtin voll Liebe und Kraft!

Helfen Sie das Grab des Erlöſers befreien. — Welch ein Werk, welch ein Verdienſt, welch eine Belohnung im Himmel einſt!

Diesmal mit ernſter Mahnung, mit brünſtigem Flehen

Ihr Seeleneigner.

22.

Fürſtin Melanie von Metternich an Pückler.

Den 9 März 1841.

Sie ſind wohl recht böſe, lieber Fürſt? und haben auch das Recht, böſe zu ſein. — Ich erſcheine auch heute nicht als Herrin, ſondern als demüthig *Bittende*. Verzeihen Sie mir, ich bitte Sie, und glauben Sie meinen Worten, die nie trügen. — *Ich bin nicht undankbar* — aber gehetzt bin ich; und obſchon ich nach meinem Tode für unnütz verlorene Zeit werde ſchwere Rechenſchaft geben müſſen, ſo finde ich doch keinen Augenblick, um die Pflichten der gewöhnlichen Höflichkeit zu erfüllen, und auf empfangene Briefe zu antworten. — Noch einmal, zeigen Sie ſich *großmüthig*, und verzeihen Sie als *Seeleneigner* Ihrer ci-devant Herrin.

Ich bin mit den ſchönſten Teppichen umgeben, einer liegt zu meinen Füßen; ein zweiter deckt meinen Tiſch — ein einfaches hölzernes Kreuz, ein Facſimile des heiligen Grabes ſtehen vor meinen Augen, und ſo oft des Tags denke ich mit Dankbarkeit an den großmüthigen Spender ſo vieler ſchöner Gaben. Nein, undankbar bin ich nicht, und kann ich nie ſein. — Sie, lieber Fürſt, ſind ein Mann ohne Wort — Sie verſprachen zurückzukommen, und haben es nicht gethan, und ſcheinen entſchloſſen, Ihre ſchönen Roſen und Ihre *Grundbirnen* ſelbſt zu pflegen. Dies mag recht ſchön und poetiſch ſein, für Ihre Freunde iſt es aber höchſt langweilig. — Ich rathe Ihnen übrigens nicht zu lange in der Einſamkeit zu bleiben. Vous ne vous faites pas une idée combien on se gâte facilement — on voit tout avec les couleurs du fait qu'on a vu dans le moment où formait son jugement.

Das Gewöhnlichſte und oft das Schlechteſte erſcheint ſchön unter einem heiteren Himmel, blühenden Blumen, und duftenden Geſträuchen. — Das Schönſte und Himmliſchſte wird dem Einſiedler aber eben ſo leicht zur Qual nach einer ſchlechten Digeſtion, nach einem ſtarken Regen ꝛc. ꝛc. — Sagen Sie mir, lieber Fürſt, welches Wetter war wohl in Muskau, als Sie „Monaldeschi“ geleſen und beurtheilt haben? Bei uns war der Winter abſcheulich.

Erſt ſeit geſtern geht der Schnee auf, und wird die Luft milder. Seit geſtern erſt hoffen wir einſt wieder das Frühjahr zu ſehen; et comme je suis la plus dévouée de vos amies, je veux attendre le premier beau jour de printemps pour relire une brochure que Vous m'avais envoyé, et qui pendant l'hiver doit avoir perdu beaucop de son charme. Auf jeden Fall glaube ich, daß Sie den jungen Autor nicht zu ſehr encouragiren ſollten. Il y a quelque chose en moi qui me dit, daß er es nie weit bringen wird, und wir haben ja Schlechte und Mittelmäßige genug. — Erſticken Sie den Keim in dieſer jungen Bruſt. Der Mann kann ſo vielleicht irgend ein Handwerk vortrefflich lernen, und als Autor wird er ſich, fürchte ich, keinen Namen machen — beſonders wenn dies ſein erſter Verſuch iſt. Le premier jet est presque toujours empreient du göttlicher Funke! N'est-ce pas?*)

Sagen Sie mir bald, daß Sie mir verziehen haben, und daß ich noch Anſpruch auf Ihre Seele habe.

Melanie.

Anmerkung der Herausgeberin: Wir theilen dieſes Urtheil der Fürſtin mit, da es einem Schriftſteller von dem Talent und den Erfolgen Heinrich Laube's nicht ſchaden kann, und weil der ungerechte Tadel Pückler Anlaß zur Erwiederung gab.

23.

Pückler an die Fürſtin Melanie von Metternich.

Château Muskau, le 24 Mars 1841.

Vous m'avez rendu la vie, chère et bonne Princesse, par votre aimable lettre. Hélas, vous le savez aussi bien que moi, que dès le premier moment où je vous ai vu, ma pauvre âme damnée a été à vous pour la vie, et si je me suis fait une sage violence pour ne pas trop m'abandonner à ce culte involontaire, c'est que j'avais honte de mon age et de mon peu de mérite vis-à-vis d'un pareil ange! Voilà la vérité, et c'est mon privilège de la dire aux grands comme aux petits.

Vous me donnez de bien bons conseils dans votre charmant sermon, et je vous prouverai bientôt, daß der Samen auf ein fruchtbares Feld gefallen iſt. Au reste, un peu de solitude ne fait pas mal, pourvu qu'elle ne soit pas trop prolongée. Aussi je ne m'amuse pas seulement à planter des choux et des pommes de terre, je plante bien autre chose, je vous assure, et quand je suis dans ma chambre, à lire, ou à donner audience à mes pensées, je suis mollement étendu dans un patent chair, et j'ai devant mes yeux votre litographie anglaise, qui ne vous rend pas justice à la vérité, mais qui a cependent une douce ressemblance, qui me fait du bien.

Savez-vous comme je vous ai placé?

Au dessus de vous il-y-a une excellente gravure représentent Faust et Méphistophèle, promettant à son disciple toutes les voluptés de la terre, et au-dessous de vous une nonne presqu' aussi belle que vous, tournant ses yeux humides vers le ciel, en priant devant une image du Christ.

Je prétends que c'est bien imaginé.

Que vous êtes bonne, chère Princesse, d'avoir à votre tour si généreusement placée mes modestes offrandes. J'envie surtout le tapis, et je frissonne en songeant que les pieds les plus divins que je connaisse, le pressent tous les jours de leur attouchement léger et gracieux. Mon âme, puisqu' elle vous appartient, réclame le droit de se prosterner devant ces jolies pieds pour les remercier*).

Il n-y-a qu'une seule chose dans votre lettre, qui m'afflige, c'est que vous dites, en parlant de vous même: „Ihre ci-devant Herrin“. Oh par exemple, je proteste avec fureur contre cette phrase inhumaine. Je suis comme ce serviteur, qui répondit à son maitre, quand celui ci voulait le chasser, parcequ'il n'avait pas besoin de lui: „Mais, Monseigneur, moi j'ai besoin de vous“. Ainsi plus de ces mauvaises plaisanteries, qui me font trembler, mais pas reculer. Meine Herrin ſind und bleiben Sie bis in Ewigkeit. Amen.

„Monaldeschi“ hat alſo keine Gnade vor Ihren kritiſchen Augen gefunden? Es thut mir leid. Das Stück iſt von einem unſerer gefeiertſten nordiſchen, modernen Autoren, von Heinrich Laube, und iſt, wie ich höre, ſchon auf einigen Bühnen mit großem Beifall aufgenommen. Die Tragödie hat ihre Fehler, aber ich geſtehe, daß ſie mich bei der Lektüre lebhaft intereſſirt hat. Es wäre doch, wenn nicht politiſche Gründe entgegenſtehen, des Verſuchs werth, ſie in Wien aufführen zu laſſen. Mais comme il vous plaira. Que Votre volonté se fasse toujours, et en tout.

Avez-vous reçu mon dernier petit billet? J'espère au moins que le contenu de celui-là vous tiendra à coeur. C'est pour vous une tâche grande et sublime! et il me semble voir le doigt de Dieu dans ce sin-

---

*) Je n'ose pas les baiser même par distance, car je connais votre rigidité, and like the Gods of old, I fear You not less than I love You.

gulier hazard qui a placé le facsimile du saint sépulcre constamment devant vos yeux. Vous avez été élue. Agissez. Ihr herzlich unterthäniger

Hermann Pückler.

J'espère que cette fois-ci vous aurez la générosité de me répondre. Cela me rend si heureux, et cela vous coute si peu!

24.

Fürſt von Metternich an Pückler.

Brighton, den 26. Dezember 1848.

Lieber Fürſt,

Baron Karl Hügel hat mir Ihr Schreiben vom 12. Oktober zur Kenntniß gebracht. Die Gefühle, welche der Verſtorbene dem Verſtorbenen ſchenkt, haben mich erfreut. Sie gehören zu den Lebendigen, und es dürfte am Ende wohl möglich ſein, daß in unſerer umgewühlten Zeit in den Verſtorbenen mehr Leben läge, als in den ſich des Lebens Rühmenden, in einer ſo gearteten Zeit.

Sie irren ſich nicht, wenn Sie auf meinen Gleichmuth bauen. Dieſer Muth gehört allen denjenigen an, welche wiſſen, was ſie wollen, weil ſie wiſſen, was Recht iſt. In dieſem Gefühle liegt eine Kraft, welche ſich als Ruhe mitten in der Bewegung zeigt. Die Geſchichte, dieſe große Jury, gründet ſeine Ausſprüche nur auf zwei Grundlagen, auf die Vergangenheit und die Zukunft, auf die Ausgangs- und die Ankunftspunkte. Die Gegenwart bildet nur eine Brücke von dem einen zum anderen Ufer. Das Leben verläuft auf den Ufern, und nicht auf den Brücken, und daß ich mein Lager nicht auf dem Uebergangspunkte aufſchlug, dies wird die Geſchichte mir bezengen. Eine andere — eine weit wichtigere Lehre wird die Geſchichte bieten. Es iſt die, daß Freiheit nur auf der Grundlage des Rechts, welches ſtets die der Ordnung iſt, zu wurzeln vermag. Ich habe für die Ordnung gelebt, und ſonach die Freiheit gewollt, nicht die ſchillernde, ſondern die wahre, die erwärmende und belebende. Habe ich mich geirrt, ſo iſt dies nicht meinem Willen, ſondern meiner Geiſtesſchwäche zuzuſchreiben. Die letztverfloſſenen neun Monate ſcheinen mir der Anklage nicht günſtig zu ſein; meine moraliſche Ruhe haben ſie wenigſtens ſchwankend zu machen nicht vermocht! Chi vivrà, verrà! Zu den letzteren gehöre ich nicht; die Geſchichte wird aber leben, und ihrem Verdikt ſehe ich getroſt entgegen.

Meine Frau dankt Ihnen herzlich für die ſie betreffende Erinnerung. Es wird ſie wie mich freuen, wenn wir uns im Leben noch treffen. Das wann und wo läßt die Gegenwart nicht beſtimmen. Ich kenne in der Welt nur zwei Plätze, den auf der Bühne, oder den in einer Loge. Von der Bühne abgetreten, habe ich die Loge bezogen. In den Couliſſen weiß ich nicht zu ſtehen; im Parterre finde ich die Geſellſchaft zu gemiſcht, und das Paradies ſuche ich in der anderen und nicht in dieſer Welt! Sie wiſſen ſonach wo ich zu finden bin!

Empfangen Sie die Verſicherung meiner Ihnen bekannten Geſinnung.

Metternich.

Brieſwechſel

zwiſchen

Pückler und König Friedrich Wilhelm dem Vierten.

1.

König Friedrich Wilhelm der Vierte von Preußen an Pückler.

Bonn, den 26. Februar 1851.

Theuerſter Fürſt,

Ich bin Ihnen ſehr dankbar für Ihre freundliche Theilnahme!

Nicht genug können wir Gottes Gnade preiſen, die mich vor einer ſo großen Gefahr bewahrte, und einen ſchweren Unfall in einer ſolchen Weiſe vorübergehen ließ.

Die Art und Weiſe, wie Sie jenes Ereigniß als Vorbedeutung für mein künftiges Leben anſehen, freute mich ſehr und ich hoffe auf Gottes Hülfe, daß es alſo geſchehen möge!

Seien Sie überzeugt, theuerſter Fürſt, durch Ihre Theilnahme innig erfreut zu haben

Ihren

dankbar ergebenen

Friedrich Wilhelm.

2.

König Friedrich Wilhelm der Vierte von Preußen an Pückler.

Potsdam, den 23. Oktober 1853.

Empfangen Sie den beſten Dank für Ihre freundlichen Glückwünſche, theuerſter Fürſt, und für die in jenen Zeilen ausgeſprochenen Geſinnungen. Es freut mich ſehr, daß Sie meiner, als eines alten Bekannten, gedacht, und ich kann nur noch den Wunſch hinzufügen, recht bald mein Verſprechen löſen, und Sie in Branitz beſuchen zu können. Wie immer

Ihr

ſehr ergebener

Friedrich Wilhelm.

3.

Pückler an König Friedrich Wilhelm den Vierten

Koblenz, den 8. Oktober 1854.

Allerdurchlauchtigſter König,

Allergnädigſter König und Herr,

Soeben von Köln hier in Koblenz eingetroffen, finde ich einen Brief vor, der mir meldet, daß Ew. Majeſtät die große Gnade gehabt haben, mein ländliches Branitz, mein einſames parva domus magna quies, mit Allerhöchſt Dero Beſuch zu beehren.

Erlauben Ew. Majeſtät, daß ich für dieſe ſo unerwartete Ehre und Auszeichnung, ſo wie für die mir mitgetheilten huldvollen Aeußerungen Ew.-Maj. ſchriftlich meinen innigſten, unterthänigſten Dank abſtatten darf, wenn auch die außerordentliche Freude, die ich darüber empfinde, dadurch getrübt wird, daß es mir nicht vergönnt war, dieſen Dank perſönlich auszuſprechen, und Ew. Maj. wenigſtens etwas würdiger zu bewirthen, als, wie ich fürchte, dies in meiner Abweſenheit möglich geweſen ſein wird.

Geſtatten mir Ew. Maj. zugleich, da der 15. Oktober ſo nahe iſt — der auch in mir immer die verzeihliche Eitelkeit erweckt, in ein und demſelben Monat mit meinem Herrn und Könige geboren zu ſein — zu dieſem frohen Tage Ew. Maj. meinen herzlichſten Glückwunſch zu Füßen zu legen.

Möge die allgemeine Feier dieſes Nationalfeſtes immer für Ew. Maj. mit Glück, Freude und Friede wiederkehren, verſchönt durch Liebe, Dankbarkeit und Verehrung eines treuen Volkes, dem auch ich von denſelben Geſinnungen für Ew. Maj. beſeelt, anzugehören mich ſtolz und glücklich fühle.

In tiefſter Ehrfurcht erſterbend als Ew. Maj. allerunterthänigſt treu gehorſamſter

H. F. Pückler.

4.

König Friedrich Wilhelm der Vierte von Preußen an Pückler.

Sansſouci, den 10. Oktober 1854.

Ihre freundlichen Zeilen vom 8. d. Mts. haben mir eine große Freude gemacht, und es iſt mir angenehm, daß Sie, lieber Fürſt, mir die Veranlaſſung geben, Ihnen erneuert meine Bewunderung über die hohe Kunſt auszuſprechen, mit welcher Sie unbedeutenden Lagen den Reiz ſchöner Gegenden, ja, öden, traurigen Feldern, liebliche Wohnlichkeit zu verleihen verſtehen. Sie ſehen, lieber Fürſt, daß ich unter dem friſchen Eindruck von Muskau und Branitz ſchreibe. Wären Sie zu Branitz geweſen, ſo würde ich durch Anleitung des Meiſters noch weit mehr entzückt worden ſein. So aber iſt mein Urtheil ganz unbeſtochen, und muß Ihnen, falls Sie überhaupt Werth auf fremde Eindrücke legen, mein Entzücken noch weit ſchmeichelhafter ſein.

Für Ihre Glückwünſche zu meinem Geburtstag ſage ich meinen ſchönſten Dank, und erwiedere ſie für den Ihrigen, der am Ende dieſes Monats eintritt, und ſo endige ich dieſe Epiſtel, und verbleibe, lieber Fürſt,

Ihr wohlgeneigter

Friedrich Wilhelm.

5.

Pückler an König Friedrich Wilhelm den Vierten.

Koblenz, den 18. Oktober 1854.

Allerdurchlauchtigſter König,
Allergnädigſter König und Herr,

Auf die Gefahr hin, gegen alle Etikette zu verſtoßen, indem ich noch einmal Euer Majeſtät mit einem Schreiben in bloß mich betreffender Angelegenheit behellige, iſt es doch meinem Herzen geradezu unmöglich, den ſo wohlwollenden Empfindungen, mit denen Ew. Majeſtät gnädiger Brief mich erfüllt hat, kein dankbares Wort folgen zu laſſen.

Ja, das iſt eine Belohnung! Und dies um ſo mehr, da ſie gerade das Beſte an mir trifft, eine mich beſeelende reine Liebe zur Kunſt, und zu unſerem eigenen Vorbilde, der Natur. Sind es doch auch dieſe beide — die eine durch die liebend ſtaunende Bewunderung der unbeſchreiblichen Herrlichkeit der Worte Gottes, die andere durch den frommen Drang dem unendlichen Schöpfer ſelbſt auch nachzuſchaffen, ſo weit es unſeren kleinen Kräften vergönnt und innerlich geboten iſt — ſind es nicht, ſage ich, dieſe beide, auf welche, als die feſteſten, unmittelbar von Gott der Menſchheit ertheilten Stützen aller Religionen gelten dürfen? Wenigſtens ſind ſie gewiß göttlichen Weſens, wovon der beſte Beweis:

daß dem tiefen Seelengenuß, den Liebe zur Natur und ernſte Uebung der Kunſt gewähren, dieſem heiligen Gottesdienſt nie, wie es bei allen anderen, auch den unſchuldigſten, bloß ſinnlichen Freuden der Fall iſt, einen bitteren Nachgeſchmack und die Ueberſättigung folgen laſſen, nie dieſen ſeligen Gefühlen der Egoismus in eigener Ueberſchätzung und gemeinem Intereſſe naht.

Wie vollſtändig mich daher die beifällige Anerkennung deſſen, was mir in dieſer Richtung zu meiner und Anderer Freude, und ich darf hoffen Erhebung, auszuführen gelungen, von Seiten Eurer Majeſtät, dem kunſtliebendſten und kunſtübendſten Herrſcher, den Preußen je gehabt, beglücken und rühren mußte — brauche ich wohl nach dem Geſagten eben ſo wenig wie die Wärme meines innigſten Dankes weiter noch Euer Majeſtät betheuren zu dürfen.

In tiefſter Ehrfurcht

Euer Königlichen Majeſtät

allerunterthänigſt treugehorſamſter

Hermann Fürſt Pückler.

6.

König Friedrich Wilhelm der Vierte von Preußen an Pückler.

Berlin, den 24. Oktober 1854.

Beſter Fürſt,

Empfangen Sie meinen Dank für Ihre freundlichen Worte zu meinem Geburtstage. Es war ſehr gütig von Ihnen, daß Sie meiner ſo gedacht haben, und Ihre wohlbekannte Geſinnung für uns ausſprechen.

Gebe der Himmel, daß die Zukunft ſich nicht allzuſchwarz für uns färbe; wenn es aber ſchwarz wird, daß keiner verzage, und jeder auf ſeinem Poſten ſei, und wenn auch von Gefahren umdräut, dem Sturm entgegenzuziehen wiſſe. Eine Entſcheidung in dem Gange der Dinge ſcheint ſich vorzubereiten.

Meinen Dank wiederholend, verbleibe ich ſtets, beſter Fürſt,

Ihr

ſehr ergebener

Friedrich Wilhelm.

Zwei Briefe Pückler's

an die

Kaiſerin Auguſta.

1.

Pückler an die Kaiſerin Auguſta, damals Prinzeſſin von Preußen.

(1858.)

Madame,

Je sens le besoin d'implorer votre pardon, et je vous supplie à cet effet de me permettre un seul instant — de ne pas m'adresser uniquement à la Princesse, mais de préférence à la femme, si supérieure aux autres, que, je l'ai toujours révérée comme une demie divinité parmis les hommes, depuis que je la connais sortie de l'enfance.

Votre Altesse Royale a trop d'esprit, pour ne pas lire au fond de mon âme, et vous n'y trouverez jamais rien qui puisse effleurer une nature aussi elevée, bonne et juste comme la vôtre — cependant je dois m'accuser d'un brin de folie en action durant ces derniers jours. A tout pêché involontaire miséricorde! Veuillez donc m'accorder la satisfaction de vous expliquer en toute sincérité ce que je puis alléguer pour mon excuse.

Je me sentais si content de me retrouver auprès de Votre Altesse Royale, (meiner wahren Herrin) à Coblence, au lieu de ce triste Berlin, et je m'étais fait particulièrement une telle joie d'occuper derechef, comme autrefois presque tous les jours, cette place auprès de vous à table, où magnétisé de près de cette atmosphère suave et bienfaisante, qui émane de vous partout où vous paraissez, si heureux de contempler cette séduisante expression de bienveillance dans vos yeux, qui raffraîchit l'ame d'un vieillard aussi bien que celle d'un enfant, que j'en ressentais une véritable émotion de piété inspirée — lorsque par votre ordre je fus brusquement relégué loin de vous.

D'abord je restais comme atterré à ma nouvelle place, ne pouvant m'en expliquer la raison, et puis je l'avoue (et voilà le commencement de ma folie) je me sentis envahi d'un ressèntiment profond contre vous, mon Dieu! donc je ne m'aurais jamais cru capable, et qui a duré longtemps, je m'en confesse.

Ne vous voyant presque jamais seule, je ne trouvais d'autre moyen pour donner une expression ouverte à ma folle colère, que de mettre sur le tapis cette ridicule discussion de rang lézé avec le Comte Boos, qui n'y a vu que du feu, mais que Votre Altesse aura sans doute très-bien comprise, et pourtant reçue avec cette angélique bonté et cette supériorité de sagesse, qui m'a enfin ramené à la raison et au repentir de ma sottise. J'en suis devenu malade, et j'espère que votre bon coeur se contentera de cette punition, en m'accordant mon pardon sans arrière-pensée.

Cependant je vous préviens, Madame, qu'il y a maintenant une chose plus forte que moi. Si Votre Altesse Royale n'a pas la générosité de me rendre cette place auprès de vous, dont le refus m'a tellement bouleversé, que je n'ai jamais rien ressenti de semblable de ma vie, au moins les premières fois que je pourrais avoir cet honneur, je prie Votre Altesse de me dispenser désormais de tout ordre de paraitre au chateau, et de me permettre de partir pour affaires urgentes, aussitôt que l'état de ma santé m'en laissera la faculté.

J'accepterais alors le malheur d'une disgrâce complête avec résignation, sans perdre tout-à-fait l'espoir qu'il plaira peut-être un jour à Votre Altesse Royale de me rappeler. D'ailleurs, il y a en moi, depuis longtemps, une persuasion bien triste. C'est que Votre Altesse Royale n'a jamais voulu m'accorder une véritable confiance, étendue aux choses sérieuses et importantes. Le fait est qu'Elle ne me croit capable et utile qu'à planter des arbres — et pourtant une vois intérieure me dit peremtoirement, que si je possédais cette confiance que je regrette, mon coeur et mon esprit, ainsi que ma franchise tout-à-fait désintéressée, dès que vous demanderiez en faire usage, pourraient peut-être mieux vous servir que vous ne pensez.

Dois-je encore demander pardon de cette lettre? Je ne le crois pas. Vous êtes trop grande et moi trop dévoué pour cela. En tout cas je suis et serais toujours avec la plus profonde vénération de Votre Altesse Royale

le très-humble et très-soumis serviteur

H. Prince de Pückler.

2.

Fürſt Pückler an die Kaiſerin Auguſta, damals Königin von Preußen.

Berlin, den 3. April 1861.

A. D. K.,
A. G. F.,

Es hat mich ſehr betrübt, daß ich Ew. Majeſtät nicht einmal, nach meinem ſchwachen Vermögen, den kleinen Dienſt in Koblenz leiſten konnte, den Ew. Majeſtät früher zu

wünſchen ſchienen. Denn durch die Zuziehung des Herrn Direktors Lenné, und deſſen Weigerung Herrn Meier nach Koblenz gehen zu laſſen, den einzigen Mann, auf deſſen Tüchtigkeit ich mich verlaſſen konnte, wurden leider zehn Tage verloren, welche bei dem ſo ungewöhnlich früh eintretenden Frühlingswetter, beſonders in dem ſüdlicher gelegenen Koblenz durchaus nöthig geweſen wären, noch mit Hoffnung auf Erfolg große Bäume losgraben laſſen zu können. Dieſe ſind aber das Nothwendigſte für die Koblenzer neue Promenade, um ihr ein ſtattlicheres, ſo zu ſagen, erwachſeneres Anſehen zu geben, während ſie jetzt nur den Effekt einer jungen Baumſchule macht, welche erſt den Kindern der jetzigen Generation ſoliden Schatten zu geben verſpricht. Vor dem Herbſt iſt alſo hierin nichts mehr zu thun. Eben ſo bei einer noch wichtigeren Anlage für das unmittelbare Agrément Ew. Majeſtät, wo ich hoffte, nach gehöriger Berathung mit Herrn Meier, Ew. Majeſtät durch einen detaillirt ausgeführten Plan zu überraſchen, wie der immenſe kahle Schloßhof in einen reizenden Garten umzubilden ſei, deſſen wenig koſtſpielige Ausführung bei dem unentgeltlich zu habenden Material

1) die unerträglich leere Anſicht der monotonen langen Schloßlinie zweckmäßig unterbrechen,

2) die noch troſtloſere Ausſicht vom Schloß ſelbſt auf eine menſchenleere Straße, gerade ausgereckt wie ein Stiel, und ohne allen landſchaftlichen Hintergrund, wohlthätig verbergen,

3) endlich, dem in ſeiner Art recht majeſtätiſchen Schloß, das jetzt nur eine ſchmale Bordüre als Garten beſitzt, der nirgends von Außen geſehen wird, was als private garden ſehr zweckmäßig iſt, aber das Schloß nicht ziert — dieſem nun auf der anderen Seite, der Stadt zugekehrt, einen zweiten, mehr als ſechsmal größeren, landſchaftlichen pleasureground verſchaffen würde, welcher vielleicht an Sonn-

und Feiertagen geöffnet, dem Publikum, und täglich den Schloßbewohnern die anmuthigſten Promenaden, wie aus den Fenſtern die mannigfaltigſten Blicke auf das friſcheſte Grün, auf laubreiche hohe Baumgruppen, und auf blendende Maſſen in allen Farben ſpielender Blumen und blühender Strauchparthieen bieten müßte, auch leicht vom Rhein aus durch Springbrunnen geziert werden könnte. Ueberdies ein Lokal für Illuminationen, das kaum reicher zu finden wäre, und nur einiger Gasröhren bedürfte — kurz, dem ländlichen Aufenthalt einer großen Königin würdig, mit verhältnißmäßig geringen Koſten, da keine Bauten damit verbunden ſind.

Hierbei, denke ich, iſt meine Imagination, über deren Umfang ſich Ew. Majeſtät zuweilen luſtig zu machen geruhen, nicht zu hoch geflogen, da jeder wohlhabende Privatmann einen Garten dieſer Art ſehr wohl herzuſtellen vermöchte, was ich ja aus eigener zehnfacher Erfahrung beurtheilen kann.

Schließlich wage ich nochmals, nur im Intereſſe Eurer beiderſeitigen Majeſtäten, für alle Verſchönerungen in Koblenz, wie für die endliche Vollendung des Babelsberges — wenn dieſer nicht immer dem unvollendeten Thurm zu Babel gleichen ſoll — Allerhöchſtdieſelben den Hofgärtner Meier jetzt angeſtellt bei den Gärten der Friedenskirche, nicht im Marmorpalais, wie ich irrthümlich glaubte, weil ein anderer Meier dort angeſtellt iſt, auf das angelegentlichſte zu empfehlen, weil er, meiner Ueberzeugung nach, der einzige unter den Dienern Ew. Majeſtäten in ſeinem Fache iſt, der vollkommen zu genügen vermag, als ein Mann von eben ſo unermüdlichem Fleiß und Eifer, als von gründlichen Kenntniſſen in allen Dingen, die ſein Fach berühren, daher auch der Baukunſt nicht fremd, die ſo weſentlich zur Landſchaftsgärtnerei gehört, und dabei — was die Hauptſache iſt — mit dem begabt, welches nie zu erlernen iſt, ſondern angeboren ſein muß — mit gutem, geſunden Geſchmack. Sollte, was der Himmel verhüten möge, Preußen einſt das Unglück haben, den großen und berühmten Künſtler, von dem der hochſelige König mir einſt ſagte: „Das iſt der Napoleon der Gartenkunſt“ — Ew. Maj. errathen, daß hier nur von dem Herrn Generaldirektor Lenné die Rede ſein konnte — ſollte, ſage ich, dieſer außerordentliche Mann nicht mehr ſein, ſo wüßte ich keinen unter deſſen Schülern, der ihn, wenn auch nur annähernd, beſſer zu erſetzen vermöchte, als der Hofgärtner Meier, um ſo mehr, da der Kennerblick des kundigen Direktors Herrn Meier ſchon oft als alter ego für die ſchwerſten Aufgaben auswählte.

In tiefſter Ehrfurcht erſterbend

Ew. Königl. Maj.
allerunterthänigſter

H. F. Pückler.

(Ein Aktenſtück als Beilage.)

Geſtatten mir Ew. Maj. meinem unterthänigſten Schreiben als Beilage die Auskunft zu unterbreiten, wovon Allerhöchſtdieſelben im Detail zu unterrichten, Sie mir die gnädige Erlaubniß zu gewähren geruhten.

Jene Details enthält das hier eingeführte Promemoria, welches ſchon vor vier Jahren Sr. Maj. dem Könige, noch als Prinz-Regenten, vorgelegt wurde, und welches ich Ew. Maj. ſubmiſſeſt bitten muß, wegen beſſeren Verſtändniß der Sache gnädigſt ſogleich leſen zu wollen, ehe Allerhöchſtdieſelben zu dem zweiten Blatte dieſes Begleitſchreibens überzugehen geruhen.

Briefwechſel

zwiſchen

Pückler und der Gräfin Bertha von Merveldt.

1

Pückler an Gräfin Bertha von Merveldt.

Schloß Branitz, den 26. Januar 1858.

Beſte Gräfin,

— Daß Sie ſo viel Angſt vor Ihrem Debüt haben, höre ich ungern und Sie müſſen das beſiegen. Ich hoffe indeſſen, es wird Ihnen damit gehen wie mir.

Als ich ſechzehn Jahr erſt alt war, mein erſtes Duell auf der Univerſität hatte, kaum daſelbſt angelangt, und mein Gegner dazu als ein Händelmacher bekannt war, war ich auch nichts weniger als unbefangen, und in manchen Momenten fiel mir die Sorge vor dem Ausgang ſchwer auf's Herz, noch weit mehr aber die Furcht, mich vielleicht nicht ſo vor den Zuſchauern zu benehmen, wie es meine Ambition und mein reges Ehrgefühl erheiſchte. Aber in dem Moment, wo ich auf dem Platze war, und meinen Feind im Auge hatte, fühlte ich in vollſter Heiterkeit und Seelenruhe nur die Luſt zum Kampf, und da ich früher ſchon ganz gut fechten gelernt, blieb ich auch der Sieger in dieſem erſten ernſteren Waffenſpiel.

Denken Sie daran, wenn Sie auf die Bretter treten. Es iſt auch ein Duell, in dem Ihnen der Sieg gewiß iſt, wenn Muth und Zuverſicht Ihre Bruſt hebt. Und was iſt es am Ende — eine Maſſe Menſchen, von denen wahrſcheinlich keiner einzeln Sie einſchüchtern würde, daß es aber

Hunderte zuſammen ſind, gereicht nur zu Ihrem Vortheil, da immer die Meiſten zu Gunſten einer Debütantin geſtimmt ſind, beſonders wenn ſie unter ſo eigenthümlichen Umſtänden, und mit ſo viel natürlichen Vorzügen erſcheint als Sie. Alſo:

Nur nicht ängſtlich!

Die beſte Deviſe für's Leben.

Empfehlen Sie mich beſtens meinen und Ihren Gönnern im Hotel Maltitz, und zweifeln Sie nie an der lebhaften Theilnahme Ihres ergebenen alten Freundes

H. Pückler.

2.

Bertha, Gräfin von Merveldt an Pückler.

Weimar, den 1. Februar 1858.

Mein geehrter Fürſt,

Ihr gütiges Schreiben erhielt ich am Freitag, „am Vorabend großer Ereigniſſe“, gerade zur rechten Zeit, meinen durch die Proben ſehr geſunkenen Muth zu erfriſchen und zu beleben. Ich habe in der That Ihre liebenswürdigen Rathſchläge beherzigt, und die „Fiamina“ iſt ohne jedes Ungefähr am 30. (Sonnabend) über die hieſigen Bretter gegangen. Für ein erſtes Auftreten ſoll meine Leiſtung eine ungewöhnliche geweſen ſein, doch ich, die ich, dem Himmel ſei Dank, frei von eitler Unbeſcheidenheit und auch von der Natur mit etwas kritiſchem Sinn begabt bin, habe recht gut das Linkiſche, Gezwungene und Befangene der Darſtellung herausgefühlt. Die Rolle iſt ſehr ſchwer, beſonders, weil ſie die Aufgabe hat, das ſtumme Spiel, die innerlichen Seelenkämpfe hervorzuheben, und ich, die zum erſtenmale die Bretter betreten, war froh, in dem Aeußeren nicht ſtecken zu bleiben, und keine groben Fehler gegen die Geſetze der Kunſt zu begehen.

Ich dankte meinem guten Genius, daß Sie, mein Fürſt, nicht anweſend waren, denn Sie wiſſen es ja, daß ich Angſt und Befangenheit vor Ihnen habe, und das iſt wohl natürlich, denn wie Ihr Urtheil, Ihr Ausſpruch für alles in der Welt maaßgebend iſt, würde dieſer erſte Verſuch auf den Brettern auch vor Ihrer Autorität gebebt haben. — Das Stück hatte nur drei Proben gehabt, und in dieſen habe ich Gehen, Stehen, Bewegen, das Enſemble des Stücks, kurz, alles lernen müſſen, das war zu viel, und ich habe mich übermenſchlich angeſtrengt und aufrecht gehalten.

Die große Kälte bei den Proben hat meiner ohnehin ſchwachen Geſundheit ſchon ſehr geſchadet. Huſten und Bruſtſchmerz waren die unausbleiblichen Folgen, und ſo trat ich auch auf, krank und hinfällig. Aber was vermag der Wille nicht! Ich dachte an Ihren Rath, ſah gar nicht in's Publikum, und trat heraus, als geſchähe es ſeit zehn Jahren. So lange meine Rolle ſich in der Konverſation in ruhiger Darſtellung bewegte, war alles ſehr gut, ſo bald aber das Tragiſche, das Leidenſchaftliche hervortrat, kam die Befangenheit, denn die Gewandheit des Spiels fehlte mir natürlicher Weiſe und das mußte die ſehr gut geſprochene Rolle gewaltig beeinträchtigen. Doch aller Anfang iſt ſchwer, und die Menſchen müßten verrückt ſein, wollten ſie von einer erſten (ſo ſchwierigen) Rolle mehr verlangen, als ich geleiſtet.

Es war drückend voll, denn einige Zeitungsannoncen hatten das Publikum geſpannt gemacht. Der ganze Adel war zugegen, auch der Hof, und der Großherzog ſoll beſonders ſehr applaudirt haben. Dingelſtedt war zufrieden, und ermuthigte mich zwiſchen jedem Akte.

Als das Stück zu Ende war, beglückwünſchte man mich von allen Seiten, ich war aber ſo krank, daß ich nichts ſah, nichts hörte, und geſtern konnte ich den ganzen Tag nicht vom Bette aufſtehen. Das iſt auch der Grund, weshalb ich erſt heute an Sie, verehrter Fürſt, ſchreibe, und Ihnen meinen Dank für das Schreiben an Lißt ausſpreche, welches ich ſelbigen Tages an ihn abſchickte. Lißt und die Frau Fürſtin haben mir Empfehlungen an Sie, cher prince, aufgetragen. — Herr von Dingelſtedt und Redern riethen mir vor meinem Debut die Fürſtin zu beſuchen. Da nun möglicherweiſe Ihre Empfehlung an dieſelbe ſich verzögern konnte, ſo zog ich es vor, auf die Gefahr abgewieſen zu werden, der Fürſtin eine Viſite zu machen. Sie nahm mich nicht allein an, ſondern war die Güte und Zuvorkommenheit ſelbſt gegen mich. Ueber eine Stunde war ich bei ihr, und ging wahrhaft bezaubert von dieſer reizenden, geiſtreichen Frau nach Hauſe. Zur Entſchuldigung, daß ich noch nicht bei ihr geweſen, ſagte ich, daß ich Sie, mein Fürſt, gebeten, mich ihr entweder perſönlich oder ſchriftlich zu empfehlen, daß ich aber, angetrieben von Ungeduld, die liebenswürdigſte der Frauen kennen zu lernen, Ihre Huld nicht abgewartet, und den Beſuch im Vertrauen auf der Fürſtin gütige Nachſicht gewagt habe. Sie nahm das ſehr gut auf, und bot mir ihre Dienſte — worin es auch ſei — auf das Huldvollſte an. — Anderen Tags kam Lißt zwei Mal zu mir, traf mich aber nicht, da ich jedes Mal in der Probe war.

Auf Ihren Brief kam er ſofort zu mir, und war die Freundlichkeit und die Liebenswürdigkeit ſelbſt; er machte mir Muth, und verſprach mir ſcherzend eine große Claque mit in's Parterre zu nehmen. Heute hörte ich, daß dies wirklich der Fall ſoll geweſen ſein. — Sie ſehen, cher prince, daß Ihre Protektionen wie elektriſches Feuer wirken. Hoffentlich ſehe ich Sie bald in Weimar, um meinen unterthänigſten Dank für ſo viel Huld und Gnade in den wärmſten Worten Ihnen ausſprechen zu können. —

Von Maltitz habe ich nichts wieder gehört. Fräulein von Herder, die heute bei mir war, ſagte mir übrigens Herr von Maltitz ſei ſehr zufrieden mit meiner Leiſtung am

Sonnabend geweſen. Ich habe als Frau Feldern auf dem Theaterzettel figurirt.

Ihr Gefolge, cher prince, ſteht abermals im Erbprinzen angekündigt, und alle Welt zerbricht ſich den Kopf, wo der Herr und Gebieter dieſes Dienerſchaftstroſſes bleibt.

Neulich ſagte man neben meiner Loge: der Fürſt P. iſt hier, er ſoll im Theater ſein! Ich guckte mir die Augen aus nach Ihrer großen Perſon, mais en vain! —

Um noch einmal auf die „Fiamina“ zu kommen: es war ſchade, daß das Stück ſo miſerabel beſetzt war, ich hatte weder Hülfe noch Stütze auf irgend einer Seite; beſonders der junge Mann, welcher den Sohn ſpielt, war ſo hölzern, daß ich ihm noch mußte Hülfe geben. Das Schauſpiel iſt in der That übel beſtellt hier. — Ihrer geſtrengen Weiſung eingedenk, habe ich als „Fiamina“ nur die ſchwarzen Perlen von Ihnen getragen.

Doch ich habe Sie, gnädigſter Fürſt, ſchon lange genug mit meinen Theater-Erzählungen, worauf Sie ohnehin blaſirt ſind, ennuyirt. Verzeihen Sie mir, aber Sie haben mir mit den huldvollen Worten Ihres letzten Briefes, daß Sie ſich für Ihren armen Schützling noch intereſſiren, wieder Courage gemacht. Indem ich recht demüthig um die Dauer dieſes Intereſſes bitte, küſſe ich in Gedanken die ſchöne Hand meines hohen Gönner's, und bleibe in ewiger Dankbarkeit und Verehrung

Ihre ergebene

B. v. Merveldt.

3.

Pückler an Gräfin Bertha von Merveldt.

Schloß Branitz, den 6. Februar 1858.

Jetzt wird man wohl meine Briefe an Dich nicht mehr leſen, und ich brauche Dir keine theatraliſchen Briefe mehr zu ſchreiben, außer, wo ein offizieller nöthig wäre. Alſo, es hat mich außerordentlich gefreut, daß Dein Debüt leidlich vorübergegangen iſt, nicht aus Zweifel an Deinem Talent, aber wegen Deines völligen Mangels an Uebung und Bühnenkenntniß, was doch ſo nöthig iſt, erſt ganz inne zu haben, bevor man gefallen, ja ſein Talent nur bemerkbar machen kann.

Wenn ich nach Weimar komme, wollen wir fleißig Theaterprobe auf Deiner Stube halten, ich glaube Dir darin von bedeutendem Nutzen ſein zu können, und Du biſt nicht die erſte Schauſpielerin, die ich zu ihrem Vortheil unterrichtet habe.

Mache Dich vor allem recht beliebt bei allen Kameradinnen, und allen Künſtlern überhaupt.

Da ich bald ſelbſt nach Weimar komme, ſage ich jetzt nichts weiter; ſei nur bis dahin recht behutſam und überlegt.

Billy und Aennchen legen ſich zu Füßen, Hardi ſendet zärtliche Biſſe, und ich Moral. Adieu.

Die unglückliche Frau, nach vergeblichen Verſuchen ſich ein Engagement als Schauſpielerin zu verſchaffen, vergiftete ſich mit Opium in der Nacht vom 29. auf den 30. Dezember 1859 in Baden-Baden, und ſchrieb wenige Augenblicke vor ihrem Tode einen rührenden Brief an Pückler, der mit den Worten ſchließt: „Mögen Sie noch lange ſich Ihrer ſchönen Geſundheit erfreuen, mein letzter Segen gilt Ihren Wohlthaten. Kommen Sie mal hierher, ſo beſuchen Sie mein Grab, das Grab Ihrer armen ſterbenden Freundin B., Gräfin von Merveldt, geb. von Bismark. Amen!“ —

Briefwechſel

zwiſchen

Pückler und einer Schriftſtellerin.

Wer die Weltverhältniſſe kennt, wird leicht begreifen, daß Pückler nicht bloß da, wo er ſich mit dem Herzen liebevoll hingab, oft materiellen Intereſſen und Spekulation begegnete, ſondern auch zuweilen da, wo er von ſeinem ſtets regen Verlangen nach geiſtiger Anregung getrieben, Anknüpfungen in der Litteratur ſuchte, um Geldhülfe ſo vielſeitig angegangen wurde, daß auch weit größere Mittel als die ſeinigen nicht ausgereicht hätten. Wie liebenswürdig er auch in ſolchen Fällen, wo er der Anforderung nicht entſprechen konnte, ſich benahm, und mit Gutmüthigkeit und Grazie, gepaart mit freundſchaftlicher Aufrichtigkeit, das geiſtige Verhältniß aufrecht zu erhalten ſuchte, trotz der ganz ungerechten und unverdienten Anklagen, die er erfuhr, das möge der folgende Briefwechſel beweiſen.

1.

* an Pückler.

Den 15. Februar 1864.

Ew. Durchlaucht

erlaube ich mir anbei das Buch zu ſenden, von welchem wir neulich ſprachen, die „Dalila“, von Feuillet, welches Durchlaucht zu leſen wünſchten. Wenn Sie mich wieder der Ehre Ihres Beſuches würdigen, werde ich mir auch erlauben, Ew. Durchlaucht die Antwort der Königin von *, auch in Bezug auf Ew. Durchlaucht, mitzutheilen.

Wenn ich übrigens an die neuliche ſchöne Stunde unſeres Zuſammenſeins zurückdenke, ſo fühle ich mich ſelber immer wieder erſtaunt und überraſcht, und ich frage mich, wie konnte es nur ſein, daß meine Seele ſich Ihnen ſo raſch aufthat in Vertrauen und Sympathie? Aber es kam eben daher, daß ein ſympathiſcher Blick Ihrer Augen meine Seele traf, und mich ſprechen machte, was ſonſt verſchwiegen wird. Laſſen Sie mich hoffen, Durchlaucht, daß dieſe Sympathie nicht bloß einſeitig bei mir geweſen, und gönnen Sie mir bald wieder die Ehre Ihres Beſuches.

Mit ausgezeichneter Verehrung hochachtungsvoll und ergebenſt

*

2.

Pückler an *

Schloß Branitz, den 18. Juli 1864.

— Ueber den Proteſtantismus als Religion habe ich mich wohl nicht geäußert, parceque il ne laisse guères de souvenirs (wie Frau von Stael von Berlin ſagt), weder für's Gefühl, noch den Verſtand, mit einziger Ausnahme der allerdings geiſtreichen und konſequenten, natürlichen Folge und wahrer Erfüllung deſſelben, nämlich in Strauß, Moleſchott und übrigen Naturphiloſophen. Luther dagegen bewundere ich, der war ein Held, aber — die Phantaſie für Bora abgerechnet — ein gläubiger, guter Katholik bis an ſein Ende, der nur Mißbräuche vertilgen wollte, aber keineswegs das Weſen ſeiner Religion, wie die anderen Reformer, welche ein beſſeres Chriſtenthum ſchaffen wollten, als das katholiſche — wie ſich heute genugſam zeigt, ein etwas gefährliches Experiment, was die franzöſiſche Revolution, als zweiten Akt der Weltrevolution hervorgerufen, wovon der erſte die Reformation. Zum Beſſeren muß jedoch am Ende alles führen, und Tod wie Geburt, jedenfalls zum Guten der Veränderung, was die Menſchen nach einiger Zeit ſtets als Fortſchritt bezeichnen. Ich aber halte die Welt jederzeit für vollkommen, ſonſt beſtünde ſie nicht, was auch die Anſicht der Philoſophen Leibnitz und Pangloß war.

3.

Pückler an *

Branitz, den 11. Oktober 1864

Diesmal war Schweigen keinesweges Gold, ſondern Blei; denn es entſtand aus Ueberbeſchäftigung und tiefem Mißmuth, aus Urſach dieſer widerwärtigen Beſchäftigungsart! Ich ſpreche von der unglücklichen Hartnäckigkeit der engliſchen Unternehmer der Eiſenbahn von Berlin nach Görlitz, mit einem deutſchen Doktor an der Spitze, welche durchaus dieſe Bahn durch meinen Park, und ſelbſt nahe am Schloß vorbeiführen wollen. Das Miniſterium nimmt wie immer die Parthei der Induſtriellen, während die meiſten der eigentlichen Faiſeurs, das heißt die Unterbeamten, ſich um äſthetiſche Dinge wenig bekümmern, und vollends da, wo es ſich nur um grüne Landſchaften handelt, die Inſpirationen ihres grünen Tiſches für weit intereſſanter, wichtiger und anmuthiger halten, als alle Naturſchönheiten, die ihnen nichts einbringen, und auch den übrigen Menſchen ja gar keinen materiellen

Nutzen gewähren, im Gegentheil dem Staate ſchaden, weil Anlagen, wie zum Beiſpiel der Branitzer Park, tauſende von Morgen dem rentirenden Feldbau entzieht. Ach, es iſt eine traurige Wahrheit: gegen Feinde zu kämpfen hat immer noch etwas Erhebendes, aber gegen Dummheit ſich wehren zu müſſen, iſt troſtlos, und lange Reihen von Jahrhunderten erliegen, wie uns die Geſchichte lehrt, in dieſem Streite der Vernunft mit dem Unſinn, der, beiläufig geſagt, nie kräftiger geblüht hat, als in unſerer bemitleidungswerthen Periode des Uebergangs.

Unſere beiderſeitigen Majeſtäten wünſchen lebhaft in der hieſigen Angelegenheit das zu retten, was ich wohl ein Kunſtwerk nennen darf, das überdem Tauſenden Brod gegeben, und fortwährend giebt, ſowie anderen Tauſenden das unſchuldigſte und wohlfeilſte Vergnügen, ja den geringeren Klaſſen, wie ich mich ſeit einem halben Säculum überzeugt, ſogar einen bedeutenden Fortſchritt an Bildung verſchafft. — Unſere Königlichen Herrſchaften alſo, ſage ich, ſehen dies ein, der König will auch interveniren, und hat es auch ſchon gethan, aber dennoch bleibe ich, der den Verlauf der Dinge bei uns ſeit ſo lange kennt, im Zweifel, ob die engliſche Spekulation, mit dem Miniſterium vereinigt, nicht am Ende Sieger ſein wird; denn die Bahndirektion profitirt allerdings ein paar tauſend Thaler, wenn ſie ihre Bahn, ſtatt ſie um den Park zu führen, mitten hindurchführt, und in dem Zeitalter der Anbetung des goldenen Kalbes iſt das wahrſcheinlich überwiegend. Die mehr als 400,000 Thlr., welche mich ſeit 18 Jahren dieſe gemeinnützigen Anlagen gekoſtet, kommen dabei natürlich nicht in Betracht, weil ſie der Vergangenheit angehören, und folglich keinen Profit mehr bringen können für Spekulanten. Sie, Verehrte, mögen ſich übrigens leicht denken, daß von dem Augenblick an, wo der Vandalismus dieſer Unternehmung genehmigt iſt, ich das agrément einer täglichen und nächtlichen Muſik des Pfeifens der Lokomotive ſo aus erſter Hand, nicht abwarten werde, ſondern ſofort Branitz verlaſſe, das ganze Gut verpachte, den Park und die Gärten der Forſtnutzung und dem Gemüſeverkauf übergebe, für den Inhalt des Schloſſes aber wahrſcheinlich eine große Auktion anordne, und das Schloß ſelbſt zu einer Spinnfabrik vermiethe, um dem Zeitgeiſt doch auch einmal zu huldigen.

Ich werde bei dieſer Gelegenheit eine hübſche Summe Geld zuſammenſchlagen, wie es im Jargon dieſer Sorte Menſchen heißt, und jährlich wenigſtens 20,000 Thlr. an Ausgaben erſparen, und wer weiß, ob Manche mich nicht noch darum beneiden werden. Da ich das Glück habe, ſehr leichtſinnig zu ſein, ſo werde ich mich wenigſtens auch ſehr ſchnell in das Unvermeidliche finden, aber bei einem ſehr großen Publikum, glaube ich, wird dieſer untoward event eine tiefe Unzufriedenheit auf ſehr lange Zeit zurücklaſſen.

Dies mußte ich Ihnen nothgedrungen von mir mittheilen.

4.

Pückler an *

Schloß Branitz, den 11. Dezember 1864.

— Ich glaube faſt, die Zeit der Kleinmächte naht ſchon ihrem Ende. Wenn es in Zukunft noch ein politiſches Deutſchland geben kann, ſo muß es vorher in Preußen und Oeſterreich aufgehen, oder durch eine Revolution mit irgend einem großen Manne an der Spitze, ſpäter vereint werden. Das Letzte würde aber wahrſcheinlich noch mehr Blut koſten, als die erſte franzöſiſche Revolution, und auch auf dieſelbe Weiſe enden.

Uebrigens rechne ich auf Preußens Stern, der nach langer Verdunklung in eine neue Aera getreten iſt.

5.

Pückler an *

Schloß Branitz, den 2. März 1865.

Unbarmherzige Freundin!

Endlich, ja wohl endlich, erhalte ich von Ihnen die ſo lang erſehnte Antwort. Es iſt wirklich ſtrafbar, einen armen Kranken, der ſeit drei Monaten von einer chroniſch gewordenen Grippe alles Mögliche leidend, wörtlich ſeine Stuben, die Sie, Liebenswürdigſte, kennen, keinen Augenblick hat verlaſſen dürfen, gänzlich vergeſſen, und nicht einmal auf dem Korridor ſeinen treuen und geſprächigen Kakadu beſuchen, deſſen Sie ſich hoffentlich auch noch erinnern.

Ach, und die erhabene Dame, deren himmliſche Augen mich jetzt aus dem zierlichen Rahmen ſo bezaubernd anblicken, muß über Vereinſamung und Langeweile klagen! Hätte ich doch in Wahrheit ewige Jugend, und dürfte, von dieſer umſtrahlt, dem Ideale meiner wirklich noch jungen Phantaſie, dies traurig einſame Leben etwas zu erheitern ſuchen, wie glücklich würde ich ſein! Es beglückt mich aber ſchon von Ihnen zu hören, daß ſie ſich meiner noch erinnert, und mich gütig beurtheilt.

Daß ſie ſich in * eine Zeit lang zerſtreut, habe ich mit Freuden geleſen, und daß Sie ſich dort wohl und angenehm befunden, verſteht ſich von ſelbſt; denn ich kenne keine zuvorkommenderen Wirthe, als die dortigen Herrſchaften. Die Herzogin verehre ich ganz beſonders, weil ſie das wahre Muſter einer vortrefflichen Frau, und der Herzog iſt wenigſtens ein ſchöner, liebenswürdiger und ſtattlicher Herr, wenn er auch ein ſchwacher Politiker und etwas von dem iſt, was die Franzoſen un hableur nennen. Dies letztere iſt aber eher amüſant als läſtig, und erſcheint bei ihm nur unter anmuthigen Formen. Deutſchlands Kaiſer wird er dennoch ſchwerlich werden, aber als einen charmanten Herzog von * erkenne ich ihn vollkommen an. Und damit können Sie auch, wenn er Ihnen noch ſo ſehr die Cour gemacht haben ſollte, zufrieden ſein.

6.

* an Pückler

Den 27. Dezember 1868.

Verehrter Fürſt und Freund!

Ihre lieben und gütevollen Zeilen trafen mich in großen Sorgen und Schmerzen, und fielen mitten in dieſelben hinein wie ein Lichtſtrahl, der meine Seele erquickte. Ich habe Mißgeſchick erfahren, die wenigen Kapitalien, die ich mir erſpart hatte, ſind durch den unerwarteten Bankerott des *ſchen Banquierhauſes, bei dem ich ſie, als meinen Verwandten, deponirt hatte, verloren gegangen. Dies iſt die Kunde, welche ich ſtatt der erwarteten Neujahrszinſen erhalte. Ich war ein paar Tage ganz in Desperation — in ſtiller, ſchweigender. Fraß meinen Gram in mich hinein, und „zuckte in Qual drei lange lange Nächte lang“. Von Geldangelegenheiten zu reden, iſt mir abſcheulich, ich thue es zu niemandem auf der Welt. Ich leide, es betrübt mich unſäglich, daß ich es jetzt zu Ihnen thue. Und doch ſind Sie, Durchlaucht, der einzige Menſch auf der Welt, zu dem ich es vermag. Ich habe Vertrauen zu Ihnen, ich baue auf Ihre Freundſchaft. Was hilft es viel Reden, und viel Worte machen:

Durchlaucht, ich bitte Sie inſtändigſt und dringend, leihen Sie mir gütigſt auf ein Jahr, ein einziges Jahr 600 Thaler. Ich habe nicht nöthig zu ſagen, daß es für mich eine Ehrenſchuld iſt, die ich pünktlich wieder bezahlen werde; Ich bin bereit, ſofort vier Anweiſungen auszuſtellen, die im Laufe eines Jahres Ihnen die Summe zurückerſtatten. Durchlaucht, ich leide, ich ängſtige mich, denn dies unerwartete Mißgeſchick hat mich in die äußerſte Verlegenheit gebracht, und ich habe ſo viele Ausgaben zu Neujahr zu decken. Seien Sie gütig, und thun Sie das, was auf Erden ſo ſelten geſchieht — beweiſen Sie mir Ihre Freundſchaft! Sie kennen mich, und in Ihrem edlen, ſtolzen und zarten Herzen werden Sie begreifen, was dieſes Wort der Bitte mich koſtete, und wie tief ich mich gedemüthigt fühle! Und ich muß lächeln, und heiter ſcheinen, denn meine Tochter iſt auf ein paar Tage hier, und ich will durch keine Klage ihr die Feſtesfreude trüben!

Durchlaucht, ich leide, und ich hoffe auf Ihre Freundſchaft.

Ein trauriger Neujahrsgruß! Doch der Wunſch für Ihr Wohl liegt tief in meinem Herzen.

Ihre
treu ergebene *

Dieſen Brief lege ich zugleich dem Freunde und dem Cavalier in die Hände, und weiß, daß ich von beiden der ſtrengſten Diskretion gewiß ſein darf.

7.

* an Pückler.

Verehrter Fürſt und Freund!

Ihren Brief vom 2. Januar *) habe ich richtig erhalten, und mit tiefer Wehmuth geleſen. Nicht ſo ſehr um meinetwillen, als um Ihrer Selbſt willen. Sie, den die Natur ſo edel, ſo großmüthig und prächtig angelegt hat, Sie ſind durch das Leben und die Welt alſo wirklich zu der traurigen Erkenntniß gekommen, daß man „den Geboten der Vernunft mehr folgen muß, als der Weiſe des Gefühls“, und dieſe traurige Vernunft macht es Ihnen möglich, einer Frau, welche Sie einſt geliebt haben, und welche Ihnen ſo herz-

---

*) Dieſer Brief Pückler's fehlt leider.

zerreißende Worte ſchreibt, wie Sie mir mittheilen, ihre Bitte abzuſchlagen? Durchlaucht, Sie haben den fürchterlichen Muth gehabt, dieſer Frau das Geld, um welches ſie bat, nicht zu ſchicken?

Zürnen Sie mir nicht, Durchlaucht, aber es liegt eine Frage in meinem Herzen, und ich muß ſie ausſprechen. Wenn jene Frau, welche Sie einſt geliebt haben, aus der hohen ariſtokratiſchen Geſellſchaft wäre, würden Sie ihr dann auch nur mit Schweigen geantwortet haben?

Wenn ich, die ich mich zu der Bitte eines Darlehnes demüthigen mußte, wenn ich nicht bloß die Frau *, ſondern die Fürſtin oder Gräfin wäre, und ich hätte Sie aus der äußeren glänzenden Situation heraus, die eben ſo oft innere Noth und Sorge kennt, um ein ſolches Darlehen gebeten, würden Sie dann auch mit Nein geantwortet haben? Würden Sie nicht vielmehr, geſchmeichelt von der Bitte, alles in Bewegung geſetzt haben, um die Bitte der Fürſtin zu erfüllen, würden Sie nicht, wenn es Ihnen an baarem Gelde fehlte, irgend einen Schmuck veräußert haben, um die Fürſtin, die ſich demüthigte, aus der Verlegenheit zu bringen? Ich ſpreche nicht mehr für mich, — ich ſpreche nur von jener Frau, welche der Fürſt Pückler geliebt hat, und die dieſer ſonſt ſo großmüthige, edle und gute Mann jetzt in der Miſère ohne Hülfe und Beiſtand läßt! Mein verehrter Freund, thun Sie das nicht, denn Sie ſind zu gut dazu, und es könnte Ihnen einſt, — mag es noch lange dauern bis dahin, aber ſie wird doch einſt kommen, dieſe Todesſtunde, — es könnte Ihnen in Ihrer Todesſtunde doch ſchwer auf das Herz fallen, daß Sie dieſer Frau für ſchöne Stunden, welche Sie ihr danken, ſo grauſam gelohnt haben. Wenn Sie wirklich kein Geld für ſie haben, Durchlaucht, nun ſo ſenden Sie ihr die ſchönen Armbänder Ihrer Pferde, oder irgend einen anderen elenden Schmuck, damit ſie ihn verkaufe.

Sie fragen Durchlaucht, warum ich in meiner Verlegenheit mich nicht an meinen Freund *, oder an die Königin * gewandt? Deshalb nicht, weil mir dieſe beiden, der eine zu nahe, die andere zu hoch ſtehen, um von ihnen Geld zu leihen. Die Königin um 600 Thaler bitten, hieße von ihr ein Geſchenk erbetteln, meinen Freund * um ein Darlehen bitten, hieße daſſelbe. Von einem Mann, den man liebt, ehrbar und keuſch und rein liebt, nimmt man kein Geld als Geſchenk an, und kann ſich auch von ihm nichts leihen. Sie mit Ihrem zartfühlenden Sinne werden mir das nachfühlen und verſtehen. Von dem edlen Freunde, den ich ſo hochachtete, wie kaum einen anderen Menſchen, dem ich vertraute wie man einem Weltweiſen, einem hohen Karakter vertraute, von dem Fürſten endlich, der mir nicht zu nahe ſteht, ſondern genug über mir, um daß ich ohne Demüthigung ihn um eine große Gefälligkeit bitten konnte, nicht zu hoch über mir, als daß ich nicht ein Darlehen von ihm erbitten konnte, ohne ein Geſchenk zu präſumiren, von Ihnen, Durchlaucht, konnte ich alſo, wenn auch mit Schmerz und Trauer, den großen Freundſchaftsdienſt erwarten, daß Sie mir auf ein Jahr die erbetene Summe leihen möchten. Und denken Sie, ich bin noch ſo phantaſtiſch, alſo wenig weltklug, daß ich keinen Augenblick zweifelte, Sie würden aus Ihrem edlen Selbſt heraus ermeſſen, wie furchtbar ſchwer mir dieſe Bitte geworden, und würden ſie daher erfüllen müſſen. Es war ein Irrthum; ich ſchäme mich nicht, daß ich ihn gehegt! Sie fragen, was ich jetzt thun werde? Weder verzweifeln, noch mich unglücklich nennen, ſondern tapfer und mit erhobenem Haupte dem Schickſal trotzen, und die Miſere unter meine Füße treten! Auf keinen Fall mich ſo demüthigen, daß ich, wie Sie mir rathen „von einem meiner vielen anderen Freunde“ dieſe Gefälligkeit des Geldborgens erbitte. Nein, ich werde mich niemals zum zweitenmal der Demüthigung einer abſchlägigen Antwort ausſetzen, und es giebt unter allen meinen anderen Freunden keinen, den ich ſo hoch ehre, daß ich ihm das Recht zugeſtehe, mich verpflichten zu können, keinen, dem ich zugeſtehen würde, daß ich in Geldverlegenheit bin. Meine ſogenannten Freunde ſind gewohnt, ſich bei mir zu amüſiren, bei mir gaſtliche Aufnahme zu finden, ſie ärgern ſich vielleicht oftmals in der Stille, ces chers amis ennemis, daß es bei mir heiter und beſſer hergeht wie bei ihnen, und wie willkommen würde es ihnen ſein, wenn ſie wüßten, daß ich in Geldverlegenheit bin. „Niemand freut ſich mehr über unſer Unglück, als unſere Freunde", ſagt Chamfort, und wahrlich, er hat Recht. Es fällt mir nicht ein, meinen lieben Freunden eine ſolche Freude zu bereiten! — Nachdem Sie, Durchlaucht, meinen Brief in ſechs Tagen nicht beantwortet hatten, begriff ich Ihre Antwort, und faßte mich in Kraft und Geduld, Genug, ich habe von einem Wucherer auf hohe Zinſen und Auslieferung einer Police über eintauſend Thaler meiner Lebensverſicherung mir die Summe von vierhundert Thalern auf ein Jahr geliehen. Im Uebrigen werde ich noch fleißiger ſein, noch mehr arbeiten wie ſonſt, mich ganz in der Stille, und ohne daß die „lieben Freunde" es merken und ſehen, recht ſehr einſchränken, und mir den Wahlſpruch nehmen: „Immer tapfer und unverzagt". Es iſt ein guter Wahlſpruch, und er ſoll mich freudig und ſtark machen in mir ſelber.

Und nun genug und übergenug von dieſer Miſere. Gehen wir zur Tagesordnung über, und vergeſſen wir, daß nicht alles Gold iſt, was da glänzt. Gott, an meinem Geburtstag, wie viel liebe Freunde kamen da, wie viel herzliche Wünſche, wie viel Blumen und Bouquets, und wie heiter war ich, und wie ahnte niemand, was ich gelitten hatte acht Tage lang mit lachendem Munde! Gott, es iſt überwunden! Die Wucherer ſind doch liebe, wohlthätige Leute! — Meine Tochter war vierzehn Tage bei mir, und läßt ſich Ihnen, Durchlaucht, auf das angelegentlichſte empfehlen. Sie war ſehr heiter und durchaus befriedigt. Man hat ſie hier in dem Kreiſe meiner Freunde ſehr geehrt, und es gab täglich Bälle und Geſellſchaften, die mich tödtlich langweilten, und ſie ſehr ergötzten. — —

Daß Sie leidend ſind, mein verehrter Fürſt, bedaure ich aufrichtig, aber es iſt wenigſtens ein Troſt zu wiſſen, daß Sie in Branitz Ihre gewohnte Bequemlichkeit haben, und nicht wie hier als garçon, ſondern wie ſich's gebührt, als Prince leben! Sie nennen die Neujahrswünſche abgeſchmackt! Mir aber kommt es aus dem Herzen, wenn ich Ihnen für das neue Jahr vor allen Dingen Geſundheit und Heiterkeit des Geiſtes wünſche, und Erfüllung alles deſſen, was Sie ſich ſelber wünſchen.

Mit innigen Grüßen

Ihre ergebene Freundin

*

8.

Pückler an *

Branitz, den 11. Januar 1867.

Verehrte Freundin!

Ich bin wieder ſehr krank an der Grippe, und zugleich am Podagra, und konnte daher vor Schmerzen nicht eher antworten, liege auch noch im Bette.

Es ſcheint, daß in Ihrem Briefe ein Blatt fehlt. Sie ſind böſe, daß ich Ihren Wunſch nicht erfüllt. Es hat mir ſehr leid gethan, aber ich konnte es nicht, ohne mich ſelbſt in Verlegenheit zu bringen, und Sie würden es in meiner Lage auch nicht gethan haben.

Was aber den Nebenbrief betrifft, welcher eine beſondere Moralpredigt, wegen der Dame die mit Weinen droht, enthält, gehen Sie diesmal von einer unrichtigen Vorausſetzung aus.

Sie bedauern erſtens, daß bei mir Alter und Erfahrung mich bereits ſo weit gebracht, mehr der Vernunft als dem Herzen zu folgen. Dies iſt nun leider noch gar nicht immer der Fall, denn ich bin in dieſer Hinſicht, wenn ich irgend kann, noch immer oft unvernünftig. Aber Sie ſetzen noch hinzu: wäre die Dame, welche ich ſo gefühllos abgewieſen, vornehm geweſen, ſo würde ich gewiß deren Wunſch erfüllt haben. Da thun Sie mir nun wirklich ein ſchreiendes Unrecht, und trotz meiner Leiden und eines doppelten tiefen Kummers, habe ich doch beinah darüber lachen müſſen, wie poſſirlich Sie, meine berühmte und geiſtreiche Freundin, ſich hier in meinem Karakter, wie in allen obwaltenden Umſtänden, irren. Alſo hören Sie: die Dame, von der die Rede, iſt eine Gräfin von ſehr angeſehener, alter Familie, ihr älterer Mann von hohem militairiſchem Rang und großem Anſehen bei ſeinem Hofe, ſie ſelbſt eine liebenswürdige, gute, und früher eine ſehr hübſche Frau, und in guten Verhältniſſen von jeher, aber zugleich höchſt leichtſinnig in ihren Ausgaben, und panier percé ohne Rückſicht, wo ſie ſich das Geld dazu verſchaffen kann. Sie hat mich in dieſer Hinſicht ſeit langer Zeit vielfach zur Vernunft gebracht, die ich nun an ihr ausübe, und mich durch ihr Weinen nicht mehr rühren laſſe, obgleich ſie noch immer reizend iſt, und ich ihr immer auch noch gut bin, denn alte Liebe roſtet ſchwer bei mir, ſo daß in wirklicher Noth ich wohl noch für ſie thun würde, was ich vermöchte, durch ein Opfer, doch ohne mich ſelbſt zu ruiniren, denn das iſt eben ſo albern, als ſich aus Liebe todt zu ſchießen, wenn man noch nicht das Schwabenalter erreicht hat.

Und aufrichtig geſagt, Ihr eignes Leben kommt mir auch ſehr leichtſinnig vor. Sie leben hauptſächlich von Ihrer Arbeit, kennen genau, was Ihre ſogenannten Freunde und Schmeichler ſind, und wollen doch aus Eitelkeit und Sorgloſigkeit nicht aufhören, ſie zu traktiren und zu beſchenken, wenn Sie gleich vorausſehen müſſen, daß dies ſehr gefährlich für Sie werden kann. Ich wundre mich, daß Ihr geſcheidter Doktor, Ihr erſter Freund in der Welt, und wie ich glaube, ein aufrichtiger und völlig vertrauter, dieſe Schwäche zuläßt, ohne Sie zu warnen. Und daß Sie ſich lieber an mich zuerſt wandten in Ihrer momentanen Verlegenheit, finde ich als alter Menſchenkenner, gar nicht ſchmeichelhaft für mich. — Wenn ich Ihnen ferner geäußert: daß es mir natürlicher geſchienen, wenn Sie ſich an Ihre intime befreundete Königin gewendet, ſo that ich dies nur aus dem Grunde, weil Sie mir geſagt: daß Sie ſelbſt die Königin auch mit Geld unterſtützt, und hiernach mit größter Billigkeit in geänderten Verhältniſſen das Gleiche von ihr erhalten konnten.

Ich habe über mein halbes Vermögen verloren, und mich hiernach ſoweit eingeſchränkt, noch zu rechter Zeit, um nicht meine Zuflucht weder zu ächten noch zu falſchen Freunden nehmen zu müſſen, nicht aus Stolz noch Blödigkeit, ſondern weil ich mir ſagte: nach ſo viel Thorheiten des Leichtſinnes und des Gefühls, die Du ſelbſt verſchuldet, mußt Du endlich vernünftig werden, und alles Vergnügen der Thorheit herzhaft entbehren, um nicht elend zu enden. So lebe ich jetzt ſchon ſeit geraumer Zeit, und habe freilich den Vortheil vor Ihnen voraus, nur noch höchſtens ein paar Jahre dieſe Strafe zu erleiden, und handle dabei dennoch auch aus dem Herzen, weil ich nun hoffen kann, ſo viel noch übrig zu behalten, um nach meinem Tode nicht blos mein Majorat, ſondern auch Anderen, die ich liebe, noch eine unverhoffte Freude machen zu können, was auch der „Weinenden“ widerfahren ſoll. Nehmen Sie ſich daran ein Beiſpiel, wenn Ihr Karakter es erlaubt, zu Ihrem eigenen und Ihrer lieben Töchter Wohl.

Sie ſind ſehr begabt, höchſt liebenswürdig, höchſt angenehm, theilnehmend und gutmüthig, aber werden Sie vollkommen, d. h. auch noch vernünftig.

Das ſagt

Ihr

Freund.

9.

Pückler an *

Branitz, den 20. Januar 1867.

Verehrte Freundin!

Wenn Sie böſe auf mich ſind, ſo haben Sie ſehr unrecht, denn ich habe in jeder Hinſicht, meiner Ueberzeugung nach, Ihnen nur die Wahrheit geſagt, wie ich ſie mir denke, und das ſind ſich Freunde ſchuldig; dann bleibt immer für weitere Diskuſſionen die Bahn noch offen.

Hierbei muß aber vernünftigerweiſe alle kleinliche Empfindlichkeit wegbleiben, und jeder, mit Freundſchaft eben vollkommen wahr bleiben gegen den Anderen. Ihre Vorwürfe haben mich nicht im mindeſten gereizt, obgleich ſie viel angreifender waren als die meinigen, weil ſie meinem moraliſchen Karakter galten, und noch obendrein in der Hauptſache auf einem totalen faktiſchen Irrthum beruhen, während ich, Ihren ſchönen wie glänzenden Eigenſchaften alle Gerechtigkeit widerfahren laſſend, Ihnen zur Vermeidung eigenen Schadens nur anrathe (nichts vorwerfe) etwas weiſer zu ſein, d. h. der Vernunft ein wenig mehr nachzugeben. Ich ſelbſt habe ja nicht das mindeſte Intereſſe dabei, als meinen Wunſch, daß es Ihnen wohlgehe. Vielleicht falle ich mit dieſem Wunſch aber auch (wie Sie mit meiner Dame) in einen totalen Irrthum; denn wenn Sie, außer was Ihre dichteriſche Feder Ihnen einbringt, noch ein anderes anſehnliches, ſichres Vermögen beſitzen, ſo hat mein Rath keinen Grund mehr, und iſt blos ein gutgemeinter Irrthum. Sind aber Ihre Verhältniſſe ſo, wie ich es glaubte — ſo wäre es doch offenbar für die Zukunft ſehr gefährlich, nur Ihrer großmüthigen Geſinnung, wie Ihrer großen Neigung zur Gaſtfreundſchaft Raum gebend, blos vom Kapital Ihres Geiſtes leben zu wollen, anſtatt von den Zinſen desſelben. Freilich darf man Andere nicht nach ſich beurtheilen. Mir z. B. wäre es jetzt gradezu faſt unerträglich, ein Haus wie das Ihrige zu machen, und fortwährend Leute zu ſehen, und mehr oder wenig koſtſpielig zu bewirthen, von denen Sie ſelbſt eine ganz philoſophiſche, welterfahrne Anſicht ausſprechen. Generöſe Geſchenke hie und da gehören auch noch zu ſolchem Leben, und gefallen Ihrer Neigung, was alles höchſt liebenswürdig, aber, wenn ich Ihre pekuniaire Lage richtig beurtheile, nicht weiſe iſt. Jeder muß ſich für ſeine Exiſtenz zuerſt ſelbſt der Nächſte ſein, in zweiter Inſtanz kommt er erſt dazu auch der Nächſte Anderer ſein zu können. Verſäumt er dies, ſo bleibt er bald weder ſich noch Anderen der Nächſte. Das iſt meine eigene Erfahrung; denn ich war lange Zeit, gleich Ihnen, ward leider viel ſpäter als die Schwaben klug, und bin damit ſoweit gekommen, daß ich mich nicht nur oft ſchmerzlich einſchränken muß, ſondern, wie ich es nur der diskreten Freundin ſagen kann — wenn ich noch 5 bis 6 Jahre lebe, was nicht wahrſcheinlich, aber doch möglich iſt — dieſe Einſchränkung verdreifachen, oder von geborgtem Gelde, wenn ich es bekommen kann, zu leben gezwungen ſein würde, und niemanden etwas zurücklaſſen könnte.

Daher, und wegen Ihrer perſönlichen Liebenswürdigkeit und Herzensgüte, wenn auch mit ziemlich viel Leichtſinn und etwas Eitelkeit gepaart, intereſſire ich mich ſo ſehr für Sie, der es bald eben ſo gehen kann als mir, und fürchte mich ſelbſt nicht Ihnen lieber unbeſcheiden zu erſcheinen, als Ihnen vorzuenthalten was nützlich für Sie ſein kann.

Jedenfalls wollen wir gute Freunde bleiben, und fortwährend wahr gegen einander ſein.

Keine Schonung, wenigſtens für mich, denn wer aufrichtig den Fortſchritt liebt, wird mehr befriedigt durch gerechten Tadel, als durch gerechtes, oder gar übertriebenes Lob. Ich ſelbſt finde, ganz aufrichtig geſagt, gar nichts an mir zu loben, und wenn ich vor Gott treten muß, ſo werde ich nichts weiter vorzubringen haben, als: „Warum haſt Du mich ſo mangelhaft gemacht, Du wirſt es wiſſen, aber ich konnte es nicht abändern". Und da der liebe Gott jedenfalls ein ſehr gütiger Herr ſein muß, ſo wird er mir nicht zürnen, wie einer ſeiner irdiſchen Diener, ſondern mich freundlich aufklären.

Ich leide ſehr an der Gicht, und habe drei Tage gebraucht dieſen Brief zu ſchreiben.

Es wird mich freuen, wenn Sie ihn beantworten.

H. F. Pückler.

10.

* an Pückler.

Den 21. Januar 1867.

Verehrter Fürſt und Freund,

Obgleich meine Schreibefähigkeit jetzt ſehr von meinen Arbeiten in Anſpruch genommen wird, will ich Ihnen doch gern einen Gruß ſchreiben, und vor allen Dingen den Empfang Ihres letzten Briefes vom 10. Januar melden. Was derſelbe Freundliches enthält, nehme ich mit Dank an, was Unfreundliches und Herbes übergehe ich mit Stillſchweigen, und nehme es hin mit demjenigen Reſpekt, den mir Ihre langen Lebenserfahrungen, Ihr Karakter und Ihre Stellung einflößen. Nur über einen Punkt mögen Sie mir noch einige rechtfertigende Worte erlauben. Sie ermahnen mich zur Vernunft, das heißt, Sie meinen, ich ſolle allen geſelligen Verkehr aufgeben, keine Freunde und Bekannte mehr bewirthen, und Sie meinen, ich thäte dies aus *Eitelkeit* oder *Sorgloſigkeit*. Dies iſt ein Irrthum, Durchlaucht. Bei meinen vielen und anſtrengenden geiſtigen Arbeiten bedarf ich der Erholung, der Anregung, des Ausruhens bei heiterer Unterhaltung, bedarf ich mit einem Worte der Geſelligkeit. Ich könnte nun zu anderen Leuten gehen, denn an Aufforderungen und Einladungen fehlt es mir nicht; aber ich ziehe es vor, die Geſelligkeit bei mir zu finden, und meine

Freunde bei mir zu empfangen, wenn es mir beliebt, ſtatt von ihnen empfangen zu werden, wenn es ihnen beliebt. Ich habe dadurch eine beſſere Poſition, eine freiere und unabhängigere zu meinen Freunden, und dieſe zu haben, und mir zu bewahren, iſt nur immer mein Streben geweſen. Zu Ihnen, Durchlaucht, bin ich nun augenblicklich in eine falſche Poſition gekommen, und ich bitte Sie mir gütigſt zu helfen, daß dieſelbe aufhöre. Ich habe die bévue begangen in augenblicklicher und ungewohnter Geldverlegenheit mich an Sie, Durchlaucht, zu wenden, mit der Bitte, mir Ihre Freundſchaft dadurch zu bewähren, daß Sie mir etliche hundert Thaler auf ein Jahr liehen. Sie haben es mir abſchlagen müſſen, ich habe ſofort mir anderweitig Rath geſchafft, und die Geldkriſis, die bei mir noch lange nicht ſo groß war, wie bei Oeſterreich, iſt überſtanden. Ich bitte Sie nun, vergeſſen Sie die ganze Sache, und laſſen Sie dieſelbe in's Loch der Geſchichte fallen, wo ſie zu Staub verfallen möge.

Noch eins muß ich Ihnen erzählen! Die gute Königin * hat ſelber ſehr zu kämpfen mit pekuniairen Sorgen, mehr zu kämpfen als je, denn ſie hat für ihre nächſten Verwandten Schulden zu zahlen, und Vorſchüſſe zu leiſten. Sie ſchreibt mir, die * habe mit ihrer Beihülfe ihre Brillanten verkauft und verſetzt, um ihren Hausſtand aufrecht zu erhalten.

Mit herzlichem Gruß, und dem aufrichtigen Wunſch, daß Ihre Geſundheit ſich gebeſſert habe, und Sie von Schmerzen jeder Art befreit ſeien.

Ihre treu ergebene

*

11.

Pückler an * *

Branitz, den 24. Januar 1867.

Verehrte Freundin!

Ihre Antwort auf meinen Brief vom 10. habe ich erſt geſtern erhalten, und finde ſie ebenſo gut und liebenswürdig wie immer. Sie hat ſich übrigens mit einem zweiten Brief von mir vom 21. gekreuzt.

Da ich leider an der Gicht im Bett liege, eine ſehr geſunde Krankheit, wie man ſagt, aber unangenehm ſchmerzhaft, ſo darf ich nicht zu viel ſchreiben.

Soweit muß ich jedoch Ihren Brief beantworten, daß Sie ſehr unrecht haben zu glauben, Sie ſeien ſeitdem mit mir in eine falſche Stellung gerathen. Mein Gefallen an Ihrer Individualität hat ſich durch das Vergangene nur noch mehr geſteigert -- zu Folge der Lehre des Ariſtoteles: daß ein dramatiſcher Held oder Heldin durch ihre Fehler oder Schuld, eben ſo ſehr intereſſiren müßten, als durch ihre glänzenden Eigenſchaften. In ſolcher Art liebe ich Sie alſo doppelt, und wenn ich es auch nicht ſchmeichelhaft fand, daß Sie mich, der ſich einbildet ein praktiſcher Philoſoph im Leben ſein zu wollen, nur deßhalb zuerſt wählten, ihm Ihren Wunſch vorzutragen, weil Sie mich für eben ſo wenig überlegt und leichtſinnig als gutmüthig hielten, ad exemplum . . . . und das war eben ſo gemüthlich, ja rührend liebenswürdig für mich, daß ich viel lieber dem Gefühl als der Vernunft gefolgt wäre, wenn nicht zu dringende Umſtände mich zum Gegentheil gezwungen hätten. Es iſt aber auch Unglück zu nennen, daß Sie eine Königin und einen für reich paſſirenden Fürſten zu Freunden haben, die Beide ſo große Laſten tragen müſſen, die ſie verhältnißmäßig zu halben Bettlern machen. Aber ſo geht es nur zu oft in der Welt und wie Viele werden beneidet, die gern mit tief unter ihnen Stehenden tauſchen würden.

Ueber Sie aber, meine anmuthige Freundin, ſteht meine Anſicht jetzt ganz feſt. Sie gehören zu den glücklichſt Geborenen, weil Sie von der Natur die große Gabe der Sorgloſigkeit mit leichtem, ſelbſt in Thränen noch heiteren, immer kindlichen Sinn erhalten haben. Sie werden daher auch ſich nie ändern, ſondern immer dieſelbe bleiben, und ſolche gefeite Naturen, ſchont und bewahrt auch das Schickſal vor zu großem Leid. Alſo Glückauf! und nichts weiter. Ich komme mir ſelbſt jetzt faſt lächerlich vor, die Rolle eines pedantiſchen Weisheitspredigers bei Ihnen geſpielt zu haben. Eine wahre Karikatur, aber ich tröſte mich über dieſes Fiasko, denn ich habe nicht nur wieder etwas gelernt, ſondern fühle mich von Ihnen noch mehr angezogen als früher, und will mich ohne Grillen und blue devils Ihres Glückes freuen.

Der Ihrige

H. Pückler.

Briefwechſel

zwiſchen

Pückler und Lucie.

1833.

1.

Pückler an Lucie.

Muskau, den 9. Januar 1833.

Liebſte Schnucke,

Es iſt eine wahre Grauſamkeit, jetzt von mir zu verlangen, daß ich Dir lange Briefe ſchreiben ſoll, da kein Kanzleibüffel mit mehr Geſchreibe beſchwert ſein kann, als ich, der, außer Korreſpondenz und currenten Geſchäften, zwei Bücher auf einmal in die Welt ſchicken ſoll. Ich eſſe jetzt um 8 Uhr zu Mittag. Um Mitternacht fange ich an zu arbeiten, bis 5, 6, auch 7 Uhr früh. Dann gehe ich zu Bett, und leſe noch eine Stunde. Um 3 Uhr ſtehe ich auf, trinke eine Taſſe Thee, und gehe, reite oder fahre dann bis 5 Uhr ſpazieren. Von 5 bis 8 beſorge ich meine Korreſpondenz und Geſchäfte. Ich unterhalte mich aber gut dabei, und befinde mich auch wohl. Demohngeachtet ginge ich jetzt recht gern nach Berlin, mais comment faire? Je n'ai pas le sou. —

— Du ſetzeſt mich in Verlegenheit dadurch, daß Du mir meine Memoires nicht ſchickſt. Es wird Deine Schuld ſein, wenn die entſtellenden Fehler der erſten zwei Theile im dritten nicht bemerkt werden können, der ſchon unter der

Preſſe iſt. Ich ſchicke Dir mit, was darin über mich geſagt iſt. Schreibe mir, wie es Dir gefällt, und verzeihe, daß mir der unbekannte Autor zwei Jahre abgenommen, und Dir zugelegt hat.

Die Wachslichter ſpare ich ſo viel als möglich, gönne aber meinen Augen das Licht — ſo lange ſie noch offen ſind.

Mit umgehender Poſt erwarte ich die franzöſiſchen Probebogen zurück, ſowie die Memoiren und die Liſte der Sachen, die Du noch mit dem Wagen haben willſt. Ich küſſe Dich herzlich.

Dein Lou.

2.

Lucie an Pückler.

Januar 1833.

Alſo eine Grauſamkeit, daß ich Dich zu ſchreiben bitte. In den langen nicht unterbrochenen Tagen, wo Du immer allein biſt, wenigſtens es immer ſein kannſt, nicht die Zeit mehr zu einigen Worten, die Deiner Feder ſo leicht entfließen!

Du armer Lou!

Denn nun fängſt Du es an, es wirklich zu werden. In dem unüberſchwänglichen Reichthum, worin Du Dich ſelbſt, Dich allein noch betrachtend, findeſt.

Welch ein anderer Menſch, welch ein anderes Herz hatteſt Du indeſſen, da noch kein Schriftſteller aus Dir entſtanden war — da die Kopirmaſchine nicht, aber die tiefſte gerührteſte Empfindung in meiner Bruſt jedes Wort aufnahm, das von Dir kommend mich beſeeligte.

Wie lange doch nun ſchon, daß Du ein Anderer biſt. Liebe ich denn die Wirklichkeit noch, oder die Erinnerung, die Geſtalt, oder ihr Spiegelbild?

Es wird trübe vor meinen Augen — es friert mich.

Welche Reichthümer aus der Vergangenheit las ich eben: und dann das dürftige Blättchen, das wie ein Stück Abzehrung vor mir liegt, ſo blaß, ſo ſpitz von Zügen, ſo recht wie die Poſttags-Abfertigung nur im Gotteswillen, das gewohnte Almoſen noch: die Penſion nach Abdankung nach laut bekannter und längſt erkannter Unbrauchbarkeit.

O, ſchreibe lieber gar nicht mehr, Du könnteſt ja einen Tropfen zu viel Geiſt für mich verſchwenden, und überhaupt an mir verſchwenden; über die Du Dich ſo hoch erhoben haſt, ſeit der litteraiſche Beifall Dich krönt, und alle Zeitblätter Deinen Namen jubeln.

Darum lebe wohl!

Und es iſt zehntauſendmal beſſer, daß von dem Tempel kein Stein übereinander bleibe, wo Du die Gottheit warſt, als daß die heilige Stätte entweiht, dem Kultus eines geſpenſtiſchen Fratzenbildes diene, was zu lieben verlernte, und nur mehr zu demüthigen vermag.

8.

Pückler an Lucie.

Muskau, den 13. Januar 1833.

Meine herzliebe Schnucke,

Ich ſchicke Dir ein Blatt der Litteraturzeitung zur Staatszeitung mit, das mich ſehr frappirt hat. Dieſes Blatt, in dem Varnhagen ſchreibt, war ſonſt, wie noch Philipsborn die Staatszeitung redigirte, immer ſehr partheinehmend für mich, und dieſer Artikel, obgleich ungeſchickt, iſt ſo hämiſch als möglich.

Ich werde ihm zwar in „Tutti Frutti“ zu dienen wiſſen, aber es beunruhigt mich wegen Varnhagen. Sollte dieſer umgeſattelt haben? Das wäre ſehr übel. Suche doch, mit dem Blatte in der Hand, bei ihm auf den Strauch zu ſchlagen, und rapportire mir, wie Du ihn gefunden. Schicke mir aber das Blatt wieder.

Auch bin ich in der größten Verlegenheit, daß Schinkel immer nicht antwortet. Bitte, preſſire ihn doch. Schinkel's Stillſchweigen iſt räthſelhaft. Man kann ihn aber natürlich nicht fragen.

Adelheid ſagt eine Million Schönes.

So bald ich mit meinen vermaledeiten Büchern fertig bin, car ce Gartenbuch est la mer à boire, komme ich.

Adieu, Schnucke, ſchreibend oder nicht, immer

Dein ehrlicher alter Lou.

4.

Pückler an Lucie.

Muskau, den 16. Januar 1833.

O Schnucke! Du ſiehſt mich in Jocriſſe's gräßlichſter Verzweiflung! Ich muß mich, wie er, mit Champagner vergiften, oder ich werde wahnſinnig! Höre! Du erinnerſt Dich, daß ich ein Geſpräch zwiſchen dem Kammerherrn Hund und Baron Freygang geſchrieben hatte. Dies habe ich in vier langen Nächten zu 100 Seiten ausgedehnt, ganz umgearbeitet, und meiner Ueberzeugung nach etwas Witzigeres geliefert als je. Geſtern früh, halb ſchläfrig, will ich den unbrauchbaren Brouillon des Gartenbuchs verbrennen, ergreife in der Zerſtreuung die darunter liegende vierte Seite meines Geſprächs mit, werfe ſie in's Kamin, und indem ich mich noch an der luſtigen Flamme freue, bemerke ich mit einem Blick des Entſetzens auf den Tiſch, was geſchehen. Ich ſtürze mich mit ſeltenem Heldenmuth in die Flammen, aber es war zu ſpät — zwei meiner beſten Freunde, die ich liebte wie mich ſelbſt — ſie waren nicht mehr, ein Häufchen Aſche lag an ihrer Stelle! Ich frage, ob dies nicht genug iſt, um ſich wie Chaſſé in die Luft ſprengen — zu wollen. Doch läßt man's nachher bleiben, und thut wohl daran.

Einen geiſtreichen Brief giebſt Du mir an die Couſine Ranzau auf? Aber, gute Lucie, glaubſt Du, daß ich den Geiſt nur aus den Aermeln zu ſchütteln brauche? Nachdem ſoviel davon verbrannt iſt, habe ich ganz Bankerott damit gemacht, doch iſt der Befehl befolgt worden, ſo weit es mir möglich war, und Deiner Freundin auch darin gedacht mit einem kleinen unſchuldigen Schlangenringe.

Hier iſt alles beim Alten, außer daß ich nun nicht mehr blos mit drei Hunden, ſondern auch noch mit drei Hirſchen dazu im Park ſpaziren gehe, alles dieſes Vieh luſtig durcheinander ſpringend. Die Nachricht vom Stabholz iſt mir lieb. Das Vorräthige haben wir aber leider ſchon aus Noth ſehr billig verkaufen müſſen. Das Holz fing an gut zu gehen. Hält aber das Thauwetter an, ſo iſt es wieder damit zu Ende. Die Forſtleute bmühten ſich ſehr um Abſatz. Schnucke, das Kopirbuch iſt ganz alle; ich muß ſchließen.

Dein Dich herzinnig liebender Lou.

5.

Pückler an Lucie.

Muskau, den 18. Januar 1833.

Schnucke, Du biſt eine der eiferſüchtigſten Frauen, die es giebt. Ich ſchreibe Dir jeden Poſttag ein bis zweimal, Mein Kopirbuch endigt mit Dir, und fängt mit Dir an; demohngeachtet bekomme ich nichts als Vorwürfe, und Du biſt eiferſüchtig — und auf wen? auf meine Kopirmaſchine und „Tutti Frutti?“

Schreibe mir nun, ob ich in acht Tagen oder wann, darauf rechnen kann, entweder eine große Stube mit vielen Tiſchen im Adler oder im Carolath'ſchen Hauſe zu erhalten? Länger als ſechs Wochen bleibe ich nicht in Berlin. Dann muß ich Mitte März ſpäteſtens wieder hier ſein, um die Pflanzungen zu beſorgen, und den zweiten Theil der

„Tutti Frutti“ zu beendigen. Mitte Mai denke ich dann die Reiſe anzutreten, wenn ich nur nothdürftig Geld dazu habe. Meine Pferde will ich in Berlin verkaufen, nebſt dem kleinen Wagen.

Das ſind ſehr vernünftige, und die einzig möglichen Pläne.

Dein Lou.

6.

Pückler an Lucie.

Muskau, den 19. Januar 1833.

Vielleicht amüſirt es Dich, den beiliegenden Brief aus Konſtantinopel zu leſen, den ich mir aber mit umgehender Poſt wieder zurück erbitte. Willſt Du einen Cachemire kaufen, ſo wäre es die beſte Gelegenheit ihn ſchön und vielleicht bedeutend wohlfeiler als hier zu bekommen.

Geſtern hat mich mein Stallmeiſter tandem fahrend, mit dem kleinen engliſchen Wagen wieder einmal umgeworfen. Wahrſcheinlich war es auf der Seite ſeines Glasauges. Er fiel indeſſen zuerſt heraus, und ich auf ihn, ſo daß ich mir nicht im Geringſten weh that. Auch iſt der Wagen nicht zerbrochen, und die guten Bräunchen blieben geduldig ſtehen.

Sehr begierig bin ich auf Deinen nächſten Brief wegen des Artikels im Litteraturblatt der Staatszeitung. Du wirſt über meine Beantwortung deſſelben lachen. Ob Ancillon auf mich ungehalten iſt, möchte ich auch wiſſen. Mit ihm werde ich mich ſchon wieder verſöhnen. Von Schirmer erwarte ich mit wahren Schmerzen endlich eine Antwort.

Den 20.

Eben habe ich Deinen Brief mit der Fahrpoſt erhalten. Ich glaubte ſchon, Du hätteſt das große Loos gewonnen, und ſchickteſt mir eine halbe Million, da er mit fünf großen

Siegeln zugemacht war. Er enthielt aber außer lieben Zügen und liebevollen Worten wenig Gutes, denn dieſe Sache mit Varnhagen iſt mir höchſt unangenehm, und ganz gewiß nichts als eine Klatſcherei der Arnim im Hintergrunde. Es wäre gut, wenn Du gelegentlich einmal Varnhagen erzählteſt, wie ſie Dir die Schinkel's als nicht gut geſinnt gegen uns dargeſtellt hatte. Bei mir hat ſie ſich ja fortwährend bemüht, mir die Varnhagen geradezu als meine Feindin darzuſtellen. Du erinnerſt Dich des berühmten propos. Es thäte mir wirklich außerordentlich leid, mit Varnhagen in Mißhelligkeit zu gerathen, da ich ihm wirklich Dank ſchuldig bin, und dadurch entwaffnet, auch kein litterariſcher Feind ſchon ohne dies gefährlicher wäre. Ich habe ihm ſogleich geſchrieben von Dir erfahren zu haben, daß er ſich ganz kalt, ja gereizt gegen mich geäußert, was Dich ſehr betrübt u. ſ. w., ein Brief, der ihn zurückführen muß, wenn meine Vermuthung gegründet iſt. Meinen Scherz gegen die Staatszeitung kann Varnhagen nicht übel genommen haben, denn es iſt ſeine eigene Meinung, und vom Litteraturblatt habe ich ja gar nicht geſprochen.

Dein treueſter Lou.

7.

Pückler an Lucie.

Muskau, den 28. Januar 1833

Meine gute Schnucke,

Ich bin noch immer im Bette. Es geht jedoch etwas beſſer, aber nur äußerſt langſam.

Die Sache mit Varnhagen hat ſich durch meinen Brief ſehr gut applanirt. Er hat mir einen ſehr hübſchen Brief geſchrieben, der mich ganz in meinem erſten Glauben beſtärkt, daß er keinen Theil an dem Ausfall in der Litteraturzeitung hat, ſondern daß dieſer von Ancillon herkommt. Dein Motiv, daß nämlich nur Varnhagen wiſſen könne, daß mein Brief an Fournier in den dritten Theil der Memoiren kommen ſolle, iſt auch nicht richtig, denn das ſteht ja in dem Briefe ſelbſt. Varnhagen hat im Gegentheil einen ſehr hübſchen, wiewohl natürlich kurzen, Artikel über mich zu Brockhauſens Konverſationslexikon geliefert. Es iſt mir ſehr lieb, daß es ſo iſt, da ich Varnhagen doch wirklich außerordentlich viel Dank in litterariſcher Hinſicht ſchuldig bin, und dadurch ſehr gefeſſelt wäre, wenn er ſich je gegen mich wendete. Wahrſcheinlich wird er Dir nun einige freundſchaftliche Vorwürfe machen, mir den Allarm gegeben zu haben, wo Du dann wohl klugerweiſe Gelegenheit nehmen wirſt, ihm artigerweiſe zu erwiedern, daß man nur, weil man ſo viel Werth auf ſeine Geſinnung lege, auch vom geringſten Schein des Gegentheils ſich beunruhigt fühle.

„Le Roi s'amuse“ hätte ich weit lieber gehabt als den langweiligen Chateaubriant, der meine Antipathie iſt, und deſſen großer Ruf gewiß die größte Satyre des Zeitalters iſt. Zu Voltaire's Zeit wäre ein ſolcher Kerl nie dahin gekommen, aus ſeiner pompeuſen Waſſerſuppe mehr als die Naſenſpitze zu ſtecken. Schicke mir alſo „Le Roi s'amuse“, und auch das Buch von Balzac, was Dir gefällt.

Dein esprit insociable Lou.

8.

Pückler an Lucie.

Muskau, den 30. Januar 1833.

— Auf Dich, gute Schnucke, freue ich mich gewiß gar ſehr, aber auf weiter auch nichts in der Welt, und Du amüſirſt Dich auch recht gut allein, malgré les airs que vous vous donnez. Es iſt mir auch äußerſt angenehm, daß Du die Geſellſchaft etwas frequentirſt, denn Du bedarfſt ihrer, und biſt ganz für ſie gemacht, ich aber in keiner Art und Weiſe. Je la déteste, et elle me le rend comme de raison. On me flatte seulement quand on a peur de moi, et c'est un triste succès. Meine Zeit iſt überhaupt aus, und ich wünſche durchaus nichts mehr als Ruhe und Unabhängigkeit. Ich werde aber wohl ſterben, ohne ſie je gekoſtet zu haben.

Gute Schnucke, dieſer Brief iſt ſehr lang für meine Umſtände. Ich muß zu Bett. Lebe wohl und munter.

Dein treuer Lou.

9.

Pückler an Lucie.

Muskau, den 4. Februar 1833.

Herzliebſte Schnucke,

„Le Roi s'amuse“ hat mich ſehr intereſſirt. Ich weiß nicht, was Du Abſcheuliches daran findeſt. Das Ende iſt nicht glücklich arrangirt. Es dehnt, und wird ſtatt grauſenhaft, halb lächerlich — die erſten vier Akte aber finde ich vortrefflich, und doch ein ganz anderer Kern darin, als in unſeren dramatiſchen Salbadereien. Das Buch von Chateaubriant habe ich auchgeleſen, und beſſer gefunden als ich erwartete. Es ſind einige ſchöne Stellen darin, und auch einige Wahrheiten, obgleich meiſtens, wie gewöhnlich, leere und pomphafte Deklamationen.

Ein Buch, was ich Dir ſehr empfehle, iſt „Stello“, von Alfred de Vigny, dem Verfaſſer von „Cinq-Mars“. Es iſt ſehr originell, und mitunter tief. Die Franzoſen überflügeln uns in der Litteratur, ſie lebt bei ihnen neu auf, und bei uns ſtirbt ſie ab. Ich fürchte, wir haben unſer Beſtes darin weg. Dagegen ſpielen wir vielleicht künftig eine politiſche Rolle.

Zum Stadtproceß kommt einmal wieder eine Kommiſſion her. Ich habe die Regulirungskoſten jetzt, ſeit zehn Jahren, die ſie dauert, ausziehen laſſen, und da findet ſich bis jetzt, wo von 45 Dörfern, Muskau und Branitz, erſt 10 theilweiſe fertig ſind (keines ganz), ſchon an Koſten

17,000 Thlr. für die Bauern,
17,000 „ für das Dominium,
36,000 „ Regulirungsbauten für's Dominium

Summa 70,000 Thlr. für 10 Dörfer.

Kann dabei jemand beſtehen bleiben? Es iſt ſchändlich! Geht es nun für die noch fehlenden 35 Dörfer nach eben dem Maßſtabe, ſo koſtet die ganze Herrſchaft Muskau und Branitz über 300,000 Thlr. Ich bitte Dich, Rother das zu zeigen, und ihn zu fragen, ob eine ſolche, nicht Tyrannei, ſondern Schinderei zu ertragen wäre?

Dein armer Lou.

10.

Pückler an Lucie.

Muskau, den 8. Februar 1833.

Chère Schnucke, vous êtes une petite folle de 15 ans. Ich komme aber jetzt, Dich wieder vernünftig zu machen. Meine Pferde gehen übermorgen ab, und ich folge ihnen bald. — Ich muß nun nach Berlin wegen meinem Buche und den Geſchäften.

Mit meiner Geſundheit geht es nun wieder, ich bin aber verzweifelt dünn und runzlig geworden. Der Anfall hat mich ſehr gealtert, werde mich aber wohl wieder erholen. Schwarz bin ich ſeit heute auch wieder, und die Cigarren fangen an zu ſchmecken. Ganz iſt der Huſten noch nicht vorbei, aber ſehr leidlich.

Was Du über Freunde und Feinde ſagſt, iſt ſehr vernünftig, ich aber bin leider kein kluger Mann, und werde es nie werden, daher bleibt es doch bei dem, was ich ſagte, obgleich es meine Schuld, oder vielmehr die meiner Natur iſt. Nous ne la changeons pas. C'est une illusion de le croire.

11.

Pückler an Lucie.

Ludwigsluſt,
Sonnabend, den 12. Februar 1833.

Liebſte Schnucke,

Ich bin in achtzehn Stunden, aber ſehr krank, hier angekommen, ſo daß ich mich gleich zu Bett legen mußte. Ich bin aber immer noch nichts weniger als wohl, muß jedoch Abends wieder fort, da die letzten ſechs Meilen vor Hamburg keine Chauſſee iſt, und der Weg ſehr ſchlecht, ſo daß ich ihn wenigſtens bei Tage zurückzulegen ſuchen will.

Die Szene, gute Schnucke, mit der Du mich fortgeſchickt, hat mir beſonders deshalb weh gethan, weil Du nicht wie ſonſt Reue und ein dringendes Bedürfniß der Ausſöhnung fühlteſt, wobei ich Dich ſonſt immer ſo liebenswürdig fand.

Vor dem Eſſen bin ich ein wenig ausgegangen, und habe mir den Park und die Ställe angeſehen. Der erſte iſt erbärmlich, das Schloß nicht übel, und der Waſſerfall davor recht ſchön. Die Ställe ſind auch ſehenswerth, für Liebhaber, an den Pferden ſchien aber nicht viel zu ſein. Le tout est bien loin de la magnificence et de l'élégance d'un nobleman en Angleterre, et c'est une chose étrange que nos grands seigneurs et souverains ne savent pas même encore vivre en Gentlemen!

Schreibe mir einen ſehr zärtlichen und guten Brief, um Deine unglaubliche rudesse und Härte des letzten Tages wieder gut zu machen, ou je me jette dans l'Elbe pour en finir. Ich bin in einer vortrefflichen Stimmung dazu, tout-à-fait las d'une vie sans plaisir, sans repos et sans sécurité.

Deine liebevolle, zärtliche Freundſchaft war das einzige Gut in dieſer **Wüſte**, aber auch dies wird ſchwankend, und die Ausbrüche Deines Zorns entfalten zu deutlich, womit ſich Deine Gedanken im Zuſtand der Ruhe beſchäftigen, und à mesure daß Du Dich änderſt, ſupponirſt Du bei mir Veränderung. Es iſt dies kein Vorwurf, denn es iſt dies die Naturgeſchichte der Weiber, deren Vernunft ihnen nur in der Farbe ihres Gefühls erſcheinen und dienen kann. Mit dem lieben Gott aber, der es ſo gewollt, darf man nicht rechten. Alſo eine Frau, die liebt, ſieht alles mit der roſenrothen Brille, wenn ſie nicht mehr liebt mit der ſchwarzen — man kann ſich denken, wie verſchieden dann daſſelbe Weſen erſcheint, welches durch das einfache Glas betrachtet, nur ein juste milieu comme tant d'autres abgegeben haben würde.

Doch genug. Es iſt unmöglich, melancholiſcher zu ſein als ich, et cela me rend vieux et hideux. C'est un peu votre faute, mais bien plus celle de mes 47 ans, qu'on devrait écrire anes après la 25 ième.

Adieu, ma bonne Schnucke de jadis.
Lou, toujours le même du coeur*),
mais bien changé du reste.
Ayez pitié de lui.

---

*) J'en ai bien peu peut-être, mais ce qui en existe est pour toi, ma bonne Schnucke, si tu en veux. Il faut pourtant me traiter avec douceur, car je me sens trop malheureux um Härte zu ertragen. Wenn ich meine Tage abkürzte, es würde Dir doch ſehr weh thun, und der Gedanke verfolgt mich ſeit einiger Zeit gar oft und ernſtlich. Die Wage ſteht ſchon faſt gleich.

12.

Pückler an Lucie.

Hamburg, den 25. Februar 1833.

Liebſte Schnucke,

Deine zwei lieben Briefe habe ich hier vorgefunden, und ſie haben mir ſehr wohlgethan. Wir ſind zwei arme Seelen, denen es auf der Welt nicht ſo gut geht, als ſie es doch wohl im Vergleich mit anderen verdienten, und wir müſſen gegenſeitig mit uns Mitleid und Nachſicht haben.

Meine Reiſe war ſehr widerlich, krank, fürchterliches Wetter und zum Theil fürchterlicher Weg. Hamburg aber gefällt mir ungemein. Es iſt auch einiger Anklang mit England, wiewohl nicht viel. Der Gaſthof, alte Stadt London, Deine Rekommandation, iſt vortrefflich, auch ein engliſcher Friſeur hier, der meine Haare ſeit London zum erſtenmal wieder in das rechte Geſchick gebracht hat, was mein Geſicht ſehr verändert hat. Ich bin jetzt wieder ziemlich wohl, da ich aber von der Reiſe ſehr angegriffen war, auch malen muß, ſo habe ich meine Briefe noch nicht abgegeben, und nur Hänlein beſucht, der mit mir in demſelben Gaſthof wohnt, und ſehr artig war. Er wollte mich heute auf einen großen Ball führen, was ich aber abgelehnt. Morgen werde ich anfangen, mich zu lanciren, und alle Deine guten Lehren befolgen, obgleich ich ſehr zweifle, daß ich was davon haben werde. Indeſſen haben die guten Diners und der gute Wein, den ich hier gefunden, mich hier ein wenig wieder aufgemuntert.

Ich wohne im zweiten Stock, und die Ausſicht aus meinem Fenſter iſt ſehr ſchön. Unten ſteht auf der Promenade eine Bank, wo ſich vorgeſtern ein preußiſcher Offizier mit Namen Wendt am hellen Tage ſmitten durch's Herz geſchoſſen hat. Er war ſehr gut gekleidet, in ſeinen Taſchen fand man aber nur noch einige Kupfermünzen. C'est peut-être une lâcheté, mais elle est bien pardonable.

Ich bin bis jetzt nur einmal ausgegangen, und bin gleich einem Leichenzug begegnet, und mein Lohnbedienter heißt auch Leiche, ſieht aber aus wie ein Vierwaldſtädter Eroberer, ſo roth und dick dagegen iſt das Stubenmädchen, die mein Bett macht, eines der ſchönſten Geſchöpfe, die ich in meinem Leben geſehen habe, eine complete Schönheit vom Scheitel bis zur Zehe, und nicht grauſam. Il n'y a pas moyen de résister à cela, ce serait vraiment une honte, cette créature est trop magnifique, et cela ne peut faire aucun tort à mes entreprises commerciales, grâce à Dieu. Demain je vais voir Mr. Oswald, que Rother m'a recommandé, et nous verrons, was mit Allaun und Stabholz und Potaſche zu machen iſt.

Den 26. früh.

Die Malerei iſt glücklich von Statten gegangen, meine gute Herzensſchnucke, aber ein geſtern genommenes Bad iſt mir wieder nicht gut bekommen. Meine Briefe habe ich heute abgeben laſſen, und werde in meinem nächſten Schreiben weiter berichten. Schmäle mich nur nicht, und ſei auch nicht traurig. Laß uns, wie Du ſagſt, alle ſchlechten Stimmungen verachten, um ſie loszuwerden, die Menſchen aber nicht, denn dies zwingt ohnfehlbar zuletzt ſich auch ſelbſt mit zu verachten, was ſein Unbequemes hat.

Alles im Hauſe iſt äußerſt komfortable, und meine Leiche ein vortrefflicher Lohnlakai. Nur ein Uebelſtand, der Ofen raucht ſo abſcheulich, daß ich in einigen Tagen in ſchmackhaftes Hamburger Rauchfleiſch verwandelt worden zu ſein alle Hoffnung habe.

Der Hänlein hat mir eine ſo ungeheuer lange Viſite gemacht, daß ich nichts weiter ſchreiben kann. Morgen alſo mehr. Ich liebe Dich, meine gute alte Schnucke von ganzem Herzen, und bin ewig Dein treuſter Lon.

13.

Pückler an Lucie.

Hamburg, den 28. Februar 1833.

Liebe Schnucke,

Du beurtheilſt mich in Deinem letzten Briefe nur halb richtig, denn meine Stimmung wird zwar hie und da leicht auf kurze Zeit wieder heraufgeſchraubt, fällt aber noch ſchneller in ihr altes Bett zurück, und dies rollt ſchwarze Fluthen.

Ich werde hier ſehr fetirt, und mit Einladungen überſchüttet, aber auch das drückt mich nur und ennuyirt mich. Geſtern war ein großes Männerdiner. Ich ſaß beim Herzog Karl von Mecklenburg, der mir viel Intereſſantes vom Kaiſer Paul erzählte. Den Senator Jeniſch lernte ich hier auch kennen, ein recht artiger Mann, und meinen Freund Roth fand ich in dem franzöſiſchen Geſandten wieder. Eine Einladung bei der ſchönen Mad. Jeniſch, die ich noch nicht geſehen, mußte ich ausſchlagen, weil ich ſchon anders engagirt war, und heute, fürchte ich, wird meine Migraine, die ich recht heftig habe, mich auch hindern, einem ſehr angenehmen und guten Diner beim Senator Schwarz beizuwohnen — denn ſeit meiner letzten Muskauer Krankheit kann ich mich gar nicht erholen, und bin immerfort kränklich.

Für Potaſche habe ich auch durch Herrn Oswald Hoffnung zu einem ſehr guten Geſchäft, vielleicht auch einen Allaundebit nach New-York, und 2000 Ringe Stabholz werden wohl jährlich hier abzuſetzen ſein, wenn wir die Dimenſionen ſo liefern können, wie ſie ſie hier brauchen. Herr Oswald iſt ungemein gefällig.

Im Uebrigen lasciate ogni speranza, et l'impossibilité git en moi-même. On ne peut pas aller contre nature, et l'homme le plus fier et le plus haut ne peut pas flatter la canaille, ni encore moins solliciter de qui que cela soit sans la plus grande répugnance, et avec la rage dans le coeur.

Es iſt nur eine Möglichkeit für ſolche Geſchäfte, wie ich Dir ſchon geſagt — ſie einen Dritten ganz allein abmachen zu laſſen. Findet ſich eine ſolche Gelegenheit, gut, wo nicht, muß man daran gar nicht denken.

Geſund, im Frühjahr, und mit eigenen Pferden, möchte ich wohl einige Monate hier zubringen. Jetzt deckt fortwährend Nebel alles zu.

Ich bin zu krank, gute Schnucke, morgen mehr.

Dein treuer Lou.

14.

Pückler an Lucie.

Hamburg, den 3 März 1833.

Geſtern habe ich zum erſtenmal die berühmte Mamſell Jeniſch geſehen. —

Au reste, on m'a reçu ici comme un personnage, non seulement les Hambourgeois, mais tout le corps diplomatique, le Duc Charles de Mecklenbourg, et tout le monde me comblent de politesses, et je puis dire, d'attentions. Cependant — je ne sais pourquoi — rien ne me flatte plus. Je me sens toujours trop peu, trop insignificant dans le monde, trop pauvre trop inférieur au rôle, que j'aurai pu jouer sous l'influence d'un astre plus propice. Il est impossible que je vive encore long-temps avec cette disposition d'esprit, et je crois qu'elle m'indique clairement le commencement de la fin. Je ne veux pas l'amener, mais je ne serais pas fâché de la rencontrer naturellement Mais parlons d'autre chose.

Es giebt ſehr hübſche Mädchen in der hieſigen Geſellſchaft und einige ſehr wohlerzogene. Auch Mad. Jeniſch iſt eine ſehr angenehme Frau. An Mamſell Jeniſch habe ich mich gar nicht vorſtellen laſſen, pour couper court à tous les propos. —

Dein Bruder will mich verleiten, mit ihm nach Kopenhagen zu gehen, und bietet mir Quartier in ſeinem Hauſe an. C'est assez tentant. Qu'en dites-vous, chère Schnucke? Ich muß aber wohl nach Berlin zurück. Ich bin ja kein freier Mann, ſondern ein armer Sklave an der Kette, die er fortwährend hinter ſich klirren hört, und ich werde ſie nicht anders als mit dem Leben loswerden. Sei nur ja recht gut und ſanft für mich, wenn ich zurückkomme, denn der letzte Tag unſeres Zuſammenſeins in Berlin hat wirklich einen füneſten Eindruck auf mich gemacht. Nicht, daß ich Dich weniger deshalb liebte, oder Dir gram wäre, aber ich ſelbſt werde dadurch geknickt und gränzenlos herabgeſtimmt. Mein Geiſt, der krank iſt, bedarf aber jetzt großer Schonung.

Eine Mad. Schröder, eine recht artige Frau, ſprach mit ſehr viel Enthuſiasmus von Dir, und fragte angelegentlich nach Adelheid und Helmine. Sie ſcheint einmal ſehr hübſch geweſen zu ſein, und geſtand offenherzig ſich in der Franzoſenzeit beſſer als jetzt amüſirt zu haben. Wohl denen, die ſich amüſiren!

Schreibe mir bald und ausführlich, was Du in Berlin machſt, Du weißt, es unterhält mich alles. Gratulire Adelheid für mich zu ihrem Geburtstag. Vielleicht ſchicke ich ihr noch etwas von hier dazu.

Lebe wohl und habe lieb

Deinen treuen Lou.

15.

Pückler an Lucie.

Hamburg, den 6. März 1833.

Liebſte Schnucke,

Was ſagſt Du zu der Kataſtrophe der armen Ducheſſe de Berry? Pauvre femme. Ich wünſchte, ich wäre in Italien geweſen, um mich ihr als Mann in der Noth anbieten zu können.

Hier habe ich täglich Diners und Soirées, und würde mich im Grunde ſehr gut amüſiren, wenn ich amüſable wäre. Heute eſſe ich bei Jeniſch mit Deinem Herrn Bruder en famille, was ich gern vermieden hätte, wenn es mit Anſtand möglich geweſen wäre, mais quelquefois on réussit mieux à maltraiter les gens qu'à les flatter, et en général toutes les fois qu'on ne s'en soucie pas. Das iſt Deine Lehre, die Menſchen gering zu achten, um ſie zu feſſeln.

Les jolies femmes du corps diplomatique me traitent très-bien aussi, et là j'en suis bien aise. Es thut mir außerordentlich leid, daß Du, gute Schnucke, nicht mit hergekommen biſt, und komme ich im Frühjahr wieder her, mußt Du mich begleiten, denn Viele erinnern ſich Deiner hier mit großem Intereſſe. Gottlob Bülow und ſeine Frau legen ſich Dir zu Füßen.

Ich bin ſehr in Eil, weil Herr Charles Pariſh mich abholt, um nach Altona zu fahren, daher morgen mehr.

Eben kommt Herr Pariſh. Adieu und tauſend Küſſe.

Dein treuer Lou.

16.

Pückler an Lucie.

Hamburg, den 7. März 1833.

Liebſte Schnucke,

Ich bin jetzt gar nicht melancholiſch, weil ich mich etourdire, und außerordentlich wohl gefalle. Seit ich hier bin, aß ich erſt einmal zu Haus, und bin bis Sonntag über acht Tage für jeden Tag engagirt. De ma vie je n'ai été nulle part si bien reçu et si distingué. Toutes les femmes et tous les hommes me font la cour à un point étonnant. Quelquefois cela me fait rire, mais aussi je fais l'aimable à mon mieux. Am verliebteſten bin ich in den alten Herrn von Vogt, der mir alle ſeine Manuſkripte mittheilt, himmliſche Briefe von der Stael, Recamier u. ſ. w. Die von der Stael haben mich zu Thränen gerührt, denn ich fühle mit Ueberzeugung, daß die Frau eine Paſſion für mich bekommen haben würde wie meine Schnucke, und ich für ſie, denn ein liebenswürdigeres Herz als ſich in dieſen vertrauten Briefen ausſpricht, mit einem rieſenmäßigen Geiſt und bezaubernden Verſtand gepaart, kann nicht übertroffen werden. Und ich hätte ſie kennen können, nur meine Timidität war Schuld, daß ich ſie nicht in Coppet beſuchte, als ich in der Schweiz war. Ich war zu jung und albern.

Bis zum 17. bleibe ich alſo noch hier, weil ich mich angenehm hier befinde, dann gehe ich wie aus einem leichten Traum wieder in das ſchwere Joch der Wirklichkeit zurück, das Du allein mit Güte und Liebe mir verſüßen kannſt.

Da man ohne Zweifel in Berlin ſupponiren wird, daß ich der Mamſell * wegen hergegangen bin, ſo bitte ich Dich, doch zu ſagen, daß ich, pour couper court au propos ganz ihre Bekanntſchaft vermieden, und mich ihr abſichtlich gar nicht habe vorſtellen laſſen, was hier, wo man wahrſcheinlich daſſelbe glaubte, viel Effekt gemacht hat.

Je suis de dix ans plus jeune ici qu'à Berlin. Adieu, Schnucke, je vous aime de tout mon coeur.

Dein treuer Lou.

17.

Pückler an Lucie.

Hamburg, den 9. März 1833.

Aber, gutes Lucerle, was iſt das? Du, die vorſichtigſte der Schnucken, ſchreibt mir, einem reichen Manne hieher ganz öffentlich, ich ſolle nicht zu lange in Hamburg bleiben, weil es hier zu theuer ſei. Mais vous vous moquez de moi. Qu'est-ce que cela me fait à moi, qu'un endroit soit cher ou non? Uebrigens irrſt Du Dich überdies. Hamburg iſt viel wohlfeiler als Berlin. Ich wohne, wie Du weißt, im erſten Gaſthof, und habe dort einen Salon, Vorzimmer, Schlafſtube, Stube und Kammer für meine Leute, wofür ich täglich zwei Thaler Preußiſch zahle. Für ein ſehr reichliches Diner (ich habe indeß erſt dreimal zu Hauſe gegeſſen), einen Thaler acht Groſchen preußiſch, für eine Flaſche exzellenten Bordeaux daſſelbe, den Wagen die Stunde zwei Mark, den ganzen Tag zehn. Alles das iſt weit wohlfeiler als in Berlin.

Der armen Varnhagen Tod thut mir ſehr leid; je lui écrirais demain.

Geſtern ſchickte ich Dir einige Briefe, nach deren Inhalt Du Dich wundern wirſt, daß ich finalement doch aus Faulheit zu Hauſe blieb, und nicht hinging, wo ich den ganzen Tag von früh an eingeladen und erwartet wurde, mais comme je suis décidé à ne rien entrependre de ce côté, il vaut mieux m'en retirer autant que possible. Il y a des idyosincrasies invincibles, et je ne suis plus assez jeune, um mir eine unerträgliche Ruthe aufzubinden. S'il faut être fustigé, que cela soit plutôt par ma bonne Schnucke, à laquelle je suis accoutumé.

Il y a une femme très spirituelle, fort jolie et un peu méchante ici, la femme du Ministre d' *, qui m'amuse, et où je passe quelquefois mes soirées. Les pauvres Hambourgeois y sont horriblement traités sans que je m'en mêle, car moi, qui suis simple et bon enfant, je les aime avec leurs bons diners et leurs moeurs franches. La seule chose qui me déplait, c'est qu'à onze heures toutes les maisons sont fermées. C'est ici d'autant plus étonnant, qu'on ne dine qu'à six heures.

Le temps continue horrible, et nous n'avons pas eu un seul beau jour depuis mon arrivée, ce qui me contrarie fort. Wo haſt Du denn in Altona gewohnt, gute Schnucke? Ich will dies Haus beſuchen. Es muß im Sommer dort ein ſehr angenehmer Aufenthalt ſein, obgleich Du nicht glauben mußt, daß die dortigen Villen im geringſten mit den engliſchen zu vergleichen ſind.

Für vierzehn Tage konſecutiv bin ich zu Diners eingeladen, wovon ich noch 6 bis 7 einnehme, und dann nach der traurigen Heimath zurückkehren werde. Dein letzter Brief war ſehr aimable, ſchreibe mir nur mehr.

Dein Lou.

18.

Pückler an Lucie.

Hamburg, den 13. März 1833.

Meine Herzensſchnucke,

— Was meinen hieſigen Aufenthalt betrifft, ſo könnte mir die Eitelkeit wirklich den Kopf verdrehen. „Wenn i nur was d'von hätt'!“ Mündlich darüber mehr, und vieles ſchriftlich belegt. Sonntag reiſe ich ab, bleibe einen Tag in Ludwigsluſt oder zwei, und denke alſo Mittwoch ohngefähr bei Dir einzutreffen, wo ich mein Logis in Ordnung zu finden hoffe. Wir wollen dann über die Zukunft weiter ſprechen, nur ſei recht ſanft und gut.

An Varnhagen habe ich geſchrieben, und der Arnim ſage viel Schönes, und man äße hier ſo viel, daß ich nichts Geiſtiges auffinden könnte, ihr zu ſchreiben

Schnucke, ich bin ſo beſchäftigt, daß Du nichts weiter bekommſt.

Dein Lou.

19.

Pückler an Lucie.

Hamburg, den 16. März 1833.

Chère Schnucke,

Tu me connais bien, ou mon destin — car j'ai eu en vérité une diversion avec les Hambourgeois. Imaginez que le Consul de Prusse, Mr. Godefroi, donne un diner, et voyant Henckel avec trois décorations, croit lui devoir donnez le rang. Le petit-fils de Werther en devient furieux, fait une scène, dit tout haut des choses très-fortes à Mr. de Hänlein, qui se confond pour excuser le Consul, et quitte la maison avec fracas. N'est-ce pas, c'est drôle? Cela a fait un très bon effet cependant, et Mr. Goidefroi est venu me faire des excuses, et au diner d'aujourd'hui on s'est bien gardé de ne pas me donner le premier rang. Je suis fou, n'est-ce pas? Mais que voulez-vous, c'est comme cela.

Les Jenisch sont en adoration avec moi, et la femme en véritable extase. J'y ai lu deux-fois avec la condition expresse que l'heritière n'y soit pas, ayant déclaré à Mad. Jenisch que pour éviter les caquets, je ne voulais pas lui être présenté. Ils sont stupefaits

d'une telle conduite, et m'admirent comme quelque chose d'extraordinaire. —

C., qui me comble de politesse, vous envoye le portrait inclus, coupé par le fameux Girardin. C'est d'un côté Napoléon, et si vous le culbutez Louis XVIII, tous les deux, étonnemment ressemblants.

Il dit que le Roi de Suède me ferait l'accueil le plus gracieux, si je voulais y aller, et je le voudrais bien. — En général, je quitte Hambourg bien à regret, mais il le faut. Je vous dirais mes plans pour l'avenir à Berlin, et puis nous verrons, car il faut bien prendre un parti.

Den 15.

L'esclandre que j'ai fait a porté son fruit, et au grand diner d'aujourd'hui Mr. de Henckel a dû trotter derrière moi comme de raison. C'est-à-dire que j'ai conduit la maitresse de la maison, le Ministre Russe la première dame, et Henckel la seconde. Mais maintenant je vous dirais bien d'une autre. — Imaginez que la belle, dont je vous ai envoyé une lettre, veut se faire — non, mais ce serait trop imprudent de l'écrire. Enfin, donnez carrière à votre imagination.

C'est une affaire sérieuse, car elle est très-riche d'elle même. Il est certain que je n'ai jamais poussé l'effronterie à un tel point, et avec un tel succès en si peu de jours. J'agirais toujours avec beaucoup de circonspection, et si j'en suivais mon coeur, je planterai tout le monde, pour recommencer ailleurs. Car il n'y a que les commencements qui m'amusent.

Adieu Schnucke, je ne sais en vérité comment tout cela finira. En tout cas, attendez-moi bientôt; und immer Dein

treueſter ergebenſter Lou.

20.

Pückler an Lucie.

Ludwigslust, 19. mars 1833.

Bonne Schnucke, deux mots seulement pour vous mettre au courant. J'ai eu des aventures bien drôles, étonnantes même. — J'étais absolument le maitre des circonstances, mais j'ai résisté à la tentation, et j'en suis bien aise aprésent. Je suis libre, bien portant et content — mais pas plus riche. Mündlich alles. Je resterais deux jours ici, parceque on m'y a invité si cordialement et d'une manière si aimable. Alors tout droit à Berlin en dormant pour me reveiller dans les bras de ma bonne et chère Schnucke.

Lou.

Geſtern Abend bin ich mit dem ſchwerbepackten Wagen in den abſcheulichen Wegen vor Lauenburg über und über geworfen worden. Eine Beule am Kopf, einige leichte Beſchädigung des Wagens, einige Verkältung und ſechs Stunden Aufenthalt waren glücklicherweiſe die einzigen üblen Folgen.

21.

Lucie an Pückler.

Anathem,

ausgeſprochen von der Schnucke gegen ihren Lou.

Daß wenn der Frühling weilt in dieſen Gründen
Mit ihrem Lied nur ſeufze Philomele —
Und Blüthen, die um Deinen Fuß ſich winden,
In ihrer Sprache ſchmachvoll es verkünden,
Wie Du verſagt der allertreuſten Seele
Aus Deinem Park den Abſchiedskranz zu binden.

22.

Pückler an Lucie.

Muskau, den 10. Mai 1833.

Herzliebſte Schnucke,

Wir ſind hier alle in der größten Verzweiflung, denn nach der langen Kälte iſt plötzlich eine fürchterliche Sommerhitze mit einer ſolchen Dürre eingetreten, daß alles das Bischen Pflanzung, was wir zu Wege gebracht, größtentheils ſchon geſtorben und vertrocknet iſt. Es iſt ein Jammer, die dürren Beſen zu ſehen, und im Schloßblumengarten erleide ich einen faſt unerſetzlichen Verluſt, da dort die große Parthie Rhododendron und Lorbeer, lauter große Exemplare, die wir während ſechs Jahren zu dieſem Behuf auferzogen, durch kein Gießen haben gerettet werden können. Dies iſt das erſtemal, daß ich beim Pflanzen ein ſolches Unglück erlebe, und muß es wohl die Folge Deines Anathema's ſein, welches, da es ein ungerechtes war, der Teufel ſtatt des lieben Gottes erhört hat. O Schnucke, was haſt Du gethan gegen Dein eigen Fleiſch und Blutt!!! Rheder iſt ſeit geſtern, wo er beſtimmt, aber dennoch vergeblich, auf ein Gewitter rechnete, Atheiſt geworden, und will nicht mehr in die Kirche gehen, ich aber bleibe fromm und demüthig.

Auf dem Jagdhaus, wo ich einige Tage gehauſt, hat es etwas geregnet, und ſieht friſcher aus, doch iſt, wenn es nicht derber kommt, auch dort viel für die neuen, in bloßen Sand gepflanzten Birken, zu fürchten. Die Blumenbeete habe ich Deinen richtigen Geſchmack anerkennend, aufgegeben, und ſollen ſie im Herbſt durch Sträucher erſetzt werden.

Dein liebes Briefchen durch H. hat mich ſehr gefreut, wegen des lieben Endes, denn meiner alten Schnucke innigſte Liebe iſt mir ſo nöthig als mein täglich Brot. Auch der folgende Brief iſt ſehr hübſch und gut, enthält auch viele

Weisheit. Ich werde in allem folgen, da ich Dir diesmal überall Recht gebe.

Dein Urtheil über Ribeaupierre theile ich, und Du kannſt es immer anbringen, daß ich geſagt, ich gratulirte den Berlinern, daß ſie endlich einmal zu ſehen bekämen, wie das Haus eines grand Seigneur beſchaffen ſein müſſe, und wie er die Honneurs deſſelben machen müſſe. Ich werde ihn, wenn ich zurückkomme, möglichſt kultiviren, da er mir ſo artig entgegenkommt.

Daß Du von Deinem Garten und Deinem Grabe zugleich ſprichſt, iſt kein gutes Mittel, mir den erſteren angenehm zu machen. Laß dieſe hypochondriſchen Gedanken. Wir wollen im Gegentheil hoffen, das liebe Leben noch recht vernünftig, und auch einmal ohne Noth und Sorgen zu genießen. So immerwährende Qual haben wir ja auch wohl nicht verdient. Du biſt *meine* Schnucke. Auch ich ewig

Dein Lou.

21.

Pückler an Lucie.

Jagdhaus, den 1. Juni 1833.

Gute Schnucke,

Ein heut erhaltenes offizielles Schreiben des Generals Witzleben kündigt mir an, daß Se. Maj. mir nur den Karakter als General beilegen könnten, wenn ich zugleich den Abſchied erhielte, und fragt an, ob es mein Wunſch ſei?!!!!

Mit dem Abſchied einen höheren Grad als Titel zu bekommen, iſt nun eine Sache, die gar keine Gunſt iſt, ſondern jedem widerfährt, der nicht kaſſirt, oder doch eines Fehlers wegen verabſchiedet wird. Zudem ſind die verabſchiedeten Generale durch einen ſchwarzen Strich ausgezeichnet, der in unſerer Armee ein ordentliches Ridicule auf ſie wirft. Ueberdem hat man die neuen Epaulettes bei mir geſehen, das Gerücht des Generals hat ſich auch von anderen Seiten her, Gott weiß wie, verbreitet, und ich werde vollkommen lächerlich dadurch. C'est égal, je quitterai ce fou pays, pour n'y jamais revenir. Was iſt darin zu finden, als Angſt und Noth, Langeweile und dissappointment aller Art! Ich ſchäme mich ordentlich vor den Menſchen, und ſitze jetzt ganz mutterſeelen allein hier, meinen Aerger wiederkäuend. Ich habe nun noch einmal an W. geſchrieben, und das Mögliche verſucht, bin aber auf alles Unangenehmſte gefaßt. Melire aber Guſe nicht mehr darein, und ſprich gar nicht mit ihm davon, denn es iſt zu albern von der Generalin eine ſolche Nachricht zu geben, ohne zu wiſſen, daß ſie gewiß iſt. Es iſt doch wahrlich, als wenn mir jeder Freudentrank, wie ich ihn an die Lippen ſetzen will, gleich zu Wermuth werden müßte, und ich ſchwöre Dir, der Verdruß, den Du davon haben wirſt, meine gute Alte, bekümmert mich noch mehr wie der eigene; denn Du hatteſt Dich auch noch weit mehr als ich über die falſche Nachricht gefreut.

Dein treuer, etwas betrübter, aber doch keineswegs zu Boden geſchlagener Lou.

24.

Pückler an Lucie.

Jagdhaus, den 5. Juni 1833.

Gute Schnucke,

Dein liebevoller Brief hat mich ſehr geſtärkt, denn in der letzteren Zeit haſt Du manchmal Dinge übel aufgenommen, wo ich es nicht begreifen konnte, und daher war ich auch diesmal ängſtlich, Du möchteſt übel nehmen, daß ich der Meinung war, Dein Herkommen (was mich unter anderen Umſtänden ſo ſehr tröſten würde), ſei jetzt nicht paſſend.

Was Berlin betrifft, ſo werde ich, wenn ich nur mit dem Generaltitel verabſchiedet werde wie ein Invalide, gar nicht mehr nach Hofe gehen, und gewiß den ſchwarzen Strich in Berlin nicht tragen. In ſo fern bin ich dann vieler Gêne los, und werde mich weit freier und beſſer dort amüſiren. So hat alles auch wieder ſeine gute Seite.

Dein Lou.

25

Pückler an Lucie.

Bautzen, den 23. Juni 1833.

Liebſte Schnucke,

Um gêne und Koſten zu vermeiden, und die Dir bekannten Nachforſchungen anzuſtellen, bin ich geſtern Nacht bei Blitzen und Sturm, unter einer ſchwarzen Wolkenkappe, die in Geſtalt einer furchtbaren Kröte den Mond verſchlang, und den halben Sternhimmel bedeckte, faſt mit Lebensgefahr in den ſchlechten Wegen hiehergefahren. Die Perſon, die ich hier ſuchte, war unglücklicherweiſe ſchon wieder vor einigen Tagen abgereiſt, ich habe aber verſchiedene Erkundigungen eingezogen, die zu brauchen ſind. Vor der Hand halte ich mich nun nicht länger auf, ſondern eile nach Leipzig, die andere Sache zu beleuchten. Ich habe dort zwei gute alte Freunde, die mir ſehr nützlich ſein können, und die gerade zu ſo etwas paſſen. Wie mißmutbig ich an alles das gehe, iſt kaum zu beſchreiben! Aber ich fühle, es muß nun ſein, und darum exekutire ich mich ohne weitere Klage. Ich beſchwöre Dich, gute Schnucke, an dieſer Feſtigkeit Dir ein Beiſpiel zu nehmen, da Deine traurige Stimmung auf die meinige immer von allen Dingen am meiſten zurückwirkt, und ich friſche Seelenkräfte wahrlich ſehr nöthig habe, um zu handeln.

Iſt es in Leipzig auch nichts, ſo kehre ich gleich zurück, und beginne die größere Reiſe, denn ohne zu ſuchen, kann ich nicht finden. An meine Pariſer Freundin habe ich auch geſchrieben, und bin auf ihre Antwort ſehr begierig.

Leipzig, den 27.

Deinen Brief, meine geliebte Schnucke, habe ich auch hier erhalten. Wenn Du mich aber nicht völlig zur Verzweiflung bringen willſt, ſo führe nicht ſolche Reden, wie: ich verbannte Dich von Muskau. Ach, wie glücklich, wenn wir beide Muskau nie wieder zu ſehen brauchten! Daß aber bei den jetzigen nothgedrungenen Plänen es richtig iſt, daß Du in dieſer Zeit nicht hinkommſt, iſt nur eine von den traurigen Nothwendigkeiten, und von den traurigen Opfern mehr, die wir dem unerbittlichen Schickſal bringen müſſen.

Eine ſchöne Reiſe, die Dich zerſtreut, gönne ich Dir von Herzen, die meinige iſt traurig, aber auf dieſe Art mit Droſchke und Schimmeln ſehr wohlfeil. Ich würde Dir auch mit eigenen Pferden zu reiſen rathen, und verſchaffe Dir doch vielleicht einen ſicheren Menſchen dazu, da Du Berndt nicht wirſt haben wollen, wiewohl er auf der Reiſe gut iſt.

In zwei Tagen kehre ich wieder zurück, wo ich weitere Nachricht von Dir zu finden hoffe, mein Schnücklein, daß ich zu verſtoßen weit entfernt, immer mich noch nicht für ganz unglücklich halten werde, ſo lange es ſelbſt mich nicht verſtößt.

Das beiliegende Blatt des Modejournals iſt eine gute Satyre auf die betrübte Wirklichkeit. Ach, wie iſt doch ſo wenig in der Welt Gold was glänzt!

Dein armer, Dich ſtets von Herzen liebender Lou.

26.

Lucie an Pückler.

Sonntag um 2 Uhr.

Mein theurer Lou,

Heute Morgen erhielt ich Deinen Brief. — Nach reiflichem Ueberlegen in der wirklich höchſt delikaten Sache komme ich zu dem Entſchluß, Dir den alten Bär entgegen zu ſenden, um Dir zu proponiren, zuallererſt in einem unbekannten ordinairen Gaſthof abzutreten (in der Altſtadt). Dorthin komme ich denn augenblicklich, da es wirklich höchſt nöthig und erwünſcht iſt, wenn wir uns vor jeder weiteren Demarche erſt recht ausführlich beſprechen, und genau über das Durchreiſen im gänzlichen Incognito oder halb Incognito wie über das Weglaſſen deſſelben verſtändigen! Alle Gründe ſehr vorſichtig erwägen, die das Dafür und Dagegen unterſtützen: und hiernach nur unſeren Plan machen.

Es iſt, gehſt Du nicht gleich ab, hernach weiter nichts Auffallendes dabei: indem dies wegen Deiner Wohnung ſich präteſtirt. — Bleibſt Du hier, dann haſt Du die Wahl mit dem Adler und Louis ſeinem Logis! Das Eine iſt ohnfehlbar bald zu haben, und das hier im Hauſe iſt bis Morgen zurecht gemacht. —

Da ich aber Deine Ankunft, nämlich die heutige Nachricht, niemand gemeldet habe, und Du nicht anders als den ganzen Winter erwartet wirſt, alſo höchſt ungewiß, und wie in einer Art Vergeſſenheit biſt, ſo habe ich mich wohl gehütet, bei dem Unſicheren überhaupt, welches Deine Ankunft ſeither begleitete, irgend jemand mitzutheilen, daß ich Dich erwarte, und Vorbereitungen deshalb einzuleiten!

Aber ich eile meinen Envoyé Kuſtand abzuſenden, und bitte Dich nur mit aller Liebe und Sorge für Dein Wohl die Wichtigkeit unſeres heimlichen Rendezvous wohl zu erkennen, und mir ſolches nicht abzuſchlagen, da ich das Terrain, namentlich zuletzt auch, am letzten beobachtete.

Deine Treue.

27.

Lucie an Pückler.

(1833.)

Was Dein liebes anmuthiges Briefchen ſagt, will ich freudig und hoffnungsvoll als Troſt und Erquickung annehmen, es in Andenken bewahren, mit alle dem, was Du mir je an Güte gegeben, ſo viel, ſo Theures — ſo Unvergeßliches, ſo Lebenbedingendes, der Freundin die nur in Dir Exiſtenz und Daſein hatte.

Führe Dich Gott mir geſund und heiteren Herzens heim. — Ich erwarte Dich, wie wir's verabredet, und werde Dich, und wenn ſie Dir ſelbſt werth und willkommen iſt — die Stunde Deines Eingangs ſegnen.

Leider iſt das Wetter trübe! Komme daher nicht zu ſpät, und fahre, wie es beſtimmt wurde. Ich bitte Dich ſehr. — Der Arzt kommt — und hier ſind Briefe zu Deiner Morgenunterunterhaltung und Zeitungen.

Noch innigen Dank für die liebe Abſicht und für die Labung Deiner Worte.

28.

Pückler an Lucie.

Jagdhaus, den 8 Juli 1833.

Meine gute, herzensliebe Schnucke,

Traurig und niedergeſchlagen kam ich hier an, und fand Deine lieben, aber ſchmerzlichen Briefe vor, nachdem ich die ganze Reiſe über mehr mit Dir, meine Herzensſchnucke, als mit irgend etwas anderem beſchäftigt geweſen war. Deine Briefe gaben mir vollends den Reſt, und ich habe recht bitterlich darüber geweint, denn unſer Schickſal iſt wirklich traurig! Ich habe rechte Mühe, mich aufrecht zu erhalten, und ſelbſt die ſchöne Natur (denn ich ging, um mich ein wenig zu zerſtreuen, über die ſächſiſche Schweiz nach Hauſe), die mich ſonſt immer und unfehlbar tröſtete, hat diesmal nichts über mich vermocht. So lebensmatt war ich noch nie; ich kämpfe aber dagegen, ſo gut ich kann

Hätte ich nicht die unumſtößliche Ueberzeugung, daß ohne fremde Hülfe unſer ferneres Beſtehen nur noch kurze Zeit möglich iſt, ſo würde ich gern alle übrigen Lieblingspläne opfern, aber es iſt nicht hinreichend.

Daß ich den Prinzen nicht abgewartet, verzeih mir. Es war alles ſo mesquin, und ich ſelbſt ſo ſchreckbar herabgeſtimmt. Es war mir 'à la lettre unmöglich. Was hätte es auch helfen können! Ich hatte nicht einmal eine Uniform, und hätte ihm nur etwas Bitteres über den mir ertheilten Abſchied ſagen können, der, glaube es mir, wahrhaft disgraziös iſt.

Wer es anders findet, beneidet entweder alles, auch einen Fußtritt Sereniſſimi, oder denkt, daß alles gut genug, und zu gut für mich iſt. Daß der König mich im Krieg wieder anſtellen will, iſt wahrhaftig keine Vergünſtigung; denn er wird vielleicht Gott danken, wenn wieder eine ernſte Zeit kommt, Leute von Kopf und Muth zu finden, die ihm dienen wollen.

Könnteſt Du nur wenigſtens durch Guſe (wenn er ſo viel Einfluß hat, als er vorgiebt) ermitteln, ob es nicht zu erlangen iſt, wenigſtens die Epauletten ohne den ſchwarzen Strich tragen zu dürfen; denn dieſe, welche einem todten Froſche gleichen, trage ich nicht.

Heute erhielt ich einen Brief von der Auſtin, die mir voller Triumph ſchreibt, daß meine Briefe in den vereinigten Staaten ein ſolches beiſpielloſes Furore gemacht haben, daß bereits die 8. Ausgabe dort erſchienen iſt Qu'en dites vous? C'est drôle. Sage es doch ein bischen umher in Berlin.

Ach, meine Schnucke, eben als ich den Boten abſchicken will, bekomme ich noch Deinen Brief, der mir Deine Krankheit meldet, und einen ſo ernſten Anfall! Er hat mich entſetzlich beſtürzt — ja mich gewiſſermaßen über die jetzige Noth getröſtet, wenn ich bedenke, wie viel, wie unendlich ſchrecklicher es noch ſein könnte, wenn ich Dich, meinen einzigen Anhalt im Leben, verlöre. Dann wäre alles für mich vorbei, ich würde mich nie darüber beruhigen können. Ja, wenn wir einſt beide das Leben ausgekoſtet haben, Ruhe und Wohlſein erſt einmal genoſſen, und keine Anſprüche mehr an dieſe Exiſtenz zu machen haben, dann magſt Du mir um einige Jahre vorausgehen, damit ich Dich dort wieder lieblich und jung heirathen kann, aber jetzt, meine Schnucke, verlaß mich nicht, oder jeder Genuß iſt mir ferner unmöglich, jede Blume, die ich pflücken könnte, würde vom Mehlthau eines ewigen Kummers nur verwelkt mir erſcheinen.

Du weißt es ja, ich kann wohl lange Zeiten von Dir abweſend leben, aber Dich entbehren, den mir wahrhaft fürchterlichen Gedanken Du ſei'ſt nicht mehr! den kann ich bei Gott nicht ertragen.

Keine Spielerei, keine kindliche Freude wäre mehr da für mich. Ich wäre wörtlich in eine Wüſte geſtoßen, aus der nur der Tod, die ſchwache Hoffnung, Dich verklärter wiederzufinden, Erlöſung brächte.

Ich beſchwöre Dich, meine liebe, liebe Schnucke, wenn Du Dich noch einmal bedenklich unwohl finden ſollteſt, mich es augenblicklich wiſſen zu laſſen, damit ich zu Dir eilen, Dich ſelbſt pflegen, und wenn Du das nicht willſt (denn Du biſt immer bös, wenn Du krank biſt) doch wenigſtens in Deiner Nähe weniger Angſt und Beſorgniß fühlen würde, als hier im Ungewiſſen.

Nimm Dich alſo doppelt in Acht; Deine Natur iſt feſt, und verſpricht ein langes Leben, wie alle Aerzte ſagen, wenn Du Obacht auf Dein Blut giebſt, von dem alle Deine Uebel herkommen, wie auch Deine kleinen Fehler. Reiſen und viel Motion wäre Dir eigentlich am beſten, und gewaltſames Zurückdrängen des Kummers, ſoweit es nur möglich iſt. Ach Gott, wären wir nur einmal aus dieſem Labyrinth heraus. Seelenruhe, Abweſenheit der Sorge, und die Ueberzeugung, daß Dein Lou, ſo lange ein Athemzug in ihm iſt, nur Dir wirklich angehören wird, würden Dich und mich geiſtig und körperlich geſunden machen

Schreibe mir, meine Schnucke, gleich, wie es geht, und wünſcheſt Du es, ſo komme ich ſofort nach Berlin, das ich nur wegen der dortigen Schulden ſcheue, die ich nun bezahlen muß, wenn ich wieder hinkomme.

Präge Dir nur feſt ein, daß Dein Leben das Koſtbarſte iſt, was ich beſitze, ja das Unentbehrlichſte.

Mit dem zärtlichſten, wehmüthigſten Herzen umarme ich Dich, mit Thränen im Auge und innigſter Liebe in meiner Seele

Dein treuer, ganz Dein eigener,
ergebener Lou.

29.

Pückler an Lucie.

Jagdhaus, den 9. Juli 1833.

Herzensſchnucke!

Warum ſagſt Du, ich würde Deine Berliner Einrichtung nicht theilen? Da es nicht wahrſcheinlich iſt, daß ich eine andere Parthie machen kann, als eine ſolche, die ich lieber im Schatten halte, als ſie an's Tageslicht bringe, auch nicht eine ſo reiche, daß ich im geringſten hoffen dürfte, vornehmer leben zu können als jetzt, ſondern Gott innigſt danken, wenn nur dies erhalten werden kann, ſo werde ich gewiß die neue Dame nicht nach Berlin bringen; und es wäre nicht nur höchſt ſchmerzlich für uns, ſondern nach meiner Ueberzeugung unklug vis-à-vis dem Publikum, wenn wir nicht unter allen Umſtänden unſer Verhältniß, wie wir es einmal öffentlich ausgeſprochen und ihm Achtung verſchafft haben, auch für immer aufrichtig und öffentlich aufrecht erhielten. Bei meiner beſten mütterlichen Freundin kann ich immer wohnen, und wenn ich auch ein Türke würde, der zehn Frauen haben darf.

Den Lucheſini kenne ich ſehr gut. Er iſt ſehr aimable und klug, weshalb er nicht preußiſcher Geſandter werden kann. C'est en règle.

Ach, wärſt Du, Schnucke, nur nicht ſo gar trübe geſtimmt! Indem ich Deinen letzten Brief wieder durchleſe, zerreißt er mir von neuem das Herz.

Auf meinen Wunſch, ſagſt Du, trennen wir uns. Das iſt beim Himmel zu hart und ungerecht. Bedenke nur das: Bisher hatte ich immer noch eine leiſe Hoffnung, daß wir durchkommen könnten zur Noth, auch ohne Heirath mit einer Anderen, wenigſtens noch mehrere Jahre, und ich ging zwar, um vernünftig zu handeln, dieſem Projekt nach, aber lau.

Seit der Ankündigung des Alaunkontrakts, und hauptſächlich der Konjunktur dieſes Handels iſt aber die Gewißheit eingetreten, daß keine andere Hülfe mehr für uns iſt. Selbſt wenn Du gar nichts aus Muskau zögeſt, und ich wegginge, und mit 2000 Thalern in der Dunkelheit lebte, wäre es noch höchſt zweifelhaft, ob ſich die Herrſchaft halten könnte, ſobald irgend ungünſtige Umſtände einträten. Es bleibt mir alſo nun keine Wahl mehr, und auch keine lange Zeit.

Es iſt aber ausgemacht, daß ſo lange wir in Muskau gemeinſchaftlich leben, eine neue Heirath dadurch höchſt ſchwierig gemacht wird, ja vielleicht alle Verſuche daran ſcheitern würden, da ſich Fremde nicht an unſerem freundſchaftlichen Verhältniß, aber wohl an der gemeinſchaftlichen Haushaltung inſofern ſtoßen, als ſie glauben, wir ſeien noch auf irgend eine unlösliche Art verbunden, oder Du ſeiſt die eigentliche Beſitzerin, und ich lebe mit von Dir.

Quäle mich nun nicht, Schnucke, wühle nicht in meinem ſo zerriſſenen Herzen ohne Noth. Ich liebe Dich mehr wie irgend etwas und bin ewig

Dein Lind.

39.

Pückler an Lucie.

Jagdhaus, den 10. Juli 1833.

Deinen letzten Brief vom 8. habe ich heute auch empfangen, und freue mich daraus zu ſehen, daß Du wieder wohl biſt, obgleich ich allerdings bei ſeinem Inhalt die Lippen etwas zuſammengekniffen habe. - Doch will ich nichts weiter darüber ſagen, da Du ohne Zweifel jetzt den Brief ſchon mehrmals bereut haben wirſt. Sonderbar iſt der Vorwurf, Dir keinen Rath ertheilt zu haben, da Du doch keinen verlangt. Mein Rath iſt, daß Du jetzt vor allem einen zerſtreuenden Abſchnitt durch eine Reiſe machen ſollſt, um Dich körperlich wohler zu befinden, bei welcher Gelegenheit wir uns, wo Du willſt, treffen können, wenn es nicht in Berlin ſein muß. Dann ſollſt Du, im Fall aus den hieſigen, Dir bekannten Plänen nichts wird, und ich zum Reiſen gezwungen werde, nach Muskau gehen, dort alle Dir beliebigen Arrangements treffen, und geradezu erklären, daß Du Dich in Berlin jetzt einrichten, und Muskau verlaſſen würdeſt, damit die Sache offiziell unter die Leute kommt, und das Gegentheil nicht meine Pläne hindert, an deren Erfüllung unſere nur *leidliche* Exiſtenz jetzt leider hängt.

Sobald dies in Ordnung iſt, werde ich durch Bethe alle Reduktionen anordnen laſſen, die ich *für mich* erforderlich finde, denn gegenwärtig mag ich dabei nicht ſein, was auch unnöthig iſt. Dies iſt mein Rath und meine Bitte, weil wir ohnedem ganz gewiß nie zum Ziele kommen, wohl aber zum Ende. Ein gutes Schaf brauchſt Du zu dem Zwecke auch nicht zu ſein, ſondern nur eine gute, liebevolle und treue Freundin, die den, welchen ſie hundertmal über alles und mehr als ſich ſelbſt zu lieben verſichert hat, nicht hinopfern will, um einen Zuſtand der Dinge aufrecht zu erhalten, der nicht mehr aufrecht zu erhalten iſt. Ich habe dies längſt eingeſehen, aber da alle Aeußerungen dieſer Art keinen Anklang bei Dir fanden, Herzensſchnucke, und die Noth noch nicht immediat vor der Thüre ſtand, ſo ließ ich dieſe Vorſätze aus Beſorgniß, Dich zu kränken immer wieder fallen, aber jetzt iſt nicht mehr damit zu ſpaßen, und Du mußt gütig und liebend die Hände bieten zu dem, was ohne dringende Gefahr nicht mehr aufgehoben werden darf.

Du wirſt deshalb immer meine Wohlthäterin, ja meine Erhalterin bleiben, und dabei doch ſelbſt am Ende noch mit dem, was Du ſelbſt noch haſt, ſorgloſer leben als jetzt, wo, wie Du ſagſt, ich Dich am Seile der Angſt und des Kummers mit mir herumgeſchleift habe. Gute Schnucke, wenn wir Thorheiten gemacht haben, was ich noch kaum zugeben kann, da kein Menſch in die Zukunft ſehen, noch ſo ſein Leben einzurichten vermag, daß er zehn Jahre nachher es nicht beſſer anzufangen wüßte — ſo theilen wir uns ehrlich in dieſe Thorheiten, es kommen gewiß auf jeden egal viel. Alſo darüber wollen wir uns nicht grämen, über dieſe entſchwundene Nachtigall. Wir dürfen nur vorwärts ſehen, und nach dieſen Erforderniſſen der Zukunft müſſen wir handeln. Eben erhalte ich die unangenehme Nachricht, daß der Zuſammenkunft, von der ich Dir geſchrieben, ein neues Hinderniß in die Quere gekommen iſt. Dies hält die Sache, die gut eingeleitet war, wieder vierzehn Tage auf. Uebrigens ſollte ich Dir eigentlich nichts davon ſchreiben, außer mit Boten, denn lieſt man unſere Briefe, ſo merkt man doch bald mit aller Verkleidung, wovon die Rede iſt, und kontrekarrirt meine Pläne.

Auf Deine Roſe fällt auch ein Thränchen von Deinem Lou, und beide miſchen ſich wehmüthig. Obgleich ein wenig erzürnt, kann ich doch dieſen Brief nicht ſchließen, ohne Dich herzlich und kummervoll in Gedanken zu umarmen, und an mein Dich gewiß innig liebendes Herz zu drücken. Glaubte ich nicht an eine noch einmal einkehrende beſſere Zukunft für uns beide, ſo würde ich untröſtlich ſein. Ja, meine theure Schnucke, was ich Dir geſagt, liegt tief wahr in meiner Seele. Muskau wird mir ohne Dich keine Freude mehr machen, denn meine Anlagen ſind auch wie ich ſelbſt mit Dir verwachſen. Gelange ich noch zu einer glücklichen Heirath, ſo wird die Zukünftige, wenn ſie zur Eiferſucht geneigt iſt, keine geringe Urſache finden, auf Dich, meine Schnucke, eiferſüchtig zu ſein: und da ich ſie jedenfalls von allem Antheil an meinen Anlagen ausſchließen werde, was von Hauſe aus ſehr leicht iſt, ſo werden doch wir ſie nur fortſetzen. Nur ſei dann nicht eigenſinnig, und verbittre mir aus Caprice die dann gewonnene Sicherheit.

Es iſt einmal ſo mit uns. Schreibſt Du bös, ſo werde ich es gleich auch; ſchreibſt Du gut, ſo zerſchmelze ich in Liebe, und Du machſt es auch nicht viel anders, was jedoch ſtrafbarer iſt, weil Du als weibliches Prinzip ſtets die klügere und ſanftere Parthei bleiben ſollteſt.

Wenn unſere Nachkommenden einſt unſere Korreſpondenz in der Bibliothek finden, werden ſie ſie nicht ſo unintereſſant wie wir die Callenbergiſchen finden, aber verwundert oft ausrufen: Das waren ſonderbare, leidenſchaftliche Hechte, aber doch eine Art Philemon und Baucis!

Deinen Brief mit Verhaltungsregeln habe ich zwar ſehr gut im Kopfe, werde ihn aber noch einmal nachleſen; denn Dein Rath iſt oft nicht zu verachten, alte Schnucke, das gebe ich zu.

Was Berndt betrifft, ſo gäbe ich ihm gern 100 Thaler und den Abſchied, wenn ich ihn damit los werden könnte.

Ach, könnte ich doch mit Dir, Schnucke, nach Salzburg und Tirol, ohne den Koffer Sorgen hinten aufzupacken! Es iſt ein Land, nach dem ich mich oft recht geſehnt, weil es mir von einem Freunde, der es verſtand, immer als das ſchönſte in Deutſchland geſchildert wurde. Ein Stück wenigſtens begleite ich Dich, wenn Du dieſen Weg nimmſt.

Die Gan iſt keineswegs herunter. Ihre Tochter hat ja den Marquis Girardin, Beſitzer von Ermenonville, geheirathet, und ſie iſt eine ſehr thätige und geſcheite Frau, ach, und es wäre doch ein Glück, nichts mit den Iſraeliten zu thun zu haben! Und wegen Alter ſinkt man nicht in Paris, wenn man Geiſt hat.

Die Sache mit dem General bleibt ein Odioſum — meinem Schickſale gleich, wo man den ſchwarzen Strich auch nicht ſehen ſoll. Er iſt *aber doch da*.

Adieu

Dein altes Lind.

31.

Pückler an Lucie.

Jagdhaus, den 15. Juli 1833.

Ach, meine gute, theure Schnucke, welchen lieben, treuen und ergebenen Brief haſt Du mir durch den Boten geſchickt! Er fand mich höchſt mißmuthig, niedergeſchlagen, und ſehr unwohl; aber die ſüßen, guten, ſo ächt liebevollen Worte, an denen ich *meine* Schnucke, ſo wie ich ſie will und ehre, und wie ſie ſich ganz hinzugeben *nie* bereuen wird — denn ſie giebt ſich keinem Unedlen hin — dieſe Worte einer ſchönen und großen Seele, welche, gleich allen Sterblichen, krauſes Gewölk zuweilen, aber hier nur momentan, verſchleiert, haben mich wunderbar getröſtet und geſtärkt. Ja, meine Schnucke, ganz einig und eins werden wir auch nie ganz dem Unglück zur Beute fallen — aber Trennung durch Tod oder noch ſchlimmer, Gott Lob aber unmöglich, durch Entfremdung wäre gewiß ſelbſt bei äußeren günſtigen Umſtänden für beide ein tiefes und ſchreckliches Unglück.

Ich danke darum Gott, daß Du wieder ganz hergeſtellt, und daß Du ſo gut biſt.

Wenn ich Dir nun, und mir ſelbſt hart erſcheinen muß, indem ich die Nothwendigkeit aufſtelle, daß Du zur Gelingung des leider unvermeidlichen Plans einer neuen Heirath vor den Leuten es deutlich herausheben ſollſt, daß Du Muskau jetzt verläßt, ſo glaube mir nur, daß dies ein Hauptgrund iſt, warum mir Muskau ſelbſt widerwärtig geworden iſt, und ich nur dort jetzt noch etwas ſehe, über deſſen Gelungenſein ich zufrieden bin, ohne mit tiefem Schmerze daran zu denken, daß ich Dich, die es mit mir mit gleicher Liebe geſchaffen, die geiſtig und materiell ſo viel dazu beigetragen, gewiſſermaßen davon vertreiben muß. Aber, gute Schnucke, Du weißt ſelbſt gleich mir, daß wir doch beide davon ohnfehlbar vertrieben werden würden, oder wenigſtens unter Umſtänden nur bleiben könnten, die ich unter keiner Bedingung, und auch Du wohl ſchwerlich, ertragen könnteſt. Alſo beſſer iſt es, es wird jetzt mir wenigſtens gerettet, dann bleibt es ja auch immer Dein, und immer ſagt mir auch eine geheime, dunkle Stimme, ich werde es doch noch einmal wieder ungeſtört und reicher und ſchöner mit meiner Schnucke genießen.

Sprich mir alſo nicht von Deiner Erbſchaft: denn dies iſt, verzeih mir, ein kompleter Unſinn: denn ſelbſt als Indifferenter kann ich nicht reich dadurch werden, als einen Theil meiner ſelbſt kann ich aber Dich nicht entbehren, und jede Ausgabe, die für Dich gemacht wird, hat wahrhaftig, wenn ſie nur geſchafft werden kann, nichts Unangenehmes; ich nehme an dem, was Dich freut, ja den lebhafteſten Antheil; und ich würde, wenn es ganz ſchlecht ginge, den eigenen Mangel immer eher als den Deinigen ertragen können.

Von der Arnim, der tollen, habe ich wieder einen langen Brief, wo ſie mir droht, nach Muskau zu kommen. Das fehlte mir noch; ich bitte Dich um Gotteswillen, dies zu kontrekarriren. Ich vergreife mich ſonſt an ihr.

Wie kannſt Du denken, daß ich fortreiſen würde, ohne Dich zu ſehen? Und wie kannſt Du überhaupt fortwährend ſo thun, als wenn ich Dich gern hier entbehrte! Da Du doch ſelbſt ſo deutlich wie die Sonne am Tage einſehen mußt, daß in dieſem Augenblick für die nothgedrungenen Pläne Dein Hierſein ſie ſcheitern machen müßte.

Schnucke, ich bin mit Dir ſo verwachſen wie mit einem meiner Glieder. Iſt einmal das Ziel erreicht, ſo hoffe ich zu Gott, daß wir beide es genießen wollen, und dann kann vielleicht das Muskauer Paradies, das mir jetzt eine Hölle iſt, mir noch wahrhaften Genuß, ohne die furienartige Sorge gewähren, die jetzt ihre Fledermausfittige aller Orten über uns hält, und mit einer Todtenfratze uns anſtarrt.

Ach Schnucke, ſei vernünftig, ſei liebevoll, habe Mitleid mit uns beiden, ſonſt gehen wir zu Grunde.

Daß ich Dir nicht viel ſchreibe gegen ſonſt — darüber ſchmäle nicht. Auch mein Tagebuch iſt leer. Bedenk', daß zuerſt meine Stimmung ſo iſt und ſein muß, daß grade an Dich zu ſchreiben, das heißt, mich mit mir ſelbſt zu beſchäftigen, das ſchmerzhafteſte für mich iſt, zweitens daß ich ein Schriftſteller für Geld geworden bin (die 100 Louisd'or, die ich Dir geben wollte, haben ſeit 2 Monaten alle meine Ausgaben beſtritten, und die 200, die ich noch bekommen ſoll, würden mich, wenn ſie ausblieben, in die größte Verlegenheit ſetzen), und außer meiner nicht kleinen Korreſpondenz eine ungeheure Arbeit habe, die 2 Theile „Tutti Frutti" zum Druck zu verbeſſern und zu feilen, auch ſchon an den beiden anderen Theilen arbeiten muß, um zum Frühjahr wieder 200 Louisd'or zu erhalten. Und gebe ich mir nicht unſägliche Mühe, ſo wird es ſchlecht, und eine Quelle verſiegt, die mir vielleicht zur Exiſtenz nöthig wird! Bedenke das alles, Schnucke, und quäle mich nicht. Bitte, bitte, mein Herz für Dich iſt und bleibt ewig daſſelbe, und nie wirſt Du Deinen Lou einen anderen für Dich werden ſehen — eher vielleicht ſein frühzeitiges Ende betrauern.

Ich muß Rother ſprechen, in Berlin oder in Karlsbad. Wäre es am letzteren Orte, ſo könnten wir uns in Dresden ſehen, und in Schandau, einem reizenden Aufenthalte, ein paar Tage zubringen, oder auch in Karlsbad ſelbſt, wiewohl es, glaube ich, am erſten Orte, angenehmer, und auch unſeren Plänen angemeſſener wäre. — Ach Schnucke, ich entbehre Dich viel ſchwerer, als Du glaubſt. Wie oft gäbe ich in trüben Stunden alles darum, an meiner beſten Freundin treuem Herzen mir Troſt und Stärke zu holen — jetzt mehr wie je, und noch mehr bekümmert mich oft Deine eigene Traurigkeit, und daß Du ohne mich biſt, weil ich weiß, daß Du meiner bedarfſt. Aber ſind wir nur einmal durch den üblen Punkt hindurch, ſo wird auch das alles wieder kommen meine herzensliebe Schnucke, und dann gebe Gott, daß Du mich nicht eben ſo zudringlich findeſt, als Du jetzt wähnſt ich wolle mich Dir entziehen. Ich küſſe meine Schnucke auf ihr weißes Schwedenköpfchen mit heißer Liebe.

Dein Lou.

32.

Lucie an Pückler.

Berlin, Montag, den 15. Juli 1833.

Mein lieber Lou! Als ich die entſcheidenden Schritte that, unſere Ehe aufzulöſen, habe ich lange und wiederholt auf's allerempfindlichſte gelitten — doch ich trug meinen Schmerz in dem Maße ſtandhaft, wie der Wille ernſt und kräftig in meiner Seele war, Deinem Glück das meinige unterzuordnen. Ich hatte das Bewußtſein, daß, wenn gleich von der Welt getrennt, das heiligſte Band, von der edelſten Geſinnung und reinſten Treue uns nur noch feſter verbinden konnte.

Als Du Dich von mir in Bautzen entfernteſt, um Deine Reiſe anzutreten, von der ich mit Gewißheit ein anderes Reſultat erwartete — da habe ich mit dem Tod vor innerem Weh gerungen! Mich rettete jener Glaube; und durch ſo unendlich theure, rührende Beweiſe Deiner Liebe und Deines Vertrauens genährt, geſtärkt, erhoben, fand ich neue Haltung im Leben. Alles theilend, was ich früher an Deiner Seite genoß, in derſelben Häuslichkeit und Gemeinſchaft jedes Beſitzes, der ſchon dadurch Werth erlangt, dauerten die nämlichen Beziehungen und Verhältniſſe auch fort. Welche innige Verzweigung, und wie viel Fäden reihten ſich an dieſe Banden, während faſt ſiebzehn Jahre, die uns vereinten.

So ſtand es, und was für mich, ſich mir unbewußt, oder doch nur dunkel bewußt, entrückt hatte, ich hielt es für mein, und mich damit für verwachſen und feſt verwoben immer.

Nun nicht mehr, denn Dein letzter Brief, der iſt der eigentliche, der wahre Scheidebrief! Nicht, daß ich um ein Haarbreit weniger Deine Freundin wäre, nein, immer gleich liebend — dankbar, hingegeben; aber daß unſere Wege zwei verſchiedene fortan ſind, das erkenne ich, und empfinde, was verloren, was geweſen, was gebrochen iſt! Ich empfinde es, der Natur meiner Liebe zu Dir, nach; und kannſt Du genug darein eingehen, um Dir das richtige Bild darüber zu entwerfen, ſo wirſt Du nicht ohne herzliche Wehmuth dieſer Grablegung, ich möchte ſagen, meines beſten Antheils am Erdenglück und Freude beiwohnen! Niederſchlagen und entmuthigen mag ſie Dich jedoch keineswegs, da es nichts als die Erreichung Deiner eigenen Abſicht iſt, und wie ich mich ſelbſt überzeuge, das unumgängliche Bedürfniß Deiner Zukunft, wie das Deiner gegenwärtigen Richtung.

Nach dieſem kannſt Du Dich wohl ganz feſt darauf verlaſſen, daß ich Deinen Rath genau befolgen werde, der beiläufig, von Dir ſchon Deinem Gutbefinden gemäß als eine beſtimmte Sache mag mitgetheilt oder auch verſchwiegen bleiben.

Adieu, mein Lou. Bis ſie dahingegangen ſein wird, wo ihr am wohlſten möge ſein, mit zärtlichſtem, treueſtem Herzen

Deine Schnucke.

33.

Pückler an Lucie.

Dein Brief vom Montag, demſelben Tag, an dem ich Dir ſo liebevoll ſchrieb, hat mir ſo ungeheuer weh gethan, daß ich mich nie eines ähnlichen Seelenſchmerzes erinnere! Ich habe wie eine ſiedende Hitze davon im Gehirn gefühlt, und ſeitdem eine Abſpannung und Kopfſchmerz, die mich quälen würden, wenn Dein Brief mich nicht weit mehr quälte.

Ach Schnucke, mußt Du denn immer das Ziel 10,000 Meilen weit überſchießen? Soll ich, weil unſere Umſtände endlich von der Art werden, daß ſie mich nun **zwingen**, die einzig mögliche Abhülfe mit allen Kräften zu ſuchen, und daher auch alle Maßregeln zu ergreifen, die dazu führen — ſoll ich deshalb nun auch das einzige Gut, das ich im Leben fand, Dein unbedingtes Zutrauen, Dein mir eigenes Herz verlieren? Die Thräne, die meinem Auge jetzt entfällt, iſt die bitterſte meines Lebens; denn Du verſtehſt und kennſt mich nicht mehr. Der wahre Scheidebrief! Welcher Ausdruck! Aufgebracht war ich etwas über andere harte Ausdrücke, als ich meinen Brief ſchrieb, aber Du haſt doch alles darin höchſt verkehrt angeſehen. Ach, Du ſollteſt das nicht; denn ich bin in einer Lage und einer Gemüthsſtimmung, die nicht mehr viel vertragen kann! Was wird mein Loos ſein, entweder hinausgeſtoßen aus dem Garten, den ich bewohnte, in die Wüſte der Armuth, oder genöthigt, ſelbſt den Garten in einen Sumpf der Gemeinheit zu verwandeln; denn was wird am Ende eine ſolche Heirath anders ſein? Bei dieſer kummervollen Alternative hatte ich einen Troſt, eine treue Freundin, ein anderes Ich, die mit mir leidet, mit mir hofft — ach, und ein paar Zeilen, von Verdruß und Jammer ſchroff gemacht, von der Noth ausgepreßt, können Dir als der wahre Scheidebrief ſolchen Bundes erſcheinen? Es iſt blutig traurig! Behüte Dein Gewiſſen, meine gute Schnucke; denn ſo könnteſt Du mich leicht umwerfen, und die Reue käme zu ſpät, wiewohl es vielleicht am beſten wäre, wenn ich, der alle dieſe Unruhe anſtiftet, nicht mehr wäre. Ich beſtrafte mich, wie ich's vielfach verdiene, und befreite Andere.

Lebe wohl. Deinen Brief habe ich verbrannt, denn ſein Anblick that mir weh, und durchbohrte mir das Herz.

Gott ſei mein Zeuge! Schaffe uns nur 12,000 Thaler jährlichen ſicheren Ueberſchuß, ohne welchen wir, wie wir und die Umſtände einmal ſind, dort nicht exiſtiren können, und ich will mit Jubel meine alte Schnucke wieder heirathen, und alle Rieſenpläne meines Lebens aufgeben, in Deinem Glücke auch das meinige findend. Aber in Elend und Noth, was kann es uns da frommen!

Den 17.

Ich bin höchſt elend und krank. Bis ich wieder einen lieben Brief von Dir habe, kann ich an nichts Theil nehmen. Hat Dich in dem meinigen etwas verletzt, ſo bedenke, wie oft Du mich verletzt haſt, und ich habe es Dir doch nie nachgetragen. Aber jetzt bin ich bis in den Tod betrübt, weil ich Dich zu ſehr liebe, um im Ernſte auch nur ein Haar breit von Dir laſſen zu können. Daher thut es mir auch immer ſo wohl, wenn Du Deinen Brief anfängſt mit

Mein über alles geliebter Lou.

Nein, ich konnte Deinen Brief doch nicht verbrennen. Ich habe mit der allergewaltſamſten Selbſtbeherrſchung mich gezwungen ihn noch einmal zu leſen, und ſelbſt das Feuer an mir nagen gefühlt, das ihn verbrennen ſollte. Hätteſt Du den unendlichen Schmerz geſehen, den ich litt, die unaufhaltſamen Thränen, mit denen ich ſtundenlang mein einſames Bett angefeuchtet, und die auch nicht eine ſüße Beimiſchung hatten, ich würde Dich gedauert haben.

Ich glaube, es iſt der Anfang des Endes. Denn ſo troſtlos, ſo gebrochen war ich noch nie, und mein Kopf ſchmerzt mich ſo ſehr! Dein Brief iſt ſchön und auch edel, aber liebevoll iſt er doch nicht. Er iſt grauſam.

Wie kann je, nicht nur unſer elendes Eigenthum, ſondern unſer ganzes Weſen aufhören, gemeinſchaftlich zu ſein! Ach, meine Schnucke, mein Gefühl iſt ſo ſeltſam aufgeregt, daß ich darüber verrückt werden könnte. Nach jeder Zeile muß ich mich wegwenden, um in ein lautes Schluchzen auszubrechen, das ich nicht ſtillen kann. Was würde es ſein, wenn ich Dich verlöre! Gewiß, ich überlebte es nicht, wenn dabei nur ein Schatten des Unrechts auf meiner Seite wäre — Und iſt nicht meine Lage ſo, daß alles, was ich jetzt thue, unrecht und egoiſtiſch Dir erſcheinen wird? Ach Gott, ach Gott, erlöſe mich von dieſer Pein! Schon ſeit ſo lange habe ich deshalb keinen freudigen Augenblick mehr! Und thue ich nicht vielleicht Unrecht? Glaube mir, meine gute Schnucke, ich ſpreche ohne Rückhalt, und ganz ehrlich. Wenn ich Dir dadurch vergelten könnte, was Du an mir gethan, ich wollte gern ſterben; wirſt Du nun glauben, daß ich für ſo viel Liebe Dir mit Undank lohnen könnte, ſo wirſt Du mich tödten. Du kennſt mich nicht, und ich fühle jetzt, daß ich mich ſelbſt nicht kenne. Es iſt viel eiskaltes Kryſtall um um mich her kryſtalliſirt, aber im tiefſten Mittelpunkte liegt ein himmliſches Feuer, das wer es zu löſen verſteht, die härteſten Rinden wie flockigen Schnee zerſchmilzt. Dies

Feuer zu Tage zu bringen, hat Deine Liebe gearbeitet; aber der letzte Brief, der Brief war eine zu ſchmerzliche Sonde. Ich fühle jetzt erſt ſo recht eigentlich, was Du mir oft von Deinem Kummer und Schmerz ſagteſt und bedaure Dich und mich.

In ſolcher Stimmung mich um die Jüdin zu bewerben, iſt ein Ding der Unmöglichkeit. Komme alſo nach Muskau, meine Schnucke, laß uns dort das Leben noch einmal in reiner Zärtlichkeit genießen, ſo lange es währt, und alle trüben Gedanken in die Zukunft gewaltſam verſcheuchen. Das Glück liebt eigentlich die Unbeſorgten, und vielleicht erbarmt ſich ein Gott unſerer treuen Herzen. Ich kann nicht mehr, denn mein Kopf zerſpringt; ach, welch ein tiefes Leiden dabei in meiner Bruſt!

Den 18.

Ich weiß in der That bald nicht mehr, ob es Krankheit, Gott gebe nur, keine unbewußte Ahnung iſt, was mich mit einer ſo fürchterlichen, keinen Augenblick aufhörenden Melancholie überzieht. Wache ich nicht fortwährend über mich, ſo laufen mir die Thränen wie einem Kinde über die Backen, und in meinem Kopfe brennt es fortwährend.

Ach, die vielfache Qual der letzten Zeit mag mich langſam unterminirt und Dein Brief mich als letzter Strom überwältigt haben. Der wahre Scheidungsbrief — ein gräßliches Wort! Mit ihm iſt mir, wie mit einem Zauberſchlüſſel, erſt all Dein Schmerz klar geworden, und meiner ihm gefolgt. Bis jetzt habe ich eigentlich mit der Sache geſpielt, oder vielmehr, ich habe ſie in ſo fern als bloße Form gering geachtet, weil ich des Weſentlichen in uns mich für unumſtößlich vergewiſſert hielt.

Ich weiß nicht, was in Deinem Briefe oder meinem leidenden Kopfe iſt, was mir dieſe Gewißheit raubt, und darüber kann ich mich nicht zufrieden geben, und darüber jammere ich fortwährend, ſeit ich jenen Brief erhielt, der mich in's Herz gebrannt wie glühende Kohlen. Daß Du mich ſo mißverſtehen konnteſt! Glauben, ich wollte mich wirklich von Dir trennen, während ich doch nie einen anderen Gedanken gehabt, als Du ſollteſt jetzt vor der Welt affichiren, Muskau zu verlaſſen, damit unſer Zweck leichter erreicht werde, und während ich reiſte, um ihn zu verfolgen, Dich mit der Hälfte Deiner Rente ſo lange wo anders begnügen, bis eine ſichere Zukunft erreicht ſei. Ueber dieſe konnte ich im voraus keine Pläne machen, da alles von den Umſtänden und Perſonen abhängen mußte — aber Muskau hat darin nur Werth für mich, in ſo fern es mit Dir in Verbindung bleibt, denn Du biſt ja damit verwachſen wie mit mir; und gehörte es Dir auch nicht mehr wie jetzt, dem Namen nach, ſo würde es doch immer der Sache nach ſein, ſo lange ich es beſitze. Ja, wenn ich eine Frau fände, die es gar nicht liebte, ſo hatte ich mir oft ſchon den Plan gemacht, es Dir, wie pachtweiſe, Schloß und Park zu überlaſſen, um dort meine Pläne für mich auszuführen, und Dich, ſo oft ich könnte, daſelbſt zu beſuchen.

Aber, daß Du es jetzt verließeſt, habe ich, wenn ich an unſere knappen Geldmittel und Heirathspläne dachte, immer ſchon lange für faſt unumgänglich gehalten, doch immer nur mit Zagen, eben aus der ſehr natürlichen Furcht mißverſtanden zu werden, davon zu Dir geſprochen.

Damit iſt ja nicht eine Spur von verringerter Liebe zu Dir verbunden, meine über alles geliebte Schnucke, deren zärtliche Theilnahme mir ja nicht allein Muskau, ſondern das ganze Leben nur werth machen kann.

Ich weiß nichts mehr zu ſagen, und kann es auch vor Nervendruck auf den Kopf, gerade wie Du ihn mir beſchrieben, nicht mehr aushalten.

Lebe wohl, der Himmel ſegne Dich.

Dein treuer Lou.

Nur die Bitte wiederhole ich, komme jetzt her, und tröſte mich; denn der Projekte denke ich jetzt nicht. Meine Standhaftigkeit in dieſer Hinſicht iſt gebrochen.

Abends.

Es iſt wirklich mein ſehnlichſter Wunſch, daß Du herkömmſt, meine Schnucke; denn ohne Dich zu ſehen, würde mein tief angeregter Schmerz ſich gar nicht mehr beruhigen können, und die Jüdin habe ich aufgegeben, ja, ich glaube faſt, jedes Projekt dieſer Art wird bei uns an inneren Gründen ſcheitern. So viel wenigſtens iſt unumſtößlich bei unſerer Zuneigung zueinander, und unſerem Karakter, daß, was wir auch in der Folge noch beſchließen mögen, doch nur dasjenige, was wir gemeinſchaftlich zu thun übereinkommen, und wirklich ohne Rückhalt ausführen wollen und können, uns wahres Heil bringen wird.

Meine gute Schnucke, glaube nur, daß nie ein Freund Dich zärtlicher und uneigennütziger geliebt hat, daß ich Dich liebe und ehre, wie ein Sohn nur ſeiner Mutter leidenſchaftlich anhängen kann, wenn gleich unſer Alter zu dieſem Verhältniß zu nahe ſteht, und daß ich mich Dir für's Leben, wo es ſei, hier oder dort, für Deine treue Geſinnung für ewig verpflichtet halte. Dabei halte auch Du feſt, und kränke mich nicht wieder ſo ſchrecklich als diesmal, wo ich vielleicht zum erſtenmal empfunden, daß der Schmerz einer auf den Tod verwundeten Seele das fürchterlichſte aller Uebel ſei.

Was aber nicht möglich iſt, wollen wir nicht zu erzwingen ſuchen. So lange ich Dich bei Verfolgung oder gar Gelingen eines nur unſeren äußeren Umſtänden betreffenden Rettungsplanes mir gramerfüllt denken muß, bin und bleibe ich gelähmt, jetzt mehr wie je, ſeitdem ich ſo tief empfunden habe, was das Herz leiden kann, beſonders, wenn auch nur der leiſeſte Vorwurf ſich damit verbindet. Nein, ich will an keinem Kummer meiner Schnucke mehr ſchuld ſein, der Himmel mag unſere Barke lenken, wie es ihm gefällt. Was iſt am

Ende das ganze Leben? Tand! Nur das Innere iſt etwas Wirkliches. Wie gänzlich todt war für mich die Natur, alle meine Lieblingsſpielereien in dieſen ſchweren Tagen! Es hatte alles aufgehört etwas zu ſein, weil mein Sinn, der es allein belebt, abgeſtorben war und es noch iſt.

Welche ſchreckliche Exiſtenz muß es ſein, wenn die Seele von einem ſolchen Kummer erſt ganz geſättigt und durchdrungen iſt, wie es mir gegangen ſein würde, wenn ich nach einem ſolchen Briefe Deinen Tod erfahren, und auch Dir vielleicht, wären dieſe meine letzten Zeilen.

Ach, das Leben hat ſchaurigere Geheimniſſe als die Phantaſie ſie auffinden kann! Manches geht vorüber, manches vielleicht nie.

Nur an der Liebe, an der wahren, darf man nicht ſündigen. Alles andere wiegt gar leicht, jenes kann niemand verzeihen, ſich ſelbſt nicht, wenn es zum Wiedergutmachen zu ſpät iſt.

Daß ich mich gegen Dich ſo ausgeſchrieben, hat meinen Zuſtand, der früher faſt unerträglich war, um vieles gelindert. Dennoch bin ich an Seele und Körper höchſt ſchwach und matt. Es war hart in dieſer Verfaſſung nach Muskau fahren zu müſſen, um zwei Eide zu leiſten. Es war jedoch nicht zu umgehen, da viele Leute dazu von mehreren Orten beſtellt waren. Verhältnißmäßig war mir wieder wohl, als ich mich hier meiner Einſamkeit zurückgegeben fand, und Dir wieder in Ruhe ſchreiben konnte.

Erſt wenn ich wieder leſen werde, mein über alles geliebter Lou, werde ich auch wieder meines Lebens froher werden. Bis dahin bleibe ich

Dein tiefbetrübter Lou,
und Dich ſehr liebendes Lind.

Glaubſt Du wohl, daß ich den Ort, wo Dein Brief liegt, noch immer nicht ohne die heftigſte und ſchmerzlichſte

Bewegung anſehen kann? O Schnucke, ſchone Dein armes Kind. Den Brief will ich aufheben, und wenn je mein Herz erhärtet, will ich ihn leſen, und es wird wieder ſo weich werden, wie das eines Engels im Himmel.

34.

Pückler an Lucie.

Jagdhaus, den 21. Juli 1833.

Meine Schnucke.

Nun habe ich wieder gute und liebevolle Briefe von Dir, und eine drückend ſchwere Zentnerlaſt iſt mir vom wunden Herzen gefallen. Ja, meine Schnucke, es iſt wahr, und wenn Hochmuth und zuweilen bei mir eintretender Seelenfroſt es auch mir ſelbſt zum Theil manchmal verhüllen konnte, ſo iſt es doch im innerſten Herzen wahr: *Ich kann meine Schnucke eben ſo wenig entbehren, als ſie mich.* Dies iſt nun unſer Evangelium für ewige Zeiten; wir glauben daran ſo feſt, als an ein höchſtes Weſen über uns, es iſt unſere andere Natur geworden, und nur in dieſer können wir frei leben und athmen.

Verſchiedener Meinung ſein, ja uns ein wenig zanken und ſtreiten, das wird ſchon immer noch möglich ſein, aber uns verkennen, aneinander zweifeln, das iſt, Gott ſei ewig gedankt, *nicht* möglich. Ach, welche Ruhe und Befriedigung giebt ein ſolches Gefühl, und welcher Balſam iſt es jetzt für mich, deſſen Herz in dieſen Tagen mehr als je im Leben gelitten hat! Schnucke, wir hatten die Rollen umgetauſcht — Du warſt die Harte geworden, und ich das weiche, blutende Lamm. Es iſt aber aller Schmerz jetzt vorüber, und meine Seele nur wohlthätig durch Liebe geklärt wie nach einem heilbringenden und doch furchtbaren Gewitter. Jetzt athme ich noch einmal recht hoch auf, und nun kann ich wieder Punkt für Punkt antworten.

Den 22.

Ich wurde geſtern unterbrochen, und als ich wieder beginnen wollte, kömmt der Berliner Bote. Meine gute, geliebte Schnucke, mein Herz haſt Du nun wieder ganz geheilt; das Dir auch nicht den Schmerz verdacht hat; denn wie wäre der für uns beide zu entfernen! Aber nur, wenn Du mich deshalb, daß ich unſchuldig daran ſchuld bin, weniger zu lieben ſcheinſt. Alſo dieſes Kapitel ſei mit einem herzlichen Kuſſe beſiegelt, und vor der Hand, ſo viel wir können, ganz bei Seite geſtellt, um zu überdenken, was wir nun thun ſollen.

Die Zeit bis zu Deiner Antwort werde ich arbeiten wie ein Pferd, um mit dem Buche fertig zu werden. Uebrigens brauchſt Du Dich nicht zu fürchten; Varnhagen hat es ja geleſen, und was er zu ſtark gefunden, iſt geſtrichen. Uebrigens ſehe ich wahrlich nicht ein, was ich nach der letzten Behandlung, ſehr zu ſchonen hätte. Schaden thut man mir doch, ſo viel man kann, auch wenn ich ſchweige, ja die Demuth träte man noch ſchlimmer mit Füßen.

35

Pückler an Lucie.

Muskau, den 22. Juli 1833.

Pückler ſchreibt mir: Er hätte mit Leidweſen geſehen, daß ich aus der Armee ausgeſchieden, und beſorgte, der König würde dies ſehr ungern geſehen haben. Du erſiehſt daraus, wie wenig man in der Armee die Sache als eine Gunſt anſieht. Glücklicherweiſe glaubt jedermann, ich ſelbſt habe meinen Abſchied gefordert, denn das ich ihn bekommen, glaubt keiner, und es iſt auch wirklich ſehr ſtark. **Je m'en vengerai, si je puis. A présent je l'oublie.**

Davon bin ich mehr als je überzeugt, wenn ich Geld hätte und eine Beſitzung in ſchöner Gegend, wo ich ſchaffen könnte, ich würde Muskau's nie mehr gedenken, und es mit derſelben Gleichgültigkeit wie einen alten Rock ablegen. Aber etwas zu ſchaffen muß ich haben, glaube ich, ein bloßes ſinnliches Genußleben oder ſentimentaler Müßiggang würde mir nicht genügen.

1834.

1.

Pückler an Lucie.

Muskau, den 15. Februar 1834.

Liebe Schnucke,

Von Varnhagen habe ich eben einen allerliebſten Brief bekommen. Sage ihm alſo ja nichts, daß die Arnim hieher geſchrieben, ſie ſei brouillirt mit ihm.

Die gute Arnim hat ſehr traurig an mich geſchrieben wegen Schleiermacher's Tode. Es iſt wohl Schade um dieſen Mann, und es thut mir ſehr leid, ihn nicht predigen gehört zu haben; Varnhagen ſagt indeß, er ſei ein Pfaff wie alle übrigen geweſen.

2.

Pückler an Lucie.

Rothenburg, den 25. Mai 1834.

Theure Herzensſchnucke,

Als ich von Dir Abſchied nahm, dachte ich an nichts als an unſere gegenſeitige Liebe, die ſich in den vielen Jahren treuer Anhänglichkeit zu einem Theil unſeres Selbſt verwandelt hat, und deshalb unauflöslich iſt. Seitdem dachte ich noch vieles durch, und vor allem an Deine Geſundheit, die ich Dich, als meinen heiligſten Schatz, auf das ſorgfältigſte zu bewahren bitte.

Erhalten wir beide dieſe, ſo wird ſich das Uebrige mit Gottes Hülfe ſchon finden und geſtalten, daß man es aushalten kann.

Ich ſchreibe Dir dieſe flüchtigen Zeilen nur während dem Umſpannen, und bei dem kleinen Frühſtück, was ich durch Deine freundliche Sorgfalt mit großem Dank im Wagen fand. Den unbändigen Regen, der mir den Staub löſcht, nehme ich als ein gutes Omen an. Der Himmel ſegne Dich, und ſei heiter.

Dein ewig treuer

Lou.

3.

Pückler an Lucie.

Karlsbad, den 30. Mai 1834.

Herzensſchnucke,

Eben iſt Rother angekommen, und es iſt leider ſchon ſo voll, daß er kein Logis (gutes wenigſtens) findet. Die Königin von Würtemberg, Prinz Friedrich, duchesse d'Angoulême, Herzog von Altenburg, viele Engländer u. ſ. w. Neben mir wohnt eine Gräfin Potocka, deren Töchter den ganzen Morgen zu meinem Frühſtück reizend und wie Virtuoſinnen Klavier geſpielt haben.

Ich gehe jetzt aus. Adieu. Meine Haare ſind ſehr gut in Dresden geſchnitten worden, und mein Bart gut gefärbt. Ich ſehe daher weniger ſchlecht aus als in Muskau, nur ein rothes Härchen iſt am Schnurbart geblieben.

Nachmittag.

Ich habe Rother, der bei mir war, ſehr gut und freundlich, auch leidlich geſund gefunden. Auch Witzleben, der hier iſt, habe ich beſucht, und bin ſehr gut von ihm und ihr aufgenommen worden. Von kitzlichen Dingen haben wir aber noch nicht geſprochen.

Rother giebt viel Hoffnung zur Chauſſee, hat auch einige vergebliche Verſuche zum Verkauf von Muskau gemacht. Man ſtieß ſich an die ſchlechte Gegend. Ich würde es auch thun, aber mit Chauſſee wird dieſem Uebelſtand ſehr abgeholfen werden.

4.

Pückler an Lucie.

Den 2. Juni.

Ich beſuchte heute Lord und Lady Shrewsbury, ſehr vornehme und reiche Engländer, die in England artig gegen mich waren, und ſich nicht geändert haben, was mich freute, da es die erſten engliſchen Ariſtokraten waren, die ich ſeitdem wieder geſehen. Ich brachte faſt zwei Stunden ſehr angenehm dort zu.

Den 3. früh

Dieſen Abend habe ich eine Audienz bei der Dauphine, wovon ich Dir morgen erzählen werde.

Abends.

Die Audienz bei der Dauphine war akkurat wie eine Muskauer Soirée, alles eben ſo gauche und ſteif. Die Dauphine hat eine merkwürdige tournure, geht wie eine Ente, ganz bäuriſch in Sprache und Haltung, bammelt, wenn ſie ſitzt, fortwährend mit den Füßen — ich ſtaunte! Die alte d'Agout ſieht auch aus wie eine gute alte Deutſche, und die kleine Mademoiſelle de Rosny nichts weniger als diſtinguirt.

Es kamen nach und nach ein Dutzend Perſonen, ſowie Damen und Herren. Jedesmal ſtand alles auf, auch die Dauphine, und bekomplimentirte ſich wie in Krähwinkel. Die eine Dame, eine öſterreichiſche Gräfin, blieb (da die Stube ſehr niedrig war) mit ihrem Kopfputz am Kronleuchter hängen, und konnte gar nicht wieder davon loskommen. Auch die Prinzeß von Hohenzollern machte ihre Tour, die ein Kleid von Krötenfarbe anhatte, und ſelbſt einer ausgegrabenen Leiche glich. Nach einer Stunde endigte das Ganze mit einer Generaledition von Knixen und Bücklingen ohne Ende. Uebermorgen bin ich zur Königin von Würtemberg beſchieden, und morgen zu ihrer Schweſter, der Erbprinzeß von Altenburg, dann will ich meinen Stab weiter ſetzen. Ich liebe Dich herzlich, und wünſchte, ich wäre bei Dir.

Dein Lou.

5.

Pückler an Lucie.

Karlsbad, den 1. Juni 1834.

Herzliebſte Schnucke,

Der junge Graf Baumgarten, der nach Muskau geht, beſuchte mich, und erzählte mir den tragiſchen Tod ſeines Vaters, der in einem alten Familienſchloß, wo die Treppe eingebrochen, ſich vorigen Monat in beſter Geſundheit und Lebensluſt todtgefallen. Sonderbar, daß des Verunglückten Vater in demſelben Alter am Fuß deſſelben Schloſſes von der Jagd zurückkehrend, in dem vorbeiſtrömenden Fluſſe ertrank.

Ich wurde heute der Erbprinzeß von Altenburg, Schweſter der Königin von Würtemberg, vorgeſtellt, eine wohlbeleibte, ſehr gut konſervirte und ſehr artige Prinzeß, die ſich über einige Späße, die ich machte, halb todtlachen wollte. Der Gemahl dagegen ſah wie ein Nürnberger Nußknacker aus, und ſchien ein gutmüthiger, aber entſchiedener Pedant zu ſein.

Auf der Promenade begegnete ich Lady Shrewsbury, die mich einlud, den Thee bei ihr zu trinken, wo ich mich bis ſpät Abends ſehr gut unterhielt, da die jungen Damen wirklich Virtuoſinnen auf dem Klavier ſind. Man machte mir viele Elogen über meine Briefe, und Lady S. ſagte, ſie hätte nie etwas treffend Wahreres geleſen, obgleich manche Wahrheit herbe ſei. Sie hat einen allerliebſten ganz kleinen Mops, der Favorit des Pabſtes Leo des Zwölften war, und ſeinen Namen führt, auch mit dem ſchwarzen Schnäuzchen gravitätiſch wie ein Pabſt ausſieht. Er macht allerlei Künſte zum Küſſen poſſirlich, und war mir der liebſte in der Geſellſchaft.

Mit meiner Geſundheit geht es noch immer ſehr ſchlecht; ich kann gar nichts eſſen, und bin elend, matt und unbehaglich unwohl.

In der Mitte meines Unwohlſeins mußte ich zur Königin von Würtemberg, die äußerſt liebenswürdig, natürlich, noch recht hübſch und vom beſten Anſtand iſt, dabei etwas deutſch Herzliches und Biederes, was ſehr gewinnt. Elle me fit asseoir à côté d'elle, me donna toujours l'Altesse, et fut extrêmement aimable. Zuletzt wünſchte ſie mir alles mögliche Glück und Wohlergehen auf meinen Reiſen, und ich erwiederte, que S. M. avait trop de bonté, que je m'en rappellerais partout avec reconnaissance, et que cela me porterait bonheur.

6.

Lucie an Pückler.

Carolath, den 5. Juni 1834.

Mein Lou, mein heißgeliebter Freund,

Schmerzbeladen ſucht Dich und wendet ſich mein Herz zu Dir! Nicht um Dich zu betrüben — aber um Troſt in dem Gedanken Deiner Theilnahme zu finden. Wie könnte ich die Trennung leicht tragen, und namentlich das Ungewiſſe, welches über Dich und mich darin ſchwebt. Du biſt ja mein Alles, mein theuerſtes Bedingniß faſt allein, zu Lebenswerth und Freude! Laſſe mich alſo Dich betrauern, die Stunden und Tage, die mir ſo zwecklos zu vergehen ſcheinen, weil ſie ſich eigentlich an ſo wenig mehr verbinden was Dich betrifft! Laſſe mir auch das Recht der Klage, und daß Du den Gram, der mich beugt, mit Wehmuth theilſt: wie die einzige Hoffnung, welche mich ſtärkt, nährt. Es iſt die meiner Seele, wieder mit Dir vereint zu werden!

Welche zärtliche, rührende Worte haſt Du mir noch in der letzten Minute geſagt — wie will ich mich daran halten. Auch Dein Brieſchen aus Rothenburg enthält nur, was Balſam ſein konnte auf meine Wunden. Doch dieſe Wunden ſind alle zu friſch, und mein Wille ſtandhaft zu ſein, hält nicht der Kraft dazu das Gleichgewicht: denn eben ich fühle mich zu ſchwach, und gar oft von meinen Empfindungen überwältigt. So ging es auch bei meiner eigenen Abreiſe von Muskau. Sie verſetzte mich bei allem was mir noch zu beſorgen oblag, in eine Art Taumel, die heftige Anſtrengung dann in einen ermatteten Zuſtand. So kam ich hierher, und ganz erſchöpft, muß ich ſchon wieder an die Abreiſe nach Breslau denken! Mit Adelheid fahrend, unterhielt ſie mich lebhaft, bis wir anlangten, doch kaum in's Zimmer getreten, befiel mich eine ſo ſchreckliche Blutwallung, daß mir Hören und Sehen verging. Ich war von dieſer Minute an krank — und habe mich ſeitdem nicht erholt. Auf bin ich zwar geblieben, und auch in ununterbrochener Unruhe, allein immer im höchſten Grade elend. Zuletzt iſt noch eine hef- Erkaltung dazu gekommen. Den einen Tag, wo es erträglicher ging, mußte ich auf's Wettrennen, wo die Breslauer elegante Welt, und wahrſcheinlich ſehr mittelmäßige Pferde verſammelt waren. Dann beſuchte ich Helmine; dort glaubte ich, ſei mein Letztes. In der Nacht befiel mich ein heftiger Stickkrampf — mein Zuſtand verſchlimmerte ſich ſehr. Die Wohnung iſt feucht, in der kleinen beſchränkten Menage ge brach es mir an den gewohnten Bequemlichkeiten, kurz, ich berechnete, daß ich alles anſtrengen müſſe, um nur wieder Carolath zu erreichen — wo ich nun auch bin — doch in einem geiſtigen und körperlichen Zuſtand von Herabſtimmung, wie ich ihn bisher noch nie kannte.

Wie oft in Thränen gebadet, Lou, wenn ich nur an Dich denke, etwas ſehe, was von Dir iſt oder Bezug auf Dich hat. Und ſo iſt es ordentlich, als wenn alle der Schmerz, dem ich in den erſten Stunden und Tagen den freien Lauf hemmte, ſein Recht behaupten und in einzelnen Momenten kommen muß, mich verſtärkt zu ergreifen und zu überwältigen.

Gott gebe, daß es Dir nur gut geht, mein Einziges, daß Du heiter, froh biſt, daß angenehme Eindrücke und Empfindungen um Deine Schläfe wie ſanfte, zarte Lüfte ſäuſeln. Höre ich dies, ſo wird mir beſtimmt leichter und wohler, aber bis jetzt, mein Lou, bin ich außer des Görlitzer Briefchens wegen dem Wagen ganz ohne Nachricht, und es ſind ſeitdem ſchon zwölf Tage, die für mich wie ängſtlicher ſchwerer Traum vergingen, und ſonderbar mir vorkommen, als wäre ich in dieſem Zeitraume von Verſtand geweſen, oder im hitzigen Fieber gelegen.

Die fatale Geſchichte mit dem Hrn. von Lork treibt mir auch unaufhörlich im Kopfe herum, welches wirklich nur meine Schwäche in körperlicher Hinſicht veranlaßt, denn dieſe macht gerade, daß man die Ideen nicht los wird. Ich ſchickte Dir auf zwei Wegen, nach Nürnberg nämlich und München poste restante die Details, die ich in Breslau erfuhr. Seitdem iſt wirklich ein recht abſcheulicher Ausfall gegen den Verfaſſer von „Tutti Frutti“ gerichtet, in der Breslauer Zeitung herausgekommen — und ich geſtehe, daß dieſer Angriff mir alles Mitleidsgefühl gegen dieſe dumme Familie geraubt. Ich finde, daß, da ſie nicht genannt worden ſind, da Du von einem Herrn von Lork, nicht von Lierſch ſprichſt, ſie wirklich, bevor ſie ſich ſo geäußert, vom Autor öffentlich eine Erklärung hätte fordern müſſen, ob ſeine Angaben Wahrheit oder Fiktion, oder jemand von ihnen wirklich darunter gemeint ſei. Und nur nach dem wäre es zu entſchuldigen geweſen, ſo zu läſtern, im Fall jener Autor hartnäckig geſchwiegen, oder die Sache für authentiſch ausgegeben. Du haſt ſo viel Verſtand, mein Lou, daß Du wohl das Richtigſte in Erwiederung bringen wirſt, und es iſt in ſo fern wichtig, daß die Sache ſo viel Aufſehen machte! Ich habe manche Art meinestheils bedacht. Später mehr darüber. Adelheid und Carolath ſind ſehr freundlich für mich!

Wenn ich alles Treiben auf Erden anſehe, fällt mir ein was Victor Hugo ſagt: „Quelle inquiétude, quel trouble ici sur terre, et à quelques pieds plus bas, quel silence si profond!“ Ohne Dich, mein Kind, für das ich die zärtlichſte Liebe eines Mutterherzens fühle, ohne Dich — wie wäre mir doch ſo wohl da, wo es ſo ſtill iſt! —

7.

Pückler an Lucie.

Eger, den 9. Juni 1834.

Herzensſchnucke,

Dein Rath, nach Karlsbad zu gehen, war ſehr gut; denn hier bin ich erſt mit Rother auf einen recht vertraulich herzlichen Fuß gekommen. Gott erhalte ihn uns! Auch die Dich beunruhigende Sache mit dem Oberſten aus Aachen hat ſich durch ihn ſehr friedlich, aber auch ſonderbar genug, aufgeklärt.

Dieſer Mann hat ein Fräulein Liebrs zur Frau, und der neckende Zufall hat gewollt, daß der Vater Liebrs (wovon ich nie ein Wort gehört) wirklich ſein Gut im Spiel verloren, welches die Kiensburg iſt, ja noch mehr — da der

Sohn wirklich ein höchſt mauvais sujet geworden und verſchollen iſt.

Der Oberſt glaubte nun, die ganze Geſchichte, die ich erzähle, ſei wahr, und ſein Schwager wirklich Räuberhauptmann geworden, worüber er ängſtlich genaue Auskunft ſucht. Er iſt ein Jugendfreund Rother's, und ein ſehr unoffenſiver Mann. Ich habe mich alſo beeilt, durch Rother ihm alle mögliche Beruhigung deshalb zukommen zu laſſen, und mich auch angeboten, etwas Erläuterndes darüber im dritten Theile der „Tutti Frutti“ einzuſchalten.

Iſt dieſes Zuſammentreffen aber nicht etwas Merkwürdiges? Ich muß eine Divinationsgabe beſitzen, sans m'en douter.

Geſtern verließ ich Karlsbad, nachdem ich noch der Herzogin Louis von Würtemberg vorgeſtellt worden war, und noch einige angenehme und intereſſante Bekanntſchaften gemacht. Meine Schriftſtellerei bereitet mir überall einen ſehr diſtinguirten Empfang. Es iſt ganz anders wie ehemals. Je suis devenu un personnage. Dr. Meißner räth mir ſehr, Kiſſingen vor Gaſtein zu nehmen. Noch bin ich unbeſtimmt, was ich thun ſoll.

Geſtern ſchluckte ich viel Staub, weidete mich aber an dem ſchönen, romantiſchen Anblick des Schloſſes Ellenbogen an der Eger und dem Kloſter Maria Kulm am fernen Horizont, einſt der Sitz einer Räuberbande. Es war ſchon Nacht, als ich in Eger ankam. Ich gehe jetzt aus. Adieu.

Abends.

Vom Schloſſe wo Illo, Kinsky u. ſ. w. erſtochen wurden, ſtehen nur noch einzelne Mauern, und aus der Stube im Stadthauſe, wo Wallenſtein ſein Ende fand, iſt ein vermaledeites modernes Boudoir mit Papiertapeten gemacht worden. In einem Bilde auf dem Rathhauſe, das die

Ermordung des Herzogs vorſtellt, ſieht Wallenſtein aus, als ob er ein Ballet im Hemde tanzte.

Ich fuhr auch nach Franzensbrunn, deſſen Waſſer mir ſehr gut ſchmeckte. Sonſt iſt hier nichts Erwähnungswürdiges. Da ich ſehr an Kopfweh leide, bleibe ich heute hier.

Alexandersbad, den 19.

Hier ein kleines Bouquet, meine Schnucke, das ich auf angenehmer, einſamer Promenade mit herzlicher Sehnſucht nach Dir gepflückt. Dieſes Bad gefällt mir ſehr gut, um ſo mehr, da ich der einzige Badegaſt daſelbſt bin. Man wird übrigens ſehr gut bedient, und der Inſpektor, un vieux grognard de la vieille garde de Napoléon, iſt ſehr unterhaltend.

[illegible]

Lucie an Pückler.

Carolath, am 14. Juni 1834.

Wo ſuche ich Dich nur auf, mein theures Herz! Seit Deinem erſten Brief aus Karlsbad weiß ich nichts mehr! Und Du ſchienſt damals ganz unentſchloſſen. Doch hätte ich gern geſehen, Du wäreſt geblieben. Einmal, weil es der gute Prinz wünſchte, mit dem Du nie die Gelegenheit gefunden haben würdeſt, näher und intimer zuſammenzukommen, und weil es gewiß Deiner Geſundheit wohlthätig geweſen wäre! Erinnere ich mich nur, welche Fertigkeit und entſchiedene Neigung mein theures Kind hat, die Gelegenheiten, die eigentlichen, zu vergeſſen, deutſch geſagt, von ſich zu weiſen, dann dürfte mir wohl kein Zweifel bleiben, daß Du längſt auf der Straße nach Baiern biſt, wo Du für Deinen Herrn Schwager vermuthlich zu ſpät eintriffſt, und während Du ihn zu ſeinem déseſpoir in Hohenberg heimſuchſt, noch ſchließlich das Logis und die Zeit verſäumſt, wo Du Gaſtein brauchen, und Dich dort gewiß recht ſtärken könnteſt.

Mir geht es nicht ſchlimm, nicht gut, doch ſo ſchlimm nicht mehr, wie in den erſten Tagen nach unſerer Trennung. Ich bin von der Grippe hergeſtellt, und die körperliche Kraft iſt doch wieder eingetreten, auch dem Geiſt den Weg zu weiſen! Aber traurig — ernſt — bin ich ſehr.

Sich reſigniren iſt doch wohl im eigentlichen Sinne abſterben, das heißt über einen Wunſch, eine Hoffnung, irgend ein Verhältniß das Todesurtheil ſprechen, vielmehr es ſchon vollſtreckt haben.

Aber wie Vieles machen die Jahre, daß man ſich reſignirt, der Horizont der Erwartung verengt ſich täglich, und der Kirchhof, worin die vielen Todten verſenkt ſind, mit den Bildern des Erlebten, der wird immer ausgedehnter! Es ſind freilich darauf ſehr, ſehr werthe Denkmäler, die zumal, wo der Lou mit ſeiner Schnucke umging.

Was davon verſchließt wohl noch das Geheimniß der kommenden Tage! Das iſt noch die hohe Frage!

Mein theures, theures Herz, und wie es kommen mag, ſo zähle ich auf Deine Liebe — und die meinige erhebt mich auch über jedes Ereigniß, außer das, Dich zu verlieren.

Schone Dich daher, und wahre mir die Erhaltung alles desjenigen, was mir lebenswerth iſt.

Die Sache iſt mir noch ganz dunkel, ob ich die Reiſe mitmache, oder nicht. Im Ganzen habe ich keinen rechten Zug nach Muskau; und könnte ich unter ruhigen und erheiternden Verhältniſſen andere Gegenden, andere Phyſionomieen überhaupt, der Kreaturen, der Sitte und der Landſchaft ſehen, es würde mir äußerſt wohlthätig ſein — aber — aber die Elemente meiner Reiſegeſellſchaft ſind ſeltſam komponirt.

Adieu, Lou.

9.

Lucie an Pückler.

Carolath, den 17. Juni 1834.

Mein Lou, es ſind in Deinen Briefen, die ich eben wieder überleſen, ſehr liebevolle Anklänge, und daß Du Dich nach mir ſehnſt, gleicht dem Gruß aus höheren Sphären. Diejenige, worin ich gegenwärtig lebe, iſt trübe und bedeckt! Ich bin in einer ſehr tiefen, doch ſehr ruhigen Stimmung. —

Es iſt ſonderbar, wie in der hieſigen Gegend weit mehr als in Muskau das Laub dunkel und die ganze Gegend etwas Mattes hat, was ich mich nie erinnere im ſüdlichen Deutſchland, auch nicht in dem fruchtbaren Holſtein geſehen zu haben.

Es muß doch ein Unterſchied ſein, den der franzöſiſche Profeſſor Ampère auch empfunden! Zone du nord, Royaume de Prusse, avec le désert à son entrée, sables et sapins, plaines à perte de vue, ciel grisâtre, dépérissement, et pauvreté, sécheresse de sol, et de coeur! Da wo Dein Genie dieſer Natur in allen dieſen entgegengetreten, ſoll leider dies Jahr Mangel an Regen auch nachtheilig wirken. Sehr verſchmachtet ſtehen Deine Laubgewölbe und Deine Wieſengründe.

In Liebenſtein werden gar Viele zuſammenkommen, die Königin bringt vier Lords und vier Ladys mit, darunter Mademoiſelle D'Eſte, eine Tochter des Herzogs von Suſſex — von einer irländiſchen oder ſchottiſchen Paireſſe. Sie ſoll nach Adelheid's Ausſage die Klügſte und Liebenswürdigſte ſein! Man traut der Königin zu, daß ſie den Eduard E. eine Heirath mit ihr will machen laſſen, welcher reich und beim König ſehr in Gunſt ſein ſoll. Sie hat ein eigen Haus in London und den ſchönſten Schmuck. Vielleicht will ſie nur Prinzeſſin werden und einen Namen erlangen, was hätte ſie an dieſem Gemahl, der wie ein borſtiger alter Kaffer ausſieht!

Du nimmſt Dich gewiß allerliebſt in Deinem neuen Schlafrock aus, und enchantée bin ich, daß endlich Deine liebe, edle Geſtalt wieder unter geſchickte Hand gerathen, um, wie ich hoffe, alle Deine Anzüge zu renoviren. Die Länge der Zeit hatte Formen und Farben ganz abjeckt gemacht.

Sonderbar iſt es, ich höre gar nichts von Deinem Gartenwerk. Ueberhaupt lebt man hier, wie faſt überall, auf dem Lande, mit einigen beſchränkten Intereſſen nur beſchäftigt. Die Reiſe, die Wettrennen, Fahrten nach der Cottage — das Geſtüt — des Barons Univerſal Verdienſt, die Kinder und ganz kleine Staubintriguen, — als politiſches Kanal die Staats-Zeitung!

Darum auch wundere Dich nicht über meine Einſeitigkeit, oder vielmehr meine Eintönigkeit. Ich ſitze halbe Tage und ſpreche kein Wort. Fanny ſchläft jeder Marmotte zum Trotz, und ſo rinnt ein Sandkörnchen in's andere, im Stundenglas der langſam vergehenden und ſchnell ſich verlierenden Zeit!

Für heute Adieu!

Am 22. Juni

Mit der immer gewöhnlichen doch immer an ſich neuen Freude, erhielt ich, Lou, Deine hübſchen Briefe aus Eger und Alexandersbad, wo am letzten Ort ich wohl gewünſcht, daß ein Geiſt der Vorzeit Dir erſchienen! Nämlich Deine Schnucke von achtzehn Jahren, weiß gekleidet und geſchmückt mit Kornblumen.

Einem Himmels-Engel gleich, ſagte mir, als ich vorüberging, eine Frau, die mich bat, vor ihr noch zu verweilen, damit ſie mich recht ſehen könne und nie vergeſſe. Die Frau war von geringem Stande, ſie ſaß in einem Korridor, wo ich durchkam, und küßte den Saum meines Kleides nach ihrem Ausruf, winkte dann mit der Hand, „ich könne nun weiter gehen!“ Mehr geſchmeichelt hat mich nie ein Lob. Und ich lebte ſeitdem in dem Wahne, damals wenigſtens, lieblich geweſen zu ſein. Nun denke, wie gern ich hätte, Du wüßteſt mein Lou, was eigentlich des Herzens äußere Form geweſen iſt, wie ſie noch unzerſtört war! Alle Orte, die Du beſchreibſt, ſah ich damals. Zu meinem Bedauern und meiner Angſt klagſt Du ja ſehr viel über Deine Geſundheit — und willſt nach Kiſſingen!!!! Kein angenehmer Ort! Ein häßliches Salzwaſſer! Du wirſt es ſchwerlich lange aushalten! Beſuche Boclet und die waldbelaubten Höhen dort! Da war auch ich jung — und ſehr heiter. Jetzt bin ich alt, und außer meiner Anhänglichkeit zu Dir, das Unſterblichſte in meiner Bruſt: lebens-enttäuſcht und müde, wenigſtens recht matt.

Meine Geſundheit iſt noch eine nicht üble, allein ich bin oft Stunden und Tage in einem Zuſtande von ſo großer Abſpannung, daß mir wird, als brächte ein einziger Hauch mich hinüber!

O Lou, ich denke viel an Dich, und verlange doch, Dich noch wiederzuſehen — aber ohne Dich damit quälen zu wollen! Du ſprichſt von Kiſſingen — da käme ich nur ungern hin — aber wo anders: wie gern.

10.

Lucie an Pückler.

Carolath, Juni 1834.

Nur wenig Worte, geliebter einziger Freund. Dem verlaſſenen, troſtloſen Herzen ſollen ſie Stärkung geben — die ich ſuche, ach, und nirgends erkenne: denn des Lebens Luſt und Freude iſt verlöſcht und fern, und eine dunkle Nacht umhüllt nun alles.

Nochmals Segen, Dank ewiger Liebe treuſte Widmung.

In einer halben Stunde fahre ich fort. Welche Sehnſucht liegt vor mir, und welches geringe Maaß von Glück

— denn mein eigentliches Glück das hat ſich heute von meinem Herzen losgeriſſen.

Arme Schnucke, armes Muskau! Auch für dieſe zwei iſt der Verluſt unerſetzbar.

Lebe wohl, reiſe glücklich. Alles Gute ſei mit Dir und um Dich.

Nachts 11 Uhr am Scheide-Tage.

Theurer Lou in dieſer Minute erhalte ich Deinen Brief. Wie gut, mit tauſend Thränen aus tiefer Bruſt antworte ich: Dank, Dank.

11.

Pückler an Lucie.

Bamberg, den 18. Juni 1834.

Herzliebſte,

Seit geſtern bin ich hier in einem ſehr guten Gaſthof, wo ein exzellenter Koch, ehemals beim Fürſten Taxis, meinen Magen wieder etwas in Ordnung bringt. Du kannſt denken, wie angenehm ich überraſcht wurde, als er mich fragte, ob ich die petits pois à l'anglaise oder au sucre befehle? Da erkannte ich gleich den Profeſſeur, und umarmte den Erſtaunten zärtlich. En effet, le petit diner était délicieux. Hier gefällt mir's außerordentlich, und wie viel lieber lebte ich hier mit der Schnucke als in Berlin. Das Theater wäre die einzige Entbehrung; denn welche herrliche Gegend iſt hier, wie intereſſant die alte Stadt, wie vortrefflich alles zum Leben, und wie leicht, ſich alles Entferntere zu verſchaffen!

Im uralten Dom und auf dem Michelsberg habe ich recht geſchwelgt, in der Reſidenz die ſchöne Ausſicht bewundert an dem Fenſter, aus dem ſich der alberne Berthier herunterſtürzte, und ein Naturalienkabinet hier gefunden, daß durch die Leidenſchaft, mit der es ſein Stifter und Erhalter bewacht, das beſtunterhaltene iſt, das ich je geſehen. Es hatte Dich amüſirt (um ſo mehr, da auch nicht der mindeſte üble Geruch hier herrſcht), einen Vögel Strauß von zwölf Fuß Höhe, und daneben einen Kolibri, der noch nicht ſo groß wie eine Horniſſe iſt, zu ſehen, einen rabenſchwarzen Kakadu mit gelber Krone und Schweif, alles wie lebend ausgeſtopft, Ratzen, ſo groß wie Haſen, und andere liebliche Ungeheuer. Das Thor, durch das man eintritt, iſt die Kinnlade eines Wallfiſches u. ſ. w. Zwei Schmetterlinge maßen über einen Fuß mit ausgebreiteten Flügeln, und werden mit Dunſt geſchoſſen wie Vogel, um ſie zu fangen.

Leider regnet es heute, und ich kann nicht heraus; denn es bleibt mir noch ſehr viel hier zu ſehen, und da ich ſo gut aufgehoben bin, und nichts zu verſäumen habe, werde ich mich auch nicht übereilen. Ich muß ohnedies leider hier farben, ehe ich nach Kiſſingen gehe. Wenn doch nur Puder wieder Mode würde! Ich wollte gleich eine Wallfahrt deshalb unternehmen, denn dieſe Färbeoperation chipotirt mich ſchrecklich.

Den 20.

Der gute Koch hier thut meiner Geſundheit in der That mehr Vorſchub als die bisherigen Doktoren und Medikamente. Ich ritt heute auf einem unendlich langen, unendlich magern Rappen, der leibhaften Roſinante, fünf Stunden lang ſpazieren. Zuerſt auf die herrliche Altenburg, zum Theil noch bewohnbar, die im ſiebenten Jahrhundert gebaut wurde, und mit dem ganzen Berg und einem Vorwerk vor zehn Jahren für 8000 fl. verkauft wurde. Die Ausſicht iſt wundervoll, wie überhaupt die hieſige Gegend. Doch Du mußt ſie ja kennen. Ich irrte nachher noch lange in Wald und Bergen herum, ganz glücklich in der romantiſchen Umgebung, avec un excellent diner en perspective. Du ſiehſt, ich habe keine Eile, warum aber auch? Ich will mich eine Weile wenigſtens gehen laſſen, und hingeben dem Schick ſalshauche, wo er mich hinblaſt oder zurückhält. Die raſtloſe Thatigkeit und Sorge hat ja auch zu wenig geholfen! Vielleicht fährt beſſer, wer ſich ſorglos dem Fatum in die Arme wirft.

Dein Lou

12

Pückler an Lucie.

Bamberg, den 26. Juni 1834.

Denke Dir, daß der amerikaniſche Konſul in Baiern, der hier wohnt, mich mit Höflichkeiten überhäuft, und mir ſagt, in den Vereinigten Staaten ſei kein Kind, das mich nicht kenne, und wenn ich hinginge, würde ich dort empfangen werden wie Lafayette. C'est vraiment drôle. Vier Tage lang habe ich auf einer Exkurſion in der Gegend von Muggendorf zugebracht, und mich dieſe Zeit über ſehr glücklich in der ſchönen Natur befunden. Dort ſind wundervolle Ruinen mit dem ganzen bewaldeten Berg noch für einige hundert Gulden zu kaufen, und kein Menſch hat hier einen Begriff davon, wie ſo etwas benutzt werden könnte. Ich beſuchte die noch bewohnte Burg Greifenſtein, die einem der reichſten Herren in Baiern, Herrn von Stauffenberg, gehört, und einem Schweinſtall ähnlich ſah. Furchtbar war der engliſche Garten, und überall altes Herrliches zerſtört, um wahnſinnigem und kleinlichem Neuen Platz zu machen.

Im Geſchmack und Komfort iſt man hier noch viel weiter zurück, als bei uns. Was aber göttlich iſt, iſt das Bier, friſch aus den Felſenkellern!

Schnucke, ich bin nun auch eine Viertonne geworden, in der ſteckt

Dein treuer Lou.

Eine ſchreckliche Unannehmlichkeit für mich iſt mein Jäger: für's erſte iſt er unzuverläſſig mit meinen Sachen, und ohne eine Spur von Attachement für ſeinen Herrn, oder den Wunſch, es ihm recht zu machen. Das Schlimmſte aber iſt, daß ſeine Geſundheit ſo ſchlecht iſt. Alle Augenblick wird er unwohl, und ſeit ſechs Tagen liege ich nun ſeinetwegen in Bamberg feſt, ohne Bedienung, und er im Bette am Fieber.

13.

Lucie an Pückler.

Berlin, den 28. Juni 1834

Theurer Lou,

— Berlin iſt neuigkeitslos im höchſten Grade. Die Reiſe des Kronprinzen nach Petersburg, wo er empfangen wird wie ein Halbgott, denn das ſind eigentlich die Legitimen, das iſt nächſt der Hitze, worüber man klagt, das ſtehende Geſpräch. Unſerem verehrten König ſeine Uhr iſt aufgezogen nach Teplitz zu reiſen. Morgen iſt eine Fête champêtre zu Ehren von Prinz Karl's Geburtstag in Glienike, das ſo vertrocknet ausſieht wie ein Theil der großen Wüſte. Auch auf der Iſola Päoné iſt es trocken, aber ſehr hübſche Lauben ſah ich, wunderſchöne Roſenbäume (die Eichen waren noch herrlicher), und Rebenanlagen in Bogengängen, wie einen Klumps bloß in grünen Schattirungen, mit Pflanzen von einem rothen Blatt: dies war vortrefflich.

Mein Gärtchen iſt zwar ſehr niedlich, allein der Blumenſchmuck fehlt ganz, und noch habe ich wenig davon profitirt. Breſſon reiſt auch weg, beſucht den Rhein, um ſeine Eltern zu ſehen. Minto kommt, wie man behauptet, in's engliſche Miniſterium. Ribeaupierre findeſt Du in Kiſſingen. —

Adieu, mein liebes, liebes Herz! — Gott ſegne und Gott führe Dich. Gern fügte ich noch manches bei, allein das Ungewiſſe lähmt mich. Glaube indeſſen, daß ich mit

Herz und Gedanken zwar unaufhörlich Dein bin; die Trauer aber mich von Dir leiblich getrennt zu ſehen, der Wurm iſt, der an meinem Leben nagt. Alſo nicht zu lange! —

Deine treue Freundin

L. P. M.,
oder Schnuckerle.

14.

Pückler an Lucie.

Bamberg, den 30. Juni 1834.

Nun habe ich, mein gutes Schnückchen, Deine Briefe erhalten und verſchlungen. Es freut mich ſehr, daß Du wohl biſt, und Deine Stimmung leidlich wenigſtens! Ich fürchte faſt, mehr werden wir beide auf dieſer Welt nicht erlangen. Reſignation iſt freilich ein fatales Wort, aber wo nichts anderes übrig bleibt, iſt es freilich weiſe anzuwenden. Ich habe jetzt auch neue gute Urſach dazu, denn meine Manuſkripte ſind nicht angekommen, und ich weiß durchaus nicht, was aus ihnen geworden iſt. Sind ſie verunglückt, ſo ſind die 3000 Thaler mit ihnen zum Teufel.

Dein Bild in Alexandersbad mit Kornblumen iſt ſehr lieblich, und drum hat es mir dort ſo gut gefallen, überall, ich wußte ſelbſt nicht warum!

15.

Pückler an Lucie.

Bamberg, den 1. Juli.

Liebſte Schnucke,

Mit dem unglückſeligen Jäger bleibt es immer beim Alten, er liegt im Bett, klagt über Schwäche und Schwindel, kann nichts eſſen, und ich ſehe der Sache kein Ende ab.

Abends.

Es iſt nun, da ich ſo lange hier aufgehalten wurde, in Kiſſingen kein Logis bekommen kann, auch durch das, was Du ſagſt ſowohl, als was ich höre, die dortige Badekur aufgebe (um ſo mehr, da ich jetzt geſund bin), unnütz für mich, nach München zu gehen. Das Reiſen mit vier Pferden ꝛc. koſtet zu viel für meine Börſe. Ich werde alſo von Würzburg aus, wo ich mein Manuſkript erwarte, was in wenig Tagen doch ankommen muß, wenn es nicht ganz verloren gegangen iſt, den Jäger zurückſchicken, und die Wagen auch, oder ihn dort ſtehen laſſen, und allein mit der Diligence direkt nach Paris gehen. Adreſſire alſo Deine Briefe von nun an dorthin an unſeren Geſandten oder poste restante.

Zum Frühjahr ſpäteſtens bin ich gewiß wieder in Muskau oder doch Anfangs Sommer. Bis dahin mußt Du Dich ſchon gedulden, Schnücklein, denn ehe ich volle 50 bin, muß ich noch etwas von der Welt ſehen, ſonſt habe ich ſpäter gar keine Ruhe mehr. Alſo darin ſtöre mich nicht! Deſto freudiger werden wir uns dann wiederfinden, und deſtomehr werde ich Dir zu erzählen haben.

Was Deine eigene Reiſe betrifft, ſo zerſtreue Dich ein wenig damit, das iſt die Hauptſache, und von großem Einfluß auf Deine wie meine Geſundheit, wie ich oft bemerkt. Von mir erhältſt Du bald weitere Nachricht; wäre ich nur erſt mit dem unerträglichen Jäger in's Reine, der wie ein Bleigewicht an mir hängt! Von Würzburg aus ſchreibe ich ausführlicher, wenn ich mich erſt ſelbſt ordentlich beſinnen kann; denn die Verlegenheit mit dieſem ſetzt alles in's Ungewiſſe.

Ich küſſe Dich herzlich.

Dein treuer Lou.

16.

Pückler an Lucie.

Bamberg, den 4. Juli 1834.

Herzlichſte Schnucke,

Wie hängt doch alles in der Welt an Kleinigkeiten!! Die unglückſelige Krankheit meines Jägers und die Unmöglichkeit ihn hier (einem großen Dorfe) zu remplaciren, ſo wie ebenfalls die Unthunlichkeit bei meinen Haarbedürfniſſen, meiner Menge Sachen u. ſ. w. mich ohne einen Diener in die vornehme Welt nach Kiſſingen zu begeben, haben mich um die glänzendſte Gelegenheit gebracht, die mir noch je vorgekommen war, unſeren Hauptplan endlich zu erreichen. Freilich war der Ausgang ungewiß, ja vielleicht unwahrſcheinlich, aber die Umſtände dennoch höchſt günſtig, und alles von mir ſehr geſcheidt angelegt. Leider kann ich mich ſchriftlich nicht darüber auslaſſen, mündlich einmal das Nähere. Es ſoll halt nicht ſein, und dieſer Zufall iſt des böſen Geiſtes Werk, der mich verfolgt! Nun iſt es zu ſpät, et il faut l'oublier.

17.

Pückler an Lucie.

Bamberg, den 5. Juli 1834.

Etwas Gutes hat das Schlimme doch immer — ſo habe ich wieder gelernt, mich ſelbſt zu bedienen, und noch mehr dazu, nämlich meine Stiefeln zu *lackiren*, und mir die Haare ſelbſt zu färben. Dies ſind zwei große Punkte, die mich ſehr unabhängig machen. Mit der Geſundheit geht es auch noch immer recht gut, wiewohl nicht mehr ganz ſo gut, weil mich der lange Aufenthalt hier zu langweilen anfängt.

18.
Pückler an Lucie.

Bamberg, den 12. Juli 1834,
früh 9 Uhr.

Liebſte Lucie,

Mittags ziehe ich endlich ab, nicht ohne einige Lamentationen, mich von ſo mancher gewohnter Bequemlichkeit, und ſelbſt der eines Dieners trennen zu müſſen. Im 49. Jahr iſt man doch nicht mehr 25; aber man muß es dennoch ſein können, und ich werde es alſo ſchon durchſetzen.

Das Volksfeſt hatte eine große Menge Fremde hergezogen, und ich habe die Eroberung eines der ſchönſten Mädchen hier gemacht, malgré toute ma vieillesse, einer Fräulein H. aus Regensburg, die komplett verliebt in mich iſt. C'était un très agréable passetemps. Auch meinen Vetter Farrenbach Limburg habe ich mit ſeiner Frau, Tochter meiner alten Bothmer kennen gelernt. Ein ſehr artiger, liebenswürdiger Mann, qui rappelle beaucoup Tettenborn dans ses manières. Il m'a comble d'égards et d'honnêtetés comme tout le monde ici. Mais avec tout cela c'était un bien triste séjour, quatre semaines à Bamberg à ne rien faire et à perdre tant de belles occasions, ohne es ändern zu können!!

Einen Herrn Fritz von Münchhauſen aus Braunſchweig lernte ich kennen, der mir gar viel von Deiner Grazie und Lieblichkeit erzählt hat.

Auf dem Volksfeſt führte ich ſeine junge Tochter, und wir verloren ihn ſo komplet, daß ich den ganzen Abend das Mädchen in Obacht nehmen mußte, ohne den Vater je wiedergeſehen zu haben. Glücklicherweiſe fand ich am Ende des Schauſpiels, wohin ich mit ihr gegangen, eine Tante von ihr, der ich ſie überlieferte, und dort war es auch, wo ich die Bekanntſchaft der ſchönen Thereſe H. zuerſt machte.

Ein Herr von Wambold, Domherr aus Mainz, war auch außerordentlich artig für mich, ein alter dicker Bonvivant, der mich ungemein in Affektion genommen. Ich war aber auch ſelbſt ſehr artig in Bamberg, ſehr herablaſſend, ohne Anwandlung von beleidigtem Hochmuth, weil mich alles fêtirte.

Mit der Geſundheit geht es leidlich, ohngeachtet der ſchrecklichen Hitze.

Jetzt muß ich Dir aber ſagen, daß ich eine ganz vortreffliche Perſon hier gefunden habe, beſſer als alles, was wir je beſaßen, nämlich eine ausgezeichnete Köchin und Inſpektorin, die neun Jahre bei Graf Keſſelſtadt, vier Jahre bei Graf Stadion und drei bei dem berühmten Gourmand, Miniſter Haak, der zuletzt hier privatiſirte, und jetzt an einer Indigeſtion geſtorben iſt, gedient hat, durch welchen Tod ſie frei wurde. Sie iſt zwar ſchon wieder engagirt, will aber zu uns kommen, und wenn ſie es gewiß weiß, aufſagen; 100 Gulden pour tout potage jährlich, Weihnachten u. ſ. w. alles eingeſchloſſen, wäre der Preis. Ich wünſche ſie ſehr für Muskau, und es iſt eine exzellente Perſon für Ordnung im Hauſe. Alles hier will ſie haben, und die Gelegenheit darf nicht verſäumt werden. Gut, ſanft, ordentlich, fleißig, häßlich, und conſommirte feine Köchin iſt ſie.

Ich engagire ſie wie Louis auf Lebenszeit für mich, und Du behälſt die alte.

Adieu, Schnucke.

19.

Pückler an Lucie.

Würzburg, den 4. Juli 1834.

Meine herzliebe Schnucke,

Ich habe mich vor dem heutigen Briefe immer ein wenig gefürchtet, aber es hilft doch nichts, ich muß ihn ſchreiben, und wenn Du nur ein bischen vernünftig und ſtandhaft ſein willſt, ſo kann er Dich weder ängſtigen noch betrüben.

Du weißt es ohne Zweifel ſchon durch die nimmer ruhende Fama, daß der Oberſt Kurſel, wahrſcheinlich von Uebelintentionirten aufgehetzt und ſchwach am Geiſte, einen Artikel in die Allgemeine Zeitung hat ſetzen laſſen, den ich mir hinſichtlich der Albernheit nicht beſſer wünſchen konnte, der mich aber doch gezwungen hat (denn daß Dein Lou als ein Poltron in der Welt angeſehen werde, kannſt Du doch ohnmöglich wünſchen) ſo zu antworten, wie ich geantwortet.

Es iſt damit noch keineswegs geſagt, daß ein Duell zwiſchen uns unvermeidlich ſei; aber es iſt allerdings jetzt leicht möglich. Ich ſelbſt gehe dazu wie zum Tanze, und habe gar keine Idee, daß es ſchlecht für mich ablaufen könnte. Du giebſt viel auf Ahnungen, alſo thue es auch diesmal. Uebrigens iſt es Thorheit, ſich über Dinge zu grämen, die erſtens ungewiß, und zweitens noch gar nicht einmal da ſind. Wende alle Deine Liebe für mich an, mir gutes Glück zu wünſchen, und mein Betragen zu billigen, wie es verdient — das wird mir ein größerer Beweis Deiner Liebe ſein, als nutzloſes und eitles Klagen und Jammern.

Der zweite Punkt, liebes Herz, iſt Amerika.

Bedenke, daß es mir ein wahres Bedürfniß iſt, ehe ich zu alt werde, noch fremde Länder zu ſehen, und daß, thue ich es nicht, nur Mißvergnügen zu Hauſe mich erwartet. Wie reich werde ich dadurch in der Erinnerung zurückkommen, und Du, mein Schnücklein, wirſt dieſen Reichthum auch theilen.

Uebrigens iſt es bei dem Verfolgungsgeiſt, der jetzt an einigen Orten gegen mich herrſcht, vielleicht recht gut, ihnen eine Weile aus den Augen zu gehen. Schreiben aber werde ich häufig, und auch von Dir erwarte ich jeden Monat einen Brief in New-York, den Rother beſorgen wird.

Ein ſchönerer Reiſeplan kann nicht exiſtiren als der meinige, und zum Herbſt 1835 bin ich wieder in Muskau. Da ich allein ohne Diener reiſe, werden auch die Koſten nur ſehr mäßig ſein. Zurück gehe ich über Teneriffa und Madeira, Liſſabon, Madrid, Valencia, Marſeille oder Paris.

Sei alſo gut, lieb und vernünftig. Ich bin jetzt wohl, rüſtig und in beſter Stimmung. Verdirb ſie mir nicht, ſondern erhöhe ſie zehnfach, denn nur Du kannſt das eine und das andere.

Ich küſſe Dich von ganzer Seele, mein anderes Ich, bleibe mir treu, ſei heiter, denn der Menſch kann viel durch den feſten Willen, ſich das Angenehme ſtatt das Uebele, hoffe ſtatt zu fürchten, und denke, daß ächter Liebe keine Entfernung, ja ſelbſt vielleicht der Tod nicht — etwas anhaben kann.

Dein Lou.

29.

Pückler an Lucie.

Frankfurt, den 17. Juli 1834.

Liebes Herz,

Deinen dicken, guten Schnuckenbrief vom 6. habe ich noch glücklich hieher nachgeſendet erhalten, und es thut mir jetzt ſehr leid, Dir meinen letzten geſchrieben zu haben, da Du am Ende daraus zuerſt erfährſt, was alle Welt längſt weiß, nämlich die Annonce des Oberſt Kurſel nebſt meiner Antwort darauf.

Hart iſt es für mich, daß ich nun mein Manuſkript, welches gar nicht nach München gekommen, gänzlich im Stich laſſen muß!

Die vier Wochen in Bamberg waren allerdings ominös für mich:

1) Das Scheitern eines Planes, der alles Gewünſchte überflügelte, durch die elende Krankheit dieſes Jägers,
2) die Nothwendigkeit, mich nun allein zu bedienen,
3) die noch immer etwas gênante Geſchichte mit dem Kurſel,
4) der unglückſelige Verluſt aller vier Theile meiner Manuſkripte.

Das erſte und letzte iſt tief empfindlich, die anderen beiden wenig, und haben überdies beide eine eben ſo gute als ſchlimme Seite, ſo daß ich, wenn mir heute angeboten würde, beide ungeſchehen zu machen, ſehr ungewiß ſein würde, ob ich es annähme, ja, mich allein berückſichtigend, gewiß *nicht*.

Es geht ſehr gut ohne Bedienten, und das andere wird auch gut gehen.

Ich bitte Dich nun nur alles, was Du kannſt, zu thun um das Manuſkript wiederzubekommen, wo es dann ſogleich an Hallberger geſchickt werden muß, der avertirt iſt.

Ich hatte in Muskau eine dunkle Ahnung von dieſem Unglück, wie von dem Jäger. Es iſt meine Schuld, *nicht darauf gehört zu haben*.

Du ſiehſt nun hoffentlich, daß ich nicht erwarten *konnte*, Dich in Liebenſtein zu ſehen, und ſchon in der Hoffnung, die verdammten Manuſkripte noch habhaft zu werden, in den hieſigen Gegenden noch länger verweilt habe, als ich es nach meiner Erklärung in der Zeitung verantworten kann.

Uebrigens, gute Schnucke, hätte ein ſo erneuerter kurzer Abſchied mehr Schmerz uns wie Freude bereitet. Fröhlicher wird das Wiederſehen über's Jahr in Muskau ſein. Wenn ich nicht auf alles antworte, was in Deinen Briefen ſteht, ſo iſt das kein Beweis, daß ich ſie nicht geleſen, es kömmt die Antwort nach und nach, und ich hatte die Zeit über viel im Kopfe. Alſo keine Vorwürfe, ſie ſchmerzen mich.

Die Arnim hat mir meine Briefe noch nicht wieder zurückgeſchickt, und es iſt die Frage, ob ſie's ehrlich meint.

Bei der ſchrecklichen Hitze, die auch hier wie in Berlin iſt, wird mir zwar der eigene Bedientendienſt doppelt ſchwer; ich danke aber dem Himmel, daß ich das fatale Geſicht nicht mehr ſehe, und nach Amerika iſt auf keinen Fall ein deutſcher Diener etwas nütze. Ich bringe im Gegentheil von dort einen Negerſklaven mit, Schnucke. Sehr freue ich mich auf dieſe Reiſe; hätte ich nur vorher meine „Tutti Frutti“ gehörig unter die Haube bringen können. Es iſt viel damit verloren, 3000 Thaler und einiges Renommée.

Wenn Du gefunden, daß ich etwas an Achtung verloren, ſo iſt es höchſtwahrſcheinlich deswegen, weil ich die ehrenrührige Annonce des Oberſt Kurſel einen Monat unbeantwortet ließ, aus dem natürlichen Grunde, weil ich ſie nicht kannte. Selbſt ein Brief Rother's, durch den ich es zugleich mit einem Briefe Schefer's erfuhr, war in dieſer Hinſicht ſeltſam abgefaßt. Ich hoffe aber, meine Antwort wird genügt und auch Dich gefreut haben.

Dein Lou.

21.

Pückler an Lucie.

Frankfurt, den 18. Juli 1834.

Meine Herzensſchnucke,

Was würdeſt Du ſagen, wenn Du mich jetzt ſäheſt, wie ich jeden Morgen um fünf Uhr als Kammerdiener aufſtehe, um meinem Herrn alles wohl zurecht zu machen, auszupacken und aufzuſtellen, damit er um ſieben oder acht Uhr ſeine Toilette machen kann, dann mit dem Hauderer auflade und im Schritt den ganzen Tag in der glühenden Sonne fahre, Abends angekommen, wieder erſt den Diener, dann den Herrn mache, kurz ein wahres Arbeitsleben führe. Ich bin etwas braun geworden, befinde mich aber wohl.

Ich muß mich einen Tag hier aufhalten, um von Rothſchild etwas Geld zu nehmen; denn das wenige von Muskau mitgenommene iſt nun ſo weit alle, daß ich mich nicht ſicher getraue, damit nach Paris zu kommen, wohin ich morgen mit der Diligence abreiſe, und meines immer noch großen Gepäcks wegen für zwei bezahlen muß. In Bamberg, wo mein häusliches Malheur mit der (vielleicht fingirten) Krankheit des Jägers anfing, habe ich meinen Wagen und den größten Theil meiner Effekten bei einem ſehr ordentlichen und ſichern Manne, dem Sattlermeiſter Schmaus, zurückgelaſſen, wofür ich ihm monatlich zwei Gulden gebe, bis der Wagen nebſt Sachen abgeholt wird.

Im Fall Du vielleicht davon Gebrauch machen könnteſt, ſchicke ich Dir hier eine Anweiſung; denn er darf ohne Vorzeigung dieſer (um ſicher zu gehen) nichts verabfolgen laſſen.

Meine Geſundheit alſo iſt trotz der Strapatzen recht leidlich, und ich habe keinen Kummer, als nur bald nach Paris zu kommen, und über mein Manuſkript, welches mir all dieſen Aufenthalt (und doch umſonſt!) verurſacht hat, Auskunft zu erhalten.

Indeſſen ſind meire Arrangements aller Orten hin ſorgfältig ſo getroffen, daß es bald in Hallberger's Händen ſein muß. Das Unangenehmſte iſt nur, daß ich noch vieles ändern wollte, was nun nicht mehr möglich iſt. Il faut se résigner.

Ich wohne hier im Schwan in der Hinterſtube, weil nirgends Platz zu finden war, aber recht heimlich nach dem Hofe hinaus, und bis jetzt auch glücklich inkognito.

Schnucke, ich habe fürchterlich viel zu thun, und muß Dich verlaſſen. Amüſire Dich gut in Liebenſtein, und ſieh in die Zukunft, wenn nicht roſenfarben, doch noch weniger ſchwarz. Cela ne vaut vraiment pas la peine für dieſe precaire und ſtets wandelbare Exiſtenz, die am Ende doch nur eine lebhaftere Art Traum iſt. Als ich durch Offenbach fuhr, ſah ich dort eine wunderhübſche Kaleſche, die ganz für Dich paſſen würde. Dieſe Leute haben enorme Fortſchritte gemacht, und ihre Wagen ſind jetzt faſt den engliſchen gleich, den Wienern ſehr überlegen. Die Chaiſe iſt olivenbraun (eine Modefarbe) mit einem ſehr hübſchen blaubraunen Seidenzeuge ausgeſchlagen, gelbe Leiſten und koſtet 140 Karolinen.

22.

Pückler an Lucie.

Frankfurt, den 18.

In Eile.

Nun verſtehe ich erſt, was Du damit meinſt, daß ich Dir nicht antworte, denn ich bekomme eben jetzt erſt drei Deiner erſten Briefe mit den wichtigſten Nachrichten (das heißt, wenn ich ſie zur rechten Zeit erhalten hätte). Zugleich bekomme ich die Briefe Varnhagen's welche die „Tutti Frutti" begleiteten, aber ohne dieſe! Ditto einen Brief von Pückler (Thomaswaldein) mit den herrlichen Piſtolen, die mir jetzt ſo ſchätzbar wären, aber keine Piſtolen dazu. Iſt das nicht, um ungeduldig zu werden? Aber ich werde es nicht; denn ich habe mir feſt vorgenommen, überzeugt zu ſein, daß es gar nichts Unangenehmes giebt, und in der That, ich habe im Geiſte eine Schnellkraft, der alles möglich iſt. Die Oktaven meiner Seele haben einen ungeheuren Umfang. Sie kann die ſchwächſten und die ſtärkſten, die tiefſten und die höchſten Töne angeben.

Aus Varnhagen's Briefen ſehe ich, daß er mit den drei letzten Theilen der „Tutti Frutti," überraſcht zufrieden iſt und der Novelle das höchſte Lob ertheilt. Qu'en dites vous, Schnucke, qui trouvait tout pitoyable?

Pour comble de malheur iſt heute das Färben total mißlungen. **Je recommencerai à Paris.**

Fatal iſt es, daß ich Deine Nachricht über Liers und Comp. nicht früher erhielt; denn daß in der Breslauer Zeitung etwas geſtanden, wußte ich nicht. Jetzt iſt es wohl zu ſpät, doch ſende ich jedenfalls ein Exemplar der Allgemeinen mit. Findeſt Du es für gut, ſo laß es noch hineinſetzen. Hier ſagt man, „Tutti Frutti“ ſei in Preußen verboten. Iſt dies wahr? Schreibe es mir gleich nach Paris.

Finde ich in Amerika (wie ich vermuthe) einen ganz ſchönen Ort, ſo hole ich Dich nach, und wir vergeſſen Europa und ſeine Melancholie.

Dein Lou.

23.

Lucie an Pückler.

Berlin, den 29. Juli 1834.

Könnte wohl anders das Herz, das Dein iſt und Dich liebt, als tiefgebeugt ſein, und in Schmerz aufgelöſt. Denn was iſt dieſe Trennung, außer ein halber Tod! Dazu die andere Beſorgniß!

Es hat daher Dein Brief aus Würzburg mich in den unvermeidlichen Zuſtand verſetzt, der oft ein ſtechendes Weh iſt, oft dumpf mein Inneres zernagt; doch bei allen Möglichkeiten, von Unglück, von Mißgeſchick für Dich, o mein Lou, mich zerſtören, und für mein Theil nur mir den Troſt anweiſt, dem das ſich für mein Leid bald zu öffnende Grab gewähren, ja ſicher gewähren würde. Doch ich liebe Dich auch darin zu zärtlich, um Dich nicht zu ſchonen; zu ſchonen, indem ich von dem ſchweige, was eigentlich in mir vorgeht! Ja, ich will Dir nur von der Hoffnung ſagen — die mich nicht verlaſſen ſoll, daß, was Du unternimmſt, zu Deinem Heile iſt, daß dies Verlangen nach der Ferne von Allem was Dir hier werth ſein konnte, dies Aufſuchen eines anderen Welttheiles, der Ruf iſt, den Dein Glücksſtern an Dich ergehen ließ! Möge die Wage hier ſich neigen, hier mit reichlichem Maaße. —

Gott empfehle ich es an, mit jedem Pulsſchlage, mit heißen Thränen der unendlichſten Zärtlichkeit, der Würdigung Deiner — der Troſtloſigkeit, daß ich Dich verloren, Dich.

Bin ſehr krank in meiner ganzen Gemüthsverfaſſung. Wohl haſt Du es gut gemeint, mir Deine Pläne nicht mitzutheilen, aber erſpart, vermindert haſt Du nichts, im Gegentheil, was Deine liebevolle Ueberredungsgabe beſchwichtigt, beſänftigt hätte, es fällt mit doppelt neuer Stärke um über mich Einſame! Wohin es mich führt, wie ich mich darin finde, das weiß ich nicht zu beurtheilen, denn noch dauert das Fieber, daß der erſte Schrecken, das ganze betrübte Scheiden, auch die Beſorgniß wegen der Ehrenſache in mir aufgeregt! Beſinnung habe ich nur eigentlich mit großer Anſtrengung.

Sage nur, daß, als Du von mir gingſt, Du, Du ſelbſt wirklich die Pläne der weiteren Reiſe aufgegeben hatteſt. Es gehört zu der Erhaltung meines Zutrauens, meines Glaubens an Dich! Denn bisher lebte ich der unwandelbaren, ungeſtörten Ueberzeugung, daß, wenn Du mir auch nicht gerade alles geſagt, doch Du mir nie etwas geſagt haſt, was Dir nicht Wahrheit war. In Deinem Abſchied lag zwar ein ſchweres Loßreißen von Muskau und von mir, dennoch fand ich in Deinen Betheurungen der baldigen Rückkehr, in der Zuſage, daß Du ſelbſt die Luſt an großen Entfernungen und längerem Ausbleiben verloren, den Karakter der treueſten Wirklichkeit! Hätteſt Du mich ſo täuſchen können, ſo täuſchen mögen! Dann Lou wäre zwiſchen uns ein Mißverſtändniß der Seelen eingetreten, das wie ein trübes Zeichen erſchiene!

Vor allen Dingen aber beantworte meine Frage hierauf genau und klar, denn ein Mißverſtand noch läßt ſich löſen. Was ſich aber zwiſchen Zwei, wie wir, einmal verwirrt, das haucht den Tod des ganzen Verhältniſſes aus! Und Lou, ſterbe ich, ſterbe Du, das wird kommen. Ein anderes Abſterben, das verhüte der Allmächtige und die ewige Liebe an die ich glaube, indem Du mir ihr ſichtbares Zeichen warſt im Leben.

Die Augen ſind ſo verſchleiert, daß ſie die Worte verſchwimmen machen; Thränen aber deuten mehr noch oft an! Sie benetzen Dich ſtromweis im Geiſt, Deine Hände, Dein Haupt, das theure, Deine ganze Geſtalt!

Ich ſegne Dich mit dem Segen der frömmſten Zuverſicht! Behüte Gott Deinen Eingang und Ausgang, Dein Herz, Dein Gemüth, Deinen Körper, Deine Ehre, Dein ganzes irdiſches Wohlſein, denn die Natur iſt Uebergang — Leid und Schmerz, und der Tod die eigentliche Wonne. Das Leben tödtet!

Bin ich, war ich, o mein über alles geliebter und geſchätzter Freund, bin ich, war ich Dein anderes Ich, ſo laß mich's bleiben, und Du glaube, wo es Dir gut geht, an die Treue, wo die Sonne über Dich ſcheinen mag, an ſie, wie auch, daß nicht umſonſt Dein zweites Selbſt athmet; wäre es nicht um mit Dir zu theilen, innig zu theilen was Dich trifft o Du liebes, hohes, einziges Weſen.

21.

Lucie an Pückler.

Berlin, den 24. Juli 1834.

Es ſoll Dich nicht betrüben, mein Lou, und Dir nicht anders als ein ausſtehendes Kapital von Liebe vorkommen, das Du werth achteſt, und Dir unverbrüchlich gehört — der Kummer nämlich, den mein Herz um Dich hat!

Was konnteſt Du von mir halten, wäre ich gleichgültig oder ſo gefaßt, als gingſt Du auf einen Spazierritt aus. Alſo, wenn ich auch keineswegs beitragen will, Dir es ſchwer zu machen, und wirklich auch manches Schöne und Gelungene von Deiner Reiſe hoffe: ſo werde ich darum nicht wieder froh, bis ich Dein Angeſicht wiederſehe, und Deine theure lebendige Geſtalt! Das Fieber, wovon ich neulich ſprach, kann auch noch nicht vorüber ſein! Zu neu iſt die Wunde. Oft, oft möchte ich vor Weh vergehen, dann denke ich an meinen Tod, und — daß, was auch komme, dieſer ja doch nicht ſo fern mehr iſt. O, mein Lou, mein Lou! ſolche oft ganz ſchwere Wellen oder vielmehr ſolche tiefe Nacht kannte ich bisher nicht.

Der Gedanke, daß Du noch bis zum 8. Auguſt in Europa biſt, beſchwichtigt mich noch etwas. Aber, wenn ich Dich auf dem Weltmeer weiß, viele Wochen auf dem immer Dich weiter führenden Schiff, auf deſſen Brettern nichts als todte Einförmigkeit, und das grundloſe Element Dich umgiebt, ſeekrank, in allerhand Entbehrungen ganz einſam, da ſchwillt mir das Herz kummervoll; ich meine, hätteſt Du Deine Freundin lieb, Du würdeſt ſie gleich mitgenommen haben! Doch ach! ach wozu helfen meine Klagen. Mögen meine Wünſche zu beſſerem Ziel führen!

Nun höre: ich weiß nicht, ob Varnhagen ganz zu trauen iſt, oder ob es ſein ganzer Karakter ſo mit ſich bringt, denn er iſt nicht Gefühl, nur ſehr abgeſchloſſener Verſtandesmenſch. Er meinte oder äußerte mir gerade heraus, „Tutti Frutti“ habe Dir freilich viele Feinde gemacht, und nicht den guten, angenehmen Eindruck, wie das frühere Werk; es ſei darin oft eine ſehr wilde Laune, aber Dich darin zu rezenſiren, würde Dir Deine Individualität leicht rauben! Darum habe er ſich der Kritik enthalten. Er meinte auch, Du würdeſt beſſer thun, mir oder ſonſt wem die Briefe oder Aufſätze zu widmen. Denn eben das oft Harte und Rückſichtsloſe werde ſich mildern. Tumult genug würden die letzten Theile geben, und was mehr dergleichen. Ob er nur alles lieſt, was Du ſchickſt, und ob er's recht am Herzen hat, daß Dein Ruhm beſtehe, ſowie ein Freund nämlich, auf den ſich ganz zu verlaſſen iſt? — Was mich anbelangt, ſo finde ich wirklich in den Briefen ganz das Herz, was Du mir wirklich offenbarteſt in den „Tutti“, Deine eigentliche Geſinnung gegen die Welt und die Menſchen! Alſo doch viel Geringſchätzung ihrer, Hohn auch, und eine heftige Ironie. Mein treuſter Rath iſt alſo, daß Du nach dieſer ſcharfen Lauge doch etwas Verſöhnendes der Welt überlieferſt, und wo wirſt Du mehr Stoff finden, als wohin Du gehſt, und mehr Gelegenheit das Komiſche was Dir begegnet zwar mitzutheilen, doch nie perſönlich zu machen. Verzeih dieſen Wink, und wenn ich ſage, ſchreibe mir, ſo will ich damit meiner [illegible] kein Opfer haben. Denke nur an mich dabei und als wenn Du mir ſchriebſt, denn ich bin wirklich eine Ausnahme, und Du für mich immer exemplariſch gut, milde, lieblich, voll Gemüth, Kraft und Grazie, biſt gegen Andere oft kalt, ſtechend, wie mit einer Eisrinde überzogen. Bitte, mein Lou, nicht böſe ſein, nicht zürnen, daß ich ja die Hand und ihren Druck fühle, den Druck des gnädig liebend Sein —

Noch eine und andere Stimmen hörte ich gegen „Tutti Frutti“, die alle ehrlich es ſo faſt wie ich ausſprechen. Unter anderen Windiſch, der eine Reiſe nach Rügen gemacht, und viele Urtheile gehört, wo freilich dem Verſtande ein groß Lob gegeben, doch das Ganze nicht ſo enthuſiaſtiſch als die Briefe. Die Franzoſen haben eine Ueberſetzung angekündigt, worin ſie den Titel dahin abändern, daß ſie das Buch „Le tout ou peu“ nennen. Ich weiß nicht, iſt es Ernſt oder nur ſatyriſch. Es iſt auch ein ziemlich wohlgetroffner Steindruck von Gropius hier zu Kauf gebracht, worunter ſteht „Fürſt Pückler Muskau, Verfaſſer der Briefe eines Ver ſtorbenen in Coni“. Neulich wollte jemand von der ſich mehr und mehr äuſſernden Kultur in der Türkei und Griechenland reden. Er führte zum Beweis an, er habe die Briefe dort in einem Gaſthof gefunden. Ach, Lou, ich ſchwatze wohl ſchon viel zu Unbedeutendes für Paris. Wie werde ich mich noch weit mehr für Newyork beſchränken müſſen! Und wie fürchte ich mich vor den langen, langen Zwiſchenräumen, wo ich ganz ohne Nachricht ſein werde. Denn wenn acht Tage vergehen, und ich habe keinen Brief, iſt es mir, als wenn ich mich von einer Seelenkrankheit befallen fände!

Schreibe mir doch ja recht umſtändlich, und ſo das ganze Blatt ausfüllend. Mehr todt als lebendig werde ich Sonnabend fortreiſen.

Die Arnim war wieder hier, und entzückt über **Bettina** und Deine Rez. Sie ſendet Dir die zwei erſten Theile ihres Buches, denn ich habe dafür reſpondirt, Du würdeſt vor Weihnachten es niemand mittheilen, wofür ſie ſich eidlich verbürgt hat. Viel Schönes iſt unfehlbar darin. Dein Name auf dem erſten Blatte ſchon.

Ich reiſe Sonntag; in Eiſenach finde ich Carolath's, und gehe nicht weiter, wenn mich das Reiſen zu ſehr angreift, als bis Liebenſtein. Von hier weiß ich nichts zu ſagen: es iſt ſo wie ich mir Cairo vorſtelle. Rundum Wüſte, und immer Gluth.

„Tutti Frutti“ iſt hier nicht verboten, aber von allen Kopfhängern verpönt.

Wenn Du ſagſt, Du willſt, um zu ſparen, ohne Diener reiſen, möchte ich bezweifeln! In Muskau hat jeder Deiner Beamten Diener. Wie viele haſt Du dort noch, und ich! Lieber trocken Brod eſſen, als Dich in einer ſolchen Gêne wiſſen! Ich ſchließe nun theures Herz. Ach, was möchte ich Dir noch alles Liebes ſagen! Was für Huldigung bringen! Dir Freude, Troſt, Hoffnung zuſprechen! Ein Netz über

Dich ſpannen, das alles Böſe, Schlimme abhält. Den Ring, den Du noch von mir trägſt, ich weihe ihn zum Talisman. So oft Du ihn mit Erinnerung an mich anſiehſt, ſo oft flöße er Dir Muth, Selbſtvertrauen ein, mildere aber Deinen kleinen Uebermuth, ſollte er zu weit gehen, und Dir Schaden bringen.

Mein Lou, mein Freund, mein geliebter Sohn, ſei geſegnet, geſegnet, geſegnet! Auf mich zähle im Daſein, und birgt mich dereinſt das Grab, ſo ſchreibe Dir darauf: Sie hat mich geliebt. Sie hat mich geſegnet. Sie habe ich beglückt. — Die Thränen ſollen auch dabei ſein. Lebe wohl.

25.

Pückler an Lucie.

Paris, den 26. Juli 1834.

Meine allerbeſte und allerliebſte Schnucke,

Daß ich noch eine zähe Natur habe, iſt mir von neuem dadurch bewieſen worden, daß ich von Frankfurt hieher mit der großen Diligence in drei Tagen und vier Nächten hergereiſt bin, ohne in dieſer Zeit mich weder ausgezogen zu haben, noch auf ein Bett gekommen zu ſein. Die fürchterliche Hitze dabei, und dennoch war ich nicht müde, als ich ankam. Den anderen Tag Migraine, und heute munter und friſch.

Daß ich unter den vielen Briefen keinen von Dir fand, betrübte mich ſehr, um ſo mehr, da ein Kiſtchen mit der Kaffeemaſchine (für die ich ſehr danke, und ſie bereits benutze) da war, aber ohne Schreiben.

Paris hat unglaublich verloren, und wird, wenn es ſo fortgeht, bald Wien und Berlin nachſtehen. Nähme man ihm die Reſtaurants und die Caffee's, ſo wäre es ein Dorf, und noch dazu eins der ſchmutzigſten, die es giebt.

Ich habe noch niemand geſehen als Herrn von Braſſier und Major Klér (Geſandtſchaftsperſonal) und Mecklenburg, denn Werther iſt verreiſt, um dem Julifeſte aus dem Wege zu gehen. Logirt bin ich recht gut und ſtill, **Hôtel du Danube, Rue Richepense, boulevard de la Madelaine,** wohin Du Deine Antwort adreſſiren kannſt, denn vierzehn Tage von dato werde ich noch verweilen müſſen.

Aenſtige Dich vor allem nicht wegen der Affaire mit dem Oberſten. Es iſt ſehr möglich, daß ſie ganz friedlich beigelegt wird, und wo nicht, ſo haben ſich jetzt endlich ſowohl die mir von Pückler überlaſſenen Piſtolen wie die Manuſkripte gefunden, und wo? Bei Tauffkirch, der über ſein Hohenburg alles vergeſſen hat. Die Manuſkripte ſind nun (freilich unkorrigirt) an Hallberger abgegangen, und die Piſtolen erwarte ich täglich. Es wird aber wahrſcheinlich zu nichts Ernſtlichem kommen, natürlich ſo, daß keines Ehre darunter leidet, was Du doch ſelbſt nicht wünſchen könnteſt.

In der großen Oper habe ich „Guſtave“ geſehen, das allerdings ein ſchönes Schauſpiel iſt, aber auch das einzige Theater, das nicht verloren, ſondern durch einen genialen Entrepreneur noch gehoben wurde. Bei dem Maskenball brennen 2000 Wachslichter auf dem Theater. Die gute Küche im Café de Paris iſt auch eine erfriſchende Sache, ſonſt aber iſt wenig Zerſtreuung, und ich wünſchte, ich wäre mit Dir, meine Schnucke, und Du mobil genug, mich überall hin zu begleiten. Dann fehlte mir nichts. Meine Haare und Toilette ſind in gutem Stande, und die Geſundheit auch, zur guten Stunde ſei's geſagt, alſo ſei auch Du (über mich) heiter und vernünftig. Mit größter Sehnſucht erwarte ich Deine Antwort. Ich küſſe Dich von ganzer Seele. Morgen mehr. Braſſier kömmt.

Dein ewig treuer Lou.

28.

Lucie an Pückler.

Theurer über alles geliebter Lou,

Mit welchen Schmerzen — ſchreibe ich dieſe letzten Zeilen, die Dich erreichen ſollen, während Du noch auf dieſem Welttheil biſt! Es iſt ein Abſchiednehmen, das mich bis auf's Innerſte meiner Empfindung ergreift, und Doch willſt Du Standhaftigkeit, doch willſt Du keine Klage! Würdeſt Du aber, da Dir meine Liebe, meine Treue, Anhänglichkeit werth iſt, nicht ſelbſt Dich unbefriedigt fühlen, vermöchte ich leicht zu tragen, was der Natur meiner Geſinnungen nach mich tödtlich trifft. Denn, o mein Lou, mein heißgeliebter Freund, mein Einziger, das Gewicht dieſer Trennung, wie ſchwer, wie überwiegend iſt es, allem, was ich bisher erfahren! Wohl ſagſt Du, es kömmt immer anders wie man es dachte; und nur, was mir bevorſteht, dies kann kaum meiner Vorausſicht auf der einen oder anderen Weiſe fehlen, die unter uns auflöſend, abbrechend, den Umgang ſtört und aufhebt, der der höchſte Genuß meines ganzen Lebens geweſen! Ja, mich wirft Dein Entſchluß doch in Nacht zurück. Erinnerungen zwar bleiben, ſie ſind glänzende Sterne, ach, die man gern betrachtet, nie aber zu erreichen vermag. So wird es auch mit mir kommen, und, wie geſagt, außer daß es Dich vielleicht Deinen Wünſchen näher bringt — und überhaupt Dein Leben bereichert, was meine freudigſte Hoffnung iſt — ſo aber läßt es mich in der traurigſten Verarmung in allen was mich perſönlich bisher reich und glückſelig gemacht! Meiner Jahre Zahl, mein bald geſchloſſenes Daſein, darin nur kann ich noch Troſt ſuchen! Troſt! nein, dies Wort paßt nicht. Die Reſignation, das Abſterben, das iſt der rechte Ausdruck! Und die Wehmuth, welche dieſe Ueberzeugung Dir geben wird, die kann ich Dir nicht erſparen! Mehr ſollſt Du auch nicht von mir hören. Deine ungeſtörte Heiterkeit, Dein ungeſtörter Muth, ſind Dir zu allem zu nothwendig, und ich will, daß mein Bild zwar mit dem unvermeidlichen Trauerſchleier verhüllt in Deiner Seele ſtehe, doch gefaßt; in Deinem Willen ergeben, Dir mit einer ſich verläugenden namenloſen Liebe und Treue hingegeben, nicht aber als laſtender Schmerz der Erinnerung!

Dieſes Wild, mein Lou, das Bild Deiner Freundin, der Mutter Deiner Wahl, der Frau, die Dich erkannte, die das Liebſte, Gütigſte, Huldreichſte von Dir erfahren, an die Du nie denken kannſt, ohne es zu fühlen, daß Du geliebt würdeſt, dies Bild von ihr umſchwebe und geleite Dich. Es ſtrömt Segen aus über all Dein Thun, und dahin, wo das Höchſte thront, da dringt auch das Gebet des Geiſtes, wovon des Bildes Form die irdiſche Hülle umgeben.

Geſtern war ich zu krank durch Weinen und heftige innere Bewegung — und doch iſt noch Mehreres, was mir ein ſo großes Anliegen iſt, das Du beachteſt! Nämlich: Dein Zuſtand ohne Bedienung. Es iſt und muß für Dich unerträglich ſein — es raubt Dir koſtbare Zeit; es erſcheint mir auch unſchicklich, kurz, ich ängſtige mich entſetzlich deshalb, und namentlich, weil ich durch eine Frau, die längere Zeit in Nordamerika war, Details erhielt, die Du vielleicht gar nicht ſo weißt. Es iſt eine reiche Bremer Kaufmannsfrau, die hier im Hauſe wohnt! Alles hat das Land im vorzüglichſten Maße, Klima, Gedeihen, Reichthum — nur eins mangelt ganz: Menſchen, die die Klaſſe der Dienenden bilden, und wer ſich nicht vorſieht durch Kontrakte, mit Leuten, die man hinbringt, oder woran man ganz ſicher iſt, der iſt im allerhöchſten Grade übel daran, ja, er erfährt Unannehmlichkeiten und Unbequemlichkeiten, die über alle Begriffe ſind. Darum, theurer Freund, ſieh Dich vor, gehe nicht ohne Europäer hin, mache Kontrakt mit ihm, den er nicht, aber Du auflöſen kannſt.

So weit war ich gekommen, als ich, mein Lou, Deinen Brief aus Frankfurt zugleich mit der guten Nachricht empfing, daß Dein Manuſkript gefunden! In Taufkirch's Händen bewahrt, und wahrſcheinlich auch dort alle meine Briefe, davon Du nur einen Theil erhalten. — Die große Mobilität aller Deiner Pläne machte dieſe Rückſtände jeder Nachricht, auch der der fatalen! Gott leite in dieſer Sache alles zum Beſten. Der Punkt der Ehre ſteht ja über dem Leben noch, und ich beuge hier mein Haupt in Gottes allmächtigen Willen. Er ſei mit Dir, und mit Deiner muthvollen, gewiß großen Seele. Was Du mir ſagſt, daß man Dich über die Zögerung Deiner Antwort minder hätte achten können, ſo war es fern, daß mich irgend jemand darüber etwas merken ließ. Aber freilich, mein Lou, Dein Muthwille, ſo laß es mich nennen, in „Tutti Frutti“ hat Dir viel Feinde zugezogen, und wenigſtens ſolche, die Dir nicht und nie günſtig waren, auch Dich beneideten um ſo viele Vorzüge, die Bahn freier gemacht, Dich anzugreifen, und die Masken über ihre eigentliche Denkart zu heben. Der Präſident Rother, mit dem ich noch Zeit hatte, über die Angelegenheit des Kurſſel ein ſchriftliches Wort zu wechſeln, glaubt nicht an das Duell aus Gründen, wie er ſich ausdrückt — doch ich finde für gut, Dir den ganzen Brief von ihm mitzuſchicken: denn ich ſchrieb in meiner größten Herzensangſt an ihn. Nicht freundſchaftlicher kann man gegen mich als er ſein.

Varnhagen war ſehr beſorgt, und iſt in jeder Hinſicht ganz freundſchaftlich, ſpricht mir von Dir mit Begeiſterung. Woher meinſt Du, daß Dich alles verfolgt? Welche trübe Vorſtellung! Daß ich ſagte, Du läſeſt meine Briefe nicht, war kein Vorwurf. Dieſe mache ich nie, wieder bloß Anmerkungen.

Ach nein, nichts mit Vorwurf, nichts das wehthun könnte. Alles mild und lind und beruhigend, ſo haucht es meine tiefſte, mächtige Empfindung aus; Dich zu beruhigen, Dich zu erheitern, Dir jede ſchwere Stunde überſtehen zu machen: alles in Deiner Bruſt zu kühlen, Deinen Geiſt zu befreien, Deinen Glauben zu ſtärken, an Gott, an Liebe, an Deine Freundin, an Dein Glück.

Von mir weiß ich Dir nichts zu ſagen, als daß ich Dich ausſchließlich in Gedanken und im Gebet habe. Was meine Geſinnungen betrifft hinſichtlich meiner Feſtigkeit und Haltung, ſo leide ich; doch Du wirſt mich immerfort auf dem Wege der Vernunft finden, und weißt, daß ich Deine Ehre über alles Irdiſche ſtelle. Ob ich reiſe oder bleibe, ich weiß es nicht. — Für's erſte warte ich mit Angſt und Sehnſucht Deine Briefe ab. Ach, ſchreibe, ſchreibe. Es iſt ja alles Dein, was Du mir ſchreibſt, und wie Du willſt, kannſt Du es künftig benutzen. Wie reich nun Deine Journale werden, was frommt es? Aber mir iſt jede Zeile Leben Balſam! Und der Duft, der auf den Briefen liegt, weil ſie an ein lebendiges, fühlendes Herz gerichtet wurden, den benimmſt Du Deinen Werken, denn kalt und todt iſt der Buchſtabe, der nur der Preſſe zufließt! Noch einmal: Gott ſegne Dich. Meine Zärtlichkeit für Dich iſt unſterblich. Hierauf lebe ich, und gebe meinen Geiſt dereinſt auf.

Deine S.

Soll ich der Arnim ihre Briefe wiederfordern, und wie? Dir nachzuſenden etwa? Nämlich ihr es ſagen. Die Frau hat ſo viel Baſis wie das Waſſer einer Fontaine; was oben herausſprudelt, macht den neuen Tropfen Platz.

O ſchweres Leben, ſchweres Trennen! Ich liege aufgelöſt in Thränen, in Liebe, in Trauer zu Deinen Füßen.

27.

Pückler an Lucie.

Paris, den 29. Juli 1834.

Meine Herzensſchnucke,

Deine beiden großen Briefe habe ich heute erhalten, und ſie haben mich wahrhaft geſtärkt, da ſie in jeder Zeile eben ſo viel Liebe als Vernunft enthalten, und mir in der letzten Hinſicht etwas bange war. Nach dem zärtlichſten Kuſſe erwiedere ich alſo zuerſt, daß ich bei meiner Abreiſe von Muskau den amerikaniſchen Plan noch nicht hatte, ſondern ihn erſt in Bamberg gefaßt. Was ich Dir alſo in dieſer Hinſicht geſagt, war die volle Wahrheit. Gott weiß auch, ob noch (dieſes Jahr wenigſtens) etwas daraus wird; denn der Oberſt K. iſt nicht hergekommen, ſondern citirt mich jetzt wo anders hin. Wahrſcheinlich wird die Geſchichte beigelegt, aber ich habe darüber meine Zeit verloren, und ſpäter als im Auguſt läßt ſich die Sache nicht mehr ausführen. Uebrigens nimmſt Du doch eine Reiſe nach Amerika von acht Monaten für etwas zu Ernſtes und Wichtiges, gute Schnucke, und ängſtigſt mich mit dieſer zu großen Empfänglichkeit für Beſorgniſſe aller Art, die doch gewiß gar nicht zu befürchten ſind.

Mit dem Bedienten aber haſt Du recht.

Ich kann ihn nicht mehr entbehren, und hätte allerdings den Schmidt gern gehabt, und gut brauchen können. Aber ſo lange Du keinen anderen haſt, geht es doch nicht. Einſtweilen nahm ich einen Muskauer hier an, der bei Herrn von Bourgoing drei Jahre als Jäger gedient, und gute Zeugniſſe von ihm hat, auch ſieben Jahre preußiſcher ſchwarzer Huſar war. Wenn er ehrlich iſt, ſo gefällt er mir ſonſt nicht übel, aber man iſt doch immer nicht ſo ſicher als mit unſeren Leuten. Er iſt der Sohn der Lederhändlerin Schwabe in Muskau, und giebt ſich das Anſehen eines großen

Attachements für mich. Ein bischen windig ſcheint er, kennt aber Paris ſehr gut, und iſt eifrig, auch mit allen Hunden gehetzt. Um ihm zu trauen, kenne ich ihn noch zu wenig.

Schnucke, ich ſchrieb Dir zwei Briefe nach Liebenſtein, Haſt Du ſie erhalten?

Wie ſehr rührt mich der Deinige, den ich ſchon zweimal durchleſen — aber, gute Schnucke, ſei ſtandhaft, und laß Deine Phantaſie nicht ſo weit über das Ziel hinausgehen. Du ſtellſt Dir immer alles viel ſchlimmer vor, als es iſt, und Du weißt, ich fürchte das doppelt, einmal, weil es Dich quält, und zweitens, weil das Schickſal hämiſch gegen die iſt, welche ſchon über Geringes ſo tief klagen, und ihnen dann erſt oft das wirkliche, das unvermeidliche Uebel ſchickt. Da ich nun ſelbſt leicht in dieſen Fehler verfalle, ſo wünſchte ich ſehnlichſt, Du hätteſt ihn nicht. So bleibe ich immer unruhig und beängſtigt über Dich, obgleich Du diesmal die Ehrenſache zu meinem wahren Comfort ſehr vernünftig nimmſt, aber nicht ganz ſo die Reiſe, aus der zu guterletzt denn wahrſcheinlich nicht einmal etwas wird. Henne und Ente! Dabei bleibt es.

Soll ich Dir recht die Wahrheit ſagen, ſo wäre ich, wie ich jetzt geſtimmt bin, lieber im Gärtele bei Dir in Muskau, als irgendwo. Je me fais vieux, je le sens, und doch will ich noch etwas erleben; auch, ganz genau überlegt, iſt es nicht Muskau, ſondern, wie ich immer geſagt, Frankreich, wo ich mit Dir ſein, und Dich klein und niedlich etablirt ſehen möchte.

Hier allein und iſolirt fühle ich mich gar nicht angenehm. Auch iſt dieſe Art Leben ungeheuer theuer. Mein ſehr mitlelmäßiges Logis koſtet 65 Fr. wöchentlich, und mein Kabriolet 100. Eſſen, Theater, nöthige Toiletten — Renovirung, tout cela mange diablement d'argent sans aucun but ni profit. Glaube mir, alles wäre immerfort gut, hätten wir nur Geld. Proſaiſche, traurige Wahrheit! Nächſtens eine ganze Menge mehr. Sei munter und liebe mich. Dann tröſtet ſich über alles andere immer leicht

Dein treuer Lou.

28.

Pückler an Lucie.

Paris, den 2. Auguſt 1834.

Meine Herzensſchnucke,

Noch immer iſt die Geſchichte mit dem Oberſten in suspenso, und ich zur Verlängerung meines Pariſer Aufenthalts genöthigt. Unterdeſſen bin ich dem Könige vorgeſtellt worden und ſeiner Familie, wo ich auf das artigſte empfangen wurde. Das Lokal der Tuilerieen iſt prächtiger als je, die Art des Empfanges aber ziemlich bürgerlich. Alle ſagten mir etwas Artiges meine Briefe betreffend, und der König unterhielt ſich zweimal ſehr lange mit mir. Der Prinzeß Adelaide erzählte ich vom Carolather perpetuum mobile. Elle serait aussi femme pour l'aprécier. Ich war das erſtemal in meiner Generalsuniform, und ſie ließ mir ſo gut, daß ich den Abend viel assurance hatte. Den anderen Tag fühlte ich mich bei Mad. Gay und Mad. de Girardin ihrer Tochter, bel esprit, viel verlegener, und wirklich albern, während ſechs bis ſieben Franzöſinnen mich mit einer Volubilität von Komplimenten und Phraſen überſchwemmten, auf die ich nichts zu erwiedern wußte. Am Schreibtiſch hätte ich es leicht gefunden, an Ort und Stelle lähmte mich die deutſche Verlegenheit. C'est bien bête, mais je ne serais jamais autrement. Ich hänge ganz von Stimmungen und momentanen Impreſſionen ab.

Den 3.

Heute aß ich beim Grafen Pozzo (nicht der ruſſiſche Geſandte), eine alte Londoner Bekanntſchaft, der eine reiche Engländerin geheirathet, und ein ſehr gutes Haus hier macht. Dort war ich nun wieder, ich weiß ſelbſt nicht warum, unter ſehr hübſchen Frauen wie zu Hauſe, und amüſirte mich ſehr gut. Beſonders war eine Gräfin St. Albain hübſch, deren alter Mann, einſt Adjutant von Bernadotte, als dieſer franzöſiſcher Kriegsminiſter war, eine berühmte Gemäldeſammlung beſitzt, und ſehr klug ſprach. Er citirte etwas von St. Evremont über Cäſar, was mich außerordentlich frappirte, und mir deutlich bewies, daß ich in dieſem Leben nie hätte etwas Großes werden können. Il était toujours, ſagt St. Evremont von Cäſar, le plus actif et le moins emu. Im letzten liegt's.

Eine Venetianerin ſang göttlich, und die Konverſation war oft ſehr anmuthig. Erſt ſpät kam ich nach Hauſe, und fand eine Einladung zu Tiſch beim König, was hier in der Regel nicht üblich, und eine große Auszeichnung iſt; denn gemeine Franzoſen von der garde nationale ſieht der König zwar bei ſich, aber Fremde nur höchſt ſelten. Der König hatte auch die Artigkeit gehabt, mir eine Erlaubniß zu ſchicken, Neuilly zu ſehen, das für die eleganteſter Campagne in Frankreich angeſehen wird. Der Park und pleasure ground kömmt Muskau nicht gleich, aber das Schloß, Ställe u. ſ. w. ſind allerliebſt.

In den kleinen Appartements ſind alle Zimmer ohne Ausnahme mit weißem Atlaspapier mit rothen Bordüren tapezirt, das ganz die Seide nachahmt, und Vorhänge und Draperieen alle von buntem geblümten oder einfach gefärbten Baumwollenzeuge. Kupferſtiche und neuere Gemälde ſind vielfach angebracht. Die Meubles ſind Mahagoni, einfache Formen, aber ſehr hübſch, beſonders Causeuses et chaises longues. Ich habe mir die Adreſſe des Tapezierers geben laſſen, den ich zur Beſorgung Deiner Kommiſſionen benutzen will, ſobald ich nur ein wenig Zeit gewinne.

Deine Briefe nebſt Nachſchrift habe ich erhalten, und danke Dir herzlich für die Sorge meiner Ehre in den Zeitungen. Niemand anders denkt ſonſt daran, und ich ſchätze es hier doppelt hoch, daß Du dies hierbei thuſt. Das zeigt Dein adeliges Gemüth. Bleibe dabei nur immer feſt, und faſſe überhaupt mehr Stärke gegen das Schickſal. Wir haben ja keine andere Waffe dagegen. Vous descendez de hauts barons, ma mie. Dans ma lignée on note d'infamie femme qui pleure, et ce par la raison, qu'il en put naître un lâche en ma maison.

Eben verläßt mich der Graf St. Maurice, l'introducteur des ambassadeurs, der mir eine Erlaubniß gebracht hat, das Innere des Palais royal zu ſehen.

Auch in der „Gazette de France“ und anderen Zeitungen ſtehen ſchon Artikel über mich, et quoique cela me flatte, je suis un peu épouvanté de cette réputation à soutenir, vollends hier in fremder Sprache, denn in Deutſchland helfe ich mir ſchon.

Mit der Geſundheit geht es leidlich, nur die Migraine hat mich ſchon zweimal derb heimgeſucht.

Der Himmel ſegne und behüte Dich, morgen mehr. Daß Du am Fuße leideſt, wird bald vorübergehen, die Hitze auch; ich danke Gott, daß Du unterwegs biſt, denn das wird Dich zerſtreuen.

Dein ewig treuer, liebender Lou.

29.

Pückler an Lucie.

Paris, den 7. Auguſt 1834.

Liebes Herz,

Es war ein großes Diner beim König, und ſehr comme il faut. Die Königin gab mir den Arm ſie zu Tiſch zu führen, und ich ſaß zwiſchen ihr und der zweiten Prinzeſſin, beide von ſehr angenehmer Unterhaltung. Nach Tiſch begab man ſich auf die Terraſſe mit dem herrlichen Garten vor ſich, wo der König ſich wieder über eine halbe Stunde mit mir über politiſche Gegenſtände mit großer Offenheit unterhielt. Mehrere Damen vom Hofe kamen nachher an mich heran, und machten mir viel Komplimente. Je m'en tirais assez bien, denn ich war heute in keiner Art verlegen, und befand mich angenehm in dieſer Geſellſchaft, deren Ton ſehr natürlich, einfach und anſpruchslos iſt.

Es läßt ſich hier ſchon leben, nur die Theuerkeit iſt ſehr groß, und hat gegen ſonſt noch außerordentlich zugenommen. Es iſt kaum ein Unterſchied mit London. Beſucht man die Geſellſchaft nicht, und iſt unbekannt, ſo kann man wohlfeil leben, aber in meiner Lage nicht; und ich wünſchte daher ſehr, ich könnte fort, um mein Geld nicht en pure perte daraufgehen zu ſehen.

Den 8.

Le Roi me comble d'honnêtetés. Neulich hatte ich ihm geſagt, daß mich ſeine neuen Ställe in Neuilly außerordentlich intereſſirt hätten, weil ich ſelbſt welche dieſer Art zu bauen im Sinne hätte, und heute erſcheint auf Befehl des Königs Herr Fontanes, der erſte Architekt in Frankreich, bei mir, um mir jede Auskunft darüber zu geben, und die Pläne mitzutheilen. Nous ne sommes pas gâtés à ce point là chez nous.

Geſtern habe ich Madame de Girardin, deren Mann Deputirter iſt, und ein allerliebſtes Haus hat, beſucht, und war beſſer en train. Auch die Gräfin Regnant de St. Jean Angely und die Gräfin St. Albain, wo ich merkwürdige hiſtoriſche Portraits ſah, unter anderen Ninon, 25 Jahre alt von Mignard, und dieſelbe 80 Jahre alt, von einem anderen Meiſter. Ferner Robespierre, von David gemalt, und Louis der Achtzehnte als Sanskülotte gekleidet, wie er in den Jakobinerklub ging.

Ein Diner bei Mecklenburg verſammelte uns Abends, mehrere Diplomaten und auch den hier attachirten Major Clér, einen ſehr liebenswürdigen Mann, der mich ſekundiren ſoll, und jetzt noch in friedlichen Unterhandlungen mit der Gegenparthei begriffen iſt. Denn Kurſell kann keinen Urlaub hieher bekommen, und kömmt es dazu, muß es in der Nähe ſeiner Garniſon vor ſich gehen. Es wird aber wahrſcheinlich eine Rücknahme ſeiner Annonce erfolgen, und dann natürlich auch der meinen. Ich gehe ſehr behutſam und nur à mon corps défendant in dem Ausſöhnungsprozeß zu Werke. Sei Du aber darüber ganz unbeſorgt.

Mit meinem Tagebuch bin ich gräßlich im Rückſtand; denn bis jetzt blieb mir gar keine Zeit zum Schreiben, und ich ſchaudere vor allem, was ich nachzuholen habe, weil ich mich zu gut hier amüſire, und ſchrecklich faul bin. In ſolchen Stimmungen aber iſt mir das Schreiben eine wahre Qual. Nur mein Schnückerle bekömmt jetzt Briefe.

Adieu, ich bin wohlauf, und hoffe ſehnlich, Du auch.

Dein herzlich liebevoller, treuer Lou.

Ich habe Dir den Grafen del Pozzo (bei dem ich neulich aß) nebſt ſeiner Gemahlin empfohlen, denn er kömmt nach Berlin.

30.

Pückler an Lucie.

Paris, den 10. Auguſt 1834.

Meine liebe Schnucke,

Geſtern lernte ich in der Oper Balzac kennen, und fand ihn ganz anders, als ich mir ihn gedacht. Un petit gros réjoui avec une grande tête et une face d'enfant, ayant l'air d'avoir 20 ans tout au plus. Pas très bon ton et rien de distingué dans toute sa personne, mais d'une conversation assez amusante, toute naturelle, et sans aucune prétention.

A propos. Mad. Conſtant, die viel jünger und hübſcher ausſieht als ehemals (ein Kompliment, das ſie mir zurückgiebt) iſt von London zurückgekommen, und grüßt Dich auf's herzlichſte. Ich erwarte ſtündlich einen Brief für Dich. Sie iſt ſehr enchantirt von ihrer engliſchen Reiſe, und der Aufnahme von Seiten des Hofes. Hier aber iſt ſie, wie auch der Zirkel der Gay, ein wenig in der Oppoſition.

Ich habe Dir, glaube ich, geſchrieben, daß der König mir Herrn Fontanes geſchickt, der mir jetzt alle genauen Pläne der Ställe kopiren läßt. Er erzählte mir viel von Napoleon und ſeinen Rieſenplänen. Seine ſtehende Phraſe war: Mon cher Fontanes, quand nous aurons la paix, nous bâtirons, mais bâtir et faire la guerre en même temps, c'est impossible. Vom jetzigen König ſprach er mit dem größten Enthuſiasmus, und er erzählte mir viel intereſſante Details über die Julitage.

Alles das iſt recht ſchön; ich aber lebte in Paris am glücklichſten ganz unbekannt, wie damals, als ich von England kam. Die Welt genirt mich, und wäre ich hier etablirt, ich bräche gewiß alle geſellſchaftlichen Verhältniſſe gänzlich ab, pour filer ma douce vie entre de bons diners, d'amusants spectacles, de jolies filles etc. Avec cela encore un appartement bien élégant, un bon remise le soir, et 3 beaux chevaux pour le matin, et il ne me resterait plus rien à désirer.

Ich wundere mich etwas, daß ich keine Briefe bekomme, denn mit Amerika, fürchte ich, wird es diesmal nichts, und Du kannſt noch vierzehn Tage hardiment nach Paris ſchreiben.

Den 11.

Eben erhalte ich Deine zwei Briefe aus Liebenſtein, die mich betrüben und ärgern — und Deine Antwort iſt viel zu ſchwach, gute Schnucke, obgleich ſehr gut. Ach, wäre ich doch dageweſen, ſie Dir zu machen! Wir müſſen der Königin dies aber noch eintränken, und die Gelegenheut wird ſich finden. Du aber, meine Schnucke, biſt zu geſcheut, um eine ſolche Albernheit anders als lachend aufzunehmen. Schreibe mir doch, ob die natürliche Tochter des Herrn von Suſſex mit der Königin war, um dieſe Inkonſequenz herauszuheben.

Daß Du abgereiſt und niemand vorgelaſſen haſt, iſt ſehr vernünftig. Es ſind Widerwärtigkeiten, über die man ſich hinwegſetzen muß, wie ich es thue; denn wir ſind nicht zum Glück beſtimmt! Hier fehlt es auch nicht daran. Mein Friſeur, der mich täglich raſirt und friſirt, kam heute nicht, und warum? Weil er dieſen Morgen an der Cholera geſtorben iſt, die wieder zu wüthen anfängt, wenngleich noch im Dunkeln.

Ich bin durch den Oberſten noch gefeſſelt an Paris. In acht Tagen muß ſich indeß alles entſcheiden. Nach dieſer Entſcheidung ſchiffe ich mich entweder ein in Havre, oder reiſe nach der Gränze. Im letzteren Falle will ich hier eine Kaleſche für Dich kaufen, und ſie zu meiner Reiſe gleich benutzen, denn das Diligencefahren Tag und Nacht greift mich zu ſehr an, und ich muß mit Ruhe und Bequemlichkeit dort ankommmen.

Da Du einmal um die Sache weißt, ſo ſchreibe ich Dir auch davon, um ſo mehr, da ich die ſichere Ahnung habe, daß entweder ein Vergleich zu Stande kömmt, oder ich obſiege. Das letztere wäre vielleicht nicht übel, um den Leuten radikal das Maul zu ſtopfen.

Daß ich über meine Reiſe nicht viel ſchreibe, laß geſchehen; denn das Loos der Briefe, in ſolcher Entfernung beſonders, iſt doch ſehr unſicher, und ich ſchreibe Dir in meinem Tagebuch. Du lieſt es dann gedruckt mit deſto mehr Vergnügen.

31.

Pückler an Lucie.

Paris, den 12. Auguſt 1834.

Meine gute Schnucke,

Du biſt alſo jetzt im ſchönen Salzburg und athmeſt würzige Bergluft, während ich in der Cholera- und Stinkluft von Paris Odeurs für Dich nach Berlin packe.

Der Himmel gebe, daß Dir die Reiſe recht wohl bekomme, und Du heiter zurückkehren mögeſt. Was mich betrifft, liebte ich die Geſellſchaft, ich müßte zufrieden ſein; denn es iſt unglaublich, wie ich überall empfangen werde.

Geſtern war ich in den Tuilerieen, und fand die Königin mit den Prinzeſſinnen und ihren Damen ganz allein um ihren runden Tiſch verſammelt. Man nähert ſich der Königin, verbeugt ſich, und die Konverſation, an der jeder Theil nimmt, beginnt ohne weitere Etikette, als daß man ſich nicht ſetzen darf. Nach einer halben Stunde erſchien der König im großen Koſtüm mit einer Deputation von Pairs, um ſie der Königin vorzuſtellen. Ich wollte mich zurückziehen; der König ſagte mir aber im Vorbeigehen, ſich verbindlich neigend: „Ah bon soir. Prince, vous n'avez pas du tout besoin de vous déranger pour nous. Restez, je reviendrai à vous tout-à-l'heure".

Nachdem ſich nun die Pairs ein wenig ecoulirt hatten, kam er wirklich zurück, die abgebrochene Unterhaltung wieder anzuknüpfen. Du kannſt denken, daß ich mich in Dankſagungen und einigen Komplimenten de bon goût nach Kräften erſchöpfte. Als nun im Verlauf der Konverſation ich äußerte, daß ich mich freue, Herrn Guizot und Dupin kennen zu lernen, und den General Athalin aufſuchen würde, um ihn zu bitten, mich ihnen zu präſentiren, ſagte der König: „Permettez-moi de vous rendre ce service" und rief beide, um uns miteinander bekannt zu machen. Ich ſprach nachher noch lange mit den Damen, und blieb wieder der letzte. Angenehm war mir die Bekanntſchaft des Generals Gourgaud, der mir ſagte: Vous n'êtes pas étranger pour moi; car nous vous connaissons comme un ami zélé de l'Empereur.

Ich beſuchte nachher Werther, der eben von Breſt zurückgekommen war, und mich außerordentlich zuvorkommend empfing, und brachte den Reſt des Abends, das heißt der Nacht eigentlich, bei Frau von Delmar zu, die in der crême der Ariſtokratie hier lebt, wo ich Pozzo fand, und den Fürſten Butera, den napoleoniſchen Ambaſſadeur, kennen lernte, der, wie Du weißt, ein armer hannöverſcher bürgerlicher Lieutenant, ein ſo großes Glück durch ſeine Frau gemacht hat. Er erzählte uns Wunderdinge von den dortigen Jagden, unter anderen, daß der alte König einmal 120 Schnepfen an einem Tage geſchoſſen, und in 50 Coups nicht einmal gefehlt. Auf anderen Jagden habe man oft 800 Hirſche in einem Tage geſchoſſen. Voilà des chasses, qui en valent la peine.

Den 12.

Heute früh beſuchte mich Herr von Werther, und wird mich nun ein wenig in die Welt lanciren. Dein Lou.

32.

Pückler an Lucie.

Paris, den 18. Auguſt 1834.

Meine Herzensſchnucke,

Ich mache jetzt täglich diners de beaux esprits, und werde unglaublich fêtirt. Je m'en tire tant bien que mal. Eines der hübſcheſten Diners war bei der Conſtant mit Beranger, Balzac und L'Herminier (der in Berlin war), nebſt mehreren Anderen.

Deine Kommiſſionen machen mir viel daneben zu ſchaffen, und die Geſchichte mit dem Oberſten erfordert auch noch immer Korreſpondenzen und zeitraubende Abſchriften. Sie iſt von einer Natur, und dabei ſo publik, daß ich mit der größten Vorſicht darin zu Werke gehen muß, theils, um mir auch nicht das Geringſte zu vergeben, theils um auch auf der anderen Seite jede mögliche Mäßigung zu zeigen, damit ich im Fall des Duells mich beim Könige legitimiren kann, wenn es ungünſtig für den Oberſten ausfällt. Es wird aber wahrſcheinlich gütlich ausgeglichen werden. Nur fürchte ich, um meine amerikaniſche Reiſe dadurch zu kommen, wenn ſich die Unterhandlungen noch länger hinziehen.

Eine Kiſte mit Odeurs und Chokoladeechantillons iſt nach Berlin an Dich abgegangen.

Schnucke, ich habe furchtbar viel zu thun, liebe aber nur Dich. Der Welt bin ich ſatt, ſelbſt wenn ich wie hier meine Eitelkeit völlig darin geſchmeichelt finde.

Lebe wohl, und ſchreibe mir, wie es Dir geht in Salzburgs ſchönen Auen

Dein treuſter Lou.

33.

Pückler an Lucie.

Paris, den 21. Auguſt 1834.

Meine Herzensſchnucke,

Schnucke, ich bin der beſte Kommiſſionair in der Welt! Mit allen meinen Geſchäften hier, savoir: geſellſchaftliche Pflichten ohne Ende, Einrichtung meiner eigenen Toilette, und ein Duell mit einer Reiſe nach Amerika auf dem Halſe, habe ich dennoch Deine Aufträge auf's ſchönſte beſorgt.

Den 24. Auguſt.

Du glaubſt mich wohl ſchon in Amerika, weil Du mir gar nicht mehr ſchreibſt. Noch ſind wir nicht ſo weit, wiewohl ich's wünſchte.

34.

Lucie an Pückler.

München, am 23. Auguſt 1834.

Um ein Bild meines inneren Zuſtandes zu haben, denke Dir jemand, der an einer langwierigen vielleicht nicht mehr zu heilenden Krankheit darniederliegt. Noch iſt vage lebendige Theilnahme an der Außenwelt da, doch Hoffnung, damit jemals wieder in Berührung zu ſtehen — dieſe fehlt. Auch ich, geiſtig, liege matt und entkräftet nach langer vergeblicher Erwartung. Reſignation, Geduld, das iſt es noch allein, und den Kreis der Wünſche eng und beſchränkt zuſammenziehen, wohl die einzige noch anwendbare Regel, um nicht allen Muth zu verlieren. Doch, wie läßt ſichs ausführen, zumal wo Du, mein Lou, auftrittſt, Du, den ich mehr liebe wie mich ſelbſt, und den ſeine Phantaſie, ſeine inneren

Spiegel, immer und immer in's Unermeßliche, in's Unerreichbare führen. Wie bald unter anderen würdeſt Du des Lebens ſatt werden, welches Du mir als das Dir einzig zuſagende ſchilderſt! Einmal, mein Etabliſſement mit Dir in einer kleinen franzöſiſchen Provinzialſtadt, dann Deine Garçon-Exiſtenz in Paris ohne mich und mit Ausſchluß aller guten Geſellſchaft! O Lou! ich kenne Dich beſſer, und wenn ich Dich gleich in der etwas fatiguanten Poſition Deiner Renomenre und der Obligation dieſe zu ſouteniren beklage, ſo wären beide erſte Situationen, doch auf die Länge Dir die Unerträglichſten.

Mich führt meine dermalige Reiſe zu mancher Erkenntniß. So unter anderen wird mir klar, daß Du noch kurze Zeit nur übrig haſt, wo Du auf dem Meer des Zufälligen und Ungewiſſen zu ſchiffen haſt. Lenke ein nun bald — nun das Poſitive mehr zu ergreifen. Treibt Dich der ſo günſtige Wind an ein Land, wo Du durch Hymens Vermittelung zu einem Filial wenigſtens aus Golconda's Reich gelangſt, gut, oder was ich oft auch denke, glückt es mit dem zweiten Plan, der Dich völlig unabhängig machen würde, noch beſſer, ſonſt aber liebes, liebes und mein Kind, mache Dir ein Bild eines wahren Philoſophen. Dieſer werde; genieße Dein herrliches Muskau, und Dich ſelbſt. Möge dann mir, wenn der Himmel will, mir dieſer Anblick noch gegönt ſein, und Ruhe. Ach Ruhe, die mein einziges Ziel nur iſt. Wo bin ich hingerathen! Und wie wird Dir nur dieſer lange Stoßſeufzer, faſt zur Lithanei ausgeartet, gefallen. Möglich doch, und jedenfalls als treuſte Meinung liebevoll aufzunehmen.

Lou! ich bin begriffen auf meiner Prüfungreiſe; welch Bündelchen Du zum Geleite mitgegeben, dies ſuche bei Dir ſelbſt zu erforſchen. Einſtweilen erblicke mich auf der erſten Station von Nürnberg in der fürſtlich Carolath'ſchen Berline. Es zog aber drin und war mir zu heiß, ich flüchtete bald wieder in meine alten Caleſche — an der Seite meines kammerzofigen Ungethüms. Und in dieſer trauigen Geſellſchaft fuhr ich durch alle die Gegenden, wo ich einſt jung und blühend, hoffnungsvoll und herrlich geweſen bis an die Gränze der Grafſchaft Pappenheim.

Da wurde mir's aber wie ich die alten Berge und Thäler, die Dörfer und Kirchthürme erblickte, den Fluß der Altmühl in hellſter, ſtiller Vollmondsnacht, bis auf's Innerſte der Seele weh und immer weher! Zwei meiner Kinder liegen dort in der Gruft von vielen Thränen bedeckt, die auf ihre kleinen Engelsgeſtalten fielen, und von noch weit mehr bethaut, die ich aus fernen, fremden Gegenden ihnen nachſendete. Dieſe Tropfen nahm der Himmel auf, und netzte ſie damit, wenn Andere, aber die Mutter nicht wieder die ſtille Stätte beſuchten. Wie viel ſonſt dort begraben liegt an Freunden und an Freuden kannſt Du denken, der das jugendliche immer nur zu tief empfindende Herz Deiner Freundin kennt.

Angekommen auf der Station, denn durch Pappenheim ſelbſt kommt man nicht, wurden die wankenden Entſchlüſſe von Adelheid und ihrem Mann auf der Chauſſee im Freien geregelt, denn der Vater hatte geſchrieben, er erwarte ſie nur bis zum 3. Auguſt, und doch war ſein noch andauernder Aufenthalt in Pappenheim beſtätigt. Ich gab carte blanche, ſich meinetwegen nicht zu geniren, und ſetzte meine Reiſe ſchnell über Augsburg hierher fort. Das Reſultat für Carolath's war ein Beſuch des Grafen auf der nämlichen Station, und den anderen Tag kamen ſie hier an. Mein Fuß iſt inzwiſchen ſehr ſchlimm geworden, und meinem alten Wagen verſagten ſeine vier Räder ferneren Dienſt.

Das Gute unter ſo viel Kalamitäten war die Erſcheinung des Grafen von Taufkirchen, der von ſeiner reizenden Hohenburg her einen Ausflug gemacht. Er war ſehr artig, wies mir einen guten Arzt zu, einen Wagenbauer, führte mich geſtern im engliſchen Garten in's Theater, und hat mich dringend ja herzlich nach ſeinem Schloſſe eingeladen, wohin ich auch zu gehen denke, wenn pied et roues wieder laufen können. Die Reiſegeſellſchaft iſt indeſſen voraus nach Gaſtein.

35.

Lucie an Pückler.

München, den 24. Auguſt 1834.

So glücklich bin ich, mein Lou, wieder einen Brief von Dir, den vom 18. Auguſt, zu haben. Möchte doch das troſtloſe Amerika in dieſem unglücklichen Handel mit dem raſenden Kurſel zu Grunde gehen; dann kannſt Du wirklich nichts Beſſeres thun, als mich in Gaſtein aufzuſuchen.

Beſchworen ſei Lou, mir gleich zu ſchreiben, und ſollteſt Du bleſſirt werden, ſo rufe mich — ohne Aufſchub. Trage Deinem dermaligen Diener für dieſen Fall auf, oder bitte Deinen Sekundanten nur gleich, gleich Nachricht zu geben. Ich lebe kaum, wenn ich an den Ernſt dieſer Angelegenheit denke, in jeder Hinſicht! —

36.

Pückler an Lucie.

Den 26. Auguſt 1834.

Le prestige fait tout dans le monde. Ich bin nie weniger geiſtreich geweſen als hier, und dennoch werde ich überall ausgezeichnet als ſo. Heute ließ Mad. Recamier förmlich Chateaubriand kommen, um mich zu ſehen, und mit ihm bekannt zu machen. Er war ſehr amiable. Die Journale ſprechen oft von mir, und in den Geſellſchaften, ſo wenige es jetzt im Sommer giebt, empreſſirt man ſich um mich her, und alles das uniquement wegen der vogue meiner Briefe.

Selbſt Mad. Wyſe, die ich bei der Gräfin Renaud traf, machte mir nur Vorwürfe mit zärtlichen Blicken. Sie iſt die einzige von der napoleoniſchen Familie, die ſich die Erlaubniß in Frankreich zu bleiben, Dieu sait, comment, verſchafft hat. „On fait toujours ce qu'on veut bien“ ſagte ſie. „Oui“, erwiederte ich, „avec des yeux comme les vôtres“ — die in der That außerordentlich ſchön ſind.

Den 27.

Heute nahm ich Abſchied in St. Cloud, wo ich, wie immer, ſehr freundlich aufgenommen wurde. Ich habe der Königin zu guterletzt eine neue Idee für die Tuilerieen gegeben, die mir Mad. Adelaide auftrug mit Fontanes noch zu beſprechen. Man war, unter uns geſagt, zuvorkommender gegen mich als gegen die Geſandten, mit denen ich zuſammen da war. Der König hat mir noch eine Menge gute Rathſchläge für Amerika mit auf den Weg gegeben, wohin es nun bald gehen ſoll.

Apropos, Marchat und ſeine Frau ſind auf dem Lande, und Lucien iſt Oberſt in braſilianiſchen Dienſten, die Bourienne todt. Der alte Brayer wird von den alten Anhängern Napoleons ſehr verachtet und gehaßt.

Der Himmel behüte und bewahre Dich, und ſchenke Dir eine frohe Reiſe. Zwei Kiſten für Dich ſind unterwegs. Adieu, jusqu'à demain.

Dein Lou.

37.

Lucie an Pückler.

Hohenburg, am 31. Auguſt 1834.

Lieber, theurer Lou,

Mit ſehr ſchwerem Herzen entfernte ich mich von München — denn ich hoffte erſt noch einen Brief von Dir zu erhalten, und Beruhigung daraus zu ſchöpfen. — Dieſe über die mich ſo ängſtende Sache — dann über Deine Reiſe, welche doch dies Jahr zu weit hinausgeſchoben, Dich großen Gefahren und mich der bängſten Sorge über Dich ausſetzen würde! Leider brachte mir die letzte Poſt nichts, und erwartungsvoll ſehe ich dem morgenden Tag' nun entgegen.

Meine alte Carete gerieth in eine gewaltige Deroute und iſt in die Kur gekommen, denn alles an ihr fand ſich defect. Mit einiger Zuverſicht reiſte ich dennoch ab, doch kaum eine Station weit, ſo brach ſchon die Axe, und wie ein Bleſſirter ward das gebrechliche Werk weiter geſchafft. Indeſſen durch welche Gegenden. In geringer Entfernung von München entwickelte ſich immer deutlicher und grandioſer das herrliche Panorama der Gebirge, die ſich in den ſchönſten Formen wölbend, in allen Richtungen detachirten. Immer eine Maſſe hinter der anderen, bald bewaldet, bald felſig, bald grüne Flächen ausbreitend. Alle wie von magiſchem Duft umwoben. Welche Matten, den Smaragd ſpiegelnd! Doch dem eigentlichſten Claude Lorain in der Landſchaftsſchilderung, was ſtammelt ihm ſeine Schnucke vor! Kurz, Lou, durch treffliche, reizende Punkte kam ich bis nach dem Städtchen vor Hohenburg. Dann wurde es Nacht, und ich gewahrte nur ein engeres Thal, hohe Fichten, Felſenabhänge und was ſich dem Pittoresquen mehr naht. Endlich kam ich an, und ſteige vor einem magnifiquen Schloß ab, wo Bianca, Taufkirchen und der tolle Louis mich am Portal empfingen.

Ich wurde ſehr freundlich aufgenommen, und der Anblick alles deſſen, was ich ſah, konnte nicht anders als mir äußerſt gefallen! Doch den anderen Morgen — welche Ausſicht eröffnete ſich mir.

Reizend himmliſch. Mitten in den Bergen doch nur auf dem erhöhten Thal die Iſar in ihrer Opalfärbung mit breitem Strombette, den Fuß der gegenüberliegenden Alpen beſpülend. Teppiche wie Sammet, ein tiefblauer Himmel hoch und klar, der die prächtigſten grünen Farben wie in ſich aufnimmt, und mit ſich vermählt. Bauerhütten, die den lieblichſten Effekt machen. Rings mit Altanen umgeben, weiß alle, mit grünen Laden und Thüren, ſchön geformte Dächer, Kapellen, Kirchthürme, Kreuze romantiſch aufgeſtellt, und dies reiche, überfüllte Bild, durchweht von einer Luft, die balſamiſch und ſtärkend in ihrer Reinheit, ich möchte ſagen, ewige Jugend und Kraft ausſtrömt. Das nenne ich geſegnete Länder, und geſegnet, die darin geboren, dreimal geſegnet, die ihre hohe Schönheit fühlen. Glaubſt Du, mich hat mancher Anblick in der größten Anmuth, in der Herrlichkeit ſeiner Erſcheinung tief, ja bis zu einer Thräne gerührt, die gewiß nicht verloren ging, ſondern den ſuchte und fand, der Schöpfer einer ſolchen Natur, einer ſolchen Welt iſt! Hier hat Taufkirchen das Glück gehabt, ein magnifiques Schloß einer verarmten großen Familie abzukaufen. Nicht mit Unrecht, ſagte er, und hörte ich, es ſei eine der allerſchönſten Beſitzungen in Baiern.

Köſtlich ſind die gewölbten, das ganze Gebäude durchlaufenden Galerieen, überall Marmor, ſchönes Ebenmaß in den Zimmern, und jedes Fenſter ein Tableau. Komm her! Für mich ſind die Bewohner, man kann nicht liebenswürdiger ſein, nnd ſeit meiner Irrfahrt habe ich zum erſtenmal wieder phyſiſches Wohlſein hier empfunden. Dein Nichtkommen hat betrübt, und den Herrn des Hauſes, wie mir ſcheint, nach ſo langer vergeblicher Erwartung verletzt.

Wenn ich nun gleich glaube, daß Ihr eigentlich nicht füreinander ganz paſſen würdet — ſo müſſen doch in dieſen Regionen wenn auch nicht Schlöſſer, andere ebenſo delicieuſe Gegenden ſein, worin man hohen Genuß des Lebens fände! Komm her, o Lou, das heißt, ach wäreſt Du hier, ach hätte ich, um Dich zu befriedigen, hier eine kleine, eine köſtliche Stelle nur! Und welche ſchönen, freundlichen Menſchen.

Aber die blühende, ſchöne Bianca — ſehr verändert! Noch immer die Geſtalt, ſonſt leider nur Erinnerungen mehr, und viel gänzlich verlöſchtes und verwandeltes! Die Kinder ſind ſehr geſund. Die Tochter hat eine hübſche tenue, ſieht auch der Mutter ähnlich, wird aber jedenfalls dieſer nachſtehen! Der Sohn — wer weiß, jetzt ein hübſcher Knabe, und mir noch zuſagender! Louis mit mehr Verſtand und Unverſtand als je. — Er will mit mir nach Gaſtein reiſen, und hat Dir heute geſchrieben!

Doch wie prächtig und lebensfroh alles iſt; oft fällt es wie ſchwerer Traum aus, denn ich erwache nur auf Herz und Sinne. Wo biſt Du? Du mein Liebes. Auf welchem Wege? Was wird werden mit Dir, Engel, liebes Lind, mein Lou, mein einziger Freund! Vielleicht in ärgſter Gefahr, in heftigſter Gemüthsbewegung. Denn wie ohne dieſe, wenngleich der höchſte Muth Dich beſeelt. Und keine, keine Nachrichten habe ich Aermſte ſeit dreizehn langen Tagen! Morgen kommt die Poſt. Was wird ſie bringen, und bringt ſie Beruhigung über eine Sache, was wird mit der Reiſe, mit der traurigen Reiſe, viel zu ſpät ſchon! Ja, namenlos ſind meine Sorgen, und was koſtet mir Deine Unruhe erſt, mein, mein Lou. Was kann ich darüber ſagen! — Und wo ich Stärkung und Troſt mir ſuchen will, da iſt es mir bei dieſer Trennung, als wenn ein kalter Nebel alles verhüllte. Nicht ein einziger Punkt, nicht eine Hoffnung, an die ich mich wahrhaft halten könnte, außer Deiner Liebe und Freundſchaft.

Leb wohl, leb tauſendmal wohl, mein liebſtes, mein einzig wirkliches Gut auf Erden, und Gott gebe Dir überſchwenglich, mir gewähre er Friede, um Dich, um mich, und bald ſolche Nachrichten, die Wunden ſchmerzſtillen. Denn bis es anders lautet, wie könnte ich das Herz nicht voll Wunden fühlen.

Noch zuletzt meinen Segen, den der zärtlichſten Mutterliebe des Dir bekannten eigens zugewandten Herzens der treuſten, allertreuſten Freundin.

Komme doch nach Gaſtein, nach Salzburg, rufe mich zu Dir. Ach, was willſt Du über's Meer!

Brechen ſich die Wellen des endloſen nicht ſchon an meines Lebens Ufer?

Denn endloſe und tiefe Nacht iſt das Meer des Todes, und wie bald kann es mich aufnehmen in ſeine undurchdringliche Nacht, woraus Du mich nicht abrufſt, wenn meine Zeit dageweſen.

Doch ich ſchließe, und hoffe und bete, daß Dir Gott durch das Mittel Deines hohen Geiſtes das Beſte, das Vortrefflichſte für Dich eingebe! Leb wohl, leb wohl.

Gedenke Deiner treueſten Treuen S.

38.

Pückler an Lucie.

Paris, den 1. September 1834.

Meine Herzensſchnucke,

Ich habe ſo viel zu thun und zu ſchaffen, daß Du mit dem Schreiben ſchon ein bischen Nachſicht haben mußt. Recht viel werde ich dafür zu erzählen haben, da ich ſo manche intereſſante und berühmte Menſchen hier kennen lerne. Mad. Gay behauptet, qu'on me gâtait à Paris, Mad. Recamier ließ mir Chateaubriand förmlich kommen, um mich mit ihm bekannt zu machen, die Dücheſſe d'Abrantes bat mich um einen Beſuch und der Marquis Cuſtine, der ſich Dir, Adelheid und Helmine ſehr angelegentlich empfehlen läßt, gab mir ein wahres, kleines Feſt in der vallée de Montmorency, der König aber hat mir die Zeichnungen ſeiner Ställe und ein Werk über alle ſeine Palais geſchenkt. Tout cela est bien aimable, und es iſt gut, daß es nicht zu lange mit meinem Aufenthalt währt, denn ſonſt möchte ſich die Saite wohl bald abſpannen.

Vom König habe ich in St. Cloud Abſchied genommen, und reiſe nun, da die Entſcheidung meines Weges bald eintreffen muß, jedenfalls in einigen Tagen ab. Geſtern erſt erhielt ich mit großer Freude Deinen Brief vom 23. mit vielen ſchönen Beſchreibungen Münchens, und ich kann Dir nicht ſagen, wie wohl es mir that, Dich ſo vernünftig über mein Duell ſprechen zu ſehen. Denn, da ich weiß, wie ſchwer es Dir, dicke Schnucke, ankömmt, vernünftig zu ſein, ſo danke ich Dir dies, und rechne es Dir an weit höher, als alle mögliche Sentimentalität, die ſich in den ſchönſten Phraſen ausſpräche.

Es verſteht ſich, daß, kömmt es dazu, was noch ſehr ungewiß iſt, ich im Falle einer Bleſſur Dich gleich rufen laſſe, denn wer würde mich beſſer pflegen. Nur verhindere mich nicht, Schnückerle, nachher an Amerika, auf das nun einmal mein Sinn geſtellt iſt. Nachher wollen wir Philoſophen werden, wie Du es wünſcheſt, wenn wir können, woran ich einige beſcheidene Zweifel hege. Ich eſſe heute bei Delmar, deſſen Haus das ſchönſte in Paris iſt, und mirabile dictu! dasjenige, wo ſich die hohe Ariſtokratie am reinſten verſammelt. C'est la maison la plus fashionable et la plus comme il faut de Paris. Mad. Delmar, die mir ſehr wohl will, giebt das heutige Diner meinetwegen, um mir Roſſini's Bekanntſchaft zu verſchaffen, et c'est moi, qui ai fixé le jour. Vous voyez, Schnucke, qu'on n'est pas prophète dans son pays, mais qu'on l'est ailleurs.

Dein treuer Dich gar herzlich liebender Lou.

[illegible].

Pückler an Lucie.

(Vor dem Duell geſchrieben, im Fall ſeines Todes. Der Brief wurde nicht abgeſandt.)

Meine gute, alte, treue, liebe Schnucke,

Wenn Du dieſen Brief erhältſt, bitte ich Dich, immer und mit dem liebendſten Herzen vernünftig zu ſein. — Ich ſage es Dir vorher, der Brief enthält eine ſehr ſchlimme Nachricht, eine, die Dich ſehr tief erſchüttern wird, aber wozu hätten wir die Vernunft, wenn wir ſie nicht gerade in jenen Augenblicken gebrauchen wollten, wo wir ſie am nöthigſten haben, und glaube mir, das Schlimmſte ſelbſt hat doch auch noch ſeine vortheilhaften Seiten, nur eins macht eine ſchreckliche Ausnahme — wenn der, den wir lieben, ſeine Seele oder ſeine Ehre gebrandmarkt hat. — Selbſt wenn ich *zum Beiſpiel* zehn Jahre früher wie Du verſterben müßte, ſo denke, gutes Schnücklein, daß bei unſerem Glauben an Seelenwanderung dies das einzige Mittel iſt, wie, entweder hier auf der Erde noch oder in einem anderen Stern, das umgekehrte Verhältniß was uns in dieſem Leben an einem vollkommenen Glücke *gehindert* hat, in's Rechte gerückt werden, und ich dann erſt die wahre, ganz glückliche Ehe mit Dir führen kann. — Ferner würden auch für die Zeit, die Dir hier übrig bleibt, unſere Affairen ſich für Dich allein mit Hülfe eines treuen Freundes und durch das allgemeine

Intereſſe, was Du einflößen mußt, nebſt den Erinnerungen der Dankbarkeit für Deinen Vater zu endlicher Ruhe und Sicherheit beſſer geſtalten, als es vielleicht jetzt möglich iſt. Du aber würdeſt eine ſanft tröſtende Beſchäftigung darin finden, meine Pläne, die Du alle kennſt, weiter zu führen, und für die Erhaltung deſſen zu ſorgen, was bereits geſchehen. Die Ueberzeugung daneben, daß niemand ſich untereinander treuer geliebt als wir, niemand ſich gegenſeitig inniger und rückſichtsloſer vertraut — daß *ich* dieſes Leben nur mit heißem Dank und tiefſter Liebe für Dich verlaſſen habe, müßte ſelbſt Deinem größten Schmerz noch eine ſüße Beimiſchung geben. Dann denke: per aspera ad astra, jene Deviſe aus Deinem alten Buche: Durch Unglück geht man in den Himmel ein. Sei alſo, meine treue Seele, gefaßt, wenn das Schickſal eine große Trauer über Dich verhängen ſollte. Es iſt möglich — ich darf es Dir nicht verbergen, wäre es aber nicht hundertmal ſchlimmer, wenn ich aufgehört hätte, Dich zu lieben, oder Du mich verachten müßteſt! — Der Tod ſelbſt iſt wie jene Reiſe nach Amerika oder dem Orient — iſt für Seelen, die ſich einmal wahrhaft gefunden, nur eine zeitliche, keine ewige Trennung. *Ewig* aber iſt die Sympathie, *die ohne irdiſches Intereſſe* die Geiſter bindet. — Der meinige wird Dich umſchweben, und ein Kuß Dich rufen, wenn Du mir folgen ſollſt.

Dein bis im Tode treuer Lou.
Vergiß mein nicht!

Es iſt meine feſte Ueberzeugung im Moment des Todes augenblicklich wieder in den Keim eines neuen Lebens überzugehen, und wer würde nicht gern wieder jung, wem gönnte es ein liebendes Herz nicht mit Freuden! So ſieh es an, meine Schnucke, und fühle in Deinem eigenen Herzen die Gewißheit des Wiederfindens. Wer weiß, wie oft wir uns ſchon ſo getrennt haben, ohne eine Ahndung davon zu behalten. Noch einen Kuß im Geiſte, und Ade für diesmal. — Wir ſehen uns wieder, bis dahin lebe in der Erinnerung, auch dieſe iſt ſüß, und banne thörichten Schmerz. Nicht mehr als recht iſt.

Noch ein Wort, mein Herz:

1) Heirathe nie wieder. So abſurd Dir dies vielleicht jetzt klingt, es könnte doch eine Zeit kommen, wo Du anders darüber dächteſt, dann denke meines Wunſches.

2) trage Zeitlebens eine halbe Trauer für mich. Ich habe es verdient, und dies ſei das Zeichen Deiner unerſchütterlichen Treue für den Todten, der Dir vielleicht liebend jetzt ſchon nahen darf.

Dein Lou.

Ich küſſe und ſegne Dich.

40.

Pückler an Lucie.

Verviers, den 9. September 1834.

Meine ſehr gute Schnucke,

Noch war es Dir nicht beſtimmt, Wittwe zu werden, denn ich kann Dir nun die gute Nachricht geben, daß ich heute als Sieger aus dem an der preußiſchen Gränze ſtattgefundenen Duell mit dem Oberſten Kurſell hervorgegangen bin, und was eben ſo gut iſt, die Bleſſur des Oberſten bietet keine, wenigſtens keine immediate Gefahr, obgleich zwei Linien tiefer nach der Ausſage des Arztes der Tod unvermeidlich war.

Wir ſchoſſen uns im Avanciren, was ziemlich ſchwierig iſt, und durch Zufall beide faſt zu gleicher Zeit. Der Oberſt fehlte, und ich traf ihn am Halſe.

Da er ſich für vollkommen befriedigt erklärte, und zugleich bereit, diejenigen Erklärungen nun zu unterſchreiben, die ihm von Paris aus zugeſchickt worden waren, um das Duell zu vermeiden, und die er früher verweigerte, weshalb es ſtattfinden mußte — ſo konnte ich nur zufrieden ſein, und wir ſind als gute Freunde geſchieden, während er am Krampfbrechen von ſeiner Wunde litt.

Er hat ſich übrigens ſehr gut benommen, und wir waren ſo höflich miteinander, daß ein Fremder geglaubt haben müßte, es ſei eine bloße gegenſeitige Schießübung. Seltſam war es allerdings, daß wir uns erſt in dem Augenblick kennen lernten, wo wir unſere Piſtolen aufeinander losdrückten.

Ich hatte übrigens an demſelben Morgen ſchon eine andere und weit größere Agitation ausſtehen müſſen, nämlich mir meinen letzten Weisheitszahn ausnehmen zu laſſen, weil er mir ſeit einiger Zeit zuweilen weh that, und ich fürchtete, er könnte mich gerade während des Duells quälen. Die Operation war ſchwierig, und konnte nur nach dreimaligem Anſetzen beendigt werden, weil man ihn nicht anfaſſen konnte. Ich ſende beiliegend denſelben Zahn in natura.

Eine Sorge biſt Du nun los, gute Henne, aber wie lange wird es dauern, ſo fliegt die ci devant junge Ente wieder in eine andere Gefahr! Arme Schnucke, Du kömmſt nicht zur Ruhe!

Was ich jetzt thue, weiß ich ſelbſt noch nicht ganz genau, wahrſcheinlich kehre ich nach Paris zurück, pour jouir un peu de mon petit triomphe.

Mein Schwager Tauſkirch wird den Kopf darüber ſchütteln, daß ich den Oberſt Kurſell nicht todtgeſchoſſen habe, aber ſage ihm, daß ich erſtens nicht mit meinen guten Piſtolen ſchießen durfte, zweitens das Schießen im Gehen immer, ſelbſt bei dem beſten Schützen, ſehr unſicher bleibt. Endlich muß ich ehrlich bekennen, daß mir der bejahrte Mann ſo frei und ohne alle Vorſicht entgegenſchritt, daß ich mich zu keinem mörderiſchen genauen Zielen entſchließen konnte, ſondern ſchnell nur in der Linie losdrückte. C'est peut-être une bêtise, mais le bon coeur me joue de ces tours-là, et vous le savez bien, que c'est comme cela.

Seit das Duell vorbei iſt, fühle ich wieder eine rechte Leere, und ich bedaure faſt dieſe leichte Aufregung meiner Lebensgeiſter verloren zu haben; denn es beſchäftigte mich. Jetzt habe ich nichts mehr von gleichem Intereſſe, et je suis mécontent. Du wirſt deſto zufriedener ſein, und das freut mich am meiſten. Antworte, wie gewöhnlich, an Rothſchild.

Dein treuer Lou.

Im Falle ich geblieben wäre, hätteſt Du einen ſehr rührenden Brief von mir bekommen, der jetzt in meinem Portefeuille bleibt. Schnucke.

41.

Pückler an Lucie.

Liéges, den 11. September 1834.

Da ich, verehrte Schnucke, vergeſſen habe, in meinem letzten Briefe den erwähnten Zahn einzulegen, ſo ſchicke ich Dir den ſehr abſcheulichen jetzt, nebſt einem Ringe mit einer pensée und dem Datum des Tages, wo beſagter letzter Weisheitszahn ausgezogen wurde.

Das hieſige Land iſt ſo hübſch, Gegend und Wetter ſo angenehm, daß ich Mühe habe, es zu verlaſſen. Heute erſchien der Wirth des ganz guten Hotels bei mir, um ſich ſehr reverentiös eine Gnade auszubitten. „Eh bien", ſagte ich, „qu'y a-t-il à votre service?"

„Je vous prie, mon Prince, quand vous écrirez sur la Belgique, de faire l'éloge de mon Hôtel."

Dies iſt mir ſchon an mehreren Orten begegnet.

Da dies nur eine Begleitungsadreſſe des Ringes iſt, ſchreibe ich weiter nichts.

Dein alter Lou.

42.

Pückler an Lucie.

St. Quentin, den 15. September 1834.

Liebſte Schnucke,

Ich ſchicke Dir hierbei ein Blatt des erſten Journals aus Brüſſel, damit Du ſiehſt, wie man in Belgien über Deinen Lou urtheilt, und bitte Dich, es für Muskau aufzuheben.

Uebrigens melde ich Dir, daß Du mehr Glück haſt als ich; denn nach allen eingezogenen Erkundigungen iſt es für dieſes Jahr zu ſpät für Amerika, und ich werde daher eine andere weniger entfernte Tour einſchlagen müſſen.

Sehr übel iſt es für mich, keinen früheren Muskauer Diener mit mir zu haben, der zugleich etwas gewandt iſt. Der Schwabe iſt zu verwöhnt, und auch etwas zu leichtſinnig. C'est un excellent Figaro, pour un homme, qui a plusieurs domestiques, mais pas un serviteur, comme il m'en faut. En partant de Paris, je compte le renvoyer, et m'embarquer de nouveau seul et en diligence. L'affaire du duel m'a coûté au moins mille écus, et il faut tâcher de réparer cette brèche à ma bourse durant l'hiver, ou si cela n'est pas possible, au moins ne pas continuer sur ce pied, trop dispendieux pour mes moyens.

Ich bin recht begierig auf Briefe von Dir, die ich von Rothſchild erwarte, um auch zu wiſſen, ob ich ferner nach München adreſſiren ſoll.

Apropos, mein Aberglaube hätte bald einen kleinen Stoß erlitten. Du wirſt gewiß ſchmälen, wenn ich Dir ſage, daß ich, einem Diner bei der ſchönen Delmar zu Liebe, am Freitag von Paris zu meiner gefährlichen Expedition abreiſte. Es ging auch im Anfang ſchlecht genug. In der Morgendämmerung begegneten wir am Thore links einer Leiche, die man zu Grabe trug, und bald darauf auf derſelben Seite einer Heerde Kochenillen, ohne daß ich eine Nadel herauszuwerfen hatte. Zweimal brach mir die in Paris zur Reiſe gemiethete Kaleſche, und wir nahmen aus Irrthum eine falſche ſehr ſchlechte Straße, auf der wir drei Poſten umfuhren. Endlich hatte ich unterwegs eine der fürchterlichſten Migrainen, die ich ſeit lange erlitten, und die ich in halber Verzweiflung auf dem ſchändlichſten pavé abwarten mußte, weil zum Liegenbleiben keine Zeit mehr war. Aber was geſchah — kurz vor dem Orte des Rendez-vous begegnete ich einer ſchönen Heerde Schafe rechts, und meinem laut gerufenen bon jour, bon jour, Schnucke, habe ich es allein zu danken, daß die früheren böſen Omina gänzlich entkräftet wurden. Auch hatte ich Deine mir einmal gegebene Roſe, die mein Portefeuille nie verläßt, auf der Bruſt.

Heute beſah ich bei Lampenſchein den wunderbaren hieſigen Kanal Napoleons, der 1½ Lieues unter den Bergen hinführt. Der Fußweg an ſeinem Rande iſt glitſcherig und gefährlich. Vor drei Wochen ertrank hier die Frau und Tochter des Deputirten l'Arabie. Un seul faux pas les entrainaient dans l'abime.

Adieu für diesmal. Dein treuer Lou.

43.

Pückler an Lucie.

Paris, den 18. September 1834.

Liebe Schnucke,

Ich bin eben angekommen, und noch inkognito hier, und finde zwei Briefe bis zum 3. September von Dir vor, mit verſchiedenen Vorwürfen, daß ich Dir nichts vom Duell ſchreibe.

Ich will Dir dies erklären.

Da ich aus verſchiedenen mündlich mitzutheilenden Gründen von Hauſe aus (das heißt, von dem Moment an, wo ich die Nachricht der Kurſell'ſchen Proklamation erhielt) entſchloſſen war, daß es zum Duell kommen ſollte, auf der anderen Seite aber, im Fall ich den Oberſt todtſchöſſe, die größte Vorſicht anwenden mußte, um nicht als Agreſſeur beim Prozeß zu erſcheinen, ſo zog ſich dadurch die Sache ſehr in die Länge, und ich ſuchte, um Dich nicht zu beunruhigen, ſo wenig als möglich davon zu ſprechen, und Dir die Hoffnung der friedlichen Ausgleichung zu laſſen. Ich glaube, daß dies vernünftig war, und Du es jetzt billigen wirſt.

Uebrigens weißt Du, daß ich den Oberſt ganz anders gefunden, (ſchon aus ſeinen Briefen nach Paris) als ich ihn erſt erwartet, nämlich chevaleresk und ein braver Mann, aber bornirt. Sein Benehmen hat ihm das Leben gerettet; denn wenn ich feindlich zielte, war er bei der Geſchicklichkeit, die ich jetzt durch ziemlich viel Uebung erlangt, ein Kind des Todes, und was die Ruhe betrifft, ſo kann ich Dir mein Ehrenwort geben, daß meine Hand nie auf dem Schießplatz ſo feſt iſt, als ſie beim Duell war. Ich war ſo vollkommen gleichgültig, als ich es nur immer ſein kann, und hatte unter anderen beim Zahnausnehmen früh zehnmal mehr Agitation; das lebhafteſte meiner Gefühle war Mitleid mit dem Oberſten, und eine generöſe Abneigung, ihm auf den Leib zu zielen.

C'est drôle, mais c'est vrai. Indeſſen will ich nicht läugnen, daß ich in der langen Zeit vorher manchmal, aber ſelten, eine Anwandlung von Beklemmung fühlte; doch nie aus Furcht vor dem Duell, das ich im Gegentheil wünſchte, und das mich die ganze Zeit angenehm unterhalten hat, ſondern aus Furcht, man möge mein Betragen als ſolche interpretiren. Ich war immer ſo, und da ich ſo leicht blaß und roth werde, oft faſt ohne alle Veranlaſſung, oder eine unbegreifliche, ſo bin ich deshalb nur beſorgt.

Beim Duell war ich, wie mir die Zeugen geſagt, ſehr jugendlich und roth ausſehend. Sonderbar iſt es, daß, obgleich ich, wie Du weißt, immer viel träume, nie einen Traum gehabt habe, der auch nur im Geringſten auf etwas dem Duell Aehnliches angeſpielt hätte.

Deine Schilderungen ſind ja ſüperbe, ich werde bald bei Dir in die Schule gehen müſſen, um ſo mehr, da ich ſelbſt ganz verlernt habe, Gegenden zu beſchreiben.

Zur weggejagten Kammerjungfer gratulire ich; ich wünſchte, ich wäre meinen Figaro auch ſchon los, und geſtehe, daß ich es ſchwer empfinde, keinen aus der Muskauer Schule bei mir zu haben. Dem Schmidt werde ich es nie verzeihen, daß er mich ſo rückſichtslos und in der Noth wie in der Gefahr verließ, und ich bin ſelbſt auf Dich ein bischen unwirſch, daß Du erſtens daran ſchuld biſt, und zweitens es ſo leicht genommen. Zur Strafe werde ich Dir den anderen Schmidt abnehmen, der einzige, den ich brauchen kann. Antworte mir deshalb, wie gewöhnlich an Rothſchild. Es iſt eine ſchlimme Sache in der Fremde ſo allein zu ſtehen, wenn man, wie Du ganz recht haſt, alt und verwöhnt iſt.

Ich gehe, da ich Amerika aufgeben mußte, in drei Tagen nach Bordeaux und den Pyrenäen. Von da nach Toulouſe, über Aix nach Marſeille und Toulon, wo ich mich nach Algier einſchiffe, das man in zwei Tagen erreicht. Dort werde ich eine Zeit lang weilen, um den erſten Theil meines neuen Werkes zu ſchreiben.

Willſt Du mir den Schmidt ſchicken, ſo müßte es nach Toulon ſein, doch erwarte ich erſt Deine Antwort, und Du meine Replik mit beſtimmter Ordre; denn vielleicht finde ich etwas Paſſendes unterwegs. Von Paris reiſe ich wieder mit der Diligence und ſolo ab.

Noch eins. Nirgends macht man jetzt die Kaleſchen beſſer als in Paris, ſelbſt in London nicht, und zwar gerade ſo, wie Du ſie haben willſt, nämlich, daß ſie, wenn es regnet, faſt wie eine Berline mit Glaswänden ausſehen, und doch leicht für zwei Pferde ſind, und ſehr elegant, auch ſehr ſolide und bequem. Eine ſolche Kaleſche koſtet 4000 Franken; eher etwas mehr als weniger, iſt aber für immer, und wenn Du eine haben willſt, rathe ich unbedingt dazu.

Ich küſſe Dich herzlich, und bin immer Dein gnädiger, ſehr verehrlicher Lou.

Schnucke, Du biſt ein Egoiſt, haſt mich in Noth und Tod geben laſſen, und mir nicht einmal den Schmidt geſchickt. O Schnucke!

44.

Lucie an Pückler.

Den 20. September 1834.

Ich wollte, daß ich nicht ſchreiben müßte, denn noch iſt mein Herz zu voll, ich habe auch keine Worte, aber wenn Du weißt, was Liebe, und meine Liebe iſt, dann fühle meine Empfindungen nach. Und doch, Du wirſt nie das Ganze meiner Schmerzen, meiner Angſt ermeſſen, denn ich habe freilich nur ſtandhaft geſchienen, und die unſäglichſte Qual hat mich verfolgt, der ich wirklich nur den Troſt entgegenſetzte, daß, müßte ich Dich verlieren, mein Lou, der Tod mich bald erlöſen würde. Von dem Augenblicke aber, wo ich Deinen letzten Brief erhielt, wußte ich, daß das Duell ſtatthaben würde. Es iſt der vom 1. September, wo Du mir dankſt, daß ich Dich durch unnöthige Klage nicht beſtürmt, und Dir Herz und Geiſt dadurch frei erhalten. Nun denke, was ich befürchtet, und wie ein Bild, immer entſetzlicher, das letzte in meiner verwundeten Phantaſie gefiebert. Den 10. erhielt ich dieſen Brief! Endlich geſtern. Gott, wie ich nur die Hand erblickte, Deine, Engel, das Wort Sieger gleich zuerſt las! Glaube mir, alle Güter der Welt wären mir nicht mehr geweſen, und eine Freude, eine himmliſche Freude, aber ſo ernſt und ergreifend durchbebte mich. Alle meine Adern ſchlugen, und Thränen, ſo rechte Thränen, die das Herz weinte, floſſen herab. Mit Gott, der Dich gerettet, mein Alles, fühlte ich mich in Berührung, erhoben zu ihm mit dem heiligſten, liebevollſten Dank. Er weiß allein, was Du mir biſt, wie ich mich Dir geweiht habe. Und ſeine Hand hat hier gewaltet ganz befriedigend für meine zärtlich liebendſte Beſorgniß. Ja, für jede, denn nach allem, was vorgefallen — gereichte es zuſagend für Dein hohes, wahres Ehrgefühl, daß die Sache vor ſich ging. Und nie hätte ich einen anderen Ausgang wünſchen können. Aber, daß Du geſiegt, daß Du unverſehrt geblieben, welcher Segen darin, und daß Dein Edelmuth den Greis nicht tödtlich zu verwunden trachtete, für dieſes Aufblitzen Deines guten Herzens, das ich ganz ergründe, ganz ſchätze, ganz wiederfinde, Preis und Liebe Dir und dem Allmächtigen, deſſen Kind Du biſt, der mich werden machte, Deine hingegebene, treueſte, mütterliche Freundin.

O Lou, noch weine ich, noch bin ich voll tiefſter Rührung. Die Kugel, die auf Dich gerichtet war, ich erlebte viele hundertmal die Pein dieſes Gedanken, und — was wurde aus mir, kam es ſo. Den Brief verlange ich von Dir, ich beſchwöre Dich, mir ihn nicht vorzuenthalten. Ja, ich bedarf zu wiſſen, wie es um Deine Liebe für mich ſteht. Wie ſehr bin ich des Zuſpruches, nach dem was ich ausgeſtanden, ach, nach dem, was ich doch noch vor mir habe — der Tröſtung der ſtärkenden Gewißheit bedürftig!

Wie viel habe ich Dir noch, mein Lou, zu ſagen über Deinen Muth, Deine Kaltblütigkeit. — Die Sache mit dem Zahn iſt merkwürdig, ſie gleicht Dir nur. Doch der Louzahn iſt nicht da. Schicke ihn. Es iſt mir tauſendmal lieb Deiner Feinde wegen, daß Du triumphirteſt, auch Dein Dir durch zwei ſo ausgezeichnete Männer zugegebene Sekundant.

Du ſchreibſt mir aber zu wenig Details. Warum fiel der Preuße ab? Vermuthlich haſt Du aus Schonung für ſeine Exiſtenz den Dienſt nicht mehr verlangt. Die Theilnahme in Gaſtein war ſehr groß; ich habe durchaus nicht meinen Schmerz und meine Angſt zur Schau geſtellt. Es war mir alles zu wichtig und bedeutend; kaum darüber geſprochen. Man kannte indeſſen Deine Abreiſe nach der preußiſchen Gränze, und die Abſicht durch die „Allgemeine Zeitung". Früher hatte Muſchwitz, der zurückgeblieben, nichts weniger als Deinen Tod, Verſiegelung in Muskau und dergleichen mehr gemeldet, welches aber alles mir von der ganzen Geſellſchaft ſorgfältig verſchwiegen wurde. Adelheid hat ſich ſo theilnehmend als liebevoll für Dich benommen. Auch die Kinder. Er ſoll es ſehr geweſen ſein, hat aber nichts verrathen. Jederman war erfreut geſtern. Es war Eine Stimme, Ein Glückwünſchen; daß das Duell geweſen, hatte Aller Beifall.

Warum nur kann ich nicht Dein Knie an meine Bruſt drücken, Dich hören, Deine lieben Züge in dieſem Moment erblicken! Wie dringend wäre es, daß ich gegen Dich meine Empfindungen ausſpräche, Dir die liebevollen Vorſtellungen machte, die kein Papierblatt überträgt, ſowie aus einem Strom beſter Meinung und Theilnahme entquillt. Du willſt mir nun wieder Angſt machen, oder beſſer, Deiner unvermeidlichen vermeinten Beſtimmung willſt Du darin von Neuem nachgehen, und abermals Gefahren wie Außerordentliches aufſuchen! Süße, liebe Seele, gelange doch endlich zu der Vernunft Deiner Jahre. Lege den Phantaſie-Abentheurer, die Feſſel des Wirklichen und des Reellen an! Wohin ſoll ich rathen, daß Du zielſt? Für den Augenblick iſt Amerika ein Wageſtück; ſtehe ab davon.

Möchte die himmliſche Weisheit Dir Erleuchtung über Deine effektive, nicht die imaginaire Lage geben, in der Du Dich befindeſt; alles dies, wie centnerſchwer liegt es auf mir. Benutze doch die günſtigen Konjunkturen zur Erreichung der früheren Zwecke, denen Du, denen ich ſo ſchwere Opfer ſchon gebracht.

Die Zukunft, Deine namentlich, theurer, einziger Freund, erregt mir vielfache Beſorgniſſe! Du haſt Dir Feinde gemacht, die nur dem ſolideſten Zuſtand einer ſicheren Fortune weichen, oder durch dieſe machtlos werden. Durchgängig iſt man der Anſicht, daß die Bewohner der neuen Welt keine Reſſourcen, wie Du ſie in jeder Hinſicht brauchſt, bieten. Doch zu etwas anderem.

Meine Abreiſe nach Gaſtein hatte ich fixirt, noch ehe ich Deinen Brief erhielt. Die Saiſon dort geht ganz zu Ende, und in den nächſten drei Tagen bleibt dort niemand mehr. Ich bin alſo heute abgereiſt, und befinde mich dieſen Abend in Werfen, eine Station zwiſchen dieſem Bad und Salzburg! Ich bin allein. Carolath iſt nach Venedig, Adelheid kömmt um einiges ſpäter. Die Witterung iſt köſtlich, köſtlich. Nirgends eine Wolke an dem tiefblaueſten, ruhigſten Himmel. Vor mir eine Wand zackiger in den kühnſten Formen hochemporragender Berge, ihr Gürtel und ihr Fuß belaubt, von den reichſten Matten geziert, durch das raſche rauſchende Gewäſſer vieler Alpenſtröme genetzt. Im Gipfel weiß und mattgrau ſchattirt. Seitwärts ein viereckig Plätzchen eingezäunt und erhöht. Ein hohes Kruzifix und hunderte von kleinen Todtenmalen, bald ſo, bald ſo geformt, mit Denkſchriften und Kränzen, verwelkt und verlöſcht! Die da ruhen, ſie ſehen der Natur unſägliche Schönheit nicht mehr hier in dieſen Paradieſen von Landſchaften — ſie fühlen auch den Schmerz nicht, um das, was ſie lieben, und ihr einſames Grab kümmert ſie nicht, wie mein Alleinſein mich und meine Einſamkeit, wenn Du mir fern biſt, und fern, und eigentlich verloren.

Gute Nacht. Ich will aber gar, gar nicht klagen, nur Gott ſegnen, daß er Dich mir, und Dich Dir erhält, Dich Lieber, Dir es ſagen, und die Ueberzeugung Deiner Seele einhauchen, daß alles, was Du erlebſt von mir tiefempfunden, nachgelebt iſt.

Den 21. Morgens, während alle Glocken läuten, und eine Prozeſſion den Berg hinaufzieht!

Ich fahre heute nach Salzburg, wo ich einige Zeit zu bleiben denke, und was ich als den Zweck oder die Eſſenz meiner Reiſe betrachte.

Salzburg, den 22. September.

Der Kranz, der den hieſigen Horizont begränzt, iſt das prächtigſte von Bergen, was die Natur erſinnen konnte. Ihre Formen, das Verſchieben ineinander, die immer ſteigende Größe, die Abwechslung von Farbe und Licht, der Duft, der hier verſchleiert, dort weicht, der Himmel, der mich durch ſeinen Ton entzückt — es iſt wirklich unbeſchreiblich, welchen Eindruck dies hervorbringt. Und hier allein zu ſein, hier dennoch der Sorge für ſein Liebſtes ſich hingeben zu müſſen, dies iſt die Welt

Gern möchte ich nur eine Wonne empfinden, die Dich, mein geliebter Freund, aus der Gefahr zu wiſſen, worin Du ſo lange geſchwebt; ich genieße auch dieſe Art Wiedergeburt, doch Du ſelbſt bereiteſt mich ja gewiſſermaßen vor, mein armes Herz zu neuer Angſt zu widmen, Geiſt, traurige Reſultate des Intereſſes und der Unterhaltung für Dich ſein dürften. Aber eine bloß romantiſche Reiſe — ein Stoff etwa zu neuen Büchern, darüber verſäumſt Du Weſentliches.

Haſt Du, Lou, das alles bedacht, geprüft, mit der Klarheit Deines Verſtandes, ohne Engouement für dies oder jenes, ja!, als nur abermals ein dem Publikum gegebenes Wort zu löſen, das Undankbarſte an ſich, denn es iſt dem nach Neuem, Unerwarteten haſchenden ſchon das Alte nicht mehr intereſſant.

Bemerke dies wohl, wie, daß nirgends wirklicher Dank in ſolchem Fall unſere Beſtrebungen, unſere ſchweren Opfer belohnt. Den einen Zweck, ja dieſen zu erreichen, trachte — jetzt, oder nie, *durchaus nie mehr*. Ich ſpreche nicht zu meinem Vortheil, wenn ich anders einen als den Deinigen kenne. O mein Lou, Deine Unruhe beunruhigt mich zu Tode. Lege ſie dennoch ab, oder *handle mit Deinen wirklichen Abſichten ein einzigmal in Uebereinſtimmung*. Was man ernſt will, wie Napoleon's Nichte ſagte, das erreicht man. Und giebſt Du es auf, ſo werde ſo voll Weisheit, als Du ausgezeichnet und der Götter Günſtling; und wer bürgt, daß dieſe wenn auch armſeligen Worte doch mein heiligſtes Gefühl ausſagend, und den Schmerz vieler Monate, nur von Dir abgewartet wurden, um mich abermals der Angſt der unberechneten Trennung zu überlaſſen.

O Lou, könnte meine Stimme wirklich etwas gelten, der Strom, der immer brauſt und zerſtörend treibt, endlich, endlich ſtille Ufer wählen!

Aber wer ſpricht denn Wahrheit, an wem iſt es, ſie zu ſagen, wenn nicht an mir? Und wem iſt ſo, ſo ergreifend darum zu thun, als mir? Dem Varnhagen trau' ich kaum mehr! Es giebt Menſchen, die nur eine Zeit lang Freunde ſind, und es ſein wollen. Du biſt nicht mehr Zweck für ihn, und daß er ſich getäuſcht, das rächt er wie Deine Geburt an Dir. — Warum habe ich nur immer dieſen Gedanken? Doch es ſei ihm, wie ihm wolle, theure Seele, nimm nur alles recht wahr, und gehe mit Deinem hohen, klaren Verſtand ſelbſt zu Rathe! Nicht mit dem Leichtſinn in Haſt und Eile, der Dir von jeher die ſchlimmſten Streiche geſpielt.

Verzeih mir mit den Seiten in Deinem Herzen, die ſo herrlich, ſo vortrefflich ſind. Auch mit dieſen liebe mich, ſonſt bin ich des Todes.

Deine treue, ewig zärtliche Freundin.

45.

Pückler an Lucie.

Paris, den 26. September 1834.

Liebſte Schnucke,

Wenn ich mich bloß amüſiren wollte, bliebe ich hier, wo ich ſo ausgezeichnet gut überall aufgenommen bin; ich muß aber noch etwas ſehen, ehe ich zu alt zum Reiſen werde, und da es mit Amerika nichts mehr iſt, wende ich mich nach dem Süden, nach dem ich eine große Sehnſucht habe. Mache mir nur ja keine Spirenzien deshalb, denn es würde mich nicht davon abbringen (weil ich kein Kind mehr bin, und weiß, was und warum ich etwas thue), und doch chipotiren und betrüben.

Beim Duell haſt Du Dich, gute Schnucke, ſehr vernünftig und ſehr liebevoll betragen. Folge dieſer Weiſe auch bei allem anderen, und gieb vor allem keinem Aberglauben Raum, außer zum Spaß.

Gieb mir doch einige Details von Muskau, wo, wie ich höre, der Großherzog von Weimar als Badegaſt geweſen ſein ſoll, und ich weiß nicht, wer noch. Mein Gartenwerk wird jetzt Viele hinziehen, aber eigentlich als Attrappe; denn ſie finden freilich von den angezeigten Wunderdingen nicht viel. Indeſſen, wenn nur das vorhandene recht gut gehalten iſt (wovon ich leider das Gegentheil befürchte), ſo wird es doch gefallen, ſo unvollkommen es iſt.

Wer hier eine wahre kleine Paſſion für mich hat, iſt Frau von Delmar, deren Haus, wie ich Dir ſchon geſchrieben, das Pinacle von Eleganz iſt. Hierbei bemerke ich, daß es allerdings hier Mode iſt, die Schlafſtube ſehr elegant zu haben, man empfängt aber nur Vertraute darin, öffnet ſie aber auch bei Fêten. Der Schreibtiſch ſteht darin, und auf Tiſchen allerlei Kleinigkeiten, die eine Art Erinnerungswerth haben, mit Fauteuils und chaises longues. Das der Frau von Delmar iſt meergrün und weiß mit Carmoiſinteppich, der gewöhnliche Salon daneben, gelb mit Gold und ditto Carmoiſinteppich von demſelben Muſter. Der große Salon und Eßzimmer roth und gold, und immer derſelbe Teppich. Der kleine und der große Ballſaal, wie eine andere große Pièce, Stuck, Spiegel, Malerei und Gold. Alle Meubles in dieſen letzten drei Pièçen roth und gold. Pracht, Einfachheit und Geſchmack ſind in der That überall vereinigt, und laſſen nichts zu wünſchen übrig. Ebenſo magnifik iſt die Treppe, und nichts Colifichet wie in dem Schinkel'ſchen Palais. Ein bijou von Garten ſtößt an die Zimmer, der ſehr gut gehalten iſt. Man kann es das Ideal eines Stadthauſes nennen. Delmar hat es neu gebaut, und einige Millionen darauf verwendet. Die ganz vergoldeten Kronleuchter im Ballſaall koſten allein 20,000 Franken.

Den 28.

Noch immer bin ich nicht beſſer, und muß meine ſchöne Zeit mit dem ſchönen Wetter ſchmählich verlieren! Heute bekam ich einen ſehr hübſchen Brief von Rother. On s'est empressé de me dire mort à Berlin et en Silésie. On le désirait sans doute, et même ici à l'Ambassade j'ai remarqué malgré toutes les politesses qu'on me fait, qu'on est très désappointé de l'issue de mon affaire On traite le pauvre colonel Kursel presque de bête et de lâche, de s'être laisser forcer par moi à signer ce qu'il avait auparavant refusé avec tant d'énergie. Il est certain, que je ne l'aurais pas fait à sa place, mais pourquoi! Uniquement par vanité. Avec tout cela je m'aperçois bien, qu'on me regarde comme dehors de la Prusse, et pas du tout comme un membre de la famille. Si on ne me craignait pas, l'animosité se montrerait peut-être très à découvert. Ils ont tort pourtant, car je serais facile à gagner, et un fois gagné, plus utile que bien d'autres. Vous allez voir qu'un jour viendra, où ils s'en repentiront, si Dieu me conserve tel que je suis à présent.

Ich habe ſchon vor fünf Tagen von aller Welt Abſchied genommen, und warte mit Schmerzen auf hinlängliche Beſſerung zur Abreiſe. Den Bedienten verabſchiede ich, weil er mir zu theuer iſt, und auf der Reiſe nicht konvenirt. Es fehlt ihm ein halbes Jahr Erziehung in Muskau. Dort würde er mir angenehm ſein, denn er hat viele gute Seiten, und ich glaube, Dir würde er gefallen. Sein ſehnlichſter Wunſch iſt, in der Forſt künftig bei mir angeſtellt zu werden, und er hat darin und als Jäger gute Kenntniſſe.

Es wäre ein rechter Troſt für mich, wenn ich noch vor meiner Abfahrt mit der Diligence einen Brief von Dir erhalte; geſchieht es nicht, ſo muß ich bis Marſeille noch vier Wochen darauf warten, und doch habe ich, um die Pyrenäen noch zu ſehen, keinen Augenblick Zeit zu verlieren. Adieu meine Schnucke, der Himmel behüte Dich.

Dein treuer Lou.

46.

Pückler an Lucie.

Paris, den 29. September 1834.

Aber, Schnucke! Endlich kömmt Dein ſo ſehnlich erwarteter Brief, und ſo lieb, ſo theuer er mir iſt, finde ich doch darin nur zwei Seiten Freude und ſieben Mercuriale!

Wie ich geſagt, Du bleibſt Henne, ich Ente. Das kann kein Gott mehr ändern, und wir bekehren uns beide nicht, alſo ſei gut, Schnückchen. Vergieb meiner Natur, die ſtärker iſt als ich, und laß mich ſchwimmen.

Du haſt ja eben erſt wieder die angenehme Lehre von neuem ad oculos demonſtrirt erhalten, daß die Sachen immer anders kommen, wie man glaubt, und Freude wie Kummer vorher meiſtens unnütz ſind, und zuletzt ohne Gegenſtand bleiben. Störe mich alſo nicht, laß mich meiner Phantaſie folgen. Sie wird mich bald genug, und ſo am ſicherſten wieder zu Dir freiwillig zurückführen, während der Zwang, der im Klagen liegt, auch ängſtigt und verſtimmt, und ich (von allen Menſchen der, welcher Ungebundenheit am meiſten liebt) doch in dieſer Eigenſchaft etwas geſchont werden muß.

Schnucke, Du ſetzeſt Dich ſo zu ſagen abſichtlich in eine dunkle Stube, und läßt Dir nun phantasmagoriſche Geiſter erſcheinen, einen immer furchtbarer als den anderen. So mit Muskau, mit Varnhagen u. ſ. w.

Es wird alles nicht ſo ſchlimm werden, und in acht Monaten bin ich wieder da, und habe neuen Stoff für Jahre geſammelt, der unſerer Einſamkeit zu Gute kommen wird. Leichtſinnig bin ich aber gar nicht, ſondern wahrlich ſehr überlegt, ja oft zu viel, und ſo iſt auch meine jetzige Handlungsweiſe und meine Reiſeprojekte eben ſo ſehr Folge des Kalküls als des Vergnügens und der Unterrichtung, die ich mir davon verſpreche.

Sei alſo vernünftig, Schnucke, und laß Deine Liebe für mich ein ſanfter Zephyr ſein, der mir wohlthuende Kühlung zufächelt, kein Sturm, der mir das Herz ſchmerzlich aufwühlt.

Den Brief von mir, den Du verlangſt, gebe ich Dir ſelbſt, wenn ich zurückkomme — Du ſollſt jetzt ſolche Agitation vermeiden, und nicht ſuchen.

Ich bin leider noch immer krank, doch geht es täglich beſſer, und ich denke übermorgen abzugehen, ſehr froh, daß ich wenigſtens jetzt über Deine Geſundheit beruhigt bin.

Nun Schnucke, antworte mir recht herzlich, recht liebevoll, recht freudig über das Vergangene, ruhig über das Zukünftige und ſehre, ſehre gut.

Dein alter Lou.

Pfuſche mir nicht ſo viel in's Handwerk mit Gegendbeſchreibungen, oder ich werde eiferſüchtig. Gern hätte ich ſchon die Salzburger Rieſenkette uns umſchlingen geſehen. Une autre fois. A propos, heirathsluſtig bin ich jetzt gar nicht. Ich glaube, ich ſchrieb Dir ſchon davon. Wir ſind ja darüber einig. Il faut laisser venir cela, si Dieu le veut, sans le chercher. Soyons un peu optimistes. Ça fait tant de bien!

Den 30.

Mein Herz, ich habe die erſten Seiten Deines Briefes mehrmal geleſen, die anderen aber nur einmal. Die erſten thun mir ſo wohl, und rühren mich auch ſehr, aber wohlthuend — die anderen ängſtigen mich. Indeſſen verkenne ich die Liebe auch darin nicht, nur iſt es nicht die Art, wie ſie mir paßt. Ueberdem bin ich leider immerfort krank.

Ich habe den Schwaben verabſchiedet, und bin froh, daß ich ihn los bin; es ging aber nicht ohne vielen Aerger ab. Er hatte auch in meinen Briefen geleſen, worauf ich ihn ertappt, und mir eine der kleinen hübſchen Taſchenpiſtolen verloren, die er, um damit zu paradiren, geladen zu ſich geſteckt.

Ein ordentlicher Bedienter iſt ein Schatz auf Reiſen, aber ſchwer zu finden.

Ich küſſe Dich von ganzem liebendem Herzen

Dein Lou.

47.

Pückler an Lucie.

Paris, den 1. Oktober 1834.

Gute, liebe Schnucke,

Denke nicht mehr daran, mir den Schmidt zu ſchicken. Ich habe jetzt einen ſehr guten und ganz ſichern Menſchen gefunden. Dieſen Abend reiſe ich mit der Diligence nach Bordeaux ab, und freue mich kindiſch auf die Pyrenäen ꝛc.

Ich hoffe, der jetzige Krankheitsfall wird mir gute Geſundheit bringen, und fühle mich ſchon ganz munter.

Habe mich ſehr lieb, und begnüge Dich jetzt damit zu wiſſen, daß niemand in der Welt Dich lieber hat, als

Dein ewig treuer, unwandelbarer Lou.

48.

Pückler an Lucie.

Paris, den 5. Oktober 1834.

Liebſte Schnucke,

Heute erſt komme ich endlich fort, und nehme noch einmal Abſchied von Dir, mein Herz. Zugleich ſchicke ich Dir einen Brief von Varnhagen, den ich mir aufzuheben bitte, und der Dich wohl beruhigen wird.

Ueberhaupt fürchte nichts, dies iſt das einzige Mittel, Ruhe zu haben. Uebles und Gutes kömmt und geht, faſt immer aber auf eine ganz andere Art, als man glaubt.

Ich werde Dir in dieſer Hinſicht gar viel zu erzählen haben, was meine Behauptung bekräftigt.

Uebrigens danke ich Gott, endlich aus dem widerlichen Paris, das ich bis zum Ekel jetzt ſatt habe, und das ſo ungeheuer viel Geld einem Fremden frißt, herauszukommen.

Lebe wohl, Schnucke, und ſchreibe mir recht liebevoll und vernünftig. Vorwürfe und Predigten tödten mich,

Deinen alten Lou.

49.

Pückler an Lucie.

Tours, den 14. Oktober 1834.

Meine Herzensſchnucke,

Obgleich ich Dir von den Ufern der Loire, aus dem Garten Frankreichs, aus einem Klima ſchreibe, wo die Monatsroſen den ganzen Winter blühen, die Cypreſſen vortrefflich gedeihen, und die Catalpa's große Bäume werden, einem Lande, wo die Fremden auf Händen getragen werden, und man mit 20,000 Franks jährlich denſelben Train beſtreiten kann, zu dem man bei uns eben ſo viele Thaler gebraucht — ſo möchte ich doch nicht hier leben. Es fehlt dieſer Gegend an Friſche, an Wald, an ſchönen Bäumen, an Reinlichkeit und an Nettigkeit. Dieſer letzte Mangel iſt eine der übelſten Seiten des ganzen Frankreichs.

Wie ich gefürchtet, als ich vierzehn Tage des ſchönſten Wetters in der Stadt zubringen mußte, iſt es eingetroffen. Zur Reiſe habe ich die Regenzeit, und meine Stimmung reſſentirt ſich davon, ja, ich ertappe mich ſogar zuweilen auf Anwandlungen von Heimweh. Dazu iſt denn das Diligencereiſen Tag und Nacht doch ein wenig unbequem, obgleich ich jetzt einen leidlichen franzöſiſchen Diener habe, von deſſen Ehrlichkeit und Treue ich ganz verſichert bin. Um aber mit wahrer Annehmlichkeit zu reiſen, muß man kein Geld zu ſparen brauchen, und von dieſem glücklichen Zuſtand bin ich leider, wie Du weißt, ſehr weit entfernt. Indeſſen tout est pour le mieux, und man ſieht und lernt doch immer viel und Neues. Wenn ich Dir, gute Schnucke, jetzt weniger davon ſchreibe, ſo gieb Geduld. Du wirſt Deine Briefe gedruckt bekommen, und dann unabgebrochen mit deſto mehr Intereſſe leſen. Es iſt aber bei meiner fatiguanten und ſchnellen Art zu reiſen ſchon keine geringe Arbeit und ſaure oft, meine flüchtigen Notizen aufzuzeichnen. Noch außerdem weitläufige und ausführliche briefliche Relationen zu geben, wäre faſt unmöglich. Alſo quäle mich damit nicht, und nimm mit wenigerem fürlieb. Ich denke deshalb doch nicht weniger Deiner, und beziehe alles auf Dich.

Die Diligence ruft. Adieu.

Bordeaux, den 17.

Hier iſt ein ſchönes Land! Reich und friſch, und der Anblick dieſer Stadt iſt mit Neapel und Dublin das Schönſte, was ich geſehen. Dazu lebt man vortrefflich, et je m'en donne si bien en excellents vins, que je suis tout prêt de suivre l'exemple du vieux chevalier allemand à Montefiascone.

Auch das Innere der Stadt iſt ſchön, leider regnet es fortwährend, und meine Pyrenäen werden wohl zu Waſſer werden! Que c'est contrariant!

Obgleich zwei Nächte im Wagen zuſammengerüttelt, habe ich den ganzen Tag Merkwürdigkeiten beſehen. Am meiſten frappirte mich ein caveau in der Kirche St. Michelles, wo rund umher 80 Leichname ſtehen, welche die außerordentliche Temperatur und Trockenheit dieſes Kellers ohne Verweſung ausgetrocknet hat. Eine von der Decke hängende Lampe erleuchtet ſie ſparſam — es iſt eine ſeltſame Geſellſchaft!

Das Theater iſt faſt ſo gut als die zweiten Ranges in Paris, und das Leben bedeutend wohlfeiler. Ich hatte das

Vergnügen, den Exminiſter Zea mit ſeiner Familie hier zu treffen, der mit wahrer Rührung von Dresden und den guten Deutſchen ſprach. Du weißt, daß Cordova jetzt ein Kommando hat, und ich hätte nicht übel Luſt, einen bout de campagne mit ihm zu machen, da ich ſo nahe bin.

Es iſt aber mit meiner Geſundheit nicht mehr recht richtig, et les 50 ans commencent à se faire sentir malgré le jeune coeur, qui ne vieillit guères.

Gäbe nur der Himmel ein bischen Sonne! Ich habe nur noch Montesquieu's Villa zu beſehen, dann eile ich nach Pau. Vom Schloſſe Heinrichs des Vierten vom Fuße der Pyrenäen erhältſt Du meinen nächſten Brief, liebe Schnucke, ich aber leider, leider die Deinen erſt in Marſeille, Dieu sait, quand.

Dich herzlich umarmend, und mir einige Nachrichten von Muskau ausbittend

Dein treuer Lou.

50.

Lucie an Pückler.

Muskau, den 27. Oktober 1834.

So glücklich war ich, einzig theurer Lou, noch zwei Briefe von Dir zu erhalten, die als Nachzügler, nachdem ſie mir auf dem Fuße an jeden Ort meiner Reiſe gefolgt waren — endlich auch in Muskau erſchienen. Die Aufforderung wiederholt ſich darin, ruhig — nicht angſtvoll zu ſein — Dich durch Ernſt, Angſt und Mißſtimmung nicht zu betrüben. Endlich das was Du aus Neigung theils wie aus überdachter Abſicht durchſetzen willſt, durch meine Vorſtellungen, Zweifel darüber nicht zu erſchweren. Gewiß, ich will, wenn es geſchehen, es künftig anders machen! Denn ganz Recht haſt Du. Verſtand, Beurtheilung, alles iſt auf Deiner Seite. Und Dein Genius wird Dich ſchon führen. Zudem deckt doch auch ein Schleier, was der Moment in Deiner Sphäre bereitet, vielleicht ſieht's hier ſchwer aus, dort iſt es leicht, und wohl fühle ich meinen Beruf, eher Dir das Leben froh als düſter zu machen. Schon mein letzter Brief war nach dieſem Prinzip geſchrieben. Doch ſei billig, und laſſe auch mit Dir handeln. Erſt verſprich mir, Dich nicht in unnöthige Fatiguen und Gefahren zu bringen! Selbſt die erſten ſind nicht gut, und die goldene Mäßigkeit iſt auch für körperliche Krafterhaltung nöthig, gleichwie eine rege Sorgfalt, das Aeußere zu konſerviren.

Was die Gefahr betrifft, ſo prüfe nur mit Vorſicht und der Ueberlegung Deiner ſcharfen Vernunft. Die zwar ſchönen aber wilden Kinder Deines Muthwillens zügle.

Erlaube mir auch, daß ich mich im à parte immer ein bischen um Dich gräme – daß manche Unannehmlichkeit, manches Ungemach Dir zur Seite geht! Gerade in dieſen Tagen drückt mich dieſe Vorſtellung beſonders, daß Dir ſo viel abgeht, und faſt hätte ich es für eine Ahndung halten mögen. Auch bedinge ich mir das Recht aus — das freie Recht, traurig zu ſein über Deine Abweſenheit. Wie könnte ich Anders? Ich ärmſte Ente.

Und ſomit bleibe dem Schutz anempfohlen, der höchſten allmächtigen Liebe! Deiner eigenen Gemüthskraft — und meinem Gebet, das jeder Gedanke an Dich heißen konnte. Ach Lou, ſage Dir dabei, wie unendlich für Dich meine Zuneigung, Zärtlichkeit, Dankbarkeit und innige ganz unausſprechliche Werthſchätzung iſt! Alles will ich aber befolgen, und Deine wahrhafte Lebensphiloſophie ſoll künftig mein Leitſtern ſein!

Meine Einſamkeit benutze ich recht in Ruhe, Deine Briefe und Deine Werke nachzuleſen. Wie viel Liebenswürdiges darin. Ein raſch dahinrollender Strom, wie ich in den Hochgebirgen ſie fand. Immer Fülle und Reichthum des Ideenganges, wie dort ein Spiel der munteren Wellen, leichte

Wendungen, und durch das reizende Land geführt, wo immer neues Schöne und Ueberraſchendes ſich entfaltet! Freilich, der Muthwille rauſcht auch darin. — Nun kurz, ich begreife die ſehr gut, die Dich köſtlich finden, und die Pikirten mögen ſich auf die Lippen beißen. Für dieſe that ich, was ich gekonnt, doch vermochte ich nichts — und gar herrlich doch iſt mein Theil. Immer, mein Lou, und in jedem Brief liegt für mich etwas Zärtliches.

Gott, Gott erhalte Dich dabei, und mir dadurch mein höchſtes Gut.

Nun kommt aber der 30. Oktober. Erſt habe ich die ganze Nacht wirklich nicht ſchlafen können, vor allen Gedanken wohl traurige, daß Du ſo fern biſt, daß es ſo dunkel iſt in dieſem großen Raum, der uns trennt, daß überhaupt ſo manches Dunkle vorliegt. Hieran ſchloſſen ſich die Wünſche, heiße Wünſche — dann Erinnerungen und recht inniges Gebet.

Bis an Tagesanbruch alle Kanonen, die hier exiſtiren, den Morgen Deines Daſeins begrüßten! Nachmittags habe ich die ganze faſhionable Geſellſchaft auf's Schloß eingeladen, dann kamen die Schützen und brachten Dir Lebehoch, was wir en parade, die Gäſte und ich, vom Schloß auf der Terraſſe entgegengenommen. Um fünf ging's in's Theater, und nach dieſem ein großer Ball, wo in Strömen des Rebenſaftes nach einer feierlichen Rede unſeres Erzbiſchofs mit lautem deutſchen Gläſerklingen Deine Geſundheit getrunken ward. Die Menſchen waren alle wie begeiſtert, und keiner nicht, der des 9. September nicht dachte; viele mit Rührung. Deine Schnuby ſehr weich! O Lou, wo warſt Du? Doch auch hier mit Gedanken, vielleicht mit Sehnſucht. Ach mein, Lou, wenn es Dir nur wenigſtens recht gut ginge! Doch die Art, wie Du reiſeſt, quält mich. Du entbehrſt doch wohl ſehr viel — kömmſt am Ende recht angegriffen wieder!

Hahn erhielt am 30. einen, ja zwei Briefe, Zeume einen ſehr zärtlichen Gruß. Ich erſt heute. — Von mir alſo haſt Du keine Nachricht! Und Gott weiß, wenn Du ſie erhältſt, ſagſt Du. Wohin gehſt Du denn, mein liebes Leben? Weht denn die Kriegsfackel nicht auf den Pyrenäen? Und Algier. — Nur von den bösartigen Fiebern — von der Cholera, die in Oran wüthet, ſprechen die Zeitungen. Ach, und wie ganz etwas anders iſt ſie dort, dieſe Krankheit!

Gott ſei gelobt, daß Du die Idee aufgabſt, mit Cordova das häßliche unnöthige bout de campagne zu machen — und verhüte, daß ſie Dir nicht wieder eingekommen ſei! Daß Dein Diener erträglich, dafür bin auch dem Himmel voll Dank — am letzten Ende, wie wenig iſt doch Reelles und wirkliche Gewandtheit bei den hieſigen.

Ueber meinem Kopf iſt es ſo ruhig. Die lieben Tritte ſind verhallt! Den Chineſen habe ich herunter genommen, und wenn ich Licht anzünde, beklage ich ihn und mich, denn ach wo weht der Cigarrenduft, der in beſſeren Tagen durch ihn angefacht, mir ſo angenehm geweſen! Arme Schnucke. Und bald gehe ich nach Berlin, wo es mir eigentlich ein wenig unheimlich iſt!

51.

Pückler an Lucie.

Den 30. Oktober 1834,
St. Sauveur in den Pyrenäen.

Herzensſchnucke,

Ich ſchicke Dir zu meinem Geburtstage einen an Dich geſchriebenen Tagebuchbrief von 62 enggeſchriebenen Seiten, und umarme Dich dazu mit der größten Zärtlichkeit.

Ach könnteſt Du dieſe Pracht, dieſes alles zum reizendſten und gemüthlichſten Wohnſitz in ſich vereinigende Land ſehen, Du würdeſt Dich hier mit mir am Fuße der Pyrenäen etabliren. Wohlfeilheit, Anſehen, angenehme Geſellſchaft, vortreffliches Leben — alles ohne Ausnahme — würden wir hier finden, verbunden mit einem Klima, wo der Rhododendron wild wächſt, der Feigenbaum im Freien ſteht, und nie die Hitze drückender als bei uns wird. Und dazu hundert Gelegenheiten zum Ankauf, um mit leichter Mühe ein kleines Paradies zu ſchaffen, das man überſehen und vollkommen erhalten kann. Den wundervollſten Park haſt Du überall, 20 Meilen in der Runde, ohne daß er Dich etwas zu erhalten koſtet. Doch ſpäter noch mehr davon.

Wenn Du meinen großen Brief geleſen haſt, der gerade ſo, wie er jetzt iſt, auch ſpäter in meinem Buche erſcheinen wird, ſo bitte ich Dich ihn Varnhagen (nebſt dem beiliegenden Briefchen) mitzutheilen, damit er ein paar Auszüge daraus in das Journal rücken läßt, das er protegirt. Nimmt die Staatszeitung dergleichen auf, könnte es auch (und wäre mir dies lieb) in ihr Platz finden.

Das Geld, welches mir die vier Theile dieſer Reiſe einbringen ſollen, wird vielleicht hinreichend ſein, uns ein Schloß in den Pyrenäen zu bezahlen.

Wie ſteht es denn mit dem Verkauf von Muskau? Denkſt Du auch daran? Glaube mir, ſuche Dich durch Rother oder wer es iſt an die Lippe's zu wenden, die ſo reich ſind.

Der Himmel behüte Dich.

Dein treuer Lou.

52.

Lucie an Pückler.

Muskau, den 17. November 1834.

Wo weilſt Du nur, Du einzig, theures Leben, und wo bleibt Dein mir aus Pau verheißener Brief! Iſt es nicht, wenn die armſeligen Blätter Dich in weiter Ferne zu ſuchen gehen, als ſendete ich meine Stimme aus, in dem Rauſchen des Sturms, der ſo lange Jahre ſchon um dieſe Mauern tobt! Wie oft haben wir da zuſammen der wilden ängſtlichen Töne, doch im traulichen Obdach wohl verwahrt, gelauſcht. — Aber nun: wer ſagt mir, wer bürgt mir, daß Du es biſt, daß es Dir wohl geht, und wie vermöchte ich, ſo ruhig zu bleiben. Traue ich auch gleich und gar zu gerne Deinem Glücke, dieſelbe, die Liebende, Zärtliche könnte ich nimmermehr ſein, befiele es mich im Innern nicht oft, mit tiefer, ſchmerzlicher Angſt — und Sehnſucht, und Kälte, und Ernſt wie wenn es Nacht wird um unſere Seele. Auch dies außer allen Zuſammenhang des Lebens kommen! Wie iſt es doch ſo unbehaglich, denn wirklich ſeit Monaten ſchon ſtellt ſich's unter uns wie zwei ungleich gehende Uhren. Nichts mehr, wohin es eigentlich gehört — ein Chaos.

Du haſt wohl ſehr lange den 9. September vergeſſen. Ich nicht, und ich bin voll von dieſer Vorſtellung, die ſeltſam, wie geſpenſterhaft nachrückt. Dabei kann ich Dir nicht genug ausſprechen, wie gut, wie befriedigend es iſt, daß dieſes Duell ſtattgefunden, und auf dieſe Weiſe! Alle, welche Dir ergeben ſind, fühlen es lebhaft, da allerdings ein Geiſt der Feindſeligkeit unverkennbar gegen Dich wirkſam handelte. Doch nichts bleibt ohne Rückwirkung, und ſo auch wird Deine Zeit kommen, das weiß ich, das empfinde ich! Dieſe Zeit, möge ſie denn Dir alle Befriedigung geben, mein geliebter Freund! Sehr fein und wahr erſonnen ſchrieb mir neulich Jemand: über Dich ſollte ich nicht ſorgen, denn wie für Kinder eine eigene Vorſehung ſie zu beſchützen wache, ſo ſchwebe ſie waltend und behütend um Deine Wege, Dich wie jene in den großen Gefahren zu erretten. O gebe es Gott, daß dem ſo ſei! Und wer auch gleicht dem Kinde mehr — in der ſchönſten Seite ſeines Weſens, als Du, der Schnucke ihr geliebter Lou!

Gutes, gutes Kind! Scheint denn die Sonne dort ſo günſtig als hier? Hier, wo zwei Ereigniſſe eintreten, die Dir Vortheilhaftes verſprechen? Nämlich des Königs definitive Beſtimmung, daß Dein ſchönes Muskau nicht mehr Muskau in der Wüſte heißen ſoll — und es künftig der civiliſirten Welt abordable wird durch die Chauſſee nach Berlin und Görlitz. Endlich durch eine kaufmänniſche Verbindung um den Preis des Allaun's wieder auf 5 Thlr. zu heben, und Dir zugleich einen fixirten bedeutenden Abſatz zu eröffnen. Bethe iſt durch Rother nach Berlin beordert, wohin er Morgen geht dies abzuſchließen, wie wegen dem in Entrepriſe zu nehmendem Bau der Straße; auch Kontrakte, von welchen er ſich Nutzen direkt verſpricht. Sehr erheitert, erhoben hat mich beides, und Du mein Lou, entnehme es nicht ohne Freude!

Auch ich gehe in zwei Tagen, und es wird mir doch auch wohl thun, wieder aus dieſer bodenloſen Einſamkeit zu treten, in der ich nicht recht mehr die Kraft habe, mich aufrecht zu halten, denn wörtlich bin ich auf Francis reduzirt, der noch obendrein recht krank iſt, und den ich zu verlieren unendlich mich betrüben würde! Möglich iſt es, daß ich in Berlin Nachrichten von Dir antreffe, wie erfreulich dadurch wäre meine erſte Aufnahme — käme als Begrüßung, als Beruhigung von Dir etwas Liebes mir gleich entgegen.

Aufrichtig geſagt, mir graut ein wenig vor jener Hauptſtadt, und vor Sandomir, Fiſchblutsrace, die ich mir übrigens vorgenommen, immer tiefer, tiefer in Werth zu halten, während ich wirklich nur mein liebes Ich ſelbſt berückſichtigen und behandeln werde. So recht methodiſch, und mit einer Ruhe, die nichts anfechten ſoll! Gott, höre mich, beſtärke mich, und zumal wenn „Tutti Frutti III, IV, V" herauskommen, bekunde ſich's, wie groß der Herr iſt für die Schwachen und Bedrängten. Lou, ich leſe Dich mit Paſſion indeſſen wieder durch. Du haſt doch viel Verſtand, Du biſt doch unbeſchreiblich liebenswürdig. O Lou, Du biſt ein arger Schalk — O Lou, Du haſt doch ſehre lieb gehabt die ärmſte Kreatur, Deine Schnuby! Und dies ſei mein Palladium. Des höheren Lebens Balſam, wenn dies ſo unvollkommen endet.

Was Du nun beſtimmſt, es wird Recht ſein, und nur das füge ich noch bei, daß die, welche Dir den S. recommandirten, ihn ſchon ferner anbringen werden. Sie haben ja Gelegenheit, und willſt Du ihn abſchaffen, ſo darf ſich niemand wundern, daß da, wo alles der Erſparniß wegen beſchränkt wird, dieſe Gründe auch hier in Anſchlag kommen! Mein Lou, ich bitte, ſei nicht auf ſo viele hundert Meilen bös deswegen auf mich, daß ich dies Kapitel aufnehme. In Wahrheit iſt es Dein Intereſſe — und nur ein ganz relatives, das mich für die Sache leitet. Gläſer iſt mein Gewährsmann, denn mir ſchreibt er es, daß der Graf Redern — doch die Jeniſch heirathet, und bereits ſchon das Hagen'ſche Haus', worin ich wohne, gekauft hat. Am 9. Dezember ſoll in Hamburg die Hochzeit ſein.

In der Breslauer Zeitung ſteht, Deine vielen Freunde in Paris hätten ſich bei Deiner Abreiſe aus dieſem Ort ſchwer von Dir getrennt, und Du wärſt mit der Abſicht fort, Dich nach Amerika einzuſchiffen. Amerika, Algier, die Pyrenäen — eins wie das andere. Ueberall kann Dein Glücksſtern ſcheinen, überall ſind Gefahren — ach überall folgt oder bleibt doch meinem Herzen der Gram der Trennung! Die Andenken, welche Du den Kindern von Carolath's ſandteſt, erfreuen ſie ſehr! Noch iſt weder Koffer noch Piſtolen eingetroffen. Auch Dein Gartenwerk nicht complet erſchienen. Man hofft zu Neujahr, Lou! Ich habe heute ein Kodicille zu meinem Teſtamente im Hofgericht niedergelegt, in welchem ich erkläre, daß die meiſten meiner Möbel und Effekten in Berlin Dir und nach dem Schloſſe hierher gehören. Alle Einrichtungen ſind aufs pünktlichſte getroffen, damit Du in nichts gefährdet ſeiſt. Denke Dir, ſeit — Deinem letzten Brief — keine Silbe heute, den 19. November. Das drückt. Mein armer Francis iſt noch ſehr krank! Auch die Bademeiſterin! Faſt ohne Hoffnung habe ich Dir ſchon geſagt, daß Altenſtein, nicht Ruſt erklärt, nun und nimmer mehr den verrückten Haxthauſen anzuſtellen.

In Berlin iſt durch des Kaiſers Ueberraſchung alles drunter und drüber — das gute Volk ſteht vor Entzücken auf den Köpfen! Und Breſſon, Miniſter der äußeren Angelegenheiten in Frankreich! Welche Carrière. Welches changement de décoration ſeit Choiſeul (ſeit Nr. 1 Louvoi), ſeit Napoleon's Diplomatie, ſeit dem Duc de Richelieu, den wir ſahen, ſeit Polignac! Talleyrand iſt wohl noch das Haupt dieſes Körpers. Aber der Körper doch auch eine kräftige Erſcheinung, wenn Du nur die Selbſtbeherrſchung der tauſend Rubelgeſpielen täglich in dem politiſchen Komité der Behrenſtraße bedenkſt, mit dem tauben Knobelsdorff, dem ſtumpfſinnigen M., dem kreiſchenden Lux, dem verdrießlichen Fürſten ſelbſt, und dem ihn abrogirenden R.! Troſtlos bin ich über Breſſon's Abgang, als der mit mir Wohnende, und ſonſt in mancher Hinſicht! Wie froh aber mag er ſein! —

Lou, mein Lou, morgen verlaſſe ich Dein Muskau. Wann ſehe ich es wieder, und wann Dich! Ach, hätte ich nur Nachrichten, fände ich nur ſolche in Berlin! Mein Herz iſt mir doch ſehr ſchwer. Welch' unnützes Treiben führe ich in der Welt!

Deine S.

58.

Lucie an Pückler.

Mein theurer, theurer über alles geliebter Lou,

Wie ſucht Dich mein Herz, wie verlangt es nach Dir, wie beſorgt machſt Du es. Ach, ich komme nicht zur Ruhe, und bald möchte ich wünſchen, dieſer dunkle, trübe Lebenszuſtand wäre beſchloſſen, und ich, wo der undurchdringliche Vorhang zugezogen, die Qual der Erde nicht mehr hinkömmt! Dein Brief von St. Sauveur nach Deiner Ausflucht in die Pyrenäen iſt zwar in meinen Händen, und nach dieſem biſt Du über Deinen Zug befriedigt, feierteſt einſam, doch heiter *Deinen Geburtstag* — doch ſeitdem habe ich nichts weiter erhalten, und das liebe, kleine Buch von 60 Seiten mir angemeldet, wie ein Billet an Herrn von Varnhagen, das Du gleichfalls annoncirſt, nichts iſt da. Ich ängſtige mich, daß dieſer Schatz verloren gegangen ſein könnte, doch über was ängſtige ich mich nicht? Und gewiß haſt Du doch dies werthvolle Packet ſorgfältig adreſſirt.

Ach, mein Lou, und noch eine hingeworfene Idee in einem Deiner letzten Briefe nagt in meinem Innern. Du äußerteſt Luſt zu haben, eine kleine Campagne in Spanien zu machen!! Daß Deine Geſundheit nicht mehr gut genug dazu ſei, wandte Dich von jenem Vorſatze ab. Nun denke ich manchmal, und es fährt mir wie ein Dolchſtich in die Bruſt, Du haſt dieſe ſchreckliche, nutzloſe, gefahrvolle Abſicht wieder aufgefaßt. — Du biſt leider gar zu leicht von jedem Phantaſiebilde hingeriſſen, und woran Dein Muth, Deine Kühnheit ſich erproben könnte, das ſcheint Dir immer ein nothwendiges Beginnen. O, mein Gott, wie unnütz, wie ſchrecklich wäre dieſes Wagniß! Enfin, ich leide, ich ſorge vielleicht ganz umſonſt, mein Lou, aber wie ich Dir ſchon tauſendmal geſagt, was ſoll ich anders thun mit Dir, *den ich ſo liebe, und der nun einmal mit einer ſo beunruhigenden Eigenthümlichkeit geboren?*

Mein Lou! daß Du mir wieder den beſtimmt herrlichen Brief über Deine letzte Wanderung zugeeignet, iſt ſehr liebevoll, und ich empfinde es auch ſo. Du haſt aber auch wohl recht damit, denn habe ich kein eigenes Verdienſt, ſo wohnte dasjenige mir bei, Dich ſo zu inſpiriren, daß alles, was Du mir widmeteſt, den angenehmſten Karakter von jeher trug! Auch thut es mir ſo wohl, und es verſetzt mich in Zeiten, die für mich höchſt werthvoll waren. Deine Liebe für mich damals trug das Gepräge ganz des Idealiſchen! Sie ſtand über mir wie klarer, unbewölkter Aether, in den ich hinaufblickte.

Jetzt — um wie vieles bin ich älter, hoffnungsärmer, und durch Dich ſelbſt dahin zurückgewieſen worden, wo weniger Täuſchung herrſcht. Was Du mir noch giebſt, mein lieber Lou, es ſind himmliſche Gaben, die mein Gefühl nicht minder anſprechen und meinen Weg erhellen, doch aus dem Lichte iſt im Bewußtſein deſſen, was ich nur bin — längſt tiefe Nacht geworden.

Mißverſtehe mich nicht, ſuche auch nicht etwa hier einen Vorwurf. Der iſt mir ganz fern, und was ich hier ausſprechen will, heißt, daß die letzten Jahre mich eigentlich für alles herabgeſtimmt haben! Ich bin demüthiger geworden, und den Werth deſſen, was die Welt geben kann, ich ſchätz' ihn, außer in alledem noch was von Dir kömmt, weit geringer. Erwartungen, Anſprüche, Wünſche, die nicht Träume ſind, alles verſchwimmt in blaſſer Farbe ernſt und kalt.

Und die gute Bianca, die ich noch ſo voll Leben und Geſundheit ſah, wie wird es Dich erſchüttern, haſt Du es bereits gehört oder erfährſt Du es durch dieſe Worte — daß ſie nicht mehr iſt — daß ſie den 29. November an Carolath's Geburtstage verſchied, gerade in der zehnten Stunde, wo er, Deine Mutter, Clementine und ihre Tochter hier bei mir verſammelt waren.

Tauffkirchen ſchreibt troſtlos, und namentlich für ihre Kinder und die Tochter iſt es recht zu bedauern. Deine Mutter erhielt die Nachricht in Potsdam, ſoll zwar gefaßt, aber tiefbetrübt ſein. Und noch ein Freundchen iſt mir dahingegangen, mein Francis! — Du kannſt Dir wohl denken, was es iſt, den treuen Gefährten meiner Schritte ſeit ſieben Jahren verloren zu haben.

Liebe, Treue — wo ſie athmet, gleichviel, ſie iſt das Höchſte immer. Der arme Francis litt ſehr viel, und halb todt ſchon, folgte er mir noch; öffnete ſchon faſt gebrochene Augen, nach mir zu ſehen — die kleine Leiche iſt heute früh, da ich ſie nach Muskau ſandte, in dem Raſen an der Stelle, wo ich das Kreuz hier mache, eingeſenkt worden.

Berlin! Du kennſt ja Berlin. In theils anderer Ausſtaffirung, und der alten immer ſehr ähnlich. Trunken war die gute Stadt bei dem kaiſerlich ruſſiſchen Aufenthalt, nämlich Hof und Hofgeſellſchaft. Dabei iſt, wie Dir bekannt, ein ruſſiſches Berauſchtſein eins der heftigſten. — Der Kaiſer nun hat alle entzückt, er ſoll herrlich, göttlich ausgeſehen haben, wie ein vom Himmel zum Herrſchen Auserkorener. Auch der junge Thronfolger ſehr viel verſprechend. —

Dieſer Brief von Varnhagen wird Dich durch ſeinen ſchmeichelhaften, heiteren Anſtrich mehr wie der meinige ergötzen, beſter Lou. Was mich betrifft, ſo werde ich viel ſpäter noch Dir über Deine Werke ſchreiben. Und ich ſoll über Deine Reiſe nach Algier nicht klagen? Ich ſeufze und quäle mich deshalb gehörig ab. Indeſſen chipotiren ſoll es darum meinen Lou nicht. Denken mag er ſich nur, in der Beſchaffenheit einer treuen, ganz hingegebenen Seele liegt dies; kann es ja gar nicht anders ſein! Möge Gott nur ihr Gebet anhören, und mich bewahren — mich ſegnen wie ſie mich ſegnet, mit heißer Liebe und Zuneigung.

Mitte künftigen Monats denke ich nach Berlin — um dort den Winter ruhig zu bleiben. Reiſen werde ich ohne Noth lange nicht mehr! Der Miniſter Maaßen ſoll ſehr krank ſein, und ohne Zweifel ſteht der Monarchie eine große Revolution bevor, denn die gewaltſamſte, unerwartetſte hat ſich mit dem Kopf des Fürſten Wittgenſtein zugetragen, der Puder und Pomade abgeſchworen und mit einem Tituskopf herumgeht. Mir ſind indeſſen vor Gram und ſchwerer Sorge alle Haare ganz ſchneeweiß geworden. O Lou, ich müßte Dir damit gefallen!

Nochmals ſegne Dich Gott! Und weihe Dich, Zufriedenheit zu erlangen und Beruhigung, mir das höchſte in Deiner Güte, in Deinem Vertrauen und Deiner liebevollen Zuneigung.

Treue, arme Schnucke,
Treue Schnucke bis im Tode.

55.

Pückler an Lucie.

Tarbes, den 10. Dezember 1834.

Liebſte Herzensſchnucke.

Denke Dir, daß ich ſeit ſechs Wochen mich hier eingeſchloſſen habe à la Muskau, um ſieben Uhr früh zu Bette gehe, und um ein Uhr aufſtehe, und auf dieſe Art aus den rohen Materialien meiner Tagebücher glücklich die zwei erſten Theile meines neuen Werkes (nur die Abtheilung von hier bis Marſeille fehlt noch) fix und fertig gemacht habe. Von Marſeille aus wird es zum Abſchreiben ſehr bald ſeine Erſcheinung in Muskau machen. Ich bitte Dich, da Du dann in Berlin biſt, Schefer'n zu avertiren, daß ich es ihm zuſenden werde, um die Abſchrift ſogleich zu beſorgen. Iſt dieſe fertig, ſoll er ſie Dir zuſchicken, wenn Du ſie leſen willſt. Ich rathe Dir aber nur die an Dich adreſſirten Briefe vor der Hand zu leſen, um nachher im Druck noch etwas neues zu finden. Dann aber bitte ich Dich, das Manuſkript Varnhagen zu geben, um einige Proben daraus zur vorläufigen Bekanntmachung zu wählen, und auch ſeine Meinung über das Ganze zu vernehmen. Iſt das geſchehen, ſo hebſt Du es auf, oder deponirſt es bei Hahn bis auf weitere Ordre. Da ich Dir nun das Ganze ſchicke, habe ich den Brief von 62 Seiten zurückbehalten, da ich zu viel Zeit verloren hätte, ihn abzuſchreiben, und meine Zeit iſt wahrlich eng, ſehr eng zugemeſſen. Ich habe enorm gearbeitet.

Nun Schnucke, nach alter Weiſe, Punkte für Punkte.

Sehr tauſend Dank, daß Du vernünftig biſt. Fürchte nichts von Algier und Egypten. Dort habe ich nicht die mindeſte üble Ahnung. Europa iſt mir vielleicht feindlicher und gefährlicher, als die lachenden Ufer des Nils. Doch werde ich Deinem Befehle folgen, und genau auf mich acht geben, ehe ich mich einſchiffe. Uebrigens, gute Schnucke, wir ſind überall ein zerbrechliches Rohr in des Schickſals Hand! Die Pyrenäen, ſiehſt Du, habe ich glücklich überſtanden, der Himmel wird ſchon weiter helfen.

Dein Tyrol mag ſchön ſein, aber ſchon des Klima's wegen kann es ſich nicht mit den Pyrenäen meſſen. Doch wollen wir es uns ſpäter anſehen; denn irgendwo müſſen wir außer Muskau noch eine Hütte haben, wo es ſchön iſt.

Alte Schnucke, biſt Du böſe, daß ich Deine Briefe Predigten nannte? Deine Predigten ſind mir immer von Herzen lieb, und Dein Schmälen ſelbſt mir noch lieber als anderer Liebkoſen, doch iſt das letztere freilich, wenn es von Dir kömmt, das beſte. Mit dieſen letzten Briefen bin ich alſo ganz zufrieden, und — ſoll ich noch hinzuſetzen, innig gerührt von Deiner Liebe. Bin ich das nicht immer und zu jeder

Zeit? Wie hübſch beſchreibſt Du Deine Ankunft in Muskau! Nur immer zu melancholiſch, und das ſteckt mich gleich an.

Was den weißen Kopf betrifft, ſo kann ich Dir ganz mit derſelben Edition aufwarten. Ich habe ſeit Paris nicht mehr gefärbt, um einmal zu ſehen, wie es eigentlich ſteht, und ſiehe, ich bin ſchlohweiß wie ein Gletſcher! Hier macht's nichts aus, aber Du würdeſt mich kaum wiedererkennen. Ehe ich nach Marſeille gehe, wo ich mehr en vue bin, werde ich mich aber wieder ſchwärzen.

Daß das Gartenbuch noch immer nicht zu Stande iſt, iſt zum Verzweifeln. Auch begreife ich nicht, warum die letzten Theile der „Tutti-Frutti“ noch nicht erſchienen ſind. C'est le dernier débordement. In meinem letzten Werk iſt wenig Satyre. Ich bin ſehr begierig, wie es Dir gefallen wird, obgleich Dir zu genügen mir ſicher (außer hie und da theilweiſe) unmöglich iſt.

Wenn Wittgenſtein wirklich keine Perrücke trägt, ſo halte ich es ohne Spaß für bedenklich. Dies iſt eine Revolution, und vorbedeutungsreich wie ein Komet. Ich glaube es aber nicht eher, bis ich es ſehe.

Schreibe mir doch eine Liſte der Briefe, die an mich angekommen ſind. Von einem Venard aus Hamburg weiß ich nichts. Bethe hat die ganze Liſte meiner Schulden.

Ueberhaupt ſchreibe mir viel, eng und ohne Couvert, um das Porto zu erſparen.

Weißt Du, was meine Wünſche für die Zukunft ſind?

Ich bin überall ſicher vergnügt und zufrieden zu leben, wo ich Dich, ein chez moi (eigene Einrichtung, meine ich) und ein kleines Grundſtück habe, um damit handthieren zu können, alles, verſteht ſich, in einer ſchönen Gegend.

Dann werde ich mich überall zu Hauſe, und weit glücklicher als bisher fühlen, dann auch meine Wünſche ganz ohne effort auf wenig reduziren. **Darüber bin ich jetzt mit mir einig.** Was folgt daraus?

1) daß Muskau ein Aufenthalt iſt, den ich fliehen muß, außer ſo weit es das Intereſſe nothwendig verlangt.
2) daß, ſo wie ich von meiner Reiſe zurückkomme, wir an dem Flecke, der mir am beſten gefällt, uns anſiedeln.

Kommſt Du nicht mit, ſo geh' ich allein, und hole mir eine Andere. Vergiß in Berlin nicht den Verkauf von Muskau. Mit der Chauſſee und dem Gartenwerk reuſſiren wir vielleicht doch noch.

Unter den heute erhaltenen Briefen iſt einer der Schweſter Lord Byron's, die mich um meine Handſchrift bittet. Que dites vous de cela? Schnucke, wenn Du mich ſehr bitteſt, ſollſt Du ſie auch bekommen.

Dein treuer Lou
mit einem zärtlichen Küßlein.

57.

Pückler an Lucie.

Tarbes, den 15. Dezember 1834.

Liebes Schnückchen,

Soeben habe ich nach ſechswöchentlicher Arbeit, während welcher Zeit ich nur fünfmal ausgegangen bin, und regelmäßig um ſieben oder acht Uhr früh zu Bette gegangen, meine litterariſche Arbeit, 600 ganz enggeſchriebene Seiten, vollendet.

Geſtehe, daß es Schade iſt, einen ſolchen eiſernen Fleiß, den wenig Leute haben, nicht für den Staat zu benutzen, wiewohl es für mich (wenn anders mein Buch Succeß hat, wie ich wohl hoffen darf) perſönlich ſo weit beſſer iſt; denn was iſt ein preußiſcher Miniſter oder Geſandter, wie ſie jetzt leben? Wenn er todt iſt, iſt er auch vergeſſen. Sein Name iſt außer Preußen oder dem Hofe, wo er accreditirt iſt, unbekannt. Den meinigen kennt jetzt die ganze Welt, und ich kann gewiß ſein, daß er auch noch etwas länger, als mein Leben dauert, bekannt bleiben wird.

Dir habe ich dies zu verdanken, gute Schnucke, denn an niemand würde ſolche Brief zu ſchreiben je mir eingefallen ſein, und folglich wäre ich nie Schriftſteller geworden. Tout est donc pour le mieux jusqu'ici.

Morgen reiſe ich ab, und da ich hier im Lande der Trüffeln und Paſteten bin, ſo mache ich Dir ein Präſent mit einem großen pâté de foie de canards aux truffes de Toulouse. Von der letzteren ſind ſechs Pfund darin, und einer der beſten faiseurs hat ſie unter meinen Augen gemacht. Traktire damit Breſſon und Deine Berliner Freunde. Schenke ſie aber nicht weg, das würde mich kränken, denn ich habe ſelbſt eine Trüffel hineingeſteckt.

Nie habe ich ſo gelacht als geſtern. Denke Dir, daß ich alſo hier ankam wie ein ſchäbig und nachläſſig angezogener, ſchloßweißer, alter, krumm gehender Mann, der den Tag im Bette lag, und des Nachts ſchrieb, und ſechs Wochen lang faſt nie aus dem Schlafrock kam.

Nun muß ich vorausſchicken, daß das hieſige Gebirgsvolk noch außerordentlich naiv und leichtgläubig iſt, und von der übrigen Welt und ihren Künſten wenig weiß. Ich hatte mich daher amüſirt, den beiden Mädchen, die mich mit vieler Sorgfalt bedienten, und von denen eine um die andere immer wachte, damit ich in der Nacht haben konnte, was ich brauchte, (car je dinais à dix heures, ſo gut ſind ſie) ich hatte ihnen alſo erzählt, ich ſei 60 Jahre alt, könnte aber durch einen Zauber, den ich gelernt, alle 30 Jahre um Mitternacht wieder um ſo viel jünger werden, und dieſe Epoche würde bald eintreten. Erſt lachten ſie, am Ende aber wurden ſie doch halb gläubig, neckten mich aber beſtändig mit der Frage, ob ich mich nun nicht bald jung machen würde?

Vorgeſtern alſo färbte ich mich ſorgfältig, verbarg mich vor den Mädchen, und heute zog ich mich elegant an, geputzt und geſchniegelt, ſo viel ich nur konnte, bien reposé et tout frais, und kam in die Küche herab. Man kannte mich nicht, und frug, was ich wünſche? So wie ich ſprach, ſahen ſie, wen ſie vor ſich hatten, und das eine Mädchen erſchrack ſo, daß ſie ganz blaß wurde, und davonlief, um ſich zu verſtecken.

Nachher aber war ein Jubel ohne Gleichen. Sie befühlten mich, verſuchten mir den Backenbart abzuwaſchen, und da alles in statu quo blieb, ſchlugen ſie die Hände über den Kopf zuſammen und hielten mich eine Weile wirklich für einen Zauberer, bis der Sohn vom Hauſe, der in Paris geweſen, erklärte, wie das Wunder zugegangen. Aber in der That, die Metamorphoſe war um 30 Jahre, und wie auf dem Theater. C'est ainsi, Schnucke, qu'on a rendu célèbre le carneval à Tarbes.

Nun noch etwas ſehr Wichtiges. In Deiner Familie giebt es oft Schlagflüſſe, und da Du, meine dicke Schnucke, nun ſehr choleriſch biſt, ſo könnte Dich auch einmal ſolch ein Zufall treffen. Nun habe ich von guter Autorität verſichern hören, daß ein ſicheres, halb ſympathetiſches, halb mediziniſch wirkendes Mittel dagegen ſein ſoll, in ſeinen Kaffee immer einige Körner Senf mit kochen zu laſſen, was dem Geſchmack nicht bemerklich wird. Friedrich der Große und Napoleon, die beide durch einen kurzen Hals zum Schlagfluß inklinirten, haben dies fortwährend gebraucht, und dies ſind in jeder Hinſicht ein paar gute Autoritäten. Thue es alſo auch mir zu liebe.

Dein treuer Lou.

Mit der Geſundheit geht es jetzt leidlich, und die geführte Lebensart bekömmt mir gerade am beſten. Je mange tous les jours 6 truffes.

Die Polizei hat mich hier, wie ich erfahre, vier Wochen lang ſurveillirt, weil ſie geglaubt, ich ſei der Abbé La Mennais. Iſt das nicht zum Todtlachen?

59.

Pückler an Lucie.

Marſeille, den 26. Dezember 1834.

Meine Herzenſchnucke,

Vor einer Stunde bin ich hier (wo man bei himmliſchem Wetter in Nankinhoſen ſpazieren geht) munter und wohl angekommen, denn die Fatiguen bekommen mir jetzt — zur guten Stunde ſei's geſagt, da die Cholera hier herrſcht, aber bis jetzt erſt fünf bis ſechs täglich ſterben. Ich werde daher auch nicht länger bleiben als nöthig.

Ich fand Deine drei Briefe hier vor bis zum 11. Dez. Tauſend Dank zuvörderſt für Deine Güte und Liebe. Du nimmſt mich ganz, wie man mich nehmen muß, und dies macht mich ſehr glücklich. Ich habe Deine Briefe mit der größten Rührung geleſen, mit einigen Freudenthränchen und dann mit den allerſchmerzlichſten um Francis!

Es iſt vielleicht unbegreiflich, aber wie wollte ich vor Dir mich verbergen. Während ich dieſen Augenblick nicht ohne Thränen um meine arme Francis ſchreiben kann, und das größte Opfer bringen würde, unbedenklich, um ihn in's Leben zurückzurufen, hat ein anderer Tod *gar keinen* Eindruck auf mich gemacht, nicht einmal Verwunderung. Es war mir ganz gleichgültig. C'est un peu fort, mais c'est comme cela. — Was nun meinen Francis, den ſtolzeſten und liebenswürdigſten Kerl, der je exiſtirte, betrifft, ſo beruhige Dich inſoweit, erſtens, daß er ein Menſch geworden iſt, und in vielleicht 25 Jahren ſchon eine große Rolle ſpielt, zweitens, daß ich Dir, wenn ich ſelbſt lebe, einen anderen von England ſelbſt holen werde, ehe ich ganz zurückkomme, und iſt der neue nicht ganz der alte, ſo wird er ihm doch ähnlich ſein.

Der Tod ſpukt recht um mich, da auch Neumann geſtorben iſt, dem ich erſt vor acht Tagen die Paſtete an Dich adreſſirte! Zeige den Brief an Varnhagen, und gieb die Paſtete an Rother mit vielen herzlichen Empfehlungen. Natürlich darf er nicht wiſſen, wie es damit zuſammenhängt.

Ueber Chauſſee und Alaunabſatz freue ich mich recht ſehr. Die Feier meines Geburtstages hat mich gerührt zum erſtenmal, und es freut mich, wenn man mich in Muskau liebt. Im Grunde verdiente ich es wohl.

Meine Zeit ſoll noch kommen, ſagſt Du; ach, Schnucke, es iſt zu ſpät! Im Grabe — eher nun nicht mehr, aber da vielleicht ein wenig in dem Sinn, wie es Laube geſagt.

Beiliegende Briefe an Wulffen und Varnhagen bitte ich zu beſorgen. Sind die Memoiren eines Verſtorbenen nicht eine Satyre gegen mich? Erkundige Dich, Schnucke, ich habe Dich ſehr lieb. Ich gehe in drei Tagen nach Toulon, und Sonntag nach Algier. Von da ein mehreres, Schnucke.

Dein treueſter Lou.

Nachſchrift.

Ich kann mich über Francis gar nicht beruhigen! Mit Vergnügen gäbe ich einen Finger um ihn hin. Ich habe die Stelle wieder geleſen, und ganz bitterlich geweint, und ſehr über Dich, denn die Art, wie Du mir es ſagſt, iſt eben durch ihre Einfachheit und Anſpruchsloſigkeit auf das tiefſte rührend. Arme Schnucke! Nun haſt Du nur noch mich. Wahrhaftig, ich wünſche nur für Dich erhalten zu werden, meinetwegen iſt mir nichts mehr daran gelegen. Wenn es aber des Schickſals Schluß wäre, ſo trage es eben ſo vernünftig, und lege mich, den Lou, auf die andere Seite des S mit einem Doppelkreuz. Wir drei verſtehen uns, und ich liege ſo lieber wie bei Vater und Mutter. Mein armer, armer Francis! Quel malheur! Ich habe aber fortwährend die ſtärkſte Ahnung gehabt, daß mich etwas Deſaſtreuſes in Marſeille erwarten würde, ſie mir abgeſchüttelt, und war auch wieder heiter; aber manchmal fiel ſie mir immer wieder wie Blei auf's Herz.

Wenn wir doch ein Steinbild von ihm bekommen könnten. Iſt es möglich, ſo laß es auf meine Koſten von Wichmann machen oder Rauch, wenn er will. Ich liebe gewiſſermaßen Dich in dieſem Thiere, und ſo war mir noch nie eins auch nur der hundertſten Theil ſo theuer. Einen ähnlichen werde ich Dir ſchon ſchaffen, aber einen ſolchen drolligen Herrſcherkarakter, der kömmt nicht mehr wieder! Woran iſt er denn geſtorben? Hatteſt Du ihn nicht auf der Reiſe mit; ſchreibe mir darüber ausführlich, und ein Monument muß er jedenfalls bekommen. Den Platz haſt Du gut und rührend gewählt, ich werde ihn aber nie ohne einen Stich im Herzen betrachten können; mir ſteht er höher wie tauſend Menſchen, während der größte Theil dieſer ächten Lumpenhunde es nicht drei Minuten am Tage ſind. — Mein armes Fännel! Der Himmel ſegne Deine Wiedergeburt. Vielleicht wird er mein Diener und Feldgefährte in meiner neuen Exiſtenz.

Ich bin ſehr müde, da ich zwei Nächte in der kalten Diligence zugebracht, und hier noch nichts gethan als gegeſſen und Dir geſchrieben nebſt den beiden anderen Briefen.

Die gute Bianca fängt mir nun auch an leid zu thun, beſonders, daß die ärmſte Seele wahrſcheinlich der Natur der Krankheit nach, ſehr hat leiden müſſen. Nun habe ich mich auch auf die Kottwitz beſonnen, nämlich, daß es die iſt, in die ich einen Augenblick verliebt war. Mon Dieu, combien de morts, und alle doch noch jung!

60

Pückler an Lucie.

Marſeille, den 29. Dezember 1834.

Liebſte Schnucke,

Heute Abend reiſe ich aus dem Choleraneſte fort nach Toulon, von wo ich Dir, ehe ich nach dem guten Afrika ſegle, noch einmal ſchreiben werde.

Ich befinde mich leiblich, wiewohl nicht zum Beſten phyſiſch geſtimmt. Das Klima hier iſt wunderſchön, aber mit der Cholera iſt es nicht ſehr genießbar. Indeſſen iſt die Epidemie noch immer nur ſchwach.

Geſtern gab mir der preußiſche Konſul ein ſehr exzellentes Diner, und heute habe ich am Reſt meines Buches gearbeitet, um es von Toulon aus nach Hauſe ſchicken zu können.

Hoffentlich bekomme ich noch Briefe von Dir, gutes Schnückerle, die meine größte Freude ſind. Fürchte doch nicht immer Dich zu wiederholen. Du vergißt in dieſer Einbildung mir die intereſſanteſten Sachen zu ſagen, und was ſchadet denn eine Wiederholung?

Es iſt wie im Sommer, meine Fenſter waren offen, und plötzlich ſpringt zu dem einen ein allerliebſter Affe, von der Art der ſeligen Cocotte, ſehr elegant angezogen, herein, und mauſt mir eine Brioche beim Frühſtück. Nachher lockte ich ihn von einem Fenſterbrett (ich wohne im dritten Stocke) wieder herein; und amüſirte mich eine halbe Stunde mit ihm.

Wäre nur das arme Fränzerle nicht geſtorben, deſſen Tod mich wirklich auf eine ſeltſame Weiſe und ſo ſehr betrübt hat, daß ich gar nicht mehr eſſen kann, nämlich ſeitdem gar keinen Appetit mehr habe. Ich bin überhaupt ſehr mißmuthig und tief geſtimmt. Vielleicht liegt es in der Luſt. Dazu fühle ich recht oft eine große Sehnſucht Dich zu ſehen, meine gute Alte, und wird es zu arg, ſo laſſe ich Dich nach Afrika kommen.

Sage ja Rother recht viel Schönes von mir, und Dank wegen der Chauſſee. Betreibe auch die Dampfmaſchine im Alaunwerk.

Hallberger ſcheint ſehr gute Geſchäfte mit meinen Sachen zu machen. Von „Tutti Frutti" ſchon die zweite Auflage in Deutſchland und England, und die engliſche Ueberſetzung iſt elend.

Ein herzliches Küßlein, meine gute Schnucke, und Adieu.

Dein Lou.

Da ich für das neue Werk bereits für 3000 Thaler wieder fertig habe, ſo werde ich noch eine Weile Muskau nicht zur Laſt fallen.

Vermiſchter Briefwechſel.

1833.

1.

Pückler an den Fürſten Ludwig von Carolath.

Muskau Castle, 12. Jan. 1833.

My dear Nephew,

Your note is quite capital, illustrious Sir, by all means go on with your translation of Lalla. —

I am equally delighted with your idea concerning the eternal Jew. If you are lucky enough to make his acquaintance, pray, kill the rascal at last, take all his money, and allow me to say: Halb Part, for I am sorrowly out of cash just at present.

As I hear, you are dayly performing great musical feasts in different companies. You ought to sing the contents of this letter to some Hofdamen.

Tout à vous

H. P.

2.

Schinkel an Pückler.

Berlin, den 25. Januar 1833.

Durchlauchtigſter Fürſt,
Gnädigſter Herr,

Leider habe ich bis jetzt vergeblich auf die Herkunft Eurer Durchlaucht geharrt, um zu bitten, mir ein paar münd-

liche Worte auf das gnädige, übergütige Schreiben vom 16. Dezember zu erlauben, deſſen Inhalt mich völlig verſteinert hat, weil ich wahrlich gar nicht begreifen kann, wo die Gründe liegen, eine ſo geſteigerte Güte zu erklären, auch wenn ich mich der größten Geneigtheit Euer Durchlaucht gegen mich und meine Familie gewiß halte.

Was habe ich denn gethan? frage ich mich immer; — ich ſoll noch etwas thun, um mein Gewiſſen zu beruhigen. In dieſer Beängſtigung empfing ich vor einigen Tagen das Dokument aus Glogau, welches mich von neuem aufregt und zwingt, Euer Durchlaucht einige Worte ſchriftlich zu adreſſiren, aber ich bleibe innerlich wie im Anfange unbehülflich, etwas Vernünftiges zu äußern; denn wie ſehr ich mich durch Euer Durchlaucht gütige Geſinnung beglückt fühle, dies, hoffe ich, darf ich Ihnen nicht mehr ausdrücken, da Euer Durchlaucht am beſten kennen, was das Band produktiven Kunſtbeſtrebens, welches ich ſo hoch in Euer Durchlaucht verehre, für Gewalt hat; daneben iſt aber auch noch ſo viel anderes menſchliches Verbindungsmittel, was mich durch ſo überwiegende Steigerung von der einen Seite faſt aus der Harmonie zu rücken ſcheint, und dies eben iſt es, worein ich mich noch nicht zu finden weiß. Euer Durchlaucht ſprechen ſich in Ihrem gütigen Schreiben ſo entſchieden aus, daß ich nicht wage, ganz direkt dagegen zu kämpfen, ich ſehe alſo keinen rechten Ausweg. Möchten Euer Durchlaucht doch die Gnade haben, mir recht geradehinaus zu ſagen, was ich thun kann und ſoll, um einigermaßen zu verdienen, was Euer Durchlaucht mir erwieſen, und worin ich Ihnen das Uebergewicht doch immer noch gewähren müßte. Hierauf vertrauend, erwarte ich die hoffentlich bald erfolgende Herkunft, bis dahin kann ich von meiner Geſinnung immer nur wiederholen, was Euer Durchlaucht längſt bekannt iſt.

Meine Familie drückt Euer Durchlaucht die innigſte und wahrſte Ergebenheit aus, und ich werde nie aufhören in höchſter Verehrung zu verharren

Euer Durchlaucht
treuergebenſter Diener
Schinkel.

3.

Pückler an Prinz Wilhelm von Preußen.

Leipzig, den 28. Januar 1833.

Durchlauchtigſter Königlicher Prinz,
Gnädigſter Herr,

Leipzig, den 28. Januar 1833.

Soeben ereilt mich hier in Leivzig die zugleich angenehme und betrübende Nachricht, daß Euer Königliche Hoheit Muskau mit Ihrer hohen Gegenwart beehrt, und ich höchſtdieſelben dort verfehlt habe.

Für's erſte beſorge ich nun, daß Eure Königliche Hoheit Ihrer ganz unwürdig in Muskan empfangen worden ſein werden, worüber ich jetzt nur Euer Hoheit ein unfruchtbares Bedauern ausdrücken kann, zweitens geht es mir wie einer Schönen, die vieler Toilettenkünſte bedarf, um mit Vortheil zu erſcheinen, und die nun plötzlich in dem ſorgloſeſten Negligée überraſcht wird! Wie unvortheilhaft müſſen Euer Hoheit die ohnehin noch ſo unvollkommenen Anlagen Muskau's erſchienen ſein, die ohnedem dieſes Jahr durch eine beiſpielloſe Dürre gelitten haben, und die ich Ihnen nun nicht einmal erklären konnte, um durch die Phantaſie, nämlich das, was noch werden ſoll, einigermaßen zu erſetzen, was die Wirklichkeit nur noch höchſt ſparſam darbietet.

Wie ich höre, haben Eure Königliche Hoheit ſelbſt mein demeublirtes im Chaos der Oelſtreicherei und Reinigung begriffenes Schloß durchſchritten, worüber ich keinen geringen Schrecken bekommen. Um dieſe kleine Perfidie gut zu machen, ſollten Eure Hoheit wirklich den großmüthigen Entſchluß faſſen, mit Euer Hoheit durchlauchtigſten Gemahlin dieſes Schloß für eine kurze Badeſaiſon zu bewohnen. Das würde ihm in meinen Augen einen unvergänglichen Werth verleihen, und alle Mängel ſchnell vergeſſen laſſen.

Erlauben Sie, gnädigſter Herr, daß ich ſchließlich mit dem wiederholten Ausdrucke meines Bedauerns höchſtdemſelben noch meinen innigſtgefühlten Dank für die Ehre ausſpreche, die Sie Muskau erzeigt und mir zugedacht haben, indem ich die angelegentliche Bitte hinzufüge, mir das unſchätzbare gnädige Wohlwollen zu erhalten, mit dem Sie, durchlauchtigter Herr, mich bisher beglückt, und deſſen ſich durch tiefe Ehrfurcht und Anhänglichkeit nicht ganz unwürdig fühlt

Euer Königlichen Hoheit
unterthänigſter
H. Fürſt von Pückler-Muskau.

4.

Pückler an Fürſt Ludwig von Schönaich-Carolath.

Schloß Muskau, den 3. Februar 1833.

Illustre Han,

Tu es en vérité le plus généreux des neveux! Tu as pitié de ton pauvre oncle, tes entrailles se meuvent à l'idée de le faire bivouaquer in der Krähenhütte des Dönhoff'ſchen Platzes.

Dank Dir, Gerechter! Ich werde in Deine Zelle einziehen als junger Student, und iſt vielleicht einige Deiner Gelehrſamkeit bei dem langen Froſt daſelbſt eingefroren, ſo werde ich nicht ermangeln, ſie beim Aufthauen im Fluge für mich aufzufangen. Auch ſichere ich Dir die zwei Volumina

Makulatur, welche Du als Miethzins verlangſt, hiemit feierlichſt zu, und werde ich Dich mit großer Wonne zu Pfingſten hier erwarten, um ſofort mit Dir die Reiſe nach Holland anzutreten, und uns bei Ottokind zwei Kammerherrnſchlüſſel aus korinthiſchem Erz auszubitten; auch vielleicht ſpartaniſche Suppe bei ihm zu koſten.

Dein von Dank erfüllter Onkel

Hermann.

5.

Pückler an Gräfin von Kielmannsegge.

1833.

Ja, ich kenne Dich noch, holde, liebenswürdige, geiſtreiche Sterbliche — und hätten Verſtorbene ein Gewiſſen, ſo würde das meinige ohne Zweifel ganz zerknirſcht vor Dir erſcheinen müſſen. Aber zu ſeiner Zeit wird ſich alles ausgleichen, und ein Pilger wird in München erſcheinen, meinen Frieden mit Dir zu machen, Du Langmüthige und Sanfte.

Laß aber Deine Tochter einmal ein paar Zeilen an mich ſchreiben — ein Verſtorbener iſt sans conséquence, und ich möchte die kleinen Schriftzüge Deiner Progenitur wohl kennen lernen, korreſpondire überhaupt am liebſten mit ſolchen Perſonen, die ich nie geſehen habe.

Aus meinem Landhauſe am Styx, wo es
keine Zeit mehr giebt.

6.

Pückler an Dr. Nürnberger.

Muskau, den 10. Februar 1833.

Euer Hochwohlgeboren

ſind ſehr gütig, meiner ſo freundſchaftlich zu gedenken, und mir das neue Jahr durch ein ſternglänzendes Neujahrsgeſchenk aufzuhellen. Wie ſehr bin ich in allem, beſonders dem herrlichen Ende Ihres Aufſatzes, mit Ihnen einverſtanden. Gewiß hat uns eine liebende Gottheit den ahndungsreichen Troſt gewährenden Anblick des erhabenen Sternhimmels nicht umſonſt geſtattet. Doch je beſſer wie wir hier die Menſchenrolle erfüllen, je kräftiger und glücklicher werden wir dort auftreten. Die Lehren Gottes und ſeiner Natur ſind einfach und klar. Wir haben nur eine gar zu alberne Religion daraus gemacht. Sie ſind mir ein beſſerer Prieſter, als zehntauſend der ſchwarzen Böcke, die zu meinem Abſcheu auf allen Kanzeln herumtrommeln.

Daß es Ihnen nicht immer ſo wohl geht, wie Sie verdienen, thut mir herzlich leid. Beſuchen Sie mich doch nächſten Sommer in Muskau, und wohnen Sie bei mir. Wir wollen dann ein wenig miteinander ſchwärmen und philoſophiren, und im Schooße der Natur das Leid zu vergeſſen ſuchen, was einem freilich manchmal den ſchönen Lebenstrank mit gar zu bittrem Wermuth füllt.

Mit herzlichſter Verehrung
Euer Hochwohlgeboren
ergebenſter

H. Pückler.

7.

Pückler an ſeine Mutter Gräfin Clementine von Seydewitz.

Muskau, den 10. Februar 1833.

Beſte Matſcha,

Ich bin drei Wochen bettlägerig, und recht krank am Katharalfieber und einer halben Lungenentzündung geweſen, was mir in Deinem ſchönen Klima wohl auch nicht begegnet wäre.

Gewiß nimmſt Du auch Theil an unſeres lieben Benjamins Glück, deſſen Ehegeſpons ſich mit ihrem vierundzwanzigſten Kinde abermals geſegneten Leibes befindet.

In Muskau giebt es nichts Neues, außer, daß der alte Kruſchwitz geſtorben, und die arme alte Woringern das Bein gebrochen hat. —

Im Frühjahr komme ich alſo nach Allais, um ein Jahr bei Dir zuzubringen, gute Matſcha, und aus Deinen Töpfen mich zu nähren, da die meinigen bald gänzlich ausgekratzt ſein werden, und ich ſelbſt ſo blaß und mager wie meine Tinte. Dein ſchönes Mädchen ſoll mir aber Kuchen backen, und für jede Roſine gebe ich ihr einen Kuß. O Pauline, ich liebe Dich! Et si vous permettez, je l'épouserai dès le lendemain de mon arrivée, et pour tout le temps de mon séjour.

Ich bin hier ſchon ſeit ſechs Monaten ganz allein, Lucie in Carolath und Berlin, und befinde mich ganz à mon aise in dieſer Einſamkeit, die ich dazu benutzt habe, zwei neue Bücher zu ſchreiben, denn ich werde bald vom Schriftſtellern leben müſſen. Es geht zu ſchlecht, und Deine Gnade erhält mich eigentlich noch, ſonſt bliebe für mich à la lettre nichts übrig. Der Himmel vergelte es Dir, gute Matſcha, und noch mehr, wenn Du endlich ernſtlich daran denken wollteſt, mir eine reiche Frau zu verſchaffen, car sans cela j'ai peur que tout sera dit bientôt.

Dein armer Erſtgeborener.

7.

Baron von Voght an Pückler.

(Hamburg.) Mercredi.

En fouillant parmi des paperasses à Flottbeck, j'ai trouve les lettres ci-jointes — elles ne sont pas du genre que vous désirez, mais elles acheveront à me faire connaitre à l'homme, qui a fait sur moi une trop profonde impression pour que je ne désirasse pas à ne pas lui rester étranger. Il me pardonnera ma confiance en son indulgence, car c'est un hommage que je lui rend.

Vous n'oublierez, mon Prince, que l'on vous attends ce soir.

Voght.

9.

Baron von Voght an Pückler.

(Hamburg), den 7. März 1833.

Was ich bin, haben Sie, mein Fürſt, mit ſo viel Nachſicht beurtheilt, daß ich es wage, etwas von dem, was meinem Leben einigen Werth gegeben hat, das was ich war, Ihnen zum Durchblättern vorzulegen.

Das erſte Heft der Geſchichte der Armenanſtalt, die gegen das Ende des vorigen Jahrhunderts ein Muſter für alle übrigen geworden, wird Ihnen beweiſen, wie viel für den Wohlſtand und die Sittigung der unterſten Klaſſe geſchehen kann.

Was ferner in einem Theil meines geſchäftigen Lebens mit mir vorging, kann der bedeutenden Menſchen wegen, mit denen es mich in Verbindung ſetzte, einiges Intereſſe für Sie haben.

Die Briefe einiger der merkwürdigen Frauen, denen mein gutes Schickſal mich genähert hat, theile ich Ihnen, vielgeehrter Fürſt, ohne weitere Entſchuldigung mit.

Mit ehrfurchtsvoller Achtung
ergebenſt

von Voght.

11.

Pückler an Baron Voght.

Ich bin Ihnen, beſter Baron, noch eine Antwort ſchuldig, und voller Dankbarkeit und Verehrung eile ich dieſe angenehme Pflicht abzutragen.

Ich kann Ihnen kaum ausdrücken, welches ungemeine Vergnügen mir die Lektüre Ihrer gütigen Mittheilungen verſchafft. Sie müſſen wahrlich keinen geringen Eindruck auf dieſe Damen von ſo verſchiedenem Karakter gemacht haben, um ihnen Briefe zu entlocken, die ſie zum Theil beſſer wie ihre Schriften kennen lehren, und von einigen ein vollkommen plaſtiſches Bild darſtellen, nach deſſen Anblick man ſie Jahre lang in ihrer Intimität gekannt zu haben wähnt. Beſonders iſt dies mit den Briefen der Frau von Stael der Fall, die mich tief gerührt haben. Ohne jene appretirte Prätenſion auf leidenſchaftliches Gefühl und glänzenden Geiſt, die in ihren Schriften oft zu bemerkbar iſt, zeigen ſie beides mit einer anſpruchloſen, liebevollen Herzensgabe und Einfachheit, die wahrhaft bezaubert. Ich bin davon doppelt ergriffen worden, weil ich zu der Zeit, als ſie noch in Coppet lebte, in der Schweiz reiſte, und nur aus jugendlicher Timidität nicht wagte, ihre Bekanntſchaft zu ſuchen. Ich hielt mich für zu unbedeutend zu einem ſo großen Unternehmen, und obgleich ich mich auch jetzt nicht für bedeutender halte, ſo fühle ich doch, daß in meinem alles Große anerkennenden Herzen etwas liegt, das ſie verſtanden und gewürdigt haben würde, und mein ſchüchterner Enthuſiasmus im Gemälde blühender Jugend vielleicht Gnade vor ihren Augen gefunden haben würde. Mich aber hätte gewiß ihr Geiſt und ihre Seele trotz allem unvortheilhaften Aeußern leidenſchaftlich hingeriſſen.

Mad. Récamier, ihr liebliches in ſeiner Art ſo vollendetes Gegenbild, habe ich gekannt, und ihre ruhige, abgeſchloſſene Natur hat weniger Verführeriſches für mich. Ich liebe Abgründe und Gletſcherſpitzen, dunkle Wälder und fliegende Wolken, zwiſchen denen hie und da nur die Sonne doppelt glänzende Strahlen verſendet — mehr als die friedliche Landſchaft über die ewig freundlicher Himmel ſich wölbt.

Mad. Barchoud nähert ſich dem Männlichen, und zwar nicht dem kräftig Leidenſchaftlichen wie Frau von Stael, ſondern dem raiſonirenden und reflektirenden, worin die Weiber ſelten exzelliren. Sie haben ſie fein und treffend mit wenigen Zügen geſchildert.

Mad. d'Houdetot iſt eine liebliche Alte, von jenem Gleichmuth, der ſich und Anderen das Leben leicht und bequem macht, Karaktere, die zwar ſehr tiefe Empfindungen ausſchließen, aber als Freundinnen einen großen, wenn gleich negativen Werth haben.

Mad. Suard is delightful. Von Allen am meiſten Franzöſin, mit aller Klarheit, Beſtimmtheit, Urbanität und bon sens jener vergangenen Zeit, wo die Geſellſchaft ſo zu ſagen eine Kunſt geworden war, und eine zweite Natur, in der man ſich eben ſo froh bewegte, als in der individuellen. War ſie alt genug, um dieſe Zeit geſehen zu haben, oder hatte ſie die Kunſt von ihrem Manne gelernt?

Die Briefe der Dezerando zeigen in jeder Miene ihr edles Herz, und jene Art Heiterkeit, ſelbſt im Leiden, die nur ein ſolches giebt. Das Ende ihrer Korreſpondenz hat etwas Prophetiſches. Wer möchte nicht wünſchen, es wäre wahr, wenn er es auch ſchwerer zu glauben vermag.

Weiter bin ich noch nicht gekommen, und wenn ich Sie, liebſter Baron, mit ſo viel Detail gelangweilt, ſo ſchreiben Sie es nur dem Beſtreben zu, Ihnen zu beweiſen mit welcher Aufmerkſamkeit ich Ihre Güte zu würdigen und zu benutzen geſucht habe.

Nur einen großen Mangel, ein lebhaftes Bedürfniß läßt dieſe Lektüre mich empfinden — es ſind die Abſchriften Ihrer eigenen Briefe, welche jene anderen hervorriefen, die ich vermiſſe. Beſitzen Sie dieſe nicht, und iſt es eine zu große Indiskretion darum zu bitten?

Merkwürdig müſſen in der That die gewinnenden Eigenſchaften ſein, die Ihnen die zärtliche, feurige Freundſchaft ſo vieler eben ſo ausgezeichneten als von einander verſchiedenen Frauen verſchafften. Nur die Vereinigung eines hohen Geiſtes mit einem vortrefflichen Herzen, durch vielſeitige Bildung geſteigert, könnte ein ſolches Reſultat hervorbringen. Wenige können gewiß auf ein langes, reichhaltiges Leben mit ſolcher Befriedigung zurückblicken, und ich ſehe es als einen großen Glücksfall an, der auch mich mit denſelben in eine Berührung gebracht hat.

Laſſen Sie mich ſchließen, wie ich begann, mit Dank und Verehrung.

H. Pückler.

J'ai encore la depuis la lettre de Mad. Jacobi Kloest, qui m'a paru bien intéressante. Donnez-moi donc aussi vos préceptes de bonheur. Hélas! je le cherche en vain comme tant d'autres, et c'est sans doute par ma faute: Un bon conseil pourrait m'éclairer, si toute fois vous ne reserver les lettres qu'aux jolies femmes seules.

Je voudrais bien lire votre réponse à Md. Jacobi Kloest. Si vous l'avez conservée, ne me le refusez pas.

10.

Baron von Voght an Pückler.

(Hamburg), den 10. März 1833.

Ihre lieben Zeilen, mein verehrter Fürſt, haben mir eine ganz eigene Freude gemacht; ſorgſam werde ich ſie aufbewahren, das Monument eines glücklichen Zuſammentreffens, welches, kurz als es war, zu meinen liebſten Erinnerungen gehören wird. Kaum konnte ich es hoffen, nahe dem Moment, wo uns vom entflohenen Leben nur geiſtige Erinnerung bleibt, ſo bereichert zu werden.

Ich kannte Sie, mein Fürſt, ehe ich Sie ſah. Wenig Augenblicke haben hingereicht, mich zu überzeugen, daß ich mich in Ihnen nicht geirrt hatte — wer ſich nicht durch einen Inſtinkt, den ich nicht bezeichnen kann, erräth, wird ſich nie verſtehen — ich fühlte das edle, feine Gefühl des Großen und Guten in Ihnen, ſonſt, glauben Sie es mir, hätten Sie dieſe Briefe nicht, deren Geiſt Sie mit ſo großem Scharfſinn — ſo treffend bezeichnet haben. Ja, die Stael würde Sie geliebt haben, und Sie hätten der Sappho Liebe mit Verehrung erwiedert. Mad. Suard war die Tochter des Buchhändlers Parchoud — früh an den Umgang mit Voltaire und deſſen Zeitgenoſſen gewöhnt — Suard das Urbild der geiſtvollen, liebenswürdigen Urbanität, für welche unſere Zeitgenoſſen den Takt verloren haben.

Höher als alle die lieben Frauen ſtand Annette Dezeraudo; ſie allein war der drei unvergeßlichen Frauen würdig, mit denen mein gütiges Schickſal mich früh verband, die fünfzig Jahre meines Lebens verſchönten — ihnen gehört, was Gutes in mir iſt — ihr Weſen war Liebe, ihr Leben war That.

Was mir die dankbare Freundſchaft aller Weiber erwarb? Je feiner die innere geiſtige Organiſation, um ſo mehr kämpfende Elemente — ich verſuchte die verſtimmten Saiten zum reinen Ton hinauf- und herabzuziehen, ſie in Harmonie zu bringen mit dem Grundton. So löſten ſich die Diſſonanzen — Ruhe und Friede kehrte in die aufgeregten Gemüther — ſie erkannten ihren wahren Werth, und was durch ſie ſelbſt ihr Leben werden könnte,
das iſt das ganze Geheimniß!

Mein lieber Fürſt, ich habe keine Abſchrift irgend eines meiner freundſchaftlichen Briefe; wie würde die bloße Idee des Aufbewahrens jede Herzensergießung erkaltet haben, die an Reinheit und Wahrheit verlieren würde nur durch den Gedanken an ihre Wirkung. Ich ſchreibe wie der Vogel ſingt, der in den Zweigen wohnt; das Wort das aus der Seele dringt, iſt Lohn, der reichlich lohnet.

Meine Freunde liebten in mir nicht das gar Wenige, was ich bin, aber was ich ihnen war.

Les recettes de félicité, mon Prince, sont devenus des lieux communs; elles n'ont de vérité et de profondeur que dans ces moments, où un sentiment presqu' électrique fait sentir leur rapport avec ce mélange si divers, si varié d'éléments hétérogènes que nous nommons caractère. Elles ont dû se livrer bien de combats dans le vôtre. Nous autres dans notre médiocrité, nous aimons la plaine, le murmure du buisseau, le reflet d'un ciel pur dans le miroir du fleuve, qui dans son cours paisible baigne les fleurs de la prairie.

Saretum Iter, et fa nentei, semita vitae.

Pour vous, mon Prince, il vous faut des bornes à franchir, des obstacles à vaincre; le ciel déchiré par les éclairs, les orages, les ouragans ont dû avoir un intérêt pour vous qui aimez les hauteurs escarpés entourés de précipices — il vous faut les turgida vela pour conduire la frêle nacelle de la vie à travers les écueils et les courants.

C'est là que le caractère s'élève à une hauteur, d'où il commande les circonstances — d'où il se trouve appelé aux grandes choses — mais où l'inactivité l'use ou le dévore. Votre gouvernement me parait mal connaître ses intérêts en ne tirant pas parti du vôtre.

Da Sie, mein Fürſt, noch einige Tage bleiben, ſo ſchicke ich Ihnen die Briefe, die ich aus Frankreich und der Schweiz an die drei Freundinnen ſchrieb, von denen ich oben ſprach. Ich lege Bonſtetten's Briefe bei, die einigen Bezug darauf haben. Bleiben Sie noch länger, ſo würde ich es wagen, Ihnen mein Tagebuch vom Jahre 1794 bis 96 in England Schottland und Irland zu ſchicken — vielleicht könnte es, des Kontraſtes mit der jetzigen Zeit wegen, Sie intereſſiren.

Was ich Ihnen gab und anvertraute, ſage Ihnen mehr als je Verbindliches am Schluſſe meines Briefes treu

Voght.

12.

Baron von Voght an Pückler.

Hamburg, den 29. März 1838.

Ich hatte drei Briefchen von Ihnen, mein vielgeehrter Fürſt, zu beantworten, und würde Ihnen ſchon früher geſchrieben haben, hätte ich gewußt, wohin. Nun erhalte ich den vierten, und weiß, wo meine Antwort Sie treffen kann.

Was Sie mir ſo freundlich über mich ſelbſt ſagen, iſt zu viel, viel zu viel — und doch hat es mir wohlgethan. Ich glaube mehr an mich, ſeitdem ich Sie erkannt zu haben glauben darf.

Sie waren uns Allen eine glänzende Erſcheinung; mir und noch Einer waren Sie unausſprechlich viel mehr. Es klang mir wie ein Laut einer geliebten Sprache, die ich lange nicht mehr hörte, und die Erinnerungen einer ſchönen Heimath in mir zurückrief. Der Ton, der im Innerſten des Herzens wiederklang, verſetzte mich zauberiſch in den Kreis der edeln Verſtorbenen zurück, in deren warmer Bruſt einſt jugendliche Kraft alles Schöne und Edle erfaßte, was ſo lebendig um uns ſich zu entwickeln begann. Eine Oaſis in lybiſcher Wüſte war der vom Erhabenſten berauſchte Zirkel, von dem Bonſtetten ſagt: „C'est Paris à Neumühlen et à Flottbeck". (Paris, wie es vor ſechzig Jahren war); keiner von uns hat geſchrieben, Jeder von uns gethan. Eine Freundſchaft, die ſich der Opfer wie eines hohen Lohnes erfreute, die jedes, Alle durchdringende edle Gefühl zum feſteren Bande verwandter Seelen machte, durch die jede edle That des Einen, die That Aller ward, fügte unſere Herzen ſo ineinander, que nous ne pouvions, wie der ehrliche Montaigne ſagte, retrouver la soudure. Sie Alle deckt das kühle Moos! Nur Einer noch — Alle leben nur in ihm, und ich mit ihnen.

Daß er Sie nicht ſah, nicht erkannte wie ich, hat mir weh gethan — aber es war nicht möglich zu machen. Zurückgezogen iſt ſein ſchönes Leben noch eine Reihe der edlen ſtillen Thaten, die nur ungeſehen ſo erblühen.

Nie hatte ich einem Lebenden geſagt, was ich Ihnen hier anvertraue, als die Hochherzige, über alles Geiſtreiche, mich vor ſechsundzwanzig Jahren am Ufer des Lemans, alle meine Vorurtheile gegen ſie beſiegend, unwiderſtehlich an ſich zog; durch ſie ward ich denen lieb, deren Briefe es verdienten, Ihnen Freude zu machen. Wie hätten Sie, mein edler Fürſt, ſich glücklich, wie hätten Sie Ihren eigenen hohen Werth inniger gefühlt, wenn Corinna mit überirdiſchem Blick Ihr Inneres durchſchauend, Ihnen das Wort Ihres Herzens geſagt hätte!

Wie hätten Sie ſich heimiſch in dem geiſt- und ſeelenvollen Zirkel gefühlt, in welchem die Kraft elektriſch ruhte, die von der ihrigen aufgeregt, wie Blitz auf Blitz ſich entwickelte. Ueberſelige Zeit! Kein Wort ward unverſtanden ausgeſprochen — ſeitdem lebe ich (wie wenig ſind der Ausnahmen) wohlwollend von Wohlwollen umgeben — aber unzählige Sprachen habe ich lernen müſſen — lernen müſſen, mein eigener Dolmetſcher zu ſein. Sie kennen, mein verehrter Fürſt, und ich hörte meine Sprache reden. Was kann ich Ihnen ſagen, was mehr wäre! — Mir widerſteht es, ein mir liebes Gefühl zu analyſiren, wer mag definiren warum? Peut-on disséquer le charme?

Ihr Scharfſinn, Ihre tiefe Menſchenkenntniß, (wohl Ihnen, daß ſie das Beſſere in Ihnen nicht verdrängt hat),

hat Sie auch hier nicht verlaſſen. Unſere liebenswürdige Freundin hat mir Ihren Brief mit einer Rührung zurückgegeben, die für beide etwas ſagte, was die Annahme des Briefes nicht halb ausgedrückt hätte — des Briefes, den ich der Ruhe unſerer Theuren wegen ihrer häuslichen und elterlichen Verhältniſſe wegen — verzeihen Sie es mir — zurückgehalten haben würde, hätte ſie ihn nehmen wollen.

Es gehe Ihnen wohl, mein theurer Fürſt! Möge die Vorſehung Ihnen ſchenken, was man nur ungeſucht findet: was nur die Folge unſeres Thuns iſt, wenn es nicht der Zweck deſſelben war. Laſſen Sie mich mit den Worten ihres Goethe ſchließen, der nicht lange vor dem Tode in ein Stammbuch ſchrieb:

„Laß fahren dahin das Allzuflüchtige,
Du ſuchſt bei ihm vergebens Rath.
In dem Vergangenen lebt das Tüchtige,
Verewigt ſich in ſchöner That.

Und ſo gewinnt ſich das Lebendige
Von Folg auf Folge neue Kraft,
Denn die Geſinnung, die beſtändige,
Sie macht allein den Menſchen dauerhaft.

So löſt ſich jene große Frage
Um unſer zweites Vaterland,
Denn das Beſtändige der ird'ſchen Tage
Verbürgt uns ewigen Beſtand.“

Und dann noch was eine unſichtbare Hand früh in das Innere meines Herzens unverlöſchbar eingrub:

Dein Weſen ſei Liebe;
Dein Leben ſei That.

von Voght.

13.

Pückler an den König Friedr. Wilhelm den Dritten.

Muskau, den 2n April 1835.

Bevor ich Euer Majeſtät mein allerunterthänigſtes Geſuch zu Füßen lege, halte ich es für meine Pflicht, Euer Majeſtät nochmals in tiefſter Unterthänigkeit um Verzeihung zu bitten, daß ich mich im nicht geſtatteten Coſtüme bei Euer Majeſtät gezeigt habe. Nicht im aktiven Dienſt, ſelten in Uniform, war ich daher nicht genau von den deshalb beſtehenden Vorſchriften unterrichtet, und erfuhr erſt bei der Tafel durch den Grafen Brandenburg den Verſtoß, den ich mir hatte zu Schulden kommen laſſen. Euer Majeſtät dürfen verſichert ſein, daß ich mich nie, weder vor Euer Majeſtät noch irgendwo in Allerhöchſt Ihrer Uniform wieder ſo werde blicken laſſen.

Ich unterſtehe mich nun, meine unterthänige Bitte vorzutragen.

Ich wünſche aus verſchiedenen Gründen, und theils in wichtigen Privatangelegenheiten, eine lange Reiſe zu unternehmen, wozu ich bei Euer Majeſtät um einen zweijährigen Urlaub einkomme. Meine Abſicht iſt, zuerſt den Norden und namentlich Rußland zu durchreiſen. In dieſem letzteren Lande, wo der militairiſche Rang allein gilt, und faſt jeder vornehme Ruſſe, der irgend zum Militair gehört, ſchon vor dem 30ſten Jahre den Generalsrang erreicht zu haben pflegt, würde es nun von der größten Wichtigkeit für mich ſein, wenn Eure Majeſtät die Gnade haben wollten, mir denſelben Grad huldreichſt zu verleihen.

Ich darf vielleicht zur Unterſtützung meines Geſuches anführen, daß Euer Majeſtät den übrigen preußiſchen Fürſten, die in Militairdienſten geſtanden, dieſelbe Ehre erwieſen, daß in der Armee niemandem dadurch Eintrag geſchieht, um ſo mehr, da ich, meinem fünfzigſten Jahre ohnedem nahe, auch der Anciennität nach bald einer der älteſten Oberſten in der

Armee bin — endlich daß ich bei all den geringen Dienſten, die ich geleiſtet, ſowohl früher im Felde als zuletzt in Görlitz, nie irgend einen Gehalt oder eine Entſchädigung angenommen, ſondern ſtets um der Ehre willen gedient habe.

Ungünſtige Umſtände haben, wie Euer Majeſtät Miniſter gut wiſſen, mir ganz beſonders durch die unglücklichſten Kolliſionen manches Ungemach und viele ſehr bedeutende Verluſte unter preußiſcher Hoheit zugezogen, Euer Majeſtät Gnade aber in vielem eben mir auch ganz beſondere Hülfe angedeihen laſſen, wofür ich Zeitlebens zur tiefſten Dankbarkeit mich verpflichtet fühlen muß.

Deshalb wage ich auch diesmal deſto zuverſichtlicher, mich Eurer Majeſtät bittend zu nahen, wobei ſich jedoch von ſelbſt verſteht, daß im Fall eines Krieges niemand ſich glücklicher ſchätzen würde, als ich, Eurer Majeſtät mit Gut und Blut die Treue und innigſte Unterthanenliebe nach Kräften zu beweiſen, mit der ich ewig in tiefſter Ehrfurcht erſterbe, als

Eurer Königlichen Majeſtät
allerunterthänigſter treugehorſamſter
H. F. v. Pückler-Muskau.

14.

Pückler an den König Friedrich Wilhelm den Dritten.

Indem ich Eurer Königlichen Majeſtät meinen unterthänigſten Dank für die hohe Gnade abſtatte, mir den Karakter als Generalmajor beigelegt zu haben, fühle ich mich doch auf's tiefſte betrübt, damit zugleich meinen Abſchied aus Allerhöchſt dero Dienſten erhalten zu haben.

Es macht mich ſo glücklich, nicht nur Euer Majeſtät Vaſall und Unterthan, ſondern auch meines geliebten Königs Diener zu ſein, daß ich gewiß, wenn ich ein ſolches Reſultat im Mindeſten erwartet hätte, mein unterthänigſtes Geſuch um Avancement ganz zurückgehalten haben würde.

Meine Abſicht bei demſelben war hauptſächlich, mir auf meiner bevorſtehenden Reiſe durch den überall ſo hochgeehrten Grad eines preußiſchen Generals ein höheres Anſehen zu verſchaffen, ja, ich ſchmeichelte mir ſogar, daß Euer Majeſtät mich vielleicht in der Türkei oder Aegypten mit gelegentlichen Aufträgen und Befehlen beglücken würden.

Als General in Euer Majeſtät Dienſten konnte ich überall nur auf große Diſtinktion rechnen, während ein verabſchiedeter Invalide leider nur wenig Intereſſe erregt, und ſeine Tüchtigkeit aller Art in Zweifel gezogen wird.

Ich hoffte immer, daß die Verhältniſſe durch Euer Majeſtät mächtige Gnade ſich wohl leicht ſo geſtalten könnte, daß ich in dieſelbe Kathegorie wie die Fürſten Carolath und Puttbus als in Euer Majeſtät Dienſten verbleibend, angeſehen würde, wenn auch kein ſpezielles Kommando damit verbunden wäre.

Ich kann mich darüber gar nicht tröſten, mich ſo von Euer Majeſtät ganz entfernt zu ſehen, und da Eure Majeſtät doch im Falle eines Krieges mich nicht ganz verwerfen, hoffe ich immer noch, daß Allerhöchſtdieſelben mich auch jetzt noch damit begnadigen werden in Allerhöchſt Dero Dienſten mit unbeſtimmtem vorläufigen Urlaub zu verbleiben, bis Euer Majeſtät gefällt, mich mit irgend einem Auftrag zu beglücken.

15.

Pückler an General von Witzleben.

Jagdſchloß, den 16. Juni 1833.

Der Brief, den ich Euer Exzellenz als Antwort auf Hochdero letztes Schreiben vor vierzehn Tagen durch einen Freund abſendete, iſt durch das Mißgeſchick, welches mich verfolgt, liegen geblieben, und ſpäter bei Ew. Exzellenz angelangt, als die Kabinetsordre eingegangen iſt, die mich verabſchiedet.

Sehr niedergeſchlagen darüber habe ich das in Abſchrift beifolgende Schreiben an des Königs Majeſtät abgeſchickt, und bitte Ew. Exzellenz auf das inſtändigſte, Ihre Güte für mich, die ich mit der tiefſten Dankbarkeit erkenne, nicht auf halbem Wege ſtehen zu laſſen, da ein leerer Titel, wie ich ihn hier erhalte, mich in den Augen der Welt mehr zurückſetzt, als erhebt.

Bin ich denn wirklich eine ſo ganz unbrauchbare Marionette, die ſo früh ſchon in das Invalidenregiſter gehört? Es muß wohl ſo ſein, denn oft hat es mich ſchon in der Seele betrübt zu ſehen, daß Ew. Exzellenz ſelbſt nur eine ſo geringe Meinung von mir hegen, — da ich doch fühle, daß niemand einen beſſeren Willen haben konnte, und mir auch nicht alles Vermögen abgeht, mich in angemeſſenen Verhältniſſen nützlich zu machen, wozu doch hie und da ſich wohl eine Gelegenheit finden würde, wenn man es nur verſuchen wollte. Wo man mir Vertrauen geſchenkt, habe ich es nie getäuſcht, und manches Schwierige, was man mir aufgetragen, habe ich durch Thätigkeit und Beharrlichkeit zum gewünſchten Ende zu bringen gewußt.

Mit dieſem Bewußtſein glaube ich immer noch werth zu ſein, zu etwaigem Gebrauch aufgehoben, und noch nicht in die Rumpelkammer geſtellt zu werden.

Genehmigen Ew. Exzellenz den wiederholten Ausdruck meiner dankbarſten Verehrung, und würdigen Sie mich doch einmal eines nicht bloß ganz offiziellen Schreibens, denn Sie ſind ja auch mehr als bloßer General! Sie ſind ein erhaben denkender Mann, der ſein Leben wirkſam einer Idee geweiht, und in dieſem Reiche ſtehe ich Ihnen vielleicht nicht ſo ganz fern.

H. Pückler.

16.

Pückler an Mad. de Vaudreuil.

Chateau de Muskau, 15 juillet 1833.

Ma soeur, enchantée de vous, Madame, comme tout le monde, et pénétrée des bontés que vous avez pour elle, m'a fait espérer que vous daigneriez accepter les fruits qui accompagnent ce billet. Si j'étais Paris, je vous offrirai la pomme, car je sais que vous la méritez — pauvre indigne que je suis, ce n'est qu'avec embarras que je vous prie de bien vouloir recevoir ces ananas comme une faible marque de mes respects lointains.

Ne me grondez donc pas, Madame, si j'ai osé profiter de l'occasion pour vous écrire et vous remercier de toutes les choses aimables que vous avez prononcées en différentes occasions sur le compte de certain auteur qui est plus fier de vous plaire que de tous les suffrages possibles.

Occupé de quelques nouvaux essais, il vous supplie de lui conserver à leur sujet la même indulgence en lui accordant la permission de vous faire une des premières, juge de ses derniers pêchés littéraires.

Veuillez agréez, Madame, l'assurance de ma plus respectueuse considération.

H. Pückler.

17.

Frau von Constant an die Fürstin von Pückler.

Paris, le 18 juillet 1833.

J'espérais, ma bien chère Lucie, vous présenter moi-même celui qui veut bien se charger de ma lettre; mon voyage à Berlin se trouvant encore retardé pour quelque temps, Mr. Lerminier parlera pour lui-même et parlera éloquemment; tout ce que je pourrais vous demander pour lui, votre esprit comme votre coeur vous le diront après une bien courte connaissance de ce qu'il est; il veut connaître par lui-même cette Allemagne qu'il aime, qu'il admire, c'est à vous, à votre mari que je m'adresse pour lui en faciliter les moyens et pour que vous usiez de cette influence que vous savez si habilement exercer si des obstacles bien imprévus sans doute s'éléveraient contre le but de son voyage entièrement étranger à des vues politiques. Mr. Lerminier est professeur à Paris au collège de France, j'ai suivi assidument son cours d'histoire, et je le dis avec une conviction profonde, ces heures de ma vie ont été les seules capables de me redonner de la force contre ce découragement de la vie que je ne puis plus vaincre sitôt que je me sens abandonnée à moi-même — j'en sautais de ce moi si désenchanté quand je l'écoutais, tirant de sa vaste intelligence comme de sa manière si élevée de présenter l'histoire dans sa marche non interrompue de progression vers un meilleur avenir; ces résultats au devant desquels l'humanité marche rapidement. Chère Lucie, pendant ces cours instants, ma douleur se calmait, je lui ai cette obligation; je me disais, lui aussi, celui que j'ai tant aimé, celui qui m'a précédé, sentait, pensait aussi, il en a la récompense, son épreuve, elle a été longue et douloureuse, elle est terminée, et qu'importe que je souffre, moi; je reviens donc avec reconnaissance à Mr. Lerminier, puisqu'il a su calmer les angoisses de mon coeur, et je vous le recommande, chère Lucie, à vous, si bonne, si spirituelle, si faite pour l'apprécier. Sans nul doute ses ouvrages sont connus à Berlin, sa philosophie du droit, celui plus récent de l'influence de la philosophie du dixhuitième siècle, ses lettres si animées, si spirituelles, si pleines de verve à un Berlinois. J'aurais un regret véritable que vous ne fussiez pas à Berlin quand il y arrivera, que vous ne le connaissiez pas.

Parlons de vous, chère Lucie, que faites, que devenez-vous? Je voudrais tant vous trouver à Berlin, sinon, il n'est pas impossible que j'aille vous trouver à ce Muskau, dont on dit que vous avez fait un Elisé: je tâcherai de me rappeler un temps plus heureux, plein d'espoir, d'avenir; tout cela n'est plus qu'un passé bien triste, dans lequel ce passé a creusé une tombe où sont mes souvenirs, mes espérances, mais quelques moments de reste de vie peuvent encore couler doucement près de vous.

Rappelez-moi à votre mari, qu'il est difficile d'oublier quand je pense encore à votre séjour ici, à ce souper si gai chez Robert, où Béranger chantait et faisait une impression tout opposée à celle qu'il voulait produire sur ce prince de Hohenlohe, qui me regardait en pitié, tombée dans la démocratie même chantante.

Adieu, ma chère, ma bien aimable Lucie, aimez-moi toujours, je vous suis tendrement attachée.

Charlotte de Constant.

La mort aussi a dévasté votre cercle, cette femme si entrainante, cette pauvre Mad. de Varnhagen, qui vous aimait, que j'espérais revoir, elle aussi, son frère, sa femme, d'eux tous il ne reste plus que des tombeaux, des souvenirs et de la douleur, et voilà la vie toujours en face de ce phantôme qui moissonne les générations, et il faut aller en avant, marcher comme s'il n'était pas là.

Embrassez pour moi Adélaide, Helmine, donnez-moi des nouvelles d'elles deux. Vous souvenez vous de cette journée passée chez votre père, et comme il était aimable et jeune de coeur encore?

16.

Pückler an Stägemann.

Jagdhaus, den 20. Juli 1833.

Verehrteſter Herr Geheimer Staatsrath,

Ich küſſe Ihnen mit wahrer kindlicher Verehrung und Anhänglichkeit die Hände, und ſchicke Ihnen ein paar recht große Ananas zur Erinnerung an Muſkau, deſſen Moor ſich ſehr nach Ihnen ſehnt.

Der freundliche Gruß durch Herrn Oberamtmann Uhden hat mich um ſo mehr erfreut, da Sie mir das letztemal als ich Sie ſah, nicht recht gnädig waren, was mich ſehr betrübte, aber ich fühle es gar wohl, wie oft ich Ihnen mit meinem ewigen Jammer läſtig werden muß. Indeß meine Schuld iſt es nicht, ich wäre gern luſtig, wenn mich Ihre preußiſchen Behörden nicht langſam zu Tode marterten.

Gott und Sie helfen mir manchmal, und dafür bin ich von Herzen dankbar.

Erhalten Sie mir Ihre Gewogenheit, und ſchonen Sie ſich ſelbſt; darüber hätten Ihre wahren Freunde Ihnen gerechte Vorwürfe zu machen, zu dieſen mich von meiner Seite, heißt das, zählen zu dürfen, wird aber immer mein Stolz ſein.

Mit den treueſten Geſinnungen
Euer Hochwohlgeboren
dankbar ergebener

H. Pückler.

19

Pückler an den Grafen von Noſtitz.

Jagdſchloß, den 25. Juli 1833.

Theuerſter General und Gönner,

Sie haben mir durch die Fürſtin Pückler ſagen laſſen, ich ſolle Landrath werden. Wo denken Sie hin! Wiſſen Sie nicht, daß ich der untauglichſte Menſch in den ganzen preußiſchen Staaten bin, ich tauge nicht einmal zum Miniſter, weder doppeltem noch einfachen, geſchweige denn zu einem Landrath. Einen ſo wichtigen Poſten würde mir die preußiſche Regierung nie anvertrauen. Fragen Sie nur den Fürſten Wittgenſtein. Was für mich paßt ſind Titel, aber kein Amt, denn wo ſollte der Verſtand dazu herkommen, Gott müßte mir ihn denn mit dem Amte verleihen. Nein, ich kenne meine Unfähigkeit, und bleibe gern im Dunkeln.

Aber wichtig iſt die Sache doch für uns, denn wo ein tüchtiger Landrath aus der Stände Mitte herkommen ſoll, iſt (unter uns geſagt) ſchwer abzuſehen.

Ich habe mir die Freiheit genommen, mit Zagen die Kühnheit gehabt, unſerer weiſen Regierung einen höchſt paſſenden Mann (nach meiner geringen Einſicht) vorzuſchlagen, der aber freilich kein Stand iſt — indeſſen ſetzt man ſich ja oft über dieſen Punkt weg. Es iſt der hieſige Kreiskommiſſarius Thmaſchka, der alles erforderliche Zeug zu einem ſolchen Poſten hat.

Wollen Sie Ihren Einfluß für daſſelbe Individuum bei der Regierung anwenden, ſo würde es vielleicht mehr fruchten. Laſſen Sie mich Ihre Meinung deshalb wiſſen, aber die Sache ja ganz unter uns bleiben, um uns die Landſtände nicht aufſäſſig zu machen.

Leben Sie wohl, mein Feldherr, und bleiben Sie wohlgeneigt

Ihrem alten Verehrer

H. Pückler.

20.

Pückler an General Grolmann.

Schloß Muskau, den 25. Juli 1833.

Euer Exzellenz

bitte ich mir zu verzeihen, wenn ich ſo ſpät erſt meine Pflicht erfülle, Hochdenenſelben gehorſamſt anzuzeigen, was Sie freilich ſchon wiſſen, daß des Königs Majeſtät geruht haben, mich allergnädigſt in den Invalidenſtand zu verſetzen.

Seine Majeſtät haben zugleich die hohe Gnade gehabt, mir den Generalstitel zu ertheilen, den ich, bis einmal wieder Krieg wird, ſorgſam aufheben werde.

Genehmigen Hochdieſelben die Verſicherung meiner treuſten und größten Verehrung

H. F. von Pückler-Muskau.

21.

Pückler an den Sekretair Hahn.

(Jagdhaus.)

Warum in Teufels Namen kömmt weder der Bote mit den Zeitungen und Briefen, noch ſchickt die Inſpektorin Brod &c.

Wollen Sie mich hier aushungern, oder iſt ein Erdbeben in Muskau geweſen?

Wahrlich, man ſollte glauben, ich ſei dort der Letzte und nicht der Erſte.

Ich werde Sie mit der Inſpektorin, der Jungfrau Koch, auf den Boden einſperren, und nicht eher wieder herauslaſſen, bis Ihre Henne ein Ei gelegt hat.

Schämen Sie ſich alle zuſammen, und ſchicken Sie mir augenblicklich Brod und Briefe. H. F. P.

Ich hatte die Abſicht, heute Abend nach Muskau zu kommen, kann aber nichts entſcheiden, bis ich nicht der Fürſtin Brief erhalten, den Sie haben.

[illegible]

Graf von Noſtitz an Pückler.

Berlin, den 13. Auguſt 1833.

Verehrteſter Fürſt.

Ihr ſo freundſchaftliches Schreiben habe ich richtig erhalten, kann mich aber mit den darin ausgeſprochenen Anſichten nicht einverſtanden erklären. — Sie können alles, was Sie ernſtlich wollen, und würden deshalb ein vorzüglicher Landrath ſein, weil Sie gewiß eben ſo wie ich, die Ueberzeugung haben, daß das Wohl des Kreiſes nur durch eine zweckmäßige und verſtändige Verwaltung gegründet und erhalten werden kann. Mein Votum haben Sie alſo unbedingt, und dieſe Anſicht werde ich ſowohl gegen den Fürſten Wittgenſtein, als gegen den Grafen Lottum ausſprechen.

Was die durch unſere Gegend anzulegende Kunſtſtraße anbetrifft, ſo ſcheint mir die Ausführung dieſes Projekts noch ſehr in weitem Felde. — Der Staat will Geld ſparen, hat an mehreren Orten bereits angefangen, Straßen zu vollenden, will ſich daher vorläufig auf keine neuen einlaſſen: — das ſicherſte und beſte Mittel, damit ſeinen Zweck zu erreichen, ſcheint mir in dieſem Augenblick, dahin zu wirken, daß zwiſchen Muskau und Rietſchen eine gute Kreisſtraße angelegt werde," dann iſt die Kommunikation von Muskau bis Görlitz auf einem guten Wege geſichert und es handelt ſich nur noch etwas für die Straße von Kottbus nach Muskau zu thun, welches bei dem guten Willen der dortigen Landräthe, und dem Intereſſe, welches die Stadt Kottbus dabei nehmen wird, gewiß nicht ſchwierig ſein dürfte. — Dem Hauptbedürfniß wäre dann abgeholfen; — überlegen Sie dieſe meine Anſicht, und falls Sie damit einverſtanden ſind, ſo wollen wir verſuchen, die Regierung von Liegnitz dahin zu vermögen, für dieſen Zweck eine Unterſtützung zu bewilligen.

Berlin iſt jetzt ſehr leer, und wird es bis zur Rückkehr des Königs auch bleiben; — vorläufig iſt dieſelbe auf den 25. d. feſtgeſetzt.

Nun leben Sie wohl, mein beſter Fürſt, und überzeugen ſich von der Aufrichtigkeit der freundſchaftlichen Geſinnung, womit ich ſtets bin

Ihr

treuergebener
Noſtitz.

[illegible]

Gräfin von Kielmannsegge-Schönberg an Pückler.

Dresden, den 22. Auguſt 1833.

Dem Reiche der Verſtorbenen ſo nahe, übergebe ich dieſe Zeilen dem Rachen des Charon — er wolle ſie dem die Gefilde des Lebens und Todes gleichzeitig Muſternden zuführen — dann kommen ſie an den Ort ihrer Beſtimmung. — Scherz bei Seite, ich reiſe in den erſten Tagen des Oktober über Bautzen nach Lübbenau, bleibe in Lübbenau und ſpäter in Berlin einige Zeit — ſehr leid wäre es meiner Tochter und mir wieder nach Baiern zu gehen, ohne Sie geſehen zu haben — nur beſtimmen Sie, wo und wie und wann dies geſchehen könne, wenn Sie anders unſerem Wunſche beitreten. Erlauben Sie uns einen Tag in Muskau, ſo nehme ich dieſen Weg von Bautzen aus nach Lübbenau. — Entſcheiden Sie, aber nicht aus Höflichkeit — ſondern aus Freundſchaft.

Gräfin Kielmannsegge-Schönberg.

24.

Schinkel an Pückler.

Berlin, den 30. Auguſt 1833.

Eure Durchlaucht

haben mir durch Ihren Brief vom 19. Auguſt eine große Freude bereitet, und ich eile, dem Wunſche Eurer Durchlaucht gemäß, einige Punkte daraus hierdurch gleich zu beantworten.

Was den Aufſatz der Frau von Arnim betrifft, dem Eure Durchlaucht eine Stelle in Ihrem Gartenwerke gönnen wollen, ſo iſt der Aufſatz ſo ſchön und intereſſant, daß ich mich nur dadurch geſchmeichelt fühlen kann, beſonders da Eure Durchlaucht die Einleitung dazu an der rechten Stelle mit Ihrem einzigen Talente ſo geſtalten werden, daß dieſer ganze Paſſus im Werke ganz ungezwungen herbeigeführt, eben dadurch mehr wirken wird, als wenn die Abſichtlichkeit hervorleuchtete.

Wiewohl ich die großen Schwächen meines Werks nur zu gut fühle, und einige Schauer haben würde, wenn ernſtlich vom Eintreten in die Wirklichkeit die Rede käme, ſo fühle ich von der anderen Seite, daß es mit der wahren Erhebung der Kunſt wirklich in jeder Beziehung bei uns jetzt recht betrübt ausſieht, und halte meine Arbeit nicht für umſonſt gemacht, wenn ſie auch mir die Gelegenheit gegeben hat, ein ſchönes und kräftiges Wort an rechter Stelle erzeugt zu haben.

Herrn Stürmer's Arbeiten habe ich nach meiner Rückkehr geſehen, und darüber eine außerordentliche Freude gehabt. Wenn die Ausführung den Originalzeichnungen nur einigermaßen gleichkommt, ſo wird das Werk die engliſchen an Wahrheit und Karakteriſtik der Darſtellung bei weitem übertreffen. Ganz vorzüglich ſchön hat Herr Stürmer die Baumformen und Fernen treu und beſtimmt aufzufaſſen gewußt, und dabei der ganzen Darſtellung die Leichtigkeit gelaſſen, die für den Steindruck bei einem ſo reich ausgeſtatteten Werke in jeder Beziehung wünſchenswerth iſt. Daß Euer Durchlaucht ihm auf dieſe Zeichnungen 100 Thlr. zulegen, iſt billig, und die Arbeit bleibt immer nur ſehr mäßig bezahlt. Es wird dabei immer noch unerläßlich, daß Herrn Stürmer's Einwirkung bei der Ausführung der Lithographie und dem Koloriren der Abdrücke gegen ein angemeſſenes Honorar feſtgehalten werde. Die Arbeit iſt weit über meine Erwartung gut ausgefallen, und ich kann Euer Durchlaucht nur zu unſerem Funde dieſes Künſtlers Glück wünſchen, denn ich wüßte keinen anderen, der mit der wahren Liebe zum Gegenſtande, wie er, dieſe Arbeit hätte ausführen können. Nun möchte ich aber auch, daß die Ausführung der Welt ebenſo vollendet vorgelegt werden könnte, und bitte Eure Durchlaucht, dieſen für Muskau wichtigen Gegenſtand möglichſt ſorglich behandeln zu laſſen, und einige Opfer dabei nicht anzuſehen, denn ſie kommen immer dem ſchönen Muskau wieder zu Gute, deſſen wachſender Ruf mir überall die größte Freude gemacht hat.

Was die Chauſſee nach Görlitz betrifft, ſo bin ich überzeugt, daß das Projekt, neben Muskau vorbeizugehen, nicht aus dem Miniſterio kommt; ich weiß vielmehr ganz beſtimmt, daß die Verfügung aus dem Miniſterio an die Regierung von Frankfurt dahin gelautet hat: die Chauſſee über Muskau zu legen, wenn nicht beſondere Hinderniſſe dagegen ſprechen. Die Sachverſtändigen der Frankfurter Regierung, welche den Plan ausarbeiten ſollen, müſſen, wie ich vermuthe, nur im Koſtenpunkte bedeutende Differenzen gefunden haben, wenn jetzt ein anderer Plan zur Ausführung kommen ſoll. In dieſem Falle fragt es ſich, ob Euer Durchlaucht nicht noch Wege zur Vermittelung fänden, und Erleichterungsarten für die Lage über Muskau erforſchten. Ich ſehe nicht ein, welche andere Hinderniſſe außer dem Koſtenpunkte bei dieſer Straße gefunden werden könnten; die Hoffnung iſt alſo noch nicht aufzugeben, und mein ſehnlichſter Wunſch wäre es, wenn auf dieſe Weiſe die Schönheiten Muskau's allgemeiner genießbar würden, und das ſchöne Wirken Euer Durchlaucht eine weitere Folge erlangte

Herr Direktor Lenée und Herr Sello haben dann bei dem Kronprinzen, den ich gleich nach meiner Rückkehr in Sanssouci auf zwei Tage beſuchen mußte, mit größtem Enthuſiasmus von Muskau referirt, und man iſt über die Weisheit in der Verwaltung dieſer ſchönen in allen Theilen vollkommen unterhaltenen Anlage und die mäßigen darauf verwendeten Mittel ganz erſtaunt. Bei meiner Theilnahme an Muskau können Euer Durchlaucht wohl denken, wie wohl mir dieſe Aeußerungen Sr. Königl. Hoheit thaten.

Meine Frau iſt durch einen Brief der Frau Fürſtin außerordentlich beglückt worden, wir alle legen uns Euer Durchlaucht und Frau Fürſtin zu Füßen.

Mit größter Hochachtung und vollkommenſter Ergebenheit verharre

Euer Durchlaucht

gehorſamſter Diener

Schinkel.

25.

Pückler an Gräfin von Kielmannsegge.

Muskau, den 16. September 1833.

Von einer kleinen Reiſe zurückkehrend, erhalte ich erſt jetzt Ihren liebenswürdigen Freude verheißenden Brief von Dresden, liebe, theure Couſine.

Iſt es Ihnen nicht möglich, ſtatt im Oktober, in der letzten Woche des September hierher zu kommen? Denn nur ſo lange iſt noch einiger Schmuck der hieſigen Anlagen vorhanden, die ſpäter, beſonders in dieſem frühen Herbſt, alle ihre wenigen Reize verlieren.

Auch muß ich gleich Anfang Oktober nothwendig in dringenden Geſchäften nach Berlin, weshalb Sie mich hier nur wie im Bivouak finden, alſo mit einer ſehr ländlichen Bewirthung fürlieb nehmen müſſen.

Wie freue ich mich nach ſo langen Jahren Sie wieder zu ſehen! Laſſen Sie mich ja gleich beſtimmt wiſſen, welchen Tag Sie kommen, damit ich Sie nicht verfehle; Sie werden freilich einen alten Philiſter finden, wo Sie einen jungen Thoren verließen, indeſſen keine Veränderung in ſeinen Geſinnungen für die geiſtreiche, ſtets für ihn freundliche Couſine wahrnehmen.

Kommen Sie ja bald, wenn es Ihnen irgend möglich, und das Opfer nicht zu groß für den unbedeutenden Zweck iſt, natürlich für Sie, meine ich, denn für mich kann nichts bedeutender, intereſſanter ſein, als Sie, die mich immer ſo gut verſtand, wiederzuſehen, und hier wieder zu ſehen, wo ich dann doch auf eigener Schöpfung hundertfach angewurzelt bin.

Ihre ſchöne Tochter ſei in unſerem Freundſchaftsbunde die Dritte.

Adieu und au revoir, diesmal eine gewichtige Phraſe!

H. Pückler.

[illegible]

Gräfin von Kielmannsegge an Pückler.

Dresden, am 23. September 1833.

Da Sie mich, die Unveränderliche, kennen, ſo erachten Sie, beſter Couſin, wie ſorglich Ihre mir ſo eben zugekommenen Zeilen, und wie emſig dazu, auf meine Reiſe-Pläne eingewirkt haben. Meine ſich auf Ihre Bekanntſchaft höchlich freuende Tochter und ich werden eher als es die Abſicht war, von Dresden abreiſen, um à point nommé im lieben Muskau zu erſcheinen. Nämlich Sonnabend, den 28. September, früh zwiſchen 10 und 11 Uhr bei Ihrem Erwachen werden zwei Geſtalten vor Ihnen ſtehen — eine hübſche, und eine alte — Sie wiſſen es alſo, wer es iſt; nur thun Sie ja nicht, als wenn Sie mich nicht erkennten — car à tout âge, on n'est pas plaisant. — Für's Innere des Gemüthes ſtehe ich, daß Sie's nicht fremdartig choquiren wird.

Iſt die Fürſtin in Muskau, ſo bitte ich Sie, alles ſo vorzubereiten wie Unbekannte, die ſich ihr mit Ergebenheit und Liebe nahen, wünſchen dürfen.

So bleiben wir bei Ihnen bis am 30. wenn's Ihnen recht iſt, an welchem Tage 8 Uhr ich abermals in Bautzen eintreffen muß. — Da ich nicht wieder nach Dresden komme, ſondern die Reiſe nach Lübbenau fortſetze, ſo bitte ich um Entſchuldigung, wenn ich meinen Hund und Papagai Muskau betreten laſſe — ſie werden ſich geziemend unſichtbar verhalten — Ihre Vaſallen aber und ſtaatlichen Bürger werden glauben, eine wandernde Schauſpielertruppe erkühne ſich Sonntag den 29. auf die Aufmerkſamkeit Anſpruch zu machen, falls ſie mich fahren ſehen.

In ſieben Tagen alſo, beſter Couſin, ſteht Ihre beſte Freundin (Eine über mir jedoch) und Ihre älteſte ganz gewiß, vor Ihnen.

A. E. Kielmannsegge-Schönberg.

27.

Pückler an Louis Marko Pückler.

Muskau, den 11. Dezember 1833.

Ihr letzter Brief, mein lieber Louis, gefällt mir von allen bisherigen am beſten, ja er hat mich wahrhaft gerührt. Ich habe Sie mit Abſicht durch etwas ſcharfe Lauge angegriffen, um zu ſehen, welches Metall mir aus der Probe entgegentreten würde, und ich ſage mit Vergnügen, daß es beſſer war, als ich erwartete.

Ich werde bald nach Dresden kommen, und dort wollen wir perſönliche Bekanntſchaft machen.

Daß Sie Ihren Abſchied gefordert, war ein unüberlegter Schritt, den ich ſehr bedaure, denn mit meiner Verwendung hätte ſich die Sache vielleicht anders für Sie geſtaltet. Indeſſen geſchehene Dinge ſind nicht zu ändern. Vielleicht finde ich noch Gelegenheit, Ihnen nützlich zu ſein, und es thut mir leid, daß meine eigene Lage, die nichts weniger als glänzend in pekuniairer Hinſicht iſt, ſowie die unzähligen Anforderungen, die an mich von ſo vielen Seiten, und von Leuten, die alte Anſprüche darauf haben, gemacht werden — mir es ſehr ſchwer machen werden, Sie mit dem zu unterſtützen, was Ihnen leicht am nöthigſten thun möchte, dem leidigen Geld.

Schreiben Sie mir für's Erſte, was Sie gelernt haben, und welcher Art von Poſten Sie wohl auch außer dem Militair ſich vorſtehen zu kennen zutrauen, z. B. auch ob Sie in Sprachen etwas geleiſtet u. ſ. w.

Faſſen Sie im Uebrigen Vertrauen zu mir. Es iſt immer ein großer Vereinigungspunkt, daß wir einen Vater gehabt haben, und wenn ſich auch natürlich unſer Verhältniß himmelweit verſchieden in der Welt hat geſtalten müſſen, ſo bin ich doch gewiß Keiner von Denen, die Sie wegen Ihrer ſogenannten illegitimen Geburt um ein Iota geringer ſchätzen. Aber meine Achtung und Freundſchaft würden Sie, wie ich Ihnen ſchon geſagt, auch wenn Sie mein ganz rechtmäßiger Bruder wären, doch immer erſt ſelbſt ſich erwerben müſſen. Sie haben ſich in meinen Augen jetzt beiden näher geſtellt, und empfangen Sie daher jetzt wenigſtens die Verſicherung meines aufrichtig guten Willens für Sie. Adieu für jetzt. Briefe von Ihnen werden mir immer angenehm ſein, und Sie brauchen ſich darin nicht zu geniren, mir alle Ihre Umſtände und noch ſo geringfügige Geſchäfte, wo Sie meinen Rath wünſchen, detaillirt mitzutheilen. Je aufrichtiger Sie mir vertrauen, je lieber wird es mir ſein. Dahin gehört auch Ihre Geſundheit, wo ich Ihnen, nach dem, was ich von Ihrer alten Großmutter gehört, dringend rathe, einen geſchickten Arzt zu befragen, um ſich nicht durch Vernachläſſigung und Quackſalbereien ein lebenslanges Uebel zuzuziehen.

Nochmals wünſche ich Ihnen wohl zu leben, und noch eins. Wollen Sie auf meine Koſten hierher kommen, und ein paar Tage bei mir auf dem Schloſſe zubringen, ſo werden Sie mir Vergnügen machen. Es muß aber bald ſein, da ich nicht mehr lange hier bin. Erlauben es Ihre Geſchäfte, ſo kommen Sie gleich. Ich werde eine Stube für Sie parat halten laſſen.

H. Pückler.

Laſſen Sie ſich ja von Keinem Ihrer Dresdner Freunde oder Geſchäftsleute influiren, irgend einen bindenden Entſchluß für Ihre Zukunft zu faſſen, bis Sie mit mir geſprochen haben.

28.

Pückler an Schirmer.

Muskau, den 25. Dezember 1833.

Soeben finde ich im Heft des Gartenwerkes, das für Tafel XII, das Blatt, was ich Ihnen ſo eben geſchickt, und wo ſich das Füllhorn ſo übel ausnimmt, Folgendes:

„Man wird dort auch zwei Büſten vor einer Blumen„prairie bemerken. Es ſind die zweier Frauen, welche mir „vor allen denen, die ich auf meiner Lebensreiſe angetroffen, „die lieblichſten ſcheinen.“

Dies macht nun die Umſchmelzung dieſes Blattes noch nöthiger, und ich bitte Sie, theuerſter Schirmer, inſtändigſt, es darnach nach Belieben umzuſchmelzen, und die zwei Büſten auf Poſtamenten anzubringen, ſtatt des garſtigen Füllhorns.

Ob Sie es ſo treffen, wie es jetzt in der Wirklichkeit iſt, darauf kömmt gar nichts an, wenn es nur gut ausſieht, und ungefähr gleich iſt, was nicht fehlen kann.

Leben Sie wohl, und empfangen Sie mit den Ihren meine beſten Glückwünſche zum neuen Jahr.

Euer Wohlgeboren
sehr ergebener
H. Pückler.

29.

Regierungsrath Grävell an Pückler.

Ogroſe, den 25. Dezember 1833.

Hier, mein beſter Fürſt, überſchicke ich Ihnen die verſprochene Arbeit. Möge ſie dem Sprüchworte entſprechen: was lange währt, wird gut! Möge ſie meinem Werke die Krone aufſetzen! Wenigſtens glaube ich, daß ſie logiſch ſtreng und deutlich ſei, und ich habe bereits darauf hingearbeitet, daß, wenn Herr von Schuckmann es ſich wieder leicht machen ſollte, die Sache abermals durch das Juſtizminiſterium gehen kann. Glück aber muß der Menſch haben, wenn ihm irgend etwas gelingen ſoll. Das größte Verdienſt ohne Glück geht unter, obgleich es das voraus hat, daß es ſelbſt das Glück zuweilen feſthält.

Nun nicht nur zu dieſer Sache, ſondern überhaupt viel Glück zum Neuen und im Neuen Jahre! Vor allen Dingen Geſundheit und Zufriedenheit, die beiden Grundpfeiler des irdiſchen Glücks! Die erſtere ſchenke Ihnen die Vorſehung, die andere wird der Philoſoph vom Jagdſchloſſe ſich ſelbſt zu verſchaffen wiſſen, indem er immer mehr die Güter kennen lernt, die er in ſich trägt, und indem er ſie kennt, empfindet, wie geringfügig alles Andere dagegen iſt.

Sie wiſſen, daß mir Ariſtipp ungleich mehr gilt, als Diogenes, und daß ich weder den bunten Reigen, noch die ſaftige Ananas, noch den Rang verſchmähe, der mir zu Theil geworden iſt. Darum aber iſt es doch wahr und klar, daß aller Genuß von Außen Plunder iſt, gegen den inneren Genuß, den wir ſo ſehr in unſerer eigenen Gewalt haben, daß eben hierin die wahre Gleichheit der Menſchen beſteht, die äußerlich nicht beſtehen kann. Mitten inne zwiſchen beiden ſteht der Genuß der Mittheilung des Gefühles und der geiſtreichen Unterhaltung. Dieſen Genuß will ich bei Ihnen, wenn ich Sie in Muskau am 4. Januar treffe, ſuchen, indem ich mir mein Abendbrod bei Ihnen ausbitte.

Ihre Gratulation kommt noch zu zeitig. Noch bin ich Regierungsrath, indem das ſeit den 1. huj. dem König vorliegende Patent noch nicht aus dem Kabinete zurück iſt. Möge er es vollziehen oder nicht, es gilt mir gleich viel. Denn nicht nur, daß ich die öffentliche Anerkennung im letzteren Falle doch immer, vielleicht reichlicher, weg habe, bleibe ich in jedem Falle Grävell. Als ſolcher hoffe ich auch Ihnen am meiſten zu gelten, und bin und bleibe in dieſer Meinung

Euer Durchlaucht

Ihr ganz ergebenſter Freund
Grävell.

1834.

1.

Pückler an Herrn Cesar Moreau, Direktor der Société de Statistique universelle.

Chateau Muskau, le 1 janvier 1834.

J'accepte avec infiniment de plaisir l'honneur que me fait la société française de Statistique universelle en m'admettant au nombre de ses membres honoraires. Veuillez, Monsieur, lui en témoigner toute ma reconnaissance. Quoique je mérite bien peu les compliments flatteurs que vous avez la bonté de m'adresser dans votre lettre, je n'en suis pas moins admirateur zelé de tout ce que la nation française en général, et la société de statistique universelle en particulier dans sa sphère d'activité contribuent journellement à l'avancement des sciences et à répandre les lumières dans toutes les classes. C'est dans votre belle France où la régénération du monde a commencée, et si les peuples de l'Europe ne feront un jour qu'une seule et même famille, c'est à la France principalement que nous le devons.

Pénétré de' cette vérité, personne ne peut mieux que moi, je le repète, apprécier tout le prix de la permission que la société de statistique veut bien me donner, d'associer mon nom à des travaux aussi bienfaisants.

J'ai chargé mon banquier de mettre à votre disposition la cotisation fixée par les statuts de la société.

Agréez, Monsieur, l'assurance de la considération la plus distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être
Monsieur
Votre très-humble et très-obéissant
serviteur
H. Prince de Pückler-Muskau.

31.

Pückler an Grävell.

Muskau, den 11. Januar 1834.

Verehrteſter Herr Obertribunal-Rath,

Nochmals zur neuen Würde Glück wünſchend, muß ich doch ſagen, daß, als Sie uns in Muskau die definitive Ernennung ankündigten, mich eigentlich ein faſt ſchmerzliches Gefühl dabei überraſchte. Halb war es egoiſtiſch, halb Sie allein betreffend, denn dachte ich mir: wir verlieren dadurch doch mehr oder weniger einen thätigen und hülfreichen Freund, und er ſelbſt, wenn er nicht aus dem jetzigen Standpunkt eine bloße Durchgangsſtation macht, ſieht dort im Grunde ſeine weitſtrebende Kraft nur zu einförmigem Tagewerk paraliſirt. Adieu auch der Artikel zu „Tutti Frutti“ und alle ſchriftſtelleriſche Freiheit.

So hat alles Ding ſeine zwei und mehrere Seiten. An Fräulein Pauline habe ich, unſerer Verabredung gemäß, ein humoriſtiſches Schreiben in Begleitung meines Portraits geſchickt, und mit den Worten geendigt: bekommen wir einen Prozeß, ſo iſt es tröſtlich, daß unſer Freund Grävell nunmehriger Obertribunalrath jedenfalls in letzter Inſtanz darüber aburteln wird.

Als ich den Brief ſchrieb, kam gerade Voigt zu mir, und erinnerte mich an etwas, was mir ganz entfallen war, nämlich daß er es war, der, wie von den ruſſiſchen Pferden des Baron

Löwenſtein ſprechend, die Idee gab, hinzuſchicken, und bei Abſendung der Ambaſſade gegenwärtig war. Es iſt bei alledem ein Gerede, was mir empfindlich iſt, und käme es, wie Jemand mir geſagt, von dem Fräulein C. ſelbſt her, ſo würde ich ſie jedenfalls öffentlich vor die Schranken ziehen, denn ſo ruhig ich auch geworden bin, ſo iſt doch nicht gut, meine Eitelkeit zu ſehr zu verletzen, denn auf dieſem Punkt verſteh' ich am wenigſten Spaß, und die gröbſte Schmähung oder Verläumdung würde mich weniger reizen, als ein ſolches Gerücht mit irgend einiger Wahrſcheinlichkeit im Publiko alſo verbreitet zu finden.

Eben leſe ich in der Staatszeitung, daß Sie auch Geheimer Juſtizrath geworden ſind. Welchen Titel führen Sie nun, oder hat es ſich geändert, und ſind Sie ſchon beim Miniſterium? Das wäre mir viel lieber für Sie, geben Sie uns alſo darüber einige Auskunft, und rechnen Sie ſtets auf unſere regſte Theilnahme an allem, was Sie betrifft.

Euer Hochwohlgeboren

aufrichtigſt ergebener

H. P. M.

3.

Rother an Pückler.

Berlin, den 11. Januar 1834.

Euer Durchlaucht

haben mich durch Ihre gütigen Zeilen vom 29. v. M. außerordentlich beglückt, weil ich wirklich Kummer bei den erſchrecklichen Stürmen um Sie gehabt habe, indem mir auf anderen Wegen bekannt geworden war, daß Sie fortwährend im Jagdſchloſſe reſidirt haben. Lieb zu hören iſt mir, daß der Schaden am Holze nicht ſo bedeutend iſt, als die öffentlichen Blätter angegeben haben. Ob ſich darauf eine Bitte um

Unterſtützung wird gründen laſſen, bezweifle ich zwar noch, indeſſen benutzt kann dieſer Vorfall in jedem Fall bei ſich darbietenden Gelegenheit doch werden, wozu die Zukunft auch wohl Veranlaſſung geben dürfte.

Auf Ihr Gartenwerk warte ich mit großem Verlangen, da dieſes gewiß einem großen Bedürfniſſe in Deutſchland ꝛc. abhelfen wird. So ſehr ich mich auch auf „Tutti Frutti“ freue, weil die Papiere meines gütigen Verſtorbenen immer ſehr lehrreich und pikant ſind, ſo darf ich meine Aeußerung doch nicht zurückhalten, daß ich gewünſcht hätte, ſolche wären erſt nach zwei Jahren erſchienen, wo ſchon ſo Manches geordnet ſein würde; indeſſen ich kenne meinen Gönner ganz genau — ſeine Beſorgniſſe für ſeine ganz alten Freunde ſind ſo groß, daß ſolche vor ihrer Abreiſe in jene Welt auch noch einen Genuß haben ſollen.

Ich bitte Sie um nichts weiter, als den König und das ganze Königliche Haus in dieſen Papieren nicht zu berühren, und im Uebrigen dafür zu ſorgen, daß Ihnen nicht Prozeſſe von einzelnen Individuen an den Hals geworfen werden können — dieſe halte ich wirklich weit unangenehmer als ein Duell. Sie haben Grävell in der Nähe, und ich wünſchte wohl, daß es Ihnen gefallen möchte, dieſen über diejenigen Stellen zu Rathe zu ziehen, die wohl einer Injurie ähnlich ſein könnten. Möchten Sie mir doch einmal folgen! Beſorgt ſcheint man übrigens hin und wieder ſchon zu ſein, daß der Verſtorbene vieles wieder ausplaudern und an's Tageslicht fördern wird. Ihrer Meinung, daß die hieſigen großen Leute nicht ſo klein ſein werden, dergleichen Scherze auf ernſthafte Geſchäfte rückwirken zu laſſen, kann ich nicht beitreten, indeſſen, da Sie doch gewiß nur Wahrheiten zu Tage fördern, und Verſchrobenheiten lächerlich machen werden, ſo werden ſich auch noch Menſchenkinder finden, die, wenn Sie gar zu ſchroff angegriffen werden ſollten, ein Wort zu ihrer Vertheidigung ſprechen können. Ob gerade

Ihre Jugend, und das Sprüchwort: Jugend hat nicht Tugend, wie Sie meinen, als Vertheidigungsgrund gelten wird, möchte ich doch bezweifeln. In einer großen Geſellſchaft ſagte letzthin ein Mann: ich kenne zwei Leute, die in den neuen Briefen des Verſtorbenen nicht ganz ſchlecht wegkommen werden. Ihnen dieſe beiden zu nennen, wage ich nicht, weil Sie ſonſt ſelbigen, um dieſen Propheten zum Lügner zu machen, ſchnell noch etwas anhängen könnten.

Für Euer Durchlaucht gütige Wünſche zum neuen Jahr ſage ich meinen gehorſamſten Dank, und bitte ähnliche und zwar recht herzliche Aeußerungen für Ihr Wohl von mir gnädigſt entgegen zu nehmen.

Der Frau Fürſtin Durchlaucht bitte ich meine Verehrung zu verſichern, und Ihnen empfehle ich mich, in der Hoffnung, Sie vor Ihrer Abreiſe noch einmal zu ſehen und zu ſprechen, angelegentlichſt und gehorſamſt

Rother.

4.

Pückler an Graf von Lottum.

Muskau, den 23. Januar 1834.

Theuerſter Freund und Gönner,

Sie ſchreiben mir diplomatiſch — darauf verſtehe ich nur ungeſchickt zu antworten.

Die inhaltſchweren Worte des wohlgenannten weißen Hauptes haben mich tief erſchüttert!

Gott! welches unverhoffte Glück, wenn mich niemand in Berlin mehr ſehen wollte! — Wie herrlich ſtimmt das überein mit meinen eigenen Vorſätzen, mich niemandem dort zu zeigen. Wie beruhigend für mich, dort künftig nur auf Jagor und das Königſtädter Theater beſchränkt zu ſein, alles, wonach ich ſeit Jahren ſeufze, wenn ich durch meinen Unſtern dahin verſchlagen werde, wo ſtatt „dem dunklen

Laub“ nur Beſen, wo ſtatt „der Goldorange“ nur taube Nüſſe zu finden ſind.

Mein liebſter Lottum, mein Publikum iſt größer, und verlöre ich auch das, es würde mich wenig kümmern. Wer mich aber nicht ſehen will, wird mich vielleicht deſto mehr hören müſſen, und an vielen langen Ohren zu dieſem Entzweck wird ſobald kein Mangel in unſerem guten Vaterlande eintreten.

Uebrigens giebt die mir mitgetheilte Aeußerung Gelegenheit, zu einem vortrefflichen Spaß, über den Sie gewiß ſelbſt, wenn auch nicht offiziell, lachen werden müſſen.

Werden Sie mir aber nicht untreu, denn das würde mich wahrhaft ſchmerzen. Sie ſind einer von den wenigen Menſchen, die mir durchaus gefällig, und ich habe mich nie und nirgends anders als in dieſem Sinne über Sie geäußert. Ich verdiene alſo, daß Sie es auch ehrlich und gut mit mir meinen, ſelbſt wenn alle Hofſchranzen den Bannſtrahl über mich ausblitzten. Ich werde Sie nie mit denen verwechſeln, obgleich Sie die bloße Weltklugheit auch ein wenig zu hoch ſtellen. Es giebt aber eine höhere, denn wir ſind für mehr als für dieſes, wir ſind für ein ewiges Leben beſtimmt. Nur wer davon feſt überzeugt iſt, geht auch hier durch dick und dünn am feſteſten und ſicherſten. In Ihnen liegt viel Schönes, tief Gemüthliches, was aber zum Theil ſchlummert, zum Theil abſichtlich von Ihnen unterdrückt wird — an mir könnten Sie es auslaſſen, ohne Rückſicht, wie ohne falſche Scham.

Was ſagen Sie zu dieſer Epiſtel des Einſiedlers? Halten Sie mich für toll, oder für gut, oder für Beides?

Du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas.

Adieu.

H. Pückler.

5.

Pückler an Stägemann.

Muskau, den 25. Januar 1834.

Hochverehrter Herr und Freund,

Von meinem guten Nachbar Uhden erfahre ich ſoeben, daß Ew. Hochwohlgeboren kürzlich ihren ſiebzigſten Geburtstag gefeiert haben, und dabei heiter, wohl und guter Dinge geweſen ſind, was mich innig gefreut hat. Sie können denken, daß wir gleich aus einem Mutterfäßchen nachträglich auf Ihre Geſundheit getrunken haben, und damit Sie genau urtheilen können, ob wir auch ein würdiges Gewächs dazu gewählt, müſſen Sie mir erlauben, eine Gelegenheit nach Berlin zu benutzen, um Ihnen einen Korb deſſelben alten Staatskanzler-Champagners überſenden zu dürfen.

Nun noch eine Bitte. Wenn Ihnen ein gewiſſes Büchlein „Tutti Frutti“ betitelt, zu Geſicht kommen ſollte, und man mich für den Verfaſſer deſſelben ausgeben ſollte, ſo glauben Sie es nicht. Daß Sie es leſen werden, beſorge ich zwar nicht, aber Sie könnten doch darin blättern, und ſo viel ich davon kenne, bin ich leider überzeugt, daß Sie es bald als unverdautes Gewäſch abfertigen werden. Da der Autor aber eigentlich eine gute, wenngleich nur ruhige Haut iſt, ſo laſſen Sie Gnade vor Recht ergehen.

Nun nehme ich herzlichen Abſchied, empfehle mich Ihrer ferneren freundlichen Gewogenheit, wünſche Ihnen aus ganzer Seele alles mögliche Glück und Segen, und bleibe fern wie nah (denn in vierzehn Tagen wandere ich als früheſter diesjähriger Zugvogel über alle Berge) ewiglich

Ew. Hochwohlgeboren

dankbarſt ergebener

H. Pückler.

P. S. Darf ich bitten, mich Ihrer Familie und meinem Freunde Förſter ebenfalls gütigſt empfehlen zu wollen.

6.

Pückler an Rother.

Muskau, den 26. Januar 1834.

Euer Hochwohlgeboren

gütiges Schreiben hat mich ſehr erfreut, und Ihr humoriſtiſcher Scherz mich lachen gemacht. Sie nehmen aber dennoch die ziemlich unſchuldigen und jedenfalls ſehr unbedeutenden „Tutti“ zu ernſthaft. Alles Verfängliche, Ernſtere und allerdings hie und da ein wenig Einſchlagende iſt für die zwei letzten Theile reſervirt, ſo wie auch manches von Herzen kommende Lob.

Diesmal trifft Berlin ſehr wenig, und nach Möglichkeit preiſend, namentlich die Prinzlichkeiten. Grävell habe ich das Manuſkript ſchon mitgetheilt, und er hat nicht eben gemeint, daß es Prozeſſe herbeiführen könnte, aber freilich, Grävell iſt ſelbſt in dieſen Stücken nicht die ſicherſte Autorität. Da er zwar jetzt, wie er uns anzeigt, Obertribunals-Rath geworden iſt, muß er auch geſchmeidiger werden.

Ich muß gleichfalls mein Schickſal ruhig erwarten, denn ändern kann ich nun nichts mehr. Könnte ich es noch, ſo thäte mein durch Sie geſchärftes Gewiſſen wohl noch ein Uebriges.

Wer ſagt aber überhaupt, daß ich der Autor dieſes Buches bin? Das müßte mir doch vorläufig bewieſen werden, ehe die Prozeſſe anfingen, denn daß die „Breslauer“ nicht große Luſt zu einem ſolchen in ſich verſpüren werden, kann ich kaum in Abrede ſtellen.

Gott gebe nur, daß der Autor ſeinen Prozeß vor dem Publikum gewinnt, das heißt, daß man ihn nicht langweilig finde.

Das Uebrige trägt ſich noch! Etwas Unwahres hat er mit Wiſſen und Willen gewiß nicht vorgebracht, aber beſtritten wird dennoch vieles werden.

Mit einem Wort, was diesmal erſcheint, iſt kaum der Rede werth, bloßes Plänkelfeuer, aber die ſchweren Batterieen ſind auch angefahren, und warten auf den günſtigen Moment, um in Wirkſamkeit zu treten; damit aber werde ich mich gewiß nicht übereilen.

Uebrigens bringen die Leute fortwährend ſo viel Geſchichten über mich aus, daß ich nichts beſſeres thun kann, als meine Stacheln auch auswärts zu kehren.

Ich bin überhaupt weit mehr ein Anhänger des Confucius als Chriſti, das heißt, ich vergelte eben ſo feſt Gutes mit Gutem, wie Böſes mit Böſem, und ohne dieſes Prinzip kömmt man auch in der Welt nicht fort. Man kann oft lange weder das eine noch das andere vergelten, aber kömmt die Gelegenheit, darf man ſie nicht verſäumen. Die guten alten Deutſchen haben ja auch dieſe Wahrheit ſchon weit poetiſcher ausgeſprochen durch: Wurſt wider Wurſt.

Wie leid thut es mir armen Teufel zum Beiſpiel, daß ich Ihre Güte, Ihre uneigennützige nnd noble Freundſchaft mit nichts vergelten kann, als mit herzlicher Verehrung und Dank!

Sie ſind aber ein großer Mann im Lande, und zwar durch eigenes, hohes Verdienſt, der ſchönſte Titel wahrlich! ich nur, und zwar nicht durch eigenes Verdienſt, ſondern nur durch eigenes Unglück, ein armer Hund von Gutsbeſitzer, was in Preußen bald mit Paria gleichbedentend ſein wird. Unſereins kann alſo nur Wohlthaten annehmen, aber keine erzeigen.

Wenn ich übrigens erbittert wäre, ſo iſt das wahrlich kein Wunder. Niemand iſt ſo ſchlecht behandelt worden, als ich. Nachdem man mir für über 200,000 Thaler an Werth, Rechte und Privilegien genommen, hat man mich dafür mit 40,000 Thaler entſchädigt, und ſtatt der Ehrenrechte zwar den Fürſtentitel gegeben, ſo wie der Kanzler todt war, mir aber auch davon wieder die offizielle Durchlaucht abgezwackt.

Dann hat man mich, ohne im Geringſten Rückſicht auf meine früheren Verhältniſſe nehmen zu wollen, noch auf die Größe meines Grundbeſitzes, mir nicht nur die Virilſtimme vorenthalten, ſondern mich den ſchleſiſchen Standesherren, die es erſt höchſt unvollkommen durch Friedrich den Großen geworden ſind, nachdem die Herren von Muskau es ſchon ſeit Jahrhunderten in weit größerer Ausdehnung waren, offiziell nachgeſtellt. Dazu nun die ungeheuren Verluſte, welche die preußiſchen Geſetze und Abgaben für mich herbeigeführt haben, die unaufhörlichen Plackereien der Behörden! — Ich müßte wahrhaftig Schlamm in den Adern haben, wenn mich alles dies nicht rührte, oder ein geborener Sklave an der Kette ſein.

Und welche Gunſt habe ich wohl erhalten? Daß man mir nur als Schwiegerſohn des Staatskanzlers die dritte Klaſſe des zweiten Ordens im Staat verliehen hat, iſt mehr eine Kränkung als eine Auszeichnung in meinen Augen, und daß man mich vom ruſſiſchen Oberſten, der ich war, zum preußiſchen gemacht hat, und nachdem ich beinahe der älteſte Oberſt in der Armee war, und mich verſchiedentlich mit dem Landwehrdienſt plagen gemußt, mir den Abſchied mit dem Generals-Karakter gegeben — das kann nur eine Lakaien- oder Hofſchranzenſeele für eine Gunſt anſehen.

Wie anders iſt man mit den anderen anerkannten Leuten am Rhein, Weſtphalen, den Stolbergen u. ſ. w. umgegangen.

Ich bin freilich nur ein höchſt unbedeutendes Weſen, das ſich jede Ungerechtigkeit der Zurückſetzung gefallen laſſen muß, aber man kann doch manchmal nicht wiſſen, wie ſich die Dinge ſo drehen, daß auch der Zurückgeſetzteſte nicht mehr ganz unbedeutend erſcheint, und niemand kann es überdieß dem Wurme verdenken, daß er ſich krümmt, wenn er getreten wird.

Verzeihen Sie, verehrteſter Freund, die lange Expektoration, die Galle läuft einem manchmal über, wenn man ſoviel verloren und ſo wenig gewonnen hat als ich, während ich mir doch bewußt bin, durch mein Wirken in Muskau zu den nützlichen Staatsbürgern zu gehören, die eher Aufmunterung als Unterdrückung verdient hätten.

Kaufte man mir doch das Gouvernement Muskau ab! Dann wären wir uns gegenſeitig los, und gern wollte ich den niedrigſten Preis machen. Ich würde es als das höchſte Glück anſehen, was mir nur widerfahren könnte, und ich ſehe nicht ein, was der Staat dabei verlieren könnte.

Wäre es Euer Hochwohlgeboren möglich, einmal dazu mitzuwirken, ſo würde ich Ihr dreifach gedoppelter Schuldner zeitlebens ſein.

Mit dankbarſter Verehrung

Euer Hochwohlgeboren

H. Pückler.

7.

Pückler an Grävell.

Muskau, den 28. Januar 1834.

Verehrteſter Freund und Gönner,

Ihr ſoeben erhaltener Brief hat mich überraſcht und verdroſſen. Wie erbärmlich und dumm geht man mit Ihnen um! Indeſſen finde ich gleich Ihren übrigen Freunden, daß Sie ſehr recht gethan haben, eine ſolche Anſtellung, die Ihrer ganz unwürdig iſt, ſogleich zurückzuweiſen. Sie halten Kamptz für die Urſache, ich zweifle daran, denn war er auch nicht zu warm für Sie, und fürchtete Sie etwas, ſo war er Ihnen doch nicht entgegen. Glauben Sie, die Urſache liegt etwas höher, und man täuſchte Sie nur mit freundlichen Worten. Ich kenne meine Leute dort gar zu gut.

Es verſteht ſich, daß ich in der bewußten Sache alles thun werde, was ich vermag, und kann auch gar nicht an einem erwünſchten Ausgang zweifeln. Uebrigens ereigneten ſich auch weit wichtigere Dinge als das iſt, ich glaube, wir beide können uns beiderſeits aufeinander verlaſſen. Freundſchaft und Ehrgefühl würden uns bei jeder ernſten Angelegenheit (denn ſonſt können wir immer divergiren) innerlich dazu auffordern, und unſer beiderſeitiges wohlverſtandenes Intereſſe möchte es auch ſein im Weltlichen.

Was meine „Tutti“ und Rother's Angſt anbetrifft, ſo überlaſſe ich dies ſehr geruhig dem Schickſal. Zuerſt müßte man mir ja die Autorſchaft beweiſen, denke ich, und wie viel Ausflüchte bleiben nachher noch. Uebrigens kann doch weiter nichts wie Feſtungsarreſt daraus entſtehen, der mich recht ſehr amüſiren würde.

Im Grunde fehlt dies noch in meinem Lebenslauf, und brächten ſie mich erſt ernſtlich auf die Bosheit, ſo könnte meine Feder unter günſtigen Umſtänden wirklich noch recht bedeutend werden, ſo wenig ſie es jetzt auch iſt. Und zuletzt was iſt alles im Leben! In 30 Jahren iſt alles eins, und im Grunde iſt es ebenſo unvernünftig, etwas zu fürchten wie zu hoffen, was nicht dem Inneren entſpricht.

Sturm und Waſſer bedrängen uns hier fortwährend gar ſehr, und mein Gartenbuch hindert noch immer meine Abreiſe.

A propos, wollen Sie mir zum dritten Theil der „Tutti Frutti“ einen Artikel liefern? Hallberger ſoll ihn ſchon gut honoriren.

Wegen C. bezweifle ich, daß es hier etwas werden kann. Ich habe kein Geld dazu, und bei ganz beſonderen Fällen rechne ich auf Sie.

Mich den Ihrigen beſtens empfehlend mit Freundſchaft und Hochachtung

Euer Wohlgeboren

ergebenſter

H. P.

Die Fürſtin empfiehlt ſich gleichfalls beſtens, und hat, ſo wie ich, ſelbſt an Albrecht's geſchrieben. Das Konzept des Briefes an den König folgt anbei zurück.

8.

Pückler an den Fürſten von Wittgenſtein.

Der anonyme Verfaſſer empfiehlt ſich Ew. Durchlaucht. Geiſtreiche Leute verſtehen Scherz. Sie werden daher den meinigen nicht übel deuten, und als Staatsmann ſelbſt im Ganzen die Tendenz des vorliegenden Buchs nicht mißbilligen können.

Ew. Durchlaucht
gehorſamſter
Verſtorbener.

9.

Pückler an Prinz Karl von Preußen.

Schloß Muskau, den 30. Januar 1834.

Durchlauchtigſter Königlicher Prinz,

Im Begriff, eine längere Reiſe anzutreten, halte ich es für meine Schuldigkeit, Eure Königliche Hoheit unterthänigſt zu benachrichtigen, daß mich unvorhergeſehene Zögerungen leider verhindern, Höchſtdenenſelben das Gartenwerk, deſſen Dedikation Sie huldreichſt anzunehmen geruhten, wie ich wünſchte, ſelbſt überreichen zu können. Es wird nun, ſobald es erſcheint, Euer Hoheit durch meinen Bevollmächtigten unterthänigſt zu Füßen gelegt werden, und bitte ich es, mit derſelben Nachſicht und Wohlwollen aufzunehmen, die Sie, gnädigſter Herr, dem Verfaſſer bisher zu ſchenken immer die hohe Gnade hatten.

Darf ich mich unterſtehen, zum Schluß noch eine unterthänige Bitte zu wagen? Sie beſteht darin, das in Abſchrift beiliegende Schreiben an Seine Königliche Hoheit den Prinzen Wilhelm leſen, und das Original ſelbſt gnädigſt überſenden, und mit Ihrer freundlichen Fürſprache unterſtützen zu wollen.

Eure Königliche Hoheit werden dadurch immer mehr verpflichten, den mit Ehrfurcht und Anhänglichkeit treuergebenſten und unterthänigſten Diener

Euer Hoheit

H. Pückler.

10.

Friedrich Förſter an Pückler.

Berlin, den 14. Februar 1834.

Wie es ſcheint, gnädigſter Herr und Fürſt, hatten wir uns in Berlin vergeblich mit der Hoffnung geſchmeichelt, Sie noch einmal vor Ihrer Reiſe hier zu ſehen, und Ihnen ein herzliches Lebewohl für die lange Fahrt zurufen zu können! So will ich es wenigſtens nicht unterlaſſen, Ihnen ſchriftlich Farewell! zu ſagen und Ihrem Andenken mich empfehlen. Nun, da es vielleicht für längere Zeit mir nicht vergönnt ſein wird, mich mit Ihnen zu unterhalten, fühle ich die Entbehrung doppelt, und freue mich um ſo mehr auf die längſt erwarteten goldenen Früchte. Die Erwartungen ſind ſehr geſpannt, und nach allem, was ich bereits im Vertrauen davon gehört, ſind einige harte Nüſſe unter die „Tutti Frutti“ gekommen, woran ſich einer und der andere die Zähne ausbeißen wird. Der Ihnen wohlbekannte Kranzler (Konditor) unter den Linden hatte noch in keinem Winter ſo viele Beſtellungen auf ſein beliebtes „Tutti Frutti“, in welchem ſich neben den ſüßen Früchten hier und da noch eine ſcharfe Eiskante findet. Doch, ich will mir nicht ſchon im voraus den Mund an dieſem Eis verbrennen.

Einen recht empfindlichen Verluſt hat die Univerſität durch den Tod **Schleiermacher's** erlitten. Dergleichen Männer ſind um ſo unerſetzlicher, als ihr Wirken rein individuell und an ihre Perſönlichkeit geknüpft iſt. Schleiermacher hat weder eine Schule begründet, noch läßt er Schüler zurück; auch ſeine Schriften ſind nicht ſo bedeutend, um ihn ſelbſt, den Redner, den Lehrer, den Raiſonneur zu erſetzen. Mit Hegel war es ein ganz anderes Verhältniß; er lebt in ſeinen Werken fort, und ſeine Lehre ſteht wie ein lebendiger, geſunder Baum, der jährlich neue Ringe anſetzt.

Den ganzen Sommer war ich in Böhmen, und habe auf's neue für Wallenſtein's Geſchichte geſammelt, ſo daß Sie, im Fall Ihnen die kürzlich erſchienene Biographie des Friedländers zu Geſicht kommen ſollte, mir das Zeugniß geben werden, daß ich den Wiener Perrücken den Staub tüchtig ausgeklopft habe.

Gegenwärtig bin ich mit einer Biographie Friedrich Wilhelms des Erſten von Preußen beſchäftigt. Man muß dem gegenwärtigen Geſchlechte, welches uns ſo gern wieder zu **der alten guten** Zeit zurückführen möchte, zuweilen ein Bild jener Zeit vorführen, damit ihnen die Luſt vergeht, und ſie an das Blücher'ſche Vorwärts! glauben lernen.

Wohl Ihnen, daß Sie nicht nöthig haben, ſich mit ſolcher Miſère zu befaſſen, ſondern den Göttern Griechenlands entgegengehen, und in den Gärten der Heſperiden eine zweite Auflage der „Tutti Frutti“ beſorgen können. Glückliche Fahrt und glückliche Heimkehr wünſchend

Ihr ſehr ergebener

F. Förſter.

11.

Pückler an Graf von Pückler in Breslau.

Muskau, den 12. Februar 1834.

Indem ich Ihnen, verehrteſter Vetter, die beifolgenden ſehr intereſſanten Notizen in dem Gewande einer Predigt zurückſende, und meinen beſten Dank dafür ſage, frage ich gehorſamſt an, ob Sie mir wohl die eigenhändig geſchriebenen Nachrichten des Hans II. anvertrauen möchten? Wie bedaure ich die Plünderung in Löwen! und wie ehre ich den Mann, der ſich ſeiner Meinung opferte, was heut zu Tage kein Menſch mehr will. Man glaubt ſich klüger und freier, weil man beſſer zu intriguiren verſteht. Man iſt aber nur ſchwach und erbärmlich, und deshalb auch eigentlich dümmer. Gerades Wort und gerade That, offenes Geſicht und offene Wahrheit ſollte immer der Wahlſpruch der Pückler ſein. Der meinige iſt es, und die pfiffigen, hinterliſtigen Duckmäuſer waren mir von jeher von allen Weſen die unausſtehlichſten. Gewiß theilen Sie darin meine Geſinnungen, lieber Vetter.

Höchſt merkwürdig iſt es ohne Zweifel, daß der Beſitzer von Schedlau ſo lange bei der Familie geblieben iſt, und das Gut in drei Jahrhunderten nur ſechs Beſitzer gehabt hat. Sehr reich müſſen die erſten geweſen, und die Teſtamente in Bezug auf den, der die Güter erbte, ſehr vernünftig abgefaßt ſein, um ein ſolches Reſultat möglich zu machen. Es wäre wohl der Mühe werth, daß Sie, Herr Vetter, nun (da die Fortſetzung deſſelben Wunders in der Zukunft kaum erwartet werden darf) ein Majorat aus Schedlau machten, wie ich es mit Muskau vorhabe.

Sie ſind aber ſo viel klüger als ich, daß Ihnen mein Rath, Familienverhältniſſe betreffend, wohl ebenſo unnütz erſcheinen wird, als Sie meine bisherigen Aeußerungen dieſer Art unbeantwortet gelaſſen haben. Doch, wenn ich auch keine Ideen mit Ihnen auszutauſchen Gelegenheit habe, ſo iſt in meiner Beſchränktheit eine einſeitige Aeußerung derſelben doch wohl auch zollfrei, hoffe ich.

Mich gehorſamſt empfehlend, habe ich die Ehre, mich zu unterzeichnen als

Euer Hochgeboren

ganz ergebenſter Vetter und Diener
H. Pückler.

12.

Stägemann an Pückler.

Berlin, den 15. Februar 1834.

Ew. Durchlaucht

empfangen zunächſt meinen verbindlichſten Dank für Ihre thätige Theilnahme an meinem Geburtstage, der zur Annahme von Glückwünſchen nicht mehr geeignet iſt. Das Alter iſt eine ſehr beſchwerliche Zugabe zum Leben.

Betrübt aber hat es mich, zu hören, daß Ew. Durchlaucht ernſtlich damit beſchäftigt ſind, eine weite Reiſe zu einem fremden Himmel zu veranſtalten, zwar zu einer mildern Sonne, aber nicht zu einer glücklicheren Natur, die ſich im Umgange mit Ganz- und Halbbarbaren, Nachkommen weder der Aspaſien, noch der Zenobien, ſchwerlich finden läßt. Eher würde ich die freundlichen Lut-ſchu Inſulaner zu einem harmloſen Beſuche empfehlen, ſeit die frommen Aethiopen mit dem alten Kronion ausgeſtorben ſind.

Ueberall indeß werden meine treueſten und herzlichſten Wünſche Ew. Durchlaucht auf Ihrer Reiſe begleiten.

In der Hoffnung, Sie mit heiterem Gemüthe bald perſönlich im Vaterlande wieder begrüßen zu können, nicht bloß in den Erinnerungen eines Abgeſchiedenen, ſage ich Ew. Durchlaucht ein herzliches Lebewohl, und empfehle mich, in wie weiter Ferne des Raumes es ſein möge, Ihrem wohlwollenden Andenken unter ehrerbietigſter Verſicherung der alten treuen Anhänglichkeit usque ad vitae halitum

Stägemann.

12.

Alexander von Wulffen an Pückler.

Berlin, den 25. Februar 1834,

Mein verehrter Freund,

Ihre freundlichen Zeilen haben mich höchlich erfreut, und eine nie ſchlummernde, ſondern ſtets anklingende Saite bei mir berührt, nämlich die einer lebhaften Erinnerung an unſere ſchöne Reiſe, und einer von dorther datirenden treuen Zuneigung. Sehr bereit bin ich, Ihnen über Ihr Werk die Wahrheit zu ſagen, trotz der üblen Nachrede, der das Wahrheitſagen nach dem deutſchen Sprachgebrauche unterworfen iſt. Wenn wir das erſehnte Corpus delicti nur erſt unſerem kritiſchen Auge vorüberführen, unſerem anatomiſchen Meſſer unterwerfen könnten! Allein, auch Ihr Buchhändler ſcheint die Abſicht zu haben, unſeren Appetit durch Hunger zu reizen; der iſt aber in der That nicht nöthig, denn ſo viel kann ich Ihnen ſagen, daß von dem Tage, wo man die Geburt und den Taufnamen Ihrer Produkte erfuhr, alle geiſtig Ausgezeichneteren und wiſſenſchaftlich Gebildeteren auch mit Ungeduld ſeiner Bekanntſchaft entgegen ſahen. Als daher in der „Abend-Makulatur“ ſich nur eine Spur entdecken ließ, hatte der Fürſt Wittgenſtein ſich ſogleich das Blatt verſchafft, kommentirte den Inhalt, und erwähnte deſſen beim Könige auf eine Art, welche ihn als Ihren Freund bezeichnet. Ueberhaupt, was Sie auch immer für eine verdiente Geißel über Berlin ſchwingen mögen, ſo iſt doch jetzt Ihr qualitatives Publikum ſo groß, daß ich Ihnen ſchwerlich von vielem Tadel zu berichten haben werde. Frau von Goltz freilich ſoll

Sie weniger chriſtlich behandelt, und bei einer Gelegenheit einmal über's andere ausgerufen haben: „das ſei keine Kunſt, Andere durch den Druck zu blamiren; man brauche dazu nur bös zu ſein!" Da ich nun entſchieden glaube, daß Sie auf ſich ſelbſt nicht böſe ſind, ſo erlauben Sie mir wohl Sie auch nicht für bös zu halten. Mein Prinz iſt unverändert Ihnen ſehr freundſchaftlich zugethan, und freut ſich mit etwas Ungeduld auf die Erſcheinung Ihrer „Tutti Frutti" und Ihres Park-Werks. Er hat Ihren Brief erhalten, und ſagte mir, daß er Ihnen ungeſäumt antworten werde; doch könnte dieſer Vorſatz leicht einigen, wenn auch nicht wichtigen, doch nichtigen Abhaltungen begegnen; denn man verſpeiſt hier das Vergnügen mit einer Gourmandiſe, als wenn es nicht ein Gewürz, ſondern Hausmannskoſt wäre.

Wir haben in 24 Stunden, inkluſive eines déjeuner dansant, drei Bälle gehabt! Als Epiſode wurde auf einem Balle in Monbijou die Gräfin Reventlow, die trotz ihrer Korpulenz und ihrer 40 Jahre ſich bis zur Wespentaille einſchnürt, und trotz eines ſtarken Appetits möglichſt viel tanzt, während des Soupers durch alle Inſtanzen ſeekrank.

Schleiermacher iſt geſtorben; 30,000 Menſchen folgten ſeinem Sarge, worunter vielleicht 300 Enthuſiaſten, worunter vielleicht 30 die ihn verſtanden worunter vielleicht 3, die ihn geliebt haben mögen. — Rother iſt in der Beſſerung. Lottum ſoll zu ſeinem Jubiläum (9. April 1834) zum Fürſten creirt werden.

Schließlich ſage ich Ihnen, was ich gleich anfangs gefühlt, meinen beſten Dank für die mir gütig beſtimmten Exemplare Ihrer Werke. Möchten Sie alle Ihre ſchönen Pläne der Vollendung entgegenführen können! Von fern her bilde ich mir zuweilen ein, Ihr Muskau zu ſehen, ſo wie Ihr geiſtiges Auge vor dem Beginn Ihrer Schöpfung es mit geſchloſſener Pupille überblickte. Aber wie belohnend muß allein der Gedanke für Sie ſein: einem Völkchen Dürftiger auskömmliches Brod zu reichen, und ſie dabei, ſtatt im Schweiße ihres Angeſichtes, mit allmählich entſchuppten Augen in einem Paradieſe ſpazieren gehen zu laſſen.

Leben Sie wohl, mein verehrteſter Freund; erhalten Sie mir Ihre mich hocherfreuenden Geſinnungen, und zweifeln Sie nie an meiner treuen Ergebenheit für Sie.

Wulffen.

14.

Pückler an Rother.

Muskau, den 6. März 1834.

Hochverehrteſter Herr Präſident,

Mit der größten Beruhigung und Freude vernehme ich, daß Sie, mein gütiger Freund, nun Gottlob wenigſtens außer aller Gefahr ſind. Die weitere Beſſerung wird nun ſchon folgen. Nur nehmen Sie ſich ja recht in Acht. Zur Auerhahnbalz hoffe ich, wird alles wieder beim Alten ſein.

Die „Tutti Frutti“ werden Sie durch die Fürſtin erhalten haben, und es gewährt mir einen rechten Genuß, wenn ich glauben darf, daß während Ihrer Rekonvaleszenz, wo eine ſolche leichte Lektüre angemeſſen iſt, ſie manchmal dazu beitragen dürfte, Sie ein wenig zu erheitern.

Im dritten Theile, den ich eben ganz beendigt, und der ganz zahmer Natur ſein wird, habe ich mich unterſtanden, auch Ihrer zu gedenken, und ich hoffe auf eine Art, die Sie nicht unpaſſend finden werden. Der vierte Theil wird dagegen wieder etwas ſauer ſein.

Man ſagt, das Buch werde bei uns verboten werden. Ich kann es noch nicht glauben, da ich es für unklug halte, kann mir und meinem Verleger aber nur dazu gratuliren, wenn es geſchieht. Wie ſehr muß ich mich geſchmeichelt fühlen, mit Friedrich des Großen vertrauten Briefen in eine Klaſſe geſtellt zu werden.

Mit allen beſten und innigſten Wünſchen für Ihr Wohl empfehle ich mich als

Euer Wohlgeboren
aufrichtigſt ergebener Freund und Diener
H. Pückler.

P. S. Das beiliegende Packet an M. Auſtin darf ich wohl bitten, auf Ihren Befehl ſo abſenden zu laſſen, daß es auf meine Koſten gratis an die Adreſſe gelangt.

15.

Leopold Schefer an Pückler.

Muskau, den 5. März 1834.

Ew. Durchlaucht

hätte ich wegen des Interdikts eine Gratulation zu machen, wenn die verbotenen Früchte erſt nöthig hätten, Appetit zu machen! Da aber Gott zum Trotz Eva ſogar die Frucht gegeſſen, wie viel weniger wird man einem Trotze zum Trotz nicht die „Tutti“ bis auf den letzten Buchſtaben leſen. Was Hallberger noch bei einem, von ſelbſt ſchon ſich diſtribuirenden Werke möglich blieb Profit zu machen, den macht er nun erſt recht durch das Verbot! Denn es giebt nicht Pack-, Poſt- und Leſehüter ſo viel als nöthig wären, ein Buch zu verbieten, was eigentlich ſo hieße. Das Verbot iſt alſo eigentlich ein Desavouement Eines oder Mehrerer in Berlin, welche die Funktion haben, auf Bücher zu ſtoßen, oder ihr Horn vielmehr feſt im Buche! Wer kennt vielleicht nur die Zeile, die ſie verdrießt.

Vom eingerückten Artikel ſollen Durchlaucht baldigſt Zuſicherung erhalten. Vom Nein würde ich avertirt worden ſein.

Rotteck's faſt vor der Konzeption verbotene Weltgeſchichte exiſtirt zu Tauſenden von Exemplaren in den preußiſchen Staaten, muß alſo ſo oft verkauft worden ſein.

Zum Glück iſt man im Preußiſchen noch nicht ſo weit wie in Oeſterreich, wo ein verbotenes Buch gar nicht rezenſirt, ja ſelbſt nicht angezeigt werden darf. Hier iſt alſo auch wieder groſer Spielraum, den ich beſtens zu benutzen verſpreche.

Unterthänigſt

L. Schefer.

16.

Houwald an Pückler.

Berlin, am 7. März 1834.

Mein Fürſt,

Während ich hier auf dem Provinzial-Landtage ſowohl Propoſitionen als Petitionen an mir vorüber gehen ſehe, und wie ein Wanderer am Ufer eines Fluſſes ſtehe, auf welchem die Boote und Nachen bald Strom abwärts, bald Strom aufwärts ſteuern und ſich kreuzen, laſſen Sie, mein Fürſt, auch ein reiches Blatt hinabſchwimmen, welches, ohne eines Steuermannes zu bedürfen, ruhig der Strömung des Fluſſes folgt, alle Ufer fleißig berührt, ohne an einer Krümmung feſt zu ankern, und ſo endlich dem Vater Ocean entgegenzieht, und allen ſeinen bald grünlichen, bald ſchäumenden, bald vom Morgen- oder Abendhimmel gerötheten Wogen Grüße von der reichen Quelle bringt, von der es kömmt. —

Daß ich Ihr „Tutti Frutti“ meine, werden Sie nicht bezweifeln, daß der Ocean das Volk, und ſeine obengenannten Wogen die Menſchen mit ihren zum Theil wie Morgenroth blühenden, zum Theil grüngrau ſchillernden Geſichtern und oft ſogar ſchäumenden Lippen ſein ſollen, denen Sie Ihr

Buch gegeben, brauche ich nicht zu erklären, allein das möchte ich Ihnen ſagen, daß ich auch eine jener Wogen bin, und zwar eine bereits vom Abendroth gefärbte, die ruhiger vom Windhauche ſich treiben läßt, und zufrieden iſt, wenn ſie ſtatt des Bildes der Sonne nur noch das Bild des Nachthimmels ſpiegeln kann. — Ich habe Ihr Buch hier ankommen ſehen, ich war in dem Augenblick bei Frau von Arnim (Bettina), als ſie es von Ihnen erhielt, ich konnte nur einige Blicke in die noch unaufgeſchnittenen Blätter werfen, und habe nun ſeitdem auch überall mit verſchieden modulirten Stimmen ausrufen hören:

„Das neueſte Buch vom Fürſten Pückler iſt nun erſchienen!“

Bettina hatte eine große kindliche Freude über Ihr Geſchenk, ſie bedarf einer Freude jetzt mehr wie jemals, nachdem ſie in kurzer Zeit drei Weſen verloren hat, an denen ſie begeiſtert hing, ihren Gatten, Goethe und Schleiermacher; allein, wenn man einem ſolchen armen, noch weinenden Kinde auch reichere Geſchenke auf ſeinen Weihnachtstiſch legt, ſo wird der freundliche Geber einem anderen alten Kinde gewiß auch den Wunſch verzeihen, nicht ganz vergeſſen zu werden.

Und mit dieſem Wunſche ſtehe ich jetzt vor Ihnen, und bitte Sie treuherzig, auch mir Ihr Buch zu geben, was mir ein ſehr werthes Geſchenk ſein ſoll. Ich habe eigentlich ein altes Anrecht auf Sie, und gewiß eine richtigere Meinung von Ihnen und einen beſſeren Glauben an Sie, als viele Andere, die Ihnen näher zu ſtehen glauben. —

Wenn Sie meine Bitte gewähren wollen, ſo ſenden Sie mir das Buch nach Lübben, wo es mich empfangen würde; im Gegentheil ſei Ihnen dieſer Brief wenigſtens noch Zeuge, daß ich mit Innigkeit Ihnen nachblicke, wenn Sie ſich auch nicht nach mir umſehen.

Mit der aufrichtigſten Verehrung

Houwald.

17.

Pückler an ſeine Mutter Gräfin Clementine von Seydewitz.

Muskau, den 8. März 1834.

Gute, liebe Matſcha.

Deine Quartale ſind endlich an Tauffkirchen gezahlt, und glaube mir nur, daß nur höchſte Ebbe in unſeren Finanzen Schuld an der Verzögerung war, die mich gewiß weit mehr immer ſchmerzt und ängſtigt als Dich.

Leider bringt mich die unglückſelige Krankheit des Präſidenten Rother, und die unerträgliche Verzögerung des Gartenwerks, wahrſcheinlich auch um das Glück, auf das ich mich doch wie ein Kind gefreut, Dich noch in Aller anzutreffen, wenn Du nicht bis zum Juni dort verweilſt. Wie lange iſt es ſchon, Du lieber Gott! daß ich in nichts mehr meinem Vergnügen, ſondern nur der ſchweren Nothwendigkeit leben muß!

Die einzige Erholung gewährt mir jetzt noch die Schriftſtellerei, da ich auch aus Mangel an Geld, die Anlagen faſt ganz habe einſtellen laſſen müſſen.

In der Phantaſiewelt der Geſtalten, die ich ſelbſt ſchaffe, befinde ich mich am wohlſten.

Du erhältſt hierbei mein letztes Werk, deſſen erſte Ausgabe ſchon beim Erſcheinen vergriffen iſt, und das, wie man ſagt, in Preußen verboten worden iſt.

Es enthält viel Satyre, zu der nur die in Preußen Wohnenden den vollſtändigen Schlüſſel haben. So iſt zum Beiſpiel der Kammerjäger Schnüffmann eine Burleske, die dem Miniſter Schuckmann gilt. Die angegriffene Regierung iſt die uns ſo ſehr inkommodirende Liegnitzer.

Die Flucht in's Gebirge ſchildert Schleſien. Prettau iſt Breslau, und die Behörde, die ich dort lächerlich mache, die Generallandſchaft-Direktion, über die ich mich ſo ſehr zu beklagen habe, und ihren ſchafköpfigen Chef, den Grafen Dyhrn — der als alter Schlendrian darin figurirt.

Ich wünſche, daß es Dich amüſiren möge, und wenn Du noch mehr Erklärungen verlangſt, werde ich ſie Dir mit Freuden zuſenden.

Schreibe mir nur, wie lange Du definitiv noch in Alger verweilſt, obgleich ich fürchte, daß Du diesmal mich kaum erwarten können wirſt, denn ich bin wie mit Ketten an dies Neſt hier angeſchloſſen.

Lucie legt ſich Dir zu Füßen, und Dein alter Hermann daneben, Dir demüthig und zärtlich die Hände und Füße küſſend.

P. S. Sage aber, wenigſtens in Deutſchland, niemand offiziell, daß ich der Verfaſſer der „Tutti Frutti“ ſei, da ich dies nie zugebe.

18.

Doktor Nürnberger an Pückler.

Landsberg an der Warte,
den 9. März 1834.

Durchlauchtigſter Fürſt,
Gnädigſter Herr.

Ich wüßte nicht, was mich angenehmer hätte überraſchen können, als die erfriſchenden Früchte, mit welchen mich Ew. Durchlaucht beſchenkt haben. Sie wurden mir geſtern an einem trüben Märzmorgen in mein Krankenzimmer gebracht, aus welchem ich ungewiſſe Blicke über das Leben hinweg in des Lebens matterhellten ſtillen Hintergrund warf. Ich habe in ein paar Goldorangen gebiſſen, den Saft der einen zu pikant für mich gefunden, mich an der anderen (I. 130) aber ſehr gelabt. So werde ich mir's nun ferner eintheilen, alle Tage Etwas genießen, und Ew. Durchlaucht, nach meiner dadurch begünſtigten Wiederherſtellung, vielleicht ſogar öffentlich, ſagen können, von welchem innigen, aufrichtigen und herzlichen Danke ich für Ihr huldvolles Andenken durchdrungen bin.

Doktor Nürnberger.

Ich darf um Erlaubniß bitten, Ihrer verehrten Frau Gemahlin meine große Ehrfurcht zu bezeigen.

19.

Alexander von Wulffen an Pückler.

Berlin, den 8. März 1834.

Kaum ſind Ihre „Tutti“ in meinen Händen und in den Händen aller Welt, die unendlich geſpannt der Ankunft derſelben entgegenſah, und ſchon ſchreibe ich Ihnen meinen erſten Bericht, aber da ich noch nicht viel Spezielles über den Eindruck zu ſagen weiß, lediglich in Bezug auf die Dedikation an den Fürſten Wittgenſtein. Er hat ſie übel aufgenommen, fühlt ſich durch den Inhalt verletzt, und hat gegen mehrere Perſonen ſich in dieſem Sinne geäußert. Noſtitz ſagte mir: die Dedikation ſei ſo abgefaßt, daß der Fürſt wohl Urſache dazu habe, namentlich die Stelle, wo Sie ſagten: „daß Sie ihm ja gar keine Dankbarkeit ſchuldig ſeien!“ eben weil der Fürſt früher Ihnen einmal in Etwas entgegen geweſen ſei. Nachdem ich die inkriminirte Stelle noch einmal geleſen, ſagte ich zu Noſtitz: daß ich weder bei dem erſten unbefangenen Durchleſen noch jetzt irgend etwas darin gefunden, und wenn ſie auch wirklich eine Anſpielung enthielte, ſo müſſe — im Zuſammenhange geleſen — Jeder wenigſtens zugleich das gutmüthigſte Vergeſſen irgend einer Rancüne darin erkennen, und ich ſei feſt überzeugt, daß, was Sie geſagt, tout de bon zu verſtehen ſei; und auch nicht das Mindeſte darin erſcheine mir verletzend, geſchweige denn als eine prämeditirte Kränkung. Noſtitz ſchien ſich zu beruhigen. Später ließen ſich noch einige Echo's vernehmen, die den empfangenen Ton an die große Glocke ſchlugen, zum Theil ohne die Sache ſelbſt geleſen zu haben, oder die ſie ſchon mit vorgefaßter Meinung geleſen hatten.

Zu Obigem kann ich jetzt noch Folgendes hinzufügen: einige Stimmen tadeln nicht ohne frömmelnden Beigeſchmack den Aufſatz über Herrnhut und die Erwähnung des Pigault-Lebrun'ſchen Galgens, mit einem Aufheben, als werde die Religion dadurch gehöhnt. Viele Andere, unter denen meine Wenigkeit, lieben Sie dagegen am meiſten in Ihrer Religion. Mich hat Ihr Herrnhut'ſches erſtes Gartenbeet der Kindheit wahrhaft gerührt. So war einſt ein ſchönes Palmen-Exemplar des hieſigen botaniſchen Gartens die erſte Veranlaſſung von Alexander Humboldt's berühmten Reiſen und Forſchungen. — Gleich am erſten Tage hatte man geſagt: die „Tutti Frutti“ ſeien verboten, und das mit Recht! „Haben Sie ſie geleſen?“ fragte ich; „noch nicht!“ war die Antwort. Nun, „die ſchlechteſten „Frutti“ ſind es nicht, an denen gern die Wespen nagen.“

Mein Prinz fragte ſogleich den König, ob an dem Verbote etwas ſei? „Gott bewahre!“ erwiederte der König, „ich habe ſie holen laſſen, und leſe darin.“ Mein Prinz hat erſt darin geblättert, aber für jeden Zoll Ihrer Liebe zollt er Ihnen gewiß einen Fuß ſeiner Dankbarkeit.

In einer geſtrigen Geſellſchaft hieß es endlich ſchon: „Haben Sie die „Tutti Frutti“ geleſen? ſie ſollen ja überaus intereſſant ſein!“ Sie ſehen: es wird Licht. Für heute Gott befohlen, mein verehrter Freund!

Ihr

treuergebenſter

A. v. Wulffen.

P. S. Vorgeſtern, am Tage der Ankunft Ihrer belebten Bilder, gab es lebende Bilder beim Kronprinzen.

Leute, die Ihnen vorwarfen, zuweilen zu viel zu enthüllen, ſchielten dort ganz lüſtern nach den ſieben Mädchen (nicht in ſondern faſt ohne Uniform) am Brunnen, dargeſtellt durch ſieben Ihrer wohlerzogenen, aber unangezogenen, aber deſto anziehenderen Hofdamen, die der dermalen mit zwei Boulins begabte Prinz: C. Solms und Ganymed Bonin hinter dem Brunnen belauſchten.

Die Schilderung Ihrer Luſtfahrt iſt reizend.

W.

19.

Pückler an Baron von Voght.

Schloß Muskau, den 9. März 1834.

Der unbekannte Verfaſſer des beiliegenden Buches hat mir aufgetragen, Ihnen, mein hochverehrter Freund und Gönner, daſſelbe als ein Zeichen ſeiner größten Anhänglichkeit und Ergebenheit zu überſenden.

Geſtatten Euer Hochwohlgeboren mir bei dieſer Gelegenheit auch mich wieder in Ihr freundliches Gedächtniß zurückrufen, und Ihnen zugleich einen Wunſch vortragen zu dürfen, deſſen Seltſamkeit ich zu entſchuldigen, und ihm nur das Motiv höchſter Verehrung für Ihre Perſon, und höchſtes Intereſſes an Ihrem reichen Leben und geiſtigen Wirken unterzulegen bitte.

Ich ſchlage Ihnen nämlich vor, mich in Ihr Teſtament einzuſchließen, und im Fall ich Sie überleben ſollte, mir Ihre vielfachen merkwürdigen Erinnerungsbücher, ſoweit Sie es für gut finden, zu vermachen, damit ich daraus ein Werk zu Ihrem Gedächtniß formiren kann, das, wie ich hoffe, Ihrem übrigen Ruhm keinen Eintrag thun würde, und wenigſtens in keine ergebeneren Hände fallen könnte. Der Ertrag deſſelben würde am beſten zu einem von Ihnen im voraus beſtimmten wohlthätigen Zwecke zu verwenden ſein, und mir bliebe der Ruhm und die Ehre, mich Ihrem Namen anſchließend, damit auch zur Nachwelt überzugehen.

Ueberlegen Sie ſich die Sache, und verzeihen Sie mir jedenfalls die Dreiſtigkeit des Antrags, um der guten Meinung und redlichen Geſinnung willen, die ihn veranlaßt.

Schließlich noch einige Worte über das beifolgende Buch. Es enthält größtentheils Lokal-Satyre zu der freilich nur die in Preußen Lebenden den vollſtändigen Schlüſſel haben, indeſſen iſt doch vielleicht auch Manches darin, was allgemeiner anzuſprechen fähig iſt, und erweckt es nur manchmal dem liebenswürdigen Neſtor unſerer Litteratur ein beifälliges Lächeln in einer geſchäftsloſen Stunde, ſo wird ſich der Verfaſſer ſchon überreich belohnt finden.

Im dritten oder vierten Theile nimmt vielleicht eine Erinnerung an Hamburg Platz, wo Euer Hochwohlgeboren ſich wieder begegnen werden im Spiegel einer ähnlichen Hochſchätzung als die iſt, mit der auch ich Zeitlebens bin

Euer Hochwohlgeboren

dankbar ergebener

H. Pückler.

20.

Gräfin Natalie Kielmannsegge an Pückler.

Dresden, den 11. März 1834.

Geheimnißvoll — für mich wenigſtens — in Ihrem jetzigen Wirken, lieber Verſtorbener Muskauer Wohlthäter, ſind Sie mir wieder in den „Tutti Frutti“ dennoch lebendig erſchienen. — Alſo die Feder zur Hand, und zum Verſuche, ob Sie ſich erinnern freiwillig zugeſichert zu haben, von Zeit zu Zeit Nachricht zu geben. Hie und da habe ich gefragt — bin aber auf niemand getroffen, der mit Ihnen näher bekannt iſt.

Die „Tutti Frutti" gewähren Perſonen meiner Denkungsart unendliche Befriedigung — endlich iſt alſo doch wieder ein Buch erſchienen, welches nützlich und gern wiederholt beherzigt werden kann. Die Individualität des Verfaſſers verwebt ſich mit den wichtigſten Gegenſtänden, denen ich von Herzen das Glück wünſche, im Geiſte jenes Meinens und Urtheils gehandhabt zu werden. Gleichgültig und kurzweilig wird dieſes Buch niemand ſein; ſonſt aber alles — und ſehr erfreulich iſt, daß die Form auf Fortſetzung hoffen läßt.

Wo ſind Sie? Wie geht es Ihnen? — Sind Standbild und Seeadler placirt? — Haben die Piſtolen Dienſt gethan? — Als ich Sie und Muskau verließ, blieb ich bis Mitte Januar ſehr vergnügt und über alles zufrieden in Quellenbad. Von dort machte ich einen Ausflug von vierzehn Tagen nach Sandomir; einiger Perſonen willen geſchah dies, und ich hatte alle Urſache auch da mich zu erfreuen, fand viel Neues in Kunſt und Wiſſenſchaft; übrigens aber iſt Sandomir doch ein wunderlicher Ort! Wie geſchraubt, wie eiferſüchtig ängſtlich die Salonhelden und Grazien! Wie myſtiſch frömmelnd! — Dieſer Ort ſagt mir nun einmal nicht zu.

Seit dem 16. Januar bin ich in Dresden, und bleibe wenigſtens auch dies ganze Jahr hier; durch den vom König von Baiern gewünſchten Verkauf der Pöringer Gerichtsbarkeit, Vorrechte und ſtändigen Renten an den Staat iſt das Verhältniß eingetreten, daß ich die Ruſtikalien parzellire, einmal, weil ich dabei gewinne, dann, weil ich nicht als Bäuerin neben Bauern wohnen kann und will; ferner, weil bei den jetzigen Getraidepreiſen man ſogar zu drei Prozent die Kapitalien anders placirt, ſich beſſer ſteht, endlich, weil, wenn der Gedanke aufhörte, den Meinigen ein vollkommenes Ganzes zu hinterlaſſen, nur jener eintreten konnte, bei meinem Leben alles ſo zu richten, daß ein jedes meiner

Kinder ſein Theil nach meinem Tode vorfindet, wie es ihm angenehm oder nützlich — Mit meinem Sohn Hermann berathe ich alle meine Geſchäfte. Der Hof ſieht mich gern hier, und macht mir den Aufenthalt durch große Güte angenehm. Uebrigens lebe ich hier, wie ich meiſt immer thue, ſo fern als es nur die Schicklichkeit erlaubt, von Krähwinkels Thee's-, Kaffee's- und Viſitencommerce. Wären Sie ſtets in Muskau, ich kaufte mir eins Ihrer Badehäuſer, und dann redigirten wir die bewußten Manuſkripte. Aber Sie ſind in Afrika und überall anders. Ernſtlich aber bitte ich Sie (ohne abergläubiſch zu ſein), hüten Sie ſich vor dem Waſſer in Konſtantinopel. —

Meine Tochter empfiehlt ſich Ihnen freundſchaftlich. Der Neufoundländer iſt wohl.

In treuer Ergebenheit

die Ihrige
Kielmannsegge-Schönburg.

21.

Pückler an Houwald.

Muskau, den 12. März 1834.

Wie angenehm überraſchte mich Ihr freundlicher Brief! Hätte ich vorausſetzen dürfen, daß ſo leichte Koſt wie meines guten Freundes „Tutti Frutti“ Ihnen munden könnte, gewiß hätte ich nicht erſt die ehrenvolle Aufforderung abgewartet, um Ihnen vor allen dies hors d'oeuvre vorzuſetzen. Mit deſto größerer Freude geſchieht es jetzt, aber nun auch mit der ſehr zudringlichen Bedingung, es in einem ſpäteren Briefe an mich mit wenig Worten Ihrer Kritik zu unterwerfen. Auch ich bin wirklich auf jenem Meere des Lebens umhergeſchifft, auch mir naht die Abendröthe, und faſt von der erſten Abfahrt an ſah ich den Meiſter vor mir im Sonnenglanz in ſeinem ſchönen Dichterſchiffe ſegeln, dem ich von weitem und beſcheiden in der kleinen Barke folge. Jeder Blick aber, den der Sänger auf mich zurückwirft, wird ermunternd meine Kräfte ſtählen, und Freude in meinen Herzen entzünden.

Wann wird man Sie einmal in Muskau ſehen? In meinem Park iſt große Trauer, denn Ihre Buche iſt geſtorben. Deſto heiterer und länger grüne Ihr eigener Lebensbaum, und beglücke uns mit ſeinen Früchten.

H. Pückler.

22.

Friedrich Förſter an Pückler.

Berlin, den 12. März 1834.

Durchlauchtigſter Fürſt,
Gnädigſter Fürſt und Herr,

O könnten Sie doch nur ſehen, mit welchem Appetit wir in dieſe „Tutti Frutti“ hineinbeißen! und ſelbſt auf die Gefahr, daß es eine kleine Indigeſtion geben ſollte, wir Frühſtücken, wir Mittagen, wir Abendmahlen und Nachteſſen „Tutti Frutti“. Da giebt es aber nur täppiſche Geſellen, die beißen ſogleich in die grüne Schale der Zueignung und finden ſelbige ſo bitter, daß ihnen gar nicht nach dem ſüßen Kerne verlangt, Andere tappen gleich mitten hinein, und verbrennen ſich an den heißen Kaſtanien die Finger, und noch Andere gehen ſchlau um den heißen Brei herum, und blaſen mit übervornehmen oder gelehrten, in jedem Falle aber aufgeblaſenen Backen zur Abkühlung hinein und drüber hin, und denken, dies reiche hin, um drüber abzuſprechen. Aber das Naſchen kann doch keiner laſſen, ſelbſt eine Frau Biſchöfin geſtand mir, daß ihr Mann in der ſonntägigen Zerſtreuung dem Küſter ſtatt des Geſangbuches oder der Agenda „Tutti

Frutti“, die ſich unter die Bibel verkrochen, mitgegeben habe. Aber losgezogen wird tüchtig darauf, zumal in den Kreiſen, wohin mein Gehör nicht reicht, obſchon ich verſichert bin, daß dort einer es dem anderen gönnt, wenn ihm ein Schnippchen geſchlagen wird. Am wenigſten aber vergeben es Ihnen die Frommen, daß auch einiges Obſt von dem Baume der Erkenntniß ſich unter „Tutti Frutti“ befindet, und doch ſollten ſie ſich bei Ihnen bedanken, daß Sie dem Herrnhutiſchen Hochzeitsliede ein griechiſches Feigenblatt vorgehängt haben. Iſt das nicht ein Mantel der chriſtlichen Liebe? Aber ſo ſind dieſe Frommen, nicht nur die Dichter, auch die Philoſophen haben ihre Noth mit ihnen, und doch glauben wir ſo gut wie dieſes Volk, daß der heilige Geiſt eine Taube iſt, aber keine gebratene, die uns im Schlafe in's Maul fliegt, ſondern eine im reinen Aether ſich badende, dem hellen Himmel entgegenfliegende, der unſere, beſchwingte Seele folgt. — Es iſt entſetzlich, wenn man bedenkt, auf welchen Pfeifenſtielen die Thorheit der Menſchen ruht; o, ich könnte mit einem Naſenſips dieſe ganze Herrlichkeit über den Haufen werfen, ich könnte den Tempel dieſer Philiſter zertrümmern, ohne ein Simſon zu ſein; das wird mir immer am meiſten klar und begreiflich, wenn ich meine Gedanken an Sie zu richten habe.

Unſerem Freund Stägemann habe ich Ihre Grüße treulichſt beſtellt, er möchte gern auf den Sutſchu-Inſeln mit lutſchen, der Geiſt iſt willig, aber —. Frl. Klärchen habe ich nicht verfehlt, Egmont zu Füßen zu legen, und ſie verſicherte ſogleich ſehr lebhaft, „da ſollte es der Fürſt nicht lange aushalten!“ Sie haben anderweitig gehört, daß ein Graf St. Marſan, ſardiniſcher Geſandtſchaftsſecretair, ſich ſehr ernſtlich um Klara beworben und bereits das Jawort erhalten hat. Er hatte, wie man verſichert, ſchon längſt ein Auge auf Klara geworfen. Da der junge Mann (40 — 45 Jahre) ſehr gutmüthig, liebenswürdig, reich, vornehm

u. ſ. w. iſt, kann man Klara aus vollem Herzen und auch der Mutter, die darüber ſehr glücklich iſt, gratuliren.

Für die gütige Erinnerung an den Kurfürſten und ſeine Sänger habe ich mich ſchönſtens zu bedanken. Wohin die Götter Sie führen mögen, meine beſten Wünſche ſind mit Ihnen.

Ew. Durchlaucht

ſehr ergebener

F. F.

23.

Pückler an Bernhard Weiß.

Muskau, den 12. März 1834.

Lieber Weiß,

Gehen Sie gleich mit dem erſten Theil der „Tutti Frutti“ zu Frau von Arnim, geborene Brentano, wofür Sie von ihr den zweiten bekommen werden; ſie wohnt nicht weit von den freundlichen Bädern. Ich habe ſie avertirt.

Dieſe Verwechſelung kann Ihnen ſehr vortheilhaft werden, wenn Sie Frau von Arnim für ſich zu intereſſiren verſtehen. Melden Sie ſich nur als von mir geſchickt, um ein Buch auszutauſchen.

Schreiben Sie mir bald, was man über das Buch in Berlin urtheilt, ohne alle Umſtände.

H. P.

24.

Graf Breſſon an Pückler.

Berlin, le 13 mars 1834.

Cher Prince,

Jusqu' à ces derniers jours j'avais compté sur le bonheur de vous revoir avant le grand pélérinage que vous méditez. La Princesse m'a appris hier que je devais renoncer à cet espoir. Je ne veux pas du moins que vous vous mettiez en route sans emporter l'expression de tous mes voeux. Votre force répondra à votre courage, et l'Europe vous sera redevable de notions plus vraies et plus élevées sur l'orient que celles qu'elle possède. A une époque, où de si grands événements se préparent aux lieu que vous allez parcourir, c'est un bienfait pour elle que votre noble entreprise.

Si vous désirez quelques lettres pour nos ambassadeurs et nos consuls, et si ce n'est pas de ma part trop de présomption de vous offrir mon humble recommandation, veuillez m'indiquer votre itinéraire, et je vous en adresserai pour tous ceux de nos agents que je jugerai pouvoir vous être utiles ou agréables.

Vous ne savez pas combien je suis redevable à l'auteur des Lettres d'un défunt et des Tutti Frutti. Le désir et le charme de le lire m'a décidé à étudier sérieusement l'allemand, et j'ai réussi à saisir, sinon encore les beautés de son style du moins le sens de ses ouvrages. Je n'ose rien dire d'une note où je pourrais me reconnaître si sa bienveillance ne m'avait rendu méconnaissable. Cette approbation de si haut lieu m'a profondément touché, et consolé des préventions et de la sottise des gens qui ne jugent qu'avec passion.

Adieu, cher Prince. Soyez heureux. Tournez-nous sain et sauf, conservez-moi votre intérêt et vos bontés, et agréez l'hommage de tous mes sentiments les plus dévoués et les plus distingués.

Bresson.

25.

Alexander von Wulffen an Pückler.

Berlin, den 15. März 1834.

Der Fürſt Wittgenſtein iſt immer noch bitterböſe über Ihre Zueignung und hat geäußert: „Sie ſeien ihm dennoch Dank ſchuldig, nämlich dafür: daß er die von Ihnen beſitzenden Briefe nicht drucken laſſe!“ Ihm ſtimmen in ſo fern Manche bei, daß ſie die Abfaſſung der Dedikation und die fingirte Unterſchrift tadeln. Von Solchen iſt's, wo denn auch mancher andere Tadel ausgeht, wie z. B. der über die Erwähnung der Familie Maleke, obſchon die Arie aus der Gazza ladra nichts anderes iſt als der Staar in der Voliere des hieſigen Hotels Maleke, von dem der Kronprinz behauptet, daß er beim Eintreten der letzten großen Geſellſchaft deutlich: „Ueb' immer Treu und Redlichkeit!“ gepfiffen habe. Ferner vergleichen Solche Ihre „Tutti Frutti“ mit den Briefen des Verſtorbenen zum Nachtheile der erſteren, und nennen den Brief aus Berlin eine Schmeichelei gegen die Prinzen, während Ihnen jeder wohldenkende Unbefangene Dank weiß, daß Sie die ſtets unbeantwortet bleibenden Erdichtungen und Anklagen gegen den Kronprinzen durch ſchlichte Wahrheit widerlegt und dieſe Kehrſeite dem Druck übergeben haben, wozu, wie es ſcheint, zu wenig Muth oder zu viel Indolenz oder Parteienrückſicht unter den Schriftſtellern herrſcht. Endlich tadeln Solche Ihren „Naturkultus,“ wie ſie Ihre Anſichten über Religion nennen. Dem Zauber Ihrer Feder, ſowie dem Geiſt Ihrer Produktionen läßt übrigens

Feind wie Freund Gerechtigkeit widerfahren, unter den Freundinnen aber niemand mehr als die Prinzeſs Wilhelm, die Ihr Buch einmal über's andere „reizend", „meiſterhaft", „unübertrefflich" nennt. Ich hätte gern eine Aeußerung oder ein Urtheil des Königs erfahren, aber die „Tutti" werden noch vorgeleſen, und mit Unterbrechung und Ueberhüpfung mancher Abende.

Von mir als Duodez Gutsbeſitzer nehmen Sie gütigſt meinen wahren Dank, daß Sie den Behörden ſo treffende und grundwahre Wahrheiten durch Ihren mürriſchen Freund haben ſagen laſſen, ſo wie für das aus dem ganzen Buche geſchöpfte Vergnügen. Die Beſchreibung der Bärenjagd, der Luftfahrt ꝛc. ꝛc. ſind Meiſterſtücke.

Doch da ich nicht als Schooßhund am Feuer ſtehen, ſondern lieber in's Loch will, ſo höre ich auf, Ihnen ſelbſt noch gerechtes Lob zu ſpenden, und empfehle mich der Fortdauer Ihres freundlichen Wohlwollens!

A. v. Wulffen.

26.

Pückler an Fürſt Heinrich von Carolath.

Muskau, den 16. März 1834.

Liebſter Carolath,

Du wirſt doch nicht irgend den leiſeſten Anklang deſſen, was ich im Scherz an Dich gegen die Breslauer geſchrieben, anders verſtehen und beziehen wollen, als ich es gemeint?

Dein Brief ſieht faſt wie ein wenig ſpitzig aus, aber Du weiſt wohl, daß, wenn ich auch als Kampfhahn gegen manchen Anderen auftrete, ich gegen Dich und alles was Dir angehört, ſtets ein gutmüthiges Lamm bin.

Die Auerhähne erwarten Dich ſehnlichſt, ſie gehören Dir. Doch bitte ich um eins: laß keine Eier mehr ſuchen, denn es hilft Dir doch nichts, und es könnte am Ende damit gehen wie mit dem goldenen Ei der Henne, und der Spaß hier aufhören, ohne doch in Carolath anzufangen.

Wie iſt man in Carolath-Caſtle mit „Tutti Frutti“ zufrieden? Ich hatte Adelheid ein Exemplar dieſer Schnitzel nach Berlin geſchickt, habe aber nicht erfahren, ob ſie es erhalten. Wittgenſtein ſoll innig von der neu erwarteten Dedikation gerührt worden ſein.

Ich weiß übrigens, daß ſelbſt L. es lieſt. Prinz Karl hat mir freundliches darüber ſagen laſſen, auch einige Andere, die Gekniffenen werden aber ein hölliſches Halloh erheben.

Der Sonntagsgaſt hat mich förmlich in den Bann gethan, und mir denſelben mit einem großen Kirchenſiegel, wo der Chriſt auf Roſen geht, als den Dorn davon zugeſchickt.

Verrathe übrigens meine Anonymität nicht. Was macht denn Louis in Colenchen? Ich habe ihm einen ſehr ſchönen Brief vor zwei Monaten geſchrieben, wovon ich die Kopie beilege, aber keine Antwort erhalten. Tauſend Schönes an die Engel oder vielmehr Amoretten und ihre Mutter.

Dein demüthig ergebener

H. Pückler.

27.

Prinz Karl von Preußen an Pückler.

Berlin, den 16. März 1834.

Noch immer bin ich Ihnen, mein lieber Fürſt, eine Antwort auf Ihr Schreiben ſchuldig, in dem Sie mir Ihr Leidweſen ausdrücken, mir nicht ſelbſt das große Gartenwerk überreichen zu können; ich erwarte es mit großer Ungeduld, und kann nicht läugnen, daß ich es gern mit dem Autor durchblättert hätte.

Ihr Schreiben an meinen Bruder iſt ſogleich beſorgt worden.

Heute empfing ich, mit einigen Prezioſen auch ein Päckchen unter Ihrer Adreſſe aus Konſtantinopel, und ſäume nicht, es Ihnen unverzüglich zukommen zu laſſen.

Mein lieber Fürſt, freundlich der Ihrige

Karl, Prinz von Preußen.

P. S. Ihre „Tutti Frutti“ machen hier Furore; Sie haben mich durch Ihr Lob ſchamröthlich gemacht, und ich muß um ſo größeren Werth auf daſſelbe legen, da Sie mit ihm ſonſt ſehr haushälteriſch umgegangen ſind.

K.

28.

Pückler an Gräfin von Kielmannsegge.

Muskau, den 16. März 1834.

Sehr erfreut hat mich Ihre freundliche Erinnerung von Dresden, liebe Couſine, und eben ſo ſehr, daß Sie jetzt dort ſind, denn das verſchafft mir das Vergnügen, Sie in acht bis vierzehn Tagen noch einmal zu ſehen.

Die Herausgabe meines Gartenwerks hat mich bis jetzt hier zurückgehalten, und ich habe die Muße benutzt, um die beiden letzten Theile der „Tutti Frutti“ zu ſchreiben, die nun Gottlob beendigt ſind.

Hätte ich gewußt, wo Sie zu finden, würde mein Dank für die Statue und Adler bereits vor längerer Zeit bei Ihnen eingetroffen ſein. Die Statue iſt noch nicht ausgepackt, weil ſie jetzt noch nicht aufgeſtellt werden kann, der Adler aber prangt ſchon längſt über Jupiter Napoleon.

Die holden Piſtölchen ſollen nun erſt in Aegypten und Aſien ihre Schuldigkeit thun. Hier ruhen ſie ſich bisher aus, der liebenswürdigen Geberin ſende ich den herzlichſten Dank.

Ueber Berlin ſind wir ganz einer Meinung. So bald man es im Bezug auf die Geſellſchaft betrachtet, iſt es ein unerquickliches Neſt.

Ich ſoll nicht abergläubiſch ſein? Das bin ich durch und durch, aber nur ſo lange, als es nicht mit meinen Neigungen oder whyms in Koliſion tritt. Dann ſetze ich mich darüber weg, und übrigens: ob man im Waſſer oder auf der Erde, im Orient oder hier der Natur den unverweigerlichen Zoll bezahlt, qu'importe?

In fünfzig Jahren iſt doch alles eins! — Das iſt mein Wahlſpruch. Adieu, et mille tendres respects.

H. Pückler.

29.

Graf Friedrich Pückler an Pückler.

Potsdam, den 17. März 1834.

Geehrteſter Schwager,

Vorerſt empfange unſeren aufrichtigen Dank für die überſandten Bücher, welche uns einige angenehme Abende verſchafft, Früchte, die für manchen einen etwas bitteren Nachgeſchmack gehabt haben mögen.

Deinen Befehl, über das allgemeine Urtheil, konnte ich nicht gleich erfüllen, weil ich doch ein bischen horchen wollte. — Die Meinungen ſind ſehr getheilt; Viele äußern ſich enthuſiaſtiſch, Andere meinen, dies Werk wäre dem Verſtorbenen nicht an die Seite zu ſetzen. Allgemein belobt man aber die Beſchreibung der Gebirgsgegenden.

Viele haben ſich mehrere Abwechſelungen erwartet, Einige haben von dem Gebotenen ſchon genug, als da ſind Baron Niederthal und General-Landſchafts-Direktor Graf Dyhrn, der gerade ſonderbarerweiſe in Berlin anweſend iſt. Wittgenſtein hat nur die Zueignung geleſen, und für ihn nichts Gutes erwartend, wie er ſagt, das Buch weggelegt. Wenn ich nicht irre, ſo ſind die allgemeinen Meinungen über den Kronprinzen nicht günſtig aufgenommen worden. Aufrichtig referire ich Dir, was ich belauſcht, wie Du gewollt — Dein helles Urtheil wird am beſten das Falſche und Unbillige vom Wahren zu unterſcheiden wiſſen.

Mich hat dies Werk ſchon um deswillen unendlich angeſprochen, weil es mich in lauter bekannte, beliebte Oerter und Gegenden zurückverſetzt, nach Muskau, Hermannsruh und das ſchleſiſche Gebirge, auch hat meine Wohnung ein neues Leben gewonnen, indem ſtets mehrere Bedienten auf einen oder den anderen Theil verlangend harren.

Morgen kommen ſämmtliche Herrſchaften hieher, dann trennen ſich die Mecklenburgiſchen, Deſſauiſchen und Niederländiſchen. Es haben ſich die prinzlichen Kinder mitgerechnet, vierundzwanzig Prinzeſſinnen hier vereinigt befunden.

Zu lange bleibſt Du doch nicht abweſend? Denn wenn Louis jetzt nach Prima kömmt, ſo kömmt in zwei Jahren das Studiren daran, und vorher müſſen wir doch einen feſten Anſtellungsplan feſtſetzen. Eine flüchtige Antwort würde mich ſehr freuen und beruhigen.

Dein

Freund und Schwager

Pückler.

30.

Pückler an Präſident von Rother.

Muskau, den 19. März 1834.

Verehrteſter Herr Präſident,

Mit wahrer Rührung und Freude habe ich Ihre Schriftzüge wieder ſo kräftig wie immer geſehen, und bedaure nur, daß Sie ſich noch zur Auerhahnbalz nicht ſtark genug glauben. Doch wird ſich's bis dahin vielleicht noch finden. Jedenfalls hoffe ich, daß Ihr Herr Sohn die kleine Kampagne mitmachen wird, und ich erſuche Euer Hochwohlgeboren ihm deshalb meine Bitte vortragen zu wollen.

Hoffentlich haben Euer Hochwohlgeboren „Tutti Frutti“ viel zahmer gefunden, als Sie befürchteten. Ich habe mit Fleiß diesmal meine Freunde gar nicht berührt, um es mit den letzen Theilen deſto erfolgreicher zu thun.

Von Prinz Karl erhielt ich ein ſehr freundliches Schreiben über das Buch, auch ſein Bruder und die Prinzeſſinnen ſind zufrieden.

Vom König und Kronprinzen habe ich noch keine Aeußerungen erfahren, vielleicht theilen Sie, wertheſter Freund, mir hierüber etwas mit.

Humboldt und Stägemann haben ſich auch vortheilhaft geäußert, und das Publikum en gros ſcheint Intereſſe an dem Buche zu nehmen. Die Gekniffenen ſchreien freilich, und der weiße-Kopf iſt ſehr ungehalten über die Dedikation.

Allen kann man's halter nicht recht machen!

Mit unwandelbarer dankbarer Anhänglichkeit und Verehrung

Euer Hochwohlgeboren
ergebener
H. Pückler-Muskau.

81.

Pückler an Alexander von Wulffen.

Muskau, den 19. März 1834.

Generöſeſter Berichterſtatter,

Man kann nicht freundlicher ſein, mein alter Freund und Reiſegefährte! Empfangen Sie meinen herzlichſten Dank dafür — aber ich kenne Sie ja von Alters her, Sie laſſen keinen im Stich, der ſich auf Sie verläßt.

Verſchweigen Sie mir übrigens ja nichts Unangenehmes. Für mich iſt es nicht ſo.

Ueber den klügſten Mann im Lande wundere ich mich, daß er diesmal ſo albern iſt. Er hat nicht ein Wort von mir, was mich kompromittiren könnte; wenn ich das bisher ganz reſpektirte dreifache Vorlegeſchloß, das ich vor meine Staatskanzlerepoche gehangen, abnehme, ſo iſt es die Frage, wer von uns das Meiſte zu beſorgen hat.

Die Güte des Prinzen und der Prinzeſſinnen macht mich ſehr glücklich, denn ich liebe und verehre ſie ſehr. Daß mich ihre hohe Stellung dabei nicht influirt, ſieht man wohl ſattſam in anderer Hinſicht.

Noch eine Bitte.

Ich bin jetzt, da die letzten Bände der „Tutti Frutti" fertig ſind, mit einem anderen kleinen Werklein beſchäftigt, das nur alten Erinnerungen geweiht iſt, folglich ganz ohne heutige Satyre ablaufen wird.

In dieſem nimmt unſere Reiſe auch eine Stelle ein. Da ich aber meiſt aus Erinnerung, und ohne Tagebücher (von denen ich nur wenig bedeutende Bruchſtücke vorfinde) ſchreiben muß, ſo bitte ich Sie, mir unſer Itinéraire anzugeben, wenn Sie es noch wiſſen. Nur die Orte, und vielleicht mit einem Wink auf irgend etwas Markantes in der Geſchichte unſerer Reiſe.

Ich hoffe, Sie werden mir dann kein Dementi geben, wie der alberne Luftprofeſſor Reichard in der „Abendzeitung", den ich im dritten Theil der „Tutti Frutti" ſo bedienen werde, daß er Zeitlebens davon genug haben ſoll.

Hören Sie etwas von Rezenſionen meines Buches in Tageblättern, ſo werde ich für gütige Anzeige ſehr dankbar ſein. Ich bin übrigens ſehr beſchämt über meine Zudringlichkeit, und die viele Mühe, die ich Ihnen zumuthe, aber ſehr freue ich mich, daß durch dieſen Umſtand unſere Korreſpondenz wieder in Gang gekommen iſt.

Mich herzlich und dankbar empfehlend

H. Pückler-Muskau.

32.

Theodor Mundt an Pückler.

Berlin, den 21. März 1834.

Durchlauchtigſter Fürſt,

Die natürliche Freiheit, die in litterariſcher Art und Kunſt liegt, flößt auch mir den Muth ein, Ew. Durchlaucht anzureden, und eine Ihnen längſt gewidmete Verehrung ausſprechend, dieſe Gelegenheit zur Vorbringung eines in der That eigennützigen Wunſches zu benutzen. Ich darf aber vielleicht am meiſten auf Ew. Durchlaucht gütiges Verzeihen rechnen, wenn ich mich darauf beziehe, daß Herr Geheimer Legations-Rath Varnhagen von Enſe die Gewogenheit gehabt hat, mich zum Vertrauen auf Hoch Ihre Nachſicht zu ermuntern.

Ich bin nämlich geſonnen, zu den vielen deutſchen Journalen noch ein neues unter meiner Redaktion hinzukommen zu laſſen, das unter dem Titel: „Perſpektiven für Litteratur und Zeit" (im Verlage von Hermann Reichenbach in Leipzig, einem jungen unternehmenden und mit den nöthigen Mitteln verſehenen Buchhändler) in monatlichen Heften vom 1. Juli dieſes Jahres erſcheinen ſoll. Dies Unternehmen iſt auf die Vorausſetzung gebaut, daß in der deutſchen Litteratur noch Perſpektiven vorhanden, und bedarf deshalb, um dieſe Vorausſetzung glänzend zu rechtfertigen, vor allem ſolcher Beſchützer, Gönner und Theilnehmer, wie ich ſie mir an Ew. Durchlaucht hiermit ehrerbietigſt erbeten haben möchte.

Das Journal, das ſich Aufſätzen jeder Art und Form, mit Ausnahme von Novellen und Gedichten, öffnet, iſt durch ſein Erſcheinen in Monatsheften wenigſtens in den Stand geſetzt, unzerſtückelte Mittheilungen geben zu können, und wagt es daher auch in Betracht der Bequemlichkeit dieſer Form, ſich Ew. Durchlaucht anzubieten, wenn es Hochdemſelben gefallen wollte, von dem Reichthum Ihrer Geiſteserzeugniſſe einige abfallende Fruchtkörner auf ſeinen Blättern niederzulegen, oder von größeren Werken, die Ihrer hohen Muſe vorliegen, vorläufige Mittheilungen, denen der ſchnellſte Abdruck zu Theil werden würde, darin hochgeneigteſt zu ſpenden. Wie glücklich würde ich mich ſchätzen, wenn Ew. Durchlaucht meine gehorſamſte Bitte ſo begünſtigend aufnehmen, daß ich bereits das erſte Heft dieſer Zeitſchrift mit einem Beitrag von Hoch Ihrer Hand ſchmücken, und ſo mit der ſchönſten Vorbedeutung mein Unternehmen in's Publikum führen dürfte!

Schließlich bitte ich Ew. Durchlaucht, den Ausdruck der tiefſten und devoteſten Verehrung zu genehmigen, mit der ich die Ehre habe mich zu nennen

Durchlauchtigſter Fürſt,

Ihren ganz gehorſamen Diener

Dr. Theodor Mundt,

Berlin, Neue Schönhauſerſtraße Nr. 11.

33.

Pückler an Fürſtin Adelheid von Carolath.

Muskau, den 23. März 1834.

Liebſte, ſchöne und liebenswürdige Adelheide,

Sei nicht böſe auf mich Armen, wenn ich nicht mit noch ſchwererem Herzen, als ich ſchon ohnedies habe, auf Reiſen gehen ſoll.

Daß ich nicht ſelbſt gekommen, dadurch hat niemand als ich ſelbſt verloren, und das beweiſt Dir, daß es nicht, bei meinem unzähligen Geſchäften hier, ausführbar war. Daß ich Dir aber die Schnucke ſo lange, wenn auch nicht direkt, doch indirekt durch mein langes Hierbleiben entzogen, deshalb bitte ich ſehr um Verzeihung, und um ſo mehr, da ſie ſich ſo ſehr nach Dir ſehnte, daß ſie täglich beinah ſchmerzlich erwähnte, wie ſie ſich theilen möchte zwiſchen hier und Carolath, ja oft wurde bei dieſem Thema ein Thränchen geweint.

Die arme Schnucke iſt überhaupt jetzt ſehr reizbar, und manchmal recht hinfällig, ſo daß es bei meiner Entfernung die größte Beruhigung für mich iſt, ſie in den Händen kindlicher Liebe zurücklaſſen zu können, welche der beſte Balſam für jeden Herzenskummer ſind, und jede wunde Stelle zart einfaſſen, ja, ſelbſt Schwächen an meiner geliebten Mütter mit Sanftmuth ſo in Heiterkeit umzuwandeln wiſſen. Niemand iſt zu ſolcher Geiſtespflege geſchickter als Du mit Deinem liebenden Herzen und Deinem hohen ſo ausgebildeten Verſtande.

Ich nehme keinen Abſchied, und ſage bloß: Auf fröhliches Wiederſehen in Gaſtein!

Dem guten Schnucker küſſe ich die Hand, weil ich mir immer einbilde, er ſei des Königs zweite Hälfte, und Dir ſelbſt, Venus von Carolath, die roſigen Fingerſpitzen.

Den Kindern, die jetzt, wie ich höre, ſchon zu großen vornehmen Prinzeſſinnen herangewachſen ſind, mache ich ganz blöde einen weit hinten ausſchlagenden Kratzfuß.

Baron Mouche boudirt mir wohl, weil er mir keine Relation des weltberühmten Carolather Rennens geſchickt hat? Ich hoffe auf dieſes noch nachträglich, und empfehle mich demſelben einſtweilen zu fernerer Güte und Wohlwollen.

Noch habe ich meinen ſehr lebhaft gefühlten Dank wegen Deiner allerliebſten Idee zur Beantwortung eines Artikels in der Hamburger Zeitung zu ſagen. Ich hatte in dieſem Sinne (wie Du es angegeben) eine ſehr beißende Antwort nach Hamburg geſchickt. Man nahm ſie aber nicht auf. Laß mich doch wiſſen, ob ſeitdem wieder etwas der Art in der Hamburger Zeitung gegen den unſchuldigen Verſtorbenen lamirt worden iſt, denn ich habe ſeit Monaten nichts mehr geleſen!

Der Himmel behüte Dich, Du Glückliche! Alles wie es iſt, denn Du biſt Fortunas Liebling, die hier wenigſtens die Binde abgenommen hat. A propos, vergiß mich nicht mit einem guten Wort bei der Königin von England, und wenn Du katholiſch wirſt, ſo nimm mich mit. Ich wünſche ſehr ein Pfaff (Dompfaff nicht) zu werden.

Einſtweilen Dein treuer Gimpel und Sklave nebſt Stiefvater.

H. Pückler.

34.

Pückler an Graf von Breſſon.

Muskau, le 24 mars 1834.

Mon cher Ministre,

Vous m'avez devancé de la manière la plus aimable, en m'offrant le premier ce que j'allais solliciter de votre complaisance.

Certainement que je mets le plus grand prix aux recommandations dont vous voulez bien séconder mon projet de voyage, mais n'ayant rien fixé de positif encore par rapport à la route que je suivrai, je vous demande la permission de vous adresser encore une lettre de Munic à ce sujet, où je compte préalablement faire un séjour de quelques semaines.

Je suis on ne peut plus flatté et touché de ce que vous me dites de gracieux sur mes faibles productions littéraires. Ce n'est pas pour me lire qu'il vaudrait la peine d'apprendre notre langue, mais un cosmopolite comme vous, mon cher Ministre, un homme qui voit en grand, ne regrettera jamais, je crois, une étude, qui le mettra en état de connaître notre littérature et par là notre caractère national à fond. Ce n'est que de cette manière qu'on peut parvenir à se former une idée juste des Allemands. Ils sont dans le commerce de la vie ordinaire trops lourds, trop gauches et en général trop peu communicatifs pour donner d'eux et de leurs qualités la juste mesure.

Vous êtes encore bien généreux d'avoir pris en si bonne part ce que j'ai hazardé de glisser sur votre compte dans mes „Tutti Frutti“. C'est au moins bien l'expression sincère de mes sentiments pour vous. On a publié cette lettre sur Berlin en français dans un journal de Mad. Gay, mais la traduction en altère le sens à plusieurs endroits d'une manière vraiment atroce et parfaitement ridicule.

D'ailleurs je crains bien que l'original ne fera pas plus de fortune à Berlin. On n'entend guères la plaisanterie in those quarters — mais le suffrage de quelques amis, dont vous voulez bien augmenter le nombre, m'en dédommage au delà de ce que je puis prétendre. Conservez-moi, mon cher Ministre, ces bonnes dispositions à mon égard, et comptez toujours sur ma reconnaissance et mon parfait dévouement.

H. Pückler.

35.

Bernhard Weiß an Pückler.

Berlin, den 25. März 1834.

Durchlauchtigſter Fürſt,
Gnädigſter Fürſt und edelſter Gönner,

Wenn ich bis jetzt der Pflicht der Dankbarkeit, welche ich Ihnen, großmüthigſter Gönner und edelſter Fürſt, für die Ueberſendung des zweiten Theiles von „Tutti Frutti“ ſchulde, nicht nachgekommen bin, ſo ſeien Sie verſichert, daß es keineswegs aus Nachläſſigkeit von meiner Seite, ſondern durch ein Fieber, welches mich mehrere Tage abgeſtumpft hat, ge-

ſchehen mußte. Ueberdies aber wollte ich, mein hochzuverehrender Gönner, erſt etwas Näheres über das erfahren, was die mittlere Klaſſe, das heißt die gebildeten Bürger, darüber urtheilt, und wovon ich Ew. Hochfürſtlichen Durchlaucht jetzt Bericht erſtatten will. Im Allgemeinen macht das Werk viel Aufſehen, und jeder gebildete Menſch, der mit dem Zeitgeiſt und der Litteratur fortſchreitet, lieſt mit Vergnügen Ihr Buch, und freut ſich, Sie nicht bloß als den genialen und gewandten Künſtler im Fache der Beſchreibung ſchöner Gegenden, Sitten und Gebräuche fremder Länder und Völker, ſondern auch als den humoriſtiſchen, witzigen und angenehmen Schriftſteller im Fache der Erzählung kennen zu lernen. Daß die Urtheile der verſchiedenen Individuen, welche das Buch geleſen haben, getheilt ſind, ſo daß Sie Einige zum engliſchen Lord Byron, Andere zum franzöſiſchen Voltaire, noch Andere endlich zum deutſchen Heine (wohin übrigens die Mehrzahl ſich neigt) ernennen, iſt kein Wunder, da das Werk vorläufig erſt von den Meiſten goutirt, bei niemand aber in succum et sanguinem vertirt iſt. Andererſeits liegt es auch darin, daß Viele ſich dadurch ſehr getroffen fühlen, und ſie ſuchen daher den Werth des Werkes zu verringern. Manche dagegen ſind noch zu wenig mit den Perſonen bekannt, die Ihnen zur Zielſcheibe Ihres geiſtreichen Witzes gedient haben, und daher wiſſen ſie ſo manches nicht zu deuten. Alle jedoch konveniren hierin, daß es unverkennbar das Produkt eines genialen Geiſtes iſt, welcher unſerer Litteratur Ehre macht, und ſelbſt der beleidigtſte Theil geſteht, daß der geiſtreiche Verfaſſer darin den Vorzug vor Heine hat, daß er ſelbſt die heftigſten Angriffe, auf eine ſchöne und angenehme Weiſe, ohne den tiefen und kränkenden Spott à la Heine, zu exponiren verſteht. Durchlaucht haben daher gar keinen Grund unzufrieden mit der jetzigen Arbeit zu ſein, da es Ihren in der Geſchichte der deutſchen Litteratur als klaſſiſcher Schriftſteller begründeten Ruf noch eher vergrößert als ſchmälert. Selbſt der Redakteur der „Staatszeitung" und des „Magazin für ausländiſche Litteratur", den ich perſönlich und näher kenne, und mit dem ich über Ihre Aeußerung über die „Staatszeitung" geſprochen habe, geſteht, daß Ihr Urtheil über dieſelbe wahr und kräftig iſt; nur muß er ſehr bedauern, daß Sie ihm dadurch den Weg abgeſchnitten haben, Ihr Werk in ſeinem Blatte zu rezenſiren. Benannter Redakteur iſt ein ſehr geiſtreicher Mann, und kann er, wie ich weiß, die „Staatszeitung" nicht à son gré redigiren, worüber Sie ſich gewiß nicht wundern, da Sie Ihr Werk aus gewiſſen Gründen nicht in Berlin, ſondern in Stuttgart verlegen mußten. Daß der Fürſt von Wittgenſtein aus Furcht vor einer neuen Dedikation, gern Ihre Freundſchaft ſuchen wird, erleidet keinen Zweifel, da er mit der gegenwärtigen Dedikation ſich begnügt, indem Sie ihn der Mit- und Nachwelt verewigt haben.

Frau von Arnim habe ich den erſten Theil von „Tutti Frutti" zugeſtellt, und von ihr den zweiten Theil dafür in Empfang genommen Für Ihre gnädige Empfehlung, die Sie mir durch Ihr Schreiben an ſie zu geben die Güte hatten, ſtatte ich Ihnen, edelſter Fürſt und hochzuverehrender Gönner, meinen unterthänigſten Dank ab. Leider bedaure ich's, daß mir dieſe Bekanntſchaft durchaus keine Früchte tragen wird. Sie ſcheint nämlich ſich innerlich gekränkt zu fühlen, daß Sie ſie eine leichtfertige Frau nennen, zumal da ſie, wie ſie ſich geäußert hat, dadurch bei ihrer Familie in Mißkredit gerathen iſt. Nicht minder unangenehm iſt es ihr, daß Sie es öffentlich bekennen, daß ſie Ihnen Steffens Aeußerung mitgetheilt hat, wodurch ſie ſich wahrſcheinlich Steffens verfeindet hat. Frau von Arnim iſt allerdings zu klug, deutlich ihre Mißbilligung darüber zu zeigen, allein die Aeußerungen über das Werk und die Hauptmomente, die ſie erwähnte, um dadurch den Werth des Buches zu ſchmälern, verrathen ihre gekränkte Eitelkeit. Auf Grund deſſen, als auch über den Disput, den ich mit ihr hatte über den Werth der Medizin, wobei ſie die Homöopathen für Götter, die Allopathen aber, ohne Ausnahme, für Mörder erklärte, was durchaus gegen meine Ueberzeugung iſt, und was ich ihr auf rationellem Wege widerlegt habe, hat ſie mich zur Wiederholung meines Beſuches nicht aufgefordert, und ich habe daher keine Ausſicht, daß meine Verhältniſſe nur im entfernteſten durch ſie gebeſſert werden können.

Ihnen abermals meinen unterthänigſten Dank für Ihr gnädigſtes Wohlwollen für mich abſtattend, habe ich die Ehre zu ſein mit der größten Hochachtung und Ehrfurcht Ew. hochfürſtlichen Durchlaucht und edelſten Gönners

ganz unterthänigſten Diener
Bernhard Weiß,
Kandidat der Medizin und Chirurgie.

36.

Helmine von Blücher an Pückler.

Militſch, den 25. März 1834.

Theurer Verſtorbener,

doch in meiner Erinnerung freundlichſt Fortlebender, Du haſt mir eine ſehr angenehme Ueberraſchung gewährt mit der Zuſendung Deines jüngſt erſchienenen, höchſt intereſſanten Werkes, welches ich ſogleich mit dem größten Vergnügen las, und wofür ich Dir hiermit meinen ganz verbindlichſten Dank ausſpreche. Denn es freut mich unendlich, dies Buch vom liebenswürdigen Verfaſſer ſelbſt erhalten zu haben, wo ich Dich mir, lieber Hermann, bei jeder Zeile vergegenwärtigen konnte; denn ich glaubte wirklich, Dich ſprechen zu hören, ſo natürlich und ungezwungen — ſchön, ganz ſo wie Du die Konverſation zu machen pflegſt, finde ich es geſchrieben.

Es traf ſich recht wunderbar, daß ich das Buch vorfand, als ich eben von einem Morgenbeſuch von der ſehr geiſtreichen Frau, einer Profeſſorin Löwe, einer intimen Freundin der verſtorbenen Varnhagen von Enſe, zurückkehrte, die mich inſtändigſt gebeten hatte, mir doch ja gleich „Tutti Frutti“ zu verſchreiben, da ihr eine Freundin aus Stuttgart, dies höchſt intereſſante Buch ſchon geleſen, ihr es ſehr angeprieſen und ihr empfohlen hätte.

Sobald ich es nun ſelbſt erſt geleſen hatte, ließ ich es Madame Löwe zukommen, die Dir ſagen läßt, daß Sie ebenfalls ganz entzückt davon iſt.

Und nun zirkulirt es bereits bei allen geſcheuten Leuten in Militſch, die es ſämmtlich mit großem Intereſſe leſen.

Willſt Du Deine Gnade nun noch mehr ausdehnen, ſo ſchicke mir doch auch nächſtens die Briefe eines Verſtorbenen, welche Mama meinem Mann, wie er behauptet, ſchon längſt verſprochen hat.

Nun ſage ich Dir, mein lieber Hochſeliger, ein herzliches Lebewohl, und wünſche nur, daß Du in Deinem Eliſium uns nicht ganz vergißt, da Du hier in unſern Herzen unſterblich biſt. Deine treue aufrichtige

Freundin und Dienerin

Helmine von Blücher.

P. S. Mann und Kind empfehlen ſich zu Gnaden.

37.

Grävell an Pückler.

Ogroſe, den 26. März 1834.

Nicht eher, mein verehrter Fürſt, als bis ich von alle den Früchten genoſſen, womit Sie mich beſchenkt haben, wollte ich Ihnen meinen Dank dafür ſagen, weil dieſer nicht blos dem Geſchenke, ſondern auch dem Genuſſe gelten ſollte, den ich erwarten konnte und gefunden habe. Es geht ganz natürlich zu, daß ein wahres Reißen um dieſe Lektüre ſtatt finden wird. Denn niemand wird ſie aus der Hand legen, ohne ſich vielfach daran ergötzt, oder auch ein wenig geärgert zu haben. Ein kleiner Schmerz aber wirkt bekanntlich wie ein Kitzel. Daher würde ich am paſſendſten den Namen: Eingemachte oder franzöſiſche Früchte, gefunden haben, wenn man bei der letzteren Benennung hätte ein NB. hinzufügen können, daß das Beiwort nur die Behandlung des berühmten Koches, nicht die Früchte ſelbſt und deren Urſprung bezeichne. Denn das wollen wir Deutſche doch nicht zulaſſen, daß ein ſo ganz deutſches Nationalwerk unſerer Litteratur entzogen werde. Darin hat Varnhagen ſehr recht, daß dieſelbe durch Sie ein ganz neues Genre der Schreibart erhalten hat. Wie Julius Cäſar unter den Römern in Anſehung ſeines Styls ganz einzig iſt, und man darin ſogleich den Mann aus dem höchſten Staatsleben erkennt, ſo wüßte ich im Deutſchen Ihnen niemanden zu vergleichen, wenn ich das Wenige ausnehme, was wir vom Fürſten de Ligne deutſch haben. Recht ſehr oft iſt mir eingefallen, wie unpraktikabel es geweſen wäre, etwas von meiner Feder zu untermiſchen, da auf den erſten Blick die Verſchiedenheit der Federn bemerkt worden ſein würde. Es iſt ganz unmöglich, daß der Weltmann und der Gelehrte einen Anſtrich annehmen, da der Grund, auf welchem er haften ſoll, zu verſchiedenartig iſt, ſo daß er doch immer durchſcheint, zuweilen ſogar den Anſtrich abſtößt. Dem Weltmann ſoll alles, was er thut und treibt, zu ſeinen Zwecken dienen; es iſt nicht die Sache ſelbſt, die ihn beſchäftigt, ſondern ſeine Beſchäftigung mit ihr zum Nutzen oder Vergnügen, was ihn intereſſirt. Ebendarum bleibt er bei keiner ſo lange, daß ſie ihn oder ſeine Umgebung ermüdet, geht auch nicht tiefer darauf ein, als ohne Anſtrengung eben geſchehen kann, ſondern ergreift auf der Stelle etwas Anderes, das ihm eine neue Beſchäftigung gewährt. Daher dieſe Leichtigkeit des Ueberganges von den verſchiedenartigſten Sachen, dieſer Reichthum und Umfang des

Wiſſens, dieſes ſchnelle Auffaſſen des Intereſſanten an den Sachen, und dieſes ſcharfe Durchdringen derſelben bis zu einer gewiſſen Tiefe, dieſe Gewandheit im Ausdrucke der aufgefaßten Bemerkungen, dieſe Berückſichtigung der zu beobachtenden Verhältniſſe und dieſe Rückſichtsloſigkeit gegen das Uebrige, welche eine große Freiheit der Bewegung geſtattet, mit einem Worte dieſe Mannigfaltigkeit und Leichtigkeit in Form und Materie. Umgekehrt bringt der Beruf des Gelehrten es mit ſich, die Gegenſtände zu durchdringen, mit denen er ſich befaßt. Nur die Sache beſchäftigt ihn, gleichviel ob, wem und wann ſein Fund frommt. Er kann nicht ablaſſen, bis er auf den Grund gekommen iſt, und fürchtet die Täuſchung. Mit Unermüdlichkeit, Eifer und Beharrlichkeit verfolgt er ſeine Aufgabe, und weiſt jede Störung oder Abweichung von der Hand. Mögen auch ſeine Zuhörer gähnen, wenn er nur ſeinen Faden abwickeln kann. Je mehr er in die Tiefe eindringt, deſto weniger vermag er ſich auszubreiten. Sein Reichthum kann groß ſein, aber nicht ausgebreitet. Gründlichkeit und Schwerfälligkeit iſt ſein Grundzug. — —

Möge nun immerhin ein Gelehrter durch Umgang, Beruf oder eigenen Geiſtesſchwung ſich unter die Leute von Welt ſtellen, möge der Weltmann durch Geſchmack, Geiſteskraft oder Umſtände an aushaltendere Arbeit ſich gewöhnen, beide werden dadurch gewinnen; aber daß ſie jemals auf einer Liſte zuſammenkämen, dazu iſt die Entfernung zu groß.

Gerade darin liegt es, daß ſonſt gute Früchte beider allemal dem Anderen am beſten ſchmecken. So haben Sie mich in der That ergötzt. Mehr noch hat mir der erſte als der zweite Band gefallen. Nur eins hat mir mißfallen, die Dedikation an W. Das war Muthwille. Und Uebermuth thut ſelten gut Sie ſehen, ich ſpreche mich aufrichtig aus, wie Ihr

wahrer Freund
Grävell.

Am zweiten Feiertage gehe ich auf vierzehn Tage nach Berlin. Haben Sie die Güte, dies Bethe zu ſagen.

38.

Baron von Voght an Pückler.

Hamburg, den 26. März 1834.

Auf die erfreulichſte Weiſe hat, erlauchter Fürſt, mich Ihr freundliches Andenken überraſcht — nein, nicht überraſcht, aber innigſt erfreut. Ich fühlte es, Sie könnten, liebenswürdiger Fürſt, den Mann nicht ganz vergeſſen haben, auf den Sie einen ſo ſchnellen, ſo tiefen Eindruck gemacht hatten.

Von ſeinen Kinderjahren an hatte ein reges Gefühl für alles Edle und Schöne ihn wie ein lichter Faden durch die Irrſale eines reichen, bunten, nicht gefahrloſen Lebens glücklich geleitet. Von ſeinem zwanzigſten Jahre an hatte ſein gütiges Schickſal ihn mit den erſten und beſten Menſchen aus drei aufeinander folgenden Generationen in mehreren Ländern der Erde, in drei langen Perioden, in ſehr nahe Verbindung gebracht. Sie hatten dem Jünglinge Nachſicht, dem Manne Zuneigung, dem Greiſe zutrauungsvolle Liebe gewährt.

Von dieſem Reichthume umgeben, mitten in dieſem, der Erinnerung theuren, dem Herzen heiligen Zirkel, der mich gelehrt hatte, den ganzen Werth unſeres Geſchlechts zu kennen, im Leben den höchſten Zweck des Lebens zu finden, ſtand ich, als ich Sie, theurer Fürſt, erblickte. Sie waren mir eine Erſcheinung aus der entfernten, erſehnten Heimath; ich ſchloß mich an Sie, ohne Sie zu kennen; ich nannte Sie mit Namen, den die Welt nicht kennt und nicht verſteht.

So, mein theurer Fürſt, gehören Sie mir in dieſen heiligen Zirkel, und oft freue ich mich des Gedankens, was Sie dieſen Edlen geweſen wären, wären Sie ihnen wie mir offenbart worden.

So ſtehen Sie mitten in meinen liebſten Erinnerungen, machen einen Theil des Glückes aus, woran ich wachend und träumend zehre.

Ich hatte Ihre „Tutti Frutti“ ſchon wie ein wahrer Schmecker genoſſen, als ich Ihr gütiges Geſchenk erhielt. Schön, daß Sie noch neue Früchte für uns geſammelt haben; laſſen Sie uns nicht zu lange darauf warten — wie leicht muß Ihnen die Auswahl aus dem Mancherlei werden, was in Ihrem Portefeuille verborgen liegt!

Was es, wie es auch ſei, es trägt Ihres Geiſtes Stempel. Scherz im Ernſt; und oft mehr Ironie, als die Perſifflirten darin ahnen; im Scherz tieferer Ernſt, als die Mehrheit Ihrer Leſer darin zu finden verſteht — aber ſie nehmen die Frucht, und genießen ſie gern, weil ſie ihnen ſchmeckt. Wohl bekomme ihnen die Mahlzeit.

Aber, guter, lieber Fürſt, Sie haben mich nicht bloß erfreut und reichlich beſchenkt, Sie haben mir einen gar liebenswürdigen Vorſchlag gemacht, der mich ſtolz machen würde, wenn ich mit dem Stolze irgend etwas anzufangen wüßte. Laudari a laudato hat allerdings ſein Erfreuliches und Sie werden leicht an die Stelle meiner Erinnerungsbücher etwas ſetzen, das viel beſſer wäre, als ich war. Es wäre das Werk des Künſtlers, das die Nachwelt ehren würde — wie ſo mancher holländiſcher Spießbürger durch Rubens und van Dyk auf die Nachwelt kam, die ſogar dadurch den obſkuren Namen erfuhr.

Dat ginge wol, aberſt dat geit nig, antwortete mir ein benachbarter Bauer, wenn ich ihm meine agronomiſchen Wünſche vorlegte. — Sehen Sie, lieber Fürſt, ich bin nichts in der Welt. Was ich war, ward *mir* ſehr viel, denn es lag in der Liebe derer, die ich ehrte. Das überſetzt ſich in Worten nicht.

Die materiellen Dokumente habe ich immer als ein Heiligthum angeſehen, weil es das Innere meiner Freunde und mich mit ihnen, den Ungeweihten, offen hinlegen würde, procul heu! procul esto profani!

Daß ich Sie in die Vorhalle des Allerheiligſten, das ich kenne, führte, hieß Sie zum Prieſter weihen.

Was ſonſt von mir da iſt, habe ich ſchon in meinem Teſtamente der prüfenden Auswahl der Freunde übertragen, die meine Familien-, meine bürgerlichen Verhältniſſe ganz kennen, und meiner moraliſchen Verhältniſſe alte Vertraute ſind. Nur ſie können beurtheilen, was für die Leute draußen gehört; ſie haben meinen Auftrag angenommen, und auch dieſer Bund iſt heilig.

Sie wiſſen nun, vielgehrter Fürſt, was Sie mir geworden ſind, und würden es mir ſicherlich nicht verzeihen, wenn ich hier hergebrachte Ausdrücke benutzen wollte, die nur das Gewöhnliche bezeichnen.

Verzeihen Sie die fremde Schrift dem Greiſe, deſſen Augenſchwäche ihm das Schreiben beſchwerlich und ſeine Handſchrift ſo unleſerlich macht, daß er ſich an das Diktiren hat gewöhnen müſſen.

von Voght.

56.

Pückler an Theodor Mundt.

Muskau, den 27. März 1834.

Geehrteſter Herr Doktor,

Euer Wohlgeboren freundliches und gefälliges Schreiben habe ich mit aufrichtigem Dank für die gütige, zu ſchmeichelhafte Meinung geleſen, die Sie darin über mich ausſprechen.

Der Titel Ihres Journals iſt vortrefflich gewählt, und mit Vergnügen will ich mit daran arbeiten helfen, wenn wie die Quäker ſagen, der Geiſt mir etwas (Tüchtiges) eingiebt.

Mein ſehr geringes Talent bewegt ſich leider auch nur in einem ſehr engen Kreiſe, und ſtatt einer Perſpektive nach vorwärts wüßte ich Ihnen in dieſem Augenblick kaum etwas anders als eine nach rückwärts anzubieten. Sagen Sie mir offen, ob eine ſolche Erinnerung aus alten Reiſejournalen Ihnen brauchbar erſcheint, wo nicht, ſo will ich mich bemühen, mir, wo nicht etwas Beſſeres, doch wenigſtens etwas Paſſenderes auszudenken.

Da Herr von Varnhagen es iſt, der Sie mit mir bekannt macht, ſo können Sie wenigſtens auf meine größte Bereitwilligkeit rechnen, Ihre Wünſche zu erfüllen, niemand kennt aber auch beſſer meine Schwäche als Ihr und mein gütiger litterariſcher Protektor.

Vielleicht bin ich im Stande, Ihnen ſpäter aus der Fremde Genügenderes mitzutheilen; einſtweilen fühle ich mich für geſchenktes Vertrauen verbunden, und habe mit aufrichtiger Hochachtung die Ehre zu ſein

Euer Wohlgeboren
ganz ergebener

H. Pückler.

35.

Pückler an Alexander von Wulffen.

Muskau, den 27. März 1834.

Wie können Sie glauben, beſter Wulffen, daß ich über Sie lachen könnte! Ihre Vorausſetzung war gar nicht unrichtig. Ich habe nie den Fürſten Wittgenſtein betreffend etwas anderes beabſichtigt, als ihn ein wenig zu necken, und laſſe übrigens dem mannichfachen Guten, was er hat, gern Gerechtigkeit widerfahren. Will er es indeß übel nehmen, mir auch recht.

Das Urtheil Ihrer Dame (Frau von Quaſt*) hat einen ſonderbaren Effekt auf mich gemacht. Es hat mich tief gerührt. Gewiß iſt es eine ſchöne Seele und ein ſcharfer

Geiſt, der dieſes Urtheil fällte, dennoch kann ich mit gutem Gewiſſen ſagen, daß ſie mir Unrecht thut.

Unbegreiflich iſt es, wie ſie mich über Chriſtus ſo falſch verſteht! Mündlich würden wir uns bald verſtändigen. Eben ſo wenig gegründet iſt der Vorwurf, gegen König und Vaterland geſchrieben zu haben. Gegen den König nun ſchon gar nicht, und das Vaterland! nicht gegen, ſondern für dies habe ich geſchrieben. Der Chirurgus iſt kein Feind des Kranken, wenn er auch empfindlich an ihm herumſchneidet; iſt er ein Pfuſcher, tant pis. Das kann man ihm vorwerfen, aber nicht die bloße Abſicht, weh zu thun.

Ich will wünſchen, daß, wenn es einmal zum Klappen käme, alle Wohlredner ſo viel Treue und Patriotismus für König und Vaterland zeigen mögen, als ich mir bewußt bin zu fühlen — der ich übrigens gar kein preußiſches Kind bin, und dadurch, daß ich ein Preuße ward, die Hälfte meines Vermögens verloren habe, und von Demüthigungen und Chikanen ernährt worden bin. Etwas Bitterkeit wäre unter ſolchen Umſtänden zu verzeihen, und wer weiß, wenn Ihre Freundin Unterthanin des Königs von Sachſen geworden wäre, ob ihr Patriotismus noch ſo gut wie der meine wäre. Uebrigens ſagen Sie Ihrer Freundin, das kleine Buch, wo wir beide zuſammen erſcheinen werden, ſolle nur ſo viel als immer möglich die beiden Stimmen ertönen laſſen, welche dieſe, mich ſehr ergreifende Frau am beſten leiden mag. Ich habe nichts von dem höchſten Lob erfahren (daß es Schade um mich ſei ꝛc.) von wem kömmt es? Der es geſagt, hat übrigens wirklich recht. Ich fühle es, daß eine geeignete Thätigkeit mir gut wäre, und ich weiß, daß niemand mit ſolcher Aufopferung denen dienen kann, die ihm vertrauen; meine Talente überſchätze ich doch keineswegs.

Ueber mein Buch ſollen Sie mir nun nicht mehr ſchreiben, als wenn Sie es erfahren können, und zwar andeutlich, ob und wie ſich der König und der Kronprinz darüber geäußert. Ferner, ob es gewiſſe einzelne Stellen giebt, über die man beſonders unzufrieden iſt, ich will ſie dann wo immer thunlich, in der zweiten Ausgabe ausmerzen.

Im Publikum habe ich meinen Prozeß gewonnen, und je mehr Feinde und Freunde ein Buch hat, je beſſer — nicht das Schmähen, nur das Schweigen iſt tödtlich. Doch genug. Ihre Briefe ſind mir ein wahrer Genuß, und ich laſſe Sie ſo leicht nicht wieder los. Warum ſiegeln Sie immer zweimal? Gegen das Aufmachen hilft es nichts, und reizt nur dazu.

Ihr herzlich ergebener

H. Pückler.

36.

Pückler an Bernhard Weiß

Muskau, den 29. März 1854.

Lieber Weiß,

Wenn Sie den Redakteur der „Staatszeitung“ ſelbſt kennen, oder einer ſeiner Freunde, ſo ſagen Sie ihm, daß ich ſehr wohl ihn von ſeiner Zeitung zu unterſcheiden weiß, und mein Scherz auch nur der letzteren gilt.

Uebrigens iſt das Blatt über ausländiſche Litteratur wirklich eine höchſt intereſſante und geiſtreich ausgewählte Lektüre.

Es thut mir leid, daß es mit der Arnim nichts iſt. Sie hätten aber politiſcher ſein, und gleich zur Homöopathie umſatteln ſollen. Mit den Wölfen muß man heulen, wo die Moralität nicht darunter leidet, ſonſt geht es einmal nicht in der Welt vorwärts.

Adieu.

H. Pückler.

37.

Pückler an Grävell.

Muſkau, den 30. März 1834.

Wenn es mir möglich wäre, zu glauben, was Sie mir Schmeichelhaftes ſagen, ſo würde es mich aus Ihrem Munde viel zu eitel machen.

Dagegen begreife ich Ihren Tadel der Dedikation auch nicht, der durchaus nicht übel, ſondern nur als eine kleine, wie mich dünkt, ſehr unſchuldige Neckerei konzipirt wurde, und im Lobe wirklich zum Theil meine aufrichtige Meinung ausſpricht.

Der Fürſt hat zwar ſelbſt affektirt, ſehr bös darüber zu ſein, was ſich auch ſchon wieder gegeben hat, und ich glaube nicht, daß man ihm ſehr dadurch die Kur gemacht haben wird, in ſein Horn zu blaſen.

Die Prinzen haben mein Buch gut aufgenommen, und Prinz Karl mir einen äußerſt freundlichen Brief darüber geſchrieben. Beim König wird es Abends vorgeleſen. Andere ſind entgegen, und namentlich die Hofgeſellſchaft Antagoniſten deſſelben. Mir iſt das alles ein bloßes Schauſpiel, denn ich habe mit den Anſprüchen an das Leben ſo ziemlich abgebrochen.

Begünſtigungen erwarte ich nicht und gegen Anfeindung werde ich mich wie ein toller Hund wehren.

Ihnen aber, der noch viel erlangen und Großes leiſten kann, wünſche ich von Herzen in Berlin beſte Verrichtung, und bleibe Zeitlebens

Euer Hochwohlgeboren

aufrichtig ergebener

H. Pückler.

38.

Alexander von Wulffen an Pückler.

Berlin, den 4. April 1834.

Sie beſitzen viel mehr Herzensgüte als ich, weil Sie viel mehr Verſtand wie ich haben; ich habe mich über das Urtheil meiner Couſine Luiſe von Zenge geärgert, Sie haben es in einer rührenden Weiſe aufgenommen. Nach meinem Urtheile hat ſie Ihnen über Religion Unrecht gethan, und was die Stelle über König und Vaterland betrifft, ſo habe ich ihr darüber gleich den Kopf gewaſchen, ſie hat ſie trotz ihrem Verſtande nicht verſtanden. Es würde oft ſchwer ſein, den Patriotismus, der von den Behörden wie vorſetzlich ertödtet wird, zu bewahren, wenn er nicht aus einer reineren Quelle flöße. Dieſe Behördenmänner ſind ganz abnorme Menſchen, Kerls, wie heraldiſche Thiere. Man hat wohl das Recht, über das empört zu ſein, was ein ganzes Leben über Einen raffinirt plagt. —

Sie haben Recht, Ihr Buch hat den Prozeß gewonnen, und die Akten können darüber geſchloſſen werden. Auch ſollen Sie heute das letzte Wort darüber hören. Wohl werden einzelne Stellen darüber getadelt, aber theils mit unerheblichen Gründen, theils von unerheblichen Menſchen. Dem „berühmten Landsmann“ thut, blos aus Liebe für Sie, die Stelle über das alte Haus Malcke weh. Der König ſoll die Stelle über Orden gerügt haben, und zwar ſehr ſtreng, wie der Vorleſer behauptet; dieſer kann aber auch den Sinn falſch verſtanden haben, wenigſtens iſt's der nämliche, der, als unlängſt der König ihn fragte, in welcher Epoche eigentlich Hamlet ſpiele? erwiderte: „bis $^3/_4$9 Uhr!“ worauf der König bemerkte: „Ach, das meine ich ja nicht!“ Bettn, die den Vogel abſchießen wollte, meinte verbeſſernd: „Ich glaube Anno 1500!“ „„Ach, das kommt ja erſt noch!““ ſagte der König. Man kann ſehen, wie zuweilen Monarchen berathen ſind, und doch ſind ſolche wahrlich die ſchlimmſten nicht.

Die Beſchreibung Ihrer Luftfahrt und Reiſe in's Gebirge hat der König beſonders ſchön gefunden, und dies während dem Leſen wiederholentlich geäußert. Ueber die Ablöſungsverhältniſſe hat er gegen den Tadel des Vorgangs Ihre Schilderung für nicht unrichtig erklärt, einmal mit den Hinzufügungen: „wenn Sie Recht hätten, ſo ſei dagegen freilich Ihr Herr Schwiegervater der Schöpfer dieſer Einrichtung geweſen.“ Man erzählt, daß, als ihm das betreffende Geſetz zur Vollziehung vorgelegt worden, er das erſtemal geſagt haben ſoll: „Die Rittergutsbeſitzer müßten Thoren ſein, wenn ſie ſich das gefallen ließen!“

Der Kronprinz hat ſich über Ihr Buch noch nicht ausgelaſſen; die Prinzeß Wilhelm aber unter begeiſtertem Lobe jene Ihnen berichtete Exklamation ausgeſtoßen, und ich ſage: nicht ſchade um Sie, aber ſchade um die Poſten, die Sie bekleiden könnten und nicht bekleiden. Was Sie für den Großes leiſten würden, der Ihnen vertraut, davon kann niemand lebhafter durchdrungen ſein als ich, und zwar vorzugsweiſe als General! und dabei könnten Sie mich zur Seite haben: das klingt unſtreitig ſehr lächerlich, und enthält doch vielleicht etwas Wahres, oder hat wenigſtens etwas Wahres enthalten.

Ich eile zum Schluſſe, indem ich die Fortdauer Ihres mich beglückenden freundſchaftlichen Wohlwollens reklamire, und bin und bleibe hier wie überall Ihnen treu und innig ergeben.

Wulffen.

39.

Pückler an Präſident von Rother.

Muskau, den 4. April 1834.

Verehrteſter Herr Präſident,

Ich bin ſehr unruhig darüber, keine Nachricht von Ihnen zu erhalten. Sie haben doch keinen Rückfall Ihrer Krankheit bekommen? — Das wäre das Schlimmſte. Oder iſt Ihnen etwas an „Tutti Frutti“ nicht recht, und ſind Sie ungehalten auf mich? Dann bitte ich nur, mich ſchnell auszuſchmälen, damit wir's beide vom Herzen haben.

In acht Tagen fangen die Auerhähne zu balzen an, wenn mildes Wetter eintritt. Dürfen wir uns noch mit der Hoffnung ſchmeicheln, Sie ſelbſt oder Ihren Herrn Sohn bei uns zu ſehen?

Mein unglückliches Gartenwerk iſt immer noch nicht ganz ſo weit, daß ich abreiſen kann. Doch iſt dieſer Moment der längſte Termin.

Wenn bei Ihren jetzt ſo angehäuften Geſchäften das Schreiben Sie ſelbſt inkommodirt, ſo bitte ich nur Jemand aufzutragen, mich wiſſen zu laſſen, wie es mit Ihrer Geſundheit geht, und ob Sie mir hold und gewärtig ſind; endlich, ob Ihr Herr Sohn uns mit ſeiner Gegenwart beim Auerhahnbalz erfreuen will? Carolath und mein Bruder Seydewitz treffen den 14. April hier ein, auch Graf Kospoth; ſonſt niemand.

Ich empfehle mich Ihrer Güte und Freundſchaft, und bleibe mit höchſter Verehrung

Euer Hochwohlgeboren

dankbar ergebener

H. Pückler.

40.

Pückler an Herrn von Unruh.

Muskau, den 4. April 1834.

Hochgeehrteſter Herr Juſtiz-Rath,

Beiſpiellos unglücklich iſt es mir diesmal mit Euer Hochwohlgeboren gegangen. In großer Eile nur ſo kurz als möglich meine Entſchuldigungen.

Der Grund, daß ich einem gewiſſen Buche einen Laufzettel nachſchickte, war der Umſtand, daß der Diener, den ich mit dem Couvertiren beauftragt hatte, den Tag darauf abging, und ich nun beſorgte, er habe eine Konfuſion gemacht, wie es leider ſich ſchon mit einem anderen ähnlichen Packete enthüllt hatte. Hinſichtlich des Verluſtes Ihrer Tante haben Sie ganz richtig errathen, daß ich mir nicht träumen ließ, welchen großen und ſchweren Verluſt Sie hier erlitten. Nehmen Sie mein herzlichſtes Beileid freundlich auf, denn Verwandtſchaften ſind wenig, Liebe iſt alles!

Daß ich, obgleich ganz unſchuldig und unbewußt, auf das Andenken Ihres verſtorbenen Herrn Schwiegervaters ein falſches Licht geworfen, mache ich mir zum herbſten Vorwurf. Ich hoffe, Sie werden mir erlauben im dritten Theil dies nebſt einem Theil Ihres Briefes als möglichſte Wiedergutmachung abdrucken laſſen zu dürfen.

Verzeihen Sie und Ihre Frau Gemahlin mir, was ich ohne üble Abſicht verſehen, denn niemand kann ſolche Männer, wie Sie mir den Schwarzwaldauer ſchildern, höher ehren und lieben als ich, deſſen Satyre wiſſentlich nur auf ſchlechte und einflußreiche Dummköpfe fallen ſoll, aber da auch ohne Schonung.

Genehmigen Sie zum Schluſſe die wiederholte Verſicherung meiner aufrichtigſten Hochachtung und Anhänglichkeit, mit der ich ſtets ſein werde

Euer Hochwohlgeboren

ganz ergebenſter H. Pückler.

41.

Theodor Mundt an Pückler.

Berlin, den 5. April 1834.

Durchlauchtigſter Fürſt,

Euer Durchlaucht verehrte Zuſchrift, die ich ſo glücklich war, durch den Herrn Geheimen Legationsrath von Varnhagen zu erhalten, gewährt mir die freudige und höchſt erwünſchte Ausſicht, das Unternehmen des neuen Journals unter Hoch Ihren heilbedeutenden Auſpizien beginnen zu dürfen, indem es mich zugleich ſo kühn macht, Ew. Durchlaucht ſchon wieder von dem, was dies noch ungeborene Kind der Zeit angeht, zu unterhalten. Ihm iſt jetzt wenigſtens die Perſpektive geworden, daß es leben wird, da es an dem hohen Verfaſſer der Briefe eines Verſtorbenen, wenn ich dies ſagen darf, einen Schutz ſeines jungen Daſeins gefunden.

Mit dankbarer Anerkennung habe ich in Hoch Ihren Zeilen, mit denen ich beehrt worden, die gütige Zuſicherung geleſen, daß mich Ew. Durchlaucht ſchon bald, vielleicht für das erſte Heft der Zeitſchrift, das ich am 1. Juni d. J. als Probeheft erſcheinen laſſen muß, mit einer Erinnerung aus einer älteren Reiſe zu beſchenken gedächten. Ich freue mich wahrhaft darauf, und wage heut ganz gehorſamſt darum zu bitten, daß Ew. Durchlaucht, dieſer freundlichen Verheißung gemäß, geruhen möchten, durch Ueberſendung jenes Beitrags das erſte Heft meines Journals zu bereichern. Reiſeſkizzen ſcheinen mir gerade immer eine beſonders willkommene Gabe, da ſie, während manche andere Formen der litterariſchen Darſtellung gegenwärtig abgemattet und erſchöpft ſind, jedesmal den Vortheil der unmittelbarſten Lebensfriſche für ſich haben, und oft eine neue Art der Beleuchtung der Gegenwart gewähren können; und erlauben mir Ew. Durchlaucht auszuſprechen, daß gerade hierin alles, was aus Hoch Ihrer Feder gegangen, für mich wie für das geſammte Publikum dieſen eigenthümlich neuen Reiz behauptet, der kaum früher in einer ähnlichen Art auf dem Felde der Litteratur geübt worden.

Mit demſelben ehrerbietigen Dank erkenne ich auch Ew. Durchlaucht gewogene Zuſage, mich auch künftighin mit gütigen Mittheilungen aus der Fremde, der Frucht einer neuen vielverſprechenden Reiſe, hochgeneigteſt beehren zu wollen, und bitte ſchließlich die tiefſte und devoteſte Verehrung zu genehmigen, mit der ich die Ehre habe, mich zu nennen

Ew. Durchlaucht
ganz gehorſamer Diener
Dr. Theodor Mundt.

42.

Graf Friedrich von Pückler an Pückler.

Potsdam, den 9. April 1834.

Verehrteſter Schwager,

Deine freundlichen wohlwollenden Zeilen erhalte ich ſo eben, und beantworte ſie Deinem Wunſche gemäß ſogleich, obgleich ich glaube, daß es ſolche Eile nicht hat, und Du den Mai abwarten wirſt, um den Eindruck des grünenden und blühenden Muskaus mit hinwegzunehmen. Vorerſt danke ich Dir herzlich für Deinen Glückwunſch, deſſen beſter Theil aber wohl unerfüllt bleiben dürfte, weil ich überhaupt kein Glück habe, und ein Soldat, dem dieſes nicht lächelt, wie Friedrich der Große ſehr richtig ſagt, weggejagt werden muß. Damit dieſes nun nicht noch geſchieht, wird es wohl das Beſte ſein, das prevenire zu ſpielen. Ueber „Tutti Frutti“ hört man die verſchiedenſten widerſprechendſten Meinungen, jedenfalls ein Zeichen des Werthes und Intereſſes, welches dieſes Werk erzeugt. Viele ſind enthuſiasmirt, unter anderen Schinkel, und meinen, wie verdienſtlich es ſei, wenn ein Mann wie Du, in ſo unabhängiger Stellung, auf öffentlichem Wege dieſe Bauern- und Juſtiz-Verhältniſſe aufdecke, die auf keinem anderen Wege an die große Glocke zu bringen ſind.

Beamte äußern, Du gerade hätteſt gar keine Urſache, Dich zu beſchweren; indem Du, was keinem Anderen gewährt worden, entſchädigt worden wäreſt. Ich ſpreche von Urtheilen, die mir indirekt zugekommen ſind, und die daher nicht vertheidigt werden können, welches ich zwar nicht unterlaſſe, obgleich ich fühle, daß mir in dieſen Dingen die nöthigen Geſchäfts- und Geſetzes-Kenntniſſe fehlen. Die anderen Prinzen und Prinzeſſinnen ſollen mit ihrem Urtheile ſehr zufrieden ſein, beſonders Prinz Karl, den Du wohl zu günſtig beurtheilt — denn die Unſchuld iſt wohl von ihm noch nicht ſehr vertheidigt worden, und dieß war ja eine ritterliche Hauptpflicht.

Wittgenſtein meinte unter anderen, ſchon im Verſtorbenen hätteſt Du ihn mit der Goltz zuſammengemengt als Fürſt Weiſe, jedoch wäre dies doch verdeckt geweſen, und Du hätteſt dies wieder gut zu machen ſuchen, um ſo weniger habe er einen erneuten offenen Angriff erwartet, denn dieſe Vorrede ſei einer, und das darin enthaltene Lob mache dieſe Abſicht erſt recht auffallend. Das käme aber daher, weil er manche Handlung nicht gebilligt, und weil er immer Theil genommen, auch kein Hehl gehabt. In „Tutti Frutti" bezieht man noch eine Stelle auf ihn, wo von einem gepuderten Haupt und dem Miniſter die Rede iſt — ich kann jedoch jetzt nicht nachſchlagen, wie ich wohl wünſchte, da Deine „Frutti" noch immer herumſchwärmen. Entſchuldigen, welches ich nach beſten Kräften gethan, war recht ſchwer, und mag auch wohl nicht gelungen ſein, denn ich kann nur die Anſicht des Fürſten in dieſem Punkte theilen. Ich beſinne mich nicht, ob ich Dir, wie mir ebenfalls Wittgenſtein erzählt, berichtet, daß Dein Benecke untröſtlich iſt.

Der Marſchall Graf Wittgenſtein iſt abgereiſt mit Oaſen beſchenkt, und Orden für ſeine Söhne ausgeſtattet.

Nach Petersburg eingeladen, werden der Kronprinz und die Kronprinzeſſin im Juni dahin reiſen, und bei der Revue in Königsberg mit dem König wieder zuſammentreffen.

Lottum, glaubt man, wird Staatskanzler werden. Für die Nachrichten von Louis danke ich ſehr.

Nun noch eine Bitte, uns doch etwas von Deinen Reiſeplänen wiſſen zu laſſen, oder reiſeſt Du ohne Plan — dann wäreſt Du doppelt zu beneiden. Die Engländer nennen jetzt eine Reiſe nach der Türkei, Griechenland und Egypten: la petite journée. Nun, daß Du dieſe glücklich beendeſt, und nicht ganz vergißt der hier Zurückbleibenden, bittet

Dein Freund und Vetter

Pückler.

Da, wie das alte Sprüchwort ſagt, alle guten Dinge drei ſind, ſo ſage ich Dir hiermit zum drittenmal ein herzliches Lebewohl — lieber aber noch will ich bei Deiner Rückkehr Dich dreimal Willkommen heißen!

Die angelegentlichſten Empfehlungen an Lucie — ich habe ſehr bedauert, von ihrem verlängerten Aufenthalt in Berlin zu ſpäte Kunde erhalten zu haben, denn ſonſt hätte ich ſie gewiß beſucht.

Deine treue Schweſter

Agnes Pückler.

Meinen herzlichen Dank für „Tutti Frutti" muß ich Dir auch noch ſagen — ſie haben mir manche frohe genußreiche Stunde verſchafft, und mit Freuden habe ich ſtets in das Lob derſelben mit eingeſtimmt! —

43.

Oberſt von Kurſſel an Pückler.

Bonn, den 10. April 1834.

Durchlauchtigſter Fürſt,

Euer Durchlaucht nennt die allgemeine Stimme als Verfaſſer des eben unter dem Titel „Tutti Frutti“ herausgekommenen Buches.

Da ſehr wichtige Gründe für mich beſtehen, den Namen des Herrn Verfaſſers gewiß zu kennen, ſo erlaube ich mir, bei Höchſtdenenſelben ergebenſt anzufragen, ob das Gerücht die Wahrheit errathen hat, und ob Euer Durchlaucht Verfaſſer des genannten Buches ſind?

Indem ich Euer Durchlaucht recht dringend um eine baldige genügende Antwort erſuche, verbinde ich damit die Verſicherung der ausgezeichnetſten Hochachtung, mit der ich die Ehre habe zu verharren

Euer Durchlaucht
ganz ergebenſter Diener

Kurſſel,
Oberſt und Kommandeur des
7. Ulanen-Regiments.

44.

Präſident von Rother an Pückler.

Berlin, den 12. April 1834.

Euer Durchlaucht

letztes gütiges Schreiben vom 4. d. M. habe ich ebenfalls ſo wie die früheren zu erhalten das Vergnügen gehabt, und bitte höflichſt um Entſchuldigung, daß ich mit meinen Antworten in Rückſtand gerathen bin. Kein Rückfall in meiner Krankheit iſt Urſache, auch bin ich über „Tutti Frutti“ nicht ungehalten, obgleich ich Sie wegen einzelner Gegenſtände doch tüchtig ausſchelten möchte. Leider iſt aber hierin nichts mehr zu ändern, und ich muß mich mit Ihren eigenen Entſchuldigungsworten „Jugend hat nicht Tugend“ tröſten.

Konnte denn die Zueignung nicht unterbleiben? Ich kann Ihnen die Aeußerung nicht zurückhalten, daß ich gerade dieſen Schritt ſehr mißbillige.

Euer Durchlaucht ſo ſehr gütige und freundliche Einladung für mich und meinen Sohn zum Auerhahnbalz kann ich zu meinem größten Bedauern nicht Folge leiſten. Das Wetter iſt zu ſchlecht, und meine Aerzte verlangen, daß ich eine kleine Reiſe mache, ohne mich einer Erkältung auszuſetzen. Ich ſoll mich vom Arbeitstiſche entfernen, und meine Nerven in der Luft ſtärken. Ich werde daher vierzehn Tage nach Sachſen, Weimar ꝛc. ohne alle Geſchäfte reiſen, und dahin ſoll mich meine Familie — auch mein Sohn mit ſeiner Frau — begleiten, um beim Nichtsthun einige Unterhaltung zu haben. Daß ich zur Zeit des Balzes mit meinen Gedanken immer bei Ihnen und Ihren von mir hochverehrten Jagdgäſten ſein werde, können Sie ſich wohl vorſtellen.

Graf Noſtitz läßt ſich bei Ihnen durch mich anſagen; er will nach Rindſchen und gedenkt am 17. d. M. durch Muskau zu kommen, ſich Ihnen vorzuſtellen und einen Auerhahn zu ſchießen.

Der Frau Fürſtin Durchlaucht bitte ich mich zu Gnaden zu empfehlen. Ihnen aber, mein hochverehrter Fürſt, empfehle ich Beſſerung, beſonders, wenn Sie die Feder in die Hand nehmen, um „Tutti Frutti“ oder etwas ähnliches zu ſchreiben. Uebrigens verharre ich mit wahrer Verehrung und empfehle mich angelegentlichſt und gehorſamſt

Rother.

45.

Pückler an den Oberſt Kurſſel zu Bonn.

Muskau, den 17. April 1834.

Hochwohlgeborner Herr Oberſt,

Euer Hochwohlgeboren geehrtes Schreiben vom 10. April habe ich erhalten, im Begriff, eine Reiſe nach Griechenland anzutreten, und eile Ihnen auf die an mich gerichtete Frage zu erwiedern, daß dieſelbe wohl nur auf einem Irrthum beruhen kann, da mein Name nicht auf dem Titelblatt des von Ihnen angeführten Buchs ſteht, und derſelbe daher nicht mehr von mir als von jedem Anderen herzurühren ſupponirt werden kann.

Wie man glaubt, ſollen mehrere Verfaſſer daran gearbeitet haben, wie auch an den früher erſchienenen Briefen eines Verſtorbenen. Jedenfalls wird Euer Hochwohlgeboren nur der Verleger deſſelben genügende Auskunft darüber geben können, von wem es geſchrieben iſt.

Genehmigen Sie, Herr Oberſt, bei dieſer Gelegenheit die Verſicherung meiner ausgezeichneten Hochachtung, mit der ich die Ehre habe mich zu unterzeichnen als

Euer Hochwohlgeboren
ganz ergebenſter Diener

Hermann, Fürſt von Pückler-Muskau.

46.

Pückler an Herrn von Baerſt, Redakteur der „Breslauer Zeitung“.

Schloß Muskau, den 24. April 1834

Euer Hochwohlgeboren

haben in Nr. 91 der „Breslauer Zeitung“ eine Notiz aufgenommen, worin ich als Autor des Werkes „Tutti Frutti“

genannt bin, und zugleich eine Mittheilung über deſſen Inhalt verſprochen.

So ſehr ſich auch der Autor dieſes Buches geſchmeichelt fühlen wird, eine Beleuchtung ſeiner Schrift in einem ſo geachteten Blatte zu finden, als die von Euer Hochwohlgeboren redigirte Zeitung iſt, ſo muß ich doch ergebenſt bitten, meinen Namen ex nexu zu laſſen, da ich mich noch nirgends für den Verfaſſer jenes Werkes ausgegeben habe, und überdies die Privatmeinung hege, daß es von mehr als einer Perſon geſchrieben wurde, und daher vielleicht mehr Väter hat, als es Leſer verdient.

Ich ſchließe mit der Bitte, dieſes Schreiben in Ihrem Blatte gefälligſt aufnehmen zu wollen, und zugleich die Verſicherung ausgezeichneter Hochachtung zu genehmigen, mit der ich die Ehre habe zu ſein

Euer Hochwohlgeboren

ganz ergebenſter Diener

H., Fürſt von Pückler-Muskau.

47.

Grävell an Pückler.

Ogroſe, den 6. Mai 1834.

Für den neuen Beweis Ihrer Theilnahme und Ihres Rechtsſinnes danke ich Ihnen herzlich, mein verehrter Fürſt, obgleich ich ſehr zweifle, daß Ihr Verſuch irgend einen Erfolg haben wird. St... hat offenbar in der Sache nichts thun wollen, und jetzt kann er nicht einmal mehr etwas thun. Laſſen wir die Sache gehen! Die Vorſehung weiß am beſten, wozu alles gut iſt. Handelt der Menſch nur ſo, daß er ſich vor ihr nicht zu verbergen braucht, ſo thut er gewiß am beſten, wenn er ſich ihr in die Arme wirft. So hab' ich es immer gehalten. Ohne irgend eine Menſchenfurcht hab' ich gethan, was ich für recht erkannt habe; um die Folgen hab' ich mich ſelten vorher bekümmert, es ſei denn, was auf der Welt und unter den Menſchen nicht ſelten der Fall iſt, daß politiſche Rückſichten ſelbſt mit in dem Kreiſe der zu beobachtenden Pflichten eingeſchloſſen waren. Bin ich damit gleich nicht Miniſter geworden, ſo doch ein Mann, den Sie und mancher andere wackere Mann und manche Frau lieb gewonnen haben, und der immer ſatt zu eſſen gehabt hat. So hab' ich meinen Gleichmuth und fröhlichen Sinn behauptet, den ich wahrſcheinlich hätte an den Nagel hängen müſſen, wenn ich mich in das Getriebe des höheren Staatsdienſtes hätte einreihen laſſen. Eins iſt beſſer als das andere. Was iſt aus St.... Selbſtſtändigkeit geworden? Wenn ein ſolcher Kopf ſich wie eine Windmühle nach dem Winde drehen muß, um ſein Tagewerk zu vollbringen, wie ſollte ein minder begabter Geiſt ſeiner eigenen Ueberzeugung zu folgen vermögen? Ein alter Schulfreund, von dem ich ſeit neunzehn Jahren nichts gehört habe, ſchreibt mir jetzt: ich vernehme, daß Du in einem halben Jahrhundert noch nicht weiſe genug geworden biſt, um den Hof und deſſen Nähe zu vermeiden. Der Mann hat in Bezug auf mich mir Unrecht gethan; aber in der Sache hat er Recht. Uebrigens hab' ich von Berlin noch keinen Beſcheid erhalten, muß alſo noch erſt abwarten, wie die dortige Politik den Knoten zu löſen oder zu zerhauen angemeſſen erachtet haben wird.

Ihr Wein hat mir vortrefflich geſchmeckt, ſowohl ſeiner Güte wegen, als auch wegen der jedesmaligen Erinnerung an den Geber. Noch beſſer aber ſchmeckt er mir in Ihrer Geſellſchaft, und ich hoffe, noch ſo oft nach Muskau zu kommen, um Ihnen dort den Keller ausleeren zu helfen.

Anbei überſchicke ich Ihnen ein bei mir eingegangenes Schreiben, das Sie betrifft. Ich erbitte mir daſſelbe zurück, und zugleich Ihre Meinung darüber.

Empfehlen Sie mich der Frau Fürſtin! Reiſen Sie mit dem Sinne für Gottes ſchöne Natur, und laſſen Sie die ungeſchwänzten Biber, die man Menſchen nennt, darin ihr muthwilliges Weſen treiben. Sie heben ſie doch nicht aus ihren Angeln. Stets

Euer Durchlaucht

treu ergebener
Grävell.

48.

Pückler an Stägemann.

Mein verehrteſter Herr Geh Staats-Rath,

Euer Hochwohlgeboren haben mir noch auf die Reiſe ein paar Kabinetsſchreiben mitgegeben, die ich mir freilich anders erwartete.

Indeſſen meinen Freunden danke ich, wie dem lieben Herrgott, immer gleichermaßen für Gutes und Böſes — alſo möge das letztere zu meiner Beſſerung dienen, und es Ihnen, mein verehrteſter Herr, gefallen, nach dem Platzregen auch wieder die Sonne ſcheinen zu laſſen. So viel für mich, aber ſehr weh thut mir die Entſcheidung über Grävell, der gewiſſermaßen meinetwegen leiden ſoll. Denn, wenn ich ihm auch den Ausdruck, der geſtraft wird, nicht diktirt habe, ſo wurde er ihm doch nur von einer freundſchaftlichen Indignation über die **mir** widerfahrene Behandlung eingegeben, und iſt gerecht und wahr. Daß aber eine gerechte und wahre Aeußerung auf die Feſtung führt — iſt zu bedauern.

Ich ginge viel lieber ſelbſt auf die Feſtung (wo ich das vergeſſene Lateiniſch wieder vornehmen und Griechiſch dazu lernen würde) als Grävell dieſes Schickſal erleiden zu ſehen, was für ihn ſehr hart iſt.

Könnten Sie mir noch ein Mittel angeben, um es abzuwenden, ſo würden Sie mir den größten Dienſt erweiſen.

Man ſagt, Sie wären ungehalten auf den Verfaſſer der „Tutti Frutti". Nun den gebe ich Ihnen um ſo lieber Preis, da es, wie die Franzoſen ſagen, un **gaillard** iſt, der ſich, wie mir ſcheint, ſeiner Haut zu wehren nicht bange iſt, und — die Hand auf's Herz! wenn die armen Schafe nicht nur geſchoren, ſondern auch geſchunden werden, ſo ſollte ihnen doch ein kleiner Schmerzensſchrei nicht ſo ſehr zur Sünde gerechnet werden.

Was nun mich ſelbſt betrifft, ſo bleibe ich immer mit dankbarer Verehrung, Geduld und Gehorſam

Euer Hochwohlgeboren
ergebenſter

H. Pückler.

49.

Stägemann an Pückler.

Berlin, den 10. Mai 1834.

Euer Durchlaucht

landſchaftliche Angelegenheit iſt allerdings durch meine Feder gegangen; aber in dieſer Sache war eine Remedur, nach Ew. Durchlaucht Wünſchen, außer allen Gränzen, und ich bin überzeugt, daß Sie ſelbſt die Unmöglichkeit erkennen, das Kabinet des Königs zu einer Inſtanz für die landwirthſchaftlichen Taxen zu machen.

Die zweite von Ew. Durchlaucht berührte Angelegenheit war mir, als ich Ihr Schreiben erhielt, fremd und allerdings überraſchend. Erſt heute habe ich den Aufſchluß darüber erhalten; auch dem Herrn von Lottum iſt ſie fremd geblieben.

Ich nehme den größten Antheil daran, weiß aber jetzt ein Heilmittel nicht anzuwenden, und kann nur aufrichtig bedauern, daß unſer Freund Grävell den Jeſus Sirach nicht geleſen hat: „O, daß ich könnte ein Schloß an meinen Mund legen u. ſ. w.“ Aber wie auch J. Sirach ſagt: „Wer ſich gewöhnt zu ſchmähen, der beſſert ſich ſein Lebtage nicht.“

Das Buch „Tutti Frutti“ habe ich noch nicht geleſen, kann alſo weder Gutes noch Böſes davon geſagt haben; es hat vielleicht im „Hamburger Korreſpondenten“ geſtanden, der von Berlin mehr weiß, als wir ſelbſt. Nur habe ich die Dedikation vorleſen hören, wobei ich freilich zweifelhaft war und noch bin, ob ſie ernſt- oder ſcherzhaft zu nehmen ſei. Noch habe ich gehört, daß die General-Kommiſſion in Soldin einiges verabſcheuungswürdig finde, und auf G. ſchließe. Ich wünſchte, daß Herr von Gr. je eher je lieber auf einen halben Tag ſelbſt nach Berlin käme.

Unter herzlichſter Verſicherung der treueſten Verehrung

Euer Durchlaucht

ganz gehorſamſter Diener
Stägemann.

50.

Pückler an *

Carlsbad, le 8 juin 1834.

Madame la Comtesse,

On ne fait pas impunément connaissance avec une famille aussi aimable que la votre, Madame - je veux dire qu'involontairement on sent un regret bien profond quand on est obligé de la quitter. J'en étais si pénétré hier soir que j'ai même oublié de vous demander la permission to shake hands with you all à l'anglaise, et que dans ma distraction j'étais en sortant tout prêt à me faire mettre par Lord Shrewsbury le manteau

de la Comtesse Ingenheim sur les épaules. J'avoue que ce dernier trait m'a fait rire tout haut de moi-même, quoique intérieurement je n'étais guères disposé à la plaisanterie.

Ayant remarqué en revenant chez moi que vos jeunes dames n'ont lu les „Tutti Frutti“ qu'à moitié, je sollicite la permission de vous offrir en échange de la poésie de Lady G. ma simple prose. En y jetant quelque fois un regard, vous m'oublierez un peu plus tard.

J'espère, Madame, que vous excuserez cette lettre, qui ne trouve sa source que dans le haut intérêt et le profond respect que vous et les vôtres doivent inspirer à tous ceux qui savent comme moi apprécier la rare alliance de la plus aimable bonté avec tous les avantages du rang et de l'esprit.

Veuillez, Madame, être encore l'interprête de ces sentiments auprès de Mesdemoiselles vos filles et de Lady Talbot (qui m'aurait gâté, si je l'avais vu plus long temps) et de Mylord Shrewsbury, que je prie de ne pas me croire fou par rapport à l'histoire du manteau d'hier.

Le Prince de Pückler-Muskau.

51.

Pückler an Graf Eduard von Pückler.

Frankfurt, den 14. Juli 1834.

Liebenswürdiger und theurer Vetter,

Dieſen Ritterdienſt vergeſſe ich Dir nicht — doch denke, daß ich erſt heute am 14. Juli, und wie durch ein halbes Wunder, im Fluge der Reiſe den Brief, aber die Piſtolen leider noch nicht erhielt.

Der erſte war allerliebſt und Pückleriſch (car grâce a Dieu il y a beaucoup de race dans notre famille); die zweiten ſehr willkommen. Obgleich Du meiner nur ſpotteſt, werde ich doch mein Möglichſtes thun, Deinen edlen Waffen ein gutes Renommé zu geben. Dieu aidant vous en entendrez des nouvelles, wenn ich ihrer nur habhaf werde.

In Bamberg habe ich unſeren Farrnbacher Vetter getroffen, der mich gleichfalls enchantirt hat; ein angenehmer Mann, der viel erfahren. Daß er im Dienſte Napoleons und bei ſeiner Perſon bis zu ſeiner Abdankung verharrte, iſt ihm ſehr verdacht worden, ich aber rechne es ihm zur höchſten Ehre an, während ich die ſächſiſchen Ueberläufer bei Leipzig insgeſammt gründlich verachte.

Deiner Frau Gemahlin, der ſchön gewachſenen Juno, küſſe ich dankbar die Hände. Sie hat einen ſo angenehmen Eindruck bei mir zurückgelaſſen, daß ich mir ſchmeichle, auch bei ihr im freundlichen Andenken geblieben zu ſein.

Wenn ich noch heirathe, wünſchte ich mir ein ſo gutes Loos zu ziehen als Du, vorher muß ich aber auch ein wenig von der Welt ſehen.

Du wirſt in der „Allgemeinen“ geleſen haben, daß ich nach Amerika gehe, von da nach Teneriffa, Madeira, Portugal, Spanien, Paris, Muskau und Thomaswaldau.

Nach kurzer Ruhe auf der Donau nach Konſtantinopel, Griechenland, Aegypten, Algier, und zurück über Marſeille, die Schweiz, Tyrol, Salzburg, München.

Dann heirathe ich, was mir vor den Schnabel kömmt, und ſetze mich definitiv in Muskau zur Ruhe, oder, kann ich das Neſt verkaufen, wo anders. —

Lebe wohl und vergnügt.

Dein herzlich ergebener und höchſt dankbarer
Vetter und Freund
H. Pückler.

52.

Theodor von Kobbe an Pückler.

Paris, den 5. Auguſt 1834.

Durchlauchtigſter Fürſt,

Der Wunſch, große Männer kennen zu lernen, iſt natürlich und verzeihlich. So tief dieſes Begehren auch in meiner Seele lebt, ſo ergreift mich doch alle Zeit eine Art Verecundia, wenn ich einen ſolchen Schritt thue, die mich allzuſehr die eigne Kleinheit fühlen läßt.

Indem ich die Beilage, meine erſte ſchriftſtelleriſche Arbeit, anlege, werden Euer Durchlaucht hiermit unterthänigſt gebeten, mir heute oder morgen vor meiner Abreiſe von Paris eine Audienz gnädigſt zu bewilligen, den Ueberbringer dieſes aber die Stunde des Empfangs gnädigſt wiſſen zu laſſen.

Unterthänigſt

Theodor von Kobbe,
Großherzoglich Oldenburgiſcher
Landesgerichtsaſſeſſor.
Hôtel d'Angleterre Rue du Mail.

53.

Pückler an Delmar.

Verviers, le 9 septembre 1834.

Je suis fâché, mon cher Chevalier, d'être obligé de vous mander que j'ai été — tué bêtement pour m'avoir laissé surprendre par une distraction! Voulant partir jeudi à l'entré de la nuit, j'ai tardé with my late dinner, et au moment du départ j'entendis sonner minuit lugubrement. Dès ce malheureux instant il était donc vendredi! vendredi jour noir et fatal, dont j'ai moi-même contribué à dévoiler la malice. Aussi tout le voyage s'en est ressenti, et la fin en a porté la

peine — capitale. C'en est fait de l'assemblage d'atomes qui portait jadis le nom du Prince de Pückler-Muskau, et me voilà déjà dans le ventre d'une nouvelle mère. Quant, dans 18 ans peut-être, vous voyez un jeune homme, charmant, espiègle et tant soit peu mauvais sujet — un pressentiment secret vous dira: Voilà une personne, dont j'ai une idée confuse comme si je l'avais déjà connu un jour. Souvenez-vous alors de cette lettre — ce sera moi, ci-devant jeune homme, qui a quitté la vie justement à temps pour escamoter les jours, dont le psalmiste dit:

Ils ne me plaisent pas.

Adieu.

Le Défunt.

Serrez la main pour moi à Lady Delmar.

84.

Pückler an Hallberger.

Verviers, den 9. September 1834.

Lieber Hallberger,

Es iſt dies leider der letzte Brief, den Sie von mir erhalten. Man hat den Verſtorbenen beim Worte genommen. — Sorgen Sie gut für mein Buch, und unterdrücken Sie nun nichts in der Vorrede, ausgenommen die Nachſchrift, wie ich ſchon früher wünſchte, und fügen Sie als letzten Scherz, die beiliegende hinzu am Ende des Buchs. Die Jugenderinnerungen ſchenke ich Ihnen als Andenken, und wünſche, daß meine Erinnerung Ihnen angenehm bleiben möge.

H. Pückler.

Allerletzte Nachſchrift.

Ich hoffte Dir, geliebtes Publikum, noch viele recht intereſſante Berichte aus Amerika zu überſenden, das Schickſal hat es aber anders beſchloſſen.

Ich muß leider hier ſchon mit geflügelten Worten von Dir den kürzeſten Abſchied nehmen, da, ſtatt der ſogenannten neuen Welt in die ich überſchiffen wollte, mir jetzt eine ganz unbekannte bevorſteht, von deren Landungsplatze noch niemand Kunde gab.

Vielleicht löſen ſich dort einige der Räthſel die wir zuweilen mit einander beſprachen .... Doch werde ich Dich darüber weder mehr belehren noch verwirren können, denn — lange ehe Du dieſes leſen wirſt, habe ich bereits in jedem Sinne des Wortes die Maske mit der Wahrheit vertauſcht, und bin endlich wirklich und gewiß

Dein Verſtorbener.

55.

Pückler an Graf Breſſon.

Paris, le 15 septembre 1834.

Mon cher Ministre,

Des affaires indispensables m'ayant retenu plus long-temps que je ne m'y attendait sur le continent, et forcé d'abandonner mon projet d'un voyage en Amérique, j'ai repris celui de visiter l'Orient. Je m'empresse donc de me prévaloir de l'offre obligeant que vous aviez la bonté de me faire avant mon départ, en vous priant aujourd'hui de vouloir bien m'envoyer à Paris sous l'adresse de Mr. de Rothschild quelques lettres de recommandation pour Alger, Egypte et le Levant.

Toutefois je vous prie de n'en rien dire à la Princesse Pückler, qui s'inquiète, je ne sais pourquoi, de ce voyage, et s'affligerait peut-être d'apprendre ma résolution. Quand elle le saura par une lettre datée du Caire, elle s'en consolera plus aisément.

Si vous avez, mon cher protecteur, des ordres à me donner pour ces pays, comptez que je les remplirais réligieusement, me flattant en tout cas de l'espoir que vous me conserverez durant mon absence une petite place, bien précieuse pour moi, dans votre souvenir.

Je suis bien content de mon séjour à Paris, quoique la saison n'était pas favorable. On m'y a presque gâté, et je n'oublierais jamais les gracieuses bontés, dont le Roi m'a vraiment comblés, ainsi que toute la famille royale. M'ayant honoré de plusieurs longs entretiens, il m'a aussi parlé de vous, et vous pouvez vous imaginer avec quel zèle j'ai saisi l'occasion pour dire à Sa Majesté combien son Ministre était aimé et respecté à Berlin. J'emporte de Paris une bien autre idée de l'état des choses et des personnes que je ne m'en étais formé auparavant, et ma faible voix ne se refusera pas le plaisir de le dire. Peut-être un jour arrivera, où elle aura plus de poids dans ma patrie qu'aprésent.

Je finis en vous rappelant, mon cher Ministre, une conversation que nous eumes un jour sur la croix d'officier de la légion d'honneur. Si cette distinction se pouvait obtenir pour un certain individu, rien certainement lui serait plus flatteur et d'autant plus agréable qu'elle le mettrait à même de quitter tacitement une décoration qui n'est plus de saison nulle part. Je crois au reste que le terrain est actuellement assez bien préparé pour cette demande, qui en tout cas restera entre nous, car je vous parle en ami et à coeur ouvert, comme à quelqu'un qui connait toute ma façon de penser.

Votre bien dévoué

H. Pückler-Muskau.

56.

Oberſt Caron an Pückler.

Courbevoie, le 17 septembre 1834.

Mon cher Prince,

Je me rends à l'ambassade voir Mr. le Major Cler, ou Mr. de Brassier. Je reviendrai à 2 heures pour vous dire ce qui se sera passé dans notre entrevue.

Je présume que le Colonel Kursel a déjà écrit dans le sens de promesse, car voici une lettre du Major Hoffmann en réponse à celle que je lui ai adressée de Liège.

Vous verrez par les lignes inserrées dans la feuille ci-jointe de Galignani's Messenger que le docteur Lavacherie a usé du droit que nous lui avons laissé de publier doucement la rencontre à la frontière belge et prussienne.

Jl y a deux petites niaiseries dans cette relation (c'est ce qui regarde l'essai des pistolets); mais tout le reste de la colonne est bien exposé. Vous jugerez.

A revoir; à 2 heures. Je vous laisse d'avance ces papiers pour vous distraire.

Votre dévouée
Colonel chevalier Caron.

57.

Oberdirektor Bethe an Pückler.

Muskau, den 18. September 1834.

Durchlauchtigſter,

Gnädigſter Fürſt und Herr,

Heute muß ich, jedoch nur mit wenig Worten, meine und Eurer Durchlaucht Verehrer innige Freude über Höchſt Dero verehrtes, ſo ſehnlich erwartetes Schreiben vom 9. d. M. anzeigen, das geſtern früh hier einging, und deſſen erfreulicher Inhalt ſich wie ein Lauffeuer in wenig Minuten über ganz Muskau verbreitete, und auf allen Geſichtern, denen man begegnete, wieder den ſo lange vermißten Frohſinn verkündigte, der bei Mehreren zur ausgelaſſenſten Freude ward. Dem Himmel ſei Dank, daß dieſe Marter, und glücklicher, als man es nur ahnen konnte, vorüber iſt, und ſich ſo das alte Sprüchwort wieder einmal, und ſo erfreulich bewähren zu wollen ſcheint. Von allen Seiten, und ſchon lange vor dem hier bekannten Tage, an dem das Duell ſtattfinden ſollte, gingen Gerüchte hier herum, daß Euer Durchlaucht in dieſem Duell erſchoſſen wären, was Einige in der „Hamburger Zeitung“ geleſen haben, Andere aus authentiſchen Quellen wiſſen wollten, und wodurch Herr von Drabizius ſich ſogar veranlaßt fand, deshalb offiziell an mich zu ſchreiben. Wenngleich ich nun jenen Gerüchten und Anfragen, und, wie es mir wenigſtens vorkam, mit Gründen widerſprach, ſo hat man mir es doch oft gewiß angeſehen, daß ich ſelbſt mich nur zu überreden ſuchte; was allerdings auch richtig war, und weßhalb ich auch jeder Frage darüber möglichſt auszuweichen ſuchte. Nun aber habe ich in die Poſaune geſtoßen, und nach allen Himmelsgegenden die frohe Nachricht verbreitet, wozu mir eine Einladung des Beſitzers von Doebern zur Feier ſeiner goldenen Hochzeit, die ich ſchon ausgeſchlagen hatte, geſtern auch gute Gelegenheit gab, da ich dort eine Geſellſchaft von gegen 100 Perſonen aus der ganzen Umgegend verſammelt fand. Auch hier erregte dieſe Nachricht größtentheils große Freude, und äußerten auch Einige, daß Euer Durchlaucht doch ein enormes Glück hätten! ſo war mir dies, und wie es vielleicht gemeint war, ziemlich gleichgültig, da dieſe Affaire Höchſt Ihren Gegnern auch wieder etwas mehr Reſpekt einflößen wird, mag derſelbe nun auf den Glauben an Glück, oder an Geſchicklichkeit und gerechte Sache begründet ſein. —

Auch Euer Durchlaucht Frau Mutter, die ohne Zweifel auch die Sorge für Höchſt Sie bis jetzt in Buhrau feſtgehalten, habe ich gleich Nachricht gegeben, die mir ihre große Freude auch ſchon durch den eben zurückgekehrten Boten angezeigt, und ſich nun zur Weiterreiſe entſchloſſen hat.

Die Bitte mehrerer Beamten, ihre in der Anlage ausgeſprochene Freude über den glücklichen Ausgang des Duells hier beizufügen, habe ich nicht ablehnen mögen, und aus dieſem Grunde auch ſchon ſelbſt dies kleine Format gewählt. Auch geht ſo eben die Antwort von Uhden aus Triebel auf meine abſichtliche Benachrichtigung ein, der mich ſehr bittet, auch ſeine unausſprechliche Freude Euer Durchlaucht zu melden. Mehrere der oben gedachten Gerüchte hatten aber ihren Urſprung aus Triebel! Ebenſo habe ich Herrn von Drabizius zu ſeiner Beruhigung Nachricht gegeben, Euer Durchlaucht aber den Regreß an diejenigen Perſonen vorbehalten, durch deren authentiſche Nachrichten ſo große Beſtürzung und vielleicht auch Nachtheil hier entſtanden iſt. —

Von Geſchäftsſachen kann ich heute unmöglich etwas ſchreiben, ſondern behalte mir dies vor; nur ſo viel will ich melden, daß Herr Rother mir wegen der Chauſſee ſchreibt, daß ſie wahrſcheinlich über Muskau gebaut werden wird.

Der Großherzog von Weimar hat einen Abſtecher von Dresden hieher gemacht, und ſich den Park beſehen. Er hat ſich ſehr befriedigend über die Anlagen geäußert, und beſonders hat ihn die Parthie des Bades ſehr angeſprochen. Der ſchlechte Weg von Bautzen und die große Hitze hatten ihn ſehr fatiguirt, und hat er ſich auch nur einen halben Tag hier verweilt. Auch der ruſſiſche Fürſt Lieven, Bruder des Geſandten, war hier, von dem ſich aber nichts ſagen läßt.

Mit der Hoffnung, Euer Durchlaucht bald wieder hier zu ſehen, verbinde ich die Bitte um Erhaltung Höchſtdero gnädigen Wohlwollens. Mit innigſter Verehrung

Euer Durchlaucht

unterthänigſter Diener
Bethe.

58.

Freudenadreſſe an Pückler.

Muskau, den 19. September 1834.

Durchlauchtigſter Fürſt,
Gnädigſter Fürſt und Herr,

Wenn Ew. Durchlaucht, wie wir zu hoffen wagen, von der treuen Anhänglichkeit und Ergebenheit der ehrerbietigſt Unterzeichneten überzeugt ſind, ſo werden Hochdieſelben leicht ermeſſen, in welche peinliche Spannung und Beſorgniß uns die von allen Seiten zuſtrömenden Gerüchte über den unglücklichen Ausgang Ihrer Fehde verſetzen mußten. Getröſteten wir uns auch, daß die allweiſe Vorſehung Ihr uns allen ſo theures Leben nicht in die Hand eines ſchmähſüchtigen Feindes geben werde, ſo ſchlug doch die Welterfahrung: daß die Pfeile des Unglücks oft auf den Würdigſten erzielen — unſere Zuverſicht wieder nieder, und wir ſchwankten zwiſchen Angſt und Hoffnung von Stunde zu Stunde. Da — mit einem Schlage — vernichtete Ew. Durchlaucht Eigene gnädige Mittheilung das ganze Gebäude der Furcht und Lüge, und erfüllte aller Herzen mit dem freudigſten Entzücken. Sind wir auch außer Stande, unſere Gefühle klar in Worten auszuſprechen, ſo läßt uns die Begeiſterung der Freude doch nicht gänzlich ſchweigen, und wir hoffen, Euer Durchlaucht werden in dieſem ſchwachen Ausdruck die Fülle innigſter Theilnahme, die Regung treuſter Herzen nicht verkennen.

Segne die Gunſt des Geſchicks wie die vergangenen ſo auch Ihre künftigen Tage, ſchirme und erhalte Ihr theures Leben, und führe Sie bald in den Kreis derer zurück, deren höchſter Stolz und ſchönſtes Gut es iſt, ſich nennen zu dürfen

Ew. Durchlaucht
treue Diener.

(Folgen die Unterſchriften.)

59.

Präſident von Rother an Pückler.

Rogan, den 19. September 1834.

Mein hochverehrter Fürſt,

Ich habe Euer Durchlaucht an mich gerichtete Briefe vom 28. Juli, 20. Auguſt, 2. und 3. September nicht beantworten wollen, weil ich in Kummer und Ungewißheit über den Ausgang Ihrer Angelegenheit ſchwebte. Geſtern erhielt ich endlich Ihren lieben Brief vom 10. d. M. aus Lüttich, welcher mir die glückliche Beendigung derſelben anzeigte; Sie können verſichert ſein, daß ich und die Meinigen den größten Antheil an dieſer Sache genommen haben, und daß wir uns herzlich freuen, daß Ihnen das Leben erhalten worden iſt. Der Inhalt Ihres Briefes vom 2. d. M., in welchem Sie mir, wenn das Schickſal über Sie anders verfügt hätte, die Fürſtin und deren Angelegenheiten empfehlen, hat mich ſehr ergriffen. Ohne weitere Worte zu verlieren, und ohne die Motive zu berühren, welche meinen Handlungen für Sie und für die Fürſtin die Richtung geben, können Sie in allen Verhältniſſen meines vielleicht nicht mehr langen Lebens, auf die Ihnen gewidmete unwandelbare Freundſchaft rechnen. Ihre hieſigen Angelegenheiten werde ich als die Meinigen in beſtändiger Fürſorge behalten.

In einer Nacht — ich weiß nicht mehr in welcher, vielleicht vor oder nach dem Duell-Tage — träumte mir, daß ich Sie fallen ſah, und daß Sie ſich die Wunde mit der rechten Hand zuhielten. Als ich meiner Geſellſchaft am Morgen beim Frühſtück den Traum erzählte, erwiederten alle mit einer Stimme: daß iſt ein Zeichen, daß er am Leben geblieben iſt. In Schleſien und in Berlin — wo ich kürzlich auf einige Tage geweſen bin — wurden Sie ſchon vor drei Wochen und jetzt wiederholt als todtgeſchoſſen angegeben: indeſſen darüber konnte ich immer beruhigt ſein, weil ich nach Ihren Briefen zu berechnen im Stande war, daß das Duell erſt in den Tagen vom 8. ab ſtattgehabt haben konnte, und weil ich gewiß darauf rechnete, daß Sie auch im ſchlimmſten Fall mir würden haben Nachricht geben laſſen.

In Ihrem letzten lieben Briefe ſchrieben Sie mir:

> daß Sie Ihr Leben — in der Sie befallenen mißmuthigen Stimmung — außerordentlich niedrig anſchlagen, und es gegen geringen Vortheil jeder Zeit einſetzen möchten.

Ferner ſagen Sie:

> Wie geht es mit Ihrer Geſundheit? auf die ich ſo viel Werth ſetze, als auf die meinige.

Da nun bekanntlich das Leben und die Geſundheit ſehr zuſammenhängende Gegenſtände ſind, ſo bitte ich doch künftig meine Geſundheit — um mit Rothſchild zu ſprechen — immer einige Prozent höher zu ſtellen, als die Ihrige.

Dem ſei indeß wie ihm wolle, ſo danke ich Ihnen doch recht herzlich für die gewiß gutgemeinten Wünſche. Karlsbad iſt mir gut bekommen, indeſſen habe ich doch auf meiner letzten Reiſe hieher wieder einen recht argen Anfall gehabt, der aber durch ein in einem Wirthshauſe genommenes heißes Bad, ziemlich — bis auf eine zurückgebliebene Abſpannung — gehoben zu ſein ſcheint.

Von meinem letzten Schreiben an Bethe in der Anleihe-Angelegenheit, auf welche Sie, unbekannt mit ſolchen Geſchäften, einen zu großen Werth legen, theile ich Ihnen Abſchrift mit, und behalte mir das Weitere noch vor, um Ihnen die Ueberzeugung zu verſchaffen, daß Sie nur Nachtheil, aber niemals Vortheil dabei erlangen können. Glauben Sie mir nur, daß ich es gewiß nicht von der Hand weiſen würde, wenn ich nur entfernt einen reellen Nutzen für Sie dabei erzielen könnte.

Von dem Aufenthalt der Fürſtin iſt mir nichts bekannt; vielleicht theilen Sie mir etwas davon mit — dieſe verehrte Dame wird viel Angſt über das nun beendigte Ereigniß ausgeſtanden haben.

Nun wünſche ich nichts weiter, als daß dieſer Brief noch in Paris in Ihre Hände kommen möge, woran ich aber zweifle, weil Sie mir ſchreiben, daß Sie ſich ſchon am 24. d. M. einzuſchiffen gedenken. Ich werde alle Maßregeln ergreifen, um ſolchen ſo ſchnell als möglich nach Paris zu befördern.

Der Himmel möge Ihren Mißmuth recht bald gänzlich heitern, und Ihnen übrigens die beſte Geſundheit zum höchſten Kurſe ſchenken.

Mit der aufrichtigſten Freundſchaft und Ergebenheit für Sie empfehle ich mich angelegentlichſt und gehorſamſt

Rother.

N. S. Aus dem Chauſſeebau über Muskau dürfte nun doch wohl etwas werden.

Ich leſe nunmehr im Wagen „Tutti Frutti“ mit Bedacht, da ich die Bücher in meiner Krankheit in Berlin nur durchblättert habe. Wo bleiben denn aber der dritte und vierte Band?

61.

Fürſtin Adelheid von Carolath an Pückler.

Wildbad Gaſtein, den 19. September 1834.

Lieber Pückler,

Endlich ſind unſere Herzen von der ſchrecklichſten Angſt, die wir ſo lange, ſo ewig lange um Dich ausgeſtanden haben, befreit, und dagegen erfüllt mit den innigſten Dankgefühlen gegen den Gott der Güte und Liebe, der Dein uns ſo theures Daſein und mit demſelben dasjenige meiner geliebten Mutter, das ſo unzertrennlich damit verwebt iſt, erhalten hat! Was dieſe ärmſte, theure Seele um Dich gelitten hat, wußte ich nur zu wohl, die ich den ganzen Umfang ihrer Liebe für Dich kenne. — Doch erſt in dem Augenblick der freudigſten Wonne über Deine Erhaltung machte ſie dem *gepreßten* Herzen in einem Strome von Freudenthränen Luft. — — Denn ſo groß war ihre von Tag zu Tag ſich ſteigernde Angſt um Dich, daß ſie kaum ſelbſt mit mir über dieſe alle ihre Seelenkräfte in Anſpruch nehmende Sorge ſprach — die ich und die Meinigen mit einer Treue theilten, die gewiß ihr und Dir gleichmäßig galt, und über die ich keine Worte mache, als nur die Zuſage Dir gebe, daß nächſt der guten, lieben Mama *niemand* — *je n'excepte personne!* ſo viel um Dich gelitten hat, als ich, und niemand freundſchaftlicheren Antheil nahm, als mein guter Mann. — Lange, wie lange haben wir dieſe große Angſt gehabt, und — wie das immer in der Welt ſo geht, hat es nicht an falſchen und ſchrecklichen Gerüchten gefehlt, die uns das am meiſten Gefürchtete mit den erſchreckendſten Details als unumſtößliche Gewißheit verſicherten — hätteſt Du, lieber Pückler, in ſolchen Momenten wie in einem Zauberſpiegel uns erblicken können, Du würdeſt, woran Du auch hoffentlich ohne dies nie Zweifel hegſt, erkennen haben können, welche wahren Freunde Du an uns haſt, wie lieb wir Dich haben. —

Meine Kinder waren außer ſich, und wenn ſchon ich wußte, daß ſie Dir herzlich gut waren, da Du immer ſo freundlich gegen ſie biſt, ſo glaubte ich ſelbſt nicht, daß es in ihren kleinen Herzen mit ſolcher Kraft ſich eingeprägt hat! — Gott ſei denn von Grund der Seele Dank dargebracht, daß er Dein Leben erhielt, daß er Deine Hand, und was tauſendmal mehr iſt, und ſeine Gnade ſo wie rechtſchaffener Menſchen Beifall Dir erwerben wird, Deinen Sinn ſo gut lenkte, daß Du einen Greis und Familienvater nicht tödtlich verwunden wollteſt, und die ganze Sache ſo ehrenvoll und glücklich ablief, wie wir es nur immer wünſchen konnten! —

Lieber Pückler, erkenne auch Du die ſchützende Macht des Allgütigen, der Dich ſo ſichtbar erhielt, erkenne aber auch, ich bitte Dich mit größter Innigkeit, die Pflicht, die heilige Pflicht, nicht neue Gefahren abſichtlich aufzuſuchen. Du biſt es der erhaltenden Macht ſchuldig, aber am meiſten Deinen Dich ſo über jeden Ausdruck liebenden theuerſten Freunden auf Erden, meiner theuren, geliebten Mutter, deren Daſein ja ſo eng mit dem Deinigen verbunden iſt, und nicht blos mit Deinem Leben, aber auch mit Deinem Wohlergehen, daß es unbedingt nicht allein das ihrige, was uns ſo theuer iſt, bedroht, wenn Dir etwas zuſtößt, aber auch die ſtete Sorge um Dich ſie moraliſch tödtet. — O höre doch auf die Stimme wahrer Freundſchaft, ſuche nicht in ſo weiter Ferne muthwillig Gefahren auf. Reiz der Neuheit, Ruhm und Ehre ſind zwar momentan befriedigende Empfindungen, aber das Bewußtſein, dasjenige Herz, was uns am treueſten hienieden ergeben iſt, um dieſen Preis zu quälen, müßte Dich doch ſtören, und auch in Europa kannſt Du noch ohne die Beimiſchung dieſes ſtörenden Gefühls die Anderen nur um ſo froher genießen.

La preuve est que depuis la cour de France jusque dans les salons des partis les plus contraires l'une à l'autre le célèbre défunt qui Dieu merci se

porte à merveille est justement aprécié· J'ai vu beaucoup d'Autrichiens, Hongrais, Bavarais ici, qui vous admirent infiniment, et vous savez bien que je ne flatte pas si je dis que c'est le cas partout ailleurs — mais enfin songez a ménager cet aimable Lou et avec lui votre bonne et tendre maman, qui a taut souffert, quelle ne peut presque pas se remettre, malgré la joye inexprimable que votre lettre nous cause, ah! quelle puisse au moins vous voir encore avant que vous réalisez vos plans lointains, qui, je l'espére, seront retardées par la saison avancée — et moi aussi je désirerai de tout mon coeur vous embrasser et vous dire combien je suis heureuse de vous savoir sain et sauf! Ah! quel anxiété n'avous nous pas ressenties! — Mon mari, qui est parti hier pour Venise, m'a bien prouvé ce que je savais déjà, combien il est votre plus veritable ami. — Mouche n'est point ici; il est lui qui avec le coeur navré nous a mandé l'une de ses terrible nouvelles sur votre compte qu'on était plut à répandre; il vous est et sera toujours bien affidé! — Gardez-nous, mon cher Pückler, votre amitié que Dieu vous bénisse! et prouvez moi votre amitié en vous ménageant; mes enfans vous embrassent de tout leurs coeurs; j'ose dire quelle sont charmantes dans leurs joye de vous savoir sauvé comme elles l'étaient dans leurs douleurs lors quelles vous croyaient en dangé — aimez-les toujours. Lucie célébra hier son 12ieme jour de naissance; que Dieu me les conserve! Je reste pour la vie, mon cher ami, Votre plus sincère amie

Adélaide Princesse Carolath née Pappenheim.

60.

Oberſt Caron an Pückler.

Courbevoie, 21 septembre 1834.

Mon Prince. Je suis plus peiné que surpris de ce que vous me dites à l'égard du Colonel K. S'il est vrai qu'il s'en contenté a bon marché sur le terrain de l'explication, on ne peut pas dire qu'il n'ait fait preuve de bravoure. Je le plains beaucoup de s'être laissé engager trop avant dans cette grave et inutile querelle.

Mais ne voyez-vous pas clairément maintenant dans les débats des diplomates qu'il y a réélement au fond une animosité de cour, et des passions de courtisans? Les personnages éléves que vous avez stigmatisés dans vos écrits se soulèvent: Mr. de Werther est leur avocat. Il l'était en secret depuis le commencement. On a préparé contre vous une petite tragédie et comme le dénoument n'a pas répondu a l'attente; des personnages de Berlin, on va sacrifier Col. K. qui est pourtant un brave et loyal officier. Mr. de Werther n'ayant plus besoin de vos confidences à Mr. de Cler, lui défend de se mêler de cette affaire, et Mr. de Cler qui a rédigé avec vouz les lettres de révocation, qui a apporté, on doit le croire, un esprit de conciliation en tout trouve aujourd'hui que le Col. K. a eu tort, même après un coup de pistolet et une blessure, de consentir à signer ces révocations rédigées chez lui. Il pense qu'il valait mieux se faire hacher en pièces!!!

Quelle conséquence doit on tirer de ces raisonnements? Le pauvre Col. était l'instrument d'une haine profonde, que de hauts et puissants personnages ont ressenti contre vous en lisant vos ouvrages critiques. Voilà le secret et la triste vérité.

Je communiquerai votre lettre au Général Excelmans et m'en tiendrai là comme vous le désirez.

Nous allons voir comment l'orage que l'on veut former, se présentera ou se dissipéra.

Adieu, mon Prince. Ma famille part demain pour l'Angleterre, mais je resterai à Paris. Je ne suis pas préparé à ce nouveau voyage. Vous pourrez continuer à m'écrire ici, si vous désirez quelque chose de moi.

Votre très dévoué
Le Col. Ch. Caron.

61.

Pückler an die Fürſtin Adelheid von Carolath.

Paris, den 29. September 1834.

Süße Adelheid, Dein herzlicher, lieber Brief ſchmeichelt und erfreut den immer zu Deinen ſchönen Füßen liegenden alten Stief (bald hätte ich Stiefel geſchrieben) gar ſehr! Und die guten, lieben Engelchen haben auch meiner ſo liebevoll gedacht! Nun, das muß Glück bringen, und der Himmel ſegne vor allen die kleinen, lieben Schönen ſelbſt, mit jeder Sache die angehende Damen erfreuen kann, als da ſind die hübſcheſten Toiletten der Erde, allerliebſte Ehemänner, die herrlichſten Equipagen, das beſte Haus, die brillanteſten Bälle und am Anfang wie am Ende:

Ein zufriedenes Herz.

Sage ihnen dies mit meinen zärtlichſten Küſſen auf Hand und Stirn; tauſend Dank Dir auch, gute Adelheid, daß Du die arme Schnucke, die mir viel Sorge (und eigentlich die Einzige) in dieſer Zeit gemacht, ſo zart und liebend darüber hinweg zu tragen geſucht. Es war eine große Beruhigung von Hauſe aus für mich, ſie in dieſer Kriſe nicht allein, und in der Hand derer zu wiſſen, die Natur und Liebe gleich ſtark an ſie ketten.

Daß man mich ſo freigebig im Vaterlande umgebracht, verwundert mich nicht. Gar Viele mögen es gewünſcht haben, und mancher Frömmler wird von meinem Leben die Ehre nicht dem lieben Gott, ſondern dem Teufel geben, der mir diesmal noch für das Geſchenk meiner armen Seele durchgeholfen.

Wir ſetzen zu viel Werth auf dieſe Spanne Leben, und geben dem Tode eine faſt lächerliche Wichtigkeit — dem Tode, der uns jeden Augenblick droht! und wozu wir nicht Krieg, Duelle, Reiſegefahren zu erwarten brauchen, und daher auch nicht zu beſorgen.

Die Schnucke hat Dich angeſteckt, liebenswürdige Haide, und nach einer ſehr großen Predigt von ihr beglückſt Du mich noch mit einer kleinen derſelben Art als Deſſert.

Mein Leben kann ich freilich nicht verbürgen, aber, daß ich es, wenn meine Beſtimmung erreicht iſt, eben ſo ſicher in Muskau enden werde, als in Algier oder Konſtantinopel, deſſen bin ich ganz gewiß.

Alſo vorwärts, ſo ruft unabläſſig das Leben wie der Tod. Die Türken ſind weit beſſere Philoſophen als wir, die auf all dergleichen nur antworten: Gott iſt groß! Darin liegt alles, und da dieſer große Gott überall mit uns iſt, ſo beruhige die gute Schnucke über das Wo? ich werde es über das Wie. Denn ich werde ſie überall gleich lieb haben, und das iſt die Hauptſache.

An Carolath viel herzliche und gleich dankbare Grüße. Mouche viel Schönes, und er ſoll nicht ſo ſchnell an mir und meinem guten Glück verzweifeln. Meine Rolle iſt vielleicht noch nicht aus, und darum läßt mich der liebe Gott noch leben. Ich nehme aber auch mit dem Tode fürlieb, wenn es ſein ſoll.

Dein alter devouirter Freund

H. Pückler.

[illegible]

Pückler an Cuſtine.

Je ne saurais quitter Paris, mon cher Marquis, sans vous remercier de la charmante journée que vous m'avez fait passer à Enghien, et surtout du plaisir que je vous dois d'avoir pu faire un peu plus amplement connaissance avec un homme aussi distingué et aussi aimable que vous.

„L'auteur doit valoir mieux que son livre“, aviez vous dit, et j'avoue que l'engagement me parut presque téméraire dans votre bouche. Cependant vous m'avez facilement convaincu que ce n'était que le sentiment de vos propres forces qui vous l'inspirait. Malgré cela c'est un succès que peu d'auteurs partageront avec vous. Il faut pour cela non seulement être fort riche en esprit, il faut encore avoir continuellement toute cette grande fortune à sa disposition, et combien de gens n'y a-t-il pas, qui ont au contraire la meilleure partie de leur bien soigneusement enfermée sous clef, ne pouvant ordinairement trouver cette clef, quand il serait le plus urgent de s'en servir!

Je parle par expérience, hélas! et si je vous l'ai trop prouvé peut-être, je vous prie au moins de croire que je n'en ai pas moins joui de tout ce qui s'est dit de spirituel et quelquefois de profond dans votre salon, qui représente encore ce beau temps de la France où la causerie vive et enjouée, l'abandon, la grâce et la politesse la plus exquise faisaient de la société de Paris les modèles et les délices de l'Europe, que Dieu avait conservé dans ces beaux restes avec toutes les qualités plus graves que votre nation se dispose d'aquérir. — Qu'il y ait toujours au sein de cette grande nation des philosophes aussi aimables que bons, et que tous les étrangers insignifiants aussi qui visitent Paris, en soyent toujours si bien accueillis comme moi! Voilà les voeux que je forme en vous disant adieu. Permettez que j'y joigne l'assurance de mon plus parfait devouement.

H. Pückler Muskau.

63.

Marquis A. de Cuſtine an Pückler.

(1834).

Vos flatteries, mon cher Prince, sont de vraies séductions; car lors même que ma modestie aura repris le dessus, il me restera le vif désir de revoir une personne qui a pu penser de moi, ne fut-ce qu'un jour, tout ce que vous voulez bien me dire. Moi, je trouve que ce n'est plus chez nous, et que c'est chez vous qu'il faut aller chercher ces modèles de bon gout et de politesse qu'on trouvait jadis à Paris. Plus de société où il n'y a plus de bienveillance! Votre société m'a confirmé dans mon opinion antipatriotique; mais elle a été si courte, que je serais presque tenté de vous la reprocher; vous n'avez qu'un moyen d'échapper à mes plaintes et votre aimable lettre me fait espérer que la tâche ne sera pas trop pénible.

Je me hâte de vous remercier dans l'idée que ma réponse vous portera bonheur: Vous nous avez prouvé que les Morts pouvaient écrire, et se porter très-bien; mais on n'écrit point aux morts; j'espère donc que ce témoignage de ma reconnaissance vous trouvera délivré de l'ennuyeuse affaire qui vous a fait partir si vite. Reconnaissance n'est pas un mot satisfaisant; si j'osais, j'exprimerais mieux mon sentiment, tout nouveau qu'il puisse vous paraitre. En attendant que j'aye le courage d'articuler la parole qui me suffirait, permettez-moi de vous répéter que je suis fier pour moi et pour mon pays, de tout ce que nous dit un observateur aussi fin, aussi profond que vous l'êtes! Il me semble qu'il n'y a de société douce qu'avec les esprits qui nous jugent comme nous sommes. Mais où sont-ils? Quand à moi, si vous ne voulez pas absolument m'en apporter un des plus distingués, que j'aye rencontrés, je vous demande la permission de l'aller chercher chez vous, ou même en Amérique, si vous y prolongez votre séjour! Mais alors vous ferez le revers du portrait d'aujourd'hui; sans cela je n'oserai vous revoir avec sécurité! —

Vous pensez bien que j'ai été me vanter de votre lettre à Madame Gay, à qui je redevais la meilleure part de vos éloges: au lieu de rabattre mon orgueil, elle m'a dit que nous avions assez de rapport ensemble pour nous être entendu tout de suite. Je me suis sauvé de chez elle, en la priant de vous avertir qu'un beau jour je ferais encadrer votre lettre pour la suspendre dans le salon de St-Gratien.

Recevez, je vous prie, l'expression bien-sincère des sentiments que vous êtes sans doute plus accoutumé à inspirer que moi à éprouver. A. de Custine.

64.

Pückler an Graf Breſſon.

Tarbes, le 10. décembre 1834.

Mon cher, très-cher, et très-honoré Ministre,

Avouez que vos revirements ministériels en France sont une drôle de chose! Cependant je suis bien aise que vous n'ayez pas accepté, votre temps n'est pas encore venu. Mais je ne saurais vous dire, mon excellent ami — si j'ose me permettre cette expression peut-être trop familière — avec quel satisfaction j'ai lu la lettre que vous avez fait insérer dans les journaux. Le calme, la noblesse, la force entrainante de votre style m'ont enchanté. Il n'y a que peu de mots, à la vérité, mais: ex ungue leonem. Croyez-en mon pressentiment. Vous serez un jour avec éclat à la tête du gouvernement de votre pays, où vous ferez de grandes choses. C'est moi qui vous le dit, et il y a long-temps que je le sais.

J'ai reçu votre aimable lettre avec l'incluse et vous prie d'en recevoir, cherissime Excellence, mes plus sincères remerciments. Quand à vos démarches, si aimables pour moi, auprès de Mr. de Rigny, je vous donne ma parole d'honneur que je mets plus de poids à savoir que vous les ayez faites qu'à leur réussite.

Cette dernière me parait d'ailleurs fort incertaine par ce canal. Je ne connais presque pas Mr. de Rigny. Ensuite il semble qu'il est très-lié avec notre Ministre à Paris, et vous savez bien que je ne suis rien moins que prophéte dans mon pays. Je vous assure que je n'en suis pas moins bon et zelé patriote, mais je ne crois pas que nous soyons dans la bonne voie, et je gémis quand je pense que nous pourrions être si grands, et que nous sommes si petit!

Tout est propice à la Prusse, mais elle ne sait prendre un parti hardi et comforme à l'époque.

Je partage bien le désir que vous me témoignez d'une manière si aimable, de me retrouver encore à votre table hospitalière, Pariser Platz No. 5. Soyez persuadé aussi que cette maison renferme à-peu-près tout ce que je regrette à Berlin, et si jamais j'y retourne et vous y retrouve, ce sera bien la seule aussi que je fréquenterais, car la cour et la ville ne me tentent plus.

Mais pour en revenir à Mr. de Rigny, je voulais dire que s'il communique un mot de votre mission à

Mr. de Werther, je suis sûr que l'affaire va échouir tout de suite. Si cela ne peut venir immediatement du Roi, il n'y a guères d'espoir de réussite.

Je me suis enfermé six semaines à Tarbes pour finir deux volumes d'un ouvrage nouveau, dans lequel j'ai trouvé mainte occasion, à donner un peu l'essor à ma profonde vénération à votre Roi et à ma reconnaissance des bontés, dont il m'a honoré. C'est une faible voix, mais elle aura au moins le mérite de la bénédiction du Pape: si elle ne fait pas bien, elle ne fera pas du mal non plus. Le papier me manque. Mille respects et amitiés. H. Pückler.

Il m'est arrivé une avanture assez singulière. Je viens d'apprendre que la police ma surveillée pendant tout mon séjour à Tarbes, me prenant pour l'Abbé Lamenuais! Dieu sait pourtant combien peu je lui ressemble. Cette avanture m'a beaucoup amusé.

65.

Pückler an die Schweſter von Lord Byron.

Tarbes aux pieds du Pyrénées, le 10 décembre 1834.

Le Prince de Pückler-Muskau est bien flatté et même touché de la demande que lui fait la soeur de Lord Byron!

Lord Byron, que le Prince aime avec tant de passion qu'il ne voudrait pas qu'on ôte de son souvenir une seule de ses qualités, ni un seul de ses défauts.

Tel qu'il est, il est l'homme du siècle, honneur qu'il ne partage qu'avec Napoléon et Goethe. Ses détracteurs ne sont que des chiens qui aboient à la lune, mais la créature qui de la part de ses amis mérite le plus de mépris et de haine .... hélat, qui ne la devinerait pas!

Aus dem Nachlaß des Fürſten von Pückler-Muskau.

Briefwechſel und Tagebücher

des

Fürſten Hermann von Pückler-Muskau.

Herausgegeben von

Ludmilla Aſſing-Grimelli.

Neunter Band.

Berlin.
Wedekind & Schwieger.
(C. Kempler).
1876.

Briefwechſel und Tagebücher

des

Fürſten Hermann von Pückler-Muskau.

Herausgegeben von

Ludmilla Aſſing-Grimelli.

Neunter Band.

Berlin.
Wedekind & Schwieger.
(C. Kempke).
1876.

Das Recht der Ueberſetzung ins Engliſche, Franzöſiſche und andere fremde Sprachen
iſt vorbehalten.

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS

Inhalt.

Briefe an Petzold.

Schreiben an die Bürgerſchaft Muſkau's.

Vermiſchter Briefwechſel.

Zwei gedruckte Artikel Pückler's.

Aus Pückler's Tagebüchern.

Nachwort.

Briefe von Pückler

an den

Garteninſpektor E. Petzold.

BAYERISCHE
STAATS-
BIBLIOTHEK
MUENCHEN

Die vorliegenden Briefe Pückler's an den geſchätzten Garteninſpektor Petzold, den Pückler als ſeinen würdigen Zögling mit Freuden in ſeinem Geiſte in Muskau fortwirken ſah, nachdem er ſelbſt es abgetreten, zeigen Pückler als Gärtner, in dem Berufe, dem er ſich mit ſo viel Liebe und Talent widmete.

BAYERISCHE
STAATS-
BIBLIOTHEK
MUENCHEN

1.

Pückler an den Superindent Petzold in Muskau.

Potsdam, den 4. November 1846.

Beſter Herr Superindent,

Ich danke Ihnen vielmals für Ihr freundliches Andenken an meinen leider ſchon 61ſten Geburtstag, und finde es beruhigend von Ihnen ausgeſprochen zu hören, daß dieſes ſchon ſo lange Leben doch nicht ganz ohne Nutzen für Andere verfloſſen iſt.

Allerdings hat es mich gefreut, und iſt ganz Muskau dazu höchlichſt Glück zu wünſchen, daß es jetzt in ſo guten Händen ſich befindet, die zugleich die nöthigen Mittel beſitzen, um das zu thun, was mir nicht möglich war, denn wahrlich aus Leichtſinn habe ich mich nicht von Muskau getrennt — nicht einmal willkürlich, ſondern nur durch unabwendbare Umſtände gezwungen, wie es nur zwei Perſonen, die Fürſtin und Bethe, wohl kennen. Der Himmel hat es nun ſo gefügt, und zwar zu meiner großen Zufriedenheit, daß, wenn mir die Muskauer einigen Dank ſchuldig ſind, der größte in der Folge mir dafür gebühren wird, daß ich es verkaufte, denn jetzt hat es nicht nur einen ungleich höher geſtellten Beſitzer, ſondern was ungleich mehr ſagen will, einen mit freier Hand für alles Gute, Wohlthätige und Schöne....

2.

An den Hofgärtner Petzold in Weimar, jetzt Gartendirektor in Muskau.

Berlin, den 2. Oktober 1847.

Ihr Brief hat mich ſehr gefreut, und ebenſo, daß Sie in England waren, noch immer die hohe Schule für Landſchaftsgärtnerei. Alles, was Sie darüber ſagen, beweiſt mir immer mehr, daß ich Recht hatte, in Ihnen einen Apoſtel der Naturgartenkunſt von lange her zu ahnen, und ſeiner Laufbahn mit Vergnügen immer vorwärts zu folgen....

Es kommt jetzt, wie ich höre, eine neue Ausgabe meines Gartenbuchs heraus. Hätte ich Zeit, ſo würde ich viel zuſetzen, und in der zweiten Abtheilung viel ändern. Man lernt mehr mit der Zeit.

Glück zu alſo, mein lieber Petzold, da ſich Ihr Wirkungskreis immer mehr erweitert. Sie müſſen noch einmal der Brown Deutſchlands werden, mit allem Fortſchritt der Kunſt ſeit ihm. Meiner lebhafteſten Theilnahme ſind Sie verſichert.

H. Pückler.

3.

Schloß Branitz, den 28. Juni 1849.

Lieber Petzold,

Ihr intereſſantes Werk*) habe ich nach langer Abweſenheit mit Ihrem Schreiben hier vorgefunden. Gern werde ich ein empfehlendes Wort (das Ihre Schriften übrigens ſo ſehr verdienen, daß ſie es gar nicht bedürfen) Ihrem Büchlein voranſchicken....

---

*) „Beiträge zur Landſchaftsgärtnerei“ von E. Petzold. Weimar 1849.

Ich hoffe Sie beſuchen mich einmal in Branitz, was einen ſo denkenden Künſtler, wie Sie es ſind, intereſſiren wird, weil hier auch der kleinſte Erfolg der Natur nur ſo zu ſagen in einem Kampf auf Tod und Leben abgerungen werden kann. Auch muß daher das Reſultat immer nur ein an ſich dürftiges bleiben, wenn es auch rückſichtlich der Umſtände als ein kleines Wunder erſcheint. Es iſt und bleibt ein Capriccio, eine lehrreiche Studie, leider auch eine verzweifelt koſtbare, aber meine Natur iſt einmal der Art, daß ſie ſich mit nichts Halbem begnügen will, wenn ſie ein Ganzes erreichen zu können glaubt, ſei es im Kleinen wie im Großen....

4.

Schloß Branitz, den 16. Juli 1849.

Lieber Petzold,

Ihr neuſtes Werk: „Beiträge zur Landſchaftsgärtnerei", das Sie die Güte hatten, mir im Manuſkript mitzutheilen, habe ich mit noch höherem Vergnügen geleſen, als Ihre früheren Mittheilungen über denſelben Gegenſtand. Alle Freunde dieſer Kunſt — und, trotz der politiſirenden Epidemie unſerer unglücklichen Zeitepoche, giebt es doch noch Solche, die auch einem äſthetiſchen Beſtreben noch nicht ganz abgeſtorben ſind — müſſen es Ihnen aufrichtig Dank wiſſen, hier ſo mannichfache, angenehm vorgetragene Belehrungen zu finden, die nicht aus anderen Büchern abgeſchrieben und kompilirt worden ſind, ſondern aus Theorie und Praxis zugleich von einem feinen und gründlichen Beobachter geſchöpft ſind.

Obgleich ich nun wohl weiß, daß Leute, wie wir, die, abgeſehen von allem Uebrigen, die Kunſt nur um ihrer ſelbſt willen lieben, oft vom Tadel mehr Befriedigung als vom Lobe erhalten, weil beim erſteren meiſtens etwas zu lernen iſt, das zweite höchſtens nur unſerer Eitelkeit ſchmeichelt; ſo kann ich Ihnen doch diesmal nur, der Wahrheit gemäß, ſagen, daß ich mit allem, was Ihre Schrift enthält, vollkommen einverſtanden bin, mit welcher Anſicht gewiß bald kompetentere Autoritäten als ich bin, öffentlich übereinſtimmen werden.

Ich erkenne in dieſem Werke ganz den immer weiter ſtrebenden und ſich das Errungene immer klarer machenden treuen Kunſtjünger, der im Denken und Schaffen gleich thätig, dadurch des größten Glückes theilhaftig wird, in ſeinem Beruf zugleich die innere und höhere Aufgabe ſeines irdiſchen Lebens zu finden. Ein Mann in dieſer Lage darf und wird nie ſein Pfund vergraben, und es iſt daher unnöthig Sie aufzumuntern, es für ſich und Andere freudig ſtark wuchern zu laſſen.

Auf Ihren mir in Ausſicht geſtellten Beſuch rechne ich mit Zuverſicht, da es mir doppelt intereſſant ſein wird, Ihr Urtheil und Ihren Rath zu vernehmen, über die jetzt ſchon bedeutend fortgeſchrittene Ausführung meines neueſten, faſt zu kühnen Unternehmens: eine regulaire, baumloſe, flache Wüſte zu einer weit ausgedehnten, freundlichen Landſchaft und einem alle Zierde und allen Luxus eines ariſtokratiſchen (Verzeihung für das verpönte Wort) Wohnſitzes umzuſchaffen.

Mit wahrſter Hochachtung ganz der Ihrige

H. Pückler.

5.

Schloß Branitz, den 17. Oktober 1850.

Tauſend Dank, liebſter Petzold, für die Pflanzen, zu noch mehr Dank werde ich Ihnen verpflichtet ſein, wenn Sie mir im Juni künftiges Jahr Wort halten, im Fall ich noch lebe.

Ich las geſtern Ihren Artikel über Alleen nach. Ich projektire eine Allee, und werde mir Ihren Rath dabei erbitten. Dem Plan nach muß es eine regelmäßige und ſchattengebende werden, aber Ihrer ſehr richtigen Bemerkung gemäß, ſoll ſie oben eine maleriſche Linie dadurch bilden, daß ſie fällt und ſteigt. Ich werde alſo wahrſcheinlich Ihren Vorſchlag, ſie aus einer hohen und einer halbwachſenen Baumart regelmäßig zu pflanzen, adoptiren.

Als avenue von Weitem her, haben regelmäßige Alleeen etwas Stattliches, was ſich recht gut mit den landſchaftlichen Zwecken vereinigen läßt, wenn die Lokalität es überhaupt geſtattet, und ich glaube, hier wird das Letztere ganz der Fall ſein....

6.

Schloß Branitz, den 17. Auguſt 1850.

Seit zwei Tagen, liebſter Petzold, haben wir einen Sturm hier, der abſcheulichen Schaden anrichtet, und wie er mir ſonſt nur auf der See vorgekommen iſt. Meine paar alten Bäume biegen ſich bis auf die Erde, und einige davon haben bereits das Zeitliche geſegnet; die neugeſetzten widerſtehen ihm dagegen tapfer, weil die Wurzeln angeklammert ſind, was man bei beſonders werthvollen alten Bäumen eigentlich auch anwenden könnte.

Für alles Schöne, was Sie mir ſagen, meinen beſten Dank. Aus Ihrem Munde iſt ein aufrichtiges Lob ſchmeichelhaft und angenehm. Bis jetzt iſt hier noch immer ziemlich fleißig fortgearbeitet worden, und im Juni, ſo Gott will, kann ich Ihnen wieder einige Fortſchritte zeigen....

Adieu, und auf baldiges freudiges Wiederſehen im lieben Weimar; könnte ich nur die Fürſtin bewegen, ſich dort zu etabliren! Sie würde ſich dort bald viel angenehmer fühlen, als in Dresden, aber ſie deplacirt ſich ſo ſchwer, daß faſt eine neue Revolution dazu gehören würde.*)

Ihr ſehr ergebenſter

H. Pückler.

7.

Schloß Branitz, den 4. Dezember 1850.

Liebſter Petzold,

Es freut mich ſehr, daß Sie mich beſuchen wollen, und erwarte ich Sie, ſobald es Ihnen genehm iſt. Laſſen Sie mich aber die Stunde Ihrer Ankunft in Kottbus wiſſen, damit der Wagen Sie dort erwarten kann.

Freilich hätte ich Ihnen gern Branitz in ſeiner Junitoilette gezeigt, aber wir Beide wiſſen uns auch das Skelett im Geiſte mit Fleiſch zu bekleiden. Alſo auf baldiges Wiederſehen....

8.

An den Superindent Petzold in Muskau.

(Nach erfolgter Anſtellung Petzold's in Muskau).

Schloß Branitz, den 16. Juni 1852.

Beſter Herr Superindent,

Es freut mich ſehr etwas dazu beigetragen zu haben, der Erfüllung Ihrer Wünſche Gedeihen zu geben. Doch habe ich dabei auch ſehr egoiſtiſch gehandelt. — Denn nichts konnte mir perſönlich angenehmer ſein, als Ihren Herrn Sohn auch in meine Nähe zu bringen, und zugleich zu wiſſen, daß nunmehr das Hauptwerk meines Lebens in ſichere Hände gekommen iſt. Meine Gegenwart in Muskau iſt nun nicht mehr nöthig, da ein alter ego für mich eintritt, ja, einer, dem ich noch mehr zutraue, als mir ſelbſt. Der Prinz hat mich zwar ſchon einigemal im Allgemeinen nach Muskau ſehr verbindlich eingeladen, aber eine ſpezielle Einladung zum Juli habe ich nicht von ihm erhalten, und wünſche ſie auch nicht, da ich um dieſelbe Zeit den Beſuch der Fürſtin hier erwarte, und daher mich entſchuldigen müßte. Jedenfalls aber rathe ich Ihrem Herrn Sohne, (und bitte, ihm dies ſogleich mitzutheilen) bei der Anweſenheit des Prinzen ihm ja dort ſeine Aufwartung zu machen. Zugleich rechne ich dabei auch auf einen kurzen Beſuch Ihres Herrn Sohnes in Branitz, was er einem Kollegen nicht abſchlagen darf, der über Mehreres Rath und belehrende Beſprechung mit ihm lebhaft wünſcht. Vielleicht entſchließen ſich Euer Hochwürden, ihn zu begleiten, und mit ihm bei mir zu logiren, was meine Freude über den angenehmen Beſuch verdoppeln würde. Vielleicht intereſſirt es Sie auch zu ſehen, wie weit ich in der Civiliſirung unſerer barbariſchen Wüſtenei bereits fortgeſchritten bin....

---

*) Anmerkung. Im Jahre 1848 wären Pückler und Lucie zufällig bei den drei Revolutionen in Berlin, Wien und zuletzt in Dresden gegenwärtig.

9.

Schloß Branitz, den 6. Januar 1858.

Liebſter Petzold,

.... Hinſichtlich der Farbenlehre habe ich dieſen Winter auch eine Erfahrung gemacht. Sie werden ſich erinnern, daß vor den Fenſtern, wo ich wohne, der Horizont in ziemlicher Nähe durch einen Kiefernholzwald, begränzt war, ein kompletter Vorhang von einer Höhe und von einer Farbe. Dieſem habe ich nun durch Aushauen von circa 500 Klaftern nur, nicht nur eine ſehr maleriſche, gezackte Linie gegen den Himmel, ſondern auch ganz verſchiedene Farben gegeben, indem die vorderen Gruppen ſchwarzgrün hervortreten, die entferneren lichtgrün erſcheinen, und die ganz weiten, die nun erſt ſichtbar geworden, in verſchiedenen blauen Nuancen ſich darſtellen. Und doch iſt es nur ein und derſelbe niedrige Kiefernwald, kein Baum darin über 40—50 F. Länge höchſtens, und alle von gleicher Farbe in der Nähe....

10.

Pückler über Petzold's: „Farbenlehre der Landſchaft“.

Der Verfaſſer des eben erſcheinenden Werkes: „Zur Farbenlehre der Landſchaft“, Herr E. Petzold, Park- und Garten-Inſpektor Seiner Königl. Hoheit des Prinzen Friedrich der Niederlande, iſt aus meiner ehemaligen Schule der Landſchaftsgärtnerei zu Muskau hervorgegangen, und ich kann ihm mit voller Ueberzeugung das Zeugniß geben, daß Keiner dieſer Schule mehr Ehre gemacht hat, und die in Deutſchland immer mehr Anerkennung findende Kunſt- und Landſchaftsgärtnerei genialer fortgebildet hat, als dieſer einſichtsvolle, mit inniger Liebe ſeinem Fach ergebene, raſtlos vorwärts ſtrebende junge Mann. Er hat dies auch nicht nur theoretiſch durch mehrere intereſſante Aufſätze, deren Lektüre Jedem, der ſich für die darin behandelten Gegenſtände intereſſirt, ſehr zu empfehlen iſt, ſondern auch praktiſch durch vortreffliche Ausführungen bethätigt, namentlich in Weimar, wo er das Glück hatte, geraume Zeit als Hofgärtner bei ſeiner Königlichen Hoheit dem jetzigen Großherzog von Weimar, dem edlen Mäcen jedes Zweiges der Kunſt, angeſtellt zu ſein. Seine glänzende Umwandlung der ſehr mangelhaften Anlagen in Tiefurt, wo große Schwierigkeiten zu überwinden waren, kann in dieſer Hinſicht als ein wahres Meiſterſtück angeſehen werden, und die begonnenen Verbeſſerungen im Schloßpark zu Weimar, die durch ſeinen aus Familienrückſichten nöthig gewordenen Abgang von dort leider unterbrochen wurden, tragen denſelben

Stempel großartigen Styls und tief eindringenden Verſtändniſſes der nach ewigen Geſetzen waltenden Natur.

Das vorliegende Buch ſpricht für ſich ſelbſt, und ich begnüge mich daher mit der Schlußbemerkung: daß durch daſſelbe, theils aus den Reſultaten eigner Erfahrung, theils durch ſinnige Zuſammenſtellung einzeln zerſtreuter Lehren aus den beſten Werken über Gartenkunſt, eine weit vollſtändigere Ueberſicht des für die Landſchaftsgärtnerei ſo wichtigen Gegenſtandes, als ſie bisher irgendwo zu finden war, gewonnen wurde, und dadurch alſo einem wahren Bedürfniß im Bereich dieſer Litteratur weſentlich abgeholfen worden iſt.

Schloß Branitz, den 15. Auguſt 1858.

Hermann Fürſt Pückler.

11.

Lindau, den 18. Auguſt 1864.

Ich danke Ihnen, lieber Petzold, für Ihren intereſſanten Brief, und erkenne in allem, was ſie mir mittheilen Ihren mir hinlänglich bekannten Scharfſinn und Geſchmack. Sie können mit dieſen ſo richtigen Anſichten in Holland eine friedliche Revolution hervorbringen, die nur wohlthätig wirken wird, doch würde ich hie und da, zur Abwechſelung auch die majeſtätiſchen, horizontalen Maſſen, die ich mich erinnere dort geſehen zu haben, beſtehen laſſen. Meine wenigen Veränderungen in Wilhelmsthal beſtanden hauptſächlich im Wegnehmen des abſcheulichen Buchenvorhangs am Damm, die jetzt ein zweites faſt ſchöneres Thal, und zwei ſich abſtufende Bergzüge mit der alten Anlage vereinigt haben....

Seit wir uns nicht geſehn, habe ich mit dem Kaiſer der Franzoſen im bois de Boulogne wörtlich gearbeitet, und ich freue mich immer zu ſehen, wie mehr und mehr die Kunſt der Landſchaftsgärtnerei in Aufnahme kommt, und beſſer verſtanden wird.

Hätte ich nur noch die Jugend, und große Mittel, ſo möchten wir beide wohl noch etwas ausführen (vorzüglich in Kleinaſien), was die Welt in der Art vielleicht noch nie geſehen! Aber wie die Dinge ſind, bleiben dies nur pia desideria.

Fahren Sie aber fort, Ihr reiches Pfund nie zu vergraben.

Adieu, und Gott zum Gruß

H. Pückler.

12.

(Auf Petzold's Anfrage: welches der Grund der weiteren Ausdehnung der Anlagen des Muskauer Parks und der Abweichung von den in dem Werk „Andeutungen über Landſchaftsgärtnerei“ feſtgeſtellten Plänen geweſen ſei, erwiederte Pückler:)

Die Abweichungen vom derartigen Plan ſind geringe, und beim Fortarbeiten geben ſich immer dergleichen Veränderungen von ſelbſt. Nur Garten-Ingenieurs (wie z. B. Lenné), die nach einem gewiſſen Grundſchema nachher alles über einen Leiſten ſchlagen, bleiben ihrem einmal gezeichneten Plan ſtets getreu, und ſind froh, wenn ſie fertig ſind, und ihr Honorar einſtreichen können. Organiſch erwachſenes Leben muß man aber in ſolchen Schöpfungen nicht ſuchen, eben ſo wenig als Naturverſtändniß, oder auch nur richtige Lokalberückſichtigung. Wer aber ſonſt nur gut zu klappern verſteht, kann doch auch auf dieſem Wege viel Renommée erlangen, wie die Erfahrung in der Künſtlerwelt überall zeigt, und wo nur anhaltende Thätigkeit waltet, iſt auch eigentlich immer ſchon ein Verdienſt. Nur die Nichtsthuer ſind ganz unnütz.

13.

Pückler an Petzold.

München, den 27. März 1866.

Lieber Petzold,

.... Es freut mich ausnehmend, daß Sie einen kurzen Abriß der Entſtehung des Muſkauer Parks in Ihre eigenen geſchickten Hände nehmen wollen. Wer könnte dies beſſer als Sie, und folgen Sie darin nur getroſt Ihren eigenen Anſichten, und Ihrem eigenen Urtheil. Brauchen Sie faktiſche Notizen, ſo ſpezifiziren Sie mir dieſe, wie Sie das Bedürfniß dazu finden im Verlauf Ihrer Arbeit, und ich werde ſie Ihnen immer ſo ſchnell als möglich zukommen laſſen. Vor der Hand bleibe ich noch vierzehn Tage in München (im goldenen Hirſch); wo ich mich nachher hinwende, werde ich Sie ſogleich wiſſen laſſen, und ſollte ich zurück kommen, ſo werde ich Sie im Frühjahr oder Sommer incognito in Muſkau beſuchen, um Ihre neuen Schöpfungen zu ſehen, worauf ich mich wahrhaft freue....

Die Hermannsneiße*) wurde hauptſächlich durch die ſämmtlichen Alaunbergwerksleute gegraben, wozu ich das Werk eine Zeit lang ſtehen ließ. Franzöſiſche und alliirte Soldaten haben indeß auch zuweilen im Park an kleineren Arbeiten mit geholfen.

Die Rechnungen betreffend, ſind tauſend Ausgaben gar nicht hereingekommen, und hierüber jetzt ſelbſt von mir nichts Genaues mehr zu erörtern, ebenſo wenig über alle in natura gelieferten Baumaterialien. Im Ganzen bin ich überzeugt, daß in den einigen dreißig, beinahe vierzig Jahren vom erſten Anfang an, gewiß nahe an eine Million darauf verwendet worden ſind. Karakteriſtiſch mag es ſein, daß ich während

---

*) **Anmerkung.** Die Hermannsneiße iſt der abgeleitete Arm aus der Neiße, welcher in einer Länge von ½ Stunde, den See am Schloß (den Lucienſee) ſowie ſpäter den Eichſee bildet, und unterhalb des letzteren wieder in die Neiße mündet.

der langen Unterhandlungen wegen des Verkaufs mit verſchiedenen Käufern noch über 100,000 Thlr. auf die Anlagen und Bauten baar verwendet und im Thiergarten von fünf Stunden Umfang ſelbſt das überſtändige Holz nicht ſchlagen ließ, um das urwaldliche Anſehen des Ganzen nicht zu ſtören, obgleich ich unbeſchadet des Verkaufs dort große Summen hätte herausziehen können. Dieſes Beiſpiel treuer Kunſtliebe wird wohl in unſerer Zeit der Anbetung des goldenen Kalbes ganz vereinzelt ſtehen bleiben, ja von Vielen als Tollheit angeſehen werden. Doch hat es mich nie gereut, und war mir vollkommen natürlich.

14

Schloß Branitz, den 8. Juli 1856.

Ich danke Ihnen, lieber Petzold, für Ihr neueſtes Werk*), das mich gar ſehr erfreut und lebhaft intereſſirt hat. Ebenſo erkenntlich bin ich für die gute Meinung, die Sie von meinem Wirken in Muskau überall an den Tag legen, und hoffe doch noch einmal Gelegenheit zu finden, Ihre Regenerationen in Muskau zu ſehen, von denen ich viel höre, und die unter ſo verſchiedenen Händen, gewiß dem Ganzen ſehr wohlthätig geweſen ſein müſſen....

Wenn ich mich unſichtbar machen könnte, käme ich gleich nach Muskau, da ich ſehr begierig bin, Ihre Behandlung der alten überwachſenen Anlagen zu ſehen, ſo wie was Sie Neues angeordnet, aber offiziell hinzukommen als Fremder, wo ich einſt Herr war, behagt mir nicht....

P. S. Ich wünſchte, daß alle Lehrlinge Muskaus unſerer dortigen Schule ſo viel Ehre machten als Sie, und wäre ich am Ruder geblieben, ſo hätte es nicht ſo lange gedauert, daß Sie vom Lehrling zum Chef in Muskau avancirt wären.

*) „Der Park von Muskau".

15.

Petzold an Pückler*).

Muskau, Oktober 1856.

Durchlauchtigſter Fürſt,
Gnädigſter Fürſt und Herr,

Ew. Durchlaucht iſt es nicht unbekannt, wie ſehr das Publikum ſowohl in Weimar, als namentlich auch hier immer geſchrieen hat, wenn eine Verjüngung der Anlagen durch die Axt erfolgen mußte. Die Leute wiſſen nicht, daß dieſes Schlagen nach beſtimmten Grundſätzen konſequent erfolgen muß, und daß es zur Erhaltung einer Anlage das weſentlichſte Moment iſt; ſie glauben vielmehr, daß es ganz willkürlich geſchieht, daß es, wie mir das in meiner Praxis auch ſchon paſſirt iſt, meinerſeits in einer Neigung zum Devaſtiren beruhe. Auf dieſes Geſchrei und Geklatſch gebe ich für meinen Theil nichts, ich weiß, was ich will, und worauf es ankommt, ich weiß, daß jeder Künſtler, welcher mit ſeinem Wirken an die Oeffentlichkeit tritt, ſich der Kritik unterwerfen muß, ich weiß aber auch, daß das Publikum keine Autorität für mich iſt, nnd daß gewöhnlich Diejenigen ſich das ſchroffſte Urtheil erlauben, welche am wenigſten dazu befähigt ſind.

---

*) **Anmerkung von Petzold.** Der Fürſt hatte 35 Jahre in Muskau gepflanzt, und wenig oder nichts gehauen, die Pflanzungen waren zum größten Theil durchſichtig, und hatte ſich viel Stangenholz gebildet. Der Fürſt hat zwar die beſten Regeln für das Hauen gegeben, zu einer durchgreifenden Regeneration dieſer Art hat er ſich aber weder hier, noch in Branitz entſchließen können. Als ich nun dieſe Regeneration im hieſigen Park gleich nach meiner Anſtellung hier anfing, entſtand im Publikum ein förmlicher Sturm gegen mich, und es war mir geſagt worden, daß ſelbſt der Fürſt, dem dies von verſchiedenen Seiten überbracht worden war, ſich mißbilligend über mein Thun geäußert habe. Dies war mir durchaus nicht gleichgültig, und ich ſchrieb deßhalb direkt an den Fürſten das Folgende:

Wenn ich nun auf dergleichen Urtheile nichts gebe, und ſie in die gebührenden Schranken zurückweiſe, ſo iſt mir Ew. Durchlaucht Urtheil natürlich um ſo mehr maßgebend, als Sie meine erſte Autorität ſind, vor welcher ich mein Haupt in Ehrfurcht beuge.

Es iſt mir zu Ohren gekommen, daß Ew. Durchlaucht vor Kurzem ſich nachtheilig über mein Wirken hier in Muskau und namentlich über die Art und Weiſe, wie ich die Pflanzungen des Parks mit der Axt behandle, ausgeſprochen haben, und das iſt mir nicht gleichgültig. Ew. Durchlaucht kennen mich nun ſeit langen Jahren, Ew. Durchlaucht ſind in manchen kritiſchen Fällen meines Lebens, in denen es ſich auch um meine Künſtlerehre handelte, mein hoher Schirmherr geweſen, weil Sie es mit Ueberzeugung ſein konnten, Sie haben mir bisher immer Ihre Gnade angedeihen laſſen. Ew. Durchlaucht wiſſen, wie dankbar ich immer für Belehrungen geweſen und noch bin; es iſt Ihnen nicht unbekannt, mit welcher Freude ich wieder nach Muskau gekommen bin, um die hieſigen klaſſiſchen Anlagen zu leiten; Sie wiſſen, wie es mir zur größten Ehre und Freude gereicht, in der Erhaltung Ew. Durchlaucht Schöpfungen nunmehr meinen Lebensberuf zu finden, und wie ich dieſen meinen Beruf mit ſteigendem Intereſſe und Begeiſterung verfolge, und Seiner Königlichen Hoheit, meinem gnädigſten hohen Herrn, immer von neuem dankbar bin, daß er mich auf dieſen Poſten geſtellt hat.

Wenn ich mir nun auch recht gut bewußt bin, daß ich noch nicht ausgelernt habe, und daß ich wie jeder denkende Menſch, eine größere Vollkommenheit anzuſtreben habe, ſo bin ich mir auf der anderen Seite aber auch bewußt, daß dieſes Streben ein redliches geweſen und noch iſt, und daß ich, wie bekannt, Ew. Durchlaucht ſtets zum größten Dank verpflichtet war, wenn ich von Ihrer lehrreichen Unterhaltung für mich profitiren konnte. Und deßhalb kann ich es nicht glauben, und frage hierdurch ganz ergebenſt an, ob es wahr iſt, daß Ew. Durchlaucht ſich nachtheilig über mein hieſiges Wirken ausgeſprochen haben. Bis dahin wo ich aus Ew. Durchlaucht eigenem Munde weiß, was daran iſt, werde ich es aber auch nur für ein leeres Geſchwätz halten. Sollte es aber dennoch der Fall ſein, ſo bitte ich um Ihre offene Meinung im Intereſſe für die Sache, damit ich mein Thun danach nochmals prüfen könne. Es wird mir nicht ſchwer werden, über jeden einzelnen Fall Rechenſchaft zu geben, und ich freue mich darauf. Allerdings müßte dies hier an Ort und Stelle geſchehen, weil es ſonſt nicht anders möglich ſein würde, ſich ein richtiges Urtheil zu bilden.

Mit der großen Bitte an Ew. Durchlaucht, mir über den Grund oder Ungrund dieſes Gerüchtes gnädige Nachricht zu geben, da es meine Dienſtehre angeht, welche mir höher gilt als mein Leben, verharre ich u. ſ. w.

16.

Pückler an Petzold.

Berlin, den 22. Oktober 1856.

.... Sie machen ſich ganz unnütze Sorge, und ich wundere mich, daß Sie auf ſolche Klatſchereien hören, deren Ungrund ſchon in der Sache liegt — denn wie kann ich weder ein lobendes noch ein tadelndes *Urtheil* über Ihre Behandlung des Muskauer Parks von mir geben, da ich Muskau gar nicht mehr geſehen habe, und folglich auch nicht weiß, *was* durch Sie dort geſchehen oder nicht geſchehen iſt.

Wahr iſt es nur, daß mir ſehr häufig von vielen Perſonen erzählt worden iſt, der Muskauer Park werde jetzt ganz forſtmäßig in Schläge eingetheilt, ſehe ganz kahl aus, ſelbſt die Taglöhner ſchlügen Bäume nach Belieben nieder, und dergleichen, worauf ich wenig geachtet und ſelten darauf geantwortet habe. Wenn dies aber geſchehen, war es immer in dem Sinne, daß ich *Sie* in Ihrem Wirken, das ich geſehen, gelobt, und daher auch überzeugt wäre, daß Sie ohne Grund in Muskau nichts unternehmen könnten, Reformen ſeien aber bei landſchaftlichen Kunſtanlagen nach dreißig Jahren ſtets nöthig, und thäten Sie des Guten darin wirklich zu viel, ſo würde ſich das bald ausgleichen.

Daß man alſo über Sie ſchreit, iſt richtig, aber jeder, der Reformen oder neue, außergewöhnliche Schöpfungen unternimmt, muß ſich dies gefallen laſſen. Als ich in Muskau begann, hielten mich viele Leute für toll, und äußerten es auch zu meiner großen Beluſtigung. Sie ſind noch ſehr jung, lieber Petzold, ſich deshalb Sorge zu machen.

Ich hatte hier einigemal ziemlich lange Unterhaltungen mit S. K. H. Ihrem Prinzipal, wo auch von Ihnen die Rede war. Sie können S. K. H. fragen, wie ich mich über Sie geäußert.

Das mag Sie intereſſiren, das übrige Gerede berückſichtigen Sie nur inſofern, als Sie ſelbſt dadurch auf irgend einen Fehler oder Irrthum aufmerkſam gemacht werden, was allerdings vorkommen kann, denn irren iſt menſchlich. So habe ich es immer gemacht, und ſo lerne ich noch heute fort nach dem Grundſatz: Kein Buch und keine Rede iſt ſo ſchlecht, daß man ſich nicht ein Körnlein Nützliches herausfinden könnte. Adieu, mit meinen beſten Wünſchen für die Ihrigen.

H. Pückler.

17.

Koblenz, den 19. Juni 1857.

.... Die Muskauer Waldbrände haben mich wahrhaft betrübt, und mein armer Bertram (der Forſtmeiſter) mir recht leid gethan, der ſo ganz in ſeinem Walde lebt und webt. In Branitz ſieht es auch bei dieſer Dürre jämmerlich aus, wie ich höre, wenn auch dort kein Wald verbrennt, weil ich keinen habe. Dagegen verbrennt mein Gras und meine neuen Pflanzungen in kläglicher Weiſe.

Warum wühle ich auch immer im Sande? Wenn ich die Ueppigkeit hier bewundere, der keine Dürre Eintrag zu thun im Stande iſt und mit Entzücken die Pracht aller Vegetation betrachte, ſo frage ich mich oft, ob mein Branitzer Beginnen nicht an die fixe Idee des Wahnſinns gränzt? und das in Muskau war auch nicht viel beſſer — aber die Reue kommt zu ſpät.

Herzog Bernhard hat mir viel Schönes von Ihren holländiſchen Schöpfungen*) erzählt. Mit großem Intereſſe werde ich ſie hoffentlich ſelbſt ſehen.

Sie ſind in dieſer Hinſicht glücklicher ſituirt als ich, und ich freue mich deſſen für's allgemeine Beſte. Sie vereinigen nämlich Pflicht und Vergnügen zugleich, und disponiren über mehr Geld zur Ausführung ihrer Ideen. Meinen beſten Segen dazu. Der Familie meine herzlichſten Grüße.

H. Pückler.

18.

Schloß Branitz, den 11. März 1860.

.... Ich hoffe es geht Ihnen gut, bis auf den langen Winter, der mich ſehr incommodirt, als Pflanzer wie als Menſch.

Viele Empfehlungen an Ihre ganze liebe Familie,

der Ihrige

H. Pückler.

---

*) Anmerkung. Hiemit iſt die Umgeſtaltung der Anlagen auf den Beſitzungen des Prinzen Friedrich der Niederlande im Haag gemeint, die Petzold in den Jahren von 1854 bis 1858 ausführte.

19.

Den 24. März 1860.

....Repton bleibt der Heros für unſre Kunſt, die wahre Bibel der Landſchaftsgärtnerei....

20.

Branitz.

In einem Briefe vom 17. Juni 1868, den Billy geſchrieben, und der gleichgültige Sachen enthält, unterſchreibt Pückler ſich eigenhändig:

Mich Ihnen freundſchaftlichſt empfehlend als älteſter Kollege und invalider Gärtner.

12.

Von Intereſſe dürfte das Schreiben ſein, welches der Fürſt am 1. Mai 1815 an die Bürgerſchaft Muskaus erließ, als ihm Schwierigkeiten über Schwierigkeiten bei Verfolgung ſeiner Pläne bei Erſchaffung des Parkes erwuchs. Daſſelbe lautet folgendermaßen:

„Da ich von nun an entſchloſſen bin, für mein ganzes zukünftiges Leben meinen feſten Wohnſitz in Muskau zu nehmen, um ſelbſt für die Wohlfahrt meiner guten Bürger und Unterthanen mit väterlicher Obhut wachen zu können, und meine Einkünfte lieber ihnen als fremden Menſchen zufließen zu laſſen, ſo zweifle ich nicht, daß jeder Einwohner dieſer Stadt es mir gerne gönnen wird, bei ernſter Beſchäftigung auch eine Lieblingsneigung zu befriedigen, deren Ausführung jedem von ihnen gleichfalls zum Vergnügen, und jetzt ſowohl als mehr noch in der Folge, zum wahren Nutzen gereichen muß. Ich meine die Anlegung eines Parkes, zu dem ich nothwendig, wenn etwas Ganzes daraus entſtehen ſoll, den ganzen Diſtrikt zwiſchen der Straße nach Soran und dem Dorfe Köbeln, der Neiſſe auf der einen und den Braunsdorfer Feldern auf der anderen Seite, eigenthümlich beſitzen muß. Ich bitte daher hiemit ſämmtliche Bürger der Stadt und Bewohner der Schmelze, der Stadttheil, der dem Bade am nächſten liegt, welche einzelne Felder, oder Wieſen, oder Holz in dem benannten Bezirke haben, mir dieſelben gegen vernünftige Bedingungen abzulaſſen. Um hiebei ſo billig als möglich zu verfahren, ſchlage ich der Bürgerſchaft vor, in Fällen, wo ich mit Einzelnen mich nicht vergleichen ſollte können, zwei Mitglieder aus ſich ſelbſt zu erwählen, welche in Verbindung mit zwei anderen, die ich ernennen werde, beſagte Grundſtücke nach Recht und Gewiſſen taxiren ſollen. Nach dieſer von Ihnen beſtimmten Taxation erbiete ich mich, jedem nach ſeinem Belieben, den Werth auf meine Herrſchaft umſchreiben, und bis zur etwanigen Kündigung des Kapitals mit 5 Prozent verzinſen zu laſſen, oder das Grundſtück zu vertauſchen, und dies zwar auf den Huten gegen gleichen Werth, auf den entfernteren Braunsdorfer oder Bergiſchen Feldern aber, gegen halbfach größern, auch wohl nach Befinden der Umſtände — doppelten Werth. Erfüllt die Bürgerſchaft hierin meine Wünſche, ſo mache ich mich außerdem noch anheiſchig, von dem Augenblick gerechnet, wo ich mich im völligen Beſitz ſämmtlicher bezeichneter Grundſtücke befinde, binnen ſechs Jahren das Rathhaus, das Köbler Thor und das Schießhaus auf meine Koſten für die Stadt zu bauen. Im Fall aber binnen einem Jahr von dato der Ankauf dieſer Grundſtücke nicht zu Stande gekommen iſt gebe ich auch hiemit den Einwohnern Muskaus mein Wort, daß ich unabänderlich entſchloſſen bin, dann Muskau, weil es meinen guten Willen nicht hat annehmen noch erkennen wollen, auf immer zu verlaſſen, und alles und jedes daſelbſt mir Zugehörige bis auf's Schloß ſelbſt zu verpachten. Ich überlaſſe es nun Muskaus Bewohnern, ſelbſt zu ermeſſen ob es wünſchenswerther für ſie ſei, ihre öffentlichen Gebäude, die ſo lange in Ruinen*) liegen, wieder aufgebaut, ihre Stadt durch einen herrlichen großen Garten verſchönert, und meine ſämmtlichen Einkünfte ihr wieder zufließen zu ſehen, oder auf der anderen Seite jeden dieſer Vortheile zu entbehren, und mich und mein Vermögen für immer aus den Augen zu verlieren.

Da ich keine Opfer von der Stadt verlange, ſondern im Gegentheil alles für den höchſten Preis bezahlen will, und alſo höchſtens nur um eine Gefälligkeit bitte, ſo hoffe ich mit Zuverſicht, daß meine guten Muskauer Bürger, ſchon aus der alten mir ſtets gezeigten Liebe und treuen Anhänglichkeit, meinen Wunſch und meine Bitte ohne Anſtand erfüllen und mich nicht zwingen werden, ſie, deren Liebe ich herzlich erwiedere, auf immer zu verlaſſen.

Muskau, den 1. Mai 1815.

Hermann Graf von Pückler-Muskau.“

---

*) Anmerkung. Die Stadt Muskau war durch eine Feuersbrunſt im Jahre 1766 gänzlich eingeäſchert. Seit jener Zeit lagen damals (1815) noch viele, namentlich öffentliche Gebäude in Ruinen.

Vermiſchter Briefwechſel.

1.

Pückler an Schinkel

Athen, den 25. März 1836.

Verehrter Freund,

Ich habe erfahren, daß Sie auf Ihren herrlichen Plan des neuen Schloſſes zu Athen, auf dieſe lieblich erhabene Poeſie, (denn ſie beſiegt den ſcheinbaren Widerſpruch, der in dieſen Worten liegt) nicht einmal ein Zeichen der Anerkennung und des Dankes, ja nicht einmal eine ſchlichte Antwort, einen Empfangsſchein erhielten. Unſer Kronprinz wundert ſich ſelbſt darüber, aber Sie, der preußiſche Geſchäftsmann, dürfen es nicht. Ihre Zeichnung iſt ja in kein Aktenſtück geheftet worden mit: P. P. Schinkel aus Berlin ſendet einen Plan, und auf der anderen Seite: Iſt mit Dank zu beantworten. Dann hätten Sie lange Beſcheid, ſo wurden Sie, wie natürlich, vergeſſen.

Aber nicht vom jungen König, muß ich hinzuſetzen. Dieſer ſchwärmt für Sie, und Ihre herrliche Idee. Es war faſt das Erſte, was er mir ſagte und am anderen Morgen ſchickte er mir den Architekten des Königs von Baiern (Gärtner) mit Ihrem Plan, als dem Ideal, und dem welcher ausgeführt wird, als der Proſa.

Ausführbar iſt der Ihrige hier nicht; Sie müßten dazu wieder Phidias und Kallikrates mitſchicken, und vor allem die materiellen Talente, welche dem Perikles zu Gebote ſtanden. Man iſt aber hier ſo arm, daß man nicht einmal den Weg nach dem Pentelikon in Stand zu ſetzen im Stande iſt, und daher das Säulen des Portikus am neuen Pallaſt aus Backſteinen erneuern wird.

Wohl Ihnen, daß Sie das neue Athen nicht ſehen. Bei dieſer gräßlichen Muſterkarte von Häuſern, die zum Theil mit den Deſſeins engliſchen Zitzes angeſtrichen ſind, würden Sie ohnmächtig an den Säulen des Parthenon hinſinken.

Ich war drei Tage in Athen, und konnte nicht Muth faſſen, auszugehen. Es war mir zum Heil, denn nun ſah ich die Akropolis zum erſtenmal bei Nacht, und das muß ich Ihnen erzählen.

Die Geſandten haben hier das Vorrecht, wenn ſie an dunklen Abenden zu ihrer Whiſtparthie wandeln, (viel anderes haben ſie ſelten zu thun) eine koloſſale Laterne vor ſich hintragen zu laſſen, in der drei Wachslichter nebeneinander brennen. Die unſerige verherrlichte ohne Zweifel die heilige Allianz, und mit beſagter Laterne ſtieg ich um 9 Uhr über Steingeröll zur Akropolis hinauf, die heute nur mit ſpezieller Erlaubniß beſucht werden durfte, weil der König von Baiern ſie mit Holzfeuern zu erleuchten befohlen, und das Schauſpiel ungeſtört genießen wollte. Schon unterwegs erblickten wir ſeltſame Lichtſcheine in der tiefen Dunkelheit von weitem, dort, wie ein Komet über einer Säule ſchwebend, hier, wie ein Lavaſtrom an einer Mauer breit und licht herabfließend. Jetzt verſchwand wieder alles in undurchdringliche Nacht, doch nur wenige Augenblicke noch — und das feenhafte Traumbild vor uns entfaltete ſich plötzlich und in ſeiner ganzen Ausdehnung auf einmal dem entzückenden Auge. So mußte ich dieſe Tempel zum erſtenmal ſehen — wie viel hätte ich verloren, wäre es anders geweſen! In der Glorie des ſtrömenden Lichts, das ſelbſt das Unkraut unter dem Portikus in Smaragden verwandelte, die gelblichen, wettergeſleckten Säulen wie mit gebräuntem Golde überzog, und die Weiße der chaotiſch umhergeworfenen Marmortrümmer mit einem glühenden Schein verklärte, glaubte ich noch einmal die Schatten jener Geiſter an den Wänden hingleiten zu ſehen, die ſeit Jahrtauſenden hier in verkörperten Gedanken zu uns reden.

Noch war es ſtill, niemand zugegen, und einſam durchſtrich ich nach allen Seiten die Ruinen, während die tageshell erleuchteten Karyatiden des Erechtäums mich bis in die entfernteſten Winkel mit ſtierem Blick zu verfolgen ſchienen.

Jetzt kamen die Fürſten mit ihrem kleinen Gefolge, und ich erſtieg die verfallene Wendeltreppe, kletterte dann auf dem Simſe weiter nach dem Giebelfelde des Parthenon, welches der Stadt zugewandt iſt, und ſetzte mich oben auf einen Mauerblock hin, die Wunder unter mir in religiöſer Geiſtesſammlung beſchauend. Hier war das Schauſpiel am Bezaubernſten.

Rechts und links leckten die Feuer mit ihren rothen Zungen, gleich halb verborgenen Ungeheuern, an den Tempelſäulen empor; dazwiſchen ward vor den erleuchteten Monumenten ein ſchwarzer, ſternbedeckter Himmel eingefaßt, unter den die einzeln Lichter des Athens der Tiefe irrwiſchartig aufblitzten. Dicht zu meinen Füßen lag der ununterbrochen bleiche Trümmerhaufen, deſſen Gränze ſich im Dunkel der Nacht verlor, und auf deſſen Mitte zur Belebung des Gemäldes zwei kunſtehrende Könige ſtanden. Sie waren eben in einer lebhaften Unterhaltung über einige architektoniſche Details mit dem jetzigen Hüter und Bewahrer der Akropolis, dem verdienſtvollen Profeſſor Roß, begriffen, wovon zuweilen ein belehrendes Wort zu mir heraufdrang. Ich blickte unterdeſſen zwiſchen den Säulen auf der anderen Seite durch eine ſchmale Oeffnung wie in einen tiefen, ſchwarzen Brunnen hinab, denn dort ſaßen bewegungslos drei griechiſche Diener, deren rothe Fez, vom Feuer am hellſten beleuchtet, ſelbſt gleich Flämmchen auf den bärtigen Geſichtern flackerten, und deren Beſitzer hier unbewußt einen Rembrandt von wunderbarer Wahrheit, als ein Tableau moderner Zeit in antiken Rahmen gefaßt, darſtellten.

Mit Mühe nur konnte ich nach langem Weilen mich von dieſer aus allem Gewöhnlichen in jedem Zuge ſo fern heraustretenden Szene losreißen.

Mein Andenken den Ihren, und treue Ergebenheit.

H. Pückler.

9.

Prokeſch an Pückler.

Athen, den 29. März 1836

Mein verehrter Fürſt, Sie haben mir heute gar liebe Zeilen geſchrieben, die mich innig erfreuten. Lob von einem Manne, für den man ſelbſt viel Lob im Herzen trägt, thut ſo wohl! Vermählt es ſich nun gar mit wehmüthigen Erinnerungen, ſo iſt ſeiner Wirkung jede Härte genommen, und man trinkt es hinunter wie einen ſüßen, berauſchenden Trank, der blüthenreiche Jugendträume weckt.

Seit ich in Griechenland bin, iſt kein Wort nach meinem Herzen aus meinem Munde gekommen. Der heiße Wind der Kanzleiwüſten, und die Sumpfmiasmen der Intrigue ſchloſſen ihn. Seit Sie, mein Fürſt, hier ſind, lebe ich wieder auf — fange wieder an, an mich zu glauben. Ihr heiteres, geiſtreiches, redliches Wort erhebt mich! — Meine Frau theilt dieſe Empfindung Wir kennen Sie erſt ſeit geſtern, und lieben ſie ſchon ſeit eben ſo lange. Die erſten Eindrücke gelten auch uns!

Wenn Lyons Sie nicht ſieht dieſen Abend, ſo mache ich den Vorſchlag, nach dem Jupitertempel mit uns zu fahren — und dann die Leſung von geſtern fortzuſetzen.

Mit innigſter Verehrung

Ihr

Prokeſch.

3.

Schinkel an Pückler.

Berlin, den 4. Mai 1836.

Durchlauchtigſter Fürſt.

Ich finde mich zu glücklich, aus ſo weiter Ferne, aus ſo ausgezeichneten Ländern von Euer Durchlaucht mit einem Schreiben bedacht zu werden, welches nach ſeinem Inhalte und ſeiner Form eine Perle ſeiner Gattung iſt. Nicht leicht hätte mir etwas Erfreulicheres begegnen können, als der Empfang dieſer ſchätzenswerthen Zeilen. Jeder, der davon Kenntniß nahm, iſt gleich ſtark davon er riſſen, und ich muß Euer Durchlaucht von Herzen Glück wünſchen, einen ſo glücklichen Augenblick auf Athens hoher Akropolis erlebt zu haben.

Als ich von den gemauerten Backſtein-Säulen am neuen Palaſte las und daß man außer Stande ſei, den Weg nach dem Pentelikon herzuſtellen, empfand ich in dieſen Zeilen beruhigenden Troſt über meine zum Theil als vergeblich zu betrachtende Arbeit eines Schloß-Entwurfs, wenngleich dieſer Troſt andererſeits mit dem niederſchlagenden Gefühle begleitet iſt, daß alle Jugendwünſche und ſchöne Illuſionen ſo weit dahin ſchwinden. Der Himmel iſt zwar unbegreiflich, und oft noch ſieht man Wunder, die man weder berechnen noch ahnen konnte, aber wie der gegenwärtige Zuſtand des noch ſo viele ſchöne Elemente umfaſſenden Landes ſich glücklich geſtalten ſoll, und zwar ſo, daß zwar eine neue unſerer Zeit verwandte Kultur in Griechenland aufblühe, uns aber ſeine alten karakteriſtiſchen Tugenden wieder näher bringe und uns mit ihnen verſchwiſtere; dies liegt bis jetzt als ein weites mit Nacht überdecktes und verhülltes Feld vor uns da, und wer weiß, ob jemals ein wohlthätiger Morgenſtrahl darüber aufgehen kann. In einem Wunder können wir allein einen Troſt erwarten.

Meine ſtets regen Wünſche für Euer Durchlaucht glückliche Beendigung Ihrer ſchönen Reiſe begleiten Sie, und wenn ſie in Erfüllung gehen, bin ich des großen Genuſſes gewiß, welchen ich und meine Mitwelt von den Reſultaten zu erwarten haben.

Mit dieſen Empfindungen verharre ich auf's Dankbarſte und ganz im Einklang meiner Familie

Euer Durchlaucht

ganz ergebener Diener

Schinkel.

4.

Pückler an David Friedrich Strauß.

Konſtantinopel, den 6. Juni 1839.

Mein ſehr verehrter Herr,

Mit dem größten Vergnügen erhalte ich ſoeben von Herrn Scheſer die freudige Nachricht, daß Sie mich gewürdigt haben, einen ländlichen Aufenthalt bei mir in Muskau anzunehmen. Ich kann Ihnen freilich dort nur gar wenig bieten, aber doch einiges, was für einen Mann Ihrer Natur nicht ganz ohne Werth ſein wird — Freiheit, Muße und und einen kleinen Kreis einfacher Menſchen, die Sie in vollem Maße zu ſchätzen und zu ehren wiſſen.

Nichts, hoffe ich, wird Sie bei uns geniren, wo es Grundprinzip iſt, jeder Individualität den ungehindertſten Spielraum zu laſſen, in welcher Hinſicht wir dann nur die Milde Ihrer Ueberlegenheit in Anſpruch zu nehmen haben werden. Was aber mich ſelbſt in's Beſondere betrifft, ſo ſollen mir alle Ihre Wünſche Geſetz ſein, da ich ganz die Auszeichnung und den Gewinn erkenne, welche mir durch Ihre Gegenwart zu Theil werden.

Das iſt keine Weltmannsphraſe ſondern die aufrichtigſte Aeußerung meiner Ueberzeugung, da ich Sie für den unmittelbaren Nachfolger Luthers anſehe, deſſen nothwendige baldige Erſcheinung ich immer vorausgeſagt, und die nun in Ihnen realiſirt zu ſehen ich innig erfreut bin. Gott ſei gedankt, daß endlich ein Mann aufgetreten iſt, durch Geiſt, Gelehrſamkeit und Muth gleichbefähigt, das Heidenthum aus dem Chriſtenthum zu verbannen, und uns von der abſurden Abgötterung zu befreien, die ſo lange unſere Schmach war, und durch alle Jahrhunderte der neueren Zeit ſo heilloſe Früchte getragen hat. Doch genug hiervon für jetzt. Weſentlicher iſt es in dieſem Augenblick, das alltäglich Weltliche zu berückſichtigen, und in Betreff deſſen bitte ich Sie, Herrn Schefer in allem als meinen Stellvertreter anzuſehen, und ihm, was Sie wünſchen und verlangen mit ächt freundſchaftlicher Offenheit mitzutheilen, da ich ſelbſt erſt im Herbſt in Muskau einzutreffen im Stande bin.

Mit herzlicher Verehrung

Ihr ergebener

H. Fürſt Pückler.

5.

David Friedrich Strauß an Pückler.

Stuttgart, den 28. Auguſt 1839.

Durchlauchtigſter Fürſt!

Die ehrenvolle Einladung, welche Sie zuerſt durch Herrn L. Schefer, und nun auch durch Schreiben Ihrer eigenen Hand an mich ergehen ließen, bildet ſeit ich ſie erhielt, den anmuthigſten Hintergrund meiner Stimmungen und Zuſtände

Daß die neueſten Bewegungen auf dem Gebiete der deutſch-proteſtantiſchen Kirche und Theologie dem Manne nicht entgehen würden, deſſen Beobachtungsgeiſt in den Briefen eines Verſtorbenen dieſe Wendung der Dinge ſo zu ſagen poſtulirt hatte, war freilich zu erwarten, aber, daß Ew.

Durchlaucht zumal aus ſolcher Ferne eine ſo gütige Aufmerkſamkeit meiner Perſon zuwenden, und dieſe Aufmerkſamkeit gerade auf die auszeichnendſte Weiſe, durch meine Berufung in Ihre unmittelbare Nähe, bethätigen mochten, dies iſt eine Ueberraſchung, für welche ich Ihnen den gefühlteſten Dank auszuſprechen habe.

Und unerachtet ich hier bis jetzt unbekümmert und in nicht unfreundlichen Verhältniſſen gelebt habe, war ich doch im Herzen bald entſchieden, einer ſo gütigen Einladung nachzukommen, weil es mich verlangte, ein ſo werthvolles Wohlwollen an ſeiner Quelle zu genießen, und der reichen Schätze von Beobachtung, Erfahrung und Lebensweisheit mich nicht ſelbſt verluſtig zu machen, welche in Ihrem Umgange ſich mir eröffnen.

Freilich, wenn ich auf der anderen Seite bedenke, wie wenig ein in Klöſtern aufgewachſener ſchwäbiſcher Theologe, der leidlicher zu ſchreiben als zu ſprechen, und letzteres noch eher auf Kanzel und Katheder, als im Konverſationsſaale im Stande iſt, — wenn ich überlege, wie wenig deſſen Umgang dem Manne gleichmäßig vollendeter Kenntniß und Bildung wird ſein können: ſo meine ich wieder, es Ihrer Güte ſchuldig zu ſein, daß ich Sie nicht durch eine Annäherung mißbrauche, die Ihnen läſtig werden könnte. Doch was dergleichen gegründete Bedenklichkeiten immer wieder in mir niederſchlägt, das iſt die Gewißheit Ihres Wohlwollens, die mir aus Ihrem Briefe entgegenkommt, eines Wohlwollens, das mir gütige Nachſicht auch da verſpricht, wo ich der Stellung, die es mir anweiſen will, nicht gewachſen ſein werde.

So nehme ich denn mit Dankbarkeit und Vertrauen die Einladung an, mit der Ew. Durchlaucht mich beehren. Im gegenwärtigen Augenblick hält mich eine Arbeit über die chriſtliche Glaubenslehre, die ich, wo nicht ganz, doch die Kollektaneen dazu, vorher zu Stande bringen möchte, ehe ich eine ſo bedeutende Veränderung meiner äußeren Verhältniſſe eintreten laſſe, — noch hier feſt; auch wird ſich ja vielleicht Ew. Durchlaucht Zurückkunft in's Vaterland auch noch länger verzögern; aber im künftigen Jahre werde ich mich beeilen, Ihnen perſönlich und thatſächlich die Verehrung und Dankbarkeit auszudrücken, womit ich bin

Ew. Durchlaucht

gehorſamſter

D. F. Strauß.

6.

Pückler an David Strauß.

Peſth, den 20. Oktober 1839.

Mein verehrteſter Herr,

Ihren ſehr liebenswürdigen Brief vom 28. Auguſt habe ich erſt hier erhalten. Alles, wie Sie wünſchen, meine Abſicht iſt nur Ihnen einen angenehmen und ungeſtörten ländlichen Aufenthalt, ein ſorgenfreies Aſyl in bewegter Zeit anzubieten, und auch mich dort Ihrer Geſellſchaft und Belehrung zu erfreuen. Sie ſind bei mir zum Beſuch ſo lange es Ihnen gefällt und konvenirt. Daß Sie übrigens in Klöſtern erzogen worden ſind, wie ich im Treiben der Welt (wo ich mich nur zu oft einſamer als in Klöſtern fühlte) iſt gerade ſchön, und wird den Kontraſt nur anmuthig erhöhen, der ohnedem unter uns ſtattfinden muß, aber wie ich mir ſchmeichle, den Akkord nicht ausſchließen wird. Ich bin ein leichtſinnig ſchwermüthiges, unwiſſendes Weltkind, Sie ein ernſter aber geiſtesheitrer, gelehrter Denker, der in meinem geſunden Menſchenverſtande Empfänglichkeit finden wird; ſorgen Sie nicht, wir werden ſchon für einander paſſen, denn wir ſind beide aufrichtig, und das iſt eigentlich die Hauptſache.

Ich komme Anfang, ſpäteſtens Mitte Mai beſtimmt nach Muskau. Sollte ich es verkaufen, was jedoch ſo ſchnell nicht wahrſcheinlich iſt, ſo entführe ich Sie wo anders hin. Jedenfalls müſſen wir uns genauer kennen lernen, und es freut mich, daß Sie dann Ihre Arbeit hinter ſich haben werden, um bei mir auszuruhen.

Ew. Wohlgeboren
recht herzlich ergebener
H. Pückler.

7.

Fürſt Friedrich von Schwarzenberg an Pückler.

Mit der Bitte um Nachſicht und zur gütigen Erinnerung übergebe ich Ihnen, verehrter Fürſt, die beiliegenden Blätter. Mag unſere Begegnung im Leben, welches uns beide ſo viel und hart geprüft hat, welches uns beiden den Wanderſtab in die Hand gedrückt hat, weniger um zu ſuchen, als um dem Druck der miſerablen Lebensverhältniſſe zu entfliehen, — Ihnen ein eben ſo liebes Andenken zurücklaſſen als mir, der ich in Ihnen den Mann *fand*, wie ich ihn *ſuchte*, und dem Ihre Bekanntſchaft einer der ſeltenen Momente iſt, die man feſtzuhalten ſtrebt.

Genehmigen Sie, mein Fürſt, die Verſicherung der ausgezeichneten Hochachtung, mit welcher ich die Ehre habe mich zu zeichnen

Ihren ganz ergebenſten
Friedrich Fürſt von Schwarzenberg.

8.

Pückler an Fürſt Friedrich von Schwarzenberg.

Mein theuerſter Fürſt,

Die Bücher, welche mir Ihre Güte beſcheert (denn ich ſehe ſie nicht als geborgt, ſondern als ein bald durch ein ähnliches von meiner Seite zu erwiederndes Geſchenk an) haben mich durch ihre originelle Form, heitere Laune, und einen Witz, dem tiefe Ironie nicht fehlt, mit einem Wort, durch ihre geiſtreiche Gemüthlichkeit, ſehr angezogen.

Sie geben ſich in Ihren Büchern ganz ſo wie Sie im Leben ſind, und dies iſt eine ſo liebenswürdige Erſcheinung, daß man nur aufrichtige Freude daran haben kann. Einen doppelten Werth, wenn gleich einen egoiſtiſchen, erhalten ſie aber für mich durch die freundliche Art, mit der Sie mich ſelbſt beurtheilen. Sie iſt freilich viel zu ſchmeichelhaft, indeß, wie Gans zu ſagen pflegte: Schmeichelei thut wohl.

Erhalten Sie mir dies Wohlwollen, und ſeien Sie überzeugt, liebſter Fürſt, daß ich es in ſeinem ganze Werthe zu ſchätzen, und mit dem innigſten Danke zu erkennen weiß.

Laſſen Sie mich doch durch den Ueberbringer dieſes Billets wiſſen, an welchem Tage Sie mich zum Frühſtück haben wollen. Sicherer iſt es aber wohl, Liszt's Ankunft abzuwarten.

Mit aufrichtigſter Verehrung mein liebenswürdigſter Fürſt

Ihr von Herzen ergebener

H. Pückler.

9.

Fürſt Friedrich von Schwarzenberg an Pückler.

Donnerſtag früh.

Dank für Ihre freundlichen Zeilen, lieber Fürſt, deren Beantwortung ich mir noch auf ein andermal vorbehalte.

Ich habe Ihnen, lieber Fürſt, in meinem letzten Schreiben nicht geſchmeichelt, glauben Sie es mir. Wollte Gott, ich verſtünde dieſe Kunſt, ſo wäre aus mir etwas anderes geworden, als ein verabſchiedeter Lanzenknecht. Ihre Schriften aber, oder vielmehr der Eindruck, welchen Ihre Darſtellung des Lebens und ſeiner Verhältniſſe auf mich machte, ſpielt eine wichtige Rolle in der Entwickelung meiner Anſichten. Wie wichtig mir daher die Erſcheinung des Mannes ſein mußte, dem ich ſie verdanke, braucht keinen weiteren Kommentar.

Da ich Ihnen Ihre Zeit, die ohnehin ausgefüllt genug iſt, nicht rauben wollte, es mir aber ernſtlich daran lag, auch einigermaßen, und zwar im Guten und Schlechten von Ihnen gekannt zu ſein, ſo glaubte ich dies am Beſten durch jene Blätter zu erreichen. Nehmen Sie mich wie ich mich Ihnen darin gebe, nämlich ganz und aufrichtig, und laſſen Sie in Sodoma und Gomorrha Gnade ergehen wegen der zehn Gerechten, die Sie vielleicht darin finden.

Liszt hat ſich auf morgen bei mir angeſagt. Ich laſſe Ihnen, lieber Fürſt, vollkommen die Wahl der Stunde. Elf, oder zwölf, oder eins, wie es Ihnen anſtändig iſt, und bitte ich es mir wiſſen zu laſſen, damit ich Liszt bei ſeiner Ankunft davon in Kenntniß ſetzen kann. Prokeſch hat mir ebenfalls zu kommen verſprochen, und auch ihn möchte ich davon avertiren.

In der Hoffnung, Sie, lieber Fürſt, vielleicht noch im Laufe des Tages zu treffen, zeichne ich mich mit der aufrichtigſten Ergebenheit als Ihr Freund und Bewunderer

Fritz Schwarzenberg.

10.

Franz Liszt an Pückler.

Jeudi soir.

Je ne sais comment vous remercier, cher Prince, de votre gracieux envoi. Rien de plus charmant, de plus fantastique .... et venant de vous, rien de plus précieux.

J'entends trop bien mes intérêts pour ne pas accepter avec empressement l'aimable invitation que vous voulez bien me faire pour demain soir. Je serai exact, contre mon habitude, et me réjouis à l'avance de cette bonne soirée que je vous devrais.

Veuillez bien agréez, cher Prince, l'expression de mes sentiments les plus admiratifs et les plus dévoués.

F. Liszt.

11.

Fürſt Felix von Lichnowsky an Pückler.

(Wien). Im Schwan, um 1 Uhr.
Am Samſtag.

Mein verehrter Fürſt,

Ihrer freundlichen Erlaubniß zufolge überſende ich Ihnen mein exkluſives Album, Gefährte meiner Kreuzfahrten. — Ein Dichter, ein Staatsmann, ein Feldherr, ein Redner, ein politiſcher Schriftſteller, ein Mönch, eine Frau, ein Feuilletoniſt ſind darin; es fehlt ein Pückler; comment définir autrement la lacune que vous seul pouvez remplir.

A revoir nächſte Woche.

Ganz der Ihrige

Lichnowsky.

12.

Pückler an Fürſt Felix von Lichnowsky.

„Hier überſende ich Ihnen mein exkluſives Album, Gefährte meiner Kreuzfahrten. Ein Dichter, ein Staatsmann, ein Feldherr, ein Redner, ein politiſcher Schriftſteller, ein Mönch, eine Frau, ein Feuilletoniſt ſind darin, es fehlt ein Pückler; comment définir autrement une lacune que vous seul pouvez remplir.“

So ſchreiben Sie mir, muthwilliger Kollege. Schmeichler! Spötter!

Wohlan, des Kontraſtes wegen will ich die ſatyriſche Eloge mit einfachſter Wahrheit erwiedern.

Myſtiſcher und myſtifizirender Prinz in Spanien, liebenswürdiger Fürſt im übrigen Europa, Nemeſis der Duodez-Souveraine unſeres lieben Deutſchlands, ſchillernde, glänzende Feder aus dem Schweif eines geiſtvollen Kampfhahns gezogen, tapferer Ritter des Königs und der Liebe — Mephiſtopheles zum Gruß! Vernimm mein Wort, und hör' meine Rede; denn das Alter wäre den Teufel nichts nutz, wenn es nicht wenigſtens einen Anflug von Weisheit gewährte. Alſo, vor langer Zeit, circa ein Vierteljahrhundert, ſprach der alte Mephiſtopheles, in einer Anwandlung menſchlicher Gutmüthigkeit, folgendermaßen zu mir: Hoffnungsvoller Jüngling, fahre fort die Welt ſtets ein wenig zum Narren zu haben; es iſt klug, oft nützlich, und immer beluſtigend. Ja, ſo lange Du jung biſt, affichire ſelbſt dieſe Abſicht, wenn man Dir auch Taktloſigkeit deshalb vorwerfen ſollte. Denn es ſchmeichelt einmal der Eitelkeit der Jugend mehr, klug zu ſcheinen, als klug zu ſein — und die erſte aller Lebensregeln bleibt: Vergnügen da zu ſuchen, wo man es eben findet. Aber wenn die heilige Drei mit noch viel bedeutungsvollerer Null in Dein Leben getreten — und Du biſt nicht mehr allzuweit davon, Freund — dann rathe ich Dir, die Realität für das Schattenbild einzutauſchen. Der Rath war gut, und ich empfehle ihn allen wahlverwandten Geiſtern. Experto crede Roberto. Noch ſpäter, theurer Fürſt, müſſen wir freilich als unvermeidliches Menſchenloos, ſelbſt nur ein Schattenbild bleiben von dem, was wir früher waren. Dieſe Zeit aber iſt eigentlich die beſte, als die geeignetſte für Ruhe und Tugend, doch der Himmel laſſe Sie dieſelbe ſo ſpät als möglich erreichen, weil Ihnen dann die ganze Welt eben ſo gleichgültig werden wird, als ſie es ſchon längſt iſt für den hier unterſchriebenen

demüthigſten barbouilleur Ihres Albums

H. Pückler.

13.

Franz Liszt an Pückler.

Y pensez-vous, cher Prince, l'**Erlkönig** pour un pensionat de jeunes personnes!

„Ich liebe Dich, mich reizt Deine ſchöne Geſtalt!
„Und biſt Du nicht willig, ſo brauch' ich Gewalt"!!

Quel texte, quel leçon de morale! Comment voulez-vous que je me charge d'un rôle aussi pervers?

Demandez-moi l'Erlkönig quand vous voudrez, chez vous, chez moi, ou mieux encore, chez l'adorable princesse que vous savez ..... mais grâces pour aujourd'hui.

A 7 heures précises vous me trouverez Stadt Frankfurt vous attendant. Je suis extrêmement désireux de faire la connaissance de votre belle protégée.

Je n'ai fait que rêver aux merveilles que vous m'avez montré hier. Quels délicieux automnes vous devez passer là, au milieu de tant d'enchantements.... Mais j'oublie que vous n'y êtes jamais — un secret instinct (dont parle René) vous tourmente et vous pousse ailleurs.

Pardon de tout ce bavardage, et mille compliments affectueusement dévoués.

F. Liszt.

14.

Pückler an Orlich.

Wien, den 14. Juli 1840.

Mein verehrteſter, junger Freund,

Was Sie mir über den König ſagen, und was ich anderwärts über ihn höre, iſt in hohem Grade befriedigend, und für mich nicht überraſchend, denn ich habe oft geſagt: einen Kronprinzen kann Niemand beurtheilen.

Sie glauben, lieber Orlich, daß ich die Stimmung der Berliner hölzernen Geſellſchaft gegen oder für mich nicht richtig beurtheile, et je ne demande pas mieux, als daß dies wahr ſein möge. Aber, mein gütiger Freund, Sie ſelbſt beurtheilen mich falſch — viel zu günſtig in Ihrem noch jungen Sinne, während der meine alt geworden iſt. Zu Ihrem Staatsrathe taugt niemand weniger, als ich, und ich weiß überhaupt nicht, ob ich noch zu einem anhaltend thätigen Leben tauge. Dies wäre mir nur denkbar: elektriſirt durch eine große Idee oder eine große Perſönlichkeit — und ich zweifle auf dem von Ihnen vorgeſchlagenen Wege mit ſolchen gewaltigen Schlägen in Berührung zu kommen. Nämlich im Staatsrath meine ich. Unmittelbar und mit dem König in einem Geſchäftsverhältniß, oder in Folge einer ſpeziellen diplomatiſchen Sendung wäre dies eher möglich. Endlich aber, mein Beſter, ſind die Eitelkeiten dieſer Welt mit allem Ehrgeiz faſt ganz von mir abgefallen. Ich habe von allen dieſen Dingen, wenn auch nur ein beſcheiden Theil, doch hinlänglich genug gekoſtet, um ihre totale Richtigkeit einzuſehen, ſobald die jugendliche Einbildungskraft ſie nicht mehr mit den ſchillernden Farben ihres verheißenden Regenbogens zu umgeben vermag. Es ſteht wenigſtens ganz feſt, daß ich für die allerhöchſten Ehren, die mir zugänglich ſind, nicht einmal meine Abyſſinierin, das einfache Naturkind, hergeben würde, obgleich ich nicht ſo ſehr an ſie gefeſſelt bin, daß ich ſie nicht zu Hauſe zu laſſen vermöchte, wenn ich meine Schritte dem tugendhaften Berlin zuwende. Dies wird um ſo leichter, da die Aermſte leider faſt ſterbend iſt, und ſich ſeit ſechs Monaten, nach und nach, von einem blühenden braunen Mädchen in ein gelbſchwarzes Skelet verwandelt hat, was mir viel Kummer macht, und meine Neigung für ſie aus Mitleid noch vermehrte, weil die Schönheit und Sanftheit ihrer Seele immer mehr in dieſem leidenden Zuſtande hervortrat. Ich bringe ſie jetzt nach Marienbad, und werde wohl ſchwerlich eher nach Berlin kommen, als bis der König dort von ſeiner Reiſe zurück iſt Doch habe ich an S. M. geſchrieben, kurz ehe ich Ihren Brief erhielt, und werde bald wiſſen, ob der König mich einer Antwort würdigt, und wie dieſelbe ausfällt, was natürlich ſehr viel Einfluß auf meine nächſten Schritte haben muß, obgleich ich, wie geſagt, weit entfernt bin, mich zu irgend etwas drängen zu wollen, noch ſelbſt etwas Anderes zu wünſchen, als mein jetziges dolce far niente.

Adieu, und herzlichſt der Ihrige

H. Pückler.

15.

Irene von Prokeſch an Pückler.

Athen, den 20. Januar 1841.

Gerade an Ihrem Geburtstag, wo Sie mir den ſchmerzlichſten und ich glaube unerſetzlichſten Verluſt, der Sie noch treffen konnte, mittheilten, an eben dem Tage ſchrieb ich

Ihnen auch, mein theurer Freund! mit einer Ahnung des ſchrecklichen Ereigniſſes im Herzen, das Sie, ach, ſchon getroffen hatte bis in die tiefſte Tiefe Ihrer Seele! — Ich und mein Anton wir haben ſchon bei der erſten Nachricht — durch die „Allg. Zeitung" — Ihres Verluſtes, aufrichtig mit Ihnen geweint; Ihre trüben, in tiefem Schmerz empfundenen Worte aber, — vom 30. Oktober und 10. November, die mir erſt mit letzter Poſt zugekommen, — haben uns in Wehmuth verſtummen gemacht. — Ich weiß nicht, ob außer meinem Anton und mir in ganz Europa noch ein Menſch ganz begreifen kann, was die Abgeſchiedene Ihnen war — was Sie an ihr verloren! — Die Sie, theurer Freund, aber lieben und kennen, mögen immerhin Ihr Schickſal preiſen: daß es Sie die im Stolze der Einfachheit und Wahrheit blühende Blume finden ließ, und Ihnen ſo lang — ach, freilich gar zu kurz! — erhielt! — daß es Ihnen gegönnt war dies ſeltene Weſen, ſo ganz glücklich zu machen; denn von dem Augenblick an, wo ſie zur Erkenntniß ihres Lebens und ihrer Liebe kam, war ſie ja glücklich! — und ſo ſchied ſie in eine andere Welt, wo ſie ohne Schmerz den Geliebten erwarten, und in Seligkeit wiederfinden wird! — die Sie aber kennen und lieben, müſſen Sie herzlich beweinen und wünſchen, daß Sie den ſüßen ſchönen und letzten Traum Ihres Lebens noch lange fortträumen! — Glauben Sie nur, Ihr Schmerz, — ſo wie die unendlich rührenden, von heißen Thränen benetzten Zeilen, — ſind uns ein heiliges Denkmal Ihres Herzens, Ihrer Freundſchaft! — Troſt — kann Ihnen niemand geben. Aber Machbuba's Geiſt wird mild, ſchützend und ſegnend Sie umgeben, das iſt meine Ueberzeugung.

Für das Andenken an die Abgeſchiedene bin ich Ihnen ſehr dankbar. Ich werde es oft, und gewiß nie ohne Rührung und wärmſte Erinnerung an dies holde, ſeltene Weſen tragen. (Ich habe es zu dieſem Zwecke auf ein ſchwarzes Armband genäht, da ich nicht mehr Colliers trage.)

Leben Sie recht wohl, theurer Freund! und laſſen Sie uns bald und beruhigend von ſich hören. Wir ſind wohl. Die Kinder blühen wunderſüß. Wären Sie mit uns hier! es iſt ſo mild und ſchön! —

Innigſt Ihre Freundin

Irene.

Meine innigſte Umarmung!

Prokeſch.

16.

Pückler an Gräfin Wally von Revey.

Muskau, den 27. Februar 1841.

Meine theure und ſehr geliebte Freundin,

Gott ſei Dank, daß unſere Briefe endlich in Ihren Händen ſind, damit Sie ſehen konnten, daß wir gewiß nicht fähig ſind, unſere liebe Gräfin Wally zu vergeſſen. Auch meine Machbuba grüßt vom Himmel aus, und ſchickt von nie mehr ſchmelzendem Schnee bedeckt, ein erfrornes Blatt von ihrem Grabe. Ich ſehe dies ſchneeverhüllte Grab nie ohne Thränen, und auch mich dünkt es immer wie eine Grauſamkeit, daß ſie darunter frieren müſſe, das arme Südkind!

Doch was hilft alle Trauer, ſie bringt die Abgeſchiedenen nicht zurück — und ich tröſte mich ſo gut ich kann, obgleich mein Leben verödet iſt.

Wenn Sie nun recht artig ſein wollen, liebe Wally, ſo kommen Sie beſtimmt und gewiß vor Ihrer Kampagne in Marienbad hierher, und zwar noch vor Ende Juni, wo Sie mich und die Fürſtin Pückler finden, die ſich ſehr freut, Ihre perſönliche Bekanntſchaft zu machen, denn geſprochen habe ich ihr ſchon oft genug von Ihnen.

Gedenkt man meiner noch in Ungarn und in Wien? im Guten oder Schlimmen? écrivez-moi cela.

Ich bin immer noch ab und zu recht leidend, der Winter iſt zu horribel für mich, und ich komme ſelten aus meiner Stube, Tag und Nacht leſend oder ſchreibend, und an die Vergangenheit denkend, denn die Welt hat keinen Reiz für mich. Kein Einſiedler kann einſamer und einförmiger leben.

Das Papier geht zu Ende. Adieu und der Himmel mit Ihnen, Gute und Liebe.

Ihr treuergebener
H. F. Pückler.

Dr. Freund empfiehlt ſich dankbar für alles freundliche, was Sie ihm ſagen laſſen.

17.

Pückler an Ida von Düringsfeld.

Muskau, den 12. Juni 1841.

Fürs Erſte, mein Fräulein, den Dank für das erhaltene Buch. Später mehr, ſobald ich es geleſen. Sie ſcheinen, wie ich aus Ihrem Briefe erſehe, einen ziemlich kühnen und eigenmächtigen Karakter zu beſitzen, aber Sie gehen zu weit, wenn Sie Jemandem befehlen wollen „recht geiſtreich zu antworten." Es iſt dies überhaupt ein ſchmählich mißbrauchtes Wort, und nur ſoviel ſteht bei mir darüber feſt, daß die wahrhaft Geiſtreichen, auch immer am meiſten und leichteſten den Geiſt in Anderen zu gewahren wiſſen.

Unſere Korreſpondenz könnte aber, wie ich Sie beurtheile, verehrte Dichterin (auch jenes Geiſtreiche ganz bei Seite geſetzt) eine nicht unintereſſante Wendung nehmen, wenn wir die Kourage hätten, uns gegenſeitig die vollkommenſte Aufrichtigkeit ohne allen Rückhalt zu geloben. Sie kommen mir ganz ſo vor, als ob Sie, mehr als Viele, wohl fähig wären, die ganze Wahrheit zu ſagen; ob auch zu ertragen bleibt noch die Frage.

Genial genug dazu, ſelbſt zum letzteren, ſind Sie, wären Sie auch ſchön, ſo würde mir der Verkehr mit Ihnen als gefährlich erſcheinen, denn ich zweifle nicht, daß Ihnen auch viele der reizenden Fehler beiwohnen mögen, die man immer allein liebt — Vollkommenheiten ſind ſtets langweilig, beſonders auf die Länge.

Was ſagen Sie alſo zu meinem Vorſchlag? Die Ausführung wäre originell genug, und für mich, der ſo gern in den Spiegel ſieht, ein großer Genuß. Doch das iſt egoiſtiſch — und ach! mein liebes Fräulein Thekla, das Ganze iſt doch wohl nur eine Chimaire! Sie werden Evens Kind, und in mir der alte Adam wach bleiben, nach wie vor. Die einzige Wahrheit iſt: daß es keine giebt.

Ihr ganz unwahrer

H. Pückler.

P. S. Ich leſe Ihren Brief wieder durch, und bei Gott ich finde, daß Sie ungemein liebenswürdig ſind. Es iſt aber für mich nichts liebenswürdig, als nur zwei Dinge: Natürlichkeit und Grazie. Beides offenbart ſich in Ihren Briefen, warum kam es mir nicht in gleicher Art entgegen, als ich bei Ihnen war? Ach, es liegen unerträgliche Feſſeln um unſer Weſen. Wie oft habe ich es an mir wie an Anderen empfunden! Nicht wir verſtellen uns, ſondern hämiſche Geiſter hängen uns von der Geburt an fortwährend Masken vor, und werfen uns Steine des Anſtoßes in den Weg, über die wir ungeſchickt ſtolpern müſſen, wir mögen wollen oder nicht. Und dann iſt unſere Phantaſie ein ſo albernes, träumeriſches Kind, und alle Realität ſo hart!

Fräulein Thekla, Adieu.

Was fanden Sie anders an mir als Sie erwarteten? Meine große Eitelkeit wünſcht dies zu wiſſen, vielleicht war auch eine jener Masken im Spiele; und noch ſahen Sie nur wenig derſelben.

18.

Pückler an den Fürſten Felix von Lichnowsky.

Schloß Muskau, den 10. Februar 1842.

Mein theurer Fürſt,

Sie wiſſen das Intereſſe an Ihrer Perſon ſo rege in der Welt zu erhalten, daß es vergönnt ſein muß, Ihnen dasſelbe auch unaufgefordert zu bezeigen. Ihr Werk über Spanien — das, außer der Grazie, mit der Sie dieſen ſchwierigen Stoff zu behandeln wußten, und die ich im voraus erwartete, mich überdies durch ſeine Schärfe und Gediegenheit, eine nicht ſeltene Erhebung zu wahrhaft hiſtoriſcher Würde, durch ſeine kühne Rückſichtsloſigkeit endlich, freudig überraſchte — hatte ich kaum aus der Hand gelegt, als mir die Zeitungen meldeten, wie ſchnell und nachdrücklich Sie Ihre Worte auch zu vertreten verſtehen. Indeſſen bleibt es doch eine Schmach, daß heutzutage jeder aufrichtige Schriftſteller, der weder ein Pedant noch ein Speichellecker iſt, ſobald er ſeine Ueberzeugung ausſpricht, neben ſeiner Feder auch immer gleich eine Piſtole liegen haben muß. In der Litteratur ſollte man ſich nur mit den Waffen des Verſtandes und Witzes, vor allem aber mit denen der Vernunft und Wahrheit bekämpfen, welche après tout ſelbſt eine ungerechte Anklage, gehörig nachgewieſen, ſicherer entkräften, als dieſe dem Reiche der Intelligenz ſo heterogene Raufbolderei. Indeſſen gebe ich zu, daß der Weltmann, wie in ſo manchem, ſo auch hier mit den Wölfen heulen, zur Noth auch beißen muß, und je ſchärfere Zähne er dabei weiſt, je beſſer. Es iſt nur fatal, daß der Ausgang dennoch immer vom unwiderſtehlichen Schickſal allein abhängt, und ich wünſche Ihnen von Herzen Glück dazu, daß diesmal weder Sie noch Ihr Gegner jenem Schickſal erlegen ſind, welches bei Ihnen gewiß nur wartet, bis der Moſt ausgebrauſt hat, um ernſtere und wichtigere Dinge in Ihre Hände zu legen.

Denn die Natur hat Ihnen ſo viele ausgezeichnete Eigenſchaften gegeben, daß man dies wohl erwarten darf. Mir haben Sie wenigſtens vom erſten Augenblick an, einer ungewöhnlichen Aufmerkſamkeit werth geſchienen, und dies vielleicht um ſo mehr, weil ich in Ihnen (et ne vous en fâchez pas), viele der Vorzüge wie der Mängel meiner eigenen Jugend zu entdecken glaubte. Ach, wie ſchade, dachte ich dann oft bei mir ſelbſt, wenn ſolche eben nicht alle Tage anzutreffende Miſchung auch hier wieder erſt zur Reiſe käme, wenn des Handelns Zeit vorüber iſt, wenn man über ſich und ſeinen Beruf, über die Welt und ihre wahre Natur klarer geworden, auf das vergangene Leben nur mit geringer Befriedigung zurückblickt, und doch weiß, daß ein neues, beſſer benutztes, vor der Wiedergeburt des Grabes nicht mehr möglich iſt. — Dieſe Betrachtung des Alters möchte ich Ihnen, mein junger, vielbegabter Freund, aus wohlmeinendſter Abſicht gerade jetzt an's Herz legen, wo Sie vielleicht noch an Ihr Krankenlager gefeſſelt, mehr Gelegenheit und Muße, gewiß auch mehr Empfänglichkeit haben werden mit deutſcher Gemüthlichkeit und Tiefe über ſich ſelbſt zu philoſophiren, was im Grunde ſelbſt bei zweifelhaften Reſultaten eine gar nicht ſo unangenehme Beſchäftigung für alle ſolche Sterbliche iſt, die ſo eitel ſind wie Sie und ich.

Dieſe Eitelkeit iſt auch etwas ſehr Gutes — ſie rangirt ſich unter die zahlreiche Klaſſe von Fehlern, welche, wenn man ſie nur zu beherrſchen verſteht, und nicht von ihnen beherrſcht wird, in der Welt oft mehr nutzen, als die Tugenden. So geht es auch mit einem anderen ſogenannten Fehler, den ich, als Gegenſatz der Beſcheidenheit (dieſen größten aller Fehler), als zu unerſchütterliches Selbſtvertrauen bezeichnen will, ein Fehler, den Sie vor mir voraus haben, und deſſen Mangel mir im Leben mehr als alles andere hemmend in den Weg getreten iſt, der aber auch dem Beſitzer nur Nachtheil ſtatt Vortheil bringen wird, wenn dieſer ihn zu häufig zur Schau trägt, und nicht Gewalt genug über ſich beſitzt, ihn für den gewöhnlichen Verkehr ſorgſam hinter Schloß und Riegel zu halten. Kein großer Mann ohne dieſen Fehler, ſelbſt wenn man ihn Frechheit nennen will, denn der Timide kommt zu nichts, er iſt der geborene Eunuch, nur wo dieſem großen Maß von Aſſürance die eigene Kontrolle, le gant de velours fehlt, erſcheint es leicht als Gemeinheit. Eben ſo der Leichtſinn — etwas Herrliches, eine wahre Himmelsgabe! Doch eine höhere Kraft muß ihn zügeln können. Iſt er mächtiger als wir, ſo fallen wir ihm zum Opfer.

Alſo Maß, ſtrenges Maß in allem, in Licht und Schatten, iſt vielleicht die Hauptlebensregel, keineswegs eine neue allerdings, aber doch eine recht ſelten befolgte, und am wenigſten von den Begabten. Das zweite Bedingniß, um zu reüſſiren, möchte ich „rationelle Folge“ nennen, wenn es das franzöſiſche Wort „conduite“ nicht noch viel beſſer ausdrückte. Dieſe fehlt Ihnen am meiſten, mein liebenswürdiger Fürſt, ſo wie ſie auch leider mir Armen ſtets gefehlt hat. Ohne dieſe werden Sie es aber auch eben ſo wenig als ich zu etwas bringen, und wäre Ihnen das Glück noch ſo günſtig, zuletzt auch im Hafen noch ſcheitern. In den größten wie in den kleinſten Verhältniſſen macht ſich dieſe Wahrheit bemerkbar, und ſelbſt die erhabenſten Helden der Geſchichte gingen an dieſem Mangel zu Grunde, von König Pyrrhus bis zu Karl dem Zwölften und Napoleon. Vergleichen Sie mit ihnen den mazedoniſchen Philipp, Auguſtus und Friedrich, welcher Kontraſt im Leben, und wie verſchieden das Ende! Ich verſteige mich hier vielleicht zu hoch, aber auch in den kleineren Verhältniſſen iſt immer das Meiſte an den höchſten Beiſpielen zu lernen, und wer kann der heutigen Jugend vorherſagen, wozu ſie noch berufen ſein mag. Unſere Zeit iſt wunderlich, et qui vivra verra, doch mögen wir mit gleichem Nutzen auch andere, uns näher geſtellte große Talente betrachten, deren Wirkungskreis nicht mehr auf Thronen ruht, aber ſich doch mit Thronen abgiebt, zum Beiſpiel Thiers und Metternich. Auch hier iſt der Unterſchied wie der Erfolg ſchlagend und alles liegt in der Conduite allein, in der rationellen Folge, keineswegs in den einzelnen, größeren oder kleineren Eigenſchaften.

19.

Fürſt Felix von Lichnowsky an Pückler.

Berlin, Hotel de St. Pétersbourg,
den 12. Februar 1842.

Mein verehrter Fürſt und Meiſter!

Wenig Dinge haben mir in der Welt eine ſo große Freude verurſacht — und es hat mir manches im Leben Spaß gemacht — als Ihr Brief, den ich eben im Bette durch Ihren Merkur erhalten. Ich las ihn erſt ſchnell, dann andächtig und langſam, und endlich verſchlang ich ihn nochmals genußſüchtig. On a beau s'en défendre, geniales Lob freut immer, und kitzelt ganz wollüſtig. Et pourquoi ne vous le dirais-je pas, ich hatte eine ſchülerhafte Angſt vor Ihnen und Ihrem Urtheile; es kam mir gemein vor, um Ihr suffrage zu betteln, deshalb ſchrieb ich Ihnen nicht — und ſchickte Ihnen auch mein Buch nicht; ich mußte es einem glücklichen Zufall überlaſſen, ob es in Ihre Hände fallen würde. — Nun nochmals Dank: Ihr Brief bleibt ein für mich und für Alle merkwürdiges Sammlungsſtück, für mich ſpeziell le livret de bonne conduite délivré par le seul maitre qui en ait le droit.

Ich denke — si les Dieux n'en disposent autrement — noch einige Wochen hierzubleiben. Daß die Hoffnung Sie zu ſehen, mich in dieſem langweiligen Vorhaben noch beſtärkt, trauen Sie mir wohl zu. Wohin ich mich von hier wende, weiß ich nicht, doch nehme ich mir vor, den Frühling, nach dem ich diesmal beſonders lechze, möglichſt angenehm zuzubringen, eingedenk Ihrer Lehre (in meinem Album), daß man „überall Vergnügen ſuchen müſſe, wo man es findet.“ — Daß ich vorher nach Muskau komme, verſteht ſich; ich nehme Ihre freundliche Einladung ſo an, wie die Altfranzoſen de suivre les équipages du Roi; Sie wiſſen, wie darnach briguirt wurde.

Liszt wird heute würdevoll vorgeleſen werden, wie Sie ihn bedenken. — Ich wünſche wohl, daß er ſich etwas über die hieſigen Ovationen moquirte, da ich für ſeine geſunde Vernunft fürchten muß, s'il les prend au sérieux. Ich erkenne unſer hausbackenes Berlin gar nicht wieder! Bref — er wird ſehr hoch oben und ſehr tief unten unausſchreiblich protegirt. Sapienti sat. — Ich trage innere Trauer um meine Königliche Beſchützerin, die Königin Karoline von Baiern, und zugleich um meine letzten perſönlichen Glaubensideen qui s'en vont; aber ich bin zu einem Stumpfſinn gekommen, où je crois que je resterai: no more tears, no more pangs of sorrow.

Mais pour en revenir à Liszt; er bleibt noch die ganze nächſte Woche hier, und giebt zwei Konzerte im Opernhauſe. Wenn Sie um dieſe Zeit kommen, ſehen Sie ihn noch, ehe er Petersburg in die Krallen fällt. —

Nun, alle guten und böſen Geiſter mögen Sie erhalten, und beſonders (je ne cache pas mon égoisme) mir erhalten. Das ſind die beſten und gewiß aufrichtigen Wünſche Ihres zwar unwürdigen aber gutmüthigen Nachfolgers

Felix Lichnowsky und nicht Lignofsky.

Pardon, mais c'est une faiblesse à moi d'aimer qu'on écrit correctement mon nom.

20.

Friedrich Förſter an Pückler.

Berlin, den 24. Februar 1842.

Seit vier Wochen, mein gnädigſter Herr, warten Ihre Freunde, Freundinnen, Verehrer und Anfechter zwiſchen Hoffnung und Furcht ſchwankend erhalten, in Erwartung, Sie hier zu ſehen. Prinz Lichnowsky wollte durch den außerordentlichen Schnellläufer zuverläſſige Botſchaft erhalten haben, Andere rühmten ſich durch Brieftauben überbrachter ſüßer Liebesverſicherung; es war kein Zweifel, Sie wurden ſchon in der Fremdenloge im Theater, in Liszt's Konzert und in den Betſtunden bei . . . . geſehen; nur das Letztere war zweifelhaft.

Dieſes alles wird mich und meine Frau entſchuldigen, daß wir ſo lange gezögert haben, Ihnen, gnädigſter Herr, für die ſchönen Gaben aus dem Morgenlande zu danken; daß Sie einer von den heiligen drei Königen ſind, iſt mir nun gar nicht mehr zweifelhaft, denn Ihr ſchönes Geſchenk datirt ſich von dem Tage dieſer gekrönten Häupter. Wenn wir nun nicht fromm werden in Berlin, ſo iſt es mindeſtens nicht Ihre Schuld; Kreuz und Roſenkranz aus Jeruſalem — und dazu das türkiſche Mäntelchen chriſtlicher Liebe, ſo roſenöl- und moſchusduftend, daß mein Haus ſicher in den Geruch der Frömmigkeit kommen wird, obſchon die Werke Hegel's, Strauß' und Bauer's meine tägliche Lektüre ſind.

Die Berliner ſind — wie Ew. Durchlaucht aus unſeren und anderen öffentlichen Blättern erſehen haben werden, wiederum von einem Huldigungsrauſch befallen; diesmal iſt Liszt der Abgott des Tages — und der Nächte: wir wollen erwarten, ob dieſer Rauſch länger vorhalten wird, als der vom Jahre 40. Hierbei fällt mir ein witziges Wort unſeres Königes bei, welches er in England geſagt haben ſoll. Als die Königin zu ihm ſagte, daß ſie mit großer Theilnahme geleſen habe, welchen Enthuſiasmus er bei ſeiner Huldigung in Berlin erweckt, ſoll Se. Majeſtät geantwortet haben: ja wohl; anfänglich wollten mich die Berliner vor lauter Zärtlichkeit auffreſſen, und jetzt iſt es ihnen leid, daß ſie es nicht gethan haben.

Was nun unſeren liebenswürdigen Freund Liszt betrifft, ſo gewährt mir ſeine Erſcheinung und die nähere Bekanntſchaft mit ihm großes Vergnügen. Hier wirkt einmal nicht etwa Talent, Reichthum, Rang, hohe Geburt, und was ſonſt beſticht und die Eitelkeit reizt, ſondern der Genius, die Perſönlichkeit. Dies aber muß ich doch meinen guten Berlinern zugeſtehen, daß ſie ſich darauf verſtehen, das, was in Einem Gutes und Gediegenes iſt, zu Tage zu fördern; keine andere Stadt hat Liszt ſo kennen gelernt, wie wir. Er hat vortreffliche Reden an die Studenten, die ihn im Triumphe nach Hauſe geleiteten, gehalten, bei allen Feſtlichkeiten nahm er das Wort auf die ungezwungenſte Weiſe, er zeigte ſich immer ſplendid, beſcheiden und doch in den höchſten Kreiſen ſeine Stelle behauptend, befand ſich aber am wohlſten auf meinem Sopha beim Perlenſchaum und der Cigarre, am aufgeregteſten bei Bettina, und am zufriedenſten bei Charlotte von Hage.

Sie fragen mich, wie es mit der Philoſophie der Offenbarung ſteht? und haben ſich an eine gute Quelle gewendet, denn ich bin einer der eifrigſten Zuhörer Schelling's.

Noch befinden wir uns mitten drin — in der Dunkelheit — und offenbar iſt mir nur dies geworden, daß er ſo wenig ein neues Syſtem zu Tage treiben wird, als ein Mann von ſiebzig Jahren noch einen neuen Backenzahn bekömmt; iſt's der Fall, ſo iſt der Zahn gewiß hohl. Schelling weiß ſich ſo viel darauf zu Gute, daß er ſeit vierzig Jahren geſchwiegen hat, und verkündigt mit großen Worten, daß er nun endlich ſein Schweigen brechen werde. Es giebt aber in unſeren Tagen nur eine Weiſe zu ſprechen, das iſt die durch die Preſſe; ſo lange er ſeine Vorleſungen und zumal ſeine ſehr dürftige Polemik gegen Hegel nicht drucken läßt, ſo lange ſchweigt er — und er wird ſchweigen. Mit Maltzan ſcheint es zu Ende zu gehen; man ſagt, daß einſtweilen der Brüſſeler Arnim das Portefeuille übernehmen werde, ſpäter aber Canitz Miniſter des Auswärtigen werden ſoll.

Ihre freundliche Einladung lockt mich und meine Frau ſehr lebhaft, und ich wünſchte wohl, daß es die Götter ſo glücklich fügten, mich einmal wieder in dem herrlichen Muskau und in Ihrem Umgange zu erfriſchen.

Mit unveränderter Geſinnung

Ew. Durchlaucht

gehorſamſter

F. Förſter.

21.

Sabine Heinefetter an Pückler.

Breslau, den 9. April 1842.

Durchlauchtigſter Herr, Zierde aller Fürſten,
Ideal aller Männer,

Sie werden kaum noch die unbedeutenden Schriftzüge erkennen, die im Meere der Vergangenheit längſt in Ihrem Gedächtniſſe untergegangen ſind — doch wie oft von den Träumen verſunkener débris ein ſchwacher kaum erkennbarer Gegenſtand wieder auf der Meeresfläche erſcheint, tauche auch der Name Sabine ſchwach ſchimmernd hervor — die nicht mehr der langgenährten Sehnſucht widerſtehen kann, das Ideal der Männer noch einmal zu ſehen, um noch einmal alle die begeiſterten Gefühle auszudrücken — die ſeit Jahren durch Ihr Andenken genährt. Jetzt erſt nach reiferer Erfahrung vermag ich zu faſſen, welch ein

Schatz, welch ein Stolz für die deutſche Nation ſind Sie. — Zufällig ſprach ich neulich mit einem Herrn von Pückler, welcher mir die wahrhaft romantiſche Beſchreibung machte von Ihrem Aufenthalt in Muskau — um alſo einmal einen Begriff eines Feenreichs zu bekommen, möchte ich Sie dort auf einige Tage beſuchen — man ſagte mir aber, Sie verließen zum Frühjahr abermals den deutſchen Boden, um auf's neue Ihr theures Leben all den Gefahren preiszugeben; iſt es ſo — dann will ich auch den Aufenthalt nicht aufſuchen, wo das Herrlichſte fehlt. — Beglücken Sie eine Sterbliche mit zwei Zeilen, denen ich hier entgegenharre, ob Sie eine Nachtigall mehr in Ihrem Parke auf einige Tage haben wollen; dem Fürſten könnte es unangenehm ſein, dem Poeten gewiß nicht. — Verzeihen Sie meine Freiheit, meine begeiſterte Verehrung fand doch wenigſtens einen großen Troſt darin, dieſe Zeilen niedergeſchrieben zu haben. Mich mit einer ganz unterthänigen Weltphraſe empfehlend, bin ich mit allem Reſpekte Eurer Durchlaucht ganz ergebene

Sabine Heinefetter.

22

Pückler an Sabine Heinefetter.

Muskau, den 17. April 1842.

Liebſte Sabine, Ihr Brief hat mich ſehr erfreut, und ich werde mich herzlich daran ergötzen, den Tönen einer ſo lieblichen Philomele nach vielen vergangenen Jahren von neuem zu lauſchen. Sind Sie noch ſo ſchön als ſonſt? Ich bin uralt ſeitdem geworden, doch das Herz bleibt bei den dichteriſchen Gemüthern immer jung, wenn es auch etwas platoniſcher geſtimmt wird.

Daß Sie gut genug ſind, mich alten Einſiedler in ſeiner Klauſe beſuchen zu wollen, rechne ich Ihnen hoch an, aber zarte Nachtigallen dürfen nicht vor dem Frühjahr erſcheinen, damit ihre Umgebung nicht zu kahl, zu rauh, zu kalt, zu unerquicklich ſei. Kommen Sie alſo womöglich nicht vor den erſten Tagen des Mai, um Ihretwillen, denn mir bringen Sie das Frühjahr zu jeder Zeit. Ferner da ich oft genöthigt bin, kleinere Exkurſionen auf meine Güter zu machen, bitte ich mir den Tag Ihrer Ankunft genau etwas vorher zu beſtimmen, damit wir uns nicht verfehlen.

Ich ſchlage den 5. Mai vor, doch richten Sie dies ganz nach Ihren Geſchäften und Ihrer Bequemlichkeit ein. Auch vergeſſen Sie Ihr Reitkleid nicht, denn ein vortreffliches arabiſches Damenpferd, fromm wie ein Lamm, und wenn man will, ſchnell wie eine Gazelle, ſteht für Sie bereit. Aber Sie müſſen wie ein Student, wie ein guter Kamerad mit mir leben, denn ich bin ganz allein mit ein paar Dienern in meinem alten Schloß, im halben Naturzuſtande lebend, faſt wie Diogenes. Vielleicht amüſirt Sie dies gerade, denn ich weiß, Sie haben das Ungewöhnliche nicht ungern, und ſind genial genug zu einem völligen abandon, das Einzige, was ich noch auf der Welt liebe.

Alſo geben Sie mir bald Nachricht, was Sie beſchließen. Nur bringen Sie nicht etwa noch jemand Anderes mit. Ich bin viel zu menſchenſcheu geworden, um Ihnen außer einer Kammerjungfer irgend ein zweites menſchliches Weſen als Appendix zu geſtatten. Adieu, ich küſſe Ihre ſchönen Lippen väterlich, und erwarte Sie mit anmuthiger Ungeduld. P.

23.

Fürſt Felix von Lichnowsky an Pückler.

Schloß Krzizanowitz (Adreſſe Ratibor),
den 21. Januar 1848.

Mein verehrter Fürſt! Ich frage mich manchmal, wie es möglich iſt, daß ich nun einen Monat hier einſam ſitze, weit über alle Gränzen der Civiliſation hinausgeſchoben, und noch nicht meine Stimme zu Ihnen erhoben habe. — Seit ich Sie in Dresden ſah, habe ich durch Zeitungen, Maltzan (den roſenfarbenen) und ein vom General von Rahden ſorgfältig bewährtes Autograph Ihrer Hand Nachricht von Ihnen; ich hoffe, dieſer Brief findet Sie in Muskau, und folgere, daß Sie der einzige Menſch in Europa ſind, der begreifen wird, wie man ſich im Winter in ein einſames Jagdſchloß einſperren kann. — Ich habe Ihnen auch noch tauſend Grüße und Empfehlungen von Leſſeps auszurichten, der mich täglich im Gefängniſſe zu Barzelona beſuchte, und Ihr treuer Verehrer iſt. Er erinnert ſich mit viel Freude Ihrer Ritte in Aegypten, und hofft, Sie haben ihn nicht vergeſſen. Er iſt, wie Sie wiſſen, der lion du jour in Frankreich geworden, und erhält ſich ganz erſtaunlich eine Woche um die andere. Ich trank ganz vortrefflichen Malaga aus ſeinem Keller; er war früher in Malaga Konſul; — er bot mir an, mir eine Quantität für mein gutes Geld zu ſchicken; wenn Sie wollen, können wir zuſammen ein Faß kommen laſſen, Malaga sec et vieux. — Da Sie ſich für Weine intereſſiren, erzähle ich Ihnen noch, daß ich in Puerta Santa Maria zwei Fäſſer ſehr guten Sherry (yellow without brandy) gekauft habe — ich gebe Ihnen die Adreſſe, wenn er Ihnen konvenirt.

Haben Sie Verkaufspläne wegen Muskau? Der Herzog von Koburg, der ſehr bedauert, Sie nicht geſehen zu haben, als Sie acht Tage dort waren, ſprach mir vieles über das was ſich thun ließe, et sans indiquer le chiffre, ſagte er mir ſehr annehmbar ſcheinende Dinge. — Soll ich Ihnen das detailliren? — Der General von Rahden erinnert ſich Ihrer verehrungsvoll. — Ich jage, ſchreibe, ruhe mich phyſiſch und moraliſch aus, und erwarte Liszt täglich. Rahden iſt allein bei mir, und alles um mich herum in Schnee und Waſſer aufgelöſt. Nun leben Sie wohl, mein verehrter Fürſt, und beglücken Sie mich mit einem Schreiben von Ihrer Hand.

Lichnowsky.

24.

Pückler an Felix Fürſt von Lichnowsky.

Schloß Muskau, den 7. Februar 1843.

Gewiß habe ich, mein verführeriſcher Principe della fortuna (felix felicissimus) Ihren liebenswürdigen Brief nur der Einſamkeit Ihres Jagdſchloſſes und der trüben Witterung zu danken, wo man ſich in melancholiſchem Ennui aller vergeſſenen Freunde auf einmal erinnert, wozu ich aber am meiſten Anſpruch hätte, da ich wahrſcheinlich der einzige dieſer Freunde und Verehrer bin, der auf gleich einſamem Pole im Sturm und Regen Ihnen gegenüber ſitzt. Ich denke indeß bald mich wieder in die Welt zu lanciren, ohne jedoch Muskau zu verkaufen, obgleich mir ſchon 300,000 Thlr. mehr dafür geboten wurden, als der Herzog von Koburg wollte.

Für Leſſews Andenken bin ich ſehr dankbar, und wenn meine unbeſiegbare Faulheit mir noch einmal geſtattet, mein Buch über Aegypten herauszugeben, ſo würde er gewahr werden, wie ſehr ich ſeiner Liebenswürdigkeit und ſeinen diplomatiſchen Talenten ſchon damals Gerechtigkeit widerfahren ließ. At all events, laſſen Sie den Malaga für uns kommen, ich bin Ihnen ſehr dankbar für Mittheilung der Gelegenheit.

Ihr treuer Verehrer

H. P.

P. S. Dem Herrn General von Rahden küſſe ich die Hand. Er ſoll nicht vergeſſen, mich im Frühjahr, wenn der hieſige Leichnam wieder auferſteht, in Muskau zu beſuchen.

24.

Pückler an den Maler Pollak.

Schloß Branitz bei Kottbus, den 23. Juli 1850.

Geehrteſter Herr Pollak,

Es iſt Ihnen wahrſcheinlich bekannt geworden, daß ich Ihre Meluſine acquirirt habe, und es iſt mir ein Bedürfniß, Ihnen darüber einige Worte zu ſagen. Der Neid der Berliner, leider eine Haupteigenſchaft unſerer Nation, beſonders des nordiſchen Theils derſelben, hat alles Mögliche aufgeboten, dies Bild herabzuſetzen und die Leute, die, ſtatt eigener Anſicht ihr Urtheil nur aus Journalen und Zeitungen zu entnehmen gewöhnt ſind, haben treulich nachgeplappert, was dieſe ihnen vorſchrieben. Mit Recht konnte die Kritik dem Bilde nur eine Verzeichnung des rechten Armes vorwerfen, ein Mangel, der auch erhabenen Bildern des Correggio vorzuwerfen iſt.

Was mir Ihr Bild werth machte, iſt

1) daß es wundervoll gemalt iſt,

2) daß mich deſſen Kompoſition vollſtändig befriedigt,

3) gerade daß es (was man unvernünftiger Weiſe getadelt hat) beim erſten Anblick, bei aller Schönheit der Fee, eher einen unheimlichen als gewinnenden Eindruck macht, aber je mehr man ſich darin vertieft, für den der überhaupt künſtleriſch empfänglich iſt, immer mehr und mehr die hinreißende Anziehung der Syrene übt. Hierin erkenne ich am meiſten die dichteriſche Schöpfungskraft des wahren Künſtlers.

Ich kenne mehrere bewunderungswürdige Gemälde von Ihnen, beſitze jedoch, außer der Meluſine nur noch eine reizende Skizze, eine italieniſche Pilgerin, die ſich den verwundeten Fuß verbindet. Es geht daher meine Bitte an den liebenswürdigen Künſtler, wenn er ein Bild vollendet

haben wird, das ihn ſelbſt vollkommen befriedigt, es mir gütigſt anzuzeigen und mir den Verkauf anbieten zu wollen.

Genehmigen Sie bei dieſer Gelegenheit den Ausdruck meiner aufrichtigſten Verehrung, die Ihnen von jedem ächten Freunde der Kunſt gebührt.

Herrmann Fürſt Pückler.

26.

Franz Liszt an Pückler.

Weimar, 23 juin 1853.

Mon Prince,

Le Docteur («puisque Docteur il y a») auquel vous voulez bien accorder quelques lignes d'intérêt, les mérite beaucoup plus à titre de malade qu'à celui de Docteur, si bien que sans l'aide des Docteurs des plus hautes sciences et des plus illustres facultés, en tête desquels il se plait à vous révérer depuis longtemps, il risque fort d'être bientôt relégué parmi les incurables — surnuméraires à la recherche de quelqu'hôpital, qui resterait à fonder. — Durant les cinq années de traitement, dont la Providence l'a fait servir à Weimar, il n'est guère arrivé à autre chose qu'à varier et revarier son mal. C'est là une sorte de mieux, qui à la longue peut aussi bien n'être qu'un *pire relatif*, et finir par devenir tout à fait intolérable. Or, s'il y a pour lui mille façons différentes de «désespérer alors qu'on espère toujours», il n'est qu'une pour le tirer d'affaires, une fois pour toutes; et celle-là, je puis vous l'assurer sur l'honneur et mon parfait savoir serait à la lettre *simple comme bon jour*. Il s'agirait tout bonnement de daigner vouloir, et il n'en coûterait qu'un seul mot, pour me rendre le plus heureux et le plus reconnaissant des hommes. Au lieu de cela, on perd le temps à administrer à notre pauvre Docteur force drogues qui ne font qu'irriter et gâter ses humeurs, sans qu'il en résulte même grand profit pour les «honest apothecary.»

La seule consolation qui lui reste, c'est de rencontrer de loin en loin quelqu' hommes d'esprit et de coeur, qui lui veut du bien en compensation de tout le mal que lui font les sots, toujours méchants par réflexion et amour-propre. Vous comprénez, mon Prince, combien il a été sensible à votre lettre, et quoiqu'il advienne, quelque désespéré qu'on puisse rendre son état, il vous sera certes trop sincèrement reconnaissant pour la part que vous prenez à son sort en ce bas monde pour jamais enfreindre les plus scrupuleuses règles et la discrétion qu'il est du reste plutôt disposé à s'exagérer qu'à amoindrir. Il attendra donc patiemment que vous voulez bien lui communiquer verbalement la recette que vous avez l'amicale bonne grâce de lui promettre — et ne se permettra d'autre intempérance de régime et de langue que de se recommander respectueusement à la continuité bienveillante de votre souvenir.

F. Liszt.

27.

Pückler an Franz Liszt.

Mon cher et très honoré Liszt.

Je ne saurais vous donner un plus beau titre que votre nom, et c'est bien du fond de mon coeur que je vous dis cela. J'aime en général les gens qui me sont supérieurs, et je me glorifie de ce sentiment dénué de toute envie, quoique ma timidité et mon humilité naturelle — qui augmentent avec l'âge par une plus exacte connaissance de moi-même — m'empêchent souvent de le montrer comme je le voudrais. En vous, mon cher, j'admire la fermeté de votre caractère, votre eminent et vaste esprit, la mâle bonté de votre âme, bien plus encore que votre spécialité celèbre, et comme je n'ai aucun intérêt personnel à vous flatter, votre esprit comme votre coeur doivent vous prouver que cet hommage est sincère, et que j'ai senti le besoin de vous le dire. Après tout, il y a peut-être aussi un peu de vanité dans cet aveu. En vous montrant que je suis capable de vous apprécier à votre juste valeur, il se peut que je tiens à en avoir aussi le mérite à vos yeux. Mon Dieu, la vanité se mêle de tout dans le monde, les plus grands même ne peuvent s'en défendre, et les êtres ordinaires comme moi ont bien plus de droit encore à l'indulgence sur ce chapitre.

Enfin, quoiqu'il en soit, j'écris au moins ce que je pense, et ce n'est déjà pas trop commun.

N'oubliez-pas de tenir votre promesse, et de m'envoyer à Coblence poste restante votre oeuvre sur la vie de Chopin. N'oubliez-pas non plus de prendre mon parti auprès de Madame Kalergis. Cette femme charmante me fait une impression singulière. Si j'étais encore jeune, je finirais par en devenir follement amoureux, vieux comme je suis, elle ne me rend qu'imbécile, ce qui est très-humiliant pour moi, et sans doute très-ennuyeux pour elle.

Adieu, milles respects les plus affectueux à Madame la Princesse, et bien sincèrement tout à vous.

H. Pückler.

28.

Pückler an Franz Liszt.

Schloß Branitz, den 26 Januar 1856.

Mein gütiger Gönner,

Diesmal ſchreibe ich Ihnen deutſch, weil ich als Supplikant vor Ihnen erſcheine, und deutſch iſt unterwürfiger, obgleich ich dennoch wage das Hochwohlgeboren wenigſtens zu unterdrücken, denn Leute wie Sie brauchen keinen anderen Titel, als ihren Namen, und rangiren überdieß mit der ſeltenſten Pairie, nämlich der, die von Gottes Gnaden Genius geboren wird, wie Goethe es nennt: eine Entelechie *mächtiger* Art.

Dieſer entbiete ich nun meinen reſpektvollen Gruß, und komme, als Entelechie geringer Art, zu meiner nur ganz proſaiſchen, aber nicht weniger dringenden Bitte.

Ich erſuche Sie, eine vieljährige Freundin von mir in Ihren Schutz zu nehmen, die Gräfin Merveldt, die durch eine unglückliche Heirath alle Mittel unabhängig leben zu können verloren hat, ſich ihren Unterhalt ſelbſt erwerben will, und hierzu, ihrer inneren Neigung folgend, einen künſtleriſchen Beruf gewählt.

Ich ſelbſt habe ihr dazu Weimar vorgeſchlagen, wo ſo viel Begeiſterung in der Luft ſchwebt, wenn auch nicht alle Weimaraner von dieſer Luft leben, aber doch viele, und dieſe, hoffe ich, werden der guten, für alle Kunſt ſo innig empfänglichen, Schülerin den ſchweren Anfang gern durch Nachſicht und freundliches Entgegenkommen zu mildern ſuchen.

Wer könnte dazu mehr beitragen in der Weimar'ſchen Künſtlerwelt, als Sie, ſowie die eben ſo geiſtvolle als edle Fürſtin Wittgenſtein, und — ich kann keine treuere Bezeichnung finden — der ſanfte Engel, ihre Tochter.

Die Gräfin bei dieſen Damen einzuführen, denen ich mich ſelbſt zu Füßen zu legen bitte, iſt alſo mein zweites

Geſuch, nach deſſen Erfüllung ich, in Verbindung mit Ihrem Wohlwollen, der Gräfin für ihren künftigen Aufenthalt in Weimar nichts Beſſeres mir wünſchen kann.

Das Haus der Fürſtin von ſo natürlich erſcheinender, oſtentationsloſer, verbindlicher Gaſtfreiheit, wo Jeder in ſeinen Geiſteskräften erregt wird, und doch Keiner der größten Freiheit entbehrt, wo ſo oft die auserleſenſten Kunſtgenüſſe mit einander abwechſeln, und wo jeder Gaſt nur gilt, was er iſt, nicht wie er heißt — gewährt ja allein ſchon einen Genuß, der irgend für das Gute und Schöne empfängliche Naturen über manches Ungemach hinwegführen, manches frühere Leiden ſie in ſo wohlthuender Geſelligkeit eine Zeit lang vergeſſen laſſen mag.

Doch nun genug. In Wahrheit ehrerbietigſt

Ihr ergebenſter H. Pückler.

29.

Pückler an Bismarck.

Frankfurt, den 26. Juli 1857.

Eccellenza,

Die Lektüre der hier dankbar zurückgeſandten Manuſkripte hat mich ungemein erfreut und befriedigt, beſonders das letzte in's Reine mundirte.

Dies ſpricht ſo präzis und klar meine eigenen Anſichten aus, ja begegnet ſich zuweilen faſt wörtlich mit eigenen gelegentlichen Aufzeichnungen über daſſelbe Thema, daß ich wahrhaft davon frappirt bin, und mir bald einbilden werde, ein beſſerer Politiker zu ſein, als ich mir bisher zutraute, da ich mit einer ſo anerkannten Autorität vollkommen übereinſtimme.

Mit dem erſten, noch brouillonartigen Aufſatz, wo manches nachher in der Reinſchrift wohl noch geändert ward, bin ich zum Theil nicht ſo vollſtändig einverſtanden, weil ich Oeſterreich zu hart und zu einſeitig inſofern beurtheilt finde, als ob ein wenig Perfidie und übler Wille nur von ſeiner Seite ſtattgefunden, wir uns aber immer gemüthlich und de bonne foi gezeigt hätten. Ich fürchte unſere Gemüthlichkeit entſteht nur aus Schwäche, und unſere bonne foi aus Furcht und Mangel an Thatkraft; an der Velleität Andere auch wohl hinter's Licht zu führen, fehlt es uns gar nicht.

Darf ich mir nun, hinſichtlich der erſt erwähnten Arbeit, eine vertrauliche Frage erlauben — haben Sie ſie dem Prinzen von Preußen mitgetheilt, und wäre dies noch nicht geſchehen, wollten Sie mir nicht geſtatten, daß ich es thäte? Der Prinz, glaube ich, hat ganz dieſelben Anſichten, und es würde ihm wahrſcheinlich aufrichtige Genugthuung gewähren, Sie auf demſelben Wege zu finden, im Fall Sie ſich bisher nicht ſchon ſo erſchöpfend gegen ihn ausgelaſſen hätten.

Ich komme im Lauf des Tages zu Ihnen, wenn Sie mir mündlich ſagen laſſen wollen, zu welcher Stunde von 1 Uhr an ich Sie zu Haus treffen kann. Bis dahin, wie immer mit wahrſter Hochachtung

Euer Exzellenz,
gehorſamer und ergebener Diener
H. Pückler.

30.

Pückler an eine franzöſiſche Dame, die den Montblanc beſtiegen hatte.

Lausanne, le 2 novembre 1860.

Madame,

J'ignore encore votre nom, Madame, mais Mr. de Fonton m'ayant appris que vous désiriez posseder mon

autographe, je m'empresse de profiter de cette permission indirecte, pour vous adresser ces lignes.

Veuillez d'abord bien croire, Madame, que je me sens très-flatté de votre demande, et d'autant plus que je sais qu'elle me vient d'une personne assez héroiquement organisée pour avoir voulu, la première de son sexe, contempler le monde du sommet du Montblanc. D'après cela, sans vous connaître autrement, je reste cependant convaincu, que vous devez avoir un de ces caractères charmants, auxquels d'un côté rien ne paraît trop élevé pour l'atteindre, tandis que dans d'autres moments ils ne dédaignent pas non plus à descendre avec un gracieux intérêt aux choses les plus minimes, par exemple même à l'envie espiègle d'étonner le plus insignifiant des hommes, un vieillard quasi mort, par la demande de son autographe. Eh bien, voilà des contrastes qui, selon moi, constituent la véritable amabilité, et je vous avoue que ma vanité, que je croyais éteinte depuis long-temps, s'en est trouvée très-agréablement résuscitée. Daignez-donc, Madame, en agréer mes plus sincères remerciments avec mes bien affectueux respects.

H. Pückler.

P. S. Aurais-je un autographe en échange?

31.

General Adolph von Williſen an Pückler.

Rom, den 15. März 1868.

Mein gnädigſter Herr,

Euer Durchlaucht Schreiben hat mir ſehr große Freude gemacht. Mit Ihren Schriftzügen trat mir Ihre hochverehrte Perſon lebhaft vor Augen, und damit die ſchönen Erinnerungen an die genußreichen Augenblicke, die ich in dem Licht der Blitze Ihrer Unterhaltung und dem Glanz des Leſens Ihrer Schriften verlebt habe. Der „Verſtorbene“ hat mich im vergangenen Jahre auf der Reiſe durch ganz England begleitet, und ich habe meine blöden Augen durch die Schärfe ſeiner Beobachtung zu ſtärken geſucht. So ſchon lange ein Bewunderer von Ew. Durchlaucht, wird mir jetzt eine neue große Eigenſchaft ganz klar. Sie ſind ein Onkel, wie es mir ſcheint, daß es ſeit Mazarin keinen gegeben hat, immer eine Nichte ſchöner und feiner und liebenswürdiger als die andere. Da meine Frau noch nicht hier iſt, ſo bin ich leider nicht im Stande irgend etwas Weſentliches für die Frau Fürſtin Carolath zu thun; aber alles, was in meinen Kräften ſteht, habe ich zu ihrer Dispoſition geſtellt.

Sie wollen von dem Kardinal Antonelli hören. Umgekehrt, wenn Sie eine Schilderung gäben, würde ein beſſeres Reſultat erreicht werden. Antonelli iſt aus Sonnino, dem Vaterlande der Vollblutbanditen, und ſein ſcharf ausgeprägtes Geſicht, auf einem Körper von ſchlangenartiger Biegſamkeit, würde ſich in dem richtigen Koſtüm ſeines Vaterlandes gar nicht übel ausnehmen, nun iſt er aber in die Schule der allein in Europa noch übrigen traditionellen Politik gekommen, er iſt ſehr höflich, vollkommen anhörend, fein erwiedernd, ſcheinbar alles zuſagend, nur Unmöglichkeiten bemerklich machend, die im kanoniſchen Recht oder Herkommen liegen. Der unüberwindlichen Macht des non possumus webt er auch Goldſäden in unbedeutenden Unterhandlungen. Die Macht von Rom iſt zwar morſch, ſie war aber vor 300 Jahren noch viel morſcher, wer will alſo vorherſagen was kommen wird. Den ironiſchen Seitenblick von Ew. Durchlaucht auf non possumus verſtehe ich mit meinem beſchränkten Unterthanenverſtande nicht.

[illegible]

Bismarck an Pückler.

Berlin, den 26. Januar 1864.

Ew. Durchlaucht

ſind ungerecht, ich kann ſagen in meinem Nerven- und Geſchäftszuſtande, grauſam gegen mich. Seit mehr als 30 Jahren (Sie wohnten am Dönhofsplatz, jetzt Grabow's Hotel) buhle ich um Ihre Gunſt; Sie werden das vergeſſen haben, ich war damals ſehr jung; ich glaubte aber meine Bemühungen ſeien ſchließlich mit Erfolg gekrönt, und nicht wegen der Stellung, die Sie in der europäiſchen Hierarchie einnehmen, nicht wegen der Anerkennung, die Andere Ihnen zollen, ſondern aus Motiven, die innerhalb der menſchlichen Haut beſchloſſen ſind, wegen der ſtolzen Unabhängigkeit Ihres Karakters, welche der Liebenswürdigkeit Ihres Geiſtes dennoch keinen Eintrag thut, iſt mir dieſe Errungenſchaft in hohem Grade theuer. Sie können mir dieſelbe nicht wegen Zufälligkeiten entziehen wollen, in einer Lage, wo ich nicht mein eigener Herr, ſondern der Zeiten ohnmächtiger Spielball bin. Wie können Sie annehmen, daß irgend jemand, am allerwenigſten einer Ihrer ehrlichen und unintereſſirten Verehrer, Ihre Hand nicht herzlich ergreifen würde, wenn er ſieht, daß ſie ihm entgegengeſtreckt wird. Die Einladungsliſte zu dem vorgeſtrigen Diner habe ich nicht mit Augen geſehen; ja, ein Mitglied beider Häuſer und ein Rath haben ſie entworfen, und ich hätte nichts davon gehabt, Sie unter 30 Perſonen an einem haſtig ſervirten Tiſche zu ſehen. Sobald ich den Moment disponibel machen kann, komme ich zu Ihnen, um Ihnen ſo offen wie ich gegen Freund und Feind zu ſein ſtrebe, zu ſagen, daß nichts zwiſchen uns ſteht, als die menſchliche Unvollkommenheit, die auch mich, trotz des beſtimmteſten Gegenwillens, von der Stellung des wohlerzogenen Edelmanns in den Triebſand des Aktenlebens verſinken läßt. Ich bitte inſtändig um Ihre Vergebung, und zweiſle nicht, daß ich ſie erhalte, ſobald wir uns geſehen haben.

In aufrichtiger Verehrung

Ihr

v. Bismarck.

Zwei gedruckte Artikel Pückler's.

Erklärung.

Jean Paul kam eines Tages zu Goethe, und beklagte ſich dort bitter über die vielen eben ſo ungerechten als ſinnlos perſönlichen Angriffe, die er von einem Troſſe litterariſcher Neider erleiden müſſe. Im Anfange habe er darauf geantwortet, endlich aber wohl eingeſehen, daß er damit nur erfolglos in ein Wespenneſt ſteche, und nun ſei er entſchloſſen, nicht eher wieder zu einer Entgegnung zu ſchreiten, als bis man ihm vorwerfe, ein paar ſilberne Löffel geſtohlen zu haben. Unſer Patriarch aber ſchüttelte ſein Jupiterhaupt, und ſagte lächelnd: „Lieber Freund; auch dann würde ich nicht antworten. Beruhigen Sie ſich ganz über dergleichen. Wer raſch durch ein Dorf reitet, den bellen die Hunde an, warum? Weil er hoch ſitzt, und ſchneller vorwärts kommt. Beides können Menſchen wie Hunde oft nicht vertragen.“

Auch kleinere Leute, wie Goethe und Jean Paul thun gut, ſich dieſe Lehre zu merken, und für mich iſt ſie ſchon ſeit langer Zeit zur Norm geworden, wobei die Erfahrung mich zugleich überzeugt hat, daß trotz aller Verdunklung das zu ſeiner Zeit Wahre zuletzt doch immer anerkannt wird. Iſt nun dieſes Wahre auf Seiten der Angreifer, ſo beſcheide man ſich in Geduld, denn man kann's nicht ändern — beruhen ihre Vorwürfe aber nur auf falſchen Prämiſſen, oder ſind ſie mit gehäſſiger Abſicht aus der Luft gegriffen, ſo verdunſten ſie auch wieder in der Luft, oder ihre böswilligen

Erfinder müſſen ſich, wie der giftige Skorpion im Feuer, den eigenen Stachel in's Gehirn drücken.

Warum alſo dieſem ſicheren Gottesurtheil unnütz vorgreifen? Um ſo weniger bedarf es deſſen, da es ohnehin dem der Recht hat, wenn er irgend dem Publikum bekannt und werth geworden iſt, ſchon von Anfang an fremden Vertheidigern nicht fehlen wird, die ſich unbillige Verunglimpfungen dieſer Art oft mehr zu Herzen nehmen, als der Betheiligte ſelbſt.

Obiges iſt in der Abſicht geſchrieben, um mehreren Gönnern und Freunden, die mir in neuerer Zeit verſchiedentlich ihre Verwunderung darüber bezeigt haben, daß ich den gröbſten öffentlichen Angriffen nur beharrliches Schweigen entgegengeſetzt — ein für allemal hierdurch begreiflich zu machen, warum ich es weder nöthig, noch in der That meiner würdig geachtet, mich bei jedem Anlaß, er gehe nun mich ſelbſt, meine ſupponirten Geſinnungen und Handlungen, meine Reiſen, meine Gartenanlagen, meine Vermögensumſtände, ja ſogar meine arabiſchen Pferde, oder Gott weiß was ſonſt noch an (denn alles Genannte hat wunderlicherweiſe Stoff hergeben müſſen) warum, ſage ich, es von mir verſchmäht worden iſt, mich über alle dieſe Lappalien in einen nie endenden kleinen Krieg mit ariſtokratiſchen Nullitäten und radikalem Pöbel einzulaſſen, der das beſſere Publikum viel weniger hätte beluſtigen können, als enekeln müſſen.

Diejenigen, welche mir mit Freimüthigkeit, aber mit Anſtand entgegengetreten ſind, achte ich als meine Lehrer, und ich kann verſichern, daß ihr Tadel mir nützlicher und erfreulicher geweſen iſt, als manches fade Lob, daß ich nicht zu verdienen mir bewußt bin. Doch auch dies wird in der Regel beſſer ſtillſchweigend verarbeitet, obgleich ich nicht Pedant genug bin, um mir nicht auch zuweilen in dieſer Hinſicht eine Ausnahme von der Regel zu geſtatten. Solches würde jedoch nur bei bedeutenderen und geſchickteren Gegnern ſtattfinden, und wo es ſich um die Sache, nicht um Perſönlichkeiten handelt.

Ueberhaupt aber bin ich der Meinung, daß, wer einmal ein Mann des Publikums geworden iſt, es ſei als Schriftſteller oder als Staatsmann, in höheren oder geringeren Verhältniſſen, heutzutage ſich unbedingt mehr als ein anderer geduldig gefallen, und auch die korrupteſten Urtheile mit ruhiger Gleichgültigkeit über ſich ergehen laſſen muß, wenn er ſeinen eigenen Vortheil richtig verſteht. So wurde z. B. unſeren deutſchen Geheimeräthen ihr harmloſes Leben ſchon durch die Nadelſtiche der ſeligen „Allgemeinen L. Ztg.“ unerträglich ſauer gemacht, während Sir Robert Peel nur dazu gelacht hat, daß man ihn an zwanzig Orten als einen Miſſethäter in effigie verbrannte.

Man erlaube mir, ohne irgend Jemand wegen verſchiedener Anſicht tadeln zu wollen, für meine eigene geringe Perſon dem Vorbilde Goethe's und Sir Robert's zu folgen.

Der Verfaſſer der Briefe eines Verſtorbenen.

Babelsberg.

Wir liefern nochmals eine kurze Notiz über den Babelsberg, da die dortigen Anlagen zur Freude des Publikums immer vielverſprechender hervortreten, und bei der ächt künſtleriſchen Tendenz der hohen Beſitzer, die das Ganze ſo augenſcheinlich leiten, auch eine durch lange Erfahrung bewährte Technik angewandt wurde, welches vereint ſchon jetzt die überraſchendſten Reſultate zeigt.

So ſahen wir in dem letzten Jahre auf dem Babelsberg wie durch das Zauberwort einer wohlthätigen Fee hervorgerufen, dürre Sandſchollen in üppige Grasflächen verwandelt, und fünfzigjährige Bäume, denen kein Aſt gekürzt war, Stellen beſchatten, wo vorher nur verkümmertes Geſtrüpp mehr rückwärts als vorwärts wuchs. Auch früher wurden zwar einige große Bäume auf die Höhen gepflanzt, aber ihnen zugleich nach alter Methode alle Aeſte abgeſchnitten, was eigentlich nicht Bäume ſondern Stangen pflanzen heißt, die auch ſpäter nie eine maleriſche Form anzunehmen im Stande ſind, ſelbſt wenn ſie freudig wüchſen, was jedoch ſelten der Fall iſt. Dürften wir uns daher einen Wunſch erlauben, ſo wäre es der: daß einige dieſer Gruppen, die, beſonders von der Berliner Eiſenbahnſtraße her geſehen, durch ihre ungraziöſe ſteife Form die ſchönen Wellenlinien des Eichbuſches, der die Babelsberger Hügel krönt, auf die widerlichſte Art unterbrechen (was unſer Stahlſtich ſehr treu wiedergiebt) — beſeitigt, und unbeſchnittene, vollbelaubte Bäume nach dem verbeſſerten Prinzip dafür hingeſetzt werden möchten.

Eine zweite Neuerung, die wir bemerkten, iſt, daß man die Abſicht zu haben ſcheint, die geſchmückteren Theile der Beſitzung in der Nähe des Schloſſes, nach engliſchem nachahmungswerthen Vorbilde, durch verſchiedene Behandlung ſowohl, als durch eine ſcharfe Begränzung ganz von dem ſogenannten Park oder der freieren Landſchaft zu trennen, wie es ebenfalls der Fürſt Pückler in ſeinem Gartenwerke ſo dringend anempfiehlt. Wir ebenfalls finden dies ſehr angemeſſen, da es, außer der Anmuth des Kontraſtes, den es gewährt, auch vollkommen rationell iſt — denn Gärten und Landſchaft ſind zwei ſehr verſchiedene Dinge. — Es wird alſo dem Ganzen durch dieſes Syſtem mehr Zweckmäßigkeit, Beſtimmtheit und Annehmlichkeit verliehen, während das bisher übliche Verfahren, indem es ſehr heterogene Dinge, wie Wald und Zierſtauden, Wieſen- und Blumenbeete u. ſ. w., mit einem Wort Künſtliches und Natürliches fortwährend untereinander miſcht, zuletzt weder als Garten noch als Landſchaft befriedigt, ſondern überall nur ein monotones unerquickliches Salmagundi ohne Styl und ohne Ruhe darbietet. Daß ferner jene früher hier durchgängig angewandte Pflanzungsmethode, ſtets ganze Klumpen derſelben Baum- oder Strauchart zuſammenzuſtellen, und mit gleicher Monotonie die Vermiſchung von Nadelholz und Laubholz zu vermeiden — als der Natur keineswegs analog — gänzlich verlaſſen worden iſt, ſcheint uns eben ſo zweckmäßig.

Höchſt genügend und von imponirendem Effekt iſt der neue Schloßbau, ſowie die hinzugefügte Terraſſe, welche einen reichen Ziergarten dicht unter den Fenſtern Ihrer Königl. Hoheit der Frau Prinzeſſin von Preußen gewinnen ließ, wo früher nur ein ſchmaler Sandgang, und eine dem Styl des

Schloſſes ganz unangemeſſene, den Sommer über ſtets von der Sonne verbrannte, ſteile Raſenböſchung in Form eines Teichdammes exiſtirte. In den drei Abtheilungen dieſes Gärtchens, das gleichſam nur eine Fortſetzung der Schloßarchitektur im Freien repräſentirt, entfaltet ſich nun in dreifacher Steigerung, je nach den verſchiedenen Standpunkten, die man wählt, die Ausſicht auf die prachtvolle waſſerreiche Umgegend, welche durch glückliche Placirung einiger gegen 60 Fuß hohen Bäume jetzt durch keine kahle Stelle mehr geſtört wird. Daſſelbe Mittel, durch eine geringe Veränderung im Vor- oder Mittelgrunde, der Landſchaft einen ganz anderen Karakter aufzuprägen, — und Mißfälliges in der Ferne zu verdecken, iſt auch auf den höheren, vorzüglicheren Ausſichtspunkten im Park mit dem beſten Erfolg in Ausführung gebracht worden. Namentlich iſt dies auf der reizenden Anhöhe dicht über dem Schloſſe der Fall, wo die reiche Umgebung durch ſinnige Dispoſition der Pflanzung ungezwungen in ſechs verſchiedene Tableaus abgetheilt iſt, die, zuſammen aufgefaßt, wiederum ein grandioſes Ganze bilden.

Freilich wird es noch mehrere Jahre erfordern, um dies alles zu vervollſtändigen, und die begonnene Reform auf die ganze Anlage auszudehnen, theils, weil überall die Zeit für den Maler, welcher ſtatt der Farben die Natur ſelbſt als Material zu ſeinem Bilde verwendet, ein Haupterforderniß bleibt, theils wegen der außerordentlichen Schwierigkeit ſich dieſe Materialien hier zu verſchaffen. Denn erſtens muß der magere Boden des Babelsberges überall durch koſtſpielige und zeitraubende Ueberfahrung mit fruchtbarer Erde verbeſſert werden, theils liefern die Potsdamer Baumſchulen, obgleich ſie ſeit 30 Jahren beſtehen, nur unzulängliche Quantitäten kleiner Pflanzen in geringer Auswahl zum Verkauf, ſo daß alles wirklich Brauchbare der Art meiſtens aus Hamburg entnommen, und größere Bäume meilenweit einzeln zuſammengeſucht werden müſſen. Sind jedoch dieſe Uebelſtände einmal überwunden, ſo darf man hoffen, daß die vorherrſchende Abſicht, den ganzen Babelsberg nicht nur möglichſt äſthetiſch umzuſchaffen, ſondern auch durchgängig in eine Oaſe friſchen Grüns und üppiger Vegetation umzuwandeln, mit Hülfe der großartigen Bewäſſerungsanſtalten, welche die Munifizenz des hohen Eigenthümers theils ſchon ausführen ließ, theils noch weiter angeordnet hat, vollſtändig realiſirt, und, was die Hauptſache iſt, dieſer Zuſtand auch bleibend erhalten werden wird. Zwei Dampfmaſchinengebäude an beiden Enden des Parks, wovon das eine nach den Zeichnungen des verewigten Perſius erbaut, ſchon beendet und in voller Funktion iſt, das andere ihm ſpäter folgen ſoll, werden hinreichen, um das ganze Terrain nach und nach mit einem Netz von Röhren gleich Adern zu durchziehen, und das wohlthätige Element ſo auf allen Orten lebenskräftig einwirken laſſen zu können.

Wir fügen noch ſchließlich hinzu, daß wir auch bei der detaillirten Verzierung der Gärten in der Nähe des Schloſſes hoffen dürfen, mehrere neue Gedanken bald ausgeführt zu finden, wie wir ſchon auf der bereits erwähnten Terraſſe zum erſtenmal einen Blumengarten en relief, und eine Art Blumenfontaine ſahen, wo aus einer Vaſe in Filigranarbeit rankende Gewächſe auf einzelnen Golddrähten, gleichſam Waſſerſtrahlen ähnlich, abwärts ſtrömen, um ſich in einem darunter befindlichen Blumenbaſſin zu verlieren. Die Garnirung dieſer eleganten Verzierungen mit Blumen ließ freilich viel zu wünſchen übrig. Doch iſt dies bei einer noch ſo ſehr im Werden begriffenen Schöpfung nicht zu verlangen; denn noch fehlt es auf dem Babelsberge ſowohl an den nöthigen Gewächshäuſern, als an einem ſpeziellen Blumengärtner, beides unerläßliche Erforderniſſe zu einer vollſtändig genügenden Ausſchmückung ſo weitläufiger Gärten. Zu ſeiner Zeit wird auch dies ſeine Erledigung finden, ſürerſt iſt noch Weſentlicheres zu vollenden, was alle Intelligenz und Thätigkeit des verdienſtvollen Hofgärtners Kindermann in Anſpruch nimmt.

Dieſe wenigen Andeutungen werden hinlänglich ſein, Natur und Plan der Babelsberger Anlage in ihrem rechten Lichte zu zeigen, und wenn wir uns, durch das lebhafte Intereſſe, was wir daran nehmen, verleitet, dennoch einer zu großen Weitläuftigkeit ſchuldig gemacht haben ſollten, ſo geſchah dies in der Vorausſetzung, daß das Publikum dieſes Intereſſe um ſo mehr theilen muß, da die Liberalität der erlauchten Beſitzer ihm den Mitgenuß ihrer Schöpfung faſt ſo vollſtändig wie bei einer öffentlichen Anlage geſtattet, auch die täglich zunehmende Benutzung dieſer Erlaubniß uns in jener Vorausſetzung nur beſtärken konnte.

Aus
Pückler's Tagebüchern.

Dieſe Tagebücher Pückler's ſind ſehr lückenhaft, einmal, weil er ſie nicht regelmäßig führte, andererſeits, weil nicht alle aufbewahrt worden. Und endlich habe ich nur eine Auswahl aus dem Vorhandenen getroffen, da manches, lebende Perſonen betreffend, ſich wenigſtens nicht jetzt zur Mittheilung eignet. Auch die Aufzählung aller Bücher, die Pückler geleſen, die einen merkwürdigen Beweis von ſeiner fortgeſetzten geiſtigen Thätigkeit und Regſamkeit bis in's höchſte Alter hinein liefert, und mit manchen feinen und eingehenden Bemerkungen begleitet iſt, konnte hier keinen Platz finden.

Trotz der Unvollſtändigkeit dieſer Blätter halfen ſie aber doch weſentlich zu dem Geſammtbilde, welches die vorhergehenden Bände von dem Talent der Vielſeitigkeit und dem Karakter des ausgezeichneten Mannes geben.

kann jeden Tag jedes Verbrechen mit Geld abkaufen. Was alſo iſt der Menſch! Ein Sohn und Sklave der Gewohnheit.

Um halb 10 Uhr reiſte ich heute früh nach Carolath ab, beſorgt über meine arme Lucie und Adelheid, welche letztere ich jedoch nicht für ſo gefährlich krank hielt, wie ich auch nachher beſtätigt fand. Ich ſchenkte Lucie zu ihrem Geburtstag ein Bouquet und Erdbeeren, wobei ich ihr ſagen wollte:

„Des Himmels Gunſt bedeute
Der Blumen Zier,
Der Erde Freude,
Die Früchte Dir“.

Es kam aber der ungünſtigen Umſtände wegen nur zur proſaiſchen ſchnellen Uebergabe.

Den 10.

Da die Sonne in mein Bette ſchien, und ich jetzt zu ſehr an Laden gewöhnt bin, wachte ich ſchon um 6 auf, fühlte mich aber doch nach der Reiſeermüdung durch einen guten Schlaf geſtärkt. Könnte ich nur einmal wieder zwanzigjährig erwachen, denn die vierzig Jahre bringen eine hypochondriſche Lebensanſicht mit, eine Vermehrung jedes Uebels in der Phantaſie, und eine Geringſchätzung jeder Freude, deren ich kaum mehr Herr werden möchte. Das Beſte von dieſem Leben iſt weg und ſchlecht genoſſen, il n'y a pas de doute. Nur eine gute Erziehung fehlte mir, um daß alles ganz anders kam! Doch die Welt iſt weit, und Gottes Liebe iſt groß. Auch in mir wird dieſe herbe Uebergangsperiode vorübergehen, und die Schickſale ſich ganz anders geſtalten, als ich es jetzt weiß. Zwei Feinde muß ich nur bekämpfen, den Ehrgeiz, der der Menſchen Meinung zu hoch anſchlägt, und wenn es ſo ſpät noch möglich iſt, die vielen unnützen Bedürfniſſe einer ſybaritiſchen und krankhaften Bequemlichkeit, denn das eine lähmt, das andere hemmt.

Da B. zum Exerzieren weg muß, frühſtücke ich mit H., und ſie giebt mir eine recht ſüße Schäferſtunde, lieblicher und feuriger, als ſie ſonſt wohl zu ſein pflegt. Alte Liebe roſtet nicht. Nachmittags mache ich mir den Spaß, die alte M., welche noch immer gar nicht übel iſt, mit Anträgen zu verfolgen.

Früh ritt ich mit Carolath nach der Stuterei, die ich aber in ziemlich verwahrloſtem Zuſtande fand.

Den 11.

Ich fuhr mit Carolath nach Glogau, um in Geſchäften mit dem Präſidenten von Goetz, und einigen anderen zu ſprechen. Der Lohnbediente, den ich annahm, mußte noch fremder ſein als ich, denn er frug mich bei Jedem, den ich beſuchen wollte: „Um Vergebung, wo wohnt er?“ Der Präſident Goetz ſah einem Kanzleidiener ſo vollkommen ähnlich, daß es ſeiner eigenen Verſicherung bedurfte, um ſeine Identität anzuerkennen. Herrn Hofmann, der vor ſechs Jahren das Unglück hatte, ſich auf einen ungeheuren Oberlandesgerichtskuchen zu ſetzen, und da dieſer am Rocke kleben blieb, wie mit einem deckenden Schilde in der Stube umherzugehen — begegnete wieder ein kleines Unglück, indem er ſich verſprechend, nach der „Fürſtin von Fückler“ ſich erkundigte.

Auf dem Rückweg ließ eine alte Frau aus den Beſitzungen des Fürſten ohne Weiteres uns anrufend, den Wagen anhalten, um ſich hinten aufzuſetzen, da ſie ſehr müde ſei, ein hübſcher trait, der die Gutmüthigkeit des Fürſten karakteriſirt. Ich kam etwas unwohl an, da ich mich in dem ungeheuren Keller des Weinhändlers Bauch zu Glogau, den ich beſehen, erkältet hatte. Ich kaufte eine Probe Tokayer für 3 Thaler die Flaſche, der noch zu probiren iſt.

1839.

Mai.

Nachdem ich mein Gefolge untergebracht, fuhr ich allein mit meinem Dragoman nach Pera über den Bosphorus, um ganz Konſtantinopel, mit der herrlichen Spitze des alten Serails voll Paläſte und Bäume und alle vergoldeten Minarets ſeiner Moſcheen gegenüber.

Pera iſt ſchmutzig und elend, nur von Europäern bewohnt, doch fand ich einen ganz leidlichen Gaſthof, und ein ziemlich gutes Diner. Ein Reiſender, den ich dort antraf, beredete mich in's Theater zu gehen, eine höchſt elende Pantomime mit einer Art Ballet. Demohngeachtet war es ſehr voll, und mein groteskes Reiſekoſtüm mit großen Reiterſtiefeln und einem Strohhut à la Robinson Crusoé zog faſt mehr Aufmerkſamkeit auf ſich, als Harlequin und Clown, denn das chriſtliche Pera iſt ein Muſter von Kleinſtädterei.

Monat Juni.

Sehr theuer und ſehr mittelmäßig war Logis und Koſt, die ich mir in Pera verſchaffen konnte, Geſtank, Lärm und Hitze ohne allen Luftzug in den engen Straßen mit hohen Häuſern ſehr beſchwerlich. Geiſtig und körperlich abgeſpannt, lebte ich ein Schlaraffenleben. Das Amüſanteſte war nach Konſtantinopel shopping zu fahren. Im Beſeſten, der leider ſchon um Mittag geſchloſſen wird, und wo täglich (wie auf dem Sucki in der Barbarei), eine Art Auktion ſtattfindet, macht man die beſten Empletten. Ueberhaupt ſind die Bazars ſchön, beſſer als ich ſie irgendwo im Orient geſehen, und regelmäßig für alle verſchiedene Dinge abgetheilt, aber auch ſo weitläufig, daß man in einem Tage nur auf wenigen Geſchäfte machen kann. Ich füge die Liſte derjenigen Dinge hier bei, welche einem Europäer hauptſächlich zu kaufen zu empfehlen ſind. Die beſten Sachen von Aegypten, Damaskus, Aleppo u. ſ. w. findet man aber in Konſtantinopel nicht. Man kauft bald wohlfeil, bald theuer, nach der Laune und dem Bedürfniß der türkiſchen Verkäufer, die ſehr wunderlich in dieſer Hinſicht ſind. Die Peraer und Galataer Chriſten ſind faſt durch die Bank unverſchämte Betrüger.

Ich ſah den Sultan noch vor ſeinem Tode, worüber die Details auf der folgenden Seite eingeheftet.

Herrlich iſt die Ausſicht vom Thurm des Seraskiers. Ich fand dort alterthümliche Lanzen aufgehangen, die aber, wie ich auf Befragen erfuhr, nur dazu dienen, den Feuerlärm oder andere Straßentumulte der Hunde abzuwehren, eine wahre Plage Konſtantinopel's, wie Pera's, und aller Städte und Dörfer des Reichs.

Ich ritt viel auf meinen arabiſchen Pferden aus. Es giebt aber nicht viel Varietät dafür, und nur wenig gute Wege, welche im Winter auch grundlos werden. Nach den ſieben Thürmen am einſtigen goldenen Thore. Nicht weit davon iſt eine griechiſche Kirche, in welcher ſich noch immer das kleine Wunder jährlich wiederholt, daß gebratene Fiſche in's Waſſer geworfen, munter und lebendig fortſchwimmen. Der Ritt an den alten Mauern Konſtantinopel's iſt intereſſant, und überall die Kirchhöfe das Schönſte.

Die ſüßen Waſſer mit ihren verbrannten Wieſen bedeuten nicht viel. Auf einer dieſer Wieſen verfaulte ein Pferd vierzehn Tage lang, ohne daß es jemand einfiel, es wegzuſchaffen. Rund umher aßen Familien auf dem Raſen, und andere (Griechen) tanzten zur Guitarre.

Am Ufer des Bosporus ſind die angenehmſten Ritte hinſichtlich der Gegend, aber faſt ohne Weg und Steg, oft gefährlich. Ein junger Mann aus Pera brach dort den Hals während meiner Anweſenheit.

Juli.

Den 20. Juli.

Großes diplomatiſches Diner beim Admiral Rouſſin, wo ich Herrn Marc Girardin kennen lerne, und einen alten Bekannten Mr. de Villecoq wiederfinde.

Den 21. Juli.

Mit der Familie Königsmarck, bei der ich mich auf zwei Tage einquartirt, eine höchſt reizende Exkurſion in die Wälder und nach den bent (großen Waſſerreſervoirs) von Belgrad gemacht. In dieſem Orte ſelbſt zieht das Haus an, in welchem Lady Montague ihre berühmten Briefe ſchrieb. Herrlich ſind die umgebenden Wälder von Kaſtanien und Buchen in endloſer Ausdehnung, mit ſammetweichen Gartenwegen, impoſant die Waſſerparthieen durch hundert Fuß hohe Marmorwehre gedämmt. Das ſchönſte der Bent iſt das neuſte von Mahmud angelegte. Hier fand er drei Wochen vor ſeinem Tode die erſten Symptome der Krankheit, die ihn hinraffte, und unter den jetzigen Umſtänden ſeinen Tod zu einer der folgereichſten Weltbegebenheiten machte. Zwei freundliche Pavillons, in beſſerem Geſchmack als gewöhnlich aufgeführt, krönen die Höhen, von denen die grünen Gewölbe der alten Bäume bis an den Saum zwei großer Waſſerſpiegel dicht hinabſteigen. In einem der Wehre iſt eine Schwefelquelle durch eine künſtliche Grotte gefaßt, die in Laubenform durch ſehr wohl imitirte Weinreben aus Kupfer mit grünen Blättern und blauen Früchten gebildet iſt. Die uns begleitenden Damen, Gräfin Königsmarck, Frau von Stürmer und Mad. Teſta waren unermüdlich im Spazierengehen, ſo daß ich mich zuletzt mehr als semilasso fühlte, und wir in Folge dieſer unendlichen Promenaden erſt bei Mondſchein unſere Wagen wieder zur Rückkunft beſteigen konnten. Sie ward dadurch nur deſto ſchöner, und nichts kann die Pracht übertreffen, mit der der fernere Bosporus am Schluß der grünen Waldwogen zwiſchen den hohen ſchneeweißen Arkaden des großen Aquadukts in verklärendem Goldlicht des Mondes erſchien. Eine ſehr heitere Mahlzeit um Mitternacht beim Grafen Königsmarck folgte, gegen deren Ende der Internuncius mit eben angelangten Berichten aus Alexandria vom höchſten Intereſſe erſchien, an deren Lektüre im Kabinet des Grafen mir geſtattet wurde, Theil zu nehmen.

Den 22.

Als ich ſpät Abends nach Pera geſchifft war, hatte ich ein ergreifendes Abenteuer. Man machte mir einen Bericht, der ein etwas zu weit getriebenes galantes Intermezzo Machbuba's während meiner Abweſenheit faſt außer Zweifel ſetzte. Erzürnt verwies ich ſie in ihre Schlafſtube, und kündigte ihr (wiewohl nur halb im Ernſt) drohend an, daß ſie ſich morgen anſchicken müſſe, mein Haus zu verlaſſen. Sie folgte meinem Befehl augenblicklich, aber nach wenigen Minuten riß ſie plötzlich die Thüre auf, ſtürzte mir zu Füßen, ſprang wieder auf, umarmte mich zärtlich, und mit erſtickter Stimme mir ein Lebewohl zurufend, verſchwand ſie wieder im Schlafzimmer, deſſen Glasthüre ſie hinter ſich zuriegelte. Ein gleich darauf vernehmbarer Lärm in demſelben, und ein Klirren des Fenſters entſetzte uns wie durch Ahnung ſo übereinſtimmend, daß ich mit Graf Tattenbach und von meinem Jäger gefolgt, im Nu die Thüre eingeſtoßen hatte, und wir uns in der dunkeln Stube am Fenſter befanden, wo wir mit Schaudern Machbuba, die ſich auf das Pflaſter aus dem zweiten Stock hatte herabſtürzen wollen, wie durch ein Wunder an ihrer goldgeſtickten rothen Weſte und einer Falte des weißen Pantalons an einer eiſernen Ladenklammer über dem Abgrund hängen fanden. Ein Augenblick ſpäter, und ſie war verloren, und es bedurfte unſerer vereinigten äußerſten Anſtrengung, um ſie glücklich wieder hereinzuheben. Als wir ſie auf das Sopha niedergelaſſen, ſahen wir, daß ſie in tiefer Ohnmacht lag, der nach einigen Minuten ein furchtbarer

Stickkrampf folgte, welcher über eine Viertelſtunde anhielt, während der ſie mehr als einmal unter unſeren Händen zu verſcheiden drohte. Es war eine der verhängnißvollſten, erſchütterndſten Szenen, die ich erlebt, an die ſich eine Nacht der Thränen und herzzerreißenden Jammers anſchloß. Wunderbar war es, wie das Genie der Natur dieſem wilden Mädchen Worte der Reue und Verzweiflung eingab (denn ſie war und geſtand ſich ſchuldig), die der ſchärfſte Verſtand vergebens aufgeſucht haben würde. „Ach,“ ſagte ſie unter anderem, ſchluchzend und wimmernd wie ein Kind, „verſtoße mich nicht, mein Herz iſt zu Waſſer geworden, und mein Verſtand iſt nur klein. Ja, ja, es iſt wahr, ich habe wie im Wahnſinn gehandelt, und an nichts als an den Augenblick gedacht — noch begreife ich nicht, wie es ſo weit gekommen. Aber welche Marter nachher, denn ſeitdem iſt keine Speiſe in meinen Mund, kein Schlaf in meine Augen, und keine Ruhe in meine Seele gekommen. Ja, alles iſt meine Schuld; ich kann mich mit nichts entſchuldigen, und habe mich verflucht wie eine unſinnige, undankbare Thörin. Aber verſtoße mich dennoch nicht, mein lieber, lieber Herr, ich will Dir wieder wie früher als bloße Sklavin dienen, Dein Bett machen, und Deine Wäſche waſchen, und fliehen im Augenblick wo ein anderer Menſch zu Dir kommt — aber ich muß Dein liebes, theures Angeſicht ſehen dürfen, oder auf ewig meine Augen ſchließen. Ja, ich beſchwöre Dich,“ rief ſie, immer ängſtlicher und herzzerſchneidender jammernd, „wenn Du kein Erbarmen haben willſt, und ich verdiene keines, ſo gieb mir ein ſchmerzloſes Gift, daß ich nicht ſelbſt Hand an mich zu legen brauche. Was iſt an mir gelegen, nach mir fragt niemand, und Gott möge meine Jahre den Deinen zuſetzen, und Dir durch Glück und Wohlſein lohnen, was Du an mir gethan. Ach, und doch iſt es ſchwer, jetzt ſchon zu ſterben! Ich bin noch ſo jung, und habe noch lange nicht genug an der Welt mich gefreut, noch nicht genug gegeſſen und getrunken, noch nicht genug mich angekleidet, noch nicht genug geſehen, daß ich hübſch bin! Aber es iſt aus, es iſt aus — ich fühle es, denn Du vergiebſt mir nicht, und ſo muß und will ich ſterben!“

Hätte ich nun ſolchen einfachen, erſchütternden Worten auch widerſtehen können, wovon ich bekennen muß, weit entfernt zu ſein, ſo würde doch der unbeſchreibliche, nie ſo vernommene, alles Mark durchdringende, bald hinſterbende, bald konvulſiviſch wieder aufſtöhnende Klageton, mit dem ſie ausgeſprochen wurden, ohnfehlbar meine tiefſte Rührung und mit ihr die vollſtändigſte Verzeihung erzwungen haben. Ich dachte mit gefaltenen Händen an unſeren Heiland, und ſein göttliches Wort: „Wer wirft den erſten Stein auf ſie“ und ſie mit dieſem Gefühl an mein Herz drückend, bat ich ſie, nun ſich ſelbſt zu ſchonen, ſich gänzlich zu beruhigen, und von mir von jetzt an überzeugt zu ſein, daß, was auch geſchehen, ich keine Erinnerung mehr daran bewahre. „Enfin.“ dachte ich unter den eigenen Thränen nun lächelnd, „ce n'est rien quand on l'ignore, et peu de chose quand on le sait“, aber da bei meinem wunderlichen Karakter auch bei der heftigſten Erregung das beobachtend reflektirende Element immer thätig iſt, ſo ſagte ich mehr als einmal unwillkürlich zu mir in dieſer Nacht: „Hieher kommt, große Schauſpielerinnen unſerer Nationaltheater, und fühlt, daß Eure ſchwereroberte dramatiſche Kunſt vor dem Schmerzensſchrei der ungekünſtelten Natur nur Stümperarbeit bleibt.“ — Das arme Kind blieb auch dieſer ihrer Naturrolle vollkommen getreu bis an's Ende, denn kaum war ſie über meine Verzeihung beruhigt, als ſie nach der zu gewaltſamen Gemüthsbewegung unter immer leiſer werdendem Schluchzen in wenig Sekunden — entſchlief, bald ſo tief und feſt wie das Kind auf der Mutter Arm. Ce sera donc à recommencer un jour, et je m'en moque.

Nach Bujukdere gezogen.

Parthie, welche der öſterreichiſche Geſandte mir zu Ehren auf einem Dampfſchiff nach den Prinzeninſeln anſtellt. Die Geſellſchaft war zahlreich und intereſſant. Außer den Geſandten der großen Mächte der Agent der öſterreichiſchen Dampfſchifffahrt in Konſtantinopel, Herr Lafontaine, ein ſehr gebildeter Mann, Herr Franceschi, der Redakteur des „Moniteur ottoman,“ voll Geiſt und einem Anſtande von Welt und guter Erziehung, der bei den Levantinern faſt häufiger als im Norden Europas angetroffen wird, ferner der bekannte Reiſende, Herr Texier, begleitet von zwei liebenswürdigen jungen Franzoſen, dem Grafen Labourdonnaie, und . . . . . ., die mir einige Auskunft über die neuen Moden gaben. Der eine ſagte bei Tiſch zu mir: „J'ai une vieille tante, qui a un grand faible pour vos ouvrages“. — „C'est donc en vérité un faible,“ erwiederte ich. Nichts iſt alberner, als dieſe oft ſehr ungeſchickt gemachten Komplimente, die man jedem Schriftſteller von einigem Ruf machen zu müſſen glaubt, und ich muß zu meiner Beſchämung geſtehen, daß gewöhnlich diejenigen, welche am enthuſiaſtiſchſten die meinigen gegen mich lobten — ſie nicht geleſen hatten.

Wir hatten viel kalten Wind und hohes Meer, dazu war ich unwohl, und trotz der guten Intention habe ich ſelten einen langweiligeren Tag zugebracht, den die nothgedrungene Exkurſion auf Eſeln bei glühender Hitze, um die Prinzeninſeln zu beſichtigen, noch bedeutend beſchwerlicher für meine Migraine machte. Die Prinzeninſeln ſind kahle, reizloſe Hügel mit einigen Klöſtern und Dörfern, und ſelbſt die Ausſichten von den Höhen weit unter denen in der Nähe von Konſtantinopel. Das Beſte bleibt immer die Fahrt im Bosporus und an dem herrlichen alten Serail hin, mit allen ſeinen Erinnerungen ſeit Konſtantinopels Zeit. Wir machten auch eine kleine Exkurſion nach dem ſchwarzen Meer und ſeinen Schlöſſern, vorüber den Ufern, wo, wie Herr Texier ſagte, Jason, jasait avec le Roi . . . . . wo gegenüber die Venetianerburg noch ihre drohenden Thürme erhebt, und um die Klippen von Cynen das Meer in ſteter Wuth ſeine Schaumſäulen emporſprützt, und dann endigte ſich die Parthie wie alle Feſtlichkeiten — mit dem Diner.

Die Spazierritte im Walde von Belgrad ſind meine angenehmſten Stunden. Eines Tages, allein mit Machbuba, verlängerte ich einen ſolchen Ritt bis zum ſchwarzen Meere, und beſuchte den ſogenannten Thurm Reid's, eine mittelaltrige Thurmruine in ſchöner Gegend voll alter Kaſtanienbäume. Wir hatten den Weg verloren, und ein alter Türke war ſo gefällig, uns über eine halbe Stunde mit ſeiner Pfeife zu Fuß zu begleiten, um uns auf den rechten zu bringen. Unterwegs ſtahl er noch für uns vortreffliche Melonen in einem Felde, die er in Ermangelung eines Meſſers mit einem Stein aufſchlug. Sie waren köſtlich und Hitze und Ermüdung machten ſie noch köſtlicher.

Eines einſamen Spazierganges muß ich noch erwähnen, den ich à la fraicheur de Vendôme aus den Gärten des ruſſiſchen Palais bis auf die höchſte Spitze der Bergreihe machte, die ſich gleich hinter Bujukdere erheben, und von der man zugleich das ſchwarze Meer und das von Marmora ſieht. Der eben in Konſtantinopel angelangte Admiral Stopford machte während dieſer Zeit im Bosporus unter mir Viſiten, welches mir auf meiner Höhe das angenehme Schauſpiel verſchaffte, ein Schiff nach dem anderen ſeine Kanonen abfeuern zu ſehen und zu hören, welche ihn begrüßten. Der Abend war bezaubernd, und das ganze Schauſpiel in dieſer reich geſchmückten Umgebung gehörte zu denen, die man nicht ſo leicht vergißt. Das Herabklettern nach weit fortgeſetzter Promenade ohne gebahnten Weg war mühſam, und ich bedurfte eines Meerbades, um mich wieder zu erfriſchen. Man iſt nicht mehr ſo jung als ſonſt, hélas mit 54 Jahren.

Die intereſſanteſte Exkurſion machte ich in Geſellſchaft Machbuba's und Wagner und Colon. In einer kleinen Chaluppe fuhren wir nach dem Thal von Hunkiar Skeleſſi, das mit Gruppen ungeheurer Platanen auf Wieſengrund vollkommen einem engliſchen Park gleicht. Dort nahm ich einen kleinen Pony, den einzigen, der zu haben war, und die übrige Geſellſchaft einen Ochſenwagen (Araber), um den mont du géant zu beſteigen. Der Weg ſchlängelt ſich durch Wald an den Bergen hin, und bietet hundert differirende Ausſichten. Oben angelangt, beſichtigten wir das Grab des Rieſen, eines heiligen Derwiſches, das 80 Fuß lang, und mit Blumen geſchmückt iſt. Darauf ſtehen zwei Taſſen mit Waſſer, in dem Erde des Grabes aufgelöſt iſt, welches die Gläubigen trinken, und daneben ſteht ein Bäumchen, an dem ſie Läppchen aufhängen, um von verſchiedenen Uebeln geheilt zu werden. Ein Schech hat die Aufſicht auf das Grab, und verſorgt zugleich gegen gute Bezahlung die Beſucher mit Kaffee und Pfeifen.

Ich war ſehr durſtig, und äußerte gegen Herrn Colon: Jetzt wäre eine Bouteille Champagner in Eis an ihrem Platze. O, meinte dieſer, ich glaube, die kann ich Ihnen verſchaffen, denn der Schech iſt einer der größten Säufer in Konſtantinopel. Und in der That, als Herr Colon ſeinen alten Bekannten, den Schech, auf's Gewiſſen examinirte, fand ſich, daß er nicht nur den Felſenkeller voll Champagner habe, (der Sultan hat dieſen Wein zu dem populairſten in der Türkei gemacht, wie Mehemed Ali den Bordeaux in Aegypten), ſondern in der That eine davon zum Diner des Schechs ſchon ſeit zwei Stunden im eiskalten Brunnenwaſſer lag. Er fand ſich auch bereitwillig, uns dieſe abzutreten, war aber wegen zwei alten Türken beſorgt, die vor dem Eingang ſeines Hauſes auf einem Teppich ſaßen, und gravitätiſch ihre Pfeife rauchten. Das Corpus delicti ward alſo durch eine Hinterthür erſt heimlich in unſeren Wagen praktizirt, dann öffentlich ausgepackt, und à la barbe des turcs mit großem Gaudium genoſſen. Every where we meet the march of intellect.

Geſtört durch dieſes ſo unerwartete Intermezzo beſchloſſen wir unſere Tour noch bis zum Venetianerſchloß auszudehnen, eine ſchöne Ruine mit herrlicher Ausſicht, auf deren verfallenen Mauern ich wie ein Jüngling umherkletterte. Dann ſtiegen wir zu einem freundlichen Fiſcherdorf herab, und fuhren bei Sonnenuntergang zurück, um bei unſerem Geſandten zu ſpeiſen, wo ich die preußiſchen Offiziere Herrn von Fick, von Moltke und von Mühlbach antraf, die von der unglücklichen Compagne gegen Ibrahim zurückkamen. Herr von Mühlbach iſt der praktiſche Soldat, und es wäre ein Glück für die Türken geweſen, wenn man ſeinem Rathe gefolgt. Herr von Fick, der jedoch nicht bei der Hauptſchlacht war, und Herr von Moltke ſind von der Feder, und dem letzten iſt zum Theil das désastre der Armee beizumeſſen.

(Siehe den hier eingehefteten Plan, und meine Aufſätze in der „Allgemeinen Zeitung.“)

Am 25. Auguſt nach Abſchiedsviſiten bei Admiral Rouſſin, Internuncius von Stürmer, Hrn. von Butenieff, Grafen Schemusky, Prinzeß Hanjery, Gräfin Königsmarck, Mad. de Chabert u. ſ. w. mit dem Dampfboot Ferdinando primo bei hohem Meere und heftigem Winde abgereiſt, ſehr leidend an einem heftigen Kathar und Schnupfen. Bald kam ein ſtarker Anfall von Seekrankheit hinzu, der bis zum

27. Mittag anhielt, wo wir, nachdem wir den Balkan in der Ferne erblickt, in Varna ankamen. Die hieſige Quarantaine war ſpaßhaft. Wir mußten in einem ſchmutzigen Loche dreimal um ein dort brennendes Kohlenfeuer umhergehen

worein etwas grobes Räucherwerk geworfen ward. Damit war die Sache abgethan. Bei ſengender Hitze beſah ich mit dem exzellenten Kapitain Everſen, einem kleinen jovialen, höchſt gutmüthigen, dicken Mann, einen Theil der ſehr weitläufigen Feſtungswerke, die mit einer in Woolwich verfertigten eiſernen Kanone verſehen ſind, und zu ihrer vollſtändigen Vertheidigung eine Garniſon von 25,000 Mann verlangen. Man bedauert die unnützen Summen, welche auf dieſe Feſtung verwandt ſind, wie faſt alle Ausgaben, welche die Türkei für militairiſche Zwecke macht, und die weit zweckmäßiger für Induſtrie und andere gemeinnützige Anſtalten zu verwenden wären. Im Kriege kann die Türkei keiner Macht mehr widerſtehen, durch inneres Fortſchreiten ſich aber ſelbſt wieder eine neue Macht, und zugleich eine nie gekannte Prosperität bilden.

Gegen Abend erreichten wir Selina mit dem Bogas der Donau, und fuhren neben den Wraks von zwei kürzlich geſcheiterten Schiffen in den grau gefärbten Fluß ein. Selina iſt ein von Ruſſen erbautes und bewohntes Dorf mit Stroh und Schindeldächern, die ſich am Ufer des hier noch ſehr engen Donaukanals aus einer unabſehbaren Plaine dicht ſtehenden Rohres erheben. So blieb die Gegend ohne Abwechſelung bis Puldſcha bis Matſchies, wo wir um 10 Uhr in der Nacht ankamen. Hier erſcheint die Donau gleich einem See, Hügel erheben ſich am ſüdlichen Ufer, an deren Fuß viele Lichter funkelten, während am Himmel des Mondes Scheibe in der dünſteſchwangeren Atmoſphäre viermal größer als gewöhnlich erſchien. Unzählige Muskitos erfüllten das Schiff, und quälten uns unerträglich bis zum Morgen des

28., der uns über Gallaz aufging. Hier verließen uns nebſt den Muskitos drei ſchottiſche Miſſionaire-Narren, aber ganz artige, beſcheidene Leute, und wie mir ſchien eben ſo wohlmeinend als aufrichtig, obgleich ſie wunderbarerweiſe (alt und neues Teſtament für Gottes unmittelbares Wort haltend) ſich von dieſem die barbariſchſte Vorſtellung machten, als zum Beiſpiel daß er alles nur zu ſeiner eigenen Satisfaktion für ſich geſchaffen, und namentlich die Sünder, um ſeine Glorie und Macht bei ihrer Beſtrafung kund zu thun, und daß alle Menſchen verdammt ſeien, außer die, welche Gott aus freiem Willen auswähle zur ewigen Seligkeit, bei welchen dann eine Art neuer Geburt ſtattfinde, und dergleichen Unſinn mehr. Sie gaben ſich viele Mühe mich zu dieſer Anſicht zu bekehren, und ich diskutirte mit großer Lebhaftigkeit, da ich die bonne foi und den wohlmeinenden Eifer dieſer Leute ehren mußte, obgleich ich die Stärke ihrer Vernunft nicht bewundern konnte. Die Quarantainegebäude im Gallaz ſcheinen ſehr anſtändig, und die Stadt wie alles in der Wallachei hat ſchon einen etwas ruſſiſchen pli.

An dem hieſigen öſterreichiſchen Konſul H. Huber (als Schriftſteller, wie ich höre, nicht ohne Ruf) mochte ich eine angenehme Bekanntſchaft hinter dem Quarantainegitter in einem ſtinkenden réduit. Er war früher in Odeſſa geweſen, über das er ſich, wie über die Ruſſen im Allgemeinen, ſehr bitter luſtig machte. Er meinte, man müßte heutzutage nicht mehr mit der Feder, ſondern mit dem Dolche ſchreiben, um Eindruck zu machen.

Den 29. und 30. mußten wir in Braila verweilen, weil das Dampfboot „Galathea“ nicht ankam. Wir machten eine Exkurſion nach Matſchin, am Fuß eines Kontreforts des Balkan, durch die rohrbedeckten flachen Inſeln voll Reiher, Pelikanen, und andern Vögeln. Die Hitze war drückend, die Abende ſehr kalt, die Luft feucht und ungeſund. Auch giebt es viel Fieber. Ich habe über den ganzen Körper denſelben Ausſchlag wie auf dem Nil bekommen. Ueberhaupt finde ich, daß die Donau oft mit dieſem Fluß viel Aehnlichkeit zeigt. Braila ſieht Gallaz ähnlich wie ein Tropfen Waſſer dem anderen. Alle Abend, ſo bald es dunkel ward, ſahen wir die Uferwache im Finſtern eine Viertelſtunde in den Gewehrgriffen einüben, wie beim Tageslicht. Eines Nachts ſchlief die Schildwacht, und ward am Morgen dafür geprügelt. Die ganz weiß gekleideten Soldaten hatten keine üble Haltung, und waren wohlgewachſene junge Leute.

Am 30. Abends kam endlich die „Galathea“ mit einem halben Dutzend engliſcher Paſſagiere, worunter Major Curtis, an, und wir verließen mit regret unſeren guten Kapitain, und den wohlbedienten Tiſch, fanden aber daſſelbe auf der „Galathea“, mit einziger Ausnahme des Weins, der hier ſauer wie Eſſig iſt.

Den 31. früh abgereiſt. Das Land bleibt fortwährend einförmig, und ohne Intereſſe. Ich leſe in Byron's „Don Juan“, und mache die Acquiſition eines Chamäleons, das für den Doktor Meier in Bukareſt beſtimmt iſt, ich aber d'autorité in Beſchlag nehme.

Den 1. September erreichten wir früh Herſova. Auf dem bulgariſchen Ufer erſcheinen gelegentlich einige Hügel und Felſen, das wallachiſche bleibt eine ununterbrochene Rohr- und Weidenfläche. Die vielen Quarantainepoſten, welche keine Annäherung vom entgegengeſetzten türkiſchen Ufer dulden, (mehr eine politiſche wie eine Sanitätsmaßregel), wohnen in trichterförmigen Strohhütten ganz gleich denen der Bewohner des Sennaar. Neben jeder ſolchen Hütte iſt eine mit Stroh und Pech umwickelte Stange aufgerichtet, um ſie als Signal anzuzünden.

Den 2. September. Wir hielten bei Siliſtria an, einer ziemlich unbedeutenden Feſtung, die von mehreren Höhen beherrſcht wird, um Kohlen mitzunehmen, ſtiegen aber nicht an's Land, weil die Peſt dort war. Am wallachiſchen Ufer lagen noch alle Heuerndten am Waſſer, welche die ruſſiſche Armee während der Belagerung dort aufſchichten ließ, ohne daß jemand gewagt hätte ſie zu benutzen, obgleich ſie nun ſchon faſt zu Erdhaufen geworden ſind. Der Anblick des Landes bleibt ſich faſt immer gleich. Unabſehbare Ebene am wallachiſchen, und ernſt kahle Hügel an der bulgariſchen Seite. Das Waſſer der Donau war ſehr ſeicht, und man mußte ſich ſehr in Acht nehmen nicht auf Sandbänken ſitzen zu bleiben. Dieſe ganze Reiſe geht ſehr langſam, und iſt monoton und langweilig. Wenn der Plan ausgeführt wird von Baſſova nach Balerik, nahe bei Varna, wo ein guter Hafen iſt, eine Eiſenbahn anzulegen, ſo würde die Tour um 8 Tage abgekürzt werden, und der große Vortheil für Oeſterreich, und die Freiheit der Donauſchifffahrt überhaupt daraus erwachſen, von Rußlands Gebiet entfernt zu bleiben, das ſeit dem letzten Kriege jetzt alle Mündungen des Fluſſes beherrſcht. Bis Siliſtria bildet die Donau faſt einen fortwährenden Archipel in eine Menge Arme ſich theilend, von jenem Ort an aber erſcheint ſie als ein majeſtätiſcher Strom, ſelber durch kleine Inſeln unterbrochen.

Den 3. 4. 5. 6. 7. Ein heftiger kontrairer Wind ließ uns kaum 8 bis 10 Stunden des Tags zurücklegen, und öfters mußten wir anhalten. In der Nacht des 4. wachte ich plötzlich, mich ſehr krank fühlend, auf, und hatte das Unglück. Gott weiß von welcher Urſache, die Cholera zu bekommen, zugleich aber das Glück, daß kein Arzt zugegen war, ſo daß ſich die Natur nach 24 Stunden, deren Schmerzen unbeſchreiblich ſind, und mich einigemal ohnmächtig werden ließen — ſelbſt helfen konnte. Ich gerieth in Schweiß, und ward darauf langſam beſſer. Doch hält noch immer eine große Schwäche und Mattigkeit an.

Ich verſäumte durch dieſen Krankheitsanfall Ruſtſchuck und Widdin zu ſehen, in welchem letzteren der berühmte Huſſein-Paſcha, der Vernichter der Janitſcharen, befehligt. Auch er lag am Podagra darnieder, und ſchickte mir ſeinen

Sekretair, um mich zu bekomplimentiren, und ſich zu entſchuldigen, daß er mich nicht ſelbſt beſuchen könne, wie er gewünſcht. Ich bedaure ſehr, dieſen intereſſanten Mann nicht kennen zu lernen, der die Europäer ſehr liebt, täglich zwei Bouteillen Champagner trinkt, und ein Vermögen von mehr als 100 Millionen Piaſter beſitzen ſoll. Am 7. Nachmittags begab ich mich zum erſtenmal wieder auf das Verdeck, um die Trümmer der Brücke Trajan's beim Vorbeifahren in Augenſchein zu nehmen. Land und Ufer hatten jetzt ein weit fruchtbareres und maleriſcheres Anſehen gewonnen. Ueber grünen bewaldeten Hügeln erhoben ſich auf der wallachiſchen Seite die blauen Spitzen der Karpathen, der Vorgrund der Landſchaft durch den Kirchthurm von Tſchermetz, und die eleganten, ſchloßweiß getünchten Häuſer des neuen Lazareths gehoben, welches dicht neben den Ruinen des Forts Kaiſer Severs aufgebaut worden iſt. Links breiteten ſich die nicht weniger grünen Serviens voll gut gebauter Dörfer aus. Der Anblick that doppelt wohl nach der langen Einförmigkeit des bisher zurückgelegten Weges. Aber der ungünſtige Wind blies immer noch mit gleicher Wuth, und die lehmgrauen Wellen der Donau bäumten ſich gleich denen des ſchwarzen Meeres. Von Trajans Brücke, welche über 2000 Fuß lang war, ſtehen noch die beiden Strebepfeiler, und bei ſehr ſeichtem Waſſer zeigen ſich einige Fundamente der anderen. Alles, Feſtung und Brücke, ſcheint nur von Ziegeln aufgeführt geweſen zu ſein.

Man kann dieſe lange Donaureiſe nicht zurücklegen, ohne daß ſich nicht, wie in den meiſten der Länder, welche ich ſeit fünf Jahren durchziehe, der Gedanke aufdränge, wie viele von der Natur dargebotene Schätze auch hier noch unbenutzt liegen bleiben. Die Wallachei, Moldau und Servien, Provinzen von ſo großem Umfang und ſo reichem Boden, zahlen der Pforte nur den unbedeutenden Tribut von 120,000

Dukaten, und dennoch ſind ihre ſpeziellen Gouvernements kaum im Stande die laufenden Ausgaben zu beſtreiten!

Den 8. Vor ...... an, verengt ſich die Donau, und bietet durchgängig bis zu Neu-Orſowa hohe dicht mit Buchen und Linden beſetzte Ufer. Viele der Hügel gleichen von allen Seiten regelmäßigen grünen Pyramiden, und im Frühjahr ſoll der Duft der Lindenblüthen hier faſt betäubend ſein. Das ſogenannte eiſerne Thor iſt ein höchſt unbedeutendes Felſenriff, das überdies bei hohem Waſſer ſelbſt von Dampfſchiffen überfahren werden kann. Nur müßten ſie eine höhere als 60 Pferdekraft haben, um ſie gegen den Strom treiben zu können, denn bei dem Verſuch, den man mit einem ſolchen Schiff machte, zeigte ſich, daß die Gegenſtrömung grade dieſelbe Kraft hatte, folglich das Dampfboot unbeweglich über dem Thore ſtehen blieb. Man macht jetzt die Fahrt in einem gewönlichen Donaukahn, der ſehr unbehülflich und unbequem iſt. Er wird von Ochſen gezogen, und erfordert häufigen Aufenthalt, um die Stricke zu ändern, ſo daß man die Diſtance von 2 Stunden nur in 8 bis 9 zurücklegt. Man bemerkt an mehreren Stellen Spuren altrömiſcher Mauern, und auch die eines Kanals, der früher das eiſerne Thor umging. Man hatte die Idee gefaßt, ihn wieder zu erneuern, und der Koſtenanſchlag betrug 500,000 fl. Ich glaube aber, daß man durch Sprengung einiger Felſen viel leichter zum Zweck kommen könnte. Ueber..... fiel mir ein intereſſanter Thurm von origineller Form aus dem Mittelalter auf. Er war in hoher Vollendung aus Backſteinen aufgemauert, mit einer weiten Ausladung von Konſolen aus Sandſtein unter dem Dach, deren Zwiſchenräume man transparent gelaſſen hatte. Neu-Orſowa hat ein freundliches Anſehen, und es machte einigen Eindruck auf mich, nach ſo langer Zeit mich wieder an der Gränze der Civiliſation angekommen zu ſehen. Der Major des Gränzregiments empfing mich mit vieler Artigkeit am Ufer, dann lud man alle Effekten der Schiffsgeſellſchaft auf Wagen, denen wir, von zwei Soldaten begleitet, zu Fuße bis zur Quarantaineanſtalt in Schupaneck folgten, die eine halbe Stunde von Orſowa in einem tiefen, feuchten Thale liegt. Es iſt der ungeſundeſte Ort der Gegend, und eine Satyre mehr auf unſere wahnſinnigen Quarantaineanſtalten. Auch verſicherte man uns, daß in der Regel nur Geſunde hereinkämen, aber ſehr häufig Kranke daraus hervorgingen, da den Sommer über die Fieber hier epidemiſch herrſchen. Als wir ankamen, fanden wir auch ſowohl den Direktor als den Doktor mit beſagtem Fieber behaftet und bettlägerig. Im Uebrigen iſt das Unterkommen zu loben, reinlich, geräumig, und auch die Koſt leidlich, jedoch unverhältnißmäßig theuer. Man kann daſſelbe von der ganzen Donaudampfſchifffahrt ſagen.

Am 9. beſuchte mich Herr von Muſchwitz und Doktor Neuner. Der letzte erzählte, daß er mit einem Belgier gereiſt ſei, der ſehr krank wurde, und als er hörte, daß Neuner ein Arzt ſei, ihn um die Verſchreibung eines Rezepts bat. Neuner ſagte es zu, begann aber erſt einen dringenden Brief nach Konſtantinopel zu ſchreiben. Der Kranke ſah ihm mit Verwunderung zu, und als er nach zehn Minuten den Doktor, den er mit Abfaſſung ſeines Rezepts beſchäftigt glaubte, noch immer ſchreiben ſah, rief er entrüſtet: „Nein, das iſt unerhört, eine ſolche Maſſe zuſammengemiſchter Mittel nehme ich nicht! Das iſt nicht Mode bei uns, lieber will ich die Natur frei walten laſſen.“ Und dabei blieb er, keine Explikation annehmend, obgleich er wie Neuner verſichert, dadurch dem Tode nahe kam. Ich dachte bei mir: vielleicht hat er grade dieſem Irrthum, ſo komiſch er iſt, ſein Leben zu verdanken.

Am 10. Ich erhielt den Beſuch eines Major ..... vom Gränzregiment, und eines Herrn von Hiller, beides ſehr artige Leute; ſpäter den des General Heß, der als außerordentlicher Geſandter zur Gratulation nach Konſtantinopel geht, und des Grafen Zichy, Schwager des Fürſten Metternich, die ich alle im Schlafrock empfing. Meine Geſundheit iſt noch immer ſehr ſchwankend.

Mein Chamäleon entwiſchte heute auf einen hohen Baum im Garten, und ward nur nach großer Mühe, nach langer Jagd wieder aufgefunden.

Am 11. 12. 13. Vorgeſtern ſtach mich eine Weſpe früh in die Hand, während ich ſchrieb, und eine andere Abends in den Hals, ein ſonderbarer Zufall, um ſo mehr, da ich grade einen ſatyriſchen, auch ſtechenden Aufſatz ſchrieb. Ich litt bis heute an der Geſchwulſt.

Der Gouverneur von Temeswar, Feldmarſchall Lieutenant von Michalowitſch, ein liebenswürdiger alter Mann, der ſchon als ich geboren ward, mit den Türken Krieg geführt hatte, und die Belagerung von Belgrad mitgemacht, in Summa 54 Jahre Dienſt hatte, beſuchte mich. Auch ein Engländer aus Bukareſt, und mein alter Freund Tavernier aus Bukareſt, der mir einen Magnet gegen nerveuſe Schmerzen ſchenkte.

Ich blieb bis zum 19. in der Quarantaine, fleißig arbeitend. Ich hatte ein ſehr geräumiges Logis, recht gute Koſt, alles wohlfeil, (ſo daß ich in allem nicht mehr als einen Dukaten tägliche Ausgabe hatte,) und wurde mit der größten Artigkeit und Bereitwilligkeit behandelt. Ueberhaupt iſt die Einrichtung und Umfang der Anſtalt alles höchſt lobenswerth, nur der Unſinn groß, ſie in einem ſo ungeſunden Ort aufgebaut zu haben. Ich fand den Direktor ſterbend, den Doktor ſehr krank, ſo wie 6 Aufſeher und Diener, und Alle Unſerigen hatten den Teint der Bewohner der Pontiniſchen Sümpfe. Die Ueberſchwemmungen der nahen Tſcherna ſind hauptſächlich daran Schuld, und wenn man dieſe ſumpfigen Ebenen mit Graben durchzöge und bepflanzte, würde man vielleicht dem Uebel ganz, wenigſtens zum größten Theil abhelfen. Man ſagte mir, daß die Anſtalt an 70,000 Gulden jetzt einbringe, und nur 12 bis 15,000 dem Gouvernement koſte. Demohngeachtet ſind die Beſoldungen für den ſchweren Dienſt und das gefährliche Klima nur ſehr gering. Der Direktor hat 800, der Doktor 500, der Waarenaufſeher nur 300 Gulden, wovon ſie kaum leben können.

Am 19. beſtieg ich, meine Freiheit benutzend, den nahen Berg Allion, von dem man über weiten Wald eine ganz hübſche Ausſicht auf die Donau mit dem eiſernen Thor, die türkiſche Inſelfeſtung Ada-Kale in Neu-Orſowa und den gegenüberliegenden Eliſabeththurm ſo wie verſchiedene Wachhäuſer der Wallachen längs ihrer Gränze auf verſchiedenen Bergen hat.

Am 20. nach Mehadia gefahren. Herrliche Chauſſee und pittoreske Gegend. Der Weg führt durch fortwährende Schluchten längs der Tſcherna.

Am 21. die Bäder, welche gleich denen Badens ſtinken, und äußerſt reichhaltig ſind, beſucht. Nichts iſt elegant, aber alles zweckmäßig eingerichtet. Die Promenaden längs der Berge und dem reißenden Waldflüßchen . . . . . in hohen Buchenwäldern ohne Ende, die das ganze Land bedecken, ſind reizend. Die Räuberhöhle, der Waſſerfall u. ſ. w.

Am 22. auf den höchſten Berg der Gegend, den Domoklett, bis auf den Gipfel geritten, (das erſtemal das dies verſucht wurde,) und gerade hinab durch einen abgebrannten und umgeſtürzten Wald über Katzenſtieg und Gänſeſtieg (ein furchtbarer Weg) hinabgeklettert. Noch ſchwach in den Beinen von der überſtandenen Cholera verſagten mir dieſe zuletzt allen Dienſt, und ich ſah den Augenblick, wo ich liegen bleiben würde. Acht Tage nachher waren meine Beine noch wie gerädert. Doch ſchadete mir Gottlob die ſchreckliche Erhitzung und Uebermüdung nichts. Machbuba hatte leider in der

Quarantaine das dortige Fieber aufgeleſen, und lag die ganze Zeit meines Aufenthalts in Mehadia im Bett.

Den 23. zurück in die Quarantaine, wo ich meine Sachen zurückgelaſſen, und noch eine Nacht daſelbſt geſchlafen. Gefahr der Berührung mit einem dummen Bedienten des von Koſtantinopel angekommenen General ......, vor der mich ein Quarantainediener rettet, indem er ſich auf den Menſchen, der mich eben berühren wollte, wirft, und nun die 10 Tage Quarantaine machen mußte, der ich ſonſt unausbleiblich verfallen wäre.

Den 24. Zu Wagen nach Drenkova, 9 Meilen längs der Donau. Eine der ſchönſten Gegenden im wilden Genre. Die reißende, klippendurchwirkte Donau von ſenkrechten an 2000 Fuß hohen Felſen, mit himmliſch bewaldeten Schluchten und Kronen eingefaßt. Prächtige moderne Straße des Grafen Szecheniy, gegenüber die alte Trajans. (Siehe die Beſchreibung der Donaufahrt.) In einem Dorfe unterwegs Mittag gemacht mit vortrefflicher Butter, Früchten, Käſe und Zwiebeln. Gute alte Wirthin, welche Machbuba gegen das Fieber mit Eſſig, Knoblauch und Salz einreibt, was ihr ſehr gut bekommt. Ich ward von Schaaren Wespen aus dem Garten vertrieben, wo ich eſſen wollte, und mußte auch im Hauſe alle Thüren und Fenſter verſchließen, um mich vor ihnen zu retten. Auf viel Placken gab es nach. Das Volk behauptet, in einer nahen Höhle habe der heilige Georg den erlegten Lindwurm liegen laſſen, und von dieſem verfaulten Ungethüm rührten die Mücken her. In der Nacht auf den ſchlechten Wegen ohne Geländer waren die letzten Stunden eine bedenkliche Fahrt. Spät erſt erreichte ich Drenkova und das Dampfſchiff.

Den 25. Senandria, für eine türkiſche Feſtung ſehr gut erhalten, mit einigen 20 Thürmen auf ihrem Mauerdreieck. Die Gegend ſehr anmuthig.

Den 26. Belgrad nur vom Waſſer geſehen. In Semlin finde ich meine Pferde. Alle Leute am Fieber krank, Gil Blas von Barra todtgeſchlagen.

Den 27. Die Reiſe auf dem Schiff, das täglich voller wird mit Waarenballen und Menſchen, nicht bequem. Zwei intereſſante Stiftsdamen des Savoyerſtiftes in Wien honoraire Mitglieder, was ihnen die Rechte einer verheiratheten Frau bei vollſtändigſter Freiheit, eine hübſche ſchwarze Uniformskleidung und einen Orden am blauen Bande giebt, der ſehr geſchätzt iſt, weil man die Ahnenprobe der deutſchen Herren machen muß, um in dieſes Stift aufgenommen werden zu können. Dieſe beiden Baroneſſen aus Bühnow leben ganz St. Simoniſtiſch und faſt von Kindheit an in dieſer Unabhängigkeit haben ſie ſich auf ganz eigenthümliche und originelle Weiſe ausgebildet, ſelbſtſtändig und vorurtheilsfrei wie Männer, gefällig und gutmüthig wie Weiber. Sie ſind intereſſant, und würden bezaubernd ſein, wenn ſie hübſch wären.

Bei Mondſchein nach Mitternacht ein Spaziergang in Mokatſch, wovon die berühmte Schlacht zwiſchen Soliman dem Großen und König Ludwig von Ungarn, der im Sumpfe erſtickte, ihren Namen hat. Sie iſt von großer Ausdehnung, die Häuſer alle mit Strohdächern, keine Straße gepflaſtert. Ich ruhte mich in einem ſogenannten Kaffeehauſe aus, wo recht guter Wein geſchenkt wurde, mit dem ich einige Studenten, welche Tarok ſpielten, traktirte, und dazu ein Landesjournal las, worin die eben erfolgte Niederkunft einer Frau mit 16 Kröten eidlich erhärtet wurde.

Den 28. So viel ich bisjetzt da und dort vom Lande höre, ſcheint man ſich im Allgemeinen nicht mit Unrecht über den Druck des Adels und beſonders der Geiſtlichkeit, ſo wie über die Immoralität der letzteren zu beklagen, worin ſie ſich gegenſeitig mit vielem esprit de corps zu unterſtützen weiß, ſo daß in der Regel, wenn ein Geiſtlicher irgendwo wegen eines Skandals ſeine bisherige Stelle nicht behalten kann, er durch eine beſſere beſtraft wird.

Die Baroneſſen erzählten zwei ſonderbare Fälle von den Launen des Glückes.

Ein Graf, ſehr reich und ohne Verwandte, beſchloß den zweiten Sohn eines Freundes (des Fürſten Lobkowitz), von dem er viel Gutes gehört, zum Erben einzuſetzen, und verfaßte ſein Teſtament in dieſem Sinn, worauf er nach Wien reiſte. Kaum angekommen geht er allein aus, und von einem Schwindel überfallen, fällt er auf der Straße nieder, wo ein junger Mann, der eben vorübergeht, ſich ſeiner mitleidig annimmt, ihn in ein nahes Haus geleitet, und einen Arzt beſorgt. So bald der Graf wieder zu ſich gekommen, fragt er den neben ſeinem Lager ſtehenden jungen Mann, ihm ſeine innigſte Dankbarkeit ausdrückend, wem er dieſen Liebesdienſt ſchuldig ſei? „Ich bin der zweite Sohn des Fürſten Lobkowitz,“ iſt die Antwort. Am nächſten Tage theilte der Graf ſeinem vertrauten Geſchäftsführer die Begebenheit ſchriftlich mit, und endigte den Brief mit den Worten: „Es freut mich meinen künftigen Erben ſo unvermuthet und auf eine ſo vortheilhafte Weiſe kennen gelernt zu haben, ich habe doch aber vorgezogen, ihm nichts davon zu ſagen, um ihm ſpäter nicht die Ueberraſchung zu verderben.“ In der That hatte der junge Fürſt den Vorfall längſt vergeſſen, als die große Erbſchaft ihn von einem arm appanagirten Ulahnenlieutenant zu einem reichen und unabhängigen Herren machte. Hiezu kam noch, daß der junge Mann ein Jahr vorher von einem Mädchen, für die er eine heftige Leidenſchaft gefaßt, einen Korb bekommen hatte, weil er ihr zu arm war, und der alte Graf, obgleich er es erfuhr, dennoch bei ſeinem Schweigen blieb, der Meinung, daß das Mädchen den nicht lieben könne, den ſie bloß wegen ſeiner Armuth zurückweiſe.

Die andere Geſchichte betrifft den Grafen Kollowrat. Der Sturm wirft den Wald halb nieder. Bei der Beſichtigung findet man im erſten Strich Eiſenſtein in höchſter Reichlichkeit, im zweiten herrlichen Steinbruch, im dritten eine reiche Quelle. Jetzt bringt das neuetablirte dortige Eiſenwerk, aus dem Steinbruch aufgebaut, und durch die Quelle getrieben, 100,000 Gulden jährlich ein.

Ausflucht nach Comorn.

(Siehe Allgemeine Zeitung.)

Comorn. Martinsberg, die Abtei von König Stephan anno 1000 geſtiftet. Vom Kaiſer Joſeph die daſigen Benediktiner weggejagt, vom Kaiſer Franz ihr Beſitzthum wieder zurückgegeben, mit dem Beding, 17 Gymnaſien zu ſtiften. Wohlthätige Folgen dieſer Maßregel. Die Kaiſerliche Adminiſtration der Grundſtücke brachte wenig ein, jetzt ſind die Mönche ſteinreich, höchſt gaſtfrei und wohlthätig. Seitenblick auf Griechenland u. ſ. w.

Feſtung von zwei Stunden im Umfang. 20,000 Mann Garniſon. Neue Werke mit Redouten zu 800 Mann jenſeits der Stadt zwiſchen Donau und Wag. Alte Feſtung vom Kaiſer Ferdinand gebaut. Schöne, bombenfeſte Kaſernen und Magazine, herrliche Ausſicht über die ganze Feſtung, Tête de pont. In der neuen Feſtung die Kaſernen bombenfeſt unter Dach, was im Fall der Belagerung abgenommen und Batterien an deſſen Stelle etablirt werden. Schönes Appartement des Kommandirenden, Feldmarſchall Lieutenant Bakony, der 54 Jahre Dienſt hat, mit ſieben Wunden, (ein vortrefflicher Mann, der mich mit Attention und Güte überhäuft) und für 54 Offiziere.

Abgerufen zum Dampfſchiff, auf das wir am Ufer 5 Stunden warten müſſen. Mondfahrt, hübſche Dame aus Schleſien.

Peſth, den 1. Dezember.

Lange Pauſe, Abſpannung der Produktionsfähigkeit, orientaliſche Faulheit. Schade! aber nicht zu ändern. Hier kennen gelernt Gräfin Thurn, Oberhofmeiſterin der Erzherzogin, ſchönes, edles Gemüth mit mittelmäßigen Geiſtesfähigkeiten; ihre Protegirte, Mlle. Carl, Schauſpielerſeele mit Bildung, ausgezeichnete Sängerin mit etwas angegriffener Stimme, und gute, denkende Schauſpielerin, doch ohne die Weihe wahren Gefühls. Frau von Lederer, Gemahlin des Kommandirenden in Ungarn, angenehme, natürliche Weltfrau; ihr Mann, ritterlicher alter Krieger; Gräfin Beckers, geſcheute Frau, beſonnen, verbindlich, mehr ſcharf als gut; ihr Mann, liebenswürdiger Hofmann und Schmeichler von gutmüthigem Karakter. General von Schmähling, guter Soldat, nicht ungeiſtreicher Schwätzer, gefällig und ein Lebemann. General Baumann, alltäglicher Mann von Welt; Gräfin Zapary, ſchöne Frau ohne Bedeutung; ihr Mann, belletriſtiſcher und politiſcher Schwadroneur, nicht ohne einiges Talent, aber von viel zu hoher Meinung von ſich ſelbſt; Graf Leo Feſtetiſch, Muſiknarr und gute Mittelmäßigkeit; ſeine Schwägerin .... très beaux restes, und etwas melancholiſch wegen nicht hinlänglich genoſſener Jugend — eine Frau, in die man ſich, obgleich ſie ſchon eine junge Großmutter iſt, leicht noch recht ernſtlich verlieben könnte; ſeine Schwiegermutter Frau von Krey, eine lebenskluge, praktiſch philoſophiſche Alte; Frau von Schonek, eine herzige Italiänerin, gut und geplagt; ihr Mann, ein geiſtreicher, aber gehäſſiger Pedant; Hofrath Stahly, ein genialer Arzt, zu komplimentenreich nnd gezwungen aus übergroßer Eitelkeit; Gräfin Stainlein, eine liebenswürdige Frau von Welt, voll Güte und Milde, etwas enthuſiaſtiſch (eine angenehme, nur edleren Seelen eigene Schwäche, die ich um ſo weniger tadeln darf, da ich Unverdienteſter ein Gegenſtand dieſes Enthuſiasmus war); ihre älteſte Tochter Sophie, eine talentvolle Dichterin, noch enthuſiaſtiſcher, herzensgut, und von einer ſanft melancholiſchen Richtung; Leontine, jüngere Tochter, eine regelmäßige Schönheit, eine jugendliche Hebe, gut, tief lebendig unter äußerer Stille — beide der Liebe bedürftig. Der Himmel ſchenke ihren empfänglichen Gemüthern ein günſtiges Loos! Mad. Grill, denkende Schauſpielerin von liebenswürdigem, ehrenwerthen Karakter, eine ächte Jüngerin der Kunſt. Doktor Saphir, Redakteur des „Peſther Tagblattes", ein Jude, mit der Bitterkeit des Mitglieds einer unterdrückten Klaſſe, ſchroff, unterrichtet, Herr Roſenthal, Redakteur des „Spiegels", auch ein Jude, aber von der demüthigen Art, gefällig, und für jede Auszeichnung höchſt dankbar.

Den 2. Dezember.

Dämmernde Phantaſie.

Ich bin am 30. Oktober des Jahres .... zur katholiſchen Religion übergetreten. Obgleich mich nun das Urtheil der Menge über dieſen Schritt ſehr unbekümmert läßt, ſo glaube ich es doch meinen denkenden Freunden ſchuldig zu ſein, ihnen mit kurzen Worten die Motive mitzutheilen, die meinen Entſchluß beſtimmten.

Hätte Luther nur eine Reform der katholiſchen Kirche beabſichtigt, und dieſe in ihrem Schooße bewerkſtelligt, ſo wäre er ein unläugbarer Wohlthäter der Menſchheit geworden. Er wollte es nicht, oder vermochte es nicht. So iſt der von ihm geſtiftete Proteſtantismus nur ein negatives, ein verneinendes und revolutionaires Prinzip geworden, der nie zu einem wahrhaft organiſchen Leben ſich geſtalten kann. Er hat eingeriſſen, ohne das Vermögen des Aufbauens zu beſitzen. Täglich wird dies mehr durch die Erfahrung bewieſen. Während auf der einen Seite der Proteſtantismus in die ekelhafte, gottloſeſte Frömmelei und faſelnden Myſtizismus ausartet, geht er auf der anderen in reinen Verſtandestheorien unter, die aller Volksreligion zuletzt ein Ende machen, und eine vollſtändige religieuſe Anarchie hervorbringen müſſen — in der grotesken anglikaniſchen Kirche aber hat er alle ehemaligen Mißbräuche des Katholizismus zu Gunſten einer ungerecht bevorrechteten Klaſſe beibehalten, ohne ſeiner Segnungen theilhaftig werden zu können, eine ſtarre Verſteinerung in Stupidität, Kupidität und Vorurtheil, während der Katholizismus noch immer als ein lebenskräftiger Baum daſteht, mit geiſtigen Früchten für jede Regung des Gemüths, ein poetiſches Ganze, das durch den fortſchreitenden Zeitgeiſt geläutert, durchaus immer geeigneter geworden iſt, ächte Freiheit und Humanität zu befördern, Verwirrung, Anarchie, und das verderbliche Regiment ungezügelter Leidenſchaften niederzuhalten.

Kein Menſch iſt ohne Religion, aber die Völker bedürfen auch der Kirche, der Autorität in der Religion, die ihnen eine feſte, unwandelbare Richtung giebt. Eine ſolche hat weniger den Verſtand als Gefühl und Sinne des Menſchen anzuſprechen, wovon das erſte ſeine höchſte, göttliche Gabe, das zweite die Bedingniß ſeines irdiſchen Lebens iſt. Die katholiſche Religion erfüllt dieſen Zweck, denn ihre Elemente ſind Glaube, Liebe, Hoffnung, Erbarmen, die in blumenreichen Ranken den ganzen hehren Bau umſchließen, und von dem göttlichen Erlöſer mit der makelloſen Jungfrau ſich niederſenken auf die Heiligen, unſere Vertreter im Himmel, wie den Statthalter Chriſti, unſeren Schutz auf Erden, und alle ſeine Delegirten Prieſter, geweiſt von höherer Macht, um unſere Seelen durch die heiligen Myſterien zu erfriſchen, und durch die ſo menſchlich ſchöne und gnadenreiche Inſtitution der Beichte mit unſerem eigenen Gewiſſen auch in der verzweiflungsvollſten Lage zu verſöhnen.

Ueberall iſt in der katholiſchen Kirche das Menſchliche berückſichtigt, der Schwäche mit Milde und Vergebung aufhelfend, die Stärke mit noch gewaltiger Hand leitend, und in wahrhaft liberalem Sinne Kirche und Staat gänzlich ſcheidend, das ſpirituelle und materielle Reich, und dadurch beide am wirkſamſten ſchützend und erhaltend.

Was hat uns dagegen der abtrünnige Proteſtantismus geboten, deſſen Elemente der Zweifel, Kritik, Unglaube und zuletzt Auflöſung aller Gemeinbande ſind. Die Reformation war der erſte Akt jenes Trauerſpiels, von dem die franzöſiſche Revolution den zweiten lieferte, und deren Fortſetzung am Schluß ganz Europa den moraliſchen Untergang droht. Es iſt der alte Teufelsbaum der Erkenntniß, von dem wir von neuem gekoſtet, und bitter, gallenbitter ſind ſeine Früchte.

Drum überzeugt Euch von der tiefen Weisheit des Spruches, der Euch lehrt: Eure trügeriſche Vernunft im Glauben gefangen zu nehmen — und könnt Ihr es nicht, wollt und müßt Ihr prüfen, ſo prüfet wenigſtens bis auf den Grund — und Ihr werdet durch allen müßigen Skeptizismus hindurch doch endlich wieder auf den Punkt zurückkommen, auf dem Ihr unbewußt ſchon im Anfang ſtandet — zum freien, ſüßen, harmloſen Kinderglauben. Denn wie die Kindlein müßt Ihr wieder werden, ſagt unſer göttlicher Herr, wollt Ihr das Himmelreich ſchauen.

Den 4.

Zum Diner bei mir 8 Perſonen, nachdem ich drei Tage zu Hauſe geblieben und gearbeitet. General Schmähling erzählt vom Regiment Latour, daß die Bürger einen der Offiziere in Civilkleidern maltraitiren wollten, und zwei walloniſche Soldaten, die dazu kamen, ihre Säbel zogen, und 12 der Civiliſten niederhieben. Sie kamen zeitlebens auf Feſtung. Bei der nächſten Muſterung traten zwei der Gemeinen an den Inſpekteur heran, und baten um Freilaſſung der Gefangenen, in welchem Falle ſämmtliche 180 Wallonen im Regiment ihre Kapitulation auf zeitlebens zu verlängern bereit wären, im entgegengeſetzten Fall würde keiner bleiben. Auf Befragen bekräftigten alle Uebrigen daſſelbe. Es wurde an den Erzherzog Karl Rapport gemacht, und dieſer ging ſogleich zum Kaiſer Franz. Ein Reskript erfolgte, welches die Soldaten freigab, und zwar ohne alle Bedingung. Doch hielten die Wallonen ſämmtlich ihr Wort, und blieben für's Leben.

Die Erzherzogin beſuchte heute Miß Pardon im Gaſthof, eine große Albernheit; in England würde ihr dergleichen nicht geboten werden.

Herr * bietet ſich mir zum Sekretair an, kein übler Mann, ganz Gentleman, und ſpricht gleich fertig engliſch, franzöſiſch, italieniſch, deutſch.

Bis zum 11. zu Haus geblieben, aus Tag Nacht gemacht, und geſchrieben. Geleſen Kalobiotik, und ein Buch über Magnetismus vom Grafen Zapary, das mich lebhaft intereſſirt.

Von ihm aufgeregt, ſchrieb ich an Lucie. Ich denke manchmal in dieſen ſchlafloſen Nächten recht ernſtlich an den Tod, und er hat wirklich gar nichts Abſchreckendes für mich, doch habe ich viel an mir zu beſſern, was wohl unklug zu verſäumen iſt — denn ich neige mich immer mehr zu dem Glauben hin: daß unſer Wille, (moraliſcher, verſteht ſich,) unſer ächteſtes Ich, auch die Form bedingt und ſchafft, in der wir weiter zu leben beſtimmt ſind. Es kann nicht anders ein, nur ſo erſcheinen die göttlichen Geſetze des Lebens jedem Weſen gerecht, das ſeiner ſelbſt bewußt ward. Auch individuelle Fortdauer iſt mir gewiß, wenn auch ohne Rückerinnerung an dieſes irdiſche Leben; wohl aber iſt es möglich, daß in jener Fortdauer mehrere menſchliche Seelen zu ein und demſelben Weſen ſich vereinigen, ohne deshalb ihre Eigenthümlichkeit einzubüßen, nur wie mehrere einzelne Töne in der Einheit des harmoniſchen Akkordes

Den 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18.

Eine wahrhaft merkwürdige Betrachtung liefert die ſich ſo ſichtlich präparirende gegenſeitige Durchdringung deutſcher und franzöſiſcher Nationalität, begonnen durch Napoleons Kriege und unſere Litteratur. Da nun einer dieſer beiden Nationen grade das fehlt, was die andere hat, um ein möglichſt vollkommenes Ganze zu bilden, ſo kann das Reſultat nur höchſt erfreulich und für die ganze Menſchheit im höchſten Grade erfolgreich ausfallen. Doppelt günſtig iſt es zu dieſem Zweck, daß auch das wohlverſtandene politiſche Intereſſe beider Nationen fortan nur eins ſein kann — denn alle deutſchen Länder mit den franzöſiſchen in innigerem Bündniß (wozu man Holland, Belgien, Dänemark und Schweden füglich hinzurechnen kann), würden eben ſo der Welt Frieden, ſteigende Ausbildung, und eine unabſehbare lange Ruhe und Sicherheit, wie ein gleiches Bündniß Englands und Rußlands, Krieg, Verderben und Rückſchritt der Civiliſation auf Jahrhunderte verbürgen.

Ich hörte neulich, daß in der öſterreichiſchen Armee wegen der ſtrengen Duellgeſetze, eine ſonderbare Art des Zweikampfes eingeführt worden iſt, die ſchon drei bis vier Opfer gefunden haben ſoll. Man zieht aus einem Beutel, worin eine ſchwarze und eine weiße Kugel liegt. Der, welcher die ſchwarze ergreift, hat im voraus ſich mit ſeinem Ehrenwort verpflichtet, ſich binnen einer feſtgeſetzten Zeit ſelbſt todtzuſchießen. Auch ſoll der Selbſtmord aus Liebe ſehr häufig vorkommen.

Den 19.

Die Brücke über die Donau, eine ſehr ſchlecht konditionirte Schiffbrücke wird abgeriſſen, obgleich nur einiges kaum fingerdickes Grundeis bei einem Froſt von 3 bis 4 Grad trieb. Meine armen Araber müſſen daher 1½ Stunden auf der Fähre zubringen, ehe ſie über den Fluß kommen, um nach Wien zu gehen.

Sehr gutes Diner beim Stellvertreter des Palatin, Herrn von Merai. Seine Frau angenehm, hübſch, und geſcheut, ſolle eine große Paſſion eingeflößt haben. Herr von Merai ſehr artig und zuvorkommend für mich.

Den 20.

Unwohl ſchon ſeit einigen Tagen. Dieſe Nacht recht ſehr, und den ganzen Tag. Da ich meiner Lebenskraft nicht mehr recht weit traue, mache ich mein Teſtament, und verſiegle es mit einer Aufſchrift. So bald als möglich werde ich das nöthige Gerichtliche nachholen. Die Generale Schmäbling und Baumann beſuchen mich, und der Letzte erzählt mir einen intereſſanten Umſtand. Es exiſtirt ein Fluch, den die Türken feierlich ausſprachen, als ſie nach 160jährigem Beſitz ihre hieſige Herrſchaft aufgeben mußten. Er lautet ſo: Ihr ſollt nie mit Eurem Zuſtande zufrieden ſein, alles beginnen, aber nie vollenden. Je länger man hier iſt, je mehr überzeugt man ſich daß dies kein Fluch, ſondern nur eine ſehr treue Karakterſchilderung der Nation von Seiten der ganz gut beobachtenden Türken war. Herr von Minarelli theilt mir das folgende hübſche Impromptu von Saphir mit:

„Zum Gottesdienſt der Liebe.

Liebe iſt die höchſte Gottheit,
Liebe iſt die höchſte Religion,
Ihr erbaute einen Tempel
Einſt ſchon König Salomon.

Und der Himmel iſt die Kuppel,
Dach das blaue Firmament;
Und die Sonne iſt die Ampel,
Die im Heiligthume brennt.

Und das Küſſen iſt die Beichte,
Wo ſich Seel' in Seel' ergießt,
Wo der Liebe ſüß vergehen
Schweigſam von den Lippen fließt.

Und die Vöglein ſind Leviten,
Die im frommen Sängerchor,
Lobeslieder, Liebeslieder
Singen zu dem Gott empor.

Und die Frauen ſind die Prieſter,
Und die Eh' iſt der Altar,
Und die Männer — ſind die Ochſen,
Die man bringt als Opfer dar.

M. G. Saphir.“

Den 21. 22. 23. 24.

Immer kränklich und fieberiſch.

Nous avons perdu le sens du grand et du beau et nous l'avons remplacé par le gout de l'extraordinaire, ſagt Saint Marc Girardin höchſt wahr in einer vortrefflichen kritiſchen Anzeige des Lebens Washington's, von Guizot im Journal des débats vom 17. Dezember 1839.

Unterredung mit Graf Zapari über die Somnambüle, welche in der That in ihrem höchſt geſteigerten Zuſtande über Zeit und Raum erhaben ſchien, und ſich chronologiſch magnetiſirend herausbrachte, wo ihr fremde Perſonen, um die ſie gefragt wurde, ſich befänden, und was ſie in dieſem Augenblick thäten — Angaben, die ſich nachher oft wunderbar beſtätigten. Doch irrte ſie ſich auch, und ſelbſt dieſe Irrthümer waren Belege für ihre höhere Kraft, wie zum Beiſpiel, daß ſie vom Bruder des Grafen Zapari Auskunft geben ſollte, und alles, ſeine Figur, wie ſeinen Aufenthalt falſch beſchrieb. Als man ihr dies ſagte, begann ſie von neuem und traf es nun richtig — nachher aber fand ſich, daß auch die erſte Fernſicht ganz richtig geweſen war, nur ſtatt ſeines Bruders einen Buſenfreund des Grafen betroffen hatte. Es iſt merkwürdig, daß dieſe Somnambüle, welche hundert Proben eines höheren Grades der Clairvoyance gegeben hat, als irgend eine, dennoch auch im geſteigerten Grade in ihren Magnetiſeur, den Grafen (einen ſehr hübſchen jungen Mann) ſinnlich verliebt war, und als er ihr im Annähern der höchſten Exſtaſe dieſer Art, unter ihren brennenden Küſſen die Frage vorlegte, ob ſie nicht unrecht thäten, erwiederte ſie: „Wäre es unrecht, könnte ich es nicht thun.“ Dies wirft nun ganz die Behauptung aller anderen Koryphäen des Magnetismus über den Haufen, welche angeben, daß im höheren Grade des Hellſehens alles Sinnliche anwidere, aber das mag nach den individuellen Naturen ſehr verſchieden ſein, und der Beobachtungen wahrer Hellſehenden ſind im Ganzen noch viel zu wenig, um hierüber ganz in's Klare zu kommen. Ueberhaupt iſt es lächerlich, Infaillibilität von den Somnambülen verlangen zu wollen. Sie werden in dieſem Zuſtand keine Götter, genug daß wir uns überzeugen müſſen, daß ihnen in dieſem Zuſtande Kräfte beiwohnen, die dem irdiſchen Menſchen im Normalzuſtande verſagt ſind, Kräfte, die an das Jenſeits ſtreifen, und eben deshalb in der Regel hier noch als Embryo ſchlafen müſſen — eine nicht mehr zu bezweifelnde Entdeckung, die uns ſchon jetzt Ahnungen wie die Zaubereien der Vorwelt erklärt, und von der man nicht wiſſen kann, in wie weit ſie noch ſpäter fähig ſein wird, das dunkle Feld der Pſychologie und Phyſiologie zu erhellen.

Heilige Chriſtbeſcherung von Mlle. Carl und Gräfin Thurn. Allerlei Scherze, die ich mit meinen beiden Präſenten verbinde.

Den 25.

Ich miethe eine Diligence, und fahre um 1 Uhr nach Wien ab. Die fünf Pferde ſind ſo ſchlecht, daß ich bei jeder Anhöhe ſtehen bleiben mußte. Einmal konnte ich nur durch die Hülfe von vier Handwerksburſchen vom Fleck, und kam erſt in dunkler Nacht um 9 Uhr in Töröck an, wo ich einen guten Gaſthof fand. Abſcheuliches Regenwetter, und ſchlechter Weg.

Den 26.

Krank, ſo daß ich heute hier verweilen muß. Mit viel Vergnügen Jaqueminot's Korreſpondenz geleſen. Die Briefform (beſonders an Verſchiedene gerichtet), iſt für Reiſebeſchreibungen gewiß die beſte. Man ſchreibt ſelbſt in dieſer Fiktion, oder auch Realität, mannigfaltiger, und fühlt ſich mehr ſtimulirt, als wenn man ſich immerfort nur an das Publikum wendet.

Den 27.

Ebenfalls hier geblieben, noch krank, und mit dem größten Intereſſe Jaqueminot ausgeleſen. Schade um dies Talent, das an die beſte Zeit der Franzoſen im neuen Gewande erinnert, und von allem Schwulſt und Affektation der neueren Schule ſo ganz frei ſich höchſt anmuthig in eigener, wahrer Originalität bewegt.

Den 28.

Weitergereiſt, und werde im Gaſthof impertinent geprellt, wogegen nichts zu machen war, da in Ungarn Polizei und Behörden keine Gewalt haben. Auf abſcheulichem Wege bis Neßmiel gefahren, wo ein anſtändiger und billiger Gaſthof iſt.

Den 29.

Um 5 Uhr aufgeſtanden, um 8 Uhr fort. Gegen Abend bleiben wir eine $^3/_4$ Station vor Raab wieder ſtecken, und ſind nahe am Umwerfen. Ich ſteige mit Machbuba aus, und verſuche, trotz meines Schnupfens, und einem furchtbaren, eiskalten Wind, der uns in's Geſicht bläſt, zu Fuß meinen Weg fortzuſetzen, während der Poſtillon zurückreitet, um andere Pferde zu holen, muß aber nach einer halben Stunde wieder umkehren, da ich mich zu unwohl fühle. Dieſe fatale Parthie vermehrt meine Unpäßlichkeit ſehr, ſo daß ich in Raab, wo ich in dunkler Nacht endlich mit vieler Mühe ankomme

den 30.

verbleiben muß. Der Gaſthof iſt gut, und es fängt auch an zu frieren, nachdem es während meiner übrigen Reiſe immer das ſcheuslichſte Wetter war.

In George Sand's «Lettres d'un voyageur» wird eine Stelle Lavater's überſetzt, die merkwürdig auf mich paßt:

«Il est sujet à des mouvements impétueux. Il aime avec tendresse, avec chaleur, avec excès — mais d'un autre côté, son amour a toujours besoin d'être reveillé par l'objet aimé; absent, il l'oublie et ne s'en met plus en peine. La personne qu'il chérit pourra le mener comme un enfant, tant qu'elle restera près de lui. Si elle le quitte, elle peut compter sur toute son indifférence. Il a besoin d'être frappé, pour être entrainé; *quoique capable des plus grandes actions, la moindre complaisance lui coûte.* Son imagination vise toujours au parfait, et se plait aux prodiges. La nature lui prodigua de grandes facultés, mais elle les associa d'une volonté faible et impuissante.»

Moralcodex Lavater's.

«Sois ce que tu es; que rien ne soit grand, ni petit à tes yeux. Sois fidèle dans les moindres choses. Fixe ton attention sur ce que tu fais, comme si tu n'avais que cela seul à faire. Celui qui a bien agi dans le moment actuel a fait une bonne action pour toute l'éternité. Simplifié les objets, soit en agissant, soit en jouissant, soit en souffrant. Donne ton coeur à celui qui gouverne les coeurs. Sois juste et exact dans les plus petits détails. Espère en l'avenir. Sache attendre, sache jouir de tout, et apprend à te passer de tout.

Mehrere Romane gekauft, und mich daran delektirt, während der Schnupfen mich an die Stube feſſelt.

1840.

Den 1. Januar 1840.

Mit dem neuen Jahr, herrlichem Wetter, und etwas beſſerem, doch nun verzweifelt holprigen Wege weitergereiſt. Wir bleiben demungeachtet noch einmal in einem nicht ganz zugefrorenen Loche ſtecken, glücklicherweiſe in der Nähe eines Dorfes, ſo daß zwanzig Menſchen uns wieder heraushalfen, und den Wagen am Umwerfen hindern. Ich bin guter Laune, denn das Unterwegsſein erheitert mich faſt immer. Mit leidlicher Geſundheit, hinlänglichem Gelde, einem guten Wagen, zwei fleißigen erprobten Dienern, und einer akkomodanten

Geliebten von gutem Herzen und leichtem Humor umherzureiſen, und dabei ſo viel als möglich und thunlichſt inkognito mit nur flüchtiger Benutzung der Geſellſchaft ſich aufzuhalten, iſt für mich das Ideal irdiſcher Glückſeligkeit. Eine Droſchke mit zwei edlen Pferden beſpannt, und zwei dergleichen Reitpferden muß mich dabei aber noch vorausgehend begleiten, Bücher dürfen mir nicht fehlen, und für die Gourmandiſe möglichſt geſorgt werden, jedoch nicht ohne gelegentliche Abwechslung des minder Guten und wohl auch gelegentlich Schlechten als Würze. Die Geſellſchaft, die ſogenannte große Welt, habe ich nie geliebt, und für die Genüſſe der Eitelkeit bin ich Gottlob, da ich ſie faſt in jeder Art genoſſen und dadurch befriedigt bin, nun ziemlich abgeſtumpft. Ja, Selbſtkenntniß ſagt mir, daß ich hierin durch günſtige Umſtände weit mehr erreicht, als ich eigentlich anzuſprechen Recht habe, und durch längere Spannung des Bogens, die erlangte Bedeutung nur kompromittiren kann. In die Muskauer Sklaverei zurückzukehren widert mich an, denn — (Hier iſt eine Lücke).

Demungeachtet habe ich in allem nachgegeben, nur meine Unabhängigkeit von neuem zu opfern, habe ich kein Motiv mehr, die Fürſtin behalte Muskau, ich mich ſelbſt — und nur im äußerſten Nothfall ſoll ſie dieſe Zeilen leſen.

Den 2. Januar.

In einem Dorfe eine halbe Stunde von Preßburg die Nacht geblieben, und auch den heutigen Tag über, um meinen Schnupfen abzuwarten, ohne in die Hände der Preßburger Geſellſchaft zu fallen, und mein Geld wie meine Zeit dort verſchwenden zu müſſen. Ich muß auch die Haare färben, denn ſo weit iſt die Eitelkeit noch nicht beſiegt, um mich mit weißem Kopfe ſehen zu laſſen, da ich mit ſchwarzem zehn Jahre jünger erſcheine.

Machbuba bildet ſich immer liebenswürdiger heran. Ich will ſie nun in Wien ein Jahr in Penſion thun, und dann zeitlebens bei mir behalten. Für ihre Zukunft habe ich ſchon durch mein Teſtament geſorgt, das in Wien legaliſirt werden ſoll. Gott gebe, daß ich bis dahin nicht ſterbe. Dann wie der Himmiel es beſchloſſen hat. Hier oder ,dort werde ich leben — das bin ich ſicher. (Hier iſt eine Lücke).

— mäßig bearbeitet iſt, die vom Nothwendigen und Ueberflüſſigen. Harun al Raſchid, dem, als er verkleidet in Gefahr kommt, ein armer Packträger das Leben rettet, erſcheint dieſem als ſein Schutzgeiſt, und verſpricht ihm ſtets das Nothwendige, aber nie das Ueberflüſſige zu gewähren. Er verlangt im Anfang nur die täglich geſichtete Nahrung, doch nach und nach ſteigt das Bedürfniß des Nothwendigen immer mehr und in ſolcher Progreſſion, daß der Kalif ſich zu erkennen geben muß; mit dem Bekenntniß nicht reich und mächtig genug zu ſein, um dem Geringſten das „Nothwendige“ zu gewähren, ſelbſt wenn er Land und Thron ihm überließe — denn wo liegt die Gränzlinie zwiſchen dem Nothwendigen und Ueberflüſſigen? Sie iſt eben ſo undefinirbar als bei der gradatim fortſchreitenden Veränderung des Froſches in den Apoll von Belvedere. Auf dieſer Welt iſt das Nothwendige nicht zu finden, und wahrſcheinlich nirgends, außer in Gott, der ſelbſt allein das Nothwendige hat und iſt.

Monat Januar.

„Marianna“, hübſcher Roman von Sandeau.

Meine Aufnahme in Wien von Hoch und Niedrig war über alle meine Erwartung. Man kann nicht mehr fêtirt werden aber auch dafür bin ich abgeſtumpft, wenn gleich nicht weniger dankbar. Der erſte Winter in unſerem Klima nach ſechsjährigem Aufenthalt im Orient kommt mir überdies hart an, er macht mich melancholiſch, und ſelbſt unter den Eingeborenen mähte er um mich her die bedeutendſten Leute nieder. Zwei Tage nach meiner Ankunft aß ich mit ſieben

Perſonen bei Malzahn. Heute nach drei Wochen ſind bereits zwei der in beſter Geſundheit ſich befindenden Gäſte todt, Fürſt Schönburg und Graf Clam, und Einer liegt im Sterben, Graf Ferdinand Palffy, alles alte Bekannte. Kurz vorher ſtarben zwei andere, die Herzogin von Sagan, und Fürſt Bentheim.

Am beſten gefällt mir unter den hieſigen Damen die Fürſtin Metternich. Von ihr muß ich ſpäter ein Portrait entwerfen. Ich will Tableaux vivants herausgeben, und dazu als eine Szene die Fürſtin wählen, während ſie Döbler'ſche Kunſtſtücke macht. Ihre gute, ehrliche, unſchuldige Natürlichkeit, verſchämt etwas thuend, deſſen pointe iſt, die Leute anzuführen, iſt entzückend. Daneben der Fürſt, deſſen Paſſion es iſt zu myſtifiziren, ganz in ſeinem esse, wie ein liebenswürdiger Mephiſtopheles, und der engliſche Geſandte, Lord Pawel, eine höchſt ergötzliche dupe, und der holländiſche Herr von Mollerus nicht minder, aber weniger originell, der Marſchall Marmont, emſig die etwas verlorene Gunſt im Hauſe des Fürſten wiederzugewinnen ſuchend.

Nach der Fürſtin Melanie gefallen mir die Fürſtin Schwarzenberg, eine kleine liebliche Frau von größter eblouiſſanter fraicheur, beſonders en parure, und die Gräfin Franz Zichy, am beſten. Dann die Fürſtin Liechtenſtein, Gräfin Zapary und Gräfin Hunyadi.

Meine meiſten Abende bringe ich bei den Sagan'ſchen Prinzeſſinnen, meiner alten Freundin, Gräfin Fuchs, und der Fürſtin Metternich zu. Der Fürſt Metternich zeichnet mich aus, und die Geſchichte mit dem Aufſatz von P. in der „Allgemeinen Zeitung“, die ich erſt auf mich genommen, hat mir Gelegenheit, ihm einen Dienſt zu erweiſen, gegeben, den er, ſo wie meine aufrichtige Verehrung ſeiner Perſon, zu erkennen, und dankbar dafür zu ſein ſcheint. Auch gab er mir bei ſeinem Diner ganz apart eine Flaſche ſeines beſten Johannisbergers.

Die Geſellſchaft, ſtreng ariſtokratiſch, wie ſie hier iſt, gefällt mir.

Den 18. Februar 1840.

Machbuba geht mit der ganze: Penſion auf einen Ball bei einer jungen Dame, die grade als man zum Souper gehen will, umfällt und ſtirbt.

Ich dinire bei Fürſt Dietrichſtein, deſſen Appartement (namentlich die Galerie mit den zwei turnirenden Rittern), ſehr ſchön iſt, und ſein Stalletabliſſement vollkommen. Bei Gräfin Zichy Ferrari ſehe ich Abends das ſchöne Wappenbuch ihrer Tochter, und verſpreche ihr auch meines zu ihrer Sammlung. In den Zeitungen hatte ich heut früh von der Vermählung der Königin von England geleſen, und dem colloſſalen weddingcake — um Mitternacht aß ich ſchon von demſelben Kuchen bei der Fürſtin Metternich. Es iſt eine gute Mode, daß im Salon bei Metternich immer auf dem großen Theetiſch zugleich ein kaltes Souper ſteht.

Den 19.

Magnifique Fête bei Fürſt Schwarzenberg in ſeinem Palais der Vorſtadt. Eine Fontaine und Blumengarten im erſten Saal, das Ganze mit 4000 Wachslichtern erleuchtet, Tanzſaal weißer Mouſſelin und Gold. Die Galerie des Souper prachtvoll, alles in Profuſion, und vortreffliche Bedienung. Je n'ai jamais vu une plus belle fête, die nichts zu wünſchen übrig ließ. Auswendig brannte eine Kugel in bengaliſchem Feuer die ganze Nacht hindurch, welche die Umgegend wie am Tage erleuchtete, und ſtundenweit geſehen wurde.

Vom 19. bis 28.

Viel Bälle und Diners, die von Fürſt Adolph Schwarzenberg und Malzahn ſind die beſten. Eines bei Fürſt Metternich vergeſſe ich ſchmählich. In den letzten Tagen krank an Kathar. Auf dem Küchenzettel meines Gaſthauſes ſteht heute Huhn à la Schnepf, und geſpickter Jungfernbraten. Kennen gelernt an intereſſanten Perſonen Jarke, Saphir, Pilat, Endlicher. Zwei ſehr liebenswürdige Billets von der Fürſtin Melanie bekommen. Einen ſehr guten Roman „Arthur“, von Eugène Sue geleſen, der mich ſchildert.

Sonderbare Geſchichte mit Prokeſch, für den ich einen Aufſatz in der „Allgemeinen“, um ihn zu retten, auf mich nehme. C'était une bonne action, qui pourtant a tournée presque à mon profit, mais qui nous refroidira, comme tous les bienfaits. C'est triste, mais vrai. Dieſer Winter ſcheint mir ewig! und bis zu ſeinem Ende bleibe ich gewiß melancholiſch.

Den 13. März 1840.

Fürſt Metternich erzählt vom alten Kurakin, der ſeine Sterne von Gold trug, und ſie verſilbern ließ, was Herr von Croquembourg, ein Paraſyt und Schmeichler bewunderungswürdig fand. «Ah mais, s'est une idée délicieuse, permettez-moi de donner un nom nouveau à cette admirable invention, digne du grand Seigneur par excellence — voyons, l'argent doré est appelé vermeil, l'or argenté aura nom merveille.» Derſelbe Croquembourg ſagte zu einer Frau: «Comment vous peindre le sentiment que vous m'inspirer. C'est plus que de l'amitié, c'est presque de l'amour — c'est de l'amouritié.»

Früh im Prater geritten, und Viſiten gemacht. Bei Fürſt Metternich gegeſſen, wo wieder der obligate Johannisberger neben mich geſtellt wurde. Abends Theater mit Machbuba, „Entführung aus dem Serail“, was man unmöglich anders als veraltet nennen kann. Dann bei der Fürſtin Hohenzollern lebhaftes Religionsgeſpräch, und ſchließlich über Talleyrand und ſeinen Tod. Die ſiebzehnjährige Tochter der Herzogin hat es allein durch unermüdliche Ausdauer dahin bringen können, den Sterbenden zur Bekehrung und Widerruf zu vermögen, damit man ſeiner Leiche nicht das

Begräbniß verweigere. Er ſuchte noch auf dem Todbette ſeine Nichte anzuführen, indem er ſie um 4 Uhr beſtellte, den Nachmittag meinend, wo er ſchon todt zu ſein hoffte. Sie kam aber um 4 Uhr früh, und wich nicht eher von ſeinem Bett, als bis er nachgegeben. Die Fürſtin verſicherte, ihn als die Nachricht des Debarquements Napoleons in Wien ankam, bitterlich weinen geſehen zu haben.

Mai.

Den 1. bis 18.

Unannehmlichkeiten bei Verabſchiedung meines Dragomans, und Intriguen eines Unterpolizeibeamten. Meine prekaire Lage hinſichtlich des Verkaufs Muskaus ſekirt mich, und meine Anſichten ſchwanken. Ich fahre nach Preßburg, obgleich unſer Geſandter mich warnt wegen der Animoſität der Ungarn gegen mich. Sie empfangen mich indeß mit der größten Artigkeit durchgängig. Ich ſehe ihr konſtitutionelles Treiben einige Tage mit Vergnügen an, und finde mehr Anſtand und Würde in ihren beiden Kammern, oder an beiden Tafeln, als in England; die ausgezeichnetſten Redner ſprechen, obgleich die heftigſten Debatten ſchon vorüber ſind.

Herr Pulszky und ich machen perſönliche Bekanntſchaft, und ſind à la fleur d'orange zuſammen. Der Beſitzer des Hauſes, in dem ich wohne, bietet es mir auf Monate gratis an, Gräfin Revey macht auf die liebenswürdigſte Weiſe die Honneurs davon, und ſelbſt die heftigſten Oppoſitionsmitglieder überhäufen mich mit der herzlichſten Artigkeit. Alles das ſah ich voraus. Nur muß man nie zu lange die Corde anſpannen. On gagne rarement à être connu trop bien, ni à connaître les autres à fond. Dies fand ich auf meinen Reiſen immer beſtätigt.

Den 14. bis 25.

Viel Exkurſionen zu Pferde gemacht, in der Berggegend von Kloſter Neuburg an bis zum Brühl. Schloß Lichtenſtein beim letzteren. Schöne alte Schloßruine, um die der Fürſt Johann noch eine ganze Familie neue Ruinen erbaut hat, die bis auf ein Dutzend angewachſen, ganz häuslich beieinander liegen. Der Huſarentempel mit hübſcher Ausſicht und albernen Inſchriften: „Die edlen Gebeine von ſechs Huſaren" liegen hier begraben unter anderen. Wir reiten auf Eſeln mit Sätteln wie Armſtühlen hinauf. Machbuba findet den einen Eſel in ſeinen Manieren ganz gleich Lundedi (Lohnbediente), nämlich eben ſo faul und verdrießlich. Der Fürſt hat die Beſitzung in Mähren, wo er Befehl gegeben hatte, ein Schloß am Bergabhang zu bauen. Als es fertig iſt, reiſt er hin, und findet zu ſeinem Erſtaunen, daß man es mit der Façade ſtatt nach der Ausſicht, nach dem Berg hin gebaut hat. Höchſt ärgerlich reitet er aus, den Park zu beſehen, während ſein Koch das Eſſen bereitet. Plötzlich ſteigt ein ungeheurer Dampf auf, und als er zurückeilt, ſteht das Schloß in-Flammen, und brennt auch total nieder, weil man Balken durch den Rauchfang des Küchenherdes gezogen hatte. Der Fürſt mußte wieder fort, ohne ſelbſt gegeſſen zu haben, war aber bei ſeiner Bauluſt ganz froh, weil er nun das Schloß umdrehen, und die Façade am rechten Ort placiren konnte.

Parthie mit Machbuba in Dornbach, das ſehr ſchön ſein könnte mit ſeinen Wieſen und Buchenwäldern.

Den 8. Juni.

Wieder acht Tage lang zum zweitenmal in Wien an Huſten und heftigem Kathar im Bett gelegen. Heute zum erſtenmal ausgegangen, Diner bei Fürſt Windiſchgrätz. Tatticheff fällt wie ein Mehlſack in ſeinen Wagen hinein. Abends bei Gräfin Potozka . . . . . ſingt ſein altes Lazzaronilied. Dann bei Metternich. Die Geſchichte vom alten Fürſten Colloredo, der alles ſo langſam machte, daß er anderthalb Stunden brauchte, um eine Portion Spargel zu eſſen. Dazu heirathete er eine Frau, welche im Gegenſatz die Beweglichkeit ſelbſt war. Dieſer wird Abends beim Fürſten Metternich übel, und ſie bricht in einen Strom von Thränen aus, weil Jemand ihr erzählt, daß ihr Mann mit einer alten Liebſchaft auf die Redoute gegangen ſei. Sie eilt zu Haus, um dort den Ungetreuen zu erwarten. Am anderen Morgen beſucht ſie Metternich, um ſich zu erkundigen, wie die Sache abgelaufen. „Imaginez-vous", ſagt ſie, „que tout était vrai. Je me couchais pleine de dépit à 11 heures, il sonne minuit, une heure, enfin un moment avant deux heures j'entends une voiture, qui entre dans la cour. Hélas, c'était lui, mais une réflextion me consolait. Je n'avait été absent que cinq heures, le mal suprême ne pouvait être consommé, il n'en avait pas eu le temps!" —

Den 4.

Bei Prinz Waſa dinirt. Arme Machbuba etwas beſſer heute. Mit den kleinen Lambuis ausgeritten. Abends Oper „Giuramento" in der Loge der Fürſtin Melanie. Wieneriſche Szene mit Sander, der mit Gewalt den Nacken der Fürſtin küßt. In der Oper der ſächſiſche Geſandte, und um halb zwölf Metternich. Unterhaltung bloß über Fideikomiſſe und Majorate apropos des Fürſten Lichnowsky, der ſich ſelbſt Prodigus erklärt hat, und dadurch das Majorat an ſeinen Sohn ſchuldenfrei übergeben konnte.

Bis zum 16.

Wieder faul für das Tagebuch geweſen, und zugleich meiſtens krank an heftigem Kathar und Grippe. Viel geleſen. „Blanche" von der Abrantes. „Il avait assez d'esprit pour sentir qu'il n'était pas un homme supérieur, assez de talent pour ne pas oser se croire du génie. Une âme, qui serait assez pure et assez dévouée pour ne rien demander que d'aimer, serait heureuse; car aimer, c'est déjà le bonheur. C'est extraordinaire comme notre esprit change et varie selon les personnes avec lesquelles nous sommes. Il est des gens, qui nous en donnent, et d'autres, qui nous en ôtent."

Den 6. Juli.

Eine Landparthie nach Pottendorf gemacht und Eiſenſtadt. Den engliſchen Architekten . . . . dort kennen gelernt, Fürſt Metternich erzählt, daß er als junger Mann auf einer Reiſe in demſelben Bette ſchlief, wo Werther (Jeruſalem) die Nacht geſchlafen, bevor er ſich erſchoß. Von hier reiſte er nach Mainz, und ſah auf einem Balle zwei ſeltſame, tanzende Karrikaturen, welche das Lachen aller Gäſte erregten. Auf Befragen erfuhr er mit Erſtaunen, daß die eine die famoſe Lotte, und die andere ihr Ehegemahl waren. Es iſt komiſch, daß der Beichtvater des jungen Fürſten, ſo wie ſein Hofmeiſter, welche mehrere Jahre lang in ſeinem väterlichen Hauſe lebten, beide ſpäter eine bedeutende Rolle als Jakobiner in der Zeit der terreur ſpielten. Der eine ſchwor feierlich ſeine Religion ab, und der andere ließ in Straßburg Tauſende hinrichten.

Talleyrand ſagte: „Défions-nous toujours du premier mouvement, fut il bon".

„Kaſchmir", von Hügel.

Zweiter Theil. Unter dem König der Karkotadynaſtie, der die Stadt Pratapazur gründete, ließ ſich dort ein Kaufmann nieder, der ſo reich war, daß er bei einer Gelegenheit des Beſuchs eines Königs, ſein Haus mit Diamanten erleuchten ließ, aus Beſorgniß, daß dem König der Lampengeruch unangenhm ſein dürfte.

Von der Schwere des Schnees den größten Theil des Jahres niedergedrückt, folgen Stämme und Aeſte der Bäume auf den hohen Bergen dem Abhange, und erheben ſich nirgends über 6 Fuß vom Boden, obwohl ſie oft bis 40 Fuß lang ſind.

Den 25. Juli.

Acht Tage ſterbenskrank an Fieber, Kopfgicht und Kolik. Sehr gelitten! Doch noch zuweilen in den beſſeren Stunden geleſen.

„One fault“ by Lady Trollope.

„Wentworth, though a vain man, was by nature a shy man also; and though the habit of beeing much in society, as well as the consciquness of his own fortunate position in it, had enabled him in a great degree to conquer this constitutional weekness, it nevertheless returned upon him at times with very painful pertinacity, and often made him fancy, when surrounded by the brillant and highborn, that this intellect was of too refined a nature to permit his participating freely in the frivolous pleasures of the world, and that, however much his station in life might render it necessary for him to mix with his equals, his best and happiest field of action was to be found in the dignified retirement of his paternal mansion. Had this notion been sufficiently permanent to have induced him to act upon it, he might, perhaps, have been a happier man, but a little real, or fancied success in society, was at any time sufficient to give wings to his philosophy, and to bring vanity forward in its place.

(Hélas c'est moi! et on en écrirait un fort bon roman.)

Den 2. September.

Sehr und gefährlich krank dieſe ganze Zeit. Elend am Donaufieber nach Prag gereiſt. Dort gräßliche Krampfanfälle. In Marienbad Rückfall mit den heftigſten Fieber- und Krampfanfällen, zu denen ſich noch Blaſen-Hemoiriden geſellen. Nur eine Interwall von 8 Tagen leidlich, wo ich Fürſt Metternich in Königswarth beſuche. Kitzliches Verhältniß mit der jungen Gräfin A. Affaire Koller. Intereſſante Polinnen. Man fetirt mich überall ſehr, ich kann mich aber nirgends recht attachiren. Es geht den künſtleriſchen Naturen wie den Aerzten. In allen Dingen ſehen ſie zu ſehr auf den Grund, und betrachten die Menſchen anatomiſch. Es iſt traurig, aber bei beiden vertrocknet ein Theil des Herzens, beim Arzt auf der Seite der Wiſſenſchaft, beim Dichter auf Seite der Phantaſie.

Balzac: „Il y a des gens, que j'appelle les personnels, gens, qui voudraient tenir l'univers sous clef, et n'y rien laisser faire sans leur permission. Ils frondent le pouvoir, et ne pardonnent volontiers qu'aux vices, aux chutes, aux infirmités, et ne veulent que des protégés. Aristocrates par inclination, ils se font Républicains par dépit, afin d'avoir beaucoup d'inférieurs parmi leurs égaux". Il y a un peu de moi là dedans.

Alexander Dumas. „Espérer ou craindre pour un autre, est la seule chose qui donne à l'homme le sentiment complet de sa propre existence."

Die Eleaten lehrten: Eines iſt und alles iſt nur das Sein des Einen.

Spinoza's ſubſtanzieller Pantheismus ſagt: das Grundweſen exiſtirt nicht an ſich ſelbſt, ſondern nur in den Attributen der Ausdehnung und des Denkens.

Der realiſtiſche Pantheismus der Naturphiloſophen (Oken) definirt: Gott iſt die Urkraft, das ſich in der Welt ſelbſt verwirklichende Lebensprinzip.

Der idealiſtiſche Pantheismus (Hegel) formulirt ſo: das abſolute iſt geiſtige Einheit des Reellen und Ideellen, Gott alſo der an und für ſich ſeiende Geiſt der Natur und des Geiſtes.

Nach allen dieſen Syſtemen wäre Gott eigentlich nicht eine Realität, ſondern nur ein abſtrakter Begriff.

Dr. Fiſcher in Tübingen dringt daher darauf, daß die abſolute Welturſache als freier intelligenter Urgeiſt, oder als wiſſendes und wollendes Urſubjekt gedacht werden müſſe, (mit einem Wort alſo als wahrhaft perſönlicher Gott), und daß das harmoniſche und zweckmäßige Daſein und Wirken der Natur nur durch einen freien, ſelbſtbewußten Urwillen und durch eine ewige Intelligenz zu begreifen ſei, welche ſich in dem Leben der Natur als ſich ſelbſt entwickelndem Ganzen objectiv oder äußerlich offenbare.

Offenbar liegt in *dieſer* Anſicht allein eine wahre abſolute Perſönlichkeit Gottes, wir aber und alle Geiſter des Weltalls werden dann nur zu Blaſen, die auftauchen und vergehen, zu Kompoſitionen und Geſtalten des großen Dichters ohne eigene Realität.

1841.

Muskau, den 12. Februar 1841.

Der Winter iſt traurig, wenn man ſo lange Jahre im Lande der Sonne zugebracht hat, und die Schneedecke, die alles umhüllt, kommt mir wie ein Leichentuch vor, und ich mir ſelbſt wie ein verbannter Einſiedler. In der That kann man kein einförmigeres Leben führen, als das meine ſeit ich hier bin. Es wäre allerdings die beſte Zeit, um eine größere Arbeit vorzunehmen, aber theils will ſich der Trieb dazu noch nicht recht vorfinden und der Natur muß man keine Gewalt anthun, theils muß ich meiner Lucie Geſellſchaft leiſten, was die Hälfte meiner Zeit in Anſpruch nimmt. Aus dem Hauſe komme ich wenig, weil der todte Winteranblick mir widerlich iſt, und auch meine Geſundheit den Einfluß dieſes Klimas im Freien nicht mehr wohl verträgt. Dagegen iſt meine häusliche Einrichtung ſehr freundlich, und ein Haufen intereſſanter Gegenſtände umgeben mich darin. Als Gefängniß kann man ſich kein beſſeres wünſchen. Tag für Tag vergeht mit ſeltener Veränderung folgendermaßen: Ich ſtehe um 2 Uhr auf, mache meine Morgentoilette, frühſtücke allein und leſe dann, beſorge meine viel zu weitläufige Korreſpondenz, komponire zuweilen ein wenig, und rauche viel türkiſche Pfeifen bis gegen 8 Uhr, wo ich zur Tafel herabgehe, ohne meinen geliebten Schlafrock orientaliſchen Schnittes zu verlaſſen. Die Geſellſchaft, die ich dort finde, beſteht aus Lucie und in der Regel zwei Gäſten aus der Stadt, die nach dem Kaffee ſich wieder entfernen. Für die Gourmandiſe iſt hinlänglich geſorgt und es fehlt weder an Champagner, Bordeaux und Cyperwein, an Trüffeln von Perigord und Paſteten von Straßburg, noch anderen engliſchen und franzöſiſchen Delicateſſen, leider aber oft am Appetit, ſie zu genießen, denn es iſt nun leider einmal ſo eingerichtet in der Welt, daß die, welche die Güter derſelben beſitzen, den Genuß daran verlieren, bei denen aber, die ſie nicht haben, die Genußfähigkeit dafür immer noch bleibt, einer der vielen Mängel unſerer irdiſchen Natur. Was man hat, iſt nichts mehr, was man zu haben wünſcht, iſt alles. So bald die Statiſten fort ſind, beginnt die eigentliche Rekreation des Tages, die ſich bald in einer heiteren oder ernſten Unterhaltung, die aber immer aus der Baſis innigen Vertrauens und herzlicher Zuneigung hervorwächſt, bald mit wechſelſeitigem Vorleſen verſchiedener Bücher, bis 2 oder 3 Uhr abſpinnt, wo ich mich zur Ruhe lege, ehe ich aber den Schlaf finden kann, gewöhnlich noch einige Stunden im Bette leſen muß. Sehr geſund mag die Lebensart allerdings nicht ſein, auch habe ich oft des Nachts ein wenig Fieber, dennoch ſcheint ſie meiner Natur angemeſſen, weil ich immer, wenn ich mir ſelbſt überlaſſen bin, in dieſe Lebensart unwillkürlich zurückfalle.

Meine Lektüre beſchränkt ſich größtentheils auf Zeitungen und Journallitteratur, ohne Zweifel eine amüſante Erfindung unſerer Zeit, (ihr wenigſtens in der jetzigen Ausdehnung eigenthümlich), und die, wenn ſie auch gründlicher Inſtruktion nicht mehr zuträglich iſt, doch einen ſo weiten Kreis umfaßt, daß viele eigene Gedanken dadurch angeregt werden, und daher der Fortbildung des Geiſtes immer einigen Spielraum geben.

Unter den Autoren dieſer Tagesblätter begegne ich Manchen immer mit wahrem Vergnügen, unter anderen dem liebenswürdigen Nürnberger, dem ich mannigfache Belehrung verdanke, und deſſen Talente die ſchwierigſten wiſſenſchaftlichen Gegenſtände mit einer jedem Kinde verſtändlichen Klarheit vorzutragen ich ſehr bewundere. Ich kenne dieſen wahrhaft guten und eben ſo gelehrten Mann ſchon ſeit langer Zeit perſönlich. Ich erinnere mich allerdings, daß, als er noch praktiſcher Poſtmeiſter in unſerer Nähe war, auf keiner Station ſchlechtere Pferde, als auf der ſeinigen gefunden werden konnten, denn der raſtlos in einem ganz anderen Fache forſchende ächte Naturphiloſoph kam ſelten aus ſeiner Studirſtube heraus, und liebte ſeinen Schlafrock faſt noch mehr als ich, aber der geflügelte Pegaſus, den er dort täglich und nächtlich beſtieg, um von Stern zu Stern zu fliegen und auf der Erde jeden Fortſchritt menſchlichen Wiſſens aufzufinden, und dann durch lichtvolle Erklärung gemeinnütziger zu machen — hat Tauſende zu beſſerer Erkenntniß ſchneller hingeführt, als ſeine vernachläſſigten Poſtgäule manchen ungeduldigen Reiſenden. Nürnberger beſitzt die Gabe, ſo zu ſagen, Poeſie in jedes Fach der Wiſſenſchaft zu bringen, und unterrichtet ſo auf die anmuthigſte Weiſe. Ich wünſchte ihn an der Spitze aller Erziehung in unſerem Staate zu ſehen, ſein reiner Sinn, ſein liebevolles Gemüth, ſein großes, gerade auf das was uns Noth thut gerichtetes Wiſſen und Wirken, mit Hülfe einiger ausführenden Nebenmänner, würde gewiß die geſegnetſten Folgen herbeiführen

Den 1. März.

Der Miniſter Stein ſagt in ſeiner Korreſpondenz: „Die großen und tiefliegenden Mängel unſerer Juſtizverfaſſung ſind kurz und gründlich aufgezählt in einer Abhandlung des Staatsprokurators Beſſel in Koblenz". (Iſt anzuſchaffen.)

Seit acht Tagen leide ich zum erſtenmal in meinem

Leben an einem Rewma in den Zähnen, daß mich ſehr quält und regelmäßig um 3 Uhr Nachmittag kommt und bis Mitternacht andauert.

Den 5. April.

Lange und zweimal die Grippe gehabt und wie gewöhnlich fortgelebt. In einem Blatte leſe ich Dio im Perſiſchen und Indiſchen Teufel, im Engliſchen devel. Pluto hat auch den Namen Dis und dives heißt reich — Geld und Teufel haben decidirt eine höchſt nahe Verwandtſchaft, und die Reichen hier unten den ſchwerſten Stand.

Die Einſamkeit behagt mir. Ich war nie für die Geſellſchaft gemacht. Hierin glänzen wir Germanen nicht. Ich behaupte, daß es unter den Süddeutſchen nur zuweilen, unter den nordiſchen geradezu nie einen vollkommen guten Geſellſchafter giebt, der ſich eben ſo wohl darin fühlt, als den Anderen Wohlbefinden erweckt, wozu vor allen zwei Eigenſchaften gehören, die uns faſt immer fehlen: geſellige Beſcheidenheit (nicht Schüchternheit) und Unbefangenheit.

Den 11. April 1861.

Der Geiſt des Einzelnen iſt der Schule, unſer Karakter der Gewalt der erſten Eindrücke anheimgegeben. Erziehung beſtimmt drei Viertheile unſeres Weſens — ach! und ſie iſt noch ſo ſchlecht bei uns.

Aufzeichnungen eines nachgeborenen Prinzen.

Wer iſt dieſer Prinz? Seit vielen Jahren hat kein Buch ſo innig erfreut, ſo allgemein angeregt. Ich geſtehe, bisher nicht geglaubt zu haben, daß wir einen Prinzen beſäßen, der ein ſolches Buch zu ſchreiben fähig wäre. Möchte ihm doch Gott einen Thron geben, um mit Erfolg das, was er erkannt, in Wirkſamkeit zu ſetzen, und möchten alle die, welche ſchon auf Thronen ſitzen, den Inhalt jenes Buches mit Eifer zu ſtudiren nicht unter ihrer Würde halten — denn wahrlich, es iſt ein ächt deutſches Werk.

Der Einzelne wird immer gut für ſeinen Frieden thun, ſich dem bereitwillig zu unterwerfen, was die Allgemeinheit glaubt, ſei er auch einer entgegengeſetzten Ueberzeugung, er müßte denn Fanatismus genug beſitzen, um ſich zur Rolle des Märtyrers berufen zu glauben. In jedem anderen Falle wird ihn ſelbſt ſeine Ueberzeugung nicht einmal dafür bewahren, eine Art Scham im eigenen Gemüth zu fühlen, daß die Allgemeinheit ihn verdamme, wenn auch mit Unrecht, wie er glaubt — denn die Macht der Maſſe iſt groß im Geiſtigen wie im Materiellen; nach der Nothwendigkeit des Naturgeſetzes und wider den Strom zu ſchwimmen bleibt daher in allen Verhältniſſen mißlich und jedenfalls beſchwerlich.

Den 20. April 1841.

Der nachgeborene Prinz ſagt: „Das Ideal einer Verwaltung wäre Verbindung engliſchen Geiſtes, franzöſiſcher Formen und deutſchen Ernſtes.“

Dabei fällt mir ein: mittelmäßige Staatsmänner, (und die Mehrzahl der jetzt lebenden wird wohl ſelbſt kaum prätendiren, zu den außerordentlichen zu gehören), verlachen die vermeintliche Ideologie manches Schriftſtellers, der doch tiefer und ernſtlicher urtheilt als ſie. Denn *ſie*, die der Abſpinnung der Dinge mit allen Gemeinheiten, die dabei mit unterlaufen, weit näher ſtehen, überſehen die auf viel größere Verhältniſſe baſirten Regeln, welche die Dinge ohnfehlbar beherrſchen, in der Meinung, es viel beſſer zu wiſſen, wie nur eine gewandte Lüge, eine ſchmutzige Intrigue, eine ſchlechte Digeſtion der einflußreichſten Perſonen an dieſer oder jener Weltbegebenheit ſchuld ſei, während doch ſolche Zufälligkeiten immer nur die Vehikel ſind, an denen das zum Ausbruch kommt, was nach geiſtigen Geſetzen über kurz oder lang nothwendig geſchehen mußte. Wie lange hat man nicht den Grund der franzöſiſchen Revolution, das größte Ereigniß ſeit der Reformation in dergleichen Futilitäten, in der

Schwäche Ludwig's des ſechzehnten, in der Ambition Mirabeau's, in der Impertinenz der Hofleute, in dem Leichtſinn der armen Marie Antoinette geſucht, ohne einzuſehen, daß Jahrhunderte die Frucht bis zum Abfallen gereift hatten, und daß ſich unter ſolchen Umſtänden die nöthigen Handlanger immer von ſelbſt finden. Auch für Deutſchlands Emanzipation, für Deutſchlands einſtige Größe werden ſie ſich finden, wenn die Zeit der Reife da ſein wird.

Dresden, den 26. Juni 1841.

In Varnhagen's „Denkwürdigkeiten“ leſe ich, daß ein Kourier, der durch einen Kourier Tettenborn's aufgefangen wurde, einen eigenhändigen Brief Napoleon's an die Kaiſerin bei ſich hatte, aus welchem man erſah, daß er, obgleich er bei Arcis-ſur-Aube nicht vollſtändig geſiegt, dennoch weiter vorausmarſchire, um ſich ſeinen Feſtungen zu nähern und die feindlichen Heere ſowohl getrennt zu halten, *als auch immer weiter von Paris abzuziehen*. Dies entſchied der Marſch auf Paris, und dieſer das Schickſal der Welt. Es iſt ein eigner Zufall, daß jener Offizier, der den glücklichen Fang machte, Redlich hieß, welcher demnach mit doppeltem Recht ſagen konnte: Redlich währt am längſten. Seltſam iſt es auch, daß Napoleon ſo unvorſichtig Marie Louiſe ſeine Pläne mittheilte. Ueberall zeigt ſich dieſe Frau mit und ohne ihr Zuthun als Napoleon's böſer Geiſt.

Meine Avantüre mit den beiden Wirthen in Bautzen und Tarnowitz und ſchlechtes Nachtlager daſelbſt.

Dresden finde ich ſehr zum Vortheil verändert, und das neue Theater über meine Erwartung. Profeſſor Semper zeigt mir ſeine Pläne: Verbindung des Zwingers mit dem Theater und das Muſeum der Brühl'ſchen Terraſſe gegenüber, ſtatt der verunſtaltenden Artilleriekaſerne. Monument Friedrich Auguſt's mit dem Buche in der Hand, on ne sait trop pourquoi. Rechter Sachſe im Dampfbad.

Leipzig, den 3. Juli.

In Großenhain chineſiſche Vaſen gekauft. Ekelhafte Pappelalleen durch einen ſchönen Wald. Zwei Gewitter ſchließen uns ein, die in einer Dorfſchenke bei Kuhkäſe und Weißbier abgewartet werden. Torgauer altes Schloß ſchön, die Stadt düſter und todt. Schlechter Gaſthof.

In Pülswerda arbeite ich erfolgreich als Gärtner. Peppy im Begriff niederzukommen. Dennoch immer rührig wie ein Eichhörnchen. Artige Kinder, beſonders Marie und noch artigere Gouvernante Victoire Bélair. Hr. von Thielau zeigt mir ſehr zuvorkommend das Geſtüt, das ich in vortrefflicher Ordnung finde und mir drei Pferde zum Kauf ausſuche. Ein hübſches ſchwarzes Fohlen auf der Weide hatte Thielau Machbuba getauft. Arme Machbuba! wie ſchmerzlich erinnert mich jede Nennung Deines Namens an Deinen unerſetzlichen Verluſt!

In Eilenburg die Axt an der Thurmſpitze. Leipzig hat ſich unglaublich ſeit acht Jahren verändert. Seine Promenaden und Vorſtädte wären jetzt der Reſidenz würdig, und welchen herrlichen Park könnte man im Roſenthal anlegen! Leider regnet es fortwährend. Eckermann's Geſpräche mit Goethe gewähren mir aber die beſte Unterhaltung und Belehrung in der Stube und regen das mannigfaltigſte Leben an. Es kam mir in den Sinn, folgendes aufzuſchreiben: Ich glaube mit feſter Ueberzeugung und Klarheit eigentlich nur Weniges, zum Beiſpiel, daß unſer Geiſt ewig und zu unvergänglichem Wirken beſtimmt iſt, daß Schaffen, kleines oder großes — denn darauf kommt es nicht an — ſeine wahre Beſtimmung und Pflicht iſt, daß nur das Poſitive und nie das Negative dauernde Befriedigung geben kann — daß wir göttlicher Natur, wenn auch auf ſehr geringer Stufe ſind, denn Gott iſt in allem und jeden, aber nicht alles und jedes iſt Gott. Dies glaube ich, anderes vermuthe ich aus Analogie, zum Beiſpiel, daß wir keineswegs völlig frei ſind, ſondern in der Hand einer höheren Leitung, die unſer Schickſal, wohl häufig auch unſere Handlungen beſtimmt — daß wir, obgleich unſterblich, doch keine immediate, deutliche Erinnerung eines vorangegangenen, abgeſchloſſenen Lebens behalten — daß wir folglich ſehr gut thun, für dieſe Erde, wo wir jetzt ſind, ganz zu leben, und uns die Friſchheit dieſes Lebens nicht zu ſehr durch den beſtändigen Hinblick auf ein nächſtes zu verkümmern. Das künftige Leben laſſe ich alſo ganz aus meinem Kreiſe des Nachdenkens herausfallen, da man doch zu keinem Reſultat darüber gelangen kann, und Gott ſich dies Geheimniß für ſich behalten hat. Und ebenſo mache ich es mit dem Weſen Gottes ſelbſt, daß wir zu begreifen ganz unfähig ſind. Ich ſehe auch gar nicht einmal ein, wie man Gott als das abſtrakte Höchſte, und das All ſelbſt menſchlich lieben kann, wozu doch für uns nothwendig eine Perſönlichkeit gehört. Nein, ich liebe Gott in den zahlloſen Erſcheinungen ſeiner Welt. Ich liebe ihn gleich innig im einzelnen Menſchen, im Thier, im Stein, in der Pflanze, in allem, was ſchön und gut iſt, und wo wäre beides nicht in allem zu finden, wenn es nur in uns ſelbſt recht kräftig iſt, denn was wir nicht ſelbſt haben und ſind, können wir am Ende auch außer uns gar nicht recht gewahr werden.

Allem dieſen gemäß reduzirt ſich meine Frömmigkeit auch hauptſächlich auf die muhamedaniſche Lehre: daß Gott groß und alles gut ſei, daß dem Menſchen und der ganzen Welt nichts begegnen könne, als was ihm von der leitenden, allweiſen, höchſten Macht längſt beſtimmt und folglich nothwendig ſei. Was kann mich bei dieſer Anſicht wohl unwiederbringlich beunruhigen, gänzlich aus der Faſſung bringen? Ich kann leiden, große geiſtige wie körperliche Schmerzen, Elend und Tod leiden, aber über nichts verzweifeln, um ſo weniger, da ich feſt überzeugt bin, daß kein Zuſtand dauern kann, daß die Ewigkeit nur in ewigem Wechſel beſteht.

Den. 4.

Spazierengehend finde ich einen Lehrer an der katholiſchen Schule (einen Proteſtanten!), den ich als Cicerone mitnehme, und einen Fiacre beſteige, die hier ſehr gut und ſehr wohlfeil ſind. Zuerſt nach der Milchinſel, eine Anſtalt für Seidenwürmer zu beſehen. Die Raupen werden auf Repoſitorien und Brettern, wie man ſie zum Geldzählen hat, dreimal des Tages gefüttert bei 18 Grad Wärme. Zum Verpuppen ſind Aſt- und Strohgeflechte dahinter aufgeſtellt. Die Schmetterlinge, welche man zum Samen auskriechen laſſen will, werden auf eben ſolche Bretter gelegt, wo ſie ruhig bleiben, ſich auch begatten und Eier legen. Sie leben ohngefähr 10 bis 14 Tage, und nehmen keinerlei Nahrung zu ſich. Die Eier werden auf Papier gelegt, wo ſie vermöge eines ihnen eigenthümlichen Schleims feſthaften bleiben. Hat man deren genug, ſo feuchtet man ſie ein wenig an, ſtreicht ſie vom Papier herab und hebt ſie bis zum Frühjahr auf. Mit 18 Grad Wärme kriechen dann die Raupen aus. Es waren ohngefähr 180,000 Raupen in der Anſtalt.

In einem Garten daneben ſah ich eine hübſche Bewäſſerungsvorrichtung. Eine Plumpe gießt ihr Waſſer in ein großes hochſtehendes Faß aus und aus dieſem bewäſſert man mittelſt Schläuchen den ganzen Garten. Kegelbahn, Café français, ein hübſches Etabliſſement, wo ich zum erſtenmal das neue, ſchöne und allein dauerhafte Meißener Ultramarin angewendet ſehe. Eine hübſche Etagère für Journale.

Palais des Herrn von Härtel, von einem römiſchen Baumeiſter mit ſehr hübſchen Fresken, Ulyſſes Fahrten und anderes darſtellend. Roſenthal, dem nur Wege und Brücken zum Fahren und Reiten fehlen, um den Prater, Hydepark, Thiergarten, Bois de Boulogne ꝛc. weit zu übertreffen. Neue Kaſerne, hübſche Architektur der Fenſter von Gerhard's Garten, worin das Monument des Fürſten Poniatowsky. Der Eingang koſtet 4 Groſchen. Auf einer Maskerade verfolgte den Herrn Gerhard eine Maske im Koſtüme des Fürſten mit dem Viergroſchenſtück in der Hand unter großem Gelächter. Reichel's Garten, meiſt zu Häuſern verkauft, aber wie in England, nur auf 99 Jahre.

Den 5.

In's Theater, wo Herr Döring von Stuttgart recht ſehr gut ſpielt, im alten Studenten und im Juden. Das Theater häßlich, dunkel und ſchmutzig.

Den 6.

Graf Veltheim und Frau kommen von Muskau, wo es ihnen gefallen zu haben ſcheint. Ich eſſe mit ihnen an der Table d'hote, und fahre dann auf der Eiſenbahn in drei und einer halben Stunde nach Dresden. Dort ſehe ich im Theater „Wallenſtein's Tod" ſehr mittelmäßig geben.

Den 7.

Früh 6 Uhr mit dem Dampfwagen nach Großenhain. Zwei recht hübſche Wiener Damen und ein ſehr gebildeter Dresdner Herr mit mir im Wagen. Ich beſehe in Großenhain die chineſiſchen Vaſen noch einmal, und fahre dann, diesmal ganz allein im Wagen ſitzend, auf der Eiſenbahn wieder zurück. Um halb 11 Uhr, alſo in vier und einer halben Stunde. Es freut mich, einen ſolchen Fortſchritt des civiliſirten Comfort noch erlebt zu haben. Abends im Theater wird „der Degen" und „die Stieftochter" ſehr gut geſpielt. Ich ſehe eine äußerſt hübſche Frau und ein anderes eben ſo anziehendes Subjekt. Um keines von beiden beim Herausgehen zu fernerer Bekanntſchaft zu verſäumen, verfehle ich ſie zu meinem großen Aerger ungeſchickt alle beide. Gute Lehre: qui embrasse trop, étreint mal.

Den 8.

Mit Extrapoſt über das hübſche Pillnitz nach dem recht romantiſch gelegenen Hohenſtein, um dort alte Gläſer, die feil ſein ſollen, zu beſehen. Mitten im herrlichſten Bergwalde wieder die vermaledeiten Pappelalleen. Es iſt nichts mit den Gläſern. Das Schloß beſehen, das Gefängniß der Gräfin Koſel, die Folterkammer, wo zuletzt vor fünfzig Jahren ein Fleiſcher mit ſeiner Frau zweimal dieſe Folter ohne Geſtändniß aushielt. Den Bärengarten finde ich eine gute Idee, was die Jagdliebhaber nicht hätten ausgehen laſſen ſollen, da wo Felſenwände die Anlage ſo leicht machen wie hier. Abends über die ſchöne Ausſicht vom Brand, einen unglaublich ſteilen Weg hinab, nach Schandau, wo ich es im Badegaſthof recht anmuthig finde, auch ein allerliebſtes Dienſtmädchen Nanny. Abends amüſirte ich mich herrlich in der Komödie, die von einer herumziehenden Bande im Ballſaal des Gaſthofs aufgeführt wurde. Die Nonchalance und Laune der Schauſpieler, wie die Beſchaffenheit der Dekorationen und Koſtüme waren unbezahlbar.

Den 8.

Ich gebe dem Wirth bei einer Morgenpromenade Anleitung, ſeine Ausſichten durch das Fällen einiger Bäume weſentlich zu verſchönern. Mit dem Dampfſchiff nach Tetſchen, wo ich Graf Schafgotſch, meinen Reiſegefährten von Marathon antreffe, und die Bekanntſchaft ſeines Begleiters, Grafen Dohna, mache. In Tetſchen Schloß und Garten des Grafen Thun beſehen. Schöne Ananas- und Kamellienhäuſer, die Anlagen ſchlecht und nicht gut gehalten. Das Schloß enorm groß, aber wie eine Kaſerne.

Den 9.

Promenade auf die Schäferwand, und in Bodenbach eine Fabrik von Thonwaaren geſehen, die mir ſehr gefällt. Dem Herren derſelben vorgeſchlagen nach Muskau zu kommen. Auf dem Dampfſchiff zurück nach Dresden. Auf demſelben die Bekanntſchaft des Grafen de la Gardie gemacht. Geſchichte mit dem jungen Preußen in Sizilien, der bewaffnet abreiſt vor ihm. Er folgt unbewaffnet und findet ſeinen Sarg, den jungen Mann von den Räubern erſchoſſen darin. Graf de la Gardie ward ſelbſt zweimal beraubt, aber dabei artig behandelt. Man ließ ihm ſogar die nöthigſte Wäſche. Geſpräch über Alexander Dumas und Victor Hugo. Er räth mir von Kopenhagen nach Rothenburg zu gehen, von da nach Norwegen und dann nach Stockholm u. ſ. w.

Den 1. Oktober.

Meine Abneigung gegen alle ſchriftlichen Arbeiten, groß oder klein, ſelbſt nur Briefe zu ſchreiben, hält fortwährend an. Ich leſe nur mit Vergnügen, und meine Thätigkeit beſchränkt ſich auf die künſtleriſche, wenn ich es ſo nennen darf, das heißt auf die Vollendung und Vervollkommnung meiner Anlagen, und darin bin ich fleißig.

Der Tod Adelheids von Carolath, der Enkelin Lucies, dieſem ſo ſchönen Weſen an Leib und Seele, trat betrübend dazwiſchen, auch um Machbuba traure ich noch zuweilen, doch tritt ihr Andenken nach und nach in den Hintergrund nach dem Naturgeſetz, das am Ende immer nur an den Lebenden wieder lebendiges Intereſſe nehmen läßt.

Wir ſahen viel Fremde dieſen Sommer, worunter die markanteſten Breſſon, Maſſow, Orlich, Gräfin Ida Gersdorf, Laube u. ſ. w. Auch Prinz Karl machte einen kurzen Beſuch.

Nachher begleitete ich Lucie nach Carolath, wo ich an dem Direktor Block eine intereſſante Bekanntſchaft machte, aber nach einigen Tagen wie gewöhnlich krank ward.

— Es iſt ſonderbar, daß wenige, faſt gar keine Menſchen, mir bei lange fortgeſetztem täglichen Verkehr mit ihnen angenehm bleiben. Wie beim Wohnort liebe ich auch bei den Menſchen decidirteſte Veränderung. Man kann ſich nicht anders machen als man iſt.

Heute las ich in der „Leipziger Allgemeinen“ folgende offizielle Albernheit aus Berlin: „Mit allgemeiner Theilnahme hat man hier den Unfall vernommen, der den Prinzen von Preußen beim großen Manoeuvre bei Kuttenberg betraf. Das Schickſal ſcheint ſich dieſes erlauchte Haupt, an das ſich ſo viele und große Hoffnungen knüpfen, vorzugsweiſe erſehen zu haben, um ſeine Unfälle auszulaſſen, es liegt aber ein erhebender Troſt in dem Gedanken, daß eine höhere Hand gnädig alles Unglück wendet.“

Hiernach alſo ſind Schickſal und der liebe Gott zwei verſchiedene Mächte. Zu welchem Unſinn die allerunterthänigſte Schmeichelei ſich herabwürdigt, und wir Deutſche ſind beſonders ſtark in dergleichen. Ein Artikel über Hegel'ſche Philoſophie im Intereſſe und wahrſcheinlich Auftrag des Miniſters Rochow geſchrieben, iſt noch alberner. Die Politik wird immer dürrer. Wahrhaft erfreut hat mich dagegen der Bericht über die bekannte Hull-Hamburger Dampfſchiffahrts-Oppoſition, und den ſchön hervortretenden Nationalſinn des deutſchen Handelsſtandes, der ſich endlich einmal, ſelbſt den eigenen pekuniairen Verluſt nicht ſcheuend, dem engliſchen Unterjochungsſyſtem gemeinſchaftlich entgegenſtemmt. Wird nur dieſer Geiſt immer reger in Deutſchland, ſo wird der ſegensreiche Erfolg an direktem Vortheil ſowohl, als an errungener größerer Selbſtſtändigkeit unſeres Karakters als Nation nicht ausbleiben. Und man kann wahrlich dieſes Kapitel nicht berühren, ohne mit tiefgefühltem Dank zu erkennen, wie mächtig in neueſter Zeit die deutſche Preſſe namentlich durch ächt patriotiſche Aufſätze in der „Augsburger Allgemeinen Zeitung“ einen ſolchen Sinn hervorgerufen hat. Den meiſten Dank aber ſind wir Liſt ſchuldig, der am kühnſten die Bahn gebrochen, am thätigſten und ſcharfſinnigſten ein falſches Syſtem bekämpft, am meiſten dazu beigetragen hat, und über unſer wahres Intereſſe dem Ausland gegenüber aufzuklären und jenen esprit de corps in uns zu kräftigen, der bis zu Napoleons gewaltiger Aufrüttelung bei den Deutſchen gänzlich eingeſchlafen zu ſein ſchien. (S. meinen Brief an Liſt.)

Auch O'Connel verdanken wir viel. Er hat zuerſt der Welt gelehrt, welche Macht in einem geſetzlichen Agitiren liegt, und daß große Eroberungen auch auf friedlichem Wege möglich ſind. Uns Deutſchen aber bleibt noch viel auf ſolche Art und Weiſe zu erobern übrig, vom Auslande wie vom Inlande, und je mehr wir im Nationalſinn erſtarken, je glücklicher werden wir in dieſem Beſtreben ſein.

Hoffentlich muß dieſer ſteigende Nationalſinn auch bald die Beitretung der Hanſeſtädte zum deutſchen Zollverbande herbeiführen. Gott erleuchte den König von Preußen! Man nennt ihn den Deutſchen, man legt ihm allgemein einen großen Verſtand bei. Er würde jedoch beides nicht verdienen, wenn er den ſtärkſten, ſegensreichſten Hebel ſeiner Macht, den Zollverein, an deſſen Spitze er ſteht, nicht gehörig im Intereſſe Deutſchlands und Preußens anzuwenden verſtünde. Denn hier liegt ſeine ganze Beſtimmung, eine große, denn ſie bahnt deutſcher Nation in der Praxis das Terrain zu dem erhabenen Wettkampf den in der Theorie der Geiſt ſchon begonnen, den Kampf wahr machte, um Freiheit für alle Völker der Erde.

Den 22. November 1841.

Fortwährend alle Kräfte der Anlage gewidmet, und zur Erholung geleſen. Nichts geſchrieben.

Man hört ſich oft darüber luſtig machen, daß heutzutage jeder Schuſter und Schneider politiſire, und ſich um das Staatsregiment bekümmern wolle. Dies iſt freilich lächerlich, hat aber doch einen ſehr ernſten Grund. Denn warum iſt es denn ſo geworden, plötzlich vom Himmel fällt weder Narrheit noch Tugend. Wenn Jeder wie unbewußt nach ein und derſelben Regung getrieben wird, muß irgend ein großes, allgemeines Bedürfniß ſtattfinden. Und das iſt es. Jeder, auch der Ungebildetſte und Geringſte fühlt dunkel, daß, nachdem wir Deutſche in ähnlichen Epochen die Religion und die Poeſie geläutert und ausgebildet, nur noch der Hauptſache, einer geſunden Ausbildung des Staates und des Rechts entbehren — wovon, wie Gervinus uns erinnert, ſchon Luther ahnungsvoll ſprach, als er ſagte: „Ich denke zuweilen, daß die Regiment und Juriſten wohl auch eines Luther's bedürften“ Mit der Geburt dieſes Luther's nun ſcheint die Zeit zu kreiſen, daher ihre immer wachſende Unruhe und Unbehaglichkeit in den alten, ausgedienten Formen, den geflickten und unſere Blöße nicht mehr bedeckenden Gewändern. Darum bekümmert ſich Jeder um Dinge, die ihn in befriedigter Zeit nichts angehen würden, darum bleibt ſelbſt Schuſter und Schneider nicht mehr bei ſeinem Leiſten. Gott gebe uns daher eine baldige, glückliche Geburt mit ſo wenig Schmerzen als möglich, wenn auch ein Kaiſerſchnitt nöthig werden ſollte.

Aphorismen.

Wer liebt, bringt nie Opfer, denn alles, was an ſich als Opfer erſcheinen könnte, iſt nur ſüße Befriedigung eines allmächtigen Triebes. Wer ſich aber nur lieben läßt, wird oft ein lebenslängliches Opfer, und warum giebt er ſich dann ſolcher ungetheilten Liebe hin? Weil jeder gute Menſch dankbar iſt, und er für nichts dankbar ſein zu müſſen glaubt, als für Liebe, ſelbſt wenn er Scharfſinn genug beſitzt, um einzuſehen, daß es keinen gewaltigeren Egoismus giebt, als den der Liebe — aber dieſer Egoismus iſt doppelt, er ſchließt den geliebten Gegenſtand mit ein, und ſo fühlt ſich dieſer immer zur Hingebung aus Dankbarkeit verpflichtet. Die Qual für ihn aber beſteht darin, daß der liebende Theil ihn mit ſich in eins zuſammenſchmelzend, ihn auf ſolche Weiſe in eine fremde Perſönlichkeit, die vielleicht der ſeinigen ganz heterogen iſt, gewaltſam einzwängt, und ihn ſo zwar glücklich machen will, und auch glücklich zu machen glaubt, in Wahrheit aber ſein eigenes Leben austrocknet und vernichtet. So wird der unglückliche Geliebte zum Opfer ſeiner Pflicht, wobei das Schrecklichſte noch das iſt, daß ſein bitterſtes Opfer nie erkannt wird, ja, würde es erkannt, ihm nur der Vorwurf der Härte, der Undankbarkeit, der Gefühlloſigkeit, der Grauſamkeit dafür werden würde. Wehe dem, der in ein ſolches Verhältniß gerathen und darin feſt geankert iſt, und zu zart fühlt, um es gewaltſam zu zerreißen. Es iſt ärger, als wenn er ſeinen Schatten verloren hätte, er verliert ſein Leben. Nur ein Troſt bleibt ihm, freilich der höchſte und edelſte: ſeine irdiſche Laufbahn, wenn auch unerkannt, der Tugend der Selbſtverläugnung dargebracht zu haben.

Genie und Phantaſie bilden in der Kunſt das Ideale, aber im Idealen doch immer nur das Wahre, das Mögliche, Naturgemäße, man könnte ſagen, das Vernünftige. Bloßes Talent und Phantaſie verirren ihrer Natur nach ſich oft in Unnatur. Genie und Phantaſie, von der höchſten Vernunft geleitet, ſchaffen in vollendeter Harmonie, göttlich ſchaffend, Talent und Phantaſie ohne Genie träumen nur zu ſchaffen. Man nehme drei Dichter, Goethe, Byron, Victor Hugo. Goethe ſchafft, Victor Hugo träumt, Byron ſteht zwiſchen beiden, und gehört keiner der beiden Kathegorieen ganz an.

1842.

Juli. Rudolſtadt.

Nach Dresden gereiſt. Bei Hof ſehr gut aufgenommen, zeige meine arabiſchen Pferde. Nach Weimar über Leipzig nach Pülswerda. Ueberall ſehr fêtirt, aber ich bleibe abgeſpannt und fühle an nichts mehr rechtes Intereſſe, die élans der Jugendfreuden gar nicht mehr, und ſo erſtirbt auch die Thätigkeit. Außer den ſinnlichen Verrichtungen bleibt Leſen und Reflektiren noch das Einzige, was ich gern thue. Carus Phyſiologie eröffnet mir neue Ideen über das Weſen des Lebens, die mich anziehen, während mir die zunehmende Gebrechlichkeit meines Körpers prophezeit, daß die jetzige Lebensform, der ich den Namen gebe, ſehr abgenutzt zu werden anfängt, und wohl nicht mehr lange dauern wird. Ein abſcheulicher Bruſt- und Kopfkathar plagt mich ſchon ſeit acht Tagen, und zwingt mich jetzt ganz das Bett zu hüten.

1843.

Zum neuen Jahr 1843.

Selbſtbeſchauung.

Viele Menſchen halten mich für irreligiös. Sie kennen mich nicht. Es iſt wahr, keine poſitive Religion befriedigt mich vollkommen, und ein ſpezieller Sohn Gottes auf der Erde leuchtet mir nicht ein. Eben ſo wenig hat mich irgend ein philoſophiſches Syſtem befriedigt. Doch bin ich weit entfernt irgend Jemand zu tadeln oder zu meiner Meinung zu bekehren, der eine andere hat. Nur nehme ich dieſelbe Toleranz auch für mich ſelbſt in Anſpruch.

Daß ich nicht irreligiös bin, weiß Gott und ich am Beſten. Selten lege ich mein Haupt zur Ruhe ohne inniges Gebet zu Gott, wenn es auch nur in tiefgefühltem Dank und der Bitte um Stärkung der Beſſerung beſteht. Nur vom Gefühl laſſe ich mich hiebei leiten, denn das Denken hilft uns in dieſer Hinſicht nichts. Das Denken giebt mir weder einen Gott, wie ihn das Gefühl braucht, noch nimmt es ihn. Es bleibt dazu ganz impotent, und führt uns ſtets, wie Goethe ſagt, auf dürrer Weide in die Runde. Das Gebet aber iſt mächtig und verſetzt Berge, das einzige, was uns das Leben fortwährend lieben und ehren läßt, und die Reſignation gewährt, welche alle Bitterkeit daraus entfernt. Wer das Leben bitter findet, iſt ſchon von Gott entfernt. Auch glaube ich nicht, daß ein Menſch, der davon wahrhaft durchdrungen iſt, je einer bewußten ſchlechten Handlung fähig iſt, wenn es ihn auch nicht vor Irrungen der Leidenſchaft ſchützen mag. Und ſollte ein ſolches Heil, ein ſo gewaltiger Hebel nur in der Phantaſie beruhen? Könnte es denn, ſagt Petrik, das Gefühl des Hungers geben, wenn keine Nahrung exiſtirte?

Ich habe freilich, wie wohl jeder lebhafte Geiſt, der die Wahrheit ſelbſt ſucht und ſie nicht auf Autorität annehmen will, meine Periode unerquicklicher Erkältung gehabt, bis ich endlich eingeſehen, daß in dieſer Region der Verſtand nicht ausreicht, und es eine tiefe innere Offenbarung giebt, die weit über jenen erhaben iſt, und die daher der Verſtand ſelbſt, ſo weit er reicht, anerkennen muß. Auf dieſem Punkt fließen dann Glauben und Vernunft zuſammen, und wo dies geſchieht, man komme dahin auf welchem Wege es ſei, kann der Menſch ruhig leben und ſterben, unbekümmert und vertrauensvoll, unter allen Geheimniſſen, die ihn hienieden umgeben.

Der Künſtler ſei ſtolz und kühn, denn er iſt König ſeines Reiches. Der Meiſter laſſe ſich nicht meiſtern, er widerlege nur durch neue, vollkommenere Schöpfung. Aber das Sprödethun gegen die Kritik, die Scheu vor Laienurtheil, die Verachtung gegen den unmittelbaren Takt und Inſtinkt, der oft gerade richtiger als alle akademiſche Berechnung und Konſtruktion, Schäden und Vorzüge herausfühlt, iſt nicht die Sache des wahren Meiſters. Gewiß mag ein Künſtler tauſendmal Veranlaſſung haben, über Laienlob ſo ſehr wie über Laientadel zu lächeln oder zu fluchen, insbeſondere wenn es über Techniſches hergeht. Aber die gewöhnliche Künſtlermeinung iſt, der Nichtkünſtler habe gar kein zuſtändiges Urtheil, weil er die Farben nicht reiben half, und den Pinſel nicht zu führen weiß. Als ob der Pinſel den Maler machte! Nicht einmal das Gefühl macht den Künſtler. Der handfertigſte, gefühlvollſte Künſtler iſt ein Stümper ohne Verſtand. Verſtand nicht als abſtraktes Begriffsvermögen, nicht als dürre, nüchterne Regelfertigkeit genommen, ſondern als jene tiefe, reiche Unterſcheidungskraft, welche nicht das Widerſprechende vermiſcht, und das Verſchiedene nicht kunterbunt zuſammenwürfelt. In dieſer Beziehung iſt Verſtand mit Bildung identiſch, denn dieſe beſteht ja eben darin: jedes an ſeinem Ort in ſeinem Werth und Weſen frei und ſelbſtſtändig zu erkennen, und ſo mit dem Verſchiedenſten in heitrem, klaren, freien Verhältniß zu ſtehen.

1844.

Hirſchberg, den 10. September 1844.

Seit vierzehn Tagen habe ich mich der Einſamkeit hier übergeben, nämlich einer ſolchen, wo ich zwar Menſchen ſehe, dieſe aber nur in der Laterna magica an mir vorübergehen, was mir eigentlich am beſten zuſagt. Ich lebe wie gewöhnlich hinſichtlich der Eintheilung meiner Zeit, das heißt, wie ein Nachtwächter, reite den halben Tag ſpazieren und leſe in der anderen Hälfte Romane, womit mich der hieſige Buchhändler Waldow in Maſſen verſorgt. Dieſer Mann, ein Liberaler, der in der „Eiſenbahn“ ſchreibt, iſt ein gebildeter Mann. Er erzählte mir Folgendes aus Napoleon's Zeit, was mich ſehr intereſſirte:

Als der Kaiſer in Folge der Schlacht von Bautzen nach Liegnitz kam, waren alle Stadtbehörden geflohen mit der ruſſiſchen Vorſchrift (albern genug in einem civiliſirten Lande) für die Einwohner, den Patrioten **Moſkaus nachzuahmen.** Alles war in der größten Beſtürzung, was einen ſehr ausgezeichneten Gelehrten, Herrn *, Profeſſor der Mathematik, der zugleich der franzöſiſchen Sprache ganz mächtig war, bewog, dem Kaiſer entgegenzugehen, um für die verwaiſte Stadt zu bitten. Noch einige andere der angeſehenſten Bürger begleiteten ihn. Sie gelangten auch glücklich zu dem heranreitenden Kaiſer, der ſogleich den Profeſſor frug, ob er der Bürgermeiſter von Liegnitz ſei. „Sire,“ erwiederte dieſer, „Bürgermeiſter, Rath und alle Behörden haben ſich aus dem Staube gemacht, wenn Ew. Maj. es erlauben, wollen wir vorläufig deren Stelle vertreten, und bitten um ſo mehr um gnädige Berückſichtigung und Schonung der Stadt.“ — „Wer ſind Sie?“ frug Napoleon freundlich. — „Der Profeſſor der Mathematik *“. — „Ach“, lächelte der Kaiſer, „ein Mathematiker. Sagen Sie mir doch ....“ und hier gab er ihm die Löſung eines ſchwierigen Problems auf, deſſen ſich Herr Waldow nicht wörtlich erinnerte. * gab eine befriedigende Antwort. „Sehr gut,“ rief Napoleon, „aber was meinen Sie zu folgender Aufgabe“? — Auch dieſe ward gelöſt. Der Kaiſer, noch nicht damit begnügt, gab eine dritte. Der unglückliche Profeſſor, der auf Kohlen ſtand, ertheilte zwar die befohlene Antwort, bat aber hierauf freimüthig den ſo gut geſtimmten Sieger, ihn doch um Gotteswillen nicht länger mit mathematiſchen Fragen aufzuhalten, da die Stadt mit Zittern auf ſeine Entſcheidung harre. „Sie haben Recht,“ rief der Kaiſer und ihm vertraulich die Hand reichend, ward von ihm alles nach den Wünſchen des Profeſſors zugeſtanden. Dieſer hatte von dieſem Augenblick an faſt freien Zutritt zu Napoleon, und da ich, erzählte mir der Buchhändler, damals noch ein junger Menſch von 18 Jahren, die größte Begierde hatte, den Kaiſer von nahem zu ſehen, vermochte ich meinen Freund, als er eben mit Papieren zu Napoleon gerufen ward, mich als Diener, der die Akten trug, mitzunehmen. Wir traten in das von Generalen und Offizieren gefüllte Vorzimmer. Die Thüre, welche zu des Kaiſers Kabinet führte, war offen, und in ihr ſaß Ruſtan mit ſeinen ausgeſtreckten Beinen, den ganzen Raum der Thüre ausfüllend. Als der Profeſſor ſich näherte, um einzutreten, zog Ruſtan ſeine Beine ſo weit zurück als nöthig war, um ihn durchzulaſſen, als ich ihm aber in meiner Begier und Dummdreiſtigkeit folgen wollte, ſtellte er ſeine Beine wieder vor, ohne ein Wort zu ſagen, ſo daß ich nicht durchkonnte, aber dicht bei ihm mit der freien Ausſicht in das Kabinet ſtehen blieb, ohne daß er weiter hierauf Acht zu geben ſchien. Ich konnte alles auf's genaueſte beobachten. Der Kaiſer ſtand an einem Tiſch, der mit vielen Karten bedeckt war, und ſah dieſe emſig durch. Was er nicht mehr brauchte, warf er auf die Erde, wo ein Beamter auf den Knieen lag und alles, was der Kaiſer abwarf, ſorgfältig wieder zuſammenlegte und ordnete. Einige Generale, die ich nicht kannte, ſtanden neben dem Kaiſer, und Berthier ſaß mit den Beinen baumelnd auf dem Fenſterbrett. Ein Offizier trat herein, und machte eine Meldung in ſtreng militairiſcher Haltung. Er ſchien eine Bitte vorzutragen, die der Kaiſer ihn beim Ohr faſſend, gütig genehmigte, und ſogleich die Sache ausfertigen ließ und unterſchrieb. Der Offizier ſchien tief bewegt und innig erfreut. Doch während er noch ſeinen Dank abzuſtatten ſchien, entſtand ein Rumor im Vorzimmer, und ein Mann in einer blauen Fuhrmannsblouſe mit einem runden Hut auf dem Kopfe trat haſtig ein, und ſchritt auf Ruſtan zu. Dieſer ſprang auf, und der Kaiſer hinblickend, rief freudig überraſcht: „Ah! Poniatowsky!“ Der verkleidete Fürſt nahm jetzt ſeinen Hut ab, und wollte dem Kaiſer die Hand küſſen, der dies jedoch nicht litt, ſondern Poniatowsky zärtlich umarmte. Auf einen Wink von ihm entfernte ſich alles, und Napoleon blieb mit Berthier und Poniatowsky allein!

In Schleſien iſt eine abſcheuliche Sitte eingeriſſen, alle Bäume in Feld und Wald werden von Unten bis Oben alljährlich belaubt, ſo daß alle verſtümmelt gleich Rattenſchwänzen im erſten Stadium und als grün belaubte Stangen im zweiten daſtehen, dadurch aber jeder ſchöne Landſchaftseffekt trotz der reichen Vegetation und angenehmen Formen des bewegten Terrains, vernichtet wird. Ich möchte mit dieſem troſtloſen täglichen Anblick vor Augen um keinen Preis hier leben. Der Nutzen, den man aus dieſer Art von Belaubung zieht, iſt gering, der äſthetiſche Nachtheil für das Land unermeßlich, und ein wahres Zeichen vollendeter Barbarei, denn bei dem mindeſten Gefühl für die Schönheit der Schöpfung Gottes, hätte eine ſo naturſchänderiſche Sitte in einer ſo reizenden Landſchaft, als der gebirgige Theil Schleſiens darzubieten beſtimmt war, nie ſo allgemein werden können. Ich habe in vier Wochen meines Umherſtreifens, außer einigen wenigen Privatgärten, nicht zehn Bäume angetroffen, denen man ihre freie Form gelaſſen hätte. Noch zwei Bemerkungen habe ich gemacht. Erſtens, daß der gemeine Mann in Schleſien noch viel höflicher gegen die vornehmen Stände iſt als bei uns und in Sachſen, zweitens, daß die Leute hier eine große Schwierigkeit zu haben ſcheinen, rechts und links zu unterſcheiden. Wenigſtens fand ich bei meinen Nachfragen nach dem rechten Weg meiſtens in dieſer Hinſicht eine falſche Angabe.

1845.

April.

Die Herrſchaft Muskau verkauft für 1,170,000 Thaler, muß aber einen Tauſch eingehen, um das Geſchäft zu Stande zu bringen, der mich 100,000 Thaler koſtet. Ueberhaupt bleibt bei der Maſſe Schulden nicht allzuviel übrig. Demohngeachtet danke ich Gott: im ſechzigſten Jahr endlich dahingekommen zu ſein, niemandem mehr etwas zu ſchulden, und genug zu beſitzen, um ein freundliches Quartier, einen ſchmackhaften Tiſch und einige Pferde haben zu können, alles in vollkommenſter Freiheit und mit genug Ueberſchuß, um auch Nothleidenden Hülfe gewähren zu können.

Einen Aufenthalt von drei Wochen in Dresden gemacht. Wenig Leute geſehen, und gar keine Geſellſchaft beſucht, aber faſt täglich mit Paul Hatzfeld oder ſeiner Mutter, Graf Lippe und Herrn von Gablenz ausgeritten.

Herr von Jasmund verkauft mir einen Kutſcher und Jokei für 15 Louisd'or. Ein Pole, Graf —, wird von der Gräfin Branitzka (der jungen reichen Erbin), an mich abgeſchickt, um mich um ein Autograph zu bitten. Je lui donne la lettre suivante:

Pour la Comtesse Branitzka.

Adressée au Comte.

Le 16 avril 1845.

C'est avec un sentiment mêlé d'un peu de confusion et beaucoup de plaisir que je reçois la demande de mon autographe de la part d'une jeune dame, dont j'ai déjà souvent entendu vanter la grace, l'esprit et la beauté. Je ne peux qu' obéir avec empressement à un ordre aussi flatteur. N'osant cependant m'adresser directement à l'aimable Comtesse, je vous prie, mon cher Comte, de bien vouloir lui présenter ce billet avec mes très-humbles respects.

Hermann Pückler.

Eine angenehme Bekanntſchaft mache ich an dem Schriftſteller Kohl, der mich aufſucht, um ſich mir vorzuſtellen Durch ihn lerne ich auch den eifrigen Phrenologen, den Amerikaner, Capitain Noël, kennen, der jedoch ganz zum Deutſchen geworden iſt, ein Antagoniſt von Carus.

Im Theater, das ich ſelten beſuchte, ſah ich mit Vergnügen Gutzkow's „Zopf und Schwert." Dieſer Stoff iſt à sa portée, ſein „Tartüffe" dagegen gefiel mir weniger.

Ronge predigte in Dresden, es war mir aber zu früh am Tage, abgerechnet, daß ich mich wenig an dieſem Streben intereſſire. C'est sempre lo stesso-les Jacobins, qui veulent se mettre à la place des grands Seigneurs; dans l'église comme partout.

Blochmann beſucht mich (Nachricht an General Rahden). Ich gebe ihm 100 Thaler Almoſen für Röde.

Mit dem mir bisher fremden Gaſthofe Hôtel de France, bin ich für Dresden ſehr zufrieden.

So bald man über die Elbe konnte, da das beiſpiellos große Waſſer die Brücke an verſchiedenen Orten beſchädigt, ſetzte ich am 22. auf einer Fähre über. Meine Pferde waren ſchon früh abgegangen nach meinem neuen Gute Schloß Waldſtein bei Glatz. Das Wetter war ziemlich heiter, der Wagen bequem, meine Laune ganz gut. Als ich das Schloß von Stolpen vor mir ſah, ging der Mond rieſengroß und blutroth noch bei letzter Tageshelle, dicht neben den alten Thürmen auf, was mich recht ſelig und fromm ſtimmte, als ſei mir Gott wie dem Moſes im feurigen Buſche erſchienen. Ich warf dabei links noch einen Abſchiedsblick auf die Kiefernwälder und blauen Höhen in der Richtung nach Muskau. Obgleich ich dieſes mit all ſeinen glänzenden Sorgen nicht einen Augenblick regrettire, ſo hätte ich es doch aus Pietät (ein angeborener Beſitz, wo man lange gewirkt, legt wohl eine ſolche auf), nie verkauft, wenn nicht die Spezialitäten meiner Lage mich vollſtändig dazu gezwungen hätten. Ich dachte auch an Lucie, und ihren ſehr natürlichen Kummer darüber, und an Bonnet-rouge, die ſeltene Individualität, die ich wohl zu mir gewünſcht hätte. Die ganze Nacht war ſchön aber kalt, die Gegend bei dem hellen Mondenſchein ganz erſichtlich, meiſtens anmuthig. Weniger am folgenden Tage. Ich ſchlief in Königsgrätz, wo beim Souper in der Wirthsſtube ein Gelag mehrerer paſſionirter und ſehr lärmender Zecher mich intereſſirte. Einer davon, ein Regimentsarzt, ſetzte ſich nachher zu mir an meinen Tiſch, und ſprach ſehr frei über öſterreichiſche Verhältniſſe, mehrentheils tadelnd, doch lobte er ſehr den Erzherzog Stephan in Prag und ſein energiſches Einſchreiten. Am Morgen darauf beſtieg ich den höchſten Thurm im Ort. Die Elbe und die Adler umſließen Königsgrätz, die erſte nur ein ſtarker Bach, die zweite anſehnlicher, ſo daß dieſe eigentlich dem ſpäter ſich aus beiden entwickelnden großen Fluß den Namen geben ſollte. Auch hier entſchied Glück und Gunſt ſtatt Verdienſt, wie bei ſo Vielem in der Welt. Unten auf der Kirche fand ich eine lateiniſche Inſchrift, deren Sinn war: Gott beſchützt mich, doch muß gewacht werden — alſo ſchon damals das moderne franzöſiſche Sprichwort: Hilf Dir ſelbſt, ſo wird Gott Dir helfen.

Joſephſtadt iſt die korrekteſte und niedlichſte kleine Feſtung, die man ſehen kann. Ein guter Gaſthof heißt: zum Weſſeleni, ein ſeiner Korpulenz wegen ſonſt berühmter Mann. Deſſen 93jährige Wittwe präſentirte mir ſein Konterfei in einem Medaillon auf ihrem Buſen. Ich beſah das Zeughaus, und dann die Feſtung im Detail mit dem Oberſten Graf Degenfeld, den mir der freundliche alte Feldmarſchall-Lieutenant zu dieſem Behuf zugeſchickt. Die Nacht durchgefahren. Von der preußiſchen Gränze bei Nachod an drei Meilen weit ein entſetzlicher Weg bis Reinerz. Seit fünf Jahren baut ein Mindeſtbietender an dieſer Chauſſée zur Schmach der Breslauer Regierung. Ich mußte zwei Pferde mehr vor meinen Wagen und zwei Leute nehmen, um ihn unterwegs zu halten. So etwas auf der großen Landſtraße aus Schleſien nach Prag iſt eines civiliſirten Landes heutzutage wahrhaft unwürdig!

In Waldſtein fand ich mich in den April geſchickt. Der romantiſche Kitzel, eine Beſitzung zu kaufen, ohne ſie vorher geſehen zu haben, und die noch romantiſchere Narrheit, alle Leute für ehrlich zu halten, bis man nicht von ihnen betrogen worden iſt, koſten mir diesmal 100,000 Thaler.

In Glatz kommt Lucie zu mir, gut ausſehend, aber etwas agitirt und kriklich. Zuletzt aber ſehr zärtlich und gut, was auch in mir dieſe Gefühle verdoppelt. Wir ſchwatzen viel und kochen unſer Diner meiſt ſelbſt. Eine heftige Grippe feſſelt mich aber vier Tage an die Stube, ſo daß mehrere projektirte Exkurſionen ganz unterbleiben müſſen. Doch machte ich am erſten Tag meines Hierſeins einen Spaziergang auf die Feſtung, wo die bekannte Giftmiſcherin einen Roſenberg angelegt hat, der ſehr gut unterhalten wird. Zugleich zeigte man mir eine etwas abſchüſſige, glatte Mauer von 80 Fuß Höhe, an der vor zehn Jahren ein Gefangener, einen Beſen mit dem Stiel zwiſchen den Beinen und die Ruthen gegen die Mauer geſtemmt, ohne ſich zu verſehren, ſo zu ſagen heruntergeritten und glücklich entſprungen iſt.

Vom 4. Mai an ging ich wieder aus. Die Gegend bietet ſehr romantiſche Spazierritte, doch fehlt es im Ganzen der Gegend an Laubholz, beſonders an ſchönen einzelnen Bäumen und Baumgruppen, da man alles Holz zeitig herunterſchlägt, und die größten Bäume leider auch, wie in ganz Schleſien, häufig bis zur Spitze durch Abhauen aller Aeſte furchtbar entſtellt, doch nicht ſo allgemein hier als zum Beiſpiel im Warmbrunner Thal und Umgegend des Rieſengebirges, wo jedes Landſchaftsbild ſeines höchſten Reizes, des wellenförmigen Baumſchlags, entbehrt.

Einen ſehr angenehmen Spazierritt gemacht längſt der Neiße hinauf bis Grafenort, ein Städtchen mit einem großen Schloß aus der Zeit des dreißigjährigen Krieges. Noch ſchöner iſt die Gegend auf dem Rückweg, wenn man die Chauſſée nach Habelſchwerdt einſchlägt. Mehrere große

Bauerhäuſer liegen an dieſer in der günſtigſten Poſition mit der reichſten Ausſicht auf grüne Matten längs dem Fluß, und mehrere Bergreihen in verſchiedenen Abſtufungen. Gerade über eine dieſer blauen Spitzen ging die Sonne ſo in Dünſten unter, daß mich das hervorgebrachte Bild lebhaft an den erſten Anblick des Veſuvs bei einer ſchwachen Eruption erinnerte.

Ein anderer anmuthiger Ritt iſt die Neiße hinab, wo hin und zurück ſich ebenfalls ſchöne Proſpekte geſtalten. Nur ſind außerhalb der Chauſſéen alle Wege abſcheulich, und ich ſtürzte auf dieſer Promenade gefährlich in einen Steinhaufen mit der Chabra, die ſonſt immer ganz ſicher war, nun aber dem Reitknechte verfällt, da ich kein Pferd mehr beſteige, das ohne hinreichenden Grund mit mir gefallen iſt. Das arme Thier zerriß ſich ſchmählich beide Kniee, und mußte zu Haus geſchickt werden. Ich ſetzte meinen Weg allein auf der Electrice fort, die ich bisher noch nie ſelbſt verſucht hatte, und die mich ſo contentirte, daß ſie nunmehr Chabra's Stelle einnehmen ſoll.

Herr von Joonsky, ein recht lieber Mann, der nach Texas auswandern will, aß bei mir zu Mittag. Ein Rückfall meiner Grippe macht mich jedoch ſo krank, daß ich wieder zwei Tage meiſtens im Bett zubringen mußte. Endlich verſuchte ich zum erſtenmal das Mittel von Lee (Cognac mit Küchenſalz) auf den Kopf eingerieben und innerlich genommen, was augenblicklich einen geſunden Schlaf und am Morgen faſt gänzliche Beſſerung hervorbrachte. Ich werde es innerlich fortſetzen. Zum erſtenmal in meinem Leben las ich den „Werther“ in einer ſehr guten franzöſiſchen Ueberſetzung von Pierre Leroux. On a beau dire, er iſt veraltet, was dem „Fauſt“ nie arriviren kann. In dem avant-propos vom Ueberſetzer ſind viele wichtige Stellen. Eine ergriff mich ſehr. S. XLVIII. „Il devient,“ ſchließt dieſe Stelle, „la proie du monde intérieur. Enlevé de terre et sans racines, il est livré aux vents comme les nuages.“ Iſt das nicht auch mein Fall? Die Gründe ſind nicht ganz dieſelben wie bei Werther, aber in der Hauptſache ſehr ähnlich — und doch, wer kann ſeine Natur ändern! Ich ſuchte einen Ausweg in der ſchaffenden Kunſt, nicht ohne Erfolg, car créer c'est aimer; l'amour universel est le grand artiste par excellence, et le créateur continuel du monde (meine innerſte Ueberzeugung); das Schickſal nahm mir dieſen Wirkungskreis, den ohnedem ſtets Sorge und Unzulänglichkeit der Mittel verkümmerte. Nun ſtehe ich „enlevé de terre et sans racines“, bis ich vielleicht auf andere Weiſe wieder Grund gewinne, denn, ich muß es geſtehen, auch auf mich paßt, was Leroux von Werther ſagt: L'amour de l'humanité à un haut degrée et dans un large sens me fait défaut. Ich kann nur Wurzeln ſchlagen in der Kunſt oder in individueller Liebe, vielleicht, aber außerordentliche Umſtände und Eigenſchaften müßten ſich bei einem ſolchen Gegenſtande vereinigen, um mein ganzes Sein auf ihn zu begründen, und ein Hauptingredienz für ein ſolches erſt zu gründendes Verhältniß würde dafür ja doch für mich fehlen, die Jugend, um auch Liebe einzuflößen, die Familie, um ihr Dauer zu geben. Ein anderer Ausweg bliebe noch, die Religion. Sie iſt für mich, wie für unſere ganze Zeit dahin. Sie aber iſt es, welche die Menſchheit von neuem ſucht und auch wieder finden wird, aber erſt in einer glücklicheren, poſitiveren Epoche als die unſere leidensvolle des Uebergangs.

Den 7.

Ein vortrefflicher Aufſatz über den Sundzoll im Beiblatt der „Augsburger Allgemeinen“ Nr. 88 und 89. Er zeigt die Gerechtigkeit der Anſprüche Dänemarks darauf, zugleich aber wie völlig unvereinbar ſein Beſtehen mit dem „Aufſchwung deutſchen Handels und einer deutſchen Marine iſt. Hieraus folgert er (mit richtigen Seitenblicken auf Englands Intereſſe ihn im statu quo zu erhalten), daß eine weiſe

Politik Dänemark vorſchreibe, ihn bei Zeiten gegen angemeſſene Entſchädigung aufzugeben, widrigenfalls ohne allen Zweifel es ihn durch die Gewalt der Umſtände doch verlieren müſſe, und dann wahrſcheinlich ohne Entſchädigung. Zugleich macht der Autor aufmerkſam, wie unendlich wichtig die holſteiniſchen Verhältniſſe hiedurch werden.

Ich vergaß in Dresden einer Sache zu erwähnen, die ich nachholen muß. Ein Mann, der ſich ſein ganzes Leben der Phyſiognomik der Handſchriften gewidmet, zog aus einem Billet von mir, ohne mich zu kennen und ohne zu wiſſen, daß es von mir ſei, folgende allerdings auffallende Karakterſchilderung (wenn ihm nicht dennoch ein mich Kennender geholfen hat, wofür ich jedoch keine Data habe.)

„Der Schreiber gehört zu den Karakteren, welche in einer vollkommen entwickelten Lebensphaſe ſtehen, auch leicht und klar aus der Handſchrift zu erkennen ſind, denn es liegen faſt überall bereits abgeſchloſſene Zuſtände vor.“

„Eine ungemeine Elaſtizität und Biegſamkeit, ſowohl des Geiſtes als auch des Körpers iſt ihm eigen, und dieſer Verein muß nicht wenig zu zahlreichen Siegen über die Herzen der Frauen beigetragen haben. Hohe Liebenswürdigkeit, ſehr viel Verſtand und ſcharfes Urtheil, ſowie eine reiche Phantaſie erſehe ich. Der Egoismus tritt ſcharf hervor, und mag wohl mit Urſach ſein, daß auf wirkliche Ausdauer der Gefühle in Liebe wie Freundſchaft nicht ſehr bei ihm zu rechnen iſt. Ein iſolirt ſtehender Stolz zieht ſich faſt durch alle Verhältniſſe der Schrift hindurch.“

„Große Vielſeitigkeit und eine reiche Produktivität, die ſich jedoch nach verſchiedenen Richtungen zerſplittert hat, das letztere vorzüglich im Gebiet der Kunſt und plaſtiſcher Darſtellung.“

„Erfahrung in den verſchiedenſten geiſtigen Zuſtänden kann man dem Schreiber nicht abſprechen, auf dem religiöſen Gebiet jedoch, welches dem Bedürfniß ſeiner Seele nicht fremd iſt, hat ihm der Glaube an Poſitives nie gelingen wollen, und es haben die Anſichten ſich mehr nach der Stimmung des Augenblicks gerichtet.“

„Endlich iſt ein gewiſſes Raffinement im Gebiet der Wolluſt und des Wohllebens nicht zu verkennen.“

Wie geſagt, wenn génuine, ſo iſt es ſehr merkwürdig. Denn iſt auch nicht alles genau richtig, und noch viel weniger erſchöpfend, ja vielleicht die Hauptkarakterzüge, welche den Kern der Individualität begründen, gar nicht genannt, ſo bleibt doch das Geſagte meiſtentheis auffallend wahr.

Das Wunderbarſte iſt doch das unverkennbare Doppelweſen in uns! Was iſt es? Gott und Teufel, Geiſt und Materie, Seele und Körper — es genügt alles nicht recht zur Erklärung. Nehmen wir vor der Hand die letzten (immer undeutlichen) Begriffe als die gewöhnliche Vorſtellungsart an, ſo bemerke ich an mir als poſitive Gewißheit, daß, je geſünder ich mich fühle im Körper, je moraliſcher, das heißt liebevoller, meine Seele iſt, und doch fühle ich mit eben ſo groſſer innerer Gewißheit, daß meine Seele der höhere und mächtigere Theil meines Weſens iſt. Die Seele gebraucht den Körper wie ein Werkzeug, und doch iſt jener in hundert Dingen von ihr nicht nur gänzlich unabhängig, ſondern gouvernirt, ja vernichtet ſie faſt in vielen Fällen. Iſt nun vielleicht das Verhältniß zwiſchen Gott und Welt ähnlich dem zwiſchen Körper und Seele, und über allem gewiſſermaſſen noch etwas Mächtigeres, wenn auch nicht Intelligentes, ſondern nur Nothwendiges, die Urgeſetze des Seins überhaupt, was den Alten dunkel als Fatum vorſchwebte? Wenn ich mich in meinem ganzen Weſen wohl fühle, bin ich fromm und gut, fühle mich glücklich in der Gemeinſchaft mit dem Göttlichen, mit der ewigen Liebe, die alles mit Liebe umſchließt. Findet dieſes Gleichgewicht nicht mehr ſtatt, ſo iſt es anders, der Egoismus tritt mit unbefriedigtem, unſeligen

Gefühl in hundert Geſtalten auf, und wird ſchwer gezügelt durch das moraliſche Bewußtſein der Pflicht, im Grunde nur ein Bedingniß des geſellſchaftlichen Lebens der Menſchheit. Gott als die ewige Liebe hat keine Pflichten, er iſt die Liebe. Pflicht, Tugend, wie wir es nennen, iſt ein Nothbehelf, koſtet Ueberwindung. Die rechte Tugend wäre nur die unbewußte, die gar nicht anders kann und dadurch die ewige Seligkeit ſchon in ſich hat. Daß wir Pflichten haben, iſt der größte Beweis unſerer Unvollkommenheit. Wahre Engel könnten nie fallen. Oder giebt es gar keine Vollkommenheit im Einzelnen, im Individuellen; iſt Licht und Schatten das unabänderliche Bedingniß des Seins überhaupt? Man kommt immer auf unſeres alten Goethe Worte zurück, den Carus ſo ſchön den geſundeſten Menſchen ſeiner Zeit nennt, daß, um die Exiſtenz am beſten zu ertragen und auszufüllen, Jeder im Bereich ſeines Horizonts innerhalb des ihm Gegebenen einfach thue was er kann, unbekümmert um das, was außerhalb und darüber iſt. Da wir einmal Pflichten haben, ſo glaube ich, die erſte Pflicht des Menſchen iſt Thätigkeit. Wer thätig iſt, ſchafft und iſt nützlich, das iſt göttlich und viele Tugenden reihen ſich natürlich im Gefolge der Thätigkeit. Glaube, Liebe, Hoffnung wird uns als ein Ideal hingeſtellt. Aber man kann glauben, lieben und hoffen, und doch die Hände dazu in den Schoß legen, und man iſt dann nichts. Hilf dir ſelbſt, ſo wird Gott dir helfen, iſt ein beſſeres und frömmeres Wort von Ewigkeit zu Ewigkeit, allem voran ſteht die That.

Ein vortreffliches Buch, was ich in dieſen Tagen las, iſt Carus über Goethe. Es iſt werth, zehnmal geleſen zu werden. Sonderbar, daß auch ſo Vorzügliches heutzutage in der Ueberſchwemmung unſerer Litteratur wie Ephemeren am deutſchen Publikum vorübergeht! Wir ſind offenbar in die Barbarei der Civiliſation verfallen. Ein krankhafter Drang nach Neuem in allen Dingen iſt das einzige Lebendige an der unbefriedigten faſt über alles blaſirten Welt. Der einzige regirende Gott ſcheint nur noch das perſönliche Intereſſe als Höchſtes Induſtrie — zu ſein, und die einzige Oaſe in dieſer, Wüſte die Wiſſenſchaft. Poeſie, Kunſt, Religion ſind nur noch Schatten. Sie werden alle wiederkehren in neuer Form, aber erſt lange nach dem Vermodern unſerer Generation. Vielleicht nehmen auch wir verjüngt wieder unſeren lebendigen Theil daran.

Den 8. Mai.

Eugène Sue's „Mystères“ und „Juif errant“, wenn ſie auch als Romane an mährchenhafter Unwahrſcheinlichkeit leiden, ſind doch ein trotz allem Romanhaften in vielem Bezug treues Sittenbild. Auch ein praktiſcher Nutzen für manches, was heute eben Noth thut, iſt daraus zu ziehen, unter anderem über Organiſirung von Fabriken, was ich gewiß ſtudirt hätte, wenn ich Muskau noch beſäße.

Spazierfahrt in meinem Tilbury ſolo nach Landeck, dreiviertel Meilen weit. In fünfviertel Stunden mit Andrews ganz bequem hingefahren. Hübſche Gegend; in Kunzendorf, einem Gut der Fürſtin Fürſtenſtein, auch ſchöne Bäume und paſſable Anlagen. Dieſe waren jederman geöffnet, das Schloß aber ebenſo ſtreng verſchloſſen, als in England. Das Bad Landeck iſt weniger hübſch als der Weg dahin, und bietet mir nichts Erwähnenswerthes.

Den 9. Mai.

Auf meinem heutigen Ritt beſuchte ich den Forſtmeiſter Coſenz, deſſen Frau ein unglaubliches Talent beſitzt, mit ſchwarzer Kreide und Tuſche Kupferſtiche auf das täuſchendſte zu kopiren. So wunderlich das Unternehmen auch iſt, ſo ſind die Leiſtungen doch wahrhafte Meiſterſtücke zu nennen, namentlich würde ich eine Kopie des Abendmahls von Leonardo da Vinci unbedingt dem Originalkupferſtich vorziehen, weil ſie durch größere Weichheit bei der vollkommenſten Treue dem Originalgemälde, das ich noch geſehen, offenbar näher ſteht. Es iſt wirklich ein ſtupendes Werk der Geduld und eines bedeutenden Talents. Durch den unglaublichen Regen ſind die unglaublich (zur Schmach der Regierung) vernachläſſigten Wege ſo ſchreckbar geworden, daß außer den wenigen Chauſſeen nicht nur Spazierfahrten ſo gut wie unmöglich, ſondern ſelbſt Spazierritte und Gänge kaum ausführbar ſind. Ich glaubte einigemal in den tiefen, mit Lehmſuppe angefüllten Steinlöchern definitiv ſtecken zu bleiben, kam aber diesmal doch ohne Sturz wieder zu Hauſe.

In den angehäuften Beiblättern der „Augsburger Allgemeinen" geleſen. Wie ſchön ſagt Paulus der Apoſtel: „Nur mit der Liebe ſollen wir an's Werk gehen, die milde iſt, die nicht beneidet, die nur Freude hat an der Wahrheit, die alles hofft, alles trägt." Ein hoher Geiſt, ein tüchtiger Menſch, dieſer Apoſtel. Je mehr man ihn lieſt, je mehr ſieht man in ſeiner Deckungsart ſchon die wahre Bedingung alles Chriſtenthums — den ewigen Fortſchritt. Das ſtill ſtehende Chriſtenthum, die Verſteinerung in der Kirche, hört ſofort auf ein ſolches zu ſein.

Den Deutſchen wird von einem Amerikaner der Aſſoziationsgeiſt empfohlen, gewiß mit Recht, als einziges Mittel in unſerer Zeit etwas durchzuſetzen, nur ſind die Deutſchen nicht parlamentariſch genug geſinnt dazu. Jeder hängt zu ſehr an ſeiner individuellen Meinung, und ſie ſollten beſſer der Lehre eingedenk ſein:

„Immer ſtrebe zum Ganzen, und kannſt Du ſelber kein Ganzes
Sein, als ein dienendes, ſchließ an ein Ganzes dich an."

Ein horribles Klima hat dieſe Grafſchaft Glatz. Am 9. Mai beginnen kaum einige Weiden zu grünen!

Den 10.

In der geſtrigen Lektüre fortgefahren. Mehrere vortreffliche Aufſätze über die orientaliſchen Angelegenheiten mit ſtarken Winken für Oeſterreich, auf dem es allerdings hauptſächlich beruhen wird, ob dieſe Verhältniſſe ſich einſt zum Vortheil der Deutſchen löſen ſollen. Ein Auszug aus Droyſen's Geſchichte des Hellenismus und Alexanders iſt intereſſant, beſonders durch Hinweiſung auf dieſes großen Königs Kolonialſyſtem, indem er mehr als ſiebzig große Städte gründete, mit unabhängiger Munizipalverfaſſung und völliger Selbſtſtändigkeit, im Gegenſatz des modernen Prinzips, wo Kolonieen ſtets nur zum Profit des Mutterlandes, und in deſſen Abhängigkeit hervorgerufen wurden.

Den 11.

Nach Mittelſtein geritten, um Herrn von Lüttwitz zu beſuchen. Sehr gute, herzliche Leute, das Nöthigen zum Eſſen iſt aber eine ſchreckliche Mode in Schleſien. Ich wurde faſt gewaltſam gezwungen mir mit allen möglichen Nahrungsmitteln den Magen zu verderben. Die Gegend iſt hübſch, fruchtbar, und voll Abwechslung, die Wege aber fürchterlich, wie überall in dieſem Regierungsbezirk.

Den 12.

Mit Kopfweh zu Haus geblieben, Forſtmeiſter Coſenz zum Eſſen, und alle Geſchäfte mit ihm abgemacht. Noſtitz hat in fünfviertel Jahren 19,000 Klaftern Holz geſchlagen, faſt alles Klotzen und Bauholz. Es werden mir kaum 30,000 Klafter übrig bleiben, während in dem mir präſentirten Anſchlag 50,000 paradirten. Ich bin allerdings ſchmählich betrogen, mais je ne m'en vanterai pas.

Le bruit est pour le fat, la plainte est pour le sot. L'honnête homme trompé s'en va, et ne dit mot.

In den aſtronomiſchen Briefen geleſen, daß das Licht kein körperlicher Strom ſei, ſondern nur durch Schwingungen des Aethers hervorgebracht werde, die Sonne ein dunkler Körper mit einer Photoatmoſphäre von verdichtetem leuchtenden Aether. Die Sonnenflecken. Die Schwere der Sonne, welche bedingt, daß ſie nur von rieſigen Herkuleſſen bewohnt ſein kann. Ein Menſch würde weder auf derſelben gehen, noch ohne Hülfe einer Maſchine von ſeinem Stuhle aufſtehen können. Auf dem Mond dagegen, weil er viel leichter als die Erde iſt, würde ein Menſch ohne große Unbequemlichkeit vom dritten Stock auf die Straße herabfallen können, da er dreimal langſamer fällt, als auf der Erde.

Geſchrieben an Lucie, Hahn, Bethe, Petrik, Bonnet-rouge, Grunert.

Berlin, den 15. Auguſt 1845.

Es iſt ein Unglück, daß ich in der Regel nur an mein Tagebuch denke, wenn ich nichts anderes zu thun habe, keine Zerſtreuung bei der Hand iſt, alſo grade dann nichts darin ſchreibe, wenn intereſſanter Stoff vorhanden wäre. Die drei in Berlin verlebten Monate ſind auf dieſe Art verſäumt worden. Nachholen wäre zu langweilig. Unter neuen Bekanntſchaften erwähne ich nur des ſchwediſchen Grafen Löwenhielm als intereſſant. Eine lange Unterhaltung über den Magnetismus mit dem Grafen, (ſelbſt eifriger Magnetiſeur) war bemerkenswerth durch die Art, wie er in religiöſer Hinſicht auch ſtets Hofmann blieb. »Mon cher,« dit-il, »Dieu est un très-grand Seigneur, sur lequel il ne faut pas faire des hypothèses. Il protège suivant sa bonne volonté, et heureux trois fois ceux qui peuvent se croire en faveur auprès de lui. Je suis du nombre, j'en ai la certitude. Tout m'a réussi, et la plus part du temps, la fortune m'est venue en dormant“.

Abends einen Beſuch bei Frau von Meyendorf auf dem Lande in Moabit gemacht. Allein mit ihr Thee getrunken, und ſehr angenehm mit der geſcheidten Frau bis 11 Uhr mich unterhalten.

Den 16.

Geſtern iſt meine hier eingerichtete nomadiſche Karavane abgegangen, 6 Wagenpferde, 6 Leute (mit der Köchin) und drei Wagen, Fourgon, Vis-à-vis, Tilbury. In der Britſchka mit zwei Leuten, Kammerdiener und Jäger, auf der Eiſenbahn, ſelbſt nach Leipzig gereiſt, wo ich um 8 Uhr ankam. Ich finde Laube an der Abendtable-d'hôte, natürlich von den tragiſchen hieſigen Angelegenheiten*) ganz erfüllt. Merkwürdig iſt es in der That, wie ungeſchickt ſich bei jeder Gelegenheit unſere nordiſchen Gouvernements benehmen, und Milde wie Strenge immer nur mal-à-propos anzuwenden wiſſen. Geht es ſo fort, ſo können wir noch bedenkliche Dinge erleben, beſonders da ſich die Bewegung ganz in's Religiöſe hinüberzuſpielen ſcheint, wo die Deutſchen, wie die Geſchichte lehrt, allein wirklich reizbar ſind, während im Politiſchen ihnen von jeher alles ungeſtraft geboten werden konnte. Die Leipziger Begebenheit iſt eine große Warnung! Wohl denen, die ſie zu beherzigen wiſſen, und die tieferliegenden Urſachen derſelben einzuſehen im Stande ſein werden. Der Deutſche iſt ein geborener Sklave der Autorität, daher auch weſentlich religiös — aber eben deshalb iſt auch nur eins bei ihm gefährlich, nämlich wenn die weltliche Macht mit der Gottes ſeiner Meinung nach in Konflikt geräth. Dann bekommt er Muth, Energie, Konſequenz und Thatkraft. Man hat ihn nun grade auf dieſes Feld gebracht, und es unglücklicherweiſe gleich von vorn herein mit Blut, mit unſchuldigem Blut gedüngt. Denn die Erſchoſſenen und Verwundeten ſind bloße Spaziergänger, und zur Hälfte Gouvernementsbeamte, Poſtſekretaire, Polizeibeamte u. ſ. w. weil man, ſo lange Schuldige in Aktion waren, nur *gezielt*, als dieſe fort waren aber erſt auf das bloß neugierige Publikum *losgeſchoſſen*! Quelle horrible sottise!

Mit Laube gegeſſen, und in's Theater gegangen. Der „Verſchwender“ von Raimund recht gut gegeben. Ich finde unverhofft Max im Theater.

Den 18.

Den Geheimerath Langenn, der als Königlicher Kommiſſair hergeſchickt iſt, geſprochen. Er zeigt ſich energiſch, und hat

---

*) Die blutigen Szenen auf dem Roßplatze.

Recht, denn Unrecht darf ſich ein Gouvernement nur in der höchſten Noth ſelbſt geben, obgleich es hier ſehr gefehlt hat.

Abgereiſt. Zu Weißenfels Guſtav Adolphs Bild und Blut beſehen.

Den 19.

In Namburg den Dom und die Stadtkirche beſichtigt. Erſterer byzantiniſch und gothiſch gemiſcht, ſchöne, originelle Details, unter anderen die Spitzen, welche die Pfeiler krönen, mit Fenſteröffnungen, aus denen verſchiedene Thiere herausdringen, die zweite rein gothiſch aus der beſten Zeit, kaum halb fertig geworden, aber reizend geziert, wo ſie vollendet iſt. Im Dom viel gute Bilder von Lucas Cranach, in der Stadtkirche eins. Mehr zog mich in dieſer ein altes Bild aus der Dürer'ſchen Schule an, eine Anbetung der Könige aus Morgenland, wo das Chriſtuskind herrlich aufgefaßt iſt. Ganz Kind, und doch im bewunderungswürdigen Ausdruck der Augen ſchon Chriſtus. Der Geiſt in einem Gemälde, der geniale Ausdruck, iſt mir aber immer die Hauptſache.

Die Gegend längs der Saale bei Schulpforta und Köſen, wo eine Badeanſtalt, iſt recht ſchön, und die Vegetation üppig. Leider fängt man auch hier an, die Bäume zu belauben.

Abends in Weimar angelangt, wo ich meine Karavane vorfinde, den Fourgon etwas beſchädigt, und ein Pferd lahm. Dies iſt die Unbequemlichkeit der Bequemlichkeiten.

Spät Abends erhalte ich eben Briefe, die höchſt betrübend und beängſtigend ſind. Lucie iſt gefallen, und hat ſich beſchädigt. Das Leben iſt doch eine beſtändige Gefahr, und wer geliebte Freunde hat, kann nie ruhig ſchlafen. Gebrechliche, arme Menſchennatur.

Den 20.

Mit aller Freundlichkeit hier aufgenommen. Spiegel und Fitzthum, der Obermundſchenk, beſuchen mich ſchon am Morgen. Der letzte wird mir von meinem Jocriſſe aus der franzöſiſchen Schweiz als Monsieur Obermundschi angemeldet, ſo daß ich ihn, in der Meinung, es ſei ein Bettler, gar nicht annehme, und erſt ſpäter bei Tafel bei der Frau Großherzogin im Belvedere erfahre, wer bei mir geweſen.

Die neuen Anlagen im Belvedere, die auf meinen vor drei Jahren gegebenen Rath ausgeführt ſind, finde ich vortrefflich gelungen. Der junge Hofgärtner Scäl iſt ausgezeichnet in ſeinem Fach. Der Platz mit ſehr ähnlichen Büſten von Goethe (ganz jung und ſchön wie ein Apollo), Schiller, Herder und Wieland, ein tief anregender Ort, ein anderer mit einer vortrefflichen Büſte des unvergeßlichen Mäcens dieſer Genien, an einen Schirm von rankenden Gewächſen gelehnt, und mit Roſen umgeben, reizend. Dabei friſche, üppige Vegetation, und eine Menge ſchöne Bäume. In den Gewächshäuſern blüht eine Aloe. Der ruſſiſche Garten, ähnlich dem franzöſiſchen Geſchmack, ſehr artig. Bis 11 Uhr dort zurückgehalten, und für dieſen Tag un peu le lion du jour, unterhalte ich mich ſehr gut, und zum Theil auch die Anderen mit ziemlichem Succeß. Cela ne m'arrive pas toujours, ich muß immer viel Wohlwollen finden, um irgend aimable ſein zu können, denn in der Gewalt habe ich es nicht im Geringſten.

Den 21.

Den heutigen Tag von früh 11 Uhr bis Mitternacht in Ettersburg bei dem Erbgroßherzoglichen Paare zugebracht. Anmuthige Natur, herrlicher Buchenwald, bequemes Schlößchen mit ſehr intereſſanten ächt alten Meubles, und ſehr liebenswürdige Wirthe. Er herzlich gut und lebeluſtig, ſie ausgezeichnet in jeder Hinſicht, kindlich naiv, und doch ſehr gebildet, ganz natürlich, graziös, und auch körperlich ganz niedlich und appetiſſant. Wegen Anlagen werde ich fortwährend konſultirt, herumgeführt, und vom Erbgroßherzog umhergefahren, während uns die Frau Erbgroßherzogin mit ihren Hofdamen als kecke Reiterin umſchwärmt.

Von Lucie immer noch keine guten, wenn auch nicht Gefahr drohende Nachrichten. Dies ſtört meine Zufriedenheit, ſonſt wäre ich bis jetzt hier ganz befriedigt. Im offenen Tilbury bei abſcheulicher Winterkälte zurückgefahren. Einen Theil der Nacht in den höchſt intereſſanten Entdeckungen und Unterſuchungen über das das ganze Weltall durchſtrömende, zum Theil bedingende Od, in Liebich's chemiſchem Journal geleſen.

Den 22.

Früh Viſiten gemacht bei der hübſchen Frau von Maltitz, Frau Miniſterin von Matzdorf, Miniſter Schweizer, Frau von Goethe und Fräulein Pogwiſch. Im Belvedère geſpeiſt, wo ich neben der Großfürſtin ſitzend, wegen ihrer Taubheit natürlich immer ſo laut ſprechen muß, daß die ganze Geſellſchaft jedes Wort mithören muß. Es wäre dies eine gute Schule für die Konverſation für Jeden, der weniger timide iſt als ich, oder das ſichere Bewußtſein hat, beſſer zu ſprechen als mir gegeben iſt. Denn ich bin mehr eine ſchreibende als eine ſprechende Seele, wenigſtens geweſen, bis ich jetzt nur eine faule Seele geworden bin, die in der Regel weder mehr gern ſchreibt noch ſpricht, beſonders auf die Länge.

Abends im Tilbury ſpazieren gefahren, wobei ich aus Unkunde der Gegend in halsbrechende Wege gerathe, wobei es (im Auguſt!) ſo ſchneidend kalt war, daß ich meinen Pelz anziehen mußte. Abends bei Frau von Maltitz zugebracht mit den Enkelinnen Herder's und einigen Anderen. Belebte Unterhaltung. Als ich vorher gegen 8 Uhr noch ein wenig in den Straßen umherſchlenderte, begegnete mir Folgendes: Auf der Treppe eines anſehnlichen Hauſes ſaß in der Dämmerung noch ein hübſches Mädchen, und ſtrickte. Ich frug ſie nach dem Wege, und begann eine ſcherzhafte Unterhaltung mit ihr. Unter anderen frug ich ſie wer im Hauſe wohne, und ob viele ſo hübſche wie ſie darin wären? Sie nannte nun mehrere, zuletzt ihre Schweſter, Mad. S. — Was iſt ſie? — „Schauſpielerin.“ — Ledig oder verheirathet? — „Ach, verheirathet, leider!“ — Warum leider? — „Nun, weil Sie ſo fragen.“ — Ich verſtehe nicht. — Mademoiſelle ſchlägt die Augen nieder, und ſtrickt emſiger als je. — Nun, erklären Sie ſich doch, warum leider? — „Nun, ich meinte leider — weil Sie ſie nun nicht mehr heirathen können, und ohne Zweifel Luſt dazu gehabt hätten, denn meine Schweſter iſt ſehr hübſch.“ — Ich lachte laut auf, und wollte eben antworten, als die Hausthür aufging, und Mad. S. in Perſon mit einem Kinde an der Hand erſchien. Es war ſchon ſo dunkel geworden, daß ich nicht mehr recht genau unterſcheiden konnte, in wiefern die Ausſage der Schweſter wahr oder geſchmeichelt ſei. „Der Herr,“ ſagte dieſe, „frug nach Dir.“ Mit großer Grandezza maß mich Mad. S. von Kopf bis zum Fuß, während ich in meinen Mantel gewickelt vor ihr ſtand, und ſagte theatraliſch: „Mein Herr, ich kenne Sie nicht.“ — Ein Grund mehr, erwiederte ich, daß wir Bekanntſchaft machen. — Mad. S. war aber, wie es ſchien, in keiner ſozialen Laune, und wandte ſich ab. — Hat dieſer Knabe, ſagte ich, auch einen theatraliſchen Ton annehmend, um wo möglich wieder anzuknüpfen, und die Erzürnte zu beſänftigen, hat dieſer Knabe das Glück Sie Mutter zu nennen? — „Mein Herr, das wird Sie wenig intereſſiren.“ — Ungemein, im Gegentheil, denn ich ſprach eben mit Ihrem Fräulein Schweſter von Ihren matrimonialen Verhältniſſen, und — „Louiſe, folge mir,“ rief Mad. S. mit dem Anſtand einer Agrippina, riß die Sträubende zu ſich, und ſchlug hinter ſich die Thüre zu. So unbedeutend das Begebniß, amüſirten mich doch die Betrachtungen darüber. Offenbar glaubte ſich die Frau von mir gefoppt, oder meine unempfohlene Perſönlichkeit mißfiel ihr, und doch, wie anders, mit welcher Prévenance würde ſie jedes meiner Worte aufgenommen haben, wenn ſie gewußt, wer mit ihr ſpräche. Wie wenig hat man in der Welt ſeinem eigenen Weſen zu danken, wenn kein Flitter irgend einer Art daran und darum hängt!

Noch immer keine viel beſſere Nachrichten von meiner guten Alten, die immer noch nicht einmal in's Bett gebracht werden kann, und auf einem Stuhle ſitzen muß, gewiß heftig leidend, und ſo empfindlich für Schmerz und Unbequemlichkeit als ſie iſt, doppelt! Möge der Himmel ihr heute eine beſſere Nacht geben.

Den 23.

Im Belvedere geſpeiſt und den Abend zugebracht. Prinz und Prinzeſſin von Preußen waren angekommen. Die Prinzeſſin zeigte die größte Theilnahme an Lucie's Unglücksfall, und war gleich ihm voll Gnade für mich.

Den 24.

Den Abend mit der Gräfin Marſchall, einer ganz originell wahrheitsliebenden alten Frau, Graf und Gräfin Larochefoucauld, und einigen Anderen bei Frau von Maltitz. Später zu Haus die höchſt intereſſante Lektüre der Unterſuchungen über den Magnetismus, und damit verwandte Gegenſtände beendigt. Verfaſſer Herr von Reichenbach; der Aufſatz ſteht im 53. Theil der Annalen der Chemie, herausgegeben von Fr. Wöhler und Juſtus Liebig, in beſonderer Beilage, erſtes und zweites Heft.

Der Dichter mag uns in die liebliche Welt der Phantaſie führen, doch nur der Wiſſenſchaft gelingt es wahrhaft den Schleier der Iſis zu lüften.

Den 25. 26. 27. 28.

Nichts Beſonderes. Täglich mit dem Hof gelebt, und den liebenswürdigen Prinzeſſinnen. Einmal mit Gräfin von Larochefoucauld ſpazieren geritten, die eine charmante Perſon iſt. Fürſt Wolchonsky zwei Tage hier, und da er mich ſo bien en cour ſieht, ſehr artig mit mir.

Den 29.

Nach Gotha gefahren, um die Königin von England zu ſehen. Im Gaſthof mit dem franzöſiſchen, belgiſchen, bairiſchen und öſterreichiſchen Geſandten in Dresden gegeſſen. Der letztere war Baron Kufſtein, der belgiſche O'Sullivan de Groſſe, beide ältere Bekannte, die ſich meiner, ich aber nicht ihrer, erinnerten. Um 8 Uhr fuhr ich zur Cour. Das Gothaer Schloß iſt recht groß und impoſant, wiewohl etwas kaſernenartig. Die Königin, ſehr klein, recht engliſch, ganz ohne vornehme Tournüre, ſieht aber ſonſt ganz aufgeweckt aus. Der immer neben ihr ſtehende Conſort un très-joli garçon, ſieht dagegen zwar comme il faut, aber wie ein souffre-douleur, und ſtets verlegen aus. Der Herzog von Koburg ſtellte mich ihr vor. Sie ſagte: „Sie ſind vor meiner Zeit in England geweſen.“ — Ja, Ew. Majeſtät, und ich wünſche um deſto mehr, es während der Regierung Ew. Majeſtät wiederzuſehen. Ew. Majeſtät ſind ohne Zweifel zum erſtenmal in Deutſchland? — „Ja, und es gefällt mir ſehr, ein ſehr ſchönes Land.“ — Wir ſind alle glücklich, Ew. Majeſtät darin zu ſehen, und ein ſo gnädiges Urtheil darüber aus Ew. Majeſtät Munde zu vernehmen. Gewiß müſſen ſich Ew. Majeſtät hier im häuslichen Deutſchland recht gemächlich von der Größe und Pracht Englands ausruhen. — Hier kam der König der Belgier hinzu, und frug mich, ob ich ihn noch kenne? Natürlich verſicherte ich, daß er ſich auffallend wenig verändert, obgleich er ſo lange ſchon eine große, hiſtoriſche Rolle am europäiſchen politiſchen Himmel ſpiele, während wir Aermſten nur am Erdboden fortkröchen. „Nun, nun,“ meinte er, „Sie haben doch auch nicht übel operirt, und Ihr Name wird neben den hervorſtechendſten genannt.“ Dies brachte ihn auf meine Werke, und wir tauſchten dabei einige allgemeine Urtheile über die engliſche Nation aus, worin wir ziemlich übereinſtimmten. Er ſtellte mich dann der Königin von Belgien vor, die ſich meiner aus Paris gütig erinnerte, und wo dann Frankreich und Louis Philippe natürlich den Hauptſond des Geſprächs hergaben. Nun begab man ſich in den großen Saal, wo die Cour anfing. Die ſtillſchweigende Vorſtellung aller Koburger Sommitäten, und der Erfurter Generalität, von Herren und Damen, nahm den größten Theil derſelben ein, wobei die Königin viele hundert Knixe von ihrem Throne machen mußte. Ihre beiden engliſchen Hofdamen, Lady Canning, die für eine Schönheit paſſirt, und Lady .... fand ich ebenfalls zu engliſch in ihrer Tournüre, und die beiden Miniſter ſahen wie Leute aus, die Gott danken, daß wieder ein Tag der Reiſe vorüber war. Die Herzogin von Kent fand ich wenig verändert, und wie immer ſehr artig.

Gotha iſt ein hübſches Städtchen, mit netten Gartenhäuſern und Gärten, durch welche eine Prozeſſion von 300 Bauerwagen vor der Königin, die auf dem Schießhauſe ſtand, vor der Tafel defilirte. Dies muß ſie nicht wenig ennuyirt haben, da die Bauern auch nicht das mindeſte Nationelle darboten, ſondern ganz wie in der Schenke angezogen waren, und Weiber und Mädchen in ihrer ſchwarzen Kleidung eine merkwürdige Reizloſigkeit zur Schau trugen.

Der Herzog lud mich zu einer großen Jagd zum folgenden Tage ein, da ich aber der Prinzeſſin von Preußen verſprochen hatte, in Ettersburg den Abend aus meinem Manuſkripte vorzuleſen, ſo entſchuldigte ich mich, und fuhr in der Nacht nach Weimar zurück.

Den 30.

Den Tag über eine abſcheuliche Migraine, Abends four in hand nach Ettersburg gefahren, und die Lektüre gemacht. Alles fand Beifall, und ging ſehr gut, bis auf eine Aeußerung über alte Jungfern, bei der ich nicht an eine Hofdame dachte, welche ſich dies wohl annehmen konnte, und nachher ſo verſtört ausſah, daß ich fürchte, mir durch dieſe inadvertance eine gute Freundin am Hofe, der mich allein intereſſirt, entfremdet zu haben. Je suis vraiment trop distrait. Die Prinzeß ertheilte mir viel Lobeserhebungen, und ſagte, ich ſolle mein Buch über Kleinaſien, Syrien und die Türkei mit einen Traume in der Quarantaine enden. Je me le tiens pour dit.

Den 31.

Großes Diner in Belvedère mit dem halben Almanach von Gotha in Perſon, u. ſ. w. König und Königin der Belgier, Herzöge und Herzoginnen, von Altenburg, Köthen, u. ſ. w. Fürſten ein Dutzend. Der König der Belgier ſagt mir, daß er zu meinen großen Verehrern gehöre. Je lui répond avec des phrases souflantes.

Den 1. September.

Im Belvedère gegeſſen. Graf Potozky, Fürſt Hohenlohe aus Würtemberg mit der Fürſtin. Lange Unterhaltung mit Prinzeſſin von Preußen über die Erziehung ihres Sohnes. Je lui dit ma façon de penser avec la plus complète franchise. Abſchied von ihr genommen, da ſie heut Nacht abreiſt.

Den 2. September.

Fürſt Hohenlohe beſucht mich, und ſpricht von Rußland (wo er mehrere Jahre gedient,) als Gegner von Cuſtine's Anſicht, beſonders hinſichtlich des Kaiſers und des Volkes, weniger in Bezug auf die Großen und Beamten. Im Belvedère gegeſſen. Soirée bei Maltitz.

Den 3.

Das Schloß beſehen. Die Zimmer von Schiller, Goethe, Wieland horribel. Kompoſition, Ausdruck und Ausführung gleich ſchlecht. Hübſche Porzellanvaſen aus Petersburg. Diner bei * nach einem langen Spazierritt mit ihr nach Berka. Halb verliebt in die junge ſchöne Frau, die mir auf halbem Wege entgegenkommt. Es iſt wohl auffallend, daß ich allgemein die Weiber mir weit mehr entgegenkommend finde, als in meiner Jugend. C'est presque inconcevable à 59 ans, et pourtant j'en ai partout la preuve convaincante que c'est vrai. Iſt es mein Ruf in der Welt, oder mein ſupponirter Reichthum, oder was? Je ne puis me l'expliquer. Abend Illumination in der Erholung, eine geſchloſſene Geſellſchaft. Promenade mit der hübſchen Roſa in den nicht immer erleuchteten Gängen des Gartens, et j'en profite.

Den 4.

Nach Gotha gereiſt, und im „Monte Chriſto“, allerliebſter Roman von Dumas, geleſen. Bart gefärbt, ennuyeuse corvée.

Den 5.

Nach Eiſenach. Die Gegend wird immer hübſcher, zuletzt ſchön dominirt von der Wartburg, wo meiſtens noch alles wirklich alt iſt, und ſich daher vielleicht weniger maleriſch präſentirt, als zum Beiſpiel die modern gothiſchen engliſchen Schlöſſer, aber im hiſtoriſchen Sinne die Phantaſie deſto mehr anſpricht. Doch fehlt der Burg offenbar ein hoher Thurm, den ſie früher hatte, und jetzt wieder bekommen ſoll, ſo wie auch in dem Hauptgebäude ſchöne, bizantiniſche Gallerien, die man ſpäter vermauert hatte, durch den Erbgroßherzog wieder hergeſtellt werden. Herr von Quaſt, den ich hier fand, leitet das Ganze. Wie immer ward ich von den Herrſchaften ſehr herzlich empfangen. Wir ſpeiſten in einem alten Saal mit alten Bildern, denen auch eine umgehende weiße Frau nicht fehlt, und anderen Kurioſitäten angefüllt *).

---

*) Hier iſt einiges ausgelaſſen, weil es von Pückler bereits in ſeiner Schilderung: „Aus dem Thüringer Walde“, (Siehe „Briefwechſel und Tagebücher des Fürſten Hermann von Pückler Muskau“, herausgegeben von Ludmilla Aſſing, zweiter Band, S. 290,) benutzt wurde.

Den 6.

Ich hatte auf der Burg bei Tafel den Landmarſchall von Riedeſel kennen lernen, einen großen Enthuſiaſten für Landſchaftsgärtnerei, den ich heute auf ſeinem Gute Neuhof beſuchte. Unterwegs flog ein Rad vom Wagen, es ging aber alles glücklich ab. Das ganze Thal der Werra, durch das der Weg führt, iſt reizend mit Wieſen und bewaldeten Bergen und freundlichen Dörfern geſchmückt. In Eichhof fand ich den Muskauer Gärtner (Eichler, glaub' ich), und die vom Herren ſelbſt dirigirten Anlagen bis auf Weniges (namentlich die Ufer eines gegrabenen Waſſerbeckens) vortrefflich, und gehalten wie in England. Das Haus im Cottageſtil allerliebſt arrangirt, mit einem Reichthum von Blumen und rankenden Gewächſen, der nichts zu wünſchen übrig ließ. Ueberall der nicht ſehr ausgedehnte Raum vortrefflich benutzt, beſonders längs des ſchönbelaubten, waſſerreichen Fluſſes. Unter den Gäſten war Bernhard Lippe, und Gräfin Reeden, die Fromme, Schweſter des Hofmarſchalls, die ich irgendwo Frau von Ehedem getauft, ward erwartet. Ich bat den Landmarſchall, mich womöglich mit ihr zu verſöhnen, und bei ihr geltend zu machen, daß ich kürzlich zwei Juden zum Chriſtenthum bekehrt.

Nach meiner Zurückkunft beſuchte ich den Garten eines reichen Eiſenacher Fabrikanten, Herrn Eichel, der mich noch mehr als Neuhof überraſchte. Auch hier war ein Muskauer Gärtner angeſtellt, früher Petzold, und in der Haltung nichts, in den Anlagen wenig beſſer zu machen, ſo wie der Reichthum der Ausſchmückung ausgezeichnet genannt werden mußte. Was aber dieſen Garten in der That zu einem der ſchönſten macht, die ich kenne, iſt ſeine Lage, und bei ſeiner üppigen Vegetation die prachtvollen Ausſichten, die er gewährt, und von denen namentlich eine, welche man aus einem eleganten Gartenſalon genießt, unter die des erſten Ranges geſtellt werden muß, ein Punkt, dem ich nicht viele an die Seite zu ſtellen weiß. Im Grunde ſteil unter ſich ſieht man über reiche Blumenmaſſen hinweg, die aus dem ſaftgrünen Abhang in tauſend Farben ſchimmern, die den ganzen Bergkeſſel ausfüllende Stadt durchaus mit Baumkronen durchwoben, und dadurch in den mannigfaltigſten Nüancen reizend ſchattirt. Gegenüber erhebt ſich der jähe, dicht mit Buchen bewaldete Berg, der die Wartburg frei auf ſeinem Gipfel trägt, rechts taucht der Blick in das weit hingedehnte, verſchlängelte Wieſenthal der Werra, Berge und Kuppen in abwechſelnden Höhen lieblich darum her gruppirt, und üppig theils mit Laubholz, theils mit Schwarzwald bedeckt; links verfolgt man die Felſenwände und Raſenabhänge der Schlucht, die in das romantiſche Annathal führt, fortwährend geſchmückt durch Landhäuſer, Gärten und Gruppen hundertjähriger Bäume. Kein kahler Fleck in dieſer Ausſicht, alles reich, voll, kompakt zuſammen gehalten, trotz einer bedeutenden Ferne, die man überblickt, die Einheit eines Gemäldes, und die Mannigfaltigkeit einer wirklichen Landſchaft. Den Abend brachte ich bei meinem alten, jetzt ſechsundſiebzigjährigen und ſtets rüſtigen Freunde, General Egloffſtein, zu, dem ich verſchiedene makrobiotiſche Lebensregeln abhorchte. Er empfahl mir Senfkörner mit dem Kaffee abzukochen, ſehr Kiſſingen mit mäßigem Trinken und erzählte viel Intereſſantes von Hardenberg, von deſſen zweiter Frau, geb. Haßberg, er eine Tochter geheirathet.

Den 7.

Auch der Bruder des Herrn Eichel hat etwas entfernter von der Stadt koſtſpielige Anlagen unternommen, doch hier leider in einem höchſt undankbaren Boden. Nochmals fand ich hier wiederum einen Muskauer Gärtner, und es that mir wirklich recht wohl von dem Beſitzer zu hören, wie alle dieſe hier ſeit noch nicht vielen Jahren entſtandenen Naturverſchönerungen ganz allein, wie er ſagte, dem Impuls zu verdanken ſeien, den mein Gartenwerk, verbunden mit dem in

Muskau gegebenen Modell, nicht nur hier, ſondern in ganz Deutſchland, hervorgerufen habe. So iſt doch mein vielfach ſchweres und leidenvolles, aber rechtes, weil uneigennütziges Streben, nicht ohne ſeine Belohnung geblieben, wenn auch jenes Buch vergeſſen wird, und die in Muskau verſuchte Realiſation deſſelben noch viel eher in Trümmer fällt. Uns gehört nur wahrhaft an, nicht ſowohl was wir gethan, ſondern was wir gewollt. Auch von ſolcher Saat nur erndtet man wirklich die Früchte im Inneren und für ewig *).

Den 20.

Es iſt eine ſonderbare Sache, mais c'est un fait, j'ai plus de succès auprès des femmes à 59 ans qu'à 25. C'est que ma conquête flatte plus leur vanité aujourd'hui, où j'ai une certaine renommé dans le monde, qui me met à la mode, que dans le temps où je n'étais qu'un jeune homme insignifiant comme tous les autres. Avec cela, je passe pour riche et original, et la vanité et l'intérêt sont les plus grands mobiles auprès des femmes.

Ich beurlaube mich (beim Herzog von Koburg) und erhalte die artigſten Einladungen für die Zukunft, dont je profiterai certainement, car je me suis très-bien amusé à ces petites cours fort aimables et peu gênantes.

Ich finde zu Hauſe einen lieben Brief von meiner guten Lucie, einen weniger angenehmen Geſchäftsbrief von Bethe, und einen ſehr herzlichen vom Prinzen von Heſſen-Philippsthal aus Barchfeld. Nach einer Lektüre in Monte Chriſto zu Bett.**)

Den 25.

Rosa est la seule femme, que j'ai jamais rencontrée, qui me rendrait parfaitement heureux, si elle était

---

*) Hier iſt wieder einiges ausgelaſſen, wie vorhin.
**) Wieder einiges ausgelaſſen, wie vorhin.

la mienne. Ce n'est rien que ses faveurs, quand on ne peut la posséder. Oui, c'est une femme, que le bon Dieu semble avoir fait exprès pour mois, mai qu'il ne veut pas m'accorder en punition de mes pêchés. Belle, jeune, gaie, spirituelle, amusable de tout comme un enfant, toujours prête à tout entreprendre, mobile, [illegible]ce, complaisante, d'une santé brillante et d'une bonté d'ange, instruite, parfaitement élevée, passionée pour la littérature et riche d'imagination, également contente de se faire lire et de causer toute une journée au coin du feu, ou de courir à cheval par monts et par vallées du matin jusqu'au soir, présentant enfin dans sa personne la réunion parfaite du génie français et du génie allemand, comme elle possède les deux langues en égale perfection. Quel bonheur indicible, quelle douce félicité de tous les instants que de posséder une pareille femme exclusivement et toute à soi! et quel tourment de voir ainsi le bonheur sous sa main, et ne pouvoir plus le saisir, parcequ'on est venu trop tard! car elle n'est marié que depuis trois ans à son mari, petit, trapu, gros, bourru, grossier, jaloux et égoiste à un point fabuleux.

Den 27.

— Angenehmer Ritt in den Promenaden mit Roſa, und leider auch ihrem Manne clopin clopant hinter uns. —

Den 29.

— Schwerer Abſchied. Ich fahre im Wagen in fünf Viertelſtunden zurück, triste comme une pierre.

Den 30.

— Je souffre comme à vingt ans de la passion que j'ai pour cette femme séduisante.

Den 1. Oktober.

Auf einem neuen Weg, für Wagen ungangbar, nach Liebenſtein, über Schloß Tenneberg durch die Hölle nach

Winterſtein, Steinbock, Liebenſtein, das Hübſcheſte, was ich noch hier geſehen habe. Man glaubt ſich in der Schweiz, ſo heimliche, ſmaragdgrüne Thäler, ſo himmelan ſteigende Bergwände, ſo prachtvoll von der Sonne vergoldete Waldmaſſen, ſo viel durch die Felsblöcke rauſchende Bäche, in murmelndem Koſen lieblich zu uns ſprechend von Gott und der Natur — ach, es war ſo ſchön, und doch ſtanden in meinen Augen nur Thränen; denn das Schönſte, durch deſſen Nähe alles Uebrige nur erſt ſeinen Werth erhält, und hundertfach verdoppelt wird, es fehlte mir. Herrliche Ausſicht von der Alp, die den höchſten Bergkamm bildet, und längs deſſen die Gränze geht zwiſchen Gotha und Meiningen.

Den 2.

Krank aus Liebe. Ein Bad genommen. Schreckliches Kopfweh. Die verrückte B. beſucht mich. Im Doktor Martini mache ich eine ſehr intereſſante Bekanntſchaft, ein denkender Arzt. Den ganzen Tag an einem Tagebuch für Roſa geſchrieben, wovon ich recht bedaure keine Abſchrift nehmen zu können, car la passion écrit bien. Mit meinem poetiſchen Talent mich, ſelbſt in der höchſten Agitation, noch außer mir geſtellt zu betrachten, kann ich es unpartheiiſch beurtheilen. Es iſt aber zu lang und zu penibel ſelbſt abzuſchreiben. Vielleicht hebt es Roſa auf, und giebt es mir einmal wieder.

Fourgon und Pferde gehen nach Weimar ab, ich behalte nur Karagus und Electrice zu einer neuen Tour im Thüringer Walde.

Den 3.

Noch unwohl an Kopfweh und Kongeſtion zu Haus geblieben. Dr. Martini, der hier eine Waſſerheilanſtalt angelegt hat, iſt ein denkender Arzt und intereſſanter junger Mann, mit dem ich mich angenehm unterhielt.

Den 4.

Früh beſucht mich der Herzog, der nach Meiningen geht. Kurz darauf ritt ich ab nach Altenſtein, um dort auf des Herzogs Bitte abzuſtecken. Die Herzogin hilft mir, und iſt ſehr liebenswürdig. Tête à tête mit ihr und einer Hofdame gegeſſen, da ſie mich nicht fortlaſſen will, worüber ich die Zeit zur projektirten Exkurſion über den Gerberſtein u. ſ. w. verliere. Sie borgt mir einen leichten Wagen, und ich fliege mit Poſtpferden (doppelte Trinkgelder zahlend) auf einer höchſt anmuthigen Straße über Schmalkalden, Dannbach, Georgenthal, nach Ordruff, wo ich in der Nacht ankomme. Witterung warm wie im Frühling, ſchöne Sternnacht mit vielem Wetterleuchten. Finde, da mein Wagen vorausgegangen war, alles gut und häuslich in einem recht reinlichen Gaſthof eingerichtet. Ueberhaupt einmal den ganzen Tag recht behaglich zugebracht. Das Liebesfieber verläuft ſanfter, und ſchmerzt weniger. Meine Pferde kommen ſpäter an, Karagus lahm, ſo daß ich nicht, wie ich wünſchte, die ganze Tour reiten kann. Ich übergebe Karagus einem Roßarzt, und ſchicke den Reitknecht mit Electrice nach Ilmenau, pour m'y en servir demain, und werde zu Wagen den Weg über Schleuſingen nehmen, welcher ſehr romantiſch ſein ſoll.

Den 5.

Herrlicher Tag, prächtige Gegend, alle Schönheit an der Straße, belebt durch wohlgekleidete höfliche Leute, die der Sonntag überall herausgelockt. Die Höflichkeit gegen Vornehme iſt hier allerwärts noch auffallend.

Auf dem höchſten Punkt der Thüringer Waldſtraße ein Monument, vor dem eine herrliche Ausſicht. Daneben Oberhof, Jagdſchloß des Herzogs von Gotha, mit unendlichen Hirſchköpfen, jeder von einem Prinzen dieſes Nimrod'ſchen Hauſes erlegt, und mit Inſchrift verſehen. In Cella beſtelle ich eine Büchsflinte. Suhl liegt ſchön mit einer Kapelle, perchée sur un rocher isolé. Schleuſingen, ein intereſſantes

Schloß der Grafen von Henneberg, welches der König reſtauriren läßt. Alles hier ſehr unzufrieden mit dem preußiſchem Gouvernement Guter und billiger Gaſthof, während ich in Ordruff geprellt wurde.

Den 6.

Früh Exkurſion mit einem Doktor, den ich geſtern kennen gelernt, nach dem ehemaligen Geſtüt Ferra, ein altes Kloſter in ſchöner Lage am Ende langer Wieſenthäler. Nach Ilmenau durchs Engersthal, eine prachtvolle Schlucht, ganz wie ich ſie liebe. Eng, unter Wieſen mit einem Bach über Felsblöcke rauſchend. Die Abhänge dicht bedeckt mit gemiſchtem Holz, das der Herbſt reizend in vielen Farben färbt; dann dunkler Fichtenwald mit ſchönen Bergausſichten. Wie viel träume ich von Roſa, et mes désirs sont violents.

In Ilmenau eine Exkurſion zu Wagen auf horriblen Wegen nach dem Kickelhahn, Jagdhaus des Herzogs von Weimar, noch ſpät Abends gemacht. Schöner Sonnenuntergang oben über eine weite Ausſicht auf die Berge einerſeits, die Plaine auf der anderen.

Den 7.

Nach Erfurt. Ein hübſches Schloß des Großherzogs von Gotha. Unpäßlich an einer Inflammation, weshalb noch hier geblieben.

Den 8.

Guter Doktor, Herr Regimentsarzt ... Recht gute Badeanſtalt. Ich ſchicke an Bethe die Vollmacht Waldſtein zu verkaufen. Ein guter, obgleich alter und tauber Friſeur, ſchneidet mir die Haare vortrefflich. Ein Kabinet von verſchiedenen Kurioſen, das jetzt hier gezeigt wird, intereſſirt mich. Unter anderen eine Wurzel, täuſchend einen nackten Menſchen darſtellend (das Wurzelmännchen), ferner eine Rübe, die jedermann für eine Schildkröte hielt.

Den 9.

Endlich nach Weimar zurück. Ein Engländer, Mr. Wight, der ein Leſekabinet hier etablirt hat, ſchien mir eine Anomalie in Erfurt, borgte mir ſehr intereſſante Sachen, und erbat ſich als Belohnung mein Einſchreiben in ſein Stammbuch.

Den 22.

Die Liebe nimmt mein ganzes Weſen zu ſehr ein, um etwas anderes zu ſchreiben, als Briefe an die Geliebte. Doch will ich das Tagebuch wieder machen.

Ich lernte in dieſer Zeit die Königin von Holland kennen, die mich ſehr freundlich behandelte. Auch den Großherzog Bernhard ſah ich mit Vergnügen wieder.

Mein einziges Glück aber war mit Roſa zu ſein. Die Schwierigkeiten mit ihrem Manne ſind eine Qual, und die Gelegenheiten ſie allein zu ſehen gar zu ſelten. — Und daß ich jetzt fort muß, iſt ſo ſchrecklich! Wer kann dann für die Zukunft ſtehen! Wie viel ändert die. — Heute ritten wir vier Stunden zuſammen, und der bourru war wüthend über ihr langes Ausbleiben, verbot ihr alles fernere Reiten auf die brutalſte Weiſe. Vielleicht war es wirklich das letztemal, daß ich dieſe Freude genoß, wenngleich in Geſellſchaft eines Dritten, der immer dabei ſein muß. Je suis si inquiet des suites de cette altercation.

Einmal waren wir in Schloß Dornburg, ein reizender Ort hinter Jena. — Süße Erinnerung! Und ein deſto traurigerer Blick in die Zukunft des Scheidens. Ach, mein Herz ſchmerzt!

Prinz Bernhard beſucht mich, und giebt mir einen Empfehlungsbrief nach Konſtantinopel an Commidas.

Den 23. 24. 25. 26. 27.

Die Tage vergehen immer egal. Heute aber gab ſie mir einen kühnen Beweis ihrer Liebe. Les aventures de cette nuit sont en vérité étonnantes pour mon age. Il est inutile de les écrire, elles n'échapperont pas à ma mémoire.

Den 28. Oktober.

In Ettersburg gearbeitet. Es war eine gutmüthige Dummheit aus reiner Gefälligkeit, dies mühſame koloſſale Werk zu übernehmen, und ich werde im Anfang gewiß wenig Dank dafür haben.

Auch ſpäter kann er mir nichts nützen, aber der Kunſt zu Liebe thue ich es. Abends bei der Großfürſtin. Ich widerſtehe dem Zufallen der Augen mit Energie.

Den 30.

Dieſen ſechzigſten Geburtstag merkwürdig genug gefeiert — nämlich die Nacht bei Roſa zugebracht, une entreprise de jeune homme entourée de dangers et de difficultés.

1846.

Berlin, den 19. Februar 1846.

Wieder über drei Monate mein Journal unverantwortlich vernachläſſigt. Anfang November reiſte ich über Halle nach Berlin. In Halle Diner mit Dorow, der bald darauf geſtorben iſt. In Berlin ward ich beſſer als je aufgenommen, ſelbſt leidlich vom König. Prinz und Prinzeſſin von Preußen ſehr gnädig mich überall ausgezeichnet. De mon côté, je donnais d'excellents diners aux Princes et autres. Lebhafte Korreſpondenz mit Roſa pendant deux mois. Nachher erkaltet ſie ein wenig. Hélas, rien ne dure dans ce diable de monde! — Hier einige Diſtraktionen mit verſchiedenen Damen, qui ne valent pas la peine d'être énumérées. Doch wäre von anderen Seiten manches Intereſſante aufzuſchreiben geweſen, wenn ich mich es noch erinnerte. Gute Anekdoten u. ſ. w. Heute war kein Schauſpiel auf höchſte Ordre wegen des Todestages Luther's (dem man dadurch eine gleiche Ehre mit dem Herrn Chriſtus erweiſt);

den ganzen Tag bis 8 Uhr Abends war Kirche, und — um 9 Uhr ein großer Ball beim Oberceremonienmeiſter Graf Pourtales! In ähnlichen Inkongruitäten erſchöpft ſich ſeit Jahr und Tag das Gouvernement. Die Polen rebelliren unterdeß.

Ich danke fortwährend alle Tage dem lieben Gott, Muskau verkauft zu haben, obgleich, wenn ich es ſyſtematiſcher und weltkluger behandelt, ich leicht heute um eine halbe Million reicher ſein könnte. Mais à quoi bon? Reichthum iſt in der That eine Chimaire, und ganz relativ. Quand on est à son aise, libre et indépendant sans devoir un sou à personne — et qu'on n'est pas content de sa position, on mérite de devenir misérable. Dieu m'en garde donc d'être un si grand fou. Auch mit meiner Geſundheit, dem höchſten aller Güter, geht es Gott ſei Dank ganz gut, zur guten Stunde ſei's geſagt.

Den 20.

Kleines Diner bei mir. Arnim, Küſtner, Orlich. Abends Ball bei Hof. Die Hoffeſte ſind bei dem jetzigen König wirklich impoſant geworden. Ich amüſire mich ganz gut mit verſchiedenen Damen. Lange Unterredung mit der Königin über die Polen, und mit dem König über eine idealere Städteanlage, als die bisherigen, nämlich mit Landſchaft vereinigt, und ohne gerade Straßen, ſtets Baumſchlag mit den Häuſern abwechſelnd, und nachher über Ankauf einer Domaine für mich.

Den 21.

Krank an Schnupfen mit Fieber, und nur abwechſelnd ausgegangen. Mardi gras, bei Hof, mit maskirten Quadrillen, recht brillant, un peu théatral. Die polniſchen Unruhen, und die Schlacht der Engländer mit den Sikhs bei Teſapur Hauptneuigkeitsgeſpräch. Viel Romane von Emile Souveſtre geleſen, wenn ich nicht ausging, entre autres la valise noire. P. 22: «Le grand défaut de cette nature,

comme de toutes celles que charme l'extraordinaire, est un désir d'émotion joint à une certaine impuissance de sentir». P. 448: «Son humble place lui avait été douce, parcequ'il l'avait acceptée sans révolte. Tome 2, p. 1: «Dès qu'un homme se sent en spectacle, le plus vrai devient comédien, à son insçu, non par manque de sincérité, mais par désir d'approbation".

L'homme et l'argent. Le peuple pourra souffrir de longues années, dévier pour un temps, comme Gil Blas, le compagnon des brigands, le corrumpu dans son corps et dans son âme, mais laissez Dieu le conduire où il va; au bout de tout, il trouvera la moralité en même temps que le bonheur, car l'un n'est que le sentiment de l'autre.

P. 191: Quand la résistance est impossible, elle manque de dignité.

Den 1. März.

Noch immer krank an Katharr. Diner am 28. bei mir. Pour souvenir de ces diners, qui sont ce qu'il y a de plus recherché à Berlin, füge ich Perſonenliſte und Küchenzettel einmal bei. Gäſte, nach Kant's Regel, nie unter der Zahl der Grazien, noch über die Zahl der Muſen.

1) Ich.
2) Fürſt Palffy.
3) Graf Arnim.
4) Herr von Humboldt.
5) Graf Henckel.
6) Graf Alvensleben.
7) Fürſt Carolath.
8) Graf Stollberg.
9) Graf Noſtitz.

Diner du 28 février 1846.

Les potages. Bisque d'écrévisses et Mock-Turtle.
Les huitres du Holstein.

Les petits patés turcs au jus.
Le saumon du Rhin, sauce anglaise au beurre d'anchois.
Le cuissot de veau d'Hambourg sauce piquante.
La Dinde aux truffes.
Les cotelettes d'agneau à la purée de champignons.
Le pâté de perdraux rouge de Toulouse.
Le rot de chevreuil.
La salade de laitue à la mayonaise.
Les asperges, sauce hollandaise.
Le Bouding royal.
La gelée au vin de Champagne.
Les fromages.
Roquefort, Stilton, Cheschire, Gruyère, Strachino.
Les glaces.
Fruit au naturel, mousse sicilienne.
Le dessert.

Den 3. März.

Noch immer krank am katharraliſchen Uebel. Lucie giebt zum Geburtstag der Fürſtin Carolath eine Soirée bei uns.

Den 7.

Immer noch an Katarrh krank, und zu Hauſe geblieben. Die Ritterbürtigen, einen Roman von Levin Schücking geleſen, der zwar wie immer in unſerer deutſchen Litteratur, ungeſchickt gemacht iſt, aber doch einiges Talent verräth, und als Zeitbild nicht ganz ohne Werth iſt. Ein Jude erklärt ſich für folgende Philoſophie: „Ich bin Ich, und jedes Nicht-Ich iſt für mich nichtig, und weniger als mein Pudel. Betrügen und betrogen werden, das iſt das menſchliche Leben".

Den 11.

Seit vier Tagen wieder ziemlich wohl, benutze aber den Ruf der Krankheit, um nicht in Geſellſchaft zu gehen, die mich ſchrecklich langweilt. Nur bei mir ſehe ich gern zuweilen Leute, beſonders meine hübſche Nichte Clemence. Dreimal ſchon mit vielem Vergnügen ausgeritten, weil ich ſo lange in dieſer Hinſicht gefaſtet. Je me rattrappe a-présent en toutes choses.

Réflexions.

1. Parler à chacun de son état, de qui l'intéresse, de ce qu'il connait le mieux. Cela vous donnera la réputation d'un homme aimable, et outre cela. Vous en profiterez pour vos propres lumières. Un de mes amis appela cela traire les esprits.

2. Les croyants politiques ne sont que le sentiment de notre position et changent avec celle-ci. En morale comme en perspective, nous voyons toutes choses selon le point de la montagne où nous nous trouvons. De manière que ce qu'on appelle apostasie n'est souvent, en réalité, qu'un changement d'orizon. (Souvestre.)

3. Craignant la lutte, on évite la résistance, heureux de trouver un compromis pour marquer la faiblesse. Ce manque de volonté ferme, s'appelle ordinairement bonté.

Ein ſehr anmuthiger kleiner Badeort in paradieſiſcher Gegend, ſoll Badenweiler am Schwarzwald ſein.

Potsdam, den 10. April 1846.

Wieder eine lange Lacüne! Je m'en veux, mais à quoi bon se forcer, quand on a presque fini de vivre. Il vaut mieux alors se laisser aller à sa fantasie. Man muß ſich immer noch genug geniren und quälen.

Im Verlauf meines Aufenthalts in Berlin erinnere ich mich mit Vergnügen einer Theatervorſtellung in der Kaſerne des Regiments Alexander; alle Rollen (auch die weiblichen, und wahrhaft verführeriſch) von jungen Offizieren dargeſtellt, in Gegenwart des Königs und aller Prinzen. Ein Herr von Hülſen ſpielte vortrefflich die Hauptrollen. Ein anderes originelles

Feſt gab ich ſelbſt, antike Gruppen in ſeidenen Trikots, auf einem Theater dargeſtellt, während dem Souper, das vor der Bühne ſtattfand.

Von markanten Leuten in dieſer Saiſon geſehen, den Kronprinz von Baiern, ſämmtliche Mecklenburgiſche Herrſchaften, Graf Fiquelmont. Von Künſtlern die Lind, Tamburini, die Cerrito, eine wahre Tänzerin, alles Grazie, die Bewegungen ſchwebend, und jeder Theil des Körpers mittanzend, während unſere Balletkoriphäen wie mit Stelzen tanzen, und außer dem Quirl, (ein Drehen) dem ausgeſtreckten Bein wie einem Wegweiſer, und den Entrechats nichts produziren können.

Seit ſechs Tagen bin ich in Potsdam wegen des Babelsberges, deſſen Anlagen ich mich in der That mit Selbſtverläugnung widme. Die Spazierritte in der Umgegend ſind ganz anmuthig, und die Einſamkeit im theuren Gaſthof zum Einſiedler ganz anmuthig.

Mit der Geſundheit geht es ganz gut, unberufen.

Hinſichtlich der Schriftſtellerei bin ich von Hallberger abgegangen, und habe Herrn Alexander Duncker in Berlin zum Verleger gewählt, der mehr Gentleman als jener iſt. Hier beigeheftet mein Kontrakt mit ihm. Der erſte Theil iſt dieſe Woche erſchienen.

Den 18. April.

Nun ſchon vierzehn Tage in Potsdam ſehr einſam, aber angenehm gelebt, auch recht wohl. Täglich mehrere Stunden zu Pferde, dito auf dem Babelsberg pflanzend, und die Anlagen inſpizirend. Arnim, Pückler, Paul, Eckenbrecher, Orlich, kamen bei mir zu eſſen. Sonſt ſehe ich ſelten jemand.

Mit Cordetſhill und Eleltrice, ſo wie mit dem neuen Reitknecht bin ich ſehr zufrieden. Die Lektüre der Tauſend und eine Nacht, in einer durch ihre Noten für orientaliſche Sitten ſehr inſtruktiven, und mit allerliebſten Vignetten gezierten Edition von Charles Knight unterhält mich ungemein. Man wird wieder zum Kinde mit dieſen naiven und lieblichen Mährchen und Erzählungen.

Den 6. Mai.

Ausflucht nach Branitz aus Gefälligkeit für Lucie. Ich finde jedoch auch wieder einiges Selbſtintereſſe an den dortigen Anlagen. Bei der Rückkehr lege ich mit vorausbeſtellten Kourierpferden die 18 Meilen in 9 Stunden zurück, bei uns ſehr viel.

Lange Unterhaltung in Berlin mit der Herzogin von Sagan, einer Frau, die mir imponirt, aber nicht wohlthätig. Ich bewundere ſie, aber ohne Sympathie, was daher kommt, weil ſie eine klaſſiſche, ich eine romantiſche Natur repräſentire.

Fleißig auf dem Babelsberg, und außer beim Prinzen, die Geſellſchaft vermieden.

Etwas von Schiller paßt mir vielleicht nächſtens gut als Motto:

„Zu welcher Religion bekennſt Du Dich“? —
Zu gar keiner.
„Warum“?
Aus Religioſität. —

Ich verkaufte in dieſer Zeit einige meiner arabiſchen Fohlen, und verſchenkte Sal ed Dieu an Pückler, und Karagus an Paul Hatzfeldt.

Den 14. Mai.

Ein hübſches Mädchen, die vortrefflich die ſpaniſchen Boleros ſingt, wird mir unter dem Namen Conſuelo vorgeſtellt, und gefällt mir ſehr, dito eine Gräfin Voß aus Mecklenburg. Je vis toujours entre Berlin et Potsdam, occupé du Babelsberg et de mes chevaux. Très-paresseux pour travailler à mon livre.

Orlich erzählte mir heute Abend bei der Prinzeſſin von Preußen folgende Anekdote: Die beiden Miniſter des Innern und der Juſtiz, Bodelſchwingh und Uhden gingen Abends unter den Linden zu Haus aus einer Geſellſchaft, und unterhielten ſich ſehr lebhaft über das Mittel, die Auswanderungen zu verhindern. Ein gemeiner Mann, der ihnen gefolgt, redet ſie plötzlich an, und ſagt: „Meine Herren, ich habe Ihr Geſpräch mit angehört, und wenn Sie mir jeder 8 Silbergroſchen geben, will ich Ihnen ein untrügliches Mittel ſagen, alle Auswanderungen nach Amerika auf immer zu ſyſtiren. Hier iſt ein Gulden, ſagt Herr von Bodelſchwingh, was iſt Dein Mittel? „Meine Herren, machen Sie daß in Amerika alles auf preußiſchen Fuß eingerichtet wird, und kein Menſch wird daran denken, hinzugehen.“

Berlin, den 26. Mai 1848.

Seit acht Tagen recht krank an einem abſcheulichen ſchmerzlichen Rheumatismus in der linken Schulter, Hals und Rücken. Keine Nacht Schlaf, und auch am Tage wenig Ruhe. Ich bin zu einem homöopathiſchen Arzt übergegangen, und laſſe mich auch magnetiſiren. Herr Bicking iſt ein angenehmer Arzt, aber im Blinden tappt er auch wie alle übrigen. Der Magnetiſeur, Herr Neubert, iſt derſelbe, der die höchſt merkwürdige Somnambüle, Mad. Marwitz, kurirt hat, oder ſie vielmehr ſich ſelbſt. Ich las die darüber erſchienene Broſchüre mit um ſo mehr Vergnügen, da ſie meiner Anſicht entſprach, daß es lächerlich ſei, von den Somnambülen metaphyſiſche Aufſchlüſſe über die Natur Gottes, Fortdauer, Geiſterwelt u. ſ. w. wie über Sonne, Mond und Sterne zu erwarten, man ſie dadurch nur theils verwirre, theils zu Komödianten mache, und man ſich durchaus nur an die vis mediatrix, die ſich ſo wunderbar im Individuum ſelbſt entwickelt, halten müſſe, alſo den Magnetismus nur unter dem Licht eines Heilmittels zu betrachten und zu behandeln habe. Die Natur des ſomnambuliſtiſchen Zuſtandes iſt eine Umkehrung der Pole. Während im wachen Leben Vernunft und Verſtand dominiren, iſt es im Schlafwachen das Gefühl, das ſo konzentrirt, dem Inſtinkt ähnlich wird, der auch weiß, ohne gelernt zu haben. Doch immer nur in Bezug auf ſeinen eigenen Körper, und was mit dieſem in Rapport kommt. Den Verfaſſer der erwähnten Broſchüre, Herrn Doktor Schulz, kennen gelernt, der mir recht wohl gefällt.

Die Marquiſe de Dalmatie, lange erwartet, iſt endlich angekommen. Ich ritt vor meiner Krankheit mit ihr ſpazieren, und gab ihr der armen Roſa Leibpferd Scham, von dem ſie entzückt war. C'est une femme aimable, naturelle, du grand monde, et assez jolie.

Im Babelsberg endlich der liebenswürdigen, ſchönen Herrin die neuen Anlagen gezeigt, und viel Beifall und freundliche, gnädige Worte gelöſt. Es wird auch ſehr hübſch, denn es wird kein Geld geſchont, und ich habe plein pouvoir. Dies kompenſirt reichlich die Dürftigkeit der Natur, während in Ettersburg und Meiningen auch un peu das Gegentheil viel ſchwerer zu bemeiſtern iſt, nämlich eine herrliche und üppige Natur, aber weder Geld noch freie Hand.

Wenig in dieſer Zeit an meinem Buche gearbeitet.

Berlin, den 3. Juli 1846.

Korreſpondenz mit der Prinzeſſin. Angenehmer Tag in Babelsberg. An dem Aufſatz „Der Thüringerwald“ gearbeitet. In Branitz Anlagen gemacht. Mit der Marquiſe de Dalmatie viel geritten. Mr. de Mercier, de Barreau und Cheriſy. Die Ritte werden durch einen Rheumatismus unterbrochen, der mich zwei Monate lang invalide macht. Homöopathie verſucht und nicht bewährt gefunden.

Eiſenach, den 25. Juli 1846.

Die Reiſe, welche ich Mitte des Monats antrat, ſtellt mich langſam wieder von meinem Rheumatismus her. Meine Zeit hier zwiſchen dem Schreiben der Aufſätze aus dem Thüringer Walde für die Augsburger Allgemeine Zeitung und dem Hofe in Wilhelmsthal getheilt, wo im Anfang noch ma

princesse eine Woche lang ſich aufhielt. Auch viel geleſen: „**La mare au diable**" von George Sand. „L'art n'est pas une étude de la réalité positive, c'est une recherche de la vérité idéale".

„**Le Batard de Manléon**", par Alexandre Dumas. „Les femmes ne répondent jamais aux arguments, avec lesquels on réfute leurs accusations, mais seulement à leurs propres pensées".

„**Céline, la Créole**", par Léon Gozlan.

„L'homme est ainsi fait, que sa concience se règle malgré lui sur l'opinion qu'il méprise. Il est donc dangereux d'affronter cette dernière. Si l'homme se fait de fer, l'opinion se fait marteau.

„**Cathérine**" par Jules Sandeau.

„La vie se passe ainsi à poursuivre la liberté, et à ne faire que changer de chaines".

„Malvina se mit au Piano. Elle en jouait comme tout le monde; car à part deux ou trois grands artistes, qui sont parvenus de faire passer leur coeur et leur âmes dans les flancs stupides de cet instrument sans âme et sans coeur, il est indifférent qu'on en joue mal ou bien, et tous ceux qui s'en mêlent sont également incommodes".

Les femmes, par Louis Desnoyers.

„Les hommes ordinairement ne raisonnent parfaitement qu'après coup, c'est-à-dire, lorsque cela ne peut plus leur servir à rien".

„On sait toujours un peu d'avenir, quand on sait beaucoup du passé!"

„En fait de religion, on ferait bien, de mêler un peu plus la philosophie terrestre à la morale divine, l'honnêtete à la sainteté, la perfection humaine à la perfection idéale, le fini à l'infini, le relatif à l'absolue, le suffisant à l'exessif, enfin le possible à l'impossible".

„Les femmes qui aiment ont toujours peur qu'on ne les aime pas; les femmes qui n'aiment pas, se flattent toujours qu'on les aime.

„C'est pas l'assiduité qu'on plait aux femmes, c'est par la négligence qu'on les conserve“.

„Le vrai fumeur fume pour les yeux bien plus que pour la bouche, et pour l'esprit bien plus encore que pour les yeux“.

„Quand on ne se mêle pas au positif de la vie, on n'en prend que l'idéal, on n'a pas de contrepoids à opposer aux passions, pas d'intérêts qui contrebalancent les sentiments, pas de chargement en un mot, qui tiennent la barque en équilibre. Les intérêts et les devoirs sont le lest de la vie“.

„Le médecin du Pecq“, par Léon Gozlan.

„Il est étrange qu'il existe des caractères si faciles à s'impressionner, qu'ils pâlissent pour un fait, dont on ne les accuse pas, ou qui rougissent d'une faute qu'ils sont loin d'avoir commise. Respectons ces pudeurs exaltées, respectons les en les plaignant“.

Wie paßt das auf mich! —

Mehrere ſehr angenehme Ritte in den herrlichen Waldgegenden Eiſenachs gemacht. Am 25. Juli nach Frankfurt abgereiſt. Meine Pferde laſſe ich hier gut aufgehoben in einem ehemaligen Kloſter.

Hübſche Gegend auf der Straße nach Frankfurt bis Fulda. Ich komponire nie beſſer als im Wagen nach einem frugalen Frühſtück mit ein paar Gläſern Champagner. Die Gedanken affluiren, leider vergißt man ſie aber wieder, da man ſie nicht aufſchreiben kann. So wie man Kurheſſen betritt, das in mehr als einer Hinſicht eine partie honteuse von Deutſchland iſt, ſo werden die bisher exzellenten, beſonders im herzoglich ſächſiſchen Lande muſterhaft gehaltenen Chauſſeen äußerſt ſchlecht und vernachläſſigt, Unordnung und

Schmutz werden immer mehr bemerkbar, ſo wie abgeſchmackte Einrichtungen. Dahin gehört, daß während man in allen civiliſirten Staaten das Chauſſeegeld gleich mit der Poſt bezahlt, hier auch die Poſten bei jedem Chauſſeehaus anhalten und ihre Zeit verlieren müſſen, ferner daß in den Städten ein anderer unnützer Aufenthalt durch ein langwieriges Examiniren verurſacht wird. Das meinige durch die Wache war wörtlich folgendes:

„Wie heißen Sie“? — So und ſo. — „Wo machen Sie hin“? — Nach Umſtänden. — „Wo logiren Sie“? — Im Kurfürſten. — „Unmöglich, da ſchon der Fürſt Wittgenſtein da logirt“. — Ich werde es dennoch verſuchen. — „Gehen Sie lieber in den Stern“. — Haben Sie die Güte mich fahren zu laſſen, ſonſt komme ich weder in den Kurfürſten, noch in den Stern. — „Na, ſo machen Sie fort“.

Frankfurt, den 20. Juni.

Die alte .... Kirche in Fulda. Frankfurt verſchönert ſich wie alle deutſche Städte jährlich ſeit dem Frieden. Beſuch bei der Herrin in Homburg. Sehr gütiger Empfang Diner, Spazierfahrt, Souper, Lektüre. Lange Audienz am anderen Tag. Freundlicher Ort und Anlagen. Schöne alte Linde. Bal paré miſerabel. Thee bei Graf Dönhof. Kleines Erdbeben. Angenehme Spazierfahrt um die Thore. Aegyptiſches Wetter. Der alte Rothſchild. Seine Aeußerungen über Frieden, unſeren König, Prinzeß von Preußen, Rother. Kaiſerſaal et ses croutes. Nur Barbaroſſa von Leſſing gut; Börſe. Häßlicher, wie von Wind aufgeblaſener Saal. Zwei gute reſtaurirte alte Kirchen von reizender Architektur, die Nikolaikirche mit einem herrlichen, kunſtreichen Gewölbe, die Leonhardkirche mit einem neuen, durchbrochenen Thurm in Eiſen vortrefflich nachgeahmt. Palais des Kurfürſten grasgrün angeſtrichen. Geleſen letzten Theil des „Medecin du Poq.“

„La science, cette religion nouvelle sans Dieu, sans temple, fausse religion peut-être, mais admirable comme si elle était vraie, par son désintéressement, par ses sacrifices, par son dévouement. Elle descend dans les entrailles de la terre où l'air manque, elle se précipite au fond des mers, elle se laisse tomber dans le ciel, pour surprendre un gaz inconnu, qui sera un poison, elle vivra au milieu des poisons. Pour fondre une pierre, elle veillera des années auprès d'une lampe, elle aspirera des flammes, elle maniera du feu; et ses adeptes auront son courage avec son abnégation sous tous les climats. Aussi sont ils tous frères sur la terre, qui est leur royaume; fraternité de Rois, car chacun d'eux est Roi d'une portion de l'univers, et a sous sa domination soit les oiseaux, soit les abeilles, soit les poissons, soit les arbres, soit le corps, soit la pensée, soit la forme, soit la couleur.“

Die Prinzeſſin ſchenkt mir einen Dolch.

In Holtei's Memoiren wieder aufmerkſam gemacht auf Goethes nie genug zu beherzigendes Wort:

„Sobald Du Dir vertrauſt, ſobald weißt Du zu leben.“

Ich habe das erſt (ärger wie die Schwaben) im fünfzigſten Jahre gelernt, und kaum noch.

Der „ruſſiſche Hof“, ein ſehr brillanter Gaſthof. Der Bettſtelle ſich zu erinnern, zur Nachahmung.

In Holtei's „Vierzig Jahren“ geleſen.

Den 1. Auguſt 1846.

Mit der erſten Eiſenbahneröffnung nach Heidelberg abgereiſt. Aegyptiſches Wetter; zwei dem Anſchein nach vornehme Reiſegefährten, ein paar fette Beamte mit Orden geſchmückt, nicht ohne Bildung. Mit Vergnügen Melipocus und Bergſtraße wiedergeſehen. Prächtiger Gaſthof in Karlsruhe, Mangel an Reſtaurationen auf den Stationen. Kaum iſt hie und da ein Glas Zuckerwaſſer zu bekommen. Vortreffliche Wagen, langſames Fahren. Von Karlsruhe, das einen ſehr angenehmen Sommeraufenthalt geben würde, an, ein junges Ehepaar mit mir im Wagen, beide hübſch, noch Liebhaber, und beide eine höchſt liebliche Repräſentation ſüddeutſcher Gutmüthigkeit, Unbefangenheit und Heiterkeit. Ich erkundigte mich nach ihrem Namen, erfuhr aber zufällig, daß ſie in Lahr, nicht weit von der Eiſenbahn, in einem der reizenden Thäler wohnen, deren ſich ſo viel trotz der langen Dürre im friſcheſten Grün nach dem Gebirge hin eröffnen und immer ſchöner werden, je näher man Freiburg kommt. Dieſer ganze Weg hat das Eigenthümliche, daß auf der linken Seite ſtets das Gebirgsland mit allen ſeinen Abwechslungen, auf der rechten die ununterbrochene grüne Plaine ſich ausbreiten. Doch iſt auch dieſe wiederum jenſeits des Rheins durch die blauen Vogeſen ſchön begränzt. Der Reichthum an Bäumen, die Fruchtbarkeit und Friſche thun uns Berliner Sandwürmern unbeſchreiblich wohl. Viel alte Schlöſſer und Ruinen liegen noch wie Adlerneſter in den Bergen. Das Schloß Stauffenberg, dem Großherzog gehörig, ſcheint von allen die ſchönſte Lage zu haben. Bei Offenburg hat ein Ruſſe eines im modern engliſch-gothiſchen Geſchmack bauen laſſen. Man baut ſehr tüchtig und geſchmackvoll im Baden'ſchen; unter anderen bemerkte ich, daß faſt alle Bahnhäuſer in ſehr geſchmackvollen Deſſins mit bunten, glaſirten Ziegeln in allen Farben gedeckt waren. Dieſe Ziegel ſollen bei Kehl gefertigt werden, und nur wenig mehr als die gewöhnlichen koſten. Beim Souper an der Table d'hôte im „Zähringer Hof" (recht gut), wurde im liberalen Sinn ſehr frei, ſehr demokratiſch, aber mit wenig Geiſt geſprochen.

Den 2. Auguſt 1846.

Dies iſt eine himmliſche Gegend, faſt idealiſch, denn nirgends Kahlheit, alles maleriſch, auf der einen Seite Gebirge, in unerſchöpflicher Abwechslung, auf der anderen die reichſte Plaine, herrliche Straße, ſchöne Bauart, Wald ohne Ende, und im Thal mehr Wieſen als Feld, alles mit Buſch und Bäumen durchflochten, und in weiter Ferne die Plaine wieder am Horizont durch blaue Berge geſchloſſen. Dabei alle Lebensmittel vortrefflich und wohlfeil, die Menſchen gutmüthig, heiter und höflich, die Schweiz, Frankreich und Italien à deux pas, die freiſten Inſtitutionen in Deutſchland. Was kann man mehr wünſchen!

Den 8 Auguſt.

Der Domthurm zu Freiburg iſt mit den Pyramiden und dem Tempel zu Karnak für mich das dritte Bauwunder der Welt. Da ich dem Schwindel wenig unterworfen bin, konnte ich die äußere Treppe bis auf den höchſten acceſſiblen Punkt hinaufſteigen, und dies muß man, um etwas auf Erden Einziges zu ſehen. Man glaubt in einen fabelhaften Tempel von Filigranarbeit zu treten, luftig, durchſichtig, feenartig wie ein koloſſales Spinngewebe, doch nur das ſteinerne Dach des Thurms in einer geräumigen Rotunde ſtehend, mit dünnen, ſchlanken Pfeilern und bis auf den Boden reichenden Rieſenfenſtern, jedes in anderer Verzierung, als wie von rankenden Lianen durchflochten allerwärts, den Blick offen laſſend auf eine bezaubernde Gegend, theils in's Gebirge, theils auf die Ebene des Rheins, geſchloſſen vom Kaiſerſtuhl, im Abgrunde tief unten die Dächer und Straßen der Stadt, über ſich aber den freien, inneren Raum einer ſpitzzulaufenden Pyramide, deren Wände gleich Brüſſeler Spitzen durchbrochen und ebenfalls in ſtets wechſelnden Muſtern ſich zu einer Höhe von 100 Fuß erheben, frei und rein wie Bäume mit ihrem Gewebe von Aeſten und Laub gen Himmel ſteigen, ohne eine einzige verbindende Eiſenſtange noch quer durchgezogene Steinbogen oder Holzbalken, wie ſie im Straßburger Münſter, im Stephansthurm und ſonſt überall, wo ähnliche kühne Spitzen verſucht worden ſind, dem Auge widerlich als unvermeidliche Störung entgegentreten. Man begreift nicht wie der Halt für ein ſolches Luftgebäude an 300 Fuß über der Erde hergenommen iſt, wie Stein hier gleich einer Pflanze emporgewachſen zu ſein ſcheint, wie nicht jeder Wind dies unerklärliche kühne Gitterwerk hin und her ſchwanken läßt, nicht der erſte Sturm es niederreißt, und doch ſteht der Bau wie ein in der Erde wurzelnder Felſen unbeſchädigt, unberührt von der Zeit, ſeit beinahe 700 Jahren! Und wer war der göttliche Genius der dieſe an die Gränzen der Fabel ſtreifende Phantaſie zu verſteinern verſtanden? Niemand weiß es, nur daß man 100 Jahre an dem Thurme baute, und er im zwölften Jahrhundert vollendet wurde, die Kirche im dreizehnten, das Chor im Anfang des fünfzehnten. Einige Reiſebücher geben Erwin von Steinbach ganz fälſchlich als den Erbauer an, während Erwin nur hier bei einem größeren Meiſter als er ſelbſt war, lernte, und dann den Straßburger Münſter baute, deſſen weltberühmter Thurm zwar an Maſſe den hieſigen übertrifft, an Kunſt, gediegener Einheit und höchſter Schönheit ihm weit nachſteht. Ehre dem unbekannten Genius, der dies Wunder der Architektur erdacht, Ehre aber auch der Zeit und der Religion, aus deren inniger, glaubensfeſter Beharrlichkeit allein daſſelbe Geſtalt gewinnen konnte. Es verſchmilzt mit der erhabenen Natur um ſich her, als wenn es ihr gehörte, und jedesmal, wenn ich es in dieſen reizenden Gegenden umherirrend, von neuem erblickte, fühlte ich etwas, wie man empfindet, wenn man mit einer geliebten Perſon in großer Geſellſchaft iſt, und nach vielen indifferenten Geſichtern wieder dem begegnet, das man allein im Herzen trägt. Ja, eine wahre Liebe habe ich zu dieſem erhabenen Gotteshauſe gefaßt, und ich könnte mir faſt denken, daß man durch dieſes ſo zu ſagen in Geiſt und Leben übergegangene Steinbild zum Katholizismus bekehrt werden könnte.

Wie die Natur ſchafft, und wie die großen Aegyptier ihr nachahmend bauten, ſo iſt auch hier verfahren worden. Unbekümmert, ob es geſehen wird, iſt jedes, auch das kleinſte Detail, die verdeckteſten Räume, die Böden, Glockenbehälter, alles mit gleicher Liebe und Sorgfalt behandelt, und dabei eine tief überdachte Zweckmäßigkeit nie vernachläſſigt, welche im Verein mit der kunſtreichen Form immer erſt das wahre Schöne vollſtändig begründet. Aeußerſt lobenswerth iſt aber auch die muſterhafte Sorgfalt und Ordnung, mit der das koloſſale Gebäude erhalten, und jeder kleine Schaden, den Zeit und Naturereigniſſe herbeiführen, ſogleich wieder beſeitigt wird. Der Thürmer erzählte mir, daß der Blitz ſchon mehr als zwanzigmal ſeit einem Jahrhundert auf den Thurm gefallen ſei, doch immer ohne dem felſenfeſten Bau irgend einen erheblichen Schaden zuzufügen, ſo daß man auch noch nicht an einen Blitzableiter gedacht habe. Ganz vollendet iſt der Dom nach ſo vielen Jahrhunderten noch immer nicht. Viele Details bleiben noch übrig, aber alle Jahre wird nach Maßgabe der Mittel langſam fortgeſchritten, denn glücklicherweiſe ſind die reichen Stiftungen von der Art, daß, wenn ihre jährliche Verwendung für den Dom nicht nachgewieſen wird, die Kapitalien an die Familien der Stifter derſelben zurückfallen. In den letzten Jahren hat man viel Geld für Reſtauration der Glasmalereien nebſt viel ganz neuen Bildern dieſer Art verwendet. Manches iſt außerordentlich gelungen, manches weniger, manches verfehlt, doch iſt der Totaleffekt ſchön, und die Farben meiſtens an Glanz den alten gleich. Zwei kleine Kapellen mit Kopieen nach Albrecht Dürer zeichnen ſich beſonders aus, eine Stiftung der Familie. . . . Es iſt ein und derſelbe Glasmaler, der alle dieſe Arbeit verrichtet, Herr . . . . Die Kirche beſitzt auch einen ſehr koſtbaren Schatz an ſilbernen und goldenen Gefäßen, Edelſteinen u. ſ. w., unter denen jedoch nichts von beſonderem Kunſtwerth ſich befindet. Zwei Gemälde von Holbein, die der

General von Moreau wegnahm, und Napoleon 1809 zurückgab, ſind bekannt. Auch befinden ſich vier vortreffliche Portraits und eine höchſt anziehende Flucht nach Aegypten vom Maler . . . . hier, nebſt vielen anderen weit weniger vorzüglichen Gemälden deſſelben Meiſters. Auch an Reliquien fehlt es nicht, unter anderen das rieſenhafte Gerippe des heiligen Alexanders, furchtbar mit Guirlanden von Goldſtickerei und falſchen Steinen geſchmückt, ein Geſchenk des heiligen Vaters aus dem vorigen Jahrhundert. Ein neuer Anbau im Styl der Renaiſſance ſchadet der Einheit des ſo großartigen Ganzen, iſt aber an ſich ein ſehr intereſſantes Spezimen. Man ſollte ihn hier entfernen, und an einem anderen Ort ſeparat wieder aufbauen. Gäbe es doch auch für ſolche Dinge ein Organ in der thätigen badiſchen Kammer.

Nachdem ich den Dom verlaſſen, nahm ich ein Bad in der Schwimmanſtalt, und fuhr dann zum Eſſen nach Günthersthal, eine Wald- und Schluchtgegend mit den Ruinen der Kyburg hoch oben, wie ich ſie am meiſten liebe. Ein guter Gaſthof, ganz ländlich, mit der freundlichen Bedienung eines hübſchen Mädchens im Nationalkoſtüm. Exzellente Forellen mit friſcher Butter und gutem Landwein.

Dann beſtieg ich die Lorettokapelle mit uralten Linden und herrlicher Ausſicht in drei verſchiedene Thäler nach dem Schwarzwald zu, dem Rhein und Frankreich nach der Plaine hin. Von hier fuhr ich nach dem Bade . . . ., ebenfalls in ſchöner, aber mehr offener Gegend, die Karthauſe, ſehr günſtig gelegen und dann um die Stadt herum, eine der genußreichſten Promenaden mit einer Menge bezaubernder Punkte. Mein lieber Thurm ſchmückt die meiſten dieſer Ausſichten. Der repräſentirt die alte Welt, aber auch die neue macht ſich geltend. Wo ich von der herrlichen Lage entzückt nach der Beſtimmung der ſtattlich dort ſtehenden Gebäude frug, erhielt ich immer zur Antwort: eine Strumpffabrik, eine Seidenmanufaktur, eine Papiermühle, eine Spinnmaſchine

u. ſ. w., meiſtens Ephemeren, die wie Pilze aufſchießen und eben ſo ſchnell verſchwinden, indeß die Induſtrie bleibt, wenn auch in ihren Formen keine Dauer iſt, und wir wollen ihr um des Himmels willen nichts Uebles nachſagen. Sie iſt ja mit dem Handel noch die einzige Poeſie unſerer Zeit. Sie hat die Dampfmaſchine erfunden, gegen die alle ungeſchlachten Rieſen und Ungeheuer der Vorzeit doch nur Kinderſpiel ſind.

Schaffhauſen, den 4. Auguſt.

Geſtern früh um 4 Uhr mit der Diligence abgereiſt, und mich trotz der empfindlichen Kälte oben auf das Verdeck geſetzt mit einem kurländiſchen Touriſten, der mir von einem Engländer erzählt, mit dem er im Odenwalde dies Jahr zuſammengetroffen. Derſelbe ſah niemand, und that den ganzen Tag nichts als zahme Tauben und Enten, die an einem Faden angebunden waren, mit der Windbüchſe zu ſchießen. Schon um 4 Uhr früh hörte gewöhnlich mein Reiſegefährte, der unter ihm wohnte, dieſes ſeltſame Original mit großem Eifer Luft in ſeine Flinte pumpen, eines Tages aber vernahm man mitten im Pumpen eine Exploſion, und dann Todtenſtille. Als man herbeikam, ſah man den Fremden todt, ein Stück Eiſen der Flinte hatte ihm das Gehirn zerſchmettert.

Das Höllenthal ſehr ſchön, am Eingang ein pittoresker Gaſthof zum Himmelreich. Der übrige Weg bis Schaffhauſen iſt weniger maleriſch bis auf ein Thal, eine Station vor Schaffhauſen. Die Umgebung des Rheinfalls hat ſich ſehr verſchönert ſeit dreißig Jahren, daß ich ihn nicht ſah. Das Schloß Lauffen iſt neu ausgebaut, und in den Händen einer franzöſiſchen Spekulantin, die es auf Koſten der Fremden gut auszubeuten weiß. Gegenüber erhebt ſich das Hotel Weber, ein ſplendider Gaſthof, von wo die beſte Ausſicht auf den Rheinfall und zugleich die ganze Umgegend iſt. Man ſieht hier zum erſtenmal die Alpen deutlich. Ich fuhr zu Waſſer bis unter Schloß Lauffen, alſo bis dicht an den Sturz heran, was vor dreißig Jahren nicht ſtattfand, und noch dazu führte ein ſehr artiges Mädchen in dem reizenden hieſigen Nationalkoſtüm das Ruder.

Die Promenade Unnoth, im ſogenannten engliſchen Geſchmack, iſt gut angelegt und gut gehalten. Auf dem daſigen Kaſino mit einem Leſekabinet hat jeder anſtändige Fremde Zutritt.

Nachmittags nach Zürich mit der Eilpoſt. Ein ſehr ſchlechter Wagen. Im Kabriolet ſo niedrige Fenſter, daß man ſich immer herausbiegen mußte, um die faſt durchgängig ſchöne Gegend zu ſehen. Dazu baumelten fortwährend vor den vorderſten die vier beſtiefelten Beine des Poſtillons und Kondukteurs, die oben ſaßen. Mit mir im Kabriolet ein altes ächt ſchweizeriſches Paar, der Mann taub, ſie aber ganz rüſtig und faſt zu geſprächig in ihrem Schweizerdialekt, der oft ſehr ſchwer für uns zu verſtehen iſt. Von ihr erfuhr ich, daß ſie beide 79 Jahre zählten, über 50 Jahre verheirathet ſeien, drei Kinder gehabt, die alle am Leben und verheirathet, und geſtern ihren beiderſeitigen 79. Geburtstag gefeiert hätten. Ich mußte ihr viel erzählen, und bei allem was ihr intereſſant ſchien, verfehlte ſie nie, es ihrem tauben Manne mit vieler Mühe mitzutheilen, wie denn überhaupt ihre Sorgfalt für den ſehr kaſſirten Alten ganz rührend war.

In Egliſau noch die eingebrochene Barriere unreparirt, wo vor drei Wochen vier Pferde und der Vorderwagen in den See ſtürzte, der Hinterwagen aber mit einer engliſchen Familie wie durch Wunder oben ſtehen blieb.

Zürich und ſein See, wo wir um 8 Uhr ankamen, nahmen ſich ſehr ſtattlich aus und der Gaſthof Hotel Bauer iſt ein prächtiger Palaſt, leider aber ohne Ausſicht, als auf den Uetliberg und in der Nähe eine koloſſale Linde, welche vor zwei Jahren Miene machte, abzuſterben, von einem hier anweſenden Naturforſcher einer regelmäßigen Kur unterworfen, und in Folge deren neu verjüngt worden iſt, wie ich vor dreißig Jahren durch die Hungerkur. Bei Mondſchein noch am See promenirt.

Den 6. Auguſt.

Die Stadtbibliothek. Alte Kodexe. Ein Pſalter auf violettem Pergament mit Gold und Silber beſchrieben, einige hiſtoriſche Portraits ohne Werth, ein Altar, deſſen Inſchrift die gelehrte Welt zuerſt lehrte, daß Zürich von den Römern nicht Tigurum, ſondern Turicum genannt wurde. Intereſſanter iſt das Relief des größten Theils der Schweiz von Müller. Man verfolgt jetzt mit doppeltem Intereſſe die Thaleinſchnitte, denen die neuen Eiſenbahnen folgen werden. Die neue katholiſche Kirche mit Altären von Mahagoniholz, blau und gold angeſtrichener Kirche und Glasmalereien, auf denen die Jungfrau Maria und die Engel einen ſehr weltlich-profanen Ausdruck haben. Ausnahme davon machen zwei Oelgemälde von . . . ., aus . . . ., die ſehr zu loben ſind. Ich habe ſelten den Heiland würdiger und anziehender aufgefaßt geſehen, noch reizender fromme Seraphime. Die Promenade, längs der Limmath, wo ſchöne Linden und Geßner's Denkmal ſtehen, gewährt in der fraicheur de Vendôme einen ſehr wohlthuenden Schatten, und über der Limmath ein gutes Gaſthaus; vortreffliches Bier. Während ich dies genoß, amüſirte mich ſehr ländlich, einer Maſſe Hühner und Enten Brod zu vertheilen, welches ſie ohne alle Scheu mir aus der Hand nahmen, und wenn ich es weiter warf, völlige Wettläufe darnach unternahmen, auch Kämpfe, um ſich ein Stück abzugewinnen. Nie ſah ich noch ſo zahme und zugleich poſſierliche Thiere dieſer Art. Ich beſchloß die Landtour mit Beſteigung der Katze, um die ſich der botaniſche, gut gehaltene Garten gruppirt. Die Katze iſt eine alte Schanze mit Linden beſetzt, von der man die ſchönſte Ausſicht auf den See und die Schneeberge hat, deren höchſter, das Schreckhorn (11,000 Fuß hoch) iſt. Hier fand ich ſehr praktiſche und hübſche Bänke aufgeſtellt, der Fuß Eiſen und der Belag Holz.

Nun fuhr ich auf dem See nach dem Seegarten, wo ich badete, nach dem tiefen Brunnen, weiter in die Mitte, um einen umfaſſenden Anblick zu gewinnen, und dann zum Diner nach Hauſe.

Den 6.

Mein Lohnbedienter iſt ein famoſes Original, ſo wie auch ſeine Sprache. — Es iſt heute Freitag, und der alte Unglückstag bewährt ſich, denn ich verliere meine Lorgnette, und bemerke es erſt zu ſpät vor meiner Abreiſe, um eine neue aufſuchen zu können, ein crystal de roche, das ich ohnehin in Zürich mir ſchwerlich hätte verſchaffen können. Auch das Wetter wird ganz ſchlecht. Regen und Gewitter während der Fahrt nach Rapperswyl mit tiefen Wolken, die alle Ausſicht verdecken. In Rapperswyl eine hübſche Frau Gaſtwirthin aus dem Kanton Glarus. — Der Wirth im Friedhof war ein komiſcher Kauz, der uns den ganzen Abend bei der Table-d'hôte Muſik machte, und gar nicht ſchlecht, indem er auf einer alten Violine als Guitarre ſpielte, und mit dem Munde die Töne eines Blaſeinſtruments merkwürdig täuſchend nachahmte.

Den 7.

Immer noch ſchlechtes Wetter. Promenade auf die alte Schloßruine mit einem prächtigen Lindenhof, von woſelbſt bei dem bedeckten Regenwetter die Ausſicht noch ſchön war auf die grünen Auen, den Fuß der bewaldeten Berge, und den See mit der famoſen Brücke über denſelben, die ein paar tauſend Schritte lang iſt. Mit dem Dampfſchiff bis Schmerikon. — Mit dem Eilwagen nach Urnach, wo ein ſehr eleganter Gaſthof. Die Gegend überall reizend, und von einer ganz bezaubernden Friſche trotz der langen Dürre. Mit dem Dampfſchiff über den Wallenſtedterſee. Schöne Felſen und

Waſſerfälle. Mit dem Eilwagen abermals weiter nach Ragatz. Die Gegend immer pittoresker und grandioſer. Mehrere Ruinen alter Schlöſſer in der herrlichſten Lage. Ragatz elegantes Badehaus und die Pracht der Gegend hier auf dem Kulminationspunkt. Der Rhein fließt unter meinen Fenſtern, nicht viel größer als die Neiße bei Muskau, jenſeits ſteigen zackige Berge bis in den Himmel, ſchwarz hinter dem wogenden Vorhang der Wolken immer nur theilweiſe ſichtbar. Obgleich wir erſt ſpät ankommen, laufe ich noch in halber Dämmerung auf eine Ruine. Es iſt Vollmond, aber er erſcheint nicht: Bei Tiſch eine hübſche Frau aus Korfu. Geſundheit leidlich. Mit vielem Intereſſe geleſen: „Ascanio“, von meinem Lieblingsromancier Alexander Dumas. «C'était la nature de François I. de prendre toutes choses par le côté sérieux, de viser avant tout à l'effet, et de voir dans les batailles des tournois, et dans la royauté un art. Splendide esprit aux idées avantureuses, étranges, poétiques, François I. fit de son regne une représentation théatrale, et du monde une salle de spectacle.»

Man hat mir oft geſagt, ich ſei den Bildern dieſes Königs ſehr ähnlich, würde ich es als König nicht auch im Moraliſchen geweſen ſein? Ich glaube es. «Telle était la façon de la Duchesse d'Estampes. Elle expliquait rarement, elle laissait deviner; elle semait dans les esprits des résolutions et des idées; elle laissait travailler l'avarice, l'ambition, les perversités naturelles, puis elle savait s'interrompre à propos. Grand art, qu'on ne saurait trop recommander aux politiques et aux amants.»

Den 8.

Wie viel mehr lebt man doch auf Reiſen! Die acht Tage ſeit Frankfurt kommen mir wie ein Monat vor; zu Hauſe verſchwinden acht Tage wie einer.

Nach Pfeffers auf einer Art ganz niedrigen Droſchke, ſehr paſſend zu dem nur acht Fuß breiten Weg am Abgrund hin. Romantiſche Felſenſchlucht bis Pfeffers. Die Galerie unterirdiſch auf ſchlüpfrigen Brettern nach der Quelle, die man erſt ſeit drei Jahren mit einem Geländer verſehen hat. Das Waſſer kommt 29 Grad aus dem Felſen, und verſiegt im Winter bis zum Monat Mai. Zu Fuß den beſchwerlichen Weg bis zum Kloſter Pfeffers hinaufgeklettert, mit herrlichen Ausſichten nach dem Galanda und Monte Luna. Im Kloſter alles von Marmor, aus dem ein großer Theil der Felſen beſteht. Nach dem Berg Tabor mit ſchöner Ausſicht auf das Thal von Ragaz; das Wetter hatte ſich aufgeklärt. Nach der Ruine des Schloſſes . . . .

Den 9.

Früh ein Bad genommen. Das Waſſer wird in Röhren dreiviertel Stunden weit von Pfeffers hergeleitet, und verliert nur einen Grad an Wärme. Die Bäder elegant und zweckmäßig. Um 11 Uhr mit einem Lohnfuhrmann nach Chur, 2 Stunden. Die katholiſche Kirche iſt ſehenswerth. Ueber dem Hochaltar ſchönes vergoldetes Schnitzwerk von Holbein, Vater. Ein gutes Altargemälde von Holbein, Sohn, und ein anderes von Albrecht Dürer. Chur iſt das älteſte Bisthum in Deutſchland, und in der Kirche ſind mehrere Baureſte aus dem vierten Jahrhundert, auch einige zierlich bearbeitete Steine mit Arabesken und Thieren aus der Römerzeit. Auch der Schatz der Kirche iſt noch anſehnlich, das intereſſanteſte ein Meßgewand, angeblich aus dem vierten Jahrhundert, von eivem orientaliſchen Stoff, mit einer ſehr merkwürdigen Stickerei eu haut relief. Mehrere ſchöne, in Silber gearbeitete Monſranzen aus dem fünfzehnten Jahrhundert. Im Palaſt der ehemaliger reichen Fürſtbiſchöfe (der erſte gefürſtet vom Kaiſer Rothbart), findet man viel ſchöne Stuckaturarbeit, und intereſſante alte Portraits. Der jetzige Biſchof hat kaum mehr zu leben, und der Palaſt iſt verfallen und ſchmutzig. Lange Promenade in den Bergen und längs eines Waldſtromes, der Bleſſur heißt. Er treibt eine Fabrik, in der man aus einem ſehr fetten Stein Wagenſchmiere macht, die man aller anderen vorzieht.

Den 10.

Früh um 5 Uhr abgereiſt, immer den Rhein entlang. Das Schloß von Reichenau mit einem hübſchen Garten in reizender Lage, wo der Vorder- und Hinterrhein ſich vereinigen, und gegeneinanderſtießend heftige Wirbel bilden. Hier iſt eine Sägemühle, wo eine einzige Walze ſieben Sägen in Bewegung ſetzt. Es iſt ein großartiges Etabliſſement, von dem im Sommer täglich viele Flöße abgehen, deren Beſtimmung Paris iſt. Jeder Floß hat einen Werth von 1000 Florin. In Reichenau war es, wo Louis Philippe Schulmeiſter war. Die Stube exiſtirt noch, wo er wohnte und Unterricht gab. Er hat kürzlich dem Beſitzer von Reichenau, Oberſt von Planta, einen ſehr verbindlichen Brief durch Montalivet ſchreiben laſſen, und zwei Portraits mitgeſchickt, die jetzt die Stube zieren, das eine Louis Philippe als Schulmeiſter, das andere als König der Franzoſen. Hinter Reichenau beginnt das wunderſchöne Thal von . . . ., das mich an die Pyrenäen erinnerte. Die Berge ſind höher und ſchöner hier, dagegen fehlt es an den herrlichen Bäumen der Pyrenäen. Man ſindet nur Obſtbäume, und wenige kleine Nußbäume, da in den letzten zwanzig Jahren alle alten verkauft wurden. Dies ſoll allgemein in der Schweiz der Fall ſein, und auf meiner Route fand ich es auch überall von Schaffhauſen an beſtätigt. Eine Menge alte Schlöſſer, theils in Ruinen, theils noch bewohnt, wie Räzunz und Ortenſtein, beide ſehr pittoresk. Siehe über dieſes Thal das Buch: „Der Kanton Graubündten“.

Thuſis, kürzlich abgebrannt, ſchließt es; ihm gegenüber die uralte Ruine Hohenrhätien (Rhaetia alta), auch Hoch-Ryalt genannt. 600 Fuß geht von ihr ein ſenkrechter Felſenſturz nach dem Rhein, von dem ſich der letzte Beſitzer von ſeinen Feinden gekränkt, mit ſeinem Pferde, dem er die Augen verbunden, herabgeſtüzt haben ſoll. Hier endigt der Hanizenberg, und die Via Mala beginnt, eine koloſſale, lange Felsſchlucht mit zwei kühnen Brücken, vielen Galerieen und Grotten. Vor zwei Jahren fiel von der einen Brücke ein Pferd herab, und blieb an einer hervorſtehenden Eiſenklammer hängen, ſo daß man es unbeſchädigt wieder heraufwinden konnte. Der Rhein iſt hier ſo in Felſen geklemmt, daß er kaum 20 Fuß Breite mehr hat. Die Szenerie iſt wild und prachtvoll, die Straße vortrefflich. Nach und nach verſchwindet das Laubholz, und beim Dorf Splügen, am Fuße dieſes Berges, giebt es nur noch Nadelholz. Hier iſt ein ſehr guter Gaſthof, in dem ich dieſes ſchreibe. Ich war heute krank an heftigem Kopfſchmerz mit Schwindel, wurde Abends aber wieder beſſer. Doch fühle ich täglich mehr mein Alter. Der Kurländer von Freiburg findet ſich hier wieder ein, und ich ſoupire mit ihm und drei fußreiſenden Engländern des truites frites, was ganz vortrefflich iſt. Sie werden, ſo wie ſie geſchlachtet ſind, abgewaſchen, einige Schnitte hineingemacht, in Mehl umhergedreht, und in eine Kaſſerole voll geſchmolzener Butter gethan, ſo daß ſie die Butter ganz bedeckt, und dann ſo lange als nöthig, etwa fünf Minuten, darin gebacken.

Den 11.

Die Ascenſion des Splügen bietet nichts Pittoreskes dar, nur die Straße mit ihren langen, gemauerten Galerieen iſt merkwürdig, noch kühner und kunſtreicher beim Herabſteigen auf der anderen Seite. Auf der öſterreichiſchen Douane mußte ich für ein Pfund türkiſchen Tabak 16 Zwanziger Acciſe zahlen, weil ich ſo dumm war, es anzugeben. So wie man an den, dem Staubbach wenig nachgebenden Waſſerfall von T . . . kommt, und Italien betritt, wird es wieder warm, und herrliche Kaſtanienwälder voll Früchte nehmen die

Stelle des Kienholzes und der Fichten ein. Chiavenna iſt ein Schmutzort mitten im Paradieſe.

Den 12.

Göttliches Thal und himmliſche Berge mit den maleriſchen Bauerwohnungen zwiſchen den Felſen, Wein und Kaſtanien. Spaziergang solitaire von drei Stunden, von 5 bis 8 Uhr. Schöner Waſſerfall. Projekt, mich dort anzubauen. Mit einem Retourvetturino am Lecco- und Komeſee hin nach Varena. In Colico ſehr gutes ländliches Frühſtück und brave Wirthsleute. Von hier bis Varena ſehr ſchöne Gegend und prachtvolle Straße mit vielen percées von vielen hundert Fuß. Deutſche Damen in Varena. In einer Gondel auf dem See nach Berg Serbelloni, wenig der Mühe werth; Villa Melzi hübſch und ariſtokratiſch, aber auch hier der Garten nicht im geringſten, was er ſein könnte. Ein Chriſtus von Canova in der Kapelle mißfällt mir, überhaupt nichts von den modernen Statuen ſpricht mich ſehr an. Antiken gab es nicht. Das Haus der Gondeln gleicht einem Stall. Nach Cadenabbia herübergeſchifft, wo ein ſchlechter Gaſthof.

Den 13.

Nach Villa Somariva, ſonſt die prächtigſte, jetzt gänzlich im Verfall. Im Blumengarten wie auf dem Berge Serbelloni unſere ordinaire Kiefer unter Lorbeer und Myrthen ſehr geehrt. Auf dem berühmten Triumph Alexanders von Thorwaldſen gefällt mir alles bis auf die zwei Hauptfiguren, der Alexander ſelbſt von gemeinem Ausſehen und in gemeiner Stellung, und deſſen Pferd, eine unproportionirte Schindmähre. Der Palamedes von Canova würde von jedem anderen Meiſter für höchſt mittelmäßig paſſiren. Wunderſchön aber iſt die Gruppe des Amor und der Pſyche, beſonders die letzte Figur verführeriſch reizend und lieblich gedacht. Die guten Gemälde ſind alle fort, und nur croutes übrig geblieben, wovon mehrere zum Verkauf geſtellt, und wie bei einem Trödler mit Preiszetteln verſehen.

BIBLIOTHEK DER DTSCH. LITERATUR 3-598-52254-1
PÜCKLER-MUSKAU,H.VON FN. 09337/008

saur

Mit dem Dampfſchiff nach Como. Im Vorbeifahren mit viel Intereſſe nach beinahe vierzig Jahren die Villa Pliniana wiedergeſehen, die ich damals, hätt' ich Geld gehabt, für 6000 Florin kaufen konnte, und die jetzt dem Prinzen Belgiojoſo gehörig, und ganz in Stand geſetzt, nicht mehr für 200,000 Florin zu haben wäre, und meines Erachtens die ariſtokratiſchſte Villa des ganzen Comer Sees iſt, ſchon durch ihre iſolirte Lage an der Bergſchlucht im weiten Kaſtanienwalde. Es iſt die einzige, die ich haben möchte. In Como ſehr guter Gaſthof, al l'Angelo. Der Dom, mit einer ſchönen, gothiſchen Façade. Unter den Statuen, die ſie zieren, auch die beiden Plinius. Die Stadt iſt dankbar gegen ihre großen Männer, denn ſie hat auch Volta ein prächtiges Monument geſetzt. Obgleich kein Styl in der Architektur feſtgehalten iſt, macht doch das Ganze eine grandioſe Wirkung. Einige ſehr anſprechende Gemälde von Luini, mit ſchön aufgefaßtem Ausdruck der Köpfe, des großen Chriſtophs, des Chriſtuskindes, der Jungfrau und der anbetenden Könige. Schöne Skulpturen von Bramante und Anderen, ein koloſſaler Leuchter nach Zeichnung von Michel Angelo. Das Lyceum ſehr gut gehalten. Kirche von . . . . ungeheure Granitſäulen, wunderthuendes Stück des Kreuzes mit intereſſanten Votivbildern hinſichtlich der abſurden, aber glücklichen Leichtgläubigkeit. Schöne Stadtpromenade von Platanen mit der Ausſicht auf zwei alte Schlöſſer auf dem Gipfel zweier belaubter Berge.

Mit der Diligenza accelerata ſehr langſam nach Monza gefahren, und einmal nahe am Umwerfen. Der Italiener neben mir bemerkte, daß es Freitag und wir 13 ſeien. Ein junger Amerikaner, der in Europa Medizin ſtudirt, ſaß mir zur Rechten. Von Monza mit der Eiſenbahn nach Mailand. Hotel Reymann abgeſtiegen, wo alles Deutſch ſpricht.

Den 14.

Den göttlichen Dom ſah ich ſehr viel weiter gediehen. Die Façade fertig, viel neue Spitzen mit ihren kleinen Statuen, und im Innern die meiſten bunten Fenſter, theils reſtaurirt, theis neu und ſehr gut gemalt von Bertini. Wenn alle fertig ſind, wird der Effekt noch großartiger ſein, und über der Pracht des Ganzen vergißt man die widerliche Melirung des modernen römiſchen Styls des Bramante mit dem phantaſtiſchen, mauriſch-gothiſchen des Hauptgebäudes. Der neue Triumphbogen, ſchön gearbeitet, am Ende einer prächtigen Allee, deren point de vue der Simplon. Daß die Basreliefs alle im römiſchen Koſtüme ſind, finde ich ſehr unpaſſend, und noch lächerlicher, daß alle die, welche Siege Napoleons vorſtellen ſollen, nun in Siege der Alliirten umgewandelt worden ſind. C'est pitoyable. Napoleon ſelbſt ſtellt nun die Stadt Mailand dar.

Die Arena iſt eine ſehr hübſche Anſtalt für Darſtellung aller Art, Pferderennen, Naumachieen, Luftballons, Kunſtreiter u. ſ. w. im großen Styl, und einer Hofſtadt würdig.

Unmaſſe prächtiger Palais in Mailand. Im Palais Litta neuere Skulpturen und Gemälde, mehr theuer als ſchön. Einige ſehr gute alte Bilder, unter denen als Stern erſter Größe ein Murillo glänzt, der todte Chriſtus, über den ſeine Mutter weint. Nie und nirgends habe ich Chriſtus' Kopf göttlicher aufgefaßt geſehen. Auch eine Judith aus der Schule Leonardo da Vinci's gefiel mir ſehr. Sie iſt hier ganz originell wie die zarte, ſanfte Jungfrau aufgefaßt, die nur mit höchſter Ueberwindung und tiefſtem Schmerz die ihr durch Fanatismus gebotene That vollführt. Ein berühmter Correggio, die Schindung des Marſias durch Apollo, gefällt mir nicht. Ein allerliebſter Tanzſaal Louis XV. Schöne Scuderia, prächtige Ställe, wohleingerichtete Sattelkammern und unter den Pferden einer der ſchönſten, beſten Araber, die ich geſehen, den Graf Litta für 30,000 Francs gekauft.

Die Litta's erbten vor einigen Jahren vom Admiral Litta in ruſſiſchen Dienſten 15 Millionen Francs. Ueberhaupt iſt der mailändiſche Adel enorm reich. Das Palais des Vicekönigs enthält hübſche Fresken Appiani's, worunter die Apotheoſe Napoleons mit dem Blitze ſchleudernden Adler Jupiters unter ſeinem Thron, und ihn auf alle Art vergöttlichenden Allegorieen, drei Jahre vor ſeinem Sturz gemalt! Sonderbar, daß der Maler unter den vier Kardinaltugenden, die nach den vier Weltgegenden hin angebracht ſind, die Prudentia dem Kaiſer gerade vor die Augen geſtellt hatte. Der Saal der Caryatiden mit eben ſo viel Spiegeln iſt prächtig, und muß ſich, von 2000 Kerzen erleuchtet, feenartig ausnehmen. Der Thronſaal in Cramoiſi und Gold wäre untadelhaft, prächtig und geſchmackvoll, wenn nicht alle Spiegel aus drei Stücken ärmlich zuſammengeſetzt wären. Der öffentliche Garten und Corſo ſehr grandios. Das Gefrorene in den hieſigen Kaffees, das ſonſt ſehr gut war, iſt jetzt ſchlechter als in Deutſchland, die Kaffees ſelbſt nichts weniger als elegant. Im Theater Canobiana, wo eine erbärmliche Pantomime und Seiltänzerei ungeheuer beklatſcht, und Jeder hervorgerufen wird. Es frappirte mich wieder alte, gravitätiſche Leute ſich mit großen Damenfächern fächeln zu ſehen. Ich konnte auch nicht eine ſchöne Perſon im Theater entdecken.

Den 15. und 16.

Viel Zeit im Dom zugebracht. Die unſterbliche Cena von Leonardo da Vinci hat ſich ſeit der langen Zeit, daß ich ſie nicht geſehen, nur wenig verſchlimmert. Es iſt dies für mich das Non plus ultra der Malerei, obgleich nur noch der Geiſt eines Gemäldes. Nur hier iſt Jeſus im vollſtändig befriedigenden Ideal erfaßt. Das Kloſter von Bramante, aus Ziegeln erbaut, iſt auch der Aufmerkſamkeit werth. Die römiſchen Säulen. Kirche des heiligen Ambroſius aus dem vierten Jahrhundert. Die Kanzel iſt auf dem Grabmonument

Stilico's aufgeſtellt. Man ſieht an letzterem den Verfall aller Kunſt. Herrlich aus Cedernholz geſchnitzt ſind dagegen die faſt eben ſo alten Thürme. Man hat ſie aber durch eiſerne dichte Gitter ſo gut verwahrt, daß man ſie kaum ſehen kann Die alten Moſaiken werden jetzt reſtaurirt. Kirche Santa Maria preſſo San Celſo, von Bramante, aber in ſchlechtem Geſchmack. Innerlich viel Pracht, beſonders der Hochaltar von koſtbaren Steinen. Ein anderer Altar von Silber, nach Zeichnungen Michel Angelo's. Palais Brera. Unter den Gemälden viel Berühmtes, und auch viel Schönes. Ich habe im Katalog angeſtrichen, was mich anſprach. Viel Fresken von Luini (Bernardino), voll Phantaſie und Grazie, mit großer Mannigfaltigkeit der Geſtalt. Dieſer Maler, der ſo viel und immer mit Genie gemalt hat, kommt mir vor wie der Alexander Dumas der Malerei.

Abends auf dem Corſo, der bis in die Nacht hinein andauerte. Es waren mehrere hundert Equipagen da, trotz dem daß die Stadt leer iſt, und drei darunter ſchön. Das Ganze iſt hübſch eingerichtet, und Huſaren genug dazu kommandirt, um Ordnung zu halten. Um halb 9 Uhr geht erſt das Theater an. Heute im Carcano, wo die Oper „Hernani“ ganz gut gegeben wurde, bei einem ſehr nachſichtigen Publikum, das jedes Detoniren nur belachte, und jedes Gelungene dankbar beklatſchte. Der Sänger Karls des Fünften war wirklich gut. Einzelne Plätze in den Logen giebt es nicht. Man muß alſo in's Parterre gehen, wo man ſehr gut auf Bänken mit Lehnen ſitzt, und nur 20 Kreuzer Entree zahlt. Um Mitternacht im Caffe del Commercio etwas beſſere Sorbetti bekommen.

Den 17.

Früh den Schatz des Doms beſehen. Die Kapelle des heiligen Borromeo und ſein Sarg ſind in der That von Pracht und Kunſt faſt ohne Gleichen. Schade, daß man das größte Kunſtwerk, eine Krone von Benvenuto Cellini im kryſtallenen Sarg hängend nur in der Entfernung ganz undeutlich ſehen kann. Borromeo ſtarb arm, und ſein Sarg und Grabkapelle wurden auf 4 bis 5 Millionen geſchätzt. Schöne koloſſale ſilberne Statuen im Schatz und eine ſchöne . . . . aus der Schule Benvenuto's nebſt vielen anderen Pretioſen, unter anderen dem tiefblauſten Saphir, den ich noch geſehen. Die Ambroſiana konnte ich nur flüchtig durchlaufen. Raphael's Carton der „Schule von Athen", eine herrliche heilige Familie von Luini, Chriſtus am Kreuz, von Guido Reni, ſprachen mich vorzüglich an. Ein Herr Borcio (?) beſitzt eine wunderſchöne, heilige Familie, von Raphael, nebſt mehreren ſchönen ſpaniſchen Gemälden.

Mit der Diligence abgereiſt. Die Campagna herrlich in ihrer Fruchtbarkeit, Baum- und Waſſerreichthum. Die Nacht durch ganz gut im Kabriolet geſchlafen, und im Appenin erwacht.

Den 18. Auguſt.

Genua, la superba, machte mir einen weniger impoſanten Effekt als vor dreißig Jahren. Die langen, regelmäßigen Fenſterreihen der hohen Häuſer unſerer modernen Architektur ſehen von weitem wie Schießſcharten aus. Der Anblick orientaliſcher Städte iſt immer unendlich ſchöner und maleriſcher, als der der europäiſchen. Genua mit ſeinen wenigen Thürmen, hohen Häuſern, unzähligen Fenſtern, meiſtens offen, und etwas ruinirtem Ausſehen der meiſten Gebäude, ſelbſt der Paläſte, machte mir den Effekt einer durchlöcherten Stadt, und ich rief unwillkürlich aus: «E piuttosto Genova la triste, che la superba.» Das graue Wetter mit dem bezogenen Himmel that auch das Seinige dazu. Im Hotel Feder abgeſtiegen, wo ich ſehr gut logirt bin in einer Stube mit Stuck, Vergoldung, Fresken und Marmorboden, denn alle dieſe Locanden ſind Paläſte alter verdorbener Adelsfamilien. Nach dem Frühſtück in der Strada Nuova den Palazzo reale (jetzt den Jeſuiten vom

König gegeben), angeſehen. Er iſt mit herrlichen Gärten der ſchönſte in Genua, aber nun als Gymnaſium benutzt ganz für allen Luxus verdorben und vernachläſſigt, ſtatt der Blumenterraſſen Spielplatz der Knaben u. ſ. w. Im Palaſt Serra iſt das Lapis Lazuli aus dem berühmten Saal verkauft, und ſolches nur ſtatt deſſen auf die Wand gemalt. Der Kuſtode wollte mir indeß weiß machen, es ſei immer ſo geweſen, und der Lapis Lazuli im Mörſer zu Pulver geſtampft, zu dieſem Anſtrich angewendet worden, eine Million Lire an Werth. Ich habe vor gerade vierzig Jahren den Lapis Lazuli hier noch geſehen. Auch im Palaſt Brignole ſind die beſten Gemälde verkauft, und die Kopieen dafür hingehangen. Indeß bleiben noch einige werthvolle und beſonders ſchöne Familienbilder von Van Dyk, der eine Zeit lang in Genua lebte. Ein Meerbad genommen, das mir gut bekommt. Abends in der Oper, die mittelmäßig war, ſo wie das Ballet, doch eine ganz gute Sängerin la . . . . . und eine gleichfalls nicht üble hübſche Tänzerin.

Den 19.

Eine prächtige neue Promenade längs des Hafens, von weißem Marmor aufgebaut, beſucht. Unter Arkaden und Läden, oben die breite, freie Terraſſe mit der ſchöner Ausſicht auf Meer und Stadt. Ein Kaffee, al Cairo, vortreffliche Granito da Marena, da noi ſaprai und dalla Bella di notte. Geleſen.

«Robe de noce», von A. Dumas (mit einem ſehr hübſchen Portrait des Autors).

«La noblesse est le lierre de la Royauté».

«Le culte protestants est ainsi fait: culte raisonné, systême algébrique, qui veut essayer de tout prouver, et dont le premier résultat a été de tuer la base de toute religion poétique, la foi.»

A la fraicheur de Vendôme zu Pferde die Tour der Feſtungswerke über die Stadt gemacht, noch obendrein mit einer Migraine. Gleichfalls die Promenade um die Stadt, welche weit ſchönere Ausſichten gewährt. Die Villa Negri beſehen. Sehr reizend, der Beſitzer ſpeiſte in einer kühlen Grotte mit Spiegeln und herrlichem point de vue. Prachtvolle doppelte Oleander, Hybiskus u. ſ. w. in freier Erde. Die Kirche dell'Annunziata iſt die reichſte und geſchmackvollſte moderne Kirche, die ich geſehen. Palaſt Durazzo und Balbi mit einigen guten Bildern. Alle dieſe Paläſte, obgleich von ihren ſteinreichen Beſitzern bewohnt, ſind ſo ſchmutzig und vernachläſſigt, daß man glauben ſollte, ſie gehörten alle ruinirten Großen, die ſie nicht mehr zu unterhalten im Stande wären. Einen Koch probirt, aber nicht gut genug gefunden.

Den 21., 22.

Mit dem preußiſchen Konſul, Herrn Schmidt, Bekanntſchaft gemacht, und Stühle von dem leichten Holz nebſt Theegeſchirr von Feigenholz eingekauft. Noch einige recht hübſche Kirchen und den Palazzo reale geſehen, der eine ſüperbe Marmorterraſſe hat, und etwas weniger ſchmutzig und vernachläſſigt als die anderen iſt.

Den 23.

Angenehmer Spazierritt auf der Straße weiter nach Italien bis über Nervi, wo viele Orangengärten und eine ſchöne Villa eines Marcheſe. Unendlich ſchöner aber, und in der That ausgezeichnet iſt die Villa Spinola in Quarto, leider nicht zu verkaufen. Es regnete fortwährend heftig, wozu meiſtens die Sonne ſchien. Dejeuner in Nervi mit vino d'Asti, der wie Champagner ſchäumt, und einem ſchwarzäugigen Wirthsmädchen Angela. Auf dem Wege die Villa Paradiſo nahe der Stadt, die meinem alten Bekannten von Paris, Principe Podenas, gehört. Er war aber abweſend. Ebenfalls prächtig, vernachläſſigt und in ſchöner Lage. Diner, um einen zweiten Koch, einen Franzoſen, zu probiren, mit Gräfin St. Marſan, ihrer Schweſter und Mutter, Frau von Horn, die ich in einem Bücherladen getroffen und eingeladen. Merkwürdige Konverſation mit dieſen Damen. Gräfin Klara iſt noch hübſch.

Den 24.

Mit dem Kourier in einem ſchlechten Wagen ohne Teppich und mit Fenſtern halb von Holz abgereiſt, zu dreien ſitzend, mit meinem Jäger und einer recht hübſchen Italienerin. Es ging ziemlich raſch, ohne allen Aufenthalt, und nach einer Nacht, in der ich wenig ſchlafen konnte, wegen der Enge und Härte des Wagens, befanden wir uns in 15 Stunden früh um 6 Uhr bei ſchönem, klaren Wetter vor Turin, das ſich an die lange Kette der Alpen mit ihren Schneegipfeln gelehnt, ſeinen ſchönen Paläſten, ſeiner reichen Vegetation und dem majeſtätiſch ſtrömenden Po wunderſchön von dieſer Seite ausnimmt.

Den 25.

Logirt im Hotel Feder, wie in Genua, und gleich gut. Beſichtigt die salle d'armes, eine ſchön aufgeſtellte, ſehr reiche Sammlung von Rüſtungen und Waffen aller Art, zum Theil berühmten Männern gehörig, ein Degen und ein Schild, das Benvenuto Cellini zugeſchrieben wird. Prächtige Kollektion orientaliſcher Säbel. Nie ſah ich Pferde ſchöner nachgeahmt, als die, auf welchen die alten Ritter ſaßen, überzogen mit der natürlichen Haut, ſelbſt die Naſenlöcher täuſchend ſchön. Die Gemäldegalerie. Sie enthält unter manchem Mittelmäßigen viel ſchöne Bilder; eine Venus mit Amor, von Cigniani, gefiel mir ſehr, ebenſo einige Guido Reni, ein ausgezeichneter Van Dyk, vor allem aber ein Jagdſtück von Rubens, welches nur die Revelation des Genies hervorbringen konnte. Es beſteht nur aus einem Eber, der ſich zum letztenmal ſtellt, und drei Hunden. Aber dieſer Ausdruck, dieſe Phyſionomie, dieſer verſchiedene Karakter in den vier Thieren iſt unausſprechlich. Den Blick des Ebers werde ich, einmal geſehen, nie wieder vergeſſen. So muß Macbeth vor dem letzten Kampfe ausgeſehen haben. Es iſt eine ſolche alles aufgebende Melancholie und zugleich felſenfeſte Entſchloſſenheit in dieſem Auge, etwas ſo Rührendes und zugleich Furchtbares, wie nur irgend etwas tragiſch wirken kann. In dem einen Hund iſt die noch muthvolle Abſpannung ſchwerer Verwundung, in dem anderen die bramabaſirende Unluſt zum wirklichen Kampf, im dritten der blind ſich darauf ſtürzende Muth herrlich karakteriſirt. Ein prachtvolles Portrait von Rembrandt, ein gleiches von Rubens, Vater, Mutter und Sohn und die berühmten Albanos, die in Paris waren, ſo wie dito die zwei Claudes, bleiben gleichfalls lebendig in meiner Erinnerung, aber dürfte ich eines der Bilder wählen, ich nähme das Jagdſtück. Beſuch bei Graf Redern, Abends im Theater ein albernes Rührſtück, in dem aber Modena, ein ſelbſt in Italien berühmter Schauſpieler, ſehr gut agirte, und zwar ohne alle Uebertreibung. Die Anderen waren mittelmäßig, aber das Zuſammſpiel ſehr gut.

Den 26.

Meine Geſundheit ſeit dem Naßwerden in Genua nicht gut. — Das ägyptiſche Muſeum, hauptſächlich von Deoretti herſtammend, der noch lebt. Eines der reichſten in Europa. Für mich das Anſprechendſte iſt eine ganz komplet erhaltene Statue des Rhamſes in Baſalt, voll Grazie und der ſchönſten Arbeit. Lepſius und Champollion leben hier ſehr im Andenken der Kuſtoden, die beſonders den unglaublichen Fleiß des erſten rühmen.

Das Naturalienkabinet zeichnet ſich durch vortreffliche, nette Aufſtellung, ſchönes Lokal und muſterhaft gute Unterhaltung aus. Neu waren mir ein wunderſchöner, höchſt intelligent ausſehender Affe aus Abyſſinien (simia Queresa), ſchwarz, mit langer, weißer Mähne, und dito Schweif, und ein prächtiger, goldgrüner, glänzender Vogel, Curucu aus Braſilien, mit ſehr langem Schweif und gekröntem Haupt-

Auch ſah ich noch keine vollſtändigere und ſchöner behandelte Inſektenſammlung. Das Königliche Schloß wird an alter und neuer Pracht im Innern von wenigen erreicht, und enthält viel intereſſante neuere Malerei. Das Empfangzimmer der Königin ſtellt die ſchönſte Sammlung chineſiſcher Vaſen und Gefäße auf, die ich kenne, und der Ballſaal, der überhaupt ſehr ſchön iſt, die größten Spiegel, die mir vorgekommen.

Bei Gräfin Redern auf ihrer Villa gegeſſen, mit herrlicher Ausſicht und üppiger Vegetation, ein ganz reizender Aufenthalt. Der Graf erzählt mir ganz intereſſante Details über ſeinen Aufenthalt in England, Talleyrand, die Lieven und Falk. Ein Offizier erzählte von dem intereſſanten Anblick des jetzt ganz nahe hier verſammelten Lagers von 25,000 Mann, was ich bedaure, keine Zeit mehr zu haben, beſichtigen zu können. Ueberhaupt gefällt mir Turin ſehr gut, und ein séjour hier wäre zu überlegen.

In den »Mémoires de Tilly« geleſen.

»La susceptibilité est le premier aliment de la calomnie, elle donne même du prix à la médisance. Tâchez toujours, me dit-elle, de réprimer un premier mouvement, soit qu'il appartienne à la surprise, à la joie ou à la honte: celui qui n'est pas maître de son extérieur, et surtout de son visage, se trahit sans cesse quand il est le plus intéressé à se cacher. — Le conseil est bon, mais la faculté de le suivre n'appartient pas à tout le monde. Je me citerai moi même. Je ne passe ni pour timide, ni pour facile a déconcerter. Eh bien, dans toute ma vie, je n'ai pu obtenir de moi de ne pas rougir dans toute espèce de cas, non seulement d'un acte ou d'une chose qu'on m'aurait directement imputé, mais même de telle inculpation quelque absurde qu'elle puisse être, dont je saurait avoir été chargé. Si j'étais soupçonné d'avoir assassiné le dernier Roi de

Suède, je ne sais pas s'il me serait possible, tout ridicule que ce serait, de supprimer l'embarras et la rougeur, qui me surmonteraient toutes les fois qu'on viendrait en parler. Il est difficile d'approfondir à quoi cela tient, mais c'est toujours un véritable malheur dans le monde, car on y est toujour jugé sur ces symptomes équivoques, et d'après eux je me suis surpris moi-même à prendre des préventions défavorables contre lesquelles, par ma réflexion j'aurais dû, plus qu'un autre, être en garde.»

Kaum glaubte ich, daß eine ſolche Organiſation zweimal vorkäme, den eigentlichen Grund kann ich aber noch immer nicht ermitteln.

Den 27.

Bei Regenwetter Nachmittag abgereiſt, nachdem ich noch viel Noth hatte, meinen Paß zu rechter Zeit von Pontius und Pilatus viſirt zu bekommen, wofür ich 5 Fr. bezahlen mußte. Dieſe Paßquälerei in Oeſterreich und allen italieniſchen Staaten iſt äußerſt beſchwerlich für die Reiſenden, und doch meiſtens unnütz gleich den Quarantainen. Der Gaſthof Feder, den ich verließ, war ſehr gut, die Fahrt in einer ſehr ſchlechten Diligence, in der ich mit zwei ſchmutzigen Männern ganz zuſammengekrümmt ſitzen mußte, deſto unangenehmer. Von der üppigen Gegend ſah ich wenig, die Nacht paſſirten wir hinter Vercelli eine prachtvolle neue Steinbrücke über die .... In Novara, wo der Wagen gewechſelt wurde, (aber nicht beſſer) mußten wir von 1 bis 3 Uhr in einem Kaffeehauſe uns aufhalten. Ein äußerſt hübſches Mädchen ſtieg zu mir in das Kabriolet, und ich hatte ſehr erfreut eben die Bekanntſchaft anzuknüpfen geſucht, als noch ein dicker, ziemlich übel duftender Herr im Augenblick des Abfahrens nachkam, und ſich zwiſchen uns pflanzte. Ich glaube, es war beiden Theilen fatal.

Den 28.

Der Weg nach Arona iſt ſehr freundlich, und in der Nähe des Sees von Lugano wird er romantiſch. Ich frühſtückte in einem guten Hotel, (dieſe ſind überhaupt faſt überall jetzt gut in Italien, und ich ward nirgend, wie ſonſt, übertheuert) mit einer artigen Piemonteſerin und ihrem Gemahl, die ich auch auf dem Dampfboot wieder antraf. In brennender Sonnenhitze beſtieg ich das alte Kaſtell mit einem hübſchen Benjamin, der wie ein Mädchen ausſah, und trotzdem daß er der Sohn eines angeſehenen und reichen Kaufmanns aus der Stadt war, doch mir mit Vergnügen für ein Trinkgeld als Cicerone diente, denn ein Italiener verſchmäht ſelten eine Gelegenheit Geld zu verdienen. Die Ausſicht, über die hohe Felſenwand auf den See, im Vordergrund ein höchſt maleriſches Schloß der Borromäer, und die mit unzähligen Weingeländern und Kaſtanienbäumen bedeckten Ufer der ſich umherziehenden Berge war herrlich. Mit dem Dampfboot faſt die ganze Tour des Sees gemacht, da es bei jedem Orte anhält. Baveno, den borromäiſchen Inſeln gegenüber, ſcheint die günſtigſte Lage zu haben, und eine Ruine in der Nähe ſah ich mir aus, mit dem Vorſatz im nächſten Frühjahr wiederzukommen, mit Pferden und auf bequemere Weiſe als diesmal, und mich vielleicht hier anzukaufen. Der niedliche kleine Jeſuit auf dem Schiff, dem ein Italiener die Cour machte. Reizend gelegene Orte an den bewaldeten Bergen aus den Baumkronen hervorſchauend, beſonders Santa Maria ai Saſſi, ein Wallfahrtsort, zu dem der Weg in einer Allee von Marienbildern die Felſen hinanführt, nahe bei Locarno im Kanton Teſſin. In Magadino gelandet, mit acht Schweizer Soldaten, die von Neapel zurückkehrten, und mit denen ich mich lange unterhielt. Mit kaum 80 Franken mußte jeder auf dieſer langen Reiſe ausreichen! Ich, dem ſeine ſechzig Jahre, und ſeine petite santé immer fühlbarer werden, obgleich man dem Aeußeren nach mich noch immer einen

Vierziger ſchätzt, beneidete ſie dennoch um ihre Kraft und körperliche Tüchtigkeit. Mit der Diligence nach Bellinzona. Schöne, romantiſche Gegend. Ein Mann bat unterweges ſich zu mir in's Kabriolet zwiſchen mir und dem Kondukteur ſetzen zu dürfen, was ich geſtattete, da auf die kurze Strecke ein wenig beſſer oder ſchlechter zu ſitzen, egal war. Obgleich wie ein Bauer gekleidet, verrieth er ungemeine Bildung, und ſprach wie ein Buch über die Verhältniſſe und Regierung des Landes (Kanton Teſſin). Er fuhr nur anderthalb Stunden mit uns, und zeigte mir ſeine Wohnung an einem hohen Berge, wo er drei Monat des Jahres die Sonne nicht ſieht. Als er auf der Straße ausſtieg, um den Fußweg nach ſeinem Bergneſt einzuſchlagen, empfing ihn dort ſein ganz allein entgegengekommener Hund mit Freudenſprüngen, und ſein Entzücken ausſprechendem Gebell. Der Mann, ohne ein Wort zu ſagen, grüßte nur dankend, und wies ganz ſtolz auf ſeinen Hund. Dieſe Szene ſchien mir rührend und nachhaltig an Eindruck, und ich möchte ſie gemalt haben. In der Nacht in Bellinzona angekommen. L'aquila, ein vortrefflicher Gaſthof.

Den 29.

Land- und Platzregen, ſo daß man kaum das Nachbarhaus ſehen kann. Ich bleibe alſo hier, und mache einen Schreibetag. Nachmittag trotz dem Regen, den Schloßberg beſtiegen, wo eine ſchöne Ruine im Kaſtanienwalde ſteht. Himmliſche Farrnkräuter, Haiden, ſelbſt einige Birken ſchon mitten unter den ſüdlichen Kaſtanien erinnern bereits an's Vaterland. Mühſamer Weg und Verwirrung. In einem Flußbett fortwandelnd, finde ich mich wieder zurecht. Pittoreske Mauern der alten Stadt faſt ganz erhalten. Immer noch unwohl, wie faſt immer in dieſem einundſechzichſten Jahr.

Den 30.

Bei leider immer noch regnigtem Wetter mit Vetturin nach Airolo abgereiſt, denſelben Weg, den ich vor vierzig

Jahren mit dem Dr. Müller zu Fuß machte. Die Bewohner des Ticinothals ſind ſehr arm und ungebildet, faſt dem Wilde gleich an Schmutz und Mangel aller Ordnung. Sie eſſen ſechsmal des Tages, wenn ſie geerndtet, und hungern und betteln im Winter. Dazwiſchen liegt ein überreiches Nonnenkloſter. Wir kamen bei den Schlachtfeldern von .... und Giarnico vorüber, zwei berühmte Siege der Schweizer. Ein umgeworfener Wagen hält uns an der romantiſchſten Stelle des wilden Ticino's lange auf, ehe wir durchkamen. Im guten Gaſthof der Brüder Canyſſi am Fuß des Gotthard abgeſtiegen. Brave, gebildete Leute, die aber, wie überall in der Schweiz, etwas viel politiſiren. Schilderung des hier oft einſprechenden Herrn von Buch, der nie ſeine Kleider wechſelt, er ſei noch ſo naß, und nie einen Führer mitnimmt. Hübſche Tochter. Fortwährend unwohl an gaſtriſchen Affektionen, die mich immediat, als das Rheuma mich verließ, mehr oder weniger in Beſchlag genommen haben. Höchſt unangenehme Nachricht, daß mein nachläſſiger Diener, aus dem ich vergeblich etwas zu machen geſucht, meinen perſiſchen Kaſchmir nebſt der ſpaniſchen .... in Bellinzona liegen gelaſſen hat. Die Spitzbuben werden ihn nicht wieder herausgeben, obgleich die Herren Canoſſi ihr Möglichſtes zu thun verſprachen.

Den 31.

Mit der Diligence über den Gotthard. Der viele Regen macht den Ticino ſehr reich, ſo daß er in lauter Waſſerfällen herabſtürzt, ſonſt hat man bei dieſer langen Erſteigung wenig Ausſicht. Oben beim Hospiz iſt ein See wohl über 6000 Fuß über dem Meer, und beim Herabſteigen nach Altorf zu, brauſt die Reuß noch weit wilder und prachtvoller als der Ticino. Lange aber bleibt die Gegend noch kahl und deſolat bis zur Teufelsbrücke, ein grandioſer Punkt. Seit die neue Straße gemacht iſt, giebt es auch eine neue Teufelsbrücke neben der verfallenden alten. Es iſt aber nicht zu läugnen, daß das neu hervorgerufene Bild weit impoſanter als das alte iſt, ſo wie denn der neue Teufel ſich auch gegen den alten ſehr veredelt hat. Er ſpielte uns übrigens an ſeiner Doppelbrücke einen Streich, denn als wir eben den erhabenen Anblick recht genießen wollten, ſenkte ſich eine Wolke mit bedeutender Näſſe plötzlich auf uns nieder, und verhüllte alles. Nur einige ſchwarze Umriſſe dämmerten dem Auge durch den Nebel ungewiß ob der Brücke oder dem Teufel angehörig, nur dumpfes Brauſen und Brüllen hörte das Ohr, wie von der Reuß und dem Teufel zugleich. Das wunderſchöne Thal von Amſteg mit ſeinen goldgrünen Matten und hohen Nußbäumen erlaubte nur hie und da einen Blick auf ſeine Reize, wenn der Wolkenſchleier ſich zuweilen theilte, und in Flüelen angekommen, fanden wir eine beiſpielloſe Ueberſchwemmung, die den ganzen Ort unter Waſſer geſetzt hatte. Auf ſchnell errichteten Gerüſten und ſchwankenden Brettern mußten wir nach dem Dampfſchiff herüberbalanciren. Hier fand ich Bekannte, Herrn von Oerzen aus Mecklenburg, der lange im Orient war, und Herrn von Reuß aus Berlin, mit zwei hübſchen Töchtern, die ſich ſehr zutraulich mit mir unterhielten, und mich benachrichtigten, daß ſie 16 Leipzigerſtraße wohnten, wo ich ſie beſuchen will, da ich überhaupt dieſe mittlere Geſellſchaft in Berlin kennen zu lernen wünſche.

Bei Nacht in Luzern gelandet, wo eine gleiche, nie dageweſene Ueberſchwemmung herrſcht, und die Stadt ebenfalls größtentheils unter Waſſer ſteht. Mühſames Debarquement, und wirklich gefahrvoller Weg zum Hotel. Mad. Tedesco, eine Sängerin, die nach Amerika geht, ſtützte ſich auf unſere Arme, und fing faſt zu ſingen an vor Angſt. Magnifiker neuer Gaſthof zum Schweizerhaus, unmittelbar am See, jetzt im See, neben der Brücke.

Den 1. September.

Noch immer leidend, hier Raſttag gemacht. Da es fortwährend regnet, kann ich nur das nach Thorwaldſen's

Zeichnung vortrefflich ausgeführte Monument ſehen, welches den in Paris 1792 gefallenen Schweizern, einige Offiziere und gegen 800 Gemeine, errichtet worden iſt. Es iſt ein in den Felſen gehauener, koloſſaler getödteter Löwe, Stellung und Ausdruck unübertrefflich ſchön gedacht. Er liegt wie natürlich in einer Niſche der Felswand, vor ihm iſt Waſſer, über und neben ihm, Bäume, Sträucher und Blumen. Ich erinnere mich keines Monuments, deſſen Enſemble mir einen ſchöneren und befriedigenderen Eindruck zurückgelaſſen hätte. Nur eines ſtreift beinahe an's Lächerliche, nämlich in demſelben durch Fels, Buſch und Mauer ſehr natürlich abgegränzten Raum eine Bude, worin Modelle und Kupferſtiche des Monuments, nebſt einer Menge anderer Schweizer Kurioſitäten zu theuren Preiſen verkauft werden, was gar zu ſehr an das Sprüchwort erinnert: »Point d'argent, point de Suisse.« Ich finde übrigens hier einen ſehr ſchönen Kupferſtich nach einem Gemälde von ...., voll vortrefflichen Ausdrucks, den ich kaufe.

Den 2.

Früh mit der Diligence abgereiſt nach Baſel. Mad. Tedesco und ihr Papa, das wahre Original des Vaters der Primadonna, und Herr von Oerzen. Mein Jäger hat wieder das letzte orientaliſche Umſchlagetuch, was ich noch mit mir habe, liegen laſſen. Spaziergang, während die Diligence zum Eſſen anhält, durch Aargau, eine hübſche Gegend. Immer unwohl. Nach 13 Stunden ziemlich langſamen Fahrens in Baſel angekommen. In den drei Königen abgeſtiegen, ein mehr ſplendider und großartiger, als guter Gaſthof. Eine Heerde Engländer beim Souper, auch ein Graf Auersperg mit ſeinem jungen Sohn, ein artiger Mann.

Den 3.

Alter und Schwäche tritt endlich ein. Früh zu Fuß in der Stadt umher geſchlendert. Die Bibliothek enthält einen wahren Schatz Holbein'ſcher Bilder und Zeichnungen, das ſeiner hungernden Frau mit ihren beiden Kindern iſt ein Meiſterſtück. Ebenſo ſein eigenes Portrait in Paſtell. Auch andere gute Gemälde, ein ſchönes Portrait, von Tizian, eine mich intereſſirende Sammlung mexikaniſcher Gegenſtände, und gut gemachter Statuetten. Der Dom, Anno 1000 angefangen, iſt ſchön, die beiden Thürme auf originelle Art verſchieden, und der eine ohne Symmetrie geiſtreich erdacht. Eine noch recht hübſche Frau zeigte mir das Innere und den Saal des Konzils, der ſehr einfach iſt, obgleich hier ein Pabſt gewählt, und ein anderer abgeſetzt wurde. Ein wunderſchöner, mit acht uralten Kaſtanien beſetzter Platz vor der Kirche mit ſchöner Ausſicht. Schulkinder wurden darauf exerzirt. Es iſt ſchade, daß die prächtige Kirche nicht mehr katholiſch iſt — dem nüchternen Kultus der Proteſtanten ſtehen ſolche gothiſche Tempel nicht gut, ſie ſelbſt fühlen ſich deplacirt darin, und vernachläſſigen ſie auch jedesmal, wo ſie im Beſitz derſelben ſind.

Während der Table-d'hôte mit fünfzig langweiligen Engländern, leſe ich im neuen Teſtament. Es fiel mir auf wie Jeſus vorherſieht, daß er nicht um Frieden, ſondern Streit zu bringen, in die Welt gekommen ſei. Die religiöſe Toleranz des Alterthums mußte aufhören mit ſeiner Lehre, das hat er gefühlt. In demſelben Sinn ſagt er weiter, daß man Vater, Mutter und Freunde verlaſſen muß, ſeinetwegen. Er hat in ſeinem Sinn vollkommen recht, aber welche Gräuel haben ihren Urſprung nnd ihre Vertheidigung in dieſen Worten finden müſſen. Es mußte eben ſo ſein! Nur per aspera kann ad astra gelangen.

Geleſen in dieſen Tagen Erzählungen von Mad. Ancelot, gefühlvoll und geiſtreich.

Den 4.

Spazierfahrt. Das Arſenal beſehen. Rüſtung des Herzogs von Burgund, und wundervoll gearbeitete kleine Kam ...., die er ſtets in ſeinem Zelte hatte. Rüſtung des

Bürgermeiſters, der bei St. Jakob die 1300 anführte. Schöne, lange Kanone, auch eine geſchmiedete. Der berühmte Büchſenmacher .... des Herzogs von Koburg iſt jetzt als Aufſeher des Arſenals hier angeſtellt. Ich beſtelle ein ſechsmal ſchießendes Piſtol, und einen Stockknopf in eingelegter Arbeit (Gold und Silber in Stahl) bei ihm. Neue merkwürdige Erfindung der Schießwolle. Experimente damit. Das Schießhaus, ſchöne alte Fenſter. Hübſche Villa und Margarethskapelle. Hübſche Ausſicht. St. Jakob. Gut ſtyliſirte Inſchrift auf der Stelle, wo die 1300 ſtarben. Das Monument, der botaniſche Garten. Das ſchöne, neuerbaute Hospital. Das neue Muſeum. Der Magiſtrat thut viel für die öffentlichen Anſtalten, und es ſcheint, die Architekten ſind geſchickt. Der Kommandant, Herr von Mecheln, beſucht mich in Bezug auf die Schießwolle, die ich dem König empfehlen will.

Den 5.

Früh mit der franzöſiſchen Eiſenbahn abgereiſt, die eleganter iſt, und beſſer fährt als die deutſche. In Straßburg nur durchgefahren, und mit dem Münſterthum von weitem geliebäugelt. Beim Dom von Speier auch nur vorbeigefahren mit dem ziemlich ſchlechten Dampfſchiff. Um 11 Uhr erſt in Mainz angekommen, halb ſeekrank und ganz unwohl.

Den 6.

Nach Höchſt, wo ich meinen Wagen nicht fertig finde, den ich zur Renovirung bei meiner Abreiſe von Frankfurt hergeſchickt hatte. Avantüre. Nachmittags in Frankfurt angelangt. In's Theater, wo die Musketire der Königin recht paſſabel gegeben werden. Hübſche Franzöſin in meiner Loge.

Den 7.

Beſuch bei Rothſchild und Herrn Brentano, einem auffallenden Greis ohne Runzel von beinahe 80 Jahren. Führte mich in ſeinem Garten herum, wo zwei ſehr hübſche Weinlaubengänge. Die Bienen unter Glas an der Wand der Wohnſtube ſehr kurios. Drathbrücke. Seit einiger Zeit fühle ich doch zuweilen Schmerz, Muskau haben verlaſſen zu müſſen. Ohne dieſen kathegoriſchen Imperativ wäre es auch nie geſchehen, denn zu läugnen iſt es nicht: die That meines Lebens hat damit aufgehört, und zu einer neuen, irgend erfolgreichen Thätigkeit bin ich leider zu alt. Lucie und ich haben die Schuld und die Strafe, wiewohl für mich, den Schöpfer, dieſe größer iſt, um ſo mehr, da ich ohne Lucie Muskau erhalten konnte, aber für uns beide vereint war der Ruin unabwendbar, und kein Glücksfall kam zur Rettung, ſondern grade das Gegentheil. Il fallait dont se couper les jambes, pour sauver la vie.

Den 8.

Auf Herrn Anſelm von Rothſchild's Pferden geritten, und ſein neues Haus beſehen. Graf Münch beſucht, und die Ariadne, für mich das ſchönſte Kunſtwerk der modernen Skulptur. Abends wieder ſehr unwohl.

Den 9.

Bei Graf Münch gegeſſen. Dort Lady Jerſey mit ihrer Tochter Miß Clementine Villers wiedergefunden, wie verſchieden in ihrem Benehmen gegen mich ſeit England! Kennen gelernt die beiden Frau von Bethmann, beide hübſch und artig, den hannöver'ſchen Geſandten und Frau .... Herr und Frau von Frinz, geb. Buol, und ihren Bruder, meinen alten Bekannten, nebſt Anderen. Abends in Anſelm Rothſchild's Loge, die er mir zum Gebrauch angeboten, noch einmal die Musketire gehört, dann den Abend bei Bethmann zugebracht, und Whiſt geſpielt; ein ſehr hübſch eingerichtetes Haus, dem man ſoliden Reichthum ſeit langer Zeit anſieht, ohne jactance, und artige Wirthe.

Geſchichte von den an Mad. Cliquot geſchickten Spickgänſen, von einem Pommer, als capt. benevolentiae;

Mad. Cliquot läßt ſie kochen und braten, ohne ſie genießen zu können, erinnert ſich, daß die Herzogin von Orleans eine Deutſche iſt, und ſendet ihr die übrigen. Die Herzogin, erfreut und erſtaunt von dieſer außerordentlichen Attention einer Franzöſin, ihr deutſche Spickgänſe zu ſchicken, erwiedert ſie durch eine Parüre. Mad. Cliquot, enchantée de l'honneur, bekommt Ehrfurcht vor Spickgänſen, und glaubt nicht weniger thun zu können, als dem Pommer 100 Flaſchen ihres ausgeſuchteſten Weines als Präſent zu ſchicken, und ihn hinſichtlich ſeiner Beſtellung beſſer als jeden Anderen zu bedienen.

Frankfurt, den 10. September 1846.

Diner bei Herrn Moritz von Bethmann. Alles ſehr ariſtokratiſch, Haus, Stall, Garten. Schöne Pferde, Sattelkammer, alles in good style. Hübſche Schweſter der Frau von Bethmann, eine Fräulein Boſe. Intereſſante Details über Lady Ellenborough, deren Heirath mit Herrn von Pfenninger, Herr Anſelm von Rothſchild, wie er ſagt, arrangirt hat. Abends bei Frau von Frinz. Herr Koch, engliſcher Konſul, Herr von Langen, Kammerherr des Kurfürſten.

Geleſen. David Séchard, von Balzac. Wanderungen eines alten Soldaten, von General Rahden.

Den 11. September.

Bei Herrn Brentano mit der hübſchen Frau von Guaita dinirt. (Die Laube der Fräulein Max.)

Den 12. September.

Beim alten Rothſchild dinirt mit dem ruſſiſchen und öſterreichiſchen Geſandten (d'Oubril und Münch), Herr von Scherf, niederländiſcher Geſandter, Baron Blomberg, würtembergiſcher u. ſ. w. Sehr gutes Diner, aber mit jüdiſchen Naivetäten. „Eſſen Sie, eſſen Sie, denn es iſt alles friſch, und was Sie nicht eſſen, kriegen die Bedienten. Sie können's ſehen, wenn Sie's amüſirt nach Tiſch. Alles was übrig bleibt, kriegen die Leut', kein Unterſchied mit der Herrſchaft." Im Theater „die Jüdin" recht gut.

Den 13. September.

Sehr überraſcht und erfreut durch das unerwartete Hereintreten von Prokeſch. Er und ſeine Frau eſſen bei mir.

Der König ein Genie-Trobdel, (Wiener Ausdruck.) Uns bedroht die Völkerwanderung von unten, ſtatt der früheren von außen. Meine lieben Freunde bis zur Eiſenbahn begleitet. Hier war einmal wieder wirkliche Konverſation. Abends nach Eiſenach abgereiſt.

Den 14. September.

Ziemlich ſchlecht gefahren, und erſt ſpät um 8 Uhr Abends hier angekommen, und drei meiner Pferde ſehr krank gefunden.

Den 15. 16. September.

In Eiſenach vegetirt. Die alte Dame von 100 Jahren beſucht. Nachmittag nach Altenſtein, um dem Herzog den verſprochenen Gartenplan zu bringen. Abends nach Liebenſtein, wo der Doktor .... mir viel Intereſſantes von ſeiner Irrenanſtalt erzählt. Neben mir wohnt eine Gräfin P. mit drei Töchtern, wovon die eine todt und im Fegefeuer zu ſein glaubt, obgleich ſie täglich an der Table-d'hôte iſt, sans doute une chère d'enfer.

Den 17. September.

Früh die Herzogin Bernhard beſucht, wo ein Fremder vom ſeligen Ruſt erzählt, er ſei beim König von Baiern bei Tafel ohnmächtig geworden, ſo daß wenn ihn ſeine beiden Nachbarn nicht gehalten hätten, er vom Stuhl gefallen wäre. Als ihm nach Tiſch der König dies etwas verdrießlich bemerkte, mit dem Hinzufügen, daß wenn er ſo krank ſei, er lieber hätte zu Haus bleiben ſollen, erwiederte Ruſt: „O, Ihre Majeſtät, die beiden Herren, die mich gehalten, ſterben deshalb doch früher wie ich, und zwar noch in dieſem Jahre" — was eintraf.

Eben ſo erzählte mir der Doktor, daß ein Fremder zwei der ſchönſten Linden vor dem Kurhauſe durch den böſen Blick getödtet, indem er dazu geſagt: „Ihr ſeid mir hier ganz zuwider, Ihr müßt fort," und einen Monat ſpäter ſtürzte die eine ohne allen Anlaß von außen in ſich ſelbſt zuſammen, während acht Tage darauf bei einem leichten Windſtoß die andere umbrach. Beim Herzog gegeſſen, und ſehr freundlich wie immer aufgenommen. Zu Hauſe finde ich unangenehme Briefe vor, und eines meiner Pferde ſterbend.

Geleſen in dieſen Tagen: »Les ailes d'Icare,« von Charles Bernard. Recht gut. »Les femmes, en général, admirent infiniment l'héroisme, pourvu qu'il ne les contrarie pas. Mais rien ne leur déplait comme les grands sentiments lorsqu' elles-mêmes éprouvent les petits.«

»Le pêché de Mr. Antoine,« par George Sand. Vortrefflich. »J'ai mis dans les arbres, dans les fleurs, dans les ruisseaux, dans les rochers et dans les prairies toute la poésie de mes pensées. N'ôtez pas au vieux planteur son illusion, si c'en est une! Il en est encore à cet adage que Dieu est dans tout et que la nature est son temple.« Gutes Motto zu meinem Gartenbuche.

Den 18. September.

Ueber die ſtupenden Alterthümer in Yukatan geleſen, über deren Erbauer auch nicht die geringſte Notiz bis jetzt aufgefunden iſt, nachdem die bigotten Spanier alles dergleichen zerſtörten und verbrannten. Sehr intereſſant. Das wäre eine Reiſe werth, und ſcheinen die hier doch nur dürftig beſchriebenen Alterthümer weit wichtiger und koloſſaler als die von Palmyra.

Den 19. September.

Nach Weimar abgereiſt und bis Gotha geritten, nachdem ich die drei Patienten aus dem Stall einem Roßarzt übergeben. Hübſche ruſtike Geländer um die Bänke an der Chauſſee. Sehr geſehnt nach C. H. und geärgert über meine gaucherie.

Den 20. September.

Im Belvedere gegeſſen, und den ganzen Tag dort zugebracht. Die neuen Anlagen nach einer von mir gegebenen Idee finde ich ſehr gut ausgeführt.

Den 21. September.

Den König von Holland kennen gelernt, der ſehr gütig für mich iſt, und mir auch außerdem wohl gefällt. Il a un air jeune et chevaleresque malgré ses 50 ans, et bonne tournure.

Den 22. 23. September.

Hoſleben.

Den 24. September.

Gearbeitet in Ettersburg.

Den 25. September.

Abgereiſt nach Berlin, und in dieſen Tagen ein ganz vortreffliches Buch: „Vorleſungen über die Freiheitskriege," von J. G. Droyſen geleſen, aus dem Auszüge hier unmöglich ſind, da ich das halbe Buch ausſchreiben müßte. Ich nehme es aber in meine Reiſebibliothek permanent auf, da ich noch nirgends unſere Zeit, wie ſie geworden, und wo ſie hingeht, befriedigender beleuchtet und erklärt gefunden habe.

In Köſen bemerkte ich ein Haus in einem rüſtiken Cottagegeſchmack, was allerliebſt verziert iſt, und mir als Modell vielleicht einmal dienen kann, wenn ich noch dazu komme mir irgendwo etwas zu bauen. In Weißenfels die Nacht geblieben im Schützen, ein recht guter Gaſthof. Ich höre, daß der Poſthalter, über den ich mich bei der Herreiſe zu beklagen hatte, beſtraft worden iſt.

Den 26. September.

Früh einen angenehmen Spaziergang auf die Anhöhen, in einem Laubwäldchen gemacht. Durch ein Thor in eine Blumenmaſſe hineinſchauend glaubte ich in einen Garten zu treten, als ein ſchwarzes Memento mori über dem Thor mir den Kirchhof anzeigte. Es war noch dazu auf meiner linken Seite, was kein gutes Omen für ſogenannte Abergläubiſche iſt. Mit dieſem ewigen Hinweiſen auf den Tod in der lügüberſten Art treibt unſere Religion Mißbrauch. Man ſoll den Tod weder fürchten, noch ihn für das größte der Uebel anſehen, aber ewig darauf hinzuweiſen, und ſich mit dieſem Gedanken zu beſchäftigen, iſt gar nicht unſer irdiſcher Beruf. Das reiche Leben wird nur künſtlich dadurch arm gemacht.

Ich verſpäte mich auf meinem Spaziergang, und muß eine Viertelſtunde im Galopp laufen, um die Eiſenbahn nicht zu verſäumen. En nage ankommend, verkälte ich mich ſehr im Wagen, da ich mich bis zur Ankunft Abends in Berlin nicht umziehen kann.

Den 27. September.

Krank an abſcheulichem Katharr.

Den 28. September.

Ditto mich mit meinem neuen Logis beſchäftigt. Abends angenehm mit den Arnimmädchen bei der Savigny unterhalten. Zu Tiſch iſt Graf Luckner bei mir, und der neue Koch macht ein ſehr ſchlechtes Diner, ſo daß ich ihn wieder wegſchicken werde. Luckner ſpricht von einer Brochüre, worin entwickelt iſt, daß, wie beim Embrio zuerſt die Kinnladen, dann der Hinterkopf, zuletzt der Vorderkopf ſich geſtalte und ausbilde, man in den verſchiedenen Menſchenracen daſſelbe Princip erkenne. Beim Neger, der unterſten Klaſſe, ſind Kinnbacken und Hinterkopf am Normalſten vollſtändig, bei der oberſten, der kaukaſiſchen, der Vorderkopf. Dies ſtimmt mit meinem Glauben überein, daß die ſchwarzen Menſchen die erſten waren, und die kaukaſiſchen erſt in einem neueren Erdgeweide ihnen folgten, auch immer ihnen untergeordnet bleiben werden, daher es die Frage iſt, ob ſie nicht dadurch gewiſſermaßen zur Abhängigkeit, das heißt alſo zum Dienſt der Anderen beſtimmt ſind. Dies begegnet dann auf der anderen Seite der Frage, ob ſtaatliche Freiheit der Nationen möglich iſt, ohne eine von vorn herein zum Dienen beſtimmte Klaſſe. Philantropiſche Träume und Einſeitigkeiten reichen nicht aus, dieſe Frage zu beantworten, eher möchte das Studium der Geſchichte einen Fingerzeig darüber zu geben im Stande ſein. Es kommt hier wie überall nicht darauf an, was theoretiſch das Beſte, Schönſte, Edelſte, Gerechteſte u. ſ. w. wäre, ſondern was in dieſer Richtung möglich und dauernd ausführbar iſt — ob gleiche Rechte für alle Menſchen alſo in dieſe letztere Kathegorie gehören.

Den 29. September.

Abends bei Wittgenſtein Whiſt geſpielt und verloren. In dieſem ganzen Jahr habe ich fortwährend Unglück im Spiel, ich war im vorigen ſo glücklich in der Liebe! (In meinem Alter allerdings phänomenaliſch ſo), et bien considéré le contraire vaudrait mieux.

Den 30. September.

Meinen Koch wieder fortgeſchickt, ein vergeblicher Verſuch mit dieſem Subjekt, der mich 400 Fr. koſtet. Ich werde mir einen in Paris ſelbſt holen. Herrn Baumeiſter Hitzig kennen gelernt, der geſchickt iſt.

Den 1—13. Oktober.

Ganz angenehm in Berlin gelebt. Oberſt Callié, Adjutant des Marſchalls Soult, der Ibrahim Paſcha beredete nach Niſib nichts zu thun, ißt bei mir, und erzählt uns die Schlacht von Isly ꝛc. Abends gewöhnlich bei Wittgenſtein, zweimal nach Potsdam auf den Babelsberg. Der Franzoſe H. Er erzählt von einem armen Grafen, deſſen junger Frau eine hohe Perſon mit Succeß die Cour machte, ohne daß die Finanzen des Paares ſich ſichtbar davon reſſentirten. «Ah ça, Madame,» dit le mari, «ceci ne me convient pas. Vivez mieux, ou vivons mieux.» La bassesse ne peut pas s'exprimer avec plus de grâce.

Heute Konzert bei Gräfin Roſſi. Die Viardot und Roſſi ſingen wie zwei rivaliſirende Nachtigallen zuſammen. Beim Souper zwiſchen meiner hübſchen Tante, und der niedlichen Frau von Perglaß geſeſſen, und mich ſehr gut amüſirt.

Den 14. Oktober.

Endlich einmal vier Robber im Whiſt bei Wittgenſtein gewonnen, wobei ich Lucie als Schutzgeiſt angerufen, da ich bisher immer verlor.

Den 15. Oktober.

Ich fuhr nach dem Babelsberg, wo ich eine Ordre des Königs vorfand, mich nach Paretz zu begeben, wo er ſeinen Geburtstag feierte. Ich mußte gehorchen, obgleich ich im Morgenanzug war, und auch nur einen leichten Oberrock gegen die Kälte mit hatte, da es auf der Eiſenbahn im zugemachten Wagen nicht kalt iſt. Eine offene Chaiſe mit vier Poſtpferden beſpannt war auf Befehl ſchon bereit, mit einem Poſtillon, der den Weg nicht wußte, und mich auf horriblen Feldwegen hinbrachte. Ich kam daher zu ſpät, erſt nach Tiſche an, wo der in Gala verſammelte Hof mir im Anfang über mein unhochzeitliches Coſtüm ſehr ſcheele Geſichter machte, welche ſich aber in die größte Freundlichkeit verwandelten, als König und Königin mich ganz wider alle Gewohnheit gut behandelten, und der König mich ſogar einlud den Abend zu bleiben, wo außer mir kein Fremder blieb, ſondern alle Anderen entlaſſen wurden. Dieſe Freundſchaftlichkeit der höchſten Herrſchaften erhielt ſich auf den ganzen Abend bis

Mitternacht, wo ich in der eiskalten Nacht in meiner offenen Chaiſe wieder zurückfuhr.

(Es liegt hier eine Handzeichnung des Königs Friedrich Wilhelm des Vierten bei, zu welcher Pückler die folgende Anmerkung macht:)

Zum Tagebuch, den 15. Oktober 1846.

Von meinem König an ſeinem Geburtstag gnädigſt für mich ſkizzirt, und auf meine Bitte mir als ein theures Andenken an dieſen Tag überlaſſen. Theuer wirklich, denn er war zugleich der erſte Tag, an dem der König mir ein wahres gütiges Wohlwollen zeigen zu wollen ſchien. Was ihn früher immer ſo von mir abgewendet, weiß ich nicht, wahrſcheinlich Verläumdungen, und daher vergefaßte Meinung gegen mich, und es liegt in des Königs Karakter, eben ſo wie er eine ſeltene Güte und Treue für Freunde quand même bewahrt, auch in ſeinen Abneigungen ſehr konſequent vielleicht ſelbſt ungerecht zu ſein. Es liegt auch ein tüchtiger Grund hinter ſolcher Geſinnung, aber für einen König kann ſie von doppelter Seite gefährlich werden. Um ſo mehr machte es vielleicht auf mich, den Phantaſtiſchen und Sentimentalen, den die Welt ſo wenig kennt, einen wunderbar tiefen Eindruck, mich auf Augenblicke wenigſtens dem Gedanken hingeben zu können, der König könne auch mir Zuneigung ſchenken, und mehr als Eitelkeit, Selbſtgefühl, ſagte mir, es wäre auch für den König der Mühe werth, und könnte er, wie ein Gott, in meinem Innern leſen, er würde ſich wundern, welcher Fülle von uneigennütziger Hingebung ich fähig bin, wo Wahrheit, Zuneigung und Vertrauen mit entgegentreten. Ich habe mir dies ja im Leben an Lucie ſelbſt zu beweiſen Gelegenheit gehabt, meine beſte That für den Himmel eigenen Bewußtſeins, denn ſie geht durch dreißig Jahre hindurch. Wohlfeiler aber erhält man mich auch nicht! Wer mich nicht liebte und mir mißtraute, wie könnte ich den lieben, wäre er ſelbſt mein Vater. Meine Pflicht gegen ihn erfüllen, ja, aber lieben — unmöglich. Und doch haben Menſchen von meiner Generation, erzogen wie ich, noch einen wahrhaft religiöſen Kultus für Monarchen im Gemüth, den die heutige Jugend gar nicht mehr verſteht, ſo daß für uns nicht nur ihre Gegenwart imponirend iſt, ſondern auch alles was von ihnen ausgeht, Gutes wie Ungutes, zehnfach wirkt. Dieſe Wahrheit, an die ſich viele Reflexionen knüpfen ließen, empfand ich heute lebhaft.

Pückler an den Hofmarſchall Grafen von Pückler.

Potsdam, den 16. Oktober 1846.

Lieber Freund,

Da ich geſtern von dem geliebten Babelsberg entführt wurde, ohne ihn nur geſehen zu haben, ſo habe ich etwas gethan, was mir, außer im Kriege, noch nie arrivirt iſt, nämlich in Potsdam die Nacht zu bleiben, ohne irgend etwas mit mir zu haben, als was ich auf dem Leibe trug. Es war merkwürdig für die Lebhaftigkeit der Königlichen Reſidenz, daß ich um $^1/_2$1 Uhr in der Nacht im erſten Hotel beſagter Reſidenz durchaus keinen Menſchen erwecken konnte, und vor Kälte klappernd nach und nach zwei Nachtwächter requiriren mußte, von denen endlich einer in's Fenſter ſtieg, und ſo die in Todtenſchlaf verſunkene Locanda glücklich wieder aufſtehen ließ.

Wie ich nachher zwei Bettſtellen, jede zwei Fuß breit, zuſammenſtellen mußte, um nicht, bei etwaigem Umdrehen im Schlafe aus einer herauszufallen, dann genöthigt war, da kein Bettwärmer irgend einer Art ſich zur Hand fand, mich in eiſige Tücher wie in ein kaltes Bad zu verſenken, eine Nachtmütze vom Wirth borgen mußte, und wahrſcheinlich durch den wohlthätigen Einfluß dieſer, dennoch bürgerlich geſund und feſt ſchlief, werde ich nächſtens in der Fortſetzung meiner Thüringer Reiſe drucken laſſen, denn dieſe Fortſetzung geht über **Berlin** und **Potsdam**, ein reichhaltiger, lange nicht mehr von mir explorirter Stoff.

Nun aber zum Weſentlichen, nämlich zur Bitte, mir einen Wagen von und zum Babelsberge zu ſenden, wo hoffentlich genug Abſteckepfähle verſammelt ſind, um mir Geſellſchaft zu leiſten — ehrenwerthe, unſchuldige Stöcke, die ſeltener brechen, wenn man ſich auf ſie ſtützen will, als Menſchen.

Welch glorreiches Wetter heute, und wie freue ich mich, daß die gnädigen höchſten Herrſchaften mit unſeren vereinten Bemühungen auf Babelsberg ſich zufrieden geäußert, obgleich ich fürchtete, J. K. Hoheit die Frau Prinzeſſin würde, nun mit engliſchem Maaßſtab meſſend, ſich unbefriedigt zeigen. Apropos, ich hoffe, daß ich heute die Hofmarſchallscascade in Funktion ſehen werde, um dem genialen Erfinder derſelben unter ihrem Rauſchen an Ort und Stelle meine Verehrung ausdrücken zu können. Adieu.

H. Pückler.

Den 16. Oktober 1846.

Gegeſſen bei Prinz von Preußen, wo ich eine luſtige Erzählung meiner geſtrigen Facta mache, sans y entendre malice, aber gemißbraucht von einem der Zuhörer wahrſcheinlich, denn es ward brühwarm überbracht, und als ich

den 18. Oktober

wieder in Babelsberg zum Dejeuner zur Feier des Geburtstages des Prinzen Friedrich Wilhelm, Sohn des Prinzen von Preußen, eingeladen worden war, (und zwar als einziger Fremder außer dem Hof), fand ich den König ſchon wieder in alter Kälte, und die Königin mir mit Bitterkeit ſagend: es wäre ja recht bedauerlich, daß mir mein Beſuch in Paretz ſo übel bekommen ſei, und dann ſich wegwendend keine Notiz mehr von mir nahm. Die gute, liebenswürdige

Prinzeß ſuchte mich zwar ſo viel als möglich geltend zu machen, es ward aber nur à leur corps défendant von den Allerhöchſten aufgenommen. Wie wenig doch die auf Thronen ſitzenden Andere zu beurtheilen verſtehen, da ſie nur ſo ſehen wie ihre Umgebung will, ſelbſt die Geiſtreichſten! Wie könnte ein König, der mich kennte, und mich darnach zu behandeln verſtände, mich benutzen! Denn er fände in mir drei höchſt ſelten vereinigte Eigenſchaften für den Vertrauten eines Monarchen: leicht hervorzurufenden Enthuſiasmus, künſtleriſche Uneigennützigkeit und Wahrheitsliebe mit Verſtand genug, um ſie nicht läſtig werden zu laſſen. Dazu unermüdliche Ausdauer, wo ich will, und Unpartheilichkeit ohne Vorurtheil, weil ich genug gedacht, um die Dinge nur ihrem Zuſammenhange nach im Großen zu betrachten. Meine Fehler aber, deren viele ſind, ſchaden mir nur ſelbſt.

Reiflich überlegt, iſt es aber ein Glück für mich, daß das Schickſal mich nicht in ſolche Verhältniſſe geworfen. Ich würde aufgehört haben für mich zu leben, ſo bald ich mich für immer in eine freiwillige Abhängigkeit begeben hätte. Eine gezwungene iſt für mich nicht denkbar.

Den 19. 20. 21.

Vegetirt. — Alle meine Pferde ſind fortwährend an der Epidemie krank, ſo daß ich mit 12 Pferden kein einziges zum Gebrauch habe. Le luxe a aussi ses calamités, et je voudrais être débarassé de tout. Mon idéal serait: une belle femme qui m'aime, un excellent cheval toujours bien portant, un jeune domestique attaché et fidèle, une cuisinière cordon bleu, une servante zelée, un cottage simplement et très-comfortablement meublé, et un petit flowergarden bien coquet, embelli par une demi douzaine de vieux tilleuls, le tout dans une délicieuse contrée, bien variée dans ses détails, bien fraiche en végétation, et une grande forêt dans le voisinage.

Den 22.

Abends bei Wittgenſtein den reichen und durch Eugène Sue berühmt gewordenen Demidoff kennen gelernt, der die Tochter Jerôme's geheirathet hat, und ſich jetzt von ihr ſcheiden läßt. Er gefällt mir ganz gut.

Balzac, »Petites misères de la vie conjugale.« Les femmes ont un répertoire de malices couvertes de bonhomie, plaquée de bienveillance à faire damner un saint, à rendre un singe sérieux et à donner froid à un démon.

Les êtres sensibles ne sont pas des êtres sensés. (Voilà pourquoi il faut prendre les femmes par le sentiment, et jamais par la raison. Je le savais bien avant Balzac.)

Adolphe fut pris par où les femmes nous prennent toujours, par la générosité.

Le jésuite le plus jésuite des jésuites est encore mille fois moins jésuite que la femme la moins jésuite, quoiqu' elles se feraient hâcher toutes avant de l'avouer.

Den 23. 24. 25.

Krank an meinem Kartarh. Orlich beſucht mich, und citirt Lichtenberg: Man kann in der Welt wohl vom Wahrſagen, aber nie vom Wahrheitsſagen leben. Viel Romane geleſen, und ein wenig ausgefahren, die Geſellſchaft aber ganz bei Seite geſetzt. Meine Nichte Ziegler beſucht mich auf der Durchreiſe mit ihrer hübſchen und naiven Schweſter Thereſe, und ißt bei mir.

Den 26.

Eine Mad. Schmidt ſchickt mir ein merkwürdiges Buch: „Der Einzige und ſein Eigenthum,“ das wirklich eine neue Anſicht entwickelt. Natürlich iſt es verboten, ſo wie ein anderes, viel weniger durchgreifendes, „Berlin,“ von Dronke. Dieſer Autor giebt der Kritik viel Blößen, und ſchildert wie gewöhnlich dieſe Art Leute, die vornehme Geſellſchaft ganz verkehrt, aus dem natürlichen Grunde, weil man nicht richtig ſchildern kann was man nicht kennt. Es giebt in der Berliner vornehmen Geſellſchaft viel Verächtliches, Lächerliches und Albernes, aber Herr Dronke und Konſorten treffen nicht das Rechte. Ein wehmüthiges Lächeln hat es mir hervorgelockt, wenn der Mann immer von dem Meer des Genuſſes ſpricht, in dem das Berliner Publikum ſchwelgt, wo ich Aermſter kaum hie und da den ſchwächſten aufzufinden vermag, ohne doch ſo ſehr blaſirt zu ſein. Im Thiergarten findet er, daß der Arme am Genuß der Natur durch die vielen Equipagen und Reiter gehindert werde, während in anderen großen Städten in dieſer Hinſicht weit mehr auf das Volk Rückſicht genommen würde, wie zum Beiſpiel im Prater zu Wien keine Equipagen erſcheinen dürften! Quelle bêtise! In der Nacht herrſche das wahre Leben Berlins, ruft er aus, während es leider notoriſch iſt, daß man in der Regel um Mitternacht nirgends in Berlin mehr etwas zu eſſen findet, u. ſ. w. Von den niedrigen Speiſehäuſern behauptet er, daß in einigen die Suppe aus Sprützen in Tiſchhöhlungen geſprützt werde, welche die Stelle der Teller vertreten.

Auf das erſte ſehr merkwürdige Buch werde ich vielleicht ſpäter zurückkommen.

Den 27—31.

Krank am Katharr bis zum 30., meinem Geburtstag, wo ich nach Potsdam gehe, und auf dem Babelsberg wieder zu arbeiten anfange. Abends meine drei Nichten zum Souper gebeten, und ihnen kleine Geſchenke gemacht.

1. bis 4. November.

In Babelsberg thätig geweſen, wo alles gut geht, und ſich immer beſſer entfaltet. Einige angenehme Abende bei der Prinzeß zugebracht, zweimal mit König und Königin, wo die große Fontaine illuminirt wurde, ce qui était fort joli. Einmal mit Humboldt zu Haus gefahren, et joui d'une charmante causerie. General Pfuel behauptet, daß man in Amerika die Exiſtenz der Seeſchlange nunmehr als erwieſen anſähe. Die Prinzeß ſchenkt mir eine ſehr hübſche Klingel und Bilder aus....

Eine ſehr intereſſante und befriedigende lange Unterredung mit meiner Herrin, und fortwährend fleißig auf dem Babel. Beim König geſpeiſt. Ich habe den König nie ſo cauſant und amüſant geſehen, mais toujours inconséquent, entre autres par des propos étonnants, concernant la religion, diametralement opposés à ses actions. Einmal machte er ſehr ergötzlich und mit wahrer mimiſcher Kunſt dem Napoleon nach, hinſichtlich der ihm mit Recht vorzuwerfenden Vulgarität (vulgar im engliſchen Sinn).

Den 5.

Nach Berlin zurückgereiſt. In Potsdam geleſen: Petits manèges d'une femme vertueuse, par Balzac, ſehr gut.

Certains hommes adorent les femmes qui jouent à la séduction, comme on joue aux cartes. (Je suis du nombre.) Hübſch nennt er in Hinſicht auf die beginnende Nachgiebigkeit in der Liebe einer Frau, die Art ihrer Weigerung: «le premier non du oui.» Le vice? .... c'est peut-être le désir de tout savoir. (Frucht des Baumes der Erkenntniß im Paradieſe.)

Zacharie, par Desnoiresterres. Nicht übel. (Sein Roman Jarnowik wäre zu leſen, ſo wie ein anderes von ihm citirtes Werk, Correspondence secrète de Grimm).

La chambre noire, par le même. Sehr anziehend, mehr aber durchs Gefühl als Gedanken.

Noch zu bemerken iſt, daß ich mich in Potsdam beſſer befunden habe, als es noch im ganzen Jahre der Fall war. Abends in der Oper Norma, und wirklich entzückt von der Garcia-Viardot, die geſungen wie ein Engel, und geſpielt wie eine Göttin. Uebrigens iſt Norma mit Don Juan, Figaro und dem Freiſchützen das Vortrefflichſte für mich, was ich von Muſik kenne.

Den 6. 7. 8.

Zum Diner bei mir meine beiden Huſarenneffen, Reumont, Hofmarſchall Pückler und dem Generalintendanten, ein ganz heiterer Abend. Am 6. ein Souper mit meinem Neffen Kospoth, und einem ſehr niedlichen Mädchen, die meiner Mutter als ſie jung war, täuſchend ähnlich ſieht.

Den 9.

Ein ganz luſtiges Diner bei mir mit Victoire Crayen, Pitt-Arnim und Dr. X. Der Letztere trank unhomöopathiſch Champagner, und wird dem ſchweren Patienten, zu dem er von mir ging, in ſeiner Seligkeit wohl Champagner und Curaçao ſtatt einem Milliontheil Tropfen verſchrieben haben.

Den 10.

Bei der Herrin geſpeiſt, wo der jüngſte Prinz von Schweden, ein hübſcher Menſch mit ganz deutſcher Tournüre. Die Prinzeſſin macht die Honneurs mit noch mehr als ihrer gewöhnlichen Grazie. On ne saurait mieux représenter. Kleine Wolke mit dem Hofmarſchall. Noch denſelben Abend nach Branitz abgereiſt.

Branitz, den 11.

Alles hier wohl, und die Arbeiten recht gut gefunden, die gute Schnucke ſehr gefreut wiederzuſehen. Lucie iſt ſtärker geworden, hat aber im Teint etwas verloren.

Den 12. 13. bis 18.

Am Tage fleißig gearbeitet, aber bisher nur im Garten, zum Aufſchreiben fehlt mir immer alle Luſt. Je partage mon temps après les travaux du Parc entre les deux Lucies, dont celle de 70 ans est au fond la plus jeune, parcequ' elle conserve la jeunesse de l'âme. Aussi ne s'ennuye-t-on jamais avec elle. Je donne donc des heures et des journées à l'une — et des quart-d'heures à l'autre.

Bekanntſchaften erneuert mit Landrath von Schönfeldt, gebildeter Mann, Herrn von Puttlitz, angenehmer Geſellſchafter avec de jolies petits talents de société, Singen, Spielen, Kartenkunſtſtücke et très-complaisant.

Den 19. bis 30.

Meine Tage angenehm und einförmig verlebt, und bis auf den Schnupfen, den ich in dieſem Jahre kaum je losgeworden, in ganz guter Geſundheit. Am Tage mit den Anlagen beſchäftigt. Abends zuweilen etwas an meinem Buche geſchrieben, nach Tiſch Whiſt und Schach geſpielt. Abends und früh im Bett geleſen. Solche ſtille und beſchäftigte Lebensart iſt eigentlich die beſtpaſſendſte für mich. Einen Beſuch bei dem angeſehenſten der hieſigen Edelleute, Herrn von Pannewitz gemacht, wo ich eine große mit L'Hombreſpiel beſchäftigte Jagdgeſellſchaft finde, die mich ſehr freundlich aufnimmt. Er erzählt mir zwei intereſſante Anekdoten von meinem Großvater, der zu ſeiner Zeit der einflußreichſte Mann der Provinz war. Wie ein Brief von ihm an Prinz Heinrich während Laudon's Gegenwart glücklich durchgebracht wird, und wie er ſeinen Sohn (meinen Vater) als Kind rettet, indem er ihn in das Schilf des Schloßgartens wirft.

Den 1. bis 20. Dezember.

Recht wohl und ganz häuslich mit meiner guten Lucie eingerichtet. Einen ganzen Theil meiner Rückkehr geſchrieben, einmal 25 Folioſeiten in einem Tage. Noch habe ich Ausdauer wenn ich will. Auch viel geleſen, Varnhagen ſchickt mir ſeine „Denkwürdigkeiten", ſiebenter Theil. Wundervoll korrekter Styl, nett und ſchön wie ſeine Hand. Graf Ségur, erzählt er, der unter dem Direktorium bei der Intendanz der Bühne angeſtellt war, wohnte eines Tages einer Opernprobe bei, und der Sänger Elleviou benahm ſich dabei gegen ihn ſehr ungebärdig: »Mais mon cher Elleviou,« ſagte Ségur, »vous oubliez tout-à-fait que depuis la révolution je suis devenu votre égal.« — Als der Maler Latour Ludwig den Fünfzehnten portraitirte, wollte er die Gelegenheit benutzen, ihm allerlei Wahrheiten zu ſagen, die er jedoch nicht mit der gehörigen Feinheit anzubringen wußte. »Le fait est,« ſagte er einmal, »que votre Majesté n'a plus de marine.« — »Et Vernet, mon cher,« erwiederte lächelnd der König. Der Pendant zu der Antwort an den Duc de Lauragais: »Vous revenez de l'Angleterre, qu'y avez-vous fait?« — »Sire, j'ai appris à penser.« — »Des chevaux?« —

Le Voleur. Pourquoi l'esprit est-il ordinairement l'avocat du mal? Eine tiefe Frage. Vielleicht nur weil der Verſtand ſich am Schwierigſten am Liebſten übt, und weil er von Natur zur Oppoſition gehört.

Branitz vom 11. bis letzten Dezember.

Ich komme faſt nicht mehr aus der Stube, und habe den zweiten Theil meiner Rückkehr nun beendigt und drei- bis viermal durchkorrigirt. Je mehr gefeilt, je graziöſer und leichter hingeworfen erſcheint der Styl. Nichts auf dieſer Welt ohne ernſte Mühe. Die häusliche außerordentliche Einförmigkeit meines hieſigen Lebens iſt mir ganz angenehm und wenn Lucie Nr. 1 gut und freundlich iſt, bin ich ganz zufrieden. Lucie Nr. 2 iſt immer accomodant und Billy niedlich. Nur finde ich, daß die Einförmigkeit des Lebens und Aufenthalts mich zuletzt immer etwas hypochondriſch macht in der Art, wie ich die Zukunft erwarte, die ſich dann für mich phantomartig geſtaltet, grau und ſchwarz wie roſenfarben. Nicht Einſamkeit ſondern Einförmigkeit hat dieſen Einfluß auf mich.

1847.

Branitz vom 1. bis zum 10. Januar.

Dies Jahr fängt mit einem Freitag an und hat eine 7 (die böſe Zahl) am Ende, weshalb ich fürchte, daß es kein gutes für mich ſein wird.

Sonderbarer Traum: auf einem Hofball in Berlin ſtand ich nahe gedrängt an Friedrich den Großen. Man ſagte mir, es ſei eine große Seltenheit, daß er ausginge. Ich drang noch näher und ergriff ſeine herabhängende Hand, um ſie verſtohlen zu küſſen. Er bemerkte es aber und lächelte mich mit einem außerordentlich lieblichen Ausdruck der Augen an. Eine ſeiner Nichten, die ſehr hübſch war, zeichnete mich hierauf ganz auffallend aus, und ich verliebte mich etwas in ſie, eine Neigung, die gegenſeitig ſchien. Plötzlich befand ich mich mit ihr und ihrem Onkel auf der Straße, wo wir auf und abgingen. Sie drückte mir die Hand, und empfahl ſich, um ein Bad zu nehmen, und ich ging mit ihrem Onkel weiter im emſigſten politiſchen Geſpräch. Endlich verlöſchten die Laternen und wir befanden uns ganz allein. Ew. Majeſtät, ſagte ich, müſſen zu Haus gehen, denn Sie ſind jetzt doppelt der Einzige, in der Welt und hier in der Straße. Ich hoffte, er würde über dieſen Traumwitz lachen, er ſchien ihn aber nicht zu verſtehen, und unſer beider Bemühungen (denn die Nichte war unterdeſſen wiedergekommen), waren vergeblich, ihm das Verſtändniß zu löſen. Ja, er ward immer ungehaltener, als habe ich ihn beleidigt, und in großer Verlegenheit darüber gelangten wir an eine Fontaine. Hier blickte mich Friedrich der Große wieder ſehr freundlich an, zog ſeinen Mantel aus, warf ihn mir huldvoll zu, und ſprang in's Waſſer. In dieſem Augenblick erwachte ich.

Wie kann ſich nur ſolcher Unſinn, in dem doch eine Art Suite und Methode iſt, geſtalten und was für eine Art Exiſtenz iſt die im Traume? Iſt ſie der Art der Thiere, oder träumen wir auch noch nach dem Tode wie Shakeſpeare befürchtet? Es iſt halb ängſtlich.

Heute ſteht in der Zeitung aus einer engliſchen: Fälle von Verhungern ſind jetzt ſo häufig in Irland, daß man ihrer kaum noch erwähnt!!!

Den 11. bis 28.

Immer einſam und einförmig, aber angenehm gelebt, meine Zeit in Leſen und Arbeiten eintheilend, da der Winter alle Thätigkeit im Freien verhindert. Alſo nur ſelten einmal einen Spaziergang gemacht, das körperliche Befinden unter dieſen Umſtänden beinahe leidlich.

Röth's Werk: „Geſchichte der Philoſophie“ intereſſirt mich ungemein. Es ſcheint mir ein epochemachendes zu ſein. — Ich werde im Fortſtudiren dieſes Buches wohl noch öfters darauf hier zurückkommen. Jetzt drängt ſich mir die Bemerkung auf, wie glücklich das vorliegende Werk mit Humboldt's „Kosmos“ zuſammentrifft. Humboldt giebt uns eine großartige Ueberſicht des univerſellen Standpunktes, auf den der menſchliche Geiſt hinſichtlich der Kenntniß gekommen iſt, Röth eine fortlaufende ſogenannte Entwickelungsgeſchichte der verſchiedenen Epochen ſeiner Erkenntniß ſeit den älteſten hiſtoriſchen Zeiten. Welche Materialien für einen neuen Ariſtoteles, deſſen wir in der täglich mehr einreißenden geiſtigen Anarchie ſo ſehr bedürfen, und der eben deshalb bald kommen muß, wie alles Nothwendige auch gewiß erſcheint.

Berlin in ſeiner neueſten Zeit und Entwickelung, von Saſſe, enthält manches Wahre neben viel Schiefem. Meiner Meinung nach iſt das größte Hemmniß des wahren Fortſchritts in der preußiſchen Monarchie die dortige Ausbildung des bureaukratiſchen Elementes. Die Bureaukratie ſoll zwar im Einzelnen die gehörige Autorität beſitzen, aber im Prinzip ſoll ſie dienen und nicht herrſchen. In den freieſten Staaten, England, Frankreich, Amerika, dient ſie, in Preußen ſieht ſie (und mit ihr das ganze Volk) ſich als Herrſcher an, und iſt es zum größten Theil. Da ſie ſich dabei ſelbſt noch in konſervative und revolutionaire ſcheiden, ſo würde ſie den Staat bald ganz zu Grunde richten, wenn wir nicht in den militairiſchen Einrichtungen ein mächtiges Gegengewicht hätten, die nicht ſo wohl darin ihren größten Werth haben, daß ſie im Fall eines Krieges ein ſchnellbereites und ſiegreiches Heer verſprechen, ſondern dadurch — daß ſie allein im Staate noch ein Prinzip der Einheit und des Gehorſams erhalten.

Den 29. 30. 31.

In der „Allgemeinen Ztg.“, Beilage zum 31. Januar, iſt ein intereſſanter Aufſatz über die Brodfrage unſerer Zeit, wo darauf aufmerkſam gemacht wird, daß man den Kartoffelbau wieder zu Gunſten des Kornbaus einſchränken ſolle, ferner die kleinen Mühlen eingehen und nur große amerikaniſche bauen, dagegen die Bäche und kleinen Flüſſe mehr zu Berieſelungen nutzen möge, auch das Brodbacken mehr im Großen treibe. Alles ſehr beherzigenswerthe Winke.

Droyſen's Vorleſungen über die Freiheitskriege, zweiter Theil, entſpricht dem erſten. Schön ſagt er: „Wir verlangen Autonomie in allen Lebenskreiſen, deren Zweck nicht der Staat iſt. In Summa „die Königliche Vollfreiheit des ſittlichen Menſchen“. Sie und nur ſie iſt der unerſchütterliche Pfeiler jedes Thrones, ſie und nur ſie iſt das Maß, an dem der Staat ſeine Macht, der Bürger ſeine Pflicht und die Geſchichte ihr Urtheil meſſen.“

Branitz, Februar.

Eine Rezenſion meiner „Rückkehr“ (erſter Theil) ſteht in Nr. 329 Beilage zur „Allgemeinen Zeitung“. Sie iſt im Ganzen vortheilhaft, in einzelnen Dingen aber nicht gerecht.

Den 2. bis 26.

Zum hundertſtenmal von der bodenloſen Falſchheit der Weiber überzeugt worden! Enfin c'est ma fante, et je n'en veut qu'à moi.

Ich ſchrieb heute an meine Mutter: „Ich glaube, daß Du alle Deine Kinder überleben wirſt, weil Du von uns allen die beſte Konſtitution und auch den leichteſten Sinn haſt. Ich aber bin der Melancholikus der Familie, und habe nur dem Scheine nach erfolgreich und glücklich, in Wahrheit aber (durch meine Schuld, die ſich gar ironiſch rächt) ein ganz verfehltes, betrübtes Leben geführt. Das nächſtemal wollen wir verſuchen, es beſſer zu machen, wenn wirklich Gelegenheit dazu vorhanden iſt, was man wenigſtens wünſchen und hoffen muß. Aber angeborene phyſiſche und geiſtige Dispoſitionen, ſowie äußere Umſtände und Einwirkungen müſſen günſtig ſein, wenn ein glückliches Leben daraus werden ſoll, ſonſt iſt doch alles umſonſt. Ja, unſere Exiſtenz iſt ein wunderliches Geheimniß, und die Freiheit des Willens in uns wahrlich winziger als im Kolibri! Deſto ſtärker aber ſind wir mit Einbildung aller Art begabt, auch in dieſer Hinſicht die Weiber, die über ſich ſelbſt und über Andere ganz in der Einbildung leben, glücklicher als wir, die leider ſchärfer auf den Grund der Dinge ſehen.“

Eine Stunde ſpäter erhielt ich die Nachricht von dem Tode meiner Schweſter. Nun bin ich allein noch übrig, und werde vielleicht meine Vorherſagung bald wahr machen müſſen.

März, den 1.—4.

Das Jahr, was mit einem Freitag begann und eine 7 in ſich ſchließt, zeigt ſich! Seit acht Tagen leide ich an einer Agitation der Seele, der ich körperlichen Schmerz weit vorziehen würde, und die mich fühlen läßt, daß man gar leicht an Kummer ſterben kann. Von dem, was man liebt, auf die raffinirteſte Art verrathen und betrogen worden zu ſein ohne daran zweifeln zu können und es doch aus anderen Rückſichten größtentheils verbergen zu müſſen, iſt eine furchtbare Qual. Dazu noch hundert Beſorgniſſe in der Zukunft! Doch Klagen ſind kindiſch, il faut agir — und bis dahin ſich bezwingen und zerſtreuen.

Ueber die Poetik des Ariſtoteles, von Raumer, ein ſehr guter Aufſatz im dritten Jahrgang des hiſtoriſchen Taſchenbuchs. (Neue Folge.)

Dresden, den 8. März.

Wahrlich, es ſieht wie eine göttliche Schickung aus, daß gerade jetzt, wo mein Gemüth durch die beiſpielloſe Untreue dieſes jungen Mädchens unter ſo ſchamloſen, erniedrigenden und gemein ſchlechten Verhältniſſen, an denen ich doch auch meine Schuld ſehr mit anrechnen muß, ſo unbeſchreiblich ſchmerzlich berührt, ja ganz niedergeworfen iſt, mir dieſe beiden Bücher in die Hand fallen müſſen, Nürnberger's „Stillleben" und Brentano's „Mährchen". Wie haben mich folgende Verſe des Letzten ergriffen! Sie ſollen mir künftig als Motto dienen, um mich an ihnen wieder emporzuarbeiten:

„Wer vor der Sünde Strafe bebt
Und nicht vor ihrem innern Tod erſchreckt,
Noch fremde Schuld in ſeine webt,
In dem iſt noch die Buße nicht erweckt.

Wer ſeine Zeit und die Gebrechlichkeit
In ſeiner eignen Schuld wagt anzuklagen,
Dem hat Reue und das bittre Leid
Noch nicht ſo recht an's kranke Herz geſchlagen."

Ja, ich habe in einem ſchon langen Leben viel geſündigt, und doch nie innere Zufriedenheit dabei gefühlt. Den tiefen Grund kenne ich freilich, das ſchwere Kreuz, was mir der Schöpfer hier aufgelegt — wohl eben als Prüfung, ſtatt daß es mich erbittert — denn ich war ſonſt zum Guten, zur Milde mehr geſchaffen als zur Sünde, obgleich weich, impreſſionabel wie ein Weib, und dadurch ohne wahren Halt im Leben. Die Reue wenigſtens, bisher nur hie und da im dunkeln Gefühl aufgetaucht, iſt mir jetzt verſtandesklar erwacht, wenngleich Gewohnheit ſündlich-irdiſchen Treibens mich noch ſehr feſthält. Wird es auch noch nicht gleich gut, beſſer ſoll es werden.

Ein Troſt ſind mir folgende Verſe:

„Wer nie der Vöglein Brut geſtört,
Wer auf der Schwalbe frühen Morgenſegen
Mit ſüßerquickter Seele hört,
Der geht der Armuth mildreich auch entgegen
Wer die zerknickte Aehre gerne hebt,
Und gern die Mucke aus dem Netz befreit,
Der Spinne lachend, die es ſinnreich webt,
Deß Herz iſt voll von göttlichem Mitleid.“

Das habe ich gethan, in dieſem Sinne gehandelt meiſt. Nur in der Sinnlichkeit, und wo meine Eitelkeit abſichtlich gekränkt wurde, war ich ohne Rückſicht und oft unerbittlich. Da liegen alle meine Sünden.

Den 26. März.

Eine Reiſe nach Leipzig und Weimar gemacht. Auf der Eiſenbahn den Engländer Horſefall angetroffen, der mich auf einige Geldſachen aufmerkſam macht, und die Aktien der Hamburger Eiſenbahn ſowie der Peſther Brücke empfiehlt. Der Mann kam von weit her Kourier gereiſt, um zu einer beſtimmten ihm ſehr wichtigen Zeit in Wien zu ſein, welches Projekt aber daran ſcheiterte, daß die Eiſenbahn von Weimar erſt eine Viertelſtunde nach Abgang des Zugs nach Dresden in Leipzig eintrifft, in der That eine unglaublich ungeſchickte Einrichtung. Er erzählte mir von einer Station in England, wo zwei Eiſenbahnen ſich kreuzen, daß dort täglich 102 Züge durchkommen. Ein ſolcher Verkehr iſt impoſant, wir aber noch in allen ſolchen Dingen in der Kindheit.

Einige Tage ſpäter nach Branitz zurückgekehrt.

Den 27.

Ueber das Duell und die Geſetze der Ehre ſchreien die Moraliſten ſehr oberflächlich. Das Geſetz der Ehre iſt denn doch wohl eine edle Lebensregel, indem wir es uns, von keiner äußeren Macht gezwungen, ſelbſt als eine moraliſche Feſſel auflegen, mit Verachtung des eigenen Lebens, das wir lieber opfern, als niedrig vor Anderen und uns ſelbſt erſcheinen wollen. Darin liegt wohl eine geiſtige Größe, die eine pedantiſche Moralphiliſterei entkräften kann. Ich bezweifle ſehr, wenn die letztere als ſogenannte vernünftigere Anſicht die Geſellſchaft regieren wird, ob ein ſolches Syſtem das Gedeihen edler und energiſcher Gefühle befördern wird, mehr als jenes wildere aber heroiſche Geſetz der Ehre. Daß die Alten ſich nicht duellirten, iſt kein Grund für uns, denn die Alten hatten vieles zur Kompenſation, was uns leider in der modernen Geſellſchaft ganz fehlt.

Den 15. April.

Dieſe Zeit über in Branitz mit Anlagen, (denn es iſt einmal meine Beſtimmung, Oaſen in Sandwüſten anzulegen, der ich nicht entrinnen kann) und Vollendung meines Buchs über Syrien und Kleinaſien beſchäftigt.

Potsdam, den 7. Juni.

Den Mai und Juni abſorbirte eine unangenehme Weibergeſchichte, aus der ich mich jedoch, nicht ohne viel Mühe und einiger Geſchicklichkeit, glücklich herausgezogen, ohne mir ungerechte Anklagen aufbürden zu laſſen. Kleine ganz angenehme Reiſe in Folge deſſen. Rendezvous in Brandenburg. Hier iſt ein intereſſanter alter Dom mit merkwürdigen alten Bildern. Auf dem Altar ein Chriſtuskind aus Holz geſchnitzt, auf dem Arm der Mutter, das in der erhobenen Hand eine blaue Weintraube hält, ein förmlicher Bachus! — Zwei Ritter liegen auf den Knieen vor dem gekreuzigten

Heiland in tiefſter Demuth — aber jeder mit ſeinem adligen Wappen über ihn gemalt.

Die Cena aus dem vierzehnten Säculum. Alle Jünger ſind baarhäuptig mit dem Heiligenſchein, nur Petrus hat einen großen dreieckigen Hut auf, deſſen hintere hohe Krämpe einen Heiligenſchein bildet. Wie humoriſtiſch drollig waren dieſe alten Maler! — Auf dem Marienberg eine ganz hübſche Ausſicht. Hier ſtand eine ganz vollendete prachtvolle byzantiniſche Kirche mit einer wendiſchen Kapelle im gothiſchen Stil daneben. Der rohe Friedrich Wilhelm der Erſte ließ beide abreißen. Artige Spaziergänge um die Stadt.

Wiederſehen der hohen Herrſchaften in Potsdam und Bekanntſchaft mit der Biron'ſchen und Lazareff'ſchen Familie auf dem Corſo, und Abends bei ihrer Königlichen Hoheit im Einſiedler die Zeit mit Leſen zugebracht.

Le Gentilhomme d'aujourd'hui, par Alexandre de Lavergne. Nicht übel. Ein alter Ausdruck gefällt mir von abgekappten Bäumen: des arbres taillés à hauteur d'infamie.

Les incendiaires, par Michel Masson. Sehr romanhaft, zu ſehr.

Les guêpes, von Alphonſe Karr. On dit d'une femme Xantippe mais fidèle: c'est une vertu composée de tous les vices — moins un — celui qui ferait plaisir à quelqu'un.

Il est heureux que la société des gens de lettres ne soit rien — sans cela elle serait à-peu-près tout. Dies iſt eine nachdenkliche Bemerkung. In der That, könnte ſie ſich organiſiren, arrondiren, abgränzen, ſie würde die größte Macht werden in der modernen Welt. (Wer weiß, was geſchieht.)

Une conspiration au Louvre, von Méri. Sehr geiſtreich und unterhaltend.

Mount Sorel, by the author of the two old men's tales. Geſchickt geſchrieben.

Den 28.

Wieder eine Zeitlang allein in Branitz den Anlagen gelebt, und das Gut zu eigener Bewirthſchaftung vom Pachter übernommen. Ich lebe hier jetzt ruhig und zufrieden, and accept the facts presented to me. Wird dies nun wieder ſchwerer werden, wenn Lucie kommt? Some facts are difficult to accept.

Branitz, den 11. Juli 1847.

In Branitz fortwährend den Bauten und Anlagen gelebt. Lucie kommt zurück, und bleibt die Alte. Kein Menſch ändert ſich überhaupt in ſeinem tiefſten Grunde, nur ſcheinbar momentan auf der Oberfläche. Ich halte daher auch gar nichts von der Theorie, welche durch Strafen, einſame Gefängniſſe und dergleichen ſelbſt die Verbrecher beſſern will. Die ſtrafenden Geſetze können nur höchſtens abſchrecken und Uebel verhindern, wahrhaft beſſern kann nur Erziehung, Gewöhnung und Sitte. Bis zum zehnten Jahre iſt überhaupt, glaube ich, der Karakter, der Kern eines Menſchen, fertig, nachher findet nur noch Ausbildung, keine weſentlich wirkliche Veränderung mehr Statt. Alle Veränderung in dieſer Hinſicht iſt, ich wiederhole es, nur ſcheinbar. Denn zum Beiſpiel, wenn der Freigeiſt unter Friedrich dem Großen, ſpäter unter Wöllner's Regiment der andächtigſte Frömmler wird, oder umgekehrt der heutige Frömmler unter einem neuen Friedrich dem Großen wieder zum Freigeiſt würde; wenn der Faule eines lockenden großen Gewinnes wegen eine Zeitlang raſtlos thätig erſcheint, wenn der Poltron aus verzweifelter Furcht ſich tollkühner als der Tapferſte zeigt, ſo bleiben ſie doch alle nur, der eine ein ſerviler, der andere ein träger, der dritte ein feiger Wicht. Wenn ein gehaltloſer Schwärmer früher jeder Ausſchweifung ſich hingiebt, und wenn ihn die Fähigkeit dazu verläßt, ebenſo leidenſchaftlich ſich der Reue und Buße hingiebt, oder die Verworfene zur Betſchweſter wird, bleiben beide immer nur Schwächlinge. und wenn umgekehrt ein zu großen Dingen geſchaffener Genius, weil er keinen angemeſſenen Wirkungskreis finden kann, nur ein Virtuos in Extravaganz und Liederlichkeit wird, ſo bleibt ſeine edle Natur doch lebendig in ihm, und zeigt ſich bei der erſten großen Gelegenheit. Wir ändern keinen Menſchen, wir und das Schickſal nöthigen ihm, nur verſchiedene Gewänder auf, und dann allerdings machen Kleider Leute. Solche Leute regieren denn auch oft die Welt, gerade heute, wo der Schein alles iſt, vielleicht mehr als je, drum ging es auch lange ſo erbärmlich. Doch post nubila Phoebus und unſer erſter Landtag, Reichstag, iſt ein Sonnenblick.

Branitz, den 4. Auguſt.

Fortwährend den Anlagen in Branitz gelebt. Einmal angefangen, muß ich ſchon dabei aushalten, auch bleibt dies Schaffen immer der beſte und nachhaltigſte Lebensgenuß, wenn auch im Schweiße ſeines Angeſichtes unter vielfachen höchſt ſtörenden Unannehmlichkeiten, beſonders hier, wo Natur, Menſchen und alle Materialien zum Schaffen ſo unvollkommen und ſparſam zu finden ſind. Deſto größer vielleicht das Verdienſt. Il faut savoir accepter sa situation de bon coeur quand on ne peut pas la changer.

Der König ſagte mir einmal: „Trotz aller Narren geh' ich meinen Weg, und laß' ſie ſchreien“. Wenn aber die Klugheit deſſen (ſagt Gervinus) der Andere für Narren hält, dadurch noch nicht bewieſen iſt, ſo gehört zu den Weiſen und Beſcheidenen gewiß nicht der, welcher ſeine Meinung über die öffentliche Meinung und den Volksinſtinkt erhaben glaubt.

Nach Moritz Carrière iſt die Idee, welche dem zweiten Theil des Goethe'ſchen Fauſt zu Grunde liegt, die: der, wer für Andere maßgebend werden will, erſt ſelber maßvoll ſein muß. Dieſe klare Beſtimmtheit giebt uns die Bildung in Kunſt und Wiſſenſchaft. Hiezu, wie im deutſchen Volke, wird auch in ſeinem nationalſten Gedicht das Alterthum heraufbeſchworen, dem deutſchen Fauſt die griechiſche Helena vermählt. Nun erkennt Fauſt, daß ſein früheres Dahinſtürmen gleich dem zwecklosen Gewoge der Meereswellen war, daß er das Unendliche, das Ewige im Herzen, die Welt an einem beſtimmten Punkt erfaſſen, daß er in einer wohlgeordneten Thätigkeit für ſich und Andere ein dauerndes Glück gründen müſſe. Nur der verdient das Leben, welcher es ſich täglich erobert; aber es iſt kein zielloſes Ringen mehr, und mit dem freudigen Bewußtſein durch ſeine That „auf freiem Grund mit freiem Volk zu ſtehen," ſcheidet er von hinnen, und ſeine Aufnahme in den Kreis der Seligen ſagt uns, daß es möglich ſei, die Enden des Daſeins, Glauben und Wiſſen, Arbeit und Genuß zu verknüpfen, in der Selbſtbeſchränkung die Freiheit, in der Gemeinſamkeit die eigene Befriedigung zu finden.

August und September. Potsdam. Gerlsdorf.

Ende Auguſt nach Potsdam. Sehr gnädige Aufnahme auf dem Babelsberg, deſſen Anlagen gut gelingen. Im Gefolge der Herrſchaften nach Gerlsdorf zu Graf Redern. Humboldt's böſe Zunge begleitet uns, und ein Theil ſogenannter großer Welt findet ſich in Gerlsdorf, das recht anſtändig und bequem eingerichtet iſt, vor. Am zweiten Tag wird die ganze Geſellſchaft, die liebenswürdige Prinzeſſin an der Spitze, auf einer verunglückten Landparthie kalt gebadet, und in dieſem naſſen Zuſtande müſſen wir noch eine Menge Waldparthieen beſichtigen. Je commence à m'ennuyer considérablement. Warum? Ich weiß es ſelbſt nicht genau, aber ich konnte die Geſellſchaft nie lange ertragen, und es iſt gewiß nicht der Geſellſchaft Schuld, ſondern nur die meiner zu verwunderlichen Natur, die eineſtheils zu krankhaft impreſſionabel, andererſeits zu viel mit ſich ſelbſt beſchäftigt iſt, zu ſehr gewöhnt, ſich ſelbſt zu beobachten, und dabei der extravaganteſten Einbildungskraft Sklave.

In der Privatkomödie (l'image) ſpielt die Gräfin Redern allerliebſt.

Batzenburg iſt ein ſchönes und grandioſes Etabliſſement mit Friſche und herrlichen Bäumen. Die Fahrten mit der Prinzeſſin und Herzogin von Sagan ſind in dieſer ſchönen Umgebung doppelt intereſſant. Abends ſingt die Gräfin Roſſi, man ſpielt kleine Spiele, und die Geſellſchaft ſcheint luſtig. Ich werde dabei viel mehr ausgezeichnet, als ich es prätendiren kann, und dennoch — wünſche ich mich fort ohne recht zu wiſſen, wohin, denn das Wahre, das wirklich mich Befriedigende, habe ich noch nicht gefunden.

Den 6.

Angenehmer Ritt auf der Lokomotive nach Stube des Grafen Arnim, allein in Wald und Wieſen, zum Schluß im Thiergarten.

Den 8.

Zur Tochter der Pleſſen nach Arnſee, wo ich mich nur einige Stunden aufhalte, und zum Grafen Schwerin nach Wolfshagen, dem ſchönſten Park, den ich in Deutſchland kenne. Die Baumſchule im Walde, die engliſchen Paddocks, die Waſſermaſchine, das Monument.

Den 9.

wieder nach Berlin.

Ein Roman, den mir die Prinzeſſin von Preußen in Batzenburg geborgt, gefällt mir ſehr: Grantley Manor, von einer Dame.

Berlin, den 15. September.

Wunderliche Urſach einer Brouillerie sérieuse mit der Prinzeſſin von Preußen. Ich bleibe unvorſichtig, und Weltklugheit iſt nicht meine Sache.

Das hieſige Naturalienkabinet beſucht. Aeußerſt reichhaltige Vögelſammlung. Intereſſante Erzählung der Vergiftung des großen Elephanten mit 10 Unzen Blauſäure. Er lebte noch eine Viertelſtunde unter fortwährendem furchtbaren Geſchrei. Nach dem Tode war Gehirn, Rückenmark u. ſ. w. alles ein blauer Brei, und der mich Umherführende, ſich damals mit einem Meſſer ganz leicht verwundend, das vorher in Berührung mit dieſer Maſſe gekommen, aber abgewiſcht worden war, litt ſechs Monat an dieſer Wunde, und ward erſt nach einem blauen Ausſchlag im Geſicht geheilt.

Wunderbare Begebenheit mit einer außerordentlich ſchönen Frau, ganz ſchwarz gekleidet, die im Vorbeifahren mich lächelnd aber mit einem unvergeßlich unheimlichen und doch unwiderſtehlich anziehenden Blick anſieht. Ich laſſe augenblicklich halten, und ſpringe aus dem Wagen auf dem Opernplatze, wo nirgends eine Thür oder eine Straße iſt, wo ſie hätte hereingehen, noch eine Straße in dieſer kurzen Zeit hätte erreichen können. Dennoch iſt ſie verſchwunden, wie in die Erde geſunken! War das eine Erſcheinung, und was bedeutet ſie? Sie glich täuſchend dem Portrait der Lola Montez.

Den 16.

Unterhaltung mit Braſſier, die ſehr folgenreich für mich werden kann. Es iſt vom Ankauf eines Gutes in reizender Gegend auf Euböa die Rede.

Den 28.

Wieder zehn Tage an einer ſehr heftigen Influenza gelitten. Ammoniak innerlich kurirt mich wunderbar in zwei Tagen.

Mit vielem Intereſſe „Martin“ von Eugène Sue geleſen, das mir beſſer gefällt als der Juif errant. Drollige Geſchichte des homme poisson, die damit endet daß Eugène Sue ausruft: «Toute la science de la vie est là — faire croire à ses nageoires.»

Berlin, den 4. Oktober.

Einen Brief von einer alten Liebſchaft, der * die gern trotz unſeres Alters noch einmal anknüpfen möchte. Ich kam doch zum Rendezvous bei ihrem Schwager, und ſah ſie ganz gern wieder, obgleich ſie etwas klapprig geworden.

Diner bei Redern, mit Raupach und Ranke. Dieſe beaux esprits ſind intereſſant, aber zuletzt wird man doch immer inne, daß es ihnen an dem fehlt, was die ariſtokratiſche Welt gute Erziehung nennt, und ſich bei dieſem Mangel nie recht behaglich fühlt.

Den 6.

Angenehmes Souper mit Dr. G. einem liebenswürdigen und ſehr unterrichteten Schmeichler und bonvivant. Er erzählt mir von Hahnemann und Paracelſus, und verſichert die Cholera, wenn bei Zeiten gerufen, jedesmal ſicher zu kuriren. Er hatte aber damals ſchon eine Flaſche Champagner geleert.

Den 9.

Ueber Frankfurt, Görlitz (wo ich eine ſehr ſchöne Frau, Generalin Pavloff, eine Südruſſin kennen lerne). Leider reiſten wir in entgegengeſetzter Richtung. Die üppige, angenehme Gegend von Görlitz nach Bautzen über Löbau me rappelle douloureusement les sables de Branitz. Je finirai par acheter une terre dans ce pays.

In Dresden nichts neues. Das Theater ſchlecht. In der Stadt Wien (guter Gaſthof) ein Kurioſum. Auf der gedruckten Karte, die in jedem Zimmer an der Wand hängt, deutſch und franzöſiſch, iſt Kellner (garçon) mit sommelier, und Hausknecht mit valet de chambre überſetzt.

Schon ſeit ein paar Monaten intriguirt mich durch ihre ſehr gut geſchriebenen Briefe eine Schauſpielerin, die ſich als vornehm geboren ausgiebt, und der ich aus Mitleid ſchon 60 bis 70 Thaler geſchickt habe, aber argwöhniſch geworden, gab ich ihr in Dresden (Reiſegeld ſchickend) ein Rendezvous unter fremdem Namen. Sie iſt aber nicht gekommen, und hat mich ohne Zweifel mit ihrer Noth angeführt.

Branitz, den 26. Oktober.

Wie immer den halben Tag mit Bauten und Anlagen, den anderen Theil mit Leſen beſchäftigt.

Dumas' Monte Chriſto beendigt, gewiß der beſte Roman Dumas'.

Den 30. Oktober.

Meinen Geburtstag diesmal ziemlich alltäglich in Branitz zugebracht, leider der 62ſte, wo ſich das Alter immer bemerklicher zu machen anfängt, obgleich man immer noch fortlebt und Pläne macht, als ſei man erſt 25 Jahr alt. Das iſt aber auch ganz recht. So lange die Augen noch offen ſtehen, ſoll man thätig im friſchen Muthe ſein. Gott erhalte mich geſund, und ich gelobe mein Pfund nie zu vergraben.

Den 26. November.

Immerwährend fleißig mit Anlagen und Bauten beſchäftigt. Es iſt viel Verdruß dabei, aber auch viel Genuß. Eine ſchwerere Aufgabe als die hieſige konnte es wohl kaum geben, aber mit Talent, Ausdauer und Geld werden viele ſogenannte Unmöglichkeiten überwunden. Sehr regelmäßig iſt mein Tag von 24 Stunden in vier Theile getheilt, ein Viertheil iſt den Anlagen, ein anderes dem Schreiben und Leſen, die zwei übrigen Viertel Schlaf und Eſſen gewidmet. Ce n'est pas la vie d'un héros sans doute, mais le temps passe assez agréablement, et plus vite que je le voudrais.

Den 29. November.

Allerlei Verdruß in der Adminiſtration. Nachläſſige, wenig gewiſſenhafte oder unfähige Leute. Die Richtung der heutigen Zeit ſcheint darauf eine üble Einwirkung zu haben, das heißt, es giebt kaum zuverläſſige Beamte mehr.

Sehr viel Belehrung und nachhaltigen Troſt bei jedem Ungemach des Lebens habe ich aus einem vortrefflichen Buche geſchöpft, Wilhelm von Humboldt's Korreſpondenz mit einer Freundin. Kein Buch hat einen ſo günſtigen Eindruck auf meine Moralität gemacht, weil es mich in dem Beſten was ich ſelbſt gedacht, beſtärkt und noch mehr erhellt. Ich hätte in Wilhelm von Humboldt keinen ſo edlen, ſo gediegen gefühlvollen Karakter geſucht.

Branitz, Dezember.

Dies Vierteljahr ward gut für die Anlagen mit großer Energie benutzt, und an hundert große Bäume unter anderen gepflanzt. Die elende Kottbuſſer Gegend, und die noch elendere Race Menſchen, welche ſie bewohnen, werden mir einſt viel Dank ſchuldig ſein, und die Ueberzeugung etwas dem großen Geiſte der Natur Wohlgefälliges zu thun, entſchädigt mich reichlich für ſchwere und bedeutende Opfer. Aehnlich iſt es mit meinem Verhältniß zu Lucie, vieles für ſie thue ich um Gottes und der Liebe willen.

Ein deutſcher Schriftſteller ſagt: „Der Handel, obgleich er von dem Motiv des Intereſſes ausgeht, führt dennoch, wie die Erfahrung lehrt, auch Höheres in ſeinem Gefolge, vermehrte Intelligenz und Moralität."

Es ließe ſich wohl entwickeln, daß gerade deshalb weil er von einem geregelten und geſetzlichen Intereſſe ausgeht, die Folge ſo ſein muß. Der wohlverſtandene Egoismus kommt ganz naturgemäß zuletzt zu dem chriſtlichen Prinzip: „thue Anderen was Du willſt, daß Dir die Leute thun", denn er muß im Fortſchreiten einſehen, daß der Egoismus des Einzelnen nur dann nachhaltig prosperiren kann, wenn er auch den der Anderen reſpektirt, Vortheile nimmt, aber auch Vortheile giebt. Staatsmänner ſollten, meines Erachtens, in allen Beziehungen ſtets dieſes Prinzip im Auge behalten. Mit dem ächt religiös chriſtlichen der Entſagung, obgleich für den Einzelnen, der es erreichen kann, das höchſte Heil wird man die Maſſen nie bewegen noch befriedigen. Ohne den Zollverband hätte nie auch nur die Hoffnung einer deutſchen Einheit bei uns auftauchen können, und was wirkt hier ſo mächtig? Nichts wie das Intereſſe, der zum Heil des Ganzen geleitete Egoismus.

Wie ſchön ſagt Ovid: „Das herrliche Antlitz des Menſchen iſt gebaut um nach dem Himmel zu ſchauen.“

1848.

Branitz, den 1. Januar.

Immer noch hier eingeſchneit, durch einen Anfall von Grippe an die Stube gefeſſelt wie im Gefängniß. Doch vertrage ich dieſe Lebensart ganz gut, nämlich um Mittag erwache ich gewöhnlich, frühſtücke nach vorläufigem Waſchen im Bett, und leſe dabei Zeitungen und Journale bis gegen 3 auch 4 Uhr. Dann Toilette und Schreibeſtation bis 7 Uhr. Diner faſt immer allein mit Lucie und Billy, wozu ich wenig Appetit mitbringe. Nach Tiſch eine Parthie Schach mit Billy, dann drei Robber Whiſt à deux mit der Fürſtin, wobei ſtets viel geſtritten wird. Zuletzt Konverſation von einer Stunde bis zwei Stunden tête-à-tête mit Lucie. Dazu den Tag vier bis fünf Pfeifen Latakiah. Um 2 oder 3 Uhr zu Bett, und anderthalb Stunden oder nach Umſtänden länger oder kürzer Lektüre im Bett. Vor 4 oder 5 Uhr lege ich mich ſelten auf's Ohr, ſchlafe dann in der Regel gleich ein, und ſtets mit anhaltenden, lebhaften aber meiſt unſinnigen Träumen bis Mittag, pour recommencer la même chose.

Die Mutter Goethe's war eine ſehr praktiſche Frau, was man in ihrem großen Sohne wiederfindet wie ſelten bei einem Dichter. Im hiſtoriſchen Taſchenbuch finde ich folgende Aeußerung von der geſcheidten Alten aufgezeichnet: „Wer wird ſich grämen, daß nicht immer Vollmond iſt, und daß die Sonne im Herbſt nicht ſo warm macht als im Sommer. Nur das Gegenwärtige gut gebraucht und gar nicht daran gedacht daß es anders ſein könnte, ſo kommt man am Beſten durch die Welt.“

Weimar, den 6. Januar.

Ueber Bautzen, wo der Schnee die Eiſenbahn ungangbar gemacht hatte, und der Wind Schnee und Staub ſo widerlich gemiſcht hatte, daß die ganze Natur nur grau in grau gefärbt erſchien, ſehr frierend nach Dresden gefahren, den anderen Tag nach Leipzig, wo ich im Hotel de Bavière ſehr comfortable, im Gegenſatz zu Dresden, mich eine Nacht ausruhte, und am dritten Tage mit einer Freundin des Virtuoſen Liszt, einer Ruſſin, und dem Grafen Kleiſt (der vom einſt „ſchönen Kleiſt“ heute der dicke Kleiſt geworden iſt), nach Weimar, wo ich mit der Prinzeſſin von Preußen zugleich ankam. Wie immer vom Hofe ſehr gütig aufgenommen, das Geburtsfeſt des Großherzogs mitgefeiert, zweimal dem Theater (einer langweiligen Oper, der Schiffbruch) in der Großherzoglichen Loge beigewohnt, und nach fünf Tagen dem mir etwas zu génanten Hofleben entflohen nach

Jena, den 10.

Hier lebe ich angenehm nach meiner Bequemlichkeit, bitte alle Abend drei Profeſſoren zum Eſſen, und erfreue mich belehrender Unterhaltung. Vorgeſtern beſichtigte ich mit Profeſſor Stickel, meinem gefälligen Cicerone, das orientaliſche Münzkabinet, wobei eine ſehr ingenieuſe und praktiſche Vorrichtung zur Aufbewahrung und Studium der Münzen, ohne Gefahr der Verlegung oder Entwendung, überall nachgeahmt zu werden verdiente. Außer vielen ſeltenen Münzen von wunderbarer Erhaltung für ihr Alter, eine merkwürdige kleine goldene Kamee, welche man mit Hülfe der Münzen deutlich als die des Chan Tſchanibeck (Seelenfürſt) von der goldenen

Horde erkennt. Ich habe mir ein Modell derſelben beſtellt. In der Bibliothek, deren Lokal ſehr ärmlich iſt, ſah ich mit viel Intereſſe eine höchſt anziehende Büſte von Hegel, mit der das garſtige Geſicht Schelling's daneben wunderlich kontraſtirte.

Ein großes Miſſale enthält mit viel alter Kirchenmuſik recht gute Miniaturen. Man ſieht hier, daß man ſchon damals ſehr weltliche Muſik mit der kirchlichen vermiſchte, denn ein Stück hat die Ueberſchrift: „Nach der Melodie des Volksliedes (des Gaſſenhauers) Küß' mich, mein Liebchen u. ſ. w." Der botaniſche Garten unter der Obhut des ſehr verdienſtvollen Hofgärtners Baumann leiſtet mit den wenigſten Mitteln alles Mögliche, und bietet eine herrliche Ausſicht auf die Jenaer umgebenden maleriſch geformten Berge. Auf einem ſchönen alten Thurm, an welchem Goethe die Verwitterung der Steine ſtudirte, (die Wetterſeite des Steindachs iſt porös wie ein Schwamm geworden), iſt die Ausſicht noch umfaſſender, und da wo in weiter Ferne die Leuchtenburg ſie ſchließt, beſonders ſchön.

Februar.

Geſtern war die ganze beau-monde Jena's (worunter ein auffallend ſchönes Mädchen) zu einer Vorleſung des Profeſſors Michelſon über Skandinavien verſammelt. Die Vorleſung war gediegen, intereſſant und ſehr freiſinnig, den überall in der civiliſirten Welt ſich immer mehr bethätigenden Drang nach nationaler Einheit vielfach berührend. So Deutſchland, ſo Skandinavien, wobei Herr Michelſon gut auseinanderſetzte, daß ein Bund Skandinaviens in allen gegenſeitigen Intereſſen den mit Deutſchland in ſeiner Folge bedingen müßte, ſobald — und das iſt freilich ein ſchlimmer Punkt — der Sundzoll beſeitigt, und Holſtein und Schleswig von Dänemark in ihrer Deutſchheit anerkannt würden. Zum Eſſen hatte ich den Bibliothekar Profeſſor Götling und den höchſt ausgezeichneten Naturforſcher Schleiden, deſſen Leben der Pflanze ich jetzt leſe, und ſchon einer Vorleſung deſſelben bei Hofe beigewohnt hatte, über Svedenborg, Glauben und Aberglauben. Ganz nach meiner Anſicht erklärte er, daß eigentlich jeder Glaube von anderem Geſichtspunkt als Aberglaube angeſehen werden könne, und ſetzte dann ſehr ſchön hinzu, daß es alſo nur darauf ankomme, ſeinen Glauben oder Aberglauben äſthetiſch zu wählen. Auch ich ſchrieb ſchon: Was man wirklich glaubt, iſt für uns wahr, die abſolute Wahrheit iſt nur in Gott.

Hamburg, den 1. Juni.

Es iſt ſehr unrecht, ſo lange mein Tagebuch verwaiſt gelaſſen zu haben, und gerade in der inhaltſchwerſten Zeit! Aber ich möchte faſt ſagen, ſie war eben zu inhaltſchwer, zu ergreifend, um Luſt zum Schreiben zu behalten, während Europa ſich vom äußerſten Süden bis zum äußerſten Norden mit einziger Ausnahme von England und Rußland völlig umwälzte. Ich war während der Revolution in Berlin, ein unerquicklicher Zuſtand, denn die Regierung iſt erbärmlich, und das Volk unreif in jeder Hinſicht zu dem was es will. Der König gab am Morgen des 19. März Europa ohne alle Noth den Todesſtoß. Seitdem herrſcht bis heute eigentlich vollkommene Anarchie, doch ohne bedeutende Exzeſſe, und nur fortgeſetzt von Dummheiten von jeder Seite, eine Lage der Dinge, wie ſie nur bei Deutſchen denkbar iſt, von denen ich nicht mehr glaube, daß ſie je fähig ſein möchten, weder zur Einheit noch politiſchen Größe je kommen zu können. Alles dies vermögen ſie nur zu träumen, nie auszuführen. Ils ont le savoir, mais pas le savoir-faire, und ein Mohr kann ſich nicht weiß waſchen. Ueber kurz oder lang werden wir wieder vom Ausland abhängig ſein, wie auch unſere Revolution nur eine oft in's Lächerliche gehende Nachäffung der franzöſiſchen iſt. Rußland oder Frankreich werden leider entſcheiden, was aus uns werden ſoll, nicht wir.

Ich ſelbſt habe mich, dieſe traurige Wahrheit erkennend, von allem politiſchen Handeln ferngehalten, obgleich ich Gelegenheit hatte, mich für Frankfurt wählen zu laſſen, aber leeres Stroh zu dreſchen iſt nicht meine Sache, nur für den Prinzen von Preußen habe ich aus Gerechtigkeitsliebe, ſo wie aus perſönlichem Attachement, einige Aufſätze in die Zeitungen einrücken laſſen, die auch nicht ohne Wirkung geblieben zu ſein ſcheinen. Um einen engliſchen Wagen abzuholen und mich zu zerſtreuen, reiſte ich hieher. In der erſten Klaſſe der Eiſenbahn fand ich nur einen Amerikaner, der durchaus ein gebildeter Gentleman war. Er ſagte mir eine hübſche Bemerkung über unſere beiderſeitigen Nationalkaraktere. Hier, meinte er, wolle niemand in der erſten Klaſſe reiſen, weil in der That die zweite ebenſo bequem und doch viel wohlfeiler ſei. Auf den amerikaniſchen Eiſenbahnen habe man nur eine Klaſſe, weil, wenn mehr wären, auch der ärmſte Amerikaner aus Ambition immer die erſte wählen würde. Er ſchloß damit, zu verſichern, daß eigentlich mehr ariſtokratiſcher Sinn in Amerika als in dem europäiſchen Kontinent zu finden ſei, weil bei ihnen eigentlich jeder der Erſte ſein möchte. Auch glaubte er an eine baldige Trennung und große Umwandlung in Amerika, im entgegengeſetzten Sinne von Europa. In hundert Jahren enthält vielleicht Amerika mit ſeiner ſteigenden Macht nur ſtolze Monarchieen, Europa arme Republiken.

Hamburg gefällt mir ſehr. Gutes Leben und reizende, mannigfaltige Umgebung. Ich bin inkognito hier, und habe keinen Bekannten beſucht, um ganz frei zu ſein. Alle Abende gehe ich in's Theater. Das deutſche iſt ſchlecht, nur die Oper ganz gut; im Thaliatheater ſind gute Schauſpieler, und ein ſehr gutes Enſemble. Beide Häuſer anſtändig und comfortable. Der Brand hat Hamburg, ſo weit er gereicht, zu einer ſchönen Stadt gemacht. Leider war ich mehrere Tage unwohl.

Die Monate April und halben Mai habe ich in Branitz zugebracht, ganz allein, und trotzdem, daß ich durch die Ereigniſſe ſchon mein halbes Vermögen verloren habe, und der Himmel allein weiß, ob der Reſt nicht ebenfalls nachgeht, meine Anlagen mit allem Eifer fortgeſetzt. Es iſt ſchon wahr, daß ich nur künſtleriſch ſchaffend in meinem wahren Elemente bin. Dies iſt mein mir von der höheren Macht über uns beſtimmter Beruf, wie ich immer mehr einſehe. Meine Haupteigenſchaft iſt der Geſchmack — der in allem das möglichſt Vollkommenſte zu erreichen ſucht, und es zu finden verſteht. Nur gehören freilich hierzu immer bedeutende Mittel, die mir im größten, und Tauſende erfreuenden Maße, nur entweder ein ſehr koloſſaler Reichthum oder eine St. Simoniſtiſche Staatsverfaſſung gewähren könnten, wo — Jedem gegeben werden ſoll, was zu allen gemeinnützigen Thaten irgend erforderlich ſein kann — nach meiner Anſicht die erhabenſte Idee, weil dadurch allein Sitte und Staat mit der Natur in Einklang zu bringen wäre, das Angeborene überall ſeine freie Entwickelung durch ſichere äußere Unterſtützung fände, Jeder in Wahrheit der Schmidt ſeines eigenen Glückes werden könnte, was, ſo lange die Privatfamilie, Ehe und Vererbung im jetzigen Sinne die Grundpfeiler der Geſellſchaft bleiben, unmöglich iſt. Einen wirklichen Fortſchritt der Menſchheit kann ich mir nur auf dieſem Wege denken. Bis dahin laufen wir immer nur im Kreiſe, im cercle vicieux herum!

Potsdam, den 5. Juni.

Die Reſidenz ſcheint ſich hieher zu ziehen, da jederman von Berlin degoutirt iſt. Ein ungewöhnliches Leben herrſcht jetzt hier, und die Natur iſt friſcher als ich ſie ſonſt geſehen. Ich beſuchte mit meiner Nichte Marie die neue Friedenskirche, die mir wohl gefiel, deſto weniger die neuen Lennéſchen Anlagen darum her. Man ſtimmte eben die Orgel, was einer Katzenmuſik ähnlich war. Mit großem Intereſſe ſah ich nachher die Zimmer Friedrichs des Großen, und eine zwei Jahre vor ſeinem Tode gefertigte Marmorbüſte, die jeden inneren Karakter der Aehnlichkeit hat. Napoleon ſchnitt ſich ein Stück von dem Sammet ab, mit dem Friedrichs Schreibtiſch beſchlagen war, und erlaubte ſeinen Marſchällen ähnliche Reliquien aus dem Vorhang des kleinen Eßzimmers zu entnehmen. Die Wohnzimmer ſind ganz mit Darſtellungen und Bildern der Tänzerin Barberini angefüllt, mit der der König ein zärtliches Verhältniß gehabt haben ſoll, und vielleicht waren ihre Tracaſſerieen und ihre Untreue der Grund, warum er ſich nachher zu einem anderen Geſchmack wandte.

Den 6.

Das Leſen von Nürnberg's „Stillleben“ hat mich auf ſehr beruhigende Gedanken gebracht, die meiner Individualität auch mehr angemeſſen ſind, an die ich mit Freuden glauben kann, während ich in den bisherigen Hypotheſen mich, trotz es mir ſchien, der Verſtand billige ſie, nie recht heimiſch und innerlich überzeugt fühlen konnte. Ich war eigentlich Atheiſt, denn ich dachte mir die Gottheit als die Abſtraktion des Alls ohne Perſönlichkeit, etwa gleichwie eine Nation, zum Beiſpiel Engländer, Deutſche u. ſ. w., die im Geſammtbegriff gewiß etwas reell Exiſtirendes, auch eine Einheit und Mannigfaltigkeit zugleich iſt, und doch keine Perſönlichkeit, ſondern nur aus Millionen Perſönlichkeiten, in einen Begriff zuſammengefaßt, beſteht.

Ebenſo dachte ich mir den Geiſt als eine ruhende Kraft, die nur durch die Vermiſchung mit der Materie — durch einen Körper — zum Leben, zur Individualität kommen könne, iſt der Körper todt aber wieder, wie der einzelne Tropfen in's Meer, in das geiſtige Element zurückfließe, um in neuen Formen wieder zu einem anderen Leben, durch neue Kombination, zu erſtehen. Dieſer Anſicht bleibt aber etwas Unerquickliches, das ich nie überwinden konnte, etwas, möchte ich ſagen, die erhabene Idee Gottes nicht Ausfüllendes, ja, ihrer Unwürdiges.

Jetzt ſehe ich meinen Irrthum ein. In Gott ruht alles, gewiß! aber Gott trägt in ſeiner erhabenen, unermeßlichen, ſich bewußten Perſönlichkeit, die ganze Welt als ſeine Schöpfung in ſich, und alle Geiſter, die aus ihm entſprungen, ſind perſönlich wie er. Wir leben alſo als ſolche fort, gewiß immer in neuen Körpern, aber mit folgerechtem, nothwendigen Bezug auf die Vergangenheit. Strafe und Belohnung, immer ſteigende Veredlung, und auch theilweiſes, ſelbſtverſchuldetes Herabſteigen giebt es, wenn auch nicht fortdauernde ſpezielle Erinnerung des Unweſentlichen, das uns in jeder neuen Exiſtenz nur ſtören könnte. Nur nehme man den Begriff von Strafe und Belehrung nicht im theologiſchen und Schulſinne. Sie ſind vielmehr die nothwendigen, ſelbſt Gott vielleicht unabänderlichen, auf die Geſetze des Geiſtes unwiderruflich gegründeten Folgen deſſen, was man an ſeinem eigenen Weſen ſchafft, in ſo weit dies frei iſt, zu thun oder zu laſſen. Ob Gott in einzelnen Fällen ſpeziell in den Lebensgang der Geiſter eingreift, das können wir nicht entſcheiden, ich möchte aber eher glauben, daß die unendliche Weisheit ſeiner Geſetze dies ganz unnöthig macht; dennoch liegt im Gebet und in dem liebenden Vertrauen zu Gott eine wunderbare Kraft, dieſes Myſterium mag erklärt werden wie es will, ſei es durch wirklich unmittelbare Kommunikation mit der Gottheit, oder durch eine verborgene Eigenſchaft unſeres eigenen geiſtigen Weſens, das ſchon durch das innigere Nähern an die Gottheit im inbrünſtigen Gebet, Troſt und Beruhigung, ja Freude ſelbſt in der Qual hervorrufen kann.

Nichts alſo im Leben iſt verloren, Gutes wie Böſes, Nützliches wie Unnützes, Kunſt wie Wiſſenſchaft. Alles trägt dem individuellen Geiſte ſeine Früchte in Gegenwart und Zukunft.

Ich danke Gott innig, und dem ehrlichen, kindlichen Mann (mit allen ſeinen menſchlichen Schwächen, von denen er viele hatte, doch nur wie leicht zu verwiſchende Flecken auf einem ſilberweißen Tuch), für die Klarheit, welche ſein Wort jenen Ideen gegeben hat, die zwar in mir, aber undeutlich, ſchlummerten, und jetzt wie eine Sonne über mir glänzen. Und dabei bleibe es in Ewigkeit. Daß dieſer Glaube ſchon, wenn auch halb unbewußt, in mir war, beweiſt mir am Beſten, daß bei allem meinen Schaffen der Gedanke mich nie hinderte, daß ich ſelbſt es theils weder vollenden, noch das Reſultat in ſeiner ſchönen Entwickelung je genießen könne. Ich freute mich ganz unegoiſtiſch, daß Andere es genießen würden, und fühlte dunkel, daß es auch mir dennoch nicht verloren ſein könnte — denn es bildete mich ja weiter.

Diner in Sanſſouci und intereſſante lange Unterredung mit dem König, den ich, trotz des ſchweren Erlebten nicht im Geringſten verändert finde.

Berlin, den 25. Juli.

Wieder eine Woche in Hamburg ſehr angenehm zugebracht, und es ungern verlaſſen. Mit dem Generalkonſul Oswald beſah ich das Schiff der Seehandlung, der preußiſche Adler, größter Zweimaſter, ſehr ſchön und bequem eingerichtet. Ich beſtelle mir einen Newfoundländer Hund beim Kapitain. Chineſiſche Merkwürdigkeiten bei Oswald. Der Tapezier Werner, ein gebildeter Handwerker Schlechtes Diner bei Hänlein, gutes bei Jeniſch, deſſen Haus und Villa beide ſehenswerth ſind, gediegen und zweckmäßig im vollſten Grade. Bekanntſchaft mit Birch-Pfeiffer wieder angeknüpft, die mich amüſirt.

In Potsdam ein paarmal bei der Prinzeſſin geſpeiſt, geſtern war auch der König dort, ſtets vom beſten Humor.

Nach Branitz abgereiſt.

Branitz, Auguſt.

Anlagen und Häusliches. Ziemlich wohl, und ganz angenehmes Stillleben. Zeitungsleſen nimmt einem in dieſer gefährlichen Zeit den halben Tag ſchon allein weg.

Les quarante cinq. Allerliebſter Roman von Alexander Dumas, deſſen Muſe nie ermattet. Eine Bemerkung darüber tröſtet mich über das viele Geld, was ich verwende (in den Augen der Philiſter ſehr thörichterweiſe wegwerfe), um die hieſige Wüſte meinen Ideen von Schönheit und Geſchmack anzupaſſen. Les esprits d'une certaine valeur sacrifient volontiers le matériel au triomphe de l'idée — und hinſichtlich meines Strebens, meine Umgebung in allen Dingen, lebende und todte, ſtets in Einklang mit meiner Natur zu bringen, folgender Ausſpruch: Les gens d'un esprit supérieur ou d'une vie surabondante ne peuvent marcher seul dans l'existence; ils accompagnent chacun de leurs sens, chacun de leurs penchants, de toute chose en harmonie avec eux, et que leur force attractive entraine dans leur tourbillon, de sorte qu'au lieu d'avoir vécu et senti comme les gens ordinaires, ils ont décuplés leurs sensations et doublé leur existence.

Berlin, den 18. Auguſt.

Trotz der Cholera, die hier herrſcht, hergereiſt, um Beſtellungen wegen meiner Anlagen zu machen, denn die Kunſt iſt doch einmal mein Beruf in der Welt.

Köln, den 20.

In 23 Stunden mit der Eiſenbahn hieher. Unterwegs eine recht liebenswürdige Frau aus Bukareſt, eine hübſche Deutſche und ihr Mann, ein unausſtehlicher Franzoſe. Den Dom beſehen, und eine große Meſſe darin gehört mit ſchöner Muſik. Die neue Reſtauration und Ausſchmückung mit Farben iſt ſinnig und ſchön, die Fenſter des Königs von Baiern faſt das Beſte, was ich von neuer Glasmalerei geſehen, doch haben die Farben nicht das Durchſichtige der alten, und auch nicht deren fromme Naivetät und Schwung, obgleich ſie zehnmal korrekter gezeichnet, und auch weit beſſer gemalt ſind. Die goldenen Gewänder der Prieſter und ihre ſeltſamen Ceremonien brachten mir freilich das goldene Kalb und Baalsprieſter in die Gedanken, doch iſt ja alles dem großen Gott zu Ehren, und nur menſchlich dabei für Auge und Ohr wie ein unterhaltendes Schauſpiel, mit dem der höchſte Verſtand ſo lange die civiliſirte Welt beherrſcht hat, und zum Theil noch beherrſcht, daß man Ehrfurcht dafür haben muß. Ein guter proteſtantiſcher Prediger und ein Attaché des Herzogs von Bordeaux waren ziemlich derſelben Meinung. Das goldene Grab der drei Könige mit Kameen u. ſ. w. beſetzt, koſtet offiziell 1 Thaler 15 Silbergroſchen, und iſt durch kunſtreiche Arbeit ausgezeichnet. Im Muſeum ein ſchöner heiliger Franziskus von Rubens. Seine berühmte Kreuzigung Petri ſpricht mich weniger an, obgleich wundervoll gemalt. Rubens Haus, worin Marie von Medicis ſtarb, iſt ſehr moderniſirt. Die Apoſtelkirche, ein rein byzantiniſches Muſter. Im Theater „Templer und Jüdin“, von Marſchner, lärmend, gelehrt und ohne Melodie wie die neuere deutſche Schule, und ſchlecht gegeben; ſchmutziges, dunkles Theater. Mein Gaſthof, Bellevue, gut und mit ſchöner Ausſicht. Auffallend iſt es, daß junge Mädchen aus den beſten Häuſern ohne alle Begleitung hier ausgehen, was freie Sitten hervorbringen muß, denn Gelegenheit macht Diebe.

Den 21.

Mit dem Dampfſchiff unter fortwährendem Regen nach Koblenz. Engländer wieder überall. Nicht recht wohl.

Koblenz, den 22.

Trotz Regen und ſchwarz herabhängenden Wolkenſchleiern nach Stolzenfels, das mich, Gegend und Schloß, ganz befriedigten. Andere projektirte Touren, ſo wie eine Exkurſion auf der Moſel nach Trier muß ich wegen des opiniatren Landregens aufgeben. An meine liebe Alte geſchrieben, nach der ich mich recht ſehnte, und den halben Tag melancholiſch zu Haus geblieben, und drei Theile »l'envie« von Eugène Sue geleſen. Immer noch etwas unwohl, und die große Iſolirtheit macht mich auch krank. Je vieillis, et il sera bientôt temps de me retirer du monde, denn ich fühle mich für alles abgeſtumpft, mit einziger Ausnahme meiner ſchaffenden Kunſt, und daher wird zuletzt Branitz noch das Beſte für mich bleiben, obgleich der Schauplatz freilich beſſer hätte gewählt werden können.

Den 23.

Nach Frankfurt. Mit dem Dampfſchiff bis Bieberich, wo ich ſchöne Treibhäuſer mit blauem Glas beſichtige; an den übrigen Anlagen iſt nicht viel. Eine engliſche Familie auf dem Schiff, worunter ein hübſches Mädchen, wie für das Theater gemacht. Köſtliche Nationalkarrikaturen. Die Mädchen ſaßen feſt auf Stühlen, die ſie, wenn ſie ja einmal aufſtanden, ſtets mit ſich forttrugen, ſahen faſt nichts an, ſtudirten aber fortwährend im Guidebook. Deſto mobiler war der alte Papa, immer umherlaufend und bald dieſen, bald jenen mit den dümmſten Fragen beſtürmend. So frug er mich einmal, welches eigentlich die rechte und welches die linke Seite des Rheins ſei? Es waren wieder ein Dutzend natifs des großen Albion gegenwärtig. Einer davon, mit dem ich mich unterhielt, um mich im Engliſchen zu üben, machte mir unbewußt das Kompliment, daß er kein beſſeres Reiſewerk über England kenne, als das von Prince Pückler-Muskau. Dieſer of course erſchien mir als a clever man. Mit Dampfwagen (die ich ſchlecht fand), nach Frankfurt.

Frankfurt, den 25.

Die Paulskirche iſt ein ſchönes Lokal für die Nationalverſammlung; man hört aber nicht gut. Ich blieb drei

Stunden, während deren nur ſehr mittelmäßige Redner auftraten. Wetter immer noch ſehr unſicher. Auf dem großen Kirchhof ein ſehr hübſches, großartiges Etabliſſement, deſſen gleichen ich in Deutſchland nicht kenne, mit lieblichen Gebüſchen, unter denen auch eine Ceder vom Libanon, und einem Meer von Kreuzen unter Blumen — ward ich derb durchnäßt. Das Grabmal des Kurfürſten von Heſſen mit bombirtem rothen Glas aus einem Stück in den Fenſtern, nimmt ſich ſehr würdig aus.

Aſchaffenburg, den 26.

Mit Eilwagen nach Aſchaffenburg, ein angenehm gelegener Ort mit endloſen Promenaden und herrlichen, alten Bäumen. Bei der Ruine eines alten Schloſſes im Park ſteht die höchſte italieniſche Pappel mit Doppelſtamm, die ich je ſah. Ich ſchätze ſie gegen 150 Fuß. Um das römiſche Haus König Ludwigs zu ſehen, mußte ich den Profeſſor Ludwig (einen lieben, ganz ſeinem Amt lebenden Mann), an ſechs verſchiedenen Orten aufſuchen. Die Idee dieſes römiſchen Hauſes iſt eine ſehr glückliche, denn eine 2000 Jahr vergangene Zeit wird hier mit pedantiſcher Genauigkeit wieder vor das Auge geführt, und von ausgezeichneten Künſtlern ausgeführt. Welche heitre Welt der Kunſt und des Lebensgenuſſes, welcher edle, verfeinerte Geſchmack, welcher Farbenreichthum und welch ſchönes Ineinanderwirken aller Künſte! Auch der Platz iſt gut vom König gewählt, mit prachtvoller und zugleich lieblicher Ausſicht.

Den 27.

Mit einem Hauderer nach Lohr durch den Speſſart, ſchöne Gegend, fruchtbares Land. Noch ſchöner den 28. zwiſchen Lohr und Hammelburg. Gerührt und froh mache ich einen Theil der Tour zu Fuß, von der Schönheit der Natur wieder ſo kindlich angeregt, daß mir aus Freude über gleich Blumen rankende üppige, rothe Ketten von Hahnebutten, blauen Früchten der Schlehen, Pflaumen und Birnen, unter deren Menge die Aeſte brachen, faſt die Thränen in die Augen traten, in Anbetung des ewigen Schöpfers dieſer ſich ewig erneuernden Pracht. Der Karakter dieſer Gegend iſt meinem Geſchmack beſonders angemeſſen. Dicht bewaldete Berge, der Fluß im Thal, umgeben von den hellgrünſten Wieſen, ſtets ſchöne, aber nie ſich zu weit erſtreckende Ausſichten. Nahe dem Fluß ſah ich ein Dorf und Schloß, Steinbach, und erfuhr, daß es den Erben Hutten's gehöre. Eine Meile weiter eine herrliche Ruine aus dichtem Walde hervortretend, unten eine Mühle, ein Bach, der in den Main fällt, und aus enger, grüner Schlucht hervorſtrömt. Die Lage war ſo ſehr nach meinem Sinn, daß ich mir die Sache ad notam nahm. Burg Schönrein zwiſchen Lohr und Gemünd. Bei Hammelburg iſt die Saalburg beſonders von der Stadt aus über ſmaragdfarbige Wieſen geſehen, ebenfalls ſehr pittoresk, die Umgegend aber zu kahl. Abends in Kiſſingen angelangt, wo ich gleich auf eine Weimar'ſche Bekanntſchaft, Frau von Helldorf, treffe, und die eines baier'ſchen Regierungsrathes Flämiſch mache.

Kiſſingen, den 29.

Ich wohne im Kurhauſe, nicht gut. Der Badearzt behauptet, daß ich Kiſſingen brauchen muß. Ich will es aber bis zum nächſten Jahr aufſchieben, wenn ich dann noch lebe, da ich unmöglich mein ſchönes Reiſeprojekt aufgeben kann.

Den 30.

Wie grauſam iſt der Menſch! Ich ſah heute Forellen fangen, welche lebendig aufgeſchnitten und ausgeweidet wurden. Als ich es der Magd verwies, und ihr ſagte, ſie ſolle die armen Thiere doch erſt tödten, lachte ſie, und meinte: das käme wohl auf eins raus, denn ſterben müßten ſie doch. Es iſt etwas Furchtbares in dieſer durch die ganze Natur fortlaufenden Naivetät des grauſamſten Egoismus — denn nur aus Faulheit handelte das übrigens ſehr treuherzig und gutmüthig ausſehende **Mädchen** ſo kannibaliſch. Es ging ſo ſchneller und bequemer für ſie, weiter dachte ſie nichts dabei. So ſind die armen Thiere gänzlich hülflos gegen uns, eigentlich überall der Schwächere gegen den Stärkeren, wo nicht die Menſchen ſelbſt Vorkehrungen dagegen getroffen haben. Wir müſſen geſtehen, daß, was wir Vorſehung nennen, ſich nicht darum kümmert. Wenn wir ſelbſt nun auch höheren Organiſationen ſo hülflos unterworfen wären, ohne es zu wiſſen — ein beunruhigender Gedanke!

Im Reſtaurant zur Oelmühle gegeſſen, der von zwei Jungfern gehalten wird, wovon die eine 75 und die andere 42 Jahre zählen. Auf der Promenade Frau von Hohenhauſen, die Dichterin und Mrs. Robertſon, Verfaſſerin des Lebens der Königin von Preußen, kennen gelernt, ferner den Regierungspräſidenten Grafen Fugger und Andere. Alten Bekannten in Graf Laporta wiedergefunden, der mir das Kiſſinger Waſſer empfiehlt.

Den 31.

Nach der Bodenlaube mit Mrs. Richardſon, der dicken Miß * und Herrn Flämiſch. Der letztere ein geiſtreicher Mann.

Den 1. September.

Auf dem Altenberg mit Flämiſch. Er erzählt mir die Inſchrift auf der Hauptquelle in Ems.

Den 2.

Nach Boclet. Zu Haus zu Fuß gegangen. Merkwürdige Antwort des Bauernknaben: (Ich bete.) Der 1600 Fuß tiefe arteſiſche Brunnen hat bereits 75,000 Florin gekoſtet. Neue Theorie über die Erde. Mehr oder weniger dicke Rinde. Leere mit Dämpfen und Gas angefüllte Region; in der Mitte ein glühender Kern. Flämiſch theilt mir folgende ältere Prophezeihung mit: Im Jahre 47 möchte ich kein Baum ſein, (nie war ein reicheres Obſtjahr, und die Bäume mehr von Obſt erdrückt), im Jahr 48 kein Fürſt, (wir wiſſen, wie es ihnen geht), im Jahr 49 kein Soldat, (dies iſt zu erwarten), wer 50 erlebt, der mag Gott für ſein Glück danken. (Die Cholera ſchon da, und der Krieg vor der Thür.)

Den 8., früh 5 Uhr.

Das partielle Brunnentrinken hier ſcheint mir doch nicht zu bekommen, denn ich habe heute Nacht an einer abſcheulichen Indigeſtion gelitten, und nicht ſchlafen können. Nur eine halbe Stunde dicken, unruhigen Schlummer, während deſſen einen wunderlichen Traum. Meine gute Schnucke (die mich doch ſchon ſeit lange nicht mehr ſo liebt als ſonſt) heirathete einen Anderen hinter meinem Rücken. Sie war wieder jünger im Traum, ſo als ich ſie heirathete. Ich fand ſie, da ich ihr nachgereiſt, in einer Stadt mit ihrem neuen Bräutigam, einem hübſchen, ſanften, ſehr anſtändig ausſehenden Mann, ihrer Tochter, die mich triumphirend anſah, meiner verſtorbenen Schweſter Clementine, der gleichfalls Schadenfreude auf dem Geſicht geſchrieben ſtand, und Andere der Familie. Alle waren im Begriff, zu packen und abzureiſen. Ich weinte und war troſtlos, Lucie auch, wandte ſich aber immer von mir ab, ohne mir Rede ſtehen zu wollen. Eine Diligence fuhr vor, und da ich meine Schweſter aufſteigen ſah, ſprang ich auch auf den Bock, um mitzufahren. Immer weinend und voll Kummer, kamen wir auf der Station an. Ich folgte Clementinen, die auch wieder jung war, auf ihre Stube, und frug, wo Lucie wäre. Sie antwortete lächelnd, ſie wiſſe es nicht, wahrſcheinlich wäre ſie in der Stadt geblieben. In Verzweiflung lief ich durch das Haus, und wollte wieder zurück, da ſah ich durch eine offene Thür Adelheid auf ein Bett hingeworfen, und in der Ecke den Bräutigam mit ſeiner Toilette beſchäftigt, mich ehrerbietig grüßend, als er mich gewahr wurde. Adelheid lachte höhniſch. Ich ſuchte nur nach Lucie, und erblickte in der Ecke noch ein Bette, worin jemand ſich unter der Decke zu verbergen ſuchte. Ich ſprang hin, riß die Decke weg, und Lucie lag darunter im Brautkleide ganz mit Blumenguirlanden bedeckt, und ſchien auch zu weinen, wandte aber trotz meines innigſten Zuredens ihr Geſicht beharrlich von mir ab. Mit einem Schmerzensruf erwachte ich, und fühlte mich entſetzlich unwohl. Zugleich kam der Diener herein, und ſagte, es ſei halb fünf, ich müſſe aufſtehen. Denn ich wollte mit dem frühen Eilwagen ab nach Bamberg.

Sonderbar war es, daß ich gegen den Bräutigam, einen geſetzten, wohlwollend ausſehenden Mann, gar keinen Groll fühlte, nur gegen Adelheid, die mir im Traume wie die Anſtifterin der ganzen Sache und wie mein böſer Geiſt vorkam. Wie unbegreiflich ſeltſam miſcht der Traum Wahres und Widerſinniges.

Nach Bamberg, noch immer krank. In Schweinfurt gefrühſtückt, und das ſchöne Schloß Mainberg in dieſer freundlichen Gegend bewundert. Wie ſo viele alte Adelsſchlöſſer iſt es auch zur Fabrik umgewandelt, und gehört dem Kaufmann, Tapetenhändler Sattler. Ich blieb im wohlbekannten deutſchen Hauſe.

Bamberg, Nürnberg, den 4.

Ein Beſuch bei Herrn Heller, der die zweite Hälfte der Berliner Sammlung, Zeichnungen von Albrecht Dürer hat. Sie ſind, wie das ſie begleitende Tagebuch, ſehr merkwürdig. Viele Frauen ſehen wie Männer aus mit einem Kopfputz, der den kleinen dreieckigen Hüten zu Ludwigs des Fünfzehnten Zeit gleicht, und damals in Antwerpen und Augsburg Mode geweſen ſein muß. Um 1 Uhr nach Nürnberg. Reizender Thalgrund bis Erlangen. Auch Fürth und Nürnbergs Gegend, wenn auch flach, iſt hübſch. Beim Eintritt in die Stadt aber fühlte ich mich wie verjüngt, ſo lebhaft verſetzte mich meine Phantaſie mit einem Wonneſchauer in das Mittelalter. Bei der Lorenzkirche konnte ich faſt nicht vorüber, und freudig ſtaunte ich die vielen wunderlichen, ſchönen, naiven Privathäuſer an, aus denen ſo viel Originalität heraustritt, während bei uns, ohne Schaffungsvermögen in der Kunſt, die Nachahmung alles über einen Leiſten der Mittelmäßigkeit ſchlägt. Noch im Dunkeln bei einer reizend warmen Nacht einen Spaziergang über die Burg in den nahen Anlagen auf den alten Wällen.

Fürth, den 5.

In Fürth die merkwürdige Sammlung Herrn Pickert's von bric-à-brac und Kunſtſachen geſehen, mich aber vorläufig des Kaufens enthalten. Beſuch bei meinem Vetter in Farrenbach, der dort ein ſchönes Schloß von Außen, jedoch mit niedrigen kleinen Zimmern im Innern gebaut hat. Ich war erſtaunt über das ſchlechte häusliche Leben des hieſigen Adels. Ein Diner wie bei einem Pächter, auch ganz bäuriſch ſervirt, zum Getränk ſtand zwar ordinairer, ſaurer Frankenwein auf dem Tiſch, niemand trank aber etwas anderes wie Bier, das in hörnerner Flaſche neben einen auf den Boden hingeſetzt wurde. Nur mir wurden die Beſtecke gewechſelt.

Der Bruder des Hausherrn mit einer recht artigen Frau (geb. Dörnberg) und ein Dutzend Kinder aſſiſtirten beim Diner. Uebrigens Wirth und Wirthin, alle herzlich gute, biedere Leute voller Freundlichkeit für mich.

Nürnberg, den 6.

Sieben Stunden in der Sonnenhitze Alterthümer beſehen. In der prachtvollen Sebalduskirche, die ſo viel Merkwürdiges enthält, fiel mir am meiſten Folgendes auf: 1) ein alter Chor (wo noch einige mauriſche Bögen ſind! Neuer Beweis für mich, daß die gothiſche Baukunſt aus der mauriſchen geboren), und drei merkwürdige Bilder unbekannter Hand aus dem vierzehnten Jahrhundert, wobei eine Verkündigung, die wie nach Raphael kopirt erſcheint, auch ein tiefgedachter Chriſtus, und Zeichnung wie Kompoſition weit beſſer als alles mir ſonſt Bekannte aus dieſer Zeit, 2) die Maſſe herrlicher Arbeiten in Sandſtein, von Adam Krafft in allen Kirchen iſt ſo unglaublich, daß man im Volke noch heute glaubt, er habe den Stein zu ſchmelzen gewußt, 3) der in Holz geſchnitzte Petersaltar, aus dem elften Jahrhundert, vortrefflich trotz der barbariſchen Zeit, 4) die ſchönſten alten Glasgemälde, die ich je geſehen, weil ſie auch höchſt korrekte, geniale Zeichnung mit den übrigen Vorzügen der alten Glasmalerei verbinden. Sie übertreffen weit die in Köln, und ſind alle drei von Veit Hirſchvogel, Contemporain von Albrecht Dürer.

Die kleine katholiſche Kirche von Heideloff reſtaurirt und bunt bemalt iſt ein bijou, der Anblick vom Innern des Portals nach dem Chor von ausgezeichneter Wirkung. Die Lorenzkirche iſt die ſchönſte von allen, und Adam Krafft's Sakramentshäuschen ſchier ein Wunder zu nennen. Ein ſehr hübſches Mädchen führte mich herum, und gab mir einige Zerſtreuungen. Viele höchſt merkwürdige, phantaſiereiche Häuſer, an einem am Fenſter zwei enorme Exemplare von campanula pyramidalis. Hans Sachs und Albrecht Dürer's Häuſer bieten nichts Beſonderes dar. Zwei intereſſante Gemäldeſammlungen in der Moritzkapelle und einem ehemaligen Kloſter. In letzterem das Gaſtmahl beim weſtphäliſchen Frieden von Sandrat mit mehr als hundert Portraits. Der Verräther Piccolomini macht die Honneurs. Das Schloß. Prachtvolle Ausſicht, und eine noch ſchönere Führerin. Ich ſchloß mit dem Kirchhof, wo ich eine höchſt anziehende Unterredung mit einem Unbekannten auf Albrecht Dürer's Grabſtein ſitzend hatte.

Abends nach Regensburg abgereiſt, und dort drei Tage recht leidend.

Den 9.

Der hieſige Dom iſt ebenfalls herrlich, und hat eine Maſſe alter und auch vortrefflicher neuer Glasfenſter u. ſ. w. Die Reitbahn des Fürſten Taxis mit Basreliefs von Schwanthaler intereſſirte mich. Auch ſehr ſchöne Ställe, Gemäldegalerieen neuerer Künſtler (die ſechs Rugendas intereſſirten mich am meiſten), die gothiſche Gruft und Grabkapelle mit wunderſchönen neuen Glasgemälden und der berühmten Chriſtusſtatue von Dannecker (ich ziehe dennoch ſeine Ariadne weit vor, Chriſtus iſt zu modern und zu jung genommen). An der Decke darüber ſteht: Licht, Liebe, Wahrheit; am Poſtament: Durch mich zum Vater. Gutgewählte Inſchriften. Sehenswerther Kunſt- und Antikenladen des Herrn Koch. Nachmittags nach der Walhalla, die alle meine Erwartung übertroffen. Es iſt ein Prachtbau, des alten Griechenlands würdig, der noch nach tauſend Jahren König Ludwig groß machen wird. Alles iſt gediegen, feſt und großartig im edelſten Styl. Zu tadeln hätte ich nichts, als daß viele neuere Büſten ganz unähnlich ſind, und daß die Walkyren ſtatt Menſchenfarbe zu haben, wie Leder oder Wachs angeſtrichen ſind. Vielleicht könnte auch die Decke aus Erz von beſſerem Muſter ſein. Auch die Ausſicht iſt herrlich, und in lieblichem Gebüſch ein allerliebſtes bunt verziertes Haus für die Wächter der Walhalla.

Schloß und Gärten des Fürſten Taxis, dem die Gegend umher gehört, mit Ställen, Reitbahn u. ſ. w. ſehr hübſch. Ich ſah hier einen außerordentlich werthvollen hunter, das beſte engliſche Pferd, das ich ſeit 30 Jahren geſehen, und die Wartung war ſehr gut. Ueberall hat Jeder Zutritt, mit größter Liberalität.

Den 10.

Das alte Rathhaus aus dem dreizehnten Jahrhundert mit Frescobildern, am Seitenhauſe den Kampf und Sieg Kaspar Dolling's mit dem Rieſenritter Krako vorſtellend, iſt merkwürdig, beſonders die wohlerhaltenen Gefängniſſe und Marterkammern, die erſt 1775, glaube ich, unter Kaiſer Joſeph außer Gebrauch kamen. Hier lag der arme Graf Schafgotſch in einer Kammer, wo man weder ordentlich liegen noch ſtehen kann, ein halbes Jahr, ward dreimal furchtbar gemartert, und dann, ſchon halb todt, dennoch geköpft. Die Kuſtodin beſchrieb mir den Gebrauch aller Marterinſtrumente an ihnen ſelbſt mit haarſträubender Ausführlichkeit. Eines hieß der geſpickte Haſe, ein anderes der Reiteſel, ein drittes der Jungfernſchoß u. ſ. w., alle unausſprechbare Qualen hervorrufend. Der große Saal der Reichsſitzungen mit einem ſchlechten Holzſtuhl für den Kaiſer und bloßen Holzbänken für die Fürſten und Grafen zeigt von der Einfachheit unſerer Vorfahren. Ein ſchlechter Tiſch ſtand in der Mitte, an den das Tintenfaß angekettet war, weil einſt daſſelbe von einem Fürſten dem Reichskanzler an den Kopf geworfen worden war.

Nach Paſſau mit dem Eilwagen abgefahren, wo ich in der Nacht ankomme und

den 11.

die ſchöne Gegend, eine der anmuthigſten Städteumgebungen, befahre, zuerſt die herrliche Ausſicht von Mariahilf, dann Spaziergang in lieblichen, grünen Schluchten, auf die Feſtung Oberhaus, wo man die Vereinigung der Donau, des Jun und der Ilz überſieht. Dann im Thal der Ilz nach der Ruine Hals und dem ſogenannten Durchbruch, einem Felſentunnel, um den Lauf des Fluſſes zur Holzflöße abzukürzen, ein ſchönes Werk, in wildromantiſcher Waldgegend. Nach Schloß *, in deſſen Park mich ein Gewitter überfällt, und mich nach Hauſe treibt.

Den 12.

Der Dom, einſt gothiſch, wovon noch ein Theil ſteht, jetzt im italieniſchen Styl mit Roccocoſtuckatur. Leider iſt der Grabſtein unſeres Ahnherrn Pellegrin, Biſchofs von Paſſau, am Ende des neunten Jahrhunderts beim letzten Brande im ſiebzehnten Jahrhundert abhanden gekommen, und alle Mühe ihn aufzuſuchen, war vergebens. In der Kronik, die mir der Küſter gab, ſteht: „von den Bedrängniſſen der Ungarn ſchien Paſſau ſich zu erholen, als einer der merkwürdigſten Biſchöfe im Jahr 971, Namens Pellegrin, zur biſchöflichen Würde gelangte. Er war aus dem Geſchlechte der Grafen von Pöchlarn, wovon einer, Rüdiger genannt, zu Oſtbaiern das Markgrafenthum verwaltete. Das Lied der Nibelungen ſpricht von beiden u. ſ. w.". Abgereiſt.

Die Donau von Paſſau bis Linz ſehr ſchön. Schloß Neuhaus Lage (gehört dem Grafen Taxis) gefällt mir beſonders. Aſchach gegenüber ein hübſches Haus, was zu verkaufen iſt und wo die Sage des Fauſt Geburtsort hinverlegt. (Es gehört einem Meier Müller in Linz.) Gute Bewirthung auf dem baier'ſchen Dampfſchiff. Einige Stunden von Linz öffnet ſich die Gegend. Die Starembergiſchen Schlöſſer Schaumburg und Staufen präſentiren ſich ſchön. Die Wallfahrtskapelle Santa Margeritha, kurz vor Linz, iſt reizend. Abends 5 Uhr nach Linz. Fahrt nach einem der 45 Befeſtigungsthürme, den uns ein Korporal bereitwillig zeigt. Das Theater nicht ganz ſchlecht, Robert le diable, nur die Geiſter lächerlich.

Den 13.

Von Linz bis Wien finde ich die Donau weniger ſchön, ſie geht hier ſchon mit ihren Ausſichten zu ſehr in's Breite. Die Gegend um Pöchlarn flach und unbedeutend. Eine Ruine von Rüdiger angeblich herſtammend, etwas weiter hin, liegt maleriſcher. Bei Tiſch einen ſogenannten öſterreichiſchen Wein kennen gelernt, Vöslauer.

Um 4 Uhr in Nußdorf gelandet, wo man Fiakres nehmen muß. Ich komme gerade zur Emeute, muß aus zwei Thoren wieder heraus, und komme mit Mühe durch die Vorſtädte zum Lamm. So begierig ich auf Briefe war, man konnte nicht in die Stadt kommen. Graf Renard iſt mein Nachbar und beſucht mich.

Den 14.

Ein Dampfbad genommen. Der blinde Eigenthümer erkennt mich nach 7 Jahren an der Stimme wieder, und zeigt mir ſeine wirklich prächtige, ſeitdem angelegte Schwimmanſtalt. Abends im Burgtheater „Treue Liebe“, von Devrient. Gutes Zuſammenſpiel, Fräulein Neumann vortrefflich.

Den 15.

Nach Hietzing und bei Hügel's Direktor Pflanzen (roses montantes etc.) gekauft, und im Reſtaurant gut gegeſſen. Graf Haugwitz kommt an meinen Tiſch unſere Bekanntſchaft zu erneuern. Ich ſah ihn zum letztenmal auf dem Johannisberg. Welche Erinnerungen! Abends am Kärthnerthor Lucrezia Borgia, vortrefflich geſpielt und geſungen, die Hauptrolle von Mlle Caradori, die Uebrigen nicht ausgezeichnet. Eſterhazy ſucht mich unten auf.

Wien, den 16.

Früh in der Nationalverſammlung. Löhnert und Boroſch, die parleurs der Linken, ſetzen dem Miniſterium hart und grob zu. Miniſter Bach und ein Jonak antworten ganz gut. Lokal ſchön, Galerie ſehr zahlreich. Gutes und in angenehmes Geſpräch verlaufendes Diner tête-à-tête bei und mit Eſterhazy. Abends in der Leopoldſtadt: „die Revolution in Krähwinkel“, wo Metternich von Neſtroy ziemlich gut nachgeäfft wird.

Den 17.

Schön uniformirte Nationalgarden ziehen vorbei. Wenig deutſche Farben mehr zu ſehen. Starke Intriguen für ſchwarzgelb in der Stadt. Dr. Marenzell, der Homöopath, 84 Jahr alt. Intereſſant, aber ein wenig verrückt. Dennoch de bon conseil in ärztlicher Hinſicht. Unſinn über Jean Paul, den er mir debitirt. Im Operntheater au fidèle berger. Gut gegeben, viel Enſemble, und die Hauptrolle durch Herrn Erl ſehr gut geſungen und geſpielt.

Den 18.

Das von dem engliſchen Architekten eingerichtete Palais Liechtenſtein beſehen, das ſchönſte und reichſte, das ich je geſehen. Die Thüren mit Glasbelag vorn, um ſie vor Beſchmutzung zu ſchützen. Wenn man einen Flügel aufmacht, geht der andere mit auf. Ungeheure Spiegelthüren drehen ſich ganz, und können in wenig Minuten bei Feſten ganz herausgenommen und vor andere Fenſter geſtellt werden. Andere verſchwinden nach oben, oder nach den Seiten. Wundervolle Perſpektiven durch genau ſich gegenüberſtehende Spiegel hervorgebracht. Ungeheure Pracht mit auserleſenem Geſchmack. Von den Seidenzeugen nimmt ſich beſonders weiß mit bunten Bouquets zu goldenen Meubeln ſehr gut aus. Vorhänge und Portieren mit dem Bezug der Wände immer gleich, auch meiſtens der Bezug der Meubles. Goldene Tiſche ſind mit rothem Tuch beſchlagen. Das Ganze hat 1,200,000 Florin Münze gekoſtet. Schade um die Zeit, in die es fällt. Ueberdem hat der arme Fürſt ſich ſchon achtmal am Stein operiren laſſen müſſen. Kein ungetrübtes Glück auf Erden.

Beſuch in Hietzing bei unſerem Geſandten Grafen Bernsdorff. Vortreffliches Ballet im Opernhauſe, weit beſſer als in Berlin. Primadonna Mad. Maywood. Auch hier vortreffliches Enſemble.

Wien, den 19.

Früh mehrere Fourniſſeurs beſucht, und verſchiedenes gekauft; auch die Bekanntſchaft einer hübſchen und intereſſanten ungariſchen Baroneſſe gemacht, die in ihrem Vermögen herabgekommen, auf decente Weiſe und im höheren Styl Bekanntſchaften einleitet. Heute Abend reiſe ich mit der Eiſenbahn nach Branitz.

Den 20.

Abſcheulich kalte Nacht. Allein im Wagen mit einem Breslauer, eifrigen Anhänger der rothen Republik. Ich amüſire mich d'abonder dans son sens. Als er früh erfuhr, wer ich ſei, verließ er den Wagen, und nahm einen zweiten Platz. Die Karpathen und ihre Vorberge in ein niedriges, mit ſchönen Bäumen beſetztes Wieſenthal auslaufend, gewähren lange Zeit rechts einen ſehr anmuthigen

Anblick. Ich bleibe in Liegnitz die Nacht im preußiſchen Hofe, dem beſten unter den ſchlechten Gaſthöfen dieſer Stadt.

Liegnitz, den 21.

Die Promenaden um die Stadt ſind ſehr hübſch. Alte Bäume und alte Gebäude, oder doch im alten Styl, zum Beiſpiel die neue Kirche und das Schloß zieren ſie. In der älteſten Kirche einige intereſſante Grabmäler, ein Ritter und ſeine Braut, die am Hochzeitstage an einer verſchluckten Nadel ſtarb, ein ſehr alter Taufſchein, und auf der Tribüne der ehemaligen Herzöge eine Abbildung der Tartarenſchlacht.

In Sorau begegne ich General Nahden mit der Nachricht der Emeute in Frankfurt und Lichnowsky's Tod, von fünf Kugeln durchbohrt. Ich glaube nicht einen Augenblick daran, ſchreibe aber doch von Guben aus an die Herzogin.

Im deutſchen Hauſe recht gut bewirthet. Spaziergang nach den Weinbergen. Recht artige Gegend für dieſes Land.

Branitz, den 22. bis 25.

Wieder in Branitz mit meiner guten Lucie im Häuslichen etablirt und mit den Anlagen beſchäftigt.

Oktober.

Dresden.

Um meinen Geburtstag bei Lucie zu feiern, im Tilbury ſehr ſchnell nach Bautzen und von da mit der Eiſenbahn nach Dresden gefahren, auf welche Weiſe man in 6 bis 7 Stunden bequem die 13 Meilen bis Dresden von hier zurücklegt. Auf dem Rückweg die prächtige Orangerie zu Neſchwitz beſehen, und in der Schenke romantiſch dinirt.

November.

Branitz.

Am 5. hier in Branitz zur nachträglichen Feier meines Geburtstags meinen Arbeitern und Bauermädchen ein Ballfeſt und Souper gegeben, das ſie ſehr glücklich zu machen ſchien, und von 5 Uhr Abends bis 3 Uhr früh dauerte. Dieſe Leute ſcheinen allein noch wahrhaft vergnügungsfähig zu ſein, und durch welche geringe Mittel! Man muß es geſehen haben, um es zu glauben, daß Bier, Schöpſenbraten, Krautſalat und Kuchen nebſt einem Tanz auf Ziegelſteinen eine ſolche innige Glückſeligkeit vieler Stunden hervorbringen können. Was hat wohl da der ſtets überdrüſſige Reiche vor dem Armen voraus?

Den 9.

Ich habe heute Abend recht tief über mich, Vergangenheit und Zukunft, nachgedacht, und das Reſultat war ohngefähr folgendes: Wenn man ſeine Pflicht kennt (und jedem legt mehr oder weniger das Schickſal eine ganz ſpezielle auf), und ſich beſtrebt, ſie zu erfüllen; dabei an eine individuelle Fortdauer — wenn auch ohne Erinnerung der hieſigen Zuſtände — glaubt, ſo wie an eine höhere, erhabene Leitung unſeres Geiſtes, die keinen anderen vernünftigeren Zweck haben kann, als uns in und durch uns ſelbſt zu veredeln — ſo iſt man auf dem Wege des Heils, aber man muß auch den ernſten Willen haben, ihn zu verfolgen, und dabei, um zufrieden zu bleiben, im Leben nur das zu treiben ſuchen, wozu man von Natur die Fähigkeit erhalten hat, welche Selbſtkenntniß man mit einiger Beobachtung nach und nach wohl ohne große Schwierigkeit erlangen mag.

Was nun mich betrifft, ſo habe ich meine Pflicht wie mein Talent erkannt, glaube an höhere Leitung und perſönliche Fortdauer — bedarf alſo bloß des ſtetigen Willens in dieſem Sinne zu handeln, dazu möge das Göttliche mich ſtärken.

Branitz, Dezember.

Immer in Branitz der Kunſt und den Zeitungen gelebt, denn wer kann ſich heute ganz der Politik enthalten, wo Europa im hitzigen Fieber liegt, wenn man das letztere auch nicht theilt. Lektüre anderer Art wird eben deshalb doch auch nicht vernachläſſigt.

Den 11.

„Ich bin nicht allein“, ſagte Schwanthaler von ſich, „ſo lange mich meine Phantaſie nicht verläßt; in ihr habe ich alles, was mein Herz begehrt: Menſchen und eine ganze Welt nach meinem Geſchmack, und ſelbſt am Schlimmen daran kann ich meine Freude haben, was bei der wirklichen Welt nicht ſo leicht iſt.“ Wie iſt mir das alles wahr und gut bekannt, und deshalb mein ganzes Leben anders als das der Meiſten.

Nach Auſtralia felix wird die Auswanderung angerathen. Auch ein Phantaſieſtück.

Ende des Jahres 1848, wo ich noch zuletzt ernſtlich krank wurde mit elftägigen furchtbaren Kopfſchmerzen, die mich ſehr angreifen. Doch habe ich Muth im Leiden, mehr wie mir im Handeln noch übrig bleibt. Meine halb weibliche Natur tritt immer mehr hervor, je älter ich werde.

1849.

Januar.

Die eintretende Kälte machte meinen Anlagen ein Ende, und da meine Geſundheit ſich wieder kräftigt, machte ich eine kleine Reiſe. Zuerſt über Bautzen nach Dresden. Den Wintergarten des Königs mit ſeiner Dampfheizung mit Intereſſe geſehen. Bei Lucie täglich gegeſſen, doch ſind die kalten Cauſerieen nicht mehr ſo im Gange als ſonſt. Lucie verlangt zu viel, und auf zu grämliche Weiſe, und verliert dadurch immer mehr trotz meinem beſten Willen das Terrain, das ſie feſthalten will. Es iſt etwas Trauriges um uns arme Menſchen, und unſere blinde Verkehrtheit! Denn gerade die eigene ſehen wir immer von der falſchen Seite.

Berlin, den 10. März.

Recht angenehme vierzehn Tage in Berlin und Potsdam zugebracht, weil ich zu niemand gegangen als zum Prinz von Preußen, und ſo in voller Freiheit mit Lucie und meiner Lektüre gelebt, nebſt einigem gelungenen Schaffen von Babelsberg.

Im April nach Branitz zurück, und in pace den Anlagen gelebt, ohne mich um Kaiſerwahl, Kammern, enfin die ganze Politik, zu bekümmern.

Dann nach Dresden, um Lucie zu ihrem Geburtstag zu gratuliren.

Branitz.

Immer mehr überzeuge ich mich, daß mein Beruf auf dieſer Welt die Kunſt, künſtleriſches Schaffen aller Art iſt. Nur ihre Uebung gewährt mir ein reines Glück, das heißt wohlthuende, durch nichts geſtörte Befriedigung. Alle bloß ſinnlichen Genüſſe, obgleich ich ſie keineswegs verachte, ſind dazu nicht hinreichend. Dabei bekommt meiner Seele Uebermiegen des einſamen Lebens mit Natur, Phantaſie und philoſophiſchem Denken am beſten, wenn auch zuweilen, wie in allen Dingen, die Abwechslung nöthig iſt. Mit meinem Glauben über die wichtigſten Dinge bin ich auch ziemlich im Reinen. Kein vernünftiges, denkendes Weſen kann nicht an Gott glauben. Mehr als Glauben, es muß von deſſen Daſein überzeugt ſein, wenn auch ſein Weſen nicht von ihm ergründet werden kann. Anders verhält es ſich mit der Unſterblichkeit der Seele. Dieſe kann eben ſo wenig bewieſen werden, als das Gegentheil, man kann nur daran glauben, und der Glaube iſt mehr Gefühls- als Verſtandesſache. Ich glaube daran, natürlich nur ſo, daß bei jeder Veränderung der Form durch die ſie in die Erſcheinung tritt, auch eine ganz neubedingte Exiſtenz beginnt, daher ich an der Rückerinnerung vergangener Zuſtände zweifle. Viele Leute erwiedern darauf:

Dann iſt es keine Fortdauer. Dies Raiſonnement habe ich nie begreifen können.

Im Anfang Mai nach Dresden wegen des betrübenden Todes der Fürſtin Carolath, und um Lucie dabei zu unterſtützen. Verjüngung und Verſchönerung der Fürſtin als Leiche, deren Anblick und Berührung mir doch etwas unheimlich blieb.

Ein paar Tage darauf bricht die Revolution aus, und läßt uns eine Woche lang der Gefahr der Plünderung ausgeſetzt. Die Preußen beendigen die Revolution, und ich reiſe nach Wien ab.

Unterwegs mit den ruſſiſchen Truppen auf der Eiſenbahn zuſammentransportirt, was mir einen Faſttag auferlegt, da die Ruſſen alles Eßbare überall ſchon verzehrt haben.

Scholz und Neſtroy ſehr drollig im Leopoldſtädter Theater. Bernsdorf ſehr artig, auch Eſterhazy, der mich gleich zu Tiſch behält, wo ich Lady Ruſſell, einſt ſo ſchön, als alte Dame wiederfinde. Des Fürſten Schwiegertochter gefällt mir ſehr gut (Lady Jerſey's Tochter), Fürſt Mentlears, Schwager Carlo Alberto's und Neffe des von mir verehrten St. Simon erzählt mir Merkwürdiges von dieſem.

Den anderen Tag Beſuche bei Sandor und Frau, von Medem, dem ruſſiſchen Geſandten Graf Schulenburg, Fürſt Reitzenſtein u. ſ. w., Molly Zichy, Lori Schwarzenberg u. ſ. w.

Heute den 16. beim Miniſterpräſidenten Fürſt Felix Schwarzenberg, der ſchrecklich alt geworden iſt. Ich erzähle ihm von Dresden und den Folgen, die es auf Preußen haben werde. Ja, erwiederte er bitter, das Schickſal hat Preußen in den rechten Weg hineingetreten.

Rothſchild beſucht, der mir ſagt, er ſei ſehr traurig über den Tod ſeiner 99jährigen Mutter, und dies damit entſchuldigt, daß man ja auch traure, wenn einem ein Vogel ſtirbt, warum ſolle man nicht über die Mutter trauern. Abends eine vortreffliche Darſtellung der Norma: Haſſel-Barth, Reichard und Drachsler.

Den 19., 20. Parthieen gemacht. Dornbach ſehr hübſch, neu eingerichtet. Bei unſerem Geſandten kennen gelernt den Nuntius, einen Korſen, Viale Prela. Graf Oriola.

Den 21. Diner bei Eſterhazy. Die ſchöne Gräfin Feſtetitſch. Soirée bei Gräfin Sandor. Gräfin Zichy, beauté à la mode, die Tochter des Herzogs von Beaufort, Gräfin Lory ſehr aimable für mich. Graf Edmund Zichy, Bruder des armen Gefangenen, den ich in ſo prächtiger Kleidung in Preßburg auf dem Landtag ſah. Er führt mich im Caſino ein.

Den 22, 23. Allerlei Beſuche gemacht und empfangen. Intereſſante Unterhaltung mit Graf Dietrichſtein, der während der Revolution alle ſeine Chargen verloren hat. Bei unſerem Geſandten kennen gelernt den däniſchen Geſandten, den Oberkämmerer Lanskoronsky und den jungen Kübeck. Sehr gute Vorſtellung im Burgtheater, beſonders die Frl. Neumann ausgezeichnet. Meine alte Schöne, Julie Gallenberg, beſucht. Wie iſt das üppige, ſchöne Weib aus Neapel zur alten Matrone geworden! Solches Wiederſehen hat etwas Vernichtendes.

Den 24. früh Gräfin Sandor einen Brief an Fürſt Metternich gebracht, und dort den belgiſchen Geſandten Sullivan, einen ſehr amüſanten Franzoſen, kennen gelernt. Mittag bei unſerem Geſandten gegeſſen, wo ich die Fonton fand, und bei Tiſch neben ihr ſitzend, mich ſehr gut mit ihr unterhielt. Kennen gelernt den portugieſiſchen Geſandten Chevalier Pinto de Balſamo und ſeine Frau. Nach Tiſch im Prater mit Sandor gefahren, toll wie gewöhnlich mit vier niedlichen Schimmeln umhergeraſt. Den Abend bei Bernſtorff, wo ich alte Bekannte treffe, Gräfin Waldſtein, Hackeren, Linden und Caroly. Den Tag beſchloſſen im Caſino, doch ohne zu ſpielen.

Den 25., 26., 27. Fortwährend gut amüſirt. Heute bei Paul Eſterhazy auf ſeiner allerliebſten Beſitzung Hütteldorf gegeſſen, und nachher einen dreiſtündigen himmliſchen Ritt im Waldgebirge mit ihm und Graf Gallenberg gemacht. Abends zum erſtenmal bei Gräfin Dietrichſtein, die drei allerliebſte Töchter hat. Ihr Couſin, der Geſandte in London, alter Bekannter. Und ſehr angenehme Ueberraſchung Fritz Schwarzenberg, der von Preßburg auf einen Sprung hergekommen.

Den 28., 29. Bei Dietrichſtein den Abend angenehm zugebracht. Die ſchönen Alleen im Augarten und das Univerſum beſucht, wo das Volk zu betrachten iſt, und ich mehrere ingeniöſe Schaukeln ſah, die ich in Branitz nachahmen will.

Branitz. Schiller ſagt mir aus der Seele: „Es iſt nichts als die Thätigkeit nach einem beſtimmten Ziel, was das Leben erträglich macht“. Drum abſtrahire ich immer mehr von anderen Dingen, um meinen Schöpfungen im Bereiche der Kunſt und des Geſchmacks den größten Theil meiner Mittel und meiner Zeit zuzuwenden. Ich darf dann mein Leben mit dem mir ſelbſt genugthuenden Gefühle beſchließen, mein Pfund nicht vergraben zu haben, und nicht unnütz für das Ganze auf dieſer Erde vorübergegangen zu ſein. Wählen ſoll man aber ſeinen Wirkungskreis der Thätigkeit nur nach ſeinem Talent, ganz gleichgültig eigentlich, welches man von der Natur erhalten. Wo dies verkannt wird, oder Noth und Gewalt einen anderen Weg einzuſchlagen zwingen, kann nie eine irgend befriedigende Exiſtenz gefunden werden.

Meine Pflicht iſt, die allgemeinen Verbindlichkeiten eines Jeden abgerechnet, ſpeziell alles Wirken im Bereich meines angeborenen Talents, und das Opfer mancher Lebensneigung für das Lebensglück meiner treueſten Freundin. Sehr ſchön ſagt Angelus Sileſius:

„Wohl iſt es wahr, daß Gott Dich ſelig machen will,
Doch daß er's ohne Dich ſoll thun, das iſt zu viel".

Den 7. Auguſt nach Dresden gereiſt, um Lucie nach Gaſtein zu begleiten.

Den 17. von dort mit Lucie abgereiſt. Görlitz. **Breslau.** Wien. Ueber Glocknitz in ſchlecht organiſirten Wägen nach Bruck, von wo in ſehr hübſcher Gegend über Raſtadt nach Werfen. Hier iſt der Glanzpunkt der Tour bis jetzt. prächtige Felſen, Schneeberge im Grün, reizendes Thal und ein bewaldeter Hügel in der Mitte, gekrönt vom alten Schloß der Erzbiſchöfe von Salzburg. Guter Gaſthof. Früh mit Willy auf die Feſtung (Schloß), jetzt nur noch von drei Invaliden bewohnt. Groß und maleriſch das Ganze, die Wohnungen der Vorfahren aber ſehr ärmlich und mesquin eingerichtet, unbegreiflich für einen ſo hohen geiſtlichen Fürſten als jährlicher Sommeraufenthalt. Vor zwei Jahren ſprengte ſich ein hieſiger melancholiſcher Invalide mit dem Pulverthurme in die Luft, und die dadurch angerichteten Zerſtörungen ſind noch nicht ganz hergeſtellt. Das fürchterliche einſame Gefängniß tief unter der Erde bewohnte vor circa hundert Jahren ein Rebell ſechs Jahre lang bei Waſſer und Brot in ewiger Finſterniß. Er ward nicht wahnſinnig, nur blind, und lebte noch ein Jahr nach ſeiner Befreiung. Im Sommer, ſagte unſer Führer, ſei es ſchön hier, im Winter aber „kriminaliſtiſch" kalt. Die Clanine, enge Felſenſchluchten von 1000 Fuß Höhe, ſind ſchön, die Vegetation überall üppig. Auch Gaſtein liegt ſchön, und unſere Wohnung iſt gut. Der berühmte Waſſerfall bietet herrliche Punkte, doch iſt es mehr ein über Felſen herabſchäumender, waſſerreicher Waldbach, als ein Fall zu nennen, da er nicht jäh genug abſtürzt. Auch hat man nirgends eine Vorrichtung gemacht, wo man ihn in ſeinem ganzen Umfang betrachten könnte, wie denn überhaupt noch wenig im Ganzen für die Badegäſte gethan iſt, auch der bequemen Promenaden nur wenig.

Geſellſchaft exiſtirt gar nicht, dagegen viel hübſche Landmädchen, die in ihren runden Männerhüten ganz keck dreinſchauen, und doch mit ſanften Augen, die ich zwanzig Jahre früher ſogar zärtlich gefunden haben würde.

Beſuch beim Erzherzog und ſeiner Familie, wo ich ſehr freundlich aufgenommen werde. Lange politiſche Unterhaltung mit ihm, worin der Erzherzog ſich entſchieden und gemäßigt ausſpricht. Er ſagt mir, daß er ſeit 1809 ein ununterbrochenes Tagebuch geführt, und dies zu ſeinen Memoiren benutze, die ganz aufrichtig ſein ſollten, und worin er angeben werde, wie er in jeder Epoche die Dinge angeſehen, und hierin keinen Irrthum verſchweigen, denn die wahre Konſequenz könne nicht darin beſtehen, einen eingeſehenen Irrthum nicht abzulegen, ſondern nur immer nach beſtem Gewiſſen das Beſte zu wollen und zu thun. Von * äußerte er: Es iſt ein Menſch, der niemand über ſich, noch unter ſich, noch ſelbſt neben ſich dulden kann. Aber wo man eine Thüre einzurennen hat, iſt ſein harter Kopf gut zu brauchen. Jochmus, der ſich ſeit Konſtantinopel nicht im mindeſten verändert, ſah ich leider nur in Gegenwart des Erzherzogs wieder, kurz vor ſeiner Abreiſe, und verfehlte nachher ſeinen Beſuch.

Exkurſionen über Backſtein auf das Naßfeld, recht hübſch, und in das Thal zur Himmelswand, das beſte Gemſenrevier, und recht romantiſch. Hübſch gelegen iſt auch das Schweizerhaus im Gaſteiner Thal, eine ſehr freundliche ländliche Beſitzung.

Den 7. September nach Salzburg abgereiſt. Wundervolle Gegend! Bei Werfen ſchon beginnend, Paßlug, und Herabſteigen, wo ſich der Fluß unter Felſen verlief. Spaziergang zum Fall, der eigenthümlich. Reizende Gegend. Hallein, das Salzwerk. Aufenthalt von vierzehn Tagen in Salzburg. Exkurſionen. Nach Berchtesgaden zum König Ludwig. Die Herzogin von Leuchtenberg, Erzherzogin Albrecht, die Königin kennen gelernt. Hofmarſchall Oberſtlieutenant von Baroche. Graf Albert Pappenheim. Nach Neuhaus, Klaneck, St. Jakob, Mondhügel, auf den Gailberg, Kapuzinerkloſter, Nonnenberg. Die Feſtung mit dem ſchönen renovirten Fall. Etwas Schöneres wie Schloß Neuhaus und Umgegend mochte in Hinſicht auf Szenerie kaum in Europa, gewiß nicht in Deutſchland, gefunden werden. Kaufaufträge gegeben.

Lucie verläßt mich.

Den 23. September mit Billy nach Iſchl abgereiſt, über Mondſee, St. Gilgen (Schloß des Fürſten Wrede im Walde) Beſteigung des 7000 Fuß hohen Schloßberges. St. Wolfgang, herrlicher Garten des Herrn von Grolmann mit Fuchſienbäumen 8–10 Fuß hoch. Schönes Wetter durchaus und ein bezauberndes Land, nur aus den herrlichſten Wäldern, ſaftgrünen Wieſen, blauen Wäſſern, himmelhohen Bergen, reizenden Thalgründen und phantaſtiſchen Felſen zuſammengeſetzt. Kein noch ſo kleines Fleckchen, das nicht üppig in Farben glänzte mit einer Fruchtbarkeit, welche ohne Zuthun des Menſchen ein im Herbſt beerntetes Feld ſchon im nächſten Frühjahr durch eigene Kraft der Vegetation in eine mit tauſend Blumen blühende Wieſe umwandelt.

Parthie nach dem Hallſtadter See, der Waſſerfall Waldbach Struck in einem originellen Thal, wohin die Sonne kaum ſtundenlang ſcheint. Illumination auf dem Traunſee zu Ehren Kaiſer Ferdinands.

Iſchl, Oktober. Die Kaiſerliche Familie kommt an auf zwei Tage. Mit dem Dichter Zedlitz ſpazieren gehend, begegnen wir der Frau Erzherzogin Sophie ganz allein mit ihrer Oberhofmeiſterin Gräfin Schönborn ausgegangen, und als wir grüßen, erkennt ſie mich und unterhält ſich einige Minuten ſo freundlich mit uns, daß ich mich wider meine frühere Abſicht genöthigt ſehe, mich bei den Höfen melden zu laſſen. Der junge Kaiſer ertheilte mir eine Audienz, und ich fand ihn in einer ziemlich langen Unterhaltung ſehr liebenswürdig, auch ſchien er mit mir zufrieden, was mir nachher ſein Vater, Erzherzog Franz Karl, ſehr verbindlich beſtätigte. Es herrſchte hier in Iſchl beinahe gar keine Etikette, und überhaupt ſind dieſe Prinzen ſehr einfach. Der Erzherzog Ludwig, der unter Kaiſer Ferdinand das Land regierte, lebte ſeit der Revolution acht Monate hier in demſelben ziemlich ſchlechten Gaſthof zur Poſt, in dem ich auch wohne, und an der Tafel des Vaters des Kaiſers giebt es nur öſterreichen Wein, ein zu weit getriebener Patriotismus.

Auf die Einladung meines Freundes Zedlitz fahre ich nach ſeiner Villa bei Alt-Auſſee, in erhaben wilder Gegend, wo er gemeinſchaftlich mit der Familie Vinzer lebt, gute Leute, Vater, Mutter, Sohn und zwei recht hübſche Töchter, alle muſikaliſch, Zither, Klavier, Singen.

Herrliche Fahrt über den Berg nach Hallſtadt. Ueber Iſchl nach Gmunden. Fahrt nach dem Traunfall und Promenade nach einem alten Schlößchen, was ſchon im achten Jahrhundert geſtanden haben ſoll. Fahrt auf dem Fluß durch einen Kanal neben dem Fall, ſo reißend ſchnell, daß der Kahn 1800 Fuß in einer Minute zurücklegt.

Fahrt nach Wirth am Stein und Beſteigung des Salzberges mit ſchöner Ausſicht. Liebliche Gegend im Weſten des Sees, wo ich einen Fleck ganz nach Wunſch zur Anſiedelung finde.

Noch einige Tage im ſchönen Lande geſchwelgt, von dem ich mich ungern losriß, dann nach Linz mit einer Pferdeeiſenbahn. Von dort nach Prag; mit dem Dampfſchiff nach Dresden. Sehr gefreut, meine gute Lucie wohl, munter und liebevoll für mich wiederzufinden.

Meinen 64ſten Geburtstag allein mit meiner treuen Freundin gefeiert, und mit innigem Dankgebet zu der unbekannten liebenden Macht über uns begonnen.

Miniſter von Beuſt recht intereſſant, vornehme Erſcheinung, ſo ſelten heutzutage.

Das Theater iſt beſſer als das Berliner.

1850.

Den 10. Januar von Branitz nach Dresden abgereiſt, um Lucies willen, die ſich ſonſt zu ſehr abquält in ihrer Einſamkeit, wenigſtens ſchreibt ſie mir das, und ich glaube es.

Fürchterliche Kälte und Schnee, der mich kaum hindurchläßt. Finde Lucie wohl und munter Gottlob, trotz ihrer melancholiſchen Briefe, und meine Gegenwart erheitert ſie. Laube und Frau kamen am 12. und blieben einen Tag mit uns. Brave und geſcheute Leute.

Nach Berlin. Prinzeß ſehr freundlich, aber in der Politik trennen ſich unſere Wege. Ich lerne bei ihr den Landgraf von Fürſtenberg kennen, einen intereſſanten Mann, der ſo gut als Bosco Taſchenſpielerkunſtſtücke macht. Sehr freundliche Stunden mit der Familie Prokeſch verlebt. Fräulein Eliſa, die Hausfreundin, Mr. de Perſigny. Intereſſante Unterredung über deſſen Herrn und ſeine Projekte. Die Herzogin von Sagan viel näher kennen gelernt.

Nach zwanzig Tagen zu Lucie zurück, die immer gleich hypochondriſch, was mich ſehr betrübt.

Ein kleines Konzert bei Hof. Die Herrſchaften ſehr zuvorkommend und freundlich, obgleich ich leider eine Viertelſtunde zu ſpät komme. Prinzeß Amalie, die Schriftſtellerin, und Fräulein Bayer, die Schauſpielerin, welche deklamirte, intereſſirten mich.

In den erſten Tagen des März krank an Grippe. Ich erhalte während dem die Nachricht vom faſt plötzlichen Tode meiner armen Mutter in ihrem achtzigſten Jahre. Obgleich ſeit faſt einem halben Jahrhundert ohne irgend nähere Verbindung mit ihr, da ſie ſich nur Max gewidmet, und alle Verhältniſſe uns trennten, ſo hat mich dieſer Verluſt doch betrübt und ernſt geſtimmt.

Branitz. Dresden. Branitz. Dort wie immer mit

Leidenſchaft der Kunſt gelebt, offenbar mein eigenthümlicher Beruf.

Den 20. Mai wieder abgereiſt nach Dresden. Mehrere Tage unwohl, wie ſich ſpäter zeigt an einer mit Arſenik geſchwängerten grünen Tapete. Wegen des Attentats auf den König nach Berlin gereiſt. Gute Aufnahme. Ganz gut unterhalten, im corps diplomatique faſt allein, Prokeſch, Meyendorf, Weſtmoreland und Perſigny, auch bei Brandenburg. Eine Viertelſtunde ſehe ich den nur durchreiſenden Prinzen. Was ich höre iſt beſorglich, wenn auch augenblicklich vortheilhaft erſcheinend.

Branitz, den 25. Auguſt. Lektüre und Nachdenken haben mich gelehrt, Gott nicht mehr als außer der Natur ſtehend, aber auch nicht als eine bewußtloſe Kraft zu denken, ſondern als die höchſte geiſtige Intelligenz wie die höchſte Liebe alles durchdringend, in allem wohnend, deſſen Körper ſo zu ſagen die Welt, deſſen Geiſt ihre Seele iſt.

Wir können aber offenbar Gott mehr oder weniger in uns aufnehmen, uns vom Göttlichen abwenden. Setzt dies nicht eine entgegengeſetzte Macht, einen dem göttlichen Pol entgegengeſetzten voraus? Und die Religionsanſichten aller Völker beſtätigen es. Mit Gott wird auch ein Teufel geglaubt, der kaum ganz ſo negativ ſein möchte, als Goethe will, ſondern ſehr poſitiv das Göttliche verneint. Mit dem höchſten ſich ſelbſt bewußten göttlichen Prinzip werden wir wohl auch das ſich ſelbſt bewußte höchſte Prinzip des Böſen annehmen müſſen, und wollen wir es Geiſt und Materie, Himmliſches und Irdiſches nennen, ſo iſt dieſer Dualismus vielleicht gerade das Bedingniß allen individuellen Lebens. Mit dem alleinigen Gott der Liebe und Vernunft iſt meiner Faſſungskraft nach die Beſchaffenheit der Natur und des Lebens mit allem ihrem unſäglichen Schmerz und wirklich feindlichen Böſen nicht zu erklären, ebenſowenig wie man ſich von Gott abwenden könnte, wenn nicht ein entgegengeſetzter

Magnet faſt mit gleicher Macht anzöge. Nach allem Nachdenken über dieſe Materie komme ich zum Glauben meiner Kindheit zurück. Ich glaube an Gott und Teufel, und fühle Beider Einfluß und Macht, zugleich aber auch, daß das Organ des einen die Seele, des anderen der Körper iſt.

September. Nach Dresden und Weimar.

Oktober. Nach Branitz zurück zu meinen Anlagen, die mir wegen der ungeheuren Koſten und überhandnehmenden Verdrießlichkeiten jetzt faſt mehr Sorge als Genuß geben. Doch iſt es einmal mein Beruf, und wer A geſagt, muß B ſagen. Ueberhaupt, je mehr man Erfahrungen macht, je mehr werden die Blüthen des Lebens abgeſtreift, und zum Genuß der Frucht kommt man vielleicht niemals vollſtändig hier auf Erden. Selbſt die Liebe iſt doch nur ein ſehr egoiſtiſches Weſen —, immer, wenn man es genau beſieht, nur baſirt auf Nutzen, Wohlgefallen und Vergnügen. Kann man keine dieſer drei Nothwendigkeiten mehr liefern, ſo hört die Liebe auf, oder dauert *höchſtens* entſaftigt noch fort aus Macht der Gewohnheit, und man iſt ſelbſt darin nichts beſſer als Alle.

Dennoch iſt die Liebe das Beſte auf der Welt, und wenn die Gottheit ſich ſpeziell um das Wohl jedes Einzelnen bekümmert, ſo mag ſie wohl Mittel haben, auch den Verdorbenſten in anderen Exiſtenzen zu beſſern *durch Liebe* mehr als durch Strafen, wie ſchon ein geliebtes und liebendes Weib einen Menſchen ganz zu verwandeln im Stande iſt.

1851.

Januar. Leider wieder eine lange Pauſe, während der ich in Berlin war, eine Weile ganz gern im Strudel der Welt, dann wieder kam der dégout davor, und ich verſchloß mich lange in der Phantaſiewelt, wo ich mich ſo gut einleben kann, in den Kreis bunter Geſtalten aller Art, und darin wahren Genuß finden, wenngleich mit einem ſchwermüthigen Gefühl daneben, daß ich in meine wirkliche Umgebung ſo gar nicht gehöre, ja vielleicht in keine recht gehöre, und wie ein mir gleichgeſinnter Autor ſagt, überhaupt in keine gehöre, und wie ein ungebetener Gaſt in der Menſchheit ſei. Nur das Abentheuerliche und die Kunſt hat noch Reiz für mich in Bezug auf eigenes Schaffen, alſo immer Leben in der Phantaſie.

Weimar. Februar. Geburtstagsfeſte, viel Freundlichkeit empfangen.

Dresden. März. Ich gehe zu niemand, widme mich blos Lucie, deren Geſundheit ſich beſſert, und mache täglich meine Promenaden.

Den 22. März nach Berlin gereiſt, mit Fürſt Lynar mich gut unterweges unterhaltend. Dort nur Louiſe Pückler, die Tante, und die Prokeſch beſucht, wo ich einmal mit der Weltumſeglerin . . . . eſſe, einer beſcheidenen guten Frau, mit der Tournure einer Köchin, aber nicht unangenehm, und in ihrer ſchlichten, ungefeilten Weiſe manches Intereſſante erzählend.

Selten in's Theater gehend, hörte ich geſtern im Königſtädter eine Muſik, die mir einen höchſt angenehmen, ganz originellen Eindruck gemacht hat. Es iſt die ungariſche Kapelle in ihren ſchönen Nationalkoſtümen, ganz militairiſch geſchult, prächtig gekleidet, mit einem der ſchönſten, wie ein Held ausſehenden Anführer als Kapellmeiſter, ohne Noten ſtehend ſpielend, und die ſchwerſten Sachen mit einer kräftigen Präziſion und virtuoſen Behandlung der Inſtrumente ausführend, wie ſie mir in dieſer Eigenthümlichkeit bis jetzt gar nicht vorgekommen iſt. Ich dachte mir, wenn ich ein reicher Mann wäre, dieſe Geſellſchaft ſogleich zu einer zweiten Reiſe in den Orient zu engagiren, abwechſelnd als Soldaten wie Muſiker zu verwenden, im quarrée ſtehend vor meinen Zelten, und bald die Flinten, bald die Inſtrumente in der Mitte des quarrée nach Bedürfniß aufgeſtellt, wie die Umſtände deren Gebrauch verlangten. Wie würden die Araber mit Entzücken ſtaunen, wenn zuerſt aus der Wüſte ſolche alles mit ſich fortreißende Muſik erſchallte, und dann — führten ſie Böſes im Schilde — ſtatt der bezaubernden Töne, aus ihren unbekannten wunderlichen Formen hervorklingend, in gleichem Takte mörderiſches Rottenfeuer unter blitzenden Bajonetten hervordonnernd, ihre entſetzten Reihen lichtete! Mit einer ſolchen Escorte getraute ich mich durch ganz Aſien zu ſchlagen. En attendant hélas! muß ich morgen nach Potsdam, und übermorgen nach Branitz, wobei ich freilich wenigſtens immer im Sande der Wüſte verbleibe, aber leider ohne ihre Freiheit, ohne ihre ſchauerlich ſchöne Poeſie.

In der illuſtrirten Zeitung finde ich ein Portrait einer jetzt in England engagirten Sängerin Fräulein Treffs, das mir außerordentlich gefällt. So wünſchte ich mir meine Frau.

Nach Dresden abgereiſt. Den 26. Mai nach Berlin abgereiſt. Zum 5. Juni nach Hannover, dem König zum Geburtstag zu gratuliren. Sehr gut aufgenommen, und drei Wochen dageblieben. Vortrefflich eingerichteter Hof, Malorti der Feldmarſchall unter den Hofmarſchällen, Tiſch, Gärten, Stall, alles muſterhaft. Gräfin Grote, Gräfin Alten et ses jolies filles, Graf Kielmannsegge, Geſandter in London, Soiréen beim König zu acht Perſonen u. ſ. w. Anfang Juli zurück, vierzehn Tage in Branitz, und dann nach Dresden, wo ich meine arme Freundin noch immer ſehr leidend finde. Trauriges Menſchenloos mit Alter und Krankheit! .

Den 15. Auguſt. Eine mir wohlthuende Explikation mit der Mama (Lucie), die ſo lieblich in ihren weißen Haaren. Krank ſeit mehreren Tagen, aber le coeur content.

Den 17. Ueber dieſe merkwürdige und heilige Kriſis des 15. vielfach nachgedacht. Hier muß ich eine äußere Einwirkung einer guten Macht erkennen, welche eine garſtige

Rinde, die ſich um mein Herz gelagert, wie durch eine Art Wunder ohne irgend einen ſichtlichen Grund ſo wohlthätig geſchmolzen hat, und nicht nur mich, ſondern auch die andere Seele gänzlich im Guten geändert hat, wo dieſelbe bösliche Verhärtung ſich anzuſetzen begonnen hatte. Dies iſt Gnade, ich kann es auch in der rationaliſtiſchen Anſicht nicht anders anſehen, denn weder in ihr noch in mir war der Grund dazu vorhanden, wenn auch die Empfänglichkeit noch da war, die Unterſtützung einer höheren Hand zu empfangen und zu ſegnen. Gott erhalte mir die wohlthätigen inneren Folgen dieſes Tages, dies iſt mein inniges Gebet.

Im Oktober über Hannover, Brüſſel und Calais nach England. Zurück über Calais, Brüſſel, Hannover. Ausflucht nach Hamburg. Rückkehr nach Hannover und Dresden. Ausflucht nach Weimar.

1853.

Baden Baden. September. Zur Großherzogin Stephanie gegangen, die ich ſehr aimable finde; Sie ſelbſt glaubt nicht, daß Kaspar Hauſer ihr ausgetauſchter Sohn geweſen. Als ſie ſich entſchloß, ihn ſelbſt zu ſehen, ward er ſofort ermordet.

Zwiſchen Großherzogin Stephanie, Prinzeſſin von Preußen und dem Hauſe Delmar meine Zeit getheilt, was Geſellſchaft betrifft.

Koblenz. Oktober. Bekanntſchaft mit der Königin von Holland, Tochter des Königs von Würtemberg, gemacht, einer noch hübſchen, intereſſanten Frau, mit einem ſehr anziehenden Zug von Weiblichkeit, mit einem Anfluge von Kummer. Bekanntſchaft mit der Gräfin Naſſau, Wittwe des alten Königs von Holland, eine Dame von viel Verſtand und großen Manieren.

In Frankfurt begegne ich der Fürſtin von Liegnitz.

In Eiſenach dinirt bei der Herzogin von Orleans, artige Frau, doch in ihrer etwas kümmerlichen Erſcheinung unter meiner Erwartung. Die beiden Prinzen. Sehr erfreut den tüchtigen General Trezel hier nach langen Jahren wiederzuſehen. In Wilhelmsthal eine Woche ſehr emſig gearbeitet, mit äußerſt günſtigem Reſultat.

In Weimar die Großfürſtin Olga, Kronprinzeſſin von Würtemberg, kennen gelernt, ſchöne, grandioſe, ſchön repräſentirende Frau, die dem Kaiſer, ihrem Vater, ſehr ähnlich ſieht.

1859.

Heinrich Heine ſchrieb an Ferdinand Laſſalle aus Paris den 10. Februar 1846 über mich das folgende, das mein Neffe Kospoth mir abgeſchrieben hat: „Was ſoll ich aber vom Fürſten Pückler ſagen! Welch ein grand seigneur! Sein Brief iſt nicht nur ein ſchriftſtelleriſches Meiſterſtück, ſondern auch ein bedeutſames Denkmal, bedeutſamer als ihm ſelber dünken mag, in Bezug auf unſere ſozialen Verhältniſſe und Umwälzungen. Es verſteht ſich von ſelbſt, daß dieſer Brief gedruckt werden muß, er iſt von dem allgemeinſten Intereſſe, und die Sehenden werden wohl merken, daß dies nicht eigentlich ein Schreiben Pückler's iſt an Karl Heine in Sachen Heinrich Heine's, ſondern daß hier einer der letzten Ritter der alten Geburtsariſtokratie den Emporkömmlingen der neueren Geldariſtokratie noch zuletzt eine Lektion giebt über das Thema der Ehre, und zwar zum Beſten des beleidigten Genius. — Ja, die Lektion iſt ſiegreich, der chevalereske Hochſinn zeigt ſich hier auf ſeinem ſchönſten Turnierroſſe, und in ſeinem fleckenloſeſten Harniſch, dem point d' honneur und der loyauté, das plumpe, ſelbſtiſche Krämerthum, ich hätte faſt geſagt, das Bürgerthum, findet hier ſeine kläglichſte Niederlage; und an Verhöhnung wird es nicht fehlen, zumal von Seiten der allermodernſten Gegner der jetzigen Geldherrſchaft — Sie wiſſen, welche Leute ich meine. Der Genius freilich ſpielt hier eine trübſelige Figur, die Romantik, die er ſelber auf den Tod befehdet, tritt hier großmüthig für ihn ſelbſt in die Schranken; denn am Ende wenn Pückler auch Fürſt in den Idealprovinzen des Geiſtes iſt, ſo iſt er es doch auch in dem preußiſchen Schleſien, und ſeine Handlungsweiſe iſt ebenſo adlig wie edel. Ich werde bei nächſter Gelegenheit dem Fürſten ſchreiben; unterdeſſen melden Sie ihm gefälligſt meinen gerührten Herzensdank. Sein Brief muß in jedem Falle publizirt werden. Das Beſte wäre, Varnhagen ſchriebe einen Korreſpondenzartikel für die Allgemeine Zeitung, und theilte den Brief mit in demſelben, nach eingeholter Erlaubniß des Fürſten. Den Artikel müßte Varnhagen direkt an den Baron Cotta nach Stuttgart ſchicken, denn in Augsburg iſt zwar Kolb mein innigſter Freund, aber auf ſeine Kollegen kann ich mich nicht verlaſſen; Cotta's iſt man aber ſicher, wo er die Namen Varnhagen, Pückler und Heine ſieht.

Den 24. Mai.

«Elle et lui,» par George Sand. «Il le voyais bien à ses contradictions sans fin, à ses transports d'aujourd'hui pour ce qu' il quittait demain, à cette inquiétude mélancolique que rien ne pouvait contenter, qu'il y avait en lui ce qui fait le fond de sa nature, et ce que je ne saurais bien définir qu'en l'appelant l'amour de ce qui n'est pas.»

Eh bien, voilà le génie de George Sand, qui me découvre le mot de l'énigme de toutte ma vie si malheureuse au fond, malgré que tout le monde me citait pour un de ses heureux! C'est que constamment je n'ai aimé que ce qui n'est pas. Aucune réalité a pu me satisfaire, et si j'ai eu des moments vraiment heureux, qu' aucune amertume ne suivait aussitôt, ce n'est qu'à la fantaisie que je les devait.

Den 25.—29.

Seit drei Wochen ſchon bin ich zu keinem Menſchen mehr gegangen, überhaupt wenig aus der Stube, höchſtens ein paar Stunden im geſchloſſenem Wagen auf's Land gefahren, was freilich in der Berliner Gegend wenig bietet — aber ſolche Einſamkeit iſt mir zuweilen ganz nöthig, und immer weit angenehmer als das inſipide Leben in der ſogenannten großen Welt.

Berlin, Juni 1859.

Ich bin faſt gern krank, weil es mir ermöglicht, keine Geſellſchaft beſuchen zu müſſen, noch anzunehmen, die mir immer läſtig, aber periodenweiſe ganz unerträglich iſt.

Den 7.—9.

Ich raffe mich endlich etwas auf, und offerire mich dem Regenten als Freiwilliger, im Fall es zum Kriege kommt.

Den 10. 11.

Diner und Abſchied bei dem Prinzen. Große Parade mit gräßlicher Hitze und Staub. Das darauf folgende Diner im Schloß zweite corvée.

1. bis 18. Juli 1859.

In der Politik für uns abermals fiasco! Leider habe ich zehnmal das Geſchehene vorausgeſagt, nur aus Analogie des Vergangenen, aber nur hochmüthiges Lächeln des Beſſerwiſſenden dabei eingeärndtet. Die Welt iſt wie geblendet, und der Neffe magnetiſirt wieder Europa ganz wie früher der Onkel, nur weniger genialiſch, das heißt viel beſonnener und klüger, dabei mit Ironie und dennoch gleicher Thatkraft. Als Deutſcher und Preuße (beide vereint werden charakteriſirt durch Schwäche, Unentſchloſſenheit, Kurzſichtigkeit und Kleinigkeitskrämerei, bei einem rührend gemüthlichen Dunkel verborgener Ueberlegenheit), alſo als Deutſcher Preuße weine ich über das Unglück eines ſolchen Gegners, als Kosmopolit folge ich ihm mit geſpanntem, faſt liebevollem Intereſſe, was das Hohe und Außerordentliche immer bei mir erweckt.

Branitz, Oktober 1859.

Meinen vierundſiebzigſten Geburtstag ganz ſtill hier zugebracht. Großer Fleiß in den Anlagen, bis nach Antritt meiner Reiſe alle Arbeiten aufhören. Korreſpondenz mit Damen, lebhaft, jetzt meine einzige Schriftſtellerei, und nicht ohne einige Feile geſchrieben. Dieſes Genre iſt eigentlich mein wahres Element, und ich bedaure erſt ſeit einigen Jahren mehrere Kopieen dieſer Korreſpondenzen aufbewahrt zu haben.

Geſundheit ziemlich gut, unberufen!

Branitz war wirklich und iſt noch ſchön in dieſem prächtigen Herbſt, und ich darf wohl ohne mich zu überſchätzen ſagen, daß (und noch mit ſehr beſchränkten Mitteln) mir wohl wie noch niemand mit gleichem Erfolg gelungen iſt, eine ſolche Landſchaft aus einer kompletten Wüſte, die ſich mehr oder weniger viele Meilen weit nach allen Weltgegenden erſtreckt, binnen zwölf Jahren geſchaffen zu haben.

1860.

Juli.

Den 1. bis 18.

Nach Wildbad. Wald, Berge, Wieſen in engen Thälern iſt der Karakter der Gegend. Nadelholz dominirt, Waſſer wenig. Etwas Felſen und meiſt ſehr üppiger Boden. Das Ganze auf die Länge etwas einförmig. Ich fange auch hier an zum erſtenmal ſeit meinem unglücklichen accident zu reiten, doch nur im Schritt. Alle unſere Prinzen nebſt dem

Regenten ſind abwechſelnd hier. Der Kaiſerin an ihrem Geburtstag vorgeſtellt. Sie erinnert ſich mit gutem Gedächtniß der alten Zeiten in Berlin, unter anderem nach vierzig Jahren meiner damaligen glänzenden Equipagen, die ich von England mitgebracht. Allerdings hat Berlin nie wieder ſolche geſehen. Fürſt Gortſchakoff, der Feldmarſchall, erinnert ſich ſogar meiner garde du corps-Zeit nach fünfzig Jahren, in Dresden, mit zu ſchmeichelhaften Aeußerungen. Die Kronprinzeſſin Olga immer noch reizend. Die Oberhofmeiſterin Gräfin Tieſenhauſen ſehr artig, und Graf Vilorsky wie immer geiſtreich und intereſſant. Eine Gräfin Keller, bel esprit, und Mad. de Pawloff ſind ebenfalls angenehm und ſehr unterrichtet. Drouin de L'Huis, der ehemalige Miniſter Napoleons, mit ſeiner ſehr liebenswürdigen Frau, gefallen mir am beſten in der hieſigen Geſellſchaft, die ich übrigens nur wenig frequentire. Mein Vetter, Graf Pückler, der eine Reuß zur Frau hat, iſt ſehr freundlich für mich, und chaperonnirt meine kleine hübſche wilde Nichte, der der Herzog Wilhelm von Mecklenburg à bride abbattue die Cour macht.

Den 18. ritt ich in noch unbekannten Gegenden zum drittenmal, und zwar ſieben Stunden lang ohne viel Beſchwerden, ſogar ein wenig im Trab. Vor vier Tagen eine ſehr hübſche Exkurſion nach Herrenalb nach einer ehemaligen alten Abtei. Schöne Felſen, und mehr Abwechslung in der Gegend als gewöhnlich, auch eine intereſſante Ruine, unten romantiſch, oben gothiſch. Die hieſige Waſſerkuranſtalt des Doktor Kleinerz iſt ſehenswerth, ſowie ſeine künſtliche Fiſchzucht. Er hofft jährlich 6000 Forellen zu fabriziren.

4 Gräfin Weſtarp mit hübſcher Tochter, Graf Chaudordy, liebenswürdiger Franzoſe. Konzert auf einem Holzinſtrument aus dem Schwarzwalde.

Den 25.

Die Kaiſerin iſt endlich weg, und mit ihr der Magnet, der nacheinander alle deutſchen Prinzen, die im Gotha'ſchen

Kalender ſtehen, anzog. Wildbad iſt jetzt einſamer, aber bequemer. Sonſt nichts Beſonderes. Einige Bekanntſchaften: Gräfin Batilevska mit einer tartariſch ausſehenden Tochter, verheirathete Fürſtin Dolgoruki, ein italieniſcher Graf Veniers, den man hier ſcherzhaft Garibaldi nennt, weil er einige Zeit als Volontair mit ihm war, Gräfin Holſtein mit Tochter, die mich nach Dänemark nach ihrem Schloß einladet. Winterhalter wieder geſehen, der mich mit weißen Haaren maleriſcher erklärt, als mit ſchwarzen.

Den 31.

Neue Bekanntſchaften: Graf und Gräfin von Königsbrück. Fürſt und Fürſtin Trubetzkoy, eine junge hübſche Frau, die täglich zwanzig Cigarren raucht.

Den 1. bis 4. Auguſt.

Sehr intereſſante und pittoreske Tour nach Hirſchau und Bad Liebenthal. Der erſte Ort enthält eine koloſſale Kloſterruine, von Melac zerſtört, ſo wie auch die Kirche, ehemals die größte in Deutſchland, mit ſechzig bunten Glasfenſtern, von denen nichts übrig blieb. Kaiſer Heinrich der Dritte war hier in einem Hauſe, das noch ſteht, auf der Flucht. In Liebenzell eine maleriſche Burgruine und liebliche Gegend.

Den 7. September

nach Baden gereiſt. Ich habe für den vorigen Monat nachzutragen, daß mich das hier nicht zu vermeidende Leben in der großen Welt ſehr amüſirt hat. Prinzeſſin von Preußen gnädiger, als ich es verdiene, Großfürſtin Helene eine kluge, natürliche Frau mit zwei charmanten Hofdamen, Prinzeß Marie, (Herzogin von Hamilton) eben ſo gut und herzlich als ihre Mutter, meine unvergeßliche Gönnerin Stephanie, die Tacher'ſche Familie höchſt liebenswürdig für mich, beſonders die berühmte Stephanie, welche ſich jetzt auch als Schriftſtellerin den Namen der zweiten Sévigné erobert.

Ihre Schilderungen des jetzigen franzöſiſchen Hofes mit vielen Portraits ſind charmant. Sie hat jetzt auch das meine gemacht, mais trop flatteur, und ſo wie ich allerdings geſucht in der Welt zu erſcheinen, aber in Wahrheit ganz anders bin. Der Duc de Beaufort, Belgier, gab einen ſehr hübſchen Ball in den wirklich eben ſo reichen als geſchmackvollen Räumen, die der Spielpächter Benazet hier auf eigene Koſten geſtiftet hat. Gräfin Stephanie machte die honneurs, und alle Einrichtungen vortrefflich. Meine Nichte tanzte bis 4 Uhr, und ich mußte alſo eben ſo lang aushalten.

Andere Bekanntſchaften: Fürſt und Fürſtin Stourdza, die uns ein vortreffliches Diner gaben, Fürſt Stirbei, auch früher Hospodar wie Stourdza, Gräfin Gurieff, ſchon früher gekannt, wie ſie noch jung war. Gräfin Oreſtes, Marquis und Marquiſe Vinchiaturo, franzöſiſcher Geſandter und Frau, Comte de Montereau, Madame de Lentz, einſt die Roſe von Konſtantinopel genannt, und Madame de Zographo, Griechin, Doktor Brun, und der preußiſche Geſandte, Graf Flemming, der höchſt verbindlich für uns war. Lord und Lady Loftus, alte, erneute Bekanntſchaft mit Graf Clarendon, die Großfürſtin Helene, und ihre liebenswürdigen Hofdamen, die ſchöne Fräulein Stahl und die geiſtreiche Fräulein . . . ., Graf und Gräfin Pourtales, geborene Buſſieres (aus Straßburg, alte Erinnerungen!) aus Paris, die Seymour, (Oſtende,) Fürſtin Obolensky, Fürſt Taxis, Bräutigam der jungen Tacher, Graf und Gräfin Türkheim, Duc de Beaufort.

Kehl, Straßburg, den 5. bis 25. September.

Da mir Baden und die geſellſchaftlichen Pflichten daſelbſt ganz unerträglich durch ſo viel Einladungen und Viſiten werden, die mich zum Tode langweilen, ſo verlaſſe ich es mit meiner Nichte, und bringe einige Tage in Kehl und Straßburg zu, wo ich incognito und frei lebend, wieder aufathmete. Straßburg hatte ich ſeit fünfzig Jahren nicht mehr betreten, fand wenig oder nichts geändert, und erfreute mich wieder an dem herrlichen Dom, den ich im Ganzen dem Kölner vorziehe, weil er ſein alterthümliches Anſehen beſſer bewahrt hat, vollſtändig durch die ganze Kirche die ſchönſten Glasfenſter beſitzt, wovon auch einige neue, treu den alten nachgeahmt, den neuen in Köln, die wahrhaft widerwärtig wirken, unendlich vorzuziehen ſind. Mit gleicher Bewunderung erfüllte mich auch wieder die wundervolle Treppe im Nebenhauſe von Erwin. Die Kanonengießerei iſt ſehenswerth, und ihre Beſichtigung ganz ungehindert. Auch fiel mir das vortreffliche Straßenpflaſter auf. Warum iſt dies in Deutſchland überall ſchlecht?

In Kehl iſt die neue Brücke über den Rhein merkwürdig. Die maſſiven Pfeiler haben eine Gründung von 30 Meter unter dem Waſſer, und die eiſerne Brücke mit hohem Geländer ward durch einen eigenen ingeniöſen Mechanismus eben jetzt, im Ganzen, nicht theilweiſe, alſo eine ungeheure Laſt, über dieſe ſchon fertigen Pfeiler hingeſchoben, eine Operation, die jeden Tag nur einen kurzen Weg zurücklegte, doch aber nicht länger als vierzehn Tage bedürfen wird.

Von hier nach Bruchſal gereiſt. Die Theurung in Baden war enorm in dieſem Jahr, der Aufenthalt aber für Weltleute wohl ſehr angenehm. Ich, dem nun der öſterreichiſche Bankerott zwei Drittel ſeines noch übrigen Vermögens nimmt, werde es Gottlob nicht wiederſehen, da ich jetzt bald mich in die mir viel beſſer zuſagende freie und unabhängige Einſamkeit zurückziehen werde, die mir lachender erſcheint, als alle golkondiſche Schätze im Strudel der Welt, für den ich ſo wenig gemacht bin.

Den 26. bis 30.

Tägliche Spaziergänge mit meiner Nichte in der Umgegend. Vorgeſtern eine Ausflucht nach Heidelberg, ihr dies zu zeigen. Die Kaſtellanin im Schloß ein wahrer Profeſſor im Unterrocke. Die ſchönſte Ruine in Deutſchland, prachtvoll durch den Reichthum ihrer Umgebung an den herrlichſten Bäumen, darunter ein Kirſchbaum im Burggraben von 80 Fuß Höhe.

Den 4. und 5. Oktober.

Nach Baden. Diner und Abſchied bei Prinz und Prinzeß. Beide überaus gnädig. Herzliches Beiſammenſein mit Pückler. Meine Nichte vorausgeſchickt. Außer dem Hofe niemand geſehen, und fort nach Freiburg.

Den 6. 7. 8. Oktober.

Wieder, obgleich ſeit einigen Tagen leidend, auf meinen Lieblingsthurm geſtiegen, um das wundervolle Dach zu bewundern. In's Höllenthal gefahren. Hübſche Felſen, und wie mit grüner Wolle bewachſene Berge. Heute, den 8. nach Baſel weiter.

Den 9.

Das hieſige Muſeum intereſſant durch die vielen Holbein's. Mich intereſſirten beſonders die Handzeichnungen des Meiſters, die graziöſer ſind, als die meiſten ſeiner Bilder. Der Dom, jetzt reformirt, trotzdem mit ſehr guten neuen Glasfenſtern, von denen die dem Alterthum am ähnlichſten, die in Paris gemalten ſind. Ein älterer Todtentanz, als der von Holbein, jetzt zerſtört, in dem Saal des ſiebzehn Jahre andauernden Konzils nach Huß Verbrennung in Konſtanz.

Den 10.

Auf der neuen Eiſenbahn, die gut eingerichtet iſt, und ſehr ſchnell fährt, nach Bern. Die Fahrt hierher längs einem reizenden, ſaftgrünen, idylliſchen, nicht zu breiten Thal, mit herrlicher, bunter Hügelbewachſung, und einem Flüßchen, klar und ſchnell. Einige Tunnel, von denen einer eine Viertelmeile lang. Weiter nach Bern, fortwährend reizende Gegend in ähnlicher Weiſe, nur in einiger Ferne, der Jura rechts als willkommene Zugabe, bald über den niedrigen Hügeln emporſteigend, bald über die üppigen Wieſen frei ſich hinziehend. Das Wetter leider trüb und bedeckt. Bern präſentirt ſich ſchön. Der neue Bundespalaſt, ein prachtvolles und innerlich höchſt praktiſch eingerichtetes Gebäude mit den verſchiedenen Sälen.

Am weiten Korridor des zweiten Stockes ſtand auf einer halb offen ſtehenden Glasthüre angeſchrieben, Wartezimmer, und da ich einen Mann darin ſtehen und Zeitungen leſen ſah, trat ich herein, und richtete einige Fragen an denſelben über den Palaſt, die er ſehr höflich beantwortete, worauf ich einer Frau folgte, die mir die Säle zeigen ſollte. Zufällig erfuhr ich von dieſer, daß die Perſon, an die ich jene trivialen Fragen um Auskunft gerichtet, niemand anderes, als der Bundespräſident ſelbſt, Freiherr von Héroſé, geweſen. Ich begab mich daher gleich wieder zu ihm, um mich zu entſchuldigen, und erfreut, die Gelegenheit zu benutzen, um en passant eine intereſſante Bekanntſchaft zu machen. Auch nöthigte er mich gleich zum Sitzen, als ich meinen Namen nannte, und eine halbe Stunde verging in ſehr lebhafter Unterhaltung.

Den 12.

nach Thun. Promenade längs der Aar nach dem ſchönen Schloß des Herrn von Rougemont am See, mit anſehnlichem Park und prächtigen alten Bäumen. Abends bei Haugwitz zugebracht, der eine ſchöne Villa bewohnt. Die großen Hotels ſind ſchon geſchloſſen, und wir bewohnen daher einen alterthümlichen Gaſthof zum Freihof genannt.

Den 14.

Unerwartet ein ſchöner Tag, den wir benutzen, um nach Interlacken mit dem Dampfſchiff zu fahren. Da ich ſeit circa einem halben Jahrhundert nicht mehr hier war, fand ich den Ort wenigſtens dreimal ſo groß geworden, mit einer Menge großer und eleganter Gaſthöfe, guten Chauſſeen, und vielen gutgehaltenen überaus reizenden Promenaden, die ehemals nicht vorhanden waren, die Gegend ſelbſt durch dieſe Vordergründe und rieſenmäßig gewordenen Nußbäume ſehr verſchönert. Es iſt wohl das ſchönſte Thal der Schweiz, ſo herrlich gelegen, zwiſchen dem Thuner und Brienzer See, eingeſchloſſen von den ſo mannigfaltig und üppig bewachſenen hohen Felsbergen, zwiſchen denen die Jungfrau in ſchloßweißem Gewande in den blauen Himmel ſteigt. Leider bedeckte ſich aber dieſer Nachmittags ſchon wieder mit Wolken, als wir nach der hübſchen Anlage, Jungfernblick genannt, fuhren. Das Kaffeehaus mit Reſtaurant war ſchon geſchloſſen, aber die Ausſicht trotz der meiſt fehlenden Sonne höchſt intereſſant.

Genf, den 21. bis 26.

Nach Ferney, wo jetzt aus Voltaire's ärmlichem Schlößchen ein ſchönes Palais gemacht worden iſt, doch glücklicherweiſe ſeine zwei Zimmer intakt geblieben, mit denſelben croutes von Gemälden und Kupferſtichen der berühmten Litteraten ſeiner Zeit, worunter auch Leibnitz, wie bekannt, alles genau wie ich es vor 52 Jahren geſehen, mit einziger Ausnahme der Bettvorhänge, die bis zum oberen Himmel unregelmäßig abgeſchnitten ſind, von wem? durch die Reiſenden, hauptſächlich Engländer, welche ſo viel Reliquienlappen davon entwendet, was jetzt aber nicht mehr geſtattet iſt. Die von Voltaire gepflanzten Bäume in ſeinem Garten ſind ſchön geworden, und die beſchnittenen Buchenberceaux der Sonne undurchdringlich, auf der kleinen Kirche aber hat die alberne moderne Pietät die ebenſo alberne Inſchrift des Philoſophen: Deo Voltaire, dreifach albern umgeändert. Eine Menge Villas mit ihren Gärten umgeben Genf wie ein großer, üppiger Park. Eine herrliche Ausſicht hat man von Sacconex auf die Vereinigung der Rhone und Aar mit der Stadt im Vorgrunde nebſt dem See hinter ihr, und ſeitwärts den ſchönen ſpitzen Berg, und neben dieſem die Spitze des Montblanc in der Ferne.

Den anderen Tag eine lange Promenade in der Stadt, nach dem ſchön gehaltenen botaniſchen Garten, dem Muſée mit einigen guten Gemälden, Gipsabgüſſen der beſten Antiken, auch einigen Kopieen derſelben in Marmor. Promenade um die Stadt mit ſchönen alten Bäumen, und der neue jardin anglais mit dem drei Fuß hohen Relief des Montblanc und Umgebung.

Am dritten Tag Exkurſion nach der tour Pronchin mit ſchönſter Ausſicht auf den Montblanc und einer geſchickt gemachten Ruine, von der ſich der Montblanc am beſten ausnimmt.

Das Theater von $^1/_2$7 Uhr bis Mitternacht war nicht ſchlecht, doch der unausgeſetzte pöbelhafte Lärm faſt unerträglich.

Den 27. bis 30.

Nach Lauſanne zurück. Lange Promenade in der Umgegend. Die Villa einer Ruſſin und ein ausgezeichneter Park eines Engländers am See, deſſen pleasureground und Raſen die einzigen Anlagen der Schweiz ſind, die gut ſoignirt ſind. Der Beſitzer, Mr. Aliman, iſt ein alter kontrakter Mann, der aber Geſchmack hat. Mein fünfundſiebzigſter Geburtstag verging diesmal ganz indifferent.

November.

Hier in Lauſanne ſah ich zum erſtenmal in meinem Leben einen ſogenannten Kindergarten, von der Direktorin, einer Fräulein Lange aus Darmſtadt, dahingeführt, und war entzückt von dieſer Art der Erziehung, in der alles ſpielend, ſingend und tanzend mit Güte und, wo nöthig, nur mit liebevoller Strenge gelehrt und erzogen wird. Fräulein Lange, hübſch und jung, iſt ſo liebenswürdig als Lehrerin, und ihre Methode ſo herzlich, die Kinder ihr ſo innig ergeben, daß ich in manchen Momenten mich faſt zu Thränen gerührt fühlte, wie ich Aehnliches noch nie in einer Schule empfunden.

Es ſchneite heftig, als wir abfuhren, und vor Yverdun gerieth mit großem Geknatter die Lokomotive und die vorderſten Wagen, in deren einem ich mich ganz allein befand, aus den Schienen. Alles mußte, da mehreres beſchädigt war, ausſteigen, und im Schnee waten bis zur gare von Yverdun. Nach einer halben Stunde kam glücklicherweiſe der Zug von Zürich nach Genf durch, den man anhielt, um uns weiter nach Neuchatel zu ſchaffen.

Wer die Welt viel hinter den Couliſſen geſehen hat, ſieht wunderbare Dinge, und behält wenig Täuſchungen übrig. Leider!

Den 26. bis 30. November.

Am 29. nach Baden, das jetzt außer der Saiſon wie ein verwunſchener Ort ausſieht. Niemand auf den Straßen, alle Hotels geſchloſſen, viele halb abgebrochen, alle in Reparatur, die Straßen aufgeriſſen, um Kanäle zu repariren, der Winter mit den kahlen Bäumen dazu, ein deſolater Eindruck.

Den 1. bis 13. Dezember.

Ich gehe zu niemand, als drei Stunden des Tages nach Winterhalter's Garten, den ich anzulegen übernommen. Mit viel Trägheit und üblem Willen zu kämpfen wie gewöhnlich. Die übrige Zeit geleſen, geſchrieben und gegeſſen. Ich bin der einzige Gaſt im Hotel Baden, wo kein Koch und kein Kellner mehr iſt. Ein hübſches und artiges Mädchen, die Inſpektorin im Hauſe, bedient mich, und eine Hülfsköchin inſtruire ich im Buch von Soyer, nach deſſen Rezepten ſie kochen muß, und es geht wirklich ſehr gut.

Am 12. nach Bruchſal, und am 13. nach Darmſtadt, wo ich noch nie war. Recht nette moderne Stadt, mit lauter geraden, breiten Straßen und ſchönen Häuſern, entſetzlich monoton. Später entdeckte ich noch die Altſtadt, die enge und winkliche Gaſſen genug hat, und daher weniger einförmig.

Darmſtadt, den 14. 15. 16.

Ein recht hübſches Theater hier, und eine merkwürdig gut ausgeſtattete Oper für eine ſo kleine Reſidenz. Auch ein ſchönes Schloß mit einem Muſeum, was vorzüglich merkwürdig durch eine ſehr große und ſchöne, meiſt ganz wohlerhaltene römiſche Moſaik iſt, bei der Anlage der badiſchen Eiſenbahn erſt vor wenigen Jahren gefunden. Lauter ſchwimmende Waſſerungeheuer ſind darauf vorgeſtellt, und war ohne Zweifel der Boden eines Bades, in dem man ſchwimmen konnte.

Die Bildergalerie enthält mehrere gute Bilder aus verſchiedenen Schulen. Im Kabinet der Zeichnungen einige vortreffliche Albrecht Dürer.

Die Bibliothek zählt über 300,000 Bände in ſehr unanſehnlichen Lokalen vertheilt. Ganz miſerabel ſind die ſämmtlichen Gärten, doch eine ſchöne Orangerie. Ebenſo die Hofequipagen. Im Ganzen macht es mir den Eindruck eines traurigen Orts.

1861.

Frankfurt am Main, 1. und 2. Januar.

„Adam Beade", von George Elliot, eine Miß. Feine Menſchenkenntniß zeigt dieſer Roman in ungewöhnlichem Grade, daher die höchſt verſchiedenen Karaktere meiſterhaft durchgeführt ſind; das zu große Detail iſt aber ſehr ermüdend, und der Roman als Dichtung und Erfindung unbedeutend, ein Buch wirklich zum Studiren, aber zu bloßer, leichter Unterhaltung kaum geeignet. Die Autorin möchte ich wohl kennen. »There is plenty of unloving love in the world.« Ein feiner Gedanke, den jeder an ſich prüfen mag.

Eben kommt die telegraphiſche Depeſche hier an, daß der König endlich geſtorben iſt. Wie glücklich für ihn, den armen Dulder, und das Land, wenn dies ſchon bei ſeinem erſten Schlaganfall vor zwei Jahren geſchehen wäre. Da ich ſeit mehreren Tagen leidend bin, und eine fürchterliche Kälte von 18 Grad Reaumür eingetreten war, ſo daß ich meine Stube nicht verlaſſen konnte, ſo ſchrieb ich an beide Majeſtäten meine Kondolenz und Gratulation.

1. Februar bis 18.

Abwechſelnd krank. An den Tagen wo ich mich wohl befand dennoch zu Haus mit Schreiben und beſchäftigt, aber ſtets eine einſame Promenade von 2 bis 3 Stunden gemacht, mein Kirchengehen — denn einſam in der Natur wende ich mich immer an das Göttliche in uns, das beim gleichgültigen Alltagsleben ruht, aber beim inneren Leben, das in freier Natur bei mir immer wenn ich allein bin, von ſelbſt ſich vom alltäglichen ablöſt, erwacht auch ſtets mit ihm das Religiöſe (wenn auch nie kirchliche), die Emanation Gottes in uns — wo der Egoismus aufhört, und man ohne Worte in Liebe und Dank beſeligend betet zu dem unbekannten Urquell des Alls, der ſich durch die Natur unſerem Gefühl offenbart, und zugleich dieſe ſelbſt auch iſt. Das aber ſind zweifellos die ſchönſten und reinſten Momente unſerer Exiſtenz.

24. bis 26.

Zuletzt mußte ich doch nach meinem langen Inkognitoaufenthalt in Frankfurt zu unſerem Geſandten gehen, und ein Diner von ihm annehmen, wo ich alte Bekannte, den wieder verheiratheten Herrn von Prinz, Generalpoſtmeiſter, Graf Buol, den Ex-Premier, und Herr und Frau Mallet engliſcher Geſandte, deſſen Frau ſehr angenehm; als neue Bekanntſchaft einen recht artigen bairiſchen Offizier, der die hieſigen Baiern kommandirt, Graf von Joner-Tettenweiß.

Den 27. 28.

Geſtern endlich meinen Weg fortgeſetzt, nachdem ich hier ganz häuslich geworden war. Die Liebe zur Bequemlichkeit und Ruhe nimmt immer mehr überhand bei mir, ſo daß mich jede Abreiſe mit dem Frühaufſtehen, Packen u. ſ. w. ſchon unangenehm berührt.

Auf der Fahrt nach Koblenz frappirte es mich, daß die Eiſenbahn über eine Meile weit durch eine Sandgegend mit verkrüppelten Kiefern und kränklichen Obſtbäumen führt, die unſerer märkiſchen und Lauſitzer Wüſte nichts nachgiebt, und die ich ſo nahe am Rhein gar nicht erwartet hatte.

Abends war ich wieder im guten Hotel zum Rieſen comfortable eingerichtet, und heute widmete ich mich dem Auftrag der Königin, von der ich kurz ehe ich Frankfurt verließ einen ſehr liebenswürdigen Brief von vier Seiten empfangen.

Den 1. bis 4. März.

Die erſten Tage fortwährend den Anlagen der Königin, und einigen Viſiten bei alten Bekannten gewidmet.

Den 3.

gab mir mein alter Freund, der kommandirende General Bonin, zweimal Kriegsminiſter, und der Einzige, auf den die Armee noch als Feldherr hoffen darf, ein ſehr gutes Diner, wo ich mehrere neue Bekanntſchaften machte, deren Namen ich aber leider heute ſchon wieder vergeſſen habe, Offiziere und Büreaukraten ohne Intereſſe, mit Ausnahme des älteren Bekannten, Oberſt . . . ., der mir vom Krieg mit Marocco erzählte, von den ſpaniſchen Generalen wenig erbaut war, die Truppen aber ſehr lobte, die Marokkaner als tapfer und fanatiſch gleichgültig gegen den Tod, aber unfähig europäiſchen Armeen zu widerſtehen, ſchilderte.

Den 4.

nach Köln. Den Dom, in dem Candelabres mit Gas angebracht ſind, bei Licht beſehen, wo ſich gothiſche Baukunſt noch grandioſer ausnimmt, als bei Tage. Es iſt am Dom viel geſchehen ſeit drei Jahren, und wie ich höre, ſoll er in drei Jahren fertig ſein bis auf die Thürme, und die nöthige

Summe dazu bereits größtentheils gedeckt. Der Himmel gebe ſeinen Segen dazu, denn es iſt wirklich etwas Großes um den Kölner Dom, und auch um die kühne Idee ſeiner Vollendung in unſerem ſo glaubensarmen Zeitalter! Auch die neuere Ausſchmückung halte ich für gut, bis auf die Anwendung der ganz modernen gemalten Glasfenſter vom König von Baiern, qui jurent avec le reste d'une manière insupportable, worüber vier Seiten voll zu ſchreiben wären.

Die Petrikirche iſt gleichfalls ſehr ſehenswerth. Sie enthält ſchöne alte Fenſter aus dem fünfzehnten Jahrhundert, auch eines angeblich von Albrecht Dürer. Es iſt ſehr ſchön, und gewiß nach einer Zeichnung von ihm auf Glas gemalt, wenn auch nicht von ihm ſelbſt. Ferner das letzte, berühmte Gemälde von Rubens, den Märtyrertod des Apoſtels Petrus vorſtellend. Ich kenne hunderte der Gemälde dieſes großen Meiſters, die mir weniger vortrefflich ſcheinen als dieſes, beſonders in der wundervoll korrekten Zeichnung in der ſchwierigſten Stellung, doch iſt der Gegenſtand widrig. Rubens iſt in Köln geboren, und in dieſer Kirche getauft. Das ſchöne Taufbecken aus Bronce dient noch.

Ein modernes Prachtwerk unſerer Zeit iſt die neue Brücke über den Rhein. Aeſthetiſch konnte ſie nicht gebaut werden, doch finde ich keineswegs daß ſie die Stadt ſo verſtellt, wie man mir mehrmals geäußert hatte. Doch glaube ich, daß man den allerdings zu monotonen Anblick des leider nothwendigen 15 Fuß hohen Geländers mit Vermeidung der unendlichen geraden Linien oben durch einige dekorirende Abwechſelung ſehr hätte mindern können.

Auch die Feſtungsbauten ſind ſchön und ſolide mit Mauern theilweis aus Baſalt. Ich machte einen ſehr belehrenden Spaziergang zu ihrer theilweiſen Beſichtigung, trotz des abſcheulichen Wetters, das mich in der übrigen Zeit meiſt zu Hauſe hielt.

Den 9. März.

Abends nach Berlin, mit größerem Widerwillen als je! Warum? Gefühl, worüber der Verſtand nie volle Rechenſchaft geben kann. Sympathie, Antipathie, Magnetismus.

Den 9. bis 23.

Sehr gut aufgenommen bei Hof, und von Allen, die ich dort treffe. Denſelben Tag meiner Meldung zur Soirée bei Hof eingeladen. Am anderen Tag Audienz bei der Königin, die ich nicht ſo heiter, ſondern unzufrieden und gedrückt fand. Die Lage Preußens iſt auch gefahrdrohend genug für die Zukunft! Ennuyantes Geſellſchaftsleben mit Diners und Soiréen, obgleich ich Miniſter und Geſandten bei Seite laſſe, den Hof, die Herzogin von Sagan, die Radziwill's, die Carolath's, Gräfin Lottum, und einige bürgerliche Freunde allein beſucht. Ueberall ſchlechte Stimmung, Unzufriedenheit, bei allen Partheien. Gott gebe das Beſte, wenn wirklich eine Vorſehung ſich ſpeziell um uns bekümmert, was ich nicht glaube; das ſogenannte Schickſal machen wir ſelber, und die Urſachen laſſen ſich meiſtens recht gut herausfinden, wenn man die Geſchichte ſtudirt. Aber nur ſehr Wenige an den Spitzen Stehende wiſſen ſie zu ergründen, und nur die großen Herrſcher ſie zu benutzen. Heute haben wir nur Einen dieſer Art! Ich fühle mich glücklich nun nahe dem Augenblicke zu ſein, wo ich mich aus der Welt zurückziehen kann, und in Ruhe und Freiheit in beſchaulicher Weiſe mein Leben beſchließen — vielleicht genußreicher, als je bisher. Ich habe mir viel materiellen Schaden im Leben gethan, aber Anderen viel genutzt, ohne alles Intereſſe, als das des Wohlwollens und der Kunſt, zwei Vermögen dafür geopfert — und glaube jetzt dafür im 76ſten Jahre ein Recht zur Ruhe zu haben.

Den 24. bis 31.

Mehrere Hoffêten. Nichts Beſonderes.

Den 7. bis 18. April.

Meiſtens nicht ganz wohl, und dies benutzt, um Hof und Welt zu meiden. Einmal in die Oper gegangen. Viel mit der Fürſtenſache beſchäftigt. Abſchied von der Königin und König. Beiden auf Verlangen meine Photographie gegeben. Der König gab mir die ſeinige, von der Königin exiſtirt keine bis jetzt. Beide gaben mir jedoch ſchon mehrere Bilder von ſich. Sonſt nichts der Erwähnung Werthes.

Ein herrlicher Roman der Sand iſt »La Daniella«. Zu viel Stoff, um Auszüge daraus zu machen.

Abgereiſt nach Köln. Zweihundert Perſonen aller Stände aus meiner Bekanntſchaft Photographieen gegeben. Ich verkehre gern mit allen Sorten von Menſchen, und achte ſie nicht nach ihrem Rang, ſondern nach dem Intereſſe, das ſie mir einflößen, durch Vorzüge wie durch Fehler, durch alle Eigenſchaften, die mir nicht alltäglich ſcheinen, ja in Wahrheit durch Tugenden wie durch Laſter.

Trotz des ſchlechten kalten Wetters und der Nachtreiſe ganz munter und geſund in Köln angekommen. Wegen Geſchäften dort bis zu Ende des Monats verweilt.

Ich amüſirte mich nun in Wein- oder Bierreſtaurationen, wie man ſie hier nennt, ſchon früh mein Diner einzunehmen, eine ganz neue Welt (nicht für mich), aber für die vornehmen Leute. Ich fand hier die Unterhaltung beluſtigender, oft auch lehrreicher, als an Höfen, eine ganz rationelle Hausmannskoſt, meiſt geſünder, und ſelbſt ſchmackhafter, als in den großen Hotels, die Weine meiſt ächter, und die Preiſe kaum das Viertel jener. Dann ging ich in's Theater faſt täglich, wo ich ſonſt ſelten hinkomme.

Das Theater iſt ein erbärmliches Gebäude, weil ein beſſeres vor drei Jahren abbrannte, und ſeitdem die ſtädtiſchen Behörden ſich nicht über den Ort vertragen können, wo das neue hingebaut werden ſoll. Die Geſellſchaft iſt aber für die Provinz gar nicht übel, mit viel ernſtem, ehrlichen Streben der faſt durchgängig jungen Spieler .... von Berlin gab Gaſtrollen, die komiſchen gut, die ernſteren, Shylok, Franz Moor u. ſ. w. mangelhaft, ſelbſt Falſtaff, und die Berliner Manieriertheit hat déteint sur lui. Doch bleibt er immer ein hervorragendes Talent, und erinnert viel an Ludwig Devrient, nach dem er ſich wohl früher gebildet hat. Alle keine Schauſpieler erſten Ranges, wie einſt Schröder, Iffland, Fleck, Kean der Aeltere, Talma, Fleury, Potiers, die Miß Oneil, Mademoiſelle Mars, und ſelbſt von einer Menge Talente zweiten Ranges noch weit übertroffen.

In einem kleinen Sommertheater, wo gutes Konzert iſt, ſah ich mit viel Vergnügen ein ſpaniſches unterhaltendes Tänzerpaar.

Eiferſucht iſt gewiß die ſchrecklichſte Qual, und wer ihr unterworfen iſt, thut beſſer, alle Liebe überhaupt zu fliehen.

Mai.

In Luzern finde ich mich endlich wieder mit meiner Nichte zuſammen. Wir ritten viel aus auf paſſablen Miethpferden in der ſchönen Gegend, und beſahen zu Pferd, zu Wagen und zu Waſſer alle Tellskapellen in Küßnacht, am See und in Altorf. Vierzehn Tage blieben wir in Luzern und Biel, wo ich, in ſengender Hitze mich verirrend, eine ſolitaire Felſenpromenade von drei Stunden machen mußte, deren noch fähig zu ſein ich mich ſelbſt ſehr verwunderte. Von Olten machten wir zu Wagen eine ſehr angenehme Exkurſion nach einer Penſion, Frohburg genannt, auf hohem Berge in ſehr lieblich romantiſcher Gegend, und mit berühmter Ausſicht, die ſich uns jedoch trotz des ſchönen und ſehr heißen Wetters in der Ferne gänzlich durch Dünſte verſchleierte, ſo daß kein Schneeberg ſichtbar wurde. Den Rückweg bergunter, anderthalb Stunden, machten meine Nichte und ich zu Fuß. Am 28. nach Bern, wo wir, um auszuruhen, einige Wochen bleiben wollen. Es iſt die comfortabelſte Stadt in der Schweiz, mit guten Hotels, äußerſt mannigfaltigen Spaziergängen und Fahrten, auch mit fremden Waaren gut fournirt.

Juni.

Eine Ausflucht nach Freiburg in der Schweiz, wo wir zur berühmten Orgel in der Kathedrale gingen, und für 8 Gulden das ſeit hundert Jahren geſpielte Gewitterkonzert hörten, was auch ſehr hübſch iſt, und worin mich die von der Orgel allein hervorgebrachten Menſchenſtimmen in einem fingirten Kirchengeſang während dem Gewitter am meiſten frappirten. Dann in großer Hitze eine wahre Fußreiſe von fünf Stunden in die Umgegend und ihre pittoresken Felſenwände bewundert, welche durch die, einen wirklich feenhaften Effekt machenden, ſo federleicht ausſehenden Kettenbrücken, in 800 Schritt breiter Spannung verbunden ſind. Ein reizender und zugleich impoſanter Anblick. Dann nach der Kapelle, alt und verfallen, über Schluchten, Wieſen, Wald und Felſen weg nach einem Nonnenkloſter, wo wir mit der Schweſter Pförtnerin ein langes Geſpräch führten. Sie war eine gute Komödiantin mit Honigworten und ſchlauen Augen. Ein hübſcher, lebhafter franzöſiſcher Knabe führte uns, denn in einem Theile von Freiburg wohnen ſeit lange nur Franzoſen, die zum Theil kein Wort deutſch veſtehen.

Am anderen Abend zurück nach Bern, und ſogleich weiter nach Zürich, welches meiner Nichte ſehr gefiel, leider aber wegen fortwährendem Regenwetter uns nur wenig ſehen ließ. Ein Hotel im beſten Genre iſt das Hotel du Lac, und zugleich herrlich gelegen, kürzlich ganz neu eingerichtet. Nach zwei Tagen ſetzten wir unſeren Weg nach Lindau fort über den Bodenſee, und fuhren nahe an der Stelle vorbei, wo vor kurzem ein Dampfſchiff, „König Ludwig", von einem anderen ſo wirkſam in den Grund gebohrt wurde, daß von Paſſagieren und Mannſchaft nur drei gerettet wurden, alle Uebrigen ertranken.

In Lindau angekommen erfreute ich mich über den neuen, von König Max erbauten Hafen, der vor zehn Jahren, als ich hier war, eben angefangen wurde, eine große Zierde für die Stadt, mit einem ſchönen Leuchtthurm, gegenüber auf hohem Poſtament der Löwe der Bavaria, und am Ufer die Broncestatüe des Königs Max im großen Ornat, die Schwanthaler's Tod wieder ſehr bedauern läßt!

Nach München gereiſt, wo wir einen Tag die Merkwürdigkeiten beſahen, und bei fürchterlicher Hitze im Kopf der Bavaria ein Dampfbad nahmen, am Abend das reizende Roccocohoftheater ſahen, nach dem Modell des ehemaligen Theaters der Königin Marie Antoinette in Verſailles. Tauffkirch beſuchte uns, und ich die eben angekommene Frau von Bethmann, Tochter meiner geliebten leider ſeligen Freundin, Frau von Brinz, in Frankfurt am Main. Sonſt ſahen wir niemand. Nicht zu vergeſſen die Büſten der Bavariagallerie. Frundsberg, Tilly und Schwanthaler's ſchönes, melancholiſches Antlitz intereſſirten mich am meiſten.

Am anderen Morgen früh um 7 Uhr beſuchten wir noch den prächtigen, großen Kirchhof mit mehreren der Meiſterſtücke Schwanthaler's, um des Großvaters meiner Nichte, des tapferen Generals Seydewitz Grab zu bekränzen, und fuhren dann mit der Eiſenbahn nach Salzburg, deſſen paradieſiſche Schönheit ich dieſesmal beim ſchönſten Wetter an der Seite meines ſchönen Koboldchens doppelt genoß, und wo wir einige Wochen zu ruhen beſchloſſen.

Den 1. bis 6. Juli.

Viele Regentage zu Haus zugebracht, jeden ſonnenhellen zu Exkurſionen benutzt. Die ſchönſte Ausſicht bei Salzburg iſt meines Erachtens die von Maria Plain. Deren Rival, in anderem Genre, iſt in Berchtesgaden die Ausſicht von der neuerbauten Villa des jetzigen Königs von Baiern, Haus und Umgebung ein ſo vollkommenes Ganze, wie ich es kaum irgendwo geſehen.

Schloß Neuhaus, das ich vor neun Jahren für 4000 Gulden, als dieſe noch pari ſtanden, kaufen konnte, iſt jetzt von Graf Thun requirirt, und als wirkliches Schloß hergeſtellt worden, aber liederlich gebaut, und ohne Geſchmack. Ich liebte es weit mehr in ſeiner anſpruchsloſen Verfallenheit, doch iſt der den Berg ſich emporſchlingende Weg, mit ſeinen prächtigen, ſtets abwechſelnden Ausſichten, verdienſtlich, obgleich auch nur oberflächlich hergeſtellt und zu eng.

Neu für mich war in Salzburg Mozart's Statue, von Schwanthaler, wie alles von ihm, der halb Süddeutſchland mit den herrlichen Geſtalten ſeiner Phantaſie in Erz und Marmor bevölkert, ſchön, entſprechend, mit hohem Verſtande gedacht und ausgeführt.

Der römiſche Moſaikfußboden, der bei Ausgrabung des Terrains zur Statüe gefunden ward, von wenig künſtleriſchem Werth, wird im recht intereſſanten Stadtmuſeum aufbewahrt, wo ich einen neuen Gedanken ausgeführt fand, nämlich eine Sammlung aller verſchiedenen muſikaliſchen Inſtrumente, ſo weit ſie uns bekannt wurden, und ihrer allmähligen Verbeſſerung, unter denen ſich auch Mozart's beſcheidenes Klavier befindet.

Salzburg iſt auch vielleicht der einzige Ort in deutſchen Gauen, der einen Gaſthof und Brauerei „zur Hölle" aufzuweiſen hat. Die Katholiken ſind doch überall humoriſtiſcher, als die ledernen, poeſieloſen proteſtantiſchen Sekten.

Die wunderſchöne Promenade vom Schloſſe über den ganzen Mönchsberg, und zu Fuß durch die Stadt zurück. Die im alten Styl, jetzt völlig reſtaurirten Zimmer der Erzbiſchöfe ſind reizend, die Folterkammer weniger. Eine zahme Elſter auf dem höchſten Thurm amüſirte uns ſehr.

Den 13. nach Linz, wo ich eine ſehr hübſche Ausflucht nach dem Jeſuitenkloſter durch das Höllenthal zu Fuß nach dem hier wahrhaft intereſſanten Kalvarienberg machte. Am anderen Morgen auf der Donau nach Wien. Unterwegs

Pechlarn und die Burg meines Ahnherrn leider verſchlafen in der Kajüte.

Den 25. nach Gratz. Paſſage über den Sömmering, merkwürdig durch überwundene Schwierigkeiten, aber viel weniger romantiſch und ſchön, als ich mir vorgeſtellt. Gratz liegt dagegen höchſt maleriſch, und die Ausſicht von Schloßberge, den wir am nächſten Tage mit Frau von Prokeſch beſuchten, iſt prächtig. Abends in's Theater, das recht hübſch, und die Schauſpieler nicht übel waren.

Den 27. Den halben Tag bei Frau von Prokeſch zugebracht, wo ich einen ſehr gefälligen Baron Warsberg und einen Grafen .... Landhauptmann von Gratz, ſehr artiger Mann mit einem zehn Zoll langen Bart kennen lernte. Vorher eine Promenade im Wagen nach dem Immerſee, ein reizendes großes Kaffeehaus in herrlicher Gegend, und wohl fünfzig Gondeln und Kähne auf dem kleinen See, wo ſich die Jugend beiderlei Geſchlechts im Rudern übt, und im Winter Schlittſchuhlaufen ſtudirte. Ich verlor leider auf dieſer Fahrt meinen Vielen gut bekannten Lorgnettenſtock, der mich ſeit dreißig Jahren in verſchiedenen Welttheilen ſtets begleitete, den Arabern unheimlich erſchien, und von unſerer jetzigen Königin nur mein Zauberſtab genannt wurde. Tout passe, tout casse, et tout lasse aussi, was das Schlimmſte iſt. Täglich ſehe ich mit Trauer, wie alles mir immer gleichgültiger wird.

Den 28. nach Adelsberg zur berühmten Höhle, Abends und Nachts hindurch gefahren wegen der großen Hitze. Um 1 Uhr Nachts angelangt.

Den 29. Die Höhle von Adlersberg iſt in ihrem enormen Umfang die größte, die ich geſehen, und auch die Maſſe der Stalaktiten unermeßlich, ferner die zugänglichſt gemachte, die es giebt. Wir brauchten volle drei Stunden zur möglichſt ſchnellen Beſichtigung. Die intereſſanteſten Punkte ſind im Anfang der prächtig mit Drapperieen von

Tropfſtein überall behangene Tanzſaal mit beſonderer Erhöhung für ein zahlreiches Orcheſter, und in der Mitte über hundert Fuß hoch — und am Ende der ſogenannte Kalvarienberg, welcher durch tauſende von kleinen Sönnchen täuſchend einem türkiſchen Gottesacker auf zwei Hügeln gleicht. Im Tanzſaal wird an einem großen Feſttag jährlich einmal wirklich ein Ball gehalten, zu dem oft über 4000 Perſonen zuſammen kommen.

Eine 90 Fuß hohe Tropfſteinſäule iſt merkwürdig, welcher die Naturforſcher ein Alter von wenigſtens 80,000 Jahren beimeſſen. Im Uebrigen aber habe ich in anderen berühmten Höhlen dieſer Art, namentlich auf den griechiſchen Inſeln und in Kleinaſien, weit intereſſantere Bildungen in täuſchender Aehnlichkeit geſehen als hier, auch ſind die hieſigen Stalaktiten meiſt von einer ſchmutzigen Farbe und nur ſelten weiß. Die eigenthümlichen Fiſche ohne Augen und mit zwei ſchön cramoiſinfarbigen Federbüſchen verſehen, und von denen man mir einen lebendigen, mehr einer Schlange als einem Fiſche gleichenden, brachte, findet man in einer ganz dunkeln Nebenhöhle.

Mit der Eiſenbahn nach Trieſt bei großer Hitze.

Zuerſt beſahen wir die Werfte des Lloyd, gewiß das umfangreichſte und beſteingerichtete Privatetabliſſement dieſer Art in der Welt. Der Direktor, ein früherer Seekapitain, führte uns überall ſelbſt umher. Beſonders merkwürdig erſchienen mir die Vorrichtungen und das prachtvolle Steinbaſſin zum Lanciren fertig gebauter Schiffe in's Meer. Alles Bruck's Werk; die Kaiſerlichen Werfte, wo eben zwei neue große Fregatten gebaut werden, ſtachen ſehr gegen den Lloydbau ab.

Hierauf fuhren wir nach der Kathedrale mit einer herrlichen Ausſicht, und einem wunderſchönen Baumrieſen, deſſen Namen niemand wußte, Form und Blättern nach ein Mittelding zwiſchen Nußbaum und Linde, kleine Beeren tragend.

Im Garten der Kirche iſt Winkelmann's Grabmonument, aber ohne den Leichnam, von dem man nicht weiß wo er hingekommen. Ausgegrabene römiſche Monumente ſind recht maleriſch um das Monument zwiſchen hohen Bäumen gruppirt. In der Kirche, noch mit dem Unterbau eines römiſchen Tempels, iſt auch Don Carlos, der Prätendent, mit ſeiner Gemahlin, und einem Bruder, die alle drei hier binnen zwei Tagen plötzlich ſtarben, begraben.

Tiefer unten liegt eine reizende ländliche Villa eines Herrn von Regensdorf, der uns auf die freundlichſte und intereſſanteſte Weiſe die honneurs davon machte. Im großen, ſie umſchließenden Garten herrliche Schattenlaube, mit noch herrlicheren Ausſichten auf Stadt und Meer. Ein Frühſtück von friſch gepflückten Mandeln, Reineclauden und dunkel violetten Maulbeeren mit Cyperwein und Backwerk war bei der glühenden Hitze keine unwillkommene Zugabe. Ebenſo eiskaltes Waſſer aus einem 105 Fuß tiefen Brunnen, den der Beſitzer ſelbſt durch die verſchiedenen Felſenſchichten gegraben, und aus den gewonnenen Steinen ſein Wohnhaus hatte bauen laſſen.

Wir ſprachen viel von Bruck, dieſem ewig für Oeſterreichs Heil zu bedauernden Mann, der einer der intimſten Freunde des Herrn von Regensdorf war. Die unſinnige Weiſe, mit der man dieſen ächten Patrioten und ohne Frage eminenteſten Staatsmann Oeſterreichs zur Verzweiflung und Selbſtmord brachte, iſt, wie Talleyrand ſich ausdrückte, pire qu'un crime, c'est une horrible faute.

Wir nahmen unſer Diner, nach einer langen Fahrt auf dem Ferdinandeum ein, wo eine der berühmteſten Ausſichten Triests iſt, beſonders aus dem höchſt geſchmackloſen Garten eines reichen Banquiers, und beſchloſſen unſeren Tag im chineſiſch illuminirten Volksgarten, wo eine alles erfüllende Volksmenge bis Mitternacht hinundher wogte.

Den 31.

Um Mitternacht mit Dampfſchiff nach Venedig. Eine wundervolle Südnacht mit erſtem Mondviertel, und ein ſo ruhiges Meer, daß an Seekrankheit nicht zu denken war. Wir brachten die ganze Zeit auf dem Verdeck zu, und faſt mit Rührung ſaß ich nach 55 Jahren zum erſtenmal um 6 Uhr früh wieder auf dem Markusplatz, dem ſchönſten auf der Erde.

Venedig, den 1. bis 11. Auguſt.

Ich übergehe hier alles, was ich kenne, und was ich durchaus mit jugendlichem Entzücken wiederſah, obgleich Venedig im Ganzen ſeit dieſem letzten halben Jahrhundert sehr verfallen und herabgekommen iſt.

Das mir Neue war die Eiſenbahnbrücke durch die Lagune bis zum Schluß auf der Inſel Santa Chiara eine halbe deutſche Meile lang, die neuen Feſtungswerke, der von der Herzogin von Berry ſo prächtig und geſchmackvoll eingerichtete ehemalige Pallaſt Vendramini Calergis, daß ich wirklich nichts Gediegneres und Schöneres in dieſer Art kenne; der botaniſche Garten iſt vortrefflich gehalten, und mit ſehr geringen Koſten. Traurig zu ſehen iſt es, wie die meiſten jener alten herrlichen Palläſte fortwährend verfallen, ſchon halbe Ruinen, und dennoch ergreifender in ihrer alten geſchmackvollen und romantiſchen Pracht, als alle unſere modernen Stadthäuſer.

Faſt täglich badeten wir im Meer auf dem Lido, und durchſchifften mit immer gleichem Intereſſe die ganze Stadt nach allen Richtungen, kauften auch allerlei Intereſſantes im Ghetto bei den Antiquaren, modern Venezianiſches auf dem Markusplatz. Wir verließen Venedig mit Schmerz, nur weil die Zeit drängte. Alle Bekanntſchaften vermieden.

Sehr angenehm waren die erwähnten Bäder am Lido im freien Meer, in das man ziemlich weit hinausgehen kann, ohne ſchwimmen zu müſſen, was ich leider nicht kann.

Es iſt unverantwortlich von Eltern, dies ihren Kindern nicht eben ſo früh wie das Gehen beizubringen.

Den 14.

früh 7 Uhr wieder nach Graz zurück, einen Tag wie im Fegefeuer, 28 Grad Réaumür im glühenden Wagen von 7 bis halb 10, wo wir erſt anlangten.

Den 16. bis 31.

Nach Wien. Laube. Abermals eigenhändige ſehr freundliche Briefe von König und Königin erhalten. Hoftheater. Beſſer als in Berlin und Dresden. Ende des Monats nach Görlitz. Schöne Stadtanlagen mit einem ſehr intelligenten Gärtner, der mir beim Herumführen in ſeiner Schöpfung viel von mir erzählt, den er nicht kennt. Zwei Tage ſpäter über Guben nach Branitz, wo ich alles ganz leidlich in Ordnung finde.

Den 1. bis 23. September.

Die alte hieſige Leier. Adminiſtrationsgeſchäfte, Anlagen nebſt ſehr guter Tafel und viel Lektüre. Vegetationsleben, aber keineswegs langweilig, auch nicht ohne Sorgen und Verdruß hie und da.

Den 24. bis 30. September.

Beſuch meines Fideikommißnachfolgers, um mir ſeine junge Frau zu präſentiren, eine ſehr wohlerzogene, auch wiſſenſchaftlich gebildete Franzöſin, der Erziehung nach, aber geborene Wallonin, und Couſine des berühmten Benjamin Conſtant.

Oktober.

In der erſten Oktoberwoche nach Berlin. Den 11. abgereiſt zur Krönungsfeier nach Königsberg. Traurige Gegend durchgängig. Königsberg ſelbſt weder alt noch neu, und in der Civiliſation noch etwas zurück. Nur der alte Dom und das Hochmeiſterſchloß intereſſant. Den 14. Einzug des Königs ſehr mesquin. Von da an bis zum 18. tägliche Feſte bei Hof, voll von der gewöhnlichen Langenweile, die Krönungsfeierlichkeit im Schloß aber erhebend und prächtig. Der ungeheure Hof mit Menſchenköpfen wie gepflaſtert, von den Truppen in breiter Bande eingefaßt, in der Mitte der hohe, bedeckte, und reich geſchmückte Gang nach der Hofkirche mit dem glänzenden Königlichen Zuge darin, gewährten einen großartigen Anblick. Die Krönung ſelbſt in der Kirche, obgleich dergleichen immer etwas an den „Propheten“ Meyerbeer's erinnert, war dennoch würdig und glänzend ausgeführt. König und Königin gingen beide mit ausgezeichnetem Anſtand durch die vorgeſchriebenen, etwas zu theatraliſchen Ceremonieen, und die Muſik des Domchors, nur aus Geſang beſtehend, war vortrefflich. Das darauf folgende Diner von tauſend Perſonen in verſchiedenen Räumen war demungeachtet ſehr gut, und machte meinem Vetter, dem Oberhof- und Hausmarſchall, alle Ehre. Ich ſaß zwiſchen zwei intereſſanten Leuten, dem Fürſten Suvaroff, Gouverneur von Riga, und dem Grafen Crenneville, erſten Begleiter des Erzherzogs Ludwig.

Den 19.

Noch Defilirtour, etwas lächerlich, dann Diner und Konzert. Ich erfuhr mit Genugthuung, daß der König uns Fürſten *preußiſcher Ernennung* den Titel Durchlaucht endlich mit denen fremder Potentaten und des längſt imaginair gewordenen deutſchen Reiches, offiziell, als gleichmäßig uns zukommend, erklärt hat. Der vorige König in ſeinen ſo oft wechſelnden Anſichten, hatte uns durch ſein elendes Miniſterium abſpeiſen laſſen, eine größere Herabſetzung ſeiner eigenen Krone, als für uns.

Den 20. Abreiſe der Majeſtäten.

Den 21. alles ſchon leer und ausgeſtorben in der Stadt, was mir behaglich erſchien, Vielen aber einen traurigen Effekt der Vergänglichkeit machte, durch den allerdings grellen Kontraſt mit den vergangenen Tagen, wo man vor dem Gedränge der Wagen und Menſchen kaum gefahrlos ſich zu

Fuß durchſchlagen konnte. Ich machte während dieſer Zeit viel neue Bekanntſchaften, doch wenig Erwähnungswerthes, mit Ausnahme der zwei ſchon Genannten, und des Herzogs von Magenta, deſſen ganze Erſcheinung bedeutend iſt; der kleine und dicke ſpaniſche Grand, Duc d'Oſſuna, ſah wie ein bemalter Stöpſel aus, wird aber wegen ſeines immenſen Reichthums von allen Hofdamen ſehnſüchtig angeblickt. Viele Leute wurden mehr oder weniger paſſend dekorirt, auch ich bekam das Geſchenk des neuen Ordens der preußiſchen Krone erſter Klaſſe, den ſiebenten Stern, der ſelbſt zur Toilette, für die heutzutage Orden nur noch Wichtigkeit haben, zu viel für meinen Galarock iſt. Wie manches giebt's dieſer Art, was einen in der Jugend entzückt, und im Alter, als unnütz und zum Theil lächerlich, beinahe verdrießt.

Nachmittags nach Marienburg abgereiſt.

Den 22. bei ſchönem Sonnenſchein einen lange gehegten Wunſch erfüllt, und das deutſche Hochmeiſterſchloß beſehen — ein wahrhaft prachtvoller Bau, unter dem Miniſter Schröter, der beſſer früher gehangen worden wäre, in wahnſinnigem Vandalismus 1811 faſt zerſtört, und vom vorigen König verdienſtvoll ſo viel noch übrig reſtaurirt. Freilich leider zu modern alt, beſonders die neuen Glasfenſter und die mit bunten Kacheln ſtatt Marmor bedeckten Fußböden. Beſonders chokirten mich einige Bilder der letzten preußiſchen Könige in Uniform an den Wänden eines der hochmeiſterlichen Zimmer.

Die alte Kirche iſt von den Jeſuiten im Rococoſtil verunſtaltet, beſitzt aber ein ſehr ausdrucksvolles Bild ihres berühmten Stifters, ein prächtiger Kopf, voll energiſcher Klugheit.

Den 23. bis 25.

Während einiger Tage, die ich hier verweilte, die Einſamkeit benutzt, um drei ſehr feſſelnde, höchſt intereſſante wiſſenſchaftliche Bücher zu leſen. 1. „Einige Philoſophie in gemein faßlicher Form," von Majorescu, 2. (und vorzüglich) „Phyſiologiſche Bilder," von Louis Büchner, 3. „Goethe und die Erzählungskunſt," Vortrag von Berthold Auerbach. Alle drei ſtreben nach dem Wahren in den wichtigſten menſchlichen Dingen, was jedem Menſchen, der denken kann, das Theuerſte ſein muß, wenn er auch nur geringe Fortſchritte darin zu machen vermag. Doch jeder ſolcher Schritt, wäre das Reſultat ſelbſt Täuſchung, iſt ein hoher Genuß.

Ich habe oft Urſach mich über eine Schwäche meines Karakters zu grämen, die in Folgendem beſteht: Mein natürlicher Beruf iſt ganz ausgemacht, um ruhig und glücklich zu leben, der: mehr mit Büchern und der Natur, als in dem was man die Geſellſchaft nennt, zu leben, und zugleich künſtleriſch äſthetiſch in jener äußeren Natur ſelbſtſtändig zu ſchaffen. Da ich dies ſehr wohl erkannt, habe ich auch mehreremal die ſich mir greifbar anbietenden Gelegenheiten in der Welt, was man eine hohe Rolle nennt zu ſpielen, große Gunſt an höchſter Stelle zu genießen, wohlweislich zurückgeſtoßen, ſo bald der Zeitpunkt kam, ſie ernſtlich zu verfolgen, was dann leicht unwiderruflich hätte werden können, obgleich die Velleität eine Zeitlang ſpielend damit anzufangen, nicht bei mir ausgeblieben iſt. In allen vernünftigen Momenten bin ich froh, ſo gehandelt zu haben, und doch habe ich nicht allzu ſelten alberne Stimmungen, wo ich Reue darüber fühle, ſolche Gelegenheiten, wie ſie allerdings nur Wenigen ſich darbieten, wenn das Gelingen faſt unzweifelhaft war, von mir geworfen zu haben durch eigenes Zurückziehen. Dieſe ſchwache Inkonſequenz iſt freilich nie von langer Dauer, aber ich ärgere mich doch ſchamroth über mich ſelbſt, daß dennoch ſolche Stimmung zuweilen wie eine Krankheit wiederkehrt, aber das, was wir Seele oder Herz nennen, hat ja auch ſeine ſpeziellen Krankheiten wie der übrige Körper.

Heute Abends den 25. nach Danzig abgereiſt, und mich mit der Nothlüge eines Grippenanfalls in Berlin entſchuldigt, der Königlichen Einladung zu den dortigen Feſten deshalb nicht Folge leiſten zu können.

Den 26. 27. bis 30.

Ich war von dem klarſten, ſonnigſten Wetter begünſtigt, und ganz entzückt von Danzig, einer ſtolzen Stadt, voll himmelanſtrebender Thürme, herrlicher Kirchen und ſeltſamlichſter alter Gebäude, von ſo romantiſch alterthümlichem Anſehen, wie es mir ſo ganz ſympathiſch iſt, umgeben von ſchönen Bäumen und wundervoll konſervirten Alleen, freundlich geſchmückt durch waldige Höhen gegenüber dem blauen Meer, und endlich noch wirklich prachtvoll imponirend durch ihre koloſſalen Vertheidigungswerke der ſchwer zu bewältigenden Feſtung. Ich fuhr nach Oliva, wo eine ſchöne Kloſterkirche mit allerlei Sehenswürdigem, die im Refektorio die Bilder aller ſeiner Aebte in einem Zeitraum von 600 Jahren noch aufzuweiſen hat, bis auf ein paar, die von der Feuchtigkeit der Mauern verwiſcht ſind. Eine prächtige Orgel iſt auffallend durch ihre eigenthümliche, ganz von anderen abweichende Form. Aus dem ehemaligen Kloſtergarten hat man einen ſogenannten engliſchen gemacht, und zwar ſehr ungeſchickt. Doch ſind noch ſchöne hohe Hecken vorhanden. Reizender iſt daneben der reich bewaldete Karlsberg, mit bequemen Wegen verſehen, die zu einer lieblichen Ausſicht auf dem Gipfel führen. Man ſieht von der einen Seite nach Norden zu und Weſten das Meer mit der Halbinſel Hela, und den Hafen Danzigs mit einem Theil unſeres Flöttchens vor Anker nebſt der Stadt; im Oſten eine bewaldete Hügelkette, und dicht unter ſich in derſelben öſtlichen Richtung einige kleine grüne Thäler mit Gewäſſern, an denen ſieben Eiſenhämmer arbeiten. Auf meine Frage, ob das Eiſenerz in der Nähe ſich finde, erfuhr ich den eigenthümlichen Umſtand, daß es nirgends hier Eiſenerz gebe, ſondern all dieſe Hämmer und noch viel andere in der Nähe der Stadt, nur altes, verbrauchtes Eiſen, aus der Stadt kommend, hier zu friſchem Schmiedeeiſen verarbeiten. Der Mann glaubte feſt und ſteif, daß dies Eiſen alles nur aus Danzig ſelbſt herſtamme, ein Unſinn, der ſich mir nachher ſo aufklärte, daß es ein eigener Induſtriezweig der Danziger Kaufleute iſt, altes Eiſen jeder Art, vom kleinſten bis zum größten Kaliber, aus mehreren Ländern, beſonders aus Schweden u. ſ. w. für ein Spottgeld zu kaufen, und dann als Ballaſt in ihren rückkehrenden Holz- und Getraideſchiffen zurückzubringen.

Eine Stunde weiter liegt Zoppot, ein ſehr freundlicher Badeort, in dem wir faſt bis in's Meer hineinfuhren, das hier ſehr flach iſt, und von einer Menge Fiſcherbarken mit ihren weißen Segeln anmuthig belebt war.

Höchſt ſehenswerth in Danzig iſt die Marienkirche, ein koloſſaler Prachtbau mit thurmhohen Fenſtern, die leider mit allerlei modern bunten Linien ſehr geſchmacklos verziert ſind, ſo wie überhaupt der einfach ſchöne gothiſche Stil der Kirche noch in der katholiſchen Zeit derſelben mit gräulichen Anhängſeln im Zopfſtil überfüllt worden iſt. Sehr intereſſant ſind zwei alte Kirchengarderoben, die eine mit dreihundertjährigen, die andere mit ſechshundert alten Altardecken, Meßgewändern, u. ſ. w., die zum Theil merkwürdig erhalten ſind, einige wunderlich genug mit arabiſchen Inſchriften zu Ehren Mohamed's. Auch ausgezeichnet ſchöne Schnitzwerke erfreuen den Beſchauer, und ein wie geleckt reſtaurirtes altdeutſches Gemälde des jüngſten Gerichts, was wohl mehr Ruf hat, als es werth iſt. Ein guter Einfall des Malers iſt es aber, daß er in ſeiner Hölle außerordentlich viel Verdammte mit Mönchstonſuren angebracht hat, und hinter dem Erzengel mit der Wage eine Gruppe auf der Gränze zwiſchen Himmel und Hölle, wo ſich ein nackter Teufel mit Schmetterlingsflügeln und ein Erzengel im langem weißen Talar wüthend um ein ſehr hübſches Mädchen ſtreiten, die jeder von den beiden Kämpen bereits an einer Seite erfaßt hat.

Die alten frommen Künſtler waren dabei immer voll ſatyriſcher Laune, worin ihnen unter den Neueren Kaulbach ganz ebenbürtig iſt. Ich wünſchte, er hätte mehr dergleichen in unſerem neuen Muſeum angebracht, wo ihm der Stoff dazu nicht fehlen konnte.

Außer dieſer Kirche intereſſirte mich beſonders der ſogenannte Artushof in dem alten Börſengebäude, ein enorm großer Saal der abentheuerlichſten Art. Aus mitunter recht guten Gemälden wachſen koloſſale Hirſchgeweihe in natura heraus; in einem, Aktäon's unglückliche Avantüre behandelnd, hebt ſich Diana mit zwei Lieblingsnymphen inmitten des Bildes plaſtiſch in Hautrelief und übernatürlicher Größe hervor. Auch hier iſt ein jüngſtes Gericht allegoriſcher Art. Das Frappanteſte aber iſt der alterthümliche Ofen, der mit Reliefſiguren auf jeder Kachel, wie ein chineſiſcher Porzellanthurm in Abſätzen ſo hoch ſteigt, daß ſeine Spitze die Decke berührt, wenigſtens 40 Fuß hoch, und vielleicht einzig in ſeiner Art.

Ferner befinden ſich am großen Kanal, längs dem man ſehr angenehm im Gegenſatz zu dem gräßlichen Pflaſter in den Straßen, auf alterthümlichen Holzviadukten geht, ſehr eigenthümliche Stadtburgen, die ſich in alter Zeit oft bekämpften, auch an den Stadtpromenaden einige originelle Kirchhöfe unter dichtſtehenden Waldbäumen, was mir ſehr wohl gefällt, da es auf unſeren geſchmückten Kirchhöfen doch faſt immer an Schatten fehlt.

Höchſt belohnend iſt eine Promenade durch die Feſtungswerke mit reizenden Ausſichten, beſonders vom Biſchofsberge, wo ſich die Citadelle mit einer umfangreichen Kaſerne befindet. Ich habe lange nicht ſo ausführlich in meinem Tagebuch geſchrieben, aber heute, den 30. Oktober, halte ich mich an meinem 76. Geburtstag zu Haus, wo ich mehr Muße hatte, als gewöhnlich. Dies iſt übrigens ſchon der dritte von meinen letzten Geburtstagen, der in voller Stille, ohne irgend romantiſche oder irgend intereſſant zu nennende äußere Staffirung vergeht. Doch wurde mein Herz wahrhaft gerührt, an dieſem, durch ein Telegramm der Königin von dieſem Morgen, mit einem überaus gütig gefaßten Glückwunſch zum heutigen Tage, was bei den vorigen jedoch auch durch Briefe ſtattfand, denn dieſe liebenswürdige Fürſtin iſt beſtändig in ihrem Wohlwollen, obgleich ich mich aus Bequemlichkeit und Liebe zur Ruhe, die mir im Alter nöthig geworden, in den letzten Jahren ſo viel als möglich zurückgezogen habe.

Den 2. bis 11. November.

Nach Poſen abgereiſt. Unintereſſante Gegend bis Poſen, aber in der Nähe ganz hübſch, wie auch die Stadt nicht übel, und die meiſten Straßen mit guten Trottoirs verſehen. Das Innere des Doms iſt ſehenswerth. Viel intereſſante Grabmäler vom vierzehnten Jahrhundert an, in Metall und Marmor. Die angebaute Kapelle des Grafen Radzinsky iſt die ſchönſte und geſchmackvollſte, die ich kenne, mit dem unſchätzbaren Monument in Erz, die erſten chriſtlichen zwei Polenkönige Micislav und ſein Sohn Boguslaw, von Rauch, vielleicht das ſchönſte ſeiner Werke nach dem Monument Friedrichs des großen. Die ganze Kapelle iſt auf Koſten des Grafen Radzinsky ſehr prächtig gebaut, nur das, welches 24,000 Thaler gekoſtet, auf Subſkription. Demungeachtet hatte der Graf ſeinen Namen am Poſtament eingraben laſſen, was die Stände nicht zulaſſen wollten, und dieſe Platte vernichten ließen. Der Graf erbot ſich nun die 24,000 Thaler Subſkription auch zu erſetzen, es wurde aber auch dies verweigert. Der Graf, von ohnedem etwas überſpanntem Karakter, zog ſich dieſe Undankbarkeit ſo zu Gemüth, daß er ſich kurz darauf mit einer Kanone erſchoß, wie die Engländer ſpäter ihre Gefangenen in Indien.

Den 15. bis 30.

Den 18. obgleich noch nicht ganz hergeſtellt (von ſtarker

Grippe) die kalte Nacht durch bei 6 Grad Réaumür nach Guben abgereiſt. Denſelben Tag nach Branitz, wo ich ſeitdem ganz angenehm mich befinde bei langentbehrtem Comfort und bon ſen.

Den 9. bis 27. Dezember.

Außer der Arbeit in meinem Beruf und meiner Kunſt, wie immer, meiſt mit Leſen zugebracht und einigem Schreiben. Das neue Zimmer und die Bibliothek werden ſehr hübſch, und ſind bald ganz fertig, bis auf die Ordnung der Bücher, kein unintereſſantes, aber ſehr ermüdendes Geſchäft für mich, ſelbſt mit Hülfe.

Die Offiziere der Kottbuſſer Garniſon machen mir in Maſſe in zwei verſchiedenen Auftritten ihre Aufwartung, was mich zu verſchiedenen Diners nöthigt.

Politiſches wird in Preußen immer trüber und verworrener. Ueberall von oben Schwäche, Furcht, und dennoch Dünkel. Der König durchſchaut es nicht, und tadelt bloß wie ſein Vater, ohne mit der Fauſt hineinzuſchlagen. Wir werden bald unſere Stellung in Deutſchland ſo widrig und hoffnungslos gemacht haben, daß uns nichts mehr übrig bleibt, als Hingebung an Frankreich. — Wir haben ſeit Friedrichs des Großen Tode unſägliche Fehler gemacht, aber die ſchädlichſten in der neuſten Zeit. Erſtens daß wir uns nicht, worin Sardinien geſchickter war, an die engliſch-franzöſiſche Allianz gegen Rußland ſofort anſchloſſen. Zweitens daß wir nicht nach der Schlacht von Magenta ohne Zögern den damaligen Enthuſiasmus in ganz Deutſchland, den wir ſeither auf das ungeſchickteſte untergruben, benutzten, um Frankreich den Krieg zu erklären, das in dieſem Augenblick faſt wehrlos war. Aber der Mangel an Entſchluß, und die mißtrauiſche Animoſität gegen Oeſterreich mit der ſteten Furcht vor jedem Wagniß entmannte uns.

1862.

Im Frühjahr in Berlin lange an Grippe leidend. Viel geleſen, und meinem Grundſatz gemäß mich des einzigen Vortheils meiner Krankheit gefreut, dadurch wenigſtens von aller Geſellſchaft befreit ſein zu können, denn ich habe faſt niemand angenommen, und bei Hof alles refüſiren können, und doch meiner Nichte zu Gute kommen laſſen, chaperonnirt von ihrer Schweſter, oder dieſer oder jener Dame, während ich angelegentlichſt Schopenhauer ſtudirte, den mir ſympathiſchſten deutſchen Philoſophen. Hie und da einen Roman.

April und Mai.

Mein Tagebuch nicht aufgemacht, gerade weil zu viel in mir und um mich vorging. Ueberhaupt je mehr man handelt, je gefüllter das Leben iſt gut oder übel, je weniger ſchreibt man.

Juni.

Endlich nach Branitz abgereiſt, und mich wieder dem Schaffen in der Natur gewidmet, dem einzigen reinen Genuß, weil er ganz objektiv iſt, ohne alles perſönliche Intereſſe.

Ende Mai beehrt mich Prinz Frinz Friedrich Karl mit einem zweitägigen Beſuch. Dieſer Prinz a de l'étoffe, wie die Franzoſen ſagen, und wird wahrſcheinlich eine bedeutende Rolle ſpielen, wenn die Umſtände ihm günſtig ſind. Er ſchien zufrieden mit meinem hieſigen Empfang abzureiſen.

1. bis 10. Juli.

Anfang dieſes Monats nach Berlin gereiſt, um dem König zu danken, mich à la suite geſetzt zu haben, was mir das commodum giebt, wieder als im Dienſt betrachtet zu werden, ohne das incommodum des wirklichen Dienſtes, ſo lange ich nicht will, was natürlich nur im Kriege ſein könnte, wenn meine gebrechliche Geſundheit dies erlaubt. Wie immer ſehr gut bei Hof empfangen, obgleich ich die

Königin kälter finde, und auch das halbe Vertrauen von ſonſt nicht mehr genieße. Der König ſehr freundlich und gnädig. Die perſiſche Geſandtſchaft iſt ein Curioſum, aber ohne beſonderes Intereſſe. Der europäiſche goldgeſtickte Anzug in Waffenrock und Pantalons ſteht wunderbar mit der ſpitzen Schafwollmütze. Keiner außer dem Dolmetſcher, wahrſcheinlich ein unächter Perſer, verſteht eine europäiſche Sprache. Das neue Miniſterium benimmt ſich bis jetzt recht klug, und ſo feſt, als es bei dem ſo übel eingerührten Brei des vorigen, der Laviren unerläßlich machte, jetzt möglich iſt.

In Potsdam einem großen Diner im neuen Palais Friedrichs des Großen beigewohnt, wieder mit den Perſern. Das Palais hatte ich wunderbarerweiſe noch nie geſehen, und freute mich der alten ſoliden Rococcopracht des großen Königs. Sansſouci iſt der Königin Wittwe zeitlebens zum Gebrauch hinterlaſſen, eine ſeltſame und das jetzige Königspaar ſehr genirende Anordnung. Das hiſtoriſche Sansſouci mußte doch immer dem regierenden Herrſcher verbleiben.

12. bis 30.

Faſt täglich bei Hof eingeladen, und das Königspaar höchſt gnädig gegen mich und meine Nichte. Am letzten Tage ſchenkt höchſtdaſſelbe mir ein verſchönertes facsimile meines in Gratz verlorenen Stockes mit deren beiderſeitigem Portrait auf goldener Platte unter dem Knopf und dem Lorgnon, nebſt der Zuſchrift um die Einfaſſung „Zauberſtäbchen von Branitz,“ wie ich es früher, als ich die Anlagen in Babelsberg dirigirte, immer ſcherzweiſe zu nennen pflegte.

Nach acht Tagen Aufenthalt in Potsdam nach Berlin zurück. Auf die perſiſche Geſandtſchaft folgt die japaneſiſche, ſehr unanſehnlich und uns komiſch erſcheinend wegen der zwei Säbel, welche die Adligen derſelben tragen. Großer Galaempfang im Königlichen Schloß, recht ſchöne Ceremonie. Nach genommenem Abſchied von Ihren Majeſtäten nach Branitz.

Branitz, den 1. bis 12. Auguſt.

Finde viel zu thun überall.

Den 13.

Ein ehrenvoller Tag, da mich der König Vormittag durch einen gnädigen Beſuch überraſcht. Großes Diner mit den Kottbuſſer Behördenſpitzen, und kleines Souper, dem nur S. Maj., deſſen Adjutant, mein Freund Baron Loe, meine Nichte und ich beiwohnen. Der König ſehr heiter bleibt bis Mitternacht, iſt liebenswürdig gegen meine Nichte, und verläßt uns mit einem herzlichen Dank für den froheſten Tag, den er ſeit lange gehabt, und dem Ruf aus dem Wagen: „Auf Wiederſehen!“ Liebenswürdiger und gütiger kann man nicht ſein, als der ſo ſehr von uns geliebte, und wegen der unglücklichen Zeiten bedauerte Monarch.

Branitz iſt jetzt in recht brillantem Stande, und ich bliebe ſehr gern den Sommer hier. Meine Nichte läßt mir aber keine Ruhe, und ich muß ſie ſchon für zwei bis drei Monate nach Paris begleiten.

Den 16. bis 30.

Abgereiſt. In Dresden ein paar Tage geblieben. Die Promenade vom Beginn der neuen Brücke bis zum ſüdlichen Bahnhof iſt eine der ſchönſten in Deutſchland, und der Brücken- und Dammbau gleichfalls einer der ſolideſten, geſchmackvollſten und prächtigſten Bauten dieſer Art. Nach drei Tagen direct nach Mainz. Einige Tage hier verweilt. Den Dom beſehen, der jetzt glänzend und ſchön reſtaurirt wird, und meiner Nichte Geburtstag in Wiesbaden gefeiert. Wiesbaden iſt durch ſeine gelungenen Anlagen und reizende Umgebung einer der angenehmſten Badeorte geworden. Einen Tag ſpäter direkt nach Paris, ein unintereſſanter Weg, und nirgends ausgeſtiegen, als in Epernay, um dort aus Pietät einige Gläſer ſehr guten Champagner zu trinken. Wir blieben acht Tage in Paris, in denen ich mich diesmal beſſer als je amüſirte, weil ich ohne irgend eine Geſellſchaft zu beſuchen, ſo ungenirt wie der Vogel in der Luft, am Tage nur intereſſante Gegenſtände beſah, dann ein vortreffliches Diner bei Philippe einnahm, und jeden Abend ein anderes Theater beſuchte. Das Gymnaſe, ſonſt das beſte Theater, hat ſeit dem Tode der Roſe Cheri ſich ſehr verſchlechtert, wie der Geſchmack des Publikums, das nur noch an Féerieen, Spektakelſtücken von widrigem Unſinn und groben Poſſen, wo Prügeleien am meiſten beklatſcht werden, Vergnügen zu finden ſcheint. Auch die große Oper war mittelmäßig, das théatre français für Konverſationsſtücke jetzt das beſte. Indeß einmal ſieht ſich das alles doch recht amüſant an, und hinſichtlich der Dekorationen, Koſtüme, Maſſen der ſtets gut gekleideten Figuranten und vortrefflichen Maſchinerie wird oft faſt das Unglaubliche geleiſtet. Zwei ſogenannte Kautſchuckmänner, im neuſten Theater, das noch nicht ganz vollendet iſt, waren in dieſer Hinſicht wirklich ſtaunenswerth. Auch das Pferdeſchauſpiel im Cirque (ehemals Franconi) in den Champs Eliſée viel abwechſelnder als bei uns, und alle Leiſtungen vorzüglich.

Ich war fünf Jahre lang nicht nach Paris gekommen, und man kann ſich nicht genug wundern über alles Prachtvolle und Außerordentliche, was in dieſem kurzen Zeitraum wieder für die Verſchönerung und Umwandlung von Paris geſchehen iſt, wozu man bei uns ein Jahrhundert brauchen würde. Unter anderen wird die ſo verfallene Notre-dame bald eine der ſchönſten Kathedralen der Welt ſein, ein Rieſenbau!

Das Bois de Boulogne übertraf alle meine Erwartung, beſonders die außerordentliche Erhaltung auf dem ſandigen Boden, wo durch fortwährendes Arroſiren, vermöge unterirdiſcher Kanäle, keine Stelle, ſelbſt in den Waldpartheien, zu finden iſt, wo nicht der Raſen das üppigſte Grün entfaltet, und der Reichthum der Blumen wahrhaft unendlich iſt. Dieſe Sorgfalt findet man überall auch im Tuilerieengarten, Champs Eliſées, allen Kaiſerlichen Paläſten, Luxembourg u. ſ. w., ſelbſt in Vincennes.

Den 31. Auguſt Saint-Germain mit ſeiner ſchönen Ausſicht und anmuthigen Umgegend beſucht, und dann nach Havre gereiſt.

In der Louvrebildergalerie mich wieder an den alten Meiſterſtücken gelabt, beſonders Murillo's Maria, eben ſo einzig, als die Raphaels in Dresden, obgleich ſo ganz verſchieden aufgefaßt.

Oktober.

Frankfurt am Main. Nach Eiſenach. Dort zwei Tage incognito, um ungeſtört die Wartburg zu beſichtigen, mit dem guten alten Freund Arnswald. Am dritten Tag in Weimar gemeldet. Der Großherzog kommt ſelbſt, pour me faire les honneurs de son joujou. Und wirklich, er hat großes Verdienſt um dies Juwel, ohne Zweifel die merkwürdigſte Burg der Weltgeſchichte in chriſtlicher Zeit. Intereſſantes Diner in den mit Geſchmack erneuerten alterthümlichen Räumen; nur mußte man ſich auf den alten Tabourets in Acht nehmen, ſich in der Zerſtreuung anlehnen zu wollen, was einen bejahrten Gaſt faſt zum Falle hintenüber brachte. Maltitz mit Vergnügen wiedergeſehen, immer der Alte, Dichter aus Natur, Diplomat aus Schickſal, eine edle, liebenswerthe Seele, geiſtreich und kindlich zugleich. Ganz amüſante Fahrt nach Ettersburg, mit Damen. Ich mußte mit dem Großherzog in ſeinem Phaeton fahren, den er ſelbſt kutſchirte, wobei er in der Stadt eine Bude umfuhr, und die Pferde ein Stückchen durchgingen. Ich hielt unterdeſſen ſeinen Hut, der ihm entfallen, und den ich aufgefangen hatte.

Ohne Aufenthalt nach Branitz.

Zwei Tage nach meiner Ankunft daſelbſt werde ich krank an einer Art fliegenden Gicht. Unterdeſſen iſt einiges geſchehen. Meine zweite Pyramide in Stufen iſt fertig geworden. Meine Nichte folgt einem Ruf als Hofdame bei der Prinzeſſin Friedrich Karl auf unſeren beiderſeitigen Wunſch.

(Große Lücke.)

1863.

Juni.

(Als der Fürſt zum erſtenmale Muskau wiederſah, nachdem er es verkauft.)

Von Anbeginn meines über dreißig Jahre verwalteten Amtes eines Standesherrn von Muskau, war es unausgeſetzt mein Beſtreben geweſen, der Vorſchrift des göttlichen Stifters unſerer Religion folgend, mein geiſtiges Pfund, das ich von Gott erhalten, nicht zu vergraben, ſondern ſo viel als möglich, keineswegs zu verintereſſiren, ſondern zum Nutzen des mir Anvertrauten geltend zu machen, ohne dabei irgend perſönliche Opfer zu ſcheuen. Zu dieſem Ende bemühte ich mich gleich von Anfang an, eine ganz vernachläſſigte Gegend fortwährend zu verſchönern, unter den Bewohnern einen feineren Geſchmack theils hervorzurufen, theils mehr auszubilden, den Geiſt der Induſtrie überall zu heben, geſchicktere Handwerker in allen Fächern zu bilden, und endlich vor allem jedem, der es benutzen wollte, die höchſte Wohlthat des Arbeitgebens im ausgedehnteſten und verſchiedenſten Maße zu ertheilen, was für alle Theile das Nützlichſte, Befriedigendſte, und ſelbſt moraliſch am meiſten Beſſernde iſt, während bloßes Almoſengeben nie ohne eine gewiſſe Demüthigung des Empfangenden ſtattfindet, und den Geber leicht zu einer phariſäiſchen Ueberhebung verleitet, beim reichlichſten Arbeitgeben aber nur ein Austauſch verſchiedener Leiſtungen ſtattfindet. Der Bedürftige giebt die Arbeit, der Reichere das Geld dafür, und ſo ſtehen beide Theile auf gleichem Fuße.

Alſo ich ſtrebte ohne Unterlaß, und allerdings mit großer Schmälerung meines Vermögens nur darnach, mein geliebtes Muskau vorwärts in aller Augen zu bringen, den Fortſchritt zu erreichen, dies Motto unſeres Jahrhunderts, deſſen Verwirklichung nur leider oft auf ſehr falſchen und unzweckmäßigen Wegen geſucht wird.

Daß es mir hier glücklich anzubahnen wirklich gelungen, zeigte mir nun durch alles was ich ſah und erfuhr die glückliche Gegenwart, und ich ſegnete den edlen Prinzen, der als mein Nachfolger mit weit größeren Mitteln verſehen, als mir zu Gebot ſtanden, alle meine Pläne ſo großmüthig und vortrefflich immer mehr zu verwirklichen ſucht, und zu deren Ausführung ſo geſchickte, thätige und hoch zu ehrende Männer gefunden hat, unter denen ich mit herzlichſter Theilnahme noch Viele hier antraf, deren werthvolle Dienſte mich ſelbſt noch in der Vergangenheit ſo weſentlich unterſtützt haben.

(Große Lücke vom 9. Juni bis 20. September.)

Nachzuholen, daß ich in dieſer Zeit Branitz nicht verlaſſen konnte, da ich theils unwohl war, theils zu ſehr mit meinen Anlagen beſchäftigt, weil mein Obergärtner, den ich mir mühſam herangebildet, mich verläßt. Allerlei Beſuche unter denen der intereſſanteſte der von Prinzeſſin Karl von Preußen, Schweſter der Königin, der es ſo gut hier gefiel, daß ſie vier Tage, ſtatt eines, hierblieb. Sie iſt immer noch hübſch, und hatte niemand mit ſich, als ihre Hofdame, meine Nichte Joſephine, und ihren Kammerherrn Graf Brühl. Wir amüſirten uns vortrefflich, und zum Abſchied gab ich der Prinzeſſin eine italieniſche Nacht mit einer gutgerathenen Illumination.

Die Anlagen im Park à outrance betrieben um ſie wo möglich noch zu beenden, denn viel Zeit dazu kann mir mit 78 Jahren nicht mehr bleiben.

Den 1. bis 14. Oktober.

Fortwährend wie gewöhnlich, mit Ausnahme einer Einladung des Prinzen Friedrich der Niederlande nach Muskau, wo ich jedoch von Haus aus ankündigte, daß ich nur zwei Tage bleiben könnte. Es iſt eine liebenswürdige Familie, die mich mit Artigkeit überſchüttete. Auch war die hübſche Prinzeſſin Alexandrine dort.

Muskau mußte ich von neuem in ſeiner Pracht und Schönheit der allerdings von mir ſelbſt geſchaffenen Natur bewundern, die freilich Zeit gehabt hat, ſich in länger als ſechzig Jahren auszubilden, in dieſer Zeit aber ein Ganzes geworden, das ich ſelbſt nie vorher geahnt. Auch erweckt es in hohem Grade den Neid und die Eiferſucht aller Berliner Gärtner. Ich wünſchte mein kleines Branitz, wo, in zwölf Jahren Zeit nur, geradezu alles aus nichts geſchaffen werden mußte, hätte auch ſchon dies reſpektable Alter, und ich könnte es ſo ſehen. Denn als ich an Muskau arbeitete, ſah ich nur immer was fehlte — jetzt erſt genieße ich es. Hier habe ich nun freilich auch nur noch das Fieber der Arbeit.

Viel geleſen in der Zeit, wo mir eben Zeit übrig bleibt, das heißt im Bett.

1864.

Berlin, den 1. Juni.

Lange Verſäumniß meines Journals. Den 30. Oktober hatte ich meinen 78. Geburtstag in Branitz zugebracht.

Vom 2. Januar in Berlin. Diesmal lebte ich mehr als ſonſt in der großen Welt, bis ich mich am 2. April ſo gefährlich bei einer Revüe zu Fuß erkältete, daß ich an einer ſchweren Bronchitis erkrankte, in der ich nur mit Mühe dem Tode entging, fünf Wochen mein Bett nicht verlaſſen konnte, und heute, 3. Juni, noch bei großer Schwäche erſt ſeit wenig Tagen die endlich etwas eingetretene Beſſerung fühle, und wieder eſſen und ſchlafen kann — eine ſchlechte Epiſode, die ich jedoch mit Ruhe und Geduld ertragen, da meine guten Augen (unberufen!) mir Tag und Nacht das Leſen erlaubten.

Branitz, Juli.

In den letzten Tagen beſucht mich die Königin mit Prinz und Prinzeſſin Karl, woran ſie früher ſchon dreimal verhindert wurde. Branitz gefiel ihr ſehr, ſo wie vorzüglich das Enſemble von Hausameublement, Comford, bonne chère, hübſchen Equipagen u. ſ. w., worin allerdings das hieſige Etabliſſement in Deutſchland ſchwerlich ſeines Gleichen hat. Sie war ſo entzückt, daß ſie einer Laube den Namen Auguſtalaube zu geben befahl, und eine ſchön umgebene große Wieſe durch ſie zur Königinwieſe umgetauft wurde. Mein Diner wurde als das beſte erklärt, was J. Maj. je offerirt worden ſei, und die Königin ſelbſt ſah ich nie froher und zufriedener, voll all ihrer eigenthümlichen Grazie, und wie um zehn Jahre verjüngt.

Den 21. bis 31. Auguſt.

Mit ſiebzig Gefangenen täglich im Park gearbeitet, und ſehr vorwärts geſchritten. Beunruhigt durch das Projekt der engliſchen Geſellſchaft, welche die Eiſenbahn von Berlin nach Görlitz baut, und ſie durch meine ſo koſtbaren Anlagen führen will. Der König hat mir zwar auf meine Beſchwerde deshalb zuſichern laſſen, er werde einſchreiten — ich halte aber bei uns nichts für ſicher, als was man in der Taſche hat. Uebrigens würde ich, wenn dieſer Vandalismus nicht von mir abgewendet wird, Branitz ſofort für den Reſt meiner Lebenszeit ohne Wiederkehr verlaſſen, und die 300,000 Thaler, die es mich gekoſtet hat, in's Kamin ſchreiben, wie Muskau, und ſo Manches in meinem langen Leben.

Der politiſche Horizont iſt nicht reizend. Trotz unſerer glorreichen Siege gegen Dänemark und den ſchönen Friedenspräliminarien (wo man damals die gänzlich entmuthigten Dänen beſſer gleich zum definitiven Frieden gezwungen hätte) drohen jene Präliminarien kaum intakt in's Leben treten zu wollen, und die Liſt und Hartnäckigkeit der Dänen uns zu guterletzt von neuem über den Löffel zu balbiren, wie unſere Bauern ſagen.

Den 30. Oktober meinen 79. Geburtstag krank hier zugebracht. Vorher und nachher ſehr fleißig im Park.

November.

Im Park bei günſtiger Witterung mit 130 Mann gearbeitet, meiſt Gefangenen aus dem Kottbuſſer Provinzialgefängniß. Freie Tagelöhner ſind alle von den Fabriken abſorbirt, ſo daß mehrere Gutsbeſitzer in der Nähe von Kottbus ihr Korn auf dem Felde, und ihre Kartoffeln in der Erde haben verfaulen laſſen müſſen.

Dezember.

Leider iſt Froſt eingetreten, und der Park muß feiern. Nur meine Eisgruben habe ich noch füllen laſſen, und will, um den Feiertagen aus dem Wege zu gehen, auf ein paar Wochen, oder vielleicht länger, etwas umherreiſen. Mit meiner Geſundheit geht es etwas beſſer. Viel geleſen, Tag und Nacht, wie gewöhnlich.

Ende des Jahres verſchlimmert ſich meine Krankheit zu einer Bronchitis.

1865.

Januar, Februar, März nicht mehr aus der Stube gekommen, und fortwährend leidend in demſelben Zuſtande wie in Berlin. Mitunter auch noch etwas Gicht dazu. Alles mit guter Geduld getragen, und ohne Langeweile, da Gottlob die Augen gut bleiben, und es mir an Lektüre wie Korreſpondenz jeder Art nicht fehlt. Ein wahrer Troſt bei allen Leiden und Beſchwerden, (doch glücklicherweiſe ohne ſchwere und dauernde Schmerzen) war der Umſtand, daß mich die Krankheit autoriſirte, nicht den Winter in Berlin zubringen zu müſſen, und in Branitz mich gleichfalls von aller Geſellſchaft und jedem Beſuch abſchließen zu können.

Dieſe ungeſtörte Einſamkeit war mir ein wahrer Genuß — denn je älter ich werde, je mehr liebe ich ſie. Ich haſſe die Menſchen durchaus nicht, aber ſie ſind mir läſtig, und ich finde ſelten Gelegenheit ſie ſehr zu achten. Wir ſind leider **Alle** nicht viel werth. Tauſendfach variirter Egoismus überall, und wirkliche Liebenswürdigkeit ohne eigenes Intereſſe dabei ſelten wie der Vogel Phönix. Von Natur ſcharf beobachtende Weſen ſind dadurch nicht glücklich ſituirt. Sie finden wenig Gefallen an ſich ſelbſt und an Anderen.

Während dieſes Winters erhielt ich auch durch die große Gnade des Königs den zweithöchſten Orden Preußens, das bei der Krönung in Königsberg geſchaffene goldene Großkreuz des Rothen Adlerordens. Wer weiß, ob ich noch ſo lange leben werde, um dieſes letzte Spielzeug noch einmal im Dienſt der Eitelkeit benutzen zu können, die leider auch bei mir ausſtirbt! Kinder bleiben allerdings auch die Alten bis an's Lebensende, aber doch nur als Schattenkarrikaturen der jungen, widerwärtig ſtatt hinreißend, ernſte Narren ſtatt naiver Närrchen.

Branitz, den 4. bis 18. April.

Am Charfreitag bei endlich eingetretener Wärme nach 122 Tagen Stubenarreſt zum erſtenmal ausgefahren, am 14. ſchon im Garten und Park acht Stunden lang draußen die Anlagen dirigirt, und am 15. neun Stunden. Abends aber kam ſehr ſchnell ein Gewitter mit Platzregen, das mich erkältete, wo ich denn in der letzten Nacht wieder einen Bruſtkrampf bekam, der mir eine Minute lang den Athem nahm, eine ſchändliche Empfindung, ſchlimmer als der ſtärkſte Schmerz. Heute geht es wieder leidlich, doch muß ich zu Haus bleiben, und mich wieder ſehr ſchonen, weil auch der Huſten von neuem häufiger geworden.

Meine Botenfrau, ein eigenthümliches wendiſches Original, die ich Branitzka getauft, ſtarb heute, was mir leid thut. Vor einigen Monaten ließ ich ſie photographiren für mein

Album, was mich oft an die gute alte Frau erinnern wird. Es ſterben ungemein viel Bekannte von mir in dieſem Jahr, und einige Berühmte an derſelben Krankheit, an der ich leide, unter anderen Cobden und Stühler.

Mai, den 1. bis 15.

Hie und da bei warmem Wetter im Park thätig, obgleich immer noch krank. Geſtern erhielt ich den Beſuch des Helden der Epoche, des Prinzen Friedrich Karl, den ich im Bett empfangen mußte. Er wird zu meiner Freude noch zwei Tage hierbleiben.

Juni.

„Ich glaube nur an die Natur, und an Gott als ihre Spitze“, ſagt ein deutſcher Philoſoph. Die Vernunft widerſpricht dem nicht, es iſt aber am Ende auch nicht viel damit geſagt. In dieſem Bereich iſt doch alles nur Hypotheſe. Das Bild von Sais wird damit nicht entſchleiert.

Den 18.

Immer noch leidend an Gicht. Dazu kündigt mir noch vorgeſtern der Großherzog von Weimar ſeinen Beſuch für heute an, obgleich ich ihn nicht anders empfangen kann, als in meiner Stube.

Den 22.

Drei Tage iſt der liebenswürdige Großherzog hier geblieben, ſehr viel als amateur mit meiner Schloßeinrichtung, Gärten und Park beſchäftigt. Ich ſelbſt war zu krank ihn zu begleiten, und ein Verſuch zur Tafel zu kommen, bekam mir ſo ſchlecht, daß ich mich bald wieder auf meine Zimmer heraufſchaffen laſſen mußte. Er war höchſt ſchonend und rückſichtsvoll für meinen kranken Zuſtand, und äußerte ſich ſehr ſchmeichelhaft für meine Werke in der Brandenburger Sandwüſte. Nun hoffe ich zu Gott Ruhe zu haben, bis ich hergeſtellt genug bin, um in's Bad nach Neuenahr zu reiſen.

Den 28.

Es geht etwas beſſer, und ich bleibe viel ſchon im Freien, um Anordnungen in meiner Schöpfung zu machen. **Et voilà.**

Den 30.

Mit der Geſundheit etwas beſſer, ſo daß ich täglich mehrere Stunden im Park zubringen kann.

Einen hübſchen Brief von zwei jungen Mädchen erhalten, die ich als Unbekannter in Königsberg zu einem Konditor geführt, Töchter eines Poſtſekretairs, die durch eine Photographie von mir in der Gartenlaube mich als ihren Gaſtgeber erkannt.

den 19. Juli.

Leidlich wohl, doch nur als Rekonvaleszent. Sehr fleißig in den Anlagen bei einer hier ſeltenen Hitze von 27 Grad Réaumur im Schatten, täglich vier bis fünf Stunden gearbeitet — und an der Krücke gehend mit Schmerzen in den Knieen von Rheuma oder gichtiſch. Der Geiſt iſt noch ſehr willig, aber das Fleiſch wird ſchwächer.

Den 20. Juli.

Mitternacht in die Welt abgereiſt, weil ich eine Wanderſehnſucht fühle. Wohin weiß ich noch nicht. Vorläufig über Leipzig, um Raſttag zu machen.

Von da nach einigen Tagen Aufenthalt über Frankfurt und Mainz nach Koblenz, wo ich die Anlagen der Königin faſt vollendet und ſehr hübſch finde, ſo wie Gräfin Haak, die Palaſtdame, ganz verjüngt finde. Einige Tage hier verweilt wegen Unwohlſein. Zu Schiff nach Remagen. Dann nach meiner Beſtimmung im Bad Neuenahr abgegangen.

Auguſt.

Ein noch in der Kindheit befindliches Bad iſt das zu Neuenahr. Noch einſameres Leben hier, als in Branitz. Da ich Pferde mithabe, viel ausgeritten und gefahren in der ganz hübſchen Gegend. Eine Frau hat mich hier ſehr intereſſirt. Sie hat in reichem Maße die drei Eigenſchaften, welche ich am liebſten bei Frauen vereinigt finde. Sie iſt anziehend hübſch, von großer Herzensgüte, und eben ſo großer Heiterkeit. Dabei gebildet, geſprächig, und hat den Anſtand der großen Welt.

Eine ſehr hübſche Villa ſah ich bei Sinzig in einem ſehr angenehmen Thal am Rhein. Der Beſitzer und Erbauer, ein reicher Holländer, lud mich ſpäter zu einem diner en famille.

September.

Das Bad bekommt mir jedenfalls ſchlecht. Dennoch reite und fahre ich beinahe täglich, aber auch ohne Vergnügen, weil ich nun bereits alle fahr- und reitbaren Wege kenne. Es iſt Zeit bald abzureiſen, aber wohin?

Der hübſcheſte, wirklich ausgezeichnete Punkt iſt Marienfels am Rhein, ohne Zweifel die ſchönſten Ausſichten am Rhein mit lieblicher Umgebung, erbaut vom Beſitzer Herrn Frinz, Zuckerfabrikant aus Köln, ſehr liebenswürdige Leute.

Zufällig hier »i promessi sposi.« von Manzoni geleſen, und noch obendrein nur in der Ueberſetzung, ein vortreffliches Buch, und der Roman meiſterhaft behandelt. Vortrefflich iſt beſonders die Schilderung des berühmten Kardinals Borromeo, deſſen koloſſale Statüe das dankbare Volk ihm in Arona ſetzte, und in deren Kopf ich vor länger als einem halben Jahrhundert (1808) mit meinem Freund Wulffen gefrühſtückt.

Den 30.

nach Frankfurt ohne Aufenthalt abgereiſt. Kränklichkeit immer abwechſelnd. Nichts beſſer, als in Branitz.

Den 11. Oktober nach Baden, um unſerem Herrſcherpaar noch in Baden meinen Dank für den Machtſpruch gegen die Zerſtörung meines Parks durch die neue Eiſenbahn und Verleihung eines höchſten Ordens zu Füßen zu legen. Auch fand ich meine gnädige und noch immer ſchöne Königin von Holland hier, ſo wie den ganzen badiſchen Hof, Prinz Wilhelm mit ſeiner liebenswürdigen Großfürſtin, Prinz Friedrich von Heſſen, und viele ruſſiſche und andere Damen meiner Bekanntſchaft, auch Stephanie Tacher ganz unverändert Ueberall äußerſt freundlich empfangen, mußte ich mich ſchon zu einer momentanen Rückkehr in die große Welt entſchließen.

Den 12. bis 29. Die reizende Kalergis fand ich verheirathet an einen Baron . . . ., wohnend in einer, ihrem guten Geſchmack ganz angemeſſenen, ſich ſelbſt erbauten Villa. Eine noch reichere und ſchönere baut ſich Gräfin Kreptowitſch in der Nähe von der Stadt, wo ſie mich einmal hinfuhr. Ich war faſt täglich verſagt, und eine neue ausgezeichnete Bekanntſchaft machte ich an dem franzöſiſchen Geſandten Marquis de Cadore und ſeiner lieblichen Frau. Graf Flemming und das junge Paar Grimm, die Herzogin von Hamilton, trotz ihres Unglücks und Kränklichkeit ſehr gut konſervirt, Gräfin Stolizin de grandes manières et d'une aimable amenité, la fille de ma chère Vrinz, marié à un Hongrois, dont le nom se compose de 7 consonnes, seraient encore à nommer.

Leider in den letzten ſechs Tagen wieder einen Rückfall von ſchlimmem Katharr, der mich an Bett und Stube feſſelt. Die alte Maſchine wird bald, beſorge ich, nicht mehr zu repariren ſein. Ein Doktor mit dem Schnurrbart, ein jovialer, guter Kerl, behandelt mich, und verordnet mir, wie gewöhnlich, die Mittel, die ich ihm ſelbſt aus meiner alten Rezeptenſammlung vorſchlage, zum Beiſpiel Auſtern, Champagner und Sodawaſſer. Dazwiſchen kleine Doſen Salmiak pro forma. Il ne faut jamais oublier que la vie n'est qu' une comédie, quelquefois tragique, plus souvent une farce.

Den 30. Heute alſo mein achtzigſter Geburtstag, krank im Bett wie am vorigen, doch nur Katharr ſtatt Bronchitis.

Ich bin an einem Sonntag geboren, genau als es 12 Uhr Mittags am alten Muskauer Kirchthurm ſchlug. Heute Morgen trat der Kammerdiener bei mir ein, mit einem Telegramm von der Königin. Es enthielt ſehr liebe, gnädige Worte aus Koblenz mit beſten Glückwünſchen zum heutigen Tage; kaum hatte ich dies geleſen, ſo öffneten ſich die Flügelthüren meines großen Zimmers, und der junge Erbprinz, dem ich vor acht Jahren Waſſer aus dem Jordan zur Taufe mitgebracht, jetzt ſchon ein hübſcher, ſternäugiger Knabe, trat herein, und übergab mir in meinem Bett ein prächtiges Bouquet von Roſen, mit einem höchſt liebenswürdigen Brief ſeiner Mutter, der Großherzogin, noch begleitet von dem recht ſinnig ausgewählten Geſchenk einer ſehr eleganten Wagenuhr zur Reiſe, die überall leicht anzubringen iſt. Das war in der That eine ebenſo unerwartete als anmuthige Ueberraſchung, die ich nicht ohne wahre dankbare Rührung empfing. Hier wußte ſonſt niemand etwas von meinem Geburtstage, Abends jedoch kamen noch ein Dutzend Briefe von fern und nahe, ſo daß ich mit deren Beantwortung beſchäftigt, gar nicht aus dem Bett kam.

Noch ein Telegramm von Prinzeſſin Karl nachträglich zum Geburtstag.

Confessions d' une jeune fille, par Gorge Sand, wie immer von dieſer Meiſterin höchſt anziehend und gedankenreich, wenn auch diesmal pſychiſch etwas unwahrſcheinlich. Page 136 tome second elle dit: quelquefois il me paraissait sceptique par manque de profondeur. Ceci manque de justesse. Moi par exemple je suis sceptique avec l'intime persuasion d'être dans le vrai pour l'époque où nous vivons, car au moyen-age j'aurais pu être croyant. Cependant je me connais assez pour savoir que je n'ai pas beaucoup de profondeur. Mais je crois avoir mieux. Les gens profonds à force de vouloir fouiller trop profondément, tombent quelque-

fois dans le puits. Je faut pour rencontrer juste le don de l'inspiration qui devine. Ce n'est pas l'esprit, ce n'est pas la science et le savoir qu'elle vous donne, non, c'est une révélation innée, une espèce d'instinc qui ne trompe pas. Voilà donc ce qui m'a fait sceptique, une étincelle de génie négatif, qui ne m'enseigne pas ce qui est (nous ne le saurons jamais, et la vérité pour nous ne sera toujours que relative), mais elle me fait voire comprendre ce qui n'est pas, et ne peut pas être. Et avec cela je suis de mon siècle si eminemment critique, c'est-à-dire destiné à détruire le plus tôt possible ce qui n'a plus la force ni de vivre ni de mourir, siècle de transition, qui en abattant promptement un édifice délabré, prépare le terrain à des génies futurs pour y élever une création plus solide, parcequ'elle sera jeune et nouvelle, par conséquent plus puissament organique pour le temps qu' elle durera. Ce n'est que l'accomplissement des éternelles loix de la nature, imposées à tout ce qui est matière et provenant d'elle. Commencer et finir, naitre et mourir sans cesse. Et c'est sans doute un grand bienfait de Dieu pour tout ce qui existe de cette manière, car sans ces continuelles divisions, l'éternité seraif une chose indiciblement terrible.

Den 12. Dezember endlich abgereiſt nach Augsburg und alle Merkwürdigkeiten belaufen, wie vor zehn Jahren.

Den 20. früh 7 Uhr von Augsburg abgereiſt, und 7 Uhr Abends in Inſpruck angelangt.

Den 21. Die Merkwürdigkeiten belaufen. Das Grabmonument Kaiſer Maximilians in der Hofkirche iſt durch ſeine achtundzwanzig Bronceſtatüeen und Marmorbasreliefs in der That impoſant. Hofer (ſehr gemein ausſehend) und Philippine Welſer (ſchlechte Arbeit) haben auch Grabmonumente hier.

Den 22. Ich machte eine lange Promenade auf dem

Schnee in der prächtigen Gegend, über drei Stunden lang durch und um die Stadt, die ein recht ſtattliches Anſehen hat, aber ziemlich unbelebt, und ohne Luxus.

1866.

Botzen, den 1. bis 12. Januar. Wieder nach abwechſelndem Befinden einen ſchweren Rückfall von Katharr. Meiſt ſeitdem im Bett, und nicht mehr meine Stube verlaſſen. Da ich nichts weniger mehr als ſociabel bin, ſo habe ich keine weitere Bekanntſchaft hier gemacht. Wetter ſehr ſchlecht. Ueberall liegt ein Viertelfuß Schnee in dieſem verteufelt ſüdlichen Klima, und dicke Nebel noch dazu.

Ich habe im einundachtzigſten Jahre eigentlich genug gelebt, und bin nach meiner Art auch reif genug, um in neue Veränderung überzugehen. Würde ich wieder ganz geſund und wohl, möchte ſich meine Stimmung auch vielleicht wieder lebensluſtiger geſtalten! Jedenfalls bekümmert mich jetzt am meiſten mein unfertiges Teſtament, ſo wie die bei uns in Preußen ſo ſchwierigen Geſetze in dieſer Hinſicht, eine wahre Barbarei. Doch hoffe ich wenigſtens die Penſionen meiner treuen alten Diener ſicher zu ſtellen, bevor ich ſelbſt zurückkehren kann.

Den 19. fuhr ich mit meiner Equipage nach Meran. Meran fand ich ganz unter meiner Erwartung. Ein von hohen Bergen eingefaßtes Thal, ohne alle alten Bäume mit ſchilfigen Wieſen, und an den Bergen einige unbedentende Ruinen, und unanſehnliche Villa's, voilà tout. Etwas mehr Sonne, als in Botzen. Seit dieſem Tage habe ich wieder die Stube hüten müſſen. Es geht immer mehr mit mir bergunter. Lange wird der Tod kaum mehr auf ſich warten laſſen, denn ich werde immer ſchwächer, Gottlob ohne Schmerzen. Beſorgt macht mich aber dieſe nahe Ausſicht nicht im geringſten, eher ſehe ich mit Intereſſe auf die Zuunſt. Ich glaube nur, daß die Atome, welche jetzt zu meinem Ich noch zuſammenhalten, lange bewußtlos umherirren werden müſſen, ehe ſich aus ihnen wieder ein menſchliches Gehirn ildet, oder ſie wenigſtens wieder dazu beitragen. Haben ir aber wirklich etwas wie eine Seele in uns, die fortlebt, it oder ohne Erinnerung, dann wäre es intereſſanter. Aber, ie geſagt, es will mir der Glaube daran, weder mit der Menſchengeſchichte, noch mit allem Leben der Natur, wie wir s kennen, nicht übereinſtimmen. Indeß, was wiſſen wir! Selbſt ein Humboldt vom wahrhaft Weſentlichen ſo viel wie ichts. Ich muß hiernach bei meinem alten Spruche bleiben, is mir eine höhere Einſicht wird. Ich läugne nichts, was rgend der Vernunft (unſere einzige höhere Offenbarung) icht geradezu widerſpricht, wie zum Beiſpiel, daß eine Hexe us einem Hanfſtrick Milch melken kann, oder ein Menſch ugleich ein Gott ſein, und dergleichen — alſo ich beſtreite icht was Andere glauben, aber ich glaube auch nichts, als as ich zu wiſſen glaube. Dies aber iſt freilich ſehr wenig.

Botzen, Februar.

Immer noch kränklich. Zuweilen gefahren auf Froſt der tiefem Schmutz auf den drei Straßen, die es hier nur ebt, und wenn wohler, zuweilen geritten auf wahrhaft halsrechenden Stegen an den Bergen, wie im Orient, wo ſonſt ur Ochſen und Mauleſel hinaufkönnen, aber meine kleine talante iſt dazu vortrefflich. Uebrigens viel geſchrieben nd geleſen, auch viel im Bett gelegen.

März.

Geſtern ging ich drei Stunden lang auf ebenem Wege, imlich an den Schienen der Eiſenbahn, mit dem Feldmarſchall ieutenant Graf Caſtiglione, der auch ſchon in den Sechgen iſt.

April.

Ich erfahre heute von Leitenberger, daß ich an den talen Genfer Bankaktien nun definitiv 40,000 Franken verliere. Ich habe nie an der Börſe ſpekulirt, aber mein albernes ehemaliges Zutrauen zu den Banquiers, die faſt Alle Spitzbuben ſind, hat mich Hunderttauſende gekoſtet. Mais je m'en moque; l'argent n'est qu' une chimère.

Den 15. endlich abgereiſt von Botzen, über Inſpruck, München, nach Stuttgart. Leider mich hier verliebt, und das Tagebuch lange vergeſſen. Nachträglich zu wenig Erinnerung. Stuttgart hat ſich ſehr zu ſeinem Vortheil verändert. Es iſt jetzt im Stande mit München zu rivaliſiren, und viel freundlicher durch ſeine herrliche Umgebung. K. unbedeutend, hat aber einen guten Schneider. Prinzeß Maria mit Rührung wiedergeſehen. Theater gut. Der Intendant tüchtig. Mein alter Freund Beroldingen, ſechs Jahre älter als ich, und erinnert ſich noch immer jugendlich der alten Zeiten. Hier die Gräfin Reichenbach gefunden, die ich in Baden mit ihrem Gemahl geſehen. Dieſe vortreffliche, liebliche Frau mit zwei allerliebſten Kindern beſuchte ich täglich. Ihr Mann war der Sohn des früheren Kurfürſten von Heſſen, der aus Liebe ein Fräulein ohne Vermögen geheirathet, beide ſich innig liebend, reich und angeſehen, beide voll Herzensgüte und Liebenswürdigkeit. Keine andere Geſellſchaft beſucht, außer unſeren Geſandten, meinen freundſchaftlichen alten Bekannten Savigny. Ich bitte von hier den König, da der Krieg unvermeidlich ſcheint, um Erlaubniß mich ſeinem Hauptquartier als Freiwilliger anſchließen zu dürfen, was mir gewährt wird. Ich reiſe alſo nach Berlin, mich zur Campagne zu equipiren, danke dem König für die erzeigte Gnade, die außer mir nur noch dem bei Bismarck diplomatiſch attachirten Prinzen Reuß und dem Herzog von Ujeſt ertheilt wurde. Siehe für alles Weitere meine zwei Briefe an meinen Vetter den Oberhof- und Hausmarſchall Grafen Pückler aus dem Hauptquartier, die ich hier beilege. Tagebuch zu ſchreiben, hatte ich nicht Zeit.

Pardubitz, den 7. Juli 1866.

Mein guter, lieber Vetter!

Die enormen Erfolge der Armee und der von mir in zwei Briefen an Seine Majeſtät vorhergeſagte alle Erwartungen übertreffende Ruhm des Königs und der preußiſchen Waffen, einer Kampagne die mit der Eroberung zweier Königreiche und eines Kurfürſtenthums als déjeuné anfängt, und zum Diner ein mächtiges Kaiſerthum verzehrt, iſt ſeit Alexander des Großen Zeit (und ſelbſt da nur in einer ſehr langen Periode) in der civiliſirten Welt aber noch gar nicht dageweſen! Alle Herzen jubeln und alle Köpfe ſtaunen darüber, mir Aermſten aber, dem das Glück nicht mehr lächeln will, iſt es traurig dabei ergangen!

Der Fortſchritt der Armeen ging mit ſo koloſſaler Geſchwindigkeit vorwärts, daß, (außer dem König und ſeiner nächſten dienſtlichen Umgebung nebſt Bismarck und Prinz Reuß), das weitere Hauptquartier überall nur um einen Tag ſpäter anzulangen vermochte. Der Herzog von Ujeſt, der Militair-Geſandte von Rußland, ſowie von Italien, der General Hinderſin, Eroberer der Düppelhöhen und ich, nach Kugeln begieriger Freiwilliger, kamen alle erſt ſpät Nachmittags in Gitſchin am 4. Juli an, dem Tage der wunderbaren Schlacht, von der niemand die geringſte Ahnung hatte, (ſelbſt der König nicht), und die im Laufe des Tages beinahe 400,000 Mann auf beiden Seiten ſich mit größter Anſtrengung aller ihrer Kräfte bekämpfen ſah, und am Abend durch einen Sieg der Preußen gekrönt wurde, der ein halbes Armeecorps von Gefangenen und 119 Kanonen außer andern Trophäen in ihre Hände lieferte, und wahrſcheinlich dem Krieg mit Oeſterreich ein frühes Ende machen wird, dagegen hoffentlich die Reichsarmee und deren Souveräne noch einige militairiſche Strafen von Preußen empfangen werden.

Es wird nun wieder die Aera der Diplomatie angehen, aber daß diesmal die Feder nicht wieder verderben wird, was das Schwert gewonnen, dafür bürgt uns Bismarck im Dienſte unſeres großen Königs.

Denke Dir nun meinen Kummer an dieſem glorreichen Tage, der in der Geſchichte Preußens ein unauslöſchlicher Glanzpunkt bleiben wird, (wenn auch ohne meine Schuld), ſo nahe dem Kampfplatz, und doch nicht im Gefolge unſeres ſo theuren Königs und Kriegsherren dabei geweſen zu ſein.

Wir ſtanden Alle in Gitſchin unter den Arkaden vor dem Eingang zu des Königs Quartier, nicht ohne einige Beſorgniß, daß der König, der früh zu einer Rekognoszirung auf der Straße nach Horſitz geritten war, nicht zum beſtellten Diner zurückkam, bis nach neun Uhr Abends, wo zur allergrößten Ueberraſchung ein Telegramm des großen Sieges ankam, und bald der ganze Marktplatz von einem zehnfach wiederholten betäubenden Hurrah ertönte.

Näheres darüber haſt Du nun längſt im Bülletin der Schlacht geleſen, und ich brauche daher nichts weiter hinzuzuſetzen. Iſt es aber nicht ſchön, daß ein Flankenangriff der Armee des Kronprinzen unter ſeinem Befehl den Sieg zuletzt entſchied? Der König blieb fünfzehn Stunden zu Pferde, und ſetzte ſich zu ſehr oft dem heftigſten Kugelregen aus. Es wäre ein beneidenswerthes Loos für mich geweſen, in meinem 81. Jahre, des Lebens halb überdrüſſig, dort unter des geliebten Herrn Augen gefallen zu ſein!

Etwas Strapazen, nur nach meinem ſybaritiſchen Leben in Branitz von Bedeutung, habe ich hie und da ausgeſtanden, aber der Zuſtand meiner Geſundheit hat ſich dadurch eher verbeſſert als verſchlimmert.

Von Graf Perponcher höre ich, daß es Dir gut geht, und ich danke Dir herzlich für Deine Empfehlung, denn er iſt ſehr freundlich und liebenswürdig für mich, wie Viele von der nächſten Umgebung des Königs.

Hier in Pardubitz werden wir wohl noch einige Tage bleiben, wo ich vorige Nacht ſo ſpät ankam, daß ich auf einem Strohſack ſchlafen mußte, Müdigkeit aber iſt das beſte Bett, wie Hunger der beſte Koch. Heute aber habe ich ein ſehr ſchönes Logis durch die Güte der Kommandantur.

Nun adieu, mein theurer Freund, und behalte mich lieb. Viel Komplimente an meine Nichte, von der mich einige ihrer Courmacher vielfach unterhalten haben, deren Namen ich aber immer täglich wieder vergeſſe.

Dein getreuer

H. Pückler.

P. S. Unglaublich, aber offiziell, daß Oeſterreich Venetien dem Kaiſer Napoleon geſchenkt hat, um daß er mit Preußen für ſie zu vermitteln beginne.

Brünn, den 14. Juli 1866.

Mein guter, lieber Freund!

Ich ſchreibe Dir diesmal nicht ſo voll Hoffnung wie das vorigemal. Leider iſt die Diplomtenperiode mit Ankunft des franzöſiſchen Ambaſſadeur und ſeines erſten Geſandtſchaftsſekretairs bereits angegangen, und hiermit, wie es ſcheint, noch eine letzte Bataille vor Wien, und unſer darauf erfolgender ſiegreicher Einmarſch in dieſer Reſidenz zur Chimaire geworden. Und damit iſt die Hoffnung auch dahin, nach einer ſo beiſpielloſen Campagne unſerſeits die ihr equivalenten Vortheile noch zu erlangen, welche ſie doch in jeder Hinſicht zu erwarten berechtigt war. Regierte noch Louis Philippe in Frankreich, ſo hätten wir jetzt die neue politiſche Karte von Deutſchland zu machen — aber dem großen Kaiſer Napoleon iſt es doch auch nicht zu verdenken, daß er keine preußiſche, ſondern franzöſiſche Politik verfolgt! Hier ſtraft ſich unſer Fehler, nicht in früherer, günſtigerer Zeit eine Defenſiv- oder Offenſiv-Alliance mit dem Kaiſer Napoleon eingegangen zu ſein. „Was Du von der Minute ausgeſchlagen, bringt keine Ewigkeit zurück“ ſagt Schiller mit Recht — aber Preußens und ſeines Königs Ruhm wenigſtens iſt für die Geſchichte geſichert, und vieles, wenn auch nicht alles, wird doch auch ſicher für Prußen erlangt werden.

Mir geht es fortwährend recht leidlich. Der König erzeigt ſich mir ſtets gleich gnädig, doch iſt keine Gelegenheit dazu irgend einer ernſten Unterhaltung über politiſche Dinge mit Sr. Majeſtät, überhaupt zu irgend einer näheren Berührung. Dazu müßte man in einem dienſtlichen Verhältniß ſtehen. Auch iſt allerdings nirgends ein Bedürfniß zu, da der König ſo viel ausgezeichnetetere und unterrichtere Menſchen um ſich hat. — Indeſſen irren doch auch dieſe manchmal, und das Syſtem Louis Napoleon's Alle zu hören, aber nur ſelbſt zu entſcheiden, bewährt ſich immer ſehr gut.

Du weißt, daß, was jetzt geſchehen wird, ſich vielleicht ganz anders geſtaltet haben würde, wenn man dieſelben Anſichten verfolgt hätte, die ich ſeit vielen Jahren ſo oft ausgeſprochen, und die Du eben ſo gebilligt, ſowohl in Bezug auf Deutſchland, als auf Frankreich.

Ich ſchreibe Dir heute aus dem Schlafzimmer des Erzherzogs Karl Ferdinand, wo ich zufällig einquartirt bin. Geſtern aber in Jeherna Cora (Schwarzer Berg), einem kleinen Neſte, hätte ich beinahe auf der Straße ſchlafen müſſen, wenn mir nicht die Adjutanten des Prinzen Karl eine Stube abgetreten hätten.

Im Ganzen iſt man vollkommen artig gegen mich, ſieht mich jedoch, mit Recht, wie das fünfte Rad am Wagen an, und Manche mit weniger Recht wegen der mir erzeigten Gunſt mit ſcheelen Augen an.

Neigt ſich die Verſammlung zum allgemeinen Frieden, ſo gehe ich in meine Einſamkeit zurück, jedoch in eine andere als Branitz, zum definitiven Abſchied von der großen Welt.

Findeſt Du eine paſſende Gelegenheit, ſo bitte ich, mich der Königin zu Füßen zu legen, und der Gräfin Lynar zu ſagen, daß ich mich ſehr unglücklich fühle, in ihrer Ungnade zu ſein, blos weil ich einen Brief von ihrer lieben Hand nicht direkt beantwortet, was aus der Beſorgniß geſchah, **ihr zu enthuſiaſtiſch** zu ſchreiben, car j'admire ce charmant philosophe sous la forme d'une jolie femme avec des yeux de Vénus. Richte ihr das aus, Gebieter des Hofes. Der Kammerherr eines Prinzen von Heſſen hat mir geſagt, daß er eine Kolonie Kosmopoliten in Baden vereinigen werde, wozu er Gräfin Lynar zur Präſidentin ernennen will. Dieſer Kolonie ſchließe ich mich an, wenn deren Geſetze auch ſo ſtreng wären, als die von la Trappe. Sage ihr das auch, der Schönäugigen.

Der Erbe von Branitz verläßt mich eben. Er hat mit ſeinem Regiment eine ſehr brillante Attaque auf ein Regiment Ulanen unter den Augen des Königs gemacht, was beweiſt, daß er Glück hat, und ich habe mich gefreut, daß er dieſe Eigenſchaft beſitzt, die mehr werth iſt als alle anderen. Der König hat nachher das Regiment ſchmeichelhaft haranguirt, und hinzugefügt, er werde der Königin ſchreiben, wie brav ihr Regiment die Ulanen über den Haufen geworfen.

Nun aber Gott befohlen, lieber Vetter, es iſt ſehr heiß, und ich will meinen Durſt in Vereinsbier (das den Transport im Packwagen prächtig überſtanden) auf dem Sopha des Erzherzogs hingeſtreckt, gründlich zu löſchen ſuchen.

Adieu, und einen Toaſt auf Dein Wohl.

H. Pückler.

Den 15.

Eben höre ich, daß Oeſterreich den durch Frankreich vorgeſchlagenen Waffenſtillſtand, trotz ſeiner Niederlagen, mit ſchroffen Worten abgeſchlagen habe. Das wäre ja herrlich, wenn es nur wahr iſt, das heißt voll wahr.

Brünn, in Mähren, den 16. Juli.

Der franzöſiſche Ambaſſadeur Benedetti mit ſeinem erſten Geſandtſchaftsſekretair kommt an im Hauptquartier. Gefährliche Gäſte.

Von hier nach Nickolsburg, Schloß des Miniſters des

Auswärtigen, Graf Mensdorff. Hier wurde ich ſehr gut logirt bei dem Beſitzer einer Dampfmühle, gute Leute mit einer ſehr hübſchen Tochter, die Virtuoſin auf dem Klavier war, und mir oft vorſpielte. Auch borgte ſie mir viel Bücher, unter denen ich zum erſtenmal in meinem Leben „La nouvelle Héloise“ von Rouſſeau las. Ich fand es aber ſehr unter meiner Erwartung. Rouſſeau iſt veraltet, was Voltaire nie werden wird, eben ſo wenig als Horaz, Ovid ꝛc.

Das alte Felſenſchloß des Grafen iſt herrlich, etwas verdorben durch neuen Anbau. Hier wohnte der König höchſt einfach. Seine Tafel zählt nur vier Gerichte und mehr als ordinairen Wein, kein Champagner und nichts als das Gewöhnlichſte. Dies war gut berechnet, und imponirte den von allen Seiten zuſtrömenden Geſandten, die hieherkamen, um Frieden zu bitten, nach unſeren unglaublichen Siegen. Die öſterreichiſchen, General Degenfeld, Graf Caroli, früher Geſandter in Berlin, und Baron .... mit dem Ruf eines bedeutenden Diplomaten, mochten die bekümmertſten ſein, benahmen ſich aber würdig, ſämmtlich alte Bekannte von mir. Herr von der Pforten ſah wie ein Schulmeiſter aus, den man ſammt ſeinen Schülern auf die Finger geklopft; die von den kleineren Mächten wurden etwas überſehen. Alle aber wurden doch freundlich behandelt, und faſt täglich an der Königlichen Tafel, ſo auch wie die Erſten des Hauptquartiers und Adjutanten des Königs. Wir Militairs ſtets im Ueberrock ohne Epaulettes und Orden, außer dem Johanniterkreuz um den Hals, oder einem Militairkreuz gleicher Art um den Hals. Ebenſo der König und die Prinzen. Etikette gar keine. Nach dem Eſſen verſammelte ſich alles auf einem enormen Balkon groß wie ein Tanzſaal, ging umher und diskurirte, der König mitten unter ihnen. Unterdeſſen wurde durch die Bemühungen und vielleicht verſteckten Drohungen Frankreichs (die allerdings in dieſem Augenblick nicht gering zu achten waren) durch die Diplomaten der Friede feſtgeſetzt, zu unſerem Leidweſen, da der Einmarſch in Wien in wenig Tagen bevorſtand, weil die Oeſterreicher gänzlich demoraliſirt, ihn nicht mehr verhindern konnten. Alles Militair war betrübt darüber, aber es bleiben durch dieſen wunderbaren Krieg, der als Kampf kaum länger als einige Wochen gedauert, doch ſo koloſſale Reſultate erlangt, daß man frohlocken mußte, und es mir klar geworden, daß künftig nur durch Preußen ein nationaldeutſcher Sinn, ja Nationalſtolz, noch zu erreichen iſt.

Im Auguſt zurück nach Berlin mit dem König.

Im September war der große Einzug der Truppen in Berlin, ein in der That prachtvolles und rührendes Volksfeſt. Viele Auszeichnungen wurden vertheilt. Auch ich bekam durch des Königs Gnade das große Komthurkreuz des Hausordens der Hohenzollern, obgleich ich nichts hatte thun können, als durch meine Anſchließung an's Hauptquartier noch im 81. Jahre meinen guten Willen zu dokumentiren.

In Berlin verliebte ich mich, hoffentlich zum letztenmal. Es war ein reizendes Weſen, erſt 22 Jahre alt, friſch, ſchön und gut, und ſo ſchön, daß ſie den beſten Statuen des Alterthums gleichkam.

Berlin, den 30. Oktober. Mein 81jähriger Geburtstag. Ich fuhr ganz allein zur Fiſcherhütte am Plattenſee, in einem weiten Kieſerwald, einige Meilen von Berlin, trank ſelbſt auf meine Geſundheit in dem vortrefflichen Roſa-Champagner aus meinem Keller, machte einen langen Spaziergang im Walde und um den See, befand mich wohl in der lieblichen Einſamkeit, fern von der langweiligen und unbequemen ſogenannten großen Welt, und fuhr erſt in dunkler Nacht ſehr heiter und befriedigt nach der Stadt zurück. Der angenehmſt verlebte Geburtstagsanniverſario ſeit vielen Jahren. Niemand vermißte ich, als *, die gar herzlich daran Theil genommen hätte.

Berlin, November 1. bis 18. Allein ſo viel als möglich, und alle Woche dreimal gegenſeitige Briefe zwiſchen mir und * in Paris.

Den 22. auf der neuen erſt halb fertigen Eiſenbahn nach Branitz. Ich finde den Schaden vom großen Sturm und der Windhoſe gar nicht ſo arg, als man mir berichtet hatte, und die landſchaftliche Verſchönerungskunſt, die Landſchaftsmalerei mit dem Material der Natur ſelbſt, bemächtigt ſich meiner wieder nach wenigen Tagen, ſo daß ich ſehr fleißig arbeite (da der Winter gelinde iſt) bis zum Ende des Jahres, wo ich leider an ſtarker Grippe wieder erkrankte.

1867.

März. Weiter in den Parkarbeiten fortgeſchritten mit täglich ſechzig Arbeitern.

Vor einigen Tagen erhielt ich auf Befehl des Königs durch General Treskow, dem Chef des Militairkabinets, die Erinnerungskreuze für die vierzehntägige Kampagne im Hauptquartier des Königs gegen Oeſterreich, ein hiſtoriſch merkwürdiges Andenken!

Sonderbar, daß ich ſchon ſeit einigen Monaten von einer peinlichen Hypochondrie häufig überfallen werde, mit den Vorſtellungen einer tragiſchen Zukunft.

Die Miniſter haben mich zum Vizepräſidenten einer Abtheilung, welche das Fach der Gartenkunſt in allen Branchen umfaßt, und welche Preußen aus Courtoiſie Napoleons zu beſetzen hat, für die Ausſtellung und zur Jury, welche die Prämien beſtimmt, gewählt, was mich genöthigt hätte, ſechs Monate in Paris unter fortwährenden Feſten und Geſellſchaftsennui zu verbleiben. Ich benutzte Kränklichkeit und meine 82 Jahre dazu, dieſe Ehre von Herzen abzulehnen.

Im Juni vierzehntägiger Beſuch von Ludmilla Aſſing, der für mich ſehr intereſſant iſt.

(Im Juli erkrankte Pückler ſehr heftig, war einen ganzen Monat ſehr leidend und lag zu Bett).

Ganz der Karakter einer Vergiftung, wie ſchon früher einmal in Branitz, mit langen Folgen.

Den 17. Dezember. Fortwährend krank, und ohne meine Stuben verlaſſen zu können. Gottlob, daß ich leſen kann und manchmal auch Briefe ſchreiben. Jetzt muß ich ſie noch alle diktiren. Die Königin läßt mir durch den Oberhofmarſchall ſagen: es wäre meine Schuld, daß ich ihrem Rath, bei Zeiten nach dem Süden zu gehen, nicht gefolgt habe. Es iſt wohl wahr, aber leider war mein Bleiben in Branitz durch nothwendige Geſchäfte bedingt. Mit dem vorrückenden Alter wird mein Leben immer trauriger, und in meiner Umgebung fürchte ich, daß ſich ein Judas befindet, der zu allem fähig ſein ſoll. Ein ſanftes Ende, ohne vorhergehende große Schmerzen wäre mir erwünſcht gleich dem meines alten Freundes Graf Puttbus.

1868. 1869.

Im Auguſt nach Bad Wildungen. Einige faſt gefährliche Ritte im Wald über die Berge machte ich allein in ſehr romantiſcher Gegend. Beidemal aber verſpätete ich mich ſo, daß ich mich im Dunkel kaum mehr zurechtfinden konnte, erſt in voller Nacht zurückkam, und alle meine Bekannte in Allarm fand, daß ich alter Mann von 83 Jahren verunglückt ſei. Viele hatten Boten vergebens nach mir ausgeſchickt, und ich fühlte mich ſehr dankbar für dieſe Güte.

Vom 8. Oktober bis 7. März 1869 in Branitz geblieben, immer mehr oder weniger krank, oder wenigſtens kränklich, mich unglücklicher fühlend, als faſt jemals, alt und gebrechlich zugleich, gequält durch vielfachen Kummer und Verdruß im Leben, und manche ſchwere Beſorgniß für die Zukunft durch einige treuloſe Diener und ehemalige Freunde, folglich auch Argwohn gegen Viele, die ich ſonſt mir ergeben hielt, Kummer und Sorge von allen Seiten; jetzt einen ſchmerzloſen ſchnellen Tod mir mehr wünſchend als irgend etwas anderes, was für dieſes Leben auch gar nicht mehr in der Möglichkeit liegt. Ich habe freilich ſelbſt viel zu dieſem traurigen Ende beigetragen, aber weit mehr aus mangelhaftem Verſtande als aus mangelndem guten Herzen. Das größte Unglück meines Lebens war, daß ich nicht allein blieb, weil ich nicht für ein Doppelleben paßte; nur meine eigene Schuld — woraus im tiefſten Grunde am meiſten der Menſchen Unglück entſteht — wenn auch das Schickſal, aus uns unbekannten Gründen, auch ſeine eigene Rolle dabei ſpielt.

März, April, Mai und Juni faſt immer krank in Branitz und wenig im Stande, mein Haus zu verlaſſen. Doch ſo viel unter dieſen Umſtänden möglich, meine Verſchönerungsanlagen fortwährend fleißig dirigirt; 84 Jahre ſind aber eine Laſt, und die Leute auf der griechiſchen Inſel hatten Recht, niemandem zu geſtatten, länger als ſechzig Jahre alt zu werden, ſowie die Indier vollſtändige Vernichtung für die wahre Seligkeit zu halten, ſchon ehemals ſo klug waren — denn je älter man wird, je mehr wird man überzeugt, daß wenigſtens das menſchliche Leben, wenn es zu lange dauert, mehr Unzufriedenheit und Kummer als glückliche Gefühle darbietet.

Ein lieber Beſuch der Prinzeſſin Karl von Preußen, leider jedoch noch immer krank. Beſuch meines alten Freundes, des Profeſſor Koch, der uns viel vom Orient erzählt.

Ein großes Sängerfeſt, von zweitauſend Sängern aus Berlin, die auch im Branitzer Park ſangen. So beſetzt war mein Park noch nie; fünf bis ſechstauſend Zuſchauer. Ich ſelbſt, leider krank, und die Sänger ſehr artig für mich.

Lange Lücke von zwei Monaten, mit immer gleicher Melancholie und mehr oder weniger Kränklichkeit begleitet bis zu meinem 84. Geburtstag, den 30. Oktober 1869.

November, Dezember. Das Jahr krank, traurig, und als Opfer böſer Feinde (während ich in Branitz vegetirt) bei Hof in Ungnade gefallen, fortwährend krank und lebensſatt, mit tiefem Schmerz die Schlechtigkeit und Gemeinheit der Welt erkannt, wie die Undankbarkeit ſo Vieler, denen ich nur wohlgethan! Trotz meines inneren Elends wird mich der äußere Glanz, und was ich durch Veredlung einer vernachläſſigten Natur mit großen Opfern aller Art um mich geſchaffen, wird mich der Neid fortwährend verfolgen, und was ich ſelbſt gefehlt möglichſt aufſuchen, um mir dadurch zu ſchaden, aber nach meinem hoffentlich nicht mehr fernen Tode wird das Gegentheil eintreten. So Viele würden durch dieſen Tod weit mehr verlieren, als die Wenigſten gewinnen, und dann wird man mich nur bedauern. — Dieſe Ueberzeugung: mein Pfund nie vergraben zu haben, und Vielen wohlgethan, wird meinen Tod mit mehr Glück umgeben, als mir das Leben geſchenkt — und nach dieſem leidenden Leben ein ſchöneres zu hoffen. Vielleicht!!!

1870.

Januar. Ein milder, aber ſehr wechſelnder Winter, wodurch er unangenehm und ungeſund wird. Ich kann nur ſelten ausgehen, leſe aber viel, und ſtudire mehr Philoſophie als gewöhnlich.

Dezember. Kunſt iſt das Höchſte und Edelſte im Leben, denn es iſt Schaffen zum Nutzen der Menſchheit. Nach Kräften habe ich dies mein langes Leben hindurch im Reiche der Natur geübt.

Ende.

Nachwort.

„Kunſt iſt das Höchſte und Edelſte im Leben, denn es iſt Schaffen zum Nutzen der Menſchheit. Nach Kräften habe ich dies mein langes Leben hindurch im Reiche der Natur geübt.“ Dieſe Worte, mit denen Pückler ſein Tagebuch beſchloß, und mit denen dieſes Werk endigt, ſie können zugleich für das Motto ſeines ganzen Lebens gelten. Der Durſt und das Ideal ſeiner Seele war die Schönheit und im künſtleriſchen Bilden und Schaffen in der Natur, dem er ſich liebevoll hingab, und in dem er ſo große Ergebniſſe erzielte, fand er ſtets die innere Harmonie ſeines Weſens und die Verſöhnung mit den Diſſonanzen der Welt wieder. Während man Anderen Denkmäler in Erz und Marmor errichtet, feiern blühende und grünende Monumente, die poetiſchen Gärten von Muskau und Branitz, die landſchaftlichen Anlagen von Babelsberg, Weimar, Koblenz u. ſ. w., die er mit eifriger Freude leitete, den Ruhm Pückler's. Von ſeiner geiſtigen Bedeutung geben ſeine Schriften und ſein litterariſcher Nachlaß ein Zeugniß. Seine Schickſale und ſeinen Karakter habe ich in beſonderer Biographie geſchildert. Seine Liebenswürdigkeit und Güte kann nur von denen ganz gewürdigt werden, die ihn perſönlich kannten. Es iſt leicht, Pückler zu tadeln, da er ja ſelbſt ſeine Fehler ſo freimüthig eingeſtand. Mögen ſeine Tadler jedoch nicht vergeſſen, daß ſie dieſer ſeiner edlen Freimüthigkeit und Wahrhaftigkeit, die der von Rouſſeau an die Seite geſtellt zu werden verdient, das Material zu ihren Anklagen hauptſächlich verdanken. Die Unpartheiiſchen werden neben manchem Schatten das helle Licht, die vielen und ſeltenen Vorzüge Pückler's nicht verkennen, die ihn zu einer der ausgezeichnetſten Perſönlichkeiten ſeiner Zeit machen.

Florenz, im März 1876.

Ludmilla Aſſing.

Druck von Oskar Leiner in Leipzig.

Ueber

Landschaftsgärtnerei.

Andeutungen

über

Landschaftsgärtnerei,

verbunden

mit der Beschreibung

ihrer

praktischen Anwendung in Muskau.

Vom Fürsten

von

PÜCKLER-MUSKAU.

Mit 44 Ansichten und 4 Grundplänen.

STUTTGART, 1834
Hallberger'sche Verlagshandlung.

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS

An

Seine Königliche Hoheit

den Prinzen

Carl von Preussen.

Durchlauchtigster Königlicher
Prinz,

Gnädigster Herr!

Ich habe Eure Königliche Hoheit immer als ein Muster jener Art ritterlicher Liebenswürdigkeit bewundert, welcher durch ächte Gemüthlichkeit der für unser deutsches Herz wirksamste Zauber beigemischt ist.

Eure Hoheit sind aber ausserdem auch ein Beschützer und Kenner des

Schönen, wo es sich findet, und haben in neuester Zeit dem Gegenstande, von welchem das vorliegende Buch handelt — der Gartenkunst im höheren Sinne — ebenfalls Ihre thätige Aufmerksamkeit geschenkt.

Das, was Eure Königliche Hoheit selbst in diesem Sinne bereits ausführen liessen, beweiset, dass man auch hierin den Vers des Cid auf Sie anwenden darf:

Ses pareils à deux fois ne se font pas connaitre
Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maitre.

Vergönnen Sie mir also, gnädigster Herr, diesen Versuch über Landschaftsgärtnerei durch Ihren erlauchten Namen zu schmücken, indem ich Ihnen denselben als ein schwaches Zeichen meiner höchsten Verehrung in Demuth zu widmen wage.

Euer Königlichen Hoheit

Schloss Muskau,
den 20ten Juny 1833.

unterthäniger
Herrmann Fürst von Pückler-Muskau.

Andeutungen
für
Landschaftsgärtnerei.

„Wenn Kunst sich in Natur verwandelt,
So hat Natur und Kunst gehandelt.“

Lessing.

Einleitung.

> „Gestattet uns, auch das Schöne hier in Anschlag zu
> „bringen; denn ich sehe nicht ein, weshalb man das Schöne
> „vom Nützlichen ausschliessen sollte. Was ist denn ei-
> „gentlich nützlich? Bloss was uns ernährt, erwärmt,
> „gegen die Witterung beschützt? Und weshalb denn
> „heissen solche Dinge nützlich? Doch nur weil sie das
> „Wohlseyn des Menschengeschlechts leidlich befördern?
> „Das Schöne aber befördert es in noch höherem und
> „grösserem Masse; also ist das Schöne eigentlich unter
> „den nützlichen Dingen das Nützlichste."
>
> Deutsche Denkwürdigkeiten,
> Cap. vom Regieren.

Wir sind, man muss es gestehen, in einem grossen Theile von Deutschland, kaum noch zur zweckmässigen Verfolgung des eignen Nutzens aufgewacht, und nur Wenige haben ihren Sinn und ihr Bestreben vorzugsweise, ohne Rücksicht auf Vortheil, bloss dem Schönen zugewendet; eine allgemeine verständige Verbindung beider Zwecke wird noch seltener angetroffen.

Am meisten gilt dies für jede Art des Landbesitzes, und es ist gewiss, dass England hierin unsrem Grade der Civilisation beinahe um ein

Jahrhundert vorausgeeilt ist. Was daher dort jetzt mit Leichtigkeit hergestellt wird, bleibt hier noch lange fast unausführbar. Zeit ist es aber, dass wohlhabende Gutsherren wenigstens die Annäherung häufiger versuchen, wenn gleich ohne sclavische Nachahmung, mehr im Geiste als in der Form, und stets der Oertlichkeit angemessen. Wenn ich hier England besonders hervorhebe, so geschieht dies weder aus Mode noch *Anglomanie*, sondern aus der festen Ueberzeugung: dass in der Kunst eines würdigen und (man erlaube mir den Ausdruck) Gentlemanartigen Lebensgenusses, besonders in Bezug auf Landleben, so wie des allgemeinen *comforts*, verbunden mit voller Befriedigung eines edlen Schönheitssinnes in jeder Beziehung, und gleich weit entfernt von weichlicher asiatischer Schwelgerei, wie von jener continentalen unsaubern Dürftigkeit, die nicht in Armuth, sondern in schlechter Gewohnheit und vernachlässigten häuslichen Sitten ihren Grund hat — England uns noch lange ein unerreichtes Vorbild bleiben wird.

Aus dieser höheren Ausbildung des geniessenden Lebens hat sich auch die Landschafts-Gärtnerei dort in einer Ausdehnung entwickelt, die früher keine Zeit, und kein Land in diesem Masse gekannt zu haben scheint, und die, ohngeachtet eines meist trüben und sonnenarmen

Climas, England zu dem mannichfaltigsten und reizendsten Aufenthalt für den Freund der Natur gemacht hat, der diese da am meisten liebt, wo sie mit der schaffenden Hand des Menschen vereint erscheint — wie ja der rohe Edelstein auch durch die Politur erst seine höchste Schönheit erlangt. Ich will damit keineswegs behaupten, dass nicht auch die wildeste Natur, in ihrer einfachen, oft erhabnen, zuweilen Grauen erregenden Grösse sich allein überlassen, die tiefsten, ja die seligsten Empfindungen hervorrufen könne; doch werden zu dauerndem Wohlbehagen immer die Spuren der Sorgfalt des Menschen und seines verständigen Wirkens erforderlich seyn. Selbst in der gemalten Landschaft verlangen wir schon etwas, das an menschliches Treiben erinnert um, wie wir sagen, sie zu beleben. Einer weit grössern Mannichfaltigkeit bedarf aber die wirkliche Landschaft, als die gemalte, und doppelt anmuthig, wie zugleich dem menschlich fühlenden Herzen wohlthätig, erscheint es uns daher, wenn wir, wie in England, in der fast überall durch Kunst idealisirten Natur nicht nur die Palläste und Gärten der Grossen in ihrer Pracht und Herrlichkeit bewundern dürfen, sondern, im harmonischen Ganzen, auch die bescheidnen Wohnungen geringer Pächter in ihrer Art eben so reizend angelegt, und vollendet ausgeführt finden. Denn auch sie schimmern, gleich den stolzen Schlössern, unter uralten Bäumen lieblich hervor, oder ruhen auf üppigen Wiesen, von blühendem Gesträuch umrankt, und verkünden in gleichem Grade durch gefällige Form und saubre Zierlichkeit den zarten Sinn ihrer Besitzer. Ja der Aermste schmückt sein Strohhüttchen noch mit Blumen, und pflegt, neben seinen oekonomischen Bedürfnissen, mit Sorgfalt ein wohl eingehegtes Gärtchen, sey es noch so klein, wo nichts als sammtartiger Rasen grünt, von Rosen und Jasmin umduftet.

Muss nicht ein wahres Schamgefühl in uns aufsteigen, wenn wir das Gegenstück hierzu bei uns aufsuchen, und hier immer noch eine grosse Mehrzahl der Edelhöfe finden, deren Hauptaussicht auf den Düngerhof geht, an deren Pforte sich den grössten Theil des Tages über Schweine und Gänse belustigen, und deren Inneres oft, als einzigen Versuch zur Reinlichkeit, nur mit Sand bestreute Dielen aufweisen kann.

Sehr wohlhabende Personen, ja Besitzer von Hunderttausenden, sah ich sehr häufig in unserm Vaterlande Nord-Deutschland in solchen Pseudo Schlössern, wie sie sic betitelten, hausen, die ein englischer Pächter *in dubio* unbedenklich für einen Stall ansprechen würde.

Ist nun bei einem solchen Rittersitz ! ! der, gewöhnlich neben dem Hause liegende, Gemüsegarten auch verziert, so schmücken ihn doch höchstens nur einige Federnelken, und einzelne Lavendelpflanzen, die seine Zwiebel und Kohlbeete einfassen; Alleen krummgewachsener Obstbäume umzingeln traurig Kraut und Rüben, und haben ja von den Vorfahren her noch einige alte Eichen oder Linden dem Zahne der Zeit widerstanden, so ermangelt der gute Wirth selten, sie jährlich für seine Schaafe zu belauben, so dass sie gleich nackten Opfern dastehen, die ihre kahlen Aeste, wie um Rache flehend, gen Himmel strecken *).

Noch kläglicher ist es bekanntlich, wenn der Besitzer, von der Mode angesteckt, auf die Idee gekommen ist, sogenannte englische Anlagen zu machen. Die graden Wege werden dann in eben so regelmässige Korkzieherformen verwandelt, die sich auf die langweiligste Weise durch junge Birken, Pappeln und Lerchenbäume schlängeln, und gewöhnlich entweder nach jedem Regen vor Schmutz nicht zu passiren sind, oder bei trocknem Wetter den Spaziergänger schwitzend

---

*) In cultivirten Ländern ist die Disposition grade umgekehrt. Wirthschaftshof und Küchengarten sind hinter dem Hause versteckt. Vor demselben geniesst man über Rasen, Blumen und Pflanzungen den freien Blick in die Umgegend.

im aufgefahrenen Sande waten lassen. Einige fremde Sträucher, die schlecht wachsen, und weit weniger schön als die einheimischen sind, werden, etwa noch mit jungen Fichten vermischt, an die Wegeränder gepflanzt, worauf nach wenig Jahren das Nadelholz den Weg überwächst, verstutzt werden muss, davon später die untern Aeste verliert, und nun dem Blicke nur noch kahle Stämme mit dem nakten Erdboden darunter darbietet — während an den offen gelassenen Stellen das schlecht gehaltene Gras und die verbutteten ausländischen Bäume weder das Bild freier Natur, noch das eines Kunstgartens gewähren.

Wird die Sache noch ernstlicher und in einem grössern Masstabe betrieben, so erweitert man wohl auch den, nur unsichtbar fliessenden, Abzugsgraben zu einem prätendirten Bache, baut in formidablem Bogen über das bescheidne Wässerchen eine Riesenbrücke von rohen Birkenstämmen, haut, um Fernsichten zu gewinnen, zwei bis drei steife Flügel durch den Wald, und stellt hie und da die beliebten Tempelchen und Ruinen auf, wovon gewöhnlich die ersteren bald das wirklich werden, was die andern vorstellen sollen.

Dies, mit einigen abweichenden Nüancen, ist in der Regel der höchste Aufschwung eines solchen Unternehmens, welches in der That nur bedauern lässt, dass gutes Land dem Feld- und Gemüsebau so ohne Nutzen entzogen wurde.

Gespöttelt ist indess hierüber, mit mehr oder weniger Witz, schon oft genug worden, besser gemacht aber noch heute selten, und deswegen nur wiederhole ich es, denn auch viele grosse und kostspielige Anlagen, die mit dem besten Willen begonnen und mit Aufwand ausgeführt wurden, tragen leider nur zu deutlich die Spuren des höchst geringen Standpunctes an sich, auf welchem die Kunst der Landschafts-Gärtnerei dermalen noch in unserm Vaterlande steht. Es giebt zwar einige Ausnahmen, aber sie sind sehr sparsam zu finden, und als ein bereits beendigtes umfassendes Muster, welches den besten englischen Anlagen dieser Art gleich zu setzen wäre, wüsste ich bis jetzt keins zu nennen. Doch dürfen wir hoffen, dass die Königlichen Anlagen unter der Leitung des hochverdienten Direktor *Lené*, welche grossartig ganz Potsdam mit einem weiten Parke umschliessen sollen, gewiss einst ein solches Muster aufstellen werden.

Weit entfernt mir anzumassen selbst über diesen Gegenstand etwas Erschöpfendes lehren zu wollen, hat mich doch eine ziemlich lange praktische Erfahrung, die sorgfältige Anschauung vortrefflicher Vorbilder, verbunden mit einer leidenschaftlichen Liebe zur Sache und dem ernsten

Studium der besten Werke über die Gartenkunst in ihrem weitesten Sinne, wie ich glaube, befähigt, hier einige nützliche Winke zu geben, ja sogar einige heilsame Regeln aufzustellen, die dem Manne vom Fach der Beachtung nicht ganz unwürdig scheinen, und manchem Dilettanten in der Natur-Malerei (wenn ich das Hervorrufen eines Bildes, nicht mit Farben, sondern mit wirklichen Wäldern, Bergen, Wiesen und Flüssen so nennen, und dem Gebiete der Kunst anreihen darf) erwünscht seyn möchten. Denn, wohl verstanden und richtig angewandt, würden sie ihn vielleicht in den Stand setzen, ohne selbst den kostspieligen und mühsamen Weg der Erfahrung zu gehen, seinem Garten-*Director*, *Ingénieur*, *Inspector*, Gärtner, oder wie er sonst heissen mag, nur die technische Ausführung eigner Ideen übergeben zu dürfen, und so ein aus innerster Individualität entsprungenes, mit dem eignen Gemüth gebildetes Kunstwerk selbst darzustellen, anstatt sich einen Garten, oder vielmehr eine Gegend machen zu lassen, wie man ein Kleid beim Schneider bestellt.

Vieles wird man, wenn auch nicht allbekannt, doch auch vielleicht nicht eben neu finden, und mancher Gedanke mag vor mir schon besser ausgesprochen worden seyn, namentlich in englischen Werken, die aber wieder durch ihre ungemeine

Weitschweifigkeit ermüden, und homöopathisch jedes Milliontheil Salz in einer Kanne Wasser aufzulösen pflegen *).

Für die Zusammenstellung und Kürze bei dem schon Bekannten würde mir daher wenigstens die Bequemlichkeit der Leser einigen Beifall zollen mögen, als geringes eignes Verdienst darf ich mir es aber anrechnen, wirklich nichts aus Büchern abgeschrieben, sondern Alles was ich gebe, entweder nur aus eigner Erfahrung abstrahirt, oder doch wenigstens durch sie erst praktisch für meine Ueberzeugung fest begründet zu haben.

Zur Erläuterung des Folgenden wird es noch nöthig seyn, kürzlich die Art anzugeben, in welcher ich meine Bemerkungen zu ordnen gedenke.

Ich werde durch Ueberschriften, die sich folgerecht an einander reihen, den Inhalt jedes Abschnitts anzeigen, und zum erklärenden Leit-

---

*) Als diese Schrift schon grösstentheils vollendet war, zeigte man mir die Erscheinung eines dasselbe Thema behandelnden Lehrbuches an, welches vor kurzem in Leipzig herausgekommen ist. Ich glaubte schon meine Arbeit nun einstellen zu dürfen, fand aber bei Durchlesung jenes Werks nichts als eine mühsame Compilation schlecht verdauter Recepte aus englischen Werken. Was Blumenbach von der Schädellehre sagte, passt auch auf dieses Buch: das Wahre darin ist nicht neu, und das Neue ist nicht wahr. *Repton* hat das meiste Brauchbare dazu geliefert, es ist aber grösstentheils verkehrt angewandt worden.

faden grösstentheils den von mir selbst angelegten Park benutzen, da meine Theorie, wie gesagt, in diesem Parke sich bereits zum grossen Theil verwirklicht vorfindet. Zeichnungen die den Text anschaulicher machen, sind an den betreffenden Stellen, wo es zum bessern Verständniss für nöthig befunden wurde, eingeschaltet worden.

Nach vollendeter Aufstellung der allgemeinen Prinzipien, lasse ich eine kurze Geschichte und Beschreibung des erwähnten Parks selbst folgen, mit steter Zurückweisung auf die früher festgesetzten Regeln; doch ist es nicht meine Absicht, in ein zu grosses *detail* einzugehen, sondern mehr die erlangten Resultate, als den speciellen Gang der Forschung darzustellen, nur wie der Titel sagt, „Andeutungen“ keineswegs ein vollständiges Lehrbuch zu geben, mich daher auch hauptsächlich nur auf das zu beschränken, worin mir bei uns am meisten gefehlt zu werden scheint, und übrigens dem Techniker und Mann vom Fache zu überlassen, was seines Amtes ist.

Erſte Abtheilung.

Andeutungen
für Landschaftsgärtnerei
im Allgemeinen.

Erster Abschnitt.

Grund-Idee und Plan einer Garten-Anlage.

Eine grosse landschaftliche Garten-Anlage in meinem Sinne muss auf einer Grund-Idee beruhen *). Sie muss mit Consequenz und, wenn sie ein gediegnes Kunstwerk werden soll, so viel als möglich nur von einer leitenden Hand angefangen und beendigt werden. Dieser Eine mag und soll die guten Gedanken vieler Anderer benutzen, er allein muss sie aber im Geiste zu einem Ganzen verarbeiten, damit der untrügliche

---

*) Man erlaube mir hier das Wort Idee dem gewöhnlichen Sprachgebrauche nach anzuwenden, und nicht nach der Terminologie der neuern Philosophie. Eine Idee im höhern Sinne liegt der Garten-Landschafts-Kunst im Allgemeinen auch unter, nämlich die: aus dem Ganzen der landschaftlichen Natur, ein concentrirtes Bild, eine solche Natur im Kleinen als poetisches Ideal zu schaffen, dieselbe Idee, welche auch in andern Sphären jedem wahren Kunstwerk das Daseyn giebt und aus dem Menschen selbst einen *Microcosmus*, eine Welt im Kleinen, gemacht hat.

Stempel der Individualität und Einheit nicht verloren gehe. Man verstehe mich indessen wohl: eine Grund-Idee, sage ich, soll dem Ganzen unterliegen, kein verworrenes Arbeiten aufs Gerathewohl statt finden, sondern der leitende, durchbildende Gedanke auch an jedem Einzelnen zu erkennen seyn; und füglich mag dieser aus den speciellen Verhältnissen des Künstlers, aus den besondern Umständen seines Lebens oder der früheren Geschichte seiner Familie entspringen, wie durch die Lokalität, welche er vorfindet, bedingt werden — aber damit verlange ich dennoch keineswegs, dass auch schon im Voraus der ganz genaue Plan der Ausführung bis in jedes *detail* entworfen, und daran streng gehalten werde. Grade das Gegentheil möchte ich in gewisser Hinsicht empfehlen; denn, sind auch mit der Idee die Hauptzüge des Ganzen vorher bestimmt, so soll doch während der Ausführung der Künstler sich ungezwungen den Inspirationen seiner Phantasie fortwährend überlassen, vielfach Neues auffinden, seinen Stoff im Schaffen immer noch fort studiren, namentlich hier die rohe vor ihm liegende Natur bei jeder verschiedenen Beleuchtung (denn mit schöner Beziehung ist das Licht eins seiner Haupt-Materiale) innerhalb und ausserhalb des Bezirks seiner kleinen Schöpfung beobachten, Ursache und Effect ergründen, und hiernach die früheren, einzelnen Gedanken für das *detail* motiviren, oder auch theilweise gänzlich verlassen, wenn ihm später bessere Einsicht wird. Der Maler wird ja ebenfalls von Zeit und Zeit an seinem Gemälde, das doch so unendlich weniger mannichfaltig ist, dies und jenes ändern, diese Stellung gefälliger oder naturgemässer machen, hier eine Schattirung verbessern, dort jenem Zuge mehr Ausdruck geben müssen — wie wollte es dem Garten-Künstler, der mit so widerspenstigen und oft so schwer zu berechnenden Materialien arbeitet, und eine Menge verschiedene Bilder auch wiederum in eins vereinigen soll, gelingen, Alles auf den ersten Versuch unverbesserlich zu treffen!

Ich kenne nichts Erbärmlicheres, als wenn eine verfehlte Einzelheit nicht wieder zerstört, und nach besserer Einsicht hergestellt wird, sondern als Schandfleck im Ganzen bleiben muss, bloss weil sie bereits so und so viel Zeit und Geld gekostet hat, und die Aenderung vielleicht noch einmal so viel kosten würde. Geduld gehört zur Uebung jeder Kunst, und reichen die Mittel nicht zu, so verwende man lieber das früher zum Fortschreiten Bestimmte, erst zur Verbesserung des Alten. Aenderungen die man einmal als zweckmässig erkannt, aufzuschieben, ist auch gefährlich, denn das vorhandene

Unrichtige giebt bei der Ausführung des Neuen leicht wieder unrichtige Ansichten.

Jemand sagt sehr richtig: „Das künstlerische Produciren ist wie eine Ehren- so auch eine Gewissenssache.“

Daher ist es dem ächten Kunstsinn gar nicht möglich, sich mit etwas als nicht entsprechend oder gar völlig misslungen Erkanntem zu begnügen. Er bringt lieber jedes Opfer, als den schändenden Fleck bestehen zu lassen, wäre es auch an sich nur ein untergeordneter Gegenstand, wie die Natur ja ebenfalls die kleinste ihrer bewunderungswürdigen Schöpfungen mit eben der Liebe und emsigsten Sorgfalt ausstattet und vollendet, als sie den grössten und erhabensten angedeihen lässt.

Obgleich ich bei meinen Anlagen in Muskau mich nie einen Augenblick von der Grund-Idee entfernt habe, die ich später zu entwickeln schicklichere Gelegenheit finden werde, so will ich doch gar nicht läugnen, dass sich viele Parthieen hier befinden, die nicht nur retouschirt, sondern oft gänzlich, einmal, ja drei und viermal umgeändert worden sind. Man irrt sehr, wenn man glaubt, dass durch dieses mannichfache Aendern Verwirrung entstehe, sobald dasselbe überhaupt nur mit Grund und Verstand, und nicht aus blosser Laune vorgenommen wird, in welchem letztern Falle man sich allerdings sehr in acht zu nehmen haben würde, nicht blosse Veränderung für Verbesserung anzusehen. Sonst aber ist das Princip des *nonum prematur in annum* auch hier anzuwenden, und nicht mit Corrigiren und Feilen zu ruhen, bis man endlich das möglichst Beste als dabei fest zu Haltendes erreicht hat, welches oft die Zeit erst deutlich einzusehen lehrt; diese uns oft so lang werdende Zeit, deren Erfolge zu beobachten und zu berechnen, andere Künstler durch unbeschränkte Herrschaft über das ihnen zur Ausführung gegebene Material glücklich überhoben sind.

Als ich vor einigen Jahren eine geistreiche Dame in meinen Anlagen herumführte, äusserte sie gegen mich sehr bescheiden, „dass sie zwar nur wenig von der Sache verstehe, sich indess mancher pittoreskeren, grandioseren Gegend erinnere als die hiesige, etwas aber, was ihr immer von neuem wohlthuend eben hier auffalle, sey die imposante Ruhe, die in dem Ganzen herrsche.“ Nie hätte mir ein Lobspruch schmeichelhafter seyn können, und ist er gegründet, so kann ich mein Werk in seiner Art für gelungen erachten. Dies danke ich dann aber hauptsächlich dem doppelten Grundsatze: stets nur einer Hauptidee gefolgt zu seyn, und dennoch nie etwas bestehen gelassen zu haben, was im Einzelnen früher verfehlt wurde.

Man sieht hieraus, wie misslich es ist, einen fremden Künstler auf einige Tage oder Wochen, oder auch Monate kommen zu lassen, um sofort einen Plan zu machen, auf dem jeder Weg und jede Pflanzung, das Ganze mit allen Details schon genau angegeben ist; oder gar einem solchen Tausendkünstler nur eine Situationscarte zuzuschicken, worauf dieser frisch zum Werke schreitet und, ohne alle geistige Beziehung, ohne alle Lokalkenntniss der wahren An- und Aussichten, der Effecte von Berg und Thal, von hohen und niederen Bäumen, sowohl in unmittelbarer Nähe, als in der entfernteren Gegend — seine Linien auf das geduldige Papier hinzeichnet, die sich zwar sehr sauber und hübsch dort ausnehmen können, in der Ausführung aber gewöhnlich etwas höchst Klägliches, Schales, Unpassendes, Unnatürliches und gänzlich Misslungenes zur Welt bringen. Wer mit den Materialien der Landschaft selbst diese bilden will, muss nicht nur aufs genaueste mit ihnen bekannt seyn, sondern auch überhaupt bei der Anlage wie bei der Ausführung, in gar vielen Dingen ganz anders zu Werke gehen, als der Maler auf der Leinwand. Die Schönheit einer wirklichen Landschaft ist, selbst nach einem möglichst treuen Gemälde, nur theilweise, nach einer Carte aber gar nicht zu beurtheilen, und ich möchte im Gegentheil dreist behaupten, dass (ausser in einer ganz platten Gegend ohne Aussicht, wo überhaupt nur sehr wenig geleistet werden kann) ein dem Auge ganz wohlgefälliger Plan, mit stets angenehm darauf hingeführten Linien, keine schöne Natur darstellen könne, denn um in dieser eine schöne Wirkung hervorzubringen, muss man grade oft die auf dem Papier am schroffsten und ungeschicktesten sich ausnehmenden Verbindungen wählen.

Zweiter Abschnitt.

Grösse und Ausdehnung.

Es ist nicht unumgänglich nöthig, dass ein Park einen sehr grossen Umfang habe, um einen grossen Effect zu machen. Oft ist ein unermessliches Terrain durch Ungeschick dem Auge so verkleinert und so verpfuscht, dass es sehr unscheinbar wird; und so umgekehrt, wie, beiläufig erwähnt, *Michel Angelo* meines Erachtens sehr unrecht hatte, als er vom Pantheon sagte: „Ihr bewundert es auf der Erde, ich werde es in die Luft versetzen“ und dadurch eine grössere Wirkung hervorzubringen hoffte. Es geschah wie er gesagt, indem er der Kuppel der Peterskirche dieselben Verhältnisse des Pantheons gab; aber wie ungünstig ist der Erfolg! die Kuppel sieht in der Höhe, unter den ungeheuren Massen des Gebäudes verhältnissmässig klein und unbedeutend aus, während das Pantheon, im rechten Gesichtspunct gestellt, seit Jahrtausenden noch immer erhaben wie die Wölbung des Firmaments erscheint. Die Pyramiden auf die Spitze des *Montblanc* gestellt, würden dem Auge kaum so gross als Schilderhäuser dünken, und der *Montblanc* selbst, von den fernen Ebnen aus erblickt, sieht nur wie ein kleiner Schneehügel aus. Also gross und klein bleibt immer relativ. Nicht wie er ist, sondern wie er uns erscheint, beurtheilen wir jeden Gegenstand, und grade hier ist dem Gartenkünstler ein weites Feld geöffnet. Der Baum z. B. der, hundert Fuss hoch, im Mittelgrund der Landschaft, den Horizont noch nicht deckt, wird, nur einige Schritte weit von uns, dies schon bei einer Höhe von zehn Fuss vermögen, daher auch ohne Zweifel durch gute Behandlung des Vorgrundes am schnellsten und leichtesten grosse Wirkungen hervorgebracht, und der Landschaft eine ausdrucksvolle Physiognomie gegeben wird.

Ich kann mich hier der Bemerkung nicht enthalten, dass, wenn ich auch den allgemeinen Anblick englischer Gegenden, den überall verbreiteten Sinn für geschmackvolle Cultur und Landverschönerung, als Muster aufgestellt habe, ich doch der Meinung bin, dass in der einzelnen Ausführung dort vieles besser seyn könnte. So scheinen mir die meisten Parks der Engländer, bei manchen andern grossen Schönheiten, namentlich in Bezug auf diese künstliche Verkleinerung der Grösse, einen bedeutenden Fehler zu haben, der sie auf die Länge auch ziemlich ermüdend und monoton macht *), und sie dadurch der oft so herrlich cultivirten freien Landschaft rund um sie her nachstehen lässt, welche wenigstens meinen Ansprüchen an eine durch Kunst veredelte Gegend durch ihre Abwechselung nicht selten weit näher kam. Viele englische Parks sind im Grunde nichts als unermessliche Wiesen mit malerisch vertheilten Gruppen hoher und alter Bäume, die theils der Belebung der Landschaft wegen, theils auch des Nutzens willen, zur Weide für zahlreiche Heerden, entweder zahmen Wildes, Schafe, Rindviehs oder Pferde dienen müssen.

---

*) Ich spreche hier weder von ihren *pleasuregrounds* noch Gärten, die voller Abwechselung sind, sondern bloss vom eigentlichen Park.

Der erste Anblick eines solchen grossartigen Raumes imponirt, und bietet fast immer ein herrliches Gemälde dar, aber auch nur dies eine, und der Eindruck bleibt daher für immer derselbe. Geht man in das Detail, so dringt sich noch mancher Uebelstand mehr auf. Da alle Bäume bis zu einer gewissen Höhe vom Vieh (oft so regelmässig wie mit der Scheere beschnitten) abgefressen sind, so gewährt ihre Form zu wenig Abwechselung; Gebüsche können ohne besondere Umzäunung gar nicht bestehen, ja jeder einzelne neu gepflanzte junge Baum bedarf einer solchen, wodurch vieles ein steifes und höchst gezwungenes Ansehn erhält, überhaupt auch Gebüsche zu selten angebracht werden können um, wie es doch wünschenswerth ist, die Aussicht häufig genug gehörig zu unterbrechen, und aus einem Hauptbilde zugleich mehrere kleinere zu machen. Nur ein einziger Weg führt gewöhnlich durch diese unabsehbare Grasoede ohne alle Spur menschlichen Treibens, zum und vom Schlosse, das mitten im Rasen in seiner einsamen Majestät kahl und kalt daliegt, während Kühe und Schafe bis an die leeren Stufen seiner Marmortreppe grasen. Es wäre nicht zu verwundern, wenn bei dem, in solcher monotonen und einsamen Grösse sich ganz unheimlich fühlenden Beschauer, einmal wider Willen der Gedanke erzeugt würde: er befinde sich wohl gar in einem verzauberten Bezirk, wo keine Menschen mehr haus'ten, sondern *John Bull*, den Namen mit der That tragend, bereits in wirkliche Thiergestalt übergegangen sey. Vermieden würde dies werden, wenn man für Vieh sowohl als Wild nur bestimmte Bezirke abschlösse, und ihnen nicht die ganze Park-Landschaft Preis gäbe. Es ist aber bei den Engländern fast zur fixen Idee geworden, dass man einer Landschaft, ohne Vieh, nimmer froh werden könne. Dagegen ist ihnen die Belebung durch Menschen desto unerträglicher, denn nichts wird hermetischer verschlossen, als die Gartenanlage eines englischen Privatmannes es in der Regel für jeden Unbekannten ist. Die Humanität unsrer Grossen ist ihnen dort gänzlich fremd geblieben, indess finden sie auch einige Entschuldigung in der ausserordentlichen Ungezogenheit ihres Pöbels.

Wenn ich früher den Satz aufgestellt habe; dass Grösse des Terrains für eine Parkanlage nicht durchaus nöthig sey, so gestehe ich doch ein, dass sie, wo sie ohne zu grosse Opfer zu erlangen ist, sehr wünschenswerth bleibt, um mit dem Imposanten dann auch grössere Mannichfaltigkeit, die stets den Alles besiegenden Reiz der Neuheit darbietet, vereinigen zu können. *Caeteris paribus* (d. h. mit gleichem Verstand angelegt) würde ich daher dem ausgedehntesten

Park immer den Vorzug vor dem kleineren geben, selbst wenn den ersteren einzelne Natur-Schönheiten noch mehr begünstigten.

Bei uns, wo Grund und Boden einen so viel geringeren Werth haben als anderwärts, ist solche Ausdehnung weit leichter zu erringen, und ich rathe Jedem, so viel er nur kann, darnach zu trachten; ja wenn sein Gut nicht gross ist, lieber das Ganze, ohne besondere Abgränzung, in eine möglichst verbesserte Landschaft umzuwandeln, was, auch ohne der Oeconomie zu sehr zu nahe zu treten, oft weit leichter nud mit geringeren Kosten bewerkstelligt werden kann, als man gewöhnlich annimmt. Gewiss ist es aber, dass, als ein für sich Bestehendes, dem Bedürfniss genügendes Ganze gedacht, ein Park, in dem man nicht wenigstens eine Stunde lang rasch spazieren fahren oder reiten kann, ohne dieselben Wege wieder zu betreten, und der nicht ausserdem noch eine weit grössere Menge verschiedener Spaziergänge in sich fasst, sehr bald ermüdet, wenn man auf ihn allein beschränkt ist. Wo hingegen eine überreiche pittoreske Natur schon die ganze umgebende Gegend selbst idealisirt und sie, so zu sagen, als ein unabsehbares, nur vom Horizont umschlossnes grosses Kunstwerk hingestellt hat, wie in vielen Theilen der Schweiz, Italiens, Süddeutschlands, auch unsres Schlesiens zum Theil — da bin ich überhaupt der Meinung, dass alle Anlagen der erwähnten Art nur ein *hors d'oeuvre* sind. Es kömmt mir vor, als wenn man auf einen prächtigen *Claude Lorrain* in einer Ecke noch eine besondere kleine Landschaft malen wollte. Dort bescheide man sich, blos mit Anlegung guter Wege einzugreifen, um den Genuss bequemer zu machen, und hie und da durch Hinwegnahme einzelner Bäume eine Aussicht zu öffnen, welche die, um die Ausstellung ihrer Schönheiten so unbesorgte, Natur mit zu dichtem Schleier verdeckt hat. Um sein Haus aber begnüge man sich mit einem reizenden Garten von geringem Umfange, wo möglich im Contrast mit der Gegend, in dessen engem Raume dann nicht mehr landschaftliche Mannichfaltigkeit, sondern nur Bequemlichkeit, Anmuth, Sicherheit und Eleganz bezweckt wird. Die Gartenkunst der Alten, welche im 15ten Jahrhundert in Italien, durch das Studium der classischen Schriftsteller, und vorzüglich durch die Beschreibungen, welche *Plinius* von seinen Villen uns hinterlassen hat, wieder in Anwendung gekommen ist, und aus welcher späterhin die sogenannte französische Gartenkunst in einer kälteren, weniger gemüthlichen Form hervorging, verdient hierbei grosse Berücksichtigung. Diese reiche und prächtige Kunst, welche ein Hervorschreiten der Architektur aus dem Hause in den Garten genannt werden könnte, wie die englische ein Herantreten der Landschaft bis vor unsere Thür — möchte also zu dem erwähnten Zweck am passendsten angewendet werden. Man denke sich z. B. mitten in den Felsen der Schweiz, zwischen Abgründen und Wasserstürzen, dunkeln Fichten-Wäldern und blauen Gletschern, ein antikes Gebäude, oder einen Pallast aus der Strasse *Balbi*, verziert mit allem Glanz und Schmuck der Architektur, umgeben von hohen Terrassen, reichen Parterres vielfarbiger Blumen, durch schattige Rosen- und Weinlauben, kunstreiche Marmorstatuen und plätschernde Springbrunnen belebt — vor diesem Garten aber die ganze natürliche Pracht der Berge weit ausgebreitet rund umher. Ein Schritt nur seitwärts in den Wald gethan, und verschwunden, wie durch einen Zauberschlag, sind Schloss und Gärten, um der ungestörtesten Einsamkeit und der Wildniss einer erhabnen Natur wieder Platz zu machen, bis später vielleicht eine Biegung des Weges unerwartet eine Aussicht öffnet, wo in weiter Ferne das Werk der Kunst aus den düstern Tannen von neuem in der glühenden Abendsonne Strahl hervorblitzt, oder über dem dämmernden Thale im Glanze angezündeter Lichter auftaucht, wie ein verwirklichter Feentraum. — Würde ein solches Bild nicht zu den reizendsten gehören, und grade dem Contraste seine Hauptschönheit verdanken?

Anders aber wird da zu verfahren seyn, wo die Natur weniger Stoff darbietet, wo der Park, als *Oasis* in dem weiten Raume, seine eigne Gegend und Landschaft sich erst bilden muss. Obgleich der Schönheit überall dieselben Gesetze zum Grunde liegen müssen, so können sie doch sehr verschieden angewandt und motivirt werden. Man wird in dem vorliegenden Falle vor allem darauf sehen müssen, da man nicht durch grosse Contraste ergreifen kann, eine wohlthuende, sanftere Harmonie des Ganzen hervorzubringen und daher auch die wenigen Aussichten in die Ferne, die man vorfindet, in Uebereinstimmung mit dem Charakter des Parks selbst zu bringen haben. Hier besonders wird nun Grösse der Anlage zu einer Hauptbedingung, wo man nämlich eine ganz neue Gegend zu schaffen hat, um ein genügendes Kunstwerk zu erlangen, während man im früher angeführten Falle nur einen Punct verschönernd zu benutzen brauchte, um die ganze Natur um sich her seinem Zwecke dienstbar zu machen. Fälle, die zwischen diesen beiden Extremen in der Mitte stehen, werden allerdings auch von beiden Seiten Modificationen zulassen, und mit Geschmack nach der Localität beurtheilt werden müssen; doch kann man immer das hier Gesagte als Grundregel darauf anwenden.

Dritter Abschnitt.

Umschliessung.

Ich habe oft die Meinung äussern hören: nichts sey dem Begriff freier Natur, welchen die Landschafts-Gärtnerei doch beabsichtige, mehr entgegen, als die Umzäunung eines Parks *).

Ich denke anders, und stimme ganz den Engländern bei, die jeden Park sehr sorgfältig begränzen; nur soll diese Begränzung von mannichfaltiger Art und von innen meistentheils verborgen seyn. Im Grunde ist sie mehr Gegenstand der Zweckmässigkeit als der Aesthetik, aber auch in dieser Hinsicht möchte ich sie nicht verwerfen. Wie oft sind nicht selbst die schönsten Particen wilder Natur ebenfalls durch die bestimmtesten Gränzen abgeschieden, und gewöhn-

---

*) Die eigentliche Bedeutung des Wortes Park ist Thiergarten, man gebraucht es jedoch der Kürze wegen im Allgemeinen für jede landschaftliche Gartenanlage im Grossen. S. weiter unten den Artikel: Park, Gärten.

lich vermehrt ein solcher Abschnitt nur ihren Reiz. Ein von dichtem Wald oder unzugänglichen Felsen eingeschlossnes Thal, eine vom Wasser umfluthete Insel geben uns ein Gefühl der Heimlichkeit, gewissermassen des vollständigen Besitzes, der grössern Sicherheit gegen jedes Eindringende, Störende, das uns die Schönheit der Umgebung mit doppelter Behaglichkeit geniessen lässt — und eben so muss uns in einem Park das Vorhandenseyn einer schützenden Mauer oder Zauns, wie gesagt, schon als etwas höchst Zweckmässiges, ja nicht selten Nothwendiges zum ruhigen und sichern Genuss, willkommen seyn, da ja nur der unberufene Eindringling dadurch ausgeschlossen, uns aber der Austritt ins Freie und Weitere nie verwehrt wird. Daher kann auch wohl diese Ansicht nur einer verschrobenen Vorstellung von Freiheit anstössig seyn, welche überhaupt heut zu Tage selbst imaginaire Schranken einreissen will, und Alles hasst, was nur diesen Namen trägt. In England wird, wie schon erwähnt, nicht nur jeder Park, sondern des lieben Viehes wegen auch jede Unterabtheilung, jedes Gebüsch und jeder einzeln stehende junge Baum umzäunt, und obgleich dies viel zu viel ist, und dadurch störend auffällt, so habe ich doch oft gefunden, dass hie und da eine Befriedigung, besonders wo sich der Charakter der

Gegend ändert, sehr malerisch wirkte, ja ich möchte sagen, den Geist auf neue Eindrücke vorbereitete, und einen beruhigenden Abschnitt gewährte.

Also Begränzung, und zwar eine sichere, hohe, feste gebe man, vorausgesetzt wenn man kann — denn allerdings, gleich wie die französischen Kochbücher ihre Recepte sehr weislich immer damit anfangen: „*Ayez une carpe, ayez un perdreau etc.*“ ehe sie das Wie der Zubereitung erklären, so setze ich auch bei meinem guten Rath immer voraus, dass Mittel und Localität seine Befolgung erlauben — also Begränzung, sage ich, gebe man in diesem Falle einer Park-Anlage in ihrer ganzen Ausdehnung, und zum Theil auch in ihren einzelnen Partieen. Da indess eine solche, je solider sie ist, auch am wenigsten gut auszusehen pflegt, und es auch sehr fehlerhaft seyn würde, durch den zu häufigen Anblick des Endes, der Phantasie ihr weites Feld abzukürzen, so verdecke man durch dichte und breite Pflanzung den grössten Theil der Befriedigung. Besteht sie aus einem wenig zierlichen hohen Holz-Zaun, so lasse man diesen nie erblicken, sondern ersetze ihn auf vortheilhaften Aussichts-Puncten durch ein tiefes *Aha*, suche aber jede Gezwungenheit an solchen Stellen durch sehr verschiedenartig hervortretende Pflanzungen zu vermeiden, führe auch den Weg nur dann nahe zu diesem *Aha*, wenn man ihn vielleicht, vermöge einer kleinen Fallbrücke, darüber hin, und hinaus ins Freie leiten will. Die Art der Verpflanzung des Zauns muss sehr abwechselnd seyn. Einmal sey er in der Länge von 2 — 300 Schritt oder mehr, breit mit hohem Walde, ein andresmal mit schmalerer und niedriger Strauch-Pflanzung verdeckt, über die man die ferne Gegend theilweise erblickt; an andern Orten lasse man diese fernen Puncte zugleich über den Sträuchern und unter einzelnen hohen daraus hervorragenden Baum-Kronen gewahr werden. Umschliesst eine Mauer den Park, so kann man diese wohl zuweilen, nur von einigem Gebüsch und Bäumen unterbrochen, am besten in verfallenem Zustande, von Epheu und wildem Wein umrankt, frei hervortreten, oder in ein Gebäude, eine Gallerie u. s. w. übergehen lassen. Sie wird unter solchen Umständen nicht verkümmernd, sondern bereichernd wirken.

Wenn die Localität es erlaubt, was jedoch sehr selten durchaus der Fall seyn möchte, so würde ich, für unser Clima, als mein Ideal einer Begränzung, Folgendes vorschlagen, was ich nur zum Theil bei mir ausführen konnte.

Man lässt rund um den Park, überall wo man keine freie Durchsicht haben will, eine Ruthe breit rigolen, die man dicht mit Schleedorn oder Akazien-Saamen besät, was in solcher Breite nach einigen Jahren, auch in sehr mittelmässigem Boden, ein undurchdringliches Gebüsch bildet. An diese unmittelbar wird eine Nadelholz-Pflanzung gelegt, die ebenfalls den ganzen Park (immer die offnen Aussichtspuncte abgerechnet) umgiebt, und nur mit wenig Laubholz-Bäumen und Sträuchern zu einiger Abwechselung der Farbe im Sommer gemischt wird. Für die niedrig zu haltenden Stellen muss man, in unserm Clima, Wachholder, Taxus und nicht hoch wachsende Fichten-Arten nehmen, auch wohl die gewöhnliche Fichte und Weisstanne, welche beide man leicht durch Schneiden buschartig erhalten kann. Längs dieser bald breiteren, bald schmäleren Pflanzung, die jedoch nie die Breite von drei Ruthen zu übersteigen braucht, führt ein 24 Fuss breiter Rasenweg hin *). An dessen dem Park zugewendeter Seite beginnt nun erst die eigentliche gemischte Deckpflanzung für die Ansicht von dorther, in der das Laubholz dominirt, welches im Sommer das dann zu monotone Nadelholz grösstentheils verbirgt, und nur da vortreten lässt, wo man es zu sehen wünscht. Es ist un-

---

*) Er ist so breit gehalten um dem Nadelholz gehörigen Raum zur Ausbreitung seiner Aeste zu lassen.

glaublich wie sehr eine solche Vorrichtung den Park auch in unsern traurigen Wintern noch zu beleben ist, und auf dem genannten Rasenweg, selbst bei Schnee und Eis wo alles Uebrige kahl ist, die anmuthigsten Promenaden gewährt Der immer grüne Vordergrund, welcher die Gränze Winter und Sommer gleich vollkommen deckt, giebt der ganzen Gegend Farbe, wodurch dem einzigen Mangel in dieser Epoche abgeholfen wird; denn hinsichtlich der Form muss *ein* wohl gruppirter und gezeichneter Park auch ohne Färbung in jeder Jahreszeit den Schönheitssinn befriedigen können, indem er, wenn gleich im Winter alle Ausschmückung fehlt, doch durch die Harmonie seiner Massen von Bäumen, Rasen und Wasserflächen, seiner gefälligen Linien von Wegen und Ufern, noch ein interessantes Bild darstellt. Dass auch diese Rand-Pflanzungen von Nadelholz so angelegt werden müssen, dass sie, so zu sagen, Natur scheinen, versteht sich von selbst, und wird bei dem Abschnitt „Pflanzungen“ hierüber ausführliche Anweisung gegeben werden. Einstweilen wird die Skizze auf *tab. I.* meine Absicht anschaulicher machen. Bei *a* bleibt der grüne Weg vom Park aus so gut wie ganz verborgen, bei *b* erscheint er, obgleich frei, doch nur wie eine Rasenschlucht die sich im Gebüsch verliert.

Sehr viele Parks in England, besonders die aus der alten Zeit, von *Brown*, (gewissermassen dem *Shakespeare* der Gartenkunst) angelegt, der mit hoher Poesie dennoch viel Plumpes, Eckiges und Schroffes verband; oder solche die sich von dessen Schulern herschreiben, welche nur seine Fehler nachahmten, ohne seine Schönheiten erreichen zu können — sind längs der Mauer hin mit einem fast regelmässigen Gurt von gemischter und schmaler Pflanzung umgeben, in der, parallel mit jener, ein Fahrweg rings herumführt, von dem man grösstentheils die Umschliessungsmauer zwischen den Stämmen hindurch schimmern sieht. Hiermit verwechsele man meinen Vorschlag nicht, da der von mir empfohlene grüne Weg im Sommer mit dem Rasengrund zusammenfliesst, und dann als Weg gänzlich verschwindet, sein Gebrauch aber nur für den harten Winter unsres Climas bestimmt ist. Die Kindheit der Kunst gebar jene Idee, als man zuerst anfing landschaftliche Gärten von solcher Grösse anzulegen, und die Eitelkeit zugleich diese Grösse möglichst anschaulich machen wollte, aber durch das gewählte Mittel den rechten Weg dazu grade verfehlte, indem sie mit Ostentation zeigte, was sie durch Kunst hätte verbergen sollen.

Es versteht sich dass, ohngeachtet dieser des Schutzes wegen nöthigen Umschliessung, dennoch jeder Gegenstand in der entfernten Landschaft, der irgend ein Interesse gewähren kann, so zu sagen in unsere Besitzung hineingezogen, alle äussere Stralen in diesem *Focus* vereinigt, und dadurch eine scheinbare Grösse des Umfangs hervorgebracht werden soll, welche, geschickt benutzt, die wirkliche oft unendlich übersteigt. Diese fernen Puncte müssen aber durchaus so menagirt werden, dass man die Gränze zwischen ihnen und seinem Standpuncte nie sinnlich gewahr wird, wenn man sich auch denken kann, dass sie zu entfernt sind, um noch im wirklichen Bereiche der Anlage zu liegen; auch sollen sie so wenig als möglich irgendwo ganz unter demselben Gesichtspunct wiederkehren. Z. B. ein Gebirge lasse man immer theilweise sehen, und nur einmal in seiner ganzen Ausdehnung, eine Stadt theile man eben so ein, und vermeide denselben einzelnen Gegenstand öfter wiederkehren zu lassen. Das effectvolle Verbergen und Ahndenlassen ist schwerer als das offne Zeigen. Wenn die Beschauer eine Aussicht überraschend schön finden, und nachher bei längerer Verweilung äussern: Schade dass der grosse Baum da noch davor steht, wie viel herrlicher noch würde sich alles entfalten, wenn der auch weg wäre — dann eben hat man es gewöhnlich richtig getroffen, und die guten Leute würden sich sehr wundern, wenn man ihnen den Gefallen thäte, den condemnirten Baum wirklich wegzuhauen, und sie nun mit einemmale gar kein Bild mehr vor sich hätten — denn ein Garten im grossen Style ist eben nur eine Bildergallerie, und Bilder verlangen ihren Rahmen.

Vierter Abschnitt.

Gruppirung im Grossen, und Gebäude.

Beinahe alle Gegenstände in einer neu zu schaffenden Landschaft, grosse wie kleine, bedürfen einer wohl überlegten Gruppirung. Der angeborene Takt muss freilich hier am sichersten entscheiden, und für das Speciellere werde ich später einige Anleitung geben; als eine allgemeine Vorschrift könnte aber folgende aufgestellt werden: Man vertheile überall in dem Gemälde Licht und Schatten zweckmässig, so wird dadurch die Gruppirung im Grossen in der Hauptsache gelungen seyn — denn Rasen, Wasser und Fluren, als selbst keine Schatten werfend, sondern solche nur von andern Gegenständen aufnehmend, sind das Licht des Landschaftsgärtners, Bäume, Wald und Häuser dagegen (auch Felsen wo sie benutzt werden können) müssen ihm als Schatten dienen. Man vermeide also den unangenehmen Effect des Unruhigen und Zerstreuten durch zu viele abwechselnde Einzelheiten, durch zu viel unterbrochnes Licht; man verdunkle auf der andern Seite auch nicht Alles durch einige wenige ungeheure Schattenmassen, und lasse eben so wenig Wiesen und Gewässer zu grosse freie und kahle Flächen darbieten, sondern richte es so ein, dass sie sich immer hie und da wieder im Dunkel der Vegetation verlieren, oder als einzelne wohl berechnete Licht-Puncte aus dunklem Grunde plötzlich hervortreten. Gebäude sollten nie ganz frei gezeigt werden, sonst wirken sie wie Flecken, und stehen als Fremdlinge, mit der Natur nicht verwachsen da. Das halb Verdeckte ist ohnehin jeder Schönheit vortheilhaft, und es bleibe in diesem Gebiete immer der Phantasie noch etwas zu errathen übrig. Oft ruht das Auge mit mehr Wohlgefallen auf einem blossen Schornstein in der Ferne, der seine grauen Rauchwölkchen aus der unabsehbaren Waldfläche in den blauen Aether hinauf wirbelt, als auf einem nakten Pallast, der von allen Seiten zugänglich, dem Blicke keine einzige belebende Unterbrechung darbietet, und dem sich noch nirgends die Natur heimisch und liebend angeschmiegt hat.

In hohem Grade wichtig ist es, dass Gebäude immer im Charakter der Landschaft erscheinen mit der sie verwebt sind *). Viele unsrer deutschen Architekten beobachten dies zu wenig. Gebäude in der Stadt z. B. verlangen ganz verschiedne Behandlung als in einem Park. Die Einen stehen als Ganzes für sich selbst da, die andern sind nur ein wesentlicher Bestandtheil des Ganzen, und müssen von ihm die malerische Wirkung erhalten, die sie ihm ihrerseits wieder theilweise zurück geben; daher sie auch eben so sehr auf die Ansicht als die Aussicht die sie gewähren berechnet werden müssen. Im Allgemeinen wird bei Parkgebäuden eine gewisse Unregelmässigkeit derselben, als mehr conform mit der Natur, als mehr pittoresk, vorzuziehen seyn. Ein Tempel der dem Cultus, ein Theater,

---

*) Auch der Contrast kann zuweilen, wie schon angedeutet, im Charakter des Ganzen seyn, nur muss er immer harmonisch bleiben, wie in dem angeführten Beispiel: erhabne Wildheit der Natur und prachtvolle Kunst. Ein niedliches Lusthaus würde zu jener Wildheit kein passender Contrast seyn, eine imposante Ruine analog und eine schöne Zugabe, aber gar kein Contrast.

ein Museum, die der Kunst gewidmet sind, verlangen ohne Zweifel Symmetrie und einen strengeren Styl, das Schloss oder ländliche Wohnhaus aber werden sowohl für Bequemlichkeit als äussern Effect, durch grössere Ungebundenheit gewinnen. Die Anlagen der Alten, wie sie uns aus ihren Trümmern entgegen treten, zeigen bei Villen und Landschlössern ganz die Befolgung desselben Prinzips. Das grösste Beispiel hiervon ist wohl die *Villa* des Hadrian bei Tivoli. Auch bei den Italiänern, während ihrer Blüthe im 15ten und 16ten Jahrhundert, finden sich noch häufige Spuren davon. Halbversteckte, hinter einander verschobne Gebäude, grosse und kleine Fenster an derselben Wand, seitwärts angebrachte Thüren, vor- und rückspringende Winkel, zuweilen eine hohe kahle Mauer mit reich verziertem Sims, einzelne Thürme, weit vortretende Dächer und unsymmetrisch gestellte Balcone, kurz überall eine grossartige, aber keineswegs unharmonische Unregelmässigkeit, welche die Phantasie anspricht, weil das Motiv für jede Abweichung von der Regelmässigkeit zugleich sich mit ausspricht, oder doch geahndet werden kann.

Aber auch auf den Ort, wo ein Gebäude stehen soll, ist grosse Rücksicht zu nehmen. Z. B. eine Ritterburg mitten im flachen Korn-Felde, wie in Machern bei Leipzig, ist fast etwas Komisches, eben so wie die dortige aegyptische Pyramide in einem heitern Birkenwäldchen und idyllisch gehaltner Gegend, oder eine Strohhütte umgeben von einem französischen *parterre*. Alles das sind schlechte die Harmonie störende Contraste. So macht auch die spitze gothische Architektur einen höchst ungünstigen Effect unter eben so spitzen Fichten und lombardischen Pappeln, während sie unter alten wellenförmigen Eichen, Buchen oder Föhren ganz an ihrem Platze ist. Jene Fichten und Pappeln sind dagegen einer italiänischen Villa mit ihren horizontalen Linien wiederum ganz angemessen.

Wenn nun aber harmonische Schönheit der zu erlangende Hauptgegenstand ist, so deutet dies schon an, dass auch Zweckmässigkeit durchaus bei der Anwendung von Gebäuden erkennbar seyn müsse. Ein gothisches Haus z. B., das eben weiter nichts ist, als ein gothisches Haus, ohne allen Grund dastehend, als weil man grade etwas Gothisches haben wollte, erregt ein unbehagliches Gefühl. Es ist ein *hors do'euvre*, als Wohnhaus unbequem, als blosse Decoration ohne nöthige Beziehung, und also nicht motivirt genug; erblickt man aber auf fernem Berge die Thürme einer gothischen Capelle aus den Baumkronen alter Bäume ragen, und erfährt, dies sey die Begräbnisskirche der Familie, oder ein wirklich besuchter Tempel, irgend einem Cultus geweiht, so fühlt man sich befriedigt, weil man Zweckmässigkeit mit passender Zierde verbunden begegnete.

Eben so wirkt ein ungeheurer Pallast von einem kleinen chetiven Besitzthum umgeben, das gleich in der Nähe wieder die Hütten der Armuth begränzen, oder ein endloser Park, in dem eine unansehnliche *cottage* der Hauptpunct ist, unangenehm, und ich habe die Unschicklichkeit schon gerügt, wenn, bei'm Sitze des Luxus und der Pracht, von aussen die Kuhe die Glasthüren einstossen können.

Gebäude also sollen mit ihrer Umgebung in sinniger Berührung stehen, und immer einen bestimmten Zweck haben. Daher muss man sich auch mit Tempeln, die im Alterthum eine ganz andre, volksthümliche, religieuse Bedeutung hatten, und eben so mit nichts sagenden Monumenten sehr in Acht nehmen, wenn sie nicht, statt einen tief erregenden Eindruck, den des Läppischen hinterlassen sollen.

Die abgedroschene, missverstandene Weise, wie man heut zu Tage die Mythologie auffasst, möchte es gerathen machen, diese ganz wegzulassen, und sich ebenfalls in der Regel der Inschriften zu enthalten, die an gewissen Orten gewisse Gefühle zu haben vorschreiben wollen. Wären sie selbst von Gothe, wie in Weimar —

auch diese finden ohnfehlbar in seinen Schriften einen bessern Platz. Nur wo sie zuweilen nöthig sind, z. B. die Notiz auf einem Wegweiser am Scheidewege, da findet man stets dankbar die erforderliche Auskunft. Das Lustigste für das Capitel: Inschriften, ist gewiss eine Bank die in dem Baumgärtner'schen Garten-Magazin durch eine schöne Zeichnung empfohlen wird, eine Bank, der Freundschaft gewidmet, deren Lehne aus den Worten gebildet ist: *Orest* und *Pylades*. Daneben steht ein Musik-Pavillon, mit Noten crenelirt, von denen der Wanderer gleich „Freut Euch des Lebens" im Vorbeigehen absingen kann. Solche Lehre ist trefflich, denn sie bringt auch den Bornirtesten zur Erkenntniss *).

---

*) Ich will jedoch hiermit keineswegs das grosse Verdienst zu schmälern suchen, welches sich der liebenswürdige und heitere Greis durch die Herausgabe jenes Werks um das Deutsche Publicum erworben hat. Neben einigem Verfehlten enthalt es unendlich viel Nützliches, hat gewiss tausend andere Ideen angeregt, und wirkte zu seiner Zeit auf grössere Verbreitung des Geschmacks an veredelter Gartenkunst gewiss eben so wohlthätig ein, als des hochzuverehrenden alten Dessauer Fürsten praktisch aufgestellte Beispiele, wenn auch seitdem der Fortschritt der Kunst beide Unternehmungen weit überflügelt hat.

Dass übrigens das Publicum dies genügend erkannt, beweist am besten der pekuniaire Erfolg der Entreprise. Unser geehrter Freund gewann an dem Werk, wie ich aus seinem eignen Munde weiss, über 60,000 Rthlr., in Deutschland kein gewöhnliches Resultat.

Man ist in England ebenfalls nicht frei von ähnlichen Albernheiten. So fand ich in einer, sonst sehr hübschen, Villa, nahe bei *London*, im Gebüsch einen hölzernen, weiss angestrichnen feisten Amor an Stricken zwischen den Aesten hängen, der mit aufgeblasnen Pausbacken seinen Pfeil auf die Vorübergehenden abzuschiessen drohte; und zwanzig Schritt weiter einige Affen aus demselben Stoff, die wie versteinert mit einander auf dem Rasen spielten. Auf meine Frage erfuhr ich, das geschmackvolle Besitzthum gehöre einem kürzlich verheiratheten und eben mit seiner Frau vom *Continent* zurückgekommenen jungen Bierbrauer, welches *Amor* und Affen hinlänglich erklärte.

Das wichtigste Gebäude im Park ist natürlich das Wohnhaus. Es sollte nicht nur der Umgebung, sondern auch dem Stande, dem Reichthum, ja sogar dem Beruf des Besitzers angemessen seyn. Das weite Schloss mit seinen Zinnen und Thürmen schickt sich vielleicht nur schlecht für den Kaufmann, steht aber dem vornehmen Aristokraten, dessen Familienglanz sich durch Jahrhunderte fortvererbte, und dessen Vorfahren es wirklich bedurften, ihren Sitz in festen Schlössern aufzuschlagen, gar wohl an. Der ältere *Repton* ging in seinen Anforderungen hierin so weit, dass er, vor der Villa eines Handelsherrn bei *Bristol*, die schöne Aussicht auf die Stadt ganz zupflanzte, bloss um den Besitzer, der sich hierher von allen Geschäften zurückgezogen, nicht durch den Anblick des Schauplatzes seiner früheren Mühen und Sorgen unangenehm an die Vergangenheit zu erinnern. Dies ist ächt englisch, so wie auch die Bestrebung vieler dortigen Egoisten, in der Aussicht von ihrer Wohnung alle Gegenstände, sie seyen noch so pittoresk, zu verdecken, wenn sie nicht zugleich ihnen angehören. So weit wollen wir die Spitzfindigkeit nicht treiben, sondern nur feststellen, dass man allerdings die Aussicht vom Wohnhause seinem individuellen Geschmacke möglichst angemessen einrichten müsse, da man sie immer vor Augen hat, die Ansicht des Wohnhauses daher der Aussicht überall nachzustehen habe, während vielleicht bei den andern Parkgebäuden meistentheils das Gegentheil statt finden möchte.

Beiläufig muss ich doch hier darauf aufmerksam machen, dass man auch die Himmelsgegend wohl berücksichtige. Wer in unserm Clima auf der Abendseite wohnt, wird oft noch den Sturm sausen hören, und alle Gegenstände in trübe Schleyer gehüllt sehen, während sein Nachbar, dessen Fenster sich gegen Südost öffnen, schon längst einen heitern Himmel, und die Landschaft in schönster Beleuchtung erblickt.

Wo wirklich alte (nicht bloss im alten Styl neu aufgebaute) Schlösser, als langer Familienbesitz vorhanden sind, bin ich der Meinung, dass man sie nur wohnlicher, ansehnlicher mache, aber sonst in dem alten Charakter möglichst erhalte, wenn auch ein weit schönerer an sich denkbar wäre. Die Erinnerungen vergangner Zeit, die Majestät der Jahre sind auch etwas werth, und es ist als ein wahres Unglück anzusehen, dass unser in jeder Hinsicht papiernes Zeitalter so viel davon zerstört hat. So wurde noch vor Kurzem ein herrliches altes Schloss in meiner Nähe, das Eigenthum eines der ersten Adlichen im Lande, mit grossen Kosten abgerissen, und von einem Alltags-Architekten durch ein dreieckiges Leipziger Messwaarenlager-Haus ersetzt, in dem nur die Krämer-Elle als einzig würdiger Scepter neben Ballen und Kisten hätte regieren sollen.

In England hat man sich diese Thorheit nicht zu Schulden kommen lassen, und nirgends wird Ueberliefertes religieuser erhalten, und stolzer besessen. Auch sieht man dort viele Besitzthümer einfacher Bürger-Familien, die dennoch seit 6 Jahrhunderten und darüber immer in den Händen der Enkel, und in der Hauptsache selbst so unverändert geblieben sind, dass man z. B. in *Malahide* in Irland, dem Stammschlosse der *Talbots*, sogar Boiserieen und das *Ameublement* ganzer Zimmer aus demselben grauen Alterthume findet. Wer kann aber die Pracht des erhabnen *Warwik Castle* mit seinem colossalen tausendjährigen Thurme, oder den königlichen Sitz des Herzogs von *Northumberland* sehen, ohne sich von romantischer Ehrfurcht durchdrungen zu fühlen, und ein gleiches Entzücken an der unübertreffbaren Schönheit dieser colossalen Gebäude, als an ihrer imposanten Grossartigkeit zu emfinden.

Misslungen erschienen mir dagegen die Bestrebungen der Neuern, für modernen friedlichen Gebrauch wieder Schlösser im alten Festungsstyle, zur Wohnung aufzuführen. Die kostspielichsten Anlagen dieser Art in England sind *Eatonhall* und *Ashridge*, für die Millionen verschwendet wurden, um eine Kinderei zu schaffen, ungeheuere Burgen in Blumengärten, wo oben *Créneaux* und unzähliche kriegerische Wachtthürme, unten Glaswände mit exotischen Zierpflanzen angefüllt, zum baaren Unsinn werden, und deren Besitzer, wie ein lustiger Reisebeschreiber ganz richtig sagt, um analog mit ihrem Bauwerke zu bleiben, auch wie *Don Qui-*

xotte im Harnisch und mit eingelegter Lanze in ihrem *pleasureground* spazieren gehen sollten.

Gothische Spielereyen sind nie anzurathen, denn sie wirken ohngefähr wie: kindisches Alter.

Fünfter Abschnitt.

Park und Gärten.

Beides sind zwei sehr verschiedene Dinge, und es ist vielleicht einer der Hauptfehler aller mir bekannten deutsch-englischen Anlagen, dass dieser Unterschied fast nie gehörig beobachtet wird, so dass Einem auch hier, um mit Müllnern zu reden, nur zu oft, nichts als ein Rührey von Kunst und Unsinn entgegentritt.

Unter einem Park wird zwar, im weitern Sinne genommen, jetzt gewöhnlich das ganze, dem aufzustellenden Natur-Gemälde und wohnlichem Besitzthume gewidmete Grundstück verstanden, eigentlicher bezeichnet aber, bildet er ein, von dem sogenannten *pleasureground* und den Gärten die er umschliesst, sehr wesentlich abweichendes Ganze *). Der Park soll nur den Charakter der freyen Natur und der Landschaft haben, die Hand des Menschen also wenig darin sichtbar seyn, und sich nur durch wohlunterhaltene Wege und zweckmässig vertheilte Gebäude bemerklich machen. Auch diese wegzulassen, wie Manche wollen, und, um ganz die Illusion wilder Natur zu erhalten, durch das hohe Gras waten, und sich im Walde an Dornen blutig ritzen lassen zu müssen, ohne je einer einladenden Wohnung, einer den Müden aufnehmenden Bank oder Ruhesitz zu begegnen, scheint mir abgeschmackt, (obgleich es *Rousseau* empfiehlt) da eine solche Anlage wohl Natur, aber auch zum Gebrauch und Vergnügen des Menschen eingerichtete Natur darstellen soll. Kann man innerhalb des Parks ein Vorwerk mit seiner angränzenden Feldflur, eine Mühle, eine Fabrick anbringen, oder hineinziehen, so wird ihm dies nur desto mehr Leben und Mannichfaltigkeit geben, die eben so sehr empfohlen, als auf

---

*) Das Wort *pleasureground* ist schwer genügend im Deutschen wieder zu geben, und ich halte es daher für besser den englischen Ausdruck beizubehalten. Dieser bedeutet ein an das Haus stossendes, geschmücktes und eingezäuntes Terrain, von weit grösserem Umfang als Gärten zu haben pflegen, gewissermassen ein Mittelding, ein Verbindungsglied zwischen dem Park und den eigentlichen Gärten.

der andern Seite vor Ueberladung gewarnt werden muss. Um die Letztere zu vermeiden, soll man sich bemühen Gegenstände der erwähnten Art bei der Disposition des Ganzen wohl zu sondern, und sie nicht ungeschickt unter einander zu vermischen. Das Feld z. B. liege, wie schon angedeutet, geschlossen um das Vorwerk her, nicht fleckig im ganzen Park vertheilt; es bilde alles zusammen eine eigene Partie in ihrem besondern Charakter, zu der auch der Uebergang gehörig bedingt ist. Sind aber mehrere verschiedene Gegenstände schon zu nahe an einander gerathen, oder bedarf man ihrer zu andern Zwecken, so gebe man, um dennoch der Ueberladung und Verwirrung zu entgehen, allen das gleiche Ansehn. So findet man z. B. im hiesigen Park*) an einem See, den ein Arm des Flusses in seinem Laufe bildet, eine Fischerhütte, gegen hohe Eichen gelehnt; seitwärts auf höherem schroffen Ufer und nicht 200 Schritte davon, eine Wachsbleiche; nahe daneben einen Eiskeller und eine Parkwärter Wohnung; ferner in derselben Ansicht, zwar jenseits des Flusses in grösserer Entfernung doch auch scheinbar nahe, eine *cottage* im englischen Geschmack; und hinter dieser noch ein fast ganz mit Stroh gedecktes Dorf mit seinem hervorragenden Kirchthurme.

---

*) Ich wiederhole nochmals, dass ich keineswegs aus Anmassung, sondern nur, weil ich natürlich keine Beläge passender für meine Theorie benutzen kann, so oft Beispiele aus meinem eigenen Park anführe. Auch bin ich der Kürze wegen, und weil ich sonst mit der Herausgabe dieser Schrift noch zehn Jahre hätte warten müssen, wo sie vielleicht, (wie ich es sehr hoffe) bereits als unnütz erscheinen würde — genöthigt: Mehreres als ausgeführt zu schildern, was es in der Wirklichkeit allerdings noch nicht völlig ist, aber schon, während ich schreibe, immer mehr wird, und im Plane wenigstens, so weit als ich es anziehe, ganz fest steht, weil es hinlänglich geprüft wurde.

Wären nun diese in ihrem Zweck ganz verschiedenen Gegenstände, die theils wirklich sehr nahe zusammen liegen, theils durch optische Täuschung, vom Wege aus gesehen, sich so darstellen, jedes auch in einem verschiedenen Style erbaut, so würden sie dem guten Geschmack unerträglich, und wie ein wahres *Salmagundi*, vorkommen. Diesem Uebelstand abzuhelfen, bedurfte es nur, alle Gebäude, mit geringer Nüancirung, in demselben ländlichen Charakter des Dorfes, welches den Hauptzug in der erwähnten Gegend bildet, zu halten, und die englische *Cottage*, die Fischerhütte, Wachsbleiche, Eiskeller, gleich dem Dorfe mit Stroh oder andern rüstiken Dachbekleidungen übereinstimmend decken zu lassen, um das Ganze von nun an wie eine einzelne Partie des Parks, wie ein freundliches, von wohlhabenden Besitzern bewohntes Dörfchen, das sich rechts und links des Flusses ausbreitet, erscheinen zu lassen. So ist Einheit hier grade durch Vielheit gewonnen, denn 20 abwechselnde Gebäude über die Gegend zerstreut, sehen wie zwanzigerley verschiedene Dinge aus, eine Stadt von 10,000 zusammenhängenden Häusern aber bildet nur ein Ganzes.

Umfasst die Aussicht eine sehr weite Landschaft, so mögen allerdings heterogenere Gegenstände ohne Nachtheil zugleich sichtbar werden, doch kann es der Einbildungskraft nie gelingen, wie es ihr in manchen, zu ihrer Zeit berühmten, Parks doch zugemuthet wird, einen chinesischen Thurm, eine gothische Kirche, zwei bis drei griechische Tempel, ein russisches Blockhaus, eine Burg-Ruine, eine holländische Meyery, und etwa gar noch einen Vulkan zur Zugabe, alles in einem Bilde zusammengefasst, mit Befriedigung zu überblicken; sondern bei der schönsten anderweiten Umgebung wird doch der Verstand ohne Zweifel unter solchen Umständen immer an einer Art künslerischer Indigestion leiden müssen.

Bedeutend verschieden sind dagegen die Prinzipien, die dem *pleasureground* und den Gärten zum Grunde gelegt werden müssen; welche letztere so mannichfach als möglich seyn mögen, als Blumengärten, Wintergärten, Frucht-Wein-Gemüse-Gärten u. s. w. In England sah ich exotische, chinesische, amerikanische, ja sogar Mönchs- und Porcellaingärten.

Ich könnte ein früher gebrauchtes Wort hier noch einmal variiren, und sagen: wenn der Park eine zusammengezogne idealisirte Natur ist, so ist der Garten eine ausgedehntere Wohnung. Hier mag also der persönliche Geschmack aller Art sich wohl ein wenig gehen lassen, ja sogar Spielereien und überhaupt das freieste Hingeben an die Phantasie erlaubt seyn *). Alles biete hier Schmuck, Bequemlichkeit, sorgfältigste Haltung, und so viel Pracht dar als die Mittel erlauben. Der Rasen scheine ein sammtner Teppich mit Blumen gestickt, die schönsten und seltensten ausländischen Gewächse (vorausgesetzt dass Natur oder Kunst ihr gutes Gedeihen möglich machen können) finde man hier vereinigt, merk-

---

*) Freilich muss diese nicht in notorische Albernheiten ausarten, wie ich z. B. im Braunschen Garten bei Wien ein Haus in Gestalt einer Tonne fand, in welcher ein riesiger *Diogenes* von Pappe sass, der, sehr galant für jeden Beschauer, eben sein Licht ausgelöscht zu haben schien; oder am andern Orte die angenehme Ueberraschung einer Ruhebank, auf der nach einigen Sekunden dem Sitzenden kaltes Wasser in den Nacken fliesst, und dergleichen Impertinenzen mehr.

würdige Thiere, schön gefiederte Vogelarten*), glänzende Ruhe-Sitze, erfrischende Fontainen, die kühlen Schatten dichter Alleen, Regelmässigkeit und Laune, kurz alles wechsele ab, um den reichsten und mannichfaltigsten Effect hervorzubringen, eben so wie man auch die verschiedenen *Salons* im Innern des Hauses, jeden anders ausschmückt; und man setze auf diese Art, wie gesagt, die Reihe der Gemächer, in vergrössertem Massstabe unter freiem Himmel fort, dessen blaues Zelt hier, mit sich immer neu abwechselnden Wolken, die gemalte Decke vertritt, an welcher Sonne und Mond als ewige Kronleuchter schimmern. Ueber ein solches *detail* Regeln zu geben, kömmt mehr dem technischen Kunst- und Ziergärtner zu, noch besser dem eignen Geschmack des Herrn, und am allerbesten vielleicht dem zarten Sinn und der so Liebliches schaffenden Einbildungskraft der Frauen.

Ich berühre daher, diesen Punkt betreffend, nur noch einiges Allgemeinere.

---

*) Hierbei ist jedoch auch vor Ueberladung zu warnen, und besonders darauf zu sehen, dass jeder Anblick von Unreinlichkeit, und übler Geruch vermieden wird. Ist dies nicht zu erreichen, so gebe man lieber die *menagerie* ganz auf; denn Seltenheiten, die man nur mit zugehaltener Nase bewundern kann, entbehrt man gern an einem Ort, der nur dem behaglichsten Genuss des Schönen gewidmet seyn soll.

Dass der Bezirk jeder besondern Garten-Abtheilung, worunter ich den *pleasureground* hier immer mit verstehe, eine Vermachung haben müsse, die ihn vom Park trennt, ist schon der Sicherheit der kostbaren Anlagen wegen unerlässlich. Lässt die Lokalität eine höher liegende Terrasse, oder ein fortlaufendes *Aha* zu, so würde in den meisten Fällen dies die beste Begränzung eines Ziergartens, und regelmässige Linien, die nicht verborgen sind, sondern recht sichtlich die Unterscheidung andeuten, dafür wohl am meisten zu empfehlen seyn; denn ein Garten ist Gegenstand der Kunst allein, und muss auch als solcher in die Erscheinung treten.

Indem diese Befriedigung das auf den Grasplätzen des Parks weidende Vieh oder Wild vom Gartenrevier gänzlich abhält, oder auch nur die zum Mähen bestimmten Wiesen deutlich davon scheidet, erfreut sich das Auge des Beschauers zuerst in der Nähe an dem behaglichen Glanze der farbenreichen Umgebung, dem vielfachen Schmucke der Zierpflanzen, und dem glatten smaragdgrünen Teppich des Gartens, durch jede Sorgfalt aufgeputzt; jenseits aber zugleich an der freyen Landschaft ihren imposanten Gruppen, ihrem hohen, dunklen, nur von wilden Blumen einfach durchwirkten, weit hinfluthenden Grase — so schön, wenn der Wind wollüstig darin wühlt, wie der Jüngling in den wallenden Haarlocken seiner Geliebten, oder wenn lustige Mäher dort unter duftenden Heuhaufen scherzen, zwischen welche die Sonne lächelnd ihre blinkenden Streiflichter sendet. Dieser Gegensatz der freien Natur zu künstlicher Zierde, ergötzt das Gemüth auf solche Weise doppelt, weil er beides sichtlich trennt, und doch in der Trennung wieder den Contrast zu einem grossen, heitern, sich nirgends widersprechenden Bilde verschmilzt.

Es kömmt auf die Oertlichkeit an, ob alle verschiedene Gärten, (und je mehr deren sind, je anmuthiger wird ihre Abwechselung wirken) in ein und denselben grossen Raum einzuschliessen sind, wozu dann die Nähe des Wohnhauses am passendsten sein möchte, oder ob sie im ganzen Parke vertheilt werden sollen. Ich habe bei mir die Mittelstrasse eingeschlagen, d. h. den *pleasureground* rund um das Schloss ausgedehnt, nicht wie es fast durchgängig in England Sitte ist, nur an die eine Seite desselben angelehnt, und innerhalb desselben zuerst die Blumengärten, mit einem Gewächshause das mit den *Salons* in Verbindung steht, dicht unter den Fenstern angebracht, dann in einiger Entfernung als besondere und wieder unter sich zusammenhängende Partie (immer aber noch im

Bezirk des *pleasureground*) die Orangerie, den Wintergarten, Treibhäuser und Gemüsegärten angelegt; die Fruchtgärten aber, den Weinberg und die Baumschulen, ganz entfernt vom Schloss, im Park selbst vertheilt; und überdiess noch mehrere kleinere Gärten, in verschiedenem Geschmack, mit den übrigen Hauptgebäuden im Park verbunden, wie die nähere Beschreibung weiterhin genauer entwickeln wird.

Obgleich fast alle diese Gärten durch hie und da zerstreute Blumen-Partieen geschmückt sind, so sind doch nur die eigentlich sogenannten **Blumengärten** für die Haupt-Massen und zur grösten Mannichfaltigkeit derselben bestimmt. Ihre Vertheilung und Aufstellung muss, ich wiederhole es, dem individuellen Geschmack grossentheils überlassen bleiben, doch bemerke ich soviel, dass dieselbe Sorte Blumen in Massen zusammen gefasst, in der Regel einen weit herrlicheren Effect hervorbringt, als die Mischung vielartiger auf demselben Beete. Die Nüancen sind jedoch hier so vielfältig, und die Berücksichtigungen des Ausführbaren dabei so zahlreich, dass nur lange Uebung und Erfahrung erschöpfende Lehrmeisterin darin werden kann. Die Beleuchtung der Blumen durch die sie umgebenden Gegenstände ist ein Hauptpunkt. Eine Rose im Schatten und eine Rose im Sonnenlicht bieten ganz verschiedene Farben dar, noch mehr die blauen Blumen. Besonders auffallend aber ist der Effect den man hervorbringt, wenn man durch die Einfassung dunkler Schatten ein helles Sonnenlicht auf volle weisse Blumen unter einer Mischung bunter fallen lässt. Ueberhaupt aber ist es anzurathen, bunte Blumen oft durch weisse zu unterbrechen, um diese dadurch besser hervor treten und sich abstufen zu lassen.

Ein Wintergarten muss, wie schon der Name anzeigt, nur aus immergrünen Pflanzen bestehen, und ist in unserm kalten Clima nur sehr schwierig mit einiger Abwechselung herzustellen. Orangerie- und Treibhäuser, Statuen und wohl auch architektonische Springbrunnen, die, selbst wenn das Wasser gefriert, nicht ohne pittoreske Wirkung bleiben, müssen ihn beleben. Die regelmässige Anlage nach antikem, oder daraus abgeleiteten französischem Geschmack, sagt diesen Gärten am besten zu; und wünscht man den Effect von Rasenstücken, so kann dieser zweckmässig durch immergrüne Kriechpflanzen, oder dem schönen hellgrünen Heidel- und Preisselbeeren-Kraut hervorgebracht werden.

Ich wiederhole es, dass ich mich über alle diese Gegenstände nur sehr kurz fassen muss, da sie theils, ihres grossen Details wegen, ausser den Grenzen meines Zweckes liegen, theils in der Beschreibung des M . . . r Parks doch noch einige weitere Erledigung finden werden.

Ich schliesse daher diesen Abschnitt, indem ich nur noch über Frucht- und Küchen-Gärten kürzlih beibringe, dass auch diese, obgleich in der Hauptsache nur dem Nutzen gewidmet, doch durch gefällige Disposition der Beete, durch an freien Spalieren gezogne Obstbäume, durch mit Treillingengängen eingefasste Mauern, (s. *tab. 1 c.*) durch bequeme Wege, die mit breiten Blumen-Rabatten eingefasst sind, und durch möglichste Reinlichkeit und Ordnung, einen sehr angenehmen Aufenthalt abgeben können, wo man mit Vergnügen im Frühjahr die warmen Sonnenstrahlen aufsucht, oder im Herbst sich von Bäumen und Sträuchern, die frischen und ausgesuchtesten Früchte selbst abpflückt. In England, wo man Alles so gern mundgerecht macht, pflanzt man deshalb die Erdbeeren auf Terrassen an den Wegen, um ohne mühsames Bücken zu ihnen gelangen zu können. Eben so führt man erhöhte Wege an den Fruchtbäumen hin, damit Kirschen und Aepfel in einer Waage mit dem Munde des Spaziergängers wachsen. Mehrere Mauern werden sehr zweckmässig in der Mitte des Gemüsegartens errichtet, um nicht nur die Sonnen- sondern auch die Schatten-Seite derselben benutzen zu können, und alle Arten Obstbäume sehr kunstmässig in verschiednen Formen daran herauf gezogen. Jedoch fehlt den englischen Früchten im Freien zu sehr die warme Sonne, und die reifsten sind immer noch, wie zur Zeit des *Duc de Lauragais*, die gebratnen Aepfel *).

Sechster Abschnitt.

Ueber Anlegung von Park-, Wiesen- und Garten-Rasen.

Ueppiger frischer Rasen ist der Landschaft, was der Goldgrund alten Heiligen-Bildern, auf dem sich die treuen, liebevollen Gesichter immer noch einmal so anmuthig ausnehmen. Er erfrischt das ganze Natur-Gemälde und giebt der Sonne heitern Spielraum; wie im Gegentheil eine dürre graue Haide sich unter das schön-

---

*) Dieser sagte bekanntlich je „*qu' en Angleterre il n'y avait de poli que l'acier, et de fruits mûrs que les pommes cuites.*“

ste Ganze, wie ein vernichtendes Leichentuch breitet. Uebel auch ist es, wenn der Rasen zwar grün, aber sumpfig ist, so dass man ihn nur betrachten aber nicht betreten kann, oder doch so weich und locker, ohne feste Narbe, dass der Fuss des Spaziergängers sich schon eindrückt, Pferde und Wagen ihn aber, wo sie darauf hingehen, Monate lang entstellen. Das Letztere ist freilich in der ersten Zeit nach der Anlage, besonders bei nassem Wetter, nicht zu vermeiden; wird aber nur in der Folge gut mit dem Rasen verfahren, so erlangt man bald, auch auf leichterem Boden, eine feste Narbe. Hierzu kann ich folgende einfache Regeln empfehlen, die in meiner Gegend die Erfahrung mehrerer Jahre bestätigt hat.

1) Es taugt durchaus nichts, nur eine Grasart zu säen, es mag nun eine Wiese, Huthung, oder *pleasureground*-Rasen bezweckt werden. Mit einer Grasart allein, sie sey perennirend oder nicht, bekömmt man nie eine wahrhaft dichte Rasennarbe.

2) Für die ersten beiden Zwecke (nämlich Wiesen und Huthungen) halte ich die reichhaltigste Mischung für die beste, nur mit der Einschränkung, dass man für jeden Boden die durch Erfahrung am passendsten gefundne Grasart so dominiren lässt, dass man von

ihr die Hälfte oder ein Drittel, und nur das Uebrige von vielfachen andern Sorten nimmt, also z. B. für feuchten Grund Thimotheen-Gras als Hauptbestandtheil, für schweren Ray-Gras, für lehmigen gelben Klee und französisches Raygras, für leichten Honig-Gras, für Höhen weissen Klee u. s. w.

3) Es ist sehr vortheilhaft den Fleck wo man Gras säen will, wenn es trocknes Land ist, vorher zwei Stich tief rigolen zu lassen, der Boden sey sonst wie er wolle, nur muss man die Dammerde wieder obenauf bringen, wenn die untere Lage viel schlechter ist, auch natürlich blossen Sand erst durch Schlamm, Compost oder Felderde etwas verbessern. Findet man das Rigolen zu kostspielig, so muss wenigstens doppelt tief gepflügt werden, vorausgesetzt dass der Boden dazu nachhaltig genug ist. Ist das Feld so zubereitet, so säe man (bei uns am besten von Mitte *August* bis Mitte *September*) bei etwas feuchter Witterung sehr reichlich, und walze sogleich die Saat fest ein. Auf schwerem Boden würde man zum letzteren einen trocknen Tag abwarten müssen. Schon Ende *October* wird das schönste Grün die neue Wiese decken. Das andere Jahr lasse man sie im ganz zeitigen Frühjahr abmähen, um ein gleicheres Wachs-

thum zu erhalten, dann aber zu Saamen stehen, der ausfällt, und ihr dadurch für das nächst kommende Jahr alle gewünschte Dichtigkeit giebt. Es ist nun nichts weiter mehr nöthig als jährlich fortgesetztes starkes Walzen nach jedem Hiebe, und nach Befinden alle drei bis vier Jahre eine hinreichende Düngung mit *Compost*, Felderde, Schlamm oder frischem Dünger, was man sich dieser Art am leichtesten an Ort und Stelle verschaffen kann. Auf diese Weise habe ich, zur Verwunderung mancher Oekonomen, auf leichtem Kornboden die üppigsten Wiesen erzeugt, die, gegen alle Voraussagungen, seit 10 Jahren, statt auszugehen, wie man glaubte, immer besser geworden sind, und mir auch in pekuniairer Hinsicht sehr gute Dienste geleistet haben, da schon im 4. Jahre das darauf verwendete Capital durch den Ertrag wieder erlangt wurde.

4) Sumpfiger Boden muss durchaus erst trocken gelegt werden, wozu die englische Art vieler unterirdischer Abzüge aus grossen Hohlziegeln, die auf Ziegelplatten gelegt werden, und dann sehr dauerhafte kleine Canäle bilden, welche sich nicht wie Reisig und Feldsteinzüge alle Augenblicke verstopfen, am zweckmässigsten seyn möchten. Ist gehöriges Wasser, und Gefälle zum raschen Flies-

sen desselben vorhanden, so kann man oft sehr liebliche offene Bäche damit bilden, die noch besser entwässern, und zugleich eine grosse Verschönerung gewähren. Sie müssen aber dann geschickt und naturgemäss geführt werden, sonst verunstalten sie statt zu zieren. Ich rathe, für solche kleine Bäche, sie in grossen und kühnen Hauptkrümmungen zu ziehen, mehr spitze als runde Bögen, die Ufer dann so flach als möglich zu planiren, um die Grasebene nicht zu schroff zu unterbrechen und zuviel Wiesenboden zu verlieren, dann aber erst dem Bette des Baches, durch Hinwegnehmen von Erde hie und dort, bald an der obern bald an der untern Kante der Ufer, so wie durch angebrachte Büsche, Steine oder Wasserpflanzen, die nöthige Mannichfaltigkeit im Detail zu geben. Bei Uebermass an Wasser, und nur geringem Gefälle auf einer sehr unebnen und torfigen grossen Wiese in meinem Park, zu deren Entwässerung viele offne Gräben durchaus nöthig wurden, die in gewöhnlicher Art gezogen einen unangenehmen Anblick hervorgebracht hätten, bin ich auf den Gedanken gekommen, aus ihr eine Art *Delta* zu bilden, wodurch ich, dem früher empfohlenen Prinzip gemäss: Einheit durch Vielheit zu gewinnen — mit Hülfe einzelner Pflanzungen vieler Schilf- und Wassergewächse, wie der Belebung durch allerlei Wasservögel, ein ziemlich originelles, und dennoch ganz natürlich erscheinendes Ganze zu Wege zu bringen hoffe.

Dass zu gleicher Zeit Bewässerung oder Ueberrieselung, wo sie nur möglich ist, sorgfältig zu betwerkstelligen gesucht werden muss, versteht sich von selbst, und ist hierbei die gänzliche Ueberschwemmung auf einmal, einige Tage im Frühling, und nach jedem Gras-Hiebe, wo man sie sich verschaffen kann, wohl der täglichen Ueberrieselung während der heissen Jahreszeit vorzuziehen, von der ich nie grossen Nutzen verspürte.

5) Will man Rasenstücke für *pleasureground* und Gärten anlegen, so mische man die Grasarten ebenfalls nach Maassgabe des Bodens, jedoch mit Vermeidung aller groben Gräser, wie Honiggras, französisches Raygras, Knaulgras u. s. w. Englisches Raygras, *festuca ovina*, und weisser Klee wird gewöhnlich in England genommen, bei grösserer *recherche* auch statt des Raygrases mehrere *Agrostis* Arten und andre sehr feine Gräser. In unserm Boden und Clima wird man jedoch eine möglichst schöne und feste Grasnarbe, in kurzer Zeit, am sichersten durch das Legen oder Pflastern

mit ausgesucht feinem Huthungsrasen erhalten, den man auf Feldrainen und Waldrändern wohl überall antrift. Er wird in langen Streifen abgestochen und aufgerollt, dann auf den gut präparirten Boden eben so wieder aufgelegt, mit hölzernen Pritzschen fest geschlagen, etwanige Zwischenräume mit kleinern Stücken ausgestopft, ein wenig gute Gartenerde darüber gestreut, hierauf noch etwas von der erwähnten Grassaamenmischung oben aufgesät, und zuletzt alles gut eingewalzt und eingegossen. Dies giebt mit Sicherheit das gewünschte Resultat, und sollte später an ein oder der andern Stelle der Rasen etwas ausgehen, so habe ich oft erfahren, dass es hinlänglich war, solche Stellen nur beide wieder abzuschälen und gegenseitig die Rasen umzuwechseln, um auch beide wieder üppig grünen zu machen. Die spätere gute Behandlung ist jedoch die Hauptsache, ohne welche kein kurzer Rasen lange schön bleiben kann. Er muss nämlich bei nassem Wetter alle acht, bei trocknem alle vierzehn Tage gemäht, und wenigstens eben so oft gewalzt werden, wobei es zweckmässig ist, das Walzen dem Hauen vorausgehen zu lassen, einmal um kleine Steine und Erhöhungen, an denen die Sense hängen bleibt, vorher ein- und niederzudrücken, zweitens um die Streifen, welche die Walze auf dem Rasen zurücklässt und die mehrere Tage sehr schlecht aussehen, wieder durch das Mähen verwischen zu lassen. Die gewöhnlichen Korn-Sensen dienen auch beim Gras; jedoch verlangt die Operation grössere Uebung und einen sehr egalen Strich. Auch muss man, um alle stehen bleibenden Grasränder zu vermeiden, jeden Strich zweimal, hinnauf und herab, mähen lassen. Die Morgenstunden, wo der Thau noch liegt, werden bei trockner Witterung am besten dazu benutzt. Befolgt man diese Vorschriften genau, so wird man selten nöthig haben, einzelne Eindringlinge von Blumen oder Kräutern ausstechen zu lassen; sie sterben entweder bald ab, oder haben nie Zeit zu einer, das Ebne des Teppichs störenden, Entwickelung zu gelangen. Es ist auch ein Vorurtheil, alles Moos in solchem Rasen vertilgen zu wollen. Viele Arten desselben bilden oft im Schatten der Bäume, wo kein Gras aushält, bei der erwähnten Behandlung von selbst einen Teppich, der an Weiche dem Sammet gleich kömmt, und an Frische den Rasen fast noch übertrift. So erinnere ich mich, auf der Insel *Wight* eine weite Strecke Moosrasen dieser Art gesehen zu haben, der an Elastizität, Saftgrün und Dichtigkeit alles überbot, was mir je von Rasenstücken in England vorgekommen ist, und auch mir gelang es, unter hohen Bäumen sehr anmüthige Plätze dieser Art zu bilden.

Gleich nach dem Mähen wird das kurze, oft nur staubartige, Gras abgeharkt und hierauf der Rasen mit langen und scharfen Besen regelmässig auf und abgekehrt, bis er so rein wie eine Stube ist. Er wird dann zum Gehen angenehmer als der beste Kiesweg, und bedarf gar nicht der ängstlichen Verbote und Tafeln, die in unsern Gärten oft an das Burleske streifen. Man kann unbesorgt den ganzen Tag Ball darauf spielen, ohne ihm den mindesten Schaden zu thun. Bei sehr grosser Dürre habe ich zwar auch sonst den *pleasureground* durch eine grosse Feuerspritze mit einem Saugwerke, die zu diesem Behuf auf dem nahe beim Schloss liegenden See stationirt war, vermöge lederner Schläuche die eine Länge von mehreren hundert Schritt haben, begiessen lassen; ich kann jedoch nicht behaupten, dass sehr viel damit gewonnen würde, und habe es daher wegen der unverhältnissmässig grossen Kosten, später untersagt. Denn sollte auch der Rasen in den heissesten Monaten scheinbar ganz verbrennen, so wird er doch immer im Herbst sich wieder von neuem verjüngen, bei ausserordentlicher Dürre wird aber, troz allen Begiessens, der der Sonne ausgesetzte Rasen dennoch versengt werden. Allerdings ist es bei solcher Hitze und Dürre rathsam, ihn, so lange sie dauert, weder mehr hauen noch walzen zu lassen. Diesen Fall ausgenommen, soll die Zeit des Mähens und Walzens schon mit der ersten Vegetation beginnen, und nur mit dem Eintritt von Frost und Schnee endigen. Diese fortgesetzte Procedur ist freylich sehr kostspielig, und man pflegt daher, an vielen Orten in England oft nur einen Platz vor dem Hause und die Ränder der Wege im übrigen *pleasureground* kurz zu halten, besonders wenn die Herrschaft abwesend ist. Die Dichtigkeit des kurzen Rasens wie seine Reinheit leiden aber für die Zukunft, wie ich mich vielfach überzeugt, wenn er nicht fortwährend gemäht wird.

Bei sehr grossen Gärten thut man wohl, sich mehrere bestimmte Leute eigends für das Geschäft des Mähens abzurichten*), und sie fortwährend in den Morgenstunden hauen zu lassen, so dass, wenn das letzte Stück beendigt ist, die Arbeit gleich beim ersten wieder angeht, wodurch, so viel es thunlich ist, der Garten zu jeder Zeit grösstentheils nett gehalten erscheint; denn so weitläuftige Räume auf einmal in ein oder zwei Morgen zu walzen, zu mähen und zu kehren, würde, bei dem Phlegma und der langsamen Arbeit unsrer Landsleute besonders, eine ausserordentliche Menge Menschen erfordern, und da die Wenigsten recht geschickt dazu sind, sehr schlecht und unegal ausfallen.

---

*) Es ist überhaupt sehr anzurathen: allen Arbeitern so viel als nur immer möglich, stets ein und dasselbe Geschäft zu ertheilen. Sie verrichten es dann in Kurzem besser, schneller und lieber.

Ich bin über diesen Gegenstand nur deshalb so ausführlich geworden, weil keiner in Deutschland mehr vernachlässigt wird, ja bei Vielen zu den ganz unbekannten zu gehören scheint. Auf meinem eignen Grund und Boden habe ich aber bewiesen, dass wir, bei gleicher Behandlung, im Frühling, Sommer und Herbst eben so schönen Rasen als in England erzielen können, nur im Winter, bei dessen Anfang er in England gewöhnlich am schönsten ist, müssen wir freilich, des härteren Climas wegen, darauf verzichten. Weniger wird es vielleicht möglich seyn der dortigen Ueppigkeit der freien Wiesen, und namentlich ihrer Blumen-Pracht, gleich zu kommen, von der ich mich Beispiele erinnere, wo hochrothe, blaue und gelbe Farben, in einiger Ferne das Grün ganz eingehüllt und völlig unsichtbar gemacht hatten.

Anm: Es wird vielleicht die Lernbegierigen interessiren, ein regelmässiges Recept für Wiesenansäung zu erhalten, das ich zu dem Behuf von meinem Obergärtner habe aufsetzen lassen, wie es gewöhnlich und auf die wohlfeilste Weise bei mir ausgeführt wird. Hier ist es:

„Den Acker, welcher zur Wiese bestimmt ist, lasse ich ein oder zwei Jahre vorher, mit Hackfrüchten bestellen, und gebe denselben zu diesem Zwecke, in kleinen Theilen, unentgeldlich an Leute, die ihn dafür düngen und bearbeiten müssen. Dadurch verschwinden grösstentheils die Ackerbeete und sonstigen Unebenheiten, namentlich wenn man die Beete der Quere vertheilt, und bearbeiten lässt. Nachdem hierauf die ganze Fläche genau untersucht worden, von welcher Beschaffenheit der Boden ist, da wir hier selten eine Fläche von 10 Morgen von gleicher Bodengüte haben, so lasse ich noch auf die leichteren Stellen Lehm und Mergel, auf die schweren Sand und leichten Ackerboden, auch Composthaufen von torfiger Erde und Gerberlohe fahren, gleiche mit der Schaufel die ganze Fläche nochmals aus, so dass alle kleine Unebenheiten in die Gruben und Vertiefungen gebracht, und das ganze Land so hergestellt wird, dass die Walze überall fassen kann.

Die beste Zeit zum Aussäen des Grassaamen habe ich im August, auch wohl noch im September befunden, je nachdem es die Witterung zulässt, doch ist die Saat im August vorzuziehen. Die Vorzüge der Aussaat im Sommer sind. 1) Da wir im Herbst nicht mehr so grosse Dürre als im Frühling zu erwarten haben, so bestockt sich die Pflanze noch vor dem Winter sehr schön und wird stark. 2) Bringen die im Herbst gesäten Wiesen viel reichlicher und sicherer Saamen. 3) Kann man den dazu bestimmten Acker mit Musse, d. h. wenn die Frühlingsarbeiten und andern dringenden Geschäfte beendigt sind, ebnen und verbessern, wie man grade mit Menschen und Zugvieh die beste Zeit und Gelegenheit dazu hat.

Hier, wo der Tagelohn nicht grade zu hoch ist, lasse ich das früher auf die angegebne Weise bestellte und präparirte Land gelegentlich im July nach der Quadratruthe umgraben. Sobald Regenwetter einfällt, und die Schollen halb getrocknet sind, so dass der Boden nicht anklebt, lasse ich den Acker mit der Egge einmal lang durchziehn, und sähe darauf in der Regel folgende Mischung Grassaamen.

Engl: Raygras, französisch Raygras, Knaulgras, Wiesenschwingel, Honiggras und Thymotheengras zu gleichen Theilen, und rechne ich auf einen Magdeburger Morgen ½ Centner reinen Saamen. Gewöhnlich wird der Saame aber zum Selbstgebrauch nicht so rein gemacht, weil es die Arbeit vermehrt, und wird in diesem Falle das doppelte, bei leichterem Boden auch wohl das dreifache genommen. Der Thymotheengrassaamen mischt sich unter die übrigen Sämereien wegen seines feinen und schweren Korns nicht gut, daher ich zu 10 ℔. von diesem Saamen 1 ℔. weissen Klee, 1 ℔. rothen, 1 ℔. gelben Hopfenklee und 1 ℔. gelben Melilotenklee nehme, und diese Mischung, welche von gleichem schwerem Korn ist, über die schon mit der leichteren Mischung übersäte Fläche später säen lasse. Dann wird die Fläche der Länge und der Quere eingeegt und gewalzt.

Wenn im nächsten Sommer ein grosser Theil des Saamens reif ist, lasse ich denselben mit Rechen oder kleinen Stangen vorher abschlagen bevor ich die Wiese mähe. Von dem ausgefallenen und ausgeschlagenen Saamen geht bei irgend günstiger Witterung der grösste Theil auf, wodurch ich noch in demselben Jahre eine ziemlich dichte Grasnarbe erhalte, die ich von einer gesäten Wiese sonst in mehreren Jahren nicht erwarten kann, ausser wenn ich den Saamen noch 3mal so dick als ich angegeben, aussäe, welches aber sehr kostspielig wird, da das Erndten und Dreschen des Grassaamens etwas mühsam, und sehr von der Witterung bedingt ist."

Rehder.

Siebenter Abschnitt.

Versetzung grösserer Bäume und ihre Gruppirung. Pflanzungen überhaupt.

Das erste Erfordernis einer Landschaft ist natürlich eine reiche Vegetation aller Pflanzen. Die schönste Form der Berge und Gewässer, aller Glanz der Sonne und des Himmels, können bei nakten Felsen und öden Seen nicht die üppige, tausendfältig verschiedene Form des Baumschlags, das abgestufte, wohlthuende Grün des reichen Laubes und der Wiesen ersetzen. Wohl dem daher, dessen Vorfahren ihm hohe Wälder, und einzeln stehende uralte Eichen, Buchen und

Linden, diese stolzen Riesen unsres Nordens überlieferten, unangetastet von der mörderischen Axt. Er erblicke sie nie ohne Ehrfurcht und Freude, und halte sie hoch wie seinen Augapfel, denn Alles beinahe schafft Geld und Macht, aber kein *Crösus*, und kein *Alexander* vermögen die tausendjährige Eiche in ihrer Majestät wieder herzustellen, wenn der arme Tagelöhner sie einmal gefällt hat. Nur zu wahr ist es: furchtbar und schnell ist die Macht des Menschen im Zerstören, schwach und gebrechlich im Aufbauen! Ein alter Baum sey dir, freundlicher Leser, der du die Natur mit frommer Liebe umfassest, ein hohes Heiligthum, dennoch aber weiche das Einzelne, wo es Noth thut, auch hier immer dem Ganzen.

Es kann zuweilen der, einzeln betrachtet, schönste Baum, dem Zweck und der Harmonie der ganzen Anlage doch so entgegen stehen, dass man ihn opfern muss; diese Fälle sind aber gewiss höchst selten, und ich weiss leider aus eigner Erfahrung, dass eine kleine Veränderung des Plans oft schon hingereicht hätte, einen kostbaren Veteranen dieser Art zu schonen, dessen Verurtheilung vorher unerlässlich schien. Jedenfalls überlege man es also Jahr und Tag, ehe man das Hinrichtungs-Beil wirklich anlegen lässt. Manchem mag die Wichtigkeit die ich diesem

Gegenstande beilege vielleicht lächerlich erscheinen, ein ächter Naturfreund wird mich aber verstehen, und die Gewissensbisse würdigen, die mir noch jetzt ein halbes Dutzend *mal à propos* gemordeter Bäume einflössen. Ich kann mich nur damit trösten, auf der entgegengesetzten Seite, auch wiederum nur der kühnen Wegnahme mehrerer andern so grosse Vortheile und Schönheiten zu verdanken zu haben, dass der Gewinn mit dem Verlust jetzt in keinen Vergleich mehr gesetzt werden kann.

Auch ist es nicht zu leugnen, dass man oft durch Hinwegnahme weniger grossen Bäume in einem Tage mehr bewirken kann, als durch die Pflanzung von Tausenden in hundert Jahren, und der Verlust von ein paar derselben dann nicht hoch anzuschlagen ist, wenn dadurch für das Auge ihre Zahl vielleicht verhundertfacht wird, indem durch ihr Verschwinden so viel andere sichtbar wurden, die jene vorher gänzlich verdeckten. Dies ist so gewiss, dass ich, der ich nicht allzu reichlich mit alten Bäumen in meinem Park gesegnet bin, dennoch durch die Hinwegnahme einiger Achtzig derselben, die ganze Zahl der stehen gebliebenen, fast von allen Puncten im Bezirk des Ganzen, für den Beschauer um das Zehnfache scheinbar vermehrt habe. Es tritt hier oft im eigentlichsten Sinne der Fall ein, dass „man den Wald vor lauter Bäumen nicht sieht.“ Die grosse Kunst und Schwierigkeit bei Anlegung eines Parks ist aber, wie ich schon angedeutet, verhältnissmässig wenig Dinge so zu benutzen, dass sie viele und ganz verschiedene Bilder geben, welche nicht als dieselben Gegenstände wieder erkannt werden, oder wenigstens einen ganz neuen, bisher nicht geahneten Effect entfalten. Das doppelte Kupfer auf *tab: II.* zeigt unter der Klappe das Resultat, welches die Hinwegnahme von einigen zwanzig alten Linden vor dem Schlosse hervorgebracht hat.

Auch bleibt noch ein andrer Ausweg übrig, nämlich diese störenden Bäume, wenn sie nicht allzu colossal sind, zu versetzen. Die vortreffliche Theorie des H. *Steuart* (dessen *Planters Guide* *) ich meinen deutschen Landsleuten nicht genug empfehlen kann) welche sein eigner Park so glorreich in der Ausführung bewährt hat, stellt fest: dass auch ein schon sehr alter Baum, sobald er die erforderlichen Versetzungs-Eigenschaften besitzt, mit mehr oder weniger Kosten möglicherweise so verpflanzt werden kann, dass er in drei bis vier Jahren wieder seine ganze

---

*) *The planters Guide etc: by Sir Henry Steuard. Bart. Edinburgh: John Murray, Albemarlestreet London*, ein selbst in England noch unbegreiflich wenig benutztes, vortreffliches Buch.

vorige Schönheit und Frische erreicht, ohne einen einzigen Ast seines Laubgewölbes verloren zu haben.

Der erwähnten Eigenschaften sind drei: 1) langer freier Stand, welcher der Rinde gestattet hat, sich gegen die Rauhheit der Luft abzuhärten, 2) gleichmässige Entwickelung der Wurzeln nach allen Seiten, und 3) gleich volle, ebenfalls nach allen Seiten ausgebreitete Krone, damit diese mit den Wurzeln sich im gehörigen Gleichgewicht halte, welches dem Baum zugleich eine feste Stellung gegen die Stürme giebt. Beim Versetzen ist nur darauf zu sehen, dass der Boden, wohin der Baum kommen soll, der Eigenthümlichkeit desselben gemäss, auf das sorgfältigste präparirt werde, und wo möglich besser sey, als der wo er vorher gestanden, und ferner, dass dem Baum, den man im Frühjahr oder Herbst verpflanzt, so viel als nur möglich alle Aeste und alle Wurzeln gelassen werden, zu welchem Verfahren allerdings mehrere technische Kunstgriffe und Mittel nöthig sind, namentlich die so einfachen als zweckmässigen Wagen zum Transport u. s. w. die ich hier nicht detailiren kann, aber in dem angeführten Werke nachzulesen bitte, da es in vieler Hinsicht höchst interessant und belehrend ist. Der Verfasser desselben hat auf die angegebene Weise in 4 Jahren einen Park hergestellt, dem jeder der ihn sieht, wenigstens ein 50jähriges Alter supponiren muss, und es scheint fast, dass die Reichen fortan in England, auch bei Schöpfungen dieser Art, nur wenig Geduld mehr nöthig haben werden, sondern auf ihren blossen Wink schon Gärten der *Armida* entstehen sehen können. Denn wenn man auch über jene uralten Colosse, von denen ich vorher sprach, nicht nach Gefallen disponiren kann, so versetzte man doch bereits vermöge ungeheuerer Maschienen Eichen, die mehr als ein Jahrhundert zählen, und es könnte daher wohl heutzutage noch geschehen, dass von neuem ein junger Birnams-Wald auf den Befehl irgend eines tyrannischen Banquiers, nicht nur bis *Dunsinane*, sondern sogar bis *London* marschieren müsste. Für gewöhnliche Fälle, und besonders für unsre beschränkten Mittel, hinsichtlich der Zeit (denn in England hat man das Jahr über volle sechs Monate zum Pflanzen, bei uns in der Regel höchstens zwei, oft kaum einen) möchte jedoch die Verpflanzung von Bäumen, die 4 Fuss Umfang im Stamme und 50 — 70 Fuss Höhe haben, das Aeusserste seyn, was man bei irgend einiger Anzahl derselben mit gutem Erfolg zu unternehmen anrathen kann. Auch sind diese hinlänglich, um sehr viel damit auszurichten, weit mehr als man früher bei den grössten Anstrengungen für möglich hielt, da man zwar eben so alte Bäume versetzte, sie aber, gleich einem Pfahl, des grössten Theils ihrer Aeste wie ihrer Wurzeln beraubte. Solche Märtyrer erreichten dann wohl nie ihre alte Schönheit, und konnten höchstens nur dazu dienen, in der Mitte grosser Pflanzungen einige Höhe hervorzubringen. Einzeln stehend waren sie mehr eine Verunstaltung als eine Zierde der Gegend. Es ist — und ich rühme mich dessen nicht ungern — wirklich eine Wahrheit, dass ich schon lange vor der Erscheinung des classischen Steuartischen Werkes, oder wenigstens ehe es mir bekannt wurde, durch eigne Beobachtung und Erfahrung fast zu derselben Verfahrungsweise gelangte, die H. *Steuart* jetzt (höchst ausführlich) angiebt, und zugleich wissenschaftlich zu begründen gesucht hat. Wie er, hatte auch ich mit den Vorurtheilen der Herrn vom *Métier* unendlich zu kämpfen, und selbst der Augenschein liess sie noch immer mit dem Kopfe schütteln, bis fast zu gleicher Zeit die Autorität des Buches, welches ich den Herren übersetzte, ihnen endlich den letzten Zweifel benahm — denn, beiläufig gesagt, der Autorität nur folgen die meisten Menschen, und wie oft habe ich es erlebt, dass wenn ich Jemand das Vernünftigste nicht einleuchtend machen konnte, es hinreichend war einen

Dritten zur passenden Stunde mit denselben Worten eintreten zu lassen, um alle Hindernisse zu besiegen. Auf eigner Meinung stehen die Wenigsten!

Ich kann also in meinem Park, wo ich früher auch eine grosse Menge alter Bäume nach der ehemaligen fehlerhaften Manier, im Winter, mit Ballen und stark beschnitten, gepflanzt hatte, die zwar alle fortgingen aber wenig nützten, jetzt ebenfalls mehrere Exemplare aufweisen, welche (einige bei einer Höhe von 80 Fuss) schon vor mehreren Jahren nach demselben Prinzip, mit Beibehaltung aller Aeste und Wurzeln, versetzt wurden, und denen nun gewiss Niemand mehr ansehen wird, dass sie nicht auf dem Boden wo sie stehen erwachsen sind *).

Da indess diese Versetzungsweise immer sehr kostspielig bleibt, und bei sehr grossen Anlagen wohl nur mit Hauptexemplaren und zu vereinzelter Stellung Bestimmten vorzunehmen seyn möchte, so komme man ihr wenigstens auch bei allen übrigen nahe, indem man den zu versetzenden Bäumen von ihren Wurzeln und Kronen, so viel als möglich, und jedenfalls weit mehr lässt, als ehemals üblich war. Auch nehme man

---

*) Diese Bäume hielten im zweyten Jahre ihrer Versetzung, ohne Stützen, einen der stärksten Orkane, den wir hier seit zwanzig Jahren erlebt haben, ungefährdet aus.

mehr auf ihren frühern Stand Rücksicht; denn einen schon älteren Baum z. B. aus einem Dikkicht ins Freie zu verpflanzen, wie ich täglich von Gärtnern unternehmen sehe, kann nie gelingen. Grade die glatte, glänzende Rinde und der schlanke Wuchs, die ihm der Schatten und die geschützte Stellung gegeben, verrathen ihn als ein unbrauchbares Subject, während oft die knorplichste, unansehnlichste Aussenseite, als Zeichen eines in Sonne und Wetter abgehärteten Stammes, sein Fortkommen im Voraus versichert. Mit ganz jungen Pflanzen verhält es sich anders. Es ist aber eben eine Hauptregel, dass diese beim Verpflanzen ganz anders behandelt werden müssen als alte, weil im Lauf der Jahre sich ihre Natur auch nach den Umständen sehr verändert. So wird z. B. eine 4 jährige Pflanze ihre Pfahlwurzel nicht ohne Schaden verlieren, ein alter Baum hingegen vermisst sie nicht.

Der Bequemlichkeit wegen lasse ich auch jetzt noch bei mir zuweilen grosse Bäume, die nicht zu geschlossen gestanden haben, um Zeit und Transport zu sparen, mit Frostballen versetzen, aber nur um sie provisorisch für die ersten Jahre in jüngere Pflanzungen zu vertheilen, und dadurch diesen mehr Höhe und Ansehn zu geben. Erreichen die jüngern Bäume ihre Kronen, so werden jene wieder abgehauen, da sie ihren Zweck erfüllt haben, denn obgleich man durch nahe Zusammenstellung von fünf bis sechs solcher stark beschnittenen Exemplare eine in der Ferne recht gut hervortretende Masse bilden kann, so fehlt ihr doch immer die malerische Schönheit, welche ihre längere Conservation wünschenswerth machen könnte. Es gehört einige Uebung und Geschmack dazu, mittlere Bäume die man conserviren, und dennoch die Kosten der *Steuartischen* Vorschriften nicht ganz auf sie verwenden, ihnen also einen Theil ihrer Wurzeln und Aeste nehmen will, (welche beide allerdings immer in einem ähnlichen Verhältniss zu einander bleiben müssen) ohne Nachtheil so einzustutzen, dass sie eine gute Form behalten, und sich bald wieder zu natürlicher Grazie auswachsen können. Hierzu, wie überall bei der Gartenkunst, muss man die Natur selbst ein wenig studiren, in diesem Fall also den Baum so zu schneiden suchen, wie man annehmen kann, dass er zehn Jahr früher ausgesehen haben mag, und wohl auch Rücksicht darauf nehmen: den etwanigen Fehlern einzelner Bäume durch Gruppirung mit andern abzuhelfen.

Am besten thut man, sich gleich anfangs eine Baumschule, oder noch analoger: Baum-Universität — für gross zu versetzende Bäume zu bilden. Dies geschieht am schnellsten, indem man eine Stelle im Walde aussucht, wo Pflanzungen von mittlerem Alter, etwa bis zu 30 Jahren, nicht zu gedrängt stehen. Man lichtet sie dann noch mehr, so dass keiner den andren berührt, und sucht, durch behutsame Beschneidung, den Kronen die gefälligste Form zu geben. Dann lässt man um jeden Baum, nach seiner Grösse, drei bis fünf Fuss vom Stamm, einen zwei Fuss breiten und gehörig tiefen Graben führen, der alle Wurzeln rund umher durchschneidet, und diesen Graben dann wiederum mit Laub oder gedüngter Erde ausfüllen. In dem so präparirten Raume wird der Baum bald ein dichtes Netz von Saugwurzeln bilden, die sich in einander verschlingen und den Bezirk des Grabens in langer Zeit nicht überschreiten. Wenn er sich hierauf nach drei bis vier Jahren von der Operation ganz erholt hat, und seine Aeste nach allen Seiten freudig breitet, versetzt man ihn, ohne alle weitere Verkürzung, mit eben der Leichtigkeit und geringen Kosten, als mit einem gefrornen Frostballen. Man hat dann den grossen Vortheil, dass ein so präparirter Baum durch die Verpflanzung unendlich weniger als auf irgend eine andere Weise, in seinem fernern Wachsthum zurückgesetzt wird, weil ihm schon künstlich alle die *protekting properties*, (beschützende Eigenschaften) wie sie *Steuart* nennt, im vollständigsten Grade gegeben wurden, welche die Natur nur selten in so erschöpfender Maasse vereinigt. Es giebt freilich gewisse Bäume, die alles zu vertragen scheinen, wie z. B. die meisten Akazienarten, Gleditschien und die lombardische wie canadische Pappel. Mit diesen sind daher weniger Umstände zu machen, um Zeit und Geld zu ersparen, welches mit Recht immer eine Hauptberücksichtigung verdient. Noch eine Bemerkung, die mir nicht ganz überflüssig scheint, ist folgende: Man muss grössere Bäume niemals tiefer setzen als sie gestanden, oft dagegen ist es gut sie höher zu pflanzen. Dann versäume man aber ja nicht, den nunmehro der Luft ausgesetzten Theil des Stammes, der früher mit Erde bedeckt war, das erste Jahr ebenfalls wiederum mit einem kleinen Damm von lockerer Erde ringsum anzuhäufeln, sonst verkältet er sich leicht und stirbt. Ich habe mehrere kostbare Exemplare früher durch Vernachlässigung dieser Regel verloren. Den ganzen Stamm das erste Jahr mit Moos zu umwickeln ist nur bei mehr oder weniger verdeckt gestandenem Holze nöthig.

Wenn man Bäume mit Frostballen versetzen will, was ich jedoch nur als Nothbehelf entschuldigen kann, so thut man am besten, es bei der letzten Kälte gegen das Frühjahr hin zu unternehmen; im vollen Winter, bei zu strengem

Frost, leiden zuweilen Aeste wie Wurzeln zu sehr, namentlich habe ich dies bei Kastanien bemerkt, welche alle Verstümmelung überhaupt nicht gern vertragen, nach der *Steuart*schen Methode aber äusserst leicht anwachsen. Die gewöhnliche Vorschrift: die Bäume in der neuen Stellung immer wieder nach derselben Himmelsgegend zu richten, wie sie früher gestanden, ist ein Vorurtheil. *Steuart* empfiehlt sogar das Entgegengesetzte, und zwar aus dem sehr vernünftigen Grunde, weil alle Bäume nach der Sonnenseite zu reichlicher treiben und dadurch oft ein etwas einseitiges Ansehn erhalten, es also besser ist, durch ihre Umkehrung, der andern Seite, dieselben Vortheile zu gewähren, um für den ganzen Baum durch die Versetzung später eine schönere Form und mehr Gleichgewicht zu gewinnen. Die Erfahrung bestätigte auch mir überall den hier aufgestellten Satz, und ich erlebte nie anderweitigen Nachtheil von dieser Methode.

Weit wichtiger ist es dagegen für die zu verpflanzenden Bäume immer die ihnen zusagende Bodenart zu wählen, oder solche, wo sie nicht von Natur vorhanden ist, künstlich zu schaffen, und vor allen Dingen sie nie in schlechteren als ihren bisherigen Boden zu verpflanzen. Es ist wahrhaft lächerlich, wie unwissend hierin die meisten Pflanzer sind, und ganz nach Laune Baumarten hinstellen, ohne nur zu ahnden, geschweige denn sich ernstlich darum zu bekümmern, was für verschiedene Bodenmischungen eine jede Pflanze vorzugsweise bedürfe. Der gewöhnlichste Oekonom weiss dies bei seinen Feldfrüchten vortrefflich, und beobachtet es täglich; der Pflanzer aber unterscheidet in der Regel höchstens nur sogenannten guten Boden, schweren Lehm und Sand. Es muss mir genügen hier auf diesen Gegenstand blos aufmerksam zu machen, da seine Ausführung mich zu weit von meinem sehr beschränkten Zweck entfernen würde. Wo man Torf, Sand, Lehm nebst einigem Viehdünger und Streu hat, und sich zu mässigem Preise Kalk verschaffen kann, wird man durch gehörige *Compost*-Bereitung und Mischung der erwähnten, an sich so unfruchbaren, Bodenarten, dennoch ohne grosse Kosten, alle Baumsorten die das Clima vertragen, zu freudigem Wachsthum bringen können, es müsste denn in der ganzen Gegend ein feindlicher Untergrund von grobem Kies oder undurchdringlichem Thon vorhanden seyn. In diesem Falle freilich ist alle Mühe vergebens. Wer aber, wie ich es oft sah, Linden in schweren Lehm, Kastanien in Mergel, Buchen in Torferde, Platanen in Flugsand pflanzen will, der hat es sich nur selbst zuzuschreiben, wenn er, statt Bäume zu erhalten, nichts als Krüppel erzieht.

Soviel über Versetzung einzelner Bäume. Hinsichtlich der Kunst ihrer Gruppirung will ich noch Folgendes hinzufügen.

Gewiss ist es, dass einzeln auf dem Rasen stehende, sinnig vertheilte Baumgruppen, bald inselartig aus dem Rasengrün hervortretend, bald sich in weitern Dimensionen über eine grosse Fläche so zu sagen, die Hand reichend, oder von Abhängen herab ihre langen Schatten weit über das sonnige Thal werfend — einen weit anmuthigern und malerischern Effect machen, als die sogenannten *Clumps*, die den Namen mit der That tragen, d. h. wie Klumpen, schwerfällig und plump ins Auge fallen. Dennoch ist es, für den welcher Geduld genug dazu hat, das Zweckmässigste, grösstentheils nur eben solche Klumpen zu pflanzen, weil in ihrem Schutz die Bäume viel besser und schöner aufwachsen, nach 10 Jahren aber aus den Klumpen erst die Gruppen sich am besten durch Aushauen formiren lassen. Es wird dann viel weniger schwierig ihrer Stellung das Natürliche und Ungezwungene zu geben, welches beim Pflanzen einzelner Bäume keineswegs leicht ist. Zu absichtliche Rundung der Gruppen und zu grosse Isolirung müssen beide vermieden werden, wie auch zu gleiche Distaneen der einzelnen Bäume. Der Uebergang von einer Gruppe zur andern muss überdies öfters durch einzelne Bäume gleichsam für das Auge vermittelt werden, auch häufig ein Dorn oder Strauch die Einförmigkeit der Stämme unterbrechen. Einige Gartenschriftsteller verpönen alles Pflanzen einzelner Sträucher auf Wiesen. Ich bin nicht ihrer Meinung. Es ist wahr, dass während der Zeit des hohen Grases die Sträucher einen grossen Theil ihres Effekts verlieren, aber abgerechnet dass viele Wiesen nur als Weide dienen, so dauert auch auf den zum Mähen bestimmten, das hohe Gras nur einige Monate, die übrige Zeit ist es kurz genug um starke Sträucher hinlänglich heraustreten zu lassen.

Manchmal sollten mehrere Bäume dicht zusammen, ja in eine und dieselbe Grube, und auch wohl Gabelförmig gepflanzt, fünf, sechs wohl auch einmal in eine fast grade Linie gestellt werden u. s. w. Denn immer gerundete Gruppen werden am Ende eben so einförmig als regelmässige Alleen. Die beiliegende Zeichnung *tab: III. a* und *b* giebt den doppelten Grundplan eines mit derselben Anzahl Bäume schlecht, und eines besser gruppirten Platzes, *c* die Ansicht gezwungener, und *d* natürlicher gepflanzter Gruppen.

An Abhängen nehmen sich, schon der erwähnten langen Schatten wegen die sie werfen, einzelne Bäume besser aus als Gruppen. Auf Flächen müssen sie weniger häufig einzeln stehend hervortreten, sondern möglichst so disponirt werden, dass sie theils als ganz weitläuftige, theils engere, bald runde, bald langgedehnte Gruppen dem Auge auch im Allgemeinen immer ein gewissermaassen zusammenhängendes, nicht zu grell unterbrochnes, Bild geben. Einen sehr hübschen Effect bringt es oft hervor, zwei ganz verschiedenartige Baumarten, wie etwa Birke und Erle, Weide und Eiche, (wovon ich selbst ein höchst malerisches *Specimen* in meinem *pleasureground* besitze) in dieselbe Grube mit einander zu pflanzen, oder einen Baum, fast horizontal übers Wasser gebeugt, schief aufwachsen zu lassen. Durch dergleichen kleine Künste Effect hervorzubringen, muss man der Natur selbst ablauschen, und die passende Gelegenheit zur Ausführung wahrnehmen. So rathe ich auch, alle zu einzelnem Stand bestimmte Bäume stets etwas erhöht zu pflanzen, da das ansteigende Erdreich ihnen eine grazieusere Form giebt, und alte Bäume, welche aus Saamen von selbst aufwuchsen, fast immer auf einer ähnlichen Erhöhung stehen.

Ein gutes Hülfsmittel ist es, wo man Gruppen pflanzen will, um ihre Wirkung im Voraus beurtheilen zu können, zuerst abgehauene Bäume oder Reiser eingraben zu lassen. Dies rathe ich immer so lange zu thun, bis reifere Erfahrung einen richtigen Takt gewährt, und die Einbildungskraft gewöhnt wird, sich das zu entwerfende Bild schon vorher im Geiste genau hinmalen zu können. Man muss jedoch nicht verlangen, dass jeder Gegenstand sich von allen Seiten gleich gut ausnehmen solle. Dies ist unmöglich, man nehme daher nur Hauptpunkte an, prüfe von diesen aus allein, und verhindere durch die Führung der Wege, dass der Beschauer auf die ungünstigen Orte geleitet werde.

Bei grösseren und geschlossenen jungen Pflanzungen pflege ich folgendes Verfahren zu beobachten. Nie werde ich zuförderst eine solche unternehmen, ohne den dazu bestimmten Platz vorher, wenigstens zwei Fuss tief rigolen zu lassen, bestünde der Boden auch nur aus dem lockersten Flugsand. Die chemischen Wirkungen des Rigolens und die der Erde dadurch mitgetheilte Empfänglichkeit übersteigen oft die Erwartung in fast unbegreiflichem Grade. Ich habe durch vier Fuss tiefes Rigolen im blossen körnigen Sande auf dürrer Höhe, wo man glaubte, dass nur höchstens Birken und Kiefern fortkommen könnten, die üppichsten Eichen, Ahorn, Linden und Fichten erzogen, und seit 12 Jahren hat ihre Frische nicht nachgelassen, so dass nun kaum mehr noch etwas für die Pflanzung zu befürchten stehen kann *). Nur an ganz schroffen Bergabhängen, wo das Rigolen unthunlich ist, gestatte ich, auch bei geschlossnen Pflanzungen, auf sogenannte forstmännische Manier, d. h. in einzeln gemachte kleine Gruben zu pflanzen, eine Manier, die ebenfalls nur durch Nothwendigkeit zu entschuldigen ist.

Wo es ohne zu grosse Kosten möglich gemacht werden kann, suche ich den ursprünglichen Boden immer einigermassen zu verbessern, ist dies aber nicht thunlich, so wähle ich zur Pflanzung darauf, wenigstens nur diejenigen Baumarten, für welche hier Gedeihen erwartet werden kann, lasse auch, wo die Zeit es nur irgend erlaubt, das rigolte Land zuvorderst düngen und ein Jahr mit Kartoffeln bestellen.

Ich halte dann sehr darauf, dass überall so dicht als möglich gepflanzt werde, einmal weil Alles dadurch besser gedeiht, zweitens weil ich dann jede Pflanzung zugleich lange als Baumschule für die später zu machenden benutzen kann, indem alle Jahr ein Theil der zu dick stehenden jungen Pflanzen zu diesem Entzweck wie-

---

*) Wäre oben ein Fuss Dammerde und unten lauter Sand, so darf man nicht zu tief rigolen, damit die Wurzeln der jungen Pflanzen die Dammerde erreichen können.

der herausgenommen wird. Etwas schon höhere Exemplare schnell wachsender Bäume, wie Pappeln, Erlen, Akazien etc. werden, immer mit Rücksicht auf den Boden, noch hie und da vertheilt, um von Anfang an der ganzen Parthie ein vollendeteres Ansehn zu geben, später aber wieder zu Unterbusch abgehauen, und Eichen, Linden, Buchen, Kastanien u. s. w., als den schöneren Baumarten, der Vorzüg gelassen. Zu kleine und junge Exemplare auszupflanzen halte ich, theils zum guten Gedeihen, theils um Verlust der Zeit zu vermeiden, nicht für zweckmässig, weshalb ich selten gestatte, Bäume unter 5 = 6 Fuss Höhe dazu zu nehmen, und eben so nur schon hinlänglich buschige Sträucher benutze, wie sie mir die Baumschulen und der Ueberschuss der Pflanzungen beliebig liefern. Dass aber überhaupt weitläuftige Baumschulen, zur grössten Auswahl, jeder Anlage vorausgehen, oder in ihrer Nähe schon vorhanden seyn müssen, brauche ich wohl nicht erst zu bemerken *).

---

*) Ich kann mir nichts versagen, hier der vortrefflichen Landesbaumschule in *Potsdam* zu erwähnen, und ihrem Stifter H. Garten-*Director Lené* meine aufrichtigste Huldigung für Alles darzubringen, was er so vielfach auch für diesen Zweig der Gärtnerei bei uns gewirkt, und mit rastloser Mühe erschaffen hat.

Einer so einfachen Methode habe ich es zu verdanken, dass meine Pflanzungen, nach der Aussage vieler Besucher, in der Regel schon nach zwei = drei Jahren das Ansehn von 10 = 15 jährigen haben, und mir zugleich eine geraume Zeit hindurch als die besten Baumschulen dienen.

Nur zwei bis drei Jahre lang lasse ich die Pflanzung im Park jäthen und rein harken, dann nicht wieder, um die Thauwurzeln unbeschädigt zu conserviren, und auch Kosten zu sparen. Sie werden nachher ganz sich selbst überlassen, und nur, wie gesagt, nach und nach fortwährend verdünnt, theils durch Hinwegnehmen, theils durch Abhauen eines Theils der Bäume zu Unterbusch. In der Folge der Zeit kann man so gehaltnen Pflanzungen wiederum mit leichter Mühe jede beliebige Varietät geben, sie bald dem Auge undurchdringlich als Dickicht zeigen, oder als geschlossnen schlanken Wald aufschiessen, in einzeln sich ausbreitende Laubkronen entfalten, tiefe Einsichten gestatten, oder den üppigen Laubmantel rings um eine kleine Waldwiese flattern und in seinen schönen Wellen Linien herabfallen lassen, oder auch wohl aus allen diesem gemischte Effecte hervorzubringen suchen.

Im Park benutze ich in der Regel nur inländische oder völlig acclimatisirte Bäume und Sträucher, und vermeide gänzlich alle ausländische Zierpflanzen; denn auch die idealisirte Natur muss dennoch immer den Charakter des Landes und Clima's tragen, wo sich die Anlage befindet, damit sie wie von selbst so erwachsen erscheinen könne, und nicht die Gewalt verrathe, die ihr angethan ward. Wir haben eine Menge blühender sehr schöner Sträucher, die bei uns in Deutschland wild wachsen, und diese mögen vielfach benutzt werden, aber wenn man eine Centifolie, einen chinesischen Flieder, oder Klumpen solcher Sträucher mitten in der Wildniss findet, so macht dies eine höchst widrige affectirte Wirkung, ausgenommen sie befänden sich in einem getrennten, für sich abgeschlossenen Raume, z. B. einem umzäunten Gärtchen neben einer Hütte, welches schon wieder Nähe und Cultur des Menschen hinlänglich durch sich selbst anzeigt. Einige ausländische Bäume, wie die Weihmuthskiefern, Akazien, Lerchenbäume, Platanen, Gleditschien, Blutbuchen kann man wohl als gänzlich einheimisch annehmen, indessen gebe ich doch bei uns Linden, Eichen, Ahorn, Buchen, Erlen, Rüstern, Kastanien, Eschen, Birken etc: den Vorzug. Die Pappelarten, welche ihres schnellen Wachsthums wegen im Anfang so nützlich sind, lasse ich mit der Zeit grösstentheils wieder vertilgen, da ihr Laub immer zu flattrig bleibt, und ihr graues Grün auch ziemlich traurig aussieht. Modificationen treten jedoch wie billig ein, so wie z. B. die Silberpappel gegen Schwarzholz angelegt, eine sehr empfehlende Abwechselung gewährt, und alte canadische Pappeln niedrigere Buschpartieen oft sehr schön überwölben, Höhen auch bedeutender erscheinen machen. Lombardische Pappeln werden im Park besser ganz beseitigt, im *pleasureground* jedoch, machen grosse Massen derselben dicht zusammengestellt zuweilen keinen üblen Effect; einzeln ist ihre Form zu steif und unmalerisch, und zu Alleen gebraucht sind sie vollends ein wahrer Gräuel.

Im Ganzen suche ich die grossen Pflanzungen so zu disponiren, dass in jeder Abtheilung eine Baumart dominirt, und zwar diejenige, welcher eben der Boden auf diesem Flecke am besten zusagt; aber ungern lasse ich eine ganze Partie nur aus ein und derselben Baumart bestehen. Diese in manchen deutschen Gärten sehr beliebte Pflanzart, wo die verschiedenen Holzsorten und namentlich Nadelholz und Laubholz, sowohl in Gruppen als in zusammenhängenden Pflanzungen, so ängstlich geschieden sind, als sey *Contagion*, wie bei der *Cholera*, von einer zur andern Baumart zu befürchten — soll zwar einen grandiosen, weniger bunten Effect hervorbringen, giebt aber meines Erachtens nun eben erst der Gegend das Ansehn einer Harlekins Jacke. Auch ist solches Verfahren nirgends in der Natur begründet. Wo diese, sich selbst überlassen, auf einem verhältnissmässig so kleinen Raum wie ein Park ist, dennoch tausend Arten von Bäumen und Sträuchen in gleicher Temperatur des Climas ausgesät hätte, würde sie sie gewiss auch vielfältig gemischt haben. Hie und da mag schon eine Gruppe, ein Wäldchen von derselben Baumart sich ganz naturgemäss mit darunter befinden, aber die fortwährende Trennung ist, meines Dafürhaltens, das allem landschaftlichen Effect Widerstrebendste, was man sich nur aussinnen kann. Nichts ist schöner und der freien Natur angemessener als ein üppig gemischter junger Wald, in welchen der Sonne Strahlen in hundert abwechselnden Farben-Nüancen spielen — nichts monotoner und schwerfälliger als eine Gegend, wo man hier bei einem Klumpen Fichten, dort einem langen Strich Lerchenbäumen, hier wieder einem Fleck Birken, da einer Sammlung von Pappeln oder Eichen vorbeikömmt, und nach tausend Schritten denselben langweiligen Reigen von neuem beginnen sieht. Etwas andres ist es mit grossen Wäldern alter Bäume, wo am Ende das dominirende Geschlecht, wie in der Menschenwelt, auch hier die Schwächeren erdrückt; und doch wird man in fruchtbarem Boden, selbst im wilden Zustande, immer noch die Fichte gern mit der Eiche, die Birke mit der Erle, die Buche mit der Linde, und die Dornsträucher mit allem Laubholz sich paaren sehen. Was diesen letztern betrifft, so habe ich immer die Vorschrift des Herrn *Repton*, dieses ausgezeichneten Gartenkünstlers, vor Augen: selten einen Baum zu pflanzen, ohne ihm einen Dorn zum beschützenden Gefährten zu geben. Ist dies auch nicht buchstäblich zu nehmen, so kann doch, als Schutz wie Zierde der Pflanzungen, in der That nichts zweckmässiger seyn.

Dass alle blühende und Beeren tragende Gewächse, als wildes Obst, Dornen, Hagebutten, Pfingst-Rosen, Ebreschen, Berberitzen, Bergflieder u. s. w. möglichst an den Rändern und in die Augen fallend, angebracht werden müssen, brauche ich wohl kaum erst zu empfehlen, nur hüthe man sich dafür, die Absichtlichkeit durch zu grosse Anhäufung zu sehr bemerkbar zu machen. Eben so wenig muss man, wie unsre meisten Gärtner thun, immer die höchsten Bäume in der Mitte und einige Strauchreihen regelmässig an die Ränder pflanzen. Oft müssen im Gegentheil die Aussenlinien der Pflanzung, selbst da wo der Weg dicht durch dieselbe führt, durch schlank aufgeschnittne Bäume hart an der Strasse, oder durch vollbelaubte, aber etwas zurückstehende, unterbrochen werden; oft auch, wo es der Platz erlaubt, durch einzeln auf dem Rasen vertheilte frei vorstehende Sträucher und Bäume, jene zierliche Nachlässigkeit zu erreichen gesucht werden, in der die Natur eine so schwer nachzuahmende Lehrmeisterin bleibt. So müssen auch die *Clumps* im *pleasureground*, wie ich gleich noch näher beschreiben werde, nicht nur hinsichtlich ihrer Pflanzenvarietät, sondern hauptsächlich auch hinsichtlich ihrer Form und Stellung grösstmöglichste Abwechselung zeigen. Es ist, wie gesagt, auch hier durchaus nicht immer nöthig, die grossen Bäume in der Mitte und die niedriger wachsenden gradatim gegen den Rand hin, rund herum zu placiren. Das Gegentheil sieht weit natürlicher aus, und ein hoher mitten unter den Sträuchern an der Kante aufsteigender Baum, eine in der Luft öfters unterbrochne Laublinie ist malerischer, auch in kleineren Partieen, als fortwährend gewölbte Massen die sich regelmässig nach beiden Seiten abdachen, und die man sich nur zur Abwechselung hie und da gestatten sollte. Die Zeichnung *tab: IV.* zeigt die verschiedenen Effecte der getadelten, und der empfohlenen Weise, *a* und *b* für Waldpflanzungen an den Wegen, *c* und *d* für *Shrubberies* mitten im Rasen.

In wie weit man nach künstlicher, vorher berechneter Schattirung und Farbenabstufung pflanzen soll, wage ich nicht zu entscheiden. Die Sache hat ihre grossen Schwierigkeiten, und nach meiner Erfahrung gelangen, mir wenigstens, diese Versuche nie sonderlich, wenn ich dabei zu sehr ins Detail ging; wogegen ganz rücksichtslos gemischte Pflanzungen oft durch Zufall und Natur allein, den unverhofftesten Reiz entfalteten; ja mir sogar grosse Complimente über meine Kunst einbrachten, an der ich doch eben so unschuldig war, als mancher Arzt, der eine grosse Cur verrichtet ohne zu wissen wie, an der seinigen. Ich gestehe daher, dass ich nicht allzuviel auf diese Vorschrift gebe, und hinsichtlich ihrer immer eine sehr bequeme Mittelstrasse eingeschlagen habe. Es ist dabei auch sehr zu berücksichtigen, dass auf verschiedenem Boden, den man doch in so grossem Massstabe nicht immer in seiner Gewalt behalten kann, oft bei sonstigem recht leidlichem Wuchse doch das Laub der Bäume eine ganz andre *Nüance* annimmt als man erwartete, und wer z. B. mit dunklem Ahorn hat schattiren wollen, zu seiner Verwunderung einen ganz hellblättrigen erhält. Dass man zu grelle Mischung, zu häufige Abwechselung von Schwarzholz und lichtgrünem Laube, von breiten Blättern und gefiederten, sowohl im Park als *pleasureground* vermeidet, ist dagegen nur verständig, und hier abermals, wo es schwer wäre ganz sichere Regeln für das Detail aufzustellen, muss der Geschmack des Besitzers selbst ihm zum besten Wegweiser dienen.

Eine der grössten Schwierigkeiten bei allen Pflanzungen bietet die Form ihrer äussern Linien dar, nämlich diesen eine natürliche und dem Auge wohlgefällige Schwingung zu geben*). Für Waldpflanzungen hat England mehrere vortreffliche Vorbilder aufzuweisen, namentlich sei es mir vergönnt hier den Park des *Lord Darnley* in *Cobham* anzuführen, der in dieser Hinsicht wirklich nichts zu wünschen übrig lässt, und jedem Fremden zum Studium empfohlen werden kann. Was aber *pleasureground*-Pflanzungen betrifft, so hat der bekannte Architekt, Herr *Nash*, erst ganz kürzlich den, meines Erachtens, einzig richtigen Weg dafür gezeigt, und in den

---

*) Gewöhnlich deutet man die Umrisse durch Stäbe an, die man neben einander in kurzen Distanzen in die Erde steckt. Einen bessern Vortheil zur eignen Beurtheilung der gegebnen Form gewährt es noch, nach der Absteckung mit auf den Rasen gelegten Stricken die Gestalt zu bezeichnen, und diese Linie dann im Erdboden furchen zu lassen. Dadurch erhält man sogleich ein sehr in die Augen fallendes Bild, wie sich die Pflanzung ausnehmen wird, und kann leicht das Fehlerhafte verbessern. So zeichnet auf ähnliche Weise der Maler in die Quadrate seines Netzes.

Gärten von *Buckingham-house*, dem neuen Pallast des Königs, wie in *Virginiawater*, ein herrliches Muster dafür aufgestellt. Beiläufig gesagt, halte ich *Windsor* Park, mit den neuen Anlagen in *Virginiawater*, für einen der vorzüglichsten in England. In seiner Ausdehnung und Mannichfaltigkeit bildet er eine vollständige, grosse und herrliche Landschaft. Schloss und Park sind durch die Freigebigkeit und Pracht des letzt verstorbenen Königs gewiss der würdigste Sitz für den mächtigsten Monarchen auf Erden geworden. Schade dass damals zu dem schönsten Theile, welchen *Georg IV* bewohnte, nur so unendlich schwer Access zu erhalten war, was die Liberalität des jetzigen Herrschers gewiss abgeändert haben wird. Seine höchstselige Majestät scheuten fremde Blicke so sehr, dass an vielen Orten, wo ein solcher indiskreter Blick nur irgend möglich schien, auf den hölzernen Plankenzaun der den Park umgiebt, noch eine zweite Etage, ja an manchen sogar eine Dritte! mühsam aufgenagelt worden war. Wer nicht zu der speciellen Bekanntschaft Seiner Majestät gehörte, oder ganz besondre Connexionen hatte, oder wen die Mühe verdross, eine halbe Intrigue anzuspinnen um *Virginiawater* zu sehen, konnte diesem Heiligthume nicht beikommen. Für den Gartenfreund war dies doppelt zu bedauern, da der König nicht nur, wie seine Verehrer sagten, der erste *Gentleman* des Landes war, sondern auch einer der geschmackvollsten Landschafts-Verschönerer in England genannt zu werden verdiente.

Gewiss ist es, dass den Engländern ihr günstiges Clima ungemein zu statten kömmt, das ihnen erlaubt alle Arten von Immergrün durchzuwintern, als *Rhododendron*, Kirsch-Lorbeer und Portugiesischen, alle Ilexarten, *Arbutus*, *Viburnum*, *Buxus*, *Daphne*, *Laureola etc:*, die so schnell und zu jeder Zeit den *Shrubberies* Fülle, Blüthen, und die schönste Schattirung geben.

Die gewöhnliche Pflanzungsweise war bisher, und ist es noch an den meisten, selbst berühmten Orten, wie *Chiswick* und andere, entweder ovale und runde Klumpen auf den Rasen zu legen, oder länger fortlaufende, unegale Wellenlinien am Wegrande zu ziehen, die immer von einer scharfen Rasenkante abgeschnitten werden, hinter welcher der sehr erhöhte Erdboden schwarz heraustritt und sorgfältig rein geharkt wird, wobei die einzelnen Sträucher auch noch jährlich so sehr beschnitten werden, dass sie sich kaum berühren dürfen. Zwischen ihnen bringt man hie und da einzelne Blumen an, um die Pflanzungen bunter zu machen; das Resultat des Ganzen bleibt aber dennoch, dass man eben so viel schwarze Erde als Grün und Farbe sieht, und überall eine nicht wohlthuende Unbestimmtheit zwischen Förmlichkeit und natürlicher Unregelmässigkeit vorwaltet. Diese Art der Behandlung hat Herr *Nash* gänzlich aufgegeben, und lässt dagegen die Strauchpartieen in grösseren, sich mehr vereinigenden Massen dicht zusammenpflanzen, den Rasen mit tiefen Einbuchten theils sich weit in die Pflanzung hineindringend verlieren und dort dem Auge in ungewisser Ferne entziehen, theils in der Nähe, ohne die Kanten (gegen die Pflanzung hin) zu beschneiden, die einzelnen Rasenstücke ganz unregelmässig, wie sie beym Legen eben ausfallen, an den Rändern verlaufen. Zugleich werden aber eine Menge isolirter Bäume und Büsche noch auf dem Rasen vorgepflanzt, um die Linien immer natürlicher und leichter von allen Ansichten aus zu unterbrechen. Diese *Shrubberies* werden dann, nur mit der gehörigen Ausnahme in Rücksicht auf ihr Gedeihen, weder rein geharkt noch beschnitten, und bilden daher bald überall eine dichte Masse, die sich grazieus auf den Rasen herabsenkt und überlegt, ohne irgend wo eine bestimmte, scharf abgeschnittene Aussenlinie sehen zu lassen, eben so, wie sich von selbst aufgewachsenes Gebüsch am Rand einer Wiese zu gestalten und zu lagern pflegt.

Freilich kann man bei dieser Verfahrungsart keine Blumen mehr anwenden, die ein stetes Reinhalten des Bodens verlangen, es bleiben aber, ausser dem herrlichen *Rhododendron etc:*, wie den mannichfaltigsten Rosensorten, in jenem Clima noch immer eine solche Menge perennirender harter Staudengewächse übrig, um das reichste Ansehn hervorzubringen, dass man seine Zuflucht zu Blumen nicht zu nehmen braucht; welche letztere dafür wieder in möglichster Fülle in den, eine grössere Regelmässigkeit vertragenden, Blumengärten angetroffen werden. Zur bessern Erläuterung dieses Gegenstandes betrachte man die Zeichnung auf *tab. IV*, wo die Skizze *e* die Kanten-Pflanzung nach alter Art, und *f.* die nach des Herrn *Nash* Prinzip darstellt.

In unserm Clima und bei weniger üppigem Boden, wo selbst die gewöhnlichsten Rosensorten oft durch die Kälte leiden, oder ganz zerstört werden, muss man einen Mittelweg einschlagen, da wir, ganz ohne Blumen und nicht-perennirende Gewächse zu benutzen, schwerlich die *Shrubberies* gehörig ausschmücken können. Ich befolge also, schon seit langer Zeit, dasselbe Verfahren wie Herr *Nash* im Allgemeinen, lasse aber doch hie und da in den Strauchpartieen präparirte Stellen zu Blumen offen, die freilich im zeitigen Frühjahr etwas stören können, im

Sommer und Herbst aber (unsrer „*season*“ für Landleben, während die der Engländer mehr der Winter ist) sich bald bunt und dicht ausfüllen. Dagegen behalte ich im Blumengarten, wo die Zweckmässigkeit, d. h. gutes Gedeihen der Blumen, es fordert, und Förmlichkeit nicht am unrechten Orte ist, auch für die *Shrub*-Pflanzungen die alte vorher geschilderte Manier, jedoch ohne Uebertreibung, und noch mit dem Unterschiede bei, dass ich den Anblick der schwarzen Erde, soviel als nur immer thunlich, durch Blumen verberge.

Den eigentlichen Blumenbeeten gebe ich immer eine bestimmte, abgegränzte Form, und schliesse sie am liebsten durch Körbe ein. Bald bediene ich mich dazu eiserner Einfassungen, bald hölzerner mit Tauen umwunden, hoher Blätter und anderer Formen aus Thon gebrannt, wohl auch nur aus Ruthen geflochtner Ränder mit einem darüber hingebreiteten Henkel, an welchem blühende Winden gezogen werden u. s. w. Mit Buchsbaum umzogne Blumensterne und Rosetten, grosse Vasen, französische mit Kiesgängen durchschnittene Parterres, elegante Stellagen, alles das findet hier wohl, an der gehörigen Stelle und mit passender Umgebung, seine Anwendung.

Man sieht aus dem Vorhergehenden, dass Herr *Nash* im Grunde nur darin neu ist, dass er auch für den *pleasureground* — als grösseren Garten, der, wie schon erwähnt, einen, zwischen Park und Gärten mitten inne liegenden, Uebergang bildet — dieselben Grundsätze angewendet hat, die bei allen wilden Wald- und Strauchpflanzungen schon Norm sind, nämlich: dass die wahre Schönheitslinie der Aussenseite einer Pflanzung in unbestimmtem Ueberwerfen, kühnen Vorsprüngen und weitem Zurückweichen, hie und da wohl auch in fast graden, wiewohl immmer durch einzeln vorgepflanzte Bäume und Stäucher unterbrochnen, und dadurch locker erhaltnen Linien bestehen müsse; nie aber in jener idealen Wellenlinie, besser: Korkzieher-Form genannt, welche die unnatürlichste von allen ist, und jeden Effect von Licht und Schattenmassen, dem grossen Geheimniss der Landschafts-Malerei, hindert, auch von vorn gesehen, trotz ihrer Windungen, dennoch immer nur eine scheinbar grade Linie bilden wird, von der Seite aber ein blos widerliches Auf- und Abwogen ohne allen Charakter darbietet. Scharfe Ecken dagegen thun selten Schaden, und runden sich auch immer mit der Zeit durch die Vegetation hinlänglich von selbst.

Zuletzt lasse ich noch überall an den Rändern der Pflanzungen, wenn die ersten zwei Jahre und das so lange nöthige Jäthen überstanden sind, zwischen die Sträucher, so weit leerer Raum sich darbietet, Gras hineinsäen, damit jede etwa noch übrig bleibende Schroffheit der Scheidungslinie dadurch gänzlich verschwinde, und die natürlich ungezwungenste Verbindung zwischen Wiese und Wald sich ungehindert bilden könne.

Wo der Weg mitten durch die Pflanzung führt, wird ebenfalls entweder bis ganz dicht heran gepflanzt, oder durch dasselbe eben genannte Verfahren eine natürliche, d. h. eine sich im Gebüsch verlierende Rasenkante hervorgebracht. Nur im Blumengarten gestatte ich eine, regelmässig in gleicher Breite verschnittene, fortlaufende Rasen-Kante, die auch wohl zuweilen durch Buchsbaum oder Veilchen etc: ersetzt wird. Nadelholz dicht an den Weg zu stellen, muss in der Regel vermieden werden, da es aufgeschnitten werden muss, dann an seiner Schönheit sehr verliert und kein Gras darunter aufkommen lässt; weit genug abstehend, um seine Aeste ausbreiten zu können, ist es dagegen oft eine grosse Zierde. Doch mögen auch hierin Ausnahmen eintreten, wie ich überhaupt bei dieser Gelegenheit ein für allemal gegen zu ängstliche Pedanterie warnen will. *Nulla regula sine exceptione.* Um sich aber Ausnahmen zu erlauben, muss man mit den Regeln desto vertrauter seyn. Eben so macht es mehrere Jahre lang keine gute

Wirkung, und ist von Manchen mit Recht getadelt worden, alte schon ausgewachsene Pflanzungen durch Ansätze von jüngeren zu vergrössern. Zuweilen ist es aber doch nöthig. Dann nehme man einen Theil der älteren hinweg, und pflanze mit grösseren, abstufenden Exemplaren keilweise hinein und vor, wodurch sich dann der Uebergang vom alten zum neuen bald verwischt. Auch mache man zu demselben Zweck einzelne der ältern Bäume am Rande frei, und umgebe sie mit dem jungen Holz, bis die so übel wirkende schroffe Scheidelinie ganz verschwindet.

Zur Pflanzung der *Shrubberies* aus blühenden Sträuchern, perennirenden Stauden und Blumen muss ich noch einige wenige Bemerkungen hinzufügen.

1) Man thut gut, von ein und derselben Sorte öfter (nicht immer) zusammenhängende Massen, als zuviel einzelne und isolirte Exemplare anzubringen.

2) Bei solchen Massen wird es besonders zu empfehlen seyn, vorspringende Stellen ganz damit zu bedecken, und sie dann dergestalt an dazu passende höhere Sträucher ungezwungen anzulehnen, dass sie nicht zu detachirt dastehen, und plump oder zu absichtlich erscheinen.

3) Man pflanze lauter solche Exemplare zusammen, die gleich von Anfang an in demselben Verhältniss der Grösse stehen, welche sie ausgewachsen erreichen sollen, also nicht z. B. einen jungen weissen Flieder von einem Fuss Höhe aus der Baumschule vor einen schon ausgewachsenen persischen Flieder von vier Fuss Höhe, wodurch später ein umgekehrtes Verhältniss der Grösse entstehen würde, und so fort.

Mischt man alle Pflanzen wie sie eben vorkommen, junge und alte unter einander, so werden sie sich zwar in vielen Jahren auch zu ihrer von der Natur bestimmten Grösse auswachsen, aber geraume Zeit einen confusen und also nicht den beabsichtigten Effect machen. Zur Erläuterung bitte ich einen Blick auf die betreffende Vignette zu werfen. Es ist hier eine Mischung von Sträuchern bezeichnet, die im Frühjahr und Sommer blühen sollen.

Man kann dies Modell nun freilich unendlich variiren, es möchte aber fast schon genug seyn, nur ein Dutzend dergleichen Muster zu bestimmen, und diese dann, der Bequemlichkeit und Sicherheit der Wirkung halber, vollständig oder theilweise auch keck im ganzen *pleasureground* zu wiederholen. Ich wette dass Niemand bemerken wird, nur 12 verschiedene Muster vor sich zu haben, sondern die Mannichfaltigkeit eines nach solchem Prinzip gepflanzten Gartens weit grösser finden, als *eines aufs geradewohl durch einander* gemengten, enthielte der letztere auch eine weit bedeutendere Anzahl verschiedner Pflanzen. Man nehme übrigens, wenn man will, auch 24 statt 12 solcher Compositionen, verfahre aber nur immer methodisch, denn ohne diese Sorgfalt gelingt nichts in der Kunst.

Das angegebene Beispiel ist absichtlich gar nicht complizirt, sondern nur höchst einfach gewählt, und es sind auch nur die gewöhnlichsten, Jedem zugänglichen Sachen darin aufgenommen worden, um dem Geschmack des Lesers nicht vorzugreifen. Hier ist ein Geschäft für die Damen, die ihre Stickmuster auf diese Weise in ihren Gärten lebendig werden lassen, und ihrem angebornen feinen Farbensinn dort den freisten Spielraum verschaffen können.

Zuletzt noch ein Wort über Alleen.

Ich bin weit entfernt sie, als zu regelmässig, zu verdammen, obgleich sie sich selten eher gut ausnehmen, als bis die Bäume ein hohes Alter erreicht haben. Indessen zu manchen Zweeken, z. B. Landstrassen einzufassen, zu Avenüen grosser Palläste u. s. w., sind sie gewiss anzuempfehlen. Nur beobachte man dabei drei nöthige Dinge 1) ihnen möglichste Breite und keine zu lange grade Linien zu geben, 2) wo es irgend angeht, auf jeder Seite ziemlich dicht eine doppelte Reihe Bäume zu stellen, diese beiden Reihen jedoch später wieder in solcher *distance* zu verdünnen, dass die Bäume völlig auswachsen können, 3) endlich nur solche Baumarten zu Alleen zu wählen, die sich dazu passen, d. h. welche eine schöne Form haben, Schatten geben und Dauer besitzen, bei uns also, im Sande Rüstern und Eichen, in reicherem Boden Linden, Kastanien oder Ahorn, in geschützter Stellung allenfalls Akazien. Besser ist es, gleich im Anfang, bei der Pflanzung einige Kosten mehr darauf zu verwenden, um den Boden, wenigstens für die ersten Jahre, zum Anwachsen schönerer Bäume fähig zu machen als Pappeln und Birken sind, die zwar überall wachsen, aber als Alleenbäume immer nur einen schlechten Anblick gewähren, und auch weit weniger lange aushalten. Auf meinen Herrschaften habe ich, (durch eine Garten-Anlage die ich in *Cheltenham* sah auf diesen Gedanken gebracht,) für die Landstrassen eine bisher noch nicht zu diesem Entzweck versuchte Methode anzuwenden angefangen, von der ich mir, besonders in einer sandigen Gegend, wie die unsrige grossentheils ist, die beste Wirkung verspreche. Es wird nämlich auf beiden Seiten, längs der Strasse, der ich, wie in England, nur Abdachung, und unterirdischen Abfluss wo nöthig, aber nur selten Seitengräben geben lasse, ein, nach Befinden des *terrains* bald schmalerer bald breiterer, Strich rigolt, und dieser wie eine Waldpflanzung mit jungem Holz ganz voll gepflanzt, dazwischen aber einzelne höhere Gruppen, die eine Art fortlaufender unregelmässiger Allee über dem niedrigen Gebüsch bilden, vertheilt. Wo das angränzende *terrain* mir nicht eigenthümlich gehört, begnüge ich mich damit, diese höheren Gruppen allein, ohne weitere Pflanzung, am Wegrand schmal fortzusetzen. Die Zeichnung eines solchen Strassentheils wird die Sache sogleich deutlich machen. S. *tab: IV g.* Das junge Holz wird in der Regel als Unterbusch behandelt, und alle sechs bis zehn Jahre abgetrieben, die grössern Bäume aber ihrem Wachsthum überlassen. Man sieht leicht ein, dass auf diese Weise selbst eine arme Gegend bald von der Strasse aus ein freundlicheres Ansehn gewinnen muss, wobei man später durch verschiedenartige Behandlung, als dem Hochwachsenlassen grösserer Massen, Aufputzen einzelner älterer Bäume, Niedrighalten anderer u. s. w. noch eine Menge mannichfaltiger Effecte hervorbringen, und endlich das Störende der äussern Landschaft, wo diese reizlos ist, immer beliebig durch einen willkommenen dichten Laubschirm gänzlich verdecken kann. Gehen aber etwa später einige der grösser gepflanzten Bäume ein, oder wollen sie nicht gut fortkommen, so braucht man nur andere der jüngeren, nebenstehenden, emporwachsen zu lassen, und kann in diesem Falle dann auch jede verschiedene Baumart gleich gut gebrauchen, wenn sie nur freudig wächst. Die so verunstaltenden Lücken können bei solcher Behandlung gar nicht entstehen, und eine freie Allee dieser Art belebt die dürrsten Haiden und Kieferwälder und vereinigt sich ungezwungen mit ihnen, während die langen Reihen grenadiermässig aufmarschirter lombardischer Pappeln, welche man anderweit durch die schwarzen Kiefern zieht, bei Jedem der vom Pittoresken nur die entfernteste Ahndung hat, eine wahre Verzweiflung hervorbringen. Ich wenigstens, wenn mich mein Unstern auf solche Strassen führt, vermag jener trostlosen Stimmung nur durch geschlossene Augen und gewaltsam herbeigerufnen Schlaf zu entgehen.

Achter Abschnitt.

Wege.

Ein Haupterforderniss der Wege ist zuerst, dass sie stets fest und möglichst trocken sind. Wenn ich für England schriebe, könnte ich diesen Punct ganz übergehen, da die Kunst der Wegeconstruction dort vollendet ist, bei uns ist man aber damit noch sehr zurück, und ich glaube daher nichts Ueberflüssiges zu thun, wenn ich am Schluss des Capitels auch über das Technische dieses Gegenstandes noch etwas ausführlicher spreche. Gute Wege sind allerdings sehr kostspielig, was, wie ich oft hörte, auch eigentlich der Hauptgrund ist, warum im Allgemeinen in den englischen Parks nur so wenig Wege existiren, sehr selten eine Umfahrung statt findet, und oft da, wo ein Pfad aus dem *pleasureground* in den Park führt, derselbe schon an dem eisernen Zaun der den ersten umschliesst plötzlich aufhört, so dass man, von dort an, die Viehregion auf nassem Grase, und zwischen den unangenehmen Zeichen der Anwesenheit jener vierbeinigen Bewohner, mühsam durchirren muss. Wir können, selbst im Verhältniss des so verschiedenen Geldwerths in beiden Ländern, viel wohlfeiler zum Zweck kommen, und dadurch ein reichhaltigeres und genussreicheres Ganze darstellen, wenn wir, hinsichtlich der Quantität der Wege, einem andern Prinzipe als die Engländer folgen. Denn was nützt mir am Ende ein Park, der mir ewig nur dasselbe Bild von wenigen Puncten aus darbietet, und wo mich nirgends, so zu sagen, eine unsichtbare Hand, auf die schönsten Stellen hinführt, mich das Ganze kennen und verstehen lehrt, ohne mir die Möglichkeit zu rauben, dies auch behaglich und mit Bequemlichkeit thun zu können. Dies aber ist der Zweck der Wege, und soll man sich auch vor unverständiger Ueberladung damit hüten, so sind doch zu wenig beinahe noch nachtheiliger als zu viele. Wege sind die stummen Führer des Spazierengehenden und müssen selbst dazu dienen, ihn ohne Zwang jeden Genuss auffinden zu lassen, den die Gegend darbieten kann. Alles was zu vermeiden sein würde, ist also blos: nicht zu viel Wege gewahr werden zu lassen, was durch Disposition und Pflanzung immer leicht zu bewerkstelligen ist. Ich meine das zu viel hier noch im englischen Sinne, wo eine Besitzung von tausend Morgen Flächeninhalt oft nur einen oder zwei Hauptwege aufzuweisen hat; denn das entgegengesetzte System in unsern englisch-thümelnden Gärten, wo oft zwei bis drei neben einander laufende Gänge alle dieselben Ansichten zeigen und nach demselben Ort hinführen, ist auch sehr widerlich.

Dass sich nun die Wege nicht blos, wie eine auf den Stock gezogene Schlange fortwährend zu drehen brauchen, sondern nur mit Leichtigkeit und Zweckmässigkeit die Biegungen machen müssen, die nöthig sind um den Gegenständen zu folgen, geht aus dem früher Gesagten schon hervor; aber auch ihre Biegungen an sich, unterliegen dennoch gewissen malerischen Geschmacks-Regeln, und es müssen daher wohl zuweilen erst Hindernissse geschaffen werden, wo sie fehlen, um die günstigste Linie auf natürlich scheinende Weise zu erhalten. So sieht es z. B. nicht gut aus, wenn ein und derselbe Weg in naher Ansicht zwei Biegungen auf einmal dem Auge zeigt. Ist es nicht ganz zu vermeiden, so wechsele man wenigstens eine recht schroffe Biegung mit einer lang gedehnteren ab, und motivire die erste durch einzelne Bäume, oder Pflanzungen an der innern Seite derselben angebracht, oder durch ein erhöhtes Terrain, um welches der Weg natürlicher herumgeführt wird, als darüber hinweg. S. *tab: V, a. b.*

c. und *d.* Ist kein Hinderniss vorhanden, noch von nöthen, so lasse man den Weg immerhin grade, oder nur äusserst wenig gebogen hinlaufen, sei die Distanz auch noch so weit. Wo ein Hinderniss eintritt, biege man aber immer lieber kurz daran hin, als schon aus der Ferne, der sogenannten Schönheits-Wellenlinie zu gefallen, einen langen Anlauf dazu zu nehmen. Die jählingen Biegungen sind bei weitem die malerischsten, besonders wenn sich der Weg mit einer solchen etwa von fern in das Dunkel eines Waldes verlieren kann. Man verhindere auch wo möglich von einem Wege auf einen andern, mit ihm parallellaufenden, zu sehen, wo die Gegend durch Berg und Thal oder eine Kluft nicht schon besonders auffallend geschieden ist; denn ohne diese natürliche Trennung erscheinen zwei, in der Ebne nach gleicher Richtung nahe an einander geführte Wege überflüssig, und der Verstand will auch im Kleinsten immer, durch Zweckmässigkeit erst befriedigt seyn, ehe das gefälligste Ganze ihm völlig genügen kann.

In freier Gegend ist wohl darauf zu sehen, welche Form der Rasen-Fläche durch den Abschnitt des Wegs gegeben wird. Man kann hier, durch einen nur kurzen Weg, oft eine sehr ausgedehnte Partie ganz verderben. Ich erwähne ein Beispiel, was mich selbst zuerst auf diese Regel aufmerksam machte. Es liegt ein Hügel in meinem Park, der, indem er in eine sehr weite Wiesenfläche schroff vortritt, diese dadurch, gleich für den ersten Blick, fast in zwei egale Hälften theilt. Der ganzen Fläche entlang strömt der Fluss, und ein Fahrweg führt längs desselben hin. S. den Grundplan *tab: V. e.* Man vergegenwärtige sich recht lebhaft die durch Schraffirung angedeutete Linie des Bergrückens, als den hervortretendsten Zug der Gegend, so wie die zwei durch die Natur streng begränzten Rasenflächen, die man von dem obenstehenden Gebäude übersicht. Zu diesem Gebäude, führt ein anderer Fahrweg von der obern Seite, und ich bedurfte hier, bequemerer Communication wegen, einen beide Fahrstrassen verbindenden Fussweg, dessen Richtung sich nach der linken Seite, dem Schlosse zu, wenden sollte. Ich legte ihn nun zuerst so an, wie er auf Tafel *V. e.* mit den punktirten Linien angegeben ist, um dem allmähligsten Ansteigen der Höhe (als der in der Regel verständigsten Weise) zu folgen; es wollte mir aber nimmer gefallen, und vergebens versuchte ich wohl zehn verschiedene Linien; bei jeder fand ich, dass der Weg alle Harmonie der Aussicht verderbe, bis mir endlich klar wurde, dass: da einmal der vorspringende Berg hier von Natur die Ansicht auffallend in zwei fast symetrische Wiesenkessel theile, auch die Unterbrechung der Rasenfläche durch den Weg dieselbe Richtung nehmen müsse, um die Harmonie oder, wenn ich mich so ausdrücken darf: Balance des Ganzen nicht zu stören — denn es giebt eine gewisse Art von unbestimmter, versteckter Symetrie, die durchaus keinen Widerspruch enthalt, sondern deren im Gegentheil jede offne Anlage solcher Art durchaus bedarf, um einen befriedigenden Effect hervorzubringen. Die nun unternommene, nach diesem Grundsatze geregelte Verlegung des Weges: s. *x.* half auf einmal allem Uebelstande gänzlich ab. Es gehört vielleicht einige Uebung in solchen Sachen dazu, um auf dem vorliegenden Plane den Fall sogleich genau zu verstehen, in der Wirklichkeit springt der gewonnene Vortheil gewiss Jedem augenblicklich in's Auge.

Fahrwege müssen so disponirt werden, dass man das Sehenswertheste und die Hauptgegenstände im ganzen Park der Reihe nach besuchen könne, und doch, wenn man das Wohnhaus wieder erreicht, dieselben Stellen nie zweimal, wenigstens nicht in derselben Richtung, passirt habe. Dies Problem ist oft sehr schwer zu lösen, und ich darf wohl behaupten, hierin bei mir ein gutes Muster aufgestellt zu haben, was mir auch fast eben so viel Muhe, als weiland unsern Vorfahren die Anlegung eines Labyrinths, gekostet haben mag. Die Fusspromenaden müssen in dieser Hinsicht einen gleich zweckmässigen Zusammenhang haben, um nach Belieben viele separate, sich gleichsam von selbst bildende Spaziergänge zu gewähren, die auch wieder so unter sich verbunden sind, dass man auf verschiedne Art unter ihnen, ganz oder theilweise, abwechseln kann. Haben ein oder mehrere Hauptwege durch den Park die Bestimmung, als *approach*, wie die Engländer es nennen, nach dem Schlosse oder Wohnhause zu führen, so verberge man, um Gelegenheit zu haben dem Weg etwas mehr Länge und Ausdehnung zu geben, dieses eine Zeit lang; hat man es aber einmal erblicken lassen, so möchte es nicht wohl gethan seyn, die Richtung des Weges wieder davon abzuleiten, es müsste denn ein Berg oder See einen so handgreiflichen Widerstand bieten, dass man nicht umhin kann sich ihm zu fügen.

Eine sogenannte Umfahrung des ganzen Parks (*drive*) soll in Allem das Gegentheil von dem, schon als mangelhaft gerügten, *Belt* von *Brown* seyn, der fort und fort in einer monotonen Pflanzung, längs der Mauer hinläuft. Sie muss im Gegentheil so geführt werden, dass man durchaus nicht ahndet, der Grenze überall mehr oder weniger nahe zu seyn, oft daher verhältnissmässig grosse und so weit als möglich leicht übersehbare gruppirte Rasenflächen zwischen der probablen Grenze und dem Weg erblicken lassen, und indem sie auf die schönsten Puncte in ihrem Bereich hinführt, eben so oft sowohl Aussichten ausserhalb des Parks über der versteckten Umzäunung, als nach seinem Innern hin eröffnen, welche ersteren, wie im *Cap: II* (Umschliessung) erläutert wurde, durch *Aha's* u. s. w. zu bewerkstelligen sind. Noch ist zu berücksichtigen, dass, durch gehörige Stellung und Disposition der Pflanzungen, ein Weg beim Hin- und Zurückfahren möglichst verschiedne Aussichten zeigt, was seine Mannichfaltigkeit offenbar verdoppelt, und durch die Disposition der nahen Pflanzungen erreicht wird, indem diese, so zu sagen, den Spaziergänger zwingen müssen, den oder jenen Theil der Landschaft im Hinfahren, den andern im Zurückfahren zu sehen. Auf besonders schöne Aussichtspuncte ist es gut den Weg eine geraume Zeit in Front hinzuführen, um sie desto länger und vollständiger geniessen zu können, und sie nicht blos seitwärts zu öffnen, wo man sie leicht übersieht.

Unnütz halte ich es, die Wege in einem Park so breit zu machen als es eine Landstrasse erfordert; 5 — 6 Fuss Rheinländisch für Fusswege und 10 — 14 für Fahrwege ist vollkommen hinlänglich. Bei öffentlichen Gärten mögen andere Bestimmungen gelten.

Fahrwege und Fusswege im Park sind nur wenig verschieden zu construiren, der ganze Unterschied liegt in der Dicke der Steinlagen. Ich selbst habe, mit dem besten und dauerndsten Erfolg, folgendes Verfahren dabei beobachtet.

Beide Arten Wege müssen zuerst respektive zwei oder einen, oder auch nur einen halben Fuss tief ausgestochen, und da, wo Wassergüsse oder Anhäufungen dieses Elements zu besorgen sind, durchaus mit einem darunter hinlaufenden Kanal versehen werden, der gehöriges Gefälle hat, und zu dem von den Seiten des Wegs kleine Züge führen, welche oben mit einem Eisengitter versehen sind, worin das Wasser ungehindert ablaufen kann. Um jedes Reissen bey Abhängen zu vermeiden, mögen zwischen den Gitterabzügen, oberhalb an den Seiten des Wegs auch noch steinerne Rinnen liegen, oder, wo dieses zu kostspielig erachtet würde, kann man die vertieften Wegseiten mit einer Mischung aus Theer und Harz bestreichen. Im Park lasse ich zuweilen auch, der Ersparung wegen, offne Gräben an einer oder beiden Seiten des Weges ziehen, und schiefe Querrinnen im Wege selbst, welches dann dieselben Dienste thut, aber weniger gut aussieht. Wo nur wenig Wasser zu besorgen ist, braucht man auch die unterirdischen Kanäle nicht zu mauern, sondern darf sie blos mit grossen Feldsteinen ausfüllen, oder mit den bei der Wiesenentwässerung erwähnten Holzziegeln auslegen. Ist auf diese Weise für den Wasserablauf gesorgt, so werden, bei Fahrwegen, so klein als möglich geschlagene, Feldsteine (die bei mir aus Granit bestehen) 6 Zoll hoch aufgefahren, und mit breiten Holzstampfen in schwacher Wölbung festgestampft, auf diese nachher feine Eisenschlacken mit zerschlagnen Ziegelstücken 2 Zoll hoch gebracht, diese wieder mit etwas Bauschutt, so zu sagen, verkittet, dann noch ein Zoll hoch grober Flusskies oben aufgefahren, und endlich das Ganze stark mit eisernen oder Steinwalzen eingewalzt. Dies letztere, nämlich das Kiesüberfahren und Walzen, wird meistens alle Jahr, wenigstens alle zwei Jahr erneuert. Ein solcher Weg bewährt sich, auch für die stärkste Parkpassage die eine Strasse dieser Art zu leiden hat, noch immer als hinlänglich dauerhaft, und hat vor dem macadamisirten, in England gebräuchlichen, den Vortheil, dass er, so wie er fertig ist, gleich glatt und eben erscheint, und sich angenehm fährt, während die *Macadam*schen Wege, die blos aus zerschlagenen Granitsteinen bestehen, erst lange Zeit niedergefahren werden müssen, um bequem zu seyn, bis dahin aber zum Gehen für Pferde und Menschen äusserst beschwerlich bleiben, und auch später die Spitzen der Granitstücke immer hie und da aus der Oberfläche hervorstehen lassen.

Fusspfade werden nach demselben Prinzip bei mir behandelt, nur mit dem Unterschiede, dass ich, statt zerschlagener Feldsteine, hier oft nur Schlacken oder zerschlagne Klinkern mit etwas Bauschutt gebrauche, und zur obern Bedeckung auch etwas feinern Kies nehme. S. *tab: V. f.* den Durchschnitt des Wegs, *g.* die Oberfläche. Wo man den bräunlichen, sogenannten *Windsor-Gravel* hat, der auch in England nur an einigen Orten des Königreichs gefunden wird, und ohne durch Nässe so leicht wie Lehm aufgelöst zu werden, sich compakt verbindet, ist weiter nichts nöthig, als über dem Abzugskanal 6 Zoll hoch von demselben auffahren zu lassen, um den vortrefflichsten Weg, gleich einem *Parket*, herzustellen, der auch nie durch Ausstechen des Unkrauts rein gemacht, sondern nur alle Frühjahr umgegraben und wieder fest gewalzt zu werden braucht. Besitzt man diesen herrlichen Kies, dessen braungelbe Farbe überdiess sehr gut gegen das Grün des Rasens steht, nicht, so wird man die Wege wohl zwei bis dreimal des Jahres jäthen lassen müssen, was jedoch gewöhnlich nur an den Rändern nöthig wird und, mit der Beschneidung der Kanten zugleich, von wenigen Weibern gemacht werden kann, folglich nicht sehr kostspielig ist. Es ist möglich dass der Bauschutt, den ich als Bindungsmittel empfehle, diese Vegetation, besonders bei geringem Gebrauch der Wege, etwas befördert, der erwähnte Vortheil desselben überwiegt aber so sehr den Uebelstand, wenn wirklich einer dadurch entsteht, dass ich in Ermangelung des fetten Kieses keine bessere Art Fusswege zu construiren empfehlen kann. Ich habe zwar in früherer Zeit versucht, durch Mischung von getrocknetem Lehm und grobem Flusskies den *Windsorgravel* künstlich hervorzubringen, das Resultat war aber nur selten ganz genügend, da die Mischung leicht misslingt und sich dann nicht gehörig fest verbindet. Später war ich so glücklich selbst einen, dem *Windsorgravel* an Farbe und Eigenschaften ziemlich ähnlichen, Kies vorzufinden. Der Ersparung wegen kann man freilich auch, was man bei uns landräthliche Chausseen nennt, machen, d. h. Lehm und darüber Kies auffahren lassen, bei anhaltend nassem Wetter und im Winter sind jedoch diese Wege immer schlecht.

Die Fusswege müssen im Sommer mit Besen gekehrt, bei nassem Wetter zuweilen gewalzt werden, und sind dann, ausser vielleicht beim Aufthaun nach starken Wintern, immer im besten Stande, ja selbst nach dem heftigsten Gewitterschauer oder Landregen in geringer Zeit wieder ganz trocken. Nur bleibt es Hauptsache, ich wiederhole es, überall für gehörigen Abfluss des Wassers zu sorgen.

Auch die grünen Fahr- und Fuss-Wege, die auf der Oberfläche durch Pflastern mit Grasstücken hergestellt werden können, müssen dennoch einen halben Fuss tief darunter mit einer Steinunterlage versehen, und durch verdeckte oder offne Wasserabzüge geschützt seyn, wenn sie sich gut erhalten sollen. Zum Reiten sind sie dann allerdings weit angenehmer als chaussirte Strassen.

Schliesslich bemerke ich noch, dass zum Untergrunde eines Weges Sand am besten, ja Sumpf selbst besser ist als schwerer, dem Wasser undurchdringlicher, Thon und Lehm.

Entstehen später in den fertigen Wegen wieder Vertiefungen und schadhafte Stellen, so werden sie nur aufgehackt, mit etwas Schlacken, Schutt und Kies neu überfahren und gut eingestampft. Bei sehr schmutzigem Wetter, besonders im Frühjahr, wird mit Krücken die durch die Wagen herbeigeführte Erde von den Fahrstrassen abgezogen, und sobald die Trockenheit eintritt, der jährliche Kiesüberzug aufgefahren, wozu mir in meinem Park der hindurchströmende

Fluss allerdings das nöthige Material sehr nahe und bequem liefert.

Die Hauptregeln für Wege würden sich also auf folgende beschränken.

1) sie so zu führen, dass sie auf die besten Aussichtspuncte ungezwungen leiten.

2) dass sie an sich eine gefällige und zweckmässige Linie bilden.

3) dass sie auch die übersehbaren Flächen, durch die sie führen, nur in malerischen Formen abschneiden.

4) dass sie nie ohne Hinderniss und sichtlichen Grund sich wenden.

5) endlich, dass sie technisch gut gemacht werden, immer hart, eben und trocken sind.

Ich bin überzeugt, dass, wer das hier Gesagte genau ausführt, mit dem Resultat nicht unzufrieden seyn, und wenn ihn die Lokalität irgend begünstigt, die Kosten verhältnissmässig geringer finden wird als er vielleicht erwartete.

Neunter Abschnitt.

Wasser.

Wenn auch frisches und klares Gewässer, Fluss oder See, der Landschaft nicht so unumgänglich nöthig ist als eine reiche Vegetation, so erhöht es doch ihren Reiz unendlich. Auge und Ohr ergötzt sich daran; denn wer lauschte nicht gern dem süssen Gemurmel des Bachs, dem fernen Rauschen des Mühlwehrs, dem Plätschern des perlenden Springbrunnens — wen entzückte nicht in einsamen Stunden, die stille Ruhe des schlummernden Sees, in welchem rund umher die Riesen des Waldes sich wie träumend spiegeln, oder der Anblick der schäumenden, vom Sturme gejagten Wellen, auf denen sich lustig die Seemöve schaukelt? Aber schwer, sehr schwer wird es dem Künstler hier die Natur zu besiegen, oder ihr aufzudringen, was sie nicht selbst am Orte geschaffen.

Daher rathe ich auch, eine mangelhafte Nachahmung lieber ganz zu unterlassen. Eine Gegend ohne Wasser kann noch immer viel Schönes darbieten, aber ein stinkender Sumpf verpestet eine jede; das erste ist nur ein negativer Fehler, das zweite ein positiver, und gewiss wird, den Besitzer allein vielleicht ausgenommen, niemand einen Cloak dieser Art, für einen See, noch einen mit Entengries bewachsenen, stillstehenden Graben für einen Fluss ansehen wollen. Kann man aber frisches, fliessendes Wasser irgend woher in den Bezirk seiner Besitzung leiten, giebt das *terrain* nur irgend die Möglichkeit dazu her, so wende man ja das Aeusserste daran, was die Mittel erlauben, und scheue weder Kosten noch Mühe einen so grossen Vortheil zu erringen; denn nichts gewährt so sehr wie das Element des Wassers eine den Beschauer nie ermüdende Abwechselung.

Um aber den künstlich geschaffenen Wasserstücken, sie seyen welcher Art sie wollen, auch die naturgemässe ungezwungene Form zu geben, ist noch manche Anstrengung nöthig. In der ganzen Gartenkunst wird vielleicht nichts schwieriger gelingen, und auch die Engländer sind in diesem Puncte sehr zurück, ja selbst die von *Repton*, ihrem besten Gartenkünstler, angelegten Wasserpartieen die ich gesehen, waren höchst mangelhaft. Nur Herr *Nash* hat auch hierin einige schöne Muster aufgestellt, unter andern im *Regents*-Park zu *London* *). Schon weit weniger ist es ihm in *St. James*-Park gelungen; die Aufgabe war aber auch wohl unauflösbar, wegen zu grosser Beschränkung des schmalen Lokals. Sein Verfahren dabei, welches er mir selbst mittheilte, ist eben so einfach als ingenieus. Er lässt eine ganz genaue Messung der Oberfläche des Terrains mit allen Vertiefungen und Erhöhungen aufnehmen, und ermittelt nun leicht wo eine supponirte Ueberschwemmung ihr natürliches Bette finden würde. Darnach bestimmt er naturgemäss die Form seiner künstlichen Wasserpartieen, und hilft nur in der zu gebenden Tiefe weiter nach, wodurch er zwei Vortheile erreicht: naturgemässe Form und wohlfeilere Arbeit. In den meisten Parks der englischen Grossen sind noch die Wasserstücke die *parties honteuses* des Ganzen, oft schlammig, höchst selten den artificiellen Ursprung völlig verbergend, aus dem sie hervorgingen.

Mehrere Regeln, die ich bei Führung der Wege und für die Aussenlinien der Pflanzungen aufgestellt, finden auch ihre volle Anwendung bei den Aussenlinien und dem Lauf des Wassers. Wie dort lasse man, nach Beschaffenheit

---

*) Es ist möglich, dass von dem berühmten *London* und Herrn *Kennedy* ähnlich gute Anlagen vorhanden sind. Ich kenne diese aber nicht.

des *terrains* und der entgegenstehenden Hindernisse, bald lange, bald kurze und schroffe Biegungen eintreten, lieber nur abgerundete **Ecken** als **Halbzirkel** bildend, ja zuweilen ganz scharfe Winkel, wo das Wasser sichtlich abgestossen wird. Beide gegenüberstehende Linien eines Flusses oder Baches müssen zwar im Ganzen einer ziemlich parallelen Richtung folgen, doch mit sehr verschiedenen Nüancen, welche nicht nach freier Willkühr, sondern durch die Gesetze ihres Laufs bestimmt werden müssen. Zwei Regeln sind hierbei ziemlich allgemein gültig.

Erstens: die Seite nach der der Strom sich hinwendet, habe ein niedrigeres Ufer als die entgegenstehende, weil das höhere ihn naturgemäss abweist.

Zweitens: Wo das Wasser jähling hinstösst, und doch abgewiesen werden soll, oder sich in der Freiheit nicht Bahn würde brechen können, bilde man mehr eine spitze Bucht als eine Rundung und lasse ein schrofferes Ufer den Widerstand und Kampf andeuten. Nur folge man nirgends dem, was unsre Garten-Ingenieurs edle Linien nennen*). S. *tab. VI a* und *b*. Ich supponire das *terrain* in beiden Fällen gleich gegeben. Der Schlendrian wird den Fluss wie *a* gestalten, der Beobachter der Natur eine *b* ähnliche Bildung hervorzubringen suchen.

---

*) In Berlin sah ich sogar, solcher imaginairen Schönheitslinie eine grünangestrichene Barriere folgen, und auf freiem Rasen, ohne irgend einen hindernden Gegenstand, in fortwährend gleichmässigen Schwingungen neben einem gra-

Häufige kleinere und grössere Vorsprünge, wie tiefe Einschnitte, geben dem Ufer Natürlichkeit, so wie öftere Abwechselung seiner Höhe und der Form des obern Kammes eine gleich gute Wirkung thut. Man muss sich in acht nehmen, die Abdachung der Ufer nicht zu polirt, zu sehr die künstliche Arbeit verrathend, erblicken zu lassen, ausgenommen in dem *pleasure-ground*, und auch hier ist es noch gut eine Mittelstrasse zwischen Natur und Cultur zu halten. S. *tab. VI c* für zu genirte und *d* für natürlichere, leere Ufer, *e* für den Vortheil verschiedenartiger Ufer auf beiden Seiten. Die Pflanzung ersetzt das noch fehlende, und giebt dem Ganzen die Vollendung durch die Lockerheit der herabhängenden Aeste. Ohne alle Pflanzung würde es kaum möglich seyn dem künstlichen Ufer ein ganz naturgemässes Ansehn zu geben.

Bedarf man eines grössern Seeartigen Wasserspiegels, der besonders in der Ansicht vom Wohnhause so wünschenswerth ist, so muss man

---

den Wege hinlaufen. Dies musste die Kosten derselben verdoppelt haben, ohne in der That irgend einen andern Zweck erreichen zu können, als den Besitzer lächerlich zu machen.

ihn theils durch Inseln, theils durch die tiefsten Einbuchten, deren Ende durch Pflanzung grösstentheils verborgen wird, so disponiren, dass man nirgends die ganze Wassermasse überblicken kann, sondern das Wasser immer da und dort hinter dem dichten Gebüsche noch weiter zu fliessen scheint, sonst wird jedes Wasserstück immer klein erscheinen, habe es auch eine Stunde im Umfang. Freie Rasenufer, hohe einzelne Bäume, Wald, Dickigt, müssen den Effect möglichst abwechseln, und an breiten Stellen auch der Sonne Licht voller Eintritt gestattet werden, um dem Wasser nicht durch ihre Verdeckung seine Durchsichtigkeit und Helle zu nehmen. Ein ganz schwarz schattirter See verliert an seiner guten Wirkung ungemein, und nur vom Lichte hell bestrahlt, entfaltet das Wasser all seinen magischen Reiz und zeigt bis zum Grunde seine Spiegelbilder in durchsichtiger Silberklarheit. Gar zu oft sah ich diese so nöthige Rücksicht durch ungeschickte Gärtner gänzlich vernachlässigt. Die vortretenden Landzungen müssen grösstentheils spitz, nicht rund auslaufen, denn ich kann nicht genug darauf aufmerksam machen, dass keine Linie der pittoresken Landschaft ungünstiger ist, als die aus dem Cirkel entnommene, besonders bei irgend einiger Ausdehnung. Ein ganz spitz endendes Rasenufer, das sich zuletzt fast in gleicher Wage mit dem Wasser verliert, und über dem man von neuem wieder Wasser erblickt, verschaft oft eine sehr reizende Veränderung, besonders wenn einigo hoch aufgeästete Bäume darauf stehen, unter deren Laub man hindurch sieht. Ist ein Hauptgegenstand in der Nähe, ein Gebäude, Berg oder markanter Baum, so muss seinem Abspiegeln im Wasser besonders freier Raum gegeben, und durch einen darauf hingeführten Weg, oder eine zu dem Endzweck placirte Bank, die Aufmerksamkeit auf das in der Tiefe schimmernde Bild geleitet werden.

Wasserpflanzen, Schilf u. s. w. (Irisarten und andre reicher blühende Wasserblumen im *pleasureground*) sind vielfach anzubringen. Sie verschmelzen das Gemälde auf leichte und gefällige Weise. Man säet das gewöhnliche Schilf am besten, indem man den Saamen in Lehmkugeln geknetet ins Wasser wirft.

S. für das Obige *tab. VI.* Die Form *f* ist noch keineswegs die schlechteste, die ich ausgeführt gesehen habe, und *g* will ich nicht für die beste ausgeben, die auszuführen ist; sie wird aber gewiss einen malerischeren Effect hervorbringen als jene, und auf keinem Standpunkt des Wassers Ende entdecken lassen, welches eine Hauptsache ist.

Zehnter Abschnitt.

Inseln.

Ein einsames Plätzchen auf Wasserumflutheter und bebuschter Insel, oder der ferne Anblick jener schwimmenden Laubgewölbe auf ihrem crystallnen Grunde zieht Viele mehr an, als alle Pracht die das trockene Land darbieten kann. Auch diesen Genuss muss man sich also zu verschaffen suchen. Inseln im weiten See vertheilt, oder sinnig in dem breit strömenden Flusse angebracht, sind bedeutende Hülfsmittel, und tragen schon durch ihre grosse Mannichfaltigkeit zur Verschönerung des Ganzen gar vieles bei. Doch auch hier will die Natur sehr sorgfältig studirt seyn. Es ist merkwürdig, wie wenig dies im Allgemeinen grade bei diesem Gegenstande geschieht, und ich erinnere mich kaum irgendwo eine künstliche Insel gesehen zu haben, die ihre gezwungene Entstehung nicht auf den ersten Anblick verriethe. So fand ich selbst in dem, von mir sonst so gerühmten, kleinen königlichen Garten bei *Buckinghamhouse* noch kürzlich eine solche, die mehr das Bild eines *Puddings* in seiner *Sauce*, als das eines von der Natur gebildeten Eilands abgab. Es ist wahr, die Natur spielt wohl auch zuweilen so sonderbar, aber es ist dann immer noch ein gewisses *je ne sais quoi* dabei, was man nicht in der Nachahmung erreichen kann, daher es uns auch nur geziemt ihren Regeln, nicht ihren Ausnahmen zu folgen, eben so wie der Maler manche sehr wahre Effecte dennoch vermeiden muss, blos weil sie als zu selten, oder zu schwer darzustellen, unnatürlich scheinen würden, wenn sie es auch nicht sind. Hier heisst es auch: *Le vrai souvent n'est pas vraisemblable.*

Gewöhnlich, sagte ich, sind künstliche Inseln auf den ersten Blick zu erkennen. Ihre Form ist entweder oval oder rund, auf allen Seiten gleich abgeflacht, und aufs Gerathewohl an einzelnen Stellen bepflanzt. Die Natur formt sie ganz anders, selten durch Aufbauen, häufiger durch Zerstören, denn wodurch entsteht eine Insel? die Fluth des Wassers bildet sie, und diese hat ihre Gesetze. Entweder ein Stück Land, welches dem Andrang der Fluthen durch seine Höhe und Festigkeit widerstand, wird von ihr gewaltsam abgerissen, oder eine Erhöhung wird sanft vom ungehindert strömenden Wasser umschlossen, oder endlich aufgeschwemmtes Erdreich, das die Fluth mitgebracht, bleibt nach ihrem Ablauf als Insel über dem niedrigen Wasserstand liegen. Im ersten Falle werden dann jähe Abhänge, und eben sowohl Ecken und schroffe Linien als abgerundete entstehen, im zweiten und dritten Falle dagegen fast immer ein an beiden Enden scharf zugespitztes, nur selten gerundetes Oval, wohl nie eine ganz runde Insel sich bilden. S. *tab: VII. a* und *b*.

Solche wie die hier angedeuteten Formen, nehmen meistens Inseln in der Mitte des Stroms, oder wenigstens hinlänglich entfernt vom Ufer an. Einzelne Widerstände geben sogleich andre Gestalten. Z. B. ein Durchbruch an der Seite wird sich wahrscheinlich so bilden wie *c*, mit einigen zufälligen Nüancen im *detail* der Linie.

Strömt das Wasser jähling in ein Becken und bildet am Einfluss eine Insel, so wird diese ohngefähr die nächst folgende Form *d* erhalten, indem sie den äussern Ufern folgt, und das hier gewaltsam an beiden Seiten durchdringende Wasser die Spitzen etwas rundet. Bildet der Fluss aber den See, mehr durch sanftes Austreten in einen tiefen Grund, als heftiges Strömen, so kann man die nächste Form *e* als eine naturgemässe annehmen, denn hier rundet der Strom nicht nach beiden Seiten, sondern bildet, indem er rechts langsam fortfliesst, an seinem linken

Ufer eine lange Spitze, jenseits welcher das ruhige Wasser nur austritt, und den höhern Erdtheil sanft umfluthet, nicht mehr gewaltsam strömt. Sehr selten wird dagegen ein Strom so in ein Becken fliessen, wie ihm gewöhnlich die Mündung, nach dem Modell einer Bouteille, gegeben wird. S. *f.*

Die Oberfläche und Abdachung einer Insel muss ebenfalls dem wahrscheinlichen Effekt des *terrains* und des daran stossenden Wassers nachgebildet werden. Die gleiche Abdachung auf allen Seiten und obere gleiche Höhe ist der allgemeinste Fehler, in den auch ich im Anfang verfiel. S. die tadelnswerthe Form *g* und die bessere *h.*

Selbst den bessern Formen hilft man indess durch geschickte Bepflanzung noch sehr wesentlich nach, indem man die weniger das Auge befriedigenden Stellen damit verdeckt, und ihre Oberfläche noch abwechselnder macht, ohne doch ihre Harmonie zu zerstören, worüber denn richtiges Gefühl freilich wiederum entscheiden muss, das, durch Geschmack und Erfahrung vereint, richtig zu errathen weiss, was nicht mehr regelrecht gelehrt werden kann. Es gilt übrigens für Inseln fast dasselbe was über *Shrubberies* gesagt wurde, die ebenfalls gewissermassen Busch-Inseln auf der Rasenfläche sind. Ich führe hier nur einige Beispiele an, *i* und *k*, die man vielfach modificiren kann. Durchaus bepflanzte Inseln, bis an den Wasserspiegel herab, werden sich, ihre Form sey welche sie wolle, nie ganz schlecht ausnehmen, und bei mangelhafter Bildung ist es das einzige Hülfsmittel. Sie gänzlich unbepflanzt zu lassen, würde ich, auch bei der besten Form, nicht rathen, da der Natur in ihren trocknen Linien (wenn ich mich so ausdrücken darf) am allerschwersten nahe zu kommen ist. Man muss es sich zuletzt gestehen, dass bei allen Bestrebungen sie zu ergründen, sie dennoch immer etwas unerreichbares *in petto* behält, und über kurz oder lang den armen Menschen zuruft: Bis hierher und nicht weiter!

Elfter Abschnitt.

Felsen.

Es ist zwar eine sehr missliche Aufgabe Felsen zu machen, und wo nicht wenigstens in der Nähe die Natur wirkliche liefert, die man absprengen und in ihrer alten Form eben so wieder aufbauen kann, möchte jede Nachahmung ihren Zweck nicht ganz erreichen.

Es giebt aber noch ein Mittelding, wozu die Natur ebenfalls Vorbilder liefert, nämlich Anhäufungen von Steinmassen, die, durch Fluthen oder Bergströme angeschwemmt, oft schon, ohne menschliches Zuthun, von selbst etwas Felsenähnliches und wenigstens sehr malerisches darbieten.

Dieser *genre* ist sehr wohl nachzuahmen, und dabei nur hauptsächlich zu beobachten, dass man dergleichen Anhäufungen von Steinblöcken gradatim durch einzeln in der Nähe hingeworfene motivirt, und die Blöcke selbst immer so stellt, dass sie aus Erde, Pflanzung oder Wasser hervortretend, nur theilweise, nie in ihrem ganzen Umfang, sichtbar werden. Es schadet gar nicht, sie auch zuweilen mit einem Stück Mauer aus gesprengten Feldsteinen zu verbinden, als habe man zu irgend einem Zwecke, z. B. einer Brückenwiederlage, oder um ein steiles Ufer zu halten, die von der Natur dort hingeschwemmten Felsstücke nur benutzt, und den Rest durch Mauer zu dem beabsichtigten Zwecke ergänzt. Dies bietet dann zugleich eine passende Gelegenheit dar, solche Pflanzenarten anzubringen, die nur auf Steinuntergrund wachsen und oft eine grosse Zierde gewähren, besonders am Wasser, wo überhaupt dergleichen Steinpartieen als Wehr, Dämmung, feste Wand u. s. w. am meisten zu empfehlen sind, und in einem grossen Park nur ungern ganz entbehrt werden möchten.

Ein kleiner Kunstgriff der empfohlen werden kann, ist der, die Steine möglichst in schiefer Richtung wie Geschiebe aufzustellen, und einen, oder einige der grössten einzeln hoch daraus hervorragen zu lassen, was dem Ganzen ein malerischeres und kühneres Ansehn giebt. Als erläuterndes Beispiel theile ich die Zeichnungen von zwei Wehren und einer Unterstützungswand mit, die nach diesen Prinzipien hier gebaut wurden. S. *tab: VIII. IX.* und *X.*

Die Wehre sind im Grunde, soweit dieser nicht sichtbar ist, von Backsteinen regelmässig gemauert, und dann mit den Felsenblöcken bedeckt und überworfen, wobei natürlich für den möglichst pittoresken Fall des Wassers, der keineswegs dem Zufall überlassen bleiben darf, so wie auch für die passende Ausschmückung durch Gebüsch und Pflanzen, alle nöthige Rücksicht statt fand.

Zwölfter Abschnitt.

Erdarbeiten und Planaden.

Hierüber ist nicht allzuviel zu sagen. Das Hauptsächlichste möchte seyn, dass man sie sich soviel als möglich ersparen muss. Die natürlichen Unebenheiten des Terrains sind in der Regel malerischer als sie die Kunst mit vieler Mühe hervorbringt. Künstliche Hügel aber machen meistens nur wenig Effect. Sind sie indessen nöthig, um eine Aussicht von ihrem Gipfel zu erlangen, einer Pflanzung grössere Höhe zu geben, oder die Erde eines ausgekarrten Sees los zu werden; so kann man bei der ihnen zu ertheilenden Form zum Theil die, bei dem Artikel Inseln, gegebnen Vorschriften gleichfalls befolgen, da das Wasser mit den natürlichen Höhen auch fast immer in vielfacher Berührung gestanden, sie theils gerundet, theils abgerissen hat. Oberfläche und Seiten derselben müssen mehrfach durch schroffe und sanftere Linien abgewechselt werden, ohne doch Confusion darzubieten, und Pflanzung dann weiter nachhelfen.

Trifft man auf einer anzufüllenden Stelle schöne alte Bäume an, die man nicht versetzen will, oder kann, so pflegt man sie in England mit einer Art von, aus Feldsteinen aufgesetzten, Brunnen zu umgeben, in welchen Luft und Feuchtigkeit bis zu den Wurzeln herabdringen können. Nur bei Eichen hat man dies nicht nöthig. Ich habe bei mir wenigstens die unerwartete Erfahrung gemacht, dass alte wie junge Eichen sich bis über ein Dritttheil ihrer Höhe ohne Nachtheil verkarren lassen, und auch nicht im Mindesten davon zurück gehen.

Obgleich im Allgemeinen eine gewisse Wellenförmigkeit des Terrains wünschenswerth ist, so macht es doch zuweilen einen äusserst guten Effect den Grund kleiner Thäler mit steiler Umgebung so eben wie ein Lineal planiren zu lassen. Es findet solch Verfahren auch in der Natur häufig sein Vorbild, und wirkt anmuthig durch den Contrast.

Auf Wiesen im Allgemeinen müssen die einzelnen kleinen Erhöhungen und Vertiefungen, sowohl der Zweckmässigkeit als des bessern Ansehns wegen, ausgeglichen, grössere Bewegungen des Terrains aber ja nicht unnöthig gestört werden. Sollte man indess eine solche bedeutendere Erhöhung, anderer Motive wegen, dennoch wegnehmen und planiren wollen, und es stünden zufällig schöne Bäume darauf, deren Hinwegnahme nicht gewünscht würde, so rathe ich diese auf einzelnen kleinen Hügeln (*tertre*) stehen zu lassen, was einer Wiese noch mehr Abwechselung giebt, weshalb ich oft sogar absichtlich auf diese Art, und mit gutem Erfolg, pflanzen liess. Hierbei fällt mir noch eine Bemerkung ein, die ich nachholen will, obgleich sie besser in einen der früheren Abschnitte gepasst hätte.

Wenn man einen besonders schönen Baum, oder eine solche Baumgruppe, vom vortheilhaftesten Standpuncte zeigen will, so muss dies nicht vom Fusse der Gruppe, sondern ohngefähr in der halben Höhe derselben, wo möglich von einem schroffen Abhang, und in doppelt so grosser Entfernung als ihre Höhe beträgt, geschehen. So gesehen erscheint sie fast noch einmal so ansehnlich, als von unten, wo man an ihr hinaufblicken muss.

Dass man bei allen Erdveränderungen, wo nicht Kiesplätze, Wege, Pflanzungen oder Häuser bezweckt werden, sorgfältig den Humus wieder oben aufbringen muss, versteht sich wohl von selbst, ich habe es indess, öfter als man glauben sollte, dennoch vernachlässigen sehen.

Dreizehnter Abſchnitt.

Erhaltung.

Nachdem ich in den vorhergehenden zwölf Abschnitten davon gehandelt habe, wie eine Landschaft durch Kunst zu veredeln, ja gewissermassen neu zu schaffen sey, erscheint es zweckmässig zum Schluss auch noch einige Worte über deren *Erhaltung* hinzuzufügen.

Es ist schlechterdings ein Ding der Unmöglichkeit einen grossen, ausgedehnten Park so zu pflanzen, dass er ausgewachsen ganz dasselbe Bild, wie früher, nur im veränderten Maasstabe biete, und das Ganze dann als für immer im rechten Verhältniss zu einander stehend betrachtet werden könne — denn die Natur lässt sich so genau nicht berechnen, auch würde viele Zeit verloren gehen.

Hier kommen wir allerdings auf die Schattenseite unserer Kunst, in gewissem Sinne — denn in einem andern könnte man auch einen Vorzug darin finden. Wir sind nämlich nicht im Stande in der landschaftlichen Gartenkunst ein bleibendes, fest abgeschlossenes Werk zu liefern, wie der Maler, Bildhauer und Architekt, weil es nicht ein todtes, sondern ein lebendes ist, und gleich den Bildern der Natur auch die unsrigen, wie Fichte von der deutschen Sprache sagte: immer werden, und nicht sind — d. h. nie still stehen, nie ganz fixirt und sich selbst überlassen werden können. Es ist also eine leitende, geschickte Hand Werken dieser Art fortwährend nöthig. Fehlt diese zu lange, so verfallen sie nicht nur, sie werden auch etwas ganz Anderes, ist sie aber gegenwärtig, so kann sie auch ohne Aufhören im Detail noch neue Schönheiten hinzufügen, ohne die bestehenden zu verlieren oder aufzuopfern. Das Hauptwerkzeug, dessen wir uns nun zum Schaffen bedienen, unser Pinsel und Meissel, ist der Spaten; das Hauptwerkzeug des Erhaltens und Fortarbeitens aber ist die Axt. Sie darf keinen Winter ruhen, oder es geht uns mit den Bäumen wie dem Zauberlehrling mit den Wasserträgern — sie wachsen uns über den Kopf.

Die Axt ist aber eben so nöthig um den Pflanzungen die an jedem Ort verlangte Höhe zu erhalten, als auch die zu ihrer Schönheit nöthige Dichtigkeit zu erlangen, sie luftig zu bewahren, und vor dem Unterdrücktwerden zu sichern.

Da Abhauen überdiess die schnellste und leichteste Arbeit ist, im Winter aber nicht viel andere vorkömmt, so hat man immer alle mögliche Zeit dazu übrig, wenn man nur nie ein Jahr dabei versäumt.

Um grössere Massen gemischter Pflanzungen in einer gegebnen Höhe zu conserviren, muss man sie nicht etwa alle köpfen, sondern man haut nur regelmässig alle Jahr die Höchsten heraus, die dann zum grösten Theil von neuem Unterbusch machen, und nach einer gewissen Reihe von Jahren wieder den *turnus* als höchste beginnen. Auf diese Weise erscheint die Pflanzung ewig in demselben Alter und naturgemässer Form, ein Kunststück, von dem es in der That Schade ist, dass es nicht auch auf Menschen anwendbar gemacht werden kann.

Bei schmalen Aussichten muss man allerdings hie und da zum Köpfen einzelner Bäume seine Zuflucht nehmen, doch kann auch dies so geschehen, dass keine Gewaltthat dabei sichtbar wird, wenigstens nicht, wenn die Bäume mit Laub bedeckt sind. Nadelholz wird genau im Kranz der Aeste dicht abgeschnitten, ich meine an der Wurzel eines ihrer Jahrestriebe, und dann die Aeste zusammengebunden. Dies versteckt die Operation sehr schnell. Auch bei Laubholzbäumen müssen immer die Aeste nur da, wo ein anderer daneben hervorwächst, getrennt werden, damit nie ein abgekappter Stumpf stehen bleibt. Je öfter Partieen dieser Art geschickt beschnitten werden, je geringer wird die Arbeit, und je krauser und natürlicher gestalten sie sich. Ich wiederhole aber, dass man nichts versäumen, und im Voraus wohl berechnen muss, welche Höhe den Pflanzungen zu gestatten ist, denn nach zu langer Vernachlässigung kann man sie nur schwer ohne Nachtheil regieren.

Ich habe ferner gesagt, dass Dichtigkeit und Ueppigkeit der Vegetation ebenfalls nur durch Lichten der Pflanzungen hervorgebracht werde. Dies ist sehr zu beherzigen, sonst erzieht man nichts als Stangenhölzer, die in einem Park wohl als Abwechselung zuweilen statt finden sollen, aber nicht als Norm dienen können. Zur freien Entwickelung nach allen Seiten bedarf jede Pflanze etwas Luft und Licht das ihr grade so weit gewährt werden muss, als zur Gesundheit, Dichtigkeit und Fülle aller nöthig ist. Es ist dies die Freiheit der Bäume, nach der wir uns ebenfalls so sehr sehnen.

Ganz grosse Waldstücke die keinen Hainartigen Charakter haben sollen, lasse ich rein forstmännisch behandeln, nämlich zu den gesetzten Zeiten regelmässig abtreiben und nach Natur der Holzart, bei Birken 60 — 80 (weil abgehauene Birken im Schatten schwer wieder aufkommen), bei andern Baumsorten wohl 100 grössere Bäume auf dem Morgen stehen bleiben. Die einzige Abänderung die ich mir erlaube ist, dass ich die grossen Bäume nicht alle einzeln, sondern zum Theil in Gruppen stehen lasse, was, wenn auch nicht dem forstwirthschaftlichen, doch dem landschaftlichen Zweck besser entspricht, welchem bei uns natürlich die erste Rücksicht gebührt.

Alles hier Aufgestellte gilt besonders für die Landschaft im Grossen — den Park. Im *pleasureground* und den Gärten kann man es, unterstüzt durch den kleinern Raum und die weit grössere Auswahl der Pflanzen, besonders durch die vielen Sträucher die man anwendet, leichter einrichten, dass eine solche Anlage des Hauens nur zu den, die Gesundheit der Pflanzen betreffenden, Zwecken bedarf, so wie zuweilen der Verschönerung ihrer Form wegen.

Ueber die Erhaltung der Wiesen ist bereit gesprochen worden, und ist dazu nichts weiter nöthig, als sie jährlich wenigstens einmal, wo möglich zweimal walzen, die Maulwürfe fleissig wegfangen, wo es angeht im Früjahr und Herbst sie bewässern, und alle 3 — 4 Jahr düngen zu lassen, um sie stets frisch und dick bestaudet zu sehen.

Flüsse und See'n bedürfen bei gewaltsamen Ereignissen wohl zuweilen Reparaturen, aber keiner Erhaltung. Je mehr das Wasser an den

Ufern nagt, und die Ränder sich mit Grün und Wasserpflanzen überziehen, je besser.

Nur das Schlämmen nicht sehr tiefer Teiche ist alle drei Jahr anzurathen, theils um das Wachsthum von Wassermoosen und andern Pflanzen im Grunde zu verhüten, theils des Vortheils wegen, den der gewonnene Schlamm, als bester Wiesendünger, gewährt.

Hiermit glaube ich denn wohl jeden Hauptgegenstand der Theorie für das abzuhandelnde Fach (wenn auch, meinem Plane gemäss, nur theil- und bemerkungsweise) berührt zu haben, und gehe daher nun zur zweiten, praktischen Abtheilung über, welche die Anwendung des Vorigen an einem bestimmten Orte beschreibt.

Zweite Abtheilung.

Beschreibung des Parks zu Muskau und seiner Entstehung.

Ich gestehe, dass ich mit einiger Besorgniss die vorliegende Beschreibung beginne. Obgleich der ganze Zweck dieser kleinen Schrift, seiner rein didactischen Natur nach, gar keine Ansprüche auf angenehme Unterhaltung machen kann, so ist doch zu befürchten, dass die folgende, höchst trockne Auseinandersetzung eines speciellen Gegenstandes, in noch grösserem Masse als das Vorhergehende Jedem ermüdend werden muss, der nicht ein ganz besonderes selbstthätiges Interesse an dergleichen Anlagen nimmt.

Indessen habe ich in der That auch nur für die Letzteren die Feder ergriffen, und bei ihnen wird es daher weniger Entschuldigung darüber bedürfen, dass ich, um den Gegenstand recht anschaulich zu machen, mich sogar gezwungen sah, allerlei Persönliches mit einfliessen zu lassen, von dem ich recht wohl weiss, dass es zwar das grosse Publikum wenig interessiren kann, doch aber denen, die diese Schrift als Anleitung und Handbuch zur Ausführung eigner Anlagen gebrauchen wollen, in mancher Hinsicht Nutzen bringen wird; denn Viele befinden sich wohl, entweder im Allgemeinen, oder wenigstens in diesem und jenem einzelnen Punkte, in ähnlicher Lage, und werden vielleicht vor Schwierigkeiten weniger zurückschrecken und sie leichter überwinden, wenn sie sehen, wie ich ihrer Herr ward.

Ich muss damit anfangen, aufrichtig zu bekennen: dass, wer in Muskau schon jetzt ein Vollendetes, ich meine Fertiges, zu finden hoffte, sich gänzlich getäuscht sehen würde. Kaum ein Dritttheil des Planes ist bis jetzt als ausgeführt sichtbar, obgleich vielleicht drei Viertheile der Arbeit bereits gethan wurden — denn selten hat wohl ein Privatmann bei ähnlichen Unternehmungen mit grösseren Hindernissen zu kämpfen gehabt, als ich hier vorfand. Unter andern waren weit über zweitausend Morgen des mir nöthigen Terrains Eigenthum einzelner Bürger der Stadt oder der nahen Dorfgemeinden, und man weiss, wie schwer, selbst zu drei- und vierfachem Preise, solche Grundstücke zu acquiriren sind. Ueberdem musste eine ganze Strasse des Städtchens, die unmittelbar an meinem Schlosse vorbei führte, zuerst erkauft, dann abgetragen und, um meinem Plane zu genügen, auf derselben Stelle auch noch ein See ausgegraben werden. Eine Menge mir schon zugehöriger, weitläuftiger und zum Theil sogar prächtiger Gebäude lagen ebenfalls so unglücklich, dass ihre fernere Bestehung unzulässig wurde. Ueberdies war das Schloss selbst ringsum von alten Festungswerken umgeben, tiefen Gräben und ehernen Mauern von 8—10 Fuss Dicke, welche letztere, in der guten soliden Zeit unsrer Vorfahren aufgeführt, kaum durch die Gewalt des Pulvers gesprengt werden konnten*). Die Zerstörung dieser Werke aber, nebst der Zufüllung der Gräben, war nicht zu umgehen, theils weil das stehende Wasser sich der Gesundheit nachtheilig bewies, theils der ganze *genre* dem Charakter und Zweck des Gebäudes, wie der Umgegend, als völlig widersprechend erschien.

Um die nöthige Erde zur Ausfullung zu erhalten, und zugleich über mehrere und verschiedene Wasseransichten disponiren zu können, wurde es nöthig, aus dem Flusse, der den Park durchströmt, einen neuen Arm ableiten und ausgraben zu lassen, welcher jetzt, während eines Laufs von dreiviertel Stunden, zwei Seen von bedeutendem Flächeninhalt bildet. Der letzte

---

*) Ich musste förmlich mit Mauerbrechern, die 20 — 30 Menschen regierten, Sturm dagegen laufen, und die so eingeworfenen Stücke, die immer noch fest zusammenhingen, um sie los zu werden, vergraben lassen. So mauert man freilich heut zu Tage nicht mehr! in keiner Art — weder gewöhnliche Maurer, noch Freimaurer, noch Staatserbauer und Völker, so baulustig sie auch alle gegenwärtig sind.

Uebelstand endlich, und zugleich fast der grösste, war der, dass 5 — 600 Morgen des dem Schlosse nächsten Landes nur aus unfruchtbarem Sande und eisenhartem Lehm bestanden, und daher durch die kostspieligste Verbesserung allein tragbar gemacht werden konnten.

Ich hatte also fast mehr Schwierigkeiten zu überwinden, um nur das Neue anfangen zu können, als manchem andern, glücklicher Situirten, die Vollendung seiner ganzen Anlage kostet. *tab: XI* zeigt, um Einiges von dem Gesagten anschaulicher zu machen, die Aussicht von den Gesellschafts-Zimmern des Schlosses, wie sie jetzt ist, und auf der Klappe, wie sie war. Auf *tab: A* und *B*, den zwei Grundplänen des Parks in diesen verschiedenen Epochen, kann man jedes *detail* meiner Schilderung genau verfolgen. Auf dem Plan *A* ist alles Land, welches mir früher nicht gehörte, durch eine blassrothe Farbe angezeigt*).

Der grösste Theil aller Vorarbeiten ist nun beseitigt; was noch übrig bleibt, sind nur Wege-Constructionen, Pflanzungen, leichtere Feldplanaden und die Aufführung mehrerer Gebäude, welches meistens, im Verhältniss zu den wahrhaft colossalen Erdarbeiten der frühern Zeit, weit geringere Anstrengung, wenn gleich immer noch geraume Zeit und bedeutende Mittel erfordert. Die grossen Verluste, welche mir Krieg und andere ungünstige Umstände Jahrelang zuzogen, erlaubten mir seitdem nur langsam fortzuschreiten, ich darf jedoch hoffen, in 10 Jahren die Hauptsachen bis auf einen Theil der Gebäude, deren Realisirung ich vielleicht meinen Nachkommen überlassen muss, beendigt zu sehen. Bis dahin also bitte ich die, welche den hiesigen Park besuchen, nicht zu viel zu erwarten, auch ihr Urtheil über das, was sie jetzt finden, vor der Hand noch grösstentheils zu suspendiren, und sich vielleicht mehr an mein Buch als meine Ausführung zu halten, denn Vieles würden sie für fertig ansehen, was doch nur provisorisch ist, und Manches dem Kenner grade verfehlt erscheinen, was doch nur deswegen stehen bleibt, weil Wichtigeres seiner definitiven Wegräumung noch vorangehen muss*).

---

*) Ich habe sämmtliche Pläne absichtlich nicht in der jetzt beliebten pittoresken Manier zeichnen lassen, da die pittoresken Effekte hinlänglich durch die Bilder angezeigt werden, hier es aber nur auf genaue Andeutung des Einzelnen ankömmt.

---

*) So tadelte mich noch vor kurzem ein sehr geschickter Mann vom Fache, dass ich zu vielerlei Baumarten untereinander pflanze, und zu wenig Haine anlege. Er hatte Recht, bedachte aber nicht, dass in der Folge nur die am freudigsten wachsenden Pflanzen zum Bleiben bestimmt sind,

Denn es ist nicht wohl möglich, einen Park stückweise mit Erfolg anzulegen, d. h. einen Theil ganz zu vollenden, ehe man mit dem andern beginnt. Man muss im Gegentheil, sowohl im Kunst-Interesse des Ganzen, als um Zeit und Geld zu ersparen, überall so viel als thunlich gleichzeitig fortschreiten; fast so, wie gute strategische Operationen die Truppen von den verschiedenen Enden alle an einem Tage zur Haupt-Schlacht vereinigen, muss auch der hier vorliegende Zweck, von allen Seiten her zurückend, nicht stückweise, sondern zusammengefasst seine Vollendung erreichen.

Ist endlich Alles fertig, so wird ein grosser Theil (ja der grösste) von dem wahren Verdienste des Schöpfers dennoch dem fremden Beschauer unbemerkbar bleiben, und um so gewisser, je besser er gearbeitet hat. Dies ist aber gerade des Verständigen Bestreben und Triumph, dass man glaube: Alles, was man sieht, müsse so und nicht anders seyn, und sey auch von jeher nicht viel anders gewesen. Es sollte mir sehr leid thun, wenn z. B. beim Anblick der üppigen Wiesen in meinem Park, jetzt noch Jemand

---

die andern wieder wegkommen, und dass man Haine am schönsten ausgeschlossenen Beständen später bildet, wenn ihr Wachsthum den passenden Zeitpunkt erreicht hat, und sie bis dahin zweckmässig behandelt worden sind.

sich mit der Vorstellung quälte, dass ehemals hier kaum die Distel wuchs, oder, wenn er im freudig wuchernden Gebüsch auf ebner *Chaussée* gemächlich dahinrollt, nur bei dem Gedanken stehen bliebe, dass früher hier ein grundloser Sumpf kaum dem weidenden Vieh die Annäherung erlaubte. Der höchste Grad der landschaftlichen Gartenkunst ist nur da erreicht, wo sie wieder freie Natur, jedoch in ihrer edelsten Form, zu seyn scheint. Es ist dies eine eigenthümliche Affinität, welche die Naturmalerei mit der dramatischen ausübenden Kunst hat, da beide allein unter allen Künsten die Natur selbst zum Material und zugleich zum Gegenstande ihrer Darstellung wählen, der Schauspieler, indem er mit seiner eignen Person ideale Menschen von neuem zu verwirklichen sucht, der Gartenkünstler, indem er die rohen ungeregelten Naturstoffe und Bilder zu einer poetischen Landschaft vereinigt und erhebt. Leider geht die Aehnlichkeit noch weiter, denn Beider Schöpfungen sind sehr prekair, wiewohl der Vortheil hier wenigstens noch auf des Naturmalers Seite bleibt.

Eben so könnte man vielleicht die höhere Gartenkunst mit der Musik vergleichen, und wenigstens eben so passend, als man die Architektur eine gefrorne Musik genannt hat, sie eine vegetirende Musik nennen. — Sie hat auch ihre Symphonieen, Adagio's und Allegro's, die das Gemüth durch unbestimmte und doch gewaltige Gefühle gleich tief ergreifen. So wie ferner die Natur ihre einzelnen Züge dem Landschaftsgärtner zu Gebrauch und Auswahl darbietet, so liefert sie auch der Musik schon ihre Grundtöne; schöne, wie die menschliche Stimme, den Gesang der Vögel, des Gewitters Donner, das Brausen des Sturms, des Luftzugs ahndungsvolle Klagetöne — widrige, als z. B. Heulen, Brüllen, Knarren und Quietschen. Die Instrumente bringen sie dennoch alle wieder hervor, und wirken nach Umständen, ohrzerreissend in der Hand des Ungeschickten, entzückend, wenn vom Künstler in ein geregeltes Ganze geordnet. Der geniale Naturmaler thut dasselbe. Er studirt das vielfach von der Natur ihm Gegebene, und verarbeitet dies Vereinzelte durch seine Kunst zu einem schönen Ganzen, dessen Melodie den Sinnen schmeichelt, das aber nur dann den höchsten Werth entfaltet und den vollständigsten Genuss gewährt, wenn Harmonie dem Werk die wahre Seele eingehaucht hat.

Doch ich verliere mich wohl zu weit von meinem Thema.

Man wird mich nach der Aufzählung aller der vorher erwähnten Schwierigkeiten vielleicht fragen, warum ich dennoch hier ein solches Werk unternahm? Folgende Gründe bewogen mich dazu.

Als ich den Plan eines so grossen Unternehmens fasste, war meine erste Betrachtung die: dass es dem Manne, welcher von seinen Vorfahren Jahrhunderte lang besessene Güter ererbt, nicht wohl anstehe, ihnen den Rücken zu kehren, um seinen Lebenszweck oder seine Vergnügungen in einer fremden Heimath aufzusuchen, so lange ihn die Noth oder die Ehre nicht zur Emigration treiben.

Der Besitz, den ich übernahm, war sehr ansehnlich. Eine freie, mit untergeordneten Souverainitäts-Rechten begabte Standes-Herrschaft, die mit Einschluss der abhängigen Vasallen-Güter einen Flächenraum von 10—11 □ Meilen einnimmt, mit Allem versehen ist, was eine solche Stellung verlangt, und dadurch zugleich weitere Fortschritte erleichterte, konnte schon an sich als ein anziehender Aufenthalt angesehen werden — auf der andern Seite aber fand ich dieses Besitzthum auch fast von jeder äussern Annehmlichkeit entblösst; wohl einige Pracht, aber nichts, was der Cultur des Schönen angehörte war vorhanden, und die Gegend ihrer ganzen Armuth und Reizlosigkeit sorglos überlassen worden. Das Feld verschönernder Verbesserung, das unter solchen Umständen vor mir lag, war gross, und ich hielt es daher für meinen Beruf, hier nützlich zu seyn, um so mehr, da ich der Meinung bin, dass ein grosser Territorialbesitzer, welcher fortwährend alle seine Kräfte dazu anwendet, seine Güter eben so sehr zu verbessern als zu verschönern, die ihm untergebenen Bewohner der Gegend auf diese Weise zu civilisiren, ihren Wohlstand zu vermehren und sie dadurch zugleich für die Landeslasten contribuabler zu erhalten — dass, sage ich, ein Solcher sich wenigstens eben so viel Anspruch auf die Dankbarkeit des Staats erwirbt, und eben so gut ein wirklicher, wenn gleich freiwilliger und unbezahlter Staatsdiener ist, als ein Beamter, der für schweres Geld einige Stunden des Tages am Schreibtische sitzt, oder ein Diplomat, dem zuweilen eine halbe Sinecure noch mit vielen Tausenden aufgewogen werden muss — eine Wahrheit, die vielen Beherrschern, nicht eben zum Nutzen ihrer Länder, noch sehr fremd geblieben zu seyn scheint.

Hätte ich mich aber auch in dieser Hinsicht ungebunden geglaubt, so konnte es immer noch sehr bezweifelt werden, ob ich, Alles wohl erwogen, bei mindern Schwierigkeiten anderwärts auch eben so grosse Vortheile anzutreffen hoffen durfte, als sich mir hier darboten.

Die Nachtheile waren:

1) eine im Allgemeinen sandige, grösstentheils nur mit Kieferwäldern bedeckte Gegend;
2) ein grosser Theil schlechten Bodens im Bezirk des zum Park bestimmten Terrains selbst;
3) die Nothwendigkeit ungeheurer Vorarbeiten, ehe ich die neuen Anlagen nur zu beginnen im Stande war;
4) die eben so nöthige Aquisition von mehr als 2000 Morgen fremden Landes.

Als Vortheile boten sich dagegen folgende dar:

a) ein durchgängig malerischer Wurf des Bodens, nebst einer grossen Abwechselung von Berg und Thal und der Aussicht auf das schlesische und oberlausitzische Gebirge;
b) das Daseyn eines bedeutenden Flusses, der das zum Park bestimmte Land durchströmt, und noch weit über seine Ufer hinaus eine grösstentheils fruchtbare, wenn gleich schmale, Aue bildet;
c) viele Hunderte der schönsten alten Bäume, welche auf diesem Raume schon hie und da vertheilt waren;
d) die Leichtigkeit, sich, sobald die Enclaven der genannten 2000 Morgen fremden Eigenthums einmal erlangt waren, nun auf eignem

Grund und Boden so weit als nur beliebig ausdehnen zu können, wobei in der hiesigen Gegend der zu erleidende Ackerverlust nicht eben allzu hoch in Anschlag zu bringen war;

e) die allgemeine Wohlfeilheit der Handarbeit und des Fuhrlohns;

f) der nahe Bereich aller Baumaterialien als eigenes Produkt, wie Ziegeleien, Eisenhämmer, Glashütten, Holz jeder Art im Ueberfluss, einer unzähligen Menge grosser und kleiner Feldsteine, die meist aus Granit bestehen, reiche Kalkmergellager u. s. w.

g) endlich die mancherlei Mittel, welche ein so grosser Landbesitz und die Disposition über so viele Beamte und Abhängige, nebenbei noch zur Förderung einer grossen Anlage darbietet.

Man sieht, dass der unter 1 angeführte Uebelstand sich schon durch die bei a erwähnten Vortheile völlig hebt, und es ist zugleich sehr die Frage, ob eine solche Oase, rings von Wald umgeben, wie eine Insel vom Meere, nicht zu einer Anlage dieser Art, wie sie hier bezweckt wurde, eben die günstigste Stellung sey*).

---

*) Wenn durch eine lange Wüstenei, wie man sie allerdings passiren muss, ehe man Muskau erreicht, alle Erwartung herabgestimmt ist, wirkt eine, wie durch Zauberschlag

Ueberdiess geben Schwarzholzwälder, so traurig in der Nähe, in der Ferne doch einen sehr wünschenswerthen Hintergrund und Horizont, gegen dessen dunkle Massen sich das nahe frische Grün der Laubhölzer doppelt heiter ausnimmt, und die bunten Himmelswolken glänzender contrastiren. No. 2 (der zum Theil schlechte Boden) liess sich jedenfalls aus der Aue verbessern, wie es auch später geschehen ist, und No. 3 fand schon einen grossen Theil seiner Erledigung in d. Hier aber kam noch eine wichtigere Rücksicht hinzu. Die Kriegsnoth war für den hiesigen armen Landbauer gradezu unerträglich, die Lasten und Staatsabgaben unerschwinglich geworden. Ohne eine ausserordentliche Gelegenheit Geld zu verdienen, kann ich wohl mit Zustimmung der ganzen hiesigen Bevölkerung sagen, wäre ein Theil der hiesigen Einwohner verhungert, oder zur hülflosesten Auswanderung gezwungen worden.

Gegen zweihundert Leute, die ich, theils in meinen Fabriken, (die auch für mich damals die einzige Einnahme lieferten) theils bei den

---

plötzlich hervorgerufene üppige Landschaft, auf den dergestalt empfänglich gemachten Geist doppelt angenehm ein, eben so wie (wenn das Gleichniss nicht zu trivial erscheint) eine reiche Mahlzeit vom hungrigen Magen am besten genossen wird.

erwähnten Anlagen, viele Jahre lang fast täglich beschäftigte, danken denselben allein ihre Erhaltung, und es war daher gewiss ein ausgezeichnetes Glück für mich zu nennen, dass ich auf eine so leichte Art meine Pflicht mit meinem Vergnügen in Uebereinstimmung bringen durfte. Wie selten wird dies den armen Menschenkindern geboten!

Demohngeachtet fehlte es nicht an vielseitigem Widerspruch; ja als ich anfing die erwähnte Stadtstrasse zu demoliren und damit meine Festungsgräben zuzufüllen, wurden Mehrere wirklich zweifelhaft, ob es mit meinem Verstande noch seine völlige Richtigkeit habe, und viele Capitalisten, die Gelder auf meiner Herrschaft ausstehen hatten, kündigten sie sofort, und zogen es vor, sie später zum Theil in Papierspekulationen zu verlieren. Andre versicherten, es sey unmöglich, selbst für einen zehnmal Reicheren als ich sey, solche Pläne zu realisiren. Wer sich jedoch durch dieses hochtönende Wort abschrecken lässt, hat wenig Erfahrung. Unter zwanzig Fällen macht neunzehnmal fester Wille und Geduld das sogenannte Unmögliche ganz über alle Erwartung leicht möglich. Bei mir hat auf diese Weise der Glaube wörtlich mehr als einen Berg versetzt und eben so viele aufgerichtet, und da die Leute sahen, dass es ging, gewannen sie seitdem mehr Zutrauen zu meinen Plänen; ja dankbar erkenne ich, dass ich nachher oft freundliche Unterstützung fand, wo ich nur Widerstand erwartet, und selbst bei meinen wendischen Bauern, welche die Hauptbevölkerung dieser Gegenden ausmachen und nicht eben auf einer ausgezeichneten Stufe der Cultur stehen, fing einiger Schönheitssinn an zu erwachen, so dass sie seitdem ihre Dörfer mit Bäumen schmückten, und wenn sie in meinem Park auch noch zuweilen Holz stahlen, doch grösstentheils nur sorgfältig die dicken Stützpfähle abhieben, ohne dem daran gebundenen Bäumchen den mindesten Schaden zu thun, eine für Wenden zarte Rücksicht, die alle Achtung verdient.

Ich erwähne dies alles nur, um auch Andre zu ermuthigen, nicht zu schnell nachzugeben, wenn der Realisirung ihrer Lieblingshoffnungen die Unmöglichkeit entgegen gesetzt wird. So erlaubte ich auch Jedem, ohne Ansehn der Person, den Zutritt zu meinen Anlagen, obgleich gar viele Gutsbesitzer mich versicherten, dies sey ebenfalls unmöglich, da das rohe, oft betrunkene Volk alle jungen Bäume abschneiden und alle Blumen abreissen werde. Einige wenige Excesse fielen allerdings im Anfange vor. Sie wurden scharf bestraft, wo man die Thäter ermitteln konnte, wo nicht, wurde der Schaden mehrmals ruhig und geduldig wieder hergestellt, und die Thore blieben dennoch nach wie vor Jedem offen. Sehr bald kamen die Leute durch diese gelassene Beständigkeit von selbst zur Vernunft, und jetzt, wo oft Hunderte von Menschen sich im Raume des Parks auf alle Weise ergötzen, muss ich dem hiesigen Publikum zum Ruhme nachsagen, dass irgendwo ausgeübter Muthwille nur noch zu den Seltenheiten gehört.

Dieses ganze Verfahren hat mir sogar einen grossen Theil der Zuneigung meiner ehemaligen Unterthanen *) erhalten, ohngeachtet aller mit der neuern Zeit in unsrer Provinz eintreffenden Schaaren von Winkeladvokaten und Regulirungs-Commissionen, von denen einige es weit besser verstehen, Bauern und Gutsbesitzer gegen einander aufzureizen, während sie beiden die Taschen leeren, als Eintracht und Cultur zu befördern, was sie spottweise für ihren liberalen Zweck ausgeben. Seitdem hat indess die Grösse des Uebels selbst, wie die wahre Humanität höherer Behörden, und in höchster Instanz unseres nie genug zu preisenden Herrn und Königs Gnade, auch hierin bedeutende Abhülfe gegeben, und

---

*) Sie heissen jetzt Hintersassen, denn Unterthanen hat nur noch der Souverain, in Frankreich nicht einmal dieser mehr. Der Zeitgeist geht wahrlich in Siebenmeilenstiefeln.

ich will daher eilen, von so widriger, Gottlob zum Theil vergangener Prosa zu den harmloseren Schöpfungen der Phantasie zurückzukehren.

Es wird hier zugleich der passende Moment seyn, nunmehro auf das erste Capitel dieser Schrift wieder zurück zu kommen, wo ich der Grund-Idee erwähnte, die mich bei Anlegung des hiesigen Parks geleitet hat. Ich muss jedoch zuvörderst detailliren, was ich zu bearbeiten vorfand.

Die Gegend, welche mir zum Cannevas dienen sollte, bestand, wie schon angedeutet, nach allen Seiten hin aus unabsehbaren Föhren- und Fichtenwäldern, in deren Mitte, in hüglicher Gegend, die kleine Mediatstadt Muskau liegt. Sie zeichnet sich durch den ohne Ausnahme massiven Bau ihrer Häuser, durch mehrere ansehnliche Kirchen und Thürme und eine gewisse allgemeine Nettigkeit vor vielen ihres gleichen vortheilhaft aus, und lehnt sich malerisch an einen Bergabhang, bis an dessen Gipfel die Terrassen-Gärten der Bürger emporsteigen. Obst-Plantagen und kleine Lusthäuser machen diesen Anblick sehr freundlich. Auf dem weiten östlichen Berg-*plateau* über der Stadt, und unmittelbar an sie gränzend, erblickt man, unter Linden und Eichen versteckt, das Dorf *Berg* mit einer der ältesten Kirchenruinen in der Lausitz.

Weiterhin gegen Süden, am Ende des Städtchens, wird der Abhang schroffer, und beschreibt einen Halbkreis, wo er mit hohen Buchen, Eichen und einzelnem Schwarzholz bedeckt ist, und viele romantische Schluchten bildet. Hier liegt ein Alaunbergwerk mit ansehnlichen Gebäuden, Gradir- und andern Werken. Der Kamm der Hügelkette wendet sich hierauf wieder südlich, und erreicht seinen höchsten Punct bei einem alten Weinberge, wo man eine weite Aussicht auf den Lauf der Neisse, das Schlesische, Görlitzer und Bautzner Gebürge hat. Von hier an dachen sich die Hügel wieder abwärts und verlieren sich nach und nach im geschlossenen Walde.

Verfolgt man dagegen denselben Bergrücken vom andern Ende der Stadt aus, gegen Norden, so gelangt man an das steile bebuschte Ufer der Neisse, längs der eine Strasse hinführt, die sich von hier aus für das Auge mit dem Anblick einer Brücke und eines von Wald gekrönten Dorfes schliesst.

Es wird dem Leser leicht seyn, dieser Beschreibung auf dem Plane *tab: XI* (wo die Gegend dargestellt ist, wie sie war) zu folgen. Er wird ferner darauf ersehen, wie sich unmittelbar vor dem Städtchen, nach Osten hin, die Neiss-Aue ausbreitet, ein völlig ebnes Thal, welches in seiner ganzen Länge von dem Flusse durchströmt wird. Auf dieser Fläche liegt das alte und neue Schloss mit seinen Nebengebäuden, dem Theater, Stallungen u. s. w. nahe an der Stadt, und einige hundert Schritte entfernter ein ehemals herrschaftliches Vorwerk und andere Gebäude, jetzt nur noch eine alterthümliche Mühle, nebst dem Bauhofe und einigen Nebengebäuden, nach welchen sonst eine Strasse der Stadt beim Schlosse vorbeiführte.

Das Schloss selbst umgaben, jenseits der Gräben und Festungswerke, französische und Gemüse-Gärten, später mit einigen neueren pseudo-englischen Anlagen in der von mir angegebenen beliebten Manier unsres Vaterlandes versehen, zugleich aber auch einige ausgezeichnet schöne und weite Linden-Alleen, welche jedoch ein unvernünftiger Gärtner theilweise geköpft hatte, um ein daneben stehendes, schlecht angelegtes Orangeriehaus vor dem etwanigen Umbrechen so grosser Bäume zu schützen. Derselbe Unsinn hatte sich weiterhin wiederholt, wo zwischen Wiesen und Laubwald eine Fasanerie lag. Mehrere colossale Fichten waren nämlich dort entweder ganz vertilgt, oder ebenfalls ihrer Gipfel beraubt worden, unter dem Vorwande, dass der alte, halb blinde Fasanjäger die Raubvögel, die sich auf die Spitzen der Bäume zu setzen pflegten, so hoch nicht wohl herunterschiessen könne. Den übrigen Theil der Fläche nahmen traurig kahle Aecker ein, von denen die meisten den Städtern gehörten. Die Flussufer prangten indess überall mit einer Menge der schönsten Eichen und anderer hoch aufgeschossener Bäume.

Jenseit des Flusses, immer weiter nach Osten erhebt sich, nicht weit von seinen Ufern, abermals ein niedriger Bergrücken, der das zweite Plateau des Parks bildet, welches in einiger Entfernung nochmals von einer Hügelkette eingefasst wird, auf deren Gipfel sich eine dritte, noch weitere Fläche ausbreitet, und auf ihrer andern Seite, nur sehr allmählig, nach der Waldung zu abdacht. An dem Saume dieser liegt das Dorf Braunsdorf mit einem Vorwerk, zu dem eine schlecht gehaltene Lindenallee führte, deren langer Strich über die Gegend mehr störend als vortheilhaft wirkte, weshalb ich sie später grösstentheils versetzen liess, um damit den kahlsten Stellen der Höhen mehr Bedeutung zu geben*).

---

*) Als ein merkwürdiges Beispiel der Sorglosigkeit unsrer Vorfahren für Genuss und Behaglichkeit mag es dienen, wenn ich hier anführe, dass auf diesen Bergen, grade dem Schloss gegenüber, 50 Jahre lang die Scharfrichterei stand, deren Nähe sich, jedesmal wenn der Wind aus dem Morgen stand, auf das abscheulichste bemerkbar machte. Es hat mich mehrere Tausende gekostet, diesen ekelhaften Nachbar los zu werden.

Auf dem höchsten Puncte der letztgenannten Hügelkette geniesst man eine sehr schöne und weite Aussicht. Den Vordergrund bildet das Neissthal mit dem Städtchen, dessen aufsteigende Terrassengärten sich mit den Strohhütten des Dorfes Berg, die hier fast unmittelbar über die Stadt herab zu hängen scheinen, malerisch vereinigen. Südlich in den Schluchten rauchen Tag und Nacht die Alaunhütten und Töpferöfen, deren Feuersäulen mit eintretender Dämmerung allnächtlich die ganze Gegend erleuchten; weiter hin aber verliert sich das Auge, dem Laufe des Flusses folgend, in einer mit alten Eichen und andrem Laubholz reich besetzten Feldflur, bis der umschliessende Wald von neuem alles verschlingt, und nur den blauen Häuptern der Landskrone, Tafelfichte und Schneekoppe aus dem dunkelgrünen Meere hervorzutauchen erlaubt. Rechts endlich breiten sich an dem entgegengesetzten Ende der Neisse weite Wiesen aus, auch von hohen Bäumen beschattet, über die sich der mit Fichten bedeckte Berg der Glashütte von Wolfshayn, dem Landsitze des berühmten Juristen und Philosophen Grävell erhebt. Rückwärts gewandt sieht man wiederum nur Wellenlinien des dichtgeschlossenen, bis an den fernsten Horizont hinwogenden, schwarzen Waldes, den nichts mehr, als etwa die funkelnden Spitzen einiger von weitem daraus emporragenden Kirchthürme, unterbricht.

Auf diesem Puncte steht jetzt ein verfallener *Pavillon*, und befand sich in ganz alten Zeiten, der Sage nach, ein Schloss oder Wartthurm, von dem auch noch einige Rudera zertrümmerter Mauern und Keller übrig sind, wie man deren auch in dem nahen Fichtenwalde von Keula findet. Eine ziemlich seltsame Begebenheit verbreitete über diesen Gegenstand während des Krieges ein neues Licht, welches jedoch, wie ein Irrwisch, eben so schnell wieder verschwand. Es fand sich nämlich bei dem Bürgermeister der Stadt eines Tags ein russischer Stabsoffizier ein, der, von seinem schäumenden Kosakengaul abspringend, hastig einen der Gegend wohl kundigen Mann verlangte, um ihn bei gewissen Nachforschungen zu leiten, die, wie er sagte, von grosser Wichtigkeit für ihn wären und zu denen ihm nur wenig Zeit übrig bliebe. Man konnte unter den damaligen Umständen das Gesuch nicht wohl verweigern, gab ihm aber, etwas bestürzt über die unbekannten Absichten des Fremden, eine zuverlässige Person mit, welche man zu genauem Rapport dessen, was vorfallen würde, verpflichtete. Dieses Individuum ertheilte dann später folgende Auskunft. Der fremde Offizier begann seinen Begleiter sehr umständlich über alle hiesigen Verhältnisse auszufragen, und eröffnete ihm endlich, jedoch bei strenger Androhung des grössten Geheimnisses, dass er in der Absicht hier sey, einen bedeutenden Schatz zu heben, über dessen Daseyn und wahrscheinliche Lage er die genauesten Nachrichten mit sich führe. Er sey aus Moskau gebürtig, und seine slavischen Vorfahren hätten vor langen Jahren die Stadt Muskau, deren Namen mit dem von Moskau früher gleichlautend gewesen, und denselben slavischen Ursprung habe, besessen. Ihr Schloss habe im nahen Walde gestanden, und ein Wartthurm auf dem erwähnten hohen Hügel*). Er zeigte dem Manne hierauf einen halb vermoderten, aber noch immer gut zu unterscheidenden Plan der Hauptzüge der Gegend, und fand, nach seinen Notizen den Raum abschreitend, auch wirklich die bisher hier ganz unbekannten Ueberreste eines Kellers, und ohngefähr 40 Schritte weiter die eines verschütteten Brunnens auf, wo man sofort nachzugraben anfing, aber nichts als einige kleine Münzen entdecken konnte, die mit grünem Schimmel bedeckt und

---

*) Es ist auffallend genug, das die Angabe des slavischen Ursprungs mit einer alten schriftlichen Chronick der Stadt, in der sie *Moska* geschrieben wird, ziemlich übereinstimmt. Auch auf den alten Landcharten findet man die nämliche Benennung.

und deren Gepräge gänzlich ausgelöscht war. Als nach fortgesetzter Arbeit nichts weiter erschien, sandte der fremde Schatzgräber endlich seinen Gehülfen zurück, mit dem Bedeuten, dass er morgen mehr Leute hinzunehmen wolle. Er meldete sich jedoch am folgenden Tage nicht weiter, und als am dritten die hinzugezogene Person allein den Ort wieder betrat, fand sie die Erde noch weit tiefer umgewühlt, so dass ohne Zweifel seitdem ein neuer Versuch gemacht worden seyn musste. Die Resultate desselben, so wie der geheimnissvolle Offizier, blieben aber verschwunden, und alle Nachgrabungen, die ich selbst aus Neugierde einige Jahre später vornehmen liess, als ich bei meiner Zurückkunft aus der Campagne die erzählten Umstände erfuhr, blieben ebenfalls ohne Erfolg.

Diese Data sind nicht ganz ohne Beziehung auf die folgende Entwickelung meiner Pläne.

Nachdem ich mich also mit dem geschilderten Lokal und den Möglichkeiten der Ausführung meiner Gedanken hinlänglich bekannt gemacht hatte, beschloss ich, ausser den schon bestehenden Gärten, das ganze Flussgebiet mit seinen angränzenden Plateaus und Hügelreihen, Fasanerie, Feldflur, Vorwerk, Mühle, Alaunbergwerk u. s. w., von den letzten Schluchten des sich im Süden abdachenden Bergrückens an, bis zu den Dörfern Köbeln und Braunsdorf auf der Nordseite (alles zusammen nahe an 4000 Morgen Landes) zum Park auszudehnen, und durch Hinzunahme des, sich hinter der Stadt fortziehenden, Abhangs, nebst einem Theil des darauf liegenden Dorfes Berg, die Stadt selbst durch den Park so zu umschliessen, dass sie künftig mit ihrer Flur nur einen Theil desselben ausmachen solle. Da sie eine mir bisher unterthänige, und noch immer abhängige Mediatstadt ist, so gewann ihre Hinzuziehung zu dem projektirten Ganzen eine historische Bedeutung; denn die Hauptidee, welche ich der Fassung des ganzen Planes zum Grunde legte, war eben keine andere als die, ein sinniges Bild des Lebens unserer Familie, oder vaterländischer Aristokratie, wie sie sich eben hier vorzugsweise ausgebildet, auf eine solche Weise darzustellen, dass sich diese Idee im Gemüth des Beschauers, so zu sagen, von selbst entwickeln müsse. Hierzu war nur nöthig, dass das schon Gegebene benutzt, hervorgehoben und in demselben Sinne bereichert, der Lokalität und ihrer Geschichte aber nirgends Gewalt angethan würde. Manche Ultra-Liberale werden vielleicht über einen solchen Gedanken lächeln, aber jede Form menschlicher Ausbildung ist ehrenwerth, und eben weil die hier in Rede stehende sich vielleicht ihrem Ende naht, fängt sie wieder an ein allgemeines, poetisches und romantisches Interesse zu gewinnen, das man bis jetzt Fabriken, Maschinen und selbst Constitutionen noch schwer abgewinnen kann. Suum cuique. Euer ist jetzt das Geld und die Macht — lasst dem armen ausgedienten Adel seine Poesie, das Einzige, was ihm übrig bleibt. Ehrt das schwache Alter, Spartaner!

Der die ganze Gegend beherrschende Berg, dessen zertrümmerte Mauerüberreste, so wie die alten Legenden, seine frühere Bestimmung und die alte Ritterburg hinlänglich bezeichneten, wurde daher als Ausgangspunkt gewählt, und beschlossen, hier, in dem einfachen, für Gebäude dieser Art im Mittelalter herrschenden Geschmack, ohngefähr gleich den noch ziemlich wohl erhaltenen ältesten Burgen am Rhein, ein ähnliches Gebäude aufzuführen. Diesem muss allerdings die Kunst das Ansehen des Alters verleihen, es soll aber dennoch keine nutzlose Ruine, die neu aufgeführt immer der Spielerei zu nahe verwandt bleibt, und den Effect der Täuschung verfehlen muss, weil sie zuviel zumuthet, darstellen, sondern nur ein altes Schloss, das mit der Zeit andern Zwecken gedient, ein theilweise verändertes, oft reparirtes und fortwährend gebrauchtes Ganze, wie es auch noch mehrere andere dergleichen Burgen in unserer Provinz giebt. Vermöge seiner Lokalität, da es vom Thale aus gesehen zwar schroff auf der Höhe und am Saume des Waldes, auf der andern Seite aber auch nahe an dem weitesten Plateau, und daher passend für die Feldfluren liegt, kann es jetzt sehr zweckmässig zu einem Hauptvorwerk, zu Wirthschaftswohnungen und Pferdeställen dienen. Die sogenannte innere Burg aber mit dem einzelnen hohen Wartthurm, von dem nunmehro freilich kein missgestalteter Zwerg mehr nach fremden Feinden zu lugen braucht, soll zu einer herrschaftlichen Wohnung und der Thurm zur Feuerwacht benutzt werden, die bei den häufigen Waldbränden in unserer Gegend nur zu nöthig ist. Uebrigens könnte immer noch, fände man dies analoger und romantischer, auch ein moderner Seni sich daneben in ungestörter Einsamkeit mit der Astrologie beschäftigen, oder etwa ein Goldmacher, die keineswegs ausgestorben sind, sein Wesen treiben — ja selbst das bei allem Ritterthume so obligate Rüdengebell würde nicht fehlen, da der Zwinger für die Jagdhunde dorthin verlegt wird.

Doch, Scherz bei Seite, so sind wirklich Traditionen im Volke genug vorhanden, um der Fiktion eine historische Basis zu geben. Ausser dem schon früher Erzählten sagt die alte gedruckte Chronik der Stadt Folgendes, was ich nur in heutiges Deutsch übersetze, und mit wenigen neuern Anmerkungen begleite.

„Muskau oder Mosca, sonst Muzakow genannt, das heisst „Männerstadt“, war zu der „heidnischen Zeit der Sorben schon ein berühmter Wallfahrtsort, wo vier ihrer Göttertempel „in Eichenhainen standen. Hier wurde das Gnadenbild der alten Zeit, der Gott der Götter „Swantewit „das heilige Licht, das heilige Feuer,“ „verehrt. Die Orakel des ihm geweiheten Pferdes wurden dem Volke durch die Priester verkündigt, und noch sind die Opferplätze — der „eine ganz in der Nähe des Bades — deutlich „erkennbar. Ein auf der andern Seite der Stadt „gelegener grosser Todtenacker voll Urnen, deren man täglich noch ausgräbt, deutet auf einen von vielen Menschen oder doch sehr früh „und lange bewohnten Ort. Bei der Bekehrung „der Sorben durch Ludewig den Frommen bis „zu Hildewardt des III. Bischoffs von Meissen „Zeit — 1060 — rettete sich der Dienst der „alten Götter in diese früher fast undurchdringlichen Wälder, und erhielt sich in denselben „verborgen und heimlich mehrere Jahrhunderte „lang. Die Bildsäule des Gottes Zeutiber soll, „zwar beschädigt, hier noch in späterer Zeit „vorhanden gewesen seyn.“ (Ganz ähnlich den

Grabmälern in der Troas und auf der europäischen Landzunge den ganzen Hellespont hinauf bis bei Ganochoro und Heraclea, wo die letzten sind, stehen in dem hiesigen Neissethale hinauf und namentlich bei Buchwalde und Werdeck hohe grüne, mit uralten Eichen bewachsene Hügel, welche die Sorben-Wenden noch heut zu Tage „Kraalsroo“ oder Königsgraber nennen.)

„Der erste Graf zu Muskau war Theoricus, „dessen Tochter Juliane, Wittekind seinem Sohne „gleiches Namens zur Gemahlin gab. Von dem „Grafen wird gesagt, dass er in grossem Beruf „war, wie denn auch sein Name bis in diese „Zeit herabgehallt ist.

„Die Hungarn wurden nach ihrer grossen „Schlacht auf ihrem Rückzuge in diesem damals „waldigen Thale von dem ritterlichen Helden „Graf Siegfried von Ringelhain unter Beistand „des Grafen Bruno von Askanien erst völlig auf„gerieben. Die grosse Burgundische Chronik, „Doktor Hegemüllers Wappenbuch, gedruckt zu „München, und Doktor Seldens Ehrenschild ent„hält darüber fol. 133 einen Städtebrief für Mus„kau vom Kaiser Heinrich I.

„Markgraf Johann, Siegfrieds Sohn, erbaute „von seinem Antheil an der Beute das starke „und wohlverwahrte Schloss bei Muskau als „eine Land- oder Gränz-Veste, die selbst Kai-

„ser Heinrich III. und V. — 1109 — umsonst
„belagerten, denn die Markgrafen hatten es spä-
„terhin dem Herzog Vladislaus von Polen abge-
„treten, von welchem es der Herzog Boleslaus
„von Böhmen bekam. Hier war es auch, wo
„Vladislaus — der des Herzogs von Böhmen
„Tochter Michildam, mit welcher der Vater an-
„dere Absichten hegte, und sie ihm zur Gemah-
„lin zu geben ausgeschlagen — nachdem er die
„schöne Jungfrau aus dem Hradschin entführt,
„drei Jahre mit ihr die Tage der Wonne und
„Liebe lebte. Da rüstete sich Boleslaus, bela-
„gerte und bestürmte das Schloss von Muskau,
„und nahm es ein. An des Vaters Wehmuth
„und Rührung musste aber der harte Zorn
„schmelzen, als er zu seinen Füssen die gefan-
„gene Tochter und ihr holdes Knäblein erblickte.
„Er verzieh ihr auch alsbald, und Primislaus,
„dieser junge Prinz, ward ein nachmaliger Her-
„zog in Böhmen, und erzeigte, wie Abraham
„Horsmanns Chronik besagt, immerwährend sei-
„nem Geburtsort Muskau viele Freundschaft.
„Die Stadt, welche sich seit jener Zeit ge-
„bildet hatte, wurde vor der, in ihren Folgen
„so wichtigen, furchtbaren Schlacht der Tar-
„taren 1241 von denselben ganz verwüstet, so
„wie das alte feste Schloss, von dessen mächti-
„gen Thürmen nichts mehr, und von seinem

„Grunde kaum nur Spuren zu sehen sind. Die
„Stadt wurde an ihrem alten Orte wieder auf-
„gebaut, aber das neue Schloss jetzt unmittelbar
„an dieselbe. Es hatten Ritterspiele und soge-
„nannte Torniamina von fürstlichen Personen
„und andere Conventus hier öfters Statt. Vor
„der Reformation hatte Muskau eine Probstei.
„Diese Gegend erfuhr von jener Schlacht der
„Tartaren an, bis auf den letzten Befreiungs-
„krieg, was die Greuel der Verwüstung nur mit
„sich bringen können.

„Erst zerstörten die Hussiten hier gewalt-
„sam. Im 30jährigen Kriege verbrannte Tiefen-
„bach die sämmtlichen Dörfer um Muskau. Von
„den Kroaten wurde Stadt und Schloss geplün-
„dert. Wallenstein lag 1633 mehrere Tage in
„der Herrschaft mit der kaiserlichen Armee.
„Kurz nachher ward der Wald angezündet; er
„brannte 6 Wochen lang, und durch Verwahr-
„losung der Schweden brannte auch das neue
„Schloss aus, welches darauf schöner ausgebaut
„und ansehnlich vergrössert worden ist. Auch
„die Stadt brannte mehreremale ab, und wurde
„namentlich im Jahre 1766 gänzlich in Asche
„gelegt, verdankt aber diesem Unglück ein schö-
„neres und gleichartigeres Aeussere als andere
„Landstädte von gleichem Umfange.

So viel als Belege für die historische Beziehung der Burg, von deren Lage man, nicht mit Unwahrscheinlichkeit, annehmen mag, dass auf derselben Stelle einst Vladislaus reizende Tochter in Liebe und Furcht süssbange Tage verlebte, die wilden Ritter dann hier tobten, und Mord- und Brandfackel hier wüthete, bis der Zorn des strengen Vaters vor dem Anblick der Mutter und ihres Knäbleins in sanftern Regungen zerschmolz.

Wie indess Dichter oft das Ende ihrer Werke zuerst und den Anfang zuletzt ausführen, so habe auch ich die Erbauung dieser Burg bis zuletzt verschoben.

Im Fortgange der mit Wald bekränzten Hügelreihe soll, in der Entfernung einer halben Viertelstunde von der Burg, die Begräbniss-Capelle der Familie ihren Platz finden, zu der eine kühne Brücke in Spitzbogen führt. Diese Capelle oder Kirche, deren Bau unsere frommen Vorfahren immer allem andern vorausgehen liessen, wird daher aus einer gleich alten Zeit angenommen, und, ihrem Zweck wohl angemessen, im byzantinischen, besser romanischen, Baustyle gehalten werden. Weiterhin sieht man, ziemlich in gleicher Entfernung, an demselben Bergabhang einen roh aufgemauerten Vorsprung, in dem eine alte Linde aufgewachsen ist, und wo eine Jungfrau

Maria in der Mauerblende nach altkatholischer Art einen Ruhepunkt (Station) darbietet, von dem die religiöse Aussicht in jene Welt zugleich allegorisch, durch eine der schönsten irdischen Aussichten im Park auf die im schwachen Blau am Horizont verschwimmenden Berge, angedeutet wird *). Auf dem Plateau hinter diesen verschiednen Burggebäuden befindet sich, als noch zu ihnen gehörig, die Rennbahn, auf die ich später noch einmal zurückkommen werde.

Diese ganze lange Hügelkette, welche auf die beschriebene Weise dem Auge nur analoge Gegenstände vorführt, bildet nun auch die einzige westliche Hauptaussicht vom ältern, wie von dem jetzt bewohnten neuen Schlosse im Thal.

Denn nachdem dort am Flusse, unter dem Schutze der Feudalbesitzer, das Städtchen aufgebaut worden war, vermochten die im Laufe der Zeit friedlicher werdenden Sitten und grössere Gemächlichkeit vermuthlich auch die gestrengen Herren auf der Höhe, die unbequeme Burg zu verlassen, um ihren Wohnsitz in geselligere Umgebung zu versetzen, wenigstens

---

*) Diese Maria ist eine, vor nicht langer Zeit aufgefundene, aus versteinertem Holze gearbeitete sehr merkwürdige Statue. Man setzt ihr Alter bis in das 13te oder 14te Jahrhundert hinauf.

wurde faktisch im 14ten Jahrhundert das sogenannte alte Schloss, jetzt als Amthaus für die standesherrlichen Behörden dienend, dort unten erbaut. Diesem ist sein charakteristisches Ansehn sorgfältig gelassen, seine Giebel, bunten alten Wappen u. s. w. nur restaurirt, und noch die Statüe des, aus den Nibelungen bekannten, Ahnherrn unsrer Familie, Rüdigers von Bechlarn hinzuzufügen bestimmt worden*).

---

*) Es sind zwar, was ich doch beiläufig hier erwähnen will, in einigen genealogischen Werken Zweifel gegen diese Abstammung unsrer Familie erhoben worden, ist sie aber auch bis jetzt noch nicht evident historisch erwiesen, so machen sie doch einige beglaubigte Abschriften von uralten Original-Dokumenten, welche letztere leider in einem grossen Brande zu *Schedlau*, Anfang des 16. Jahrhunderts, verloren gingen, so wie die Identität des Namens (da noch im 15. Jahrhundert unsre Familie sich Pechlarn schrieb) und endlich die Gleichheit des Wappens, wie das Grabmal *Pellegrinus*, Bischoffs von *Passau*, eines Nachkommen Rüdigers, aus dem 9. *Sec:* beweist, wo man ebenfalls in 4 Feldern die zertheilten Glieder eines Adlers, wie in unserm heutigen Wappen sieht, höchst wahrscheinlich. Die ehemals reichsunmittelbare Branche meiner Familie, die Grafen Pückler Limpurg auf Farrenbach sollen darüber ebenfalls interessante Notizen besitzen, zu deren Bekanntmachung ich sie gern hier auffordern möchte; denn wer mag uns verdenken, hohen Werth darauf zu setzen mit dem unsterblichen Heldengedichte der Deutschen durch unsere Vorfahren in so romantischer Beziehung zu stehen, wenn wir auch nur die Wahrscheinlichkeit auf unserer Seite hätten.

Da der freie Platz vor jenem Gebäude zugleich als *point de vue* einer Strasse der Stadt dient, und den Haupteingang des Parks, von dieser aus, bildet, so wird die Reiter-Statue des alten Magiaren dort ihre beste Aufstellung finden.

In einer spätern Epoche erbauten meine Vorfahren, nur hundert Schritt von dem ersten, und durch Festungswerke und Gräben mit ihm verbunden, ein viel ansehnlicheres, ihrem vergrösserten Besitz und neuem höheren Range angemessenes Schloss (sie waren nämlich damals eben in den Reichsgrafenstand erhoben worden) das ein italienischer Baumeister aufführte, so wie in gleicher Entfernung auf der andern Seite ein sogenanntes Garten-*palais*, das in neuerer Zeit zu einem Theater benutzt, und zwar zur Hälfte vergrössert, aber auch höchst geschmacklos dadurch verunstaltet wurde.

Man kann aus dem Plane ersehen, wie ich jetzt die alten Gräben durch einen hineingeleiteten Canal des Neissstromes in einen See und Fluss verwandelt habe, welcher letztere drei Seiten des neuen Schlosses umspült und es dadurch vom älteren und dem Theater trennt. Meinem Plane gemäss, dem mein genialer Freund Schinkel durch sein Talent gewiss die reizendste Form gegeben hat, soll nun in Zukunft das alte

Schloss mit dem neuen durch eine hohe Bogenbrücke, und das Theater auf der andern Seite durch eine Gallerie, welche mit kürzeren Bogen über das Wasser führt, verbunden, und so das Ganze zu einer noch würdigeren Residenz, in einer Ausdehnung von mehr als 500 Schritt Länge, erhoben werden.

Indem wir uns jetzt wieder auf einige Augenblicke in die vergangenen Jahrhunderte zurückdenken, verfolgen wir dort den Gang steigender Industrie und Bildung, die dem Edelmann bald nicht mehr vergönnte, ein bloss Geniessender und nach Gelegenheit Andern das Ihrige Raubender zu bleiben, sondern ihn nun selbst ebenfalls zum industriell Erwerbenden umschuf. In Folge dessen entstehen daher zuerst am Flusse ökonomische, auf den Debit im Städtchen berechnete Gebäude, Mühle, Brau- und Brennereien u. s. w., die noch den alterthümlichen, unregelmässigen Styl mit Giebeln, Vorsprüngen und kleinen Fenstern zeigen. Später wurde auch der Schoos der Erde durchwühlt, und das Alaun-Bergwerk, welches in seiner Architektur schon einen weniger alten, fabrikartigen Charakter trägt, gegründet. Ein Weinberg beschliesst den Cyklus dieser älteren Anlagen, dessen Produkt jedoch nicht anzupreisen ist. Es scheint, dass entweder unsere Vorfahren mit sehr schlechtem Wein fürlieb nahmen. oder das Clima wärmer war als jetzt, denn wer sollte z. B. heut zu Tage glauben, dass Berlins Fluren, dermalen in Hinsicht auf Getränke nur durch Weissbier berühmt, sonst, wie uns der Berliner Calender berichtet, ein Weinland waren!

In der neusten Zeit endlich. wo die Verschmelzung der Interessen durch allgemeinere Civilisation immer mächtiger wird, (und hier erst fängt *mein* schwacher Wirkungskreis an) fühlte man in unsern, bisher von der Cultur so sehr vernachlässigten Gegenden, endlich auch das Bedürfniss der Kunst und des Schönen. Es lag also der Gedanke nahe, das Vergangene gleichsam in *einem* zusammengefassten Bilde wieder zu reflektiren, wodurch Alles, was einst da war, neu hervorgehoben, möglichst seinem Zweck entsprechend verbessert, anmuthiger gemacht und mit Neuem verbunden, in ein *geregeltes Ganze* vereinigt werden sollte. Als neue Zugabe benutzte man unter andern auch die, zwar schon lange bekannte, aber nie Früchte bringende, Entdeckung mineralischer Wässer, die unfern des Bergwerks entspringen, wie eines höchst wirksamen Moors in den nahen Thälern, wo starkhaltige Schwefelquellen vielleicht schon in der Urwelt verschüttete und seit Jahrtausenden in Staub aufgelöste Urwälder durchrieseln. Vermöge einer mit allem Nöthigen reichlich versehenen Badeanstalt suchte man hier auch dem leidenden Theile der Menschheit eine bleibende Wohlthat zu erzeigen.

Ausserdem wurden noch mehrere andre neue Anlagen, theils im Gebiet des Schlosses, theils anderwärts hinzugefügt, namentlich eine Wachsbleiche, Fischerhütte, und einige Colonieen ländlicher Häuser in der Nähe des Dorfes Köbeln*), beim Alaunwerk und auf der Braunsdorfer Feldflur, jede als ein Ganzes gruppirt, und durchgängig zu unentgeldlich ertheilten Wohnungen für Gartenarbeiter, Bergleute und Bedürftige bestimmt; ferner ein Observatorium und weitläuftige *Cottage ornée* „das englische Haus“ genannt, die zu einem sonntäglichen Belustigungsort für Stadt und Umgegend dient. Als Schlussstein des Ganzen ward, zum Andenken eines Werks, das mit so unsäglichen Schwierigkeiten zu kämpfen hatte, projektirt, auf einem isolirten Hügel im Mittelpunkt des Parks und am Ufer des Flusses, einen Tempel, der Beharrlichkeit gewidmet, zu errichten, auf dessen ausführlichere Erwähnung ich fernerhin verweise.

Dies ist denn in der Hauptsache die Aufgabe, welche ich mir stellte. Wie ich sie gelöst, muss ich, so weit die Ausführung beendigt ist, und diese Schrift das Uebrige auseinandersetzt, der Beurtheilung der Kenner überlassen; harmlos, wohlmeinend und nicht ohne einiges künstlerische Bestreben war wenigstens die Absicht.

---

*) Auf alten gezeichneten Charten: Gobelin.

Der Muskauer Park kann demnach jetzt in folgende Hauptbezirke eingetheilt werden, welche zugleich die verschiedenen Zeitepochen ziemlich richtig bezeichnen.

I. Das Burggebiet jenseit der Neisse.
  Dazu gehört
  A. das Burggebäude mit seiner Umgebung,
  B. die Begräbniss - Capelle,
  C. die Rennbahn,
  D. die Stuterei,
  E. das Vorwerk mit der Schäferei.
II. Die Stadt und ihr Weichbild.
III. Das Schlossgebiet. Dieses zerfällt in
  A. das alte Schloss, Mühle, Wirthschaftsgebäude u. s. w.
  B. das neue Schloss mit seinen, es umgebenden *pleasureground*,
  C. die Orangerie und Gärten,
  D. der Gasthof,
  E. die Fasanerie,
  F. die Fischerhütte mit ihren Umgebungen,
  G. der Tempel.
IV. Der Weinberg.

V. Das Bergwerk mit seiner Colonie.
VI. Das Bad.
VII. Das Observatorium.
VIII. Das Dorf: hierzu gehört
  A. das englische Haus,
  B. die Colonie Gobelin.

Um nun zur näheren Beschreibung dieser Parthieen überzugehen, wird es am zweckmässigsten seyn, demselben Wege zu folgen, den ein Fremder bei der Lokalbesichtigung einzuschlagen haben würde, wobei ich nur bitte, den Plan *tab: B.* zur Hand zu nehmen, auf dem vier Pfeile von rother, schwarzer, blauer und gelber Farbe die Fäden der Ariadne vertreten mögen.

Ich muss jedoch vorher noch bemerken, dass ausser der Eintheilung, die ich so eben aufgestellt, und die ich „die ästhetische" nennen möchte, der Lokalität, Bequemlichkeit und leichtern Uebersicht wegen, für die Bewirthschaftung sowohl als Besichtigung des Parks, noch eine andere generellere Eintheilung angenommen wurde. Nach dieser zerfällt das Ganze nur in drei Theile, von denen jeder seine besondere, durch die Oertlichkeit bedingte, Befriedigung hat, nämlich in den Schlosspark, den Park des Bades und den äussern Park. Jeder von diesen bietet hinreichenden Raum und Stoff zu einer Spazierfahrt. Den ersten begränzt theilweise ein hoher Holzzaun, der nie sichtbar wird, mit breiter Bepflanzung, theilweise die Neisse; den zweiten ebenfalls zur Hälfte, nach der Stadt zu, ein ähnlicher Zaun, dann tiefe Gräben und breite Schleedornfelder. Den dritten durchaus Gräben mit Akazien- Dorn- und Gleditschien - Hecken von einer Ruthe Breite, welche Menschen und Thieren ganz unzugänglich bleiben, und selbst mit dem schlechtesten Boden fürlieb nehmen. Die vielen Hasen in unsrer Gegend thun diesen Hölzern zwar bei harten Wintern bedeutenden Schaden, da sie aber ohnedem der Dichtigkeit wegen alle drei Jahre theilweis abgehauen werden müssen, so ist das Uebel selten von Bedeutung.

Ich nehme an, dass man vom Schlosse ausgeht, und zuerst eine Fusspromenade nach den Blumengärten und einen Theil des *pleasure-ground* unternimmt, zu welchem die Fahrwege nicht führen.

Dem rothen Pfeil folgend, wird man zuvörderst auf der breiten Treppe des Schlosshofes (*a.*, auf dem Grundplan *C* und *B**) eine Aufstellung von Orangerie und Blumen mit leichten Bögen sehen, über die sich, aus grossen Vasen emporsteigend, Passionsblumen ranken. Zwischen den Bögen sind freihängende Stäbe angebracht, auf denen sich farbige Papageien schaukeln, ohne die Gesellschaft durch zu grosse Nähe incommodiren zu können. Die Orangerie bildet einen schattigen und duftenden Gang auf der Terrasse, und dehnt sich rund um den Schlosshof aus, mit Blumenstellagen umgeben, in denen Nischen angebracht sind, die gelegentlich als Salon dienen und abgegrenzte Aussichten nach dem Park gewähren. Die Terrasse hängt zugleich mit den eigentlichen Gesellschaftszimmern durch Glasthüren zusammen.

---

*) Ich habe, zur bessern Orientirung des Lesers, einen Theil der Gärten, für den Bereich dieser Fusspromenade, in

Auf der entgegengesetzten Seite dieser Zimmer, nach Süden, ist ein, längs des Schlossflügels fortlaufendes, kaltes Haus projektirt, (*b.*) dessen Fenster im Sommer abgenommen werden, das jedoch zu allen Jahreszeiten einen grünen Laub- und Blumengang bildet, in welchen man aus den Stuben, unmittelbar unter den Fenstern, durch dort angebrachte, vergoldete Gitteröffnungen hinabsieht, auf zwei Treppen an den Seiten aber hinunter gelangen kann.

---

grösserem Massstabe copiren, und mit denselben Zeichen versehen lassen. S. *tab. C.*

Vor diesem Gewächshause beginnt der erste Blumengarten, welchen, unter den gegenüberliegenden Bergen sich ausbreitend, der *Lucie*-See begränzt.

Er umgiebt das ganze Quarré des Schlosses, indem er unter der Rampe eine Communikation hat, wo ein *tunnel*, mit goldfarbenem Schwefelkies und blauen Schlacken gemauert, angebracht wurde.

Bei Anlegung dieser Gärten habe ich mich ganz freier Laune überlassen, und Regelmässiges mit Unregelmässigem ohne Scheu verbunden, hoffe jedoch nichts desto weniger die Harmonie des Ganzen nicht zerstört zu haben. Auf dem Grundplan mag sich freilich der Fächer; das in einen Stern gefasste *H*; das, dem Brustschilde des jüdischen Oberpriesters ähnliche, Viereck; das Füllhorn; die colossale Blume durch verschiedene Beete gebildet; ein *S* unter Rosen und Vergissmeinnicht; die Pfauenfedern u. s. w. etwas sonderbar ausnehmen; in der Wirklichkeit ist dennoch der Effect ziemlich reich und originell, auch nicht heterogener, als etwa der Bazar in der Stube einer eleganten Dame zu seyn pflegt. Die Skizze auf *tab: XII* giebt einen Theil der Ansicht dieser Partieen vom Thurmbalcon aus gesehen. Man wird dort auch zwei Büsten vor einer Blumenglorie bemerken. Es sind die zweier Frauen, welche mir von allen, die ich auf meiner Lebensreise angetroffen, als die lieblichsten erschienen*).

Der etwas höher gelegene Platz unter drei alten Linden, (c) von allen mit der reichsten Fülle von Blumenglanz umgeben, ist auch der Hauptpunkt des Blumengartens, von wo sich eine freie Aussicht auf den See, den angränzenden *pleasureground*, und die gegenüberliegenden Terrassengärten der Stadt, mit dem Dorfe Berg in der Höhe, ausbreitet. Das Wasser bespült unmittelbar den Fuss der steilen Steinwand, auf der sich oben hinlänglicher Raum für eine ziemlich grosse Gesellschaft befindet. Abends wird dieser Platz durch bunte Laternen erleuchtet.

Weiterhin ist das Rosary, eine Rosette aus Monatsrosen und Buchsbaum gebildet, und mit Granatbäumen umkränzt, die sich dem erwähnten kalten Hause anschliessen, in welchem eine geräumige Nische, mit Blumenstellagen umgeben, als ein anderer gesellschaftlicher Platz benutzt werden kann. Hier gestattet das, ihn

---

*) Da Anerkennung der Schönheit keine Beleidigung ist, und in ihrem Reiche auch Rang und Geburt verschwinden, so will ich sie den Neugierigen nennen. Die Eine ist die Gräfin Alopäus, die andere die Gräfin *Rossi*.

auf allen Seiten umschliessende, Gebüsch keinen weitern Fernblick als auf den Wasserspiegel allein, unter dem Dache grossblätteriger Platanen. S. *tab: XIII.* Seitwärts dieser Partie liegt der Tulpenbaum-Salon, unter dessen Schatten der Nelkenflor aufgestellt wird. Eine Steintreppe führt hier nach dem Wasser hinab zu einigen leichten Gondeln, mit denen die Liebhaber des, jetzt so modern werdenden, Ruderns, den See befahren können, ohne auf dem friedlichen Becken Sturm und Schiffbruch besorgen zu dürfen.

Den Weg weiter verfolgend, betritt man am Thurm einen offnen Vorsprung. Eine Laube von Jasmin und Rosen ist unter dem obern *Balcon* an das Spalier des Thurmes gelehnt. Aus ihr übersieht man den See wieder in einer andern Direktion, und zwar in seiner grössten Länge, wo zwei Brücken und ein Wasserfall als vorzüglichstes *point de vue* dienen. Von hier setzt man den Spaziergang eine Zeit lang wieder im Gebüsche fort, kömmt an einen geschmückten Platz mit dem Buchstaben *S*, einem Vogelhause, ferner einer Blumenpartie die ein Bündel colossaler Pfauenfedern nachahmt, dann an Stellagen mit Warmhauspflanzen vorbei, bis man den erwähnten *tunnel* (*d.*) erreicht. Eine Fontaine giebt dort bei heissen Sommertagen erfrischende Kühlung und gewährt ein stilles einsames Plätzchen, wo man bequem, wie die Phrase heisst: seinen Gedanken Audienz geben, oder, prosaischer gestimmt, Siesta halten kann, wozu ein weiches Moosbett und nie unterbrochne Dämmerung einladet.

Man gestatte mir hier ebenfalls einen Abschnitt zu machen, und bei dieser Gelegenheit noch ein paar Worte über Blumen-Pflanzungen und Folge einzuschalten.

Ich habe leider in dem Neissthale mit einem ziemlich ungünstigen Clima zu kämpfen, und darf daher auf halbharte Sträucher, wie z. B. einen Theil der *Cytisus-*, *Calicantus-*, *Cercis-*, *Amygdalus-*, *Hybiscus*-Arten, Hydrangien, *Rhododendron*, Cometonia u. s. w. nicht ohne sorgfältige Bedeckung rechnen, weil sie zu häufig erfrieren; die noch weichern aber, wie *Liquidamber*, Magnolien, Azalien, ja selbst *prunus lusitanica* (in England so hart), *Pyrus japonica*, *Arbutus Viburnum*, *Ilex*-Arten, einige Andromeden u. s. w. müssen fast jeden Winter durch portative Häuser geschützt werden. Ich gebe daher auch den schön blühenden unter den härtern Sträuchern, wenn sie auch weit gemeiner sind, mehrentheils den Vorzug, da man überhaupt, so viel wie möglich, sich enthalten muss, die Natur zu sehr und zu oft zwingen zu wollen. Denn auch ein ganz gewöhnlicher, üppig blühender rother Dorn z. B., oder Loniceren-strauch u. s. w. nimmt sich gewiss besser aus, als ein kümmerndes und exotisches Gewächs, das in angemessenerem Clima vielleicht die höchste Pracht entfaltet haben würde. Uebrigens lasse ich die Hauptausschmückung ohnedem mehr durch Topfpflanzen bewerkstelligen, die durch bleibende Vorrichtungen so aufgestellt werden dass sie den Rasen nicht verderben noch die Töpfe und Kübel, in denen sie stehen, auf unzierliche Weise sichtbar werden lassen. Z. B.: Hinter einer halbrunden Bank, die ganz mit Oleander umgeben ist, wurde ein offner Canal gemauert, in dem die Oleander in langen Kästen von gleicher runder Form eingelassen werden. Da sie sich bis zum Grunde behängen, scheinen sie aus der Erde gewachsen zu seyn. Einzelne Granat- oder andere Bäume werden mit dazu genau angepassten zierlichen Stellagen umfasst, und diese mit Blumentöpfen von einem Dessein so besetzt, dass vom Kübel des Baums nichts mehr zu sehen ist, und nur seine Krone in der Mitte hervorragt. Soll ein Stamm aber, einzeln stehend, sichtbar bleiben, so wird der Kübel ebenfalls in einen gemauerten Trichter eingelassen, den ein Korbrand verbirgt, und auf dem Kübel die Erde mit, in grünem Moos verborgenen, Blumentöpfen mit niedrigen Blumen besetzt u. s. w. Müssen im Spätherbst diese warmen Pflanzen wieder weggenommen werden, so ersetzt man sie durch härtere Sachen, oder durch Körbe mit Blumen in Töpfen, die auch etwas Frost nicht fürchten, wie Astern u. s. w. Die gemauerten Oeffnungen in der Erde müssen so weit seyn, dass noch überall hinlänglich Luft an die Kübel streichen kann, und die Kübel auch zum Theil nur halb tief eingesetzt werden.

Ich habe schon gesagt, dass im Allgemeinen Massen zusammenhängender Farben dem Gemisch vielartiger vorgezogen werden sollten. Was aber die Blumenfolge betrifft, so will ich, um nicht zu weitläuftig zu werden, nur das Beispiel angeben, wie der erwähnte Fächer (*e.*) und der Stern mit dem *H* (*f.*), das gewürfelte Viereck (*g.*) (im blauen Blumengarten) und das Füllhorn (*h.*) bei mir behandelt werden.

Der Fächer *e.* tritt zuerst in Blüthe mit gelbem *Crocus.* Dann wird er mit Sommerlevkoyen dergestalt bepflanzt, dass sie über das Ganze ringförmige Streifen von verschiedenen Farben bilden, mit einem dunkeln Mittelpunkt, aus dem die Nüancen sich nach der Peripherie abstufen *).

---

*) Es versteht sich von selbst, dass der Gärtner mit der Anzucht der Blumen auf die Zeit der Auspflanzung gehörige Rücksicht nimmt.

Dasselbe wird zuletzt mit *Aster chinensis* bewirkt, die bis in den Herbst hinein blüht, wo der Aufenthalt auf dem Lande ohnedies gewöhnlich bei uns sein Ende zu erreichen pflegt. In der Regel bleiben dann nur noch die Jagdliebhaber zurück, welche nach keinen andern Blumen, als etwa höchstens denen verlangen, welche der Hase liefert. Die zwei runden Körbe neben dem Fächer werden zuerst mit gefülltem dunklen Goldlack, und später mit *Lobelia cardinalis* bepflanzt.

Der dem Fächer gegenüber liegende Stern (*f.*) beginnt mit gefüllten Tulpen. Nach diesen werden hochrothe Pelagonien aus Töpfen eingepflanzt, die ebenfalls bis in den Herbst aushalten. Auch diese Figur umgeben vier Körbe, die mit bunt untereinander gemischten hochfarbigen einfachen Tulpen anfangen, zur zweiten Flor aber zwei mit *Elychrisum bracteatum* von *Verbena Aubletia* umgeben, zwei mit *Heliotropium peruvianum* blühen. Das Quadrat *g.* (im blauen Blumengarten) fängt mit gefüllten Hynzinthen an, die in den verschiedenen Abtheilungen mit vier Farben schattirt, und so dicht als möglich gepflanzt werden. Hierauf folgen, auf andere Art vertheilt, drei Farben von *Gomphrena globosa.* *h.* das Füllhorn erhält einen gelben Knopf, welcher das ganze Jahr hindurch mit Blumen von *Mimulus guttatus*, die in verschiedenen Epochen angezogen werden müssen, um bis im Spätherbst auszudauern, gebildet wird. Die übrigen Abtheilungen desselben colorirt man in andern Farben durch *Silene bipartita*, *Viola grandiflora* und *Lobelia ericoides*. Da aber, wo sich das Füllhorn mit einer grossen Blumenmasse ausschüttet, wird diese den ganzen Sommer über durch in Moos eingelassene Blumentöpfe mit Blumen aller Farben bunt durch einander hergestellt, auch einige Kürbisse hineingepflanzt, um die Contoure der Ausschüttung desto unbestimmter zu machen*).

Alle Figuren dieser complicirten Art werden in der Regel mit Buchsbaum eingefasst, um ihre Form deutlich und fest zu zeichnen, was Blumeneinfassungen niemals so genau zu thun im Stande sind. Bei einzelnen Beeten aber von regelmässiger einfacher Form, als Rundele, Ovale, Vierecke, benutze ich, wenn kein Korbrand dafür gewählt wird, alle hierzu tauglichen niedern Blumen als Einfassung — nie aber darf man eine solche bei unregelmässig gezogenen Schrubs anwenden, die dadurch ein zu steifes, dem Zweck entgegenstrebendes Ansehen erhalten würden.

---

*) Man kann bei geringerer Menge von Ausschmückungen dieser Art, die Blumenfolge der gegebnen Exempel noch besser und reicher einrichten. Ich gebe sie nur als einen Anhalt, wie man ohngefähr zu verfahren habe.

Für die rankenden Pflanzen werden verschiedenartige Gestelle von starkem Eisendraht verfertigt, die an sich schon einen recht zierlichen Gegenstand bilden, und den Pflanzen erlauben, sich nach allen Seiten voll zu behängen. In England findet man sie in allen Formen stets vorräthig und sehr sauber fabrikmässig gearbeitet, bald als Thore, Bögen, Schirme, durchbrochne Säulen oder kleine Obelisken u. s. w., bei uns muss man sie durch geschickte Schlosser nach der Zeichnung ausführen lassen. Sehr schön nimmt sich unter andern die an einem Schirme gezogene *Glycine sinensis* aus, wenn ihre dicken blauen Trauben sich durch das Drahtgeflecht drängen. S. *tab: XIV.* 1, und den Bogen 2, als Eingangsverzierung mit *Cobaea scandens* bepflanzt, nebst der vergoldeten Glorie 3., an der verschiedene Clematisarten emporklimmen, oder den blauen Korb mit vergoldeten Spitzen (4.) mit rother *Bignonia radicans* bekränzt. 5 ist ein Blumenkorb, dessen Rand durch Blätter von gebranntem Thon gebildet wird. Die Blätter sind unten mit langen Spitzen versehen, die sie in der Erde festhalten, und werden auf diese Art mit leichter Mühe einzeln eingesenkt und wieder abgenommen. Es ist eine wohlfeile, dauerhafte und zugleich schöne, sehr in die Augen fallende Einfassung.

Wir kehren jetzt, mit gütiger Erlaubniss des Lesers, dessen Geduld ich nicht zu früh zu ermüden bitte, zu unserm weitern Spaziergang zurück, und ersteigen die Treppe (*i.*), welche uns auf die grosse Schlossrampe führt, bei der wir uns einen Augenblick verweilen müssen. Man sieht auf dem Plane, dass in der Mitte eine 40 Fuss breite Treppe aus der Rampe hervortritt, welche auf funfzehn Granitstufen nach dem Rasen des *bowling green* vor dem Schlosse hinabführt. Vor der Treppe sind vier Blumenteppiche und etwas weiterhin als Ruhepunkt eine colossale Ariadne, liegend auf ihrem Piedestal, angebracht, mit Rosenbäumen umgeben, die sich an goldnen Stäben emporranken. Ueber diesem geschmückten Vordergrund erblickt man in der Ferne die Berge mit dem Burggebiet. Den Fluss sieht man hier nicht, da er durch seine Dämme verborgen ist, der Abwechselung wegen auch hier keine Wasseransicht gewünscht wurde, weil das Schloss von den übrigen drei Seiten schon solche darbietet. Der Mittelgrund entfaltet also statt dessen nur eine weite grüne Fläche, die bis an den eisernen Zaun, welcher den *pleasureground* vom Parke trennt, als Uebergang, noch durch blühende Sträucher und einige wenige

Blumenmassen verziert ist, dann aber nur Wiesen, von Schafen und Kühen beweidet, und hohe Baumgruppen zeigt, unter deren Laubgewölben die Berge und die sie krönenden Gebäude scheinbar noch in tiefere Ferne zurücktreten, als es in der Wirklichkeit der Fall ist. Den zweiten Mittelgrund bildet die Hügelreihe jenseits des Flusses mit ihrer Bergebne und verschiednen darauf zerstreuten grossen Buschpartieen. Diese Aussicht, welche früher durch eine hohe Lindenallee, die ich durchbrechen liess, gänzlich verdeckt wurde, ist bereits auf *tab: II* dem Leser bekannt geworden. Die Durchbrechung der Allee ward von mir mit so grosser Vorsicht unternommen, dass ich den jüngern *Repton* blos deshalb von England kommen liess, um seinen Rath über diesen Hauptpunkt zu vernehmen. Herr *Aday Repton* ist jedoch mehr Architekt als Gartenkünstler, und ausser, dass er mich in dem gefassten Plane durch seine Autorität bestärkte, muss ich gestehen, dass er mir (zum Theil schon aus den von mir pag. 18 angegebenen Gründen) nur wenig nutzen konnte. Uebrigens muss ich seiner Bereitwilligkeit, ja ich möchte sagen Herzlichkeit, mit der er, ganz gegen englische Gewohnheit, mein Steckenpferd mit mir bestieg, die grössten Lobeserhebungen machen. — Ein sehr gut rekommandirter englischer Gärtner, den ich ebenfalls verschrieben hatte, zeigte sich im Technischen sehr brauchbar, in Geschmackssachen aber zu sehr im Gewohnten befangen, sobald man ihn nur einen Augenblick sich selbst überliess. Unter andern konnte ich ihm nie begreiflich machen, dass Gruppen nicht stets mehr oder weniger *en quinquonce* gepflanzt zu werden brauchten. Er versicherte, in England halte man diese Form für die beste (worin er ziemlich die Wahrheit sagte) und blieb dabei. Da überdem der Mangel an hinreichender Kenntniss unsrer Sprache immer bei solchen Leuten ein grosser Uebelstand bleibt, so sah ich mich bald genöthigt, ihn wieder zurückzusenden, was ich erwähne, um Andere von gleichen Missgriffen abzuhalten.

Weit bessere Dienste leistete mir dagegen die unermüdete Sorgfalt und das geschickte Eingehen in meine Pläne, von Seiten meines deutschen Obergärtners *Rehder*, einem Mitgliede des Preussischen Gartenvereins. Gewiss trug dieser nicht wenig zur Ueberwindung so vielfacher Schwierigkeiten bei, unter denen das ungünstige Klima Norddeutschlands obenan steht, welches, namentlich in unsrer kalten Gegend, dem Gärtner wahrlich einen schweren Stand bereitet.

Ich bemerke dieses besonders aus dem Grunde, weil so viele Gärtner durch ihren, den lieben Deutschen der mittlern Classen ganz besonders anhängenden, Eigendünkel, oft die besten Instruktionen vereiteln. Je besser sie ihr Fach erlernt haben, und daher im Technischen ihren Herrn natürlich übersehen, je leichter bilden sie sich ein, dies auch in ästhetischer Hinsicht zu thun, und verderben alles, indem sie alles besser machen wollen, statt durch ihre Wissenschaft nur mit Eifer das Gelingen fremder Kunstideen zu unterstützen und vorzubereiten. Ein verständiger, ausdauernder und zugleich geschickter, praktischer Mann in dieser Hinsicht ist daher gar nicht so leicht anzutreffen, als man vielleicht glaubt, und es wird gut seyn, wenn in unsern neuen Gärtnerschulen auf diese Art der Ausbildung besondere Rücksicht genommen wird. Junge Leute, die gleich vom Anfang an zu viel seyn wollen, und sich zu viel einbilden, sind nicht zu brauchen; ja, halb im Ernst, halb im Scherz möchte ich sagen: ein Gärtner nach meinem Geschmack muss mehr von der Natur des guten Wagners als des unruhigen Faust an sich haben, und sehr wenig auf dieser Welt verfluchen, am allerwenigsten aber die Geduld und besonders den Gehorsam.

Die Treppe, bei der wir zuletzt stehen blieben, ist ebenfalls nach Schinkels Zeichnung ausgeführt. Beide Seiten der Rampe, die sich von der Treppe aus in 10 Fuss langen Absätzen herabsenken, sind mit *Orangerie* besetzt, und zwar in der Art, dass zwischen jedem Baum noch eine eiserne Säule, in einer Laterne endigend, am Ende der Steinstufen eingelassen ist. Einzelne *festons* verbinden diese Säulen, und geben zugleich den Bäumen den in ihrer exponirten Stellung sehr nöthigen Halt. Bei Festlichkeiten dienen sie überdem noch dazu, bunte Lampen an dieselben aufzureihen, die im Laube der Orangen eine sehr liebliche Wirkung thun. Eiserne Ketten trennen die Bäume vom Wege. Tafel *XV* giebt die Ansicht der Rampe und des Schlosses vom *bowling green* aus gesehen.

Die Rampe links herabsteigend, kommen wir nun in ein Gebüsch, wo ein geschmücktes Thor in den zweiten Blumengarten, von ganz verschiednem Charakter, führt. Er wird zur Unterscheidung vom andern „der blaue Garten“ genannt, weil er von stahlblauen Hellebarden und Ketten eingeschlossen, und alle Körbe, Brücken, Bänke u. s. w. darin (hier durchgängig von Eisen) himmelblau und weiss gemalt sind.

Der neu gegrabene Neissarm fliesst durch die Mitte dieser Anlage, die auf der einen Seite von einem dichten Gehölz, auf der andern von einer hohen Lindenallee begränzt wird, zwischen deren Aesten nur einige schmale Durchsichten menagirt sind, um dem Charakter der Heimlichkeit und Abgeschlossenheit, der hier vorzüglich bezweckt wird, nicht zu nahe zu treten. Die frühere Aussicht auf das Burggebiet ist hier ganz verborgen, man gewahrt dagegen die Fortsetzung derselben Hügelkette, die mit einem weiten Walde bedeckt ist, aus dem als Hauptpuncte einige uralte Rieseneichen auf den höchsten Spitzen der Berge einzeln hervorragen.

Nicht weit vom Eingang steht auf erhöhtem Terrain eine Blumenumgebne Bank (*k.*), welche zwischen einigen Lindenästen die Aussicht auf jenen Hügel in der Mitte der Landschaft eröffnet, der den Tempel der Beharrlichkeit noch erwartet. Sein Gipfel ist einstweilen blos durch eine Terrasse und Pavillon gekrönt.

Seitwärts unter der erwähnten Bank befindet sich eine sehr dichte und schattige Lindenlaube am Wasser (*l.*), wo eine kleine Fähre stationirt ist, zur schnellern Communikation mit der gegenüber liegenden Allee. Eine bunt schimmernde Laterne von eigenthümlicher Construktion, welche die Mitte einer durchbrochnen runden eisernen Bank bildet, deutet diesen Punct Abends bis in weite Ferne an.

Hinter der Laube führt der Weg durch einen Drahtbogen der angeführten Art in den dritten Garten, der Herrengarten getauft, am Flusse fort, welcher letztere zugleich als Gränze desselben auf dieser Seite dient. Man gelangt bald darauf an einen Tempelartigen luftigen Ruhesitz (*m*), dessen dünne eiserne Säulen verschiedenen Clematisarten zur Stütze dienen. Die Aussicht zwischen ihnen eröffnet sich hier nach Westen und Norden. In der ersten Richtung sieht man die Stadt und ein herrschaftliches Vorwerk auf der Höhe, in letzterer verfolgt man die Krümmungen des Flusses im Wiesenthal, und erblickt mehrfach variirte, bisher noch nicht sichtbar gewordne Waldpartieen an seinen Ufern. S. *tab: XVI.* Seitwärts steht auf dem Rasen unter Blumen ein anderer Ruhesitz aus umgekehrten Stämmen geformt, deren Wurzeln ihre Kronen bilden. Das Geflechte dieser ist mit Clematis, Moosen, Blumentöpfen reich verziert, und gewährt einen originellen, von dem Gewöhnlichen sehr abweichenden Anblick. Der letzte Ruhepunkt ist unter vier Eichen bei einem Wasserfall (*n.*), wo sich der Fluss über eine glatte Wand von Quadersteinen in vollem, durch keinen Gegenstand unterbrochnen, Fall herabstürzt. Von hier kehrt man durch mannichfaltige *Schrubberies* und Blumenpartieen, mit allerlei verschiednen Ausschmückungen gepaart, über den Rasenteppich, und in einer dem Ausgang seitwärts liegenden Richtung, nach dem Schlosse zurück. Da man hier bei den Ställen, der Reitbahn und dem Theater (*o.*) vorbeikömmt, so kann der, welchen diese Gegenstände interessiren, seinen Spaziergang mit deren Besichtigung beendigen.

Die übrigen zahlreichen Fusspromenaden, sowohl im geschlossnen *pleasureground*, als dem freien Park, muss ich, um nicht zu weitschweifig zu werden, übergehn, und setze daher sofort den geneigten Leser in den Gartenwagen (eine sogenannte *Ligne*, auf der mehrere Personen neben einander Platz haben und sich nach allen Seiten frei umsehen können) um die

Erste Spazierfahrt

zu unternehmen. Da sie vom Schlosse beginnt, so kann man bei dieser nicht mehr der historischen Eintheilung, die ich früher dem Parke gegeben, folgen, sondern wird die zweite wählen müssen, die mehr Freiheit darbietet und, da der erste Anblick schon ein geregeltes Bild des Ganzen in dem Beschauer zurückgelassen hat, ihm nunmehr hauptsächlich den Genuss angenehmer Abwechselung verschaffen soll. Wer jedoch ganz systematisch verfahren wollte, könnte auch den Park, besonders mit Hülfe der Fusswege, ganz in derselben Folge besehen, die jene Eintheilung nach der Grundidee festsetzt.

Also vom Schlosse beginnend, besuchen wir zuvörderst (nach Anweisung des schwarzen Pfeils) die Orangeriehäuser (*p.* auf dem Grundplan *B.*). Man sehe für dieses ganze Etablissement den speziellen Grundriss auf Plan *D.* Aus dem Salon in der Mitte des ersten Orangeriehauses (1.) blickt man über einen grossen Blumenkorb mit Rhododendron hinweg, in eine gegen tausend Schritt lange Allee hundertjähriger Linden, im Winter wird ausserdem noch auf beiden Seiten des Salons die Aussicht auf zwei Orangeriealleen geöffnet, die sich mit warmen Palmenhäusern schliessen sollen. Von hier geht man durch (2.) ein Blumenhaus in Form einer Gallerie in die Treibhäuser. Aus dieser Gallerie sieht man links in den Wintergarten (3.) und rechts auf eine, selbst im Winter, nicht reizlose Landschaft, die vom *Lucie*-See, der Stadt und den hinter ihr aufsteigenden Bergen gebildet wird. Man betritt nun die Treibhäuser (4.), vor welchen sich eine mit Spaliermauern umfasste Abtheilung für die Blumenschule (5.) und seitwärts der grosse Küchengarten (6.) nebst dem Treibebeetraume (7.), dem Gartenhof (8.), der Wohnung des Garteninspectors, und dem zweiten Orangeriehause (9.) befinden (10.) so wie (11.) die verborgnen Plätze, wo Alles aufbewahrt wird, was, obgleich nützlich und nothwendig, doch dem Auge keinen angenehmen Anblick gewährt. Alle Schuppen, Remisen u. s. w. sind hier angebracht, und ausserdem noch ein grosser Raum (12.) am Ende des Gartens, neben den Ställen der Gartenpferde, der allein für die Composthaufen bestimmt ist. Diese Einrichtung erlaubt es, den Gemüsegarten selbst stets reinlich und elegant zu halten, und seine Mauern zu sonnigen Spaziergängen zu benutzen. Nach der Besichtigung dieser Gegenstände verlässt man, kurz hinter dem Hause, den *pleasureground*, und fährt, durch einen Hain einzeln auf dem Rasen gruppirter Bäume, der grossen Wiesenfläche zu, die sich zwischen dem Schloss und der Neisse ausbreitet, und verschiedene Aussichten, auf die Schlossregion sowohl, als die entgegengesetzte Hügelkette eröffnet. Die vortheilhaftesten Punkte sind immer durch einfache steinerne Bänke an der Strasse markirt.

Nach Verlauf einiger Zeit gelangt man in eine Waldpartie am Fluss, cotoyirt diesen eine Weile, passirt beim Austritt aus dem Walde, auf einer rüstiken Steinbrücke mit einem rohen Steinwehr, den neugegrabnen Neissarm unweit seiner Ausmündung in den Hauptstrom, und ersteigt dann, sich wieder rückwärts wendend, das westliche Coteau des Neissthals.

Hier oben angelangt (*q*. Grundplan *B*.) erblickt man unter sich, an einen Eichenhain gelehnt, einen See von bedeutendem Umfang mit einigen belaubten Inseln, und einer grossartigen Waldansicht auf die Berge im Hintergrunde. Seitwärts in der Tiefe liegt auf hervorspringender Landzunge eine Fischerhütte, um welche alle Arten von aufgestellten Netzen und andern Utensilien zum Fischfang, jederzeit die Freunde dieses Vergnügens zu einer reichlichen Ernte einladen. Neben sich sieht man, theilweise durch Gebüsch verborgen, die im ländlichen Styl gehaltne Anlage einer Wachsbleiche, mit einem Wachterhause und einer Eisgrube verbunden. Von hier führt für diejenigen, welche lange Fusspromenaden lieben, ein schmaler Pfad in dichtem Gebüsch, dem schroffen Neissufer entlang, nach einem bequemen Flussbade, einem Ruhesitz auf der Höhe mit verschiedenen pittoresken Aussichten auf die bewaldeten Flussufer, und dann weiter bis zu der ohngefähr eine halbe Stunde entfernten Köbler Neissbrücke, an der Gränze des Parks (*r*.), von wo man auf der andern Seite des Flusses über das englische Haus, oder einen andern beliebigen Punct, auf einsamen und schattigen Fusswegen zum Schlosse zurück gelangen kann.

Wir verfolgen indess die eingeschlagene Fahrstrasse, und erreichen, nach Zurücklegung einer kurzen Distanz, eine uns noch neue Seite des *pleasureground*, an dessen Eingang eine bunte *Gloriette* nach Herrn Geheimen Rath Schinkels Zeichnung von ihrem Blüthenhügel in das Thal hinabschaut (*s.*). Sie ist nach der Strasse zu geschlossen, bietet aber, gegen das Innere des Parks gerichtet, vier verschiedene Bogenöffnungen, deren jede ein andres Gemälde gleichsam in einen Rahmen fasst. Das erste links ist das S. 51 erwähnte Bild, welches ich dort als Beispiel anführte, wie Einheit oft durch Vielheit (NB. gleichartige) zu gewinnen sey. S. *tab: XVII.* Das zweite umfasst einen weiten Wiesengrund, mit hohen Bäumen gruppirt, die Neisse mit ihren Abhängen in der Mitte, und mit Laubholz bedeckte Berge dahinter, ohne weitere Unterbrechung irgend eines Gebäudes. *tab: XVIII.* Die dritte Oeffnung zeigt in der Entfernung einer kleinen Viertel-Stunde das Schloss, frei und scheinbar auf seinem See ruhend, seitwärts einen Theil der Stadt mit der deutschen Kirche über die Bäume ragend, und in weiter Entfernung am Horizont das Dorf Lucknitz (*t.*) an schwarzbewaldete Hügel gelehnt. S. *tab: XIX.* Die letzte Oeffnung endlich umschliesst die alte katholische Kirchenruine (*u.*) des Dorfes Berg, von zwei hohen Linden schirmend eingefasst.

Man fährt jetzt wieder innerhalb des *pleasureground* — den überall ein eiserner Gitterzaun vom Parke trennt, um sowohl das weidende Vieh abzuhalten, als auch die Gränze, welche Kunst und Natur hier trennen soll, recht sichtbar anzudeuten — unter einer Sammlung fremder Hölzer und Sträucher eine Zeit lang auf der Anhöhe fort, senkt sich dann allmählig ins Thal hinab, erreicht eine vortheilhafte Nahansicht des Schlosses auf seiner Westseite, wendet sich dann links zum alten Schlosse, passirt dessen Platz mit der Reiterstatue des Nibelungen-Helden, und gelangt, sich jähling östlich wendend, zu einer Brücke, von der man auf der einen Seite beide Schlösser sich im Wasser spiegeln sieht, *tab: XX*, auf der andern einen Wasserfall (*v.*) erblickt, der von colossalen Granitsteinen, die man in der hiesigen Gegend häufig findet, geformt ist. Er ward auf die schon angedeutete Weise angelegt, so dass er zwar keineswegs gewachsene Felsen vorstellen soll, welche die hiesige Natur nicht liefert, aber doch so aussehen, als habe die Fluth bei einer Ueberschwemmung die Steine hierher gerollt, und Widerstand findend, sie grade an dieser Stelle mehr als gewöhnlich angehäuft. Es sind daher mehrere Blöcke schon vor, und eben so viel nach dem Falle noch einzeln im Wasser sichtbar, um die nöthige Ungezwungenheit hervorzubringen, die Seiten aber üppig mit herabhängenden Busch- und Wasserpflanzen garnirt, auch zwischen den Steinen selbst Staudengewächse und Blumentöpfe, in Moos gepackt, so vertheilt, dass sie aus dem Gestein zu wachsen scheinen, und den Effect des Ganzen dadurch reicher und natürlicher machen. Eine Ansicht desselben ist bereits früher gegeben.

Hinter dem Wasserfall verlässt man den *pleasureground*, und setzt seinen Weg im Wiesengrunde des Parks, längs des Flussarmes hinauf, bis an die Schleusse fort, wo der gegrabne Arm aus dem Hauptstrome abgeleitet ist. Dort ist ein Wehr erbaut, um die Menge des Wassers, welches man in den neu gegrabenen Kanal hineinlassen will, stets in seiner Gewalt zu haben. Neben dem Wehre führt eine Brücke nach dem jenseitigen Ufer des Flusses. Von hier steigt die Strasse sanft das erste östliche, zur Rechten der Neisse gelegene Coteau im Walde hinan, bis zu dem Fasaneriegebäude (*w.*), das noch nicht vollendet ist. Ich habe es in einem eigenthümlichen Charakter projektirt, nach dem Modell eines türkischen Landhauses, das ich der Güte des Herrn Rittmeister von *Moliere* verdanke, der es während der russisch-türkischen Campagne copirt hat. Es soll mit bunt glacirten Ziegeln gedeckt, und ausser der nöthigen Wohnung für den Fasanjäger und seine Familie, noch mit einem herrschaftlichen Salon versehen werden, der von dem Uebrigen ganz abgeschieden ist. Man tritt aus diesem auf eine Terrasse (*x.*) wo man, unter einigen Akazien hinabschauend, die ganze Fasanerie unter sich ausgebreitet sieht, über derselben aber durch eine breite Baumschlucht den Fluss, die Postbrücke auf der Landstrasse nach Sorau, das Bad und die Alaunberge mit den Gradirwerken in der Ferne erblickt. S. *tab: XXI.* Eine Fusspromenade in der eingezäunten Fasanerie ist nicht ohne Interesse, da Gold- Silber- und bunte Fasanen hier gehalten werden, und sich ausserdem an dem grünen Platze unterhalb eine kleine Menagerie befindet, mit einem Pavillon in der Mitte, wo man mit Bequemlichkeit dem Füttern der Fasanen beiwohnen, und dort auf den Ruf des Jägers im Nu Hunderte von Vögeln herbeifliegen sehen kann, die sich mit drolliger Emsigkeit um die gestreuten Waizenkörner streiten, ohne des Menschen Gegenwart dabei zu fürchten.

Ich habe diese letztere Partie, welche auf dem Kupfer nicht sichtbar ist, fast ganz mit Nadelholz zu formiren gesucht, um ihr auch im Winter einigen Reiz zu geben, und die bunten Farben der Vögel besser ressortiren zu lassen.

Mit der Fasanerie verbunden, jedoch ausser ihrer Zaunbegränzung, ist jenseits des Fahrwegs eine kleine Meierei für Schweizerkühe, welche der Bequemlichkeit wegen zum Schlossbedarf hier in der Nähe gehalten werden, erbaut. Ohnweit davon führt eine hohe Kettenbrücke über eine tiefe Schlucht von 80 Fuss Breite, und eröffnet plötzlich auf der andern Seite unter einer alten Eiche die weite Aussicht auf das nordwestliche Neissthal. Im Vordergrunde ist auf dem Vorsprung des Hügels die *dairy* (*y.*) nach englischer Art eingerichtet, um in möglichst kühlem und elegantem Lokal frische Milchspeisen aller Art aufzubewahren und daselbst geniessen zu können, eine Erfrischung, der man jetzt überdem, nach der langen Promenade, als wünschenswerth entgegen sehen kann.

Da Manche vielleicht keine genaue Vorstellung von einer *dairy* haben, so will ich mit kurzen Worten eine solche beschreiben. Es ist ein einfacher Pavillon mit einem Wasserbecken in der Mitte, auf dem die Milchschüsseln schwimmen. Rund umher findet man Stühle und Tische zum Gebrauch. Die Fenster sind gewöhnlich mit buntem Glase geschmückt, und auf Consolen stehen verschiedene Milchsorten in chinesischen und Porcellain-Schüsseln, mit zierlicher Symmetrie geordnet. Einige Beete wohlriechender, aber unscheinbarer Blumen, wie Veilchen, Reseda u. s. w. umgeben die *dairy* von aussen.

Der nächste Gegenstand, welcher bei fortgesetzter Fahrt unsere Aufmerksamkeit anspricht, ist der Tempel der Beharrlichkeit (z.), zu welchem auch von der *dairy* aus ein besonderer einsamer Fusspfad in so dichten Buchengebüschen führt, dass sie der Sonne nur eben Raum genug geben, mit ihrem glänzenden Schein die grünen Blätterdome zu vergolden. Ein Bergbach rieselt durch dieses Gehölz, und theilt sich an einer wilden Brücke von Eichenästen, am verstecktesten Plätzchen des Gebüsches, in mehrere kleine Wasserfälle, welche ebenfalls durch herbeigeschaffte sehr grosse Steine bewerkstelligt wurden. Viele dieser kleinen Fusssteige im Park habe ich nach Damen benannt, welche sie einweihten, und die Inschrift auf einem Stein am Anfang des Wegs zeigt diese Namen an, was zugleicher Zeit zu besserer Orientirung der Spaziergänger dient.

Man mag auf dem Fahr- oder Fusswege zum Tempel gelangen, so wird man ihn von dieser Seite doch nicht eher gewahr werden, als bis man unmittelbar davor steht. Ein Eichenwäldchen verbirgt ihn bis dahin gänzlich, und die Wege sind zum Behufe dieser Ueberraschung geführt. Erst wenn man ihn betritt, entfaltet sich die Aussicht zwischen seinen freistehenden Pfeilern von schlesischem Marmor, die auf eine Basis von Granit gestellt sind, und von einem vergoldeten Eisendach überwölbt werden, das ein Adler mit ausgebreiteten Flügeln krönt *). Von dem Ruhesitz an seiner Rückwand erblickt man ein weit umfassendes Bild, das rechts durch den Lauf des Flusses, wie er nach und nach im Walde verschwindet, vorn durch das Schloss in seiner ganzen Fronte mit der geschmückten Rampe, und links durch die Mühle, dem Wehre und seinem schäumenden fernhin brausenden Wasserfall mannichfaltig zusammengesetzt wird. S. *tab: XXII.*

Der Tempel selbst soll mit nichts andrem geziert werden, als mit einer freistehenden Bronzebüste in der Mitte. Ich habe die unsres Königs Friedrich Wilhelm III. dazu bestimmt, eines Monarchen, werth in jeder Hinsicht unsrer Zeit als ein Muster der Beharrlichkeit vorzuleuchten, welcher Eigenschaft dieser Tempel gewidmet ist. Ein Füllhorn, von oben sich herabsenkend, ergiesst symbolisch seine Schätze über Ihn, Abends aber erleuchtet es als Glorie das von uns Allen so innig geliebte Haupt mit seinen Strahlen. S. *tab: XXIII.* Ein regelmässiger Blumengarten, von einem eisernen Staket geschützt, schliesst sich unmittelbar an die Stufen an, nicht ohne Beziehung — denn Beharrlichkeit im Guten und Verständigen bettet immer zuletzt unser Leben sicher auf Blumen, erblühten sie auch nur von innen heraus.

---

*) Nur zur Verhütung jeden Missverständnisses wiederhole ich hier nochmals, dass, um den Faden der Erzählung nicht alle Augenblicke zu unterbrechen, viel blos Projektirtes als schon vorhanden in die Beschreibung aufgenommen werden musste.

Ueber eine zweite Schluchtbrücke, der ich den Namen Prinzenbrücke gegeben*), führt man von nun an ohne alle Fernsichten im Walde fort, zuerst auf der Höhe, dann sich senkend unter einem von Aesten mit der Borke construirten Eichensteg, s. *tab: XXV*, dem Flusse zu, dem man eine Zeit lang zur Seite bleibt, durchschneidet hierauf eine weite Wiese, die Erlwiese genannt und dem Erlkönig geweiht, (früher ein bodenloser Sumpf,) ersteigt dann die Höhe von neuem und sieht dort, bei der letzten Wendung des Wegs, das englische Haus (*a a*) vor sich liegen, welches im Gegensatz mit der Tempel-Scene nur den Charakter heiterer Ländlichkeit und Geselligkeit darbietet. Eine *Cottage* im Vordergrunde, mit Rosen und wildem Wein umzogen, enthält einige für die Herrschaft reservirte Zimmer. Links im Schatten zeigt sich

---

*) Der Grund dieser Benennung war der Wunsch, eins der freudigsten Ereignisse in unsrer Gegend in möglichst langem sichtlichen Andenken zu erhalten. Ich spreche von der Anwesenheit unsres erlauchten Kronprinzen und seiner hohen Gemahlin in Muskau. Als ich das Glück hatte Ihre Königliche Hoheiten im Park zu begleiten, machte der Kronprinz, ein höchst erleuchteter Kenner, die sehr richtige Bemerkung, dass eine Brücke am Ende einer wasserlosen Schlucht darüber hingeführt, sich nie recht gut ausnähme, und daher mehr verborgen, als gezeigt werden müsse.

Ich hatte diesen Uebelstand selbst gefühlt, wusste ihn aber nicht abzuändern, da der Weg, anderer Gründe wegen, nicht füglich zu verlegen war. Ihre Königliche Hohheit gaben mir hierauf den Rath, die ganze Seitenansicht der aus Holz construirten Brücke mit einer Treillage aus jungen Eichenstangen in Bogenform zu überziehen und mit wildem Wein beranken zu lassen, unter dem man dann, wie unter einer natürlichen Laube, die Schlucht in der Vertiefung erblicken würde.

Dieser gnädigst ertheilte Rath ward ausgeführt, und der Effect verbesserte nicht nur auf das vollständigste den Uebelstand, sondern liess an seine Stelle noch eine wesentliche Verschönerung treten. S. *tab: XXIV.*

durch die Zweige eine bedeckte Kegelbahn; ein Rasenplatz, mit drei laubenartigen Ruhesitzen daneben, versammelt die Gesellschaften, welche hier die Natur geniessen und sich im Freien erfrischen wollen. In der mittelsten Laube sind Wandspiegel angebracht, welche die hübschesten Puncte der Landschaft in der Nähe reproduziren.

Eine zweite sich anlehnende *Cottage* dient dem Kaffeewirth zur Wohnung, und gewährt den Gästen Platz bei unfreundlicher Witterung. Auf der andern Seite sieht man einen Pavillon, der einen kleinen Tanzsaal und zwei Spielzimmer enthält. Weiterhin ist eine Vogelstange und Scheibe für Büchsenschützen angebracht, nebst einem Etablissement zum Pistolenschiessen, in der Art, wie es in Paris bei *Lepage*, in Pyrmont und andern Orten eingerichtet ist.

Auf einem Hügel gegenüber steht im Gebüsch ein isolirter Salon, aus rohen Stämmen und Rinde aufgeführt, der ebenfalls für die Herrschaft reservirt ist, und von dem man das ganze Tableau der sich unten belustigenden Menge übersehen kann, ohne mit ihr in nähere Berühruung zu kommen als man eben wünscht. Das Dorf Köbeln, an der Grenze des Parks, breitet sich mit seiner ganzen Feldflur hinter diesem belebten Vorgrunde aus, und bleibt im Einklang mit dem Charakter des Ganzen. In der Mitte des Dorfs wurde ein Glockenthürmchen errichtet, um täglich bei Annäherung der Dämmerung den Abend einläuten zu lassen. Mit Vergnügen können dann die Liebhaber der Idylle die Hirten ihre Heerden über den Plan nach Hause treiben, und die Arbeiter nach vollbrachtem Tagewerk singend dem erwünschten Klange zueilen sehen.

Der ganze Bezirk dieser Partie, mit einigen Spaziergängen in den Gebüschen, die im Frühjahr von Nachtigallen wimmeln, ist mit Gitterwerk von rohen Aesten eingezäunt, und als *pleasureground*, jedoch in einer weniger sorgfältigen Nüance, behandelt. S. *tab: XXVI* die Ansicht, und *tab: XXVII* die Aussicht.

Vom englischen Hause aus führt der Weg den wir jetzt verfolgen, sanft und ansteigend, nach und nach auf die höchste Hügelkette hinan. Zuerst mit Aussichten auf die Colonie Gobelin (*b b*) und die weiten, sie umgebenden Feldfluren, später sich im Walde verlierend, wo er nur hie und da eine schmale Durchsicht nach dem Riesengebürge öffnet, und immer mehr einen ernstern und stillern Charakter annimmt, bis man auf dem Burggebiet den Vorsprung erreicht, wo ein einsames Bild der Mutter Gottes, dieses süssesten und mildesten aller Embleme der Christus-Religion, aufgestellt ist (*c c*), und später die Terrasse, wohin die Begräbnisscapelle bestimmt ist (*d d*). S. *tab: XXVIII.* nach einer Zeichnung Schinkels.

Acht Fenster aus der alten Stadtkirche zu Boppart am Rhein, die ich auf einer frühern Reise zu erlangen so glücklich war, und die, wie gute Kenner glauben, von denselben Künstlern herrühren, welchen wir die Malereien des Cöllner Doms verdanken, sollen diese Kirche zieren, und eine Kreuzigung von Hemskerk den Altar.

Da in mehreren meiner Dörfer, und selbst in der Stadt, katholische Einwohner leben, die keine eigne Kirche haben, und also nicht so oft als wünschenswerth die ihnen zwei Meilen entfernte Messe besuchen können; so ist es zugleich meine Absicht, diese Capelle ihrem Gottesdienst einzuräumen, obgleich der Hauptzweck derselben immer der bleibt, der Familie der Besitzer von Muskau zum Begräbnissort zu dienen, ein *Memento mori*, dessen täglicher Anblick in der Hauptansicht vom Schlosse, wenn gleich in angenehmer und erleichternder Ferne (wie uns der Tod ja auch im Leben gewöhnlich nur zu erscheinen pflegt) gern gewählt wurde, da er bei dem Denkenden nie entmuthigende Gefühle erwecken kann, oder wenigstens sollte.

Man sieht auf dem Kupfer, dass neben der Capelle ein Küsterhaus mit seinem Gärtchen, und vor ihr ein geräumiger Hof angebracht sind. Den letztern umgeben dichte, zu Berceaux verschnittene Lindengänge, welche nach zwei hier lebenden, dem Publikum wohlbekannten Männern und mir werthen Freunden, benannt worden sind, dem Philosophen Grävell und dem Dichter Leopold Schefer. Nie kann die Religion schöner begleitet seyn, als durch Poesie und Philosophie, ja die ächte besteht eben aus der innigen Verschmelzung beider. — Es wird also nur ein passender Schmuck seyn, wenn ich diese den Kirchhof umschliessenden Gänge, welche ich meinen Freunden gewidmet, auch mit den Statuen jener zwei Himmelsschwestern, der Poesie und Philosophie, zu zieren beabsichtige, während der Tempel selbst dem Resultat der Vereinigung beider sein Daseyn verdankt. An einem so inhaltschweren Orte als dieser ist, glaubte ich mir auch eine Inschrift erlauben zu dürfen, die seine Bedeutung anzeigt, und habe meinem eignen Glauben und der Bestimmung dieser Kirche gemäss, folgende gewählt:

Liebenden zum Angedenken
Ruht hier nur ein Kleid des Geistes,
Der in jenen ew'gen Reichen
Weiter wandelnd und verwandelt,
Immer schaffend, immer werdend,
Endlos bildend und gebildet,
Göttlich mit dem Gotte lebt.

Den Vorhof betretend, bemerkt man, an die Mauer gelehnt, einen uralten hier gefundnen Altar, von den Emblemen Zeutibers und Svantewits Rosse umgeben, die hier gleichsam die Stelle des Drachen vertreten, den zu der Menschheit Heil der christliche Engel besiegte. In die Kirche selbst eingehend, erblickt man am Ende derselben vor sich den erwähnten Hochaltar mit einem in Holz geschnitzten, bunt gemalten und vergoldeten Altar, schön und gemüthlich von einem alten Meister gearbeitet, seitwärts zwei kleinere Kapellen, zu dem Familienbegräbniss bestimmt. In der Mitte der Kirche steht rechts die Kanzel, welche, in Nachahmung einer alten Kirche in Schlesien, nach folgendem Plane gebaut werden soll. Moses mit den Gesetztafeln, und der jüdische Hohepriester mit dem zum Opfer geschmückten Sündenbock sind, als Wurzel unsrer Religion, am Fusse in natürlicher Grösse angebracht. Aus ihrer Mitte erhebt sich ein Stamm, den eine leichte durchbrochne Wendeltreppe umgiebt, und der sich oben in eine colossale Lilie entfaltet, welche die Kanzel bildet. Aus den Blättern der Lilie schauen die drei Genien: Glaube, Liebe und Hoffnung hervor, und den Baldachin darüber krönt der Engel des Gerichts, mit der Wage des Guten und Bösen in seiner Rechten. An dem der Kanzel gegenüber stehenden Pfeiler ist in *Haut-relief* das goldne Kalb mit den es umtanzenden Israeliten abgebildet, als stets vor Augen stehende Warnung gegen die grösste Versuchung des Menschengeschlechts: dem Mammon sich nicht hinzugeben. Hinter dem Hochaltar führt eine verhangene Pforte durch einen kurzen Corridor in einen düstern Tempel, an dessen Ende eine Nische sichtbar wird, in der, von oben und beiden Seiten hell beleuchtet, der Apoll von Belvedere steht.

Ich hoffe, die Vernünftigen werden es mir nicht als eine Unfrömmigkeit auslegen, dass ich den Tempel des Apollo und seines heitern Cultus mit dem christlichen in so nahe Berührung bringen will, denn da es mir hier besonders um eine Versinnlichung der allgemeinen Idee der Religion zu thun war, so fand ich es gerade zweckmässig, ihre erhabenste Blüthe: die christliche Kirche — auf der einen Seite mit einem Anklang aus dem rohen Heidenthum, als ersten Anfangs, wie auf der andern mit dem eines der veredeltsten, wenn gleich immer noch sinnlich irdischen Gottesdienstes, den der Götter Griechenlands, zu umgeben. Alle Religionen aber haben etwas Göttliches, und Gott hat sie ja auch alle geduldet, duldet so viele auch heute noch. Warum sollte man ihr Andenken gänzlich verwerfen, kennt man gleich jetzt das Bessere. Nicht als Gegenstände der religiösen Verehrung, nur als Andeutung der historischen Uebergänge finden sie hier ihren Platz.

Eine Viertelstunde Wegs von der Capelle gelangt man, über eine 120 Fuss breite und 40 Fuss hohe Schlucht, die mit Schwarzholz bewachsen und durch eine Steinbrücke von 5 Spitzbogen verbunden ist, zu der Burg (*e e*). Die Aussicht von hier habe ich bereits im Anfang dieser Abtheilung, pag. 173. beschrieben. In Erwartung der Ausführung der projektirten Gebäude steht hier ebenfalls nur ein Ruhesitz, rund umher von gemischtem Walde umgeben, so dass man eine Treppe ersteigen muss, um den Blick ins Freie zu gewinnen. Auch die Gestaltung dieses Burgplans verdanke ich meinem hochverehrten Freunde Schinkel, ohne dessen unerschöpflichem Talent und eben so unerschöpflicher Gefälligkeit ich vielleicht nie zu einer genügenden Vollendung meiner Ideen hätte gelangen können.

Es ist wahrlich kein geringes Glück für uns, einen solchen Mann zu besitzen, dessen wohlthätiges Wirken für unser Vaterland demohngeachtet kaum noch in seiner ganzen Ausdehnung gehörig gewürdigt werden möchte. Wie oft habe ich den Engländern, bei den ungeheuern Summen, die sie täglich für die Kunst, fast ohne Erfolg, verschwenden, gewünscht, dass ein ihm gleicher Geist ihren so guten Willen und ihr so vieles Geld durch sein Genie befruchten möchte! Welche Schätze hat nur Herr *Nash* in dieser Hinsicht verschwendet, und was würde Schinkel damit geschaffen haben!

Es bleibt aber auch hier zu Lande Einiges zu bedauren übrig.

Schinkels Name ist berühmt genug geworden, und wird es täglich mehr. Dennoch sind Entfernteren fast nur seine architektonischen Leistungen bekannt, weit weniger die bewundernswürdige Universalität seines Genies, jene urkünstlerische Kraft, die in jedem Zweige der Kunst gleich vollständig zu Hause ist, mit unbeschreiblichem Reichthum eben so die ungefügen Steinmassen zu den herrlichsten architektonischen Monumenten belebt, als auch der Skulptur die edelsten, mannichfaltigsten Vorbilder schöpferisch erfindet, und wunderbar ergreifende Gemälde mit eigner kunstfertiger Hand auf die Leinwand zaubert.

Es ist über eine der merkwürdigsten Compositionen dieser letztern Art, Bilder, wie sie, meinem Gefühl nach, vielleicht seit Raphaels Zeiten dem Genius nicht wieder offenbart wurden, dass ich mich hier einige Worte zu sagen gedrungen fühle, die, wenn sie auch der übrigen Tendenz dieses Buchs (das sich nicht so hoch versteigt) eigentlich fremd sind, doch vielleicht in anderem Bezuge nicht ganz unzweckmässig und Manchem nicht unwillkommen seyn möchten.

Ich will nämlich von jenen grandiosen und tiefen Dichtungen reden, bestimmt die Säulenhalle des Museums in Berlin zu zieren, welche die höchste Aufmerksamkeit und den höchsten Enthusiasmus aller Künstler unsres Vaterlandes erregt haben, und deren Ausführung im Grossen leider aus unbekannten Gründen bis jetzt noch verzögert wurde. Wir dürfen indess mit Zuversicht hoffen, dass die Munificenz unsres Königs, dem die heimischen Künste schon so unendlich viel verdanken, weil er für lange Jahrhunderte seinem Volke Grosses zu sehen bereitet hat, auch dem gebildetsten Theile desselben eine so reiche Quelle der Belehrung und des Genusses nicht für immer vorenthalten wird. Einige Frömmler, die sich, wahrscheinlich des für sie so günstigen Contrastes wegen, Friedrich des Grossen Hauptstadt zum Tummelplatz ausersehen haben, und deren Sittsamkeit so weit geht, dass sie gern jedem Amor ein Paar Hosen und jeder Venus einen Unterrock anschaffen möchten, bevor sie den Blicken des Publikums ausgestellt werden, sind zwar alsbald mit der Aeusserung zum Vorschein gekommen: dass das Nackte in diesen Gemälden schon an sich höchst unsittlich sey, aber noch unschicklicher in der Nähe des heiligen Doms*). — Indessen mit eben dem Recht wäre dann das ganze Museum zu verdammen, in dem doch nun bereits seit Jahren das Ungeheure geschehen, und täglich Gross und Klein sich an das Nackte und „die Götter Griechenlands“ zu gewöhnen hinlängliche Gelegenheit gehabt haben. Sieht man nun dort christliche Bilder, unzählige Heilige, erbauliche Höllenstrafen u. s. w. verschiedentlich mit der alten classischen Kunst gepaart, warum sollte der christliche Dom nicht Schinkels urweltliche und welthistorische, in der schönen Menschengestalt personificirte Ideen in seiner Nähe vertragen können! Lässt doch die Peterskirche in Rom, die Cathedrale der Christenheit, sich ebenfalls profane Wandgemälde, nackte Bilder und Statuen aller Art neben sich im Vatikan gefallen, und stösst nicht auf dem Capitol gar der Altar von *Ara coeli*, so zu sagen mit dem Rücken an einen Bacchus und die Venus des *Praxiteles* im blossen Schmucke der Natur — aber ich vergesse, dass Catholiken nicht so rechtgläubig sind als Protestanten, und der Papst für unsere Ueberschwenglichen freilich ein viel zu liberaler Geistlicher ist. Besser ich nehme meine Gleichnisse aus dem täglichen hiesigen Leben, wo sie meiner Absicht eben so vortheilhaft entgegenkommen. Denn reichen sich da nicht Schauspielhaus und Kirchen schon aufs freundlichste die Hand, thun da nicht Operntänzerinnen jeden Abend das ihrige redlich, um Katholiken und Protestanten, Fromme und Nichtfromme in das Geheimniss der Naturlinien menschlicher Körper einzuweihen? Gaze und Strumpf hindert dies Studium nur wenig, Niemand aber findet Anstoss daran.

---

*) Eben so protestirten diese wohlfeilen Heiligen in neuster Zeit gegen die Telegraphen auf den Kirchthürmen.

Bedenklicher und wichtiger also als dieser Einwand erscheint der Wunsch, dass Schinkels grossartige Werke ausgeführt werden möchten, so lange ihr Schöpfer selbst noch diese Ausführung leiten kann; denn wie schnell, wie plötzlich verlodert nicht des Lebens Flamme, bei dem Rüstigsten selbst, oft Allen unerwartet! Auch Schinkel ist nicht unsterblich, aber seine Werke werden es seyn, wenn ihnen nur die freie vollständige Entfaltung gegönnt wird, und man sie nicht schon in der Geburt erstickt oder verstümmelt.

Doch ich will lieber über diesen Thema einen gebildetern Geist, einen competentern Richter, als ich bin, weiter reden lassen, wenn der gütige Leser mir erlaubt hier einen Aufsatz einschalten zu dürfen, der den Gegenstand mit eben so viel Zartheit als Kraft und Tiefe behandelt, und auf glänzende Weise, durch die Trefflichkeit seines eigenen Inhalts, mir Entschuldigung dafür auswirken wird, wenn ich die beste Würze dieses Buches einer fremden Feder abzuborgen mich nicht scheue.

Nach einer kurzen Charakteristik Schinkels, in welcher sehr treffend hervorgehoben wird, wie dessen überall durchgearbeitete Geistesbildung ein eben so herrliches Kunstwerk darstelle, als Alles, was sein Genie sonst äusserlich geschaffen habe — fährt der geistreiche Verfasser also fort:

„Liebe und beharrlicher Ernst leiteten im-
„mer zu dem schönen Ziel, die Menschheit
„zu entwickeln. — Wer sich der Unsterblich-
„keit versichern will, der beharre nur in sei-
„nem enthusiastischen Streben, und er wird
„keine Lücke zwischen dem Irdischen und
„Ewigen empfinden. — Diese Worte gehören
„zu den letzten, welche ein Grösster seiner
„durch ihn grossen Zeit uns hinterliess.

„Goethes guter Stern fügte, dass er ei-
„nen Beschützer seiner hohen Anlagen schon
„bei seinen ersten jugendlichen Bestrebungen
„fand, der zur ungestörten Blüthe seines all-
„seitig eingreifenden Genies wesentlich bei-
„trug, dass er ein Volk fand, welches durch
„seine Einwirkung geläutert, sich ohne Falsch
„ihm zubildete. — Ein Baum, dessen Blü-
„thenäste weit über die Grenze seines Lan-
„des hinausragend, ihre Nahrung aus dem
„Boden saugten, der seine Wurzeln deckte. —
„Goethe bezog die immer erneute, reichlich
„zufliessende Nahrung einer heitern Energie
„aus der unveränderten Gesinnung eines Für-
„sten, dessen reiner Enthusiasmus ihn seinem
„Lande als heiliges Eigenthum erworben, und
„sich ihm als unentbehrlichen Freund ver-
„bunden hatte. Sein Volk nahm ihn auf ohne
„Kritik, es genoss ihn mit kindlicher Lust.
„Wir können uns der Ueberzeugung freuen,
„dass er, bis zum letzten Hauch, den reinen
„Wiederhall unverfälschter Liebe empfand,
„und dass die Lücke zwischen dem Irdischen
„und Ewigen für ihn hierdurch ausgeglichen
„ist. Es sey uns dies ein Beweis, dass jedes
„Erzeugniss, was der Moment geistiger Ent-
„wickelung uns zuführen will, wenn es sein
„Gedeihen in vollem Maasse haben soll, seine

„Nahrung aus dem Boden der Liebe und „Anerkenntniss ziehen müsse, und dass eine „eben so glückliche Anlage dazu gehört, sie „in ihrer reinen Einwirkung aufzunehmen, „als sie unbetheiligt hervorzubringen. — Was „wir noch nicht ganz verstehen, dem könnte „Kritik sich nur als Neid beweisen; die Er„scheinung, welcher wir uns noch nicht ge„wachsen fühlen, die sey unserm Geiste ein „wesentlichstes, ein wichtiges Räthsel, so „wie Goethe in seinen hohen feurigen Anla„gen seinem Fürsten und Volk ein heiliges „Räthsel war, was Liebe und Enthusiasmus „so beglückend aufzulösen verstand. — So „wie es die Bedingung von Goethe's Zeit „war, durch Poesie dem Leben einen höhe„ren Schwung, eine höhere Bedeutung zu „geben, so scheint den jetzigen Zeitmoment „die bildende Kunst herauszufordern, alles „was sich für idealische Ausbildung erschwin„gen lässt, für sie zu verwenden; so muss „es daher auch das Streben der jetzigen Zeit „seyn, das was als ächte Kunst diesen Geist „realisirt, in sich aufzunehmen, und das Neue „der Idee nicht zu läugnen, sondern mit zu „empfinden, mit zu entwickeln.

„Auch in unserer Mitte sucht sich das „Genie eine Bahn und schreitet mit sichtba-

„ren Kennzeichen seiner Reichhaltigkeit, seines
„Uebergewichts und seiner Ursprünglichkeit
„ähnlichen Strebungen zuvor. Wenn der
„Dichter einer Zeit, die sich ihm willig hingab,
„in allen Herzen Begeisterung erweckte,
„so lebt in unserer dem Genie nicht allzu
„beugsamen Zeit, ein Künstler, der in allen
„Klassen des Bildungsfähigen, von Stufe zu
„Stufe eine ununterbrochene Wirkung hat,
„dem es ein rastloser Eifer, der Tage und
„Nächte verbindet, möglich gemacht hat, eine
„nicht gekannte unendliche Kette von Eingebungen
„an bekannte Begriffe und Erfahrungen
„anzuknüpfen, das Eigenthümliche selbst
„dem Gewöhnlichen einzuflössen, und so zur
„Kunst zu erheben, was früher Handwerk
„war. Sein höchstes Verdienst bestand darin,
„dass ihm nichts zu klein und gering scheint,
„um die Möglichkeit des Schönen auf das
„blos Nothwendige anzuwenden. — Ausser
„diesem weit ausgebreiteten Verdienst, dessen
„reiner lebenskräftiger Gang gleichmässig und
„sicher auf unsere Zeit einwirkt, gehört er
„auch noch zu den ausgezeichneten, durch
„reines Empfängniss der Fantasie beglückten
„Menschen. In dieser Beziehung ist ihm das
„beste unserer Zeit in ihren umfassendsten
„Bestrebungen gelungen. Seine Skizzen der

„für die Säulenhalle des Museums bestimm„ten Wandgemälde werden von jedem Kunst„verständigen anerkannt werden, und Wenige „werden sie sehen, ohne von der Rührung, „die dem blos Schönen sich erzeugt, tief „durchdrungen zu seyn. — Zuvörderst gehen „sie aus so einfacher Conception hervor, wie „jede klassische Dichtung; die Art der Dar„stellung ist so kindlich und naiv wie ihr In„halt, und der Geist, der ein solches Bild „im Zusammenhang erfinden konnte, kann nur „durch Güte bewegt seyn. — Im Schoosse „des Wolkenhimmels ist das Menschenleben, „sein Glück und seine Bildung verbreitet; „alle Geschicke, die die Entwickelung mensch„licher Kräfte bedingen. sind gleichsam als „ahnungsvolle Träume, unter dem Mantel der „Nacht, im Traumlande angelangt. Jugend„liebe, Muttersorge, Krieg und Friede, gei„stige Speculation, Sehnsucht in die Ferne, „wachende Ahnung, bilden eine Kette rei„zender idealischer Gruppen, und drängen „sich als üppiges Fruchtgehäng im Spiegel„bild der Wirklichkeit uns entgegen; dem „Morgen sich zuwendend, ergiesst sich die „poetisch prophetische Magie irdischer Ge„schicke in segenreichem Thau, in Frühlings„saat, über die unten auftauchende Erde; die

„junge Dämmerung strömt ihr entgegen, der
„Andacht kindliche Lust schwingt sich mit
„dem Morgengesang der Lerchen in das Hal-
lelujah der Geister, die das Göttliche von
„Angesicht zu Angesicht schauen, die Sonne
„breitet die Strahlen ihres allbegeisternden
„Lichtes aus, und wandelt die Ahnung der
„Nacht zur Wirklichkeit, zur Klarheit des
„Tages um. — Konnte Schöneres erdacht
„werden, um ein Museum, einen Tempel,
„der alle ächten Künste zu einer Priester-
„schaft verbinden soll, zu verzieren? — ihm
„entspricht das zweite Bild als imponirend-
„ste genievollste Erfindung, wenn wir das
„Zeugniss eines Auffassens voll geistiger Liebe
„so bezeichnen dürfen, welches aus reinem
„unbefangenen Seyn hervorgeht, von dem
„schönsten Gelingen begünstigt, von keinem
„Vorurtheil unterdrückt, von keiner Manier
„geleitet ist, und an keine Spur ähnlicher
„Darstellung sich anlehnt. — Der Tag ist
„vom Himmel auf Erden angelangt; der frü-
„heste Morgenduft weckt den strebenden
„Frühlingsgeist; die Schaferwelt lagert um
ihre Sibylle, der prophetische Weisheit den
„jungen Busen hebt; sie ahnet die reifende
„Sommerzeit, sie ahnet den von Begeisterung
„durchglühten Mittag des Lebens; Musik ist

„auch hier das erste Element, in welchem
„die Seele Befähigung zu aller Bildung schöpft,
„Psyche prüft die Ordnung der Saiten, die
„sie der im Busen verschlossenen Sehnsucht
„anschlägt, ihr zähmt sich wilde Aufregung,
„ihr begegnet die bildende Kunst; Hirtenkin-
„der drängen sich heran und sehen mit dem-
„selben glücklichen Genuss, mit derselben
„neugierigen Ueberraschung, den ersten Um-
„rissen einer menschlichen Bildung entgegen,
„wie wir jetzt, unter erhabenem Schutz der
„Künste, gedeihender Vollendung entgegense-
„hen. — Der Sommer reift die Erndte, wie
„in den Wolkengebilden der Nacht verheis-
„sen war, er reift das jugendliche Streben,
„er belohnt die Sorge, den Eifer für allge-
„meines Wohl, er erhebt die Anlage zur
„Form. — Die Bildung höht sich, und geht
„sicherer; wilde Kräfte wandeln sich in muth-
„volle Befähigung, in Selbstbeherrschung;
„was früher roher Uebermuth war, ist jetzt
„gezügelte Tapferkeit; die Kunst versucht
„nicht mehr ahnungsweise, sie lernt und
„schöpft, ihrer selbst, ihrer zauberischen Ein-
„wirkung gewiss, nun aus sich selbst. — In-
„mitten des Lebens des Tages und der Jah-
„reszeit thront die Poesie, sie ergiesst ihre
„Quelle in verschiedene Leitungen nach allen

„Seiten hin, ihr reiner Spiegel, der jede Erscheinung veredelt auffasst, überströmt die „Grotte der Schicksalsgöttinnen, die in überirdischer Ruhe unbewegten Gemüthes, umwandelt und umschmeichelt von den Schutzgeistern der Menschen, die gewaltigen wie „die friedlichen Geschicke mit dem Lebensfaden aus der Spindel ziehen. — Kann eine „schönere Apotheose der Künste gedacht werden? — Alles quillt ins praktische Leben, „alles Wirken und Wollen wird zum fröhlichen Gelingen; die Sonnenmilde hat die „Früchte gereift und der Menschengeist ist „im Begriff, durch Kunst und Wissenschaft zur magischen Erleuchtung der Philosophie überzugehen, und die Früchte seines Wirkens, im Selbstverständniss, im „Selbstbewusstseyn zu erlangen. Der Herbst „liegt in voller Reife dem ruheverheissenden „Abend im Schoos; die erprobten Krieger kehren heim, sie treten hinter den Wipfeln der, „die Fernen und Weiten der Geschichte umgrenzenden, heimathlichen Berge hervor, von „der Kränze windenden Victoria umschwebt. „Kann das Glückliche unseres Zeitmomentes, „kann die Bildungsstufe unseres Königlichen „Landes schöner und edler bezeichnet werden? — und ist nicht zu wünschen, dass

„das gütige Auge, in dessen mildem Blick
„so manche Früchte schon gereift sind, sich
„auch ihm zuwende, noch ehe der Winter
„kommt, der den begabten Erfinder von unserer
„Seite rufen dürfte, wie hier in der
„Geschichte des Bildes, wo der Greis am
„Rande des Lebens nach Allem, was irdisches
„Streben erreichen konnte, nur nach
„den Sternen sich sehnt, und dem Psyche
„zuruft, immitten der eigenen Wohnung,
„des inneren Tempels den Gott zu suchen,
„nach dem ihn verlangt. — Hier endigt das
„zweite Bild; die Nacht von winterlichen Wolken
„getragen, bricht jetzt ein, mit dem kalten
„Winter des Lebens und der Jahreszeit.
„Die Musen, tanzend bis zum letzten Schritt
„der irdischen Laufbahn, begleiten den nach
„dem ungewissen Jenseits hinüberschiffenden
„Jüngling, und reichen ihm wehmüthig die
„Hand, während Luna, aus den Wolken hervorbrechend,
„die Ahnung reiner Klarheit
„schon in der Seele bedingt, und so zugleich
„die Verbindung der Gestirne zwischen beiden
„einander symbolisirenden Bildern bewirkt.
„Der Eingang zur Composition, hier als eigenes
„kleines Bild gegeben, ist zu betrachten
„als glückliche Constellation, die zur Erzeugung
„eines so begabten Genies sich fü-

„gen musste: harmonisches Behagen aller „unter den Himmelszeichen gedachten Naturkräfte darstellend, um einen einzigen Geist „in ununterbrochener höherer Sphäre zu erhalten. — Der Ausgang ist die Verklärung „dieses der Zeitlichkeit enteilenden Geistes; „die Verbündeten seiner Zeit, die Genossen „seines Lebens, ihm das Opfer ihrer Lebensfreuden nachfeiernd, in tiefer Trauer, in „Trost, Versöhnung und kindlicher Unschuld „den Denkstein umgebend, der Ernst der „Erinnerung über der Thränenurne ruhend, „zieht der Verklärte leichten Schwungs durch „die unendlichen Kreise und verschwebt und „verschwimmt ungehemmt im Anschaun ewiger Liebe.

„Es ist nicht nöthig darzuthun, dass im „Bereich unserer Kenntniss von Kunstwerken „einer solchen Composition nichts an die Seite „zu stellen ist. Die schöne allumschliessende „Abrundung, einfach und gross, unbeengt wie „ein majestätischer Strom vor unsern Augen „sich ergiessend, die nur aus sittlicher Unschuld und Tiefe hervorgehen und nur durch „unbefangnes Vertrauen gelingen konnte, beurkundet es hinlänglich. — Allein das ist „wohl nöthig, was glühender Eifer für einen „hohen Zweck erwirbt, auch geltend zu ma-

„chen, und die Früchte des Fleisses, des „Nachdenkens, welche durch die Begünstigung dieses Werks eine herrliche Reife erlangen könnten, nicht zu verlieren. — Jedem der in des Künstlers Bereich kam, hat „die Fülle seiner taktvollen Imagination ausgeholfen, gedient, neue Bildungsstufen angedeutet; diese Vortheile, und nicht allein „diese, würden durch die Entfaltung jenes „Werkes sich über Alle verbreiten; es bietet „sich dar als Werkzeug, als Mittel und Zweck „zugleich, um eine höhere Ausbildung für „die Kunst zu erzielen, für welche, so viel „Anerkenntniss und Unterstützung sie auch „gefunden, sich bis jetzt doch noch nichts „Wesentliches ergeben hat. Es ist noch keineswegs dargethan, dass die Anlage individueller Eigenschaften durch Studium der „grossen Meister früherer Zeit entwickelt und „ins Gleichgewicht gebracht werde; die jungen Künstler eilen nach Italien, als ob in „Deutschland keine Stufe höherer Ausbildung „zu erreichen wäre, ihre Baarschaft, ihr Enthusiasmus und ihre Geduld werden durch „Zerstreuungen sehr geschwächt oder gar aufgezehrt; sie finden in der Fremde keinen Lehrer, kein neueres Kunstwerk, was nicht „durch den Werth früherer vorhandener Mei-

„sterwerke übertroffen würde; sie kehren nach „schöner, und dennoch meist verlorner Zeit „zurück, haben die eigenthümlichen Anlagen „durch das unverstandene Fremde, mit unreifem Urtheil aufgenommen, eingebüsst, und „werden durch die Noth des Erwerbs gezwungen, studienwürdige Gegenstände aufzugeben. „Möchte man daher eine solche Reise in unreifen „Jahren nicht eher für einen Verderb als für „einen Erwerb erklären, da sie nur in späterer Zeit wichtig und nützlich werden kann. — „Die Gabe der Erfindung scheint diesen jungen Leuten das Wesentlichste, sie wollen „sie erzwingen und werden dadurch auf Abwege geleitet, die die Kunst gänzlich umgehen und nie zu ihrem wahren Lichte führen; auf der einen Seite verfehlen sie ihr „Ziel, welches vielleicht blos im Erwerb technischer Vortheile, in Erfahrungen, in einfacher Anwendung derselben bestand, auf der „andern Seite schwärzen sie Erzeugnisse untüchtiger Imagination ins Gebiet der Kunst „ein, die endlich jedes Gemüth über das, „was ihr den rechten Werth verleiht, irre „führen müssen. Erfindung in unverfälschtem „Charakter, die ihren Eingebungen mit Aushalt und aus Liebe nachgeht, ist freilich das „Höchste, allein sie ist die Gabe des Genies,

„deren immer nur einzelne Begünstigte theil-
„haftig geworden, und die nicht so leicht auf
„anderm Wege zu erwerben seyn möchte.
„Im Gegentheil beweist die unversiegbare
„Reichhaltigkeit der Erfindungsgabe, wo sie
„einmal hervorbricht, dass viele Gesellen zu
„einem Meister gehören, und dass dort eine
„Quelle für Viele sey, die ihre heilsamen
„Kräfte am besten bewährt, indem sie die
„unmündigen, von der Kunstreligion abschwei-
„fenden, nach nothdürftigen Erfindungen um-
„herirrenden, Schüler zusammenhält, und ih-
„nen nichts zu bilden gestattet, ihren Begrif-
„fen keinen andern Maassstab giebt, als
„was einen würdigen, die Seele von dem
„Gemeinen ablösenden Eindruck macht. —
„Nie kann das Genie der Erfindung sich zu
„seiner vollen Freiheit ausbilden, nie kann
„sein bestes, sich und den Kunstcharakter
„regenerirendes Werk zu Tage gefördert wer-
„den, wenn nicht Bescheidenheit, Selbstver-
„läugnung, unermüdliche Geduld, unablässi-
„ger Fleiss sich darbieten, tausend Hände
„durch einen Geist zu beschäftigen. — Eine
„Kunstschule bildet sich durch das Genie der
„Erfindung, durch die Fähigkeit, sie dem
„sittlichen Standpunkte anzupassen, ihn zu
„höherer Freiheit auszubilden, ohne ihn zu

„verletzen, durch den glücklichen, unschul-
„digen Sinn im Naiven, das Göttliche an den
„Tag zu legen, von Missgriffen, Verwöhnun-
„gen und Verderbnissen des Geschmacks und
„des Geistes zu reinigen, und mit diesen Be-
„schränkungen gegen das Böse, mit diesen
„Vortheilen für das Gute der Zeit alle Schü-
„ler zusammen zu halten, damit sie unter der
„Zucht des Schönen, unter Befreiung von
„Vorurtheilen, die immer eine Folge mangel-
„hafter oder sündlicher Begriffe sind, mündig
„werden, und so, was den Geist der Vollen-
„dung höher zu tragen vermag, ohne Eingriff
„des Gemeinen sich entwickle. — Diese Vor-
„theile und noch viele andre wären leicht zu
„erwerben, wenn auch unserem Künstler
„ein guter Stern es fügte, dass seine besten
„Werke ins öffentliche Leben übertragen wer-
„den könnten. Ihre reichhaltige Erfindung,
„ihr reiner Styl, ihre technischen Erforder-
„nisse würden Unversuchtes und neue Er-
„kenntniss anspinnen, vielseitige Berührung
„und Aufregung würde daraus hervorgehen,
„und Mancher, der sich früher Meister wähn-
„te, würde sich hier wieder als Schüler em-
„pfinden. Endlich ist es, wie jedes ächte
„Kunstwerk, geeignet, um seiner selbst wil-
„len ausgeführt zu werden; mit ihm würde

„sich der Keim einer Kunstschule in Berlin
„entfalten, der sich keine andere so leicht
„nachbilden wird. Die Unterstützung für
„junge Künstler, die sonst wie Spreu im
„Winde verfliegt, reicht zur Hälfte hin ihre
„Tüchtigkeit zu wecken, zu bilden, sie von
„falschen Wegen abzuhalten; der Erwerb des
„Sommers würde ihnen die Winterzeit zum
„Studium freihalten. Zum rein Aesthetischen
„nun angelernt, würden sie zum wenigsten
„nicht mehr in Ossian, Homer und den Ni-
„belungen nach Helden und Geistergestalten
„umhersuchen, während sie nicht wagen:
„schöne einfache Natur als Höchstes in der
„Kunst darzustellen; sie würden sich gern
„der gesunden genievollen Erfindung des Ei-
„nen hingeben, durch welche sie ohne Zeit-
„verlust, in ununterbrochener Reihefolge, alle
„Bedürfnisse der Kunst mit den einfachsten
„Mitteln befriedigen lernten; unserem Künst-
„ler aber würde der einzige ihm wesentliche
„Lohn zu Theil: das Höchste, was sein rast-
„loser Eifer unter schweren Bedingungen zu
„erstreben vermochte, für sich und seine Zeit-
„genossen nicht zu verlieren.

„Die Vortheile für die Kunst selbst sind
„hier nur im Fluge berührt; möchte man die
„doch auch nur im Fluge berühren, welche

„dem Kunstgenuss zugewendet werden würden, wenn dies schöne heitere Werk zu allen Zwecken, in jeder Beleuchtung dem Vorübergehenden sich darböte, welchen neuen einzigen Reiz es unserer Stadt verleihen würde, welchen hohen Rang es ihr als Kunststadt geben, wie erfreulich, wie lockend es ihren Gästen seyn müsste. Wohl dürfte sich leicht der Enthusiasmus dafür dann weiter verbreiten, und der Erwerb grosser Vortheile, die einen geringen Aufwand ins Unendliche vergütigten, könnte sich im einfachsten Problem glücklich lösen, und die verheissenden Worte Goethes, dass Liebe und beharrlicher Ernst im Guten immer ihr Ziel erreichen, würden dann auch an uns nicht zu Schanden werden.“

So weit mein Freund. Mit Bedauern kehre ich von diesem Fluge zur Sonne wieder zu dem geringfügigen Inhalt meiner eignen Bearbeitung zurück, und fühle ganz das Halsbrechende des Sprunges. Indessen auch das Kleine will gethan seyn, und wenn jedes redliche Bestreben ohnedies Nachsicht findet, so wechselt ja auch im Leben Grosses und Kleines oft recht behaglich mit einander ab, und wer z. B. früh mit Goethes unsterblichen Werken anfing, endigt Mittags vielleicht mit dem Berliner Sonntagsgast oder mit dem Küchenzettel.

Wir waren bei der Burg in meinem Parke stehen geblieben. Das Blatt *tab: XXIX* zeigt sie nebst ihrer Umgebung.

Bei den Erdarbeiten in der Nähe fand man, erst im vorigen Jahre, in einem verwachsenen Dickicht, nur 3 Fuss unter der Erde, ein wohl erhaltenes Gerippe, allem Anschein nach das eines schönen jungen Mannes; denn es hatte die besten Proportionen, einen phrenologisch gut organisirten Schädel, und alle Zähne ohne eine einzige Lücke. Was sich im Parke findet, lebendig oder todt, darf meinen Anlagen zu Gute kommen, und so habe ich auch diesen räthselhaften Fund benutzt. Ein Grab von grünem Rasen mit einem einfachen Steinkreuz ist dem Gerippe hier in der wilden Gegend geworden. Die Inschrift verkündet, dass die Gebeine des Unbekannten unter dem Kreuze ruhen, und von der Bank daneben taucht der Blick in eine weite und tiefe Waldschlucht.

Fast der ganze beträchtliche Raum, den die Burggebäude einnehmen, dient für wirthschaftliche Zwecke; nur der freistehende Thurm mit der sogenannten alten Burg ist für herrschaftlichen Gebrauch eingerichtet. Ohnfern dem Burgplatz ist eine schmale Ebene, von einer Viertelstunde Umfang, zu einer kleinen Rennbahn „mit Schwierigkeiten" benutzt worden, wobei ich mir erlaubt habe, die inländischen nicht zum Muster zu nehmen, sondern mich mehr nach irländischen zu richten, die, selbst für die besten Ritter und vortrefflichsten Pferde, wirkliche Schwierigkeiten darbieten, als z. B. Lehmwände von 6 Fuss Höhe mit noch einem Graben dahinter; Steinmauern von 5 Fuss Höhe, Holzklaftern und Gräben von 12—16 Fuss Breite im Lichten u. s. w. Die Bahn ist so schmal gehalten, dass man von dem Amphitheater in der Mitte des Platzes, welches mit drei Reihen Sitze übereinander, in die Wand eines Hügels eingegraben werden soll, alle Evolutionen deutlich sehen kann, und die Pferde während dem ganzen Laufe nie aus den Augen verliert.

Dies ist der äusserste Punct der heutigen Excursion, von dem wir auf dem durch den Pfeil bezeichneten Wege, den wir bisher noch nicht kennen lernten, nach dem Schlosse zurückkehren.

Während dieser Fahrt entfaltet sich auf der Doppelbrücke (*ff*) noch eine vortheilhafte Ansicht der Mühle (*gg*) s. *tab:* XXX, und am Ende derselben wirft man im Vorübergleiten einen letzten Blick in die bunten Farben des blauen Blumengartens, s. *tab: XXXI*, mit welchem man für dieses Mal von allen Park- und Gartenscenen Abschied nimmt.

Zweite Spazierfahrt.

Obgleich diese, wie auch die dritte, welche dem Leser noch bevorsteht, eben so viel Terrain als die vorhergehenden berührt, so kann ich doch im Voraus den Trost geben, dass sie, indem sie weniger *einzelne* Gegenstände umfasst, auch eine *kürzere* Beschreibung zulässt.

Man nimmt zuerst seinen Weg (folge dem blauen Pfeil) in nächster Richtung nach dem herrschaftlichen Gasthofe zu, ein weitläuftiges Etablissement, für die Bequemlichkeit der Fremden bestimmt, das noch nicht vollendet ist. Dieses kurze Stück Weges wurde zwar schon am vorigen Tage zurückgelegt, jedoch von der entgegengesetzten Seite, und die Gegend mit allen ihren Aussichten erscheint daher, wenn gleich von demselben Orte gesehen, dennoch, wegen veränderter Direction, sehr verschieden.

Man betritt indess sehr bald ein neues Gebiet auf den westlichen Hügeln, die sich längs der Stadt hinziehen, während man den hinter ihr liegenden steilen Bergabhang allmählig ersteigt, und dann am Dorfe Berg durch Obstgärten weiter fährt, bis man das wendische Bauernhaus, „Sorgenfrei“ genannt (*h h*) erreicht, welches, ganz in dem Geschmack und im Bereich der Mittel eines wohlhabenden bäuerlichen Besitzers im Dorfe erbaut ist. Von diesem Platze sehe ich fast den ganzen Park vor mir ausgebreitet, und unmittelbar zu meinen Füssen kann ich, hoch über die Dächer der Stadt gestellt, im grössten Detail ihre Strassen, das Schloss (dessen Thürme noch nicht zu mir emporreichen), den *Lucie-See*, die Blumengärten mit dem *pleasureground*, alles wie auf einer Charte überblicken, wobei der Himmel durch dichte Laubgewölbe hier völlig verdeckt wird, um nur den Blick in die Tiefe zu gestatten. Ein kleiner Gras- und Obstgarten umgiebt das Haus, in dessen Bezirk die Ruine der ältesten Kirche der Oberlausitz steht, für deren Erhaltung noch im vorigen Jahrhundert in Rom gebetet wurde. Sie ist, obgleich klein, doch in architektonischer Hinsicht nicht uninteressant, und sehr malerisch inmitten des alten von hohen Linden beschatteten Kirchhofs gelegen. S. für diese Aussicht *tab: XXXII.*

Schon zu meiner Grossältern Zeiten stand auf diesem Platze ein alter Baum mit Bänken umgeben, um den angenehmen Punct zu benutzen, und er dient mir jetzt oft, gern gestehe ich es, als ein zweites *Memento* — zuerst des Dankes gegen Gott, der mir den Sinn schenkte, mich kindlich seiner erhabenen Werke zu erfreuen, und zweitens der Erkenntniss, dass einfache Beschränktheit, selbst künstliche und nur momentan eingebildete, dennoch der Zustand zu seyn scheint, dem das friedliche Glück am liebsten lächelt, und dem die bösen Sorgen am fernsten bleiben.

31. Der Weg auf dieser ganzen Tour war sehr schwierig zu führen, da die vielen Schluchten und tiefen Einbuchten grösstentheils nur durch Brücken fahrbar gemacht werden konnten. Glücklicherweise ist das Holz hier wohlfeil und im Ueberfluss, wie an vielen Orten unseres Vaterlandes. Ohne diese Bequemlichkeit wäre die Ausführung vielleicht zu kostspielig für meine Kräfte geworden. Der grösste Theil der geschilderten Anlage ist, mit Ausnahme einiger hohen Waldräume, fast nur mit Obstbäumen bepflanzt, eine Idee, die ich dem Herrn Garten-Director *Lené* abgeborgt habe, und deren Ausführung gewiss sehr schöne Effecte giebt, sobald nur der Ort dazu passend gewählt wird. Hier, zwischen

Dorf und Stadt und zwischen den Gärten beider sich hinziehend und in weiter Ferne vom Thale aus sichtbar, konnte man offenbar nichts Zweckmässigeres thun, als den schon terrassirten und am Abhang mit Fruchtbäumen besetzten Berg nun auch oben mit so viel Blüthenmassen als möglich im Frühjahr sich bedecken, und im Sommer unter den Baumstämmen das lichte Grün eines feinen Rasens hervorschimmern zu lassen. Da indess die Form der meisten Obstbäume dürftig und hässlich ist, so habe ich diesem Uebelstand durch die Mischung mit dem schönen wilden Apfelbaum so viel als möglich abzuhelfen gesucht.

Aus der Obstplantage gelangt man, dicht hinter dem Dorfe, an den obern Saum eines engen Thals, dessen steile Wände mit alten Buchen besetzt sind, und wo man schon hie und da Stollen und Schachte des Alaunwerks zu Tage kommen sieht. Der Weg wendet sich dann wieder abwärts auf die Feldplaine des Bergvorwerks, und cotoyirt einen kleinen bebuschten See in der Nahe des Dorfs, bis man, neben verschiednen zierlichen Wohnungen der Bergleute vorbeifahrend, nach einer Viertelstunde den Weinberg (*i i*)erreicht, wo sich über den Traubengärten hin eine sehr weite Aussicht auf die Gegenden von Bautzen und Görlitz eröffnet. In der

Mitte derselben theilt den Horizont, seltsam isolirt erscheinend, die 6 Meilen entfernte Landskrone, rund umgeben von dem ebnen Waldmeere, das die ganze Gegend bedeckt. Nachdem man sich im Winzerhause gelegentlich erfrischt, folgt man, in fortwährenden Windungen, dem Bergrücken, welcher das Alaunwerk einschliesst; durchschneidet die Bohlenbahn, auf der das Erz herbeigeschafft wird, steigt hier wohl auch gelegentlich einmal aus dem Wagen, um in einige Schachte einzufahren, die während der Badezeit an gewissen Tagen illuminirt und mit gefärbten Alaun-Krystallen ausgeschmückt werden, und besichtigt endlich die Hütten- und übrigen Bergwerke im Detail, so weit man an dergleichen Interesse findet.

Die Natur ist hier wild, und obgleich der Boden nur sandig und grösstentheils mit Föhren bedeckt ist, so gewährt er doch durch die häufige Abwechselung von farbigem Kies, zu Tage gehenden schwarzen Erz- oder Braunkohlenlagern, und durch seine schroffen, wie von einer Erdrevolution durcheinander geworfenen Formen, manche sehr malerische Puncte. Man findet an einer Stelle sogar eine Art kleinen Vulkan, jedoch keinen künstlich gemachten, sondern einen Erdbrand, der durch fortwährenden Rauch und zuweilen aufsprühende Flämmchen die unterirdische Gluth eines Braunkohlenlagers anzeigt, welche den Bergleuten oft viel Noth macht.

In auffallendem Contraste mit diesen chaotisch zerrissenen Erdschichten überraschen, gleich hinter den Siedehütten, ganz unerwartet die freundlichen und blumenreichen Gärten der Badeanstalt.

Ein bequemer Fahrweg führt vom Curhause (*ll*) rings um einen weitläuftigen *pleasureground*, zu den Mineralbädern (*mm*), dem Moorbade und den Logirhäusern (*nn*), viele Fusspromenaden aber mannichfaltig auf den nahen Bergen umher; und es ist sorgsam berücksichtigt worden, diesem in allen seinen Zügen wildern Theil des Parks auch durch verschiedene und schroffere Behandlung die möglichste Abwechselung mit den gestern gesehenen Gegenden zu verschaffen, so wie gleichfalls die fernen Aussichtspuncte auf neue Gegenstände, oder wenigstens in ganz andrer Richtung auf die bekannten zu leiten.

Dem Liebhaber freier, völlig ungebundener Natur wird es daher wohl hier am besten gefallen. Es wird ihm leicht seyn, in dichtem Wald und Schluchten die tiefste Einsamkeit aufzufinden, wo seine Gedanken nichts stört, als höchstens das monotone Pochen des nahen Eisenhammers zu Keula, oder ein, etwas sanfter hämmernder, Baumspecht, oder auch der unvermuthet aus der

Erde hervorsteigende Kopf eines schwarzen Bergmanns, der wie ein Geist erscheint und verschwindet.

Der *pleasureground* ist hier ebenfalls ganz anders behandelt als in der Nähe des Schlosses. Ein Bad, ein öffentlicher Ort, machen ohnedies andere Ansprüche als solche, die nur für den Privatgebrauch bestimmt sind. Schattige Gänge und eine Menge anmuthiger und geräumiger Ruhepuncte werden hier hauptsächlich erfordert, so wie eine Wahl der Pflanzen, deren Blüthezeit auf die spätere Jahreszeit des Sommers, als der hauptsächlichsten Badesaison berechnet ist. Ein kleiner Blumengarten, rechts des Curhauses, welcher von hohen und steilen Abhängen eingefasst ist, bietet schon von Natur so barocke Formen dar, dass ich den Plan gefasst habe, ihn fast im Geschmack eines orientalischen Gartens, mit verschiedenen bunten Pavillons auf den steilen und abgerissenen Höhen, zu behandeln. Isolirt wie er ist, und, wie gesagt, durch seine natürliche Beschaffenheit gewissermaassen schon darauf hinweisend, soll die Ausführung dieses Gedankens, wie ich hoffe, hier ganz am rechten Orte seyn, um so mehr, da, wie schon angedeutet, in einer für das grosse Publikum bestimmten Anlage jede Art von verschiednem Geschmack weit eher berücksichtigt werden darf, als in Ziergärten, die eine etwas schärfere Sonderung verlangen. Schon jetzt und ohne viele Beihülfe hat dieser Theil des *pleasureground* etwas Exotisches. Beendigt stellt ihn das Kupfer auf *tab: XXXIII* dar; *tab: XXXIV* giebt eine Ansicht der ganzen Badeanstalt; *tab: XXXV* zeigt die Aussicht von dem Moos-Salon, und *XXXVI* den Garten der Trinkgallerie, (*oo*) ein überall verschlossnes Plätzchen, nur mit Körben voll Centifolien und einer grossen antiken Zeltbank im Hintergrunde verziert, die reich mit Hortensien besetzt ist.

Hat man alle diese Gegenstände besichtigt, welches wohl einige Stunden hinnimmt, so besteigt man von neuem den Wagen, und folgt dem früheren Fahrwege in eine lange und hohe Bergschlucht, wo man zuerst ein Scheibenschiessen, und weiterhin in einem weiten Kessel, den die Berge hier bilden, mehrere Spiele und Buden antrifft (*pp*), nebst einer offnen Reitbahn und Springmaschine, um die Pferde zu üben.

Man steigt dann wieder bergan, passirt eine Kohlenförderung, wo eine Eisenbahn durch das Innere des Berges nach der Alaunhütte führt, und geniesst zuletzt auf der Höhe noch eine weite Fernsicht, als deren Hauptpunct „die Wussina“ hervortritt, ein Rehpark in der Entfernung einer kleinen Meile, dessen ich später noch etwas ausführlicher gedenken werde.

Nach dieser ziemlich vollständigen Umfahrung der zum Bade gehörigen Partieen nimmt man seine Direktion wieder abwärts und verlässt die Erzregion, um längs der Neisse, bei mehreren sogenannten Logishäusern von verschiedener Form vorüber, die für Badegäste bestimmt sind, nach dem Schlosse zurückzukehren. Auch hier wird, wie man sieht, nur die kurze Strecke eines gestern schon gefahrnen Wegs benutzt, jedoch ebenfalls von der andern Seite herkommend, und daher andere Bilder zeigend.

Dritte Spazierfahrt.

Es ist unmöglich, immer denselben Stoff zu behandeln, ohne etwas monoton zu werden. Indessen ist ein detaillirter Leitfaden dem Leser unumgänglich nöthig, um den Situationsplan der Anlage genau studiren zu können. Alles was ich zu seiner Erleichterung thun konnte, war, eine solche Mittelstrasse einzuschlagen, die ihn, ohne zu unerträglich zu langweilen, doch in den Stand setzte, sich durch eignes Nachdenken alles das ferner zu abstrahiren, was die Ansicht des Plans ausser dem Gesagten noch stillschweigend lehren kann.

Unsre Tournee beginnt diesmal da, wo die Fahrt des ersten Tages aufhörte, (folge dem gelben Pfeil) und nachdem man daher einen unvermeidlichen kurzen Theil des bekannten Wegs, doch abermals in entgegengesetzter Richtung passirt hat, gelangt man bei der grossen Neissbrücke in eine Gegend, die in den vorigen Tagen nur zum Theil von fern gesehen wurde. Längs eines Dammes fährt man geraume Zeit zwischen dem Fluss und hohen Eichen fort, bis man die Lucknitzer Hügel ersteigt, wo ein Belvedere (*q q*) erbaut ist. S. *tab: XXXVII.* Die fernere Fahrt längs des Bergrückens umschliesst die eigentliche Neissaue mit den Feldern und Wiesen der Stadtbürger, welche sich an die hohen Wände der Alaunberge lehnen, und vom Flusse in jählingen Wendungen durchströmt werden.

Die sechs Thürme des Städtchens präsentiren sich von hier scheinbar so hoch und so entfernt von einander, dass der Unbekannte glauben würde, einer grossen Stadt zu nahen. Langsam verschwindet nach und nach dieser Anblick hinter den Hügeln, und man betritt nun eine junge Laubwaldpflanzung, in der man, ohne fernere Aussicht, eine halbe Stunde einsamen Wegs zurücklegt, bis man das höchste Plateau im Park erreicht, wo bei einer schnellen Biegung des Wegs plötzlich das weite Land und die ganze zusammenhängende Kette des Gebürges, von der Schneekoppe bis zu den östlichsten der Bautzner Berge ausgebreitet, und den halben Horizont umschliessend, vor uns liegt. Den Vordergrund bildet dunkler Tannenwald und die hervorragenden Zinnen der Burg. Hier ist ein Observatorium projectirt. Auf der andern Seite überblickt man allmählig sich abdachende Wiesen mit verschiedenen Koppeln, nebst der grossen Bahn, zum Rennen der Landpferde bestimmt, und den alterthümlichen Gebäuden der Stuterei (*r r*). S *tab: XXXVIII.*

Ueber Hainartig gruppirte Weideplätze, zum Theil auch in locker zusammenhängendem Gehölze, in welchem die Akazie dominirt, führt der Weg von hier in kurzer Zeit nach dem erwähnten Gestüt, das aussr dem Interesse für Pferdeliebhaber kaum ein anderes darbieten möchte. Wir halten uns daher auch nicht länger dabei auf, und führen den Leser schnell auf der Feldflur des Burgvorwerks weiter, mit dem man durchaus keine Musterwirthschaft, sondern nur eine gute Einnahme ambitionirte; denn Musterwirthschaften sind zwar sehr gemeinnützig, aber auch stets nur edle Aufopferungen für Andere, deren Natur es mit sich bringt, durch höchst kostspielige Versuche allein ein genügendes Endresultat erzielen zu können, das nachher von den Nachbarn, ohne weitere Probekosten, nachgeahmt wird, und diesen also erst den reellen Vortheil bringt. Da mir nun der künstlerische Zweck meiner Anlagen schon Ausgaben genug veranlasst, so glaubte ich mich mit der Darstellung eines Mutserparks begnügen zu müssen, dessen Resultate freilich, wie ich nicht abläugnen kann, Keinem so viel Geld einbringen werden, als die Lehren einer Musterökonomie.

Unter diesen Betrachtungen sind wir, theurer Leser, glücklich bei der Schäferei (*s s*) vorbeigekommen, deren veredelte Schaafe ich wegen des ungünstigen Wollzeitgeistes schon seit zwei Jahren wieder rückwärts veredeln, d. h. durch gröbere, aber reichlichere Wolle einträglicher zu machen suchen musste, und erreichen nun die grosse Rennbahn, welche ich künftig dem vaterländischen Verein für Pferdezucht zur Benutzung anzubieten die Absicht habe (*t t*). Sie ist eine halbe deutsche Meile lang, 120 Fuss breit, nebst gehörigem Raum für die Zuschauer, und bildet im Ganzen ein grosses Oval, dessen innerer Raum in 7 verschiedene Felder abgetheilt ist, von denen jedes mit einer andern

Frucht bestellt wird. Dies bietet von den Höhen den Anblick eines colossalen bunten Sterns.

Von den *stands*, die auf einem hohen Puncte stehen, übersieht man das ganze Rennen und eine romantische Gegend, durch einige kleine Seen belebt. Ställe für die Pferde *in training*, und alles übrige zum Zweck Nöthige, sollen noch in der Nähe angebracht werden. Einer der erwähnten Seen ist zu einer eigenthümlichen Anlage bestimmt. Er soll durchgängig, so wie seine Inseln, mit einer Wildniss von Trauerweiden umpflanzt, und auf verschiednen Stellen abgerissene Felsblöcke umher vertheilt werden, welche die Namen theurer Verstorbenen zu stiller Erinnerung tragen (*u u*). Die Rennbahn führt bei diesem Trauersee an einem Puncte vorbei, wo man in denselben wie in einen Kessel hinabblickt, vom munter vorbeifliegenden Rosse hinab auf die Denkmale derer, die jetzt so fest ruhen, und deren Rennbahn auf dieser Welt schon längst für immer durchlaufen ist.

Die grosse Baumschule, aus der der grösste Theil des Parks bepflanzt wurde, möchte ebenfalls beim Vorbeifahren noch der Aufmerksamkeit des Beobachters werth seyn (*v v*). Der nahe See liefert ihr das nöthige Wasser, das aber absichtlich nur wenig zum Begiessen benutzt wird, um die jungen Pflanzen von Anfang an hart zu gewöhnen, so wie auch deshalb der Boden nur von geringer Qualität gewählt wurde. Von der Rennbahn wendet sich der Weg nach der Colonie Gobelin, eine Anzahl einzelner Cottages von verschiednen Formen, deren bereits gedacht wurde (*bb*). S. *tab. XXXIX.* Sie sind meistens von Gartenarbeitern bewohnt, und auf einer Höhe zerstreut, die durch alte Eichen hervorgehoben wird, welche schon viele Jahrhunderte zählen mögen. Unter einer derselben fand man vor wenigen Jahren einen kleinen Schatz, wahrscheinlich in der Zeit des dreissigjährigen Krieges vergraben, von dem ich noch mehrere Münzen aufbewahre. Dies ist indess auch der einzige Schatz, welchen ich bei so vielen Erdumwühlungen gefunden zu haben mich rühmen darf, dagegen aber ist mir derjenige nicht ganz entgangen, den der Vater seinen Söhnen verhiess, als er ihnen auftrug, ihren Weinberg darnach umzugraben, und ich empfehle deshalb auch jedem Grundbesitzer dasselbe Experiment.

Am Dorfe Köbeln vorbei (*ww*), das ebenfalls nur von Gartenarbeitern bewohnt wird, kehrt man, längs der Neisse, auf einem grösstentheils früher nicht befahrnen Wege, nach dem Schlosse zurück. Ich darf es nicht unterlassen, auch hier wiederum darauf aufmerksam zu machen, dass der schon bekannte Theil dieses Wegs abermals in anderer Direktion befahren wird, um dadurch zu belegen, dass man bei den verschiedenen Fahrten und Durchkreuzungen dieser Tage doch niemals genau dasselbe Bild sich wiederholen sah, und dennoch alle Hauptgegenstände berührte, und nichts ausliess, als jene zu viel Zeit erfordernden, mannichfachen Details, jene nie endenden Variationen der unerschöpflichen Naturmusik, die in allen schönen Gegenden sich nur dem rüstigen Fussgänger in jeder Nüance genügend enthüllen *).

Obgleich die Beschreibung des Parks hiermit vollendet ist, so bleiben mir doch noch ei-

---

*) Es braucht, nach dem Gesagten wohl kaum noch erwähnt zu werden, dass man, bei der stattfindenden Disposition der Anlagen, wenn die drei Umfahrungen sämmtlich in entgegengesetzter als der hier vorgeschriebenen Richtung unternommen werden, fast durchgängig eine grösstentheils ganz neue Serie verschiedner Ansichten, wenn auch derselben Gegenstände erhalten muss, so wie man sie ebenfalls durch verschiedene bisher nicht betretne Verbindungswege abkürzen, und ganz anders eintheilen kann. Nimmt man die Fusswege noch hinzu, so wird man immer acht Tage brauchen um den Park vollständig kennen zu lernen.

nige Worte über entferntere, mit ihm in Zusammenhang gebrachte Anlagen zu sagen übrig.

Da ich den Vortheil ausgedehnten und zusammenhängenden Gebiets in hohem Grade hier besitze, und man nie einen Vortheil unberücksichtigt lassen darf, so habe ich diesen auch hier auf folgende Weise zu benutzen gesucht.

Eine Meile südöstlich von Muskau, dem schlesischen Gebürge zu, liess ich einen Thierpark für Rehwild mit einer Villa und Jägerhaus anlegen; und nach südöstlicher Richtung, in der Entfernung von zwei Meilen, einen grössern Park für Hoch- und Schwarzwild. Den Anlass zu diesem letztern gab ein altes Jagd- und Lustschloss, wo schon seit Jahrhunderten dem edlen Waidwerk fleissige Opfer gebracht wurden. Beide Parks sind durch Doppelwege (nämlich einer hin- der andre zurückführend), welche für die Herrschaft allein reservirt sind, mein Gebiet nie verlassen, und durch die interessantesten Theile der Gegend leiten, mit dem Schlosspark verbunden; so dass man die früher beschriebenen Promenaden desselben auch beliebig, nach dem einen oder andern dieser Orte, für den ganzen Tag verlängern kann. Ausserdem ist noch ein fünfter Weg, zur directen Verbindung zwischen den beiden Thiergärten auf der entgegengesetzten Seite der Herrschaft, projektirt, der mehrere Meilen ununterbrochen durch die Hauptwaldungen derselben geführt werden soll, wo er auch die in der Chronik erwähnten Königsgräber und Swantewits Opferberge berührt, von denen ich einige beim Graben gefundene groteske Steinbildungen, als Opferaltäre wieder herzustellen gesucht habe.

Die erste Anlage, der ich die frühere wendische Benennung „Wussina“ (Wildniss) gelassen, besteht grösstentheils aus Laubholz, bis auf eine mit hohen Fichten bewachsene, sehr wilde Partie, der man, dem Freischützen zu Ehren, den Namen der „Wolfsschlucht“ gegeben hat. Zuweilen lassen wir dort um Mitternacht Webers Teufelsmusik erschallen, die in der passenden Umgebung von doppelt schauerlicher Wirkung ist. Ein Waldbach durchfliesst die Wussina, und ergiesst sich in die Neisse, welche zwei Seiten der Anlage begränzt. Die dritte Grenze bildet ein breiter Weg und niedriger Zaun, den die Rehe leicht überspringen können, da sie in verschlossenen Räumen sich nicht erhalten, denn, obgleich eins der sanftesten Thiere, kann doch das zarte Reh, wie es scheint, der Freiheit von allen am wenigsten entbehren. Das

Terrain ist sehr bergig, und einsame Waldschluchten, tiefe Wiesenthäler im Grunde, wie verschiedene Aussichten auf das Riesengebürge von den Höhen, bilden den Hauptcharakter dieser Anlage. S. *tab: XL.*

Einen ganz andern Charakter zeigt dagegen der grosse Thiergarten, ein früher durch hohe Wild-Zäune geschlossener Bezirk, welcher 6—8 Stunden im Umfang hat. Die Vermachung, welche ihn umgab, ist indess kürzlich auf meinen Befehl eingerissen worden, und durch blosse Gräben ersetzt; denn theils verlor ich zu viel bei der hier angehäuften Masse Wild durch Wilddiebe, welche bei der geringen Strafe, die sie im Betretungsfall zu erleiden haben, hier sehr überhand genommen, theils fand ich, dass auch das Hochwild im beengten Raum sehr degenerirte, kleiner, magerer und weniger schmackhaft wurde, und dabei zu zahm, um ferner Wild vorzustellen, fast so wie in England die Dammhirsche, welche dort ganz den Charakter von Schafherden annehmen. Auch ohne Zaun ist das Wild sehr gut durch richtig vertheilte Fütterungen und andere zweckmässige Anstalten auf gewissen Revieren zusammen zu halten, ohne ihm deshalb anderweitige Weiden hermetisch zu verschliessen, und es in herabdrückender Gefangenschaft ausarten und verkümmern zu lassen.

Eine funfzehnjährige Erfahrung hat mich hierüber vollständig belehrt.

Sonderbar war es, dass zwei meiner opulenten Nachbarn gerade zu derselben Zeit umzäunte Thiergärten anzulegen anfingen, als ich meine Zäune einreissen liess. Sie hatten funfzehn Jahre gebraucht, um sich zur Nachahmung zu entschliessen. Ich zweifle nicht, dass sie funfzehn Jahre später mir ebenfalls folgen werden, denn jeder will, wie billig, gern durch eigne Erfahrung klug gemacht seyn*). Der Park liegt ganz in der Plaine, und bietet nur eine unabsehbare Waldfläche mit geringer Abwechselung von Hügeln dar, zeichnet sich aber durch besonders schönes und altes Holz aus, grösstentheils Eichen, Fichten und Kiefern von seltner Grösse. Die letztern gleichen hier, mit ihren oft 150 Fuss hohen und glatten Stämmen, mehr den Pinien Italiens als unsern gewöhnlichen, weniger malerischen, Föhren.

---

*) Damit wegen dieses Artikels die Liberalen nicht über mich herfallen, so diene Diesen zur Nachricht, dass ich aus Rücksicht auf den Landmann dreimal weniger Wild halte, als nach der Grösse der Forstfläche, welche 130,000 Morgen beträgt, das Gesetz verstattet, und ihnen überdiess freyes Holz gewähre, um an den bedenklichen Stellen ihre Felder umzäunen zu können.

Was aber diesen Wald besonders frisch und lieblich macht, und ihm einen eigenthümlichen Reiz giebt, ist der fast durchgängig darin verbreitete dichte Teppich von Heidel- und Preisselbeerenkraut, Farrenkräutern und wildem Rosmarin, der seinen Boden auf das üppigste bedeckt. Das helle Grün und glänzende Blatt der Heidelbeeren, mit der steten Abwechselung des Farrenkrauts, ist im Walde ohne Zweifel dem schönsten Rasen vorzuziehen, und künstlich durchaus nicht so üppig herzustellen, ja selbst wo diese Pflanzen in frühern Zeiten zur Streu weggenommen wurden, wachsen sie im Schatten nie wieder an. Es scheint mehr als ein Menschenalter dazu zu gehören, ehe grosse Streken sich wieder reich damit bekleiden.

Dieser Thiergarten, dessen Schloss geräumige Wohnungen für viele Jagdgäste enthält, wird als hauptsächliches Rendezvous für Hirsch- Sau- und Rehjagden benutzt. Die interessanteste Jagd ist aber für Viele der immer seltner werdende Auerhahnbalz. Er besteht hier noch in seiner grössten Vollkommenheit, so dass man schon vierzig bis funfzig Auerhähne im Bezirk des Parks auf einmal balzen gehört hat. Da man zu diesem Vergnügen sehr früh aufstehen muss, und Städter dies nicht lieben, so fand meine Einrichtung viel Beifall, um Mitternacht von Muskau aus mit Fackeln durch den Wald dahin zu fahren, eine der wohlfeilsten und angenehmsten Illuminationen, dann mit einem Reveillon die noch übrige Zeit auf dem Jagdschloss hinzubringen, und immediat darauf den Auerhahn „anzuspringen", wie es die Jägersprache nennt. Auf diese Art konnten selbst Damen mehrmals daran Antheil nehmen, und ihretwegen sey mir die Erwähnung dieser kaum hierher gehörigen Details verziehen.

Für das Beschleichen des andern Wildes sind zehn bis zwölf verschiedene Pürschwege angelegt, die zugleich nach den schönsten Partieen des Waldes führen. Diese werden unter die Jagdgäste förmlich als einstweiliges Eigenthum vertheilt, so dass jeder nur den ihm angewiesenen benutzen darf, und sicher ist, auf demselben alle Collisionen zu vermeiden. Es würde von den Jägern als ein sehr unschicklicher Eingriff in die Rechte des Andern angesehen werden, wenn Jemand gegen dieses Gesetz verstossen wollte. Tag und Nacht ist daher der Besitzer gewiss, hier ungestört seinem Vergnüwünschend, dass meine geringe Mühe denjenigen, welche sich demselben Fache widmen, einigen Nutzen gewähren, und auch manches Andern Aufmerksamkeit mehr auf einen Gegenstand hinziehen möge, der ihm bisher vielleicht in einem zu untergeordneten Lichte erschienen ist. Denn hat der Landbesitzer nur erst einmal angefangen, sein Eigenthum zu idealisiren, so wird er bald gewahr werden, wie Cultur des Bodens nicht blos pecuniären Nutzen, sondern auch einen wahren Kunstgenuss zu verschaffen im Stande ist, und wie dankbar die Natur in jeder Beziehung dem vergilt, der seine Kräfte ihr mit Liebe weiht. So nur, wenn Jeder in dem Seinigen auch all das Seinige rastlos und vollständig thut, und die tausend Facetten sich dann zu einem Ringe leicht und schön verbinden, könnte jener liebliche Traum der St. Simonisten: einer allgemeinen Verschönerung unserer Mutter Erde, einst verwirklicht werden. Gut möchte es aber zu diesem Zwecke seyn, uns einmal wieder von der traurigen Politik, die alles absorbirt und nicht viel dafür herausgiebt, ein wenig ab, dagegen der heitern Kunst, deren Dienst schon an sich Belohnung ist, ein wenig mehr zuzuwenden. Für die Regierung des Staats können wir doch in der That Alle nicht sorgen, sich aber und sein Eigenthum auf alle Weise zu veredeln suchen, das kann ein Jeder — und es ist sogar die Frage, ob auf solchem einfachen Wege, mit redlicher und schlichter Gesinnung, nicht selbst die so gewünschte Freiheit ruhiger und sicherer erreicht werden möchte, als durch noch so viel neue Proben äusserer theoretischer Staatsformen. Denn frei kann nur seyn, wer sich selbst beschränkt.

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS

Register.

A.

Alaunbergwerk S. 170. 188. 256. 257.
Alleen S. 110—112.
Anlagen, um Potsdam, S. 7.
Ariadne S. 204.
Auerhahnbalz S. 272. 273.
Ausdehnung eines Parks S. 19—28.

B.

Baumschulen S. 82. 83. 92. in Muskau S. 265.
Bäder S. 189. 190. 258.
Bäume S. 73—110. deren Versetzung S. 76—87. Gruppirung S. 87—90.
Begräbnisskapelle S. 184. 225—230.
Berg, der, bei Muskau als Ausgangspunkt S. 178.
Berg, das Dorf S. 169. 196. 216. 254.
Blumen S. 194. 197.
Blumengärten S. 56. in Muskau, der erste S. 195. 196. der blaue S. 208. 209. der Herrengarten S. 209—211. — der Badeanstalt S. 258. 259.
Blumenhaus S. 212.
Blumenpflanzung S. 168—204.
Braunsdorf S. 172. 177.
Brauerei S. 188.
Brennerei S. 188.

Brown S. 34.
Burg bei Muskau S. 178. 179. 230. 251. 252. geschichtliche Notizen über sie S. 180—183.

C.

Colonie Gobelin S. 190. 225. 266.
Chronik von Muskau S. 180.
Curhaus S. 258.

D.

Dairy S. 219. 220.

E.

England, Muster der Landschaftsgärtnerei S. 2—4.
Englische Anlagen, verfehlt in Deutschland S. 5—7.
Englische Parks, in wiefern überhaupt verfehlt S. 21—23.
Englisches Haus S. 190. 214. 223. 225.
Erdarbeiten S. 142—144.
Erhaltung, der Landschaften S. 145—150. insbesondere des Parks S. 145—149. der Gärten und des *pleasureground* S. 149. der Wiesen S. 149. der Flüsse und Seen S. 149. 150.

F.

Fahrwege S. 119. 121—123. grüne S. 126.
Fasaneriegebäude S. 217. 218.
Felsen S. 139—141.
Fischerhütte S. 214.
Frostballen S. 80. 81. 83—85.
Fruchtgärten S. 58.
Fusspromenade S. 193—211.
Fusswege S. 120—123. grüne S. 126.

G.

Gartenpalais S. 187.

Gärten S. 51—59.
Gebäude bei Gartenanlagen S. 37—47. mit der Umgebung in Berührung zu setzen S. 38—40, deren Zweckmässigkeit S. 40. 41.
Gondeln S. 197.
Göthe S. 41.
Grösse eines Parks S. 19—28.
Gruppirung im Grossen S. 36—47. der Bäume 87—90. Grundregel derselben S. 36.
Grundidee bei Gartenanlagen S. 13—19. des Parks in Muskau S. 177.

H.

Herrengarten S. 209—211.

J.

Jagden S. 272—274.
Inseln S. 135—139.
Inschriften S. 41. 42.

K.

Kaltes Haus S. 194.
Kanäle bei Wegen S. 122. 123.
Köbeln, Dorf, S. 177. 190. 260.
Küchengärten S. 58., im Muskauer Park S. 212. 213.

L.

Landesbaumschule in Potsdam S. 92.
Landschaftsgärtnerei, deren höchste Ausbildung in England S. 2—4. Vernachlässigung in Norddeutschland S. 4—7.
Lenné S. 7. 92. 255.
Luciensee S. 195. 197. 212. 254.

M.

Macadamische Wege S. 123. 124.

Mühle S. 171. 188.

Muskau, Beschreibung davon S. 169. geschichtliche Notizen S. 180—183.

Muskauer Gegend vor Anlegung des Parks S. 169—174.

Muskauer Park S. 151—276., Angabe seiner Bestandtheile S. 191. 192. ästhetische Eintheilung derselben S. 193.

N.

Nachtheile, bei Anlegung des Parks zu Muskau S. 163.

Nash S. 100. 103. 104. 106. 129. 231.

Neisse S. 170.

Norddeutschland, Landschaftsgärtnerei vernachlässigt S. 4—7.

Nelkenflor S. 197.

O.

Observatorium S. 190.

Orangerie S. 194. 208.

Orangeriehäuser S. 212.

P.

Papageien S. 194.

Passionsblumen S. 194.

Park, eigentliche Bedeutung S. 28. dabei zu befolgende Principien S. 47—51. Muskauer Park S. 251—276., dessen Bestandtheile S. 191. 192. ästhetische Eintheilung S. 193.

Pfeil, Professor S. 274.

Pfeil S. 192., rother S. 193., schwarzer S. 212., blauer S. 253., gelber S. 262.

Pflanzungen S. 90—110.

Plan, bei Gartenanlagen S. 13—19., in Bezug auf den Muskauer Park S. 176—190.

Planaden S. 142—144.

Pleasureground, Bedeutung S. 48., hierbei zu befolgende Principien S. 51—60.

Plinius S. 25.
Prinzenbrücke S. 222.

R.

Rasen, über dessen Anlegung S. 59 — 70.
Rennbahn, grosse S. 185. 264. 265., kleine S. 252.
Repton, bester Schriftsteller über Landschaftsgärtnerei S. 9. 43. 97. 129., der jüngere S. 205.
Rigolen, in wiefern bei Pflanzungen anzuwenden S. 90. 91.
Rosary S. 196.
Rousseau S. 48.

S.

Schäferei S. 264.
Schilf S. 134.
Schloss, altes 171. 185. 186., neues 171. 187.
Schlossrampe S. 204. 207.
Schinkel 187. 207. 215. 230 — 250.
Seeartige Wasserflächen S. 132 — 134.
Schrubberies S. 102. 103. 105. 108 — 110.
Spazierfahrt, erste S. 211 — 253., zweite S. 253 — 261. dritte S. 261 — 267.
Statue Rüdigers von Pechlarn S. 186.
Steuart S. 76. 85.

T.

Tempel der Beharrlichkeit S. 190. 221. 222.
Theater S. 171. 187. 188.
Thiergarten S. 269 — 272., grosser S. 270 — 272. kleiner S. 269. 270.
Treibhäuser S. 212.
Tulpenbaumallee S. 197.
Tunnel S. 195.

U.

Umfahrung, eines Parks S. 120. 121.

Umschliessung, eines Parks, deren Nothwendigkeit S. 28. 29. Ausführung in England S. 29. 30., Ausführung im Allgemeinen S. 30. 31. im Besondern S. 31—33. Browns Manier S. 34. Verfahren bei entfernten Punkten S. 34—36.

V.

Villa Hadrians S. 39.

Vortheile, bei Anlegung des Parks zu Muskau S. 163. 164.

Vulkan S. 157. 158.

W.

Wachsbleiche S. 190. 214.

Wasser S. 128—139.

Wasserfall S. 210. 217.

Wasserpflanzen S. 134.

Wege S. 114—127.

Weinberg S. 188.

Wintergärten S. 57., in Muskau S. 212.

Wiesenansäung, Rezept dazu S. 70—73.

Wohnhaus des Parks S. 43—47.

Wussina S. 205. 269. 270.

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS

Verbesserungen.

Seite 33 Zeile 3 von oben lies statt: zu leben ist, bleibt
— 40 — 22 „ „ l. st. *hors du'euvre*, *hors d'oeuvre*
— 46 — 11 „ „ l. st. colossalen, grossartigen
— 80 — 9 „ „ l. st. fortgingen, leben blieben
— 97 — 5 „ „ l. st. diesen, die
— 118 — 17 „ „ l. st. Fussweg, Fusspfad
— 123 — 4 „ „ l. st. Holzziegeln, Hohlziegeln
— 145 — 14 von unten l. st. schlechterdings, durchaus
— 189 — 1 „ „ l. st. Urwälder, Wälder
— 202 — 10 v. u. l. st. Blumentöpfen, Töpfen
— 204 — 3 v. u. muss zwischen den Worten: die und bis, eingeschaltet werden: vom Schlosse
— 229 — 4 „ „ l. st. Gott, Gott
— 254 — 13 „ „ l. st. Charte, Carte

LEIPZIG,
gedruckt bei J. B. Hirschfeld.

Tutti Frutti.

I.

Tutti Frutti.

Aus den Papieren

des Verstorbenen.

De mortuis nil nisi bene.
(Zur Beherzigung für alle Recenſenten.)

Erster Band.

Stuttgart,
Hallberger'ſche Verlagshandlung.

1834.

AD
BIBL. UNIV.
MONAC.

Universitäts-
München
Bibliothek

Druck von W. Haſper in Carlsruhe.

Dem

Königlich Preussischen

Ober-Kammerherrn und Staatsminiſter

Herrn Fursten zu Sayn und Wittgenstein

in tiefſter Verehrung gewidmet

von dem

weiland Verfasser.

Durchlauchtiger Fürst!

Es iſt zwar nicht zu vermuthen, daß Hoch Sie, bei Ihrer hohen Stellung und Ihrem weiten Wirkungskreiſe, vorliegende Allotrien zu leſen Sich herablaſſen werden, geſtatten Sie aber aus Nachſicht mir die Freude, dem Drange der Ehrfurcht, der mich für Euer Durchlaucht beſeelt, gleichſam eine Erleichterung durch dieſen ſchwachen Ausdruck meiner Gefühle zu verſchaffen, welche wenigſtens uneigennützig ſind, da ich, ſo unendlich fern und ohne alle Beziehung zu Hoch Ihnen ſtehend, weder durch Dankbarkeit, die ich Ihnen ja nicht im Geringſten ſchuldig bin, noch perſönliches Intereſſe influencirt ſeyn kann. Nur die Liberalität

Ihrer Handlungsweiſe, die Unpartheilichkeit, die Sie auszeichnet, der erhabne Charakter, den Sie, unter dem ſanfteſten und liebenswürdigſten Aeußern, ſtets an den Tag gelegt, konnte mir die Kühnheit einflößen, Ihnen dieſen öffentlichen Beweis ungeheuchelter Verehrung zu Füßen zu legen, mit welcher letztern ich, unter allen Metamorphoſen, denen wir Menſchen unterworfen ſind, ſtets bleiben werde

Euer Hochfürstlichen Durchlaucht

ſubmiſſeſter A. Z.

Vorwort.

Die Geſchichte lehrt uns, daſs alle Menſchen ſterben können, ja höchſt wahrſcheinlich ſterben müssen. Dieselbe lehrt uns aber auch, daſs sie in manchen Fällen, wiewohl selten und nur bei groſsen Gelegenheiten, aus ihren Gräbern wieder auferſtehen, oder auch wohl nur länger als sonſt üblich, (z. B. 50 oder 100 Jahre, wie der alte Ueberall und Nirgends und andre beglaubigte hiſtoriſche Personen) ſchlieſen, welches oberflächliche Beobachter dann in der Eile für den wahren bittern Tod ansahen. Es ist wohl möglich, daſs es mit dem verstorbenen Verfasser dieses Buchs eine ähnliche

Gewandniſs habe. Sollten daher aufmerksame Leser im Verfolg desselben hie und da Anachronismen oder sonstige Anomalieen ausfindig machen, so wird es nicht ungereimt seyn, sie sich auf die angegebene Weise zu erklären. Dem sey indeſs, wie ihm wolle, so viel ist gewiſs, daſs in Paris die Memoiren des Fürsten von Pückler-Muskau erſchienen sind, welche (und man kann sich meine Verwunderung darüber denken!) nicht ein Wörtchen mehr enthalten, als meine eignen posthumen Briefe; man müſste denn die seichten Noten des Uebersetzers für etwas mehr als nichts halten wollen. Dies hat mich um so mehr verdrossen, da ich aus einem eben so beliebten als verbotnen Buche ersehen habe, daſs besagter Fürst nichts als ein verkappter Aristokrat sey, dennoch aber meine Briefe geschrieben haben soll, die Viele wiederum zu liberal und demokratiſch finden. Ich kann aus diesem Wirrwarr selbst gar nicht mehr klug werden, und fürchte faſt, daſs, im Gegensatz von andern Leuten, die einen geisterartigen Doppelgänger entdeckten, mein Geist einen irdiſchen bekommen hat, welches denn natürlich niemand andres als derselbe gefährliche Mann seyn kann, den ich deſshalb auch ernstlich hiermit auffordere, sich nicht ferner in meine Angelegenheiten zu miſchen, und wenn er Memoiren herausgeben will, seine eignen zu ſchreiben, aber nicht die meinigen. Ich glaube hierin alle Billigkeit und Gerechtigkeit so sehr auf meiner Seite zu haben, daſs ich selbst auf die thätigste Unterſtützung meiner gütigen Leser rechne, wenn dieser lebendige Menſch mich armen Abgeſchiedenen noch ferner in meiner Ruhe zu ſtören beabsichtigen sollte. Ueberall compromittirt er mich. So war das Literaturblatt der Staatszeitung mir äuſserst hold; mit einemmal hat es umgesattelt, weil es dem Fürsten von Muskau einfällt, in einem Briefe an den Buchhändler Fournier in Paris zu sagen: „Er verdenke es keinem Franzosen, ja selbst einem Deutſchen nicht, wenn er die Staatszeitung ungelesen lasse.“ Gleich muſs dies der Verſtorbene wieder entgelten und bald darauf im erwähnten Literaturblatt die angenehme Nachricht lesen, daſs seine Briefe in Frankreich faſt keine Beachtung fänden, demohngeachtet aber das dortige Publikum sich dahin ausgeſprochen: dem Verfasser sey gar kein *politiſches* Urtheil zuzugeſtehen.

Was nun das erste betrifft, so wäre freilich nichts natürlicher, da aber mein Herausgeber zu derselben Zeit einen Brief von Herrn *Fournier* bekam, in dem dieser ihm zu dem guten Abgange des Buches gratulirte, und den Autor sagar bat, noch mehr Briefe zu ſchreiben (was ich wohl bleiben lassen werde), so muſs die Behauptung des Referenten in dieser Hinsicht doch wohl auf einem Irrthum beruhen.

Wie komme ich aber nun gar zum zweiten Tadel, ich, der nie, auch nur halb im Ernste, ein politiſches Glaubensbekenntniſs von mir gegeben habe. Daſs der *erwähnte Fürst* durch seine eben angeführte Aeuſserung über die Staatszeitung hinlänglich bewiesen, daſs er kein politiſches Urtheil besitze, muſs auch dem Bornirtesten klar werden, aber wie komme ich dazu für ihn zu leiden? Ich liebe die preuſsiſche Staatszeitung und ihr Literaturblatt ganz ungemein, ja ich kann es mit einem körperlichen Eide bekräftigen, daſs ich gar keine andre politiſche Zeitung in meinem kleinen Hause halte, und mir es sogar zu einer Art Gesetz gemacht habe, Abends nach des Tages Last und Hitze nie ohne dieselbe einzuſchlafen. Wie viel Belehrung danke ich ihr aber noch auſserdem. So las ich neulich in ihrem besagten Appendix, dem Literaturblatt, einen Artikel: Nächtliche Blindheit betitelt, worin diese dem Einfluſs des Mondes auf die Augen zugeſchrieben wird, — denn, ſetzt der Verfasser hinzu: „Viele Menſchen ſchlafen bekanntlich mit offnen Augen.“ Ich ſchämte mich meiner Unwissenheit, da ich geſtehen muſs, diesen Umſtand bisher gänzlich ignorirt zu haben, vielmehr glaubte ich nur die Hasen dieses Kunſtſtückes fähig. Es fällt aber nun wie Schuppen von meinen eignen Augen, und so manche politiſche Räthsel werden mir plötzlich gelöst! Kann man z. B. die Motive einer Regierung, eines Ministers nicht mehr begreifen, sieht man selbst ein ganzes Collegium wie Blinde handeln — Was ist der Grund? Der so einfache bekannte: Sie ſchlafen mit offnen Augen.

Ich hoffe also, die Redaction des Literaturblattes, welche selbst gewiſs nie mit offnen Augen ſchläft, wird in sich gehen und mich wieder zu Gnaden annehmen — oder sollte die Sache vielleicht sich dennoch anders verhalten? Sollte es vielleicht Leute geben, die sich wirklich ein wenig vor meinem politiſchen Urtheil fürchteten und es gern mit guter Manier im Voraus entkräften möchten? **Gott** im Himmel weiſs Alles — ich aber zu wenig!

Um mich indeſs für so viel Unbilden an dem Fürsten von Muskau doch einigermaſsen zu erholen, werde ich jetzt wenigſtens in so weit das Vergeltungsrecht üben, daſs ich unbedenklich in dem vorliegenden Buche einen Theil seiner Memoiren unter meinem Namen herausgebe, wo er dann sehen mag, wie er dabei zurecht kömmt. Bei den Mitteln, die mir zu Gebote ſtehen, ist es mir, ohne zu prahlen, ein Leichtes, seinen Schreibtiſch zu öffnen und heraus zu nehmen, was mir beliebt; ja es möchte ihm sogar ſchwer werden, mich wegen eines solchen Raubes zu belangen; denn so sehr auch unsre Juſtiz Prozesse liebt, hegt und pflegt, die Klage gegen einen Verſtorbenen, den keine Erben repräsentiren, müſste doch nothgedrungen per Decretum abgewiesen werden. Ich wollte zuerst aus Furcht vor französiſchen Redensarten, nicht Memoiren, sondern Denkwurdigkeiten sagen, fürchtete aber, damit nur „noch mehr Rumohr zu machen“ und dann als doppelter Plagiarius zu erſcheinen. Ich wählte daher einen italiäniſchen Titel (weil im Deutſchen ohnehin kein neuer mehr zu erfinden ist) und da es heiſst: An deinen Früchten wird man dich erkennen — so wirst Du, geliebter Leſer, bald inne werden, ob die folgenden Blätter und Früchte wirklich von mir oder nicht von mir ſind.

Geſchrieben am 30. October auf dem großen Kirchhofe zu B…, als der Mond ſo hell ſchien wie am Tage, und viele Geiſter eben munter aus dem Sande hervorkrochen, um eine Raupach'ſche Tragödie aufzuführen.

Anmerkung. Daß in dem vorliegenden Buche die Orthographie nicht immer dem Recipirten gemäß iſt, geſchieht mit Abſicht. Wenn ich z. B. Gebürge ſtatt Gebirge ſchreibe, ſo habe ich meine äſthetiſchen Gründe dafür. Gebürge malt, meines Erachtens, den Gegenſtand beſſer, die Hauptqualität, die ein Wort haben kann. Man ſieht bei Gebürge, ſo zu ſagen, dieſes ſchon ſich in ſeinen ſchönen Wellenlinien und Maſſen übereinander thürmen, während Gebirge dagegen etwas Enges, Gekniffenes hat, was nicht zu dem Bezeichneten paßt. Um die Etymologie aber bekümmere ich mich wenig.

I.

Sendſchreiben

an den

Königl. Preußiſchen Geheimen Legationsrath,

Herrn Varnhagen von Enſe,

Großkreuz und Ritter vieler hohen Orden zu Berlin.

Euer Hochwohlgeboren

ſind mit dem (ſchon lange vor ſeinem Tode) verewigten Göthe durch Ihre zu nachſichtigen Beurtheilungen meiner anſpruchsloſen Reiſeberichte wohl allein daran Schuld, daß ſelbige ſeitdem, gleich einem alten Miethklepper, mit immer wechſelnden Namen durch aller Herren Länder gejagt werden und bei jeder Metamorphoſe noch mehr Untugenden annehmen, als ſie von Hauſe aus mitbrachten.

Die unerhörte Anzahl von Recenſionen, die dieſes arme Buch in mehreren Sprachen hat erdulden müſſen, betragen wenigſtens das doppelte Volumen ſeines Inhalts und ſind eben ſo uneins über dieſen, als verſchiedene Aerzte über denſelben Kranken zu ſeyn pflegen.

Obgleich ich ſelbſt nicht allzuviele dieſer Critiken geleſen habe, ſo ſind mir doch einige ſeltſam genug vorgekommen. Wirſt mir doch gar ein erzürnter Paſtor vor, ich ſey ein grauſamer Liebhaber von Thierkämpfen und habe fremden Hunden die Zähne ausgebrochen, um ſie von den meinigen nachher deſto bequemer todt beißen zu laſſen! Man ſollte wirklich meinen, der arme Teufel, der zu ſolchen Mitteln greifen muß, um ein Buch zu beurtheilen, paſſe ſelbſt nicht übel zu dem Bilde einer Dogge mit ausgebrochnen Zähnen, die, weil ſie nicht mehr beißen kann, zum Heulen ihre Zuflucht nimmt.

Sie, mein verehrter Gönner, hat die Freundſchaft blind gemacht, ſo wie Herrn Börne der Verdacht meiner Vornehmheit.

Dieſer große Champion der Liberalen hätte ſich aber eben deshalb ſagen können: Für einen Vornehmen iſt der Verfaſſer der Briefe des Verſtorbenen wahrhaftig noch freiſinnig genug, und es ſeiner verwahrlosten Erziehung zu Gute zu halten, wenn er nicht ſo zu ſchreiben vermag, wie ich es anempfehle, nämlich ſo: „daß der Styl unter ihm bricht und er mitten im Kothe liegen bleibt.“ *)

---

*) Dies kann auch wohl nur der Grund ſeyn, warum Börne's Briefe in den Preußiſchen Staaten verboten worden ſind, wahrſcheinlich auf Reclamation des Oberpoſtmeiſters, dem bei einem ſo durchbrechenden Styl vielleicht für ſeine Schnellpoſtwagen bange geworden iſt. Denn aus politiſchen Gründen ſie zu verbieten, wäre wohl ein

Vielleicht hätte Herr Börne mich milder beurtheilt, wenn er mich gleich von vorn herein in der franzöſiſchen Ueberſetzung geleſen hätte — nur würde er immer Unrecht gehabt haben, von mir zu verlangen: „daß ich als Verſtorbener den Sterblichen überirdiſche Dinge mittheilen ſolle.“ Das erlaubt einmal ſchon die Discretion des Geiſterreichs nicht, eine Eigenſchaft, über welche ſich nur Schriftſteller dieſer Welt hinweg ſetzen dürfen; zweitens würde man ja aber auch ſolche Sprache hier unten gar nicht aufnehmen können. Es würde damit gerade ſo gehen, wie mit Lord Byrons Geiſt, der, wie Herr Börne uns ebenfalls ſelbſt erzählt, „ſich erſt in ihm (Herrn Börne) niederlaſſen wollte, die

---

großer Mißgriff, es müßte denn aus Dankbarkeit geſchehen ſeyn, um einem Buche, das offenbar im Intereſſe aller Legitimität geſchrieben iſt, einen noch beſſern Abſatz zu verſchaffen.

Wohnung aber bald zu gemein für längeren Aufenthalt fand.“

Weit übler bin ich ſeitdem mündlich abgefertigt worden, als ich neulich unſere Freundin, die liebenswürdige, Geiſt ſprudelnde Orlanda beſuchte. „Guter Verſtorbener,“ rief ſie mir ſchon von weitem zu, „ich habe Ihnen geſtern in Gedanken einen langen Brief auf der Straße geſchrieben, während ich den weiten Weg von S. heim ging. Wie ich aber zu Hauſe ankam und in Ihrem Buche las, da ſtimmte mich das wieder ſo herab, daß ich alle meine guten prophetiſchen Gedanken darüber augenblicklich verlor. Denn, wo ich allein über Sie nachdenke und Sie mir nicht ſelbſt ſtörend in den Weg treten, intereſſiren Sie mich ſehr. Sie ſind ſo einladend aride, daß ich mich gedrungen fühle, etwas aus dieſem ſterilen Boden hervorzurufen. Ordinaire Naturen ziehen überhaupt, ſelbſt gegen meinen Willen, am meiſten aus mir heraus — eben, weil ſie's bedürfen."

„Mit höheren Geiſtern habe ich weniger Berührung, denn wir gehen neben einander wie zwei parallele Linien. Die ärmeren dagegen verlangt mein eigner Reichthum unwiderſtehlich zu durchdringen."

Ich wollte, ganz verblüfft, einige Worte ſchuldigen Dankes ſtammeln ....

„Still doch!" rief ſie, „immer müſſen Sie doch von ſich ſelbſt ſprechen, es iſt zum Todlachen! Dennoch kann Einen auf der andern Seite dieſe Gutmüthigkeit wahrhaft rühren. Es iſt für mich Ihr hübſcheſter Zug, obgleich es nur in der unglaublichen — nichts für ungut — Dummheit des armen kleinen Gehirns (hier fühlte ſie mir gleichſam den Puls an der Stirne) ſeinen Grund hat.

Wiſſen Sie wohl, Theuerſter, wie Sie mir vorkommen? — Ganz wie der Vogel Strauß. Erſtens verdaut Ihre Eitelkeit Stahl und Eiſen trotz dem beſten Straußenmagen und, wie dieſer Vogel, ſind auch Sie ganz überzeugt: kein Menſch durchſchaue Sie, wenn Sie den Kopf nur unbefangen in den Strauch ſtecken. Ja ſelbſt Ihr ſogenannter gracieuſer Styl gleicht auf ein Haar dem ſelbſtgefälligen freundlichen Nicken und Brüſten Ihres Vogel-Ebenbildes, wenn es ſich ſelbſtgefällig überall umſieht, ob man es auch von allen Seiten gehörig beobachtet habe. Endlich beſitzen Sie auch dieſelbe Schnelligkeit wie der Strauß, denn Sie laufen ſich alle Augenblicke ſelbſt davon; ja oft denke ich: Sie haben ſich gar ſchon aus allzugroßer Schnelligkeit in zwei Hälften getrennt, wovon der gute Mann zu Hauſe geblieben und der Thor in die Welt gelaufen iſt."

„Verſtorbener!“ ſprach ſie in tiefem Tone, ihre kleine Geſtalt hoch empor richtend und mich mit ihren brennenden Beſchwörer-Augen anſtarrend: „Verſtorbener! holen Sie ſich ſelbſt ein, oder ....

Euer Hochwohlgeboren

jenſeits und dieſſeits treu
ergebener Wohlbekannter *).

---

*) Ich habe alle Urſache zu glauben, daß obiger Brief vom Fürſten von Muskau geſchrieben worden iſt und ſuchte deshalb gerade dieſen aus, weil mein Doppelgänger ſich gewiß gehütet haben würde, eine ſo treffende Schilderung ſeiner ſelbſt ins Publicum kommen zu laſſen.

Das iſt der Anfang meiner Rache. Es wird aber noch beſſer kommen.

Der Verfaſſer.

II.

Ein Beſuch im Herrnhutiſchen.

Ich bin unter den Herrnhutern erzogen. Mit dem 11ten Jahre verließ ich ſie und vielleicht kehre ich mit dem 71ſten wieder unter ſie zurück. Weisheit iſt Alter, ſagt ein Spruchwort, und dennoch ſchützt, wie ein zweites ſagt, Alter vor Thorheit nicht!

Vor der Hand jedoch, wo ich kaum die Hälfte jenes Weges zurückgelegt habe, mache ich es noch wie alle Uebrigen, d. h. ich lache über die Thorheiten Anderer und liebe meine eigenen; ſpäter hoffe ich auch über dieſe zu lachen, um wieder neue dafür einzutauſchen — denn für jedes Alter, Gott Lob! geben die Menſchen etwas zu lachen, die Welt etwas zu genießen und die Thorheit etwas an ſich ſelbſt zu lieben.

In dieſer ſeltſamen, drolligen Welt umherirrend, kam ich eben von Afrika zurück, wohin ich gegangen war, um den großen Paſcha Mehemed Ali kennen zu lernen, und fand mich nun post varios casus*) zufällig und halb verwundert in der Heimath wieder, gleich jenem luſtigen Bruder, der, nachſinnend, wie er ſich ein recht raffinirtes Vergnügen verſchaffen wolle, endlich auf den neuen Einfall kam: einmal eine Nacht zu Hauſe zu ſchlafen. Unter ſolchen Betrachtungen ſetzte ich mich denn eines Nachmittags auf meine Droſchke, mit zwei arabiſchen Pferden beſpannt, und fuhr über Stock und Stein, oder, um genauer zu ſprechen, über

---

*) Lateiniſche Brocken ſind doch hoffentlich erlaubt, wenn man mir auch die franzöſiſchen unterſagt hat.

Sand und Wurzeln, durch Kiefern und Tannen, dem ſtillen Oertchen K. W. zu. Mein Anzug war ſchwarz, mein Geſicht ſchwarz gebrannt, meine Haare orientaliſch ſchwarz gefärbt, meine Roſſe ſchwarz, und ſelbſt meine Droſchke ſchwarz beſchlagen; denn ich liebe dieſen Gegenſatz der Farbe zu der Heiterkeit meines Innern, die, beſonders wenn ich allein bin, mich ſelten verläßt. So glaubte ich alſo mich recht paſſend für den Zweck der vorliegenden frommen Irrfahrt equipirt zu haben. Man konnte mich entweder für einen eleganten reiſenden Paſtor oder auch für Mephiſtopheles halten, welcher, wie wir von guter Hand wiſſen, ebenfalls zuweilen den Doctor theologiae ſpielt. *)

Nach einigen Stunden gelangte ich an ein angeſchwellenes Flüßchen (es war am

---

*) Siehe Fauſt von Göthe und die Kirchenzeitung.

3ten Mai und kaum erſt der Schnee auf den Gebürgen geſchmelzen), deſſen ſchäumende Wogen die letzten Rudera einer gebrechlichen Brucke eben noch vor meinen Augen abriſſen, und auf ihrem gekräuſelten Rücken luſtig forttanzen ließen. Slaviſche (ſeit der wohlthätigen Regulirung nicht mehr ſclaviſche) Bauern waren ſehr beſchäftigt, ſie aufzuhalten, und die ruhigere Breite des Waſſers in der Ferne ließ mich hoffen, dort wohl eine Furth zum Hindurchfahren zu finden. „Wie heißt der Fluß?“ rief ich einem, mit den Händen in den zerriſſenen Hoſentaſchen ruhenden, mich anſtarrenden Wenden zu. „J ſchwarze Schöps!“ erwiederte er lakoniſch, ohne ſich zu rühren, noch durch den mindeſten Geſtus ſeinen Worten zu Hülſe zu kommen, die, meiner eigenen theologiſchen Schwärze mir bewußt, faſt wie eine Anzüglichkeit klangen.

Mit Mühe brachte ich endlich von ihm heraus, daß der jetzt in zehnfacher Waſſermaſſe ſtrömende Fluß nirgends hier in der Nähe zu paſſiren ſey, und ich mußte mich daher bequemen, ſeitwärts eine Straße einzuſchlagen, auf der ich bald ein Landſtädtchen erreichen ſollte, wo man mir gutes Obdach verſprach. Es verurſachte dies zwar einen langen Umweg, wer aber ſo wie ich die Erde zu durchſtreifen gewohnt iſt, dem kömmt es darauf nicht an, er iſt überall zu Hauſe und auf ſeinem Wagen am meiſten; je unbekannter und ungewiſſer die Zukunft vor ihm, deſto beſſer. Im Grunde freute ich mich daher mehr über das unvermuthete Hinderniß, als es mich ſtörte, und meine leichten Thiere antreibend, erreichte ich das angeſagte Nachtquartier auch glücklich noch mit einbrechender Dämmerung.

Eine freundliche, dicke Wirthin kam mir, den fremden lucrativen Zuſpruch wahrſcheinlich ſchon von weitem mit Kennerblick entdeckend, bis auf die Straße entgegen und half mir ſelbſt rüſtig aus dem Wagen, wobei ſie ſchon im erſten Augenblick eine Suada entwickelte, die nicht wenig mit dem Lakonismus des Wenden am ſchwarzen Schöps abſtach. Uebrigens ſchien hier Alles unter dem Zeichen des Widders zu ſtehen, denn, wie ich auf Befragen erfuhr, hieß der Ort Bocksberg, und der Gaſthof, ein klöſterlich dunkles Haus, zum goldnen Lamm. Das Ebenbild des letzteren, welches in Stein gebauen, vielleicht früher zu religiöſer Andeutung dienend, jetzt aber dem Weltlichen verfallen, nun ſtatt der Vergoldung hellgelb angeſtrichen worden war, ſchaute in ſeiner Verſtümmelung ganz kummervoll vom hohen Giebel auf mich herab.

Ungeachtet dieſes wenig verſprechenden Aeußern, wies man mir indeß eine recht gute und hohe Stube an, mit einem großen Kamin, einem rieſigen Himmelbett, alterthümlichen Meublen, alles bequemer und reinlicher, als man es gewöhnlich in den kleinen Städten unſres lieben Vaterlandes anzutreffen gewohnt iſt, und als ich die an den Wänden hängenden verblaßten Bilder muſterte, bemerkte ich darunter mit Verwunderung das gut gezeichnete und ſehr ähnliche Portrait eines Verwandten unſres Hauſes, der einſt das glänzende, wenn gleich eben nicht empfehlenswerthe Vorbild meiner Kindheit geweſen war.

„Wie kömmt dieſes Portrait hierher?“ frug ich die mir noch zur Seite ſtehende Wirthin.

„Halten zu Gnaden! das iſt der Staroſt B. . . ., mein alter Herr und Wohlthäter, dem ich, oder (verbeſſerte ſie ſchnell) der Frau Gräfin 21 Jahre lang als Kammerjungfer gedient habe; aus welcher glücklichen Zeit mir denn dies Bild noch übrig geblieben iſt.“

„Ach, ich verſtehe!“ lächelte ich, ſie genauer fixirend, und wirklich auf dem runden, obgleich nun auch ſchon runzligen, Geſicht der gedienten Kammerjungfer waren immer noch einige **beaux restes** aus alter Zeit ſichtbar; ja, je mehr ich ſie betrachtete, erſchien ſie mir immer weniger fremd, und endlich blieb mir kein Zweifel übrig, daß ich — wahrlich ich irrte mich nicht — eine ſehr gute Bekannte aus meinem 14ten Jahre vor mir hatte. Mehr als zwei Decennien waren freilich ſeitdem verfloſſen — o Zeit! ich ſah in der Alten Geſicht wie in einen Spiegel und fühlte rückwirkend deinen Stachel! — Die gegenſeitige Erkennungsſcene wurde dennoch freudig von mir beſchleunigt; denn ich bin noch immer ſo gutmüthig, mir einzubilden, alte Bekannte müßten ſich eben ſo ſehr freuen, nach langer Trennung mich wiederzuſehen, als ich ſie — und diesmal wenigſtens traf meine Vorausſetzung ein.

Da die arme Cathinka keine vornehme

Dame war, ſo hatte ſie keine Urſache, mir, wie jene franzöſiſche, dem unbequemen Mahner an längſt vergangene vertrauliche Stunden, zuzurufen: „Eh, Monsieur, appellez vous cela connaitre?“ — Im Gegentheil, die Verleugnung hätte diesmal mit allem Rechte nur von meiner Seite ſtatt finden können, denn Cathinka hatte ſchon längſt die Sonnenſeite des Lebens überſchritten, ich — noch nicht ſo ganz. Zum Lohne dafür überſchüttete ſie mich denn auch mit den ausgeſuchteſten Schmeicheleien; ja ſelbſt ein Hofmann hätte hier noch etwas lernen mögen. Als unter andern meine jugendliche Schönheit (es iſt von damals die Rede, liebe Leſerinnen) geprieſen wurde, und unter andern geſagt, daß auf jenem verhängnißvollen Maskenballe vor 24 Jahren (auf den ich ein andresmal zurückkommen werde) man kein reizenderes Paar geſehen, als die junge Gräfin von B. . . . und mich, und ich mit bitterſüßer Miene erwiederte: „Ach Gott! die iſt nun auch ſchon im alten Regiſter, ja, ich fürchte faſt, wir beide ſind grade in denſelben Jahren;“ verſicherte Cathinka unbedenklich: „damals ſey es allerdings ſo geweſen, aber ſeitdem habe die Gräfin mich ohne Zweifel weit überholt.“ „Nun dem Himmel ſey Dank!“ rief ich lachen, „wenn Du eine ſo glückliche Verſchiedenheit für möglich hältſt, kann Dein Glaube mehr als Berge verſetzen.“

Unterdeſſen verlor ich, als ein Vielerfahrner, mein altes Princip nicht aus den Augen: qu'il faut faire flèche de tout bois, ein Sprüchwort, deſſen Lebensweisheit unerſchöpflich iſt; und da hier Liebe nicht mehr an der Tagesordnung war, wendete ich meine Gedanken nach der Küche, mich wohl erinnernd, daß Cathinka, ſelbſt als ſie noch hübſch war, ſchon ein bedeutendes Talent in dieſer Region entwickelte, welches ohne Zweiſel jetzt zu noch höherer Reiſe gediehen ſeyn mußte. Ich benutzte daher alle vergangenen Reminiscenzen, nur um dieſe Kunſt der Freundin von Neuem ins Feuer zu bringen. Man verſprach, geſchmeichelt und voller Freude, Wunder zu thun, und in der That, das soupé zeigte ſich der Elevin eines berühmten Gutſchmeckers und Bonvivants würdiger als der beſcheidenen und chriſtlichen Apparence des guldenen Lammes zu Bocksberg. Der nachſichtige Leſer aber kennt ſchon durch Freund und Feind meine irdiſchen Dispoſitionen zu gut, um einen Augenblick zweifeln, daß ich auch von meiner Seite demſelben alle mögliche Ehre erwies.

Sobald hierauf noch der Duft zwei ächter Havannah-Cigarren verraucht war, (denn auch dieſes Laſter habe ich an mir) ſuchte ich die Ruhe mit meiner lieben Staatszeitung in der Hand, wo ich denn auch kaum geleſen hatte, daß ein ruſſiſcher Courier angekommen, der Theaterkaſſirer ſein Jubiläum gefeiert, wobei die Geſellſchaft Heil Dir im Siegerkranz geſungen, und der Hofſchneidermeiſter Dürre mit dem allgemeinen Ehrenzeichen decorirt worden ſey, als ich ſanft und ſelig entſchlief.

Schon mochte ich wohl ein paar Stunden lang in jenem ſeltſamen Traumlande geruht haben, das uns wahrſcheinlich das Leben der Thiere auf ihrer untern Stufe abſpiegelt, als ein ſonderbares beängſtigendes Gefühl mich langſam erweckte.

Mit Mühe ſchlug ich die Augen auf und glaubte ſchaudernd noch zu träumen — denn eine alte fahle Frau in aſchgrau alterthümlichem Gewande, einen großen Bund Schlüſſel an der Seite hängend, und einen einzelnen, noch größeren Schlüſſel in der Hand haltend, ſtand, mich wehmüthig anblickend, an meinem Bette.

Jn dumpfer Betäubung ſtarrte ich hin und ſah ſie eine, eben im Verlöſchen begriffene Lampe mit der andern Hand langſam nach mir empor heben, deren aufflackernder Docht zuweilen, wie mit ſchwachen Blitzen, das erdfahle Geſicht hell erleuchtete, während die vermoderten Züge gleich darauf wieder in noch grauſenhaftere Dämmerung zu verſchwimmen ſchienen.

Ich war wie gelähmt — ob vor Schreck, oder durch übernatürlichen Einfluß, noch jetzt wäre es mir unmöglich dies zu entſcheiden — doch ermannte ich mich nach einigen Secunden und wollte mich eben gewaltſam aufreißen, um das räthſelhafte Weſen vor mir zu ergreifen, als das Geſpenſt mit halbtrauriger, halb eifriger Miene den großen Schlüſſel bedeutungsvoll mir darreichte, und als ich unwillkürlich zurückſchauderte, ihn drohend und wie im höchſten Unwillen plötzlich an meinen nackten Hals drückte. Die Berührung des kalten Stahls durchzuckte mich wie ein

Dolchſtich, und für einige Augenblicke muß mir alles Bewußtſeyn geſchwunden ſeyn, denn als ich wieder aufblickte, war Geſtalt und Lampe verſchwunden. Das alte Dunkel füllte wieder meine, vergeblich ſich hineinbohrenden Augen. Scheu wandte ich endlich den Kopf gegen die Mauer, da ſchien es von Neuem, als entferne ſich allmählig durch ſie hin ein blaſſes Licht. Nein! das iſt zu toll! rief ich, mich nach und nach faſſend und zum lauten Lachen zwingend; kann man ſo albern träumen! Alſo hat dich doch auch einmal der Alp gedrückt, fuhr ich, noch immer ſchaudernd, fort, denn — ſoll ein vernünftiger Menſch ſolchen Unſinn anders erklären? — Ich tappte nach dem Waſchtiſche, trank ein großes Glas Waſſer, ging, mit den Händen ſorgſam um mich fühlend, ein paarmal in der kalten Stube auf und ab, und als ich hierauf, vom Froſt, und vielleicht auch noch von der ausgeſtandenen

Angſt geſchüttelt, wieder nach dem warmen Bett verlangte, wickelte ich mich in meine Decken und ſchlief endlich nach niedergekämpfter Geiſterfurcht, ferner nicht mehr angefochten, glücklich wieder ein. Als ich erwachte, war es heller Morgen. Mit dem Tageslicht verſchwand die unheimliche Spannung der Nacht gänzlich; ich beſtärkte mich leicht in der Ueberzeugung, nur lebhafter als gewöhnlich geträumt zu haben, fand es aber doch ſonderbar, als ich gleich beim Erwachen noch immer einen, auch ſpäter wiederkehrenden ſtechenden Schmerz am Halſe zu fühlen glaubte, ja dieſen ſelbſt leicht geſchwollen fand — doch achtete ich ſpäter nicht weiter darauf.

Meine Toilette (genau nach Göthe's Vorſchriften für den Mann von 40 Jahren eingerichtet), war kaum zur Hälfte fertig, als Cathinka mit dem Kaffee erſchien. „Aber ſage mir“ rief ich ihr ſchon von weitem entgegen: „was für allerliebſte weibliche Beſuche menagirſt Du den Gäſten hier in Deinem alten gothiſchen Neſte?“

„Herr du meine Güte!“ ſtammelte ſie erblaſſend, und ließ faſt die dampfende Kanne auf den Boden fallen; „gewiß die Rentmeiſter Raſtuſſin!“

„Was Teufel willſt Du mit der Rentmeiſter Raſtuſſin? —“

„Ach mein gnädigſter, liebſter Herr! die Freude über Sie hat mich die Stube ganz auſſer Acht geben laſſen, in die ich Sie gebettet. Ja es iſt nur zu wahr: es iſt dort nicht geheuer! Doch ſeit Jahr und Tag hatte ſich der Spuk nicht mehr ſehen laſſen und muß nun grade Sie erſchrecken!“ —

„Nun, nun!“ erwiederte ich, etwas an meiner Eitelkeit gekränkt, „der Geiſt hat ſich vielleicht den wenigſt Schreckhaften ausgeſucht; — aber was iſt denn mit dieſem albernen Spuk?“ —

„Ach Gott! freveln Sie nur nicht und hören Sie mich aufmerkſam an. Wer weiß! vielleicht ſollen Sie der ſeyn, der den Schatz findet: die Krone und das Kreuz und Alles zuſammen!“ —

„Gute Cathinka! welche Thorheiten! Einen alten Schatz fand ich zwar ſchon hier an Dir wieder; aber bei ſolchen Schätzen, die aus Geld und Geldeswerth beſtehen, hatte ich mein Lebelang kein Glück. Eher, fürchte ich, bin ich dazu geeignet, welche zu verlieren, als zu gewinnen. Doch ſetze Dich her, trinke Deinen Kaffee mit mir und erzähle.“

Dieß ließ ſich Cathinka nicht zweimal ſagen. Schnell hatte ſie mir gegenüber Poſto gefaßt und nachdem ich ſelbſt erſt ihr mein Abentheuer noch weitläuftig zum Beſten gegeben, begann ſie, wie folgt.

„Im Anfang des vorigen Jahrhunderts regierte hier der reiche Graf P. . . ., von dem Sie gewiß oft gehört zu haben, ſich erinnern werden. Der beſaß faſt alle die großen, jetzt vielfach getheilten Herrſchaften in der Provinz und lebte meiſtens auf ſeinem Jagdſchloſſe in der Nähe, wovon noch die Ruinen im Walde zu ſehen ſind, in Herrlichkeit und in Freuden. Er zeigte ſich aber auch immer gut und großmüthig gegen die Armuth, ſo daß alle ihm von Herzen zugethan waren. Wie er nun ſchon die Fünfzig paſſirt hatte, verliebte er ſich mit einemmale noch gewaltig in ein Bürgermädchen hier aus der Stadt, einen wahren Ausbund von Schönheit und Lieblichkeit, wie man erzählt, die aber, obwohl nur eine arme Spitzenklöpplerin, doch allen ſeinen Verlockungen herzhaft widerſtand. Und ſo entſchloß endlich der Graf ſich kurz und gut, ſie ohngeachtet ihres niedrigen Standes zu heirathen. Seine großen Herrſchaften waren indeß alle Lehngüter, und der einzige noch übrige Lehnsvetter, ein gewiſſenloſer Menſch vom ſchlechteſten Rufe, dem das natürlich nicht gefallen wollte, bewegte alſo Himmel und Erde, um dieſe Abſicht des reichen Vetters zu hintertreiben."

„So ſtanden die Sachen, als der Graf, eines Tages von der Jagd zurückkehrend, nach dem Genuß einiger Erfriſchungen jähling erkrankte, nicht ohne einen dunkeln Argwohn, daß ſein präſumtiver Erbe Antheil daran habe. Dieſer war zwar ſelbſt zu der Zeit nicht gegenwärtig, aber ſchon längſt hatte das Publicum ein ſtrafbares Einverſtändniß zwiſchen ihm und dem gräflichen Rentmeiſter Naſius zu bemerken geglaubt, einem finſtern, harten Mann, den man, und noch mehr ſeine böſe, in der ganzen Gegend gefürchtete Frau, jeder Uebelthat fähig hielt. Dem ſey nun, wie ihm wolle, genug, der Graf ſtarb zwar nicht, ſchien aber, ſeit er vom ſchweren Krankenlager erſtanden, ſeines Verſtandes nicht mehr recht mächtig zu ſeyn. In tiefe Melancholie verſunken, ſaß er

Tage lang einſam, im dunkeln Zimmer, und ſprach von nichts als ſeiner geliebten Marie, welche während ſeiner Krankheit, durch Gott weiß welche Mittel, aus dem Orte plötzlich verſchwunden war.

Erſt hatte er bei dieſer Nachricht getobt und geraſt, ſpäter aber war er mit einemmal ganz ruhig geworden und erwartete ſie nun jeden Tag geduldig, die Umſtehenden immer verſichernd: morgen werde ſie gewiß von ihrer Reiſe zurückkehren, von der er ja nun recht wohl wiſſe, warum ſie ſie habe antreten müſſen. Dabei beſtand denn des armen Herrn einziges Vergnügen darin, daß er für die Abweſende fortwährend prächtige Gewänder und koſtbaren Schmuck aller Art ankaufen ließ, was er dann in ſeiner Verſtörung um ſich her aufzuſtellen befahl, und ein ausgeſchnittenes, auf plattes Holz gezogenes Oelbild des jungen Mädchens, das mitten in ſeiner Stube ſtand, und noch jetzt auf einem fürſtlichen Schloſſe in Schleſien vorhanden ſeyn ſoll, unter kindiſchen Liebkoſungen an- und auszog, und bald mit dieſen, bald mit jenen Juwelen zu ſchmücken pflegte, oft ſich einbildend, die kalte Holzfigur habe wirklich Fleiſch und Blut, und ſey ſein wiedergekehrtes liebes Mädchen ſelbſt geworden.“

„Verwunderlich war es, daß von dem Augenblicke ſeiner Verwirrung an der Graf den Rentmeiſter Raſius, dem er früher ſeine Abneigung nicht ſelten durch harte Begegnung fühlbar gemacht hatte, zu ſeinem Liebling erkor, ſich gar nicht mehr von ihm trennen konnte, oft mit ihm ſich einſchloß, und ihm auch in der Führung ſeiner Geſchäfte ein ganz unbedingtes Vertrauen ſchenkte. Ihm auch hatte er den täglich ſich mehrenden Juwelenſchatz des Holzbildes in Verwahrung gegeben, den nur ſelten noch ein anderes Auge erblickte. Raſius allein mußte ihn bringen, wenn der Graf darnach verlangte, und ihn dann Abends eben ſo geheimnißvoll wieder mit hinwegnehmen, ſo daß es doch am Ende auch nur ein unverbürgtes Gerücht und eine Sage blieb, was unter die Leute kam, von der unbeſchreiblichen Pracht der glänzenden Steine, und wie beſonders eine Krone darunter hervorſtrahle, gegen welche die des Königs von Polen nur Theaterplunder ſey, und ein Kreuz von Rubinen, das viele Jahre der Revenuen des reichſten Edelmannes nicht bezahlen könnten.“

„Doch es dauerte nicht ſehr lange, ſo fing man an, von gerichtlicher Unterſuchung wegen des Herrn bedenklichem Zuſtande zu ſprechen, und daß er der weitern Verwaltung ſeines Vermögens wohl gar für unfähig erklärt werden würde, als ganz unerwartet auch ſein eben angelangter böſer Neffe erkrankte und nach wenigen Tagen ſtarb.“

„Da nun in Ermangelung weiterer männlicher Erben die Lehne ſämmtlich dem Könige zufallen mußten, ſo wurde des Grafen Ruhe von dieſer Seite, durch begehrliche Erben wenigſtens nicht ferner geſtört, und unter ihm regierte von nun an, völlig unumſchränkt, der gefürchtete Raſius. Das ſoll eine ſchreckliche Zeit für die armen Unterthanen geweſen ſeyn! Auf ſeinem Jagdſchloß, wie gefangen gehalten, ſah man den Herrn nie mehr öffentlich erſcheinen, und man wußte kaum mehr, was aus ihm geworden ſey. Endlich nach vielen, wahrſcheinlich in immer uberhandnehmendem Wahnſinn und harter Behandlung zugebrachten Jahren, wurde mit einemmal ſein Tod bekannt gemacht. Nur als Leiche und auf dem Paradebett, ſahen ſeine bekümmerten Unterthanen ihren geliebten Grafen, welcher ſich ihnen in alter Zeit ſo oft als Vater und gütiger Herr gezeigt, zum letztenmale wieder, und allerlei unheimliche Gerüchte gingen im Schwange über ſein ganz verändertes Ausſehn, und daß, als

Raſius an das Paradebett getreten, er die Augen wieder aufgeſchlagen, ſo daß man ſie ihm kaum habe wieder zudrücken können.“

„Königliche Beamte übernahmen bald darauf die Güter, da kein Erbe mehr da war; einiges baare Geld ward mit denſelben übergeben, von den Schätzen des Bildes aber — wie man ſie im Schloſſe nannte — hörte man nichts weiter, und doch blieb Raſius wider alles Vermuthen unangetaſtet. Er ſelbſt entſagte indeß binnen Kurzem freiwillig ſeinem Dienſte, kaufte das alte Kloſterhaus, worin jetzt mein Gaſthof iſt, richtete ſich nach und nach reich und prächtig ein, ſchien aber ſeines Geldes nimmer recht froh werden zu können. Jedes Jahr hatte er überdies regelmäßig einen Todesfall in ſeinem Hauſe, bis, eins nach dem andern, alle ſeine vier Kinder geſtorben waren. Da wurde er ganz menſchenſcheu, verſchloß ſeine Thür Einheimiſchen und Fremden, und lebte fortan ungeſehen und einſam mit ſeiner böſen Frau allein. Meine Großmutter hat dieſe Frau ſelbſt noch recht gut gekannt und mir oft von ihr erzählt, daß ſie gar keinen Schlaf gehabt habe und, gleich der Königin in der Komödie, immer wie mondſüchtig in den langen Gängen umhergeirrt ſey. Aus dem Seitenhauſe, wo meine Großmutter wohnte, konnte ſie allnächtlich ihre Lampe hell leuchten ſehen, und ein großes Schluſſelbund, ſagte ſie, habe ſie immer klirrend an der Seite getragen; überhaupt beſchrieb ſie ihren Anzug grade ſo, wie Sie, guter Graf Carl, und viele Andere ſchon vor Ihnen, ſie ſeitdem in dieſer Stube geſehen haben wollen. Und was das Seltſamſte iſt, grade an Ihrem Bett, wo Sie das Licht haben durch die Wand verſchwinden ſehen, da iſt der ehemalige Eingang zu der Alten Zimmer geweſen, den mein Mann ſchon vor zwölf Jahren zumauern ließ, um dem Gerede über ihr Umgeben den Mund zu ſtopfen. Aber was hilfts! ſolche Art Leute, du meine Güte! die gehen durch eine Mauer eben ſo leicht, als durch eine offene Thüre!“

„Doch, um zu meiner Geſchichte zurückzukehren, die Ihnen ohnedies wohl ſchon zu lang vorkommen mag, ſo will ich nur noch ſagen: Sterben müſſen wir einmal Alle, Gute und Böſe, und ſo ging auch endlich Herr Raſius dahin, wo ich ihm nicht folgen mag; und ſeine Frau blieb nun ganz allein von der Sippſchaft übrig. Nun aber fing ſie erſt recht an, die ganze Nacht herumzuziehen! Sie trieb es aber nicht mehr lange, und als endlich auch ihr letztes Stündlein ſchlug, ſo hatte ſie, wie geſagt, weder Kind noch Kegel mehr, ihrer liebreich zu warten und nur noch eine einzige entfernte Schweſter am Leben. — Nach der ſchickte ſie nun Boten über Boten und wollte ihr mit Gewalt noch Etwas entdecken. Einen großen Schlüſſel ließ ſie aber Tag und Nacht nicht aus der Hand und rief immer angſtvoll nach der Schweſter, und ſoll ſchreckliche Worte ausgeſtoßen haben: ob ſie denn ganz umſonſt in die Hölle fahren ſolle, und ſich dann ſelber verflucht, und ſolche abſcheuliche Reden mehr gehalten haben, daß meine ſelige Großmutter immer, nach alter frommer Weiſe, ein Kreuz über das andre machte, wenn ſie davon erzählte.“

„Die Schweſter kam aber nicht — und ſo hat die Frau Raſiuſſin mit dem Schlüſſel, noch feſt in die krampfhaft geſchloſſenen Hände geklemmt, begraben werden müſſen; denn Jeder fürchtete ſich, ihn gewaltſam heraus zu reißen, weil die Leiche ihn wie mit eiſernen Krallen feſt hielt, und ſo entſetzlich dabei ausgeſehen haben ſoll, daß auch dem Herzhafteſten die Haare davor zu Berge geſtanden.“

„Es hat nachher auch Niemand gewußt, wo der Schlüſſel eigentlich hinkaſſe, denn zu allen Thüren im Hauſe, auf dem Boden und im Keller, iſt Alles richtig da geweſen. Aber nirgends fand man dort weder Geld noch Koſtbarkeiten, nur munkelte man ſpäter, daß der Apotheker hier daneben, der immer reicher wird, man weiß nicht wie, im tiefen Brunnen in ſeinem Garten, der ſonſt mit zu meinem Hauſe gehörte, viel altes Silber, alles noch mit dem Wappen der P....e gezeichnet, heraufgezogen haben ſoll. Ob er nun auch den übrigen Schatz gefunden, das mag freilich der Himmel wiſſen; ich glaube es aber jetzt beſtimmt nicht, weil die Frau Rentmeiſterin wieder umgeht, was ſeit ſieben Jahren nicht mehr der Fall geweſen iſt. Damals ſah ſie mein Mann, wie er freilich ſchon ein bischen blödſinnig war, dort eben durch dieſelbe zugemauerte Thüre gehen und am Ende des Ganges hinter ihrer Stube plötzlich verſchwinden. Wie er aber ſelber ſo weit hat durch die Mauern ſehen können, iſt doch wohl nicht recht zu begreifen, und ich dachte daher oft — Gott verzeih' mir die Sünde! — es ſey Alles nur dummer Schnack; aber nun kömmt Einem der Glaube wohl in die Hände, und nach dem, was Ihnen heute Nacht begegnet iſt, laſſe ich mich jetzt darauf todt ſchlagen, daß der Schatz noch da iſt. Ich will auch ſelber auf der Stelle nachgraben laſſen; denn wer von uns armen Menſchenkindern kann denn wiſſen, was ihm vielleicht noch hier für Dinge beſchieden ſind! Freilich ungerechtes Gut gedeiht nicht! — Das iſt wohl wahr — und da mag es doch am letzten Ende der Teufel lieber behalten. Was meinen Sie, gnädiger Herr?“

„Ja wohl,“ erwiderte ich, „mit ſolchen großen Herren, wie Satanas, iſt nicht gut Kirſchen eſſen! . . .“

. . . „Herr Jeſus!“ kreiſcht es da vor mir — noch ein gellender Schrei und — voll Entſetzen, ſeh' ich Cathinka leichenblaß zur

Erde ſinken. Mechaniſch wende ich mich um — da gewahre ich ein Weſen, ganz dem ähnlich, welches ich in der Nacht geſehen, das mit aufgehobenem Schlüſſel in der Hand, mich furchtbar freundlich angrinſt. Es ſehen, zuſpringen und es nicht ſanft bei der Bruſt faſſen, war diesmal Eins; doch das Fleiſch und Blut, welches ich beruhigt fühlte, kühlte mich bald ab und ein trauriges Gewimmer von Seiten der Gefaßten löste ſchnell meine Hand. „Wie kömmſt Du hierher? — Was willſt Du hier?“ ſchrie ich ihr zu, noch über meinen eignen Schrecken erzürnt. — Doch keine Antwort erfolgte, nur ein unverſtändliches Gemurmel und neues Emporhalten des Schlüſſels. — Cathinka ſchlug jetzt die Augen wieder auf, ſtarrte eine Secunde lang die graue Unbekannte an, und plötzlich aufſpringend, ſtammelte ſie mit wiederkehrender Farbe: „Nein, Lieſe! Iſt es möglich? Biſt Du es, und bringſt mir meinen verlornen

Gartenſchlüſſel? — Nein, ſo was iſt doch zum Schlagrühren! hätte ich doch bald den Tod vor Schreck gehabt! Aber wie iſt die Toile denn ſo heimlich hereingekommen? Und was kann ſie nur die Nacht hier im Zimmer gemacht haben?“ . . . . .

Und nun begann ſie mehrere Zeichen, wie zu Taubſtummen zu machen, die das Ungethüm noch viel ſchneller eifrig erwiederte. Ich konnte jedoch bald bemerken, daß es die letzte Frage beharrlich zu verneinen ſchien.

„Unbegreiflich!“ ſagte Cathinka, „ich habe die taubſtumme blödſinnige Lieſe wiederholentlich gefragt: ob ſie die Nacht hier geweſen ſey? ſie behauptet aber ſtandhaft nein; ſie habe eben erſt meinen vorgeſtern verlornen Gartenſchlüſſel, für den ich vier Groſchen Belohnung hatte ausſetzen laſſen, weil es doch fatal iſt, wenn einem Fremden ſo was in die Hände kömmt, in einem von den Löchern, die zum neuen Zaune gegraben worden ſind, gefunden, die Nacht aber ruhig auf ihrem Boden geſchlafen, den ich ihr aus Mitleid eingeräumt habe. Wie ſie aber jetzt hereingekommen, hätten wir, ſagt ſie, gar nicht auf ſie achten wollen, und ſo habe ſie ſich endlich hinter Sie geſtellt und den Schlüſſel in die Höh' gehalten, der mich ſo abſcheulich erſchreckt hat, daß ich noch am ganzen Leibe davon zittere und bebe."

„So muß die Lieſe eine Nachtwandlerin ſeyn!" — fiel ich ein; aber bei genauerer Beſichtigung fand ſich doch die Kleidung, ja ſelbſt die Form des Schlüſſels ganz anders; und geſetzt auch Lieſe wäre als Somnambule im magnetiſchen Schlafe bei mir erſchienen, — wo hätte ſie die alterthümliche Lampe herbekommen, die ich doch ſo deutlich geſehen — und wie wäre ſie gar zuletzt mit ihr durch die Mauer gewandelt? — Verdrießlich! denn im erſten Moment glaubte ich ſchon die naturliche Aufklärung meines nächtlichen Abentheuers gefunden zu haben und ſah mich jetzt wieder in neue Zweifel verſtrickt.

So blieb mir denn nichts andres übrig, als mir wiederholt einzureden, daß ich ſelbſt eine Art von ſchlafwachendem Traum gehabt; denn anzunehmen, ich habe wirklich ein übernatürliches Weſen geſehen, dazu bin ich doch viel zu aufgeklärt und meine Leſer ohne Zweifel noch viel mehr.

Es war indeß Zeit für mich geworden aufzubrechen. Ich beſchenkte die arme Lieſe, um meinen unſanften Griff wieder gut zu machen, reichlich, und nachdem ich von der alten Freundin herzlichen Abſchied genommen, mir auch zugleich den Weg nach dem ehemaligen Jagdſchloſſe des Grafen P...., wo er geſtorben, genau hatte bezeichnen laſſen, verließ ich das omineuſe Städtchen in einer ziemlich ſonderbaren Stimmung. — Es war ohngefähr eine ſolche, wo man nicht weiß, ſoll man weinen oder lachen, und wo man mit dem „guten Ritter“ ganz geneigt iſt, jede Windmühle für einen Rieſen anzuſehen.

So fuhr ich eine ganze Zeit lang ſinnend weiter und ſpann einen Faden der Speculation nach dem andern ab, als mich das gewaltige Geſchnatter einer Heerde Gänſe neben mir aufſtörte und zwei graue Gänſeriche ſich eben zum ernſtlichſten Kampfe anſchickten, denn Frühjahrsliebe mochte im Spiele ſeyn. Mir aber kamen die barocken Geſtalten wie Ritter vor, in helle Federpanzer gehüllt, welche die roth lakirten Lanzen eingelegt, eben gegen einander anſprengen wollten, um auf Tod und Leben zu kämpfen, während rund umher aus dem Kranze der Damen vom hohen Balkone melodiſches Stimmengewirr, leiſes Flehn, ſüßes Flüſtern, bald für Dieſen bald für Jenen den Sieg vom Himmel zu erbitten ſchien.

Und ich bewunderte die tapfern Prinzen, die immer neue Gänge begannen, ſo ungleich manchen unſres Geſchlechts, welche ihre Zwiſte nur durch andre Gänſeriche auszumachen pflegen, die auch gutmüthig genug ſind, ſich für ihr Intereſſe todt ſchlagen zu laſſen. Dieſe gefiederten Prinzen zahlten wenigſtens mit ihrer Perſon. Ich aber nahm mir vor, mit höherer Macht begabt, jetzt wohlthätig ihren Streit zu ſchlichten und dann gelegentlich ihre Tapferkeit mit ihren eignen Federn zu ſchildern; denn bin ich nicht auch eine Art Federritter? ein Edler des neuen Fauſtrechts, welches den Kiel ſtatt des Schwerdtes führt, und wahrlich in geſchickter Hand keine geringeren Wunden, als jenes einſt verſetzte, auch heute noch zu ſchlagen weiß. Ja ſeltſam genug iſt es, daß die einflußreichſten und gefährlichſten Federhelden unſrer Zeit ſogar denſelben Namen wieder führen, als ehemals die mächtigen Schwerdthelden; ich meine die Ritter Burggrafen in Deutſchlands Gauen, welche „Advocati“ hießen.

Nun nahm ein weiter Wald mich in ſeine einſamen Schatten auf. Scheues Wild kniſterte hie und da durch die Zweige, der Kukuk ließ ſein geheimnißvolles Frühlingswort bald da, bald dort, wie Koboldsruf erſchallen, und froh ward mir wieder die Bruſt, alle nächtlichen Schauer ſchüttelte ich von mir ab: denn in mir und außer mir fühlte ich mich von neuem lebhafter und inniger im Tempel Gottes, in den Armen der ewigen Liebe und der erhabnen Natur.

Freilich verlaſſen wir eigentlich dieſen Tempel nie: doch werden wir nicht immer uns deſſelben mit gleichem Entzücken bewußt, da, wo des Menſchen einſeitiges Walten ſeine Spinnengewebe darüber hingezogen hat.

So gelangte ich, nach ziemlich mühſamem Suchen und ſchwierigem Vordringen auf verlaſſenen Pfaden, in das reizende Revier, wo auf einem Hügel, langſam verfallend, die Ruinen des Jagdſchloſſes ſtehen, in dem der unglückliche Graf ſein ſchmerzliches Leben beſchloß. In reizendem Contraſt mit dieſem trüben Bilde war die romantiſche Umgebung. Hundertjährige Fichten faßten hier mit ihrem ſchwarzen, faltigen Mantel blumige Wieſen ein, junge Birken mit den zarten ſproſſenden Blättern bedeckten das tiefe Thal, und durch das Erlengebüſch raſchelte, wie unzählige Eidechſen, in hundert phantaſtiſchen Krümmungen, das kleine Bächlein, welches unter den noch übrig gebliebenen Mauern des alten Schloſſes ſich verlor.

Wie ſchön, wie herrlich, dachte ich mit frommem Gebet, iſt doch deine Schöpfung, o Gott! — und welches verhängnißvolle Geheimniß iſt es, das nur den Menſchen allein ſo oft ausſchließt von jenem allgemeinen Genuß. Warum quält nur er ſich im Staube, und ſorgt, und rollt ewig den Stein des Siſyphus, während doch alle Vögel ſo freudig ſingen und die Blumen ſo harmlos duften, unbekümmert um den folgenden Tag. Ja! theuer bezahlen wir die höhere Erkenntniß, theuer die genoſſene Frucht vom verbotenen Baume, dieſes chemiſche Wiſſen, welches Alles in ſeine Beſtandtheile zerſetzt und darüber das Ganze verliert. Und wer weiß, wie oft ſchon auf dieſelbe Weiſe die Niederlage ſich erneute, welche die zu viel Erforſchenden — die himmelſtürmenden Giganten — wieder in das Dunkel der Tiefe herabwarf.

So dacht' ich bei mir und fühlte herben Schmerz und doch auch ſeligen Genuß; denn unergründlich ſind die Schachten unſrer Seele! Ich mußte mein Entzücken über Gottes herrliche Natur an irgend etwas auslaſſen, irgend einem lebenden Weſen liebkoſen, und da ſich nichts andres vorfand, ſo ſtreichelte und küßte ich meinen herrlichen Ruſtan, meinen Lieblingsgaul, einſt das Leibroß eines fanatiſchen Wechabiten — jetzt Pegaſus im Karren eines chriſtlichen Philoſophen.

Das edle Thier, durch des Schickſals wunderliches Spiel, von den Ufern des rothen Meeres an die Ufer des ſchwarzen Schöpfes verſchlagen, weiß, wie alle die adeligen Roſſe Arabiens, gleich treuen Hunden, ſich ſeinem Herrn mit Liebe anzuſchmiegen, und bewies mir nun ſeine Freude, indem es mich mit den ſchönen ausdrucksvollen Augen ſchalkhaft gutmüthig von der Seite anſchaute, und ſcharrte, und den Schweif hob, und ganz melodiſch ſchnarchte, und dann ſeine Naſe gegen meine Hand druckte, mit der umgeſchlagenen Lippe ſie ſchmeichelnd zu faſſen verſuchend, als wolle es mir ſo deutlich, als es nur könne, ſagen, es verſtehe meine Zärtlichkeit gar wohl und theile ſie.

Für ſolche Pferde kann man wirklich eine Art Leidenſchaft faſſen, und ich finde daher auch, daß man mit Unrecht in manchen alten, und ſelbſt noch in neuen Romanen die Edelleute wegen ihrer Paſſion für Pferde und

Hunde ſo ſehr anfeindet. Es iſt doch beſſer: etwas zu lieben, als gar nichts; und was ſieht man heut zu Tage, vom Adel wie vom Bürger, lieben, als — jeden ſeinen Geldbeutel. — Das hat die Zeiten allerdings induſtrieuſer gemacht — ob aber herzlicher und beſſer? — Die Frage wollen wir hier unerörtert laſſen; ſo viel iſt indeß gewiß, bei den Arabern gilt ein Pferd mehr als ein Menſch, und wird auch für viel vornehmer gehalten. Wie auf der Inſel, die weiland Gulliver entdeckte, bilden dieſe Thiere dort die wahre Ariſtokratie, und man führt dort, wie hier für unſre Souveraine, Kriege ihretwillen, die oft mit der Ausrottung mehrerer Stämme endigen. Wären die Pferde nicht zugleich auch ſo nützliche Thiere zum täglichen Gebrauch, ſo hätte man vielleicht gar ſchon eine Gottheit aus ihnen gemacht. Aber, wie geſagt, ſie ſind zu nöthig für Alle, um ſie entweder dem Nichtsthun, oder den Prieſtern allein zu überlaſſen, in deren Hände ſie, als göttlich, dann doch unfehlbar hätten gelangen müſſen.

Dabei fällt mir ein franzöſiſcher General ein, der die Expedition nach Aegypten mitgemacht hatte, und auf ſeinem Zuge zur weiland ruſſiſchen partie de plaisir durch mein Gut marſchirte, wo er mir, accompagné de plusieurs autres, mehrere Tage die Ehre erzeigte, mein Schloß als das ſeinige anzuſehen, und die Humanität ſo weit trieb, mich jeden Mittag regelmäßig zum diné in meinem eignen Hauſe einzuladen. Dieſer brave Mann (er kam nachher auf dem Rückweg wieder und bettelte pour Dieu um einen alten Rock) erzählte viel von den arabiſchen Pferden und zum Theil recht Intereſſantes. So ſprach er unter andern von einem Räuberhauptmanne, welcher zwei ächte Nedjyd, deren Stammbaum bis auf Abrahams Zeiten zurückgegangen ſey, beſeſſen und durch ſie faſt unangreifbar geworden wäre. Er und ſein fünfzehnjähriger Sohn wohnten nämlich ganz allein in einer Art kleinen Burg, mitten in der Wüſte, die ein tiefer gemauerter Canal von 16 Fuß Breite umgab. Keine Brücke führte zur Feſte, aber bei jedem Ein- und Auszug trugen die Nedjyds ihre Herren mit Leichtigkeit über den Abgrund in das ſichere Aſyl, während der übrige Stamm außerhalb unter ſeinen Zelten im Sande lagerte.

Als ich wegen des Stammbaums, auf Burkhard geſtützt, einige Zweifel erhob, rief der General ganz entrüſtet: „**Comment, Monsieur, vous en doutez? — Savez vous, qu'il n'y a pas un cheval de race parmis les Arabes, qui n'ait son extrait baptistaire?**“ —

„**Dans ce cas,**“ erwiderte ich, „**les Missionnaires ont été plus heureux en Arabie que dans l'Inde.**“

Er merkte nun ſeinen blunder und verbeſſerte ihn lachend; denn bei dieſem liebenswürdigen Volke endet zuletzt Alles mit Lachen. Auch als ich ſpäter den armen Teufel aus meiner Garderobe neu equipirte, lachte er herzlich und verſicherte: que la dernière campagne avait été diablement fraiche, und verſprach, mir das nächſte Jahr meine générosité mit Intereſſen wieder zu bezahlen. Bei Großgörſchen zog jedoch ein mächtigerer Mann, Herr von Rumpelmeier, einen Wechſel auf ihn, den er vergebens proteſtirte und ich verlor meine Intereſſen.

Wenn der Leſer glaubt, daß mir auf dem einſamen Jagdſchloß wieder etwas Abſonderliches begegnet ſey, oder ich dort gar eine Auflöſung des Räthſels der vergangenen Nacht, vielleicht ein halb vermodertes Manuſcript in einer Mauerblende, oder dergleichen gefunden, ſo irrt er ſich leider ſehr. Es blieb nur bei den eignen Phantaſiebildern und da dieſe jetzt dem in Jugenderinnerungen

Verlornen eine erneute Sehnſucht nach dem früher vorgeſteckten Ziele einflößten, ſo machte ſich demgemäß derſelbe bald wieder auf den Weg.

Ich habe vergeſſen, Dir, geehrter Leſer, zu melden, daß ich noch einen Diener mit mir führe, der aber nur ein ſtummer Mohr iſt. Ließe es ſich irgend mit dem Dienſte vereinigen, ſo würde ich ihn auch blind und taub gewählt haben, wie die junge Italienerin in der Oper ihren Ehemann verlangt; denn für einen einſiedleriſchen Phantaſten, wie ich es bin, kann es nichts Unbequemeres geben, als die vielen aufpaſſeriſchen Sinne eines Bedienten. Ich ſelbſt brauche überdies wenig mehr Bedienung, als ich mir zur Noth ſelbſt gewähren kann, und außerdem höchſtens ſolche, welche ich überall finde; die Pferde aber verſtändigen ſich mit meinem ſtummen Schwarzen vortrefflich. Ich gab dieſem jetzt die Zügel in die Hand und ſetzte mich behaglich zurück, um Gegend und Gedanken deſto beſſer zu genießen. Wir paſſirten einige freundliche Dörfer. Die junge Saat und die blühenden Obſtbäume, der himmliſche Verjüngungshauch des Frühlings, der azurblaue Himmel und die linde, würzige Luft machten heute auch den minder begabten Erdfleck zum Paradieſe. Ich überließ mich ganz ſo freundlichen Eindrücken, und ging dann innerlich — in die Kirche; denn der liebe Gott iſt ja überall zu finden, und in der That auch gar kein ſo geheimnißvolles, unſichtbares Weſen, als ihn manche Theologen darſtellen und die Philoſophen ſuchen. Er erſcheint nur Jedem verſchieden, aber auch das einfältigſte Gemüth fühlt und erkennt ihn gar oft, wenn auch unter andern Namen und alt bekannten Formen; der eine in der Geliebten, jener in der Pracht der untergehenden Sonne, im majeſtätiſchen Laubdome des von tauſend Sängern belebten Waldes, im Genuſſe einer guten That, in der Entſagung aus Liebe zum Rechten, ja auch im innigen Wohlſeyn unbeſcholtener Jugend, in den Werken der Kunſt und des Genies, in dem glücklichen Bewußtſeyn einer eigenen gelungenen Schöpfung, in hundert andern recht ſinnlichen Dingen noch — aber in allen dieſen Fällen giebt es ein Kennzeichen, ohne welches Gott nie erſcheint, und welches ohne ihn auch nie erſcheint: — reine, ſelige Freude. Nur aber laß Dir, armer Menſch, von Niemand einreden, daß Du dieſe Seligkeit nur mit Hülfe der Bibel oder des Korans, in der Kirche oder Moſchee, bei Deinen Pfaffen oder Mollahs, finden könnteſt — ſie iſt überall, wo Dein Geiſt ſich zum Allmächtigen zu erheben verſteht, wo Du gut biſt, wenn Du auch nicht einmal Opfer brächteſt; denn Kreuz und Leiden, Gerippe, Opferthier und Tod, gehören — dem Himmel ſey Dank! — nicht nothwendig dazu, wohl aber Liebe, Liebe für

Gott, ſeine ganze Schöpfung und ſich ſelbſt. Die wahre Religion iſt nicht ſchwer: ſie iſt nur Troſt und Stütze und Glück. Sie gönnt Dir jeden Genuß, den die Vernunft erlaubt und verdoppelt ihn noch durch Heiligung auch des Geringſten. Unter welchem Bilde alſo, durch welche Mittler oder Offenbarung ſie Dir aufgeht, dabei bleibe; iſt es in irgend einer Kirche, ſo halte ſie hoch; iſt es im Tempel der Natur; ſo laſſe dieſen Deinen Tempel ſeyn.

In dieſem letzteren Falle befindet ſich nun meine Wenigkeit, und ich ſang daher eben, mit der Lerche um die Wette, mein Lied zwiſchen Exordium und Predigt, als ich auf kahlem Hügel — einen hohen Galgen und eine wogende Menſchenmenge darum her erblickte.

Man erzählt von einem Schiffbrüchigen, daß er, an unwirthbarer Küſte ſtrandend, ſich verzweiflungsvoll auf einer wüſten Inſel glaubte, bis er eines Galgens anſichtig ward und nun entzückt ausrief: „Gott der Allmächtige ſey geprieſen, hier iſt Civiliſation!“

Ich kann nicht ſagen, daß mir dieſer Civiliſations-Verkünder eine eben ſo angenehme Ueberraſchung verurſachte, um ſo mehr, da ich nicht zweifeln konnte, er ſolle ſo eben functioniren. Ich haſſe Executionen, ſeit ich in Bern einen 75jährigen Greis hängen ſah, der vor 40 Jahren für 30 Batzen Wäſche von der Bleiche geſtohlen hatte; ferner, früher als Kind dabei gegenwärtig war, wie in H.... ein armer Soldat auf Tod und Leben Spießruthen laufen mußte, weil er ſich an einem unmenſchlichen Lieutenant vergriffen, der jetzt ein angeſehener General iſt. Ich kann daher auch nicht umhin, mich immer für den leidenden Theil am meiſten zu intereſſiren, und denke manchmal ſogar, daß die, welche ſo leicht und unbefangen ihren Mitmenſchen das Leben abſprechen, auch nichts andres als

Mörder ſind, nur mächtige und patentirte, was allerdings einen Hauptunterſchied macht.

Indeſſen iſt es einmal einer meiner Grundſätze, keinen menſchlichen Zuſtänden aus dem Wege zu gehen, die ſich der Beobachtung darbieten; doch fiel mir der ſonderbare Contraſt auf, der mir bis jetzt auf meiner Ausflucht, ſtatt herrnhutiſcher Stille, die ich bezweckte, nur Jugendſünden, Geiſter, Mörder, Galgen und Rad präſentirt hatte. Nicht ohne innere Bewegung ſtieg ich vom Wagen und miſchte mich unter den Haufen der Zuſchauer.

Es war wirklich ein Mörder, der hingerichtet werden ſollte, und grauſe Umſtände hatten die That begleitet. Iſt es der Gerechtigkeit überhaupt erlaubt, ſo weit zu gehen, ſo war hier wenigſtens Urſache genug dazu. Das Organ mußte bei dieſem Unglücklichen ſehr fehlerhaft ſeyn, denn ſchon als Knabe war er von ſeinem Schäfer fortgejagt worden, weil er dem treuen Hunde, der ihn und ſeine Heerde bewachte, die Beine abgeſchnitten, die Augen ausgeſtochen und in dieſem Zuſtande lebendig bis an den Kopf, den er mit Honig eingeſchmiert, im Sande vergraben hatte. Man entſetzt ſich vor ſolchem Gräuel — ja, ſolche That kommt mir noch weit ſchrecklicher vor, als der einfache ſpätere Menſchenmord aus Intereſſe, wenn gleich die menſchliche Geſellſchaft nur vom letztern Notiz nimmt, die Hunde aber keine Criminal-Juſtiz haben und auch die höhere Thierart nicht richten dürften, eben ſo wenig, wie wir Engel und Dämonen, die vielleicht ähnliche Dinge mit uns vornehmen, von denen wir uns nichts träumen laſſen. Aber würde beſſere Erziehung, nicht nur der Kinder in der Schule, ſondern auch der Erwachſenen durch beſſere Staats- und Gerichts-Verfaſſung, der Menſchheit nicht tauſende ſolcher Verbrechen erſparen, und ſollte dieſe daher nicht mehr noch darauf denken: ſie zu verhindern, als zu rächen? — Das letztere hilft, in Wahrheit, faſt nichts. Stand der Aufklärung und Geſinnung ſind der Boden, aus dem das Gute und Böſe aufwächſt. Die Axt haut wohl den verwachſenen Baum nieder, aber neue Sprößlinge treiben fortwährend aus der blutgedungten Erde.

Es bleibt ohnedies keine Strafe auf der Welt aus, und die Menſchheit ſelbſt muß es endlich büßen, was ſie an der Bildung des Einzelnen vernachläßigte. Noch ſchneller jedoch muß das Individuum die natürlichen Folgen ſeiner Handlungen tragen, und wer ſeiner doppelten Beſtimmung als Menſch — nämlich der: nicht nur ſich, ſondern auch Andern zu leben, folglich auch dem allgemeinen Geſetz, das der Staat als Repräſentant der Mehrheit ihm auferlegt, ſich zu fugen — nicht eingedenk iſt, kann auf dieſer Erde, ſelbſt abgeſehen von ſeiner individuellen Ueberzeugung, nie ruhig und zufrieden enden. Entweder erreicht ihn der Menſchen rächende Hand direct durch Strafe, oder indirect durch Verachtung, Haß und Schmach; und entginge er auch den Folgen dieſer, ſo wird ihn doch fortwährend, vielleicht noch bitterer, das drückende Bewußtſeyn quälen, was wir Gewiſſen nennen, nämlich die Furcht: einer oder der andern Alternative verfallen zu müſſen, wenn er entweder die Macht verlöre, die ihn vielleicht ſchützt, oder wenn offen da läge, was noch verborgen iſt. Es giebt freilich uberall Ausnahmsfälle; aber ein Menſch ſtehe auch noch ſo feſt auf ſeiner Ueberzeugung: immer iſt es ein gefährliches Wagſtück, mit der allgemeinen Meinung den Kampf zu beginnen, und ganz gleichgültig wird ihm das Urtheil ſeiner Mitmenſchen (wäre beides auch ſeiner Anſicht nach ungerecht und irrig) doch auf die Länge niemals bleiben. Denn der Menſch iſt ein zur Geſelligkeit beſtimmtes

Weſen und nur als ſolches muß er in jeder Beziehung leben und wirken, ja er findet ſein vollendetes Daſeyn, die wahre Erkenntniß ſeiner ſelbſt zuletzt nur in der ganzen Menſchheit. „Nur ſämmtliche Menſchen,“ wie Göthe ſchön ſagt, „erkennen die Natur, nur ſämmtliche Menſchen leben das Menſchliche.“

Ja wohl! und ſo erkennt auch nur das ganze Univerſum zuſammengenommen vollſtändig Gott und lebt in und mit ihm das Göttliche.

Der Verbrecher, deſſen ſchweres Ende jetzt nahte, hatte im Verhör ganz unumwunden ſeine Mordluſt geſtanden und ausgeſagt: daß, als er ſich zum Tödten ſeines Kameraden (um eines neuen Rockes willen) entſchloſſen gehabt, und nun das Opfer ſchlafend vor ſich liegen geſehen, die Zähne ihm vor Begierde bei dem Anblick zuſammengeſchlagen wären. Wohin verirrt ſich die menſchliche Natur!

Gewiß konnte man mit Recht jeden Mörder und Selbſtmörder zu den, wenigſtens momentan, Verrückten rechnen.

Es war demnach unmöglich, ein ſolches Scheuſal zu beklagen, und als ob ihm kein Laſter fehlen ſolle, ſo erſchien er in ſeinen letzten Augenblicken auch noch feig. Er hatte alle Faſſung verloren, und der junge Prediger, welcher ihm die Stufen hinauf half, nicht minder. Dieſer betete ihm das Vaterunſer vor, deſſen Worte der ſchon Halbtodte mechaniſch nachplapperte, als wolle er ſich zu guter letzt dadurch noch möglichſt betäuben und ſich ſelbſt zu vergeſſen ſuchen. Die Wahl des Gebets war allerdings in dieſem Augenblicke unpaſſend, und es hatte etwas furchtbar Ironiſches, als der Menſch, der ſeinen Kopf in einer Minute verlieren ſollte, mit heiſerer Stimme rief: „Gieb uns unſer täglich Brod!“ Die rohe Menge lachte, und einige greuliche Späße berührten mein Ohr; der Sünder aber, dem ſchon die Augen verbunden waren, lallte fort und fort die einzelnen Betworte emſig nach, ſo wie ſie dem Munde des leichenblaſſen Seelſorgers entfielen, bis das letzte — wie ein weher Klagelaut — im herabſtürzenden Haupte verklang. —

„Es iſt doch eigen“, ſagte ein alter weißhaariger Landmann neben mir, „es iſt doch eigen, daß ſie geſtern wieder unter den ſieben Linden getanzt haben!“

„Wie ſo, Alter?“ wandte ich mich neugierig zu ihm. —

„Ach, der Herr ſind wohl fremd? Sehen Sie wohl, da gleich hier links den anderen Hügel, der wie ein Zwillingsbruder von dem ausſieht, worauf wir ſtehen, und die Linden oben auf ſeiner Spitze?“ —

„Sehr genau,“ erwiderte ich; denn ſchon vorher hatte mich die ſeltſame Gruppe angezogen, wo ſieben alte Lindenſtämme ſchlangenartig in einander verflochten, nur eine herrliche weite Krone über ſich bildeten.

„Nun“ fuhr mein Berichterſtatter fort, „ſeit ich mich beſinnen kann, und das iſt lange her, hat es immer geheißen: daß, wenn einer auf dem Richtplatz ſterben ſoll, die Nacht vorher alle, die früher hier gerichtet wurden, unter den ſieben Linden tanzen müſſen, ſo lange die Thurmglocke im nahen Roſenau Mitternacht ſchlägt. Länger dauert der Ball nicht, aber die es geſehen, haben doch ihr Lebtage genug daran gehabt. Des Herrn Grafen Rattenfänger aus Roſenau, der hat ihnen einmal vom Anfang bis zum Ende zugeſchaut, den Tag vorher, ehe der rothe Nickel gerädert ward, und gerne gab ihm jeder von uns einen freien Abendtrunk, wenn er die Angſt erzählte, die er da ausgeſtanden.“

„Es war grade Mondſchein zu der Zeit“, fuhr der Alte geſchwätzig fort, „und ſo hell, daß man hätte eine Stecknadel auf der Erde liegen ſehen können. Da kam Schuldmann — ſo hieß beſagter Kammerjäger — eben von einer Dienſtreiſe zu Hauſe und pfiff ſich ſein Ratzenliedchen. Es war nicht eben aus Luſt, ſondern mochte mehr aus Angſt ſeyn vor dem verdächtigen Orte: denn der giftige alte Kerl hatte mancherlei Werg am Rocken, wie man zu ſagen pflegt.“

„In der ganzen Gegend war er nicht zum beſten angeſchrieben, weil er ſeinen Einfluß beim Grafen immer nur dazu benutzt hatte, denen zu ſchaden, die er nicht leiden konnte. Solche ſah man ihn denn Jahre lang ohne Erbarmen verfolgen, wie und wo er nur konnte, bis er ihnen irgend ein Leid angethan. Dabei war er nun noch überdies, wem er's nämlich bieten zu können glaubte, ein gar grober Geſelle, der alte Schuldmann, und obgleich er jetzt mitunter etwas altersſchwach wurde, ſo blieb er doch noch voller Galle und biſſig genug, um manche Furchtſamen ins Bockshorn zu jagen. Heute aber blieb ihm, wie Sie gleich hören werden, mit Verlaub zu reden, doch das Herz in den Hoſen ſtecken. — Alſo, wie geſagt, er ſang ſein Liedchen, wovon ich den Anfang noch recht gut behalten habe; — ſo hieß es:

Manch Jahr ſchon regier' ich die Ratzen,
Und wenn meine Räthe, die Katzen,
Recht beißen die Großen, wie Kleinen,
Macht mich das Erbarmen nicht weinen.

Doch Eines bebalt' ich alleine:
Vergebung allein mich betrifft;
Großmüthig, doch nur zum Scheine,
Vergeb' ich ſie Alle — mit Gift.“

„Wohl denn; der Alte hatte ſichs heute auf der Reiſe bei Tiſch und Becher gut ſchmecken laſſen, weils ihm nichts koſtete; denn bei ihm zu Hauſe war in der Regel ein verteufelter Schmalhans Küchenmeiſter.“

„So humpelte er nun mit dem großen Kammerjägerſchilde auf dem Rücken und den großen Stock in der Hand, mit ſeinen podagriſchen Beinen langſam auf den Linden zu, wo ihn ſein Weg dicht vorbeiführte — da ſchlug die Glocke in Roſenau zwölfe an, und kaum hatte der erſte Klang die Luft erſchüttert, als aus den dichten Lindenzweigen ein Kerl im Armenſünderhabit herabſprang und wie ein Plumpſack grade vor Schuldmanns Füße hinſtürzte — aber wie ein Stehaufchen war er auch gleich wieder auf den Beinen, und hielt dem alten Rattenfänger ſeinen Kopf mit der Hand vors Geſicht, als wenn er ihm, wie mit einer Laterne, damit unter die Naſe leuchten wollte. — Schuldmann war mehr todt als lebendig vor Schreck, konnte aber, als ſey er behert, kein Glied mehr rühren — und ſchnell ſprang jetzt wieder ein andrer aus dem Lindenknäuel herab, und wieder einer, und ehe noch der zweite Glockenſchlag erſcholl, tanzten ſchon ſechs Paare dicht um ihn her — greuliche, verzerrte Geſtalten: die Gehangenen mit heraushängenden Zungen, vorſtehenden blutrünſtigen Augen und dunkelblauen Geſichtern; die Geköpften, ihre Köpfe in die Höhe ſchleudernd und wieder auffangend, wie es ehemals bei uns die franzöſiſchen Tambur Maſchors mit ihren Stöcken machten; und zuletzt kam noch ein Geräderter, allein abgeſondert, der mit den herumſchlotternden, zerbrochnen Knochen, wie ein Hampelmann, den andern vortanzte, wahrſcheinlich noch den rothen Nickel zum baldigen Cumpan erwartend. Mit dumpfer und leiſer Stimme ſangen die Geiſter dann im Chor:

Schuldmann, Du biſt jetzt unſer Gaſt —
Doch fürchte nichts für Deinen Kopf,
Verlieren kannſt Du nicht, was Du nicht haſt;
Drum lebe hundert voll, Du Tropf!
Doch dann erwarten wir Dich dort
Für ſo viel gemarterte Katzen,
Wo in der Hölle Du, fort und fort,
Dich hinter den Ohren ſollſt kratzen.“

„Und damit kam der Geräderte auf ihn zu, als daure ihm des rothen Rickels Abweſenheit zu lange, und als wolle er einſtweilen mit Schuldmann zum Cameraden fürlieb nehmen. Aber dem waren nach und nach die paar noch übrigen Haare zu Berge geſtiegen, als wären es Borſten. Statt des vorigen Liedes Fiſtelklang wand ſich nur tiefes Grunzen noch aus ſeiner Bruſt, und in der höchſten Todesangſt ſtrengte er jetzt alle ſeine Kräfte auf einmal an, und gab Ferſengeld, was die alten Beine nur vermochten. Das Entſetzen lieh ihm Flugel — nur einmal noch, grade mit dem letzten Schlage der Glocke, warf er einen ſcheuen Blick der Todesangſt hinter ſich zurück und ſah, wie der ganze Spuk unter fürchterlichem Geheul langſam in die Erde verſank.“

„Solltet Ihr's aber wohl glauben, lieber Herr, daß unſer Schuldiger, denn ſo nannten wir ihn oft der Kürze wegen;

nun, daß unſer Schuldiger, ſag' ich, wirklich grade 100 Jahr alt wurde, noch einmal eine junge Frau heirathete, weil ihm die Geiſter doch verſichert, er habe nichts für ſeinen Kopf zu fürchten, und nachdem er zweimal Jubiläum gefeiert, zwar ganz kindiſch, und nur dann noch thätig blieb, wo eine kleine Bosheit auszuüben war, aber eben deßhalb immer in gleichem Anſehn, als wirklicher Ratzenfänger, in Amt und Würden ſelig verſtarb. Sonſt aber ſind die Prophezeihungen des böſen Geiſtergeſindels gewiß nicht in Erfüllung gegangen. Wir wiſſen zwar nicht, ob ſein armer Kopf wirklich unbeſchädigt geblieben, aber in die Hölle iſt er nicht gekommen. Wie uns der Prieſter verſichert hat, ward er begnadigt und hämmert nur als Grobſchmidt 500 Jahre im Fegefeuer, was doch nichts dagegen iſt, die ganze Ewigkeit hindurch geſchmort zu werden." —

Ich erlaube mir, den geneigten Leſer ohne Weiteres in die Gaſtſtube zu K. W. zu verſetzen, wo ich mir mit einer ſehr achtungs- und liebenswürdigen Dame ein Rendezvous gegeben habe. Es iſt jetzt Mode, wenn man eine junge, hübſche Frau entführen will, ſie erſt eine kurze Zeit in eine herrnhutiſche Anſtalt zu ſchicken, damit ſie ſich gleichſam präpariren und zur vorhabenden Reiſe ſammlen möge. Le péché en devient plus piquant. — Dies war aber mein Fall nicht. Die Dame meines Herzens iſt zwar von ſehr angenehmem Aeußern und, lebte ſie in England, würde man ſagen können, ſie ſey erſt in das eigentliche Alter der Eroberungen getreten, welches dort bekanntlich mit dem vierzigſten Jahre beginnt. Sie und ich ſind indeß ſchon ſeit langer Zeit die treuſten Freunde, und ſie erſcheint mir überdies, ſchon durch Geiſt und Güte, alles Aeußere abgerechnet, hundert Jüngern vorzuziehen, iſt aber noch außerdem durch etwas Koſtbareres unſchätzbar für mich — nämlich durch wahre Liebe, die ſie für mich hegt; mit Einem Worte: es iſt meine Julie. Doch ſo reich ihr Gemüth an Liebe iſt, ſo hat es doch glücklicherweiſe auch ſeine liebenswürdigen Schwächen (denn nichts iſt langweiliger auf der Welt, als Vollkommenheit), und dieſe benutzt, außer mir, beſonders noch ein Weſen, welches ebenfalls in ihrer höchſten Gunſt ſteht, ein enfant gâté, mit Namen **Fancy**, ein Geſchöpf eben ſo **whymsical**, wie jene (**Fancy** heißt Laune), eben ſo gracieus, aber auch zuweilen eben ſo furchtbar, wenn es übler Laune iſt. Dieſer junge engliſche Gentleman, oder vielmehr Nobleman iſt ein ächter Sprößling der edlen Marlborugh-Raçe von Blenheim, in deſſen Schloſſes Thorhalle ich ſelbſt ihn kaufte — denn mit Spaniels iſt der Sclavenhandel in England dermalen noch verſtattet.

Nicht ahnete mir damals, welche Schlange ich im Buſen erwärmte, als ich mit der Zärtlichkeit einer Wöchnerin den unbehülflichen Baby mir ſelbſt zum ſiegreichen Rivale auferzog. Sorgſam ward er über das weite Meer transportirt, mit merkwürdigen Fabrikaten, mehrern Engländern (ein Pferd mit kurzem Schwanz wird bei uns ein Engländer genannt;), nationaliſirten Affen und Papagaien, auch einigen menſchlichen Inſulanern — und alles dieſes der geliebten Frau zugleich zu Füßen gelegt. Die Inſulaner machten ſich jedoch bald unnütz, ſo daß man ſie zurückſenden mußte, die Pferde thaten ihre Pflicht und noch etwas mehr — ein ſicheres Mittel, wenig äſtimirt zu werden — Affen und Papagaien relegirte man in die Gewächshäuſer, nur Fancy allein erlangte bald eine immer geſteigerte Intimität, ward erſt, wie geſagt, verzognes Kind, dann Günſtling, endlich Herr!

Derſelbe iſt nun unbeſchränkter Autokrat im Hauſe; wohl dem, welchem er zuwedelt, doppelt wehe dem, den er in die Finger beißt: denn ſolcher wird nicht nur gebiſſen, ſondern auch noch dafür geſcholten werden. Geſchieht mir aber dergleichen, ſo thue ich ſo, als ſey es nur Spaß geweſen, und verſichre, die blutigen Finger verſteckend, und freundlich lächelnd: Fancy habe mich nur geleckt. — Merke Dir dieſe Regel, lieber Kammerherr, ſie kann Dir goldne Früchte bringen, auch wenn Du ein Staroſt oder Knes wäreſt.

Ich fand meine Freundin verſtimmt und bekümmert. Das liebe Hündchen war im Herrnhutiſchen zu gut aufgehoben geweſen. Es iſt nämlich beſagtes Herrnhut das wahre Kuchenland zu nennen. Aus meiner frohen Kindheit erinnre ich mich noch, daß wir oft dort ſelige „Trinken“ oder ſogenannte Liebesmahle hielten, wo wir mit jeder Taſſe Kaffee ein größeres Stück des ſüßen Heilands in uns aufnahmen und in der Abendbetſtunde wieder frommen Strietzel kauten.

Man ſang damals noch folgende erbauliche Lieder, als z. B. das Jungfrauenlied:

Altes Herrnhutiſches Geſangbuch
Nro. 2270. Vs. 1.

Ihr von dem Flämmelein
Des Bräutigams der Gemein
Brennende Dochtelein,
Ihr Ehe-Vögtelein,
Ihr Elieſerlein,
Ihr Vice-Chriſtelein,
Unſres Herrn Jeſulein,
Der Euch den Eheſchrein
Hat aufgeſchloſſen fein,
Und Eure Gliedelein,
So ſündlich ſie auch ſeyn,
Beſprenget und hält rein,
Die Kreuz-Luft-Vögelein
In Eurem Neſtelein
Fahrt in die Gegend nein
Als Wunderbienelein.

Oder Zugabe des 12ten Anhanges
Nro. 2163.

Gott Papa, Mama und Bruderlamm
Das Dreieinigkeit ausſpann,
Werdet von der Ehmama
Göttlich ſigilliret,
Bis den Bore der Papa
Zu der Verſe führet.

und Nro. 2268. Vs. 3.

Sollt es möglich ſeyn, daß wirs beſchweigen,
Wenn wir ſolche ſchöne Nachricht kriegen
Von Vice-Chriſten,
Von der Ehetäublein Seitritzniſten.
Aber wenn das Herz zu Loch gekrochen
In das Wündlein, das der Speer geſtochen,
Da zu hauſiren,
Mags der Ehherr ſelbſt careſſiren.

Oder das Hochzeitlied:

(Wir haben dies und das folgende mit griechiſchen, nach Erasmus Ausſprache zu leſenden, Buchſtaben drucken laſſen, da es zwar, als in einem gedruckten Geſangbuch ſtehend, zu den Merkwürdigkeiten ſeiner Zeit gehört, aber ſeines empörend gnoſtiſch-myſtiſchen Inhalts wegen ſich nicht für das größere Publikum eignet.)

Das Hochzeitlied Nro. 1990.

Υιρδ εινε Γναδεν-Ειθηρ
υνδ ναχ δεμ Λειβε σχνεςηρ
Λας βυνδεσγλειδ γεωὶρ
αυ υχλιεσσεν αυχ διε αιννεν
υνδ αιε ωιρδ ὶελιγ ιννεν,
δασς Γοττες σοὶν ειν κναβε ωαρ.
Ι'ρ ὶελιγεν ματρωνεν,
διε ὶρ ιν ὲοὶθρωνεν
ομ σιζε-χρειζεν σειδ,
ὶρ ὲρτ δας θευρε ζειχεν,
δαραν σιε χριστω γλειχεν
μιτ ιννιγερ γεβωγενὶειτ.
ω γεὶειμνισσωλλες γλειδ
δας διε ὶειλιγεν σαλβεν
Ιεσω ὰλβεν
ὶειλιγ γροβε υνδ νεναχ ειφιγτ
ιυ γεβεσε.

ιν δεμ φον δεμ ερζερβαρμεν
σελβς ερφυνδενεν Ουμαρμεν
κειν μαν Κιρχενσααμεν σαητ.—
σει γεσεγνετ υνδ γεσαλβτ
μιτ δεμ βλιτ,
δας υνσερμ μαντε
δορτ εντραννε
φῦλε ἴσαε ζηρτλιχκειτ
ζυ δερ σειτ
διε φυρ λαμμς γεμάλιν ωφεν
σειτ δερ σπηρ ἴνειν γετρωφεν
δας ωβιεκτ δερ ἔελευτ.

Das Ehelied Nro. 2114.

Κειβλειν, δειν μυνελιχες Υηρεν
ιζ μιρ αρμεν ζυμ γενηρεν,
δαςς ιχ αλς ειν ζρειτερ κναβε
Θειλ αν δεινερ κινδἕιτ ἄβε,
δεινε ἶιλ'γε ερζε Υυνδε
σαλβε μιχ ζυμ εὖβυνδε,
ρυή δεμ γλειδε μεινες λειβες,
δας ζυμ κυρζεν μεινες Υειβες
υνδ δας ταυσταυ—δε μαλε
φύλεν σες μεινερ τοιεσερ ὄλε,

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

Glaubt man nicht zu hören die neuſten Frommen,
Bei denen es ſelig zum Durchbruch gekommen?

Mein altes Geſangbuchs-Exemplar ſteht Liebhabern daher auch gern zu Dienſten, wenn eine neue Auflage deſſelben zur Erbauung der Gläubigen irgendwo beliebt würde. Um den Inbrünſtigen aber noch mehr Luſt dazu zu machen, ſchließe ich mit folgenden zwei — nec plus ultra — Liedlein.

I. Nro. 1813. Vs. 6.

Gottlob! wir wiſſens nun, wer Gott iſt,
Es iſt der Zimmermann Jeſus Chriſt,
Der am Kreuz geſtorben zwiſchen den Schächern,
Von dem es ſchallet auf tauſend Dächern —
Seit einiger Zeit.

II. Anhang zum Geſangbuche XII. Nro. 2021.

Nichts iſt doch freundlicher,
Als unſer Herrgen;
Nichts liebt ſich doch ſo ſehr,
Als ſeine Närrgen;
Nichts predigt kräftiger,
Als Wunden Pfärrgen;
Nichts ſinget lieblicher,
Als Jeſu Lerchen.
Drum bleib' ich gern verzückt
Im Bund der Närrlein
Und liebe ewiglich
Der Närrlein Herrlein.

Alſo, um den Faden meiner Erzählung wieder zu ergreifen, ſo war auch meiner Freundin in dem geſegneten Gemeindegaſthof heute dreierlei ſehr appetitlich aufgeſtellter Kuchen zum Frühſtück gebracht worden. „Der eine“ — hatte der Kellner erklärt (welcher eben als Miſſionair, ich weiß nicht von welchem Pole, zurückkam, und von der wahrſcheinlich ſchlechten Koſt daſelbſt ſehr mager ausſah,) „der eine wird vor dem Kaffee, der andre zum Kaffee, der dritte nach dem Kaffee genoſſen.“ *)

---

*) Ein andrer Miſſionair, welcher, ſtatt ſelbſt zu eſſen, gegeſſen werden ſollte, aber noch mit dem Scalpirtwerden davon kam, dichtete und ſang, während dieſer Operation, folgenden erbaulichen Vers:

Ich bin Jeſu Korn, das er ſich ſteckte, —
Und nun werd' ich gemahlen.
Würd' ich ausgebacken, daß ihm's ſchmeckte,
Wär' mein Glück nicht zu bezahlen.

Fancy, der, wie ſeine Herrin ſehr oft bemerkt hat, Menſchenverſtand beſitzt, vernahm jedes Wort und befolgte des Miſſionairs Anweiſung ſo gründlich, vor, zum und nach dem Kaffee, daß er jetzt, dem Platzen nahe, in Todesängſten lag, und eben aus der Hand eines mildthätigen Bruders, der Hundearzt in Nova Zembla geweſen, ein ſtarkes Brechmittel hatte verſchlucken müſſen. Aus Furcht vor der Exploſion war ihm einſtweilen in einem Unterſtübchen ein Feldbett aufgeſchlagen worden, und von fünf zu fünf Minuten brachte der Jäger das Bulletin.

Eine bange Stunde war ſchon verfloſſen, und noch immer keine Wirkung da, als plötzlich der Jäger hereinſtürzte, um mit triumphirender Miene zu melden, daß eine Criſis eingetreten ſey. „So eben“ ſagte er, „haben das herrnhutiſche Mittel, welches nach vorn intendirt war, auf die hintere Conſtitution gewirkt.“ Mit einem glücklichen Lächeln empfing man die frohe Nachricht; ich aber machte bei mir ſelbſt ernſte Betrachtungen. Iſt es nicht klar, ſagte ich zu mir ſelbſt, daß künftig nichts mehr ohne Conſtitution beſtehen kann? Wes das Herz voll iſt, des geht der Mund über, und hörten wir es nicht eben: Conſtitution iſt ſchon ein Lieblingswort des Volks geworden, ja, wie die Kammern in obere und untere, theilt es auch ſchon die Conſtitutionen in vordere und hintere ein. Zu den letztern kann man ohne Zweifel allegoriſch jene rechnen, welche auf ſich warten laſſen, oder unvollkommen gegeben wurden, denn ſie liegen, ſo zu ſagen, noch im *Hinter*grunde der Zeit, und auch in anderer Beziehung paßt die ſcharfſinnige Benennung, z. B. da, wo Stände exiſtiren, die nur dem Namen, nicht der That nach da ſind, denen ähnlich, von welchen der ſelige Feldmarſchall K. . . . zu ſagen pflegte: „ſie kommen mir ganz ſo vor, wie mein H. . . . Beide haben

Sitz und Stimme, aber beiden nimmt man es verdammt übel, wenn ſie laut werden.

Doch laßt uns in den Schoos der Gemeinde zurückkehren.

Da die Ruhe im Hauſe nun wieder hergeſtellt war, benutzte ich dieſe glückliche Conjunctur zu einer Ausflucht, nämlich um einen Beſuch bei Brüdern und Schweſtern en gros zu machen.

Wen erfreut und beſticht nicht ſchon der äußere Anblick jener freundlichen, reinlichen und anſpruchsloſen Oertchen, welche von Herrnhutern bewohnt ſind? Ich ſpreche jetzt ganz ernſthaft. Gewiß iſt es ein ſehr rühmliches Zeichen für ſie, (man denke nun über ihren religiöſen Cultus wie man wolle) daß Proceſſe unter ihnen unbekannt und Verbrecher höchſt ſelten ſind; daß ſie brüderlich zuſammenhalten und daß ſie von jedem Gutsbeſitzer als Unterthanen ſehr gewünſcht und allen andern vorgezogen werden. Sie geben überall ruhig und ohne Anſtand, was des Kaiſers iſt, und Gott, was ſie ihm ſchuldig zu ſeyn glauben. Man wirft ihnen Heuchelei, Duckmäuſerei u. ſ. w. vor. Was geht mich aber das an, wenn Jemand dabei nur alle ſeine Bürgerpflichten gegen mich erfüllt, und mit ſeiner Frömmelei weder in die Weltbegebenheiten einzugreifen noch irgend Jemand zu ſchaden ſucht, ſondern ſie nur als ein Privatvergnügen treibt. Ich achte daher die Herrnhuter gar ſehr, aber Komiſches haben ſie an ſich, das iſt nicht zu leugnen, und ich habe vorher erklärt, daß ich, (wirklich nach zu vielem Weinen) jetzt aus Lachen und Scherzen mein Handwerk gemacht habe, es indeß auch Keinem verdenke, der es mir reichlich wiedergiebt, wenn es nur eben ſo harmlos geſchieht.

Die Brüder und das Knaben-Inſtitut fand ich über die Erlaubniß cyniſch. Man wurde überall, bis in den Eßſaal ſogar, auf eine der Naſe faſt unerträgliche Weiſe daran erinnert, was das endliche Loos des beſten Diners auf Erden zuletzt ſeyn muß; die Farbe der Kleider war an den Kindern vor Schmutz kaum zu erkennen, und die Häupter der Knaben ſchienen überdies miſſionariſche Inſekten aus allen Zonen zu beherbergen. Das hat ſich, hier, in K. W. wenigſtens, gegen ſonſt ſehr verſchlimmert und verdient Rüge. Uebrigens rührte es mich ungemein, alles Andre noch ſo ganz beim Alten zu finden, denn hier in dieſen heiligen Hallen kennt man, wie in China, die Neuerungswuth noch nicht. Jede kleine Nüance, jede Sitte, jede Eintheilung der Stunden war noch genau wie ehemals dieſelbe, und auf der nahen Wieſe ſah ich auch wieder Ketta, das Lieblingsſpiel meiner Kinderjahre ſpielen, und die frohe Jugend luſtig, wie eine Heerde Schäfchen ſpringend, zurückkehren; hinter ihnen der Lehrer mit zwei ſeiner liebſten Knaben, einen an jeder Hand führend. Auch das kleine Gärtchen, wo Jeder ſein Beet hat, beſuchte ich, und erinnerte mich, wie dort meine Gartenpaſſion zuerſt erwachte, und ich ſtets darauf ſann: meinem Beete eine neue Form und ein andres Anſehn zu geben. Einmal hatte ich das Unglück, in der Haſt einen meiner Mitſchüler, der ſich eben bückte, mit der Hacke ſo ſchwer in den Kopf zu hauen, daß ſein Blut auf meine Blumen ſtrömte und mir die Gärtnerei lange verleidete. Der Arme war ein lieblicher Knabe, ein Graf H...., der, als er zum vielverſprechenden Jüngling gereift war, ſich aus unglücklicher Liebe — erſchoß. So ſchien ſein rothſtrömendes Haupt, das mir noch immer vorſchwebt, eine blutige Vorbedeutung! —

Ich wurde, nach dem bisher Geſehenen, angenehm überraſcht, im Schweſternhauſe und der Mädchen-Anſtalt, beſonders im erſten, die muſterhafteſte Reinlichkeit und Net-

saur

BIBLIOTHEK DER DTSCH. LITERATUR 3-598-52254-1

PUCKLER-MUSKAU, H. VON FN. 09338/009

tigkeit, dabei aber auch ächt weiblich geheizte Zimmer, trotz der ſchon warmen Jahreszeit, zu finden. Die alte Vorſteherin ſah ganz einer Aebtiſſin ähnlich und hatte, gegen die hieſige Sitte, etwas ſehr Beſtimmtes und Würdiges, ſo zu ſagen, klöſterlich Weltliches in ihrem Weſen. Auch ermangelte ſie nicht, das Haus möglichſt gelten zu machen, zeigte mir mehrere Säcke voller Lebensmittel und Sachen, die ſie an eben abgebrannte Nicht-herrnhuter ſchicken ließ, und machte mich darauf aufmerkſam, wie alle Arten von Handwerken und Geſchäften im Hauſe ſelbſt betrieben, und nur allein Schuhe von außerhalb deſſelben bezogen würden. „Ja Alles“ — wie ſie ſich in ihrer ſechzigjährigen Unſchuld komiſch genug ausdrückte, „Alles, was wir brauchen, beſorgen wir uns ſelbſt, nur den Untertheil müſſen wir den Brüdern überlaſſen.“

Die Schweſtern ſind nach ihrem Alter in

verſchiedene Stuben vertheilt, und da wir auch von unten, ich meine: von den Aelteſten, anfingen, ſo war für ſteigendes Intereſſe geſorgt. In dem Zimmer der Fünfzehn- und Sechzehnjährigen fand ich einige allerliebſte ſchmachtende Geſichter. Alle ſtanden ſogleich von ihrer Arbeit auf, ſo wie wir hereintraten, und nun frug die Vorſteherin, um ein wenig damit zu prunken: wie weit her die Mädchen wären, die erſte:

„Friederike, wo biſt Du her?“

Knix: „Aus Otahaiti.“

„Und Du, Jettchen?“

Knix: „Aus Labrador.“

„Und Du, braune Amalie?“

Knix: „Aus Afrika.“

„Wohl vom Vorgebirge der guten Hoffnung?“ fiel ich ein; denn abgerechnet, daß ſie der berühmten hottentottiſchen Venus in der Hauptpartie glich, ſo ſchien auch ihre übrige Corpulenz dem erwähnten Vorgebirge ganz entſprechend. Sie war aber noch weiter her: aus Madagascar.

„Du aber, mit den Flachshaaren?“ fuhr die unermüdliche Aebtiſſin fort.

„Aus Grönland.“ —

Das Ding kam mir faſt wie eine Menagerie von hübſchen Mädchen vor, und ſie plärrten auch ihre Antworten ſo mechaniſch, wie Papagaien, ab. Ich erkundigte mich bei mehreren, ob ſie nicht zuweilen vom Heimweh geplagt würden; aber nur die Grönländerin, welche zugleich die reizloſeſte war, ſprach ſehnſüchtig vom Vaterlande. Wahrſcheinlich hatte ſie dort Fiſchthran, oder wohl gar Sperma ceti *) gekoſtet, welches, wie ich ſchon oft gehört habe, einen außerordentlichen Patriotismus einflößen ſoll. Man hat

---

*) Meine Leſerinnen werden ſich dieſe beiden lateiniſchen Worte leicht von einem Hausfreunde überſetzen laſſen können.

dies immer an den ſchwindſüchtigen Grönländerinnen bemerkt, die nach Petersburg kommen, um in dem dortigen milden Klima ihre angegriffenen Lungen wieder herzuſtellen.

In der Mädchenanſtalt traf ich wieder mit Julie zuſammen, die eine kleine, ziemlich unbändige, Verwandte dorthin brachte.

Schweſter Kiebitz, ein freundliches, rundes, noch junges Perſönchen, dem die Gutmüthigkeit aus den Augen leuchtete, führte uns dort herum. Der hübſche Ausdruck ihres Geſichts, verbunden mit einem gänzlichen Mangel an irdiſcher tournure, machten ihre Erſcheinung wohlthätig poſſierlich. Bei jedem Worte knirte ſie nach hieſiger Art, wobei ſie aber, um ganz ſicher zu ſeyn, daß der Knir auch decent ablieſe, immer vorher ſorgfältig ein Bein über das andere ſetzte. Die ſie begleitende junge Lehrerin war deſto flinker und ſo herzlich, daß man alle Augenblick glaubte, ſie ſey im Begriff, Einem in die Arme zu fliegen. Beide waren gewiß die Güte und Unſchuld ſelbſt und dabei geſchwätzig, wie kleine Elſtern. Auch hier paradirten wieder verſchiedene exotiſche Subjecte, aber dieſe ſo heterogenen Kinder ſchienen doch alle gleich ſeelenvergnügt — das beſte Aushängeſchild einer Erziehungsanſtalt. Unſere wilde, weltliche Hummel war im Anfang ganz ſcheu; es dauerte aber nicht lange, ſo hatte ſie ſchon Freundſchaften mit Individuen aller Climaten geſtiftet, und als wir ſie Abends wieder beſuchten, war ſie von neuem zu Hauſe. Glückliches Alter jener ſeligen Täuſchung, welche die eigentliche Wahrheit iſt.

Meine Freundin wartete noch auf Jemand, und wir gingen unterdeſſen in der Straße auf und ab. Mir ſind immer die Scenen auf dem Theater unnatürlich vorgekommen, wo Geheimniſſe, Liebesverſtändniſſe u. ſ. w. auf der Gaſſe abgehandelt werden, hier aber ſah ich die Möglichkeit vollkommen ein. Wir ſpazierten in der ungeſtörteſten Einſamkeit mitten in der Stadt und kam ja einmal ein Sterblicher daher, ſo wandelte er ſo leiſe, wie ein Schatten, an den Häuſern hin, ohne die mindeſte Notiz von uns zu nehmen.

Der belebteſte Platz im ganzen Oertchen iſt der Kirchhof, welcher den Herrnhutern als unentbehrlicher Beluſtigungsort dient. Nachdem mich meine Begleiterin verlaſſen, begab ich mich auch dahin. Ein elegantes, hellgrün angeſtrichenes Thor und eine lebende Dornenhecke ſchließen ihn ein. Auf dem Thore ſteht mit goldenen großen Buchſtaben eine unbeſtreitbare Wahrheit:

Ruhe mit Zuversicht.

Innerhalb findet man Linden-Alleen und weiße Ruhebänke; die Grabſteine liegen ganz einfach reihenweis, alle von ein und derſelben länglich viereckigen Form, ſo daß ſie faſt wie regelmäßig an beiden Seiten hingelegte Folio-Bände ausſehen, auf denen das Titelblatt den Namen, Geburts- und Sterbetag des Verfaſſers der darunter liegenden Lebens-, Liebes- oder Leidensgeſchichte anzeigt. Eine intereſſante Bibliothek gewiß für den, deſſen Auge durch den Stein dringen und das verſchloſſene Buch entziffern konnte!

Einige Schweſtern ſaßen, ruhig wie Statuen, auf den Bänken, und in Gedanken verſunken wandelte ich ſelbſt langſam auf und ab. Jetzt öffnete ſich das Thor wieder und ein langer Mann trat herein. Als wir ein paarmal neben einander hingeſchritten waren, redete ich ihn an, um meinen Beifall uber den hübſchen Kirchhof auszuſprechen. „Verzeihen Sie,“ erwiederte er mit ſächſiſchem Dialekt, „ich bin gar kein Herrnhüter; ich bin aus Dreſen.“ Dieſe Naivität ſetzte mich wieder in gute Laune, denn der liebe Mann hatte offenbar geglaubt, ich habe den Kirchhof nur gelobt, um ihm damit ein ſchuldiges Compliment zu machen, und es daher als Fremder beſcheiden abgelehnt, ganz wie der bekannte ehrliche Oeſterreicher, der bei einer Predigt, wo Alles in Thränen zerfloß, allein nicht weinte, und als der größte Enthuſiaſt unter den Zuhörern ihn unwillig fragte: „Und Sie, mein Herr, Sie bleiben ungerührt?“ ganz erſchrocken antwortete: „Werden Euer Gnaden halter nur nicht böſe, ich bin aus dem andern Kirchſprengel.“

Der Dresdner Kaufmannsdiener wurde aber zu guter letzt doch noch poetiſch, und verglich die Leichenſteine, weit paſſender als ich vorher, mit einem Sortiment weißer und grauer Tuchballen in verſchiedenen Nüancen. „Mon mari fait dans les draps“ antwortete die Pariſer Fabrikanten-Frau dem Kaiſer Napoleon, der ſich auf dem Ball des Hotel de ville nach dem Stande ihres Mannes erkundigte; — wahrſcheinlich arbeitete mein Begleiter auch in dieſem Geſchäft. Als er anfing über die ſchlechten Zeiten zu klagen, verließ ich ihn, denn ſeine komiſche Seite ſchien mir nun „abgetragen.“ Beim Hinausgehen bemerkte ich noch eine zweite Inſchrift innerhalb des Thores. Der Worte erinnere ich mich nicht mehr ganz genau, aber der Sinn war folgender:

Jetzt erst seyd ihr in der wahren Heimath.

Dieſe Inſchrift gefiel mir nicht. Ich kann alle religiöſen Anſichten nicht leiden, die uns einbilden wollen, wir wären hier bloß da für eine andre Welt. In eine andre Welt und Exiſtenz werden wir gewiß kommen, und gut für uns ohne Zweifel, wenn wir jede

Station möglichſt nutzen; aber hier ins Leben getreten, iſt unſre Heimath jetzt auch hier und nirgends anders. Die Natur ertappt man nie auf einer Lüge, ſie ſpricht ſich überall wahr und deutlich aus, und nur der Verſchrobene verſteht ſie nicht mehr. Schlimm für das Kind, wenn es nur daran denkt, als Jüngling zu leben; es wird dann als Jüngling Mann, als Mann Greis ſeyn, und die Blume aller Lebensalter verloren haben. Man ſey nur recht im vollen und beſten Sinne des Wortes Menſch dieſer Erde, körperlich und geiſtig, und wird dann ganz gewiß ſich für jeden andern Zuſtand, der folgen kann, dadurch am beſten qualificiren, wenn man auch wirklich hier nie daran gedacht hätte. Mir ſcheint ſelbſt Chriſtus dies letztere, bis auf den Inhalt einiger Parabeln, ziemlich unterlaſſen, wenigſtens nicht viel Werth darauf gelegt zu haben, und ſo iſt Chriſtus auch recht für alle Zeiten der Lehrer des Menſchengeſchlechts auf Erden geworden, wo das Himmelreich eben am nöthigſten thut, weil wir die Hölle hier leider auch in unſrer Gewalt haben.

Ein ganzes ausreichendes Leben iſt immer und überall vollſtändig da, wo wir uns deſſen bewußt werden, und wir ſollten endlich das alberne Bild der irdiſchen Schule und des Schulmeiſters über den Wolken droben, der nur auf die Ankunft der armen Seele daſelbſt paßt, um ihr Kuchen, oder die Ruthe zu geben, zu dem übrigen Plunder kindiſcher Zeiten werfen.

Alle Friſche ſchwindet aus der Welt bei ſolchem krankhaften Schmachten und Fürchten, und es iſt ſehr die Frage: ob nicht ſelbſt die grobſinnliche Beimiſchung in der katholiſchen Religion in der Zeit ihrer Blüthe, mehr Gutes in dieſer Hinſicht, als Böſes gewirkt hat. Aber ſchlimm und drückend iſt immer die Zeit, wo man weder mehr kindlich abergläubiſch, noch wahrhaft geſcheidt ſeyn kann. Ich dringe übrigens Niemand meine Meinung auf; jeder muß in ſolchen Dingen und in ſolchen Zeiten ſich ſelbſt am beſten zu helfen wiſſen.

So perorirte ich, als Julie, mit der ich am Mittagstiſche ſaß, und der ich längſt meine Reiſefata erzählt, drohend den Finger erhob und ſagte: „Carl, Carl! Du ſpielſt manchmal den Freigeiſt; nimm Dich in Acht, daß Dir heute Nacht nicht wieder die Frau Raſtuſſin erſcheint, und Deinen ſchwachen Sinnen den Glauben, auch an das ſcheinbar Unvernünftigſte, dennoch in die Hände giebt. Denk an die Seherin von Prevorſt, die klügern Leuten, als Du biſt, den Kopf verdreht hat.“ — Es iſt wahr, erwiederte ich ein wenig betroffen, und zugleich bedenklich an meinen Hals fühlend, wo ich eben wieder einen heftigen Stich zu empfinden glaubte — es iſt wahr, wir ſind alle ſchwache Menſchen, jeder Täuſchung unterworfen, und keiner unſrer Momente gleicht dem andern, aber doch nur nach den klarſten derſelben dürfen wir uns richten. — „Ja wohl,“ ſagte die gute Julie; „aber glaube mir, Du haſt Dich über meine Schwäche, den armen Hund betreffend, ſo luſtig gemacht, und haſt doch ſelbſt zehnmal mehr Schwächen; ja, wer nicht, wie ich, Dich bis ins Innerſte kennte, der würde glauben müſſen, Du ſeyſt zehnmal des Tages ein Andrer und nicht jede Edition eben eine gute.“ „Amen!“ rief ich; die ewige Liebe habe Erbarmen mit uns Allen, und Gott Lob! daß ſie das auch ſchon von vorn herein gehabt hat: denn ohne ſie wäre kein Leben, kein Lieben und keine aller der Seligkeiten, deren wir hier ſchon ſo vielfach theilhaftig werden. — Es iſt billig, daß ein Beſuch im Herrnhutiſchen fromm ſchließe, ich übergehe daher alles Weltliche, was ſonſt noch vorfiel, nur eines ſeltſamen Umſtandes muß ich noch erwähnen. Er iſt buchſtäblich wahr, der Leſer ſuche den Commentar dazu, wie er mag.

Kaum wieder auf meinem Landſitze angekommen, verfiel ich in ein hitziges Fieber, mit einem geſchwollenen Halſe verbunden, der mich zu erſticken drohte. Ich war größtentheils ohne Beſinnung, doch ſchweben mir noch jetzt dunkel ſchreckliche Viſionen aus jener Zeit vor, und beſonders genau erinnere ich mich, daß mir wiederholt die grauſige Alte aus Bocksberg, jetzt aber mit hohnlachender und feindſeliger Miene erſchien, und wieder den kalten Schlüſſel auf die krankhafte Stelle legte, was jedesmal mit einem heftigen Erſtickungskrampf begleitet war, bis endlich die Natur, der Arzt, oder beſſere Geiſter, als meine Quälerin, eine ſchwierige und langſame Heilung glücklich bewirkten — denn, daß ich, obgleich verſtorben, eben an jener Krankheit geſtorben ſey, will ich nicht behaupten, obwohl, wenn es mir ſo beliebte, ein rechtgläubiger Leſer auch daran nicht zweifeln dürfte.

III.

Aus den

Zetteltöpfen eines Unruhigen.

Wahrheit iſt ein Hund, der ins Loch muß, und hinausgepeitſcht wird, während Madame Schooßhündin am Feuer ſtehen und ſtinken darf.

Shakespeare.

Thätet Ihr nicht beſſer, lieben Freunde, mich mit ernſtern, wichtigern Dingen zu beſchäftigen? Warum muß die Kraft, die an etwas Großem hätte mitarbeiten können, ſich in Kinderſpielen und Narrenspoſſen erſchöpfen? — Glaubt mir, es giebt Dinge, zu denen ich zu gebrauchen bin, ja, vielleicht ſolche, zu denen Meinesgleichen allein zu gebrauchen ſind.

Doch Ihr habt Recht — denn was im Leben iſt wohl eigentlich wichtig, was iſt Kinderſpiel zu nennen? In welche dieſer beiden Kathegorieen gehören z. B. wohl ſolche Haupt- und Staats-Actionen, wie ſie eben vorgingen, als da ſind — das ſanfte, friedliche Morden vor Antwerpen, nebſt den Friedensgefangenen der Franzoſen, und dem Incognito-Kriege der Engländer; das Heldenthum des Königs von Holland und die Freiheit der Belgier; oder die, gleich den olympiſchen Spielen, faſt zu beſtimmten Epochen wiederkehrenden franzöſiſchen Revolutionen, oder ihre Duellherausforderungen zu 4000 Mann, oder die Frankfurter Enormitäten — alles im grellen Gegenſatz zu der ſtabilen Politik anderer Mächte, welche nur deßhalb ihre Völker durch ungeheure Armeeen langſam erdrucken, um — den ewigen Frieden zu ſichern! Treiben vielleicht manche Miniſter, manche Volksbeglucker, ja ganze Nationen auch nur Poſſen, als Narren, oder mit Narren? —

Beim Jupiter! Ich weiß auf Alles dies nicht zu antworten; aber oft bedünkt es mich, es ſey heut zu Tage am *wichtigſten*, ganz ſtill, im kleinſten Wirkungskreiſe ſo viel Nützliches zu ſchaffen, als man kann, und in beſcheidener Genügſamkeit ruhig ſeinen Kohl zu pflanzen, mit dem Motto des ſchottiſchen Ritters: Ich wart' auf meine Zeit. Ja, man könnte dies bei Honoratioren ſogar eine Auszeichnung nennen, faſt eben ſo groß, als die: keinen Orden zu haben.

Das politiſche Treiben, welches auf Napoleon gefolgt iſt, kömmt mir überdieß höchſtens vor, wie das Ballet nach der Tragödie. Bis jetzt iſt es ſogar nur Uebung der Figuranten geblieben, die Solotänzer werden noch erwartet; nur einige Sprünge im Orient erſcheinen bereits bedeutend. Im ganzen Schauſpielhauſe iſt aber überall viel unbequemes Gedränge, noch mehr Cabale und Unruhe im Parterre, und eine verzweifelte Hitze in den Logen. Wer nicht ein beſonders Theaterluſtiger iſt, bleibt in der That beſſer zu Hauſe.

Alte Prophezeihung, aufgefunden zu Freiberg im Erzgebirge.

Wer im Jahr **1834** nicht verdirbt,
Wer im Jahr **1835** *) nicht ſtirbt,
Wer im Jahr **1836** nicht wird todtgeſchlagen,
Der hat im Jahr **1837** von Glück zu ſagen.

(Kurz und bündig!)

---

*) Wo der große Comet wiederkömmt, und gleich große andere Dinge zu erwarten ſtehen ſollen.

In England ſah ich einen Knaben, den bekannten Thelluſon, von dem es heißt, daß er einſt der Erbe von zehn oder gar zwanzig Millionen Pfund Sterling ſeyn werde. Glücklicher Sterblicher! — Denn ſo viel Geld zu beſitzen, iſt ein ungeheures Glück.*) Nichts lächerlicher, beſchränkter, als wenn irgend ein ſpießbürgerlicher Philiſter ſagt: Ich würde in die größte Verlegenheit gerathen, was ich mit ſo vielem Gelde anfangen ſollte. O ihr phantaſieloſen Menſchen! Hätte mir es der Himmel doch beſchieden, wie ſchnell wäre ich mit dem Plane der Anwendung und mit dem Capitale ſelbſt fertig; denn nur mit ſolchem Vermögen, das in den Schranken des Gewöhnlichen bleibt, geziemt ſich Sparſamkeit, mit einem ſo außerordentlichen muß man ſich dem allgemeinen Beſten opfern.

---

*) Wie wir jetzt aus engliſchen Blättern erfahren, iſt zwar die ganze Anhäufung dieſes Vermögens jährlich regelmäßig geſtohlen worden (von wem conſtatirt nicht). Dieß kann meinem Phantaſiebild jedoch keinen Eintrag thun; auf dieſem Felde erſtatte ich dem jungen Manne Alles wieder, wie es ſein Aelter-Vater ihm beſtimmt hatte und darf dort weder raubſüchtige Advokaten noch untreue Vormunder fur ihn fürchten.

Ich würde zwar keinen Luxus damit treiben, das wäre alltäglich, ſelbſt Almoſen würde ich ganz ſo, wie ich es jetzt zu thun gewohnt bin, nur den wirklich Hülfloſen umſonſt geben, den Andern allein für Arbeit — beiläufig geſagt: die einzige wahrhaft wohlthuende Barmherzigkeit. Schulen — dafür mag der Staat ſorgen; es gehen ohnedem ſchon zu Viele in die Schule, und erhalten dort mehr Nahrung als ſie in der Regel zu verdauen im Stande ſind. Kirchen zu bauen, iſt zwar jetzt wieder ſehr beliebt, aber wir haben deren auch ſchon genug, und die ſtete Vermehrung dieſer Tempel in unſrem

Lande ſcheint mir überhaupt zum wahren Nutzen der Religion gerade ſo viel beizutragen, als das vierte Thor, welches die Schildaer erbauten, um ihre Zolleinnahme zu erhöhen.

Aus demſelben Grunde will ich keine Heiden bekehren .... aber, fragt Ihr endlich ungeduldig: 'was willſt Du denn thun? — O Kleinigkeiten, angenehme whyms, nur von etwas coloſſaler Dimenſion.

Alſo zuerſt würde ich aus der höchſten der Aiguilles des Montblanc Napoleons Statue ausarbeiten laſſen. Ihr ſeht, dabei würden ſchon verſchiedene Millionen ſchwinden, und die Welt hätte fortwährend ein kleines Angedenken an den Rieſengeiſt, das vielleicht ſo lange ſtünde, als ſie ſelbſt, oder gar ewig; denn mein Freund Nürnberger hat mich kürzlich erſt belehrt, es ſey nunmehr erwieſen, daß das Weltall in ſeiner jetzigen Form ewig verbleiben werde und kein Princip der Umwälzung darin möglich ſey. — Was die Menſchen nicht Alles zu beweiſen verſtehen! Wahrlich, der liebe Gott wird einſtens noch ſelbſt bei ihnen in die Schule gehen müſſen, um zu erfahren, wer er eigentlich ſey, und wie er die Welt erſchaffen habe.

Während man nun an meinem Napoleon arbeitet, und ihm einen Kopf macht, in welchem ſich ein größerer Raum für Gehirn befindet, als, nach phyſiologiſchen Geſetzen, das aller Potentaten der Erde zuſammengenommen in natura ausfüllen könnte, würde ich ferner zwei Expeditionen ausrüſten: die eine, um Afrika nach allen Richtungen der Windroſe zu durchforſchen, die Quellen des Nils, das Gold der Mondgebirge, das fabelhafte Einhorn, wohl gar den Vogel Rock aufzufinden, (es iſt vielleicht möglich, daß ich dieſer Expedition dennoch eine Compagnie Miſſionaire und fünfmalhunderttauſend Bibeln mitgebe,) die zweite, um Japan zu erobern — wäre es auch nur aus Aerger über dieſe geſchmackloſen Barbaren, welche bloß von den Holländern Beſuch annehmen wollen, oder auch aus Neugierde, zu wiſſen, was ſie denn eigentlich für eine Kunſt und Weisheit vor den Blicken aller Welt ſo hermetiſch verſchließen mögen, daß ſelbſt geſcheiterte Schiffsmannſchaften an ihren unwirthbaren Küſten ſich nicht vom Ertrinken retten dürfen, immer vorausgeſetzt, wenn es keine Holländer ſind.

Welch ein Mäcen der Geographen, welch ein Beförderer der Wiſſenſchaft im Allgemeinen, wäre ich nun ſchon geworden, nach glücklicher Vollbringung dieſer gemeinnützigen Werke! Aber das Geld — ich fürchte, von dem würden jetzt kaum noch einige elende

Millionen mehr übrig ſeyn. N'importe, der Reſt wird dazu angewandt, ein Loch von einer deutſchen Meile Tiefe in unſern Nationalſand zu graben, wie es ſchon Maupertuis Friedrich dem Großen anrieth, und was bis jetzt bekanntlich noch nirgends hat gelingen wollen. Mit dem letzten Thaler ließ ich mich aber ſelbſt hineinwerfen; gewiß, eine grandioſe Gruft! Dann läge ich jedenfalls tief genug, um es nicht zu hören, wenn man etwa über mir ſagte: . . . . Nein! ich will dem Leſer in nichts vorgreifen, er fülle die Punkte ſelbſt ad libitum aus, ich gebe ihm carte blanche.

Eine Frage.

Bei den Römern war es, wie Appian erzählt, erlaubt, die Triumphatoren zu loben, oder zu verſpotten, wie es einem Jeden beliebte; denn frei und zwanglos ſollte der Triumph ſeyn und Jeder ausſprechen dürfen, was er darüber denke. Es war die Freiheit der Preſſe jener Zeiten. Warum ſind nun unſre modernen Staatsmänner ſo kitzlich in dieſem Puncte? Fehlt es ihnen an der antiken Gediegenheit jener Römer, oder iſt ſeitdem der Spott gefährlicher geworden?*)

Zweite Frage.

Warum haben die Deutſchen eine ſolche Zuneigung zum Teufel? Iſt es, weil ſie wirklich einige Wahlverwandtſchaft zu ihm in ſich ſpüren, oder aus dem entgegengeſetzten Grunde, weil man ſich am meiſten nach dem ſehnt, was Einem ganz fehlt? — Wenn ich von mir auf Andere ſchließen darf, ſo kömmt es vielleicht auch ein wenig daher, daß der Teufel ohne Zweifel von allen Perſonen der neueren Mythologie die am meiſten poetiſche iſt, denn das Poetiſche iſt weltlich, weßhalb auch Milton mehr Glück machte, als Klopſtock.

---

*) Ich weiß in Wahrheit nicht, ob dieſer Gedanke von mir iſt, oder von einem Andern in meinen Zettelkaſten hineingeſteckt wurde. Er ſieht mir ganz, wie eine Reminiscenz aus, paßt aber, wie Jener ſagte, vortrefflich in mein Trauerſpiel, daher mag er in Gottes Namen ſtehen bleiben.

Heute ging ich noch in der Dämmerung im Park ſpazieren und ſetzte mich dann beim Schein der Töpferfeuer im Thale, die der Sturm ſeltſam umherwirbelte, ermüdet auf das Grab des Unbekannten, in Betrachtung der Capelle verſunken, wo mich meine eigne Ruheſtätte erwartet. Es ſchwirrten mancherlei Nachtgedanken wie Fledermäuſe in meinem Kopfe umher. Unter andern grübelte ich auch über die ſonderbare Eigenthümlichkeit der Menſchen nach, daß Große und Kleine ſo viel Werth auf ihr Begräbniß legen, und dennoch die Art deſſelben durch die verſchiedenen Phaſen der Menſchenbildung ſo mannigfach ſchon umgewandelt worden iſt.

Da ging der Mond roth und voll über den Zinnen des alten Thurmes auf, und es war, als leuchtete er mir zurück in lang vergangene Jahrhunderte.

Vor meiner Phantaſie wichen die irdiſchen Schranken. Ich ward plötzlich ins graue Alterthum verſetzt, blickte rückwärts im magnetiſchen Schlafe, und ſah jetzt, als begäbe ſich Alles vor meinen Augen, wie eben einem Barbaren-Häuptling, der hier geherrſcht, die letzte Ehre erwieſen wurde.

Hunderte in Thierhäute gehüllte Krieger von coloſſalem Gliederbau bewegten ſich bei grellen Feuern in wilder Verwirrung um einen hohen, friſch aufgeworfenen Hügel von regelmäßiger Form, an deſſen Fuß eine ſchwarze Oeffnung beſtimmt ſchien, den entſeelten Körper aufzunehmen. Einige heulten und wehklagten, Andere tranken aus den Schädeln erlegter Feinde. Seitwärts unter einer uralten Eiche ſtanden Prieſter von grauſem Anſehn, emſig mit blutigen Ceremonieen beſchäftigt. Ein lautes, bei gewiſſen Zeichen, die ſie gaben, periodiſch wiederkehrendes Schlachtgebrüll übertönte das Schmerzgeſchrei der unglücklichen Opfer, die dem Häuptling zu Ehren am rohen Steinaltar geſchlachtet wurden.

Mit Abſcheu wandte ich den Blick — und allſogleich fiel dichte Nacht, wie ein Vorhang, vor mir herab, und Schlummer deckte meine Augenlieder.

Als ich wieder erwachte, hatte ſich die Scene gänzlich geändert. Die wilde Gegend war freundlicher geworden, und mir gegenüber lag auf zierlich aufgeſchichtetem Scheiterhaufen der entſeelte Körper des römiſchen Abentheurers Mosca, den die Sage unſrer Chronik, als einſt im Alterthum hierher verſchlagen, anführt. Wohlgeruch köſtlicher Specereien erfüllte die Luft, und anmuthig umher gruppirt ſtanden in maleriſchen Gewändern die römiſchen Gefährten, nur hie und da mit einzelnen, ſchon halb civiliſirten, Eingebornen gemiſcht. Auch hier waren Prieſter — wo wären ſie nicht? Auch hier fielen Opfer, doch nur der Thiere Blut röthete die Erde zu den Füßen bereits vermenſchlichter Götter.

Wieder erneuerte ſich die Decoration. Wir ſtanden jetzt inmitten jener feudalen, romantiſchen Zeit, welche die Dichter und Künſtler lieben und die Freidünkler haſſen.

In voller ſtrahlender Rüſtung, das treue Schwerdt an ſeiner Seite, ruhte der kühne Gaugraf im Sarge. Sein Streitroß, ſchwarz behangen, der Trupp der Reiſigen mit ſchwarzen Fähnlein, die ſchöne, weinende Burgfrau, von zwei blühenden Knaben begleitet, die wehmuthig zur Mutter auf, ſtolz zur Menge herabblickten, folgten zu Roß der Bahre. Der Heidenprieſter im langen, weißen Gewande, hatte ſich in ein braunes, wohlgenährtes Pfäfflein verwandelt, mit dem ſiegenden Kreuze hoch in der Hand, gemächlich auf einem frommen Eſel reitend.

So zog, mit gedämpftem, kriegeriſchem Klange, der lange Zug an uns vorüber, der hohen Kirche zu, wo bald unter Poſaunentönen die Gruft ſich ſchloß über dem ſtolzen Ritter — für immer.

Hier wars, als ſpränge, wie ein Prolog zu dem Kommenden, ein Hanswurſt über die Scene; denn die neuere Zeit begann. Ich kanns nicht läugnen — es war einer meiner eigenen Ahnen, den ich auf einem prächtigen Paradebett, auf ſeidnen Kiſſen vor mir liegen ſah. Ein Ritter iſt es noch, des heiligen Johannes von Jeruſalem ſogar; aber das rothe Röcklein, die kurzen weißen Hoſen, von unmaleriſchen Stolpenſtiefeln begleitet, erinnern ſchon mehr an moderne Schneider und Schuſter, als an alte Ritter. Zwölf ſilberne Candelabres erleuchten den Leichnam Tag und Nacht bei verſchloſſenen Fenſterläden, und ſeltſam genug iſt der Ort gewählt, nach altem Brauch. Der Eßſaal nämlich iſts, in dem die Leiche ruht. *)

Schon grünlich gefärbt und übelriechend, tragen endlich um Mitternacht ſechs adeliche

---

*) In Dänemark ſtellte man ſonſt die Leichen vornehmer Perſonen gar auf dem Eßtiſch aus, gleichſam als surtout de table, und hielt das Leichenmal in dieſer angenehmen Nähe.

Vaſallen, **Rudera** verſchwindender Verhältniſſe, den todten Grafen, beim Scheine von hundert Fackeln, im ſamtbehangenen Sarge zur Familiengruft. Da findet er große Geſellſchaft — ob ſie ſich aufrichten werden, die alten Bekannten, wenn kein irdiſches Auge mehr wacht, und den neuen Gaſt bewillkommnen mit den Geheimniſſen des Grabes?

Wer kann antworten, wer hat ergründet, wo das Leben denn eigentlich aufhört, wo der wahre Tod beginnt? Die Nachtſeite der Natur iſt uns verſchloſſen, die Tagesſeite nicht minder ein Räthſel!

Woher das unbegreifliche Grauen vor den Todten, die kein Glied mehr rühren können, uns zu ſchaden — woher die nächtlichen Schauer, woher die eiſige Furcht vor dem, was einſt Leben hatte, und uns wieder erſcheint ohne Fleiſch und Bein? — Wenn man jung iſt, will man alle Furcht beſiegen. Ich ließ mir einſt die Fallthür aufſchließen, die mitten in der Kirche zu unſrer Ahnengruft hinabführt, ſchickte herzhaft den Küſter fort und ſtieg um Mitternacht allein hinab.

Drei Särge hatte man ſchon vorher auf meinen Befehl geöffnet, und die Deckel lagen daneben. Es war eine unbeſchreibliche Stimmung, in der ich mich befand. Nein, es war nicht Furcht, es war nicht Grauſen noch Entſetzen, es war nicht Wehmuth — aber als ſey alles dies in mir zu einem unerklärlichen Zuſtande zuſammen gefroren, als ſey ich ſelbſt ſchon ein Todter — ſo war mir zu Muthe. Mein 86jähriger Großvater war der erſte, den ich erblickte. Sein ſchlohweißes Haar hatte ſich in der bleiernen Hülle wieder blond gefärbt. Sein Haupt lag nicht mehr in der alten Richtung auf dem Kiſſen, ſondern hatte ſich ſeitwärts mir zugewandt und ſeine weiß calcinirten Augen ſtarrten mich an, wie zum Vorwurf, daß ich im jugendlichen Uebermuthe der Todten Ruhe geſtört.

Wieder auflebend, tröſtete ich mich, würde der liebevolle Mann mir doch nicht zürnen. Er war zu milde, ſelbſt zu freidenkend dazu. Ich ging vorüber.

Im andern Sarge ſtreckte ſich unter goldgeſtickten Lumpen ein langes Gerippe hin; es war einſt ein mächtiger Mann geweſen: Feldobriſt im dreißigjährigen Kriege und Landvogt im Markgrafthum Luſatia. Sein ſtattliches Bild hängt noch in meinem Ahnenſaale, wie er eben, an der Spitze ſeiner Kuraſſiere unter Pappenheim auf fliehende Schweden einhaut. Ach! lange iſt die laterna magica verlöſcht, die jene hübſchen Bilder erleuchtete — eine der übrig gebliebenen Glasſcherben nur lag vor mir!

Der dritte Sarg enthielt eine Frau, bei ihrem Leben die ſchöne Urſula genannt. Der kleine Todtenkopf hatte eine dunkelbraune, häßliche Farbe angenommen; der ganze übrige Körper war mit einem langen, wunderbar erhaltenen Mantel von feuerfarbner Seide mit ſilbernen Franſen bedeckt. Ich wollte ihn aufheben, doch er kam mir ſelbſt zuvor, denn bei der erſten Beruhrung zerfiel er faſt in Staub, und eine Legion Kellerwürmer, Gott weiß wie hier hereingekommen, wimmelten unter meinen Händen auf den zuſammengebrochenen Knochen.

Ich ſetzte mich hin und betrachtete die lange Reihe Särge und die aufgedeckten Todten lange in dumpfer Betäubung; dann fiel ich auf meine Knie und betete, bis das Eis in meiner Bruſt in ſchmerzlich ſüße Thränen zerſchmolz. Was von Furcht, Grauſen und allen unheimlichen Gefühlen in mir geweſen, es verſchwand vor Gott, und ſtille ſanfte Wehmuth blieb allein zuruck. Ich küßte ohne Abſcheu meines guten alten Großvaters kaltes Haupt, ſchnitt eine ſpärliche Locke von ſeinem ehrwürdigen Scheitel, und hätte er in dieſem Augenblick ſich empor gehoben und meine Hand gefaßt, ich hätte mich nicht davor entſetzt. — Wundervolle Macht des Gebets! — Wahrlich der Werth der Frömmigkeit beſteht nicht darin, daß ſie in der Noth durch unſer Gebet ein drohendes Unglück abwenden könne, — Millionen Fromme verderben, ohne daß Gott ihr Flehen erhört — ſondern darin, daß es uns ſelbſt kräftigt, jeder Noth zu widerſtehen und ſie zu ertragen, ja in der dadurch herbeigeführten innigern Gemeinſchaft mit Gott etwas zu finden, was uns ſchon an ſich ſelbſt über alle irdiſche Noth ſiegend hinweg hebt. — Könnte eine ſo mächtige Wirkung Täuſchung ſeyn? — Wohl wenigſtens dann dem Getäuſchten!

Doch laß mich fortfahren in der Reihe meiner Begräbnißbilder — die Vergangenheit habe ich ausgebeutet, nun noch einen Blick in die Zukunft! Ich begrabe mich ſelbſt. — Wie aber richte ich dies zeitgemäß wohl am paſſendſten ein? Die heutige Zeit ſpiegelt die factiſche Kräftigkeit der vergangenen in idealler Romantik wieder ab; aber dieſe Poeſie iſt ſtark mit metaphyſiſchen ſkeptiſchen Elementen verſetzt. Vorrechte z. B. iſt ein übel klingendes Wort geworden; von allgemeinen Menſchenrechten ſoll es ſich künftig nur handeln. Gleichheit lockt beinahe noch mehr als Freiheit, und ſchon iſt im Weſentlichſten der Unterſchied der Stände gefallen.

Alſo von meinen Vaſallen, die bei dem bloßen Namen ſchon lächeln, laſſe ich mich gewiß nicht zu Grabe tragen. Von der alten modrigen Gruft will ich ebenfalls nichts mehr wiſſen, ſeit ich ſie ſchon im Leben geſehen; dem Zeitgeiſt gemäß bin ich auch ſchon zu gut polizeilich geſinnt worden, um unter der allſonntäglich vereinten Gemeinde verfaulen, und auch mein beſcheiden Theil an der Urſache verſchiedener Epidemieen auf mich nehmen zu wollen.

Nein — von den guten, rüſtigen Wenden,

denen ich mein ganzes Leben hindurch das ihrige leidlich erhalten, durch die Arbeit, welche ich ihnen gab, ſo viel ſie deren nur verlangten, von dieſen, denen es als ein zehnfacher Arbeitstag gerechnet werden mag, will ich mich hinaustragen laſſen auf die Berge, und einſenken an der Stelle, wo meine liebſte Ausſicht war. Dürfte ich dort in Feuer aufgehen, noch beſſer, aber ich glaube, die Kirche geſtattet es nicht. Sie verbrennt nur Lebende; freilich auch dieſe ſchon lange nicht mehr, aber unſere Schuld iſt dies, ihre gewiß nicht. Den Schein der Fackeln will ich auch nicht, ſondern Sonne, aber Muſik darf nicht fehlen; nur keine traurige, lieber moderne Kirchenmuſik von Roſſini aus Graf Ory z. B., oder, wie ich neulich, nach eben eingeführter neuer Agende, das Jäger-Chor aus dem Freiſchützen recht brav von der Schuljugend ausführen hörte. — Warum auch Trauer? Gott lebt ja noch, wenn wir auch todt ſind, und alſo iſt eigentlich kein Ende, ſondern nur ein neuer Anfang — kein Tod, ſondern nur eine Geburt zu celebriren.

Ich proteſtire feierlich, wenn ich ausgeſtellt werden muß, gegen alle Fratzenkleidung unſrer Zeit, es ſey nun eine zuſammengeſchnürte Uniform, die ſelbſt einen Todten noch incommodiren könnte, oder das Unding eines modernen Fracks nebſt Weſte und Hoſen. Sollte ſich gar einer unterſtehen, mir einen Orden anzuhängen, ſo gebe ich ihm im Voraus meinen Fluch dafür, daß er einen Leichnam noch ſo zu verſpotten wagt. Es giebt meines Erachtens nur eine zweckmäßige Art, Leichen zu bekleiden und dieſe iſt: ſie mit einem weißen Tuche zu bedecken — wie der Himmel auch ſein eingeſchlafnes Jahr mit weißer Decke uberzieht. Die Liebe mag das geheimnißvolle Tuch noch einmal lüften, die Neugier ſuche ſich etwas Andres aus. — Ja die Liebe! für die iſt kein Tod! für die iſt auch nichts entſtellt, denn ſie lebt immerfort im ewigen Reiche der Schönheit. — Wärſt du mir beſchieden, o beneidenswerthes Loos! daß ein liebendes Herz noch über mir ſchlüge, wenn das meinige zu ſchlagen aufgehört, daß eine Thräne der Wehmuth auf mein blaſſes Antlitz fiele und eine zitternde Hand den letzten friſchen Roſenkranz auf mein Haupt drückte — ach! gewiß, ich würde ſanfter, ſüßer davon ſchlafen! —

Und wieder ſind nach meinem Tode hundert Jahre vergangen. Wie wird es nun wohl mit der Liebe ſtehen, wo die induſtrielle Zeit in aller ihrer Kraftentwickelung da iſt, deren Morgenröthe ſchon während meines Lebens mit Dampf- und Geld-Regiment ſo hell hereinbrach — wo die rohe, die claſſiſche, die romantiſche, unſre confuſe und wiederkäuende Zeit — alle vorbei ſind, und die nützliche allein die Menſchen regiert?

Noch einmal berührt mit magiſchem Stabe mich der Zauberer. Ich erblicke die Fluren wieder, deren Verſchönerung ich den beſten Theil meines Lebens gewidmet. Was ſeh' ich? Schiffbar iſt der Fluß geworden, der meinen Park durchſtrömt; aber Holzhöfe, Bleichen, Tuchbahnen, häßliche, nützliche Dinge, nehmen die Stelle meiner blumigen Wieſen, meiner dunklen Haine ein! Das Schloß — darf ich meinen Augen trauen? — beim Himmel! es iſt in eine Spinnanſtalt umgeſchaffen. „Wo wohnt der Herr?“ ruf' ich ungeduldig aus. — „In jenem kleinen Hauſe, das ein Obſt- und Gemüſegarten umgiebt“, tönt meines Unſichtbaren Antwort. — „Und gehört meinem Urenkel denn das Alles nicht mehr, was ich einſt mein nannte?“ — O nein, das hat ſich mit der Zeit wohl unter hundert verſchiedene Beſitzer vertheilt. Wie könnte Einer ſo viel haben und Freiheit und Gleichheit beſtehen!“

Ich ſchreite auf das Häuschen zu, deſſen Mauern ſich meinem magnetiſirten Auge alſobald öffnen, und ſehe, wie der Tod ſchon wieder geſchäftig geweſen. Verlaſſen in dem Winkel einer Kammer liegt der Herr des Hauſes, ſtill in ſeinem Bett. — „Der Vater iſt todt!“ höre ich eben den Sohn zu einem Andern ſagen; „es iſt kein Zweifel mehr, fahrt ihn hinaus.“

Ach lieber Leſer, welch ein Begräbniß! Du fragſt, wohin es mit der Leiche ging? — Nun natürlich, wo ſie am nützlichſten iſt: — aufs Feld als Dünger.

Nutzanwendung.

Ja, nicht allein irdiſche Wirklichkeit, auch ein Reich der Einbildung iſt uns nöthig, nicht allein ewiger Fortſchrit, ſondern auch weiſe Beſchränkung, nicht allein Religion, ſondern auch ihre heiligen Gebräuche. Obgleich es, tief in unſrem Innern offenbart, für Jeden ſchon individuell etwas Höheres giebt, als die äußere Welt gewähren kann, ſo wird doch nur, wie Jemand ſchön ſagt, „die Kirche, die einſt Alle in einem Glauben zuſammenfaßt, den allgemeinen Verſammlungsplatz auf des Lebensberges Mitte gewähren, zu dem die am Fuße Wohnenden zutrauungsvoll hinauf, und die auf der Spitze Thronenden demuthsvoll hinabwandeln können, zu jeder Zeit, wenn ſie Troſtes bedürfen aus dem himmliſchen Reich."

Dieſe Kirche, die wahre und ächte, ihr Mangel iſt es, der uns am meiſten verwirrt, ſie fehlt uns, ſie allein ſollten wir ſuchen, um aller Noth, allem Widerſpruch ein Ende zu machen.

Ihr aber, meine Freunde, gebt nicht viel darauf, ſuchet und ſtrebt nur nach Freiheit und Gleichheit, und denkt: Das wird genügen. Ach, ſuchet lieber Freiheit und Liebe! dieſe werden Euch weiter führen. Das wilde Streben nach Gleichheit, das nimmer hienieden Befriedigung erreichen kann, weil es Gott nicht gewollt hat — es iſt der zweite Apfelbiß, der uns aus dem Neſt des Paradieſes werfen wird. Manches Gute möget Ihr zwar anfänglich auf dem erſten Wege erreichen. Bald wird es keine Sclaven und keine Zwingherrn mehr geben, keine abſoluten Monarchen und kein ihrer Laune unterworfenes Volk, keine übermüthigen Kriegsfürſten und keine zur Schlachtbank geführten Heere, keine von Prunk umgebene Ariſtokraten und keine mit dem Fuße zurückgeſtoßnen Bettler, keine grauſame Hierarchie und keine verfolgten Ketzer. Alſo weniger herbes Leid gewiß, aber — vielleicht auch unendlich weniger Genuß! denn wie viele herrliche Lichter werden zugleich mit jenen Schatten entfliehen! Alle Tugenden der Liebe, als: freiwillige Entſagung, Demuth, Opfer, kindlicher Gehorſam, uneigennützige Treue bis in den Tod, Edelmuth, zartes Ehrgefühl — ich fürchte: ſie werden alle auf dem harten Boden der Freiheit und Gleichheit allmählich verdorren, um dem ſtrengen Recht allein, dem ſtarren Egoismus Platz zu machen. Es wird dann nicht mehr Liebende und Freunde geben, ſondern nur Compagnons, nach Umſtänden contractlich vereinigt zum Geſchäft, oder zur Fortpflanzung des Geſchlechts. An die Stelle der elterlichen Autorität wird die ſtaatspolizeiliche treten. Statt der Könige wird man Präſidenten haben, ſtatt der Ritter Bürgerſoldaten, ſtatt der Diener Miethlinge, ſtatt unſres Herrn und Gottes endlich — einen conſtitutionellen Weltregierer in abstracto. Poeſie und Kunſt, Pracht und Luxus werden gleichmäßig dahinſchwinden in der allgemeinen nüchternen Zweckmäßigkeit. Jeder wird das unumgänglich

Nöthige haben und keiner mehr den Ueberfluß. Der Ehrgeiz wird allerdings Niemand mehr plagen, da nichts mehr zu beneiden ſeyn wird, denn kein glänzendes Ziel ſteht mehr zu erſtreben, kein Tempel des Ruhms, keine Höhe zu erklimmen, da, wo die hausbackne Nothdurft allein erreicht werden ſoll. Mit Einem Wort: keine brennenden Farben werden mehr das Leben umſpielen, ein todtes Grau in Grau allein ſeyd Ihr beſtimmt, liebe Nachkommen „in den ſauſenden Webſtuhl der Zeit zu wirken.“ Es bekomme Euch wohl! Gern verſinke ich vorher mit meiner lieben alten bunten Welt, wie der Katholik lieber unter dem Helldunkel der ſchimmernden Juwelenfenſter ſeines geſchmuckten Domes ruhen will, als in der lichten und ſcheuerartigen Kirche einer reformirten Gemeinde. —

Es iſt dies nur eine Phantaſie, lieben Freunde, eine Anſicht, wie jede andre. Ob es die wahre iſt? — Ach Gott! was iſt wahr? — Alles und Nichts, jedes aber einmal und zu ſeiner Zeit. Denn Alles erhält ſeinen Werth ja nur von der Meinung. Heute wird geſteinigt, wer geſtern gekrönt wurde. So bedeutete der Lorbeerkranz in Rom den Sieg, in Griechenland demuthiges Bitten, wie ich geſtern im Morgenblatte geleſen.

Ich will aber jetzt zu etwas Praktiſcherem ubergehen:

Rath an Gutsbesitzer.

In unſerm Anti-Midas'ſchen Zeitalter, das alles Gold in Papier verwandelt, bleibt keine lohnendere Speculation mehr übrig, als — wiederum aus Papier Gold zu machen. Dies kann geſchehen, entweder durch Schreiben, ein weites Feld, oder durch Anlegung von Papiermühlen.

Beides empfehle ich aus eigner Erfahrung, beſonders aber meinen lieben Collegen und Landsleuten, den Gutsbeſitzern, das Letztere. Denn ich und Viele derſelben wiſſen wohl, daß ſeit der glücklichen Epoche des ſchwer erkämpften allgemeinen Weltfriedens, und der dadurch erlangten reſpectiven Freiheit, dieſer hohen Wohlthat der heiligen Allianz, dennoch ſonderbarerweiſe die Welt immer ärmer werden will, vor allen aber die (freilich für den Staat am wenigſten wichtigen) Grundbeſitzer ihre Einnahmen fortwährend in demſelben Verhaltniß ſchmelzen ſehen, wie auf der andern Seite ihre Abgaben ſich vermehren und gleich Unkraut luſtig emporwuchern. Nur ein Zweig gutsherrlichen Beſitzthums machte davon immer die rühmlichſte Ausnahme und entſchädigte reichlich — eben jene nie genug zu preiſenden Papiermühlen, wahre Retter in der Noth, die uns auch beweiſen, welchen eminenten Platz alte und neue Lumpen jederzeit bei uns einzunehmen berufen ſind.

Billig aber iſt es zugleich, die hohe hierbei obwaltende Weisheit der Regierungen anzuerkennen, denn Weisheit kann gewiß niemals darin beſtehen, Veraltetes völlig umzuſtoßen, um ein junges Neue zu ſchaffen, ſondern nur darin: das Vorhandene klug zum langſamen Vorwärtsſchreiten auf demſelben Wege zu benutzen; gewiſſermaßen altbacknes Brod (das man nicht wegwerfen darf) ſo lange wieder aufzubacken, bis es einen ganz andern Geſchmack erhält, und doch immer noch daſſelbe bleibt. So lehren es wenigſtens unſre geſchickteſten Staatsmänner. Es muß alſo gegründet ſeyn. — Was aber iſt, wenn wir die Sache aufs genauſte beleuchten wollen, unter dem jetzt bei uns Vorhandenen wohl die Hauptſache? — Ohne allen Zweifel Papier und Schreiber. — Was iſt damit ferner zu erlangen? Nichts dringender, als noch mehr Papier und noch mehr Schreiber. Das Uebrige wird ſich dann ſchon von ſelbſt finden. — Ich glaube, dieſes Raiſonnement iſt eben ſo einfach als logiſch. Wenn alſo unſre Behörden Rieße auf Rieße häufen, Ströme von Tinte, aber keinen Blutstropfen mehr vergießen; wenn ſie wenig handeln, dagegen aber zwanzigmal mehr ſchreiben, als vonnöthen ſcheint, ſo werden ſie dadurch nur die Wohlthäter derer, welche dem Zeitgeiſte zu folgen verſtehen, und unter denen die Papiermüller eine der erſten Stellen einnehmen. Der tiefe Denker ahnet aber noch einen größeren, ja einen myſtiſchen Zweck. Dürfte ich nur eine Ecke des Vorhanges lüften, ich würde ſagen: Bedenket, zu welchen unzähligen Dingen Papier zu gebrauchen iſt, bedenket, daß aus Dünger die Saat hervorgehet. Doch genug! Sapienti sat!

Laßt uns wieder deutlicher ſprechen. Schriebe man auf Pergament, ſo könnten

Unzufriedene noch mit einigem Scheine des Rechts ſich beklagen, weil dann in gewiſſer Hinſicht den Eſeln die Hauptrolle zufiele. Auch iſt mit dieſer harten, ungefügen Haut etwas Rohes und Feſtes verſchwiſtert, was uns nicht mehr ziemt; eben der tägliche Wechſel, der ungeheure Verbrauch, die Schwäche und Unbeſtändigkeit des andern Materials, ſtehen in ſo herrlichem Einklang mit der Verfeinerung unſerer Sitten, mit dem Idealiſchen unſerer Pläne. Jedem Unpartheiiſchen muß unſer Zuſtand beneidenswerth erſcheinen. Wir ſind zwar arm, aber wir haben theure Regierungen, und iſt nicht das Theuerſte immer das Beſte, nur das Schlechte wohlfeil? — Wir haben Regierungen, die unaufhörlich, unermüdlich, Tag und Nacht regieren, und iſt dieſe Thätigkeit nicht ein wahrer Segen, im höchſten Grade lobenswerth? Ihr Perſonal überſteigt, mit muſterhafter Vorſicht, die Nothdurft doppelt und dreifach. Wir werden alſo nie Mangel leiden am Regiertwerden, ein großes Glück für alle Nationen, da keine des Gängelbandes entbehren kann.

So erfreulich iſt ſchon die Gegenwart, aber zu wie viel herrlicheren Hoffnungen berechtigt uns, bei dieſer Richtung der Cultur, nicht noch die Zukunft! Ich betrachte einen unſrer Schlagbäume. So ſtumm er iſt, ſpricht er doch Folianten, und ſeine Farbe — welche Andeutung! Ueberall „ſchwarz auf weiß.“ — Ja eine große, eine philoſophiſche Zeit beginnt ihre Knospen zu entfalten. Statt Krieg: Diplomatie; — ſtatt Kanonenſchüſſen: Dintenklexe; — ſtatt der Jury: Dampfſchreiber; — ſtatt einer Conſtitution: Papier ohne Ende, die erhabenſte Erfindung unſres Jahrhunderts. Es fehlt nur noch Eins. Gelingt es einem unſrer Miniſter noch, aus Acten und Maculatur: Kuchen zu backen, ſo iſt das Ideal erreicht. Die Einbildungskraft ſchwindelt faſt vor den Reſultaten, die dem Vaterlande hieraus entſprießen könnten. Das Huhn im Topfe wäre überflügelt. Dann wäre mehr noch als die gewünſchte Gleichheit da — ſchon ſehe ich im Geiſte einen ewigen Sonntag uns umleuchten, die ganze Nation geadelt, oder geheimerathet, ja ſelbſt das Vaterunſer einer Veredlung fähig, indem wir, ſtatt wie jetzt um Brod zu bitten, und dennoch Hunger zu leiden, künftig, mit Zuverſicht der Erfüllung, beten könnten: Herr! gieb uns unſren Kuchen täglich. Bis dahin aber, Patrioten, begnügt Euch mit dem Schwarzbrode, was Ihr noch habt, oder auch nicht habt. Im letztern Falle ſchreibt, oder werdet Papiermacher! Probatum est.

Apollonius von Tyana ſagte bereits zu den Smyrnäern die merkwürdigen Worte: „Zur guten Verwaltung bedarf eine Stadt der uneinigen Eintracht.“ Dies war eine conſtitutionelle Ahnung, denn — was kann er damit anders gemeint haben, als daſſelbe, was wir jetzt ſo ſehr zu realiſiren wünſchen, nämlich: der demokratiſchen, wie der ariſtokratiſchen Gewalt im Staate gleichen Spielraum zum Streite zu geben, und die Diſſonanz zu löſen, durch die ausübende Gewalt des Königs.

Ja ſelbſt unſre Erde ſcheint dieſem Principe zu folgen — auch in ihr findet Ihr eine ewig unruhige geiſtige Demokratie: das Menſchengeſchlecht — und eine mächtige unumſtößliche Ariſtokratie: die Elemente. Darüber aber einen ganz ideal conſtitutionell, d. h. nach unwandelbaren Geſetzen, ohne Haß, noch Partheilichkeit regierenden Gott.

Nur, wo Luxusgeſetze beſtehen, ſcheint es dennoch, daß man an Conſtitutionen nicht denken darf. Denn ſie ſind ohne Widerſpruch jetzt der theuerſte Modeartikel am Markt, und man kann deßhalb wohl mit Recht noch viele deſaſtreuſe Banqueroute bei den Liebhabern befürchten, ehe ein Land dadurch reich werden wird — man müßte denn eine ſolche Conſtitution erfinden, wo alle Hauptpoſten, der Thron verſteht ſich à la tête, in jährlichen Licitationsterminen an den Mindeſtfordernden ausgethan würden.

Die ernſte Wahrheit möchte ſeyn, daß es nicht die Verfaſſung iſt, welche Glück und Freiheit giebt, ſondern die Fähigkeit dazu, mit andern Worten: die Geſinnung. Nur der ſittliche Zuſtand der Individuen bedingt und ſchafft am Ende das Geſetz — die Staatsverfaſſung. Wo daher die letzte einer gewiſſen Form wirklich bedarf, geſtaltet ſich dieſe Form auch von ſelbſt, es ſey nun durch Conceſſion von oben und weiſe Reform bei Zeiten, oder durch allgemein ausgeſprochene, zwingende Meinung, oder durch eine Revolution — aber im Volke muß das Neue jedenfalls ſchon organiſch erwachſen ſeyn, ſonſt bleibt es nicht leben. Siehe Spanien, Portugal, und ich fürchte Frankreich und Belgien dazu.

Iſt es nicht ein wunderbares Jahrhundert, wo im Orient der türkiſche Sultan die Moscoviter mit Roſinen und Mandeln füttert, während im Occident, wie voriges Jahr die Zeitungen meldeten, ein Bürgerkönig in Paris mit einem abgeſetzten Kaiſer aus der neuen Welt, zuſammen in Proceſſion durch die Straßen ritten, um den Grundſtein zu einem Monumente zu legen, das zu Ehren dreier Revolutionen errichtet wird!

Apropos von Revolutionen: Als die ſächſiſche Diminutivumwälzung und das darauf folgende Kämmerchen-Vermiethen begann, beruhigte der ehrliche Prediger Dinter ſeine ebenfalls ſchwierig werdenden Bauern, von der Kanzel herab, mit folgenden Worten: „Lieben Kinder, gebt Euch keine unnütze Mühe. Es mag nun Einer oder Sechshundert in Dresden regieren, Ihr werdet immer gehorchen, zahlen und arbeiten müſſen.“ — Was etonnant iſt — die Bauern waren ſo klug, dies vollſtändig zu capiren.

Es iſt übrigens eine wahre Freude zu ſehen, wie milde, ja ich möchte ſagen: häuslich, ſich ſeitdem die neue Ordnung der Dinge in dem glücklichen Sachſen geſtaltet hat. Wie gemüthlich war z. B. die letzte Discuſſion über die langen und kurzen Taillen der Dienſtmädchen, und wie ritterlich nahm ſich Herr C. ihrer an. Aber mit noch mehr Rührung las ich neulich, daß eine der Kammern (ich weiß in der That nicht mehr ob Nro. 1 oder 2), eine Deputation ernannt habe, um den Antrag des Pfarrer Gehe über Fangen und Halten der Singvögel zu prüfen. Brav unſchuldige Kammer, ſo iſt es recht, laß die loſen Vögel pfeifen, und werde nicht irre in deiner Gravität, auch wenn die neuſte Gemüthsſtimmung deines Gründers über dich ſelbſt kommen ſollte, was nicht unmöglich iſt — denn nur aus dem Wunſche alles frei zu machen, hat er ja zuletzt die Dachziegel ſelbſt für vogelfrei erklärt.*)

* * *

Die Gazette de France vom Monat Februar 1833 ſagt: „Die Deputirtenkammer hat geſtern die Unverletzlichkeit des Königs anerkannt und dieſes Factum iſt für ſie ehrenvoll; wenn ſie aber jene Unverletzlichkeit des Königs als ein heiliges Princip betrachtet, wie läßt es ſich dann erklären, daß die Mitglieder dieſer Kammer es billigen, daß dieſes Princip in drei Königen, die ſich gegenwärtig in Prag befinden, verletzt worden."

---

*) S. Verhandlungen der ſächſiſchen Kammern über die Dachziegel, und den bei dieſer Gelegenheit gemachten Antrag des H. v. Th., den Miniſter in Anklageſtand zu verſetzen, worauf ſich dieſer eine Zeit lang zurückzog.

Dies iſt wichtig, — denn nun weiß man doch, wenn etwa eine neue Johanna Southcott wieder mit dem Heiland ſchwanger gehen ſollte, wo man auch gleich der heiligen drei Könige dazu habhaft werden könnte.

In einer Recenſion des durch Menzel ſo lehrreich und intereſſant gewordenen Literaturblattes zum Morgenblatt leſe ich im Sinne beliebter Anſichten folgende Stelle:

„Die Lobrede, welche der Verfaſſer dem Dismembrations- und Parcellirungsſyſtem in Preußen hält, verdient volle Beherzigung. Unter allen möglichen Verhältniſſen kann derſelbe Boden mehr freie Menſchen ernähren, welche dieſen Boden zu ihrem eigenen Vortheil bebauen, und eben ſo iſt Frieden und Ordnung das Trachten der kleinen Beſitzer (?), während das Trachten des Sclaven, ſobald er einmal aus ſeiner Dumpfheit erwacht, nur Rache und Anarchie iſt.“

Dieſem Ausſpruche muß ich einige Betrachtungen entgegenſtellen; insbeſondere rückſichtlich der Anwendung des Parcellirungsſyſtems in Preußen, da man, im Allgemeinen, nur durch die von Zeit zu Zeit erſcheinenden pomphaften Ankündigungen der Generalkommiſſionen unterrichtet, davon eine ſehr ungenaue Vorſtellung hat.

Es iſt ein durch Zahlen feſtgeſtelltes und erwieſenes Factum, daß der Ackerbau in England, wo der große Grundbeſitz am ausgedehnteſten iſt, im Vergleich mit Frankreich, wo das Parcellirungsſyſtem längſt in Ausführung gekommen, in jeder Hinſicht verhältnißmäßig blühender und ergiebiger in ſeinen Reſultaten, ſelbſt denen der Bevölkerung, ſich ausweiſt. Demohngeachtet iſt der kleine engliſche Pächter, der ſo erfolgreich ſeines Herrn Eigenthum bebaut, faſt ganz von ihm abhängig, und wenigſtens mit eben dem Rechte, nach des Recenſenten Anwendung des Wortes, ein Sclave zu nennen, als unſer Bauer, denn beide arbeiten allerdings großentheils für einen Herrn, ja der engliſche noch viel mehr. Wenn dieſer aber auch wie ein Sclave arbeiten muß, ſo iſt er deßhalb doch keiner, weil er ſeine Pacht durch eignes Gebot feſtſetzen, ſie nach abgelaufenem Termin behalten, oder aufgeben kann, und ſeine freie Willkür dabei durch nichts, als die ſelbſt eingegangenen Verbindlichkeiten und die Vorſchriften des Geſetzes verhindert wird.

Unſere Bauern ſtanden aber in einem noch weit günſtigeren Verhältniß als der größte Theil der kleinen engliſchen Pächter. Sie waren Erbpächtern zu vergleichen, die eine ſehr mäßige Rente für den ihnen überlaſſenen Hof durch mehrere Spann- oder Handtage in der Woche nebſt einer kleinen Getraideabgabe bezahlten. Dieſer modus der Abgabe war eine eine Vergunſtigung für den Pächter oder Bauer, wie man jetzt ſeit der Ablöſung bauerlicher Dienſte, nur zu deutlich in allen ärmeren Gegenden gewahr wird. Denn ſehr gern nahm in den meiſten Fallen der Gutsbeſitzer Geld ſtatt der Dienſte, und ſogar zur Halfte des gebräuchlichen Lohnwerthes, konnte ſie aber dennoch ſelten ſo realiſiren, weil der Bauer ſich dieſe Arbeit, in natura, (die er uberdieß nie ſelbſt that, ſondern durch Kind oder Knecht verrichten ließ) doch noch niedriger anſchlug.

Was aber mußte der Gutsbeſitzer für dieſe Dienſte noch alles gewähren! Er gab mehrentheils freies Holz, Streu, Waldweide, mußte die Gebäude im Stand erhalten, ſie wieder aufbauen, wenn ſie abbrannten, und das Inventarium gleichfalls anſchaffen, wenn der Bauer es durch Unglück oder Zufall einbüßte, und aus eignen Mitteln nicht beſtreiten konnte.

Sind ſolche Leute Sclaven zu nennen, weil ſie zu ſogenannten Hofedienſten verbunden waren? — Wahrlich nicht mehr als jeder Beamte, der am Schreibtiſche, auch mit Händearbeit, ſeinen Gehalt verdient; nicht mehr, als der Handwerker, der Lohnmann und Alle, die arbeiten, um zu leben. *) Ich begreife nicht, wie Recenſent mit ſolchen Anſichten einen Bedienten halten mag, ohne fortwährend Gewiſſensbiſſe darüber zu empfin-

---

*) Nur inſofern ſie an den Boden gebunden, glebae adscripti, erbunterthänig waren, lag ein ſclaviſches Element zum Grunde, obgleich auch hier dem Herrn aus demſelben Princip gar viele Gegenleiſtungen oblagen. Mit Aufhebung der Erbunterthänigkeit war indeß dieſer Uebelſtand völlig beſeitigt, und die bloße Handarbeit begründete keine Sclaven mehr.

den, einem Menſchen Sclavendienſte aufzuerlegen. Ich aber halte nur den für einen Sclaven, der blindlings und ohne ſeine Einwilligung thun muß, was einer andern Perſönlichkeit gefällt. Dies war jedoch keinesweges unſerer Bauern Fall, am wenigſten, wie ſchon geſagt, ſeit Aufhebung der ſogenannten Erbunterthänigkeit, für die, obgleich immer ein geſetzlich beſeßnes und einträgliches Recht, kein Gutsbeſitzer vom Staate entſchädigt worden iſt, und mit deren Wegfall jede Spur von ſclaviſchem Verhältniß gänzlich verſchwand. Schon früher aber bearbeiteten die Bauern des Herren Gut nur unter feſtſtehenden Bedingungen, die von dieſem nicht überſchritten werden durften, und auf frühere Uebereinkunft, Leiſtung und Gegenleiſtung gegründet waren.

Das Preußiſche Regulirungs- und Ablöſungsgeſetz hat nun dieſen Zuſtand aufgehoben, und unter ziemlich willkürlichen Annahmen den Machtſpruch gethan: daß jeder Bauer die Hoferäthe, auf die ſeine Vorfahren in alten Zeiten vom Gutsherrn geſetzt worden waren, nebſt Inventarium und zwei Drittheilen oder nach Umſtänden der Hälfte der dazu gehörenden Grundſtücke fortan als Eigenthum zu beſitzen, das Uebrige aber (das Drittheil Land nämlich) dem Herrn als Entſchädigung!! zurückzugeben habe, entweder in natura oder in einer verhältnißmäßigen Rente. Außerdem behält der Bauer noch freies Leſeholz, Kiehnſtöcke, Streu und Waldhüthung. So iſt es wenigſtens in den Lauſitzen, von denen ich als Selbſtbetheiligter am beſten urtheilen kann, größtentheils in Ausführung gekommen, da der dritte modus — die Supernormal-Entſchädigung — wo jede einzelne Leiſtung gegenſeitig berechnet wird, — wegen der endloſen Schwierigkeiten, die man bei der Anwendung hineinzulegen pflegt, faſt niemals den Partheien wünſchenswerth erſcheint.

Wie ſchonungslos dieſe Maßregel in die beſtehenden Eigenthumsrechte eingreift, liegt am Tage. In England, in Amerika, wo man nicht einmal die Sclaverei, aus Beſorgniß, den Eigenthumsrechten, den wichtigſten im Staate, zu nahe zu treten, gewaltſam, wenigſtens nicht ohne Entſchädigung der Eigenthümer, abzuſchaffen wagt, wäre ein ſolches Verfahren ganz unmöglich geweſen,*) und nehmen wir den Fall an, daß hier, wie in England, hundertjährige Verpachtungen der Güter üblich wären, ſo könnte in hundert Jahren die Regierung mit eben dem

---

*) Nicht Jedermann iſt es vielleicht bekannt, daß die wenigen großen Lehnsgüter, welche ſich bei der Revolution in den vereinigten Staaten befanden, mit allen ihren Rechten, auch nach der Revolution aufrecht erhalten, oder die Beſitzer entſchädigt wurden.

Rechte, wie ſie jetzt die Bauern zu freien Eigenthümern gemacht hat, auch dann wieder eine Erblichkeit des Beſitzes für dieſe Pächter behaupten, und abermals den Herren durch die Rückgabe der Hälfte oder eines Drittheiles ſeines Gutes entſchädigen! — Doch war bei alle dem der Zweck ohne Zweifel human und gut, die Sache an ſich auch für beide Theile in vieler Hinſicht nützlich, ja, was immer eine Hauptſache iſt, der Richtung des Zeitgeiſtes angemeſſen, ein Umſtand, der oft ſelbſt ungerechte Mittel entſchuldigen muß; wäre ſie alſo nur auf möglichſt gütlichem, vor allem einem weniger koſtſpieligen Wege, und ohne ängſtliche Pedanterie, hauptſächlich aber mit gehöriger Rückſicht auf ganz verſchiedene Localität und Umſtände in den verſchiedenen Provinzen ausgeführt worden, oder — da man einmal gewaltſam verfuhr, und den Knoten zerhauen wollte — hätte ſie wenigſtens ſchnell auf einmal und mit Energie, durchgreifend ſtatt gefunden — ſo brauchte man ſich eben nicht zu ſehr zu beklagen.

Statt deſſen aber präparirte man ſich bedächtig darauf, die Bevölkerung am kleinen Feuer zu röſten und ihr (ſehr politiſch) auf ein halbes Jahrhundert das Beiſpiel eines willkuhrlichen Eingriffs in das Eigenthum von Seiten des Gouvernements recht ad oculos zu demonſtriren. Eine Menge neuer Behörden wurde, unter dem Namen: General-Commiſſionen, für die Ablöſung und Auseinanderſetzung der bäuerlichen Verhältniſſe creirt, und ein Heer von Oekonomie-Commiſſarien (großentheils aus banquerott gewordenen Gutsbeſitzern, Pächtern, oder verabſchiedeten Privat-Beamten rekrutirt) nebſt Feldmeſſern, Boniteurs ꝛc. auf jene ohnehin armen Landestheile los gelaſſen und deren Bewohner dadurch in unabſehbare Koſten und Sorgen verwickelt.

Man hat dergleichen Commiſſarien genug geſehen, die ſich jährlich über 2000 Rthlr. verdienten, und da die Reglements zum Theil mangelhaft und unbeſtimmt ſind, ſo wußten viele im Lauf eines Jahres ganz bequem 900 Arbeitstage zu liquidiren. Jetzt ſoll, wie man ſagt, dieſen Mißbräuchen mehr vorgebeugt worden ſeyn, wogegen wieder vergönnt iſt durch Extrapoſtgelder u. ſ. w. ſich bedeutende Summen zu verſchaffen, wie es denn überhaupt hier meiſtens auf die perſönlichen Geſinnungen des Commiſſarius ankömmt, und auch ganz beſonders darauf, wie er bei ſeiner Generalkommiſſion angeſchrieben ſteht, und was er daher durchführen zu können glaubt. Eben ſo ſchnell werden denn auch viele Conducteurs zu kleinen Capitaliſten, und gar reichliche Broſamen fallen noch für Boniteurs, Schreiber und dergleichen vom Tiſche des

Herr'n. Man hat Güter reguliren geſehen, wo die Koſten der Regulirung, noch ehe dieſelbe beendigt war, ſchon den ganzen Werth der Entſchädigung überſtiegen hatten, ſo daß der Gutsbeſitzer nicht nur die Dienſte und Leiſtungen der bäuerlichen Wirthe umſonſt verlor, ſondern auch noch Geld dazu geben mußte; Fälle die leicht zu beweiſen ſind, und nach der Ausſage glaubwürdiger Leute würde eine gerichtliche Unterſuchung, welche Koſten viele Regulirungen z. B. im Cottbuſer, Calauer und Sorauer Kreiſe verurſacht haben, ebenfalls beweiſen, daß dieſe Koſten nebſt den daraus nöthig gewordnen Bauten jetzt ſchon ein Drittheil des Werthes der ganzen Güter überſteigen, obgleich noch wenig Receſſe völlig realiſirt ſind. Und dennoch kann man auch damit verhältnißmäßig noch ſehr zufrieden ſeyn.

Ich werde ein ſtärkeres Beiſpiel anführen, mit dem ich auf das genaueſte bekannt bin.

In der Standesherrſchaft Muskau, in der Oberlauſitz, nebſt der Herrſchaft Branitz, welche beide demſelben Herrn gehören, und welche 45 Dörfer in ſich ſchließen, dauert die Regulirung jetzt über 10 Jahre.*)

Es iſt erſt ein einziger Regulirungs-Receß definitiv abgeſchloſſen, indeſſen bei 10 Dörfern, bei denen ſich 6 Vorwerke befinden, im Weſentlichſten die Regulirung und auch die Separation (überall durch Vergleich) vollendet.*) Alle dieſe Vergleiche ſind nur durch die höchſte Bereitwilligkeit und vielfach gebrachte Opfer des Dominii möglich geworden, und die meiſten erſt in letzter Zeit zu Stande gekommen, weil der Beſitzer das Glück hatte, einen berühmten Rechtsgelehrten zum Beiſtande, und einen Commiſſarius zu erhalten, der ſeinen Ruf bewährte: durch Geſchick und redlichen Willen das Beſte beider Partheien nach Kräften zu befördern.**)

---

*) Nicht überflüſſig wird es ſeyn, hier zu bemerken, daß die Beſitzer dieſer Herrſchaft, ſelbſt von dem Wunſche beſeelt, ihre Bauern zu Eigenthümern zu machen, dies bereits bei 800 derſelben durch gütlichen Vergleich, jedoch mit Beibehaltung der Hofedienſte in weit früherer Zeit realiſirt hatten. Dies wurde alles durch die Regulirung wieder über den Haufen geworfen, was außerdem noch Gelegenheit zu unzähligen Proceſſen gab, da man behauptete, daß bei dieſen Verträgen gerichtliche Formalitäten vernachläßigt worden wären, ohne zu berückſichtigen, daß unter der früheren Landeshoheit die Obſervanz in der Lauſitz dieſe Formalitäten gar nicht verlangte. Es iſt dies aber nicht das einzige Beiſpiel, daß die Preußiſchen Juſtizbehörden Preußiſche Geſetze, in den neu acquirirten Provinzen, auf frühere, ganz verſchiedene Zuſtände rückwirken ließen.

---

*) Es ſind zwar auch für einige andre Dörfer bereits Vorarbeiten gemacht, dagegen aber auch bei den 10 regulirten noch eine Menge der nöthigen Verhandlungen unerledigt, ſo daß ſich dies, bei meiner Berechnung von zehn vollſtändig regulirten Dörfern, völlig compenſirt.

**) Dieſe Angelegenheiten waren in den erſten Jahren ſo ins Arge geführt, die Verhandlungen auf ſo viele unerhebliche, das Auseinanderſetzungs-

Sonſt wäre auch dies jetzt Beendete alles noch im vollſtändigſten Chaos und die Theil-

---

geſchäft gar nichts angehende Sachen mit Uebergehung der weſentlichen Gegenſtände gerichtet worden, daß eine ganz unendliche Menge von Streit, Prozeſſen und Verwirrungen erwachſen war, von welchen, wenn es überall auf deren rechtliche Durchführung hätte ankommen müſſen, die Partheien nebſt Kind und Kindeskindern das Ende kaum erlebt haben, gewiß aber darüber Viele gänzlich zu Grunde gegangen ſeyn würden. Der Präſident der betreffenden Generalkommiſſion war ſelbſt dieſer Anſicht, und erklärte dem Beſitzer der Herrſchaften, als er ihn mit ſeinem Beſuch beglückte, mit großer Gemüthsruhe: ſeines Erachtens könne dieſe Regulirung vor 50 Jahren nicht beendet werden, und es bleibe allerdings problematiſch, wie das Dominium nach Wegfall aller bisherigen Leiſtungen unter den hieſigen Umſtänden werde beſtehen können. Eine tröſtliche Aeußerung! Glücklicherweiſe gelang es dem neuen Commiſſarius, unterſtützt durch eine Generalkommiſſion, die andere Prinzipien befolgte als die vorhergehende, den größten Theil der aufgeregten Streitigkeiten durch gütliche Vergleiche zu beſeitigen, und hierdurch eben ſoviel unnütz verwandte Zeit als Koſten zu erſparen. Um nehmer in Prozeſſe über Prozeſſe verwickelt, deren einmal (als M. und B. noch das Un-

---

aber nur ein Beiſpiel anzuführen, wie höchſt oberflächlich man procedirte, bemerke ich, daß in einer ſehr voluminöſen, gelehrten (aber ganz unpractiſchen) Darſtellung der Muskauer Verhältniſſe, der früher das Geſchäft leitende Commiſſarius unter andern anführte: „wie die Leiſtungen der bäuerlichen Wirthe hier zu einer Höhe getrieben wären, welche unbegreiflich mache, wie ſie bei denſelben noch ſo gut hätten beſtehen können, wenn man nicht annähme, daß ſie durch eine *ungewöhnlich ſtarke Benutzung der Waldberechtigungen* (zu deutſch durch Holz- und Streu-Diebſtahl) ſich ſchadlos gehalten, und ihre Exiſtenz geſichert hätten." Nun iſt aber nichts leichter nachzuweiſen, als daß gerade das Gegentheil ſtatt findet, nämlich in der Standesherrſchaft Muskau die Leiſtungen der bäuerlichen Wirthe faſt durchgängig *niedriger* als in den angränzenden Kreiſen der Lauſitz ſind, und daher überall, wo Wirthe daſelbſt nicht auskamen, es gewöhnlich eben nur jene Liederlichen waren, die ihr Eigenthum vernachläßigten, um, wie der gelehrte Juriſt ſo zierlich ſagt: „durch eine ungewöhnlich ſtarke Beglück hatten unter der S....ſchen Generalkommiſſion zu ſtehen, wovon Seine Majeſtät

---

nutzung der Waldberechtigungen“ ſich ſchadlos zu halten.

So wurden ferner, auf denſelben Anlaß, eine unendliche Zahl von Prozeſſen über Waldberechtigungen inſtruirt und fortgeführt, von denen ſich nachgehends ergab, daß ſie die ganze Auseinanderſetzung gar nichts angingen, indem kein Menſch auf Ablöſung dieſer Gegenſtände angetragen hatte, und wofür alſo abermals Zeit und Koſten auf die unverantwortlichſte Weiſe vergeudet worden waren, während man für die eigentlichen und weſentlichen Objekte des Geſchäfts ſo viel wie nichts gethan hatte. So mußte man denn, nachdem man ſich Jahre lang um des Kaiſers Bart geſtritten, faſt überall mit der eigentlichen Sache erſt wieder von vorn anfangen. Mancher andere Gutsbeſitzer, dem es eben ſo geht, iſt aber wohl ſchon fertig und abgethan ehe er zum neuen Anfange gelangt, weil, um mich eben ſo zart als die Commiſſion auszudrücken: die Mitglieder derſelben durch eine ungewöhnlich ſtarke Benutzung ihrer Liquidirungsberechtigungen, den ohnehin armen Teufel bereits völlig zum Bettler gemacht haben.

der König von Preußen den Beſitzer auf ſein unterthänigſtes Anſuchen gnädigſt befreiten) über 200 zu gleicher Zeit anhängig waren, und ein ganzes Heer andrer, die nachher vorläufig zurückgeſtellt wurden, ſchon in Reſerve lag. Dennoch hat die ganze Summe der nach und nach aus der Regulirung allein hervorgegangenen und durchgeführten Prozeſſe gewiß das Doppelte der angegebenen Zahl überſtiegen. Bis jetzt koſtet nun, nach beglaubigten Rentkammerrechnungen, die daſige Regulirung, viele unvermeidliche Nebenſpeſen noch ungerechnet, dem Dominio in runder Summe bereits 20,000 Rthlr. und den Bauern alſo, da beide Partheien zu gleichen Theilen zahlen, und beide auch ohngefähr daſſelbe für Aſſiſtenten ausgeben müſſen, gleichfalls 20,000 Rthlr.

Dem Dominio allein zur Laſt fällt aber nun noch für nothgedrungene Bauten und Vermehrung des Inventarii, theils nach gefertigtem Anſchlag, theils ſchon ausgeführt und ganz allein aus der Regulirung hervorgehend, ohne ſie aber völlig unnöthig, eine Summe von 49,000 Rthlr.!

Es iſt vorauszuſehen, daß bei dem günſtigſten Erfolge und einem weit ſchnelleren Geſchäftsgang, es dennoch, (da noch 35 Dörfer zu reguliren ſind,) wenigſtens 20 Jahre dauern muß, ehe das ganze heilbringende Geſchäft beendigt ſeyn kann. Auch wäre, wie die Sachen nun einmal eingerührt ſind, und bei der nicht mehr zu umgehenden Anwendung von Geſetzen, die für unſere Gegend durchaus nicht paſſen, eine ſchnellere Betreibung der Sache nicht einmal wünſchenswerth, noch würde ſie weniger koſtſpielig ſeyn, ſondern durch die Uebereilung nur noch ruinöſer für beide Theile werden, indem dieſe ohne die übelſten Folgen jetzt nur nach und nach in einen ſolchen Zuſtand der Dinge übergeben können, als er verlangt wird. In 20 Jahren alſo wird die dann vollendete Regulirung, nach der Analogie des Vorhergehenden, der Grundherrſchaft und der Bauern, die für einen ſolchen Gegenſtand faſt fabelhafte Summe von 400,500 Rthlr. gekoſtet haben, wovon die Herrſchaft 300,500 Rthlr. allein treffen. *)

Wäre aber der abzuſehende, endliche Erfolg nur noch wenigſtens glücklich zu nennen! Doch auch dies iſt bloß in ſolchen Gegenden der Fall, wo der Boden vortrefflich und der

---

*)	10 Dörfer verurſachten	40,000	Rthlr.	Koſten
	" "	49,000	"	Bauten
	35 Dörfer werden verurſachen	140,000	Rthlr.	Koſten
	" "	171,500	"	Bauten
S.	45 Dörfer alſo . . .	180,000	Rthlr.	Koſten
	" " " . . .	220,500	"	Bauten

Summa Summarum 400,500 Rthlr. durch die Regulirung verurſachte extraordinaire Ausgaben in 30 Jahren.

Umfang der Güter klein iſt. In unſern ſandigen und ausgedehnten Waldgegenden, wo die größeren Herrſchaften die Dienſte der Bauern, und vor allen ihre Lohn-Fuhren zur Bewirthſchaftung des Waldes, Klafterabfuhr, Holztransporte aller Art u. ſ. w. nicht entbehren können, und der Bauer wiederum, wegen des geringen Ertrags ſeiner Aecker die Unterſtützung und den Verdienſt von der Gutsherrſchaft nicht miſſen kann, ſtellt ſich das Reſultat der Regulirung höchſt hemmend und nachtheilig. In allen Dörfern, wo die Regulirung ſtatt findet, ſchaffen ſämmtliche Bauern, die Hälfte oder ein Drittheil ihres Landes verlierend, auch ſogleich ihre Pferde ab, mit denen ſie früher ihre Hofedienſte abthaten, (deren ſie in der Standesherrſchaft Muskau nur zwei Tage, in ſeltenen Fällen drei die Woche zu leiſten hatten,) und die übrigen Tage dem Herrn für Lohn fuhren. — Sie ſchaffen die Pferde ab, weil ſie

ſie nicht mehr auf eignem Grund und Boden ernähren können. Sie werden nun ſogenannte kleine Leute, keine Art von weiter greifender Induſtrie kömmt ihnen mehr nahe, ſie bearbeiten und düngen ihr Bischen Feld nothdürftig ſelbſt mit Frau und Kind nebſt ein paar Kühen, und ſind für ewig zufrieden, wenn ſie nicht Hunger leiden, was ſie aber auch ſehr oft unter den neuen Umſtänden nicht einmal erreichen, und eben ſo wenig die Staatsabgaben erſchwingen können, mit denen ſie bereits in ungeheurem Reſt ſtehen. *)

Die Herrſchaft muß nun für ihre Transporte ſelbſt große Pferdeparks anſchaffen, und die Fourage zum Theil im Auslande kaufen, da unſre Provinz wenig Hafer trägt, die

---

*) Wir wiſſen, daß ein ſolcher Mann noch im 70ſten Jahre ſich wieder verheirathete, aus dem einzigen Grunde, weil er, wie er den Gerichtshalter ſehr ernſthaft verſicherte, etwas mehr Dünger in ſeiner Haushaltung bedürfe.

Bauern aber ihren halbwilden Pferdeſchlag mit wenig Korn, Stroh und Gras ernährten, was man ihnen nicht nachmachen kann. Der Verluſt, den die Herrſchaft dadurch jährlich erleidet, iſt höchſt beträchtlich, wie es bei allen ſolchen gezwungenen Etabliſſements in der Regel der Fall iſt. Der Circulation, wie dem Verdienſt im Lande aber geht eine noch größere Summe jährlich dadurch verloren, welche ſonſt in der Bauern Taſche floß. Doch wie ſoll es erſt im Kriege werden, wenn man Vorſpann, Getreidelieferungen ꝛc. gebraucht? Was ſoll man dann von dieſen kleinen Leuten und den gänzlich entkräfteten Gutsbeſitzern noch nehmen, wenn eine Zeit der Noth eintritt, da ſchon jetzt kaum das Nothdürftigſte erzielt wird, und die Königlichen Steuern auf den Dörfern in jenen Gegenden nur durch fortwährende Execution höchſt mangelhaft eingetrieben werden können? Man ſieht in der That nicht ein, wie dies einmal enden ſoll!

Um nur einige Orte namhaft zu machen, ſo fanden ſich im Dorfe Gablenz vor zwei Jahren noch 80 Pferde, die man fortwährend beſchäftigt ſah, jetzt ſind, ſeit ausgeführter Separation, deren noch vier, und in dem kleineren Dorfe Berg, wo man zu derſelben Zeit 24 fand, iſt kein einziges mehr geblieben. Solche Thatſachen möchten aber eher einen ſchnellen Fall, als ein langſames Steigen bezeugen, und zugleich einen kleinen Beitrag zu der Wahrheit liefern, daß es keine gefährlichere adminiſtrative Maßregeln geben kann, als alles über einen Leiſten ſchlagen zu wollen. Eine Einheit muß freilich da ſeyn, aber nur die des Geiſtes, die Details werden billig und zweckmäßig der Localität angepaßt. Aus demſelben Grunde wurden, in einer höhern Sphäre, jene ſo einförmigen, nach der Spanne gezogenen und angezogenen, überexercirten

Soldaten bei Jena wie eine Heerde Schafe vom Wolfe geſprengt, weil der Geiſt fehlte, und beſiegten anderſeits die bunten, aus hundert heterogenen Theilen an einander gereihten Landwehren den größten Feldherrn des Jahrhunderts, weil der Geiſt eben in ihnen war.

Brächte die Regulirung nicht dieſe Abſchaffung der Bauerpferde mit ſich, und träte das Geſetz nicht hindernd ein, ſo würde ſich überall in den erwähnten Provinzen, ſchon ein paar Jahre nach ihrer Vollendung das alte Verhältniß, nur unter anderm Namen, von neuem wieder einſtellen, wie es für die Handdienſte ſchon ſehr häufig geſchieht, denn es war das alte Syſtem wirklich eben ein ſolches, das, ohne auf Theorieen Rückſicht zu nehmen, aus der Localität entſprungen, ſich durch gegenſeitiges Intereſſe feſtgeſtellt und erhalten hatte, und dies zum Vortheil beider Partheien. Es iſt nämlich in unſern öden Sandgegenden faſt wie in Aegypten. Kleine Landeigenthümer können daſelbſt nicht wohl auf die Länge beſtehen, und das glücklichſte Verhältniß für die dortige Bevölkerung iſt das: wenn der Grund und Boden nur einem großen Beſitzer gehört, und von kleinen, übrigens ganz freien Pächtern oder Bauern, mit billiger Abgabe in natura oder Dienſt an den Herrn, für ſich ſelbſt bearbeitet wird, dieſer aber für deren gutes Durchkommen mit ſeinen größeren Mitteln ſorgen kann, was er aus dem ſicherſten Grunde von der Welt, dem ſeines eignen Intereſſes, auch thun muß, und bisher immer gethan hat. Aber was nicht in das Procruſtes-Bett unſrer Staatskünſtler paßt, muß ohne Erbarmen abgeſchnitten werden, es ſey nun zum Heil oder Unheil.

Die Sache geſtaltet ſich jetzt in ihren Folgen ſo: Wo der Grundherr, bei weitläuftigen Beſitzungen, Land als

Entſchädigung nimmt, verliert er meiſtentheils ſo gut wie Alles, denn entweder muß er für einige hundert Morgen Sandfelder, die vielleicht 2 bis 3 Meilen von ſeinem Wohnort entfernt im Walde liegen, ein koſtſpieliges neues Vorwerk erbauen, das ihm nicht einmal die Intereſſen der Baukoſten trägt, oder er muß das Land, als zu entlegene, und deßhalb faſt nutzloſe, Schafweide verbrauchen, oder endlich bei den weiten, öden Flächen, die er ohnedem ſchon beſitzt, es gleich dieſen mit Kiefern beſäen, wo er vor 80 Jahren keinen Ertrag gewärtigen kann. Nimmt er aber anſtatt Land Rente, ſo geht der Bauer zu Grunde, weil dieſer mit ſeinem ſchlechten Lande ſeinen eignen Kräften allein überlaſſen, bei den hohen directen und indirecten Landesabgaben, und dem Mangel aller Aushülfe und Unterſtützung des Gutsherren, wie des Verdienſtes, den er früher durch Lohnfuhren gewann, nach dem geringſten Unfall, und oft ſelbſt ohne dieſen nicht beſtehen, und die Rente, welche er dem Herrn zahlen ſoll, in Geld nicht mehr erſchwingen kann, während ihm das Aequivalent früher durch Hand- und Pferdearbeit ſo leicht zu geben war. In ein paar Jahren ſteht es dann gewöhnlich dem Herrn frei, die Bauernahrung ſubhaſtiren zu laſſen und nun von neuem einen andern oder denſelben Mann, **ganz unter den alten Bedingungen**, wie ſie für Häusler ſtatt fanden, nämlich für Handarbeit, gegen freie Wohnung, Holz und Feld, wiewohl nur auf 12 Jahre (denn länger erlaubt es das Geſetz mit einer im Praktiſchen zu großer Härte werdenden humanen Theorie nicht,) wieder auf die Nahrung hinzuſetzen. Fuhrdienſte jedoch bleiben für immer verloren, weil eben nur Tagelöhner-Etabliſſements, nicht Bauerwirthſchaften, auf dieſe Art wieder auf 12 Jahre herzuſtellen, vom Geſetz geſtattet werden.

Für ein ſolches trauriges Reſultat werden alſo die als Beiſpiel angeführten Herrſchaften, welche einen Flächeninhalt von 10 Quadratmeilen einnehmen, 40 Jahre lang in ihrem freien Betriebe und Verkehr gelähmt, und für ein ſolches Reſultat zahlen ſie in dieſer Zeit über 400,000 Rthlr., wovon dem Dominio allein 300,000 zur Laſt fallen!!! Da nun der Werth beſagter Herrſchaften hauptſächlich in Wald und Fabriken beſteht, die mit der Ablöſung nichts zu thun haben, dagegen die Revenüen, welche aus den Dienſten und Vorwerken der zu regulirenden 45 Dörfer gezogen werden, kaum 20,000 Rthlr. jährlich erreichen, ſo kommen die Regulirungskoſten dem Beſitzer wenigſtens auf 75 Procent des höchſten Werthes der Güter zu ſtehen.

Gutsherr und Bauer verarmen natürlich während eines ſo gewaltſamen Zuſtandes immer mehr und ſehen, in fruchtloſer Verzweiflung, einer übel angewandten und noch weit übler ausgeführten Theorie, zum einzigen Vortheil einer Maſſe Beamten, die das Gouvernement ohne Noth creirt, und die es, wenn endlich einmal das Geſchäft zu Ende kömmt, mit großer Noth wieder los werden wird, partiell eine Generation faſt hingeopfert! Es klingt dies hart, aber es iſt wahr; und wo wir mit Recht ſo viel Gutes wie in unſerm Vaterlande zu loben haben, wo in einem rein monarchiſchen, ja militäriſchen Staate im Allgemeinen mehr Elemente perſönlicher Freiheit vorhanden ſind, als in allen conſtitutionellen Monarchieen zuſammengenommen, wo endlich einer der edelſten Könige herrſcht, der vor der Wahrheit nie ſein Ohr unwillig verſchließt und nur das Wohl ſeiner Völker will, da mag es uns auch geſtattet ſeyn, das Mangelhafte nicht zu verſchweigen. Denn gewiß bildet die Ablöſung der bäuerlichen Verhältniſſe, wie ſie ſtatt findet, die ſchwerſte, peinlichſte, ja oft unleidlichſte Abgabe in der Preußiſchen Monarchie, und die um ſo pernicieuſer wirkt, da ſie nur von dem wahren Marks des Staates, dem Grundbeſitze zehrt.

Der Mann, von welchem die Preußiſche Geſetzgebung über die Ablöſung bäuerlicher Verhältniſſe ſich hauptſächlich herſchreibt, ein ſtets exaltirter Enthuſiaſt, ſtarb in der Zwangsjacke im Tollhauſe, war aber leider ſchon lange bevor es zu dieſem Extreme mit ihm kam, halb verrückt, obgleich er in dieſer Zeit nichts deſto weniger fortfuhr, noch immer ein Mann von großem Einfluſſe zu bleiben. Die weitſchweifige Pedanterie, die ſich nachher des Projectes bemächtigte, that dann noch das Ihrige hinzu, um eine an ſich gute Sache durch ſchlechte Form und Ausführung des größten Theils ihrer wohlthätigen Folgen zu berauben.

Daß es übrigens den genannten Herrſchaften nicht allein, ſondern hundert andern Gütern eben ſo geht, habe ich ſchon erwähnt und ſpringt wohl auch in die Augen, obgleich bei kleinern Verhältniſſen das Ergebniß nicht ſo auffallend ſich herausſtellt.

Ob nun unter ſolchen Umſtänden der Beifall, den der angezogene Recenſent dem Parcellirungsſyſtem, wie es in Preußen ſtatt findet, allgemein angedeihen läßt, (denn ich wiederhole es: in reichen Gegenden und bei Gütern von geringem Umfange können die Reſultate ſich oft ſehr günſtig geſtalten, obgleich Koſten und Zeit auch dort immer durch die jetzige Verfahrungsart verſchwendet werden;) gerechtfertigt erſcheinen dürfte, überlaſſe ich der Beurtheilung des Leſers.

Meiner Anſicht nach ſind nicht nur ein großer Theil unſrer Bauern, ſondern auch ihre frühern Herren, durch dieſe Art der Ablöſung jetzt der Sclaverei weit näher gerückt, als es die Bauern auf ihrer Seite je vorher waren — denn der Verarmte iſt leider überall Sclave, auch inmitten der liberalſten Civiliſation, und ſelbſt die leidenſchaftlichſten Enthuſiaſten für die unbeſchränkte Freiheit und neuen Eigenthumsrechte der Bauern, deren Geſinnungen ich übrigens hoch ehre und ſogar theile, wo die Ausführung nur möglich und zweckmäßig iſt, können über ein ſolches Reſultat eben nicht ſehr erfreut ſeyn.

Aehnlich verhält es ſich mit den unglücklichen Bewohnern jener andern Länder, die in Folge zu weit getriebener (wenn auch wahrſcheinlich nicht eben ſo theurer) Parcellirung der Ländereien an wirklicher Uebervölkerung leiden, und gewiß befinden dieſe kleinen Beſitzer, welche dort zu Tauſenden auswandern müſſen, ſich ebenfalls in einem weit ſclaviſchern Zuſtande, als die von mir erwähnten engliſchen Pächter, oder früher unſre Bauern in ihren alten Verhältniſſen.

Man wird mir entgegnen, daß demohngeachtet auch aus dem von mir geprieſenen England vielfältig ausgewandert werde, aber die Luſt dazu liegt dort mehr im abentheuerlichen Sinne, der Unruhe und dem Speculationsgeiſte jener Nation (der ſteten Folge ſo hochgeſchraubter Cultur), als in wahrer Noth; denn die meiſten engliſchen Auswanderer nehmen dazu ein größeres Capital mit ſich, als, mit ſehr wenigen Ausnahmen, bei uns ein Landbauer zu ſeinem beſten Auskommen zu Hauſe braucht.

Findet man demohngeachtet noch vieles Elend in England, ſo iſt es nicht dem großen Landbeſitz Einzelner, ſondern vielen andern bekannten Umſtänden, beſonders aber der ungeheuren Laſt ſeiner Prieſterſchaft beizumeſſen, die an das Land ſich mit eiſernen Klauen angeklammert hält, und beſonders durch den unheilſchwangern Zehnten es wie ein Pack Blutegel ausſaugt, und zugleich daran Schuld iſt, daß eine große Menge gutes Land gar nicht cultivirt wird, und als öde Communweide liegen bleibt.

Daß das Parcellirungsſyſtem ruhigere Staatsbürger ſchaffe, zeigt die Erfahrung eben ſo wenig; denn mit großer Bewegung iſt doch England weit weniger unruhig und ſchwankend als Frankreich, das ja eine vollſtändige Muſterkarte darbietet von immer wieder verlaſſenen Beſtrebungen und fortwährenden Umwälzungen, ſeit ſeiner erſten Revolution bis auf den heutigen Tag. In England giebt es Reformen, in Frankreich Revolutionen, und was iſt an dieſen letztern Schuld, als grade der Mangel einer auf großen Grundbeſitz baſirten, erhaltenden Ariſtokratie, und die zu ausgedehnte, in Monarchieen wenigſtens, gewiß unverſtändige Parcellirung des Eigenthums, mit dem nothwendig daraus folgenden Ringen nach einer unmöglichen Gleichheit.

Der große zuſammenhängende Grundbeſitz,

die mächtige Ariſtokratie, hätte den Franzoſen allein diejenige Stabilität geben können, deren Mangel ſie jetzt vielleicht dem Untergange zuführt, und ihre weiſeſten Männer haben dies ſehr wohl erkannt. *) Warum

---

*) Ein Freund, der dieſe Zeilen las, äußerte: „ſie würden ſcharf recenſirt werden, weil die Zeit blind oder taub, recht oder unrecht, keine Ariſtokratie mehr wolle.“

Auch ich will und wünſche das, was die Zeit will: möglichſte Freiheit aller — aber, worin ſie zu ſuchen und wie zu erlangen, darüber herrſcht wahrlich noch eine eben ſo große Verwirrung der Begriffe, als über die wahre Bedeutung, welche dem Worte Ariſtokratie in heutiger Zeit gegeben werden ſollte.

Ich werde in den letzten Theilen des vorliegenden Buches um die Erlaubniß bitten, mich über dieſes Thema einmal recht weitläuftig auszuſprechen. Wenigſtens habe ich eine feſte Ueberzeugung, in der ich nie wankend wurde, ohne deßhalb intolerant gegen die Meinungen Anderer zu ſeyn, und im Zeitalter der Girouetten iſt dies ſchon ein kleiner Vorzug.

ſollten wir alſo uns ſo ſehr beeilen, daſſelbe Beiſpiel nachzuahmen? Es wäre doch wohl der Mühe werth, ſich vorher noch einmal zu beſinnen. Theorieen ſind ein fürchterliches Ding und haben ſchon manche gute Säule in unſrem Hauſe eingeriſſen. Die Neuerer möchten aber ihren Pracht-Neubau lieber mit dem Dache anfangen als mit dem Grunde, worin ſie ganz dem türkiſchen Sultan gleichen, aber keinesweges dem klügeren Mehemed Aly, der, wie jeder vernünftige Reformator, es ſey ſchnell oder langſam, doch immer nur höchſt behutſam und reiflich überlegend das Alte entfernt, vor allem aber ſtets nur den Grad der Cultur überhaupt bezweckt, der wirklich erreichbar, dem Zuſtande des Landes und der Zeit angemeſſen iſt. Minutolis und Prokeſch Reiſen in Aegypten ſind hierüber ſehr belehrend, und der für ſo barbariſch von Vielen geachtete Paſcha möchte, beim Lichte betrachtet, ſich aufs Regieren weit beſſer verſtehen, als gar viele unſrer freiſinnigſten und allzeit fertigen Geſetzgeber.

In einem andern Blatte macht ſich ein zweiter deutſcher Schriftſteller der Nützlichkeitsſchule ſehr luſtig über des Franzoſen Villeneuve „Privat-Hypotheſe“ — wie er ſie nennt: **daß die Ruinen antiker Denkmäler eine der ſchönſten Zierden ſeyen**, deren ſich ein Land rühmen könne. „Uns“ fährt er dann fort, „dünkt im Gegentheile, neue Gebäude, Canäle, Landſtraßen, ſeyen rühmlicher, als Ruinen, verfallene Aquaducte und Schlöſſer und neue Auszeichnung beſſer als alter Adel.“

Dieſe Bemerkung ſcheint mir in vieler Hinſicht charakteriſtiſch. Wir ſehen in den Franzoſen das Wiedererwachen poetiſcher, romantiſcher Gefühle, gleichſam als Troſt gegen die unerfreuliche, ihn umgebende Gegenwart, im Deutſchen aber die Vollendung hausbackener Tagesproſa, die nicht einmal dulden will, daß man Ruinen ſchön finde! Ja wohl, du ehrlicher Philiſter! von Ruinen, von Denkmälern vergangener Jahrhunderte wird Niemand ſatt, und ein Bäckerladen iſt einem hungrigen Magen ohne Zweifel zuträglicher. Es giebt aber Menſchen, die auch etwas Nahrung für Gemüth und Phantaſie gebrauchen, und ſolchen wird es auch allein begreiflich werden: warum ſelbſt alter Adel wirklich dem neuen noch vorzuziehen ſey, obgleich ich zugebe, daß, wie einer und der andere bei uns beſchaffen iſt, beide leider nicht viel taugen.

Ein patriotiſcher Gedanke.

Der Zuſtand eines Staates, den man Uebervölkerung nennt, tritt nicht bloß da ein, wo wörtlich das Land nicht mehr zureicht, um die Menſchen zu ernähren, ſondern ſchon da, wo eine weit fortgeſchrittene Civiliſation dem moraliſchen Drange nach Thätigkeit und Verbeſſerung eine ſo allgemeine Verbreitung gegeben hat, daß Viele das Bedürfniß zu Hauſe nicht mehr beſtreiten zu können glauben. So leidet Großbrittannien ſchon im hohen Grade an Uebervölkerung, obgleich vielleicht ein Drittheil des Landes noch ohne Cultur daliegt, oder nur zum Vergnügen dienend, doch keinen Ertrag gewahrt. In einem ſolchen Zuſtande ſind Colonieen als Ableitung der unruhigen Geiſter einem Staate faſt nothwendig, und mehr oder weniger entfernte, fortwährende Kriege gegen minder cultivirte Völker nützlich.

Ein Staat, der ſich dieſe Abflüſſe bei Uebervölkerung nicht verſchaffen kann oder will, wird durch unausbleibliche innere Unruhen zuletzt das Opfer davon ſeyn.

Es könnte ſcheinen, man wolle hier wieder den nichtswürdigen Grundſätzen vergangener Jahrhunderte das Wort reden, die als Norm aufſtellten: daß die politiſche Moral eine ganz andere, als die des Einzelnen ſeyn müſſe. Dem iſt aber nicht ſo. Dieſelben Grundſätze des Rechts und der Gerechtigkeit gelten gewiß für den einzelnen Menſchen, wie für die ganze Menſchheit, aber auch die Moral kann, eben ſo gut von Seiten der Großmuth als des Egoismus, übertrieben werden, und hier kommen wir allerdings auf einen gewiſſen Unterſchied. Nämlich der Einzelne kann mehr als recht, er kann edel handeln, indem er ſich Andern aufopfert. Ein Staat aber darf dies nie, weil er, als Vertreter einer Maſſe, dann ſtatt edel nur unbefugt und ungerecht handeln würde.

Nun wird es wohl Niemand beſtreiten wollen, daß jeder einzelne Menſch das unbedingte Recht der Selbſterhaltung habe. Wenn z. B.

Jemand im Erſaufen begriffen iſt, ſo hat er das Recht, jeden neben ihm Schwimmenden zu ergreifen, auf die Gefahr, dieſen mit erſaufen zu machen, um ſich dadurch wo möglich ſelbſt zu retten. Eben ſo hat der, welcher ſonſt verhungern müßte, das natürliche Recht, ein Brod zu nehmen, wo er es erlangen kann, und man hat ſogar den Dachdecker nicht getadelt, der, als ſein Vordermann, vom Schwindel befangen, ſchwankt, in der ſichern Vorausſicht, daß der Fallende ihn und die Nachfolgenden mit herabreiſſen müſſe, ſelbſt den nicht mehr zu Rettenden ergreift und ſeitwärts in den Abgrund ſchleudert.

Ich halte es daher auch dem Staate erlaubt, und für ſein Recht, wenn er in ſeinem Innern den Keim eines durch gewöhnliche Mittel nicht anwendbaren Verderbens emporſchießen ſieht, einen Abfluß deſſelben dahin zu leiten, wo dieſer überdem nach kurzem Uebergange nur belebend und nützlich wirken wird — denn jede Eroberung durch eine civiliſirte Macht wird der Beſiegten zum ſpäteren Vortheil gereichen. So würde es eine Wohlthat für Aſien ſeyn, durch Rußland erobert zu werden, und für Rußland dagegen iſt es ein Glück, dieſe Ableitung innerer Gefahren immer zur Hand zu haben. Ohne den Türkenkrieg hätten die Unruhen in Rußland höchſt wahrſcheinlich einen ſehr bedeutenden Charakter angenommen und die Theilnahme der polniſchen Armee an dieſem Türkenkriege, oder zur Befreiung Griechenlands verwendet, würde eben ſo wahrſcheinlicherweiſe die Inſurrection in Polen verhindert haben.

Aber auch Preußen naht ſich ſchon dem Zuſtande der Uebervölkerung in dieſem Sinne, ſo wie ihn Frankreich und Süddeutſchland längſt erreicht haben, und er iſt vielleicht eine Haupturſache des unruhigen Treibens jener Länder, da Frankreich im Verhältniß ſeiner

Größe viel zu wenig Abfluß nach außen, Süddeutſchland aber außer ſeinen Auswanderungen aufs Gerathewohl, gar keinen beſitzt. Man hat dort in Conſtitutionstheorieen und repräſentativen Verfaſſungen die Hülfe geſucht, ohne ſie ſonderlich zu finden; denn die Form allein, ſey ſie auch die beſte, thut es noch nicht. Nur wo die Menſchen ſelbſt zum Gefühl ihrer Würde gekommen ſind, dürfen ſie auf wahre Freiheit hoffen. Bis dahin iſt ſie bei jeder Art von Verfaſſung unmöglich, dann aber tritt ſie ein trotz jeder Verfaſſung.

Doch dieſe ſchon einmal berührten Betrachtungen würden mich viel weiter führen, als ich hier zu geben gedenke; ich komme auf unſer Land zurück.

Preußen, ſagte ich, naht ſich auch dem Zuſtande, wo dem Drange nach Thätigkeit der Spielraum bald zu eng werden wird. Sein Handel, ſeine Fabriken ſteigen täglich;

— Dank der moraliſchen Freiheit, die wir im Allgemeinen mehr als andre Völker genießen und die, ohngeachtet der abſoluten Form unſerer Verfaſſung eben aus einer mehr als anderswo fortgeſchrittenen allgemeinen Intelligenz entſpringt, eine Intelligenz, die beim Herrſcher auf dem Throne anfängt und ſich bis auf die letzte Klaſſe herab erſtreckt.

Es fehlt alſo, meines Bedünkens, Preußen zu immer ſteigender Macht und Glück nichts, als ein Abfluß ſeiner Kräfte nach entfernten Gegenden, da eine (vielleicht noch mehr zu wünſchende) Ausdehnung derſelben in der Nähe vor der Hand noch nicht erwartet werden darf, obgleich auch ſie mit der Zeit ohnfehlbar ſtatt finden wird; — denn das allgemeine Streben der Civiliſation nach großen Staatenmaſſen iſt zu unverkennbar.

Warum ſollte nun, frage ich, Preußen ganz davon ausgeſchloſſen ſeyn, ſich eine Seemacht, wenn auch im mindern Grade, zu bilden, d. h. nicht ſo bedeutend, um Seekriege mit europäiſchen Seemächten zu führen, aber doch hinlänglich, um ſich Colonieen zu erobern, die in kurzer Zeit ſich ſelbſt zu erhalten fähig ſeyn würden und die dazu dienen müßten, dem preußiſchen Handel feſte Anhaltspunkte in andern Welttheilen zu ſichern.

Man behauptet oft: 20,000 Engländer ſeyen hinlänglich, ganz China zu erobern. Ohne an ein ſo abentheuerliches Unternehmen zu denken, ſo iſt es doch die Frage: ob nicht z. B. der Beſitz einiger Inſeln in den chineſiſchen Meeren einen umfaſſendern Handel mit China, wie mit andern aſiatiſchen Reichen begründen und beſchützen könnte, der dem Mutterlande einen großen Zufluß von Reichthum gewähren würde. Warum ſoll den Engländern allein immer jeder Vortheil dieſer Art zufallen, warum ſollten ſie das Recht haben, ihn ſich bei allen paſſenden Gelegenheiten zu geſtatten und jedem Andern zu verwehren? Ja die in der Welt ſo gewaltig gewordene öffentliche Meinung hat die engliſche Macht in dieſer Hinſicht ſchon beſchränkt, und wir ſehen, daß ſie die Franzoſen an der Eroberung von Algier nicht gehindert hat, welche ſie, nur vor wenigen Jahren noch, ganz ſicher nicht geduldet haben würde. *)

In einem ſolchen Beſitz wäre auch ein preußiſches Botanybay zu gründen, um die Todesſtrafe aufheben und unſere Verbrecher wieder zu nützlichen Bürgern und zu Vätern eines neuen Volkes erheben zu können. Vielleicht könnten wir bei dieſer Gelegenheit auch die Hälfte unſrer Advocaten los werden und

---

*) Ich glaube bei allem dem, es iſt doch nur die kleine engliſche Fregatte bei der Pfaueninſel die mir plötzlich einen ſolchen maritimen Enthuſiasmus einflößt! und dann: daß für das Diminutiv-Schiffchen unſere Havel dennoch immer zu ſeicht iſt. Wie ärgerlich!

allen übrigen unruhigen Köpfen zugleich ein Aſyl dort anweiſen. Ja, ich ſelbſt ginge gern als **Volontaire** mit, und, wie mein Verwandter „**Latour d'Auvergne**“ erſter Grenadier von Frankreich wurde, würde ich mich bemühen, in jenen fernen Landen als „erſter preußiſcher Todtenkopf“ aufzutreten. Wahrhaftig, ich rathe der Seehandlung, die Sache in ernſtliche Ueberlegung zu nehmen. Sie kann dadurch noch eine Art von oſtindiſcher Compagnie im Kleinen werden, und ſich in China mehr Ruhm erwerben, als ihr der Handel mit Thee und chineſiſchen Curioſis bis jetzt Geld eingebracht hat.

Wir haben vorher von Sclaverei geſprochen, und gewiß: das lachendſte Wort in unſrer Zeit iſt Freiheit, das finſterſte Sclaverei. Und dennoch könnte man ſagen: daß das Schreckliche der letztern eigentlich nur in unſrer eigenen Unvollkommenheit und Schlechtigkeit liege. Der Zuſtand der Sclaverei an ſich — ich meine die unumſchränkte Macht einer Klaſſe über die andere — iſt in ſo weit noch grade kein Uebel zu nennen, eben ſo wenig, als es unſere ganze Exiſtenz überhaupt iſt, denn — ſind wir nicht ſämmtlich die allervollkommenſten Sclaven einer höhern, unbekannten Macht, und bleibt dem Menſchen, wie dem Sclaven, bei den furchtbaren Martern, denen beide oft unterliegen müſſen, ein andrer Troſt, als der der eignen Geſinnung? dieſer kann zweierlei Art ſeyn: entweder fließt er aus der frommen Ueberzeugung, daß, es gehe uns, wie es wolle, ein liebender Gott, ein vollkommnes Weſen alle Dinge leitet und ſein weiſer Rathſchluß, wenn er gleich unſern trüben Augen unerforſchlich bleibt, doch immer nur ein Gutes und Nothwendiges bezwecken müſſe — oder er entſteht aus dem eignen beruhigenden Bewußtſeyn; nach beſter Ueberzeugung gut und recht, d. h. im Gleichgewicht mit ſich ſelbſt gehandelt zu haben, und dann mag die ganze Hölle toben, der Starke und Gerechte ſteht feſt wie der Fels im Meere.

Man nehme nun an, daß die Herren der Sclaven auch nur edle und gerechte Weſen, dieſe aber ſehr mangelhafte wären, oder, was beinahe dieſelbe Wirkung hervorbringt, daß ſich die Sclaven dies nur einbildeten, (wie z. B. liſtigen Betrügern oft von einem fanatiſch blinden Volke die Macht jeder Bedruckung und Grauſamkeit mit Liebe eingeräumt und belohnt wird,) ſo würde der Zuſtand der Sclaverei nichts Schlimmeres haben, als der: Menſch zu ſeyn. Ja, in dunkeln, rohen und ungebildeten Zeiten war er deßhalb eben wohl gar nothwendig.

Dies Alles iſt freilich ſehr einfach, es ſcheint aber doch, daß wir erſt ziemlich ſpät dahinter gekommen ſind, daß die moraliſche Kraft unſres Geiſtes, auf ſich ſelbſt und eigne Beherrſchung angewandt, leider ein zu elendes und gebrechliches Ding iſt, um das die Menſchen nicht jede zu große Gewalt, die man ihnen geſtattet, ſogleich mißbrauchen ſollten, und in Folge deſſen daher endlich einzuſehen, daß keine politiſche Verfaſſung ſie ihnen je geſtatten dürfe.

Wer die Länder ſelbſt bereiſte, wo der Weiße faſt noch unumſchränkt über ſeine ſchwarzen Sclaven gebietet, wer dort täglicher Zeuge war, wie man die neu angekommenen Europäer ihres Mitleids wegen verſpottet, und ihnen lachend zuruft: „Ihr werdet bald anders denken lernen!“ — der erſtaunt darüber, wie ſchnell das Herz des Menſchen, trotz Religion und Bildung, dem Erbarmen und aller Nächſtenliebe verſteinern kann, wenn Gewohnheit und geſetzlich erlaubte Zugelloſigkeit den Leidenſchaften freien

Spielraum gewähren. Es iſt eine ſehr traurige Wahrheit, aber ſie iſt nicht zu leugnen: der Menſch iſt dem Tiger weit näher verwandt, als dem Lamme. Eine Luſt am Zerſtören liegt in ſeiner innerſten Natur, und hat er Blut einmal gekoſtet, ſo verlangt er noch mehr. Im civiliſirten Europa, ſollte man faſt glauben, befriedigte dies Bedürfniß die Jagd und von Zeit zu Zeit der Krieg — auf den Inſeln aber die Sclaverei — ein empörender Gedanke! Bei alle dem zweifle ich, ob wir, durch die Art, wie wir angefangen haben, dem Sclavenhandel entgegen zu arbeiten, den Negern wirklich eine große Wohlthat erzeigen. Denn, wenn es feſtſteht:

1) daß dieſe Neger in ihrem jetzigen Zuſtande wirklich für eine intellectuell untergeordnete Menſchenklaſſe zu halten ſind, was kaum zu beſtreiten ſeyn möchte,

2) daß bei ihnen ſelbſt die Sclaverei gleichfalls herrſcht, und ſie zum Theil dort als

Sclaven noch ungleich mehr leiden, als bei uns, ſo möchte wohl für das Wohl und die fortſchreitende Civiliſation dieſer armen Raçe es weit zuträglicher ſeyn, den Ankauf und die Ausfuhr der Sclaven in Afrika nicht zu verhindern, dagegen aber

a) die ſtrengſten Strafen auf ihre ſchlechte Behandlung ſowohl beim Transport auf dem Schiffe als ſpäter zu ſetzen,

b) das ganze bisherige Verhältniß des Sclaven zum Herrn einer humanern Geſetzgebung zu unterwerfen, die, indem ſie dem Herrn den Nutzen der gezwungnen Arbeit des Negers läßt, doch das eigentliche Sclaventhum wo nicht gänzlich aufhebt, doch im Weſentlichen motivirt,

c) überhaupt die Zeit des Dienſtes der Sclaven, ſoweit er gezwungen iſt, nur auf eine gewiſſe Anzahl von Jahren zu fixiren, und endlich

d) dafür zu ſorgen, daß nach Ablauf dieſer Zeit, diejenigen Neger, welche nicht freiwillig als Lohnarbeiter fortdienen wollten, in freien Colonieen, gleich den Armencolonieen in Holland vereinigt würden, wo ſie ihren Unterhalt fänden, und zugleich ſich durch gemeinnützige Arbeit um den Staat verdient machen könnten.

Dies würde die transportirten Neger ſelbſt zu etwas Beſſerm heranbilden, und ſie ſo für einſtige vollſtändigere Freiheit reif machen, wo dann dieſe von ſelbſt eintreten müßte, während die jetzigen Maßregeln, wie bekannt, dem Sclavenhandel keineswegs geſteuert haben, und das äußere Loos dieſer Unglücklichen nur dreifach ſchrecklicher gemacht, bei ihnen ſelbſt aber eine trügeriſche und ungewiſſe Hoffnung erweckt, die ihren Zuſtand durch Zweifel und Ungewißheit auch moraliſch und innerlich unglücklicher als früher werden läßt.

Uebrigens iſt es leicht möglich, daß die Entdeckung des Nigerlaufes eine ganz neue Aera für Afrika hervorbringen, und das Uebel dort in der Wurzel angreifen wird, indem es jene Völkerſchaften in ihrer eigenen Heimath einer höheren Cultur entgegenführt. Von der jetzt in England ſich vorbereitenden Sclavenbefreiung darf man ſich, fürchte ich, weniger Gutes verſprechen, eben ſo wenig wie von Anwendung der conſtitutionellen Prinzipien in Portugal und Spanien. Dergleichen Zuſtänden muß von innen heraus, nicht von außen herein abgeholfen werden.

Die Tugend wäre ein Wahnſinn, hat Jemand geſchrieben, wenn Gott nicht hinter uns ſtände.

Ja wohl! kein irdiſches Weſen könnte nur auf den Gedanken der Tugend kommen, wenn eine höhere Macht ſie uns nicht offenbart hätte; denn auf der Erde iſt wahrlich ihre Heimath nicht, und ſie dort ſo wenig beliebt, daß eine vollkommne Tugend gewiß nur in der Einöde einen ſichern Zufluchtsort vor Verfolgung und Verderben finden würde. Glücklicherweiſe kommt es aber nicht zu einem ſo troſtloſen Schauſpiel, da die Menſchen, wie Machiavell behauptet, nie den Muth haben, weder durchaus gut, noch durchaus ſchlecht zu ſeyn.

Man mag noch ſo viel mit redlichſtem Gemüthe forſchen, noch ſo viel philoſophiſche Syſteme ſtudiren, und für eins oder das andere Parthei faſſen, immer wird man ſich zuletzt geſtehen müſſen, daß das einzige und höchſte Problem der Speculation „Gott" unſrer Faſſungskraft dennoch entſchwindet. Ein Abſolutes, Abſtraktes, ohne Perſönlichkeit iſt eben ſo wenig der wahre, lebendige Gott, den unſere Frömmigkeit bedarf, als eine Perſönlichkeit ohne vollſtändige Durchdringung des ganzen Univerſums und Einsſeyn mit ihm unſerer Vernunft genügen kann; aber eben die Vereinigung dieſer beiden nothwendigen Eigenſchaften Gottes: perſönlich und Alles in Allem zugleich zu ſeyn, hat weder Spinoza, noch irgend einer ſeiner Nachfolger der populairen Faſſungskraft (und über dieſe erhebt ſich auch die meinige nicht) wahrhaft begreiflich machen können. Wir brauchen dies auch im Grunde ja nicht, denn fühlen thut Gott ein Jeder — wenn wir ihn aber, ſo zu ſagen zugleich ſehen und greifen wollen, ſo bleibt uns zuletzt doch nichts übrig, als uns von Gott ein Bild in höchſter, denkbarer, menſchlicher Vollkommenheit zu entwerfen und dieſes anzubeten — was man denn ſehr füglich die wahre Menſchwerdung Gottes nennen könnte. Dies iſt auch von jeher der Zweck aller poſitiven Religionen gröberer und feinerer Art geweſen, welche, ſeit es Menſchen giebt, mit mehr oder weniger Erfolg und nach dem Stande ihrer Cultur und ihrer Zeit ein ſolches Bild aufzuſtellen verſucht haben. Es folgt daraus ganz natürlich, daß diejenige Religion, welche das edelſte Ideal erdacht, ein ſolches, das Gefühl, Vernunft und Verſtand am meiſten befriedigt, auch die beſte und empfehlenswertheſte ſeyn wird. In dieſem Sinne nun muß jeder denkende und gebildete Menſch, ſo lange die Welt noch keine höhere Steigerung kennt, aus vollem Herzen ein Chriſt ſeyn, um ſo mehr, da in dieſer Lehre das Werden und nie ruhende Fortbilden eben ein Weſentliches iſt. Nur dürfen dann, meines Erachtens, keine Prieſterſchaften, wie ſie bisher exiſtirten, dies ewige Fortſchreiten zu verſteinern trachten, indem ſie zugleich allein die privilegirte Leibwache und unwandelbare Ariſtokratie des himmliſchen Reiches ausmachen wollen, die in Religionsſachen wenigſtens gewiß nichts taugt, weil dadurch jedesmal das gottmenſchliche Ideal wieder zum Alltagsmenſchlichen herabgezogen wird, und Leidenſchaften, oft die gehäſſigſten, das Heiligſte verdunkeln müſſen.

Der ächte Proteſtantismus will nun auch etwas Beſſeres, iſt aber leider noch wenig durchgedrungen.*) Erſt wenn der Geiſtliche nichts weiter als Vorbild der Tugend, liebender Lehrer und Erklärer der heiligſten Bedürfniſſe des Menſchen, wahrer Seelſorger für Alle, ſie nennen ſich nun Juden oder Chriſten, Türken oder Heiden, wird ſeyn wollen, ohne Anſpruch auf ausſchließliche und politiſche Aufrechthaltung ſeines Glaubens von Staats wegen, ohne eine, noch irdiſche Zwecke nebenbei beabſichtigende Tendenz, ohne handwerksmäßigen Zwang dogmatiſcher Schulmethode, und ohne den unwürdigen Modus ſeiner Bezahlung — erſt dann, ſage ich, wird die Kirche wahrhaft das höchſte Inſtitut zur Bildung und Veredlung des Menſchengeſchlechts werden. Dann wird Chriſtus wiedergekommen ſeyn und das tauſendjährige Reich beginnen, mit einer praktiſch religiöſen Zeit in höchſter Klarheit, wo man nicht mehr darnach fragen wird, was man glaubt, ſondern nur nach dem, was man thut; der grelle Gegenſatz der heutigen, eben ſo unreligiöſen, als vollſtändig verwirrten und egoiſtiſchen Zeit, die man vielleicht am beſten als die juriſtiſche bezeichnen konnte, weil ſie nur auf das leidige Mein und Dein, und den ewig daraus folgenden Zwieſpalt in allen Beziehungen, welche die Menſchen mit einander verbinden, gegründet zu ſeyn ſcheint.

---

*) Ein Buch, welches dies kraft- und macht- und lichtvoll befördern helfen wird, erſcheint ſo eben. Es heißt:

Das wahre Bedürfniss der Kirche Christi.

Dargestellt vom ehemaligen Hofprediger und Superint. substit. zu Muskau J. G. Petrick. Stuttgard. Hallberger.

Jemand ſagt in einem beliebten Buche ganz richtig: „Eine Entartung der Kunſt kann nie ausbleiben, wo man ſie ganz der Religion entfremdet;“ ſetzt aber dann hinzu: „Muſik iſt die einzige Kunſt, die noch ein integrirender Theil unſres Gottesdienſtes iſt, darum muß man ſie brauchen als das einzige Mittel, um wieder eine innigere Verbindung aller Kunſt überhaupt mit der Religion herbeizuführen.“

Dies iſt ein ſeltſamer Schluß. — Die Kunſt iſt ja eben entartet, weil das ächte religiöſe Gefühl, wie alle Poeſie, in der jetzigen Epoche ſo ſchwach im Menſchen geworden ſind. Laßt dieſe erſt wieder erſtarken, ſo werden auch die Künſte wieder blühen, aber nicht umgekehrt. Wenn es zu dieſem Erſtarken Muſik bedarf, ſo wird vielleicht das wirkſamſte Conzert, ein dreißigjähriger Kanonendonner, das Jammergeſchrei von hundert tauſend Peſtkranken, einige Erdbeben und eine partielle Sündfluth ſeyn.

Viele finden es ſonderbar, daß die Bewohner der vereinigten Staaten, trotz ihres ſcheinbaren Mangels an Phantaſie, und ganz im Gegenſatz zu ihrer großen, politiſchen Aufklärung dennoch, in der Mehrheit, einem eben ſo lächerlichen, als fanatiſchen religiöſen Sectengeiſte ergeben ſind. Doch ſcheint mir dies nur naturgemäß. Junge Nationen (und jung iſt der Amerikaner, wenn gleich ein junger Rieſe, der ſchon in der Wiege Schlangen zerdrückte,) ſind immer mehr religiös, alte ſkeptiſcher geſtimmt, wie auch das Kind blindlings glaubt und das Alter, vielleicht eben ſo blindlings, zweifelt. Junger Thatkraft iſt der Glaube — die Grundlage der Religioſität — angemeſſen, ſpäter erſcheint erſt, mit abnehmender Thatkraft und mehr Erfahrung, die Periode des Reflectirens über früheres Handeln — die Grundlage der Philoſophie. Einſt werden ſich vielleicht beide Anſichten ſo durchdringen, daß ſie ein ganz Neues bilden.

Wer indeß unter dem Beſtehenden zu wählen hätte, möchte wohl am liebſten wieder glauben, wenn er nur könnte. Denn es als eine Pflicht von dem zu verlangen, der über dieſe Lebensanſicht einmal hinaus iſt, wäre buchſtäblich nichts Andres, als Jemand zwingen zu wollen, daß er wieder jung werde. Das iſt unmöglich. Kindlich kann eine Nation von neuem nicht mehr werden, wohl aber Einzelne kindiſch, wie z. B. die heutigen Frömmler.

Gott der Allgütige hat aber in ſeiner Weisheit das rechte Mittel, auch dieſes Wunder neuer Jugend auf andrem Wege fortwährend zu bewirken, ſchon von Anfang an beſtellt, einen von Ewigkeit zu Ewigkeit ſich immer wiederholenden, ohnfehlbaren Verjüngungsprozeß für Alles, was iſt. Er heißt: — der Tod.

Diejenigen Politiker, welche den Erfolg einer Sache von der Vorſehung erwarten, weil ſie menſchlichen Begriffen nach gerecht iſt, haben, von allen religiöſen Theorieen abſtrahirt, die Geſchichte nicht ſtudirt. Sie würden daraus hinlänglich ſich überzeugen können, daß die Vorſehung, welcher uns unſichtbaren Mittel ſie ſich auch zur Leitung der Weltbegebenheiten bedient, doch nie verhindert, daß beſtehende Urſachen auch ihre analogen und nothwendigen Wirkungen haben. Es wird alſo auch die gerechte Sache nur dann immer ſiegen, wenn ſie zugleich die ſtärkere iſt, wiewohl eben dieſe Gerechtigkeit derſelben oft ihre Stärke werden kann, gewöhnlich aber erſt etwas ſpät als ſolche ſich zu bewähren pflegt. Helft Euch ſelbſt, ſo wird Euch Gott helfen, iſt, recht verſtanden, eben ſo chriſtlich und fromm, als vernünftig.

Der Erfahrung nach betrachtet, muß man überdies leider geſtehen: die ſchönſten Redensarten halten nicht Stich im Gewirre des Lebens; und alle die herrlichen Dinge, als Recht, Billigkeit, Freiheit, Tugend, Vergeltung — ſie treffen und äffen, und ſchwankend iſt ihr äußerer Erfolg. Nur eins auf dieſer Welt iſt immer des Erfolges ſicher, ſo lang es ſich zu erhalten verſteht — die Gewalt.

Leute von Genie und vielem Ehrgeiz ſind den Gouvernirenden gewöhnlich nicht ſehr angenehm. Demohngeachtet iſt es nur die Politik der Schwäche oder des Uebermuths, die ſie entfernt und ihnen Geringſchätzung zeigt.

Die Klugheit wird das Gegentheil gebieten, um ſie zu beſchäftigen und zu gewinnen, auf der einen Seite unſchädlich, auf der andern nützlich zu machen. Selbſt ein Mann wie Friedrich der Große hatte es zu beklagen, einſt Laudon einer üblen Laune aufgeopfert zu haben, und die Bourbons würden wahrſcheinlich ihrem harten Schickſale entgangen ſeyn, wenn ihr nichtiger Hof, ſowie der eben ſo eitle als unfähige Necker verſtanden hätten, Mirabeau beſſer zu würdigen und ihn mit Kunſt zu behandeln.

Der Miniſter, welcher die Einverleibung Polens mit Rußland, und die Aufhebung ſeiner Conſtitution unterſchrieben, hat ein Grab zum Namensanfang (Grabofsky.)

Iſt dies für uns Deutſche eine Vor- oder eine Nachbedeutung?

Was dagegen jedenfalls eine freudige Vorbedeutung genannt werden muß, iſt die überraſchende Nachricht, daß einem ruſſiſchen Miniſter ein fremder Orden, erblich in ſeiner Familie, verliehen worden iſt. Wie ſchön! während die gottloſen St. Simonianer ſelbſt die Erblichkeit von Haus und Geld und Hof aufheben wollen, läßt die ruſſiſch-perſiſche Morgenröthe (denn um einen perſiſchen Orden handelt ſich's) uns ſogar die zukünftige Ordens-Erblichkeit und gewiſſermaßen - Unſterblichkeit hoffen. Auch iſt dies nicht mehr wie billig. Es ſind der Orden zu viele geworden, um nicht die aufmerkſamſte Sorge aller Regierungen auf ſich zu ziehen. Nach ſo vielen Emancipationen unſrer Tage, wie — der Völker (wer hörte nicht davon), der Kinder (man betrachte unſere Erziehung), der Pferde und Eſel (S. Schefers Novellen), der Bauern (v. preußiſche Ablöſungsgeſetze), der Sclaven endlich und der Juden (laut den engliſchen Parlamentsverhandlungen), — dürfen wir auch eine Emancipation der Orden erwarten, und der Tag ihrer allgemeinen Erblichſprechung wird ein Tag des Segens und der Freude für Viele ſeyn.

Ich ſchmolle oft mit den Engländern, eben weil ſie ſo groß ſind, und doch zuweilen wieder ſo klein!

Heute aber, als ich das Zeitungsblatt aus der Hand legte, fühlte ich mich von inniger ungetheilter Verehrung für ſie durchdrungen. Dieſe Emancipation der Juden, deren ich eben erwähnte, iſt wahrlich ein ernſtes und glorreiches Zeichen des Fortſchritts ihrer geiſtigen Cultur und wird für ſie ſelbſt zur Milderung und Aufklärung ihrer Religionsbegriffe die wohlthätigſten Folgen haben; denn ein Schritt im Guten führt eben ſo ſicher zum Beſſern, als umgekehrt das Böſe „immer Böſeres muß gebähren.“ Heil dir alſo, edles Volk, das uns in ſo Vielem ſchon vorleuchtete, und nun auch die Axt an jene ſtupide Barbarei gelegt hat, mit der wir im ganzen Europa ſo lange Zeit, zu unſrer ewigen Schmach, eine zahlreiche Klaſſe unſrer Mitmenſchen verfolgten, und erſt ſelbſt verderbten, um ſie nachher dieſer Verderbniß wegen anklagen zu können.

Es iſt ein ſchöner, endlicher Sieg der Menſchlichkeit und Gerechtigkeit, der Welt zum Beiſpiel aufgeſtellt, und wir wollen gern einen Schleier darüber decken, welche Tendenzen zu derſelben Zeit bei uns in dieſer Hinſicht laut wurden. Ich weiß nicht, wie andere Chriſten darüber denken, aber was mich betrifft, ſo kann ich wohl ſagen, daß, ſeit ich zu Verſtande gekommen bin, ich nie einem gebildeten Juden begegnete, ohne mich gewiſſermaßen vor ihm zu ſchämen, indem ich lebhaft fühlte: daß nicht wir zur Verachtung ſeiner Glaubensgenoſſen, wohl aber er zur Verachtung der unſrigen ein Recht habe.

Es wird nun auch dabei nicht bleiben. Die heutige Zeit mit all ihren Mängeln und Geburtsſchmerzen, tritt dennoch ſchnell ein gehäſſiges Vorurtheil nach dem andern in den Staub, und wenn ſie auch durch ungeſchickte

Auffaſſung zuweilen nur wieder eine, momentan erfolgreiche, Reaction bewirkt, auch oft ſelbſt das arme Kind gleich mit dem Bade verſchütten will, ſo muß ſie, nach dem göttlichen Geſetz, am letzten Ende doch ohnfehlbar dahin kommen, wohin ſie ſteuert — zum Reiche der Vernunft.

Uebrigens bleibt es doch ein merkwürdiges Zeichen der Inconſequenz des menſchlichen Geiſtes, daß in derſelben engliſchen Parlaments-Sitzung der edle Vorſchlag zur Emancipation der Juden, und die lächerliche Bill für beſſere Heilighaltung des Sonntags (nach welcher unter andern Jeder in Strafe verfallen ſoll, der am Sonntag Zeitungen liest, oder ſich nur nach einer politiſchen Nachricht erkundigt, nebſt vielem dergleichen Unſinn mehr) zugleich zur Dicuſſion kommen konnten, und nur eine eben ſo kleine Mehrheit für die erſte günſtig, als für die zweite

Narren-Schellen-Kappen-Bill ungünſtig entſchied.

Trocknere Variation auf ein früher berührtes Thema.

Ohne Zweifel nimmt der Stand der Grundbeſitzer eine der wichtigſten, wo nicht die wichtigſte Stelle in der Geſammtheit des Staates ein. Demohngeachtet ſcheint es, daß bei uns kein andrer Stand, beſonders der mit dem Adel belaſtete Theil deſſelben, nach und nach immer mehr von ſeiner Geltung verloren hat, ja der Einzelne dieſer Klaſſe ſich jetzt wohl ſelbſt nichts weniger mehr als hoch anſchlägt, wenn er außer ſeinem Landbau nicht noch andre Aemter bekleidet, oder andern Geſchäften obliegt.

Viele Urſachen haben zu dieſem faſt beiſpiellos ſchnellen Herabſinken beigetragen, welche zum Theil die Zeit unabänderlich mit ſich führte. Manche dagegen ſind ſelbſt verſchuldet. — Zu den Letzteren gehört vielleicht ein verhältnißmäßiges Zurückbleiben der Mehrheit dieſer Klaſſe in Kunſt und Wiſſenſchaft, ja, es thut mir leid es zu ſagen, ein ſich weſentlich unäſthetiſch zeigender Sinn der vaterländiſchen Landbeſitzer, und noch mehr vielleicht als dies, der Mangel an Begnügung, an eigner Achtung für ihren Beruf.

Wenn der Geiſtliche zufrieden iſt Geiſtlicher zu ſeyn; der Soldat (ich ſpreche hier nicht von der Landwehr, die ihrer Natur nach freilich Vielerlei ſeyn muß) nur Soldat, der Juriſt nicht zugleich Kaufmann und der Kaufmann nicht Juriſt ſeyn will, ſo ſcheint der Gutsbeſitzer allein, ſobald ſeine Bildung über die gewöhnliche Stufe nur in etwas hinausreicht, auch noch nebenbei Staatsdiener, oder Soldat, oder Hofmann, oder ſpeculativer Kaufmann, oder wohl gar alles zuſammen ſeyn zu wollen. Hat er aber dieſen unpaſſenden Ehrgeiz auch nicht, ſo glaubt er doch wenigſtens, ſich mehr als Andere von ſeinem Beruf frei machen zu dürfen, um: ſein Leben zu genießen, wie man es zu nennen pflegt, und ſucht dieſen ſchwer zu erjagenden Genuß — wenn er eben als Zweck geſucht wird, einen großen Theil des Jahres hindurch bald in der Reſidenz, bald auf Reiſen u. ſ. w. in der Regel aber ſtets wo anders als zu Hauſe. Nur die Noth, der Mangel hält ihn an dem Orte anhaltend zurück, wo er eben dieſen wahren Lebensgenuß finden und die ihm zu Vergnügungen übrig bleibenden Mittel dazu anwenden ſollte: ſein Beſitzthum nicht nur zu einem einträglichen, ſondern auch würdigern und angenehmern Aufenthalt umzuſchaffen, als es in der Regel bei uns der Fall iſt; ein Beſtreben, welches jedenfalls weit einfacher wäre und ihm weit näher läge, als ſeinen Ueberfluß anderwärts, ohne irgend ein bleibendes Reſultat, unnütz zu verwenden.

In neueſter Zeit haben ſich zwar dieſe getadelten Anſichten ſchon in etwas geändert — die nothwendigen Folgen der frühern Verfahrungsweiſe ſind aber auch leider bereits nur zu vielfach eingetreten, nämlich Deteriorirung der meiſten Rittergüter in Bezug auf [illegible]ren Werth, und noch weit mehr Vernachläßigung derſelben hinſichtlich ihres äußern Glanzes, Verſchuldung des größten Theils derſelben durch das ganze Land, und daraus immer mehr überhand nehmender Mißcredit ihrer Beſitzer. Und doch möchte bei richtigerer Beurtheilung des inne habenden Standpunktes, und bei größerer Liebe zu demſelben, vielleicht kein Wirkungskreis belohnender, ehrenvoller, verdienſtlicher um den Staat ſelbſt, und zugleich reicher an vielfachem Genuß geweſen ſeyn! Ja, ohngeachtet der ſo ſehr bejammerten böſen Zeiten, ohngeachtet der langen Litanei von Klagen, als z. B. über zu ſchwere, unverhältnißmäßig vertheilte Abgaben, über eine beſonders ſtiefmütterliche Behandlung der Grundbeſitzer von Seiten des Gouvernements, das, wie die Unzufriedenen behaupten, alle Staatslaſten in letzter Inſtanz auf den Landbewohner faſt allein zuſammenhäufe und den Capitaliſten ziemlich leer ausgehen laſſe; über die Verwirrung und Unzahl der Geſetze, namentlich über die Mängel des beſtehenden Hypothekenrechts, welches durch Langſamkeit und Peinlichkeit des Verfahrens allen Credit zerſtöre, und an deſſen, wie der übrigen Geſetze Reviſion, man zwar ſtets arbeite, aber nie ein Reſultat zum Vorſchein bringe;*) über eine zu langſame, zu theure und zu ſchreibſelige Juſtizverwaltung, die ohngeachtet aller Milde und Liberalität der Geſinnung für die Schuldigen, dennoch für den unſchuldigen Bürger drückend werde, indem ſie, ſtatt, wie es ihr Beruf ſey, Streit mit Schnelle zu ſchlichten oder ihn zu verhindern, im Gegentheil durch ihre Organiſation Prozeſſe, wie Pilze ein befruchtender Sommerregen, unzählbar aus dem ergiebigen Boden hervorlocke und pflege; über zu vieles Einmiſchen der Behörden in alle Privatverhältniſſe, wie zu vieles Bevormunden und Regieren überhaupt, dem Krebsſchaden der neuern Zeit; vor allem aber über die ſtets zunehmende Zahl, und den, unter einem ſo gütigen und wohlwollenden Herrſcher doppelt unerträglichen, Despotismus der ganzen Beamtenhierarchie, welche ſchon aus Inſtinkt vorzüglich den Grundbeſitzer als ihren natürlichen Feind betrachte, und ihn daher immer mehr und mehr wehrlos zu machen ſuche, ein Uebel, das man zwar einſähe, ja zugäbe, aber mit zu viel Apathie dennoch immer mehr um ſich greifen laſſe u. ſ. w., — ohngeachtet dieſer, ohne Zweifel ſehr übertriebenen, Klagen, ja ſelbſt ohngeachtet der zerſtörenden Art wie die Ablöſungsgeſetze ausgeführt werden, ſage ich, würden dergleichen Mängel und Mißbräuche, wenn ſie auch ganz ſo exiſtirten, wie man ſie ſchildert, meiner Meinung nach, dennoch immer nur theilweiſe Verarmungen, nur zeitliche Entbehrungen und Mißverhältniſſe, aber nie ſo dauernde Noth, ſo vielfachen gänzlichen Ruin, ſo allgemeine Herabſetzung des Bodenwerthes auf dem Lande hervorgebracht haben, wie wir es jetzt leider faſt durchgängig, als die eigene Schuld früherer Sünden, erleben müſſen.

---

*) Der junge Baumgärtner in Leipzig giebt jetzt ein Repertorium aller in den preußiſchen Staaten geltenden Geſetze heraus, und rechnet auf 20—30 Bände, ſowie auf einen Zeitraum von 20 Jahren, ehe die Reviſion dieſer Geſetze beendigt, und das Werk dadurch unnütz wird.

Der Art iſt es denn, ich wiederhole es, auf ganz folgerechte Weiſe dahin gekommen, daß in unſrem Vaterlande, welches eine ſo hohe Stufe der Cultur für ſich in Anſpruch nimmt, der Landadel, oder Stand der Gutsbeſitzer überhaupt, weil er ſtets noch etwas andres ſeyn wollte, als wozu er berufen war, nicht nur fortwährend immer mehr verarmt, ſondern auch in demſelben Grade in der öffentlichen Meinung ſinkt, als andre Stände in derſelben ſteigen. Seine Mitglieder nach ihrem eignen Maßſtabe gemeſſen, pflegen nun wirklich nur dann noch im Publico, wie bei der Behörde, Anſehn zu genießen, wenn ſie zugleich mehr oder weniger als bloße Gutsbeſitzer ſind, beſonders, verſteht ſich, wenn ſie als Räthe irgend einer Klaſſe mit Staatsangelegenheiten zu experimentiren befugt wurden, obgleich leider in den meiſten Fällen dieſer Art wohl der Staat eben ſo wenig, als ihre Güter großen Nutzen davon verſpüren mögen.

Man werfe mir hier nicht ein, daß in conſtitutionellen Reichen die großen Grundbeſitzer, die Ariſtokratie, ebenfalls einen bedeutenden Antheil an den Staatsgeſchäften nehme. Fürs Erſte haben wir gar keine Ariſtokratie im wahren Sinne des Worts (meiner Ueberzeugung nach auch ganz entbehrlich in einem abſolut regierten Staat, wo nur die Ariſtokratie des Dienſtes gilt, aber gewiß ein unumgänglich nothwendiges Inſtitut zur Bildung einer ſtabilen und kräftigen conſtitutionellen Monarchie, ſowohl zur Sicherung des Throns als der Rechte des Volks) ſondern nur titulairen Adel ohne Beruf und Bedeutung, an ihrer ſtatt, ein höchſt trauriges Aequivalent! Zweitens aber iſt der Antheil an Staatsgeſchäften bei einer ächten Ariſtokratie ſo verſchiedner Natur, und dem eignen Beſitze ſo angemeſſen, ja mit ihm verwachſen, daß die öffentlichen Functionen jener Gutsherren, ſtatt ihrem Intereſſe je hinderlich zu ſeyn, daſſelbe überall in gleichem Verhältniß mit dem Vortheil des Ganzen nur befördern müſſen, vorausgeſetzt freilich, daß die Individuen ſelbſt von richtigen Staatsanſichten in ihrer Handlungsweiſe ausgehen, was aber eben die Bedingungen einer vernunft- und zeitgemäßen Ariſtokratie im Voraus verbürgen würden. Doch wie ſelten ſieht man in Ländern, wo ſchon ähnliche Verhältniſſe, wenn gleich unvollkommen, beſtehen, z. B. in England, den Chef der Familie, den Grundbeſitzer, in den ſpeciellen Dienſt des Gouvernements treten — nur außerordentliche Talente oder außerordentlicher Ehrgeiz, oder gänzlich zerrüttete Umſtände vermögen ihn in der Regel dazu, und der Fall gehört immer zu den Ausnahmen. Deſto eifriger ſuchen dagegen die jüngern Söhne, ohne Landbeſitz und ariſtokratiſche Befugniſſe, ſich dem Staatsdienſte zu widmen, und ſind gewöhnlich ſehr froh, ihre Laufbahn damit zu beſchließen, daß ſie ſich den Wirkungskreis und die Vortheile erworben haben und in Ruhe das verwalten und genießen dürfen, was den älteren Brüdern die Geburt ſchon gab, und deſſen würdige Führung dieſe daher vom Anfang an als ihren wahren Beruf anſehen.

Solche glückliche Verhältniſſe, welche langſam erblüht, jenſeits des Kanals eine für lange Zeit ſo bewundernswürdig gebliebene Staatsmaſchine hervorgebracht, und ſelbſt bei monſtröſen Mängeln und Mißbräuchen, dennoch ein wohlthätiges, öffentliches Leben und eine größere nationelle und perſönliche Freiheit gegründet haben, als irgendwo im übrigen Europa zu finden iſt, ſind uns jedoch fremd, und müſſen uns aus vielen Gründen höchſt wahrſcheinlich auch noch lange fremd bleiben. Erſcheinen ſie indeß einſt, ſo werden ſie, dem Fortſchreiten der Zeit gemäß, ſich nicht nur anders, ſondern ohne Zweifel auch noch weit zweckmäßiger, beſſer und ſelbſt wahrhaft freier bei uns geſtalten

— eine Hoffnung auf die Zukunft, die nichts Unrechtmäßiges enthalten kann. Da ſie aber jetzt einmal nicht da ſind, und in der That auch mit dem beſten Willen von oben und unten, noch gar nicht da ſeyn können, uns aber dafür ſo Manches entſchädigt und gewiß keine abſolute Monarchie de jure, nur halb ſo viel Freiheit de facto gewährt, als die unſrige, ſo iſt uns vaterländiſchen Landbeſitzern um ſo mehr zu empfehlen, vom Hundertſten und Tauſendſten ein für allemal zu abſtrahiren, nach Göthes Rath, Politik und Staat für ſich ſelbſt ſorgen zu laſſen, und uns nur der eignen, entweder ſchon angebornen, oder früh gewählten Beſtimmung ganz und allein zu widmen. Die, welche es verſuchen, werden dabei negativ ſich viele unnütze pia desideria und manchen Verdruß erſparen; poſitiv aber auch noch an ſehr mannigfachem, nützlichem Wiſſen, an baarem Vortheil, an Anſehn, und wie ich glaube, auch an Genuß und Vergnügen, nur gewinnen können. Nur müſſen ſie nicht wähnen, genug zu thun, wenn ſie ſich als Gutsbeſitzer, bloß potenzirte Landbauern zu ſeyn beſtreben. Damit zwar ſollen ſie allerdings anfangen, aber dann, ihrem höhern Wirkungskreiſe angemeſſen, auch weiter gehen, und alles Gute und Schöne des Lebens in ihren Bereich zu ziehen ſuchen, ſo weit ſie nur können, doch immer mit Bezug auf einen bleibenden Vortheil für ihren Beſitz. Iſt alſo zuerſt für die beſtmöglichſte Bewirthſchaftung ihrer Güter geſorgt, ſo wird die äſthetiſche Ausſchmückung derſelben folgen müſſen. Dieſer kann ſich dann jeder edlere Luxus, wie er dem Geſchmacke des Beſitzers am beſten zuſagt, anſchließen, es ſeyen nun Sammlungen von Gegenſtänden der Kunſt und der Wiſſenſchaft, neue Zweige der Induſtrie, Muſterwirthſchaften, oder andere gemeinnützige Anſtalten, kurz Alles, was in dem Bereiche der Mittel liegt, um das Familieneigenthum fortwährend nicht nur werthvoller, ſondern auch würdiger in ſeiner Erſcheinung für jede Zeit und in jedem Sinne zu machen.

So allein werden dann im Stillen die Elemente wieder gegründet werden, die jetzt ganz verloren zu gehen drohen, und durch welche eben eine dauerhafte Ariſtokratie hauptſächlich gebildet werden muß — nämlich ein anſehnlicher und ein als der Stolz des Landes geachteter Grundbeſitz, wie er z. B. England ſchmückt, und jeden Ausländer, ſelbſt wider Willen mit einem wahren Reſpekt vor dem Lande erfüllt, wo ein ſolcher Zuſtand des Grundbeſitzes nicht nur einzeln erlangt, ſondern bei den höhern Claſſen faſt allgemein geworden iſt.

Die Hoffnung verläßt uns zwar nie, aber ſie blinkt meiſtens nur auf uns herab, wie jener Stern, den Tag für Tag, früh und Abend, der ermattete Wanderer wohl immer ſieht, aber nimmer erreicht; der ihn bald als Lucifer, bald als Venus, bald als Morgenſtern, bald als Abendſtern anlächelt, und in dieſer Viereinig- oder Vierbeinigkeit fort und fort verrätheriſch bethört. — Und doch — wer könnte ohne dieſe Täuſchung leben!

Freiheit der Preſſe ſcheint ein unentbehrliches Bedurfniß unſres Geiſtes werden zu wollen, ſeit der Entdeckung der Menſchenrechte; wie Thee und Kaffee es für unſre Magen geworden ſind, ſeit den Entdeckungen des Welthandels.

Drei neue intereſſante löſchpapierne Zeitungs-Artikel.

1) In der Nacht vom 18ten zog in Pruntrut eine **Ratte**, unter dem Vortragen einer dreifarbigen Fahne mit wüſtem Lärm und dem Gebrülle: es lebe die Freiheit! — aus einem Schlupfwinkel hervorbrechend, nach dem Amthauſe.

2) Man beſorgt keine Hungersnoth mehr in Maſtricht, da der Herzog Bernhard mit 400 **Magen** der Stadt zu Hülfe kommen wird.

3) Zwei Dampfſchiffe, eins vom Haag, das andre von Cöln, ſind heute in Antwerpen angekommen und haben mit dem Befehlshaber der Citadelle eine lange Unterredung gehalten.

Drei dem Vorigen analoge Regierungs-Erlasse.

1) Die Regierung zu Z....., lange ſchon berühmt durch ihre Genialität, dehnte ihren Regierungseifer ſogar einmal bis über die Landesgrenze hinaus, indem ſie kurz nach Abtretung eines Theils des Königreichs N.... überſah, daß die Stadt U.... ihrem alten Beherrſcher verblieben war, und in dieſem Irrthume befangen, dem dortigen Buchhändler **Schöps** wegen Verkauf eines verbotenen Buches ein Strafmandat zuſandte.

Die kurze Antwort war:

„Es muß mein Name Schöps, wegen ſeiner großen Verbreitung in der angrenzenden Provinz, wohl die unſchuldige Urſache ſeyn, daß Eine Hochlöbliche Regierung zu Z..... mich zu den ihrigen zählt. Ich bin daher ſo frei, Hochdieſelbe hiermit gehorſamſt zu benachrichtigen, daß die Stadt

U . . . , nach Verſicherung aller Geographen, annoch einen Theil der R . . . . ſchen Lande ausmacht, und bis jetzt hier noch nichts verlautet hat, daß dieſelbe einer fremden Regierung unterworfen worden ſey, weßhalb es wohl zweckmäßig ſeyn wird, wenn vor der Hand das gnädigſt gegen mich erlaſſene Strafmandat ganz unter uns bleibt. Einer hochweiſen Regierung zu Z. ſubmiſſeſter

F. Schöps jun."

2. Dieſelbe Regierung ſchrieb erſt ganz kürzlich an einen Landrath folgendermaßen:

„Es iſt nicht mehr zu dulden, daß, bei der graſſirenden Viehſeuche, fremde Ochſen eingelaſſen werden. Daß ſolches bereits geſchehen, darüber müſſen wir Ihnen unſer Mißfallen zu erkennen geben, und zeigen Ihnen hiermit an, daß im Wiederbetretungsfalle Sie ohne Weiteres todt geſtochen werden ſollen."

Das große S mag freilich auf Rechnung eines humoriſtiſchen Abſchreibers kommen, aber der vortreffliche Styl des Erlaſſes war zu verführeriſch, um ihn mit ſo leichter Mühe nicht noch etwas zu verbeſſern.

3) Der Schauſpieldirector B...... bat um Erlaubniß, in L..... ſpielen zu dürfen. Es wurde ihm abgeſchlagen, weil ſchon ein Anderer, beſſer Protegirter, dieſe Erlaubniß erhalten. Der Mundirende nahm aber die angemerkte Nummer der Verfügung aus Verſehen mit in den Text auf, ſo daß Herr B...... nicht wenig erſtaunt war, folgenden Beſcheid zu erhalten:

„Die von Ihnen erbetene Erlaubniß kann aus 3345 erheblichen Gründen nicht genehmigt werden.

D. K. R. z. Z.
Zweite Abtheilung.“

Ein Portrait.

Im Traum erſchien mir neulich ein furchtbarer Rieſe. Eines ſeiner Beine war der Thurm des Straßburger Münſters, das andere der von St. Stephan zu Wien. Seine Uniform war himmelblau und an der linken Bruſt trug er die Venus und den Uranus, an der rechten drei Cometen. Sein Kopf war weiß gepudert, als ſey es der eines Oberkammerherrn, und wie ich näher hinſah, war beſagter Kopf nur der Tſchimboraſſo.

Da ſtreckte er die Finger aus, das waren die Strahlen des Nordlichts, und aus den feurigen Farben fiel ein glühender Funke herab und wirbelte nieder aus ungemeſſner Höhe, und wie ich ihm voll Entſetzen mit den Augen folgte, ſo ward er bald größer, bald kleiner, gleich einem Irrlichte, bis er endlich die Form eines Menſchen annahm.

Wie das unbeſtimmte Weſen endlich vor

mir ſtand — da war es der Teufel, und wir wurden bald recht gute Freunde. Doch mein Himmel! wie ganz anders iſt dieſer beſchaffen, als man ſich ihn vorſtellt. — Nur der verewigte Hauff, der ebenfalls ſehr mit ihm liirt war, hat uns irgend eine vernünftige Auskunft über ihn gegeben. Ich ſtellte ihn nachher, als er mir ſchon ganz alltäglich geworden war (denn der Menſch gewöhnt ſich an alles) einer ſehr liebenswürdigen Dame von meiner Bekanntſchaft vor, mit der er dann, wenn mich nicht alles trügt, noch intimer wurde, als mit uns Beiden. Neulich fand ich nun, von ihrer Hand auf drei mit Nadeln an einander geſteckte Zettelchen geſchrieben, eine Schilderung meines guten Freundes, die von ihrem Schreibtiſch gefallen war. Die weibliche Naivität derſelben entzuckte mich. Hier die treue Abſchrift:

„Ach! — Satanas iſt weder häßlich, noch tragt er Hörner. Auch iſt er durchaus nicht mit einem .... wenigſtens mit keinem Pferdefuße behaftet. Derſelbe iſt im Gegentheil ſehr wohlgewachſen, lang, ſchmächtig, von ſehr geſchmeidiger Geſtalt, und ſeine Gliedmaßen alle von der ſchönſten Proportion. Ach! hierin fehlt ihm nichts. Sein Auge funkelt wie ein Stern und wechſelt alle Augenblick. Eben ſo belebt, voller Ausdruck und Veränderlichkeit iſt ſeine ganze Phyſiognomie. Im ruhigen Zuſtande erſcheint ſie oft ſchwermüthig, wie die eines Dichters. Zornig ſah ich ihn nie, gewöhnlich ſieht er freundlich und gutmüthig aus, zuweilen gar ſchwärmeriſch, immer aber doch klug und verſchmitzt. Er gebehrdet ſich äußerſt anſtändig, erröthet wie ein Mädchen, wenn es Noth thut, und weint mit Leichtigkeit. Sein Haar iſt mit hölliſchem Rabenſchwarz gefärbt, nur ein rothes habe ich bemerkt, an der linken Seite ſeines Stutzbärtchens, das ſich gar nicht vertilgen läßt. Die Farbe ſeines Geſichts iſt blaß, doch die

Haut ſehr fein und eben. Schmale Lippen, weiße Zähne, lange, zarte Finger, feine Füße. In der Kleidung iſt er einfach, aber mit recherchirter Nachläßigkeit. — Dieſes intereſſante Aeußere gehört gewiß zu ſeinen groſſen Liſten, und da er ſo unbefangen und anmuthig damit umher zu ſchwänzeln weiß, bald mit vornehmen, bald mit herablaſſenden Mienen, ſo merkt, wie ich wohl gewahr werde, das alberne Schaafgeſchlecht der Menſchenkinder, welches nichts andres, als einen Greuel und Spuk in ihm ſucht, niemals, mit wem es zu thun hat.

Am ſicherſten wäre er aber doch daran zu erkennen, daß er das garſtige Höhnen ſelten, das Foppen aber nie laſſen kann — und doch leider auch dabei nur einen ſteten Werber für ſeinen eignen Dienſt abgiebt. Seine Talente ſind außerordentlich, man kann ſichs wohl denken! ſein Witz unerſchöpflich, ſeine unverſchämte Blödigkeit aber beſonders unnachahmlich.

Er iſt ein unwiderſtehlicher Meiſter in Verſpiegelungen und Ueberredung. Auch hält er gern Vorleſungen, beſonders lieſt er den Götheſchen Fauſt vortrefflich. Daß er das Incognito über Alles liebt, wird man leicht begreifen; große Herren ſind nicht gern genirt. Das irdiſche Leben zu genießen weiß er wie Keiner. Wenn er dabei Nüſſe knackt, ſpeiſt er ſie gewöhnlich allein und wirft die Schaalen den andern an die Naſe, findet jedoch immer eine gute Entſchuldigung dafür.

Alles, was ihm nahe kömmt, ſucht er zu verführen, beſonders das ſchöne Geſchlecht, der Verräther! wobei es doch ſcheint, daß er ſelbſt — das Sündigen immer noch mehr als die Sünde liebt. Wenn er ſich aber erſt in die Herzen recht zu ſchleichen und einzuniſten gewußt hat, ſo daß er nicht mehr herauszubringen iſt, — dann paradirt er mit Indifferentismus, ſpielt den engliſchen Dandy und ſinnt nur auf neue Maleficien. Ach!"

Soweit die junge Dame.

Aus eigner Beobachtung und Erfahrung kann ich noch einige nicht unmerkwürdige Notizen hinzufügen.

Ich weiß unter andern beſtimmt, daß Satan einmal die feſte Abſicht hatte, unter die Frömmler zu gehen. Seine kräftige Natur hielt es aber nicht aus. Nach wenig Wochen fuhr er aus der Haut, und ſeit dieſer Epoche ſchreibt ſich auch ſeine neueſte Metamorphoſe eigentlich her. Hörner, Pferdefuß und Geſtank ließ er der heiligen Gemeinde zurück zu beliebigem Gebrauch. Seit Kurzem iſt er nun, (denn auch der Teufel kann ſich nicht ganz vom Zeitgeiſte losmachen) ein Liberaler geworden und geht ernſtlich mit allerlei Reformideen um; ja, es verlautet ſogar, daß er der Hölle eine Conſtitution otroyiren werde.

Viele arme Seelen ſchmeicheln ſich bereits mit der Hoffnung, ihre Peiniger künftig nicht mehr von Gottes Ungnaden, ſondern durch eigne Wahl zu erhalten. Sie wollen, ſagen ſie, dann mit Vergnügen doppelt ſo viel leiden.

Meinungen ſind eine eigne Sache! Sie tragen den Sieg über jedes perſönliche Intereſſe davon. Man ſehe z. B. und bewundere die Holländer (ich ſpreche von den alten). Nichts hat ſie mehr bereichert, als die große Entdeckung der Härings-Einſalzung, und es war vorzüglich das ſtrenge katholiſche Faſten, welches ihren ungeheuren Abſatz in dieſer Waare bedingte, ſo daß man jetzt noch zu ſagen pflegt: Amſterdam ſey auf Häringsköpfen gebaut. Demohngeachtet wurden die Holländer mit Paſſion Proteſtanten, ſchafften die Faſten ab und würden gern alle Welt zu demſelben Entſchluß gebracht haben, hätten ſie auch keinen einzigen eingeſalzenen Häring mehr an dieſelbe abſetzen können.

Es giebt noch viele andere, aber vielleicht minder rührende Beiſpiele von erhabner Uneigennützigkeit.

Wie bei Shakeſpeare faſt immer der Tragödie ein komiſches Element beigemiſcht iſt, ſo verhält es ſich auch in der Welt-Tragödie. Es iſt nicht leicht, in Europa jetzt das Lächerlichſte herauszuſuchen. Mir ſcheinen indeß gewiſſe Südländer, in ihrer Rolle als Harlekin-Eiſenfreſſer, der nicht einmal den Angriff abwartet, um davon zu laufen, viel Anſpruch darauf zu haben. Das Luſtigſte aber iſt, daß dieſe Sclaven, deren einzige wahre Charte nur in mit der Pritſche genudelten Macaronis beſteht, nun gar ihrem infailliblen Pabſt auch einen Conſtitutions-Haarbeutel anhängen möchten!

Vielleicht klagt man doch mit Unrecht über die neue Zeit, daß ſie Alles umzuſtoßen ſuche, ohne etwas Beſſeres dafür aufzuſtellen.

Wollt Ihr denn, wenn Ihr ein Zimmer malen laßt, den Erfolg nach dem Zeitpunkte beurtheilen, wo man die alte Farbe von den Wänden abkratzt, und die neue nur erſt eingerührt wird? Wartet bis ſie aufgetragen ſeyn wird und trocken iſt. Taugt ſie dann nichts, ſo habt Ihr Recht zu ſagen: Beſſer, man hätte es beim Alten gelaſſen!

Mangel an guter Erziehung iſt den Deutſchen mit Recht vorzuwerfen. Dies iſt ein großer Mangel; denn Erziehung iſt dem Anzug zu vergleichen und Kleider machen Leute, wie das Sprüchwort mit Recht ſagt. Sie verändern zwar das Weſen des Menſchen nicht, aber doch ſeine äußere Erſcheinung, die wie ein halbes Selbſt wirkt. Daſſelbe thut die Erziehung. Sie verdeckt geſchickt die Blößen, hebt das Vortheilhafte heraus und bekleidet das Ganze mit Anſtand, indem ſie uns durch Gewohnheit einem Zwange unterwirft, den die Geſellſchaft als Opfer für ihre Wohlthaten fordert.

Eine Zeit lang gab man der Erziehung zu viel Freiheit; jetzt ſcheint man ſie faſt wieder zu ſehr einzuſchränken. In Oeſterreich z. B. ſind, wie man mir erzählt, die Univerſitäten, gleich den Schulen, in Klaſſen eingetheilt, und die Studenten in letztern erhalten auch noch zuweilen Hiebe.

Dagegen iſt man auf der andern Seite wiederum ſo liberal geweſen, den Gebrauch einzuführen, daß, wenn ein Student daſelbſt Doctor wird, während ſeiner Disputation ein fortwährender infernaliſcher Lärm von Trompeten und Pauken ſtattfindet, der kaum ein Wort zu vernehmen geſtattet. Hierdurch ſehen ſich Schwache großmüthig unterſtützt, und etwanigen Spöttern wird zugleich dadurch auf die radicalſte Weiſe das Handwerk gelegt. Im frommen Berlin verfährt man nach dem bibliſchen Spruche: die Letzten ſollen die Erſten ſeyn, weßhalb auch an der daſigen Univerſität ein Pedell 800 Rthlr., und ein Profeſſor nur 400 Gehalt erhält. Bei den ſächſiſchen Univerſitäten ſind auch weſentliche Veränderungen eingetreten. Niemand kann mehr, wie einſt Dr. **Barth**, ſeinen Pudel Doctor werden laſſen*), und diejeni-

---

*) Deßhalb ſind auch ſeitdem die Pudel aus Verzweiflung auf's Theater gegangen.

Eine wahre Anekdote.

Der junge P....., damals ein hülfloſer und verlaſſener Studioſus, ward durch einen ſehr geringen Mann dem Herrn K....r, einem wohlhabenden Amtmann in der Gegend von Leipzig, zur Erziehung ſeiner Kinder empfohlen, und nach einigem Zögern glücklich angenommen. Er erwarb ſich indeß bald, nicht nur die vollkommenſte Zufriedenheit ſeines Principals, ſondern auch durch verſchiedene ausgezeichnete Gaſtpredigten in den nahen Kirchſpielen, ſo wie durch ſein ſanftes und gewinnendes Betragen überhaupt, die allgemeine Liebe der ganzen Umgegend.

So vergingen drei Jahre, als bei Gelegenheit eines großen Feſtmahls Herr v. R....., ein angeſehener Gutsbeſitzer, den jungen Candidaten uber Tiſch folgendermaßen anredete: „Herr P....., wir Alle lieben und ſchätzen Sie. Wir Alle ſind oft durch Ihre gehaltvollen Predigten erbaut worden, und erfreuen uns täglich an Ihrem muſterhaften Lebenswandel. Ich ſelbſt ſchmeichelte mir, von Ihnen als ein Freund angeſehen zu werden, und wundre mich daher, daß Sie ſo wenig Zutrauen zu mir zeigen.“

Herr P..... wollte etwas erwiedern, aber Herr v. N..... fiel ihm ins Wort: „Vertheidigen Sie ſich nicht! Schon ſeit ſechs Monaten wiſſen Sie, daß eine der beſten Predigerſtellen in hieſiger Gegend, die ich zu vergeben habe, vacant iſt — und doch ſind Sie der einzige unſerer Candidaten, der noch mit keinem Worte ſich darum beworben hat.“ „Ich ſehe wohl“ ſetzte er lächelnd hinzu, „daß Ihr Fehler zu große Beſcheidenheit iſt, und thue daher gern den erſten Schritt, indem ich Ihnen hiermit die erledigte Stelle zu S.... mit Freuden ſelbſt anbiete. Fürchten Sie nicht etwa, Ihrem Principal durch die Annahme zu nahe zu treten. Er iſt mit mir einverſtanden und freut ſich gleich uns Allen, daß ſich endlich eine Gelegenheit gefunden hat, Ihre Verdienſte würdig zu belohnen.“

P..... ward blaß und roth, und ſchien in ſichtbarer Verlegenheit. Nach einer kleinen Pauſe ſtotterte er einige nicht recht verſtändliche Worte, und bat endlich, wenn die Tafel vorüber ſey, ſich weiter expliciren zu dürfen. Alle waren über dieſes Benehmen verwundert, ja Herr v. N..... in ſeiner getäuſchten Erwartung etwas pikirt. Indeſſen ließ man vor der Hand die Sache fallen, doch blieb einige Verſtimmung in der Geſellſchaft zurück.

Nach dem Eſſen aber nahm Herr K....r ſeinen Hauslehrer von Neuem ins Gebet und machte ihm ernſtliche Vorwürfe, eine angenehme Ueberraſchung, die man ihm zugedacht, ſo hölzern und mit ſo wenig Empreſſement aufgenommen zu haben. — „Mein Gott!“

erwiderte P.... „Sie wiſſen nicht, in welcher ſeltſamen Verlegenheit ich mich befinde.“

„Nun? woran fehlt es denn? — Was kann Sie abhalten, die beſte Stelle im Kreiſe anzunehmen, die Ihnen ſo ehrenvoll angeboten wird? Iſt es Zuneigung zu meinen Kindern oder eine früher eingegangene Verbindlichkeit? Reden Sie!“ —

„Ach nein! So ſehr ich meine Zöglinge liebe, ſo weiß ich doch, daß ich nicht immer bei Ihnen bleiben kann; aber — kurz, es muß heraus: ..... verzeihen Sie mir, ich habe Sie getäuſcht; ich bin gar kein Theologe — ich bin Juriſt.“ —

„Iſt es möglich! In der That, das iſt überraſchend; aber warum haben Sie ſich denn in dieſem Fall fortwährend geiſtlichen Verrichtungen unterzogen — warum Jedermann in dem Glauben gelaſſen, daß Sie Theologe ſeyen? Seltſam! Indeſſen beim Lichte beſehen, was ſchadet es? Was nicht iſt, kann noch werden. Ihre Kenntniſſe, Ihre Fähigkeiten qualiſiciren Sie ja, wie Wenige dazu. — Gewiß, die Sache geht! Wir verſchaffen Ihnen von Leipzig leicht die nöthigſten Zeugniſſe; Sie laſſen ſich examiniren, Niemand wird beſſer beſtehen, als Sie. Es geht! Laſſen Sie mich nur machen; aber die Sache bleibt unter uns. Verſtehen Sie?" —

„Verehrteſter Herr K....," begann P.... in immer größerer Verlegenheit von Neuem: „es geht nicht! Ich muß Ihnen noch mehr ſagen. — Erſchrecken Sie nur nicht .... ich bin nicht nur kein Theologe, ſondern auch .... kein Chriſt ...."

„Kein Chriſt? — Herr! ſind Sie raſend?" —

„Nein, raſend nicht, aber ein Jude."

Im Anfang war die Sache Herrn K.... außer dem Spaß. Nach und nach beſänftigte er ſich jedoch, zeigte ſich aber nichts deſto weniger beſorgt, nach dem Vorgefallenen, in einem bigotten Lande, wie Sachſen damals war, nun ſelbſt aufs empfindlichſte compromittirt zu werden. „Hier iſt keine andre Hülfe,“ ſagte er endlich, „als wir packen auf, reiſen morgen früh nach Dresden und beichten dem Herrn Hofprediger Reinhard Alles grade heraus, wie es ſich verhält. Sie müſſen ſich taufen laſſen, das verſteht ſich von ſelbſt; es iſt das Geringſte, was Sie thun können, nachdem Sie ſo oft hier als chriſtlicher Prediger fungirt, und Geſinnungen ausgeſprochen haben, mit denen Sie kein Jude bleiben können.“

Geſagt, gethan. Man erſchien bei Reinhard, erduldete einigen Sermon, erhielt Abſolution, und P.... ward getauft. Des Himmels Segen folgte auf dem Fuße: denn wenige Tage darauf verliebte ſich die reiche

Wittwe B.... in den jungen Proſelyten, ließ ihm durch Reinhard ſelbſt ihre Hand antragen, und ward, da er keine Urſach hatte, dieſe eben ſo wie die Pfarrſtelle auszuſchlagen, in wenig Wochen ſeine glückliche Frau. Herr P..... ward durch dieſe heilſame Vereinigung des harten P mit dem weichen B, (wie es die Sachſen unterſcheiden) Hofrath, ein Mann von Anſehn, und iſt jetzt, nach gewonnener Muße, überdies noch ein beliebter Schriftſteller und Redacteur eines viel geleſenen Blattes geworden. Wie ſeltſam werden die Auserwählten geführt!

Da einmal vom Freyen die Rede iſt, ſo benutze ich die Gelegenheit, als letzten Zettel aus meinem Topfe, folgende Betrachtung hervorzuziehen.

Zur Beherzigung reicher Mädchen.

In der Regel heirathen reiche Mädchen unglücklich, und in der Regel iſt es ihre Schuld. Eine falſch verſtandene Eitelkeit empört ſich bei dem Gedanken, daß man ſie ihres Geldes wegen heirathen wolle. Ihrer ſelbſt willen ſoll es geſchehen.

Unter dieſem ſelbſt verſtehen ſie aber nicht etwa ihre Tugend, denn die kann erſt die Folge zeigen und bewähren, ſondern bloß ihre äußere Erſcheinung, ihre Schönheit, ihre Grazie, ihre Liebenswürdigkeit. Sind dieß nicht Alles äußere Dinge, die mit dem Reichthum vollkommen auf einer Stufe ſtehen, außer, daß ſie weniger dauernd ſind! Aber ſelbſt Mädchen, bei deren Geburt keine einzige der Grazien gelächelt, die den Muſen auch wenig zu verdanken haben, und denen ſelbſt der gewinnende Ausdruck der Güte und eines liebenden Herzens fehlt, — ſelbſt ſolche ſind mir vorgekommen, die mit zwei Millionen Mark, oder Franken, oder Thaler ꝛc. um ihrer ſelbſt willen geliebt werden wollten!!

Iſt dieß nicht über alle Maße lächerlich, und heißt es nicht: den einzigen reellen und ſehr werthvollen Vortheil verkennen, um chimäriſchen und abſurden Hoffnungen Raum zu geben? —

Ein Mann handelt niedrig, wenn er ein Mädchen, die ihm nicht behagt, bloß um ihres Geldes willen heirathet, aber er handelt nur vernünftig, wenn er dies Geld, als ein wichtiges Mittel zum Glück, mit in die Wagſchale ſeiner Wahl legt.

Ein Frauenzimmer aber ſollte ſich wenig um die Motive kümmern, die ein Liebhaber haben kann, der um ſie freyt — ſie wird darüber von dem Schlechteſten, d. h. von dem gewandteſten Heuchler, am leichteſten betrogen werden — ſondern nur ſich zu überzeugen ſuchen, erſtens: ob ſeine Perſönlichkeit *ihr* convenire; dann, ob ſeine Sitten, ſeine Launen erträglich ſeyen; vor allem aber: ob er hinlängliche Charakterſtärke und edle Gemüthsart beſitze, um *ſie würdig in der Welt zu ſtellen, und immer gut behandeln zu können*; fehlt ihm auch nur eins von beiden: *ſo kann er dies nicht*, wenn er ſie auch aus der blindeſten Liebe allein geheirathet hätte, denn das Wollen reicht nicht dazu aus. Arme reiche Mädchen! Ihr ſeyd übel daran und je länger ihr zaudert, jemehr Anwartſchaft habt ihr darauf, aus zu großer Vorſicht alte Jungfern zu werden, oder nach langer Wahl die erbärmlichſte zu vollziehen.

Lieſt eine von euch dieß, die noch ledig iſt, und hübſch verliebt ſich, ſo rathe ich ihr ſich um mich zu bewerben, vorausgeſetzt, daß ſie im unglücklichen Falle ſich nicht zu ſehr vor einem Korbe fürchtet und im glücklichen ſich behelfen kann —

„Denn mein Haus iſt klein,
Vier Breter ſchließen's ein!“

IV.

Scenen und Erinnerungen

aus meinen Tagebüchern.

Vom Congreſs zu Aachen.

September 1818.

Die liebenswürdige Mad. Gai und ihre ſchönen Töchter Delphine, Frankreichs Muſe, und Iſaure, damals das treueſte Abbild eines ächt franzöſiſchen Mädchens, ausgeſtattet mit aller Grazie und petillirenden Lebhaftigkeit ihrer Nation — werden ſich vielleicht noch einen Tag ins Gedächtniß zurückrufen können, wo wir mit mehrern andern Damen, ich weiß nicht mehr welche Ruine zu beſehen, einen langen Spaziergang machten. Das Wetter war herrlich, ein cryſtallner Herbſttag, ganz von jener vollkommnen und dennoch etwas melancholiſchen Klarheit, die nur dieſer Jahreszeit eigen iſt, und der geiſtigen verglichen werden könnte, die bei uns im reiferen Alter eintritt. Die Erinnerung ſpiegelt ſich darin ab, ohne freudige Erwartung, aber nicht ohne eine ſüße unbeſtimmte Sehnſucht. Anders iſt es im Frühling, und in der Jugend, wo aus dem blauen Himmel und der grünen Erde die Hoffnung auf tauſend Neues, Nahes, Erfreuliches uns blühend entgegentritt, und die Vergangenheit uns noch wenig beſchäftigt.

Wir waren demohngeachtet diesmal in der heiterſten Laune, die noch dadurch vermehrt wurde, daß wir uns auf dem Rückweg total verirrten und nun querfeldein wandern mußten, wobei denn die Damen allerlei Scherz trieben und ſich unter andern auch im Ueberſpringen verſchiedner Feldgräbchen zu übertreffen ſuchten. Eine Freundin der Mad. Gai, Mad. Gail, eine Frau von großem Talent und ſehr originellem Weſen, trug in dieſen gymnaſtiſchen Uebungen den Sieg über alle davon, worüber die erſtere in komiſchen Zorn ausbrach. „Consolez vous, Madame," ſagte ich, „elle a un l (une aile) de plus que vaus." „Ah l'horreur!" rief Mad. Gai aus, „on me prend mon calembourg."

„Je vous jure, que je n'y connaissais pas vos droits" verſicherte ich, „mais les beaux esprits se rencontrent...." und in demſelben Augenblicke ſtolpere ich über einen Stein und falle ziemlich plump meiner liebenswürdigen Antagoniſtin in die Arme. „Mais Monsieur, ce n'est pas ainsi au moins, que le beaux esprits se rencontrent....." „Madame, mille pardons," ſtotterte ich ganz beſchämt, „c'est pourtant la loi de l'attraction seule qui m'a ainsi entrainée, et vous vous êtes malheureusement

trop bien appercue — que je n'y ai pas cedé ***legèrement.***"

„**Allons,**" erwiederte Mad. Gai lachend, „**pour un Allemand vous ne vous tirez pas trop mal d'affaire;**" und da wir unterdeß unſere Wagen erreicht hatten, wo ſich die Geſellſchaft trennte, hob ich die genannten Damen in meine barutch, ſetzte mich auf den Bock und fuhr ſie mit vier ſtattlichen Engländern ganz ſtolz zur Stadt zurück.

Wir ſtiegen bei Mademoiſelle Lenormand ab, um uns wahrſagen zu laſſen, und trafen daſelbſt noch einige Bekannte an. Die berühmte Pythia war ein häßliches altes Weib mit ziemlich gemeinen Manieren, ſchmutzigen Händen und noch ſchmutzigern großen Karten darin. Ich erinnere mich von der ganzen Exhibition nur noch ſoviel, daß ſie einem jungen Ruſſen ſagte: **qu'il serait pendu;** worauf dieſer ſehr kaltblütig antwortete: „au cou d'une jolie femme, j'espère.*)" Mir prophezeihte ſie, daß ich in einiger Zeit in den Orient kommen, dort durch irgend eine Begebenheit eine große Celebrität erlangen, aber auch in einem von Waſſer rings umgebenen Orte daſelbſt ſterben würde.

Ich hörte nicht ſehr auf das Weitere, da mein Fuß allmählich in einen coloſſalen Pelzſchuh gerathen war, der unter dem Wahrſagertiſche für alle ſonſtigen Gäſte bereit ſtand, und eben ein allerliebſtes kleines Weiberfüßchen dieſelbe warme Stelle aufſuchte, was mich natürlich ſehr zerſtreute. Viel zu ſchnell für mich hatte daher die Wahrſagerin uns Allen ausprophezeiht.

Wir mußten aufbrechen, und da es ſchon ſpät war, beſchloſſen wir den Reſt des Abends bei Mad. Gai zuzubringen. Die gefeierte Madame Recamier ſchmückte dieſen Cirkel, der geiſtreiche Koreff unterhielt ihn in ſeiner beſten Laune, unſere Wirthin übertraf ſich ſelbſt, der General Maiſon erzählte ſchlicht, aber intereſſant von ſeinen Campagnen, ein viel verſprechender Neffe des großen Alfieri muſicirte mit Mad. Gail, kurz, die Unterhaltung brach keinen Augenblick ab, und miſchte fortwährend utile dulci.

---

*) Man hat mich ſpäter verſichert, daß derſelbe Ruſſe in Folge der letzten Inſurrection in Petersburg dennoch wirklich, und zwar am Galgen gehangen worden ſey.

Endlich verſchwand jedoch leiſe einer nach dem andern. Ich blieb zuletzt. „Wiſſen Sie wohl,“ ſagte jetzt die Frau vom Hauſe, „daß meine Freundin weit beſſer wahrzuſagen verſteht, als Mademoiſelle Lenormand?„

„In der That? o bitte,“ wandte ich mich an Madame Gail, „commentiren Sie mir alſo der alten Zauberin Räthſel durch eine neue Kartenlegung.“ „Volontiers“ erwiderte die ſtets Gefällige, man brachte Karten und die Seſſion begann. Sie vertiefte ſich ganz in die ſtarren bunten Bilder, und ſagte nur von Zeit zu Zeit etwas ziemlich Unbedeutendes. Da ſchlug es Mitternacht. Sie horchte auf den Klang, blickte auf die Karten, erblaßte, warf ſie alle unter einander, und brach zu unſrem größten Erſtaunen in lautes Schluchzen aus. „Mein Gott!“ rief ich ganz erſchrocken, „was iſt Ihnen? ſterbe ich vielleicht noch heut Nacht, und danke Ihrem Mitleid dieſe rührenden Thränen?“ —

„Non,“ dit elle, „tranquillez vous, ce n'est pas *votre* mort, que j'ai vu dans les cartes — c'est la *mienne*.“

Wir wollten lachen, es ging aber nicht recht. Madame **Gail**, die mit ihrer Freundin in demſelben Hauſe wohnte, verließ kurz darauf das Zimmer in heftiger Bewegung, auch unſere Verſtimmung blieb, und als ich bei hellem Mondſchein nach Hauſe ging, war es mir, als würde ich von unheimlichen Geiſtern begleitet.

Einige Tage darauf frug mich der Staatskanzler, ob es wahr ſey, daß ich den Geſandtſchaftspoſten in Conſtantinopel wünſchte. Gott bewahre, verſicherte ich, Mademoiſelle **Lenormand** hat mir nur vorgeſtern dort den Tod im Waſſer prophezeiht, und ich ziehe vor, hier auf dem Trocknen zu bleiben. Der Kanzler lachte, und es war von der Türkei zwiſchen uns nicht mehr die Rede.

Drei Monat ſpäter ſchrieb mir Madame **Gai** von Paris: **Notre pauvre amie n'existe plus. Une fluxion de poitrine l'a emportée en trois jours. Elle s'est souvenue de vous plus d'une fois sur son lit de mort. A minuit précise elle a rendu le dernier soupir.**

Oktober.

Eine Dame, bekannt durch ihre geiſtreichen Verſe, ſehr geſellig, eben ſo tief denkend als lebhaft, eben ſo gelehrt als liebenswürdig, gab heute ein Feſt, das die Souveraine mit ihrer Gegenwart beehrten.

Mein Patriotismus erfreute ſich an unſrem König. Er ſah ſo ſchlicht und einfach, und dennoch wie der Herr aus. Nach ihm fiel mir der Fürſt Metternich auf, deſſen Eigenthümlichkeit mich immer und von jeher, ſelbſt als ich, noch ſehr jung, ihn in Dresden ſeine große Laufbahn als dortigen Geſandten beginnen ſah, immer anzog, beſonders aber dann am meiſten frappirte, wenn ich ihn in Geſellſchaft Höherer, als er ſelbſt iſt, beobachtete. Es iſt unmöglich, ſich dann nicht zu ſagen, daß ein Mann wie er zum

Dirigiren geboren ſey, wo er auch ſtehe. Und wahrlich, er verſteht es wie Wenige. Dieſer iſt kein Ideologe, aber Deutſchland hat ihm mehr zu verdanken, als es annoch vielleicht einſieht. Weit höher als Kaunitz wird ihm die Geſchichte einſt ſeine Stelle neben einem Richelieu, Cecil, und andern wahrhaft großen, ihre Zeit fördernden, wenn gleich zuweilen im Antagonismus mit ihr erſcheinenden Miniſtern nicht verſagen können.

Es iſt gewiß die größte Thorheit, von einem ſolchen Manne zu verlangen, ſich nach allgemeinen Theorieen zu bequemen.

Der Fürſt Metternich, in Frankreich, in England, in Preußen würde überall ein ganz Anderer ſcheinen, in Hinſicht auf ſein äußeres Wirken, und doch immer er ſelbſt bleiben, d. h. mit kurzen Worten: ein ſeine Stellung verſtehender Mann.

So iſt er auch jetzt in Oeſtreich nur das, was er dort ſeyn kann und muß — aber eben deßhalb mögen ſich Andere wahren, wenn einmal Oeſtreichs Intereſſe mit dem ihrigen in Colliſion kommen ſollte.

Uebrigens weiß der Fürſt Metternich ebenſowohl der Eitelkeit zu ſchmeicheln, als die Arroganz zu demüthigen, oder ihr zuvorzukommen. Hierüber theilte mir heute früh ein Freund folgende kleine charakteriſtiſche Scene mit.

„Bei der Art von Cour, die der Fürſt Abends hält, ſagte er, ließ er geſtern zwei vornehme Ruſſen von Einfluß, und aus der nächſten Suite des Kaiſers, über eine Stunde lang antichambriren, obgleich wir Alle recht gut den immer mit Abſicht handelnden Fürſten in ſeinem Kabinet, deſſen Thüren halb offen ſtanden, ſehen konnten, wie er mit Kunſtgegenſtänden beſchäftigt, darin gemächlich auf und abgieng, und ſogar zuweilen auf den Boden niederkniete, um ſelbſt Gemälde aufzurollen, während ein daneben ſtehender Künſtler ihm dies und jenes dabei zu erklären ſchien. Schon hatten die Ruſſen viele Zeichen beleidigter Ungeduld gegeben, da trat der kleine Graf M. herein, ſah ſich flüchtig im Saale um und wollte eben wieder umkehren, als einer der ruſſiſchen Generale ihn zurückhielt, und nicht ohne ſichtliche Empfindlichkeit bat, doch den Fürſten auf ihre Gegenwart aufmerkſam zu machen. Der Graf ging, und es dauerte abermals eine faſt eben ſo lange Zeit, ohne daß die Scene im Cabinet ſich irgend merklich geändert hätte. Endlich erſchien er wieder, und mit jener übertriebenen Höflichkeit, die man höhniſch nennen könnte, erſchöpfte er ſich in Entſchuldigungen, daß der Fürſt untröſtlich ſey, durch die wichtigſten Geſchäfte heute abgehalten zu werden, die Ehre des Beſuches der Herren annehmen zu können. Mit Sturmſchritten eilten nun, nach wenigen bitterſüßen Phraſen, die nordiſchen Krieger entrüſtet davon, und ich ihnen nach, da ich nur, um den Ausgang des intereſſanten Vorfalls abzuwarten, ſo lange geblieben war. Ich mag es nicht leugnen, mein deutſches Herz fühlte eine kleine Schadenfreude darüber, denn, dachte ich bei mir, hätten wir einen deutſchen Kaiſer, ſein erſter Miniſter brauchte wahrlich nicht . . . . . . doch warum ſoll ich weiter ſagen was ich dachte. Gedanken ſind zollfrei, aber ſie dürfen noch nicht die Grenze paſſiren.“

Der Herzog von Richelieu fiel ebenfalls durch die Würde und Eleganz ſeiner Manieren, und überdem noch durch ein aſchgraues Geſicht auf, dem alles Blut aus den Wangen gewichen zu ſeyn ſchien, ein Ausſehn, was für den damaligen Premier-Miniſter Frankreichs recht gut paßte. Man mußte übrigens oft unwillkürlich an des Herrn von Talleyrand's Wort denken: C'est l'homme de France, qui connait le mieux les affaires d'Odessa, denn alle Augenblicke ſprach ihm Jemand von dieſem Orte, um ſich angenehm zu machen, ohne daß dieſe Affectation dem Herzog aufzufallen ſchien.

Der Kaiſer von Rußland war ungemein herablaſſend. Er nahm verſchiedenen Damen die Theetaſſen ab und entzückte Alles durch ſeine Affabilität. Die ihn umgebenden Ruſſen ahmten mit Glück dem hohen Vorbilde nach. Capo d'Iſtrias machte hiervon die einzige Ausnahme. Dieſer ſchien faſt für ſich allein ſtehen zu wollen.

Was iſt die Urſach, daß Niemand nach Oeſtreich kommen kann, ohne ein Gefühl zu haben, als ſey es Sonntag, wie kömmt es, daß Niemand, kein Deutſcher wenigſtens, den Oeſtreich'ſchen Kaiſer ſehen kann, ohne ſich ihm herzlich und ehrfurchtsvoll zugethan zu fühlen? Es iſt ein eigner Zauber über Herr und Land dort ausgebreitet, der ſich in der Geſchichte gar ſehr und oft bemerkbar gemacht hat, den man aber dennoch vielleicht ſchneller fühlt, als definiren kann. Die Perſönlichkeit thut viel dabei, aber bei weitem nicht Alles.

Viele Blicke zog der Herzog von Wellington auf ſich. Damals glänzte er noch im militairiſchen Lorbeerkranz allein, die Civildornenkrone war noch nicht auf dieſen gedrückt worden. Er ſah ſtolz und vornehm aus. Sein Geſicht verrieth Nachdenken und Kraft, aber wenig Genie, eine zwar ganz ausgefüllte, aber enge Peripherie.

Lord Caſtlereagh, blaß und kummervoll lächelnd, glich einem Vampyr, dem die Nahrung ausgegangen iſt, der Staatskanzler Hardenberg neben ihm, einem edlen, feinen und genialen, aber bereits große Spuren der Schwäche verrathenden, Greiſe. Sein Anſtand war zwar ganz der eines vollendeten Weltmannes, aber im Vergleich mit dem des Fürſten Metternich weniger gebietend und ungezwungen, ja manchmal faſt timide zu nennen.

Eine wahre antike Gruppe bildete der alte, ſich damals in Ungnade befindende, General Benningſen mit ſeiner Frau. Schon beinahe ganz blind, mit ſchlohweißem, gelocktem Haar, groß, impoſant, leidend und abgemagert, erinnerte er, von der ſchönen jungen Polin geführt, lebhaft an Beliſar. Er erweckte auch außerdem noch manches ernſte Nachdenken. — Seine Converſation entſprach jedoch dieſem ausdrucksvollen Aeußern wenig. Er redete von nichts, als Pferden und der Schlacht von Eylau, wo es doch grade nur an ihm lag, wie Viele behaupten, daß Napoleon nicht ſchon damals eine complete Niederlage erlitt. Der vortreffliche Rath des preußiſchen Generals ſcheiterte an ſeiner Aengſtlichkeit.

Jetzt ſetzte ſich Madame Catalani ans Fortepiano. Der ruſſiſche Kaiſer, ſtets dienſtfertig, rückte ihr das Notenpult zurecht. Sie begann: God .... in dem Augenblick erſchallte ein Poſthorn dermaßen ſchmetternd unter den Fenſtern des niedrigen Hauſes, daß, nicht ohne einiges verbiſſene Gelächter der Umſtehenden, die erhabene Sängerin einhalten mußte. Die Deligence fuhr vorüber, und ſie begann von neuem: God save.... aber weiter kam ſie wieder nicht, denn der Beiwagen mit einem gleich muſikaliſchen Poſtillon war ſeiner Prinzipalin nachgeeilt, und leider ertönte das zweite Poſthorn noch falſcher als das erſte. Jetzt war an keinen Ernſt mehr zu denken, Alles lachte laut, und die beſtürzte Sängerin mußte erſt wieder eine Rhabarberwurzel kauen (welche Madame **Catalani** ſtets bei ſich führte), ehe ſie von neuem intoniren konnte. Diesmal gelang es ihr jedoch, ohne weitere Unterbrechung, God save the king vollſtändig heraus zu bringen.

Ich nahm beim Nachhauſefahren einen Grafen mit, dem ſeine Grafſchaft abhanden gekommen war, und der die Verlorne auf dem Congreſſe wie eine Stecknadel ſuchte, einſtweilen aber, außer ſeiner altholländiſchen Uniform, nichts mehr ſein nannte. Es war ein komiſcher Alter, dem das Unglück wenig von ſeinem Embonpoint genommen hatte, denn die abgetragene Uniform ſaß noch ſo prall über ſeinem dicken Bauche, als hätte, wie bei einem unſerer verſtorbenen Gardemajors, ein eiſerner Faßreifen ſie zuſammen gehalten.

Er machte ſich über viele der eben von uns verlaſſenen Carricaturen nicht ohne Laune, zuweilen ſogar mit Bitterkeit, luſtig. Es gab aber auch wirklich ſeltſame Weſen darunter! Der Lady C.... gebührte vor allen der Rang. Ihre Toilette, ihre Figur, ihre Converſation, alles war aus einem Stücke. Mit ihrem tiefen Organ, ihrer coloſſalen Geſtalt, ihrem ungeheuren Buſen, ihren, bei jedem Wort nickenden Straußfedern auf dem Haupte, erſchien ſie zu gleicher Zeit wie der Champion, und auch wie die Amme von Altengland. Ich habe ſchon früher einmal erwähnt, daß ſie gewöhnlich das Hoſenband ihres Mannes als Trophäe auf der Stirn trug. Wer ihr aber vollends im Negligee, in zwei bis drei Ueberröcke gehüllt, ein großes, rothes Tuch um den Mund gebunden, und einen breitkrämpigen Hut auf den Kopf geſtülpt, früh zu Pferde begegnete, hätte darauf geſchworen, den verkleideten Falſtaff in den luſtigen Weibern zu Windſor in eigner Perſon vor ſich zu ſehen.

Deutſche Damen gab es wenig in Aachen, die wenigen waren aber ein Muſter der Liebenswürdigkeit. Ich nenne nur die Fürſtin von Thurn und Taxis und ihre reizende jüngere Tochter. Damit es aber doch auch hier an einem lächerlichen Elemente nicht fehle, (ſo gut hatte die erfahrne Wirthin für Alles geſorgt) declamirte Eliſe Bürger, roth und weiß angeſtrichen wie ein Perückenſtock, mit ſchauderhaftem Pathos:

Da unten aber iſt's fürchterlich!
Und der Menſch verſuche die Götter nicht,
Und begehre nimmer und nimmer zu ſchauen,
Was ſie gnädig bedecken mit Nacht und Grauen.

Aus neuerer Zeit.

In einem Buche, das viel geleſen wird, und manche ergötzliche Anekdote enthält, obgleich es untrügliche Zeichen an ſich trägt, daß es nicht von einem Manne geſchrieben iſt, der in der großen Welt und in der guten Geſellſchaft einheimiſch war, vielmehr nur einem Verfaſſer angehört, „qui a ecouté aux portes“ wie der Abbé Voisenon es ſo treffend bezeichnet, — in dieſem Buche, ſage ich, wird über die Geſchichte eines däniſchen

Staatsgefangenen, des Baron **Müller**, abſichtlich ein geheimnißvolles Dunkel verbreitet, und dieſem Manne eine Wichtigkeit beigelegt, die er keineswegs verdient.

Da ich ihn gut gekannt und wider meinen Willen in Verhältniſſe mit ihm gerieth, die ihn vollkommen charakteriſiren werden, ſo mögen ſie hier als Berichtigung einen Platz finden.

Herr von **Müller** war nichts als ein vollendeter Avanturier, der ſich überdies nur aus eigner Machtvollkommenheit zum Baron und Obriſten geſtempelt hatte, und wenn er in Dänemark als Offizier der Ehrenlegion aufgetreten iſt, auch dieſe Decoration ſich nur ſelbſt ertheilt haben kann.

Er hatte allerdings ein impoſantes Aeußere mit dem Anſtrich eines Mannes von Welt, und da es ihm nicht an perſönlichem Muth gebrach, (den er jedoch, wie die Folge lehren wird, nie unnütz verbrauchte), ſo war es einer ſeiner Haupterwerbungszweige, durch Herausforderungen und Händelſuchen ſich Anſehn und Geld zu verſchaffen.

Ich war noch ſehr jung und unerfahren, als ich ihn in der Schweiz kennen lernte, wo er ſich an mich drängte, mir durch ſeine gravitätiſchen Windbeuteleien, die ich alle für baare Münze nahm, leicht imponirte, und während meines vierzehntägigen Aufenthalts in ....., dort ziemlich auf meine Koſten zu leben wußte. Einige warnten mich zwar vor ihm, und ſagten mir unter andern, daß er ſich mit ſeiner Familie gänzlich überworfen habe, und dieſe wegen ſchlechter Streiche nichts mehr von ihm wiſſen wolle, da er indeß ſelbſt dies Verhaltniß gar nicht leugnete, ihm aber nur ganz andre, für ihn ehrenvolle Motiven unterlegte, ſo achtete ich wenig darauf, um ſo weniger, da ich in dieſer Zeit ſelbſt mit meinem Vater auf einem für mich höchſt traurigen, geſpannten Fuße ſtand, und gewiſſermaßen in einem freiwilligen Exil im Auslande lebte. Mit dem leichtſinnigen Vertrauen der Jugend theilte ich Herrn v. **Müller** alle dieſe Umſtände mit, und äußerte ſogar einmal, daß ich mit dem Gedanken umginge, gegen die Verſicherung einer lebenslänglichen Rente dem von meinem Vater gewünſchten Familienbeſitz ganz zu entſagen.

Er erwiderte mit Welterfahrung, daß ich dies ja nicht thun möchte, Zeit brächte Roſen, und ich würde eine ſolche übereilte Handlung ſpäter gewiß bereuen.

Bald nachher reiste ich ab und das Jahr darauf ſah ich Herrn v. **Müller** (damals noch nicht Baron) in Straßburg wieder, wo er bei des Kaiſer Napoleons Durchreiſe dieſem, mit einer Schweizeriſchen Miliz-Uniform bekleidet, die **kein** Ehrenlegionskreuz ſchmückte, eine Petition überreichte, auf welche Napoleon jedoch keine Rückſicht nahm. Er befand ſich angeblich dadurch in große Verlegenheit geſetzt, und gern würde ich ihm geholfen haben, wenn ich mich nicht ſelbſt, wie er auch wohl ſah, zu jener Zeit gleichfalls in ſehr knappen Geldverhältniſſen befunden hätte.

Viele Jahre waren ſeitdem verfloſſen und, wie man denken kann, eine ſo flüchtige Erſcheinung, wie die des Herrn v. Müller, mir gänzlich aus dem Gedächtniß geſchwunden.

Mein Vater war unterdeß geſtorben und ich in den Beſitz meines Vermögens getreten. Es war die Jagdzeit eben angegangen und mein Schloß mit mehreren angeſehenen Fremden gefüllt, als ich folgendes lakoniſche Billet erhielt.

Theuerſter Freund!

Wie freue ich mich, daß mein guter Rath ſo ſchöne Früchte getragen hat! Ich komme auf einige Wochen dieſe Früchte mit Ihnen gemeinſchaftlich zu genießen, wo wir uns der alten ungünſtigern Zeiten fröhlich erinnern wollen.

Ganz der Ihrige

Baron v. Müller.

Vergebens zerbrach ich mir den Kopf über den Schreiber dieſes Billets, ein theurer Freund, ein Baron v. Müller, der mir einen guten Rath ertheilt! Ich begriff durchaus nicht wer dies ſeyn könnte. Lächelnd zeigte ich der Geſellſchaft an, daß unſer kleiner Kreis in Kurzem durch einen räthſelhaften Fremden vermehrt werden würde, der, obgleich er mein theuerſter Freund ſey, mir doch bis jetzt durchaus unbekannt bliebe, und las hierauf den empfangenen Brief vor. Einige hielten das Ganze für einen Scherz, Erfahrnere kamen der Wahrheit näher.

Am andern Tage, als wir beim Frühſtück ſaßen, meldete man mir die Ankunft eines

Fremden, der ſo eben über die Zugbrücke fahre. Neugierig ging ich ihm ſogleich entgegen, und ſah eine höchſt ſeltſame altväteriſche Kutſche mit einem großen Koffer, aber ohne alles andere Gepäck noch Bedienten, und mit vier Poſtpferden beſpannt, auf den Schloßhof fahren. Ich ging an den Schlag. Ein langer, mir ganz unbekannter Mann ſaß darin, der mich auch nicht erkannte und daher frug, ob der Graf ..... zu Hauſe wäre? Er ſey der Baron Müller. Jetzt erſt dämmerte in mir die Erinnerung des ſchweizeriſchen Bekannten auf, der ganze Aufzug, wie die Perſon ſelbſt machte aber einen ſo zweideutigen Eindruck auf mich, daß ich mich ihm zwar nannte, zugleich aber ſehr kuhl mein Bedauern zu erkennen gab, ihn hier nicht logiren zu können, da mein Haus ganz voll ſey, und ſchließlich bat, im Gaſthofe abzuſteigen, mir aber das Vergnügen ſeiner Geſellſchaft heut Abend um 7 Uhr bei Tiſch zu gönnen, worauf ich mich ſchnell empfahl und nur einen Diener zurückließ, mit dem Befehl, den Poſtillon nach dem Gaſthof zu geleiten.

Der Herr Baron verſchluckte die Pille und erſchien in etwas abgetragener, aber ſonſt eleganter Kleidung zum diné, jedoch in ſichtbar gereizter Laune, wie zu erwarten ſtand. Wir hatten unterdeſſen ſchon erfahren, daß die altvätriſche Kutſche ſammt dem leeren Koffer auf der nächſten Station, wo der Baron mit der ordinairen Poſt angekommen, nur um Effect zu machen, gemiethet worden war, und die etwas ariſtokratiſche Geſellſchaft empfing ihn daher nicht zum beſten. Ich hingegen, zufrieden ihn aus dem Hauſe entfernt zu haben, kannte meine Pflichten als Wirth zu gut, um ihn jetzt nicht mit gleicher Artigkeit, wie alle meine übrigen Gäſte zu behandeln. Er ſpielte indeß die Rolle des Pikirten und Gekränkten fort, und nahm während

Tiſch jede Gelegenheit wahr, dies zu zeigen. Im Grunde konnte ich es ihm, mich an ſeine Stelle ſetzend, gar nicht verdenken, obgleich ich mir ſelbſt ſchuldig geweſen war, ſo zu handeln, wie ich es gethan, und überhörte daher gutmüthig, was zu überhören war. Endlich aber ward es mir doch zu arg. Ich hatte viele engliſche Sitten in meinem Hauſe eingeführt, obgleich ich ſelbſt noch nie in England geweſen war, und als über ſolche im Allgemeinen geſprochen wurde, bemerkte Herr v. Müller höhniſch: es ſey eine Lächerlichkeit, die ihm oft auf dem Continente vorgekommen ſey, daß dortige Anglomanen Gebräuche einführten, die nur ihre Unwiſſenheit für engliſche Mode hielte, während Leute, die ſelbſt England geſehen hätten, ſich über dergleichen herzlich luſtig machen müßten. — Dies verdroß mich und ich erwiderte ſchnell: es käme noch immer darauf an, wer unter den beiden Theilen recht habe, da Viele England beſuchten, die nicht geeignet wären, dort in die gute Geſellſchaft aufgenommen zu werden, und daher ihre Erfahrung nur aus Kneipen und der Camaradſchaft mit Glücksjägern, als ihnen allein bekannte Norm für engliſche Sitten, geſchöpft hätten.

Die ſchon übel disponirte Geſellſchaft lachte beifällig. Herr v. **Müller** ſchwieg, verließ uns aber gleich nach aufgehobener Tafel à la francaise, was uns Allen ſehr angenehm war.

Am andern Tage ritt ich mit Frau von **Bothmer**, der Gemahlin des hannöveriſchen Geſandten in Dresden, ſpazieren, und ein demüthigender Zufall für Herrn v. **Müller**, fügte es ſo, daß wir ihm, der vor einigen Stunden erſt abgereist war, in einem Fuhrmannswagen, auf Stroh ſitzend, begegneten. Er zog zwar ſchnell die Mütze übers Geſicht, mußte aber die Ueberzeugung mitnehmen, daß wir ihn erkannt, obgleich wir Zartgefühl genug beſaßen, ihm dies, einen augenblicklichen Ausruf des Erſtaunens der Frau v. Bothmer abgerechnet, nicht bemerkbar zu machen.

Acht Tage darauf bekam ich aus einer nicht ſehr entfernten Stadt eine Ausforderung vom Herrn v. Müller. Obgleich mir nun ſehr klar vor Augen lag, zu welcher Klaſſe Menſchen er gehörte, glaubte ich mich doch noch nicht berechtigt, ihm die verlangte Genugthuung zu verſagen, um ſo mehr, da es mir in der damaligen Zeit auf ein Duell mehr oder weniger eben nicht ſehr ankam. Ich gab dem Baron alſo Rendez-vous an der preußiſchen Grenze, wo ich ein Gut beſaß, und reiste ſogleich mit zwei noch lebenden Freunden als Zeugen dahin ab. Wer aber nicht kam, war der Herausforderer, ſtatt ſeiner erſchien ein Brief, worin er erklärte, daß ihn ſein Secundant im Stich gelaſſen, und er gegründetes Bedenken getragen, ſich allein in meine Hände zu liefern.

Dieſe alberne Wendung war wahrſcheinlich nur der Erfolg ſeiner Ueberzeugung, daß das Project auf meine Caſſe, welches ihn zu mir geführt, gänzlich geſcheitert ſey, und er es daher nicht mehr der Mühe werth hielt, ſich noch einem Piſtolenſchuß auszuſetzen — denn mit der Hoffnung, etwas zu verdienen, würde er ihn nicht geſcheut haben.

Wieder waren mehrere Jahre verfloſſen, als ich 1814 in der alliirten Armee als General-Adjutant des Großherzogs von W. dienend, nach Napoleons Abdankung mich in Paris befand. Ich ging eben über den Vendome-Platz, als ein Mann mir mit eiligen Schritten folgte und mir haſtig zurief: „Ich komme jetzt, mein Herr Graf, mir die noch ſchuldige Genugthuung von Ihnen auszubitten.“ Es war Herr v. Müller. Ich erwiederte ihm ganz ruhig, er habe die einzige Gelegenheit dazu auf eine ehrloſe Art verſäumt, und möge ſich jetzt eilig und auf der Stelle fortbegeben, oder ich würde ihn als einen Vagabunden, der er wäre, arretiren laſſen.

Dies wirkte, und er ging, allerlei Drohungen murmelnd, ſeines Weges. Ich hielt es indeſſen doch für rathſam, mir einen ſo zudringlichen und ganz gemeinen Abentheurer nun für immer vom Halſe zu ſchaffen, ging daher zu dem Feldmarſchall Blucher, da mein Chef abweſend war, benachrichtigte ihn von dem ganzen Verlauf der Sache und bat um Verhaltungsbefehle. Der Fürſt theilte meine Anſicht, und trug unſerm berühmten Landsmanne, dem Grafen Noſtiz auf, die Sache zu beſeitigen. Am nächſten Morgen ſchon erhielt ich den Beſuch des franzöſiſchen Polizei-Directors, der mir ankündigte, daß man das ohnehin des Spionirens verdächtige Subject eingeſteckt habe. — Zwei Monate ſpäter begegnete ich indeß wider Erwarten demſelben Individuo abermals, und zwar in London auf der Treppe eines Gaſthofes. Diesmal that er aber, als ob er mich nicht kenne, und ich deßgleichen. Bald nachher hörte ich, noch in England, von ſeinem, in dieſem Fall ernſter gewordenen, Duell mit dem ſchwediſchen Grafen L.... und ſeiner definitiven Einſperrung in Dänemark, wo er, glaub' ich, geendet, oder auch vielleicht noch lebt.

Es war, wie bei vielen dergleichen Leuten, Schade um ihn, denn die Natur hatte ihn wohl begabt. Aber Umſtände machen den Menſchen. Mancher Räuberhauptmann wäre auf dem Throne ein Alexander geworden, mancher verachtete Glücksjäger auch ein Mann von hohem Anſehn, wenn ſich eben das liebe Glück nur zeitiger hätte wollen erjagen laſſen!

Die Luftfahrt.

September 1817.

Ich war kaum von einer ſchweren Krankheit halb geneſen, als Herr Reichhard nach Berlin kam, und auch mir ſeinen Beſuch machte, um ſich Empfehlungen zu verſchaffen.

Herr **Reichhard** iſt ein gebildeter Mann, und ſeine Erzählungen erweckten eine große Luſt in mir, auch einmal im Reiche der Adler mich umzuſehen.

Wir wurden bald einig, er gab ſeinen Ballon her und ich trug die Koſten, beiläufig geſagt, eine nicht ganz unbedeutende Ausgabe, denn ſie kam mich auf 600 Rthlr. zu ſtehen. Das mir bevorſtehende Vergnügen war aber wahrlich nicht zu theuer dadurch bezahlt.

Der Tag, den wir wählten, war einer der ſchönſten, kaum ein Wölkchen am Himmel zu erblicken. Halb Berlin hatte ſich auf Plätzen und Straßen verſammelt, und mitten aus der bunten Menge erhoben wir uns, ſobald ich die Gondel beſtiegen, langſam gen Himmel. Dieſe Gondel war freilich nicht größer als eine Wiege, die Netze aber, die ſie umgaben, verhinderten jeden Schwindel, wenigſtens kann ich nicht ſagen, daß mich, ohngeachtet meiner Schwäche nach eben überſtandener lebensgefährlichen Krankheit, auch nur das mindeſte unangenehme Gefühl angewandelt hätte.

Wir ſtiegen ſo allmählig auf, daß ich noch vollkommen Zeit hatte, mehreren Damen und Herren meiner Bekanntſchaft freundliche Winke und Grüße aus der Höhe zuzuſenden. Nichts Schöneres kann man ſich denken, als den Anblick, wie nach und nach die Menſchenmenge, die Straßen, die Häuſer, endlich die höchſten Thürme immer kleiner und kleiner wurden, der frühere Lärm erſt in ein leiſes Gemurmel, zuletzt in lautloſes Schweigen überging, und endlich das Ganze der verlaßnen Erde gleich einem Pfyfferſchen Relief ſich unter uns ausbreitete, die prächtigen Linden nur noch einer grünen Furche, die Spree einem ſchwachen Faden glich, dagegen die Pappeln der Potsdamer Allee rieſenmäßige, viele Meilen lange, Schatten über die weite Fläche warfen.

So mochten wir mehrere tauſend Fuß geſtiegen und einige Stunden ſanft fortgeweht worden ſeyn, als ſich ein neues, noch weit grandioſeres Schauſpiel vor uns entfaltete. Rund umher am Horizont ſtiegen nämlich drehende Wolken ſchnell nach einander empor, und da man ſie hier nicht, wie auf der Erde bloß an ihrer untern Fläche, ſondern im Profil in ihrer ganzen Höhe ſah, ſo glichen ſie weit weniger gewöhnlichen Wolken als ungeheuren, ſchneeweißen Bergketten von den phantaſtiſchſten Formen, die ſich alle über uns hinweg ſtürzen zu wollen ſchienen.

So rückten ſie, ein Coloß den andern drängend, von allen Seiten uns umzingelnd, immer näher heran. Wir aber ſtiegen noch ſchneller, und waren ſchon hoch über ihnen, als ſie endlich in der Tiefe zuſammenſtießen, und wie ein vom Sturm bewegtes, wogendes Meer, ſich über und durch einander wälzten, und die Erde bald gänzlich unſerm Blick entzogen. Nur zuweilen zeigte ſich hie und da ein unergründlicher Schacht, vom Sonnenlichte grell erhellt, wie der Krater eines feuerſpeienden Berges und ſchloß ſich dann wieder durch neue Maſſen, die in ewigem Gähren, bald blendend weiß, bald dunkel ſchwarz, fort und fort hier ſich hoch über einander thürmten, dort bodenloſe Spalten und Abgründe bildeten.

Nie habe ich auf Bergen etwas ähnliches erlebt. Denn auf ſolchen Standpunkten wird man durch das große Volumen des Berges ſelbſt zu ſehr gehindert, und kann daher irgend Vergleichbares nur in der Entfernung oder einſeitig gewahren, hier aber wird nichts von dem erhabnen Himmels-Schauſpiel dem Auge entzogen.

Höchſt ſeltſam iſt auch das Gefühl totaler Einſamkeit in dieſen, von allem Irdiſchen ſcheinbar abgezogenen, Regionen. Man könnte ſich faſt ſchon auf dem Wege hinüber glauben, als eine Seele, die zum Jenſeits aufflöge. Die Natur iſt hier ganz lautlos, ſelbſt den Wind bemerkt man nicht, da man ihm keinen Widerſtand leiſtet, und mit dem leiſeſten Hauche fortgeweht wird. Nur um ſich ſelbſt drehte zuweilen die kleine Wiege mit ihrem coloſſalen Ball ſich, gleich einem Vogel Rock der ſich im blauen Aether ſchaukelt.

Voller Entzücken ſtand ich einmal jähling auf, um noch beſſer herabzuſchauen. Da bemerkte Herr **Reichhard** kaltblütig, ich möchte das nicht thun, denn bei der Eile, mit der Alles gegangen, ſey der Boden der Gondel nur angeleimt, und könne leicht abgehen, wenn nicht behutſam mit ihm verfahren würde.

Man kann ſich denken, daß ich unter ſolchen Umſtänden mich fortan ſo ruhig als möglich verhielt. Die erwähnte Eile ſchien auch bei der Füllung obgewaltet zu haben, ſo wie bei der Ballaſt-Proviſion, denn wir fingen bereits an zu ſinken, und mußten mehreremale von dem ſparſam werdenden Ballaſt auswerfen, um wieder zu ſteigen.

So hatten wir faſt unvermerkt uns in das Wolkenmeer getaucht, das uns nun ringsum, wie dichte Schleier umgab, durch welche die Sonne nur wie der Mond ſchien, eine Oſſian'ſche Beleuchtung von ſeltſamer Wirkung, die eine geraume Zeit anhielt. Endlich zertheilten ſich die Wolken und ſchifften nur noch einzeln am wieder klaren, azurnen Himmel umher. Als ſollte nun unſrer glucklichen Fahrt auch keins, ſelbſt der ſeltenſten, Ereigniſſe fehlen, ſo erblickten wir jetzt erſtaunt auf einem der gröſten Wolkengeburge eine Art fata morgana, das treue Abbild unſerer Perſonen und unſres Balles, aber in den coloſſalſten Dimenſionen und von bunten Regenbogenfarben umgeben. Wohl eine halbe Stunde ſchwebte uns das geſpenſtige Spiegelbild fortwährend zur Seite, jeder dünne Bindfaden des uns umgebenden Netzes zum Schiffstaue angeſchwollen, wir ſelbſt aber gleich zwei unermeßlichen Rieſen auf dem Wolkenwagen thronend.

Gegen Abend ward es wieder trübe in der Höhe. Unſer Ballaſt war verbraucht und wir fielen mit beunruhigender Schnelle, was Herr Reichhard an ſeinem Barometer wahrnahm, denn der Empfindung ward nichts davon kund.

Ein dichter Nebel umgab uns eine Weile, und als wir nach wenig Minuten durch ihn herabgeſunken waren, lag plötzlich von neuem die Erde im hellſten Sonnenſchein unter uns, und die Thürme von Potsdam, die wir ſchon deutlich unterſcheiden konnten, begrüßten uns mit ihrem freudigen Carillon.

Unſere Lage war jedoch dieſem feſtlichen Empfang gar nicht angemeſſen. Schon hatten wir beiderſeits, um uns leichter zu machen, unſere Mäntel herausgeworfen, ſo wie einen gebratnen Faſan und zwei Bouteillen Champagner, die wir zum Abendeſſen mitgenommen, und wir lachten im Voraus bei der Vorausſetzung, welches Erſtaunen dieſe Meteore bei den Landbewohnern erregen würden, wenn etwa einem oder dem andern auf dem Felde Schlafenden der gebratne Faſan ins Maul, oder der Wein vor die Füße fiele, oder gar auf den Kopf, wo der Champagner, ſtatt heiteren Rauſches, als vernichtender Donnerkeil wirken könnte.

Wir ſelbſt aber waren, gleich jenen Gegenſtänden, im vollkommenſten Fallen begriffen, und ſahen dabei nichts weiter unter uns als Waſſer (die vielen Arme und Seen der Havel) nur hie und da mit Wald untermiſcht, auf den wir uns möglichſt zu dirigiren ſuchten. Der Wald erſchien mir aus der Höhe nur wie ein niedriges Dickigt, dem wir uns jetzt mit größter Schnelle näherten. Es dauerte auch nicht lange, ſo hingen wir wirklich in den Aeſten eines dieſer — Sträucher. Ich machte ſchon Anſtalt zum Ausſteigen, als mir Herr Reichhard zurief: Ums Himmels willen! rühren Sie ſich nicht, wir ſitzen feſt auf einer großen Fichte! So ſehr hatte ich in Kurzem den gewöhnlichen Maßſtab verloren, daß ich mehrere Secunden bedurfte, ehe ich mich überzeugen konnte, daß ſeine Behauptung ganz wahr ſey.

Wir hingen indeß ganz gemächlich in den Aeſten des geräumigen Baumes, wußten aber durchaus nicht, wie wir herunter kommen ſollten. Lange riefen wir vergebens um Hülfe, endlich kam in der ſchon eingetretenen Dämmerung ein Offizier auf der nahen Landſtraße hergeritten. Er hielt unſer Rufen zuerſt für irgend einen ihm angethanen Schabernak und fluchte gewaltig. Endlich entdeckte er uns, hielt höchſt verwundert ſein Pferd an, kam näher, und ſchien immer noch ſeinen Augen nicht trauen zu wollen, noch zu begreifen, wie dies ſeltſame Neſt auf die alte Fichte gerathen ſey. Wir mußten ziemlich lange von unſrer Höhe peroriren, ehe er ſich entſchloß nach der Stadt zurück zu reiten, um Menſchen, Leitern und einen Wagen zu holen. Zuletzt ging Alles gut von ſtatten, aber in dunkler Nacht erſt fuhren wir in Potsdam ein, den wenig beſchädigten, nun leeren Ballon in unſern Wagen gepackt, und die treue Gondel zu unſern Füßen. Im Gaſthofe zum Einſiedler, der damals nicht der beſte war, hatten wir leider reichliche Urſach, den Verluſt unſres mitgenommenen soupé's bitter zu beklagen, da wir keine andre Würze des neuen, als den Hunger auftreiben konnten.

Acht Tage nachher brachte mir ein Bauer meinen Mantel wieder, den ich noch beſitze, und funfzehn Jahre darauf, als ich mit einem preußiſchen Poſtmeiſter in ein ziemlich lebhaftes pour parler gerieth, weil er mich über die Gebühr auf Pferde warten ließ, ſah mich dieſer plötzlich mit der freundlichſten Miene von der Welt an und rief: „Mein Gott, Sie ſind ja der Herr, den ich aus dem Luftballon gerettet habe — jetzt erkenn' ich Sie an Sprache und Geſicht. Da mußten Sie noch länger auf Pferde warten" ſetzte er lächelnd hinzu, „alſo beruhigen Sie ſich jetzt nur." Was eine ſolche Erinnerung nicht thut! Der Mann, der früher auch den Befreiungskrieg mitgefochten, kam mir nach der gemachten Eröffnung nun höchſt liebenswürdig vor, und von Erzählung zu Erzählung übergehend, warteten zuletzt die Pferde, jetzt durch meine Schuld, ſo lange, daß das ungeduldige Blaſen des Poſtillons mich mehreremale mahnen mußte, ehe ich, dem biedern Veteranen die Hand drückend, wahrſcheinlich den letzten Abſchied von ihm nahm.

Ich glaube, lieber Leſer, es iſt aber Zeit, auch von Dir Abſchied zu nehmen, doch nur, bis wir im zweiten Bändchen uns wieder finden.

Biſt Du mir gern bis hierher gefolgt, ſo verſuchſt Du es wohl auch noch länger. Nil desperandum! Cras ingens iterabimus aequor.

Ende des erſten Bandes.

Tutti Frutti.

II.

Tutti Frutti.

Aus den Papieren

des Verstorbenen.

De mortuis nil nisi bene.
(Zur Beherzigung für alle Recenſenten.)

Zweiter Band.

Stuttgart,
Hallberger'ſche Verlagshandlung.
1834.

Universitäts-
München
Bibliothek

I.

Brief

an den

geneigten Leſer.

Wirklicher Geborner,
Hochgeehrteſter Menſch!

Da Du, mein verehrter Gönner, wenigſtens hundert, ja ich hoffe, hunderttauſend Köpfe zählſt, und dieſe deutſchen Köpfe ſo mannigfach variirte Titel zu führen pflegen, ſo habe ich mir erlaubt, Dich mit einem ſolchen anzureden, der auf jeden derſelben nothwendig paſſen muß. Daß ich Dich dabei, als ein Collectivweſen, mit Du anrede, haſt Du mit dem lieben Gott gemein (vox populi, vox Dei) und kannſt es Dir dieſerhalb ſchon gefallen laſſen, obgleich ich neulich, nicht ohne mich etwas getroffen zu fühlen, las, daß ein liberaler Recenſent über dergleichen Vertraulichkeit ſehr geſpöttelt, und ſie nur für einen Beweis ariſtokratiſcher Arroganz ausgegeben hat. Du aber biſt, ich weiß es, milder und nachſichtiger geſtimmt..... Doch zur Sache.

Aus dem Schluß des von Dir ſo eben beendigten erſten Theiles dieſer gemiſchten Früchte (von denen ich ſehnlich wünſche, daß Du ſie nicht zu den trockenen rechnen mögeſt,) könnteſt Du leicht auf den Gedanken kommen, ich wolle, der einheimiſchen überdrüßig, Dich in dem zweiten Theile gar über's Meer zu mehr exotiſchen führen. Ach, leider iſt dem aber nicht ſo! Ich führe Dich nicht auf's Waſſer, nicht einmal auf's Eis,

Nur ein wenig über Land
Schließlich über Märk'ſchen Sand.

Die Horaziſchen Worte waren, wie Du ſiehſt, bloß figürlich gemeint, und zugleich benutzt worden, um mir, der ſich ſo unbefugt unter die Schriftſteller einzuſchwärzen gewagt, ein etwas gelehrteres Anſehen zu geben. Bei ſolchen Gelegenheiten greift man denn zu, paßte es auch, wie die Fauſt auf's Auge.

Was ich aber hauptſächlich ſagen wollte, iſt Folgendes:

Mehrere einzelne Theile Deines verehrungswürdigen Ganzen haben mich verſchiedentlich mit anonymen Briefen beehrt, und es iſt unerklärlich genug, wie ſie dieſe mir, dem Anonymſten der Anonymen, haben zu Händen bringen können. Kurz, es iſt geſchehen — und da der größte Theil jener Briefe nicht weniger gemüthlich als ſchmeichelhaft war, ſo habe ich dieſe Gelegenheit ergreifen wollen, hier meinen Dank dafür öffentlich auszuſprechen; beſonders ſey es mir aber vergönnt, einer fein fühlenden und ſchön ſchreibenden Dame aus London, einer ſanften Mädchenerzieherin aus Berlin, und einem eben ſo biedern als gebildeten *) Stettiner die Hand aus der Ferne auf das freundlichſte ſchütteln zu dürfen. Ein anderes Individuum (ob weiblich oder männlich, iſt annoch unbekannt) hat es indeß noch beſſer mit mir gemeint. Es iſt ſelbes nämlich ernſtlich und herzlich um meine Religioſität beſorgt, und ſucht mich deßhalb auf einen, ſeiner Meinung nach, richtigern Weg zu führen, hat aber offenbar meine eigene Meinung nicht ganz richtig gefaßt. Da jedoch ſein Zweck wohlmeinend, und der Gegenſtand wichtig iſt, ſo geſtatte ich mir, zum Beſchluß dieſes Schreibens, eine kurze Erwiederung.

Der unbekannte Briefſteller tadelt zuerſt

---

*) Welchen ſchönern Beweis von Bildung konnte er mir geben, als daß ihm meine Briefe gefallen haben! Würdiger Mann, ich achte Dich aufrichtig hoch, wie Alle, die Deine Geſinnungen theilen.

im Allgemeinen meinen ſpottenden Ton bei heiligen Gegenſtänden, dann insbeſondere die Aeußerung: „Wir bedürfen einen neuen Luther, ja vielleicht einen neuen Chriſtus —“ aus welcher Stelle Anonymus vorzüglich ſchließt, daß es mir an geſunder chriſtlicher Erkenntniß fehle.

Ich wußte damals, als ich jene Worte ſchrieb, beiläufig geſagt, ſelbſt noch nicht, daß ich, ihren weſentlichen Inhalt betreffend, bereits einen großen Vorgänger habe, nämlich Lichtenberg, einen Mann, der, allen ſeinen Witz abgerechnet, auch ſehr fromm geweſen ſeyn muß, weil er das ſchönſte Gebet verfaßt hat (das Vater unſer wie billig immer ausgenommen), das ich je geleſen oder gehört habe. Ich will aber jetzt verſuchen, meine eignen Gedanken mit wenig Worten deutlicher auszuſprechen.

Chriſtus und ſeine Lehre ſind, meiner Meinung nach, ein Ideal, das nie anders im menſchlichen Leben Geſtalt gewinnen kann, als wie jede Zeit, und in dieſer Allgemeinheit wiederum jeder einzelne, höher oder minder Begabte, es in ſich aufzunehmen fähig iſt. So erſcheint ſchon der Chriſtus aller Apoſtel bedeutend verſchieden, wo denn des Paulus-Chriſtenthum wohl am höchſten ſtehen möchte. Welches grobe Unding das Chriſtenthum der Katholiken, der Griechen u. ſ. w. in ſpäterer Zeit zum Theil geworden, wiſſen wir Alle, während wiederum auf der andern Seite das mancher Proteſtanten faſt zu raffinirt zu werden anfängt, und unter ihrem Secirmeſſer das friſche, innere Leben ganz einzubüßen Gefahr läuft.

Wenn ich alſo geäußert, daß wir vielleicht eines neuen Chriſtus bedürften, ſo habe ich damit nur ſagen wollen: daß uns wieder in religiöſer Hinſicht ein erhabener Menſch, ein neuer Prophet nöthig thue, der nicht nur Kraft und Erleuchtung genug beſäße, um das göttliche, chriſtliche Ideal durch eine unerläßlich gewordene Reform von allen den Schlacken zu reinigen, die Heuchelei und Unverſtand Jahrhunderte lang darum aufgehäuft haben, was Luther nur zum Theil gelingen konnte, und es ſo, in einer dem Zeitgeiſte angemeſſenen Form, in ſeiner ganzen Friſche und Reinheit wieder aufzuſtellen, ſondern — und das iſt die Hauptſache — der auch jener ſo ſelten erſcheinenden hohen Gottesgabe mächtig ſey, eine ſolche Reform durch eine Art magnetiſcher Inſpiration zum wahren, lebendigen Glauben im menſchlichen Herzen umzuſchaffen, wodurch allein die Religion wieder lebenskräftig die Völker durchdringen kann.

Daß aber eine Religioſität dieſer letzten Art jetzt noch nicht wieder in der Welt exiſtirt, obgleich, ſeit der großen geiſtigen Umwälzung, die mit der franzöſiſchen Revolution begonnen, das Bedürfniß darnach immer dringender gefühlt wird — kann wohl kein Unbefangener beſtreiten wollen.

Ein Mann nun, ein Gottgeſandter, der, was ich eben ausgeſprochen, zu leiſten vermöchte, den würde ich einen neuen Chriſtus, oder wenn man lieber will, den wiederkehrenden Chriſtus nennen.

Iſt dieſe Anſicht irrig, ſo iſt ſie es wenigſtens von meiner Seite ganz bona fide, und, ich darf es wohl hinzuſetzen, aus wahrhaft religiöſem, ja chriſtlichem Gefühl entſprungen, denn ſagt nicht der milde, eben ſo feſte als demuthsvolle Jeſus ſelbſt: Ich bin der wahre Weinſtock, und mein Vater iſt der Weingärtner. Jeden Reben an mir, der keine Frucht bringt, wird er wegnehmen; jeden aber, der Frucht bringt, wird er reinigen, daß er mehr Frucht bringe.

Sollte nicht ein ſolches Wort auch den Blindeſten überzeugen, daß Chriſtus keineswegs aus ſeiner Lehre, um mich eines andern Gleichniſſes zu bedienen, ein ewig ſtill ſtehendes Waſſer, ſondern im Gegentheil einen friſchen, ſich ewig erneuenden Strom machen wollte?

So, wie ich hier rede, aufrichtig denkend, gebe ich jetzt meinem unbekannten Freunde die dankbare Verſicherung: daß vor ächt Frommen, wie er zu ſeyn ſcheint, mein Herz und Kopf ſich immer ehrfurchtsvoll beugen ſollen, wenn ich mit ihnen auch noch ſo ſehr in dieſer oder jener Anſicht differirte, daß ich aber auch aus dem nämlichen Grunde Frömmler, Heuchler und Phariſäer ſtets verabſcheuen und lächerlich zu machen ſuchen werde, wo es in meinen Kräften ſteht. Was dagegen den Spott des Heiligen betrifft, ſo möge Gott verhüten, daß ich je mich deſſelben wiſſentlich ſchuldig mache, obwohl auch ſolche Dinge einen humoriſtiſchen Scherz recht gut vertragen können, ſo daß z. B. wenn Einer ſagt: Mein Grundſatz iſt „ein Gott und ein Rock“ — er damit doch noch keineswegs blasphemirt. Ja es kommen wohl noch weit kühnere Scherze dieſer Art in den alten, naiven und höchſt fromm gemeinten Parabeln vor, die Einem unter Lächeln Thränen in's Auge locken, und doch nur eben durch dieſe Miſchung ſo ungemein rührend und wohlthuend auf unſer Gemüth zu wirken pflegen.

Ich hoffe, dieſe gern gegebene Rechtfertigung wird genügen, um von Gleichgeſinnten verſtanden — von Andersdenkenden wenigſtens nicht nachtheiliger beurtheilt zu werden, als ich es verdiene.

II.

Die
Flucht in's Gebürge.

Die Flucht in's Gebürge. *)

Von der Bau- und Anlagen-Paſſion erfreut und gequält, hatte ich lange einſam

---

*) Da hier verſchiedene Charaktere auftreten, die ihrer Eigenthümlichkeit nach oft Meinungen äußern, die eben ſo einſeitig, als Manchem unwillkommen ſeyn mögen, ſo bitte ich, obgleich ſich dieß wohl überall von ſelbſt verſtehen müßte, doch ausdrücklich, dergleichen keineswegs für die Geſinnung des Autors oder Herausgebers anzuſehen, ja, was den Erſtern betrifft, ſo möchte ich faſt rathen, ſelbſt das, was derſelbe als eignes Urtheil aufſtellt, nicht immer für baare Münze anzunehmen, denn der Selige, man muß es geſtehen, hatte etwas von der Natur jenes perſiſchen Zeuches an ſich, der in vier Farben zugleich ſchillert, und war, außerdem noch, mehr ironiſcher Natur, als es zum Heil eines Individuums gut iſt. Daher halte Jeder nur das für wahr und ernſtlich gemeint, was er ſelber glaubt.

in einem großen Schloſſe nur mit Architekten, Zeichnern, Gärtnern und Tagelöhnern verkehrend, gehauſt, und ſehnte mich endlich aus der fortwährend fieberhaften Anſpannung nach einer beruhigenden, bloß contemplativen Erholung — denn der Schöpfungsdrang iſt zwar ein köſtliches Geſchenk der Natur, aber er hat auch ſeine Schmerzen und ſeine ermüdende Laſt!

So riß ich mich denn eines Morgens gewaltſam los, und ging ohne viele Umſtände gleich zu Fuße fort, durch Wald und Flur den entfernten blauen Bergen zu, neuen Abentheuern entgegen, wie ich hoffte, wenn gleich nicht mehr mittelalterigen mit Lanze und Schwerdt, ſondern eben nur friedlich humoriſtiſchen des neunzehnten Jahrhunderts mit Spazierſtock und Reiſejournal.

Ein alter Reitknecht folgte mir, gemäß zurückgelaſſenen Befehls, in gehöriger Entfernung mit meinem beſten Jagdpferde und einem Packgaul, ſo daß ich abwechſelnd reiten konnte, wenn das Gehen mich ermüdete, und auch im ſchlechteſten Gaſthofe des Gebürgslandes ſicher war, einige dieſen Regionen fremde Bequemlichkeiten dort einbürgern zu können. Geiſtnährende Bücher ſind dabei nicht gänzlich vergeſſen, doch iſt es hauptſächlich die „Abtheilung für Victualien“ in meiner Cantine, die bei dergleichen Excurſionen immer beſonders ſorgfältig verſehen wird, um ganz nach Laune mein Frühſtück oder Mittageſſen eben ſowohl im Freien, als unter Dach und Fach, an der erſten beſten Stelle, die mir gefällt, und meiner Stimmung eben zuſagt, einzunehmen. In ſolchem Nomadenleben aber liegt nun einmal für mich ein unbeſchreiblicher Reiz, deſſen ich nie überdrüßig werde.

Das Wetter zeigte ſich im Anfang trübe und bedeckt; doch hatte ich kaum eine Meile zurückgelegt, als hinter dem grauen Wolkenſchleier ſchon kleine azurblaue Räume ſichtbar wurden, und hie und da ein goldner Blick, wie ſanftes Blitzen über das blaubeerige Heidekraut hinſtrahlte, was mich jedesmal mit einem freudigen Schauer durchzuckte. Es war mir, als ſchaute des guten Gottes liebendes Auge mich aus jenen blauen Tiefen wieder an, nachdem ich lange Zeit gar keine ſolche Offenbarungen mehr gehabt, denn — es pflegt wir wohl ſo zu gehen, daß ich in langes Einerlei verſenkt, im Treiben der großen Welt abſorbirt, oder dem zu lebhaften Drang irdiſcher Dinge hingegeben, meinen Gott eine Zeit lang ganz verlieren, oder wenigſtens die rechte Stimmung ihn in mich aufzunehmen, nicht mehr finden kann, ſo daß mir dabei zuletzt faſt ſo unwohl wird, als dem Fiſch außer dem Waſſer — aber fühle ich mich endlich wieder im Innern frei gemacht, wieder fähig zu jener gänzlichen Hingebung an Ihn und die Natur, ſo durchſtrömt mich auch von neuem friſche Seligkeit, gleich einem belebenden Magnetismus. Er iſt ja auch von allen der mächtigſte!

Froh und beruhigt ſchritt ich daher rüſtig weiter, und ſah gegen Abend am Saume des Waldes das freundliche Haus eines Gutsbeſitzers liegen, mit dem ich früher in vielfachen Verhältniſſen geſtanden, den ich aber ſeitdem nicht wieder geſehen. Nur oberflächlich hatte ich gehört, daß ihn mancherlei häusliches und anderes Unglück heimgeſucht, worunter das Traurigſte ohne Zweifel war, daß ſeine, wegen ihrer Schönheit allgemein gefeierte Tochter, in Folge einer vom Vater gemißbilligten Liebe, wahnſinnig geworden, ja zuletzt, wie man erzählte, in einen ſolchen Zuſtand gerathen ſey, daß man genöthigt geweſen, ſie im Irrenhauſe der nahen Stadt W. in ſicheren Verwahrſam zu bringen. Doch war ſeitdem ſo manches Jahr vergangen, daß ich wohl vorausſetzen durfte, der ſchwere Kummer ſey nun längſt milder geworden und, wie es mit menſchlichen Dingen geht, immer mehr in den wohlthätigen Hintergrund der Zeit zurück getreten. Ich beſchloß daher, den alten Kriegskameraden um ein Nachtlager anzuſprechen.

Der beſtaubte Fußgänger trat unangemeldet in den Garten, wo unter hohen Linden, die der Abendröthe letzter Glanz mit Gold und Purpur färbte, die Familie ſich eben unter einer geräumigen Zeltlaube zum Abendeſſen niederſetzte; denn mein Freund lebte noch ganz nach alter Sitte, mit militairiſcher Pünctlichkeit, um 12 Uhr zu Mittag, um 8 Uhr zu Abend ſpeiſend, ganz ſo, wie es die höchſte Welt in London und Paris auch macht, nur daß die Benennungen der Mahlzeiten verſchieden ſind.

Man erinnerte ſich meiner nicht gleich und ich ſelbſt hatte Mühe, in dem weißen Haar und der gebückten Geſtalt des kaum 55 Jahre zählenden Mannes, meinen feurigen ehemaligen Rittmeiſter und ſeinen ſchwarzen Lockenkopf wieder zu erkennen.

Doch war der Empfang eben ſo herzlich, als er damals hätte ſeyn können, wenn gleich weniger geräuſchvoll.

Mein Freund ſtellte mich ſeiner Gemahlin vor, einer impoſanten Frauengeſtalt, bei der ein tiefer Zug von Schwermuth ſeltſam mit einem gewiſſen ſtolzen und entſchiedenen Aeußern contraſtirte, und machte mich dann auch mit ſeinem Sohne und ſeiner Schwiegertochter bekannt, zwiſchen denen ein lieblicher Knabe von ohngefähr 10 Jahren ſaß. Ich hielt ihn für ihren Sohn; auf meine Frage jedoch erwiederte die junge hübſche Frau erröthend, es ſey nur ein naher Verwandter, und ein unterdrückter Seufzer des Alten, ein finſterer Blick ſeiner Frau ließen mich ahnen, welche Bewandtniß es wohl mit dieſem Knaben haben möge. Ich eilte daher, das Geſpräch auf etwas Anderes zu bringen und erfuhr bei dieſer Gelegenheit, daß das junge Paar noch heute Nacht mit der Mutter abzureiſen gedenke, da wichtige Geſchäfte, in Folge einer Erbſchaft der Baronin, ihre Gegenwart in der Hauptſtadt nöthig machten, Sohn und Tochter aber ſie dort nicht allein hinziehen laſſen wollten. Den Major hielt ſeine Kränklichkeit, die Folge früherer Wunden, auf dem Gute zurück.

Wie es ſchien, war man mit dem Gang des Geſchäftes ſehr unzufrieden, und überhaupt ein gewiſſer allgemeiner Unmuth über die Zeitverhältniſſe vorherrſchend, der ſich in mannichfachen Klagen über dieſes und jenes Luft machte. Der alte ...ſche Unterthan fand es z. B. hart, daß man, ohngeachtet der Verheißungen: Jeden bei ſeinen wohlerworbenen Rechten zu belaſſen und zu ſchützen — dennoch den Gutsbeſitzern die früher genoſſene Befreiung von Zoll und Acciſe, wie von Einquartirung, den Salzverkauf, und die bedeutenden Revenüen, welche mit der Erbunterthänigkeit verbunden waren, nicht nur ohne alle Entſchädigung genommen habe, ſondern ihnen ſtatt der eingebüßten Einnahmen, noch eine Menge neue Abgaben aufgebürdet, durch die Grundſätze und Ausführungsart der bäuerlichen Ablöſung aber vollends ihre Lage faſt troſtlos gemacht habe. Beſonders ſchien indeß der alte Herr gegen die Plackereien empfindlich, welche, ſeiner Ausſage nach, ſeit der letzten Hoheits-Veränderung dieſe Provinz durch unaufhörliche Neuerungen und ein unerträglich anmaßendes Beamtenheer erleiden müſſe, deren Unbekümmertheit um genaue Kenntniß der provinziellen Rechte, Verhältniſſe und Gebräuche, wie der ganzen vormaligen Landesverfaſſung überhaupt, unzählige Mißgriffe herbeiführten, die demnächſt ihr Dünkel (da ſie einmal dieſen Weg bequemer Willkühr eingeſchlagen) mit Leidenſchaft, Gewalt und Chikane durchzuſetzen trachte.

„Sie wiſſen, lieber Graf,“ ſagte mein Freund, „daß ehemals ein Perſonal von höchſtens 30 bis 40 Menſchen, ſowohl für

Juſtiz als Adminiſtration hinreichten, unſere ganze Provinz zur allgemeinen Zufriedenheit zu regieren, während die Stände ſelbſt das Uebrige unter ſich beſorgten — jetzt ſind für die Hälfte derſelben Provinz weit über 100 Beamte mehr zu dem gleichen Zwecke angeſtellt, wir Stände aber zu bloßen Statiſten herabgeſunken. Einer meiner alten Bekannten, der ſelige Regierungs-Präſident von Erdmannsdorf erzählte mir, daß, als er nach Cleve zur Uebernahme der Regierung geſandt wurde, er dort nur einen Präfekten und vier Präfekturräthe vorfand, alle Geſchäfte aber ſo rein abgemacht, daß kein einziger Reſt mit übergeben wurde. Er inſtallirte nun die neue Regierung, deren verſchiedenes Perſonal ſich auf einige zwanzig Mann (man darf wohl kaum ſagen Seelen) belief. Schon nach drei Monaten war das Collegium 200 Nummern ſchuldig, welche in Kurzem dem Tauſend nahe kamen.

Dies ſind die gerühmten Vortheile collegialiſcher Papieradminiſtration. Der franzöſiſche Miniſter hatte nicht ganz Unrecht, welcher ſagte: Ein Präfekt und ein Galgen daneben, um ihn daran aufzuhängen, wenn er ein untreuer Diener iſt, geben die beſte Verwaltung. *)

Unſere hundertköpfigen Collegien regieren dagegen, jeder Kopf nach ſeinem Sinne, ſo weit er ſeine Autorität geltend machen kann, dermaßen in die Kreuz und die Quere, daß man faſt nicht mehr weiß, wohin man hören, wem man gehorchen ſoll, und ſchon in Portokoſten für die unaufhörlichen Erlaſſe ruinirt wird, was wahrſcheinlich auch mit in der Berechnung liegt. Landräthe, die nicht mehr ſtändiſche, ſondern bloße Beamte der Regierung ſind, deren Be-

---

*) Auch Say ſagt: Die einfachſte Verwaltung iſt die beſte. Die Sucht des Zuvielregierens ſchadet der Freiheit eben ſo viel als dem Wohlſtande.

fehlen ſie blindlings folgen müſſen, Behörden aller Art, Landwehrcommandeurs, bedrängen mich von allen Seiten, und, brauche ich meine Arbeiter und Beamten am nöthigſten: ſo müſſen ſie mehrere Wochen zur Militärübung fort, und ich mag mich kümmern, wie meine Geſchäfte unterdeß beſorgt werden. Pferde aus meiner Wirthſchaft müſſen ſie noch obendrein zum Cavalleriedienſt begleiten, und ſelbſt am Ruhetage des Herrn nimmt man mir, eine geraume Zeit des Jahres über, meine Dienerſchaft, um ſie zwei Stunden von hier, ohne Gewehre — nicht einmal exerzieren, ſondern meiſt bloß verleſen zu laſſen. Iſt es nicht faſt zum Lachen, wenn mir mein faſt unentbehrlicher Förſter weggenommen wird, um acht Meilen von hier vierzehn Tage den Schießübungen beizuwohnen! Da die Offiziere ſelbſt das Unnütze der Sache einſehen, ſo kömmt er dort, ſeiner eigenen

Ausſage nach, in der ganzen Zeit vielleicht nur zu einem Dutzend Schüſſen mit einem ſchlechten Gewehr, während er zu Hauſe mit ſeiner guten Büchſe täglich weit praktiſchere Schießübungen exerzirt, ohne doch dadurch aus allen ſeinen Amtsverhältniſſen zum größten Nachtheil des Herrn geriſſen zu werden.“

„Nur keine Deklamationen gegen die Landwehr, geehrter Freund,“ bat ich. „Jedes Ding hat mehr als eine Seite. Nachtheile, ja Mißbräuche, ſind bei nichts zu vermeiden, aber einem vernünftigen Mann, wie Du biſt, kann das Große dieſer Inſtitution unmöglich entgehen. Ich wage zu behaupten, daß die Nationalbewaffnung, wie ſie ſich bei uns geſtaltet hat, der Stolz unſeres Jahrhunderts iſt. Seit Napoleon iſt nichts Größeres in Europa erſchienen, und ihre vollſtändigen Reſultate wird erſt die Zukunft zeigen.

Ich gebe zu, daß ſie oft Einzelne incommodiren mag, ja ſelbſt daß ſie der allgemeinen Induſtrie manchmal hemmend in den Weg tritt. Dieß iſt unvermeidlich, aber was legt ſie dagegen in die Wagſchaale! Ganz abgeſehen von ihren rein militäriſchen Vortheilen, ſo unermeßlich auch dieſe ſind, welchen noch weit wichtigern auffallenden Einfluß übt ſie nicht auf die allgemeine Civiliſation, auf den Charakter der Nation! Bei dieſer ſo vortrefflichen Verfaſſung des Militärweſens, wo ganz beſonders auf verbeſſerte ſtrenge Moralität und Sittlichkeit (aus der ſich zuletzt alles Gute von ſelbſt entwickeln muß) die größte Rückſicht genommen wird, fängt ſich bereits auf das ſichtlichſte eine allgemeine Bildung zu entwickeln an, die nach ſo kurzem Zeitraume den aufmerkſamen Beobachter wahrhaft in Erſtaunen ſetzt. Der Unterſchied zwiſchen den gedienten Leuten und denen, die entweder noch aus der alten Zeit ſind, oder noch der Militärpflicht nicht genügt haben, iſt, mit wenigen Ausnahmen, eben ſo auffallend hinſichtlich des guten Anſtandes ihrer äuſſern Erſcheinung, als der Art ihres Lebenswandels.

Niemand hat mehr Gelegenheit dieß zu erkennen, als wir Gutsbeſitzer, welche mit Verwunderung gerade in dieſen Bürgerſoldaten noch das einzige Element von Gehorſam und Demuth finden, deſſen unſere Zeit ſo ſehr wieder bedarf, weil es ihr faſt ausgegangen war. Denn unſere Civilerziehung, der Staatsbeamtendünkel, der traurige Mangel an decidirter Autorität und Subordination in den civiliſtiſchen Verhältniſſen, der Gang (ich will eben nicht ſagen: die Tendenz) unſerer Juſtiz ſelbſt, ſie wirken ja alle vereint zur Unterdrückung und Geringſchätzung ſo altmodiſcher Gefühle.

Ich für meine Perſon bin daher auch ganz feſt davon überzeugt, daß wir es, nebſt der beſondern, auf höchſte Achtung gegründeten Liebe, die das Volk zu ſeinem Könige hegt, nur unſerm Militärſyſtem verdanken: wenn während ſo completter Aufregung faſt des ganzen Deutſchlands, Preußen, nicht etwa aus Mangel an Aufklärung *) wie Oeſtreich, ſondern inmitten derſelben, ſich dennoch bisher ſtets ruhig, würdig, und von allen gewaltſamen Symptomen bloßer Neuerungsſucht entfernt hielt. Man hat geglaubt, die ganze Nation militäriſch zu organiſiren, würde höchſt gefährlich ſeyn und ſie zügellos machen. Es iſt aber gerade das Gegentheil eingetroffen, dieſe Organiſation iſt eben das einzige, was ihr einen wirkſamen Zügel angelegt hat.

Dank dem Könige, der ſie gründete, Dank dem hochſtehenden Manne, der ſie, ſo wie

---

*) Aufklärung in dem Sinne, wie ich das Wort hier gebrauche, iſt etwas ſehr relatives, eigentlich nur einen erweiterten Horizont bedeutend, aber deßhalb noch lange keine Weisheit, die meiſtens calmirender, jene unruhiger Natur iſt.

ſie jetzt iſt, raſtlos auszubilden wußte. Er hat ſein Leben einer Idee geweiht, und mit Erfolg, das glücklichſte Loos, das der Sterbliche erreichen kann. Alſo, alter Kamerad, die Landwehr laß mir unangefochten. Eine ſolche organiſche Schöpfung, ein ſolcher neu aufgefundener Hebel, eine ſolche friſche Lebenskraft ſteht zu hoch für einſeitigen Tadel — unſere Pekins dagegen, unſere Feder- und Papier-Deſpoten,“ ſetzte ich lachend hinzu, „die muß ich Dir, als einem alten Offizier der großen Armee, wohl Preis geben.“

„Nun beim Himmel!“ erwiederte er mit ſichtbarer Animoſität, „die zu vertheidigen, möchte Dir auch ſchwer werden. Wir armen geplagten Gutsbeſitzer wiſſen ein Lied davon zu ſingen: Keine Ruh bei Tag und Nacht ꝛc. ganz wie Leporello. Sieh den Aktenſtoß hier auf dem Nebentiſche. Kurz vor Deiner Ankunft brachte der Poſtbote das Pack, und ich habe es noch nicht geöffnet, um mir den Appetit nicht zu verderben. So geht es ſeit Jahren fort, und endet nimmer! Jede Woche erſcheint irgend woher wenigſtens ein Erlaß oder eine neue Verordnung, wäre es auch nur, um die Poſteinnahme zu erhöhen; oft jagen ſie ſich wie Gewitterwolken Tag für Tag. Heute bekomme ich z. B. Befehl, bei Criminalſtrafe in jedem elenden Dorfe drei verſchiedene Peſtlazarethe anzulegen, und eine ſolche Menge Dinge dazu anſchaffen zu laſſen, daß das ganze Vermögen der Gemeinde ſie nicht zu beſtreiten im Stande wäre. Zugleich ſollen die armen Bauern in der Heuerndte ihr Dorf verlaſſen, um einen Cordon gegen die Cholera zu ziehen. Den andern Tag wird mir bei zehn Thaler Strafe angekündigt, binnen vierzehn Tagen auf alle Kreuzwege meines Guts ſo und ſo angeſtrichene Wegweiſer aufzuſtellen; am dritten werde ich aufgefordert, ſchleunigſt die oder jene Straße in eine weiche Chauſſee *) umzuwandeln ꝛc. Habe ich nun mit unſäglicher Mühe und nicht geringen Koſten

---

*) Weiche oder auch landräthliche Chauſſeen ſind Straßen ohne Steine, nur von Sand oder Lehm aufgefahren, in gerade Linie gelegt und mit einer Allee lombardiſcher Pappeln eingefaßt, welche letztere den Reiſenden tröſten ſollen, wenn er ſtecken bleibt. Der Verfaſſung nach haben in unſerer Provinz die Gutsbeſitzer und Gemeinden die Communalwege in Stand zu ſetzen und zu bauen, Fiscus aber für die Landſtraßen zu ſorgen. Mein Freund verſicherte mir ſpäter, daß in letzter Zeit der Hohn einer Behörde ſo weit gegangen ſey, dieſe Worte gegen die bettelarmen Gutsbeſitzer und Bauern ſo auszulegen, als ſtehe Fiscus zwar allerdings die Sorge zu: darauf zu ſehen, daß die Landſtraßen gebaut und erhalten würden, eben deßwegen liege ihm aber der Bau ſelbſt nicht ob! ſondern nur die Aufſicht, daß die Gemeinden ihn auch gut und tüchtig ausführten. Als wir noch Stände im alten Sinne des Wortes beſaßen, ſetzte er hinzu, hätte man ſich eine ſolche empörende Sophiſterei nicht erlaubt — ich glaube aber, der gute Mann ſah ſeine Phantaſiebilder oft für Wahrheit an, wie es ſo Manchen geht, ohne daß ſie es ſelbſt bemerken.

wenigſtens ein Lazareth in jedem der elenden Dörfer zu Stande gebracht, und pro forma wenigſtens einige Leute gegen die Cholera an der Dorfgränze zu manövriren abgeſchickt, ſo kommt in der nächſten Woche die confidentielle Nachricht vom Landrath: man möchte ſich nicht übereilen, da man höhern Orts wieder andere Prinzipien angenommen zu haben ſcheine.

„Iſt die Pſeudo-Chauſſee endlich mit vielen Koſten fertig: ſo findet ſich's, daß bei ſchlechtem Wetter kein Menſch darauf fortkommen kann und die Leute nun gewaltſam über Felder und Wieſen fahren müſſen, wenn ſie nicht auf der neuen Straße übernachten wollen.

„Die Wegweiſer aber haben boshafte Leute eines Morgens abgeſägt. Ich will ſchon in den ſauern Apfel beißen, neue machen zu laſſen, als mir mein Nachbar ſagt: Wartet doch erſt, ob man's euch wieder befiehlt! — Mein Nachbar nämlich hatte auch

Wegweiſer nach Befehl aufgeſtellt, aber humoriſtiſch nichts darauf ſchreiben laſſen — und Niemand fand Anſtoß daran, denn die Eingebornen wußten ohnehin den Weg, und Fremde kommen ja ſo leicht in unſere Wüſte nicht. *) Ich folgte dem Rath; und wirklich kein Menſch hat ſich weiter darum bekümmert. Die Wegweiſer liegen noch — denn ſelbſt ſehen und controlliren, das iſt unſerer, nur am Schreibtiſch unermüdlichen, Regierer Sache nur ſelten. Es war alſo vielleicht bloß ei-

---

*) Dabei fällt mir eine andere, merkwürdige Wegweiſerinduſtrie ein, die ich in einer, einſt größtentheils katholiſchen Provinz geſehen habe, welche ſich aber ſchon geraume Zeit in proteſtantiſchen Händen befindet. Der verrückte Graf O... hatte nämlich bloß die an der Straße ſtehenden Crucifixe in Wegweiſer umgewandelt, indem er auf unſers Herrn Chriſtus ausgeſtreckte Arme die nächſten Orte mit ihrer Entfernung ſchreiben ließ. Es dauerte eine geraume Zeit, ehe dieſe Gottesläſterlichkeit bemerkt und abgeändert wurde.

nem Referendär oder Aſſeſſor auf der Studirſtube eingefallen, daß Wegweiſer eine nützliche Sache ſeyen. Er hatte ſeinen Vortrag gemacht, und gleich wurde an uns arme souffredouleurs, die Gutsbeſitzer, decretirt, dergleichen auf unſere und Gemeinde-Koſten zu errichten. Den Befehl einmal gegeben, dachte Niemand weiter daran. Haben wir doch unſern verehrlichen Herrn Regierungs-Präſidenten, obgleich er ſchon zehn Jahre regiert, noch nie in unſerm Kreiſe geſehen. Im benachbarten Orte fuhr er einmal durch, war aber unpaß und ſchlief, dem Vernehmen nach, von einer Gränze bis zur andern.

„Unterdeſſen ſind aber andere Leute deſto thätiger. Vorzüglich Winkel-Advokaten aller Art, ein Ungeziefer, das ſich täglich vermehrt, ſeit wir S......ſche Unterthanen geworden ſind. Dieſe hetzen aller Orten die Bauern nach Kräften auf, und überreden ſie, der Herrſchaft Prozeſſe an den Hals zu werfen, damit ſie dabei recht gemächlich im Trüben fiſchen mögen. Auch ich habe ſchon, bon gré malgré, zehn oder zwölf dieſer Art mir aufladen müſſen, bei meinem Nachbar, dem Standesherrn aber, ſo unglaublich es klingt, ſind, bei vierzehntauſend Unterthanen, ſchon dreihundert neben und nach einander im Gang. Die Vorgeben der Bauern, denen die neue Liberalität und die große Rolle, die ſie mit einem Male ſpielen ſollen, gänzlich den Kopf verrückt, ſind meiſtens baarer Unſinn, und bei unſern vorigen Behörden wären ſie ohne weiteres per Decretum abgewieſen worden, weil dieſen die wahren Sachverhältniſſe bekannt waren, worum die jetzigen ſich nicht bekümmern, ſondern Alles über den Leiſten ihrer Theorien ſchlagen. Alles, auch das Unſinnige, muß daher berückſichtigt, und durch drei Inſtanzen durchgepeitſcht werden — das erfordert die Humanität, und wie in der katholiſchen Religion auch Alles geglaubt werden muß, ſelbſt daß zweimal zwei fünf iſt, wenn es der Papſt ſo befiehlt: ſo muß in S… jede Klage angenommen werden, wenn auch z. B. A. behauptete, B. ſey ſein Vater, und ihm daher Subſiſtenzmittel ſchuldig, wäre es auch notoriſch, daß A. zehn Jahr älter als B. ſey.

„Nicht leicht läßt die Juſtiz Einen wieder los, den ſie einmal ergriffen, beſonders wenn er noch Geld hat. Klagt aber auch ein Nichtshabender (ſobald es nur gegen einen Habenden iſt) ſo wird er dennoch keineswegs zurückgewieſen, denn die Behörde weiß es doch immer ſo einzurichten, einen großen Theil der Koſten vorſchußweiſe von dem Habenden einzuziehen, auch wird dadurch doch wenigſtens ein Juſtiz-Commiſſarius unterſtützt, Leute die ſo gut, ja meiſtens beſſer, wie Andere, leben wollen, der Nichtshabende aber kömmt in's Armenrecht. Gewinnt nun der Habende auch den Prozeß, ſo iſt er doch um ſein Geld, und kann ſich natürlich an dem Nichtshabenden nie erholen. Man ſieht, daß es auf dieſe Weiſe in jedes armen Chikaneurs Belieben ſteht, einen Reichern um ſein Geld zu bringen und mit frivolen Prozeſſen zu Tode zu ärgern, denen dieſer auf keine Weiſe entfliehen kann. Beſonders ſind manche ökonomiſche Commiſſionen ſtark in Begünſtigung und Selbſterregung von Prozeſſen dieſer Art, worunter namentlich diejenige, welche auf uns laſtet, eine wahre Landplage zu nennen iſt. Beſſer alſo kömmt man noch immer bei den adminiſtrativen Behörden weg.

„Heißt auch das Motto vieler dieſer Regierungen: Ordre, Contreordre, Desordre, ſo iſt doch ein Ausweg dagegen vorhanden. Läßt man es nur an ſich kommen, befolgt wenig und hütet ſich dabei, nicht zu offen und zu laut zu widerſtehen, ſo erhält man ſich am Ende doch in vielen Dingen, wenigſtens in der Hauptſache beim Alten, wenn auch nicht ohne fortwährende Plage und

Verdruß; ja, da es oft vorfällt, daß ein zu junger und oft unerfahrener Rath etwas ganz abgeſchmacktes und unausführbares auf's Tapet gebracht hat, ſo bekömmt man, obgleich im Allgemeinen nirgends mehr das ächt büreaukratiſche Prinzip herrſcht: wo möglich nie einen Beamten zu compromittiren — dennoch zuweilen vermittelſt Beſchwerden bei einer höhern Inſtanz (und je höher hinauf in dieſem Lande, deſto beſcheidener und wohlwohlwollender ſind, mit einer einzigen Ausnahme, die Behörden) wohl auch gar Recht, und die Regierung eine derbe Naſe, aus der ſich freilich ein Collegium am wenigſten macht. Die natürliche Folge davon iſt aber, daß man ſolche ſich ſelbſt fortwährend widerſprechende Behörden zuletzt wenig äſtimirt, und faſt nur wie allzeit geſchäftige Kläffer anſieht, die zwar viel Lärm machen, aber nur den beißen, der vor ihnen läuft. Dieß war anders in unſern ehemaligen Verhältniſſen. Dort hörten wir wohl kaum in Jahr und Tag etwas von der Regierung; es ging in gewohnter Ordnung Alles ruhig fort; aber erſchallte auch einmal ihre Stimme, ſo wurde ſie aufgenommen wie ein Evangelium, und den Befehl von dort her außer Acht zu laſſen oder nicht zu befolgen, fiel gar keinem ein. Da ſich die Regierung aber damals auch Zeit nahm vorher zu denken, ehe ſie ſprach, ſo hatte man nie Urſache, über ihre Befehle weder zu weinen, noch zu lachen. Zu dem Letztern gehört indeß immer einige Philoſophie, da man lange daran gewöhnt ſeyn muß, ehe man den brutalen Geſchäftsſtyl, den höhnenden Ton, ja oft die Inſolenz mancher hochlöblichen und löblichen Behörden (denn die hohen ſind, wie geſagt, faſt immer höflich) ertragen lernt.

„Schrieb doch neulich die Regierung in einer Brennereiangelegenheit an mich, trotz meines militäriſchen Grades und Adels, die doch etwas gelten müſſen, ſo lange ſie noch exiſtiren, unter der Aufſchrift: „„An den Branntweinbrenner von ꝛc.““ Ich hebe das Couvert als ein intereſſantes Aktenſtück ſorgfältig auf.“

Hier mußte ich lachen. „Werde nicht bös,“ ſagte ich, „aber das iſt zu köſtlich! Der Briefſteller, lieber G., war ein Humoriſt, der Deine ſchwache Seite kannte. Ich kann ihm unmöglich um eines ſo guten Spaſſes willen zürnen, und zweifle nicht, daß Du ſein Couvert neben Deinem Adelsbriefe von anno 1100 aufbewahrſt.“

G. ließ ſich aber nicht ſtören, ſondern begann mit erneutem Eifer: „Verarmt nun das platte Land theils durch die erwähnten Urſachen, theils durch, gegen ſonſt, wenigſtens verdreifachte Abgaben, theils durch die unbeſchränkte Gewerbefreiheit, die eine Menge Pfuſcher hervorbringt, und den gewiſſenhaften, rechtlichen Erwerb ſchmälert, ſichtlich und täglich mehr, ſo wird auch die Mora=

lität der gemeinern Claſſen täglich ſchlechter, wozu die liberale Milde der Juſtiz gegen Verbrecher treulich das ihrige beiträgt. Räuber, Spitzbuben und Wilddiebe nehmen daher, ſeit man ſie ſo ſichtlich ſchont, überall auf eine erſchreckende Weiſe zu. Namentlich kann man ſich der Letztern faſt gar nicht mehr erwehren.

„Ich hatte einen untreuen Förſter, der ſelbſt den Wilddieb machte, und der während der Unterſuchung eingeſtand, ſieben Stück Wild auf dem Revier, deſſen Wächter er ſeyn ſollte, geſchoſſen und verkauft zu haben. Was war unter ſo erſchwerenden Umſtänden ſeine Strafe? — Sechs Wochen Gefängniß, weil ihm der Arreſt während der Unterſuchung mit zu Gute gerechnet wurde, und der Verluſt der S.....ſchen Kokarde; über welchen letztern Punkt, als er ihm mitgetheilt wurde, der rohe Kerl in ein wieherndes Gelächter ausbrach. — Der Holzdiebſtahl auf großen Revieren iſt oft beträchtlicher wie der Verkauf, da der Beweis ſo unendlich ſchwer gemacht wird, und die Leute ſchon anfangen, ſich gegenſeitig zu unterſtützen, um ihren Raub mit vereinter Gewalt durchzuſetzen. Ein falſcher Eid zu dieſem Behuf iſt zu einer wahren Beluſtigung für ſie geworden, ſeit bei den Gerichten alle religiöſe Feierlichkeit bei Abnahme deſſelben aufgehört hat. Er wird oft kaum mit ſo viel Aufmerkſamkeit als ein a parte in der Comödie behandelt, und mit zuweilen recht drolligen Späſſen aſſaiſonirt. So hörte ich neulich einen Schulzen in der Gerichtsſtube lachend zu einem Nachbar, eh' er ſchwor, ſagen: Mein erſt Gefühl iſt Preuſ'ch Courant; womit er das geiſtliche Lied parodirte: Mein erſt Gefühl iſt Preis und Dank.

„Vier ſolcher Wild- und Holzdiebe hatten vor Kurzem einen meiner Forſtbeamten im offenen Handgemenge ſchwer mit der Axt verwundet, und wurden dennoch, angeblich wegen Mangel vollſtändiger Zeugen (von dieſen betrachtete man nämlich zwei, als in meinem Dienſt ſtehend, für ganz ungültig, den dritten aber, nun als einzigen noch übrig bleibenden, nicht hinlänglich, da das Geſetz zur Ueberführung zwei verlangt), nur mit drei Wochen Gefängniß beſtraft, obgleich ſie ſelbſt ſich früher ihrer That gerühmt, und die Sache überdem auf alle Art und Weiſe, überhaupt ſo klar erwieſen war, daß bei Niemand, und dem Gericht ſelbſt nicht, der geringſte Zweifel darüber ſtatt fand. Bald darauf hatte ich die lieben Gäſte natürlich wieder im Forſt. Es entſtand eine neue Bataille, und einer von ihnen ward, da ſie ſich auf's Aeußerſte vertheidigten, von einem meiner Jäger mit dem Hirſchfänger verwundet. Nun, da der ehrliche Mann in Unterſuchung kam, ward ein furchtbares Halloh erhoben, man ſprach von nichts weniger als Köpfen, wenn der

Patient ſtürbe. Er ſtarb nicht, und demungeachtet hatte ich es nur beſondern günſtigen Umſtänden zu verdanken, daß die Sache für den armen Förſter noch ſo leidlich, wiewohl mit derben Koſten abging, die ich natürlich tragen mußte.

„Die ſichtliche Tendenz: für den Geringeren gegen den Höheren (NB. wenn dieſer kein Staatsbeamte iſt) Parthei zu nehmen, iſt allgemein vorherrſchend, wird aber deſto herberer Natur, wo ſie ſich gegen Solche richtet, die noch irgend eine auf Geburt und Beſitz und nicht auf Dienſt gegründete Autorität auszuüben haben. Gegen dieſe artet ſie faſt in Verfolgung aus, und in einem Lande, wo die Beamten die heutige neue Ariſtokratie bereits bilden, iſt dieß nur höchſt natürlich. Daher ſagte auch neulich ein Schriftſteller nicht ohne Wahrheit: Man thut ſehr Unrecht, uns einen militäriſchen Staat zu nennen. Wir ſind ſchon lange ein Beamtenſtaat.

„Was mich nun betrifft, ſo ſorge ich, ſo viel ich kann, für mich ſelbſt, und will es z. B. keinem Wilddieb rathen, mir allein im Walde zu begegnen. Ich weiß dann recht gut, was ich zu thun habe, und da man ohne doppelte Beweiſe und Zeugen Niemand verurtheilt, ſo werde ich mir das doch hoffentlich ſo gut zu Nutze machen können, als jenes Gelichter, das dieſem Umſtande zehnmal ſeine Rettung verdankt; denn nach unſern Geſetzen gilt ein Förſter, dem nicht ſein Dienſt auf Lebenszeit verſichert iſt, nicht einmal als Zeuge. Wie kann aber ein Privatmann ſeine Diener, beſonders bei der heutigen ſo offenbaren Dispoſition der geringern und dienenden Klaſſen, auf Lebenszeit annehmen, wo ein ſolches Individuum — ſicher, nun nicht mehr anders als durch Urthel und Recht verabſchiedet werden zu können — (und wie faſt unmöglich dieß zu erlangen iſt, weiß Jeder) ganz unfehlbar Eifer und

Fleiß im Dienſte ſchnell an den Nagel hängen wird. Die es verſucht, haben die Folgen ſehr bald erlebt. Es gibt viele Dinge, denen in der Theorie leicht ein ſehr vortheilhafter Anſtrich zu geben iſt, beſonders wenn man die hochtönenden Worte von Liberalität, Menſchenrechten, Gleichheit und Freiheit, dabei nicht ſpart, die aber dennoch in der Praxis klägliche Reſultate geben. Dahin gehört recht eigentlich dieſes Geſetz, welches von Schreibern an ihren friedlichen Büreau's ausgeheckt, der Forſtkultur im Lande ſchon den größten Nachtheil gebracht hat, und ſie zuletzt noch ganz zu Grunde richten wird.

„Drei oder vier gewaltſame Hauseinbrüche haben auch ſchon ganz kürzlich hier ſtatt gefunden. Man kennt die Verbrecher allgemein; aber was hilfts? — Ja, wären ſie ſchon des Nachts durch's Fenſter eingeſtiegen, ſo muß man ſie ja noch zuerſt ergebenſt fragen: ob ſie wirklich ſtehlen oder morden wollen, oder nicht eine andere ſehr wohlthätige Abſicht haben; oder wäre dieß Letztere auch nicht der Fall, doch nicht vielleicht jetzt noch in ſich gehen und ſich beſſern wollten, da Raub und Mord ſie am Ende zu nichts Gutem führen könnten. Bleiben ſie gegen dieß Alles unempfindlich, und faſſen ſie Euch an der Kehle, dann erſt, wenn Ihr anders noch Zeit dazu habt, iſt es Euch vergönnt, Vertheidigungsmaßregeln zu ergreifen, immer aber mit größter Vorſicht, dem lieben Räuber wo möglich doch ja kein Leids zuzufügen. — Nun geſchieht mir's, wie geſagt, ſo helfe ich mir ſelbſt, und werde nicht lange fackeln!“ —

„Mich wundert wirklich,“ fiel ich etwas gelangweilt ein, „daß man Dir in dieſer Mördergrube noch das liebe nackte Leben gelaſſen hat! Nun ſchöpfe vor der Hand nur erſt einmal Athem, ſonſt erſtickſt Du noch an Deiner eigenen Philippica. Du biſt einer von denen, die nie mit der Gegenwart zufrieden ſind, und ſie ſtets mit der ſchwarzen Brille anſehen. Liebte ich ſolche Streitigkeiten, ſo wäre es mir ein Leichtes, in zehn Minuten alle Deine Geſchichten ſo umzudrehen, daß ſie ſich gegen Dich ſelbſt kehrten, der Du ohnehin wohl nur ſo erbittert gegen alle Beamte biſt, weil Du ſelbſt nicht dazu gehörſt. Machte man Dich zu irgend einem Rath, ich wette, Du ſprächſt bald ganz anders, doch — laſſen wir das und gedenken wir lieber der Vergangenheit! —“

Der leidenſchaftliche Alte, der in ſeinem Unmuth eben ſo erbitzt, als ungerecht geworden war, das Ueble übertrieben, und hundert Gutes mit Stillſchweigen übergangen hatte, antwortete nichts, ſondern trank, ſtill erboßt, ein großes Glas Zuckerwaſſer, während ſeine Frau mich faſt verlegen anſah, und ſcherzend ſagte: „So iſt's beſſer, Auguſt, etwas Niederſchlagendes iſt Dir immer am zuträglichſten!“

Sie hatte ganz Recht, denn von jeher war mein Freund ein hitziger, oft mürriſcher, und dann eben ſo unüberlegt redender als handelnder Mann geweſen, den ſchon ehemals viele unſerer Kamaraden deßhalb vermieden, weil ſie wohl wußten, daß er immer bereit war, ſeine vorgefaßten Meinungen, recht oder unrecht, mit heftigen Worten, oder dem Degen in der Fauſt, zu bekräftigen. So erinnere ich mich auch, daß er, wie Lord Byron, nie anders als mit Piſtolen und Degen an ſeinem Bette, zu ſchlafen pflegte. Im Uebrigen war er jedoch ein würdiger Mann, deſſen rechtlichem und oft großmüthigem Benehmen Jeder Gerechtigkeit widerfahren laſſen mußte. Sein unbändiger Adelſtolz zeugte allerdings von einer bedeutenden Verſtandesſchwäche, die ſich aber auch ſchon ſelbſt beſtrafte, indem ſie ihm das Glück der Tochter gekoſtet hatte. Er verſöhnte eigermaßen für dieſen Fehler dadurch, daß er in den Begriff des Adlichen auch ſtets den des edlen unbeſcholtenen Menſchen mit einſchloß und praktiſch darſtellte.

„Du biſt doch noch ganz der Alte,“ fuhr ich jetzt fort, „aber nimm mir's nicht übel, wie Du die Sache heut anfingſt, greifſt Du ja damit dem tollen Frauendorf ganz in's Handwerk.“

„Mag ich doch!“ erwiederte er lebhaft. „Weißt Du wohl, was ein ſehr wohldenkendes und einſichtsvolles Mitglied des Gouvernements ſelbſt über jene Briefe gegen mich äußerte? — „Jedes einzelne Faktum darin,“ ſagte dieſer geſcheidte Beamte, „iſt ungenau dargeſtellt, und daher leicht zu entkräften — nur das Ganze iſt leider wahr!“

„Lieber Mann,“ begann jetzt wieder ſeine Frau: „ereifere Dich doch wo möglich nicht weiter über Dinge, die nicht zu ändern ſind, die unſer Gaſt nicht gern hört, und die Du überdieß wohl nach Deiner Art, verzeih mir, ein wenig verkehrt anſiehſt. —

„Wir haben,“ ſetzte ſie hinzu, „jedenfalls ſchwereres Unglück, als dieſe etwanigen Weſpenſtiche ertragen müſſen.“

„Ja wohl!“ ſagte der alte Krieger nach einer kurzen Pauſe, und eine Thräne trat in ſein Auge; „ja wohl! und ich ſelbſt war an dieſem Unglück Schuld, ich weiß es. Vielleicht hatte ich Unrecht, nicht mit der jetzigen Welt das als Vorurtheil zu betrachten, was ſo viele Jahrhunderte als Wahrheit gegolten, und unſere Familie bis jetzt tadellos erhalten — aber glaubt mir, Kinder, es liegt wo anders noch, in einem tiefern unergründlichen Einfluß, den noch Niemand enträthſelt hat, in dem, was man Schickſal, Glück oder Unglück nennt. — Ich bin, nur zu ſehr habe ich's erfahren, keiner von den glücklich Gebornen! Was ich auch that, was ich auch unternahm, es wollte mir nie nach Wunſch gelingen — und welchen Jammer mußte ich ſo früh ſchon erdulden! — Meine Eltern lebten in der muſterhafteſten glücklichſten Ehe. Ich erinnere mich keines Streites unter ihnen. Sie waren im vollen Sinne des Worts: ein Herz und eine Seele. Da erhielt mein Vater, dem eine höhere Perſon ſchon lange nicht wohl wollte, angeblich wegen Kränklichkeit, plötzlich ſeinen Abſchied. Eigenes Vermögen beſaß er nicht, und ſollte nun ſich, ſeine Frau und ſieben Kinder mit 15 Thaler monatlicher Penſion ernähren.

„Eine kurze Zeit ſuchte er gegen das Schickſal anzukämpfen, länger ertrug es ſein wundes Ehrgefühl nicht! Ein Freund, der uns auf die ſchonendſte Weiſe wohl zu thun ſuchte, hatte die ganze Familie für einige Tage auf's Land gebeten. Der Vater allein war zu Haus geblieben.

„Als wir zurückkamen, war er nicht zugegen. Wir hatten kein Arges. Da er indeſſen auch zum Mittageſſen nicht erſchien, wurden wir doch beſorgt, daß ihm etwas zugeſtoßen ſeyn könne, und ich, der eben ſein Offizierpatent erhalten hatte, eilte daher, ihn aufzuſuchen, um ihm zugleich ſo ſchnell als möglich dieſe frohe Nachricht mitzutheilen. Ich erfuhr bald, daß er zum R.... ſchen Thore hinausgegangen ſey, ſuchte ihn aber nach jener Gegend hin überall vergeblich. Als ich nun unverrichteter Sache wieder zu Hauſe kam, vermehrte ſich unſere Unruhe natürlich von Minute zu Minute. In dieſem Moment ſchlug die hölzerne Wanduhr drei. Ich blickte hin und erblaßte — denn oben auf ihr lag der Stubenſchlüſſel meines Vaters, den er nie aus den Händen gab. Jetzt ahndete ich ſchon Alles. Mit einer für meine damalige Jugend wirklich unbegreiflichen Faſſung, ergriff ich unbemerkt den Schlüſſel, und eilte, meines Vaters Stube zu öffnen. Ein großer Brief auf dem Tiſche fiel mir ſogleich in die Augen, und an der Wand, was ich mit Schrecken bemerkte, fehlte ſeine Jagdflinte. Ich erbrach den Brief, und fand das Schlimmſte beſtätigt. Herzzerreißend waren die Worte, mit denen er von uns Abſchied nahm, uns der Gnade Gottes empfehlend, da er ſelbſt nicht mehr für uns ſorgen, ja mit Ehren nicht länger mehr unter uns weilen könne. Mein letztes Wort, ſchloß er, wird ein Gebet für Euch zu dem Allmächtigen ſeyn, der mich zu ſchwer geprüft! Ihr werdet alle Geſchäfte in Ordnung finden, und jede Schuld bis auf den heutigen Tag getilgt. Es hat gerade ſo weit zugereicht, daß ich noch als ehrlicher Mann aus der Welt ſcheiden kann. Weiter aber — muß Euch Gott helfen! — Ach, welch ein peinvolles Geſchäft lag mir jetzt ob, Mutter und Geſchwiſter auf das Entſetzliche vorzubereiten! Kaum waren ſie von Allem unterrichtet, und meine Mutter faſt der Verzweiflung hingegeben, als man den verſtümmelten Leichnam des Vaters nach Hauſe brachte. Er hatte am Rande eines ſumpfigen Teiches die Flinte an den Mund geſetzt, ſein Körper war hineingeſtürzt — — doch laßt mich einen Vorhang über dieſe Scene ziehen. Der Himmel bewahre jeden vor einer ähnlichen, denn die Erinnerung daran iſt fähig, ein ganzes Leben zu vergiſten. — Und gleich darauf – welche Ironie des Schickſals! Acht Tage nach dem Tode des unglücklichen Mannes machte meine Mutter eine völlig unerwartete Erbſchaft von einem ganz entfernten Anverwandten, die uns, wenn auch nicht wohlhabend werden ließ, doch über alle Nahrungsſorgen hinweghob. — Sie überlebte aber den Vater nur ein halbes Jahr! Ich habe ſie ſeit ſeinem Tode nie wieder lächeln ſehen!

»Unterdeſſen hatte ich, dem als Aelteſten die Sorge für die Familie zufiel, meine Pflicht mit möglichſter Anſtrengung erfüllt, ohne deßhalb meine militäriſche Carriere zu verlaſſen. Wie ich nun ſpäter unter Napoleons Fahnen, zuerſt nur gezwungen, dann aber mit Enthuſiasmus focht, eröffnete mir die Gunſt des uns kommandirenden Marſchalls ſchon die Perſpective einer glänzenden Carriere, als der Coloß, wie durch den kalten Schlag eines Wintergewitters, fiel, und wir Kleinen mit ihm. Ich verlor Alles in Rußland, und trug kaum das nackte Leben davon. Nachher ward ich denn, gleich ſo vielen meiner deutſchen Landsleute, auch vom Vaterlandsſchwindel ohne Vaterland ergriffen, und zog gegen die alten Kameraden. Mein neuer General zeichnete mich ebenfalls aus, und nachdem ich die früher gut verdienten Orden hatte ablegen müſſen, errang ich den, welchen ich noch hier im Knopfloche trage, auf der Wahlſtadt, ward bald darauf zum Major avancirt, und noch einmal, gleich einem ſchadenfrohen Irrlicht, winkte mir das Glück. — Da kam der Kanonenſchuß, der mir das rechte Bein koſtete, und die letzte Hoffnung ſank mit ihm in's Grab!

„Meine Geſchwiſter waren ſeitdem, bis auf eine unglücklich verheirathete Schweſter, geſtorben. Ich übernahm des alten Vetters

Erbe, dieſes halb verſchuldete Gut. Aber wie wenig bin ich meines Lebens darauf froh geworden, und wurde ich nicht zuletzt noch von meinem alten Herrn damit losgeriſſen, und wie eine ausgezogene Pflanze auf einem Boden wieder eingepflanzt, der unterdeß ein fremder geworden war!

Der Sohn ſah mit einiger Unruhe die immer ſteigende Aufregung des Vaters, und winkte ſeiner jungen Frau, die jetzt aufſtand, den Veteranen, indem ſie ihm geſchäftig ſeine Pfeife brachte, zärtlich umſchlang und ſcherzhaft drohend zu ihm ſagte: „Väterchen, Väterchen! Sie ſind heut einmal wieder recht ungerecht gegen den lieben Gott, der Ihnen neben manchem Unglück doch auch viel Gutes gegeben, und wäre es auch nur dieſer kleine Kreis Sie ſo herzlich liebender Menſchen.“

„Gute, liebevolle Sophie! da haſt Du freilich Recht!“ erwiederte ſchnell beſänftigt der Alte, drückte ihre Hand an ſeine Lippen und ſetzte mit gerührter Stimme hinzu: „Du warſt auch, ſeit ich Dich kenne, immer mein David!“

Das Geſpräch nahm jetzt, Dank der lieblichen Frau, eine heitere Wendung; man erzählte allerlei Anekdoten aus der Vergangenheit, zu denen meines Freundes bewegtes Leben Stoff genug hergab. — „Ja, Kinder!“ rief er, behaglich ſein Steckenpferd beſteigend; „der große Kaiſer! das war doch ein anderer Mann, als wir heut zu Tage zu ſehen bekommen; der wußte mit Menſchen umzugehen, der wußte des Soldaten Liebe zu gewinnen! Da war kein offener, noch verdeckter Kamaſchendienſt! Bei ihm galt nur das Reelle. Nie werde ich es vergeſſen, als er nach der Schlacht bei Heilsberg am 2. Juni 1807, wo ich ihn zuerſt ſah, Revüe über unſere Truppen hielt. Jedes Wort war praktiſch und zum Zweck, und er ſelbſt zu keiner Sorge zu vornehm. Er ging langſam zu Fuß an unſerer Fronte herunter, und unterſuchte einzeln bald bei dem, bald bei jenem, mit größter Genauigkeit, Anzug und Waffen, überall ſich durch den Augenſchein nur davon überzeugend, ob auch Alles tüchtig und zweckmäßig ſey. Nun ließ er einzelne Leute aus den Gliedern treten, und befahl ihnen, ihre Torniſter vorzuzeigen, packte ſie ſelbſt aus, unterſuchte, ob nichts fehle und das Gewicht mit der Vorſchrift übereinſtimme. Hierauf ließ er Mehrere ihre Gewehre losfeuern. Alles war in gutem Zuſtande; nur tadelte er ſogleich, daß die Leute keine andere Schuhe mit ſich führten, als die ſie am Leibe hätten, und befahl einem ſeiner Adjutanten, dafür Sorge zu tragen, daß unverzüglich ſechstauſend Schuhe an das Corps abgeliefert würden. In drei Tagen hatten wir ſie ſchon.

„Auf ähnliche Weiſe machte er es in Preßburg. Eben im Begriff über die Donau zu fahren, trat vor ihm unſere Wache in's Gewehr. Napoleon hielt plötzlich an, ging am Gliede entlang und kniff jeden der Soldaten, zum Erſtaunen ihres Offiziers, in die Schenkel. Niemand konnte ſich im erſten Augenblick erklären, welche ſonderbare Laune den Kaiſer angewandelt habe. „Warum," fuhr er jetzt den Offizier ſehr ungehalten an," warum haben die Leute in ſo ſpäter Herbſtzeit nicht die Tuchhoſen unter die leinwandnen angezogen? Ich hoffe, daß Sie künftig beſſere Rückſicht auf die Geſundheit Ihrer Leute nehmen werden. Für das Wohlergehen, die Geſundheit des Soldaten zu ſorgen, iſt eine Hauptpflicht der Offiziere, der Paradeprunk nur Nebenſache." Unſere phlegmatiſchen Burſchen wurden von dieſer ſo in's Detail gehenden Fürſorge des Kaiſers dermaßen electriſirt, daß ſie dießmal, ohne Ordre, mit einer Stimme in ein lautes Vivat ausbrachen.

„Mit den Franzoſen vertrugen wir uns ſehr gut. Sie ſind immer aufgeweckte Kameraden, und wahrlich, beſonders ſo lange ſie keine Niederlage erlitten haben, herrliche Soldaten, ſchon durch den leichten Sinn, die unbeſiegbare Heiterkeit, mit denen ſie Gefahren zu beſtehen wiſſen. So erinnere ich mich, noch als wenn es heute wäre, vor Danzig, wo es bei der tapfern Vertheidigung der Preußen ziemlich hart in den Trancheen herging, daß zwei Soldaten ein Bret herbeigeſchleppt brachten, wie es zur Bettung der Geſchütze gebraucht wird. Während ſie ganz gemächlich damit hinſchlenderten, kömmt eine Kanonenkugel, und ſchmettert das Bret mitten von einander, ohne den Soldaten mehr Schaden zu thun, als ſie umzuwerfen, und ihnen einen derben Prellſtoß zu geben. Man ſprang hinzu, ſie aufzuheben, und als man ſah, daß ihnen nichts fehlte, wurden ſie weidlich ausgelacht. Das Spaßhafte war nun, daß dieſelben Soldaten das längſte der Bretſtücke wieder auf die Achſeln nahmen, und unter allgemeinem Jubel in dem dichten Kugelregen fortwährend auf- und abpatrouillirten, indem ſie den Feind herausforderten, daſſelbe Experiment doch noch einmal zu verſuchen. Bald riſſen Andere ihnen ſchäkernd die Laſt aus der Hand, und ſetzten ſtatt ihrer das Manövre fort, eine Farce, die unter hundert Späſſen wohl eine halbe Stunde dauerte, bis die Offiziere es endlich unterſagten. Ein anderes Mal wurde vor der Vorſtadt Oliva eine Mine von den Belagerten geſprengt, die großen Verluſt unter den Franzoſen verurſachte. Ihre Kameraden, im Aerger, nichts dagegen unternehmen zu können, liefen nach einer daneben ſtehenden Apotheke, riſſen einen ſtattlichen Mohren, mit bunten Federn gekrönt und einer langen Pfeife im Munde, der ihr als Schild diente, los, legten eine kleine Flattermine unter ihm an und ſprengten den Mohren als „verdammter Preuß“ in die Höhe. Holz widerſteht beſſer als Fleiſch und Blut. Der Mohr verlor bloß Pfeife und Federn in der Luft, und kam ſonſt ganz wohlbehalten wieder auf die Erde. Das Spiel aber amüſirte zu ſehr, um ſobald wieder aufgegeben zu werden; neue Flatterminen wurden etablirt, und faſt einen ganzen Tag lang mußte der Mohr, ſo lange noch ein Stück von ihm übrig blieb, in die Luft fliegen, an welchem Gaudium zuletzt Hunderte von Soldaten und Offizieren, mit der Weihnachtsfreude wahrer Kinder, den lebhafteſten Antheil nahmen.

„Oft kam der Marſchall Lefevre in's Lager geritten, um uns zu inſpiciren, hielt ſich aber nicht zu lange auf, ritt gewöhnlich nur die Fronte im Galopp herunter, und gab kurz ſeine Befehle, worauf er uns Deutſche gewöhnlich mit einem beſondern Gruße auszeichnete. Einmal hielt er uns in ſehr lächerlichem Deutſch eine Rede, die aber doch bei Allen einen lebhaften Eindruck zurückließ.

„Ich bin zufrieden von Euch“ — ſagte er zu den Offizieren — „aber bei Euch iſt natürlick, wenn Ihr thut Euer Schuldigkeit; Ihr ſeyd Alle Söhne von Vätern wohlhabenden und vornehmen, Ihr ſeyd gut erzogen, und Ihr wißt, was Ihr ſollt thun. Aber ick, den Ihr ſeht jetzt hier als Marſchall von Frankreich, ick bin nur ein Bauerbub. Und wenn dennock ick bin gekommen ſo weit, iſt es nur meine Wackſamkeit und mein Gehorſam, ick es ſchuldig bin. Fahrt fort donc meine Befehle und Euern Chefs zu folgen, blindlings, und Ihr könnt eines Tages gehen auch bis dahin. Adieu, meine Freunde! Adieu!“ und ſo ſprengte er, unter großem Beifallsgelächter unſerer Soldaten, fort.

„Der Marſchall liebte die Deutſchen, und hatte das zweite Bataillon von unſerm Regiment als eine Art Leibgarde in ſeinem Hauptquartier, dem Dorfe Bruſte, bei ſich. Während die andern Truppen den ſchweren Dienſt in den Trancheen Tag und Nacht verſehen mußten, hatte dieſes Bataillon ſo gute Zeit, daß es zuletzt ganz ſorglos wurde, und der Commandeur deſſelben, Major J., ſich mit ſeinen Offizieren, ſtatt im Allarmhauſe zu bleiben, in einem großen Saal im Nebenhauſe, jede Nacht ganz ruhig zu Bett legte und ſich dort alle mögliche Bequemlichkeiten zu verſchaffen ſuchte. Eines Nachts, als eben die ganze Geſellſchaft, nur ein Licht brennend, im Bette lag, geht plötzlich die Thüre auf und — der Marſchall tritt herein. „Was!“ ruft er im höchſten Zorn, „ick Euch gemackt zu meiner Leibwach, und Ihr ſeyd ſolche Bärenhäuter? Iſt das Dienſt, iſt das Wackſamkeit? Wißt Ihr, daß ick bin Marſchall, ick kann Euch legen Kopf vor die Füße, ich Euch werde ſogleich laſſen fusiller.“ So ging es in der größten Wuth noch eine Weile fort; der arme Major, mehr todt als lebendig, ſtand im Hemde mit gefaltenen Händen vor ihm, und fand keine Möglichkeit, nur ein Wort zu ſeiner Vertheidigung einzuſchalten. Unterdeſſen hatte der

Lieutenant L..., der an der Thüre ſchlief, den Anfang der Scene mit angehört, ſich dann auf's ſchnellſte in ſeine Uniform geworfen, und lief nun, was er konnte, auf die Hauptwache, um dort Allarm zu geben. „Du mußt,“ ſagte er zu dem kommandirenden Offizier, „eine Menge kleine Patrouillen ausſchicken, die den Marſchall, der uns eben im Bett überfallen, auf jeden Schritt anrufen und ihn ſtellen, wie einen Eber, ſo daß er nicht zu Hauſe kömmt, ohne wenigſtens zwanzig Mal angepackt worden zu ſeyn.“ Geſagt, gethan. L... eilt zurück, und trifft den Marſchall noch an der Hausthür. Wer da? ſchreit er ihm mit Stentorſtimme entgegen. Kaum ſechs Schritt weiter, ein neues Werda? Der Marſchall ſtutzt. Nachdem er ungefähr zehn Mal ſo angerufen worden, dreht ſchnell er um, und ſteuert gerade wieder auf das Schlafzimmer der Offiziere zu. Der Major, der eben ſeufzend ſeine Hoſen anzieht, und ſeinen Burſchen prügelt, daß er ihm die Uniform nicht ſchnell genug reicht, läßt dieſe faſt aus der Hand fallen, als er den gefürchteten Marſchall von neuem erblickt. Er glaubt, nun wird der Tanz erſt recht beginnen, der Schreckliche aber lächelt freundlich: „Major,“ ſagt er, „weil Ihr ſo wackſam ſeyd in Straße, iſt's was anderes. Könnt Ihr ſo gut Euch verlaſſen auf Eure Leut, mein Hauptquartier iſt es ſo gut bewackt, könnt Ihr ſelbſt in Gottes Namen ſchlafen. Legt Euch zu Bett, ich bin nick mehr bös. Gute Nackt!“

„Der Marſchall Davouſt war uns weniger hold. Als wir im Winter von 18.. in Warſchau ſtanden, wurden wir bei einer grimmigen Kälte zur Kirchenparade in der Johanniskirche kommandirt, wozu wir das knieende Präſentiren des Gewehrs einüben ſollten. Unſer General machte Gegenvorſtellungen, indem er etwas unwillig äußerte, wir ſeyen Proteſtanten und wüßten nicht, was wir in der katholiſchen Kirche zu thun hätten. „Sehr gut,“ ſagte der Marſchall, „wenn Ihr nicht in die Kirche wollt, ſo bleibt draußen, aber in Parade aufmarſchirt, ſtehen.

„Dieß mußte geſchehen. Wir erfroren bald in zwei unendlichen Stunden, und fluchten nicht wenig auf den Marſchall und unſern General, da wir hundert Mal lieber in der warmen Kirche gelegen, und meinetwegen das goldene Kalb ſelbſt dazu angebetet hätten.

„Gegen Veruntreuungen war Davouſt furchtbar. Einſt wurde ein Ordonnateur en Chef, ein reicher und höchſt angeſehener Mann, der ſich aber Betrügereien hatte zu Schulden kommen laſſen, öffentlich auf der Parade mit einem Zettel auf der Bruſt ausgeſtellt, auf dem in großen Buchſtaben ſtand: „Für Betrügereien verurtheilt zur Galeere.“ — Dabei hatte er die Commißſchuhe ſchon in den Händen, die er, nachdem die Wachtparade bei ihm vorbeimarſchirt war, anlegen und zu ſeiner traurigen Beſtimmung mit zwei Gendarmen abziehen mußte.

„Die Disciplin,“ nahm ich hier das Wort, „war überhaupt vortrefflich in der franzöſiſchen Armee. Auf dem Marſch nach Rußland machten zwei Regimenter Garde Raſttag in M..... Einer der Capitäne wählte das Boulingrin in meinem Park, um ſeine Compagnie darauf zu exerziren. Ich machte ihm deßhalb Vorſtellungen, die er ziemlich unartig erwiederte. Als der Schwächere mußte ich mich zurückziehen, beklagte mich aber kurz darauf bei dem General Kirchner, demſelben, welcher ſpäter mit Duroc zuſammen, ohnweit Görlitz, blieb, und der damals bei mir logirte. Der General ging ſogleich ſelbſt an Ort und Stelle, ſchickte den Capitän nicht nur fort, ſondern in Arreſt, und ſich zu mir wendend, ſagte er: „Monsieur, tant qu'il restera ici, vous ne le verrez plus.“ Ich bezweifle ſehr, daß wir bei unſern eigenen Truppen etwas Aehnliches erleben möchten.

Ein anderes Mal wollten die Fouriers, die für den Diviſions-General, Grafen St. Sulpice, Quartier machten, meine Küche für ſeinen Koch in Beſchlag nehmen, und den meinigen daraus vertreiben, wobei ſie ſich ſehr ungebührlich benahmen. Ich befahl indeß meiner zahlreichen Dienerſchaft, ſich dieß nicht gefallen zu laſſen, und zwei handfeſte Jäger warfen den Herrn Koch des Generals zur Thür hinaus. Um indeß doch weitere Unannehmlichkeiten zu vermeiden, ritt ich ſogleich ſelbſt dem General entgegen, und mich ihm vorſtellend, ſagte ich lächelnd: „Votre chef de cuisine, mon Général, est le contraire de Don Quixotte.“ — „Que voulez vous dire? rief der General, verwundert, und zuerſt verdrießlich. — „Je veux dire, que Don Quixotte prit les guinguettes pour des châteaux, et que votre cuisinier prend les châteaux pour des guinguettes.“ Hierauf erzählte ich das Vorgefallene, und mit der größten Artigkeit entfernte der General, ſobald er angekommen war, alle ſeine Leute aus meinem Hauſe, mit einziger Ausnahme ſeines Kammerdieners. Solch Betragen iſt lobenswerth. Man muß gegen Freund und Feind gerecht ſeyn.“

„Ja wohl,“ fuhr mein Freund fort, „es war gar Manches groß und nobel in dieſer Armee zu nennen, und Alles hatte daſelbſt einen romantiſchen Anſtrich. Was für ein ſonderbares Häuflein waren z. B. die Mameluken. Nach der Schlacht von Bautzen, die ihnen vierzehn Mann gekoſtet, war noch eine halbe Schwadron davon übrig, die der höchſt elegante Oberſt Jermann, ein Deutſcher, kommandirte, deſſen Eroberungen unter unſern Damen, glaub' ich, noch größer waren, als im Felde. Aegyptier befanden ſich nur noch ſehr wenige bei dem Corps: Einer dagegen war neuerlich aus Jeruſalem und ein Anderer aus Betlehem dazu gekommen. Franzoſen gab es faſt gar nicht darunter, ſonſt aber noch Menſchen aus allen Ländern der Erde zuſammengewürfelt. Der älteſte der urſprünglichen Aegyptier beſuchte mich oft, um auf einem Sophakiſſen, das er auf den Boden warf, mit untergeſchlagenen Beinen zu ſitzen, ſeine lange Pfeife zu rauchen und Caffee mit mir zu trinken. Er erzählte dann vom ägyptiſchen Kriege, ſah noch immer Napoleon für eine Art Zauberer an, und dankte ihm von Herzen die Entführung aus ſeinem Vaterlande, — denn ſie wären, ſagte er, erſt noch am Ufer exerzirt, dann plötzlich eingeſchifft worden, immer in der Meinung, es ſey dieß ebenfalls noch zum Manoeuvre gehörig, bis ſie des Vaterlandes Küſten auf immer aus den Augen verloren hätten. Schlimmes Volk mochte die Bande ſeyn, wo ſie ſich einzeln überlaſſen war; aber im Corps wurden ſie ſtreng in Subordination erhalten, waren auch beſſer beritten und beſſere Reiter, als alle übrige franzöſiſche Cavallerie. Ihre großen Steigbügel ſchienen jedoch nur ſchlecht für unſere geſchloſſenen Evolutionen geeignet, und klapperten bei einer charge an einander, wie hundert Blechkannen. Oberſt Jermann ſelbſt ritt trotz einem Offizier von weiland Seydlitzens Regiment. Ich ſehe ihn noch, wie der General Lefevre Desnouettes, ſelbſt ein ſehr ſchöner Mann, die Mameluken bei Gr...h... muſterte. Sie ſtanden jenſeits eines tiefen Landgrabens aufmarſchirt. Der General kam mit ſeinem Staabe langſam auf der Chauſſee angeritten. Wie ein Pfeil flog der Oberſt in ſeiner prachtvollen Uniform herbei, über den wenigſtens zwölf Fuß breiten Graben hinweg, und vor den Füßen des Generals parirte er im Sprunge ſein Pferd, mit ſchönem militäriſchem Anſtand ſeine Meldung machend. Nach erhaltener Ordre drehte er mit eben der Gewandtheit den arabiſchen Schimmel auf der Hanche um, und mit Windesſchnelle war er mit einem gleichen Satze wieder zurück über den Graben, und im Nu bei ſeiner Truppe. — Der General hatte ſein Hauptquartier nicht in der Stadt, ſondern in einem nahen Dorfe, wo er mit einer ſchönen Freundin ganz einſam lebte. Zuweilen nur kam er herein, und befahl einen großen Ball für ſeine Dame, wofür aber Alles auf der Stelle baar bezahlt wurde. Ein anderer Ball, der während dieſer Zeit gegeben wurde, hatte eine faſt rührende Veranlaſſung. Es war ein gemeiner Soldat der Garde, der ihn gab. Dieſer Mann hatte ſich in der Schlacht bei Bautzen außerordentlich unter den Augen des Kaiſers hervorgethan, der auch ſeinen Namen aufzeichnen ließ. Indeſſen war nichts weiter darauf erfolgt. Erſt in der letzten Woche des Waffenſtillſtandes kam ein Ordonnanz-Offizier des Kaiſers in Grh.... an, frug ſogleich nach dem genannten Soldaten, der eben im Gaſthof mit einigen Kameraden zu Tiſche ſaß, und überreichte ihm dort das Patent als Hauptmann, und zwar bei demſelben Regiment, wo er früher ſeinen Dienſt begonnen hatte, nebſt einer Anweiſung auf dreitauſend Franken zur Anſchaffung der Equipage. Ich befand mich zufällig im Saale des Gaſthofs gegenwärtig, und habe nie einen Menſchen mehr außer ſich vor Freude geſehen, als dieſen bärtigen Krieger. Er riß gleich mit franzöſiſcher Lebhaftigkeit einen Ring vom Finger und die Uhr aus der Taſche, drückte Beides dem Wirth in die Hand, und verlangte von ihm, alle ſeine Kameraden, die heute in's Haus kommen würden, auf ſeine Koſten zu bewirthen. Jeder mußte ein Glas Wein auf des großen Napoleon's Geſundheit mit ihm trinken, Jedem theilte er, faſt mit Thränen in den Augen, ſein Glück mit, und rühmte „la finesse du petit Corporal“ ihm die erhaltene Auszeichnung gerade bei dem Regiment ertheilt zu haben, wo er einſt zu dienen angefangen. Den andern Tag gab er ſeinen Kameraden den erwähnten Ball, bei dem ohne Zweifel ein guter Theil der Equipagengelder darauf ging. Aber damals achtete man das Geld wenig. Jeder lebte den gegenwärtigen Tag ſo vollſtändig als er konnte, ungewiß, was am nächſten aus ihm werden würde.“

„Doch iſt es nicht immer ſo,“ unterbrach ihn hier ſein Schwiegerſohn. „Manchmal ſcheint, wie jeder alte Soldat wohl aus Erfahrung weiß, eine düſtere Ahndung den nahen unabwendbaren Tod mit unumſtößlicher Gewißheit vorher zu verkünden. Ich erinnere mich unter andern eines ſehr eigenthümlichen Falles dieſer Art, wiewohl aus weit früherer Zeit, und deſſen Augenzeuge gewiſſermaßen mein Vater war. Die ſächſiſche Armee ſtand damals, mit der preußiſchen verbunden, im Lager bei Bießingen. Eines Tages kömmt der Rittmeiſter von L. in das Zelt meines Vaters, der die Carabiniers kommandirte, und erſucht ihn, ſo ſchleunig als möglich die nöthigen Beiſitzer verordnen zu wollen, da er ſein Teſtament zu machen gedenke.

Der Oberſt ſpottet über dieſe Laune, um ſo mehr, da vor der Hand gar kein Zuſammentreffen mit dem Feinde zu erwarten ſtand, und ſucht ihm die Sache auszureden. Indeß Alles, was er ſagt, iſt vergebens, und er muß ſich endlich fügen, da der Rittmeiſter ſehr ernſt verſichert: er glaube einmal die gewiſſe Ahndung ſeines nahen Todes zu haben, und würde nicht ruhig ſterben können, wenn er es demungeachtet vernachläßigte, für Frau und Kinder zu ſorgen. Alles wurde dem zu Folge in Ordnung gebracht, und wunderbar genug — dieſelbe Nacht noch blieb der Rittmeiſter, und zwar auf eine höchſt ſonderbare Weiſe, wie es durch das Verhör ſeines Burſchen bekannt wurde. „Ich lag im Zelt neben den Pferden,“ referirte dieſer, „als mein Herr mich beim Namen rufte, und mir befahl, den kleinen Braunen zu ſatteln und vorzuführen. Dieß Pferd ritt ſonſt der Herr nie, weil es das ſchlechteſte war, das er hatte, unſicher und ſehr ſchwach in der Truppe. Ich wunderte mich daher ſehr über dieſen Einfall, mußte indeß Ordre pariren, und brachte das Pferd vorgeführt. Als ich kam, ſah ich den Herrn im offenen Zelte ſcheinbar wieder tief eingeſchlafen, und rief alſo ſehr laut in's Zelt hinein: Herr Rittmeiſter! ich bin da mit dem Pferde. Verwundert fuhr er auf und frug mich, wer mich denn das geheißen hätte? — Sie haben mir's ja eben ſelbſt befohlen.—Ich? ſagte er ganz ärgerlich; dummer Kerl, du träumſt wohl, oder biſt betrunken? Sattle gleich ab, und geh' ſchlafen, es iſt mir ja nicht in den Sinn gekommen, dir einen ſolchen Befehl zu geben. In dieſem Augenblick aber entſtand plötzlich Allarm, und der Rittmeiſter hatte kaum Zeit, auf ſeinen Braunen zu ſpringen, als das Gefecht mit dem uns überfallenden Feind ſchon begann.

„Das Regiment Carabiniers erhielt gleich darauf Ordre, zu attaquiren, und warf den

Feind glücklich zurück. Aber der Rittmeiſter ſtürzte beim Sprung über einen Graben mit ſeinem ſchlechten Pferde, und ward, wie Max Piccolomini, von ſeinen eigenen Leuten überritten. Am andern Tage wurde er mit drei andern gebliebenen Offizieren in ein und daſſelbe Grab verſenkt.

„Seltſam gewiß, ſagte ich, indeß ſo kurz meine eigene Kriegserfahrung iſt, habe ich doch auch etwas Aehnliches erlebt. Ich begleitete 1813, auf Befehl meines Chefs, den Oberſt G... auf einem Streifzuge in den Niederlanden.

„Wir überraſchten überall den Feind, der ſich ganz ſicher glaubte, ſo vollſtändig, daß jedes Gefecht zu einer wahren Niederlage für ihn wurde. So kamen wir am Fuß von Caſſel an, ein kleines Städtchen, in dem der General Vandamme ſich einen prächtigen Landſitz erbaut hatte. Der Ort war mir doppelt intereſſant, da bei dem Marſch der Franzoſen nach Rußland Vandamme auf meinem Schloſſe Raſttag gehalten hatte, und mir dort viel von dieſem Landſitz erzählt, unter anderm, daß der Garten ganz mit Eiſengittern von verſchiedenen Muſtern umgeben ſey, die er alle aus deutſchen Kirchen entnommen, auch ſein Keller nicht übel mit Weinen, ditto aus deutſchen Klöſtern, gefüllt wäre u. ſ. w. Caſſel liegt auf einer Anhöhe, und ein Schneckenweg führt den Berg hinan. Wir hatten erfahren, daß einige Infanterie, von unſerer Annäherung unterrichtet, ſich dahin geflüchtet habe, und glaubten es durch einen coup de main nehmen zu können. Wir wußten aber nicht, daß dieſe Infanterie vierhundert Mann ſtark war, und Zeit genug gehabt hatte, ihre Dispoſitionen zu machen. Ich werde den Ausgang der unglücklichen Unternehmung ſogleich erzählen, muß aber jetzt auf meine Ahndungsgeſchichte zurückkommen. Unſer Detachement beſtand aus fünfhundert Coſacken und zwei Schwadronen ſächſiſcher

Cavallerie, die der Major B...., ein alter Regiments-Kamerad von mir kommandirte, der ſeit 1806 faſt allen franzöſiſchen Kriegen, incluſive der ruſſiſchen Campagne beigewohnt hatte, den Brand von Moskau, den Uebergang über die Bereſina erlebt, Ritter der Ehrenlegion geworden war, und allgemein den Ruf eines der ausgezeichnetſten und kühnſten Offiziere der ſächſiſchen Armee erworben hatte. Man konnte nicht von leichterem Sinn und gleichgültiger gegen Gefahr ſeyn. Er war dabei Soldat mit Leib und Seele, und der Krieg ſein wahres Element. Alles dieß änderte ſich plötzlich an dem erwähnten Tage. Schon am Morgen erſchien er mit ſo verſtörter Miene, daß wir ihn für krank hielten, und alle mit Fragen über ſein Befinden beſtürmten, die ihm ſehr läſtig zu fallen ſchienen. Endlich geſtand er, daß er zwar nicht krank ſey, aber ſehr erſchüttert durch einen nun ſchon zum dritten Mal wiederkehrenden Traum, der ihm ein ſchnelles

Ende prophezeie, und — ſetzte er wehmüthig lächelnd hinzu — ich muß jetzt daran glauben, und habe mein Teſtament auch bereits gemacht; Du, lieber H..., wandte er ſich an Einen von uns, erhältſt meine Falbe. (Dieß war ein ſehr ſchönes, ruſſiſches Pferd, das wir ihm oft vergebens feil zu machen geſucht hatten.) Im Anfang ſtutzten wir doch ein wenig, ſpotteten aber nachher deſto muthwilliger über ihn, wie es unter ſo wilder Geſellſchaft zu geben pflegt, und fanden es am Ende ſehr poſſirlich, daß ein ſolcher sabreur wie B... auch in dergleichen alte Weiberſchwachheiten verfallen könne. Dieſe Unterhaltung fand auf dem Marſche ſtatt, und im Laufe deſſelben Tages nahmen wir, nicht lange darauf, eine kleine Stadt ein, deren Namen ich vergeſſen, wo ein unbedeutendes Gefecht vorfiel, in dem wir einige Gendarmen gefangen nahmen, und zugleich ein Staatsgefängniß leerten. Hier befanden ſich auch drei Engländer, die uns wie Rettungsengel begrüßten, und in der Freude über die unerwartete Erlöſung ſo ſehr ihren angebornen Stolz vergaßen, daß einer ſogar des Majors B... Knie umfaßte, und ihm ſchluchzend ewiges Heil und Segen wünſchte. „Das paßt wenig zu Deiner Ahndung, ſagte ich lachend; er aber ſchüttelte mit dem Kopf, und wiederholte bloß die Worte: „Ewiges Heil.“ Wir hielten uns leider in dieſem Ort zu lange auf, welches die Urſache unſers nachherigen Mißgeſchicks wurde, da wir ohne dieſe Verzögerung die vierhundert Mann Infanterie, welche eine Batterie ſchweres Belagerungsgeſchütz geleiteten, noch vor Caſſel in der Ebene erreicht, und dann bei der damaligen Demoraliſation der Truppen ohne Zweifel mit leichter Mühe zu Gefangenen gemacht haben würden. So nahte bereits der Abend, als wir am Fuß des Caſſeler Bergs ankamen. Der Oberſt befahl zuerſt einer der ſächſiſchen Schwadronen abzuſitzen, und einen Verſuch zu machen, die Tirailleurs zu delegiren, die wir in den vielen Hecken vor uns anſichtig wurden. Da dieß indeß wenig Erfolg hatte, und nun auch eine Abtheilung Infanterie einen Ausfall machen zu wollen ſchien, befahl er den Koſacken, dieſe zu chargiren. Sie jagten ſogleich, Mehrere von uns an ihrer Spitze, wie raſend und mit einem ihrer dröhnendſten Hurrahs den Berg hinan; die franzöſiſche Infanterie, im paniſchen Schrecken, drehte um, und vielleicht wäre dieſer Moment entſcheidend geworden, wenn wir mit ihr zugleich in die Stadt eingedrungen wären, aber die Koſacken fürchteten einen Hinterhalt, und ſteckten plötzlich.

„Nichts war vermögend, ſie vorwärts zu bringen, und wir verzweifelten faſt über das Mißgeſchick beide Theile, die Franzoſen vor uns und die Koſacken hinter uns, ſo zu gleicher Zeit rechtsumkehrt machen zu ſehen. Der Oberſt, im höchſten Grade ärgerlich, befahl nun den ſächſiſchen Schwadronen, von denen die eine, welche früher tiraillirt hatte, wieder aufgeſeſſen war, in die Stadt einzudringen, es koſte, was es wolle. Dieſer Befehl wurde in ſolcher Haſt ausgeführt, daß man, ungeachtet der uns ganz unbekannten Lokalität, nicht einmal eine kleine Avantgarde oder nur eine Spitze vorausſchickte, ſondern die ganze Maſſe ſich auf der ſchmalen Chauſſee dem muthmaßlichen Thore zuſtürzte, denn wegen einer Biegung der Straße konnten wir es nicht ſehen. Fünf bis ſechs Offiziere waren voran. Der Major B. ritt an meiner Seite, und ſein Ausſehen war das eines Geſpenſtes. Er war leichenblaß, die Augen ſtanden ihm völlig zum Kopfe heraus, kaum hielt er den Zügel ſeines Pferdes, und rief, wie bewußtlos, mehrere Mal hinter einander mit ſo ſeltſamer Stimme „Hurrah!“ daß es nicht einen Ausdruck der Leidenſchaft, ſondern vielmehr einem Reden im Traume glich. Ich konnte mich über dieſe unbegreifliche Stimmung bei einem ſo anerkannt braven Offizier nicht genug verwundern. In dem Augenblick erreichten wir im vollen Gallop das Thor, zu dem die Straſse, wie geſagt, jähling einbog. Weiter aber kamen wir nicht. Die Franzoſen hatten hier eine Wagenburg errichtet, welche drei Seiten des Eingangs umgab, und nur die vordere frei ließ. So wie die Köpfe unſerer Pferde ihnen gegenüber waren, erhielten wir von wenigſtens dreihundert Schützen, die vier Mann hoch über einander aufgeſtellt waren, eine ſo regelmäßige Decharge, als ſey es ein einziger Schuß. Faſt Alles ſtürzte nieder, was ſich in ihrem Bereiche befand. Mein Pferd unter andern fiel mit der Exploſion ſo plötzlich zur Erde, daß ich es im erſten Augenblick für todt hielt, obgleich es, wie ſich nachher auswies, nur einen leichten Streifſchuß erhalten hatte. Der Major aber ſank, durch den Kopf geſchoſſen, ohne einen Laut von ſeinem Pferde, das wild den Berg herabſprang. Die andern Offiziere, ſo wie die meiſten Reiter in den erſten Gliedern, blieben theils auf der Wahlſtatt, theils fielen ſie ſchwer verwundet dem Feind in die Hände. Nur ein junger Lieutenant, der von uns Allen der Erſte voran geweſen war, und ich, entkamen von dem vordern Trupp ohne Beſchädigung. Aber der Angriff war leider ganz mißlungen. Alles was ſich noch hinter uns befand, kehrte um und floh in toller Verwirrung nach allen Seiten, ohne auf unſern Zuruf mehr zu hören. Wir mußten nothgedrungen folgen, welches unter einem neuen Kugelregen nicht ohne Schwierigkeit gelang.

„So endigte der arme Major am Abend des für ihn verhängnißvollen Tages. Die Franzoſen, welche uns wahrſcheinlich nur für die Avantgarde eines ſtärkeren Corps anſahen, verließen während der Nacht in aller Stille die Stadt. Ich wurde am nächſten Morgen beordert, ſie in Beſitz zu nehmen, wo ich denn meine Neugier hinſichtlich des Vandammeſchen Beſitzthums vollſtändig befriedigen konnte. Ich fand in der That Alles genau, wie er es geſagt, erlaubte jedoch keine Repreſſalien. Nur ein altes Weinfaß, auf dem mit großen Buchſtaben geſchrieben ſtand: „Aus dem Kloſter Mölk,“ ließ ich aus dem Keller wieder an's Tageslicht bringen, und unter meine Leute vertheilen. Im Uebrigen ſorgte ich dafür, daß an dem ſehr koſtbaren Ameublement nicht gerührt und nichts beſchädigt wurde, eine Handlungsweiſe, die mir doppelt dadurch zur Pflicht gemacht wurde, daß Vandamme ſelbſt ſich bei mir durchaus muſterhaft benommen hatte, ja mich ſogar mit großer Energie und Gerechtigkeit gegen den General Ochs und ſeine Weſtphalen beſchützt, die ſehr übel in unſerem Lande hausten. Ich erinnere mich, daß er dabei den General-Lieutenant Ochs auf eine Art behandelte, als trüge dieſer den Namen mit der That, ſo daß ich nicht umhin konnte, ihn von Herzen zu bedauern, obgleich er uns nicht gut mitgeſpielt hatte.

Mit demſelben General ging mir es nachher ſonderbar. Ich befand mich im Jahre

1816 an der Tafel des Kurfürſten in Caſſel und bemerkte neben meinem Nachbar einen Offizier, der mir ſehr bekannt vorkam. Ich wandte mich endlich direkt an ihn, und bat um ſeinen Namen. „Oberſt Ochs“ war die Antwort. — Ach, fuhr ich fort, ohne Zweifel ein Bruder des Generals, dem Sie auch in der That ſehr ähneln. Wir hatten uns im letzten Kriege ein wenig über ihn zu beklagen, fuhr ich fort. Iſt er jetzt hier gegenwärtig? Der Oberſt ward ganz roth im Geſicht und antwortete verlegen etwas, was ich nicht verſtand. Da ſtieß mich mein Nachbar an und flüſterte mir in's Ohr: „Es iſt der General-Lieutenant ſelbſt, den der Kurfürſt wieder zum Oberſten degradirt hat.“

Unter dieſen und andern Geſprächen, die ſo manches vergangene Intereſſe von neuem belebten, war es indeß ziemlich ſpät geworden, und man trennte ſich endlich in ſehr guter und milder Stimmung, als die Reiſe-Candidaten Abſchied nahmen, um bei

Mondſchein (der jedoch nur im Kalender ſtand, denn es regnete heftig, und war ziemlich dunkel geworden) ihre Fahrt anzutreten.

„Ich folgte ihnen auf ihre Zimmer, und während die Damen ſich im Allerheiligſten noch völlig reiſefertig machten, erfuhr ich vom Sohne die genaueren Details der Kataſtrophe ſeiner Schweſter. Da die Sache ohnedieß weltkundig geworden war, ſo ſprach er mit mir, als einem Freunde ſeines Vaters, ganz ohne Rückhalt. Es war eine ſehr gewöhnliche, doch deßhalb nicht minder tragiſche Geſchichte, die er mir erzählte.

„Ihr beiderſeitiger Hofmeiſter hatte ſich in das Mädchen, und ſie ſich in ihn verliebt, eine ſchwache Stunde beide ſtrafbar gemacht, und als der junge Mann beim Vater um die Geliebte anhielt, hatte dieſer ſeinen Antrag wie eine Beleidung aufgenommen, ihn ſofort verabſchiedet und auf das Kränkendſte behandelt. Weder der junge Mann noch die Tochter wagten es, dem erzürnten Vater und der ſtrengen ſtolzen Mutter die ganze Wahrheit zu geſtehen, und hofften mit Beben von der Zeit einen günſtigern Moment. Einſtweilen zog ſich indeß der troſtloſe Liebhaber in das nahe Städtchen zurück, und fuhr fort, von dort aus verſtohlen das Fräulein bei einer vertrauten Freundin zu ſehen. Ein grauſames Schickſal wollte, daß er bei einem dieſer Beſuche, als er in der Nacht nach Hauſe ritt, durch den Sturz von einem Felſen herab verunglückte, und erſt am nächſten Morgen todt und zerſchmettert aufgefunden wurde. Die Nachricht, welche dem armen Mädchen ganz unvorbereitet hinterbracht wurde, war zu ſtark für ihren ohnehin ſchon ſeit lange aufs Höchſte exaltirten Zuſtand.

In tödtlicher Ohnmacht niedergeſunken, erwachte ſie nur zu unheilbarem Wahnſinn. Sie gebar in dieſem Zuſtande einen Knaben, ohne daß jedoch, wie die Aerzte hofften, dadurch eine Verminderung ihres geſtörten Zuſtandes eingetreten wäre. Im Gegentheil ſchien ſich das Uebel nur noch zu vermehren, ſie war Mutter geworden, ohne die ſüßen Mutterfreuden zu genießen, und man ſah ſich zuletzt genöthigt, um ſo mehr, da auch den Vater die Schande ſeines Hauſes faſt zur Verzweiflung gebracht hatte, und ihr Anblick dieſe täglich nährte, das unglückliche Opfer ihres eigenen Leichtſinns und des väterlichen Stolzes, in der Irrenanſtalt deſſelben Orts, wo ihr Geliebter zuletzt geweilt hatte, unterzubringen. Dort, ſetzte der Baron hinzu, lebt ſie noch immer, körperlich geſund, aber ohne den mindeſten lichten Moment, in dem ſie auch nur Einen von uns je wieder erkannt hätte. Selbſt ihr Sohn, dem übrigens ſein Verhältniß zu ihr ganz unbekannt geblieben, erregte nie ihre Theilnahme, und ſchon ſeit Jahren hat der Vater jede Zuſammenkunft zwiſchen ihnen verboten, um einen gefährlichen Eindruck für das heitere Kind zu vermeiden, das er, ſeit er die Tochter verloren, um ſo leidenſchaftlicher liebt.

„Die Geſellſchaft reiste ab; ich geleitete ſie noch bis zu ihrem Wagen, und kehrte dann, betrübt und angegriffen von der traurigen Erzählung zu meinem alten Freunde zurück, der mich jedoch in weit beſſerer Laune als die meinige war, in ſeiner Rauchſtube erwartete. Ich fand ihn dort beſchäftigt, Punſch für uns zu machen, um, wie er ſagte, ſich damit heute alle Grillen zu vertreiben, und mit mir die alten beſſern Zeiten hoch leben zu laſſen. Das geſchah denn auch in vollem Maße, und erſt als die Stunde Mitternacht verkündete, ſuchten wir, der Alte, der ſeinem Gebräude ſelbſt am ſtärkſten zugeſprochen hatte, faſt mit einem kleinen Rauſche, unſer Bett.

„Ich lag bereits im tiefſten Schlafe, als ein furchtbarer Lärm und durchdringendes Geſchrei im Hauſe mich aufweckten. Es kam unter mir, wie es ſchien, aus meines

Freundes Zimmern, den ich jetzt auch ſelbſt tobend, und unter vielen Flüchen nach Licht rufen hörte. Ich nahm mir kaum Zeit, einen Schlafrock umzuwerfen, rannte hinaus und begegnete dort ſchon dem weinenden Knaben, der im Hemde aus dem Bett geſprungen war, und mir zurief, man ermorde gewiß ſeinen Großvater; er habe einen Schuß gehört, dann ein wildes Gepolter, und zuletzt ein klägliches Gewimmer. Indem kam auch der alte Diener des Hauſes mit einer Leuchte, voller Schrecken die Treppe herabgeſprungen, und obgleich unbewaffnet, eilten wir doch alle, ohne uns zu beſinnen, ſogleich nach dem Schlafzimmer des Majors, welches zu ebener Erde lag. Schon in der Thür deſſelben kam uns dieſer, auf ſeinen blutigen Degen als Krücke geſtützt, entgegen gehinkt, und indem er mit noch vor Zorn rollenden Augen uns anſtarrte, rief er: Dem habe ich's gegeben, daß er nicht wieder aufſtehen wird! Der Raubkerl war ſchon an meinem

Bett, und wollte mich eben anpacken, als ich erwachte und die Piſtole auf ihn abdrückte. Die fehlte zwar, und er drehte auch ſchnell um, und wollte wieder zum Fenſter hinaus, aber mein guter Degen war doch noch ſchneller als er. Wie ich ihn traf, fiel er mit einem entſetzlichen Schrei nieder, und beim Himmel, wenn ich ihn nicht mitten durchgehauen habe, ſo wird wenigſtens nicht viel daran fehlen.“

Mit unwillkürlichem Entſetzen über die blutige That, die mir jedoch bei dem Charakter des Majors unter ſolchen Umſtänden ſehr erklärlich ſchien, wünſchte ich in der Verwirrung meinem Freunde Glück, wenigſtens ſelbſt ſo ungefährdet davon gekommen zu ſeyn und lobte dabei, obgleich eine innere Stimme dieſem Lobe widerſprach, ſeine kriegeriſche Entſchloſſenheit.

„Nun, es wird mir Ungelegenheit genug machen,“ erwiederte er; „aber ein alter Soldat kann nicht wie ein als Weteib handeln. Gebt aber nur das Licht her, daß wir die Beſcheerung ein wenig genauer beſehen; gewiß iſt's einer von unſern letzten Wilddieben, denn dieſe Kerls verſuchen ſich in Allem.“

Ich weiß nicht, welche ſonderbare unheimliche Ahndung mich von neuem bei dem exaltirten Weſen des alten Majors befiel, doch unterdrückte ich ſie ſchnell, und trat mit dem Knaben, der ſich, ſobald er Großpapa nur geſund geſehen, ſogleich wieder beruhigt hatte, zuerſt in die Stube. Eine lange Geſtalt lag nahe am Fenſter regungslos am Boden, auf ihr Antlitz hingeſtreckt. Ein weiter, grober Mantel bedeckte ſie, unter dem ein Strom dicken Blutes langſam hervorquoll. Der Diener leuchtete jetzt herab, und hob einen Zipfel des Mantels auf. „Aber Großpapa,“ rief der Kleine, der zuerſt vor dem Blute zuſammengeſchauert, aber dann doch ziemlich furchtlos näher getreten war, „der hat ja Weibskleider an!“ „Was ſagſt Du?“ rief verwundert der Alte, „Weibskleider?“ Indeſſen hatte der Diener ſein Licht auf die Erde geſtellt, und ſich angeſchickt, den Leichnam umzudrehen.

Mit klopfendem Herzen blickte ich hin, und ſah zu meinem größten Erſtaunen ein von langen Locken beſchattetes, zwar verwildertes, aber dennoch ſchönes und offenbar weibliches Geſicht.

Ich wandte mich erſchrocken zum Major um, der neben mir ſtand, — aber nie, nie werde ich den furchtbaren Ausdruck des Antlitzes vergeſſen, das mir hier entgegen trat! Das Haupt der Gorgone kann nicht grauſenvoller geweſen ſeyn. Todtenbläſſe war wie ein Leichentuch darüber ausgebreitet, und Todesangſt ſchien wie Wetterleuchten über alle Muskeln zu zucken. Die Haare richteten ſich in die Höhe, gleich Schlangen, die ſtarren Augen glänzten mir entgegen wie Glas, aber kein Laut ſchien ſich durch die verſteinerten Lippen drängen zu können. Da plötzlich ſah ich den feſten Mann wanken, und mit einem

Angſtſchrei, furchtbar wie das Heulen der Verdammten, ſtürzte er vorne über, ſelbſt leblos auf die lebloſe Leiche. —

Gerechter Gott! welch gräßliches Schauſpiel! Es war ſeine eigene wahnſinnige Tochter, die er gemordet! Dem Irrenhauſe entſprungen, wie wir nachher erfuhren, hatte ſie ſich, Gott weiß wie, eines Männermantels bemächtigt, war dann in der Gegend umhergeirrt, vielleicht inſtinktmäßig dem väterlichen Hauſe zugeeilt, und hier, von dem Nachtlicht in ihres Vaters Zimmer angezogen, hatte ſie mit der, Wahnſinnigen oft eigenen Beſonnenheit, behutſam eine Scheibe eingedrückt, dann von innen das Fenſter aufgewirbelt, und war ſo hinein gedrungen bis an das Bett des ſchlummernden Greiſes.

Des Vaters ſchrecklicher Hieb hatte ihr das Genick mitten von einander geſpalten, ſo daß ſie, wenn auch ihre Vernunft im letzten Moment zurückgekehrt ſeyn ſollte, doch nur wenige Momente gelitten haben konnte.

Doppelt ſtrafbar aber wäre der Miſſethäter durch dieſen Mord einer Fliehenden erſchienen, wenn ein mitleidiges Schickſal ihn nicht ſchon des andern Tages erlöst hätte, ohne daß er zur vollen Erkenntniß ſeines Elendes wieder erwacht wäre. Er ſtarb am Nervenſchlage in meinen und ſeines unglücklichen Enkels Armen, den ſpäter der kinderloſe Erbe an Sohnesſtatt angenommen hat.

Möge dem Knaben ein ſanfteres Loos beſchieden ſeyn, als ſeinem unglücklichen Großvater; möge er ſelbſt ſeine Lebensbarke verſtändiger leiten — denn der Menſch bleibt zum größten Theile immer nur der eigene Schöpfer ſeines Schickſals; ja ſelbſt Nationen machen ihre eigene Geſchichte durch ihre eigene Individualität. Nicht immer werden Einzelne ſo furchtbar für ihre Irrthümer beſtraft, wie mein unglücklicher Freund; nicht immer enden Völker ſo ſchrecklich, als z. B. die Indianer in Amerika, deren Schuld uns freilich unbekannt geblieben, aber an ihren Henkern ſehen wir, daß derſelbe Saame auch anderwärts immer die ähnliche Frucht bringt, es ſey nun früh oder ſpät, in dieſer oder jener Generation. *) Nimmer ſchläft die Nemeſis! Darum hüte ſich Jeder, daß er ihr nicht verfalle, es ſey nun durch Sünde oder durch Thorheit; denn wohlgemerkt! beide beſtraft ſie am Ende unerbittlich, die eine mit der rechten, die andere mit der linken Hand, aber beide mit gleichem Leide, mit gleicher Unvermeidlichkeit der Folgen.

Das düſtere Unglück, deſſen Zeuge ich hatte ſeyn müſſen, machte mir Zerſtreuung noch nöthiger. Sobald ich Alles gethan, was

---

*) Ich meine hiemit nicht bloß den traurigen Zuſtand Altſpaniens, ſondern auch das ſpaniſche Amerika. Seine Bewohner, ohne Bildung und in Bigottismus verſunken, ſuchten die Freiheit, ohne ihrer fähig zu ſeyn, und haben alſo ſtatt ihrer nur eine Anarchie gefunden, deren Ende kaum abzuſehen iſt. Gewiß eine fürchterliche Strafe!

Anſtand und Freundespflicht mir geboten, und mich nur erſt wieder fähig fühlte, heitere Eindrücke aufzunehmen, pilgerte ich weiter in's Land hinein, und ſuchte Vergeſſenheit des Vergangenen in ſeiner romantiſch freundlichen Einſamkeit.

Was mir dort begegnete, ſey Dir, nachſichtsvoller Leſer, nun freundlich mitgetheilt, wenn Du anders des Phantaſten nicht ſchon müde biſt, aus dem weder Du, noch er ſelbſt nimmer recht klug zu werden vermögen.

Der Theil des Landes, welchen ich von O... aus betrat, iſt eben ſo fruchtbar und reich, als die Gaſthöfe daſelbſt abſcheulich und elend ſind, ärger als weiland die berüchtigten Schenken im Schwarzwalde. Beſſer in der Wüſte übernachten, als in einem dortigen Bette! Ohne den Appendix meines Packſattels wäre ich wahrlich übel dran geweſen!

Da es möglich iſt, daß Du, lieber Leſer, auch einmal in dieſes Land kömmſt, und ich mich gern nützlich mache, ſo werde ich dieſe Gelegenheit benutzen, und Dir ganz ausführlich mittheilen, womit ich mich verſehen hatte, um ſolchem Ungemach zu begegnen, und Du kannſt dann bei ähnlicher Gelegenheit ein Gleiches thun. Ich rathe Dir es ſehr.

Vor Allem iſt ein eigenes Bett nöthig, wenn man nicht, in einer kaum fünf Fuß langen Bettſtelle, riskiren will „de coucher de bout“ wie Frau v. Genlis ſagt, und ſich nicht in ſchmutzige und übelriechende Federbetten begraben, die dem, welcher ihrer nicht gewohnt iſt, nebſt ihrer Bevölkerung völlig unerträglich werden, und alle Möglichkeit des Schlafes rauben. Ein eigenes Bett, das Du auf jedem Canapee, ſelbſt auf dem Fußboden aufſchlagen kannſt, erhältſt Du leicht und transportabel, wenn Du Dir eine Luftmatratze anſchaffſt, die, ſo lange ſie nicht gefüllt iſt, nicht mehr Gepäck als eine lederne Decke verurſacht, in einer Viertelminute aber trotz einem Parvenü aufgeblaſen wird, und dann der beſten Roßhaarmatratze gleich kömmt. Außerdem brauchſt Du nur noch ein Kopfkiſſen, was ebenfalls mit Luft gefüllt ſeyn mag, die nöthigen Betttücher und eine geſteppte ſeidene Decke, ſo iſt für ein vortreffliches Lager geſorgt, das Du demohngeachtet zur Noth in der Taſche mit Dir forttragen könnteſt. Das Ganze wird zuletzt noch in ein grünleinenes Tuch gerollt, welches zu gleicher Zeit als Drapperie dient, um die ſchmutzige Wand, an der Dein Bett aufgerichtet iſt, damit zu verdecken. Vermöge zwei kleiner Nägel, die Du bei Dir führſt, wird dieſe Drapperie ſchnell befeſtigt.

Da Du ferner zur Leibesnahrung hier ſelten mehr als in Butter, oder Fett, oder Bier, geſchmorten Kälberbraten antriffſt, ſo wirſt Du wohl thun, Dich mit den engliſchen Erfindungen des Cavice und Ketſchup zu verſehen, welche die gute Eigenſchaft haben, alle noch ſo ſchlechte Brühen genießbar zu machen. Endlich rathe ich noch zu einem

Waſſerkeſſel von engliſchen Blech, der zugleich eine Caffeemaſchine nebſt einigen Büchſen zu Thee, Zucker und Caffee und einer Spirituslampe in ſeinem Innern birgt. Der ganze Apparat nimmt noch nicht ſo viel Platz als ein runder Hut ein, und bietet Dir überall in wenig Minuten die Mittel zu einem vorzüglichen Frühſtück, da guter Rahm und Butter leicht im Gebürge, auch in der unanſehnlichſten Hütte gefunden werden. Fügſt Du, als Reiſeapotheke, hiezu noch eine kleine Schachtel mit Seydlitz powders, oder andern kühlenden Brauſepulvern und eine zweite mit Pillen von Quinine, gegen temporäre Verſtimmung des Nervenſyſtems oder leichte Fieberanfälle, endlich noch einen handfeſten Regenſchirm, nebſt den wenigen nöthigſten Kleidungs- und Toilettenſtücken — ſo biſt Du auf's Vollſtändigſte equipirt. **NB.** wenn Du keine andere wiſſenſchaftliche oder ſonſtige Privatzwecke haſt, in welchem Falle Du Dir dann freilich nur ſelbſt am beſten zu rathen wiſſen wirſt.

Nachdem ich alſo die erſte Nacht auf die angegebene Weiſe in einer Stube, die für mein Maß allerdings um einige Zoll zu niedrig war, dennoch recht comfortable geſchlafen, erreichte ich am andern Mittag den weltberühmten Goldberg, einſt der alten Familie von Niederthal zugehörig, in neueſter Zeit aber, durch Mißgeſchick jener Familie, einem ſchnell reich gewordenen Banquier verfallen. Man hat von dieſem Berge rund umher eine ſehr weite Ausſicht, aber maleriſch iſt ſie nicht, eben ſo wenig die Form des Berges ſelbſt und auch nicht die auf ſeinem Gipfel befindliche Ruine, welche weder Thürme noch kecke Vorſprünge, ſondern nur lange und monotone, horizontale Linien darbietet, ſo daß ſie mehr einer großen Scheune ohne Dach als einer Burg ähnlich ſieht. Der neue Beſitzer hat überdieß durch kleinliche moderne Anlagen ſie vollends für den

Maler verdorben, dagegen aber auch durch bequeme Wege ſie großer Geſellſchaft zugänglicher gemacht, welche letztere freilich dem romantiſchen Eindruck nicht ſehr günſtig iſt. Wenigſtens mir ging es ſo, als ich mit Schrecken ein ganzes Kränzchen daſelbſt etablirt, und ſämmtliche Honoratioren der Umgegend in dem, weder mehr alten noch neuen Saale der Ruine zu Tanz und Spiel bei ſehr ſchlechter Muſik vereinigt fand, wozu ſie ſich harmlos mit Weißbier erfriſchten.

Meine Bergführerin war ein hübſches und naives Bauermädchen, barfuß, luſtig und geſund, achtzehn Jahr alt, und, wie die Mädchen hier ſind, von ziemlich freier Sprache und Manieren. Man kann ſagen, daß dieſe Mädchen Spaß und Ernſt verſtehen, und beides ohne Zimperlichkeit gern und ſchnell erwiedern. Die Meinige trug meinen Ueberrock und Regenſchirm, und lief mir auf jeder Treppe bis zu den Burgzinnen wie ein Hündchen nach, wie es ſchien, zur nicht geringen Beluſtigung der geputzten Geſellſchaft, die ſich unten im Hofe überall vertheilt hatte, und unſere gemeinſchaftlichen Bewegungen in der Höhe, ſo wie meine etwas barocke Reiſetracht mit kleinſtädtiſchem Befremden beobachtete. Herr Malecke v. Goldberg, (ſo heißt der **nouveau gentilhomme**) hat die ſcabreuſen Stellen ſeiner Ruine mit Geländern verſehen laſſen, was ſehr verdienſtlich iſt. Daß aber dieſe **garde-fous**, von Bretern gemachte Creneaux und Schießlöcher darſtellen, ſtatt einfach dem Charakter des Zwecks zu entſprechen, zu dem ſie da ſind, hat ihm kein guter Geſchmack, oder vielmehr kein geſchmackvoller Architekt eingegeben.

Als ich die Burg wieder verlaſſen wollte, und mein weiblicher Cicerone, den Weg weiſend, vor mir her trippelte, hielt mich der Burgvogt ziemlich rauh auf und rief: Nein, mein Herr, ſo geht's nicht! Sie zahlen einen Silbergroſchen!

Verzeihung, geſtrenger — Knecht! erwiederte ich, die Taxe war mir unbekannt, und erfreute ihn dann, eigentlich nur malgré moi, und weil ich keine kleinere Münze bei mir hatte, mit einem Thaler. Es iſt ein Vorurtheil, daß ich bei ſolchen Generoſitätsangelegenheiten mich nie entſchließen kann, wechſeln zu laſſen, obgleich ich mir darin einen unſerer braven Generale zum Beiſpiel nehmen ſollte, der die edle That eines ſeiner Grenadiere belohnte, indem er ihm einen Friedrichsd'or in die Hand drückte, ſich aber fünf Reichsthaler darauf herausgeben ließ, mit der Bemerkung, daß der Friedrichsd'or jetzt ſechzehn bis achtzehn Groſchen Agio ſtehe. Dieß zog mir indeß den Tadel meiner kleinen Bäuerin zu, denn als wir auf einem anmuthigern, längern und einſamern Wege durch den Wald zurückkehrten, meinte ſie ſchnippiſch, ich könnte mein Geld auch beſſer anwenden, als es dem alten Kerl zu ſchenken, worin ich ihr mit Vergnügen Recht gab, und ſie von meiner Gelehrigkeit zu überzeugen ſuchte.

Da die moderniſirte Ruine und der Berg, welcher die exacte Form eines coloſſalen engliſchen Plumpuddings hat, mich wenig befriedigte, ſo nahm ich jetzt meine Richtung nach dem Schloſſe des Beſitzers, um zu ſehen, ob die Kunſt vielleicht dort größere Genüſſe darböte.

Ich fand ein ziemlich geräumiges, aber nicht vortheilhaft umgebenes Haus im alten franzöſiſch-deutſchen Geſchmack gebaut, mit der obligaten Thurmuhr in der Mitte, und einigen kurzen Baumalleen umher, Rudera des ehemaligen Gartens, deſſen Reſt neu engliſirt, aber ſchlecht gehalten war, wie gewöhnlich. Es fehlte überdieß der ganzen Gegend an großen, und noch mehr an ſchönen Bäumen, weil man hier allgemein die horrible Gewohnheit hat, ſie alle drei Jahr für die Schaafe von oben bis unten zu belauben, eine Sitte, die allein hinlänglich wäre, Einem den Aufenthalt in einem ſolchen Lande zu verleiden. Da ich ſchon im Gaſthof erfahren, daß die Herrſchaft abweſend ſey, ſo meldete ich mich unverzüglich bei der alten Schaffnerin, um die Erlaubniß zu erhalten, das Innere des Schloſſes zu beſehen.

Es war dieſe Perſon als Inventarienſtück von der Familie Niederthal mit dem Gute verkauft worden, und ſchien durch den ehemaligen Dienſt in einem hohen Hauſe ſehr ariſtokratiſche Geſinnungen eingeſogen zu haben. Sie führte mich zuerſt in den Speiſeſaal, wo ich mit Verwunderung eine Menge Ahnenbilder erblickte. Sind dieſe, frug ich lächelnd, die Vorfahren Malecke's v. Goldberg? „I, Gott bewahre!“ erwiederte eifrig die Schaffnerin, „das ſind alles alte Niederthals.“ Hat man denn die auch mit verkauft? frug ich weiter. „Ach du lieber Himmel, die alte Herrſchaft wußte wohl gar nichts davon, und äſtimirte das alte

Zeug auch nicht. Die Bilder lagen zerriſſen und verſtaubt auf einer alten Rumpelkammer, wo ſie der neue Herr erſt gefunden, und gleich ſorgfältig hat repariren und aufhängen laſſen, damit es, wie er ſagte, recht alterthümlich hier ausſehen möchte. Gleich daneben in der Frau ihrer Stube, (ſie nannte ihre neue Gebieterin niemals anders als: die Frau, tout court,) wo unſere gnädige Gräfin auch wohnte, da hängen die Malecke's, die ſehen nun freilich ganz anders aus.“ Das macht die moderne Tracht, ſagte ich, denn es war allerdings nicht zu läugnen, daß die Ritter des goldenen Blieſſes, die blau und roth bebänderten Herren mit ihren ſtrengen Geſichtszügen und großen Allongenperücken, die ſtolzen Damen in ihren Reifröcken, denen Mohren und Zwerge die Schleppe nachtrugen, ziemlich ſonderbar mit dem Stillleben contraſtirten, welches die Familienbilder der Malecke's in ihren modernen Jagdpikeſchen darboten.

Indeſſen der Glanz jener Alten iſt erloſchen, die Fracks und Jacken daneben ſind im Beſitz der Herrſchaften, und dabei des ſicherſten Adels unſerer Tage, nämlich des Geldes. In fünfhundert Jahren werden die jetzt Neuen überdieß ziemlich eben ſo vornehm ſeyn, als es die Alten waren, ja vielleicht geht es ihnen dann eben ſo wie Jenen, und ein neuer Mann von 2325 erſieht das Gut der alten Malecke's, und hängt ihre halbvermoderten Ahnenbilder wiederum in ſeinem Eßſaal auf, „damit es alterthümlich ausſehe.“ Denn die divina Comoedia geht immer ſo fort, und nichts wahrhaft Neues, wiewohl immer etwas anders beſtrahlt, entſteht unter der Sonne!

Nachdem die Alte mir nun pflichtſchuldig den kleinen Damenbazar noch erklärt, einen von der Familie ſelbſt gefertigten Teppich angeprieſen, und eine Tabacksdoſe auf dem Schreibtiſch die beliebteſte Arie aus der gazza ladra hatte ſpielen laſſen, gelangten wir in den Tanzſaal, wo Ausſichten von Felſeneck, dem Stammſchloſſe der Niederthals, auf die Wände gemalt ſind. Hier thaute meine Führerin erſt völlig auf, und ergoß ſich in eifrigen Beſchreibungen der Pracht und Größe, die auf jenem Schloſſe geherrſcht habe, als ſie ſelbſt noch jung und lebensluſtig geweſen. Es ſchien allerdings eine ſtolze Burg, ein impoſantes Feudalbeſitzthum, von Hochwald und Felſen bekränzt, weit von den Bergen in die Gegend herabſchauend. Wie ſeine Herren, ſinkt es nun auch in Ruinen!

Ich wandte mich neugierig nach dem Balkon, wo ſich die Ausſicht auf das ferne Gebürge eröffnet. „Ja, ſehen Sie,“ ſagte die Alte, „das hat der neue Herr Alles geändert, und von weit her auch ganz neue ausländiſche Gänſe und Enten kommen laſſen, die da in der alten Pfütze herum watſcheln, welche jetzt „der kleine See“ heißt. Seh'n Sie wohl das Häuſel, mit den zwölf

Thürchen, da gerade unter der großen Eiskappe, (dem höchſten Gipfel des Gebürgs) das macht, wie Sie ſagen, jetzt das pain de vie vom Schloſſe aus.“ — Capital! rief ich aus, das iſt der zweite Theil der Ahnenbilder, doch laſſen Sie uns weiter gehen, Madame.

Es blieben noch die Wohnzimmer der Familie zu ſehen übrig, die aber wenig wohnliches hatten, und obgleich ein abgenutzter ächter Cachemire in dem einen als Bettdecke, nicht ohne Prätenſion hingelegt ſchien, ſo fehlte doch, wie in den meiſten unſerer Häuſer, der comfort, den die Engländer ſo gut verſtehen, ſo wie jener feine und bis in's Kleinſte, wie ſoll ich ſagen — diſtinguirte Geſchmack, der eine Beſitzung vor allem reizend und angenehm macht.

Meine gute Schaffnerin war jedoch keineswegs dieſer Meinung, ſondern verwunderte ſich ſehr, daß die jetzige „Frau“ den Aufenthalt hier, den doch ihre Gräfin immer ſo gern gehabt, gar nicht liebe, und wie ſie ſelbſt oft geäußert, ihr kleines Landhaus bei der Hauptſtadt viel angenehmer finde. Dieſer trait überraſchte mich, denn er zeugte von einem richtigern Takt der Beſitzerin, als ich ihr zugetraut, da jene Villa, die ich auch einmal geſehen, ohne Zweifel eleganter, freundlicher und den Verhältniſſen der Familie angemeſſener iſt, als das große, trockene, altadeliche und baumloſe Goldberg.

„Ja,“ fuhr die geſchwätzige Alte fort, „jetzt iſt freilich hier Alles ein bischen öde, aber wenn die Herrſchaft zugegen iſt, da geht es gewiß recht groß her. Neulich kam ein königlicher Prinz mitten in der Nacht hier durch. Gleich mußten zwei unſerer Leute mit Champagner hin, wo er die Pferde wechſelte. Der Prinz bat ſehr, ihm lieber ein Glas Waſſer zu geben, aber nein, ſie ließen ihn nicht los, er mochte wollen oder nicht, er mußte unſern Champagner koſten; iſt das nicht recht genereus?

„Wenn Sie einmal wieder hieher kommen ſollten, können Sie's auch gleich von weitem ſehen, ob die Herrſchaft zu Hauſe iſt. Beim Herrn wird auf dem Dache ein blaues Tuch aufgezogen, bei der Frau ein weißes. Das letzte hielten die dummen Leute erſt nur für ein Betttuch, was man dort zum Trocknen aufgehängt hätte, bis ſie nachher erfuhren, daß das eine ſehr vornehme alte Mode ſey, die ſelbſt meine vorige Herrſchaft nicht gekannt haben muß, wenigſtens ließ die nie etwas dergleichen aufziehen. Ich wüßte auch nicht recht wozu, denn Jung und Alt erfuhrens im Dorfe doch gleich, wenn der Herr Graf und die Frau Gräfin da waren, ſchon an den vielen Wohlthaten, die ſie überall austheilten.“

Es war eine glühende Hitze, welche die kahle Gegend von hier bis zur Departementsſtadt noch unangenehmer machte, denn außer unter meinem Regenſchirm, den ich heute als Sonnenſchirm gebrauchte, war nirgends ein bischen Schatten zu finden. Dagegen ſah faſt aus jedem Hauſe ein liebliches Mädchen- oder Weibergeſichtchen heraus, ſo zutraulich und luſtig, die gemeinen Leute überhaupt alle ſo höflich und wohlwollend, daß ich mich, der in den Neu-S....ſchen Provinzen an ganz andere Sitten und ein ausgezeichnet häßliches ſchönes Geſchlecht gewöhnt war, höchſt angenehm dadurch überraſcht fand.

Ich mußte in dem Sitz der Regierung, deren lange Arme auch über uns ausgebreitet ſind, ſchlafen, beiläufig geſagt, in einem ſo ſchlechten Gaſthofe, (obgleich der beſte hier,) daß keine meiner gerühmten Reiſebequemlichkeiten für die Dorfſchenken, darin überflüſſig wurde, ſchüttelte aber ſo früh als möglich am andern Morgen den Staub von meinen Füßen, und eilte ſchleunigſt weiter.

Ein ſchöner Kirchhof liegt kurz vor dem Thore am Wege, wo die Todten geſchmackvoller und reinlicher zu logiren ſcheinen, als die Lebenden in der Stadt. Ich machte dieſen für immer Ruhenden einen Beſuch. Nachdem ich mehrere Grabmäler beſehen, einige rührende und mehrere lächerliche Inſchriften geleſen, vor Allem aber die Eitelkeit bewundert, die hier ſo reichlich, ſelbſt auf die Zeit nach dem Tode, pränumerirt hat, trat ich in ein offenes Haus, wo in der Ecke friedlich eine Leiche ſchlief, der man eine Klingel an die Hand gebunden hatte. Man belehrte mich bald, daß die ſehr nachahmungswürdige Einrichtung hier herrſche, jeden in der Stadt Geſtorbenen ſogleich auf den Kirchhof zu transportiren, ihn aber dann ſo lange mit der um die Hand gewickelten Klingelſchnur im luftigen Raume aufzubewahren, bis unbezweifelte Spuren der Verweſung eintreten.

Dieß iſt um ſo nützlicher, da ganz neue Beobachtungen zu der traurigen Vermuthung berechtigen, daß weit mehr Menſchen lebendig begraben werden, als man ſich vorſtellt. Beſonders bei Verwundeten oder ſonſt an einem äußerlichen Schaden Leidenden, ſoll ein täuſchender Verweſungsgeruch oft ſchon eintreten, wenn ſie dennoch nur in unbeſiegbarer Starrſucht, aber bei völligem Bewußtſeyn, befangen liegen. Welche ſchreckliche, namenlos furchtbare Lage! Man kann überhaupt wohl annehmen, daß der wirkliche Tod da noch nicht eintritt, wo für die Umſtehenden das Leben ſchon vorüber zu ſeyn ſcheint, ſondern wohl noch ein kurzer Akt des Schlafwachens vorausgeht, der vielleicht den Sterbenden ſeltſame, nie geahndete Geheimniſſe entſchleiert. — Vielleicht iſt es ein einziger concentrirter Rückblick auf das vergangene Leben, ein täuſchungsloſes Selbſtgericht, das uns die Stufe anzeigt, auf der wir nach vollbrachter Wanderung ſtehen, und von der wir jenſeits wieder erinnerungslos ausgehen müſſen.

Die freundliche Frau des Todtengräbers, welche mir obige Auskunft gab, hätte auf die letzte Frage ſchwerlich befriedigend antworten können, ich erkundigte mich daher nach etwas Anderem, nämlich nach einer Dame, die, wie ich mich erſt eben erinnerte, jetzt in der Departementalſtadt wohnen mußte. Sie war einmal ſehr hübſch geweſen, hieß mit ihrem Vornamen Charlotte, und da ſie auf ihrem kleinen Gärtchen ſehr gute Früchte, und beſonders ſehr vortreffliche Aepfel zog, mit denen ſie mich oft beſchenkte, ſo nannten wir ſie zu Hauſe nur Charlotte de pommes. — Kennen Sie wohl, liebe Frau, frug ich die Todtengräberin, eine Baronin L....., die ſich ſeit zwei Jahren hier niedergelaſſen hat, und wiſſen Sie, ob es ihr gut geht? „J, mein Jeſus! freilich kenne ich ſie, wie es ihr aber geht, das weiß nur der liebe Gott, denn hier liegt ſie ja — das iſt ja eben die Dame dort mit der Klingel in der Hand!“ — Mir ward ganz ſchwindlich zu Muthe, die Ueberraſchung, die ungeheuere Veränderung, welche der Tod in dieſen ſonſt ſo vollen und hübſchen Zügen hervorgebracht, die Erinnerung an ganz andere Scenen und Zeiten, die ich mit Charlotte de pommes verlebt, und wo einſt auch eine Klingel eine Hauptrolle darin ſpielte — es war ein wildes Gemiſch von Schmerz und einem unwillkürlich eindringenden komiſchen Moment, das meiner Seele eine Empfindung beibrachte, wie unerwartetes Kitzeln dem Körper verurſacht. Ohne ein Wort weiter zu reden, reichte ich der verwunderten Berichterſtatterin ein Geldſtück, warf mich auf's Pferd und ſprengte davon, um in Bewegung und Freiheit die Kirchhofsgedanken ſo ſchnell als möglich wieder los zu werden.

Meine Blicke ſchweiften jetzt über die weiten fruchtbaren Fluren, und ich ward bei dem bedeckten Wetter recht lebhaft inne, daß flache Gegenden durch einen trüben

Horizont gar ſehr gewinnen, weil die entfernten Gegenſtände dann in undeutliche Formen verſchwinden, und hierdurch das zu Proſaiſche und Zahme einer ſolchen Landſchaft, das in der Helle ſo platt am Tage liegt, der Phantaſie wieder näher befreundet wird. Die Wolken ſcheinen dann Berge, der Kirchthurm wird zum Rieſen, ferne Baumgruppen zu Ruinen, und einzelne Gebüſche vereinigen ſich zum großen Schwarzwalde.

Deſto deutlicher waren die nahen Ausſichten, und zwar auf eine abermals ganz abſonderliche Anzahl von hübſchen Mädchen und Weibern, die ich auch heute wieder faſt in jedem Orte antraf. Und immer erfreute mich wieder der gutmüthige Ausdruck ihres Benehmens und die freie Natürlichkeit ihrer Manieren, denn, ſo wie man ſich den heitern Berggegenden naht, fordert die Natur deutlicher ihr Recht, Ziererei und Zimperlichkeit treten bei Seite. Es lebe daher die

Freiheit der Gebürge, wenn ſie auch nicht überall ſo weit geht als im Canton Bern.

Im Gaſthofe angelangt, wo ich Mittag machen wollte, fand ich das Gaſtzimmer voll Fremde, die bereits am Eßtiſch ſaßen. Nur zwei junge Damen ſtanden verlegen am Fenſter, und auch ſie waren nicht bloß mit der beauté du diable geſchmückt. Auf Reiſen muß man nicht blöde ſeyn, und dem männlichen Geſchlecht iſt dieſe Eigenſchaft überhaupt nicht anzurathen — ich ging alſo auf die Verlaßnen zu, und begann die Converſation mit einigen Gemeinplätzen, die erſt nur ſchüchtern erwiedert wurden, bis nach und nach die Bekanntſchaft beſſer en train kam.

Ich äußerte mein Befremden, ſie gleich beim Eintritt ſo einſam und verlegen in der Fenſterecke erblickt zu haben, und frug demüthig, ob ich ihnen in irgend etwas nützlich ſeyn könnte. „Sie ſind ſehr gütig, mein Herr,“ erwiederte die Aelteſte, welche ungefähr achtzehn Jahr zählen mochte; „der alte

Herr und die Dame, welche in der Journaliere mit uns gekommen ſind, haben uns im Stich gelaſſen, und ſind, Gott weiß wohin, gegangen, ſo daß wir nicht recht wiſſen, ob wir ohne ſie uns zu Tiſche ſetzen, oder noch länger auf ſie warten ſollen.“ Ich ſtimme unbedingt für das Erſte, fiel ich ein, und wenn Sie es erlauben, leiſte ich Ihnen ſtatt jenes ehrwürdigen Paares Geſellſchaft. Die Jüngſte, noch ein halbes Kind, lächelte dabei ihre Schweſter ſchalkhaft an, und dieſe genehmigte den Vorſchlag mit einigem Erröthen, was Mädchen ſo gut läßt, und Manche, wie man behauptet, ganz in ihrer Gewalt haben, eben ſo, wie es auch Menſchen gibt, die ihre Ohren gleich den Pferden bewegen können, und daher, beiläufig geſagt, die gefährlichſten Horcher ſind. Ich bemerkte eben einen Solchen, der auf dem Sopha ſaß, die Zeitungen las, aber dahinter einen lauernden Blick auf uns geworfen hatte. Es war ein faſt rieſengroßer, brauner Mann, mit kleinen ſchwarzen

Augen, die wie Kohlen unter den buſchigen Augenbraunen hervorglühten, das hervorſtehende Kinn umgab ein moderner galliſcher Bart von ſo blauer Schwärze, daß er Blaubart ſelbſt Ehre gemacht haben würde, und ſtruppiges hartes Haar von gleicher Farbe vollendete den ſtachlichen Kranz um das lang gedehnte Oval ſeines Geſichts. Um Naſe und Mund aber, den glänzende große Zähne zierten, ſpielte ein höhniſcher, dämoniſcher Zug, von dem man ſich eben ſo ſehr abgeſtoßen, als in manchen Augenblicken unwillkürlich angezogen fühlte. Wenigſtens ging es mir ſo, der, nachdem ich ihn einmal erblickt, mich oft, wie durch Schlangenkraft, genöthigt fühlte, von den lieblichen Mädchengeſichtern nach dem ſeinigen, ſo heterogenen, hinüber zu ſchweifen, wobei mich auch jedesmal ſein, wie im Ingrimm lächelndes Auge ſtechend zu fixiren ſchien.

Man hatte unterdeß auf meinen Befehl einen ſeparaten Tiſch für uns gedeckt, den ich mit Ungarwein und einigen andern guten Sachen aus meinem Vorrath beſetzen ließ, und meine Mädchen, die erſt ſehr beſcheiden nippten, fanden an dem ſüßen Weine endlich ſo viel Geſchmack, daß ſie ganz zutraulich wurden, und mit Argloſigkeit, (denn die armen Seelen ſchienen ganz unfähig eine Unwahrheit zu ſagen,) jede Auskunft über ſich ertheilten, die ein Argliſtiger hätte wünſchen und benutzen mögen.

Sie waren Pfarrerstöchter aus der Nähe, nicht ſehr begüterte Waiſen, und die Aelteſte brachte jetzt ihre jüngere Schweſter in eine Penſionsanſtalt nach der Hauptſtadt der Provinz. Sie ſelbſt wollte dann, wie ſie berichtete, ſich bei einer Freundin einige Tage aufhalten, ehe ſie zu ihrem Bruder, dem Pachter eines adelichen Gutes, bei dem ſie für gewöhnlich wohne, zurückkehre. Man theilte mir den Namen der Penſion, die Adreſſe der Freundin, alle Verhältniſſe der Familie ſo ehrlich mit, daß ich nach Verlauf einer Viertelſtunde mich keck für ein Mitglied derſelben hätte ausgeben können. Demungeachtet traute ſich Mademoiſelle Louiſe nicht wenig Weltkenntniß zu, weil ſie ſchon zweimal in der Hauptſtadt geweſen war. Deßhalb habe ſie auch der Bruder, ſetzte ſie ſtolz hinzu, unbedenklich allein reiſen laſſen, und nur der Vorſorge ihrer alten Reiſegefährten in der Journaliere empfohlen, die ſie jedoch gar nicht genau kenne, und deren Wachſamkeit ſich ja auch hier ſchon keineswegs als ſehr ausgezeichnet erweiſe. „Wie freue ich mich, ſagte ich, der ich ganz fremd in der Hauptſtadt bin, dort nun einer ſo angenehmen Bekanntſchaft verſichert zu ſeyn. Damit es aber kein Aufſehen bei ihrer Freundin erregt, wenn ein bloßer Reiſegefährte Sie beſucht, ſo erlauben Sie mir wohl, mich als Ihren Couſin aus Wien dort einzuführen. Ich bin nun ſo gut unterrichtet, daß ich meine Rolle ſchon ſpielen werde.“ „O Himmel, nein!“ rief erſchrocken das reizende Mädchen, „ich bin ſo wenig an Verſtellung gewöhnt, daß ich ſo etwas nimmermehr könnte!“

Recht wie ein Verführer (und ich fühlte auch wirklich einige leiſe Gewiſſensbiſſe darüber,) erwiederte ich: gute Louiſe, ſeyn Sie nicht ſo grauſam, mir die kaum gefundene ſüße Hoffnung wieder zu rauben. Was ſchadet der unſchuldige Spaß? Sie müſſen ſich nur einbilden, daß wir Comödie ſpielten, und dann gute Contenance halten. Zu Ihrer Schweſter in die Penſion komme ich ja auch in derſelben Rolle. „Ach ja!“ rief die Vierzehnjährige und ſchlug vergnügt in die Hände. „Madame Lazner iſt ohnedem immer ſo außer ſich, wenn fremde Beſuche in die Penſion kommen, daß wir gar oft unſere kleine Schadenfreude daran haben, den Vetter aber kann ſie uns nun doch nicht verwehren. Vergeſſen Sie es nur nicht.“

„O wie beſchämt Sie die zutrauungsvolle Kleine, liebe Louiſe, fuhr ich mit ernſter Miene und zärtlichem Vorwurfe fort, wie können Sie, die die Welt kennt, ſich bei einer ſolchen Kleinigkeit ſo anſtellen?“

Ganz verwirrt wußte des Pfarrers Tochter von Taubenheim nicht, was ſie dem verſuchenden Junker antworten ſollte, und der Böſe gab mir ein, ihr in dieſem Augenblicke die Hand verſtohlen unter dem Tiſche zu drücken, was ſie, die Feurige und Unerfahrene, wie ein electriſcher Funke zu durchzucken ſchien, und ihre Wangen in noch höherem Purpur färbte. Schnell wieder meine Fühlhörner zurückziehend, ſagte ich mit Zuverſicht: Wohlan, unſer kleiner Bund iſt geſchloſſen, und Sie, Jettchen, ſagen noch heute Abend Ihrer Domina, daß Sie den Vetter aus Wien erwarteten, der morgen oder übermorgen beſtimmt ankommen müſſe. Dann iſt man vorbereitet, und Niemanden fällt die Sache auf. „Ach!“ ſeufzte Louiſe, mich anblickend und ſchnell das Auge wieder zu Boden ſchlagend, „wir thun gewiß nicht Recht!“

Welch ein Kind Sie ſind, rief ich mit Antorität, und, die Hand von neuem den nun einmal betretenen Weg ausſendend, ſetzte ich leiſe hinzu: Gutes Mädchen, ſtünde ich Ihnen doch noch näher als ein Vetter! —

War mir's doch, als hätte ich eben den ſchwarzen Dämon im Sopha, der immerfort eifrig zu leſen ſchien, „Hoffnungsvoll, Sünder!“ in den Bart murmeln hören.

Mir fielen aus des Satans Memoiren die Claſſifikationen ein, welche dieſer Fürſt der Hölle für: vortrefflich, gut und hoffnungsvoll aufgeſtellt hat, und ein kleiner Schauer überrieſelte mich. Ein Mörder z. B. iſt dort vortrefflich, ein Dieb gut, ein Verſucher hoffnungsvoll. Das war beunruhigend. — Wer konnte aber den feuchten, tiefblauen Augen, dem verführeriſchen Erröthen, dem jetzt unmerklich wiedergegebenen Drucke der lebenswarmen Hand widerſtehen. Je me damne, rief ich innerlich, wie jener Pfaffe in einem noch kritiſchern Moment, mais que le diable m'emporte, si je puis faire autrement!

Das kleine Abentheuer war in gutem Gange — ein Weiberkenner konnte berechnen, daß es nunmehr nur noch Ausdauer und Gelegenheit bedürfe, um es ganz zu Ende zu führen, denn das liebliche Geſchlecht iſt ſchwach, aber in ſeiner Schwäche beſteht ja eben ſeine Lieblichkeit. Darum, o Männer, ehret und ſchonet dieſe Schwäche, und folget nie dem Beiſpiel, das ich heute gab, ſondern dem — das ich vielleicht ein andresmal geben werde, wie Ihr zu ſeiner Zeit erfahren ſollt.

Um die reizende Louiſe, für die mein Herz wirklich etwas warm zu werden anfing, nicht zuviel über das Vergangene nachdenken zu laſſen, ſchlug ich jetzt, nachdem alle Fremde die Stube verlaſſen hatten, (nur der unausſtehliche Schwarzkopf ſaß noch immer wie angegoſſen auf dem Sopha,) eine Lectüre vor. Sie haben, ſagte ich, gewiß von dem nicht allzuweit von hier entfernten Gebürge gehört, wo wirklich bis zu dieſer Stunde noch ein Berggeiſt ſpuken ſoll, mit Namen.... Ich wollte dieſen eben ausſprechen, als er wie ein Echo ſchon von einer andern Stimme ſo dumpf und ſchauerlich ertönte, daß wir Alle auffuhren — da trat hohnlächelnd die rieſige Geſtalt des Fremden an unſern Tiſch und die Zeitung weglegend, ſagte er mit majeſtätiſchem Anſtande: „Vergönnen Sie mir doch, dieſe Geſchichte auch mit anzuhören.“ Mein Herr, erwiederte ich, einigermaßen verlegen, es iſt ein ſchwacher Verſuch von meiner eigenen ungeübten Feder, und ich weiß nicht.... „Keine Umſtände,“ ſagte er, „Autorbeſcheidenheit, weiter nichts; leſen Sie!“ — Er ſprach dieß mit einer ſo ſonderbar gebietenden Miene, daß ich faſt im Begriff war, es übel zu nehmen, und doch, wie von höherer Gewalt gezwungen, ſchon das Manuſcript ergriff, um anzufangen, als plötzlich das alte Paar, welches ſo ſchlechte Aufſicht über die anvertrauten jungen Mädchen geführt hatte, hereintrat, die Frau mit wortreichen Entſchuldigungen ihre nothgedrungene Abweſenheit durch den Beſuch bei einer Jugendfreundin erklärte und zugleich meldete, daß die Journaliere angeſpannt ſey, und man nur noch auf die jungen Damen warte, um abzufahren. Dieſe ſprangen nun eilig auf, um ihre ſieben Sachen zuſammen zu ſuchen, ich eilte ihnen zu helfen, flüſterte ſchnell noch der intereſſanten Louiſe zu: Vergeſſen Sie den armen Vetter nicht! was mit einem letzten Erröthen und Händedruck beantwortet wurde, und unter den Fledermausfittigen der Alten entſchwanden die holden Schweſtern meinen, ihnen ſehnſüchtig folgenden Blicken. Ich erſchrack faſt, als ich ſah, daß ich mich mit dem Schwarzen nun allein befand.

Dieſer fixirte mich lächelnd, und ſagte dann, indem er nach der Uhr ſah, einem ſeltſamen alterthümlichen, und mit großen Granaten beſetzten Kaſten: „Da Sie doch wohl ſchwerlich geneigt ſeyn werden, mir allein Ihre Geſchichte vorzuleſen, ſo empfehle ich mich Ihnen einſtweilen beſtens. Ohne Zweifel reiſen Sie in's Gebürge, und da ſehen wir uns wohl einmal wieder.“ — Bei dieſen Worten ergriff er, ſich ſtolz verneigend, die Thürklinge und verſchwand wie weggeblaſen.

Kurioſer Kerl! rief ich verdrießlich; denn er hatte mir eigentlich imponirt und das ärgerte mich. Wer er nur ſeyn mag? Das muntere Dienſtmädchen ſah jetzt durch die halboffene Thüre und frug mit der zutraulichen hieſigen Art: „Nun, ſchmucker Herr, bleiben Sie heut Nacht bei uns?“ Sage mir nur, Du muthwilliges Kind, entgegnete ich, indem ich ihr rundes Kinn erfaßte, wie kömmts, daß Ihr Alle hier ſo hübſch ſeyd? „O, das bringt das Gebürge ſo mit ſich,“ verſicherte ſie ganz gelaſſen, bleiben Sie nur hier, und Sie ſollen ſehen, wie gut wir für Sie ſorgen wollen. Mancher iſt ſchon bloß unſertwillen hier geblieben. Soll ich Ihnen die Schlafſtube zeigen? Ganz neue Betten bekommen Sie, und iſt Ihnen etwa ein Bett zu ſchmal,“ ſetzte ſie ſchalkhaft hinzu, „ſo rücke ich gleich noch ein Zweites daran.“ Damit ſprang ſie hinaus, und ich, begieriger nach der Hauptſtadt und dem Wiederſehen meiner jungen Freundin, als nach den hieſigen Doppelbetten, folgte in die Nebenſtube, um meine Rechnung zu verlangen, und mich bei dieſer Gelegenheit nach dem ſchwarzen Fremden zu erkundigen, den jedoch Niemand hier kennen wollte. Unterdeſſen hatte ich eine Reihe Klingeln, ſymmetriſch an der Wand geordnet, bemerkt, von denen zwei oder drei mit ſeidenen Bandſchleifen geziert waren. Was bedeuten denn dieſe, frug ich, mit dem Finger darauf weiſend, die ſchon wieder emſig um mich beſchäftigte Cendrillon. „Das bedeutet die Stuben, wo die hübſcheſten jungen Herren wohnen,“ war die Antwort. Nun, das wäre ſchon ein guter Grund für mich, nicht hier zu bleiben, rief ich lachend, denn es würde mich doch zu ſehr verdrießen, wenn ich ſähe, daß Ihr an meine Klingel keine Schleife bändet. „O mein Gott, die beſte die ich habe, für Sie, darauf können Sie ſich verlaſſen.“ Gut, gut, das ſind Redensarten. „Nein, ich ſchwör's Ihnen heilig zu, wenn Sie bleiben, ſo binde ich ein Roſaband an die Klingel, ſo lang, ſo lang, daß es bis zu meiner kleinen Perſon herab hängt — damit ich es jeden Morgen küſſen kann,“ ſetzte ſie leiſe hinzu. „Du Spötterin,“ rief ich, „für dieſe himmelſchreiende Unwahrheit ſollſt Du gleich ſelbſt mit einem Kuß beſtraft werden, und .... „Ein Thaler, vier Groſchen macht die Rechnung, wenn's beliebt,“ erſchallte es hier mit krähender Stimme hinter mir, und etwas verblüfft zahlte ich der ſo mal à propos hereingetretenen Wirthin meine Schuld, während der Schalk vor mir die kleinen Zähnchen in's Schnupftuch drückte, um das Lachen zu verbeißen, wozu das durchtriebene Mädchen noch mit ſchmachtenden Augen die Hand auf's Herz legte, gleichſam als wolle ſie betheuern, wie unſchuldig ſie an der Ueberraſchung ſey.

Ihren Zweck mochte ſie jedenfalls in der Hauptſache erreicht, und mein ſchwaches Herz oder meine ſtarke Eitelkeit gut beurtheilt haben, denn ſie erhielt ein dreifaches Trinkgeld.

Wie ich ſchon zu Pferde ſaß, erſchien ſie indeß noch einmal, um mir mein Manuſcript zu bringen, das ich in der Eile auf dem Eßtiſche vergeſſen hatte. „Kommen Sie nur bald wieder,“ flüſterte ſie, ganz nahe an's Pferd tretend, „immer wird die Wirthin nicht hinter uns ſtehen,“ und damit lief ſie, ein ſchelmiſches Liedchen trällernd, ſchnell in's Haus zurück.

Die Gegend ward recht freundlich, je mehr ich mich der Hauptſtadt der Provinz näherte. Ein großer Fluß, blumige Wieſen, grüne, wogende Felder, viel Laubholz und der hohe Zopfsberg in der Ferne, Alles in ſchönem Sonnenſcheine glänzend, der nach und nach die trüben Wolken, eine nach der andern verjagte. Nur die häßliche Pappelallee, welche die Chauſſee einfaßte, ſtörte den angenehmen Eindruck, um ſo mehr, da man die Bäume, unbegreiflich widerſinnig, bis an die Wipfel ihrer Aeſte beraubt, und nur die obern Büſchel ſtehen gelaſſen hatte, deren lange Schatten wie ungeheure Rattenſchwänze über die weiten Fluren hinwedelten.

Weniger als die Umgebung gefiel mir die Stadt. Prellau iſt zwar alterthümlich, aber nicht romantiſch, alterthümlich und gewaltig ſchmutzig, überall eben ſo viel Dürftigkeit, als mißlungene Nachahmung der großen Hauptſtadt des Königreichs verrathend. Wie in Leipzig und Braunſchweig hat man aus den demolirten Feſtungswerken

Promenaden gemacht, die ausgezeichnet gut gehalten werden, und dem Gärtner, der ihnen vorſteht, alle Ehre machen.

Ich ſtieg in der ſilbernen Ente ab, und da es noch bei guter Zeit war, begann ich ſogleich einen Spaziergang, um mich zu orientiren.

Ein Student, den mir die gelehrte Miene und die rothe Mütze verrieth, wurde von mir auf der Straße um Auskunft angeſprochen, wo ſich wohl die intereſſanteſten Stellen der Stadt-Promenaden befänden, und er erbot ſich ſogleich „als Lohndiener zu voluntieren“ wie er ſich ausdrückte.

„Hier!“ rief er kurz nachher, „iſt Prellau's Stolz, das neue Palais des Fürſten Zinkofsky.“ Ich ſah wirklich ein nobles Haus vor mir, aus den Blüthen und Blumen der Promenade anmuthig emporſteigend, deſſen einfache und geſchmackvolle Pracht den wohlthuendſten Eindruck machte. „Es iſt zu ſpät jetzt noch das Innere zu beſehen, aber ich rathe Ihnen ſehr, es morgen nicht zu verſäumen, da es, in Abweſenheit der Herrſchaft, Fremden mit vieler Liberalität gezeigt wird. Heute aber müſſen Sie, wenn wir die Tour auf dieſer Seite der Stadt gemacht haben, die Hunde-Comödie beſuchen, die von den wunderbarſten, und ohne Zweifel geſchickteſten Künſtlern dargeſtellt wird, welche ſeit lange die hieſige Bühne betreten haben.“ Wie! ſagte ich, nicht bloß einzelne, mit den übrigen menſchlichen ſinnig vermiſchte Hunde-Schauſpieler, ſondern eine vollſtändige Truppe dergleichen, ganz ohne Menſchen? „So iſt es, nur einige Affen rivaliſiren mit ihnen. Sie werden ſtaunen, beſonders iſt Madame Batavia, eine reizende Pudelin, der Liebling des Publikums, doch geſtehe ich, daß ich, was mich betrifft, den Affen Furioſo noch vorziehe. Denken Sie ſich.... doch ich will Ihnen die Ueberraſchung nicht rauben.“ Charmant, erwiederte ich, (eine Art ſanfter

Fluch, den ich mir in Sandomir angewöhnt habe,) ich ehre Ihre zarte Rückſicht, laſſen Sie uns daher einſtweilen von den hieſigen Profeſſoren reden. Iſt Herr Rückwärts noch populair? — „Wie ſollte er nicht! Hat nicht die Kirche mehr Freude an einem rückkehrenden Sünder, als an hundert Gerechten? Er ſteht jetzt, im Verein mit den Vornehmſten des Landes, einer Bibelgeſellſchaft und Miſſionsanſtalt zur Bekehrung der Landeskinder vor.“ — Was Sie ſagen, gibt es denn hier noch Heiden? — „Das eben nicht, aber das gewöhnliche Chriſtenthum wird jetzt für gar nichts mehr gerechnet, wenn die neue zerknirſchte Frömmigkeit noch nicht dabei zum Durchbruch gekommen iſt. Wer z. B. nur mit Vernunft und nicht blindlings glauben wollte, wer Wunder und Zeichen, oder gar den Teufel bezweifelte, würde für noch viel verdammlicher, als die verhältnißmäßig unſchuldigen Heiden gehalten werden. Deßhalb ſollen auch dieſe, wie uns neulich die berühmte Augen- und Ohren-Zeugin belehrt hat, nach dem Tode nur Jahrtauſende im Zwiſchenreich zubringen, eine Art Fegefeuer, wo ſie ſich mit einiger Schwierigkeit noch bekehren können — da hingegen Solchen, wie ich ſie eben geſchildert, gar keine Chance zur Seligkeit mehr übrig bleibt.“ — Les pauvres diables, ſagte ich gerührt, vielleicht iſt der liebe Gott doch noch barmherziger als der Profeſſor Rückwärts und die verehrte Bibelgeſellſchaft. Hoffen wir wenigſtens das Beſte. „Amen,“ ſagte der Student, nahm ſeine rothe Mütze ab und verbeugte ſich tief, denn, wie der Wolf in der Fabel, zog der Profeſſor eben vorüber. Er ſah ganz luſtig aus, ziemlich weltlich, und ich bewunderte, wie es dennoch bei ihm ſo ſchön zum Durchbruch hatte kommen können.

Seitdem (ein paar Jahre ſpäter) hat Alles dieß ſeine guten Früchte getragen, und, gleich den Krebſen, unſer Profeſſor recht geſchickt rückwärts vorwärts zu gehen gewußt. Denn eines Tages, wo er leidenſchaftlich geſtimmt war (und die beſten Proteſtanten fühlen doch auch zuweilen Leidenſchaft; leider, leider!) ging er in's Theater. Da hörte er jene herrliche Romanze erſchallen, die mit den ſchaurigen Worten beginnt:

Zu Steffen ſprach im Traum ein graues
Männchen klein,
Der Schatz im hohlen Baum ſoll dir beſcheeret ſeyn....

Es drang der tiefe Sinn in ſein Inneres, gleich dem Hirſchgeweih in der Oper. Statt ihm aber, wie dort, das Herz entzwei zu ſtechen, führte es ihn nach Hofe, nach dem ihn ſchon lange ahndungsvolle Sehnſucht hingezogen; denn es war ſeine Schwäche — wer hat deren nicht — immediat nach den himmliſchen Heerſchaaren, Hof und Autoritäten ſtets am tiefſten zu verehren, ja ganz natürlich und zwanglos Aeußeres und Inneres nach ihnen zu modeln.

Es wunderte mich daher nicht im Geringſten als eine, zwar kluge und hübſche, aber auch etwas leichtfertige junge Dame (eine von denen, welche mir die Chronik der Hauptſtadt ſchreiben) mir geſtern Folgendes mittheilte:

„Eben verläßt mich Rückwärts, der beiläufig geſagt, Ihr Freund nicht iſt, denn er behauptet: in dem ſchönen Buche der Frau v. B... ſchokire ihn nur eins, der lobende und herzliche Brief an Sie, einen Menſchen, der keine Religion habe! Sie ſehen wohl, woher der Wind bläst. Dieſer arme Profeſſor fühlt immer die höchſte Noth, richtig mit der Hofuhr zu gehen, und ſobald er dahinter gekommen zu ſeyn glaubt, wie dort der Weiſer ſteht, rückt er ſchnell den ſeinigen nach. Er iſt jetzt häufig beim Kronprinzen, und hat ſeitdem ein ſo herablaſſendes Weſen angenommen, daß ſelbſt ſeine Hoſen Protektorfalten ſchlagen. Um das Lachen bei dieſem Anblick zu verbergen, begann ich ſchnell die laute Lectüre eines eben vor mir liegenden alten Briefes an Göthe, und kam auf die Worte: die Leidenſchaft iſt der Schlüſſel zur Welt. O, rief mein Nachbar ſeufzend, und mit Würde die erwähnten Modeſten ſchroffer ziehend: O wie wahr — der Schlüſſel — leider, leider!

„Vous ne devineriez jamais le reste, mon Ami.“

Doch, um von meiner Epiſode zurückzukommen, ſo war es damals Zeit, mir die Frommen aus den Gedanken zu ſchlagen, und wieder an Hunde und Affen zu denken, denn es ſchlug ſieben Uhr. Mein freundlicher Führer begleitete mich bis an den Tempel der Thalia Canina, und ich trat ein, erwartungsvoll der Dinge, die da kommen ſollten. Ein recht anſtändiges und zahlreiches Publikum füllte bereits das Theater, und es dauerte auch nicht lange, ſo erſchien unter lebhaftem Geklatſche Madame Batavia, ſich mehrmals mit vieler Grazie verneigend. Was mir gefiel, ſie coquettirte gar nicht, weder mit dem Parterre, noch mit den Logen. Freilich, hätte ein mauvais plaisant im Orcheſter einen Schinken aus der Taſche gucken laſſen, es wäre vielleicht nicht ſo decent abgelaufen, und ſelbſt die Reitgerte, die als Souffleur aus der Couliſſe hervorragte, würde Mühe gehabt haben, den Naturtrieb (welcher bei Schauſpielern überhaupt immer doppelt ſtark ſeyn ſoll) zu bändigen. So aber blieb, wie geſagt, Alles höchſt geſittet und normal.

Etwas weniger delicat war es jedoch ſchon, als Madame Batavia kurz darauf, nach einer brillanten Scene mit ihrem Liebhaber, dem Mohrenkönig, in unbegreiflicher Zerſtreuung, und ihrer roſenrothen Roben ganz uneingedenk, ſtatt auf den Hinterfüßen, auf den Vorderbeinen abging, und der jubelnden Gallerie auf dieſe Weiſe eine ganz ſeltſame Kehrſeite zuwandte. Sie ſelbſt ſchien aber dieſen Irrthum, kaum hinter dem Vorhang angelangt, ſchon innig zu bereuen. Wir vernahmen wenigſtens einen tiefen Seufzer, den man faſt hätte ein Geheul nennen können, vielleicht auch, daß der erwähnte Souffleur ihr zu eindringliche Vorwürfe gemacht hatte.

Es blieb jedoch keine Zeit, ſich hierüber in Conjecturen zu verlieren, denn jetzt erſchien Furioſo, als Ritter gekleidet, und mit eingelegter Lanze zu Pferde, um mit dem Mohrenkönig um Batavia einen entſcheidenden Kampf zu beginnen. Zweimal prallten die Lanzen an den feſten Bruſtharniſchen ab, ſchon war Furioſo der Helm entfallen, von neuem ſtürzten beide auf einander los, als plötzlich — o kühne That! der Gegner Furioſo's die Lanze fallen ließ, und mit einem ungeheuern Satze auf den entblösten Kopf des Feindes ſprang. Schon glaubten Alle dieſen beſiegt, doch ein wunderbarer Inſtinkt der Natur rettete ihn. — Der Mohrenkönig, ſtatt weiter zu kämpfen, blieb ganz ruhig auf ſeinem neuen Throne ſitzen, von dem er nun freundlich etwas abzuſuchen ſchien, deſſen eigentliche Beſchaffenheit ich jedoch mit meinem Opernglas nicht ganz genau unterſcheiden konnte, weßhalb ich auch als wahrheitsliebender Reiſebeſchreiber, der nur rapportirt, was er ſelbſt geſehen, mich aller weitern Hypotheſen darüber enthalte. So viel iſt gewiß, er riß ſeinem Gegner damit den Lorbeer vom Haupte, ohne ihn jedoch ſelbſt zu gewinnen, denn Ritter und Mohr ſprangen wenig Sekunden darauf im beſten Vernehmen auf allen Vieren über die Schranken, beide die Zähne gegen den, voller Allarm auf die Scene eilenden Director fletſchend, der ihnen wüthend in die dunkeln Räume folgte. Was hier die Unglücklichen erlitten, der Himmel allein weiß es, denn die Polizei ſoll bei dieſem Theater noch ſtrenger ſeyn, als weiland die, welche der ſelige König von Würtemberg bei dem ſeinigen ausübte.

Es dauerte ziemlich lange, ehe der Director, ein Franzoſe, wieder auf der Bühne erſchien, und in gebrochenem Deutſch einige Entſchuldigungen ſtotternd, auf die nächſte Scene vertröſtete, wo Furioſo durch wunderbare Seil-**danse** ſeine **honneur** repariren werde.

In dieſem, ſeiner Natur angemeſſenen Element, leiſtete der Künſtler auch wirklich Staunenswürdiges. Er vollführte Alles unangebunden, was Diavolo bei Franconi an der Schlinge macht, und Vieles, was Jener nie nachmachen konnte, unter Andern: bloß an den Zähnen am Seile hängend ſich mit dieſem im wildeſten Schwunge bis an den Plafond des Saales über alle Zuſchauer hinweg ſchleudern zu laſſen, oder an dem großen Zeh allein ſich anklammernd, mit dem herabhängenden Kopfe ſo ruhig wie ein Perpendikel, einen Zoll vom Souffleurkaſten vorbei zu ſauſen, und wieder oben angekommen, ſich durch einen graciöſen Koboldſprung, mit der unbefangenſten Leichtigkeit von neuem in den alten Sitz zu ſchwingen. Er benahm ſich dabei mit ſolchem Verſtande und ſo großer Sicherheit, daß man faſt das Thier darüber vergaß, und ich wüßte Beide, den Pariſer und den hieſigen Acrobaten, nicht beſſer zu loben, als indem ich verſichere: daß der Erſte ein Affe, und der Letzte ein Menſch zu ſeyn ſchien.

Den Schluß des Akts (ich begnügte mich mit dieſem,) machte ein Solo der gefeierten Batavia in naturalibus. Keine Feder kann ausſprechen, welche Wunder ſich hier entfalteten! Zuerſt eine Volte auf drei Beinen, dann auf zwei, dann mit der rechten Seite allein tanzend, hierauf mit der linken, dann kreuzweiſe rechts und links, endlich gar nur auf einem Bein hinaushüpfend. Nein, Mademoiſelle Taglioni ſelbſt, die doch gewiß ihre Beine auf alle Art und Weiſe zu gebrauchen verſteht, hätte dieſen Grad der Vollendung nicht erreichen können, ſchon deßwegen nicht, weil ſie nur zwei hat.

Bis dahin und nicht weiter, rief ich innerlich, denn was kann Natur und Kunſt jetzt noch leiſten; und verließ mit Eile den geweihten Tempel.

An der table d'hôte, in der Ente, fand ich mittelmäßige Geſellſchaft, ſchlechtes Eſſen, und noch ſchlechteren Wein. Man ſprach auch mehr als man aß, und Herr Heinrich, der Oberkellner, ſchien dabei zugleich das Amt eines Spaßmachers zu verrichten. „Iſt es wahr, daß unſere Prima Donna (es war dießmal von der menſchlichen die Rede) ſich wirklich mit dem Baron Z... verheirathet?“ frug einer der Gäſte. „Es jinge wohl,“ erwiederte Herr Heinrich ſchmunzelnd, „aber es jeht nicht.“ Ein wieherndes Gelächter belohnte dieſen originellen Witz. „Haben Sie keinen andern Wein, Herr Oberkellner,“ (der meine war ſehr ſauer) wandte ich mich jetzt leiſe zu ihm, als er eben bei meinem Stuhle vorbeiging. „Alle Sorten, die es gibt, werther Herr, und noch eine drüber,“ ſchrie er laut. Abermaliges freudiges Gelächter. Gott, wie glücklich ſind dieſe Prellauer, dachte ich, wie philoſophiſch, denn mit wie Wenigem ſind ſie befriedigt! Als einem erprobten Menſchenfreunde that mir dieſe Betrachtung ordentlich wohl. Meine eigene Stimmung ward immer zufriedener und naiver. Träume des Paradieſes, als es dort nur noch Vieh gab, umgaukelten mich, und unter ſolchen Phantaſien ſchlief ich, N.B. jedoch nicht an der table d'hôte, ſondern in gehöriger Ordnung in meinem Bette, bald ſanft und ſelig ein.

Mein erſter Ausgang am andern Nachmittag, denn den ganzen Morgen ſchrieb ich an Dich, lieber Leſer, war nach dem

Palais des Fürſten Zinkofsky. Zuerſt weidete ich mich nochmals an ſeinem ſchönen Aeußern, obgleich ich aus einem gewiſſen Glaskaſten auf dem Dache nicht recht klug werden konnte, und zog nun erwartungsvoll die Klingelſchnur, glaubte jedoch durch Irrthum in eine Reitbahn gerathen zu ſeyn, als ſich die Thür öffnete, und ein doppelter, nicht ganz angenehmer Geruch von Pferden und ſchlecht bereitetem Gas, mir überall entgegen quoll, ich auch nichts, als einen ſich durch das ganze Palais erſtreckenden Corridor erblickte, auf dem hie und da einige unverkennbare Spuren von ſehr kürzlich da geweſenen Pferden zurückgeblieben waren. Dennoch war es kein Hof, in dem ich mich befand, ſondern es war wirklich das rez de chaussée des Hauſes, welches eine breite Durchfahrt in ſeiner ganzen Länge durchſchneidet. Links ſah ich eine kleine Holztreppe ſich hinaufwinden, die, wie der mich herumführende Offiziant erklärte, zu den Wohnzimmern ſeiner Durchlaucht führte, rechts aber öffneten ſich immediat neben der Stallthüre, die prächtigen Pforten zu einer mit Scharlach belegten und mit Bronze und Gold geſchmückten breiten Treppe, welche mich alsbald zu den Prunkgemächern brachte, in welchen erſt die bisherige Atmoſphäre von meiner etwas gepeinigten Naſe Abſchied nahm. Die Reihe dieſer Zimmer war geſchmackvoll und würdig angelegt, und auch die Ausſchmückung hatte ſehr hübſche Einzelheiten, aber bei der großen Prätenſion auf Pracht, die überall hervorleuchtete, war es mir befremdend, in denſelben Zimmern auch Kronleuchter von Holz-Bronze und lakirtem Blech, aus Stücken zuſammengeſetzte Spiegel und Papiertapeten anzutreffen, was ſeltſam mit den ſchweren Meublen, den koſtbaren Seidenſtoffen aus Lyon, welche die Sopha's und Stühle ſchmückten, und den geſchmackvollen Bronze-Roſetten, abſtach, aus denen die

Wärme durch die Wände einſtrömte. Ich erwähne dieß, weil ſolche Miſchung von Negligée und Parüre eine gewöhnliche Anomalie unſerer Paläſte iſt, die in Paris oder London Niemand ſich ſo leicht zu Schulden kommen laſſen würde.

Dazu hatte man eine Menge Gemälde aufgehangen, wo bei den meiſten der Rahmen das Koſtbarſte war. Dieß iſt nun zwar eine ebenfalls ſehr verbreitete Sitte, aber deßhalb eine nicht minder widerwärtige für den Kunſtfreund, der es immer hundertmal vorziehen wird, nur ein einziges, wahrhaft gutes Gemälde in ſeinem Hauſe aufzuſtellen, als alle Wände mit einer Unzahl von Mittelmäßigkeiten zu bedecken.

Nach dieſen kleinen Mängeln wurde ich deſto angenehmer durch einen Tanzſaal überraſcht, der, wenn der Roſt ihm gliche, dieſen Pallaſt zum Fürſtlichſten, und, was mehr ſagen will, auch zu einem der geſchmackvollſten im Lande machen würde.

Du wunderſt Dich vielleicht, geliebteſter Leſer, daß ich von beſagtem Gebäude, das, es wäre möglich! Dich am Ende gar nicht beſonders intereſſirt, Dir ſo vielerlei vorerzähle; es geſchieht aber bloß deßwegen, damit Du Dich überzeugſt, daß ich von wirklichen Gegenſtänden ſpreche, und Dir keine phantaſtiſchen Erfindungen auftiſche.

Die Wände des erwähnten Saals, der von einem obern Fenſterkranz erleuchtet wird, beſtehen aus blaßroſafarbenem Stuckmarmor, und eine von korinthiſchen Säulen (die den giallo antico ſehr gut nachahmen) getragene Gallerie umgibt ſie. Der Bronze-Kronleuchter, der von einem ſchönen Plafond herabhängt, iſt des Uebrigen würdig, und dürfte ich dem reichen und prachtliebenden Beſitzer einen Rath geben, ſo würde es nur der ſeyn, die zuſammengeſetzten Spiegel mit dergleichen aus dem Ganzen, und die ſeltſamen Sophabänke mit andern, dem edlen Styl, der hier herrſcht, analogern zu vertauſchen, wo dann dieſer ſchöne Saal, auch den ſchwierigſten Critiker befriedigen müßte. Zweckmäßig und angenehm fand ich gleichfalls die Gewächshäuſer placirt, welche mit einem Balkon verbunden ſind, von dem man eine reizende Ausſicht auf die Berge und die nahen Promenaden genießt. — A tout prendre iſt es ein ſchönes Ganze, und die Bewohner von Prellau ſind gewiß dem Fürſten ſehr viel Dank dafür ſchuldig, der ſich leicht einen angenehmern, oder wenigſtens der großen Welt näheren Aufenthalt hätte wählen können.

Ich habe nicht die Ehre, den Fürſten zu kennen, und freute mich daher, ſein Porträt in dem Zimmer ſeiner Frau Gemahlin, deren Bazar ſehr artig und whimsical aufgeputzt war, zu finden. Nach dieſem Miniaturbilde zu urtheilen, iſt es ein ſchöner, junger, blühender Mann von circa zwei und zwanzig Jahren, mit einem braunen Lockenkopf und einem rothen Rock, mit einem

Stern darauf und drei Kreuzen darunter, ein weißes, ein ſchwarzes und ein rothes.

Wie glücklich, ſagte ich, wenn man ſo jung, liebenswürdig, vornehm und reich iſt. . . „Und auch noch eine ſo wunderſchöne Frau dazu hat,“ fiel mir der Offiziant in's Wort, „wie unſere gnädige Fürſtin iſt.“ Auch das noch?

Nun glücklicher Sterblicher, dann vergibſt Du mir wohl um deſto leichter, — wenn ich an Deinem Hauſe einige Fehler finde, und dieß ſogar drucken laſſe.

Unter uns geſagt, lieber Leſer, ich will es nur geſtehen, ich bin es ſelbſt, von dem die Rede iſt, es werden ſich's aber gewiß noch Andere annehmen, denn wie ſoll man's anfangen, irgend etwas Menſchliches zu tadeln oder zu loben, ohne daß man nicht ſogleich ſchreien hört: Aha, da iſt der gemeint! Mags ſeyn! meine Unſchuld ſtärkt mich.

Als ich des Fürſten Haus verließ, wandte ich mich nach derjenigen Seite der Stadtgärten, die ich geſtern noch nicht geſehen. Es war Sonntag und alle Gänge ſehr belebt, aber, als hätten ſich die hübſchen Weibergeſichter ſchon auf meiner Herreiſe alle erſchöpft, nicht ein einziges mehr wollte mir aufſtoßen. Ich bewunderte bloß die Menge Kuchen- Bier- Wein- und Caffeegärten am Wege, ja auf ein und derſelben Tafel las ich ſogar: Weinkeller, Caffeehaus und Geſellſchaftsgarten. Man muß hier ungemein viel eſſen und trinken, ſchloß ich eben, als ich auf die, in ein Blumenfeld verwandelte Schanze, dem Dome gegenüber, gelangte, wo man dieſſeits und jenſeits des breiten, ſich hier in zwei Arme theilenden Stromes, fünf bis ſechs altehrwürdige Kirchen und ihre ſpitzen Thürme mit einem Blicke überſieht. Ich genoß die ſchöne Ausſicht recht con amore, als der prachtvoll dumpfe, weit hindröhnende Glockenruf der Sandkirche (ein ominöſer, ſchauerlicher Name) über den Strom herüber klang, und die Gläubigen zum Segen einlud. Ich eilte ſchnell über zwei Brücken, um deſſelben gleichfalls theilhaftig zu werden. Eine wogende Menſchenmenge erfüllte bereits das Gotteshaus, wo ein orientaliſcher Flitterſtaat von unendlichen Schnörkeln, Bildern und Zierrathen, grünen, gelben, blauen und rothen Säulen mit Gold und Silber bedeckt, ſich überall an den gothiſchen Pfeilern und dem bunten Hochaltar, bis an die gewölbte Decke emporthürmte. Es war freilich, einzeln genommen, Alles geſchmacklos, etwas ſchmutzig und ohne Kunſtwerth, aber der Totaleffekt dennoch mächtig.

Jetzt ertönte unſichtbare Muſik und hallte, anfangs nur einſam klagenden Mädchenlauten zu vergleichen, bald anwachſend im Chor, wie tobender Donner, durch die weiten Gewölbe.

Wie grandios iſt doch dieſe ältere Gaukelei gegen die löſchpapiernen Nachdrücke unſerer neuern Zeit. Man muß geſtehen, es gehört ein ſeltener Mangel, nicht allein von Vernunft, ſondern auch von Phantaſie dazu, um, wenn man einmal frömmeln will, nicht lieber noch katholiſch zu frömmeln, als ſolch ein jammervolles Zwitterding zwiſchen Jeſuiten, Puritanern und Herrnhutern zu werden; proteſtantiſche Renegaten, auf die der Anfang von Voltaire's abſichtlichem Gallimathias vortrefflich paßt; „Un jour, qu'il faisait nuit!“

Wohl eine halbe Stunde ergötzte ich mich an Farben, Weihrauch und Muſik, und riß mich nur mit Mühe los von dem ſchönen Schauſpiel, denn — war es gleich nur Opernmuſik, die ich hörte, zum Theil nur eine Comödie, die man darſtellte, eine ergreifendere iſt es doch, wo ſo viel Tauſende in Staub geworfen glauben, es ſey Ernſt! Durch ſolches Gefühl wird auch das Sinnliche, wie es das Geiſtige erregt, wiederum ſelbſt zum

Geiſtigen veredelt, und ich wiederhole es: Es nimmt mich nur wenig Wunder, daß ein dichteriſches Gemüth katholiſch werden mag, aber....!

Ich machte nachher noch die Tournee ſämmtlicher Kirchen in dieſem Stadttheile, fand aber wenig Merkwürdiges darin. Im Dom ward eine elende Sudelei für einen Lucas Cranach ausgegeben, und ich mußte über zwei Polen lachen, die ſie pflichtmäßig als ächt bewunderten. Beſſer gefiel mir unter den Reliquien eine Biſchofsmütze von Sammt, die mit — Stroh ſo künſtlich geſtickt war, daß ich mich nur mit Mühe überzeugte, es ſey nicht Gold. Neue Illuſtration der Lehre, daß nicht alles Gold iſt, was glänzt.

Vom Kirchlichen ging ich zum Militäriſchen über, und beſichtigte die Bronze-Statüe des berühmten Marſchalls, Namens-Antipoden des früher genannten Profeſſors, dem dieſes Denkmal die Provinz geſetzt hat.

Leider aber hat ihr Eifer nur bis zu einem gewiſſen Punkt gereicht, denn ſie hat ſich durchaus nicht dazu verſtehen wollen, ſo viel zu ſubſcribiren, um auch das Granit-Piedeſtal des Helden vollſtändig poliren zu laſſen. Dieß iſt alſo gleich ihrem Enthuſiasmus matt geblieben, deſto erhabener glänzt der Held von Erz! Ich muß indeß doch bekennen, daß ich ſein Ebenbild in B....., von demſelben Meiſter, weit vorziehe. Von vorn iſt zwar die Stellung herrlich und ausdrucksvoll, von der Seite aber ſcheint ſie mir etwas zu theatraliſch und gezwungen, auch der Faltenwurf des Mantels, man verzeihe mir die Aufrichtigkeit und vielleicht Unwiſſenheit, etwas hölzern. Unglücklicherweiſe iſt das Poſtament hier ebenfalls ſo ſchmal gerathen, daß der Feldherr nur darauf zu balanciren ſcheint, vielleicht um, ſehr paſſend, dadurch eben die ſchwierige Stellung anzuzeigen, in welcher er ſich im Anfang ſeiner großen Laufbahn befand.

Bei einer Parade in B... war, als der Marſchall gerade vorbeiritt, ein Junge auf das Poſtament geklettert, und hatte ſich an das Bein der Statüe angeklammert. „Willſt Du wohl da herunter, Burſche!“ rief der joviale alte Held, „ſiehſt Du nicht, daß ich ſelber kaum Platz darauf habe!“

Ich wäre in's Theater gegangen, aber, nachdem ich geſtern ſo Vollkommnes von Hunden geſehen, fürchtete ich, beim Vergleich, den Menſchen Unrecht zu thun. Ich wanderte daher noch ein wenig in der Stadt umher, die durch viele alterthümliche Gebäude intereſſant iſt. An einem fiel mir das Steinrelief eines Bürgermeiſters auf, der einem Bacchus im Harniſch glich, und auch eine Weintraube im Wappen führte.

Ob ich noch etwas Weiteres gethan, ob ich vielleicht mich der Penſion erinnert, oder die Pfarrerstochter aufgeſucht habe? — es kann Dir gleichgültig ſeyn, lieber Leſer, denn

Du wirſt Doch nichts Näheres darüber erfahren, da ich der ſchüchternen Louiſe mein Ehrenwort geben mußte, keine Menſchenſeele ferner in unſere Geheimniſſe einzuweihen.

Und abermals ſtieg am andern Tage die Sonne empor am Himmelsbogen, und abermals ſtand ich aus dem Bette auf, eine Sache, die ich, obgleich zum mehr als Eilftauſendſtenmale, immer noch täglich wiederhole, ohne ihrer bis jetzt müde geworden zu ſeyn.

Nun aber mußte ich Geſchäfte abthun. Es gibt nämlich hier ein Inſtitut, das zum Beſten einer ſehr anſehnlichen Corporation errichtet iſt, wie billig aber vor Allem ſein eigenes Beſte beſorgt. Bei dieſem hatte ich eine Beſchwerde anzubringen und zwar eine der kitzlichſten Art, denn ſie war gegen das Inſtitut ſelbſt gerichtet, daſſelbe alſo dabei Partei und Richter in einer Perſon. Warum that ich alſo den unnützen Schritt? — Du lieber Gott, es gibt unverbeſſerliche

Thoren, die ſtets ſo ſimpel bleiben, auf Loyalität und Gerechtigkeit zu hoffen, wo doch immer und immer nur Leidenſchaften und Intereſſe vorwalten. Zu meiner Beſchämung muß ich es geſtehen, ich gehöre zu dieſer Claſſe Menſchen, die keine Erfahrung ſolcher Art radikal zu belehren im Stande iſt. So ging ich denn auch dießmal ganz wohlgemuth dem ſchönen Pallaſte zu, den ſich die Herren ſelbſt, verſteht ſich jedoch auf unſere Koſten, erbaut haben, um otium cum dignitate zu genießen. Ich wollte dort zuerſt den braven und würdigen Mann aufſuchen, der der Director heißt. „Wen verlangen Sie eigentlich zu ſprechen?“ frug mich mein luſtiger Prellauer Freund, den ich als Führer mitgenommen, „le directeur ou son teinturier?“ Verſteht ſich, immer den Letzten, erwiederte ich. „Nur, da haben Sie's gerade getroffen; denn der Letzte iſt eben der Erſte. Man ſchreibt hier, wie beim Hebräiſchen, von der Rechten zur

Linken, und die Null ſteht oben an, die Hauptzahl hinten. Die Dinge gehen daher auch bei dieſer Beſchaffenheit hier nur dann wahrhaft in ihrer reſpectiven Ordnung, wenn ſie den Krebsgang gehen. Damit habe ich Sie in die Myſterien unſeres Geſchäftsganges eingeweiht, und nun agiren Sie ſelbſt, ſo gut Sie können."

Es war ein ſaurer Gang! Indeſſen empfing mich der erwähnte Letzt-Erſte mit ſcheinbarer Zuvorkommenheit, verſprach viel Gutes, ließ mich aber, wie ich bald nachher inne ward, nur mit einer recht hübſch und zierlich gedrechſelten langen Naſe abziehen. Ich Aermſter bemerkte dieß, gleich den treuherzigen Feigeneſſern des Mährchens, wirklich nicht eher, bis ſie ihre ganze Wirkung ſchon gethan hatte, worauf ſie denn auch ſogleich ſchnell trocknete und abfiel, damit der Platz für eine neue nicht fehle.

Einige Zeit darauf, als ich ſchon längſt wieder in meine vier Pfähle zurückgekehrt war, begab es ſich nun, daß des guten alten Directors Zeit um war. Es ſollte zu einer neuen Wahl geſchritten werden, von der er ſelbſt ebenfalls nicht ausgeſchloſſen blieb. Auch ich hatte meine Stimme zu geben, kam aber damit in keine geringe Verlegenheit, da der embarras du choix, wie die Franzoſen es nennen, nichts weniger als groß war. Auf folgende ingenieuſe Weiſe half ich mir.

„Verehrteſte Herren,“ ſchrieb ich, „da ich als ein halber Einſiedler lebe, ſo bin ich dergeſtalt unbekannt mit den markanten Talenten unſerer Provinz, daß für mich wirklich ſo gut wie gar keine da ſind, eben ſo wie der Blinde keinen Begriff von der Farbe hat. Vielleicht hätte mir die aus Prellau mitgenommene lange Naſe früher als Fühlhorn dienen können, aber ſie exiſtirt leider nicht mehr! Demungeachtet wünſchte ich ſehnlich populär zu ſtimmen, um im Voraus gewiß zu ſeyn, mich der Mehrheit anzuſchließen, damit mir es nicht etwa ſo gehe, wie dem ſeligen Grafen S.... auf unſerm Landtage, der bei der Landesälteſtenwahl nur eine einzige Stimme für ſich hatte, welches ſeine eigene war. Ich werde daher meine Wahl auf eine moraliſche Perſon fallen laſſen, und darf ich nach der Analogie bisheriger Ereigniſſe ſchließen, ſo glaube ich auf dem rechten Wege zu ſeyn, um mir Ihren ganzen Beifall zu erwerben. Mit Einem Worte, ich gebe meine Stimme von neuem wieder Niemand anders als: dem alten Schlendrian."

Mit Zuverſicht glaubte ich nun mich recht ſehr beliebt gemacht zu haben, aber, o Schrecken! wie umgekehrt kam es! Das Inſtitut belangte mich injuriarum, und noch ſchwebt der furchtbare Proceß. — Es iſt nicht zu leugnen, daß ein Collegium ein gefährliches Ding ſey. Man ſtelle einen einzelnen Dummkopf, wohin man wolle — er bleibt unbedeutend. Drei Dummköpfe aber in ein Collegium vereinigt, ſind ſchon eine ſehr impoſante Macht, um ſo mehr, da ihnen ein geſcheidter und böswilliger Souffleur niemals fehlen wird. Ja, ein Collegium iſt wahrlich ganz einem Igel zu vergleichen, der, ſo wie man ihn angreifen will, ſich augenblicklich zuſammenballt, und der zu kühnen Hand nur einen Kranz unantaſtbarer, ſtechender Spitzen entgegen ſtreckt, eine für alle und alle für eine ſtechend und verwundend, während er ſelbſt unverwundbar bleibt. Zum eigentlichen empfindenden Igel kann man nur gelangen, entweder wenn man eiſerne Handſchuhe anzieht, oder eine ſcharfe Lauge über ihn ausgießt, die ihn dann zuweilen zwingt, ſich ein wenig auszuſtrecken. Die erſten, die eiſernen Handſchuhe meine ich, ſind indeß, wie bekannt, bloß noch beim Geheimen-Staatshandſchuhmacher zu erhalten, der aber leider ſchon lange keine mehr machen ſoll, da die Behörden ſie jetzt bloß von Papier brauchen, höchſtens zuweilen von Eſelshaut. A propos, von dieſer könnte ich auch eine ganz erbauliche Geſchichte erzählen, wo wir uns abermals auf demſelben bekannten Terrain befinden würden, aber man muß des Guten nicht zu viel thun, und einem einſtigen ſoliden Gerber, der nicht ausbleiben kann, das Weitere überlaſſen.

Doch zurück zu meinem Reiſebericht. Nachdem ich den großen Pallaſt der kleinen Leute verlaſſen, verlangte ich ſehnlichſt nach einer Entſchädigung, und ſuchte dieſe bei einem großen Manne in einem kleinen Hauſe auf, einem mit Lorbeeren geſchmückten Krieger, der Ruhm und Liebenswürdigkeit edel zu vereinigen weiß, ein ächter Vornehmer in Erſcheinung, Geburt und Geſinnung. Mögen wir noch lang ſeine Statüe entbehren!

Ein hoher Staatsbeamte, der in ſeiner Nähe wohnt, empfing mich ebenfalls mit Güte. Er hat ſchöne durchdringende Augen, die den Mann von Geiſt und Thatkraft nicht verkennen laſſen würden, wenn ein langes wirkſames Leben beide nicht ſchon hinlänglich an ihm bemerklich gemacht hätten. Voller Wiſſen, einfach, und doch ziemlich ſarkaſtiſch, iſt ſein Geſpräch eben ſo belehrend als angenehm und unterhaltend. Auch iſt er höflich, ein großes Verdienſt bei großen Beamten. Ich ſchloß meine Runde mit dem Beſuch eines ſehr werthen Freundes, des heiterſten, angenehmſten, gutmüthigſten und witzigſten Geſellſchafters den es gibt, eines Mannes, der eben ſo viel Kinder als bon mots macht, eben ſo viel Freunde als Bekannte zählt, von jeher ein eben ſo tapferer Streiter auf dem Felde der Ehre als der Liebe war, und das einzige, mir vorgekommene Menſchenkind iſt, in deſſen Geſellſchaft man luſtig werden muß, ſelbſt wenn er melancholiſch iſt.

In ſeiner und eines andern alten Freundes, des allgeliebten, klugen und intereſſanten General C....tz Geſellſchaft brachte ich einen ſo angenehmen Abend zu, daß er mich mit allen Schatten des vorangehenden Tages verſöhnte, und lebhaft bedauern ließ, ihm keinen zweiten folgen laſſen zu können.

Aber es litt mich ſchon nicht mehr in den beängſtigenden Mauern! Die Berge zogen mich zu magnetiſch an, und ſo graute denn kaum der neue Morgen, als ich Prelslaus unſaubern Straßen Valet ſagte, und wieder, zwei Reiter ſtark, zum Thore hinausritt.

Ich habe geſtern gewagt, etwas an der Statüe des großen Marſchalls zu tadeln; wie erhaben erſchien ſie mir aber heute in der Erinnerung, als ich vor dem Waidnitzer Thore das Monument des Grafen Tannziemer erblickte. Nein, ſagte ich zu mir ſelbſt, es iſt nicht möglich! zwiſchen dieſen beiden Denkmälern müſſen wenigſtens tauſend Jahre verfloſſen ſeyn!

Auf einem ausgeſchweiften Piedeſtal, das der Bibliothek zu B... oder einer alten

Commode gleicht, befindet ſich, (das Poſtament auf zwei Seiten überragend) ein Sarg, und auf dieſem eine flennende Bellona hingeſtreckt. An der einen Seite des Sarges ſieht man das Medaillon des Generals in Gallauniform mit ſtraff pommadirten Haaren und einem majeſtätiſchen Zopfe. Statt dem analogen Buſenſtreifen wird jedoch ein antiker römiſcher Bruſtharniſch ſichtbar, deſſen Löwenkopf, wie ein Möpschen, aus dem militäriſchen Buſen hervorſchaut. Das Luſtigſte iſt aber die Unterſchrift, wo mit großen goldnen Buchſtaben geſchrieben ſteht: Werke Federuſis des Einzigen. Kapitel XII. Muß man nun nicht glauben, der hochſelige Federuſi ſey der Verfaſſer des Grafen Tannziemer, und dem XII. Kapitel jenes großen Lebens habe dieſer ſein Daſeyn zu verdanken? Eben ſo könnte man, da ein Herr v. Schnatter ein intereſſantes Buch über die berühmte Campagne von 1605 geſchrieben, unter des tapfern Prinzen Arminius

Monument in Salona die Worte ſetzen: Werke des Herrn v. Schnatter. Kapitel I.

Ich habe, glaub' ich, gemeldet, daß die Sonne ſchien. Sie vergoldete eben den großen Zopfberg in der Ferne und den großen Zopf des Grafen Tannziemer in der Nähe, als ich der Stadt mein letztes Lebewohl ſagte.

Die ſieben Meilen bis Waidnitz boten nichts Merkwürdiges dar, ausgenommen etwa verſchiedene ingenieuſe Kunſtwerke der Malerei, mit denen ich die Schenken und Schmieden geſchmückt ſah, z. B. ein Pferd, welches ſo zierlich wie Madame Batavia die Pfote reckte, um ſich beſchlagen zu laſſen, oder ein dicker Gourmand, der mit zehn Bouteillen und noch mehr Schüſſeln vor ſich. einen Mann nach dem Herzen des Wirths andeutete. Es waren auch Inſchriften dabei, und ich kann mir es noch heute nicht vergeben, zu indolent geweſen zu ſeyn, um ſie zu leſen.

Zu meiner Entſchuldigung möge es einigermaßen dienen, wenn ich anführe, daß es ungeheuer heiß war. Ich frohlockte daher auch nicht wenig, als ich in dem kühlen und geräumigen Gaſtzimmer zu Waidnitz am Mittagstiſche ſaß, und mich bei einer recht nahrhaften Speiſung behaglich erholte. Es war für dieſes Land ein ausgezeichnet gutes Wirthshaus und auch ſehr bereitwillige, wenn gleich beleidigend häßliche weibliche Bedienung. Selbſt Tafelmuſik war vorhanden. Ein polniſcher Sproſſer beſorgte ſie, und zwar ſo durchdringend, daß mir, über deſſen Kopf er gerade flötete, die Ohren ernſtlich weh davon thaten. Durch eine gewiſſe Ideen-Aſſociation brach ich demungeachtet unwillkührlich in ein lautes Gelächter aus, was zwei uralten Penſionären aus der Zeit des großen Federuſi, die eben über die vor fünfzig Jahren ſtatt gefundene Belagerung ihrer Stadt heftig ſtritten, ſehr wunderbar vorzukommen ſchien. Ihnen blieb es auch für immer ein Räthſel, was meine Lachmuskeln in Bewegung ſetzte; Dir aber, geneigter Leſer, will ich es vertrauen. Es fiel mir nämlich bei dem Lärm der Nachtigall ein, daß ich einſt mit einem großen Miniſter (der ſehr taub war) und ſeinem zahlreichen Gefolge, zur Zeit, wo die Nachtigallen zu ſingen aufhören, und die Fröſche anfangen, ſpazieren ging. Es war auf dem eigenen Gute des Miniſters, einer grandioſen Belohnung für ſchuldige Dienſte, die aber theilweiſe etwas moraſtiger Natur war, und daher durch obgenannte Fröſche ſehr beläſtigt wurde.

Sie begannen eben ein furchtbares Gequacke neben uns, als mit einem Mal der Miniſter ſtille ſtand, andächtig horchte, und dann enthuſiaſtiſch ausrief: Gott, wie herrlich dieſe Nachtigall flötet! Darüber hätte ich nun kaum gelacht, denn es betrübte mich zu ſehr, daß der brave Mann ſo taub war, aber daß augenblicklich das ganze Gefolge in gleiches Entzücken ausbrach, Alles ſich an ihn drängte und mit allen Mienen der aufrichtigſten Bewunderung um die Wette rief: Ach wie ſchön! es geht doch nichts über den Geſang der Nachtigall, welche herrliche Töne! und ſo fort — das erſchütterte mein Zwergfell dermaßen, daß der Miniſter einen Augenblick ungewiß war, ob ich nicht, ebenfalls vor Entzücken über die vermeintliche Nachtigall, plötzliche Krämpfe bekommen habe. Da ich nun mit ihm auf einem ſehr vertrauten Fuße ſtand, ſo erzählte ich ihm nachher die wahre Urſache, und ich muß es dem humanen Mann zum Ruhme nachſagen, daß er, wenn gleich die Achſeln zuckend, doch ſelbſt von Herzen mitlachte, als er ſie erfuhr.

Thuſt Du daſſelbe, lieber Leſer, ſo wiſſe, daß ich Dir aus dieſer Zeit noch manche weit pikantere Anekdote mittheilen könnte — was ich auch vielleicht einmal thue, doch genug für heute.

Ich hörte jetzt neben mir zwei eben angekommene Fremde Wunderdinge von einer prächtigen Ruine, nur drei Meilen von hier, im Gebürge liegend, erzählen, und horchte neugierig auf.

„Ja," ſagte der Eine, „man kann es ſich kaum denken, wie ein Menſch ſo toll ſeyn mag, ein ſolches Beſitzthum zu verſpielen!"

Ich näherte mich hier den beiden Herren, und bat um genauere Erklärung. „Reiſen Sie in's Gebürge?" frug der eine Fremde. Ich bejahte. „Nun ſo verſäumen Sie ja die Königsburg nicht. Es iſt einer der reizendſten Flecke, die ich je geſehen, eine herrliche, hoch auf waldigem Berge thronende Ruine, und im Thale daneben befindet ſich ein freundliches Wirthshaus, wo man vortrefflich aufgehoben iſt. Dieſe ganze Herrſchaft, welche ein Gebiet mit acht Dörfern umgab, zu der alles Land gehörte, ſo weit der Blick von den Zinnen des Wartthurms reicht, hat der alte Herr v. Lork in kurzer

Zeit gänzlich verſpielt. Bei ſeinem Tode, der vor einigen Jahren erfolgte, wurden die Güter ſubhaſtirt und parcellirt, dem ein Stück Wald, jenem ein Meierhof, dieſem eine Mühle verkauft, und die Ruine ſelbſt erſtand ein Doctor für vierhundert Reichsthaler.

„Der unglückliche Sohn des Beſitzers, dem nichts übrig blieb als zu betteln, irrt in der Welt umher, und kein Menſch weiß ſeitdem recht, was aus ihm geworden iſt. „Nun, es curſiren wunderbare Gerüchte darüber im Publikum,“ unterbrach ihn der Wirth. „Einige behaupten, er ſey in Amerika, Andere wollen ihn hier im Gebürge geſehen haben, ja Manche verbreiten noch Schlimmeres von ihm. Mir thut er übrigens in der Seele weh, ich habe ihn noch als einen jungen, muntern Herrn gekannt, und es muß wohl ſchrecklich ſeyn, aus einem ſolchen Himmel durch einen Verrückten, wie der Vater war, herausgeworfen zu werden. Es wäre kein Wunder, wenn er ſich aus Ingrimm gegen das Schickſal auf die ſchlechte Seite geworfen hätte.“

Der Arme, ſagte ich, — halb gleichgültig und egoiſtiſch, wie man iſt, da ich ſchon mehr im Vorgefühl der Naturſchönheiten ſchwelgte, die mir bevorſtanden, als mich bei den Schickſalen des jungen Herrn v. Lork aufhielt — wie weit iſt es denn bis zur Ruine, und welches wohl der beſte Weg? „O, Sie können noch heute hinkommen, wenn Ihre Pferde nicht zu müde ſind,“ ſagte der Fremde, „es iſt nur drei kleine Meilen von hier und der Weg gut. Sie ſollten aber, wenn Sie an den großen Berg, der Hemmſchuh genannt, kommen, ausſteigen, und durch das Schwarzthal, längs der Wieſa, zu Fuß gehen. Das iſt der ſchönſte Fleck im Gebürge, und der Fußſteig führt Sie nachher bis zur Burg. In den einzelnen Häuſern am Hemmſchuh finden Sie leicht Jemand, der Ihnen als Führer dient.

Das Wetter iſt ſo ſchön, und der Tag lang, Sie werden gewiß einen unerwartet angenehmen Abend dort haben.“

Mein Reiſeplan, den ich in L... gemacht, war nun freilich ein ganz anderer, mehr nach den berühmten Plätzen gerichtet, die jeder Reiſende beſucht; ich habe aber ſchon oft erlebt, daß gerade dieſe die wenigſt intereſſanten ſind, und man in den vernachläſſigten, einſamern Gegenden nicht ſelten weit Schöneres findet.

Ich beſchloß alſo, auch dießmal mich ganz dem Zufall zu überlaſſen, und hier ein leichtes Bergfuhrwerk zu miethen, deſſen Geſpann ich in den Steinwegen nicht zu ſchonen brauchte. Alles war bald beſorgt, und in einer halben Stunde fuhr ich ſchon im raſchen Trabe den immer näher rückenden Berg-Coloſſen zu.

O wie froh war ich, mich wieder unter dieſen alten Erdblaſen umher tummeln zu dürfen, die man Berge nennt, und die, wie man jetzt behauptet, alle in wenigen Minuten, wenn gleich zu verſchiedenen Zeiten, von der guten Mutter Erde empor getrieben wurden.

Wie ſehr danke ich ihr dieſe Operation, wenn ich bedenke, wie flach in jeder Hinſicht es vorher auf ihr ausgeſehen haben muß! Ja, die Berge bringen die Erde nicht umſonſt dem Himmel näher, von ihrer reinen Luft geht die Kühnheit und die Freiheit aus, dort wird die Geſundheit wieder gefunden, die man in der hypochondriſchen Ebene verlor, dort wird der Geiſt wieder elaſtiſch, wenn ihn die Einförmigkeit abgeſpannt, und dort, um die Hauptſache nicht zu vergeſſen, dort wird auch der Magen geſtärkt, dieſer Deſpot der Seele, dieſer Beherrſcher der Gläubigen und Ungläubigen, der Berg und Thal regiert. Berge! wär' ich ein Dichter, Euch feierte mein Lied!

Ich muß geſtehen, ich hatte in Waidnitz eine Bouteille recht guten Wein getrunken, welcher vielleicht meinen Enthuſiasmus noch etwas verſtärkt haben mochte, kurz, ich war wirklich ſelig, ohne jedoch betrunken zu ſeyn, wie ich auf Ehre verſichern kann, denn meine Stimmung hatte ſich eher geſteigert, als vermindert, als ich am Hemmſchuh ankam, was bei einer bloßen Wein-Exaltation nicht der Fall geweſen ſeyn würde.

Ich hielt mich daher auch gar nicht lange damit auf, einen Führer aufzuſuchen, ſondern mit der Zuverſicht, die ein lebhaft rollendes Blut gibt, ſprang ich vom Wagen und vertiefte mich, dem Wieſabach folgend, getroſt in den Buchenwald, der von den Gipfeln der Höhe dicht zu ihr herniederſteigt.

Hell glänzten die Blätter im goldenen Sonnenſchein, gemüthlich murmelte die Wieſa durch die Felsblöcke, gleich dem bourru bienfaisant in fortwährendem Schmollen ſich ihren mühſamen Weg bahnend, balſamiſch dufteten und prangten die bunten Matten in hundert Blumenfarben. O Gott, wie herrlich warſt Du hier wieder einmal Natur geworden!

Doch wie die irdiſchen Dinge Einen immer am Beine zurückziehen, wenn man in der Traum-Extaſe fliegen will, ſo hatte auch ich eben Weg und Steg verloren, und wußte nicht mehr wohin. Hohe Felswände umgaben mich von allen Seiten, und ſelbſt die Oeffnung, durch die ich eingedrungen, war mir verſchwunden. Da glitt in einer Spalte ein brauner Knabe herab, und rief mir ſchon in der Ferne im harten Dialekt dieſer Gegend zu: „Haben Sie ſiecch veriert, ich weerd Ihnen den reechten Weeg weiſen.“

Das war ja ein wahrhafter Deus ex machina! Guter Junge, rief ich, Du kömmſt wie gerufen, führe mich nach der Königsburg, und ich werde Dich wie ein König belohnen. „Gar geern,“ war die Antwort, „nur immer hinter mir heer.“ Durch eine ganz enge Schlucht, die mir nur eine Felsſpalte geſchienen, wandte er ſich nun hindurch, und ich ihm mit Mühe nach, dann ging es im Bette der Wieſa ſelbſt, auf einzelnen trocknen, hervorſtehenden Steinen fort; und gliſchte ich auch manchmal ab, ſo war die Erfriſchung in dem flachen Waldbach bei dem ſchnellen Marſch und der heißen Witterung gar nicht unangenehm. Doch ſonderbar ſchien mir der Knabe! Er flog ſo leicht über die Steine hin, als träte er nur, wie die Marionetten in der Puppen-Comödie, pro forma auf den Erdboden, um das Gehen nachzuahmen, während er eigentlich am Faden darüber ſchwebend, es gar nicht nöthig gehabt hätte.

Halt an, Junge, rief ich, ich kann Dir ſo nicht folgen. Er ſtand.

„Sind Sie's Beergſteigen niecht gewohnt?“ frug er.

Wenigſtens nicht ſo ſchnell. Aber ſage mir, wo kamſt Du denn her, als Du mich in dem Felſenthal fandeſt? „Mein Heerr ſah Sie von oben und ſagte mir, Ihr wärt ſein guuter Bekaanter und ich ſollte Euch den

Weeg zeigen.“ Was, ein alter Bekannter, und wer iſt denn Dein Herr?

„O der Heerr vom Berge,“ rief er, und ſprang weiter. Ich folgte verwundert, der Herr vom Berge, ein alter Bekannter, was ſoll das heißen? Halt, rief ich noch einmal. Bleib' ſtehen, wie heißt Du? „Erdy, zu dienen.“ Wer iſt denn der Herr vom Berge? „Nu der Heerr vom Beerge heißt er — gebt ihm ja keinen andern Naamen, er hört's nicht geern.“

Ich konnte nichts mehr aus dem mobilen Erdy herausbringen, und ohnedem unterbrach jetzt eine romantiſche Mühle, wo die Räder unter rieſenhaften Tannen ſchwirrten, unſer Geſpräch. Ein Paar zottige Hunde ſtürzten hervor, und ſchienen uns anfallen zu wollen, ſo daß ich ſchon meinen Regenſchirm, der mir auch als Alpſtock dient, gegen ſie in Bereitſchaft ſetzte, als ſie bei Erdy's Anblick ſogleich mit eingeklemmtem Schweife eilig in die ſchützende Mühle zurückeilten. Lachend hob der Knabe die Hand gegen ſie auf, und rief: „Ihr Schwaarzen, wollt ihr uns wohl in Ruhe laaſſen?“

So paſſirten wir denn unangefochten die klappernde Mühle, und gelangten bald darauf in einen dichten nächtlichen Urwald, wo die Axt noch nie geſchaltet zu haben ſchien. Auf umgeſtürzten vermoderten Fichtenſtämmen, waren hier wieder kleine Dickichte von jungen Pflänzchen erwachſen, die chineſiſchen Zwergbäumen glichen, manneshohe Farrenkräuter erhoben daneben ihre ſchwankenden Federbüſche, und der ſchönſte Teppich von Heidel- und Preißelbeerkraut voller Früchte, von wildem Rosmarin und ſammtweichem Mooſe, bedeckte dicht und üppig den Boden.

Laß uns einen Augenblick hier ruhen, Erdy, ſagte ich, es iſt ſo kühl und einladend, und ich bin herzlich müde.

„Nein, hieer niecht, hieer iſt's niecht geheuer,“ meinte er ſpöttiſch — „in einer halben Stunde ſind wier auf der Buurg, und da können Sie genug ausruhen.“

Wer ſpukt denn hier, frug ich, Du Gnome?

„Der Beerggeiſt, Heer,“ erwiederte er, und eilte davon. Ich mußte ihm folgen, denn nimmer hätte ich mich hier herausgefunden, bald rechts, bald links drängten wir uns durch Gebüſch und Bäume, ein Weg war ſchon ſeit lange nicht mehr ſichtbar. So mochte eine gute halbe Stunde vergangen ſeyn, immer ſteigend und über Felſen kletternd, da plötzlich ſtanden wir vor hohen Mauern. Ein altes eiſernes Thor ward ſichtbar, und durch die Linden ſchimmerte ein eingeſtürzter Wartthurm. „Hier iſt die Buurg,“ rief der Knabe, „gebt mier meinen Lohn. Schlagt dann nur an's Thoor und man wierd Euch öffnen.

Der blanke Thaler, den ich ihm gab, ſchien ihn nicht zu ſehr zu überraſchen. Er nickte mit dem Kopfe, ſchielte nach meinem

Beutel, ſagte dann flüchtig: „daanke ſchön,“ und glitt wie früher, mir ſchien noch weniger als vorher den Boden berührend, den Berg hinab.

Ehe ich, ihm nachſehend, noch ermitteln konnte, wo er geblieben, gewahrte ich ihn ſchon wieder auf einer Anhöhe gegenüber, in faſt unglaublicher Entfernung, und dort entſchwand er meinen Blicken.

Stärker aber rauſchte jetzt ein Windſtoß in den Wipfeln der majeſtätiſchen Linden, welche die Burg in ihre dichten Schatten hüllten, und zwei Raben ſchwebten in den letzten Strahlen der ſinkenden Sonne, in weiten Kreiſen um den verfallenen Thurm. Ich bildete mir ein, wir ſchrieben 1230, und ſchlug in ſüßen Schauern an das eiſerne Thor. Dreimal mußte ich den Ruf wiederholen, ehe es ſich öffnete. Ein rothhaariger Kerl von üblem Anſehen erſchien endlich und frug, was ich ſo ſpät noch wollte? Es war in der That ſchon ſehr dämmrich unter den hohen Bäumen geworden, aber eben deßhalb die beſte Zeit, eine Ruine zu betrachten.

Ich äußerte meinen Wunſch, und ward eingelaſſen.

Als ich in den ehemaligen Burggarten trat, ging der Mond eben prachtvoll und rieſengroß hinter den gegenüber liegenden Bergen auf. In ſeinem magiſchen Lichte tauchte der Blick in einen tiefen Keſſel hinab, wo der Wieſa Rauſchen nicht mehr vernommen ward, aber hie und da ein ſilberner Schein, aus der Dunkelheit heraufblickend, ihr Daſeyn noch verrieth.

Ein alter Ahorn, deſſen hohlen Stamm man mit Lehm gefüllt, und ihm ſo das erlöſchende Leben von neuem erfriſcht, wölbte ſich über den ſchmalen Söller, wo ich ſtand, und drohend erhoben ſich dicht neben mir, wie Warner aus alter Zeit, die gezackten Ruinen der innern Burg, deren Eingang das zerbrochene Fallgitter nicht mehr verwahrte. Es war eine prächtige, durch die lautloſe Einſamkeit doppelt erhabene Scene!

Wo ich Führer vermeiden kann, umgehe ich ſie gerne, denn ſie ſtören mir alle Illuſion. Ueberdieß hatte ich ſchon vernommen, daß der Doctor, welcher die Burg gekauft, überall neue Nothtreppen im Innern angelegt, ja ſein emſiges Walten war mir bereits im Vorhofe nur zu ſichtbar geweſen, wo er die ehemalige Zugbrücke eingeriſſen, und eine mit modernem, hölzernem Geländer, das verſchieden ſich kreuzende Zickzacks bildete, dafür hingebaut, auch durch manche andere neue Anlagen das romantiſche Anſehen des Alten ſehr ungeſchickt geſtört hatte.

Auf meine Bitte, mich allein zu laſſen, beſchrieb mir der Rothkopf den Weg nach dem Thurme, auf den, wie er verſicherte, die Treppe ganz gefahrlos hinaufführe, und verließ mich an dem Eingang der Bankett-halle, wo Eidechſen und Kröten wahrſcheinlich allein noch ihre Gelage hielten, und in die ein zweiter heftiger Windſtoß jetzt eben hohl und ſchauerlich hineinſauste. Halb zerbrochene, in Stein gehauene Wappen ſchimmerten im fahlen Mondlicht von den Wänden, und die Stelle, wo ein ungeheurer Camin geſtanden, wurde von den darin aufgewachſenen Brombeerſträuchern faſt verdeckt. Die Oeffnung gegen mir über führte zu einem zweiten, großen, ebenfalls mit Geſtrüpp überwachſenen Raume, und von da in ein noch recht gut erhaltenes, gewölbtes Cabinet. Hier begann die neue gewundene Thurmtreppe, welche, nach der Beſchreibung, mich noch in ein anderes höheres Gemach, ehemals des Burgwarts Wohnung, und zuletzt auf den Balkon führen ſollte, wo, der gegebenen Auskunft nach, der Thurm nicht weiter beſteigbar ſey, dort aber gerade die ſchönſte Ausſicht mich erwarte — freilich, hatte der Rothkopf grin=

ſend hinzugeſetzt, am Tage beſſer, wie bei der Nacht.

Ganz harmlos ſtieg ich die Stufen hinauf, und, eine Romanze trällernd, trat ich, durch die niedrige Pforte zum Bücken gezwungen, in das angekündigte Gemach — wußte aber beim Wiederaufblicken nicht, ob ich noch meinen Sinnen trauen ſollte, als ich an dem ſteinernen Tiſch, der in der Mitte des Zimmers ſtand, ganz deutlich den rieſigen Mann von der Poſtſtation vor Prellau ſitzen, und, obgleich ohne Licht, abermals anſcheinend emſig leſen ſah. Vor ihm lagen aber, außer dem Buche, auch noch zwei Piſtolen auf dem Tiſch, was ich Alles ſehr gut unterſcheiden konnte, da der Mond durch die offenen Fenſterräume faſt ſo hell, wie Tageslicht hinein ſchien. Mit pochendem Herzen blieb ich regungslos ſtehen, und wußte mehrere Augenblicke kaum, wie mir geſchah.

Doch riß mich der Fremde bald aus der Verlegenheit. „Aha,“ ſagte er lächelnd, „ſind Sie es? Willkommen im Gebürge. Ich las eben auch eine Geſchichte von Rübezahl bei Mondſchein, doch jetzt, da wir zwei ſind, können wir uns beſſer unterhalten. Mein Herr,“ fuhr er freundlich fort, „Sie erblaßten ja bei meinem Anblick, als ſey ich ein Geiſt. Das bin ich nicht — aber in eine ungaſtliche Burg ſind Sie dennoch gerathen. Die Herren v. Lork ſind paſſionirte Spieler, wie Sie ſchon hörten, und Sie ſehen den Letzten derſelben hier vor ſich — Einen, dem das Spiel, das er nicht einmal ſelbſt geſpielt, ſein ganzes Vermögen gekoſtet hat. Iſt es zu verwundern, wenn er ſich ſeitdem genöthigt ſah, ſein Glück ein wenig zu corrigiren, wie die klugen Gallier es nennen? Daher ſpielt er jetzt bloß dann, mein Herr, wenn er ſicher iſt zu gewinnen. Der Fall iſt eingetreten — alſo ohne Umſtände.... Sie führen eine wohlgeſpickte Börſe bei ſich, wie mir der gute Freund berichtete, der Sie aus dem Gaſthofe zu Waidnitz herlockte, und mein dienſtbarer Geiſt beſtätigte, der mir Sie eben, Sie müſſen geſtehen, nicht ungeſchickt zuführte, obgleich," ſetzte er lachend hinzu, „ein Phantaſt, wie Sie ſind, Einem noch beſſer von ſelbſt in die Hände arbeitet. Es iſt mein Wunſch, Verehrteſter, um dieſe Börſe mit Ihnen zu ſpielen. Darf ich Sie bitten, dieſelbe hier auf den Tiſch zu legen, denn wir haben keine Zeit mehr zu verlieren. Alſo Paar oder Unpaar," rief er höhniſch, und hielt mir beide Piſtolen vor.

Ich hatte mich unterdeſſen völlig gefaßt, denn ogleich oft von meiner eigenen Phantaſie erſchreckt, ſo hat mir die Wirklichkeit doch ſelten noch die Geiſtesgegenwart geraubt. Widerſtand wäre hier übrigens ganz fruchtlos geweſen. Mit dem Parapluie konnte ich wenig gegen ein paar Piſtolen ausrichten, an des Gegners Entſchloſſenheit aber ſich meines Geldes, es ſey auf welche Art es wolle, zu bemächtigen, war nicht ſehr zu zweifeln, und am Ende das Abentheuer ſo ſeltſam, daß ich mich ſchon innerlich tröſtete, es nicht theurer, als mit einigen fünfzig Louisd'or zu erkaufen.

Ganz in ſeinen Ton eingehend, erwiederte ich daher vollkommen ruhig: Herr v. Lork, Sie haben gewonnen, unpaar, und mit dieſen Worten warf ich ihm meine Börſe hin. Mehr können Sie von mir nicht gewinnen, denn Rock und Hoſen, hoffe ich, werden Sie mir laſſen. Ich grolle Ihnen nicht einmal, ſondern bedaure Ihr Schickſal, noch mehr die Art, wie Sie ihm zu entgehen ſuchen, von Herzen, erlauben Sie mir aber jetzt meinen Weg fortzuſetzen, um, nach der unerwarteten Ausſicht hier im Zimmer, die ohne Zweifel minder gefährliche vom Balkon Ihres Schloſſes zu genießen. Fürchten Sie übrigens nicht, daß ich von der eben erlebten Begebenheit Anlaß nehmen werde, Sie zu verfolgen. Ich wiederhole es, Ihr Schickſal und Ihre Handlung flößt mir weit mehr Bedauern als Rache ein, und ich bitte nur um Ihr Wort, mich meine Reiſe im Gebürge ferner ungeſtört vollenden zu laſſen.“

„Sie verkennen mich nicht, mein Herr,“ erwiederte der Fremde mit einer ſeltſam ſatyriſchen Miene, „wenn Sie mich für einen edlen Spitzbuben, eine Art Rinaldo Rinaldini halten, Ihre Bitte ſey gewährt, ja, was noch mehr iſt, rechnen Sie auf meinen Schutz, wo ich Ihnen zu helfen im Stande, und in der Nähe bin. Nur,“ fuhr er, die Börſe bedächtig einſteckend, fort, „nur ſuchen Sie nicht wieder eine meiner Schönen im Gebürge zu verführen, denn — in dieſer Hinſicht ſcheint Ihr Gewiſſen eben ſo weit als das meinige zu ſeyn. Adieu.“ Mit dieſen Worten trat er einen Schritt zurück, und war es die ſchwarze Wolke, die eben über den Mond zog, oder eine Vorrichtung in der dunkeln Niſche, in die er ſich zurückzog — kurz, er verſchwand ohne alles Geräuſch, und ohne daß ich begreifen konnte, wo er ſo ſchnell hingekommen war. Wie es nun oft nach überſtandener ernſtlicher Gefahr zu gehen pflegt, die Furcht kam jetzt erſt nach, denn eigentlich (ſo behauptete wenigſtens einer meiner alten Regiments-Kameraden) fürchtet ſich Jedermann, nur mit Unterſchied der Zeit. Der Schüchterne vor der Gefahr, der Feige in der Gefahr, der Kühne nach der Gefahr, und da ich mich mit gutem Gewiſſen von Feigheit frei glauben darf, aber Schüchternheit und Kühnheit ſich oft ſeltſam in mir begegnen, ſo leide ich wohl abwechſelnd an der erſten und letzten der genannten Furchten.

Meine Lage war überdem nicht angenehm. Ich befand mich jetzt gänzlich ohne Geld, und war auch keiner menſchlichen Seele hier perſönlich bekannt — Umſtände, die mich in fatale Verlegenheiten bringen konnten. Glücklicherweiſe fiel mir ein, daß der großmüthige Spieler mir meine goldene Uhr gelaſſen hatte, und — calculirte ich ſogleich — dieſe im Gaſthofe verſetzend, kannſt du ja bequem bis zur nächſten Stadt komkommen, wo du jedenfalls Mittel finden mußt, dir wieder Geld zu verſchaffen.

Unwillkührlich fühlte ich hiebei nach der Retterin in der Noth, verſicherte mich mit Freuden ihres wirklichen Daſeyns, verſpürte aber nun doch wenig Luſt mehr, die Ruine ferner zu exploitiren, ſondern war im Gegentheil mit zwei Sprüngen die Treppe hinab, ließ mir das Thor öffnen, flog bei dem Rothkopf vorbei, der mir vergebens wegens des Trinkgeldes nachſchrie, und dankte dem Himmel recht inbrünſtig, als ich über Stock und Stein auf dem geradeſten Wege im Gaſthofe unten anlangte, wo mein Wagen und weniges Gepäck ſchon ſeit geraumer Zeit angekommen waren.

„Gnädiger Herr,“ ſagte der Wirth, mir auf meine Stube leuchtend, „Sie haben ſich ſehr auf der Ruine verſpätet, das wollte ich Ihnen doch nicht rathen, zu wiederholen, denn die Gegend iſt jetzt ſehr unſicher. Wir haben hier im Hauſe ſchon einen Unteroffizier und ſechs Mann, die den Räubern auf dem Dache ſind, welche ſeit einigen Monaten das Gebürge ganz wirre machen, und ſchon einige Reiſende völlig ausgeplündert haben.“

„Herr Wirth,“ ſagte ich, „ich darf es Ihnen nicht verhehlen, mir iſt es eben nicht beſſer gegangen.“

Der Wirth ſtarrte mich mit offenem Munde an. „Ja, ohne Scherz, Sie ſehen mich ohne einen Pfennig Geld, und in keiner geringen Verlegenheit, doch habe ich in der Noth dem Diebe mein Wort gegeben, ihn nicht zu verfolgen, und da man dieß auch dem Böſen halten muß, ſo bitte ich Sie, von der Sache wenigſtens ſo lange zu ſchweigen, bis ich fort bin. Hier aber iſt meine goldene Uhr, ich muß auf dieſes Pfand um ein Darlehen bitten, da ich ſonſt morgen früh Ihre Rechnung nicht bezahlen könnte, denn es blieb mir in der That nicht das Mindeſte weiter übrig."

„Mein Gott im Himmel," rief der beſtürzte Gaſtgeber, „was ſind das für Geſchichten, die man heut zu Tage in unſerem ſonſt ſo friedlichen Gebürge erleben muß! Doch, gnädiger Herr, Ihr Geſicht iſt der beſte Bürge, behalten Sie Ihre Uhr und wenn Sie es mir erlauben, ſteht Ihnen auch ein mäßiges Darlehen mit Vergnügen zu Dienſt, bis Sie ſich wieder mit Geld verſehen können." Faſt mit Rührung nahm ich das biedere Anerbieten an.

Als ich nun in die Stube trat, wo man meinen kleinen Mantelſack hingebracht hatte, blitzten mir ſogleich meine eigenen ſchönen Taſchenpiſtolen entgegen. Hätte ich euch doch bei mir gehabt, ſagte ich faſt laut zu mir ſelbſt. Mein werther Herr v. York, Sie würden ſich nicht ganz ſo wohlfeil meines Eigenthums bemächtigt haben. Doch wer weiß, dachte ich weiter, ob ich deßhalb beſſer gefahren wäre, während jetzt der unbedeutende Verluſt mich wenig kümmert, und ihm vielleicht das Leben friſtet. So tröſtete ich mich mit Panglos vortrefflicher Maxime, und ſetzte mich mit verdoppeltem Appetit zum Abendeſſen nieder; denn Bergluſt und die überſtandene Emotion hatten hinlänglich an mir gezehrt. *)

Den andern Morgen hätte ich faſt geglaubt, Alles ſey nur ein wüſter Traum, wenn der empfindliche Mangel der Börſe

---

*) Man wird mir vorwerfen, daß ich zu oft vom Eſſen ſpreche, aber große Autoren geben mir darin mit gutem Beiſpiel zuvor, und was man täglich zwei bis dreimal thut, darf ein treuer Erzähler, vorausgeſetzt, daß es weder unanſtändig, noch eine Sünde iſt, nicht immer mit Stillſchweigen übergehen.

mich nicht von der Realität meines Abentheuers überzeugt hätte. Der erſte Blick aus dem Fenſter zeigte mir dazu, bei dem ſchönſten Wetter, die Burg in aller ihrer Pracht. Majeſtätiſch blickte ſie in's Thal herab, ihre Contoure ſo ſcharf, wie mit dem Griffel auf den blauen Himmel gezeichnet, und hundertfaches Waldgrün in allen Nüançen um ihren Fuß ſchimmernd. Den Wieſen im Thal aber gaben unzählige, zum Bleichen ausgebreitete Tücher faſt das Anſehen eines See's. Sie glänzten in der Farbe der Unſchuld, wie ein wahres Friedensbild, zu der alten Raubveſte hinauf, die geſtern wieder von neuem eine ſolche für mich geworden war.

Ich begann die Weiterreiſe, wie gewöhnlich, zu Fuß. Die Krümmungen des Wegs im Gebürge machen das Gehen dort ſo anmuthig! Jeden Augenblick verändern dieſelben Gegenſtände ihre Geſtalt und kommen verſchieden wieder, faſt wie fröhliche

Kinder, die Verſtecken mit einander ſpielen. Nur die hohe Ballinger Eule ſchien ſich heute unbeweglich auf die Zehen geſtellt zu haben, um mich nimmer aus den Augen zu laſſen, während die andern Felſen und Berge mir nur bald da, bald dort, freundlich zunickten, indem ſie die Wipfel ihrer Eichen und Tannen zu mir herabbogen, und gemeinſchaftlich mit dem wilden Waldbach flüſternd und murmelnd mich begrüßten.

Auch der Menſch hatte etwas hinzugethan, nämlich eine gute Chauſſee, leider auch eine Allee lombardiſcher Pappeln, die jedoch zum Glück noch ſo unbedeutend klein waren, daß ſie der großen Natur nicht allzuviel ſchaden konnten; ſind die Ungeheuer aber erſt älter geworden, ſo werden ſie hoffentlich von geſchmackvollern Nachkommen ſchnelle Vertilgung erleiden.

Seit geſtern war ich immer den Ufern der Steine rollenden Wieſa gefolgt, jetzt verließ ich ſie, um mich ſeitwärts in die

Bäder-Region zu begeben, deren Beſuchzeit eben angehen ſollte.

Schon im erſten Badeort, wo ich Mittag machte, hatte ich das Glück, einen Bekannten als frühen Gaſt zu finden, dem ich die Berichtigung meiner Schuld an den Wirth zu Königsburg überlaſſen konnte, und der mich auch zur fernern Reiſe mit den nöthigen Fonds verſah, eine wahre Gunſt des Schickſals unter den obwaltenden Umſtänden.

Der Freund wollte mich überreden, einer Luſtparthie von eigner Art beizuwohnen, der Einfahrt in einen Steinkohlenſtollen, in welchem man zu Waſſer anderthalb Stunden unter der Erde, unter Felſen und Steingewölben, hinfährt. Indeß die zahlreiche Geſellſchaft, die daran Theil nehmen ſollte, war meiner Stimmung nicht angemeſſen.

Ich ſchlug daher gleich nach Tiſche den Weg nach dem berühmten Stahlbrunn ein, einem ländlichen Badeort, deſſen Umgegend mir beſonders gerühmt worden war.

Obgleich ich hier keine Abentheuer zu erwarten hatte, ſo geſchah mir doch, gleich bei meiner Ankunft, etwas ſehr Außerordentliches, etwas, was mir nie vorher begegnet war, und höchſt wahrſcheinlich nie wieder begegnen wird. Der Wirth in der Sonne nämlich, bei dem ich anfuhr, geſtand mir ehrlich, daß ich es bei ihm nicht ſo gut finden würde, als in der Krone, und rieth mir, ſtatt bei ihm, lieber dort abzuſteigen. O tugendhafter Gaſtwirth! Beim nächſten Roſenfeſt, dem ich vorſtehe, rechne mit Sicherheit darauf, daß die Krone, zu der Du mich ſandteſt, auf Dein eignes Haupt ſinken wird, wäre es auch nur in effigie.

Unter ſolchen dankbaren Vorſätzen langte ich, an verſchiedenen hölzernen Säulengängen vorbeifahrend, die man eben zu Ehren der Erbprinzeſſin, welche unverzüglich erwittert wurde, mit neuer Steinfarbe anſtrich (auch ein Zeichen des Zeitgeiſtes) vor der güldnen Krone an. Man ſchien hier eben ſo wenig empreſſirt, mich aufzunehmen, als in der Sonne, wenigſtens kam mir kein Menſch entgegen, wahrſcheinlich, weil die Badeſaiſon hier erſt in acht Tagen angeht. Denn noch verrieth wenig im ganzen Ort, daß es einer der beliebteſten Badeplätze im Lande iſt. Stahlbrunn erſchien nur als ein langes Gebürgsdorf, mit etwas beſſer als gewöhnlich eingerichteten Bauerhäuſern, die alle mit ſeltſamen Namen prangten. So fuhr ich bei dem Hauſe Bourbon vorbei, und bemerkte gleich daneben eins: zu den drei Lilien genannt, aber nicht weiße, ſondern eine rothe, weiße und blaue. Dieſe Pfropfung der Napoleoniſchen Farben auf die unſchuldsweißen Lilien, war ein ſchönes Bild eines Achſelträgers, der es mit keiner Parthei verderben will. Auf einer andern Hütte ſtand dagegen die ehrliche, gute, alte Inſchrift: Fürchte Gott, thue Recht, ſcheue Niemand! Sie iſt um ſo ſchöner, da ſie in der alten, bildlichen und kräftigen Sprache eigentlich bedeutet: Liebe Gott, thue Recht, ſcheue Niemand!

Als ich in die Schenkſtube trat, fand ich dort die ungemein corpulente Wirthin auf einer Ruhebank mehr liegen als ſitzen, und ſo abgeſpannt, daß ſie auf meine Bitte um ein Zimmer, nur gnädig mit dem Kopfe nickte.

Ihr Mann, ein ebenfalls vollwangiger und hübſcher, aber etwas albern ausſehender, junger Menſch, der ganz ehrerbietig neben ihr ſtand, entſchuldigte die Indolenz ſeiner Ehehälfte, indem er ſagte: Meine arme Amalie war geſtern auf einer Plaiſirparthie in Felſeneck, und hat ſich dabei ſo angegriffen, daß ſie heute noch gar nicht fort kann. Sophie, zeige dem Herrn ſein Zimmer. Ich fühlte mich mit dem Tauſche ſehr zufrieden, denn Sophie war ein ſehr nettes Mädchen.

Bei meiner Rückkunft fand ich das Ehepaar noch in derſelben Stellung und den Mann, ſorglich wie einen Liebhaber, fortwährend bemüht, den Gegenſtand ſeiner unbegreiflichen Flamme mit leiſer Stimme zu unterhalten.

In Erwartung der Mahlzeit ſetzte ich mich unterdeſſen an den Tiſch, um vorher einige Briefe zu ſchreiben. Während ich noch damit beſchäftigt war, und ſich nach und nach die Stube mit allerlei gemeinen Leuten gefüllt hatte, die Bier tranken und nicht den beſten Tabak dabei rauchten, — ſo daß meine Havannah-Cigarre ſich noch in ſchlechterer Geſellſchaft glauben mochte als ich ſelbſt — vernahm mein Ohr mit Verwunderung von der dicken Wirthin folgende, zwar ſchmachtend, aber wie es ſchien abſichtlich ſehr laut ausgeſprochene Worte: „Haſt Du wohl, lieber

Fritz, geſtern aufgemerkt, was Kotzebü ſagt: daß die Liebe ſtirbt, ſo wie ſie in's Ehebett gelangt?“ Die in's Ohr geflüſterte Antwort konnte ich nicht vernehmen, ſie war aber ohne Zweifel beruhigend, denn ein ziemlich derber Liebesſchlag auf die Backe Fritzens erfolgte immediat darauf. Mich fing an, dieß Original, welches ich, wäre es eine Engländerin geweſen, Lady Quatſch getauft haben würde, zu intereſſiren. Von meiner Arbeit nach ihr hinblickend, ſagte ich daher: „Sie ſcheinen ein gebildeter Geiſt, Madame, und mit der ſchönen Literatur bekannt, aber Sie befinden ſich in einem leidenden Zuſtande — nehmen Sie ſich in Acht, um ſo mehr, da Sie ſich jetzt ſo angegriffen fühlen, nehmen Sie ſich in Acht, Ihrem Geiſt nicht zu viel Uebergewicht über den Körper zu geſtatten, das macht eben ſo mager als unglücklich.“

Statt aller Antwort ſeufzte ſie bloß mit vielem Pathos. „Sie leſen gewiß zu viel, Madame,“ fuhr ich fort, „hab' ich nicht Recht?“ Ach ja wohl, mein Herr, erwiederte ſie, zufrieden meine Aufmerkſamkeit erregt zu haben, „wie könnte ich aber das Leſen laſſen, meine einzige Erholung! Freilich haben Sie Recht, oft leide ich viel und tief dabei, und fühle ganz, was unſer Schüler ſagt:

Ein Weibsbild hat ein hartes Loos auf Erden . . .

Wie heißt es doch gleich weiter, lieber Fritz?“ „Liebſte Amalie, ich kann mich wirklich nicht gleich darauf beſinnen.“

Ja wohl! fiel ich ein:

Und ruhig dulden muß ſie manchen Stoß,
Durch Schmerzes Stachel nur kann ſie geläutert werden,
Hat ſie hier ſtill gehalten, wird ſie droben groß!“

„Ach ja, ſo iſt's ohngefähr. Fritz! ich dächte, es wäre doch noch etwas anders geweſen. Aber lieber Herr, Sie ſind gewiß ein Literatis, da Sie ſo beleſen ſind.“

„Sie haben es errathen, Madame, ich bin ſelbſt Schriftſteller, gebe den Sandomiriſchen Wahrheitsliebenden heraus, und verdiene mich täglich dadurch mein Reiſegeld, es iſt aber bei mich ebenfalls feſter Grundſatz: weder beim Schreiben noch beim Leſen viel zu denken, denn wie der Berlichinger Götze von Göthe ſagt:

Entferne das Heer der Gedanken,
Sonſt thut es im Kopfe dir ſchwanken.“

„Das iſt zwar eine ſchöne Stelle! aber denken müßte ich doch — Sie und die Herren mögen ſagen, was ſie wollen.“

„Madame, Sie ſind auf dem gefährlichſten Irrwege. Kennen Sie Leſſing?“

„O ja, den Herrn Senator aus Goritz, er hat erſt voriges Jahr hier bei mir logirt und die volle Badecur gebraucht.“

„Ganz recht, nun der behauptet: Eine

Frau, die denke, ſey wie ein Mann, der ſich ſchminke.“

„Ach Schnickſchnack, das mag der Herr Senator aus Aerger geſagt haben, weil er ſelbſt ſo blaß iſt. Dadurch laß ich mich noch nicht irre machen.“

„Sie ſind hartnäckig, Madame, aber mit einer gebildeten Seele, wie die Ihrige, kann ich wohl als Philoſophiſcher ſprechen.“

„Verzeihen Sie, daß ich Sie unterbreche,“ rief die Wirthin, „aber was wollen Sie damit ſagen: fühlloſer Fiſcher? Was verſtehen Sie darunter?“ —

„Ihre Aufmerkſamkeit iſt ſehr ſchmeichelhaft, ich meine damit einen Mann, deſſen Blut ſo kalt wie Fiſchblut iſt. Alſo mit dem Denken, Madame, kömmt man nur zuweilen dahinter, was nicht iſt, aber das, was iſt, bekömmt man damit nun und nimmermehr nicht heraus. Madame, Sie würden endlich eine Skeptikerin, d. h. eine Allerwelts-Zweiflerin werden, und der von Ihnen mit Recht ſo hochgefeierte Kotzebů ſagt ja ſelbſt in einem ſeiner vielen unſterblichen Werke:

Der Zweifel iſt des Mannes **Schwerdt**,
Des Glaubens **Schild**, den Frauen werth.

Alſo glauben Sie wenigſtens dreierlei Dinge ſtets unbedingt: das, was Ihr Paſtor, Ihr Doctor und Ihr Mann Ihnen ſagen, ſonſt iſt es um Ihre Frömmigkeit geſchehen.“

„I Herr Jemine, Sie machen Einem ja ganz bange! — Fritz, Du biſt auch immer ein ſolcher Zweifler, oder Speckticker, wie der Herr ſie nennt. Aber ſagen Sie mir doch, muß denn mein Mann nicht auch Alles glauben, was ich ihm ſage?“ Daran zu zweifeln wäre wahrhafte Sünde, aber der Gegenſtand ſcheint Sie zu affiziren, und, um Alles in der Welt möchte ich nicht ein zartes Gemüth wie das Ihrige beunruhigen. Reden wir daher von etwas Anderem. — Wem geben Sie wohl den

Vorzug von unſern beiden großen Dichtern, Schülern oder Jöthen? „O Schülern, der iſt doch ſo prächtig! aber ich muß ſagen, Kotzebü iſt doch auch ein ſehr großer Menſch, und ich beſitze auch faſt zwölf Bände von ſeinen Werken.“ „Schon dieß, Madame, berechtigt Sie vollkommen, ihm den erſten Platz einzuräumen.“

„Ja, und wie perpendiculair, wie umfaſſend iſt Kotzebü, nicht wahr, Fritz?“

Fritz, der ſich eben hingeſetzt hatte, um ſein Abendmahl zu beginnen, und ſehr eifrig Radieschen kaute, wiſchte ſich ſchnell das Maul, küßte zärtlich die Hand ſeiner Geſtrengen und erwiederte mit wichtiger Miene: „das kann wohl Niemand läugnen!“

„Sehen Sie, mein werther Herr,“ fuhr die dicke Wirthin fort, „da muß ich nun gleich wieder denken. — Mein Mann hat ſein Lebelang keine Radieschen gemocht, nur erſt ſeit dieſem Jahre kann er nicht genug davon kriegen. Ja, ja, ach! die Liebe ſtirbt im Ehebett! Verſtehen Sie wohl, was ich meine? Veränderlichkeit dein Name iſt Mann!"

„Ich verehre Ihren Scharfſinn, Madame, aber da es keine Regel ohne Ausnahme gibt, ſo bin ich trotz der Radieschen überzeugt, daß Herr Fritz dennoch ſeinem Rettig treu geblieben iſt." *)

Ach Sie ſind ein Loſer, und könnten gewiß auch luſtige Comödien ſchreiben, wie Kotzebü.

Sie thun mich zu viel Ehre an, Madame, aber erlauben Sie jetzt eine Frage: Sie ſprechen immer von Kotzebü, Schülern u. ſ. w. faſt ſcheint es, verzeihen Sie, aber faſt ſcheint es, als kennten Sie nur die alte, oder beſſer zu ſagen, die veraltete

---

*) Hier dachte ich wirklich an eine reizendere Frau, die liebenswürdigſte Schauſpielerin mit dem häßlichſten Namen: Madame Rettig aus Dresden.

Literatur Deutſchlands. Laſen Sie denn noch nie etwas von unſern deutſchen Walter Scotts, den genialen van der Veldes, Bronikofskys, Blumenhagens und Tromlitzes, nichts von dem anmuthigen Chriſtenritter Fouqué dem Einzigen, kein Kind'ſches Schau- oder Mährſpiel, noch nie humoriſtiſche Erzählungen vom Lieblinge der Damen, Clauren? ... Hier ſprang Fritz plötzlich auf, wie von der Tarantel geſtochen, und rief mit einem Feuer, das ich ihm kaum zugetraut hätte: „Nein, meiner Frau ſteht dieſer Genuß noch bevor, aber ich, ich habe ſeine göttliche Mimili geleſen. — Erzeigen Sie mir die Ehre, mir in das Billardzimmer zu folgen, was eben neu angeſtrichen wird, und dort ſollen Sie Mimili's Portrait ganz nach der Natur in Oel gemalt ſehen. Ein Wiener Maler, der voriges Jahr hier war, und dem die Baarſchaft ausgegangen, ließ es mir an Zahlungsſtatt zurück. Er hatte Mimili ſelbſt ſehr genau gekannt; es iſt ein Meiſterſtück, und wird von allen Kennern bewundert. Ich verſtehe mich darauf, da ich ſelbſt etwas künſtlere. So iſt z. B. ohne Ruhm zu melden, die Krone vor meinem Hauſe ganz allein von mir angefertigt worden. Ich tiſchlere auch ein wenig, habe daher nicht nur das Gemälde gemalt, ſondern auch die Tafel gemacht."

„In der That," rief ich verwundert, „ſo viel vereinigte Talente hätte ich in dieſem Hauſe nicht geſucht, doch frappirten mich Colorit und Gruppirung der ſchönen Krone gleich beim Eintritt, und ich ahndete ſchon, daß ſie keinem gewöhnlichen Pinſel ihr Entſtehen verdanke. Doch laſſen Sie uns zu Mimili eilen."

Ich ſtand auf, um dem künſtlernden und tiſchlernden Fritz zu folgen, während ſeine Amalie mir gerührt nachrief: „Nun Sie ſind doch mit allen Hunden gehetzt, wie Kotzebû ſagt, denn Sie wiſſen eben ſo gut

Beſcheid in der Literarität als auch im Kunſtſinn.“

Ungläubiger Leſer, zweifelſt Du an der exacten Wahrheit dieſes Geſprächs, ſo gehe ſelbſt nach Stahlbrunn, kehre ein in der goldnen Krone, ſiehe die unerhörte Oelgötzenfratze, welche Mimili vorſtellen ſoll, unterhalte Dich mit der fetten Literatis und ihrem Pinſel, und Du wirſt meiner Wahrheitsliebe volle Gerechtigkeit wiederfahren laſſen.

Aber nun folge mir nach Felſeneck, dem Prachtſtück des Gebürges, in ſeiner halbverſallenen Größe. Wahrlich, Felſeneck gehört zu dem Schönſten und Ueberraſchendſten, was ich in Europa geſehen, und ich werde nie das freudige Staunen vergeſſen, das mich zu einem lauten Ausrufe des Entzückens hinriß, als ich, beim Hinaufſteigen mich glücklich verirrend, durch Zufall gerade von dem ſchönſten Puncte aus, dem ſogenannten Rieſenbett, den erſten Blick auf dieſe noch nicht geahndete, und ſich nun plötzlich in ihrer ganzen Größe vor mir entfaltende Herrlichkeit warf.

Ernſt rauſchten um mich her die Wipfel eines dichten Waldes voll majeſtätiſcher Bäume, in ſchwindelnde Tiefe ſank vor mir ſenkrecht die Steinwand hinab, wo in der weithin ſich krümmenden Schlucht ein Waldbach vorüber ſtrömt, bis ihm ein hoher einzeln ſtehender Fels, den Weg verſperrend, entgegen tritt. Und wie von Geiſtern hingezaubert, ſchwebt auf dieſes Felſen Gipfel das königliche Schloß, frei in die blaue Luſt ſich emporthürmend, und rund um mit Teraſſengärten geſchmückt, die von Stufe zu Stufe herabſteigend, ihre Blumen tief unten in der kühlen Fluth zu baden ſchienen. Gegenüber aber ragt von einem noch höhern Berge, als Seitenſtück des Schloſſes, die Ruine der alten Burg herüber, die lebendige Ahnentafel des hohen Geſchlechts, das hier ſchon ſeit Jahrhunderten blüht. So iſt die Nähe, und nicht minder bewunderungswerth iſt die entferntere Umgegend. Auf drei Seiten wird nämlich die Landſchaft vom Gebürge umſchloſſen, und zwar in unendlich abwechſelndern und maleriſcheren Formen, als dieſes in dem berühmten Thale von Rehberg darbietet, wo es zwar höher, aber bei weitem nicht ſo mannigfaltig und durchbrochen erſcheint. Auf der vierten Seite ſchweift dagegen das Auge frei über die fruchtbarſte Ebne, durch viele Städte und Hunderte von Dörfern mit den reichſten Fluren belebt, welche am Horizonte wieder durch eine Reihe niedriger und anmuthiger Hügel bekränzt werden. Faſt bleibt hier nichts mehr zu wünſchen übrig, doch könnte im Detail allerdings die Kunſt noch Vieles thun, namentlich am Schloſſe, das zwar eine prachtvolle aber doch, näher beleuchtet, nur rohe und im Einzelnen durch manchen Uebelſtand entſtellte Maſſe iſt. Stünde Warwick Caſtle z. B. an dieſer Stelle, ſie wäre werth ein Wallfahrtsort für die Reiſenden aller Länder der Erde zu werden.

Während des genußreichen Tages, den ich hier verlebte, ordnete und beendigte ich in Gedanken einen vollſtändigen Plan nach meinem Sinne, und als die Sonne unterging, ſah ich mit der Phantaſie ein Gebilde vor mir, halb Wahrheit, halb Dichtung, das, obgleich leicht zu verwirklichen, dennoch mehr der Tauſend und einen Nacht als irgend einer Erſcheinung der Gegenwart anzugehören ſchien.

Es iſt wieder die alte Schickſals-Ironie, daß der Beſitzer dieſer erhabenen Schönheiten und eines Gebiets, das den größten Theil des umliegenden Gebürges und der Ebne umfaßt, ein Gebiet, deſſen Anblick noch heute uns täuſchend in die Zeiten der mächtigen Barone des Mittelalters verſetzt, das ſo wahrhaft gediegen, vornehm und großartig iſt — daß, ſage ich, der Beſitzer deſſelben, ſonſt ein edler und allgemein geich nur den Schmerz in tiefſter Bruſt als wohlgemeintes Opfer darbringen.

Ein 75jähriger Stallmeiſter, in ſeinen alten Tagen von den Sequeſtern auf halbe Penſion geſetzt, begleitete mich, nachdem ich vorher noch das Innere des Schoſſes beſehen, welches nichts Merkwürdiges mehr darbietet, auf die Ruine, ſelbſt als eine Ruine aus beſſern Zeiten neben mir herwandelnd.

Die Kunſt hat der alten Burg, nicht ungeſchickt, etwas nachgeholfen und einen Theil derſelben bewohnbar gemacht.

Die Gemächer, voll uralter Meublen und Ahnenbilder, ſind wirklich höchſt intereſſant.

Als der Graf noch ein reicher und mächtiger Herr war, gab er einſt hier ſeinem jungen Herrſcherpaare ein prächtiges Turnier. Die Tribüne auf dem Burgplatz, wo die erlauchte Monarchin die Preiſe vertheilte, klappert noch mit loſen Brettern und ſchwenkt Lumpen bemalter Leinwand im Winde, ein trauriger Anblick!

Der Stallmeiſter erzählte mir, der Ritter, welcher den erſten Preis gewann, ſey ſo dick geweſen, daß zwei Pferde unter ihm zuſammenbrachen und er zuletzt nur mit Hülfe eines Fuhrmannshengſtes aus der Bierbrauerei des Grafen den Sieg erringen konnte. Die ſchöne, anmuthige Königin muß nicht wenig Mühe gehabt haben, das Lachen zu verbergen, als ſie dieſem glücklichen Falſtaff die goldene Kette umhing. *)

Ich hatte mich ſehr verſpätet, und verließ erſt nach Sonnenuntergang Wald,

---

*) Wie ich höre, iſt ſeitdem der alte Graf Niederthal geſtorben. Der neue Majoratsherr iſt nun wieder frei, und von ganzem Herzen wünſche ich ihm Glück zu einem der ſchönſten Beſitzthümer auf dieſer Erde. Sollte mein alter Freund Stallmeiſter noch leben, ſo hoffe ich, der neue Gebieter wird ſeiner nicht vergeſſen.

Felſen, Strom und Burg. Es ſtürmte, und ſchwarze Gewitterwolken lagen dicht und ſchwer über den Bergen. Schon begannen Blitze, wie Raketen, da und dort zackig umher zu leuchten. „Wir werden fitſchenaß werden, Herr,“ ſeufzte der Kutſcher, und wirklich ſchlugen auch in demſelben Augenblicke einige gewaltig große Regentropfen, vom Winde getrieben, mir in's Geſicht. Ein Wagen, der ſeitwärts nach der Chauſſee einlenkte, fuhr im Galopp bei uns vorbei, um wo möglich noch dem Gewitter zu entgehen, und der Sturm nahm mit ſolcher Schnelle zu, daß ich nicht ohne Beſorgniß blieb, er möchte die leichte Caleſche in irgend einen Abgrund ſtürzen. Ich befahl daher dem Kutſcher, dem voraneilenden Wagen, der uns jetzt in eine dichte Staubwolke hüllte, eben ſo eilig zu irgend einem Obdach zu folgen. Doch ehe dieß noch möglich war, geriethen wir in eine ſogenannte Windhoſe, und im Nu umgab uns die finſterſte Nacht. „Ach Du mein Jeſus!“ rief der Kutſcher, „was fangen wir nun an?“ Die Pferde ſtanden inſtinctmäßig ſtill, und ich fühlte alsbald in Augen, Mund und Naſe ſo viel Kies und Sand unaufhaltſam eindringen, als ſollten wir hier lebendig begraben werden. Zu unſerm Glück wirbelte indeß die Sandſäule bald weiter, und wälzte ſich hinter uns die Straße entlang. Demohngeachtet hinterblieb noch eine entſetzliche Staubatmoſphäre, zwiſchen der wir, nur mit der größten Mühe, erkannten, daß ein jäher Weg zu einem Gebäude neben uns hinabführe. Der vordere Wagen hatte ihn ſchon eingeſchlagen, und wir folgten ihm mit möglichſter Schnelle nach. Er brachte uns in den Hof einer Mühle, wo wir auch noch glücklich unter einem offenen Schuppen Obdach fanden.

Keiner von uns konnte anders, als blinzelnd, aus den Augen ſehen, und wir eilten daher gemeinſchaftlich in die Mühle, um unſer Antlitz zu baden. Die Leute, welche im andern Wagen gekommen waren, ſchienen Bewohner der Mühle zu ſeyn, deren Beſitzer, ein recht ſtattlicher Mann nebſt ſeiner Frau, uns mit der größten Dienſtfertigkeit entgegen kamen, und ſchnell alles Nöthige herbeibrachten. „Da ſind Sie wahrhaftig noch recht gut weggekommen,“ ſagte der Müller zu mir, indem er mir ein Handtuch reichte, „die Sandwirbel, die ſpaſſen hier zu Lande nicht! Ich glaubte ſchon, Ihr Wägelchen würde ſammt den Pferden vom Berge heruntergeweht werden, wie es vor zwei Jahren, gerade an derſelben Stelle, einem Profeſſor mit ſeiner Familie ging, die auch Alle mehr oder weniger beſchädigt wurden. Ja, die Gewitter,“ wiederholte er, „die ſind ſchlimm hier zu Lande!“

Der Donner accompagnirte unterdeſſen von außen, die Blitze flammten fürchterlich, der Regen ſtrömte, die Mühle klapperte, und die dunkel brennenden Inſeltlichter in der Stube nahmen ſich ganz ſonderbar aus, wenn der phosphoriſche Glanz von außen über ſie hinfuhr. Meine Seele frohlockte über das herrliche Schauſpiel, und ich äußerte behaglich mein Entzücken über den romantiſchen Abend gegen den freundlichen und, wie es ſchien, recht gebildeten Müller. „Ja, mein Herr,“ erwiederte dieſer, „und wenn Sie erſt wüßten, wo Sie ſich befinden, — das war ſonſt ein gar ſchlimmer Ort, wo Mancher nicht wieder herauskam, der recht leicht hineingekommen war. Undurchdringlicher Wald ſtand hier, und die Mühle hieß — nun jetzt hats keine Noth mehr,“ lachte er, „aber damals hieß ſie nicht ohne guten Grund: die Mordmühle. Ja noch in meinem alten Kaufbriefe wird ſie ſo genannt; der Bach, der ſie treibt, heißt noch heute die Teufelsrinne, und das tiefe Thal daneben die Hölle.“

Nun, ſchöner hätte ich's ja gar nicht treffen können, beſter Herr Mühlenmeiſter, rief ich vergnügt, obgleich noch immer von Zeit zu Zeit genöthigt, meine erblindeten Augen mit einem naſſen Tuche zu erfriſchen, unterſtützen Sie mich nun noch mit einem ländlichen Imbiß (denn man muß ewig eſſen in dieſen Bergen), ſo verplaudern wir hier das Gewitter himmliſch, und Sie erzählen mir Alles, was Sie von den alten Geſchichten der Mordmühle ſich erinnern können. „Nun, da wäre allerdings Manches davon zu erzählen,“ meinte ſchmunzelnd der Wirth, indem er das Brod aus dem Schranke holte, „doch hätten Sie jetzt ſchwerlich Zeit es anzuhören, denn ich muß Ihnen nur ſagen, Sie haben nicht viel zu verlieren, wenn Sie noch heute in's Nachtquartier kommen wollen. Das Wetter hat jetzt etwas nachgelaſſen, und ſich ſeitwärts gezogen, aber es wird nicht eben lange dauern, ſo kömmt's wieder.“ Er machte das Fenſter bei dieſen Worten auf und blickte ſorgſam hinaus. Ja, ja, jetzt iſt gerade der günſtigſte Augenblick, es ſprüht nur noch und iſt ganz hübſch helle.

Das kam mir ungelegen, denn ich hatte ſchon auf irgend eine Schauergeſchichte, einen Pendant zum Müller im Schwarzthale, oder etwas dem Aehnlichen mit Zuverſicht gerechnet. Indeſſen hier konnte ich nicht über Nacht bleiben, und unnütz zu zögern ſchien nicht rathſam. Ich ergriff alſo bald nachher Hut und Mantel und ſchickte mich zur Abfahrt und Bezahlung an; die gaſtfreien Leute wollten aber durchaus nichts annehmen, wünſchten mir herzlich eine glückliche Reiſe und der Müller begleitete mich noch bis zum Wagen. Ich hatte ſchon die Hand auf der Lehne, um einzuſteigen, als ein Mann, in eine Kaputze gehüllt, die er, um ſich vor dem Wetter zu ſchützen, ganz über den Kopf gezogen hatte, aus dem Dunkel des Hofes hervortrat, und mich mit einer tiefen Baß-Stimme bat, ihn bis Aarburg mitzunehmen.

In den Wagen kann ich Euch nicht nehmen, wo ich mit meinem Gepäck kaum ſelbſt Platz habe, erwiederte ich, aber hinten aufſitzen mögt Ihr in Gottes Namen.

„Wer ſeyd Ihr denn, mein Freund?“ fragte der argwöhniſche Müller, „ich habe Euch ja wohl noch nie hier geſehen?“ „Ich bin ein Schloſſergeſelle aus Aarburg,“ ſagte der Mann trotzig, „und habe ja hier an Ihrem Blitzableiter mitgearbeitet. Erinnern Sie ſich deſſen nicht?“ „So....“ dehnte der Müller ungläubig, „aber lieber Freund, Ihr müßt wiſſen, daß Reiſende nicht gern mitten in der Nacht (es ſchlug in der Mühlſtube eben zehn Uhr) Unbekannte auf ihren Wagen nehmen.“ Laſſen Sie es gut ſeyn, Herr Mühlenmeiſter, unterbrach ich ihn, und — ſetzte ich hinzu, indem ich eine meiner Piſtolen aus dem Halfter nahm, deren helles Metall das ferne Wetterleuchten grell überflog, mit ein paar guten Freunden, wie dieſe, fürchte ich mich vor keinem Unbekannten, es ſey bei Nacht oder bei Tage, übrigens habe ich im Gebürge nichts mehr zu beſorgen, wie ich glaube. Setze Dich alſo nur auf, Schloſſergeſelle — Adieu, Herr Mühlenmeiſter und nochmals vielen Dank. Kutſcher, fahr zu!... und vorwärts gings im ſcharfen Trabe dem Walde zu.

Aber ich hatte die Rechnung doch ohne den Wirth gemacht, wenigſtens hinſichtlich des Wetters. Wir waren kaum eine halbe Stunde gefahren, als es auf unerhörte Weiſe, und gleich einem Wolkenbruch, vom Himmel herab zu ſtrömen begann, wobei zwei neu heranrückende Gewitter uns förmlich in die Mitte nahmen. Es war ein wunderſchönes, doch etwas beunruhigendes Schauſpiel. Man hätte glauben können, daß der Berggeiſt ein großes Volksfeſt im Gebürge feiere, denn jeden Augenblick loderte der ganze Himmel in Flammen auf, eine Salve folgte der andern, und wie im Schattenſpiel tauchte ſchnell nach einander bald dieß bald jenes Bild der

Gegend, mit allen ſeinen Bergſpitzen und Abgründen, im hellſten Lichte aus dem Dunkel, und verſchwand eben ſo ſchnell wieder in finſtere Nacht.

Das Wetter ſtand jetzt ſenkrecht über uns, dreimal war Blitz und Gekrach des Donners Eins, und eine wahre Sündfluth umbrauste uns. Ich bog mich demungeachtet aus dem ſchon längſt vom Waſſer durchdrungenen dünnen Verdeck meiner Caleſche hinaus, und bezeigte menſchlich dem armen Teufel, der hinten auf dem bloßen Brete ſaß, und deſſen Geſicht ich noch immer nicht geſehen hatte, mein Bedauern, daß er ſo ſchrecklich exponirt ſey. „Thut nichts, mein Herr, ich bin ſolch Wetter gewohnt,“ erwiederte er, und wie mir ſchien, ſagte er dieſe Worte mit einem ganz andern Tone der Stimme, als in der Mühle, einer Stimme, die mich, mit plötzlicher Erinnerung, faſt ſelbſt wie ein Blitz berührte. Iſt es möglich! nein, ich muß mich täuſchen.... doch ehe ich noch Zeit hatte, mein Selbſtgeſpräch zu beenden, ertönte Pferdegetrappel in der Nähe, und ich ſah beim Leuchten der Blitze, tief in ihre Mäntel gehüllt und triefend von Waſſer, zwei Gensd'armen auf den Wagen zuſprengen. Kaum konnte ich noch die haſtigen Worte des Schloſſergeſellen vernehmen, der mit gedämpftem Tone in den Wagen rief: „Wenn Sie einen Funken Edelmuth beſitzen, ſo ſagen Sie, ich ſey Ihr Diener, der Kutſcher wird mich nicht verrathen" — als ſchon die Reiter uns anhielten und mich frugen, wer ich ſey und woher ich käme? Sie entſchuldigten ſich zugleich ganz höflich über die Beſchwerde, die ſie mir verurſachten, aber es ſey ſeit einiger Zeit zu unſicher im Gebürge, und ſie hätten ſtrengen Befehl, jeden Fremden anzuhalten, und Ausweis von ihm zu verlangen.

Ich war in keiner geringen Verlegenheit. Vielleicht that ich Unrecht, aber Verrath des Vertrauens, es ſey von wem es wolle, war mir von jeher ein ſolcher Greuel, daß ich auch jetzt ſchnell meine Partie ergriff.

„Ich habe keinen Paß, ſagte ich, da ich nur eine kleine Ausflucht zum Vergnügen hieher gemacht, auch würden Sie ihn in dieſem Wetter, wenn ich einen hätte, hier ſchwerlich unterſuchen können. Mein Fuhrwerk iſt ein gemiethetes von Waidnitz, mein Bedienter, ſetzte ich hinzu, ſitzt hinten auf dem Wagen, und hier ſehen Sie mein Gepäck. Halten Sie mich nicht länger auf, denn man iſt ja hier wie vor einer Batterie.“ Als wäre das Gewitter mit dem Herrn v. Lork im Bunde, (denn er war's) fuhr jetzt mit einem erderſchütternden Donner der Blitz in eine nicht zehn Schritt von uns entfernten Linde.

Sie gerieth einen Augenblick in Brand, ward aber ſogleich vom Regen wieder gelöſcht. Meine Pferde waren vor Schreck auf die Knie geſtürzt, auch die der Gensd'armes bäumten und ſprangen ſeitwärts, die Reiter fluchten, mein Kutſcher jammerte, und, konnte er ſeine Thiere wirklich nicht mehr regieren oder benutzte er im Einverſtändniſſe mit Lork geſchickt den Augenblick, kurz, er ſchrie mit einem Mal: „Herr Gott! ich kann meine Pferde nicht mehr halten," und im ſauſenden Galopp jagten wir ſchon den Berg hinunter, ſo daß ich glaubte, nimmer lebendig in Aarburg anzukommen.

Wohl eine viertelſtunde Weges jagten wir ſo unaufhaltſam fort, und fielen nur nach und nach wieder in einen etwas gemäßigten Gang, als Eile nicht mehr vonnöthen ſchien, denn die Gensd'armen hatten ohne Zweifel ihren Weg in der entgegengeſetzten Richtung ebenfalls eilig fortgeſetzt, wenigſtens war nichts mehr von ihnen zu hören noch zu ſehen. Auch das Gewitter ließ endlich nach, das nahe Aarburg ſchimmerte mit freundlichen Lichtern durch die Dunkelheit, und ein ſchwacher Schein des Mondes machte ſich Bahn hinter den ſich langſam theilenden Wolken.

„Sie haben mich gerettet,“ beugte ſich mein Gefährte zu mir herein. „Ich werde Ihren Edelmuth nie vergeſſen. Glauben Sie mir,“ ſetzte er mit tief bewegter Stimme hinzu, auch ich war einſt eines beſſern Schickſals würdig. Ich bin jetzt wenigſtens über die nächſte Zukunft beruhigt, in einer Stunde werde ich an der Grenze ſeyn, auf Wegen, die mir keine Gefahr mehr drohen, und in wenig Wochen habe ich wahrſcheinlich Europa für immer verlaſſen. Blüht mir noch ein Glück im Leben, Ihnen werde ich es zu danken haben, dieſe Ueberzeugung iſt die einzige Belohnung, die ich Ihnen bieten kann. Aber hier, nehmen Sie noch ein Andenken des Räubers, ich trenne mich ſchwer davon, doch iſt es kein Gold noch Goldeswerth, aber gerade Ihnen, den ich ja hinlänglich kennen lernte, Ihnen wird es werther ſeyn. Und nun Gott befohlen, der Himmel ſegne Sie, und ſey auch mir barmherzig.“ Mit dieſen Worten ſprang er vom Wagen, und verlor ſich, wie er mir ſtets entſchwand, augenblicklich im Gebüſch. Ich aber hielt eine Rolle in der Hand, das Räuber-Präſent, das ſich wie ein Piſtolenlauf anfühlte. Es war jedoch nur eine blecherne Büchſe, und als ich, in Aarburg angekommen, ſie öffnete, fand ich, wahrlich unerwartet genug, ein Manuſcript darin, eine Art Tagebuch, die Lebensgeſchichte des ſeltſamen Abentheurers enthaltend, deren höchſt intereſſante Lectüre mich ungeachtet der erlittenen Strapazen, faſt die ganze Nacht wach erhielt.

Dieſes Tagebuch iſt ein ſo eigenthümliches Werk, daß ich gar nicht zweifle, jeder Buchhändler würde mir mit Vergnügen die fünfzig Louisd'or, die es mich gewiſſermaßen gekoſtet, wieder erſtatten, wenn ich es ihm dafür überlaſſen wollte. Es ſind aber ſehr wunderbare Partikularitäten darin aufgeſchrieben, die ſeine Publikation, vor der Hand wenigſtens, unmöglich machen. Ob ich es ſpäter, vielleicht theilweiſe, benutzen darf, wird von den Umſtänden abhängen.

Froh war ich bei allem dem, ich kann es nicht läugnen, dem Aermſten über die Gränze geholfen zu haben, obgleich das Geſetz mich mit Recht dafür verdammen würde. Ich hatte aber auch Recht, denn es gibt Fälle, wo alle fremde Autorität aufhört, und nur das eigene Gewiſſen entſcheiden kann.

Den wilden Gewittern der Nacht folgte ein kryſtallklarer Morgen. In ſeiner balſamiſchen Kühle machte ich mich auf den Weg, um die nur wenige Meilen von hier entfernten, merkwürdigen Felſen von Blutbach zu beſuchen. Die Straße dahin führt faſt durchgängig durch Wald, aber welch ein Wald! welche Vegetation! hier unter tauſend Rieſenſtämmen in ewiger Dämmerung wuchernd, dort glänzende Wieſen mit ihrer dunkeln Drapperie umſchließend, bald bis an der Berge höchſten Gipfel gen Himmel ſteigend, bald ſich in tiefe Schluchten verbergend. Die Miſchung und liebliche Schattirung der Buchen und Edeltannen, das üppige hellgrüne Haidekraut, und die von Millionen Vergißmeinnicht, Butterblumen und roſenrothen wilden Hyacinthen gefärbten Wieſen, entzückten das Auge mit unbeſchreiblicher Luſt — ja es war ganz eine Gegend nach meinem Sinn, einſam, reich, dichteriſch, nirgends zu weit ausgedehnt, nirgends der Phantaſie einen zu grellen Abſchluß bietend. Auch Waſſer fehlte ihr nicht. Verſchiedene Waldſtröme und Bäche ſchlängelten ſich in unzähligen Windungen durch die Thäler, und breiteten kühlende Friſche über das Ganze.

Als ich bei Muckershain, berühmt durch ſeine Weinhändler, an die benachbarte Grenze kam, barrikadirte der O.....ſche, ſchwarz und gelbe Schlagbaum den Weg, und es dauerte eine geraume Zeit, ehe ein langes, dem Anſchein nach, ſchon im letzten Stadio der Schwindſucht ſtehendes Subjekt an den Wagen kam, und mich huſtend fragte: „woher ich komme und wohin ich wolle?“ Ich erwiederte lakoniſch: Aus der Lauſitz komme ich, heiße Flohberg, und verlange nach Blutbach. Er ſchüttelte mit dem Kopf, der auf dem langen Halſe nur ganz loſe ſchwankte, gleich einer Wildſcheuche. „Haben Sie keinen Paß?“ Nein. „Wo liegt denn die Lauſitz, mein Herr, kurioſer Name, hab' ich doch halter davon noch nie was g'hört.“ Die Lauſitz, erklärte ich, lag früher in Sachſen, und liegt jetzt in Schleſien. „Wie ſo?“ Ein Erdbeben riß ſie vor einigen Jahren von dem einen Lande ab, und warf ſie dem andern zu. „Schauen's, das machen Sie mir nit weiß. das is nit möglich. Ich glaub halter, der Herr woll'n Ihren Jocus mit mir treiben, das muß i dem Herrn Obereinnehmer melden.“

Um dieß zu verhindern, ſprang ich ſelbſt jetzt aus dem Wagen und trat beim Herrn Obereinnehmer ein, der den vollſtändigſten Contraſt mit ſeinem vogelartigen Unter bildete. Er war entſetzlich dick, gelb, aufgedunſen und waſſerſüchtig, ſaß im Hemde auf dem Lehnſtuhl, und entſchuldigte ſogleich ſein Negligé mit Krankheit. Ich wiederholte ihm die ſchon gegebene Auskunft, verſicherte auf Cavalierparole (hier ſchob ich ihm einige Guldenzettel in die Hand) außer einem Dutzend Havannah-Cigarren, zwei Zahnbürſten, zwei Wachslichtern, und einer Stange Siegellack, nichts Accisbares bei mir zu haben, und bat, mich nicht unnütz hier warten zu laſſen, da ich noch heute wieder zurückzukehren wünſche. „Herr v. Flohberg, reiſen Sie in Gottes Namen,“ war die erfreuliche Antwort, „freut mich ungemein, Ihre werthe Bekanntſchaft gemacht zu haben! Empfehle mich zu Gnaden und wünſche viel Vergnügen.“ Als ich nach abgeſtattetem Danke wieder hinaus kam, hatte ſich indeß der

Schwindſüchtige dennoch meinem Wagen genähert, und tauchte nun mit ſeiner langen Naſe, wie ein Reiher, hinein, der Karpfen fangen will. Nehmen Sie ſich in Acht, rief ich, es iſt ein Selbſtſchuß in der Taſche. Als hätte ich ihm einen Kernſtoß im Rücken applicirt, fuhr er in die Höhe, hatte aber ſchon mein herausgefiſchtes Portefeuille in der Hand, das flach und breit und ſorgfältig in Papier geſchlagen, ziemlich verdächtig ausſah. Vermöge eines andern Bankzettels überzeugte ich ihn jedoch ebenfalls von meiner Unſchuld, und langſam ſtieg endlich der ſchwere Schlagbaum vor mir in die Höhe. Ich dachte dabei unwillkührlich an Lork und meinen Kutſcher, der ohne Zweifel mehr von Jenem wußte, als mir lieb war. Ich hatte es jedoch nicht für rathſam gehalten, dieſe Corde gegen ihn zu berühren, wiewohl ich mir vornahm, meine Reiſe mit ihm abzukürzen, um ihn je eher, je lieber los zu werden.

Iſt es Dir nicht auch ſchon ſo gegangen, lieber Leſer, daß Du, nachdem Du in entfernten Landen manche Dinge angeſtaunt haſt, nun mit einem Male entdeckſt, daß Du noch viel Größeres und Schöneres ganz nahe neben Dir hatteſt, was Du aber gar nicht ahndeteſt, oder wenn Du davon hörteſt, als unbedeutend in Deiner Meinung nicht darauf achteteſt? Daher heißt es: Kein Prophet gilt in ſeinem Vaterlande — und ſo ging es mir in Felſeneck und Blutbach. Beide verdienen, daß man fünfhundert Meilen darnach reist, Beide hatten dennoch für mich den Fehler gehabt, mir zu nahe zu liegen.

Deſto froher war ich aber auch nachher, daß mich der Blitz geſtern nicht ſtatt der alten Linde getroffen, wo ich ſonſt das ſtaunenswerthe Blutbach nimmer zu ſehen bekommen, dieß wunderbare Felſenlabyrinth, ſo weitläuftig gewunden, ſo gegen alle Geſetze der Schwerkraft, ſo myſtiſch, und über Alles was ich geſehen, phantaſtiſch geſtaltet, gleich einem abentheuerlichen Walde, in welchem Felſen die Stelle der Bäume vertreten, oder gleich einer Gnomenſtadt, die einſt eine dichteriſche Zauberkraft hervorgerufen. Und findet man auch anderwärts noch größere Felſenmaſſen, ſo imponiren die hieſigen doch durch Form, Gruppirung und nicht zu übertreffende Seltſamkeit weit mehr, als ihnen ſonſt an Volumen wohl zehnmal überlegene.

Der höchſte der hieſigen Felſen, die Warte genannt, iſt fünfhundert Fuß hoch, immer keine Kleinigkeit, beſonders wenn man bedenkt, daß er nicht mehr Umfang als ein gewöhnlicher Thurm hat. Ein anderer neben ihm, von nicht viel geringerer Höhe, ſteht gar, wie ein verkehrter Kegel, frei auf der Spitze, und ſtreckt ſeine dicke Baſis gen Himmel. Die verſchiedenſten, romantiſchſten Gebilde haben ſich hier durch eine Revolution geformt, die man ſich kaum als abſichtslos denken kann. Man wird auf jedem Schritt verſucht, zu glauben, ein Rieſengeſchlecht, uns eben ſo ſehr an Größe übertreffend, als der Wallfiſch die Forelle, habe hier einen Luſtgarten von dem einzigen Theil des Naturreichs angelegt, der mit ihrem Wuchs in einigem Verhältniſſe ſtand, denn die höchſten Bäume mußten ja ſolche Rieſen wie Heu niedertreten, nur mit den Steinchen von fünfhundert Fuß Höhe konnten ſie ſpielen, wenn ſie auch die großen Bergkoloſſe der Erde ſtehen laſſen mußten.

Freilich ſtreitet gegen dieſe ſcharfſinnige Hypotheſe die große Enge der Gänge, welche durch dieſe Felſengebilde ſich wenden und an manchen Stellen kaum uns kleinen Menſchlein den mühſamen Durchgang geſtatten. Jetzt iſt das Ganze mit Tannen durchwachſen, und wo nur ein bischen Erde gehaftet, iſt ein Baum oder Strauch entſproſſen, ja wunderbar erheben ſich auf den Spitzen der

Felſen, in faſt unſichtbaren Spalten, ſchlanke Kieferſtämme, die wie Chriſtbäume nur zum Feſte für den heiligen Abend auf dem kahlen Stein befeſtigt worden zu ſeyn ſcheinen.

Von andern hängt ſchönes, rothes Moos in Guirlanden herab, und unerſchöpflich iſt dabei das immer abwechſelnde Spiel ihrer grotesken Geſtalten.

Der Volksglaube hat ſich der auffallendſten darunter bemächtigt und ihre Taufe übernommen. Hier ſieht man die Wickelkinder ſtarr neben einander liegen, über ihnen ſchaut die Nonne verzweiflungsvoll zu den Wolken. Nicht eingemauert braucht ſie mehr zu werden, denn ſie ward ja ſchon vor Angſt und Gram zu Stein. Fern von ihr prangt der Kaiſerthron, und ſeltſam! die Teufelsbrücke führt zu ihm hinüber. Am täuſchendſten aber iſt der Bürgermeiſter von Blutbach in ſeiner ſtattlichen Perrücke. Wäre dieſer Traumort mein, ich formte dem letzten Steinbild eine Krone von coloſſalen Glas-Rubinen, Diamanten und Saphiren,

Und wandelte den Bürgermeiſter
Um in den höhern Herrn der Geiſter.

Ueberhaupt iſt es recht fatal, daß dieſe Herrſchaft, zu der noch ein unermeßlicher Wald und acht Dörfer gehören, keinem poetiſchen Beſitzer, ſondern nur einem Prager Bürger gehört, der ſie vor wenig Jahren von einem, auch einmal wieder bankerott gewordenen, Edelmann gekauft, und bis jetzt keinen kühnern Schwung genommen hat, als auf einer Wieſe, längs des Eingangs zu dem Wundergarten, abermals eine vermaledeite Pappelallee pflanzen zu laſſen, ohnedem meine Antipathie, die aber dem hieſigen Orte vollends grade ſo gut anſteht, als den Rieſen Goliath ein grüner Haarbeutel kleiden würde.

Doch zurück von dieſen künſtlichen horreurs zu den belles horreurs der Felſen.

Wie vom Feuer geſchwärzt und zuſammengezogen, verengen ſie ſich zuletzt faſt zur Höhle, wo am äußerſten Punkte zu welchem man vordringen kann, ein Waſſerfall herabſtürzt.

Es iſt allerdings ſchade, daß dieſer nur ſo kurze Zeit andauert, da er durch ein künſtlich geſtautes Waſſer hervorgebracht wird, welches man nur bei jedesmaligem Beſuch losläßt. Seinem natürlichen Zuſtande überlaſſen, iſt es nur ein Waſſerfädchen, das langſam über die Felſen ſickert.

Ich war der Erſte in dieſem Jahre, dem die geſammelten Fluthen entgegen brausten, und da es die letzte Zeit viel geregnet, ſo erſchienen ſie mit impoſanter Gewalt und ſo reißender Schnelle, daß eine Fledermaus, die dort wahrſcheinlich ruhig ſchlief, von ihnen ergriffen und faſt drei Viertheile des Falls herabgewirbelt ward, ehe ſie ſich auf's Fliegen beſinnen konnte, worauf ſie dann aber auch mit der Schnelligkeit des Blitzes in einer dunkeln Seitenſpalte verſchwand.

An einer andern Stelle, das Echo genannt, wartete ein alter Muſikus auf uns, mit einem Fagott und einer Flinte bewaffnet. Als er die letzte abſchließen wollte, die er (mit dieſem muſikaliſchen Inſtrument nicht ganz vertraut, wie es ſchien) nur in einer Hand hielt, und gerade vor ſich hinſtreckend, jedesmal einen kleinen Anlauf zum Losdrücken nahm, verſagte ſie ihm wohl zehnmal, obgleich er ganz erboßt, ſeinen Anlauf immer zorniger und ſchneller wiederholte, und ſo das treuſte Bild eines Schildaer Bürgers lieferte, der zum Sturmlaufen commandirt iſt.

Ich lachte aus vollem Halſe mit obligater Begleitung des Echo's, als das widerſpenſtige Gewehr doch endlich abprotzte, und mein Gelächter von einem furchtbaren Donner übertönt wurde, der wie mehrere Gewitter von allen Seiten wiederhallte, eine

Vorrichtung, die ich unſerem Nationaltheater zu B..... wünſchte, wo der Donner ſo ſchlecht iſt, und die Blitze (beſonders Genieblitze) ganz aus der Mode gekommen ſind. *)

Wie angenehm mundeten mir, nach dieſen Wanderungen, friſche, herrliche Forellen und Ruſter-Ausbruch im netten Gaſthofe, eben ſo wohlfeile, als köſtliche Leckerbiſſen.

An einem andern Tiſche ſaß ein preußiſcher, ſehr dicker Amtmann, **) auch ein Bewunderer der Natur, der einen bedeutenden Umweg über Blutbach gemacht, jedoch nicht der Felſen, die er als guter Oekonom haßte und verachtete, ſondern der eben gerühmten Forellen wegen. Er genoß deren auch mit wahrhaftem Liberales- (lieber Alles-) Appetit, und mochte ſchon ein Dutzend verſchlungen haben, als er mir ſeine fata während des geſtrigen Gewitters mittheilte, das ihm, wie es ſchien, eben ſo warm, als mir gemacht hatte.

---

*) Des Intendanten Schuld iſt es nicht. Das kann ich bezeugen, aber die Natur iſt karger geworden, und eine Schwalbe, gliche ſie auch einem Adler wie Raupach, macht noch keinen Sommer.

**) In Preußen ſind die Domainenpächter, in England die Kutſcher ſtets die dickſten Leute.

„Aber,“ ſagte er, „ick fuhr man ganz langſam, denn det is ſehr gefährlich mit Pferden während dem Gewitter raſch fahren. Keen Thier, mein Herr, is elaſtiſcher als ein ſchwitzendes Pferd, das können Sie mir man glauben, ſelbſt Katzen ſind nich ſo elaſtiſch. Fuhr ick detmal raſch, ſo war ick verleſen.“

„Ja gewiß,“ pflichtete ich ihm bei, „übrigens befand ich mich geſtern in derſelben Lage, und der Blitz ſchlug ſogar in meinen Wagen hinein, ohne uns jedoch den mindeſten Schaden zu thun. Sehen Sie hier dieſe Stange Siegellack, (ich ſiegelte eben eine gekaufte Bouteille Ungarwein damit zu) bemerken Sie den Zickzack darauf?“

„Charmant, ja wohl.“

„Nun den hat Niemand anders, als der

elaſtiſche Blitz darauf geſchmolzen. Glauben Sie nicht, daß ich windbeutele. Sie können mir's keck zu Hauſe nacherzählen, und es Jedem auf Ehre verſichern, denn hier überzeugt Sie der Augenſchein. Bemerken Sie nur — ein förmlicher Zickzack, wie ein Blitz en miniature. So hat er ſich darauf abgedrückt, und iſt dann zur Wagentaſche wieder hinausgefahren, ohne ſich weiter aufzuhalten. Wir bemerkten kaum etwas davon, aber die Pferde! fragen Sie nur meinen Kutſcher, die fielen erſt der Länge lang hin, wie todt, und liefen dann in voller Carriere eine Meile weit, ehe wir ſie halten konnten. So was erlebt man nur auf Reiſen!"

„Es is die Möglichkeit!" ſagte er, eine halbe Forelle mit einemmale in den gewaltigen Mund ſchiebend, „man ſieht viel uff Reeſen, det muß wahr ſin!"

„Glauben Sie nicht," fuhr ich fort, „daß auch die Menſchen ſo gut wie der Blitz verſchiedene Grade von Elaſtizität beſitzen? Machen Sie doch nächſtens an ſich den Verſuch mit Ihrer lieben Frau, und auch, da Sie jetzt an der Grenze ſind, ſollten Sie auszumitteln ſuchen, ob ein Preuße oder ein Oeſtreicher elaſtiſcher iſt? Beide haben in Maſſe gute Proben davon gegeben, denn die Schnellkraft, welche die Feder von Jena bis zur Eroberung von Paris erhob, die iſt wahrhaftig der Kraft des Blitzes gleich."

„Hm, hm ... na — wie menen Sie det egentlich?"

„Ach es iſt nicht von nöthen, ſich den Kopf darüber zu zerbrechen. Ihr vortrefflicher Appetit qualificirt Sie aber ganz beſonders dazu, bei den anzuſtellenden Verſuchen als Verfechter der Preußen aufzutreten, denen man in Oeſtreich nur viel moraliſchen, aber wenig phyſiſchen Appetit zutraut. Vor Ihrem elaſtiſchem Magen werden aber die Gebackne-Händelesser wohl die Segel ſtreichen müſſen."

„Ja det is wahr! ein ehrlicher Pommer ißt wohl mit ſo 'nem „Halter“ noch um die Wette, he! he! he! hätten wir man auch ſo guten, ungriſchen Wein dazu.“

„Da haben Sie wohl Recht, Stettiner Bier, ſo herrlich es iſt, ſteht ihm doch nach, und der Rauſch davon iſt auch nicht ſo luſtig, aber ſeyn Sie auch billig, die Preußen können nicht Alles haben. Gäbe man ihnen bei ihren übrigen hohen Vorzügen auch noch, z. B. ſtatt Sand — Felſen, ſtatt Kiefern — Pinien, ſtatt Tannzapfen — Orangen, ſtatt Bier — Wein, und ſtatt der nordiſchen Melancholie — ſüdliche Heiterkeit, ſie hätten ja das Paradies ſchon auf der Erde! Suum cuique, wie Ihr ſchwarzer Adler ſpricht.“

„Det ſagt der ſchwarze Adler? Na nu! die Vögelſprache verſteh ich nich, he! he! he!“

„Deſto beſſer wiſſen Sie ſich mit den Fiſchen zu verſtändigen, es wird aber ſpät, ich muß fort, und wünſche Ihnen eine geſegnete Mahlzeit.“

Ich trat hinaus, es regnete ſchon wieder! Dieß Gebürge iſt veränderlich wie eine junge Schöne. Man verwahrte die alte Caleſche, ſo gut man konnte, ich drückte mich in eine Ecke, ſchlief bei dem einförmigen Gepraſſel des Regens bald ein und erwachte erſt, als ich vor dem Gaſthofe in Reichshut ſtill hielt. Die Wirthin führte den ſonderbaren Namen: Cannapee, ihr Haus, wie ihre Perſon waren aber nicht ſo einladend als ihr Name.

Den andern Tag erreichte ich bei guter Zeit Rehberg, wo mich meine Pferde erwarteten, die ich mit wahrer Freude bewillkommte. Die Ruhe hatte ihnen wohlgethan, und tanzend trugen ſie mich durch das reizende Thal. Nach einem kurzen Aufenthalt im Gaſthofe fuhr ich nach dem maleriſch am Fuß der Habichtsberge gelegenen Schmerlbach. Es konnte nicht ſehlen, — eine Pappelallee mußte mich wieder, wie ein Strich durch die Rechnung dahin führen! Ich laſſe mir es auch nicht nehmen, die zärtliche Leidenſchaft, welche man in der ganzen Monarchie für lombardiſche Pappeln hegt, muß eine Strafe der Nemeſis für die weiland zu großen Grenadiere Immanuels des Erſten ſeyn, für deren Repräſentanten im Pflanzenreich man beſagte ſteif gerichtete Pappeln unbedenklich annehmen kann.

Von weitem bemerkte ich das Schloß eines großen Generals, den man ſehr fälſchlich als zu liberal angeſchwärzt hat, denn ich ſelbſt hörte ihn einſt ſagen: Er könne Bolivar und Washington nie für große Männer anerkennen, weil ſie gegen die Könige von Spanien und England rebellirt hätten. Sehr wahr, ſchön und legitim rief ich, ſo denke auch ich, und mit mir jeder redliche Spanier und Portugieſe. Ich brauche nämlich gegen Dich, lieber Leſer, wohl kein Geheimniß daraus zu machen, daß ich ſo glücklich bin, urſprünglich ein Unterthan meines erlauchten Selbſtherrſchers Don Miguel zu ſeyn, obgleich ich ſpäter die Uebereilung begangen habe, ein Gut in den Sandſteppen der Niederlauſitz anzukaufen. Es geſchah, um daſelbſt die Landwirthſchaft zu erlernen, was mir jedoch bis jetzt noch ſchlecht gelungen ſeyn ſoll, obgleich dort aus Sand ſcheffelweis Grütze, und aus Kartoffeln fäſſerweis Gift gewonnen wird, welches letztere, ganz wie die einſt ſo berühmte Aqua toffana, ſchmerzlos und langſam tödtet.

Sobald ich Schmerlbach von fern anſichtig wurde, bemerkte ich auch ſchon, an einem Ruheſitz von Baumrinde, einem kleinen gothiſchen Ziegelthurm, vielen weißen und grünen Geländern, einem Teiche und einer darin ſchwimmenden ovalen Inſel, daß ich mich einer parkartigen Anlage nahte.

In einer ſo ſchönen Gegend wie die hieſige begnügt man ſich indeß beinahe beſſer damit nur bequeme Wege zu machen, jeder andere Zuſatz iſt einigermaßen gefährlich, und ſchadet leichter als er nutzt.

Wenn man ihn jedoch wagen will, muß er wenigſtens umgezwungen und natürlich ſich dem Charakter der Gegend anreihen. Dieß war nun hier ganz der Fall, beſonders mit einem allerliebſten Schweizerhauſe, unter dem Habichtſtein, das Zweckmäßigkeit und Anmuth in gleicher Weiſe verbindet, und herrlich zur Umgebung paßt. Einfach und dem Gebrauche, der ſeit einigen Jahrhunderten für Ritterſitze in dieſem Lande herrſcht, gemäß, iſt auch das Schlößchen, deſſen Inneres ich leider nicht zu ſehen bekommen konnte. Der mit grünen Raſenufern abgeböſchte, und in Wellenlinien geformte Schloßgraben gefiel mir nicht. Bei dergleichen muß man, meines Erachtens, entweder decidirt die alten Mauern und die regelmäßige Form der Feſtungsgräben beibehalten, oder das Ganze lieber zufüllen laſſen. Ich würde, wo nicht übler Geruch und Sumpf ſtatt findet, immer das Erſte vorziehen, denn ein gemauerter Vertheidigungsgraben iſt dem Begriff eines alten Schloſſes ſehr angemeſſen, und gehört ganz zur Architektur deſſelben; ein, angeblich natürlich gemachtes, Mittelding zwiſchen Graben und Froſchteich aber befriedigt weniger.

Nicht fern vom Schloſſe ſieht man eine große Merkwürdigkeit. Es befindet ſich nämlich, weit von hier, in Sandomir auf dem Tivoliniſchen Berge, ein gewiſſes Monument das in der weiten Sandwüſte eine wahrhaft tragiſche Wirkung hervorbringt. Durch einen glücklichen Zufall gleicht es ganz einer verwehten Kirchthurmſpitze, und bei tiefem Schnee habe ich oft einer leiſen Hoffnung Raum gegeben, an dem Kreuze ſeiner Spitze einmal früh Morgens Münchhauſens Pferd am Zügel hängen zu ſehen.

Beſagtes Monument nun wurde vor einiger Zeit von dem großen Churfürſten, der, wie es weltbekannt, jährlich eine Runde in Sandomir zu reiten pflegt, weil er eben dieſe Nacht vom Reiten müde war, als eine Art von Reiſewagen requirirt, und zwar um eine viel weitere Excurſion als gewöhnlich zu machen. Denn der Churfürſt verſpürte Luſt (der Stadt ein wenig überdrüſſig) nun auch einmal die Provinzen zu betrachten, wo ſo viel Merkwürdiges vorgeht.

Beſäße ich nur einen kleinen Theil von dem liebenswürdigen Talente des churfürſtlichen Hiſtoriographen, ſo wäre dieß eine ſchöne Gelegenheit es leuchten zu laſſen. Da ich aber ſolcher Fähigkeit leider ermangele, muß ich mich begnügen, bloß einfach zu melden, daß, als eben Seine kurfürſtliche Gnaden über Schmerlbach dahin flogen, das Monument dort einen ſeiner Engel ſammt der Niſche verlor, welcher kaum hundert Schritte vom Schloſſe, zwiſchen dieſem und dem kaiſerlich ruſſiſchen Sommerſalon, gleich einer Schildwache, niederfiel, ſogleich aber auch mit ſehr ſchönem Anſtand aufrecht ſtehen blieb, und noch ſo ſteht. Jeder Zweifler kann ſich durch den Augenſchein ſelbſt davon überzeugen.

Alles dieß erzählte mir ein Knabe, welcher mich bisher in der Gegend umher geführt hatte. Sein Coſtüm war ſeltſam, denn er ſah von oben wie ein Dandy, von unten wie ein Betteljunge aus. Er trug nämlich einen modernen und wirklich ganz neuen Hut, einen veilchenblauen Frack nebſt geſtickter Weſte, darunter aber nur betheerte kurze Leinwandhoſen und ganz und gar nichts an Beinen und Füßen, ſo daß ich bei ſeinem Anblick mich faſt wieder nach Irland verſetzt glaubte.

Das eine halbe Meile von hier liegende Eichwald hatte ich ſchon früher einmal geſehen. Der alte Miniſter Ehdem, der es angelegt, beſaß viel Geſchmack, aber die Landesgewohnheiten konnte er doch nicht ganz abſchütteln, weßhalb er auch ſein Wohnhaus mit roth angeſtrichenen Schindeln decken ließ, den Wirthſchaftshof mit ſeinem ganzen fatalen Appendix en evidence ſetzte, und durch allerlei heterogene Dinge den Totaleindruck ſeiner Anlage ſchwächte, ohne doch eine wahre Mannigfaltigkeit dadurch hervorzubringen.

Weit beſſer gefiel mir Steindorf, zwei Stunden weiter, wo der Beſitzer, Fürſt Roſſi der 126ſte, eben nichts gethan hat, als durch bequeme Wege und Steintreppen, den romantiſchen Pudelberg gangbarer zu machen. Das ganze Gebürge reiht ſich um dieſen Felſen in verſchiedenen Höhenzügen her, mit Städten, Dörfern, Wäldern und Ruinen — ein herrlicher Anblick, ſo vollſtändig, reich und befriedigend, daß er das angenehmſte Behagen erweckt. Vor drei Jahren hat der

Blitz aus einer der Steinwände von oben bis unten ein großes Stück herausgeſchmettert, und der ſinnliche Eindruck dieſer unermeßlichen Gewalt hat etwas wirklich Ergreifendes. Die ganze Gegend am Fuße der Eiskappe iſt eine wahre Idylle, ſo großartig als dieſe Dichtungsart es nur zuläßt. Ich ziehe jedoch der Idylle die Ballade, den Roman, die Romanze vor, und liebe daher mehr die Orte, wo die Natur in erhabenerem, geheimnißvollerem Charakter gearbeitet hat. Nach den tiefen Eindrücken ſind indeß die leichten und anmuthigen ein ſehr wohlthätiger Uebergang zum Alltagsleben, und ich ließ daher der ſchön bebauten Flur, der ſanften, wellenförmigen Form der hohen Berge, dem Gewerbfleiß der zierlichen Landſtädtchen, wie den hie und da ſtolz hervortretenden Parks reicher Gutsbeſitzer, gern volle Gerechtigkeit wiederfahren.

In weicher, froher Stimmung fühlte ich mich glücklich — zufrieden mit der Gegenwart, dankbar gegen Gott und in ſüßer Erinnerung hingezogen zu allen meinen Lieben, die da und dort in der Ferne weilen. Und ach! iſt Liebe nicht das einzige reine Glück auf Erden, das Einzige, was die Seele ganz befriedigend ausfüllt, ſie thue ſich nun kund in der Geſtalt der Frömmigkeit als Liebe zu unſerem Schöpfer, oder auch nur als Sympathie für unſers Gleichen. Der Herr nimmt ja Beides auf als ihm gegeben!

Adlerberg war das Ziel meiner Reiſe, und auf ſeinem Kirchhof nahm ich Abſchied von der blauen Gebürgskette, die ich hier zum letztenmal vor mir ausgebreitet ſah — wie auf dem Kirchhof ja auch einmal die ganze Lebensreiſe endet!

Eben ſchien die Sonne noch hell auf zwei neben mir ſtehende Monumente, das eine prachtvoll, wie ein Katafalk, das andere beſcheiden, wie das Kreuz der Armuth. In goldnen Buchſtaben, die die Zeit etwas verwiſcht hatte, las ich vom erſten Folgendes ab:

„Allhier verweſen Sr. Hochwohledeln
„und Hochwohlweiſen, Vornehmer des
„Raths und auch Weltberühmter Handels-
„herr, Aloyſius Hofmann zu Adlersberg.“

Ein verzerrtes Sandſteinbild ſchlug über dieſer Schrift kläglich an ſeine Bruſt, und zwei Gerippe hielten zierlich die Drapperie über der Inſchrift.

Wie viel kürzer hatte ſich die Armuth gefaßt! Mit Krähenfüßen ſtand auf dem, durch die Bretbedachung zum Dreieck gewordenen Kreuze:

„Hier ſchläft bis an den jüngſten Tag
„In bona pace Trude Flunken.“

III.

Die groſse 10,

oder

die zwei heiligen Zahlen 1 und 0.

III. *)

Die groſse 10,

oder

die zwei heiligen Zahlen 1 und 0.

Für Viele leider kein Räthſel!

Einer hochverehrten General-Klugmachungs-Commiſſion des Kaiſerthums Sahara in tiefſter Unterwürfigkeit gewidmet, von dem durch den Tod nun völlig von allem Irdiſchen abgelösten und erlösten Verfaſſer.

Die lange 1 hatte alle ihre Getreuen zu einem Freudenmale um ſich verſammelt,

---

*) Mein Freund, der alte Major, deſſen trauriges Ende ich in dem vorhergehenden Berichte gemeldet, hatte mir das Folgende mitgetheilt. Ich weiß nicht, ob er der Verfaſſer iſt, aber es ſieht ihm ganz ähnlich.

und ſprach nun wohlgelaunt in anmuthigen Knittelverſen folgendermaßen zu ihnen:

So ſteh'n wir denn in Sold in Sandbeglücktem Land,
Du, Bruder! präſidirſt pro forma noch als Null in Sackgeſtalt von hinten,
Doch ich, die lange ſpitze Eins, allein erfand,
Dieweil allein ich gelte, all' die feinen Finten
Womit für mich, Dich, und der Unſern Troß, der Sand ſich kehrt in Gold.
Zu dieſer Alchymiſterei gehören viele Ingredienzen
Gelingen kann der Zauber nur wenn Themis (nicht die Göttin hold)
Nein Hekate und Here Themis mit der falſchen Wage uns umglänzen,
Mit Höllen Feuers Strahl die *hellen* Augen ſengend blenden,
Daß ſie erblinden, oder ſtumpf den Blick von uns verwenden.
Die Mutter Erde nährt uns wie ſo Viele — wir theilen ſie und Ihr wißt wie?
Die Auſter iſt für *uns*, die Schaale bleibt den Dummen.
Hier das Recept, und hört, wie man am beſten treibt *Oekonomie*.

Ihr lebt von Andrer Leib, wie Bremſen, die das Pferd umſummen,
Sanct Peters heil'gen Dienern gleich, ſeyd Ihr beſtimmt zu löſen
Mit infalliblem Kennerblick das Gute von den Böſen.
Verſteht Ihr mich? Nur das heißt würdig reguliren
Wenn wir des Andern Eigenthum in unſre Taſchen führen.
Nicht braucht mit Landbeſitz Ihr ſelbſt Euch zu beſchweren,
Den Schweiß des Bauern und des Grundherrn auch müßt ihr verzehren.
Voran mit ſchönen Worten müßt Ihr Beide kirren,
Doch heimlich zum Prozeß ſtets Einen auf den Andern hetzen,
Durch widerſprechend Urthel dann, ſie, gleich dem Sphynx, verwirren
Mit Rabuliſten-Kniffen aber das Geſetz, wo Ihr es könnt, zerſetzen.
Und ſollten dann die Eſel in Güte dennoch ſich vertragen wollen,
So helft Euch ſchnell und decretirt ein Interimiſticum

Dann laßt die Wochen, Monde, Jahre ſich abrollen,
Bis neue Ränke glücklich ausheckt das Collegium
Die Sachen alſo laſſet liegen, die Euch nicht gefallen
Iſt aber irgendwo Partheien Ruh und Zeit vonnöthen
Dann zeigt zum erſtenmal Euch thätig, dränget ſie vor allen
Uebt jede, auch die kleinlichſte Chikane, ohne zu erröthen.
Doch merket wohl! von Frieden und Verſöhnung müßt Ihr immer ſprechen,
Was Ihr dann thut, das iſt ein ander Ding.
Nicht gut iſt's, mit der Frucht den Aſt gleich abzubrechen,
Drum geht gradatim und umſchließt das Opfer wie ein Ring.
Doch ſoll Eu'r Wagen geh'n, müßt Ihr ihn ſchmieren
Sonſt ſchwänden Sorg' und Müh' umſonſt dahin,
Zu dieſem Endzweck alſo lernt vor Allem liquidiren.
Dieß iſt die große Kunſt, in der ich Meiſter bin —
Wer hat das nicht zu ſeinem Graus erfahren
Wo ich und wo die Meinen waren!

Ein Brief — drei Zeilen nur — muß eines Tages Arbeit gleich ſich ſtellen,
Wenn kunſtgerecht Ihr anzufangen es verſteht.
Zwölf Bauern habt, zum Beiſpiel, Ihr Daſſelbe aufzuhellen —
Wohlan! ſtatt daß an alle Zwölf ein Schreiben nur ergeht
Schreibt zwölfmal Ihr die Sache ab, einmal für Jeden.
Zwölf Boten tragen die Depeſchen an den Ort, —
Bezahlt muß jeder Brief und jeder Bote werden,
Dagegen ſchützt die Opfer keine Macht auf Erden,
Und mögen ſie's dann auch der Kreuz und Quer bereden,
Ihr lacht ſie aus, und fahrt in Eurer Praxis fort.
Habt eine Reiſe Ihr Euch vorgenommen, macht Ihr es ſo:
Dem Gutsherrn ſagt: Ich muß Euch morgen früh verlaſſen,
Doch blieb' ich gern noch bei Euch, hier ſo froh!
Auch wird es ſchwer ſeyn, 's mit der Poſt ſo abzupaſſen,
Daß früh genug die Pferde hier ſind, auszuruh'n.
Der arme Tropf, der zu dem ſchlimmſten Spiel
Stets gute Miene machen muß, wird nun

Wahrſcheinlich dienſtbefliſſen Euch zu unterbrechen wagen
Und freundlich äußern, wie Ihr viel —
Viel beſſer thätet, wenn Ihr Euren Magen
Noch vorher fülltet mit dem Mittageſſen
Worauf er ſeine Pferde, wenn ſie auch gefreſſen,
Euch (thut nur ſo als glaubtet Ihr dem Worte)
Gern liefern werde bis zum nächſten Orte.
Dieß nehmt Ihr beſtens an, und liquidiret:
Zuerſt den halben Tag (wo Ihr gegeſſen) als Arbeit auf des Herrn Geheiß,
Dann einen Tag Diäten auf der Reiſe Euch gebühret,
(Das habt Ihr wohl verdient bei Tiſch mit Eurem Fleiß)
Dann noch, obgleich der Herr Euch fahren mußte,
Und Alles that, wodurch er nur Euch zu verbinden wußte,
Dem Reglement gemäß, drei Poſtgäul' mit dem Wagen —
So habt mit einem Stein drei Fliegen Ihr erſchlagen.

Ich ſeh', die Lehre wollt Ihr nicht verneinen
Doch fürchtet Ihr, es möchte einſt da oben
Das Ganze doch den Herrn zu bunt erſcheinen
Und ſie zuletzt das kecke Spiel nicht loben.

Seyd unbeſorgt — lacht über's Miniſterium,
Denn wir ſind ein Collegium!
Viel trägt die Null auf ihrem Buckel rund,
Die Eins bin ich und keiner kann uns entamiren,
Kein Höherer vernichten unſern Bund,
Wenn alle Zehn, dem Macedon'ſchen Phalanx gleich, wir opponiren.
Laßt uns nur Alle ſtets für Einen ſtehen,
Wird auch die Eins ſtets ſiegreich vor Euch gehen.

IV.

Der neuſte Alcibiades.

Eine Notiz.

IV.

Der neuſte Alcibiades.

Eine Notiz.

Es iſt nicht eben nöthig weit zu reiſen, um Merkwürdigem zu begegnen. Als ich neulich nach Leipzig fuhr, um daſelbſt den neun — Niecen (nicht Muſen, denn vor der Hand haben die Niecen, welche ich meine, nur die Reize der drei Grazien unter ſich getheilt und überlaſſen, wie billig, die Muſen den Studenten) meine Verehrung zu bezeigen, und den Patriarchen Leipzigs, meinen ſehr verehrten Freund, den ſeit 30 Jahren nicht mehr alternden preußiſchen General-Conſul Baumgärtner zu beſuchen, fand ich an ſeiner Tafel jenes erwähnte Merkwürdige, einen höchſt intereſſanten Mann, von dem ich den Leſer hier einige Seiten lang unterhalten zu dürfen, um Erlaubniß bitte.

Es iſt der franzöſiſche Garde-Hauptmann, Doctor, Emir, Chan, Alcibiades von Tavernier, Neffe des großen Reiſenden dieſes Namens, und bei weitem größerer Reiſender als dieſer.

In der Völkerſchlacht ſchwer bleſſirt, und erſt mühſam hergeſtellt, als Frankreich bereits ſeine Seele aufgegeben hatte, (ich meine Napoleon) verſchmähte Herr von Tavernier die Rückkehr in den Militärdienſt, und folgte einer alten innern Neigung, welche begabten Menſchen immer am ſicherſten ihren wahren Wirkungskreis anzeigt, um Medicin und Chirurgie gründlich zu ſtudiren, einem Fache, dem er ſich künftig allein zu widmen beabſichtigte.

Nach vollendeten Studien begann er ſeine großen Reiſen in Afrika und Aſien, beſonders in Aegypten und Abyſſinien, Syrien, Arabien, Perſien, dem alten Reiche des Groß-Mogul, Armenien und — dem bei weitem merkwürdigſten Theil — im ungeheuren, faſt ganz unbekannten Centrum Aſiens bis zur Chineſiſchen Mauer. Von da durchzog er die Chineſiſche Tartarei bis Kiachta, und kehrte endlich auf der neuen Ruſſiſch-Sibiriſchen Militärſtraße nach Europa zurück, wo er noch das Unglück hatte, ſo zu ſagen im Angeſicht des Hafens zu ſcheitern. Er wurde nämlich, faſt vor den Thoren Bukareſts, ſeinem jetzigen Wohnort, von einer Räuberbande angegriffen, des größten Theils ſeiner Effecten, Sammlungen und Papiere beraubt, und blieb mit ſeinem zehnjährigen Sohne, der, eine im Wagen ſtehende Büchſe auf den Hauptmann der Räuber abdrückend, dieſen erlegt hatte, unter den Todten liegen. Von zehn Wunden zerfleiſcht genaß er nur langſam und ſchwer.

Die merkwürdigen, oft an das Wunderbare ſtreifenden Details dieſer Reiſen übertreffen an Mannigfaltigkeit den intereſſanteſten Roman, wie ſie der Wiſſenſchaft die wichtigſten Bereicherungen verſprechen. Bald ſieht man den Helden derſelben, gleich Marco Paolo, als Günſtling und Miniſter eines mächtigen tartariſchen Fürſten auftreten, und ſelbſt von ihm in den fürſtlichen Stand erhoben werden; bald, einer romantiſchen Leidenſchaft für die Zierde des Serails ſeines neuen Herren hingegeben, die größten Gefahren beſtehen und endliches Glück erringen; hier Armeen commandiren und Schlachten liefern, dort wiederum als den Führer wilder Horden erſcheinen, wie er das Urpferd im Mittelpunct Aſiens entdeckt, welches alle Araber übertreffen ſoll, und eine neue Ableitung der Gewitter auffindet, welche die ältere Franklins in Schatten zu ſtellen beſtimmt ſcheint.

Doch da wir die nähern Details dieſer ſeltſamen Abentheuer bald in einem eignen

Werke des Reiſenden zu leſen hoffen dürfen, ſo begnüge ich mich (und auch dieß hauptſächlich nur, um deſto mehr auf jenes Werk aufmerkſam zu machen,) damit, hier nur noch einige allgemeine Daten über Herrn von Tavernier hinzuzufügen, denen ich dann zwei ſeiner weniger bedeutenden Erzählungen folgen laſſen will, wie ſie theils ein gutes Gedächtniß, theils eine ſchriftliche Mittheilung mir treu bewahrt hat, und durch welche ich keinen Raub an den ſpätern Bekanntmachungen des Verfaſſers zu begehen fürchten darf.

Die Hauptabſicht, welche den Enkel des berühmten Herrn von Aubonne nach demſelben Welttheil lockte, der ſchon das Leben ſeines Großvaters illuſtrirt hatte, war hauptſächlich die, ſich durch die genauſte eigne Beobachtung ein feſtes Syſtem über die Natur der Peſt nebſt den ihr ähnlichen Krankheiten zu bilden. Nach des Doctor Alcibiades Meinung, verſtehe ich ſie recht, liegt nun

Grund der Form die ſie annimmt mehr in den Säften des Körpers ſelbſt, als daß er durch die Anſteckung entſtünde, welche vielmehr nur die gelegentliche Urſach zur Erſcheinung der Krankheit iſt. „Denn," ſagt Herr von Tavernier, „mehr als einmal ſah ich die Anſteckung in demſelben Krankheits-Herde dennoch hier das gelbe Fieber, dort die Peſt und da die Cholera, blos nach Verſchiedenheit der individuellen Diſpoſitionen hervorbringen. Aus dieſem Grunde nannte ich ſchon damals jenes wunderbare Ungeheuer „le fléau tri-céphal" als ich zugleich in den, vor mir von keinem Europäer betretenen, Bergen der Mongolei das Geheimniß auffand: daß gegen jede Form dieſes Uebels Schnee und Eis das wahre Specificum ausmache, und ich auch dort ganze Horden nur dadurch davon befreite, daß ich ſie aus der Ebne in die mittleren Eisregionen hinaufführte."

„Von jener erhabnen Natur umgeben,

ſtolz und glücklich über eine der heilſamſten Entdeckungen für das Wohl des Menſchengeſchlechts, ſchrieb ich die Verſe in meine Schreibtafel, welche meine Freunde meinem hier in Leipzig lithographirten Portrait beigefügt haben:

Aux montagnes de la Mongolie.
Je vis dans vos frimas l'âme du feu vital
Et lui fis foudroyer le fléau tricéphal . . .
De là ma bienfaisante et penible carrière
Put désormais briller d'une douce lumière.“

In dieſen Bergen und an den öſtlichen Geſtaden des Aralſees war es hauptſächlich, wo ſich der Doctor überzeugte, daß das Eis das wahre Antidot gegen Anſteckung jeder Art ſey, und ſeitdem hat er es in unzähligen Fällen nicht nur bei den genannten Uebeln, ſondern auch bei Epilepſie, Typhus, Gallen-, bösartigen gaſtriſchen- und nerveuſen Fiebern, ja ſelbſt bei Hydrophobie angewandt.

Seiner Behauptung nach iſt es dieſem Syſtem allein zu danken, daß den Wiener

Aerzten neuerlich noch die Rettung des jüngern Königs von Ungarn gelang, ſo wie er ſelbſt in der Cholerazeit in Wien und andern Städten Gelegenheit hatte, die Ungläubigſten von den überraſchenden glücklichen Wirkungen ſeiner Behandlungsart zu überzeugen. Er beklagt ſich dabei ſehr, daß ſo Viele, welche dieſes ſein Syſtem beraubt, ohne es doch ganz gefaßt zu haben, ſich wohl gehütet hätten, die Quelle anzuführen, der ſie es allein verdankten, doch kümmere ihn dieß wenig, da ſein Zweck weit weniger perſönliche Ehre und Vortheil, als das Wohl ſeiner Mitmenſchen ſey, zu dem beizutragen er ſein ganzes Leben angewendet, und ſo viele Gefahren nicht ohne allen Ruhm beſtanden habe.

Ich gehe jetzt zu den verſprochenen Schilderungen über. Die erſte betrifft eine Begebenheit, welche ſich in ziemlich neuerer Zeit, im October des Jahres 1830 begab, und Herrn von Tavernier unter den Landleuten ſeiner Heimath den Namen du docteur de l'Ours erworben hat. Da dieſe Geſchichte, obgleich ſie eine von uns ſchon ſehr verſchiedene Welt ſchildert, und faſt im Mährchentone beginnt, dennoch mit ſeinen eigentlichen Reiſeabentheuern nicht in Berührung ſteht, ſo erlaube ich mir um ſo eher, Herrn von Tavernier ſelbſt redend einzuführen.

Die Jagd.

„Ein Bär," begann unſer Alcibiades, „eben ſo außerordentlich durch nie geſehene Größe, als coloſſale Kraft, war das Schrecken aller Einwohner zwiſchen Buchareſt und Cempino neben dem Carpato-Romano-Moldaviſchen Gebürge geworden. Das Ungeheuer bewohnte vorzüglich den endloſen Wald von Poeinar, welchen die Straße von Buchareſt nach Kronſtadt, in Transſylvanien, zum Theil durchſchneidet. Schon ſeit 8 — 10 Jahren war dieſes furchtbare Thier den Bewohnern der Gegend bekannt, denen es bereits über 400 Ochſen und andere

Hausthiere geraubt hatte. Niemand wagte es anzugreifen, ein paniſcher Schrecken ſchien ſich der Landleute bemächtigt zu haben.“ Die letzte Erzählung von ihm, welche endlich die Aufmerkſamkeit des oberſten Divans des Landes auf ſich zog, war folgende. Ein großer Weintransport ſtieg langſam das Gebürge herab, um nach Buchareſt zu gelangen. Nach der Sitte der dortigen Bauern hatten ſie in der Mittagshitze Halt gemacht, und ihre Thiere ausgeſpannt, um ſie längs der Straße im Walde weiden zu laſſen. Plötzlich vernimmt man ein furchtbares Gebrüll; die nächſten ſtürzen herzu, und ſehen mitten unter den Büffeln, ein gleich dieſen ſchwarzes, aber weit größeres Thier, welches bereits einen derſelben ergriffen und auf ſeinen Rücken gelegt hatte, wo es ihn, ohngeachtet der ſchrecklichſten Anſtrengungen des geängſteten Opfers, wie mit einer Eiſenzange feſthält, und auf den andern drei Beinen ganz gemächlich mit ſeiner Beute forttrabt. Dieſe faſt fabelhaft erſcheinende Nachricht erweckte indeß nicht nur, wie ſchon geſagt, die Aufmerkſamkeit des Gouvernements, ſondern auch die der größten Jagdliebhaber Buchareſts, namentlich der Bojaren Kostaki, Kornesko, Manoulaki Floresko, des Bey-Zadey Soutzo, und meiner Wenigkeit. Eine große Jagd wurde projectirt, und durch einen von uns, den Präfecten des Fremden-Departements, Herrn Floresko, alſobald auf's Beſte organiſirt.

Das Ganze war ſo disponirt worden, daß der Bär erſt abgeſpürt, und dann von 500 — 600 Bauern auf einen Halbzirkel von ohngefähr 100 Jägern zugetrieben werden ſollte. Nachdem am beſtimmten Tage alle dieſe Anordnungen in möglichſter Stille ausgeführt und ſämmtliche Leute angeſtellt waren, ertönte das Zeichen zum Beginn der Jagd, ein langgehaltener Waldhornton, ſchnell gefolgt von andern lärmenden Inſtrumenten und dem Geſchrei der Treiber. Es dauerte nicht lange, ſo ſchallte zu meiner Rechten, wo Herr Korneſko ſtand, ein Schuß den Wald entlang, und dann ward alles wieder ruhig. Nach einigen Minuten hörte ich von fern ein Thier ziemlich laut durch die dichten Gebüſche brechen, da die Stille eines der heiterſten Octobertage, nebſt dem Raſcheln der den Boden ſchon bedeckenden Blätter das Geräuſch der Schritte eines jeden laufenden Thieres verdoppelte. Es war indeſſen dießmal nur ein wohlgenährter Fuchs, der ſich auf 80 Schritte mir zeigte. Ich ſchickte ihm ſogleich meine Kugel entgegen, er ſtürzte, wohl im Kopf getroffen, ſogleich zuſammen, und die frühere Stille trat eine kurze Zeit wieder ein. Doch ſchon näherten ſich die Treiber immer mehr und begannen von neuem ihren ungeheuren Lärm, denn es iſt wirklich furchterregend, unſre Moldauiſchen Bauern, auf eine Länge von zwei Stunden Weges vertheilt, ihr durchdringendes Geſchrei und ihre noch gräßlichern Lamentationen ausſtoßen zu hören, während ſie mit hundert Klappern und andern mißtönenden Inſtrumenten die Bäume peitſchen. Jetzt hörte ich auf meiner Linken, ohngefähr in der Entfernung einer halben Stunde, kurz nach einander abermals zwei Schüſſe fallen, worauf ein ohrenbetäubendes Gebrüll: Ours, Ours, welches Wort im Romano-Moldauiſchen, wie im Franzöſiſchen ausgeſprochen wird, ſich auf der ganzen Linie der Treiber mit Blitzesſchnelle fortpflanzte. Der Fürſt, oder Bey-Zadey Soutzo (Bey heißt Fürſt, Zadey Sohn eines ſouverainen Fürſten, der Vaſſal oder Generalpächter — wie z. B. Ibrahim von Adana — des Sultans iſt) kam bald darauf zu mir und rief mir zu: Seigneur Alcibiade, der Bär iſt durch die Treiber. Was haben Sie geſchoſſen? — „Einen ſchönen Fuchs, wie Sie ſehen.“ Sein Mamluk oder Albaneſer nahm das Thier auf. Jetzt kam auch Herr Kornesko, und wir begaben uns alle zuſammen nach dem Ort, wo der Bär entwiſcht war. Dort angekommen trafen wir auch Herrn Floresko, der ſich bemühte, nach der Spur zu beurtheilen, wohin der Feind ſich geflüchtet haben möchte. „Der Jäger Lazar iſt es, der nach ihm geſchoſſen hat;“ ſagte er, „er hat ihm aber nur den Rücken geſtreift. Der andere Schuß rührte von einem Bauer her, an dem der Bär ſich mit ſolcher Rapidität vorbeiſtürzte, rechts und links die jungen Bäume brechend, daß der arme Kerl vor Schreck auf den Rücken fiel, bei welcher Gelegenheit ſeine tapfere Flinte für ſich allein losging.“ Wir lachten über den noch ganz entſetzten Bauer und brachten ihn bald mit einer ſtarken Doſis Branntwein in ſein altes Gleichgewicht. Dann verfolgten wir ohne Säumen die weitere Spur des Bären. Schon nach ungefähr hundert Schritten bemerkten wir Schweißflecke auf den Blättern und auf den Baumſtämmen, an die er in ſeinem ſchnellen Laufe geſtreift. Dieſe Flecke befanden ſich alle in einer Höhe von ſechstehalb Fuß, genau die Höhe meiner Augen. Da dieß die taille eines großen Mannes iſt, ſo frug ich den Lazar von Pocinar, denſelben, der den Bären angeſchoſſen, ob das Thier auf den Hinterbeinen oder auf allen Vieren gelaufen ſey. Auf allen Vieren, wie ein Hund, erwiederte er .... Jetzt erſt fing ich an, ſelbſt den wunderbaren Erzählungen Glauben beizumeſſen, die ich von der enormen Größe und Kraft des Ungeheuers gehört hatte, und meine Neugierde, wie meine Begierde, ihn wo möglich zu erlegen, erreichte den höchſten Grad.

Eine lange Zeit wanderte ich mit den Andern weiter, die unterdeſſen nach einer Meute von 50 — 60 Hunden geſchickt hatten, welche im nächſten Dorfe gelaſſen worden war. Endlich aber des vergeblichen Suchens müde, verließ ich die Geſellſchaft und wandte mich links in den Wald, durch eine wilde Gegend, wo ich auf einen Weg zu ſtoßen hoffte, der mich dem Wagen mit unſern Proviſionen entgegen führen könnte, und den ich in dieſer Richtung vermuthete, denn ich war ziemlich hungrig geworden.

So kam ich endlich in ein Thal, das man noch jungfräulich nennen konnte. Ungeheure Eichen waren dort aus Alter geſtorben, und wilde Kräuter ſchon wieder am wohlthätigen Sonnenlicht mit vielen jungen Baumpflanzen auf ihrem vermoderten Rücken erwachſen. Tiefe Nacht herrſchte dagegen unter den weitgebreiteten Aeſten andrer, noch in aller Friſche lebenden Giganten, und vom kühlen Schatten eingeladen, ſuchte ich einige Augenblicke Ruhe. Da ſchreckte mich plötzlich ein Lärm auf, als käme eine Schwadron Cavallerie im Galop auf mich zugeſtürzt, und bald ſah ich ein rieſenhaftes rabenſchwarzes Thier, ohngefähr 200 Schritt von mir in das Thal herabeilen und es mit Blitzesſchnelle durchfliegen. Ich konnte keinen Moment finden, darauf zu zielen, aber ſo viel ſah ich, daß vom weißen Eisbär bis zu dem ſchwarzen Sibiriens nichts der Größe dieſes Ungethüms gleich kam. Ich eilte ihm in weſtlicher Richtung nach, und hörte die Meute der Hunde, die bereits ſeine Spur gefunden und ihn mit der größten Schnelligkeit verfolgte. Bald begegnete ich einem Bojaren, Oberbeamten des Herrn Floresko. Der Unglückliche ſagte mir während unſerm Lauf: „Ich habe eine beſtimmte Ahndung, daß ich den Bär erreichen werde, auch habe ich die beſten meiner Schützen mitgenommen, die mir auf dem Fuße folgen.“ Wir kamen jetzt in einen tiefern Theil des Waldes, der ganz mit wilden Obſtbäumen bewachſen iſt, wo unter alten Baumſtämmen, und Felſenhöhlen der Bär ſeinen Lieblingsaufenthalt haben mochte, denn wir fanden den Boden überall mit großen Haufen der Excremente dieſes Thieres bedeckt. Ich beſchloß, an dieſem wilden und ſeltſamen Ort zu bleiben. Kostaki verfolgte ſeinen Weg, obgleich weder ſeine Suite uns erreicht hatte, noch von den Hunden mehr etwas zu hören war. Müde und erhitzt lagerte ich mich mit meinem treuen Hund Amico unter einen großen Apfelbaum, meinen Tchoubouk (türkiſche Pfeiſe) mit Muße anzündend, und Amico, einem der ſtärkſten Wolfshunde, auf Thiere und Menſchen dreſſirt, Wachſamkeit empfehlend. Hier recht behaglich liegend und dicke Rauchwolken vergnügt in die Luſt dampfend, mochte ich eine halbe Stunde ſo verträumt haben, als ich wiederum das Geräuſch nahender Thiere vernahm. Ich ſtand leiſe auf und trat hinter den Baum. Es mochten wohl ein Dutzend Sauen ſeyn, die aus dem Dickigt hervorbrachen, ein enormer Eber an ihrer Spitze. Bald kamen noch mehr der Gefährten, bis ich drei und zwanzig zählte, die alle emſig das Laub aufwühlten, um die hereingefallenen Früchte aufzuſuchen. Meinen Hund zurückhaltend, kroch ich jetzt unter dem Schutz einer gefallenen Eiche wie eine Schlange auf dem Bauche heran, bis ich nur noch auf 80 Schritte von ihnen entfernt war. Mein Zweck war, den großen Eber zu erlegen, denn ich wußte durch eine lange und gefährliche Erfahrung, aus der Mongolei, daß wenn man bei ſolchen Gelegenheiten nicht den Chef der Bande tödtet, man oft ſein Leben riskirt .... aber, als ahndete ihm etwas Unheimliches, entfernte er ſich immer mehr, und es war mir ohnmöglich zum Schuß zu kommen. Aergerlich entſchloß ich mich, es werde wie es wolle, wenigſtens eins der Thiere als Trophäe nach Haus zu bringen, und da ich fürchtete, daß ſie nicht länger aushalten möchten, eben aber eins der größten Schweine, weit weniger ſchwarz, aber mit coloſſalen Hauern bewaffnet, ſich ſchußgerecht ſtellte, drückte ich los und traf gut genug, ſo daß es nach wenigen

Schritten niederfiel und ſich nicht mehr aufzuraffen vermochte — die andern aber verſchwanden augenblicklich, und Alles im Walde kehrte zur alten Einſamkeit zurück. Es ſchien, daß ſich ſämmtliche Jäger weit zerſtreut hatten, und jeder auf gut Glück hier oder dort erwartete, daß die Hunde ihm den Bär zutreiben würden, während ich ihn im wahren Mittelpunkte ſeines Lagers am ſicherſten zu überraſchen hoffte.

Meinen Schuß mußte man indeß doch gehört haben, und aufmerkſam darauf geworden ſeyn. Ich ſtieß alſo mehrmals laut in's Horn, um wo möglich einige Treiber herbeizurufen, die meine Beute in Sicherheit bringen könnten. Man antwortete mir auch bald, und einige dreißig Menſchen, ſowohl Treiber als Jäger, fanden ſich nach und nach ein. Der Keuler, obgleich gefallen, war immer noch nicht todt, und knirſchte furchtbar mit den Zähnen, (Waffen,) bis einer der Jäger ihn vollends abfing. Man ſchleppte ihn jetzt bis an den Platz hervor, wo ich lag, denſelben Ort, an dem mich vor einer Stunde Kostaki verlaſſen hatte, um den Bär zu verfolgen. Es war ein enormes Thier, ſowohl an Größe als Feiſt. Während man mir von allen Seiten zu ſeiner Erlegung Glück wünſchte, betrachtete ihn einer der Bauern aus der Gegend von Pocinar mit größter Aufmerkſamkeit. Was verwundert Dich ſo an dem Thier? frug ich. „Herr,“ erwiederte er, „es iſt ſonderbar, — vor fünf bis ſechs Jahren lief mir eins meiner fetteſten Schweine davon, und machte im Walde Bekanntſchaft mit einem Rudel Sauen, mit welcher Geſellſchaft man es das nächſte Jahr noch oft geſehen hat, nachher aber nicht wieder. Nun möchte ich darauf ſchwören, dieß hier wär's. Es war caſtrirt, da möchte ich doch nachſehen.“ Man lachte, drehte den Fettklumpen um, und richtig, das Thier war geſchnitten. „Nun,“ rief der Bauer höchſt erfreut, „iſt es mein Alter, ſo muß er auch mein Zeichen, einen Einſchnitt im linken Ohre haben.“ Und wahrhaftig auch dieſer, obgleich etwas verwachſen, fand ſich vor. Man kann ſich denken, wie mir zu Muthe ward, und welchen Spott ich ertragen mußte, als meine Trophäe eines Erimanthiſchen Ebers ſich in das zahme Haus-Schwein eines Moldauiſchen Bauern verwandelte, dem ſie nun überdieß billigerweiſe abgetreten werden mußte....

Die Scherze der Jäger würden ſobald nicht aufgehört haben, wären ſie nicht ſchon nach wenig Augenblicken durch fernen Tumult und die Stimme der Hunde unterbrochen worden, obgleich wir die Entfernung der letzteren noch auf eine Stunde Weges taxirten. Die ganze Geſellſchaft verließ mich, der ſeinen Poſten nicht aufgeben wollte, nun mit größter Eile. Nur Lazar, derſelbe Jäger, der zuerſt auf den Bär geſchoſſen hatte, und auf den Schall meines Horns mit den Uebrigen gekommen war, blieb bei mir. Da ſich die Meute wieder entfernte, zündete ich noch einen Tchoubouk an, und ſetzte mich reitend auf mein Schwein, das man aus Hohn vor mich hin auf den Bauch geſtellt hatte. Die Hunde ließen ſich jedoch bald wieder vernehmen, und zwar jetzt ganz in unſere Richtung immer ſchneller und ſchneller heranrückend. Wenige Minuten darauf hören wir plötzlich einen entſetzlichen Schrei, gefolgt von einem noch gräßlicheren Gebrülle. Meine Büchſe geſpannt, laufe ich dem Orte zu. Ein augenblickliches Schweigen tritt ein, gleich darauf aber naht es wie ein Gewitterſturm, das niedrige Holz mir gegenüber erbebt und ſchwankt, und auf demſelben Fußſteig, den ich eingeſchlagen, ſehe ich das ſo lang geſuchte Unthier nun wirklich vor mir. Es erfüllt ihn ganz mit ſeiner rieſenmäßigen Maſſe, und ſo wie es mich erblickt, ſtürzt es auch mit gewaltigem Sprunge auf mich zu, ein Geheul ausſtoßend, das mir faſt die Sinne betäubt, und von dem wörtlich die

Luft erzitterte. Ich war mir nur dunkel bewußt, hier gälte es Tod oder Sieg, zielte feſt, ließ den Bär bis auf ſechs Schritt heran, und drückte dann denſelben glücklichen Lauf meiner Doppelbüchſe los, mit dem ich bereits den Fuchs und das Schwein getödtet. Die Kugel traf das furchtbare Thier gerade zwiſchen beiden Augen — es ſtutzte einen Moment, in welcher Pauſe mein treuer Amico herzhaft vorſprang und es ſtellte. Verwirrt vielleicht über den unerwarteten Anblick des großen weißen Hundes und ſein wüthendes Bellen, gab mir der Bär Zeit, ihm meine zweite Kugel faſt auf derſelben Stelle zu applicieren, während Lazar, hinter einer Eiche ſich ſichernd, ihm die dritte zuſchickte, welche ihm jedoch nicht allzuviel Schaden that, denn man fand ſie nachher mitten in ſeinem Fett. Während ich jetzt deutlich ſah, wie mit ſeinem Athemholen zwei Blutſtrahlen aus ſeinem Kopfe ſpritzten, zog ich mein Jagdmeſſer, und ſuchte gemeinſchaftlich mit meinem Hund ihn durch das lauteſte Geſchrei, das mir zu Gebote ſtand, zu betäuben, worauf er, noch einmal furchtbar aufbrüllend, ſich auch wirklich ſeitwärts wandte, und im Gebüſch Rettung zu ſuchen ſchien. Aber ſchon wankte er hin und her, und man ſah, wie ſeine Kraft ihn zuſehends verließ. Nach ungefähr dreißig Schritten legte er ſich nieder. Ich benutzte ſchnell die geſchenkte Zeit, um von neuem zu laden. Mit größerer Sicherheit durfte ich ihn jetzt verfolgen. Er lag ganz ruhig, brüllte nicht mehr, und wiſchte ſich mit den Vorderarmen, (Branken) ganz wie ein Menſch, zu wiederholtenmalen das ſtrömende Blut aus dem Geſichte. Ich ſuchte ihn jetzt abſichtlich zu reizen, damit er ſich noch einmal umdrehen, und ich ihm meine Kugel am tödtlichſten Flecke ſenden könnte. Es gelang mir nur zu gut, denn nachdem er im Anfang bloß einige Bäume abgebrochen und mit ungeheurer Gewalt nach mir geworfen hatte, ward er durch mich und meinen Hund in eine ſolche Wuth verſetzt, daß er, kein Entrinnen mehr vor ſich ſehend, ſich noch einmal mit der ganzen alten Kraft erhob, und zum zweitenmal auf mich losſtürzte. Aber ſein Ziel war ihm geſteckt. Faſt den Büchſenlauf berührend, erhielt er meinen letzten tödtlichen Schuß mitten durch's Gehirn, und ſank vorwärts, mir ſein Todesblut in's Antlitz ſpritzend, und mich unter ſeiner ungeheuern Maſſe faſt begrabend. Die letzten Laute, die er ausſtieß, überſtiegen aber alles Grauſenhafte, was ich je gehört habe, ein Ton, ſo voll, ſo tief, ſo verzweiflungsvoll und ſo durchdringend, daß der ganze Wald davon wiederklang, und das Echo der Felſen ihn wie ſchaudernd wiederholte.

Jetzt kam Floresko, die Hunde, hunderte von Menſchen, erſtaunt, faſt zagend das Thier betrachtend, und Jeder mich mit Glückwünſchen überhäufend, das Ungethüm getödtet zu haben, das ſo lange der Schrecken der ganzen Gegend geweſen war.

Wahrlich, mir war ſeltſam zu Muthe, denn nie hatte ich in einer Gefahr geſchwebt, deren Anblick furchtbarer geweſen wäre, nie einen Sieg errungen, der mir eine vollſtändigere Befriedigung des Augenblicks gewährt hätte.

Man mußte das junge Holz abhauen, um das gefällte Unthier aus dem Dickicht bis auf den nächſten Weg ſchaffen zu können, wo es einſtweilen liegen blieb.

Unterdeſſen ſagte mir Floresko, er fürchte ſehr, ſein Obervogt Kostaki ſey das Opfer dieſes Tages geworden, denn er habe ihm eben in einem fürchterlichen Zuſtande begegnet. In der That ward der Aermſte kurz nachher auf einer Bahre herbeigebracht. Er ſah ſchrecklich aus, ſeine Kleider, wie ſeine Glieder hingen nur noch gleich Fetzen umher, die Eingeweide waren weit aus dem Leibe geriſſen, das Rückgrath zerquetſcht; keine Rettung war möglich. Nach fürchterlichen Leiden gab er noch an demſelben Tage ſeinen Geiſt auf.

So ſtarb auch das grauſe Thier nicht ungerächt, und unſere Jagdfreude ward leider zu theuer bezahlt!

Man lud nun den Bären auf einen großen, mit vier Ochſen beſpannten Wagen, um ihn nach Bukareſt zu ſchaffen, was wir jedoch aufgeben mußten, da er einen ſo üblen Geruch verbreitete, daß die Atmoſphäre unſeres Hauptquartiers ganz durch ihn verpeſtet wurde. Man zog ihm alſo die Haut ab, und fand 780 bis 800 Pfund (franzöſiſche) Fett mit 963 Pfund Fleiſch und Knochen. Er maß vom hinterſten Theile bis zwiſchen die Ohren neunzehn Fuß, und nach einem Calcül, baſirt auf das Syſtem des Doctor Gall, mußte er 170 bis 180 Jahr alt ſeyn. Er war durchaus ſchwarz, ſeine Zähne ſehr abgenutzt. Jedenfalls war es ein ſibiriſcher Bär, der in verſchiedenen Epochen gejagt, nach und nach hierher verſchlagen worden ſeyn mußte. Jn ſeiner linken Keule und am Rücken fand man zwei abgebrochene Pfeilſpitzen. Sein Fell habe ich jetzt meinem Freunde, dem türkiſchen General Namik Paſcha, der ſeit Kurzem, mit mehreren Sendungen vom Sultan beauftragt, Europa durchreiste, zum Geſchenk gemacht. Den Schädel bewahre ich noch, ſo wie einen Theil ſeines Fetts in meiner Eisgrube zu Bukareſt.

Seitdem habe ich übrigens gehört, daß man voriges Jahr das Weibchen meines ſo glücklich beſiegten Gegners, mit zwei Jungen, welche ſchon die Größe ſtarker Ochſen erreicht hatten, in den, entfernter an die Gegend von Pocinar angrenzenden Wäldern geſehen haben will, und wie behauptet wird, gibt die Bärin ihrem einſtigen Gemahl an Größe und Wildheit nicht das Geringſte nach. Sie können alſo, meine Herren, ſchloß der Seigneur Alcibiade lächelnd, ſich noch dieſelben Lorbeeren erringen, die mich krönen, und ſie werden dabei den alten Herkules mit ſeinem Eber ſehr übertreffen, da ein Eber kaum zwei Fuß über ſich ſieht, ſich nur ungeſchickt wendet, und noch nie auf einen Baum geklettert iſt, während einem übelintentionirten Bären kein menſchlicher Fuß zu entrinnen im Stande iſt.

Ich führe meine Leſer jetzt in die Mitte Arabiens — jedoch nicht um fernere Abentheuer zu vernehmen, ſondern nur um einen Araber und Franzoſen mit einander philoſophiren zu hören, was auch nicht ganz ohne Intereſſe iſt. Die naive Frömmigkeit und Wißbegierde des Naturmenſchen bildet, meines Erachtens wenigſtens, einen ganz anmuthigen Contraſt mit dem Scepticismus des fränkiſchen Abendländers, der gleich den neueſten ſeiner Landsleute Katholicismus und Chriſtenthum noch eben ſo wenig, (wiewohl im entgegengeſetzten Sinne) zu unterſcheiden geneigt iſt, als ein Italiener es thut, wenn er ganz gutmüthig z. B. einen ehrlichen Preußen, der ſich für einen Virtuoſen in der Frömmigkeit hält, mit der, ſich durch Ton und Wortſtellung ſchon im Voraus ſelbſt bejahten, Frage in Schrecken ſetzt: Lei non siete Christiano?

Da mir Herr v. Tavernier dieſe Unterredung ſchriftlich mittheilte, ſo überſetze ich ſie bloß und berichtige nichts, ſelbſt in Angaben, die ich für zweifelhaft halte, erlaube mir aber natürlich noch weniger etwas in den vorkommenden Raiſonnements zu verändern.

Dialog

zwiſchen dem Doctor Alcibiades und dem arabiſchen Emyr Abdoulach, über die Religionen und die wahre Philoſophie. (?)

Der Emyr Abdoulach, bei dem ich mich nun ſchon ſeit einem Jahre aufhielt, war im Ganzen, obgleich ſchon ſehr alt, ein Mann von viel Verſtand, Urtheil und Beredtſamkeit. Er hatte eine feurige Seele, war edel und gerecht, weder fanatiſch noch anmaßend, und übte ſeine Religion, gleich unſern Proteſtanten, mit Einfachheit und Menſchlichkeit, mehr um die Form zu beobachten, als der Sache blindlings zugethan; mit Leidenſchaft wandte er ſich dagegen zu jener ſchönen, ihm von mir zuerſt bekannt gemachten Philoſophie der Natur, (wahrſcheinlich nicht die Schellingſche,) weil ſie zu ſeinem Geiſt und Sinn die Sprache der Wahrheit redete.

Er wollte von allem unterrichtet ſeyn, was unter den Menſchen vorginge, und vor Allem das kennen, was dieſe über ihre eigenen Pflichten und die der Geſellſchaft aufzuklären vermöge. Er frug mich daher fortwährend darüber aus, wie jene erhabene Philoſophie es denn möglich gemacht habe, Europa zu dem glänzenden Zuſtande der Künſte und Wiſſenſchaften zu erheben, von dem ich ihm ein ſo reizendes Gemälde entwerfe. Denn ich hatte ihm viel von Literatur, Mathematik, Aſtronomie, den merkwürdigen Entdeckungen im Reiche der Naturgeſchichte, Phyſik, Chemie, Medicin u. ſ. w., von den Wunderwerken unſerer Künſte, von unſeren Geſetzen, auch von den unſterblichen Männern, welche die Wiſſenſchaften bei uns ſo mannigfach illuſtrirt haben, ſo wie von den öffentlichen und heimlichen Geſellſchaften, die ſie zu verbreiten ſuchen, erzählt. Stets hörte Abdoulach mich ſehr aufmerkſam an und ruhte nicht eher, bis er genau verſtanden, was ich ihm deutlich zu machen geſucht. Dann pflegte er ſeine Hände in einer horizontalen Richtung bis zur Höhe ſeiner Augen gen Himmel zu heben, richtete ſein Geſicht gegen das Firmament, wo die Sonne, oder Mond und Sterne in der ganzen Pracht jener Climaten glänzten, und rief: „O Allach! (der Verfaſſer ſchreibt das Wort ſo) die Gnade, die Du mir durch den weiſen Mund des Ekim Empr Alcibiades ſendeſt, überſtrömt mein Inneres mit Bewunderung Deiner unendlichen Größe.“

Einmal blieb er hierauf länger als gewöhnlich in tiefes Sinnen verloren, und dann plötzlich auffahrend, brach er in die für einen Muhomedaner nicht unmerkwürdigen Worte aus: „Ja, Allach, ich fühle es, die Anbeter des Geſetzes Deines großen Propheten ſind nicht die einzigen Auserwählten! So ſprich mir denn noch mehr von der göttlichen Wiſſenſchaft, Alcibiades, der Mutter aller Wiſſenſchaften, mit einem Wort, von derjenigen, die Allach ſelbſt zu uns ſpricht, von der, die um ſich lieben zu machen, weder den Jathagan braucht, noch die fliegende Lanze, noch das kriegeriſche Schlachtroß, noch die aqua toffana, von der Du mir neulich erzählteſt, noch das donnernde Erz. Rede zu mir die Sprache der Weisheit! die weder den ſchmutzigen Eigennutz, noch die Leidenſchaften der Menſchen kennt. Laß meine lauſchenden Ohren durch Deine Stimme vernehmen, wo die Blitze der ewigen Wahrheit herflammen, jener ächten Wahrheit, die, gleich dem ſüßen Geruch der Roſe, der harmlos die Luft um uns erfüllt, und ohne Lüge noch Blendwerk den Sinnen der Guten wie der Böſen ſchmeichelt, für alle dieſelbe ſeyn muß — ſpreche mit jenen heiligen Worten, die nur den zum Urſprung haben können, der ſich in dem Lichte unzähliger Sterne verliert, Regionen, wo Du meine Einbildungskraft hingezaubert haſt, daß ſie Tag und Nacht über ihnen ſchwebt und ſich nicht mehr von ihnen losreißen kann, dürſtend wie der verſchmachtende Löwe in den Wüſten, ſage mir, Ekim Emyr,... wer war Muhamed und Jeſus?“ —

„Ich höre“ — ſetzte er hinzu, und der Enthuſiasmus ſeines Antlitzes wich plötzlich dem Ausdruck der tiefſten Ruhe.

Ich war in keiner geringen Verlegenheit — denn meine Lage, einem ſo allmächtigen Manne gegenüber, deſſen Philoſophie immer noch nicht allzuviel zuzutrauen war, blieb natürlich höchſt gefährlich, wenn ich einen Schritt weiter gegangen wäre, als er es zu ertragen fähig war.

Niemand an meiner Stelle würde es wohl für rathſam gefunden haben, ihm von Anfang an zu ſagen, daß Muhamed nichts als ein Mann von Genie mit einer feurigen Einbildungskraft geweſen ſey, Phänomene, wie ſie vor und nach ihm auch, wenn gleich immer nur zu ſeltenen Epochen, in der Welt erſchienen ſind, Phänomene, welche ohne

Zweifel der Menſchheit viel Heil und Segen bringen, aber dennoch etwas meinem fléau tri-céphal zu vergleichen ſind, denn gleich ihm geht der Würgengel in ihrem Gefolge und Ströme von Blut und Thränen verkünden ihren Schritt. Das Clima modificirt dieß wie Alles, auch den Glauben, wie ich nach einigen Jahren Aufenthalts in Aſien ſchon an mir ſelbſt erfuhr. Indeſſen müſſen wir geſtehen, daß unſer Chriſtenthum im Blutvergießen nicht zurückgeblieben iſt.

Il couta plus de sang, que le grand Mahomet
Et le fier Tamerlan et l'adroit Bajazet.

Ich fing alſo damit an, ihm zuerſt von den älteſten religiöſen Secten zu ſprechen, namentlich von der allererſten, von der ohne Zweifel jeder Cultus der Folgezeit herſtammt. Ich machte ihn bekannt mit der Exiſtenz des Vehédam und Sohastabat (Ortographie des Verfaſſers) die vor zehntauſend Jahren (?) in der Sanscritſprache geſchrieben, von den Brachmanen, theokratiſchen Häuptlingen der Völker Indiens herrührten, welchen wiederum ſpäter ihre Schüler, die Egyptier, auf ihre Art nachahmten.

Auf dieſem Wege ſuchte ich dem wißbegierigen Fürſten den Urſprung aller verſchiedenen Mythologien deutlich zu machen. Ich fuhr fort mit Moſes, ging, mit kluger Uebergehung Muhameds, die Reihe durch bis Luther und zeigte, wie ein Syſtem nach dem andern immer auf die vorigen gepfropft, doch ſtets nur einſeitig mit allen ihm zu Gebot ſtehenden Kräften ſich ausſchließlichen Anhang durch Gewalt und Ueberredung zu verſchaffen geſucht habe, — aber, ſetzte ich hinzu, die Religion des Weiſen muß über alle dieſe Vorurtheile erhaben ſeyn, welche die edle Einfachheit der Wahrheit herabwürdigen. Sie verabſcheut den Egoismus der religiöſen Secten und hält ſich an die ewige Natur, gleich ihr immer dieſelbe im ewigen Wechſel. Und auch das

Gute thut der Weiſe nur um des Guten willen. Glaubt er an eine Vergeltung, ſo handelt er aus Eigennutz, fürchtet er die Strafe, als Feiger. Indem er aber Gutes thut und ſey es dem geringſten der Thiere, thut er ſich es ſelbſt, denn was hülfe ihm das Böſe, als die Harmonie ſeiner göttlichen Seele zu ſtören und ſich ſelbſt noch unter das Thier herabzuwürdigen — denn das unbegreifliche Ganze, was wir Menſch nennen, iſt zu gleicher Zeit die erhabenſte, wie die verworfenſte Creatur dieſer Erde! Abdoulach ſeufzte. Ja, fuhr ich fort, was haben dem Menſchen alle ſeine Religionen geholfen, er fürchtet und liebt ſeine Götter nur in ſo weit es ſeinen Leidenſchaften ſchmeichelt. Er vergißt jene ſchnell, wenn dieſe ihn zu Verbrechen antreiben, thut aber Alles für ſie und in ihrem Namen, wenn er unter ihrem Panier jenen Leidenſchaften deſto freier fröhnen kann. Dann ſetzt er ſie gern über jedes irdiſche Geſetz, und erröthet nicht, die ſchauderhafteſten Thaten als religiöſe Tugend aufzuſtellen.

Würde uns eine philoſophiſche Erziehung nicht weiter führen, welche, den Himmel ganz bei Seite laſſend, uns nur lehrte, unſere Leidenſchaften zu zähmen, um hier ruhig und glücklich zu leben. Denn, ehrwürdiger Abdoulach! hätte Gott in ſeiner Weisheit gewollt, daß die Bewohner dieſer Erde mit dem Himmel und den Sternen verkehren ſollten, ſo würde er ihnen gewiß auch phyſiſche Mittel dazu gegeben haben, wie er ſie ihnen gab von einem Welttheil zum andern, über Flüſſe und Meere zu ſchiffen. In die Luft hat er ihnen freilich zu fliegen erlaubt, aber nicht weiter — dieſen Wink ſollten wir benutzen und uns auch im Moraliſchen mit dem Bereich der Erfindung Montgolfiers begnügen.

Dieſe Citation brachte mich für dießmal

aus aller Verlegenheit. Abdoulach verlangte ſogleich eine genaue Erklärung der Luftſchifffahrt, und nachdem ich ſeinem Willen nachgekommen, verſprach ich, durch meinen Diener Antonio, ein ſeltnes Factotum und Tauſendkünſtler, ihm ſelbſt den Anblick eines Luftballons zu verſchaffen. In der That brachte Antonio wenige Tage darauf glücklich einen zu Stande, den er zur Zugabe noch mit einem Feuerwerk verſah. In einer ſchönen Nacht ward er den Lüften überliefert, über und über auf die prachtvollſte Weiſe illuminirt. Er erhob ſich zu einer ſehr anſehnlichen Höhe. Abdoulach, ſein Harem und ein großer Theil ſeines Volks waren gegenwärtig und alle von gleichem ungemeſſenen Erſtaunen ergriffen. Ihr Enthuſiasmus überſtieg alle Grenzen, als das Feuerwerk, wie ein Meteor unter den Sternen losbrannte, und dort in hundert Farben glühte. Hier konnte ſich Abdoulach ſelbſt nicht mehr halten. Er wandte ſich zu mir, breitete ſeine Arme aus, ergriff meinen jungen Bart und küßte ihn inbrünſtig. Ekim Emyr, rief er ganz außer ſich: die Blicke Deines Geiſtes ſind durchdringender als die Omars, ſchärfer als die des Adlers, der in die Sonne ſchaut.

Als wir einige Tage hierauf unſere gewöhnlichen Geſpräche fortſetzten, glaubte ich ſchon freier mit ihm reden zu dürfen.

Ich zeigte ihm nun ausführlich, wie überall theokratiſcher Eigennutz ſich ſchnell eines jeden Cultus zu bemächtigen wiſſe, nur um hunderte religiöſer Secten zu mäſten, unter denen viele Eheloſe, wie in der Lama- und Jeſus-Religion, (?) eine beſondere Geißel der Geſellſchaft wären, indem ſie unter dem eitlen Vorwand der Religion Uneinigkeit in den Familien ſäten, und bis in den Beichtſtuhl, eine der ſchlauſten Prieſtererfindungen, Weiber und Mädchen verführend, zu einer eckelhaften Calamität und wahren Schande der Menſchheit würden. Ich erzählte ihm von der furchtbaren Geſellſchaft Jeſu, die blutgieriger gehaust, als ſeine fanatiſchen Väter unter den erſten Chalifen, u. ſ. w. Ja, rief Abdoulach: ich weiß es, ein chriſtlicher Sclave erzählte mir einſt ſelbſt, daß die Miliz Eures jüdiſchen Gottes Millionen Menſchen in einem neuen Welttheil gemordet hätte, um ſie zu ihrem Glauben zu bekehren, und wir haben es nicht viel beſſer gemacht!

„Höre weiter,“ ſetzte ich meine Rede fort . . . .

(Ich übergehe hier mehrere Seiten im Manuſcript, die blos gegen die verſchiedenen Mißbräuche des frühern katholiſchen Chriſtenthums, wie des Islams, gerichtet, ihr Intereſſe längſt für uns verloren haben.)

„Beantworte Dir nun ſelbſt Deine früdere große Frage,“ ſchloß ich, „Du wirſt die Spreu von dem Waizen zu ſcheiden wiſſen, aber auch die Saat ſelbſt nicht mit dem Sämanne verwechſeln.“

Lange ſchwieg Abdoulach. — Ja, ſagte er endlich tief aufathmend: Du haſt Recht! Die Menſchen ſind verkehrt, Du ſprichſt wahr, Ekim Emyr, nur Allach iſt groß!

„Du ſagſt es,“ rief ich und kreuzte die Hände über meine Bruſt, „Allach iſt der Anfang und das Ende . . . Er iſt überall und in Allem . . . er iſt eben ſo gut in unſerem Körper wie in unſeren Gedanken . . . Die Adern, in denen das Blut ſeinen Kreislauf hält, ſind nicht weniger ein Werk ſeiner Hände, als die tauſend Windungen der Gedanken, aus denen alle unſere Handlungen entſpringen. Raum und Zeit ſind in Ihm eingeſchloſſen . . . der Kreis, aus dem Leben und Tod immerfort abwechſeln. Er iſt und war und wird ewig das unerforſchliche Ganze ſeyn, welches wir unter dem Namen des All begreifen ... Das Vergangene wie das Zukünftige iſt Ihm ſtets eben ſo gegenwärtig als die Gegenwart ... Alles lebt und webt nur in Ihm, und keins mag ſich deßhalb mehr als das andere dünken!“

Bei dieſen Worten erhob ſich Abdoulach von dem Teppich des Zeltes, der uns bisher als Sitz gedient hatte, und der Sonne entgegen tretend, die eben in aller ihrer unermeßlichen Glorie unterging, ſagte er, indem er die Hände ſehnſüchtig gegen ſie ausbreitete: Ekim Emyr, Du beteſt gleich mir Allach an und Ihn allein. Aber in dem erhabnen Bilde, das er täglich den Blicken der Menſchen darbietet, erkennen wir Ihn. Ich danke Allach für jedes Bild, durch das mir ſeine Größe offenbarer wird. Auch Du wareſt ein ſolches für mich, da Du mich

Weisheit gelehrt *) — und ſich auf die Erde niederwerfend, betete er leiſe fort. —

---

*) In der Wüſte mag's dafür paſſiren! Dieſe ächt franzöſiſchen Anſichten ſcheinen mir übrigens ein recht nationelles Seitenſtück (obſchon nur in nuce) zu Thomas Moore neueſtem Werke: Travels of an Irish Gentleman in search of a religion zu geben, ein Werk, das, ſo lächerlich es iſt, doch einen tiefen Blick in den Zuſtand religieuſer Bildung in England thun läßt. Auf welcher Stufe müſſen die Uebrigen ſtehen, wo einer der gebildetſten und geiſtreichſten der Nation durch zwei lange Theile ſo etwas Jämmerliches zu Markt bringen kann!

V.

Brief eines Preuſsen

an die Gräfin R . . . . u in Copenhagen.

V.

Brief eines Preussen

an die Gräfin R.....u in Copenhagen.

Berlin, den 1. Januar 1832.

Frau von Stael ſagt von Berlin: C'est une ville, qui ne laisse pas de souvenir. Dieß beweist nur, daß auch die geſcheidteſte Frau etwas recht Albernes behaupten kann. Und wenn Berlin kein anderes Andenken erweckte, als daß es einſt Friedrich des Einzigen Hauptſtadt war, ich wüßte wahrlich nicht, wo ein erhebenderes aufzufinden wäre. Freilich — über Manches würde der große König vielleicht den Kopf ſchütteln, wenn er wieder dahin zurückkehrte, über weit mehr aber gewiß freudig ſtaunen.

Sein erhabner Nachfolger, nicht minder ſtandhaft im Unglück, hat wahrlich, wie Friedrich einſt prophetiſch ihm zugerufen haben ſoll, Preußens Ruhm nicht ſinken laſſen. Des Herrſchers Macht nach außen iſt nicht geringer geworden; Induſtrie blüht im Innern, und gleich lebenswarmen Adern durchziehen das Land nach allen Richtungen jetzt herrliche Heerſtraßen, da wo man ſonſt auf Arm- und Beinbruch rechnen mußte, um Fremde im Lande feſt zu halten; Künſte und Gewerbe werden durch gemeinnützige Anſtalten unterſtützt, und trotz allem Ungemach der Zeit erſtand Preußens Hauptſtadt größer und prächtiger, als ſie zu Friedrichs Zeiten war. Ja, was Er, als damals größtentheils tief unter ſeinem eignen Standpunct ſtehend, verſchmähte: vaterländiſche Bildung in Litteratur, Wiſſenſchaft und Kunſt, —

hat jetzt ſiegend Berlin zu einem der Brennpuncte europäiſcher Intelligenz erhoben, der ſeine Strahlen über alle Nachbarländer ausſtrömt. Was wollen dagegen einige jämmerliche Obſcuranten, einige Krankheiten der Organiſation ſagen, die eine bewegtere Zeit bald wieder in's Gleiche bringen kann, und die am Ende doch nur höchſtens Vermögen und Wohlſtand aus einer Hand in die andere bringen, freilich nicht das Beſte, was geſchehen kann, aber auch noch nicht das Schlimmſte.

Preußen erregt unbeſtreitbar das allgemeine Intereſſe, es ſey nun gehaßt oder geliebt. Gering geachtet kann es von Niemand werden, denn — es ſteigt.

Wo die Sonne untergehen will, wird man ſchläfrig; dem aufgehenden Geſtirn aber öffnen ſich alle Augen, und hat nicht Preußens Stern ſchon zweimal in der Welt heller, als alle übrigen geglänzt? Einmal, als es unter dem großen Friedrich den größten Mächten Europa's die Spitze bot, das zweitemal, als es, Napoleons Scepter brechend, daſſelbe Europa vielleicht für Jahrhunderte von erneuter und durch eine Rieſenfauſt befeſtigter Sclaverei befreite. Daß aber Preußen in jenem gigantiſchen Kampfe die Seele der Verbündeten war, kann Keiner bezweifeln, der das Buch der Geſchichte zu leſen verſteht. Seiner Ausdauer, seiner Rache, ja ſeiner Verzweiflung haben wir den Sturz des ehrnen Coloſſes zu verdanken, der wie ein furchtbarer Geiſt, mit Jupiters Blitzen bewaffnet, drohend über den Ländern ſtand — denn für Preußen allein war Unterliegen gleichbedeutend mit Vernichtung. Es hat am meiſten gethan und iſt am ſchlechteſten dafür belohnt worden — der Welt Lauf. Aber darum wird auch Preußen das was gethan wurde, nie zu bedauern haben, andere Mächte vielleicht.

Von dem, was unterlaſſen worden iſt, rede ich hier nicht.

Preußens Verfaſſung mag Einiges zu wünſchen übrig laſſen; ſeiner zu büreaucratiſchen Organiſation im Innern mag mancher gerechte Tadel entgegen zu ſetzen ſeyn; auch zwingt es ſeine hochgeſchraubte politiſche Stellung noch zu militäriſchen Anſtrengungen, die auf die Länge die Kräfte ſeiner Bewohner überſteigen möchten; aber dieſer Zuſtand wird nicht ewig dauern, oder durch neue Ereigniſſe in ein beſſeres Gleichgewicht kommen, und wo nur das Licht herrſcht, ſind die übrigen Mängel Nebenſache; und unter jeder Form, ſelbſt der ſchlechteſten, gedeiht mit ihm das Menſchenwohl beſſer, als es ohne dieß heilige Feuer, im Schutze der kunſtgerechteſten Theorie möglich iſt.

Demnach werden auch jene Mängel, ſo bedeutend ſie ſind, nothwendigerweiſe und ohne alle Gewaltthätigkeit, mit der Zeit von ſelbſt verſchwinden, und alle Wünſche der wahrhaft Liberalen, die nichts weniger als wahnſinnige Umwälzer ſind, in Erfüllung gehen müſſen. Ja wir dürfen — denn des Weltgeiſts Zeich.n trügen nie — für ganz Deutſchland auf eine ſchönere Zukunft rechnen, und erhebend iſt für uns der Gedanke: daß es Preußen ſeyn wird (wir hoffen es), welches die ſich entwickelnde Civiliſations-Epoche feſt und bedächtig eben ſo zu fördern als zu zügeln beſtimmt iſt.

Doch ich vergeſſe, theure Couſine, daß ich an eine liebenswürdige und elegante Dame ſchreibe, die gar keine ſo hochtrabende Reflexionen erwartet, ſondern nur ein flüchtiges Bild des hieſigen Lebens von mir verlangt hat. Wie ſoll aber ich, ein halber Einſiedler, unbeholfener Weltmann, Abgeſtorbener, wie mich neulich ein muthwilliger Geſchichtenfabrikant des Morgenblattes getauft hat, Ihnen, theure Freundin, darin willfahren können! Doch will ich's verſuchen, wiewohl die Schranken dieſes Briefes mir nur wenig Stoff zu verarbeiten geſtatten werden, und ich ihm noch viele würde folgen laſſen müſſen, um nur einigermaßen meinem Thema zu genügen. Betrachten Sie unterdeſſen meine Relation als einen Correſpondenzartikel irgend eines Morgen- oder Abendblattes. Seine Magerkeit wird Ihnen dann weniger auffallen.

Ich muß wohl mit der höchſten Geſellſchaft beginnen.

Der Hof iſt zahlreich, aber auch ſo in ſich ſelbſt befriedigt und abgeſchloſſen, daß nur wenigen Fremden und Auswärtigen, und auch dieſen in der Regel nur ſelten, an ſeinen Vereinigungen Theil zu nehmen geſtattet wird. Anweſende Ruſſen von Stande machen hiervon allein eine Ausnahme, Fremde anderer Nationen werden etwas weniger berückſichtigt, halten ſich auch ſeltner lange hier auf, und von den Vornehmen des Landes, die Berlin beſuchen, nimmt man die wenigſte Notiz. Kein Prophet gilt in ſeinem Vaterlande, heißt es auch hier wieder. Dieß iſt um ſo mehr zu bedauern, da ungemein viel Urbanität, anſtändige Freiheit, ja ſelbſt weit mehr Abwechslung in den Geſellſchaften des Hofes herrſcht, als in den vornehmen Cirkeln der Stadt. So gehören z. B. die Hofdamen zu den liebenswürdigſten ihres Geſchlechts in Berlin, und wären es werth, daß die alte ſpaniſche Hofetiquette zu ihren Gunſten wieder eingeführt würde, nach der allen Cavalieren, welche in Hofdamen verliebt waren, nicht nur geſtattet wurde, ſich in Gegenwart des Monarchen zu bedecken, ſondern ſelbſt niederzuſetzen, ſich überhaupt gar keiner Gêne mehr zu unterwerfen, indem die ſpaniſche Galanterie vorausſetzte: daß ſie, von ſo holden Reizen entzündet, auch zu ſehr von ihrer Liebe eigenommen wären, um auf das Ceremoniell des Hofes noch ferner achten zu können.

Ob nun unſere Hofherren auch noch jetzt ſolcher heißen Leidenſchaften fähig ſind, kann ich nicht beurtheilen. Gewiß iſt es aber, daß ſich wenigſtens Viele von ihnen durch hohe Eleganz, einnehmde Sitten, Geiſt, und ſelbſt Kenntniſſe auszeichnen. Wo ein Alexander v. Humboldt dienſtthuender Kammerherr war, wird der Hof zur Akademie, und wo man den Herzog Carl von Mecklenburg, und den Oberhofmarſchall von Schilden nennt, hat man allen denen, die ſie kennen, geiſtigſte Genialität und die Vornehmheit in ihrer edelſten Geſtalt geſchildert.

Aber darf ich es wohl zu ſagen mich unterfangen, ohne von den heutigen Freiheitshelden beſchuldigt zu werden, ein Schmeichler zu ſeyn, darf ich die kühne Behauptung wagen: daß unſere Prinzen und Prinzeſſinnen, wenn auch nicht in der Gelehrſamkeit, doch gewiß in der Liebenswürdigkeit, ja bei der Mehrzahl der Letztern auch durch weibliche Schönheit und Anmuth, vor allen den erſten Rang behaupten? Da es wahr iſt, muß es zu ſagen erlaubt ſeyn. Eben deßhalb aber, ich wiederhole es, iſt es auch ein deſto größerer Verluſt zu nennen, daß die eingeführte Etiquette den lebensluſtigen, humanen, Unterhaltung liebenden, und auch nach Unterrichtung aller Art begierigen, prinzlichen Herrſchaften, nur in geringem Maße erlaubt, ſich ihre Geſellſchaft zu wählen und einem größern Kreiſe nach und nach das Glück zu gönnen, öfters ihres nähern Umganges gewürdigt zu werden, wo denn das Vergnügen, ſie geſehen zu haben, in den meiſten Fällen mit jenen Empfindungen gleichbedeutend ſeyn würde, die aufrichtige Bewunderung und innigſte Anhänglichkeit unwiderſtehlich hervorbringen müſſen.

Es ſind nur ganz ununterrichtete, oder aus böſer Abſicht die Wahrheit muthwillig entſtellende Menſchen, welche unſern Prinzen irgendwo Mangel an edler und liberaler Geſinnung vorgeworfen haben.

Sie wiſſen, liebe Couſine, ich bin nichts weniger als ein Hofmann, war es nie und werde es nie ſeyn; das vorliegende Buch ſelbſt, das ich mit dieſem Briefe an Sie ſchließe, beweist wohl am beſten meine klägliche Qualifikation dazu; aber noch weniger als ein Hofmann, wünſche ich ein Lügner zu werden, oder auch nur ein ſo verknöcherter, theilnahmloſer Sterblicher, der ſich nicht freuen, ja ſogar nicht einigem Enthuſiasmus Raum geben ſollte, wenn er auf den Höhen des Lebens, wo oft nur ſo Winziges kriecht, auch einmal Hoheit und Schönheit vereinigt thronen ſieht.

Wenn es heut zu Tage Mode iſt, Hochſtehende, grade deßhalb, am liebſten anzugreifen; wenn ſelbſt die nicht Böswilligen doch ſtets bereit ſind, von den Großen der Erde lieber das Ueble als das Gute zu glauben, in allen Fällen aber dabei ſich faſt immer nur auf Andere, nie auf eigene Unterſuchung verlaſſen — ſo zähle ich mich nicht zu dieſer jämmerlichen Claſſe. Welche unverſchämte, bodenlos ungereimte Mährchen hat man nicht z. B. über unſern Kronprinzen in fremden Blättern zu verbreiten gewagt; ja, ſagen wir es grade heraus, wie ſyſtematiſch ſuchte eine gefährliche, und im Finſtern ſchleichende Partei unter allerlei Masken dieſen edeln Prinzen zu verunglimpfen, und eine affektirte Furcht vor der Zukunft an den Tag zu legen. Wahrlich, wer ihm nur einigermaßen nahe ſtand, weiß, daß er für das Wohl ſeines Landes glüht, ſich mit dem angeſtrengteſten Fleiß für ſeinen hohen Beruf vorbereitet, und in den weſentlichſten Dingen höchſt zeitgemäß denkt — ſo entfernt von allen Principien der Unterdrückung und der Verdunklung, als es Wenige unter ſeines Gleichen ſeyn werden.

Man ſagte ferner: der Kronprinz neige ſich einer frömmelnden Richtung zu, und ſchloß dieß zum Theil aus der Begünſtigung gewiſſer Perſonen, die notoriſch in dieſe Kathegorie gehören. Iſt aber eine ſolche Suppoſition wahr, ja nur wahrſcheinlich? Wird ein vernünftiger Menſch im Ernſte von dem Enkel Friedrich des Großen, von einem der geiſtreichſten Männer ſeines Landes vorausſetzen, daß auch er auf einen ſolchen Abweg gerathen könnte? Und hat der Kronprinz, frage ich weiter, jemals, im intoleranten Sinne ſolcher Frömmelei, eine Handlung begangen, die irgend einem individuellen Rechte oder Anſpruch zu nahe getreten wäre? Ich habe nie von einer ſolchen reden hören; wenn ich aber ſeine eigenen Aeußerungen zum Maßſtab nehme, wenn ich das vertraute Verhältniß mit ſeinem würdigen Lehrer, der wahrlich kein Frömmler iſt, in's Auge faſſe, ſo möchte ich weit eher auf das Reſultat kommen, daß der Kronprinz wahrhaft fromm ſey, eine Eigenſchaft, mit welcher man ſich wohl leicht über unächte Frömmigkeit Anderer täuſchen kann, die aber den eigenen Geiſt am ſicherſten vor einem ähnlichen Irrwege ſchützt, und gewiß nicht zu denen gehört, die man bei einem künftigen Regenten zu fürchten hat.

Es würde ſehr arrogant ſeyn, wenn ich mit dem Vorhergehenden die Abſicht verbinden wollte, einen ſo erhaben geſtellten Fürſten zu vertheidigen. Er bedarf dieß in keiner Art, aber wo niedrige Verläumdung ſich nicht ſcheute, öffentlich ein falſches Bild von einem Prinzen aufzuſtellen, an den uns Pflicht und Liebe kettet, ſehe ich nicht ein, warum es dem freien Manne, der keine Gunſt ſucht noch erwartet, und von keinem Hofe abhängt, verwehrt ſeyn ſollte, ſich auch einmal im entgegen geſetzten Sinne, in dem der Treue und Redlichkeit, öffentlich auszuſprechen; denn es ſcheint wirklich, daß man heut zu Tage nur den Prinzen, weder allgemeine menſchliche Schwächen, noch Jugend, noch Irrthum irgend einer Art mehr verzeihen will.

Prinzen aber, ſelbſt conſtitutionelle, ſind immer noch keine Engel!

Was uns betrifft, ſo wünſchte ich nichts ſehnlicher, als daß recht viele unſerer Edelleute, wie unſerer Bürger, den Söhnen unſeres Königs glichen, und z. B. dem Wiſſen und dem regen Geiſte des Kronprinzen, der beſonnenen Ruhe, Einſicht und ächt deutſchen Biederkeit ſeines Bruders, des Prinzen Wilhelm, der chevalereskeu, glänzenden Liebenswürdigkeit des Prinzen Carl, an dem, um mit Shakespeare zu ſprechen, jeder Zoll ein Ritter iſt, ſo wie der jugendlichen Kraft und heitern Lebensluſt des Jüngſten der Familie, ſo nahe wie möglich kämen — und ganz gewiß: beide von mir genannten Claſſen würden ſich ſehr dazu Glück zu wünſchen haben.

Ehrfurcht hält meine Feder zurück in

dieſe flüchtige Charakteriſtik auch die Prinzeſſinnen einzuſchließen. Ich muß mich vor dem Enthuſiasmus hüten, der mir nicht gebührt. Aber ſo viel darf ich wohl ſagen: wenn unſere Prinzen liebenswerth ſind, ſo ſind ſie zugleich beneidenswerth durch ihr häusliches Glück, ein ſchönes Vorbild für eine Nation, wo der Thron der Herrſcherfamilie auf allen Seiten von ſo hoher Schönheit und ſo edler Weiblichkeit umſtrahlt wird.

Laſſen Sie uns jetzt eine Stufe tiefer ſteigen, und einen eben ſo flüchtigen Blick auf die vornehme Geſellſchaft der Stadt werfen.

Wir begegnen hier zuerſt einem gewiſſen Mangel an geſelliger Verbindung im Allgemeinen, beſonders aber zwiſchen dem diplomatiſchen Corps und der einheimiſchen Geſellſchaft, der nicht vortheilhaft auf das Ganze wirkt, und zum Theil mit darin ſeinen Grund hat, daß, ſeltene Fälle ausgenommen, die fremde Diplomatie vom Hofe ganz ausgeſchloſſen bleibt.

Ueberhaupt fehlt es aber auch der Berliner Geſellſchaft an einem entſchiedenen Charakter; die Mode herrſcht nicht darin, auch keine individuelle Potenzen, die den Ton angeben; man wird von keinem einzigen leitenden Intereſſe, weder politiſcher noch anderer Art, für oder gegen das man Partei nehmen könnte, lebhaft angeregt, und wird daher auch, ſelbſt in den Cotterien, niemals recht mit ganzer Seele heimiſch. Immer und überall befindet man ſich gewiſſermaßen wie en pique-nique, und auch die größte Anmuth und Artigkeit einzelner Amphytrionen ſcheint mir dieſen über Alles gebreiteten Anſtrich nur momentan verwiſchen zu können. Die allgemeine Armuth trägt das ihrige dazu bei, das geſellſchaftliche Leben monoton zu machen, da die diplomatiſche, wie die einheimiſche Geſellſchaft nur darin vollkommen harmoniren, daß ſie ſich täglich mehr einſchränken. *) Man trifft faſt nur bei den Prinzen Luxus an, die jedoch, wie ſchon geſagt, ihre Cirkel größtentheils auf den Hof ſelbſt beſchränken. Ich weiß nicht, ob es auch eine Art Armuth iſt, die durchgän-

---

*) Dieß ward im Beginn des Jahres 1832 geſchrieben. Jetzt iſt das diplomatiſche Corps faſt erneut, und ſeit dort auf der einen Seite einer der achtungs- und liebenswürdigſten Männer in jeder Hinſicht die große Nation würdevoll bei uns repräſentirt, auf der andern der vornehme Stellvertreter eines großen Monarchen uns wieder das faſt vergeſſene Bild vor Augen führt, wie ein grand Seigneur de l'ancien régime zu leben pflegte, auch einige andere fremde Geſandte mehr als ſonſt für die Geſellſchaft thun, hat ſich das erwähnte Verhältniß weit vortheilhafter geſtaltet, und es iſt nur zu wünſchen, daß es ſich recht lange ſo erhalte, und viel Einheimiſche dem guten Beiſpiel folgen mögen. Vielleicht werden wir nach der großen allgemeinen Entwaffnung Alle reich genug dazu.

zig einem langweiligen kleinen Commerce-Spiele die Hauptrolle in der Geſellſchaft angewieſen hat. Kaum hat man ſich verſammelt, und die erſten Gemeinplätze gewechſelt, ſo zerſetzt ſich augenblicklich die ganze bewegliche Maſſe, wie Buttermilch, in verſchiedene Conglomerationen, die man Spieltiſche nennt. Converſation iſt, wenige Häuſer ausgenommen, ziemlich unbekannt, und wir Deutſche dafür überhaupt viel weniger gemacht als unſere Nachbarn, die Franzoſen. Wo ſich aber beide Elemente durchdrungen haben, gibt es ein ſchönes Reſultat, und die Salons unſers Miniſter des Auswärtigen bieten davon unter andern ein glänzendes Muſter dar.

Am lebhafteſten und nationellſten, wenn ich ſo ſagen mag, ſind in Berlin die Bälle. Im Carnaval beſonders tanzt man viel, und, ſoviel ich davon verſtehe, mit viel Grazie und Ausdauer von beiden Seiten. In der neuern Zeit ſind Frühſtücksbälle

Mode geworden, die ſchon um 11 Uhr beginnen, und wenn es dunkel geworden iſt, aufhören, ein ziemlich friſches Vergnügen im Winter, wozu auch nicht wenig Friſchheit der Geſichter gehört. Wer ſonſt nur Abends ausgeht, riskirt dabei manche Schönheit, die er bisher unter die Töchter zählte, beim Frühſtücksball für eine Mutter anzuſehen; und mancher teint, deſſen Weiße er vorher ſehr bewundert hatte, zeigt ſich ihm als orange beim verrätheriſchen Sonnenlicht. Doch für die tanzende Jugend iſt Alles gut, nur für diejenigen, welche, kaum ausgeſchlafen, ſich ſchon der Whiſtpartie in die Arme werfen müſſen, erſcheint die Beluſtigung ungemein nüchtern. Im Sommer, wo man einen reizenden Garten zur Hand hat, und Damen und Herren in eben ſo nachläſſigem als zierlichem Negligee auftreten, wie in England, ſcheinen mir dieſe Art Feſte paſſender. Ein ſolcher Sommertagstraum iſt aber freilich hier nicht ſehr practikabel, und überhaupt der Sinn für ſchöne Natur nicht beſonders ausgebildet, aus dem einfachen Grunde, weil ſelbige in der Mark ſchwer aufzufinden, und daher wenig geſchätzt iſt. Ein junger Offizier, dem ich dieſe Bemerkung mittheilte, erwiederte lachend: „Sie mögen nicht Unrecht haben; denken Sie, wie mir's im vorigen Frühjahr mit meinem General ging. Wir ſtanden am Rhein und ritten früh in einer bezaubernden Gegend zum Exerzieren aus. Die aufgehende Sonne vergoldete ſchimmernd Wald und Berge. Ich extaſiirte mich über das herrliche Schauſpiel und ſuchte den General, der in Gedanken verſunken ſtill dahin ritt, ebenfalls darauf aufmerkſam zu machen. Er hörte im Anfang nur halb auf mich, und frug endlich, indem er ſich verwundert gegen mich umwandte: Was ſagen Sie? Durch ſeinen Blick eben nicht ermuthigt, wiederholte ich, etwas verwirrt, meine Phraſe. — Zum Teufel, Herr!

fuhr er mich an, denken Sie an Ihren Dienſt, und laſſen Sie mich mit Ihren Privatangelegenheiten ungeſchoren!“

Das junge Militär iſt im Allgemeinen hier außerordentlich und vielſeitig gebildet. Es gibt viele Tonangeber und wahre Orakel darunter, deren Entſcheidungen sans appel ſind, und Einige machen ſich zugleich als vortreffliche Carrikaturzeichner bemerklich. Nur ſelten gewiß bieten ſie ſelbſt Stoff zu dergleichen dar. Doch war ich neulich Zeuge eines komiſchen Quiproquo's. Die liebenswürdige Frau v. B. las eine ſehr gelungene Ueberſetzung italieniſcher Verſe vor. Einer der faſhionableſten Krieger unſerer Salons frug ſie, von wem dieß Gedicht ſey? Sie erwiederte: von meinem Dante. „Iſt es möglich,“ rief der Offizier, verwundert die Hände zuſammenſchlagend, „das hätte ich wahrlich Ihrer Tante nimmermehr zugetraut.“

Ich kannte auch einen andern militäriſchen Elegant, der ſeinen Freunden Catinats Portrait in der Allongenperücke als das des berühmten Marſchalls Catilina zeigte. Doch das ſind Ausnahmen, wie ſich überall ähnliche vorfinden. Das letzte mésentendu iſt überdieß um ſo weniger verwunderlich, da ſelbſt in der Staatszeitung, noch in der Epoche ihrer Jugend, auch einmal von dem großen ſpaniſchen General Catinat die Rede war, was dem Miniſter ſo ſpaniſch vorkam, daß der Redakteur gewechſelt wurde.

Schlimmer ſieht es hie und da mit den ältern Herren, und wer zum Beobachten Luſt hat, erlebt da zuweilen ganz artige Dinge, wo er ſie am wenigſten erwartet. Als der jetzige Präſident von Columbien vor zwei Jahren in Berlin war, hörte ich unter andern folgende wörtliche Unterredung mit an, nur daß ſie ſtatt deutſch, wie ich ſie zum Theil hier wiedergebe, in einem, von beiden Seiten horribel geradebrechten, franzöſiſch gehalten wurde.

saur

BIBLIOTHEK DER DTSCH. LITERATUR 3-598-52254-1
PUCKLER-MUSKAU,H.VON FN. 09339/010

Man beſah ein Schlachtſtück, und kam darüber auf Waterloo zu ſprechen. „Ja,“ ſagte Santander, „ohne Ihren großen Platoff wäre Napoleon in dieſer Schlacht nicht beſiegt worden.“ Der preußiſche General lächelte ſehr capable, und berichtigte ſeinen Irrthum. „Aber,“ fuhr er ſelbſt dann fort: „Ihre Campagnen ſind nicht minder merkwürdig. Welche Märſche, die Bolivar unternommen! Nach Merico hin und zurück über den Tſchimboraſſo! und in ſo kurzer Zeit, es iſt faſt unglaublich!“ „Verzeihen Sie,“ ſagte Santander, ſeinerſeits die Mundwinkel etwas verziehend: „Sie irren ſich **um einige tauſend Meilen. Bolivar hat nie in Meriko Krieg geführt,** ein Land, mit dem wir nicht füglich in ſolche Colliſion kommen können; aber unſere Märſche ſind nichts deſto weniger wirklich ungeheuer zu nennen. Es iſt dieß überhaupt in Amerika eine ganz andere Art der Kriegführung, wie bei Ihnen, meine Herren, und nur mit Soldaten möglich, die

Monate lang ohne Brod, ohne Fleiſch, ohne geiſtige Getränke, von bloßem Waſſer und etwas getrockneter Ochſenhaut zu leben im Stande ſind.“ „Comment,“ rief unſer General in ſeinem unnachahmlichen, fremden Kauderwelſch, mit höchſt theilnehmender Miene aus, „Comment, pas de *bain?* pas de *poissons spirituels*, pas même *de l'eau forte?“* — *) Es war ſchwer, ernſthaft zu bleiben, Herr Santander aber ſchien dießmal nichts Unrechtes zu bemerken, und wiederholte gravitätiſch: „Non, rien de spirituel, **Monsieur**, pas même de l'eau forte.“

Doch um auf unſere Bälle à la fourchette zurückzukommen, wo Spirituenſes und Spirituelles in größter Menge anzutreffen iſt.

---

*) Brodirt habe ich hierbei gar nicht, die Worte wurden wirklich ſo ausgeſprochen.

(vielleicht auch einiges geiſtige Scheidewaſſer) ſo wird daſelbſt ein Nichttänzer, wie ich, am glücklichſten, wenn einige der jungen Damen aus Caprice, Müdigkeit, oder um ſich zu ſchonen, ebenfalls nicht tanzen, und ſich endlich zu einem écarté herablaſſen. Nur rathe ich Jedem, der ſein Bouquet dabei verloren, dieß einfach zu überſchicken, und ſich nicht etwa einfallen zu laſſen, Verſe dazu zu legen. Es gibt Beiſpiele, daß man ſich vor einer ſolchen Kühnheit entſetzt hat. Die Verſemacher ſind aber auch gefährliche Geſchöpfe. Sie werden, ehe man ſich's verſieht, zu Enthuſiaſten, und nennen Alles Du, wie die Quäker.

Soll ich ſagen, was mir geſchah? Ich ſündigte einmal auf die angegebene Weiſe, ſandte ſtatt des obligaten Bouquets einen ganzen Blumentiſch mit einem zierlichen Täfelchen in ſeine Mitte gepflanzt, und folgende Zeilen darauf geſchrieben:

Betty's kleiner Blumengarten.

(Warnungstafel.)

Schönre Blumen ſaht ihr ſchwerlich?
Weidet Eure Augen d'ran —
Doch ſeyd ja nicht zu begehrlich,
Wißt! Sie ſind ein Talisman.

Daß ſie blühen unverſehrlich,
Athmet ihren Duft nur ein,
Und ſeyd ja nicht zu begehrlich —
Mehr als das — kann nimmer ſeyn!

Betty's Blumen ſind gefährlich!
Oft bezaubernd wirken ſie.
D'rum ſeyd ja nicht zu begehrlich —
Denn ſie pflücken dürft Ihr nie!

Wie mir dafür der Kopf gewaſchen wurde — nein, das erzähl' ich nicht.

Die dritte Berliner Geſellſchaft, zahlreicher, gemiſchter, reicher, kenne ich zu wenig, um über ſie ein Urtheil abzugeben. Die eminenteſten Talente der künſtleriſchen Welt dagegen ſieht man auch häufig bei Hofe, wie in den erſten Cirkeln; ein feiner und edler Luxus! denn das Genie ſteht jeder irdiſchen Größe gegenüber an ſeinem Platze. Hätte ich mir nicht ſo feſt vorgenommen, in dieſem Briefe alles zu ſpezielle Eingehen in meinen Stoff, ſo viel als nur immer möglich, zu vermeiden, ſo würde ich hier die meiſte Verſuchung fühlen meinem Vorſatze untreu zu werden, weil ich hier weitläufig werden müßte. Doch wir ſchreiben uns ja öfter, liebe Couſine, und ich warte daher beſſer eine andere Gelegenheit ab, einen ſo intereſſanten Gegenſtand abzuhandeln.

Es gibt auch noch eine ganz eigenthümliche Vereinigung, wo die ganze Stufenleiter der Geſellſchaft, von der oberſten bis zur unterſten zuſammen kömmt, die Männer in ſchwarzen Röcken und gleichfarbigen Inexpressibles, die Damen zuweilen in mehr als zu bunten Farben und übertriebenem Putze. Es ſind dieß die ſogenanten Brühl'ſchen Bälle, beſtimmt, wie es ſcheint, den Namen des Gründers auf die Nachwelt zu bringen. Wer in Stiefeln und ſchwarzem Halstuch ſich an der Entree des Ballſals blicken läßt, wird abgewieſen, ſo wie auf der Redoute, wer in ungeputzten Stiefeln dahin kömmt. Sehr lobenswerthe Vorſicht! Man behauptet auch, daß der Intendant der königlichen Schauſpiele ſtets einige verkleidete Carrikaturtänzer unter die Quadrillen des Brühl'ſchen Balles vertheile, um die hohen Herrſchaften durch ihre gewagten Sprünge zu beluſtigen. Der Reſt indeſſen ſieht immer ziemlich traurig und ennuyirt aus, bis die Eßſtunde ſchlägt und ſich die häuslichen Tafeln bilden. Die Tournee um dieſe Tiſche iſt zwar ſehr beluſtigend, aber nicht immer ohne Gefahr, wegen der umherfliegenden Champagnerſtöpſel. Auf dem letzten Ball dieſer Art, dem ich beiwohnte, irrte unſer heiterer Prinz Albrecht mit ſeinem Adjutanten von Saal zu Saal, ohne einen unbeſetzten Tiſch auffinden zu können. Ich mußte über E.....va lachen, der voller Enthuſiasmus ausrief: „Das nennen ſie eine abſolute Monarchie, wo des Königs Sohn keinen Tiſch zu ſeinem Soupé finden kann, weil ſeine guten Bürger ſie bereits alle in Beſchlag genommen haben. Wie anders läßt ein konſtitutioneller Orleans für ſich ſorgen!“ „Ja,“ erwiederte ich, „das wundert manchen Fremden, daß wir in Preußen eben alle nur eine Familie auszumachen ſcheinen — der König und ſein Volk, der Vater und ſeine Kinder, gleichbedeutende Ausdrücke ſind. Darum bedürfen wir auch, Gott Lob, keiner Revolutionen, und erfreuen uns eines geſunden Körpers, der nicht alle Jahr zur Ader zu laſſen braucht.

Soll ich noch etwas über öffentliche Vergnügungsörter hinzufügen? Sie ſind mager genug und für die wähligeren Claſſen, außer Theater und Concerten, gar keine vorhanden, denn die Breterbuden von Tivoli, zu denen eine Allee in die Erde gegrabener, verdorrter Kiefern (die einzige hier mögliche Vegetation) führt, und das im Sande des Thiergartens errichtete Elyſium, wo das Geheimniß erfunden wurde, einen Saal ſo auszuſchmücken, daß die unerhörte Farbenmiſchung wie Ipecacuanha wirkt, oder das Coloſſeum von coloſſaler Gemeinheit, ſind nur Beluſtigungsörter für die Genügſamſten. Selbſt das adelige Caſino iſt, wie ich höre, an der Schwindſucht geſtorben, nachdem es wegen vielfacher Inſolvenzen ſo weit gekommen war, daß man bei jedem Jahresſchluß den Mitgliedern ohne Zeitverluſt gedruckte Karten zuſchickte, worin ihnen, wie bei den Sportelberechnungen unſerer Oberlandesgerichte, in Ermangelung gleich prompter Bezahlung ſofort mit Exekution gedroht wurde.

Muſik liebt und cultivirt man ſehr in Berlin. Ausgezeichnet ſind die ſogenannten Möſer'ſchen Quartetts, wo auch die größeren Meiſterwerke, mit vollem Orcheſter, meiſterhaft ausgeführt werden. Vorigen Winter lernte ich dort den St. Simoniſtiſchen Geſandten kennen, der am Morgen bei Fräulein S....r ſchriftlich angefragt hatte, ob es wahr ſey, daß dieſen Abend Beethoven ſingen würde?

Fräulein S. antwortete kaltblütig: ſie glaube kaum, da er wahrſcheinlich von ſeinem letzten Todesfalle noch zu heiſer ſey. Auch meinen ehrlichen General von Waterloo fand ich hier wieder. Er beklagte ſich ſehr über Schnee und Kälte, und verſicherte mich (immer in ſeinem Lieblingsidiom, der franzöſiſchen Sprache, redend) qu'en entrant plusieurs *grands flacons* de neige étaient venus lui tomber sur le nez.

Dem Theater widme ich nächſtens einen beſondern Aufſatz. Sie werden ihn an der Aufſchrift erkennen, die ich einer beliebten politiſchen Schrift nachahme. Sie lautet:

Weniges
über noch Weniger.

Für heute ſchließe ich. Denn wollte ich auf einmal Alles erſchöpfen, was ich über das intereſſante Berlin in petto habe —

Ihre Geduld ermüdete früher als meine Feder.

Leben Sie wohl und denken Sie zuweilen

Ihres

treuen Todten.

Ende des zweiten Theils.

Tutti Frutti.

III.

Tutti Frutti.

Aus den Papieren

des Verstorbenen.

De mortuis nil nisi bene.
(Zur Beherzigung für alle Recenſenten.)

Dritter Band.

Gegen Nachdruck in Würtemberg privilegirt.

Stuttgart,
Hallberger'ſche Verlagshandlung.

1834.

A D
BIBL. UNIV.
MONAC.

Universitäts-
Bibliothek
München

Leichtgeharnischte und mit mehreren Parenthesen bewaffnete Vorrede.

Der Verſtorbene mag durch die zwei erſten Theile des vorliegenden hors d'œuvre (denn für mehr hat er es nie ausgeben wollen) verſchiedenen hohen und nied'ren Perſonen in ſeinem Vaterlande etwas unbequem geworden ſeyn, weßhalb ſie ihm ſeitdem auf mancherlei Weiſe raſtlos zuzuſetzen ſuchen. Beſonders ungehalten ſcheint man in Berlin auf den Verfaſſer; denn, wie mein

Freund Grävell mir von da ſchrieb: «Etwas Anderes iſt es über Andere zu lachen, oder ſelbſt ausgelacht zu werden!»

Eine kleine literariſche Meute jagender Thiere verfolgt mich daher ſchon geraume Zeit kläffend, pfeifend, ja brüllend ſogar durch Wald und Flur! «Viele Hunde, ſagt man, ſind des Haſen Tod!» Da ich aber kein Haſe bin, will ich es wirklich unternehmen mich meiner Haut zu wehren, und wenigſtens Einen aus jeder der drei Thiergattungen mir abzuſchlagen ſuchen. Alſo al campo:

Den Reigen eröffnet in der Abendzeitung ein etwas blödſichtiger, alter Falke, der aus den Luftregionen heftig auf mich niederſtürzt. Dieſer Vogel, der ſo lange von der Luft gelebt, ſieht die poetiſche Beſchreibung einer Fahrt in derſelben für ein proceſſualiſches Actenſtück an, faſt wie einſt ein berühmter Profeſſor der Jurisprudenz ſich über den Liebesverkehr in tractatu de Oberone von Wieland ſehr empört fühlte.

Mein Gegner findet bei einer ſo wichtigen Begebenheit, wie eine Luftfahrt ſey, zu ſeinem Erſtaunen überall entſtellte Thatſachen, iſt aber hauptſächlich darüber entrüſtet, daß ich ſeinen Namen genannt. Du lieber Gott! ich glaubte, dem braven Manne wahrhaftig eine Ehre damit anzuthun — wie leicht hätte ich ihn nicht ſtatt als Profeſſor Reichhart, als den Magiſter Armſchwach, aufführen können, und man würde ihn vielleicht eben ſo gut daran erkannt haben, ohne daß ſein geheiligter Name in's Spiel gebracht worden wäre. Der etwas ſtarke Vorwurf der «Unwahrheit» den er mir macht, baſirt ſich aber auf folgende Puncte:

1) Daß Herr Reichhart nicht in meiner Stube, ſondern in der Bibliothek meine Bekanntſchaft gemacht habe. (Er nennt mich zwar den Grafen P..., den ich nicht kenne, meint doch aber mich, das iſt klar.)

2) Daß er ſtatt 600 Thaler nur 80 Friedrichsd'or erhalten, wobei er noch bedeutend wegen meiner Schwere

(man ſollte glauben ich armer ſchmächtiger Mann ſey ſo dick, wie der ſelige König von Würtemberg geweſen) eingebüßt, und ferner keineswegs ich die Luftfahrt veranſtaltet, ſondern er mich nur auf meine Bitten, gewiſſermaßen aus Gnaden, mitgenommen, da er ſich nicht ungern hiedurch zugleich einen luſtigen Geſellſchafter verſchafft habe. Er iſt deßhalb auch großmüthig genug, mir jetzt noch das Zeugniß mit auf den Weg zu geben, daß ich mich weder gefürchtet, noch ihn gelangweilt habe, obgleich er dennoch beklagen müſſe, ſetzte er hinzu, daß ſeine tiefſinnigen Barometerbeobachtungen ſehr durch die

Beweglichkeit beſagten Geſellſchafters geſtört worden wären.

Dieſe beiden Puncte laſſe ich der Kürze wegen, ohne Antwort. Ich glaube, ſie wäre nicht der Mühe werth.

3) Daß ich über Füllung, wie Ballasteinnahme des Ballons unrichtige, Herrn Reichhart's europäiſchen Ruf ſchmälernde Angaben gemacht, auch den «Unſinn» (man muß geſtehen, Herr Reichhart führt keine ätheriſche Sprache) behauptet: Der Boden der Gondel ſey nur angeleimt geweſen. Hierauf muß ich, nach beſter Ueberzeugung, verſichern: daß ich nur wiederholt habe, was ich während unſerer Reiſe aus Herrn Reichhart's eigenen Aeußerungen abnahm,

namentlich aber hat es mit dem friſch angeleimten oder friſch angebundenen (beides macht keinen großen Unterſchied) Boden der Gondel ſeine vollkommene Richtigkeit, ſowie mit der deßhalb an mich ergangenen Warnung des Herrn Reichhart. War es damals bloß eine witzige Erfindung ſeinerſeits, um meine «zu große Beweglichkeit» zu mäßigen, ſo muß er jetzt die Schuld davon tragen. Die Nemeſis ruht nie. Iſt ſie mir doch ſelbſt und zwar ziemlich grob, wenn gleich auf mildernd burleske Weiſe hier in der Geſtalt des profeſſoriſchen Luftgeiſtes erſchienen, den ich jetzt mit ſeinen eig'nen Waffen, d. h. um bildlich zu ſprechen, mit einem Kiel aus ſeinen eig'nen Schwingen gezogen, zu bekämpfen wage.

Aber leider bin ich nun ſchon an meine eigene wunde Stelle gekommen!

4) nämlich — welcher Artikel mir vorwirft, die Abenteuer von der Fichte im Walde und dem Soupé im Einſiedler ungenau erzählt zu haben. Hier muß ich nun mein Unrecht herzhaft eingeſtehen, ja, es hilft nichts — ich muß dem geſtrengen Herrn Neidhart ſowohl, als der ganzen Leſewelt demüthig bekennen: wie es ſehr möglich ſey (denn es iſt zu meinem Schmerze gar lange her!), daß, als ich aus der Gondel ſteigen wollte, wir noch nicht auf der Fichte ſaßen, ſondern noch über derſelben ſchwebten, ferner daß wir nur durch

die Aeſte hindurch fielen, und nicht darin hängen blieben, ſondern bloß der Ballon; daß unſer Hülferuf daher auch nicht von oben, ſondern von unten erſchallte; endlich daß das soupé, im Einſiedler keineswegs ſchlecht, ſondern im Gegentheil (nach Herrn Reichhart's Geſchmack wenigſtens) ſehr gut war. Ich hoffe, dieß reuige Bekenntniß wird in den Augen billiger Richter mein Verbrechen mildern, tugendhafte Menſchen aber werden zugleich der Meinung ſeyn, daß die Undankbarkeit des Angebers groß iſt, nachdem ich ihm doch an jenem Abend, wie er ſelbſt nicht leugnet, die ſo gut gerathene Sauce zum geretteten Faſan in eig'ner Perſon verfertigt habe. Ein ſolcher Zug von dienſtfertiger Gutmüthigkeit hätte ihn rühren ſollen! Da er aber kein Erbarmen mit mir gehabt, ja ſogar auch noch dem Gaſtwirth, welcher vor 16 Jahren im Einſiedler hauſ'te, unter den Fuß gibt, ebenfalls gegen mich zu reclamiren, ſo werde ich ihn jetzt auch an einen bedeutenden Mangel ſeines Gedächtniſſes erinnern. Er verweiſet in der vor mir liegenden Streitſchrift auf ſeinen, in die Spener'ſche Zeitung am Tage nach unſ'rer Luftfahrt eingerückten Aufſatz. Aber es iſt ihm entfallen, daß an dieſem Aufſatz, gleich wie an der Sauce in Potsdam, ich ebenfalls einigen Theil habe und zwar aus dem, mir ſehr wohl erinnerlichen Grunde, weil ſchon damals des Herrn Profeſſors Styl an derſelben Schwerfälligkeit litt, die ich das Glück habe, ſeine jetzigen Bemühungen gegen meine Wenigkeit ebenfalls auszeichnen zu ſehen.

Ein beſonders poſſirlicher Umſtand bei der Sache iſt der, daß mir Herrn Reichhart's Aufſatz vor dem Drucke, in einem zwanzigfach corrigirten Manuſcript (ſoviel Kopfbrechens hat die große Conception gekoſtet!) durch einen beſondern Zufall mitgetheilt wurde, und ich, dem erlauchten Verfaſſer ganz unbewußt, noch einige Sprachfehler darin ſelbſt verbeſſert habe, was jedoch gern geſchehen iſt, und wofür ich daher keinen weitern Dank verlange. Am Ende des Manuſcripts ſtand eine ſehr naive Stelle, deren Durchſtreichung ich ungemein bedauerte. Herr Reichhart ſagt nämlich darin: «Endlich verſichere «ich, daß es mir zum Vergnügen gerei«chen würde, noch eine Luſtfahrt in «Begleitung des Herrn F. v. P... «(was ich wiederum ſeyn ſoll) machen «zu können, denn ſchwerlich möchte ſich «ein gleich angenehmer Reiſegeſellſchaf«ter finden.»

Es hätte zu ſchmeichelhaft für mich werden können, wenn dieſe Anerkenntniß eines großen Mannes veröffentlicht worden wäre. Wenn aber wirklich Herr Reichhart wiederum die Großmuth üben ſollte, mich, ſelbſt für die geringe Summe von 80 Fr.d'or, auf einer ſeiner Luftreiſen gütigſt mitzunehmen (was um ſo eher geſchehen könnte, da ich ſeitdem noch viel leichter geworden bin), ſo würde ich doch immer ſo beſcheiden ſeyn, mit unumſtößlicher Ueberzeugung anzunehmen: daß die erwähnten Louisd'or viel ſchwerer wiegen müßten, als ich.

Ich habe mich über dieſe Sache ſo weitläuftig ausgelaſſen, weil ſie in Form eines förmlichen dementi, ja, in beleidigenden Ausdrücken erſchien, und eine Forderung an mich ſtellte, die bei einer romantiſchen Behandlung ſolcher Gegenſtände (welcher natürlich geſtattet ſeyn muß, der Wahrheit einige Dichtung beizumiſchen, wenn ſie nicht ungenießbar wie Herrn Reichhart's eig'ne Schreiberei bleiben ſoll), freilich höchſt lächerlich iſt, aber manchen Leuten dennoch ad oculos zu demonſtriren nöthig, weil ſie es ſonſt nicht einſehen. Hätte übrigens Herr Reichhart nur einige unwillkührliche und irgend weſentliche Irrthümer in meiner Beſchreibung auf eine beſcheidene Weiſe bemerkbar gemacht, ſo würde ich gar nichts dagegen gehabt haben. Da er ſich aber das Anſehn gegeben, an mir zum Ritter werden zu wollen, ja ſelbſt den Verſuch gemacht, eine unglückliche Luftfahrt in die Region des Witzes auf meine Koſten zu unternehmen, ſo habe ich es für zuträglich gehalten, ihn hiedurch an das Schickſal ſeines Urahn **Ikarus** zu erinnern, der in's Waſſer fiel, weil er den Gefahren des Fliegens nur mit wächſernen Flügeln zu begegnen vermochte. Hält indeß Herr Neidhart die ſeinigen immer für noch nicht gehörig geſchmolzen, ſo werde ich ihn an neuen Evolutionen nicht hindern, und nach dieſer Erklärung weder auf Beſchuldigungen, noch Injurien ſeinerſeits mehr ein Wort erwiedern, denn erſtens habe ich im Empyreum jetzt g'rade mehr zu thun, zweitens weiß ich auch bereits aus trauriger Erfahrung, daß ein Autor für die Unterwelt vielerlei geduldig ertragen muß.

Schließlich benutze ich aber die jetzige Gelegenheit noch, um die Identität meines biedern Poſtmeiſters zu vindiciren. Sein fehlendes Bein hat ihm nur die Abendzeitung abnehmen laſſen, ſo wie ſie ihn gleichfalls in den Befreiungskrieg nach meiner Luftfahrt aus eig'ner Machtvollkommenheit geſchickt hat. In meinem Buche, tutti frutti betitelt, ſteht nichts davon, und ich habe den von ihr mitgetheilten Auszug auch nicht eingeſchickt, obgleich ich ſehr dankbar für die Ehre ſeiner Einrückung bin.

Dem ſchiffbrüchigen Falken kömmt ein Landsmann, ein Fuchs aus Leipzig, zu Hülfe, der zwar den bittern Tadel gewandt zu überzuckern weiß, auf der andern Seite aber ungalant meinen ſomnambülen Doppelgänger mit Namen anruft. Wie leicht könnte dieſer, wie das arme Mädchen in Dresden, erſchrocken auf's Pflaſter fallen, wenn ich ihn nicht in meinen Armen hielte! Der ſonſt ſehr anmuthig redende, liebenswürdige Fuchs ſtreckt ſeine Schnauze durch die elegante Zeitung hervor, deren zu undurchſichtiges Papier ihm aber wahrſcheinlich, als blind machendes Schild, vor den Augen gelegen hat, denn er kann meiner Fährte nur mit der Naſe folgen, ohne wie es ſcheint dabei recht klar zu ſehen. Nachdem er daher viel unnütze Kreuz und Querzüge gemacht, hat er, bald rechts, bald links abirrend, bei'm letzten Sprunge meine Spur ſchon ganz und gar verloren. Füchschen, wirf die Brillen weg! Du trägſt deren mehr als eine, und Deine ſchöne Aeuglein glänzen ſo hell und klar, daß es Schade iſt, ſie nicht ungetrübt zu ſehen. Ohne Brille hätteſt Du ſchwerlich die Form meines Buches ſo monſtrös gefunden. Bedenke: bei einer Sammlung von Früchten kömmt es nur darauf an, ob jede geſund und reif iſt. Von einem Scheffel Aepfel darf keine Apfelform verlangt werden, weder bei Ananas noch Diſteln, und frägt ſich's nur, für welches aroma Kritikus die meiſte Empfänglichkeit hat. Nimm den Scherz nicht übel, denn ich ehre und ſchätze dich aufrichtig. Komm' zu mir in meinen Wald und gewiß wir wollen, oder ich müßte mich ſehr trügen, noch die beſten Freunde werden.

Das Triumvirat beſchließt ein unförmlicher Hecht aus dem Berliner Spreecanal, deſſen Waſſer bekanntlich nicht zu den kryſtallhellſten gehört. Es iſt ein beamtetes Raubthier, läßt ſich im Geſellſchafter vernehmen, und nimmt zuerſt mit wichtigen Geberden den Character eines Zweiflers an, deren Art in Berlin ſo ſelten geworden iſt; bald aber merkt man, daß er nur Scherz treibt und im Gegentheil ein's der gläubigſten Thiere ſeiner Gemeinde iſt; denn er fühlt ſich innig davon überzeugt, daß alle preußiſche Geſetze, alle preußiſche Beamte, alle preußiſche Bildung, vor allem aber des guten Hechtes eig'ner Antheil daran, das Vortrefflichſte auf der Welt ſind. Voll von dieſem ſelig machenden Glauben ſperrt er daher auch ex officio einen gewaltigen Rachen auf, um die armen tutti frutti zu verſchlingen. Wahrſcheinlich kommt ihm jedoch ein zu ſcharfer Senftgeruch daraus entgegen, denn er wendet ſich bald wieder voll Abſcheu von ihnen, erklärt die Früchte für wurmſtichig, und den Verſtorbenen für überlebt. Ja er findet nun ſogar die Speiſe, welche dieſer früher dem Publicum vorgeſetzt, ganz vortrefflich, ſo ſehr er ſie auch vorher gleichfalls verſchmähte — dieß geſchieht freilich nur um darzuthun, wie tief das Neuere unter dem Aeltern ſtehe, aber ich bin doch dankbar dafür, denn wer weiß, ob bei Erſcheinung meines nächſten Büchleins, dem tutti frutti nicht ein gleiches Glück wiederfährt.

Uebrigens, lieber Hecht, muß ich Dir in deinem Tadel völlig recht geben, es geht aber damit ſehr natürlich zu. In einem alten Vade mecum ſteht eine Anecdote, die beſagt: es habe einmal eine Magd ihre reiche Gebieterin (beide im Begriff zu heirathen) um eine Ausſtattung angeſprochen, worauf dieſe ihr 10 Thl. geſchenkt. Als ſie hierauf der gnädigen Herrſchaft ihren Bräutigam vorſtellte, bemerkte das Fräulein: dieß ſey ja ein höchſt ordinärer Burſche, ſie ſolle ſich dagegen einmal ihren Zukünftigen anſehen. «J freilich», antwortete das Mädchen: «was wollt Ihr aber auch für lumpige zehn Thaler Beſſeres haben?!»

Die Anwendung dieſer Geſchichte liegt nahe. Zu den Briefen des Verſtorbenen bot mir Großbritannien ſeine unerſchöpflichen Schätze zur reichſten Ausbeute dar, zu den beſcheidenen tutti frutti lieferte mir nur ein kleiner Theil des Vaterlandes ſeine zehn Thaler. Und es mag immer ein Kunſtſtück genannt werden, die Welt ſo viel von Sandomiriſcher Büreaucratie und von Sandomiriſchen Frömmlern unterhalten zu haben, ohne langweilig geworden zu ſeyn. Daß dieß aber wirklich nicht der Fall geweſen, beweiſen mir gewiſſe untrügliche Zeichen, die ſelbſt noch über der Kritik ſtehen. Nun wird mir es Niemand verdenken, wenn es mir wohlgefällt (denn ich bin nur ein armer, induſtrieller Edelmann) die erwähnten 10 Thaler zum Beſten meiner Caſſa mit 1000 zu multipliciren. Ich gedenke daher, dieſe goodly mine (nach vorher eingeholter Erlaubniß meines hochgeehrten Gönners, des Herrn Hofrath Förſter) auch in den folgenden Theilen noch keineswegs zu verlaſſen. Ja, hätte ich Eigenſchaften genug, um von Männern erſchöpfend und würdig zu ſprechen, wie unſ're Coryphäen: die Humbolde, Gans, und manche Andere noch, die ich nicht nenne, weil ſie mir zu nahe befreundet — dann freilich würden auch meine Schilderungen intereſſanter ſeyn, aber zum Loben bin ich nicht geiſtreich genug, ich muß alſo ſchon fortfahren meinen Scherz wie bisher mit den Kleinen zu treiben.

Der letzte Effort des ſkeptiſchen Spreeſiſches iſt eine lange und auch entſetzlich breite Diſſertation über die Regulirung der bäuerlichen Verhältniſſe, die nichts von dem entkräftet, was ich geſagt, und mir Vieles unterlegt, was ich nicht geſagt. Dennoch werde ich, nicht ihretwegen, ſondern um der Sache willen, bei gelegener Zeit, ſeparat darauf antworten.

Als ich hier mich nun endlich in salvo glaubte, kömmt noch ein ſchwerfälliges Thier in der Löwenhaut hintennach trottirt und trompetet laut. Es erſcheint als Correſpondent des Morgenblattes, mit dem Zeichen eines Kreuzes angethan, eine Vorſicht die kaum nöthig wäre, da ſich ſeine Napporte ſchon ohnedieß hinlänglich von den oft witzigen und meiſt wahren ſeines Collegen, des Sternleins, unterſcheiden. Der bezeichnete Kreuzträger nimmt viel Aergerniß an meinem lächerlichen und immer wiederkehrenden «Incognito» und verſichert: daß ſich über die tutti frutti in Berlin ſogleich eine feſte achſelzuckende Meinung gebildet habe.

Da es doch ſchlechthin unmöglich ſcheint, daß eine Meinung die Achſeln zucken könne, ſo muß ſie ſich perſonificirt haben, wahrſcheinlich in der geehrten Individualität des Herrn Correſpondenten ſelbſt. In dieſem Falle wird aber gewiß jeder gute Chriſt ihn aufrichtig beklagen. Man denke ſich — ganz wie im Mährchen, wo eine Geſellſchaft plötzlich verſteinert, und jeder in der Bewegung, die er eben vornahm, verharren muß — trifft hier ein vollkommen ähnliches Loos auch unſere achſelzuckende Meinung, welche in dieſem actus feſt geworden, nun offenbar aus der peinlichen Stellung nicht mehr heraus kann. Ja ſelbſt, wenn ein boshafter Fremdling ihre hülfloſe Lage jetzt zu Applicirung der draſtiſcheſten Mittel mißbrauchen wollte, ſie könnte nicht einmal von Neuem dazu die Achſeln zucken, ſondern müßte ſich ruhig in ihr Schickſal ergeben. Wir rathen einer auf ſo unglückliche Weiſe impotent gewordenen Meinung, ſich von unſ'rem herrlichen Gräfe operiren zu laſſen. Kann Correſpondent 2000 Pfund Sterling aufbringen, wie der liebenswürdige junge Prinz, dem Gott Segen ſchenken möge — der größte operateur des Jahrhunderts macht gewiß auch hier das Unmögliche möglich. Ja, vielleicht thut er gar ein Uebriges, und verfertigt dem Kranken als Zugabe auch noch eine neue Naſe von beliebiger Länge gratis. Reconvalescent könnte dann künftig dieſe ſtatt des abgedroſchnen Kreuzchens, vielleicht mit Nutzen, ſeinen Berichten in effigie vorſetzen. Wir wünſchen ihm dabei gewiß von Herzen den beſten Erfolg, ſobald wir nur nicht gezwunggen werden, dieſelben, ich meine die Berichte, leſen zu müſſen, was Gott gnädiglich verhüten möge.

Aber nun muß ich auch Dank ſagen! In zwei der geſchätzteſten kritiſchen Blätter, denen für «literariſche Unterhaltung» und den «Jahrbüchern für wiſſenſchaftliche Kritik», bin ich ſo nachſichtig beurtheilt und ſo liebenswürdig belehrt worden, daß ich glaube: folgte die Kritik immer ſolchem Beiſpiele, Autoren und Publicum würden auch überall nur den höchſten Gewinn von ihr ziehen, während jetzt leider zu oft das g'rade Gegentheil davon ſtatt findet.

Dieß ſage ich nicht, weil jene Recenſionen Manches an meinen Büchern loben, ſondern weil ſie beide, durch den Scharfſinn der Auffaſſung, die beſonnene Klarheit des Urtheils und die edle Gerechtigkeitsliebe ihrer Verfaſſer ſich als wahre Meiſterſtücke und Muſter in ihrem Fache hinſtellen. Ihr Tadel iſt belehrend, weil er fein und ſchonend, ihr Lob ermunternd und ſchmeichelhaft, weil es unparteiiſch iſt. Es liegt mir daher an der Meinung dieſer mir ſonſt perſönlich gänzlich unbekannten Männer zu viel, um nicht noch mit wenigen Worten zweier Puncte zu erwähnen, wo ich von ihnen nicht recht verſtanden zu ſeyn glaube.

Beide Kritiker ſupponiren ganz richtig ein vorherrſchendes ariſtocratiſches Element in mir, der Ungenannte aber traut mir ein Vorurtheil dabei zu, dem ich mich ganz fremd fühle. Wie ich dieſes Princip begreife und wie ich ihm anhänge, wird der politiſche Aufſatz in den folgenden Theilen hinlänglich zeigen, wenn es mir gelungen iſt, deutlich zu werden, was bei dieſem Capitel keinesweges leicht iſt. Beide Kritiker auch halten mein Verſtändniß des Chriſtenthums für irrig. Dennoch unterſchreibe ich aus vollſtem Herzen jedes der ſchönen, überzeugenden, einfachen Worte des Ungenannten über dieſen Gegenſtand, und wenn ich aus ihnen auch noch helleres Licht geſchöpft, was ich höchſt dankbar erkenne, ſo bin ich dadurch im Weſentlichen doch nur in meiner früheren Anſicht beſtärkt worden, ein Beweis, daß dieſe keine falſche war, ſondern nur vielleicht unzulänglich von mir ausgedrückt worden iſt. Allerdings weiche ich in einer Nüance von meinen Beurtheilern ab — denn obgleich ich zugebe, daß es ein Vorzug des Chriſtenthums vor der Naturreligion ſey, zu zeigen: daß außer der Gemeinſchaft mit Gott gar keine Seligkeit möglich iſt — ſo glaube ich doch auch, daß eben die chriſtliche Kreuzes- und Leidenstheorie dieſer Gemeinſchaft mit Gott weit engere Gränzen ſetzt, als billig, und ſie faſt nur in einem einſeitig und folglich krankhaft, von religieuſem Gefühl erhitzten Phantaſie beſtehen laſſen will. Die Gemeinſchaft mit Gott iſt ja immer vorhanden, wo wir nicht ſündigen, ja ſelbſt im ſinnlichen, irdiſchen Genuß, im Streben nach Wiſſen eben ſo gut wie nach Glauben, nach Wahrheit wie nach Tugend. Sie verbürgt uns Zufriedenheit in jeder Lage, aber das Gefühl der Seligkeit wird doch immer nur in ſeltnern Augenblicken über uns kommen, und, auf dieſer Welt wenigſtens, nie ein permanenter Zuſtand werden können. Wer alſo durch das Kreuz nach ewiger Verzückung ſtrebt, iſt wohl ſchwerlich auf einem geſunden Wege. Und hierin ſowohl, wie in vielem Anderem bedarf es, meiner Meinung nach, bei der ungeheuern Zerſpaltung, Ueberreiz oder Lauheit, und Unſicherheit unſerer religieuſen Anſichten, für die Welt einer von Neuem ſichtlich erſcheinenden, Einheit des Glaubens hervorrufenden, entſchied'nen Autorität. Iſt es denn nun ein ſo falſch verſtandenes Chriſtenthum, wenn ich als meinen Glauben bekenne: daß die chriſtliche Religion, aufgefaßt wie ſie der Ungenannte erläutert, zwar gewiß die höchſte, dem Menſchen bisher gewordene Offenbarung, eine wahrhaft göttlichmenſchliche — aber eben deßhalb auch keine verſteinerte, ſondern eine in und mit den Menſchen organiſch fortlebende ſey? denn alles Menſchliche iſt ja wandelbar, kann durch Aeußeres getrübt werden und bedarf deßwegen öfterer Nachhülfe und Reformen. Ein großer Theil der Chriſten, und zwar der, welcher ſich g'rade für den aufgeklärteſten hält, nennt ſich noch heute darnach: Reformirte. Wo nun einmal Reform nöthig war, muß ſie es in einer gewiſſen Zeit auch immer wieder werden. Eine ſolche Religions-Reform, habe ich geſagt, brauchen wir jetzt dringend wieder, und bleibe dabei, weil die Zeit ſo verworren geworden, daß faſt Jeder heute einem verſchiedenen

Glauben anhängt, und daher weniger als ein neuer Prophet der troſtloſen Auflöſung kaum ein Ziel ſetzen zu können ſcheint. — Allerdings hat Herr Neumann ſehr recht, wenn er meint «dieſer müßte dann immer wieder Chriſtus ſelbſt ſeyn, d. h. doch nur: ein Weſen hoch und erhaben wie er, in ſeinem Sinn und ſeinem Geiſt?» Wohl — aber die Menſchheit iſt nicht dieſelbe mehr, welche ſie ehedem war, und daher möchte doch die Erſcheinung jetzt ganz anders verlaufen, und uns Manches geſagt und gelehrt werden können, wozu die damalige Welt noch nicht reif war. Ja, wer weiß ob eine ſolche Reform nicht mit der Religion zugleich die Politik, Phyſik und Chemie, Arzneikunde u. ſ. w. insgeſammt umfaſſen wird, indem ſie uns ein unbekanntes Grundprinzip alles irdiſchen Lebens, aller Kunſt und Wiſſenſchaft enthüllt, das noch nicht gefunden iſt, aber Manchem ſchon vorgeſchwebt zu haben ſcheint. Hier würde auch der Myſticismus ſeine glorreiche Auflöſung finden, der eben nichts Anderes unbewußt im Dunkeln ſucht. Es wird deßhalb nicht weniger im neugeſtalteten Chriſtenthum, jener tiefe göttliche Geiſt ruhen, der immer ein und derſelbe bleiben muß, und der, erkannt und in ſich aufgenommen Einzelnen zu jeder Zeit genügen mag; doch die Maſſe der Menſchen bedarf mehr; ſie bedarf zu Leben und Verſtändniß eines ganzen daraus hervorgewachſenen Baumes, mit vielen Früchten, und dieſer wiederum fortwährend des wartenden Gärtners; fängt er aber endlich an abzuſterben, wie es jeder Erſcheinung unabänderliches Loos iſt, ſo iſt eine gänzliche Verjüngung nöthig, die mehr als den gewöhnlichen Gärtner verlangt, und die zu vollbringen von Jahrtauſenden zu Jahrtauſenden nur den höchſten Auserwählten anvertraut wird. Etwas Anderes habe ich unter dem hier abermals angegriffenen Ausdrucke: «neuer Chriſtus» nicht verſtehen können, noch wollen, und im Grunde iſt dieſe Meinung ganz orthodox, denn Jeſus hat ſelbſt geſagt: daß er wiederkehren werde.

Doch ich bin kein Theologe, und irre ich, ſo bitte ich um Entſchuldigung. Ketzer gibt es ja nicht mehr!—

Zuletzt vereinigen ſich beide Kritiker auch noch darin über mich, daß ſie die wahre Natur, Gehalt und Anſpruch meiner literariſchen Erzeugniße und das, was ſie wirklich Eigenthümliches haben möchten, deutlich erkennen und hervorheben, worüber ſich beſonders Herr Neumann ſehr treffend äußert, indem er mein Buch eine Converſation mit dem größern Publicum nennt. G'rade dieß war meine wohlbewußte Abſicht, gerade dieſer genre, wenn man es ſo bezeichnen will, ſchien mir noch ganz unausgebeutet, und ſo untergeordnet er ſeyn mag, das Intereſſe was, ohngeachtet meines ſchwachen Talents, dieſe Verſuche dennoch allgemein erregt haben, bürgt dafür, daß der Gedanke, welcher ſie hervorbrachte wenigſtens nicht unrichtig war.

In dieſem Lichte bitte ich nun auch die folgenden Theile fortwährend zu betrachten und ſo freundlich aufzunehmen, wie ſie geboten werden, denn — von Einzelnen oft und ſchwer in meinem Leben verkannt und hart verletzt, habe ich mich liebend und vertrauensvoll an jenes imaginaire Weſen, das Publicum genannt, gewendet — ich ſehe es als einen wohlmeinenden, unparteiiſchen, milden Freund mit den höchſten und vielſeitigſten Eigenſchaften begabt an, und ſcheue mich deßhalb auch nicht, ganz aufrichtig mit ihm zu ſeyn, ja mit Selbſtverläugnung ihm offen meine Fehler zu bekennen, meine beſſer'n Eigenſchaften aber auch eben nicht zu verbergen; und natürlich — da in dieſem Verkehr ich allein ſpreche und allein eine wahre Perſönlichkeit mitbringe — mache ich auch dieſe Perſönlichkeit in meiner Schrift zur Hauptſache, an die ſich das Uebrige nur als von mir zurückgeſtrahlt, anſchließen muß. Gelingt mir es aber manchmal, jenes Fremde und Aeußere ſo intereſſant darzuſtellen, daß meine Perſönlichkeit darüber in den Hintergrund tritt, ſo hat dann erſt dieſe letztere Urſache, ſich etwas auf ſich ſelbſt einzubilden. Kurz, man nehme mich hin, wie ich bin und wie ich ſeyn kann, und ſo lange ich unterhalte, hat Niemand nöthig, ſich darüber zu allarmiren, ob es auch in regelrechter, bisher ſchon recipirter Form geſchehe oder nicht.

Endlich geſtehe ich ein, die Abſicht gehabt zu haben und fortwährend noch zu haben, das Thörichte, Schädliche und Böſe überall, wo ich es antreffe, ohne Anſeh'n der Perſon mit den Waffen des Ernſtes, wie des Spottes, angreifen zu wollen, und es möchte leicht in dieſer Hinſicht noch beſſer kommen, als bisher. Qualificirt zu ſolchem Unternehmen aber hielt ich mich aus folgenden Gründen:

1) weil ich dadurch in vielen Fällen dem Ganzen zu nützen glaube, und überdieß einen andern practiſchen Spielraum für geiſtige, gemeinnützige Thätigkeit dermalen nicht aufzufinden weiß;

2) weil ich, ohne gehäſſige Auslegung, es auch ſelbſt ſehr gern höre und am aufrichtigſten dabei mitlache, wenn man das mir anhängende Thörichte auf ähnliche Weiſe, als ich es Andern gethan, ebenfalls hervorhebt; noch dankbarer bin, wenn man mir

das Schädliche, was ich verursacht, mit guten Gründen nachweiſ't; das Böſe aber betreffend, mir Gottlob bewußt bin, ſolches nie wiſſentlich und abſichtlich ausgeübt zu haben;

3) weil ich gar nicht der Meinung bin, daß einzelne Perſonen nie mit Satire angegriffen werden dürften. Sobald es nicht aus bloßer gemeiner Rachſucht, oder auf eine indecente Art geſchieht, ſehe ich nicht ein, welches Prärogativ die Perſonen hierin vor Staaten, Völkern, Corporationen, oder den Menſchen im plurali genommen, voraus haben ſollten. Die größten Satiriker die es gegeben, Ariſtophanes, Aretin, Voltaire ꝛc. haben ſich

nie geſcheut, dumme, lächerliche oder böſe Perſonen mit der Waffe des Witzes zu bekämpfen, und ohne ſie immer mit ihrem wahren Namen zu bezeichnen, ſie doch durch den Inhalt ihrer Worte hinlänglich kenntlich zu machen; aber auch die größten Männer ihrer Zeit ließen ſich einen harmloſen Scherz gern von ihnen gefallen.

Daß übrigens der Autor dieſes Buches ſelbſt von allen Menſchen der lächerlichſte ſeyn müßte; wenn es ihm einfallen könnte, ſich ſolchen Geiſtern, als er hier anruft, gleich ſtellen zu wollen, gibt er gern zu; aber das hindert ihn nicht, ſey er auch noch ſo ſchwach in der Ausführung, dennoch denſelben Grundſatz wie ſie zu befolgen.

4) Endlich vertraut er, ſo gut als ein La Motte Fouqué'ſcher Ritter, auf Gott, ſein Schwert und ſeine Feder, liebt etwas friſchen Kampf recht ſehr, und genießt dabei das gute Glück, daß er weder den off'nen, noch den verſteckten Feind ſonderlich fürchtet. Nur vor falſchen Freunden bittet er Gott **ihn zu bewahren!**

Jetzt, lieber Leſer gewähre noch einen Augenblick Geduld, damit ich eine Pflicht erfüllen kann, der ich mich nie entziehen werde, wo ich ohne Abſicht und unwiſſentlich geirrt oder angeſtoßen zu haben befürchten muß.

Es ſey mir alſo erlaubt, hier folgende zwei Berichtigungen beizufügen:

Man wird ſich vielleicht erinnern, was im zweiten Theile dieſes Buches von einem Tourniere auf der Burg der Niedertbal's und von dem Sieger in demſelben erzählt wurde. Es ſchreibt mir nun ein Freund, der Herr Juſtiz-Rath von Unruh, hierüber folgenderweiſe:

«Eine Stelle von wenigen Zeilen, «Band 2. S. 228, hat mich ſchmerz«lich berührt, weil ſie einen Mann «von einer lächerlichen Seite darſtellt, «deſſen Andenken bei mir in hoher «Achtung ſteht, abgeſehen davon, daß «er mein Schwiegervater war. Sie «lieben die Wahrheit zu aufrichtig, eh-

«ren den wahrhaft ritterlichen Mann
«zu ſehr aus eig'nem Bewußtſeyn, als
«daß Sie es mir übel deuten könnten,
«wenn ich zur Steuer der Wahrheit
«dem Sieger im Tourniere auf der
«Burg ..... in ſeinem wahren Lichte
«hier darzuſtellen mich gedrungen fühle,
«da mir zu viel daran gelegen iſt,
«daß ſie den Manen dieſes Ehrenman-
«nes Ihre Achtung nicht verſagen. Seine
«Bekannten nannten ihn den zweiten
«Ritter ohne Furcht und Tadel. Er
«war unerſchrocken, von großer Ent-
«ſchloſſenheit und rückſichtsloſem Mu-
«the und hat dieß vielfach während des
«Krieges als verwaltender Kreis-Land-
«rath, gegen Franzoſen und Ruſſen,

«früher als Adjutant im Regimente «ſeines Vaters gegen Freiheitsliebende «Bauern — er allein gegen Hunderte — «bethätiget. Die Schleſier, noch ſtolz «auf jenes Nationalfeſt, kennen Ritter «Zettritz den Schwarzwaldauer, den Sie«ger im Tourniere zu gut, um nicht von «der Unrichtigkeit der Ihnen gemachten «Angaben überzeugt zu ſeyn. Er gewann «den Preis mit einem koſtbaren Pferde «von der edelſten Abſtammung, ein «Thier ſo vortrefflich von ihm ſelbſt «dreſſirt, daß es alle Touren des Tour«niers ohne Zügel von ſelbſt machte. «Den Tag vorher hatte die allbegei«ſternde Königin ein Frühſtück in dem «Schwarzwaldauer Hauſe einzunehmen

«geruhet. Der Wirth begleitete ſie bis
«an den Wagen, dann ſetzte er ſich
«auf ſein geſchwindes Roß, ſprengte
«als Wegführer voran und begrüßte
«ehrfurchtsvoll die junge Königin un-
«ter den Hallen des neuen Schloßes.
«Am Abend des Tourniers tanzte Kö-
«nigin Louiſe mit dem Sieger. Nach
«beendigtem Tanze vernahm er aus
«Ihrem angebeteten Munde mit won-
«nevollem Stolze die Worte: «Ritter
«Zettritz ich weiß wahrlich nicht, ob
«Sie ein beſſerer Reiter oder ein beſſe-
«rer Tänzer ſind.»

«Wer möchte nicht ſolche Worte in
«der Erinnerung treu bewahren, und
«ſie noch ſeinen Kindern und Enkeln

«mit freudigem Herzen überliefern?»

Ich hoffe dem geehrten Briefſteller vollſtändig genug zu thun, indem ich — ſelbſt jenen Ereigniſſen ganz fremd — ſeine Berichtigung meiner irrigen Angabe hier mit Freuden wörtlich aufgenommen habe.

Ich theile ferner die Copie eines Briefes mit, den ich von Bamberg aus an den Herrn Präſidenten Rother geſchrieben.

„Verehrtester Herr Präsident!“

«Der Verfaſſer der tutti frutti hat «Euer Hochwohlgeboren ſchon mündlich «geäußert, wie ſehr er darüber erſtaunt «war von Ihnen zu hören: daß ſeine «kleine Erzählung: «die Flucht in's Ge«birge», und die darin beſchriebenen «Abentheuer auf einer Burgruine, ei«ner Familie in Schleſien Anſtoß ge«geben, und die ſeltſamſten Deutun«gen bei ihr veranlaßt haben ſollen. «Ich eile alſo Ihnen zu erklären, daß «zwar eine alte, ſehr romantiſch gele«gene Burg in Schleſien, mir von «den Bewohnern: die Kiensburg ge«nannt, Anklang zu jener Geſchichte «gegeben, ich aber von dieſem ver«fall'nen Schloſſe nichts gewußt und «gehört habe, als daß die früheren «Beſitzer verſtorben oder verſchollen wä«ren, worauf die dazu gehörenden Gü«ter nach und nach an verſchiedene «Leute vertheilt, und vor einigen Jah«ren die Burg ſelbſt einem Profeſſor «zugeſchlagen worden ſey. Alles, was «ich nun weiter in meinem Buche er«zähle, ſo wie die von mir gewähl«ten Namen der Königsburg und ei«nes Herrn von Lork ſind ſämmtlich «reine Fiction, und es wäre ſchlimm

«für die Poeten und Romanſchreiber,
«wenn man ihre Phantaſiebilder auf
«ſolche Weiſe auslegen und an wirkliche,
«ihnen ganz unbekannte Begebenheiten
«knüpfen wollte.

«Da es indeſſen nicht im Traum
«meine Abſicht ſeyn kann, eine Familie
«kränken oder beunruhigen zu wollen,
«die ich gar nicht kenne, ja von
«der ich nie etwas gehört habe, ſo
«will ich ſehr gern' im dritten Theile
«der tutti frutti das hier Geſagte einrücken
«laſſen, was wohl ganz hinlänglich
«ſeyn wird, dieß höchſt ſonderbare
«qui pro quo genügend aufzulöſen.

«Da Euer Hochwohlgeboren mit den

«betreffenden Perſonen bekannt ſind, ſo «habe ich nicht das Geringſte dawider, «ſie vorläufig von dem Inhalte dieſes «Briefes zu benachrichtigen.

«Mit dankbarer Verehrung Euer «Hochwohlgeboren u. ſ. w.» *)

Es mag nun leicht ſeyn, daß noch viel' And'res, Feindliches und Freundliches, über mich erſchienen iſt, das einer Erwiederung eben ſo bedürftig wäre als Alles in dieſer, ſchon allzulangen Vorrede Berührte. Es iſt

---

*) Es folgt hier im Text' eine weitläuftige Relation der, dem Publicum bereits aus verſchiedenen Zeitungsartikeln bekannt geword'nen Streitſache des Verfaſſers mit dem Oberſten von Kurſſel. Da indeß dieſer Gegenſtand ſeitdem auf andere Weiſe militairiſch abgemacht worden iſt, ſo ward auf Verlangen des Autors die obige Stelle unterdrückt.

mir aber unbekannt geblieben. Nur das habe ich vernommen, daß Viele glauben machen wollen, ſelbſt mein aufrichtigſtes Lob ſey nur verſteckte Satire, ja, ich ſah ſelbſt einen Brief, worin man ängſtlich nachforſchte: wer denn eigentlich mit dem großen Bären gemeint ſey, den Herr Tavernier angeblich erlegt habe.

So glauben Manche mehr hinter mir verborgen, And're weniger — als wirklich vorhanden iſt; und ſelbſt bei dem, wie man meint, ſo zuverſichtlich entdeckten Incognito, dürfte doch noch dem Publicum eine unerwartete Ueberraſchung bevorſtehen.

Paris.

Der Verfaſser der Tutti Frutti.

I.

Aus
den Zetteltöpfen
eines
Unruhigen.

Zweite Ziehung.

(Nachſicht für die Nieten!)

Nro. 35.

Morgengeſpräch.

Der Herr: War er drinnen?
Der Diener: Wer?
Der Herr: Der Pinſel.
Die Frau: Welcher?

Allgemeines Gelächter.

Dieſer Zettel iſt von meiner Hand geſchrieben, und wird daher wohl etwas bedeuten. Dennoch muß ich geſtehen, daß ich ſelbſt nicht mehr weiß, was; irre ich aber nicht, ſo muß eine einſtige Geliebte Göthe's den Sinn vollſtändig erklären können.

Rathe, Leſer, es wird dir Mühe machen. Errathe — und du wirſt große Zufriedenheit darüber empfinden.

Nro. 36.

Ein Nebelzettel

(d. h. ein ſolcher, der wie die Nebelſterne aus hundert Einzelnen zuſammengeſetzt iſt.)

S . . . . . iſt ein Philoſoph ganz nach meinem Geſchmack, mir recht ſeelenverwandt. Ich will gleich erklären, wie. Man ſagt, daß manche große jüdiſche Handelshäuſer einen Beamten beſolden, den ſie „den Denker“ nennen. Von dieſem wird weder eine Ausführung, noch ſelbſt ein durch alle Puncte fortgeführter und vollendeter Plan verlangt, ſondern nur neue Ideen, Anſichten, Projecte, Einfälle, mit einem Wort: aus dem Gewöhnlichen Heraustretendes. Zündet eine ſolche Rakete, ſo wird andern, bedächtigern, methodiſchern und gründlichern

Geſchäftsleuten die fernere Prüfung und Inswerkſetzung überlaſſen.

So iſt S..... der Denker unſrer kleinen Cotterie. Eine Schule wird er nicht begründen, ja nicht einmal ein Syſtem aufſtellen, aber ſelten unterhalte ich mich mit ihm, ohne einige neue Anſichten zu gewinnen, und manchen Gegenſtand in einem ganz andern Lichte zu erblicken, als es bisher der Fall war. Noch öfter amüſiren mich bloß ſeine geiſtigen Luftſprünge. Heute unterhielten wir uns über dramatiſche Kunſt.

„Ein dramatiſches Kunſtwerk,“ ſagte er, „beſteht aus drei Dingen: dem Stoff, dem Gegenſtande und der Idee. Der Stoff iſt die Fabel, der Gegenſtand die Entwickelung der Charactere, die Idee die philoſophiſche Wahrheit, welche man anſchaulich machen will. Hier ein hinkendes Beiſpiel: Ihr Rock nämlich, dramatiſch betrachtet. Die Wolle iſt der Stoff, das Tuch der Gegenſtand, die Idee Bekleidung.“

„Vortrefflich," erwiederte ich, „eine paſſende Nachſchrift zum Ariſtoteles, oder zu Müllner."

„Haben Sie die Staatszeitung heute geleſen?" frug er abbrechend.

„Noch nicht."

„Sie werden etwas Schönes darin finden: Unſer Landtag, ſagt ſie, war thätig in größter Ruhe. Eine claſſiſche Stelle! Auch ein dem Landtagsabſchied angehängtes Promemoria des Miniſters iſt leſenswerth. Er ſchließt es folgendermaßen: „„Endlich ſind auch überall von mir die nöthigen Anordnungen getroffen, um in der die Gymnaſien beſuchenden Jugend nicht nur den chriſtlich religieuſen, ſondern auch den kirchlichen Sinn zu wecken, und das kirchliche Element zum Bewußtſeyn zu bringen."" Ein Element zum Bewußtſeyn zu bringen, iſt eine kühne Phraſe für einen Miniſter. Ich bewundere ſie ſchon deßhalb, weil ich ſie eigentlich gar nicht verſtehe; der Hauptſatz aber kömmt mir faſt vor, als wenn eine Obſthökerin erklärte: Es iſt ſchon lange mein Beſtreben, es dahin zu bringen, daß die Abnehmer meiner Nüſſe nicht nur den Kern derſelben, ſondern auch die Schaalen mit gleichem Appetite verzehren. Vielleicht wäre es paſſender geweſen zu ſagen: Nicht mit dem kirchlichen Sinn wollen wir uns begnügen, ſondern hauptſächlich den ächt chriſtlich-religieuſen zu wecken ſuchen. Die Steigerung ſcheint logiſcher, aber freilich ſo ſpricht nur die Oppoſition, ein Miniſterium hat andere Pflichten.“

„Apropos, lieber S.....,“ fiel ich ein, aus Furcht in die Politik zu gerathen, „Sie ſind ja ein wahres Glückskind. Man erzählt mir von einem bedeutenden Gewinnſt, den Sie in der Hamburger Lotterie gemacht haben ſollen.“

„Ja, es iſt wahr, doch es bleibt unter uns, damit ich nicht Strafe zahlen muß.

Seit dieſem Gewinnſt liebe ich das Inſtitut der Lotterie. Der Staat hat ganz recht, das Spielmonopol für ſich zu behalten und es, allen Andern zu verbieten, eben ſo wie nur officielle Freudenhäuſer legitim ſind*). Man declamirt ſo oft und viel gegen dieſe gute Lotterie, und doch wird man dem im Menſchen liegenden Bedürfniß, welches ſolche Anſtalten allein hervorbringt, immer einen ähnlichen Abfluß verſchaffen müſſen. Was hülfe es auch in der That, die Lotterie aufzuheben, ohne zugleich allen Handel mit Staatspapieren unmöglich zu machen, und jede andere Gelegenheit zu wagen und zu gewinnen abzuſchneiden. Ich behaupte, die Claſſenlotterie, wie ſie bei uns exiſtirt, iſt eine wohlthätige Einrichtung. Sie lockt nur zu mäßiger, langſam befriedigter Spielluſt, und hindert dadurch Viele, ſich ſchnelleren Gelegenheiten, um das Ihrige zu kommen, zu überlaſſen. Für den irgend Vernünftigen, der nur ein Beſtimmtes und Entbehrliches ihr widmet, was leicht iſt, da die Natur dieſes Spiels die Leidenſchaft nie überraſcht und nirgends ſo erregt, als es die Börſe oder Pharobank thut, bereitet ſie nie Gefahr und Ruin, wohl aber unerwartete und überraſchende Glücksfälle. Am Ende iſt auch Geld nicht das höchſte, oder alleinige Gute auf dieſer Welt. Als beſten Gewinn, den die Lotterie gewährt, (und zwar gerade für den gemeinen Mann,) möchte ich faſt die fortwährend erhaltene Hoffnung anſchlagen; die ſüße Hoffnung, welche Tauſenden zum Troſte hingeſtellt wird, welche im gewöhnlichen Leben zum ewigen Hoffedienſte, ohne irgend eine andere Ausſicht auf Beſſerung ihrer Tage, verdammt ſind; der ſtärkende Glaube, daß ein glücklicher Moment ihnen doch einſt noch Alles geben könne, was ihre mäßige Phantaſie ſich nur auszudenken vermag. Wie manches arme Individuum dieſer Art habe ich geſehen und beobachtet das vom Erſten bis zum Letzten des Jahres fröhlich hungerte, weil der zwanzigſte Theil eines Lotterielooſes in ſeinem Beſitz war, und eine Nummer führte, die es dreimal geträumt, oder die ihm eine alte Caffeeſchweſter gewahrſagt hatte."

---

*) Von einem namhaften Arzt hörte ich vor Kurzem etwas Seltſames in dieſer Hinſicht, das mir der Mittheilung nicht unwerth ſcheint.

Er behandelte einen, an vielen im Freiheitskriege erhaltenen Wunden leidenden, ehemaligen Landwehrofficier. Dieſer, jetzt ohne weitere Subſiſtenzmittel, war bei der Behörde um eine Verſorgung eingekommen, und erhielt, da kein anderer Poſten vacant war, die abgabenfreie Erlaubniß — ein Bordell zu halten! Die Landwehr iſt doch zu Allem zu gebrauchen.

„Darum, da wir einmal mancherlei Uebel nothwendig zu unſerer Exiſtenz zu brauchen ſcheinen, iſt es immer rathſam, ſolche Uebel, die ſchon eingebürgert ſind, und nicht zu gewaltſam wirken, lieber beizubehalten, ehe man ſich der Gefahr ausſetzt, bei ihrer

Abſchaffung größere dafür einzutauſchen, und dann ſeufzend ſich wieder einmal zurufen zu müſſen: „que le mieux est toujours le plus cruel ennemi du bien.“ Glauben Sie mir, das Beſte wäre eigentlich Alles beim Alten zu laſſen, dann erklärt man uns auch gewiß für gute Kinder, es lobt uns die Mama, uns liebkoſ't der Papa, und ſtatt Schlägen bekommen wir Zuckerwerk.“

„Auf dieſem Wege begegne ich Ihnen ſelten, lieber S..... Wenn ſie ſo fortfahren, Verehrteſter, werden Sie noch Geheimerrath, und bekehren mich zu dem Glauben an Wunder.“

„Gut, daß Sie mich auf Wunder bringen. Ich habe neulich ein altes Buch geleſen, das mich nicht wenig überraſchte. Der Verfaſſer hat Chriſtus ſchon vor 30 Jahren à la Walter Scott in einem hiſtoriſchen Roman verarbeitet, zuweilen herzlich albern, zuweilen wirklich ſublim. Die

Cenſur muß damals unendlich nachſichtiger geweſen ſeyn, als heute. Man hatte ihr freilich noch nicht ſo ſehr und ſo häufig unter die Naſe geleuchtet, als es jetzt geſchieht, wo manche, ſelbſt der geſcheidteſten Autoren Aerzten gleichen, die uns zur ſchnellſten Cur auf einmal die ganze Medicinflaſche einnöthigen wollen, ſtatt ſie uns löffelweiſe beizubringen, oder gar, wie Börne, die Flaſche ſelbſt in's Geſicht werfen, daß das Glas zerſchmettert, und der überkräftige Inhalt erfolglos an uns herabfließt."

„Doch um auf unſern chriſtlichen Walter Scott zurückzukommen, ſo ſind die neuteſtamentariſchen Wunder dort höchſt naiv und drollig abgefertigt, beſonders die Verwandlung des Waſſers in Wein, die bloß als eine artige Galanterie Jeſu für die Hochzeitsgäſte, und durch einen gewandten Jünger geſchickt ausgeführt, dargeſtellt wird."

„Seltſam iſt es aber im Ernſte, daß man

auf dieſe Wunder ſo viel Gewicht legt, und noch heute der ehrliche Paulus ein ſo langweiliges dickes Buch darüber hat ſchreiben können.“

„Mein Gott! Wunder ſind ja das alltäglichſte Ding von der Welt!“

„Jeſus hat wahrlich nicht allein Wunder gethan, denn nicht nur wird in den Evangelien ſelbſt die Wunderthätigkeit als etwas ſehr gewöhnliches bei Vielen vorausgeſetzt, ſondern die Geſchichten aller Völker wimmeln von Wundern, ſeit Anbeginn der Welt bis auf Elias, und von Elias bis auf den Prinzen von Hohenlohe. Als Wunder erſchien ja ſonſt Alles, was mit bisher ungekannten Kräften der Natur bewerkſtelligt wurde, aber freilich — der eigentliche Begriff des Wunders, ein ſolcher, der eine Aufhebung der ewigen Geſetze der Natur vorausſetzt — der iſt allerdings etwas Andres: Solches Wunder iſt nur Gott ſelbſt möglich. Es iſt daher auch ganz conſequent und nothwendig, wenn man wirkliche Wunder annehmen will, den Wunderthäter auch zum Gott zu machen. Bringt man aber in helleren Zeiten der Sache damit noch Nutzen? Ich zweifle *). Verwerfen muß man kühn, was man nicht vor dem Richterſtuhle der Vernunft rechtfertigen kann, vorausgeſetzt, daß dieſe, mangelhaft oder nicht, doch offenbar die unzweifelhafteſte uns Menſchen gegebene göttliche Offenbarung ſey, aus der denn auch Niemand herrlicher als Chriſtus ſelbſt geſchöpft hat."

„Ja dir, heilige Vernunft!" fuhr S..... mit höchſt comiſchem Pathos fort," Dir

---

*) Niemand hat je eine hübſchere Definition der Wunder gegeben, als der ſiebenjährige Mirabeau bei ſeiner Firmelung.

Man explicirte ihm, daß Gott nichts ſich ſelbſt Widerſprechendes thun könne; z. B. keinen Stock machen, der nur ein Ende habe. „Ich verſtehe," ſagte das naive Kind, „ein Wunder iſt alſo ein Stock mit Einem Ende."

welche nur die Narren und Betrüger jeder Zeit ſogern den zweiten Rang nach dem blinden Glauben anweiſen möchten, Dir allein huldige ich!“

„„Vernünftig nun iſt es gewiß, (ſagt mein Buch, denn ich würde mich weder unterſtehen ſo zu ſprechen, noch überhaupt ſolche triviale Dinge wiederholen, wenn ich nicht ſpäter noch etwas Anderes hinzuzuſetzen wünſchte,) vernünftig alſo iſt es gewiß, an eine innerhalb der ewigen Geſetze des Weltalls fortſchreitende Leitung der menſchlichen Schickſale durch eine höhere Hand zu glauben und deßhalb auch Chriſtus, mehr als irgend Jemand, den die Geſchichte nennt, für einen Gottgeſandten anzuſehen, für einen, mehr als And're, göttlichen Menſchen, deſſen reine Tugend und erhabene Lehre die Menſchheit vom Uebel zu erlöſen fähig iſt. — Aber je unbefangener, je tiefer man dieſe Lehre, nach Chriſtus eig'nen Worten prüft, je mehr muß man ſich überzeugen, daß ſie, von geiſtiger Natur wie ſie iſt, der äußern Wunder und der Gottheit ihres Gründers nicht nur nicht bedarf, ſondern beide ihrer Verbreitung und ihrem wahren Verſtändniß nur ſchaden müſſen, und deßhalb eben nicht mehr mit der Vernunft in Einklang zu bringen ſind. Ja, dieſer Wahnglaube iſt hauptſächlich daran Schuld, daß bis auf unſere Zeiten das Chriſtenthum noch immer ein halb verkapptes Heiden- und Judenthum geblieben iſt.“

„„Was liegt denn in Chriſtus menſchlich Verdienſtliches, welches Beiſpiel der Nachahmung, welche Hoffnung ihm ähnlich zu werden, bleibt uns, wenn er ein Gott war? Was, wenn er der größte der Menſchen iſt, noch im Reiche der Möglichkeit liegt: nämlich ihm nachzueifern, wie es unſer innigſtes Beſtreben ſeyn ſoll, wird ein Unding, wenn er ein Gott war. Der Menſch, der zum Göttlichen durch eig'ne Kraft hinan ſteigt, iſt er nicht für Menſchen ein eindringlicheres Vorbild der Tugend, als der Gott, welcher zum Menſchen herabſteigt und ihm dann im Grunde doch nur eine Art göttlicher Comödie vorſpielt, wie Mahadö, Kriſchna und Aehnliche — ja, iſt der ſchwache Menſch, der ſich aus eig'ner moraliſcher Kraft, die erhabenſte Tugend übend, für die Wahrheit und das einſt daraus zu ſchöpfende Glück ſeiner Brüder ruhig dem Opfertode weiht, nicht erhabener, als der Gott, welcher ſich herabläßt, von den Menſchen gekreuzigt zu werden, um ein gutes Beiſpiel zu geben, und nach vollbrachter Ceremonie wieder gen Himmel fährt?"" —

„„Jeſus ſelbſt mußte mehr oder weniger dem Wahnglauben ſeiner Zeit nachgeben, wenn er nicht ganz wirkungslos bleiben wollte, und in wiefern er überhaupt mit einer geheimen Geſellſchaft zu hohen Zwecken verbündet war, laſſe ich hier dahin geſtellt ſeyn, aber ſo viel iſt gewiß, daß man bei vielen Gelegenheiten deutlich ſieht, wie widerlich ihm dieſer ewige Durſt nach Wundern iſt, und wie er ſtets wiederholt: daß nicht die Wunder, ſondern die innere Wahrheit und Göttlichkeit ſeiner Lehre das wahre Zeichen ſeiner göttlichen Sendung ſeyen. Kann etwas klarer und offenbarer für jeden Vernünftigen erſcheinen, als daß Gott, wenn er das Chriſtenthum durch Wunder hätte bei der Menſchheit beglaubigen wollen, er dann auch ſolche gewählt haben würde, die der ganzen Menſchheit eben ſo unbezweifelt hätten bleiben müſſen, als es der Aufgang der Sonne für uns jeden Morgen iſt? nicht aber dergleichen Erbärmlichkeiten zum Erkennungszeichen ſeines Sohnes erkoren, als das Austreiben der Teufel aus Beſeſſenen in Schweine, oder die Verwandlung einiger Krüge Waſſer in Wein u. ſ. w., was am Ende jeder Taſchenſpieler heut zu Tage beſſer zu machen verſteht.""

"" Aber nein! Chriſti Lehre, die heilige Wahrheit und ächte Gott gefällige Frömmigkeit, die ſie enthält, iſt ein Fortſchritt menſchlicher Bildung, in ſofern eben Göttliches in den Menſchen gelegt iſt, wie alle andern großen Begebenheiten der Geſchichte, die nur allmählich wirken können, deren Folgen unendlich ſind, und die wir ſelbſt und durch innige Ueberzeugung immer neu erwerben müſſen, um ihrer theilhaftig werden zu können.""

""Ja, wahrlich,"" fährt der alte Romanſchreiber fort, ""jeder ächte Chriſt muß ſehnlich wünſchen, daß mit Beſeitigung aller kindiſchen Scheu, unſere hohe und edle, rein vernünftige und wahrhaft heilige Religion, von dem Wuſt' eines albernen Wahnglaubens, eines verführeriſchen, falſch angewendeten Myſticismus gereinigt, dieſe geiſtige Sonne von den ſie umgebenden Dunſtwolken gänzlich befreit werde, damit ſie in aller ihrer Klarheit und Glanz endlich die ganze Erde erleuchten möge.““

„In der That, die Myſtiker brauchen über ſolche veraltete Aeuſſerungen gar nicht in Verzweiflung zu gerathen. Die Sternbeleuchtete Nacht, welche ihnen gehört, wird immer auch noch nebenbei ihr Recht behalten, und auch die ſüße Dämmerung, das ſchöne Reich der Poeſie — denn myſtiſch in hundertfacher Beziehung wird uns Gott und die Natur in alle Ewigkeit bleiben; das Chriſtenthum aber, die Lehre der Tugend, iſt reine practiſche Klarheit, und Chriſtus war nichts weniger als ein Myſtiker, wie Jakob Böhme, ja, berückſichtigt man den Zeitpunct, in dem er lebte, macht man dafür die gehörigen Conceſſionen, ſo möchte er wohl ganz und gar den jetzt wieder ſo ſehr aus der Mode kommenden Namen eines ausgemachten Rationaliſten verdienen, nur aber eines ſolchen, der das Leben ergriff ſtatt des

Federkiels, der ſich in Vielem zwar zu ſeiner Zeit herabließ, aber dennoch, und ohne Schwärmerei, aus reiner Ueberzeugung und überſchwenglicher Menſchenliebe, für das Reich der Wahrheit auf Erden ſein Blut vergoß, und kühn wie ein Held den Tod ſelbſt weniger fürchtete, als unſ're heutigen Rationaliſten das Cenſurcollegium und die Zuchtruthe ihrer Regierungen. Auch ſeine Jünger waren andere Leute der Kraft als die heutigen Lehrer. Hier möchte ich ausrufen, um alte und neue Zeit mit wenig Worten zu characteriſiren:

> Paulus, du warſt ein **Reformer**, und kühn haſt du vergoſſen für deinen Glauben die Ströme deines Bluts.
>
> Paulus, du biſt ein Reformer und vorſichtig haſt Du vergoſſen für deinen Glauben die Ströme deiner Dinte!"

„Liebſter S.....," ſagte ich, „das iſt Alles recht gut und klingt ſogar wie vernünftig, man möchte Ihnen aber doch noch darauf Manches erwiedern können. Hören Sie z. B., was mir kürzlich eine der geiſtreichſten Frauen ſchrieb, denen überhaupt Religioſität ſo ſchön anſteht:

„„Sie nennen ſich einen Sünder, und zugleich ſprechen Sie Ihre Sehnſucht nach dem Göttlichen mit Leidenſchaft aus; der Chriſtus, der Ihren weltlichen Neigungen, Ihrem und Ihresgleichen irdiſchen Handeln ein ſteter Vorwurf iſt, der ſchon 1834 Jahre vom Erdboden verſchwunden *) — den wünſchen

---

*) Die guten Damen können nie gut rechnen! 1797 ſtatt 1834 wäre richtiger. Denn nur die neumodiſchen Frommen können Chriſti *Verſchwinden* von ſeiner *Geburt* an rechnen, da er in der rechten Erſcheinung für ſie noch gar nicht exiſtirt hat. Wir andere Chriſten, die wir an ſein *Leben* glauben, rechnen ſein Verſchwinden — wenn er denn einmal verſchwunden ſeyn muß — von ſeinem Tode an, alſo jetzt erſt 1797 Jahre; denn bekanntlich iſt Chriſtus 4 Jahr vor Chriſti Geburt geboren — laut Berechnung der Sonnenfinſterniß am allererſten Charfreitage, und dem Cometen der erſten, ächten heiligen drei Könige. Anm. des Denkers.

Sie, er möge nur ſelbſt wiederkommen in ſeiner einfachen menſchlichen Geſtalt, die nicht blendet, nicht den ſtolzen Blick des Auges bricht, dem wollen Sie freudig folgen in ſeiner Weisheit und Herrlichkeit.

Sie verlangen es trotz dem, daß die Sünde ihre Macht an Ihnen noch nicht verloren hat? — Warum verlangen Sie denn eben nach Chriſtus? Hat denn die Welt keinen andern Helden geboren ſeit dem, oder vor dem, deſſen Weisheit mit Ihren Bedürfniſſen beſſer im Einklang ſtünde — der ſich nicht für einen Gott ausgibt und doch edel iſt und alles Große will, aus reinem Willen zur Schönheit? Warum verlangen Sie denn nach Chriſtus, der ja deutlich geſagt hat: Ich bin Gottes Sohn — da Sie doch glauben: er iſt nicht Gottes Sohn; und der alſo einen Irrthum oder einen Betrug nach Ihrem Glauben begangen hat. — Warum verlangen Sie nach einem Menſchen, der uns mit ſo ſeltſamen

Geheimniſſen umgeben hat; der geſagt hat: Eſſet mein Fleiſch und trinket mein Blut; da doch in dieſer Aufforderung für Sie keine göttliche Ueberzeugung liegt?“‟

„„Sie fühlen deutlich eine Seelenleidenſchaft für dieſen längſt verſcharrten und verweſ'ten Christus. Wie kam das? Erſt hat Ihr Verſtand Kraft gewonnen ſelbſt zu urtheilen, da haben Sie eingeſehen, daß die Macht der Begeiſterung in dieſem guten Menſchen ihn dazu bewegte, ſich für Alle aufzuopfern, daß er weiſe war, und daß er nur das Edle wollte; aber er war nicht Gott (freilich war er nicht Gott; er war nur Menſch, aber um ſo mehr iſt er Gott.) *) Nachdem Ihr Urtheil nun gereift iſt, nachdem Sie Ihre Vernunft gebraucht haben, und mit dieſer entſchieden zu haben glauben, daß andr'e Menſchen eben ſo große Anſprüche an Ihre

---

*) Das unterſchreibe ich.

Liebe haben könnten, wie er, nachdem böſe Neigungen Gewalt über Sie gewonnen haben und der Teufel, wie Sie ſpottend ſagen, zu mächtig in Ihnen geworden iſt; nun ſehnen Sie ſich doch nach ihm trotz dieſer Macht. Sie fühlen: wär' er hier, Sie würden nie weiter wollen als in ſeiner Nähe ſeyn; alles Neue, alles Schöne wäre Ihnen nichts gegen einen Spruch aus ſeinem Munde. O mein theurer Freund! iſt denn die Macht dieſes Menſchen nicht rieſenhaft gewachſen ſeit ſeinem Grabe? Da er damals doch nur einfältige Fiſcher an ſich zog, die unſchuldig waren und empfänglich für das Gute, und jetzt verderbte Sünder, die ſelbſt herriſch ſind, voll Selbſtliebe, geſchwächt durch Nachgiebigkeit und Befriedigung aller ihrer Begierden, die ihn verläugnet und vergeſſen haben, dieſe jetzt entzündet, daß ſie mit Vertrauen an ſeine Bruſt fallen möchten, daß ſie es für das einzige Labſal ihrer nie befriedigten Sehnſucht halten, von ihm belehrt und angehaucht zu werden.""

„„O glauben Sie immer nicht, daß er Gottes Sohn iſt, wenn Sie's vermögen; wenn dieſe Liebe zu ihm nur in Ihnen wächſt, dann iſt es doch gewiß, daß er Sie liebt und anerkennt und die Macht ſeiner Heilungen an Ihnen übt, und wie könnte Ihnen da Weh geſchehen? — Nähmen Sie erſt in Ihrem Herzen ganz und vollſtändig die Zuflucht zu dem heißgeliebten Freund, bald würden Sie Eins mit ihm ſeyn und würden dann nicht mehr bezweifeln, wer er iſt!""

„Sie ſehen, mir wird hier eben nicht geſchmeichelt — die Frommen geniren ſich nicht, aber bei alle dem haben dieſe ehrlich gemeinten Worte mir doch allerlei zu denken gegeben. Es iſt eine tiefe Anſicht, die ich nicht zu verwerfen wage, aber Ihrem Skepticismus kömmt man nicht bei! Ich weiß, Sie ſind und bleiben ewig ein ſo arger Ketzer, daß die Frommen Sie am Ende, mit Swedenborg für einen Solchen ausgeben werden, der, wenn man ihm auch den Himmel ſelbſt aufſchlöße, doch nicht darin bleiben möchte, weil er ſich darin nur ſehr unwohl fühlen, und ſchnell wieder ordinairere Geſellſchaft aufſuchen würde.“

„Da würde man mir doch ſehr Unrecht thun. Swedenborg's Wort iſt eins der herrlichſten, voll tiefer Wahrheit, paßt aber auf Niemand beſſer, als auf die Heuchler und Duckmäuſer, die gewiß den Himmel am wenigſten werden aushalten können; und eben ſo auch auf die, welche ihre Vernunft in einem unſinnigen Glauben gefangen nehmen, mit dem ſie eben ſo unreif für den Himmel bleiben. Mit einem hoch von mir geehrten deutſchen Autor, dem wahren Luther unſerer Kritik ſage ich hier: „„Darin bin ich Swedenborgianer, daß ich die innere menſchliche Freiheit weder hier noch dort, noch irgendwo als beſchränkt zugeben will. Ohne dieſen abſolut freien Willen, auf den zwar Alles einwirken, aber dem Nichts gebieten kann, wären wir keine Geiſter, keine ſelbſtſtändige Weſen. Einen Geiſt, der in ſich dem Abgrunde zuſinkt (und eine Höhe und Tiefe gibt es im Innern), kann alſo auch Gott nimmer durch Gnade, ſondern nur durch Vorbild erlöſen, wenn der Geiſt ſich durch ſolches Vorbild erlöſen laſſen will. Gott ruft mit unendlicher nie verſiegender Liebe ſtets die Blüthen in uns auf, aber die Früchte können nur wir ſelbſt bringen.““

„Damit iſt aber noch nicht geſagt,“ fuhr S.... fort, „daß wir uns zur Erlöſung alle derſelben Form bedienen müſſen.“

Wollen Sie mein religieuſes Glaubensbekenntniß umfaſſend kennen, ſo leſen Sie das herrliche Buch von Johann Friedrich Petrick: „Der Geiſt unſerer Zeit und das

Chriſtenthum.“ Dieſer hat aus meiner Seele geſprochen.

„Dennoch verwerfe ich auch den Myſticismus nicht. Er mag, wie ſeine Verehrer wollen, mit Recht die Nachtſeite des Lebens genannt werden, wodurch ihm indeß ſchon ſein untergeordneter Rang angewieſen iſt. Doch muß er dann auch in ſeiner Sphäre bleiben, dem Reiche der Ahndungen. Er iſt nicht practiſcher Natur, und in ſo himmliſch ſchönen Farben er mitunter ſpielen mag, doch nur ein ſchönes Dunſtgebilde, das vor dem Glanz der Tagesſonne verſchwindet. Denn es iſt einmal dem Menſchen angeboren, die Nacht als etwas Unſicheres zu ſcheuen und nur dem Licht entgegen zu eilen. Gern laſſen wir den Fledermäuſen, Eulen und Raubthieren, ſo wie den Nervenkranken ihren verſchiedenen Geſchmack, und theilen ihn auch zuweilen im Behagen des wachenden Traumes. Sobald aber der Myſticismus

Thatſachen, d. h. poſitive Wunder, aufſtellen, für den aller Vernunft ſpottenden Unſinn einer Seherin von Prevorſt z. B., als eine neue Offenbarung einer höhern uns verſchloſſenen Welt allgemeinen Glauben in Anſpruch nehmen will, hört er auf Myſticismus zu ſeyn und wird Charlatanismus, der nicht nur verſpottet, ſondern ernſtlich bekämpft zu werden verdient, weil er zu einer ſchwächenden verderblichen Art geiſtiger Selbſtbefleckung führt, die alles ächte Leben im Keime erſtickt und tödtet. Dieß iſt mein Glaubensbekenntniß und keine Namensautorität wird mich davon abbringen, weil mir und allen Menſchen, die es brauchen wollen, Gott eine hinlängliche und höhere Autorität in mein innerſtes Weſen eingewebt hat, ein klares ungetrübtes Licht, das Alles beleuchten darf, ehe es etwas aufnimmt, und welches die Nacht wohl zuweilen verdunkeln, aber nie auslöſchen kann.“

„Sokrates und Chriſtus waren keine Myſtiker, wohl aber viele ihrer Schüler, weil ſie die großen Meiſter eben nur halb verſtanden haben, und ſie noch überbieten zu müſſen glaubten. Das ewige Weſen ſelbſt, wie die Natur, verſtecken ſich hinter keiner einzigen zweideutigen Täuſchung, wenn wir ſie auch in keiner Art ergründen können. Sie ſind uns verborgen, aber nie unwahr. Soweit daher die Faſſungskraft unſerer eigenen Natur zureicht, kann ihr erhabenes Daſeyn, auch der Geringſte an Geiſt, ſo weit es ihm zum geiſtigen Leben hier nöthig iſt, dennoch vollkommen inne werden, und das, was darüber hinausgeht, möchte vielleicht für Alle vom Uebel ſeyn, beſonders wenn man ſeine eigenen Träume der Welt, es ſey mit Feuer und Schwert oder mit der Feder, als heilige Norm und Lehre aufzwingen will.“

„Nun jetzt iſt das eben nicht mehr zu

befürchten,“ fiel ich ein, „wir ſind doch wahrlich ſeit einigen Jahrzehenten mit Rieſenſchritten vorwärts gegangen.“

„Vorwärts? das iſt noch ſehr die Frage. Wir glauben immer vorwärts zu ſchreiten, wenn wir auch in Wahrheit oft Jahrtauſende rückwärts gehen. Waren nicht die erſten Chriſten, vor beinahe 2000 Jahren, in allem Weſentlichſten und Heiligſten viel weiter als wir? Und wo iſt denn auf der andern Seite die erhabene Kunſt, das friſche Leben der alten Heiden geblieben? Todte Wiſſenſchaften, hundertarmige Fabriken, Pulver und der Preßbengel entſchädigen uns wohl kaum dafür.

Was einen großen Theil Aſiens betrifft, ſo ſieht man, daß es mit der Brachmaniſchen und Buddha’ſchen Religion (beſonders der letztern, die faſt alle Lehren chriſtlicher Moral, als: Unterordnung der Sinnlichkeit, Demuth, Entbehrung, Menſchenliebe, ja ſogar Mildthätigkeit bis zu den Thieren und Pflanzen herab lehrt, ſo wie die Gleichheit aller Menſchen vor dem höchſten Weſen) eben ſo gegangen iſt. In einem noch weit entfernteren Zeitraum war auch ſie erhaben und rein, den höchſten Geiſt nur anbetend, nur Tugend lehrend; und in welchen ſchauderhaften, ekelhaften Götzendienſt iſt ſie ſeitdem ausgeartet! In China war es daßelbe mit Confucius, der ſo viel im Sinne Chriſti, ja mitunter faſt mit ſeinen eigenen Worten gelehret hat. Was iſt jetzt daraus geworden — oder umgekehrt, was iſt nicht daraus geworden. Wir z. B. ſind, nach Papſt, Inquiſition, Jeſuiten u. ſ. w. erſt ſo weit jetzt durch Luther wieder zurückgekommen, um eben dieſe Frage nun ernſthaft und wohlbegründet thun zu können.

Ich glaube, die neuere Politik könnte auch unter die rückwärts ſchreitenden Potenzen geſtellt werden, denn Jämmerlicheres als die letzte Zeit hat wohl keine aufzuweiſen.

Es ſcheint wirklich, der menſchliche Geiſt ſchreite nur in ſelt'nen, weit aus einander liegenden Epochen auf kurze Zeit vorwärts, wenn er überhaupt weiter kömmt — und müſſe dann wieder in lange, lange Finſterniß verfallen, ehe die neue Lichtepoche reife, und iſt endlich die Erde, ſo zwiſchen den kritiſchen und gläubigen Zeiträumen der St. Simoniſten auf- und abwogend, einmal zu voll der Menſchlein geworden, ſo ſchwemmt ſie wahrſcheinlich eine neue Sündfluth regelmäßig wieder rein. Keine ſehr erfreuliche Ausſicht freilich, wiewohl wir jetzt eben, gerade des vielen Unſinns, der wahrhaft babyloniſchen Begriffsverwirrung wegen, hoffen dürfen, einer jener Lichtepochen wieder näher zu ſtehen."

„Nichts für ungut, lieber S....., aber ich haſſe kaum etwas mehr, als dergleichen leere Declamationen. Man kann, wie mein alter Großvater ſagte, keinen Hund damit vom Ofen locken. Sprechen wir alſo lieber von practiſchern Dingen. Freuen Sie ſich z. B. nicht ſehr darüber, daß ihre Landsleute in der Dresd'ner Kammer, nachdem ſie ſo lange über des Kaiſers Bart deliberirt, mit einemmal die herrliche Idee gehabt haben, über eine Eiſenbahn von Dresden nach Leipzig zu berathſchlagen. Hier laſſen Sie einmal Ihrer Einbildungskraft den Zügel ſchießen, und enthüllen Sie mir, was dieſer göttliche Dampf uns Alles noch beſcheeren wird, vorausgeſetzt, daß das neuerfundene perpetuum mobile (oder, wie der Entdecker es nennt, die Selbſttriebmaſchine), an dem man in Carolath ſo eifrig baut, nicht noch größere Reſultate gewährt. Meinen Sie nicht z. B. es könnte künftig einmal dahin kommen, daß man den Krieg, ſtatt mit Soldaten nur mit Maſchinen führte? Völker führen ja auch ſchon lange nicht mehr in Maſſe Krieg mit einander, ſondern die Armeen ſind, ſo zu ſagen, die lebendigen Maſchinen, deren ſie ſich dazu bedienen. Nun gehen Sie einen Schritt weiter in der Cultur, erfinden Sie Vorrichtungen, mit denen man ſtatt eines oder ein paar Menſchen gleich eine ganze Colonne auf einmal erſchießen kann, und bald wird Niemand ſich einer ſolchen Kraft mehr entgegen ſtellen wollen. Auf dieſem Wege käme man dann ganz natürlich dahin, die Menſchen künftig völlig aus dem Spiele zu laſſen, und bloß mit den Maſchinen zu agiren. Wem es gelänge, des Andern Maſchine eine totale Niederlage beizubringen, wer, mit andern Worten, durch ein geſchicktes Manoeuvre zuerſt zu Schuſſe käme — der hätte gewonnen, und auch den Krieg beendigt, ſobald der Feind keine neue Maſchine mehr entgegen ſetzen könnte. Wie ſchön, wenn wir ſolche menſchenfreundliche Zeiten noch erlebten!"

„Dieſer Gegenſtand," erwiederte S.....

etwas piquirt, „erſcheint mir noch trivialer als Ihnen meine vorigen Declamationen, Nein, da ſie einmal der lieben kleinen deutſchen Kammern erwähnen, ſo intereſſirt mich ein Beſchluß der Heſſiſchen, von dem ich kürzlich hörte, weit mehr. Hier ſehe ich einen weiſen Vorſchritt. Ich meine die Aufhebung der Duellſtrafen.“

„Das nennen Sie einen Vorſchritt?“

„Gewiß, denn der Beſchluß iſt höchſt vernunftgemäß, und macht einem alten Geſetze ein wohlthätiges Ende, das weit barbariſcher war, als der Gebrauch den es verpönte.“

„Laſſen Sie hören!“

„Weit entfernt, das Duell zu verdammen, ſollten die Geſetze es in Schutz nehmen, und nur durch Einſetzung von Ehrengerichten legaler und öffentlicher machen, denn der Grund dieſer Sitte iſt ein edler, aus einem zartern Moralitätsgefühl entſproſſen, als die Alten kannten, und wie es ſich bei uns, ſo barock dieß klingen mag, auf altgermaniſche Sitten geſtützt, doch nur erſt aus dem Chriſtenthume ſo entwickelt hat, wie es jetzt beſteht. Ich las einmal in einem franzöſiſchen Buch darüber ohngefähr Folgendes, was ich mir, da ich, wie Sie wiſſen, gern citire, ziemlich genau gemerkt habe."

„„Es ſind wahrlich höchſt einſeitige Moraliſten,““ ſagte jener denkende Franzoſe, „„die bei unſ'rem Zuſtande der Sitten den Zweikampf ſchlechthin verdammen wollen. Sie bedenken nicht, daß das Motiv deſſelben ganz daßelbe iſt, wie das der Tugend und der Ehrfurcht für alle menſchlichen Geſetze. Denn in der That, nur weil wir anerkennen müſſen, daß der Naturzuſtand des Menſchen ihn nicht wie die Thiere in Wälder und Wüſten bannt, wo jedes Individuum für ſich allein daſteht, ſondern ihn zum geſellſchaftlichen Leben beſtimmt, ſehen wir auch ein, daß Alle das Recht haben, Einem Geſetze vorzuſchreiben, woraus überhaupt die Verbindlichkeit zu Sittlichkeit und Recht allein hergeleitet werden kann. In das Gebiet der Sittlichkeit gehört aber weſentlich die Ehre, und da die Geſetze dieſe nicht hinlänglich ſchützen, nach der allgemeinen Meinung aber der Zweikampf die verletzte Ehre für gewiſſe Stände nur wiederherſtellen kann, ſo verpflichtet auch das Sittlichkeitsprincip das Individuum, dieſer allgemeinen Meinung Folge zu leiſten, und das mit Strafe drohende Geſetz wird in dieſem Falle ſelbſt nur eine Gefahr mehr, der man aus Menſchenachtung entgegen gehen muß, denn was dem Geſetze überhaupt zum Grunde liegt, der allgemeine Wille, iſt noch mächtiger als das Geſetz ſelbſt.““ So weit der Franzoſe.

„Iſt es nicht alſo eine wahre Barbarei, eben den Feinfühlendſten in eine ſolche Lage zu verſetzen, wo er nothwendig entweder ſeiner Standesehre entſagen, alſo in den Augen Seinesgleichen künftig für ehrlos gelten ſoll, oder durch die härteſte Strafe dem Geſetze verfallen, und dadurch vielleicht das Unglück ſeines ganzen Lebens herbeiführen muß? Jeden Mißbrauch des Duells kann aber ein Ehrengericht mit leichter Mühe faſt unmöglich machen, worunter ich hauptſächlich jedes Duell ohne hinreichende Urſache verſtehe. Daß aber Einer hie und da ſein Leben dabei verliert, das uns ohnedem jeder vom Dache fallende Ziegel alle Augenblicke rauben kann, das iſt bei einem Principe eben ſo wenig zu berückſichtigen, als die Nothwendigkeit, im Kriege nicht mit Pfeffernüſſen, ſondern mit Kanonenkugeln ſchießen zu müſſen.“

„Ich geſtehe, daß ſie mich überzeugt haben, und wünſche daher von Herzen, daß man dießmal das Sprüchwort vom blinden Heſſen umkehren möge, und andere blinde Gouvernements im Gegentheil ſo hellſehend wie die Heſſen werden mögen. In Frankreich iſt es ſchon zum Theil geſchehen, und in America gibt es, ſo viel ich weiß, auch kein Strafmandat gegen das Duell. Es wundert mich ſehr, daß England dieſem Beiſpiele ſeines ſo wohlgerathenen Tochterlandes nicht ebenfalls ſchon längſt gefolgt iſt, da es doch in ſo vielen liberalen Inſtitutionen uns vorleuchtet.“

„England! wenn ich, nur dieſe grundloſe Verehrung Englands meinen Landsleuten verleiden könnte! In ſeinen politiſchen Inſtitutionen will ich im Voraus zugeben, daß es uns weit überflügelt hat. Dieſe ſind ein unbegreifliches Werk, wo die grellſten Contraſte ſich gegenſeitig dergeſtalt die Wage halten, ſich ſo wunderbar zum Wohl des Ganzen in einander verwachſen haben, und die verſchied'nen Kräfte ſo heilſam ſich modificiren, daß ihr glänzendes Reſultat, durch die Erfahrung, alle Theorieen über den Haufen zu werfen ſcheint. —

Aber Englands ſittliche Aufklärung iſt wahrlich deßhalb noch nicht hoch geſtiegen. Bei ihm kann man recht ſagen: Sein Reich iſt nur von dieſer Welt. **Bulwer** bemerkt ſcharfſinnig: jedes Volk regiere eine Grundtriebfeder; bei den Franzoſen ſey es die Liebe zum Ruhm, bei den Italiänern zur Kunſt, bei den Engländern zur Thätigkeit. Richtiger noch würde er von den Letztern geſagt haben: die Liebe zu ſich ſelbſt; mit andern Worten: der reinſte, kräftigſte und am höchſten geſteigertſte Eigennutz.

Es gibt drei hiſtoriſche Facta, die als beſonders characteriſtiſch für die engliſche Nation angeſehen werden könnten:

1) Auf Jeden der vier letzten Könige von England, ſo unſchuldig ſie auch Alle an der Regierung Englands ſind, wurden dennoch Mordverſuche, bei einigen zu wiederholtenmalen, gemacht, wie wir durch eine Rede des Lord Grey ſelbſt im Oberhauſe beſtätigt finden.

2) Ihre Armee iſt die einzige in Europa, welche noch mit Stockſchlägen bedient wird.

3) Nur in England gibt es Menſchen, die ein Gewerbe daraus machen, Andere umzubringen, um ihre Leichname an die Aerzte zu verkaufen.

Man denke etwas über dieſe drei Thatſachen nach, verbinde ſie mit der Vorſtellung von einer Geiſtlichkeit, die das halbe Vermögen des Landes beſitzt, und man wird auf den Stand wahrer menſchlicher Bildung in England ziemlich richtig ſchließen können.“

„Ganz anders verhält es ſich mit den Franzoſen. So politiſch niedrig dieſe jetzt ſtehen, ſo verworren in dieſem Augenblick auch alle übrigen Elemente dort gähren, ſo vielverſprechend iſt ihre Zukunft, und große Zeichen davon enthält ſelbſt das Chaos ihrer neuern Literatur, welche die engliſchen Kritiker nur mit ihrer gewöhnlichen Einſeitigkeit und hausback'nen Philoſophie zu beurtheilen verſtehen. Man hat geſagt: das ſchönſte Reſultat neu'ſter Civiliſation bleibe immer die begonnene Verſchmelzung der Nationalitäten, und die daraus nothwendig hervorgehenden allgemeinen Fortſchritte der Wiſſenſchaft. Namentlich iſt dieß aber zwiſchen Deutſchen und Franzoſen jetzt der Fall, was wir Napoleon's Siegen und Niederlagen verdanken. Durchdringen ſich aber einſt deutſche und franzöſiſche Nationalität völlig (ich meine in einem geiſtigen, nichts weniger als politiſchen Sinne), ſo enthalten beide genug der wirkſamſten Keime, um die ganze Welt zu reformiren. Auch bin ich überzeugt, daß unſ're geiſtige Zukunft hauptſächlich auf den Einfluß dieſer beiden Nationen baſirt iſt, welche allein in Europa noch ein wahrhaft organiſches Leben zu beſitzen ſcheinen. Spanien kann aber durch eine glückliche Revolution den Ausſchlag dazu geben. Italien iſt todt, England im Abſterben, und Rußland, wie Mirabeau ſchon ſagte: pourrie avant d'être mure.“

„Gott ſteh' uns bei, lieber Denker!“ rief ich erſchrocken aus: „Sie ſind heute in einer mörderiſchen Laune. Kaum haben Sie mir die Billigung der Duelle abgezwungen, ſo tödten Sie gleich ſelbſt ganze Nationen mit einem Streich. Wenn das ſo fortgeht, iſt man ja am Ende ſeines eig'nen Lebens bei Ihnen nicht mehr ſicher. Ich halte es daher am gerathenſten Ihnen für dießmal Lebewohl zu ſagen.“

So trennten wir uns lachend.

Nro. 37.

Es war ein merkwürdiges Zeichen der Zeit, und kam uns lächerlich vor, daß im Großherzogthum Heſſen, in einem früheren Patent des Großherzogs an ſein Volk, ſchon nicht mehr von Unterthanen, ſondern ſtatt deſſen nur von Mitbürgern die Rede iſt. Noch abgeſchmackter waren die Debatten in der franzöſiſchen Deputirtenkammer über daſſelbe Wort Unterthan. — Ein Americaner von meiner Bekanntſchaft fand es wiederum ſehr lächerlich, daß wir, die er Servile nannte, mit Affectation bei jeder Gelegenheit, und ſelbſt ohne alles Dienſtverhältniß, vom Könige doch als von unſerem Herrn, und von uns ſelbſt als ſeinen unterthänigen Dienern ſprächen. „Seltſam," ſagte er, „daß die Menſchen immer den Extremen zuſtreben, und die goldene Mittelſtraße einſam und verödet laſſen! Man ſey in Monarchieen der treue Unterthan des Fürſten, und diene Gott nur als ſeinem Herrn, dann iſt man weder Demagog noch Sclave!“

Ich ſchlug darüber meine Encyclopädie nach, und fand, daß Thane ein altdeutſches, altſächſiſches Wort ſey, bekannt in England und Macbeth, und Thane oder Than iſt Herr. Wo es alſo Unterthane, oder, wie wir Deutſche jetzt ſchreiben, Unterthanen gibt, da muß es auch Oberthane geben; worunter wir denn vor der Hand die Regierungen, Landräthe, Ablöſungs-Commiſſions-Ober-Thane ꝛc. ꝛc. verſtehen dürfen, ja müſſen.

Es will ſich aber jetzt ein ganz neuer Haupt-Ober-Than geſtalten, der die öffentliche Meinung heißt, und der eben ſo gut zur Deſpotie geneigt ſeyn möchte, als alle Uebrigen. Erzählen wir demzufolge hier ein Beiſpiel, wie ſehr man ihm bereits ſchmeichelt.

Nro. 38.

Der Fürſt von ......, nachdem in einigen Blättern die Nachricht geſtanden, er habe eine bedeutende Anzahl engliſcher Pferde in England gekauft, und durch engliſche Stallmeiſter nach ſeiner Reſidenz bringen laſſen — erachtete für nöthig, ſich deßhalb bei ſeinen mitbürgerlichen Unterthanen durch folgende Annonce zu rechtfertigen:

„In Beziehung auf die von engliſchen Blättern gegebene, und aus dieſen auch in die Nr. 192 der Staatszeitung unter London übergegangene Nachricht, daß der Fürſt während ſeiner letzten Anweſenheit in England eine bedeutende Anzahl von Pferden gekauft habe, muß hierbei bemerkt werden: daß von Seiner Durchlaucht nur drei

Pferde gekauft ſind, welche von einem hieſigen Stallbedienten abgeholt worden, und daß von engliſchen Stallmeiſtern um ſo weniger die Rede ſeyn kann, als Se. Durchlaucht niemals Fremde unter ihrer Dienerſchaft gehabt hat.“

Nun wahrlich, wenn es ſo weit kömmt, daß der Souverain ſich nicht einmal mehr getraut, die Befugniß jedes Privatmannes auszuüben, ſo iſt die Leibeigenſchaft noch nicht aufgehoben, ſondern nur auf die Throne verſetzt. Freilich ſind die Duodez-Throne ſchon an ſich eine ſo klägliche Anomalie, daß man in ihrer Atmoſphäre nur Aehnliches erwarten kann!

Nro. 39.

Nach einer bedeutenden Krankheit hatte ſich neulich eine ſolche Trägheit und ein ſolcher dégout an allem Schreiben meiner bemächtigt, daß ich dieſer Beſchäftigung nicht nur ganz Valet zu ſagen beſchloß, ſondern auch wirklich keine Gedanken mehr dazu in mir verſpürte. Ich las nun ſtatt deſſen, wie ein Heißhungriger, alle Ephemeren des Tages, die aber in meinem Geiſte durchliefen, wie das Waſſer durch Münchhauſen's trinkendes Pferd. Da fiel mir Tiek's ergötzliche Sommerreiſe in die Hände, und ſiehe da — der Zauber war gelöſ't! Gedanken ſtrömten wieder zu, der Geiſt wurde wieder lebendig, und neue Arbeit ging mit Freuden vorwärts. — Das iſt doch reiner Magnetismus!

Aber auch eine Beruhigung anderer Art fand ich in dieſem Buche. Man hatte mir nämlich oft geſagt: ich ſey originell. Nun verdroß es mich ſehr, dieß nie ſelbſt an mir gewahr werden zu können, bis ich jetzt hier von Tieck den Ausſpruch las: „daß eine bewußtvolle Originalität keine ſey.“ Seitdem bin ich ganz zufrieden geſtellt, und denke mir bei ſolchen Aeußerungen Anderer, ich ſehe meine Originalität im Spiegel, den ich mich wohl hüten werde für ein täuſchendes Glas zu halten. —

Als ich übrigens zu „ſchriftſtellern“ anfing, oder, um genauer zu ſprechen, als ich mich zuerſt faſt mit Gewalt dazu nöthigen ließ, dann aber bald großes Gefallen daran fand, gab es gewiß Niemanden, der ſich mehr wunderte, Beifall zu erlangen, als mich ſelbſt. Nicht, daß mir nicht ebenfalls Vieles vom eigenen Machwerk ganz gut gefallen hätte, aber eben deßwegen fürchtete ich, daß ein Publicum, in dem es ſo viel

Gebildetere, Unterrichtetere, Geiſtreichere gibt, als ich mich zu ſeyn rühmen kann, leicht anderer Meinung ſeyn möchte. Seitdem, wo ich mehrere Erfahrung geſammelt habe, überzeugte ich mich aber, daß die Sache doch ganz anders zuſammenhängt, und daß ein Autor nur dann eben, wenn er an dem Geſchrieb'nen ſelbſt das regſte Intereſſe nehmen muß, wenn er ſich zum Schreiben faſt gezwungen fühlt, ſtatt ſich erſt ſelbſt zum Schreiben zwingen zu müſſen, — daß er, ſage ich, nur dann hoffen darf, auch vor den Kennern im Publico zu beſtehen, und mit eben dem Vergnügen geleſen zu werden, als er geſchrieben hat. Ja, die gutgeſtimmten Leſer ſind in dieſem Falle auch immer großmüthig genug, die Lückenbüßer (die dem Autor eben ſo wenig wie ihnen behagt haben) mit dem Beſſern ſich übertragen zu laſſen, oder ſie mit Milde ganz zu ignoriren.

Zugleich geht es aber mit dem Schreiben

faſt wie mit dem Apfelbiß und dem Tabakſchnupfen. Einmal davon gekoſtet, kann man es nicht wieder laſſen, und wenn auch das Publicum längſt uns nicht mehr haben will, wollen wir doch noch immer das Publicum haben, worin ich, hätte ich nicht zu viel Ehrfurcht für daßelbe, das Publicum mit der Sünde vergleichen möchte, die uns auch manchmal eher zu verlaſſen pflegt, als wir ſie.

Nr. 40.

Zu ſehr darf man ſich jedoch dem Gefallen an ſich ſelbſt nicht überlaſſen. So kannte ich einen Schriftſteller, der mit vielem Talent begabt, demungeachtet immer einſeitiger wurde. Das Räthſel löſ'te ſich mir erſt, als ich erfuhr, daß er ſchon ſeit zehn Jahren nichts mehr als ſeine eigenen Schriften läſe.

Nro. 41.

Erbaulich iſt es, daß bei dem Ceremoniell der Huldigungsfeier für die Kronprinzeſſin von Spanien, nach den Zeitungen der erſte Huldigende, der Infant Franz von Paula, zuerſt in die Hände des Patriarchen den Eid leiſtet, dann aber noch vor dem König niederkniet, und dieſem ſein Ehrenwort gibt, daß er den Eid auch halten werde. Wenn nach der Grammatik zwei Negationen bejahen, ſo möchte man glauben, daß zwei Affirmationen ſolcher Art eben ſo gut verneinen könnten.

Nro. 42.

Das groſse Wort: Glück! wird gar zu ſehr gemiſsbraucht, gar zu unpaſſend angewandt. Wenn z. B. Napoleon Kaiſer wird, ſo haben zwar günſtige Umſtände hierzu mitgewirkt, allein Glück kann ich es nicht allein nennen, weil es noch weit mehr Verdienſt iſt.

Wenn aber ſeine Brüder, Joſeph und Jerome, von unbedeutenden Menſchen und armen Teufeln, die ſie waren, ganz ohne ihr Zuthun der Eine König von Spanien, der Andere von Weſtphalen wird, ſo würde ich dieſs mit Recht ein ungeheures Glück genannt haben, wenn dieſe Individuen auf ihren Thronen geblieben wären. So iſt es freilich nur eine ungeheure Myſtification des Glücks geweſen, indeſs auch dieſe hat noch leidlich genug im Verhältniß zu ihrer frühern Lage geendet.

Glücklich werden Viele geboren. Glück hat z. B. wer das große Loos gewinnt, aber wer ſchafft und wirkt, das Seinige thut mit Kraft und Einſicht, der iſt nur unglücklich, wenn es ihm nicht gelingt; aber dem Glücke bleibt er wenig verſchuldet, wenn er endlich erreicht, was er lange erſtrebt. Vortheilhafter und ſicherer bleibt es indeß immer für ein Individuum, Glück als Verſtand zu haben, vorausgeſetzt, daß dieſes Glück auch aushält. Monarchen thun daher manchmal wohl: Glückspilzen mehr als den Weiſeſten anzuvertrauen, ſo wie auch der Inſtinct in ſeiner beſchränkten Sphäre den tiefſten Scharfſinn überflügelt. Glück kömmt ganz allein von höherer Hand, Verdienſt iſt, zum Theil wenigſtens, unſer eigener ſchwacher Erwerb; das Erſte alſo jedenfalls vornehmer.

Nro. 43.

War jene Zeit höher geſtellt, deren ächter Ausdruck des Ritters Wahlſpruch war:

A Dieu mon ame,
Ma vie au Roi,
Mon coeur aux Dames,
L'honneur pour moi —

oder die heutige? welche mit dem liebenswürdigen Chamiſſo ſingt:

Das iſt die Noth der ſchweren Zeit,
Das iſt die ſchwere Zeit der Noth,
Das iſt die ſchwere Noth der Zeit
Das iſt die Zeit der Schwerenoth!

Nro. 44.

Man hat ſich oft über meine große Gutmüthigkeit gewundert, aber ſie wird ſchon dadurch hinlänglich erklärt, daß ich das Glück habe, ein gebor'ner Sachſe zu ſeyn. Ich wage aber zu behaupten, daß dieſes Volk eins der gutmüthigſten auf dem Erdenrunde iſt, wie es hundertfach in Maſſe ſowohl, als durch einzelne Subjecte von jeher bewieſen hat; am ſchönſten vor Kurzem durch ſeine Revolution, und täglich noch heute durch die Verhandlungen ſeiner Kammern. Aber ſolche große politiſche Beweiſe ſind dem Beobachter nicht ſo anziehend, ſo gemüthlich möchte ich ſagen, als kleine verborgene Züge, die mit unwiderſtehlicher Naivität das Herz rühren und den Geiſt aufklären.

Man geſtatte mir daher, Gleichgeſinnte hier durch ein Excerpt aus der Leipziger Zeitung zu erfreuen, wo ein armer Theologe, das wahre unbewußte Nachbild des berühmten **Doctor Syntax**, ſeine Dienſte in einem umſtändlichen Aufſatze anbietet.

Nur ein Sachſe, glaube ich, konnte ſo rührend ſchreiben, nur ein Sachſe vielleicht kann den Werth ſolcher Geſinnungen gehörig würdigen! Doch ohne weiteres Präambulum zur Sache:

„Ein unverheirathet, die 40 bereits paſſirter junger Mann, der ſich auf den Wunſch der Seinigen dem geiſtlichen Fache eigentlich gewidmet, ſtets aber eine beſondere Neigung zur Wirthſchaft in ſich verſpürt, ſucht einen angemeſſnen Wirkungskreis. Derſelbe hat ſich bisher neben der Hülfeleiſtung jeder Art, die er in früherer Zeit einem Geiſtlichen gethan, und neben der beiläufigen Erziehung von Kindern in Familien, vorzugsweiſe mit der

Oeconomie, Gärtnerei, der Viehzucht, der Thierarzneikunſt und auch einiger medicíniſchen Hauspraxis beſchäftigt. Er ſchämt ſich auch der niedrigſten Dienſte nicht (wie anſpruchslos, Du Guter!); er iſt zur Verrichtung jeder Arbeit ohne Ausnahme bereit, und hat ein gutes Gemüth. (O brauchteſt Du das noch zu verſichern!) Er würde ſich am beſten zum practiſchen Dienſte bei einer Wittwe, oder auch einem Landgeiſtlichen oder ſonſtigen Beſitzer einer kleinen Oeconomie ſchicken, die dieſer zu ſeinem Vergnügen bearbeitet, oder auch zu ſeiner Unterhaltung bedarf, und dazu ſo ein Factotum haben möchte. (Bei Factotum brach ich faſt in Thränen aus.) Jedenfalls aber wünſcht der Bezeichnete ein Haus, wo er als Familienglied behandelt und mit höchſtem Wohlwollen geleitet wird (wer würde Dir dieß verſagen können, Unbezahlbarer!), wo möglich in der Gegend um Halle, Leipzig, Zeiz, Naumburg und Querfurt, jedenfalls in Deutſchland. Er ſteht zu aller Zeit bereit in jedwedes Verhältniß einzutreten. Seine Anſprüche ſind die geringſten, wenn er Nahrung und Kleidung unmittelbar erhält, und im Principal Wohlwollen findet, ſo iſt er nicht nur zufrieden, ſondern wird ſich allen Gliedern der Familie gänzlich hingeben, und nur deren Intereſſe raſtlos verfolgen. Daß man ſich auf ſeine Treue und Rechtlichkeit ganz verlaſſen kann, verſteht ſich von ſelbſt. (Ja wohl!) Hierauf Reflectirende belieben ſchriftlich unter Adreſſe: D. (weiches) T. (hartes) Lochgäßlein 7 Treppen hoch, ſich geneigteſt zu melden.

Nro. 45.

In derſelben Zeitung ſteht auch, daß ſich ein ſomnambüler Kutſcher des Königs der Belgier aus dem Fenſter geſtürzt und den Hals gebrochen, ein zweiter Kutſcher dagegen, der des engliſchen Geſandten einem Deputirten mit der Peitſche ein Auge ausgehauen habe. Man ſieht aus dieſem Beiſpiel, wie viel kräftiger annoch die engliſche Conſtitution als die belgiſche ſeyn mag. Anders würde es vielleicht geworden ſeyn, wenn der ſomnambüle königliche Kutſcher das Glück gehabt hätte, bevor er ſich aus dem Fenſter ſtürzte, des Herrn Dr. Kerner's Bekanntſchaft zu machen. Wer weiß, ob er dann nicht, die Zügel zu führen ſchon früher gewohnt, mit Hülfe der Geiſter, conſtitutionelle Regierungsgeheimniſſe offenbart hätte, von denen man bis jetzt gar noch nicht einmal eine Ahnung hat.

Nro. 46.

In einer Beſchreibung des Erdbebens zu Liſſabon las ich Folgendes von einem Augenzeugen:

„Unter der Menge bemerkte ich auch einen alten ehrwürdigen Prieſter in der Stola, der wahrſcheinlich aus der Paulskirche entkommen war. Er lief fortwährend unter dem Volke herum, ermahnte es zur Buße und verſuchte es zu beruhigen und zu tröſten. Er ſagte den Leuten unter einem Strome von Thränen, ſie hätten Gott durch ihre Sünden im höchſten Grade erzürnt, die heilige Jungfrau würde ſich aber für ſie verwenden, wenn ſie dieſelbe anriefen. Ein Jeder drängte ſich zu ihm, ihn um ſeinen Segen bittend, und ſchätzte ſich glücklich, wenn er ihm ſo nahe kam, daß er das

Kleid deſſelben berühren konnte. Einige hatten kleine hölzerne Crucifixe und Heiligenbilder in den Händen, welche ſie mir zum Kuße reichten; ein armer Irländer hielt mir den heiligen Antonius zu dieſem Zwecke vor, und als ich ſeinen Arm ſanft bei Seite ſchob, um ihm zu verſtehen zu geben, daß ich von ſolcher Frömmigkeit nichts wiſſen wolle, fragte er mich unwillig: ob ich nicht an einen Gott glaube? Ich bin feſt überzeugt, daß manche dieſer armen bigotten Menſchen, welche dieſe nutzloſen Holzſtückchen retteten, ihre Kinder umkommen ließen. Ich bedaure ſie herzlich und muß geſtehen, nie ein rührenderes Schauſpiel geſehen zu haben. Ihre Thränen, ihre Seufzer und Wehklagen würden das härteſte Herz bewegt haben. Ich kniecte mitten unter ihnen nieder und betete ſo inbrünſtig, als die Uebrigen, obgleich zu einem Andern, zu dem einzigen Weſen, welches allein meine Bitten erhören und mir helfen konnte.“

„Gleich darauf kam, wie alle dieſe Bitten höhnend, der zweite Stoß, der noch mehr Gebäude einſtürzte und noch mehr Menſchen zerſchmetterte.“

Was mich nun in der angezogenen Stelle beſonders nachdenklich machte, das ſind die individuellen menſchlichen Anſichten, die ſich darin kund thun. Die angeblich auf der unterſten Stufe Stehenden küſſen die Holzbilder ihrer Heiligen und hoffen dadurch Rettung zu erlangen; die Nächſten rufen die Jungfrau an und ſuchen Hülfe, indem ſie des Prieſters Gewand erfaſſen; dieſer ſelbſt ſieht in dem Erdbeben nur eine Strafe der Sünden der Hauptſtadt und hält bis zuletzt verdienſtlich an der Amtspflicht feſt; der eingebildete Engländer aber, der uns die Scene erzählt, weiſ't den armen Irländer mit ſeinem geliebten Heiligen altklug und vornehm zurück, um, wie er ſagt, zu dem einzigen und wahren Gott zu beten, von dem allein er Hülfe und Erhörung erwarten kann. Und doch ſind ſie allezuſammt Thoren oder Keiner!

Denn jedes Gebet um etwas im Reiche des Materiellen iſt offenbar etwas Unnützes, und auch eben nichts Frommes; das Medium aber, deſſen man ſich eben dabei bedient, ziemlich gleichgültig, ja, ich möchte faſt die Anrufung eines Heiligen bei ſolchem Beginnen, wo man verlangt: daß die Geſetze der Natur um unſertwillen aufgehalten werden ſollen, wenigſtens noch conſequenter in der Verblendung halten, als die Prätenſion derer, die dem höchſten Weſen ſelbſt ſolches zumuthen — denn der Heilige iſt nach unſ'rer Vorſtellung nur ein ſeliger Menſch, dem man zwar größere Macht, aber immer noch menſchliche Intereſſen zutraut — wer aber Gott bittet, ſeine einſeitigen blinden Wünſche zu erfüllen, der verlangt von dem Lenker aller Dinge, daß er ſeinen unabänderlichen Rathſchluß, die von ihm der Natur ertheilten ewigen Geſetze ſeinetwillen ändern und hiermit alſo ſeinen eig'nen heiligen Willen dem des Menſchen unterordnen ſoll. Iſt dieß nicht Unſinn?

Vernünftiges Gebet in jeder Lage kann wohl nur der Ausdruck von Bewunderung Ehrfurcht, Dank und Liebe, wie inniger Durſt nach Beſſerung ſeyn, mit vollſtändiger Ergebung in Gottes Willen, ja dem lebhaften Wunſche, ſich dieſem zu unterwerfen. Dann folgt die innere Stärkung, die Hülfe Gottes für unſ're Seele, jedesmal von ſelbſt, und ſteigert ſich mit jedem Gebet.

Es iſt freilich nicht zu läugnen, daß ſich über dergleichen, im Frieden aller Elemente und behaglichem Wohlſeyn leichter philoſophiren läßt, als wenn die Grundfeſten der Erde wanken, und Paläſte, Thürme und

Tempel über uns zuſammen krachen — aber daß man durch ſolches Entſetzen vielleicht ſchwach wird, iſt nur ein Beweis unſ'rer Gebrechlichkeit, nicht der Unrichtigkeit meiner Behauptung.

War aber denn Keiner von denen, die jener Bericht ſchildert, wahrhaft fromm und ſtark in der ſchrecklichen Cataſtrophe? O ja Einer wird erwähnt (und tauſend Andere gewiß gab es), deſſen Beiſpiel herzerhebend iſt. Als nämlich das Münzgebäude, in dem große Summen angehäuft lagen, von einer Seite borſt, verließen es alle Bewohner ſammt der Wache. Nur ein junger Edelmann von 17 Jahren, der die Wache befehligte, blieb ſtandhaft auf ſeinem Poſten, und als der Engländer, dem wir dieſe Nachrichten verdanken, dort auf der Flucht vorbeikam, ſah er jenen jungen Mann ganz ſorglos und ruhig die Stelle der davon gelaufenen Schildwache einnehmen, und vor dem Thore auf und ab patrouilliren.

Jugendkräftigkeit und das Gefühl der Pflicht ſind große Stützen, und das Letztere immer der liebſte Gefährte ächter Frömmigkeit.

Wer aber ſteht höher, Gott näher, der, welcher inbrünſtig betet: „Liebſter Gott, laß das Erdbeben aufhören, damit ich daraus geſund entwiſche,“ oder der, welcher im erhebenden Bewußtſeyn, ſeine Pflicht zu thun, ohne anderes Gebet als das der Ergebung, ruhig erwartet, was die Nothwendigkeit der Naturgeſetze nach Gottes Willen herbeiführen wird?

Die Frömmigkeit, die in ſpeciellen irdiſchen und äußern Dingen auf Gottes beſond're Hülfe vertraut, iſt gewiß eine falſche — wie ſo viele Täuſchungen kann auch dieſe wohl augenblicklich tröſten und ſtärken, aber ſie ermangelt der Wahrheit, und deßhalb iſt ſie höchſtens nur ein Palliativkein ächtes Heilmittel. Der, welcher Gott wahrhaftig erkennt, verlangt ſolches nicht von ihm, und kann ſo groben Irrthum eben ſo wenig theilen, als der gereiſte Mann wieder ein Kind werden kann. Dagegen ſteht er aber auch ruhig und feſt in jeder Lage da, nicht ſowohl auf Gottes beſond're Protection als Gläubiger bauend, als weil er Gottes und der ewigen Weisheit gewiß iſt, in allen Verhältniſſen ganz unbeſorgt, wie ſie ſich auch für ihn geſtalten mögen; obgleich er, als mit Thatkraft begabter Geiſt, auch alle ſeine Kräfte zu ihrer vortheilhafteſten Wendung üben wird. Der Fromme der erſtern Art, wenn er nach ſeinen ſchwachen und perſönlichen Begriffen von Gott ſich vernachläßigt, Gutes, wie er wähnt, mit Ueblem, Tugend mit Elend vergolten ſieht, wird leicht irre an ſeinem Glauben; ja Mancher, der auf dieſe Weiſe redlich mit Gott anfing, endigt am Ende mit dem Teufel, eben weil er vom Hauſe aus im Irrthum befangen war, der nie wahren Segen bringen kann. — Wie z. B. jener Rebell im Bauernkriege, den man in einer grauſamen Zeit langſam verbrannte und der lange herzzerbrechend Gott um Hülfe anrief, als dieſer aber nicht half, ſich mit den ſchauerlichſten Worten auf ewig dem Teufel ergab, aber natürlich weder auf der einen, noch der andern Seite erhört werden konnte. Derjenige hingegen welcher die Nothwendigkeit alles Geſchehenden, und die ewige Liebe und Gerechtigkeit als Weſen aller Dinge erkennt, kann nie mehr daran irre werden, kann nie verzweifeln, ihm geſchehe, was da wolle. Er weiß: daß ewiges Leben ſich immer neu gebiert, und Alles, was da iſt, es ſey zu Schmerz oder Freude, in Gott bleiben muß immer und ewiglich.

Nro. 47.

Es gibt Leute, die ſehr wohlthätig ſind. So wie ſie von Armuth und Elend hören, ſieht man ſie gleich bereit und voll Eiſer — eine Collecte zu eröffnen. Dieſe Mühe gilt dann, wie billig, ſtatt des eig'nen Beitrags. Beſonders Prediger lieben auf dieſe Weiſe mit den Beuteln ihrer Freunde Gutes zu erzeigen, und finden dieß weit thunlicher, als den Beichtgroſchen oder das Taufgeld zu erlaſſen.

Ich kannte Einen dieſer Art, der den Maßſtab ſeiner Achtung nur darnach anlegte, ob das Individuum ſchlecht oder gut — opfere. Wenn derſelbe privatim taufte, begab er ſich ſtets nach vollbrachter Ceremonie eiligſt an den Ausgang der Stube, und ließ Keinen ohne entrichteten Zoll heraus!

An gutem Rath, an vielfacher Lehre ließ er's aber ebenfalls nie fehlen, und ich glaube, die burleske Manier mit der er die letztere auf der Kanzel von ſich gab, trug viel zu der Popularität bei, deren er ſich erfreute.

Ich ſelbſt war einmal Zuhörer folgender Nachmittagspredigt, welche lange bei ſeinen Bauern Epoche machte. Er konnte die ſonntäglichen Uebungen der Landwehr nicht recht leiden, und endigte daher ſeinen Sermon an einem kalten und regnichten Tage mit folgenden Worten: „So, meine Freunde in Chriſto, wird es Euch klar geworden ſeyn, wie undankbar wir oft ſind, und die Gaben verkennen, welche uns der Herr ſchenkt, weil ſie uns alltäglich vorkommen. Wir ſollen aber nur die Augen öffnen und ſehen, wie es Andern neben uns ergeht. Haben wir nicht Alle erſt heute noch arme Leute geſehen, die an dieſem kalten, regneriſchen Tage, in Leinwandhoſen und dürftige Kittel gekleidet, auf der Gemeindehut frieren und noch dazu ohne Gewehre exerciren mußten! während Ihr jetzt hier gemächlich in Eurem Sonntagsſtaat ſitzet und im weiten warmen Rock, mit vortrefflichen Lederhoſen angethan, Gottes Wort von mir hört. Aber vernehmt, was ich ſage! Was ſind Leinwandhoſen? gar keine Hoſen — was ſind tuchene Hoſen? gute Hoſen — aber was ſind lederne Hoſen? ewige Hoſen. Amen!"

Nachdem er ein and'resmal lange über die Pflichten der Eltern gegen ihre Kinder ſeltſames Zeug geſalbadert, rief er zuletzt in Ekſtaſe aus: „Alſo erkennt Eure Pflicht, meine Brüder — ſeyd Väter und Mütter!"

Mir fiel dabei die franzöſiſche Comödie ein, wo der beleidigte Vater und Dorf-Maire in edlem Zorne ausruft: Je suis père, Monsieur, père et mère (Maire), Monsieur!"

Nro. 48.

Ein geiſtreicher und ernſthafter Narr iſt von allen räthſelhaften Weſen eins der unbequemſten im gewöhnlichen Leben, und einer von denen "to puzzle a conjuror" wie die Engländer ſagen. Man wird, ſeiner Narrheit wegen, ihn nie begreifen, nie wiſſen können, woran man mit ihm iſt, nie herzhaft Zutrauen zu ihm faſſen, nie feſt überzeugt ſeyn können, ob er es ehrlich, ja nur ernſtlich meine oder nicht, ob er wirklich etwas wolle oder nicht, ja, ob er nur überhaupt eine Meinung habe oder nicht, während doch auf der andern Seite ſein gravitätiſches Thun, ſein gefühlvoller Anſtrich, ſein ſcheinbarer Enthuſiasmus, ſein penetranter Scharfſinn, ſeine durchdringende Wahrnehmungsgabe ihn oft unter den ausgezeichnetſten Männern ſeinen Rang anzuweiſen ſcheinen.

Heute die Klugheit, Sanftmuth, Beſcheidenheit und Verbindlichkeit ſelbſt, fliegt ihm dein Herz und Geiſt entgegen. Morgen kömmſt Du wieder, aber er kennt Dich nicht mehr, und ſeine Aeußerungen, ſeine Grundſätze, die er dämoniſch Dir entwickelt, machen Dich zurückſchaudern vor einem Menſchen, dem Du Dich ganz hinzugeben im Begriff warſt.

Es war aber eins und das andere nur die Rolle, die der Narr ſpielte, keins von beiden ſeine ächte Natur, oder wenn Du willſt jede, ſo lange er in ſeiner Narrheit ſich in ſie hineindachte.

Ebenſo ſiehſt Du ihn geraume Zeit klug wie Machiavell, mit eiſerner Geduld, mit unübertrefflicher Schlauheit und bewundernswerther Kraft, einem ſchwierigen Ziele ſich mit Rieſenſchritten nahen. Jetzt iſt er beinahe angelangt, er braucht nur noch die

Hand im letzten Augenblick darnach auszuſtrecken — da ſtößt er es lachend mit dem Fuße um, wirft allen Umſtehenden den auffliegenden Staub in's Geſicht, und bläſ't ſich geruhig eine neue Seifenblaſe auf, der er nun eben ſo emſig nacheilt, ohne ihr ebenfalls eine längere Aufmerkſamkeit zu ſchenken. Es iſt etwas Poeſie in dieſer Narrheit, aber wer nicht recht feſt gewappnet iſt, hält ſich beſſer zehn Schritte davon.

Nro. 49.

Es gibt nichts Ungeſchickteres als wenn die Gnadenaustheiler nur halb zu geben verſtehen. Eine halbe Gabe erweckt, ſtatt Dankbarkeit, nur Erbitterung, und was das Schlimmſte iſt, ſie raubt die Hoffnung — dieſen großen Hebel in geſchickter Hand. Und doch begegnen wir dieſem Mißgriff, dieſer thörichteſten aller Knauſereien, ſo häufig an gewiſſen Orten. Mächtige mit einer Geſinnung dieſer Art, ſcheinen nie mit der rechten Hand eine Gunſt ertheilen zu können, ohne mit der linken wieder den beſten Theil davon abzunehmen. Exempla sunt odiosa, aber ſie liegen hundertweiſe zur Auswahl da. Gar Viele, die dieß leſen, werden ſie ſchon ſelbſt erlebt haben! Es entſteht ſolches Verfahren dennoch eigentlich nicht aus üblem Willen, ſondern nur aus Kleinlichkeit, ein gefährlicher Feind der Gouvernements, weit gefährlicher als Freiheit der Preſſe. Hierin haben die Engländer einen großen Vorzug vor uns. Bei ihnen geſchieht Ungerechtes, auch Thörichtes, aber höchſt ſelten Kleinliches.

Nro. 50.

Zwei abſonderliche Druckfehler.

Nro. 1.

Mit einiger Verwunderung fand ich neulich in einem Intelligenzblatt: „Schaafähnliche Zuſtände der Seele“ angekündigt. Als ich nun ſpäter das vortreffliche Buch Schubert's (Schlafähnliche Zuſtände der Seele) ſelbſt las, drang ſich mir wieder recht lebhaft Napoleon's Bemerkung auf: „qu'il n'y a qu'un pas du sublime au ridicule,“ und ich dachte an die Seherin von Prevorſt. Aus Schubert's Buche lernte ich aber 1.) daß im Schlafe wie im Wachen der Menſch die Veränderung liebt, 2.) daß man Lungengeſchwüre durch Abſingen geiſtlicher Lieder im Traume, welche eine rettende Eitterergießung nach außen bewerkſtelligen, curiren könne, welches neue Recept ich meinem verehrten Freunde, dem Herrn Präſidenten Ruſt zu Berlin, als anerkannten Verehrer des Magnetismus, zur Beherzigung empfehle. Aufrichtig geſagt, glaube ich aber, daß, wenn der Träumende: „Ach, du lieber Auguſtin!“ geſungen, und dabei gehörig geſchrieen hätte, wohl unter den obwaltenden Umſtänden, durch die heilſame Erſchütterung, leicht daßelbe Reſultat erzielt worden ſeyn möchte.

Nro. 2.

In der preußiſchen Staatszeitung vom Jahr 1833. Nr. 321 endigt der neue König von Belgien ſeine Thronrede folgendermaßen: „Ich rechne, meine Herren, auf die legale und beharrliche Mitwirkung, welche eine aus dem Willen der Nation hervorgegangene Regierung, die nimmer den feſten Willen hatte, ſich auf dieſelbe zu ſtützen, von den Vertretern des Landes erwarten darf.“

Es iſt ſchade, daß man nicht allen neueren Thronreden mit Verſetzung einiger Buchſtaben auf ähnliche Weiſe zu Hülfe kommen kann, ſie würden dadurch mit leichter Mühe, gleich der franzöſiſchen Charte, immer zu Wahrheiten werden.

Nro. 51.

Göthe's Fauſt, zweiter Theil hat uns gezeigt, daß es mit dem Erſten doch nicht ganz ſo ernſt gemeint war, als wir glaubten, oder vielleicht gar ernſter noch — aber ſo viel iſt gewiß: weniger menſchlich und noch weniger teufliſch erſcheinen uns hier die alten Helden, wie auch der Dichter ſelbſt weniger kräftig, in der neuen Fortſetzung. — Ueberdem wird gar zu vielerlei angeklungen und ſchnell wieder weggeworfen, zu viel in's Allegoriſche nicht ganz behaglich verſchwemmt. Die fromme Schlußſcene aber, welche ich dennoch immer noch nicht das wahre Ende des Werks nennen möchte — denn Fragment bleibt es auch in ſeiner jetzigen Geſtalt fortwährend — iſt wieder ächt zeitlich, ich meine unſere Zeit malend, und, wie mich dünkt, wenn auch nicht ganz ohne ernſte Meinung, doch auch nicht ohne tiefe Ironie. Stets hat der große Dichter, wie Keiner, ſeine Zeit gemacht, und auch mitgemacht. So iſt auch hier nur halber Ernſt, halbe Frömmelei, halber Mephiſtopheliſcher Spott darin zu finden.

Die Wanderjahre und des Fauſt zweiter Theil haben eine große Wahlverwandtſchaft, wie ebenfalls die Lehrjahre mit des Fauſt erſtem Theil. In dieſen beiden blüht Jugend, in jenen fröſtelt Alter. Doch eins wie das andere empfangen wir, wie billig, dankbar, obgleich mit Unterſchied. Ganz der alten Zeit würdig aber, vielleicht auch aus alter Zeit, iſt wiederum das letzte Wort, was wir hiermit dem großen Todten freudig laſſen, als Chorus mysticus:

„Alles Vergängliche
„Iſt nur ein Gleichniß;
„Das Unzulängliche
„Hier wird's Ereigniß.
„Das Unbeſchreibliche
„Hier iſt es gethan;
„Das ewig Weibliche
„Zieht uns hinan.

Nro. 52.

Uebrigens kann Jeder ſich die obigen myſtiſchen Zeilen nach ſeinem Belieben auslegen, ein Vorzug, den Göthe vor Allen hat. Denn es gibt zweierlei Arten Dichter: poeta et vates. Der Erſte iſt Künſtler, der Zweite inſpirirter Prophet. Z. B. Schiller und Shakespeare.

Niemand vereinigt Beide wohl vollſtändiger als Göthe, und erſcheint dadurch wie die Natur ſelbſt.

Denn mit kühner Univerſalität malt er den ſüßen Duft der Blumen, wie den Wurm der ſie zerfrißt, das mit froher Hoffnung und ſchwellenden Segeln dahin gleitende Schiff, wie den Sturm und Blitz der es in Trümmern zerſchmettert, Götter und Teufel, Alles mit gleicher Schöpfungsliebe.

Oft ſind daher ſeine Worte zweiſchneidige Schwerter, wie z. B. jener Ausſpruch in den Mitſchuldigen: „daß ein zartes Gewiſſen und ein ſchwacher Character gewöhnlich Hand in Hand gehen.“

Es iſt Alles wahr, und wenn es ſchadet, iſt es nicht Göthes Schuld, ſondern deſſen, der es ſchlecht anwendet.

Nro. 53.

Es iſt merkwürdig, wie wenig ſich unſ're Romanſchreiber um die Sitten fremder Nationen bekümmern, wenn ſie den Schauplatz ihrer Geſchichte in ſolche Länder zu legen belieben.

So fielen mir neulich die Phantaſiegemälde für 1831 von dem, wenn ich nicht irre, allgemein beliebten Dr. Georg Döring in die Hände, wo die comiſcheſten Irrthümer dieſer Art aufgehäuft ſind.

Alle Ehefrauen werden da in England mit Miß titulirt, und die Herren ſtets mit Sir Frank, Sir Maidſtone u. ſ. w: angeredet. Nun heißt bekanntlich nur ein Mädchen Miß, eine Frau aber Miſtriß, und das Wort Sir wird zwar als Anrede für Männer aller Stände gebraucht, aber nur in dem Fall zugleich mit dem Namen verbunden, wenn es den Titel eines Baronets bezeichnen ſoll, wobei noch zu bemerken iſt, daß man dann nie den Zunamen, ſondern nur den Vornamen hinzuſetzt, ſo daß, wenn z. B. ein Baronet Charles Maidstone hieße, man ihn nie Sir Maidstone, ſondern Sir Charles anreden würde und ſofort. Eben ſo wird das Wort Sir, wenn man von Jemand ſpricht, ſeinem Namen gleichfalls nur dann zugeſetzt, wenn er zugleich Baronet iſt, ſonſt bedient man ſich des Worts Master.

Es kann nicht fehlen, daß ſolche Verſtöße auf jeden, der England kennt, lächerlich wirken, und dem übrigen Intereſſe der Dichtung ſchaden müſſen. Würden wir Deutſche wohl ernſthaft dabei bleiben können, wenn z. B. ein Engländer die Scene ſeines Romans nach Deutſchland verlegte, und nun etwa ſo anfinge:

„Es war ein ſchöner heiterer Sonntag,

als Mademoiſelle Frank mit ihren vier lieblichen Töchtern dem Roſenthale zueilte, wo heute großes Concert und Feuerwerk die Menſchen anlockte. Noch hatte ſie kaum die Hälfte des Wegs zurückgelegt, als Baron Schneider der Tuchmachermeiſter, ihr Nachbar und Hausfreund ſie ereilte. Bella, die älteſte Tochter, gewiß heute die ſchönſte Roſe im Roſenthale, erröthete ſanft, als ſie bemerkte, daß Baron Schneider nicht allein war, ſondern vom jungen Baron Lorenz begleitet wurde, einem reiſenden Handlungsdiener, deſſen ſchwarze Augen und analoger Lockenkopf der armen Bella ſchon lange unruhige Träume verurſacht hatten u. ſ. w.“

Später führt der Autor einen Nabob vor, der mit comiſch ſeyn ſollender Affectation Alles auf Indien bezieht. Dieſen läßt er nun auf einem Spaziergang mit Verwunderung bemerken, daß ein fremder Gentleman, den man für ſehr geizig ausgegeben, ſtatt eines Pence, für Bezahlung des Brückenübergangs, eine halbe Krone gibt; da ſpringt der Nabob haſtig hervor, faßt den Fremden bei der Hand und fragt mit glänzenden Augen: Sie waren gewiß in Indien? Eine Familiarität dieſer Art, ihre Albernheit abgerechnet, iſt nun den engliſchen Sitten in ſolchem Grade entgegen, daß ſie dort auffälliger ſeyn würde, als wenn hier ein Mann auf der Promenade plötzlich eine vor ihm gehende fremde Dame umarmen und ſie fragen wollte: ob ſie heute mit ihm zu Abend zu eſſen geneigt ſey? Man würde in beiden reſpectiven Fällen, hier und dort, den Frager für verrückt halten.

Nro. 54.

Jemand hat geſagt: Alles, was die Einbildungskraft ſich denkt, exiſtirt irgendwo wirklich. Noch ſicherer kann man behaupten: Alles, was die Einbildungskraft als wirklich glaubt, iſt auch wirklich für ſie da. Im Mittelalter gab es ganz effective Hexen und Geſpenſter, im Morgenlande gibt es noch üble Augen, Vampyrs, Zauberer und Feen. Für jene Völker ſind ſie ſo gut und gewiß da, als für uns Bäume und Sträucher, und gar Manches exiſtirt auch noch für Viele unter uns, was für Andere ſchon verſchwunden iſt. Man möchte daher faſt verſucht werden, anzunehmen, daß Alles bis auf einen gewiſſen Grad allerdings nur Illuſion ſey, die Dinge an ſich keine beſtimmte Wahrheit hätten, ſondern ſie nur von den ſchöpferiſchen Geiſtern fort und fort empfingen.

Nro. 55.

Es iſt doch eine ſonderbare Sache um die Macht der Autorität bei den meiſten Menſchen! Wenn man in den orientaliſchen unermeßlichen Fundgruben, die man jetzt ſo tief aufwühlt, unter den vielen merkwürdigen Aehnlichkeiten zwiſchen ältern Religionsſatzungen, vorzüglich der ſchon erwähnten Legenden des Buddhaismus mit denen des Chriſtenthums, zufällig auch einmal ein wörtliches Original der Bergpredigt, bereits in alter Zeit in Indien geſprochen, wörtlich vorfände, ſo würde dieß der Schönheit derſelben in den Augen des Philoſophen freilich nicht das Mindeſte rauben können, wie würde es aber dabei mit vielen gläubigen Chriſten ſtehen? Es wäre ſehr möglich, daß mit der erſchütterten Autorität auch ihr ganzes Chriſtenthum zu Boden fiele.

Ich kam auf dieſen Gedanken, als ich las, daß die Franzoſen Petrus (Kephas) Grab gefunden, und aus Mitleid mit dem Papſt in kleine Stücke zertrümmert haben. Die ſind aber ſicher als ſchlechte Katholiken davon weggegangen!

Nro. 56.

Ein Doppelzettel.

(Abermals der Aſtronomie entlehnt, in derſelben Weiſe, wie man durch die Entdeckung der Doppelſterne auch neuerlich darauf gebracht worden iſt, Doppel-Miniſter einzuführen.)

Alte Beleidigungen, heißt es, werden ſelten durch neuere Wohlthaten in Vergeſſenheit gebracht — aber auch umgekehrt: neuere Beleidigungen werden oft nur wegen alter Wohlthaten nicht vergeben, und es liegt etwas ſehr Menſchliches darin. Ueberhaupt wird mit dem Worte Dankbarkeit viel Mißbrauch getrieben. Ein ſo ſchändliches Laſter auch Undankbarkeit iſt, ſo muß man doch täglich erſtaunen zu hören, für was alles die Leute Dankbarkeit verlangen zu können glauben! Wer nicht aus Intereſſe, ſondern nur um des Beſten ſeiner eig'nen Seele willen handelt, wird ſelten über Undankbarkeit zu klagen haben, und noch weniger ſelbſt undankbar ſeyn.

Anders und proplematiſcher verhält es ſich mit der Wiedervergeltung feindlicher Angriffe. Was mich betrifft, ſo kann ich wohl ſagen, daß Niemand weniger rachſüchtig geboren, und mehr zu jener Indolenz geneigt war, von der Lichtenberg ſo wahr ſagt: „daß ſie zuletzt nichts mehr rächen kann und ſich jede Unterdrückung gefallen läßt.“ Als ich die Richtigkeit dieſes Ausſpruchs endlich gewahr wurde, ging ich mit mir ſelbſt zu Rathe, und einſehend, daß ich ſo nicht wohl irdiſch beſtehen könne, zum himmliſchen Märtyrer mich aber noch nicht reif fühlte, ſo beſchloß ich feſt von nun an, es werde mir ſchwer oder leicht, in der Regel nie mehr weder etwas Gutes noch etwas Uebles zu empfangen (vorausgeſetzt, daß das letztere abſichtlich ertheilt wäre), ohne es mit den gehörigen Zinſen richtig wieder abzutragen. Das habe ich denn auch ſo ziemlich gehalten, ſo weit es wenigſtens meine Mittel geſtatteten, und mich wohl dabei befunden, obgleich das Chriſtenthum es freilich anders vorſchreibt. Dieß muß man aber leider, ſo lange die ganze Welt noch ſo ſehr im Argen liegt, nur wie die alten Ritter verſtehen, und La Motte Fouqué, deſſen Helden die Leute immer liebevoll und freundlich behandeln, auch wenn ſie ſie todtſchlagen.

Zu dieſem letzteren argumentum ad hominem einmal zu ſchreiten habe ich nun, meinen Grundſätzen gemäß, allerdings noch nie Gelegenheit gehabt, da mich ſelbſt bisher noch Niemand todtgeſchlagen hat, aber im Uebrigen fühle ich mich, im Guten wie im Böſen, dennoch bei manchen Fällen in bedeutendem Rückſtand. Zu meiner Erleichterung geſtatte ich mir jedoch bei dem Princip einige Modificationen. Ich vergelte z. B. das Ueble nur ſo lange wieder mit Ueblem, als ich Urſach' anzunehmen habe, daß man ſeine Geſinnung und Handlungsweiſe in dieſer Hinſicht ſeitdem gegen mich nicht geändert hat. Iſt das Gegentheil der Fall, ſo danke ich Gott von Herzen, vergeben und vergeſſen zu dürfen, denn was Andern vielleicht Vergnügen macht, nämlich ſich zu rächen, iſt mir ein bitt'rer Trank, den ich aber, wie geſagt, aus Grundſatz, wie Medicin verſchlucke. Ich folge alſo hierin de préférence dem Confucius, welcher ſchon vor Chriſtus ſagte: Was dir die Leute thun, das thue ihnen wieder *), ein Spruch,

---

*) Es ſagte Jemand zu Khung-Fu-Dſü: „Was hältſt du von dem Grundſatze, Feindſchaft mit Wohlthaten zu vergelten?" Khung-Dſü ſprach: „Womit willſt du denn Wohlthaten vergelten? Mit parteiloſer Gerechtigkeit vergilt dem Feinde, mit Wohlthaten nur dem Wohlthäter."

den die Deutſchen nachher poetiſcher in: Wurſt wider Wurſt, überſetzt haben. So viel iſt gewiß: einen practiſchern Grundſatz gibt es nicht, und es iſt, wenn nicht Tugend, doch wenigſtens Pflicht, ihn zu erfüllen — Pflicht der Selbſterhaltung, von den Moraliſten Egoismus genannt — eine Eigenſchaft, für die man nie von Andern ſehr geprieſen wird, doch aber oft ſich ſelbſt dafür zu preiſen Urſach hat; was denn immer auch ein Genuß iſt, wenn gleich ein untergeordneter. — Es gibt mehr Leute, die ſich ihn zu verſchaffen ſuchen, als Solche, die es eingeſtehen — mit Maaß gepflegt, iſt er aber wirklich recht zuträglich.

Merkwürdig auch iſt Folgendes, wegen der faſt wörtlichen Uebereinſtimmung mit Chriſtus. „Gibt es wohl ein Wort," fragte Dſü-Khung, „demgemäß wir bis zum Tode handeln können?" „Ja," erwiederte Khung-Fu-Dſü: „dieſes Wort iſt: Was du ſelbſt nicht willſt, daß dir geſchehe, das thue nicht Andern."
Nach Dr. Schott's Ueberſetzung.

Nro. 57.

Man kann nicht daran zweifeln, daß ſich immer mehr das einzelne Hervorſtehende in der Welt verliert, und das Allgemeine ſich geltender macht. Große, dieſe Welt erſchütternde Helden, weit über die Maſſe erhab'ne Genies werden bald nicht mehr möglich ſeyn, und es ſcheint, daß Napoleon, wie einer der größten, auch der letzte jener großartigen Heroen geweſen iſt. Die Menſchen werden immer mehr in der Menſchheit aufgeben, von Anfang an aller Zweck der Civiliſation.

Es iſt auch nicht zu läugnen, daß der St. Simonismus, mit ſo vielen Lächerlichkeiten und Inconſequenzen er ſich neuerdings behangen hat, dennoch auf dieſe Wahrheit ſich ebenfalls begründen wollte, und ſeine Vorherſagungen einer ganz neuen allgemeinen Anſicht religieuſer und weltlicher Verhältniſſe werden, obgleich bedeutend anders modificirt, doch in Erfüllung gehen müſſen, wenn nicht die Hoffnung: einſt alle Menſchen nur eine Familie ausmachen; alle Kräfte nur zum allgemeinen Wohl, keine zu gegenſeitiger Zerſtörung angewandt; allen Krieg in Wetteifer der Induſtrie aufgelöſ't; mit einem Wort, den Zuſtand der Civiliſation auf den der Natur geimpft und den gleichen **Rechten** aller Menſchen angemeſſen, aber auch ihren angebor'nen Fähigkeiten analog, überall entwickelt zu ſehen — eine bloße fromme Chimäre iſt.

Es kömmt mir auch vor, als ſey es nur dieſe allgemeine Vergeiſtigung, dieß größere Gleichgewicht der menſchlichen Fähigkeiten, die einzelnen derſelben nicht mehr erlauben ſo ſchroff und ſtark hervorzutreten. Dieß macht die Zeit ſo weich und mild, und erregt in allen Ständen einen ſo lebhaften Wunſch **nach behaglichem**

Lebensgenuß, wodurch die offenbar friedliche Tendenz der heutigen gebildeten Welt begründet wird.

Selbſt da, wo Krieg oder Umwälzung entſtehen, gehen beide jetzt immer von den Völkern aus, die ihrerſeits wieder bloß deßhalb eine geordnete, freie Verfaſſung haben wollen, weil ſie fühlen, daß ohne dieſe, jene allgemeine Behaglichkeit ihnen nie geſichert bleiben könne. Nicht mehr die heroiſche Freiheitsliebe des Alterthums iſt es, die ſie antreibt; freie Induſtrie, Handel und Wandel, ſicherer und ruhiger Genuß des Privatlebens ſind es, welche ſie ſich um jeden Preis verſchaffen wollen.

Man blicke auf die Franzoſen, der kriegeriſchſten Nation Europa's, man betrachte ihre letzte, ewig denkwürdige, ſo ganz von Allem, was die Geſchichte aufweiſ't, verſchiedene Revolution, ihre Mäßigung in und nach derſelben, und wie ſie alle alten Nationalvorurtheile, ja ſelbſt ihre Eitelkeit, von jeher die ſtärkſte ihrer Leidenſchaften, aufopfern und gefangen nehmen, für die lockendere Ausſicht auf Ruhe und Frieden! So ſcheint ſich mit Napoleon, gleich dem höchſten Aufflackern des Lichts vor ſeinem Erlöſchen, das letzte Kriegesfeuer in Europa entladen zu haben, und alle civiliſirten Völker widerſtreben von nun an dem äußern Streite, und zwingen direct oder indirect ihre Regierungen und Beherrſcher, wenn nicht zu gleicher Anſicht, doch zu gleichem Verfahren.

Die Berückſichtigung eines ſo neuen Zeitgeiſtes ſollte den Regierenden ihre neue Politik vorſchreiben, und haben ſie dieſe richtig erkannt, ſo werden ſie auch weit unbeſorgter, gegen die Folgen großer Conceſſionen gegen ihre Völker werden, als ſie es bis jetzt meiſtentheils noch ſind. Dieſelbe friedliche, induſtrielle und häusliche Richtung, wenn ich mich ſo ausdrücken darf, ſtellt auch ſie vor allen Umwälzungen ſicher, wenn ſie nur mit dem Einen entgegenkommen, was Noth thut — einer Verfaſſung nämlich, welche Willkühr verbannt, und der allgemeinen Bildung ein ſicherndes Organ in der Volksrepräſentation geſtattet.

Es iſt daher befremdend genug, daß heute noch ein bekanntes neues Werk über die franzöſiſche Revolution, das den Grund derſelben auf ſo platte Weiſe, aus abgedroſch'nen Gemeinplätzen erklärt, auch nur den Beifall der Kurzſichtigſten erhalten kann. Man erſtaunt, wie es jetzt noch möglich ſey, ſich ſo ſehr an Gott und Menſchen zu verſündigen, um zu behaupten: daß nur eine allgemeine Vorliebe zur Anarchie, ein allgemeines Nichtwiſſen der Menſchheit, was ſie wolle und ſolle, ſich der Welt bemächtigt habe, und weßhalb? weil man der offenbarten Religion nicht mehr einen blinden

Glauben ſchenke, weil Jeder nur ſeiner Vernunft folgen wolle!

Ja freilich, Ihr wenigen noch übrigen Obſcuranten, deren Element die Nacht iſt, wo freilich Alles nur eine ſchwarze Farbe hat Ihr lieben Leute, die Ihr nach Umſtänden Sclaven oder Tyrannen ſeyn möchtet (denn beide ſind ja nur die entgegengeſetzte Pole deßelben Weſens), Euch muß die Vernunft ein Gräuel ſeyn, aber daß Ihr dieß heute noch ſo offen geſteht, beweiſ't: daß Euch nicht nur die Vernunft, ſondern auch der Verſtand fehle.

Nro. 58.

Es gibt außer Vernunft und Verſtand noch ein drittes wichtiges, geiſtiges, ſie betreffendes Vermögen, nämlich das: die beiden erſten paſſend anzuwenden und alle Drei gehen leider nicht immer zuſammen.

In Bezug auf das gewöhnliche Leben nennt man jenes Dritte: Klugheit, und die Franzoſen noch bezeichnender: l'apropos de l'esprit et de la raison.

Es iſt ſehr unbequem, dieſes Vermögens zu ermangeln. Man gleicht dem Reichen, der ſeinen vergrabenen Schatz nicht wieder finden kann. Beſſer beinah' dann, nie einen gehabt zu haben!

Nro. 39.

Es ſångt jetzt an, eine Lieblingsidee der Forſcher zu werden, daß die ſogenannten Wilden keineswegs jüngere, unausgebildete Völker, ſondern nur die Trümmer ſeit uralten Zeiten untergegangener Civiliſationen ſeyen. Die der Menſchheit dadurch eröffnete Ausſicht iſt nicht die erfreulichſte. Ich glaube aber, man muß ſich auch hier vor dem pedantiſchen Fehler verwahren, Alles gewiſſen Theorieen anpaſſen zu wollen.

Eben ſo wenig, wie es leider wahrſcheinlich iſt: daß das ganze Menſchengeſchlecht, den Träumen der Optimiſten gemäß, einſt zu irdiſchen Engeln werden wird, eben ſo wenig wird es am Ende auch wieder gemeinſchaftlich zum Thiere herabſinken.

Das beſte Lehrbuch bleibt immer die Natur, und wie in dieſer fortwährend die niedrigſten Anfänge und die höchſten Ausbildungen in jedem Reiche zuſammen beſtehen, ſo wird wohl auch unter den Menſchen immer ein Theil die oberſte ein and'rer die unterſte Stufe einnehmen. Die vernunftgemäßeſte Anſicht ſcheint mir daher eine ſolche zu ſeyn, welche zwar ſtets im Einzelnen dem Ideal nachſtrebt, das Ganze aber nicht als perfectibel, ſondern ſchon als perfect anſieht, und nicht annimmt: daß die ganze Welt da ſey, einen unbekannten Zweck zu erreichen, ſondern daß aller Zweck des Seyns eben dieſes ewige Seyn und Leben iſt, und dieſer folglich in jedem Augenblick ſchon vollſtändig erreicht wird.

Nro. 60.

Kraftübung allein iſt Freude, und auch Tugend. Aller Genuß entſteht bloß aus ihr. Der Menſch fühlt ſich nur dann ſelig, wenn er ſich ſelbſt genügt, und dieß geſchieht nie ohne vollſtändigſte Kraftübung.

Nro. 61.

Es iſt wohl wahr: der Menſch iſt unendlich klein, aber er iſt auch unendlich groß. Troſtlos klein und ſchwach in alle dem, wo er ſich ſelbſt beherrſchen, dem Egoismus jeder Art entſagen ſoll — zum Erſtaunen groß dagegen in dem, was er durch Wiſſen zu erlangen und ſelbſt, was er zu ahnen fähig iſt. Was fehlte ihm, wenn er nur dem Moralprincip in ſeinem Innern ſo völlig g'nügen könnte, um, wie er ſoll, Gott dadurch ähnlich zu werden. Gewiß, ihm wüchſen in demſelben Augenblick Flügel, die mit der Schnelligkeit des Gedankens ihn durch jede Sternenweite führten; Er gewönne ſich die Welt. Denn göttliche Kinder ſind wir, wenn gleich in einem ſeltſamen Labyrinth befangen, und von unerklärlichen Ketten gefeſſelt, aber dennoch wird ein Jeder von uns ſich ihnen einſt entwinden, und frei ſich auf ewig an die Bruſt des himmliſchen Vaters ſchwingen dürfen, wo der Kampf aufhört, doch nie die Thätigkeit.

Nro. 62.

Wenn ich von Moſes geleſen, daß ihm Gott im feurigen Buſch erſchienen ſey, habe ich immer geglaubt, daß er damit nur die Abendröthe gemeint, wenn ſie in überirdiſchem Glanz die Büſche in Feuer verklärt, und dem bewegten Gemüth die ewige Nähe Gottes verkündet.

So hat mich alles Myſtiſche, wenn es aus der Natur hervorging, immer in tiefſter Seele angeſprochen, aber was dieſer Art von den Menſchen mühſam erkünſtelt wird, mich meiſtens kalt gelaſſen.

Nro. 63.

Schlussunterhaltung.

Als ich noch an Obigem ſchrieb, kam unſer Denker herein und ſah mir über die Schultern in das Manuſcript.

„Es iſt doch ſonderbar!“ rief er, ſobald er die letzten Zeilen geleſen, „daß ein frivoler Menſch, wie Sie, einer der die Welt ſo ſehr liebt und ſo mancher practiſchen Thätigkeit leidenſchaftlich hingegeben iſt, zugleich eine fortwährende Neigung fühlt, ſich philoſophiſchen und religieuſen Grübeleien (denn Forſchungen kann man es eigentlich nicht nennen) hinzugeben.“

„Lieber Freund,“ erwiederte ich, „der Menſch liebt die Abwechslung, und Sie würden Ihren Titel ſchlecht verdienen, wenn Sie nicht einſähen, daß ſo gewiß wir hier auf thätiges Handeln in dieſer Welt angewieſen ſind, doch auch noch etwas Höheres und Zukünftiges hinter dem Vorhange lauſcht, mit dem ſich zu beſchäftigen, eben ſo heilſam als genußreich iſt. Jeder thut es nun nach ſeiner Art. Der Eine läßt ſich von Andern ſeinen Glauben machen; ich grüble, wie Sie ſagen; und Sie, Wertheſter, Sie kritteln und zweifeln. Am Ende werden wir doch Alle denſelben Weg einmal gehen müſſen. Meinen Sie nicht?“

„Bei'm Himmel! das iſt meine geringſte Sorge. Ich wünſchte nur Eins, nämlich daß wir alt geweſen wären, ehe wir jung würden! Wie viel weniger dumme Streiche würden wir da machen! Wir genößen dann die Welt mit Verſtande, mit aller Kraft zum Genuſſe, während wir jetzt erſt verſtändig werden, wenn der Genuß Abſchied zu nehmen anfängt.“

„Alles würde dann auch in den allgemeinen Einrichtungen methodiſcher, zweckmäßiger ſeyn und eine ſo tolle Zeit, wie die unſrige, könnte man gewiß gar nicht erleben. Bei ganzen Völkern findet ſich übrigens zuweilen etwas meinem Wunſche Aehnliches. Nehmen Sie z. B. die Americaner. Die ſind früher als Engländer alt geweſen, nun haben ſie dafür als Americaner eine ſo beſonnene und kräftige Jugend. Bei ihnen iſt Alles, auch der kleinſte Gebrauch, auf reellen Vortheil baſirt. Selbſt ihrer Frömmigkeit kommen ſie auf äußerſt practiſche Weiſe dadurch zu Hülfe, daß ihre Kirchen durchgängig bei der großen Sonnenhitze ſorgfältig kühl und luftig gehalten, und im Winter vortrefflich geheizt werden. Glauben Sie nicht, daß der Mangel dieſes letztern Umſtandes bei uns der Religion vielen Abbruch thut? Ich ſpreche gewiſſermaßen aus Erfahrung, denn ich komme eben aus der Kirche, wo ich vor Zähneklappern durchaus zu keiner Erbauung gelangen konnte.“

„Vielleicht thaut ſie noch ſpäter bei Ihnen auf, lieber S...., wie die Töne in Münchhauſen's Poſthorn.“

„Sie haben gut ſcherzen, Beſter, an Ihrem warmen Ofen. Wahrhaftig ich habe bei'm letzten Ordensfeſte nicht ärger gefroren als heute, und das iſt nicht wenig geſagt.“

„O waren Sie je dort? Davon haben Sie mir ja noch nichts geſagt. Erzählen Sie doch.“

„Es iſt ſchon ziemlich lange her, mein Ordensfeſt, und nicht war ich Zeuge jener großen Ordensvertheilung, die ſo ſeltſam mit Rauch anfing, und mit einem Schornſteinfeger endete, ſondern g'rade zu der Zeit, als der Tiſchler Wandſchaff in Berlin die Quadratur des Cirkels erfunden zu haben glaubte, wohnte ich zum letztenmal dieſer Feierlichkeit bei. Sie wiſſen, das Ordensfeſt findet immer im Januar ſtatt, und damals waren noch alle Ritter genöthigt, alt und jung, in Schuhen und ſeidenen Strümpfen, ſowohl in der Kirche als im Schloſſe zu erſcheinen. Ich habe mir auch immer eingebildet, die Jahreszeit ſey abſichtlich ſo gewählt worden, um zugleich für beſſeres Avancement unter den Rittern zu ſorgen, denn mancher Alte feierte dort ſein letztes Feſt, wenn er verſäumt hatte, unter der ſeidenen Hülle ſich in Hirſch- und Kalbleder zu ſtecken."

„Am meiſten beluſtigte mich zu jener Zeit der baumlange Feldmarſchall K., der ſeine ſeidenen Strümpfe gar über die Steifſtiefeln gezogen hatte, und wahrlich in dieſem Coſtüme den Elephantenorden verdient hätte."

„Bei Tafel, in dem ſchönen Saal, dem nichts fehlte als Oefen, führte mich mein guter Stern neben einen Geheimen-Rath, einen berühmten Gourmand und Lebemann, der aber heute in jeder Hinſicht die Miene eines Kreuzträgers angenommen hatte. Kaum brachte er den erſten Löffel Suppe zum Munde, als er ſchon ſeufzend ausrief: „Gott im Himmel, ſie iſt richtig ſchon eiskalt geworden!“ Jetzt griff er in die Rocktaſche, und holte ein kleines Etui heraus, das ich zuerſt für eine Schnupftabaksdoſe hielt. „Sehen Sie nur, wertheſter Herr Mitritter,“ ſagte er, indem er es öffnete und mir einen Taſchenthermometer vorhielt, „ein Grad nur über den Gefrierpunct, iſt es nicht ſchrecklich?!“ Ich mußte lachen und rieth ihm, ſich an den Wein zu halten, überdem, tröſtete ich, ſeyen friſche Eßzimmer ja der Verdauung ſehr zuträglich! Mein guter Rath wurde treulich befolgt, der Leidende verlor keinen Augenblick mehr mit Plaudern, und als ſein Champagnerglas zum dritten oder viertenmal gefüllt worden war, ſchien er mir völlig aufgethaut. „Ich bin,“ wandte er ſich jetzt wieder zu mir, „am Hofe wenig bekannt, ſagen Sie mir doch, ich bitte, wer iſt jener ausländiſch ausſehende Mann?“

Ich richtete meine Blicke nach dem bezeichneten Ort. „Ein Chineſe,“ erwiederte ich, „der als Profeſſor der orientaliſchen Sprachen angefangen, und als Lakay geendet hat.“ — „Ein Chineſe! Gott, wie muß dieſer arme Menſch heute gefroren haben! Aber was ſagen Sie von Lakayen? Es tragen zwar viele Solche jetzt mehr oder weniger Orden, aber dieſer iſt ja mit dem Einſchub der neuen erſten Abtheilung der zweiten alten Klaſſe geſchmückt, und ſitzt ja auch mit am Tiſche.“

„O! die alte Excellenz meinen Sie, mit dem ſchlohweiß gepuderten Haupte, welcher der Chineſe eben den Teller reicht — nein, die iſt nicht ſo weit her, das iſt nur ein Präſident aus der Provinz. Uebrigens iſt Ihr Quiproquo um ſo comiſcher, da der alte Herr beſtimmt zu ſeyn ſcheint, mit exotiſchen Perſonen in Conflict zu gerathen. Hören Sie den ſeltſamen Zufall. Voriges Jahr befand derſelbe ſich im Theater zu

Coblenz. Das Schickſal wollte, daß der berühmte Reiſende, Prinz von Neuwied, mit einem ſeiner kürzlich importirten Butocuden ebenfalls das daſige Theater beſuchte, und dieſer, der Butocude nämlich, ſeinen Platz immediat hinter unſerm Präſidenten eingenommen hatte. Seltſamer Weiſe faßte der Wilde den poetiſchen Gedanken, des alten Herren Friſur ſey von Zucker, und da er das Süße ſehr liebte, Wilde aber ihren Begierden wenig Zaum anzulegen verſtehen, ſo ſtreckte er ohne Weiteres ſeine Zunge heraus und beleckte zweimal den vermeinten Zuckerhut ſo herzhaft, daß der Präſident, höchſt auffallend gekitzelt, zuſammenfuhr, ſich erſtaunt umſah, und noch mehr erſchrak, als er das furchtbare Geſicht erblickte, welches, dummdreiſt lächelnd, ihn jetzt mit einer horriblen Grimaſſe anglotzte. „Euer Excellenz,“ ſagte ein Spaßvogel, der die ergötzliche Scene ſchon eine

Weile ruhig mit angeſehen, „nehmen Sie ſich in Acht, es iſt des Prinzen von Neuwied Menſchenfreſſer, und er hat ſichtlich Appetit auf Sie bekommen.“ Entſetzt ſprang der Präſident auf und rief um Hülfe, bald ward der Aufſtand allgemein, und unter Schelten und Gelächter brachte man endlich den Butocuden in ſicherern Gewahrſam.“

„Sie ſcheinen gut bewandert hier zu ſeyn, mein Herr,“ ſagte beifällig mein gaſtronomiſcher Nachbar, indem er von neuem ſein Glas füllen ließ, „können Sie mir wohl von jenem Ritter dort, der ſo ausſieht, als habe er einen Handſchuh über's Geſicht gezogen, oder von dem großen Officier neben ihm, der eine ſo capable Miene annimmt, als ſey bereits das Feldmarſchallsexamen glücklich von ihm beſtanden worden, eine eben ſo luſtige Geſchichte erzählen?“ — „Wahrhaftig, Sie haben es ziemlich getroffen,“ erwiederte ich, „ich brauche bloß dem Beiſpiel des ehrlichen Pommer zu folgen,

Univ. Bibl.

der auf die Frage: Ob er lateiniſch verſtünde? antwortete: Nein, ich nicht, aber mein Bruder. Die Leute nämlich, die Sie mir andeuten, bieten wirklich nichts dar, als ihre eig'ne flache Unbedeutendheit, aber da ſie eine Anecdote wollen, ſo liefert der Herren nächſter Nachbar einigen Stoff dazu *). Dieſer, ein Landrath von Stutterheim, begleitete voriges Jahr die Kaiſerin Mutter durch ſeinen Regierungsbezirk. Die Kaiſerin, der man das Geſtüt von Trakehn als merkwürdig gerühmt hatte, frug ihn, ob es noch mehrere Stutereien in der Provinz gäbe? Nein, Ihro Majeſtät, erwiederte der Gefragte, welcher unglücklicherweiſe ſtatt Stuttereien Stutterheime verſtanden hatte, ich und meine Schweſter ſind von Allen allein noch übrig."

„Sie erinnern mich," fiel der Geheime-

---

*) Da der Betreffende todt iſt, darf die ſehr unſchuldige Geſchichte wohl hier ihren Platz finden.

rath ein, „da Sie Trakehn erwähnen, an etwas noch Stärkeres dieſer Art, was man kaum glauben würde, wenn man es nicht ſchwarz auf weiß geſehen hätte.“

„Bei einer Inſpectionsreiſe, die ich in jene Gegend machen mußte, bat mich eine alte Wittwe, einen Brief an den Herrn v. B. mitnehmen zu wollen. Ohne auf die Adreſſe zu achten, ſteckte ich ihn in meine Brieftaſche, und gab ihn eben ſo ab, glaubte aber in die Erde ſinken zu müſſen, als die Aufſchrift geleſen wurde, und folgendermaßen lautete:

„Sr. Hochwohlgeboren, dem erſten Landbeſchäler im Königlichen Geſtütt zu Trakehn, Herrn von B...., Ritter mehrerer hoher Orden ....“

„Aber bei Gott! ich glaube, Sie ſind trotz meiner vortrefflichen Unterhaltung eingeſchlafen,“ unterbrach ſich hier S..... ſehr entrüſtet; denn ich hatte wirklich die

Augen zugemacht, und mich in ganz andere Gedanken vertieft.

„Verzeihen Sie, geiſtreicher Denker," ſagte ich, „meine Unachtſamkeit iſt höchſt ſtrafbar, aber die Betrachtung hatte mich gewaltſam ergriffen: wie ſeltſam ſich doch die Zeiten ändern, und welchen hübſchen Contraſt man wahrgenommen haben müßte, wenn während Ihrer Ordenstafel plötzlich die weiße Frau eingetreten wäre, und Sie neumodiſche Ritter ſämmtlich gezwungen hätte, den ächten alten wiederum Platz zu machen. Wenn dann die Geharniſchten auf ihre Sitze niedergeraſſelt wären, ſtatt dem leiſen froissement Ihrer leichten Tuchröcke; die goldenen Ordensketten geklirrt hätten, ſtatt dem Weben Ihrer bunten Bändchen; und ſtatt der kleinen Champagnergläschen, von denen Ihr Nachbar viere geleert (Sie ſehen, ich habe genau Achtung gegeben), Humpen, wovon einer vier Bouteillen enthält, deren Stelle erſetzt hätten — gewiß würden Sie, einem ſolchen Schauſpiel gegenüber, kaum geglaubt haben, daß die neue, wie die alte Geſellſchaft, doch beide noch immer aus den nämlichen Menſchen, mit allen ihren Leidenſchaften, Fehlern und Tugenden, beſtehe, daß es noch ganz dieſelben Leute ſeyen, nur in andere Gewänder, als damals, gekleidet. — Mit den alten Gewändern ſind aber dennoch auch einige andere wichtige Dinge auf immer entflohen, und ſtatt ihrer, gleich den Wallfiſchen (die auch die einzigen Ueberbleibſel aus der Urwelt ſind), nur dunkle Namen übrig geblieben, die man nicht mehr recht zu deuten weiß, und dennoch blindlings fortführt. Ein ſolcher iſt z. B. der Name Ritter, und ſo ziemlich auch der Name Adel.“

„Sie pfuſchen mir in's Handwerk, Verehrter,“ eiferte S . . . . ., „und ſcheinen ganz zu vergeſſen, daß die Paradoxen, nach unſerer Convention, nur mir erlaubt ſind.

In der That berühren Sie aber da ein inhaltreiches Capitel! Jeden Tag danke ich meinem Gott, kein Adelicher auf dieſer Welt geworden zu ſeyn, kein ſolcher armer Mann, dem es zugemuthet wird, ein längſt abgeſtorbenes Geſpenſt hier noch in Fleiſch und Blut repräſentiren zu ſollen, einen Schatten, der, ohne mehr ſelbſt verwunden zu können, doch noch überall verwundbar geblieben iſt, ein klägliches Phantom, das die Kinder jetzt verſpotten, und die Erwachſenen ungeſcheut mit Koth bewerfen. Hören Sie einen unſerer höchſt beliebten Schriftſteller, einen ſonſt ganz harmloſen Romanſchreiber, wie wüthend er auftritt, ſobald er auf das Capitel dieſes unglückſeligen Adels kömmt:

„„Schande der Menſchheit!““ ruft er aus: „„daß dieſe gottverfluchte Bande noch immer als Blutſauger an den Adern unſerer Staaten liegt, und das Mark des Bürgers und Landmanns verzehrt, begünſigt von unſern Fürſten, erbärmlichen Schwächlingen, wie es auch König Friedrich von Schweden war.““ (Der Roman ſpielt nämlich in Schweden.)

„Du lieber Herr im Himmel! wenn das Mark der Unterthanen heut zu Tage noch ausgeſaugt wird, ſo bekömmt wahrhaftig der Adel am wenigſten mehr davon zu koſten, eher möchte dem Fabrikherrn, dem Papierſpeculanten, dem Staatsbeamten etwas davon zu kommen.“

„Ein Anderer ſagt zwar mit etwas mehr Mäßigung, aber eben ſo ungerecht:

„„Dieſer verabſcheuungswürdige Adel, der vor fünfzig Jahren, alle Menſchenrechte höhnend, dem Landmanne verbot, die Felder zu düngen, damit dem Edelmann nicht die Rebhühner nach Dünger ſchmeckten; der in den Tuilerieen im Sommer auf geſtreutem Salz eine Schlittenfahrt veranſtaltete, während das Volk, wegen der ungeheuren Abgaben, dieſes nothwendigſte Nahrungsmittel kaum noch bezahlen konnte ꝛc.““

„Sollte man nicht glauben, weil einige Verabſcheuungswürdige ſolchen gottloſen Mißbrauch getrieben, der ganze Adel habe zu jener Zeit das Düngen der Felder verhindert, und ſey den Sommer über auf Salz umher gerutſcht? Iſt ſolches Generaliſiren nicht ganz abgeſchmackt, und iſt der Bürgerſtand etwa deßhalb verabſcheuungswürdig, weil weit mehr Bürgerliche wie Adeliche als Spitzbuben und Raubmörder gehangen und gerädert worden ſind, oder die Soldaten eine gottverfluchte Bande, weil Viele derſelben ſich oft ſchon der grauſamſten Exceſſe ſchuldig machten?“

„Menſchen ſind Menſchen. Unter Allen, weß Standes ſie ſeyn mögen, werdet Ihr Schändliche finden, die Andere ihrem Egoismus zum Opfer bringen. Eure Schuld iſt es, wenn Ihr durch ſchlechte Inſtitutionen ſolche Mißbräuche nicht nur möglich, ſondern häufig macht. Erhebt alle Ultraliberalen zu Edelleuten, und gebt ihnen wieder denſelben Spielraum, den der genannte franzöſiſche Adel einmal zu jener Zeit hatte, und Ihr werdet in Kurzem wieder Aehnliches, vielleicht noch Schlimmeres erleben — denn die Kleinen ſind wahrlich nicht milder, als die Großen! Das hat uns ſchon die franzöſiſche Revolution, wie auch andere Zeiten, z. B. die der Judenverfolgungen im 14ten Jahrhundert ſchaudererregend genug gezeigt. Bei letztern beiden ſpielte der Adel keineswegs die Hauptrolle. Alſo nicht der Adel als Stand iſt zu haſſen, ſondern nur die Staatsverfaſſung, die ihm oder einem andern Stande die Gelegenheit und Freiheit des Mißbrauchs gab oder gibt. Der heutige Adel iſt wahrlich der harmloſeſte aller Stände in dieſer Hinſicht, und wenn er verächtlich geworden iſt, ſo kommt dieß jetzt bei ihm nicht mehr aus zu großem Ueberfluß, ſondern nur aus zu großem Mangel an Waffen her, um ſchädlich werden zu können.“

„Bei der Subhaſtation eines Ritterguts auf dem Lande hörte ich neulich einen unſerer angeſehenen Juſtizbeamten — als man über Tiſch das unglückliche Geſchick des Gutsbeſitzers beklagte (welcher, nach der Subhaſtation ſeines Gutes, wobei er nur aus der Unmöglichkeit, ein verhältnißmäßig geringes Capital zur rechten Zeit zu negoziren, ſein ganzes Vermögen verloren, und nun mit acht Kindern betteln mußte) — mit höhniſcher Miene ausrufen: „„So iſt es ſchon recht! Dieß Volk muß erſt alles zum Teufel fahren, eher wird's nicht beſſer werden. Was ſchadet's denn dem Lande, daß ſie ihre Güter verlieren, es werden immer Andere da ſeyn, dieſe wieder in Empfang zu nehmen.““

„Hinc illae lacrymae, und die Advocaten werden dabei gewiß nicht die Letzten ſeyn. Muß man aber nicht das gefühlvolle Herz, die geſunde Politik und die edle Dreiſtigkeit gleichmäßig bewundern, welche dieſem Diener der Gerechtigkeit beiwohnten? Seine Genoſſen ſtimmten übrigens frohlockend ein, einige anweſende adeliche Gutsbeſitzer hörten nichts Neues, und ſahen nur beſchämt auf ihre Teller, ich aber notirte mir den Fall, gleichfalls nicht als etwas Seltenes oder Merkwürdiges, aber doch als eine rührende Geſchichte; denn während dieſe Commiſſarien hier von den letzten Pfennigen, die ſie dem Unglücklichen ausgepreßt, noch tafelten und praßten, mochte dieſer wohl mit ſeiner troſtloſen Frau und ſeinen unmündigen Kindern das ungewohnte Brod der Armuth mit glühenden Thränen benetzen."

„So wehmüthig Ihre Geſchichte Einen ſtimmen könnte," ſagte ich, „ſo geſchieht Ihrem Adel doch wirklich nur vollkommenes Recht. Er hat ganz das, was er verdient, das Loos, was er ſich ſelbſt bereitet. Hat ihn die Nemeſis geſtürzt, ſo geſchah es nur in der Geſtalt ſeiner eigenen Thorheit, und wenn er nicht ſehr bald die Mittel ergreift, die ihn einzig noch retten, ja ihn ſogar zu mehr machen können, als er je in Deutſchland war, ſo wird er über ein Kleines ganz verſchwinden, und eine ſelige Ruhe im Grabe iſt ihm dann auch von Herzen zu gönnen.“

„Ach, ich weiß ſchon, was Sie ſagen wollen. Nach Ihnen ſoll eigentlich der Edelmann nicht mehr, ſondern ſein Landbeſitz den Adelstitel führen.“

„Ganz recht,“ erwiederte ich, indem ich ein Blatt aus meinen Papieren hervorholte, „betrachten ſie hier einmal eine neue Art von Stammbaum, den ich geſtern entworfen, um zu ermitteln, was in einer gegebenen Zeit aus einer Adelsfamilie, nach den jetzt herrſchenden Principien conſtruirt, und aus einer, nach den meinigen gebildet, werden muß. Ich habe dieſelbe allerdings beſonders fruchtbarer Natur angenommen, und dem Stammvater zehn Söhne, jedem Folgenden aber, ohne Erwähnung der Sterbefälle, zwei leben bleibende, männliche Nachkommen ertheilt, was eben nicht physiſch unmöglich iſt, und auf den Zeitraum von 30 Jahren immer eine Generation gerechnet. Sehen Sie ſelbſt.“

Hiermit gab ich ihm folgendes Blatt:

Nro. 1. Unſer Adel.				Nro. 2. Vernunftgemäßer Adel.			
Jahreszahl.	Barone.	Thaler Einkünfte.	Nützliche Gemeine.	Jahreszahl.	Barone.	Thaler Einkünfte.	Nützliche Gemeine.
1830	1	6000	0	1830	1	6000	0
1860	10	600	0	1860	1	6000	9
1890	20	300	0	1890	1	6000	19
1920	40	150	0	1920	1	6000	39
1950	80	75	0	1950	1	6000	79
1980	160	37 ½	0	1980	1	6000	159
2010	320	18 ¾	0	2010	1	6000	319

„Hier finden wir alſo," fuhr ich fort, „auf der erſten (der ſchwarzen) Colonne, nach Verlauf von 200 Jahren, im ganz möglichen Laufe der Dinge, die Zahl der

Barone in eben dem Verhältniß zunehmen, wie ihre Mittel abnehmen, und zuletzt eine Schaar von 320 bettelnden Baronen mit 18 Thalern jährlicher Einkünfte, die dem Lande nur zur Laſt fallen müſſen, während wir auf der andern Colonne zwar fortwährend nur einen Baron anſtändig beſtehen, zugleich aber eine Menge nützlicher Bürger freudig neben ihm anwachſen ſehen, die dem Lande vielſachen Nutzen zu gewähren, und neue Fonds zu gründen im Stande ſind. Beide Parteien, ſo heterogen ſie auch daſtehen, entſprießen dennoch gleichmäßig aus dem Saamen deſſelben Urbarons, nur unter verſchiedenen Bedingungen entwickelt, welche allein den ganzen Unterſchied hervorbringen."

„Muß nun nicht jeder Patriot wünſchen, daß, wo der Adel einmal nicht ganz aufzuheben iſt, wenigſtens ein ſolcher Zuſtand deſſelben, der die Aufſtellung der erſten Colonne möglich macht, eine Radicalreform erleide? Und können wir es dem Bürger noch ſo ſehr verdenken, wenn er die Prätenſionen eines ſolchen Adels, nach Aufhöbrung des Fauſtrechts, unerträglich findet, und ihn eben ſo ſehr verachtet als anfeindet? Demungeachtet hat der Bürger auch Unrecht, denn er ſollte dergleichen Adeliche nur von Grund des Herzens bemitleiden, ja, wie es im Morgenlande den Blödſinnigen zu Theil wird, ſie als inſpirirte Märtyrer verehren, die ihm zu ſeinem Beſten eine heilſame negative Lehre geben."

„Bei'm Himmel!" ſagte S....., „Sie ſind ſchlimmer, als alle Democraten, und wüthen in Ihrem eigenen Fleiſch."

„Allerdings," erwiederte ich, „doch nur um den kranken Theil, wenn ich könnte, auszuſchneiden, damit der geſunde wieder friſches Leben erlangen möge."

„Fromme Träume, mein Theurer! Laſſen Sie ſich doch darüber keine graue Haare wachſen. Denken Sie bloß an ſich, und für die Andern laſſen Sie den lieben Gott und das Gouvernement ſorgen!“

„Vortreffliche Moral! Wo haben Sie denn die aufgefunden, wenn ich fragen darf?“

„Es iſt der erſte Paragraph im Katechismus für ruhige und gute Bürger. Richten Sie ſich alſo nur darnach!“

„Wir wollen wirklich uns beſinnen.“

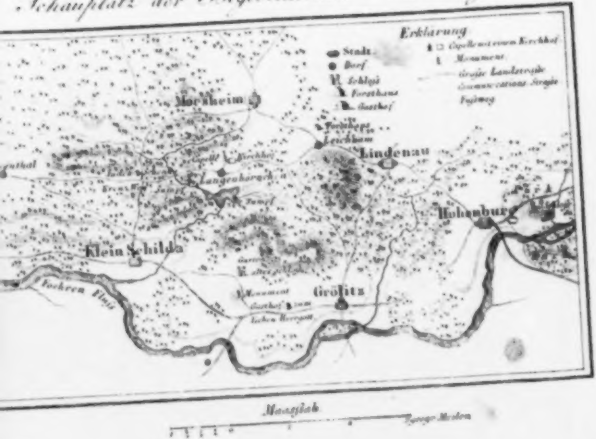
II.

Acht
Frühlings- und Sommertage
aus dem
Leben Miſchling's.

Eine wahre Geſchichte, mit dem Anſtrich
einer Novelle.

Univ. Bibl.
München

Schauplatz der Begebenheiten Mischlings?



Erklärung
Stadt
Dorf
Schloss
Forsthaus
Gasthof
Capelle mit einem Kirchhof
Monument
Große Landstraße
Communications Straße
Fußweg
Morheim
Lindenau
Leichham
Langenbruch
Klein Schilda
Grölitz
Hohenburg
Fochren Fluss
Monument
Maasstab
Meilen

Vorgeſchobenes.

Faſt nehme ich Anſtand, ſo unbedeutende Abenteuer wieder zu erzählen, als die folgenden ſind; indeß man lieſ't des Außerordentlichen jetzt ſo viel, man verdirbt ſich den Magen ſo oft mit weit hergeholten Delicateſſen, daß zur Veränderung auch einfache Koſt wohl einmal munden mag.

Eine Characteriſtik meines Freundes Miſchling hier im Voraus zu geben, iſt wohl unnöthig, denn da wir ihn acht ganzer Tage lang nicht aus den Augen verlieren werden, ſo müßten wir ſchlechte Menſchenkenner ſeyn, wenn wir nicht am Ende derſelben wenigſtens einigermaßen wüßten, mit wem wir zu thun gehabt haben. Auch iſt, da wir bloß wirklich Geſchehenes berichten, kaum zu befürchten, daß wir etwas ganz Characterloſes liefern könnten, wie man es Manchem unſerer modernen Romanſchreiber zuweilen vorwerfen will; es müßte denn ſeyn, daß Miſchling's eigener Character gerade in der Characterloſigkeit beſtünde, und dann wäre freilich dieſem Uebelſtande nicht weiter abzuhelfen.

Erster Tag.

Es war Morgen, ganz früher, gold'ner Morgen. Alle Kukuke ſchrieen, wie um die Wette, und die Sonne las emſig auf den Fluren einen langen Schatten nach dem andern auf, die aus der Nacht noch liegen geblieben waren.

Miſchling ſchritt rüſtig zu, die Vögel zwitſcherten und die Käfer ſummten, friſch wehte die Luft, und auf den jungen Birken, durch die der Weg ſich anmuthig ſchlängelte, glänzten tauſend Thautröpfchen in allen bunten Regenbogenfarben.

Den Fürſten der Erde, und ſelbſt ſchon den vornehmen Leuten, muß Gott ohne Zweifel weit mehr verzeihen, als den Armen; denn jene haben in Wahrheit ein hundertmal ſchwereres, beſchränkteres und genußloſeres Leben! Wer geſund iſt, verſuche es z. B. nur einmal, einige Meilen an einem ſchönen Frühlingsmorgen durch Wald und Flur im Angeſicht der blauen Berge, und ſey es auch auf dem holprigſten Felſenpfade zu wandern, und dann denſelben Weg in einem herrlichen Wagen, mit ſechs Pferden beſpannt, gemächlich ausgeſtreckt, vom Staube ſeines Gefolges umgeben, in der glühenden Mittagshitze ſo bequem, aber auch ſo langweilig als möglich zurück zu legen, und er wird bald den Unterſchied gewahr werden.

Sollte er dann dennoch das letzte vorziehen, ſo würde ich dafür halten, daß ihn unſer Schöpfer gar nicht gemacht, ſondern nur eine unregelmäßige Gährung der Naturſtoffe ſein trauriges Daſeyn hervorgebracht habe.

So oft Miſchling, unter ſolchen Gedanken fröhlich weiter eilend, eine Höhe erſtieg, wandte er ſich immer wieder um, noch einmal die Thürme der alten Stadt Grölitz zu betrachten, und auf ihren hohen Dom aus der Ferne die Blicke zu heften, wo Tetzel einſt unter einem buntlakirten Ziegeldache ſo viel Ablaß verkaufte, daß, wie die Chronik ſagt: die ganze Kirche von dem Erlös nachher gebaut werden konnte.

Heut zu Tage, meine ich, würde freilich dieſes Mittel nicht mehr anſchlagen, aber die Leute ſind deßhalb nicht beſſer d'ran. Was man ihnen ſonſt aus den Taſchen lockte, das nimmt man ihnen jetzt geradezu, auf directem, wie auf indirectem Wege. Die Staats- und Finanzkünſtler haben die Kirchenkünſtler abgelöſ't, und werden walten, bis einmal der große Papierbanqueroute eintritt, der der Welt vielleicht bald bevorſteht, und ſie wahrſcheinlich dann wieder auf eine neue Weiſe lehren wird, daß das alte Lied ſich immer wiederholt: Einige Schelme und viele Thoren!

In der guten alten Burgſtadt, die Miſchling heute früh verlaſſen, mochte es auch wohl mehr der Letzteren als der Erſteren geben, und wahrlich, es hatte ihnen nicht an hinlänglicher Uebung in jener Zeit gefehlt, wo ſie, bald für Alexander, bald für Napoleon illuminirend, Jahrelang nicht wußten, wer von Beiden das letzte Licht behalten würde. Gewiß war es damals ein Glück für die guten Leute, daß ihr alter Bürgermeiſter alle Nächte zwanzig Taſſen Thee trank, und bei'm Gewitter ſich in den Keller zu begeben pflegte. Ein Brauſekopf mit Champagner, ein Freund von Blitz und Donner würde ſich nicht ſo gut durchgewunden haben, und die gezwungenerweiſe zur Fledermaus gewordene Stadt unter ſeiner Regierung noch ſchlimmer als jetzt gerupft worden ſeyn. Nun hat ſie im Lager der obſiegenden Quadrupeden den Hafen der Ruhe erreicht. Die ſchweren Prüfungstage ſind überſtanden, und das kleine Feuer der

Beamten-Bataillone hat den Kanonendonner der Armee'n abgelöſ't. Trotz beider iſt jedoch die Stadt noch immer reich geblieben, und mein Freund hatte ſelbſt Gelegenheit, dieß bei einem ſplendiden Feſte zu bemerken, wo der Vorſtand, in alter ſüßer Gewohnheit und momentaner Zerſtreuung (als ſey die Vergangenheit nur ein Traum geweſen) wieder den ſeligen Friedrich Auguſt hoch leben ließ, obgleich er gewiß Friedrich Wilhelm eben ſo treu im Herzen führte.

Grölitz iſt ein Ort, der, wie ſeine Umgegend, viele hiſtoriſche Erinnerungen darbietet. Miſchling hatte auch nichts von dieſen zu beſichtigen verſäumt, ſelbſt nicht die Copie des heiligen Grabes, zu dem der fromme Gründer dreimal reiſ'te, weil bei der Ausführung ihn eben ſo vielemale ſein ſchwaches Gedächtniß verließ.

Im Zauberpalaſt der adelichen Jungfrauen hatte er viele reizende Stunden verlebt; auf der Kunſtkammer der gelehrten Geſellſchaft ſich electriſiren laſſen, und ein intereſſantes Embryo, ſo wie einen Stinkkäfer, deſſen gold'nes Kleid, durch das Mikroſcop betrachtet, eine ganz unerhörte Pracht, wie von ſo viel in einander geſchmolzenen Edelſteinen entfaltete, und endlich zwei große antediluvianiſche Hörner andächtig beſchaut, welche der Gelehrteſte ihrer Präſidenten der Academie als ewiges Andenken zurückgelaſſen hatte. Auf dem Landtage war er emſig bedacht geweſen, die Volksrepräſentation (auch ein Embryo) zu ſtudiren, und hatte ſich dabei human der Dieten gefreut, welche des Landes Diener ſo reichlich dabei erzielen; in der Reſource hatte er tapfer ein Concert ausgehalten und ſich dort faſt auf immer an ſchlechten Tabaksrauch gewöhnt; auch die Gärten der Armida hatte er pflichtſchuldigſt bewundert, in denen des Städtleins freundlicher Mäcen durch ſiebenzig Sorten Roſen und ſiebenzigjährige Roſenwangen bekundet, daß er das Lebenselixir ewiger Jugend unter ſeinen Blumen gefunden haben müſſe; zuletzt aber hatte er auch noch Haus und Hof fleißig beſucht, wo die liebenswürdigſte der Gräfinnen in philoſophiſcher Ruhe den Muſen und einer kleinen Geſellſchaft auserwählter Freunde lebt.

Unter dieſen Letztern zog ihn beſonders ein merkwürdiger Mann an, der unſerer Sprache, wenn wir ihm folgen, eine neue Aera bereiten wird. Er beabſichtigt nämlich, alle fremden Wörter nunmehro völlig aus derſelben auszumerzen, und um hier nur in der Kürze zu zeigen, mit welchem Glück er bereits operirt hat, führe ich einige ſeiner Verbeſſerungen im Militairfach an. Infanteriſten ſind dort von ihm, höchſt naturgemäß, in Gänger, Cavalleriſten in Sprenger, Muſikanten in Klänger und Tirailleurs in Fänger verwandelt worden. Man ſieht, daß hier nicht nur auf das Vernünftige, ſondern auch auf den Reim ſogar Rückſicht genommen worden iſt, wodurch zugleich einem etwanigen Vorwurf der Ungereimtheit im Voraus ſchon ſiegreich begegnet wird. Derſelbe Mann hatte in andern Fächern ſich nicht weniger ausgezeichnet, keinen geringen Einfluß auf den Speculationsgeiſt ſeiner Mitbürger ausgeübt, und ihnen auch ſelbſt darin ſchon als practiſches Muſter vorgeleuchtet; zuerſt durch die Beſetzung eines Teichs mit Blutegeln ſtatt der Karpfen, alsdann durch die Verſendung eines Centner Wachſes nach Mexiko, welches aber leider durch Unvorſichtigkeit unterwegs an einem Ofen zerſchmolz, und da hierdurch mehrere andere Waaren beſchädiget wurden, den geehrten Abſender in einen langen Proceß verwickelte. Da nun Entſcheidungen der Proceſſe bei uns ſehr einem Spiele gleichen, das man „Kopf oder Wappen" nennt, wobei gewöhnlich ein blinder Zufall den Ausſchlag gibt, ſo proponirte unſer genialer Freund ſeinem Gegner, ſich lieber einem Gottesurtheil zu unterwerfen, und zu dem Ende ſich ruhig mit ihm an ein Fenſter der Reſource zu placiren, wo es ſehr viele Fliegen gibt. Derjenige nun, auf deſſen Naſe ſich die erſte Fliege ſetzen würde, der ſollte den Rechtsſtreit gewonnen haben. Der Kampf fand ſtatt, und der Gegner ſiegte. Es verlautete aber nachher, daß dieß nur durch Liſt geſchehen ſey, indem er ſich vor Anfang des Duells einen Tropfen Fliegengift auf ſeine Naſe geträufelt, und ſo begann hierüber ein neuer Proceß, welcher, ſo viel ich weiß, noch ſchwebt.

Auch mehrere Mitglieder der naturhiſtoriſchen Geſellſchaft fanden ſich bei der jungen Gräfin ein, die ſich ſeit einem Jahre mit Unterſuchung der wunderbaren Sage vom hieſigen Nachtſchmiede beſchäftigten. Beſagter Schmied iſt ein in Grölitz wohlbekannter Spuk, der ſich nur bei Nacht hören läßt, und Herrn Kerner für die dritte

Ausgabe der Seherin von Prevorſt ſehr zu empfehlen ſeyn möchte.

Die Sage dieſes Nachtſchmiedes iſt kürzlich folgende: Meiſter Volprecht lebte fleißig und glücklich mit ſeiner jungen Frau. Da kam ein ſchmucker fremder Geſell und bot ihm ſeine Dienſte an. Er arbeitete für zehn, und brachte vieles Geld in's Haus; doch frommte es dem Meiſter nicht, der bald ein Praſſer und Schlemmer, ſeine Frau aber des Fremden Buhlin ward.

Eines Abends erſchien ein vornehmer Herr in Scharlach gekleidet, bei Volprecht, und bot ihm 100 Goldgülden, wenn er ihm in ſieben Tagen ein Grabgeländer anfertigen wolle. „Aber,“ ſetzte er hinzu: „Verſchreiben müßt Ihr Leib und Seele, daß es in ſieben Tagen um Mitternacht fertig ſey.“ Der Handel wird abgeſchloſſen, und Volprecht trägt ſeinem ſtets rüſtigen Knechte die Arbeit auf. Schon nach dreien Tagen iſt dieſe vollendet bis auf einen einzigen

Ring, und Volprecht eilt wohlgemuth auf's Land, zu Hochzeit und Schmaus und Tanz! Am ſiebenten Tage kömmt er zurück, und ſiehe da, als er das Gitter beſichtigt, fehlt immer noch der Ring und mit ihm der Geſelle.

Schnell geht er ſelbſt an's Werk, das Fehlende zu ſchmieden, doch vergebens. Er hämmert, daß der Schweiß ihm vom Geſichte trieft. Umſonſt — jedes Eiſen bricht. So kömmt, in Verzweiflung und Todesangſt, die Mitternacht heran, und mit dem Schlage Zwölf der ſcharlachrothe Herr. — Kurz: der Teufel holte, wie billig, Herrn Volprecht.

Sein Haus ſteht noch jetzt, und oft hört man dort in ſtillen Nächten unterirdiſch auf dem Amboß hämmern, ſo laut manchmal, daß die Fenſter davon erzittern.

Niemand aber hat bisher erklären können, was es eigentlich mit dieſem unſichtbaren Schmieden für eine Bewandtniß habe.

Auch zeigte man ſonſt den Fremden auf dem Kirchhofe das Eiſengitter mit dem fehlenden Ringe. Dabei wurde erzählt: daß man oft verſucht habe einen Ring anzulegen, daß aber allemal über Nacht der Ring wieder verſchwunden ſey.

Die Acten der unterſuchenden Geſellſchaft über einen ſo merkwürdigen und räthſelhaften Gegenſtand ſind bereits zu einer ungeheuren Dicke angeſchwollen, aber immer verhindern neue Indicien den endlichen Schluß derſelben. So weit iſt man bereits im Reinen: Entweder hat der Spuk ſeinen Grund in natürlichen Urſachen, als da ſind: Echo, verſperrte Quellen, Ratzen, abſichtlicher Spaß und dergleichen, oder der hämmernde Schmied iſt ein Hereinragen der Geiſterwelt in die Grölitziſche. Ein Drittes glaubt man ſchwerlich ausmitteln zu können.

Vielfach ſich allen dieſen lehrreichen und angenehmen Erinnerungen hingebend, erreichte Miſchling Mittags einen Gaſthof, deſſen Schild von der ſeltſamſten Art war. Hier lud nämlich Gott der Vater, grimmig wie Erlkönig ausſehend, in propria persona die Reiſenden zur Einkehr ein. Aus den Wolken herausſchauend, hielt er eine große gold'ne Wage in der Hand, deren eine Schale, bis an den Rand mit ſchwerem Hafer gefüllt, ſich tief zwiſchen zwei irdiſche Perſonen herabſenkte, wovon die eine einen Fuhrmann, die andere den Wirth darſtellte, und ſinnreich hierdurch andeutete, welches reichliche Maas in dieſer Schenke gewährt werde.

Aus Gottes Munde gingen folgende Worte hervor:

„Dieß Haus ſtehet in meiner Hand
„In Land und Kreis iſt es wohlbekannt
„Zur goldenen Wage wird es genannt.

Ich muß geſtehen, höher kann ſich die gaſtwirthliche Induſtrie kaum verſteigen, und es iſt zu bezweifeln, daß außerhalb der

Provinz, die Miſchling und mir das Leben gab, irgend Jemand einen ähnlichen Schwung genommen hat.

Doch ſchien es faſt, daß der liebe Gott nur für den Hafer ſorgte, denn alles Uebrige, was mein Freund von menſchlicher Speiſe anzuſchaffen ſuchte, war herzlich ſchlecht und ſo theuer, als hätte der Teufel die Zeche geſchrieben. Auch bemerkte er nachher, als er das Bild vor dem Weitergehen noch einmal betrachtete, daß in der That die Figur des Wirths, mit ihrer ſarcaſtiſchen Miene, viel Mephiſtopheliſches hatte, und innerlich zu ſagen ſchien: das Maas iſt zwar voll, guter Freund, warte aber nur auf den jüngſten Tag, d. h. den der Rechnung!

Das Innere der Kneipe hatte übrigens viel Eigenthümliches. In der großen Saal ähnlichen Stube zogen den Blick zuerſt ein halbes Dutzend Mädchen auf ſich, von denen einige ſehr hübſch waren, und die ſämmtlich an einem, ohngeachtet der Tageshitze ſtark geheizten, Ofen ſich emſig mit Federſchließen beſchäftigten. Der leichteſte Flaum flog denn auch wie Schneeflocken in der ganzen Stube umher, was jedoch vier ſtattliche Fuhrleute, alle kräftige coloſſale Figuren, nicht im Geringſten hinderte, gleich daneben ein reichliches Mahl fetten Schöpſenbratens einzunehmen, den ſie wohlgemuth mit Bier und Branntwein gehörig hinunter ſchwemmten. Alle Artigkeit des Wirths, alle Coquetterieen der Dorfſchönen waren dieſen begünſtigten Gäſten gewidmet, und wurden zum Theil, die letztern nämlich, mit ziemlich handfeſten Liebkoſungen erwiedert. Ihr Geſpräch, von dem ſich Miſchling nichts entgehen ließ, beluſtigte ihn gar ſehr, und im Grunde war ihr Betragen ziemlich nach der neu'ſten Mode, ja ſogar ihr Coſtüm, die beliebten blauen Blouſen, ganz daßelbe, wie es Miſchling erſt voriges Jahr in Pyrmont den dortigen Hofmarſchall hatte tragen ſehen.

Die Stände, man ſieht es, nähern ſich täglich einander mehr.

Nach beendeter Mahlzeit trennte ſich die Geſellſchaft, und nur einer der Kärrner ſpannte ein, um ſeinen Weg fortzuſetzen. Unſer Held begleitete ihn eine Strecke, und lobte ſeine ſchönen kräftigen Roſſe. „Aber,“ frug er, „da Ihr einen Hengſt und eine Stute zuſammen ſpannt, gibt das nicht manchmal Verwirrung?“

„O, Gott bewahre!“ ſagte der Fuhrmann. „Der da,“ auf den Goldfuchs weiſend, „weiß ſelbſt noch nicht, daß er ein Hengſt iſt, und die da hat's ſchon wieder vergeſſen, daß ſie als eine Stute geboren wurde,“ und lachend begleitete er ſeine Worte mit einem derben Peitſchenhieb auf den Rücken der armen Matrone, um jeder Reminiscenz im Voraus zuvor zu kommen.

Miſchling fand dieſen Fuhrmannswitz ganz angemeſſen, und glaubte ſogar ſchon manchen noch ſchaleren gehört zu haben, der dennoch aus einem parfümirten Munde mit falſchen Zähnen hervorging. „Ja,“ fuhr ſein pferdebändigender Begleiter fort, „glauben Sie mir nur, das Metier eines Fuhrmanns iſt gar nicht ſo übel, als Sie vielleicht denken. Sehen Sie, am Tage habe ich meine geſunde, nie zu angeſtrengte Arbeit in freier Luft, und zur Geſellſchaft meine Pferde und meinen Spitz, mit denen ich mich ſo gut unterhalte, als wären es Menſchen, wobei ich noch dazu immer ihr unumſchränkter Herr bleibe, was auch nicht zu verachten iſt. Meine Tracht iſt warm und bequem, mein Sinn munter und fröhlich, und komme ich mit der Dämmerung in's Quartier, da iſt jeder Abend ein wahres Feſt zu nennen. Sie haben's ja mit angeſehen, wie unſereins aufgenommen wird, und ſo iſt's überall, nicht allein im

Gaſthof zum lieben Herrgott, den wir eben verlaſſen haben, ſondern gäb' es auch einen zum leibhaftigen Satanas, es würde eben ſo ſeyn. Ja, mein beſter Herr, die Wahrheit zu geſtehen, ich war nicht immer Fuhrmann, ich habe vorher Manches verſucht, und damit Sie's nur wiſſen — erſtaunen Sie nicht zu ſehr: Studiosus olim fui, studiosus infelix et incapax theologiae. Ja, ja! es iſt nicht anders, geehrter Herr. Meine Eltern, ehrliche Bauern, wollten nach der Narrenmode unſerer Zeit durchaus einen Gelehrten aus mir drechſeln, machten ſich und mich arm, damit ich ſtudiren könnte, und was half's? Ich wäre verdorben und geſtorben, wenn ich nicht ſo geſcheidt war, dahin zurückzukehren, von wo ich früher ausgegangen. Ich muß noch lachen, wenn ich an meine kauderwelſchen Predigten denke, und wie ich auch den Leuten „in Angſt und Schweiß, lehren mußte, was ich nicht weiß.“ Glücklicherweiſe machte ich einem hübſchen Mädchen einen kleinen Erlöſer von der Theologie, denn durch ihn war's mit meiner Hoffnung auf eine Anſtellung aus. Ein and'rer luſtiger Scandal kam noch hinzu, und ſo ward ich ſolenniter relegirt, wofür ich meinem Schöpfer noch täglich danke. Denn damals war ich ein elender Sclave, heute bin ich ein ächter Freiherr, und tauſchte nicht mit dem Könige von Frankreich."

„Alter Studiosus," fiel Miſchling ein, „das letzte Gleichniß iſt nicht gut gewählt. Wer Teufel tauſchte heutzutage mit dem Könige von Frankreich, dem innehabenden ſowohl wie dem relegirten! — Aber in allem Uebrigen will ich Euch gern Recht geben. Es wäre wohl ein wahres Glück für Euresgleichen, wenn Alle, die etwas Anderes werden wollen, als wozu ſie das Schickſal einmal beſtimmte, durch Euer Beiſpiel klug gemacht werden könnten. Ich gratulire Euch, Ihr habt die Theologie nur verlaſſen, um zur Philoſophie überzugehen, denn dieſe, wenn ſie practiſcher Natur iſt, findet ſich überall an ihrem rechten Platze, ſo gut hinter dem Karren, als auf dem Throne, nur nicht zum Beſten auf der Kanzel.“

„Unſer Weg trennt ſich hier, wie ich ſehe, lebt wohl, bleibt bei Eurer klugen Zufriedenheit, und der Himmel beſchere Euch immer geſunde Pferde am Tage und hübſche Mädchen am Abend.“

„Fiat und ſchönen Dank!“ erwiederte der latiniſirende Fuhrmann lachend, knallte mit der Peitſche, und ließ in Miſchling's Bilderbuche eine anſpruchloſe Vignette in Holzſchnitt zurück.

Da Miſchling in der Ferne etwas Monumentartiges auf einem kahlen Hügel erblickte, ſo ging er querfeld-ein darauf zu, ſchon vermuthend, daß es zum Andenken der berühmten Schlacht dienen ſolle, die hier im Befreiungskriege geliefert wurde.

In einem dunkelroth, wie mit Blut angeſtrichenen Häuschen, fand er zwei Invaliden, welche die Schlacht mitgefochten hatten, dennoch aber nur eine höchſt unvollkommene Auskunft über dieſelbe ertheilen konnten. Der-Eine war eine ſeltſame Edition für Sprachverdrehung. So nannte er das Monument ſtets Mahomed, und beklagte ſich ſehr über den ungezogenen Weg, der dazu hinanführe, und auf dem erſt geſtern ein Wagen ausgeſchüttet habe. Die Unwiſſenheit dieſer guten Leute abgerechnet, iſt der Gedanke hübſch, Mitkämpfern in der Schlacht ihre Wohnung hier angewieſen zu haben. Schade nur, daß dieſe, wie das Monument ſelbſt, ſo außerordentlich kleinlich und geſchmacklos ausgefallen ſind. Das letztere, von eiſernen Platten wie ein Ofen zuſammengeſetzt, rabenſchwarz angeſtrichen, und zwiſchen vier kümmernde kleine Linden aufgeſtellt, ſah in einiger Entfernung vollkommen einem

Schornſteinfeger ähnlich, der ſich hinter den Bäumen verſteckt hat.

Nicht weit von dem Hügel, auf dem ſich Miſchling befand, ſtand ein altes Schloß, wie es ſchien von einem weitläuftigen Park umgeben. Unſer Wanderer, der nichts zu verſäumen hatte, ging darauf zu und fand ein intereſſantes altes Gebäude, das ſeine ganze Aufmerkſamkeit in Anſpruch nahm. Große Giebel von uralten Bäumen beſchattet, ein hoher gothiſcher Thurm, eine geräumige ſteinerne Freitreppe mit barocken Figuren frappirten ihn, und trugen alle, gleich dem weiten Wirthſchaftshofe immediat vor der Hauptfaçade, ganz das Gepräge jener alten Ritterſitze, deren Beſitzer in patriarchaliſcher Einfalt das Raffinement unſerer Tage noch nicht kannten, dennoch aber in mancher rohen Pracht und in luſtiger Schwelgerei uns oft übertreffen mochten.

Miſchling ſtieg die Treppe hinan, ohne Jemanden zu begegnen, und blieb vor dem

Portale neugierig ſtehen, welches Wappen und allerlei Zierrathen ſchmückten, an denen noch Farben und Vergoldung theilweiſe ſichtbar geblieben war.

Eine Inſchrift auf verblichenem Goldgrunde, entzifferte Miſchling nicht ohne Mühe. Sie lautete, in einer Art Verſen, folgendermaßen:

Wo Zedlitz 1502 und Saralecker *) 1536 waren —
Da ſucht ein Seher Thoß 1518 fortzufahren.
Er baut ſein Eigenthum zwar nur von innen aus,
Doch ſchreibt er auswärts hin: Gott ſegne dieſes Haus!

Die Thür ſtand offen, und führte unmittelbar in eine große gewölbte Halle. Hier wehte noch ganz der Athem alter Zeit, hier mochte auch noch jetzt ganz das altjunker-

---

*) Man bittet die Alterthumskenner, uns zu belehren, woher dieſer adelige Name, der eher einem Quäker als einem Ritter anzugehören ſcheint, wohl eigentlich herſtamme?

liche Leben herrſchen. An der Decke hing an drei langen eiſernen Stangen, ſtatt der Kronleuchter, eine Menge friſch geſchoſſenen Wildes. Auf einem Tiſch in der Ecke ſtanden mehrere Wein- und Bierkrüge, und darunter eine anſehnliche Batterie Flaſchen. Ein anderer Tiſch beherbergte eine Anzahl Pfeifen, von denen, pêle-mêle mit Gewehren und Hirſchgeweihen vermiſcht, auch noch mehrere Exemplare an der Wand aufgeſtellt waren, und auf einem größeren Tiſch von ſtarkem Eichenholz in der Mitte des Saals fanden ſich, wie am Boden, noch einige Spuren des letzten, wahrſcheinlich ſehr belebten, Abendmahls.

Endlich erſchien ein, wie ein Jägerburſche gekleideter, Diener und fragte nach Miſchling's Begehr. „Der Herr," ſetzte er hinzu, „iſt mit ſeiner ganzen Geſellſchaft auf der Jagd."

„Nur Neugierde eines Reiſenden, die ich ſchon befriedigt," antwortete Miſchling. „Iſt es wohl auch erlaubt, den hier anſtoßenden Garten zu beſuchen?“

„Der gehört jetzt nicht mehr zum Schloß,“ ſagte der Burſche, „der iſt an die adeliche Reſſource der Gutsbeſitzer hier aus der Umgegend vermiethet. Heute ſind aber nicht viel da, bloß ein Dutzend alte Weiber mit ein Paar von ihren Töchtern, da können Sie ſich ſchon vergnügen und einmal rein gehen. Sie müſſen nur den Frauenzimmern nicht gerade zu ſehr in den Wurf kommen. Es iſt ſehr ſchön jetzt im Garten, ſie haben 'nen berühmten Gärtner da gehabt, der Flügel ausgehauen hat, mit Tempels dahinter, und's Monument ſieht man wie mit dem Sperpectif. Es iſt auch ein Graben mit fremden Gänſen d'rin, die jetzt ſo beliebt ſind. Na, Gott befohlen, ich muß jetzt aufräumen.“

Als Miſchling, um zu allen dieſen Herrlichkeiten zu gelangen, wieder den Hof durchſchritt, begegnete ihm ein hübſcher Knabe, der eine Futterſchütte trug, und damit nach dem Stalle ging.

„Komm' ich hier links recht in den Reſſourcengarten?“ frug Miſchling.

„Nu freilich,“ antwortete der Junge patzig.

„Wer biſt Du denn, Kleiner?“

„Ich bin kein Du, ich bin der Junker.“

Miſchling lachte, und glaubte wieder behaglich im adelichen Jahrhundert zu leben. Er hätte gar nicht geglaubt, daß es noch ſolche Winkel gäbe, die wie Oaſen ſich mitten in ganz heterogenen Gegenden erhalten, wo denn die Menſchen unglaublich lange im veralteten Gleiſe fortſchreiten, bis mit einemmal die neue Zeit auch über ſie hereinbricht, und ſie dann gewöhnlich allen andern vorauslaufen.

Als er in den Garten trat, ärgerte er ſich über die Verehrung, welche verkehrter Geſchmack in dem urſprünglich gewiß ſchönen und zweckmäßigen, wenn auch ſehr ſymmetriſch geformten Ganzen angerichtet hatte. Doch welchen Fleck im Freien verſchönte nicht der Mai! Auch fand er Schatten und eine maleriſche Kirchenruine, die ſich, in eine lange Mauer mit Schießſcharten auslaufend, längs der einen Seite des Gartens hinzog, und mit Epheu überwachſen, von einigen Nußbäumen überragt, einen höchſt maleriſchen Anblick bot.

Hier erblickte er denn bald die ihm ſchon annoncirten Damen, welche, noch über ein Dutzend ſtark, gravitätiſch um einen Tiſch gereiht ſaßen, Kuchen und Caffee vor ſich ſtehen hatten, und ohne Ausnahme emſig ſtrickten. Miſchling konnte ſich eines unwillkürlichen Lächelns nicht erwehren, als er ſchon von Weitem ihr Geſchnatter hörte, und Mund und Hände fortwährend wie in krampfhafter Bewegung arbeiten ſah. Er benutzte jetzt ein Gebüſch, um ihnen unvermerkt näher zu kommen, und ſie ein wenig zu behorchen, ſündlich in der That, aber den Tugendhaften dürfen wir unſern Helden auch kaum zugeſellen.

„Haben Sie ſchon die vor vier Wochen in unſere Gegend gekommene Baronin Roſenkranz geſehen, Frau Oberſtlieutenantin?“ frug die eine der Damen. „Man macht ja ein entſetzliches Weſen von ihrer Schönheit. Iſt ſie denn von guter Familie?“

„Nun, die Roſenkranze,“ erwiederte die Angeredete, „ſind in Dänemark ſehr angeſehen; ob aber der Mann dieſer Dame auch wirklich daher ſtammt, weiß freilich Gott allein, denn heutzutage nehmen ja die Leute Namen an, wie ſie nur wollen, und ſelbſt die Juden laſſen ſich Hardenberg, Löwenſtein, Hatzfeld, Pückler, Brandenburg und Gott weiß wie noch taufen! Die Baronin habe ich neulich bei'm Grafen Manteufel angetroffen, kann aber nicht ſagen, daß ſie eben ſehr vornehm ausſähe. Hübſch iſt ſie, aber mit einer ſehr freien Tournüre, die freilich jetzt ſo Mode geworden iſt, daß man oft nicht mehr die Kammerjungfer von ihrer Herrſchaft unterſcheiden kann. Was ſie für eine Gebor'ne iſt, habe ich nicht herausbringen können, und als ich ſie darum befrug, that ſie, als höre ſie mich nicht, und wandte ſich gleich weg, um mit Jemand anderem zu ſprechen. Ich habe daher auch mein Conſentement ſogleich verweigert, ſie in unſere adeliche Reſſource aufzunehmen.“

„Da haben Euer Gnaden auch ſehr recht daran gethan,“ fing eine Dritte an, „denn man munkelt allerlei über das fremde Paar. Ueberdem wohnen ſie bei einem ganz obſcuren Menſchen, den Niemand kennt.... aber darf ich Ihre Taſſe füllen? Frau Oberſtlieutenantin haben erſt fünfe getrunken, und müſſen doch wenigſtens das halbe Dutzend voll machen.“

Unglücklicherweiſe ward hier eine der jüngeren Damen den unberufenen, etwas vorgetretenen Horcher gewahr, als er eben ſein Augenglas auf ihre Reize gerichtet hatte, und er bemerkte mit Schrecken, daß bei Erwähnung des Wolfes die ganze Heerde in Zorn und Allarm gerieth.

„Hier gilt es, der Gefahr in's Auge zu ſchauen,“ ſagte Miſchling zu ſich ſelbſt, und da er noch einen leeren Stuhl am Tiſch ſtehen ſah, näherte er ſich, ſeinen Hut ziehend, mit demüthiger, aber zugleich entſchloſſener Miene, und den Stuhl ergreifend, bat er um die Vergünſtigung, an einer ſo intereſſanten Geſellſchaft Theil nehmen zu dürfen. Bei dieſen Worten hatte er ſich auch bereits niedergeſetzt, und frug ſeine Nachbarin unbefangen: ob es heute nicht außerordentlich ſchönes Wetter ſey? Doch wie hätten die zitternden Lippen der armen Dame einer Antwort mächtig werden ſollen! Ein ſtarres Staunen hatte ſich des ganzen Kreiſes bemächtigt, man ſchien ob ſolcher Kühnheit wie vom Donner gerührt. Selbſt die Strickſtrümpfe feierten einen Augenblick, doch begannen ſie wenige Secunden darauf, wie auf ein gegebenes Zeichen, mit verdoppeltem Eifer zu ſchwirren, ſo daß es Miſchling faſt vorkam, als befinde er ſich in einer Strumpfwirkerfabrik. In dieſem kritiſchen Augenblick ſprang ein kleines Hündchen, das Miſchling immer begleitete, an einer der Damen empor, welche vorhin hauptſächlich das Wort geführt hatte, Frau Oberſtlieutenantin titulirt wurde, ſo ſteif wie ein Lineal daſaß, und einem alten Ahnenbilde glich — zog ihren Zwirnknaul auf die Erde, und entriß ihr dadurch den tragiſchen Strumpf. Miſchling ſtürzte zwar ſogleich herbei, um ihn aufzuheben, und des Thieres Unart zu entſchuldigen, bei den fürchterlichen Zornblicken aber, die nun von allen Seiten auf ihn geſchoſſen wurden, ward ihm ernſtlich bange.

„Gnädigſte Frau Oberſtlieutenantin,“ ſagte er, bittend die Hände faltend, „verzeihen

Sie großmüthig, ich beſchwöre Sie, meinem zudringlichen Hunde, und ſeinem noch zudringlichern Herrn! Beide unterlagen wir nur großer Verſuchung, ich der Ihres eben ſo imposanten als gewinnenden Anblicks, Zemire dem Dufte des vor Ihnen ſtehenden Kuchens."

Ihr Kleid haſtig abklopfend und ausſchüttelnd, als habe es eine Schlange berührt, erwiederte die Alte mit unterdrückter Wuth: „O dergleichen kann ja vorfallen, heut zu Tage muß man auf Alles gefaßt ſeyn."

„Gnädige Frau," ſagte Miſchling, „beruhigen Sie ſich, es iſt ein ganz ariſtocratiſcher Hund, dem Sie zürnen, ein ächter Abkömmling der Windſpiele Friedrichs des Großen, die von ihren Wärtern nie anders als mit Sie, und dem Titel Monsieur oder Mademoiselle angeredet werden durften. Dieſes mein Exemplar ſtammt direct von der alten Prinzeſſin in S. her, von ihrer ächten Zucht, mein' ich."

Bei dem Worte „Prinzeſſin" malte ſich ein angenehmes Staunen auf allen Geſichtern. Man wagte es zum erſtenmal, Miſchling anders als von der Seite anzuſehen, und ein ſehr hübſches junges Mädchen am andern Tiſchende lächelte ſogar ganz holdſelig zu ihm herüber. Sehr hierdurch ermuthigt, fuhr er folgendermaßen fort: „Seit recht lange ſchon ſuche ich einen ſtandesgemäßen Gefährten für das arme Geſchöpf, leider aber bis jetzt immer noch umſonſt, und es wäre doch Jammerſchade, nicht wahr, meine Gnädige, wenn die edle Race einginge, oder gar in das Gemeine herabgezogen würde."

„Nun," replicirte die Perpendiculaire, bedeutend ſanfter geworden, eine mésalliance würde für einen ſo noble gebor'nen Hund allerdings zu beklagen ſeyn!"

Mit dieſen Worten rief ſie die kleine Zomire, welche ſich auf meinen ſtrengen Verweis unter den Stuhl verkrochen, gnädig hervor, und reichte ihr mit eigener hoher Hand ein Stück Kuchen.

„Alſo,“ fuhr ſie fort, „von der Prinzeſſin Caroline ſelbſt haben Sie das allerliebſte Hündchen? Ein ſehr huldreiches Geſchenk!“

„O Gott, nein!“ fiel Miſchling ein, „er iſt ihr wahrſcheinlich geſtohlen worden, ich habe ihn von einem Soldaten gekauft, denn ich ſelbſt bin leider lange nicht ſo vornehm, als mein Hund.“

Ein lang gezogenes „So…?“ war die Antwort, man ſah ſich wieder an, ziſchelte ſich in's Ohr, lächelte höhniſch, und die Strümpfe begannen wieder ſchickſalsſchwer zu ſauſen. Ein langes Schweigen trat ein.

„Wie kömmt's, meine Damen,“ fing Miſchling von neuem kleinlaut an, „daß Sie hier ſo ganz allein ohne Männer ſind, es iſt wohl heute nur Damentag, und daher mein Eindringen doppelt ſtrafbar?“

„Unſere Männer,“ ſagte mit ſtolzer Miene die Frau Oberſtlieutenantin, „ſind auf dem Balz, auf der Jagd des Auerhahns, die dieß Jahr ungemein ſpät begonnen hat. Sie werden ſchwerlich wiſſen, was das für eine Jagd iſt, da ſie nur zu den nobelſten gehört, und bald auch, wie ſo Vieles, nur noch in der Erinnerung exiſtiren wird. Die lieben Wilddiebe, die man jetzt ſo hegt und pflegt, fangen ſchon an, ſich auch dabei blicken zu laſſen.“

„Ja wohl,“ fiel Miſchling ein, „dieß Volk treibt es jetzt wirklich arg. Denken Sie ſich, meine Damen, daß ich einen ſolchen Kerl erſt vor zwei Monaten, nicht tauſend Schritte vom Schloſſe, ſelbſt erſchoſſen habe.“

„In der That!“ riefen zehn Stimmen zugleich mit reger Theilnahme, „ſelbſt erſchoſſen? das war brav, und nicht weit vom Schloſſe, ſagten Sie, alſo von Ihrem eigenen Schloſſe ohne Zweifel?“

„Sie ſcherzen, meine Damen, ich ſpreche von des Herzogs von Hohenburg Schloſſe, wo ich bei meinem Verwandten, dem Parkförſter eben zum Beſuch war, den die Schurken förmlich angriffen, und in deſſen Vertheidigung ich den Wilddieb erlegte.“

Miſchlings's Actien fielen nach dieſer Erklärung wieder um ein Bedeutendes, es wurde aber noch viel ſchlimmer, als er aus Neckerei hinzuſetzte: „Warum gibt man auch den ganzen Bettel von Wild nicht auf, und zum Todtſchießen einem Jeden frei; der Zeitgeiſt erklärt ſich einmal gegen das Jagdvergnügen, und was der Zeitgeiſt will, das muß doch über kurz oder lang geſchehen.“

Jetzt hatte unſer Freund ſeine letzte chance verloren, der alten Dame ſchwoll ſichtlich der Kamm, und mit einer kirſchbraunen Zornröthe auf den gefurchten Wangen rief ſie entrüſtet aus: „Recht ſo, mein Herr, Sie reden gewiß ganz Ihren Verhältniſſen angemeſſen. Dem Bedienten hinten auf dem Wagen dauert die Zeit zu lange, er möchte ſich gerne hineinſetzen. Das Alte muß freilich alles umgeworfen werden, um dem herrlichen Neuen, dem Liberalen! Platz zu machen, das verſteht ſich; ſchade nur, daß es trotz des ewigen Wechſels in der neuen Zeit täglich überall ſchlimmer wird. Gott Lob gibt es aber dennoch Leute, die von allen dieſen Neuerungen noch nichts haben an ſich kommen laſſen, und ſich demungeachtet ganz leidlich dabei befinden. Nicht wahr, Frau Baronin, wir z. B. wir gehören noch zu dieſen Altmodiſchen, die ſich gern von den Sansculottes und Sansfaçons unſerer Zeit ſo fern als möglich halten....“

„Ja, wenn wir können,“ — ſetzte die Angeredete mit einem giftigen Seitenblick auf Miſchling hinzu, und ein heiſeres Lachen der Frau Oberſtlieutenantin, von dem verſchiedenartigſten Gekrächze der Uebrigen begleitet, verkündigte Miſchling, daß nun der Stab über ihn gebrochen ſey. In dem Augenblick erhob ſich ein ungeheures Geſchnatter neben ihnen, das von der früher erwähnten Heerde Gänſe und Enten herrührte, welche eine Magd eben in den, mit ſchöner grüner Vegetation überzogenen Schloßgraben trieb.

„Meine Damen,“ ſagte Miſchling aufſtehend, „ich verſtehe, wem Ihre Worte gelten ſollen; was jedoch den Sansculotte betrifft, ſo müſſen Sie Ihre Augen ſelbſt von der Ungerechtigkeit dieſes Vorwurfs überzeugt haben, den Sansfaçon muß ich aber allerdings einſtecken, und mich ſchuldig bekennend, um Ihre gnädige Verzeihung bitten. Der alte Geiſt, den Sie lieben, möge ferner hier herrſchen, er weiß, wie ich ſehe, das Hohe mit dem Nützlichen zu vereinen:

Denn auf demſelben kleinen Raume,
Nur rechts und links von einem Baume,
Schnattert Ariſtocratie
Und daneben Federvieh!

Miſchling geſteht mit Beſchämung, daß er nach dieſem heroiſchen Wagſtück Ferſengeld gab, und mit ſolcher Eile den Garten verließ, daß er nicht mehr mit Beſtimmtheit angeben kann, ob gewiſſe höchſt unariſtocratiſche Ausdrücke, die er hinter ſich zu hören glaubte, eine Wirklichkeit waren, oder nur in ſeiner aufgeregten Phantaſie erklangen. Als er ſich aber weit genug von aller Gefahr entfernt glaubte, lachte er ſich ſatt über die verlaſſenen Carricaturen, und ſchwor ſich zu, von nun an eine recht lange Zeit nur mit jungen Sprößlingen dieſes Geſchlechts, und zwar mit ganz liberalen zu verkehren.

Es war ſchon völlig dunkel geworden, als er, müde und beſtaubt, in dem berüchtigten Städtchen Klein-Schilda anlangte, und ſein Ränzlein von ſich legend, den Wirth zur Sonne um eine Stube bat. Der Mann ſah etwas dümmlich aus, und dazu Miſchling von der Seite an, als dächte er: Du Fußgänger könnteſt wohl auch eben ſo gut auf der Streu ſchlafen, nahm aber doch endlich das Licht, um ihm hinauszuleuchten, wobei er ſcharf betonte: „die Stube koſte 16 Groſchen für eine Nacht.“ Als der Gaſt darüber jedoch keineswegs erſchrack, und ſogar ein möglichſt gutes Abendeſſen mit einer Bouteille ſeines beſten Weins verlangte, maß er ihn vom Kopf bis zu den Füßen, ſchüttelte ein wenig mit dem weißen Haupte und empfahl ſich dann, ſchnelle Bedienung verſprechend, mit einem tiefen Bückling.

Wer hätte gedacht, welches comiſche Abenteuer Miſchling ſich durch dieſen Contraſt ſeiner Erſcheinung mit ſeinen Bedürfniſſen bereitete! Ganz ohne Ahnung des Bevorſtehenden lockte ihn, nachdem er ſich vorläufig ein wenig ausgeruht und erfriſcht hatte, der ſchöne Mondſchein noch einmal in's Freie.

So ſchlenderte er, während man ſein Abendeſſen bereitete, nach alter Gewohnheit in dem Städtchen umher, ſchäkerte am Brunnen mit einer Schaar waſſerholender Mädchen, erkundigte ſich bei'm Nachtwächter nach den Ortsmerkwürdigkeiten, und hatte zuletzt noch das Vergnügen, die Bekanntſchaft der Tochter des Herrn Bürgermeiſters zu machen, welche, auf der Bank vor ihrem Hauſe ſitzend, mit ihrer Magd in ſentimentaler Stimmung den Mond anſchaute, und nun an Miſchling einen eben ſo unerwarteten als redſeligen Geſellſchafter erhielt.

Unter ſolchen Poſſen war ihm eine Stunde ſchnell vergangen, und in der munterſten Stimmung kehrte er endlich, nachdem er noch einen Blick aus dem nahen Thore in die Mondſcheinlandſchaft geworfen, auf einem Umwege nach ſeinem Gaſthofe zurück. Er fand hier Alles bereits in guter Ordnung, und nach ſeiner Anweiſung eingerichtet, doch konnte ihm das ſeltſam argwöhniſche Betragen, das Anſtaunen und heimliche Geflüſter der Leute, wenn er ſich einmal abwandte, nicht ganz entgehen, obgleich er nur in ſofern darauf achtete, als es ihn zu noch größerem Muthwillen verführte.

Miſchling hatte ohnedieß einige ſonderbare Gewohnheiten. So pflegte er immer Abends eine ſeltſam hohe Mütze und einen talarähnlichen Schlafrock zu tragen, der ihm das Anſehen eines Armeniers gab. Es war in dieſem grotesken Coſtüme, daß er ſich auch heute mit gutem Appetit zur Tafel ſetzte, während er in den Zwiſchenacten laut in einem engliſchen Buche las, und oft unwillkührlich durch herzliches Lachen über des Autors witzige Einfälle ſeine Lectüre unterbrach, wohl auch gelegentlich in demſelben fremden Idiom mit ſich ſelbſt ſprach. Das aufwartende Mädchen ſchien ihn bereits für nicht ganz richtig im Kopfe zu halten, wenigſtens beeilte ſie ſich, oft ſichtbar zuſammenfahrend, ihren Dienſt mit ſo großer Schnelligkeit als möglich zu verrichten. Auch des Wirths langes Geſicht lauſchte manchmal ängſtlich an der Thüre, und Miſchling ermangelte nie, ſobald er es merkte, dann noch ſtärker als vorher zu declamiren, was die von ihm beabſichtigte Wirkung, wie wir bald ſehen werden, nur zu gut erfüllte.

Aufgeregt durch dieſe Comödie fühlte Miſchling wenig Luſt zum Schlafen, und da er ſich gerade in guter Disposition dazu zu finden glaubte, ſchrieb er in jener Nacht bis am hellen Morgen einen tractatum de originalibus in 24 Bildern im Styl des Pater Abraham a Sancta Clara, den wir dem Publicum nächſtens vorzulegen beabſichtigen.

Nach deſſen Beendigung erſt verſchloß er ſich in ſeine Stube, und ſchlief nach den vielfachen Fatiguen ſehr ſanft bis um 12 Uhr am andern Mittag, würde auch wahrſcheinlich noch länger geſchlafen haben, wenn nicht ein gewaltiges Pochen an ſeiner Thüre um jene Zeit ihn zum Aufſtehen genöthigt hätte.

Zweiter Tag.

Es war der Herr Wirth, der mit einem Buche, Feder und Dinte in der Hand ſehr ſolenn hereintrat, und Miſchling erſuchte, ſeinen werthen Namen und Character, da er, wie er kopfſchüttelnd hinzuſetzte, geſtern ja immer unter Lachen zu nennen verweigert habe, nunmehro auf hoher Policei speciellen und allergemeſſenſten Befehl unverzüglich anzugeben, auch ſeinen Paß ſogleich an den Herrn regierenden Bürgermeiſter zu überſenden.

„Nun, nun!“ rief Miſchling, ärgerlich ſo gewaltſam geweckt worden zu ſeyn, „es wird doch damit wohl Zeit haben, bis ich aufgeſtanden bin? Da ich die Nächte wache, wie Sie ſehen, muß ich doch am

Morgen ſchlafen, das iſt einleuchtend, und ich finde es daher ſehr ungeziemlich von Ihnen, mich um ſolcher Albernheiten willen ſchon jetzt zu ſtören. Ueberdem kann man mit Ihren verdammten Federn ja gar nicht ſchreiben, und Ihre lichtblaue Dinte gehört auch faſt zu den unſichtbaren. Einen Paß aber führe ich nicht. Laſſen Sie mich alſo jetzt gefälligſt ungeſchoren, und kommen Sie in zwei bis drei Stunden wieder, wenn Sie den Ton meiner Klingel vernehmen werden. Apropos, wie heißen Sie denn? ich habe aus gewiſſen Gründen Luſt mir Ihren Namen zu merken."

„Mein Name iſt Quietſch," erwiederte, ſich in die Bruſt werfend, das hagere Männlein, und, ſetzte er mit einem vernichtenden Blicke auf Miſchling hinzu, „ich brauche meinen ehrlichen Namen vor Niemand zu verläugnen."

„Nun ich auch nicht, lieber Quietſch," verſicherte Miſchling ſehr ruhig, „aber ehe

Sie dieſen ordentlich erfahren, kann es dem ohngeachtet noch lange dauern. Jetzt beſorgen Sie mir aber mein Frühſtück, und leben Sie wohl!“

Die ungehaltene Miene und der etwas verdächtige Geſtus, mit denen Miſchling dieſes letzte Wort begleitete, bewogen dießmal den erſchrockenen Quietſch, ſich ſchleunigſt zurückzuziehen. Doch kaum hatte unſer Freund ſeine Toilette einigermaßen in Ordnung gebracht, und ſeine erſte Cigarre angebrannt, als ein neues, noch ſtärkeres Pochen an ſeiner Thüre erſchallte, und Herr Quietſch abermals hohnlächelnd, aber dießmal noch von zwei andern Herren begleitet, hereintrat, die ſich ſofort als der Herr Bürgermeiſter und Rathsſchreiber ankündigten, und halb drohend, halb verlegen, peremtoriſch des Fremden Paß verlangten.

Der Spaß war zu einladend, um ihn nicht eine Weile fortzuſetzen. Als Miſchling daher nur eine ſpöttiſche Antwort ertheilte, winkte Sr. Wohledlen, der Herr Bürgermeiſter, auch Oberälteſter wahrſcheinlich allhier, dem Herrn Rathsſchreiber Subſtitut (der ſeinerſeits Sperling nicht weniger ähnlich ſah, als ſein Principal dem Herrſcher Krähwinkels), ſich niederzuſetzen, um ein Protocoll in optima Forma aufzunehmen. Dieſes, verſchmolzen mit dem Bericht an den Landrath, den Miſchling ſich ſpäter verſchaffte, diene nun ſtatt fernerer Erzählung.

Unterthänigſter Bericht

an Sr. Hochwohlgeboren den Herrn Landrath, Hauptmann von Posgarn zu Gallnichen.

„Schon geſtern Abend wurde einem hochlöblichen Magiſtrate allhier von dem hieſigen Gaſtwirth zur Sonne, Herrn ꝛc. Quietſch Folgendes allerſubmiſſeſt gemeldet. Es ſey nämlich eine verdächtige Perſon bei Obſelbigen eingekehrt, hieß es, welche beſtaubt und zu Fuße angekommen, nichts deſto weniger ſich wie ein großer Herr geberdet, großen Luxus in Speiſe und Trank getrieben, während dem Eſſen in einem fremden Kauderwelſch Stundenlang mit ſich ſelbſt geſprochen, und von Zeit zu Zeit ein gräuliches Lachen zum Schreck aller Hausbewohner ausgeſtoßen, ja um 1 Uhr nach Mitternacht auf unerhörte Weiſe und mit großem Lärmen noch Caffee verlangt, und nicht eher geruht, bis ſie dergleichen erhalten, dagegen während dieſer ganzen Zeit auf alle geziementlich angebrachte Fragen nach Stand, Paß, woher und wohin? gar keine Antwort gegeben. Mit vieler Mühe habe am Ende der ꝛc. Quietſch besagte Perſon erſt gegen Mittag des andern Tages, bis zu welcher Zeit dieſelbe angeblich geſchlafen haben wolle, und ſich verſchloſſen gehalten, bewegen können, hochpoliceiliche Vorſchriften einigermaßen zu reſpectiren und wenigſtens Hoffnung auf ſpäteren Gehorſam zu geben, wobei derſelbe ſich noch über des Wirths elende Federn und Dinte beklagt, ja ſogar etwas von Albernheit und unnützer Hudelei fallen gelaſſen. Aus mehreren Aeußerungen des Unbekannten war es dabei dem ꝛc. Quietſch doch gelungen herauszubringen, daß derſelbe mehr am Tage als in der Nacht ſchlafe, und alſo wahrſcheinlich nur bei Nacht reiſe, welches als höchſt verdächtig erſcheint, ſo wie die gleichfallſige höhniſche und drohende Aeußerung des Inculpaten, daß ꝛc. Quietſch lange warten könne, bis er ſeinen wirklichen Namen erfahre. Außer dieſen auffallenden Nachrichten des Gaſtwirth's wurde mir, dem unterzeichneten Bürgermeiſter, heute and'rerſeits noch Folgendes rapportirt: Der räthſelhafte Fremde war bei Mondſchein noch in allen Straßen unſ'rer lieben Stadt umher promenirt, und zuletzt ſogar an mein eig'nes Haus gekommen, wo meine Tochter mit unſ'rem Dienſtmädchen, als es ſchon ganz ſpät war, noch auf der Bank ſaß, um den ſchönen Abend zu genießen. Dieſe meine Tochter nun hatte der Fremde ohne Weiteres angeredet, ſich mit unglaublicher Hardieſſe zwiſchen meine Tochter und das Mädchen mitten inne geſetzt, und mit ihnen allerlei allotriis getrieben, unter andern nicht entblödet, zu ſagen, daß er der neue Mittagsprediger ſey, der den jetzigen ablöſe, weil dieſer keineswegs, wie wir glaubten, verſetzt ſey, ſondern als Freiwilliger unter die Soldaten gehe, um gegen die Cholera zu marſchiren.

Als nun meine dumme Mile ihn deßhalb mit off'nem Munde angeſtarrt, applicirt er ihr auf ſelbigen einen Kuß ſo unerwartet, daß ſie laut aufſchreit und davon laufen will. Er hält ſie aber zurück und gibt ihr eine Düte mit Zuckerwerk, das abſcheulich nach Pfeffer geſchmeckt haben, und, wie er an Mile geſagt, im Italiäniſchen diabolini heißen ſoll. Dem Dienſtmädchen aber reicht er 16 Groſchen Courant, daß ſie ſich etwas dafür kaufen möge. Ehe er darauf ganz weggeht, ſagt er noch zu meiner Mile die kühnen Worte: Sie ſolle ſich in Acht nehmen, um Mitternacht würde er als Geiſt vor ihrem Bette ſtehen. Als er nun endlich abgezogen iſt, ſchleicht ihm unſer Dienſtmädchen nach, und ſieht, wie er vor unſerm kleinen Froſchteich gleich vor dem Thore ſtehen bleibt, ſich bei'm Schein des Mondes mit den Fröſchen und Unken förmlich zu unterhalten anfängt, ja ſie ſogar zuletzt in Verſen anſingt, worauf er einen großen Stein in den Teich wirft, wo denn alle Fröſche, die vorher, wie Cath'rine verſichert, außerordentlichen Lärm gemacht haben ſollen, mit einemmal wie verſtummt geweſen wären, und keinen Laut mehr von ſich gegeben hätten.

Von da iſt er auf den nahen Kirchhof gegangen, hat eine lange Zeit, daſelbſt auf-

und abſchreitend, verweilt, und ſich zuletzt gar unter ſeltſamem Gemurmel auf einen Leichenſtein geſetzt, wobei meinem Mädel ſo grauſig zu Muthe geworden, daß ſie ſchnell davon gelaufen, und nach Haus geeilt iſt. Man weiß alſo nicht, welche Maleficien dieſe Nacht noch ferner vorgegangen ſeyn mögen. Es war aber das Bekanntgewordene ſchon mehr als genug!

Ich, der unterzeichnete Bürgermeiſter der Stadt Klein-Schilda, hielt es daher für meine Pflicht, nunmehro ex officio den Herrn Fremden um Ausweis oder geſetzliche anderweitige Beglaubigung ſeiner Perſon auffordern zu laſſen, worauf derſelbe mir bloß ſagen ließ, er habe nichts dergleichen bei ſich. Nun ward die Sache immer ernſthafter. Ich begab mich daher ſofort ſelbſt in corpore mit dem Rathsſchreiber in das Quartier dieſes widerſpenſtigen und ſo ſehr verdächtigen Fremden, welcher demohngeachtet nicht einmal aufſtand als ich hereintrat, ſondern mich ziemlich barſch fragte: was ich bei ihm wolle? Derſelbe, eine lange Perſon von weißer Geſichtsfarbe, rabenſchwarzem Bart und Haaren, und von einem keineswegs Landeskindlichen Ausſeh'n, ſaß in einem langen gelbſeid'nen Kaftan, mit einem violetfarbigen Turban auf dem Kopfe, ſchreibend am Tiſche und rauchte eine Cigarre, während ich, zugleich mit Würde und aller zu verlangenden Deferenz, den Zweck meines Hierſeyns auseinanderſetzte, und nochmals peremtoriſch Paß oder ſonſt verlangte. Da ich mich hier etwas in meiner Rede verwickelte, und ſieben verſchied'ne gedruckte Regierungsreſcripte vorwies, welche mein Betragen rechtfertigen ſollten, ſchlug der Fremde ein höchſt unanſtändiges Gelächter auf, und erwiederte folgende ſeine eig'nen Worte: Aber, lieber Freund, ich habe Ihnen ſchon geſagt, daß ich weder „Paß noch ſonſt“ habe, weil ich nur von meinem Gute eine kleine Erholungsreiſe von wenigen Meilen gemacht, und die Obſervanz im Lande genug kenne, um zu wiſſen, daß eine Perſon, die mit eig'ner Equipage (welches dießmal allerdings nur meine Füße ſind) einige Meilen weit von ihrem gewöhnlichen Aufenthaltsort umherreiſ't, dazu keines Paſſes in unſern friedlichen Zeiten bedürfe, und alſo Ihr lächerliches Betragen, mein verehrter Herr Bürgermeiſter, nur ein gänzliches Mißverſtehen der gegebenen Befehle beweiſ't."

Ich bat ernſtlich, ſich zu menagiren, und fuhr nun alſo fort:

Ich: Woher kommt man?

Hier gebrauchte der Fremde einen wahrſcheinlich injurieuſen Ausdruck in der ausländiſchen Mundart, lachte abermals und ſagte dann:

„Von Friedland, wo man mich, obgleich im Auslande, nicht ſo abgeſchmackt behandelt hat, als hier."

Ich: Womit beweiſet man, daß man von Friedland kömmt?

Fremder: Ich rathe Ihnen, ſelbſt hinzureiſen und ſich an beſagtem Orte zu erkundigen, einen beſſern Beweis vermag ich vor der Hand nicht zu geben.

Ich: Sehr wohl; man bedient ſich alſo ganz unhaltbarer Ausflüchte? Wohin will man denn zu?

Fremder: Nach Buſenthal.

Ich: Womit wird dieß bewieſen?

Fremder: Ich verlang' es nicht beſſer, als es in ohngefähr einer Stunde mit der That zu beweiſen.

Ich: Oho ſo weit ſind wir lange noch nicht. Warum hat man geſtern durch ſeltſame Selbſtgeſpräche in ungangbarer Mundart die Ruhe dieſes Hauſes bis in die tiefe Nacht geſtört, und welche Abſicht hatte man dabei?

Fremder: Das Erſte, weil es mir ſo

gefiel, und das Zweite — geht Sie nichts an.

Ich: Charmant! wollen doch ſehen, ob es mich nichts angeht. Kurz und gut, mein Herr, wer und was iſt man?

Fremder: Da ich es Ihnen hier ſo eben aufgeſchrieben, und Sie vielleicht leſen können, ſo brauche ich es nicht erſt zu wiederholen.

Hiermit überreichte er mir einen beſchriebenen Zettel.

Ich: Allerdings kann jedes Mitglied eines wohledlen und hochweiſen Magiſtrats zu Klein-Schilda leſen, und nehme ich dieſe ehrenrührige Aeußerung ad protocollum. Sie geben ſich alſo, wie ich hier erſehe, für einen Erb- und Gerichtsherrn auf und zu Sichdichfür aus, können es aber mit nichts beweiſen. Nun iſt uns aber ein Ort dieſes Namens ganz unbekannt, würden auch dergleichen auf der ganzen Karte des Königreichs Preußen vergebens ſuchen, ſintemalen er wohl nur im Phantaſus exiſtirt.

Bei dieſen nachdrücklichen Worten ward der Fremde ſichtlich höflicher, und obgleich er ſich immer noch anſtellte, als ſey er gutes Muths, ſo merkte man doch, daß meine Feſtigkeit ihm nachg'rade zu imponiren anfing.

„Ewr. Wohledlen verzeihen,“ begann er ganz herabgeſtimmt, „mein Gütchen iſt ſo klein, daß es auf der Karte der preußiſchen Monarchie vielleicht nicht zu finden iſt. Aber haben Sie keinen Globus?“

Ich: Ich bitte deutſch zu ſprechen, da wir hier in Klein-Schilda gute Preußen ſind, und kein fremdes Kauderwelſch verſtehen, noch reden.

Fremder: Nichts für ungut, Ewr. Wohledlen, ich meine eine Erdkugel, vielleicht finden Sie Sichdichfür darauf. Es liegt g'rade 22° 6 Minuten der Breite und 64 der Länge, nach dem Meridian der Inſel **Ferro**.

Ich: Herr, das geht zu weit! Haben Sie einen wohlweiſen Magiſtrat und Bürgermeiſter allhier nicht länger zum Beſten. Was wollen Sie mit Ihren langen und breiten Schnurrpfeifereien und einer Erdkugel ſagen, am Ende werden Sie uns wohl gar noch Ihr Gut auf einer Kanonenkugel ſuchen laſſen wollen.

Dieſer witzige Ausfall, mit dem ich auf die polniſche Rebellion anſpielte, brachte den verdächtigen Fremden, der, wie es nun augenſcheinlich iſt, zu dieſer rebelliſchen Bande gehören muß, und von daher kömmt, oder dahin will, in große Verlegenheit, die er zwar von Neuem hinter einem unnatürlichen Lachen zu verbergen ſtrebte, dennoch aber, ſchon halb geſtehend, ſich nun folgendermaßen vernehmen ließ: „Sie ſetzen mich wirklich in Verlegenheit, unbezahlbarſter aller Bürgermeiſter (dieß war ſein ſchmeichelhafter Ausdruck), ich weiß mir nun keinen Rath mehr (denn ſo weit hatte ich ihn ſchon gebracht), und wenn Sie mir nicht auf mein ehrliches Geſicht glauben wollen, muß ich Ihnen anheimſtellen, was Sie in Ihrer Weisheit zu beſchließen für gut finden werden. Nun bitte ich aber," fuhr er, wieder ziemlich impertinent werdend, fort: „nun bitte ich, vorläufig meine Stube gütigſt zu verlaſſen, damit ich mich anziehen kann. Adieu alſo für jetzt," und damit winkte er mir mit der Hand hinaus, als ſey er noch ſo ein vornehmer Herr.

Dieß würde mich nun wohl nicht aus dem Concept gebracht haben, da ich aber ohnedem nichts mehr zu fragen wußte, that ich ihm den Willen und ging einſtweilen nach Hauſe, eine Bürgerwache jedoch vor der Stube laſſend. Hier überlegte ich nun nochmals den ganzen verwickelten Caſus, ſowohl mit meinem Collegen, als auch dem Herrn Steuer-Controleur und dem Herrn

Oberpfarrer, und nachdem wir die ſieben verſchied'nen Reſcripte unſerer allerlöblichſten Regierung von verſchied'nen Jahrgängen nochmals genau durchſtudirt, beſchloß ich in Gottes Namen Folgendes:

Angeſehen, daß der ſich hier aufhaltende Fremde eine ſehr verdächtige Perſon iſt, daß er nicht leugnen kann, ſich mit ſich ſelbſt in einer ganz fremden Sprache unterhalten zu haben; angeſehen, daß derſelbe weder Paß noch ſonſt bei ſich führt, weder beweiſen kann, wo er herkömmt, noch wo er hin will; angeſehen endlich, daß derſelbe ein höchſt ausländiſches Anſeh'n hat, und ſich dennoch für gut preußiſch ausgeben will, beſagter Fremde auch in der Dunkelheit Unfug in unſ'rer Stadt getrieben, und das weibliche Perſonal daſelbſt turbiret — ſo beſchließen wir, als wohl beſtallter Bürgermeiſter und Präſidirender im Rath allhier, daß beſagter Fremde, der leicht einer jener polniſchen Rebellen ſelbſt ſeyn könnte, denen wir nachzuſpüren die ſtrengſte Ordre haben, bis auf höhere einzuholende Weiſung, unſ're Stadt mit nichten verlaſſen dürfe, ſondern unter anſtändiger Haft bis auf Weiteres im Gaſthofe zur Sonne bei'm Herrn ꝛc. Quietſch als Staatsgefang'ner verweilen müſſe.

So geſchehen, Klein-Schilda am 12. des Wonnemondes im Jahre 1831.

August Lindenblüthe, Bürgermeiſter.
Elias Fuchs, Rathsſchreiber.

Da ſaß nun der arme Miſchling.

„Und war ſich's mit Grauſen bewußt!
Von des Landrathshülfe ſo weit,
Unter Eſeln die einzige fühlende Bruſt,
Allein in der gräßlichſten Einſamkeit!“

Es ſank ihm das Herz, und er ſandte noch einmal zu dem geſtrengen Oberhaupte der Stadt.

„Herr Bürgermeiſter,“ ſagte er, als dieſer ſtolz und gebietend erſchien, „ich muß Ihnen jetzt gehorchen, aber bedenken Sie dennoch wohl, was Sie thun, damit Ihnen der Spaß nicht noch theurer zu ſtehen kommt, als mir.“

„O!“ rief Herr Lindenblüthe mit Zuverſicht: „Ich nehme dieß ganz auf meine Hörner.“

Miſchling: Es iſt möglich, und ich zweifle keineswegs daran, daß dieſe von einer Beſchaffenheit ſind, um viel tragen zu können, aber Sie müſſen wiſſen, daß ich in höchſt wichtigen Geldgeſchäften reiſe. Komme ich heute nicht nach Buſenthal, ſo können mir durch dieſe Zögerung Tauſende verloren gehen. Halten Sie mich alſo ohne Noth hier auf, ſo werden Sie allein mir auch den Verluſt zu erſetzen haben.

Bürgermeiſter: Herr Rathsſchreiber, was ſagen Sie zu dieſem ſpitzfindigen Einwand?

Rathsſchreiber: Ich geſtehe Euer Wohledlen, daß die Sache mir allerdings bedenklich ſcheint, und ſich daher wohl abermals zur Berathung mit dem Herrn Oberpfarrer und Steuer-Controleur eignen möchte. Erinnern ſich Euer Wohledlen nur des andern Unſchuldigen, der ſich hier erhenkte, und die viele Sorge und Angſt, welche uns dieſe Geſchichte bereitete.

Als Miſchling des Gehenkten erwähnen hörte, faßte er neuen Muth und beſchloß, dieſen Umſtand ſogleich zu ſeinem Vortheil zu benutzen.

„Noch Eins bitte ich zu bemerken, Herr Bürgermeiſter,“ fuhr er fort. „Schon ſeit geſtern fühle ich mich unwohl, wahrſcheinlich von der abſcheulichen hieſigen Koſt, die aus nichts als Schweinefleiſch und Sauerkraut beſteht, ſo wie in Folge des gewiß gebleizuckerten Weines, den mir Herr Quietſch auftiſcht. Zwingen Sie mich länger zu einer gleichen Vergiftung, ſo kann ich leicht ernſtlich krank werden, ja vielleicht hier ſterben. — Bedenken Sie die Sorge, die Verantwortung, die Koſten, welche daraus für Sie entſtehen könnten!“—

Der Herr Bürgermeiſter ſchwieg gedankenvoll.

„Hochedler Herr Bürgermeiſter!“ rief Miſchling, indem er eben ſein letztes Stück Gepäck in ſein Ränzlein ſteckte, „weiſer und bedächtiger Herr Rathsſchreiber, ich ſehe, daß ſie von dem Gewicht meiner Vorſtellungen wohlthätig erſchüttert ſind, und meinen Gründen ein geneigtes Ohr zu leihen anfangen. Hören Sie alſo meinen Vorſchlag: „Hier,“ und er ergriff die Feder, „hier ſchreibe ich einen Brief an Ihren Landrath, der mein guter Freund iſt. Dieſen Brief laſſe ich ſtatt meiner hier, und gebe ihn hiermit in Ihre eig'nen Hände. Wäre nun wirklich auch etwas Verdächtiges an mir, was doch nicht im Geringſten der Fall iſt, ſo legitimirt Sie dieſer Brief ja vollkommen..... Ich ſehe, wir ſind einig. Wie könnten Sie ſich auch einer ſo ſonnenklaren Auseinanderſetzung, wie dieſer, entgegenſtemmen. Herr Quietſch!“ rief er, „ſogleich meine Rechnung! ich habe Bürgſchaft geleiſtet und die Sache iſt abgethan!“

„Was meinen abermals der Herr Rathsſchreiber?“ frug Herr Lindenblüthe mit ſchwacher Stimme. „Allerdings .... der

Gehenkte ..... der Brief an unſern Herrn Landrath .... die Adreſſe iſt ganz richtig .... ich glaube, unter ſolchen Umſtänden ....“

„Können wir den Herrn wohl gehen laſſen,“ fiel der Rathsſchreiber, unſern Helden bedeutſam anlächelnd, ein, „um ſo mehr, da ich gewiſſe beruhigende Vermuthungen zu faſſen anfange, die ich Ewr. Wohledlen nachher noch privatim mittheilen werde.“

Die Rechnung war unterdeſſen präſentirt und bezahlt, und die gute Stimmung ſeiner mächtigen Gegner benutzend, ſagte Miſchling ſchleunigſt dem noch immer unentſchloſſen, wie zwiſchen zwei gleich großen Heubündeln ſtehenden Bürgermeiſter, ein ehrerbietiges Lebewohl, drückte dem klugen Rathsſchreiber die Hand und eilte, ehe man ſich noch vollſtändiger beſann, ſchnellen Fußes aus der Thüre, und durch die auf dem Markte verſammelte Volksmenge auf und davon.

„He!“ rief einer aus dem Haufen ihm neugierig nach: „iſt der polniſche Rebell ſchon geſchloſſen, oder geht er noch frei herum?“

„Er iſt entwiſcht, guten Leute,“ ſagte Miſchling, und 1000 Thaler Belohnung, wer ihn todt oder lebendig auffängt. Fragt nur Euren geſtrengen Herrn Bürgermeiſter.“

Mit dieſen Worten entſchwand unſer Freund, auf immer wie er hoffte, Klein-Schilda's Weichbild, glücklich erlöſ't von allen ihm dort drohenden Gefahren. Er verlor nichts dabei, als ſeinen kleinen Hund, der ſich unglücklicherweiſe verlaufen hatte, den er aber einige Wochen ſpäter ebenfalls wieder erhielt.

Aber nicht für Alle iſt Klein-Schilda, wie für ihn, nur eine Burleske geblieben, denn ernſtlich ſchlimm ging es dort einem armen Teufel, deſſen Andenken den Bürgermeiſter heute ſo ſichtlich in Schrecken ſetzte, und vielleicht den größten Antheil an

Miſchling's ſchneller Befreiung hatte. Dieſer arme Unbekannte, deſſen frühere Schickſale man nie genau erfahren, fand in Klein-Schilda ſein tragiſches Ende auf folgende Weiſe.

Aus Ermanglung eines Paſſes in das Stadtgefängniß gebracht, und dort auf das Uebelſte behandelt, gerieth der wohlgekleidete, und wie es ſcheint ganz gebildete Mann, über die ihm zugefügte Schmach in ein ſolches Delirium, daß er ſich ſchon denſelben Abend mit ſeinem ſeid'nen Taſchentuche an dem Thürpfoſten erhing. Die Frau des Kerkermeiſters, eine ächte Klein-Schilda'ſche Tochter, hört das dabei gemachte Geräuſch, und tritt nach friſcher That in das Gitterfenſter des Gefängniſſes. Noch verzieht der Aermſte in ſchrecklichen Convulſionen ſein Geſicht, ein herzhafter Schnitt könnte ihn jetzt noch retten, aber nein, meint Frau Martha, das ſchöne ſeid'ne Tuch kann ſie doch nicht ſo verderben, ſie eilt lieber, ſich bei ihrem Manne Raths zu erholen, der eben, nur ein Augenblickchen, zu Schnapſe gegangen war. „Wie!“ ruft dieſer erſchrocken, „gehangen hat ſich der Kerl? Das muß ich ſogleich dem hochweiſen Rathe melden.“ Er eilt, doch Niemand iſt zu Hauſe. Der Scabinus endlich wird angetroffen.

„Holt ſchleunig den Bader!“ iſt der durchdachte Beſcheid, „damit er den Delinquenten losſchneide, und ihm die Hülfe der Kunſt angedeihen laſſe.“

Doch auch der Bader findet ſich erſt nach langem Suchen, und als er kömmt und in's Fenſter hineinlugt, erklärt er: durch eine Thür, an der ein Selbſtmörder hänge, brächten ihn nicht hundert Ochſen, geſchweige denn der Herr Scabinus allein.

Was iſt zu thun? Jeder ahmt des Baders Beiſpiel nach. Niemand will durch die verhängnißvolle Thüre gehen, denn es würde ſchweres Unglück dem Kühnen bedeuten. Die Autorität des hochweiſen Rathes ſelbſt bleibt in dieſer Hinſicht ohne Wirkung, der Fremde hängt und hängt, eine lange Nacht und einen langen Tag — noch immer iſt kein Ausweg gefunden.

„Ha!“ ruft der Bürgermeiſter nach ſechsſtündiger peinlicher Seſſion, ſeinen bekümmerten Collegen zu: „Ich hab's. Wir brechen die Gefängnißmauer ein, und damit das Aufſehen nicht zu groß wird in unſ'rer guten Stadt, ſo thun wir's noch dieſe Nacht.“

Geſagt, gethan, und bei des blaſſen Mondes Schimmer ward durch den Henker, in aller Rathsherrn hoher Gegenwart, der Gehenkte aus der Breſche hinausgeſchleift, und hinter der Kirchhofsmauer verſcharrt, und die verhängnißvolle Thür war unverſehrt geblieben.

Tiefes Stillſchweigen über die tragiſche Geſchichte ward zwar geboten, doch nichts bleibt ja verſchwiegen unter der Sonne, und ſeit jener Zeit erlangte Klein-Schilda zuerſt die vollſtändige Ebenbürtigkeit mit ſeiner größeren Namensſchweſter.

Als jedoch vor Kurzem die Großherzogin von ..... durch das Städtchen reiſ'te, ſtieg ſein Ruf noch um eine Stufe höher. Magiſtrat hatte eine neue Steinbrücke vor der Stadt erbaut, und als er erfuhr, daß ein großer Potentat des Nordens dieſen Weg zu nehmen gedenke, beſchloß er, nach deſſen allerhöchſter Perſon dieſe Brücke zu benennen. Seine Majeſtät ſollten, als Erſter dieſelbe paſſirend, ſie gewiſſermaßen einweihen. Obgleich nun die Nothbrücke ſchon abgebrochen und keine and're Paſſage möglich war, beſchloß dennoch Magiſtrat, die Landſtraße ohne Weiteres zu ſperren, Niemand vor Seiner Majeſtät über die neue Brücke zu laſſen, und dieſelbe, ſey es Noth, ſelbſt mit gewaffneter Hand zu vertheidigen. Schon hatten ſich Wagen, Reiter und Fußgänger angehäuft, die unter Verwünſchungen und

Flüchen vergebens tobend, den Uebergang zu erzwingen ſuchten, als die erlauchte Schweſter des Monarchen, ihrem erhab'nen Bruder entgegen eilend, vom Oberburggrafen von B.... begleitet, und vom Landrath des Kreiſes geführt, bei dem omineuſen Paſſe ankam. Wie die übrigen ward durch zwei Bürger zu Pferde auch ihr Wagen angehalten. Erſtaunt und ergrimmt ſtürzte der Landrath herbei, befahl, augenblicklich Platz zu machen, doch Alles vergebens. Jede Drohung ſcheiterte an dem unbezwinglichen Stoicismus der Bürger von Klein-Schilda.

In Verzweiflung und ganz verſtört, berichtete jetzt der Landrath der liebenswürdigen Fürſtin das unerhörte Ereigniß. Da gelang es endlich Ihr ſelbſt, deren Huld ſelbſt Klein-Schilda's Characterſtärke nicht zu widerſtehen vermochte, folgende Capitulation zu Wege zu bringen.

Art. 1. Die Brückenpaſſage wird frei gegeben.

Art. 2. Die Großfürſtin nimmt für Ihren Erlauchten Bruder Beſitz davon, und weiht ſie in ſeinem Namen ein.

Und ſiehe, Schilda's Stern hatte geſiegt! Von dieſem Augenblick an führt die Brücke des Monarchen hohen Namen, zu der Bürger Stolz und Ruhm für ewige Zeiten.

Die Dämmerung war ſchon eingetreten, als Miſchling noch immer im dichten Walde fortſchritt, ohne deſſen Ende erreichen zu können. Es war artig genug, daß g'rade, als der Mond hinter einer dunklen Wolke hervortrat, und die hohen Edeltannen mit ſeinem Silberlichte umfloß, quer durch die Bäume und über die Straße weg ein langer ſchwarzer Mann mit weiten majeſtätiſchen Schritten an ihm vorüberging.

Von ſüß ängſtlichen Schauern durchrieſelt, konnte ſich Miſchling nicht enthalten, laut auszurufen: „O Rübezahl, Rübezahl, biſt Du es, ſo erhöre meine Bitten, denn wiſſen wirſt Du ſchon, wo mich der Schuh drückt!“

„Junger Herr, treiben Sie hier keine Poſſen,“ erſchallte im dumpfen Baß die Antwort, „die Nacht iſt keines Menſchen Freund.“

O Gott, dachte Miſchling, hätte mich der ſchwarze Mann nur nicht junger Herr genannt, denn das beweiſ't mir leider gleich vom Anfang an, daß er kein Geiſt ſeyn kann, ſondern in der Nacht wahrſcheinlich nicht genauer ſieht, als ich ſelbſt. *)

„Nichts für ungut, lieber Mann,“ fing er von Neuem an, „wer Ihr denn auch

---

*) Miſchling will ſich hier alt anſtellen, weil er bereits 29 Jahre zählt, etwas Characteriſtiſches der heutigen jungen Leute, die ſich leider nicht mit Unrecht im dreißigſten Jahre ſchon ſelbſt für Greiſe halten.

ſeyd, könnt Ihr mir nicht ſagen, wie weit es noch bis zu irgend einem Orte iſt, wo man ein leidliches Nachtquartier zu finden hoffen darf? Es ſcheint, ich habe mich verirrt, denn ich wollte nach Buſenthal, und müßte, meiner Rechnung nach ſchon dort ſeyn.“

„Wir wollen ſeh'n, was zu thun iſt,“ antwortete der Fremde, welcher bei näherer Beſichtigung unſerm Helden ein ganz abſonderliches Aeußere darbot.

Beide Männer traten eben auf einen Schlag in's Freie hinaus, wo das helle Mondlicht Miſchling erlaubte, ſeinen Gefährten auf das Genaueſte zu betrachten. Ein ohngefähr 50jähriger Mann, reichlich ſechs Fuß und mehrere Zolle meſſend, ſtand vor ihm, mit ein paar Augen, die wie glühende Kohlen funkelten, und einer langen Adlernaſe, unter der ſich ein ungeheurer Schnurrbart auf beiden Seiten weit in's Geſicht hinein ringelte. Das etwas zweideutige Lächeln, mit dem er grüßte, zeigte zwei Reihen glänzender Zähne, und unter der niedrigen mit einer Feder geſchmückten Mütze quollen rabenſchwarze dichte Haare hervor, die hinten zuſammen gebunden einen armesdicken Zopf von wenigſtens zwei Schuh Länge formirten. Der kurze dunkle Rock glich einer Jäger-Kutka, und die Beine bekleideten ein paar hohe Steifſtiefeln, von der Art, die man ſonſt auf Univerſitäten trug und Kanonen nannte. Um den Leib war ein kleiner Hirſchfänger geſchnallt, und ein knorriger Alpſtock vervollſtändigte die fremdartige Tracht.

„Junger Herr,“ begann der Rieſe, und in ſeiner Stimme lag dabei etwas eben ſo Humoriſtiſches als Gutmüthiges, „von Buſenthal ſind Sie noch mehrere Meilen entfernt, aber wollen Sie dieſe Nacht mit mir und meiner Familie in der Judenſchenke zubringen, wo wir nun ſchon ſeit acht Tagen hauſen, ſo ſollen Sie uns willkommen ſeyn.“

Miſchling, dem keine Wahl mehr übrig zu bleiben ſchien, bejahte dankend.

„So gut, wie Rübezahl, als den Sie mich eben anriefen,“ fuhr der Fremde fort, „werde ich Sie freilich nicht betten können, aber dafür haben Sie auch bei'm Erwachen am Morgen keinen unheimlichen Spuk zu befürchten; und an munt'rer Geſellſchaft ſoll's auch nicht fehlen, beſonders wenn es Ihre Caſſe erlaubt, uns den Abend gut zu tractiren, denn wir ſind ein luſtiges, aber armes Völkchen, müſſen Sie wiſſen, mein werther Herr!“

„Darf ich fragen,“ erwiederte Miſchling nicht ganz unbeſorgt, „wem ich eigentlich dieſe gütige Auskunft zu verdanken habe, und in welcher Zeit wir wohl die — Judenſchenke zu erreichen hoffen dürfen?“

„Ja, darauf iſt nicht ſogleich zu antworten, nämlich was **mich** betrifft, denn in der Judenſchenke werden wir, ſo Gott will, warm und ruhig ſitzen, ehe eine halbe Stunde vergeht. Aber, wie geſagt, von mir könnte ich Ihnen ſchon vielerlei erzählen! Geboren bin ich z. B. ein Zigeuner, wenigſtens in ihrer Mitte erzogen, ob ein ächtes oder geſtohlenes Zigeunerkind, das mag der Himmel wiſſen. Unſere kleine Bande aber iſt nach und nach verſchollen und verdorben, eine Weile mußte ich mich dann allein in der Welt herumtreiben, zuletzt habe ich mich ein paarmal verheirathet, ein Vierteldutzend ſchmucke Kinder in die Welt geſetzt, und ſo verdienen wir uns nun ehrlich, aber kümmerlich, unſer Brod, bald auf dieſe, bald auf jene Weiſe. Für's Erſte bin ich, Ihnen zu dienen, Fleckausmacher, Wanzentödter, Ratzen- und Maulwurfsfänger, und komme da eben von einer Runde auf den benachbarten Gütern zurück, wo ich in dieſen Fächern mit hohem Beifall gebraucht worden bin.

Morgen aber, wenn Sie mit uns bleiben wollen, morgen würden Sie mich als Harfeniſten und Chef einer höchſt reſpectabeln Geſellſchaft wieder finden. „Ja, ja,“ fuhr er mit einer pfiffigen Miene fort, „Sie würden ſtaunen, wenn Sie mit anſähen, was ich mir da herausnehmen darf, wie ich, trotz dem geſchickteſten Hofmanne, Könige am Gängelbande führe, mit Prinzeſſinnen nach Willkühr verfahre, ja ſelbſt über den Teufel nach Belieben diſponire, und gar manchen großen Mann wieder lebendig mache, der ſchon viel hundert Jahr in kühler Erde ruht. Mit einem Wort, werther Herr, mit Hülfe meiner guten Frau, die eine Italiänerin und eine ehemalige Actrice iſt, dirigire ich ein Marionettentheater, und öfters ſpielen wir in der Umgegend, namentlich aber im Dorfe Langenhörnchen, wo es viele reiche Leinweber gibt, die ergötzlichſten Tragödien. In dieſem Augenblick ſind an der Reihe: Fridolin von Hohlbein, der ſtandhafte Prinz von Calteroni, und Doctor Fauſti Höllenfahrt von Klingelmann.“

Bei dieſen troſtreichen Worten kehrte auf Miſchling's, vorher viel Ungewißheit verrathende Züge, ein heiteres Lächeln zurück, und dankbar rief er dem großen Manne zu:

„Topp, Herr Schauſpieldirector, wenn Sie mich haben wollen, bleibe ich ein paar Tage bei Ihnen, doch mit dem Beding, daß Sie mir wenigſtens eine Ihrer Hauptpuppen nach Auswahl zu dirigiren geben, und ſich, ſo lange ich in der Judenſchenke verweile, mit Ihrer Familie als meine Gäſte anſehen wollen.“

„Hurrah!“ ſchrie der Alte mit einer Stimme, die wie Schlachtruf durch den Wald hallte, „das nenne ich mir einen braven jungen Herrn, den wir auch auf den Händen tragen wollen, ſo lange er ſich's bei uns gefallen läßt; ja! und meine beſten Puppen, hübſcher, als Sie vielleicht erwarten, ſollen Ihnen alle zu Dienſten ſtehen."

Froh ſeine Mütze ſchwenkend, machte er hierauf den nicht weniger erfreuten Miſchling auf ein Licht aufmerkſam, das in der Ferne flimmernd, bald glänzender hervortrat, bald ſich auf Augenblicke hinter den Bäumen wieder verbarg.

„Das iſt die Judenſchenke," ſagte er, „bald ſind wir am Ziel, und es iſt gar kein ſchlechtes Wirthshaus, das können Sie mir glauben. Auch ſind die Wirthsleute eben ſo gute Chriſten, als wir; vor alten Zeiten hat man aber da einmal einem reichen Juden den Garaus gemacht, und ſeitdem iſt der Schenke der nicht allzuwohl klingende Name geblieben."

Die Wanderer näherten ſich jetzt dem Thore, Hundegebell ertönte in der Nähe, und bald darauf ſprang ein herrlicher ung'riſcher Wolfspacker in großen Sätzen auf ſie zu, und liebkoſend an ſeinem Herrn hinauf, während er Miſchling drohend die Zähne wies.

„Allons! Kuſch, Goradi! der Fremde iſt unſer guter Freund,“ ſagte, ihn freundlich ſtreichelnd, der Alte, und das kluge Thier ſchien, ſchnell umgewandelt und mit dem Schweife gegen Miſchling wedelnd, die an ihn gerichteten Worte vollkommen verſtanden zu haben.

Da es ſchon ſpät war, mochten ſich die Wirthsleute, keine Gäſte mehr erwartend, bereits zur Ruhe begeben haben, denn, als unſere Reiſenden in das Haus traten, kamen ihnen bloß die beiden Söhne des Fremden mit einer Lampe entgegen, nicht ohne einige Ueberraſchung Miſchling muſternd, deſſen ziemlich eleganter, anglomaniſcher Anzug und zierliches Ränzchen mehr einen Fußgänger aus Laune, als aus Noth ankündigten, und ſtark gegen das barocke, ärmliche Ausſehen des Gebieters der Marionetten abſtachen. Die jungen Leute dagegen, die auffallend hübſch waren, ſahen aus, wie von irgend einem Aufzuge herkommend, und waren daher mit weit größerer Sorgfalt, wenn gleich nicht weniger phantaſtiſch gekleidet. Lange Locken hingen um ihren entblößten Hals, in ihren Ohren glänzten große goldene Ringe, wie manchmal Italiäner und Franzoſen zu tragen pflegen, kurze, himmelblaue Jäckchen mit einer breiten rothen Schärpe umſchloſſen die ſchlanke Taille, und Trikots mit kleinen Schnürſtiefelchen zeichneten die hübſcheſten Beine und Füße, die man nur ſehen konnte. Die Geſichter waren jugendlich keck, voller Ausdruck und Feuer, beſonders reizend aber das des älteſten, der eben, Miſchling mit einer allerliebſten trotzigen Miene vom Kopf bis zu den Füßen meſſend, ausrief: „Nun, Vater, welchen neuen Recruten bringſt

Du uns denn da in's Haus? Die Mutter war ein wenig unwohl und iſt zu Bett gegangen, und wir warten ſchon recht lange auf Dich. Biſt Du und Dein Gefährte nun hungrig von der Reiſe, ſo wird wohl Schmalhans Euer Küchenmeiſter ſeyn müſſen.

„Lieber Herr,“ ſagte der Alte, „verzeihen Sie, wenn meine Söhne ein bischen zu freimüthig ſprechen, es ſind ſonſt gute Jungens, die, ſo lange Sie es ſich hier gefallen laſſen wollen, gewiß ſich beeifern werden, Ihre Gewogenheit zu verdienen. Giannino, Dir emfehle ich den fremden Herrn beſonders, Du wirſt ihm,“ ſagte er, einen autoritativen Blick auf den Knaben werfend, „in Allem, was er braucht, ſchnell zur Hand ſeyn, und jetzt gleich damit anfangen, daß Du für ein ſo gutes und reichliches Abendeſſen ſorgſt, als Du aufzutreiben im Stande biſt. Wecke nur die Wirthsleute wieder, wenn ſie zu Bette ſind, denn der gnädige Herr hat ſchon erklärt, daß, ſo lange er bei uns bleibt, nicht er unſer Gaſt iſt, ſondern wir ſeine Gäſte ſeyn ſollen.“

„Ja,“ fiel Miſchling ein, ganz ſeine vornehme Miene annehmend, „laß' es an nichts fehlen, liebe Giannino, und um Dich gleich im Voraus in gute Laune zu verſetzen, ſo nimm hier dieſen Beutel, und ſey fortan mein Schatzmeiſter.“

Der Alte ſchielte begierig herüber, Giannino ſchlug einen Augenblick die dunkeln Augen zu Boden, und ſagte dann faſt wehmüthig, den Beutel in der Hand wiegend: „Es iſt doch eine ſchöne Sache, ſo reich zu ſeyn; denn wer reich iſt, der iſt frei, nicht wahr, Vater? Nun, lieber Herr,“ fuhr er fort, „ich will genaue Rechnung halten, und danke einſtweilen für geſchenktes Vertrauen.“

Eine leichte Röthe flog bei dieſen Worten über ſeine Wangen, und mit einer gracieuſen Verbeugung verließ er ſchnell das Zimmer.

„Ja! meine Jungens müſſen auch ihr Brod für ſich verdienen,“ fing der Alte wieder an, und Giannino würde bei jeder Kunſtreitertruppe willkommen ſeyn. Die Mutter war zu ihrer Zeit in Italien eine der erſten vom Fach, ſo wie in noch manchem Anderen,“ ſetzte er lachend hinzu.

„Nun, Joſeph,“ frug er hierauf den zweiten Knaben, „habt ihr gute Einnahme gemacht? Sie ſind nämlich, wandte er ſich erläuternd zu Miſchling, „heute mit der Mutter bei'm Herzog auf dem Lindenauer Jagdſchloſſe beſtellt geweſen, um dort auf dem Seile zu tanzen, und ihre andern equilibriſtiſchen Kunſtſtücke zu machen.“

„Lieber Vater,“ ſagte Joſeph mit ſchüchterner Stimme, „der Herzog war verreiſ't, und der Intendant hat uns befohlen, auf den erſten Sonntag des künftigen Monats nach Hohenburg zu kommen, uns aber für die heute vergebene Mühe gut bewirthet, und einen Ducaten gegeben. Doch auf dem Rückweg begegneten wir der armen, unglücklichen Bauerfrau hier aus dem Dorfe, mit ihren zwei kleinen Würmchen; derſelben, der vor ein paar Tagen, wie Du weißt, Haus und Hof abgebrannt, und der Mann dazu verunglückt iſt. Die weinte ſo bitterlich! — und da meinte Giannino, er werde es bei Dir verantworten, und gab, da er nichts anderes hatte, der armen Frau den ganzen Ducaten hin . . .“

„Zum Teufel mit des Giannino's großmüthiger Narrheit!“ rief der Alte höchſt ärgerlich, „hab' ich nicht mehr verloren, als das alberne Bauerweib, und weiß Giannino nicht, wie kümmerlich wir ſelbſt unſer Brod verdienen müſſen! Wahrhaftig, wäre der gute junge Herr mir nicht gerade heute wie vom Himmel geſchickt worden, ich wüßte ja nicht einmal, wo ich nur das Geld für die Zehrung dieſer Tage hätte hernehmen ſollen — aber ihr jungen Tollhäusler könnt keinen blanken Groſchen in der Taſche dulden, es brennt euch gleich in den Fingern, bis er fortkömmt. Sie werden ſehen, was der verteufelte Junge mit Ihrem Geldbeutel anfangen wird, und thäten vielleicht beſſer, ihn mir anzuvertrauen."

„Nein, nein," ſagte Miſchling lachend, „der iſt in guten Händen; Niemand darf meinen neuen Schatzmeiſter ſtören. Schmälen Sie Giannino nicht, jetzt ſetze ich erſt doppeltes Vertrauen in ihn!"

Eben trat der Genannte mit zwei Schüſſeln voll kalter Speiſen und ein paar Flaſchen Wein herein, deckte den Tiſch mit einem ſaubern Tuche, und ordnete Alles ſo gewandt, als habe er ſchon ſeit Jahren als Kellner fungirt.

„Joſeph," ſagte er ſchmeichelnd, nachdem er Miſchling gebeten, heute mit dem guten

Willen fürlieb zu nehmen, „Joſeph hat wohl ſeine Litanei vom Ducaten bereits angebracht, Vater, weil Du ſo verdrießlich ausſieh'ſt — laß' es dießmal nur gut ſeyn, oft werd' ich's ja nicht wieder thun können! Stell' Dich nicht ſo bös' an, im Grund des Herzens, weiß ich, kannſt Du mich doch deßwegen nicht weniger lieb haben."

„Lieber Giannino," ſagte Miſchling, „ich erlaube Dir, dem Vater das Geld aus unſerer Caſſe zu erſetzen; damit wird wohl Alles ausgeglichen ſeyn, nun aber wollen wir eſſen, denn bei allen 11,000 Jungfern, und dem heiligen Johannes in der Wüſte dazu, mich hungert ſehr!"

Das Mahl war heiter, der Wein leidlich, und obgleich die Knaben nur wie Mädchen nippten, wurde doch Giannino in ſeiner Luſtigkeit zuletzt faſt ausgelaſſen, und dabei, wie es ſchien, mit jedem Augenblick ſeinem proviſoriſchen Herrn mehr zugethan, eine Zuneigung, die Miſchling ſtärker erwiederte, als es ihm ſelbſt recht begreiflich war.

Als er mir ſpäter ſein Abenteuer erzählte, ſetzte er zwar geheimnißvoll hinzu: zu ſeiner Zeit habe ihm der lieblichſte Traum das Räthſel überraſchend gelöſ't — in dem officiellen Bericht fand ich jedoch weiter nichts vor, als daß erſt ſpät in der Nacht die luſtige Tafel aufgehoben wurde, und Giannino dann unſern Freund, Beide in etwas exaltirtem Zuſtande, ſchäkernd und lachend ſein Schlafgemach hoch unter dem Dache anwies, wo ihm ein kleines Kämmerchen, ärmlich aber reinlich, von dem beſorgten Knaben bereitet worden war.

(Eine Woche, die Miſchling mit dem luſtigen Völkchen in völliger Gütergemeinſchaft verlebte, und nach und nach eine ſehr enge Freundſchaft mit Giannino ſchloß, deſſen feurige und gefühlvolle Seele ſich ihm ganz hingab, übergehen wir, als weniger weſentlich in unſere Geſchichte eingreifend, und fahren da fort, wo Ereigniſſe eintraten, die einen dauernden Einfluß auf unſeres Helden Leben auszuüben beſtimmt waren.

Dritter Tag.

Mit geſpannter Erwartung ſaßen die Leineweber von Langenhörnchen vor dem ſchön bemalten Vorhang, der bunten Scenen gewärtig, die ſich bald vor ihnen entfalten ſollten. Einige blieſen dicke Tabakswolken von ſich; Andere veſperten, mit noch größerem Phlegma; mehrere kleine Kinder aber ſchrieen bereits vor Ungeduld, vergeblich von den beſorgten Müttern beſchwichtigt.

Da ertönten die Accorde der Harfe, vom Geſang der Madame Saroli begleitet, und abwechſelnd von ihrem univerſalen Gemahl durch ein Intermezzo auf der Trommel bereichert, denn er ſpielte beide Inſtrumente mit mehr Fertigkeit, als wir ihm zugetraut hätten.

Unterdeſſen hatte Miſchling, der einſtweilen das Amt des Directors übernommen, von ſeinem ſchönen Pagen unterſtützt, alle Puppenfäden wohl geordnet, die reſpectiven Toiletten auf's Glänzendſte in Stand geſetzt, und nachdem man übereingekommen, daß Giannino die weiblichen, er die männlichen Rollen ſprechen ſolle, gab er das Zeichen zum Aufrollen des Vorhangs, und wollte eben das Stück, wie folgt, beginnen, als der Ruf: „Jungens, auf die Kniee!“ ſeine Augen nochmals auf die Zuſchauer lenkte, und er mit nicht geringer Verwunderung die zwei vorderſten Glieder, welche aus der Dorfjugend allein gebildet wurden, wie anbetend vor ſeinen Puppen niederfallen ſah.

„Das gehört zur hieſigen Policei,“ erklärte Giannino, herzlich lachend, „ſie machen's immer ſo, damit die Eltern, die hinten ſitzen, bequemer ſehen können. Bis zum Zwiſchenacte darf Keiner aufſtehen, wenn er nicht Kopfnüſſe riskiren will.“

„Nun, bei'm Himmel!“ ſagte Miſchling, „ich glaubte ſchon, weil Dein Vater eben ein ſo herzbrechendes geiſtliches Lied trommelt, die Jungens hätte eine unüberwindliche Frömmigkeit angewandelt, welche ja ohnedieß heut zu Tage die Kirche oft auf dem Theater wieder findet. Aber laß' uns jetzt anfangen, ergreife Kasperle's Faden, und lege Donna Anna zurecht.

Puppen Don Juan.

Eine Variation.

Erster Act.

Erſter Auftritt.

(Nacht. Es donnert. Sturm und Regen. Von grellen Blitzen abwechſelnd erhellt, taucht aus der Dunkelheit ein weißes Schloß hervor, das eine wilde romantiſche Gegend umgibt.)

Prinz Don Juan und Kasperle treten auf.

Kaſperle.

Geſtrenger Prinz, ich halt's nicht länger aus.
Das iſt für Kaſperle kein Schmaus,
Nicht Ruh' bei Tag, nicht Ruh' bei Nacht,
Das hat der Henker ausgedacht!

Nein, jetzt wird mir der Spaß zu toll.
Hätt' ich den Bauch noch gründlich voll!
Doch ſeit 12 Stunden hab' ich nichts gefreſſen,
Muß einen Schuh im Umfang wen'ger meſſen.
Läß't Euch, o Prinz, der Kitzel keine Ruh',
Fall'n mir vor Müdigkeit die Augen zu!
Herr, ich will Euch nicht länger dienen;
Ja, ſchneid't nur Eure grauſen Mienen,
Beſeitigt hab' ich jeden Zweifel,
Dien' ich Euch länger, hole mich der Teufel.

Don Juan
(mit verſtellter Sanftmuth).

O treuer Freund in jeder Noth,
Willſt Du ſo ſchmählich mich verlaſſen,
Du, der mir folgen wollte bis in Tod,
Kannſt jetzt ſo böſen Vorſatz faſſen?
Geh' in Dich, Kaſperle, nimm dieſe Börſe!
Und nun befeſt'ge ſchnell die Leiter,

Bald bin ich meinem Schätzchen auf der Ferſe,
Und dann hilft Witz und Kühnheit weiter.

Kaſperle

(nimmt die Börſe und ſteckt ſie ein).

Nicht einen Schritt. Wir ſind geſchieden!
O hätt' ich immer Euch gemieden,
All' meine Unſchuld habt Ihr mir geraubt!
Wer hätt', o Himmel, das geglaubt,
Als ich noch aller Tugend war befliſſen,
Daß ſo der Sünd' ich würd' erliegen müſſen?

Don Juan

(zieht wüthend den Degen).

Verfluchter Hund, ſtirb auf der Stelle,
Und fahr' im Augenblick zur Hölle!
Ich ſpieße dich an dieſe Mauer,
Wie geſtern jenen frechen Bauer.
Sag', Bube, haſt im Ernſte Du geſprochen?
Schnell ſey Verrath in Deinem Blut gerochen.

(Er treibt Kaſperle gegen die Schloßmauer, und ſetzt ihm das Schwert auf den Magen.)

Kaſperle.

O gnäd'ger Herr, o liebſter Don Juan!
Was fangt mit Eurem treuen Kaſperle
Ihr an —
Wollt Ihr den Spaß nun gleich ſo tragiſch nehmen?
Ich will ja gern zu Allem mich bequemen.
Und was ſollt' ich zum Teufel hin,
Da ich bereits bei Euch ſchon bin.
Laßt's gut ſeyn, ſteckt den Degen ein,
Ich will ja gern gehorſam ſeyn.
Ich will ja ſünd'gen, ſtehlen, morden,
Bis ich Euch gänzlich gleich geworden.

Don Juan
(den Degen einſteckend).

Das hat ein guter Geiſt Dir eingegeben,
Sonſt wär's jetzt aus mit Deinem Leben.
Nun friſch an's Werk, die Leiter an,
Ich ſteig' hinauf, du darfſt von hier nicht weichen,

Und hörſt Du irgend Jemand nah'n,
So gibſt Du ſchnell mir das bekannte Zeichen.

(Don Juan klettert die Leiter hinauf, und ſteigt in's Fenſter.)

Zweiter Auftritt.

Kasparle, ſpäter Don Antonio.

Kasperle
(nimmt die geſchenkte Börſe aus der Taſche).
Verfluchter Satan! hätteſt du nicht Gold und Eiſen,
Die armen Menſchen zu bethören,
Ich wollte Dir die Wege weiſen,
Und auf der Stelle mich bekehren.
So aber kann's nichts helfen,
Und heulen muß man mit den Wölfen.
Nun ſey's! die Sünde hat doch auch ihr Gutes.
(Mit der Börſe klappernd.)
D'rum, Kasperle, bleib' guten Muthes!

Noch iſt's ja lange hin zur letzten Stunde,
Und daß die Seele dann zur rechten Zeit geſunde,
Will von der Hälfte hier ich Ablaß kaufen,
Ja, morgen ſchon will ich zum Pater laufen!
Denn luſtig leben, ſelig ſterben —
So kann ein Sünder nie verderben!
(Setzt ſich auf eine Bank vor dem Hauſe.)
Doch da mein Herr jetzt mit der Donna koſet,
Und mit dem Satan um ihr Schickſal looſet,
Will ich 's Brevier hervor nun zieh'n,
Und fromm zu ſeyn mich ernſt bemüh'n.
(Holt eine Feldflaſche aus der Taſche.)
Weil Don Juan, in Sünd' verloren,
Den Roſenkranz nicht leiden kann,
Hab' ich dafür die Flaſch' erkoren,
Und bete mit Vergnügen d'ran.
(Er thut einen langen Zug.)
O Jungfrau unter'm Sternenzelt,

Vor Allem gib mir recht viel Geld!
Denn ohne Geld gibt's keinen Held,
Ein Jammer iſt die ganze Welt!

(Nimmt einen zweiten Schluck.)

Dann, lieber heil'ger St. Ignatius,
Bewahre Deinen treuen Knecht
Doch wenigſtens bis St. Servatius,
Vor Prügel, Wunden und Gefecht.

(Trinkt zum drittenmale.)

Du aber, heil'ge Magdala, regiere
Den Sinn der widerſpenſtigen Elvire,
Daß endlich ſie ergeb' ihr Herz
Des Kaſperle's verliebtem Schmerz.
So — nun hat Leib und Seel' zur G'nüge,
Jetzt will ich ruhig ſchlafen geh'n,
Und was der Himmel auch verfüge,
Dem Frommen kann kein Leid geſcheh'n.

(Wickelt ſich in Don Juan's Mantel, den dieſer abgeworfen, als er die Leiter erſtieg, und legt ſich dann der Länge nach auf den Raſen, wo er bald in tiefen Schlaf verfällt.)

Don Antonio

(im Nachtanzuge, erſcheint auf dem Balken eines Seitenflügels).

Schwarz iſt die Nacht, und ſchwül die Luft —
Es weht mich an, wie Grabes Duft!
Schwer hat der Alp auf mir gedrückt,
Und mir das Cranium faſt verrückt.
Es iſt mir ſo entſetzlich bange,
Als kniff man mich mit einer Zange.
Was will die Ahnung nur bedeuten!
Droht mir Gefahr von fremden Leuten?
Kömmt meiner Anna was zu nah'?
Erkrankte vielleicht der Papa?
Doch nein. Ich habe nur zu viel gegeſſen,
Auch bei der Flaſche wohl zu lang geſeſſen;
Der Magen nun bedrängt das Herz,
Und ſchaffet ſolchen falſchen Schmerz,
Ja, iſt er nach dem Kopf gewandt,
Verdunkelt gar er den Verſtand!

Der Magen iſt ein Autocrat,
Und wir die Pupp' an ſeinem Drath!

Doch laſſen wir's Philoſophiren,
Es möcht' zu ſehr uns echauffiren!
Mein Bräutgen ſchläft indeß in Ruh',
Die Augen drückt ihr Unſchuld zu.
Gewiß träumt ſie von mir, die Gute,
Ach! wer doch ſchon zur Seit' ihr ruhte!
Doch weil's einmal für jetzt nicht iſt,
Ein Thor, der das Unmögliche vermißt.
Ich will mich wieder ſchlafen legen,
Ihr Bild in meinem Buſen hegen,
Und, wie ſie ſelbſt, in dieſen Räumen
Von was ich liebe, ſelig träumen. —

(Geht in das Innere des Hauſes ab.)

Dritter Auftritt.

Man hört von der andern Seite Geräuſch. Don Juan reißt eine Nebenthüre heftig auf, und zerrt Donna Anna ſich nach. Es donnert und blitzt.

Donna Anna.

Ha! Don Juan! Du warſt es, ſchändlicher Verräther,
Der meines Bräut'gams Stimme log?
Und — gottvergeß'ner Miſſethäter!
Um meine Unſchuld mich betrog!

(Sie weint, daß es einen Stein erbarmen möchte, und ſträubt ſich mit allen Kräften gegen Don Juan, während der Donner immer fürchterlicher rollt.)

Ha! will kein Blitz ſich mein erbarmen,
Dieß Ungeheuer zu zermalmen!
O Hülfe! Vater! mein Herz, es bricht,
Nacht decket meiner Augen Licht.
(Hält ſchluchzend die Hand vor's Geſicht, für ſich).
Wie ſchön er iſt der Böſewicht!
O ſchwaches Herz, verrath dich nicht.

(Sie ſinkt vor Don Juan nieder, und umklammert ſeine Kniee.)

Don Juan.

Laß', Anna, dieſe tollen Klagen!
Willſt Du denn aller Welt es ſagen,
Was, thöricht Mädchen, Dir geſchah?
Das wirſt Du beſſer klug verſchweigen
Und ſtill Dich jetzt dem Schickſal neigen,
Das Dich's mit Feuer theilen ſah!
Haſt für Antonio mich gehalten?
Laß' nun die Liebe freier walten,
Erwied're meine heiße Glut. —
Nichts hilft Dir ferner alles Toben,
Die Diener ſchlafen ruhig d'roben
Und lachen würd' ich ihrer Wuth.
Matt nur iſt Deines Bräut'gams Flamme,
Dem Löwen nicht, er gleicht dem Lamme.
Reiß' Dich von dieſem Schwächling los,
Komm', laß' die Comödiantenpoſſen
Schürz' Liebchen Dich und unverdroſſen
Folg' mir auf meiner Väter Schloß.

(Kaſperle fängt gewaltig an zu ſchnarchen. Don Juan horchend.)

Hörſt Du den kühnen Bräut'gam ſchnarchen?
Der Pinſel kennt es beſſer nicht,
Und den geſtrengen Hausmonarchen
Den feſſelt wohl an's Bett die Gicht.

Donna Anna.

Nein, Verführer! ſtandhaft werd' ich bleiben,
Und eh' willig ich Dir folge,
Lieber hier mich ſelbſt entleiben,
Hingeſtreckt von Deinem Dolche.

(Sucht Don Juan den Dolch zu entreißen, den er im Gürtel trägt. Während dem ertönt von Neuem Lärm im Hauſe. Don Juan zieht den Degen, und Donna Anna ſinkt ohnmächtig auf Kasperle nieder, der davon erwachend, ſich die Augen reibt, und erſchrocken aufſpringt.)

Vierter Auftritt.

Der Comthur, im Schlafrock mit der Nachtmütze auf dem Kopfe, und einen langen Stoßdegen in der Hand, ſtürzt aus der Thüre hervor. Hinter ihm ein Zwerg mit einem

Windlicht. Don Juan tritt hinter eine Säule.

Comthur

(auf Kaſperle eindringend, der ſich mit dem Mantel vermummt).

Halt', frecher Bube, wirf die Maſke nieder,
Der Sonne Licht ſieht dieſen Morgen
Nur Einer von uns Beiden wieder.
Und dieſes Haupt, gebleicht in Sorgen,
Muß erſt im Staube blutig liegen,
Eh' Du der Unthat Frucht genieß'ſt.
Her, Feigling! lern' den Vater erſt beſiegen,
Eh' Du der Tochter Schande ſieh'ſt.

Kaſperle

(wirft den Mantel weg und fällt zähneklappernd auf die Kniee).

O Herr! Ihr irrt, ich hab' Euch nichts gethan,
Ich heiße Kaſperle und bin ein frommer Mann.
Der Eure Tochter hier verführet,
Dem Fluch und Straf' allein gebühret,

Das iſt der grauſe Don Juan,
Doch ich bin ganz unſchuldig d'ran.

Don Juan
(tritt vor).

Brav, Kaſperle! für ſo viel Treue
Bleib' ich gewiß in Deiner Schuld,
Ja, Kaſperle, im Voraus freue
Dich auf die Zeichen meiner Huld. —
(Zum Comthur gewendet).
Nun pack' Dich eilig, alter Thor,
Zu ungleich wär' der Kampf mit Dir;
Ich bin's, der Deine Tochter ſich erkor,
Und keine Macht entreiß't ſie mir.
D'rum wag' es nicht, mich mehr zu reizen,
Mach' Platz, und fliehe ohn' Verweilen,
Sonſt wird trotz allem Deinen Spreizen
Ein ernſt Geſchick Dich ſchnell ereilen.

Comthur
(wüthend auf Don Juan eindringend).

Verfluchter Böſewicht, nimm Deinen Lohn!
(Gefecht. Kaſperle klettert auf einen Baum.)

Don Juan.

Bemüht Euch nicht.

(Sticht den Comthur nieder.)

Da liegt der Affe ſchon.

Der Zwerg

(wirft ſich wehklagend über ſeines Herrn Leiche).

O Jemine! der Herr iſt mauſetodt

Dem iſt gebacken nun ſein Brod!

Und auch der neue Schlafrock iſt zerriſſen,

Jott! dieſe Menſchen haben kein Jewiſſen!

Don Juan.

Bring' Deinen Herrn zu Bett. Er ſcheint es zu bedürfen!

Den Lohn, den er ſo eben mir freundlich zugedacht,

Will von der Tochter Mund ich ſchon gemächlich ſchlürfen,

Sobald uns Beid' ich nur in Sicherheit gebracht.

(Er nimmt die noch immer lebloſe Donna Anna in ſeine Arme, und ſucht ſie mit ſtürmiſchen Küſſen zu erwecken.)

Kasperle
(der vom Baum wieder herunter kömmt).
O Herr! wohl hatt' ich recht, dem Teufel ſelbſt Euch zu vergleichen.
Hab't kein Erbarmen Ihr mit Jung noch Alt?
Der Vater muß durch Euch verbleichen
Und vor der Leiche thut der Tochter Ihr Gewalt!

Don Juan.
Du Schuft! Wie ſchön ſteht Dir's Moraliſiren,
Du feiger Wicht! der auf dem Baum verſteckt
Bei'm Streit nur denkt an's Retiriren,
Und Tugend nur, wie's Schwein den Zucker leckt,
Komm', Schurk', und hilf mir Anna tragen,
Denn nur zu lang verweilten wir.
Schon ſeh' ich Licht im Oſten tagen
Und nicht geheuer wird es hier.

Fünfter Auftritt.

Rufen hinter der Scene. Don Antonio mit einem zahlreichen Gefolge von Dienern, mit Schwertern bewaffnet und Fackeln tragend, erſcheinen im Hintergrunde der Bühne.

Don Antonio.

Habt Ihr des Comthurs Stimme nicht vernommen?
Umſtellt' die Räuber. Laß't ſie nicht entkommen!
Wer liegt dort an der Erde? Ha, was ſeh' ich!
Anna — der Vater todt! Gott ſey uns gnädig!

Kaſperle.

O Himmel! nun ſind Beide wir verloren,
Ach Kaſperle, wär'ſt nimmer Du geboren!

Don Juan.

Verdammt! der Uebermacht muß ich jetzt weichen,
Doch meine Rache ſoll ſie bald erreichen!

(Er legt Donna Anna nieder, und indem er ſeinen Mantel dem herbeieilenden Don Antonio über den Kopf ſtülpt, ſchlägt er ſich durch die Menge, während Kaſperle über einen der Diener hinwegvoltigirend, auf der andern Seite entwiſcht.)

Ende des erſten Acts.

Nach Beendigung dieſer erſten Abtheilung, deren Folge wir dem Leſer großmüthig erlaſſen, hatte Miſchling, der ein ſtandhafter Freund der Abwechslung iſt, dem Director die fernere Leitung der Puppen wieder übergeben, und war zu den Zuſchauern herabgeſtiegen, wo er ſchon früher ein paar auffallend zarte und hübſche Bauernmädchen bemerkt hatte, welche Handſchuhe trugen; ja, als die eine den ihrigen einen Augenblick auszog, war es ihm gar vorgekommen, als ob ein Brillantring an ihren Fingern geblitzt hätte. Dieß intriguirte ihn ſehr, er ſuchte ſich daher ohne Affection Beiden zu nähern, und behorchte während dem noch einige franzöſiſche Worte, die ihn jetzt vollkommen überzeugten, daß er hier nur verſtellte Bäuerinnen vor ſich haben müſſe. „Ihr lieben Kinder,“ ſagte er, gemächlich hinter ihnen Platz nehmend, „was meint Ihr zu dem prächtigen Stück, was wir Euch da vorgeſpielt haben?“ — „Iſt Er auch einer von den Comödianten?“ ſagte die Kleinſte von Beiden, mit einer verzweifelt ſchnippiſchen Miene, indem ſie leiſe ihre Nachbarin anſtieß. Dieß war eine reizende Blondine, mit dem Anſtand einer Königin und der Sanftmuth einer Taube. Ein unnachahmlicher, rührender und doch halb ſchalkhafter Ausdruck ruhte in den feuchten blauen Augen, die höchſt verführeriſche lange ſeidene Wimpern beſchatteten. Und noch reizender war der kleine Purpurmund — ach, und erſt der Mund! wie Gretchen ſagt — in der That, dachte

Miſchling, dieſen Mund küſſen zu dürfen, wie er ſo räthſelhaft wehmüthig lächelt, das müßte Götterwonne ſeyn! und in trunkenem Anſchauen verloren, hatte er Mühe, aus der ſüßen Verwirrung wieder zu ſich ſelbſt zu kommen.

„Nu,“ ſagte die Muthwillige, welche ihm zuerſt Rede geſtanden, „was glotzt Er uns denn ſo an, wie die Kuh ’s neue Thor? hat Er mich nicht verſtanden? ich fragte Ihn: ob Er auch einer von das Spielvolk ſey?“

„Freilich, freilich,“ erwiederte Miſchling, „das ganze Stück iſt ja von mir ſelbſt verfertigt, und die ſchönen Stimmen, die Ihr gehört habt, die groben und die feinen, die kamen alle nur von mir allein her. In Wahrheit, es fehlte uns nichts, als ſo eine ſchöne Prinzeſſin wie Deine Nachbarin da, und ich möchte dann mein Lebtage nichts anders thun, als mit den Puppen ſpielen.“

„Na, na, mach’ Er uns nichts weiß —

werden wir das glauben, daß Er, großer Bengel, noch mit der Puppe ſpielen wird.“

„Mit einer, wie Du, allerdings nicht,“ eiferte Miſchling entrüſtet, „Dich würde ich dem hölzernen Kaſperle überlaſſen; aber einen ſolchen Engel, wie Deine Nachbarin, den würde ich anbeten, und wie die Jungens da vorne vor ihm niederfallen, wenn er auch ſtumm und nur von Stein wäre.“

Die Blondine, welche bisher große Theilnahmloſigkeit affectirt hatte, lächelte bei dieſen Worten, leicht erröthend, und entfaltete dabei, vielleicht nicht unwillkührlich, die Perlen ihres Mundes, welche Miſchling in dieſem Augenblick begehrungswerther als alle orientaliſchen erſchienen. Die Weiber, dachte er frohlockend, ſind doch alle eitel — Evens treue Töchter!

„Na, aber was iſt denn das vor eine drollige Puppe?“ fing die Kleine jetzt wieder an (es mochte wahrſcheinlich die Kammerjungfer ſeyn). „Sieh' nur, Dore, iſt das nicht leibhaftig wie Fleiſch und Bein?"

„Aber wirklich," ſagte Miſchling, „das iſt täuſchend, o welch' guter Spaß! Ja, ja, es iſt die kleine achtjährige Tochter des Directors, die man ſo künſtlich zur Marionette angelernt hat, daß ſie von den wirklichen kaum mehr zu unterſcheiden iſt, wie man's denn mit den Kindern unſerer vornehmen Schauſpieler ja auch zu machen pflegt. Wahrlich, ganz wie am Drath gezogen. Vortrefflich! Aber," flüſterte Miſchling der Blonden zu, „Du ſprichſt ja gar kein Wort; willſt Du das hübſche Kind und die Puppen vielleicht einmal oben anſehen? Wenn Du Luſt haſt, bringe ich Dich gleich hinauf, es wird Dir gewiß Spaß machen, die neck'ſchen Dinger ſo ganz in der Nähe betrachten zu können."

„Sortons," hörte jetzt Miſchling, ſtatt der Antwort, die Schöne leiſe ihrer Begleiterin in's Ohr raunen. Im Nu ſtanden Beide auf, und mit einem unwilligen Blick auf Miſchling ſagte das ſupponirte Kammerkätzchen: „Na, will Er wohl ſo gut ſeyn, und uns ein bischen Platz machen, da wir doch Seine Puppen nicht werden können — denn wir müſſen zu Hauſe, ſonſt kriegen wir Schelte.“

Hiermit eilten ſie ſchnell hinaus, doch Miſchling ihnen mit gleicher Schnelle auf dem Fuße nach, und erreichte ſie eben noch glücklich vor dem Hauſe, eh' ſie ſich ganz im Dunkel verloren hatten.

„Guten Kinder, es iſt ja ſtockfinſtere Nacht, ich kann Euch nicht ſo allein gehen laſſen.“

„Na, ſo ſeht mir doch den zudringlichen Burſchen an! So laß' Er Einen doch ungeſchoren; geh' er ſeinen Weg, und laß' Er uns den unſern gehen!“

„Meine Damen,“ ſagte Miſchling, „verſtellen Sie ſich nicht länger; Sie ſind eben ſo wenig Bäuerinnen als ich ein Marionettenſpieler, aber Sie haben deſto mehr Unrecht, in dieſer Finſterniß ohne alle Begleitung den Rückweg antreten zu wollen“ — und die augenblickliche Pauſe benutzend, welche der kleine Schreck den holden Mädchen einflößte, ſetzte er hinzu: „Berauben Sie mich doch nicht ſo neidiſch des Glücks, das mir der Himmel unerwartet zuführte. Laſſen Sie mich immer Ihnen meinen Arm bieten, um Sie ſicher nach Hauſe zu geleiten, ich ſchwöre auch, mich Ihnen nicht weiter als bis zur Thüre Ihrer Wohnung zum Führer aufzudringen. Dort angekommen, verlaſſe ich Sie augenblicklich, oder erwarte draußen Ihre weiter'n Befehle.“

Nach einigem leiſen Geflüſter zwiſchen den beiden Damen ließ ſich jetzt zum erſtenmal die ſanfte Flötenſtimme der Blonden vernehmen: „Gut, mein Herr, wir wollen einmal an die Uneigennützigkeit eines Mannes glauben, und daß Sie nur die Ritterpflicht zu üben wünſchen, zwei hülfloſe Mädchen gebührend zu beſchützen. Wohlan, hier haben Sie meinen Arm, es iſt überdieß nicht weit nach unſerer Wohnung. Doch wohlverſtanden, heute wenigſtens trennen wir uns an der Thüre, und Sie machen keinen Verſuch, uns weiter zu folgen. Später ſoll, ich ſage es Ihnen vorher, ein anderer Tag kommen, wo Sie mir an jenen Ort nachfolgen dürfen, ob gern dann — wird die Zukunft lehren. Nun kommen Sie!"

Entzückt ergriff Miſchling, obgleich etwas befremdet von der räthſelhaften Aeußerung, den lebenswarmen, ſchwellenden Arm, der leiſe in dem ſeinigen zu zittern ſchien, und ſeine Schritte ſoviel als nur immer möglich verzögernd, verſuchte er Alles, ſeine Nachbarin dahin zu vermögen, ihm ihren Namen und Stand zu entdecken, jedoch ohne allen Erfolg. Eben ſo wenig gelang es ihm, eine befriedigende Antwort auf ſeine zärtlichſten Betheurungen zu erhalten, und ſo rührend er auch ſprach, ſo verzweifelnd er ſich anſtellte, kein Troſtwort kam aus dem ſüßen Munde, deſſen roſiger Hauch nur von Zeit zu Zeit um ſeine Wangen ſpielte, wenn er „mit leiſem Fleh'n, ſüßem Wimmern" ihr klagend zuflüſtert, was ſein Herz ſo ſtürmiſch bewegte.

„Wir ſind am Ziele," ſagte jetzt mit gedämpfter Stimme die Schöne. „Leben Sie wohl, und .... ich muß Ihnen wenigſtens ſo viel ſagen: Kennten Sie mich, Sie würden nicht wünſchen, mich wieder zu ſehen."

Bei dieſen Worten ſchloß ihre Gefährtin eine niedrige Pforte auf, die man in der ſchwarzen Nacht kaum erkennen konnte, und wie Schatten waren Beide durch dieſelbe verſchwunden. Miſchling hörte nur noch das Wiederzuſchlagen der Thüre, keinen fernern Laut mehr, und ſich, von Liebe und Sehnſucht durchglüht, an die Mauer lehnend, dachte er kaum darüber nach, was er nun weiter beginnen ſolle, obgleich er überzeugt war, daß es ihm nicht einmal möglich ſeyn würde, allein den Rückweg zu finden.

Er mochte einige Minuten ſo in tiefem Sinnen hingebracht haben, als er mehrere Menſchen, von denen einer eine Blendlaterne trug, auf ſich zukommen ſah. Hinter eine alte Linde tretend, konnte er ſie genau beobachten, ohne ſelbſt von Jemand bemerkt zu werden, und ſeine Freude war nicht gering, als einer von ihnen, den er bei'm Schein der Laterne nach ſeiner Kleidung für einen katholiſchen Pater hielt, ſich derſelben Thüre, durch die ſeine Schöne verſchwunden war, nahen, und mit dem Ausruf: „Hier iſt es!" einen Schlüſſel hervorziehen, die Thür öffnen, und dann die ganze Geſellſchaft, der noch ein Bauer mit einem ſchwarzen Ziegenbock am Stricke und einer ſchwarzen Henne im Arme folgte, in dieſelbe eingehen ſah. Geſchickt ſchlüpfte er hinter ihnen d'rein, ohne ſich zu verrathen, erſchrack aber nicht wenig, als er, ſtatt in einem Hausflur, wie er erwartete, plötzlich vor einem Leichenſteine ſtand, und bald inne ward, daß er ſich nirgends anders als auf dem Kirchhofe befinde. Wie ein Blitz fuhr ihm die Erinnerung jener Maske durch den Kopf, die dem Herzog von G., einen berüchtigten Wüſtling, als er ſie in ein abgelegenes Zimmer verfolgte, und dort knieend bat, ſich zu demaskiren, einen Todtenkopf hinter der Larve ſehen ließ, und von der man nie etwas weiter erfuhr, als was die Ausſage zweier Portchaiſenträger enthielt, die berichteten: eine ſchwarz vermummte Dame auf ihr Verlangen an der Thüre der Todtencapelle auf dem Kirchhofe abgeſetzt zu haben. Der Eine wies dazu noch ein verſchimmeltes Goldſtück aus dem letzten Jahrhunderte vor, das, wie er ſagte, die Fremde ihm mit eiskalter Hand in die ſeinige gedrückt. Am nächſten Jahrestag dieſes Maskenballes ſtarb aber der Herzog plötzlich.

Ein unwillkürlicher Schauer durchrieſelte Miſchling bei dieſem Gedanken, doch ſchnell beſonnen, duckte er ſich jetzt hinter dem Grabmal nieder, um mit Sicherheit die ſeltſame Geſellſchaft, mit der er ſich eingeſchloſſen fand, fortwährend im Auge behalten zu können.

„Nun,“ ſagte der Pater, „laß't uns denn ohne Zeitverluſt die Beſchwörung beginnen, und den unterirdiſchen Mächten, die uns günſtig ſeyn mögen, zuvörderſt die Thiere opfern. Hier unter den drei Kreuzen muß der Schatz liegen, die alte Kloſterlegende läßt keinen Zweifel darüber, alſo friſch an's Werk.“

Einer der Männer ergriff hierauf die Henne, und ſchnitt dieſer den Hals ab.

„Herr Pater, mich grauſt!“ rief der Bauer: „wenn uns nur der Teufel nicht holt.“

„Schweig', Dummrian! wenn etwas unſerm Vorhaben hinderlich wird, ſo kann es nur Deine unbeſiegbare Schwatzhaftigkeit ſeyn. Ich ziehe jetzt den erſten magiſchen Kreis mit der ſchwarzen Henne Blut, tretet Alle hinein, und vergeß't es um aller Heiligen willen nicht, daß, ſpricht von nun an einer von Euch auch nur das geringſte Wort, der Schatz hundert Meilen tiefer in die Erde fährt, und die böſen Geiſter, die ihn bewachen, Euch unfehlbar den Hals umdrehen werden. Mich allein ſchützt mein heiliges Gewand und die prieſterliche Weihe. Her mit dem Ziegenbock!“

Das Thier, welches eine Ahnung ſeines Martyrerthums haben mochte, ſträubte ſich mächtig, ward aber bald überwältigt.

„O Bock!“ ſagte der Pater mit feierlichem Tone: „Bock, ich ſchlachte dich zur Sühne unſerer Sünden, und weihe dein Blut den Unterirdiſchen, damit ſie, ſeinen ſüßen Duft einathmend, uns vergönnen mögen, zu heben den Schatz, den ſie ſeit Jahrhunderten treu bewachen.“

„Apollyon, Satanas, Beelzebub, mächtiger Herr der Erde! ſey uns dabei hold und gewärtig. Amen!“

Der Bock ſank zappelnd in ſein Blut, und wo die Schnauze hinwies, ward der erſte Spaten in die Erde geſtoßen. Unter tiefem Schweigen ging nun die Arbeit rüſtig fort. Miſchling, dem als unberufenen Zeugen dieſer gotteslästerlichen Ceremonie, nicht ganz wohl zu Muthe war, wandte kein Auge von den unermüdlichen Schatzgräbern.

Einmal däuchte es ihm, auch an der Thür ein leiſes Geräuſch zu vernehmen, doch ward alles ſchnell wieder ſtille. Es ſchien nur der Wind geweſen zu ſeyn, der in den Blättern der alten Linden geraſchelt.

Man mochte ſchon eine halbe Stunde gegraben haben, und ein hoher Haufen Erde verdeckte die Leute bereits faſt gänzlich Miſchling's Blicken, obgleich die aufgeſtellte Laterne die Gruppe gerade von ſeiner Seite hell beleuchtete, als plötzlich ein Stillſtand einzutreten ſchien, und gleich darauf eine Stimme, wie Miſchling glaubte, die des Bauern, laut aufſchrie: „Herr Jeſus! ein eiſerner Kaſten.“

Kaum war das Wort geſprochen, als ein durchdringender Pfiff rund umher ertönte, und viele ſchwarze Geſtalten von allen Seiten aus dem Dunkel hervorbrachen, und die laut brüllenden Teufelsbeſchwörer ergriffen. Mehrere bisher verborgene Laternen wurden zugleich ſichtbar, worauf ein, Miſchling wohlbekannter dicker Mann im grauen Ueberrock, den ein hartnäckiges Aſthma etwas zu incommodiren ſchien, und der die ſonderbare Gewohnheit hatte, bei'm Hervorſprudeln ſeiner Phraſen ihnen bald da bald dort den ſinnloſen Laut: „emmem“ anzuhängen, die Geſellſchaft folgendermaßen andonnerte: „Hab' ich Euch endlich, Ihr Lumpenpack — emmem, Ihr Teufelsbrut — emmem! Wart', Euch ſoll das Schätzegraben ſchon im Stockhauſe bei Waſſer und Brod vertrieben werden — emmem. Fort mit den Kerls, und in die letzten Löcher unten rechter Hand jeden einzeln eingeſperrt — emmem!“

Die Deliquenten wimmerten, alle auf den Knieen liegend, wahrſcheinlich noch immer ungewiß, ob ſie mit Teufeln oder der Policei zu thun hätten, und der dicke Director nicht vielleicht der Leibhaftige in eigener Perſon mit Hörnern und Pferdeſchweif unter der anſpruchsloſen Maske ſey. Nur der Pater trat keck vor, und fragte: ob man im Ernſt geſonnen wäre, einen Geweihten der Kirche mit jenen Elenden in eine Claſſe zu ſetzen. Er ſey bloß hergekommen, um den Scandal zu verhindern, und die verblendeten Menſchen im Stillen und Guten von ihrem ſtrafbaren Verhalten abzubringen.

„Wiſchiwaſchi!“ ſagte der Policeidirector, „mit gefangen, mit gehangen — emmem, jedenfalls iſt es gut, daß Sie bis zum Ende bei den Verblendeten aushalten — emmem, damit dieſe Ihrer troſtreichen Ermahnungen nicht entbehren. Marſch, fort — emmem, und thut, wie ich geſagt, ohne Ausnahme!“

Es war ein Glück für Miſchling, daß man bei'm Getümmel des Transportes die Kirchhofsthüre dießmal wieder zuzuſchließen vergaß, denn aus Furcht, hier gleichfalls „mit gefangen und mit gehangen“ zu werden, hatte er nicht gewagt, dem Troſſe zu folgen, und erſt, als wieder die tiefſte Stille über den Gräbern herrſchte, ſchlich er leiſe neben den Leichen des Bocks und Huhnes vorüber, dem Ausgange zu, und wollte eben ſchleunig das Weite ſuchen, als er im Scheine des Mondes, der ſeit Kurzem aufgegangen war, etwas im Graſe blinken ſah. Es aufhebend, fand er mit großer Freude, daß es ein goldener Ring ſey, den ohne Zweifel eine der Frauen verloren haben mußte. Mit verliebter Thorheit ihn küſſend, ſteckte er ihn ſorgfältig zu einigen andern Pretioſen, die er in einer Buſentaſche verwahrte, und eilte nun, den Weg aufzuſuchen, der ihn zur Judenſchenke zurückführen ſollte. Doch unbekannt mit der Gegend hatte er mit nicht wenig Ungemach zu kämpfen. Bald gerieth er im Sumpf, und mußte querfeldein einen andern Pfad aufſuchen, bald verſperrte ihm ein breiter Landgraben den Weg, den er nicht zu durchſchwimmen Luſt hatte, kurz, es dämmerte bereits der Morgen, ehe er müde und matt die erſehnte Herberge wieder erreichte, wo die gute Giannina (denn wir müſſen nun wohl ihr Incognito aufgeben), treu ſeiner harrend, laut aufjauchzte, als ſie den geliebten Flüchtling, deſſen langes Ausbleiben ſie ſich nicht erklären konnte, wieder in ihren Armen hielt. Doch ſchien ein Anfall italieniſcher Eiferſucht ſich plötzlich ihrer zu bemeiſtern, als die Sorge geſchwunden, und ſie jetzt das blaſſe Geſicht, die vom Nachtthau feuchten Haare Miſchling's näher betrachtete.

„Wo warſt Du?“ rief ſie mit zornfunkelnden Augen. „Ich ſah Dich zuletzt hinter zwei Bauernmädchen ſitzen. Von dem Augenblick an hat Dich kein Menſch wieder erblickt. Bei'm Himmel! Henrico, ich könnte Dich ermorden, wenn ich wüßte, daß Du mich armes Mädchen, die Du wie durch Zauber hingeriſſen, die Dir, ach! ſo leicht, Alles hingegeben — nun kaum an meinem Herzen erwarmt, ſchon ſo ſchändlich verrathen könnteſt!"

„Aber, närriſches Mädchen," beſänftigte ſie Miſchling, „ſey doch kein ſolches Kind! Wenn Du wüßteſt, daß ich faſt die ganze Nacht hindurch theils auf dem Kirchhof zugebracht, theils in der Irre umher gelaufen bin, Du würdeſt mich bedauern, und mir Glühwein bereiten, ſtatt einem abgeſchmackten Argwohn Raum zu geben. Uebrigens erkläre ich Dir, ſolche Sclaverei duld' ich nicht. Du biſt ein ſüßer Engel, und ich liebe Dich zum Raſendwerden, aber vergiß nicht, daß ich als Dein Herr hier eingetreten bin, Du biſt mir Rechenſchaft ſchuldig, ich Dir keine!"

„O Scelerato! ſo haben wir nicht gewettet; den Augenblick geſtehe, wie Du auf den Kirchhof gekommen, oder, bei der Madonna ſchwör' ich's, Du ſollſt mich mit keiner Fingerſpitze mehr berühren."

Ein Strom von Thränen entſtürzte jetzt ihren Augen, und auf's Sopha hingeworfen ſchluchzte ſie laut. Sie waren ſo ſchön, dieſe weinenden Augen! Die Leidenſchaft ließ dem feurigen Mädchen ſo reizend — Miſchling gab nach.

„Liebſte, theuerſte Giannina!" rief er, und kniete reuig vor ihr nieder: „beruhige Dich doch. So wiſſe denn — aber darf ich es wagen, Dir mein Geheimniß anzuvertrauen?"

„Alles!" lächelte Gianninа unter Thränen: „wenn nur kein Frauenzimmer dabei im Spiele iſt."

„Nun wohl, ſo höre! Du haſt mich noch nie nach meinen Verhältniſſen in der Welt gefragt, was mir ſehr an Dir gefallen hat — jetzt bin ich Dir aber genauere

Auskunft ſchuldig. Ich bin der Sohn eines wohlhabenden Kaufmanns, der ſich mit einer hübſchen Summe Geldes von ſeinem Geſchäft zurückzog, und mir nebſt nicht unbedeutenden Capitalien ein anſehnliches Gut im H... ſchen hinterlaſſen hat. Ich bin frei und unabhängig, und könnte bloß meinem Vergnügen leben. Leider habe ich aber einen dummen Streich gemacht, und werde nun, in Folge deſſen, aus politiſchen Gründen verfolgt, weßhalb ich ſehr ängſtlich auf meine Sicherheit bedacht ſeyn muß. Ich ließ mich nämlich verleiten, mit zwei Studenten und einem Profeſſor gegen den H... ſchen Staat zu conſpiriren, und wir hätten ihn auch ohne Zweifel über den Haufen geſtürzt, wenn man uns die gehörige Zeit gelaſſen hätte. Ich verſichere Dir, wir fingen die Sache mit großer Pfiffigkeit an. Weit verzweigte Verbindungen mit Kammerdienern, Kammerjungfern und mit andern diis minorum gentium (zu deutſch: Herren der Hintertreppe):

waren angeknüpft, und, um Blut zu ſparen, überall nur der Weg der Verführung eingeſchlagen worden.

So war es uns bereits gelungen, es dahin zu bringen, daß der Chef der Armee ſich alle Tage betrauk, der Juſtizminiſter ſeine Protection für baares Geld verkaufte, der Miniſter des Auswärtigen gänzlich unter dem Pantoffel ſeiner Maitreſſe ſtand, und der Miniſter des Innern ein Betbruder geworden war. Ein guter Zweck heiligt bekanntlich alle Mittel, und wir hatten ſchon die Freude, zu ſehen, wie die Unzufriedenheit unter allen Ständen immer größer ward — als leider unſere Verſchwörung entdeckt, und unſer erhabener Plan wahrſcheiulich für immer vereitelt wurde! Gegen mich hat man zwar keine directe Beweiſe, denn ich war ſo geſcheidt, wie Wallenſtein (deſſen Unſchuld, wenn gleich etwas zu ſpät für ihn, nun ja auch offen zu Tage liegt), nie etwas Schriftliches von mir zu geben. Ich hoffe daher noch mit einem blauen Auge davon zu kommen. Dennoch muß ich mich eine Zeitlang den Blicken meiner Verfolger zu entziehen ſuchen, und ich kann Dir mein Ehrenwort geben, daß ich erſt geſtern aus der Haft nur mit Mühe und großer Geiſtesgegenwart mich glücklich losgemacht hatte, als ich Deinem Vater im Walde begegnete, jenes glückliche Zuſammentreffen, dem ich es ja allein verdanke, daß ich dieſe Thränen Dir jetzt von den holden Wangen küſſen darf.“

„Was Du nun heute für eine Bauerndirne hielteſt, war nichts als ein verkleideter Knabe: denn wie Du unter einer Knabenmaske das ſchönſte Mädchen verbargſt, wirſt Du einſehen, daß auch ein junger Burſche ſich als Mädchen verkleiden kann. Dieſen Knaben nun ſchickte mir ein Freund, um mich noch zur rechten Zeit zu warnen, daß die Policei mir auf der Spur ſey, und er gewiß wiſſe, daß ſie noch dieſe Nacht eine Nachſuchung in Langenhörnchen veranſtalten werde. Sein Bote ſollte mich in den gefährlichen Stunden an einen ſichern Ort führen, und dieſer Ort war denn eben der Kirchhof, wo ich nur mit einem Leichenſtein gebuhlt habe, bis der Morgen graute. Aber leider bin ich auch hier nicht mehr ſicher. Mein Plan iſt daher, morgendes Tages in das nahe Städtchen zu gehen, wo, wie ich hörte, Jahrmarkt iſt, um mir dort wo möglich eine Verkleidung zu beſorgen, die mich meinen Verfolgern ganz unkenntlich macht.“

„Ich begleite Dich!“ rief Giannina, „ich will Dir glauben, obgleich Deine Geſchichte etwas ſeltſam klingt, aber aus den Augen laſſe ich Dich jetzt nicht mehr.“

„Du ſüßer Engel! Wie wirſt Du aber den Vater verlaſſen können?“

„Ach, gib ihm Geld, und er läßt geſchehen, was man will.“

„Nun gut, laß' mich Alles reiflich überlegen; der Tag ſoll Rath bringen, und die Nacht — die Nacht,“ ſetzte Miſchling lächelnd hinzu, indem er das Kinn des ſchönen Mädchens empor hob, und ihm zärtlich in die Augen ſah — „Du kennſt das Sprüchwort: die Nacht wollen wir es noch beſchlafen.“

Glücklicher Miſchling! und doch konnte der Böſewicht dem armen Mädchen ſolche Mährchen aufheften, ja, und er war noch ſtrafbarer, als Ihr bis jetzt wißt, verehrte Leſer — denn weit entfernt, Reue zu fühlen, ging ſein ganzes Dichten und Trachten wirklich nur einzig und allein dahin, die verführeriſche Blondine zu gewinnen, die ihm eine ſo boshafte Schäferſtunde auf dem Kirchhofe bereitet hatte. Um ſie, es koſte was es wolle, wieder zu finden, hatte er ſich (immer mit Liebhaberei die abenteuerlichſten Wege einſchlagend) den Plan der Verkleidung auf dem Jahrmarkte ausgedacht, und ſann jetzt, als Giannina, ermüdet von dem langen Wachen, ſchon auf dem Sopha ſanft entſchlummert war, noch immer angeſtrengt darüber nach, wie er ſeinen Zweck ihr wohl am beſten verbergen möge, ohne ſie doch gänzlich zu verlaſſen — denn das konnte er, obgleich ſie ihm ihre Eroberung allerdings nicht ſchwer genug gemacht, ſeinem Herzen doch nicht abgewinnen.

Aber ſo ſind die Männer, neunundneunzig unter Hunderten! Nur was ihnen ſchwer wird, reizt ſie, das Entgegenkommen eines ungekünſtelten Naturkindes, eines ächten, unverfälſchten Gefühls wiſſen ſie nicht zu ſchätzen, und es geſchieht ihnen nur recht, wenn ſie zuletzt einer herzloſen Coquette in die Hände fallen, die ſie zu Tode martert. Wir fürchten ſehr, daß auch Miſchling in ſeiner blauäugigen Blondine die Rächerin ſchon gefunden hat.

Ende des dritten Bandes.

Tutti Frutti.

IV.

Tutti Frutti.

Aus den Papieren

des Verstorbenen

De mortuis nil nisi bene.
(Zur Beherzigung für alle Recenſenten.)

Vierter Band.

Gegen Nachdruck in Würtemberg privilegirt.

Stuttgart,
Hallberger'ſche Verlagshandlung.
1834.

Universitäts-
München
Bibliothek

I.

Acht
Frühlings- und Sommertage
aus dem
Leben Miſchling's.

Eine wahre Geſchichte, mit dem Anſtrich
einer Novelle.

(Fortſetzung und Beſchluß.)

Vierter Tag.

Ein reges Leben herrſchte im Städtchen Moosheim. Vollgepfropft von Buden ſtrotzte der weite Marktplatz, und durch den Schmutz der engen bretternen Straßen, welche ſich momentan gebildet, wogte die kaufbegierige Menge. Hier ſah man Knaben die eben erſtandene Pfeife probiren, oder den Hampelmann nebſt Pfefferkuchen in Sicherheit bringen, dort feilſchten ein paar alte Weiber eine Stunde lang um eine Caffeemühle und verließen, nachdem ſie zwanzig derſelben unterſucht, unverrichteter Sache die Bude, weil ſie ihnen um einen Sechſer zu theuer ſchien. Großmüthiger zeigte ſich der eben an ſie anſtoßende dicke Pachter, der, bereits etwas angeſtochen, rechts und links den Dirnen Bänder austheilte und dann, ſeine Freunde in der Apotheke tractirend, bei verlegenen Sardellen und Grüneberger Champagner alle Sorgen der ſchlechten Kornpreiſe vergaß. Weiterhin beluſtigte der europäiſche Hercules die Schauluſtigen, kunſtgerecht eine Keule auf den Zähnen und eine brennende Düte auf der Naſe balancirend, oder die Attitüden griechiſcher Statuen nachahmend. Es war unmöglich, das hierzu dienende Coſtüm ohne Lachen anzuſehen. Man denke ſich einen ſechzigjährigen Mann in ſchmutzigen Tricot gehüllt, der nur noch Knochen, aber kein Fleiſch mehr produciren konnte; über die Schultern, ſtatt der Löwenhaut, ein Stück borſtiges Fell hängend, das ohne Zweifel von einem alten Reiſekoffer abgeſchnitten worden war, und die kahle Glatze mit einem verwelkten Lorbeerkranze bedeckt, unter dem das runzliche, verhungerte Geſicht jämmerlich hervorglotzte.

Als ein vortrefflicher Pendant zu ihm diente am andern Ende des Platzes ein eben ſo alter, wie ein Wilder angekleideter Franzoſe, der vorgab bei Lapeyrouſe's Schiffbruch ſich auf eine wüſte Inſel gerettet zu haben, wo er viele Jahre von Steinen gelebt, und nur als Leckerbiſſen zuweilen einen rohen Fiſch oder ein gefang'nes Geflügel genoſſen. Zur Beglaubigung brachte man ihm, nach dieſer Erzählung, eine Schüſſel Kieſelſteine, die er zum Theil kaute, und dann ſämmtlich mit allen Zeichen des Wohlbehagens herunterſchlang; vorher aber wurden jedesmal die Steine umhergezeigt, und auf ihre durch die Kraft der Verdauung glatt abgerundete Form aufmerkſam gemacht, „denn," ſetzte die furchtbar häßliche Franzöſin, ſeine Gattin, hinzu: „ſeit fönf Jahr frißt er ſick alle Tak." In der That eine appetitliche Koſt! So wie nun die Steine von Neuem verſchluckt waren, entblößte der zahme Wilde ſeinen Magen, und lud die Zuſchauer ein zu fühlen, wie die Kieſel darin klapperten; dann ſpeiſ'te er zum Deſſert noch ein lebendiges Huhn, trank ein Glas Blut dazu, und das dinér war fertig.

Noch viele and're Induſtrielle zogen durch mannigfache Expoſitionen die Neugierigen an, rund umher an den Fenſtern der Häuſer aber, und auf den hie und da hervorſpringenden Balconen, ſah man unentgeltlich unzählige Caffeegeſellſchaften ſitzen, die ſich gütlich thaten und einen frohen Nachmittag bei'm Anblick des ſteten, ſich immer erneuenden, Gewühls des wogenden Marktes verbrachten.

Mitten in dieſem finden wir jetzt auch Miſchling wieder. Giannina im verhüllenden Ueberrock und runden Hute hängt an ſeinem Arme.

„Schmucke Herren!“ rief eben ein hübſches, braunes Zigeunermädchen ſie an: „wollt Ihr Euch nicht von mir Euer künſtiges Schickſal wahrſagen laſſen? Für eine kleine Gabe erfährt Ihr vielleicht mehr von mir, als Ihr glaubt, denn meine Mutter iſt am Fuß der großen Pyramide in Aegypten ſelbſt geboren worden, und hat mir alle ihre Geheimniſſe, als koſtbares Erbtheil hinterlaſſen."

„Nun, dem dürfen wir ja nicht aus dem Wege gehen," ſagte Miſchling, „gib ihr doch Deine Hand, Giannino."

„Ei, welche krauſe Linien!" rief mit täuſchend dargeſtelltem Erſtaunen das Mädchen. „Junger Herr, Ihr ſeyd nicht, was Ihr ſcheint — doch nehmt Euch in Acht! — Es gibt gefährliche Spiele! Seht einmal hier Eure Lebenslinie an. Da iſt ein Punct, wo Euch eine ernſte Gefahr droht. — Was erblick' ich? Ein großer Herr, ein Fürſt oder Herzog muß es ſeyn! Der tritt mit Euch in die genau'ſte Verbindung. Wahrhaftig, wär't Ihr ein Mädchen, ich wollte d'rauf ſchwören, er heirathete Euch, aber auf jeden Fall verknüpft ſich Euer Schickſal auf das Innigſte mit dieſem Herrn, und Ihr kommt auch nie wieder im Leben von ihm los....“

„Dummes Geſchwätz!“ ſagte Miſchling, und zog Giannina weg, indem er dem Mädchen ein Geldſtück hinwarf: „komm’, hier ſeh’ ich einen Mann, mit dem ich ſprechen muß.“

„Nun, nun,“ lachte die Zigeunerin, „ſchönen Dank für das Geld, aber — dummes Geſchwätz war es nicht, was ich ſagte, und — hütet Euch ſelbſt nur! Wer die Wahrſagerin unterbricht, dem bringt es Unglück.“

Mit drohend aufgehob’nem Finger verlor ſie ſich nach dieſen Worten wieder in die Menge.

„Es iſt ſeltſam genug,“ bemerkte Giannina, „aber das Geſchwätz dieſes Mädchens erſchreckt mich faſt. Weißt Du wohl, Henrico, daß eine alte Frau dieſes wandernden Volkes mir einſt ſchon beinah, daßelbe, als ich noch ein Kind war, in Italien prophezeiht hat? Man ſagt doch, daß dieſe Leute wunderbare Geheimniſſe beſitzen ſollen. Mein Vater hat mir erſtaunliche Dinge davon erzählt!“

„O Du thörichtes Kind!“ erwiederte Miſchling: „die Schlaue hat an Deiner Hand Dein Geſchlecht erkannt, und das iſt Alles. — Einen vornehmen Herrn aber weiſſagen ſie einer Jeden;“ und hiermit redete er eifrig einen Hauſirer an, deſſen beiſpielloſer Haarwuchs nur wenig von den Zügen ſeines Geſichts unterſcheiden ließ. Nach einigen gewechſelten Worten winkte er dem Manne, ihm nach der grünen Traube zu folgen, und alle Drei verſchwanden bald unter ihrem großen Portal.

Ich kenne den Wirth in der grünen Traube recht gut. Er heißt Hellerwerth, könnte aber mit eben ſo gutem Rechte auch Thalerwerth heißen. Seine Rechnungen wenigſtens ſind immer mehr auf den Thalerals auf den Hellerfuß. Uebrigens iſt es ein herzensguter, angenehmer, und ſogar ſehr leichtgläubiger Mann, für einen Gaſtwirth eine ſelt'ne Tugend! Er hat davon ein im Städtchen berühmtes Beiſpiel gegeben. Ein Taſchenſpieler nämlich wohnte lange bei ihm, aß und trank reichlich, aber zahlte nicht. — Am Tage ſeiner Abreiſe brachte er indeß Herrn Hellerwerth eine ſchöne mit Edelſteinen beſetzte Kette, mit der Bitte: ſie gefälligſt taxiren laſſen zu wollen. Dieß geſchah, und die Summe, die der Juwelier angab, überſtieg wohl um das Doppelte des Wirths Forderung.

„Nun, verehrter Freund,“ ſagte der Taſchenſpieler: „Sie wiſſen, welchen ſchlechten Verdienſt ich hier mit meiner Kunſt gehabt habe, ich bin daher von Geld in dieſem Augenblick wirklich gänzlich entblößt. Doch möchte ich um Alles in der Welt willen Ihnen keinen Schaden verurſachen. In drei Monaten komme ich wieder hier durch, und werde dann zu Heller und Pfennig meine Schuld bezahlen. Unterdeſſen laſſe ich Ihnen dieſe Kette als Unterpfand zurück. Ich packe ſie hier in dieß Schächtelchen, wie Sie ſehen, und verſiegle es vor Ihren Augen. So, hier iſt es, bewahren Sie es aber ja wohl, denn Sie kennen nun ſeinen Werth, und ich lege ſelbſt noch einen weit höheren darauf, da die Kette, welche es enthält, das einzige Andenken iſt, was mir (hier ſchien eine Thräne in ſeinem Auge zu glänzen) von meiner ſeligen Frau noch übrig bleibt. Jetzt bitte ich nur noch um ein's, nämlich um ein gefälliges Darleh'n von 50 Thalern, meine dringendſten Ausgaben auf der Reiſe damit zu decken, bis ich erſt wieder einigen Verdienſt ſammeln kann. Ich werde, wie geſagt, Alles mit Zinſen dankbar wieder erſtatten, und ſollte mir etwas Menſchliches begegnen, nun ſo ſind Sie ja mehr als überreichlich gedeckt. Jedoch mache ich es mir zur ausdrücklichen Bedingung, daß Sie nur, wenn Sie in Jahr und Tag nichts wieder von mir hören ſollten, das Siegel auf dieſer Schachtel brechen, wo Sie ſich dann mit dem Inhalt bezahlt machen mögen.“

Unſer guter Hellerwerth that Alles, was man verlangte, und es gehört wenig Scharfſinn dazu zu errathen, daß, wer nie wieder kam, der ehrliche Taſchenſpieler war. Sechs Jahre ſind nun ſeitdem verfloſſen, aber Herr Hellerwerth hütet ſich wohl, das Siegel zu brechen, weil er weiß, daß die ganze Anzahl ſeiner Bekannten nur auf dieſen Moment wartet, um ihn nachher weidlich auszulachen, während er jetzt noch fortwährend affectiren kann, von der Ehrlichkeit ſeines guten Freundes, des Taſchenſpielers, ganz überzeugt zu ſeyn. Aber oft ſchüttelt er heimlich die Schachtel, und dann den Kopf bedeutungsvoll — doch das Siegel bricht er nicht. Einen ſonderbaren Umſtand hat er aber dennoch nicht verſchweigen können, nämlich daß einige Zeit nach des Taſchenſpielers Abreiſe, die Schachtel einen ganz peſtilenzialiſchen Geſtank verbreitete, der ſich zwar nach und nach wieder verloren hat, deſſen Urſach' ihm aber bis jetzt immer unerklärlich geblieben iſt.

Ach, wüßteſt Du, guter Hellerwerth, was mir Miſchling vertraut. Der Taſchenſpieler war nämlich Niemand anders, als der uns wohlbekannte nunmehrige Marionettendirector, der bei jenem luſtigen Abendeſſen in der Judenſchenke Miſchling, unter vielem Lachen, den guten Spaß erzählt hatte, den er ſich einmal mit einem leichtgläubigen Wirthe gemacht, welchen er freilich nicht nannte, und ſich auch aus demſelben Grunde heute wohl vom Jahrmarkte zu Moosheim fern halten mochte. „Ja,“ ſchloß der Abenteurer ſeinen Bericht, „ich hatte der guten Haut von Wirth eine todte Maus ſtatt der Juwelen in die Schachtel practicirt, und ich begreife noch heute nicht, daß der ehrliche Mann den Braten nicht gerochen hat, denn er muß doch in kurzer ſich verzweifelt ſtark bemerklich gemacht haben.“

Kehren wir aber jetzt zu unſ'rem Helden zurück.

Miſchling hatte den Hauſirer in ſeine Stube genöthigt, ſetzte ihm dort Wein vor und befragte ihn theilnehmend, wie er mit ſeinem Handel zufrieden ſey?

„Schlecht genug, gnädiger Herr,“ antwortete dieſer, „die Zeiten ſind zu ſchlimm, kein Menſch kauft mehr, und geſchieht es ja, ſo feilſcht jeder bis auf den äußerſten Groſchen. Da war's ſonſt anders, wo ich oft meinen ganzen Kram an einem Tage hier los wurde, aber das Geld wird immer knapper, und die Menſchen wahrſcheinlich ſchlimmer, weil es täglich mehr koſtet, ſie zu regieren; wie uns wenigſtens die fortwährend ſteigenden Abgaben vorausſetzen laſſen.“

Sonderbar, dachte Miſchling, des Menſchen Stimme kömmt mir ſo bekannt vor, als hätte ich ſie öfter ſchon gehört, und doch kann ich mich ſeiner durchaus nicht entſinnen. „Nun, lieber Mann,“ ſagte er, „ich will Euch einen Handel vorſchlagen. Ich pflege Alles in der Welt zu verſuchen, und habe Luſt, es auch einmal mit Eurem Handwerk zu probiren. Was wollt Ihr für Euren Kaſten, neuen Rock, Ledergürtel und breitkrämpigen Hut, Alles zuſammen in runder Summe haben? Seyd Ihr billig, ſo geb' ich den Käufer dazu auf der Stelle ab.“

Der Fremde fixirte Miſchling einen Moment mit durchdringendem Blick, und ſagte dann ſchnell: „Wenn Sie mir 50 Thaler dafür geben, mögen Sie den ganzen Bettel nehmen, und wohl bekomm's!“

Miſchling ſchlug zu, bald hatte man von einem Kleiderjuden dem Hauſirer ein and'res Gewand nebſt Hut verſchafft, und wenig Minuten ſchon nachdem ſich dieſer dankbar empfohlen, ſtand Miſchling, halb als Tyroler gekleidet vor dem Spiegel, legte eine ſchwarze Perücke nebſt Backenbart an, worauf Giannina ſich noch bemühte, ihn durch Schminke und, wo es fehlte, mit Hülfe einiger ihrer Seidenlocken immer unkenntlicher zu machen, ſo daß er zuletzt faſt ſelbſt daran zweifelte, ſein eigenes Geſicht noch vor ſich zu haben.

„Du ſiehſt demohngeachtet allerliebſt aus,“ ſagte Giannina, die Schminkbüchſen wieder in den Kaſten legend, „und ich würde mich von Neuem in Dich verlieben, wenn es nicht leider ſchon früher geſchehen wäre! Könnte ich nur in den Kaſten da kriechen, wie die Prinzeſſin von den Erdgeiſtern, die jenem wilden Geſellen auf dieſelbe Weiſe durch alle Länder folgte, und dabei nach Belieben bald ein großes ſchönes Mädchen, bald ein allerliebſtes kleines Däumchen werden konnte. Im letztern Zuſtande hatte ſie dann ihr niedlich meublirtes Stübchen mit allen möglichen Luxusartikeln im Kaſten. Nicht wahr, das wäre dir auch g'rade recht, Henrico, um mich gleich einſperren zu können, wenn Dir eine Andere eben einmal beſſer gefiele? Geh'!“ fuhr ſie ſchmollend fort, „ſeit der Puppencomödie traue ich Dir nicht mehr, und ich glaube wahrlich, Gott verzeih' mir die Sünde, Du möchteſt jenem Don Juan von Deiner Fabrik wohl ſo oft wie möglich ſelbſt in's Handwerk pfuſchen.“

„Welche Poſſen, Giannina! ich hoffe, Du kennſt mich beſſer.“

„O wahrlich nicht! Denkſt Du denn, ich hätte es nicht bemerkt, mit welcher Aufmerkſamkeit Du heute noch nach allen Fenſtern umherblickteſt, und jedes weibliche Geſicht lorgnirteſt, das in Deine Nähe kam. Deine fieberiſche Unruhe den ganzen Tag lang, Deine jetzige Verlegenheit — Du ſuchſt Jemanden, geſteh' es nur, Du haſt bei dieſem Suchen einen beſtimmten Zweck, den Du mir verbergen willſt, ja Deine ganze Verkleidung hat einzig und allein nur dieſen Grund. O mein Freund! ein liebendes Weiberauge ſieht ſcharf. —"

„Nun aber höre mich weiter. Ich kann viel, ſehr viel für den opfern, den ich liebe, aber von ihm betrogen zu werden, empört mich. Keine Betheuerungen! Ich glaube es ſchon, daß Du mir nach Deiner Art aufrichtig gut biſt, es mag auch jetzt mehr Neugierde und Eitelkeit ſeyn, der Männer größte Schwachheit! die Dich in dieſem Augenblick noch außer mir mit einer Andern beſchäftigt. Natürlich haſt Du Dich dabei vor meiner Eiferſucht gefürchtet, und mir deßhalb Dein artiges Mährchen geſtern Abend aufgebunden? Wohlan, ich habe meine Thorheit eingeſehen — meine Eiferſucht bezwungen, und verdiene nun in jeder Hinſicht Dein Vertrauen. Schenke mir dieſes alſo unbedingt, Henrico, gib mir wenigſtens dieſen Troſt, und ich will — ja bei Gott! zu meiner eig'nen Strafe will ich es — ich will ſelbſt Dir jene unbekannte Schöne ſuchen helfen, von der ich jetzt ganz gewiß weiß, daß ſie es war, die Du aus dem Theater begleitet haſt, denn meine Schweſter Joſepha hat beide Frauen genau beobachtet, und mir einen leider unzweifelhaften Bericht über ſie erſtattet. — Es iſt doch hübſch, daß Du, ſelbſt unter der Schminke noch erröthen kannſt — doch ich vergebe Dir, faſſe aber nun Deinen Entſchluß. Unbedingtes Vertrauen, hörſt Du wohl, keine Art von Zurückhaltung, auch nicht die kleinſte, und ich bin Dein treuer Bundesgenoſſe von Neuem, der Dir mehr nützen wird, als Du je allein zu bewerkſtelligen im Stande ſeyn würdeſt. Auch iſt es ja mein Intereſſe — denn nur die Ungewißheit reizt Dich, iſt der Schleier des Geheimniſſes erſt abgeſtreift, wag' ich's vielleicht, mit jener Schönen in die Schranken zu treten. Doch Ein's muß ich noch hinzufügen, lieber Henrico. Was Einem recht iſt, iſt dem Andern billig. Auch mich hat, außer Dir, noch ein and'rer Mann auf das Lebhafteſte beſchäftigt. Ich ſah ihn ebenfalls nur einmal und flüchtig, und weiß auch nicht, wer er iſt. Ich will Dir zwar nicht zumuthen, ihn mir ebenfalls ſuchen zu helfen, aber finde ich ihn zufällig, und er gefällt mir in der Folge beſſer als Du — ſo widerſprichſt Du nicht, und übſt dieſelbe Nachſicht, wie ich. Nun, Henrico, was ſagſt Du zu allem dieſen, gefall' ich Dir ſo beſſer — iſt Dein Herz jetzt ganz beruhigt?"

„Giannina, Du biſt ein Engel und ein Teufel zugleich, wie eigentlich alle Weiber! und dieſes ewige Räthſel iſt es ja eben, das uns unterjocht! Wie gut weißt Du, Schlaue, bei dieſer Gelegenheit mich eben ſo ſehr Deine Großmuth bewundern zu laſſen, als mein Herz in Unruhe zu verſetzen. Wie?

alſo wirklich! Du, die mich ſo heiß zu lieben vorgab, könnteſt mich nun ſo leicht für einen Andern verlaſſen, ja, hatteſt ſchon einen Andern in Deinen Gedanken! O nie lernt man Euch Weiber aus! Wenn man Euch noch ſo feſt zu faſſen glaubt, entſchlüpft Ihr, glatt wie ein Aal. Und was mich betrifft, ſo iſt doch meine Schuld gewiß weit geringer, als Du zu glauben ſcheinſt — indeſſen Du ſollſt wenigſtens Alles wiſſen!“

Nachdem Miſchling nun vollſtändig (mit wenigen kleinen Reſtrictionen, die ſich vielleicht Giannina auch erlaubt) gebeichtet, und Giannina während der Erzählung zwar einigemal’ erblaßt, aber ihre Empfindungen gewaltſam niedergedrückt hatte, ſagte ſie mit bewegter Stimme: „Gut, und was gedenkſt Du jetzt zu thun?“

„Da ich die gewünſchte Verkleidung mir verſchafft, ſo denke ich morgen zuerſt den Kirchhof, wo mich die ſanfte Hexe verließ, wieder aufzuſuchen, und genauere Nachforſchungen bei'm Küſter anzuſtellen. Es muß auf jeden Fall ein zweiter Ausgang vorhanden ſeyn, den die Damen benutzt haben, um mir ihre Comödie vorſpielen zu können, und wo ohne Zweifel der Wagen ſie erwartete. Sehr weit vom Orte können ſie auch nicht wohnen, oder müſſen wenigſtens nahe davon zum Beſuche geweſen ſeyn. Ich will dieſen Nachmittag noch mehrere der ſchönſten Waaren, die ich nur hier finden kann, einkaufen, und mit ihrer Hülfe hoffe ich, als ein ſo eleganter Hauſirer, gewiß überall gut aufgenommen zu werden. Du, meine holde Verbündete, kannſt eine Guitarre nehmen, mich als mein jüngerer Bruder begleiten und durch Deinen Geſang unſere Erſcheinung vervollſtändigen. Wir gehen dann von Edelhof zu Edelhof, und es müßte ſich ſehr unglücklich geſtalten, wenn wir nicht bald unſern Zweck erreichen ſollten. Wär' es aber am Ende auch nichts, ſo führen wir doch ein Leben voller Abwechſelung, ja der Himmel weiß, was uns noch ſonſt für luſtige Abenteuer aufſtoßen. Allein, möchte es langweilig geworden ſeyn, aber mit Dir, Giannina, mit Dir wird ja jede Strohhütte zum Freudentempel.“

„Schon gut, lieber Freund, doch nur im Gefolge der beliebten Abwechſelung, nicht wahr? Sieh', ich könnte Dich eine hübſche Strecke unnütz umherführen, und Dich viel leichter betrügen, als Du mich, aber ich will Dir gleich zum Anfang einen Beweis treuer Redlichkeit geben, der Dich beſchämen mag. Ich müßte mich nämlich ſehr irren, oder die Dame, die Du ſuchſt, iſt ſchon ſo gut wie gefunden.“

„Wie, Gianinna, Du kennſt ſie?“

Nach einigem Nachſinnen ſagte Giannina: „Geſehen habe ich ſie nicht, aber von ihr vielerlei gehört, was mit Deiner Beſchreibung ganz übereinſtimmt — doch jetzt genug davon, heute nichts mehr von ihr, heute will ich Dich noch allein genießen, morgen ſchon führe ich Dich vielleicht in ihre Nähe, wenn ich auch ihren Aufenthaltsort noch nicht mit Beſtimmtheit angeben kann.“

„Es wird mit dieſer Nähe nicht viel zu bedeuten haben, erwiederte Miſchling, ich fange an zu glauben, daß Du Deine Gefangene beſſer als irgend Jemand feſt zu halten verſtehſt. Jetzt bitte ich Dich aber, recht vernünftig und bedächtig alles Häusliche zu beſorgen, unter andern auch den Bauerwagen, mit dem wir gekommen ſind, zurück zu ſchicken, denn von nun an müſſen wir zu Fuß wandern. Mache dann auch noch Alles ab, was Dir zur unſ'rer Tour etwa nöthig ſcheint. Ich werde unterdeſſen meine Einkäufe abſchließen, Deine Guitarre nicht zu vergeſſen, und mich überdem nachher noch ein wenig hier umſehen, ob ich nichts unſern Zweck Förderndes erfahren kann. In kurzer Zeit bin ich wieder bei

Dir, und verlaſſe Dich dann heute nicht wieder. Komm' her, ſchmolle nicht, ſo — einen herzlichen Kuß, und der Himmel behüte Dich, meine Theure, meine einzige Giannina.“

Als Miſchling weg war, machte Giannina's erkünſtelte Faſſung der tiefſten Traurigkeit Platz. Troſtlos fiel das arme Mädchen an ihrem Bette auf die Kniee, und verbarg laut weinend ihren Kopf in die Kiſſen. „Unglückliche!“ rief ſie, „warum mußte eine ſo unbeſiegbare Leidenſchaft ſich meiner für dieſen Fremdling bemächtigen, der mich vielleicht nicht einmal liebt, ſondern nur eine vorübergehende Befriedigung ſeiner Sinnlichkeit an mir ſucht. Ach! wie kann es auch anders ſeyn; muß er nicht denken, wie er mich fand, ich ſey für Viele ſchon vor ihm daßelbe geweſen! Und doch wie habe ich mich immer gegen des Vaters intereſſirte Abſichten mit Erbitterung geſträubt, und gerade hier mußte ich ihnen entgegenfliegen, wie die arme Mücke, die ſich am freundlich glänzenden Lichte zum Tode verſengt. O meine verewigte Mutter! hätte ich Dich nicht verloren. — Du hätteſt mich treu gewarnt, denn an Dir hatte ich ja eine feſte Stütze in jeder Noth. Bittere Erfahrung hatte auch Dich geläutert! wie viel mußteſt Du Arme leiden durch einen unbewachten Augenblick Deines liebenden Herzens, und jetzt . . . doch es iſt nun einmal geſchehen, weine nicht unnütz über Vergangenes, thörichtes Geſchöpf! Henrico iſt ja gut, ſo freundlichen Gemüths, ſcheint oft ſo tiefen Gefühls — er wird mich nicht meinem traurigen Verhältniß von Neuem überlaſſen. Wer ſoll mich daraus erretten, wenn er es nicht thut! Gewiß — meine uneigennützige Treue muß ihn rühren, g'rade ſo nur kann ich hoffen, ihn mir zu erhalten. Verhaßte Frau! wohl kenn' ich Dich — Dich, einſt ſo gering, jetzt in Reichthum und Rang, vielleicht in noch erhöhterem Liebreiz, ſtrahlend — Dir wird jetzt freilich doppelt Alles erlaubt ſeyn, was ein armes Mädchen, wie ich bin, ſich zur Sünde rechnen muß. O es iſt wahr! Du biſt eine gefährliche Nebenbuhlerin — je herzloſer und falſcher, nur um deſto gefährlicher für Henrico, der ſo eitel iſt!"

Unruhig ging ſie auf und ab, trocknete unmuthig ihre Thränen und, mit ſüdlicher Lebhaftigkeit ihr Selbſtgeſpräch fortſetzend, ſprang ſie jetzt plötzlich auf einen ganz andern Gegenſtand über.

„Und der Herzog!" ſagte ſie, unwillkührlich einen Blick auf den Spiegel werfend, und über die Schönheit lächelnd, mit der die vom innern Aufruhr aufgeregten Züge ihr daraus entgegen glänzten — „der Herzog — auch der hatte, wenn nicht dein Herz Giannina, doch deine Phantaſie recht tief ergriffen! Unbegreiflich iſt Henrico's

Aehnlichkeit mit ihm. — Wenn er wüßte, daß vielleicht nur dieſe Aehnlichkeit es war, die mich ihm gleich von Anfang an ſo widerſtandslos, ſo ſchnell entgegenführte! Vielleicht wäre dieſer Herzog, hoch wie er ſteht, an ſeiner Stelle dennoch erkenntlicher geweſen. — Schön ſah er aus, wie er auf der Jagd ſo ſchnell an mir vorüber brauſ'te, und nichts den kühnen Reiter aufhielt. Und dann erzählte man ſo viel von ihm, ſo viel Sonderbares, ja Schlimmes auch genug — aber eben das reizt uns, Gott weiß warum! Es iſt doch Schade, daß er jenen Tag vereiſ't war — nun Henrico, nimm Dich in Acht, wenn Du meiner nicht werth biſt, wenn Du meinen Werth nicht anerkennen willſt, hier liegt eine Gelegenheit zur Rache — denn ſeltſam genug, Beide verſchwimmen oft zu einer Perſon in meiner Phantaſie. —

Aber fort mit euch jetzt, all' ihr ſchweren, unheimlichen Gedanken! ich will nichts mehr von euch wiſſen, will mich faſſen, ſammeln und ſo liebenswürdig ſeyn als ich kann, den böſen Flüchtling, wenn er wiederkehrt, mit allen meinen Kräften zu umſtricken.“

Wir verlaſſen unſ're Schöne mit dieſem, Miſchling ſo Anmuthiges verſprechenden, Vorſatz, und ſehen uns einen Augenblick nach ihm ſelbſt, auf dem noch immer lärmenden Markte um.

Er war eben in ein alterthümlich ausſehendes Haus getreten, um ein Probeſtück in ſeinem neuen Fach abzulegen, ward aber im Hausflur durch ein wohlerhaltenes, wie es ſchien, aus dem Mittelalter herſtammendes Steinbild aufgehalten, das er mit vielem Intereſſe betrachtete. Es ſtellte einen ehrwürdigen, heitern Greis dar, dem ein goldgelocktes Kind fröhlich den Bart zupfte. Die beiden Pole der Menſchheit waren in ſchönſter Idealiſirung höchſt gemüthlich und geiſtreich aufgefaßt. Ein junger Menſch war unterdeß gleichfalls eingetreten, und frug Miſchling, was er ſo aufmerkſam hier betrachte?

„Ein ſchönes Kunſtwerk aus bied'rer guter Zeit,“ ſagte dieſer.

„Nun es freut mich, daß es Euch gefällt,“ fuhr der junge Mann fort, „denn Bild und Haus gehören, obgleich wir weder vornehme noch reiche Leute ſind, doch ſchon ſeit 200 Jahren unſ'rer Familie. Es ſoll eine eig'ne Bewandtniß mit dieſem Steine haben, und eine Prophezeihung ausſagen: daß ſo lange dieſes Bild im Hauſe bleibe, auch unſ're Familie d'rin blühen würde, mit ihm ginge aber auch dieſe zu Grunde. Ein vornehmer Herr hat dem Vetter einmal ſchweres Geld dafür geboten, es iſt ihm aber um nichts feil, und alle Jahre im Mai wird dem Kinde, wie dem Alten ein friſcher Blumenkranz von der Couſine aufgeſetzt. Der Tag iſt immer ein großes Familienfeſt, denn die beiden Figuren ſollen unſ're erſten Ahnherren geweſen ſeyn, ja die Leute munkeln ſogar, der Greis gehe noch jetzt manchmal im Hauſe um, und ſey mehr als einmal bei wichtigen Gelegenheiten den Beſitzern erſchienen. Es ſoll auch, behauptet man, ein Schatz hinter dem Bilde liegen. Aber um keinen Preis möchte mein Vetter darnach ſuchen laſſen."

„Wer iſt den Euer Vetter?' fragte Miſchling.

„Mein Vetter iſt ein Zahnarzt, die Couſine iſt Geſellſchafterin bei der jungen Baronin Roſenkranz, und ich, guter Freund, ich habe früher Balbier gelernt, ſtudire aber jetzt Theologie."

Nun, meinte Miſchling, laut auflachend, da werden Sie ja nur fortfahren, die Leute auf eine andere Weiſe zu balbiren. Kann ich Ihnen aber nichts aus meinem Kaſten zum Verkauf anbieten, ſchöne Meſſer, Pfeifenköpfe, Parfümerieen, Galanteriewaaren aller Art?"

„Mein lieber Mann, ich behalte zu ſolchen Dingen zu wenig Geld übrig, aber wenn Ihr hübſche Sachen habt, ſo kommt herauf zur Couſine Betty, die iſt immer kaufluſtig, und g'rade heute zum Jahrmarkte nur deßhalb hereingekommen.“

„Wenn's erlaubt iſt, werde ich Ihnen alſo folgen, Herr Theologe.“

„Ja, ja, kommt nur gleich mit, ich will Euch bei der Couſine einführen.“

Sie ſtiegen jetzt die dunkle, ausgetretene Wendeltreppe hinan, und als ſie auf den Corridor traten, ging eben die Thüre einer Stube gegenüber auf, und heraus trat ein Mann, in dem Miſchling den Tabuletkrämer wieder zu erkennen glaubte, deſſen Kaſten er vor einigen Stunden gekauft, jedoch trug er nun einen ganz fremden modiſchen Anzug.

„Ich werde,“ ſagte er, mit der Miene eines Protectors, zu dem ihn bis an die Treppe begleitenden Zahnarzt, „meinen Kammerdiener ſogleich ſchicken, um das Bewußte abzuholen, und zugleich meine Rechnung zu berichtigen. Adieu!“

Er ging hierauf raſch an Miſchling vorüber, wie es ſchien, ohne dieſen zu bemerken. Miſchling aber ward es bei dem Klang ſeiner Stimme jetzt mit einem Male ganz klar, daß der Menſch, der eben das Haus, wie ein Mann vom Stande gekleidet, verlaſſen habe, und mit dem er vorher als Hauſirer gehandelt, ein und dieſelbe Perſon mit dem katholiſchen Pater ſeyn müſſe, deſſen er in der Beſchwörungsnacht auf dem Kirchhofe zum erſten Mal anſichtig geworden war.

Iſt dieß ein Betrüger, oder ein Romantiker, wie Du? ſagte Miſchling eben zu ſich ſelbſt, als ihn der Zahnarzt, ein ſtämmiger, ziemlich barſch ausſehender Mann, mit trock'nem Tone frug: was er hier wolle?

„Es iſt ein Hauſirer, der Galanteriewaaren zu verkaufen hat, Herr Vetter,“ meldete der junge Theologe, „ich wollte ihn eben zur Couſine führen, die eau de mille fleurs und wohlriechende Seife haben will, wonach der Kaſten hier ja ſo duftet, daß ſchon das ganze Haus davon durchdrungen iſt.“

„Was bringſt Du mir, lieber Louis?“ rief hier ein niedlicher Schwarzkopf, haſtig hinter dem Papa aus der Stube hervortretend, bei deſſen Anblick Miſchling noch mehr ſtaunte, und freudig inne ward, daß er ſich heute in einer Periode der Ueberraſchungen befinden müſſe, denn vor ihm ſtand leibhaftig die kleine Schnippiſche aus der Puppencomödie.

Weit entfernt, ihn ſelbſt genauer zu beobachten, war ſie nur neugierig, ſeine Waaren zu ſehen, nöthigte ihn herein, und befahl ſogleich auszupacken. Miſchling bemerkte bald, daß zu Allem in der Welt Uebung gehöre, denn er benahm ſich ſo ungeſchickt in ſeinem Handwerk als möglich, und forderte beſonders ſo unverhältnißmäßige Preiſe, bald zu viel, bald zu wenig, daß Mademoiſelle Betty einigemale ungeduldig mit dem Kopfe ſchüttelte, und den jungen hübſchen Mann, mit ſeinem von gewöhnlichen Leuten ſeines Handwerks ſo verſchiedenem Anſtande, immer verwunderter zu betrachten anfing.

Nachdem ſie einige Gegenſtände ausgewählt hatte, und noch in allen übrigen nach Damenart herumzukramen fortfuhr, rief ſie mit einem Mal, faſt blaß vor Schreck werdend, aus: „Gott, der Ring der Baronin! Wie ſeyd Ihr zu dieſem Ring gekommen?“ frug ſie haſtig, doch ſich ſchnell beſinnend, ſetzte ſie hinzu: „Der Ring ſieht einem mir bekannten recht ähnlich — was fordert Ihr dafür?“

„Der Ring da,“ ſagte Miſchling, „gehört eigentlich nicht in meinen Kram, ja ſtreng genommen, nicht einmal mir, denn aufrichtig geſagt, ich habe ihn erſt dieſen Morgen auf der Straße gefunden. Wie es aber ſcheint, Mademoiſelle, kennen Sie die Perſon, der er angehört. Wollen Sie mir ſagen, wo ich ſie antreffen kann, ſo werde ich ihr denſelben mit Vergnügen wieder zuſtellen.“

„Es iſt nicht nöthig, Ihr könnt mir den Ring überlaſſen, und für Eure Mühe will ich Euch ſehr gern ſeinen doppelten Werth bezahlen.“

„Verzeihen Sie, Mademoiſelle, ich kann ihn nur der Beſitzerin ſelbſt verabfolgen laſſen. Ein armer Hauſirer hat auch manchmal ein ſeltſames Gelüſt, und da ich alle Urſach' zu vermuthen habe, daß dieſer Ring an einem ſehr hübſchen Finger getragen worden iſt, ſo gebe ich ihn nur unter der Bedingung zurück, ihn ſelbſt wieder an dieſen Finger ſtecken zu dürfen.“

„Hört einmal, lieber Freund,“ fiel ihm das junge Mädchen heftig in die Rede,

„wie lange treibt Ihr denn Euer jetziges Handwerk? Ihr ſcheint mir ein ganz abſonderliches Exemplar von einem Tabuletkrämer zu ſeyn. Himmel! jetzt fällt's ja wie Schuppen von meinen Augen, Sie ſind ja . . . bei Gott! derſelbe imperti . . . . Doch nein, verzeiht, ich irrte mich. Ach, da habe ich noch eine hübſche Kette, die ich gern vertauſchen möchte, ſie liegt in meinem Putzkäſtchen. Kommt einmal mit, lieber Freund, und ſeht ſie Euch an."

Mit dieſ.n Worten ſprang ſie über den Corridor in ihre Stube, und Miſchling, ſeinen Kaſten aufnehmend, folgte ihr bedächtig nach.

„Die Couſine iſt doch wie Queckſilber," bemerkte der Theologe.

„Ja leider," erwiederte der Zahnarzt, und ſetzte ſich an den Tiſch, um in der Bereitung von Zahnpulver fortzufahren, in welchem Geſchäft er, durch die ſich ſo ſchnell folgenden Beſuche, vorher unterbrochen worden war.

„Mein Herr, wer Sie auch ſeyn mögen,“ ſagte Mamſell Betty, ſobald Miſchling die Thür hinter ſich zugemacht hatte, „da Sie uns ausgekundſchaftet haben, was ſehr häßlich von Ihnen iſt, ſo beſchwöre ich Sie wenigſtens, als den ritterlichen Damenbeſchützer, für den Sie ſich ausgaben, uns nicht durch Erzählung des unüberlegten Streichs zu compromittiren, zu dem ein böſer Geiſt uns geſtern verleitete. Der Baron — denn ohne Zweifel wiſſen Sie auch nun, wer meine Begleiterin war — der Baron iſt bereits im größten Zorn über den verlorenen Trauring geweſen, und hörte er vollends, wie er verloren wurde, ſo würde ſein Argwohn keine Gränzen mehr kennen, und die arme Frau, die ſo ſchon mit dem ungeliebten, rohen Manne höchſt unglücklich iſt, die Hölle auf der Erde haben. Geben Sie mir alſo, ich bitte, den Ring wieder, halten Sie über Alles, was Sie wiſſen, reinen Mund, und ich will dann Ihren bewährten Ritterſinn bei der ſchönen Gebieterin auch nach Kräften anpreiſen.“

„Liebenswürdige Betty, auf meine Discretion können Sie und die Frau Baronin ſich vollſtändig verlaſſen, aber ſoll ich den Ring wiedergeben, den Ring, der, ſeit ich ihn fand, an meinem Herzen ruhte, und den ich nur abſichtlich Ihnen vorlegte, um jeden Zweifel über die wahre Beſitzerin zu beſeitigen — ſoll ich mich von dieſem höchſten Kleinod wieder trennen, ſo fühle ich nicht Edelmuth genug in mir, dieß ohne Belohnung zu thun. Sagen Sie mir daher zuvörderſt, wo kömmt dieſe reizende Baronin Roſenkranz her? Ich bin überhaupt nur ſelten, und ſeit mehreren Monaten gar nicht in die hieſige Gegend gekommen, habe aber unterwegs ſchon über eine Dame dieſes Namens einige geheimnißvolle Bemerkungen gehört. In welchen Verhältniſſen alſo lebt ſie hier?“

„Sie hielt ſich, als ich vor ſechs Monaten zu ihr kam, in Dresden auf, ſcheint aber, ſo jung ſie iſt, vorher viel in Italien und andern Ländern umhergereiſ't zu ſeyn, doch weiß ich über ihr früheres Leben und ihre Herkunft nichts Genaueres. Jetzt iſt ſie mit ihrem Manne zum Beſuch bei einem Herrn v. Wolf in Lindenau, der, glaub' ich, das kleine Landhaus, was er bewohnt, erſt vor Kurzem angekauft hat, ein Mann, deſſen beſtändige Reiſen und ganzes Betragen mir oft höchſt räthſelhaft vorkommen. Sie haben ihn ja geſehen, es war der Herr, welcher meinen Vater verließ, als Sie in's Haus traten. Er hat uns eben wieder eine Abweſenheit von vier Wochen angekündigt, ſo daß wir dieſe Zeit ganz allein haushalten werden. Was nun meine gnädige Frau betrifft, ſo iſt ſie ein wahrer Engel an Liebreiz, Sanftmuth und

Güte, doppelt intereſſant durch eine ſtille Schwermuth, die über ihr ganzes Weſen verbreitet iſt, und doch zuweilen recht loſem Muthwillen Platz macht, wovon Sie ja ſelbſt ein kleines Pröbchen erlebt haben. Je reizender ſie aber iſt, deſto fataler erſcheint mir ihr Herr Gemahl, ein heftiger, arroganter, und noch dazu grundhäßlicher Menſch, vor dem ſie ſich bloß fürchtet, ohne ihn lieben zu können. Oft thut mir das arme, ſchöne Weib ſo leid, daß ich ordentlich wünſchen könnte — doch das will ich Ihnen nicht ſagen, Sie möchten's ſonſt mißbrauchen. Nun, was ſoll ich noch weiter beichten?"

„Nichts, beſte Betty; was Sie mir erzählt haben, gibt mir ſchon genug zu denken, und wir ſprechen darüber noch weiter. Jetzt ſollen Sie mir nur noch etwas geloben, nämlich der himmliſchen Frau, der Sie ja auch ſo innig zugethan ſind, von mir zu ſagen, daß ich, ſeit ich ſie einmal geſeh'n, keine Ruhe mehr finde, ja nicht ferner ohne ſie leben mag, daß ich aber, weit entfernt, ihre Tugend zu beleidigen, nur ihre Freundſchaft wünſche, und bloß die Gelegenheit, ihr Vertrauen für die Zukunft mir erwerben zu können. Sagen Sie ihr: daß ich allein nur ihretwegen dieſe Verkleidung angenommen hätte, feſt entſchloſſen, nicht eher zu ruhen, bis ich ſie aufgefunden, und daß ich es jetzt für einen wahren Wink des Himmels anſähe, ſo unerwartet — denn mein Beſuch dieſes Hauſes war ein bloßer Zufall — ihre Spur entdeckt zu haben; ſo wie ich es mir ſchon vorher als ein ahnungsſchweres, glückbringendes Zeichen gedeutet, daß ich es ſeyn mußte, der ihren Trauring fand! Sagen Sie ihr endlich: daß ich auf dieſen Ring jene Verbindlichkeit ihr einſt folgen zu müſſen beziehe, die ſie mir ſo verrätheriſch vom Kirchhofe angekündigt, daß ich aber auch dahin, und in den Tod ihr lieber folgen wolle, als jeder Andern zu des Lebens üppigſter Freude. Haben Sie ihr das recht treulich an's Herz gelegt, ſo bereiten Sie ſie auf meine Erſcheinung zu übermorgen vor, und wenn Sie nur ein wenig Mitleid mit meiner qualvollen Sehnſucht haben, ſo bewegen Sie die reizende Aline — Sie ſehen, der Trauring hat mir ihren Namen verrathen — mir nur eine kleine Unterredung in Ihrer Geſellſchaft zu geſtatten, was in dieſer Maske gewiß am leichteſten möglich ſeyn wird, und hoffentlich werden Sie, gute Betty, den Gemahl anderweit zu beſchäftigen wiſſen, während ich ſeiner Frau meine Waaren auspacke. Das Uebrige wird ſich finden, und kennen wir uns nur erſt ein wenig näher, ſo hoffe ich, ſollen ſich bald ungeſtörtere Gelegenheiten darbieten, unſere Bekanntſchaft fortzuſetzen. Trügen mich übrigens meine Ahnungen nicht, ſo befindet ſich Ihre Gebieterin in ſehr üblen Händen, und ich werde ihr in dieſer Hinſicht vielleicht nützlicher, als ſie glaubt. Vor allem warnen Sie ſie vor dem Herrn v. Wolf, bei dem ſie ſich befindet, da dieſer ein ſehr verdächtiges Handwerk zu treiben ſcheint. Ich werde, um hier klarer zu ſehen, ſogleich einige Maßregeln ergreifen, muß Sie aber zu dem Behuf jetzt auch verlaſſen, liebe Betty. Hier iſt alſo der Trauring — mit ſchwerem Herzen trenn' ich mich von ihm, und hier, liebes Mädchen," fuhr Miſchling fort, indem er einen andern weit koſtbarern Ring aus ſeiner Taſche zog, „hier, dieſen behalten Sie zu meinem Andenken, und laſſen Sie mich hoffen, indem ich beide in Ihr hübſches Händchen lege, daß ich dieſen Händen fortan mein ganzes Glück getroſt anvertrauen darf. Alſo auf Wiederſeh'n, übermorgen früh um die eilfte Stunde — nicht wahr?"

„Gott, wie Sie mich drängen! Nun beſtimmt verſprechen kann ich nichts. Doch was ich vermag, das ſoll geſchehen."

„Das genügt, und ewig bleibe ich für dieſen Dienſt Ihr Schuldner.“

Mit dieſen Worten eilte Miſchling, über Erwartung befriedigt, triumphirend von dannen.

Betty, welche die Thüre geöffnet, ſah ihm bis zum Ende der Treppe nach, drückte, als er fort war, die Thür wieder hinter ſich zu, und ſagte, die Ringe in ihrer Hand wiegend, mit ſpöttiſchem Lächeln: „Die Männer ſind Gimpel, meine Gebieterin hat recht! Wie leicht haben wir Dich gefangen. Komm' nur, wir kennen Dich beſſer als Du uns,“ und trällernd in der Stube umher hüpfend, ſang ſie: Se vuol ballare, Signor Contino, il chitarrino vi suonero.

Fünfter Tag.

Noch lagen die Morgennebel über Mooshei'ms Weichbild gebreitet, als Miſchling und Giannina ſchon die jetzt leeren und todten Straßen der Stadt durchſchritten, Beide in Gedanken ſehr verſchied'ner Art vertieft. So waren ſie ſtillſchweigend bis in die Vorſtadt gekommen, wo ein ſeltſames Haus Miſchling's Aufmerkſamkeit erregte, das einer Capelle glich und mit verſchied'nen Erdwällen, gleich Baſtionen umgeben war, dabei ganz neu ausſah, und dennoch bereits eingefallen war. Gegenüber befand ſich eine Art Tabagie, die ſchon, oder vielmehr noch, beſucht zu ſeyn ſchien. Der Beſitzer, ein klug ausſehender Mann, mit kleinen glänzenden Augen, ſtand vor der Thür und frug grüßend, ob die Herren nicht in der kalten Morgenluft einen Schluck auf die Reiſe mitnehmen wollten.

„Bringt nur etwas her,“ erwiederte Miſchling (der nie gern eine Gelegenheit vorbeiließ, um Erkundigungen jeder Art einzuziehen), „vorher aber ſagt mir doch, welche Bewandtniß es mit dieſem Hauſe hier hat, und ob es bewohnt iſt.“

„Ha, ha!“ lachte der Mann, „es geht Euch gewiß wie den böhmiſchen Fuhrleuten, die neulich mitten hier im Kothe auf die Kniee niederfielen, weil ſie glaubten, es ſey die neue katholiſche Kirche, die unſer Graf bauen laſſen will. Rieke! zwei Gläſer bitt're Pomeranzen für die beiden Herrn. Na ſetzen Sie ſich doch einen Augenblick hier unter meine Jelängerjelieberlaube nieder. —

Ja, das Haus alſo hier gegenüber hat ſich unſer großer Dichter Leopold gebaut. Sehen Sie, da kömmt er eben ſelber, der kleine unterſetzte Mann da im eleganten Pelze, mit ſeinem Jungen an der Hand, den er gewiß lernen laſſen will, wie die Sonne aufgeht. Sehen Sie, wie er demonſtrirt! Ja, der alſo hat's Haus gebaut, und wie's bei den Schenie's zu gehen pflegt, die immer was Apartes haben müſſen, ſieht auch ſein Haus keinem andern in der Stadt ähnlich.

Daß die Mauer aber eingefallen iſt, da kann er nichts dafür, die hat der letzte große Sturm eingeriſſen, ehe ſie noch ganz fertig war, denn ſie bauen gotteslaͤſterlich hier zu Lande. Da möchte man oft ganz des Teufels d'rüber werden! Sehen Sie nur einmal z. B. den comiſchen Schornſtein da auf dem Hauſe an. Gibt doch der Herr Leopold dem dummen Teufel von Maurer eine Zeichnung aus einer engliſchen Landſchaft dazu, und was thut der Kerl? er mauert Ihnen den Schatten mit auf! Ja, es gibt wunderliches Volk hier. Denken Sie ſich, neulich hatte mein Knecht unterwegs Prügel bekommen, und da ich Klage darüber führen wollte — denn ich mache ſo ein bischen den Advocaten mit daneben — ſo frage ich ihn, zu welcher Stunde denn die Sache eigentlich genau vor ſich gegangen ſey? Da ſieht der Menſch nach der Uhr, und nachdem er eine Weile geguckt, meint er: er könne es jetzt nicht ſagen, denn ſeine Uhr ſey ſtehen geblieben.

Wenn aber 's gemeine Volk auch hier zu Lande ein biſſel dumm iſt, ſo haben wir deſto mehr große Geiſter unter den Honoratioren."

„In der That?" frug Miſchling neugierig: „erzählt mir doch."

„Nun da haben wir gleich noch zwei berühmte Autoren, den Herrn Heinrich, der auch zugleich noch Aſſeſſor im Landesgerichte iſt, und der ihnen mir nichts dir nichts, heute ein Protocoll über eine geſtohlne Gans aufnimmt, und morgen eine Tragödie von Carl dem Großen macht, und dann den Herrn Herrmann, der zwar mit den Verſen nicht weit her iſt, aber Ihnen eine gottloſe proſaiſche Satire ſchreibt, daß man ſich das Zeug nur ſo aus den Händen reißt. Auch einen tüchtigen Schlag Prediger haben wir hier. Sie werden nur immer mit der Zeit zu dick, aber unſer Superintendent, Kreuz Bataillon! ich ſage Ihnen, das iſt ein Mann, wie ein General! Der alte Luther kann nicht beſſer auf der Canzel ausgeſehen haben, und, auch nicht beſſer gepredigt.

Sie haben ſich wohl nicht lange genug hier aufgehalten, um einmal in unſere Kirche zu gehen?“

„Nein,“ ſagte Miſchling, „ich bin Katholik, und kann auch, aufrichtig geſtanden, Euer ſchreckliches Gegröhle nicht recht leiden, wenn alle die Stimmen durch die Naſe und durch die Gurgel, in Fiſtel und im Baß durch einander meckern und brüllen, daß Einem Angſt und bange dabei wird. Bei uns wird doch die Muſik nur von Leuten beſorgt, die 's gelernt haben. Habt Ihr bei Euch auch ſchon die neue Agende eingeführt?“

„O freilich, mein kleiner Junge gehört auch dazu. Der piept Euch wie ein Canarienvogel vom Chor herunter, daß man nur ſeine Freude d'ran hat.“

„Nun, da hat Euer Superintendent, den Ihr ſo lobt, wohl auch den Orden ſchon bekommen?“

„Nein, er mag wohl noch nicht alt genug dazu ſeyn, aber ein Paar Mumien hier auf den Dörfern, die's Jubiläum gefeiert, die haben ihn neulich gekriegt, ob mit oder ohne, weiß ich nicht genau.“

„Es iſt comiſch,“ ſagte Miſchling, „ſolche Orden bei'm Jubiläum ertheilt, kommen mir immer vor, wie die Blumenkränze, die

die alten Heiden den Opferthieren aufhängten, ehe ſie geſchlachtet wurden, denn der Tod mit der Senſe ſteht auch gewöhnlich ſchon hinter dem Jubilar, ſein Opfer in Empfang zu nehmen. Da nun die Eitelkeit bei den Alten doch auch ſchon ziemlich abgeſtumpft ſeyn mag, ſo haben weder ſie viel Freude davon, noch kann das Beiſpiel ſehr ermunternd auf Andere wirken! Ueberdem ſind ja die Orden ſchon längſt nur ein bloßer Schmuck geworden, und ſo ſollte man ſie nur jungen Leuten und noch kräftigen Männern geben, wie z. B. auch Diamanten und Perlen eine zahnloſe Matrone nur noch häßlicher machen, die Reize einer ſchönen jungen Frau aber doppelt hervorheben."

„Pah!" ſagte der Tabagiſt, „davon verſteh' ich nichts, und Ihr müßt wohl einmal durch die Schule gelaufen ſeyn, daß Ihr ſo gelehrte Bemerkungen darüber macht; unſereins hält nun auf ſolch' Zeug, wie

Orden, die nichts einbringen, wenig, obgleich ſie jetzt auch unter uns eben nicht mehr rar ſind. Unſer Scharfrichter z. B. hat's ſilberne Kreuz, und der Lohnfuhrmann hier daneben, der ruſſiſcher Soldat geweſen iſt, der hat 'nen ganzen Regenbogen auf der Weſte. Um aber wieder auf den Scharfrichter zu kommen, das iſt Euch ein wahrer Mordskerl, wie wir zu ſagen pflegen, der ſchönſte Mann, kann ich Euch verſichern, in der ganzen Gegend, und als er vor zwei Jahren hier einen Delinquenten räderte, als Huſar angezogen mit den blinkenden Orden auf der Bruſt, da ſollen ſich ſo viele Weiber in ihn verliebt haben, daß die böſen Leute meinten, er habe nicht gewußt, wohin er zuerſt hören ſollte, ſo hätten ſie ihm zugeſetzt. Ja, die Aufklärung macht Rieſenſchritte!"

„Ihr trinkt aber nicht, ſoll ich Euch nicht lieber Caffee und ein kleines Frühſtück vorſetzen, da Ihr nun doch einmal ſo lange verweilt habt. Ihr ſcheint kein Feind von einer luſtigen Unterhaltung, und ich freue mich immer, wenn ich einmal mit Jemand, der Erfahrung hat, ein vernünftig Wort wechſeln kann. Euer Begleiter da iſt ja aber ganz ſchweigſam. Ein hübſches junges Blut! Woher, Landsmann? ſeyd Ihr hier aus der Gegend?“

„Ach nein,“ ſagte Giannina ſchwermüthig. „Ich komme weiter, viel weiter her, aus dem Lande der Muſik“ — und ihre Guitarre ergreifend, ſang ſie für ſich ein paar italiäniſche Strophen in den gold’nen Morgen hinein.“

„Ei, Sapperment!“ rief der Schenkwirth aus, „das iſt ja eine delicate Muſik! So ’nen Virtuoſen wünſchte ich mir für meine Gäſte am Abend. Nun, lieben Leute, ich hole das Frühſtück, und wir bleiben dann noch ein Viertelſtündchen zuſammen. Vielleicht gibt uns der junge Muſicant dazu ein Liedchen in unſ’rer ehrlichen Mutterſprache zum Beſten, und was die Zeche betrifft, ſo laß't mich nur dafür was aus Eurem Kaſten ausleſen, Geld verlang' ich von Euch nicht, denn ich weiß ſchon, auf der Reiſe hat Euresgleichen nicht immer allzuviel davon übrig.“

„Siehſt du, Giannina,“ ſagte Miſchling vergnügt, als ſie allein waren, „wir fangen an mit unſerm neuen Handwerk Glück zu machen. Der drollige Kauz hier amüſirt mich, und ob wir eine Stunde weiter oder hier frühſtücken, muß wandernden Glücksjägern, wie wir ſind, auf Ein's herauskommen. Lindenau werden wir ſchon noch erreichen, und wirſt du müde, nun ſo nehmen wir wieder einen Bauernwagen. Jetzt aber thu' mir den Gefallen und ſing' noch ein Lied. Vielleicht lockſt du mir den großen Poeten da gegenüber her, der ſchon die Ohren nach uns geſpitzt zu haben ſcheint.“

Miſchling täuſchte ſich nicht. Schon

bei den erſten Accorden der Barcarole, welche die Sängerin anſtimmte, ſahen ſie Herrn Leopold ſich in Bewegung ſetzen, ſeinen Sohn in's Haus ſchicken, und nun den erſten Wall ſeines Gartens langſam herabſchreiten, manchmal ſtehen bleibend, und Zeichen des Beifalls von ſich gebend.

„Bravo, Giovannetto, bravissimo!“ rief er in die Laube tretend: „Siete Venetiano, Scometto?“

„A servir la, Signor,“ erwiederte Giannina kalt, und fuhr in ihrem Geſange fort.

Als ſie geendet hatte, ſagte Miſchling: „Herr Leopold, der loſe Knabe hat bloß geſungen, um Sie herüber zu locken. Wir ſind übrigens ehrliche Deutſche; der Burſche da freilich mit einem ſtarken Anflug italiäniſchen Bluts, aber eben als Deutſchen iſt es uns wohl nicht zu verdenken, wenn wir begierig waren, den berühmten Dichter in der Nähe zu ſehen, deſſen gemüthliche Novellen ich ſo oft auf den Putztiſchen der Damen liegen ſehe, wenn ich ihnen meine Herrlichkeiten ausbreite.“

„Ei, Sie kennen mich,“ erwiederte Herr Leopold lächelnd, „und haben mich ſogar geleſen? Nun das ſchmeichelt mir von Leuten Ihres Standes g'rade am meiſten, denn die Herzen des Volks mir zu gewinnen, daran liegt mir mehr, als an allen Gelehrten.“

„Sagen Sie mir doch, Herr Leopold,“ fing Miſchling ſich verbeugend wieder an: „ſind Sie nicht — denn Ihre liebſten Geſchichten ſind mir die, wovon eine in Botanybay und die and're in Griechenland ſpielt — an dieſen beiden Orten ſelbſt geweſen, weil Sie's Einem gar ſo natürlich zu machen verſtehen.“

„In Botanybay,“ erwiederte Herr Leopold, mit der ſatiriſchen Miene, die ihm ſo eigen iſt, eine Prieſe nehmend, „in Botanybay war ich noch nicht, aber in Griechenland, der Türkei und Egypten allerdings."

„Ach, dahin möcht' ich auch," rief Giannina, den Dichter mit ihren ſchönen Augen begierig anſchauend. „Wie herrlich muß es da ſeyn!"

„Ja, wie man's nimmt," ſagte Herr Leopold, „gut und ſchlecht. Wer viele Bedürfniſſe hat, dem möchte es auf die Länge dort nicht ſehr gefallen; aber wer die Natur liebt, und ein gutes Clima," ſetzte er, ſich etwas ſchauernd in ſeinen Pelz wickelnd, hinzu, „der geht wahrlich — aus einem Entzücken in's andere. Das ſind and're Morgen und Nächte, als unſ're nebelkalten, unfreundlichen! Da ſind die Regenbogen nicht bloß am Himmel, ſondern ſelbſt im Thau wölben ſie ſich auf der Erde und an den Hügeln hin, während in der Luft es überall funkelnd zittert, als wenn unſer lieber Herr Gott Silber auf die Erde ſäen wollte. Und am

Abend ſieht man zuweilen die röthlich gefärbten Inſeln im indigo-dunklen Meere, als ſeyen ſie in die Höhe gehoben und ſchwebten in der Luft über den rollenden Wogen; noch wunderbarere Schauſpiele bietet die Nacht, wo durch eine, mir nie erklärte Täuſchung, am klarſten, ſtahlblauen Himmel, der Mond oft wie ein goldglänzender Knopf auf einer durchſichtigen ſchwarzen Schatten-Pyramide ſteht, die ſich am Horizont von der Erde Rand bis zu ihm hinaufbaut. Da hab' ich wohl oft unter meinem Mantel im Freien geſchlafen, und wenn ich erwachte, und die unbeſchreibliche Pracht um mich her ſah, geglaubt, nun würde ein Mährchen aus tauſend und einer Nacht ſich begeben, oder auf der Eb'ne von Troas die alten Helden ihren Gräbern entſteigen, um mich mit Homer's göttlichen Worten zu begrüßen!"

Das Letzte hatte der Dichter mit geſenktem Haupt, das Auge nach oben gerichtet, wie für ſich ſelbſt hingeſprochen, dann, ſein Auditorium bedenkend, das er wie faſt alle Menſchen nur nach den Kleidern beurtheilte, lenkt er ein und frug Miſchling: „ob er mit ſeinem Jahrmarkt zufrieden geweſen ſey?“

„Nun, ſo leidlich,“ meinte dieſer, „doch ſind mir noch hübſche Waaren übrig geblieben. Iſt Ihnen vielleicht etwas gefällig? hier habe ich ganz neue engliſche Patentfedern, und ich würde nicht wenig ſtolz ſeyn, wenn ich wüßte, daß des Herrn Leopold's nächſte Novelle mit einer Feder aus meinem Kaſten geſchrieben worden ſey. Einen ſchönern Preis könnte ich ja gar nicht dafür erlangen, und wenn ein gemeiner Mann ſich's unterſtehen darf, ſo würden Sie mich recht glücklich machen, verehrter Herr, wenn Sie hier dieſen Griffel in Email mit dem Dutzend Federn dazu, von mir als eine geringe „Huldigung aus dem Volke“ annehmen wollten.“

„Du fällſt aus der Rolle,“ flüſterte Giannina dem Freunde in’s Ohr, Herr Leopold aber, verwundert und doch geſchmeichelt, erwiederte: „Wirklich, Ihr beſchämt und erfreut mich, und ich will ein ſo gut gemeintes Geſchenk nicht ausſchlagen, indeß ehe Ihr weiter geht, finde ich wohl noch Gelegenheit zu einer Erwiederung. Meine nächſte Geſchichte ſoll aber jedenfalls, Euch zu Ehren: der Tabuletkrämer — betitelt werden.“

„Herzlichen Dank!“ ſagte Miſchling, und bat den eben mit dem dampfenden Caffee wiederkehrenden Wirth, doch noch für eine Perſon mehr Anſtalt zu machen, da Herr Leopold ohne Zweifel ihnen die Ehre erzeigen werde, Theil an ihrem Frühſtück zu nehmen.“

„Ah, ſchon Bekanntſchaft gemacht?“ rief der Wirth vergnügt, „das iſt ja charmant von Ihnen, Herr Leopold, ich habe Sie ohnedieß recht lange nicht bei mir geſeh’n.

Gleich ſoll Alles bereit ſeyn, wie Sie's gern haben, ich kenne ja Ihren Geſchmack, und da ich Sie nun ſo alle beiſammen weiß, darf ich wohl meine Morgeneinkäufe in der Stadt beſorgen, und bei der Rückkehr gewiß hoffen, Sie noch anzutreffen."

„Gut," bejahte der Dichter, „ich will nur meiner geſtrengen Frau ſagen, daß ſie heut früh nicht auf mich rechnen darf, und bin dann gleich wieder bei Euch."

„Der Mann gefällt mir," verſicherte Giannina, „aber das muß wahr ſeyn, Du haſt ein eigenes Talent, Bekanntſchaften anzuknüpfen, mit Dir iſt man immer gleich im erſten Augenblick ſo, als kennte man Dich ſchon ſeit Jahren."

„Das macht meine Aufrichtigkeit, gute Giannina, „und wenn auch mein Rock manchmal täuſcht, nicht wahr, mein Herz, vor dem iſt immer ein groſſes Fenſter, in das Jedermann hineinſehen kann?"

„Nun," ſchüttelte Giannina zweifelhaft

mit dem Kopfe, „ich glaube, Du ſetzeſt oft genug Verirſcheiben davor. Ach, Henrico! nur nie für Deine Giannina!“ und halb unter Thränen lächelnd, drückte ſie ihm zärtlich die Hand.

Als Herr Leopold wieder kam, überreichte er Miſchling eine kleine römiſche Moſaik und ſagte: „Hier ſchenke ich Ihnen das Portrait des Papſtes, wie er eben ſeinen Segen austheilt. Ein Schelm gibt's beſſer als er's hat.“

„O, das iſt ja eine wahre Reliquie!“ rief Giannina feurig und küßte das Bild. „Mit Deiner Erlaubniß, Camerad, will ich es zu mir nehmen, und als Amulet gegen alle böſe Anfechtungen auf dem Herzen tragen.“

„Ah, Ihr ſeyd alſo Katholiken? Nun, da habe ich's ja auf's Beſte getroffen, und Ihr werdet mich ohne Zweifel recht beneiden, wenn Ihr hört, daß ich dem Original des Bildes, nicht den Pantoffel, weil das keinem

Proteſtanten vergönnt wird, aber doch die ſegnende Hand habe küſſen dürfen.“

„Wirklich? Sie haben den heiligen Vater von Angeſicht zu Angeſicht geſehen? O welche ſchöne Erinnerung! darum beneide ich Sie aufrichtig! Obgleich in Italien geboren, war ich doch nie ſo glücklich!“

„Nun allen Reſpect für Seine Heiligkeit, aber da habe ich doch noch in den fünf und vierzig Jahren meines Lebens einige Erinnerungen aufzuweiſen, die mir ganz anders an's Herz gehen, und gerade von Italien am meiſten!“

„So iſt es g'rade heute 20 Jahr, ja — wir haben doch den 15. Mai? ja richtig, g'rade heut vor 20 Jahren, daß ich ein Mädchen zum Letztenmal ſah, in die ich ſo ſterblich verliebt war, daß ich ſie, obgleich nur eine Seiltänzerin und Kunſtreiterin, auf der Stelle geheirathet haben würde, wenn ſie mich nur hätte haben mögen. Ich glaubte mich freilich von ihr wieder geliebt, aber es kam anders. — Sie ſollte eben am Abend ſpielen, und war ſchön wie ein Engel. Sie hatte ſich als Wilde coſtümirt, und die reizenden Formen, die von einem Praxiteles gemodelt ſchienen, zeichnete die feſt anliegende durchſichtige Kleidung faſt wie ohne Hülle. Bis ſie ihr Pferd beſtieg, war ich bei ihr geblieben, und da ſie mir mehr als gewöhnlich exaltirt ſchien, und ich befürchtete es könnte ihr etwas zuſtoßen, bat ich ſie zärtlich, doch ja heute keine zu gefährlichen Dinge zu wagen.

„O bagatella,“ ſagte ſie lachend, „das iſt mein letzter Ritt,“ und ſprengte gleich, unter dem lauten Beifallruf des Publicums, wie eine Raſende dahin, ehe ich noch eine Erklärung der ſeltſamen Worte von ihr erhalten konnte. Nachdem ſie mit wunderbarer Grazie und Kraft einen Theil ihrer Rolle durchgeſpielt, rief ſie plötzlich, ihr werde unwohl, und ſank auch ſofort ohnmächtig auf das im vollen Lauf begriffene

Pferd zurück. Man ſprang glücklicherweiſe ſchnell hinzu, ehe ſie noch herabfiel, und da ſie beſinnungslos zu ſeyn ſchien, wurde ſie ohne Zeitverluſt von ihren Cameraden fortgetragen. Ich wollte zu ihr, ward aber nicht hineingelaſſen, da ſie, wie man ſagte, ſehr krank zu Bette gebracht worden ſey. — Ich, wie Alle, wurden getäuſcht, denn das Ganze war nur eine italiäniſche Liſt, ihre Eltern zu betrügen. Dieſelbe Nacht verſchwand ſie, wie man glaubte, mit einem Ungar, der ebenfalls in der Truppe diente, und wie man erſt jetzt erzählte, ſchon lange ein heimliches Liebesverſtändniß mit ihr unterhalten haben ſollte. Seiner Armuth, und überhaupt ſeines nicht ſehr empfehlungswerthen Lebenswandels wegen, hätte er freilich nie auf ehrlichem Wege die Einwilligung der Eltern zu erlangen vermocht. Ich nahm mir die Sache damals ſo zu Herzen, daß ich in eine ſchwere Krankheit verfiel, denn wir Dichter ſind einmal

Narren, und noch jetzt kann ich nie ohne Bewegung an die ſchöne Treuloſe denken!“

Himmel! wie hieß dieſes Mädchen?“ frug Giannina mit zitternder Stimme.

„Sie war damals ziemlich berühmt in Italien, unter dem Namen der ſchönen Roſa und — Sie werden lachen, wandte er ſich zu Miſchling, aber wie ich da Ihren jungen Gefährten anſichtig wurde, erinnerte er mich durch die Aehnlichkeit ſeiner Züge auf das Lebhafteſte an jenes nie vergeſſene wilde Mädchen.“

„Oh Dio! che accidente!“ ſeufzte Giannina.

„Die Aehnlichkeit hat ſie wirklich nicht betrogen,“ ſagte Miſchling überraſcht, „warum ſollten wir's Ihnen verheimlichen? der junge Mann, den Sie vor ſich ſehen, iſt in der That der Sohn Ihrer ehemaligen Geliebten und jenes Ungarn, der ſie in Italien entführte.“

„Iſt es möglich!?“ rief Leopold mit Erſtaunen. „Welche Schickung! Lieber junger Mann, rechnen Sie auf mich, wo irgend Sie meiner bedürfen können. Iſt es nicht jetzt, vielleicht kömmt ein and'resmal eine Zeit dazu. Sie werden mich zu Ihrem Dienſt ſtets von ganzen Herzen bereit finden.“

„Nun,“ meinte Miſchling, wir werden gewiß, wo nöthig, von Ihrem gütigen Anerbieten Gebrauch machen, vor der Hand iſt ſie — ich meine die Perſon meines jungen Freundes hier — in ziemlich ſicherem und gutem Schutze, aber wer kann wiſſen, wie ſeltſam ſich die Dinge manchmal in der Welt geſtalten, und die offen ſtehende Zuflucht zu einem redlichen Freunde iſt immer ein großes Gut.“

„O,“ ſagte Giannina, „wie oft hat die ſelige Mutter Ihrer erwähnt, und manchmal mit Thränen von dem Blonden, ſo nannte ſie Sie immer, geäußert: daß er ihr gewiß am meiſten von allen Männern zugethan geweſen ſey, und ſie ſich ewig ein Gewiſſen daraus machen würde, den braven Deutſchen ſo getäuſcht zu haben. Ach! ſie hat ſchwer für ihren damaligen Fehler gebüßt, und vieles Ungemach ſeitdem erlitten, doch irren Sie, wenn Sie glauben, daß . . . doch warum Dinge von Neuem berühren, die ich tauſendmal viel lieber der Vergeſſenheit übergeben möchte. Ich würde auch nicht wünſchen, daß Sie meine ſelige Mutter je wieder geſehen hätten. Es würde ihren Kummer nur herber gemacht haben, und Sie, mein Herr, Sie würden in der ſchnell gealterten, kränklichen Frau keine Spur mehr von dem glänzenden Jugendbilde gefunden haben, das Ihrer Phantaſie jetzt noch ſo lebhaft vorſchwebt.“

„Du biſt wahrlich auffallend geſcheidt für dein Alter,“ ſagte Miſchling. „Viele an Deiner Stelle würden gewöhnlicher gedacht haben, aber es iſt höchſt richtig, was Du ſagſt. Alte, vergangene Verhältniſſe aufzuwärmen, iſt das Verkehrteſte, was man thun kann. Die Welt ſtrömt immer fort, wie ein unendliches Meer; ſo war es einmal der Wille des Schöpfers, und ſo traurig es uns vorkommen mag, wahr iſt es dennoch, und iſt wohl früher ſchon geſagt worden: der im Leben geliebteſte Todte, käme er nach Jahr und Tag wieder, er würde überall unbequem und zu viel ſeyn!

Unſere Unterhaltung wird aber zu ernſt, ſprechen wir von heiterern Dingen. Sie ſollen hier ein ſehr artiges Liebhabertheater in Moosheim haben, wie ich geſtern im Gaſthofe hörte. Da ſind Sie wohl Theaterdichter?"

„O nein, dieß Fach beſorgt mein Freund Heinrich und mit glänzendem Erfolg. Uebrigens iſt dieſe Unterhaltung eine große Reſſource für uns, und auch nichts nützlicher für die Moralität, namentlich z. B. um Ehen zu befördern, als ein ſolches Liebhabertheater. Seit einem Jahr feiern wir ſchon die dritte Verbindung dieſer Art, die ſtatt im Himmel auf den Bretern geſchloſſen wurde. Erſt vor wenig Tagen hat das hübſcheſte unſ'rer Mädchen den ſteifſten unſ'rer Liebhaber zu Hymens Altar entführt. Nun kann man allerdings ein ſehr hölzerner Liebhaber auf dem Theater ſeyn, und nichts deſto weniger ein vortrefflicher Ehemann werden. Solche Verluſte muß man alſo des allgemeinen Beſten willen ruhig tragen, neulich ging's uns aber viel ſchlimmer, denn denken Sie ſich — ſtatt Hymen trat die Landwehr gegen uns auf."

„Die Landwehr?"

„Nicht anders. Wir hatten große Vorbereitungen zu einer Oper gemacht, ein Geburtstag ſollte gefeiert werden, die ganze Gegend war eingeladen, da mußte unſer beſter Schauſpieler, erſter Tenoriſt, Regiſſeur und Factotum, den wir gar nicht zu erſetzen im Stande waren, ohne Gnade zur Landwehrübung fort, weil der grämliche

Oberſt Stubenfrau Luſt hatte uns einen Poſſen zu ſpielen." — „Das war freilich ein großes Unglück," rief Miſchling lachend, „ein Liebhabertheater zu ſtören, grauſam! Dafür iſt Ihnen offenbar der Staat Genugthuung ſchuldig." — „Ja, jedes Ding hat zwei Seiten!" antwortete Herr Leopold ganz ernſthaft. „Ein kühner Gedanke mag es geweſen ſeyn, die ganze Nation zu Soldaten zu machen, aber eine ſtörende Inſtitution bleibt es doch, nicht nur für das geſellige Vergnügen, ſondern auch für alle Leute im Amte, für alle die, welche von ihrer Hände Arbeit täglich leben müſſen, und endlich auch für Alle, welche Andere zu ihrem Dienſt bezahlen, und oft nicht auf ſie rechnen dürfen, wenn ſie ſie am ſchwerſten miſſen können."

„Es iſt wahr," ſagte Miſchling, „ich höre in der That darüber von allen Seiten viele Klagen, aber doch, wenn Sie die unermeßlichen Vortheile auf der andern Seite bedenken, ſcheinen ſie mir höchſt ungerecht....“

„Um Gotteswillen,“ unterbrach ihn Herr Leopold eifrig, „laſſen Sie uns nicht in dieſen Schacht hinunter ſteigen, wir kämen nie wieder heraus. Auch geb' ich gern im Voraus zu, daß in unſern Zeiten, wo Alles ſo ſchön in einander zu verſchwimmen anfängt, der poetiſchen Betrachtung auch ein ſo coloſſales Chamäleon, wie unſ're Landwehr iſt, intereſſant vorkommen muß. Wo begegneten Sie ihm nicht in allen Farben ſpielend! Wer z. B. hat mir dieſen ſchönen Pelz gemacht? Ein Landwehrofficier. Wer verſorgt mich mit Caffee, Zucker, Tabak, Käſe? Ein Landwehrofficier. Wer hackt mein Holz, wer putzt meine Pferde, wer ſchreibt meine Verſe ab, wer liefert mir dieß und jenes, wer iſt mein Vorgeſetzter, und wer dient mir, von meinem Gutsherrn herab bis zum Ausräumer der

Canäle? Unter dem magiſchen Namen: „Landwehr“ ſind ſie Alle begriffen. Nur den lieben Gottesdienſt kann ich mir noch außerhalb dieſes Kreiſes verſchaffen, und das weibliche Geſchlecht iſt ebenfalls noch nicht enrolirt, obgleich die ſieben Mädchen in Uniform manche Gedanken darüber gegeben haben mögen, die vielleicht noch einmal Früchte bringen.“

„Sie haben recht,“ fuhr Miſchling fort, „es iſt dieſe Landwehrinſtitution, abgerechnet ihres andern vielfachen Nutzens, allerdings auch eines von den großen Nivellirungsmitteln, welche die neuere Zeit zu ihren Zwecken anwendet, und die unſer Einem nur wohlthun können. Wir ſind aber nun auch bald am Ziel. Ich wüßte kaum mehr, wo man noch einen großen Unterſchied zwiſchen den Menſchen auffände! Man nehme einen Miniſter oder Schneider, Hofmarſchall oder Lakaien, Scharfrichter oder General, ſind nicht alle freigebor'ne

Menſchen, alle Kinder des Staates, und folglich von Haus aus alle gleich, ſo zu ſagen, alle zu unſeres Herrn Gott's Landwehr gehörig? Und hinſichtlich unſeres perſönlichen Werthes und Ranges ſollte es eigentlich doch nur darauf ankommen, wie gut oder ſchlecht jeder eben ſein zugetheiltes Pfund anwendet, und da iſt es noch ſehr die Frage, zu weſſen Vortheil der Vergleich ausfallen würde. Bleiben wir z. B. bei den zuſammengeſtellten Perſonen ſtehen, ſo könnte man ſagen: der Hauptunterſchied zwiſchen einem geſchickten Finanzminiſter und einem beliebten Schneider beſtehe hauptſächlich nur darin, daß der erſte ſich fortwährend quäle, wie die alten Staatsſchulden zu bezahlen, und neue wieder zu machen ſeyen, der andere aber nur die Sorge habe, wie er alte und neue ausſtehende Schulden glücklich eincaſſiren möge.

Das andere Gleichniß will ich übergehen, da es ſich Jeder leicht ſelbſt ausfüllen kann, aber Scharfrichter und Generale ſcheinen auch, ſo heterogen die Benennungen ſind, dennoch vielfach zuſammen zu ſtimmen. Früher hatten ſie z. B. ſchon immer die offenbare Aehnlichkeit, Menſchenblutvergießen als ein beſtimmtes Amt zu verwalten, und es fehlte ihnen darin ſelten an Beſchäftigung — jetzt naht die Zeit heran, wo ſie Beide wieder die Aehnlichkeit haben werden, kein Menſchenblut mehr vergießen zu dürfen, und alſo in Zukunft wahrſcheinlich ihre reſpectiven Titel nur pro forma führen werden. Dann werden die Einen ſich damit begnügen müſſen, Thiere abzuziehen, die Andern, Soldaten anzuziehen, wobei ſich denn noch die Bemerkung aufdringt, daß auch hier wiederum Schneider (überhaupt ein höchſt wichtiger Stand!) eine bedeutende Rolle ſpielen, und nicht ohne Nutzen ſelbſt in die Generalität mit übergeben mögen; denn iſt der General zugleich Schneider, ſo kann er in ſeinen Mußeſtunden ja die Probe-Uniformen gleich ſelbſt anfertigen, und dann noch viel häufiger als jetzt, es ſey nun nach barbariſchem oder nicht barbariſchem Schnitt, eine angenehme Abwechſelung eintreten laſſen.“

„Mein guter Freund Hauſirer,“ ſagte Herr Leopold, Miſchling von der Seite anſehend, „Ihr ſeyd doch kein Policeiſpion?“

„Warum das?“

„Weil Ihr über Euren Stand ſprecht, und wahrhaftig auch eben kein Blatt vor den Mund nehmt.“

„Beſter Herr Leopold, das hätt' ich von Ihnen nicht erwartet. Leſen Sie doch einmal Ihre eigenen Novellen nach, ob da die Türken und Chriſten, weß Standes ſie auch ſeyn mögen, nicht Alle eben ſo tiefſinnig ſprechen, als Sie 's nur ſelber thun könnten — und nun wollen Sie mir mein bischen unbedachtes Geſchwätz nicht gelten laſſen? Sie, der in der Welt ſo viel umhergereiſ't, Sie ſollten doch wiſſen, daß man heutzutage ſolche halbe Bildung, wie ich armer Teufel aufzuweiſen habe, unter jeder Kutte findet. Sehen Sie, werther Herr, vor ein paar Tagen erſt redete mich ein Fuhrmann lateiniſch an, heute ſage ich Ihnen auf griechiſch Lebewohl, und da, wie ich ſehe, mein Camerad unſerem wiedergekehrten Herrn Wirth bereits die Zeche bezahlt hat, ſo nehme ich meinen Wanderſtab wieder auf, und wünſche Ihnen zum Abſchied von Herzen Glück und Heil. *Χαιρέ!*“

„Hören Sie einmal, Herr Leopold,“ ſagte der Tabagiſt, den beiden Fremden, die eben in die lange Pappelallee hinter der Stadt einbogen, noch immer nachſehend, „das ſcheinen mir ganz abſonderliche Leute!“

„Was kümmert's uns,“ antwortete nachſinnend der Dichter, „mir ſind ſie doch lieb geworden — aber etwas Ungewöhnliches ſteckt allerdings dahinter, lieber Häſerich, da haben Sie vollkommen recht.“

Auf einem ziemlich beſchwerlichen, beſonders durch ſeine Eintönigkeit ermüdenden Wege, der ſich fort und fort durch Sand und Kiefern hinzog, kamen unſere Wanderer gegen Mittag an ein Förſterhaus (ſiehe die Karte), hinter dem noch einige andere elende Wohnungen zerſtreut lagen.

Es war ſehr heiß geworden, und der glühende Sand, nur hie und da mit ein paar einzelnen, halb verdorrten alten Föhren bedeckt, der graue Horizont, die elenden Hütten, und die paar zerlumpten Menſchen, die umherſtanden, boten ein unbeſchreiblich melancholiſches Bild, deſſen troſtloſer Jammer noch characteriſtiſcher durch einen großen ſchmutzigen Hühnerbauer mit vielen Abtheilungen hervorgehoben ward, der auf einer Karre vor dem Hauſe ſtand, und von deſſen gefiederten Bewohnern ſchon mehrere der Hitze erlegen zu ſeyn ſchienen.

„Wer wohnt hier?“ frug Miſchling.

„Der Förſter Henker.“

„Wie heißt das Dorf?“

„Leichnam.“

„Nun wahrhaftig,“ ſagte Miſchling zu ſeiner Gefährtin, „ſelten paſſen Name und Sache ſo gut zu einander, wie hier. Ueberhaupt aber zeichnet ſich dieſe Provinz durch ſeltſame Namen aus. Vor einigen Jahren ging aus dem Städtchen, das ich, nicht weit von hier, damals bewohnte, eine Deputation wegen zu beſorgender Hungersnoth zu der Amtsregierung in der Sechsſtadt ab, und beſtand aus drei Bürgern, mit Namen: Bierwagen, Gläſel und Brodkorb. Zu gleicher Zeit führte dort ein Seifenſieder Kalb einen Proceß gegen ſeinen Miethsmann Kälbel. Am tollſten aber waren die Namen auf dem herrſchaftlichen Schloſſe zuſammen gewürfelt. Der dortige Intendant hieß Wolf, der Secretair Hahn, der Policeibeamte Stier, der Caplan Vogel, der Koch Abeſſer, der Kellermeiſter Saufhaus, der Laufer Irrgang, und der Einheizer Stubenrauch. Man glaubte in der Comödie zu ſeyn, wenn man die Leute um ſich her ſo rufen oder anreden hörte."

Giannina lachte. „Aber," ſetzte ſie hinzu, „Dein Name Miſchling dächte ich, wäre doch auch ſeltſam genug, und um ſo mehr, da er ziemlich auf Dich paßt."

„O, du kleine Schlange, fängſt Du auch an zu ſtechen? Wiſſe aber, daß der Name Miſchling nicht ſonderbarer und eben ſo vornehm iſt, als die alten Adelsnamen: Rindsmaul, Schweinichen, Ferkel, Riedeſel, Pförtner von der Hölle, Gott, Teufel, Hund, Unbeſcheiden, Unruh u. ſ. w. ohne noch zwei meiner guten Freundinnen, der Gräfin Kotz, gebor'ne Zucker, und der Gräfin Kurzrock, gebor'ne Langbein, zu erwähnen.“

„O Henrico, hör' mit Deinen abſcheulichen Namen auf, mir wird in dieſer ſchauerlichen Umgebung ganz unheimlich dabei.“

„Beruhige Dich, mein Engel, noch ein kleines Stündchen, und wir kommen in eine lachendere Flur, mit freundlicheren Namen ausgeſtattet. So lauten wenigſtens meine Nachrichten, die ich in Moosheim eingezogen. Biſt du müde?“

„Ach nein, nur meine Augen ſind es — ſeh' ich wieder friſches Grün, kömmt mir auch wieder friſcher Muth. Schöpfe mir aber etwas Waſſer am Bach, ich bin ſo durſtig. Hier iſt der Becher.“

Als Giannina getrunken, und nun den Becher wieder zurückgab, fand ſie ihres

Freundes Blicke mit einem ſeltſamen Ausdruck von Wehmuth auf ſie geheftet. Stürmiſch zog er ſie an ſein Herz und küßte ſie zärtlich, dann ſich, wie mit unterdrückter Rührung abwendend, verließ er ſie unter dem Vorgeben, ebenfalls Durſt zu fühlen, und den Becher noch einmal füllen zu wollen.

Während er nun das ſteile Ufer zu dem kleinen Flüßchen zum zweitenmale hinab kletterte, war unterdeß ein unſcheinbarer Wagen, mit zwei muthigen Pferden beſpannt, herangekommen. Eben wollte Giannina, das Geräuſch hörend, ſeitwärts treten, als zwei kräftige Arme ſie von hinten ergriffen, und ohne auf ihr Hülferufen zu hören, ſie mit Blitzesſchnelle in den Wagen hoben, der hierauf augenblicklich im geſtreckten Galopp mit ihr davon jagte.

Ein wohlgekleideter Mann zu Pferde, der, wie es ſchien, die Expedition geleitet, blieb zurück, und ging, als Miſchling wieder zum Vorſchein kam, ſein Pferd am Arme führend, mit abgenommenem Hut auf ihn zu.

„Vortrefflich ausgeführt, Vivarais,“ ſagte Miſchling, „Du haſt aber doch nicht vergeſſen, den Doctor zu inſtruiren, daß er ſie mit der größten Ehrerbietung behandelt, und auch nicht verſäumt, ihr gleich mein Billet zu geben?“

„Wie Sie befohlen, gnädiger Herr, iſt Alles genau beſorgt worden, und Mademoiſelle wird Ihren Brief gewiß in wenigen Minuten ſchon in Händen haben.“

„Gut! Verlaß' mich jetzt, und finde Dich morgen Mittag in Lindenau mit meinen Pferden ein, wie ich es angeordnet.“

Der Mann, ehrerbietig grüßend, ſchwang ſich auf ſeinen Klepper, und war bald nicht mehr zu ſehen.

„Arme Giannina!“ dachte Miſchling mit einem tiefen Seufzer, „ich konnte nicht anders. Bei Gott!“ rief er, tief Athem holend, und unwillkührlich die Hand an's Herz legend, „das Mädchen fing an, mir ernſtlich gefährlich zu werden — und doch, was ſollte das Ende davon ſeyn? Jedenfalls will ich indeß beobachten, wie ſie die Prüfung beſteht. Die Trennung wird uns wohl Beide abkühlen, und wenn ich ſie wieder ſehe, Alles ſo anders ſeyn, daß die vergangenen Tage in die Traumwelt zurückſinken — ach, holde Traumwelt! wie viel glücklicher biſt Du, als die proſaiſche Tageswahrheit. — Dem nächſten Traume darf ich aber nicht mit ſo ſchwerem Herzen entgegen gehen,“ fuhr Miſchling, ſich gewaltſam ermannend, fort, „wer weiß auch, ob dieſer nicht eine ernſtere Geſtalt, als der vorige, annimmt? Es wäre überdieß wohl endlich einmal Zeit, Freund Miſchling, daß Du auch dem Hafen der Ruhe zuſteuerteſt, und — die liebe Sünde verließeſt, ehe ſie dich verläßt. Alinens ſanfte blaue Augen wären gerade die Sterne, deren Licht mir am holdſeligſten zu einem ſolchen Bekehrungsgeſchäfte leuchten könnten, und wahrlich, nur einer ſo ſanften Taube möchte ich mich zuletzt gänzlich auf Discretion ergeben. Sie gehört freilich noch einem Andern, aber dieſer verdient ſie zu wenig, als daß ich mir ein Gewiſſen daraus machen ſollte, ihn bei Seite zu ſchieben. Ohne gegenſeitige Zuneigung iſt keine Verbindung heilig."

„Nun, der Himmel — und ſo ſchlimm bin ich ja doch nicht, daß ich den nicht anrufen dürfte — der Himmel möge walten, und Alles zu einem guten Ende führen!"

Nach dieſem ihn dem Anſchein nach nur halb befriedigenden Selbſtgeſpräch, ſchritt Miſchling, immer von Neuem in zerſtreutes Nachſinnen verfallend, zögernd in einer andern Richtung fort, als die, welche vor wenig Minuten der davon eilende Wagen genommen.

Wir überlaſſen ihn dort vor der Hand dem Kampfe ſeiner widerſtreitenden Empfindungen, und wenden uns wieder zu der armen Giannina, die ſo eben folgendes Billet mit leichenblaſſer Wange lieſ't:

„Vergib, theure Giannina, wenn ich zur Liſt meine Zuflucht genommen habe, um Dich einer unnatürlichen Vertrautenrolle zu überheben, die Dir nicht von Herzen gehen kann, und die uns Beiden nur die peinlichſten Momente hätte bereiten müſſen. Es gibt aber auch noch andere unausweichbare Gründe, warum ich, ſelbſt ohne den erwähnten Umſtand, dennoch über den heutigen Tag nicht in Deiner Geſellſchaft zu bleiben vermocht hätte. Du wirſt mich haſſen, Giannina, und doch verdiene ich Deinen Haß nicht. Könnteſt Du in meinem Herzen leſen, Du würdeſt ... doch ich fühle, Betheuerungen ſtehen mir in dieſem Augenblicke ſchlecht an, die Zukunft wird Manches entwirren. Der von mir gemiethete Wagen wird Dich bis an den Kreuzweg vor der Judenſchenke bringen. Kehre dann unverzüglich zu Deinem Vater zurück, der Dich erwartet, und gib ihm den inliegenden Brief. Hoffentlich wird er durch ſeinen gehaltvollen Inhalt gänzlich zufrieden geſtellt werden. Hab' ich neulich recht gehört, ſo war't ihr auf den erſten Sonntag künftigen Monats zu dem Herzog nach Hohenburg beſtellt, wo, glaub' ich, große Feſte ſtatt finden ſollten. Seyd zur beſtimmten Stunde da, und kehrt im weißen Hirſch ein. Iſt es mir irgend möglich, ſo werde ich Dich dort wieder ſehen."

„Mehr kann ich Dir in dieſem Augenblick nicht ſagen. Dein Begleiter, mein vertrauter Freund, wird Dir ein Etui überreichen. — Kränke mich nicht durch ſeine Zurückweiſung. Es enthält eine Schnur Perlen, ein Erbſtück von meiner Mutter, die Du zu meinem Gedächtniß tragen ſollſt. Möge es dich bald als eine fröhliche Braut ſchmücken, und du glücklicher werden, als es je hoffen darf zu ſeyn

Dein

tief bekümmerter
Henrico."

„Gott!" rief Giannina mit zitternder Stimme: „o Gott! konnte der, dem ich Leib und Seele hingegeben, dem ich meine Seligkeit geopfert hätte, konnte der ſo unbarmherzig mich armes Mädchen verſtoßen? Ach, dieſer Schmerz iſt gräßlich!"

„O Henrico, nein, ſo niedrigen Verrath hätt' ich Dir nimmer zugetraut! Mit ſolcher Schmach mich zu überhäufen, wie eine abgedankte Dienerin, mich noch zu guter Letzt bezahlen zu wollen, gerechter Himmel, wo verberg' ich meine Schande?!"

„Mein Herr," ſagte ſie, ſich faſſend, und mit Hoheit zu ihrem Begleiter wendend,

„Hier iſt ein Brief an meinen Vater eingelegt, den ich aber Sie zu übergeben bitten muß, da ich mich auf keinen Fall damit befaſſen will, und hier iſt ein Etui, das Sie ſogleich zu ſich nehmen werden, wenn Sie nicht wollen, daß es dort in den Landgraben fliegt.“

Ihre Miene war ſo drohend, daß ihr Nachbar nicht zu widerſtehen wagte, und ohne ein Wort zu erwiedern, mit Unterwürfigkeit Beides in Empfang nahm.

„Nun aber, mein Herr,“ ſetzte ſie mit erſtickten Thränen hinzu, indem ſie das eben geleſene Billet in viele Stücke zerriß, und dieſe den Winden übergab: „nun beſchwöre ich Sie, eilen Sie, ſo ſehr Sie können, um mich zu meinen Eltern zu bringen, denn ich fühle mich ... wirklich ſehr unwohl!“

Der Mann verneigte ſich, immer noch ſchweigend, aber ſichtlich gerührt, und mit lebhafter Theilnahme die krampfhaft verſtörten, und doch immer noch ſo ſchönen Züge des leidenden Mädchens betrachtend.

Giannina aber warf ſich erſchöpft in die Wagenecke, ſtill vor ſich hinweinend, während mit erneuerter Schnelligkeit die jetzt härteren Boden unter ſich fühlenden Pferde vorwärts eilten.

„Der Elende!“ ſagte Giannina nach einigen Minuten dumpfen Hinbrütens zu ſich ſelbſt. „Zum Herzog ſchickt er mich! Gewiß iſt ſein Verſprechen, dort mich wieder zu ſehen, nur ein leeres Vorgeben. — Zeigt es nicht das Ende ſeines verrätheriſchen, treuloſen Briefes nur zu deutlich, daß er mich nur mit guter Manier los werden will. Aber ſein Wunſch ſoll erfüllt werden! Ja, ich will dem Ruf des Herzogs folgen — hat mich doch immer eine ſeltſame Ahnung bei jedem flüchtigen Gedanken an dieſen fremden Mann wie verfolgt, und prophezeihte man mir nicht zweimal ſchon mit ſolcher Beſtimmtheit, daß

Herz gebrochen! Und was mich verzweifeln machen könnte, iſt — ach! daß ich es nicht beſſer verdient! Bin ich denn ſeiner werth, könnte ich ihm ein reines, unbeſcholtenes Weib ſeyn? O, warum mußte gemeine Umgebung mich ſchon, faſt meiner unbewußt, durch ihren trüben Hauch entweihen, ehe noch mein Herz zu fühlen gelernt. Von dieſem wenigſtens, Henrico, haſt Du die erſte, reinſte Frucht gepflückt, ja, und mit ihr auch den Baum getödtet! — „Ha! was iſt das?“ ſchrie ſie jetzt laut auf in wilder Fieberphantaſie: „der Herzog iſt da, und ein Gerippe ſteht an ſeiner Seite! Ach, es iſt der Tod, dem ich mich jetzt vermählen muß!“

„Beruhigen Sie ſich doch, liebes Mädchen!“ ſagte ihr Begleiter, ſie voll Mitleid anblickend; „liebten Sie denn meinen Freund ſo ſehr und ganz ausſchließlich, daß Sie ſich über ſeinen Verluſt gar nicht zufrieden geben können? Aufrichtig geſagt, ich glaube kaum, daß er einen ſo tiefen Schmerz verdient. Wiſſen Sie denn, wer er iſt?“

„Ach, was kümmert's mich,“ ſagte Giannina vor ſich hin — „ich weiß nur, daß er mich verrathen hat!“

„Sein Name Miſchling,“ fuhr der officieuſe Freund fort — ein in den Vierzigen ſtehender Mann von athletiſchen Formen — „iſt nur ein angenommener. Er heißt eigentlich Willibald, und iſt ein Romanſchreiber unter dem Namen Friedrich Dunkel. Um neuen Stoff zu ſeinen Geſchichten zu finden, geht er beſtändig ſelbſt auf Abenteuer aus, und ich wette, meine liebe Mademoiſelle, er hat mit Ihnen bloß aus einem ähnlichen Grunde Bekanntſchaft gemacht, ſo daß ich auch gar nicht zweifle, Sie nächſtens als die intereſſante Heldin irgend einer Novelle wieder zu finden.“

„Wie, auch das noch!“ ſagte Giannina, „auch dieſe Demüthigung wäre mir noch beſchieden? Und Sie, den mir Herr Miſchling oder Willibald, wie Sie ihn nennen, als ſeinen treuſten Freund nennt, Sie ſagen mir das? O mein Herr, Sie wählen Ihre Zeit zum Scherzen auf keine ſchonende Weiſe.“

„Ich ſcherze gar nicht, liebes Mädchen, nur weil Sie mir leid thun, habe ich Ihnen ohne weitere Rückſicht die Wahrheit ſagen wollen. Aber es gibt Leute, die, ohne ſo viel glatte Worte machen zu können, wie mein Freund Willibald, vielleicht eine aufrichtigere und dauerndere Neigung zu Ihnen faſſen könnten, als er. Laſſen Sie mich einmal Ihren Puls fühlen, denn Sie müſſen wiſſen, daß ich ein Arzt bin, und Sie mir auf dem beſten Wege ſcheinen, ein hitziges Fieber zu bekommen. Nun,“ ſagte er, bedächtig zählend: „alterirt genug! aber das hübſche Patſchgen muß ich doch einmal küſſen, ehe ich's wieder los laſſe.“

„Mein Herr!“ rief Giannina, zornig ihre

Hand zurück ziehend: „von nun an hat unſere Unterhaltung für immer ein Ende, und von Allem, was Sie mir geſagt, glaube ich nicht ein Wort.“

„Die iſt wahrhaftig tactfeſt,“ murmelte der Doctor in den Bart, und ſich in ſeinen Mantel wickelnd und gemächlich zurück legend, ſagte er: „Wie's beliebt, meine beſte Mademoiſelle, der Glaube wird Ihnen ſchon noch in die Hand kommen.“

Kurze Zeit nachher überzeugte ſich Giannina zu ihrer großen Beruhigung, daß ihr Begleiter feſt entſchlafen war, und ſich jetzt ihren traurigen Betrachtungen ungeſtört überlaſſend, verfiel ſie endlich ſelbſt, von körperlicher Ermüdung und Gemüthsbewegung überwältigt, in einen unruhigen Schlummer, den fortwährend wüſte Träume beängſtigten. Zuletzt dünchte es ihr: ſie tanze auf einem hochgeſpannten Seile, und ſteige jetzt eben darauf zu einer Kirchthurmſpitze hinan, als das Dach, an welches das Seil befeſtigt war, ſich öffnet, und ihre ehemalige Geſpielin Aline mit zorniger Miene ihr auf dem ſchmalen Pfade entgegen tritt. In Todesangſt ſieht ſie ſich nach Hülfe um, und erblickt auf dem Thurmbalcon einen Herrn in glänzender Uniform, von einem zahlreichen Gefolge umgeben, der ihr theilnehmend etwas zu ſagen ſcheint, was ſie nicht verſtehen kann. Da erſt erblickt jener Herr das ihr entgegen kommende Mädchen, und laut ruft er: „Um Gotteswillen, Aline! Stoß' die arme Giannina hinab, und rette Dich!“

„Das war Henrico's Stimme!“ ächzt ſie verzweiflungsvoll, es flimmert ihr vor den Augen, und rettungslos ſtürzt ſie in die bodenloſe Tiefe hinab.

„Wir ſind am Ziel, Mademoiſelle, ermuntern Sie ſich, hier iſt Ihre Reiſetaſche und Ihre Guitarre, den Brief an Ihren

Herrn Vater wird der Kutſcher beſorgen, während ich hier die Pferde halte, und das Etui werde ich, Ihrem Wunſche gemäß, Herrn Willibald wieder zuſtellen. Ich hoffe, wir ſcheiden als gute Freunde, und Mademoiſelle, wenn es Alle ſo gut mit Ihnen meinen, wie ich, ſo .... doch mein Geſchäft iſt hier aus, und Niemand greife dem Schickſal vor. Haben Sie noch ſonſt etwas an Herrn Willibald zu beſtellen?“

„Nein .... doch ja .... ſagen Sie ihm, ich behielte ſeine Guitarre zum einzigen Angedenken, und wenn er einmal in ſtiller Nacht ihre leiſen Accorde ſchmerzlich wieder tönen höre, dann ſolle er ſich ſagen: Giannina ſey nicht mehr!“

Sechster Tag.

Es ſchlug präcis 11 Uhr auf dem Kirchthurme zu Lindenau, als ein Mann, den wir nicht ſchwer erkennen, vor einem einfachen aber zierlichen Landhauſe ſtand, und bei dem nachläſſig an die Thür gelehnten Diener demüthig anfrug, ob er wohl ſeine Waaren den gnädigen Herrſchaften auslegen dürfe. Er komme eben vom Jahrmarkt zu Moosheim, und könne mit den ſchönſten franzöſiſchen, engliſchen und deutſchen Waaren aufwarten.

„Warum," ſagte der alte, mürriſche, ſchnurrbärtige Bediente, „warum nennt Ihr, deutſche Handelsleute, denn immer die ehrliche deutſche Waare zuletzt, und den fremden Firlefanz zuerſt? Wenn ich nur wüßte, woher der raſende Reſpect kömmt, den bei uns Alles vor fremden Ländern hat. Wie wir in Paris einmarſchirten, da kam mir doch das Franzoſenvolk mit allem ſeinen Geſchnatter und gebrat'nen Froſchkeulen recht erbärmlich vor, und bei Waterloo, kann ich wohl ſagen, hatten auch die Engländer, als es zum Abend ging, kein ſo groß' Maul mehr wie ſonſt wohl, und wären wir ehrliche Deutſche nicht dabei geweſen, hätte man wohl von dem Tage an, von den ganzen Engländern nichts mehr auf dem feſten Lande vernommen."

„Alſo nennt mir Eure guten deutſchen Waaren nicht zuletzt, und nun will ich Euch anmelden. Der Herr iſt zwar nicht zu Haus, aber die gnädige Frau wird Euch ſchon 'was abkaufen."

„O wie erwünſcht!" dachte Miſchling, und folgte mit klopfendem Herzen.

Schon auf dem Hausflur begegnete ihnen, wie von ohngefähr, Mademoiſelle Betty, und als ſie den Hauſirer mit dem Bedienten Lorenz gewahrte, ſagte ſie, die Hände zuſammenſchlagend: „Nein, der kommt doch wie gerufen! eben wollte die gnädige Frau wieder nach Moosheim ſchicken, weil ihr Alles nicht recht war, was ich vom Jahrmarkte mitgebracht. Nun hat der Mann da vielleicht Alles was ſie braucht.“

„Ja,“ meinte Lorenz treuherzig, „er ſagt: er habe eine Menge deutſche, engliſche und franzöſiſche auserleſene Waaren.“

„Wohl, ſo kommt nur gleich herein, lieber Freund, ich werde Euch den Weg zeigen, und Ihr, Lorenz, geht nur wieder hinunter, daß der Herr nicht ſchmält, wenn er zu Haus kömmt und Euch nicht an Eurem Poſten findet.“

„Na, ich gehe ſchon, aber hört einmal, Freund Hauſirer, kommt doch noch einmal bei mir 'ran. Wenn Ihr einen Pfeifenkopf mit dem alten Blücher habt, ſo kauf' ich ihn Euch ab.“

„Damit werd' ich Euch dienen können,“ ſagte Miſchling, und folgte mit Ungeduld ſeiner Führerin.

„Es hat ſchön ſchwer gehalten,“ ziſchelte ihm dieſe zu, „die gnädige Frau dahin zu bringen, Sie zu ſehen. Sie wollt' es mit aller Gewalt nicht, ich machte aber ſo eine herzbrechende Beſchreibung von Allem, was Sie ihretwegen ausgeſtanden hätten, und wie ſchön es doch von Ihnen geweſen, daß Sie gleich den Ring zurückgegeben, wie verſchwiegen und ſolide Sie wären, und wie ſo ganz außer ſich vor Kummer, als Sie gehört hätten, daß die gnädige Frau nicht glücklich ſey — worüber ſie mich dann noch ausſchmälte, daß ich Ihnen das geſagt hätte — kurz, am Ende erweichte ich ſie doch, aber durchaus müßte ich dabei ſeyn, ſagte ſie — allein bliebe ſie mit Ihnen um keinen Preis.

Laſſen Sie ſich aber das nicht anfechten, ich werde ſchon ſehen, was ſich thun läßt."

„Engliſches Mädchen, nie kann ich Dir meine Dankbarkeit genügend beweiſen! Du biſt wirklich das liebenswürdigſte Geſchöpf unter der Sonne."

„Stille, ſtille!" wiſperte Betty; „wenn das die gnädige Frau hörte, würde ſie am Ende noch eiferſüchtig auf mich armen Wurm!"

Hiermit öffnete Betty die Thür, und ihn in ein geräumiges Zimmer ſchiebend, in dem nur ein ungewiſſes Tageslicht durch dunkele Gardinen eindrang, rief ſie laut: „Gnädige Frau, hier iſt ein Mann mit verſchiedenen Galanteriewaaren von Mosheim, und fragt an, ob Sie etwas brauchen können?"

„Laß' ihn nur näher treten," erwiederte eine leiſe, zitternde Stimme, deren ſüße Töne wie ſo viel Magnethämmer an unſeres Helden empfängliches Herz ſchlugen.

Die Baronin, mit bloßem Haar, das vorn geſcheitelt, in üppigen Locken auf Hals und Schultern herabfiel, ſaß in einem einfachen, aber nur deſto verführeriſchern, weißen Morgenanzug an einem geräumigen Tiſch, von dem ſie jetzt einige Papiere abräumte, und Miſchling ſtillſchweigend ein Zeichen gab, ſeinen Kaſten hier abzuſetzen.

„Welche lächerliche Vermummung!“ ſagte ſie halblaut. „Was bezwecken Sie nur damit?“

„Nun,“ fuhr ſie mit ſchalkhafter Miene fort, „was wollen Sie mir denn verkaufen?“

„Gnädige Frau,“ ſagte Miſchling, einen bittenden Blick auf Betty werfend, indem er mehrere Fächer mit Waaren herauszog und vor die Baronin hinſtellte. „Das Werthvollſte, das Unſchätzbarſte, was ich beſaß, iſt Ihnen bereits abgeliefert worden, und was den Preis dafür betrifft, ſetzte er lächelnd hinzu, ſo ſage ich nur: „Standesperſonen zahlen nach Belieben.“

„Ein ehrlicher Finder,“ erwiederte die Baronin, „verlangt keinen andern Lohn als herzlichen Dank, und den verweigere ich Ihnen nicht. Ja, ich füge noch die Bitte hinzu: mir den unüberlegten Spaß zu verzeihen, den ich mir mit Ihnen auf dem Kirchhofe erlaubt, und woran Betty noch mehr Schuld war als ich, die mich nur zu oft verleitet — gegen meine Ueberzeugung zu handeln!“

„O!“ ſagte Mamſell Betty, „wenn Sie, gnädige Frau, mich ſo vor dem fremden Kaufmann herabſetzen wollen, ſo mag ich es wenigſtens nicht ſelbſt mit anhören,“ und mit dieſen Worten war ſie, ſchnell wie ein Pfeil, aus der Thür entſchwunden.

„Betty!“ rief die Baronin entrüſtet; „Betty! ich befehle Dir, augenblicklich zurückzukommen .....“

Doch keine Antwort erfolgte.

„Himmel!“ ſagte die Baronin mit den Zeichen der größten Unruhe aufſtehend, „welche Demüthigung in meinem eig'nen Hauſe!

O, mein Herr!“ rief ſie mit ängſtlichem Unmuth, die Hände ringend, „entfernen Sie ſie ſich, ich kann und will nicht allein mit Ihnen ſeyn. Wie kann ich es nach dem, was ich ſchon an jenem unglücklichen Abend, eben ſo thöricht als kühn, von Ihnen ausſprechen hören mußte! Verlaſſen Sie mich, ich beſchwöre Sie, es iſt meine erſte und letzte Bitte.“

„Aline! Zauberin, der kein Männerherz widerſtehen kann,“ flehte der gewandte Verführer, und warf ſich ſtürmiſch vor ihr nieder, „mache mit mir, was Dir gut dünkt, aber Deine Füße will ich umklammern, bis Du mir ein Wort des Troſtes, des Erbarmens mit einer Leidenſchaft ſagſt, die mich wie glühendes Feuer verzehrt, ſeit ich zum erſten Mal in Dein Engelsantlitz ſchaute. O allmächtiger Gott! könnten ſolche ſanfte Himmelsaugen täuſchen! eher müßte ja des unſchuldigen Lammes Natur ſich in des Tigers Grauſamkeit verwandeln!“

„Mein Herr! welche Sprache erlauben Sie ſich — wollen Sie ein ſchwaches hülfloſes Weib zur Verzweiflung bringen, eine verheirathete Frau von ihren Pflichten verlocken? o Gott! wollen Sie mein Herz, mein vielleicht zu ſchwaches Herz rückſichtslos in den Abgrund des Verderbens ſtürzen! Was würde die Folge ſeyn, wenn ich Ihrer unſeligen Leidenſchaft für mich auch nur das geringſte Gehör geben wollte, ein Rauſch des Augenblicks für Sie — ewiges Elend für mich! Noch einmal, ich beſchwöre Sie bei Allem, was Ihnen heilig iſt, ja, ich bin es, die Sie um Erbarmen fleht. Verlaſſen Sie mich! Stehen Sie auf! O gerechter Himmel, ſchütze mich,“ rief ſie weinend, „alle meine Sinne verlaſſen mich!“

Wie es zuging, daß ſie bei dieſen Worten dem ihre Kniee umfaſſenden Miſchling in die Arme ſank, konnte er ſpäter nicht genau angeben, aber ſelbſt von glühenden Flammen verzehrt, ſchloß er ſie wonַ netrunken an ſein Herz, ſchwor der halb Bewußtloſen die theuerſten Eide, fortan nur für ſie zu leben, ſie von ihren unwürdigen Ketten zu befreien oder zu ſterben; und ihren ſüßen Mund mit wilden Küſſen bedeckend, weiß der Himmel was noch daraus geworden wäre, wenn nicht in dieſem entſcheidenden Augenblick Betty mit dem leiſen und ängſtlichen Ruf: „es kommen Leute!" eben herein getreten wäre..

„Verdammt!" ſagte Miſchling, wie ſein **Don Juan** in der Puppencomödie, und eilte, ſich ſchnell wieder ſeines Kaſtens zu bemächtigen. „Wir werden jetzt geſtört, angebeteter Engel," flüſterte er der erſchreck'nen Baronin mit einem feurigen Händedruck zu, „aber unſer Bund iſt geſchloſſen, Dein, himmliſches Weſen, bin ich auf ewig!"

Mit einem tiefen Seufzer und ohne Antwort nahm dieſe ihren vorigen Platz am Tiſche wieder ein, und während ſie noch, mit dem Schnupftuch vor dem glühenden

Geſicht, gewaltſam hervorquellende Thränen zu trocknen ſchien, declamirte er bereits mit lauter Stimme die ſchönſten Anpreiſungen ſeiner vortrefflichen Waaren her.

Unterdeſſen waren im Gefolge des Baron Roſenkranz mehrere Perſonen eingetreten, von denen Miſchling eine ſchon früher vernommene aſthmatiſche Stimme, die noch nicht recht zu Athem kommen konnte, hinter ſich eifrig ſagen hörte: „Ganz gewiß, er iſt es — emmem; ſein jetziges Coſtüm iſt hier ganz genau beſchrieben — emmem.“

Sich ſchleunig umwendend, erblickte Miſchling den Lindenauer Policei-Director von zweien ſeiner Satelliten gefolgt.

„Verzeihen Sie, gnädige Frau, daß wir hier bis in Ihre Stube dringen — emmem, der Herr Baron wollte unſere Entſchuldigung übernehmen, da wir einem höchſt gefährlichen Böſewicht — emmem, den unbezweifelten Chef einer zahlreichen Räuberbande hier auf der Spur ſind — emmem, und ihn zweifelsohne in dieſem dermaligen Herrn Tabuletkrämer vor uns ſehen — emmem der vorgeſtern noch ein katholiſcher Pater zu ſeyn beliebte.“

„Lieber Freund,“ wandte er ſich nun an Miſchling, „weiſ' er ſich doch einmal gefälligſt mit ſeinem Paſſe gebührend aus — emmem!“

„Welche Noth hat man doch heutzutage überall mit der Policei,“ dachte Miſchling. „Herr Policei-Director,“ fing er an....

„Alſo Er kennt mich ſchon — emmem?“

„Ich habe dieſe Ehre.“

„Nun!“

„Mein Paß liegt mit meinen übrigen Effecten noch in Moosheim, weil ich, morgen ſchon dahin zurückkehrend, nicht glaubte, als ein ehrlicher Mann, der bloß ſeinem Handelsgeſchäfte nachgeht, auf die paar Tage eines ſolchen zu bedürfen.“

„Faule Fiſche — emmem, lieber Freund, und bis wir ſeinen Paß nebſt Effecten in

Moosheim vorfinden — emmem, wird Er ſich es einſtweilen ein wenig bei uns auf der Hausvogtei gefallen laſſen — emmem.“

„Verſchonen Sie mich damit, geehrteſter Herr, und um meine Wenigkeit, die ſo unſchuldig iſt, wie ein neugebor'nes Kind, loszukaufen, will ich Ihnen eine höchſt wichtige Entdeckung machen. Ich habe nämlich die allergegründeteſte Vermuthung, daß der Mann, den Sie ſuchen, wenn es anders der nämliche iſt, den Sie als katholiſchen Pater arretirten, wo er, wie ich in Erfahrung gebracht, eine künſtliche Maske trug, und Ihnen nachher entwiſchte, indem er, ſchnell ſeine Kutte umdrehend und die Maske abziehend, Ihren Leuten als ein ganz Fremder erſchien, und ſo Gelegenheit fand, ſich aus dem Staube zu machen — wenn, ſage ich, dieſer zugleich auch der berüchtigte Räuberhauptmann iſt, der unſere Wälder ſeit einiger Zeit unſicher macht, ſo

— befinden Sie ſich hier in ſeinem Hauſe, denn Herr v. Wolff iſt der Mann.“

„Iſt der Menſch raſend?“ rief Baron Roſenkranz, „oder hält er uns für Narren, ein ſolches Mährchen zu glauben?“

Der Policei-Director war indeß nachdenkend geworden. „Herr Baron,“ ſagte er, „was der Mann da ſagt — emmem, überraſcht mich ungemein, denn Sie müſſen wiſſen — emmem, daß mir ſelbſt über dieſen Herrn v. Wolff ſchon ſehr ſeltſame Mittheilungen zugekommen ſind — emmem, und ich ſchon mehrere Male verſuchte, ſeine perſönliche Bekanntſchaft zu machen, ohne ihn je antreffen zu können — emmem. Sie werden mich daher verbinden, Herr Baron, wenn Sie mir mittheilen, was Sie von ihm wiſſen — emmem.“

„Nun,“ erwiederte der Baron mit ſichtbarer Befremdung, „als ich voriges Jahr von Italien kam, habe ich ſeine Bekanntſchaft in Dresden gemacht, wo er täglich eine Reſtauration beſuchte, in der auch ich zuweilen ſpeiſ'te. Da ich nun dort einmal von meiner Abſicht ſprach, das hieſige Gebürge im Frühling zu bereiſen, ſo bot er mir ſein Landhaus hier, wo wir uns eben jetzt befinden, zur Wohnung an, was er, wie er ſagte, um ſo leichter entbehren könne, da er vieler Geſchäfte wegen nur höchſt ſelten zu Hauſe ſey. Weiter weiß ich allerdings nichts von ihm."

„Mein Gott!" ſagte die Baronin, „wie leichtſinnig, lieber Mann! Du ſagteſt mir ja, Herr v. Wolff ſey ein alter Freund von Dir."

Der Policei-Director fixirte den Baron ſcharf, und dieſer erwiederte mit einem leichten Anflug von Verlegenheit: „Allerdings, was man ſo in der Welt einen beſten Freund nennt, liebes Kind. Er hatte immer viel Geld, ſpielte hoch, gab ſehr gute dinés, wer Teufel konnte da glauben, mit einem ſo verdächtigen Menſchen zu thun gehabt zu haben!“

„Nun,“ meinte der Policei-Director, „die Sache wird ſich bald aufklären — emmem, wir wollen der gnädigen Frau jetzt nicht länger beſchwerlich fallen — emmem, nur muß ich amtlich und ſehr ernſtlich alle Anweſende erſuchen, von dem hier Vorgegangenen ganz reinen Mund zu halten — emmem, damit Herr v. Wolff, wenn er unſchuldig iſt, nicht in ſeinem Rufe angetaſtet, und iſt er der, den wir ſuchen — emmem, nicht vorzeitig gewarnt werde. Ihr aber, guter Freund — emmem, marſchirt jetzt mit uns. Nehmt ihn in Empfang — emmem!“ wandte er ſich zu den beiden Policeidienern.

Unterdeſſen hatte die Baronin mit ihrer Kammerfrau ein leiſes Geſpräch geführt, in Folge deſſen jetzt plötzlich die Letztere vortrat, und des überraſchten Directors Hand küſſend, ſagte: „Sie kennen mich, meine Eltern und ganze Familie; ich will Ihnen alſo nur geſtehen, der Hauſirer iſt mein Schatz, und ein ganz unverdächtiger Mann, den wir ſeit vielen Jahren kennen. Nur meinetwegen iſt er eigentlich hergekommen, ich ſtehe mit Leib und Leben für ihn, und bitte himmelhoch, den armen Jungen nicht in ſolche Schande und Malheur zu bringen. Laſſen Sie ihn nur jetzt nach Moosheim zurück, und er wird ſich morgen ſchon auf alle Weiſe bei Ihnen als ein unbeſcholt'ner, ehrlicher Kaufmann, der er iſt, legitimiren können."

„Mein beſtes Kind — emmem, es thut mir herzlich leid, wenn dem ſo iſt, wie Sie ſagen, aber ich kann es nicht wagen — emmem, dieſen Mann jetzt loszulaſſen, ich könnte mich ſelbſt deßhalb der größten Verantwortung ausſetzen — emmem, ja meinen Dienſt darüber verlieren — emmem. Uebrigens tröſten Sie ſich, es ſoll ihm gewiß kein Leid geſchehen, und wenn er keine

Schuld auf ſich geladen hat — emmem, was kann ihm ein kurzer Arreſt ſchaden, den ſich in unſern unruhigen Zeiten ja ganz andere Leute haben gefallen laſſen müſſen — emmem, Leute, thut Eure Schuldigkeit!“

„Halt!“ rief Miſchling, der bisher, ſehr unbefangen, nur jeden Moment wahrgenommen hatte, um ſeiner Geliebten einen zärtlichen oder ſprechenden Blick unbemerkt zuwerfen zu können. „Halt! oder Ihr werdet es bereuen.“ — Und indem er jetzt ſchnell ein Terzerol aus ſeinem Kaſten zog, rief er, ſich zugleich in die Stubenecke retirirend, mit lächerlichem Pathos aus:

„Eh' ſoll die Welt zu Grunde geh'n,
Und Ungeheures hier geſcheh'n,
Eh' Ihr von dem geſalbten Haupt
Mir *eine* falſche Locke raubt!“

Alles war zurückgefahren und ſtarrte mit offenem Munde auf das geſpannte Piſtol, und den wie verrückt erſcheinenden Redner.

„Herr Policei-Director, ich capitulire,“

fuhr Miſchling fort, „und erbiete mich, meine Waffe abzuliefern, mit der einzigen Bedingung: daß Sie mir in der Nebenſtube nur eine Unterredung von einer Minute unter vier Augen verſtatten. Ich habe ihnen ein höchſt wichtiges Geheimniß noch anzuvertrauen.“

„Gehen Sie nicht,“ warnte der Baron, „er will Sie vielleicht nur bequemer dort umbringen.“

„Poſſen — emmem!“ rief der Policei-Director eifrig, befahl ſeinen Leuten, den Eingang zu bewachen, und auf Miſchling herzhaft zugehend, ſagte er: „Ueberliefert mir Eure Waffen — emmem, und folgt mir in des Herrn Barons Cabinet — emmem. Ich hoffe, Sie erlauben?“

„O Alles in unſerem Hauſe, wiſſen Sie, ſteht ſtets zu Ihrem Befehl.“

Als Beide in dem Cabinet angelangt waren, zog Miſchling die Thür ſorgfältig zu und brach, ſich auf's Sopha werfend, in ein faſt convulſiviſches Gelächter aus. „Nein, es iſt zu toll,“ rief er, „alter, dicker Freund, ſeyd Ihr den heute ganz mit Blindheit geſchlagen? Muß ich denn,“ ſagte er, „wie auf dem Theater, Bart und Perücke abnehmen, daß Ihr mich endlich erkennt? Na! ſeht her, bin ich Euch noch verdächtig?“

„Herr des Himmels! Serenissimus — emmem!“

„Still, kein Wort weiter, verrathet mich nicht. Geht ſogleich ab und ſagt, ich hätte mich vollſtändig legitimirt, und daß der Baron ja nie die Wahrheit erfährt. Verſteht Ihr mich — ich habe meine Gründe dazu. Uebrigens werde ich Euch über den ſaubern Wolff und auch über den ebenfalls etwas räthſelhaften Baron ſpäter noch das Nöthige mittheilen. Jetzt macht, daß Ihr fortkommt, ich werde Euch demüthig folgen. Spielt Eure Rolle natürlich. Damit gab er ihm einen ſanften Stoß nach der Thür, machte ſich Perücke und Bart wieder feſt, und Beide traten nun, ehe kaum noch die verlangten zwei Minuten verſtrichen waren, in das Zimmer der Baronin zurück.

„Der fremde Hauſirer — emmem,“ ſagte der Policei-Director, ganz echauffirt, „hat mir in der That eine höchſt merkwürdige Eröffnung gemacht — emmem, in Folge deren ich an ſeiner Unſchuld nicht mehr zweifeln kann — emmem.“ —

Hier lächelte Betty der Baronin verſtohlen zu. —

„Lebt wohl, guter Freund — und ich bleibe Euch wahrhaft und zeitlebens verpflichtet — emmem. Nun, ich wünſche Euch dafür auch immer guten Abſatz Eurer ſchönen Waaren — emmem. Herr Baron und Frau Baronin, nochmals um Verzeihung bittend, empfehle ich mich beſtens — emmem, und bitte von wegen des Herrn von Wolff die Abrede ja nicht zu vergeſſen — emmem.“

Mit dieſen Worten entſchwand endlich der unbequeme Beſuch.

„Sonderbar,“ ſagte der Baron, „die Scene hat ſich ja mit einemmal, wie durch Zauber, geändert. Guter Freund, Ihr ſeyd wohl außer Eurem kaufmänniſchen Metier, auch noch Schauſpieler, weil Ihr ſo gut declamiren könnt?“

„Ach, gnädiger Herr,“ ſagte Miſchling, auf dem Liebhabertheater zu Moosheim habe ich ja eben meine theure Betty kennen gelernt. In der Todesangſt vorher declamirte ich ſchnell 'ne Stelle aus Herrn Heinrich's letztem Puppenſpiel, die mir g'rade einfiel, die nämlich, wo die Schergen den Prinzen Facardino auch in den Kerker ſchleppen wollen. Das Terzerol war aber gar nicht geladen, und nur eins, was ich hier zum Verkauf bei mir führe.“

„Ihr ſeyd ein drolliger Kauz! Wie habt Ihr Euch aber zuletzt noch frei gemacht?“

„Ja, verzeihen Sie, gnädiger Herr, das

darf ich nicht ſagen, es betrifft aber eine gewiſſe Geſchichte, verſtehen Sie, die der Herr Policei-Director — emmem, auch nicht gern laut werden laſſen möchten — emmem. Es iſt auch ſo etwas Liebes dabei im Spiele, verſtehen Sie?“

„Ha! ha! das iſt excellent! Ja, ja, ich kann mir's ſchon denken. Nun und Ihr, Ihr habt Euch alſo dieß haarſchwarze und naſeweiße Mädchen ausgewählt? Na, wohl bekomm's! Apropos, wußten Sie etwas davon, Madame?“

„Nicht ein Wort,“ erwiederte die Baronin, flüchtig erröthend, „auch war ich ſehr ungehalten darüber, indeſſen, da mir Betty eben verſichert, der Fremde ſey ihr Bräutigam, ſo müſſen wir's uns ja ſchon gefallen laſſen. Geht alſo nur jetzt auf Euer Zimmer, denn ich ſehe wohl, wie ſehr Euch die Ungeduld plagt, endlich allein mit einander ſeyn zu dürfen. Die Sachen, die ich vorher von Euren Waaren ausgewählt habe, guter Freund, könnt Ihr meiner Kammerfrau übergeben, ſie wird Euch den Preis dafür auszahlen.“

„O Sie liebſte gnädige Frau,“ ſagte Betty, und küßte ihrer Gebieterin dankbar die Hand, „Sie ſind doch immer die Güte ſelbſt, und haben auch mit einem armen Mädchen Mitleid, die eben ſo eine ſchreckliche Alteration hat ausſtehen müſſen! Na komm', Lolo, küß' der gnädigen Frau Baronin, die's ſo gut mit uns meint, auch die Hand, wenn Sie's gnädig erlaubt, und dann komm' mit mir herauf, daß Du Dich von Deinem Schreck doch ein bischen erholen kannſt!“

Da der argwohnloſe Baron jetzt eben ein Bureau öffnete, um einen Brief herauszunehmen, benutzte Miſchling ſchnell den günſtigen Augenblick zum letzten, bedeutungsvollen Handkuß, und verließ dann, ſeiner Pſeudo-Geliebten folgend, und mit einer ehrfurchtsvollen Verbeugung bei dem Herrn

Baron vorbeigehend, das Zimmer, mit Amor's Pfeile tief im Herzen.

„Jetzt will ich Ihnen etwas vertrauen,“ ſagte Betty auf der Treppe, „wir kennen Sie, gnädiger Herr. Nie hätte ſonſt auch die Frau Baronin Ihre Herkunft erlaubt, aber da ihr Gemahl durchaus nicht Luſt bezeigte, Ihre Bekanntſchaft zu ſuchen, und dennoch — unter dem Siegel des Geheimniſſes ſey es geſagt — die Baronin, Sie, gnädiger Herr, ſchon früher in Dresden geſeh'n, und ſeit dieſer Zeit immer öfter über ihre unglückliche Lage klagte, und immer ſchwermüthiger wurde, ſo iſt es mir nicht allzu ſchwierig geworden, ſie zu der heutigen Zuſammenkunft zu bereden. Schon in der Puppencomödie erkannte die Baronin Sie gleich auf den erſten Blick wieder, und die arme Frau zitterte wie ein Espenlaub, als Sie ſich hinter uns ſetzten. Das war mir gleich ein verdächtiges Zeichen! Nun iſt es an Ihnen, die Sache ſo einzuleiten, daß Sie mit dem Herrn Gemahl unter Ihrem wahren Namen und Geſtalt in nähere Berührung kommen. Nur ſo iſt es möglich, längere und leichtere Gelegenheiten zu finden, Ihre weitern Zwecke zu verfolgen — denn, daß Sie keine ehrlichen Abſichten haben ſollten, gnädiger Herr, das traue ich Ihnen nicht zu! Einen ſolchen harmloſen Engel zu betrügen, das wäre ſchreckliche Sünde! Aber daß die arme Frau von dieſem abſcheulichen Baron, einem Spieler, und Gott weiß, was ſonſt noch, durch eine ehrliche Scheidung ſich losmacht und Ihre rechtmäßige Gemahlin wird, das ſag' ich offen, das wünſche ich Ihnen Beiden von ganzer Seele. Auch glauben Sie nicht, daß Sie je einen andern Zweck bei meiner gnädigen Frau erreichen, denn ſo ſanft und ſchwach ihr Herz ſeyn mag, auf das Capitel ihrer Tugend, da iſt ſie eine Löwin! Meine Rolle iſt alſo nun ſo ziemlich ausgeſpielt, und", ſetzte ſie lachend hinzu, „ich werde wohl keine geringe Mühe haben, meinen Lolo mit Anſtand wieder los zu werden, wenn Euer Durchlaucht als glänzender Schmetterling erſt aus dieſer Puppe ausgeflogen ſind.“

„Ihr habt mich alſo doch nur zum Beſten gehabt, während ich Euch zu täuſchen glaubte?“ ſagte Miſchling mit einigem Verdruß.

„Mein gnädigſter Herr, das nennt man malice blanche, die uns Frauen immer erlaubt iſt. Ohne ein bischen ehrliche Liſt, wie ſollte man es da mit den ſtarken, tyranniſchen, böſen Männern aushalten. Geht es Ihnen in dieſer Hinſicht nie ſchlimmer als mit uns, ſo wünſche ich Ihnen im Voraus von Herzen Glück.“

„Ja, ja, ich weiß es ſchon,“ erwiederte Miſchling, bitterſüß lächelnd, „man muß ſich mit Euch immer darauf gefaßt machen, der zuletzt Angeführte zu bleiben, aber die Baronin ſoll es mir doch noch ein wenig entgelten!“

Was hierauf nun noch weiter abgeredet wurde, laſſen wir unberührt, um ſo mehr, da es ſcheint, als wenn wir überhaupt von Miſchling ganz und gar Abſchied zu nehmen haben werden, und ſeine Rolle, unter dieſem Namen wenigſtens, jetzt ausgeſpielt ſey.

Wir wollen indeß, ehe der ſechste Tag ganz vergeht, die übrig bleibende Zeit dazu benutzen, dem Leſer einige kleine Dunkelheiten, die ſich im Verlauf unſ'rer wahrhaften Geſchichte eingeſchlichen haben, ſoweit aufzuklären, als ſie uns ſelbſt bis jetzt bekannt ſind.

Da wir uns Alle ohne Zweifel am lebhafteſten für die treumüthige Giannina und die verführeriſche Aline intereſſiren, ſo müſſen wir hauptſächlich einige frühere Umſtände aus ihrem beiderſeitigen Leben in möglichſter Kürze nachholen.

Der Fremde, welcher vor 20 Jahren Roſa Chiarini aus Rom entführte, war ein deutſcher Fürſt, deſſen wahren Namen ſeine Geliebte nie, ſondern nur einmal durch Zufall ſeinen Stand im Allgemeinen erfuhr. Der Ungar, oder vielmehr Zigeuner Coraily aber, hatte blos als bezahlter Agent des Fürſten bei der Entführung gehandelt, und Roſa Dieſem bis auf die nächſte Station, in der Richtung nach Ancona hin, zugeführt. Hier wartete der Fürſt ihrer zu beſſerer Sicherung des Geheimniſſes, und ließ ſich, da ſie feſt darauf beſtanden, förmlich mit ihr unter dem Namen Luigi trauen, geſtand ihr jedoch in ſpäterer Zeit ſelbſt, daß er ſich dazu nur eines verkleideten Dieners bedient habe, da ſein hoher Stand eine geſetzliche Verbindung mit ihr unmöglich mache. Sie reiſ'ten von hier nach Venedig und lebten dort über ein halbes Jahr lang glückliche Tage, im Taumel befriedigter Luſt, als plötzlich der Fürſt mit einem jungen Doctor, dem einzigen Deutſchen ſeines Gefolges, ſpurlos verſchwunden war. Ziemlich beträchtliche Fonds, die er bei ſeinem Banquier niedergelegt hatte, tilgten zwar alle ſeine Schulden und reichten zur Auszahlung der Dienerſchaft, ſo wie einer namhaften, von ihm ſchon früher feſtgeſetzten Summe für Roſa, vollſtändig hin; aber über ihn ſelbſt konnte auch der Banquier keine beſtimmte Auskunft geben.

Später verbreitete ſich indeß ein, mit ziemlich wahrſcheinlichen Umſtänden begleitetes Gerücht: daß beide Fremde von Räubern überfallen und ermordet worden wären.

Roſa, ſchon hochſchwanger, ſich höchſt unglücklich fühlend, ganz hülflos und von Corally's Bewerbung verfolgt, entſchloß ſich endlich, dem Ungar ihre Hand zu geben, der, um allen Unannehmlichkeiten zu entgehen, von nun an den Namen Zarelli annahm, und lange ein umherirrendes Leben mit ihr führte.

Nachdem er ihr Geld verthan, und ihre Talente, ja vielleicht ſelbſt ihre Reize gewaltſam und auf jede Art ausgebeutet hatte, ſtarb ſie endlich, durch Kummer und Gram frühzeitig hingeopfert, in einem Dorfe an der italiäniſchen Gränze. Gern hätte ſie das Leben verlaſſen, wenn ſie nicht ihre beiden Kinder, wovon die älteſte Giannina, die Frucht ihrer Jugendliebe, die zweite, Joſephe, die Tochter Corally's war, in ſo üblen Händen hätte zurücklaſſen müſſen.

Auf dem Todbette entdeckte ſie der damals 12jährigen Giannina zuerſt die wahren Umſtände ihrer Geburt, begleitete mit vielen zärtlichen Warnungen und Lehren das traurige Bekenntniß, und übergab ihr als einziges Vermächtniß eine Schrift, welche die erwähnten Details enthielt, mit einem Medaillon, das auf einer Seite des Fürſten Bild, in ſeltſamer Laune als Mönch gemalt, auf der andern eine Locke ſchöner brauner Haare enthielt. In dieſer Schrift fand Giannina ihres Vaters nur unter der Benennung des Principe Luigi erwähnt, indem alle frühern und ſpätern Bemühungen ihrer Mutter, ſeinen Familiennamen zu erfahren, gänzlich fruchtlos geblieben waren. Ehe die arme Roſa ſtarb, befeſtigte ſie noch ſelbſt das Medaillon an einer ſeid'nen Schnur an der Tochter Hals, bat ſie, es immer zum Andenken ihrer unglücklichen Eltern zu tragen, und machte ihr über das Ganze ſtrenges Geheimniß zur Pflicht, bis vielleicht ein günſtigeres Schickſal ſie einſt in den Stand ſetze, etwas Genaueres über die Verhältniſſe des unbekannten Urhebers ihrer Tage zu erfahren.

Dieſen Befehl ehrend hatte daher Giannina auch ihrem Geliebten nur den Vornamen ihrer Mutter und ihre Entführung durch Corally, aber nie die nähern Umſtände ihrer Geburt mitgetheilt, ſo daß er ſie, gleich Allen, für die rechte Tochter des Ungarn hielt. Einmal war ihm das Medaillon, welches Giannina faſt nie ablegte, aufgefallen; da ſie jedoch, ſchnell darüber hinweggehend, nur äußerte, daß ſie es in Folge eines Gelübdes trage, hätte es Miſchling für einen Mangel an Delicateſſe gehalten, weiter darüber nachzuforſchen, indem er es für das Andenken eines früheren Geliebten anſah.

So war denn die Mutter nach langen Leiden hingeſchieden, ihr letzter Seufzer noch ein heißer Segen für ihre verlaſſenen Kinder.

Der Vater verheirathete ſich wenige Monate darauf von Neuem in Trieſt mit einer in ſehr ſchlechtem Rufe ſtehenden, aber hübſchen und ränkevollen Wittwe, mit Namen Gratovi, und ſetzte ſein vagabundes Leben in mehrerer Herren Länder fort, bis er endlich mit ſeiner Familie bis zu jener

Stufe gemeinen Erwerbes herabſank, auf der wir ihn angetroffen haben.

Giannina, ſo lange das Lieblingskind der Mutter, und durch ihre guten Lehren, wie durch das Beiſpiel ihrer bittern Erfahrung gewarnt, ſuchte, ſo viel ſie konnte, des Vaters und der Stiefmutter verderblichem Einfluß auf ihr Gemüth entgegen zu arbeiten. Doch wer mag den Folgen eines fortwährend gegeb'nen üblen Beiſpiels ganz entgehen! Es bleibt daher allerdings problematiſch: ob wir der reizenden Giannina, ſelbſt ehe ſie Miſchling kennen lernte, noch einen Stand ganz unbefleckter Unſchuld zutrauen dürfen, doch iſt ſo viel gewiß, daß ſie die Unſchuld der Seele noch im reinſten Grade beſaß, ſo wie ein redliches Herz und ein tiefes, edles Gefühl. Manches Mädchen auf hohem Standpuncte, der kaum ein Argwohn zu nahen wagt, mag ſich prüfen, ob ſie immer Daßelbe noch von ſich rühmen kann.

Giannina war ein holdes Naturkind, in dem ſich auf ſeltſame Weiſe italiäniſches Feuer mit deutſcher Reflexion vermiſchte, ein ſchlimmes Geſchenk der Natur, da man mit einer ſolchen Disposition nur zu ſchnell durch die Leidenſchaften hingeriſſen wird, und nachher darüber ſchmerzlich zu grübeln nie unterlaſſen kann.

Auf ihrer bunten Lebensbahn hatte ſie auch einmal eine zärtliche Mädchenfreundſchaft für ein höchſt verführeriſches Geſchöpf ihres Alters gefaßt, das, obgleich es noch die Unbefangenheit ſelbſt ſchien, doch bereits in der Kunſt ſchlauſter Coquetterie tief erfahren war, eine Kunſt, welche Giannina immer ganz fremd geblieben, die jene aber, ſo zu ſagen, faſt mit auf die Welt gebracht hatte. Denn ſchon als Kind wußte ſie mit unbeſchreiblicher Grazie Alt und Jung zu gewinnen, und durch ihr einſchmeichelndes Weſen die Menſchen zu Allem zu bringen, was ihr kindiſcher Sinn verlangte. Ihre Herkunft war unbekannt. Die Frau eines wandernden Schauſpiel-Directors hatte ſie eines Abends auf ihrer Treppe gefunden, als ſie eben aus der Darſtellung der Oper Aline zurückkehrte, und das Kind, deſſen Erziehung ſie mitleidig übernahm, nach der Heldin jener Oper benannt.

Später ward ſie der gefeierte Liebling, und faſt einzige Erhalter, der bald da, bald dort auftretenden Truppe, die ihr Pflegvater dirigirte. Obgleich ſie nun bei dieſem wandernden Leben ſich in Hunderte von aufeinanderfolgenden Avantüren fortwährend verwickelt ſah, wußte ſie doch dabei immer einen ſo tactvollen Anſtand zu behaupten, ja ſich ſelbſt einen ſolchen Schein von Unſchuld und Zurückhaltung zu geben, daß ſtets Neue willig in die Falle gingen, und nur der Verläumdung zurechneten, was ſie von ihren Vorgängern erfuhren. In dieſer Epoche war es, wo Giannina's Familie ſich eine Zeit bei derſelben Geſellſchaft engagirt hatte, und die zwei Mädchen, beide durch Reiz und Talent ſich gleich, ſtatt ſich zu befeinden, eben vielleicht wegen der gänzlichen Verſchiedenheit ihrer Charactere, die heißeſte Freundſchaft ſchloſſen. Die Art, wie die ſchlaue Aline ſo viele Männer, bald auf dieſe, bald auf jene Weiſe, zu bethören und am Gängelbande zu führen wußte, beluſtigte im Anfang Giannina's Muthwillen, doch als ſie die immer gleiche Herzloſigkeit gewahr ward, mit der ihre Freundin auch edlere Gemüther, denen ſie die heftigſte Leidenſchaft log, mit demſelben ſchwermüthig lächelnden Spott hinter ihrem Rücken kalt verhöhnte, und mit allen Sophismen, die ihr zu Gebote ſtanden, auch Giannina zu gleicher Handlungsweiſe zu verlocken ſuchte, zog ſich des Mädchens geſunder Sinn immer mehr von dieſem unter Blumen gähnenden Abgrunde zurück. Noch ſtärker ward aber ihre Abneigung, als ein junger, vornehmer Mann, der auf Giannina ſelbſt einen tiefen Eindruck gemacht hatte, gleichfalls in dieſer Syrene Netze fiel und, durch einen unglücklichen Zufall ſich von ihrer Untreue überzeugend, denſelben Abend noch auf der Schwelle ihres Hauſes erſchoß.

Ohne irgend ein Mitgefühl bei dieſem tragiſchen Ereigniß zu zeigen, wußte die gewandte Aline es ſogar noch ſo zu karten, daß man als die Urſache dieſes Selbſtmordes nur die Verzweiflung des jungen Mannes angab: ihr vergebens ſeine Hand angeboten zu haben — ein Gerücht, in Folge deſſen die gebeugten Eltern, den ſupponirten uneigennützigen Edelmuth des Mädchens noch durch ein bedeutendes Geſchenk belohnen zu müſſen glaubten.

„Siehſt Du,“ ſagte lachend Aline zu ihrer Freundin, „dieſe ganze Welt iſt ein Narrenhaus, und wer das einmal weiß, der führt die Menſchen auch nie mehr anders als am Narrenſeile. Ich will Dir ſoviel prophezeih'n, Giannina! wirſt Du's nicht künftig eben ſo machen, wozu der Himmel Dich vortrefflich ausgerüſtet hat, ſo wird man Dich daran führen, und Du wirſt vielleicht nicht beſſer enden, als jener Narr, der ſich's in den hohlen Kopf geſetzt hatte, ich müßte ein Tugendſpiegel und nur für ihn geſchaffen ſeyn."

Giannina, im Innerſten empört, antwortete nichts, verließ aber mit thränenden Augen das Zimmer, und mied ſeitdem die, bald zur Feindin gewordene Freundin, ſoviel es nur in ihren Kräften ſtand. Bald darauf verließen ihre Eltern die Schauſpielergeſellſchaft, um einem andern Erwerbe nachzugehen, und die Mädchen verloren ſich gänzlich aus den Augen, bis ein Jahr ſpäter Giannina von einem Fremden erfuhr, daß ihre ehemalige Gefährtin einen Spieler mit einem vornehmen Titel geheirathet habe, und mit ihm gleich nach der Hochzeit nach Italien abgereiſ't ſey.

Wir haben dieſe Aline im Marionetten-Theater zu Langenhörnchen kennen gelernt. Was ſie dahin gelockt hatte, war der Wunſch, ſich ungekannt zu überzeugen, ob die Leute, deren Namen ſie gehört, wirklich ihre ehemalige Bekannte und Cameraden wären, mit denen ſie natürlich jedes Zuſammentreffen ſorgfältig zu vermeiden, alles Intereſſe hatte. Sie erfuhr, was ſie wiſſen wollte, ward aber gegen ihre Vermuthung ebenfalls von Joſepha erkannt, die es am andern Tag der Schweſter meldete. Das Zuſammentreffen mit Miſchling war der coquetten Frau, die ſchon längſt auf den Beſitz des hochgeſtellten, noch freien Mannes Pläne verſchied'ner Art entworfen hatte, eben ſo überraſchend als willkommen. Sie wußte daher auch mit ſchneller Erfindungsgabe durch die Kirchhofsſcene einen Eindruck ſolcher Art in ihm zurück zu laſſen, von dem ſie, bei dem bekannten Character des phantaſtiſchen Herrn, mit Zuverſicht hoffen durfte, daß er ſich nicht ſobald bei ihm verwiſchen würde. Ihr Kammermädchen Betty war die Vertraute dieſer letzten Pläne, wußte jedoch von der Vergangenheit der ſchönen Aline eben ſo wenig als die übrige Welt.

Giannina, als ſie Miſchling im Gaſthof zu Moosheim verſprach, ihm ſelbſt die räthſelhafte Schöne aufſuchen zu helfen, that dieß in der ſichern Vermuthung, daß dieſe, nach ihrem Erſcheinen an jenem Abend zu urtheilen, jedenfalls ſich in der Nähe aufhalten müſſe, obgleich ſie den Ort ſelbſt noch nicht wußte. Eine kleine Verrätherei lag indeß ihrem Erbieten allerdings inſofern zum Grunde, als ſie das Auffinden der verhaßten Nebenbuhlerin nur dazu benutzen wollte, ſie durch Aufdeckung der Vergangenheit zu demüthigen und vor ihrem Geliebten zu entlarven. Dieß würde auch geſchehen ſeyn, und die düſt're Gewitterwolke, welche wir ſchon am Horizont heraufſteigen ſehen, vom Anfang an zertheilt haben, wenn nicht Miſchling ſeine ſpäter ſo zufällig ſelbſt gemachten Entdeckungen Giannina vorſichtig verſchwiegen und die Aermſte zuletzt ganz von ſich zu entfernen gewußt hätte.

Was nach dieſen Nachrichten nun noch unbeſtimmt erſcheinen möchte, wird ohne Zweifel der Bericht über die folgenden Tage löſen.

Siebenter Tag.

(Vier Wochen ſpäter.)

Der Herzog von Hohenburg, Graf zu Lindenau, war einer jener kleinen mediatiſirten ehemaligen Halb-Souveraine, die, wenn ſie arm ſind, ein höchſt calamitoſes Leben führen, das zwiſchen Glanz und Noth, zwiſchen Scham und Spott, zwiſchen Stolz und Demuth höchſt jämmerlich mitten inne liegt.

Sind ſie aber reich, ſo iſt ihre Stellung immer noch eine angenehme, wenn auch mehr als ſonſt unvollkommene Zugabe zu ihrem Vermögen, und ihr Anſehen wie ihr Einfluß dürfen ſich, auf ſolchem ſoliden Goldgrund geſtützt, noch immer einer gewiſſen Realität erfreuen.

In dieſer letztern günſtigen Lage befand ſich der jetzige Herzog, obgleich er ſeit geraumer Zeit in einen gefährlichen Preceß mit einem ſeiner Vettern verwickelt worden war, den er jedoch durch die kürzliche Auffindung gewiſſer Documente, die man lange verloren glaubte, nun für ſo gut als gewonnen anſehen konnte. Von der Natur nicht ſtiefmütterlich begabt, geſund und im kräftigſten Mannesalter, ſeit acht Jahren Beſitzer der großen Herrſchaften, die ihm ein früh verſterb'ner Onkel hinterlaſſen, und eben jener Vetter vergebens ſtreitig machte, unabhängig und frei, führte er ein eigenthümliches, oft romanhaftes, immer unruhiges Leben, das Wenige nachzuahmen weder Luſt noch Fähigkeit gehabt haben würden. Denn wir müſſen geſtehen: es war ein wunderlicher Heiliger dieſer Herzog! Seine eig'nen Beſitzungen nur höchſt ſelten beſuchend, ſo daß er dort faſt am wenigſten bekannt war, irrte er fortwährend, bald da, bald dort, in der Welt umher. Von Allem hatte er etwas verſucht, bei nichts war er geblieben, und trotz aller Welterfahrung und Beobachtungsgabe konnte man dennoch mit Recht von ihm ſagen: daß er nur in der Phantaſie *wirklich* lebe, in der Wirklichkeit aber blos *phantaſire*, weßhalb er ſich auch nie recht in dieſe zu finden wußte. Aus dem nämlichen Grunde mochte es wohl kommen, daß er ſelten ſelbſt genau angeben konnte, was er wolle, und Andere alſo noch weniger aus ihm klug zu werden vermochten. Soviel iſt gewiß, daß nie bei ihm der Fortgang ſeiner Handlungen mit irgend einiger Sicherheit voraus zu beſtimmen war; und nicht leicht hat es wohl einen Menſchen gegeben, der mobiler ſich in ſich ſelbſt umzuwandeln fähig geweſen wäre. Heute noch ſtolz, ſarcaſtiſch und übermüthig, kaum Etwas in der Welt zu hoch für ſeinen Angriff haltend, und Alles mit bitterem Spotte höhnend, ſah man ihn vielleicht morgen ſchon mit ſchwärmeriſcher Gluth und innigſtem Enthuſiasmus einem Beiſpiel hoher Tugend huldigen, ja mit ſchüchterner Demuth ſelbſt geringerem Verdienſte ſich willig unterordnen. Begegnete man aber demſelben Menſchen einige Tage ſpäter, ſo konnte es wohl ſeyn, daß man in ihm nur einen phantaſtiſchen, leichtſinnig unbeſorgten, weltlichen Wüſtling wiederfand, der nie für einen ernſten Gedanken, für einen tiefen Eindruck empfänglich geweſen zu ſeyn ſchien.

So machten ihn dieſe ewigen Contraſte zu einem Räthſel für Alle, abſtoßend für Viele, verführeriſch aber auch und unwiderſtehlich anziehend für Manche! denn neben den düſtern Stellen gab es auch helle Lichter — und wer ſich an das Edle in ſeiner Natur vertrauend zu wenden wußte, fand wohl einen tiefen, erfriſchenden Quell in ſeinem Gemüth, der nie verſiegte, wenn er gleich öfters zugeworfen ſchien.

Seine größte Schwäche war Eitelkeit — und um ſo mehr, da ſie, gegen beſſere Erkenntniß, durch eine ganz eigenthümliche Anomalie, ihre Nahrung nur in äußern Zufälligkeiten und wahren Lappalien ſuchte, hinſichtlich des innern, ächten Werthes, d. h. in Bezug auf moraliſche und intellectuelle Eigenſchaften aber, gar nicht zu exiſtiren ſchien.

Im Ganzen, glaube ich, ſcheute man ihn mehr, als man ihn liebte, doch nicht ſeine Freunde, die feſt an ihm hielten. Daß es deren nur Wenige gab, kam wohl großentheils auch daher, weil es bei ihm ſo ſchwer ward, auf den eigentlichen Kern zu dringen, und Niemand der flüchtigen Bekanntſchaft jederzeit off'ner, dem engern Freundſchaftsbündniß dagegen tiefer verſchloſſen war.

Reiche und vornehme Leute machen überdieß immer ſchlechte Erfahrungen über menſchlichen Werth, und nehmen daher leicht eine bittere Geringſchätzung der Maſſen an, die ſich nachher nur ſchwer zu Ausnahmen entſchließt, und eine Geiſtesſtimmung hervorbringt, welche oft den Verſtand auf Koſten des Herzens ausbildet.

Seit einigen Jahren hatte indeß unſer Herzog, der viel geſehenen Welt ſchon ziemlich müde, jene heterogenen Eigenſchaften bedeutend zuſammengeſchmolzen, obgleich Gutes und Uebles noch immer ſo rüſtig in ihm ſtritten, daß ein vollkommener Sieg des einen oder des andern fortwährend ſehr hypothetiſch blieb. Um nun dieſen zu beſchleunigen (denn es war ihm ſelbſt ernſtlich um Beſſerung zu thun) und dem Guten in ihm einen der mächtigſten Gehülfen zu geben, den dieſes im Leben zu finden vermag — eine zweite Seele, die abwechſelnd ſich in die unſere verſenken, oder uns in die ihrige aufnehmen kann — war jetzt ſeines Herzens Wunſch lebhaft auf, eine baldige Vermählung gerichtet. Man kann ſich leicht denken, daß ein Mann wie er, für jeden Genuß ſo empfänglich, und nicht übertrieben gewiſſenhaft über die Natur deſſelben, bei ſeiner gewinnenden Perſönlichkeit und ſeinen vielen Mitteln, mannigfache Eroberungen in dem Lauf ſeines bunten Lebens gemacht haben mußte. Doch hatte er bei dieſem ſchnellen Wechſel nie jenes andauernde, auf Legitimität in der Liebe allein ſicher zu gründende, Glück finden können, das ſein ſcharfer und feiner Geiſt, und ſein urſprünglich edles Gemüth, vielleicht ihm ſelbſt unbewußt, immer mit vager, ſchmerzlicher Sehnſucht geſucht hatten.

Es trat ihm aber bei dieſen guten Vorſätzen ſehr viel in den Weg, und am meiſten ohne Zweifel die ſeltſamen Mittel, die er ſelbſt zu ihrem Gelingen einſchlug, ſo wie jene ſchon erwähnte Unſtätigkeit, die bald wollte, bald nicht wollte, oft vor dem Erlangten wieder erſchrack, und nie etwas Wirkliches zu finden im Stande war, was jenen, ihm ſtets Geſellſchaft leiſtenden, Idealen der Phantaſie hätte gleich kommen können.

Hochmüthig durch Geburt und Erziehung, und liberal durch Nachdenken und Urtheil, wollte er ſich zwar im Anfang nie durch niedrigen Stand. abſchrecken laſſen, fühlte aber, näher rückend, doch immer einen unwillkührlichen Schauder bei dem Gedanken an eine totale Meſalliance, der ihn definitiv zuletzt immer zur Flucht trieb. Vornehme Damen dagegen fand er meiſtens zu verwöhnt oder unnatürlich, und da er abwechſelnd eben ſo avantageus als demüthig war, ſo erſchien ihm oft Eine, die an keinem jener ihn abſchreckenden Fehler litt, nur deßhalb wenig wünſchenswerth, weil eben nicht ein einziger Nebenbuhler ſie zu begehren ſchien; eine Andere aber gar nicht zu entamiren, weil ſchon ſo viele Würdigere als er, ihre Augen auf ſie gerichtet hatten.

Seit Kurzem war jedoch durch eine heftige Leidenſchaft, die alle geringere und ſchwächere Rückſichten ſchnell zu beſeitigen pflegt, ſeine Wahl endlich entſchieden worden, und dieß denn auch ganz ſo thöricht — als es bei dem Character des Wählenden zu erwarten ſtand; obgleich man geſtehen mußte, daß ein verführeriſcheres Ideal in der äußern Erſcheinung, ja ſelbſt im Seelenbilde, das ſich ſcheinbar in den tief bedeutſamen Zügen ſpiegelte, kaum gedacht werden konnte.

Die Anmuth und Majeſtät, mit der dieſe Frau ſeiner Wahl, ſelbſt den theilnahmloſen Fremden entzückte, wenn er ihre herrliche Geſtalt im Schmuck des gewählteſten Anzugs durch die Säle ſchweben, oder im Cirkel der Geſellſchaft die Unterhaltung mit ſo vornehmer Grazie und milder Würde leiten ſah — die ſchallhafte Luſtigkeit, die ſie dem Freund entfaltete, wenn im kleinen Kreiſe ungezwungener Scherz an der Tagesordnung war — und ach! die leidenſchaftliche Zärtlichkeit, der Inbegriff von allem ſüßen Zauber, den ſie auf den Geliebten auszuſchütten wußte, wenn kein fremdes Auge im Tempel geheimer Liebe lauſchte — wer könnte dieß ſchildern, der es gekannt, ohne ſich noch in ferner Erinnerung bis in die innerſte Seele davon ergriffen zu fühlen!

Und doch war diese ſchöne Erſcheinung nur eine Schauſpielerin auf der Bühne dieſer Welt, wie ſie es früher auf den Bretern ihres Theaters geweſen war. Kein Herz ſchlug hinter dieſem ſich unruhig hebenden Buſen, eine ſtudirte Angewöhnung nur war jener ſchwermüthig ſinnige Blick, jener Ausdruck eines tiefen, nie geſtillten Schmerzes, jene Ahnung einer ewig unbefriedigten Sehnſucht, die um Mund und Wangen fieberiſch zuckte, und ſo wehmüthig im tiefen Blau des Auges zitterte. Erlogen war die ſüße Zärtlichkeit, erlogen das ſich ſelbſt Vergeſſen ſtürmiſcher Leidenſchaft — erlogen Alles — nur nicht der Triumph geſchmeichelter Eitelkeit, und das kalte Entzücken gemeinen Eigennutzes.

So war es mit der heuchleriſchen Zauberin beſchaffen, die wir unter dem Namen der Baronin Roſenkranz kennen lernten. Die liſtige Frau hatte die letzten Wochen ſo gut zu benutzen verſtanden, daß ſie den Herzog nun ſchon, als unauflöslich in ihrem Netze gefangen, betrachten konnte.

Da ſie wußte, daß ihr Mann, ein Spieler und gemeiner Bonvivant von der gewöhnlichſten Denkungsart, den größten Theil ſeines Vermögens bereits verſchwendet, und ſich g'rade jetzt in manchen bangen Verlegenheiten befand, in Folge deren er ſich auch hauptſächlich aus der Hauptſtadt entfernt hatte, ſo beſchloß ſie, nach reiflichſter Ueberlegung, ihn ſelbſt zum Mitwiſſer und Gehülfen ihrer Pläne zu machen. Obgleich im erſten Augenblick nicht wenig überraſcht und entrüſtet, imponirte ihm doch bald eben ſo ſehr die kalte Entſchloſſenheit ſeiner Frau, deren Beſitz ohnedem den Reiz der Neuheit längſt für ihn verloren hatte, als ihn das Verſprechen mächtig lockte, ihm von dem reichen Herzoge für die Abtretung ſeiner Frau und gutwillige Entſagung aller ſeiner Rechte auf ſie, eine große Summe auszuwirken, die auf einmal ſeine Affairen zu arrangiren, ja ihn in beſſere Umſtände als je zu verſetzen im Stande wäre.

Es dauerte daher nicht lange, ſo kam das zärtliche Paar von ganzem Herzen überein, ſich gegenſeitig auf alle Art und Weiſe behülflich zu ſeyn, den phantaſtiſchen Herzog hinter's Licht zu führen. Wie die gegenſeitigen Rollen am beſten zu ſpielen ſeyn dürften, um mit Anſtand ſich überreden zu laſſen, Edelmuth und Entſagung gehörig zur Schau zu tragen u. ſ. w., wurde auf's Genaueſte beſprochen, einige falſche Documente zu ſchmieden vorbehalten, um die Herkunft der Baronin in die eines armen Mädchens aus guter Familie umzuwandeln

— ein Mährchen, in das der Scharfſinn der gewandten Intriguantin Wahres und Erdichtetes ſehr geſchickt zu verweben wußte — und endlich noch beſtimmt: daß der Baron, ſobald der Plan gelungen, und das Geld erlangt ſey, unter dem Vorgeben, ſeinen Schmerz in der Einſamkeit und in weiter Entfernung zu vergraben, ſo eifrig als möglich auf ſeine Abreiſe und ſchnelle Scheidung dringen ſolle, damit die neue Verbindung eilig vor ſich gehen könne, ehe irgend ein unglücklicher Zufall ſie vielleicht noch im letzten Augenblick vereitle.

Der Herzog, völlig unabhängig, von Liebe verblendet, wenig argwöhniſch von Natur, ungeduldig und ſtets gewohnt, ohne viel rechts noch links zu blicken, ſeine immer leidenſchaftlichen Wünſche auch ſtets im Sturme zu befriedigen, gab den Verbündeten leichtes Spiel. Bevor noch ein Monat verging, war Alles im gewünſchten Gleiſe. Dem Baron war ein entferntes Gut, über das der Herzog frei diſponiren konnte, käuflich überlaſſen, und der Kaufpreis quittirt, die Scheidung von der Baronin aber, da beide Theile willig conſentirten, mit ſehr leichter Mühe eingeleitet worden. Der Herzog hatte Aline daher bereits auf dem Hohenburg'ſchen Schloſſe als unumſchränkte Gebieterin, und ſeine künftige Gemahlin förmlich eingeführt, der ganzen Umgegend in dieſem Verhältniſſe vorgeſtellt, und der ſchönen Frau war längſt von Allen mit Enthuſiasmus gehuldigt worden, als der heutige Sonntag eintrat, der Geburtstag des Herzogs, und zugleich derſelbe Tag, an welchem die arme Giannina durch Miſchling's frühern Brief nach Hohenburg beſchieden worden war.

Obgleich in einem fortwährenden ſinnlichen Liebesrauſch für die Baronin befangen, hatte der Herzog dennoch auch oft mit bangem Gefühle ſeiner Giannina gedacht. Es war etwas in ihm, ſein beſſeres Selbſt vielleicht, das ihm in einſamen Stunden zuweilen mit Kummer nahte, ja ſelbſt mit ſchmerzlicher Sehnſucht, in die ſich wohl ein leiſer Vorwurf miſchte, und ſein Herz nach der offenen, biedern Sinnesart, dem kunſtloſen, eben ſo anmuthig kecken als zärtlichen Weſen jenes Mädchens hinzog, die ihm eigentlich nur deßhalb, weil ſie ihm auf ſo unterer Stufe erſchienen war, nie einer ernſtern Berückſichtigung werth geſchienen hatte. Oft jedoch, wenn er ſich ihre treue Liebe, ihre feurige, edle Seele, ihr off'nes, gutes Herz vergegenwärtigte, und ſie dann unwillkührlich mit Alinens ſchillernder Natur verglich, hatte er zuweilen eine undeutliche Ahnung davon, daß dort nur Schein, hier allein Wahrheit den Scepter führe.

Es lag wohl in dieſen Gefühlen, daß er ſich bisher immer gehütet hatte, ſeiner zukünftigen Gemahlin auch nur ein Wort von ſeinem Verhältniſſe zu Giannina mitzutheilen, obgleich die Baronin, welche den Herzog an jenem, dem Leſer erinnerlichen Abend in Giannina's Geſellſchaft geſehen, ſchon einigemale ihn auszuforſchen geſucht hatte, in wie weit er mit dieſem „herumziehenden Comödiantenvolke,“ wie ſie ſich ausdrückte, damals in Berührung gekommen ſey.

Am tiefſten gerührt hatte den Herzog des alten Doctors Erzählung, als dieſer von ſeiner Sendung den verſpäteten Bericht abſtattete, und, da er der Einzige unter allen war, welcher die Baronin mit einigem Argwohn betrachtete, geradezu dem Herzog geſagt hatte: „daß er für ſeine Perſon nichts mehr bedaure, als daß er dieſes Mädchen von ſo niedriger Herkunft nicht an die Stelle der Baronin verſetzen könne, da er nie ein weibliches Geſchöpf geſehen, das ihm beſſer geeignet geſchienen hätte, g'rade das Glück eines Mannes, wie der Herzog ſey, auf eine dauernde Weiſe zu begründen. Der

Herzog hatte damals das Geſpräch ſchnell abgebrochen; heute nahm er es wieder auf, und ließ ſich den ganzen Hergang noch einmal erzählen. Es iſt ſonderbar, ſchloß der Doctor, dieſes ſchöne Mädchen in ihrer auffallenden männlichen Kleidung hat mich an dem Tage, als ich ſie begleitete, und ſie ſo unruhig neben mir ſchlief, in längſt vergeſſ'ne alte Zeiten wieder verſetzt, und ich mag es gar nicht läugnen, einen ſo tiefen Eindruck bei mir zurückgelaſſen, daß ich mir vorgenommen hatte, auf einem zweiten einſamen Beſuch genauere Nachforſchungen über ihre Herkunft und früheres Leben bei ihr ſelbſt anzuſtellen. Ich habe indeß die ſechs Meilen bis zur Judenſchenke leider vergebens zurücklegen müſſen, denn als ich dort ankam, war die ganze Familie abweſend auf einer Berufstour im Lande, und es war ungewiß, ob ſie je wieder zurückkehren würde. Sehr verdrießlich fuhr ich wieder meines Wegs, denn das ſchöne liebe Kind intereſſirt mich einmal mehr als ich ſagen kann, und wahrhaftig, gnädiger Herr, wollte ſie mich zum Manne haben, ich glaube, ich nähme ſie auf der Stelle; denn in ſolchen Augenblicken, wie die waren, welche ich ihr auf Euer Durchlaucht Befehl höchſt ungern bereiten mußte, lernt man das Innere des Menſchen oft beſſer kennen, als durch eine Jahrelang andauernde ruhige Bekanntſchaft."

„Wer hindert Sie daran," ſagte der Herzog, mit einem Anflug von übler Laune. „Sie müſſen wiſſen, ich erwarte die Familie heute bei der Illumination, und da können Sie ja, fuhr er faſt höhniſch fort, auf der Stelle um ihre Innamorata anhalten. — Jedenfalls aber empfehle ich die Schöne Ihrem beſondern Schutz. Die Familie wird hier im weißen Hirſch wohnen, ſprechen Sie mit dem Intendanten, daß man ſie recht gut dort halte, und es den Leuten an nichts fehlen laſſe. Sagen Sie

Giannina auch — da Sie einmal bei ihr als mein Vertrauter aufgetreten ſind — daß Willibald, wie Sie mich getauft, fortgereiſ't ſey, und ſie wahrſcheinlich vergeſſen habe. Erzählen Sie mir dann, und zwar ganz aufrichtig, ob die holde Donna in den drei—vier Wochen, die ſeitdem vergangen, dem armen Willibald nicht recht vollſtändig Gleiches mit Gleichem vergolten hat.“

„Ich fürchte, nein,“ ſagte der Doctor kopfſchüttelnd, „aber daß ich es von ganzem Herzen wünſche, können Sie verſichert ſeyn, denn das arme Mädchen dauert mich . . . .“

„Meinen Sie, weil es in meine Hände kam?“ unterbrach ihn noch aufgeregter der Herzog.

„Nun,“ antwortete der Doctor ſich tief verbeugend, „mit allem ſchuldigen Reſpect vor Euer Durchlaucht, glaube ich doch wirklich, daß ſie hätte in beſſere kommen können.“

Die Unterredung ward hier durch die Baronin unterbrochen, die, ſchön wie der junge Tag, im eleganten, ihre ſchlanke Taille auf das reizendſte hervorhebenden Reitkleide hereintrat. Sobald der Herzog den Doctor durch einen Wink entfernt hatte, ſtürzte Aline ſich ſtürmiſch an ſeinen Hals.

„O mein Geliebter,“ rief ſie unter Thränen, „eben erhielt ich dieſen Brief, der mir des Barons Abreiſe von Lindenau meldet. Auf immer hat er, wie er ſchreibt, mit zerriſſenem Herzen dieſe Gegenden verlaſſen, allen Formalitäten unſerer Scheidung iſt gegnügt, und Dir gehöre ich nun ganz, mein theurer Freund, Dir, der hinfort meine einzige Stütze und der einzige Gebieter meines Lebens ſeyn wird! Kann ich dabei auch nicht ganz jeden innern Vorwurf beſchwichtigen, muß ich ſelbſt dem Manne ein tiefes Mitleid ſchenken, den ich mit ſo viel Härte verlaſſen, und der, wenn auch ungeliebt und geringerer Achtung werth, doch, dieß nicht um mich verdient hatte, o Heinrich! ſo war die Verſührung, die Gewalt allmächtiger Liebe zu groß, die gleich bei Deinem erſten Anblick mich ſo wunderbar, ja mit wahrhaſt unwiderſtehlicher Macht ergriffen hat! Es iſt heute Dein Geburtstag. — Ich ſann erſt hin und her, was ich Dir an dieſem für mich heiligen Tage für ein Angebinde weihen ſollte. Ich hatte allerlei erdacht, als ich aber dieſen Brief erhielt, da ſagte ich mir: was kann ich meinem Heinrich Beſſeres geben, als mich ſelbſt, und hin flog ich zu Dir, und hier kniee ich jetzt zu Deinen Füßen, wie Du ſo oft vor den meinen, und ſchwöre Dir Treue und Liebe bis zu dem letzten Athemzuge, und nie trübe eine unedle Regung, nie auch nur ein Schein der Unwahrheit dieſes ſelige Verhältniß."

„Engliſches Weib!“ ſagte Heinrich, ſie zärtlich an ſein Herz drückend: „wie werde ich je genug ſolche hingebende Liebe zu verdienen fähig ſeyn!?“

„O Du Schalk!“ erwiederte Aline lächelnd: „jetzt machſt Du ſchon Phraſen wie ein geſättigter Ehemann. Ich ſehe wohl, daß ich nur zu hingebend war, doch will ich ſpröde wie Eis jetzt ſeyn, bis ich Dich erſt wieder ſo voll Leidenſchaft und Gluth zu meinen Füßen ſehe, als jenen böſen verführeriſchen Menſchen in Lindenau, der wie ein allmächtiger Zauberer mich ſo ſehr verlockt hat, daß ich manchmal ängſtlich ſchaudernd denke, es ſey das Ganze nur ein himmliſcher, aber täuſchender Traum!“

„Doch jetzt komm'. Führe mich nach der neuen Anlage in Deinem Park, der Alinen-Inſel, auf deren Namen ich ſo ſtolz bin. Ich habe das Frühſtück ſchon hinbeordert. Die Pferde ſtehen geſattelt, und ich fühle eine rechte Sommerluſt in mir, mich herumzutummeln in Deinen herrlichen grünen

Auen. Die übrige Geſellſchaft iſt bereits voraus, und mag immer eine Weile dort unſ'rer harren. Die gute Kleinſpitz wird ſie ſchon unterhalten! Komme und ſey heiter, denn ich finde heute einen Anflug von Trübſinn auf Deinem Geſicht, der mir gar nicht gefällt, was haſt Du denn?“

„Liebe Aline,“ ſagte Heinrich, „mein Geburtstag ſtimmt mich immer etwas traurig, wenn ich mich auch übrigens noch ſo glücklich zu fühlen Urſach' habe. Geborenwerden und Sterben ſind doch ein paar zu wichtige Momente im Leben, um nicht einen ernſten Rück- oder Vorblick zu veranlaſſen, und dann, ſüßer Engel, jedes Jahr, das uns weiter vom erſten entfernt, bringt uns doch um eben ſo viel dem letzten näher. — Könnte ich nicht ſchon bedauern, ſo viel vergangene nicht mit Dir verlebt zu haben!“

„Schmeichler! Du weißt Dich gut zu vertheidigen, ich werde Dich daran erinnern, jedesmal wenn Du mir in Zukunft Deine Geſellſchaft entziehen willſt; jetzt will ich nicht weiter forſchen, aber wiſſe, trotz meiner blauen Augen, die Du ſo ſanft findeſt, bin ich argwöhniſch wie ein Inquiſitor, und eiferſüchtig wie ein kleiner Tiger. Mache alſo ja heute Frau von Kleinſpitz nicht zu ſehr die Cour, ſonſt ſtürze ich mich in den See, und ſtatt mir zum Traualtare zu folgen, folgſt Du dann nur meiner Bahre.“

„Welche abſcheuliche Bilder, Aline, ſchäme Dich! Selbſt im Scherz könnte mich ſo etwas tödtlich ängſtigen.“

„Siehſt Du, was eine trübe Miene von Dir hervorbringt, glätte alſo Dein ſchönes Geſicht — ſo,“ ſagte ſie, und ſtrich ihm mit den lebenswarmen Händchen die Locken von der Stirn, „und nun laß' uns reiten, durch Flur und Auen, wie der wilde Jäger durch die Lüfte tobt.“

Mit ſolchem Weſen traf ſie's denn bei

Heinrich g'rade recht, und er war auch längſt ganz wieder der Frohe und Leichtſinnige geworden, als ſie nach einem weiten, angenehmen Ritt endlich auf der Inſel ankamen.

Die dort verſammelte Geſellſchaft beſtand aus wenigen Beamten des Herzogs und einigen Fremden. Zu den Letztern gehörte ein ſiebenzigjähriger dicker Rittmeiſter in coquetter Perücke und „pfiffiger“ Kleidung, wie er ſelbſt ſie characteriſirte; der forcirteſte ci-devant jeune homme, und überdieß in ſeinen Erzählungen, ohne je etwas von Falſtaff gehört zu haben, dieſem dennoch häufig ſehr nahe kommend; ferner ein magerer, homöopatiſcher Gutsbeſitzer, malade imaginaire und täuſchend Poitier in den petites Danaides ähnlich, wenn dieſer ängſtlich auf der Bühne umherſchreitet, poursuivi d'un songe; zuletzt die ſchon erwähnte Frau von Kleinſpitz mit ihrem ſchläfrigen Gemahl, eine dreißigjährige gut conſervirte Schönheit und ein ländlicher blue stocking von ziemlich poſſierlichem Gepränge.

Außer dieſen comiſchen Elementen machten der wirkliche Willibald, ein intereſſanter junger Autor, der gebildete Architect des Herzogs mit ſeiner hübſchen Frau, beide Berliner, und der uns bekannte Doctor, die mercanteſten Perſonen in der Geſellſchaft aus.

Wir wollen zur Abwechslung einmal unſichtbar ihr Geſpräch belauſchen:

Der Herzog: Guten Morgen, meine Herren und Damen, ich hoffe, Sie haben Ihren heutigen Sonntag frommer begonnen als ich, und waren ſämmtlich in der Kirche, ſo daß Sie mir — der leider davon abgehalten wurde — erzählen können, wie ſie mit dem neuen Hofprediger zufrieden ſind.

Fr. v. Kleinſpitz: Sie wiſſen, gnädiger Herr, daß wir Damen uns gern vom

Aeußern beſtechen laſſen, und ſo muß ich ſagen: der Mann hat einen ſchönen Lockenkopf, und ſein Orkan iſt vortrefflich, nur finde ich, daß er etwas zu frei predigte und ſich wirklich unglaublich ſtarker Ausdrücke bediente, die dem Rhytmus unſ'rer Kirche doch gar nicht angemeſſen ſind.

Herzog: Dem Rhytmus unſ'rer Kirche! — Ah, Ritus wollen Sie wohl ſagen?

Fr. v. Kleinſpitz: Ja, Ritus habe ich geſagt. So hat er uns z. B. weder vor noch nach der Predigt das übliche Compliment gemacht, und das Vaterunſer mit Variationen gebetet. Außerdem lief er in der größten Leidenſchaft auf der Kanzel auf und ab, wie ein Panther in ſeinem Käfig, ſchlug auf das Pult mit der Hand, daß es dröhnte, und ſchrie in ſeiner Wuth Dinge heraus, die ich kaum wage nachzuerzählen.

Rittmeiſter: Immer heraus damit, gnädige Frau, wir können ſchon etwas vertragen.

Fr. v. Kleinſpitz: Nun, er ſprach über **Symbolibus**, und ſo, meinte er, ſey auch das heilige Abendmahl nur zu verſtehen, oder, rief er mit donnernder Stimme, glaubt Ihr etwa: „Der liebe Gott ſey ein Cannibale, der Euch zumuthen wolle, Blut zu trinken und Menſchenfleiſch zu freſſen?“ *)

Der Herzog: Höchſt unſchicklich in der That! Es iſt ſeltſam, wie die Frömmler auf der einen, und die Rationaliſten auf der andern Seite, auf gleiche Weiſe ſo nachtheilig für das Beſte der wahren Religion ihr Ziel überſchießen. Nun, und Sie, Rittmeiſter, was meinen Sie dazu?

Rittmeiſter: Ach, gnädiger Herr, da habe ich keine Meinung, denn, aufrichtig geſtanden, ich bin in meinem ganzen Leben nur einmal in die Kirche gegangen. Schon im Anfang hatte ich viel Noth mit dem Singen gehabt, da trat endlich der Prediger auf die Kanzel und begann mit folgenden Worten: „Als der Kaiſer Auguſtus in Rom regierte.....“ Teufel, dachte ich, das wird mir zu lang! Wir eſſen Punct Zwölf zu Mittag, jetzt iſt es ſchon halb 11 Uhr, und ehe der Mann Zeit hat, vom Kaiſer Auguſtus bis auf unſern König Friedrich Auguſt zu kommen, iſt die Suppe verdorben und der Braten angebrannt. Somit machte ich mich denn leiſe fort, und kam nie wieder.

---

*) Factiſch.

Hr. v. Reibſtein (heimlich zu der Frau des Architecten): Welche Beſtialität!

Der Doctor: Man muß geſtehen, Herr Rittmeiſter, Ihr Materialismus ermangelt wenigſtens nicht des naiven Vortrags. Ich für meine Perſon ſetze aber doch einen großen Werth auf die Erbauung, die uns ein wahrhaft guter Prediger, ein Mann, der überdieß durch Beiſpiel conſequent mit ſeinen Vorſchriften lehrt, gewähren kann. Aber wahr iſt es, der Stand erlaubt ſich heutzutage gar zu heterogene Abſchweifungen in jeder Hinſicht. Denken ſich Euer Durchlaucht, daß ich neulich einen Prediger die Oper „Robert der Teufel“ auf der Kanzel recenſiren hörte, wobei er denn beſonders darüber in Harniſch gerieth, daß derſelbe Schauſpieler, der am Sonnabend den „Teufel“ geſpielt, den Sonntag darauf im Oratorio die Rolle „Chriſti“ geſungen habe; wie ich auch einmal in Berlin Herrn Mattauſch am erſten Abend den „Papſt,“ und am zweiten „Luther“ ſpielen ſah.

Herzog: Nun dergleichen iſt nichts Neues. Der Superintendent R. in B. pflegte auch öfters früh Kinder einzuſegnen oder den Eltern das Abendmahl zu reichen, und Abends in einer Privatgeſellſchaft den „Don Juan“ zu ſingen, oder den „Mephiſtopheles“ zu agiren.

Doctor: An ſich iſt freilich darin nichts Böſes, aber wer ſich zum ſpeciellen Diener der Gottheit weiht, ſich dadurch gewiſſermaßen als iſolirt und geheiligt vor den übrigen Menſchen hinſtellt, der muß allerdings unendlich Vielem entſagen, wenn er dieſer Rolle ganz genügen will. Wir übrigen Menſchenkinder haben da freilich ein viel leichteres Spiel, daher ich auch für einen Prieſter, der ſeinen Poſten, nach meinem Maaßſtabe, ganz ausfüllt, nicht nur den allergrößten Reſpect hege, ſondern überhaupt der Meinung bin, daß vielleicht nur ein ſolcher das höchſte menſchliche Ideal zu erreichen im Stande ſey.

Herzog: Apropos, Doctor, da wir vom höchſten menſchlichen Ideal ſprechen, was ſagen Sie zu Nodier's ſeltſamer Offenbarung über die menſchliche Palingeneſie und die Auferſtehung?

Doctor: Ich finde ſie ziemlich franzöſiſch, denn zuerſt widerſpricht der Autor ſich ſelbſt, indem er den Menſchen für unfähig erklärt, das je wiſſen oder begreifen zu können, was er ihm doch nachher deutlich verkünden will, und zuletzt gibt er für etwas Niegehörtes und Neues aus, was doch ſchon öfter vor ihm zur Sprache gebracht worden iſt.

Herzog: Sie haben wohl recht, denn wenn er aufſtellt:

> „daß zuerſt die rohe Materie, mit der Kraft des Wachsthums und der Fortbildung ausgeſtattet, von Gott geſchaffen wurde, und nun dieſem Proceſſe frei überlaſſen, ſich anfänglich in Luft und Waſſer zuſammengethan, dann im raſtloſen Weiterſtreben aus Stein in Pflanze, aus dieſer in's Thier und aus dieſem zuletzt in den Menſchen überging,"

ſo iſt dieß eben ſo wenig neu, als die weitere Annahme:

„daß auch der Menſch noch keineswegs

dieſe Kraft des Wachsthums erſchöpft habe, ſondern neue Revolutionen der Erde vielleicht noch ein höheres Weſen (Nodier's être compréhensif) hervorbringen werde, bis endlich der letzte Grad, der der Auferſtehung folge, welcher (nach Nodier) die Schöpfung der Vorſehung abſchlöße, worauf der Menſch in Gott zurückkehre, und fortan ewig mit ihm lebe.

Bis ſoweit nun, nämlich, daß die Erde noch ein beſſer begabtes Weſen, einen potenzirten Menſchen, einen Engel hervorbringen könne, bin ich ſchon längſt mit Herrn Nodier's Meinung einverſtanden geweſen, nur glaube ich, daß dann, wenigſtens nach der Analogie des Bisherigen zu ſchließen, neben dieſem Engel auch der jetzige Menſch, wenn gleich in verminderter Anzahl und in weit untergeordneterem Verhältniß fortexiſtiren müſſe, ſo wie die Natur auch jetzt jede ihrer Fortbildungeſtufen, von der unſern an bis zu uns herauf, vor unſern Augen fortbeſtehen läßt. Dieſe Ausſicht iſt nun zwar für die neuen Engel ſehr angenehm, aber für die, welche Menſchen bleiben, nicht ganz ſo einladend, da ſie wahrſcheinlich zu den **hommes compréhensifs** in einem noch ſchlechtern Verhältniß, als die Neger zu uns, oder etwa wir zu den Franzoſen (nach der Letztern guten Meinung von ſich ſelbſt) ſtehen würden.

Nach dieſer Hypotheſe aber noch weiter, bis zur Auferſtehung und dem Leben im Himmel, gehen und darüber uns auch etwas vorfaſeln zu wollen, ſcheint mir doch ein gar zu leeres Spiel! ſo wie ich auch nicht begreife, wie man immer Gott und die ganze Schöpfung ſo einſeitig nur auf unſere kleine Erde und den Menſchen faſt allein beziehen und zuſammenziehen will. Hierin liegt meines Erachtens, auch bei Nodier's angeblich neuen Offenbarungen, ein faſt kindiſcher Widerſpruch. Beſſer gefällt mir ſein Feldzug gegen die Buchdruckerkunſt.

Aber die Damen, ſehe ich, haben ſich ſchon von uns abgewandt, wahrſcheinlich, weil ſie der Meinung ſind, daß wir außer ihnen gar keiner andern Engel mehr bedürfen, und vor der Hand, Doctor, denke ich, wollen wir ihnen Recht geben. — Ich bitte Dich, Aline, bleibe hier, es iſt überdem Zeit an unſer Frühſtück zu denken.

Die Baronin: So laß' uns in den Pavillon gehen. Ich hoffe, Heinrich, Du wirſt nicht ſchmälen, wenn ich der alten hübſchen Sitte unſerer Voreltern gefolgt bin, und mitten auf den Tiſch einen Kuchen mit 29 Lichtern habe ſetzen laſſen?

Herzog: O, welche unglückliche Ueberraſchung! Wer wird Einem denn die ganze Bürde ſeiner Jahre ſo in's hellſte Licht ſetzen! Ich werde mir das auch merken, liebes Kind, und ſobald Du einmal 30 zählſt, ſollſt Du gewiß jedes Jahr auf dieſelbe Art daran erinnert werden. Uebrigens weißt Du, daß ich ſehr abergläubiſch bin — wenn nun ein Licht auslöſchte — das bedeutet immer einen ſchmerzlichen Verluſt, und geſchieht es gar dem Lebenslicht, ſo mache ich gewiß noch heute Abend mein Teſtament.

Bei dieſen Worten trat die Geſellſchaft in den Pavillon, und der ſchadenfrohe Zufall fügte es nun wirklich, daß durch den eindringenden Zug zwei der kleinen Lichter ausgelöſcht wurden. Obgleich der Herzog es nur mit Lachen bemerkte, konnte man ihm doch anſehen (und bei Wenigen malte ſich jeder innere Eindruck ſo deutlich auf dem durchſichtigen Geſichte ab, als bei unſerem, aller Verſtellung höchſt unfähigen, Freunde), daß ihm der Umſtand ſehr unangenehm war.

„Siehſt Du, was Du angerichtet,“ ſagte er halblaut zur Baronin, „nun bewahre uns nur der Himmel heute für Unglück!

Ich habe leider,“ ſetzte er lauter hinzu, während man an der Tafel Platz nahm, „ich habe leider auch noch einen andern Grund, warum ich dieſe Lichter nur mit der ſchmerzlichſten Erinnerung anſehen kann. Eine meiner beſten Freundinnen, ein ätheriſches, liebliches Geſchöpf, hing mit der leidenſchaftlichſten Zärtlichkeit an ihrer kleinen, achtjährigen Tochter, dem leibhaften Ebenbilde von Vater und Mutter zugleich, und einem der originellſten und reizendſten Kinder, die ich je geſehen habe. Der Geburtstag der Kleinen trat ein, und der verhängnißvolle Lichterkuchen ſpielte dabei ebenfalls ſeine Rolle. Man ließ ihn brennend in der Kinderſtube ſtehen, als man zu Tiſch ging. Nach einiger Zeit bat das Kind ſeine Mutter, noch einmal hinauf laufen zu dürfen, weil es etwas vergeſſen habe. Die unglückliche Erlaubniß wird gegeben, und wenige Minuten darauf hört man ein entſetzliches Geſchrei. Alle ſpringen auf, und auf dem Flur begegnete ihnen ſchon das beklagenswerthe Geſchöpf, in hellen Flammen ſtehend, und wie eine Feuerſäule daher wirbelnd. Händeringend und ſchreiend folgt ihr hülflos die Kammerfrau. Alle Hülfe war zu ſpät. — Unter namenloſen Schmerzen, die das kleine Weſen mit einer an das Wunderbare ſtreifenden Reſignation ertrug, gab ſie wenige Tage darauf die unſchuldige Seele in die Hände ihres Schöpfers zurück. Die Mutter, welche nichts zu tröſten vermochte, folgte ihr bald in's frühzeitige Grab.

Nach der Ausſage der Kammerfrau, die mit mehr Aufopferung und Geiſtesgegenwart das arme Kind vielleicht hätte retten können, war das Unglück dadurch herbei geführt worden, daß die Kleine bemerkte, ihr Lebenslicht ſey ausgelöſcht, und hinzutrat, um es wieder anzuzünden. Bei dieſer Gelegenheit kam ſie den andern Lichtern zu nahe, ihr Kleid fing Feuer, und ehe es noch bemerkt wurde, war ſie ſchon über und über vom Flammentode umringt.“

„Tragt die Lichter weg,“ ſagte die Baronin etwas verſtimmt, „Du machſt Einem mit Deinem Aberglauben ganz Angſt und bange.“

„Ja, gnädige Frau,“ fing der Rittmeiſter an, „darum ſagt man: Einem das Licht ausblaſen! Ich hatte einmal in meiner Jugend ein Duell dieſer Art. An der Wirthstafel nämlich bekam ich Händel mit einem fremden Officier, und da dieſer noch die Nacht weiter reiſen wollte, machten wir aus, uns ſogleich im Garten neben dem Hauſe zu ſchießen. Jeder hing ſich eine Laterne an die Bruſt, und dann ſtellten wir uns zehn Schritt von einander hin. Der Fremde hatte den erſten Schuß und ſtreifte mir die Haut, dicht neben der Laterne, ich aber hatte das Unglück, g'rade hineinzutreffen, und ſo meines Gegners Licht und Leben mit einander auszublaſen.“

„Sonderbar," ſagte der Herzog, „dieſelbe Anecdote habe ich erſt voriges Jahr in einem franzöſiſchen Roman geleſen, ohne zu wiſſen, daß Sie der Held derſelben waren. Erſtachen Sie nicht einmal einen Spieler, einen oder zwei, ich erinnere mich nicht mehr genau?"

„Einen nur, Euer Durchlaucht, aber ich ſtach ihn zweimal."

„Zweimal, wie ſo?"

„Ich merkte, daß er falſch ſpielte, trat unbemerkt hinter ihn, zog meinen Degen, und als er eben eine Volte ſchlug, nagelte ich ihm Hand und Karte an den Tiſch. Sobald er wieder geheilt war, ging denn natürlich unſer Zweikampf vor ſich, und ich hatte das Unglück, ihn zu erſtechen."

„Aber man muß ſagen, Sie hatten immer viel Unglück in Ihren Duellen. Waren Sie auch ſo unglücklich in der Liebe und im Spiel?"

„Im Ganzen freilich ja, denn ſonſt würde es mir jetzt beſſer gehen, als es leider der Fall iſt, aber zuweilen machte ich auch enorme Gewinnſte in beiden. Von den erſten zu ſprechen, bin ich indeſſen zu discret, aber hören Sie, wie mir es zuweilen im zweiten glückte. Als ich bei der Garde ſtand, reiſ'te ich einmal nach Leipzig auf die Meſſe, um mir ein Paradepferd zu kaufen, und alles, was ich dazu hatte auftreiben können, waren 60 Louisd'or, für die ich einem Juden 100 verſchreiben mußte. Ich beſah mehrere Pferde, und wollte eben einen Handel abſchließen, als der berühmte Tollkopf, Graf Seidenſchwanz, der damals mein Rittmeiſter war, mich unter den Arm nahm und ſagte: „Gott ſtraf' mich, Kerl! handle hier nicht wie ein Philiſter, ſondern komm' mit mir in den Helm, wo der alte Domprobſt Uſſel eben 2000 Louisd'or Bank gelegt hat, die wir ſprengen wollen. Gib her Deine Louisd'or, wir ſpielen de moitié."

Dem Graf Seidenſchwanz konnte Niemand widerſtehen, er zog mich mit ſich fort, und eh' ein paar Minuten vergingen, ſtanden wir vor dem Uffel'ſchen Goldhaufen. Der Graf fing damit an, eine ganze Bouteille Champagner auf einmal herunter zu ſtürzen, und warf dann meine 60 Louisd'or auf den Tiſch. „Der Bube gilt!“ ſagte er. „Sonica gewonnen. Paroli au même!“ Wieder gewonnen; und daß ich's kurz mache, ohne eine andere Karte als den Buben zu ſetzen, hatten wir in wenig Minuten die Bank geſprengt. „Hier, Camerad,“ ſagte der Graf, „da nimm die Hälfte und nun Gott befohlen, denn ich habe jetzt andere Dinge zu thun. Auf Wiederſehen alſo in Dresden!“ und damit verſchwand er.

So reich war ich noch nie geweſen! Ueber 2000 Louisd'or kamen auf meinen Theil allein, und ich mußte alle Taſchen füllen und den Reſt in den Hut thun, um das Gold nur fortzubringen! „Halt', Freund!“ ſagte Uffel, „da Ihr mir doch einmal Alles abgewonnen habt, ſo nehmt auch noch meine Pferde mit dazu, nebſt Wagen und Zubehör. „Gut,“ erwiederte ich, „600 Louisd'or ſtehen dagegen auf dem Buben,“ und die vierte Karte war der Bube. „Nun Baſta!“ rief der Domprobſt: „jetzt habt Ihr mich bis auf's Hemde ausgebeutelt. Morgen früh ſchicke ich Euch Wagen und Pferde. Wo wohnt Ihr?“ — „Im Hôtel de Bavière,“ ſagte ich, und machte, daß ich fortkam.

Am andern Morgen war ich kaum aufgeſtanden, ſo kommen meine 10 Pferde ſchon an, ein ſchöner Wagen mit einem brillanten Poſtzug und 6 herrliche Reitpferde. Im Wagen aber ſitzt ein wunderſchönes Mädchen, die ſteigt aus, kömmt herauf und indem ſie niedlich knixt, ſagt ſie: Herr Lieutenant, leſen Sie mal halter das Billet. Wie ich's aufmache, iſt noch ein Beutel mit 100 Ducaten d'rin, und der Domprobſt ſchreibt mir: Da Ihr, verteufelter Kerl, mir Geld, Pferde und

Wagen, Alles zuſammen abgenommen habt, ſo nehmt meine Maitreſſe auch noch mit in den Kauf. Wollt Ihr ſie aber nicht, ſo gebt ihr die beiliegenden 100 Ducaten, und ſchickt ſie ihren Eltern wieder zu.

Was that ich nun? Das Mädchen wurde gleich wie ein Jokey eingekleidet, und auf's vorderſte Pferd geſetzt, mußte ſie wie im Triumph in Dresden einziehen, alle 14 Pferde hinter ihr d'rein mit ſchönen rothen Decken geziert, und 7 Reitknechte, die jeder eins davon an der Hand führten."

„Köſtlich!" rief der Herzog, „vierzehn in Steifleinen!"

„Bitt' um Vergebung!" ſagte der Rittmeiſter, „rothes Tuch war's mit gelbem Vorſtoß."

Ich ſelbſt alſo fuhr im Wagen nach. Am Thore aber begegnete ich unſer'm Chef, den alten General Schlitz, der mich wie ſeinen Sohn liebte, und bei dem ich auch ſtets den Freitiſch hatte. „Nun, Ungarwein und Pulverdampf!“ rief er (das war ſein Lieblingsfluch), und die lange rothe Naſe wackelte ihm vor Vergnügen, „was hat der Sappermenter da wieder angeſtellt! Wo hat Er die Maſſe Pferde aufgebracht, ſag' Er? Na, ich kann mir's ſchon denken, aber die Hälfte kauf' ich, und die andere Hälfte muß ihm morgen 's Officier-Corps abkaufen. Da laß' Er mich nur vor ſorgen; nun aber marſch, gleich 'raus aus dem Wagen, und mit mir zu Tiſch, Potz Ungarwein und Pulverdampf! da ſoll Er mir ſeine Streiche alle erzählen. Ja,“ endigte der Rittmeiſter, „ſo brachte mir dieſe glückliche Meſſe mehr als 20,000 Rthlr. ein, aber wie gewonnen, ſo zerronnen!“

„Gut, gut,“ ſagte der Herzog, „von dem ſpätern Unglück wollen wir nichts wiſſen, es möchte am Ende ſo coloſſal werden, daß wir es gar nicht aushalten könnten.“

„Es iſt wirklich ſchrecklich, wie dieſer alte Mann lügt," flüſterte Frau von Kleinſpitz der Baronin zu. „Jedesmal, wenn er eine Zahl zum zweitenmal in den Mund nimmt, wird alterum tanterum daraus."

„Aber, lieber Willibald," fing der Herzog wieder an, „Sie reden ja heute kein Wort. Gewiß ſind Sie von Ihrem neuen Trauerſpiel Carl von Bourbon ſo abſorbirt. Ein ſchöner Stoff, fürwahr! Jemand iſt Ihnen indeß ſchon zuvorgekommen, haben Sie es geleſen?"

„Der Himmel bewahre mich," erwiederte Willibald, „nichts ſtört im Componiren wie das Leſen. Vorher ſoviel wie möglich, während der Arbeit muß man ſich jeden fremden Eindruck fern halten, wenn man ſein bischen Originalität behaupten will."

„Nun Sie würden auch wenig aus dieſem Werke lernen, denn der Autor hat es glücklich dahin zu bringen gewußt, den ſchönſten Zug, den die Geſchichte ſelbſt lieſert, ich meine Bourbon's Tod, und wie der Held im Sterben ſeine Leiche zu verdecken befiehlt, damit die Soldaten nicht durch den traurigen Anblick muthlos werden — in eine ſentimentale Narrenſcene mit Erſcheinung ſeiner Geliebten, und einer Art Bekehrung vermiſcht, zu verwäſſern.

Richtiger aufgefaßt hat er den Kunſtgriff, daß er dem Connetable die geheime Abſicht unterlegt, ſich zum König Italiens zu machen, aber nicht wie ein Held faßt und durchdenkt Bourbon dieſen Plan, ſondern wie ein ſchwebender Mondſcheinsport, der jedesmal höchſt lächerlich wird, wenn er nachher wieder das Rauche herauskehren ſoll.

Ich wünſche Ihnen von Herzen beſſern Erfolg, aber aufrichtig geſagt, ich glaube, die Zeit der tragiſchen Muſe iſt vor der Hand abgelaufen, und wird ſobald nicht wieder beginnen. Wo ſollen tragiſche Dichter herkommen, wenn die Menſchen nicht mehr empfänglich dafür ſind?

Bei den Alten floſſen, ſo zu ſagen, Theater und Kirche faſt in Eins zuſammen. Glaube und Enthuſiasmus glühte in jedem Zuhörer. Auch Shakeſpeare's Zeit war durch und durch noch eine gläubige, und zugleich eine voll einzeln hervorragender hohen Kräfte; in allen ſeinen verſchiedener Figuren iſt es doch immer eben nur ſeine eig'ne lebenswarme Epoche, aus der er ſie nimmt. Darum hatten ſie auch alle Leben und ſprachen Leben an, ſelbſt noch heute, wenn auch im geringeren Grade. Wo ſoll dergleichen aber in unſerer Nivellirungsperiode herkommen, die zwar auch an ſich recht gut ſeyn mag, aber eben, weil ſie überall nur nach practiſchen Realitäten ſucht, für jene freiwillige, tiefe, innere Täuſchung, die der Tragiker in Anſpruch nehmen muß, keinen Sinn mehr hat. Wir können in dieſer Sphäre nur noch Puppen mit alten

Fetzen behängen, auch, wie die Franzoſen, melodramatiſche Carricaturen anfertigen, aber nichts wahrhaft Lebendiges werden wir mehr aufſtellen.“

„Um's Himmels willen, gnädiger Herr,“ ſagte Willibald, „wollen Sie Kindermord auf ſich laden? Ueberzeugten Sie mich von der Wahrheit Ihrer Anſicht, ich müßte ja meinen armen Bourbon in der Wiege ſchon erſticken, ich glaube aber, es ließe ſich Ihnen doch noch Manches entgegnen . . . .“

„Nein!“ erwiederte der Herzog: „ſchlagen Sie mich glorreicher — durch die That. Was ſeit ſo vielen Jahren Keinem mehr gelungen iſt, machen Sie es möglich, und ich will gern mein Unrecht bekennen . . .“

„Verzeihen Sie,“ unterbrach hier Frau von Kleinſpitz, „der Connetable von Bourbon iſt doch der nämliche, der in der Schlacht von Pavian Franz den Schönen gefangen nahm?“

„Allerdings,“ ſagte lachend Willibald, „und ſobald meine Tragödie fertig iſt, werde ich Sie bitten, gnädige Frau, die Parodie dazu zu ſchreiben.“

„Nun, nun, Scherz bei Seite! Ich habe mich auch ſchon in der Comödie ein wenig verſucht. Sie wiſſen, ich bin, ohne mich zu rühmen, eine der Stützen des Liebhabertheaters zu Moosheim, und da bleibt denn doch dieß und jenes im Gedächtniſſe hängen, was dann wieder im eig'nen Geiſte aufknoſp't! In ſolcher Stimmung pflege ich oft, nachſinnend, einen Fidibus meines Mannes zu ergreifen, und copire dann gleich meine Gedanken darauf, und ſie ſind gar nicht ſo ſchlecht meine Gedanken!“

„Ja wohl, liebe Kleinſpitz!“ bekräftigte der Herzog: „wir pränumeriren Alle im Voraus auf Ihre hängenden Knoſpen, ſobald Sie ſich entſchließen werden, ſie der Welt zu entfalten, wie auf die von Ihrer Muſe beſchwängerten Fidibuſſe — aber jetzt, da der Champagner kommt, wollen wir zuvörderſt einen Toaſt trinken. Meine ſchöne Braut ſoll leben!“

Frau von Kleinſpitz, die bereits eine ganze Bouteille Wein geleert hatte, und bei jedem Glaſe verſicherte: das Frühjahr ſey ihre durſtige Zeit, aber im Winter trinke ſie nie einen Tropfen, eilte, dem Toaſt alle mögliche Ehre zu machen. Exaltirt aufſpringend, trat ſie aber unglücklicherweiſe ſo nachdrücklich auf den Fuß ihres Nachbars, des kränklichen Herrn von Reibſtein, daß dieſer einen lauten Schmerzensſchrei nicht zurückhalten konnte.

„Wieder ein Unglücksomen,“ ſagte der Herzog, mißmuthig ſein Glas hinſetzend, „was machen Sie auch für unnütze Evolutionen, Frau von Kleinſpitz!“

„Gnädigſter Herr, ich falle vom Stengel über Ihren Aberglauben!“ rief dieſe piquirt: „Frau Baronin, Sie dürfen das nicht einreiſſen laſſen, denn ich habe die

Erfahrung an meinem guten Manne gemacht. In der Welt lacht man nur über ſo etwas, aber familièrement macht nichts unglücklicher als dergleichen Grillen.“

„Beruhigen Sie ſich, meine Beſte,“ erwiederte die Baronin, Sie ſehen, mein guter Heinrich lächelt ſchon unwillkührlich — über ſich ſelbſt. Wir wollen daher, indem wir den Toaſt erwiedern, und auf ſein Wohl die Gläſer leeren, auch gleich auf ſeine Beſſerung in der erwähnten Hinſicht mit trinken.“

„Ich danke herzlich, aber laß’ mir doch ja meinen Aberglauben, Aline. Nichts macht beſſere Ehemänner, und vergiß auch nicht, daß der erſte Aberglaube, den Du von mir erfahren, ſich an einen Trauring knüpfte.“ —

„Dieſe Bemerkung muß mich freilich entwaffnen,“ ſagte die Baronin, und eine leichte Röthe verbergend, wandte ſie ſich zu ihrer Nachbarin.

„Sie haben mir ja ein ſonderbares Buch zugeſchickt, lieber Walter,“ redete jetzt der Herzog den Architecten an, „das junge Europa meine ich; wahrlich jung in jeder Hinſicht! — jung an Geiſt, Friſche und Genialität, jung aber auch an Erfahrung und geläutertem Geſchmack. Ein Freund machte mich bereits auf dieſe Erſcheinung aufmerkſam, und ich muß Ihnen doch, ſo gut ich mich deſſelben erinnern kann, den Inhalt unſ'rer Correſpondenz darüber mittheilen. „Mich,“ ſchrieb mein Freund, „macht dieß Buch ganz unglücklich! Es gibt mir eine Stimmung von Pein und Weh, daß ich ein ganz weinerliches Geſicht dazu mache; dieß rührt aber einzig von den Kunſtgewöhnungen her, in denen mein Gemüth ſeit frühſten Jahren ſich auf und niederſchwingt; das Geſtaltete fehlt mir zu ſehr, und das Bildende, und der große Hintergrund ruhiger Natur und Geſchichte, der aus unendlichen Weiten doch eine feſte Schlußwand macht; an Talent, Geiſt, Einſicht, Reiz und Kraft fehlt es nicht. Der Autor iſt ein ungewöhnlich begabter Menſch, der in Ermangelung alles andern, was ihm zu ſeyn und zu treiben noch verſagt iſt, ſich im Dichtungsſache verſucht. Wäre ich ein Helfer bei'm Staatsweſen, ich wäre aufmerkſam auf dieſe jungen Leute, die in Deutſchland immer häufiger hervortauchen. Sie ſind ein Zeichen der Zeit, und ihr Wirken und Dichten deutet auf manches Neue, das ſie vielleicht nicht liefern, aber vorſchmecken und andeuten."

„In vieler Hinſicht ſtehe ich fremd zu ihnen. Sie neigen ſich Alle ein wenig zu dem Frevel hin, Göthen läſtern zu wollen, ihn zu verkleinern, zu mißachten; und darin verwerfe ich ſie nun unbedingt. Dieſe junge Literatur kömmt mir vor wie reitende Artillerie; da ſie einmal da iſt, möchte man ſie nicht wieder miſſen, obgleich unſer altes ſchweres Geſchütze, zu dem wir geſchworen, dabei gar ſehr außer Acht kommt.“

„Sie,“ ſetzte mein Freund hinzu, „werden meine Anſicht nicht ganz theilen, denn obgleich auf and'rem Standpuncte, und ſehr verſchied'ner Begabung, haben Sie doch mit dieſen Jünglingen etwas gemein, und zwar das Weſentlichſte, nämlich die Geiſtesfreiheit, mit der Sie in Welt und Leben dazuſtehen, ſich umzuſchauen und einherzugehen vermögen. Ich betrachte Sie alſo im Grunde als einen natürlichen Verbündeten jener kampfluſtigen reitenden Artillerie.“

Ich antwortete:

Wenn die junge Europa Göthe ſtachelt, hat ſie ſich nur wie die alte dem Jupiter auf den Rücken geſetzt, während ſie unbewußt von ihm entführt wird — ja Göthe bleibt nicht nur der Entführer, ſondern ſelbſt der Vater dieſer ganzen neuen Jugend. Der Göttliche ſteht lorbeerumkränzt auf dem Olymp, und ſieht uns von dort behaglich zu. Wir aber krabbeln und wabbeln nur munter auf der Erde herum, und leben und ſchreiben, von ihm befruchtet und von Herzen angeführt.

Um aber auf das Buch zurückzukommen, ſo tadle ich des Autors einſeitige Erbitterung gegen das Vornehme und ſeine Unbekanntſchaft mit dieſer Region, die er doch mehrfach ſchildern will. Sie iſt weder ſo leer als er glaubt, noch ſo gemein als er ſie darſtellt. Wenn ein zweiter Cervantes aufträte, ſo hätte er hier gleich den Stoff zu einem zweiten Don Quixotte zur Hand; einen fahrenden Profeſſer im Kampf mit dem Windmühlenrieſen des Adels. Man könnte hierüber die drolligſten Scenen erſinnen, wobei es jedoch immer am ergötzlichſten erſcheinen würde, daß im Grund des Herzens die Einbildung vom Adel und der unterdrückte, noch immer ſo ſeltſam aus alter Gewohnheit beſtehende, unwillkührliche Reſpect vor demſelben, gar nicht mehr in den Vornehmen, ſondern nur in dem fahrenden Profeſſor ſelbſt und ſeines Gleichen anzutreffen ſey. Dieſes unbeſiegbare Gefühl aber iſt es eben, was ihre Wuth und Bitterkeit gegen jenes Phantom ſo ſehr ſteigert. Ja ſieht man nicht noch heute, ſo unbegreiflich es iſt, Bürgerliche ſich fortwährend nach jenem gehaltloſen und dennoch angefeindeten Adelstitel drängen? Neulich kaufte in unſerer Gegend ein gewiſſer H... das Rittergut Eſelsberg. „Nun muß ich mich adeln laſſen," ſagte er zu ſeinem neuen Gerichtshalter; „welchen Namen, der recht wohl klingt, rathen Sie mir wohl anzunehmen?" — „Sie können keinen alterthümlichern und paſſendern wählen," erwiederte dieſer lächelnd, „als: Eſel von Eſelsberg."

Vornehm iſt heutzutage nur, wer auch

geſellſchaftlich vornehm gebildet iſt. Solche bleiben nun freilich gern unter Perſonen ihrer eig'nen Art, die ſie in den ſogenannten höheren Ständen am häufigſten finden, und es kann allerdings vorkommen, daß Leute entgegengeſetzter Bildung von ſolchen Cirkeln fern gehalten werden, und darüber in Zorn gerathen. Es geſchieht dieß jedoch nur aus demſelben Grunde, warum auch ſie wiederum ihre Schneider und Schuſter nicht tauglich für *ihren* täglichen Umgang finden — und in dieſer Hinſicht wird es auch ewig Standes-*Unterſchied* geben müſſen, ſo lange wir nicht Alle Engel geworden ſind, mit gleichen Fähigkeiten, gleicher Bildung, und folglich gleichen Anſprüchen. Wäre der junge Autor des vorliegenden Buches z. B. je wirklich der Geliebte einer Fürſtin geweſen, er würde ſeine Schäferſtunde gewiß nicht mit weniger Kraft, aber zugleich mit mehr Grazie und Feinheit beſchrieben haben; denn abgerechnet die horreur eines Boudoirs mit grünen Vorhängen, gold'nen Quaſten und einem ſcharlachrothen Divan, wird keine Dame aus der großen Welt, ihren Geliebten liebkoſend: „Du Schuft!“ nennen, noch öffentlich lascive Gemälde in ein's ihrer Zimmer aufhängen laſſen, das ihr Mann und ihre Hausgenoſſen täglich betreten können. Noch weniger aber iſt in den Geſellſchaften vornehmer Leute unverheiratheten Damen je eine cyniſche Freiheit geſtattet worden, wie hier Geſandten- und Grafentöchter ſie fortwährend ausüben, als ſtammten ſie nicht aus einem großen, ſondern aus einem öffentlichen Hauſe her. Alle dieſe Verhältniſſe hätten von einem Weltmanne, mit gleich genialer und ſelbſt freier Behandlung, dennoch unendlich zarter, und deßhalb auch wahrer und anziehender geſchildert werden können *). Die neuen

---

*) Wir haben ein neueres Beiſpiel davon in

Anſichten über Philoſophie und Politik, die ſcharfen und überraſchenden Gedanken des Verfaſſers, ſogar die feurige Kühnheit ſeines Ausdrucks — Alles das würde dabei nicht aufzuopfern nöthig geweſen ſeyn. Est modus in rebus. Der modus aber fehlt hier eben. Doch anziehend, erregend, Gedanken hervorrufend bleibt die Lectüre des Buchs gewiß für Jeden, der Genialität zu würdigen, geiſtige Kraft zu fühlen und als electriſche Funken auf ſich ſelbſt einwirken zu laſſen fähig iſt.“

„Sie haben es ausgeſprochen,“ ſagte der Architect: „Jugend hat nicht Tugend! Sie iſt aber der beſte aller Fehler, und wird alſo dieſer Wein erſt ausgegohren und zehn Jahre auf dem Faſſe gelegen haben, ſo wird er auch köſtlich wie Nectar ſeyn. Jedenfalls iſt es Cometenwein.“

„Nun,“ erwiederte der Herzog, „ich zweif-

---

den Novellen des Freiherrn von Ungern-Sternberg le daran nicht, der Weinſtock iſt trefflich, doch raſchelt eine kleine Schlange in dem Laube.“ —

„Es wird aber nun bald Zeit aufzubrechen, lieber Heinrich,“ fiel die Baronin ein, „denn es bleiben mir für das heutige Feſt noch eine Menge Anordnungen zu treffen übrig. Sie haben doch Ihren Wagen hier, liebe Kleinfritz, ſo daß Sie zur rechten Zeit wieder bei uns ſeyn können?“

„Ja, gnädige Frau, unſer Einſpänner iſt parat; mein Mann hat ſeinen Nationaltiger heute eingeſpannt, und der läuft, kann ich Ihnen verſichern, wie der Wind.“

„Ei,“ ſagte der Rittmeiſter, „da können wir ja um die Wette fahren. Wer zuerſt auf dem Schloßhofe in Hohenburg ankömmt, hat gewonnen, und ich ſetze meine Stute, eine ächte Carcaſſe, die ich von einem Koſakengeneral gekauft, unbeſehens gegen Ihren Nationaltiger.“

„Vortrefflicher Einfall!“ rief der Herzog: „dieß wird eine race, welches ſelbſt im sporting magazine Aufſehen erregen muß! Rittmeiſter, Sie haben bei mir um eine Stallmeiſterſtelle ſupplicirt. Es iſt zwar jetzt keine vacant, aber wenn Sie gewinnen, mache ich Sie dennoch zum Stallmeiſter in partibus infidelium, das heißt, ich ſtelle Sie bei'm Nationaltiger und Ihrer eig'nen Carcaſſe ſo lange an, bis die letztere wieder zu einer Circaſſierin wird.“

„O,“ meinte die Baronin, „ich ſetze auch einen Preis; gewinnt Frau von Kleinfritz, ſo erhält ſie von mir die ſchöne Zeichnung über meinem Camin, die ſie geſtern noch ſo enthuſiaſtiſch lobte. Wie nannten Sie ſie ſich doch, Beſte?“

„Ach, die Madonna della Sepia! Dieß Geſchenk würde mich ganz beglücken. Es iſt eine vortreffliche Copie nach einem der größten italiäniſchen Meiſter — ich will die Wahl haben ob nach Leopardo da Vinci, oder Hannibal Carbaccio. Nun, lieber

Mann,“ ſagte ſie, und ſtieß dieſen freundlich in die Seite, „jetzt ſtrenge Dich an, Du haſt immer ſoviel mit Deinem Nationaltiger geprahlt. Hier heißt es nun: hic rectus, hic salta!“

„O mein Kind!“ ſagte der Gatte ſeufzend: „ſprich doch deutſch: hic Rhodus, hic salta! heißt das, was Du ſagen willſt, aber bei dieſem Springen werden wir noch den Hals brechen!“

Es thut uns leid, die olympiſchen Spiele, die ſich hier vorbereiten, dießmal nicht mit anſehen zu können, denn wir müſſen, um nicht zuviel Zeit zu verlieren, unſere Leſer jetzt nach dem weißen Hirſch führen, wo ſchon früh die Familie Saroli eingetroffen iſt.

Wenn in den übrigen Mitgliedern dieſer Familie keine Veränderung vorgegangen iſt, ſo finden wir dagegen die arme Giannina, heute in den Kleidern ihres Geſchlechtes, blaß und abgehärmt wieder, und doch nur ſchöner noch in der tiefen Melancholie, die mit Molltönen aus ihrer ſanft melodiſchen Stimme erklingt, und das Feuer der ſchwarzen Augen dämpfend, ihrer ganzen Erſcheinung einen unbeſchreiblich ſüßen, wehmüthigen Zauber mittheilt.

Sie hat ihren Henrico nicht mehr erwartet, längſt ſich geſagt, daß er für ſie verloren ſey — und dennoch kann ſie eine Thräne nicht zurück zwingen, die langſam über ihre Wangen rollt, als ſchon ein halber Tag vergangen iſt, und keine Spur von dem Ungetreuen ſichtbar wird.

Auf Befehl des Herzogs war indeß der Intendant ſchon früh im weißen Hirſch' geweſen, um dem Wirth anzukündigen: daß die Familie, welche der Herzog in ſeinen beſondern Schutz nehme, in Allem frei zu halten ſey, und man es ihr an nichts fehlen laſſen ſolle. Auch hatte der Intendant den Fremden bereits weitläuftig erzählt, wie ſein Herr ſich mit der geſchiedenen Baronin Roſenkranz in Kurzem vermählen werde, und ihr zu Ehren mehrere Wochen lang große Feſte ſtatt finden würden. Zu dem Ende wies er bald darauf dem alten Saroli das Local im Park an, wo der Herzog, als Ueberraſchung für ſeine Braut, ein Marionettenſpiel angeordnet hatte, das in einem ſcherzhaften Bezug auf den Tag ihrer erſten Bekanntſchaft, den es ihr lebhaft zurückrufen ſollte, gedichtet war, und zugleich als ein Intermezzo bei der prächtigen Illumination dienen ſollte, welche die folgende Nacht in einen künſtlichen Tag zu verwandeln beſtimmt war.

Warum der Herzog die arme Giannina unvorbereitet einer ſo ſchmerzlichen Prüfung unterwarf, iſt in der That mehr, als ich erklären kann. Ohne Zweifel ſchmeichelte es ſeiner romanhaften Phantaſie, und vielleicht ſelbſt ſeiner Eitelkeit, die kindiſch genug dazu war, den Effect zu beobachten, den ſeine Erſcheinung in ſo verſchiedener Umgebung auf Giannina machen würde;

denn es ergötzte ihn oft mit ſeiner Vornehmheit zu coquettiren, obgleich im tiefſten Grunde der Seele ſie eigentlich Niemand geringer achtete, ja meiſtens läſtiger fand, als er. Da er ſie aber einmal beſaß, ſpielte er auch damit, faſt wie ein Taſchenſpieler, bei dem der Werth ſeiner Künſte ebenfalls nur aus der Blindheit ſeines Auditoriums hervorgeht.

Vielleicht war aber auch jene ſeltſame Bitterkeit die Urſach' ſeiner Härte, die manchmal eig'ne Schuld an dem geliebten Weſen ſtraft; ein unerklärlicher, aber in der Erfahrung begründeter Zug des menſchlichen Herzens, der, ſo ſchlecht er iſt, doch wenigſtens den Vortheil hat, daß er ſpäter die Verſöhnung am ſüßeſten macht. Früher hatte er die Abſicht gehabt, Giannina unter der Maske Miſchling's noch einmal zu ſehen, aber des Doctors Lobeserhebungen, die ihn verſtimmt, hatten ihn davon wieder abgebracht. Nun wollte er nach Befinden

— ja hier wußte er wahrſcheinlich ſelbſt wieder nicht, was er eigentlich wollte — ſondern als ein ächter großer Herr, ein verzog'nes Kind des Glücks, dachte er, es würde jedenfalls irgend eine artige Situation, irgend etwas Picantes daraus entſtehen, und liebe ihn Giannina wirklich noch, warum ſollte er (bei ſeinen ſo leichten Grundſätzen in dieſer Hinſicht) nicht eine ſolche ſüße Freundin ſich auch noch neben ſeiner Gattin zu erhalten ſuchen. Er hatte ja Schlöſſer genug, wo er ſie mit Anſtand unterzubringen leichte Gelegenheit fand!

Das Schickſal läßt aber nicht immer ſo vornehm mit ſich ſcherzen, und unvermuthet reicht es manchmal, ſtatt des erwarteten ſchäumenden Nectarbechers, den bitt'ren Wermuth, an dem man ein langes Leben zu trinken hat!

Die herzogliche Tafel, an der heute große Galla ſtatt gefunden hatte, und die Blüthe des benachbarten Adels verſammelt worden war, nahte ſich ihrem Ende. Vor einer Stunde war die Sonne hinabgeſunken, und durch die hohen Saalfenſter flimmerten bereits unzählige Lichter aus Wald und Büſchen herüber, als drei Kanonenſchüſſe ankündigten, daß Alles bereit ſey, der hohen Geſellſchaft ein nicht ganz unähnliches Bild von den Wundern der Tauſend und einen Nacht vorzuführen. Schon der feſtlich geſchmückte Zug, den der Herzog mit ſeiner reizenden Braut, ſtrahlend von Diamanten und noch mehr durch eig'ne Schönheit anführte, bot der zu Tauſenden verſammelten Menge einen ungewöhnlichen Anblick; höchſt überraſchend aber waren in der That die weitern Anordnungen des prachtvollen Feſtes.

Zuerſt zeigte ſich den neugierigen Zuſchauern das alterthümliche Schloß, in allen ſeinen vielfach abwechſelnden architectoniſchen Linien durch dichte Lampenreihen gezeichnet, und das Innere der Fenſter in farbigen Facetten ſpielend, kunſtreich erleuchtet. Herrlich ſchimmerte das weitläuftige Gebäude in der Nacht, während auf ſeinen hohen Thürmen Kränze von Feuerbecken flammende Kronen in der Luft bildeten. Ein großes gothiſches Portal, von bunten Lampen ſinnreich zuſammengeſetzt, glänzte in reichſter Farbenpracht vor dem Eingang. Wendete man von hier die Blicke nach dem Garten, ſo überſah man dort zuerſt ein weites Blumenparterre, das auf türkiſche Weiſe, durch unſichtbare Lampen am Fuße der Blumen verklärt, einen zauberiſchen Effect hervorbrachte. Auf einem Hügel in der Mitte des Parterres war eine Vaſe von gigantiſchen Dimenſionen aufgeſtellt, aus der ein Bouquet künſtlicher Rieſenblumen, ebenfalls nur von innen beleuchtet, in dem brennenden Glanze coloſſaler Edelſteine, wie aus unterirdiſchem Feuer hervorwuchs. Rechts und links dieſer Gärten, wo hohe Linden- und Kaſtanien-Haine dichte Wände bildeten, hatte man hinter dieſen einige hundert Holzſtöße angezündet. Ihre Flammen, durch die Bäume verhüllt, ließen nur die Laubdome und grünen Waldwände vor ihnen, wie transparent erſcheinen, während helle Wolken röthlichen Dampfes oben hervorquellen, und die nahen Gebäude mit grellem Licht übergoſſen, bis ſie ſich zuletzt in dem, durch den Contraſt der Feuer faſt ſchwarz gefärbten Sternenhimmel langſam verloren.

So war man überall von Glanz und Licht und buntem Farbenſchmelz in jeder Nüance umgeben; nur der Hintergrund, ein weiter See, den grüne Hügel bekränzten, lag noch undeutlich geformt, in düſterer, dunkler Ruhe da. — Doch jetzt ertönt von den entfernten Bergen eine zweite Salve des Geſchützes, und im Nu ſieht man am Horizont, in der Breite einer Viertelmeile, thurmhohe Buchſtaben lodernd emporſteigen. In wenig Secunden glänzt klar und deutlich der Name „Aline“ wie eine Feenſchrift, am Firmament.

Lauter Beifall und manches ſtaunende Ah! belohnt die Erfinder dieſes ſchönen Schauſpiels, bis nach und nach ein Buchſtabe nach dem andern langſam erliſcht.

Kaum aber hat der letzte Funke ausgeglüht, ſo ſcheint ſich der, eben noch einem hellen Silberſpiegel gleichende See, in einen feuerſpeienden Vulcan umgewandelt zu haben. Ein hohes Schiff durchſchneidet ſeine Wellen. Tauſende von ziſchenden Raketen fliegen gen Himmel, grüne Schlangen ringeln ſich auf der Fluth, Feuerräder ſchwirren dazwiſchen, und furchterregende Meteore, Geſpenſter aus der wilden Jagd, durchſauſen die Lüfte, während eine verſteckte Militärbande die Muſik der Hölle aus dem Freiſchützen dazu ſpielt. Zuletzt fliegt, mit dem Gekrache des einſchlagenden Blitzes, das ganze Schiff in die Luft — und Dunkelheit lagert ſich von Neuem über die Ge-Gewäſſer.

Nach Beendigung dieſer Scene begab ſich der Herzog mit ſeiner Geſellſchaft in einen Wald, den man auf orientaliſche Weiſe, bis in die höchſten Baumkronen hinauf, mit bunten chineſiſchen Laternen illuminirt hatte. Von hier führte der Weg auf eine Waldwieſe hinaus, in deren Mitte eine hohe Fichte als Chriſtbaum decorirt war, ſtrotzend von vergoldeten Nüſſen, Aepfeln und Lichtern aus dem Lande des Brobdignacs. An ihrem Fuß lagerte, in maleriſche Coſtüme gekleidet, die fröhliche Jugend des nahen Dorfes, die ſich nun ſchnell zu allerlei ländlichen Spielen und Tänzen, zum Erſteigen bunter Maien, zum Wettlaufen in Säcken, zum Ringen, Hahnſchlagen, und ähnlichem Kurzweil mit geräuſchvoller Luſtigkeit anſchickte.

Nachdem man auch dieſer Unterhaltung einige Zeit gewidmet, erreichte die Geſellſchaft endlich einen größern freiern Platz, wo zum Schluß des ländlichen Feſtes eine lange Tafel für mehrere hundert Menſchen bereitet worden war. In ihrer Nähe ſah man, an enormen Bratſpießen und über hohen Scheiterhaufen, einige ganze Ochſen, Kälber und Hammel braten.

Auch dampften hier mehrere Keſſel mit Suppe, in denen man bequem ein Bad von Fleiſchbrühe, wie weiland König Jerome von Weſtphalen, hätte nehmen können. Auf den Tiſchen ſtanden ſtatt der Bouteillen Biertonnen, ſchön mit Blumenguirlanden verziert, und vier lebendige Steinadler in Käfichen von Eiſendrath formirten den Tiſchaufſatz.

Jetzt war der Zeitpunct herangekommen, wo der Herzog, während das Volk ſich zum Schmauſe einfand, in einem Gartenpavillon ſeine Braut und die Geſellſchaft durch das Marionettenſchauſpiel überraſchen wollte. Von außen war hier abſichtlich Alles dunkel geblieben, und nur eben ſo ſpärlich erleuchtet, als nöthig: to make darkness visible. Ein Meer von Licht fluthete dafür den Ankommenden entgegen, als die Pforten des Tempels ſich geöffnet hatten, und ſie nun plötzlich vor einem kleinen, in barockem Geſchmack decorirten Theater ſtanden, auf dem die Vorſtellung auch augenblicklich begann, ſobald der Herzog mit ſeiner Braut, und die vornehmſten Damen ihre Plätze in Beſitz genommen hatten.

Heute accompagnirte, ſtatt weiland Madame Gratovi's Harfe- und Trommel-Concert, die Capelle des Herzogs, hinter dem Theater verborgen, das kleine Gelegenheitsſtück, und die Gewänder der Puppen prangten in Sammt und Gold und Seide, kaum an Pracht denen untergeordnet, welche in Spontiniſchen Opern Berlin entzücken. Jeder war auf das Angenehmſte überraſcht, nur die Baronin, welche ſich nicht ganz wohl und unruhig zu fühlen ſchien, nahm die Attention des Fürſten nicht ſo heiter auf, wie er erwartet hatte.

Das Vorſpiel war bald geendet, und nun trat, auf heimliche Anordnung des ſchadenfrohen Doctors und dem Fürſten ſelbſt unerwartet, Giannina, wie die Nymphe des Flußthals coſtümirt, mit leichten, ätheriſchen Schritten vor, um, wie man es ihr vorgeſchrieben, unter Herſagung eines kurzen Gedichts, vor dem Gebieter und ſeiner Braut, die ſie leicht daran erkennen würde, daß ſie auf zwei vergoldeten Lehnſtühlen den vorderſten Platz einnähmen, Blumen hinzuſtreuen. Schüchtern und leiſe begann ſie mit niedergeſchlag'nen Augen ihren Spruch, während ihre Schönheit und Grazie im ganzen Saal ein Gemurmel des Beifalls von allen Seiten hervorrief.

Hierdurch ermuthigt, erhob ſie endlich das Geſicht, und ihre großen ſchwarzen Augen trafen mit vollem Blick auf die der Baronin. Beide ſtarrten ſich einen Augenblick gegenſeitig an. „Aline! Du die Braut?“ hörte man Giannina ganz laut in bewußtloſem Erſtaunen ſagen — und mit einem unverſtändlichen Klageton ſank die Baronin in Heinrichs Arme.

„Biſt Du wahnſinnig, Giannina?“ rief entrüſtet der Herzog, ſich im Schreck gleich ihr gänzlich vergeſſend, „was ſoll dieſes tolle Treiben?“

„Gerechter Gott!“ — ſtöhnte dumpf Giannina, und hielt ſich zitternd an der Couliſſe feſt, „träume ich? Henrico — der Herzog! O Unglückliche, fliehe — fliehe dieſe falſche Erde auf ewig!“

Kaum hatte ſie dieſe Worte wie im Wahnſinn ausgerufen, bei denen die Geſellſchaft, ungewiß, ob ſie Ernſt oder Spiel ſeyen, wie verſteinert ſtehen blieb, und der Herzog ſelbſt in der Betäubung nicht mehr wußte, wohin er ſich mit ſeiner Hülfe wenden ſollte, ſo ſtürzte Giannina mit einem durchdringenden Schmerzensſchrei ſinnlos davon, drängte hinweg, was ſich ihr entgegen ſtellen wollte, und wie ein gejagtes Reh durch die Büſche bricht, floh ſie unaufhaltſam die Treppe hinab, welche vom Theater in den Park führte, und in den weiten Wald hinein, bis ſie erſchöpft und faſt athemlos unter dem Fuß einer alten Eiche niederſank.

In der allgemeinen Verwirrung und dem Tumult, welcher dieſer Scene folgte, hatte man ſchnell ihre Spur verloren; die Eltern, an ihre excentriſche Leidenſchaftlichkeit gewöhnt, hatten, mit Zuſammenleſung ihrer Marionetten beſchäftigt, ebenfalls wenig auf ſie geachtet, und ſo war Niemand ihr gefolgt.

Die Aermſte befand ſich in einem beklagenswerthen Zuſtande. So grauſam ſich betrogen, ſo demüthigend vor einer glücklichern Rivalin, wie ſie glaubte, ſich gehöhnt zu ſehen, konnte ihr eben ſo leidenſchaftlich liebendes als ſtolzes Herz nicht ertragen! Sie wünſchte nur den Tod, und rollte in wilder Verzweiflung hundert düſt're Gedanken durch ihr brennendes Gehirn, alle nur darauf gerichtet, auf welche Art ſie am ſchnellſten dieſer unerträglichen Qual ein Ende machen könne. Da hörte ſie die raſchelnden Tritte nahender Leute, und voller Furcht, entdeckt, und durch ſie von ihrem Vorhaben abgehalten zu werden, verbarg ſie ſich unter einem Strauch, ängſtlich den Athem an ſich haltend, damit ſie Keiner gewahr werde.

„Wie ſteht es,“ fragte eine leiſe Stimme dicht neben ihr, „habt Ihr Euch den künſtlich geformten Schlüſſel zu des Herzogs Cabinet endlich verſchafft?“

„Ja, Hauptmann,“ war die eben ſo leiſe gegebene Antwort, „hier iſt er; der eiſerne Kaſten ſteht im Fenſter rechter Hand, und den Schlüſſel zu dieſem legt der ſorgloſe Herr gewöhnlich in das oberſte Fach eines kleinen Wandſchrankes, der daneben ſteht, und den man leicht mit jedem Dietrich öffnen kann. Ihr könnt Euch darauf verlaſſen, daß die Documente, für die der Graf eine ſo ungeheure Summe geboten hat, und außerdem noch wenigſtens an 30,000 Thlr. in Geld und Caſſenſcheinen ſich in dem eiſernen Kaſten befinden — und ſo vielerlei Leute gehen dieſen Abend im Schloß herum, ſich die Illumination zu beſehen, daß gerade heute die Gelegenheit die allerbeſte iſt. Die meiſten Diener ſind überdem im Park und bei den Tafeln beſchäftigt, bloß zwei Officianten, die nur unvollkommen im Schloſſe Beſcheid wiſſen, haben die Wache dort übernommen. Sie denken aber am wenigſten daran, ſondern ſitzen im Saal, und laſſen ſich Wein und Eſſen gut ſchmecken. Zum Ueberfluß ſind auch die von Euch befohlenen Cameraden überall vertheilt, um im Noth-

saur

BIBLIOTHEK DER DTSCH. LITERATUR 3-598-52254-1
PÜCKLER-MUsKAU,A.VON FN. 09340/011

falle, Euch gleich zu Hülfe zu kommen. Es kann nicht fehlen — in fünf Minuten — ſeyd Ihr einmal im Cabinet, iſt die Arbeit gethan, und die Papiere wie das Geld unſer. Doch müßt Ihr eilen, denn der Teufel hat ſo ſchon ſein Spiel gehabt, und die Baronin im Theater in Ohnmacht fallen laſſen. Der Herzog hat ſie einſtweilen in das nahe engliſche Haus bringen laſſen, wo der Ball ſtattfinden ſollte. Er iſt jetzt noch voller Beſorgniß bei ihr, aber es iſt leicht möglich, daß er bald zurückfährt. Ich ſelbſt erhielt bereits den Auftrag, den Wagen in einer Viertelſtunde zu beſtellen, werde mich aber natürlich nicht damit übereilen. Alſo Glück zu, Hauptmann, aber zögert keinen Augenblick länger. Noch Eins! ſtieße Euch etwas Verdächtiges auf, ſo ſpringt unbeſorgt aus dem Fenſter. Es iſt nicht hoch, und ich habe den Joſeph unten in den kleinen offenen Hof poſtirt, der ganz dunkel geblieben iſt, und aus dem man, an der Stallmauer hin, gleich im Freien iſt.“

„Gut, Conrad,“ war die Antwort, „morgen Abend um dieſelbe Zeit ſpäteſtens ſprechen wir uns hier wieder, wenn wir uns nicht früher treffen können, und Dein Theil an der Beute ſoll nicht der ſchlechteſte ſeyn. Du biſt ein Burſche, der bald Avancement verdienen wird! Jetzt aber fort, und halte mir den Rücken frei!“

Bei dieſen Worten eilten die Fremden ſo nahe an Giannina vorüber, daß der Eine faſt an ſie angeſtoßen hätte. Schnell verlor ſich dann das Geräuſch ihrer Schritte im Walde.

Für Giannina's Gefühle war die Reaction, welche dieſes Geſpräch in ihnen hervorbrachte, eine wahre Wohlthat, auch die Erwähnung des Namens der Baronin, nun ihrer Todfeindin, erweckte plötzlich in ihr das Gefühl der Rache. Genugthuung, Entlarvung der Betrügerin dämmerte dunkel vor ihrer Seele. Mit der ganzen ſüdlichen Lebhaftigkeit ihres Characters ergriff ſie alſo jetzt nur das Eine, was Noth that.

Ohne ſich zu beſinnen, folgte ſie dem Räuber, und ſchlug, ſo ſchnell ihre Füße ſie nur tragen wollten, ſogleich ſelbſt den Weg nach dem Schloſſe ein. Als ſie dort, die Localität nicht genau kennend, erſt nach einigen Umwegen ankam, fand ſie nur noch wenig einzelne Zuſchauergruppen darum her vertheilt, da die meiſten den entfernteren Vorſtellungen zugezogen waren.

Wohlwiſſend, daß ſie keine Zeit mehr verlieren dürfe, und dennoch ungewiß, an wen ſie ſich wenden ſolle, aus Furcht, vielleicht gerade auf einen der verkleideten Räuber zu ſtoßen, trat ſie durch das bunte Portal unter bangem Herzklopfen in die Halle, wo ſie jedoch, mit inniger Freude, den ihr bekannten alten Intendanten am Camine eingeſchlafen fand.

„Kommt,“ rief ſie, ihn weckend, „führt mich im Augenblick zu den Officianten, die die Wache im Schloſſe haben.“

„Ei, ei, meine ſchöne Mademoiſelle,“ ſagte der Alte noch halb verſchlafen, „weshalb hat denn das ſolche Eile?“

„Ich bitte Euch um Gottes willen, verliert keine unnütze Zeit, Ihr werdet es gleich erfahren. **Kommt** jetzt ohne weitere Fragen. Auf meinen Knieen beſchwöre ich Euch, zögert nicht!“

„Nun, nun! ſie ſind im Eßſaale bei Tiſch, hier gleich die Treppe hinauf, ſo kommt denn.“

Giannina ſprang ungeduldig voran, und den Kopf ſchüttelnd folgte langſam der Alte.

„Herbei, meine Herren!“ ſchrie Giannina, die Thür aufreiſſend, den ruhig dort Tafelnden zu: „Räuber ſind im Cabinet des Herzogs! Bewaffnen Sie ſich, helfen Sie ſchnell, oder in wenig Minuten iſt es zu ſpät, und der Verluſt des Herzogs vielleicht unerſetzlich!“

„Tod und Teufel!“ rief der eine Beamte, ein kräftiger junger Mann, „da müſſen wir auch dabei ſeyn!“ während der and're, ein abgelebtes Männlein, todtenblaß und erſchrocken, mehr an's Retiriren als an's Vordringen zu denken ſchien. Der Intendant aber ſchlug in der Thür die Hände ſprachlos über dem Kopf zuſammen.

„Laufen Sie, Herr Rehfuß,“ ſagte der junge Mann zu dem Schmächtigen, „und holen Sie mit dem Intendanten ſogleich Waffen und Menſchen herbei, ich will mich unterdeſſen mit dieſem ſchweren ſilbernen Leuchter verſehen, und wenn's Glück gut iſt, einem der Hallunken damit den Kopf einſchlagen.“

Und mit dem lauten Ruf: „Halloh! zu Hülfe! Räuber!“ ſtürzte er ſich nach des Herzogs Cabinet, Giannina, das herzhafte Mädchen, ihm auf dem Fuße folgend. Einige Leute, denen ſie auf dem Corridor begegneten, ſchloſſen ſich mit an ſie an, andere verdächtigere Geſtalten kamen ihnen gleichfalls entgegen. Jetzt erreichten ſie den Eingang zum Cabinet, und fanden die äußere Thür offen, die innere aber verſchloſſen. „Brechen Sie ſie auf,“ ſagte Giannina, „der Räuber muß ſchon darin ſeyn, und hat ſich nur von innen verriegelt, weil er ſich aus dem Fenſter flüchten will.“

Unterdeſſen hatten ſich ſchon mehrere Menſchen, unter denen auch noch einige Diener des Herzogs, zu ihnen geſellt, welches wahrſcheinlich die feigen Spießgeſellen des Hauptmanns zu ſchneller Flucht bewog, wenigſtens hinderte Niemand die Stürmenden, und in wenig Secunden wich ihren vereinten Stößen die leichte Thür. In demſelben Moment bemerkten ſie auch ſchon einen Mann im Cabinet, der eben auf das Fenſterbret geſprungen war, und auf dieſem Wege ſich glücklich mit der Beute gerettet heben würde, wenn nicht Giannina, mit der ganzen Gewandtheit und Kraft ihrer männlichen Erziehung, herbeigeſprungen wäre, und, den ſtarken Räuber am Kragen faſſend, ihn mit Gewalt auf den eben beraubten eiſernen Kaſten zurückgeworfen hätte.

„Verfluchtes Ungethüm!“ rief dieſer wüthend — dem ſie in ihrer theatraliſchen weißen Tracht mit den blaſſen Wangen und funkelnden Augen wie ein Geſpenſt vorkommen mochte — „laß’ mich los, oder ich ſende Dich zur Hölle zurück, wo Du hergekommen biſt!“

Einen Augenblick nur ſah man einen funkelnden Dolch im Lampenſchein blitzen, und mit einem unterdrückten Schmerzensſchrei ſank Giannina, tödtlich getroffen, zu Boden.

Schreck und Staunen über die entſetzliche That feſſelte in dieſem furchtbaren

Moment jede Hand. So gelang es dem Böſewicht, das Fenſter aufzuwirbeln, und mit ſeiner Beute glücklich hinab zu ſpringen. Doch war er kaum am Boden angekommen, als man auch ſchon einen Schuß hörte, dem gleich darauf ein tiefes Aechzen, und nachher frohes Triumphgeſchrei folgte. Es war die Stimme des Intendanten, der, wohl berechnend, daß er von dieſer Seite dem Räuber am beſten den Rückzug abſchneiden könne, mit einigen ſchnell geſammelten Gehülfen herbeigeeilt war, und ſelbſt mit ſeiner Jagdflinte den glücklichen Schuß gethan hatte.

Noch kniete oben der junge Mann neben Giannina, und verſuchte vergebens, das ſtromweis aus ihrer Seite hervorquellende Blut zu ſtillen, als der Doctor hereintrat, den der Herzog eben nach Hauſe geſchickt hatte, um einige Medicamente für die kranke Baronin zu holen, und der nun, ſo ungeahnet! hier ſeine Hülfe bei einem weit ſchrecklicheren Vorfalle nöthig fand. Der feſte, an Scenen dieſer Art gewöhnte Mann konnte dennoch bei dem troſtloſen Anblick, der ſich ihm hier darbot, kaum die nöthige Faſſung bewahren, denn ſchon eine flüchtige, vorläufige Unterſuchung ließ ihn das Schlimmſte befürchten. Auf ſeine Anordnung wurde die Verwundete ſogleich mit größter Vorſicht in das anſtoßende Zimmer der Baronin gebracht, und ihr auf dem Sopha ein Lager bereitet, auf das man ſie, noch immer bewußtlos, niederlegte.

Sobald der Arzt für eine weibliche Bedienung geſorgt, die unnützen Zuſchauer entfernt, und Alles für die Kranke gethan, was die Umſtände erforderten, ſchrieb er dem Herzog, mit Ueberſendung der verlangten Medicamente, und kurzer Anweiſung, wie die Baronin zu behandeln ſey, was ſich im Schloſſe zugetragen, hinzufügend, daß er das unglückliche Mädchen, die ſich auf eine ſo heldenmüthige und geheimnißvolle Weiſe für das Intereſſe des Herzogs aufgeopfert, unmöglich verlaſſen könne, auch nicht verſchweigen dürfe, daß ihr Leben in der höchſten Gefahr ſchwebe.

Dann ſetzte er ſich an der Leidenden Bette nieder, und betrachtete mit inniger Wehmuth das holde Schmerzensbild, dem bald auch dieſer letzte verlöſchende Lebenshauch entfliehen ſollte, der jetzt noch ſchwach den halb entblößten Buſen der ſchönen Ohnmächtigen hob und ſenkte. Die Lampe warf ihren hellen Schein auf die edlen, ausdrucksvollen Züge, die ihm ſo oft ſchon unwillkührliche Erinnerungen aus alter Zeit heraufbeſchworen, und vom erſten Augenblick an ſein Herz mit einer wunderbaren Rührung ergriffen hatten. Da fiel ihm erſt auf dem bloßen Halſe des Mädchens ein kleines, altväteriſches Medaillon auf, deſſen Anblick ihn mit Staunen erfüllte. Behutſam es aufnehmend, drückte er an an der Feder, und das Bild eines Mönches leuchtete ihm entgegen.

„Himmel, meine Ahnung!“ rief er: „ſo haſt du mich doch nicht betrogen! Ja, Du biſt es wirklich, armes, beklagenswerthes Kind! Unnatürlich verlaſſen, ehe Du noch geboren war'ſt, mußteſt Du das Schloß Deines Vaters nur betreten, um darin zu ſterben!

O Du unſer Aller Vater über den Wolken! warum prüfſt Du manche Deiner Kinder ſo hart! oder nimmſt Du dieſes nur ſo früh in die Schaar Deiner Engel auf, damit der Erde Weh ſein Herz — nicht noch bitterer breche? Gott des Erbarmens, Dein heiliger Wille geſchehe!“

„Amen!“ ſagte Giannina leiſe, die unterdeß die Augen das erſtemal wieder aufgeſchlagen hatte, und nun mit matter Stimme verwundert fragte: „Sie, lieber Herr Doctor, hier — wo bin ich denn? — Ach, der Räuber! O, wie das ſchmerzt, hier in der Seite. Ach! helfen Sie mir... jeder Athemzug iſt ein Dolchſtich. Wiſſen es meine arme Eltern ſchon?“

„Beruhigen Sie ſich, theures Kind,“ ſagte der Doctor mit ſchwer unterdrückter Bewegung, „Sie werden ſich bald beſſer fühlen! Hier nehmen Sie dieſen Trank und ſprechen Sie nicht. Ruhe iſt Ihnen jetzt vor Allem dringend vonnöthen. Sobald Sie es ertragen können, werde ich nach Ihren Eltern ſchicken.“

Das arme Mädchen ſchloß halb die müden Augenlieder, und weinte ſtill vor ſich hin. Des Doctors Troſtworte, die er mit zerriſſenem Herzen gab, ſchienen wenig bei ihr zu fruchten.

Nach einiger Zeit ſagte ſie: „Täuſchen Sie mich nicht, lieber Freund, ich fühle es, ich weiß es mit Beſtimmtheit — daß ich ſterben muß. Meine Beſinnung iſt jetzt ganz zurück gekehrt. Ich bin nur matt, ach, ſo matt! und die Glieder werden mir ſo ſtarr und ſchwer. Er wird wohl bald vorüber ſeyn, der Traum des Lebens — und doch bin ich noch nicht fertig. Ja, lieber Doctor, ich muß ihn noch einmal ſehen, ehe ich ſterbe .... ich muß ihn warnen vor der Schlange, die er in ſeinem Buſen nährt. Ich habe ihn ja längſt aufgegeben, nicht meinetwillen, ach, nur ſeinetwillen will ich ihn von ſo großem Elend erretten!“

„Liebes Mädchen, ich beſchwöre Sie, überlaſſen Sie ſich jetzt keinen ſo angreifenden Gedanken. Ich will ſie nicht betrügen, Ihr Herz iſt ſtark genug, das Unvermeidliche zu tragen, aber noch iſt ja Hoffnung da, wenn Sie nicht muthwillig ſelbſt ſie zerſtören. Jedenfalls verſpreche ich Ihnen, daß Sie Zeit haben ſollen, von Ihrem Herzen Alles abzuwälzen, was es drückt. Auch ich habe noch einige höchſt wichtige Fragen an Sie zu thun, aber jetzt, mein kühnes, liebes Mädchen, ſchonen Sie ſich und zeigen Sie all die muthige Selbſtbeherrſchung, die Ihrer edlen Seele würdig iſt.“

Giannina ſchüttelte ſeufzend mit dem Haupt, doch that ſie ergeben nach des Doctors Willen.

Eine Viertelſtunde mochte in dieſer Bemühung vergangen ſeyn, doch fand ſie weder Schlaf noch Ruhe. Im Gegentheil ſchienen die unheilverkündenden Symptome immer drohender zu werden, und da kurz darauf dem Doctor gemeldet wurde, daß der Herzog draußen ſey, und wenn es irgend möglich, dringend Einlaß wünſche, bat ſie ſo beweglich, ihn gewähren zu laſſen, daß der Doctor, ohnehin keine günſtige Hoffnung mehr hegend, nachgab, und ihr verſprach, ſobald er den Herzog nur einigermaßen vorbereitet haben würde, ihn ſogleich zu ihr zu ſenden.

„Vorher aber,“ ſetzte er hinzu, „muß ich ſelbſt noch einige Fragen an Sie thun, liedes Mädchen, die ich Sie einfach zu beantworten bitte. — Von wem haben Sie das Medaillon, das Sie an Ihrem Halſe tragen?"

„Von meiner ſeligen Mutter, Rosa Chiarini."

„Die Leute, bei denen Sie leben, ſind alſo nur ihre Stiefeltern?"

„So iſt es."

„Wen ſtellt das Mönchsbild vor, das Ihr Medaillon enthält?"

„Meinen Vater, einen deutſchen Fürſten, wie man mir geſagt, deſſen Familien-Name aber weder meine Mutter noch ich je erfahren haben. Ein Papier, was mir meine Mutter auf ihrem Todtenbette übergab, enthält alle nähere Umſtände, und meine Stiefſchweſter Joſephe weiß den Ort, wo ich es aufgehoben habe. Luigi war des Fürſten Taufname. Weiter weiß ich nichts von ihm."

„Genug!“ ſagte tiefſeufzend der Doctor. „Ich rufe jetzt den Herzog, aber um Gottes willen, ſchonen Sie ſich und ihn, ſoviel Sie es vermögen.“

Mit leiſen Tritten verließ er nun das Zimmer, um dem Herzog entgegen zu gehen.

„O Doctor!“ ſagte dieſer verſtört, ſo wie er ſeiner anſichtig wurde: „Wie ſteht es mit Giannina? Wie erkläre ich mir dieſe räthſelhafte Begebenheit? Der erſchoſſene Räuber, bei dem man meine wichtigſten Documente und mein ganzes baares Geld in Gold und Papieren fand, iſt derſelbe Herr von Wolff, ein getaufter Jude, von dem ich Ihnen erzählt und bei dem die Baronin früher mit ihrem vorigen Gemahl wohnte. Wie kam Giannina zu ſo genauer Kenntniß ſeines Vorhabens? — Doch zur Hauptſache, denn was iſt alles Andere dagegen! Ueber dieſe nur beruhigen Sie mich.

Nicht wahr, ſie iſt nur ſchwer, nicht tödtlich verwundet?“

„Erlauben mir Euer Durchlaucht,“ ſagte der Doctor mit einiger Feierlichkeit, „Ihnen in Ihr Zimmer zu folgen, denn ich habe Ihnen einen ſehr wichtigen und höchſt unerwarteten Bericht abzuſtatten.“

Als ſie dort angelangt waren, und der Doctor ſorgfältig die Thüre hinter ſich verſchloſſen hatte, ſagte er: „Wiſſen Sie gnädiger Herr, wer dieſe unglückliche Giannina iſt, die aus Liebe zu Ihnen hier untergeht — ach! ein Unglückskind iſt ſie, das in ſeltſamer Verzweigung in ihr eigenes Schickſal mit verwebt iſt — eine nahe, theure Anverwandte..... mit einem Wort, ſie iſt jene vor der Geburt ſchon verlaſſene Tochter Ihres Onkels, von der Sie gehört haben müſſen, und die, im Fall ſeine vorgeſpiegelte Verehelichung mit der Mutter Gültigkeit gehabt hätte, vor Gott und Menſchen die rechtmäßige Erbin all' der Güter wäre, die Sie jetzt beſitzen, ja auch dieſes Schloſſes, das die Arme, o bitteres Schickſal! nur betrat, um darin den Tod zu finden. Schon bei ihrem erſten Anblick ergriff es mich wie unheilſchwere Ahnung, heute aber hat mir das Bild ihres Vaters, das ich, auf ihrem Buſen ruhend, fand, und wenige Worte ihrer eigenen Erklärung die ganze traurige Gewißheit unzweifelhaft enthüllt.“

Der Herzog ſtarrte ihn ſprachlos an.

„Sie erinnern ſich,“ fuhr der Arzt fort, „daß Ihr Onkel, mit dem ich damals in Italien reiſ'te, eine betrügeriſche Ehe mit einem armen Mädchen aus jenem Lande einging, und als dieſe ſchon eine Frucht derſelben unter ihrem Herzen trug, von ſeinem ſtrengen Vater hart gedrängt, ſich verleiten ließ, die mehr getäuſchte als verführte Chiarini in Venedig auf eine höchſt grauſame Weiſe zu verlaſſen, ohne ſie je mit ſeinem wahren Namen bekannt gemacht zu haben. Er glaubte ſchon genug zu thun, daß er ihr eine bedeutende Geldſumme zurückließ.

Später hat er ſich zwar große Mühe gegeben, über ihr und ihres Kindes weiteres Schickſal etwas zu erfahren, jedoch ganz vergebens, da ſie längſt in Italien gänzlich verſchollen war, und Niemand wußte, wohin ſie ſich gewendet. Eben ſo fruchtlos waren, wie ich höre, alle Nachforſchungen der verlaſſenen Roſa ihrerſeits, und Giannina weiß bis dieſen Augenblick nur, daß ein vornehmer deutſcher Herr ihr Vater war, ohne irgend etwas von ſeinen näheren Umſtänden zu kennen.

Sie mag jetzt Alles durch Sie erfahren, doch nun, gnädiger Herr, faſſen Sie ſich auch als Mann — denn ich darf es Ihnen nicht mehr verſchweigen: Giannina zu retten gibt es kein Mittel mehr. In wenig Stunden wird dieſer ſchöne lebenswarme

Körper ein kalter Leichnam ſeyn, und die treue Seele bei Gott!“

Der Herzog ſank wie vernichtet auf ſeinen Seſſel zurück. „Allmächtiger Gott!“ rief er: „iſt denn kein Erbarmen? O theurer Freund, die Hälfte meines Vermögens gehöre Ihnen, wenn Sie den Engel retten, das treue Herz, das durch meinen Leichtſinn ſtirbt. Nein, ich werde nie mehr Ruhe finden! Doch jetzt beſchwöre ich Sie, laſſen Sie mich hin zu ihr, wenn Sie mich nicht zur Verzweiflung bringen wollen. Ach! daß ich wenigſtens ihre Verzeihung . . . . o Giannina, welch’ ſchreckliches Verhängniß!“

„Kommen Sie, ich will Sie zu ihr führen, doch beſchleunigen Sie nicht noch durch zu heftige Gemüthsbewegung das nahe Ende der Dulderin, obgleich — fügte er ſchmerzlich lächelnd hinzu — obgleich die Liebe auch auf dem Todtenbette wohl thut.“

Es war ein furchtbarer und doch auch

tiefſeliger Moment für Beide, als Heinrich zu den Füßen des Bettes niederſank, und ſtumm mit heißen Thränen Giannina's Hände bedeckte.

„O, mein Henrico!“ ſagte ſie endlich mit kaum vernehmbarer Stimme: „Dank, innigen Dank für dieſe Zeichen Deiner Liebe. Sie machen meinen Tod zum ſüßen Uebergang in eine beſſere Welt. Denn täuſchen darf ich Dich ja nicht, mein Geliebter.... bald wird Dein armes Mädchen in tiefer Erde liegen, und keine Deiner Liebkoſungen ſie mehr erwecken können; d'rum ſättige ſie noch damit, ſo lange ſie lebt, komm', achte meiner Wunde nicht, und küſſe meinen Mund, damit er Dir durch ſeinen heißen Druck ſage, was der Stimme auszuſprechen ſchon ſo ſchwer wird.“

Es liegt eine erhabene, unendliche Wolluſt im Schmerz! Als in dieſem Kuſſe ihre Thränen ſich miſchten, und ihre Seelen in einem einzigen glühenden Hauch zuſammenfloſſen, da mögen Engel an dem Schmerzenslager geſtanden und vom Allmächtigen Gnade für ſie erfleht haben!

Es dauerte lange, ehe Giannina's umſchlingende Arme den Geliebten wieder los ließen, an deſſen Bruſt ſie gern den letzten Seufzer ausgehaucht hätte. Endlich ſanken ſie, in halber Ohnmacht erſchlafft, langſam herab, und wie ein weißes Marmorbild lag ſie nun eine geraume Zeitlang mit geſchloſſenen Augen, vor dem gleich ihr zum Tode erbleichten, zitternden Freunde da.

Als ſie wieder einige Kräfte mühſam geſammelt hatte, ſagte ſie feierlich: „Nun, Henrico, muß ich Dir noch weh' thun. — Gott iſt mein Zeuge, wie gern ich Dir es erſparte, aber ich darf Dir es nicht verſchweigen.

Es war eine Zeit, wo ich der thörichten Hoffnung Raum gab, Du würdeſt für immer mein werden können, eine Zeit, wo ich weder Deinen hohen Rang ahnete, noch ſo innig fühlte, als es ſeitdem der Fall geweſen iſt, daß mein langes niedriges Leben wenn gleich, bevor ich Dir begegnete, ohne die gröbſte Schuld geblieben, doch jenen zarten Duft von meiner Seele geſtreiſt hatte, der mich allein ganz Deiner werth hätte machen können.

Alſo ſchon ehe ich Dich hier wieder ſah, und erkannte, hatte ich, jeder Hoffnung auf Deinen Beſitz entſagt, obgleich der Gedanke, mich von Dir verhöhnt und gemißachtet zu ſehen, mich heute faſt zur Verzweiflung trieb! Es iſt alſo weder Eiferſucht noch Eigennutz, die mir jetzt die Zunge löſen, auf der der bitt're Tod ſchon ruht. Es iſt nur der einzige Wunſch, Dich nicht unglücklich werden zu ſehen, der mich zum Sprechen zwingt.

So wiſſe denn, mein Freund, die Frau, die es durch einen Betrug, den ich nicht kenne, dahin gebracht, daß Du ſie zu

Deiner Braut erkoren — iſt Deiner gänzlich unwürdig, von weit niedrigerer, unbekannter Herkunft als ich ſelbſt, ein Geſchöpf, das Jahre lang auf gemeinſter Stufe im Schlamme des Laſters gelebt, und, als zu ſchlecht für den Umgang jedes rechtlichen Mädchens, von mir, ſobald ich ſie erkannte, wie eine Peſtkranke geflohen ward. Haſt Du nicht erſt vor wenigen Stunden geſehen, wie mein Anblick, gleich dem Haupte der Meduſe, auf ſie gewirkt hat?

Du wär'ſt nicht der, für den ich Dich halte, mein Henrico, wenn Du nach dem, was Du jetzt weißt, dieſe Schlange nicht augenblicklich auf immer von Dir entferneſt; auch darfſt Du in die Worte einer Sterbenden, ach! einer Seele, die auf der ganzen Welt nur an Dir allein noch hängt, keinen Zweifel mehr ſetzen."

„O Giannina, mein Leben, mein Alles! welche Nattern erweckſt Du in meiner Bruſt. Wie hat jene gräßliche Täuſchung mich vermögen können, das Glück, was ſchon in meine Arme ſank, von mir zu ſtoßen, um einem teufliſchen Schatten wahnſinnig zu folgen, der mich jetzt höhnend in die Hölle hinabſtößt.

Ja, ſchon ehe ich zu Dir eintrat, ward die Binde von meinen Augen geriſſen. Ein Brief des elenden Barons, der mit dem Gelde was er mir entlockt, nun in Sicherheit, ſich an uns Beiden mit unerhörter Niederträchtigkeit hat rächen wollen, enthüllte mir durch untrügliche Beweiſe das ganze ſchwarze Gewebe des Betruges in derſelben Stunde, als ſeine elende Gefährtin, durch Deinen Anblick entſetzt, in das Gartenhaus gebracht wurde, aus dem ſie — denn Gott Lob noch iſt ſie nicht meine Frau — nie in mein Schloß zurückkehren wird. O Giannina, welches ſchwere, göttliche Strafgericht, daß in dieſem nämlichen Augenblick, wo das ſeligſte Glück uns erreichbar geworden wäre, Du das Opfer meiner verruchten Verblendung werden mußt, und ſtatt am Traualtar wir nun im Tode nur uns vereinigen werden — denn Dich überleben kann und will ich nicht. O nein, Du treuer hingeopferter Engel, dieſe Gewißheit wenigſtens bleibt mein einziger Troſt!

Wie unendlich ſchön hatte das Schickſal es mit uns im Sinne, wär' ich nicht ſelbſt der Mörder unſers Glücks geworden! Du weißt es ja nicht, armes unglückliches Mädchen! — So höre denn: Dein Vater war mein Onkel, der vorige Herzog von Hohenburg, von dem der größte Theil meines Vermögens herſtammt, und ach! ſeine Sünde an Deiner verlaſſ'nen Mutter wuchert auch in mir jetzt fort! — Du, Giannina, hätteſt hier zu gebieten gehabt, nicht ich, wenn die Ehe meines Onkels als gültig hätte anerkannt werden müſſen. Jetzt, da wir Alles dieß entdeckt, jetzt, wo jeder verdunkelnde Schleier von meinen Augen gefallen iſt, wo ich Dich, wieder ich ſelbſt geworden, mit unbeſchreiblicher Liebe anbete, und wo Du, Engel der Milde, auch an Deinem Verderber noch immer mit gleicher Zärtlichkeit hängſt, ach! wie ſüß hätte alles vergangene Unglück ſich in Seligkeit aufgelöſ't — und nun — o Gott! die Strafe iſt zu hart, erbarme Dich doch um dieſes unſchuldigen Weſens willen — oder, iſt keine Rettung, ſo trenne mich wenigſtens nicht von ihr, wenn ich ihr folge in das dunkle Reich, das ja nur ohne ſie mir furchtbar ſeyn kann.“

„Henrico,“ ſagte Giannina ernſt und feierlich zu ihrem Freunde, der in wilder Verzweiflung ſeine Hände rang, „Henrico, was Du mir jetzt über meine Geburt enthüllt haſt, berührt mich nur noch wenig, denn es iſt nur irdiſcher Tand. Auch iſt es gut, wie es iſt — denn, mein Freund, unſ're Verbindung wäre auf dieſer Welt immer eine unnatürliche geblieben, die uns keinen Segen hätte bringen können. O nein," fuhr ſie fort, mit aller Aufregung des ſie ſchüttelnden Fiebers, „Gott hat es ſo zu unſerm Heil beſſer gefügt! Aber was Du eben über Dich ſelbſt geſagt, das ſchmerzt mich tiefer als meine Todeswunde. Henrico, wenn meine ganze Seele ſich nicht von Dir wenden ſoll, ſo ſchwöre mir hier vor dem Allmächtigen, den Du bekennſt, wie ich, nie eine verbrecheriſche Hand an Dein Leben zu legen, es geſchehe, was da wolle. Bis hierher haſt Du nur, verzeihe die harten Worte, mein Freund, durch Leichtſinn und Thorheit gefehlt, nicht Du biſt Schuld an meinem Tode — aber hüte Dich vor größerer unverzeihbarer Schuld! Iſt mein Verluſt ein tiefer Schmerz für Dich, ſo trage ihn zu Deiner Beſſerung — dann, mein Henrico, werden wir geläutert einſt uns wiederfinden in einer ſeligern Welt, und nichts wird unſ're gleichgeſtimmten Seelen mehr zu trennen vermögen.

Doch verſcherzeſt Du dieß endloſe Glück — Gott! mir ſchaudert vor dem ſchwarzen Bilde — dann erſt ſind wir getrennt — auf ewig. Ach! ich habe ja gleich Dir verbrecheriſche Gedanken gehegt, als die Gewißheit Deines Verluſtes mich faſt bis zum Wahnſinn ergriff, und wie danke ich es jetzt mit Inbrunſt dem liebenden Gott, daß er mich durch jenen Räuber, deſſen Anſchlag ich im Walde unwillkührlich belauſchen mußte, von ſo entſetzlicher Sünde errettete. O, mein Geliebter! laß' mich nicht in Verzweiflung ſterben, nur beruhige, beſelige meine letzten Augenblicke durch die Gewißheit: daß Du geduldig tragen willſt, was der Herr über uns verhängt.“

„O Du biſt grauſam!“ ſagte Heinrich dumpf vor ſich hin. „Du verdammſt mich zu einem Leben voll Qual — doch welches Opfer wär' ich Dir nicht ſchuldig! Beruhige Dich, ich werde handeln nur wie Du es willſt.“

„Ach, habe Dank! Du haſt mit dieſen Worten den ſchwerſten Stein von meiner Bruſt gewälzt, aber mein Freund..... mein armer Freund.... ich fühle.... meine Kräfte ſchwinden immer mehr. — Sende mir ohne Zeitverluſt die Meinigen; denn waren ſie gleich mein Unglück im Leben, im Tode will ich liebend von ihnen ſcheiden und nachher — o mein Henrico, ſey doch ſtandhafter als Dein ſchwaches unglückliches Mädchen — nachher ſchicke zu dem katholiſchen Prieſter, daß er komme mich mit meinem Gotte zu verſöhnen. — Iſt Alles beendigt — dann ſey noch der letzte Abſchied.... Dir geweiht... Jetzt geh'!... und weine nicht ſo troſtlos... Es bricht mein Herz... und ich bedarf noch Faſſung.“ —

Ein langer Kuß noch, ein krampfhafter Druck der Hand, die Heinrich mit ſeinen Thränen badete — und betäubt, wie ein zum Richtplatz Geführter, ſchwankte er aus der Thür.

Er ſah ſie nicht mehr wieder — denn ein hitziges Fieber warf ihn ſelbſt noch in derſelben Nacht beſinnungslos auf's Krankenlager, kurz zuvor ehe Giannina, nachdem ſie den Vorſchriften ihrer Religion genügt, in den Armen des Doctors und ihrer Schweſter, mit einem letzten Gruß an ihren Henrico auf den Lippen, ſanft entſchlafen war, und ihre reine Seele, wir hoffen es mit Zuverſicht, bei Gott der Seligkeit theilhaftig ward, die ihr auf Erden nicht beſchieden ſeyn ſollte.

Achter Tag

nebſt ſeiner Folge.

(Wiederum einen Monat ſpäter.)

Gibt es wirklich anders als wir organiſirte Weſen, denen es dennoch möglich iſt, in eine Art ſinnlichen Verkehrs mit uns zu treten; oder ſind ſolche Fälle, deren häufiges Vorkommen in allen Zeiten behauptet worden iſt, nur die Folgen einer plaſtiſchen Selbſtthätigkeit unſ'rer eig'nen Seele, die allerdings, wie der thieriſche Magnetismus am beſten lehrt, ein noch wenig erforſchtes Vermögen zu beſitzen ſcheint, durch das ſie fähig wird, aus ſich ſelbſt herauszutreten, und gewiſſermaßen ihren eig'nen Doppelgänger zu bilden — oder auch durch fremdartige Geſtalten ihrer eig'nen Schöpfung ſich Geheimniſſe offenbaren zu laſſen, die im gewöhnlichen Zuſtande ewig ein Buch mit ſieben Siegeln für ſie geblieben wären?

Dieſe gewichtige Frage möchte wohl nie ganz g'nügend beantwortet werden können, wiewohl Keiner unterlaſſen wird, in ſeinem eig'nen Innern für eine oder die andere dieſer Auslegungen Partei zu nehmen.

So beurtheile denn auch der Leſer das Folgende, wie es ihm gut dünkt.

Wer vor vier Wochen den Herzog von Hohenburg in jenen feſtlichen Tagen, in der Blüthe ſeiner Jahre, in Fülle der Geſundheit und ſtrahlend von Zufriedenheit und Vergnügen geſehen hatte, würde kaum in der ſchwarz gekleideten, blaſſen Geſtalt, deren ſpärliches Haar, in Folge ſchwerer

Krankheit ſchon zum Theil ergraut war, und deren leidende Züge einen ſo tiefen Kummer verriethen, denſelben Mann erkannt haben, der ihm vor Kurzem noch ſo beneidenswerth — und heute ſo bemitleidenswerth erſchien!

Unglück und die Sünde altern ſchnell!

Längſt hatten die muntern Gäſte das Schloß verlaſſen, längſt war die Baronin mit Geld abgefunden und entfernt worden, Einſamkeit und Stille hatten die Stelle der geräuſchvollen Fröhlichkeit vergang'ner Tage eingenommen.

Zum erſtenmal ſah man heute wieder einige Bewegung im Schloß. Ein bepackter Wagen ſtand auf dem Hofe, und mehrere, gleich ihrem Herrn in Trauer gekleidete Diener waren beſchäftigt, noch dieſes und jenes zu einer, wie es ſchien, ſehr weiten Reiſe zu ordnen.

Unterdeſſen war der nur noch unvollkommen geneſene Herzog, vom Doctor am

Arm geführt, in den Park gegangen. Bald hatten Beide die alte Kirchenruine erreicht, innerhalb deren Mauern, unter Dornen und wilden Blumen, einſtweilen ein einfacher weißer Stein die Stelle anzeigte, wo das treu'ſte Herz in kühler Erde ruhte. Künftig ſollte ein ſchöneres, ſinnig erdachtes Monument, aus dem edelſten Marmor geformt, das Andenken der Verſtorb'nen würdig ehren. Ein bittendes Zeichen des Herzogs entfernte jetzt den Doctor, der langſam und traurig dem Schloſſe wieder zuſchritt. Der Herzog aber kniete vor dem Grabe nieder, legte ſeine glühende Stirn auf den kalten Stein, und betete ſtille und lange. Dann küßte er den mit Roſen bepflanzten Grabhügel, und einen ſchmerzlich verlangenden Blick nach dem blauen Himmel richtend, der in ſchönſter kryſtall'ner Sonnenpracht über ihm glänzte, verließ er zögernd, und wie er wünſchte auf immer, die Stelle, die ſein Liebſtes umſchloß. Als er von dem kurzen Weg, ſichtlich angegriffen, zurückkam, war Alles zur Abreiſe fertig. Mit einem freundlichen Gruß von ſeinen, bekümmert ihm nachblickenden Dienern, mit einem langen ſtummen Händedruck vom Doctor, Abſchied nehmend, warf er ſich in ſeinen Wagen, und bald lag der Schauplatz ſeiner Freuden und Leiden weit hinter ihm, doch der nagende Wurm im Innern blieb bei ihm zurück.

Es war ſchwül und ſtürmiſch. Als gegen Abend die Sterne zu funkeln anfingen, ſtieg hinter ihm eine tiefſchwarze Gewitterwolke am Horizont empor, die immer größer anwachſend, im Wetterleuchten die Geſtalt eines feuerathmenden Drachens annahm, der, einen Stern nach dem andern verſchluckend, Ströme dunklen Waſſers auf die Erde ſpie.

Bitter lächelnd blickte der Reiſende zu dem Ungeheuer am Himmel hinauf, und freute ſich des paſſenden Begleiters. Doch bald verfiel er wieder in dumpfes Sinnen.

Nachdem er lange Zeit vergebens verſucht, die qualvollen Gedanken zu verſcheuchen, ließ endlich die ermattete Natur ihn mit einbrechender Dunkelheit (er beabſichtigte Tag und Nacht zu fahren) in einen tiefen Schlaf verſinken.

Wie möchten wir aber dem Leſer zumuthen, Alles anzuhören, was dem Herzog von nun an im Gewühle fremder Länder Vielartiges begegnete.

Acht Jahre reiſ'te er faſt in allen Welttheilen unſ'rer Erde umher, und hörte wohl:

„daß hie und da ein Glücklicher geweſen —“

doch er — er fand dieß Glück, das auch ihm einſt trügeriſch gelächelt, nie mehr wieder.

Gealtert, kränklich, der kühne Muth gebrochen, der ihn ſonſt über alles Ungemach des Lebens ſo leicht hinwegtrug, kehrte 'er endlich matt und müde, nur um in Ruhe den erwünſchten Tod zu erwarten, nach der verlaſſ'nen Heimath zurück. Kaum daß er ſie wieder erkannte, die alt gewohnten Gegenſtände, ſo hatte ſich Alles verändert, Anderes hatte wohl auch ſein ſchwächer gewordenes Gedächtniß nur vergeſſen!

Es war ſchon ſpät Abends, als er, ſich ſehr unwohl fühlend und faſt die Annäherung einer ſchweren Krankheit fürchtend, ſeinem Kammerdiener befahl, bei dem erſten Gaſthauſe, das ſie antreffen würden, anhalten zu laſſen, da er ſich nicht vermögend fühle, die Nacht ſeinen Weg bis Hohenburg fortzuſetzen.

Man befand ſich in einem tiefen Walde und erblickte endlich eine ſtattliche Herberge.

Das Haus, das von allen Seiten die Bäume dicht umſchloßen, war äußerſt groß und weitläuftig, in einem auffallend regelmäßigen, edlen Style erbaut, und wie es ſchien, nur ganz kürzlich erſt fertig geworden.

Es war ſchloßweiß getüncht, und da eben, während man noch im Hofe hielt, der Mond zwiſchen zerriß'nen, wie im Sturme am Himmel ſich jagenden Wolken hervortrat, ſo fühlte der kranke Herzog ſeine Augen von dem hellen, kalten Refler, der von dem weißen Hauſe zurückprallte, ſo verwundet, daß ihm die egyptiſche Sage vom Mondſtich einfiel, der ſchnell erblinden macht.

Er ſtieg aus, und fand alle Zimmer, durch die er ging von derſelben blendenden, kirchhöflichen Weiße, auch die Meubeln trugen alle dieſe Farbe, ja vor der Treppe lag ſelbſt ein ungeheurer weißer Hund, der wie aus carariſchem Marmor geformt, leblos zu ruhen ſchien. Als der Herzog an ihm vorüberſchritt, erhob er ein furchtbares Geheul, ohne ſich jedoch weiter zu regen.

Eine leichenähnliche Frau mit bewegungsloſen, ſteinernen Zügen führte die

Gäſte. Sie war in tiefſte Trauer gehüllt, deren ſchwarze Farbe ſchauerlich mit der übrigen Umgebung contraſiirte. Ueberall herrſchte die größte Reinlichkeit, die muſterhafteſte Ordnung, überall derſelbe grandioſe Styl, überall dieſelbe kalte, unheimliche Leere, wie in einer Behauſung der Todten.

Der Herzog, den ſchon das Fieber ſchüttelte, eilte, ſich zur Ruhe zu begeben. Das Zimmer, welches man ihm bereitet hatte, erſchien ſehr hoch und geräumig, und bildete die Ecke des Hauſes, etwas entfernt von den Stuben, die man der Dienerſchaft angewieſen hatte. Sein Bett ſtand an der kahlen weißen Wand, zwiſchen zwei Fenſtern, die, ohne Läden noch Rouleaux, dem Schein des Mondes freien Spielraum bis in jeden Winkel verſtatteten. So ſehr dieſer Umſtand den Herzog ſonſt am Schlaf zu hindern pflegte, ſo ließ ihn doch dießmal große Mattigkeit bald die erſehnte Ruhe finden.

Sie war aber nicht von langer Dauer. Es mochte eine Stunde nach Mitternacht ſeyn, als er im ſtärkſten Fieberparoxismus und unter den heftigſten Schmerzen erwachte. Doch war es ſeltſam, daß es ihm durchaus unmöglich blieb, die Augen zu öffnen. Bei immer überhandnehmender Qual wollte er ſeine Leute rufen, doch keinen Laut war er vermögend über ſeine brennend trock'nen Lippen zu bringen.

So in tödtlicher Angſt, ſprachlos, von ſchwarzer Nacht umfangen, von den unerträglichſten Schmerzen gefoltert, lag er, bald in dumpfem Hinbrüten bewegungslos da, bald warf er ſich in verzweiflungsvoller Ungeduld wild umher — eine tödtlich lange Zeit, die dem Leidenden eine Ewigkeit dünkte!

Da war es ihm plötzlich, als wehe ein leiſer Zephyr über ihn hin, fächle kühlend ſeine heißen Wangen, und öffne lind und ſanſt ihm nach und nach die Augen.

Des Mondes hellſter Glanz erfüllte das Gemach. Er blickte unſicher, halb geblendet um ſich her, bis ſeine Augen zuletzt auf einer Stelle feſt hafteten, wo die Mondſtrahlen von beiden Eckfenſtern ſich, wie lebendig geworden, in ſeltſamem Spiele miſchten. Jetzt ſchien es ihm, als zucke es dort wie ſchwache Blitze, und ein roſiger Nebel ſtieg auf — immer mehr gewann die Wolke Geſtalt — dreimal erklang ein Ton, als wehe der Wind über die Saiten einer Zyther hin — und o Gott! in himmliſcher Erſcheinung, in überirdiſch verklärter Schönheit, ſtand die vor ihm, nach der mit tauſend Thränen glühender Sehnſucht er ſo oft verzweiflungsvoll gerufen.

Mit einem Blick unendlicher Liebe, beſeligender als je der Ausdruck irdiſcher Leidenſchaft war, ruhten die hellen Sterne ihrer Augen auf ſeinem blaſſen Antlitz.

„Mein treuer Henrico!“ hauchten ihre Lippen, „mein armer Freund! der Allbarmherzige vergönnt mir, Dich aufzurichten in Deinem Schmerz. Verzage nicht — Ruhe wird zurückkehren in Deine Seele. Denn wiſſe: zu Deinem Schutzgeiſt ward von einem gnädigen Gott ich auserſehen, ſo lange Du auf dieſer Erde wall'ſt.“

„Dürfen auch Deine irdiſchen Augen mich von nun an hier nie mehr wiederſehen, ſo iſt mein ganzes Weſen doch, in all' ſeiner unausſprechlichen Liebe, Dir immer noch, bis einſt in namenloſer Wonne auf ewig wir vereint an des Unendlichen Throne ruh'n. Verbanne alſo jede Klage, gewinne friſches Leben wieder, denn ſolches iſt hier Dein Beruf. — Und nun, Henrico, lebe wohl! Vergiß es nie, wenn Du verjüngt Dich wieder fühlen wirſt — Dein treuer Engel wacht über Dich.“

Und wie ſie genaht, verſchwebte langſam wieder, im roſigen Dufte, die Geſtalt, des

Auges milder Engelsblick, das Letzte was verſchwand.

Was Heinrich in dieſen Momenten empfunden hat, kann unſ're arme Sprache nicht beſchreiben, ja ſinnlos faſt erſcheint, was er davon zu ſchildern verſuchte.

„Ich hörte ihre Worte nicht,“ ſagte er, „ich ward ſie auf eine übernatürliche Art inne, der ich keinen Ausdruck geben kann. Nicht vom Ohre allein wurden dieſe Laute vernommen, nein, von der Seele und allen Sinnen zugleich.“

Dieſe Stimme erklang nicht nur mit entzückender, nie vernommener Melodie, nein, ſie duftete auch wie Paradieſesluft, ſpielte in hundert wunderbaren Farben wie Regenbogenkränze um mein Haupt, ergoß ſich mit entzückenden Schauern, wie ein lindernder, jeden Schmerz in Wolluſt auflöſender Balſam, durch alle meine Glieder, und der ſüßeſte, in ſelige Träume getauchte

Schlaf folgte der Wonne jener unvergeßlichen Augenblicke.

Als Heinrich von dieſem langen Schlaf mit dem Gefühl belebender Erquickung erwachte, ſah er den Doctor an ſeinem Bette ſitzen, und nicht weit davon ſeinen treuen Kammerdiener mit beſorgter Miene ſtehen.

„Gott Lob!“ rief der Doctor, mit tiefer Rührung des Herzogs Hand küſſend, aus, „jetzt iſt jede Gefahr verſchwunden! Ihre gute Natur hat geſiegt, aber noch geſtern, ich leugne es nicht, hielt ich Sie für eine ſichere Beute des Todes.“

„Mein Gott!“ ſagte der Herzog, „wie iſt mir denn, hab' ich nicht lange Jahre in der Irre umhergeſchweift — oder hat ein wüſter Traum mich geäfft! Wie bin ich hierher gekommen, in dieß kleine, elende Zimmer? Himmel! welche Batterie von Medicin-Flaſchen ſehe ich hier ſtehen!“

„Ja,“ erwiederte der Doctor lächelnd, „die Facultät wußte in der That nicht mehr, nach welchem Mittel ſie greifen ſollte, und Gott ſey Dank, daß die Natur die Cur ſelbſt in die Hand nahm. — Wo Sie ſind, gnädiger Herr, wollen Sie wiſſen? Jetzt darf ich es Ihnen wohl ſagen. Als Sie vor acht Tagen, kaum halb geneſen, auf Ihrer Abreiſe beſtanden, ahnete mir gleich nichts Gutes, und was ich befürchtete, geſchah auch nur zu bald. Schon am andern Morgen kam ein reitender Bote von Ihrem treuen Diener dort, der mir meldete, daß Sie gegen Abend deſſelben Tages, in die ſeltſamſten Phantaſieen verfallen ſeyen, die in wenig Stunden faſt bis zur Raſerei ausgeartet wären, zuletzt aber einer todtähnlichen Ermattung Platz gemacht hätten. Er habe keinen andern Rath gewußt, als Sie in der nahen Judenſchenke einſtweilen unterzubringen, da eine weitere Transportirung ihm bei Ihrem Zuſtande unmöglich geſchienen. Er bat mich nun um des Himmels willen, keinen Augenblick länger mit meiner Ankunft zu zögern. So haben Sie uns denn dieſe acht Tage über wahrhaftig nicht wenig zu ſchaffen gemacht, und wie geſagt, geſtern glaubte ich, alle Hoffnung ſey dahin — als ſich mit einem Mal, während wir Alle troſtlos an Ihrem Bette ſtanden, die frühern wilden Phantaſieen in ein leiſes Flüſtern verloren, und hierauf Ihr Geſicht wie von einem Scheine himmliſcher Verklärung übergoſſen ward. Ihre erloſch'nen Augen ſtrahlten wie von einem neuen Feuer, und kurz darauf verfielen Sie in einen tiefen Schlaf, der achtzehn Stunden ohne Unterbrechung gedauert hat; das war denn die heilſame Criſe, der Sie Ihre Rettung einzig und allein zu verdanken haben."

„Giannina!" liſpelte Heinrich mit bebenden Lippen, und eine heiße Wallung drang wohlthuend an ſein Herz. „O meine Freunde!“ ſagte er dann und faltete nachdenkend ſeine Hände, „es gibt Dinge in dieſer Welt, von denen unſ're Philoſophen ſich nichts träumen laſſen! Ich aber habe zu träumen aufgehört,“ ſetzte er heiter hinzu, „denn ich bin erwacht — und von nun an will ich das rechte Leben erſt beginnen. Nicht nur die Krankheit meines Körpers, nein, auch die meiner Seele hat dieſe lange Nacht begraben! Es hat Alles ſo kommen müſſen. — Ich bereue nichts, was geſchehen, denn Reue iſt Thorheit, nur Beſſermachen iſt Weisheit!“

Heinrich hielt Wort, und leicht ward es ihm, dem Glücklichen! denn die Liebe eines Engels war ſein Schutzgeiſt. Davon überzeugt, konnte er nur leichte Fehler mehr begehen. Er genoß ſeine Tage noch vielfach, er pflückte noch manche ſchöne Frucht vom Baume des Lebens, aber mit Maß und in den Schranken der Vernunft.

Dauernder und beſeligender aber iſt das

Glück deſſen, der aus Liebe zur Vernunft kömmt, als deſſen, der aus Vernunft zur Liebe kömmt.

Und dieß, könnte man ſagen, iſt vielleicht der wahre Unterſchied zwiſchen Religion und Philoſophie.

Als ich die vorliegende, ſo eben beendete Geſchichte einer Freundin in der Reſidenz vorgeleſen hatte, frug ſie mich dringend, ob denn Alles dieß wirklich wahr ſey? „Ganz gewiß,“ erwiederte ich, „ſchon der höchſt glaubwürdige Titel hat Ihnen das ja angezeigt.“

„Nun, wo hat es ſich alſo zugetragen?“

„Darüber kann ich Ihnen keine beſtimmte Auskunft geben, aber Sie bringen mich doch durch Ihre Frage hier plötzlich auf etwas, was mir ganz entfallen war. Der Freund nämlich, welcher mir das Manuſcript mittheilte, gab mir damals, zu beſſerer Orientirung, eine kleine Karte mit. Dieſe werde ich jetzt ſogleich meinem Verleger ſchicken, daß er ſie, ſauber lithographirt, oder auch in Stahlſtich, wenn ihm dieſer nicht zu theuer iſt, der Erzählung beifüge. Es wäre ſehr gut, wenn dieß Beiſpiel Nachfolger fände, denn da man ſich ohnedem bei vielen modernen Novellen manchmal gar nicht in der etwas verwirrten Localität zurecht finden kann, ſo wäre dieß ein herrliches Hülfsmittel; und wie ſehr muß auch durch die bildliche Anſchauung das Intereſſe an der Geſchichte ſelbſt gewinnen!

Ich werde Ihnen alſo den erwähnten Grundplan gleichfalls morgen mittheilen, einſtweilen kann ich Ihnen aber, zu Befriedigung Ihrer Neugierde, noch geſtehen: daß ich zwar, wie geſagt, nichts Zuverläßiges über den Schauplatz der Abenteuer Miſchling's weiß, aber doch einmal gehört zu haben glaube, ein Theil derſelben habe ſich in meinem eigenen Vaterlande — in der Lauſitz zugetragen.“

„Der Lauſitz!“ ſagte laut lachend die Dame, „nein, wie iſt es möglich, daß man aus der Lauſitz ſeyn kann? Wiſſen Sie wohl, daß, ſchon als ich noch in der Mädchenpenſion war, unſ're alte moroſe Lehrerin, die nicht litt, daß wir bei'm Unterricht nur eine Miene verziehen durften, es doch nie dahin bringen konnte, uns das Lachen zu verwehren, wenn in der geographiſchen Stunde von der Lauſitz die Rede war? Ja, es wurde ſpäter förmlich in die Geſetze der Penſion aufgenommen: bei Erwähnung der Lauſitz dürfe eine Viertelſtunde gelacht werden, aber nicht länger.“

„Liebenswürdigſte Spötterin,“ erwiederte ich, nicht ohne einen kleinen Anflug von Verdruß, „das kömmt bloß daher, weil Sie kein Lateiniſch verſtehen. Sie haben vielleicht bei Lauſitz nur an den Sitz einer

Laus gedacht, ſtatt an Laus Dei zu denken, was dieſe herrliche Provinz doch bei jedem Liebhaber von Tannzapfen, Kartoffeln und Sandſchollen hervorrufen muß. Eigentlich aber kömmt das Wort von dem Character ihrer Bewohner her, denn dieſe ſind keineswegs Hitzköpfe, ſondern den Extremen abgeneigt, und eher von Natur etwas lau. Auch iſt es nur verſtändig, daß ſie im Ganzen lieber ſitzen als laufen. Es ſind gewiſſermaßen, wenn Sie wollen, phlegmatiſche, aber eben deßhalb auch ſehr gute Leute, die zwar nicht ungern viel reden, aber ſtets nur ſehr wenig handeln, was ſie zu ſehr exemplariſchen Bürgern macht. Nur darf man ſie nicht mit den ebenfalls dort anſäßigen Wenden verwechſeln, ein Völkchen, das, obgleich es mitten unter ihnen lebt, doch ſein ſlaviſches Blut, wie ſeine ſlaviſche Geſinnung ſo rein erhalten hat, wie nur Juden und Zigeuner die ihrigen.

Uebrigens muß ich Ihnen ſagen, daß ein

Abſchnitt des Landes ſehr romantiſch iſt, und der andere wiederum zum Theil ſehr fruchtbar, ja das Ganze hat man von jeher nicht mit Unrecht einer guten Kuh verglichen, die Freund und Feind ſtets gleich tüchtig gemolken haben. Die Kuh gibt auch noch heute gute Milch, und die Melker laſſen es wahrlich an Eifer nicht fehlen! In der ethnographiſchen Beſchreibung, welche unſ're gelehrte Geſellſchaft nächſtens von dieſer Provinz herausgeben wird, ſteht Folgendes: „Man kann mit Recht den obern Theil der Lauſitz einen Garten, und den niedern, ohngeachtet ſeines ſandigen Bodens, eine wahre Holz- und Kornkammer nennen. Beiden fehlt es in der jetzigen Epoche an nichts, als an etwas mehr Aufmerkſamkeit von oben, an etwas mehr Unterſtützung von Seiten des Gouvernements, welches dieſe neue Acquiſition wohl bisher zu unbedeutend für ſeine Beachtung gehalten hat. — Wir ſind nicht ſo glücklich als die Rheinländer, und gleich einem Paria unter den Provinzen, erfreut ſich die arme Lauſitz noch keiner jener Wohlthaten, die ihren Schweſtern zu Theil wurden, keiner Chauſſee, keines Canals, keiner Aufhülfe der Induſtrie, keiner Gunſtbezeigung irgend einer Art — obgleich zu allem dieſem die beſte Gelegenheit vorhanden wäre, und obgleich das kleine Ländchen mit Anſtrengung aller ſeiner Kräfte, ſo viele neu auferlegte Abgaben bezahlen muß, ohne daß man ihm die alten deßhalb erlaſſen hätte. Daher kömmt ſie freilich auch immer tiefer in's Unrecht, d. h. ſie wird alle Tage ärmer, der ſündlichſte aller Zuſtände....“

„O, ich bitte Sie, liebſter A. Z., verſchonen Sie mich mit dieſem pedantiſchen Zeuge, ich ſehe, Sie wollen mir das Lachen durch Langeweile vertreiben, aber es ſoll Ihnen nicht gelingen.“

Und hier kicherte ſie wieder in ihr Schnupftuch wie ein Gänschen, und ſagte halblaut, ſich fortwährend mit Lachen unterbrechend: „Nein! ha, ha, ha, ha, es iſt doch zu ſpaßhaft! Sie ſind alſo wirklich daher, ha, ha, ha, ha, aus der Lauſitz! ha, ha, ha, ha, — Himmel! ich bekomme den Lachkrampf! Machen Sie, daß Sie fortkommen, oder ich verſcheide.“

Hier geſtehe ich, daß mein ganzer Lauſitziſcher Patriotismus, und das will viel ſagen, rege ward, und in wahre Empörung überging.

„Gnädige Frau,“ ſagte ich, „das iſt zu arg! Wie können Sie eine ehrliche und ſittſame Provinz ſo geringſchätzend behandeln? eine Provinz, aus der Ephraim Leſſing und Johann Gottlob Fichte hervorgegangen ſind! Madame,“ ſetzte ich hinzu, denn ich kannte mich nicht mehr vor Zorn, „Madame, wir haben ein Wochenblatt, ein Lauſitziſches Wochenblatt! und ich werde dem Redacteur acht Groſchen ſchicken, um ein patriotiſches Pasquill auf Sie anzufertigen. Jetzt aber gehe ich, Madame, und nie ſehen Sie mich wieder.“

Die Unglückliche lag in Krämpfen, ob aus Angſt über meine fürchterliche Drohung, oder noch immer, es iſt kaum glaublich! aus unverſtändigem Gelächter über die Lauſitz? ich habe es nie erfahren, denn in meiner Wuth reiſ'te ich ſogleich mit Extrapoſt nach Hauſe, und habe ſeit dieſer Zeit mein liebes Vaterland nie wieder verlaſſen.

II.

Nachrede.

Es iſt ſchon öfter bemerklich geworden, daß ich ein großer Freund von Vorreden bin. Da ich jedoch bei dieſem Theile eine ſolche verſäumt habe, ſo entſchädige ich mich, noch ehe es zu ſpät wird, mit einer Nachrede — ein Titel, der überdem einen doppelten Sinn enthält, wie man bald merken wird. Ich beginne:

Das Erſcheinen einer neuen Novelle von Tieck iſt gewiß für Jeden, der den großen Dichter zu würdigen weiß (und zu unſ'rer Ehre wird dieſes Publicum, Gott Lob! in Deutſchland täglich größer), ein's der freudigſten Ereigniſſe. Wie vielmehr noch für einen abgeſtorb'nen Einſiedler, wie ich es bin, dem dergleichen oft nur ſehr ſpät zu Geſicht kömmt. So erhielt ich denn auch geſtern erſt die vor einigen Jahren geſchriebene launige Erzählung, „der Jahrmarkt“ betitelt. Nun konnte mir gar nichts mehr a tempo kommen, als darin eine ſo vortreffliche Satire auf Parcomanen zu finden, weil mein Doppelgänger, der Fürſt von Muskau, eben ein großes Gartenwerk herausgegeben hat, zu dem Tiek's geiſtreicher Scherz hier ſchon, ſo zu ſagen, praenumerando die ergötzlichſte Kritik liefert, und — um mit ächten Recenſentenworten zu reden — über die Wichtigkeit, mit der der Fürſt eine Spielerei behandelt, die ſich dem wahren Kunſtgebiete gar nicht anreihen darf, ſiegreich den Stab bricht. Ich vermag daher Allen, die ſich einmal gutmüthig dazu verſtanden haben, jenen trock'nen Tractat, bei dem ich ſchwören kann, wenigſtens fünfzig Mal eingeſchlafen zu ſeyn, zu leſen — jetzt zu ihrer Entſchädigung und ihrem Vergnügen nichts Beſſeres anzurathen, als Tiek's Jahrmarkt gleich darauf folgen zu laſſen. Denn das iſt eben die erfreulichſte und vielleicht allein wahrhaft geniale Satire, welche die comiſchen und ſchwachen Seiten im Menſchen nicht erſt auffindet, ſondern ſie, gleichſam durch Inſpiration, im Voraus ſchon erräth; weßhalb ſich denn auch immer gar viele Leute von ſolchen Propheten perſönlich angegriffen glauben, obgleich das Genie in ſeiner Unſchuld uns nur das Mögliche und Wahre im allgemeinen Menſchengeiſte aufdeckt, und eben deßhalb immer ſicher iſt, daß ſich die perſönlichen Originale dazu ſchon von ſelbſt finden werden.

In wie weit übrigens mein beſagter Feind und Doppelgänger dem Tiek'ſchen Baron wirklich, fern oder nah, verwandt ſey, überlaſſe ich, wie billig, dem Scharfſinn des Leſers ſelbſt zu beurtheilen — Glockenzüge und Frühſtücke nach Maßgabe größerer oder minderer Bewunderung exiſtiren zwar, um der Wahrheit ihr Recht zu geben, bis jetzt in ſeinen Gärten noch nicht; daß er aber in dem vorliegenden Werklein dennoch mit höchſt poſſierlicher Gravität übermäßig an die große Glocke geſchlagen, kann kein Parteiloſer in Abrede ſtellen. Sonderbar trifft es ſich indeß, daß ein and'rer geiſtreicher Novellendichter, dem das Publicum auch mit viel Liebe zugethan iſt, Leopold Scheſer, dem parcomaniſch-literariſchen Bilderbuche ebenfalls eine, aber dießmal wirklich abſichtliche Beurtheilung ex post zugedacht hat. Dieſe iſt mir zufällig ſchon im Manuſcript zu Geſicht gekommen, und zu meinem nicht geringen Erſtaunen ganz günſtig ausgefallen. Welches unverdiente Glück! Denn auf jeden Fall wird Scheſer's Aufſatz den Leſern willkommen ſeyn, wie es früher Tiek's Jahrmarkt war, und ſo gelingt es der Eitelkeit des unbedeutenden Parkbeſchreibers noch zuletzt, ſich zwiſchen zwei berühmten Dichtern, dem ironiſchen und dem enthuſiaſtiiſchen, wenigſtens Bezugsweiſe einen Augenblick mitten inne zu ſtellen.

Darüber könnte ich faſt neidiſch werden, wenn ich nicht bei meinem Hinſcheiden den Neid mit allen übrigen menſchlichen Sünden ſchon abgelegt hätte; denn auf meinem jetzigen Stern gibt es wieder neue, ganz anders geſtaltete Sünden und Tugenden, als da unten, und man würde ſich dort nicht weniger darüber wundern, wenn es mir vergönnt wäre, aus jener Schule zu ſchwatzen, wo ich ſo eben in Quarta eingerückt bin. Indem ich dieſes ehrenvolle Avancement meinen hinterlaſſ'nen Freunden, wiewohl mit Verbittung aller Gratulationen, ergebenſt anzeige, empfehle ich mich denſelben zugleich beſtens bis zum nächſten und letzten Theile dieſes copieuſen hors d'œuvre, wenn anders ein ſolcher zu lebendiger Reife noch beſtimmt iſt.

Zum Schluß gebe ich aber noch eine eig'ne kurze Recenſion des beſagten Gartenwerks zum Beſten, die ohne Anmaßung als infaillible zu betrachten iſt:

Die vornehmen Leute fangen nun auch an, in unſer Fach hinein zu ſtümpern. Welche traurige Ausſichten für unſ're Literatur!

Hier liegt vor mir ein Kind dieſes Geiſtes, ein ſolenner Gartenſchmaus, arrangirt von einem ſchon vielfach anderweitig bekannten Kraftgenie. Zuerſt erſcheint eine Vorkoſt en macédoine, worin auch etwas mit unterläuft von der Politik und Regierungskritik, nebſt vielen andern Allotrien, die gar nicht dahin gehören; Alles wohl eingeſalzen und eingepfeffert, dann wieder mit Zucker nebſt franzöſiſchen Phraſen beſtreut und mit Unſchuld maskirt, pour servir tantôt à la bourgeoise, tantôt à la royale, mais toujours au suprême et parfait haut gout; das Ganze überdieß mit langen Perioden und ſehr verlängerten Abſchweiſungen reichlich geſpickt.

Zur Hauptſchüſſel werden hierauf eine ſolche Menge Vegetabilien ſervirt, daß kein Menſch ſie ohne Indigeſtion zu verdauen im Stande iſt; um ſo mehr, da nichts als Waſſer, mit einigen künſtlichen Felſen darin, als Erfriſchung dazu herumgereicht wird.

Statt der behaglichen Ruhe bei'm Deſſert gibt es aber nichts als endloſe Promenaden. Ihrer ermüdenden Kraft dankt man indeß, nach beendigtem Frohndienſte, wenigſtens eine wohlthätige Schläfrigkeit.

Lieber Fürſt! parcomaniſiren Sie meinetwegen alle Ihre Güter, aber muthen Sie uns nicht zu, die langweilige Beſchreibung davon in hundert Variationen auf daſſelbe Thema durchzuleſen.

Nur Ihr freundlicher Abſchied gefiel mir, und mit dankbarem Gähnen ſage ich Ihnen daher jetzt von Herzen: Gute Nacht!

Ende des vierten Bandes.

Anzeige

einer Original-Ausgabe der

ſämmtlichen Werke

des

Verfaſſers der „Briefe eines in Deutſchland reiſenden Deutſchen,"

von

Carl Julius Weber,

in Lieferungen von 6 Bogen, gr. 8. 6 gr.
oder 24 kr. die Lieferung.

Tutti Frutti.

V.

Tutti Frutti.

Aus den Papieren

des Verstorbenen

De mortuis nil nisi bene.
(Zur Beherzigung für alle Recenſenten.)

Fünfter Band.

Gegen Nachdruck in Würtemberg privilegirt.

Stuttgart,
Hallberger'ſche Verlagshandlung.

1834.

Universitäts-
. München .
Bibliothek

I.

Politiſche Anſichten

eines

Dilettanten.

Einleitung.

> Es iſt nicht immer nöthig, daß das Wahre ſich gleich verkörpere; indeß ſchon genug, wenn es geiſtig umherſchwebt und Uebereinſtimmung bewirkt, wenn es wie Glockenton ernſt — freundlich durch die Lüfte wogt.
>
> Göthe.

Der politiſche Schwindel beherrſcht die Welt, und das Sprüchwort: — Schuſter bleib' bei deinem Leiſten — iſt aus der Mode gekommen. Denn wie Herr von Pradt ausruft: Wer von uns iſt heutzutage nicht General — Miniſter — König geweſen! ſo möchte ich fragen: Welcher Advocat will heute nicht den Staat regieren, welcher Schuſter ihm nicht dabei helfen, und welcher literariſche Lampenputzer nicht die Welt mit ſeinem Licht erleuchten! Das Schlimmſte iſt — die Krankheit wirkt, noch gewiſſer als die Cholera, contagieus und epidemiſch zugleich, und Keiner, er ſträube ſich, wie er wolle, kann ſich mehr von ihrem Einfluſſe ganz frei erhalten.

Auch mir geht es nicht beſſer als allen Andern, und der Leſer verwundere ſich daher nicht zu ſehr, wenn er ſieht, daß auch dieſes Buch nicht ohne einen ſtarken Anfall des erwähnten Uebels in die Welt zu treten vermag.

Einige politiſche Gedanken bedrängten mich, und ſo viel ich deren auch von Andern höre und leſe, ſo ſchien mir, daß doch immer noch etwas zu ſagen übrig bleibe.

Um dieſe Stimmung abzulöſen, ſchrieb ich den folgenden Aufſatz. Man beurtheile ihn nicht anders, und wenn ich im Verlauf deſſelben zu ernſt, zu gravitätiſch für meine Taille werden ſollte, ſo bedenke man eben, was ich geſagt: daß die Politik einmal die allgemeine Krankheit unſ'rer Tage iſt, und ein Kranker jedenfalls doppelte Nachſicht verdient.

Bemerken muß ich aber noch, daß dieſer Aufſatz bereits vor zwei Jahren geſchrieben wurde und jetzt nur wenig Veränderung erlitten hat. Ich theilte ihn damals unſern hochverehrten Prinzen, einigen Miniſtern und andern marcanten Männern des Landes mit. Unſere Prinzen widmeten demſelben, da ſie Alles, was das Vaterland betrifft, mit ſo regem Intereſſe ergreifen, von Allen die meiſte Aufmerkſamkeit, und ich verdanke ihnen manche geiſtvolle Belehrung. Auch einige der Standesherren billigten meine Anſichten, der kleine hundertköpfige Dienſtadel nur tractirte ſie, wie man leicht denken kann, als eine eben ſo abgeſchmackte als ſtrafwürdige Tollheit, und der davon Kenntniß nehmende Theil der Beamtenwelt gab mir die Schrift ſtillſchweigend mit vornehmen, wenn gleich etwas bitt'rem Lächeln zurück. Viele Andere behaupteten auch, daß ſolche Vorſchläge unausführbar ſeyen. Das Letzte kann ich nicht unbedingt glauben, und es würde uns wahrlich nicht allzuviel Ehre bringen, wenn dem alſo wäre, indeſſen müſſen wir zuvörderſt ſehen, was ein größeres Publicum darüber urtheilt. Zwei im Weſentlichen mir ganz Gleichgeſinnte haben ſich ſeitdem ſchon vor dieſem vernehmen laſſen, ein unter dem Namen Baltiſch aufgetret'ner Autor, und der Verfaſſer der Schrift über Fideicommiſſe *). Beide ſind aus dem Bür-

---

*) Außerordentlich ſchön und wahr ſagt dieſer Letztere:

> „Einer der größten Uebelſtände unſerer Zeit iſt, daß für die Mehrzahl allein diejenigen Syſteme faßlich und begreiflich ſind, welche entweder zur Deſpotie oder zur Anarchie führen. Die Kenntniß der wahren Freiheit iſt noch zu wenig verbreitet."
>
> „Man wird aber ſtets übel fahren, wenn

gerſtande, und dieß habe ich für ein gutes Zeichen gehalten. Ich wünſchte mir nur gleiches Talent und gleiche Kenntniſſe mit jenen geehrten Beiden, um eben ſo überzeugend zu dem unparteiiſchen Leſer ſprechen zu können, als ſie es gethan.

Ich laſſe jetzt, gleichſam als kurze Inhaltsanzeige, und damit Jeder im Voraus

---

man den Völkern nur immer weitläuftige Conſtitutions-Urkunden proclamirt, die das Volk an keinem Orte auch nur nothdürftig zu erfaſſen im Stande iſt.“

„Noch übler, wenn man thörichterweiſe vorauszuſetzen wagt, das Volk werde aus den politiſchen Hahnengefechten der Parteien und den täglich wechſelnden Meinungen der Volksredner zur klaren und richtigen Erkenntniß ſeiner wahren Intereſſen gelangen.“

„Die Freiheit muß erlernt werden durch eine progreſſive Entwickelung der Freiheit, wie man in den Wiſſenſchaften das Höchſte nur erreicht durch Weltkenntniſſe und ſtetes Nachdenken.“

und weiter unten:

„Nunmehr iſt aber dringend nothwendig,

wiſſe, was er finden wird, Folgendes vorangehen.

Die Geſetze der äußern Natur, wie die Erfahrungen der Geſchichte, lehren uns, auf beiden Wegen menſchlicher Erkenntniß, unwiderſprechlich: daß das Altwerdende, ſey es auch noch ſo ſehr ſeiner Zeit entſprechend, noch ſo vortrefflich conſtituirt geweſen, endlich abſterben, und eben ſo,

---

daß der adelige Stand gleichfalls geordnet werde, weil er der Monarchie um ſo unentbehrlicher wird, als die Democratie, mit Rechten verſehen, auf den Landtagen auch mit Anſprüchen auftreten wird und muß."

„Wie iſt dem Adel zu helfen? wie ihn conſtituiren?"

„Dem Adel iſt nur dadurch zu helfen, daß man ihn abſchafft; man erſchrecke nicht! wir wollen damit nur ſagen, daß er in ſeiner jetzigen Verfaſſung abgeſchafft werde, und eine neue zeitgemäße Organiſation erhalten muß."

Wie ſehr bin ich hierin mit dem tiefblickenden Autor einverſtanden! weniger mit den Mitteln, die er, um zum Zwecke zu gelangen, vorſchlagt.

daß das jugendliche Neue in ſeinem friſchen Wachsthum und ſeiner Ausbildung fortſchreiten muß. Nicht anders, als durch die gewaltſamſte, grauſamſte Ausrottung kann es ganz und erfolgreich beſeitigt werden, wie z. B. der Proteſtantismus in Böhmen und Salzburg; partielle Reactionen verdoppeln nur ſeine Kräfte, und alſo nur homöopathiſch, d. i. indem man es mit ſeinen eig'nen Mitteln bekämpft, kann man es wohlthätig aufhalten, wo es etwa zu ſchnell und zu üppig wächſ't. Daſſelbe Geſetz aber, in der ſo conſequenten Weltordnung, wie im Phyſiſchen, auch im Geiſtigen — im Reiche der Ideen.

Wir dürfen es uns nicht ableugnen, wenn wir nicht dem Strauße nachahmen wollen, der nicht ſieht, weil er den Kopf im Buſch verbirgt: daß Freiheit, ſo weit dieſes Gut irdiſch und vernunftgemäß zu erlangen ſteht, die junge Pflanze iſt, welche jetzt in der Weltgeſchichte treibend emporſchießt. Zu vertilgen iſt ſie nicht mehr, wenn man auch wollte, weil ſie bereits zu tief gewurzelt, überdem auch ſchon in den vereinigten Staaten von America, das man prophetiſch die neue Welt nennt, den vortheilhafteſten Boden zu einem bereits in großer, wenn auch noch nicht vollendeter Fülle blühenden Exemplare gefunden hat.

Europa's Boden iſt ihr dagegen, in ſolcher Art von Ausbildung, wegen des Ganges ſeiner frühern Cultur und Geſchichte gewiß durchaus ungünſtig, und ich bin daher vollkommen der Meinung: daß ſich hier die neue Zeit mit ganz andern Modificationen entfalten muß, und daß eine zu ſchnelle und übereilte Entwickelung derſelben, dieſen europäiſchen Boden (um bei dem gewählten Gleichniß ſtehen zu bleiben) vielleicht auf Jahrhunderte ausſaugen und unfruchtbar machen; folglich jenem ſchönen Freiheitsbaume, wäre er auch noch ſo freudig aufgeſchoſſen, doch bald ein zu frühzeitiges Alter und Abſterben bereiten würde.

Es mag ſeyn, daß wir in der Theorie ein Ideal aufſtellen können, was in ſeiner Vortrefflichkeit vielleicht alle jetzigen Verfaſſungen über den Haufen ſtieße. Aber die Frage kann bei dem Vernünftigen hier nicht ſeyn: Was iſt das Beſte an ſich, ſondern: welches Beſte können wir erreichen? Würde man nicht den Schulknaben auslachen, der Zeichnen lernen ſoll, und ſchon in der erſten Unterrichtsſtunde erklärte, er wolle nur Raphael'ſche Gemälde malen, aber nicht mit Linien und Perſpective anfangen, um, wenn er Genie genug dazu habe, gradatim ein Maler zu werden?

Alſo nur durch Jahrhunderte, durch viele und viele Uebergänge können wir vielleicht einſt das politiſche Utopien erreichen, das unſere Enthuſiaſten ſo vielfach anzupreiſen ſtreben.

Iſt dieß aber wahr, ſo darf auch der

jetzige Vorwurf der Staatsmänner in Europa nur der ſeyn, mit möglichſter Berückſichtigung des Zeitgeiſtes, und in ſeiner eigenen, nur weiſe angehaltenen und gemäßigten Richtung, den herannahenden Strom ſo unſchädlich dem Beſtehenden als möglich zu machen, und ihn in vielfachen Canälen durch die Klippen zu führen, um das Land zu befeuchten, ſtatt die Fluth ſich auf einmal darüber hinſtürzen zu laſſen, und das Land zu verheeren.

Dazu aber ſcheint, meiner feſten Ueberzeugung nach, am ſicherſten bei uns nur auf dem Wege conſtitutioneller Monarchieen zu gelangen zu ſeyn, und auch dieſes Mittel kann nur wiederum mit Hoffnung auf Erfolg angewendet werden, wenn man da, wo es in Wirkſamkeit treten ſoll, auch für die Dauer deſſelben ſorgt, und zu dieſem Behuf aus den vorhandenen Elementen eine ſtarke und gewichtige, den Forderungen der Zeit entſprechende Ariſtocratie vorher gebildet hat, eine ſolche, die dem Staate nichts koſtet, ſondern auf eig'nen Füßen ſteht, aus eig'nen Kräften ſich erhält, und aus dem Volke ſtets erneuert.

Ohne dieſe wird das Königthum immer mehr und mehr, und zu der Völker Unglück, einen ſchweren Stand erhalten, und ſchon hat Frankreich in dem ewigen Wechſel ſeiner Dynaſtieen hinlänglich gezeigt, wie unentbehrlich das ariſtocratiſche Princip für die Erhaltung einer jeden Art von Monarchie, am meiſten aber einer conſtitutionellen iſt, ein Princip, welches auch wir leider bei uns im Königreich Preußen ſo künſtlich untergraben haben, und welches wieder zu heben, und durch zweckmäßige Umgeſtaltung zeitgemäß zu machen, wir noch immer nicht die geringſte ernſtliche Anſtalt machen*).

---

*) Schon Baco ſagt: Eine Monarchie ohne Ariſtocratie kann nur ein abſoluter Despotismus

Frankreich iſt nur deßhalb zu dem Unding einer republicaniſchen Monarchie geworden, weil es die Bourbons verſäumten, ſich eine mächtige, ächte Ariſtocratie zu ſchaffen, ſtatt einer nominellen. Dazu hätten ſie ihre reichen Mittel und ihre Milliarden verwenden ſollen, die, einzeln an Unbedeutende verſplittert, ihren Untergang nur beſchleunigt hat.

Wie aber nun das democratiſche Element dort immer mehr unter dem Thronbilde eines nur ſogenannten Königs wuchernd, die Oberhand gewann, kamen ſie bald dahin, daß ſchon vor geraumer Zeit ein Miniſter in der Deputirtenkammer öffentlich zu erklären für nöthig fand: Niemand könne das Wahlſyſtem vernünftigerweiſe als ariſtocratiſch bezeichnen, wenn

---

ſeyn — heute aber nicht mehr des Thrones, ſondern der Beamten oder des Volks, im erſten Falle alſo Büreaucratie, im zweiten Anarchie.

anders man nicht entſchieden geneigt ſey, ſich ferner eines Wortes zu bedienen, *das aus der franzöſiſchen Sprache ausgemerzt worden ſey**)!

Mit der Ausmerzung dieſes Wortes und der Anſtalt, die es bezeichnet, iſt aber auch, wie jetzt die Sachen in Frankreich ſtehen, das Wort König nur noch ein leerer Schall, und auch bei uns in dieſer Hinſicht die Aeußerung eines ſehr geleſenen deutſchen Journals bemerkenswerth, das, frohlockend über die Vernichtung des Adels, ausruft: „Nun haben die Völker es nur mit Einem noch zu thun!“

Soll der Thron in ſeiner *Integrität* feſt beſtehen, und der Inhaber deſſelben nicht nur ein Präſident mit dem bloßen Titel König ſeyn — was in dem größten Theil von Europa weder gerecht, noch volksgemäß ſeyn würde — ſo muß er auf die eherne Baſis einer machtvollen Ariſtocratie geſtellt werden; worunter ich jedoch den Leſer ſehr bitte, nicht etwa Ultra's, noch Adel überhaupt, wie er jetzt beſchaffen iſt, zu verſtehen, ſondern ein volksthümliches Inſtitut dieſer Art, wie es zum Nutzen und Heil des Ganzen denkbar und ausführbar iſt.

---

*) Die Geldariſtocratie und Rothſchild's Reich nahm er wahrſcheinlich mit einer Reservatio mentalis von dieſem ſtrengen Urtheilsſpruche aus.

Dieſe Anſichten ſind es hauptſächlich, welche ich in dem folgenden Aufſatze etwas umſtändlicher auszuführen verſucht habe, mit beſonderer Rückſicht auf unſere vaterländiſchen Verhältniſſe und Localitäten, indem ich zugleich unvorgreifliche Andeutungen hinzugefügt, wie ich glaube, daß ein ſolcher Zuſtand der Dinge bei uns auf vernünftige und ſelbſt populaire Weiſe noch realiſirt werden könne, wenn man ſich nur gehörig verſtändigen und von allen Seiten guten Willen dazu mitbringen will.

Im Ganzen iſt jedoch mein Wunſch nur, hiedurch eine Anregung zu weiterer Forſchung auf demſelben Wege zu geben, und gern ſage ich, was meine individuellen Anſichten betrifft:

Salvo meliore.

Man lieſ't täglich Brochüren über die ſo reiſſend fortſchreitenden Begebenheiten, und über die Bedürfniſſe der neueſten Zeit, die bald mehr, bald weniger Beifall erlangen, jedoch meiſtens nur in theoretiſche Declamationen ausarten, die ſich in der Luftregion verlieren, ohne irgend wo feſten Boden zu faſſen, und namentlich über das, was ſich ſpeciell uns Preußen aufdringen muß, nirgends recht aufrichtig mit der Sprache heraus wollen*).

Nur in dieſem letztern Sinne, mit möglichſter Abſtrahirung von allen im Voraus aufgeſtellten allgemeinen Syſtemen, ſey es mir erlaubt, ſowohl einige Andeutungen über Das hinzuwerfen, was uns, meiner

---

*) In Blackwood's Magazin fand ich zwar neulich einen Aufſatz über Preußen, der ziemlich in's Detail geht, aber dabei zugleich eine ſo unerhörte Unkenntniß ſeines Gegenſtandes

---

verräth, daß ihn gewiß Niemand, der mit unſern Verhältniſſen nur einigermaßen vertraut iſt, im Tadel wie im Lobe ohne Lachen leſen kann. Ich führe von jeder Art nur ein Beiſpiel an.

Vom unſterblichen Friedrich erfrecht ſich der Autor zu ſagen: „In Friedrichs Augen war der preußiſche Bauer nichts als ein künftiger Soldat. Hätte man ihm ſeine Freiheit gegeben, würde man ihm Geſchmack an Unabhängigkeit und Ungehorſam gegeben haben (ſchöne Folgen der Freiheit!), und ſo hielt er es für beſſer, ihn leibeigen zu laſſen, in der ganzen Stärke und Grauſamkeit dieſes Worts. In ſeinen Briefen ſcherzt unſer philantropiſcher König manchmal über das Schickſal dieſer Armen, deren Lage Voltaire's Freund nicht verbeſſern zu können glaubte.“

Welche unwürdige, grundloſe Schilderung des großen Mannes, der in ſteter, gewiſſenhafteſter Uebung ſeiner Pflichten und ſtrengſter Unparteilichkeit gegen alle ſeine Unterthanen für ewige Zeiten das Muſter der Könige bleiben wird. Als Lob ſoll Folgendes gelten:

„Die militäriſche Disciplin iſt übrigens in ganz Preußen vorherrſchend. Man bemerkt ſie

Meinung nach, wohl frommen könnte, als auch über die Natur des Zuſtandes, in dem wir uns wirklich befinden, und wie wir in denſelben gerathen ſind. Mehr bezwecke ich nicht — denn zu erſchöpfender, folgerechter Ausarbeitung dieſer Gegenſtände fehlt es mir eben ſo ſehr an Zeit als an Luſt, und höchſt wahrſcheinlich auch an Geſchick.

---

in ſeinem Verwaltungsſyſtem, und in allen von der Regierung getroffenen Maasregeln. Sie erſtreckt ſich auf alle Beamten. Die große Regierungsmaſchine geht auf ſolche Weiſe gut und ſchnell. Ich glaube nicht, daß in Betreff der Geſchwindigkeit, der Oeconomie und Genauigkeit, irgend etwas dieſem Syſtem gleich geſtellt werden könnte, das, wenn man will, deſpotiſch, aber bei weitem weniger verſchürzt und hinderlich, bei weitem weniger geneigt iſt, ſich ſelbſt zu vernichten, als die vertretenden Regierungen.“

Ich überlaſſe jedem Kundigen, den Commentar zu dieſer Stelle ſelbſt zu machen, deren eine Hälfte unwahr, die andere ſchief aufgefaßt iſt. Uebrigens wäre es gewiß ſehr

Ich maße mir nicht entfernt an, ein Staatsmann vom Handwerk ſeyn zu wollen, glaube aber, als freier Beobachter, auch über Gegenſtände dieſer Art wohl einmal meine beſcheidene Meinung ſo gut als ein Anderer äußern zu dürfen, wobei ich mich zugleich bemühen werde, das Wenige, was ich eben ſagen will, mindeſtens offen,

---

gut, wenn unſere Beamtenwelt nur wirklich etwas militairiſch organiſirt würde. Oeconomiſches und Schnelles würde unfehlbar dabei gewinnen.

Ueber die Landwehr wird eben ſo einſeitig geurtheilt, und zuletzt ſchließt der Autor (wohl kein Engländer) damit, daß er uns verſichert: Preußen werde durch ſein Gouvernement conſtitutionell gemacht, ohne daß es ſelbſt es merke, und ehe man ſich es verſähe, würden ſich die preußiſchen Staaten mit einemmale frei (das ſind ſie ſchon im weſentlichſten Theile der Freiheit), conſtitutionell und vertreten erblicken. Das Letztere wünſche ich zwar von Herzen, bin aber hinſichtlich der Vorbereitung dazu ganz in dem Zuſtande, den der Verfaſſer uns zuſchreibt, nämlich: ich merke nichts davon.

unparteiiſch und Jedermann verſtändlich vorzutragen, ein Verdienſt, deſſen ſich in der That nicht alle politiſchen Schriften unſerer Tage rühmen können.

Ich bin weder ein Anhänger der ſogenannten abſoluten Volks-Souverainität, noch der unbedingten Legitimität, und der zu ihr (in dieſem Sinne) gehörenden, abſoluten Monarchie*). Denn weder die moraliſche Perſon des Herrn von Seckendorf, ſo geiſtreich und neu ihre Auffindung auch iſt, noch alle Sophiſmen der Jarkiſchen Schule können mich abſolute Herrſchermacht als ein wohlthätiges Princip anſehen, noch alle Phantaſieen der Ultraliberalen mir die Herrſchaft der Democratie als etwas wünſchenswerthes erſcheinen laſſen. Volks-Souverainität und Herrſcher-Legitimität ſollten ſich, meiner Meinung nach, auf eine Art im Staate verſchwiſtern, wie im Menſchen der freie Wille und die Macht des Schickſals mit einander beſtehen. Es liegt hierin allerdings, wie in allen tieferen Verhältniſſen, etwas Myſtiſches, was nicht mehr haarſcharf zu definiren iſt, ſondern mehr vom geſunden Gefühle wahrgenommen werden muß. Aber ſo viel ſieht ohne Mühe Jeder ein, daß einſeitig anerkannte Volks-Souverainität zu fortwährender Anarchie führen muß, abſolute Monarchie von Gottes Gnaden hingegen keine bleibende Garantie gegen Tyrannei gewähren kann*).

---

*) Der Souverain iſt allerdings des Volkes wegen da, aber eben deshalb kann das Volk nicht ſelbſt Souverain ſeyn.

Eben ſo iſt die irdiſche Macht des Souverain's nicht mit der geiſtigen Gottes zu vergleichen, weil Gott nicht unſertwillen, ſondern wir ſeinetwillen da ſind.

---

*) Sehr merkwürdig ſind in dieſer Hinſicht die neueren Debatten in der franzöſiſchen Deputirtenkammer (über die Adreſſe vom Januar 1834). Hier, wo drei Deputirte ſich öffentlich zu den monſtreuſen Grundſätzen Robespierre's

Große Republiken — doch in der Regel nur geſellſchaftliche Zuſtände, in denen Viele ſtatt Eines befehlen wollen — ſcheinen überdieß aus tauſend Gründen, die ich dem Leſer und mir erlaſſe, in Europa dermalen ein Unding, am meiſten aber in Deutſchland, wo man eigentlich lieber gehorcht als befiehlt — ſelbſt die Befehlen-

---

bekennen, beweiſen ſie mit großem Talent doch nur folgende zwei Dinge:

1) daß ſie zwar, von dem Grundſatze der Volks-Souverainität ausgehend, wirklich nur ganz conſequent folgern, und gibt man ihnen das Poſtulat zu, ganz in ihrem Rechte ſind;
2) aber, daß eben deshalb das Princip ein irriges und höchſt unheilvolles ſeyn müſſe, mit welchem kein ſtabiles Regieren mehr möglich iſt.

Gerade ſolche Erörterungen müſſen es alſo am Ende dahin bringen, daß die Franzoſen der geſunden Vernunft die Ehre geben, und dem Grundſatze der Volks-Souverainität in dieſer Beſchränktheit und Verkehrtheit der Anſicht gänzlich entſagen.

den. — Ueberdies werden alle Regentenhäuſer bei uns in Deutſchland wirklich noch kindlich geliebt, wenn man auch mit ihren Handlangern nicht immer zufrieden iſt.

Ich geſtehe alſo, daß eine wohlgeordnete conſtitutionelle, repräſentative Monarchie, in der ſich Volk und Herrſcher, gleich legitim, wie Seele und Körper vereinigen, mir ungeachtet der bisher aus andern Urſachen mißglückten Verſuche dieſer Art, und der aus dieſem Grunde allgemein kühler gewordenen Vorliebe für dieſe Staatsform, immer noch von allen Verfaſſungsarten als die wünſchenswertheſte, dem Geiſte der Zeit und den Deutſchen angemeſſenſte erſcheint. Aber eine ſolche kann nur dem Zwecke allgemeinen Wohls entſprechen, kann nur auf die Dauer beſtehen, wenn ein Drittes, ein weſentlich erhaltendes Princip in der Mitte ſteht, das eben ſowohl der Willkühr des Herrſchers als der unruhigen Anmaßung des

Volks einen unüberſteigbaren Damm entgegenſetzt.

Dieſes Princip iſt aber einzig und allein in einer volksthümlichen mächtigen Ariſtocratie zu finden, und ſo unpopulär dieſer Name, weil man immer nur einen Sauerteig aus der Feudalzeit darunter verſtehen will, auch jetzt geworden iſt, ſo wird man doch über kurz oder lang darauf zurückkommen, oder dem conſtitutionellen Syſtem ganz entſagen müſſen.

Was lehrt denn Europa's neuere Geſchichte ſchon jetzt einen Jeden, der mit unparteiiſchen Augen ſehen will? Die großen Staaten, welche den conſtitutionellen Weg in den letzten Jahren einſchlugen, haben ihn entweder zum Theil ſchon wieder verlaſſen, ja die craſſeſte Deſpotie ihm vorgezogen, wie Spanien und Portugal *),

---

*) In der allerneu'ſten Zeit kehren zwar Spanien und Portugal ſich wieder dem conſtitutionellen Syſteme zu, und thun ſehr wohl dar-

oder befinden ſich, wie Frankreich, in einer Verwirrung und Auflöſung, die nur eines Funkens zu neuen Umwälzungen bedarf, und künftigen Zeiten nur das tragicomiſche Schauſpiel einer Nation aufſtellt, welche ihre Dynaſtieen wie Hemden wechſelt, ihren König täglich verhöhnt und beleidigt, in halber Anarchie ſich fortwährend aufreibt, und ſtets wiederkehrender Revolutionen wie unentbehrlicher Aderläſſe zu bedürfen ſcheint. Die kleinern Länder mit Conſtitutionen dagegen ſpielen eine noch traurigere Rolle, und wenn ſie auch nicht bei allen ſo kläglich wie bei den Belgiern abläuft, ſo ſind ſie doch eigentlich weder recht Fiſch noch Fleiſch in dieſer neuen Brühe, zehren ſich in unnützen und verdoppelten Koſten auf, und würden, einige Schreier abgerechnet,

---

an, verſäumen ſie aber, wie früher, der Ariſtocratie einen gebührenden Platz darin anzuweiſen, ſo wird das neue Gebäude bald wie das erſte zerſchellen.

es vielleicht von Herzen gern ſehen, wenn ſie die koſtſpielige Neuerung wieder mit guter Manier los werden könnten.

Eine ſolche Verfaſſungsart paßt wohl überhaupt nur für große Reiche, welche der Gang der Civiliſation auch höchſt wahrſcheinlich nach und nach überall herbeiführen wird. Ich frage: ob eine Rudolſtädtiſche oder Hechingiſche, Reußiſche oder Lippeſche u. ſ. w. Conſtitution nicht an das Burleske ſtreifen würde!

Es entſprachen alſo alle bisher neu etablirten conſtitutionellen Verfaſſungen ihrem Zwecke und den gehegten Erwartungen nicht. Nur England, ohngeachtet des freſſenden Krebſes ſeiner Geiſtlichkeit (der wohl nur durch Amputation gründlich zu heilen ſeyn möchte), ohngeachtet der gröbſten und lächerlichſten einzelnen Mißbräuche in ſeiner alten Verfaſſung, ohngeachtet des gemißhandelten, elend verwalteten und ſich ſo oft drohend gegen daßelbe erhebenden Irlands, ſieht dennoch immer gleich mächtig groß und feſt in ſeiner conſtitutionellen Würde vor uns da, mit einer vollſtändigern Freiheit der Individuen, als irgendwo ſich ein Staat in Europa erfreut, mit unumſchränkter Freiheit der Preſſe, die es nicht zu fürchten braucht, mit ſicherer Kraft inmitten aller Unruhe der Zeit, reformirend aber nicht umwerfend, nie plötzlich das Oberſte zu unterſt kehrend, drohend mächtig nach außen, mit Zuverſicht im Innern, ja ſelbſt Frankreich mit aufrecht haltend, was ohne dieſes glückliche Bündniß der neu'ſten Zeit (beiläufig geſagt, die größte und in ihren Folgen noch nicht zu berechnende, Defaite, welche die übrige europäiſche Diplomatie ſeit Napoleon erlitten hat) wahrſcheinlich ſchon ſelbſt zuſammen geſtürzt wäre.

Es muß alſo in ſeiner conſtitutionellen Verfaſſung doch ein Princip der Dauer liegen, welches den andern Staaten fehlt — und man zeige mir ein and'res, als das ſeiner Ariſtocratie — denn Steinkohlen, oder das Meer, oder den engliſchen Egoismus dafür auszugeben, iſt eine wahre Albernheit.

Nun gebe ich zwar gern zu, daß eine ſolche Anſtalt, in andern Ländern aus dem Nichts heraufzubeſchwören unthunlich ſey, und weiß ſehr wohl, daß ſie immer auf einer ſchon vorhand'nen Baſis wurzeln müſſe. Fehlt aber dieſe etwa in Deutſchland, wie ſie in den vereinigten Staaten z. B. fehlen würde? Ganz das Gegentheil. Selbſt in Frankreich, trotz ſeiner totalen Umwälzung durch die erſte Kataſtrophe fehlte ſie noch keineswegs, und ich ſagte daher ſchon früher: es ſey meine Ueberzeugung, daß die Bourbons noch heute, und glücklich für ſich und Frankreich, regieren würden, wenn Ludwig der Achtzehnte alle Mittel, die ihm damals zu Gebote ſtanden, dazu angewendet hätte, eine ächte und kraftvolle Ariſtocratie wieder herzuſtellen, ſtatt dieſe Mittel unter einen nichts ſagenden Adel zu verzetteln, von dem er eine Hülfe und Unterſtützung zu erlangen hoffte, die ein ſolcher haltloſer Stand doch heutzutage weder gewähren kann, noch in der Regel will.

Auch bei uns iſt der Adel im letzten Stadio der Auszehrung begriffen, aber dennoch ſind die hiſtoriſchen und nationellen Elemente einer mächtigen und angeſehenen Ariſtocratie immer noch darin hinlänglich vorhanden, um ſie in wünſchenswerther Geſtalt neu conſtruiren zu können. Hierbei will ich jedoch nicht behaupten, daß unſere Ariſtocratie auch in Allem der engliſchen gleich ſeyn könne, noch ſolle, nein, nur in den weſentlichen Puncten: der Macht zum Erhalten, und dem eig'nen lebendigen Intereſſe an dieſer Erhaltung, im angemeß'nen Reichthum- und Grundbeſitz, in Popularität und Achtung bei der Nation, in eig'ner feſter Dauer und dennoch gleicher Zugänglichkeit für Alle — darin muß ſie ihr ähnlich ſeyn. Alles dieß aber iſt zu erreichen — bei dem vernünftigen, gemäßigten, klaren, deutſchen Volke am erſten zu erreichen. Doch freilich müſſen Völker und Regenten ſich für dieſen Zweck aufrichtig entgegen kommen, müſſen von der Nothwendigkeit eines ſolchen vermittelnden Standes überzeugt ſeyn; die Einen nicht mehr zwei ſo himmelweit verſchiedene Dinge, als verhaßter Blutadel und volksthümliche Ariſtocratie ſind, für ein und daſſelbe anſehen wollen; die Andern ſich überzeugen, daß abſolutes Herrſchen nicht mehr zeitgemäß iſt, ſich daher auch ohne Eiferſucht Pairs gefallen laſſen, die es nicht bloß, wie in Frankreich, dem Namen nach ſind — jämmerliche Schatten, weder einer Volksrepräſentation, noch einem Senat entſprechend — und mit dieſer Geſinnung dann (denn von oben muß bei uns die Initiative dieſer Einrichtung allerdings ausgehen) einen neu organiſirten Adel aufrichtig hervor zu rufen ſuchen, der nicht bloß aus Hofſchranzen und beſoldeten Dienern beſteht, ſondern im Volke wurzelnd, aus ihm erwachſen, und aus ihm ſich fortwährend erneuend, dieſem Volke auch werth ſeyn könne.

Liberale! Ihr wollt unbeſchränkte geſetzliche Freiheit der Perſon, ihr wollt unbeſchränkte geſetzliche Freiheit der Preſſe. Es iſt ein ſchöner, ein gerechter Wunſch! Aber Ihr werdet ihn nie erreichen, und ſolltet Ihr es einen Augenblick lang, doch das Erreichte nie behalten, ohne den feſten Bürgen einer ſtarken Ariſtocratie.

Welcher Souverain wird, ohne Schutz vor dem democratiſchen, oft demagogiſchen Elemente, das, ſeiner Natur nach ewig veränderlich, fort und fort einem Beſſeren nachſtrebt, und deßhalb nie ein Gutes bewahren kann, Euch eine Freiheit gewähren mögen, die ſeine eig'ne Ruhe und die ſeiner Völker jeden Augenblick bedroht; ja, welche Regierung, ſelbſt wenn ſie aus Eurer Mitte genommen wäre, wird im Stande ſeyn, ſich gegen Euer eig'nes Freiheitsfeuer zu erhalten, das der Füllung eines Luftballons gleicht, womit dieſer, wenn der nöthige Ballaſt fehlt, bis in die unendlichen Räume unaufhaltſam fliegend fortgeriſſen wird. Glaubt es, denn es iſt wahr, der Vortheil Aller fordert Beſchränkung, und was im Leben ſelbſtgewählte Beſchränkung aus freier Willkühr iſt, das iſt für eine Nation die Monarchie, und für dieſe wiederum die Ariſtocratie im Staate.

Ich werde weiter unten ausführlicher zu entwickeln ſuchen, wie ich mir die Beſchaffenheit einer zeitgemäßen Ariſtocratie in unſerm Vaterlande Preußen denke.

Vorher muß ich aber nochmals feſtſetzen: daß ich überhaupt unter einer rationellen Conſtitution nur eine ſolche verſtehen kann, wo die nöthigen Gewalten in einer ſo wohl abgemeſſenen Wechſelwirkung ſtehen, daß durch eine Deputirtenkammer der Gemeinen (aus zweckmäßig conſtituirten Wahlen hervorgehend) dem Principe des Strebens nach ewiger Vervollkommnung freier Spielraum gegeben ſey; durch eine mächtige und geehrte Ariſtocratie aber dieſem, ſeiner Natur nach ſtets gährendem Principe, ein hinlänglich erhaltender Damm entgegen geſetzt werde, und endlich der executiven Gewalt des Thrones; mit dem Recht des Veto, Machtmittel genug verliehen ſind, um jedesmal nach der Seite hin den Ausſchlag geben zu können, wo ſie es dem wahren Intereſſe des Ganzen — was unter ſolchen Umſtänden immer nur das ihrige ſeyn kann — angemeſſen findet. Die Initiative der Geſetzgebung kann dann gewiß ohne Gefahr dem Souverain wie den Volksvertretern gleichmäßig zuſtehen.

Unter dieſen Bedingungen alſo nur ſcheint mir jedem großen Reiche eine conſtitutionelle Verfaſſung wünſchenswerth; es kömmt nur darauf an, ob ſie ausführbar iſt. Fehlt aber in dieſer nothwendig harmoniſchen Dreieinigkeit der Gewalten irgend eine derſelben, ſo iſt ſelbſt die abſolute Monarchie, durch allgemeine Bildung ohnehin heutzutage ſchon gemildert, einem ſolchen conſtitutionellen Zwitter hundertmal vorzuziehen *).

Dieſe Anſicht, einmal aufgeſtellt, wird nun, unſerm Zweck gemäß, zuvörderſt zu unterſuchen ſeyn, ob in Preußen eine repräſentative conſtitutionelle Verfaſſung über-

---

*) Die Gegner des conſtitutionellen Princips haben es lächerlich zu machen geſucht, daß man drei ſo heterogene Dinge, wie Democratismus, Ariſtocratismus und Monarchismus, in einen Topf werfen, und daraus die beſte aller Staatsverfaſſungen brauen wolle.

Demohngeachtet iſt nichts den ewigen Geſetzen der Natur entſprechender, die alles Beſtehende aus Polariſation und Antagonismus zuſammengeſetzt hat. Geiſt, Seele und Leib haben auch ſehr verſchied'ne Tendenzen, und machen doch erſt zuſammen den ganzen Menſchen aus.

haupt ſchon gehörig vorbereitet ſey, welche Elemente dazu vorhanden ſind, und was ohne ſie jetzt unſer factiſcher Zuſtand iſt.

Es iſt wohl Jedem offenbar, daß Preußens ganze Stellung peremtoriſch verlange, ja, daß es ſein eigentlicher Beruf ſey, bei dem Marſche europäiſcher Civiliſation ſtets mit ſeinem Motto: „Vorwärts!“ wo nicht Allen voranzuſchreiten, doch wenigſtens in den vorderſten Reihen ſeinen Platz einzunehmen. Jede andere Politik möchte für Preußen einſt gefährlich werden.

Schon ſeit der Reformation, deren Lehren es ganz mit dem Geiſte des Volkes, und ſelbſt wider die Geſinnung ſeines damaligen Fürſten auffaßte, ſcheint die preußiſche Monarchie berufen: Deutſchland vorzuleuchten, und zwar auf die edelſte Weiſe, ohne alle gewaltſame Umwälzung nur mit dem eben ſo gewaltigen aber zugleich beſonnenen, rechtmäßigen

Fortſchreiten der Vernunft. Sehr richtig iſt in dieſer Hinſicht bemerkt worden: „daß der ſiebenjährige Krieg ebenfalls nur eine Fortſetzung des dreißigjährigen war. Wäre Friedrich beſiegt worden, ſo ergriff der Katholicismus und mit ihm der Obſcurantismus wieder die Macht auf mehrere Jahrhunderte.“

Hier aber können nun ſelbſt die Feinde Preußens nicht leugnen, daß in dieſem Reiche ſeit dem großen Churfürſten fortwährend, durch einen wahrhaft erhaben zu nennenden Regentenſtamm, der, abgerechnet, daß aus ihm einer der größten Männer aller Jahrhunderte hervorging, raſtlos Intelligenz zu verbreiten und zu erhalten geſucht hat — daß, ſage ich, durch eine ſo ſelten und glücklich fortdauernde Perſönlichkeit in dieſem Regentenſtamm, ohngeachtet er abſolut über uns herrſchte, nach und nach eine Liberalität im Gouvernement einheimiſch geworden, und eine Freiheit des Volkes herbeigeführt worden iſt, die jetzt ſo ſtark in der öffentlichen Meinung Wurzel geſchlagen hat, daß ſie ſchon nicht mehr precair, und bloß von der Perſon des Herrſchers abhängig, genannt werden kann — ſondern es wirklich in unſerm Lande jetzt ſchon faſt unmöglich geworden iſt, in der Hauptſache anders als liberal zu regieren. Wir leben daher auch bereits freier in Bezug auf die vom Throne ausgehende Willkühr, als in ſämmtlichen ſchlecht conſtruirten conſtitutionellen Staaten, obgleich unter einem abſoluten Herrſcher, der, der Verfaſſung gemäß, mit uns jeden Tag ſo ziemlich wie mit Sclaven verfahren dürfte. Bloß die Gewalt der Intelligenz hat es alſo ſchon dahin gebracht, daß ein Monarch Preußens, ſelbſt den Gedanken kaum mehr faſſen kann, wirklich abſolut, d. h. nach bloßer Willkühr regieren zu wollen. Aechte Liberalität in der Geſinnung Aller hat ſo bereits, gleich einer aufgegangenen Sonne, den Thron wie die Hütte erleuchtet, hauptſächlich vielleicht deßhalb, weil wir durch die Weisheit unſ're Fürſten ſchon längſt von einem der größten Hemmſchuhe der Civiliſation befreit worden ſind, ich meine von einer dominirenden Kirche, jenem Staate im Staate, der nur verzehrt ohne zu erwerben, mit keinem lebendigen irdiſchen Intereſſe der Nation wahrhaft verwachſen iſt, und auf den Himmel ſich ſtützend, da, wo er die Macht einmal an ſich geriſſen, dem Weltlichen nur gebieten, nicht ihm gehorchen will. Dieß aber gewährt uns eben zu jedem Schritte nach vorwärts einen unermeßlichen Vortheil, deſſen Mangel England ſelbſt erſchüttert, Frankreich verwirren hilft, und Oeſterreich zum Stillſtehen zwingt. Haben wir nun ſo Großes den Vorfahren unſ'res Herrſcherſtammes zu danken, ſo ſind wir jetzt Lebende noch beſonders geſegnet, denn wo fänden wir ein allgemein geliebteres, ein würdigeres Haupt, als unſern König, in welcher heutigen Fürſtenfamilie auch einen blühenderen Stamm rüſtiger, wohlwollenderer und beſſer gebildeter Prinzen? Nunquam libertas gratior exstat, quam sub rege pio, iſt ein altes Wort, das aber für unſern verehrten Monarchen eigends erfunden zu ſeyn ſcheint, und ich glaube nicht, daß es einen einzigen Preußen gibt, der hierin nicht mit mir übereinſtimmte, und dieſen theuren Fürſten nicht mit religiöſer Liebe und Treue anhänge. Der wohlwollende Sinn, die Mäßigung, die unerſchütterliche Gerechtigkeitsliebe, der ſo richtige und ſcharfe Blick bei allen großen Gelegenheiten, der Haß aller Willkühr, die unſern König auszeichnen, ſind ja Alles g'rade die ſchönſten Zierden für einen conſtitutionellen Monarchen. Sie verbürgen uns auch jetzt unendlich viel — und iſt eine freimüthige Aeußerung erlaubt, ſo könnte in Bezug auf unſern theuern

Herrſcher, bei den dermaligen Verhältniſſen, vielleicht nur der einzige Wunſch noch übrig bleiben, daß Seine Erlauchte Perſon zugänglicher wäre, daß es leichter ſey, den König ſelbſt zu ſprechen, um Seiner hohen Einſicht perſönlich vortragen zu dürfen, was ſo oft durch das Intereſſe Anderer entſtellt, ihm nur einſeitig bekannt werden kann — denn ein König, ſey er auch noch ſo groß, gut und weiſe, kann doch nicht immer Mißbräuchen wehren, nicht immer unglückliche Maßregeln verhüten, nicht immer Irrthum vermeiden und ſchädliche Inſtitutionen entkräften oder aufhalten, wenn er nur die Stimme ſeiner Diener hört, und keine freie unabhängige Organe da ſind, welche ohne Dienſtabhängigkeit auch die Stimme der Nation unverfälſcht und öffentlich zu ſeinem Throne zu bringen befugt ſind; auch keine Anſtalten die, wie Freiheit der Preſſe und allgemeine Volksrepräſentation, das

Volk ſelbſt über ſein wirkliches Wohl aufklären, und durch vielfache, wohlthätige Reibung und Austauſch der Ideen das Wahre und Beſte endlich an's Tageslicht bringen müſſen.

Wo dieß fehlt, mögen auch bei dem beſten Monarchen feſte Stützen wankend werden, und leicht ſich ein langſames Gift einſchleichen, das bei eintretenden ungünſtigen äußern Umſtänden ſelbſt den ſonſt geſundeſten Körper gefährden kann.

So iſt es nicht in Abrede zu ſtellen, daß bereits bei uns eine früher ſehr feſte Stütze nicht bloß wankt, ſondern ſchon ſo gut als vernichtet iſt, ohne durch eine andere erſetzt worden zu ſeyn, und als ein ſchleichendes Gift möchte wohl die ſtatt ihrer erwachſene, aber keineswegs denſelben Beruf zu erfüller fähige Bureaucratie, die immer mehr zum Syſtem werdende Herrſchaft der Beamtenwelt bezeichnet werden können, die ſich auf den Trümmern eines bedeutungslos geword'nen Adels empor gehoben hat, und jetzt die eigentliche Einheit und Kraft des Staates vielleicht mehr als übermächtige Barone oder eine unruhige Deputirtenkammer untergräbt; die Energie des Volkes ſchwächt; in die, durch einige geniale Köpfe hervorgerufene Induſtrie und den freien Verkehr noch immer allzuhäufig kleinlich hemmend eingreift; allen großartigen Gemeinſinn und heilſame Verbrüderung der Nation aber abſichtlich zerſtört, weil ſie im rivalen Conflict der verſchied'nen Stände ihren beſten Vortheil findet, und daher Stadt und Land, Bürger, Bauer und Adel gern feindlich einander gegenüber ſtellt, während ſie ſelbſt nur alle gleichermaßen unter die eiſernen Daumſchrauben amtlicher Autorität, und einer Unzahl ſich zum Theil widerſprechender, zum Theil unzweckmäßiger Geſetze zu beugen ſucht, die in ihren gewandten Händen beliebig zu einer Geißel, oder einer wächſernen Naſe werden.

So liegt ſie wie ein Alp, wie eine tiefe Gewitterſchwüle auf dem Lande, und es iſt die höchſte Zeit, daß dieſe moderne Hyder mit tauſend Köpfen gelähmt, dieſe in's Unzählige gehende Vereinzelung individueller Thätigkeiten für ein einſeitiges Intereſſe, in eine Bahn des der ganzen Nation gemeinſamen Intereſſes geleitet werde, und ſo einem regern, conſtitutionellen Leben der Monarchie Platz machen.*)

---

*) Es iſt authentiſch, daß wir im Staat von 60 Jahren nicht mehr denn 17 Aſſeſſoren (die damals glaub' ich Aſſiſtenten hießen) hatten. Heute ſind deren 400! und doch werden durchſchnittlich nur 12 Rathsſtellen offen. Ferner ſind gegen 2100 Referendairen und wahrſcheinlich gegen 4000 Auscultatoren! Dieſer Zudrang vermehrt ſich wie eine Lavine, und auch ohne Beſoldung drücken doch alle dieſe Menſchen auf dem Volke.

Ihr, die ihr regiert werdet, verlangt überall wohlfeile Regierung, denn das iſt ja der Ruf aller Völker von England bis America, wo ſie freilich dermalen am wenigſten koſtet. Iſt es nun der Adel, oder das Heer der Beamten, die Euch ſoviel mehr zu erhalten koſten als nöthig wäre? Alſo feindet Euch doch nicht, Ihr Kinder einer Mutter, ſelbſt untereinander an, Ihr gemeinſchaftlichen Bürger, nur mit einem verſchiedenen Namen! ſondern erkennt den wahren Feind beider, der ſich noch obendrein fortwährend aus Euch ſelbſt recrutirt. Nur das Intereſſe oder der Enthuſiasmus bewegen die Maſſen, ſagt Jemand; die Maſſe der Beamten aber wird ſo zu ſagen von beiden zugleich belebt, nämlich vom Enthuſiasmus des Intereſſes. Dieſes Intereſſe der Beamtenwelt bleibt aber, mit geringer Ausnahme Einzelner, ewig nur das: ſo viel Macht und ſo viel Gehalt als nur immer möglich zu bekommen, und Jeder, der aus unſern Reihen zu ihnen übertritt, theilt dieſe Anſicht ſehr bald, denn ſie iſt leider ganz menſchlich. Unſer Intereſſe dagegen iſt g'rade das Entgegengeſetzte, nämlich: auf der einen Seite die Macht der Beamten durch eine Euch und ſich ſelbſt vertheidigende ſtarke Ariſtocratie, die Euch nichts koſtet, im Zaum zu halten; auf der andern aber des Staates Diener, die ſich jetzt als Eure Herren anſehen, ſo wohlfeil zu haben als möglich. Dieß Letztere aber geſchieht nicht dadurch, daß ſie ſchlecht bezahlt werden, denn dem Ochſen, der driſcht, ſoll man das Maul nicht verbinden, ſagt die Bibel: ſondern dadurch, daß ihre unnütze Anzahl, ihr überwiegender Einfluß beſchränkt werde — und das iſt es, was Euch unendlich mehr Noth thut, als die Anfeindung eines ſchon ſo gut als verſcholl'nen, armen Adels; oder gar die Oppoſition gegen eine volksthümliche Ariſtocratie, die Euch am ſicherſten eine glückliche Zukunft verbürgen wird.

Viele höchſt würdige, uneigennützige und edle Staatsdiener ſelbſt ſind mit mir hierüber einer Meinung. Sie und Alle, die ihnen gleichen, und deren Zahl iſt Gott Lob noch groß, wiſſen ſich ſehr wohl von dem, was in Maſſe hier unter Bureaucratie zu verſtehen iſt zu unterſcheiden *).

Jene ſind des Staates Stütze und Palladium, dieſe werden ſeine furchtbarſte Zuchtruthe, weßhalb auch ſchon Jemand ſehr bitter, aber nicht ganz unwahr geſagt

---

*) Ein ſehr geiſtreicher Mann dieſer Claſſe ſchrieb mir vor Kurzem dieſe mir merkwürdigen Worte: „Es würde oft ſchwer ſeyn, den Patriotismus, der von ſo vielen unſerer Behörden wie vorſätzlich ertödtet wird, zu bewahren, wenn er nicht aus einer reineren Quelle flöße. Solche ächte Behördenmänner ſind ganz abnorme Menſchen, Leute wie heraldiſche Thiere! Man kann den Unterdrückten kaum das Recht abſprechen, über das empört zu ſeyn, was ſie ein ganzes Leben hindurch raffinirt plagt.“

hat: Preußen iſt kein militairiſcher Staat mehr, ſondern ein Beamtenſtaat (ſ. Briefe aus Berlin).

Es iſt übrigens hiermit durchaus nichts Perſönliches gemeint, ſondern nur das Reſultat einer fehlerhaften Stellung der Beamtenwelt im Allgemeinen hervorgehoben, die ihr, als einer weſentlich eben ſo democratiſchen, als herrſchſüchtigen Körperſchaft, immer beiwohnen wird, wo ſie wie bei uns (nur die allerhöchſte Gewalt des Herrſchers ausgenommen), alle übrige des Staates in ſich vereinigt, außerdem ſo gut wie unabſetzbar iſt, und dabei noch zuletzt eine wahre Allmacht im Detail erlangt, welche, wie wir jetzt conſtituirt ſind, durch nichts mehr im Staate contrebalancirt wird. Dieß iſt es, was ſie ſo gefährlich, ſo vernichtend für die Freiheit und Sicherheit der Individuen ſowohl, als für die Freiheit der Nation im Allgemeinen macht, und machen muß — denn jede Kraft, die man in Bewegung ſetzt, und der man Raum gibt, wird ihn auszufüllen ſtreben. Dieß kann der Kraft nicht einmal verdacht werden, ſie folgt nur der innern Nothwendigkeit. So erwarb ſich früher der Kriegs- oder Ritterſtand, dann die Prieſterſchaft ihre Univerſalmonarchie, die der Staatsdiener und Advocaten ſcheint unſerer Zeit vorbehalten. Die Dinge ſind ſtärker als alle Perſonen. Wollte man bloß von Perſönlichkeit bei uns ſprechen, ſo könnte man im Gegentheil mit Wahrheit ſagen: daß die größere Rechtlichkeit und Einſicht, welche bei den meiſten unſerer Beamten ohne Zweifel, wie bei unſerm ganzen Volke vorherrſchen, die grundfalſche Richtung und Stellung des büreaucratiſchen Inſtituts noch weit weniger fühlbar machen, als es in ähnlicher Lage, und mit gleich mangelhafter Einrichtung in dieſer Hinſicht an andern Orten der Fall ſeyn würde. Dieß iſt mir auch oft als Argument für unſere

Beamtenherrſchaft eingewandt worden und, weder die Sache noch meine Meinung verſtehend, hinzugeſetzt: daß es doch nirgends ſo viele ausgezeichnete Beamte als gerade bei uns gäbe; der Vernunft gemäß aber nur das Talent und Verdienſt im Staate hoch und mächtig ſtehen müßten. Dieß Letztere halte ich nun überhaupt für irrig (da Talent und Verdienſt nur in feſten Schranken dem Ganzen wahren Nutzen bringen), aber in einer Monarchie iſt es vollends ganz widerſinnig — denn iſt das perſönliche Verdienſt der einzige und höchſte Maßſtab für zu ertheilende Macht und Größe, ſo muß vor Allen der König jedesmal als der Verdienſtvollſte der ganzen Nation gewählt werden, und es thäte ſogar Noth, ihn wieder abzuſetzen, wenn ſich während ſeiner Regierung ein noch Verdienſtvollerer fände. Da aber Verdienſt ſelbſt relativ iſt, ſo frägt ſich, wer ſoll darüber unfehlbar belehren, und zuletzt müßte ein Gottesurtheil entſcheiden. Verdienſt und Talent müſſen hervorgehoben, benützt, ſo wirkſam als möglich gemacht, geehrt und belohnt werden, aber allein und unumſchränkt im Staate herrſchen, die einzige Gewalt darin ſeyn, dürfen ſie nicht. Das Verdienſt-Princip in dieſer Hinſicht führt, eben weil es ſo beweglich und relativ iſt, nothwendig zu fortdauernder Unruhe und Umwälzung. Dieß fühlend, erfand man die Legitimität, das Recht der Geburt, welches nicht relativ iſt, obgleich es in ſeiner Anwendung auch wieder nachtheilig ausarten kann, und daher ebenfalls ſeines Gegengewichtes bedarf. Aber doch hat eben dieſe Legitimität ſchon hinlänglich bewieſen: daß zur Ruhe und zum Glücke der Völker zweckmäßige Inſtitutionen, die das Princip der Dauer in ſich ſelbſt tragen, mehr Verdienſt um das Glück der Völker haben, als alle Perſönlichkeiten, eben weil die Letztern ungewiß und momentan, die Erſtern bleibend, feſt und erhaltend wirken. Nur wo die Legitimität auch precair, d. h. perſonell oder eigenmächtig wirken will und kann, taugt ſie nichts, aber in ihre richtige Schranken gebannt, wird ſie eben ſo anwendbar für den Thron als für eine wahre Ariſtocratie. Wir kommen daher immer wieder auf das in unſerer Zeit einzig vollſtändig Befriedigende, auf die eben ſo legitime als beſchränkte, auf die richtig organiſirte conſtitutionelle Monarchie zurück.

Wer die Verdienſt- und Talent-Theorie in dem angegebenen Sinne vertheidigt: daß nämlich durch alle Stufen nur immer dem höchſten gegenwärtigen Talent alle Gewalt und aller Einfluß eingeräumt werden müſſe — der bezweckt entweder eine ſultaniſche Verfaſſung, wo die Gewalt des Stärkern (immer das am ſicherſten ſich zu jeder Zeit geltend machende Verdienſt) von oben bis unten unumſchränkt herrſcht, oder eine americaniſche, in der die Volks-Souverainität regiert, und über das Talent, wenn nicht richtig, doch wenigſtens nach dem Glauben der Mehrheit entſcheidet, wo dann freilich keine Ariſtocratie mehr, aber auch kein König vonnöthen ſind. Im erſten Falle iſt der Verfechter einer ſolchen Theorie ein Sclave, und es gibt deren in allen Ständen — im zweiten (in Europa wenigſtens) ein Schwärmer und Thor, der auf Steinen einen Saamen ausſäen will, welcher dort nimmermehr aufgehen kann.

Die Amts- und Juſtiz-Hierarchie, von der ich vorher ſprach, iſt bei uns dadurch entſtanden, daß in Folge der politiſchen Umwälzungen, als Napoleon die Welt in ihren Fugen erſchütterte, unſer Gouvernement ſelbſt ſein Heil nur in einer langſamen Revolution finden zu können glaubte. Es hatte darin in jener gefahrvollen Criſe auch nicht Unrecht, und wir müſſen es heute noch den damaligen Miniſtern Stein, und beſonders Hardenberg, danken, daß in der jetzigen gährenden Epoche wir ſchon deßhalb auf die längſte Ruhe rechnen können, weil jene Staatsmänner bereits nach und nach Manches zum großen Theil vorbereitet und in's Leben geführt haben, was jetzt an andern Orten gewaltſam gefordert wird. Es blieb aber gegen das Ende ſeines Lebens der alte Staatscanzler nicht mehr Herr ſeiner Mittel. Sie wuchſen ihm ſelbſt über den Kopf, und das, was weiſe angefangen war und ſegensreich gewirkt, nahm nun eine einſeitige und ſchädliche Richtung. Nur den Zweck im Auge, eine möglichſt bewegliche Maſſe, durch eine neue Freiheit exaltirt, dem großen Feinde entgegenſetzen zu können, ſtieß damals das Gouvernement, vielleicht mit zu wenig Schonung, und zum Theil mit Gefährdung aller Eigenthumsrechte kühn das Beſtehende um, damit aus dem alten Schutt ein neues, luftigeres Gebäude entſtehe. Zu deſſen Aufführung ſchuf es ſich die Büreaucratie, und bekleidete ſie von nun an allein, mit aller Macht und Ehre, Rang und Einfluß im Staate, die fortan nur vom Throne ausgingen, denn ohne Amt war man nichts mehr, wie in der Türkei und in Rußland. Im Anfang entſprach das Mittel vortrefflich dem Zweck — als ſich aber dieſe Beamtenwelt erſt recht feſtgeſetzt hatte, und rund umher nur Untergebene ſah, ſo fing ſie bald an ſich zu fühlen, ja ihre Aemter faſt wie ein Eigenthum anzuſehen *), den Obern

---

*) Es iſt intereſſant, hier eine Stelle aus der Botſchaft des Präſidenten Jackſon vom Jahre 1831 über dieſen Gegenſtand zu vergleichen. Er ſagt:

„Es dünkt mir rathſam, die Amtsperiode der höhern Beamten auf ſechs Jahre zu beſchränken. So dürfte die Reinheit unſerer Regierung am beſten befördert werden: doch möchte die Natur des richterlichen Amtes, und die Nothwendigkeit, ſich die höchſten Talente und die erfahrenſten Politiker für das Cabinet und die wichtigungern duldend, den Untergebenen despotiſch niederhaltend. Und da ward die lei-

---

ſten diplomatiſchen Poſten vorzubehalten, allenfalls eine Ausnahme von jenem Ausſchließungs-Princip bilden. Unter denen, die ſich lange im Beſitze von Macht und Aemtern befinden, ſind wohl nur Wenige, die nicht mehr oder minder unter dem Einfluſſe von Gefühlen ſtehen, welche der getreuen Erfüllung ihrer öffentlichen Pflichten hinderlich ſind. Sollte auch ihre Redlichkeit keine unmittelbare Anfechtung erfahren, ſo gewöhnt man ſich doch daran, das Amt als eine Art von Eigenthum und die Regierung mehr als ein Mittel zur Beförderung individueller Intereſſſen, denn als ein bloß zum Beſten des Volks erfundenes Werkzeug zu betrachten. Beſtechung bei Einigen, Entartung richtiger Gefühle und Grundſätze bei Andern, wenden die Regierung von ihren geſetzmäßigen Zwecken ab, und ſchaffen ſie zu einem Werkzeuge für die Erhaltung Weniger auf Koſten Vieler um. Die Pflichten aller öffentlichen Beamten ſind ſo klar und einfach, oder laſſen ſich doch ſo aufſtellen, daß fähige Männer ſich leicht zur Erfüllung derſelben geſchickt machen: und ich kann nicht umhin, tende Hand des Miniſters nach und nach zu ſchwach, die Zügel wieder ſtraffer anzuziehen.

---

zu glauben, daß durch das lange Bleiben im Amte mehr verloren geht, als ſich im Allgemeinen durch die Erfahrung gewinnen läßt. Ich ſchlage demnach der Erwägung des Congreſſes die Ausdehnung des Geſetzes, welches die Amtsdauer auf vier Jahre beſchränkt, auf alle Aemter vor. Niemand hat das Recht, ſich zu beklagen, wenn das öffentliche Wohl ſeine Abſetzung erfordert, nur das Volk hat dieſes Recht, wenn ein ſchlechter Beamter an die Stelle eines guten tritt. Der Abgeſetzte hat die nämlichen Mittel, ſich Unterhalt zu verſchaffen, wie die Millionen Menſchen, die nie im Amte geſtanden. Durch die vorgeſchlagene Beſchränkung würde der Begriff von Eigenthum, der jetzt ſo allgemein mit dem Amte verknüpft wird, wegfallen; und ſollte auch daraus zuweilen Nachtheil für Einzelne erwachſen, ſo würde ſie doch, durch Beförderung jener Circulation, die ein leitendes Princip in dem republicaniſchen Glaubensbekenntniſſe bildet, Man wurde es auch bald von mehreren Seiten gewahr, daß man ſich auf falſchem und gefährlichem Wege befinde, aber es war nicht mehr möglich, die Direction zu ändern. Ein zweifelhafter Halt (und Stehenbleiben iſt ſchon Rückſchreiten) war Alles, was man bewerkſtelligen konnte. Auf dieſer Station befinden wir uns eigentlich noch jetzt. Sie iſt einer Epoche bei'm Bauen zu vergleichen, wo man einen guten Theil des alten Hauſes abgetragen, und alle Materialien zum neuen angefahren hat, mit einem Mal aber über den Plan des neuen Baues wieder ungewiß und uneinig wird, und ihn von Neuem in Ueberlegung nimmt. Aber die Zeit vergeht, man muß eilen. Manche, die ſich einbilden, es ſey noch 10 Uhr früh, wenn es wirklich ſchon 3 Uhr

---

dem ganzen Syſtem eine geſunde Thatkraft verleihen."

So denkt man über Stellung der Beamten in dem frei'ſten Staat der Welt.

Nachmittag iſt — glauben, ſie könnten immer ſo halten bleiben; Andere wollen die neuen Materialien lieber wieder abfahren, und dazu die Pferde gleich rückwärts an den Wagen ſpannen — aber Beides: Stehenbleiben und Rückwärtsfahren könnte heute nur zum ſichern, dereinſtigen Verderben führen. Das Alte iſt dahin — es iſt vom Gouvernement ſelbſt gewaltſam eingeriſſen worden, ohne Schonung feſtbegründeten Beſitzthums der Einzelnen, und einmal vernichtet, oder in der Agonie liegend, kann es nicht wieder auferweckt werden. Es würde im günſtigen Falle nur ein ſcheinbares Leben behalten. Es kann jetzt nur noch davon die Rede ſeyn, wie das Neue, ſchon Beſtehende und Bevorſtehende, ſo motivirt werden möge, daß das Endreſultat wieder die Vortheile des Alten bringe, ohne ſeine Nachtheile, und wie hierauf ein ſolcher Zuſtand auch feſt zu begründen ſey. — In dem abſichtlich halbeingeriſſenen Hauſe können wir ſo ſchwerlich wohnen bleiben, wenn es auch noch ſo ſicher nach Außen mit Vertheidigungsmitteln und Bollwerken verſehen wäre, worauf Viele bisher Alles allein berechneten, wir brauchen auch einen ſichern Bau im Innern, damit uns bei eintretendem Sturm nicht die Balken auf den Kopf fallen, und ein warmes Obdach für jede Witterung da ſey.

Schon der Fürſt Hardenberg glaubte, bis zum Ende ſeiner Laufbahn, daß dieß nur auf conſtitutionellem Wege zu erlangen ſey, und that zu ſolchem Zwecke mehrere vorbereitende Hauptſchritte.

Andere ausgezeichnete Männer unterſtützten ihn darin, und bildeten mit unermüdetem Fleiß und Eifer ein noch weit ſtärker darauf hinweiſendes Inſtitut aus. Nach dem, was ſo geſchaffen und organiſirt wurde, ſcheint es mir weniger die Frage zu ſeyn, ob man noch eine Conſtitution oder allgemeine Volksrepräſentation geben ſolle, als: ob man noch eine für immer vermeiden könne?

Mit der Freigebung der Bauern, mit ihrer Ablöſung von allen früher über ſie ausgeübten Gerechtſamen der Gutsbeſitzer, mit der Aufhebung ihrer Abhängigkeit von denſelben als früherer Ortsobrigkeit, mit ihrer Conſtituirung als freie Grundbeſitzer, mit der neuen bevorſtehenden Communal-Ordnung, mit dem großen Gewicht, welches man den Städten gegeben, mit der unbeſchränkten Gewerbefreiheit, mit der Unabſetzbarkeit der Staatsbeamten ꝛc. hat man ſchon, beinahe mehr als nöthig und vielleicht gut war, dem Princip der abſoluten Monarchie ſtillſchweigend entſagt, und es iſt in dieſem Sinne nicht ganz unpaſſend die Ablöſung eine Auflöſung genannt worden.

Mit dem, das ganze Volk zu Soldaten

machenden Syſteme der Landwehr aber, hat man einen wahren Rieſenſchritt zu einer freien Verfaſſung zurückgelegt, der kaum mehr ein vorbereitender, ſondern ein in medias res führender zu nennen iſt. Dadurch hat man, man muß es dankbar bekennen, wahrhaft unpopuläre Maßregeln, die das Ganze betreffen, für die Zukunft faſt unmöglich gemacht, zugleich aber dem Volke eine Gewalt in die Hände gegeben, die, unter allen Umſtänden, nur in einer regulirten, allgemeinen Volksrepräſentation ihr hinlängliches Gleichgewicht finden möchte. Die Organiſation dieſes Syſtems, wie es jetzt exiſtirt, bringt überdem, ungeachtet vielfacher Vortrefflichkeit, doch auch außerordentliche Störungen im bürgerlichen Leben und Verkehr hervor, entzieht der Induſtrie eine ungeheure Summe, weit weniger durch das, was ſie koſtet, als durch das, was ſie zu erwerben verhindert, gibt außerdem manche Gelegenheit zu drückenden Chicanen für die bürgerlichen Verhältniſſe, ſelbſt im tiefſten Frieden, noch unendlich mehr im Fall eines Krieges, vielleicht gar eines unglücklichen Krieges. Für ſeine Meinung ſtreitend, würde indeß alles dieß überſehen werden, im entgegengeſetzten Falle dürfte, mit Grund, bei einer ſo militairiſch und mobil gemachten Nation, ein ungünſtigeres Reſultat befürchtet werden können; ja wenn man nicht von oben die völlige Entwickelung dieſer ſo begonnenen Emancipation ſelbſtgewährend und dirigirend zu Stande bringt, ſo mag man leicht bei unruhigen Zeiten, die doch keineswegs für immer unmöglich ſind, einem neuen Tugendbunde oder einer andern unregelmäßigen Kraftäußerung des Zeitgeiſtes die günſtigſte Gelegenheit vorbereiten. Auch iſt gar nicht in Abrede zu ſtellen, daß das Landwehrſyſtem um ſo gefährlicher werden kann, da es jetzt nur, als vom abſoluten obern Willen allein ausgehend, betrachtet werden muß, und dadurch nothwendig ein ſehr arbitraires Anſehen erhält.

Eine ſtehende Armee, wie ſie früher exiſtirte, übt weit weniger Drückendes auf alle tägliche Verhältniſſe des Lebens aus, und gar oft hört man den heutigen gezwungenen Dienſt Aller vom zwanzigſten bis zum ſechzigſten Jahre, mit fortwährenden Uebungen und Laſten, dem öftern Herausreiſſen aus den gewählten und übrigen Erwerbsverhältniſſen, und der freien Diſpoſition des Gouvernements über dieſe Maſſe zur Vertheidigung *wie zum Angriff* — von den eben unangenehm davon Getroffenen nicht anders tituliren, als: eine ganz neue Art von *allgemeiner militairiſcher Leibeigenſchaft.*

Ganz anders aber ſtellt ſich die Sache, wenn eine Repräſentation der Nation ſelbſt, zur Vertheidigung des eig'nen Heerdes, ein ſolches Inſtitut verlangt oder beſtätigt. Das

Selbſtauferlegte trägt man überdieß, auch wenn es drückt, immer leicht, das Aufgezwungene ſchwerer, ſey auch die Laſt wirklich geringer. Ohne eine ſichernde Garantie, welche nur aus einem repräſentativen Syſteme und dem darin kund gewordenen Nationalwillen für beide Theile hinlänglich hervorgehen kann, dürfte alſo, meiner Ueberzeugung nach, das Inſtitut der Landwehr eben ſo leicht verwundend für das Volk, als in Colliſionsfällen und bei ganz andern Conjuncturen als die jetzigen ſind, bedenklich für den Souverain ſelbſt werden können. Im Uebrigen bin ich weit entfernt zu bezweifeln, daß dieſes Syſtem nicht die heilſamſte, zeitgemäßeſte und glücklichſte Idee ſey, welche für Preußen's Wohl je erdacht werden konnte, und einer der ſchönſten Ruhmeskränze genannt zu werden verdient, die, aus unſres allgeliebten Monarchen ſpeciellen, liberalen Willen entſprungen, einſt ſeine ſo vielfach ſegensreiche Regierung für alle Zeiten zieren wird.

Denn außer ihren rein militairiſchen Vortheilen, und daß ſie die ganze Nation kriegeriſch macht (ein Glück im Krieg wie im Frieden), erreicht ſie zwei andere wohlthätige Zwecke, deren Nutzen unberechbar iſt, und jeden pecuniairen Nachtheil weit übertrifft. Es ſind folgende: *)

1) daß ſie bei der vortrefflichen Organiſation, man kann ſagen, Erziehung unſers Militairs, ganz beſonders auch in moraliſcher Hinſicht, eine bisher nie ſtatt gefundene, ſolide und weſentliche Bildung des Volks allgemein durch alle Claſſen deſſelben verbreitet, welche unſ'rer (ohngeachtet Herrn Con-

---

*) Man findet im zweiten Theil dieſes Buchs ſchon etwas Aehnliches angeführt, des beſſern Zuſammenhanges wegen verſtatte man indeß hier eine theilweiſe Wiederholung.

ſin's Lobpreiſungen) noch vielfach mangelhaften bürgerlichen Erziehung gründlich nachhilft, eine Wahrheit, die ſich Jedem, der mit den gemeinen Claſſen viel zu verkehren hat, unabweisbar aufdringen muß.

2) Daß eben durch eine militairiſche Bildung dieſer Art allein dasjenige, was uns Allen durch ganz Europa am meiſten Noth thut, und im bürgerlichen Leben faſt ganz verſchwindet — Gehorſam und Disciplin — noch in der preußiſchen Nation erhalten worden iſt, und unter ſolchen Umſtänden auch in einer conſtitutionellen Zukunft eher zunehmen als abnehmen würde. Die Zeit hat dieß bereits bewieſen, denn kein Land hat dem Schwindel eben dieſer Zeit bis jetzt ſo ehrenvoll widerſtanden, in keinem herrſcht mehr Anhänglichkeit an unſer angeſtammtes Fürſtenhaus, und kein's

iſt daher Unruhen und Umwälzungen, wie wir ſie rund um uns erlebt, weniger ausgeſetzt.

Man hat alſo, durch die erwähnten Maßregeln, ſich fortan der bloßen Willkühr ſchon ſo gut wie begeben. Iſt aber dieß einmal geſchehen, ſo kann der Herrſcher bei einer einzuführenden freieren Verfaſſung nichts mehr einbüßen, ſondern im Gegentheil dadurch ſeine, im unwillkührlichen Uebergange vielleicht möglicherweiſe Gefahr laufende, Autorität nur auf die Baſis der dauerndſten, vernunftgemäßeſten Macht, nämlich einer ſolchen, die nur zu ſeinem und des Volkes Glücke beſchränkt iſt, befeſtigen, und für alle Folge ſichern. Iſt nun dieſemnach erſichtlich, daß weder Volk noch Fürſt bei einer conſtitutionell repräſentativen Verfaſſung etwas zu verlieren haben, wohl aber Vieles gewinnen können, ſo dürfen wir mit großer Genugthuung auch anerkennen, daß zur Aufführung eines ſolchen Gebäudes g'rade *unſere* Lage noch viel Günſtiges darbietet. Auf der einen Seite haben wir, wie ſchon bemerkt, keine Kirche mit politiſcher Macht ausgerüſtet, die uns am Baue hindern könnte, auf der andern aber finden wir ſchon zwei Hauptelemente dazu, von kräftiger Qualität, bei uns vorhanden — nämlich eine bereits herangebildete, weit ausgebreitete Intelligenz im Volke, zur Formirung einer tüchtigen Deputirtenkammer, und eine, mit allen wünſchenswertheſten Attributen reichlich verſehene, *populaire* Legitimität in der regierenden Familie. — Aber vergebens ſehen wir uns leider nach der nothwendigen Mitte, dem unerläßlichen Zuſammenhalte des Ganzen um, *nach einer mächtigen Ariſtocratie*, deren Daſeyn, wie wir ſehen, England ſo groß gemacht, deren Mangel Frankreich ſo verderblich geworden iſt, und höchſt wahrſcheinlich noch mehr werden wird. Denn die franzöſiſche Pairskammer iſt nichts als höchſtens ein Senat von ſehr geringem Einfluß, bildet aber in gar nichts mehr eine wahre Ariſtocratie, wozu ihr ſchon das Hauptingredienz fehlt: großer Landbeſitz und Popularität, gleichwie eine feſte Vereinigung ihres eig'nen Privatintereſſes mit dem der Nation. Bildet ſich die Ariſtocratie in Frankreich nicht noch auf andere Weiſe aus, ſo geht dieſes Land gewiß mit ſtarken Schritten einer völlig republikaniſchen Verfaſſung entgegen, und kann es dann dieſe ſich auch nicht erhalten, wieder vollſtändiger Anarchie und dem Untergang, oder einer neuen Militairdeſpotie. Jedenfalls wird ſein König bis dahin die Würde der Majeſtät entbehren, und eine fortwährende Entſagungsrolle zu ſpielen haben.

In frühern Zeiten war es ſtets das Beſtreben der Monarchen, ihre mächtigen Ariſtocratieen zu ſchwächen oder zu vernichten, und ſie hatten damals viele Urſach' dazu

— ihr heutiger Vortheil erheiſcht g'rade das Gegentheil.

Die preußiſche Monarchie hatte zwar nie einen dem Regenten formidablen Adel. Er war ganz and'rer Art wie z. B. der engliſche und franzöſiſche, mit ſehr wenigen einzelnen Ausnahmen; immer glich er, wenn ich es ſo nennen darf, nur einem in Silbergeld gewechſelten Goldſtück, die einzelnen Coloſſen and'rer Länder waren hier überall durch viele kleinere, aber doch ſtets von übergewöhnlichem Maße und Geltung repräſentirt. Er beſtand aus einer eben nicht reichen, aber doch großentheils wohlhabenden, durch Stifter, Pfründen, und Hofgunſt überdem unterſtützten Claſſe, und wurde auf ſeinen Rittergütern als die natürliche Obrigkeit, der Herr ſeiner Bauern, als wirklicher, nicht bloß titulairer Gerichts- und Grundherr, als die ſichtliche Mittelsperſon zwiſchen König und Unterthan angeſehen. Die Gewohnheit hatte durch Jahrhunderte dieſes Verhältniß geheiligt, und eine Art von Nimbus darüber gebreitet. Die ausgeübte Autorität war aber auch reell, und es wäre vielleicht ungerecht zu behaupten, daß ſie damals ganz nutzlos geweſen ſey. So viel iſt gewiß, daß die Gewohnheit daran ziemlich tief im Volke eingewurzelt war, ſo daß bei dieſem der Stand der Beamten, der in weit geringerer Zahl als jetzt dazwiſchen ſtand, zwar auch Gehorſam und Achtung, aber bei Weitem nicht daſſelbe Anſehen genoß. Geburt ſtand damals über dem Amte, gewiſſermaßen das Ideelle über dem Realen, wiewohl in einem Sinne, der auch nicht der richtige, nur dem Vorurtheile der Zeit angemeſſen, und eine Folge früherer Begebenheiten war. Heute hat ſich dagegen das Blatt gänzlich gewendet.

Derſelbe kriechende Reſpect, dieſelbe Menſchenfurcht, exiſtiren leider immer noch, und zuweilen ſogar in noch größerem Maßſtabe, bei dem gemeinen Manne auf dem Lande, aber es iſt nicht mehr der Gutsherr, der ſie einflößt. Dieſer geht ſehr unbeachtet an ihnen vorüber, ja ein königlicher Prinz, der König ſelbſt, wenn er öfter wiederkehrt, erregt nur noch wenig Senſation — kömmt aber der Gerichtshalter, der Steuereinnehmer, der Oberlandesgerichts-, der Regierungs-Rath ꝛc., da fliegen ſchnell die Hüte herunter vor den immediaten nächſten Herren, und in ſchuldiger Devotion rangirt ſich der Bauer *).

---

*) Ein junger Regierungs-Aſſeſſor, von dem ich übrigens wünſche, daß recht Viele ihm glichen, erzählte mir neulich ſelbſt, wie er, mit der Einführung der neuen Städteordnung in R..... beauftragt, kaum ſeine Faſſung habe bewahren können, als er ſah, wie man ihm mitten in der Kirche, dem Prediger gegenüber, eine förmliche Art Thron bereitet hatte, wo er Platz nehmen und ſich vom Prediger mit den übertriebenſten Lobſprüchen haranguiren laſſen mußte.

Dieß iſt freilich ſehr lächerlich, aber es characteriſirt die Zeit.

Dieß Gefühl im Volke hat auch ſeinen guten Grund, und iſt der Zeit gemäß ganz practiſch, während ſich früher in das Verhältniß zum Gutsherrn viel patriarchaliſche und ſogar einige romantiſche, poetiſche Elemente einmiſchten. Das Volk ſieht ſehr wohl ein, daß die Beamtenwelt, wenn ſie die einzige Macht im Staate geworden iſt, ohne Adel und Volksrepräſentanten, die ſie im Zaume halten könnten, auch eine unwiderſtehliche wird, eben ſo mächtig als jene alte, prieſterliche, da ſie ſich auch gleich jener täglich friſch erneut, überall in das gewöhnliche Leben eingreift, unabſetzbar und in Collegien vereint, jeden Angriff erfolglos macht, und in allen Beziehungen daher den geringſten Verſuch zum Widerſtande auf das Bitterſte entgelten laſſen kann. Ihr eig'ner Vortheil lehrt ſie bald, faſt unwillkührlich zuſammenhalten, ſchon nach dem gemeinen, aber wahren Sprichwort: „daß eine Krähe der andern nicht gern die Augen aushackt," und hat ſich dieſer Grundſatz erſt geordnet, ſo iſt ſie weder im Einzelnen, noch im Allgemeinen mehr verwundbar — es ſey denn durch ganz neue Inſtitutionen. Ja, jeder momentane Autoritätseffort des Souverains ſelbſt muß am Ende fruchtlos bleiben, und je liberaler die Geſinnung bei Herrſcher und Volk, je ſchwerer muß jede energiſche Maßregel gegen eine ſo feſt angewachſene Büreaucratie werden. Die katholiſche Prieſterhierarchie hat uns früher ein ſüneſtes Beiſpiel ähnlicher Macht gezeigt, und doch hatte ſie nur den fernen Himmel zum Machtgeben, während die Beamtenhierarchie unmittelbar über die ſtets gegenwärtige irdiſche Gewalt im Staate gebietet, ſie erſt nach unten kehrt, erheiſcht es aber ihr Vortheil, ſie eben ſo leicht auch einmal nach oben richten kann. Zuletzt würde ſie dann indirect ſo gut den Thron als direct den geringſten Unterthan beherrſchen.

Der ehemalige preußische Adel, wie geſagt, da[illegible] als eine ſolide Mittelſtufe zwiſchen König und Volk begründet, mit genügender Autorität über ſeine Unterthanen verſehen, und dennoch gleich dieſen der abſoluten Macht des Königs unterworfen, gab zu ſeiner Zeit, und bei den damals noch herrſchenden Anſichten, gewiß dem Ganzen einen beſſern und weniger drückenden Halt, als ſeitdem eine democratiſche Büreaucratie, indem er gewiſſermaßen nach beiden Seiten Front machte, die Unterthanen gegen das Gouvernement vertrat, und dieſem gegen jenem als Bollwerk diente, wozu die Beiſpiele häufig beigebracht werden könnten. Es war unter ſolchen Umſtänden, auch nur weiſe von dem großen Friedrich, ihm im Militair ebenfalls immer eine, ſeinen Civilverhältniſſen entſprechende Stellung anzuweiſen *).

---

*) Mutatis mutandis wäre es gewiß nicht übel, wenn man dieß auch jetzt noch in der

Er blieb ſo, in allen Lagen, der mit väterlicher Autorität ausgeſtattete Herr und Vormund der Landbewohner, während er zugleich in Maſſe die große Leibwache des Thrones bildete. Schwerlich würde dieſer ſo conſtituirte Stand bei uns, ſelbſt durch die franzöſiſche Revolution und den ganz neuen Schwung, welchen ſeitdem der Menſchen Geiſt genommen, gänzlich umgeſtoßen, ſondern nur anders und zeitgemäßer, langſam umgeſtaltet worden ſeyn, wenn nicht einerſeits er ſelbſt der Keim des Verderbens, durch eine thörichte Iſolirung und Einbildung eines beſſern Blutes, noch mehr aber

---

Landwehr einigermaßen berückſichtigte, wo es doch unmöglich gut thun kann, wenn der Officiant ſeines Gutsherrn dieſen im Militärverhältniſſe befehligt, der Proviſor in der Apotheke die erſte Militärperſon im Orte iſt, der ausübende Schneidermeiſter eine Compagnie commandirt, oder der Gaſtwirth zugleich der Officier und der Schnapslieferant ſeiner Soldaten iſt.

durch eine der widerſinnigſten Inſtitutionen, die es gibt, in ſich gelegt hätte — ich meine die Vererbung der Güter zu gleichen Theilen an ſämmtliche Kinder, mit gleicher Beibehaltung der Titel für Alle, eine Anomalie, die ihn unter ſolchen Zeitumſtänden, wie ſie nun eintraten, bald arm, ohnmächtig, lächerlich und verhaßt zugleich machen mußte. — And'rerſeits ſuchte aber, als ſey das Erſte noch nicht genug, nun auch das Gouvernement, ebenfalls zur neuen, ſchon angedeuteten Richtung übergehend, mit dem inſtinctartigen Naturhaß der Kraft gegen das Schwache, ihn durch Entziehung faſt aller früher beſeſſenen Rechte und Autorität, ſeiner inne habenden Stifter, Pfründen und ſonſtigen Prärogativen, ſo null und nichtig zu machen, ſo alles ehemaligen Anſehens zu berauben, daß er, im Allgemeinen betrachtet, jetzt nur noch ein wahres Phantom ſeiner früheren Exiſtenz darbietet, drückend für den Verſtändigen, der es noch an ſich tragen muß, und halb lächerlich, halb nichts ſagend in den Augen des Bürgers, der ſich, nicht mit Unrecht, im Weſentlichen weit mehr dünkt, da er wenigſtens das iſt, was er ſcheint.

Es gibt aber demohngeachtet noch einige Umſtände mehr, die den Bürger gegen den heutigen Adel auch noch jetzt fortwährend erbittern. Dahin gehört vorzüglich, daß durch mancherlei Einfluß (mehr der alten als der neuen Zeit angehörig) und auch aus dem Wunſche ganz rechtlich geſinnter Perſonen: ſo weit es geht, gleichſam wieder gut zu machen, was früher gegen den Stand des Adels, in ſeiner damaligen Stellung wirklich verſchuldet worden iſt — jetzt von Neuem angefangen wird, die heutigen adligen Individuen, die nunmehr gar keine, auf irgend etwas Volksthümliches begründete Anſprüche an Begünſtigung mehr machen können, dennoch bei dieſer oder jener Beſetzung von Stellen, dem Bürger, ohne alles vorwagende Talent, und bloß aus dem Adelsgrunde vorzuziehen. Dieß muß, als eine Inconſequenz, die jetzt zur Ungerechtigkeit geworden iſt, übles Blut machen, und geſtattet leicht Böswilligen, den ſo herabgeſunkenen Adel immer noch theilweiſe als Knecht Ruprecht den Kindern zum Fürchten hinzuſtellen, und ſo dem höchſt unpolitiſchen, ſchädlichen Haß zwiſchen Adeligen und Bürgerlichen neue Nahrung zu geben, während auf der andern Seite der Büreaucratie wahrlich durch den in ſie tretenden kleinen Adel auch kein beſſeres Blut beigemiſcht wird.

Wunderbarerweiſe haben ſich indeſſen in dem zuſammengeworfenen, unförmlichen Schlackenhaufen dieſes Adels, dennoch hie und da einzeln ſtehende Felſen erhalten, die, in Verbindung mit dem, was die neueren Provinzen, die Rheinlande und Sachſen bieten, noch hinlänglichen Stoff enthalten, um daraus mit einigem friſchen, unumgänglich nothwendigen Zufluſſe aus den andern Claſſen, eine neue volksthümliche und zeitgemäße Ariſtocratie zu bilden, die ſchnell das Nothdürftige, und bald das Nöthige zu leiſten im Stande ſeyn würde.

Sie hervorzurufen, bedürfte es nur des feſten und thätigen Willens der Regierung, ſo wie der Einſicht des unendlichen Nutzens einer ſolchen Maßregel bei der Nation, welche letztere ganz gewiß nicht ausbleiben würde, wenn auch im Anfange noch manches Vorurtheil dagegen ſtreiten ſollte.

Unmöglich kann man annehmen, daß der kleine, dürftige, überall mißgeachtete Adel ſo unvernünftig ſeyn ſollte, das geringe Opfer gehaltloſer und höchſt unbequemer Titel, das man allerdings, wenigſtens für ſeine Nachkommenſchaft, von ihm fordern müßte, zu verweigern. In dieſem Falle bliebe freilich kein anderer Ausweg übrig, als ein Machtſpruch, oder der: die ganze Nation zu adeln — und wie in Oeſterreich, Alle mit dem abgeſchmackten, jetzt ſo ſinnlos gewordenen „von“ zu bekleiden, um die nöthige Gleichheit wieder auf anderem Wege hervorzubringen. Denn unumgänglich nothwendig iſt es, für einen neuen und vernunftgemäßern Zuſtand der Dinge, daß die neue Ariſtocratie, als aus dem allgemeinen gleichen Volkswillen hervorgegangen, betrachtet werde, und daß ſie daher auch der einzige künftige Adel im Staate, und zu dieſem Behuf hauptſächlich auf Grundbeſitz baſirt ſey, alſo nur der wirkliche Beſitzer den Titel führe, ſeine übrigen Kinder und Verwandte aber in den Bürgerſtand zurücktreten müßten, um auf dieſe Weiſe beide Stände ſich von Neuem wieder verbrüdern zu laſſen, und alle Rivalität unter ihnen aufzuheben, ſo daß der Adel künftig die Spitze der Nation ſelbſt und aller ihrer Claſſen repräſentire, ihr gemeinſamer Stolz werde, ſtatt wie in frühern Zeiten, eine unterdrückende, außer dem Volke ſtehende Kaſte, von angeblich anderem und beſſerem Blute ſeyn zu wollen. Es muß daher der neue Adel, wenn er auf der einen Seite durch Geburt ſich fortvererbt, auf der andern auch für Jedermann durch Verdienſt und Vorzüge aller Art zugänglich ſeyn, dem Regenten natürlich die Ernennung dazu nach wie vor zuſtehen, jedoch mit der Bedingung, daß, wo der Monarch auf ſeinen oder der Nation Wunſch irgend Einen dazu erheben will, er ihm auch die Ausſtattung mit einem ſeiner neuen Würde angemeſſ'nen Grundbeſitz gewähren muß, wenn dieſer nicht ſchon anderweit ſtatt findet; denn ein Adliger ohne Grundbeſitz kann kein Mitglied einer Ariſtocratie ſeyn, und als bloße individuelle Auszeichnung paſſen dann Orden, Geld und andere Titelarten ungleich beſſer.

Unter unſern Standesherren, nebſt noch vielen andern großen Gutsbeſitzern, die ſich dazu qualificiren, einigen ehrenwerthen Capitaliſten, die ihr Vermögen in Gütern anzulegen Willens wären, ſo wie Staatsmännern und Kriegern von großem Verdienſt die zu dotiren wären, würden jeden Augenblick in dem Bereich der Monarchie noch eine mehr als hinlängliche Anzahl Männer zu verſammeln ſeyn, um mit ihnen eine impoſante Ariſtocratie zu bilden, in der man dann eben ſowohl alte, hiſtoriſche Namen, die ihr Anſehen bei'm Volke, vorzüglich in den Provinzen, noch nicht verloren haben, als neuere Verdienſte, die Jeder anerkennt, und auch die eben ſo reelle Macht des Reichthums finden würde, ſo daß Alle ſich zugleich geltend machen könnten.

Viele der großen Gutsbeſitzer ſind zwar verſchuldet, die Wenigſten durch Verſchwendung, ſondern faſt Alle nur durch die gerügte, für jede Ariſtocratie ſo ſinnloſe, gleichtheilige Vererbung ihres Gutsvermögens, und den Mangel an Majoratsſtiftungen. Das Argument der Unbilligkeit, welches man gegen dieſes ungleiche Erbrecht der Kinder vorbringt, iſt höchſt einſeitig. Wir ſind Alle Gottes Kinder, und erben doch von ihm ſehr verſchieden. Sobald es einmal als eine geſetzliche und ſich von ſelbſt verſtehende Sache feſtſteht, daß dem älteſten Sohne eines Ad'ligen als Majoratsherrn das ganze in liegenden Gründen beſtehende Familienvermögen gebührt, ſo kann es den jüngeren Söhnen eben ſo wenig einfallen, ſich darüber zu beklagen, als es königlichen Prinzen einfällt darüber in Verzweiflung zu gerathen, daß ſie nicht alle Könige werden, oder dem armen Krämer in ſeinem Laden, daß er nicht ſo reich iſt, als der Banquier, welcher den Palaſt neben ihm bewohnt. Dieß zeigt England zur Genüge, und kein jüngerer Sohn des Adels würde dort nur wünſchen, die Erblichkeit zu gleichen Theilen zu ſeinen Gunſten dort eingeführt, und damit die Ariſtocratie über den Haufen geworfen zu ſehen. Auch iſt für das Wohl der ariſtocratiſchen Familien ſelbſt zu berückſichtigen, daß ein mächtiger und angeſehener Familienchef ſtets allen ſeinen Kindern wenigſtens eine ausgezeichnete Erziehung zu geben im Stande iſt, das beſte Erbtheil! und außerdem jedem Verdienſtvollen ſeiner Familie leicht eine bedeutende Unterſtützung durch ſein eig'nes Anſehen und nothwendig daraus folgenden Credit gewähren kann. Bei uns in Deutſchland werden wir am beſten gewahr, was das Gegentheil bewirkt, wo wir numerirte und nicht numerirte Fürſten, Grafen und Herren zu Hunderten, alle mit denſelben Namen und Titeln herumlaufen ſehen, von denen Viele kaum wiſſen, wo ſie das tägliche Brod hernehmen ſollen, ohne doch, einmal mit ihren Titeln belaſtet, als nützliche Bürger ſich welches erwerben zu können. Aus dieſer gleichtheiligen Vererbung kömmt es alſo hauptſächlich, daß die noch vorhandenen großen Beſitzungen alle verſchuldet ſind, weil die Inhaber derſelben, bei jeder neuen Generation, mit ihren Geſchwiſtern theilen und ihnen große Summen baar auszahlen müſſen, die nach und nach die größte Beſitzung paralyſiren.

Iſt aber die hieraus hervorgegangene, jetzige allgemeine Verſchuldung der großen Gutsbeſitzer auch drückend, ſo würde ſie doch für alle diejenigen, welche immer noch nicht die Hälfte ihres Gutswerths verſchulden, nicht ſo verderblich haben werden können, daß jene Beſitzer in vielen Fällen ſchon die anſehnlichſten Güter ganz einbüßen und mit dem Rücken anſehen mußten; wenn dieſer völlige Ruin nicht durch unſ're höchſt mangelhaften Hypothekengeſetze noch nachträglich künſtlich herbeigeführt würde, Geſetze, die in Pedanterie und Form wahrhaft untergegangen ſind, und verbunden mit der bisherigen Theilnahmloſigkeit und Unthätigkeit der höchſten Behörden in dieſer Hinſicht, den untern geſtattet hätten, Alles aufzubieten, um ſie ſo nachtheilig als möglich für den Adel und Gutsbeſitzer anzuwenden, der, wie ſie wohl wiſſen, in ſeinen unabhängigen Mitgliedern noch der einzige ſchwache Damm iſt, der ihrer Univerſalherrſchaft entgegen ſteht.

Der Staat würde nur dieß Verſehene gut machen, und ſich ſelbſt helfen, wenn er hier energiſch eingriffe, und radicale Hülfe leiſtete, die er überdem, wie mir ſcheint, ganz ohne Opfer gewähren kann. Es wäre hierzu nur nöthig, daß das Gouvernement, bei eintretender Verlegenheit angeſehener Gutsbeſitzer, durch eine Commiſſion unterſuchen ließe; ob die auf dem Beſitz haftenden, ſo oft aus vielfachen Privatrückſichten und Bedürfniſſen gekündigten, und im Augenblick nicht wieder zu negozirenden Capitalien im überwiegenden Gutswerthe jedenfalls hinlängliche Sicherheit fänden — und in ſolchem Falle die Directoren disponibler Staatsfonds und and'rer Depoſitalfonds, die im preußiſchen Staate höchſt anſehnlich ſind, unter ſeiner Garantie autoriſirte, dieſe Schulden für den Augenblick zu tilgen oder zu übernehmen, und ſelbſt dafür in die Rechte der Gläubiger einzutreten — dabei aber die Bedingung machte, daß die alſo belaſteten Güter ſofort in ein Majorat verwandelt werden müßten, mit Feſtſetzung eines beſtimmten Fonds zu jährlicher Amortiſation des ſchuldigen Capitals. Wo nach Bericht der Commiſſion dieſe Sicherheit nicht vorhanden wäre, würde dagegen, wenn nicht beſondere perſönliche Rückſichten und alſo Zuſchuß aus Staatsgeldern fänden, weder eine Hülfe des Staats, noch eine Majoratsſtiftung als zuläſſig betrachtet werden können *).

Es gibt aber auch noch eine große Menge angeſehener Gutsbeſitzer, die ſich, ohne Unterſtützung des Staats, ſelbſt Hülfe zu verſchaffen im Stande ſind, oder gar keiner bedürfen, und die, wenn ſie wüßten, daß ſie nicht anders, als durch Majoratsſtiftungen, des neuen Adels und aller ſeiner Vorrechte theilhaftig werden könnten, ſich natürlich aus freiem Willen dazu ſehr gern verſtehen würden. Auf dieſem Wege aber müßte ſchon in wenigen Jahren, und mit immer ſteigender Progreſſion, ſich wieder ein wahrer Ehrfurcht gebietender und der Nation auch Ehre machender Landesadel bilden, und mit ihm das ſo nöthige, in allen Ständen immer mehr dem flüchtigen Speculationsgeiſt weichende, Intereſſe

---

*) Daſſelbe könnte vielleicht auch durch eine Finanzoperation, ein vom Staate garantirtes Papiergeld, erreicht werden.

an Erhaltung des Beſtehenden! — denn man ſage, was man wolle, verſchuldete kleine Gutsbeſitzer, Handwerker, die reichſten Kaufleute, Beamte, ſelbſt Bauern mit ihrem jetzt überall möglichſt parcellirten kleinen Eigenthume, können nie dasſelbe gewaltige Intereſſe, eben ſo wenig wie die gewaltigen Mittel für die Erhaltung der Integrität ihres Vaterlandes haben. Die Kleinen haben für's Erſte nur kleine Mittel, ſind aber außerdem auch ihrer Natur nach zu beweglich, und hoffen daher gar leicht in Veränderung — Verbeſſerung zu finden, Kaufleute aber haben ein zu ſchnell disponibles Vermögen, und ſind zu ſehr Cosmopoliten, um in der Regel große Opfer von ihnen erwarten zu dürfen. So lange die Großen ſo groß waren, daß ſie den Thron ſelbſt in ihren Horizont mit aufnehmen konnten, wurden auch ſie unſtät, aber eine große Ariſtocratie in einer conſtitutionellen Monarchie iſt auf nichts als auf Erhaltung des Beſtehenden angewieſen, und ihre Ambition weit weniger auf vermehrte Reichthümer, deren ſie hinlänglich beſitzt, noch weniger auf Hofgunſt, deren ſie nicht mehr bedarf — als auf ein weit edleres Ziel gerichtet, nämlich das: Ehre, Anſeh'n und Einfluß bei der ganzen Nation, durch den Nutzen, den ſie ihr zu gewähren ſich fähig fühlt, als Dank dafür von ihr zu erhalten. Populär zu ſeyn, iſt der natürlichſte Stolz eines conſtitutionellen Edelmanns, ſo weit es ſich nur mit ſeinen Pflichten gegen den Staat zu vertragen im Stande iſt.

Auf dieſe Weiſe kann alſo wirkliches Verdienſt und zwar nachhaltiges, auch in ganzen Ständen, ſo gut wie in Individuen, durch zweckmäßige Inſtitutionen hervorgerufen werden, denn es iſt wohl gar keine Frage, daß ein auf dieſe Weiſe hingeſtellter Adel ſehr bald ſich ſelbſt ſchätzen lernt, und ſtatt, wie bisher, in erbärmlichen Fütilitäten ſich zu gefallen, großentheils eine bloße Pflanzſchule für Höflinge und Staats-Dienſtjäger abzugeben, ſeine größere, wichtigere Beſtimmung: ein geborner Repräſentant der Nation zu ſeyn, bald einzuſehen und zu lieben anfängt, und ſich mit feurigem Eifer dafür auszubilden bemüht. Daß er dann zugleich von Kindheit an in einer gewiſſermaßen höhern Sphäre lebt, wird ihm gewiß nicht zum Nachtheil gereichen. Oder will man etwa die würdevolle Stellung eines Menſchen für nichts rechnen, der, ſchon von der Geburt zu großem politiſchen Einfluß beſtimmt, und dabei zugleich auf ſeines Volkes Beifall, als höchſten Ruhm angewieſen, dem Mangel und allen ſeinen degradirenden Einflüſſen von jeher fremd, von Reichthum und edlem Beſitz umgeben, faſt nothwendigerweiſe auch einen veredelteren Character annehmen muß?

Würde man nicht, wenn man allen Menſchen eine ſolche Exiſtenz vom Hauſe aus geben könnte, dieß eine wahre Erhöhung des ganzen menſchlichen Zuſtandes nennen müſſen! Da ſie aber Allen nicht gegeben werden kann, ſo iſt dem Volk ſchon Glück zu wünſchen, wo ſie Viele beſitzen, und Allen wenigſtens die Bahn offen ſteht, einen ſolchen Zuſtand erwerben zu können und zwar nicht für den Erwerber ſelbſt allein, ſondern auch bleibend für ſeine Nachkommen auf ewige Zeiten.

Für dieſe Behauptung gibt England ebenfalls einen Beleg, wo, einige Ultra's und viele Modewaaren abgerechnet, der Adel ohne allen Zweifel verhältnißmäßig am zahlreichſten zu dem gebildeteſten Theile der Nation, und zu dem patriotiſcheſten gehört. Ja, denkt man darüber nach, warum den Engländern faſt überall in Europa ein gewiſſes größeres Anſeh'n als den Individuen and'rer Nationen gezollt wird, ſo findet man wirklich, daß dieß hauptſächlich dem unwillkührlich Imponirenden ihrer mächtigen Ariſtocratie, vor deren überwiegenden Reichthum und Größe wir uns beugen, zugeſchrieben werden muß.

Auch darf man nicht vergeſſen, daß alle die weiſen Reformen, die wir in England ſeit Jahren vorſchreiten ſehen, und die, wenn es dabei bleibt, dieſem Lande eine ihm ſchon nahe Revolution erſparen werden, ja ihm noch für lange Jahre eine neue Bürgſchaft der Macht und glücklicher Zeiten geben müſſen, zuerſt von einer Oppoſition, und dann von einem Miniſterium ausgingen, deſſen einflußreichſte Mitglieder faſt alle zum höchſten Adel gehören. Und ſo war es ſchon früher: ja ſelbſt ſeine magna charta dankt England ſeinem Adel.

Aber das Unglück in Norddeutſchland iſt, daß dergleichen Vorbilder dort bisher nie vereinigt waren, und daß daher die zwei Begriffe: einer volksthümlichen Ariſtocratie auf der einen Seite, und eines mit Recht höchſt unpopulären und abgeſchmackten Adels auf der andern, ſelbſt von vielen Gebildeten fortwährend ganz mit einander verwechſelt werden, und daher Leute gegen die Ariſtocratie wie gegen die Hölle eifern, ohne darunter etwas and'res, als die alte Adelstyrannei vergangener Jahrhunderte zu verſtehen. Und bei'm Lichte beſehen, Ihr geſchwor'nen Feinde der Ariſtocratie, könnt Ihr ja dennoch irgend einer Art derſelben nie und nirgends entgehen, das liegt in Gründen, die Ihr nicht abändern könnt, weil ſie aus der Natur des Menſchen ſich herſchreiben. Vernachläßigt Ihr aber, eine ſolche zu bilden, die auf Poeſie, Ehre, altem und neuem Ruhm, mächtigem Grundbeſitz und daraus nothwendig herfließendem Intereſſe am Wohle des Ganzen baſirt iſt, ſo fallt Ihr ohnfehlbar in die Hände, entweder der Beamten- oder der Geld- oder der Prieſter-Ariſtocratieen. — Beantwortet Euch nun ſelbſt die Frage: bei welcher von dieſen allen Ihr beſſer fahren werdet, und vergeßt nicht, daß die größten Schreier gegen einen vernunftgemäßen und repräſentativen Volksadel, die Euch zu bethören ſuchen, dieß eben nur aus der Hoffnung thun, einer der genannten Pſeudo-Ariſtocratieen, nach Zerſtörung der ächten, ſelbſt anzugehören zu können; da das Motto ſolcher Leute von jeher kein and'res geweſen iſt, als: „Fort von Deinem Platze, damit ich ihn einnehme.“

Auf dieſem Wege ſind die Franzoſen zu jener wahren contradictio in adjecto, ihrer republicaniſchen Monarchie gekommen, ein Unding, welches die Erfahrung der Geſchichte ſo gut als jede geſunde Ueberlegung verwerfen muß.

Ich wiederhole es alſo mit der feſteſten Ueberzeugung: in unſerer bewegten, an allen Banden der Vergangenheit ſtark rüttelnden Zeit; einer Zeit, wo jede Macht ſich heimlich rüſtend ihre Streitmittel vermehrt und dennoch jede Macht nichts mehr als einen Krieg fürchtet; einer Zeit, wo Armeen nichts mehr, und die Nationen Alles ſind — in ſolcher Zeit, ſage ich, iſt eine ſtarke Ariſtocratie, welche die Nation zuſammenhält, die einzige Garantie des Glückes und der Ruhe für König und Volk, die einzige Garantie für unerſchütterliche Einheit und Beſtändigkeit eines monarchiſchen Staates. Es kann daher auch an keine Conſtitution bei uns zu denken ſeyn, ſo lange wir keine Ariſtocratie dieſer Art gründen; ohne Conſtitution iſt aber auch auf keine Freiheit der Preſſe, auf keinen weitern bedeutenden Fortſchritt liberaler Inſtitutionen zu hoffen — und dennoch könnte kein rechtlicher Miniſter, meines Dafürhaltens, dem Monarchen zu einer Conſtitution und Volksrepräſentation ohne die nöthigſte Bedingniß ihrer Freiheit und Dauer rathen. Eine ſchnelle allgemeine Verwirrung, ein noch jammervollerer Zuſtand als in Frankreich, Unſicherheit des Beſitzes, Schwanken aller Anſichten, fortwährende Beſorgniß, ein ewiges Schwert über dem Haupte, würde die unmittelbare und unausbleibliche Folge davon ſeyn.

Es iſt merkwürdig zu betrachten, wie ſelbſt da, wo die Ariſtocratie mit hundert andern Mängeln nur höchſt einſeitig auftritt, ſie dennoch in unſern Zeiten Wunder für Erhaltung und Ruhe gewirkt hat! Man werfe einen Blick auf Oeſterreich. Bei allem Obſcurantismus, bei allem abſichtlichen Zurückhalten der Civiliſation, bei Pfaffenthum, Bigotterie und Unwiſſenheit des Volks, Mängel, über die alle wir längſt hinaus ſind (denn die albernen Verſuche der Frömmler bei uns ſind nur ein partieller Wahn- oder Stumpfſinn und nothwendige Folge einer früheren eben ſo abgeſchmackten Freigeiſterei), ſehen wir dennoch g'rade dort ein ſchlagendes Beiſpiel, was eine wenigſtens mächtige und reiche, wenn auch ſonſt keineswegs gut organiſirte, Ariſtocratie leiſten kann.

Zehnmal am Rande des Abgrundes, erhob ſich Oeſterreich aus eigenen Kräften immer wieder gleich einem Phönix aus der Aſche! Beamte und Volk blieben ziemlich gleichgültig unter dem Joche des fremden Eroberers, nur das Selbſtgefühl, das Intereſſe der Ariſtocratie brachte jedes Opfer, und belebte dadurch den Geiſt in der ganzen Nation hinlänglich, um durch die großartigſten Anſtrengungen die ausländiſche Herrſchaft glücklich abzuſchütteln*).

---

*) Man muß übrigens geſtehen, daß das öſterreichiſche Gouvernement ſeine Ariſtocratie auch zu ſchätzen weiß. Es hat einen ſehr einfachen Grundſatz, den es ſeit Jahrhunderten befolgt. Keine große Familie gibt es in den öſterreichiſchen Staaten, von der nicht einige Mitglieder in dieſer oder jener Zeit ihm hiſtoriſche Dienſte geleiſtet hätten, weil es ſich eben zur Regel macht, die Ausgezeichnetſten derſelben vor allen Andern mit Vertrauen zu beehren und an hohe Poſten zu ſtellen.

Der ganze Rheinbund hatte ſich ſchon mehr oder weniger in ſich ſelbſt umgewälzt, und dem Napoleon'ſchen Intereſſe angeſchloſſen. Preußen aber, geſtehen wir es, fiel bei'm erſten Streich; und verdankte vielleicht in Tilſit nur Rußland und Napoleon's (für ihn ſelbſt ſo irrigen) weitern Pläne ſeine Erhaltung.

Später hat es zwar durch einen der glor-

Für abſolute Monarchieen kann kein Princip wohlthätiger ſeyn. Bei uns findet, in der Praxis wenigſtens, g'rade das Gegentheil ſtatt. Große, durch ihre Lage unabhangige Familien werden als ſolche, mit wenigen Ausnahmen, nicht nur nicht mehr als Andere berückſichtigt, ſondern im Gegentheil dem kleinen, ganz von ſeinem Gehalt und Poſten abhängigen Adel, wie der ganzen Büreaucratie überhaupt, nachgeſetzt, und vom Dienſt, ja ſelbſt von der Hauptſtadt eher fern gehalten als angezogen und geſucht; gleichſam als ſey man eiferſüchtig auf ihre größere Selbſtſtändigkeit, und rechne ſie nur halb zur unterthänigen Volksfamilie. Daher hat es ſich denn auch nach und nach ſo geſtaltet, daß wir jetzt in unſerem reichſten Ausnahmsfälle, durch eine Art politiſchen Wunders, ſich ebenfalls zu einem allgemeinen, hohen Enthuſiasmus erhoben, aber doch erſt, nachdem es durch einen rußiſchen Winter, der aus dieſem hervorgehenden unerhörten Niederlage Frankreichs, und durch eine rußiſche Hülfsarmee wieder, ſo zu ſagen, lebendig gemacht worden war. Und dennoch mußten ihm dabei noch drei Dinge zu Hülfe kommen, welche

---

Staate die abſolute Monarchie mit einer republikaniſchen Adminiſtration vereinigt ſehen, eine Anomalie, die ſich nur im conſtitutionellen Princip wieder zum wahrhaft harmoniſchen Accord auflöſen dürfte. Schon der junge Mirabeau ſchrieb die prophetiſchen Worte, als noch an keine Revolution in Frankreich gedacht wurde: „Déja les services à rendre à la patrie n'ont presques plus rien de ce que j'ose appeler filial et pieux. Le vice des monarchies trop despotiquement constituées est de ne point aimer les autorités naturelles. Bientôt les notables n'ont plus rien à faire dans les gouvernemens absolus, qu'à porter les armes ou à valeter à la cour.“

man durchaus nur äußere und momentane nennen muß, weil ſie nicht immer und zu jeder Zeit wirken können — ich meine, die perſönliche Liebe zu unſerm König, die Schmach einer unerträglichen fremden Arroganz und Bedrückung vieler Jahre, und endlich der mächtige Magnetismus, der von Friedrich's Leiche noch einmal aus ſeinem Grabe über Preußen ausſtrömte! Es iſt die Natur eines ſolchen nachträglichen Enthuſiasmus, daß er nur höchſt ſelten eintritt, und daher nie mit Gewißheit auf ihn zu rechnen iſt. Eine wahre, bleibende innere Kraft kann auf ihn nicht begründet werden.

Man müßte alſo, wenn man in Preußen eine conſtitutionelle Verfaſſung beabſichtigte, zuerſt daran denken: eine neue Ariſtocratie, in der Art, wie ich ſie zu ſchildern verſucht, durch thätiges Eingreifen der Regierung in's Leben zu rufen; wozu es vielleicht keine zweckmäßigere und populätere Initiative geben möchte, als, die Prinzen des königlichen Hauſes, als Militair- und Civil-Gouverneure, den Provinzen vorzuſetzen, und mit einem Rath der erfahrenſten Männer aus allen Ständen verſehen, ſpeciell mit dieſer Organiſirung des neuen Adels zu beauftragen. — Wäre dieß geſchehen, ſo würde es auch wünſchenswerth ſeyn, diejenigen, welche künftig zu Pairs des Reichs beſtimmt ſind, zu ihrem wichtigen Berufe ſchon vorher möglichſt heranzubilden. Dazu eignet ſich aber die halbe Maßregel der Provinzial-Landtage mit ſo vielen timiden Beſchränkungen, wie uns die Theorie ſchon hätte lehren können, und die Praxis genugſam zeigt, nicht hinlänglich — denn auf dem Trock'nen kann Niemand ſchwimmen lernen. Dagegen würden, ſo wie man mit großem Erfolg Militairſchulen eingerichtet hat, auch dergleichen für gebor'ne Volksrepräſentanten ſowohl, als alle Solche, die für dieſen ruhmvollen Beruf ſich im Voraus auszubilden wünſchen, gewiß die erſprießlichſten Dienſte thun. Auch könnte man wohl ſchon jetzt die abwechſelnde Zulaſſung eines Theils der Standesherren in den Staatsrath, ſo lange wir noch keine Pairskammer haben, als eine angemeſſene und dem Gouvernement wie den Standesherren, nützliche Einrichtung einführen, wenn auch nicht, um dort ſchon Geſetze zu geben, doch um zu lernen, wie man ſie gibt. Das Gouvernement würde dadurch nebenbei etwas ſpecieller und weniger einſeitig über manche Bedürfniſſe des Landes aufgeklärt werden, der bloße Geſchäftsſchlendrian der Büreaux würde ſogar von Leuten, die im Treiben der Welt und gegen ſo viele künſtliche Schwierigkeiten ankämpfend, lange einen großen Beſitz zu dirigiren gewohnt ſind, vielleicht einen ſehr wohlthätigen Impuls erhalten können, da wirklich ſechzigjähriges Actenleſen und Namenunterſchreiben nicht immer g'rade zu den oberſten Stellen ſo gut qualificirt, als ein heller practiſcher Kopf, ein im Drange der eig'nen Noth geſtählter und feſt geword'ner Character, und eine noch mehr auf Menſchen- als Geſchäftskenntniß gegründete großartige Anſicht der Dinge. Solche Leute können freilich nicht von früh bis Abends im Büreau „büffeln,“ ſondern ſie ſind der Meinung des Fürſten Kaunitz, der ſagte: „daß er lieber wolle, man werfe ihm vor, den ganzen Tag Papierſchnitzel gemacht, als einen Brief nur geſchrieben zu haben, den ein Anderer hätte ſchreiben können“ — aber wo es gilt, da wiſſen ſie eine ſchnelle und feſte Partie zu ergreifen. Sie regieren nicht nach dem letzten Poſttage, heute rechts und morgen links, wie wir es in unſern Zeiten ſo oft geſehen, ſie legen auch nicht die Hände in den Schooß, und überlaſſen es dem lieben Gott, was er in ſeiner Weisheit ſchicken will, oder der Jungfrau, wie Jüles Polignac — ſondern, indem ſie Alle, die in ihrem Bereich ſind, nach ihren Fähigkeiten zu brauchen wiſſen, folgen ſie jedoch, nach reiflicher Prüfung, feſt und ſtark nur dem einen, für heilſam und nöthig erkannten Princip, ohne Furcht und ohne Schwanken, ſich durch nichts irre machen laſſend, und auch Keinen für unentbehrlich haltend, der nicht in ihren Sinn eingehen will; zwar zaudernd und geduldig, wo es Noth thut, aber auch wie der Blitz einſchlagend, wo Schnelle und Energie erfordert wird. Gern werden ſie den Rath der Verſtändigen hören, die Auskunft der Erfahr'nen verlangen, aber immer ſelbſtſtändig und allein entſcheiden, dabei aber es ſo einzurichten wiſſen, daß ſie nur ſelten ihr Schiff dem Strome entgegen zu lenken haben, ſondern es in ſeiner Hauptbahn mit der Strömung ſteuern. Nur wer einen Zweck klar eingeſehen und ihn dann will, feſt und unabänderlich, und nichts halbes daneben —

ohne jedoch mit kurzſichtiger Pedanterie Alles über einen Leiſten ſchlagen zu wollen, wird vorwärts kommen, jeder Andere macht eben nur Papierſchnitzel, indem er glaubt, Geſchäfte zu machen. Ein ſolcher Character iſt alſo unendlich wichtiger zum Dirigiren, als alle Geſchäftsroutine der Welt, und in den conſtitutionellen Staaten bewährte ſich oft dieſe Lehre, wo ſich ſo mancher Miniſter zeigte, der gleich gewappnet aus Jupiters Haupte ſprang, ohne vorher je den Staub der Acten gekoſtet zu haben.

Ich ſagte, es würde dem Schlendrian wohl thun, im Staatsrathe durch ein neues Element erfriſcht zu werden, und ſich ſogar in dieſem Elemente vielleicht Talente für den nähern Dienſt des Staates zeigen. Alle der Neuaufgenommenen aber würden in dieſer Verſammlung wenigſtens, indem ſie ſich für's erſte ſchweigend unterrichteten, ſelbſt Verſtändniß, Antheil und endlich Fähigkeit zu dem ihnen beſtimmten Wirkungskreiſe erlangen; Eigenſchaften, die ihnen bei dem dermaligen Stande der Dinge in der Regel für immer fremd bleiben müſſen, und alſo auch jetzt noch abgehen, ſo wie alles Talent der Rede, welches ſpäter hier ebenfalls Gelegenheit ſucceſſiver Uebung finden würde.

Störend kann aber die Zulaſſung der qualificirteſten Standesherren in den Staatsrath der guten Sache in keiner Art werden, wenn gleich hie und da unbequem für Einige, gewiß nicht für die, welche daſelbſt die erſten Stellen einnehmen, und unter denen wir ſo manche höchſt würdige Männer zählen. Ein ſich zeigender Mangel an Intelligenz würde dort ohne Zweifel augenblicklich zum Schweigen gebracht, ein Zufluß von Talent und Genie aber, wenn er ſich finden ſollte, doch wohl nicht als ſchädliche Contrebande angeſehen werden können.

Ich glaube jetzt meine politiſchen Anſichten, inſofern ſie uns betreffen, deutlich, wenn auch nur kurz und in den Hauptpuncten entwickelt zu haben. Sehr wohl weiß ich indeſſen, daß von Theorieen zur Praxis überzugehen ein ganz anderes, tauſendmal ſchwierigeres Capitel iſt. Es gehören dazu mancherlei große Eigenſchaften, und dieſer und jener alte Practiker (heißt oft auch nur Actenſchreiber), wird daher alles bisher Geſagte vielleicht nur für eine Viſion anſehen. Ich will dieß dahin geſtellt ſeyn laſſen. Mir war es darum zu thun, ich leugne es gar nicht, auch einmal meine individuelle Anſicht frei auszuſprechen. Der Leſer mag ſie prüfen — unmöglich ſcheint mir die Ausführung eben ſo wenig, als unzeitgemäß.

In dieſem Sinne nun ſey es mir jetzt erlaubt, noch einen Schritt in meiner Viſion weiter zu gehen. Man hat oft, und ich glaube mit vollkommenem Recht geſagt, daß wir Preußen factiſch einer größern Freiheit als die Franzoſen genießen. Iſt dieß alſo wahr, ſo wird es mir wohl eben ſo gut, als dem gemäßigten Lamartine in der franzöſiſchen Deputirtenkammer, auch hier erlaubt ſeyn, ein erreichbares Utopien für unſere jetzige Lage aufzuſtellen, wobei ich auch darin ſeiner Meinung beiſtimme, daß alle großartigen Neuerungen, ehe ſie in's Leben treten können, immer ein utopiſches Anſehen haben müſſen.

Indem ich alſo hier beſonders auf mein gewähltes Motto an der Spitze dieſes Aufſatzes hinweiſe, werde ich herzhaft ausſprechen, was ich, wäre ich dazu berufen, zu der Ausführung meiner Pläne vorſchlagen würde.

Meiner Meinung nach würde man damit anfangen müſſen, ſucceſſive Verordnungen, ungefähr folgenden Inhalts, ergehen zu laſſen:

Der König, könnte man mit vollkommenem Rechte ſagen, hat ſeinem Volke eine Conſtitution verſprochen, und wenn dieſes Verſprechen bis jetzt noch nicht realiſirt wurde, ſo geſchah dieß bloß aus dem Grunde, weil die Zeit der dazu weſentlich nöthigen Vorbereitungen noch nicht abgelaufen, und hier nichts ſchädlicher als Uebereilung ſey.

Vieles ſey unterdeſſen aber ſchon gereift, die völlige Emancipation des Bauernſtandes ihrem Ende nahe, und mehrere, dieß Geſchäft erleichternde, weniger koſtſpielig machende, und zugleich in der Ausführung beſchleunigende Modificationen würden eben berathen.

Die definitive Feſtſtellung der Communalordnung (bei welcher letztern auf die zu ihrer Erhaltung unerläßliche Autorität der Grundbeſitzer wohl Rückſicht zu nehmen ſeyn möchte), ſchreite ebenfalls, wie auch die ſo dringende Reviſion des Landrechts und der Hypothekengeſetze, rüſtig vor.

Die bisher angeordneten landſtändiſchen Verſammlungen hätten ihrem proviſoriſchen Zweck entſprochen, und bei allen Ständen den Sinn für repräſentative Verfaſſung geſchärft, die Theilnahme eines Jeden am Wohle des Allgemeinen immer mehr erweckt, und zu dem dereinſtigen hohen Wirkungskreiſe beſſer vorbereitet.

So viel ſey gethan, aber höchſt Wichtiges bleibe noch zu thun übrig. Dahin gehöre vor Allem die Bildung einer kräftigen, auf großen Grundbeſitz baſirten, ſo viel als möglich unabhängig geſtellten, und Jedem im Volke zugänglichen Ariſtocratie, ohne welche keine conſtitutionelle

Monarchie auf die Dauer zu beſtehen im Stande ſey. Deren Hervorrufung aus der Nation könne aber nicht ohne einige Meinungsopfer der Privaten, namentlich des (ſogenannten) Adels, wie er jetzt beſtünde, ſtatt finden, indem der künftige Adel des Landes ganz anders als der bisherige organiſirt werden müſſe, um, was er eben jetzt leider nicht mehr hinlänglich ſey, volksthümlich, hochgeachtet und nützlich zu werden.

Nur die Pairs oder Standesherren würden in Zukunft dieſen Adel, die neue Ariſtocratie bilden, alle übrige jetzt beſtehenden Geburtstitel aber von den jetzigen Inhabern zwar bis an ihren Tod beibehalten werden können, jedoch nach wie vor nur Titel bleiben, und keine Rechte verleihen, ſich auch auf die Nachkommen nicht mehr fortzupflanzen fähig ſeyn. Dagegen (könnte man für die Schwachen hinzuſetzen) werde es fortan jedem preußiſchen

Unterthan geſtattet ſeyn, ſich wie in Oeſterreich, wo man Jedermann Ew. Gnaden titulire, das Wörtchen „von“ beliebig bei- oder abzulegen, wenn er ſich ohne daßelbe nicht beruhigen könne.

Von allen Mitgliedern einer Familie, die ein Majorat beſitzt, könne aber nur der Majorats- und Standesherr den an ſeinem Beſitze haftenden Titel allein führen, und ſeine Söhne oder nächſten Anverwandten nur dann einen ähnlichen, wenn mehrere Majorate in derſelben Familie von verſchiedenen Graden beſtünden. Alle übrigen Kinder und Verwandte der Majoratsbeſitzer müßten in den Bürgerſtand zurücktreten, aus dem ſie früher auch alle ausgegangen wären.

Als Norm für die zu ſtiftenden Majorate werde feſtgeſetzt: daß ein Fürſt, deſſen Gütercomplex man den Namen „Fürſtenthum“ beilege, daraus wenigſtens einen reinen Ertrag von 30,000 Thlr. beziehe, ein Graf aus ſeiner Grafſchaft 15,000, ein Baron aus ſeiner Baronie 10,000 Thlr. Jedoch werde nachgegeben, daß um nicht zu viel koſtbare Zeit zu verlieren, ein ſolcher Grundbeſitz, wenn er auch jetzt verſchuldet ſey, und daher für den Augenblick die ſtipulirte reine Revenüe dem Inhaber nicht mehr gewähre, dennoch zu einem Majorate erhoben werden dürfe, aber nur unter folgenden Bedingungen:

1) daß die Schulden nach landſchaftlichen (zum Theil vielleicht etwas nach der Localität beſſer motivirten) Taxprincipien nicht die Hälfte des Werths überſtiegen,

2) ſogleich bei Stiftung des Majorats eine jährliche geſicherte ſuccesſive Abzahlung der Schulden eintrete, ſo daß in einer vorher genau zu beſtimmenden Zeit der ganze Beſitz jedenfalls ſchuldenfrei ſeyn müſſe.

Die Standesherren, bloß aus den genannten drei Claſſen beſtehend, deren erſten ohne Ausnahme die Benennung Durchlaucht, der zweiten Erlaucht, und der der dritten Standesherrlichkeit oder Herrlichkeit ertheilt werde, ſollten unter ſich den reſpectiven Rang ihres Standes, nach dem Datum ihrer Ernennung einnehmen*).

---

*) Hierbei möchte man aber wohl von dem alten, ſich noch aus der kurfürſtlichen Zeit herſchreibenden, und in der damaligen Abhängigkeit vom Reiche begründeten Principe abgehen, das dem deutſchen reichsunmittelbaren Adel einen höhern Rang als dem preußiſchen zutheilt.
Seit Preußen ſelbſt eine große und mächtige Monarchie geworden iſt, ſteht es ihren Beherrſchern wohl an, ihren eigenen Adel, beſonders bei Schaffung einer neuen Ariſtocratie, nicht im eigenen Lande geringer zu ſchätzen, als den fremden, wie dieß ohnehin langſt alle andern ſelbſtſtändigen Nationen thun.
Die Anſicht, welche man dem entgegen geſetzten Verfahren bei uns zum Grunde legt, iſt wirklich ſeltſam. Man ſagt, ſie ſey hiſtoriſch. Abgerechnet, daß, wie Gans ſehr richtig bemerkt,

Im Uebrigen würden die Standesherren, welche für die höchſten Repräſentanten der

---

es lächerlich ſey, auf das Hiſtoriſche im preußiſchen Staat etwas zu gründen, da im Grunde ſeine ganze Hiſtorie von Friedrich dem Großen ausgehe, und es ſich ſeine eigentliche Hiſtorie erſt in der Zukunft ſuchen müſſe — kann auch am Ende hiſtoriſch handeln nur heißen: zeitgemäß, in Folge des Vergangenen handeln, aber nicht, ſich von ehemaligen Zuſtänden und Motiven, die nicht mehr paſſen, auch heute noch ohne Noth feſſeln zu laſſen. Wird ſich etwa der König von Preußen geringer ſchätzen, als die Könige von Schweden und Dänemark, weil dieſe Jahrhunderte lang ſchon als unumſchränkte Könige in Europa herrſchten, während die Markgrafen und Kurfürſten von Brandenburg noch vom Reiche und Kaiſer abhängige Fürſten waren? Eben ſo verhält es ſich im kleineren Maßſtabe zum Theil mit dem hohen Adel der jetzigen Monarchie, der zwar nicht deutſch-reichs-unmittelbar war, ſo lange deutſcher Kaiſer und deutſches Reich exiſtirte, aber im Weſentlichen oft faſt gleiche und noch ausgezeichnetere Rechte im Vaterlande beſaß, jetzt aber, wo die Herrſcher des Landes ſelbſt eine der erſten unabhängigen Hauptmächte Euro-

Nation gelten, als ſolche auch den Vorrang über alle Nichtadelige haben, es möch-

---

pa's repräſentiren, zur eigenen Glorie dieſer, nicht mehr dem Schatten eines fremden Adels, deren Prärogativen längſt de facto aufgehört haben, nachſtehen ſollte. Iſt es nicht ſeltſam, daß z. B. einigen Fürſten in Preußen, deßwegen, weil ſie von Friedrich dem Großen, oder dem jetzigen König dazu ernannt ſind, der Titel Durchlaucht im Vaterlande von den Behörden nicht gegeben werden ſoll, während man ihn doch allen denen, die früher zu ſogenannten reichsunmittelbaren Familien auch mit geringeren Titeln gehörten, gewährt, ja ihn auch ſelbſt den von fremden Ländern erſt acquirirten Fürſten, wie ſchwediſchen und polniſchen, beide überdieß von ſehr neuer Creation, zugeſtanden hat, die Fürſten preußiſcher Creirung dagegen mit dem ganz außer Gebrauch gekommenen Titel Fürſtliche Gnaden gewiſſermaßen unter jene rangirt. Es hat überdem Klüber und Andere auch ſattſam nachgewieſen, daß die meiſten großen Adelsfamilien Deutſchlands vollkommen der Sache nach dieſelben Anſprüche haben, als die, welche ſich allein im Beſitz ſolcher Güter befanden, die ihnen einen Sitz auf der Fürſten-, Grafen- oder Ritterbank ertheilten.

ten dieſelben auch ein noch ſo wichtiges Amt oder Militairrang bekleiden; denn

---

Friedrich der Große betrachtete die Sache ganz verſchieden. Er gab oft den von ihm creirten Fürſten, ſelbſt in der Aufſchrift ſeiner Briefe, den Titel Durchlaucht oder Liebden, und nannte ſie immer Vetter, wohl wiſſend, daß der Geber einer Gunſt ſich nur ſelbſt dadurch hoch ſtellt, wenn er ſeiner eigenen Gabe auch hohen Werth beilegt.

In der That iſt es ſchwer, irgend einen hinreichenden Grund aufzufinden, warum Preußen ſeinen eigenen Adel um ſo viel geringer ſchätzen ſollte, als fremden, es müßte denn der ſeyn, daß Leute von großem Credit daſelbſt zu einer früher reichs-unmittelbaren Familie gehört und deßhalb ihren Einfluß geltend gemacht haben, Familien dieſer Art ein höheres Vorzugsrecht einräumen zu laſſen, als ſie bei uns billig haben ſollten. Patriotiſch und preußiſch iſt dieß aber ganz gewiß nicht, und folglich auch nicht hiſtoriſch, im ächten Sinne des Worts, denn ich wiederhole es: nicht am Alten zu kleben, ſondern von der Geſchichte Lehre für die laufende Zeit anzunehmen, iſt hiſtoriſch.

Ich glaube, die Sache wurde im Staatsminiſterio discutirt, und einige Einwendungen wolle der König Verdienſt belohnen, ſo ſtehe es ihm immer frei, wen er für gut finde, zum Pair zu erheben, und ihn nach Maßgabe des ertheilten Titels wo nöthig zu dotiren. Das Amt allein aber könne nur Wirkungskreis und Macht geben, nicht aber ein Diener der Nation, als ſolcher den Vorrang über die höchſten Repräſentanten dieſer Nation ſelbſt einnehmen.

---

in dem von mir angegebenen Sinne gemacht. Die „hiſtoriſche“ Anſicht aber prävalirte, und es blieb dabei: daß die Fürſten preußiſcher Creation, die früher weder reichsunmittelbar noch Schweden oder Polen geweſen, ſich mit dem geringeren Prädicat begnügen müßten.

Nun glaube ich zwar, daß jeder vernünftige Mann auf Titel überhaupt heutzutage nicht allzuviel mehr gibt, und ihre faſt lächerlich gewordene Seite in unſern Zeiten ſehr wohl einſieht. man läßt ſich aber in nichts, auch im Geringfügigſten nicht, gern gegen Andere ſeinesgleichen willkührlich zurückſetzen, und iſt auch, um bei dem gewählten Beiſpiel ſtehen zu bleiben, die Benennung Durchlaucht eigentlich für alle Fürſten zu viel, die nicht Souveraine ſind

(Es iſt gewiß eine ſehr weiſe Einrichtung, daß in England nur die Pairſchaft Rang gibt, denn die Pairſchaft ſtammt aus der Nation, iſt ihr erſter Repräſentant, die Beamtſchaft iſt eine bloße königliche Gnade und Charge. Manches Amt bringt es mit ſich, daß es die größte temporaire Macht im Staate haben muß, aber ſie ſey noch

---

(ſonſt hatten ihn ja nicht einmal die Kurfürſten), ſo muß man doch bedenken, daß auch ſämmtliche andere Titel dermaßen herauf geſchraubt worden ſind, daß ſelbſt in den gewöhnlichſten bürgerlichen Verhältniſſen man unter andern ſchon jetzt Jedermann, der nicht betteln geht, Hochwohlgeboren titulirt. Ueberdem hat das Prädicat Fürſtliche Gnaden etwas ſo Serviles und Unzeitgemäßes, daß im gemeinen Leben dennoch Jeder, wäre es auch nur um den Mund weniger voll nehmen zu müſſen, jeden deutſchen Fürſten Durchlaucht titulirt, die Neupreußiſchen aber dadurch in die unangenehme Nothwendigkeit verſetzt ſind, entweder fortwährend rechts und links zu erklären, dieß gebühre ihnen nicht, oder ungefähr das zu werden, was man eine Bedientenexcellenz nennt.

ſo umfaſſend, der Wille des Königs kann ſie jeden Augenblick aufhören laſſen. Nicht ſo die Pairſchaft, welche nur das Geſetz oder der Tod dem Individuo rauben kann. Es gebührt ihm alſo in jeder Hinſicht ein höherer Rang, als irgend einem Beamten, weshalb in England auch der letzte Baron und Pairs dem allmächtigen Premier-Miniſter wie dem ruhmvollſten Feldmarſchall vorausgeht. Es iſt aber dieß nicht allein in der Natur der Sache ſo analog als billig, ſondern auch höchſt zweckmäßig, weil dadurch der Mächtige, der ſo gern ſich zu überheben geneigt iſt, täglich daran erinnert wird, daß es auch außer dem König noch etwas über ihm gibt, nämlich, die Nation, repräſentirt durch die Pairs, denen er in ihrer nationellen keineswegs perſönlichen Würde nachſtehen muß, wenn er auch in allen andern Verhältniſſen ſie zu regieren, ja im Namen des Königs ihnen zu befehlen befugt iſt. Dieß wirkt als ein vortreffliches Correctionsmittel gegen Beamtenſtolz, den unerträglichſten und gefährlichſten von allen, weil er eben ſtets mit der Macht vereint einherſchreitet.)

Alle Standesherren würden, bis zum Eintritt der Conſtitution, und mit ihr einer Pairskammer, ſobald ſie ihre Volljährigkeit erreicht, in einer gewiſſen Zahl, abwechſelnd den Sitzungen des Staatsrathes beizuwohnen das Recht haben.

Ueber alle Befugniſſe der Pairs unter conſtitutioneller Verfaſſung werde ſpäter bei Ertheilung dieſer Conſtitution beſtimmt, bei der Communalordnung aber ſchon früher ihre Verhältniſſe zu den Einwohnern ihrer Beſitzungen feſtgeſetzt werden.

Alle bisherige Adelsprärogativen, in ſofern ſie nicht in die neue Ariſtocratie übergingen, hörten auf, dagegen würde bei Einführung und Regulirung der Communalordnung darauf Rückſicht genommen werden, den Gutsbeſitzern diejenigen localen Autoritätsrechte zu ſichern, ohne welche ſie nicht beſtehen könnten, welche jedoch nur an dem Gutsbeſitze, nie an der Perſon haften könnte. Gewöhnliche Gutsbeſitzer, die nicht zur Ariſtocratie gehörten, könnten nach wie vor ganz frei über ihr Eigenthum den beſtehenden Geſetzen gemäß verfügen, weil, ſobald dem Staate einmal das nöthige Erhaltungsprincip durch die neue Ariſtocratie gegeben ſey, es weder als politiſch noch zweckmäßig angeſehen werden könne, allen Grundbeſitz durch kleine unnütze Majoratsſtiftungen einſern zu machen.

Die Inhaber von Ordenszeichen würden, nach des Königs Beſtimmung, auch in Zukunft nach wie vor Ritter heißen, jedoch ohne weitere als Ehrenrechte damit zu verbinden.

Um dieſe neuen Maßregeln zu beſchleunigen, und die nöthigen Organiſirungen unverzüglich vorzunehmen, werde der König (könnte man in meinem Traume fortfahren), in ſämmtlichen Hauptprovinzen des Reichs, Prinzen ſeines Hauſes als ſeine Lieutenants mit der höchſten Civil- und Militair-Autorität bekleidet ſenden, deren Inſtruction im Sinne des Vorhergehenden ausgefertigt worden ſey, welche unmittelbar an Seine Majeſtät berichten würden, und welche die Nation als die beſten Bürgen von des Königs väterlicher Fürſorge, und als das würdigſte und parteiloſeſte Organ zwiſchen ihm und ihr anſehen könne.

Eine ſolche, allerdings außergewöhnliche Maßregel müßte, ſo kühn ſie ſcheint, dennoch meiner Ueberzeugung nach, in Kurzem zu dem erwünſchteſten Ziele führen, würde ſich höchſt wahrſcheinlich des Beifalls der allgemeinen Meinung ſehr bald zu erfreuen haben, und ſtatt des jetzt verhaßten Adels eine populaire Ariſtocratie ſchaffen; dabei aber ohne gewaltſame Mittel mit einem Schlage die Büreaucratie, den gefährlichſten Feind aller Claſſen, gleich einem electriſchen Aal, dem man die Electricität abgezogen hat, ihrer ſchädlichen Kräfte berauben, und ſie in die ihr angemeſſenen Schranken auf immer zurückweiſen — ein Zuſtand, den die Beſſern und Klügſten aus ihrer Mitte ſelbſt wünſchen, da Extreme doch zuletzt immer untergehen müſſen, dieſer Untergang aber dann oft tragiſch wird *).

Auch die Vernünftigen unter dem Adel würden wohl entgegen kommen, da ihr wahrer Vortheil es erheiſcht, denn nur auf dem angegebenen Wege können Familien von hiſtoriſchen Namen, die jetzt verzettelt

---

*) Ich erinnere hier an die Worte Steins:
„Eine Maſchinerie ſah ich fallen den 14. October
„1806, vielleicht wird auch die Schreibmaſchinerie
„ihren 14. October haben!“

und gering geſchätzt umher vegetiren, und um das liebe Brod dienen müſſen — im Fall ſie zuſammen noch Vermögen genug dazu beſäßen, oder hoch verdienſtvolle Mitglieder unter ſich zählen, die auf eine beſondere Berückſichtigung des Staates Anwartſchaft hätten — wieder ein neues, feſter begründetes Anſehen erhalten, wenn ſie freiwillig zuſammentreten, um Einen aus ihrer Mitte zum ſtandesherrlichen Repräſentanten zu dotiren. Hier würden auch Fälle eintreten, wo, um ſolche geehrte Namen nicht untergehen zu laſſen, der König in ſeiner Gnade durch Verleihung einiger Domainen, die ohnehin bei den jetzigen Zeiten ſo wenig einbringen, und durch ihre zweckwidrige, ſchon der Natur der Sache nach ungünſtige Adminiſtration, den Gutsnachbarn oft zum Geſpötte dienen, dem Lande eine Wohlthat erzeigen könnte, die unendlich mehr Nutzen ſchaffen würde, als die einzelnen baaren Geldunterſtützungen an ſo [viele banquerotte Gutsbeſitzer, deren Quelle die edle Großmuth unſers Königs iſt, die aber dennoch Keinen ſolid wieder hergeſtellt haben. Aehnliches würde auch auf Koſten der Nation für hochverdiente Männer bürgerlicher oder ad'liger Abkunft ſpäter ſtatt finden können.

Die ganz armen Titelinhaber, die es nicht möglich zu machen wüßten, weder durch Beſitz noch Verdienſt, im neuen Adel wieder aufzuleben, würden freilich gutwillig ein ſo leichtes Opfer bringen müſſen, und könnten nur fälſchlich über Zurückſetzung und Ungerechtigkeit klagen, wo ihnen im Gegentheil eine wahre Erleichterung gegeben, und es ihnen allein möglich gemacht würde, für ſich und ihre Kinder in die Claſſe der nützlichen und geachteten Staatsbürger, auf jeder Stufe derſelben eintreten zu können, ja ſelbſt des Handwerks gold'nen Boden ſuchen zu dürfen, wenn ihnen nichts anders mehr übrig bliebe; ſtatt jetzt als pauvres honteux, und nur zu oft als Speichellecker der reichen Bürger, ein elendes Leben zwiſchen nicht reſpectirten Anſprüchen und reellem Mangel zu friſten.

Man könnte mir noch entgegnen, daß durch die Ausführung ſolcher Pläne Privatrechten zu nahe getreten würde. Darauf erwiedere ich bloß, daß, wo dieſes ohnehin ſchon ſo vielfach geſchehen iſt, wo, wie bei uns, z. B. durch die Regulirung der bäuerlichen Verhältniſſe, durch die vorhergegangene Freigebung des Bauernſtandes ohne alle Entſchädigung der Betheiligten, durch die Aufhebung der Adelsſtifte, Klöſter ꝛc. ꝛc. mit höchſt geringer und nur lebenslänglicher Entſchädigung, Alles aber immer mit Rückſicht auf das allgemeine Beſte und ſogar mit Billigung der Mehrheit — man ſich nun auch nicht ſcheuen dürfe, noch einen Schritt weiter zu gehen, und auch einen leeren Titel zu caſſiren, um das Ganze zu vollenden, und für lange Zeiten zu conſolidiren.

Die Furchtſamen und Peinlichen werden freilich alle davor erſchrecken, aber Furchtſame und Peinliche ſind jetzt eben nicht mehr zeitgemäß, und der raſche kühne Gang einer ſolchen Zeit fordert auch kühne und raſche, obgleich keineswegs übereilte Schreiter, um ihr nicht nur nachzukommen, ſondern ihr ſelbſt vorzugehen, wo es ſeyn muß.

Wer alſo mit dem hier Verhandelten in der Hauptſache einverſtanden iſt, d. h. wer ſich mit mir für überzeugt hält, daß wir uns mit ganz Europa in einer bedenklichen Lage befinden, und daß nur eine conſtitutionelle Verfaſſung mit einer ſtarken Ariſtocratie den Thron und uns in der Zukunft gegen alle Greuel und Zerſtörungen der Anarchie völlig ſichern könne, der ſollte auch durch Wort und That die Hand an's Werk legen, einen ſo wohlthätigen Zweck zu fördern, ſo weit nur das Geſetz und ſein Wirkungskreis es ihm geſtattet. Der Adel biete gern, und von ſelbſt, die verlangten unbedeutenden Opfer an, um aus dem jetzigen Chaos wenigſtens in einigen ſeiner Mitglieder künftig größer, reicher und volksthümlicher wieder hervorzugehen, und der verſtändige Bürger, der friedliche Eigenthümer bedenke, daß auch ihm Ruhe und Sicherheit nur auf dieſem Wege verbürgt werden können; daß aber ein Adel, deſſen Mitglieder täglich in den Schooß des Bürgerthums zurücktreten, und zu deſſen Höhe wiederum auch jeder Bürger durch Verdienſt emporzuſteigen fähig iſt, kein Gegenſtand ſeiner Eiferſucht mehr, ſondern nur ſeines gerechteſten und vernunftgemäßeſten Stolzes, wie in jeder Hinſicht ſeines wohlverſtandenſten Intereſſes ſeyn könne. Denn eine ſolche Ariſtocratie, wie ich ſie aufgeſtellt, wird noch außer ihrem speciell politiſchen Nutzen, auch von höchſter Wichtigkeit für die große Mehrzahl des Volks, für die gewerbtreibenden, arbeitenden Claſſen werden. Sie verbürgt ihnen einen ſicherern, andauernderen, größeren Erwerb durch einen ſich immer gleich bleibenden Luxus, den der ewig wechſelnde Reichthum der Banquiers und Geldſpeculanten, wie die Anwendung ihrer Capitalien auf immer neuen Erwerb in Papierform ſehr ungewiß und precair machen. Man mag über ein ſolches Motiv zur Anpreiſung der Ariſtocratie ſpotten ſo viel man will, es iſt dennoch ſehr reell, und ein veredelter Luxus nichts weniger als ein Uebel im Staate. Durch nichts aber wird er ſicherer hervorgerufen, und wohlthätiger geordnet, als durch eine glücklich geordnete Ariſtocratie. Dieß wiſſen die arbeitenden Claſſen in England ſehr gut, und ſind daher dem dortigen Adel mehr als in irgend einem andern Lande ergeben, bloß aus dem natürlichen Grunde, weil ſie von ihm mehr reellen Nutzen ziehen, und vermöge ſeiner Stellung ziehen müſſen, als ihres Gleichen in andern Ländern, wo keine ſo feſt begründete mächtige Claſſe exiſtirt.

Kunſt und Wiſſenſchaft, um die ſich bekanntlich die Geldleute wenig bekümmern, außer wo ihnen die letzte etwa g'rade zu beſſ'rem Erwerbe nützt, und mit der erſten ſich Anſehen zu verſchaffen iſt, werden ſich ebenfalls eines ſich ſtets gleich bleibenden Schutzes von einer reichen Ariſtocratie zu erfreuen haben, wäre es auch nur, weil der edelſte und höchſte Luxus eben nur durch ihre Hülfe erreicht werden kann. Wo aber hohes Anſehen und großer Reichthum lange in einer Familie einheimiſch ſind, und das gewöhnliche Wohlleben eine Alltäglichkeit iſt, nimmt der Luxus immer nach und nach jenen edleren und höheren Character von ſelbſt an, und geht, als Beiſpiel wirkend, auf die übrigen mehr wechſelnden Reichen, wenigſtens als Nachäffung über, die den Künſten immer wieder Vortheil bringt — denn auch der dümmſte Reiche kann dem größten Künſtler Gelegenheit zu Entwickelung und Ruhm geben — da aber, wo keine Tonangebende Ariſtocratie das Vorbild gibt, findet gewöhnlich eine viel gemeinere, veränderliche und ungewiſſere Geldanwendung ſtatt. Obgleich das engliſche Volk ſeiner Nationalität nach, im Grunde wenig ächten Kunſtſinn beſitzt, ſieht man doch daſelbſt faſt keinen Edelmann, der nicht die bedeutendſten Künſtler beſchäftigte, und keinen Palaſt der Großen, der nicht Schätze der Kunſt, zuweilen von unſchätzbarem Werth und außerordentlicher Anzahl beherbergte.

Was ſehen wir dagegen bei uns? Entweder Mangel aller Kunſt aus Armuth, oder eine Geldverſchwendung, die nur auf Dinge gerichtet iſt, welche kein Andenken zurück laſſen. Der Hof, die Prinzen allein, ſonſt äußerſt Wenige, thun etwas Bedeutendes für Kunſt und Wiſſenſchaft. Man bereiſe die Schlöſſer der jetzigen Vornehmen und emporgekommenen Reichen, man ſehe ihre Hôtels in der Stadt — das Aeſthetiſche iſt dort ein unbekanntes Element, ſie haben ſich nicht einmal zum Geſchmackvollen und zum Comfort erhoben.

Eine große Vertheilung des Vermögens iſt einer Nation auf der einen Seite ſehr wünſchenswerth, ſobald nur dafür geſorgt iſt, daß auf der andern Seite auch große Maſſen deſſelben für immer compact bleiben. Dann nur entſteht ein wohlthätiges Gleichgewicht. Wo Alles beweglich und veränderlich iſt, gibt es keine Ruhe noch Halt. Wo Alles feſtſteht, erfolgt Erſtarrung. Ein Zuſtand, der beide Uebel auflöſ't und verſchmilzt, iſt alſo der glückliche, und findet ſich vollſtändig da, wo eine freie bewegliche Mehrzahl mit dem feſten Kern einer großen Ariſtocratie verbunden iſt.

Dieſe aber nur in Gelde oder Verdienſt zu ſuchen, iſt hauptſächlich deßhalb eine Thorheit, weil ſie dann eben der Hauptſache, der Stetigkeit ermangelt.

Ich wiederhole dieß fortwährend, denn gewiſſe Wahrheiten können nicht oft genug ausgeſprochen, nicht genug von allen Seiten beleuchtet werden, beſonders, wenn ſo allgemein durch Wort und Sachverwechſelung ein hartnäckiges ungerechtes Vorurtheil gegen ſie beſteht.

Endlich wird jeder Unbefangene einſehen, daß ich durch mein Syſtem auch keineswegs das Talent unterdrücken, und Geld- und Güterbeſitz darüber ſtellen wolle, obgleich zu meiner größten Verwunderung Einige, die dieſen Aufſatz laſen, meine Meinung ſehr irrig ſo ausgelegt haben. Mit geringem Nachdenken wird man im Gegentheil daraus abnehmen können: daß ich durch eine Verfaſſung, wie die hier vorgeſchlagene, g'rade dem perſönlichen Talent noch eine größere

Belohnung und einen, wenn auch begränzten, doch eben deßhalb edleren, und vor Allem ſicherern Wirkungskreis verſchafft wiſſen will, als es, mit wenigen Ausnahmen, je bei uns gehabt hat.

Sobald die Conſtitution in's Leben träte, müßte die bei weitem größere Maſſe des vorhandenen Talents ſich nothwendigerweiſe in der Deputirtenkammer zuſammen finden, und viel weniger davon würde, wie die Sachen jetzt ſtehen, wahrſcheinlich in die Pairskammer gelangen, welche auch deſſen, wenn ſie nur gehörig auf den noch feſter ſtehenden Halt des großen Grundbeſitzes und des daraus entſpringenden natürlichen Intereſſes baſirt iſt, weniger bedarf; denn von ihr wird das Auffinden des Fehlerhaften und das Ausdenken des Neuen, wozu der meiſte Geiſt gehört, nicht verlangt, ſondern nur der geſunde aufgeklärte Sinn, der das ausführbare Gute vom chimäriſchen, das practiſch Anwendbare vom bloß theoretiſch Glänzenden zu unterſcheiden weiß, und daher auch ſogleich für die Regierung in allen den Fällen eine höchſt nöthige Stütze abgeben wird, wo das debordirende, democratiſche Princip der Deputirtenkammer, wie wohl zu vermuthen ſteht, ihr von vorn herein Gewalt anzuthun geneigt ſeyn möchte.

Es iſt nun ganz natürlich, daß ausgezeichnete Männer, die ſich als ſolche in der Deputirtenkammer zeigen und bewähren, eben durch dieſes ihr Genie ſicher ſeyn können, ſich bald damit einen Weg in's Miniſterium des Landes (wo große Gunſt oder Anciennität allein, dann kaum mehr hinführen kann) und endlich in die Mitte der Ariſtocratie ſelbſt zu bahnen; bei welcher Letztern Elemente dieſer Art immer ſehr willkommen ſeyn werden, wenn ihre große Menge auch dort, wie geſagt, nicht ſo unumgänglich nöthig iſt. Eine ſolche Erhöhung muß aber in einem conſtitutionellen Staate, wo der Adel als feſteſte Stütze der

Nation organiſirt, und als die höchſte Staffel ihres eig'nen Glanzes und Ruhmes angeſehen wird, auch die ſchönſte Perſpective für Jeden, wie zugleich die ſolideſte Belohnung für Talent und Verdienſt ſeyn. Gibt es hingegen keine Pairskammer, oder nur eine ſogenannte mit leerem Titel, ſo iſt die Aufnahme in dieſelbe weder mehr ein reizendes Ziel noch eine Belohnung, und das Talent, welches ſeine Kräfte fühlt, und ſie, koſte es was es wolle, üben will, macht den, welcher es beſitzt, wie wir es in Frankreich ſo oft geſehen, zum bloßen Volkstribun und Revolutionair, welcher, wenn es gut geht, eine kurze Zeit der Volks- und Pöbelmann bleibt, dann vielleicht, wie Benjamin Conſtant vor Kummer darüber ſtirbt, daß ihm alle ſeine Popularität doch nicht nach Verdienſt geholfen, und zuletzt ein ſchönes Begräbniß erhält — geht es aber ſchlecht, wohl früher ſchon auf dem Schaffot endet.

Nur eine todte Ariſtocratie alſo, die einerſeits ohne gehörige Dotationen und Nachdruck, oder and'rerſeits nicht Jedem aus der Nation zugänglich wäre, würde eine Ungerechtigkeit gegen das Talent, eine Hinderung deſſelben, folglich auch hemmend für wahre Civiliſation ſeyn, wie es jetzt auch unſer Adel wirklich iſt — eine mit allen Lebenskeimen ausgeſtattete conſtitutionelle Ariſtocratie iſt aber nur ein Bürger-Inſtitut wie jedes andere, und eben ſo ſehr würdiges Ziel und Belohnung des Genies, als das unerſchütterlichſte Fundament des Staates, auf deſſen ſicherem Boden allein dem Beweglichen zu jeder Zeit der wünſchenswerthe freie Spielraum gegeben werden kann, der ohne dieſes Fundament nie gefahrlos zu geſtatten iſt.

Es wäre wohl eine würdige Aufgabe für unſere Stände, einer ſo ernſten und wichtigen Materie ihre Aufmerkſamkeit zu leihen, und wenn ſie zu einer gleichen Anſicht darüber gelangen könnten, ſie raſtlos auszuſprechen, ja zu den Füßen des Throns niederzulegen, um das Gouvernement zu überzeugen, daß eine Adelsreform, eins der größten Bedürfniſſe Preußens! eben ſo ausführbar als wünſchenswerth ſey, und daß es nicht zu befürchten habe, dabei auf Schwierigkeiten zu ſtoßen, die nur ohne die Hülfe eines bedeutenden Uebergewichts in der öffentlichen Meinung als unbeſiegbar erſcheinen dürften.

Es würde ſchon eine große Belohnung meines ſchwachen Beſtrebens, die höchſte Freude für mein, vom innigſten Patriotismus durchdrungenes Herz ſeyn, wenn die vorliegenden Zeilen nur talentvolleren und erfahrneren Männern, als ich bin, Anlaß gäben, daßelbe Thema gehaltvoller und gründlicher, aber auch eben ſo offen, zu entwickeln, und ihm dadurch ein allgemeines Intereſſe bei allen Ständen zu verſchaffen, was es mir in hohem Grade zu verdienen ſcheint.

Geſchähe dieß aber auch nicht, ſo iſt es dennoch unter den heutigen Conjuncturen, welche den früheren nicht mehr gleichen, die Pflicht eines jeden Staatsbürgers, das wenigſtens nicht zu verhehlen, was ihm für das Wohl des Ganzen dringend nöthig erſcheint, ſobald es, wenn auch vielleicht irrig, denn Irren iſt menſchlich — nur in Treue und Liebe für ſeinen König, wie für ſeine Mitbürger begründet iſt. Aber auch die Pflicht der Selbſterhaltung zwingt ihn dazu, namentlich den Stand des Adels, der nach einer andern Stellung ringen, oder ſeine Exiſtenz aufgeben muß, noch mehr den großen Grundbeſitzer, deſſen Lage die unſicherſte von allen iſt, der am wenigſten zu verlieren hat, und der ohne Halt von oben, und mit künſtlich und abſichtlich untergrab'ner Popularität bei'm Volke, den Druck der Büreaucratie von allen Unterthanen des Königs am empfindlichſten fühlt, und die unerſchwinglichſten Laſten trägt, während er dennoch, in ſeiner jetzigen unſichern und beklagenswerthen Stellung, faſt unglaublicherweiſe immer noch dem Neide der Beamten, wie dem Groll der übrigen Stände am meiſten ausgeſetzt iſt.

Als Solcher habe ich für mich ſelbſt geſprochen, als Bürger für Alle, und feierlich betheure ich, daß, wenn ich durch das Opfer meines Ranges und meines ſämmtlichen Güterbeſitzes dem Vaterlande diejenigen Inſtitutionen verſchaffen könnte, die es nach meiner Ueberzeugung auf eine hohe Stufe dauernder Macht und Größe heben müßten, ich mit Freuden dieſes Opfer bringen, mich fortan mit dem mäßigſten Lebensunterhalt begnügen, und dieß für gar keine Entbehrung anſehen würde. Habe ich zuviel gehofft, wenn ich einer großen Anzahl unſ'res Adels eine ähnliche Geſinnung zutraue? Ich glaube es nicht. Jedes perſönliche

Opfer wird gern vom wahrhaft Edlen verſchmerzt werden, ſobald er nur ſicher ſeyn kann, daß es dem Ganzen zu Gute komme, unſer Adel kann es aber noch weit wohlfeiler haben, er braucht nichts Reelles, nur eine Chimäre zu opfern, um noch obendrein einen wirklichen und ſehr ſoliden Gewinn dafür einzutauſchen.

II.

Aus meinen Zetteltöpfen.

Dritte Ziehung.

Nro. 64.

Letztes Geſpräch mit meinem Denker.

Mein Freund S...., dem ich den obigen Aufſatz eben vorgeleſen hatte, ſchüttelte den Kopf.

„Damit werden Sie nicht weit kommen,“ ſagte er, „und ſo gern ich Ihnen zugebe, daß Sie, namentlich hinſichtlich der elenden Stellung des jetzigen Adels, recht haben, ſo wette ich doch, daß auch nicht ein einziger Landjunker, und nagte er auch am Hungertuche mit einem Dutzend Söhnen, weder für ſich noch für dieſe ein Jota von ſeinen eingebildeten Privilegien freiwillig aufgeben wollen wird. Früher war ein Zeitpunct in Preußen, wo ſo etwas hätte gelingen können, als das ganze Land gegen Frankreich im Enthuſiasmus aufſtand. Damals hätten ſich Alle jede neue Organiſation gefallen laſſen. Doch dieſer günſtige Zeitpunct zur Umgeſtaltung des Adels iſt verſäumt worden, und wir wollen aus andern Gründen nicht wünſchen, daß je ein ähnlicher wiederkehre.

Manche glauben, nach und nach werde man vernünftiger werden. Der Meinung bin ich aber noch weniger. Solche Reformen können nur plötzlich, entweder durch Revolutionen, oder durch die zwingende Macht eines unumſchränkten Monarchen in's Werk geſtellt werden. Die erſten betreffend, wäre das Remedium ſchlimmer, wie die Krankheit, das andere aber hat ſeine Schwierigkeiten.“

„Die mir doch keineswegs als unüberſteiglich erſcheinen,“ fiel ich ein, „wenn die Sache auf dem Wege angefangen wird, den ich angedeutet. Auch irren Sie ſich gewiß über den Geiſt unſeres kleinen Adels. Er iſt nicht ſo blind, ſeinen eigenen Vortheil nicht einzuſehen, und hängt viel weniger an einem leer gewordenen, und deßhalb auch unbequem gewordenen Titel, als Sie vorausſetzen."

„Gut," ſagte S...., „geſetzt es geſchähe, glauben Sie wirklich, dann etwas aufgeſtellt zu haben, was zur Dauer beſtimmt ſey?"

„Was nennen Sie Dauer? alles Ding hat ſeine Zeit, nur das nächſte mögliche Gute iſt zu ergreifen, unſere Nachkommen mögen immer noch Beſſeres auffinden. Ich ſelbſt kann mir allerdings noch einen Zuſtand weit höherer, humanerer, menſchlicher Staatsbildung denken, aber der liegt gänzlich außer den Gränzen der Gegenwart. Wie viel Jahrhunderte müſſen da erſt vorüber rauſchen! Wie viel Vorurtheile, wie viel geheiligte Sitten erſt ihre Popularität verlieren — und das iſt ja eben der ewige Fehler der Idealiſten oder Ideologen, dieſe ungeheure Gewalt des Beſtehenden bei ihren Projecten ganz aus den Augen zu ſetzen. Sie ſagen, dergleichen Revolutionen könnten nur plötzlich eintreten! Ein Thurm fällt allerdings plötzlich ein, aber erſt, nachdem er lange Jahre hindurch nach und nach baufällig geworden iſt, und wäre er ſchon eingefallen, ſo iſt der geſunkene Coloß dennoch manchmal noch nicht wegzuſchaffen.

Wie lange iſt z. B. das Papſtthum ſchon in der Idee vernichtet, und doch gibt es nach wie vor Päpſte, wird deren auch noch lange geben. Welcher Gebildete ſieht heutzutage nicht die Nichtigkeit leerer Titel, Orden u. ſ. w. ein. Kann man ſie deßhalb abſchaffen? Unmöglich!"

„Nun! und ſpricht das nicht eben gegen Sie?"

„Keineswegs, denn ich will den Adel nicht abgeſchafft, ſondern nur reformirt ſehen, eben ſo gut wie Papſtthum und Katholicismus reformirt worden ſind. Der Uebergang zu einer conſtitutionellen Regierungsverfaſſung iſt aber der einzige mögliche Weg dazu, wenn anders die Macht ihn einſchlagen will, in deren Händen bei uns freilich allein dieſe Möglichkeit ruht, und von der alſo die Initiative dazu ausgehen muß."

„Ich begreiſe gar nicht," fuhr S.... abſpringend fort, „warum man ſich ſo ſehr über dergleichen politiſche Formen den Kopf zerbrechen will. Ich behaupte geradezu: daß jede Regierungsform hinlänglich iſt, wo das Individuum nicht gehindert wird, moraliſch gut, und als ein ehrlicher Mann zu leben. Das iſt doch die eigentliche Hauptſache, und wo alſo nur die Geſetze reſpectirt werden, und religieuſe Duldung herrſcht, finden wir einen ſolchen Zuſtand jetzt in Europa überall. Die verworrenen Begriffe unſerer Tage von Freiheit, und die daraus folgenden übertriebenen Anſprüche, die jeder an das Leben macht, ſind der Hauptgrund unſeres unruhigen und unſeligen Zuſtandes. Es kann ſeyn, daß etwas weit Beſſeres daraus geboren wird. Wer kann ſoweit ſehen! Faſſe ich aber nur die Unheimlichkeit und Unbequemlichkeit der Gegenwart in's Auge, ſo dürfte eine Erziehung der Jugend, wie der Erwachſenen, die ausſchließlich auf Gehorſam, Demuth und Beſchränkung gerichtet wäre, vielleicht, ſo bitter die Medizin auch ſchmecken möchte, doch das beſte Heil- und Beglückungsmittel für uns ſeyn. Darüber habe ich manchmal ganz eigene Gedanken! z. B. wie furchtbar ſchreit man nicht überall über Kaſten und Kaſtengeiſt!

Es kömmt aber doch ſehr darauf an, welcher Art beide ſind. Kaſten, wenn ſie nicht gerade eine verſteinerte Natur angenommen haben, wie in Indien, ſind nichts als Claſſen. Wollt Ihr, Liberale, aber keine verſchiedene Claſſen in der Geſellſchaft dulden, warum hebt Ihr dieſe nicht auch in den Schulen auf, und vergönnt Quinta und Prima ſich ebenſalls zuſammen zu emancipiren? Das iſt unerzogene Jugend, ſagt Ihr — aber die Menſchen ſind auch nur große Kinder, die ebenfalls fortwährend erzogen und gezügelt werden müſſen. Die ſich als zweckmäßig bewährenden Einrichtungen der Schule werden auch im Staate, mutatis mutandis, ganz gut thun. Warum alſo nicht auch dort verſchiedene Claſſen, warum nicht Vorrechte der erſten, ſobald nur die in den letzten ſitzen, auch ohne Schwierigkeit in die erſten gelangen können, wenn ſie ſich gehörig dazu qualificiren? Hierdurch wird ja eben das Streben nach Fortſchritt befördert, und die Vorrechte der Höhern nur von denen angefeindet werden, die ſich unfähig fühlen, ſie durch eigenes Verdienſt zu erreichen.

Freilich, Ihr wollt keine gebor'ne Primaner, und darin ſcheint ihr in der Schule allerdings recht zu haben, aber alle Gleichniſſe hinken. In der Schule ſind die gebor'nen Primaner diejenigen, welchen der liebe Gott größere Talente als den Andern gegeben; im Staate gleichfalls die, welche mit größeren materiellen Mitteln geboren werden. Ihre Schule müſſen aber doch beide erſt durchmachen, ehe ſie zur Ausübung ihrer Vorrechte gelangen. Nur keine gebor'nen Lehrer können geſtattet werden, weil dieſe zugleich die Herren ſind. Alſo erbliche Ariſtocratie wird Euch keinen Abbruch thun, aber erbliche Beamte, die wären ſchon ſchwerer zu ertragen, und doch ſcheint's bald, als wenn es auch dazu kommen könnte!“

„Bravo, lieber S...., das heiße ich doch einmal ordentlich in's Blaue hinein raiſonnirt! Aber ſo unhaltbar und ſich ſelbſt widerſprechend Ihr Schulgleichniß iſt, ſo bin ich doch, weil wir einmal à tort et à travers ſchwärmen wollen, ebenfalls nicht recht mit mir einig: ob

Kaſten, und zwar ziemlich abgeſchloſſene ſogar, nicht in vieler Beziehung eine ſehr zweckmäßige Einrichtung ſeyn könnten, und ob überhaupt zum ruhigen Glück der Geſellſchaft die Freiheit der Individuen: Alles unternehmen zu können, was ſie wollen — nicht nur in Hinſicht der Moral und der Sitte, ſondern ſelbſt im Lebensverkehr zweckmäßig zu beſchränken wäre?

Nie hat z. B. ein Volk, und dieß in den Zeiten großer Rohheit und kindiſchen Aberglaubens, dennoch eine längere und größere Proſperität genoſſen, ſich mehr in Künſten, Ackerbau, Gewerben und Krieg ausgezeichnet, als die alten Aegypter. So ſehr Sie nun über die folgende Meinung ſpotten werden, und ſo wenig ich auch behaupten will, dergleichen ſey jetzt wieder zu realiſiren möglich, ſo möchte ich jenes von mir angeführte und nicht zu beſtreitende Factum doch hauptſächlich der Inſtitution zuſchreiben, nach welcher zwar alle Einwohner Aegypten's ſich für gleich edel geboren hielten, dennoch aber das Volk ſtreng in die vier verſchiedenen Claſſen: der Prieſter und Gelehrten; der Landbauer und Hirten; der Krieger, und der Gewerbtreibenden erblich getrennt war. Der Staat iſt eine Maſchine, eine große Manufactur, und wie bei ſolchen dadurch, daß beſtimmte Leute immer nur das Eine und Daßelbe von dem bezweckten Ganzen anfertigen, die größte Vollkommenheit im Allgemeinen erreicht, und die Induſtrie auf's Höchſte gebracht wird — eben ſo wird auch im Staate Kraft und Ruhe vielleicht am ſicherſten erlangt werden, wenn Jedem darin ſein (in der Begränzung immer noch ungemein weiter) Wirkungskreis, ſo zu ſagen, angeboren wird. Hierbei könnte überdieß — jedoch nicht als Regel, ſondern als Ausnahme — es dem Individuo nicht ganz verſchloſſen zu ſeyn brauchen, mit gewiſſen Bedingungen von einem Stande zum andern überzugehen. Daß jetzt Jeder Alles ergreifen und verlaſſen darf, wie es ihm nur gelüſtet, bringt wohl größtentheils jene Verwirrung hervor, welche der bei'm Bau des Thurms zu Babel gleicht, und deren einzelne Züge jene engliſche Carricatur des Zeitgeiſtes ſo gut darſtellt, wo der Kutſcher auf dem Bock, Mathematik ſtudirend, umwirft; der Bauer, ſtatt zu pflügen, auf dem Unkraute Jurisprudenz erlernt; der Bierbrauer als Senator fungirt; der Prieſter ſich duellirt und Füchſe jagt, und der Soldat ein Betbruder wird. Wir werden wohl noch Tolleres erleben, ehe es beſſer wird!

Man denke ſich dagegen ein Volk in ſolche voraus beſtimmte Claſſen geſchieden; die nothwendige Vervollkommnung, welche ſich, ihrem ſtets gleichen Wirkungskreiſe gemäß, in ihnen ausbilden muß; dieſes

Reich ferner in Provinzen abgetheilt, die durch Nomarchen (heutzutage Präfecten oder Präſidenten genannt) regiert werden, welche nur dem König und ſeinem Rath verantwortlich ſind (denn die für alle Adminiſtrationsangelegenheiten ſo verderbliche Centraliſation und alles collegialiſche Weſen dabei wollen wir gern weglaſſen); dazu gute Communaleinrichtungen, und endlich eine aus jedem der verſchiedenen Stände, und von ihnen gewählte Repräſentantenzahl, welche die königliche Gewalt moderirend, ihr zur Seite ſteht — und ich glaube wirklich, daß ein ſolcher Staat, ſelbſt in unſerer Zeit, alle Elemente der Macht und des Fortſchrittes beſſer zur Hand, und in größerer Thätigkeit entwickelt, aufzuweiſen haben würde, als gar viele heutige Reiche in ihrer beklagenswerthen und precairen Exiſtenz. Beiläufig geſagt, möchte das einflußreiche Todtengericht, deſſen wohlthätige Folgen für die allgemeine Moral Diodor ſo ſchön ſchildert *), und manche jener Beſchränkungen, die in Aegypten

---

*) Ich kann mir nicht verſagen, dieſe Stelle hier abzuſchreiben, da ſie auch auf uns noch heute vollkommen eben ſo gut, als auf die Griechen paßt:

„Wenn der Todte beſtattet werden ſoll, ſo ſagen deſſen Angehörige den Begräbnißtag den Richtern an, und den Verwandten und Freunden deſſelben; ſie melden Das mit den Worten: „es will .... (hier wird der Name des Verſtorbenen genannt) über den See gehen.“ Da kommen dann mehr als vierzig Richter, die ſich in einen Halbkreis ſetzen, auf einem Gerüſte jenſeits des See's, und nun wird der Kahn hinabgelaſſen, der für dieſen Zweck von eigenen hierzu beſtimmten Leuten gebaut iſt. Es ſteht darin ein Fährmann, welchen die Aegypter in ihrer Sprache Charon nennen. Iſt der Kahn in den See hinabgelaſſen, ſo ſteht es indeſſen nach dem Geſetze Jedem frei, den Todten anzuklagen, ehe der Sarg, in welchem er liegt, in den Kahn gebracht wird. Tritt nun ein Kläger auf, und beweiſ't, daß der Verſtorbene laſterhaft gelebt, ſo ſprechen die Richter ihr Urtheil, den Königen auferlegt wurden, und die viel ſtrenger waren, als es conſtitutionellen

---

und das feierliche Begräbniß wird der Leiche verweigert. Findet man aber die Beſchuldigung ungegründet, ſo verfällt der Ankläger in ſchwere Strafen. Wenn ſich gar kein Kläger zeigt, oder wenn Der, welcher auftritt, als Verläumder erkannt wird, ſo legen die Verwandten die Trauer ab, und lobpreiſen den Verſtorbenen. Von ſeiner Herkunft ſprechen ſie nicht, wie es bei den Griechen gewöhnlich iſt; denn die Aegypter glauben Alle von gleich edler Abkunft zu ſeyn. Aber die Geſchichte ſeiner Erziehung und Bildung von Kindheit auf erzählen ſie, und beſchreiben dann die Frömmigkeit und Gerechtigkeit, die Mäßigung und die andern Tugenden, die er im Mannesalter geübt; zuletzt rufen ſie die Götter der Unterwelt an, ſie mögen ihn in die Wohnungen der Frommen aufnehmen. Die Volksmenge ſtimmt in die Lobſprüche ein, und hilft den Todten verherrlichen, der nun in der Unterwelt mit den Frommen fortleben ſoll.“

In dieſer Sitte ſpricht ſich ein gewiſſes Zartgefühl aus, und zugleich das Beſtreben, das

Monarchen biſher zugemuthet wurde, nicht übel einzuführen ſeyn; wenn auch ſelbſt der wüthendſte Republikaner dieſer Tage nicht ſo weit gehen würde, der Könige Diät nur auf Kalb- und Gänſefleiſch beſchränken zu wollen."

„Hole der Teufel alle Politik," ſagte S… ſchaudernd, „wenn ſie uns zu einer ſolchen

---

wirkliche Bewunderung verdient, ein freundliches und edles Betragen durch die Erinnerung an die Verhältniſſe der Lebenden nicht nur, ſondern ſogar an die Ehre, welche dem Todten durch das Begräbniß wiederfährt, alſo durch alle möglichen Beweggründe zu empfehlen. Bei den Griechen beruht der Glaube an das Zukünftige, an den Lohn der Frommen, wie an die Strafe der Böſen, auf willkührlichen Dichtungen und entſtellten Sagen. Daher können dieſe Vorſtellungen unmöglich die Menſchen auf den beſten Weg leiten; ſie werden vielmehr den Laſterhaften zum Geſpötte, und man legt darauf einen ſehr geringen Werth. Die Aegypter dagegen lernen nicht aus einer Fabel, ſondern durch den

Diät führen ſollte. Dieſe verrückten Aegypter müſſen eine Ahnung von der Homöopathie gehabt haben. Uebrigens erinnere ich mich aus dem von Ihnen angeführten Diodor, daß ſie vortreffliche Geſetze über die Aerzte hatten. Dieſe durften nämlich — wie auch ſpäter in Oeſterreich den Feldherren nur nach den Diſpoſitionen des Hofkriegsraths Schlachten zu liefern erlaubt

---

Augenſchein die Strafe für die Böſen, und den Lohn für die Guten kennen; ſo werden denn dieſe ſowohl als Jene täglich an ihre Pflichten erinnert, und darin liegt das kräftigſte und ſicherſte Mittel zur ſittlichen Veredelung.

Für die beſten Geſetze aber können nicht diejenigen gelten, welche die Einwohner am reichſten machen, ſondern welche die verträglichſten und die brauchbarſten Bürger bilden.

Leopold Schefer hat in ſeinen Gedichten ein „Todtengericht,“ worin die Verweigerung des Begräbniſſes ergreifend dargeſtellt iſt, und zeigt, wie ſchwer es ſeyn möchte, und doch wie nützlich, die Probe zu machen.

war — nur nach den feſtgeſtellten Vorſchriften der Facultäten curiren. Starb der Kranke hiernach geſetzmäßig, ſo waren ſie außer Schuld, heilten ſie ihn aber auf illegitime Weiſe, gegen die gegebene Vorſchrift, ſo verfielen ſie in harte Strafe. Die Bevölkerung ſcheint übrigens eben ſo wenig dabei gelitten zu haben, als bei den verſchiedenen Syſtemen, und dem unbeſchränkten Monopol unſerer heutigen Aerzte: nach jeder beliebigen Theorie tödten zu dürfen.

Dieſe Erinnerung an den Tod bringt mich aber jetzt mit einemmale auf etwas ganz Anderes, nämlich auf Geiſtererſcheinungen, und da muß ich Ihnen denn ſagen, daß mir diejenige, welche Sie im dritten Theile Ihrer Tutti Frutti zum Beſten gegeben haben, obgleich etwas langweilig, dennoch viel Nachdenken verurſacht hat.

Es iſt mir nämlich in vergangenen Tagen ſelbſt etwas Aehnliches geſchehen, auch mich hat eine Geiſtererſcheinung von einem abgeſchmackten Fehler gebeſſert, und auch ich weiß nicht, ob die Geiſter wirkliche, oder nur von mir ſelbſt gemachte waren.“

„Sie hatten eine Geiſtererſcheinung?“ frug ich verwundert, „nun, das muß etwas ganz Beſonderes geweſen ſeyn! Bitte, erzählen Sie, darauf bin ich wirklich begierig.“

„Ich verſichere Ihnen, daß mir dieſe Viſion gar lange Zeit nicht wenig Angſt verurſacht hat, obgleich ſie allerdings keinesweges ſo ſentimaler Natur als die Ihrige war. Alſo hören Sie:

Ich hatte in meiner frühern Jugend die Schwäche, ſehr eitel zu ſeyn, wandte eine in's Lächerliche übertriebene Sorgfalt auf meinen Anzug, ſchminkte und ſchnürte mich, jagte ſtets nach neuen Moden, kurz beging alle Thorheiten, deren ein Narr dieſer Art nur fähig iſt. Einmal hatte ich mich auf einem Ball ſo knapp in meine Uniform gepreßt, und um recht blühend auszuſehen, mein Halstuch ſo eng gebunden, daß ich mitten im Tanze plötzlich bewußtlos niederſtürzte, für todt weggebracht wurde, zu Hauſe zwar wieder zu mir ſelbſt kam, aber in Folge dieſes Zufalls in eine ſehr ſchwere hitzige Krankheit verfiel.

Gegen das Ende derſelben, als ich eines Abends ohne Schlaf mich auf meinem Schmerzenslager umherwarf, fiel mir ſehr lebhaft ein Geſpräch meiner verſtorbenen Eltern ein, das mich zu jener Zeit beſonders frappirt haben mußte.

Meine Mutter nämlich, die vor ihrer Verheirathung Hofdame geweſen war, erzählte, daß ſie, ſo oft ſie bei der Kaiſerin früh den Dienſt gehabt, des damaligen Coſtümes wegen, ſtets genöthigt geweſen wäre, die ganze Nacht vorher, fertig friſirt und angezogen, aufzuſitzen.

„O," ſagte mein Vater lachend, „das iſt noch gar nichts, viel ſchlimmer waren wir jungen Officiere bei'm Regiment Seydlitz d'ran, denn an den Paradetagen mußten wir die ganze Nacht vorher hängen."

„Wie, hängen, lieber Mann?" fragte meine Mutter verwundert.

„Allerdings, denn auf andere Weiſe war es völlig unmöglich, in die naſſen und engen ledernen Beinkleider hinein zu kommen. Wir waren zufrieden, wenn wir nur in jeder halben Stunde einen Zoll tiefer eindrangen, bis es uns endlich gelang, auf Neptuniſchem Wege von außen und Vulkaniſchem von innen Fleiſch und Bein und Leder zu einem untheilbaren Ganzen zuſammenzuſchmelzen."

Dieſe Geſchichte alſo beſchäftigte von Neuem lebhaft meine Einbildungskraft, ehe ich einſchlief. Denken Sie ſich nun meinen Schreck, liebſter Freund, als ich mit dem Schlag Zwölf plötzlich aufwache, und in der Stubenecke meinen Vater in dem alten Seydlitz'ſchen Collet, gerade wie er es beſchrieben, in ſeinen Lederhoſen hängen ſehe, und dann, ſich grinſend hin und her ſchaukelnd, mir zurufen höre: „Lieber Sohn, dieß ſind die traurigen Folgen der Eitelkeit!“ Entſetzt drehe ich mich um, da ſitzt auf der andern Seite des Betts meine Mutter, im breiten Reifrock, mit einer ungeheuren Friſur auf dem Kopfe, und ſagt: „Lieber Sohn, ſieh', was wir leiden aus Eitelkeit!“ Ich fuhr mehr todt als lebendig unter die Decke, ſo wie ich aber wieder hervor zu blinzeln wagte, ſah ich auch wieder die beiden Geſtalten reſpective hängen und ſitzen, und dieſelben, widerlich geplärrten Worte tönten von Neuem an mein Ohr. Dabei war es mir, ganz wie Sie es bei Ihrem Herzoge anführen, eben ſo unmöglich den geringſten Laut herauszubringen, um nach Hülfe zu rufen, und nicht eher, als bis der Hahn krähte, wo mein Vater eben den letzten Zoll ſeiner Hoſen erreicht hatte, und meine Mutter ſich zum

Lever der Kaiſerin erhob, verſchwand der entſetzliche Spuk.

Bald nach dieſer Erſcheinung half ſich meine Natur. Ich genaß von meiner Krankheit, und war zugleich von aller Stutzerhaftigkeit für mein ganzes übriges Leben geheilt."

„Man ſieht wohl," ſagte ich lächelnd, „daß die Geiſter ſich immer ſehr gut nach der Individualität ihrer Kunden zu richten wiſſen. Nun will ich aber ſogleich Ihre Erzählung mit einer andern, etwas ernſter ausgehenden, Ahnung erwiedern, und dann, wenn Sie die Geduld noch nicht verloren haben, mit einer Wagner'ſchen Geſpenſtergeſchichte, d. h. einer ſolchen, die natürlich erklärt wird, ſchließen."

S.... nickte beifällig mit dem Kopfe, und ich fuhr fort:

„Die Gräfin P. war eine höchſt liebenswürdige und lebensluſtige Dame. Ganz nach ihres Herzens Wünſchen verheirathet, aber lange kinderlos, hatte ihr Glück ſeit einem Jahre durch die Geburt zweier Knaben, Zwillinge, die ſelbſt ihre Amme kaum von einander unterſcheiden konnte, den höchſten Grad erreicht; und man kann denken, daß ſie dieſe Kinder mit wahrer Leidenſchaft anbetete.

Die Familie war eben aus der Reſidenz, mit einer kleinen gewählten Geſellſchaft, wieder auf ihre Herrſchaften zurückgekehrt, und reſidirte in einem alten Schloſſe, von dem die Sage ſchon in früherer Zeit allerlei Geſpenſteriſches verbreitet hatte.

Die Gräfin, welche durchaus an dergleichen nicht glaubte, bediente ſich dieſes Umſtandes oft zu kleinen Neckereien, obgleich in Kurzem ein eben ſo unerklärliches als widerſinniges Ereigniß ſie ſelbſt in ihren Zweifeln etwas wankend machte.

Die ganze Geſellſchaft ſaß nämlich noch ſpät Abends am Camin verſammelt, und wie es manchmal zu gehen pflegt, ſo trat nach lebhafter Unterhaltung plötzlich eine ſchwüble Stille ein. In dieſem Moment war es Allen, als ob Jemand ganz leiſe mit Filzſchuhen bei ihnen vorbei durch die Stube gehe, und gleich darauf ſah man einen Pfeilertiſch, der am andern Ende des Zimmers ſtand, ſich von ſelbſt von der Wand ablöſen, und wie durch die Luft einige Schritte weit auf die Geſellſchaft zurücken. Alles ſprang auf, doch ehe noch einer ſich dem Tiſche zu nahen gewagt, ging dieſer wieder, eben ſo ruhig wie er gekommen war, an ſeinen alten Platz zurück.

Dieſer unbegreifliche Vorfall hatte jedoch durchaus weiter keine Folgen, und man vergaß ihn endlich, ohne ſich ihn erklären zu können.

Unter mancherlei ländlichen Vergnügungen und Feſten, bei denen der gaſtfreie Graf ſtets abwechſelnde Gäſte in ſeinem Hauſe bewirthete, verging der Sommer nebſt einem Theil des Herbſtes, und man hatte ſchon wieder die Vorbereitungen zur Abreiſe gemacht, als eines Abends die Gräfin eines neuen intereſſanten Buchs erwähnte, und begierig etwas daraus mitzutheilen, auf ihr Zimmer ging, um es ſelbſt zu holen. Es dämmerte bereits, doch hatte man noch kein Licht angeſteckt, als ſie in den Saal trat, der zu ihrer Wohnſtube führte. Heftig erſchrocken blieb ſie in der Thüre ſtehen, denn ſie glaubte mitten im Saal zwei kleine mit ſchwarzem Tuch behangene Särge ſtehen zu ſehen. Erſchüttert eilte ſie zur Geſellſchaft zurück, theilte mit, was ſie erblickt und bat ihren Mann nebſt den andern Herren ſie zu begleiten, um ſich ſelbſt von dem ſonderbaren Umſtande zu überzeugen.

Als die Herren an der Thüre ankamen, geſtand Jeder, er ſähe das Nämliche, doch müſſe es Täuſchung ſeyn — und als man nun nach Licht rief und die Sache näher unterſuchte, fand ſich auch in der That, daß die Erſcheinung, welche ſo vollſtändig Särgen geglichen, in Wahrheit nichts and'res war, als einige dunkle Kleider der Gräfin, die ihre Kammerfrauen auf zuſammengeſtellte Stühle hier zum Einpacken ausgebreitet hatten. Man lachte nun allgemein über den ausgeſtand'nen Schreck, und zwei Tage darauf ward die projectirte Gebürgsreiſe angetreten, die man der Rückkehr in die Reſidenz vorangehen laſſen wollte.

Nie war die Gräfin heiterer geweſen, als auf dieſer Reiſe, die ſie bald zu Wagen, bald zu Pferde, bald zu Fuße machte, und deren romantiſche Abwechslung ihrem Character ſo ſehr zuſagte. Da ward ihr Vergnügen auf die ſchmerzhafteſte Weiſe durch einen Expreſſen unterbrochen, der einen Brief brachte, worin die Gouvernante der kleinen Grafen meldete, daß eine gefährliche Epidemie im Orte ausgebrochen ſey, und ihre Pflegbefohl'nen gleichfalls davon ergriffen ſchienen; doch, ſetzte ſie hinzu, ſeyen alle Symptome höchſt leicht, und hoffentlich die Gefahr ſchon wieder vorüber, wenn der Herr Graf und die Frau Gräfin zurückkommen würden. Sie habe es jedoch für ihre Schuldigkeit gehalten, bei Zeiten Anzeige von dem unangenehmen Vorfall zu machen.

Unglücklicherweiſe hatte der Bote, die Reiſeroute der Geſellſchaft nicht kennend, zuerſt eine falſche Direction eingeſchlagen, und war bereits ſechs Tage unterwegs, ehe er ſie antraf. Man beeilte ſich nun um ſo mehr auf der Stelle aufzubrechen, die Gräfin natürlich in der ſchrecklichſten Unruhe über ihre heißgeliebten Kinder. Als wenn indeß Alles zur Verzögerung ihrer Reiſe beitragen ſollte, brachen ſie unterwegs noch den Wagen, und konnten, trotz aller Bemühung, nicht eher, als am Abend des folgenden Tages das Schloß erreichen. Es war wieder in der Stunde der Dämmerung, als die Gräfin aus dem Wagen ſprang, und ſich heftig vor den verſtörten Blicken der Dienerſchaft entſetzte? „Wo ſind meine Kinder?“ ſchrie ſie, und ſtürzte, ehe ihr noch Jemand folgen konnte, die Treppe hinauf. Der Graf, der ihr am nächſten war, hörte jetzt eine Thür gewaltſam aufreiſſen, ein herzdurchbrechenden Schrei, und gleich darauf einen dumpfen Fall. Als er hinzukam, lag die Gräfin ohnmächtig in der Saalthüre, und im Saale ſelbſt ſtanden, genau an derſelben Stelle, wo er ſie früher geſehen, zwei kleine Särge, dießmal aber — nur in zu fürchterlicher Wirklichkeit — das Liebſte bergend, was er auf der Welt ſein nannte!

Die Wahrheit dieſer traurigen Geſchichte kann ich mit jedem kleinſten Nebenumſtande verbürgen. Dennoch gebe ich gern zu, daß der Zufall dabei, ſo gut wie irgend eine andere Macht, ſein Spiel gehabt haben kann. Solche Zufälle bleiben indeß immer faſt eben ſo wunderbar, als jede andere Auslegung.“

„Dergleichen Ahnungen beſtreite ich durchaus nicht,“ ſagte S...., „obgleich ich ſie nur einer beſondern phyſiſchen Dispoſition zuſchreibe, von der wir zwar eben ſo wenig genaue Rechenſchaft geben können, als davon, wie der Baum wächſ't, wie wir überhaupt leben, mit einem Wort, wie Alles zugeht, was wir täglich mit Händen greifen — die aber eben deßhalb auch um nichts wunderbarer iſt.

Solcher innern, aus uns ſelbſt hervorgehenden Art ſind, meiner Ueberzeugung nach, alle Ahnungs- und Geiſtergeſchichten, ſie haben Namen, wie ſie wollen. Man hat zwar oft wegen der allgemein bei den Menſchen verbreiteten Geſpenſterfurcht auch auf das wirkliche Daſeyn der Geſpenſter ſchließen wollen. Mir ſcheint jedoch ganz mit Unrecht. Jeder Menſch fühlt ſeine Schwäche immitten einer räthſelhaften, ihm ganz verſchleierten Natur, ſeine Ohnmacht gegen ihre poſitiven und negativen Kräfte. Dieß iſt der Urſprung aller Art von Furcht, und die Perſonificirung dieſer Agentien in Geiſter ſehr erklärbar. Dazu kömmt noch, daß von jeher die ſcharfſinnigern und ſtärkern Menſchen dieſe Disposition der Menge gemißbraucht haben, um ſie durch ſolche myſtiſche, unbeſtimmte Schrecken beſſer in ihre Gewalt zu bekommen. Die Prieſter aller Völker haben namentlich dieſes große Mittel überall, bei den rohen Wilden wie bei den civiliſirteſten Nationen, am beſten auszubeuten verſtanden. Sie und ihres Gleichen ſind daher zum Theil die ächten Väter, mindeſtens Stiefväter, der Geſpenſter, und welche glänzende erfolgreiche Verſuche dieſer Art bietet ja gerade wieder die neuſte Zeit!

Da Ihnen auf jedem Fall bei dieſer Bemerkung die Seherin von Prevorſt einfällt, und dieſes Buch noch immer fortfährt, ſich einer großen Menge Anhänger zu erfreuen ich auch weiß, daß Sie ſelbſt kein geringes Intereſſe daran nehmen, ſo verſchmähen Sie es vielleicht nicht, mit anzuhören, was ich neulich in einer Anwandlung von Langerweile darüber niederſchrieb?“

„Gewiß nicht,“ erwiederte ich, „obgleich das Thema allerdings zu den abgedroſchenſten gehört. Es freut mich aber ſchon, daß ein ſolches Buch doch ſo viel Eindruck auf Sie gemacht hat, um Sie zum Schreiben zu bewegen. Man darf, ſehe ich wohl, an Ihrer Beſſerung noch nicht ganz verzweifeln.“

S.... kramte ein wenig in ſeinen Papieren und nachdem er einige Blätter hervorgezogen, begann er folgendermaßen:

Veraltetes, aber noch nicht Unnützes.

Schon ſeit der Zeit, als ich zuerſt Fragmente aus der Seherin von Prevorſt geleſen hatte, beſchloß ich, mich fortan alles Unglaubens zu begeben. Es verwunderte mich ſeitdem weder, wenn eine alte Frau, in Ermang'lung der Kuh, aus einem Stricke ſehr ſchmackhafte Sahne melkte; noch fand ich es befremdend, wenn ein Amulet ſo hartnäckig in der Stube herumlief, daß es wie eine Maus eingefangen werden mußte; oder ſilberne Löffel gleichfalls eine eigenmächtige Promenade in der Luft unternahmen; oder Jemand ſich zur Veränderung einmal das Eſſen ganz abgewöhnte; oder auch, wenn er wegen zu vielen Eſſen einer Laranz bedürftig wurde, dieſe ſchon dadurch erreichte, daß er einen Saphir an den Finger ſteckte — vollends ſo ganz geringer Dinge als Umherfliegen und Leuchten, oder ſich mit fünfzig Pfund ſchweren Eiſenſtangen ſchlagen zu laſſen, um der wollüſtigſten Empfindungen theilhaftig zu werden — gar nicht einmal zu gedenken."

„Seitdem ich nun aber ſo gläubig

geworden bin, iſt auch über mich ſelbſt eine Art von Inſpiration gekommen, und zwar eine ſehr wichtige. Es erſchien mir nämlich Niemand Geringeres als der Goldgeiſt in eig'ner Perſon, deſſen übernatürliche Pracht zu beſchreiben vergebens ſeyn würde. Er überreichte mir Herrn Profeſſor Schmieder's Werk über Alchymie, und fügte einen höchſt beherzenswerthen Wink hinzu: wie künſtliches Gold annoch zu erzielen ſey. — Das Mittel ſcheint überdem, gleich allen großen Erfindungen, über alle Maße einfach. Es beruht nur darauf: gewiſſe Metalle mit einem gewiſſen vegetabiliſchen Stoff in Verbindung zu bringen, wodurch ſie ohne Weiteres Gold werden ſollen, wie man auch bekanntlich bereits Indigo und Queckſilber ſchon zu einem wahren Amalgama vereinigt hat. Die bekannte rothe Tinctur der Goldmacher war nichts and'res. Es wird daher, nachdem man dieſen Hauptpunct kennt, jetzt nur noch die Kleinigkeit aufzufinden ſeyn: welches Metall, und beſonders welche Pflanzen dazu nöthig ſind?“

„Zu dieſem Zweck verfehle ich nicht, darauf aufmerkſam zu machen, daß auf den Abhängen des Libanon ſich eine beſondere Ziegenart aufhält, mit ſchönem, ſeidenartigen Haar und ſehr langen Ohren, deren Zähne durch eines der Kräuter, von denen ſie ſich nähren, vergoldet werden. Sapienti sat! Leute, die nun noch mehr von der Sache wiſſen wollen, oder vielleicht ſchon mehr davon verſtehen, als ich, mögen alſo dieſe Offenbarung gehörig würdigen, und ſollten ſie bei weiterer Forſchung dann wirklich ſo glücklich ſeyn, auf dem angegebnen Wege den Stein der Weiſen zu entdecken — ſo bitte ich mir nur halb Part aus, und verſpreche auch Alles auf's Beſte anzuwenden, was man mir von dem leidigen nervus rerum zufließen laſſen wird.

Ja, ich bin ſogar der Meinung, daß die hieraus für mich entſpringende Thätigkeit meinem innern Menſchen immer noch zuträglicher ſeyn wird, als alle Verzückungen, die ich mir bei frommem Müßiggange auf myſtiſchem Wege zu verſchaffen ſuchen könnte; ſintemalen dergleichen doch wohl hier in der Regel keineswegs unſere Beſtimmung, ſondern nur die Folge gewaltſamer und unglücklicher Ausnahmen, durch geiſtige oder körperliche Krankheit herbeigeführt ſeyn möchten. Wer jedoch — z. B. gemartert wird, und dann in eine Verzückung gerathen kann, die ihm Vergnügen ſtatt Schmerzen verurſacht, dem gönne ich ſie natürlich von ganzem Herzen; nur in gewöhnlichen Verhältniſſen ſcheint es mir eher ſündlich als lobenswerth zu ſeyn, einem Zuſtande dieſer Art nachzujagen, der niemals eintreten kann, ſo lange ein geſundes Gleichgewicht unſ'rer Kräfte ſtatt findet. Hier zeigt ſich nun leider, daß ich noch nicht ganz bekehrt bin. So kann ich unter andern bei aller gläubigen Diſpoſition doch ſolche Dinge immer noch nicht glauben, die mir den liebenden Vater im Himmel wie einen grauſamen Tyrannen hinſtellen. Z. B. wenn Herr Kerner in der Vorrede zu ſeiner Seherin ſagt: „Aber gingſt Du im Gewühle „des äußern Lebens verloren, ſo wird doch „einmal eine Stunde kommen, wo Dir das „innere Leben aufgeht, und gebe Gott, „daß es nicht die letzte ſey!“

Solche drohende Aeußerung riecht ſtark nach Inquiſition und Phariſäismus, und könnte faſt an der ehrlichen Meinung deſſen irre machen, der ſie auszuſprechen wagt.

Ich glaube zwar gern, daß der menſchliche Geiſt ſich ſein eig'nes Geſchick bildet, ja Gott ſelbſt, ohne der Seele eig'nen Willen, ſie vielleicht nicht ſelig machen kann, aber anzunehmen: daß Gott nur dieſe kurze irdiſche Lebensfriſt, und nicht die Ewigkeit, zur immer noch möglichen Beſſerung oder Fortbildung gegeben, ja in einem andern Zuſtand uns dieſe Beſſerung ſogar erſchweren werde — ſcheint mir die größte Gotteslästerung; abgerechnet, daß jede Bemühung, durch ſolche Fictionen eine heilſame Furcht einzuflößen, keinen Segen bringt, indem eine aus Furcht hervorgehende Beſſerung ganz gewiß nur eine ſcheinbare, die aus Liebe entſpringende aber allein die ächte ſeyn kann.

Auch jene oft wiederkehrende Anſicht: „daß der Menſch immer mehr von der Natur abgekommen ſey,“ iſt zum mindeſten höchſt einſeitig aufgefaßt. Von der Natur kommen wir wohl nie ab, aber die Menſchheit altert, ſo gut wie alles and're in der Natur, und kann daher jetzt nicht mehr dieſelbe ſeyn, die ſie in ihrer Kindheit war. In dieſer und der vorher bemerkten Hinſicht nun wird es ziemlich problematiſch, ob ein Buch, in der Tendenz der Seherin von Prevorſt geſchrieben, eben weil es Furcht einflößen und durch dieſen Hebel in einen dunklen und blinden Aberglauben zurückführen will (wenn auch in guter Abſicht), nicht für exaltirte und ſchwache Menſchen zu den gefährlichſten zu rechnen ſey? obgleich es keineswegs zu den gehaltloſen gehört. Was mich betrifft, der ſich nur an das Moraliſche deſſelben gehalten, ſo habe ich es von Anfang bis zu Ende nicht ohne Nutzen, ja oft mit wahrer Erbauung geleſen, und ich will daher gern ein Bekenntniß thun, das man ſchwerlich von mir erwartet, und zu dem ich ſelbſt erſt nach und nach, in ernſter Prüfung des viel angefocht'nen Werks gekommen bin. Ich geſtehe nämlich dankbar und offen: das Buch hat mich in mancher Hinſicht gebeſſert, ja überhaupt recht wohlthätig erweckt. Wenn auch weit entfernt davon, in Allem mit den Verfaſſern gleicher Meinung zu ſeyn, wenn auch nicht ſelten auf ſtarke Widerſprüche ſtoßend, wenn auch überzeugt, daß Vieles, was in dem Buche zu beweiſen geſucht wird, nur wohlgemeinte Sophiſmen ſind, als unter andern die Stellen, Seite 242 und 283 und andere, wo man vermöge eines unpaſſendes Bildes darthun will: die Nacht ſtehe höher als der Tag, der blinde Glaube höher als das Wiſſen, die niedrigſte Function der Seele ſey das Denken u. ſ. w. *); obgleich endlich durch noch andere Aeußerungen ſogar widrig afficirt, wie z. B. jene ſchon gerügte Stelle und das eben ſo ſtrenge unberufene Richten Eſchenmayer's (Seite 266 2te Ausgabe der Se-

---

*) So ſteht auch der nie irrende Inſtinct der Thiere in gewiſſer Hinſicht höher, als aller Verſtand, denn er iſt eine unmittelbare, untrügliche Gottesgabe, aber es hängt kein Verdienſt daran. Das iſt aber das große geiſtige Vorrecht des Menſchen: durch das Denken, durch die Vernunft zum Glauben zu gelangen, nicht durch ein blindes Gefühl.

herin), ſo hat doch das edle und reine Streben, welches hell aus der Totalität des Werkes hervorleuchtet, einen tiefen Eindruck auf mich gemacht, und in der Hauptſache (was ich nämlich für die Hauptſache halte) meine eig'ne Ueberzeugung geſtärkt; denn auch vorher und immer habe ich das Gute, Schöne und Wahre innig geliebt und als Höchſtes verehrt, aber ich habe doch keineswegs immer darnach gehandelt, und das Heilige blieb mir vielleicht, im Gewühl des Lebens noch mehr fern. Ich ſehe ein, daß ich, und wohl gar Mancher meiner Mitmenſchen mit mir, daß wir Alle, ſage ich alſo, höchſt ernſthaft über uns zu wachen haben, um nicht vom Schlamme der Welt langſam hinabgezogen zu werden, in eine Region, wo das Unheil wohnt, und daher mit angeſtrengteſter Sorge dem Geiſte ſeinen Standpunct „in den innern Kreiſen,“ wie es die Seherin nennt, bewahren müſſen, um ſelig werden zu können. Bin ich nun zwar auch überzeugt, daß die göttliche Liebe ihrem Geſchöpf in jeder Exiſtenz und in jeder Zeit die Gelegenheit der Beſſerung, oder richtiger vielleicht Selbſtbildung, in gleichem Grade offen läßt, ſo iſt doch wahrlich auch jetzt keine Zeit dabei zu verlieren, da es wohl möglich ſeyn könnte, daß die Seele ſich endlich im Pfuhl des Unreinen und Böſen in einem ſolchen Grade zu verkehren, im Stande wäre, daß ſie ſich zu allerletzt ſelbſt gewiſſermaßen verdammte, ſelbſt gar nicht mehr zum Lichte zurückkehren wollte. Und darunter verſtehe ich die Sünde gegen den heiligen Geiſt, die nicht vergeben werden kann. Jede andere Auslegung dieſer Stelle des Evangeliums ſcheint mir eine der Gottheit unwürdige.

Nach jener Anſicht wäre denn wohl auch die Hölle denkbar, und ihr Eifer, ſich Proſelyten unter den Geiſtern anzuwerben, nicht minder.

Daß ferner, bei allem Beſtreben, würdiger zu werden, das Evangelium ein weit beſſerer Führer als alle andern philoſophiſchen und religiöſen Syſteme ſey, glaube ich ebenfalls, aber durchaus nicht mit Eſchenmayer: daß dieſes Evangelium die einzige Gnadenſonne für das Univerſum ſey, und vollends ſo ganz nur den Worten und der Form nach, wie es hier aufgeſtellt wird. Anders würde es lauten, wenn geſagt wäre: „die einzige Gnadenſonne, die zum Heile führt, iſt die, welche auch im Evangelio und zwar dort im reinſten Lichte ſtrahlt.“ Aber daß g'rade dieſe Form die einzige im Himmel geltende Idee für die ganze Welt ſey, ſcheint mir eben ſo unglaublich, als die ganz materielle Bekehrung ſündiger Geiſter durch das bloße Anhören und Nachbeten bibliſcher Sprüche und geiſtlicher Lieder, die ihnen die Seherin vorſagt, worauf ſie ſie gleich einer Medizin einſchlucken, und dadurch ſofort ſichtlich lichter, und finaliter ſelig werden!!

Nein, ſo arm iſt wohl der Himmel nicht, und ſchön hier hat der heilige Geiſt die ächte Gnadenſonne in jeder Religion und in jedem Buſen Dem enthüllt, der kindlich, nicht blind und ohne Denken, im Gegentheil mit allen Kräften ſeines Geiſtes zugleich, ſie würdig aufzunehmen trachtet.

Darüber kann ſich auch Niemand irren. Wer ſich in ſeinem Innern ruhig und befriedigt fühlt, weil er aus, auf Gefühl, Vernunft und Nachdenken gegründetem Glauben, das Wahre, Gute und Schöne für ſein ächtes Element hält, und darin in Demuth und inniger Liebe zu Gott noch weiter dem Heiligen zuſtrebt, der iſt ſchon hier glücklich und auf dem Wege, zu noch höherer Seligkeit, die ſchriftliche oder traditionelle Lehre, der er folgt, komme von wem und woher ſie wolle.

Wie geht es nun zu, daß im Sonnenkreiſe der Seherin, von dem doch geſagt wird: daß darin genaue Rechnung über das moraliſche Leben des Individuums gehalten und zu ſeiner Zeit im Lebenskreiſe verzeichnet werde — dennoch durchaus nichts dergleichen anzutreffen iſt, ſondern nur ganz triviale Bemerkungen über ihr körperliches Befinden? Ueberhaupt waltet hinſichtlich dieſer Krankheit ein merkwürdiger Egoismus bei der Seherin vor, denn ſobald es ihrem Körper im Geringſten ſchadet, weiſ't ſie die armen, nach Erlöſung ſchmachtenden Geiſter immer ſehr cavalièrement ab, läßt ſich auch ſelbſt im Suppeneſſen nicht von ihnen ſtören, jammert über ihre höchſt läſtige Zudringlichkeit, ja verſchweigt ſogar ihre dringendſten Aufträge, bloß aus Beſorgniß: man werde hier darüber ſpotten. Das kömmt mir ſehr hart vor, und unmöglich kann ich doch annehmen, daß durch die magnetiſche Behandlung und während derſelben der Seherin Moralität ganz aus dem Spiele bleiben ſollte, denn ſie war ſich ja fortwährend ſelbſt bewußt, ja im geſteigerten Grade, und folglich doppelt zurechnungsfähig. Wenn es ſich aber um eine ſo ungeheure Sache handelt, als einem Menſchen die ewige Seligkeit zu verſchaffen, ſo gehört kein kleiner Egoismus dazu, die Sache mit ſo viel nonchalance zu betreiben. Ich wünſche hierüber Belehrung, denn ſo manche Täuſchung und Leichtgläubigkeit bei dieſer merkwürdigen Geſchichte auch mit unterlaufen mögen, ſo oft nur Bildliches für Realität genommen wurde, ſo ſind doch auch die tiefſten, auffallendſten Andeutungen die Fülle darin, welche der redliche Forſcher nicht zurückweiſen darf, und die ſelbſt in keiner Art dem vernünftigſten Denken widerſprechen; ja ſelbſt die Möglichkeit, daß ſogenannte Geiſter, mit andern Worten doch nur: von den Menſchen verſchiedene und gewöhnlich nicht ſichtbare Weſen, dennoch in unſ'rer

Nähe exiſtiren und unter gewiſſen Bedingungen mit uns verkehren, ja auch wohl dabei ganz ordinaire Handlungen begehen könnten, wie z. B. einen Löffel unſichtbar wegzunehmen u. ſ. w. iſt eigentlich nicht mit Vernunftgründen g'radezu zu beſtreiten. Verſchieden möchte es ſich indeſſen mit jenen Geſchichten, und daraus abgezogenen Folgerungen, verhalten, die man aus innern Gründen für unglaublich erklären muß, weil ſie unſinnig ſind; obgleich leider der Menſch überhaupt bei allen Religionen und Religieuſen, dem Heiligſten ſtets auch Abſurdes angehängt hat. Darum ſagt die Bibel:

„Prüfet und das Beſte behaltet!" — Sie will alſo ebenfalls keinen blinden Glauben. Die außerordentliche Trivialität der Geiſter ſtört mich am wenigſten, ja ich muß offen bekennen: daß es g'rade dieſe Gemeinheit iſt, welche mich an ſie glauben machen könnte, weil es mir immer irrationell vorgekommen iſt, einen ſo gewaltſamen Sprung nach dem Tode anzunehmen, der aus einem ganz ſinnlichen, rohen und gemeinen Menſchen, wie wir deren hier ja leider täglich in der Mehrzahl ſehen (und ſelbſt leider viel Werg am Rocken haben), plötzlich einen erhab'nen Geiſt machen ſoll! Wenn etwas unſinnig iſt, ſo iſt es dieß, daher mir auch noch keine gemachte Geiſtergeſchichte die anſpruchsloſe Naivität der Prevorſt'ſchen Geiſter zu erreichen ſcheint, obgleich einige Autoren, z. B. der ſelige Spieß, ihnen ſehr nahe gekommen ſind. Unſchuldige Gemüther finden auch dergleichen Romane mit Recht ſehr ergötzlich, und werden gewiß an ihrer Moralität keinen Schaden dadurch erleiden. Das könnte wie Spott klingen, und ich ſtelle es auch eben nicht in Abrede, daß man über die Aventüren der Seherin, ſo wie zum Theil auch über das Benehmen ihrer gläubigen Umgebungen oft wider Willen in lautes Gelächter ausbrechen muß, aber die Glaubwürdigkeit dieſer Begebenheiten hat dadurch, in meinen Augen wenigſtens, nicht im Geringſten gelitten; denn wieviel, ich wiederhole es, iſt hier auf dieſer Welt nicht albern, und gibt es überhaupt eine perſönliche Fortdauer (was doch ein faſt unbeſiegbares Gefühl in uns andeutet), ſo iſt es ganz gewiß und nothwendig, daß auch dort auf der nächſten Welt unterſter Stufe, ebenfalls noch viel Albernheit herrſchen muß. Hierin iſt alſo der Tact der Seherin bei ihren Viſionen jedenfalls höchſt richtig.

Eben ſo erſcheint es mir ganz plauſibel, daß der Nervengeiſt, ſo zu ſagen, einen Abdruck, oder ſchattenartigen Kern des Körpers mit nimmt und jenſeits wieder producirt, aber daß er dieß auch von den Kleidungsſtücken, die der Körper nicht einmal im Tode, ſondern während des Lebens gewöhnlich hier getragen, im Stande iſt, wird ſchon ſchwerer zu begreifen.

Für die Klugen und Ehrlichen hat aber, wie ſchon erwähnt, neben dieſem lächerlichen Elemente, das Buch wahrlich auch einen ſehr ernſten Inhalt, und wie in aller irdiſchen Welt, ſpiegelt ſich auch in ihm das Höchſte neben dem Niedrigſten ab. Wer das Letztere nun nicht glauben kann, der halte ſich daher nur an das Erſtere, und dieß gewiß zu ſeinem Heil. Ich habe wenigſtens ſo gefühlt, als ich es las; wobei mich überdem die Geſchichten, als Poeſie, unterhielten, und dieß um ſo mehr, weil ich ihnen in vieler Hinſicht mehr Glauben ſchenke, als Andere zu thun geneigt ſeyn möchten. Einen Scherz darüber halte ich aber deßhalb auch noch für keine Sünde, beſonders da ich aus triftigen Gründen weiß, daß von der guten Geſellſchaft des Zwiſchenreichs Frau H. ſich leider keines einzigen Beſuchs zu erfreuen hatte. Sonſt würde man ſich bald überzeugt haben, daß nicht alle Verſtorbene im Hades ſo ausgezeichnet alberne Teufel ſind, als der größte Theil derjenigen, welche uns hier bekannt werden.

Um der Sache ganz auf den Grund zu kommen, ſollte Herr Dr. Kerner eine Reiſe nach Conſtantinopel machen, und dort einmal eine Mahomedanerin in hellſehenden Zuſtand zu bringen ſuchen. Es möchte dann wohl 10 gegen 1 zu wetten ſeyn, daß in dieſem Falle die Somnambüle, wie die ihr erſcheinenden Türkengeiſter, den Koran und Muhammed als eben ſo infaillible und ausſchließliche Mittel zur Seligkeit angeben würden, als ſie Frau H. in der Bibel und Chriſtus findet — das geſteigerte religieuſe Gefühl, die innige Anbetung und Liebe zu Gott dagegen würden gewiß die nämlichen ſeyn.

Soll ich reſumiren, ganz reinen Wein einſchenken, wie man zu ſagen pflegt, ſo iſt meine Anſicht der Geſchichte der Seherin von Prevorſt dieſe:

Wie ſchon im gewöhnlichen Traume oft Wahres und Falſches mit einander Hand in Hand gehen, und Vieles ſchon darin uns unbegreiflich bleibt, ſo iſt es auch im magnetiſchen Traume, nur mit dem Unterſchiede, daß dort durch eine beſondere, unendlich geſteigerte Nervenaffection, deren ganzer Verlauf und Grund uns bis jetzt ein Geheimniß geblieben, wirklich ſolche Dinge, die bisher für wunderbar oder unmöglich galten, nun möglich und wahr werden; wie z. B. das Fernſehen, Leſen mit geſchloſſ'nen Augen, Kundthuung zukünftiger Dinge (wiewohl immer in einem ſehr engen, die Perſönlichkeit der Seherin betreffenden, und aus ihr allein hervorgehenden Kreiſe), Blicke in eine vorher dem Individuo unbekannte Vergangenheit, vielleicht ſelbſt das Reden fremder Sprachen u. ſ. w. Neben dieſem Reellen, was ich der

Kürze wegen als erwieſen zugeben will, bildet aber die Krankheit, und eine ſolche iſt es, auch Falſches, ja Abgeſchmacktes daneben, das zugleich, ſehr naturgemäßerweiſe, ſeinen ganzen Anſtrich und Färbung von der Bildungsſtufe des magnetiſchen Individuums ſelbſt annimmt.

Es iſt alſo ſehr möglich, daß die Seherin in ihrem Schlaf eine uns nicht zu erklärende Kunde, z. B. von dem alten Bürgermeiſter Bellon bekam, dieſe alte Thatſache gleichſam in den Spiegel ihres Traums nach Traumesart hineinfiel; ſie eben ſo das Actenſtück in jener andern Sache im Gerichtshauſe ganz richtig geſehen hat, und dennoch das Uebrige, was ihr Traum, im Sinne ihrer individuellen Anſichten und Lieblingsneigungen, darum her gebildet hat, nämlich die Geiſter, und ihre durch ſie practicirte Erlöſung, ein bloßes Schaumbild waren; eben ſo wie jede gewöhnliche Traumgeſchichte, ohngeachtet eine Menge wirklich exiſtirender Gegenſtände darin vorkommen, deßwegen nicht um ein Haar breit glaubwürdiger wird, ſondern im Ganzen doch immer nur ein phantaſtiſcher gehaltloſer Wahn bleibt. Es wäre alſo eine ſeltſam unlogiſche Behauptung zu ſchließen: Weil einiges uns Unerklärliche in der Geſchichte der Seherin als erwieſen zu betrachten iſt, ſo muß das Ganze wahr ſeyn! Ich folge lieber Herrn Kerner's eig'ner Anſicht über die Erſcheinungen, die Blake und Nikolai hatten. Er meint: „viel möge hier Täuſchung, aber doch auch einige ächte Geſpenſter darunter geweſen ſeyn.“ So ſage ich auch über Herrn Kerner's Buch: Manches iſt ſchön darin, Manches mag wahr darin ſeyn, aber das Meiſte bleibt Unſinn, und dieſes kann man daher, mit eben ſo vielem Rechte, ein Hereinragen der Narrenwelt, als der Geiſterwelt, in die unſ're nennen.

Was nun die vielen übrigen Geſpenſtergeſchichten betrifft, deren große Aehnlichlcit die Wahrheit der Prevorſt'ſchen beweiſen helfen ſoll, ſo iſt dieß ein ſehr ſchwaches Hülfsmittel, denn abgerechnet, daß hier Lüge und Wahrheit ſchwer zu unterſcheiden ſind, ſo waren Diejenigen, welche ſolche Spukereien geſehen haben wollen (Herr Kerner ſelbſt nicht ausgenommen), allzuſammen in einem mehr oder weniger analogen Zuſtande krankhaften Nervenreizes, und es iſt alſo höchſt natürlich, daß ſie unter ähnlichen Verhältniſſen und unter den allerdings noch nicht erklärten Einflüſſen eines Kranken auf den Andern, auch Aehnliches haben ſehen müſſen, wobei denn gewiß die Anſteckungstheorie in vielfachen Beziehungen gar nicht ohne Grund ſeyn mag. Alles aber, was dieſe Geiſterſeher bisher geſchaut, bewegt ſich leider immer nur in einer gemeinen und trivialen Welt, ſo daß die Geiſter in Fleiſch und Bein gehüllt, uns ſchon ganz anders wichtige Dinge offenbart haben. Erſchiene einmal nur einer Hellſeherin ein Geiſt, der ihr ein Buch dictirte, wie z. B. wie Profeſſor Hartmann's „Geiſt des Menſchen“ iſt, ſo könnte man mit Freuden daran glauben: daß dieß die Verkündigung eines ſchon höher geläuterten Weſens ſey — ſo lange dieſe Geiſter uns aber nur, wie die Prevorſter Böſen, mit Kalk und Unrath bewerfen, oder, wie die Prevorſter Guten, in Faltenkleidern Lieder aus dem würtemberg'ſchen Geſangbuche vorſingen, laſſen wir ſolchen Pöbel des Geiſterreichs lieber in ſeiner Ruhe, und begnügen uns mit dem, was wir ſchon auf dem gewöhnlichen menſchlichen Wege erlangen können. Um dergleichen Reſultate willen iſt es wahrlich noch nicht nöthig, die Vernunft für eine bloße irdiſche Anſtalt, das Denken für die gemeinſte Function unſ'rer Seele, und die Gefühle auf der Herzgrube für das einzig Heilige anzunehmen. Die Tugend iſt die Hauptſache. Concedo — das lehrt uns auch die ſo gering geſchätzte Vernunft, und Dank ſage ich, g'rade in ihrem Namen, aus vollem Herzen dem Doctor Kerner für ſo manches Schöne und Herrliche in Proſa und Verſen, was mich in ſeinem Buche erfreut und gerührt hat, aber dann trennen wir uns gänzlich — denn Vernunft, Verſtand und Wiſſen ſind mir alleſammt zu edle Dinge, um nicht mit Zuverſicht hoffen zu dürfen, daß ſie auch ſämmtlich einer fernern Ausbildung jenſeits fähig ſeyn ſollten; ja eine Billion Prevorſt'ſcher und and'rer Geiſter werden mich davon nicht abbringen, und ich hoffe zum gütigen Gott, deßhalb auch weder ewig verdammt zu werden, noch mich Jahrhunderte lang im Zwiſchenreich langweilen zu müſſen, bis es einer Schlafwachen gefällt, ſich en passant mit meiner Erlöſung abzugeben, während ſie ſich ſelbſt dabei Medicin verſchreibt, oder in guter Ruhe ihre Suppe ißt."

„Nun,“ ſagte S......, indem er ſein Blatt hinlegte, „ſind Sie meiner Meinung?“

„Zum Theil, aber ich dächte, Sie ſtellten ſich in Ihrer Schrift etwas ſüßer an, als ſie eigentlich ſind. Einigemal mußte ich heimlich lachen, denn Sie kamen mir ganz wie der Wolf im Schaafspelz vor, der ſich zuweilen vergißt und herausbeißt.“

„Ich weiß, daß Sie ſcherzen, ſonſt brächten Sie mich ernſtlich in Harniſch; denn Sie kennen mich wohl genug, um vorauszuſetzen, daß Heucheln jeder Art mir fremd iſt. Wo ich mich poſitiv ausſpreche, rede oder ſchreibe ich nie anders als ich denke. Aber freilich, meine Anſichten und Gedanken ſind nicht immer ganz gleich, und ich habe darin etwas vom Dichter an mir, daß ich mich in ſehr verſchied'ne Standpuncte manchmal ſo lebhaft hineindenken kann, daß ich ſie irrthümlich eine Weile für meine eig'nen anſehe. Wäre das nicht, Sie hätten mir ja nie das Amt ertheilt, worin ich bei unſ'rer verehrten Geſellſchaft angeſtellt bin. Wenn Sie mich, mit liebenswürdigem Spott, Ihren Denker nennen, ſo iſt es nicht der tiefe und ſchwere, den Sie haben wollen, ſondern der leichte und bewegliche, gewiſſermaßen eine zweite (allerdings weniger ergötzliche) Edition der ehemaligen Hofnarren, von denen man eben keine ſtrenge Conſequenz verlangt, und ein Wort zuviel, leichter vergibt, als eine Thorheit zu wenig. — Aber Sie haben mir noch eine Geiſtergeſchichte verſprochen, und ich halte Sie bei'm Wort."

„Dieſe iſt kurz und wird bald erzählt ſeyn:

Auf dem Schloſſe des Grafen van der N.... in Holſtein gab es ein Zimmer, das ſchon ſeit einigen Jahren von den wenigen Bewohnern ängſtlich geflohen ward, weil man jedesmal um die Zeit der Mitternacht daſelbſt ein höchſt klägliches ſchaudererregendes Geheul vernahm, das ganz dem Jammergeſchrei eines Menſchen glich, der gewaltſam ermordet wird. Es dauerte, wie man erzählte, nur ohngefähr eine Minute lang, und hörte zuletzt, wie mit einem in Todesnacht verſinkenden, ſchmerzlichen Seufzer auf.

Die Herrſchaft hatte nie auf dem Schloſſe gewohnt, es fügte ſich aber g'rade jetzt, daß der Beſitzer, der eben ſeine Gemahlin verloren hatte, um ſich von traurigen Erinnerungen zu befreien, es für eine Zeitlang zu ſeinem Aufenthaltsort auserſah. Durch einen eig'nen Zufall beſtimmte er g'rade das verrufene Zimmer zu dem ſeinigen. Der Caſtellan unterſtand ſich zwar, etwas von dem darin ſtatt findenden Spuke zu äußern, doch der Graf erwiederte mit einem trüben Lächeln, daß er auf ſo etwas nicht achte, befahl, die beſten Meublen unverzüglich daſelbſt aufzuſtellen, und Alles ſo bequem einzurichten, als es in der Eile möglich ſey.

Nachdem er geſpeiſ't, ging er ſogleich herauf, und legte ſich, da er von der Reiſe ſehr ermüdet war, zeitig zu Bett.

Indeß mochte doch die Erzählung des Caſtellans nicht ſo ganz unwirkſam geblieben ſeyn, denn gegen Mitternacht erwachte er, und kaum hatte die alte Thurmuhr zwölfmal mit dröhnendem Tone ausgeſchlagen, als, ſcheinbar ganz nahe bei ihm, das grauſenhafte Geheul ertönte, immer entſetzlicher ward und dann, nach und nach abnehmend, wie hinter der Wand verhallte.

Der Graf ſprang erſchrocken auf, klingelte ſeinem Diener; die Stube, alle Nebenzimmer wurden auf's Genauſte durchſucht, aber nicht das Mindeſte, was Anlaß zu dem Gehörten geben konnte, gefunden, und dem Grafen blieb nichts übrig, als ſich wieder niederzulegen, und ſo gut er konnte, den Schlaf zurückzurufen.

Nachdem am folgenden Morgen die Unterſuchungen von Neuem, wiewohl eben ſo fruchtlos, wiederholt worden waren, ließ der Graf zur nächſten Nacht verſchied'ne Perſonen in allen Nebenzimmern, ſo wie im Corridor, als Wachen aufſtellen, und hoffte nun der Sache dadurch ein Ende gemacht zu haben. Doch begab ſich Alles g'rade ſo wie vorher, und blieb eben ſo unbegreiflich. Mehrere Tage vergingen auf dieſelbe Weiſe, mit unermüdeten Verſuchen zu einer Entdeckung des ſonderbaren Klagegeſchreis, doch auch nicht die leiſeſte Spur einer Erklärung zeigte ſich. Der Graf, ein ſehr herzhafter Mann, erklärte endlich, daß, wenn der Geiſt nicht weichen wolle, er es eben ſo wenig thun werde, und ſeine Wohnung behauptend, gewöhnte er ſich zuletzt ſo ſehr an die ſtets wiederkehrende Erſcheinung, daß er kaum darauf mehr achtete.

So vergingen zwei Jahre, und mehrere Bekannte, die im Verlauf dieſer Zeit den freiwilligen Einſiedler beſuchten, hörten öfters mit ihm das Nämliche.

Da ſtarb ein ſteinalter Secretair des vorigen Grafen, der ſchon längſt, halb contract und faſt kindiſch, ſein Dachſtübchen, das er über dem Zimmer des Grafen inne hatte, nicht mehr verlaſſen. Und mit ſeinem Todestage — verſchwand auch der Spuk plötzlich, ohne ſich ſeitdem je wieder hören zu laſſen.

Einige Zeit darauf ſollten die Meublen des alten Mannes verauctionirt werden. Zufällig erfuhr der Graf, daß eine ſeltſame alterthümliche Stutzuhr darunter befindlich ſey, und da er dergleichen Antiquitäten ſehr liebte, befahl er, ſie für ihn zu erſtehen. Dieß geſchah, und die Uhr wurde, nachdem der Kammerdiener ſie ſorgfältig aufgezogen, auf ſein Verlangen in ſeiner Stube und nahe an ſeinem Bette aufgeſtellt.

Wie entſetzte ſich der arme Graf aber, als um Mitternacht wieder das alte Geheul, nur noch furchtbarer und lauter als früher, von Neuem ertönte. Aus dem Schlafe auffahrend ſprang er, entſetzter als das erſtemal auf, überzeugte ſich aber auch faſt augenblicklich, bei'm Scheine des Nachtlichts, daß es die Uhr ſeyn müſſe, von der der Lärm ausgehe. Dieß war auch der Fall, und zwar in Folge eines ſeltſamen Verirwerks, das Niemand vorher in ihr geahnet.

Ob der alte Mann ein ſchadenfrohes Vergnügen an dieſer Sache abſichtlich unterhalten, oder ob er in ſeinem kindiſchen Zuſtande von der Vorausſetzung eines vermeintlichen Spukes im Schloſſe nie etwas gehört, ſelbſt aber zu ſehr an das Spiel ſeiner Uhr um Mitternacht gewöhnt war, um noch etwas Auffallendes darin zu finden, iſt nie genau ermittelt worden.“

„Wie viele angebliche Geiſter mögen eben ſo materieller Natur ſeyn,“ ſagte S….., „doch beweiſen ſie freilich eben ſo wenig etwas dagegen, als die unerklärten dafür.“

„Ich für meine Perſon ziehe aber jedenfalls immer die Letztern vor, der Effect, der davon zurückbleibt, iſt weniger nüchtern.“ „Es geht mit den Geſpenſtern in dieſer Hinſicht wie mit den Religionen. Je gläubiger der Fanatismus, deſto beſſer! Als ich in Rom war, wurde der Fürſt B.... aus falſch verſtandenem Religionseifer katholiſch, und zugleich närriſch. Er quälte ſich ſeitdem mit der ſonderbaren Idee: ob er ein Mönch oder eine Nonne werden ſollte, und frug uns ſehr ernſthaft deßhalb um Rath. Ich ſchlug ihm vor, etwas ganz Neues, noch nicht Erhörtes zu ſtiften, und ein Nonnerich zu werden, beiläufig geſagt, ein von mir erfund'ner Name, den Sie mir in Ihren Briefen geſtohlen haben. Er ergriff dieß mit Feuer, ging nicht mehr aus ſeiner Stube, trug ein von Mönchen und Nonnen zugleich entnommenes Coſtüm, und gab lange, unter dieſer abentheuerlichen Rolle des Nonnerichs, unſ'rer luſtigen Geſellſchaft Gelegenheit zu den lächerlichſten Myſtificationen."

„Man muß ſagen," erwiederte ich, „Ihrem Rathe zu folgen iſt einladend! Sie mögen manchen armen Teufel in dieſer Art auf dem Gewiſſen haben."

„O," ſagte S..... lachend, „mit Unterſchied. Habe ich Ihnen ſelbſt nicht den vortrefflichen Rath gegeben, Ihre tutti frutti zu ſchreiben, und habe ich nicht ſogar eine gute Portion von dem Meinigen noch großmüthig dazu geliefert?"

„Ja es iſt mir auch ſchlecht genug bekommen. Ich danke Gott, daß ich dem Ende des letzten Theils nahe bin, und von Ihnen und den übrigen böſen Geiſtern, die daran helfen, nichts mehr darin vorkommen wird; denn der Berliner Sonntagsgaſt hat uns bereits Alle ſolenniter in den Bann gethan. Hier, ſagte ich, und übergab S..... ein großes Couvert mit einem officiellen Siegel, worauf Herz, Kreuz und Roſen prangten, mit der geiſtvollen Umſchrift:

Des Chriſten Herz auf Roſen geht,
Wenn's mitten unter'm Kreuze ſteht.

„Was ſoll ich damit?" frug S....., dem ſchon bange zu werden anfing.

„Oeffnen Sie, und leſen Sie vom Anfang bis zu Ende die darin enthaltene Nummer 11 vom Jahr 1834, die mir für Sie zugeſchickt wurde."

„O Himmel! ſtrafen Sie mich nicht ſo

hart. Was enthält ſie denn Intereſſantes für mich?“

„Daß Sie von jedem unnützen Worte Rechenſchaft geben ſollen, was in unſerm Buche ſteht.“

S..... verſtummte.

Nro. 65.

Ich höre ſo oft, wenn von Romanen oder Schauſpielen die Rede iſt, ſagen: Dieſe und jene Charactere ſind doch nicht im Geringſten gehalten!

Man verſteht aber hierunter meiſtens etwas, was gar nicht die Natur eines Menſchen, ſondern nur die eines Automaten iſt — denn wo findet man den lebendigen Menſchen, der nicht hundertmal aus ſeinem Character fiele, wenn man einen ſo feſten Maßſtab als eine Elle an ihn legen will.

Ein dergleichen regelmäßig gehalt'ner, aus bloßer Reflexion abſtrahirter Character bleibt immer hölzern, während der wahre Dichter, den nur Inſpiration leitet, auch allein wahre Weſen ſchafft, und ſich dennoch, oder vielmehr eben deßhalb, die größten Freiheiten mit ſeinen Helden herausnehmen darf.

Eben ſo geht es auch mit dem Schauſpieler. Je vielſeitiger er einen Character aufzufaſſen im Stande iſt, je reicher und wahrer wird ſeine Darſtellung ſeyn, ja man wird genug Gelegenheit haben, zu bemerken, daß er da oft den höchſten Effect, den Glanzpunct ſeines Spiels hervorbringt, wo er eben ſcheinbar aus der Rolle fällt, d. h. wo er die ganz unerwartete Seite, und nicht geahnete tiefe Verwickelung eines Characters durch eine glückliche Wendung plötzlich an's Tageslicht treten läßt. Der beſte Dichter, um an ihm dieſe Wahrheit zu ſtudiren, iſt Shakespeare; Schauſpieler, die ſie illuſtriren, haben wir leider nicht mehr. Miß Oneil und die Bethmann, Iffland und Fleck waren von dieſer Art.

Nro. 66.

Ein neues Buch über Selbſtunterricht im Reiten, aus dem Engliſchen höchſt poſſierlich überſetzt, iſt ſo gewiſſenhaft genau, daß es ſelbſt folgende Anweiſung enthält:

„Die auf Reitbahnen gewöhnliche Sitte, daß der aufſteigende Reiter zuerſt den Anweſenden ein Compliment macht, **kann bei'm Selbſtunterricht, wo man allein iſt, wegfallen.**"

Eine andere Stelle, die Anſchirrung des Pferdes betreffend, iſt folgendermaßen übertragen:

„Schwanzriemen. Ein Finger wird erlaubt, um darunter ſpielen zu können."

Nro. 67.

Wie dem Don Quixotte, erſcheinen auch mir die Windmühlenflügel als etwas Ominenſes! Nicht aus Beſorgniß, mit ihnen in Colliſion zu kommen, ſondern weil der Gedanke etwas Hölliſches für mich hat: daß ſie ſich ewig mit reiſſender Schnelle folgen, ohne ſich je erreichen zu können. Ich werde darüber ſentimental, und ſie kommen mir vor wie das Bild unglücklicher Liebe zu ewiger Sehnſucht verdammt!

Nro. 68.

Jemand ſagt ſehr richtig: „Charactere, die mehr Seele und weniger Geiſt haben, bleiben Dem, was ſie ergriffen, bis zu ſeinem gänzlichen Untergange treu, und opfern ſich ſelbſt, wenn alle Hoffnung verloren iſt; um aber große Charactere zu feſſeln, müſſen noch Elemente des Gelingens vorhanden ſeyn. Ohne dieſe hört ſelbſt das Intereſſe daran bei ihnen auf.“

Dieß iſt auch der Grund, warum Napoleon nach Waterloo ſo handelte, wie er gehandelt hat, und ſich nicht, wie Lord Byron lächerlicherweiſe wollte, den Tod eines unglücklichen Spielers gab. Es war dieß nicht Schwäche, es war Größe!

Nro. 69.

Die ſtärkſten Zeiten waren immer fromm. Aber auch der Gehorſam, die Aufopferung blüht nur in den ſtarken Zeiten. In den erſchlafften will man nicht mehr gehorchen, und verſteht auch nicht mehr zu befehlen. Daraus entſteht denn nothwendig Anarchie. Welches ſeltſame Schauſpiel bietet in dieſer Hinſicht Frankreich jetzt dar. Auf der einen Seite zeigt es uns einen König, der, ſeit er auf dem Throne ſitzt, fortwährend Einzelne ſeiner Unterthanen bei den Gerichten injuriarum belangt, und ſelten Recht dabei behält; auf der andern Seite ein Volk, das erklärt: es wolle zwar eine Monarchie aber nicht Unterthan des Königs ſeyn — ja es müſſe, nach dem Grundſatz der Volks-Souverainität, ſowohl der Nation in Maſſe, wie jedem einzelnen Individuo frei ſtehen, einem andern Könige zu huldigen, wenn es dieſen vorziehe; und Gerichtserkenntniſſe haben dieſen Grundſatz ſanctionirt!

Das iſt die Nation, die ſich die gebildetſte in Europa nennt und es in vieler Hinſicht wirklich iſt! Hier ſieht man recht, welchen unſinnigen Wirrwarr, auch bei den geſchickteſten Leuten, eine falſche Stellung hervorbringt. Frankreich hat nur zwei Wege vor ſich: Es muß den Grundſatz der Volks-Souverainität aufgeben, und freimüthig entweder zu einer wirklichen Monarchie zurückkehren, das Oberhaupt ſey, welches es wolle, oder zur Republik übergehen. Eher wird es weder Ruhe, noch Dauer wieder erlangen können.

Spanien kann vielleicht einſt zum zweitenmale die erſte Rolle in Europa ſpielen, wenn es ihm gelingt, ſeine unglückliche religieuſe Richtung mit dem verzehrenden Ungeziefer ſeiner Prieſter und Pfaffen los zu werden. * Dieſer Nation iſt es dann vielleicht beſchieden, das geſuchte Gleichgewicht wieder herzuſtellen, welches jetzt überall gefährdet erſcheint. Denn in Spanien allein iſt eben das Volk, der ſogenannte gemeine Mann, der beſte Theil der Nation; ein Volk, das mehr als alle übrigen, Treue, Gehorſam und Liebe als innerſtes Weſen ſeiner Natur bewahrt hat, und eben deßhalb ſo ſchwer nur zu reformiren, ſo langſam ſelbſt von ſeinen thörigſten Vorurtheilen zu befreien iſt.

Nro. 70.

Wie ſich die Zeiten ändern! Ehemals trugen nur die Vornehmen und Ritter Schnurrbärte, dann nur Huſaren und Kutſcher, heutzutage vorzugsweiſe Ladendiener und Handwerksburſchen. Eben ſo legen die Türken ihre ehemaligen Bärte ab, und die Saint-Simoniſten ſie an.

Nro. 71.

In mehreren Provinzen Frankreichs wird der Caffee aus Schüſſeln mit Eßlöffeln gegeſſen, in Deutſchland nippt man ihn aus kleinen Taſſen, in England aus großen, und in Italien trinkt man ihn aus Biergläſern. Auf jede Art ſchmeckt er in der That bedeutend anders, denn das Wie iſt faſt eben ſo wichtig, als das Was. Aus dieſem Caffeeſatz könnte man wahrſagen!

72.

Um uns gleich höher zu verſteigen, denn aus dem Kleinen entſpinnt ſich das Große, wollen wir ſagen: Formelle Behandlung gibt allen Dingen erſt ihren Werth, die ſonſt nur roher Stoff ſind.

Was macht die Natur ſchön, und zieht uns bei ihr an? Nicht die Elemente, ſondern ihre Bildung zu Meer und Land.

Worin verliebt man ſich? Nicht in die Atome, die das Weib bilden, ſondern in die Zuſammenſtellung derſelben, in die Form weiblicher Schönheit. Alle Kunſt iſt alſo auf die Form baſirt, und die Schätzung der Form eins der Hauptprärogative des Menſchen als denkenden Weſens; daher bei höhern Weſen die Steigerung wahrſcheinlich noch bis in's Unendliche fortgeht, und die Sternenmaſſen, das ganze Univerſum zuletzt gewiß eine überirdiſche Schönheit haben, die unſer Geiſt ahnen mag, aber unſ're Sinne noch nicht faſſen können.

Und ſo wird es auch im Intellectuellen ſeyn. Je complicirter die Form, je erhab'ner! Schon das Genie, welches hier erſcheint, iſt doch eigentlich nichts als die Vereinigung der Eigenſchaften Mehrerer in einer ſelbſtſtändigen Form erſcheinend. Byron und Walter Scott z. B., ſchon vielfache vereinigte Kräfte, noch einmal in eins geſchmolzen, würden Shakeſpeare ſehr nahe kommen. Warum ſollten wir nach dem Tode nicht auf dieſe Weiſe fortdauern, und vollkommner werden durch Vereinigung Vieler zu Einem?

73.

Es iſt nicht zu verwundern, daß beſonders die Großen der Erde, die Herrſcher und Fürſten, die Frömmigkeit an Andern lieben, und ſich auch ſelbſt zu ihr hinneigen. Für's Erſte erklären ſie ſich mehr als wie Andere ausſchließlich von Gottes Gnaden, und gehen daher gern ihren Unterthanen mit dem guten Beiſpiel vor: ſich Gott, als ihrem unumſchränkten Herrn, zu unterwerfen — damit jene in der Stufenfolge ihnen ein Gleiches erzeigen. Ferner aber müſſen ſie auch, als ſchwache Menſchen, die dennoch zu Erdengöttern geſtempelt ſind, oft ſelbſt das Bedürfniß der Demüthigung vor einem Höheren noch mehr als Andere fühlen, um gewiſſermaßen dem lieben Gott freiwillig wieder zu bezahlen, was ſie von ihren Völkern ebenfalls gratis empfangen. Endlich iſt die Religion und die Kirche, wenn letztere nicht etwa dem Monarchen ſelbſt über den Kopf wächſ't, allerdings von allen politiſchen Zäumen der, welcher nach der Geſchichte Lehre bisher am Beſten gewirkt hat.

74.

Als ich den erſten Theil der Cabinetsordres Fr. des Gr., geſammelt von Preuß, durchgeleſen (von der Geſchichte ſelbſt ſpreche ich jetzt nicht), hatte ich ein Gefühl, dem ganz ähnlich, als hätte ich lange die Büſte Jupiters von Phidias betrachtet. Dieſer König war ein gebor'ner Herrſcher im vollen Sinne des Worts. Von ihm kann man mit Recht ſagen: daß er Vater und Herr ſeiner Unterthanen war. Zugleich beſonnen und kräftig, unverdroſſen und gerecht, liebreich und ſtreng, tapfer und nachgebend, wie es paßte, und immer weiſe, bleibt er ein Muſter der Könige für alle Zeiten.

75.

Geſtern hörte ich einen originellen Beweis für die Wahrheit der Offenbarung. „Wer nicht an die Möglichkeit einer Offenbarung glauben will,“ ſagte mein Freund, „der braucht nur Shakeſpeare zu leſen, um ihrer inne zu werden. Ueberzeugt er ſich dann nicht davon, ſo iſt Hopfen und Malz an ihm verloren.“

76.

Das ächte Gemüth ruht nicht bloß im Herzen, es lebt auch im Kopfe. Aber es gibt auch eine Art, die bloß im Kopfe ihren Sitz hat. Beide ſind einſeitig, und ich wüßte nicht zu entſcheiden, welche von dieſen Halbheiten den Vorzug verdiene. Mehr erregen wird die zweite, mehr geliebt werden die erſte, beide vereinigt aber nur feſſeln auch wieder Herz und Geiſt zuſammen mit gleicher Stärke.

Seltſam aber iſt es, daß die Deutſchen allein das Wort dafür, und eigentlich auch das Weſen in ſeiner tiefſten Bedeutung beſitzen. Dennoch möchte es ſehr ſchwer werden, genau zu definiren, was man unter dieſem Ausdruck eigentlich zu verſtehen habe.

Hier iſt aber beiſpielsweiſe eine Aeußerung, die nur aus einem gemüthlichen Menſchen hervorgehen kann.

„Man muß Jemanden einmal wehe gethan haben, ehe man ihn ganz und vollſtändig lieben kann.“

77.

Reiſebeſchreibungen ſind meine Lieblingslectüre. Ich lerne wenigſtens, das Studium der Geſchichte ausgenommen, aus ihnen am meiſten, und je ungelehrter und einfacher die Reiſenden, je lieber ſind ſie mir.

Kann man in dieſer Art etwas Intereſſanteres leſen, als der Gebrüder Landers Reiſe in Africa? Es iſt ein Roman voller Abenteuer, und gibt mehr zu denken als manche Predigtſammlung.

Unter andern ſieht man daraus recht deutlich, daß die Menſchen ſich am Ende doch überall in der Hauptſache gleich ſind, und der Unterſchied der Civiliſation eigentlich etwas ganz precaires iſt, was oft ganz allein nur von dieſen oder jenen früher einmal angenommenen Anſichten abhängt.

Unſere Tracht z. B. gibt gewiß an Unſchönheit und Unzweckmäßigkeit der der Wilden nichts nach, oft aber übertrifft jene die unſ'rige weit an Geſchmack und Nützlichkeit. Ob man ſich mit rother Erde oder mit weißem Mehl pudert, iſt am Ende auch ziemlich gleich, und ob man ſich mit Glasperlen oder Ziegelſtücken oder mit Ordenströdel ſchmückt, ebenſalls.

Die religieuſen Anſichten dieſer rohen Völker ſind, nach dem Folgenden zu urtheilen, auch nichts weniger als unvernünftig, ſelbſt mit den unſ'rigen verglichen. „Die Prieſter ſagten uns," erzählt Landers, „daß ſie an eines höchſten Gottes Daſeyn glauben, und an einen Himmel, wo er wohnt. Dieß glorreiche und allmächtige Weſen wache über die Schickſale der Menſchen während ihres Lebens, und belohne oder beſtrafe jeden im künftigen Leben nach ſeinen Verdienſten." Doch haben ſie von einer Hölle oder dem Orte ewiger Qual durchaus keine Vorſtellung, was der orthodoxe Engländer natürlich ſehr bedauert. „Die Seelen der Guten,“ ſagen ſie im Gegentheil, „werden in ein ruhiges, glückliches, ſchönes Land gebracht, in welchem keinen Affen zu wohnen geſtattet iſt (wie glücklich!) und wo ſie immer bleiben. Die Böſen dagegen müſſen, bevor ihnen geſtattet wird, an ſo vielem Glück und Genuß Theil zu nehmen, Schmerz, Kummer und Strafe dulden, und mancherlei Qualen ſind für ſie bereit, bis ſie hinreichend ihre Miſſethaten gebüßt haben, worauf ſie nach und nach in den glücklichen Zuſtand erhoben werden.“

Landers gibt hier abermals ſein Bedauern über dieſe unvollkommenen Nationen von der wahren Hölle zu erkennen. Was aber uns betrifft, ſo ſcheint es doch auch noch nicht ſehr lange her zu ſeyn, daß wir nur ſo vernünftig als dieſe Africaner geworden ſind!

Betrügerei und Egoismus herrſchen freilich dort vielfach, wie bei uns; im Ganzen genommen aber regiert ebenfalls das Recht, und in zwei andern koſtbaren Eigenſchaften: Gehorſam und Gaſtfreundſchaft — übertreffen ſie uns.

Täglicher Verkehr mit Europa würde die meiſten dieſer Völker des Innern gar bald gleich uns civiliſiren, nur behüte ſie der Himmel vor chriſtlichen Miſſionairen!

Höchſt merkwürdig, wiewohl auf ganz andere Weiſe, iſt die Relation der Fahrt des Herrn Lindſay und des Dr. Gutzlaff's an den chineſiſchen Küſten. Was mich bei dieſer hauptſächlich in Erſtaunen ſetzte, war keineswegs die Auskunft, welche wir darin über China finden, ſondern vielmehr die hier an den Tag gelegte, wahrhaft übernatürliche Unverſchämtheit der Engländer!

Ich muß geſtehen, daß ich ſeitdem eine große Hochachtung vor dem chineſiſchen Gouvernement und der Weisheit ſeiner Behörden bekommen habe; es auch den Chineſen nach ſolchen Beiſpielen keineswegs mehr verdenken kann, wenn ſie uns für Barbaren anſehen.

Der Feigheit der Chineſen ihre chriſtliche Duldung mit der Frechheit der Europäer zuzuſchreiben, iſt kaum denkbar, da eine Handvoll Menſchen von einer ſolchen Maſſe, wie ihnen hier entgegenſtand, am Ende doch durch die bloße phyſiſche Kraft erdrückt werden müßten, ja ziemlich gefahrlos mit Parapluies todtgeſchlagen werden könnten. Die Chineſen haben aber offenbar eben ſo gehandelt, wie vernünftige Menſchen bei uns es auch thun, wenn ſie einem Beſoff'nen oder Verrückten begegnen, der ſie beläſtigt, und den ſie, ſo lange es irgend möglich iſt, in Güte zu beſchwichtigen, und ſich vom Halſe zu ſchaffen ſuchen.

Das Naiv'ſte aber iſt, daß unſ're Barbaren ſich ſelbſt immer im größten Rechte glauben, wenn ſie auch gegen alle Sitte und Völkerrecht handeln, und das Erſtaunen gar nicht begreifen können, mit welchem die Mandarinen ſie betrachten, „als wenn ſie gar keine Menſchen wären.“ Ja, ſie ſind ſo glücklich in ihrer Selbſtzufriedenheit, daß ſie auch das Lachen aller Zuſchauer über die fremden Narren, nur als Beifall auslegen, den man ihrer Grobheit ſchenkt.

Wir haben wirklich vom himmliſchen Reiche noch etwas zu lernen, und ich möchte wohl eine chineſiſche Relation über dieſe Begebenheiten leſen; wo ſich dann vielleicht auch die Kanonaden der chineſiſchen Flotte, welche die Engländer bei ihrer Abreiſe hinter ſich vernahmen, nur als Freudenſchüſſe erklären würden: ſolcher ungehobelten Gäſte, mit guter Manier endlich glücklich los geworden zu ſeyn.

Bei alle dem hat indeß doch eine ſo coloſſale Impertinenz, wie die Engländer ſie faſt von jeher gegen alle Völker ausgeübt, eine ehrwürdige Seite; denn mit dieſer Conſequenz durchgeführt, verfehlt ſie bis auf einen gewiſſen Grad wenigſtens, ihres Erfolges nie. Die Meiſten laſſen ſich von ihr verblüffen, und geſtatten deren Ausübern zuletzt ein förmliches Recht dazu. Gute Deutſche! Ihr habt in dieſer Hinſicht ohne Zweifel in Europa die meiſte Aehnlichkeit mit den Chineſen.

78.

Ich lebte neulich mehrere Monate auf einem einſamen Jagdſchloſſe tief im Forſte, mit keiner andern Geſellſchaft als ſechs Hunden, eben ſo viel Pferden und einigen andern Thieren. Eine Dame, der ich aus jenem Orte ſchrieb, und meinen Brief mit den Worten abbrach: „lebe wohl, ich muß jetzt meine Hunde füttern,“ nahm dieß ſehr übel auf, und machte mir bittere Vorwürfe über meine Hundeliebe.

Darauf antwortete ich ihr Folgendes:

„Warum ſoll ich die Hunde nicht lieben? Die Thiere verdienen in mancher Hinſicht mehr Liebe als Du und alle Menſchen. Die Thiere ſind göttlich, rein und unverfälſcht; die Menſchen nur menſchlich, und ſelbſt das nicht immer, Gott ſey's geklagt! Denn wir ſollen erſt werden, was ſie ſchon ſind — unſchuldig.

Ueber Alles, was ich deßhalb ſchon von ihnen gelernt, über die unbeſchreibliche Liebenswürdigkeit, die g'rade dieſe Unſchuld ihnen gibt, könnte ich ein Buch ſchreiben. Ein wahres Vorbild für den Menſchen aber iſt beſonders der Hund. Ich beſitze einen Pudel, den ich zum Hofmeiſter meines Sohnes machen würde, wenn ich einen hätte. Einſtweilen benutze ich ihn zu meiner eig'nen Bildung. Wird es Dich nicht rühren, wenn ich Dir folgenden trait von ihm erzähle?

Er hatte eine ſeltſame Zuneigung, eine wahre Leidenſchaft für eine junge Katze gefaßt, die er bei Spaziergängen ſtundenlang im Maule mit ſich herum trug, und wo ein Ruhepunct eintrat, behutſam abſetzte, um mit ihr zu ſpielen. Bei'm Freſſen nahm ſie ihm ſtets die beſten Biſſen weg, ohne daß er ſie je daran hinderte.

Die Katze ſtarb, und ward im Garten begraben. Mein Pudel zeigte den tiefſten Kummer, rührte kein Futter mehr an, und heulte die ganze Nacht hindurch kläglich.

Wie erſtaunte ich aber, als am nächſten Morgen der Pudel wieder mit der Katze im Maule erſchien. Er hatte ſie ausgegraben, und nur mit Gewalt konnte man ſie ihm entreiſſen. —

O wie rein, ohne alle Beimiſchung ſind eure Tugenden, o Thiere! Treue, Gehorſam, Muth, Geduld u. ſ. w., wie vollſtändig iſt Alles bei Euch ausgeprägt! Fehler habt Ihr eigentlich gar nicht, aber, was wir ſo nennen, etwa — Gefräßigkeit, Ungenirtheit, Eiferſucht, Neid, Schelmerei, Diebs- und Raufſinn — Alles wird bei Euch, Thiere, wegen ſeiner Natürlichkeit, anmuthig. Wenn ich z. B. wegen Unpäßlichkeit im Bette frühſtücke, und meine kleine Zemire, ein Windſpiel von Friedrich des Großen geſchichtlicher race, wie ein Pfeil hereingeſchoſſen kömmt, mit einem Satz auf's Bett fliegt, und mit der Schnelligkeit einer Biene, die aus einer Roſe nippt, im Fluge die Haut vom Rahmtöpfchen ſtiehlt, und mit demſelben Sprunge auch ſchon wieder die äußerſte Ecke des Bettes erreicht hat, wo ſie, ſich demüthig niederkauernd, um Verzeihung fleht, und mich dazu mit ſo ſchalkhaft blinzelnden Aeuglein, die wie Sterne funkeln, comiſch verſtohlen anſchielt — ſo behaupte ich, daß das muthwilligſte Mädchen nicht lieblicher und artiger ſcherzen könne. Oder wenn ich reite und mein rieſenmäßiger Neufundländer, ſcheinbar unbefangen, neben mir hertrabt; jetzt aber plötzlich quer über den Weg einen Löwenſprung von fünf Fuß Höhe macht, um mein Pferd en passant ſpielend bei der Naſe zu packen; dieſes, erſchrocken zurückfahrend, aufbäumt, und ich ihn dann entrüſtet ſchelte, er jedoch, ſeelenvergnügt über den angerichteten Unfug, mir nur die loſeſten Blicke zuwirſt und frohlockend darüber bellt, mich ſo gut angeführt zu haben, während er im Gefühl ſeiner Sicherheit (da ich ihm vom Pferde aus nichts anhaben kann) höchſt glückſelig, mit lang von ſich geſtrecktem Schweife, um mich her caracollirt — ſo kann ich manchmal ſo herzlich über ihn lachen, daß ich faſt meinen Sitz auf dem Pferde zu behalten Mühe habe, und doch nothgedrungen mir geſtehen muß: daß Menſchenſpäße dieſer Art ſich zehnmal plumper geſtalten würden. Noch unterhaltender vielleicht ſind die poſſierlichen Kunſtſtücke und Luftſprünge, die meine ſeidenhaarige Hühnerhündin mit ihren Kleinen anſtellt, wenn ſie ihnen den erſten Unterricht im Laufen gibt, und nachher ſo dankbar mir die Hände leckt, daß ich ihr die Zeit dazu gelaſſen."

Doch, um von den Hunden nicht zu viel zu ſagen, gehe ich zu einem zahmen Kranich über, einem ganz ſonderbaren Kauz, der unter andern, wenn er hungrig iſt, ſelbſt an der Küchenthüre ſo lange klingelt, bis man ihm etwas zu eſſen bringt, bei deſſen Tanzen aber gewiß kein Menſch ernſthaft bleiben kann. Iſt er gut gelaunt, ſo begleitet er mich oft bis an die Parkgränze, fortwährend einen unermüdlichen Grotesktänzer abgehend. Man wird, wie bei Hoffmann's Erzählungen, vom Comiſchen in das Phantaſtiſche hinübergeriſſen, wenn man nach und nach des Kranichs Kopfverdrehungen immer convulſiviſcher und ſeine Sprünge immer coloſſaler werden ſieht, bis ſie zuletzt die Höhe des Hauſes erreichen, und er endlich die, bisher nur den Tact ſchlagenden, Flügel ganz entfaltend, ſtatt eines Poſſenreiſſers, der er war, nun wie ein majeſtätiſcher Geiſt, weit über die höchſten Spitzen der Fichten hinauf, ſich in den Wolken verliert.

Wenn ich aber vollends die Rehe an einem duftenden Frühlingsmorgen in ihren Liebesſpielen belauſche, und die ſüße Zärtlichkeit, die unnachahmliche Grazie und Innigkeit aller ihrer Bewegungen bewundern muß, da kömmt mir oft faſt das Weinen nahe, und ich werde ſo fromm, daß es mir das Herz zerſprengen möchte; eine Stimmung, in die, aufrichtig geſagt, mein Beichtvater weit mehr Mühe hat mich zu bringen, als dieſe unvernünftigen Thiere.

Alſo, Geliebte, gönne mir meine Liebe zu dieſen Geſchöpfen, und hege keine fernere Eiferſucht auf ſelbige. Bewundere ſie vielmehr mit mir gemeinſchaftlich, und wo könnteſt Du das beſſer als hier. Berede daher Deinen guten Mann.....

Doch halt' — im Schweigen iſt Sicherheit, wie Cromwell ſagt. Mehr braucht das Publicum von dieſer Correſpondenz nicht zu wiſſen — denn daß ich die Thiere nicht allein liebe, wird es doch auch ohnedem wahrſcheinlich finden — und daß die Menſchen, wenn es ihre Lieblingsneigungen gilt, nicht viel enthaltſamer, als die Thiere ſind — das weiß es leider auch!

Nur ſoviel alſo noch zur Nachricht: Liebte mich einmal ein Mädchen ſo aufrichtig, unterwürfig und natürlich, wie mein Hund, ich heirathete ſie auf der Stelle, doch eher ſchwerlich.

Meine Ziehung möge jetzt mit einer ernſten Warnung ſchließen.

Der engliſche Miniſter, Sir James Graham, endigte ſeine Rede im engliſchen Parlament für das Intereſſe des Landbaues mit folgenden für uns höchſt inhaltſchweren Worten: „Die Bande zwiſchen Gutsherren und Pächter (hier Bauer), die von der größten Wichtigkeit ſind, haben ſchon etwas (hier bereits faſt Alles) von ihrer Feſtigkeit verloren. Sehr bedauern würde ich es, wenn man ſie noch lockerer machen wollte; ein einziger falſcher Schritt würde dem Gutsbeſitzer Verderben bringen, und dem ganzen geſellſchaftlichen Körper einen Stoß verſetzen, den das Land ſchwerlich aushalten dürfte. Wenn eine ſolche Maßregel durchginge, würden zwei Drittheile des Landes feil, und die Grundſtücke maſſenweiſe losgeſchlagen werden (wie es bei uns ſchon in vielen Provinzen der Fall iſt, und zwar meiſtens sub hasta). Dadurch aber würde nicht nur eine Claſſe verarmen, ſondern der Staat ſelbſt ſeinem Ruin entgegen eilen.“

Ach! erwachten wir doch über dieſen

Punct, ſo lang es noch Zeit iſt! Denn ein Grundherr wird bei uns bald nichts and'res mehr heißen: als ein Herr der zu Grunde geht. —

III.

Naive Bemerkungen

eines

Mannes vom Lande.

Ich war lange nicht in der Reſidenz geweſen, und aufrichtig geſagt, etwas verbauert.

Um mich daher wieder au courant zu ſetzen, die rauhen Angewöhnungen wo möglich abzuſchleifen, und mein einfaches Leben durch einige bunte Farben zu erfriſchen, beſchloß ich von Neuem einen Blick in die große Welt zu werfen. In wenig Tagen umgab mich wieder das Gewimmel der Hauptſtadt.

Es war ſchon ſpät am Abend, als ich ankam, und die Neugierde bewog mich ſogleich zu einem Spaziergang bei Mondſchein.

Welche Pracht, welcher edle Geſchmack, ſagte ich freudig zu mir, hat ſich hier entfaltet! Auf dem Gensd'armes-Markte hätte ich geglaubt, in Griechenland zu ſeyn, wenn nicht aus alter Zeit noch ein paar häßliche Anhängſel ſtehen geblieben wären, die man wahrſcheinlich noch nicht Zeit gehabt hat, wegzuſchaffen. Was mich aber am andern Morgen noch mehr in Erſtaunen ſetzte, war, daß auf dieſem ſchönen Platz mitten in dem anſehnlichſten Stadtviertel und zu dem Fuße eines der edelſten Tempels Thaliens, ein abſcheulich ſchmutziger Fiſch- und Victualienmarkt abgehalten wurde, der faſt die Paſſage hemmte und Auge und Naſe auf das Unangenehmſte beläſtigte.

Nur erhab'ne Gefühle dagegen bewegten mich, als ich vom Brandenburger Thore aus, von Ueberraſchung zu Ueberraſchung übergehend, meine Schritte nach dem herrlichen alten Schloſſe unſerer Beherrſcher lenkte. Der kräftig elegante florentiniſche

Palaſt, gleich zu Anfang der Promenade, gibt eine grandioſe Idee von den Wohnungen unſ'rer Privatleute, und es wunderte mich recht ſehr, ſpäter ſo viele ſchale Witzeleien über dieſes Gebäude hören zu müſſen, die doch eigentlich alle nur aus dem dunklen Gefühl entſpringen, daß es, g'rade hier iſolirt, zu edel gegen die Umgebung abſteche. Der Tadel trifft alſo, genau beſehen, nur den ſchlechten Geſchmack der gemeinen Häuſer rund umher, die es wie ein lebendig hingeſtellter Vorwurf trifft. Sehr zu bedauern iſt es beſonders, daß die Gelegenheit nicht benutzt wurde, ein gegenüber ſtehendes Palais von gleich großen Dimenſionen auch in gleich gutem Styl zu verändern. Nichts hätte die impoſante Straße ſchöner beginnen können. Die ſchöne Linden- und Rüſtern-Allee, welche der Straße den Namen gibt, hat etwas gelitten, weil man zu einer gewiſſen Epoche die unglückliche Idee faßte, die ehrwürdigen alten Bäume auszuroden, um von Holland mit großen Koſten verſchriebene Lindenpfähle dafür hinzupflanzen, die noch immer nur zwergähnliche Aeſte getrieben haben.

Immer grandioſer erſchien das Ganze, je mehr ich mich dem Schloſſe näherte.

Die Wache, der leider noch immer die ſo wohl verdienten Trophäen fehlen, reihte ſich würdig dem großartigen Zeughauſe an, und die Marmorhelden vor ihrer Fronte ſchienen im zitternden Strahl des Mondes wieder lebendig werden zu wollen.

In noch wundervollerem Glanze erhob ſich das Muſeum, dieſes unvergängliche Monument der edlen Kunſtliebe unſ'res Königs, und des hohen Genius, der es geſchaffen. Schade, daß es allen Bauten Schinkel's, wie den Meiſterſtücken gothiſcher Baukunſt geht. Sie bleiben alle in irgend etwas unvollendet!

Wie hier den Canal entlang Maſſen über Maſſen ſich thürmen! Wie verſchieden in ihren Einzelheiten, wie erfreulich gleich in erhab'ner Wirkung!

Es iſt wahrlich eine große Gnade Gottes für ein Volk, wenn ein Genius unter ihm geboren wurde, der für die Nachwelt gelebt hat. Darum, großer Mann! wenn gegenwärtiger Unverſtand an Dir makelt, tröſte Dich mit der ungetheilten Bewunderung, die einſt die Enkel Dir lohnender zollen werden.

Als mich alle dieſe Gefühle faſt übermannen wollten, kehrte ich auf den Opernplatz zurück, und freute mich, daß die alte Commode auch noch da war.. Man muß auch etwas zur Herabſtimmung haben. Zu große Vollkommenheit möchte ermüden, und ich kann nicht leugnen: die neue Feuereſſe, von der man hinſichtlich des Styls nur ſagen kann, daß ſie im langen Styl erbaut ſey, wie der zuſammengekniffene Dom entſprachen dieſem wohlthätigen Zwecke gleichfalls ſehr. Ich bin nicht blind, wie man ſieht, aber Schinkel wegen dieſer kleinen Schatten einen Vorwurf zu machen, kömmt mir nicht in den Sinn.

Am andern Morgen begann ich meine Viſiten bei Jung und Alt. Es fiel mir auf:

1) daß faſt alle Damen, die ich zu Hauſe antraf, hinter einer Epheuhecke in ihrer Stube entweder ſaßen, oder auf und ab patroullirten;
2) daß alle Tiſche im Zimmer, ja ſelbſt die Sophalehnen, mit einer Menge Gerümpel, wie in einer Antiquarenbude, bedeckt waren.

Bei den Hübſchen nahm es ſich noch ganz gut aus, aber wenn eine Alte, die der Pique-Dame glich, hinter ihrem Epheugitter wie ein ſeltenes Thier paradirte, und unter allen Merkwürdigkeiten ihres Apartements als die größte erſchien, konnte ich mich manchmal kaum des Lachens enthalten.

Als eine dritte Sonderbarkeit erſchien es mir, faſt immer an einer Wand des Wohnzimmers alle lithographirte Portraits der königlichen Familie (mehrere Dutzend an der Zahl) als Zeichen eines feurigen Patriotismus in eine unförmliche Maſſe an einander gereiht, aufgehangen zu ſehen — und was für ungetreue Portraits für treue Unterthanen! Als ich ſpäter auf einem Balle frug: Himmel! wer iſt dieſe engliſch ſchöne junge Dame mit den milden blauen Augen, voller Geiſt und Güte, dem bezaubernden Weſen voller Grazie und Hoheit? und zur Antwort erhielt: das iſt die Prinzeſſin W...., ſo hätte ich darauf geſchworen, die Lithographie, welche ich ſo vielfach vorher von ihr geſehen, müſſe von einem Blinden angefertigt worden ſeyn; und mit den meiſten der Uebrigen war es nicht anders beſchaffen.

Ich behaupte nun, ſolche häßliche Copieen herrlicher Originale an die Wände zu hängen, ſey ungemein unpatriotiſch — getraute mich aber, blöde, wie ich bin, doch nicht, es Jemanden zu ſagen.

An den meiſten Damen, die ich beſuchte, bemerkte ich übrigens heute bedeutend viel Unruhe, und ſie liefen oft an's Fenſter. Erſt bei der dritten oder vierten Viſite erfuhr ich die Urſache. Der Hoffourier fuhr nämlich herum, um zu einem déjeûner-dansant bei Hofe einzuladen. Es verſteht ſich, daß Jede ſich ſehr glücklich fühlte, die dieſes beneidenswerthe Loos ſelbſt traf, aber wurde man übergangen, ſo wollte man doch wenigſtens wiſſen, ob die oder jene Bekannte in der Straße auch nicht, oder doch, dazu auserkoren ſey. Hielt der Hofmercur nun nirgends weiter an, ſo malte ſich immer noch eine ziemliche Zufriedenheit auf den Phyſiognomien der Schönen, ſtand aber die Caroſſe irgendwo ſtill, ſo war der Unmuth nicht zu verkennen. Nun, dachte ich bei mir, die Reſidenzen ſind doch auch nur größere Krähwinkel!

„Est-il possible?!“ rief Frau von N., „da wird wahrhaftig die alte Schachteldeckel mit ihrem ausrangirten Prinzenklepper wieder befohlen! Nun, meine Tochter, an Dich wird wohl dieſen Winter die Reihe nicht kommen!“

„O M'ma,“ erwiederte dieſe, „ich liebe auch die Frühbälle gar nicht, und bin noch vom geſtrigen Brühl'ſchen ganz fatiguirt.“

„Da haſt Du ja gar nicht getanzt!“

„Eben deßwegen, M'ma, es war ſo langweilig mit all' dem Creti und Pleti. Denken Sie ſich, Eine ſtellte ſich hinter den Prinzen C...., und ſagte: Sie Narciß! — der Prinz antwortete, ſich halb umſehend: Gänſeblümchen — que me veux tu?

Und dann war ein General Eiſenfreſſer da, der ſchreckliche Grimaſſen ſchnitt. Wenn Jemand von Katzen ſpräche, ſagte uns Graf R...., bekäme er gleich den Zufall. Sie glauben nicht, M'ma, was für Carricaturen man dort antrifft. Die gute alte B.... war auch zum Todtlachen. Ihr Kleid war hinten von einander geborſten, und formirte eine große Spalte, die den ganzen Ball über offen blieb, ha, ha, ha, ich muß noch lachen, wenn ich daran denke."

Bei dieſen Worten empfahl ich mich.

Was mich ſehr in der Reſidenz erbaut hat, iſt die allgemeine Frömmigkeit, die ich jetzt hier antreffe, und für die doch ſonſt Berlin, ſelbſt unter dem großen Friedrich, gar nicht ſo berühmt war! Heiligenbildchen, Crucifixe, die zehn Gebote kunſtreich geſchrieben, überraſchen Einen häufig, und verſteigen ſich ſelbſt bis in die zierlichſten Boudoirs. Ich ſah ſogar ein Schlafzimmer bei einer alten Bekannten, mit nichts Anderem als einem Ecce homo hinter dem Bette, und einer hängenden Bibliothek von lauter Erbauungsbüchern geſchmückt. Als ich dieſe letztern aber durchblätterte, war, der Himmel weiß wie, auch der Faublas, ſchön ſchwarz eingebunden, mit einem großen, gold'nen Kreuze auf beiden Seiten, mit darunter gerathen. Vielleicht ſollte er ſich dort bekehren, wie manche Betſchweſter auch früher nur eine Bettſchweſter war.

Man glaubt, daß das neue Modejournal, vom 1. künftigen Monats an, jede Nummer mit einer Predigt beginnen, und, ſtatt Calembourgs und Cannondrums, Sprüche aus dem Sonntagsblatt enthalten werde — eine ſehr zweckmäßige Neuerung, denn ein Modejournal muß doch vor Allem die Mode mitmachen.

Viele Leute, die dieß gehörig einſehen, machen nebſt der Mode auch ihr Glück durch die Frömmigkeit. Man nennt ſie Intriguanten, ich finde das aber keineswegs. Der gute W. pflegte zu meiner Zeit zu ſagen: „Ich intriguire nie, ſondern wenn ich etwas erlangen will, gehe ich immer den g'radeſten Weg, g'rade durch die Lichtenau durch“ — und ſo gehen auch die, welche heute etwas haben wollen, „g'rade durch die Frömmigkeit durch,“ und es bekömmt ihnen ſehr gut.

Bei meinen Abendbeſuchen fand ich, eben ſo regelmäßig als früh hinter dem Epheugitter, jede Dame hinter einem runden Tiſch und einer enormen Aſtrallampe ſitzen. Alle Vorbereitungen zum Thee waren ſichtbar, nur die Gäſte blieben gewöhnlich aus. Man ſaß in der Wüſte mit höchſtens zwei bis drei Perſonen, und Jeder war während der ſtockenden Unterhaltung nur darauf bedacht, wie er geſchickt den Moment erlauſchen möge, wo er ſich mit guter Manier wieder aus dem Staube machen könne.

Nur einige Koryphäen der Geſellſchaft erfreuten ſich eines zahlreichern Auditoriums, und ſtabilerer Converſationiſten.

Am einſamſten fand ich es bei einer jungen Gelehrtin, die eben hinter ihrer Aſtrallampe eingeſchlafen war, als ich hereintrat.

„Ach!“ ſagte ſie nach der erſten Begrüßung: „ich las eben im Stern von Sevilla. Welch’ ein göttlicher Dichter iſt doch Calderon!“

„Wenigſtens ſcheint er Ihnen eben einen geſunden Schlaf verſchafft zu haben, gnädige Frau,“ erwiederte ich; „aber,“ ſetzte ich höchſt tölpelhaft (man erinnere ſich, daß ich vom Lande kam) hinzu: „wie kömmt’s, daß Sie ſo allein ſind?“

Die kleine Frau verzog ein wenig ihr hübſches Geſicht, und ſagte:

„Mein Gott, ich wollte heute eigentlich

gar keine Geſellſchaft ſehen, ſondern dieſen Abend Clio weihen. Ich erwartete R..., den genialen Hiſtoriker und ſanften Politiker.“

„O, wie ſehr würde ich mich freuen, rief ich aus, die Bekanntſchaft dieſes ausgezeichneten Schriftſtellers zu machen! Sehen Sie ihn oft, gnädige Frau?“

„Ob ich ihn ſehe? Er war und iſt noch immer mein Hofmeiſter.“

„In der That?“

„Ja, ich lernte viel von ihm, denn Niemand iſt tiefer in die mittlere Geſchichte eingedrungen. Darin iſt er wirklich einzig! — Aber mein Herr, Sie kommen vom Lande, finden Sie nicht den Ton der Reſidenz höchſt affectirt und unnatürlich?“

„Zuweilen,“ ſagte ich, mich auf die Lippen beißend, „doch liegt das ohne Zweifel mehr an meiner eigenen Unbekanntſchaft mit dem Ton der großen Welt, als an dieſem ſelbſt.“

„Seltſamer Menſch! Wahrlich, ich glaube, Sie ſind noch beſcheiden. Eine völlige Unſchuld in grauen Haaren! Das iſt ja ordentlich rührend. Einen Mann wie Sie könnte ich heirathen!“

„Gnädige Frau,“ ſagte ich erſchrocken, „ich bin ſchon verſehen.“

In dieſem Augenblicke kam Herr R…, und um Lehrer und Schülerin nicht zu ſtören, wich ich von dannen.

Weiter iſt mir an dieſem Tage nichts Bemerkenswerthes aufgeſtoßen.

Ich war zu einem Diner, bei meinem Freunde X. gebeten. Er hatte mir geſchrieben: „Wir ſind nur ſechs Perſonen, lauter alte Bekannte; Du kannſt auf luſtige Geſellſchaft rechnen, und was Küche und Keller betrifft, denke ich, wirſt Du uns auch nicht degenerirt finden.“

Ich kam, um nicht zu ſpät zu kommen,

ſchon eine halbe Stunde früher, als ich gebeten war, und fand meinen Freund in großer Verzweiflung. „Denke Dir, ſagte er, ein böſer Dämon muß über uns walten! Drei unſ'rer Gäſte laſſen ſich nach einander entſchuldigen, weil ſie bei Prinzen befohlen worden ſind, wo die Etikette dann nicht erlaubt, einem frühern Engagement zu folgen.“

Kaum hatte er ausgeſprochen, als ein neues Billet erſchien, und auch der vierte Gaſt meldete, er ſey ſo eben zum Kronprinzen befohlen.

„Himmel!“ rief mein Wirth, wie Auguſtus verzweifelnd als er des Varus Niederlage erfuhr (denn er genirte ſich nicht mit mir), „o meine böhmiſchen Faſanen! meine grünen Erbſen, für 10 Thlr. das Pfund! mein prächtiger Seefiſch! es iſt zum Todtſchießen. Jetzt müſſen wir's allein aufeſſen, wenn wir können. Und wie wirſt

Du Dich mit mir tête-à-tête langweilen, alter Freund!“

Ich bat ihn ſich zu beruhigen, mit Wahrheit verſichernd, daß ich gar nichts vermiſſen würde, aber freilich hinſichtlich meines Appetits nur für einen Mann meine Schuldigkeit thun könne.“

„Geſtehe aber,“ ſagte er, „es iſt hart, daß wir nie auf unſ're Gäſte rechnen dürfen, ſelbſt wenn ſie zugeſagt haben. Nicht eher, als bis ſie effectiv am Tiſche Platz genommen, iſt man gewiß, ſie zu beſitzen. Unſere Prinzen ſollten ſich der armen Dinergeber erbarmen, und gleich uns Andern, vier Tage vorher ihre Gäſte befehlen. Wenn wir heute eine Indigeſtion bekommen, lege ich es auf ihr Gewiſſen.“

Es ging jedoch Alles beſſer, als mein Freund befürchtete, und obgleich nur allein uns gegenüber, unterhielten wir uns doch recht gut.

Mein Freund jammerte im Anfang viel

über die heutige Zeit, ein Geſpräch, das alte Leute immer wahrhaft con amore führen, weil ſie ſich den vermeintlich glänzenden Gegenſatz ihrer Jugend dabei ſo recht lebhaft vor Augen ſtellen können.

„Die Moral unſ'rer Tage,“ rief er (als ich ihm meine Bemerkungen über deren Wachsthum in der großen Welt mitgetheilt hatte), noch immer übler Laune aus: „welch' ein gebrechliches Werk iſt das! Und unſ're große Welt — ach Du lieber Gott! ſo plump und roh, und unwahr dabei, war ſie wohl noch nie. Sie wird ſich aber doch noch zu übertreffen ſuchen. Nur der Mittelſtand iſt in unſ'rem heutigen Lebensweſen noch ſchlechter und elender. Die Entwickelung, die dieß einſt nehmen kann, iſt gar nicht abzuſehen! und das Schulenpreſſen, was jetzt bei uns eingeführt wird, und dahin ſtrebt, jeden Bauer zum Gelehrten zu machen, wird mit dem halben Wiſſen, das es wie eine Epidemie unter alle Claſſen verbreitet, es nur noch ſchlimmer machen! So haben wir auch vor dem Halleſchen Thore eine Beſſerungsanſtalt für verwahrloſ'te Kinder, aber die vielen Zugrundrichtungsanſtalten für wohlerzog'ne Fräuleins nehmen ſich viel glänzender aus! O Saint Simon, ich muß an Dich denken! Vor einigen Tagen ſagte mir ein Freund: Neulich war ich in Betrachtung verſunken, was denn bei uns eigentlich an die Stelle der vormals ſo bedeutenden und reichlichen Stockprügel getreten ſey? und es leuchtete mir unwiderſprechlich ein; die Examina! Nämlich als Calamität ganz gewiß; ob auch an Wirkſamkeit, iſt noch die Frage. Daß die untern Claſſen dabei im Vortheil ſind, iſt klar, denn geprügelt werden ſie nicht mehr, und examinirt nur die obern, welche nun gerade ſo unglücklich ſind und unter der Zucht ſeufzen, wie jene vormals. —"

„Du haſt wohl recht," ſagte ich, „wir wiſſen nicht mehr, was wir wollen, noch ſollen. Wie leicht ward es dagegen in ihrem geregelten, ſo klar vorgeſchrieb'nen Leben unſern Vorfahren! Mit unbeſchreiblichem Vergnügen las ich neulich in dieſem Sinne die Memoiren des Grafen von Dohna, höre nur: Einmal ſpaßt der Kurfürſt mit ſeinem Stocke, und ſchlägt dem Befehlshaber ſeiner Garden damit dermaßen auf die Schienbeine, daß dieſer vor Schmerz einen Augenblick die ſchuldige Ehrfurcht faſt aus den Augen ſetzt, und ſich ſogar empfindlich zu äußern wagt. Er fällt natürlich in Ungnade, und wird alſobald ſeiner Würden entſetzt. Den andern Tag erſcheint er, nichts deſto weniger wieder, jedoch in Armerſünderkleidung, bei Hofe. Der Kurfürſt wird gerührt, begnadigt den Verbrecher, „aber," ſagt er, „weil Ihr ſo ſenſible ſeyd, werde ich nie mehr mit Euch ſpaßen." Da ſtürzt ſich Dohna nieder, umklammert des Gebieters Kniee, und fleht um neue Schläge, denn lieber will er ſich todtſchlagen laſſen, als nicht ganz auf alte Weiſe be- oder mißhandelt zu werden.

Und dieſer Dohna war dennoch ein homme de qualité, ein durchaus herrlicher Mann, und einer der bravſten Officiere der Armee. — Weiter: Graf Dohna reiſ't ſeiner Braut entgegen, und bringt ihren Schmuck mit. Er kömmt an einen übergetretenen, reiſſenden Fluß. Die Brücke iſt nicht mehr — aber die Braut wird ungeduldig ſeyn! Da ſtürzt ſich der Kammerdiener, das Käſtchen mit den Steinen über den Kopf haltend, in den Strom auf die Gefahr zu erſaufen, und Graf Dohna folgt ihm. Welches Devouement von Herrn und Diener! und wo gibt es jetzt in irgend einem Stande noch Aehnliches?“

„Doch,“ ſagte mein Freund, „Devouement iſt noch da, nur in edleren Dingen! Das Volk betreffend, erinnere ich Sie bloß an Schleiermacher's Begräbniß, welchem ſeit dem Tode der ſeligen Bethmann kein's gleich gekommen iſt — und wie Viele opfern ſich dem Wohl des Staats. Hatte er je mehr Diener?“

„Sie wollen ſcherzen, merke ich wohl, aber Sie werden dennoch nicht leugnen, daß wir wirklich Männer beſitzen, um die uns jede Regierung beneiden kann.“

„Darin muß ich Ihnen aus voller Seele Recht geben“ antwortete mein Freund mit recht leuchtenden, patriotiſchen Augen. „Wir haben erſt ganz neuerlich ein ſchönes Beiſpiel davon geſehen, als unſer Präſident Rother ſo gefährlich krank danieder lag, und vom Höchſten bis zum Letzten ſich eine Theilnahme kund gab, die etwas wahrhaft Rührendes hatte. In der That, Dieſer iſt einer von den wenigen Dienern des Staates, über die kein getheiltes Urtheil ſtatt findet, den Jeder von Herzen verehrt, und deſſen genialem Scharfblick und biederer Rechtlichkeit das Land ſelbſt einen großen Theil ſeines Credits verdankt. Ein ſolcher Mann verſöhnt mit gar vielen Mittelmäßigen und Uebelwollenden, über die man ſonſt genug zu ſeufzen haben würde!

Was mir aber immer am meiſten an dem Präſidenten gefallen hat, ſind beſonders zwei Dinge! einmal die ſchlichte Einfachheit, mit der er ſo anſpruchlos das Geniale ſchafft, und das Gute durchführt, als ſey es nur das Gewöhnlichſte — zweitens die edle Treue, die er, wie Wenige, dem Andenken ſeines frühern großen Gönners erhalten hat! jenes berühmten Staatsmannes, welchen Hunderte, die nur durch ihn etwas geworden ſind, ſo ſchnell gering ſchätzen lernten, als nichts mehr durch ihn zu erhalten war.“

„Es gibt noch zwei andere ausgezeichnete Männer in Berlin,“ fuhr ich fort, „von denen man in einer und der andern Hinſicht Daßelbe wie von Rother ſagen kann, und Beiden huldige ich eben ſo von Grund des

Herzens. Sie werden leicht errathen, wen ich meine. Alle Drei bilden ein edles Kleeblatt, deſſen lange Erhaltung ich dem Staate, deſſen Zierde ſie ſind, aufrichtig wünſche. Obgleich ſelbſt kein gebor'ner Preuße, wiſſen Sie ſattſam, wie ſehr ich überhaupt an Ihrem Lande hänge, wo ein ſo weiſer und gerechter König herrſcht, und wo auch im Allgemeinen der Geiſt ſo kräftig die Materie überflügelt — doch kann man nicht leugnen, das Fleiſch hat dort auch zuweilen ſeine ſchwachen Stunden, wie freilich überall!

In der jetzigen Epoche ſteht indeß Preußen beſonders groß da, denn das Einflußreichſte, was in Deutſchland ſeit lange geſchah, iſt ohne Zweifel der von Ihrer Regierung ausgehende Deutſche Zollverband. Endlich ein Band, das nachhaltig Deutſche, in dem Sinne nationeller Einheit, wirklich verbinden wird, ganz anders in's Leben greifend, als es der deutſche Bund vermag.

Der Miniſter, von dem dieſe Idee ausging, erlangt einen europäiſchen Ruhm, und wenn ich mir ein ſchlechtes Calembourg erlauben darf, ſo wird man, wie Jemand von einem Ihrer Prinzen gerühmt: „Jeder Zoll ein Ritter“ — künftig in Deutſchland ſagen können: „Jeder Zoll ein Maaßen!“

„Gott geb' es!“ ſagte mein Freund. „Um aber noch einmal auf unſern verehrten Rother zurückzukommen, ſo gibt es, ſeine Verdienſte als Staatsdiener abgerechnet, auch wenig ſo unterhaltende und joviale Geſellſchafter im gewöhnlichen Leben, und gewiß keinen liebenswürdigern Wirth, als er in ſeinem Hauſe iſt, was ich erſt kürzlich ſelbſt erfahren habe.

Wie manche picante Anecdote erinnere ich mich damals und früher aus ſeinem reichen Leben von ihm gehört zu haben, ein Leben, das gewiß einen ſehr intereſſanein Stoff zu Memoiren darbieten würde, wenn unſ're deutſchen Staatsmänner nur den guten Sinn haben wollten, hierin den franzöſiſchen mehr nachzuahmen. Ich muß Ihnen eine dieſer Anecdoten, als Beiſpiel zum Beſten geben:

Der Präſident befand ſich einſt mit dem Staatscanzler, Fürſten von Hardenberg, deſſen Gefolge und dem bekannten Arndt, auf der Inſel Rügen. Bei Beſichtigung eines der ſchönen Puncte dieſer Inſel hatte ſich zufällig der Canzler, mit Arndt im Geſpräch begriffen, mit dieſem etwas von der Geſellſchaft in's Gebüſch entfernt, als mit einemmal ein lauter Schrei aus jener Direction ſich vernehmen läßt. Rother ſpringt ſogleich hinzu, und findet den Fürſten blutend am Boden liegen, während Arndt die Hände ringend um Hülfe ruft. Der Letztere hatte nämlich einen Aſt zurückbiegen wollen, der, ihm entgleitend, den Staatscanzler ſo heftig in's Geſicht geſchlagen, daß er ihn zu Boden warf, und ſtark an der Naſe beſchädigte. Man eilte kaltes Waſſer zu holen, um das Blut zu ſtillen, und hob den alten Fürſten auf, der ſich nur ziemlich langſam erholte. „Mein Gott!“ ſagte Rother beſorgt, „welcher unglückliche Zufall! Iſt Euer Durchlaucht jetzt wieder etwas beſſer?“

„O,“ erwiederte der liebenswürdige Greis mit ſeinem ſo gewinnenden Lächeln: „es iſt nichts — der Zeitgeiſt hat mich nur ein wenig auf die Naſe geſchlagen.“

Ein launiger Zufall fügte es, daß kurz darauf der Präſident eine Marmorbüſte des Staatscanzlers, von Rauch gefertigt, erhielt, in welcher der Marmor einen Fleck hatte, der, wie man noch heute in des Präſidenten Landhaus ſehen kann, deutlich die kleine Schmarre abbildet, welche das Original an jenem Tage „im Conflict mit dem Zeitgeiſte“ davon trug.“

Wir kamen jetzt auf Literatur zu ſprechen, und nach einiger Zeit frug mein Freund: „Haben Sie ſchon das Buch Rahel geleſen?“

„Mehr als einmal,“ erwiederte ich. „Dieſes Buch iſt eine merkwürdige Erſcheinung! Es gefällt Allen, aber recht verſtehen wird man es erſt in hundert Jahren“

Ich kannte die außerordentliche Frau, von der es doch nur einen kleinen Theil ihres umfaſſenden Geiſtes enthält, der in Allem ſeiner Zeit weit vorausgeeilt war.

Auch die Einleitung zu dem Buche, von Varnhagen, ſcheint mir in Gedanken wie Darſtellung, ein vollendetes Meiſterſtück, und indem man dieſes tiefe und klare Eindringen in die geheimſten Labyrinthe des Herzens, wie der Sprache bewundert, fühlt man zugleich, daß ein Verluſt, wie ihn Varnhagen durch den Tod einer ſolchen Gefährtin erlitten, nie mehr im Leben ganz zu erſetzen iſt!

Das Buch ſelbſt iſt ein wahrer Katechismus für mich geworden, und ſeit mehreren Monaten las ich, wie meine Stimmung eben war, nichts als Rahels Briefe, Varnhagen's geiſtreiche, ſo anmuthig belehrende Kritiken und Heine's unübertreffliche Witzfeuerwerke. Damit hat man eine ganze Bibliothek!“

„Standen Sie je mit Varnhagen in Correſpondenz?“ frug mein Freund.

„Allerdings, und ich ſetze einen hohen Werth darauf; denn es gibt in der That wenig Menſchen, die ſolche vollendete Briefe zu ſchreiben verſtehen. Ihr Inhalt iſt Muſik und ihr Aeußeres ein Gemälde — denn Sie kennen Varnhagen's calligraphiſche Stärke. Ich beſitze wohl fünfzig und mehr Briefe von ihm, und da iſt doch nie, auch nur ein Buchſtabe ausgeſtrichen, keine Phraſe, die nicht auf das Vollendetſte gerundet erſchiene, kein Gedanke, der nicht etwas Neues, Picantes, Gedieg'nes enthielte. Varnhagen iſt freilich ein berühmter Schriftſteller indeß daß man in ſorgfältig gefeilten Druckſchriften ſo weit kömmt, gelingt auch Andern — daß aber eine Quelle ſo lauter, rein, und gleich reichhaltig, wie immer neu geboren, aus dem Geiſte ſtrömt, iſt gewiß eine höchſt ſelt'ne Gabe!“

„Es iſt überhaupt Schade,“ fuhr mein Wirth fort, „daß nicht mehr Correſpondenzen gedruckt werden. Wie viel Intereſſantes und Herrliches geht da täglich ungenoſſen zu Grunde! Ich wenigſtens wollte für eine ſolche aus dem Leben gegriffene Lectüre, gern alle unſ're ſeichten Fictionen hingeben, mit denen jede Büchermeſſe überſchwemmt wird.“

Um aber auf etwas And'res zu kommen, muß ich Ihnen eine Nachricht mittheilen, die Sie erfreuen wird. Schinkel iſt berufen worden, des jungen Griechenkönigs neues Schloß in Athen zu bauen. Ich habe nur einen Blick auf den Plan werſen können, der mich aber entzückt hat. Die neuen Gebäude ſind auf eine höchſt originelle, ganz Schinkel's Genie würdige Weiſe, mit einer theilweiſen Reſtauration der Akropolis in Einklang gebracht, und müſſen, wenn es ſo ausgeführt wird, unſer Zeitalter einſt wahrhaft verherrlichen.“

„O wie gönne ich ihm dieſen ſchönen erweiterten Wirkungskreis! Dort wird ſein Feuergeiſt ſich erſt in der wahren Heimath fühlen, und der liebenswürdige Künſtler auch ſehr zufrieden ſeyn, einmal ſein märkiſches Backſteinmaterial mit Pentheliſchem Marmor vertauſchen zu dürfen. Sie wiſſen...“

Doch ich glaube es wird mit dieſer Probe unſ'rer Unterhaltung genug ſeyn.

Ich war für den Abend bei einer jüdiſchen Familie eingeladen, welche, wie ich gehört, ein ſehr brillantes Haus machen ſollte. Der reiche Mann hieß, mit der Vorliebe der Juden für Thiernamen, Ferdinand Kuh, und war vor Kurzem erſt von Paris zurückgekommen, wo er eine Engländerin geheirathet, und als Monsieur Ferdinand Cu eine glänzende Rolle geſpielt hatte.

Als ich eintrat, kam mir die Frau vom Hauſe, in einem mit Hermelinſchwänzchen verbrämten Kleide, mit pathetiſchen Schritten entgegen, ſo daß ich glaubte, die Gemahlin weiland des großen Churfürſten vor mir zu ſehen. Der größte Theil der Geſellſchaft beſtand aus Künſtlern aller Art, deren Mäcen Herr Kuh zu ſeyn ſchien, und auch mit vieler Salbung über Plaſtik, Malerei und Muſik ſich vernehmen ließ. Mehrere Edelleute, ſogar Hofleute, waren auch zugegen, aber ſo incognito, daß ſie ſelbſt ihre Orden zu Hauſe gelaſſen hatten. Wie Don Ranudo ließen ſie es ſich aber nicht weniger gut ſchmecken als die Andern, obgleich mit ſpöttiſchen und verächtlichen Mienen.

Ich ſetzte mich in eine Ecke neben einem intereſſanten Weltmanne, und ſah dem Treiben zu. Der erwähnte Mann kam eben von England zurück, und klagte mir ſchreiend, daß die Deutſchen ſo ſehr ſchrieen! Ich gab ihm ſehr leiſe recht, der Wink half aber nichts. „Wer iſt jener geiſtreich ausſehende Mann?“ — ſchrie er mir von Neuem in's Ohr.

„Das iſt,“ erwiederte ich (denn ich bin ſchon ganz bekannt in der Stadt), „der berühmte H...., der ſich wie der Rhein hier im Sande verliert.“

„Oh! und Jener neben ihm?“

„Ein liebenswürdiger Sonderling, mein Freund, Graf R.... Ich habe geſtern bei ihm gefrühſtückt, und bin noch ganz betäubt von allen dem Selt'nen und Merkwürdigen, was ich bei ihm geſehn. Er wohnt vor dem Thore in einem kleinen orientaliſch-europäiſchen Muſeum, ſeiner Muße und den Wiſſenſchaften lebend, verſäumt aber auch die guten Dinge des Lebens nicht, wenigſtens war unſer Frühſtück vortrefflich. Er iſt von Geburt ein Holländer, und trug ſonſt die alte niederländiſche Tracht. Ich weiß nicht, warum er ſie ſeitdem wieder abgelegt hat, denn man würde der Menſchheit eine wahre Wohlthat erzeigen, wenn Viele gemeinſchaftlich eine Verſchwörung anzettelten, um der horriblen Affenkleidung unſ'rer Tage das Garaus zu machen. Dabei fällt mir ein, daß ich Graf R. ſchon auf dem Wiener Congreß gekannt, wo er zuerſt in jener Tracht erſchien. Eines Abends bei Frau von Arnſtein äußerte Fräulein Saaling gegen unſern geiſtreichen St...: Graf R. mache ihr ganz den Effect, als ſey er eben aus dem Rahmen eines ſchönen Vandyk'ſchen Gemäldes geſtiegen. Zufällig traf es ſich, daß am andern Tage Graf R. das

Portrait ſeiner Mutter, einer herrlichen Frau von großen Eigenſchaften, dem Herrn von St.... ſchenkte. Dieſer packte es ſogleich ſorgfältig ein, und ſchickte es Fräulein Saaling mit der Zuſchrift: „Hier erhalten Sie zu gefälliger Anſicht den Rahmen, aus dem Graf R. geſprungen.“ — Iſt das nicht artig?“

„O ja,“ ſchrie mein Nachbar, „ich habe von dem Grafen R. ſchon gehört, er ſoll einmal das große Loos gewonnen haben.“

„Glauben Sie das nicht,“ ſagte ich, „denn nach der Probabilitätslehre iſt es dreimal wahrſcheinlicher, vom Blitz erſchlagen zu werden, als das große Loos zu gewinnen. Ich glaube, kein Menſch gewinnt es, wenigſtens habe ich noch eben ſo wenig ein ſolches Glückskind geſehen, als einen Geiſt.“

Hier unterbrach uns der amüſante Doctor W. und die Unterhaltung wendete ſich auf's Theater.

Da ich nun leider noch aus der Zeit

von Fleck und Iffland datire, ſo hielt ich's für's Beſte, lieber heute ganz zu ſchweigen, ließ aber dem Ballet, den Königsſtädter Opern, dem Eckenſteher, und verſchied'nen Decorationen auf dem Nationaltheater alle Gerechtigkeit wiederfahren. W. erzählte von Dresden, Tiek's erfolgreicher Regie, und dem dortigen Gaſtſpiel der Madame Schröder vor einigen Jahren.

„Nie," ſagte er, „ſah ich Magiſter Lobwaſſer in größerer Verlegenheit. Er hatte ſich ganz vorn an's Orcheſter placirt, um nicht von der gefeierten Schauſpielerin überſehen zu werden, und klatſchte eben wie beſeſſen, als er zu ſeinem nicht geringen Schreck bemerkte, daß ſich während dem Madam Hartwig neben ihn geſetzt hatte. Doch der Erfahr'ne wußte ſich zu helfen. So wie er im Klatſchen pauſirte, rief er leiſe der Nachbarin zu: Keine Hartwig, keine Hartwig! und ſo zwiſchen Klatſchen und „keine Hartwig!" zog er ſich bis an des Stückes Ende glänzend aus der bedenklichen Lage."

„Apropos," fing mein Angloman wieder an, „waren Sie ſchon bei Hofe?"

„Wie verſteh' ich dieſes Apropos — meinen Sie Apropos von Lobwaſſer?"

„Ha, ha, gut! Nein, ich wollte bloß fragen, ob es wirklich wahr ſey, daß ſeit Kurzem die Hofleute auch in Stiefeln erſcheinen dürfen, wie wir's in der großen Welt jetzt überall einführen. Sehr vernünftige Sitte! obgleich den alten Herren die geſtiefelte Attitüde noch gar nicht recht zur andern Natur werden will, wie man behauptet. Manche, ſagt man, könnten kaum die Balance erhalten, und hätten ein Gefühl der Schamhaftigkeit, wenn ſie auf die ungewohnte Tracht herabblickten, wie junge Mädchen, die zum erſtenmal in kurzen Ballröcken erſcheinen müſſen.

Sie werden übrigens ſehen, ehe ein paar Jahre vergehen, tragen die Damen auch

Stiefeln — neulich ſah ich ſchon eine mit einem Schnurrbart und er ließ ihr vortrefflich, by God!“

„Ach, Alles vermiſcht und civiliſirt ſich heutzutage, das erkenne ich nun wohl, ſeit ich wieder in der Reſidenz bin,“ erwiederte ich, „denn erſt dieſen Morgen begegnete ich dem türkiſchen Geſandten, der wie ein Koſak angezogen war und mit ruſſiſchem Accent Franzöſiſch ſprach. Geſtern aber ſah ich auf dem Theater eine ganze Compagnie Mädchen beſſer exerciren als weiland Napoleon's Garde; und auf dem Gewandhauſe erblickte ich ſtaunend Ritter mit Stern und Band auf Wollſäcken reiten, um deren Inhalt an Juden zu verkaufen. Das Sprüchwort lügt. Es gibt viel Neues unter der Sonne!“

Das Treppenfeſt.

Ein merkwürdiger Abend.

Madame C.... hatte mich eingeladen, den Thee bei ihr allein zu trinken. Ich rechnete auf eine ſehr intereſſante Unterhaltung — wir vergnügten uns aber weit weniger im Zimmer als vor der Thüre. Ich muß hier im Voraus bemerken, daß Madam C... im rez de Chaussée des S....ſchen Hôtels wohnt, gleich rechts von der großen Treppe.

Als ich mich dem Hauſe näherte, bemerkte ich ſchon, mit landjunkerlicher Verwunderung, daß das Portal prachtvoll illuminirt war. Ein dicker Portier im ſeltſamſten Coſtüme, halb Soldat, halb Lakai, brüſtete ſich auf dem perron, und ſah mich ſtolz von der Seite an, als ich beſcheiden eintrat. Hier aber glaubte ich mich in einen Feentempel verſetzt! Eine anmuthige Frühlingswärme erfüllte das ganze Haus; ſcharlachrothes Tuch deckte den Boden der Halle, wie die Stufen der Treppe, wo es elegant durch gold'ne Spangen feſtgehalten wurde. Reiche Drapperien von gleichem Stoff ſchmückten die Wände, und eine Allee von Orange-Bäumen mit allen Arten der ſchönſten Blumen untermengt, bunte Lampen gleich Früchten aus Edelſteinen tragend, führte nach den obern Gemächern. Eine Menge Menſchen liefen hin und her, ohne auf mich zu achten. Ich begab mich eilig zu meiner Freundin und frug, was hier vorgehe?

„O,“ ſagte ſie, „der Geheimerath gibt einen Ball, den der Hof mit ſeiner Gegenwart beehren wird; und ſchon ſeit länger als vierzehn Tagen leide ich an den Vorbereitungen dazu. Doch heute ſoll uns dieß Feſt beſſer amüſiren, als die meiſten von denen, die daran Theil nehmen werden. Wir können uns nachher keck hinter einem der Orange-Bäume etabliren, und Alles mit anſeh'n ohne bemerkt zu werden; denn Herr und Frau vom Hauſe ſehen und hören heute nicht, darauf mögen Sie ſich verlaſſen, alle ihre Sinne ſind nur auf die prinzlichen Herrſchaften gerichtet."

Dieß gefiel mir, denn ich beobachte gern, und ich bat daher, keine Zeit zu verſäumen. Wir öffneten leiſe die Thür und waren kaum hinter unſern Baum geſchlüpft, als wir die Frau Geheimeräthin im höchſten Putz, eine lange Zitternadel auf dem Kopfe und in jeder Hand eine Flaſche eau de Cologne tragend, herabeilen ſahen. „Johann, Matthes, Jürge," rief ſie: „hurtig, her!" und drei von Gold ſtrotzende Lakaien flogen herbei. „Hier, ſeht her, das iſt eine Flaſche eau de Cologne, waſcht Euch die Hände damit, und gebt auch den Andern davon, und dann zieht gleich die neuen weißleinwand'nen Handſchuh' an, daß keine von den hohen Herrſchaften Eure ſchmutzigen Tatzen ſieht. Mit der andern Flaſche ſprengt den Boden, ſo wie die erſte Prinzeß kömmt. Portier! habt Ihr den Herrn vorher auch recht verſtanden, Brauer? Um Gottes und aller Heiligen willen, macht keine Confuſion und bringt uns in's Unglück. Merkt wohl, wenn ein Prinz kömmt, klingelt Ihr einmal — nun ſo paßt doch auf, dicker Eſel, wenn ich mit Euch ſpreche und tackelt nicht mit dem Bandelier — alſo, wenn ein Prinz kömmt, einmal, wenn's aber eine Prinzeſſin iſt, zweimal — und laut und vernehmlich, hört Ihr?“

„Na, ſind Se man unbeſorgt, ick wer ſchon machen. Se kennen mer ja!“

„Du, Jürge, ſtehſt auf der halben Treppe, und ſo wie Du Brauern klingeln hörſt, rennſt Du rauf als wenn's Haus brennte, und ſagſt's dem Herrn — wenn's nämlich einmal klingelt — klingelt's zweimal, ſo ſagſt Du mir's. — Ach Gott! lieber Mann," ſeufzte ſie, ſich mit dem Schnupftuch Luft zufächelnd, und zu dem eben in Pontificialibus herabkommenden Gemahl wendend, „ich ſchwitze wie ein Braten! es iſt eine große Ehre, freilich, aber ich werde doch Gott danken, wenn's erſt wieder vorbei iſt."

„Ja, mein Kind!" erwiederte der dicke Ehemann, noch tiefer ſeufzend: „Hoffart will Zwang leiden, ich ſagte Dir's gleich, aber Du gabſt keine Ruhe. Welche Noth haben wir nur ſchon gehabt, ehe wir's ſo weit brachten! Ich ſage Dir, Hans verſichert mich, unſ're Pferde wollten gar nicht mehr freſſen, ſo müde wären ſie von dem vielen Herumfahren bei den Hofmarſchällen und Oberhofmeiſterinnen, bis wir's endlich los kriegten."

„Na, aber ſo 'nen Ball auch," fiel ihm die Frau Geheimeräthin in's Wort, „ſo 'nen

Ball hat auch dieſen Winter noch Keine gehabt. Sechs Prinzen und zehn Prinzeſſinnen, mit den fremden Herrſchaften, werden wir haben! Aber aufgepaßt, wird's heißen! ich beſchwöre Dich, lieber Mann, ſey nur dießmal nicht ſo ſchwerfällig wie gewöhnlich! Bedenke, die ganze Geſchichte koſtet uns wenigſtens tauſend Thaler, und wenn wir nun umſchütteten, und eine von den Herrſchaften verſäumten, ſo hätten wir ja, ſtatt der Ehre, nichts als Schmach und Schande davon!“

Hier raſſelte der erſte Wagen am Thore.

„Herr Jes! da kommt ſchon Einer!“ rief die Frau Geheimeräthin, „mach', daß wir in den Saal kommen....“ und das beſorgte Paar ſtolperte die Treppe hinauf.

Ich lachte herzlich.

„O, es wird noch beſſer kommen,“ ſagte meine boshafte Freundin, warten Sie nur, jetzt wollen wir uns zurückziehen, bis wir die erſte Klingel ertönen hören, dann erſt wird das Schauſpiel wieder intereſſant.“

Als wir am Theetiſch ſaßen, ſagte meine Freundin, mir eine Taſſe, ſo groß wie ein Spühlnapf reichend: „Ja, mein alter Freund, das ſind die Vergnügungen der großen Welt! Freilich werden heutzutage Leute mit hineingezogen, die man ſonſt nicht darin anzutreffen gewohnt war — aber dennoch iſt es merkwürdig, wie ſehr ſolche arme Schächer ſich abquälen, und wie viel ſie ſich es koſten laſſen, um ſich lächerlich zu machen. Denn morgen werden wir nicht allein die, welche nicht dabei waren, ſich über dieſes Feſt luſtig machen hören, ſondern auch alle Die, welche es mitgenoſſen haben. Und nichts, das können Sie mir glauben, wird den Gäſten dabei recht geweſen ſeyn, kein Mangel der Bedienung, kein blunder der Herrſchaft wird ihnen entgehen, und ohne Fehl Alles, was geſchehen oder nicht geſchehen, verſteht ſich noch gehörig embaillirt, ein paar Tage lang den Stoff zur Unterhaltung bieten müſſen. Wie viel glücklicher ſind Sie doch, Ihren Kohl in Ruhe auf dem Lande zu pflanzen, fern von all dieſem leeren Getreibe.“

„Ach, denken Sie das nicht!“ ſagte ich: „Welt iſt Welt, und Menſchen ſind Menſchen, auf dem Lande wie in der Stadt! und kann man der Thorheit einmal nicht entlaufen, wo es auch ſey, ſo iſt es doch beſſer, den Narren bei Champagner und Trüffeln, bei'm Schein der Wachskerzen und dem Dufte der Orangenblüthen, als bei Kohl und Talglicht und Düngerhof zu ſpielen.“

„Nun, in ſo gefährlicher Nähe leben Sie wohl bei ſich auch auf dem Lande nicht?“

„Habe ich es auch etwas beſſer, ſo finde ich es doch wohl bei manchem Nachbar nicht anders, und im Ganzen betrachtet — ziehe ich wenigſtens die Stadt hundertmal dem Lande vor. Die Einförmigkeit macht

Einen dort melancholiſch, einſeitig, der fortwährende kleine Verdruß über Dieß und Jenes bitter und boshaft, und faſt nur mit Untergeb'nen verkehrend, gibt man ſich zuletzt eine lächerliche Wichtigkeit. Und wie mühſam und koſtſpielig iſt jeder Genuß! Will ich Journale leſen, deren ich hier Hunderte für wenige Groſchen zu meiner Dispoſition habe, muß ich dort zehnmal ſo viel Thaler dafür ausgeben; jeden Gegenſtand des Luxus muß ich weit her kommen laſſen; und die Geſellſchaft, die ich hier umſonſt habe, muß ich wochenlang ſelbſt bewirthen, wenn ich nach ihr verlange. Theater, Concerte, Illuminationen, Feuerwerke, Bauchredner, fremde Potentaten, intereſſante Durchreiſende aller Art muß ich entbehren — und was habe ich zum Erſatz? Nichts, als die elende Natur, der ich etwas näher bin, mehr Fröſche, Fliegen und Mücken nebſt and'rem Ungeziefer, und allenfalls wärmere Stuben als in der Reſidenz. Nein, Sie ſind die Glückliche...“

Hier erbebten die Fenſter von dem doppelten Geraſſel mehrerer ſchnell herbei eilenden Wagen. Der Schein der Laternen flog an uns vorüber, und gleich darauf erſchallte die Klingel mit ſolcher Gewalt, daß wir über deren Bedeutung nicht in Zweifel bleiben konnten.

Wir eilten hinaus. Schon keuchte der Herr Geheimerath die Treppe hinab, und die vom Lande entbot'nen Lakaien, wie Statiſten auf dem Theater in Livreen geſteckt, marſchirten auf. Dem unglücklichen Jürge aber, der, zu gutwillig, den letzten Reſt der eau de Cologne-Flaſche eben noch friſch auf den Boden ſprengen wollte, entglitt die Treuloſe, und ſäete klirrend, Glasſcherben ſtatt Blumen, vor dem eintretenden Prinzen hin. Der Geheimerath erſchöpfte ſich in Entſchuldigungen, fuhr ſelbſt zur Erde, das ſcharfe Glas zu beſeitigen, wobei er ſich derb in die Finger ſchnitt, und geleitete dann Seine Hoheit, die bei der Jocrisse artigen Verzweiflung Jürgens und ſeines Herrn kaum ihre ernſthafte Faſſung behaupten konnten, die ſcharlachrothen Stiegen hinan.

Es waren nur wenige Minuten verfloſſen, und die letzten Spuren des Unglücks noch kaum gänzlich fortgeſchafft, als die Klingel von Neuem, dießmal aber zweimal ſchmetterte.

Nun war es an der Geheimeräthin, das Treffen zu führen. Mann und ein langer Sohn mit einem großen Schnurrbart, der anzeigte, daß er die Handlung erlerne, trabten bloß als Hülfstruppen hinterdrein; aber o Schrecken! der Portier hatte ſich geirrt — es war keine Prinzeſſin, ſondern wieder nur eine prinzliche Männlichkeit.

Madame will eilig rechtsumkehrt machen, überſieht die Stufe und — boshaftes Schickſal! ſtürzt auf eine ſo perfide Weiſe, daß ſich dem Operngucker des zweiten Prinzen ein Schauſpiel präſentirt, welches kaum vor fünfundzwanzig Jahren verzeihlich geweſen wäre! Der Gemahl kann, ſeinem Berufe folgend, keine Notiz von ihr nehmen, aber der lange Sohn deckt ihr die Retirade, und die halb ohnmächtige Mama mehr tragend als führend, ſetzt er dieſelbe glücklich wieder oben im Ballſaale ab. ....

Um nicht zu ermüden, will ich reſumiren. In Zeit von einer halben Stunde ſahen wir auf dieſe Weiſe, mit mehr oder weniger Glück fungirend, Herr und Frau vom Hauſe ſechzehnmal an der Hausthür erſcheinen. Die guten Leute waren von den prinzlichen Herrſchaften ſo abſorbirt, daß ſie die übrigen Gäſte gar nicht zu berückſichtigen, ja kaum zu ſehen ſchienen, und in ihrer Angſt und Aufregung Manche, die ihnen auf der Treppe begegneten, faſt umſtießen, wenn ſie ihrem Wettlauf hinderlich wurden.

Die großen Deſaſtres waren aber noch nicht vorüber!

Es kam nämlich ganz zuletzt diejenige Prinzeſſin, bei der man wegen ihrer Stellung in der Nähe des Thrones am meiſten anzuſtoßen fürchtete — und das mitleidsloſe Fatum wollte, daß bei ihr die Klingel riß! Niemand alſo erſchien an der Thür, ſie zu empfangen.

Die liebenswürdige Fürſtin bemerkte es vielleicht ſelbſt kaum, daß Keiner ihr entgegen kam, aber für Geheimerath und Räthin war es ein Donnerſchlag. Ueber das Zuviel, was dem einen Prinzen zu Theil geworden, hatten ſich Beide ſchnell getröſtet, über das Zuwenig aber, womit ſie der Prinzeſſin manquirt, konnten ſie keine Ruhe finden; und als am andern Morgen die tragiſche Periode der Nüchternheit eintrat, die nach jedem großen Feſte für die Gaſtgeber den bittern Nachgeſchmack liefert, ſagte die Geheimeräthin mit einer Thräne im Auge zu ihrem Gemahl: „O Barnabas, dieß Unglück mit der zerriſſ'nen Klingel, nein, das überwinde ich nicht!“

Ende des fünften Bandes.

Semilaſſo's
vorletzter Weltgang.

I.

Pückler-Muskau

Vorletzter Weltgang

von

Semilasso.

Traum und Wachen.

Aus den Papieren des Verſtorbenen.

Erster Theil.

In Europa.

Erſte Abtheilung.

Mit Königl. Württemb. Privilegium.

Stuttgart.
Hallberger'ſche Verlagshandlung.
1835.

[illegible]
[illegible]
München

Vorwort des Verfassers.

Wem der umſtehende Titel nicht ganz deutlich erſcheinen ſollte, dem diene ſo viel zur Erklärung: Semilaſſo ſcheint ein aus dem Lateiniſchen germaniſirter Name zu ſeyn, wie vor hundert Jahren die Gelehrten ihre deutſchen Namen lateiniſirten; oder vielleicht iſt es auch eine Anſpielung auf das Wort Laſſo, welches in Südamerika die Schlinge bedeutet, mit der man Pferde und Rindvieh, auch Menſchen und wilde Thiere zu fangen pflegt. Das ungewöhnliche Wort Weltgang iſt aber nach Analogie der Worte: Kirchgang, Spaziergang, Frohngang u. ſ. w. zu verſtehen. Traum und Wachen erklärt ſich vonſelbſt, oder vielmehr gar nicht, was auf eins heraus kömmt.

Algier den 1. Januar 1835.

Nachſchrift der Herausgeber.

Obiges, mit einem Convolut Papiere, theils Briefe, theils Tagebücher, theils Aufſätze andrer Form enthaltend, die der Verfaſſer in ſeiner etwas eigenthümlichen Sprache, als Anſchauungen, Bilder, Uebergänge und Aufgefangenes bezeichnet — iſt uns von demſelben wohldurchſtochen und durchräuchert auf einem groſſen Umweg zugeſandt worden, mit der kurzen Weiſung: Alles nach Gutdünken zu ordnen, in ein zuſammenhängendes Ganze zu verſchmelzen und mit ſo wenig Druckfehlern als in Deutſchland möglich ſey, drucken zu laſſen. Der Verfaſſer, indem er uns dieſes Onus aufbürdet, verſichert, ſich entſchuldigend, daß es ihm ſelbſt zu einer ſolchen Arbeit erſtens gänzlich an Zeit fehle, er aber auch zweitens, da die Blume der deutſchen Critiker behauptet, daß er kein Buch zu machen im Stande ſey, zu viel Höflichkeit beſitze, um ſeinem Landsmann ein ſo formelles Dementi geben zu wollen.

Da wir nun ſehr fürchten, in dieſer ſchweren Kunſt, ein Buch zu machen, eben ſo wenig Geſchicklichkeit zu beſitzen, als unſer Correſpondent, ſo bitten wir im Voraus ein geneigtes Publikum um doppelte Nachſicht, denn wir wiſſen es wohl: die beiden groſſen Leipziger Meſſen ſetzen zwar jährlich eine Menge Weſen in die Welt, die man im gemeinen Leben Bücher nennt, wenn man ſie aber bei Lichte betrachtet, ſind es nur Buchgeſpenſter. Einmal entlarvt, iſt ihr Loos ſo ſchrecklich als das der Verdammten des Dante. No speranza! ſie bleiben verurtheilt bis zum letzten Moment ihres Daſeyns als Tüten und Maculatur umherzuſpucken, und ſich zu den gräßlichſten Dingen gebrauchen zu laſſen. Einen großen Vorzug haben wir allerdings dadurch, daß wir auf ſtarkes Velin gedruckt werden, worein ſich ignoble Waare ſchlecht einwickelt, und ſo gleichſam von Geburt ſchon zu den ariſtokratiſchen Büchern gehören. Sollte uns nun in fernen Zeiten auch wirklich einmal ein Unglück begegnen, ſo dürfen wir doch hoffen, daß es ſich nicht weiter erſtreckt, als zu Papilloten für die glänzenden Haare einer reizenden Brünette oder Blondine verbraucht zu werden. Dieſen lieblichen Weſen legen wir aber ſchon jetzt vertrauensvoll unſer beſcheidnes Werk zu Füßen, widmen es ihnen hiermit feierlichſt und flehen eben ſo demüthig als feurig, uns ihren Schutz und ihre Gunſt zu ſchenken.

Um einige Ordnung in die uns anvertrauten Fragmente zu bringen, denen, wie wir vernehmen, noch mehrere folgen ſollen, theilen wir ſie in drei Rubriken ab, unter der Benennung: Chronik; Briefe; Reiſe-Journal; welche wir, wie ſich eben der Stoff dazu paßt und darbietet, in chronologiſcher Folge mit einander abwechſeln laſſen. Fände ſich Etwas, das unter keine dieſer Abtheilungen rangirt werden könnte, ſo werden wir es beſonders als Epiſode bezeichnen.

Dem Plane nach ſoll der erſte Theil von Europa, der zweite von Afrika, der dritte von Aſien und der vierte von Rußland (das man füglich als einen Welttheil für ſich betrachten kann) handeln. Es wird nur darauf ankommen, wie weit unſer Commis voyageur aushält.

Norddeutſchland im Jahre 1835.

Die privilegirte geheime Titulargeſellſchaft zu
Verbreitung unſchuldiger Bücher in M....n.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

Chronik.

Nro. 1.

Ein reicher hebräiſcher Sterndeuter, ſagte vor einem Jahre im Morgenblatt: es ſey, um unzähligen Weitläufigkeiten zu begegnen, auf Reiſen ſtets am zweckmäßigſten, vier Poſtpferde vor ſeinen Wagen ſpannen zu laſſen.

Ohne Zweifel hatte der Reiſende, welchen wir eben gegen Sonnenuntergang durch den weiten Fichtenwald zwiſchen Tharand und Freiberg fahren ſehen — ein Wald, welcher romantiſche Schönheit mit Cotta'ſcher Muſterwirthſchaft vereinigt — ohne Zweifel, ſage ich, hatte jener

Reiſende die Maxime des Aſtrologen ſich zu Nutze gemacht, denn vier Poſtgäule zogen ſeinen eleganten Wagen mit einer Schnelligkeit dahin, die vermuthen ließ, daß ein bedeutendes Trinkgeld des Poſtillons ſächſiſches Phlegma beſiegt haben müſſe. Indem wir aber den Wagen näher betrachteten, ſchloſſen wir, daß der Herr deſſelben zu den Originellen gehören müſſe. Es iſt bekanntlich, ſeit Walter Scott uns dieſen Kunſtgriff gelehrt, unerläßlich geworden, dergleichen bis ins kleinſte Detail zu beſchreiben, doch wollen wir unſre Schuldigkeit mit Maß verrichten. Beſagter Wagen alſo war ein ſchmaler Vis à vis, nur Raum für zwei ſich gegenüberſitzende Perſonen gewährend, ſchimmernd ſchwarz lackirt, und das Geſtell einfach mit breiten goldgelben Streifen abgeſetzt. Das Innere finden wir mit ungewöhnlich großen, ſpiegelhellen Glasfenſtern verſehen, mit himmelblauer Seide ausgeſchlagen und zierlich mit ſchmalen goldnen Schnuren und Quaſten geſchmückt. Noch entbehrt es jedoch ganz des

Vis à vis, zu dem es beſtimmt ſcheint, denn es iſt völlig leer, bis auf eine grüne Perrûſche, die in einem feſtgemachten Bauer in der Ecke ſitzt, und ein kleines Windſpiel, das auf dem Teppich ſchläft. Dagegen ſehen wir den vorderen und hinteren Bock beſetzt. Den letzteren nimmt ein ſchöner, blondgelockter, junger Jäger ein; auf dem vorderen erblicken wir den Herrn des Wagens ſelbſt.

Wir dürfen dem Leſer nicht verbergen, wie es leicht möglich ſeyn könnte, daß wir mit dieſem Manne durch mehrere Bände hindurch zu thun bekämen, und wir glauben uns daher befugt, ihn wenigſtens eben ſo genau als ſeinen Wagen abzumalen.

Es war ein Mann von hoher Statur, dem Anſchein nach reichlich bei der Hälfte ſeines Lebens angelangt, eine ſchlanke, wohlgeformte Geſtalt, die jedoch phyſiſch mehr Zartheit als Stärke, mehr Lebhaftigkeit und Gewandtheit als Feſtigkeit verrieth. Eine nähere Betrachtung zeigte dabei auf den erſten Blick, daß bei dem vorliegenden Individuum das Cerebralſyſtem beſſer als das Ganglienſyſtem ausgebildet ſey, und die intellectuellen Eigenſchaften die ſogenannten thieriſchen überwogen. Ein Phrenolog würde ſogar bald daraus geſchloſſen haben, daß dieſem Sterblichen vom Schöpfer etwas mehr Kopf als Herz, mehr Imagination als Gefühl, mehr Rationalismus als Schwärmerei zugetheilt, und er folglich nicht zum Glück beſtimmt worden ſey. — Jeder aber, dem einige Weltkenntniß eigen, mußte erkennen, daß der Fremde in demjenigen Stande geboren und erzogen ſey, den man übereingekommen iſt, den vornehmen zu nennen. Seine Züge, ohne ſchön und noch weniger regelmäßig zu ſeyn, waren dennoch fein, geiſtreich und auffallend, ſo daß man ſie, einmal geſehen, nicht leicht wieder vergaß. Wenn ſie einen Reiz ausübten, ſo lag dieſer beſonders in ihrer außerordentlichen Beweglichkeit. Bei wenig Menſchen waren die Augen ein treuerer Spiegel der jedesmaligen Seelenſtimmung, und man konnte ſie in Zeit weniger Secunden matt, abgeſtorben, farblos werden, und dann plötzlich wieder mit dem Glanz der Sterne funkeln ſehen. Der permanenteſte Ausdruck dieſer Züge war jedoch eher leidend zu nennen, ein ſonderbares Mittelding zwiſchen ſchwermüthigem Nachdenken und ſarkaſtiſcher Bitterkeit, das ſelbſt dem Doctor Fauſt nicht übel angeſtanden haben würde. Doch glauben wir, daß unſer Freund mit dieſem nicht allzuviel Aehnlichkeit hatte, vielmehr ein großer Theil weiblichen Elements in ihm vorherrſchte; daher er auch weichlich und eitel, und dennoch großer Selbſtüberwindung und Ausdauer fähig war. Sein größtes Glück lag in den Freuden der Einbildungskraft, in den Kleinigkeiten des Lebens. Der Weg, nicht das Ziel, war ſein Genuß, und wenn er kindlich Bilder zuſammenſetzte und mit bunten Seifenblaſen ſpielte, war er am liebenswürdigſten für Andere und am genußreichſten für ſich ſelbſt.

Während wir den Gegenſtand unſerer Aufmerkſamkeit, ohne daß er es ahnet, ſo ſcharf analyſiren, hat er ſich eben recht gracieus zurückgelegt und ſchaut mit ſeiner Lorgnette in den Wald, als wenn er uns dort entdecken wollte. Sein nicht mehr allzuvolles ſchwarzes Haar (böſe Zungen behaupten, es ſey gefärbt) dringt unter einem rothen Tuneſiſchen Fez hervor, deſſen lange blaue Quaſte luſtig im Winde flattert. Um den Hals iſt nachläßig ein bunter Caſhemirſhawl geſchlungen, und die hohe weiße Stirn, das blaſſe Geſicht, paſſen gut zu dieſer halb-türkiſchen Kleidung. Ein ſchwarzer military frockcoat mit reicher Stickerei von gleicher Farbe beſetzt, Pantalons von Nankin, und leichte Stiefeln, deren Lack wie polirter Marmor glänzt, vollenden die etwas pretenziöſe Toilette — und nun iſt es wenigſtens unſere Schuld nicht, wenn unſere reizenden Leſerinnen ſich nicht die deutlichſte Vorſtellung von dem Weltgänger machen können, der auf ihre Begleitung hofft.

Sein Bild eilt zwar jetzt ſchnell an uns dahin, doch finden wir in wenigen Tagen das Original in Carlsbad wieder, wo die Saiſon ein buntes Gewühl Geſunder und Kranker, Reicher und Armer, Hoher und Geringer aus allen Ländern zuſammen zu würfeln beginnt.

Semilaſſo ſitzt am Schreibtiſch, und wir bemächtigen uns eines der von ihm geſchriebnen Briefe. Er ſcheint für einen Jugendfreund beſtimmt, und wird uns hinlänglich vom Anfang unterrichten, dem wichtigſten Gegenſtand bei allen Dingen, die einen haben.

* * *

Erster Brief.

An den Herrn Obristen von W.....

Carlsbad den 30ten Mai 1831.

Es gehört mein exemplariſches Pflichtgefühl, meine nicht zu erſchütternde Gewiſſenhaftigkeit, gegebne Verſprechungen zu erfüllen, dazu, lieber W.....— um die geiſtige und körperliche Abſpannung zu beſiegen, die mich ſchon lange gefangen hält, und mir ſelbſt den Brief an einen Freund zur ſchwerſten Arbeit umwandelt. Es giebt ſolche fatale Stimmungen, doch, ſo wie ich mich immer ohne Hunger zu Tiſch ſetze, und dann dennoch einem guten Koch alle Ehre mache, ſo geht es mir auch am Schreibtiſch. L'appétit vient en mangeant, und Alles, was ich wünſche, iſt daher nur, daß Sie beim Leſen meines Briefes daſſelbe von ſich zu ſagen Urſach finden mögen.

Viel kann ich Ihnen indeß, ſchon der Natur des Stoffes nach, jetzt unmöglich vorſetzen. Bis wir das Allbekannte im Rücken haben, müſſen Sie ſich mit dem Frugalſten begnügen. Doch will ich als guter Deutſcher ab ovo beginnen.

Meine Abreiſe fing ſchon an, die Fabel der ganzen Gegend zu werden, denn ſeit acht Monaten kündigte ich ſie jede Woche als definitiv an, mit dem feſten Vorſatz ſie zu bewerkſtelligen, und fortwährend ward ich, wie durch einen neckenden Zauber, daran verhindert. Ich geſtehe, es war eine douce violence, die man mir anthat, denn nie habe ich mich ſchwerer, ja melancholiſcher von der täglichen Geſellſchaft meiner treuen

Freundin, von dem Comfort meines Hauſes, von meinen mit ſo ganzer Seele geliebten Anlagen (die nie beſucht zu haben ich Ihnen, beiläufig geſagt, kaum verzeihen kann) zu trennen vermocht. Und doch ſollte und mußte es einmal geſchieden ſeyn. Zerſtreuung, Veränderung, Neues bedarf meine Natur in gewiſſen Intervallen, wie die Luſt zum Leben. Ich weiß nicht, ob Andere auch ſo fühlen, aber für mich giebt es nichts in der Welt, ſelbſt die Liebe nicht ausgenommen, dem nicht zuweilen Trennung, andere Verhältniſſe und Gegenſtände, zu einem friſchern, erneutern Daſeyn heilſam wären. Von Trennung kann überhaupt auch nur eine ſchwache, ſtrohfeuerartige Neigung Gefahr leiden, eine geprüfte, in der Seele wirklich eingewurzelte wird dadurch nur noch inniger. Uebrigens iſt es ſehr wahr: die Seele des Mannes will Veränderung, das Herz des Weibes will Beſchäftigung.

Zuletzt faßte ich alſo meinen Entſchluß, wie man ſich den Kopf voran ins kalte Flußbad ſtürzt,

— und an einem recht ſchwarzen Regentage, nach kurzem, ſchmerzlichen Abſchied, warf ich mich in meinen Wagen, zog die Stores herab, ließ meine Nachtlampe anzünden, und brachte ſo zwiſchen Leſen, Schlafen und Phantaſiren hundertfacher Art, in abgeſchiedenſter Einſamkeit immer fortrollend, bis zum folgenden Nachmittag zu, wo ich in Tharand zuerſt wieder das Licht der Welt erblickte. Hier mußte ich auf Pferde warten. Unterdeſſen unterhielt mich der Poſtmeiſter, ein tapferer alter Cavalleriſt, von den ſchlechten Zeiten nebſt der ſächſiſchen Revolution. Endlich kamen die Pferde; die ſchöne Gegend und das aufgeklärte Wetter lockten mich auf mein Reiſe-Belvedere, den hohen Wagenbock, den ich nicht eher verließ als in Freiberg, um dem daſigen Oberberghauptmann einen Beſuch zu machen — dieſem liebenswürdigen Sohne unſres unſterblichen Herder, deſſen feine Bildung und gewinnende Herzensgüte ganz des großen Vaters würdig iſt.

Geſchäfte hielten mich hier einige Tage auf.

Ich fuhr auch in einige Schachten, was ſehr angreifend und ſchmutzig iſt, und wozu man eine Nachtmütze aufſetzen, ſo wie das gewiſſe Leder anſchnallen muß, deſſen Name in guter Geſellſchaft nicht zu nennen iſt. Ich irrte einige hundert Fuß tief in den Eingeweiden der Erde umher, aber kein ehrlicher Kobold oder Gnome wollte mir erſcheinen. Ueber der Erde iſt die Gegend um die Stadt her troſtlos traurig. Im Amalgamirwerk wird Einem ſogar ganz unheimlich zu Muthe, giftige Dämpfe ſchwängern die Atmoſphäre, und die daſelbſt angeſtellten Leute tragen ganz adäquat ein abſcheuliches braunes Giftmiſcher-Coſtüme, grade ſo wie, nach einem alten Kupferſtiche, den ich beſitze, die Brinvilliers angezogen wurde, ehe man ſie räderte.

Von andern Merkwürdigkeiten habe ich nichts geſehen, als die Cathedrale und das Roſinenhäuschen. Das letztere iſt das Tivoli der Freiberger, eine halbe Stunde von der Stadt entfernt, wo der Wald anfängt und die Landſchaft wieder friſcher wird. Die Benennung iſt ächt ſächſiſch! In der Cathedrale befindet ſich die ſchönſte Steinkanzel, die ich kenne, in Form einer Lilie, um deren Stiel ſich eine ätheriſche, transparente Treppe windet. Der Baumeiſter ſelbſt, in alter Tracht, dient ihr als Stütze. Der Stein hat eine blendende Weiße, und nichts kann origineller und gracieuſer ſeyn.

Als mir nachher der Küſter den Panzer des Churfürſten Moritz mit der durchgedrungnen Todeskugel zeigte, rieth ich ihm, zu dieſer Reliquie einer großen Zeit doch auch eine aus unſrer noch größeren hinzuzufügen — etwa den Schnurrbart und die weiße Binde eines modernen ſächſiſchen Communal-Gardiſten.

Im Gaſthof zurückgekehrt, ließ ich ein Buch aus der Leſebibliothek holen, und lernte daraus viel Neues. Erſtens aus der Naturgeſchichte, daß die Blätter der Talypotpalme auf Mauritius zuweilen dreißig Fuß im Umfange meſſen. Denken Sie ſich! das könnte ein Feigenblatt für dreißig

Hofdamen der Königin von Otahaiti auf einmal abgeben. Das Zweite war das ächte Recept, wie man arabiſchen Mocca-Kaffee an Ort und Stelle zubereitet. Dies iſt wichtig, und da gewiß noch kein Reiſender von Freiberg ſolche Kunde geholt, ſo ſcheue ich die Mühe nicht, Ihnen dies Recept einſtweilen abzuſchreiben, bis ich es aus Arabien nach eigner Erfahrung berichtigen kann. Ich hoffe, Sie machen in ihrer Pommerſchen Garniſon gleich einen Verſuch damit.

Man nimmt für jede Perſon eine Handvoll ſorgfältig geleſ'ner Kaffeebohnen, von der kleinen blaſſen Bohne, die nicht viel größer als eine Erbſe iſt. Sie werden ſchnell geröſtet bis ihre Farbe etwas dunkelt, die Feuchtigkeit aber noch nicht verdampft iſt. Noch in voller Roſthitze werden ſie gemahlen. Unterdeß wird ein Kaffeetopf mit ſo viel Taſſen Waſſer, als Perſonen da ſind, angefüllt, zum Kochen gebracht. Kocht er, ſo nimmt man, bei vier Perſonen z. B. eine Taſſe Waſſer heraus, ſchüttet dafür drei Taſſen mit Kaffeepulver hinein und rührt alles mit einem Stabe um. Der Topf kömmt nun wieder auf das Feuer, und ſo wie der Kaffee aufkochen will, nimmt man ihn ab, ſtößt den Boden etwas auf den Tiſch und ſetzt ihn dann wieder auf. Dies wird ſechsmal wiederholt und während dem ein ganz kleines Stückchen Muſcatblüthe hinzu gethan. Der Kaffeetopf muß von Zinn oder Silber und ohne Deckel ſeyn, ſonſt kann der Kaffe an der Oberfläche keinen Rahm bilden, wie er thun muß. Wenn das Gefäß zum letztenmal vom Feuer gehoben wird, gießt man die ausgeſchöpfte Taſſe Waſſer wieder hinzu. Nun wird, ohne ihn umzurütteln, der Topf herein gebracht, und der Kaffee augenblicklich in die Taſſe gegoſſen, wo er ſeine weiche Rahmdecke auf der Oberfläche beibehält. So bereitet, erfüllt ſein Duft das ganze Zimmer und iſt entzückend für den Gaumen.

Das Erzgebürge, obgleich, wie die Geologen behaupten, eins der älteſten der Erde, gehört nicht zu den ſchönſten, doch traf ich auf dem

Wege nach Carlsbad einige pittoreſke Punkte an; ſo unter andern einen Ort, wo ſich der ewige ſteife Fichtenwald plötzlich in Gold durchblitzte Buchen verwandelte, und auf der Höhe ein weitläuftiger Kalkofen von barocker Bauart ſtand, der einer brennenden Ritterburg glich. Bei den Ufern der Flühe ſahen wir noch heftiger dampfende Holzmeiler, mit ſchwarzen Köhlern ſtaffirt, welche (die Meiler nämlich) durch die Induſtrie des Oberberghauptmanns, nach und nach ſo coloſſal geworden ſind, daß man bereits bis zu 500 Klaftern in einem zugleich verkohlt hat; was eine große Erſparung gewährt, bisher aber für unmöglich gehalten wurde.

Nicht weit davon bemerkte ich einen ſehr freundlichen Herrenſitz, alterthümlich und von der Zeit grau gefärbt, aus einer dunklen Fichtenſchlucht hervorblickend, in der Nähe aber von einem lieblich blühenden, altfranzöſiſchen Blumengarten umgeben, der noch wohl geſchnittne Hecken, Pyramiden und Taxus-Thiere aufzuweiſen hatte.

Um die Ausſicht complett zu machen, lugten vom Söller zwei hübſche Mädchen nach meinem Wagen herab. Ehrerbietig mich verbeugend ſchwenkte ich meine Reiſemütze, und lächelnd erwiderten die anmuthigen Huldinnen meinen Gruß.

Da es ſehr langſam in den beſchwerlichen Bergen vorwärts ging, mußte ich ſchon nach wenigen Meilen in einer ziemlich unanſehnlichen Schenke Mittag machen. Doch fand ich die Bewirthung über Erwartung gut. Ueberhaupt ſcheint mir, daß ſich die Gaſthöfe der kleinen Orte in Deutſchland in eben dem Grade zu verbeſſern, als die in großen Städten zu verſchlechtern anfangen. Der tiers état bekömmt überall das Uebergewicht, wie billig, denn es iſt ſein Zeitalter. Das unſere iſt vorüber.

Von hier wird das Land weit intereſſanter. Auf hohen Felſen an der Tſchoppau liegt die impoſante Ruine des Schloſſes Wolkenſtein, ſchon in weiter Ferne ſichtbar. Ehe man ſie noch erreicht, bemerkt man in der fruchtbaren Ebene vor ihr einen kleinen iſolirten Gaſthof zur Heinzelbank genannt. Als dieſe Feldfluren noch ein weiter Forſt und zum Theil undurchdringlicher Urwald waren, verirrte ſich einſt Herzog Heinrich hier auf der Jagd, und ward erſt nach langem Suchen an der Stelle, wo jetzt der Gaſthof ſteht, von ſeinem Gefolge wieder aufgefunden. Zum Andenken der überſtandnen Gefahr ließ er nachher den Platz räumen und ein Förſterhaus darauf erbauen. Ein merkwürdiges altes Bild, das jetzt als Aushängeſchild der Schenke dient und öfters reſtaurirt wurde, ſtellt die Begebenheit mit vieler Naivetät dar. Der Herzog ſitzt in einer Allongenperücke, einem fleiſchfarbnen Kleide und dem blauen Band über dem Rocke auf einem Baumſtamme. Um ihn ſtehen ein halbes Dutzend Hofleute mit unbeſchreiblich lächerlichen Phyſiognomieen, und zwiſchen ihnen, gleich dem Teufel, der berußte Köhler, der ihnen den Weg gewieſen hat. Unten lieſt man die Jahreszahl 1541.

Annaberg enthält allerlei Sehenswerthes. Als ich meinen Abendſpaziergang in der Stadt begann, wurde in dem verſchloſſnen Dome die Orgel geſpielt. Die unſichtbare Muſik folgte mir wie Geiſterklang durch die einſame, menſchenleere Gaſſe, und lange lauſchte ich noch den verſchwebenden Tönen, als ich an den zertrümmerten Stadtmauern hinging, durch deren weit aufgeborſtene Spalten die Abendſonne ihr rothglühendes Feuer goß. Zwei ehrwürdige Linden zogen bald nachher meine Blicke auf ſich. Eine ſchwarze Tafel hing daran, auf welcher der Stadtpoet ſeinem Enthuſiasmus in mehreren eben ſo gereimten als ungereimten Zeilen Raum gegeben hatte. Während ich ſie las, kam ein Mann hinzu und ſagte: O das rechnen wir noch nicht zu unſern ſchönſten Bäumen! Sie ſind ohne Zweifel ein Fremder, kommen Sie mit mir, ich will Ihnen unſre größte Merkwürdigkeit dieſer Art zeigen. Ich folgte, und er führte mich auf den Hospital-Kirchhof, wo ich allerdings ſehr überraſcht wurde.

Das Erſte, was mir auffiel, war: viele hundert

Raſengräber, alle mit friſchen Blumen und Kränzen in großer Profuſion, wie zu einem Feſte geſchmückt zu ſehen. Dies Feſt hatte auch geſtern, ich weiß nicht mehr welcher Heiligen zu Ehren, ſtatt gefunden. Von einer Kanzel, welche außerhalb an die Begräbnißkirche angebaut iſt, wird an dieſem Tage den zahlreichen Wallfahrern gepredigt, und der größte Theil des Auditoriums ſitzt unter einer der wunderbarſten Linden, die es auf dem Erdenrunde giebt. Die Legende erzählt von ihr Folgendes: Zwei Geiſtliche hatten lange über die Wahrheit des Dogmas der Auferſtehung geſtritten. Endlich rief der Eine, wie von einer Inſpiration ergriffen: „Sieh dieſe junge Linde, ich werde ſie ausreiſſen und verkehrt wieder einpflanzen, und ſo wahr ſie dennoch von Neuem Wurzel faſſen und freudig durch Jahrhunderte zum größten Baume fortwachſen ſoll, ſo werden auch wir, trotz Tod und Fäulniß, auferſtehen und uns eines ewigen Lebens erfreuen.“ Und wie er geſagt, ſo geſchah es.

Es unterliegt in der That gar keinem Zweifel, daß der Baum, den wir vor uns ſahen, auf die angegebne Weiſe gepflanzt ſeyn muß, denn ſeine Aeſte zeigen, ohngeachtet ihrer enormen Größe, noch immer zu deutlich die ganz von gewöhnlichen Aeſten abweichende Wurzelform. Sie haben in dem Laufe der Zeit, dicht neben einander fortwachſend, eine ſolche Länge erreicht, daß ſie jetzt ein dichtes Dach von einigen hundert Fuß Umfang bilden. Nur ein glatter Stamm iſt, nicht in der Mitte ſondern etwas ſeitwärts, aus dieſem Wurzelgeflecht empor geſchoſſen, der weiter oben ſich in einer zweiten Krone ausbreitet. Der uralte Coloß lebt übrigens durchgängig in höchſter Friſche, und wir wollen daher gern die Folgerung ſeines frommen Pflanzers als durch ihn erwieſen annehmen.

Doch auch ohne den klaſſiſchen Baum würde dieſer ſchöne Kirchhof immer noch viel Intereſſe gewähren. Er iſt rings von Arcaden umgeben, die über den unterirdiſchen Grabgewölben der angeſehnſten Familien der Stadt mit vielen bemerkenswerthen Schildereien und ſeltſam angemalten Statuen in alter Tracht aus längſt verſchollnen Zeiten angefüllt ſind. Auch hier war Alles noch, theils mit künſtlichen, theils friſchen Blumen in Töpfen, feſtlich ausgeziert.

Ich hatte am andern Morgen viele Mühe mir die Cathedrale aufſchließen zu laſſen. Der bisherige Küſter war abgeſetzt und der neue noch nicht inſtallirt worden, ſo daß ich von Pontius zu Pilatus laufen mußte, ehe meinen Wünſchen endlich gewillfahrt wurde. Doch ward ich vollkommen entſchädigt. Die Kirche iſt neuerlich mit viel Geſchmack und Vorſicht reſtaurirt worden, nur hat man unbegreiflicherweiſe einen Theil der alten Fenſter ihrer Steinkreuze und runden Scheiben beraubt, um ſie durch viereckige moderne Glastafeln und Holzſproſſen zu erſetzen. Dergleichen iſt vandaliſch, und ich konnte mich nicht enthalten, in der Sacriſtei ein Billet an den Superintendenten zurückzulaſſen, in welchem ich ihn im Namen der Kunſt und des Alterthums beſchwor, die noch übrigen ſiebzehn Fenſter wenigſtens zu ſchonen, und vor ſo grauſamer Zerſtümmelung zu bewahren. Salvavi animam meam, mehr zu thun blieb mir nicht übrig.

Viele der hier befindlichen Sculpturen in Stein und Holz verdienen Aufmerkſamkeit. In der Mitte der Kirchhöhe läuft rund umher eine Galerie, deren Brüſtung mit einer langen Reihe gut gearbeiteter Hautreliefs geſchmückt iſt. Auf der einen Seite iſt das weibliche Leben, auf der andern das männliche in ſeinen verſchiedenen Gradationen, Leiden und Thaten dargeſtellt. Der alte Kirchvater, welcher mich herumführte, nannte ſeltſamerweiſe die dem ſchönen Geſchlecht gewidmete Seite nie die weibliche, ſondern ſtatt deſſen immer „die menſchliche.“ Die auffallendſte Darſtellung auf dieſer menſchlichen Seite war ein ganz nacktes auf der Erde liegendes Weib, die ein Biſchof in vollem Ornate — ſo eben accouchirt hat. Man findet noch manches Naive dieſer Art. So hatte z. B. der Maler einer Flucht nach Aegypten dem Eſel Maria's ſo ungeheure Ohren gegeben, daß ſie, gleich zwei Fächern, dem Chriſtuskindlein die Sonnenſtrahlen abhielten, und auf einem andern Bilde erreichte der weiſe Salomo die Corpulenz des dickſten engliſchen Bierbrauers. Die Alten waren, trotz ihrer Frömmigkeit, zuweilen loſe Vögel. Einige dieſer Gemälde haben bedeutenden Kunſtwerth, und nicht ohne Rührung ſieht man das Bild der ſchönen Freifrau von Lobkowitz, die en payant de sa personne, Annaberg muthig im Lager der unbarmherzigen Schweden losbat.

Es war drückend heiß, als ich die Stadt verließ; nach einigen Stunden mußte ich mich dagegen durch Schneeweben durcharbeiten, und fror ärger als im Winter, während ich auf dem höchſten Punct der Straße angelangt, das ganze Erzgebürge neben mir, und Böhmens Fluren vor mir ausgebreitet ſah. Carlsbad, das ich zum erſtenmal beſuchte, erſchien mir ſehr freundlich mit ſeinen terraſſenförmigen Häuſerreihen, die alle Jahre den Berg etwas höher hinanklimmen. Man iſt verwundert, hier in dem ariſtokratiſchen Oeſtreich den beſten Gaſthof von einem Grafen aus guter Familie gehalten zu finden, und leider iſt es weltkundig, daß der beſte Gaſthof in Carlsbad an jedem andern Ort für einen ſehr mittelmäßigen paſſiren würde; namentlich liefert die Küche ganz fabelhafte Productionen, die zwar den Kranken ſehr die ſtrenge Diät erleichtern, einen Geſunden aber in die übelſte Laune zu verſetzen im Stande ſind.

Während nun die Gräfin Mutter mein diné, Gott weiß wie, kocht, die Gräfinnen Töchter meine Bettüberzüge herausgeben, und der Graf Vater ſich im Garten unter meinem Fenſter bei einem Schoppen Oeſtreicher ſonnt, ſage ich Ihnen, theurer Freund, für diesmal Lebewohl. Aus welchem Winkel der Erde Sie mein nächſter

Brief aufſuchen wird, bleibt problematiſch, denn ſobald wird Ihre Geduld nicht wieder in Anſpruch genommen. Ich habe überdies zu viele Verbindlichkeiten zu löſen. Jedenfalls vergeſſen Sie mich nicht, Sie wiſſen, daß Niemand Sie aufrichtiger liebt und ſchätzt als

Ihr alter Reiſecamarad

H. S.

Zweiter Brief.

An den Herrn Grafen von S.......

Carlsbad den 1. Juni 1834.

Lieber Max!

Während ich eben mit ernſter und ſchwermüthiger Miene den Kampf mit einem vertrockneten Lungenbratel und einigen felſenfeſten Dampfnudeln beginnen wollte, erklangen in der Nebenſtube die Töne eines Fortepiano's, auf dem eine leichte Hand ſo lieblich und gewandt umherzuhüpfen ſchien, wie die Perlen eines Springbrunnens auf dem Waſſerſpiegel unter ſich, neckend und ſpielend, elaſtiſch herabfallen. Schlüſſellöcher ſind eine gute Erfindung, und oft hat eine noch wenig gereiſte Nachbarin verſäumt, ſie mit Baumwolle oder Brodkrume zu verſtopfen. Ich geſtehe, daß ich der Verführung wich — es iſt leider mein Hauptfehler, dieſer ſehr ſchlecht zu widerſtehen — und mein Auge in innige Berührung mit beſagtem Schlüſſelloch brachte. Himmel! welch reizendes Bild zeigte ſich ganz in meiner Nähe! Ein Kind von ſechszehn Jahren, blaſſem, ſüdlichem Madonnen-Antlitz, mit rabenſchwarzen Locken und einem Lilien-Teint, ſaß mit tiefſinnigem Blick vor einem eleganten Wiener Flügel. Ihre Roſenfinger, von glänzenden Ringen funkelnd, wühlten in den Taſten, denen ſie Roſſini's ſüßeſte Melodieen, jetzt im Allegro und Creſcendo ſtürmiſch zu entreißen, dann, zu ſtiller Sehnſucht übergehend, im Adagio ſchmachtend zu entlocken ſchienen. Gott, welch ein Engel! rief ich ganz in dem Anblick verloren aus, und fuhr verwirrt zurück, als die Thür aufging und der Kellner mit einer neuen Vergiftungsſpeiſe hereintrat. Schnell eine gleichgültige Miene annehmend frug ich den Mann im grünen Jäcklein, wer hier nebenan in der Stube wohne, aus der eine ſo ſchöne Tafelmuſik ertöne.

„Eine engliſche Familie, Ihr Gnaden, ſehr vornehme und reiche Leute, der Name ſteht aber noch nicht auf der Liſte."

Ich mußte mich vor der Hand damit begnügen.

Den 8ten.

Wie Schade, lieber Max, daß wir zwei Brüder uns nicht in Einen zu verſchmelzen vermögen, wo dann jeder, wie in der Comödie ſagen könnte: Ich bin mein Bruder. Du hätteſt dann meine Tugend, ich Deine Jugend, nebſt Deinem Talent den Weibern zu gefallen, könnte auch vortrefflich walzen und Gallop tanzen, was mir jetzt leider gänzlich abgeht, und eigentlich derjenige Umſtand iſt, der mir eben alle dieſe Betrachtungen einflößt.

Unſere ganze Familie hat immer ſehr ſchlecht getanzt, nur zwei liebenswürdige Kammerherren in Berlin, und Du, mein Nachgeborner, machen eine ehrenvolle Ausnahme von dieſer beſchämenden Regel.

Du weißt aber nun ſchon, daß ſich eine wunderſchöne Engländerin hier befindet, die eine Spanierin zu ſeyn ſcheint, die mit gleicher Geläufigkeit ſieben verſchiedene Sprachen ſpricht, die Clavier ſpielt wie Moſcheles, von der Welt Ländern ſo viel geſehen hat wie Lady Morgan, obgleich ſie kaum ſiebzehn Jahre zählt, dichtet wie Lord Byron, ſchön iſt wie ein Engel, und — ja alſo mit dieſer möchte ich gern auf dem erſten Reunions-Ball tanzen, wenn ich ſoviel Ehre damit einzulegen hoffen dürfte, als Du. Jetzt muß ich mich ſchon glücklich ſchätzen, wenn ich ihr nur einmal in Geſellſchaft ihrer Eltern auf der Promenade begegne, oder die liebenswürdige Familie Abends beim Thee zu Hauſe finde. Dieſe lebt hier noch ziemlich iſolirt, ſieht und beſucht, einige Königinnen, Souveraine und Prinzeſſinnen ausgenommen, wenig Leute, was mir um ſo angenehmer iſt, da der kleine Cirkel deſto mehr Raum zur Bewunderung der lieblichen Töchter bietet. Auch eine ſchöne und geiſtreiche Landsmännin, die ſich mit der Familie früher in Italien liirt hat, bringt gewöhnlich mit ihrem kunſterfahrnen Gemahl, einem Sprößling unſres Herrſcherhauſes, ihre Abende hier zu. Muſik ſpielt meiſtens die Hauptrolle, denn alle drei junge Damen, ſo wie Graf J....m ſind Virtuoſen auf dem Fortepiano, eine wahrhaft ſeltne Vereinigung in einem ſo kleinen Cirkel. Heute ſpielte jedoch der Bräutigam der älteſten Tochter mit dieſer Patience, und die Jüngere las uns aus ihren Gedichten vor. Ich ſchrieb die Ueberſetzung des einen, in ſchlichte Proſa verwandelt, ſchnell in meine Schreibtafel. Hier iſt ſie, abermals ins poetiſche Gewand gehüllt, denn die Gefühle eines ſo ſchönen jungen Mädchens ſind immer intereſſant zu verfolgen. Der Gegenſtand iſt wahrlich oft genug beſungen worden, und deſto mehr Verdienſt liegt darin, ihm eine neue Seite abgewonnen zu haben. — Da aber meine eignen Knittelverſe ſo hölzern ſind, daß ſelbſt der ehrliche, gute, leider nun auch ſelige Neumann ſie nicht vertragen konnte, ſo benutzte ich die Anweſenheit eines berühmten Dichters, um ſie mir von ihm machen zu laſſen. *)

---

*) Wir bitten daher die Herren Recenſenten ſehr, gehörigen Reſpect vor dieſer hohen Autorität zu zeigen.

Anmerk. d. geh. Titul. Geſellſchaft.

Phantaſie an den Mond.

Schau in den Mond, wie er ſo glänzend ſchifft
Im blauen Himmelsmeer, ſo friſch bethaut;
O ſage mir, erweckt er Dir nicht laut —
Lautredend wie im Traum: vergangner Tage
Holdſelig Flüſtern und holdſel'ge Klage,
So leiſe auch ſein ſtilles Licht Dich trifft!
Bringt er Dir zaubernd nicht zurück
Die Geiſter all' der ſüßen Stunden,
Wo froher Sinn und Jugendglück,
Die Genien, ſegnend Dich umwunden;
Wo Dich der treue Freund beglückte,
Dir der Geliebt' am Herzen lag,
Wo Freude lächelnd Dir den Tag
Vom Morgen bis zum Abend ſchmückte —

Ach damals, da auch glänzte Dir
Des Mondes heitres Angeſicht,
Doch ſein Geſtrahl nur that es nicht —
Es war der Abglanz auch von Dir!

Und bringt er Dir, und jetzt zum Glück,
Nicht auch Gedanken klar zurück
Aus Zeiten, die Dir längſt verfloſſen,
Wo Deine Seele — wie ein Sarg —
Ein ſchwarzer Trauerſchleier barg,
Wo heiße Thränen — eine Fluth! —
Aus Deinen Augen ſich ergoſſen,
Vom lautlos Dir verzagten Muth . . .
Von der Verzweiflung bitterm Schweigen,
Vom tiefſten Schmerz die tiefſten Zeugen!
Ach, dann, dann ſchien er Dir ein Freund,
Der treu und redlich mit Dir weint'
Und mitleidsvoll von Deinem Gram
Auf ſich die ſchwerſte Hälfte nahm.
In dieſes Zaubers Heimlichkeit
Birgt die Natur, hält ihn bereit:
Den Glücklichen umglänzt ſie froh,
Und mit dem Bangen weint ſie ſo!

Und ob in Freude nun Dein Herz ſich hülle,
Ob ſich die Welt für Dich mit Leiden fülle,

So zieht doch die Natur aus Deinen Schranken
Dir immerdar den wechſelnden Gedanken
Zu ſich empor in ihre höhern Sphären,
Um ihn im mildſten Lichte zu verklären;
Und bleibt Dir keine Freud' auf Erden mehr,
Schau' in den Mond! — Schau' in der Sterne Heer!
Sie zieh'n gen Himmel Dich mit Geiſterhand
Ins ſelige, in's ſtets Dir offne Land!

Iſt es nicht zu bedauern, daß Badbekanntſchaften ſo flüchtig ſind! In wenig Tagen geht die holde Dichterin mit den Ihrigen dahin, ich einſamer Wanderer dorthin, und nie vielleicht hören wir weiter etwas von einander. Demohngeachtet werde ich mich dieſer intereſſanten und wahrhaft liebenswürdigen Engländer, (deren Zahl eben nicht allzu reichlich iſt,) wahrſcheinlich länger erinnern als ſie ſich meiner. Hier ſind ſie wenig bekannt worden, und die naiven Böhmen wiſſen ſie nicht anders zu bezeichnen, als „der Lord und die Lady mit den zwei gepuderten, rothen Lakayen; von denen einer immer ſo gravitätiſch den Mops nachträgt.“ Aber welches kleine Wunder von Gentileſſe und hoher Herkunft iſt auch dieſer Mops! Er heißt Leo, nach niemand Geringerem als dem heiligen Vater, Chef der Chriſtenheit u. ſ. w. ſo benannt, denn dieß war ſein früherer Herr, der ihn von den Jeſuiten erziehen ließ, weshalb er nicht nur ein Muſter von Folgſamkeit iſt, ſondern auch zu den bewundernswürdigſten Künſten aller Art abgerichtet wurde, ja oft mit mehr als Menſchenverſtand begabt zu ſeyn ſcheint. Dabei hat ſein impoſant ernſtes, ſchön gerundetes Geſicht wirklich etwas Pabſtartiges, und wenn er die Pfote hebt, wird man von Ehrfurcht durchdrungen. Kein lieblicheres Bild, als wenn er auf der jugendlichen Lady G . . . Schooß ſaß und mit dem Recueillement eines Präbendarius würdevoll mit ſeiner ſchwarzen Schnauze Zucker fraß.

Doch ich muß Dich etwas weiter herumführen, Du hältſt mich ſonſt am Ende nach dem Geleſnen, und nach dem Sprüchwort: Qui aime Martin, aime son chien, gar für verliebt, ein Zuſtand, der mich glücklicher Weiſe ſelten mehr befällt.

Die Geſellſchaft iſt noch nicht ſehr vereinigt, doch habe ich mich den hohen Häuptern vorſtellen laſſen.

Die Herzogin von Angoulême, Dauphine, wie ſie hier genannt wird, iſt gewiß merkwürdig durch ihr langes, ſtets wiederkehrendes Leiden. Sie trägt es mit ungemeinem Muthe, und ich fand ſie ſeit Paris durchaus nicht verändert. Wer ihr Schickſal nicht gekannt, würde ſie für eben ſo glücklich und zufrieden als andere Fürſtinnen gehalten haben; gewiß rührt ein ſolches Betragen ſicherer als alle Klagen. Noch heiterer erſchien die junge Prinzeſſin, Tochter der Herzogin von Berry, denn wo ſähe die Jugend nicht froh ins Leben! und ſie wird mit ihrem Bruder das Glück deſſelben vielleicht beſſer vom Throne entfernt, als in ſeiner oft mehr ſengenden als ſegnenden Nähe finden.

Die Erbprinzeſſin von Sachſen-Altenburg, geborne Prinzeſſin von Würtemberg, entfaltet in ihrer Unterhaltung, gleich ihrer erlauchten Schweſter, der Königin, alle Grazie und Geiſteslebhaftigkeit dieſes in ſo vielen ſeiner Glieder ausgezeichneten deutſchen Fürſtenhauſes, und beide Schweſtern vereinigen mit den äußern Geſchenken der Natur, den höchſten aller weiblichen Reize — Herzensgüte. Ihro Majeſtät die Königin hatte die Gnade, mir gutes Glück zu meiner transatlantiſchen Reiſe zu wünſchen, und ich nehme dies als eine heilvolle Vorbedeutung an. Seine Durchlaucht der Erbprinz von A..... plaiſantirten ganz launig über Tutti Frutti, und frugen mich mit liebenswürdiger Offenheit, ob ich vielleicht der Verfaſſer dieſes Buches ſey. Es verſteht ſich, daß ich eifrigſt deprecirte. „Ich glaube es am Ende doch,“ ſagte der Erbprinz, „nämlich nach der Vorrede zu urtheilen, die mir gar nicht gefällt.“

„„Euer Durchlaucht ſind zu gütig, es iſt ſchon ſehr verdienſtlich, eine Vorrede nur zu leſen. Laſen ſie auch noch mehr, wenn ich fragen darf?““

„Nein, ich erwarte erſt das Urtheil eines Gewiſſen darüber, nach dem ich das meinige richten, und es dann leſen oder nicht leſen werde.“

„„Ich rathe im Voraus unbedingt zum Letzteren““ erwiederte ich, ſchon mehr als geſchmeichelt, eine ſo hohe Aufmerkſamkeit auch nur einen Augenblick erregt zu haben.

Die übrigen Präſentationen übergehe ich, um Dich nicht zu ermüden, und erwähne nur noch einer alten Hofdame aus dem vorigen Jahrhundert, die, ihrem Anſehn nach, vor ihrer Menſchwerdung ein chineſiſcher Porcellan-Götze geweſen ſeyn mußte, und die mich, als ich ihr meine Aufwartung machen wollte, und Niemand im Vorzimmer findend in ihre Stube trat, für Gott weiß wen anſah, denn ſie radebrechte mir ſogleich in Brandenburgiſchem Franzöſiſch die Klage vor:

daß die Medicin nur einmal gewirkt habe. Nicht ohne Beſorgniß zurücktretend, erklärte ich, das andremal nicht abwarten zu wollen; da ſie aber ihren Irrthum jetzt erkannte, ſprang ſie in großer Verlegenheit auf und bat, mich doch nur einige Minuten niederzulaſſen. Mon Dieu, mon Dieu, rief ſie, j'ai si mauvaise mine, que je ne me distingue plus en rien, je vous ai tenu pour notre Hofarzt.

Einige alte Bekannte habe ich auch vorgefunden, unſern vortrefflichen Präſidenten, dem die Cur, Gottlob! gut anſchlägt, den General-Miniſter, der in unſerm Lande den beſten Kopf, wie ſeine Frau die ſchönſten Augen hat, den General B...., einen der angenehmſten Geſellſchafter, und den beſten Schauſpieler in Europa, nebſt Vielen mehr, unter Andern auch Deinen Schwager, der mir den tragiſchen Tod ſeines Vaters erzählte, wie bei ſeinem Beſuch in dem alten gothiſchen Grenzſchloſſe eine Treppe unter ihm eingeſtürzt, und er von den Trümmern begraben elend umgekommen ſey — in demſelben Schloſſe und in demſelben Alter, wo auch ſein Großvater, von der Jagd zurückkehrend, einen ähnlichen gewaltſamen Tod gefunden. Das iſt offenbar ein Schickſals-Schloß, lieber Max, und ich hoffe, er wird eilen es zu verkaufen.

Am unterhaltendſten für mich war meine vieljährige Gönnerin, die ſiebzigjährige Gräfin H.. mit einem Geiſt, der 17 zählt. Ich darf zwar nicht in Abrede ſtellen, daß auch junges Fleiſch und Bein, und ſehr hübſches, in ihrer Nähe war, aber dieſe kleine mutine war meine bitterſte Feindin. Um alſo auf die gute Gräfin zurückzukommen, die mir willig geſtattete ihr die Cour machen zu dürfen, ſo war ſie unerſchöpflich an intereſſanten Erinnerungen, die ſie mit der poſſirlichſten Laune vortrug. Ich will nur Einiges verſuchen ihr nachzuerzählen.

Als ſie vor vielen Jahren das erſtemal mit Ihrer Kaiſerlichen Hoheit in Rußland war, wo damals noch halb barbariſche Sitten auf moderne Cultur gepfropft herrſchten, hielt ſie ſich in der erſten Zeit, nach ihrem Ausdruck, für verrathen und verkauft. Mehrere Tage wagte ſie nie anders als im Gefolge der Großfürſtin ihr Zimmer zu verlaſſen, endlich faßte ſie ein Herz und voller Begierde, eine Spazierfahrt durch Petersburg zu machen, beſtellte ſie ſich im Kaiſerlichen Marſtall einen Wagen mit zwei Pferden. Als er ankam und ſie einſteigen wollte, erklärte der ihr zugetheilte ruſſiſche Bediente, der nur gebrochen deutſch ſprach, zornig, daß er nicht mitfahren werde. „Mein Gott, warum nicht?“ frug die Gräfin erſchrocken.

Bedienter. Was denkſt?

Gräfin. Ich denke gar nichts, lieber Freund.

Bedienter. Biſt Kammerfrau?

Gräfin. Nein, nicht im Geringſten.

Bedienter. Was denkſt? Ich mit Kaiſers Livree hinter zwei Pferde ſtecken! Bin zu gut dazu.

Gräfin. Aber, lieber Mann, ich bitt' Euch, ich habe große Eile, kommt nur diesmal mit; hier iſt ein Fünfrubelſtück, tröſtet Euch.

Bedienter. Na, weil Du gut Perſon biſt, einmal, aber nie wieder!

Gewitzigt, wie ſie glaubte, befahl ſie bei der nächſten Excurſion vier Pferde, ſand aber ihren Bedienten immer noch de mauvaise humeur, und wie das erſtemal begann er beim Einſteigen:

„Was denkſt?"

„„Nicht mehr wie geſtern, lieber Freund.""

„Biſt alſo nicht Kammerfrau, ſondern Kammerdame? Na, ſteig nur ein!"

Abends erzählte ſie ihre Fata dem Oberkammerherrn, und erfuhr nun erſt, daß ſie fortwährend gegen die Etikette verſtoßen habe, und wenn ſie ausfahren wolle, ſechs Pferde verlangen und wenigſtens zwei Diener mitnehmen müſſe, um ihrem Range gemäß zu erſcheinen.

Dies beruhigte denn auch am nächſten Morgen vollkommen ihren gewiſſenhaften Sarmaten. „Ah," rief er, ehrerbietig und tief gebückt den Schlag öffnend. „jetzt ſeh' ich, biſt Obriſthofmeiſterin, verzeih', aber wie konnt glauben. Zwei Pferde und Kaiſers Livree!" und unwillkürlich ſchüttelte er noch einmal verächtlich mit dem Haupte.

Noch ergötzlicher waren die Grobheiten der Hofdamen.

Eines Morgens ſchickt die Kaiſerin Mutter zur Gräfin und läßt ihr ſagen; ſie möchte um zehn Uhr im Diamantenzimmer ihrer warten. Gräfin H . . ., wohlgeputzt, macht ſich auf den Weg, kann aber von Niemand erfahren, wo das Diamantenzimmer ſey. Selbſt der Hofmarſchall, dem ſie begegnet, verſichert, qu'il n'en savait rien du tout. Sie wandert alſo in das ihr bekannte Vorzimmer der Kaiſerin, worin zwei junge Kammerfrauen ausgeſtreckt auf zwei Sophas liegen. Nachdem ſie dieſen, die ſich nicht rühren, weitläuftig ihre Noth auseinander geſetzt, ſagt die Eine gähnend und ihre hübſchen Glieder dehnend: Madame, cela ne me regarde pas du tout, und die Andere fügt lachend hinzu: Madame, il faut vous adresser ailleurs, s'il vous plait. Höchſt aufgebracht verläßt die arme deutſche „Oberhofmeiſterin in tauſend Aengſten" die impertinenten Kammerfrauen und ſetzt ihre Irrfahrt fort. Nach einer Viertelſtunde begegnet ihr endlich ein deutſcher Kammerlakai, der mit großer Dienſtfertigkeit ſie Treppauf Treppab einen langen Weg führt, und glücklich im erſehnten Diamantenzimmer mit ihr debarkirt. Wie erſtaunt ſie aber, als ſie durch eine offen ſtehende Tapetenthüre wieder die beiden liegenden Kammerfrauen gewahr wird, und zu ihrem ſchwerſten Aerger ſich überzeugt, daß es nur drei Schritte für ſie bedurft hätte, aus der Kaiſerin Vorzimmer in das der Diamanten zu gelangen, wenn die boshaften Geſchöpfe ſie nicht in den April geſchickt hätten. Man ließ ihr alle Zeit ſich dieſem Aerger hinzugeben, denn ſie wartete wohl eine Stunde einſam, ohne einen Laut zu vernehmen, als das gelegentliche tiefe Athemholen der ſchlafenden Kammerfrauen.

Mit einemmal geht eine dritte Thüre auf, und herein tritt die Kaiſerin Mutter mit der Großfürſtin, beide im Pudermantel. Verwundert ſieht die Kaiſerin ſie an und ſagt; „Mais mon Dieu, ma chère Comtesse, que venez vous donc faire ici?“

„Madame, j'en ai reçu l'ordre, par Votre Majesté.“

„Mais non, ma chère, je n'y ai pas pensé. C'est donc une confusion, qu'on aura fait. Ils sont si maladroits! Allez vous attendre dans la salle des Dames du Palais.“

Und damit verſchwanden ſie.

Die unglückliche Gräfin war nun wieder ſo weit wie vorher, und mit einem Stoßſeufzer begann ſie die neue Reiſe nach dem Zimmer der Staatsdamen. Wen ſie auch frug, Niemand kannte es, ein Kammerherr verſicherte, ſie müſſe falſch verſtanden haben, nie habe er dieſe Benennung gehört. Um mich kurz zu faſſen, nach langem vergeblichen Suchen trifft ſie den Grafen

Orloff, der ſie zurechtweiſt. Aber, als ſey heute ein wahrer Verirtag, zeigt ſich das Zimmer der Staatsdamen abermals als den unmittelbaren Nachbar des Diamantenzimmers.

Waren aber vorher die Kammermädchen unhöflich geweſen, ſo machen es die Staatsdamen noch zehnmal ärger. Man mißt ſie mit verächtlichen Blicken von Kopf zu Fuß, ziſchelt ſich höhniſch in die Ohren, ſieht ſie an und bricht in ein erſticktes Gelächter aus, läßt ihre verlegne Verbeugung ganz ohne Erwiderung, und zuletzt tritt eine der Damen auf ſie zu und indem ſie den ruſſiſchen Orden der Gräfin anfaßt, frägt ſie: Mais pour l'amour de Dieu, Madame, où avez vous pris cette décoration là? Jetzt riß unſrer guten Deutſchen die Geduld. Madame, rief ſie, je vous assure, que je ne l'ai volée à personne, et puisque c'est Sa Majesté l'Impératrice, qui a bien voulu me la donner, il faut bien aussi, qu'elle m'ait crûe digne de la porter.

Ein impertinentes „Vraiment?“ war die ganze Antwort.

Bei Tafel ging es ihr noch ſchlimmer. Die Kaiſerin hatte ihr ausdrücklich befohlen, ſich neben die Gräfin T . . ., die einen hohen Rang bekleidete, zu ſetzen. Sie war im Begriff es zu thun, als ein furchtbar ausſehendes, und noch furchtbarer in halb veralteter Tracht ſagotirtes Weſen, ſie mit allen Zeichen der größten Wuth ruſſiſch anredet, und als ſie, mit dieſer Sprache unbekannt, erſchreckt die Antwort ſchuldig bleibt, ſie ohne Weiteres beim Arm nimmt, auf die Seite ſchleudert, und ſich auf den ihr beſtimmten Platz ſetzt. Die Gräfin, indignirt, eilt davon und ſetzt ſich ganz unten an die Tafel der Lieutenants. Es dauert nicht lange, ſo erſcheint ein Hoffourir, und frägt erſtaunt, was ihr in den Sinn käme, dieſen inconvenanten Platz zu wählen, da ihr die Kaiſerin ausdrücklich befohlen, ſich neben die Gräfin T . . . zu ſetzen. „Ja, erwidert die Oberhofmeiſterin, aber die Kaiſerin hat mich nicht davon avertirt, daß eine ruſſiſche Dame kommen, mich beim Arm nehmen und wegſtoßen würde. Wir ſind auf dergleichen in Deutſchland nicht eingeübt.“

„Wie, ſagt der Fourier, das hat ſie ſich unterſtanden? Ich bitte, kommen Sie, dem ſoll gleich abgeholfen werden.“

Sie hatte jetzt wenigſtens die ſterile Satisfaction, zu ſehen, daß der Hoffourier mit dem monstre eben ſo verfuhr, wie dieſes früher mit ihr.

So waren damals die ruſſiſchen Sitten. Es iſt wohl nicht nöthig hinzuzuſetzen, daß jetzt davon keine Spur mehr übrig geblieben iſt, im Gegentheil kein Hof ſich durch größere Urbanität und Glanz auszeichnet.

Von Napoleons Anweſenheit in Weimar wußte ſie auch viel Intereſſantes zu erzählen.

Napoleons gemeine Erziehung (und davon kann man den großen Mann nicht frei ſprechen) machte ſich oft ſehr bemerklich. Einmal unter andern frug er bei voller Cour ganz laut den ruſſiſchen

Kaiſer: „Eh bien, Sire, Votre Majesté a-t-elle passée une bonne nuit? und ſich etwas zu ſeinem Ohre biegend: avez vous enfin eu une bonne selle?“

„Ah fi donc, fi donc!“ erwiderte der elegante Alexander, und ſchüttelte mit dem Kopfe, während die liebenswürdige Großherzogin ſich am Halskragen zupfte, was ſie zu thun pflegte, wenn ſie in Verlegenheit gerieth.

Die an Napoleons Heftigkeit nicht gewöhnten Weimariſchen Beamten verloren zuweilen vor ihm alle Faſſung. Gleich am erſten Abend, wo die halbe Stadt bei Hof verſammelt war, kam er an den alten K . . . . M . . . . heran und frug ſehr ſanft und freundlich: Où est Weylande?

Keine Antwort.

Der Kaiſer ſchon etwas heftiger und ſchneller: Où est Weylande? . . .

Nur ein zitterndes Gemurmel läßt ſich hören.

Der Kaiſer wüthend: Mais, Monsieur, êtes vous sourd? Je vous demande, où est Weylande?

Gräfin H…, die hinter dem entſetzten K… ſtand, und begriff, daß Napoleon Wieland meine, aber zugleich einen patriotiſchen Zorn fühlte, daß er den alten decontenancirten Mann ſo anfuhr, erwiderte jetzt barſch, ihre Augen feſt auf ihn heftend, und ſie kann ihnen einen ſehr impoſanten Ausdruck geben, wenn ſie will: „Sire, Weylande est chez lui.“

Qui êtes vous? frug der Kaiſer verwundert.

„La Grande-Maitresse de Son Altesse la Duchesse, Sire.“

Ah, rief er abgebrochen und drehte ihr den Rücken. In dem Augenblick bemerkte ſie aber zu ihrem nicht geringen Schreck, daß Weylande ſelbſt wirklich nicht drei Schritt vom Kaiſer ſtehe.

„Da ich nun wußte, ſetzte die Gräfin hinzu, wie grob der große Mann gegen Damen ſeyn könne, verlor ich jetzt auch die Courage vollſtändig, und mich rückwärts drängend, nahm ich, von einem paniſchen Schrecken ergriffen, förmlich die Flucht, ohne mich ihm ſobald wieder vor die Augen zu bringen.

Oefter fand ich bei Gräfin H... auch intereſſante Fremde, z. B. Graf Ltr., der uns angenehm über den Orient unterhielt. Von Mahmud erzählte er eine affaire de jalousie, wie er es nannte, d. h. als Moruſi, der Pfortendolmetſcher, hingerichtet wurde, wollte der Sultan ſelbſt deſſen Blut fließen ſehen, und hatte befohlen, erſt wenn eine gewiſſe Jalouſie im Serail aufgezogen werden würde, das Beil fallen zu laſſen. In dieſer ſchrecklichen Lage ließ er den armen Moruſi über eine Stunde verharren, ehe er das verabredete Zeichen geben ließ. Graf Ltr. tadelte Pouqueville's Werk über die Türkei als höchſt unzuverläßig. Er erzählte, wie er lange vor der Publicirung des Buchs Pouqueville ſelbſt bewieſen habe, daß er über viele Hauptpuncte ganz irre geführt worden ſey. Wie Schade! rief Pouqueville, es iſt zu ſpät, die Aenderung iſt jetzt unmöglich — ich werde ſie für die zweite Ausgabe aufbewahren. Aber auch dieſe blieb dieſelbe. „Es iſt dieſen Leuten nicht um Wahrheit zu thun, ſagte der Graf, wenn ſie ein Buch gefüllt haben und es gut verkaufen, ſind ſie zufrieden.“

Du lieber Gott! dachte ich, wer uns alle freiwilligen und unfreiwilligen Lügen der Geſchichte aufdecken könnte, würde uns gewiß einen ſchlechten Dienſt erweiſen. Mancher käme dabei vielleicht um ſeinen Lieblingshelden, und Mancher gar um ſeine Religion. In dieſem Lande der Täuſchung, was iſt am Ende an ein bischen mehr oder weniger Wahrheit gelegen!

Landpartien, Piſtolenſchießen, und einſame Promenaden füllen den Reſt meiner Zeit aus; mit den Wäſſern gebe ich mich gar nicht ab, war auch nie an einem Brunnen, weil ich, wie Dir ſattſam bekannt iſt, ohne Noth nicht gern vor 12 Uhr aufſtehe. Die Gegend um Carlsbad iſt nicht übel, die Stadt ſelbſt giebt ihr jedoch mehr Maleriſches als die Natur. Die fernen Ausſichten ſind ohne Bedeutung, aber viel Tannendunkel und Waldeinſamkeit, die ihr Verdienſt haben. Neulich begegnete ich dort am Hirſchſprung einer hübſchen Wienerin, die mit ihrem kleinen Knaben ſich verirrt hatte. Nach einiger Zeit fingen wir auch den Mann glücklich wieder auf. Die ungezwungene Unterhaltung und drollige Sprache dieſer Leute vertrieben mir die Zeit ſehr gut und zuletzt verſtiegen wir uns ſogar bis zum Theater. Der Mauthbeamte frug mich, wie ich das hieſige fände? Ich geſtand, bloß einen weißſeidnen Comödienzettel davon geſehen zu haben, der mich fünf Gulden gekoſtet, im Uebrigen ſey es mir annoch unbekannt geblieben. „O, ſagte er, Sie müſſen doch hingehen, ernſthafte Stücke geben ſie freilich ſchlecht, aber ſehr hübſche Zoten, nicht wahr, Mariande'?“ Mariandel beſtätigte es mit einem ſüßen Blick, und ich verſprach, ihr eben bei einer difficilen Paſſage herabhelfend, bei der nächſten Vorſtellung der erwähnten Art ſie ohnfehlbar in das Theater zu begleiten.

Auf einem ſteilen Felsberge, ohnweit der Stadt, ſteht ein Pavillon, in dem eine camera obscura angebracht iſt, ein artiges Spiel, von dem ich mich wundere, daß man es nicht öfters in Parks und öffentlichen Promenaden benutzt. Ich rieth dem Beſitzer, noch eine Rutſchbahn von hier nach der Stadt anzulegen, wozu ſich das Terrain ſehr eignet, und die gewiß viel Liebhaber finden, und ſich ſchnell bezahlt machen würde.

Eben zog ein Transport Fuhrleute in der Tiefe mit ihren großen, böhmiſchen Hengſten vorüber, und ein zerlumpter kleiner Kerl, barfuß und in Pantoffeln tanzte vor ihnen her, eine Diminutiv-Geige ſpielend, wahrſcheinlich um beim Nachtlager von ihnen frei gehalten zu werden. Ich ſah das kleine Genrebild, krabbelnd und wimmelnd, ſo deutlich als möglich vor mir auf dem Papier. Wäre es reciprocirlich geweſen, hätte ich dem armen Violinſpieler hier oben gern einige Zwanzigkreuzer in die Hand gedrückt. Welch trauriges Schickſal, ſo ſein Brod zu verdienen!

Als ich zu Haus kam, fand ich die Badeliſte auf meinem Tiſche. Es waren nur zwei für mich intereſſante Leute angekommen:

1) Vinzens Homme in der neuen Welt — was ich mir ſo überſetzte: der Menſch ſiegt in der neuen Welt.

2) Der Kaiſerlich Oeſtreichiſche Concepts-Practikant, Freiherr von Schlau im alten Scepter — was ich mir überſetzte: tous les genres sont bons — à leur place.

Et sur ce, Monsieur et très cher frère, que Dieu vous ait dans sa sainte et bonne garde.

Herrmann.

Dritter Brief.

An die Frau Fürstin von P. M.

Eger den 9ten Juni 1834.

Meine theure Lucie!

Du haſt meine lange Relation von Carlsbad, die ich der Poſt nicht anvertrauen wollte, hoffentlich durch S..... erhalten, und ohne Zweifel wirſt Du einigemal herzlich dabei gelacht haben *).

---

*) Von dieſem Briefe findet ſich nichts in den uns zugeſchickten Papieren.

Das Blut eines großen Mannes iſt eine fruchtbare Saat. Durch ſie wird der Name Egers unvergeßlich bleiben, wenn auch vielleicht kein Stein mehr davon auf dem andern ſteht. Man ſcheint indeß hier nicht beſonders empfindlich für dieſen Ruhm geweſen zu ſeyn, denn man hat die geheiligten Orte gar ſehr vernachläßigt. Im Rathhaus befindet ſich ein gutes Portrait Wallenſteins, ganz dem unſern in M. ähnlich. Lächerlich ſind die daneben hängenden Bilder, welche ſeine Ermordung — in der Unterſchrift „Execution“ benannt — darſtellen. Wallenſtein, eine ſchmählige Carricatur, ſieht aus, als wenn er im Hemde ein Entrechat zu machen verſuche, und wegen ſchlechten Tanzens mit dem Stock in die Rippen geſtoßen würde.

Man beſchaut in dieſer Stube auch ſein Schwerdt als Generaliſſimus, und die Hellebarde, mit der er getödtet wurde; es geht aber mit dieſen Reliquien wie mit allen übrigen, ſie exiſtiren doppelt und dreifach. In Dur zeigt man genau das Nämliche.

Die Stube in einem Hauſe der Stadt, wo die „Execution“ vor ſich ging, jetzt das Boudoir der Frau Bürgermeiſterin, iſt leider mit Papiertapeten verziert und gänzlich moderniſirt worden. Nur die niedrige Thür, durch welche man die Mörder einließ, iſt intact geblieben. Wer kann ſie ohne Herzklopfen anſehen! Uebrigens ſchuldig oder unſchuldig, den Kaiſer mag der ſtolze Friedländer immer hart incommodirt und ſchwer gedemüthigt haben, was den Mord — ohne ihn zu entſchuldigen — doch erklärt. Aber wie groß ſtarb der kranke, leidende, geiſtig und körperlich ermattete Mann, der, ohne einen Laut von ſich zu geben, nur ſein Gewand öffnete und reſignirt, wie Cäſar, die Bruſt dem Todesſtreiche darbot.

Von dem Schloſſe, wo Illo, Terzky, Neumann und Kinsky überfallen wurden, ſtehen nur noch eingeſtürzte Ruinen um einen mit Gras und Neſſeln bewachſenen Hof. Doch haben ſich zwei weit ältere Gebäude, die einen Theil davon ausmachten, beſſer erhalten. Das erſte iſt eine merkwürdige Doppelcapelle aus der Zeit Carl des Großen, im untern Theile mit maſſiven, dreiſchaftigen Granitſäulen, im obern mit ſchlanken Marmorſäulen aus Italien geſchmückt. Das Capitäl und Sockel einer jeden Säule im untern wie im obern Raume iſt von verſchiedenem Deſſein.

Noch älter und intereſſanter iſt das zweite der erwähnten Ueberreſte, ein aus Lavaquadern aufgemauerter römiſcher Thurm, der ſchwarz und eiſern, wie ein unzerſtörbarer Felſen, der Zeit getrotzt hat. Die Franzoſen ließen, als ſie im vorigen Jahrhundert Eger einige Zeit innen hatten, den Thurm erhöhen und Kanonen hinauf bringen. Dieſes Mauerwerk iſt bereits gänzlich wieder eingefallen, während es keinen einzigen Stein des alten Baues mit ſich zu nehmen vermocht hat.

Das Ganze ſchien mir ein Bild von tiefer Bedeutung. Man ſah die neuere Zeit ſchon faſt der Erde gleich, das Mittelalter beſchädigt, aber noch aufrecht, das Antike in felſenfeſter Dauer Alles überragend. Was wird nun vollends das Loos unſrer heutigen Maculaturperiode ſeyn? Bücher, weiter bleibt gewiß nichts von ihr übrig. Aber iſt das weniger? Als eine der unmittelbarſten, umfaſſendſten Formen des Geiſtes vielleicht mehr als alles Andere.

Selbſt der Lohnbediente war über den römiſchen Thurm extaſirt. „Man ſieht wohl,“ rief er aus, „daß ſie ihn haben kanonenfeſt machen wollen!“ Und ſonderbar iſt es in der That, daß die Römer, ohne die Gewalt des Geſchützes zu ahnen, dennoch aus bloßem, practiſchen Kunſtſinn ihre Feſtungswerke ſo gebaut haben, daß ſie, wie hier der Augenſchein zeigt, den Kugeln ſpäter beſſer widerſtanden, als alles neuere auf ſie abſichtlich berechnete Mauerwerk.

Auch jenſeits der Eger ſtand ein Schloß, die Reſidenz der Böhmen-Könige, das mit dem dieſſeitigen, wie man behauptet, durch eine Zugbrücke verbunden war. Man ſieht wirklich an beiden Seiten noch mehrere in den Felſen gehauene Stufen. Sonſt iſt nichts mehr davon übrig. Eine Bauernfamilie grub eben auf der Stelle mühſam ihr ſteiniges Feld um. So geht es fort und fort im ewigen Wechſel!

Die Kirche des heiligen Niclas iſt ſehenswerth. Wenn nicht Kunſtwerke, enthält ſie doch Curioſa. Der Luxus der angeſtrichnen Holzfiguren iſt in Böhmen zu Hauſe; in dieſer Kirche erreicht er faſt das Unglaubliche. Das non plus ultra war die Darſtellung einer offenbar toll gemachten mater dolorosa. Man hatte ihr einen Federbuſch mit Glocken, wie ihn die Mauleſel in Spanien tragen, aufgeſetzt, und ein paar ſteife Aermel von wenigſtens acht Fuß Länge angeſchnallt; kein Menſch aber konnte ohne Lachen ihr Geſicht anſehen, das den groteskeſten italiäniſchen Pulcinello beſchämt hätte. Auch zwei heilige Leiber werden hier aufbewahrt. Es ſind Gerippe — von Holz; jeder Knochen mit Schmuck umwunden, der —

falſch iſt. Demohngeachtet iſt der Anblick ſcheußlich genug, und ein gutes Memento mori.

Niemand liebt den Bilderdienſt mehr wie ich, Niemand iſt eifriger der Meinung, daß aller Gottesdienſt auch ſinnlich zu uns ſprechen müſſe, aber nicht durch Fratzen, ſondern durch Kunſtwerke. Wird man denn dieſen vielfach gräßlichen, katholiſchen ſowohl wie ſchlecht reformirten Sauerteig, nicht endlich mit Ehrlichkeit in den Kehricht werfen, wo er hingehört!

Böhmen kommt mir dem Aeußern nach weniger civiliſirt als unſer Vaterland vor (ich meine das Königreich Preußen); Armuth, Schmutz, Bettelei ſind hier häufiger. Dagegen findet man, was man bei uns vermißt, eine gewiſſe treuherzige Höflichkeit aller Claſſen, und eine, keineswegs ſclaviſche, aber ſich an ihren Platz ſtellende déférence der niedern und mittlern Stände für die vornehmern. Das Gegentheil bleibt in einer Monarchie immer eine gefährliche und folglich unverſtändige Anomalie. Werdet Menſchen im edleren Sinne, werdet ächte Chriſten! dann hören die Vornehmen, wie Krieg und Peſt, von ſelbſt auf — ſo lange Ihr aber dazu weder den Muth noch den Willen habt, ſo lange fügt Euch den Vorurtheilen, und vorzugsweiſe denen, die Euch am wenigſten ſchaden, und die am wenigſten unſinnig ſind. So würde ich den Liberalen zurufen, wenn ich ein conſtitutioneller Miniſter wäre, als legitimer würde ich ſie erſt gar nicht ſo weit kommen laſſen.

Deiner Empfehlung gemäß fuhr ich nach Franzensbrunnen, das freilich wenig Erwähnungswerthes darbietet. Der Brunnen ſchmeckt jedoch vortrefflich und macht Appetit, was ich Beides ſehr hoch ſchätze. Ueberdies giebt es in dieſer Gegend eine große Menge hübſcher Griſetten, die nicht für grauſam paſſiren, und deren originelle Tracht, mit dem coquett um den Kopf geſchlungnen ſchwarzen Tuche, doppelt anzieht — alles große Vortheile eines Badeortes.

Alexanderbad den 1ten.

Ich war hier — und Du wirſt Mühe haben es zu glauben — während meines ganzen Aufenthalts der liebenswürdigſte, der jüngſte, der ſchönſte, der klügſte, der gelehrteſte, der tugendhafteſte, der geliebteſte, und der gefeierteſte Badegaſt, weil ich — der einzige bin. Jeden Morgen, wenn ich den Inſpector lachend frage, ob noch kein zweiter Einſiedler angekommen, erwidert er bitterſüß lächelnd, die Saiſon beginne dieſes Jahr ſehr ſpät. Einmal — denke Dir ſeine Freude — kömmt bei einbrechender Dämmerung ein Wagen mit vier Pferden davor und einem engliſchen Ehepaare darin, vor das Haus geraſſelt. Er eilt mit tiefen Bücklingen herbei. „Sind Sie der Inſpector Heut?“ fragt der Fremde. „Zu Befehl!“ „O ſchön, Lord Erskine, unſer Geſandter in München, hat mir geſagt, ich müſſe durchaus Herrn Inſpector Heut in Alexanderbad beſuchen, und dies thue ich alſo hiermit.“

„Nun,“ erwidert Herr Heut, „Sie werden es nicht bereuen, denn eine größere Naturmerkwürdigkeit, als unſere berühmten Felſenpartieen hat Deutſchland kaum aufzuweiſen. Sobald ſie morgen befehlen, wird der Führer zu Ihren Dienſten ſtehen. Aber wollen Sie jetzt nicht ausſteigen?“

„Ja ausſteigen und eſſen, aber nichts beſehen. Lord Erskine hat uns geſagt, Herrn Inſpektor Heut zu beſuchen, das haben wir gethan. Wir werden eſſen und dann gleich müſſen wir wieder fort. Poſtpferde ſind ſchon beſtellt, keinen Augenblick länger haben wir zu verlieren.“

Der arme Inſpector machte noch einen ſchwachen Verſuch ihn zurückzuhalten, indem er verſicherte, daß noch Niemand, bloß um ſeine

Bekanntſchaft zu machen, nach Alexanderbad gekommen ſey, ſondern man entweder der Cur oder der Wunder der Natur wegen ſich hier aufhalte, Lord Erskine ohne Zweifel auch nur dies Letztere gemeint haben könne, der Engländer blieb bei ſeiner Phraſe, aß ein halb Dutzend Forellen, trank mit ſeiner Frau einige Gläſer Grog, und um Mitternacht war ich wieder der Alleinherrſcher im Badehauſe.

Uebrigens bin ich hier vortrefflich aufgehoben. Der Inſpector, der zwanzig Jahre in Napoleons Heeren gedient, iſt von der angenehmſten Geſellſchaft und Alles ſehr anſtändig. Meine Zimmer ſind dieſelben, die Dein ſeliger Vater bei ſeinem letzten Hierſeyn bewohnte, und wie überall auch hier einen großen Enthuſiasmus für ſein Andenken zurückgelaſſen hat. Gleich den Tag nach ſeiner Ankunft befahl er, ſämmtliche Badegäſte zum diné einzuladen, und placirte einen Beamten aus Wunſiedel, der ehemals Kammerdiener bei ihm geweſen war, neben ſich, was man noch heute mit groſſer Anerkennung citirt. Der gute Vater! Wie heiter und einfach war er ſtets auf der Reiſe, und wie gefällig! Doch dieſe Erinnerung iſt jetzt betrübend. Laſs uns lieber davon abbrechen.

Man lebt hier in jeder Hinſicht für einen Badeort comfortabel, das Eſſen iſt ſchmackhaft und reinlich, die Bedienung prompt und gefällig. Der Tafeldecker, welcher Sonntag heiſſt, iſt ſogar ein Onkel der Berühmten, und verſichert, eine Couſine in Trier zu haben, die der ſchönen Henriette vollkommnes Ebenbild ſey, nur etwas ſchlanker und gröſſer, und ſchwarzes Haar ſtatt des blonden. Mais, ma foi, cela fait venir l'eau à la bouche.

Im Hofe iſt ein Baſſin mit reichlich zuflieſſendem, cryſtallhellen Quellwaſſer, in dem die vortrefflichſten Forellen und Karpfen, den Augenblick ehe man ſich zu Tiſch geſetzt, erſt gefangen werden, um in ſybaritiſcher fraicheur auf der Tafel zu erſcheinen. Es ſind in der That keine andern Karpfen mit den hieſigen zu vergleichen, welches dem Umſtande zugeſchrieben wird, daß ſie in ſo friſchem Waſſer leben, und ſich mit jungen Forellen mäſten, eine Notiz, die ich den Kennern zur weiteren Anwendung empfehle. Gebürgsbutter und Rahm ſind auch als vortrefflich hervorzuheben. Soviel für die Gaſtronomie der Gegend.

Beim Deſſert erſcheint jedesmal der gute Inſpector, fragt, wie ich zufrieden bin, und erzählt eine Kriegs- oder Badebegebenheit. Höre von jeder Sorte eine mit an.

Einem Camaraden und intimen Freunde des Inſpectors ward bei Jena die ganze obere Hirnſchale abgeſchoſſen, ohne daß er daran ſtarb, noch den Dienſt zu verlaſſen brauchte. Doch ward er nur unvollkommen curirt, trug eine ſilberne Platte und litt oft ſehr ſchmerzlich an ſeiner Wunde. In der Schlacht von Rio seco, die Beſſières gegen Caſtannos und Blake gewann, trifft ihn wieder eine Kanonenkugel, genau an denſelben Fleck, nimmt auch die ſilberne Hirnſchale und noch etwas mehr Gehirn dazu mit ſich. Man bringt den Bleſſirten faſt als hoffnungslos nach Madrid, wo er jedoch, ohne alle weitern üblen Folgen, gänzlich und dauernd hergeſtellt wird. Hierauf lebt er einige Jahre, wie neu verjüngt, luſtig und in Freuden, aber die Kanonenkugeln hatten es einmal auf ſeinen Kopf abgeſehn, und wollten, wie es ſcheint, durchaus das letzte Wort behalten. So kam denn eine während der Bataille von Dresden, und nahm, diesmal richtiger zielend, dem armen Teufel das ſo oft entamirte Haupt über der Kinnlade weg, wobei er ſich diesmal für immer beruhigt hat.

Die zweite Geſchichte iſt ein wenig al fresco; darum lege ich ſie Dir, mit unſichtbarer Dinte geſchrieben bei. — — — Was ich aber nun an der Sache erſt bewundernswerth finde, iſt die edle Dreiſtigkeit der Sarmaten, mit der ſie nach ihrer öffentlichen Deconfitüre noch acht Tage im Hauſe blieben, und ſich ſehr wenig daraus machten, ob man ihnen aus dem Wege ging, wo ſie ſich blicken ließen, aufſtand, wo ſie ſich hinſetzten, kurz ihnen alle Zeichen einer ſtillſchweigenden Verachtung reichlich zu erkennen gab. Sie lachten die Leute aus und tranken viel Champagner, welches Letztere auch wahrſcheinlich das beſte Mittel war, den mit dem Inſpector geſchloſſenen Frieden auf das Dauerhafteſte zu conſolidiren. Es ſcheint ſogar, daß ſich dieſer Friede bis auf das Mädchen erſtreckte, und die deutſche Tugend, welche ſo glänzend der Gewalt widerſtanden, Geld und ſanften Worten keine gleiche Energie entgegen zu ſetzen hatte. Wer weiß, ob es unſrer ganzen Nation nicht einmal ſo geht — und dann wird man ſagen: Was die brutale Gewalt nicht erobern konnte, gewann die Diplomatie. Zu dieſer Letzten gehört aber hauptſächlich: Dreiſtigkeit, Schlauheit und Geduld. Den Deutſchen fehlt in der Regel die erſte dieſer drei Eigenſchaften, auch in der zweiten ſind ſie nicht allzuſtark, in der letzten haben ſie aber von jeher alle Völker der Welt übertroffen.

Kennſt Du die Luiſenburg, oder eigentlich Luxburg, vielleicht das Stammſchloß unſres originellen und geiſtreichen Geſandten in Berlin? Von der durch Menſchen erbauten Ritterburg ſind zwar nur noch einige Steine vorhanden, aber die Natur ſelbſt hat dort, in der Mitte weiter Tannenwälder, mit umher geſchleuderten Felsmaſſen, das ſeltſamſte Gebäude aufgerichtet; ein Schloß, das Rübezahls würdig wäre, mit ſeinen Treppen, Gemächern, Corridoren und Altanen, von ſo kühner Formation, daß mancher geräumige Saal nur aus vier Steinen beſteht, und manches platte Dach nur aus einem. Auch hat ſie nicht bloß mit Kühnheit gebaut, ſondern auch oft mit grazieuſer Laune geſpielt, hier ein kleines Gibraltar unzugänglich mit Waſſer umſchloſſen, dort einen Felſen ſo auf einen andern geworfen, daß er nur auf einem einzigen Puncte ſich aufſtützt, und dennoch ſo feſt liegt, daß hundert franzöſiſche Soldaten, mit Hebeln bewaffnet, ſich im Kriege vergebens das Vergnügen zu machen ſuchten, ihn in das Thal hinabzuſtürzen; weiterhin, wie in Adersbach, den Felsbildern menſchliche und thieriſche Figuren verliehen, und endlich ein künſtliches Labyrinth geformt, aus dem man, ohne die leitende Hand des Führers, ſchwer den Ausgang finden würde.

Gleiche Bewunderung kann man nicht den kleinlichen Anlagen zollen, durch welche die Eigenthümer dieſe Geſchenke der Natur noch zu erhöhen geglaubt, und ſelbſt Fremden dergleichen auf ihre Koſten anzukleckſen erlaubt haben. Unerträglich erſcheint in dieſer Hinſicht oft die Verunſtaltung der ſchönſten Felſen durch endloſe Inſchriften, von denen ſich überdies nicht eine über das Triviale erhebt, die meiſten aber zu den albernſten gehören. Die größte Sottiſe aber, die man gemacht hat, iſt: einen ſchmalen, graden Flügel durch den Wald, vom Badehauſe bis an die Luxburg, drei Viertelſtunden weit ſchlagen zu laſſen, der den Weg dahin höchſt monoton macht, und die ſchöne Ausſicht von oben auf eine unverantwortliche Weiſe ſchändet. Dagegen iſt ein hübſcher Platz doppelt intereſſant durch ein den Deutſchen theures Andenken geworden; denn hier pflegte Jean Paul ſich von ſeinen langen Promenaden auszuruhen, ſeinen Spaziertiſch in die Erde zu ſtecken, eine Flaſche Bier in dem natürlichen Felſenkeller zur Seite abzukühlen, und von Walhalla's Göttertrank erfriſcht, die Inſpirationen ſeines Genius niederzuſchreiben. Das nahe Städtchen Wunſiedel iſt bekanntlich ſein Geburtsort, ſo wie auch der des berüchtigten Sand. Ich werde auf Beide noch einmal zurückkommen.

Von dem alten Raubſchloß, das, wie geſagt, nur noch einige Grundmauern aufweiſt, ſieht man in einen tiefen Abgrund hinab, und begreift nicht recht, wie die Ritter je haben zu Pferde heraufkommen können, da keine Spur eines ſolchen Weges vorhanden iſt. Der Führer, den ich darüber befragte, meinte, daß vielleicht damals die Pferde ſelbſt noch nicht erfunden geweſen wären.

Ueberall hier umher wächſt unter den ſchönſten Edeltannen eine Art Isländiſches Moos, das die Landleute Lungenthee nennen, und von dem Hunderte von Centnern jährlich ausgeführt werden. Eine andere Art Moos, das auf dem feuchten Sande nur unter Felſen im Dunkeln wächſt, glänzt dort überraſchend gleich grüngoldnen Flämmchen hervor. An das Licht gebracht verſchwindet es und iſt nicht mehr vom Sande zu unterſcheiden. Füglich könnte man dieſes Gnomenlicht das Johanniswürmchen der Pflanzenwelt nennen.

Ein anderesmal wanderte ich auf die Kiſſein, und legte alle dieſe fatiguanten Touren in weit kürzerer Zeit zu Fuß zurück, als ſie gewöhnlich zu Pferde gemacht werden. Die Kiſſein iſt eine Felſenkanzel auf der Spitze eines hohen Berges, von der man eine ſehr umfaſſende und angenehm abgewechſelte Ausſicht hat. Man ſieht Maria-Kulm bei Carlsbad mit einem Theil des böhmiſchen Gebürges, den Thüringer Wald, den Ochſenkopf, Schneeberg und faſt das ganze Fichtelgebürge, das Schloß bei Nürnberg, Mariahilf bei Regensburg mit der weiten Eb'ne, die ſich in jener Richtung ausbreitet, und in der Nähe ringsum ſchwarzen Wald, beſät mit unzähligen Felſentrümmern.

So wird jeder Tag für mich durch einen angenehmen Spaziergang bezeichnet, ja vorgeſtern machte ich ſogar einen Marſch von mehreren Stunden, bloß um eine chemiſche Fabrik zu beſehen. Einen wahrhaft prachtvollen Anblick gewährten in dieſer, große Haufen pulveriſirten chineſiſchen Zinnobers. Nie habe ich einen Farbeneffect ſolcher Art geſehen, man konnte ihn in Wahrheit brennend nennen (obgleich er, wie die Chemiker ſagen, auf naſſem Wege gewonnen wird) und die Abendröthe, wie Kunkelſches Rubinglas gegen die Sonne gehalten, ſind beide nur matt dagegen. Er muß aber, um dieſen Effect hervor zu bringen, in große Maſſen vereinigt ſeyn.

Geſtern machte ich meine letzte Excurſion nach der Catharinenburg und Wunſiedel. Auf der Ruine fand ich eine Dame aus der Stadt mit zwei artigen Töchtern. Indem wir den verfallenen Thurm betrachteten und die Mädchen wilde Roſen pflückten, die in großer Menge an den Mauern wuchſen, ſagte die Mutter zu mir: „Bemerken Sie wohl das Fenſter da oben, wenigſtens dreißig Fuß hoch über der Erde? Dies iſt eine Merkwürdigkeit für uns. Als der unglückliche Sand noch ein zehnjähriger, damals äußerſt lebhafter Knabe war, ſpielte er mit andern Knaben Soldaten und befehligte die eine Partei, welche die Ruine vertheidigte, während die andere ſie angriff. Sand ward zurückgedrängt und flüchtete mit wenig ihm übrig gebliebenen Getreuen die verfallene Treppe des Thurmes hinauf.

An dem Fenſter, das ich Ihnen eben zeigte, hörte ſie auf — die Verfolger drangen näher. Gefangen gebe ich mich nicht! ſchrie der wilde Knabe und ſprang die dreißig Fuß auf die Steine des Hofes herab, wo er, wie durch ein Wunder, unbeſchädigt ankam. Jeder Andere, ſetzte ſie nachdenkend hinzu, hätte gewiß den Hals gebrochen, aber dieſer nicht, denn er mußte zum Köpfen aufbewahrt werden. Das Schickſal will ſein Recht!“

Ich habe mich nicht nach dem Namen der Dame erkundigt, aber vielleicht gehörte ſie dem traurig berühmten Todten näher an, denn als ſie noch ſtillſchweigend vor ſich hinblickte, gab mir das jüngſte Mädchen, eine Thräne im Auge, mit lieblich verſchämtem Ausdruck einen Roſenſtrauß, indem ſie leiſe flüſterte: „Zum Andenken an die Catharinenburg und den armen Sand.“ Darauf verneigten ſich alle drei und ſtiegen langſam den Berg hinab. Ich fürchtete, eine Indiscretion zu begehen, wenn ich ihnen folgte, obgleich ſie mich lebhaft intereſſirten, und ſchlug nach kurzem Beſinnen einen andern Weg nach der Stadt ein. Ich habe nichts weiter von ihnen vernommen, doch den Roſenkranz beſitze ich noch, der mir manchmal vorkommt, als ſey er mit Blut gefärbt.

Ich pilgerte jetzt zu Jean Paul's Geburtsſtube. Dieſe ſchien mir ſeltſam beziehungsreich zu ſeiner ſpätern Lebensausbildung. Sie iſt auf den Ruinen des Donjons einer alten Raubveſte erbaut. Daher kam die Romantik. Gegenüber liegt die Kirche. Von ihr die Frömmigkeit. Das Haus war eine Schule und ſein Vater Lehrer in derſelben. Dieß entſpricht ſeinem vielen Wiſſen und einem kleinen pedantiſchen Anflug. Zum point de vue ſeitwärts dient der Rathskeller. Davon die Paſſion zum Baierſchen Bier.

Ich fand wieder einen Schullehrer in dem unanſehnlichen Stübchen wohnen, es war aber kein Jean Paul, und leider von dieſem auch nicht die geringſte Reliquie übrig. Auf dem

Rathhauſe dagegen befindet ſich ein vortreffliches Paſtellgemälde von ihm, nach allem, was ich höre, ſprechend ähnlich. Es iſt ſehr charakteriſtiſch, ein offner, liebevoller Blick, ein ſchönes, geiſtreiches, ſanftes, blaues Auge, eine hohe, poetiſche Stirn, ſonderbar gepaart mit dem doppelten Kinn, dem unſchönen Mund und den ſchlappen Backen eines Schlemmers.

Die Roſen müſſen hier beſonders gut gedeihen, denn in einem Garten der Vorſtadt, den ich auf dem Rückweg beſuchte, zeigte man mir einen weißen Roſenſtrauch mit 213 Blumen.

Baireuth den 15ten.

Oft iſt man in einem Gaſthof mit Allem zufrieden geweſen, und geht doch im letzten Moment, der üblen Viertelſtunde Rabelais, unzufrieden von dannen. Ich muß meinem ehrlichen Inſpector die Gerechtigkeit widerfahren laſſen, zu ſagen, daß er ſich auch hier bewährte. Allen, die daher gern gut und billig leben, die Natur lieben und nur ein angenehm ſchmeckendes, ſtärkendes Waſſer für ihre Geſundheitsumſtände bedürfen, rathe ich Alexanderbad zu beſuchen; und wenn ſie, wie ich, die Einſamkeit nicht ſcheuen, mögen ſie de préférence vor der Saiſon hingehen, welche, glaube ich, im Auguſt erſt lebhaft zu werden beginnt.

Das Fichtelgebürge führt ſeinen Namen mit Recht, denn nichts als Fichten bedecken es weit und breit. Acht Stunden vor Baireuth tritt man auf einer bedeutenden Höhe plötzlich aus Gebürge und Wald hinaus, und der Anblick, der ſich hier darbietet, iſt eben ſo großartig als überraſchend. Man hat tief unter ſich ein fruchtbares hügliges Land, was von dem hohen Standpuncte aus, wie der unermeßliche Halbkreis einer wellenförmigen Eb'ne erſcheint, an deren entfernteſten Ecken hie und da lichtblaue gezackte Spitzen ein neues Berggebiet bezeichnen. Eine Menge Städte und Dörfer ſchimmern mit ihren Kirchen und Thürmen weiß und roth aus den Fluren und Gebüſchen hervor; was aber dem großen Bilde ſeinen eigenthümlichſten Charakter giebt, und, um mich einmal militairiſch auszudrücken, der Schlüſſel der romantiſchen Poſition dieſer Gegend genannt zu werden verdient, iſt ein im

Mittelpunct des Ganzen freiſtehender dunkler Rieſe „der rauhe Kulm“ betitelt, ein majeſtätiſcher, dicht mit Tannen bewachſener Berg, von einem kahlen Felſenkegel gekrönt, den ganz an ſeiner Spitze wiederum eine kleine Calotte ſchwarzer Tannen deckt. Es iſt bezaubernd ſchön, wie ſich im allmähligen Herabſteigen dieſe Ausſicht immer mehr erſt entfaltet, detaillirt, dann verändert, endlich verſchwindet. Immer kleiner werden bei jedem Schritt die gezackten Spitzen am Horizont, immer mehr ſchwellen der Erde Wogen, immer höher ſteigt der rauhe Kulm empor, bis man zuletzt unter grünen Wieſen und mit Laubholz bewachſenen Hügeln alle ferneren Ausſichten verliert, und uns ein mit friſchen Blumen geſchmückter Heiliger am Wege in dem lieblichen Lande willkommen heißt, wo, wie es ſcheint, nach alt heidniſchem Brauch die Religion noch ſinnlich mit dem Menſchen lebt, von jedem Leid und jeder Freude noch bildlich ihren Theil erhält. Wohl gefiel mir auch in der Mitte jedes Kirchhofs das hochgeſtellte Bild des Gekreuzigten, wie eine Wacht für die Todten, eine herzerhebende Verkündigung für die Lebenden.

In der Hermitage hielt ich mich einige Stunden auf. Der alte Concierge, welcher mich begleitete, war noch von Deinem Herrn Vater, als er dieſe Fürſtenthümer adminiſtrirte, angeſtellt worden, und Du kannſt denken, daß ich mir zuerſt die Stuben zeigen ließ, die Du damals bewohnteſt. Aber wie verfallen iſt hier aller alter Glanz! Der Park und die Gärten ſind verwildert und mit Unkraut durchwachſen, die neuen Anlagen geſchmacklos, die ſchönen Waſſerkünſte faſt zum Sumpf geworden, von den ſeltſamen Moſaikſäulen und Façaden bröckeln ſich die Steine los, im Innern der Zimmer riecht es nach Moder, die Meubles ſind wurmſtichig, und verſchoſſen die bunten Farben, die ſie einſt belebten. — Es hat etwas tief Trauriges! Gehörte es mir, ich ſchlöße es zu und überließe es ganz dem Zahne der Zeit. Nach zwanzig Jahren wäre es wieder ſchön und könnte in einem Roman à la Radcliff die prächtigſte Rolle ſpielen. Einige Zimmer paſſen ſchon jetzt vortrefflich dazu, z. B. das mit einer Fontaine in der Mitte, die kein Waſſer mehr hat und um welche künſtliche Orangenbäume und Blumen von gemaltem Blech ſtehen, auf deren Aeſten ſich eben ſo geſpenſtiſche Papagaien ſchaukeln; oder noch beſſer das, wo die ſchauerliche „weiße Frau“ hängt, jung, ſchön, in feſtlicher Jägerkleidung, und doch gräßlich, cadavereus anzuſehen. Ihre, wie von einem ſchwarzen Feuer glimmenden Augen ſcheinen wahrlich, wenn man ſie lange betrachtet, lebendig zu werden, wenigſtens iſt es gewiß, daß ſie den Beſchauer ſchärfer und durchdringender anblicken als die gewöhnlicher Portraits. Man hat wohl viele Legenden über die weiße Frau. Die hieſige lautet: daß ſie, nachdem ſie noch jung mit zwei kleinen Kindern Wittwe geworden, ſich einem Prinzen von Würtemberg in leidenſchaftlicher Liebe ergeben habe, ohne ihn jedoch vermögen zu können, ſich mit ihr zu vermählen. Einſt, als ſie heftiger in ihn drang, ſoll dieſer in die Worte ausgebrochen ſeyn: „Ja, wenn vier Augen nicht wären, würde ich mich auf der Stelle mit Dir verbinden.“ Und ſie, welche die dunkle Rede auf ihre Kinder bezog, ließ ſich vom Teufel verführen und benutzte die Abweſenheit ihres Geliebten, der eine Reiſe ins Vaterland angetreten, zu dem grauſamen Mord ihres eignen Blutes. Als nun der Prinz wiederkam, warf ſie ſich an ſeinen Hals und ſagte ſchmerzlich weinend: „Jetzt biſt Du mein, ich habe Dich theuer erkauft und Dir das Liebſte geopfert. Die vier Augen ſind nicht mehr“ — und ſie erzählte, was ſie gethan. Da entſetzte ſich aber der Prinz vor ihr, wie vor einem Baſilisken, und ſie mit Abſcheu von ſich ſtoßend rief er: „O Du Ungeheuer! Nicht die unſchuldigen Kleinen, ſondern meine alten lebensſatten Eltern hatte ich gemeint, die im letzten Monat auch beide ſelig verſtorben ſind. Ich kam daher freudig herbei, Dich als mein Ehgemahl heim zu führen, doch jetzt ſey verflucht, Rabenmutter, und fliehe auf ewig meinen Anblick!"

So ſprach der geſtrenge Prinz, und den Tag darauf war die arme weiße Frau zwar eine Leiche, fand aber keine Ruhe im Grabe bis auf den heutigen Tag.

Die Schlafſtube Friedrichs des Großen, in der ſeitdem nichts verändert wurde, der Sonnentempel von ſoliderer Pracht als das Uebrige, und ein Zimmer mit chineſiſchen Bildern en relief, welche alle Jagden der Chineſen zu Pferde und zu Fuß darſtellen, verdienen Aufmerkſamkeit, ſo wie auch mehrere intereſſante Familien-Portraits. Ich wunderte mich ſehr, nirgends eins von Lady Craven zu finden.

Baireuth iſt ein freundlicher Ort, etwas todt, wie alle dieſe ehemaligen Reſidenzen, mit ſchönen Gebäuden, die leer ſtehen. Nicht ohne Erſtaunen ſah ich das Theater, welches ſehr zweckmäßig gebaut, im Geſchmack Ludwig des Vierzehnten, im Innern ganz vergoldet und prachtvoll ausgeſchmückt iſt. Da die neuſte Mode ſich wieder dieſem Genre zuwendet, ſo wäre dem grandioſen und magnifiken Saal nur zu wünſchen, daß er ſich an einem Orte befände, wo er mehr en evidence geſetzt werden könnte. Während der heutigen Vorſtellung brannten nur ſechs trübe Lampen und zwölf Wachslichter in einem größern Raume, als der des Berliner Schauſpielhauſes iſt. In die ſaalartige Hofloge tretend, in der man mir geſagt, daß ſich bereits ſechzehn Damen befänden, mußte ich mit den Händen um mich tappen, um meinen Weg zwiſchen den Säulen zu finden. Meine Schuld war es daher nicht, wenn ich in der Finſterniß ſtatt der kalten Wand einen warmen elaſtiſchen Körper berührte. Ein leiſer Schrei benachrichtigte mich von meinem Irrthum, und ich ſchlug erſchrocken eine andere Richtung ein. Unterdeſſen hatten ſich meine Augen ſchon ſo weit an die Dunkelheit gewöhnt, daß ich unterſcheiden konnte, wie das gros der Geſellſchaft, unter der ſich kein einziger Herr befand, in langer Linie an der Brüſtung ſaß, und der kleine Traineur, mit dem ich unwillkürlich carambolirt hatte, ganz allein zwiſchen den Säulen umher ging. Ich fand die beſte Gelegenheit, mich der jungen Dame durch eine Entſchuldigung von Neuem zu nähern, was ich auch nicht verſäumte. Unterdeſſen war der Vorhang aufgegangen, und der zweite Act des Fidelio begann. Daß dieſe ſchwere Muſik hier abſcheulich gemißhandelt werden mußte, war vorauszuſehen; deſto melodiſcher ertönte mir die holde Stimme meiner Nachbarin in der ſanften Logendämmerung. Et voilà, wie meine Mutter ſagt.

Am andern Tage ging ich ins Narrenhaus, wo wir in manchen Augenblicken faſt alle hingehören. Der junge unterhaltende Arzt, der an der Spitze deſſelben ſteht, ſagte mir, daß, nur drei ausgenommen, ſämmtliche Narren aus Stolz oder Liebe dahin gekommen ſeyen. Er war ſehr gegen alles gewaltſame Verfahren, und ließ ſelbſt die Wuth-Raſenden mit großer Milde behandeln. Den Meiſten ſah man nichts von ihrem traurigen Zuſtande an, bis man den kitzlichen Punct berührte. Einige erſchütterten mich tief durch ihre ausdrucksvollen Geſtalten, wie ihr edles Benehmen, und doch hält der Arzt grade dieſe für unheilbar.

Einer, der ein berühmter Violinſpieler und ehemaliges Mitglied der Hofcapelle geweſen, jetzt ſchon ein Greis, war aus Liebe zu einer Prinzeſſin toll geworden, und hoffte immer noch, ſie zu heirathen. Er trug einen langen Zopf, hatte ganz die zierliche Höflichkeit mit dem Anſtand eines alten Hofmannes, und ſpielte, wie Paganini, ſeit er hier war nur auf einer Saite.

Ein Andrer empfing uns ſehr artig, bot uns Stühle an und unterhielt uns mit allen Manieren eines Weltmannes. Als wir gingen, ſagte er ſchwermüthig und halb leiſe zum Doctor: „Es iſt noch immer keine Hoffnung da, daß er wiederkommt.“ Ich frug, wen er meine? Der Doctor fing an zu lachen. „Denken Sie ſich, ſagte er, dieſer Mann hat die ſonderbare Einbildung, daß er einen Theil ſeines Körpers verloren habe, der, wenn ihn Adam im Paradieſe nicht gehabt, Eva's Schöpfung überflüßig gemacht haben würde. Obgleich nun der arme Teufel ganz im Irrthum iſt, ſo bleibt er doch dabei und glaubt, wenn ſich das Gegentheil zu offenbar bemerklich macht, er träume.“

Das Haus, in dem die Irren ſich befinden, war ſonſt das Sommerpalais der Prinzeſſinnen, und der übrige Hof wohnte, glaube ich, in dem angrenzenden Zuchthauſe. So ändern ſich die Zeiten, ja ein ganzer See, der ſich hier zum Vergnügen der hohen Herrſchaften befand, iſt mit ihnen ausgetrocknet.

Noch ſieht man auch das einem Zwerg geſetzte Monument, der dem Markgrafen bei Nacht vorreitend, mit ſolcher Devotion ſtürzte, daß Pferd und Reiter zugleich den Hals brachen. Auf dem Monument theilen auch jetzt wieder Beide das gleiche Schickſal. Es fehlt ihnen nämlich gemeinſchaftlich der Kopf. Das Strafhaus iſt vortrefflich gehalten und eine große Menge Gegenſtände, ſo wie Alles, was die Sträflinge ſelbſt gebrauchen, wird darin verfertigt. Einträglich iſt beſonders die Bearbeitung des inländiſchen Marmors, von dem viel, ſelbſt ins Ausland, verkauft wird. Die hier eingeführte Art des Brodbackens gefiel mir: das ekelhafte Kneten wird ganz dabei vermieden, und daſſelbe Reſultat durch bloßes ſchnelles Umdrehen der Mulde hervorgebracht, in die man das Mehl hineinthut.

Das ehemals berühmte Luſtſchloß Phantaſie iſt mit ſeinen Gärten ebenfalls gänzlich verfallen, ſoll aber jetzt durch den neuen Beſitzer, den Prinzen Alexander von Würtemberg, wieder verjüngt werden. Sein Vater, der ſtets in Rußland lebte, hatte ſich ſo wenig darum gekümmert, daß, als der Prinz es jetzt übernehmen wollte, nicht nur das Schloß bis auf die Thürſchlöſſer gänzlich aufgeräumt war, ſondern ſich in den Nebengebäuden ſogar mehrere Familien einlogirt hatten, die man nur mit großer Mühe los werden konnte, weil ſie eine Art Verjährung behaupteten. Während ich in den kahlen Mauern des leeren Hauſes umherging, wo ein Beamter des Prinzen, der die neuen Arbeiten inſpicirte, mir erzählte wie es ſonſt geweſen und mich auf die ſchönſten Ausſichtspuncte aufmerkſam machte, umzog ſich der Himmel ganz ſchwarz und einer der fürchterlichſten Orkane überfiel uns, der völlig einem Tornado glich. Wir wußten uns in den halb Fenſter- und Thürloſen Stuben gar nicht mehr zu bergen, und glaubten nicht anders als nächſtens mit dem ganzen Schloß davonzufliegen. Die größten Bäume im Garten bogen ſich bis zur Erde, viele wurden vor unſern Augen entwurzelt und dann den Abhang hinab geſchleudert.

Regen und Hagel fiel dazu in Strömen. Durch alle Töne heulte und brauſte der Sturm, es ſchien ein Beginn der Sündfluth.

Nach einer Stunde brannte die Sonne wieder, und ich betrachtete in ihrem Schein die älteſte Linde Deutſchlands, deren Stamm über fünfzig Fuß Umfang hat. Der Sturm hatte ihr einen Aſt geraubt und die noch dichte Krone häßlich zerzauſt. Doch was erzähle ich Dir von Dingen, die Du ſo viel beſſer kennſt als ich, oder hörſt Du dieſe, als liebe Erinnerungen einer frohen Jugendzeit, vielleicht grade am liebſten? Nun dann wenigſtens noch ſoviel, daß der Dank, den die Emigranten Deinem Vater in Marmor graben ließen, ſo gut erhalten iſt, als wenn die Platte erſt geſtern fertig geworden wäre, und es iſt ein hübſcher Gedanke, ſie einem Felſen an der Landſtraße incruſtiirt zu haben, denn es vereinigt die Begriffe: Dauer und Oeffentlichkeit. Zu Beiden wollte auch der Kanzler den Staat hinführen — durch die letzte zur erſten.

Man hat einen andern Weg ſeitdem gewählt, il faut penser, que tous les chemins menent à Rome *).

Auch nach dem Kirchhofe führen ſie alle, ſo wie mich heute der meinige. Es war, um Jean Pauls etwas precieuſes und geſchmackloſes Grabmal zu ſehen. Was mich mehr frappirte, war

---

*) Es iſt mir ſo oft, und namentlich von Dir, vorgeworfen worden, meinen Styl durch franzöſiſche und andre fremde Phraſen zu verunſtalten, daß ich ein Wort darauf erwidern muß.

Es thut mir nur leid, nicht mehr Kenntniß fremder Sprachen zu beſitzen, ſonſt würde ich in den gerügten Fehler abſichtlich noch viel öfter verfallen. Wenn ich Briefe ſchreibe, oder auch für das Publicum, ſo iſt meine Abſicht keineswegs, deutſche Stylübungen zu drechſeln, ſondern auszudrücken, was ich fühle und denke. Wenn dies nun ſich im Geiſt eines fremden Idioms in mir entwickelt, ſo verliert oft ein Gedanke alle Grazie, ſeinen feinſten Duft, ſo zu ſagen, wenn er überſetzt wird. In ſolchem Fall laß ich ihn in ſeiner urſprünglichen Form. Gewiſſe Ausdrücke gehören auch einer Nation ſprüchwörtlich an, und klingen immer fader in der Uebertragung. So z. B. der eben jetzt von mir oben gebrauchte.

die Utiliſirung des Kirchhofes. Er enthielt nämlich zugleich eine Obſtplantage, und es iſt ſehr aufgeklärt von den Baireuthern, Pflaumen und Kirſchen zu eſſen, die aus den Leibern ihrer Aeltern hervorwachſen. Ich betrachtete die Bäume mit Ehrfurcht und dachte bei mir: das ſind ächte und lebendige Stammbäume!

Als ich den Kirchhof verließ, begegnete mir ein Fiaker voller Blumenkränze. „Eine Braut?“ frug ich. „Nein, eine Leiche.“ Wenn man hier nicht zu leben verſtehen ſollte, ſo verſteht man wenigſtens zu ſterben.

Bamberg den 17$^{\text{ten}}$.

Sobald man Phantaſie hinter ſich hat, wird das Land von der Art, daß man nichts Beſſeres thun kann, als ſeine Vorhänge herabzuziehen und einen Roman zu leſen oder zu ſchlafen. Doch muß man ſich vier Stunden vor Bamberg wieder wecken laſſen, denn hier beginnt eine ganz andere Natur. Man fährt in eine dunkle Schlucht hinein, und die dürren Anger, wie die traurigen Fichten, die ſeit Baireuth wieder dominirten, werden durch das üppigſte Laubholz erſetzt. Faſt bis zur Stadt bleiben dem Reiſenden, der in einem fruchtbaren Thale ſchnell dahin rollt, die herrliche Ruine Gich-Schloß, und die alte Kloſterkirche Gügel, beide auf hohen bewaldeten Bergen liegend, fortwährend zur Seite, ihren Anblick und ihre Stellung zur Straße auf das Reizendſte abwechſelnd, und optiſch verſchiebend. Die Dörfer, durch die der Weg führt, ſind freundlich und die Häuſer meiſtens von barokem, alterthümlichen Holzbau aufgeführt. Gaſthäuſer und Poſtweſen ſind ſchlecht. In **Hohlfeld** mußte ich in einer ſchmuzigen und noch obendrein, trotz der heißen Witterung, wie eine wendiſche Bauernhütte geheizten Stube, drei Stunden auf Pferde warten. Als ich endlich dem Poſthalter meine Indignation in den ſtärkſten Worten ausdrückte und ihn frug, ob er mich zwingen wolle, die Nacht hier zu bleiben, antwortete er, bedächtig eine Priſe nehmend: „Ja, Sie haben einen großen Fehler begangen."

„„Was? rief ich, ich habe einen Fehler begangen?""

„Allerdings, Sie ſollten einen Courier oder einen Laufzettel haben voran gehen laſſen."

„„Alſo ohne dies bleibt man geſetzlich beim Poſthalter liegen, ſo lange es ihm gefällt?““

„So iſt es.“

Außer mir wartete auch noch ein preußiſcher Poſtmeiſter mit ſeiner Familie auf Pferde. Dieſer aber hatte eine ſolche patriotiſche Freude über die ſchlechten baierſchen Poſtorganiſationen im Vergleich zu den preußiſchen, daß er mehr Genuß als Verdruß über den Aufenthalt empfand. Da ich nichts Beſſeres thun konnte, folgte ich ſeinem Beiſpiel, ſetzte mich ihm gegenüber und bildete mir eine Weile ein, daß man in unſerm Vaterlande in allen Stücken den Nagel ſo gut auf den Kopf getroffen hätte — wie Nagler.

Das Schloß Seehof, ein ehemaliges Luſtſchloß der Fürſtbiſchöfe, an einer weiten Waſſerfläche und dem Saum eines ſchön beſtandnen Kiefernwaldes gelegen, in welchem coloſſale Stämme bis zu vierhundert Gulden das Stück nach Holland verkauft werden, bietet mehrmals vom Wege höchſt maleriſche Puncte. Leider iſt nachher bis zur Stadt ein breiter grader Flügel durch den Wald gehauen. Unmittelbar an dieſen ſchließen ſich ſchwarze Gemüſefelder an, deren Cultur in ganz Baiern berühmt iſt. Eine halbe Stunde davon erhebt ſich Bamberg mit ſeinen Domen, Klöſtern und Burgreſten, gelehnt an einige einzelne in der Ebene liegende Berge.

Ich trat im Deutſchen Hauſe ab, einem ſehr guten Gaſthofe, wo man mir ein elegantes Appartement einräumte, das voriges Jahr, wie man rühmte, die Königin bewohnt, deren Portrait mit dem des Königs von Griechenland daher auch noch meinen Salon ziert.

Hier denke ich einige Wochen zu bleiben oder nach Kiſſingen zu gehen, jedenfalls aber mehrere Excurſionen in die Umgegend zu machen. Es gefällt mir hier, erſcheint mir behaglich, und warum ſollte ich mich da übereilen? Gern laſſe ich mich gehen, wo es der Laune und des Schickſals Sturm, Wind oder Zephyr gefällt, mich hinzublaſen oder zurückzuhalten. Es iſt Zeit, von unnützer Sorge und raſtloſer Thätigkeit — die vielleicht eben ſo unnütz iſt — auszuruhen, ſo lange keine Noth mich zum Gegentheil zwingt.

Adreſſire alſo Briefe, Pakete, Alles nach dieſem Hauptquartier, und ſchreibe mir, wie es, während ich die Siebenmeilenſtiefeln angezogen, in der Heimath zugeht.

Dein

treueigner

Herrmann.

Reise-Journal.

Erſte Abtheilung.

(Obgleich in dieſer Rubrik der Styl durchgängig unegal, oft vernachläßigt, und noch weit weniger gefeilt, als in den Briefen erſcheint, ſo haben wir doch nicht ihn zu verbeſſern für gut befunden. Es wird eine hübſche Uebung des Leſers ſeyn, dies ſelbſt zu thun. Wie er iſt, zeigt er manchmal recht unterhaltend die Häuslichkeit und andere Schwächen des Verfaſſers.

Geheime Titul. Gesellsch.)

Bamberg den 15ten Juni.

Es haben ſich noch gute Dinge von den Zeiten des Krummſtabes hier aufbewahrt, unter andern vortreffliche Rhein- und Würzburger Weine.

Auch der dicke Koch, der des Morgens in ſeiner weißen Jacke und ſpitzen Mütze herauskömmt und mir mit der heitern Miene eines Balletttänzers ſeinen menu überreicht, iſt de l'ancienne roche. Als er mich frug, ob ich die grünen Erbſen au sucre oder à l'anglaise haben wollte, ſah ich, daß er Schule beſaß. Die Gemüſe ſpielen übrigens in Bamberg eine große Rolle. Auf dem Markt ſind die Pflaſterſteine ſogar numerirt, auf denen die Verkäufer derſelben ſitzen und ein Freund der Naturſchönheiten darf dieſen pittoresken Anblick nicht verſäumen. Gleich gegen über iſt das Naturalien-Cabinet. Nur, weil ich nichts Andres zu thun wußte, ſtieg ich hinauf, ward aber dort oben ſehr überraſcht, erfreut, ja gerührt. Hier ſieht man nämlich, was ein Mann, der mit kindlich frommer Liebe einen gemeinnützigen Zweck unausgeſetzt, ohne ein Opfer zu ſcheuen, verfolgt, mit den geringſten Mitteln und trotz allen Schwierigkeiten, welche Schlendrian, Gleichgültigkeit und auch mitunter übler Wille ihm entgegen ſetzen, dennoch zu erreichen vermag.

Da das Lokal ſehr beſchränkt iſt, und die Mittel es noch mehr ſind, ſo können die Sammlungen, die viel Raum einnehmen, alſo z. B. die der größern Thiere, nicht ſehr umfaſſend ſeyn, die Auswahl iſt aber vortrefflich und in allen Fächern finden ſich ſogar große und koſtbare Seltenheiten. Die Inſecten und Conchylien werden an Vollſtändigkeit an wenig Orten ihres Gleichen finden, auch die Mineralien ſind ſehr zahlreich und überall die Anordnung höchſt überſichtlich, mit der oekonomiſcheſten Benutzung des Raumes. An Sorgfalt der Präparirung und Conſervation, kunſtreicher, oft das Leben täuſchend nachahmender Aufſtellung, Erhaltung der Lebendigkeit der Farben und muſterhafter Reinlichkeit, habe ich das hieſige Cabinet noch nie übertroffen, ja in mehrerer Hinſicht nie erreicht geſehen. Unter andern herrſcht in demſelben auch nicht die geringſte Spur eines unangenehmen Geruchs, weder nach Campfer noch Terpentin noch andern widerwärtigen Ingredienzen, die faſt immer den Beſuch ſolcher Sammlungen verleiden und den längern Aufenthalt darin penibel machen.

Ein ziemlich geräumiger Saal mit einer oben rund herum laufenden Galerie, freundlich weiß und blau decorirt, und zwei kleinere Zimmer ſind dermalen das ganze Local, über das der Dirigent verfügen kann und doch wäre es ſo leicht ihm in dem weitläuftigen Gebäude ein größeres anzuweiſen, wenn man dem Etabliſſement überhaupt mehr Aufmerkſamkeit ſchenken wollte.

Es iſt aber Zeit, von dem ehrwürdigen und vortrefflichen Mann zu ſprechen, dem die Stadt ganz allein das Daſeyn der Anſtalt verdankt. Die Geſchichte ſeines Jahre langen Wirkens und Strebens iſt in vieler Hinſicht merkwürdig, und ein Muſter, an dem ſich redliche Beamte ſtärken, unnütze Blutegel am Staat aber ein Beiſpiel nehmen mögen.

Ich beginne mit der Abſchrift eines officiellen Berichts des Königlichen Lyceums-Directorats an die Königliche Regierung vom Jahr 1832, im Auszuge.

„Dionyſius Linder, dermalen Inſpector des bei den Bamberger Königlichen Studienanſtalten befindlichen Naturalien-Cabinets, war in früheren Zeiten Conventual in der im Jahre 1802 aufgehobnen Benedictiner-Abtei zu Banz. Schon als Kloſtermann von dem regſten Eifer für das Studium der Naturgeſchichte beſeelt, war er aus allen Kräften bemüht, eine ſich über alle Zweige der Naturgeſchichte verbreitete Sammlung ausgezeichneter Naturalien anzulegen und auszuführen. Auch gelang es ihm durch fortgeſetztes Bemühen während ſeines fünfundzwanzig jährigen Aufenthalts im Kloſter aus eignen Mitteln ein Privat-Cabinet von naturhiſtoriſchen Gegenſtänden aller Art zuſammen zu bringen, welches ſchon damals die Aufmerkſamkeit des gebildeten Publicums auf ſich zog. Jeder, der in der

Abtei Banz einkehrte, nahm mit dem größten Vergnügen das Cabinet des Pater Dionyſius in Augenſchein, und ſprach ſich über die Reichhaltigkeit deſſelben, ſo wie über die großen Bemühungen, durch welche es zuſammen gebracht wurde, mit der rühmlichſten Anerkennung aus."

„Im Jahr 1802, bei Errichtung des diesortigen Lyceums, wurde die an der ehemaligen Univerſität dahier befindliche, weder durch Inhalt noch Ordnung zu empfehlende Naturalien-Sammlung *) von der Königlichen Regierung den diesortigen Studienanſtalten überlaſſen, und Dionyſius Linder als Custos derſelben angeſtellt **). Das Erſte war, daß Linder ſein ihm eigenthümliches, ſchon ſehr anſehnliches naturhiſtoriſches Privat-Cabinet ohne alle Vergütung oder Entſchädigung irgend einer Art, mit dieſer Sammlung verband, und ſo den Grund zu dem Naturalien-Cabinet legte, wie es die hieſigen Schulanſtalten jetzt beſitzen. Von nun an war ſein ganzes Thun und Treiben nur darauf gerichtet, dieſes Naturalien-Cabinet, ſowohl ſeinem Inhalte als auch ſeiner äußern Form nach immer mehr in Aufnahme zu bringen. Er ſammelte ſelbſt mit der unermüdetſten Unverdroſſenheit, vertauſchte entbehrliche Doubletten gegen andere, der Sammlung noch abgehende Exemplare, erhielt oft von hohen und höchſten Herrſchaften ſehr beträchtliche Geſchenke naturhiſtoriſcher Seltenheiten, die er ſtets dem diesortigen Cabinete zuwieß. Er acquirirte von den bekannteſten Naturalienhändlern durch Kauf aus eignen Mitteln die meiſten und merkwürdigſten Gegenſtände aus allen Zweigen der Naturgeſchichte. Was für bedeutende Summen Linder durch derlei

---

*) Sie beſtand aus ſieben, von den Würmern halbzerfreſſenen Vögeln, etwas Mineralien, Petrefacten und Conchylien.

**) NB. mit 100 Gulden jährlichem Gehalt, freier Wohnung und 14 Gulden Holzgeld. Dabei blieb es 6 Jahre, dann erhielt Herr Linder von S. M. dem König Max Joſeph 200 Gulden (110 Rthlr. unſres Geldes) Zulage, die er noch genießt. Bei uns iſt dafür kein Schreiber mehr zu erhalten.

Ankäufe, ſo wie durch Anſchaffung geſchmackvoller Repoſitorien und Glasſchränke, wie anderer unentbehrlicher, jedoch ſehr koſtſpieliger Mobiliarſchaften dem diesortigen Naturalien-Cabinete ohne Unterlaß zuwendete, iſt der Königlichen Regierung aus den Rechnungen bekannt, welche derſelben jährlich mit den erforderlichen Quittungen und Belägen zur Vorlage gebracht worden ſind. Linder opferte mit der rühmlichſten Uneigennützigkeit und hochherziger Reſignation ſelbſt dringende Lebensbedürfniſſe, nicht nur alle von ihm gemachten Erſparniſſe, die bei ſeiner höchſt frugalen Lebensweiſe ſehr anſehnlich ausfielen, ſondern ſein ganzes Privatvermögen, welches durch einige Erbſchaften ihm zufiel, dem Gedeihen und Glanze des Naturalien-Cabinets auf."

„Linder begnügte ſich indeß auch noch damit nicht, während ſeines Lebens dem ihm anvertrauten Fache mit ſeltner Aufopferung und Hingebung alle ſeine Kräfte zu weihen, ſondern er traf auch die geeigneten Einleitungen, daß nach ſeinem Tode dem, wie er ſich ausdrückt, zärtlich von ihm geliebten Pflegekinde die nöthige Nahrung nicht mangeln, und daſſelbe durch gewiſſenhafte Benutzung der von ihm dargebotenen Hülfsmittel zu einer immer vollkommnern Entwickelung erſtarken möge. Zu dieſem Ende machte er am 5ten October 1822 eine Stiftung und deponirte 2000 Gulden mit der Beſtimmung, die daraus zu gewinnenden Zinſen während ſeines Lebens ſich accumuliren zu laſſen, um nach ſeinem Tode zur Erhaltung des Cabinets verwendet werden zu können. Für dieſes patriotiſche Geſchenk ertheilte S. M. Max Joſeph u. ſ. w. dem Linder die goldne Verdienſt-Medaille und den Titel eines Inſpectors."

„Ueberzeugt, daß auch für die Zukunft der Glanz des von ihm ſo ſorgſam gepflegten Naturalien-Cabinets, ſeine Erhaltung und Vermehrung nur durch Anſtellung eines eignen Cuſtos nach ſeinem Tode geſichert werden könne, entſchloß ſich Linder hierauf, den letzten Reſt ſeines zeitlichen Vermögens auf den Altar des Vaterlandes niederzulegen. Er fügte daher unter dem 19ten November 1826 zu der bereits gemachten Stiftung noch 3000 Gulden hinzu u. ſ. w.“

Dieſes Capital iſt jetzt bereits über 8000 Gulden angewachſen.

Man erſtaunt, wenn man vernimmt, daß, um ſo große Reſultate zu erreichen und ein Naturalien-Cabinet zu Stande zu bringen, das mit den vorzüglichſten in Deutſchland wetteifert, der angeſtrengte Eifer eines einzigen Mannes hinreichte, der, außer einem kleinen Vermögen von 5000 Gulden, nichts beſeſſen hat, als den erwähnten jährlichen Gehalt von 300 Gulden und jährlich 500 Gulden Entſchädigung als Dominicaner zu Banz! „Oft, ſagte der liebenswürdige, jetzt dreiundſiebzigjährige, aber noch höchſt rüſtige Greis, oft habe ich meine Kleider verkauft, um nicht die Gelegenheit zu verſäumen, eine dargebotne Seltenheit anzuſchaffen, und lange ſchon habe ich mir den Wein abgewöhnt, obgleich ich im Kloſter Banz Kellermeiſter war und einem Glaſe guten Weins keineswegs abgeneigt bin.“

Ein **Bekannter** Linder's, den ich nachher zufällig im Gaſthofe kennen lernte, erzählte mir, daß die Regierung mehrere Jahre lang ihm für das Naturalien-Cabinet einen Zuſchuß von — 15, ſage fünfzehn Gulden gab. Sie quälte aber den armen Mann ſo unerträglich mit monitis, verlangte z. B. ausführliche Quittungen über drei Kreuzer Giftſalbe (man ſieht, c'est tout comme chez nous) oder ähnliche Diminutiva, welche kaum von den Verkäufern zu erlangen waren, da ihnen Papier und Tinte mehr koſtete als der Gegenſtand werth war — ſo daß Linder endlich bei folgender ergötzlichen Gelegenheit auf dieſe Hülfe des Staates gänzlich verzichtete. Er hatte eine ziemlich gewöhnliche Fledermausart für 24 Kreuzer gekauft, kurz darauf aber eine höchſt ſeltne ſich für ein Spottgeld von 48 Kreuzern zu verſchaffen gewußt, und beide Poſten berechnet.

Wie groß war aber ſeine Verwunderung, als er über die zweite Fledermaus ein ſehr ungehaltnes monitum erhielt, und man ihm unbedenklich 24 Kreuzer ſtrich, aus dem höchſt logiſchen Grunde: daß nicht abzuſehen ſey, wie die Fledermäuſe in ſo kurzer Zeit um das Doppelte ihres Preiſes aufſchlagen könnten. Der ehrliche Alte ſoll hier dermaßen in Harniſch gerathen ſeyn, daß er mit einem argumentum ad hominem die Frage geſtellt: ob unter einer Heerde Eſel nicht auch einer weniger oder mehr werth ſeyn könne als der andere, welches von Fledermäuſen gleichfalls gelte.

Nachdem nun, wie geſagt, Herr Linder auf den jährlichen Zuſchuß reſignirte, ſchien die Behörde in ſich zu gehen, belobte Herrn Linder und verordnete, daß er von nun an, wenn er etwas brauche, ſich nur an die und die Caſſe zu wenden habe. Der Märtyrer der Natur, erfreut, endlich, wie er glaubt, das Eis gebrochen zu haben, meldet ſich bald darauf mit Vorzeigung dieſes Schreibens bei der betreffenden Caſſendirection, und erhält Folgendes zur Antwort: „Allerdings iſt Ihnen ein Credit bei uns eröffnet, und zwar zum Betrage von fünfzehn Gulden jährlich.“

Auf dieſen Beſcheid dankte Herr Linder zum zweiten und letztenmal, überzeugt, daß ihm fortan nur ſeine eignen Sterne leuchten würden.

Dabei iſt es denn auch verblieben. Jedoch hat ihn S. M. der König, als Anerkennung ſeiner Verdienſte, mit dem Titel eines geiſtlichen Raths beſchenkt. Seine beſte Belohnung liegt in der Freude, die er an ſich ſelbſt haben muß, und in der Liebe zu ſeinem Fach. Wenn man den Mann in ſeinem Cabinet arbeiten und ſchaffen ſieht, ſo überzeugt man ſich, daß er mit dem Cabinet gewiß zwanzig Jahre länger leben wird, als es ihm ohne daſſelbe die Natur geſtattet haben möchte. Wie hoch würde Göthe dieſen Mann geſchätzt haben, wenn er ihn gekannt hätte, denn dieſer irreligieuſe Heide wußte wenigſtens ſo fromme Liebe zur Natur zu würdigen.

Zum Schluß will ich einige der Prachtſtücke des Cabinets namentlich aufführen.

Seltne Amphibien.

Proteus anguinus
Crotalus horridus
Eine 40 Fuß lange, ſchön ausgeſtopfte Boa.
Amphisbaena ſuliginosa
Gecco mit getheiltem Schwanze.

Fiſche.

Muraena helena
Gymnatus electricus
Anabas scandens
Raja torpedo
Seranus specie nova, etc.

Inſecten.

Coleoptera:	**Scarabaeus Hercules**
	Cerambyx longimanus
	Buprestis gigantea

Hemiptera: Fulgora tateanaria

Lepidoptera: Pap. Priamus, Helena, Minos, Menelaus, Ulysses etc.

Eine Agrippina, genau einen baierſchen Schuh ½ Zoll lang mit ausgebreiteten Flügeln. (Das iſt die Art Schmetterlinge, die der Prinz von Neuwied mit Flinten, in die man Waſſer geladen, ſchoß.)

Aptera: Aranea scorpio afer (?) specie nondum descripta.

Testudo Coophanocephata

Brachyuri: Horridus

Maja

Maculatus

Astacus humanus

" testudo

Macrouri: Monoculus Polyphemus.

Würmer.

Molusca: Holothurea scabra
Bohadschia argus
Crutacea: Sepia octopodia
Echinus atratus
„ reticularis
Asterias papposa, verſchiedene Arten.
„ caput Medusae
Testacea: Auris gigantum, 8 Zoll lang.
Chama gigas, 2 Schuh lang.

Mineralien.

Beſonders ſchöne Bergcryſtalle aus der Dauphiné
Diopſide, 1 ¼ Schuh lang
Chryſolithe, Thulithe, Rauchtopas
von 1 □Schuh im Durchmeſſer,
Roſenite u. ſ. w.

Thierreich.

Cynocephalus sphynx
Pteropus edulus 4 1/2 Schuh lang
Galeopithecus volans
Sorex pygmaeus
Ein außerordentlich großer und ſchöner Löwe nebſt Löwin
Ornithorhinchus paradoxus, fem.
Moschus pygmaea.

Vögel.

Trochilus pella
Cuculus auratus
Buceros Rhinoceros
Psittacus funereus
Der ſchwarze Cacadu
Rupecula brasiliana
Laphyrus coronatus
Vultur papa
Außerordentlich großer Caſuar.

Ein Strauß von 12 Schuh Höhe.

Eine vortreffliche Sammlung Colibri's, von denen der kleinſte, der noch nicht die Größe einer Horniß erreicht, ein gutes Gegenſtück zu dem Strauß-Rieſen bildet, wie unter den Säugethieren die faſt eben ſo kleine ſibiriſche Maus zu dem Elephanten.

Den Saal ſchließt ganz artig eine Art Triumphbogen, den die Kinnlade eines Wallfiſches bildet, und unter den Dendriten befinden ſich zwei wahrhaft wunderbare Naturſpiele. Die Einbildungskraft hat nicht das Mindeſte hinzu zu ſetzen, ſondern deutlich und vortrefflich gezeichnet ſieht man auf dem erſten einen Bauer, der ſich auf ſeinen Stock ſtützt, auf dem andern eine Dame, deren Geliebter ſich vor ihr auf die Kniee wirft.

Doch genug für heute.

Den 19ten

Der Dom, von Heinrich dem Zweiten im Romaniſchen Styl erbaut, trägt den ehrwürdigen Stempel des Alterthums, und imponirt durch ſein fremdartiges Ausſehn wie durch ſeine Maſſe, obgleich er vielfach durch moderne Anhängſel und Monumente im Innern, durch unſinniges Ueberweißen, Auskratzen der ſchönſten Malereien u. ſ. w. verunſtaltet worden iſt. Der jetzige kunſtliebende König hat Vielem rühmlichſt wieder abzuhelfen geſucht. Bekanntlich liegt die heilige Kunigunde, welche die Feuerprobe ſo geſchickt als der unverbrennbare Spanier zu überſtehen wußte, hier neben ihrem gutmüthigen Gemahle begraben.

Beider Schädel aber ſind als Reliquien vor dem Altar aufgeſtellt. Sie waren ehemals ſehr koſtbar in Gold und Edelſteine eingefaßt, die jedoch in der Franzoſenzeit abhanden gekommen und jetzt durch Holz und Glas erſetzt worden ſind. Bunte Fenſter werden leider im Dome nicht mehr angetroffen. An einem Pfeiler ſieht man den Ungarkönig Stephan zu Pferde, wie er zu ſeiner Taufe in die Kirche geritten ſeyn ſoll. Er ſieht barbariſch genug aus, doch iſt das Monument ſchwerlich ſehr alt.

Der an die Kirche ſtoßende Capitelſaal, mit vielen Adels- und hierarchiſchen Emblemen, athmete, ſo zu ſagen, noch ganz das Mittelalter und beſitzt bewundernswürdige Holzſculpturen aus dem zehnten Jahrhundert, deren unverwüſtliche Dauer ſo ſehr unſere Colifichet-Arbeiten beſchämt. Als ich die Kirche verlaſſen wollte, machte man mich auf eine Gemäldeſammlung aufmerkſam, die der Vicar beſitzt, und die (denn der Patriotismus ſcheint hier zu Hauſe zu ſeyn) ebenfalls ſchon der Stadt geſchenkt worden iſt. Sie enthält einige ſehr gute Sachen, beſonders zogen mich die vier Evangeliſten an, ausgezeichnete Bilder, deren Meiſter man nicht genau kennt, wahrſcheinlich aus der ſpaniſchen Schule.

In der alten Reſidenz, nahe dem Dom, zeigt man das Zimmer, in dem Philipp von Otto von Wittelsbach erſtochen worden ſeyn ſoll, und in dem angrenzenden neuen Palais das Cabinet, aus dem ſich Berthier, beim Anblick der in der Ferne anmarſchirenden ruſſiſchen Armee, zum Fenſter hinausgeſtürzt hat. Der ſchwere Mann fiel mit ſolcher Gewalt auf eine Steinecke, daß das Gehirn bis zum zweiten Stock hinauf ſpritzte und die Wand überall befleckte. Bei alle dem iſt es immer noch ſehr problematiſch, ob dieſer Tod abſichtlich war. Die Fenſterbrüſtung iſt ſehr niedrig, der Marſchall litt am Podagra und war ſchlecht auf den Füßen. Es iſt daher gar nicht unmöglich, daß er den salto mortale, ſich, um die Ruſſen beſſer zu ſehen, weit hinausbiegend, ganz unwillkürlich gemacht hat. Das Appartement, was er bewohnte, iſt groß und traurig, und alle Wände mit einer Unzahl erbärmlicher Gemälde bedeckt. Deſto ſchöner iſt die Ausſicht über die Stadt und die von Bergen begrenzte Ebne, durch welche der Mayn und die Regnitz ſich in kühnen Windungen ſchlingen.

Aus dem etwas höher liegenden Spital des Michelberges umfaßt man noch einen weitern Horizont. Der beſte Punct iſt der ehemalige Billardſaal des Kloſters, ein Recreationsplatz, den die Mönche ſonderbar ſich warnend ausgeſchmückt haben, denn das Hauptgemälde deſſelben ſtellt die Schindung eines Heiligen dar. Die Execution iſt mit furchtbar ekelhafter Wahrheit dargeſtellt. Der heilige Otto iſt der Hauptheld dieſes Gebäudes, und in der Kirche, die er gebaut, befindet ſich eine ſehr intereſſante Galerie alter Bilder, welche ſeinen ganzen Lebenscurſus darſtellen. Da jedes Bild gewöhnlich mehrere Thaten enthält, ſo ſind ſie numerirt, und ſehr naive Unterſchriften, auf die Numern hinweiſend, geben die Erklärung. Z. B. A. Der heilige Otto erhält vom Polenherzog Boleslaus einen koſtbaren Fiſch zum Geſchenk. B. Derſelbe gibt ihn mildthätig einem Armen. C. Heidniſche Prieſter, die den heiligen Otto tödten wollen, erſtarren zu Bildſäulen. D. Dieſelben fliehen beſtürzt davon u. ſ. w. Die meiſten Handlungen ſind von nicht viel größerer Wichtigkeit. Sehr unterhaltend und gut gemalt iſt ein großer Stammbaum des heiligen Otto, in dem ſogar der Kaiſer Lothar und der griechiſche Kaiſer Comnenus. mit figuriren müſſen. Unten liegt als Stammvater der Graf von Andechs. Die verſchiednen Trachten von mehr als hundert Perſonen aus verſchiednen Zeiten ſind ein gutes Toiletten-Studium. (NB. der Bibliothekar Jäck will ſo gütig ſeyn, mir eine illuminirte Copie deſſelben zu beſorgen). Die Kirche war heute in einen Hain verwandelt, überall mit Tannenäſten, abgehauenen jungen Birkenſtämmen und vielen Blumen beſteckt. Zwiſchen ihnen hingen in großer Menge wächſerne Beinchen und andere Glieder (warum nicht auch wächſerne Naſen?), welche die Gläubigen aufgehangen. Ich habe Unrecht darüber zu ſpotten, denn es gefiel mir als Kinderſpiel.

Beim Nachhauſegehen bemerkte ich auf der hohen Mauer des Reſidenzgartens, von der vor Kurzem ein Stück einfiel und zwei ſpielende Kinder erſchlug, eine lange Reihe Steinvaſen mit ſchönen grünen Aloen. Dies finde ich in gehöriger Höhe keine üble architektoniſche Deception, denn die Aloen waren nur von Blech und grün angeſtrichen, ſahen jedoch vollkommen ächt aus. Die Aloe iſt aber auch eine Pflanze von ſolcher Beſchaffenheit, daß man eben ſo gut ſagen könnte, der liebe Gott hätte damit eine aus Blech gemachte nachahmen wollen, und da ſie, wie man ſagt, bei uns nur alle hundert Jahre blüht, ſo wird man bei beiden Sorten gleich vergeblich dieſen Moment erwarten müſſen.

Abends durchlief ich franzöſiſche Romane.

Atar Gull von Eugène Sue, l'âne mort von Janin u. ſ. w. Sehr originell und dichteriſch iſt im Erſten die Idee, daß ein Menſch dahin kömmt, das wirkliche Leben für einen bloßen Traum und die phantaſtiſche Exiſtenz, die er ſich durch Opiumeſſen verſchafft, für das Wachen anzuſehen *). So wird er unter andern während des letzten Zuſtandes gehangen und glaubt entzückt, daß ſeine Geliebte ihm nur im Moment des höchſten Genuſſes und wahnſinniger Extaſe die Kehle mit ihrem ſeidnen Haare zuſchnüre. „O, ſtammelt er, laß los, Du tödteſt mich!“ Und es iſt geſchehen. Hatte er aber im wirklichen Leben ſorglos und unbefangen die gräßlichſten,

---

*) Es ſcheint, daß unſerm Autor bei dem Titel dieſes Buches, wenn auch in andrer Beziehung, etwas Aehnliches vorgeſchwebt hat. Wie es natürliche Clairvoyants giebt, ohne magnetiſirt worden zu ſeyn, ſo könnte man Semilaſſo oft einen natürlichen Opiumeſſer nennen.

Anmerk. der geheim. Titular-Geſellſch.

haarſträubendſten Handlungen begangen, ging dann am Abend hinab, ſich in ſeine Kajüte zu verſchließen, und ergriff ſeine Opiumbüchſe, ſo rief er, ſich wie ein Erwachender die Augen reibend, ſchläfrig aus: „Pfui, welch ekelhafter, welch abſcheulicher Traum!“

Man mag über dieſe neue franzöſiſche Literatur ſagen was man will, es iſt Leben in ihr, mag es ein verzerrtes und convulſiviſches ſeyn, es iſt doch Leben, ſeiner Zeit gemäß, und mit mehr Originalität ausgeſtattet, als ſich in unſern deutſchen Büchern entdecken läßt. Ganz unerträglich ſind mir beſonders die engliſchen Recenſionen dieſer Werke. Es iſt den verſteinerten Pedanten, die ſich dort einmal den critiſchen Scepter angemaßt haben, nicht möglich, aus ihrer engen Sphäre heraus zu treten. Man ſieht, wie albern ſie Göthe loben! Eben ſo albern tadeln ſie die Franzoſen. Immer darf nur der Maßſtab ihrer einſeitigen Moral, Religion und kränklichen Sittlichkeit einem Dichterwerke angelegt werden.

In der Natur iſt aber Alles vorhanden, und was der Dichter davon zu ergreifen, treu abzuſpiegeln, neu ſich zu erſchaffen weiß, das hat ſeinen individuellen Werth, es mag Gift oder Nektar, menſchlich angeſehen bös oder gut ſeyn.

Aber ſelbſt einen Augenblick angenommen, ein Roman müſſe, wie eine Predigt, ſtets eine moraliſche Tendenz haben, wie kann man Janin's todtem Eſel eine ſolche abſprechen, und ihn ein unſittliches monstrum nennen! Ich für meine Perſon finde ergreifende Lehren der Moral darin, und zehnmal mehr Ehrlichkeit als in ſämmtlichen Marmontelſchen und andern Erzählungen, bei denen das Moraliſche nur auf dem Titelblatt zu finden iſt. Etwas anders möchte es ſich allerdings mit einer noch poetiſcheren Natur, mit Eugène Sue verhalten. Hier könnte man vielleicht verſucht werden, zu glauben, daß er eine verſteckte Tendenz habe, das, was man Tugend nennt, herabzuziehen und in denjenigen ſeiner Helden, die er mit der größten Kunſt und Liebe gezeichnet, ſich zu zeigen bemühe, wie dieſe Tugend in der Praxis weniger geeignet ſey, Lebensglück hervorzubringen, als der gefühlloſeſte Egoismus mit kluger Gewandtheit und Leichtſinn gepaart. Aber wer ſieht hier nicht eine bittre, tiefe Ironie im Grunde, die höhnend und ingrimmig eben dieſen Egoismus, dieſen Fluch unſrer Tage, als zierlich geſchmücktes Idol der Menge, die es anbetet, hinſtellt, obgleich er oft genug den Schmuck verſchiebt, um zu zeigen, daß nichts Lebendiges, ſondern nur todtes Holz, ſich hinter dem Flittern verberge.

Uebrigens mag Herr Eugène Sue wohl der Meinung mit vielen Andern Raum geben, daß auch unſere liebe Tugend verzweifelt einſeitig ſey, und daher ebenfalls nicht zum Glücke führe. Wie die Alten unter Tugend hauptſächlich nur Tapferkeit und Stärke verſtanden, ſo iſt der heutigen Tugend ein ſtarkes Ingredienz des Gegentheils eigen, nämlich Schwäche und Furcht. Werden wir auch hierin ein juste milieu ſuchen müſſen, weil wir das Ideal nicht erreichen können? Denn dies würde im vollkommnen Gleichgewicht aller intellectuellen und phyſiſchen Kräfte beſtehen. Nur ein ſolcher Menſch könnte wahrhaft tugendhaft, wahrhaft weiſe und wahrhaft glücklich ſeyn. Von dieſem kerngeſunden Zuſtande der Seele und des Körpers ſcheinen wir aber grade jetzt entfernter als je, und es iſt daher Herrn Eugène Sue gar nicht zu verdenken, wenn er ſolche ſchwindſüchtige Tugend etwas höhnt und uns zu zeigen ſucht, daß ſie ſehr weit vom Ziele bleibt. Herbe iſt allerdings der Gegenſatz, wenn wir ſehen, daß auf der andern Seite den indifferenten Egoiſten alles Irdiſche gelingt, ſelbſt nach dem Erſchöpfen aller Lebensgenüſſe, noch ein ruhiger und angenehmer Tod. Doch wer genau die meiſterhafte Zeichnung ihrer Laufbahn verfolgt, wird wohl gewahr werden, daß der Autor ihnen nur die Exiſtenz und das Glück eines Thieres zutheilt, daher für den geiſtigen Menſchen ſelbſt der Schmerz deſſen, der Edleres will, wie er ihn ſchildert, dem Genuß Jener vorzuziehen iſt. Eben ſo würde Jeder, der eine Seele hat, lieber eine Strafe von Gott, als eine Belohnung vom Teufel empfangen. Daß es aber hier manchen Leuten, die eben ihr Genie melancholiſch macht, zuweilen ſo vorkömmt, als riefe eine Stimme aus der Wüſte: Tertium non datur — iſt erklärlich, und könnte dies wohl auch der trübe Gedanke ſeyn, der jenen Romanen zum Grunde liegt.

Den 20ten.

Auf einem alten Rappen, unendlich lang, unendlich dürr und möglicherweiſe noch ein Contemporain des letzten Fürſtbiſchofs, (ein Pferd kann fünfzig Jahr alt werden) ritt ich heute bei glühender Sonnenhitze, bedächtigen Schrittes, ſechs Stunden lang in der Gegend umher. Zuerſt erklomm ich die Altenburg, ſeit dem ſiebenten Jahrhundert erbaut und ſpäter, als Babenberg, ſo oft eine Rolle in der Geſchichte ſpielend. Hier hauſte der tapfere Adalbert, bis ſein Kopf durch Jeſuitiſchen Verrath (denn es hat immer Jeſuiten gegeben) unter dem Henkerbeile fiel. Hier ſtarb der gefangne italiſche König Berengar, hier reſidirten deutſche Kaiſer und Fürſtbiſchöfe bis in das ſechzehnte Jahrhundert, und hier beſchloß vor wenig Jahren ein andrer berühmter Adalbert (der jedoch, wenn er Menſchen getödtet, ſie nicht auf dem Schlachtfelde, ſondern ruhig im Bette abſolvirt hat), der Doctor Marcus, als letzter Beſitzer, ſein thatenvolles Leben. So ging die alte hiſtorienreiche, faſt im Mittelpuncte Deutſchlands gelegne Beſte aus Ritterhänden durch geiſtliche in ärztliche über, bis ſie generis communis ward, d. h. für einige tauſend Gulden sub hasta der Stadtcommun zufiel. Dieſe ſchätzt, wie ich höre, ihr neues Eigenthum, mit allem Recht, ſehr hoch, ich kann jedoch nicht ſagen, daß ſowohl was ſie daran gethan, als was ſie unterlaſſen, ſehr zu rühmen ſey. Doch bleibt auch vom Alten, wenn auch nicht mehr vom Aelteſten, noch viel Anziehendes übrig. Ich fing damit an, die 111 Fuß hohe Warte zu beſteigen, von dem klarſten Wetter begünſtigt. Kaum erinnere ich mich einer panoramatiſchen

Ausſicht, die reicher und anmuthiger wäre. Die groſſe Bewegung des Bodens, die vielen iſolirt daraus hervorragenden höheren Berge, die Menge weiter, geſchloſſener Wälder, die mit unzähligen Obſtbäumen überall durchwirkten Fluren, der erfriſchende Anblick zweier Flüſſe, Weingärten am Abhange, und das ganze ſtattliche Bamberg mit ſeinen ſchlanken und zahlreichen Thürmen, ſeinen gothiſchen Kirchen und Klöſtern im Vorgrunde — gewiß man kann nicht mehr günſtige Elemente unter einem tiefblauen Himmel vereinigen, an dem heute tauſend weiße Wolkenballen die Sonne umſpielten.

Man hat die Ueberreſte einiger andern Thürme benutzt, um kleine Salons daraus zu machen, die man innerlich mit gothiſchen Schnörkeln ſehr geſchmacklos angemalt und auch zum Theil äuſſerlich mit dergleichen Holzwerk verſehen hat. In einem dieſer Cabinete hatte Hofmann, als er hier lebte, einige Scenen aus der Geſchichte der Burg al fresco gemalt. Gerade dieſe Malereien aber, welche durch die Perſon des Autors bei Jedermann Intereſſe erregt haben würden, ſind unverſtändigerweiſe überweiſt worden. Sie ſollen übrigens etwas geſpenſtiſch ausgeſehen haben, wie Hofmanns andere Phantaſiebilder. Im Burgthore ſind zwei Leichenſteine mit geharniſchten Figuren in farbigem Marmor in die Wand eingelaſſen worden. Die Eine ſtellt einen Ritter von Schaumberg vor. Rüſtung, Schwerdt, Dolch und Streitaxt ſind von rothem Marmor, nur das Antlitz ſchaut weiß aus dem geöffneten Viſir hervor, was eine überraſchende Wirkung hervorbringt. Dies iſt eine Verſchönerung im Geiſt und Geſchmack des Ganzen, und in dieſem Sinne ſollte man fortfahren. Auch zwei alte Oelgemälde, deren Acquiſition man gemacht, verdienen lebende Erwähnung. Das Eine ſtellt einen Ritter vor mit einem gutmüthigen Antlitz, deſſen Bart ſo lang iſt, daß derſelbe in zwei Zöpfen herabhängend noch eine halbe Elle auf der Erde ſchleift. Der Inhaber, welcher in Linz befehligte, ſtarb an dieſem Luxus, denn eine Steintreppe hinabſteigend verwickelte er ſich in ſeine Bartzöpfe und brach das Genick. Das Andre iſt ein ſehr gut gemaltes Bild des Churfürſten Maximilian von Baiern, des kraftvollen und thätigen Antagoniſten Guſtav Adolphs und der Reformation. Die großen Eigenſchaften dieſes Fürſten ſind vielleicht von der Geſchichte nicht genug erkannt worden. Ohne ihn wäre es um den Katholicismus, in Deutſchland wenigſtens, gethan geweſen. Der Ausdruck ſeiner Phyſiognomie zeigt Würde, Klugheit und Beharrlichkeit. Auch das ſchwarze ſpaniſche Coſtüme mit der ſchweren goldnen Kette um den Hals iſt wohl anſtehend.

Um nicht denſelben Weg wieder zurückzulegen, (denn ich haſſe nichts mehr als das Zurückgeben in jeder Beziehung) führte ich meinen ſteifen Gaul durch Hopfen- und Weingärten in gerader Richtung hinab, bis ich wieder auf eine gebahnte Straße kam, und ritt dann durch eine fruchtbare Flur bis an die Regnitz. In einem Wirthshauſe erkundigte ich mich hier, ob ich den Fußſteig, der ſich am Fluſſe hinſchlängelte, verfolgen könne. „Wohin wollen Sie?“ frug die Wirthin, indem ſie mir auf meine Bitte einen Kronenthaler wechſelte. Das kleine Geld, was ſie mir in die Hand drückte, hatte vor ihr auf einem Tiſch im Freien in der Sonne gelegen, und brannte in der Hand wie Feuer. Vor hundert Jahren hätte man das Weib mit ihren triefigen Augen, ein paar hervorſtehenden Zähnen und ihrem ſengenden Gelde füglich für eine Hexe anſehen können. „Wo ich hin will? ſagte ich, überall und nirgends — das heißt, ſetzte ich hinzu, da ich ſah, wie ſie mich verwundert anſtarrte, ich reite ſpazieren und jede Richtung iſt mir recht, wo ich zu Pferde fortkommen kann und eine hübſche Gegend finde.“ „O, meinte die Alte, da müſſen Sie umkehren und die große Chauſſee einſchlagen, dieſer Fußſteig führt nur durch Wald und Berg und Thal in der Wildniß mehrere Stunden hin....“ Ich war ſchon fort, denn was konnte ich Beſſeres wünſchen. Die ehrliche Hexe hatte auch ganz richtig prophezeiht. Zuerſt blumige Wieſen am Waſſer, dann ein reizend gelegenes Dorf mit einer gigantiſchen Dorflinde, unter deren Schatten ich Milch trank, dann ein hoher Berg mit entzückenden Fernbildern auf Giechburg und den Lauf des Fluſſes, zuletzt ein dichter goldner Buchwald, der mich unter ſeinen Laubgewölben nach anderthalb Stunden erfriſchender Kühle wieder an das Waſſer brachte. Ich ſetzte hier auf der Fähre über, um mir auf der andern Seite einen, ganz neue Scenen vorführenden, Rückweg im Thal zu gewinnen, in deſſen Verfolgung ich zuletzt den lieblichen Thereſienhain erreichte, das Roſenthal der Bamberger, wo unter hohen Eichen Kaffeehäuſer, Flußbäder, Promenaden, Tempel und Ruheſitze die Städter an jedem ſchönen Tage zum Genuſſe ländlicher Freuden einladen.

Den 11ten.

Mit Herrn Bibliothekar Jäck ſtöberte ich heute einige Stunden in der Bibliothek umher. Es iſt doch ſchön, daß es 1831 noch Märtyrer, und Märtyrer der Wiſſenſchaft giebt! Linder und Jäck ſind ein paar Solche. Auch dieſer arbeitet im Schweiß ſeines Angeſichts in ſeiner und für ſeine Bibliothek mit dem Gehalt eines Copiſten, das oft in Vorſchüſſen aufgeht, die er machen muß, und giebt von dem Seinigen noch her pro bono publico, was ihm nur zu entbehren möglich iſt. Auch ihn ſtärkt die Leidenſchaft für ſeine Bücher, wie Jenen für ſeine Naturalen. Glückliche Sterbliche bei Allem, was Ihr entbehren müßt, da Euch zur Entſchädigung das Schickſal nicht nur erlaubt, ſondern als Pflicht gebietet, fortwährend Eure Steckenpferde zu reiten. Es iſt daher eine zwar harte, aber ſehr richtig calculirte Politik, Euch ſelbſt auch ihr Futter bezahlen zu laſſen.

Es iſt hier eine merkwürdige Bibel, ein Manuſcript auf Alcuins Befehl verfaßt und von ihm durchgeſehen, in dem einige der Hauptdogmen der chriſtlichen Kirche nicht zu finden ſind, z. B. die Dreieinigkeit. Die Bibliothek iſt überhaupt merkwürdig reich an den koſtbarſten Manuſcripten, über welche Jäck ein prachtvolles Werk herausgiebt, der ſehr geſchickte Künſtler für ſeine Copieen hier gefunden hat.

Der Bibliothekar meinte, er könne beweiſen, daß die heilige Kunigunde ein Kind bekommen habe, und wird darüber wohl nächſtens eine Notiz geben. Ein von ihr der Stadt geſchenktes Gebetbuch und zwei andere, die Heinrich dem Zweiten zugehörten, enthalten Miniaturen von vielem Intereſſe, obgleich geringem Kunſtwerth.

Was dieſe Bibliothek ſehr auszeichnet, iſt ihre zweckmäßige und bequeme Anordnung, und der Catalogue raisonné, ein Rieſenwerk, zeigt von Jäcks eiſernem Fleiß. Er hat auch ein Buch über dieſen Gegenſtand publicirt, das jedem Beſitzer einer bedeutenden Bücherſammlung ſehr zu empfehlen iſt. Mehr über die Bibliothek zu ſagen, kann ich wohl unterlaſſen, da ſie den Gelehrten beſſer als mir bekannt iſt, und für die Dilettanten vielleicht ſchon das Erwähnte zu viel ſeyn möchte. Ich ſelbſt aber habe mich bereits beim Buchhändler mit aller gedruckten Gelehrſamkeit darüber verſehen. Nur meine Verehrung für beide würdige Männer, Jäck und Linder, und meinen Dank für die große Güte und unermüdliche Gefälligkeit, die ſie mir bewieſen, muß ich dem Journal hier einverleiben, und fällt dieſes der Preſſe anheim, ſo bitte ich die beiden geehrten Herren, den Ausdruck meiner Geſinnungen ſo herzlich aufzunehmen, als er ihnen von mir gewidmet wurde.

Die Wiſſenſchaft hatte mich ſo hungrig gemacht, daß ich die frühe table d'hôte als Gabelfrühſtück zu benutzen beſchloß. Ich war faſt verwundert, eine ſo feine und gebildete Geſellſchaft hier zu finden, und als ich, durch ihre lehrreiche und angenehme Unterhaltung ungemein angezogen, mich ſpäter beim Wirth nach Einigen von ihnen erkundigte, hörte ich die vornehmſten Namen Deutſchlands nennen. Wamboldt, Hofneck, Guttenberg u. ſ. w., meiſtens Domherren von Mainz und Bamberg, die, wäre es beim Alten in Deutſchland geblieben, jetzt eben ſo gut Churfürſten und Fürſtbiſchöfe ſeyn könnten, als ſie ſtatt deſſen ihre ſehr mäßige Penſion hier in ſtiller Zurückgezogenheit verzehren.

Die entſetzliche Hitze — es weht ein wahrer Scirocco — kürzte meine heutige Promenade ſehr ab. Ich kam nicht weiter als bis zur Oberpfarrkirche, deren gothiſches Aeußere mit ſehr reich variirten Verzierungen, beſonders am Thurm, eben ſo ausgezeichnet ſchön, als das im ſpätern Kirchengeſchmack verhunzte Innere widerlich iſt. Doch haben ſich auch hier einige bewundernswürdige Holzarbeiten mitten unter den geſchmackloſen Schnörkeln erhalten. Es gab auch mehrere coloſſale Heilige von vergoldetem und verſilbertem Holze moderner Fabrication, und unter dieſen waren mir verſchiedene Namen neu, unter andern „St. Schutzengel.“ Einer dieſer Heiligen ſpeiſte mit vielem Appetit von einer ſchönen grünen Weintraube, ohne Zweifel der heilige Noah.

Streitberg den [illegible]

Man hatte mir ſo viel von den Reizen der fränkiſchen Schweiz geſagt, daß ich heute dieſe Excurſion unternahm, wegen der Hitze mich jedoch erſt ſpät auf den Weg machte. Der Lohnkutſcher, welcher mich fuhr, war ſo originell local, daß er eine Beſchreibung verdient. Dieſer herculiſch geſtaltete Mann mit ſchwarzem Haar und Bart ſchien einige dreißig Jahr alt zu ſeyn; an einem ſchon etwas verwiſchten Anſtrich militairiſchen Anſtandes ſah man, daß er gedient hatte, und an dem fortwährenden Ausdruck von Duſel in ſeinem Geſicht, daß er zu jenen eingewurzelten Säufern gehörte, die nie mehr total, aber zu jeder Zeit halb beſoffen ſind.

Gravitätiſch ſetzte er ſich auf den Bock ſeines ziemlich gut gehaltnen Fuhrwerks nieder, gab einen halb pfeifenden, halb ſchnalzenden Ton zur Antreibung ſeiner Pferde von ſich, und legte majeſtätiſch die Hand an eine roſenroth und grasgrün angeſtrichene Peitſche, die in einem langen, an der Bocklehne befeſtigten Futteral, wie ein Schwerdt in der Scheide ruhte. Jedesmal, wenn er im Verlauf der Reiſe die Abſicht hatte, ſie herauszuziehen, wandte er ſich vorher mit beredter Miene nach mir um, und ſobald ich ihn fragend anſah, in der Meinung er wolle mir etwas ſagen, lächelte er wohlgefällig, drehte ſich mit ſchnellem Tempo wieder um, zog die Peitſche heraus, hielt ſie erſt wie beim Gewehr-Präſentiren einen Augenblick gerade vor ſich hin, und nachdem er mit großer Selbſtgefälligkeit noch einige kunſtvolle Wendungen in der Luft mit ihr ausgeführt, erhielt das dazu beſtimmte Pferd zwei bis drei taktmäßige Hiebe, worauf die Peitſche wieder mit à plomb in die Scheide fuhr. Wir kamen ziemlich raſch vorwärts, aber faſt in jedem noch ſo kleinen Oertchen hielt er an, um ſeine Pferde mit Waſſer und ſich mit Bier zu regaliren. In ſeiner Unterhaltung mit mir, die er häufig anzuknüpfen ſuchte, denn er war ſehr geſprächig, nannte er mich gewöhnlich Euer Gnaden; wenn ich das Bier für ihn bezahlte, Euer Durchlaucht; und wenn er etwas von mir erbetteln wollte, unabweislich Königliche Hoheit, wobei ſeine ſüßlich freundliche und hingebende Miene wirklich unnachahmlich war. Als ich jedoch bei der erſten Brücke, um zu ſehen, wie er das wohl aufnehmen würde, die Zahlung verweigerte, obgleich ich dazu durch unſer Abkommen verpflichtet war, verfinſterte ſich ſein Angeſicht, ſein Ausdruck ward plötzlich gemein brutal, der Ton ſeiner Stimme dreimal lauter als vorher, und er tractirte mich ſehr cavalierement per Sie ſchlechtweg. Kaum hatte ich darauf lachend den Beutel gezogen, (denn mein Jäger war krank zu Hauſe geblieben und ich daher mein eigener Zahlmeiſter), ſo war er auch ſchon wieder der Alte und machte vergnügt ſein Peitſchenmanoeuvre. Dieſe Uebergänge, die ganz in meiner Gewalt ſtanden, vergnügten mich den ganzen Weg über, und wenn ich ihn durch verſchiedne Neckereien in ſo großen Zorn geſetzt hatte, daß er im Begriff war, mir die derbſten Grobheiten zu ſagen, wandelte eine Flaſche Freibier ihn augenblicklich in den ehrerbietigen Soldaten mit der flachen Hand an der Mütze, und mich in eine Durchlaucht oder Königliche Hoheit um.

Die Dämmerung begann bereits, als ich das romantiſche Wieſenthal erreichte, eine wahre goldne Aue an Fruchtbarkeit und Friſche, von bebuſchten Hügeln, ſchroffen Felſen und zerſtörten Burgen eingefaßt. Erſt um 11 Uhr kamen wir in Streitberg an und fanden den anſehnlichſten Gaſthof beſetzt. Um zu dem nächſten zu gelangen, mußten wir noch einen beſchwerlichen Berg hinauf fahren, und als wir endlich da waren, lag Alles in tiefem Schlaf. Etwas von Migraine geplagt, hatte ich viele Noth, mich in einer elenden Bauernſtube einzurichten. Doch ward Alles durch die große Bereitwilligkeit und Gutmüthigkeit der Leute erleichtert, die mit ſtiller Verwunderung aus meinen Käſten und Nachtſäcken ein ganzes Bett, unzählige Büchſen, Bürſten und Flaſchen, Eßwaaren, Wein, Vaisselle und Toiletten, Bücher und Schreibmaterialien, Lampen, Perſpective, und der Himmel weiß was ſonſt noch alles, nach einander hervorkommen ſahen, daß ſie einen Vexirbeutel vor ſich zu ſehen glaubten, und das eine Mädchen zuletzt ſo herzlich darüber zu lachen anfing, als würde in der Schenke ein Puppenſpiel aufgeführt. Auch plagte ſie die Neugierde, nachdem die Andern gegangen, noch allein zurück zu bleiben, um ſich über Dies und Jenes zu erkundigen, wozu es wohl gebraucht werden könnte. Als ich ihr aber ſagte, daß ich gern die ganze Nacht aufbleiben würde, um ſie von Allem aufs Genaueſte zu unterrichten, lief ſie davon.

Muggendorf den 13ten

Da dieſe ſchönen Thäler ſehr viel von Fremden beſucht werden, ſo iſt die Billigkeit der Preiſe wirklich bemerkenswerth. Für Abendeſſen, Nachtlager und Frühſtück, nebſt einer Menge friſcher Wäſche und vielem embarras, den ich im Hauſe gemacht, betrug die Rechnung noch nicht ganz drei Gulden. Ich ſchickte meinen Wagen ins Nachtquartier, nahm einen Führer und mit ihm zu Fuß den Weg über die Höhlen. Zuerſt beſtiegen wir die Streitburg, die vor zwanzig Jahren noch ganz im Stande geweſen ſeyn und zu Kornmagazinen gedient haben ſoll. Ein ſpitzbübiſcher Beamte, der jetzt auf der Feſtung ſitzt, ließ ſie, wie man mir ſagte, unter verſchiedenen Vorwänden nach und nach abtragen und verkaufte das Material. Wie es aber der liebe Gott oft einrichtet, iſt wohl auch hier aus dem Böſen Gutes entſtanden, denn die mit hohen Dächern verſehenen Getraideböden können unmöglich einen ſo maleriſchen Anblick gewährt haben, als jetzt die halb eingeſtürzten Mauern und Thürme.

Auch eine ehrwürdige Menſchenruine findet ſich hier oben — ein 83jähriger Mann, mit noch feurigen Augen und einem faſt glatten Geſicht. Nur die Beine, meinte er, wollten nicht mehr recht fort, aber Durſt und Appetit wären noch vortrefflich. Die wohlthätige Natur überläßt gewöhnlich dieſe Genüſſe Greiſen und Kindern am reichlichſten, als wenn ſie ſie für andre abweſende dadurch einigermaßen entſchädigen wollte. Der alte Mann war noch in andrer Hinſicht merkwürdig, denn er iſt ein ſeltner Ueberreſt jenes einſt von unſern Souverainen nach Amerika verkauften Menſchenfleiſches. Jetzt iſt das wohl nicht mehr erlaubt, höchſtens Seelen, und die können viel vertragen, beſonders deutſche.

Eine Stunde von hier entfernt liegt in einem Buchenwalde die Schönſteinhöhle, deren labyrinthiſche Gänge noch nicht völlig bekannt ſind, aber nichts Imposantes darbieten. Mein Führer ſchleppte mich durch ſo viel ſchlüpfrige, ſchmutzige und enge Löcher und Windungen, daß ich bald ſelbſt zu Tropfſtein zu werden glaubte, ſo rann der Schweiß ſtromweiſe von mir herab. Ehemals — und man erzählt ſich hier noch viel davon — war der von der Regierung beſtellte Höhlenmeiſter ein ſchöner junger Mann und dazu ein wahrer Lovelace below stairs, ſeine Schweſter aber noch wilder und ſchöner als er. Beide hatten artig das Führergeſchäft getheilt. Der Bruder weihte ſeine Sorge den Damen, die Schweſter den Männern die ihrige, und die Erlanger Studenten ſollen damals die Naturgeſchichte der Höhlen ſo eifrig ſtudirt haben, daß manche Individuen den Beſuch wohl zwanzigmal wiederholten. Indeſſen raffte ein früher Tod beide geniale Geſchwiſter hin, und ſeitdem geht Alles hier wieder ganz proſaiſch von ſtatten, unter, wie über der Erde.

Weit großartiger als die Schönſteiner iſt die Roſenmüller-Höhle unweit Muggendorf, obgleich man auch in ihr an einer Stelle wie ein Wurm und noch obendrein durch Waſſer kriechen muß, wenn man das Allerheiligſte erreichen will. Bin ich aber einmal am Ort, ſo laſſe ich nicht gern etwas ungeſehen.

Vor dem Eingang haben die Felſen eine Art Cabinet gebildet, in deſſen Mitte ein Baum aufgewachſen iſt, den ein Steintiſch umgiebt. Dies iſt gar ein heimliches Plätzchen, auf drei Seiten geſchloſſen, auf der vierten ein mehrere hundert Fuß tiefer Abgrund. Wenn man auf die Felſen heraus tritt, iſt die Ausſicht auf das Thal, mit dem Dorfe Muggendorf, einigen verfallenen Ruinen und dem Lauf der reißenden Wieſent, ebenfalls höchſt anziehend. Ich ſtudirte hier lange die Krümmungen des Fluſſes für meine Anlagen und zeichnete ſie mir ab, denn ſelten wird man ein beſſeres und mannigfaltigeres Modell dafür finden.

Die Höhle, in die man auf einer Leiter hinabſteigt, und die ich mit doppelter Lichterzahl illuminiren ließ, bietet kühne Gewölbe von herrlichem Effect und eine Menge barocker Tropfſteinfiguren dar. Iſt man bis zu dem erwähnten ſchwierigſten Theile gedrungen, ſo erfreut man ſich an der Mondmilch und dem Teufelsconfect, ebenfalls Tropfſteinformationen, deren eine der Milch und die andere kleinen weichen Biscuits gleicht. Hier am äußerſten Ende der Höhle ſchrieb ich meinen wirklichen Namen neben vielen andern ein, worauf ich jeden etwanigen Leſer dieſes aufmerkſam mache — in das Fremdenbuch im Gaſthofe aber einen falſchen, denn dieſe immer mehr überhand nehmenden polizeilich-inquiſitoriſchen Quälereien ſind mir ein Gräuel und ich mache ihnen gern ein X für ein U.

Der Wirth ſagte mir, daß er ſchon dreimal wegen ſupponirter liberaler Umtriebe Hausſuchung habe erdulden müſſen. „Alles Schuld dieſer verzweifelten Studenten!“ ſetzte er hinzu. Noch bitterer aber klagte über dieſe der Wirth in Streitberg, welcher behauptet, die Erlanger Muſenſöhne ſchuldeten ihm armen Manne fünfzehnhundert Gulden: allerdings eine anſehnliche Summe für eine Dorfſchenke, und noch obendrein eine ſo billige.

Den 24ten

Ich weiß nicht, warum man, wenn man von der hieſigen Gegend ſpricht, nur immer der Höhlen erwähnt, da doch dieſe mir weit weniger Ruf zu verdienen ſcheinen, als die weit und breit ihres Gleichen nicht findende, ganz eigenthümlich romantiſche Schönheit dieſer Thäler, und beſonders die, auf einem verhältnißmäßig geringen Raum faſt unbegreiflich zuſammengehäufte Menge theils noch erhaltner, theils zerſtörter Schlöſſer und Burgen. Ein wahres Hornißneſt von Raubrittern muß hier gehauſt haben, und wehe den armen Handelsleuten, die damals hier im Thal vorbeiziehen mußten. Heutzutage formiren ſich die Horniſſneſter anders; die ſchwächern Inſecten haben aber ſchwerlich etwas dabei gewonnen, nur die Rollen ſind hie und da getauſcht.

Ich hatte heute eine ſtarke Tour vor mir, einen reichen Tag, weßhalb ich zeitig aufbrach.

Die erſte Burg, deren wir anſichtig wurden, war Gaylenreuth, deren breiter und ſpitzer Hauptgiebel hoch aus dichten Tannen hervorſchaute. Dann kamen wir an eine klappernde Mühle und erblickten auf ſteilem Berge das weitläuftige Schloß Gößweinſtein. Es thront majeſtätiſch über dem engen Felſenthal, deſſen Wände mit Buchen bewachſen ſind, aus denen hie und da einzelne Steinmaſſen hervorragen. Der ſteile Fußſteig war ſehr ermüdend, und dennoch müſſen die Einwohner des Marktfleckens ihr Waſſer hier vom Fluſſe heraufſchaffen, da ſie kein anderes beſitzen. Nur im Schloß iſt eine Ciſterne. Dies iſt noch vollkommen erhalten und bewohnt. Demungeachtet pochten und riefen wir wohl eine Viertelſtunde am Thore vergebens, ehe man uns öffnete. Der Herr Rentmeiſter hatte erſt ſeit wenigen Tagen ſeinen Dienſt angetreten, ſchien noch ſehr ängſtlich und meinte, er müſſe ſeine Kaſſen ſchützen. Er zeigte mir indeß Alles nachher ſehr verbindlich und führte mich nach einem kleinen Söller, auf dem ich wie verſteinert ſtehen blieb. Er hing wie ein Adlerneſt über einem ſchwindelnden Abgrund, in deſſen Tiefe durch den Wald die Wieſent rauſchte. Rundum wogten Berge über Berge, und ſpitze Felszacken ſchoſſen wie Cryſtalliſationen zwiſchen ihnen empor. Ohne in ſeinen Dimenſionen coloſſal zu ſeyn, wie die größern Gebirge, hatte dieſer Anblick dennoch etwas ungemein Erhabenes, und da überhaupt die Größe nur durch Vergleichung wirkt, ſo erſcheinen oft 100 Fuß in der Plaine höher als 1000 am Fuße der Alpen. So hat der Fall des Staubbachs immer auf mich keinen andern Effect gemacht, als daß er thurmhoch ſey, und doch ſtürzt er ſich tauſend Fuß, die zehnfache Höhe gewöhnlicher Thürme, herab.

Durch einen bedeckten Gang von 120 Stufen ſtiegen wir hierauf an der andern Seite nach dem Städtchen hinunter. Mit Verwunderung ſah ich aus den Fenſtern im Schloßgarten, bei heftigem Regen, der leider eben begonnen hatte, mehrere Kraniche, Störche, Reiher und andre Vögel unbeweglich ſtehen. Einen Augenblick hielt ich ſie für lebend, bald überzeugte ich mich jedoch, daß ſie nur ausgeſtopft ſeyen. Ein ſolches Naturalien-Cabinet in freier Luft war mir unbegreiflich. Der Rentmeiſter löſte mir das Räthſel. „Mein Vorfahr,“ ſagte er, „hatte eine ſehr ſchöne Sammlung aller Thiere des Gebirges. Er nahm ſie mit, und ließ nur mehrere ſchadhafte Exemplare zurück. Dieſe habe ich, um ſie nicht ganz wegzuwerfen, derweilen hier im Garten vertheilt; ich fürchte aber, dieſer Landregen wird ihnen bald das Garaus machen.“

In Gößweinſtein befindet ſich eine ſehr renommirte Kirche, der Dreifaltigkeit geweiht, und grade heut war Wallfahrtstag. Kein Apfel konnte zur

Erde fallen in dem weiten Raum, der mit allen möglichen Arten von Flitterſtaat ausgeſchmückt war. Am unerklärlichſten däuchte mir ein goldnes Lamm über dem Hochaltar, von deſſen Bruſt vier bis fünf große Orden herabzuhängen ſchienen. So ſah es wenigſtens aus, und da in Portugal die Heiligen Militairgrade zur Belohnung ihrer Verdienſte erhalten, ſo iſt es nicht unmöglich, daß man in Baiern dem Opferlamme einige Orden erſter Claſſe verliehen habe. Bei uns müßte daſſelbe freilich mit der fünften anfangen, wenn es nämlich aus Eichenlaub beſtünde, was zu ſupponiren iſt.

Ich wartete einen geraumen Theil der Meſſe ab, die beim katholiſchen Cultus das Gute hat, daß ſie, weil ſie lateiniſch abgeleſen wird, die größte Anzahl der Zuhörer nicht verſteht, was der Frömmigkeit nur zuträglich ſeyn kann. Leider aber unterſtützte die Muſik ſchlecht. Die falſchen Töne nahmen zuletzt ſo überhand, daß ſie mich hinausjagten. Der Regen goß ſtromweiſe nieder, ich ließ mich aber nicht irre machen und wanderte geruhig weiter dem Walde zu, bis ich nach anderthalb Stunden in dem höchſt ſeltſamen Züngersfelde ankam. Hier erheben ſich in einem waldumſchloßnen Thal aus dem grünen Raſen drei Felſen von einer Form, die ein Maler kaum nachzuahmen wagen würde, weil man ihn der Unnatürlichkeit zeihen würde, und an ihnen hängen Häuſer wie die Früchte an einem Chriſtbaume, und andere ſtehen unten zwiſchen den Felſen im Schatten hoher Linden und das Ganze iſt eine Dorfphantaſie, wie ſie der Traum nicht hübſcher ausſtaffiren könnte.

In einer dieſer Hütten nahm ich in einer ſtark eingeheizten Stube, in Geſellſchaft einer Million Fliegen, mein Frühſtück ein, das auch zu den originellen gehörte. Es ward im ganzen Dorfe zuſammengeſucht; vom Gemeindehirten erlangte man die Butter, aus der Mühle lieferte man den Rahm, den Zucker verkaufte mir ein hauſirender Jude, den ein glücklicher Zufall zu gleicher Zeit mit mir hergeführt hatte, und den Thee hatte ich ſelbſt mit; friſche Eier aber, kochendes Waſſer und Salz producirte die Wirthin. Nachdem ich einmal ſo weit war, fand ich Alles von beſter Qualität, und der Hunger ließ mich kaum bemerken, daß die Löffel von Eiſen, die Teller von Thon, und die Taſſe nur ein Topf waren. Zugleich mit mir aß an einem andern Tiſch die Familie nebſt Knecht und Magd, Alle aus derſelben Schüſſel, eine ſchreckliche Mode, die hier unter den gemeinen Leuten faſt allgemein iſt.

Längs einem wilden, über Felsblöcken tanzenden Bächlein wanderte ich hierauf weiter bis zum Schloſſe Potenſtein, ein Spaziergang voller Abwechſelung, Wald, Wieſen und Felſenpartieen. Kurz vor dem Schloſſe, deſſen näherer Beſuch wenig Intereſſe gewährt, wandte ich mich links durch ein enges Felſenthor und ſuchte mir, da der Führer hier nicht mehr Beſcheid wußte, ſelbſt querfeldein einen Weg nach — dem ſchauerlichen Rabenſtein. Obgleich ich mich auf der Karte im Allgemeinen gut genug zu orientiren im Stande war, um die Hauptrichtung nicht zu verlieren, ſo fand ich ſie doch in den Details zu ungenau, um damit ausreichen zu können. Wir verirrten uns oft, hatten den mühſamſten Marſch und brauchten mehrere Stunden, ehe wir das zuletzt ſehr ungeduldig erſehnte Ziel erreichten. Endlich ſtanden wir, doch ohne Weg und Steg, am Abhang des wilden Thals, das wir ſuchten, und erblickten auf ſeiner andern Seite grade gegenüber den Rabenſtein, dieſe herrliche Ruine, die mit den ungeheuren Steinblöcken, auf denen ſie ſteht, wie zuſammengewachſen erſcheint. Wir mußten mit Schwierigkeit an den Felſen hinabklettern, um auf den gebahnten Weg zu kommen, den der Beſitzer mit Geſchmack rund um das Thal geführt hat. Wir bedurften zwar noch eine lange Zeit, ehe wir die Burg erreichen konnten, doch fehlte es nicht an Entſchädigung. Ihr Anblick von ſo verſchiednen Puncten, weiterhin eine alte Capelle auf iſolirter Spitze, gigantiſche Felſenthore, Höhlen, Baumeffecte, der Bach im tiefſten Grunde, Alles war ſchön und anziehend. Mitten in dieſer wilden und erhabnen Natur traf ich plötzlich auf ein unſcheinbares, kleines Tempelchen, von Baumſtämmen und Rinde über einer Quelle erbaut. Als Ruheſitz nicht übel, aber welche ſeltſame und mit den Haaren herbeigezogene Inſchrift! Sie lautete im Auszuge: „Heil dem Manne, der jetzt verklärt unter den Sternen ſteht, einſt aber auch unter uns weilte. Heil dem Manne, der uns Liebe, Demuth und Tugend zur Religion gab, als er auf der Erde wallte!“

Da ich das Wort Religion erſt überſehen hatte, glaubte ich, es ſey dies Häuschen irgend einem guten Paſtor aus der Gegend, oder dem Vater des Herrn Grafen, oder ſonſt einem ehrlichen Sterblichen geweiht, bis ich erſt beim zweiten Leſen gewahr wurde, daß mit dem Manne Niemand anders als unſer Herr Chriſtus gemeint ſey Für einen katholiſchen Grafen eine wirklich ſeltſam ausgedachte Gartenanlage!

Ein Theil des Rabenſteins iſt zur Wohnung des Beſitzers eingerichtet und in den Ruinen ſind liebliche Roſengärtchen angelegt, die ſich dort gar zierlich und herzig ausnehmen. Es iſt ein ſo rührendes Lebensbild: Blühende Roſen auf Gräbern und Trümmern! Glücklicherweiſe ſteht keine Inſchrift darüber.

Es fehlt dieſem Thale nichts, als oben, wo es ganz kahl iſt, an einem Kranz von Wald, ſtatt der jetzigen Feldfluren. Es wäre nichts leichter ins Werk zu ſetzen, ſobald man das Geldopfer nicht ſcheut, und dann könnte die Beſitzung in ihrer höchſt originellen Art etwas Vollkommnes werden. Selbſt theilweiſe würden große Pflanzungen am obern Saum ſchon einen außerordentlichen Vortheil gewähren, und es wäre wohl der Mühe werth, den Verſuch zu machen. Wie ich erſt am Abend erfuhr, hat man ſeit Kurzem in dieſem Thal auch eine Tropfſteinhöhle entdeckt, die alle andern der Gegend übertreffen ſoll, und beſonders merkwürdig durch die Menge der darin liegenden antediluvianiſchen Gebeine iſt. Ich bedaure ſie nicht geſehen zu haben.

Der Weg von hier nach Burg Rabeneck war bequem, und da mein Führer heute früh, eine Tageszeit, wo ich immer abgeſpannt bin, gezweifelt hatte, daß ich nur im Stande ſeyn würde, die Hälfte des projectirten Weges zurückzulegen, ſo beluſtigte es mich von nun an, meinen Schweizerſchritt anzunehmen, der ihn vermöge ſeiner kurzen Beine zwang, fortwährend im Trab neben mir herzulaufen. Auch erklärte er am Abend, ohne doppelte Bezahlung nicht mehr mit mir gehen zu wollen, was meiner Eitelkeit mehr ſchmeichelte, als wenn ich gleich dem Opferlamm in Gößweinſtein vier Orden bekommen hätte. Bei einem Dorfe begegneten wir, da es Feiertag war, einer betenden und ſingenden Bauern-Caravane. Ich machte meine Gloſſen darüber, daß noch immer, hier ſowohl, wie in unſrem Wendenlande, des Bauers Sonntagsſtaat denſelben Schnitt hat, als die Hofkleidung der vornehmſten Herren zur Zeit Ludwigs des Fünfzehnten, der kleine dreieckige Hut, der Rock nach dem Schnitt eines habit habillé, die Weſten mit den langen Schößen, die kurzen Hoſen, die Schuhe mit großen Schnallen, Alles, mit einziger Abweichung der Grobheit des Stoffes, genau das Nämliche. In hundert Jahren werden ſie vielleicht unſer heutiges Coſtüme angenommen haben, und wir dann hoffentlich ein geſchmackvolleres, wenn es anders dann noch Bauern gibt, und wir nicht vielleicht Alle ſchon das St. Simoniſtiſche tragen.

Burg Rabeneck liegt ebenfalls ſehr ſchön, und in der Ferne entdeckt man von ihrem Söller noch mehrere andere. Sie iſt theilweiſe bewohnt, und wir ſtiegen eine elende Hühnerſteige hinauf, um uns bei dem hier reſidirenden Pächter ein wenig zu erfriſchen. Ich bat um ein Glas Bier. Der Mann war aber ſo arm, daß er keins beſaß, in Baiern eine harte Entbehrung. Als ich nachher, um einige unterwegs gekaufte Kirſchen zu waſchen, einen Teller verlangte, konnte er mir nur einen hölzernen geben. Dieſe bittre Armuth, die man nur zu häufig antrifft, iſt in einem ſo fruchtbaren Lande doch auffallend, und kann allerdings nur die Folge der zwei großen Uebel unſrer Zeit ſeyn: Uebervölkerung und zu theure Regierung. Hier war ein Geſchenk gut angebracht, und ich ließ es dem armen Mann daran nicht fehlen.

Wir hatten nun ſieben Landſtunden bei ſelten aufhörendem Regen, meiſt auf ſchlechten Wegen, ſpitzen Steinen oder ſchwerem Lehmgrunde zurückgelegt, und es blieben uns immer noch einige Stunden zu gehen übrig. Ich ſpürte indeſſen wenig Müdigkeit. Nach kurzer Ruhe kletterten wir den ſteilen Felſen bis zu einer Mühle hinab, und gingen von nun an, wie auf Sammt, auf weichen Wieſen weiter, die von tauſend Blumen glänzten. Ohne dieſen Teppich zu verlaſſen, gelangten wir an den Fuß der Rieſenburg, einer

Veſte, deren Bau diesmal die Natur allein übernommen, und zugleich in einem Tropfſteingebilde den verſteinerten Leichnam des Burgherren hinzugefügt hat. Der Führer behauptete ſteif und feſt, es ſey ein wirklicher Menſch geweſen, und der Teufel, dem er ſich verſchrieben, habe ihn nebſt Thürmen und Mauern ſeiner Burg in Felſen verwandelt. Graf Schönborn kaufte dieſes merkwürdige Naturſpiel von großem Umfang von der Gemeinde des nahen Dorfes für den Spottpreis von hundert Gulden, und hat nun den Zugang bequemer machen laſſen. Die armen Bewohner dieſer Gegend ſind ebenfalls genöthigt, alles Waſſer, deſſen ſie bedürfen, aus der Wieſent auf einem faſt ſenkrecht ſteilen Wege Bergauf zu ſchaffen. Wir ſahen einige dieſer menſchlichen Laſtthiere mit Tonnen auf dem Rücken ſich jämmerlich hinaufquälen, folgten ihnen dann mit leichterer Mühe, und behielten grade noch Tag genug, um die letzte Station, den Adlerſtein, zu erreichen, den man auf einer Leiter erklettern muß.

Ich überſah von hier gleichſam mein Tagewerk noch einmal zu guter Letzt, obgleich der Regen ſeine grauen Vorhänge vor manchen Gegenſtand zog. Ich hatte meinen Wagen hierher beſtellt, und während ich mich behaglich darin abkühlte, genoß ich der Ruhe nach der Arbeit mit dem Vergnügen der Erinnerung.

Mein Gaſthof iſt recht gut, aber ganz in dem Styl einer wohlgehaltnen Schenke, und es iſt unbegreiflich, daß bei dem während der Sommermonate nicht abbrechenden Beſuch dennoch ſo wenig für Comfort und Eleganz hier gethan iſt. Was am meiſten vermißt wird, ſind Matratzen und Eſel, deren Mangel am Tage die Fatigue vermehrt, weil man alle Excurſionen zu Fuße machen muß, und in der Nacht die Ruhe erſchwert, da die heißen Federbetten erſtickend ſind. Mein Wirth, den ich deßhalb ſehr admonirt, hat mir für Beides künftiges Jahr zu ſorgen verſprochen, und hält er Wort, ſo werde ich mich ſehr um die fränkiſche Schweiz verdient gemacht haben. Ich überlaſſe es in dieſem Fall einem Dankbaren, zu meinem Namen im Heiligſten der Roſenmüllerhöhle hinzuzuſetzen: „Der Menſchenfreund, welcher im Jahr 1834 die Eſel und Matratzen in Muggendorf einführte. Heil ihm und ſeinem ſegensreichen Wirken!“

Doch hat die hieſige Bewirthung auch ihre ſehr lobenswerthen Seiten, welche die Gerechtigkeit des Hiſtorikers nicht übergehen darf. Forellen, Krebſe und Kirſchen ſind nirgends beſſer. Nie aber kann man genug den Nektar Baierns, das vortreffliche Bier, rühmen, was man überall, friſch vom Faſſe im Felſenkeller abgezapft, kalt wie Eis erhält, und deſſen kräftige aromatiſche Bitterkeit dem Magen eben ſo ſehr zuſagt, als ſein geringer Alkoholgehalt verhindert, daß es zu Kopfe ſteige. Nie wird es anders als in großen Gläſern mit Metalldeckeln ſervirt, die es friſch bleiben laſſen und ihm den kräftigen Geruch bis auf den letzten Schluck erhalten. Das ſogenannte baierſche Bier, was man im Auslande in Flaſchen theuer verkauft, iſt dieſem nicht mehr zu vergleichen und der Geſundheit eher nachtheilig als zuträglich.

Den 25ſten.

Wohl ausgeruht trat ich um 11 Uhr am nächſten Morgen die Rückfahrt an. Ich nahm meinen Weg über Heiligenſtadt durch ein herrliches Thal, ſehr von den geſtern geſehenen verſchieden und mehr der Idylle verwandt. Man möchte gleich aus dem Wagen ſteigen, um in dieſen freundlichen Dörfern ſich niederzulaſſen, und fern von der Welt vergoldeter Noth hier ſein Leben zu beſchließen. Sie ſind ſo reizend, ſo friedlich, alle in Maſſen von Obſtbäumen, aus denen hie und da hohe Nußbäume hervorſchauen, lockend eingebuſt (man verzeihe mir das anglodeutſche Wort). Hundert muntere Bächlein ringeln ſich durch die nahen Wieſen, die bewaldeten Bergwände ſchützen vor den kalten Winden des Nordens, und die hohen reinlichen Häuſer mit Galerieen und Erkern ſind alterthümlich aus mühſam geſchnitztem Fachwerk erbaut, das auf der weißen getünchten Mauer in den mannigfaltigſten und artigſten Deſſeins ſich durchkreuzt und durchſchlingt. Oft ſind auch die Füllungen bunt bemalt oder mit kernigen, altdeutſchen Inſchriften verziert. Die Vegetation iſt üppig, Buchen und Fichten gemiſcht herrſchen vor, an den Rändern reichlich mit wilden Roſen durchwirkt. Einmal bemerkte ich am Wege einen ſonderbaren Effect. Durch niedrigen jungen Schlehdorn waren längs der Straße eine große Menge hochrother Mohnblumen hindurchgewachſen, welches täuſchend einer blühenden Granathecke glich, ein Naturwink, der benutzt zu werden verdient.

Heiligenſtadt, obgleich tauſend Jahr alt, trägt wenig Spuren davon, und iſt nur ein elendes Oertchen. Nicht weit aber liegt auf einem bewaldeten Bergkegel ein intereſſanterer Gegenſtand, Burg Greifenſtein, der alten Familie von Stauffenberg zugehörig. Dies iſt eine noch ganz erhaltene Burg, die nie aufgehört hat ihren Beſitzern zur Wohnung zu dienen, und giebt daher noch in vielen Details ein lebendiges Bild, wie die alten Ritter in ihrer Häuslichkeit lebten. Die Herrſchaft war in dieſem Augenblicke nicht gegenwärtig, und ich fand Alles im Schloß in unreinlichem und vernachläſſigtem Zuſtande. Leider hatte man auch hier (es geht uns nicht beſſer) in neuſter Zeit viel des ehrwürdigen Alten mühſam zerſtört, um precaires Neuere an ſeine Stelle zu ſetzen, unter andern die ſehr eigenthümlichen Stukkaturen der meiſten Decken abgebrochen und die Wände mit dem unglücklichen Papier bedeckt, das einer Ritterburg ſo ſchlecht anſteht und überall als Tapete ein ärmliches Material bleibt.

In der Rüſtkammer iſt ein Brunnen, der mit dem eine halbe Stunde entfernten Fluſſe communiciren ſoll, wohin auch einſt ein jetzt verſchütteter unterirdiſcher Gang führte. Oben ſieht man eine kleine Sammlung Ahnenbilder, die nicht ohne Intereſſe ſind, obgleich man mehr Geiſtliche als Ritter darin antrifft, welche erſtern die Caſtellanin nie anders als Dumherren (Domherren) nannte, eine Benennung, die wahrlich weit beſſer auf die Ritter gepaßt hätte. Gleich darauf gab ſie mir noch eine tolle Namenverdrehung zum Beſten. Sie frug, wo ich her wäre, und da ich Berlin genannt, rief ſie: „O da bin ich auch geweſen, das iſt eine ſchöne Stadt, aber das Prächtigſte, was ich dort geſehen, ſind doch die herrlichen Gärten von Sauciſſon bei Potsdam!“

Auch hier ſind groſze Gartenanlagen, aber von der kläglichſten Art, mit der einzigen Ausnahme des von dem jetzigen Gärtner neuerlich angelegten Schieſzplatzes, der verſtändig behandelt iſt. In einer modernen gothiſchen Capelle befinden ſich ausgezeichnet ſchöne Glasfenſter, die der vorige Beſitzer für geringes Geld einem franzöſiſchen Kriegs-Commiſſair abkaufte, der ſie am Rhein geſtohlen hatte. Dieſe Bilder ſind, die glänzendſte Farbenpracht ungerechnet, von hohem Kunſtwerth, und verdienen für ſich allein eine Excurſion nach Greifenſtein.

Der Sturm, den ich im Schloſſe Phantaisie abwartete, hatte hier übel gehauſt, unter andern den Stolz des Parks, eine achthundert Jahr zählende Buche, umgeſtürzt, deren rieſige Ueberreſte noch traurig umher lagen und in meiner baumliebenden Seele ein tiefes Mitleid erregten.

Von hier an durchfährt man mehrere Stunden lang ein ziemlich kahles, ſteiniges und unfruchtbares Bergland, wo auch viel Armuth zu herrſchen ſcheint; denn ich mußte mit einem Rettig und Schwarzbrod im Dorfe Burggrub zum Mittageſſen fürlieb nehmen. So dauert es an, bis man einen iſolirten Felſenſtein erreicht, und man plötzlich zwiſchen zwei Bergwände ein gerahmt, auf die Bamberger Frucht-Ebne mit dem ſchlanken Thurm ihrer Altenburg am Horizont, wie auf das goldene verheißene Land hinabſchaut. Der Contraſt iſt ſchneidend und das weite Thal, welches man jetzt betritt, eins der üppigſten und fruchtbarſten in Franken, ſtundenlang der ferme ornée in einem Park zu vergleichen, wo überall Gruppen der herrlichſten Bäume und zierliche Gebäude die Monotonie des Feldbaus unterbrechen, und ein ſchön gehaltener Kiesweg ungezwungen zu den vortheilhafteſten Ausſichtspuncten führt. Ein Kieferwald ſchließt ſchroff dies liebliche Gartenland, und nach einer Stunde, die ich unter ſeinen Nadeln verſchlafen, befand ich mich wieder im deutſchen Hauſe, wo ich mit Bedauern meinen Jäger noch weit kränker antraf, als ich ihn verlaſſen hatte.

Den 18ten.

Ich habe, wie ich ſehe, bei dem Schlaraffenleben, das ich führe, mein Journal ein wenig vernachläßigt. Dafür machte ich einige Bekanntſchaften. Mein gütiger neuer Freund, Herr von Wamboldt, führte mich in die Harmonie ein, und der amerikaniſche Conſul, Herr Marks, überhäufte mich mit Artigkeiten. Da ich ſein Vaterland bald beſuchen will, ſo ſtudieren wir täglich die Karte der vereinigten Staaten, um mein Itinéraire feſtzuſtellen, und er belehrt mich über hundert Particularitäten, die gut zu wiſſen ſind. Den beſten Unterricht genieße ich aber von ſeiner liebenswürdigen Gemahlin, die einer der angeſehenſten Familien Amerika's angehört, und ganz dazu gemacht iſt, dem Wunſch, Amerika zu ſehen, ein doppeltes Feuer zu geben, im Fall man ſupponiren darf, daß viele ihrer Landsmänninnen ihr gleichen. Wir ſind zwar über religieuſe Gegenſtände nicht immer ganz einig, ich finde ihre Principien in manchen Stücken zu ſtreng, ſie lacht mich manchmal aus, wenn ich einen Fehler im Engliſchen mache, aber im Ganzen genieße ich doch ihrer Nachſicht und Güte. Herr Marks, der lebendig und witzig iſt, wie ein Franzoſe, belebt unſre Unterhaltung durch Scherze und Anekdoten und ſchmeichelt mir ſehr angenehm, indem er mir verſichert, meine Schilderung Englands habe mich in Amerika ſo populair gemacht, daß ich überall auf die empreſſirteſte Aufnahme rechnen dürfe. Da ich nun ſelbſt voller Enthuſiasmus für die Amerikaner hingebe, ſo kann man in der That keine Reiſe unter beſſern Auſpicien unternehmen. Der Himmel gebe ihr Gedeihen!

Seitdem habe ich auch das Vergnügen gehabt, den Director der hieſigen Spitale, und als Arzt berühmten Herrn von Pfeuffer nebſt ſeiner liebenswürdigen Familie kennen zu lernen. Dieſer gelehrte, joviale und gaſtfreie Mann, der allen guten Dingen des Lebens ihr Recht widerfahren läßt, und nicht bloß der Chemie des Laboratoriums, ſondern auch der der Küche ihr reſpectives Verdienſt geſtattet, verſammelt in ſeinem Hauſe einen der ungezwungenſten und angenehmſten Cirkel. Er war ein genauer Freund des durch ſeine geiſtreiche Originalität und ſeine Bonmots bekannten Miniſters von Haak, deſſen früher Tod als ein großer Verluſt für Bamberg zu betrachten iſt. Neben den ausgezeichneten Eigenſchaften ernſterer Art liebte auch dieſer die Freuden der Tafel und machte ein ſehr gutes Haus. Alle Morgen war er es, der der Köchin ihre lange Audienz ertheilte, denn ſeine Frau, behauptete er, verſtehe nichts von der Küche. Als ſie einmal ſcherzend das Geſchäft abnehmen wollte, denn beide Eheleute lebten in langer ungetrübter Ehe auf ſehr heitre Weiſe miteinander, rief er ſcheinbar entrüſtet: „Geh, dies iſt nicht Dein Departement, was würde aus den dinés in Deinem Hauſe werden, wenn Du mich nicht hätteſt! Auch verſichere ich Dir, daß, wenn Du je Wittwe wirſt, ich nie wieder bei Dir eſſe.“ Der drollige Spaß ward nur zu bald zum bittern Ernſt — denn wer darf es wagen in dieſem Jammerthal zu lachen, daß es ihm nicht gleich ein höhniſcher Geiſt zum Weinen verkehrt!

Als ich geſtern in der Stadt à l'aventuro umherſchlenderte, fand ich in einer engen entlegenen Gaſſe ein von Alter graues, nicht allzugroßes, aber prachtvoll decorirtes Palais, im italiäniſchen Geſchmack. Ich trat in den mit Gras bewachſenen Hof, den gegenüber eine kein Waſſer mehr enthaltende Fontaine mit einer mütilirten Statue zierte. Eine ſchöne Treppe, voll der reichſten Sculpturen, zeigte ſich ſeitwärts, und als ich neugierig ihr zuſchritt, begegnete mir eine altmodiſch gekleidete Dame, die ich bald als die Beſitzerin des Hauſes erkannte, und die auf meinen geäußerten Wunſch mit großer Gefälligkeit mich weiter führte. Sie äußerte währenddem, daß ihr Mann, ein Arzt, erſt vor wenig Wochen dieſes Haus erkauft habe und weil ſich ein Proceß darüber entſponnen, noch keine der nöthigen Reparaturen habe vornehmen können. Da ich den außerordentlichen Reichthum der Bauart bewunderte, denn vom Keller bis auf den Boden war Alles mit Bildhauerarbeit und Stukkatur bedeckt, erzählte ſie mir, daß vor zweihundert Jahren ein räthſelhafter Mann mit Namen Pottinger, von dem man immer geſagt, er ſey plötzlich durch einen gefundenen Schatz ſteinreich geworden, ſeinen entfernten Anverwandten das große Erbe nicht habe gönnen wollen, und daher drei Häuſer mit der größten Verſchwendung aufführen laſſen, von denen dies eines ſey, und zwar dasjenige, ſetzte ſie hinzu, das er ſelbſt bewohnt habe. In der That waltet

saur

BIBLIOTHEK DER DTSCH. LITERATUR 3-598-52254-1
PÜCKLER-MUSKAU, H. VON FN. 09341/012

in dieſer Wohnung etwas ganz Romanhaftes. Unter anderm iſt die Lage am Berge ſo eigenthümlich benutzt, daß man aus jedem der drei Stockwerke an verſchiedenen Orten de plein pied in einen mit Grotten und Statuen verzierten Blumengarten italiäniſch-franzöſiſcher Art tritt, welche einzelne Gärten wiederum durch Treppen mit einander, wie mit dem Haupthofe des Hauſes, in Verbindung ſtehen. Aber hohe Mauern, mit Ephen berankt, gleichfalls durch Statuen und Galerien gekrönt, ſchließen alles hermetiſch ein; nirgends eine weitere Ausſicht; man lebt wie ein abgeſchiedener, einſiedleriſcher Alchymiſt mitten in der Stadt. Ich könnte mich ſchon mit einem ſolchen Logis vertragen; es bildet eine kleine geſchloſſene Welt phantaſtiſcher Gedanken in ſich ſelbſt, die genügen mag; da aber höher am Berge hinan und angränzend noch ein altes Haus ſteht, das einſt Kloſterleuten gehörte, und von einem wunderbaren Mönchsgarten mit Terraſſen, künſtlichen Felſen, beſchnittenen Bäumen und bunten Ungeheuern umgeben iſt, aus dem man zugleich die umfaſſendſte, herrlichſte Ausſicht auf ferne Berge und Wälder hat — ſo müßte, wer ſich hier niederlaſſen wollte, beide Häuſer an ſich bringen, und wenn er dann unſern genialen Schinkel zu bewegen im Stande wäre, ihm an Ort und Stelle einen Plan für die Vereinigung beider zu machen, und Geld genug hätte dieſen auszuführen, ſo kann er keck die Feen beim Mondſcheine zum Tanze einladen, ſie würden ſich bei ihm noch immer in ihren Domainen glauben. Und er braucht auch die Feen nicht allzuweit zu ſuchen — wenn er zur rechten Stunde mit den myſtiſchen Zeichen auf dem Feld an der Regnitz, wo die geputzten Fiſcher kämpfen, leiſe und bittend: her! ruft — vielleicht erſcheint ihm die ſchönſte von allen — dann glücklicher Sterblicher, wahre dein Herz!

In ſolchen Gedanken verloren war ich meiner Führerin durch mehrere Gemächer gefolgt, und als ich mich nun beurlauben wollte, vertraute mir die Dame des Hauſes noch, daß, ſobald nur der Proceß vorüber ſeyn würde, ihr Mann die Abſicht habe, Alles hier zu erneuen, die alten zerbrochenen Statuen wegwerfen, die unmodiſchen Schnörkel abſchlagen und das Haus freundlich grün anſtreichen zu laſſen. Da lief es mir kalt durch meine Gebeine, die alten Masken ſchienen mich höhniſch anzugrinzen und die Statue am Brunnen drohend den ihr noch übrigen Arm gegen mich aufzuheben. Halb bewußtlos beugte ich meine Kniee und ſtammelte: O Dame, ſolchen Gräuel wirſt Du doch nicht zulaſſen! und als ich verſtört wieder aufblickte, hörte ich ein heiſeres Lachen, und ein kleiner Mann in ſchwarzer Kleidung mit einer Geiernaſe und funkelnden Augen ſtand vor mir. Gott, es war Hofmann.

Wie ich fortgekommen, wie ich mich wieder in meiner Stube gefunden, ich weiß es nicht — aber wenn in der nächſten Serie der zwölf Duzzend deutſcher Neujahrs-Almanache ſich eine Geſchichte vom Bamberger Hauſe vorfindet, die ſo gut iſt wie die weiland Hofmanniſchen waren, und zu der ſich dennoch kein Autor bekennt, ſo mögt Ihr darauf ſchwören, daß ſie der Abgeſchiedene geſchrieben.

NB. Ich melirte dieſen Abend Erdbeer-Crême mit ausgekerntem Kirſchenkompotte, eine nicht nur für den Gaumen, ſondern, wenn ſie mit Kunſt behandelt wird, auch für das Auge wahrhaft Lukulliſche Speiſe.

Den 30ſten.

Es wäre Zeit, Bamberg zu verlaſſen, aber mein kranker Diener hindert mich, und ich kann den armen Teufel doch nicht hier im Stich laſſen. Seine Krankheit iſt ſo ſonderbarer Natur. Der ſtarke, blühende Menſch ſieht ſchon einer Leiche gleich, kann weder eſſen noch ſchlafen, klagt über kein beſtimmtes Uebel, hat nur von Zeit zu Zeit ein leichtes Fieber und iſt doch ſo matt, daß er kaum einen Augenblick ſein Bett zu verlaſſen im Stande iſt. Der Arzt des Wirths, den er in meiner Abweſenheit angenommen, verſucht alle Tage eine neue Arznei an ihm, doch es wird dabei nur immer ſchlimmer. Bald wird mich die Sache in ernſtliche Verlegenheiten ſetzen, denn da ich, vermöge eines mir erſt heut bekannt gewordenen curioſen Zeitungsartikels, den ich ſchleunigſt beantworten mußte, meine Abreiſe von hier zum 12ten Juli angekündigt habe, ſo bin ich an dieſe Zeit gebunden. Doch ich will mir jetzt nicht darüber den Kopf zerbrechen; kommt Zeit, kommt Rath — iſt eins der beſten deutſchen Sprüchwörter. Was mich übrigens noch weit mehr chipotirt, iſt das Verſchwinden meiner durch W. verſandten Manuſcripte. Der Teufel weiß, welcher Dämon ſie entführt hat; obgleich ich in der ganzen Welt und an alle Poſtämter umhergeſchrieben habe, Niemand will etwas davon wiſſen. Dieſen Verluſt geduldig zu ertragen, dazu gehört ein gehöriger Grad Philoſophie. Die Arbeit eines ganzen Winters! Es iſt zwar vielleicht höchſt wenig daran verloren, aber wer liebt nicht ſeine Kinder, ſie ſeyen wie ſie wollen. Schon einmal habe ich dieſen Kelch leeren müſſen, als ich in meiner Etourderie den pikanteſten Aufſatz den ich je gemacht, fünfzig enggeſchriebene Blätter lang, in der Meinung es ſeyen condemnirte Concepte, ins Kamin warf, mich ſehr an der hochauflodernden Flamme ergötzte, und erſt als ſie in bloße Gluth und Aſche zurückgeſunken war, mit Entſetzen gewahr ward, daß die alten Concepte noch neben mir auf dem Tiſche lagen, die Erzählung aber dahin war, eine Speiſe der höhniſchen Feuergeiſter! — N'importe, es muß Alles getragen werden!

Den 2ten Juni.

Einige Poſten von Bamberg hat ein Graf Schönborn, ehemaliger Fürſtbiſchof, in einer öden und unfruchtbaren Gegend eine traurige Sandſteppe, auf der nur kümmerlich verkrüppelte Bäume wachſen, mit Mauern umgeben und innerhalb dieſes Bezirks einen enormen Pallaſt aus Quadern mit königlicher Pracht aufbauen laſſen. Obgleich der jetzige Beſitzer ihn zu erhalten gezwungen iſt, ſo hat er doch ſchon ein delabrirtes und verlaſſenes Anſehen. Wie Schade, daß ſo viele Dinge in der Welt am unrechten Platze ſind, und Menſchen auch! Dies Schloß und ich wir paſſen zuſammen.

Es befindet ſich hier eine Gemäldegalerie von nicht weniger als 666 Bildern, unter denen man viel vortreffliche Sachen, aber auch viel Mittelgut antrifft. Ich glaube, man würde den Werth derſelben ſteigern, wenn man die eine Hälfte unterdrückte, und dagegen die andre beſſer placirte und in Stand ſetzen ließe. Die Mauern ſind aus einem Stein gebaut, der eine den Gemälden ſo pernicieuſe Feuchtigkeit bei ſich führt, daß oft in einem Winter die beſten Sachen zu Grunde gerichtet worden ſind. Wir ſahen davon gleich beim Hereintreten ein Beiſpiel an den Fragmenten eines ſchönen Wouvermanns.

Mit Künſtlernamen iſt man freigebig umgegangen. Ein halbes Dutzend große Michel Angelo's, eben ſo viel Guido Reni's u. ſ. w. werden Einem vorgeführt, und ſind mitunter Sachen, die kaum von den Schülern jener Meiſter herrühren können. Doch dergleichen geſchieht ſonſt überall, und es geht damit wie mit den feinen Weinen, von denen fünfzigmal mehr getrunken wird, als gewachſen iſt. Ein Bild, angeblich von Giorgione, gefiel mir ungemein. Es ſtellt einen ſchönen jungen Mann vor, zwiſchen zwei noch ſchönern Mädchen von ſehr verſchiedenem Charakterausdruck. Die Eine beſonders war entzückend, von großartiger ernſter, ins tiefſte Herz dringender Schönheit — dieſem Auge Leben gegeben, und man wäre ſein auf ewig! Als den größten Schatz der Galerie betrachtet man, vielleicht nicht mit Unrecht, eine Madonna mit dem Jeſuskinde, die man Leonardo da Vinci zuſchreibt. Die Madonna gefällt mir nicht, ſie hat keine Seele und einen Wachsfigurenähnlichen Anſtrich, aber das Kind iſt eines jener ſeltnen unſterblichen Meiſterſtücke der Malerei, deren Wirkung ſich nie erſchöpft. Vielleicht iſt auch nur dies von dem großen Meiſter gemalt und die Mutter durch einen Schüler vollendet. Ich glaube nicht, daß Chriſtus als Kind je genialer, je inſpirirter, aufgefaßt worden iſt. Es liegt ein Ausdruck liebevollſter Schwärmerei und

Unſchuld, eine himmliſche Sanftmuth, und dennoch eine Andeutung einſtigen unerſchütterlichen Willens in dieſen unbeſchreiblich ſchönen Zügen, die das ganze zukünftige Leben des Menſchenſohnes, der für die Erlöſung ſeiner Brüder ſtarb, wie die vollblühende Roſe in der noch unentfalteten Knoſpe bergen. Wenn mich dies heilige Kind vollkommen befriedigte, ſo hat dieß dagegen nie eine Darſtellung des zum Manne gereiften Chriſtus, ſelbſt von Raphael nicht, vermocht. Wir haben ihn dazu zu ſehr idealiſirt und vergeiſtigt. Jupiter und Apollo wohl, aber den Gott der Chriſten kann man nicht mehr malen.

Das geharniſchte Bild eines Ritters von Titian (mit deſſen Namen auch viel Unverdiente hier decorirt ſind) iſt ebenfalls eines jener Portraits, wie ſie heutzutage nicht mehr gelingen wollen, ein Menſch mit Einem Wort, und nicht blos eine bemalte Leinwand. Es iſt zu bedauern, daß kein ordentlicher Catalog vorhanden iſt, und auch nicht bei einem einzigen der vielen intereſſanten hiſtoriſchen Portraits iſt angegeben, wen es darſtellen ſoll.

Da ich weder ein Maler noch ein Kenner bin, ſo zieht mich an den Gemälden hauptſächlich nur Schönheit oder Wahrheit der Form, und vor Allem der geiſtige Ausdruck an. Daher gefiel mir „das Urtheil des Salomo,“ ein großes Gemälde von einem mir unbekannten Meiſter, Moſes Valentini, angeblich ein Franzoſe, obgleich das Bild durchaus nichts von der Uebertreibung und Affectation der franzöſiſchen Schule hat. Die Köpfe der beiden Weiber waren tief gefühlt, und Salomo ein erhabener Richter. Man las hier deutlich in den Seelen.

An niederländiſchen Bildern iſt die Galerie am reichſten, manche ſeltſamer Art, ergötzlich durch alte Militairtrachten, originelle Phyſiognomien und wunderbare fremdartige Landſchaften. Einige Skizzen von Rubens ſind vortrefflich, ſeltſam ein Studium, das vier Mohrengeſichter in verſchiedenen Affecten neben einander darſtellt.

Von allen Phönix, die ich geſehen, ſcheint mir hier ſich der vorzüglichſte zu befinden. Nicht nur, daß die darauf dargeſtellten Gegenſtände die Natur ſelbſt ſind, der Tod in jeder Nüance ſo zu ſagen ſprechend iſt, ſo ſieht man ihn ſogar hier veredelt; es liegt etwas Ideales in der Stellung dieſer geſtorbnen Vögel, ein Anklang des Geiſtigen, das auch durch die Thierwelt geht.

Unter einer Menge großer Bilder von Honthorſt iſt die an einem Bauer exerzirte Operation des Zahnausnehmens ſehr poſſierlich. Der entſetzte Patient, der ſataniſch lächelnde Barbier und die charakteriſtiſche Verſchiedenheit der vier Zuſchauer, eines alten Weibes, eines Soldaten, eines andern Bauern und eines jungen Studenten, der die allgemeine Aufmerkſamkeit benutzt, um der Frau eine Ente aus ihrem Korbe zu ſtehlen, ſind außerordentlich gut gelungen.

Das Schloß enthält einige ſchöne Säle, das Prachtſtück deſſelben aber iſt die Treppe mit gemalter Kuppel, welche an grandioſem Effect wenig ihres Gleichen finden wird. Der Park iſt im höchſten Grad erbärmlich. Einige magere Damhirſche ſuchten vergebens auf dem vertrockneten Anger ein Gräschen, und würden ohne Stallfütterung bald ausſterben. Selbſt die Birke ſchien auf dieſem todten Boden nicht fortkommen zu wollen.

Auf dem Rückwege bemerkte ich unfern der Stadt einen gekreuzigten Chriſtus von Stein an der Straße, zu deſſen Füßen ein hübſches Mädchen weinend und andächtig kniete, ein Bild einfacher herzlicher Frömmigkeit, das mich tief ergriff. Die unter dem Kreuze eingegrabene alte Inſchrift lautet ſehr verſtändig:

> Führt Dich der Weg vorüber hier,
> Verehre fromm und mit Gebühr
> Nicht etwa dieſen todten Stein,
> Nur den, den es bedeut', allein.

Dies hätte der Graf in der fränkiſchen Schweiz nachahmen ſollen, wenn er einen Chriſtus in ſeinem Garten haben wollte. Wie weit überflügeln dieſe Knittelverſe in ihrer ſchlichten Naivetät den hölzernen Tempel und die aufgeklärt ſeyn ſollende Tirade, welche ſeine ganze Wand bedeckt.

Den 4ten.

Ich habe noch einige kleinere Gemäldeſammlungen in der Stadt beſucht, wo man mitunter recht artige Sachen findet. Ein Liebhaber machte mich lachen, indem er mir einen ſchlechten Heiligenkopf zeigte und zugleich mit großer Freude den Brief eines berühmten Kenners vorwies, worin ihm dieſer ſchrieb: „dies Bild ſey ohne Zweifel von einem ſehr wenig bekannten Maler, Barbari mit Namen, denn es exiſtirten auch noch einige Kupferſtiche von demſelben Manne, deren auffallende *Fehler und Unrichtigkeiten der Zeichnung* das vorliegende Bild unverkennbar auch alle an ſich trüge.“ Welche ſeltſame

Empfehlung — und wie leicht Kunſtſammler zu beglücken ſind!

Eine ausgewählte, noch nicht ganz aufgeſtellte, aber mit großer Sorgfalt behandelte kleine Galerie beſitzt Herr von Horneck, deſſen Liebenswürdigkeit den Genuß derſelben verdoppelt, wenn man ſie in ſeiner Geſellſchaft betrachten darf.

Ich behalte mir vor, nach einem wiederholten Beſuche ausführlicher davon zu ſprechen, und erwähne heute nur der Abbildung des St. Chriſtophſeſtes in Gent im ſechzehnten Jahrhundert, die ſehr unterhaltend zu betrachten iſt.

Ich begab mich von hier ins Bad, ein ſehr wohlgehaltenes und freundliches Etabliſſement, mitten in einem Garten gelegen, das die Stadt einem jungen Arzte verdankt. Die Menge iſt aber in dieſer Hinſicht noch ſehr unciviliſirt. Der Entrepreneur klagte, kaum auf ſeine Koſten zu kommen, weil Niemand, dem die Aerzte es nicht als Cur empfohlen, der bloßen Reinlichkeit wegen Bäder zu nehmen pflege. Die Alten verſtanden dies beſſer, und hierin ſollten die modernen Völker ihnen nachahmen. Geſundheit und Vergnügen würden dabei gewinnen.

Da der Abend ſchön war, ſtieg ich noch einmal zur Altenburg hinauf. Man kömmt auf dieſem Wege bei dem Rathhauſe vorbei, das Erwähnung verdient. Es iſt nur aus Fachwerk erbaut, darauf berohrt, und dennoch ſo ſolid im Putz, daß von den Wänden, die nach Oſt und Weſt von unten bis oben mit Fresken bemalt ſind, ſeit **1724**, wo es gebaut wurde, nicht das Mindeſte abgefallen iſt, und auch die Farben ſich ſehr gut erhalten haben; was beiläufig beweist, daß unſer Clima recht gut Malereien im Freien geſtattet, wenn nur die Ausführung in jeder Hinſicht gut iſt. Das Geheimniß des Putzes ſcheint aber wie das der Glasmalerei verlören gegangen zu ſeyn, denn würde man heute wagen dürfen, auf gerohrtes Fachwerk ſolche Malereien zu ſetzen! Statt hundertjähriger Dauer möchte kaum eine zehnjährige zu erwarten ſeyn. Man ſagte mir, die alten Baumeiſter hätten den Kalk, bereits gelöſcht, viele Jahre in verſchütteten Gruben liegen laſſen, ehe ſie ihn verbraucht.

Ich fand auf der Burg heitere und angenehme Geſellſchaft, den Bibliothekar Jäck, Herrn Heller, der über Bamberg geſchrieben, den Forſtmeiſter Herrn von Stengel, einen feingebildeten und in ſeinem Fach ſehr gründlich unterrichteten Mann, nebſt mehreren mir unbekannten Herren. Die Unterhaltung ward ſo lebhaft, daß wir noch beim Scheine des Mondes auf dem Platz an der Mauer ſaßen und bald dieſen und bald jenen Gegenſtand mit Feuer abhandelten. Man findet hier ſchon mehr ſüdliche Lebendigkeit als bei uns. Einer der Herren, der ſehr gut ſprach, obgleich zuweilen in Paradoxen, ſprang häufig mit Leidenſchaft auf und hielt uns förmliche Reden mit den Geſticulationen eines Italieners. Der Unterſchied eines hieſigen Deutſchen und der des Nordens iſt ſo groß als zwiſchen ganz verſchiedenen Nationen, und mir gefallen die hieſigen beſſer. Es iſt mehr Natur, mehr Urſprüngliches in ihnen, und ſchon deshalb ſind ſie auch anſpruchsloſer, wahrhaft geſelliger. Es iſt ein reinerer Stamm, weniger mit fremdem Blute gemiſcht als der Norden, weniger durch ein rauhes Clima und einen ärmlichen Boden verſauert.

Den 6ten.

Die größern Städte in Baiern feiern bekanntlich zu beſtimmt wiederkehrenden Epochen ein Volksfeſt, und ſuchen es darin eine der andern zuvorzuthun.

Das von Bamberg hat jetzt begonnen, und ich fuhr mit dem übrigen Troß auf die ſogenannte Thereſienwieſe, einen todten Anger, in dem man bis über die Knöchel im Sande watete, wie in der Berliner Haſenheide. Obgleich man vor den Staubwolken, die den ganzen Raum bedeckten, Alles nur wie hinter einem Flor erblickte, ſo nahmen ſich doch die vielen weiß und blauen Tribunen, Zelte und Fahnen ſehr feſtlich aus. Eine Menge Lauben waren außerdem von Tannenreiſern dicht und kunſtreich aufgerichtet worden, und ſtrezten von Biergäſten beiderlei Geſchlechts, deren Luſtigkeit gravitätiſcher war als ich erwartete, und heute eine auffallende Diſette an hübſchen Frauengeſichtern zeigte. Viele Glückshäfen, Spiele und Lotterien waren in Buden zwiſchen den Lauben vertheilt, die mich am meiſten anzogen, denn hier, wo die leidenſchaftliche Theilnahme an Gewinn und Verluſt dieſe gemeinen Claſſen ausſchließlich beſeelt, ſind ihre primitiven Charakternüancen am beſten zu ſtudiren, und am intereſſanteſten zu beobachten. Die Pfiffigkeit der Betrüger, die ſtiere Begierde der Dupes, die Angſt der Erwartung und die brutale Freude des Gelingens entfaltete ſich mit thieriſcher Unverſtelltheit, und ſelbſt hier findet ſich dennoch zuweilen neben dem Widrigen Grazie, mitten im Gemeinen ein edlerer Ausdruck. Hier mögen Maler und Schauſpieler ein reiches Feld finden.

Am Ausgang des groſſen Quarré's ſang ein wohlgeſtalteter junger Mann mit ſchöner Baritonſtimme, trotz der ungeheuren Hitze unermüdlich eine Mordgeſchichte ab, die eine neben ihm aufgehängte Leinwand zugleich gräßlich ad oculos demonſtrirte. Die Heldinn war eine Hebamme, welche man, unter andern Exploits, einen Säugling bei den Beinen nehmen und wie einen Haderlappen dergeſtalt von einander reiſſen ſah, daß eine gleiche Hälfte des Aermſten in jeder Hand zurückblieb. Folgender Vers ward dazu geſungen:

„Ihr Freunde, hört die Grauſamkeit,
Die ich mit Euch beweine,
Ein Knabe in der Jugendzeit
Mit Eltern im Vereine,
Den man von grauſer Mörd'rin Hand
Zerriſſen in zwei Stücken fand.“

Folgende Abbildung iſt zu einem Melodram zu empfehlen. Zwei Räuber, Mann und Schwager der ſchrecklichen Hebamme, welche ſo eben durch eine Liſt der Müllerin, die man berauben will, eingeſperrt wurde, ſuchen ihr zu Hülfe zu kommen, und da keine Leiter bei der Hand iſt, klettern ſie auf dem Mühlrade nach dem Fenſter hinauf, aus dem die Hebamme ſie heranruft. In demſelben Augenblick aber ſetzt die Müllerin, der es, wie man ſieht, nicht an présence d'esprit fehlt, die (des Sonntags wegen und weil ihr Mann in der Kirche iſt) gehemmte Mühle in Gang. Die attrapirten Böſewichter ſtürzen herab und werden ſo kunſtreich zermalmt, daß ihre Glieder dutzendweis gleich einer Heerde Enten auf den Fluthen davon ſchwimmen.

In einem nahen Kieferhain fand ich ein großes Theater im Freien mit lebendigen Couliſſen errichtet, auf dem übermorgen geſpielt werden ſoll. Man war ſchon jetzt beſchäftigt die Waſſerfäſſer anzufahren, die eine Cascade in Tyrol zu ſpeiſen beſtimmt ſind. Die Offiziere der Garniſon werden, wie ich höre, unterſtützt von einer Schauſpielerin aus Nürnberg, ein großes hiſtoriſches Nationalſtück aufführen, mit

Gefechten zu Fuß und zu Pferde, Kanonendonner und vielerlei Spectakel. Weiterhin ſieht man den Vieh- und Pferdemarkt, auf dem eine nachahmungswerthe Einrichtung herrſcht. Jeder Kauf oder Tauſch wird durch dazu angeſtellte magiſtratiſche Beamte ſogleich protocollirt, und entdeckt ſich ſpäter an den Thieren einer der vier, vom Geſetze bezeichneten Hauptfehler, ſo iſt der Handel ungültig. Auf dieſe Art wird allen Streitigkeiten und grobem Betrug gänzlich vorgebeugt.

Ganz Bamberg iſt mit Leib und Seele bei dem Feſte. Ueberall begegnet man nur geputzten Leuten und fröhlichen Geſichtern. Die Miethwagen berennen fortwährend das Pflaſter und vor mehreren Häuſern ſtehen magnifique betreßte Portiers mit großen Bandelieren und kleinen Degen. Ich bin dadurch um meinen Lohnbedienten gekommen, der in weiß und ſchwarzer Livrée, mit Silber beſetzt, in ſeidnen Strümpfen und großen Schnallen, ſeine Rolle als Suisse im Deutſchen Hauſe mit vielem Anſtand ſpielt.

Der heutige Tag erweiterte meine Bekanntſchaften bedeutend. Ich erwähne die mir ſehr angenehme des Buchhändlers Kunz, eines intimen Freundes des ſeligen Hofmanns, deſſen kürzlich gehabte Erſcheinung ich ihm jedoch nicht mittheilte. Dagegen erzählte er mir eine ihm ſelbſt widerfahrne höchſt ſonderbare Begebenheit; ein Traum oder mehr — wer mag es beſtimmen! der den Vorhang des Jenſeits anziehender als die Seherin von Prevorſt lüftet. Wenn ich mich enthalte mehr darüber zu ſagen, ſo geſchieht es aus Discretion, da ich vermuthe, daß Herr Kunz uns bald ſelbſt intereſſante Erinnerungen aus ſeinem reichen Leben geben wird. Da er ſich ſehr enthuſiaſtiſch für die Schriften meines Freundes Leopold Schefer äußerte, dem man überhaupt in Süddeutſchland beſonders zugethan iſt, ſo gab dies bei gleichen Geſinnungen von meiner Seite noch einen Berührungspunkt mehr zwiſchen uns ab, und wie gern hörte ich ihn dann ſo manches mir Unbekannte von Hofmann erzählen!

Herr Kunz zeigte mir ein Familienbild von Hofmann gemalt, worin er ſich ſelbſt mit eingeführt und ſehr ähnlich dargeſtellt hatte. Doch iſt er mit der Feder ſeinem Vorbilde Callot näher gekommen, als mit dem Pinſel.

Den 8ten.

Mit dem Volksfeſte iſt eine Kunſt- und Gewerbeausſtellung im großen Saale der Reſidenz verbunden. So gering dieſe in andern Gegenſtänden ausfällt, ſo einzig iſt die Pracht, mit der ſich die Gemüſewelt hier entfaltet. Solche Coloſſe von Kraut-, Blumenkohl- und Salatköpfen, ſolche Könige unter den Rettigen, ſolche viele Ellen lange Lanzen von Süßholzwurzeln, ſolche Ungethüme von Artiſchoken, Karden und Rüben aller Art, ſahen meine Augen noch nie! Die Sämereien, aus denen dieſe Rieſenwelt erwächſt, waren ſinnig in zierlicher Ordnung daneben aufgeſtellt, und ich rathe allen Gärtnern hier ihre Einkäufe zu machen. Eben ſo ſehr zeichneten ſich die verſchiedenen Getreidearten aus, und unter den Handarbeiten die ſchönen Weidengeſlechte, in denen man es hier ſo weit gebracht hat, daß alle Damen, die ihren Freiern Körbe zudenken, ſie hier beſtellen ſollten.

Als ich nach Hauſe kam und auf meinem mit Blumen geſchmückten Balkon Poſto gefaßt hatte, begann bereits der große Feſtzug der Bürgerſchaft, der ſich zum Wettrennen der Pferde und Wagen auf die Thereſienwieſe begab. Obgleich er nicht zum Beſten angeordnet war, und Altes und Neues ſich zu confus unter einander miſchte, bot er doch manches gefällige und gracieuſe Bild dar. So nahm ſich der mit Blumen ganz bedeckte, mit vergoldeten Hörnern und Hufen prangende Stier, der der Fleiſcherzunft majeſtätiſch voranſchritt, ganz monarchiſch aus; und der kleine aus einem Baum-großen Steifſtiefel hervorlächelnde Amor, der die Schuſter anführte, zeigte einen Leiſten an, bei dem ſich

Jeder gern begnügen kann. In einem Wagen mit ſchönen Schnitterinnen, der mit verborgenen Rädern eine friſche Laube darſtellte, welche hundert bunte Bänder umflatterten, wäre man gern ſelbſt mit eingeſtiegen, und ein Ritter in ſilberner Rüſtung mit dem Wappenrock aus Scharlach, von Herold und Knappen gefolgt, würde den beſten Effect gemacht haben, wenn nicht eine Magiſtratsperſon mit ſchwarzem Frack auf einem Stutzſchwanz neben ihm caracollirt hätte.

Was aber burlesk wurde, waren die Rennpferde, elende Roſſinanten, von halb barfußen Straßenjungen geritten, denen man nur, wie den Affen, rothe und blaue Jacken übergezogen hatte. Etwas beſſer nahmen ſich die Rennwagen in der antiken Form der olympiſchen Spiele aus, obgleich die als Hellenen verkleideten Lohnkutſcher ſich auch im Koſtüme mehrere abweichende Bequemlichkeiten geſtattet hatten.

Sobald der Zug vorüber war, was über eine Stunde dauerte, folgte ich in Geſellſchaft eines fremden Barons und ſeiner Töchter, der die Güte hatte mir einen vacanten Platz in ſeinem Wagen anzubieten. Ich ſelbſt hatte die Zeit verſäumt und konnte keinen mehr bekommen. Als wir ausſtiegen, gab ich der älteſten Tochter den Arm, der Vater folgte mit der andern und wir drängten uns durch ein großes Labyrinth von Wagen, Pferden und Menſchen hindurch. Ich beſchleunigte meine Anſtrengungen, da meine Begleiterin ſehr noch etwas von dem Wettrennen, das ſchon größtentheils vorüber war, zu ſehen wünſchte, und es gelang mir auch, ſie glücklich an Ort und Stelle zu bringen und auf einem Wagentritt zu placiren, von wo ſie das ſiegende Gerippe eines alten Schimmels, der in kurzem Galopp vorbeikeuchte, noch in ſeiner vollen Glorie genießen konnte. Aber nachdem die Leidenſchaft des Wettrennens geſtillt war, wo war der Vater geblieben! Keine Möglichkeit ihn wieder zu finden, und ich habe ihn auch nie wieder geſehen. In dieſer Noth und um die

Beſorgniß der jungen Dame bald möglichſt zu beſchwichtigen, führte ich ſie — und wahrlich es war keine Sinecure, durch das Gedränge dahin zu gelangen — auf die groſſe Tribüne, welche, da kein Hof zugegen, von den Honoratioren der Stadt eingenommen worden war. Wir hofften von der Höhe den ängſtlich erſehnten Erzeuger zu erblicken, aber wir ſahen nichts als Staubwolken und undeutlich hinter ihnen wogendes Volk. Glücklicherweiſe ward ich meinen Vetter P . . . . . gewahr, der von F . . . . hereingekommen mich dieſen Morgen ſehr angenehm überraſcht hatte, und wollte meiner reizenden Couſine eben die verlorne Tochter empfehlen, als auch dieſe ihrerſeits einer Tante anſichtig wurde, die ſofort ihre pflichtmäßige Chaperonnirung übernahm. Ich folgte nachher der Geſellſchaft ins Theater. Ueber 6000 Zuſchauer, die ſich hier auf ſtufenweis aufſteigenden Bänken ſo ſtill und ruhig verhielten, als ſeyen es nicht mehr als ſechs, gewährten einen ſchönern Anblick als die

Scene ſelbſt; doch war auch dieſe ſehr artig decorirt, und mein alter Bekannter, der Waſſerfall, ſprudelte mir wie Kühleborn entgegen. Des Stückes Titel hieß: Arco's Opfertod für Churfürſt Max Emanuel, und war von einem Offizier verfaßt, der, wenn ich recht verſtanden, auch ſelbſt die Hauptrolle ſpielte. Man agirte gar nicht übel, nur die Schauſpielerin von Nürnberg etwas affectirt, und das Ganze war mit der Menge Figuranten, Pferde, Gefechte u. ſ. w. ſeinem Zwecke eines Volksſchauſpiels ſehr entſprechend. Arco's Heldenmuth ward übrigens, ſelbſt noch nach dem Tode, auf eine harte Probe geſtellt, die er wirklich mit bewunderuswürdiger Faſſung beſtand. Als er nämlich nach einem ſehr langen und angreifenden Geſpräch in ſeinen letzten Augenblicken endlich verſchieden war und ausgeſtreckt dalag, ging, von einer zu ſpät entwiſchten Rakete erſchreckt, das Pferd eines Soldaten im Hintergrunde durch und rannte direct auf den, keineswegs lebloſen, Leichnam des großen Arco zu.

Doch er zuckte nicht, und es gelang den herbeieilenden Generalen, das Thier zu einem Seitenſprung zu bewegen, worauf es unter einigem Gelächter und mehreren Bravo's mit ſeinem Reiter hinter den Couliſſen verſchwand, nachdem es jedoch vorher das Gerüſte des, ſeit der erfolgten Kataſtrophe des Helden, ebenfalls ausgetrockneten Waſſerfalls, noch in bedeutende Gefahr gebracht hatte.

Vom eigentlichen Inhalt des Stückes kann ich nicht viel ſagen, meine Gedanken waren ganz wo anders, und obgleich ſie ſich nicht über die 6000 Zuſchauer hinaus erſtreckten, ſo abſorbirten ſie mich demungeachtet ſo ſehr, als wenn ſie im Himmel ſelbſt an ſeinem ſchönſten Stern angefeſſelt geweſen wären. Ja in dieſen Phantaſieen verloren, wo ich die Kanonenſchüſſe nicht mehr hörte, vernahm ich doch den leiſeſten Hauch einer melodiſchen Stimme hinter mir . . . . aber ich träume ſchon wieder!

Das Theater war aus. Niemand konnte

weder ſeiner Leute noch ſeiner Wagen habhaft werden. Eine kleine Geſellſchaft Ungeduldiger, zu denen ich mich geſellte, beſchloß in der anmuthigen Dämmerung zu Fuß nach der Stadt zurück zu wandern. Eine höchſt liebenswürdige, lebhafte, geiſtreiche und geſprächige Dame erbot ſich uns als Wegweiſer zu dienen, und führte, da wir es nicht beſſer verlangten, die Caravane an. Aber Gott, der nicht leicht einem Sterblichen Alles gewährt, hatte ihr den Ortsſinn verſagt! Zuerſt dirigirte ſie uns auf eine Sandſcholle, die bald einen ſolchen Triebſand-Charakter annahm, daß Einige die Beſorgniß laut werden ließen, hier wohl ſtecken bleiben zu können. Dies vermochte ſie einen Fußſteig über die Wieſen einzuſchlagen, und ich muß ſagen, wir folgten alle mit der größten Ergebung. Sie war mit meinem Vetter in ein lebhaftes Geſpräch gerathen. Wir hörten deutlich ihr Lachen und die verſchiedenen Modulationen ihrer Stimme leiteten uns wie Signale die Cavallerie. Aber nach und nach ward das

Gras immer höher, verdächtige Sumpfblumen ließen ſich blicken, Moderduft verbreitete ſich um uns, ja Einige wollen ſogar Irrlichter geſehen haben. Schon ertönten leiſe Wehklagen in der Arrieregarde, welche von den älteren Damen gebildet worden war — da entſtand auch vorne Unruhe und Tumult, das Erdreich gab nach, hie und da ward ein rebelliſcher Schuh ſeinem hübſchen Füßchen untreu, kurz wir waren wirklich in Sumpf gerathen und ſtanden nun vor einem breiten Graben. „A moi Auvergne!“ rief mein Vetter, und ich eilte hinzu. Wir ſind Beide groß. Gleich zwei Coloſſen von Rhodus ſtellten wir uns feſt über den Graben, ein kräftiger Schwung der Arme, und einem Zephyr gleich ſchwebte unſere leichte Führerin hinüber*). Die nymphenſchlank Gebauten folgten ſchnell, eine Corpulente aber jammerte und wollte umkehren. „Nur niemals rückwärts, Madame," ermahnte ich, „drüben wird die Wieſe wieder trocken." Hier hatte ich aber ſchlecht prophezeiht, denn es ward immer näſſer, neue Gräben verſperrten uns den Weg, ja Dornhecken ſelbſt, bei deren Escaladirung man uns gewiß gezwungen haben würde die Augen zu verbinden, wenn nicht bereits die Nacht uns in ihren dunkeln Schleier eingehüllt hätte. Vieles ſtill getragene Ungemach ward in dieſer Nacht erlebt. Endlich hatten wir wieder gebahnten Boden erreicht. Es war nunmehr ganz in der Ordnung, daß alle Vorwürfe uns arme Männer allein trafen, welche zu dieſem abſcheu-

---

*) Außer dem Coloß von Rhodus und uns in dieſem wichtigen Augenblick, kenne ich nur noch eine berühmte Perſon in dieſer Stellung, und das iſt die Kaiſerin Katharina die Zweite. Von dieſer beſitze ich nämlich ein franzöſiſches Bild in meiner Bibliothek, wo man ſie mit dem einen Fuß auf Petersburg, mit dem andern auf Conſtantinopel ſtehend erblickt, während ihr

---

jupon ein prächtiges Zelt formirt, unter dem ſämmtliche Souveraine Europa's verſammelt ſind, und das ihnen von oben aus dem juste milieu herableuchtende Geſtirn bewundern. „Jésus, ruft der heilige Vater, quelle abyme de perdition!" und der König von Polen: et moi, et moi aussi j'ai contribué à l'agrandir etc. etc.

lichen Weg verleitet haben ſollten. Aber ach! unſere große Schuld war noch nicht zu Ende; ſchon früher hatte der Himmel über uns gemurmelt, jetzt öffnete er ſeine Schleußen und nun ward unſere Lage kritiſch, denn ſo viel verheerte Toiletten zu verantworten zu haben, wäre keine Kleinigkeit geweſen. Ich begreife noch jetzt nicht, wie es zugegangen iſt, aber im Nu hatte ſich alles in Paare abgetheilt, und jedes Paar hatte auch einen großen Parapluie, von denen ich vorher durchaus nichts bemerkt hatte. Der Regenſchauer, wie durch unſre gute Bewaffnung abgeſchreckt, ließ bald darauf nach, und bis auf das beſchädigte Schuhwerk kam Alles noch leidlich unter Dach und Fach.

Mein Vetter, der gleich mir gern wacht, leiſtete mir noch Geſellſchaft, und erzählte mir bei einigen Cigarren von ſeinen Kriegsſchickſalen in des großen Napoleons Dienſt, ſeinem Duell mit dem Liebling des ſeligen Königs von Würtemberg, ſeinem Schloßbau und jetzigem Friedensleben, und als auch hie und da eine Klage mitunter lief, die bei mir ſelbſt ein ſtarkes Echo fand, ſagte ich ihm gute Nacht mit eines alten Pappenheims Sprüchwort: Lieber Freund, Freud oder Leid — in fünfzig Jahren iſt alles eins.

Den 11ten.

Bei weitem der angenehmſte Theil des Volksfeſtes war für mich aus mehr als einem Grunde die geſtrige Regata der Fiſcher auf der Regnitz, in der reizenden Gegend des Dorfes Buch. Die ſchön geſchmückten Kähne mit flatternden Wimpeln, die geſchmackvoll und elegant coſtümirten Fiſcher, meiſt ſchöne, junge Leute von militäriſchem Anſtand, die Kraft und Grazie ihrer Evolutionen, der groteske, waſſerſpeiende Wallfiſch in der Mitte, und die mit bunten Volkes unzähliger Menge bedeckten Ufer und gegenüber liegenden Anhöhen — es war gewiß ein glänzendes Schauſpiel. Nach der Wettfahrt beſtanden die Kämpfer eine Art Tournier, und Wenige waren, die man nicht genöthigt hätte, ihre Schwimmkunſt in Anſpruch zu nehmen. Oft ſanken, vom Lanzenſtoß getroffen, Beide zugleich in die blaue Fluth. Zuletzt vereinigten ſich Alle, einen Maſt zu erklimmen, auf dem verſchiedene Preiſe hingen. Auch ein Carricaturſchiff machte ſich bemerkbar, auf dem eine Bauernhochzeit ziemlich erotiſch dargeſtellt wurde.

Den andern Feſtlichkeiten mußte ich entſagen. Meine gezwungene Abreiſe iſt vor der Thür, es war noch viel zu ordnen, kaum blieb mir die nöthige Zeit übrig. Ich habe Bamberg lieb gewonnen und verlaſſe es ungern — der Abſchied an der Regnitz thut mir weh. Ich ſagte ihr Lebewohl, als ſey ſie ein ſchönes Mädchen, und eine Blume in ihres Buſens Wellen ſinken laſſend, rief ich: Denke mein!

Denſelben Abend erfreute mich noch Herrn von Pfeuffers Beſuch, der, als ich ihn wegen meines Jägers, welcher dem Tode nahe ſchien, conſultirte, mir das Räthſel mit Einemmal löſte, indem er erklärte, dieſer Menſch habe den ſtärkſten Anfall von Heimweh, und werde nur durch ſchnelle Rückſendung geheilt werden. Nie hatte ich vorher Gelegenheit gehabt, eine ſo ſonderbare Krankheit zu beobachten, die in der Schnelligkeit und Heſtigkeit ihrer Wirkungen etwas faſt Wunderbares zeigt. Kaum hatte ich dem Jäger angekündigt, daß er, ſobald er ſich ſtark genug dazu glaube, nach Hauſe reiſen ſolle, um dort einen Poſten im Forſt zu bekleiden, ſo verwandelte ſich zuſehends ſein hippokratiſches Angeſicht. In einer Stunde ſchon fühlte er Appetit, und am andern Morgen traute ich kaum meinen Augen, als ich ihn angezogen, noch ſehr blaß zwar, aber ganz vergnügt, in meine Stube treten ſah, mit der Bitte, ihn doch noch heute mit der Diligence abgehen zu laſſen, ſeine Sachen ſeyen ſchon gepackt.

In wenigen Stunden war er fort, nicht viel nach mir fragend, und ſo ſchwach er auch war, im Trab der Diligence zulaufend, die ihn ſeinen Tannenzapfen wieder zuführen ſollte. Ich bin überzeugt, hätte ich ihn in ein Paradies gebracht, nach vier Wochen hätte er auch darin den Geiſt aufgegeben. Das iſt eine glückliche Diſpoſition! mir Unruhigem, den das Fernweh plagt, kommt es wenigſtens ſo vor.

Bei der Unmöglichkeit meine Weiterreiſe länger aufzuſchieben, iſt mir dieſe Defection auch ſehr empfindlich. Ich wollte hier einen jungen Menſchen annehmen, vor Thorſchluß läßt mir aber eben ſeine Mutter ſagen, ſie könne ihn ſo weit nicht von ſich ziehen laſſen. Es ſcheint, daß ich in dem Reiche der Dienenden hier auf lauter Senſitiven ſtoße, und werde mir daher wohl wieder einmal ſelbſt und allein durch die Welt helfen müſſen. Ich bin ohnedieß dieſer weitläuftigen Art zu reiſen, dieſer Unbehülflichkeit, dieſer Menge unbequemer Bequemlichkeiten überdrüſſig — ſo ſey es, morgen wollen wir die Geſtalt verändern, und als leichter Schmetterling aus der ſchwerfälligen Puppe fliegen.

Chronik.

Nro. 2.

Es iſt eine tropiſche Hitze: zwiſchen 26 und 27 Grad im Schatten. Die goldnen Spitzen und Kreuze des Doms und des Kloſters auf dem Michelsberge zu Bamberg ſimmern in der ſengenden Sonne und ſpiegeln ſich im Strom, der ſeine lau gewärmten Fluthen träge an den hohen Mauern vorüberwälzt. Es ſchlägt 12, die Mittagsſtunde, und Menſchen und Thiere eilen dem Schatten, der Ruhe zu. Doch herrſcht keine drückende Schwüle, die Luſt iſt nur glühend heiß, aber rein, der Himmel klar blau, und die Mittagsbeleuchtung verbreitet einen ſolchen Goldglanz über alle Gegenſtände, daß ihre ſtrenge claſſiſche

Pracht ſich wohl mit den bunten romantiſchen Tinten des Abends meſſen darf.

Um dieſelbe Zeit ſehen wir drei Wanderer auf der großen Landſtraße, die von Bamberg nach Schweinfurth führt, langſam einherſchreiten. Sie tragen alle Drei ihre Röcke am Reiſeſtock hängend auf der Schulter, und ſcheinen eben nicht viel mehr als Handwerksburſchen zu ſeyn. Bei näherer Beſichtigung finden wir jedoch, daß der in der Mitte Gehende, welcher einen halben Kopf über die andern hervorragt, wahrſcheinlich nicht zu ihnen gehört, ſondern nur zufällig in ihre Geſellſchaft gerathen iſt. Seiner Kleidung nach, die etwas beſſer als die ihrige erſcheint, kann man ihn für einen fußreiſenden Künſtler oder Studioſus halten. Er trägt ſtarke Reiſeſchuhe mit Kamaſchen, dunkle weite Pantalons, eine bunte Weſte, einen leichten Ueberrock, der auf der Schulter hängt, und eine graue Sommermütze auf dem Kopfe. In dieſem Aufzug unterhält er ſich guter Dinge mit ſeinen Gefährten, die, wie es ſcheint, ihn eben um ein Geſchenk angeſprochen haben. „Ob ich Euch etwas ſchenke," ſagt er, „wird ſich ſpäter finden; vor der Hand wollen wir ein Stück Wegs gemeinſchaftlich zurücklegen. Wie alt biſt Du links?"

„Achtzehn Jahre und mein Kamerad zwanzig."

„Ihr glücklichen Leute, was wollt Ihr noch mehr, da Ihr geſund ſeyd?"

„Ja, was hilft uns das Jung- und Geſundſeyn, wenn man nichts zu beißen und zu brechen hat. Der Hunger thut nur deſto weher. Mit einem Kreuzer bin ich heut aus Bamberg gezogen, mehr hab' ich in der Gottes-Welt nicht. Wie gern wären wir mit dem Marktſchiffe gefahren, ſtatt hier in der ſchrecklichen Sonnenhitze im Staube zu traben; aber wir konnten unter uns die zwanzig Kreuzer, die es bis Schweinfurth koſtet, nicht aufbringen."

„Warum verdient Ihr Euch denn nichts durch Arbeit?"

„Ja,„ fiel der Aelteſte ein, „wenn die nur immer zu bekommen wäre. In Bamberg gibt es, wie wir beſchieden worden ſind, 126 Meiſter unſerer Zunft, und dazu nur 142 Geſellen. Wenn Ihr Arbeit haben wollt, ſagten ſie uns, müßt Ihr Euch ſelbſt mitbringen. Ja, glauben Sie es nur, lieber Herr, es iſt jetzt eine gar ſchlimme Zeit für uns, und vollends bei dem guten Wetter, wo Stiefeln und Schuhe ewig halten, — denn wir ſind Schuhmacher mit Verlaub."

Der Mittlere lachte. „Nun," erwiederte er, „könnt Ihr hier keine Arbeit mehr finden, ſo machts wie ich und geht nach Amerika. Da verdient Ihr Euch einen Kronenthaler täglich, eſſt dreimal Fleiſch von früh bis Abend, und legt dennoch die Hälfte Eures Verdienſtes dabei für andere Bedürfniſſe zurück."

„Ja," meinte der Geſelle, „das wäre Alles recht ſchön und herrlich und wir thäten's gar zu gern, aber wie denn hinkommen ohne Geld, und hat man doch jetzt ſchon ſeine größte Noth, um nur von Bamberg nach Würzburg zu kommen, geſchweige denn bis in die neue Welt. Das hat ja gar kein Ende mehr mit der Schererei von Paß-Abfragen und Viſiren, und ſind wir vier Wochen auf der Reiſe und können keine Mittel mehr aufweiſen, ſchickt man uns gleich mit Gewalt nach Hauſe. Fechten dürfen wir beinahe gar nicht mehr, und die Bauern nehmen uns auch nicht mehr für ein bloßes: Gott vergelt's, auf die Streu. Vor drei Tagen mußten wir in einem Kornfelde ſchlafen, und waren früh Morgens ſo ſteif von Kälte und Thau, daß wir kaum die Glieder mehr rühren konnten."

„Nun heute iſt's dafür deſto wärmer, lieben Freunde," ſagte der Lange, „denn ein glühender Wind ging eben über ſie her wie heißes Waſſer.

„Der kommt von Oeſtreich! meinte der Jüngſte.

„Ja, s' iſt en verdammt arſtokratſcher Wind," fiel der Andere ein.

„Was Teufel wollt Ihr damit ſagen?"

„Nun weil er uns den letzten Schweißtropfen auspreßt, meine ich."

„Ihr Narren, habt Ihr nie das Sprüchwort gehört: Schuſter, bleib bei deinem Leiſten. Tolles Weſen heutzutage mit ſolcher leidigen Halbaufklärung! Habt keinen Kreuzer in der Taſche und könnt doch s' Raiſonniren und Politiſiren nicht laſſen. Wundert Ihr Euch noch, daß man Euch in jedem Dorfe den Paß abfragt und auch auf den Geringſten von Euch ein wachſames Auge hat. Glaubt mir, der ſchlimmſte Wind für Euch iſt der liberale, denn er verdreht Euch den ſchwachen Kopf."

Der Geſelle lachte höhniſch: „Es iſt noch nicht aller Tage Abend, lieber Herr, und wer's erlebt, wird ſehen, daß es anders in der Welt werden muß. So hundsföttiſch, wie's jetzt iſt, kann's nicht mehr lange gehen."

Die Reiſenden hatten bei dieſen Worten ein Lohnfuhrwerk erreicht, das an einer Schenke hielt. „Lieben Leute," ſagte der Lange, indem er in den Wagen ſtieg, „nehmt Euch in Acht, daß man Euch nicht einſperrt. In Erwartung Eurer beſſern

Jeſt aber nehmt einſtweilen dieſe kleine Gabe, und vertrinkt ſie auf Eures Königs Geſundheit das wird Euch jedenfalls das beſte Blut machen.“

Der Leſer ſieht wohl, daß er Semilaſſo vor ſich hat, der immer nach Veränderung begierig, den vornehmen Herren abgeſtreift, Wagen und Effecten dem Bamberger Wirth übergeben, ſich ſogar von ſeinem Hund und Papagei getrennt hat, und ſich jetzt ſeiner ungenirten Freiheit wie ein Kind erfreut, bis er ſpäter auch dieſer wieder überdrüſſig werden wird. Jeder hat ſeinen Grad Narrheit in der Welt. Wenn ſie unſchuldig iſt, warum ihr nicht folgen?

Das Land, durch welches der Weg führte, war ſchön. Reizende Fernſichten auf Bamberg und Banz, in der Nähe ein Kloſtergarten mit alterthümlichen Gebäuden, und noch älteren Bäumen, unter denen jedoch lange ſchon keine Mönche mehr aus und eingehen, ergötzten den Wanderer. Statt der Kloſterherren iſt das Grundſtück jetzt einem Gaſtwirth verfallen und dient zu einer

Sonntagstabagie für die Bürger. Demungeachtet iſt der Zauber des Alten noch nicht ganz verſchwunden, und es iſt überhaupt ein großer Vorzug dieſer Gauen vor unſrem Norden, wo ſolche Spuren faſt gänzlich verwiſcht ſind, daß Einem hier faſt auf jedem Schritte noch die phantaſiereichen Erinnerungen des Mittelalters wie abgeſchiedne Geiſter entgegen treten.

Noch hübſcher aber iſt es, wenn man unter ſo einer vom Berge herabdrohenden Ruine zwei holde Mädchen anſichtig wird, wie es Semilaſſo auf der nächſten Station zu Theil ward. Es waren des Wirths Töchter, 18 und 19 Sommer alt, ein guter Grund für Jemand, der nichts zu verſäumen hatte, hier Mittag zu machen. Semilaſſo meinte, wenn er ein hübſches Mädchen in Baiern ſähe, fiele ihm immer unwillkürlich die Statiſtik ein, in welcher er geleſen, daß man in dieſem Lande auf drei Kinder immer nur eins von ehelicher Natur rechne. Die beiden Grazien dieſes von Weinbergen umgebenen Oertchens konnte man faſt regelmäßige Schönheiten nennen, beſonders die älteſte mit kaſtanienbraunem Haar, dunkeln, ſich faſt berührenden Augbraunen, tiefblauen, feuchtglänzenden Augen, Zähnen wie ein Mäuschen, Lippen wie Purpur und einem Teint wie Milch und Blut. Als unſer Freund ſie ſcherzend frug, ob ihre Füßchen unter den lichtblauen Strümpfen eben ſo weiß wären wie ihr Geſicht, antwortete ſie mit allerliebſter Gravität und halb pikirt: „Das will ich meinen, da ich täglich Strümpfe trage.“

Die Jüngſte war blond und friſch wie eine aufblühende Roſe, die Augen hellblau und klar, doch nicht weniger ſchalkhaft. Unſer Freund mochte ganz froh ſeyn, hier keinen unbequemen Kammerdiener mehr à ses trousses zu haben, der die Mädchen verhindert hätte, ihn wie ihres Gleichen anzuſehen und ſie dann zehnmal zurückhaltender, jedenfalls unnatürlicher gemacht haben würde. Es iſt aber — auch in allen Ehren — immer ein wahrer Genuß, ſolche Mädchenſeelen in ihrer ganzen Natürlichkeit zu ſehen; nur in andern Verhältniſſen erlangt man vielleicht jede Gunſt von ihnen, und hat doch immer nur ihre vorgenommene Maske kennen gelernt!

Es war ſchon ſpät, als Semilaſſo dieß liebliche Oertchen verließ; die Hitze hatte ſich etwas abgekühlt und geſtattete ſo mit doppelter Annehmlichkeit das herrliche Thal zu genießen, in dem der Schmachtenberg liegt, von deſſen Gipfel die Ausſicht für eine der ſchönſten in Franken gehalten wird. Viel alte Gebäude und katholiſche Sinnbilder beleben den Weg, ſehr dicht gepflanzter Wein wechſelt an den Abhängen mit Buchengebüſchen ab, und die im Grunde ſich hinziehenden Wieſen und Felder zeigen die üppigſte Fruchtbarkeit. Bei Haßfurth erreicht die Gegend ihren Culminationspunkt; ein Amphitheater bewaldeter Berge zieht ſich um ſie her, und der ſchon breit und majeſtätiſch ſtrömende Fluß wird von hohen Silberweiden, Schwarzpappeln und Linden auf das Anmuthigſte bekränzt. Die Stadt und einige Klöſter, die ihre Thürme am Waſſer erheben, tragen das Ihrige dazu bei, die Landſchaft maleriſcher zu machen.

Ein Original von Gaſtwirth wollte dem Reiſenden, wie wir aus ſeinen Noten erſehen (denn nur einige zerſtreute und leider ſehr unleſerliche Zettel dienen uns zur Anfertigung unſerer Chronik) faſt mit Gewalt in Haßfurth zurückhalten, um ihm die drei Merkwürdigkeiten der Stadt zu zeigen: eine Mühle ohne Waſſer, eine Kirche ohne Pfeiler und einen Garten ohne Gemüſe. Semilaſſo blieb jedoch unerbittlich, fuhr im Dunkeln fort, war nahe daran zur Strafe von einem Berge hinabgekollert zu werden, und kam nach vielem Ungemach erſt nach Mitternacht in Schweinfurth an, wo ein freundliches Logis und gutes soupé für ihn beſtellt war. Als er ſich zu Bette legte und, wie er häufig zu thun pflegt, ein kurzes Gebet an die heilige Lucia gerichtet hatte, recapitulirte er nochmals in Gedanken alle frohen Gefühle, alle lieblichen Bilder, die ſeit dem Morgen an ihm vorüber gegangen waren.

Der Lohnkutſcher, welcher Semilaſſo, langſamer als es ihm lieb war, von der Stelle brachte, war ſehr von dem verſchieden, den er uns früher beſchrieben hat. Dieſe Hauderer, wie man ſie hier nennt, bilden eine ganz beſondere und ungemein zahlreiche Claſſe in Baiern, weil faſt alle Reiſen innerhalb des Landes nur mit ihnen gemacht werden. Die Menge derſelben beim Volksfeſte überſtieg faſt allen Glauben, und gewiß enthält Bamberg allein, obgleich nur eine ſehr zurückgekommene Provinzialſtadt, deren mehr als Berlin. Deßhalb iſt auch, bei großer Wohlfeilheit aller übrigen Dinge, das Pferdefutter allein ein theurerer Artikel als bei uns.

Beſagter Hauderer gehörte zu den pfiffigen Leuten, die mit guten Worten, dem Weſen eines Bouffons, Geduld und ſcheinbar nie ermüdender Bereitwilligkeit am meiſten für ſich zu erlangen wiſſen, und zu dieſem Ende gewöhnlich auf den erſten Blick ihre Leute auch ſehr richtig zu beurtheilen verſtehen. Er war ſchon 65 Jahre alt und burlesk geſtaltet. Mit keinem einzigen Zahn im Munde ſtand ſeine Unterlippe gewiß einen halben Zoll über die obere hervor, blieb aber dennoch ſehr weit hinter der kartoffelartigen Naſe zurück, über welcher zwei ganz kleine Augen ſchlau und munter umherblickten. Er war zu Allem zu gebrauchen, machte den ſorgſamen Bedienten und den gewandten Figaro, unterhielt unterwegs mit ſcandalöſen Geſchichten, und kannte jede Particularität der Gegend, über Menſchen wie Dinge, die der Mühe werth zu wiſſen war. Dabei blieb er ſtets guten Humors, war aber auch immer mit einer Bettelei bei der Hand.

Gefällig dirigirte er die Reiſe über Gaibach, um ſeinem dermaligen Gebieter den daſigen Park des Grafen Schönborn zu zeigen, den jedoch Semilaſſo ſehr unter ſeiner Erwartung fand. Er liegt zwar in einer vortheilhaften Gegend, hat aber durchgängig einen der Vegetation contrairen, ſchweren, ſteinigen Lehmboden, und iſt unbeholfen und ohne Geiſt gepflanzt, auch viel zu leer, namentlich für ſo öde Flächen. Auf einem ganz todten Kieshügel, wo das darauf geſäte Gras nur dann fortkommen würde, wenn man den ganzen Platz mit einem Fuß hoch guter Felderde überfahren ließe, ſteht die prachtvolle Conſtitutionsſäule, welche, wie man ſagt, dem Grafen 80,000 Gulden gekoſtet hat, was ſehr glaublich iſt, denn nichts war daran geſpart worden; Alles an ihr erſchien in hohem Grade gediegen und würdig. Nur iſt der Conſtitution ſelbſt, welche die Säule zu verewigen beſtimmt iſt, eine weniger ſterile Grundlage zu wünſchen, als dieſe hat, und eine weniger glühende austrocknende Atmoſphäre, als ſie heute umgab. Die Ausſicht von ihrer Spitze iſt eben nicht ſchön, aber vielumfaſſend.

Durch weite Luzern-Flächen, ein abſcheuliches Surrogat für grünen Raſen in einem Park, auf einem beſchwerlichen loſen Kieswege mit einzelnen hineingeworfenen Steinſtücken, und bei halb verdorrten, auch techniſch ſchlecht gemachten

Pflanzungen vorüber, ward Semilaſſo nach den Schloßgärten geführt, wo ſich ein pleasure ground und Blumengarten befindet. Man ſieht, daß dieſer von Jemand herrührt, der engliſche Modelle dabei vor Augen hatte, und er übertrifft den Park bei Weitem, doch iſt auch dieſe Anlage in vieler Hinſicht mangelhaft geblieben, und die Unterhaltung derſelben keineswegs wie ſie ſeyn ſollte, vor Allem die des Raſens, der die ſorgfältigſte verlangt. Uebrigens war der Moment allerdings ungünſtig, da die große Dürre Alles verbrannt hatte, doch wird es dem Kenner leicht zu beurtheilen, was dieſer zuzuſchreiben iſt, und was nicht.

Sehr zu loben waren dagegen die Glashäuſer und die für Neuholländer Pflanzen, welche im Sommer bis auf die Rückwand weggenommen werden. Dieſe ſind nicht nur reichlich fournirt, ſondern auch geſchmackvoll ausgedacht und vortrefflich gehalten.

Das Schloß, welches von außen ſich nicht vortheilhaft darſtellt, und einer großen Pachterwohnung mit Wirthſchaftsgebäuden gleicht, überraſcht deſto mehr durch die noble und ſolide Ausſtattung im Innern. Hier ſieht man kein Papier an die Wände geklebt, nur Stuck oder Seide nimmt ſeine Stelle ein, kein Spiegel beſteht aus kleinen an einander gehefteten Stücken, und keine ſchlechten oder nichtsſagenden Bilder oder Kupferſtiche verunſtalten ein Zimmer. Was da iſt, hat Kunſtwerth oder ein anderes Intereſſe. Vieles verdient beſondere Aufmerkſamkeit. Dahin gehört der ſchöne Marmorſalon mit vier vortrefflichen Basreliefs von Thorwaldſen, und dem Blick in anmuthige Gewächshäuſer auf beiden Seiten, mit denen der Saal durch Spiegelglasthüren communicirt; ferner eine äußerſt zierliche leichte Treppe nach engliſchem Muſter, die meiſterhaft ausgeführt iſt; endlich der Saal der Conſtitution (für die der Beſitzer ſehr enthuſiaſtiſch zu ſeyn ſcheint), welchem es nicht an Originalität fehlt; doch bemerkt Semilaſſo, daß er die Inſchriften etwas trivial, und einige ſogar nicht recht verſtändlich gefunden habe. Hier die erwähnungswertheſten in Abſchrift:

1) **Freiheit der Gewiſſen**, Freiheit der Meinungen.

(Dieß iſt die beſte).

2) **Gleichheit der Geſetze** (?) und vor dem Geſetze.

3) Gleichheit der Belegung und der Pflichtigkeit ihrer Leiſtung. (Mehr als Lapidarſtyl!)

4) Gleiche Berufung zur Pflicht und zur Ehre der Waffen.

5) **Gleiches Recht der Eingebornen zu allen Graden des Staatsdienſtes.**

(Beides noch nicht zu erzwingen. Ein jüdiſcher Feldmarſchall z. B. iſt noch immer unmöglich unter den Chriſten.)

Ein ſeltſamer Mann hatte ſich Semilaſſo angeſchloſſen. Er war, wie er ſelbſt erzählte, zuerſt Pfaff, dann Juriſt, hierauf Handlungsdiener, ſpäter Arzt geweſen, jetzt ſey er Gaſtwirth, hauptſächlich aber Weinhändler, weil er in Tokay das Geheimniß entdeckt, welches Urprincip allem Wein zum Grunde liege, und er nun mit Hülfe der Naturwiſſenſchaft und Chemie im Stande ſey, jeden Wein künſtlich zu ſeinem non plus ultra zu ſteigern. „In der Medizin,“ ſetzte er hinzu, „iſt es daſſelbe. Das Mittel jede Krankheit zu erkennen und auf die Grundurſache aller zurückzuführen, iſt einfach. Halten Sie mich nicht für toll,“ ſagte er ſanft, indem er Semilaſſo's Hand ergriff; „aber bald werden meine Entdeckungen reif genug ſeyn, um ſie bekannt zu machen, und dann wird die Welt ſtaunen. Ja, ich behaupte nicht zuviel: ein neuer Chriſtus in der Medizin ſteht vor Ihnen.“ Unſer Freund, der ſich hier eines gewiſſen Buches und einer beſonders darin angefochtenen Stelle erinnerte, glaubte jetzt, der Fremde kenne ihn und wolle ihn perſifliren; es fand ſich jedoch bald, daß er im eifrigſten Ernſte ſprach. In der That hatte dieſer Mann etwas ganz Eigenthümliches und Seherartiges, mit dem Benehmen einer ſorgfältigen Erziehung verbunden, verrieth auch in der Unterhaltung gute Schulkenntniſſe und reiche Erfahrungen. Semilaſſo empfahl ſich daher, im Fall er im Prophetenthume Glück machen ſolle, ſeinem Wohlwollen, und nahm einſtweilen die Adreſſe ſeiner Weinhandlung in Empfang, um gelegentlich den Urwein zu koſten.

Im Garten des Grafen hatte ſich in dieſem Frühjahr, nach ſiebenjähriger Enthaltſamkeit, das zuſammenlebende Paar eines ſchwarzen Schwanes und einer weißen Schwänin begattet. Schwarz auf weiß blieb aber dießmal unfruchtbar, und als man die lang bebrüteten Eier öffnete, waren ſie nur mit einer todten käſeartigen Maſſe angefüllt. Es gibt Leute hier, die dieſes événement von übler Vorbedeutung erklären, und nach Art der Offenbarung Johannis auslegen. Semilaſſo rieth ein Basrelief für die Conſtitutions-Säule daraus zu machen, auch könnte es, meinte er, die endliche Vereinigung der Katholiken und Proteſtanten bedeuten, und ihre Niederkunft mit einem todten Kinde. Hierauf begab er ſich von Müdigkeit und Hitze erſchöpft in die Gaibacher Dorfſchenke (von recht guter apparence) und verlangte eine Kaltſchale. Man brachte ihm, auf einem Teller melirt, Schinken, Wurſt und kalten Braten, welches hier ſo genannt wird. Er lehrte alſobald die wißbegierigen Wirthsleute unſre Weiſe, und empfing ihren Dank wie der heilige Otto, als er die Chriſten bekehrte, in Pommern.

Die Bauern in der hieſigen Gegend ſcheinen reich zu ſeyn, ihre Kleidung wenigſtens iſt es, und zugleich ganz von dem Gewöhnlichen abweichend. Sie tragen kurze blaue, rothe, grüne, gelbe Weſten, ſtark mit ſchmalen goldnen Treſſen beſetzt, dazu eine runde Jacke und weite Pantalons aus Tuch von einer andern Farbe als die Weſte. Der ſehr zweckmäßig geformte Hut mit breiter Krämpe, nach Art der Tyroler, iſt voll goldner Schnüre und Knöpfe. Auch die Kleidung der Weiber iſt fremdartig. Faſt alle gehen in hellblauen, einige in rothen Strümpfen, die Röcke reichen nur bis auf die halbe Wade, und der Kopfputz iſt ein hohes, ſpitzes Dreieck.

Vierter Brief.

An die Frau Gräfin von C.... H...

Würzburg den 14. Juli 1834.

Wie unglücklich fühle ich mich, ſchöne Bianca, meinen Dir ſo oft angekündigten Beſuch abermals auf ungewiſſe Zeit verſchieben zu müſſen. Baiern zu durchreiſen, ohne Dich zu ſehen, es iſt faſt unverzeihlich! Materiell wäre es auch möglich geweſen, aber es giebt ſolche Fatalitäten im Leben, die uns faſt unbemerklich durch tauſend kleine Unbedeutendheiten von dieſem Orte abhalten und auf jenen zuſtoßen, den erſehnten Weg einzuſchlagen von Tag zu Tag hindern und faſt unwillkührlich in den führen, der oft eben ſo ſehr unſern Wünſchen, wie unſerem Intereſſe entgegen iſt. So geht es mir ſchon ſeit Jahren mit München und in dieſem Augenblick auch mit dem Ort meiner jetzigen Beſtimmung, den ich kaum noch kenne *)!

Uebrigens gefällt mir Dein ſchönes Baiern außerordentlich und wenn ich von all den Wundern höre, die Euer kunſtliebender König, Deutſchlands Perikles, in München mit raſtloſem Eifer ſchafft, ſo tröſte ich mich, es jetzt nicht geſehen zu haben, um ſpäter einen noch deſto höher geſteigerten Vollgenuß dort zu finden, wenn Alles beendigt ſeyn wird, was in dieſem Augenblick erſt begonnen iſt.

Aber Dich, meine theure Schweſter, nach ſo

---

*) Dieſe Worte waren leider prophetiſch, denn ich ſollte die theure Schweſter nie wiederſehen!

langer Trennung auch nicht einmal haben umarmen können, Deinen Mann, der mir durch Deine Briefe und Lucie's Erzählungen ſo lieb geworden iſt, immer noch nicht von Angeſicht zu Angeſicht ſehen zu ſollen, darüber kann ich mich kaum tröſten.

Wenigſtens will ich Dir diesmal recht ausführlich ſchreiben, was ich vornehme, ſo lange ich mich in Deinem Adoptiv-Vaterlande noch aufhalte, denn von Bamberg glaubte ich nichts weiter nöthig zu haben, als Dir meine baldige Ankunft zu melden, die ich damals unabänderlich gewiß glaubte.

Vorgeſtern kam ich in Würzburg an, deſſen Umgegend mir eben ſo kahl erſchien als der Bergkeſſel ſchön, in dem die Stadt ſelbſt liegt. Noch an demſelben Abend beſuchte ich den Schloßgarten, und dieſer ſo wie die Pracht und Größe der Reſidenz verſetzten mich in Staunen und in einen wahren Enthuſiasmus, denn ich ahnete gar nicht, etwas Aehnliches hier zu finden. Das

Local des Gartens iſt in hohem Grade günſtig, die Lage geſchickt, die Fruchtbarkeit üppig, die Behandlung durchaus großartig und die Erhaltung vortrefflich. Man findet Alles; die ſchönſten Exemplare alter und ſeltner Bäume, Sträucher und Pflanzen, ſinnig mit adäquatem Bauwerk, Fontainen und Statuen gemiſcht, Blumenparterres, ſchattige Berceaus, friſche Raſenſtücke, vortreffliche Kieswege — wahrlich ein königlicher Garten im vollen Sinne des Worts. Wäre es nöthig, mich hierüber zu belehren, hier hätte ich mich unwiderſprechlich überzeugen müſſen, daß für grandioſe, regelmäßige Paläſte durchaus auch nur ein architektoniſcher Gartengeſchmack paßt, und zugleich ſieht man, daß ohngeachtet dieſer ſtrengen Symmetrie es dem genialen Künſtler dennoch leicht wird, ihr eine große Mannigfaltigkeit zu geben, ja ſelbſt dem Spiel und der baroken Laune ihren Tummelplatz anzuweiſen.

Wir wiſſen in Deutſchland zu wenig was wir haben. Daher geſtehe ich meine Ueberraſchung, Ich habe in England in dieſem Styl nichts geſehen, was dieſes Enſemble überträfe. Nimm Dir dies zur Lehre, liebe Bianca, und unternimm nächſtens eine Reiſe hierher, vielleicht ſiehſt Du Dir Etwas für Dein Zauberſchloß ab, an des ſchönen Salzburgs Grenzen.

Der Garten bildet einen Halbkreis und erhebt ſich gradatim bis an die alten Feſtungswerke und tiefen jenſeitigen Stadtgräben. Dort führen herrliche Lindenalleen auf den Wällen entlang von einem Ende des Halbkreiſes bis zum andern, und während man im übrigen Garten nur ihn ſelbſt und das Schloß ſieht, hat man von hier oben die eigenthümlichſten, mit nichts Anderem zu vergleichenden Ausſichten auf die Gegenſtände außerhalb, deren origineller Charakter durch die beſondere Lage der Stadt, ihrer Kirchen und Schlöſſer hervorgebracht wird. Was mich oft auf altdeutſchen und italiäniſchen Bildern als wunderbar und phantaſtiſch angezogen, ich aber für übertrieben und unnatürlich gehalten, hier ſchien es mir verwirklicht. Es iſt ſo ſchwer, dergleichen mit Worten zu beſchreiben. Nur ſo viel ſummariſch: Von dem Fuß einer der alten Linden ſah man unter den Kronen mehrerer hohen, etwas ſeitwärts ſtehenden Bäume, tief unter ſich in einen Blumengarten hinab, den ein Glashaus begrenzte, hinter dieſem wird man einen Theil der Stadt gewahr, bald hohe bald niedrige Häuſer mit einem großen Palaſt an der Seite, neben welchem eine ſchmale aber weite Durchſicht auf den Main ſich öffnet; den Mittelgrund nehmen mehrere hohe Thürme ein, und nahe hinter dieſen erhebt ſich auf einem mit Weingärten durchzognen Felſen, der durch die Dispoſition der vordern Gegenſtände von außerordentlicher Höhe erſcheint, die von vier Thürmen flankirte Citadelle. Dieſe von goldrothen Abendwölkchen umſpielt, ſchien unmittelbar im Himmel ſelbſt zu ſtehen, da der Rahmen der nahen und dichten Baumkronen hier ſchnell abſchnitt und keinen Raum darüber mehr erblicken ließ.

Ich eilte jetzt in das Schloß zurück, wo es indeß zum Beſehen der Zimmer ſchon zu ſpät geworden war, und ich nur die überaus prächtige Einfahrt und Treppe bewundern konnte. Ich fand hier einen Engländer mit ſeiner Gemahlin, die auch eben wieder umkehrten. Theils noch voll Enthuſiasmus über meinen aufgefundenen Ausſichtspunct, theils aus Muthwillen, weil ich der Engländer ſeltſame uneasiness kenne, wenn ein Fremder ſie anſpricht, trat ich an ſie heran und frug, ob ſie ſich nicht, da es zu ſpät ſey, das Schloß zu ſehen, von mir in den Garten zu einem der herrlichſten Naturgemälde führen laſſen wollten. Wider Erwarten antwortete mir der Herr ſehr verbindlich, die Dame jedoch verneinte, indem ſie lakoniſch auf engliſch ſagte: „Ich glaube, ich werde nicht mitgehen.“.

Ich ließ mich jedoch nicht abſchrecken, und da ſich der Gemahl decidirt auf meine Seite ſchlug, thaten wir endlich ſeiner Dame eine douce violence an, und entkräfteten, immer langſam vorwärts ſchreitend, nach und nach ihre Oppoſition. Je weiter wir gingen, deſto intereſſanter kamen mir die Fremden vor und je mehr ſchien ſich auch die ermüdete Dame mit meiner Zudringlichkeit auszuſöhnen. Beide ſtimmten übrigens zu meiner Freude ganz mit meinem eignen Urtheil über das großartige Ganze überein; wie nun ein Wort das andre gab, Dies und Jenes erwähnt wurde, erriethen wir uns zuletzt gegenſeitig, und obgleich Keiner den Andern je vorher geſehn noch ſich nach ihm erkundigt hatte, erkannte ich den Lord und er mich. Errathe dieſe Fremden auch, liebe Bianca, denn Du kennſt ſie weit länger als ich, und vergiß dann nicht, ſobald Du ſie wieder ſiehſt, ihnen von mir die verbindlichſte Empfehlung auszurichten, denn ich brachte den ganzen Abend bei ihnen zu, und erinnere mich lange keiner angenehmeren Unterhaltung. München, Amerika, wohin ich reiſe, Washington, den der Lord gekannt, waren der Hauptgegenſtand unſrer

Converſation, deren Reſultate mir noch von der Geſandtin zu meinem kleinen Scheffel Empfehlungsbriefen einen ſehr werthvollen hinzufügte.

Ein wenig Zudringlichkeit hat alſo auch manchmal ihr Gutes, und einem timiden Deutſchen beſonders (zu denen ich ſo ſehr gehöre) kann man ſie immer unbedingt anrathen, das Vermögen Mißbrauch damit zu treiben, geht ihm ganz ab.

Am andern Tage beſah ich das Innere des Palaſtes, welches ſeinem Aeußern ganz entſpricht. Der Souverain, der es erbaut, war auch ein Graf Schönborn, eine Familie, der man dieſen, an ſo vielen Orten Raum gegebnen Sinn für Verſchönerung nicht genug danken kann! Ich glaube überhaupt, daß ein Monarch ſich durch wenige Dinge, die immer in ſeiner Gewalt ſtehen (denn ein Genie, ein Geſetzgeber und Eroberer kann nicht Jeder ſeyn), mehr Verdienſt um ſein Land und einen länger dauernden Namen erwerben kann, als durch erhabne Bauwerke.

Deshalb verehre und ſegne ich auch Deinen König, obgleich kein Baier, deſſen Genialität ſich gerade in dieſem Feuereifer äußert, und den Dank der Mit- und Nachwelt ſich ſicher erringen muß. Gott erhalte ihn!

Die verſchiednen Appartements in der Würzburger Reſidenz ſind größtentheils in dem prächtigen Styl Ludwig des Vierzehnten meublirt, der jetzt wieder und nicht mit Unrecht, wenn es nicht übertrieben wird, zur neuſten Mode geworden iſt. Bemerkenswerth iſt in dieſem Genre ein Spiegelzimmer, in dem ein Theil der Spiegel auf originelle Weiſe mit bunten Figuren und Arabesken, die mit reichem Laubwerk von Gold abwechſeln, bemalt iſt. Die vergoldeten Zierrathen an Thüren und Fenſtern ſind nicht von Holz, ſondern aus Blei gegoſſen, welches ihnen eine ſo große Dauer gegeben hat, daß Alles noch heute wie neu erſcheint. Eben ſo wohl überlegt ſind die Verhältniſſe und Eintheilungen der verſchiednen Piecen, und der coup d'oeuil aus dem

Eckfenſter der großen Gartenfaçade, wo man durch 16 Zimmer in den coloſſalen Saal der Mitte, und jenſeits dieſem durch noch 16 andere, die mit einem großen Fenſter ſchließen, wie durch einen endloſen Raum hindurchblickt, wird wenig ſeines Gleichen finden. In des Königs Wohnſtuben, welche die einfachſten ſind, fand ich eine Madonna von unſerm Schadow, die mich frappirte. Sie ſteht manchen berühmten Gemälden älterer Meiſter in keiner Art nach, am wenigſten in tief gefühltem, ſinnigen Ausdruck. Auch eine vortreffliche Copie der Magdalene Correggio's von Füger befindet ſich hier. Solche Copieen großer Meiſterſtücke der Malerei ſind meines Erachtens gar vielen theuer bezahlten Originalen vorzuziehen, und dieſer Art würde ich eine Sammlung anlegen, wenn mein Vermögen geſtattete, auch in dieſer Region der Kunſt meinem Geſchmacke zu folgen.

Ich habe mich immer gewundert und es ſchon früher einmal geäußert, daß man bei der großen Vollkommenheit, die man jetzt in Nachahmung der Edelſteine durch Glascompoſitionen erreicht hat, dieſe nicht zum Ameublement benutzt. Hier fand ich einige Kronleuchter von buntem Glaſe aus alter Zeit, doch ſind ſie nur ein roher und unvollkommner Anklang von dem, was man in ſolchem Genre jetzt herſtellen könnte, beſonders wo etwas recht Phantaſiereiches, ganz aus dem Gewöhnlichen Heraustretendes bezweckt würde; denn man kann nicht genug variiren und die ärmliche Monotonie iſt unſer Hauptfehler in Bauwerken wie bei der innern Verzierungskunſt. Man erfreut ſich hier wahrhaft an der alten gediegnen Pracht und Mannigfaltigkeit. Welcher Unterſchied in der That zwiſchen dieſer reichen Stukkatur, dieſen ſchön lakirten Boiſerieen von Grün und Gold, Blau und Silber, den Schlachten Alexanders von Lebrün in Hautelice, den mit Sculpturen untermiſchten Fresken Tiepolo's mit den widrigen Kleckſen der Papierpinſeleien und den oft abſcheulicheren Pfuſchereien ſchlechter Decorationsmaler neuerer Zeit.

Nicht übel hat der Fürſtbiſchof im Geiſte ſeiner Zunft den Gegenſtand der Darſtellungen im großen Saal gewählt, denn während man auf der einen Seite zwar den Biſchof Gebhard vor dem Kaiſer knieen ſieht, als er von ihm mit dem Bisthum belehnt wird, ſo erſcheint doch auf der andern ſchon wieder der Kaiſer zu Gebhards Füßen, wie dieſer ihn mit der Gräfin von Brabant vermählt.

In einem andern Saal war ein Carrouſſel und eine Menge andrer Spiele angebracht, und in der angrenzenden Zimmerreihe befanden ſich Ueberreſte einer Gemäldegalerie, von denen jedoch das Beſte nach München gewandert iſt.

Auf dem Rückwege nach meinem Gaſthof nahm ich noch einige Kirchen in Augenſchein. Zuerſt den Dom, auch vom Grafen Schönborn erbaut. Er iſt im modernen italiäniſchen Kirchengeſchmack von Schnörkeln, Vergoldung, Zierrathen und Monumenten aller Art ſtrotzend. So ſehr dergleichen einen gothiſchen Dom verunziert, ſo habe ich doch dieſe verworrene Ueberladung von Farben und Gold in einer modernen Kirche nicht ungern. Sie paßt übrigens ganz gut zu dem Cultus. Es iſt wie ein Rauſch, wie ein confuſer Traum, dem man ſich eine Weile ganz behaglich hingiebt, und ſich an der ſonderbaren Miſchung des Geiſtlichen und Weltlichen in hundert Carricaturen ergötzt. Hier z. B. Adelswappen über dem heiligen Kreuze und dem Hochaltar, dort eine ſchwarze Heilige von zwei Biſchöffen im Ornat beknieet, weiterhin eine rieſengroße Maria mit einem Geſicht wie ein Türke, der ein Geiſtlicher drei enorme Goldſtücke darreicht, die ihrer Taille ganz angemeſſen ſind — ein gutes Beiſpiel für die Gläubigen —; daneben der würdige Laurentius, wie er jämmerlich auf dem Roſt gebraten wird, und gegenüber der große Eſel, der ſich aus der Flucht nach Aegypten verwundert nach ihm umſchaut; zu guter Letzt endlich eine prächtige Capelle mit Marmorſäulen und Gold ohne Ende angefüllt, in Pracht alles Uebrige überſtrahlend, aber nur der Eitelkeit einer hohen Familie gewidmet, deren Wappen und Embleme rund um des Heilands Auferſtehung, wie zur Deriſion ſeiner Lehre, einen Kranz bilden, den pour comble de démence oben — das Portrait des Stifters der Capelle in der Allongenperrüke ſchließt! Dergleichen iſt gewiß träumeriſch und phantaſtiſch genug, um ſich die Augen zu reiben, nachdem man es geſehen hat.

Doch bietet eine andere Kirche noch Sonderbareres. Hier hängen zwei große ſchon verſchoſſene Gemälde von folgendem Inhalt:

Auf dem einen iſt das Nachtmahl abgebildet und darin eine Galerie der charakteriſtiſcheſten Judenphyſiognomieen als Carricatur auf das Poſſirlichſte dargeſtellt. Sie verrathen ein langes Studium der Eigenthümlichkeiten dieſer Nation, ſind aber ſämmtlich, Chriſtus nicht ausgenommen, nur in der gemeinſten Art dieſer Eigenthümlichkeit aufgefaßt und abſichtlich chargirt. Wie kann man eine ſolche unanſtändige Satyre in einer

Kirche laſſen! Der Pendant zu dieſem Bilde ſcheint auch eine Verſpottung zu beabſichtigen. Chriſtus als Knabe ſitzt auf einem hohen Kinderſtühlchen bei Tiſch, neben ihm Maria, welche ein bis über die Wade nacktes Bein und Fuß unter der Tafel hervorſtreckt. Etwas weiter abwärts ſitzt Joſeph, der aus Reſpect mit abgewandtem Geſichte en cochet von ſeinem Teller ißt, den er in der Hand hält. Drei Engel mit ungeheuern Flügeln bedienen. Der Eine legt aus der Schüſſel dem Heilande vor, der Andere bindet ihm die Serviette um, und der Dritte trägt eben einen noch unberührten geſpickten Faſan wieder hinaus. Im Winkel ſitzt ein halbnackter, dem Silen ähnlicher Kerl auf der Erde hingekauert, der heimlich etwas von einer Schüſſel ſtiehlt und begierig hinunterfrißt. Außer dieſen zwei famoſen Darſtellungen befinden ſich in dieſer Kirche auch wie verloren ein paar vortreffliche Albrecht Dürer.

Nachmittags — denn ein Reiſender muß

ſeine Zeit benutzen — fuhr ich zu Waſſer nach Veitshochheim, einem Luſtſchloß des Königs. Der Kahn glitt ſanft an den Bergen hin, die den Steinwein liefern, und binnen einer halben Stunde kamen wir bei drei Klöſtern vorbei, die ſämmtlich in Fabriken verwandelt worden ſind, gewiſſermaßen ſchon ein ſtiller Sieg des St. Simonismus über den Katholicismus. Dem erſten Kloſter, Himmelpforte, gegenüber zeigte mir das Schiffermädchen — ein junges Blut, die meinen Kahn regierte und faſt im Hemde, mit einem breiten Strohhute bedeckt, rüſtig in der drückenden Hitze ruderte — ein rothes Kreuz an einer der Weinbergsmauern, und in der Ferne einen verfallnen Thurm. „Sehen Sie,“ ſagte ſie, „da unter dem rothen Kreuz liegt eine Nonne, die lebendig begraben wurde, weil ſie von dem Ritter, dem die zerſtörte Burg dort gehörte, zwei Kinder bekommen hatte. Sie entwiſchte aus ihrem Gefängniß im Kloſter und ſchwamm durch den Main, aber drüben fing man ſie wieder auf und ſcharrte ſie ſogleich lebendig an der Mauer ein.“

„Du lieber Himmel,“ ſagte ich, „da kannſt Du doch Gott danken, daß Du ein Fiſchermädchen biſt, paſſirte Dir ſo ein kleines Unglück ....“

„Nun das wäre eine ſchöne Geſchichte!“ unterbrach ſie mich entrüſtet, „laſſen Sie mich mit Ihren Späſſen in Frieden, oder ich ſage kein Wort mehr.“

„Ich bin mäuschenſtill, erzähle weiter.“

„Nun alſo, kurz darauf ward auch eine Nonne verbrannt.“

„Das iſt ja abſcheulich, was hatte denn die verbrochen?“

„Ja, das war 'ne Hex.“

„Eine Hexe! glaubſt Du denn auch noch an ſolch dummes Zeug?“

„Ich ſage nicht, daß es jetzt noch welche gibt, aber damals hat's doch ihrer gegeben, denn ſonſt hätte man ſie nicht verbrannt. Die war's halt gewiß, und das halbe Kloſter hatte ſie ſchon angeſteckt, als man erſt dahinter kam. Und als man ſie verbrannte, wollte ſie der Teufel gar nicht ſterben laſſen. Nach einer halben Stunde hat ſie noch ſo aus dem Scheiterhaufen herausgeſchrieen, daß man es bis in der Stadt hat hören können.“

Gräßliche Zeit! dachte ich, da iſt es doch beſſer, daß jetzt nur das Feuer aus der langen Eſſe raucht, und nur Kohlen ſtatt Menſchen darin verbrannt werden.

Das zweite Kloſter, einſt den Dominicanern zugehörig, iſt ein prächtiges Gebäude mit ſchönen Gärten am Fluß und einer weiten Ausſicht von ſeiner Terraſſe, und nun ſchon halb zerſtört durch einen engliſchen Maſchinenbauer und einen jüdiſchen Baron, die es, jeder ſeinen beſondern Theil, von der Regierung erkauft haben. Der Letzte hat ein abominables, dreieckiges, mit hochrothen Ziegeln gedecktes Landhaus an ſeiner Seite angehängt, und der alte ehrwürdige Steinbiſchof, der unter ihm an der Ecke der hohen Terraſſenmauer pittoresk angebracht, knieend die Hände gen Himmel erhebt, ſcheint auszurufen: „So bin ich denn von meinem katholiſchen König den Juden geopfert, wie weiland von Pilatus mein Herr und Meiſter!“

Vom dritten Kloſter iſt nichts zu bemerken, als daß viele Reiher an den flachen Ufern unter ſeinen Mauern ſpielten, und lange unſer Schifflein begleiteten, ſich bald zierlich in der Luft wiegend, bald gravitätiſch im Schilf einherſchreitend. Eine Zeitlang flog ein großer Falke ganz friedlich mit ihnen, ohne daß ſie ihn zu ſcheuen ſchienen. Alſo macht erſt die Cultur die Falken zu Verfolgern, wie die Soldaten zu Mördern.

Das Königliche Luſtſchloß bietet nicht viel Sehenswerthes dar, obgleich es ein ganz angenehmer Aufenthalt ſeyn mag und recht gut erhalten iſt. Das Merkwürdigſte iſt eine Grotte, in der man grüne, rothe, blaue und weiße

Muſchelfragmente zu Darſtellung glänzender Seethiere geſchickt benutzt hat. So trugen z. B. rothe Hummer die Decke, blaue Forellen ſchwammen an der Wand in grünen Wellen u. ſ. w. Die Waſſerwerke nebſt einem See ſind unbedeutend. Ich hätte mich gern einer der waſſerſpeienden Nereiden in die Arme geworfen, denn es war unerträglich heiß, und dieſes Jahr muß 1811 übertreffen. Auch ſchwitzt in dieſem Weinlande Jedermann mit Vergnügen in der Hoffnung auf die geſegnete Erndte.

Du wirſt mich für unermüdlich halten, gute Bianca, wenn ich Dir ſage, daß ich noch die letzte Stunde des Tages benutzte, um auf die Citadelle hinaufzuklettern, hauptſächlich, um die Stadt, ehe ich ſie verlaſſe, noch einmal von der Höhe zu überſehen. Es iſt ein alterthümliches Chaos von Gebäuden, dieſe Feſtung, mit einem enormen Waffenſaale, von dem mir der gute Major, der mich herumführte, keinen Winkel erließ.

Damit Du aber über meinen langen Brief nicht eine ähnliche Bemerkung machſt, nehme ich hier oben von Dir Abſchied. Morgen reiſe ich weiter und mein erſter Beſuch, ſobald ich von Amerika zurückkehre, iſt beſtimmt für Euch. Vergiß mich nicht.

Dein treuer Bruder

Herrmann.

Chronik.

Nro. 3.

Semilaſſo iſt uns als ein zu großer Freund der Gaſtronomie bekannt, um nicht vorauszuſetzen, daß er ſich in Würzburg ſehr genau von den dortigen berühmten Weinen unterrichtet habe. Er erfuhr, daß die feinſten Leiſtenweine, die dem Gouvernement gehören, und allein an dem Berge der Citadelle wachſen, kaum mehr unverfälſcht zu erhalten ſind, da ihre geringe Menge von den Weinhändlern aufgekauft wird, die mehr Vortheil darin finden, geringere Weine damit gut zu machen, als ſie, ganz intact gelaſſen, einzeln wieder zu verkaufen. Was man daher dieſer Art anbietet, ſoll keineswegs ächt ſeyn. Die beſten Steinweine bekömmt man in den Spitälern, unſer Freund lobt jedoch nur das Bürgerhoſpital in dieſer Hinſicht, wo er ſelbſt die Weine geringerer Preiſe ſehr gut fand, dagegen man ihm im Juliushoſpital für den höchſten Preis nur äußerſt mittelmäßige Waare lieferte. Dieſes ſehr reiche Spital iſt übrigens eine merkwürdige und für ihr eigenes Intereſſe wenigſtens vorzüglich gut gehaltne Anſtalt. Man kann es faſt eine kleine Stadt für ſich nennen, denn es hat für nichts was im Vaterland erzeugt werden kann außer den Grenzen ſeiner Beſitzungen ſich umzuſehen; Alles ohne Ausnahme wird von eignen Adminiſtrationen geliefert, und eine bedeutende Revenüe von den Weinbergen erzielt, die ſich allerdings verdoppeln muß, wenn ſie öfters ordinairen Wein ſo theuer zu verkaufen im Stande ſind, als ſie ihn Semilaſſo anrechneten.

Die Hitze war noch immer afrikaniſch, und da das Land zugleich ſehr bergig iſt, ſo ging die Reiſe mit den ſchwerfälligen Hauderer-Pferden ziemlich langſam von Statten. Auch bot die Straße wenig Sehenswerthes dar. Das Schloß des Fürſten Löwenſtein von Kreuz-Wertheim, ehemals ein Kloſter, liegt angenehm über dem Main, und ihm gegenüber wächſt der beſte Wertheimer Wein, Kalmuth genannt. Der Fürſt hat einen nahgelegnen Wald zu Anlagen benutzt, die Semilaſſo, als ein Gärtner von Metier, ungeachtet der beſchwerlichen Hitze nicht ungeſehen laſſen wollte, und mit Intereſſe beſuchte. Ueberraſchend und artig erdacht fand er Folgendes. Man tritt durch eine, vollſtändig mit Moos und Steinen verborgene, Felſenthüre in eine düſtre und ſchmale Höhle, in der man eine Weile behutſam weiter ſchreitet. Plötzlich erblickt man eine Schlucht vor ſich, in der ein Bach ſtrömt, und deren rothbraune Abhänge und Felſen von hohen Buchen überſchattet ſind, durch welche die

Sonne nur ſparſam hineinblickt. Dieß giebt bei dem vielen rothen Erdreich dem Ganzen eine ganz eigne Farbe, faſt als wenn man eine Landſchaft durch ein röthlich gefärbtes Glas betrachtet, und paßt vortrefflich zu der Einſiedlerhütte, die man bald darauf gewahr wird.

In Eſſelbach, wo Semilaſſo übernachtete, fand er einen guten Gaſthof und eine Haushälterin, Förſterstochter aus dem Speſſart, die ſich in dem zarten Alter von 14 Jahren durch die kühne Vertheidigung ihrer Eltern mit des Vaters Jagdſtutz gegen plündernde Koſaken eine Art Renommee in der Gegend erworben hat. Sie erlebte ſpäter viel Unglück, verlor ihren Bräutigam durch einen tragiſchen Zufall am Hochzeittage und hatte, durch Ungemach geläutert, eine Bildung über ihren Stand erlangt; ja dieſes, weder durch Jugend noch Schönheit beſtechende Mädchen, von geringem Stande und dem proſaiſcheſten Beruf, erſchien unſerm Freund, der ſo gern in jeder Sphäre Menſchenkenntniß ſammelt, als ein rührendes Muſter milder Reſignation und wahrer Tugend. Er hatte ſich demungeachtet nur einige Stunden mit ihr unterhalten, aber ſeinen Anſichten nach erkennt man den Grundcharakter eines Menſchen (der einen hat, denn viele ſind bloße Cometenſchweife, durchſichtig, ohne Kern) in den erſten Stunden oder nie. Semilaſſo meinte, was ihm dieſes gemeine Mädchen geſagt, habe mehr an ſeiner Beſſerung gearbeitet als irgend eine Predigt, die er je gehört. Wir müſſen aber auch geſtehen, daß deren nicht viele ſind.

Aſchaffenburg, in angenehmer Gegend, mit einem ſchönen Schloß, hätte einen längern Aufenthalt verdient, wenn die Zeit dem Reiſenden weniger ſparſam zugetheilt geweſen wäre. Er konnte daher nur flüchtig die lange Portraitreihe geiſtlicher Fürſten, welche von Dalberg geſchloſſen wird, und die nicht unbedeutende Gemäldegalerie durcheilen, bis er ſtaunend vor einem altdeutſchen großen Bilde ſtehen blieb, das ihm alle in der

Boiſſerée'ſchen Sammlung zu übertreffen ſchien. Die Figuren der Haupttafel, welche faſt über Lebensgröße ſind, ſtellen eine Zuſammenkunft des heiligen Erasmus mit dem heiligen Mauritius, einem Negerfürſten im prachtvollen Harniſch, nebſt ihrem beiderſeitigen Gefolge dar; die Seitentafeln, welche doppelt bemalt waren, und durchgeſägt worden ſind, zeigen vier einzelne männliche und weibliche Perſonen der Kirchengeſchichte. Da Semilaſſo in dieſer nicht ſehr bewandert iſt, ſo wußte er nicht, wen ſie vorſtellen, auch nicht die Geſchichte der Zuſammenkunſt, und ob damals Mauritius ſchon ein Heiliger war, oder erſt von ſeinem Coheiligen bei dieſer Gelegenheit bekehrt wurde; aber dieß hindert die Bewunderung deſſen nicht, was er zu verſtehen im Stande war. Nie war ihm vielleicht der Standpunct deutſcher Malerkunſt ſo hoch erſchienen. Sie kam ihm, mit der italiäniſchen verglichen, gerade ſo vor, wie ſich die deutſche Baukunſt zur griechiſchen, der Strasburger Münſter z. B. zur Akropolis verhält. Man kann Eins oder das Andere vorziehen, aber Beides hat in ſeiner Art eine geniale Vollendung erreicht, ohne ſich doch im Geringſten zu gleichen. Auch darf man glauben, daß, wenn es der Malerkunſt beſchieden iſt, noch einmal eine große Periode zu erleben (was jedoch aus vielen Gründen unwahrſcheinlich), ſie in Deutſchland ihre größten Triumphe feiern wird, denn unſer Nationalcharakter ſcheint ganz beſonders für ſie geeignet.

Was die vorliegenden Bilder betrifft, ſo kann man keck ſagen, daß nie etwas beſſer gemalt worden iſt, aber ſie ſind auch frei von jenen häufigen Zeichnungsfehlern, jenen magern ungracieuſen Formen, jener Monotonie der Figuren, welche ſo oft als Mängel auf altdeutſchen Gemälden erſcheinen. Hier iſt im Gegentheil nur die kunſtreichſte Verſchmelzung treuer Naturwahrheit mit idealer Auffaſſung und dem größten Reichthum an Individualität der Geſtalten zu bewundern, Alles umſtrahlt von einer Hoheit und Würde, in einen ſolchen Glanz und Friſche der Farbe gehüllt, daß man voll Ehrerbietung und Freude dem Genie huldigt, das ſo Herrliches hervorgebracht! Und doch hörte Semilaſſo den Namen dieſes Meiſters zum erſtenmal, oder er war ihm früher entgangen. Der geniereiche Mann hieß Matthias Grünewald und war ein Maler in Aſchaffenburg. Der Charakter ſeiner Manier hat die meiſte Aehnlichkeit mit Van Eyk und wir finden auf unſres Freundes Tablette die Worte verzeichnet: „Ich habe nie ein Gemälde von Albrecht Dürer oder Lucas Cranach geſehen, das ich ſo gern wie dieſes beſitzen möchte.“

Von der Kunſt (etwas abrupt, wir bekennen es) zum Handwerk übergehend, fand Semilaſſo die Wagenfabrik in Offenbach ſeit fünfzehn Jahren, in denen er ſie nicht geſehen, ungemein vorgeſchritten. Der Mangel an Verkehr mit England hatte ſie damals zur bloßen Copie der Wiener

Wagen reducirt. Heute übertreffen ſie dieſe und ſtehen den engliſchen nicht allzu ſehr mehr nach, aber auch die Preiſe ſind in demſelben Verhältniß geſtiegen, obwohl nicht unbillig. Eine vollſtändige Reiſecaleſche mit allem Zubehör, vaches u. ſ. w. koſtet ohngefähr 150 Karolin.

Obgleich die hieſige Gegend bis Frankfurth eben nicht romantiſch iſt, ſo erweckt doch die große Fruchtbarkeit, der Anblick ſo vieler mit unzähligen Stangen geſtützter Obſtbäume, deren reicher Segen überall die Aeſte bis zur Erde herabdrückt, wie das Gepräge allgemeiner Wohlhabenheit, ein ſehr angenehmes Gefühl. Frankfurth ſelbſt ſchien Semilaſſo immer mehr den Charakter einer Reſidenz anzunehmen, wozu das zahlreiche und recht elegante Bürgermilitair, das des Bundes und der Aufenthalt ſo vieler Geſandten nicht wenig beitragen. Auch fand er die Stadt von Fremden ſo überfüllt, daß er lange von Gaſthof zu Gaſthof fuhr ohne Unterkommen erlangen zu können. Endlich räumte man im Schwan die Kinderſtube, im dritten Stock am äußerſten Ende des Hofes, für ihn aus, was ihm wegen der dort herrſchenden Ruhe und Stille gerade recht war. Beim Auspacken mußte er jedoch einen ſchweren Kummer erleiden. Sein treuer Magiſter Syntax war verloren gegangen, ein Gefährte, der bereits ſeit zehn Jahren Freud und Leid mit ihm theilte, und deſſen gutmüthig ergebnes Nußknackerantlitz ihn ſtets zu tröſten wußte, wenn es ihm nicht nach Wunſche ging. Zweimal war er ihm ſchon abhanden gekommen, und immer wie durch ein kleines Wunder hatte er ihn wieder erhalten. Diesmal ſollte die Trennung auf ewig ſeyn! Im Fall einer verzeihlichen Neugierde benachrichtigen wir unſere Leſer, daß der Magiſter Syntax (wer die allerliebſte engliſche Satyre unter dieſem Titel noch nicht geleſen, eile ſie ſich anzuſchaffen) ein Stock war, deſſen elfenbeinerner Knopf den erwähnten Magiſter in ſeiner kurzen Perücke täuſchend darſtellte, und von Semilaſſo um ſo theurer gehalten wurde, da er in den Zügen dieſer pedantiſchen Phyſiognomie, der langen Naſe und dem hervorſtehenden Kinne eine große Aehnlichkeit mit ſich ſelbſt fand. Wie ſehr aber Semilaſſo ſich ſelbſt liebt, ja ſogar Niemand lieber als ſich ſelbſt zu ſeinem Helden macht, iſt gar Vielen bekannt!

Am andern Morgen hatte er jedoch eine Modification dieſer Beſchäftigung, die ihm weniger angenehm war; denn da er im Trouble des Hauſes keiner Art von Hülfe habhaft werden konnte, mußte er eine Zeit lang als ſein eigner Kammerdiener fungiren, ehe er wieder den Herrn ſpielen konnte. Dann beſuchte er den ſehr liebenswürdigen jungen Baron von Rothſchild, der ihm von Algier erzählte, war ſehr betrübt, ſeinen hochverehrten Gönner, den Herrn von Nagler verreiſt zu finden, genoß eine halbe Stunde die Geſellſchaft der göttlichen Ariadne, wanderte, ohne ihres Fadens zu bedürfen, durch die blühenden Promenaden um die ganze Stadt, nahm ſpät ein excellentes Diné ein, das des Schwanes

Köchen wie deſſen Keller alle Ehre machte, und fuhr hierauf, eingeklemmt zwiſchen dem Conducteur und einem Braunſchweiger Citizen — einer Art Leute, die zum Ruhm ihres Vaterlandes ſtets eine Wurſt bei ſich führen — in einer gut organiſirten Diligence gen Mainz. Dieſe Fahrt durch die üppigen Weinfelder, zwiſchen dem Taunus und Melibocus hin, bis wo der Rhein und Main ihre mächtigen Waſſermaſſen zum deutſchen Hauptſtrom vereinigen, iſt ſchön. Doch war des neben Semilaſſo ſitzenden, dicken Bürgers Enthuſiasmus noch ausgelaſſener als der ſeine. Faſt hätte er Mainz Braunſchweig vorgezogen, wenn der Patriotismus nicht geweſen wäre, doch erklärte er unbedenklich den hieſigen Wein für beſſer als das Braunſchweiger Bier, und trank, zu den Reſten ſeiner Wurſt, jedesmal einen Schoppen davon, wo ſich nur eine Gelegenheit dazu darbot.

Auch Semilaſſo's Patriotismus regte ſich, als er die preußiſchen Truppen wieder ſah, und wahr iſt es, an ſtrengem Anſtand und militairiſcher Aiſance thut es ihnen gewiß kein anderes Heer zuvor. Impoſant iſt die neue Caſerne für die Bundestruppen, nahe an der herrlichen Mainbrücke erbaut, die von Militair und eleganten Frauen wimmelte. Semilaſſo ſpürte etwas in ſich, was einem ſtolzen Gefühl als Unterthan des Bundes glich, der hier Napoleons Stelle eingenommen zu haben ſchien — wir meinen an wohlorganiſirter ſchlagfertiger Gewalt, nicht an Eroberungsſucht.

Man wechſelte hier den Wagen und Semilaſſo fand ſich jetzt bequemer in die Ecke des Coupé's verſetzt, in Geſellſchaft eines holländiſchen Geiſtlichen und eines ſehr artigen und gebildeten jungen Mannes, von dem er ſpäter erfuhr, daß er der Chef einer Buchhandlung ſey, die in Nürnberg und Paris etablirt neuerlich den Zorn des preußiſchen Gouvernements auf ſich geladen hat, worüber der junge Buchhändler um ſo betretner und bekümmerter war, als er bei der

Ehre eines deutſchen Mannes verſicherte, ganz unſchuldig an dem zu ſeyn, weſſen man ihn bezüchtigte, nämlich Herrn Börne's Briefe gedruckt zu haben. Semilaſſo rieth ihm, gerade nach Berlin zu gehen, wo Humanität und Milde mehr wie irgendwo ihren Thron aufgeſchlagen hätten, und eine freimüthige, der Wahrheit angemeſſene Erklärung gewiß ihre Wirkung nicht verfehlen würde. Man unterhielt ſich darauf noch über viel andere Gegenſtände ſehr gut, und ſchlief den Reſt der Nacht noch beſſer.

In einem Städtchen, wo Mittag gemacht wurde, fiel allen Reiſenden an der table d'hôte ein ausgezeichnet ſchönes Mädchen auf, ein wahrer Carlo Dolce, mit verweinten Augen, lieblichen Zügen und einem unwiderſtehlich ſüßſchmerzlichen Lächeln, das alle Herzen bewegte, ohne jedoch dem Appetit zu ſchaden. Den Contraſt bildete ein engliſcher auf der großen Tour begriffener Schneider in Trauer, mit Gemahlin und Tochter, zwei Carricaturen, wie ſie nur weiland von Potiers und Brunnet in der Anglaise pour rire entſprechend dargeſtellt worden ſind. Semilaſſo enthält ſich daher jeder Schilderung, als nothwendigerweiſe zu ſehr unter der ſublimen Nationalität der Originale zurückbleibend. Wer begegnete übrigens nicht ſolchen, wenn er in ſeinem Leben hundert Meilen auf der Landſtraße zurückgelegt hat.

An der Grenze iſt das Merkwürdigſte der Krieg der Schmuggler und Douaniers, welche noch nicht, gleich ihren reſpectiven Gebietern, Friede geſchloſſen haben. Dieſer Krieg wird hier ſehr menſchenfreundlich von Seiten der Schmuggler, nur durch große und ſtarke Hunde geführt. Sie ſind abgerichtet, mit Waaren bepackt auf hundert Umwegen durch die Wälder an gewiſſe heimliche Orte zu gelangen, wo die Sachen in Empfang genommen werden, und ſobald dies geſchehen, ſogleich wieder umzukehren. Man hat Schmuggler geſehen, welche die Frechheit ſo weit trieben, ihre Hunde vor den Augen der Douaniers zu beladen und in den Wald zu lanciren, ohne daß dieſe ihrer habhaft werden konnten. Neulich ward indeß ein ſolches unglückliches Thier angeſchoſſen und von den Douaniers gefangen genommen. Einer von ihnen hatte die Grauſamkeit, dem Hunde die Gelenke aller vier Beine abzuſchneiden und ihn dann ſo ſich ſelbſt zu überlaſſen. In dieſem elenden Zuſtande ſchleppte ſich das treue Geſchöpf dennoch wimmernd bis zu ſeinem Herrn zurück, dem es wahrlich nicht ſehr zu verdenken ſeyn wird, wenn er ſpäter eine Kugel findet, die an dem Ungeheuer Rache nimmt, das eine ſo ſcheußliche Handlung begehen konnte.

In Saarbrück wechſelte man abermals den Wagen und zwar gegen einen ſo niedrigen und engen, daß Semilaſſo nebſt ſeinen Gefährten in dieſer Nacht einen ſchwachen Begriff von den Leiden der armen Schwarzen auf Sclavenſchiffen bekamen. Dagegen fuhr man jetzt raſcher als vorher und um fünf Uhr früh befanden ſich die Reiſenden in Metz. Sie hatten kaum Zeit der Cathedrale einen kurzen Beſuch zu machen, die eine der ſchönſten Frankreichs iſt. Ludwig der Fünfzehnte hat ſie durch ein modernes Portal entſtellt, und ein Chor in demſelben Geſchmack verunziert das Innere, was man ſehr bedauern muß. Sie beſitzt noch ſchöne Ueberreſte bunter Fenſter, und die ſchlanke Proportion ihrer coloſſalen Pfeiler (in deren einem eine Treppe hinaufführt), ſo wie der Reichthum und Geſchmack ihrer Steinzierrathen erregen die Bewunderung jedes Beſchauers.

Es gibt wenig Reiſerouten, die langweiliger ſind als die von Metz nach Paris, und eine Serie ärmlicherer, delabrirterer Flecken und Dörfer, wie traurigerer Städte darbieten. Nur das Thal von Epernay und Sillery iſt lachend, nirgends trinkt man aber (in den Gaſthöfen) ſchlechteren Champagner. Irgendwo — den Namen des Orts finden wir nicht angegeben —

befindet ſich an dieſer Straße eine kleine Kirche, welche Semilaſſo als ein wahres Bijou gothiſcher Architektur beſchreibt. In einer der Seitencapellen ſieht man ein ſeltſames Monument; ein Sarkophag mit dem darauf liegenden Todten, um den noch über zwölf andere Figuren in Gruppen umherſtehen. Es war ſchon in der Dämmerung, als Semilaſſo unvermuthet in dieſe Capelle trat, und ſo viel weiße Geſpenſter vor ſich zu ſehen glaubte. Er behauptet, der Verfaſſer von Robert le Diable müſſe hier die Idee zu ſeiner Kloſterauferſtehungs-Scene geſchöpft haben, ſo ähnlich ſchien ihm die eben empfundene Wirkung. Unter den Bewohnern der Diligence, die häufig wechſelten, blieben nur permanent ein alter Capitaine von der Linie, der alle Feldzüge Napoleons mitgemacht hatte, und ein Bürger aus Paris, ein Nationalgardiſt. Die häufigen militairiſchen Unterhaltungen Beider hatten etwas Komiſches, da der Epicier, welcher, wie er uns benachrichtigte, ſeit zwei Jahren die Theorie des Dienſtes ſtudirte, dem Offizier über dieſen Gegenſtand unzählige Fragen vorlegte, welche dieſer gewöhnlich damit beantwortete, daß er ſagte: „Mein Freund, einige Tage Erfahrung im Felde würden Euch dies beſſer lehren, als ein Jahr Studium der Theorie zu Hauſe.“ Bei alledem war es unſerm Beobachter merkwürdig zu ſehen, wie dieſer alte Familienvater, ſtatt ſich, wie wir Deutſchen in ähnlichen Fällen, über Schererei und Abhaltung zu beklagen, die der beſchwerliche Bürgermilitairdienſt verlange, im Gegentheil mit wahrer Leidenſchaft immer mehr in dem kriegeriſchen Fach zu unterrichten ſuchte. Es iſt gut, daß der König von Preußen ſeinem Lande keine Conſtitution gegeben hat, denn wenn unſre Bürger ſoviel dadurch zu thun bekämen, als die franzöſiſchen, ſie wären ſchon längſt aus der Haut gefahren. Der Norddeutſche raiſonnirt wohl gern bei einem Glaſe Bier, wenn er aber ſelbſt an der Regierung Theil nehmen, Reden halten, ſchriftlich arbeiten, kurz Dienſt für die res publica thun ſoll, bedankt er ſich ſchönſtens.

Können doch nicht einmal die Friedensrichter bei uns zu Stande kommen und ſcheitern an der nationellen Faulheit und Timidität, und was zeigen unſere Landtage? einen Commiſſair der Regierung, der die Thätigkeit der Mitglieder ſehr ungern ſieht, und Landſtände, die ihm auf mehr als halbem Wege darin entgegenkommen. Die Norddeutſchen ſind contemplativ, ſie beſchauen gern, handeln aber ſehr ungern, beſonders öffentlich, und ſind daher ganz für die Monarchie geſchaffen, welche in England und Frankreich einen weit ſchwerern Stand hat und im Grunde immer gehabt hat.

Einige Lieues vor Paris accroſchirte der Poſtillon einen Kärnerwagen, und als deſſen Führer herzuſpringen wollte, ward er von einem ſeiner eignen Pferde umgeworfen und brach ein Bein. Da noch mehrere andere Kärner zugegen waren, ſo gab dies einen großen Tumult, Conducteur, Poſtillon und mehrere Paſſagiere ſprangen herab, man geſticulirte, ſtritt und ſchrie in groſser Wuth, doch kam es nie, wie in England augenblicklich bei ſolchen Gelegenheiten, zu Thätlichkeiten. Deſto gröſser war der Aufenthalt, der Maire muſste geholt werden, der nur einen Schreier mehr abgab. Die Straſse wurde mehrmals in ihrer Breite abgemeſſen, ſo wie die beiden Wagen, welche an einander hängen geblieben waren, alle Zeugen wurden verhört und immer konnte der Maire zu keiner Entſchlieſsung kommen. Endlich bewilligte er, was er gleich von Anfang hätte thun ſollen, daſs der Conducteur bei ſeiner Rückkunſt für allen Schaden zu ſtehen habe, den das Geſchäft ihn zu tragen verpflichte, daſs aber jetzt ein öffentliches Fuhrwerk nicht länger unnütz zurückgehalten werden ſolle. Man hatte zwei Stunden auf dieſe Weiſe verloren.

Semilaſſo, der Abergläubiſche, fand in dieſem traurigen Zufall eine unangenehme Vorbedeutung, doch zerſtreute ihn bald der erweckende Anblick von Paris, denn es geht ihm mit dieſem (sans comparaison) wie Mephiſtopheles mit unſerm lieben Herr Gott: Von Zeit zu Zeit ſieht er die alte Weltſtadt gern.

Fünfter Brief

An den Herrn Fürſten von C.......

Paris, den 6. Auguſt 1834.

Während Du, lieber C., wie ich vorausſetze, Deiner ehemaligen Jugendfreundin und jetzigen königlichen Gönnerin von England in Meiningen Deine Cour machſt, und in der reinſten Tory-Atmoſphäre lebſt, habe ich hier ein Revolutionsfeſt mit angeſehen, das mir ſehr wohl gefallen hat.

Wenn ich nicht irre, iſt mir irgendwo, bei Vertheidigung des Princips der Ariſtokratie die

Phraſe entſchlüpft: „Wenn Frankreich ſich keine *erbliche* und *mächtige* Pairskammer, keine den Zeitumſtänden angemeſſene, wohlorganiſirte Ariſtokratie bildet, ſo wird es über kurz oder lang zur Republik übergehen, oder von Neuem der Despotie eines Einzelnen verfallen. Der Mittelzuſtand kann nicht von Dauer ſeyn.“

Dieſer Meinung bin ich noch, nur habe ich mich hier überzeugt, daß ſo lange Ludwig Philipp lebt, *ſein Genie* dem Nachtheil, welchen dieſer Mangel einer wahrhaften Ariſtokratie in dem franzöſiſchen Staatsgebäude zurückläßt, ein Gegengewicht entgegen ſetzt, das ihn vorläufig paralyſirt und unſchädlich macht. So lange alſo ein Souverain von gleich bewundernswürdigen Eigenſchaften in Frankreich regiert, mag es ſich trotz des Radicalfehlers ſeiner Conſtitution, wie es jetzt iſt, erhalten, bei dem erſten ſchwachen, oder ſtarken und übelgeſinnten Monarchen wird aber wahrſcheinlich meine Prophezeihung nur deſto ſchneller eintreffen.

Der jetzige König, den wir ſo oft bei uns ſpöttiſch den Bürgerkönig nennen hörten, iſt wahrlich einer der ſeltnen Männer, welche ſo für eine critiſche, bewegte Zeit geſchaffen ſind, daß ſie allein darin auszudauern vermögen, wo jeder Andere fallen würde. Wie Mirabeau einſt der Mann der Revolution war, ſo ſcheint mir Louis Philipp der wahre Mann der Beſchwichtigung, die uns ſo Noth thut. Solche Männer müſſen während ihres Lebens, vielfach von Neid und Leidenſchaft angegriffen, und mit Wuth verläumdet werden, die Nachwelt aber ſtellt ſie unter die Großen, und fühlt mit Enthuſiasmus den Dank, den ſie ihnen ſchuldig iſt. Dieſer Dank wird auch Louis Philipp nicht entgehen, denn er allein hat mit unerſchütterlicher Geduld und Selbſtbeherrſchung, mit einer die Schlauſten übertreffenden Feinheit, die in ſeiner Lage zur Weisheit geworden iſt, mit ſanfter, aber unbiegſamer Feſtigkeit, und mit eiſerner Energie, wo es Noth that, Frankreich vom Untergange gerettet, es im gefährlichſten Augenblicke vom Abgrunde zurückgehalten, in den es ſchon mit ſeinem alten Leichtſinn (und wenn nicht Frankreich, doch ſeine größte Schreier wenigſtens, denen es folgen mußte) ſich zu ſtürzen bereit war. Regiert er noch lange, um was jeder vernünftige Franzoſe Gott auf den Knieen bitten ſollte, ſo gelingt es ihm vielleicht, die Inſtitutionen dieſes von ſo viel Revolutionen zerriſſenen und verwirrten Landes dahin zu modificiren, daß durch ein beſſeres Gleichgewicht der nöthigſten Baſen eines Staats, wahre Freiheit des Volks ſich mit Stabilität der Regierung vereinige, wenn auch die chimäriſche Gleichheit, das goldne Kalb der Franzoſen, dabei etwas weniger amerikaniſch würde, als ſie jetzt iſt. Sie paßt ihnen ohnedieß ſchlecht genug, denn ſie iſt kein natürlicher Zuſtand für ſie, und für keine Nation des alten Europa.

Ich kam einige Tage vor dem Juliſeſte in Paris an, und glaubte mit meinen überrheiniſchen Geſinnungen eher Gelegenheit zum Spott als zu etwas Anderem zu finden. Ich täuſchte mich aber, ich ſah etwas eben ſo Neues, als Originelles und Imponirendes. Mein alter Freund, der Baron Mecklenburg, hatte die Güte gehabt, mir ſein Logis, das an einem Ort liegt, wo die Boulevards einen Winkel bilden, ſo daß man von ſeinen Fenſtern auf zwei Seiten gleich weit in ſie hinab ſehen kann, zur Benützung anzubieten. Die Truppen waren ſo aufgeſtellt, daß längs der ganzen Boulevards auf der einen Seite die Nationalgarde, auf der andern die Linientruppen Spalier bildeten, was von hier oben in ſolcher Ausdehnung wirklich einen prächtigen Anblick gewährte. Ueberraſchend war mir beſonders das glänzende Ausſehen und die militairiſche Haltung der Nationalgarde, die, faſt gänzlich gekleidet wie die alte Garde Napoleons, und aus ſchönen alten und vielen Militairs beſtehend, dieſe meinem Gedächtniß lebhaft zurückrief. Am ſchönſten iſt die Municipalgarde zu Pferde, aus lauter alten Cavalleriſten beſtehend, die ich ſpäter ſah und die Napoleons formidablen Cüraſſieren in majeſtätiſchem Anſehen und kriegeriſchem pli nichts nachgibt. Die Linientruppen waren im Ganzen weniger ſtattlich, ſowohl hinſichtlich der Leute als der Uniform, denn die neuen krapprothen Nationalhoſen nehmen ſich nicht elegant aus, obgleich ſie der Wohlfeilheit wegen zweckmäßig ſeyn mögen.

Eine ungeheure Menge Volks füllte den Raum hinter den Truppen mit Ruhe und Ordnung. Endlich erſchien der König, den ich hier zum erſtenmal ſah. Er war mit einer einfachen blauen Uniform der Nationalgarde bekleidet, und trug einen Generalshut, Stern und Band der Ehrenlegion. Nur ein geringes Gefolge begleitete ihn. Der Ausdruck ſeiner ganzen Perſon war kräftig und ſeine Phyſiognomie zeigte eine heitre und offne Freundlichkeit. Er reichte auf eine väterliche Weiſe bald dieſem, bald jenem Offizier die Hand, empfing mehrere Petitionen, und grüßte fortwährend mit großer Herzlichkeit. Der

Enthuſiasmus der Truppen für ihn war offenbar eben ſo aufrichtig. Man ſah es ihren Mienen und hörte es ihrem donnernden Hurrah an, daß es nicht auf Commando erſchallte, ſondern von Herzen kam. Auch unter dem Volk war nicht das leiſeſte Merkmal von Oppoſition mehr bemerkbar, wie es zum Theil bei den frühern Juliſeierlichkeiten ſtatt gefunden hatte. Uebelgeſinnte mochten wohl darunter ſeyn, aber ſie wagten nicht mehr laut zu werden.

Im Anfang frappirte mich die außerordentliche Höflichkeit und Condescendenz des Königs für den gemeinen Mann, da wir in den deutſchen und nordiſchen Staaten, ſo innig wir unſre Souveraine lieben und verehren, doch die Zeichen dieſer Verehrung von ihnen immer nur wie von einem ganz über unſre Sphäre erhabenen Halbgotte, als ſchuldigen Tribut aufgenommen ſehen, und damit auch ganz zufrieden ſind. — Hier zeigte ſich allerdings der Unterſchied eines Königs von Gottes Gnaden und eines Bürgerkönigs, den die Nation gewählt, wo das Königthum etwas ſchwieriger, doch nicht würdeloſer, ſo zu ſagen mehr menſchlich geworden und weniger königlich geblieben iſt. Das Einzige, was in dieſer Hinſicht unwürdig genannt werden kann, iſt die ſchamloſe Art, mit der die Preſſe dieſes Königthum angreift, was jedoch nicht ihm, ſondern der Nation ſelbſt zum höchſten Nachtheil gereicht. Diejenigen, welche dieſe räuberiſche Waffe führen, wiſſen nicht, welchen Nachtheil ſie dadurch dem franzöſiſchen Volke in der allgemeinen Meinung Europas zufügen, und wie ſie gerade durch das, womit ſie dem König und ſeiner Familie zu ſchaden wünſchen, ein erhöhtes Intereſſe für ihn erregen, und mit dazu beitragen, ihm jene europäiſche Popularität zu geben, die ſeiner Stellung im Anfang vielleicht ſchwer zu erlangen war. Auf dieſe Weiſe hat glücklicherweiſe das Gift ſein Gegengift gleich bei ſich geführt, wie der Stich einer Viper durch das Reiben der

Wunde mit ihrem zerquetſchten Leichnam geheilt wird.

Man hat Louis Philipp einen Uſurpator genannt, und doch hat ihn — der früher das beneidenswertheſte Loos des vom Glück in jeder Hinſicht begabteſten Sterblichen genoß, und der wahrlich ſeitdem nur die Roſen mit den Stacheln vertauſchte — ohne ſein Zuthun, ja, man ſage was man wolle, à son corps défendant, die Nation ſelbſt auf den Thron berufen, den er mit keinem Tropfen ungerecht vergoſſenen Blutes erkauft hat! Einmal las ich in einem mit vielem Geiſt, aber verblendeter Parteiwuth geſchriebenen Aufſatz eine lange Diſſertation, worin der Verfaſſer des Königs Regierung durchgeht und zugibt, daß er durch Klugheit und Feſtigkeit, die er jedoch nur Liſt und Gewalt nennt, trotz aller Schwierigkeiten ein feſtes Gouvernement gegründet habe, aber ſetzt er hinzu: Dies iſt zwar vortrefflich für ihn und ſeine Dynaſtie, aber ein Unglück für Frankreich!!! So ſey im

Gegentheil der 10. Auguſt ein Unglück für Ludwig den Sechzehnten geweſen, aber ein Glück für Frankreich! — Ich glaube, dieſes Glück wird keine andere Nation den Franzoſen beneiden, um ſo weniger, wenn man als Gegenſatz deſſelben ſich denkt, welches Frankreichs glänzendes Schickſal geweſen ſeyn würde, wenn ein Mann von der Weisheit und Kraft Louis Philipps ſich damals an der Stelle Ludwigs des Sechzehnten befunden, und als Solcher ſelbſt an die Spitze — nicht der Revolution — aber einer geregelten Reform geſtellt hätte, die, wie jeder Vernünftige einſehen muß, der franzöſiſchen Nation eine ſicherere und gediegnere Freiheit, als ſie jetzt noch haben kann, gegeben und ihr Ströme von Blut, wie Millarden von Schulden erſpart haben würde.

Wahrlich, wenn man nur billig ſeyn will, muß man dann nicht ſagen: wo könnte, ſelbſt in einem idealen Reiche, ein König gefunden werden, deſſen vergangenes Leben ihn beſſer zu einem ſolchen Poſten qualificirte? Auf den Stufen des

Throns geboren, hat er dieſe hohe Geburt für ſich, die aus vielen Gründen immer ein hoher Vorzug bleibt, und dennoch lernte er auch in den geringſten Verhältniſſen das an Begebenheiten reichſte Leben kennen. Das Schickſal führte ihn durch alle Stufen menſchlicher Geſellſchaft hindurch, um jede ſtudiren zu können, lehrte ihn überall ſeine eignen Kräfte üben, und gab ihm dazu von Haus aus einen ſtarken Körper und regen Geiſt mit vielen ausgezeichneten Talenten und Eigenſchaften gepaart, unter denen es für einen Herrſcher keine der geringſten iſt, die Gabe der Rede und die Gabe Menſchen zu durchſchauen im höchſten Grade zu beſitzen.

Und was iſt das Charakteriſtiſche ſeiner Regierung, wodurch er den ewigen Dank Frankreichs und des ganzen Europa's verdient? — Mit Kraft, Entſchloſſenheit und Mäßigung das Ungeheuer der Anarchie zu bändigen und zu dem großen Zwecke des allgemeinen europäiſchen Friedenreiches mit zu wirken, das fortan, nachdem der letzte Eroberer gefallen, der erwachten Menſchheit allein würdig ſcheint.

Mit welchem Eifer ergreift dabei dieſer Monarch Alles, auch das Geringſte, was den ächten Ruhm und die Proſperität ſeiner Nation berührt! So hat unter andern noch kein Regent Frankreichs, ſelbſt Napoleon nicht, in ſo kurzer und ſchwieriger Zeit, ſoviel für die ſinnvolle Wiederherſtellung und beſſere Erhaltung der National-Monumente gethan, als Louis Philipp. Nicht allein in Paris und Verſailles, im ganzen Reiche findet man die Spuren davon, und dies iſt ein edles und aufgeklärtes Beſtreben, für welches den in Frankreich jetzt faſt gänzlich mangelnden allgemeinen Sinn zu wecken, eine wahre Wohlthat für die Nation ſeyn wird. Denn der bloße egoiſtiſche Nutzen, das eigne Intereſſe ſind zu ſehr der Abgott Aller in dieſem Lande geworden, Religion, Ritterlichkeit und Kunſt zu ſehr in den Hintergrund getreten, um daß nicht jeder Anklang heilſam wäre, der eine idealiſirtere Richtung hervorzurufen im Stande iſt.

Wer alſo nicht Krieg, Umwälzung und Barbarei wünſcht, ſondern Frieden und Fortſchritt des Lichts, muß, meines Erachtens, dem Könige der Franzoſen auf ſeinem wichtigen Weltpoſten Heil und Glück wünſchen; und es wird ihm daran auch nicht fehlen, weil er der Mann ſeiner Zeit, der Mann der Vorſehung iſt, und ganz auf ihn paßt, was St. Evremont von einem andern großen Herrſcher ſagt, und als eine Garantie des Erfolges anführt: Il était toujours le plus actif et le moins ému.

Doch laß uns zum Julifeſte zurückkehren.

Ich hätte mich melden laſſen und dem Generalſtab des Königs folgen können, doch zog ich es abſichtlich vor, mich unter das Volk zu miſchen, dabei vielleicht etwas weniger zu ſehen, aber deſto mehr zu hören. Ich ließ mich alſo eine Weile mit der ſoule fortdrängen, da ich aber bald mich von den ausgeſtellten Poſten zurückgehalten ſah, weil der Menge nicht geſtattet wurde, bis zum Vendôme-Platz vorzudringen, wo die Truppen bei dem König vorbeidefilirten, ſo ſchloß ich mich an einen Zug der heranmarſchirenden Nationalgarde an, und kam ſo nach einigen Schwierigkeiten und durch die Gefälligkeit eines der commandirenden Offiziere glücklich auf dem Platze an, wo ich, ohne vom Gedränge incommodirt zu werden, auf das Bequemſte das ganze Schauſpiel überſehen konnte. Ein junger Mann von der Nationalgarde, der nicht im Dienſt war, und ſich ebenfalls unter den Zuſchauern befand, ſuchte, ſobald er mich als Fremden erkannt, mit franzöſiſcher Artigkeit mir Alles zu erklären, die markanteſten Perſonen zu nennen und die ihm nöthig ſcheinenden Notizen zu geben. Wenn ich nun auch zuweilen über ſeine naiven Aeußerungen und ſehr ceremonieloſen Redensarten unwillkürlich lächeln mußte, ſo erfreute mich doch der patriotiſche Sinn, der ſie ihm eingab. Er fehlte, wenn er vom König und ſeiner Familie ſprach, im Reſpect alle Augenblicke, ohne es zu wiſſen, aber bei aller dieſer unziemlichen Vertraulichkeit der Rede war ihm ſein König doch eigentlich mehr noch als das, er war ſein enthuſiaſtiſch verehrtes Idol. „Voyez notre Louis Philipp,“ ſagte er, jeden Augenblick mich anſtoßend, „voyez comme il ôte son chapeau pour la millième fois devant notre garde nationale (der König nahm vor jedem Zug den Hut ab, was allerdings bei 60,000 Mann vorbeidefilirender Truppen eine coloſſale Fatique geweſen ſeyn muß), mais il sait bien aussi, combien nous l'aimons! Tenez, si ce . . . . de Charles X. avait fait comme lui, s'il avait conservé la garde nationale, il aurait pû être despote autant qu'il voulait, nous ne l'aurions jamais laissé tomber, il serait encore Roi aujourdhui. Louis Philipp sait mieux nous apprécier. Qu'il regne encore deux ans seulement, et vous verrez qu'il sera aussi populaire que Henri IV.“

„Qui sont ces Dames là haut?“ fragte ich.

„Mais Dame — c'est la femme de Louis Philipp, notre Reine, et là à droite, voyez vous bien, c'est sa Demoiselle ainée, et l'autre la Princesse Maria. Ah quelle brave femme aussi que notre Reine! Je vous l'assure bien, et cela vit comme des bourgeois, le Roi et la Reine et tous leurs enfans ensemble. Il n'y a pas de famille qui soit plus unie entre elle et plus heureux dans toute France.“

Wenn ich ein König wäre, würde ich das Volk gern ſo von mir ſprechen hören, und was der Mann ſagte, iſt wahr. Man kann in keinem Stande ein treueres und lieblicheres Bild häuslicher Glückſeligkeit ſehen als das dieſer Familie, die einen der erſten Throne der Welt einnimmt. Ich hatte ſpäter das Glück, dies ſelbſt mehreremal zu beobachten, und doch thun dieſe einfachen Sitten, dieſe freundliche, ungezwungene Natürlichkeit, dieſe gänzliche Abweſenheit aller Prätenſion der Hoheit des Königs bei Louis Philipp gewiß nicht den mindeſten Eintrag. Es kann kaum bei dem Präſidenten der Vereinigten Staaten weniger Etikette herrſchen, und doch glaube ich nicht, daß jetzt noch irgend Jemand den Reſpect vergeſſen würde, den er ſo hoher Stellung und ſo hoher Perſönlichkeit ſchuldig iſt. Im Anfang der Juli-Revolution mag es freilich anders geweſen ſeyn, aber damals war auch der ganze Zuſtand noch ziemlich anarchiſch; Anſtand und Ordnung konnten erſt nach und nach wieder Raum gewinnen, das aufgewühlte Meer erſt, nachdem der Schlamm ſich wieder zu Boden geſetzt, von Neuem klar werden. Uebereilung hätte Alles verdorben, und die weiſe Geduld, mit der der König auch hierin verfahren, iſt ein Zeichen mehr, daß er über den Verhältniſſen ſteht.

Dies ſey genug für Dich, den ernſten Philoſophen; einen etwas bunteren Stoff werde ich für Adelheid bearbeiten, die mir auch befohlen, ihr von Paris zu ſchreiben. Einſtweilen empfiehl mich der liebenswürdigen Fürſtin auf das Herzlichſte, küſſe Deine holden Engel für mich und erhalte ein freundliches Andenken

Deinem Dich innig verehrenden Freunde

Herrmann S.

Ende der erſten Abtheilung.

◆

Bayerische Staatsbibliothek München

Inhalts-Verzeichniss
der
erſten Abtheilung erſten Bandes.

Vorwort des Verfaſſers und Nachſchrift der Herausgeber. Seite 1

Allerhand müde Menſchen und Länder. No speranza! Rußland ein neuer Welttheil. Titular-Geſellſchaft.

Chronik No. 1. Seite 11

Auftauchen des Verſtorbenen ans Licht der Welt. Die ſchwarze Kutſche. Signalement. Neu-Bethesda.

Erſter Brief. Seite 18

Douce violence. Freiberg. Herders Sohn. Beſuch der Unterwelt. Das Roſinenhäuschen. Feigenblatt für Hofdamen. Mocca-Caffe zu machen. Meiler von 500 Klaftern. Uebergewicht und Zeitalter des tiers état. Kunz von Kaufungens Denkmal. Annaberger Beweis der Auferſtehung. Der Biſchof als Accoucheur.

Große Eſelsohren als Sonnenfächer für das Chriſtuskindlein. Weiblicher Muth der ſchönen Freifrau von Lobkowiz.

Zweiter Brief.

Seite 37

Carlsbad. Das Schlüſſelloch als Operngucker. Das Madonnenantlitz. Patience! „Schau' in den Mond —." Der Mops Leo. Erwartetes Urtheil. Das Schickſalsſchloß. Petersburger Angſt. „Was denkſt?" Il faut vous adresser ailleurs. — Vraiment? — Aufrichtigkeit Napoleons. Fi donc, post festum. Affaire de Jalousie des türkiſchen Kaiſers. „Der Menſch ſiegt in der neuen Welt."

Dritter Brief.

Seite 67

Eger. Wallenſteins „Execution." Boudoir. Erklärung. Lavathurm. Das non plus ultra von einer mater dolorosa. Heilige Leiber aus Holz. Stände, an euren Platz! Alexanderbad. Der ächtengliſche Beſuch. Die unermüdliche Kanonenkugel. Durch Reibung mit Juften erſcheinende Schrift. Nutzanwendung für die Freunde. Die Luxburg. Jean Pauls Walhalla. Zinnober. Sand's heldenmüthiger Sprung. Wehmuth. Jean Pauls Geburtsſtube. Sein ſchönes Bild. Hermitage. Die weiße Frau. Die tragiſchen vier Augen. Baireuth.

Narrenhaus. Palais der Prinzeſſinnen. Der nachahmungswürdige Arzt. Glücklicher Traum. Die reinliche Maſchine knetet Brod. Das Luſtſchloß Phantaſie. „Dauer und Oeffentlichkeit." Gerechte Freude des preußiſchen Poſtmeiſters.

Reiſe-Journal.

Erſte Abtheilung.

Seite 115

Bamberg. Guter Wein aus dem Krummſtab. Naturalien-Kabinet. Blutegel am Staat. Dionyſius Linder. Glück der preußiſchen Schreiber. Dom. Die unverbrennbare Kunigunde. Berthier's Tod aus Neugier. Fundgrube für alte Toiletten. Tod durch den langen Bart. Bibliothekar Jäck. Sanct Schutzengel. Reſt von verkauftem Menſchenfleiſch. Genialer Höhlenmeiſter und Meiſterin der Schönſteinhöhle. Schönheit der Thäler. Burg Gaylenreuth. Das goldne Lamm Gottes mit dem menſchlichen Orden. Alle aus Einer Schüſſel. Der Rabenſtein. Rabeneck. Burgen. Ein Baier ohne Bier! Pottinger's Haus. Galerie von Graf Schönborn. Das Kind von Leonardo da Vinci. Die Thereſienwieſe. Mehr als engliſche Pracht der Bamberger Gartengewächſe. Das berühmte Jupon der Kaiſerin Katharina II.

Chronik No. 2.

Seite 238

Die lichtblauen Strümpfe. Baieriſcher Katechismus ohne

Sechſtes Gebot. Park von Gaibach. Ein neuer Chriſtus — in der Medicin.

Vierter Brief.

Seite 259

Würzburg. Wahrhaft königlicher Garten. Erkennung an der Paſſion. Palaſt. Verdienſt der Familie Schönborn. Edelſteine zum Ameublement. Kaiſer und Biſchof einander zu Füßen. Dom. Enorme Goldſtücke. — Das Nachtmahl von Juden. Jeſu Kinderſtühlchen. Serviette. Veitshöchheim. Sieg des St. Simonismus über den Katholicismus. Die lebendig begrabene und die verbrannte Nonne.

Chronik No. 3.

Seite 281

Park des Fürſten Löwenſtein v. K. W. Die Eſſelbacher [illegible]. Aſchaffenburg. Matthias Grünewald, der Fürſt der deutſchen Maler. Frankfurt. Mainz. Das herrliche preußiſche Militair. Saarlouis. Hundekrieg an der Grenze. Der bedauernswürdige Bleſſirte. Idee zu Robert le Diable.

Fünfter Brief.

Seite 303

Paris, die neue Weltſtadt. Louis Philipp. Genie, ein Surrogat der Ariſtokratie. Imponirendes Julifeſt. Hurrah! Menſchliches Königthum. Der Zauberhut.

III/15

298

Semilaſſo's

vorletzter Weltgang.

II.

Vorletzter
Weltgang
von
Semilasso.

Traum und Wachen.

Aus den Papieren des Verſtorbenen.

Erster Theil.
In Europa.
Zweite Abtheilung.

Mit Königl. Württemb. Privilegium.

Stuttgart.
Hallberger'ſche Verlagshandlung.
1835.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

MÜNCHEN

Sechſter Brief.

An die Frau Fürſtin von C.......

Paris den 20ten Auguſt 1830.

Unbegreiflich iſt es mir, liebe Adelheid, daß eine Dame, ſo für die Welt und Eleganz geſchaffen wie Du, ſo begierig, Neues zu ſehen und zu lernen, noch nicht in Paris war! Wie viel beſſer würdeſt Du Dich hier amüſiren, wie viel angenehmer leben als ich, der halb zum Eremiten reif (nur im Reiſewagen ſtatt der Klauſe) in der Geſellſchaft nichts mehr als ihre Gene und Unbequemlichkeit ſieht, deſſen Eitelkeit ſelbſt für den Succeß abgeſtumpft iſt, und auf den doch das Gegentheil ſehr unangenehm wirkt. Die einzige Unterhaltung mit der Geſellſchaft, bei der ich mich noch ganz behaglich, ganz à mon aise, lebendig und voll vom Wunſch zu gefallen finde, iſt die am Schreibtiſch. Es iſt, als wären mir bei jeder andern mein Körper ſo gut wie die der Uebrigen im Wege. Am erträglichſten iſt mir, was ſchnell wie ein Schatten vorübergleitet, und lieb immer, was ich ſeit lange liebe — was aber in der Mitte dieſer beiden Pole liegt, hat auch für mich, wie bei der Mutter Erde, das Drückende des Aequators.

Für dieſe Dispoſition iſt die jetzige Jahreszeit günſtig, in der Jedermann auf dem Lande iſt, und es daher nur ſehr wenig Geſellſchaft in Paris giebt. Doch würdeſt Du, wenn Du den guten Einfall gehabt hätteſt, mit deinem Herrn Gemahl herzukommen, noch Gelegenheit genug finden, nachdem Du die Tage den Läden und Merkwürdigkeiten gewidmet, am Abend Deine

Liebenswürdigkeit an mehreren Orten bewundern zu laſſen, beſonders wenn Du die literariſchen Cirkel beſuchen wollteſt, welche die aufregendſten ſind. Auch haben die Fremden gutes Spiel hier; in den höchſten Sphären der vornehmſten Geſellſchaft iſt man ſehr einfach und natürlich, und in den belletriſtiſchen, wo etwas mehr apprêt d'esprit herrſcht, dennoch ungemein indulgent für Fremde. Sie müſſen äußerſt leer ſeyn, um daß man in ihnen nicht irgend eine Art von Verſtand zu finden wüßte, und weit entfernt, ihre Mängel bemerklich zu machen, hilft man ihnen im Gegentheil, ſie mit dem Mantel der Artigkeit zu bedecken. Jedes Gute aber, was ſie zu ſagen wiſſen, wird gewiß doppelt hervorgehoben, denn man ſieht die Fremden gern und ſie ſind Mode. Ob dieſe Geſellſchaft voller Nachſicht unter ſich nicht nachher anders urtheilt, will ich dahin geſtellt ſeyn laſſen, ich glaube jedoch, daß ihr Betragen in dieſer Hinſicht meiſtens aufrichtig und wahrhaft von Wohlwollen und Gefälligkeit eingegeben iſt, wäre es aber auch nicht, ſo maskiren ſie es wenigſtens ſo gut, daß es auf eins herauskömmt. Was mich betrifft, ſo bin ich faſt in allen Cirkeln, die ich beſucht, mit einer Zuvorkommenheit, ja ich darf ſagen mit einer Schmeichelei aufgenommen worden, die meine deutſche Beſcheidenheit mehr in Verlegenheit geſetzt als erfreut hat; denn eben weil es mir nicht ganz an Verſtand fehlt, ſehe ich ein, wie gering mein literariſches Verdienſt iſt und wie wenig es in der Mitte de tout de beaux génies Aufmerkſamkeit verdient. Demohngeachtet iſt der ausgeſprochne Beifall einer ſo hoch gebildeten Geſellſchaft und ſo ausgezeichneter Männer — wenn auch Höflichkeit und die jetzige Neigung zu fremder Literatur einen großen Theil daran haben, höchſt ehrenvoll für mich, und von der Art, um meine größte Dankbarkeit zu erregen, ohne mir deshalb irgend eine lächerliche Illuſion über mich einzuflößen.

Vom diplomatiſchen Corps wohnt jetzt faſt

Niemand in der Stadt, als unſer Geſandter, den wir Preußen uns nicht zuvorkommender wünſchen können, und der, außer daß er von der ganzen Welt geſchätzt und geliebt wird, auch noch die ſehr achtungswerthe Eigenſchaft beſitzt, vortreffliche Diners zu geben. Es iſt in dieſer Hinſicht ein wahres Glück, daß er den Poſten eines Miniſters des Auswärtigen ausgeſchlagen hat, denn in Berlin wäre ihm dieſes Verdienſt gewiß abhanden gekommen. Es giebt Dinge, die nicht zu überwinden ſind; ſo wie in England keine natürlichen Pflaumen und in der Mark Brandenburg keine Trüffeln wachſen wollen, ſo ſträubt ſich das geiſtige Berlin gegen eine recherchirte Küche, ſeit Friedrich der Große geſtorben iſt.

Der berühmte Diplomat Pozzo di Borgo macht nur kurze Erſcheinungen in der Stadt und bringt mehr Zeit bei ſeiner ſchönen Nichte auf dem Lande zu, von wo ich ebenfalls die Erinnerung eines ſehr angenehmen Tages, den ich auf ſeine gütige Einladung dort zugebracht, mit mir nehme; die Gräfin Appony, dieſer mild ſchimmernde Stern am Himmel der Pariſer Geſellſchaft, empfängt in ihrer Villa nur einen Tag in der Woche; ebenſo die heitere und anſpruchsloſe Frau von Rothſchild; der neapolitaniſche Geſandte Fürſt Butera, ein Deutſcher von ſehr anziehenden Formen, hat ſein Haus noch nicht eröffnet; der engliſche und belgiſche Botſchafter waren ebenfalls verreiſt, und ſelbſt der amerikaniſche Geſandte, den ich um ein Empfehlungsſchreiben für den Präſident Jackſon bitten wollte, fand ſich weit von ſeinem Poſten entfernt.

Den franzöſiſchen Miniſtern konnte man zwar an gewiſſen Tagen eine Art von Cour machen — wobei, trotz des halb republikaniſchen Anſtrichs und der ſo beliebten Gleichheit in Frankreich, zehnmal mehr Etikette und Wohnungsluxus herrſcht als bei uns — aber ſie luden mich weder zu soirées noch diners ein. Ich machte indeß dort einige intereſſante, wenn auch nur vor der Hand ſehr vorübergehende Bekanntſchaften, als: den geiſtreichen Baron Pasquier, Sylveſtre de Sacy, Herrn von Salvandy, den braven General Exelmans u. ſ. w. Den Helden von Navarin, Herrn von Rigny ſah ich mit Neugier. Er ſagte mir, daß er vierzehn Tage lang alle Abend mit Mehemed Ali ſoupirt habe, was ich ihm ſehr beneidete. Mit Herrn Thiers und Herrn Duchatel hatte ich kaum Gelegenheit ein Wort zu wechſeln; Herr Dupin dagegen unterhielt ſich länger mit mir, und ließ mich hoffen, ſeine lehrreiche und ehrenvolle Bekanntſchaft in Zukunft reichlicher zu cultiviren. Eben ſo artig war der Herr Guizot und der Marſchall Gérard, welcher Letztere ſich mit Antheil Deiner Frau Mutter erinnerte, die er in Deutſchland gekannt hat. Bei allen Miniſtern rieſen Huiſſiers in ſchwarzer Kleidung mit goldnen Ketten um den Hals, mit einem Marktſchreierton die Namen der Ankommenden aus, denen ſie vorausgehen. Sie verrichten dies ſo mechaniſch, daß man ſich in Acht nehmen muß, den Namen ſehr deutlich zu ſagen, wenn man nicht die lächerlichſten Quiproquo's erleben will. Heute lief einer derſelben vor uns her und ſchrie in den Saal hinein: L'Ambassadeur . . . . . — de qui? wandte er ſich nach uns um. Hätte in dieſem Augenblick ein Spaßvogel ihm ins Ohr geraunet: de Laponie oder des Anthropophages, er hätte es mit eben der Aſſürance abgebrüllt, als er jetzt den Ambassadeur de Prusse vervollſtändigte.

Ein Haus, deſſen Beſitzer gegenwärtig iſt, das zu den glänzendſten in Paris gehört, und wo man, von dem Hausherrn ſtreng geſondert, nur die crême der ariſtokratiſchen Nüance der Geſellſchaft findet, übrigens ein Tempel des guten Geſchmacks in jeder Hinſicht, iſt das des Baron Delmar. Ich weiß nicht, ob Du Frau von Delmar in Berlin geſehen haſt. Obgleich nicht mehr in ganz erſter Jugend, iſt ſie noch immer eine der ſchönſten, und gewiß eine der vortrefflichſten Frauen, die es giebt. Ich könnte eben ſo gut ſagen, ſie ſey vollkommen, da ich nie einen Fehler an ihr zu finden vermochte. Keine Laune, keine Caprice, kein irgend gehäßiges Gefühl ſcheint je den Gleichmuth ihrer Seele, die ächt weibliche Milde ihres Charakters und die ſanfte Anmuth ihres Benehmens zu trüben. Dazu hat ihr die engliſche Erziehung gegeben, was meiſtens nur engliſche Frauen in dieſem Grade verſtehen, nämlich die höchſtmöglichſte Vollendung in ihrem Haushalt, in allem, was ſie umgiebt, zu erreichen. Man muß geſtehen, daß ſie hierin von dem feinen und gediegnen Geſchmack, und dem großen Vermögen ihres Mannes ſehr unterſtützt wird, doch muß immer die Hausfrau von einer ſolchen Einrichtung, ſo zu ſagen, die Seele und der Körper ſeyn, den Geiſt kann der Mann dazu geben, und das Geld, verſteht ſich, auch, denn ohne Geld iſt man gar nicht mehr der Rede werth, und das mit Recht. Was iſt der mächtigſte Geiſt, wenn Salomo ihn in eine Bouteille verſiegelt hat! Ohne Geld iſt man in der Lage eines ſolchen Geiſtes. Geld iſt Mittel. Ohne

Geiſt bleibt es freilich ebenfalls nur eine todte Maſſe, aber mit ihm vereinigt iſt es Alles. Wo man dieſe Vereinigung findet, hat die Welt ſich zu beugen, und ſie thut es auch. Heute aber, wo ſo viele andere Höhen, die es ſonſt noch gab, abgetragen worden ſind, und es nur noch drei Arten ſich auszuzeichnen giebt, politiſche Macht, literairiſcher Ruf, und Geld, ſo iſt Reichthum um ſo mehr zu ſchätzen und wird geſchätzt, weil er offenbar von den drei genannten Sommitäten, das ſorgenloſeſte und mannigfaltigſte Vergnügen gewährt.

Herr von Delmar hat das kleine Palais, welches er bewohnt, ſelbſt gebaut, und ich kann nicht ſagen, welches angenehme Gefühl mir jedesmal der Eintritt in daſſelbe gab. Solide Pracht, geläuterter Geſchmack, vollendeter Comfort vereinigt, und dazu eine ſchöne, herzensgute und angenehme Frau, welche die honneurs dieſer drei Dinge macht — das iſt gewiß der Culminationspunct eines zu recherchirenden Hauſes, beſonders wenn ein feines discernement auch alle Ueberläſtige davon abzuhalten weiß, was ich jedoch ſchon unter dem Comfort eigentlich mitrechne. Auch muß ich ſagen, daß in dieſer Atmoſphäre meine Menſchenſcheu mich weniger plagte, und ich daher nie den, mir tief eingeprägten, eleganten, gelben Salon betrat, der auf ein reizend ſorgſam gehaltnes Gärtchen hinabſieht, ohne dabei einer ſo wohlthätigen Empfindung Raum zu geben, als ſey ich darin zu Hauſe.

Nebſt den flüchtigen Erſcheinungen einiger der eleganteſten Damen von Paris, wie der Gräfin de Noailles, de Girardin, der Princesse de Poix und einiger Andern, lernte ich hier auch die liebenswürdige Schweſter der Baronin, ihren Onkel den berühmten Admiral Sir Sidney Smith und eines Abends den göttlichen Roſſini kennen, der ein eben ſo angenehmer Geſellſchafter als großer Componiſt iſt. Ich hatte ſo viel von der originellen Weiſe gehört, mit der er einige ſeiner Buffo-Arien beſſer als jeder Andre ſingen ſoll, daß ich die ſtets gefällige Frau vom Hauſe ſehr gebeten hatte, ihn wo möglich zu einer ſolchen Darſtellung zu bewegen. Leider aber hat er wegen Verluſt der Stimme ſchon ſeit mehreren Jahren dem Singen ganz entſagt. Sonſt giebt es nicht leicht einen großen Künſtler, der anſpruchsloſer und zuvorkommender jedem Wunſche dieſer Art nachzugeben ſtets bereit wäre.

Wir ſprachen nachher einen Augenblick über deutſche Muſik. Er ſchien den Figaro von Mozart und Beethovens nicht dramatiſche Compoſitionen von Allem am höchſten zu ſchätzen.

Kurz nach meiner Ankunft in Paris ward ich in den Tuilerien vorgeſtellt, die der König neuerdings ſehr verſchönert hat. Auch die kleinere Abtheilung des großen Gartens, die jetzt ein reiches Blumenparterre längs dem Palaſte bildet, und worüber die Journale in einen ſo lächerlichen Zorn geriethen, iſt eine große Verbeſſerung. Vorher lebte man in den Tuilerien faſt wie auf öffentlicher Straße, und jede Unanſtändigkeit ward an den Mauern begangen, die ſich unter den Fenſtern der Königlichen Familie befinden.

Von Etikette iſt bei der Präſentation kaum die Rede, wiewohl die Pracht der Umgebung überall königlich iſt. Nachdem wir durch mehrere reich erleuchtete große Piezen und eine ſchöne Galerie gegangen waren, traten wir (Herr von Braſſier, mein älterer Freund und Gönner, ſtellte mich in Abweſenheit des Geſandten vor) kaum in den Salon, als der König uns ſchon ſehr verbindlich entgegen kam, und nachdem ihm mein Name genannt worden war, mich mit vieler Herablaſſung begrüßte. Die Königin nebſt den anweſenden Mitgliedern der Familie und einigen Damen des Hofes ſaßen um einen großen runden Tiſch mit einem grünen Teppich bedeckt, auf dem mehrere Lampen ſtanden, und beſchäftigten ſich mit weiblichen Arbeiten. Nur wenige Herren, alle in Civilkleidung, auch die General-Adjutanten vom Dienſt, waren um den Tiſch gruppirt, oder im Saale vertheilt. Nachdem ich die Ehre gehabt hatte, der Königin und den Prinzeſſinnen ebenfalls vorgeſtellt zu werden, fing die Unterhaltung bald an allgemeiner zu werden, ungezwungen, geiſtreich und mit vieler Heiterkeit geführt. Die Königin gehört zu den Frauen, die man, in welchem Stande ſie auch geboren ſeyn möchten, unmöglich eine Zeitlang beobachten kann, ohne ſich von Ehrfurcht und Zuneigung für ſie durchdrungen zu fühlen; Madame Adelaide, die Schweſter des Königs, iſt voller Lebhaſtigkeit und Liebenswürdigkeit, und die jungen Prinzen und Prinzeſſinnen muſterhaft erzogen, einfach, natürlich, mit dem Anſtand ihres hohen Ranges.

Der König erzeigte mir ſpäter noch die Ehre, ſich eine geraume Zeit privatim mit mir zu unterhalten, ſprach viel über England mit großer Sachkenntniß, beſchämte mich faſt durch einige ſchmeichelhafte Urtheile über meine Schilderungen dieſes Landes, und hatte zuletzt noch die Gnade, mir eine Menge guter Rathſchläge für meine Reiſe nach Amerika zu ertheilen, indem er zugleich mehrere intereſſante Particularitäten ſeines Aufenthalts in jenem Welttheil erzählte. Es iſt unmöglich, beſſer zu ſprechen, als der König und eine größere Anziehungskraft auf ſeine Zuhörer auszuüben, auch zeigt ſich unter Denen, die ihm näher ſtehen, allgemein die größte Anhänglichkeit für ſeine Perſon.

Zu dieſen gehört der General Gourgaud, ſo ehrenvoll bekannt durch ſeine Treue für Napoleon, deſſen Bekanntſchaft ich hier mit großem Vergnügen machte, nachdem er mir ſchon am Juliſeſte als der eleganteſte Offizier unter den verſammelten Truppen mit dem ganzen brillanten militairiſchen Anſtand des Kaiſerthums aufgefallen war.

Einige Tage darauf ward ich zur Tafel eingeladen. Meinem angebornen, unverbeſſerlichen Fehler nach kam ich etwas ſpät, ich fürchte ſogar, ich war der Letzte, denn die Königin gab mir ſogleich den Arm, um ſie in den Speiſeſaal zu führen. Es war ein ziemlich großes Diné, ohngefähr einige vierzig Perſonen, und ich muß bekennen, da ich ſo viel in den carliſtiſchen Journalen von der übertriebnen Oekonomie, die am Hofe des Königs herrſchen ſollte, geleſen hatte, ſo gab ich mehr auf alles hierher Gehörende Acht, als ich ſonſt gethan haben würde. Ich fand aber im höchſten Grade das Gegentheil von den Mährchen der Preſſe, und außer der Hofhaltung Georg des Vierten habe ich noch keine vorher oder nachher geſehen, die ſo gut organiſirt geweſen wäre. Es gab zwar keine Hof-Chargen in Uniform, keinen Hofmarſchall mit dem Stocke, dagegen aber hinter jedem Gaſte einen Diener in prächtiger Livree, eine reiche und funkelnde vaisselle, welche an vielen unſrer deutſchen Höfe oft wegen Mangel des Putzens wie Zinn ausſieht; Küche und Weine waren ſehr gut und in Profuſion, die Bedienung ſchnell und ſorgſam, ganz im beſten engliſchen genre, der auch jetzt in den guten Häuſern faſt allgemein der der Pariſer geworden iſt. Der König wie die Königin legten von einigen Schüſſeln ſelbſt vor, und belebten auch hier die Unterhaltung mit der Verbindlichkeit gaſtfreier Hauswirthe.

Ich theile Dir alle dieſe an ſich freilich unbedeutenden Details mit, liebe Adelheid, weil ich weiß, daß ſie Dich intereſſiren, und weil in Deutſchland, durch die abgeſchmackten Lügen, die man täglich hier erfindet, noch eine ſo falſche Vorſtellung über den jetzigen franzöſiſchen Hof, den König und ſeine Familie herrſcht.

Nach der Tafel begab ſich die Geſellſchaft, um die erfriſchende Abendkühle zu genießen, auf die offene Terraſſe, welche die Ausſicht auf den herrlichen Garten der Tuilerien, und die vom Duft der Orangenblüthen und Blumen geſchwängerte Atmoſphäre zu einem ſehr anmuthigen Platz machte. Leider ſoll ſie der Symmetrie, der die neueren Architekten ſo viel innere Bequemlichkeiten aufopfern zu müſſen glauben, weichen und überbaut werden. Ich unterſtand mich, Madame Adelaide auseinander zu ſetzen, wie viel angenehmer ein Pflanzenhaus dort anzubringen wäre, deſſen Fenſter man im Sommer wegnimmt, und das überdies jetzt noch ganz in dem Palais der Tuilerien fehlt, aber die Symmetrie wird wohl den Sieg davon tragen. Ich lernte hier zwei Damen der Königin kennen, Mesdames de Dollomieu und de Montjoie, die mich dadurch überraſchten, daß ſie Beide faſt eben ſo gut deutſch als franzöſiſch ſprachen, und in einer Sprache ſo liebenswürdig als in der andern waren.

Der König, der mich über Mehreres befragte, ſprach mit großer Offenheit von früheren Zeiten und gab nicht undeutlich zu verſtehen, daß, wenn er jetzt König ſey, er dieſe ſchwere Verpflichtung nur für das Glück Frankreichs übernommen, für ſeine Perſon aber, und in der glücklichen, harmloſen Lage, in der er gelebt, nur ein Opfer gebracht habe. „Wenn dies Cabinet ſprechen könnte, ſagte er mehrmals, indem er auf eine Nebenthür wies, und wiederholen, was ich ſo oft Carl dem Zehnten vorgeſtellt, es wäre Alles anders gekommen. Als ich in England war, ſetzte er hinzu, trug mir Georg der Vierte auf, dem König zu ſagen, er ſolle die Preſſe in Frankreich vernichten, oder ſie würde ihn verjagen. Ich erwiderte, daß ich die Botſchaft ausrichten würde, durchaus aber nicht derſelben Meinung ſeyn könnne. So ſagte ich es auch dem Könige, denn die Freiheit der Preſſe iſt das Palladium Frankreichs; und, fuhr er ſehr animirt fort: réprimer sevèrement la licence de la presse par les loix, oui, mais l'abolir — jamais. Au reste, fügte er lächelnd hinzu, on dit, qu'elle me maltraite quelquefois, mais je me garde de le lire."

So dachte auch Friedrich der Große, und wenn man bedenkt, wie ſchamlos Louis Philipp und ſeine Familie täglich von einem Theil der Preſſe wie von tollen Hunden angefallen worden ſind, ſo erhält gewiß dieſe Aeußerung einen doppelten Werth.

[illegible] ſpäter mehrere Perſonen kamen, um ihre Cour zu machen, war der König noch ſo gnädig, mich mit Herrn Guizot, den ich erſt vor wenig Tagen eine vortreffliche Rede in der Kammer hatte halten hören, und mit Herrn Dupin bekannt zu machen. Herr Guizot hat ein feines, ariſtokratiſches Anſehn und ſehr viel Anſtand in ſeinem Benehmen, Herr Dupin etwas Einfaches, Biederes, Geiſtreiches und Feſtes in ſeinem Weſen, das mich ſehr anzog. Es freute mich, von ihm Urtheile über England zu vernehmen, die ganz mit meinen eignen Anſichten übereinſtimmten, unter andern, daß, nachdem der Herzog von Wellington, mehr um ſich perſönlich populair zu machen als aus Ueberzeugung, die Emancipation der Katholiken bewilligt habe, keine Gewalt mehr im Stande ſey, den Strom aufzuhalten, jedoch dieſer England nur heilſam ſeyn werde, wenn ein weiſes Miniſterium ihn auf dem Wege allmähliger Reform ruhig abfließen laſſe, unverſtändiger Widerſtand aber unfehlbar eine Revolution herbeiführen müſſe.

Vielleicht würde er weniger mit mir in der Ueberzeugung übereingeſtimmt haben, daß es dennoch das Daſeyn der engliſchen mächtigen Ariſtokratie (nicht der fanatiſchen Tories, welches zwei ganz verſchiedne Dinge ſind) allein iſt, was eben England dieſen Weg der Reform ſichert, und es vor einer Revolution bewahren wird.

Doch wie gerathe ich mit Dir in die Politik, gute Adelheid, verzeih dieſe Distraction, denn Du haſt, Gott Lob! die ungrazieuſe Mode noch nicht angenommen, welche heutzutage die Frauen oft zu heftigern Politikaſtern macht, als wir ſelbſt nur ſeyn können.

Ich habe noch einige Beſuche in den Tuilerieen abgeſtattet und bin immer mit gleicher Artigkeit aufgenommen worden, ja, als ich die mir vom König gegebne Erlaubniß, das Palais Royal und Neuilly zu ſehen benutzt hatte, und im Geſpräch äußerte, wie ſehr ich gewünſcht hätte, einen Plan der Ställe von Neuilly zu beſitzen, da ich nie zweckmäßiger gebaute geſehen, hatte der

König die ungemein grazieuſe Attention, mir den andern Tag ſeinen Architekten, Herrn Fontaines, zu ſchicken, um ſich mit mir über Alles zu beſprechen, was mir hinſichtlich der erwähnten Gebäude zu erfahren angenehm ſeyn könnte. Ich war nicht zu Hauſe geweſen und eilte daher am Morgen darauf, Herrn Fontaines, deſſen Name berühmt in Europa iſt, ſelbſt aufzuſuchen. Ich fand einen äußerſt liebenswürdigen und mehrſeitig gebildeten Mann an ihm, der dem König mit Leib und Seele ergeben iſt, und mir viel höchſt Intereſſantes als Augenzeuge über die noch nicht hinlänglich bekannten Particularitäten der Juli-Revolution erzählte, mit denen ich mich jedoch hüten werde, Dir die Zeit zu verderben. Nur ein paar Worte über Napoleon, mit dem Herr Fontaines ſo lange zu thun hatte, und deſſen Geduld, genaues Eingehen in das Verſtändniß jeden Details und Leichtigkeit des Verkehrs er nicht genug loben konnte. Er ſagte, daß er es ſich zu keinem geringen Glück anrechnen müſſe, zum Dienſte zweier Herren berufen werden zu ſeyn, die, Beide außerordentliche Männer, durch ihre großen Eigenſchaften, doch Einer wie der Andere de si bonne composition wären, um mit Vergnügen in Geſchäftsabhängigkeit von ihnen zu ſtehen. Drollig iſt es, daß Napoleon, der gern baute, doch immer aufſchob, aus Furcht der zu großen Koſten, und dann ſtets zu ſagen pflegte: „Quand on me laissera faire la paix, mon cher Fontaines, nous bâtirons, jusque-là il faut ajourner.“

Ueber Neuilly und das Palais Royal muß ich Dir noch einige Notizen geben.

Neuilly iſt ohne Zweifel das reizendſte Landhaus, das in der Nähe von Paris gefunden wird. Es gehörte früher der Prinzeſſin Borgheſe, iſt aber vom König ſehr verſchönert, vergrößert und faſt ganz umgeſchaffen worden. Der erſte Anblick verſetzte mich nach England, denn es gleicht ganz den Beſitzungen der dortigen Großen, ſowohl an geläutertem Geſchmack als an Sorgfalt der Unterhaltung. Beſonders ſchön gepflanzt und verziert iſt der Raſenplatz vor der Hauptfaçade, von dem ich gelernt, daß Trauerweiden, die ich bisher immer nur am Waſſer benutzt gefunden, einen noch ſchöneren Effect freiſtehend auf dem Raſen machen. Einige Spielereien, die man ſich in pleasuregrounds ſehr wohl erlauben mag, fand ich ergötzlich, z. B. das genau nach den Regeln der Kunſt von einem Ingenieur ſolid ausgeführte Modell einer Feſtung, das mich an weiland Graf Hoditz Garten der Lilliputs erinnerte, ferner der Diminutivtempel der Schildkröte, mit deſſen Nachahmung ich der meinigen in M . . . . . nächſtens ein Geſchenk zu machen denke. Die bebuſchten Inſeln, welche man der Seine abgewonnen, mit einem eleganten Ruheſitz auf dem großen, felſenartigen Eisbrecher, von dem man eine ſchöne Ausſicht auf den Lauf des Fluſſes hat, ſind originell, beſonders da, wo der Weg unter einem der coloſſalen Bogen der Brücke von Neuilly hindurchführt.

In den neuen Anlagen vermiſſe ich, daß man gar keine großen Bäume gepflanzt hat, eine Procedur, die in Frankreich noch ganz unbekannt zu ſeyn ſcheint, wie ſie auch ſelbſt in England noch nicht häufig, und doch ſo wichtig iſt, da ſie dem Pflanzer ein Menſchenalter erſpart! Auch finde ich in dem Garten von Neuilly etwas zu viel Wege, und es macht keinen guten Effect, daß da, wo ein Weg aus dem andern ſich abzweigt, der Raſen oft eine ungrazieuſe Spitze bildet, und nicht gefällig abgerundet iſt. Zu den hübſcheſten Partien gehört eine kleine Mühle mit eiſernen Rädern, welche das nöthige Waſſer nach dem Schloſſe liefert, und die Gewächshäuſer mit einem regelmäßigen Blumengarten. Eine Menge ſehr zweckmäßiger und eleganter Modelle von Stühlen, Bänken und Blumenkäſten, theils in Holz, Flechtwerk oder Eiſen, kann der Liebhaber ſich hier abnehmen.

Das Innere des Schloſſes iſt einfach, aber elegant und wohnlich, wie es ſich für ein Landhaus ſchickt; beſonders freundlich, und was wir heimlich nennen, fand ich das Appartement der Schweſter des Königs. Eine Sammlung meiſt moderner Gemälde giebt allen dieſen Zimmern ein ſehr mannigfaches Intereſſe. Unter den ältern Sachen bemerkte ich ein ſchönes Portrait Ludwig des Vierzehnten zu Pferde, ein anderes (Bruſtbild) des Regenten, das eine geiſtreiche feine Phyſiognomie darbietet, und eine Darſtellung des Salons des Prinzen von Condé mit einer Menge hiſtoriſcher Portraits. Unter den neuern Bildern zogen mich die des Königs und ſeiner Familie am meiſten an. Es hat etwas Rührendes, wenn man den Mann des Schickſals, der heute 30 Millionen Menſchen regiert, hier in ſeinem eignen Palaſt abgebildet ſieht, wie er in der Revolution als Obriſt der Chevauxlegers mit eigner Gefahr des Lebens das eines Prieſters rettet, den die wahnſinnige Menge eben ermorden will; ihn dann in der Schweiz als Lehrer in einer Schule wiederfindet, wo er zu ſeinem Lebensunterhalt

Unterricht in der Geographie ertheilt; und endlich ihn in Norwegen ſoweit vom Unglück verfolgt erblickt, daß er zu Fuß reiſend vergebens um ein Obdach bittet, und in einem Stall übernachten muß! Wer wird hiernach nicht mit erhöhter Ehrfurcht das Bild betrachten, wo ſich ihm derſelbe Mann als König der Franzoſen in allem Glanze ſeiner Macht verkündet.

Etwas Häusliches theile ich Dir zur Nachahmung mit. In dem Speiſeſaal fand ich ein Kamin zum Tellerwärmen beſtimmt, von ſehr zweckmäßiger Vorrichtung. In der Mitte ſeiner Höhe iſt ein Roſt, auf den die Teller geſtellt werden, die Wärme kömmt durch conduits de chaleur von unten. Thüren von Meſſing ſchließen das Kamin und an den Seiten ſind elegante Riegel mit Federn angebracht, in welche dieſe Thüren, wenn man ſie öffnet, einſchlagen, ſo daß ſie feſt ſtehen bleiben und man nicht an ſie anſtoßen kann. Dies erinnert mich beiläufig an eine hübſche Pariſer Mode, die Kamine im

Sommer durch genau paſſende Vorſetzer von ſchwarz lackirtem Blech zu decken, auf welches bunte Blumen gemalt ſind.

Ich gehe zum Palais Royal über. Dieſes, aus dem jetzt alles Unanſtändige entfernt wurde, und außerdem der dem Publikum und den Butiken gewidmete Theil von des Königs Palais durch eine prächtige Galerie, deren plattes Dach einen ſchön decorirten Garten bildet, getrennt iſt, war kaum vollendet, als der König es für die Tuilerieen verlaſſen mußte. Es iſt mit vieler Pracht meublirt, ſteht aber jetzt ganz leer. Als ein Uebelſtand, der indeß wohl leicht abzuändern ſeyn muß, fiel es mir auf, daß in einem der glänzendſten Theile deſſelben ſich ein unangenehmer Grasgeruch bemerklich machte. In allen Wohnungen des Königs findet man der Kunſt am meiſten gehuldigt. So auch hier, und ſehr angemeſſen ſind die Kunſtwerke, nicht in Galerieen zuſammengehäuſt, ſondern zum Schmuck jedes einzelnen Zimmers verwandt. Der Reichthum der hieſigen Sammlung iſt zu groß, um in dieſem Briefe in irgend ein erſchöpfendes Detail einzugehen. Ich folge meiner gewöhnlichen Weiſe, nur mit wenig Worten das zu berühren, was gerade in dem Augenblick den meiſten Eindruck auf mich machte. Zwei große Gemälde in voller Figur, die Cardinäle Richelieu und Mazarin darſtellend, hielten mich lange gefeſſelt. Man ſtudirt in ihrem Anblick ihre Geſchichte von Neuem. Das Gepräge iſt deutlich. Talent und Liſt bei dem Einen, Genie und nicht mindere, aber erhabenere Feinheit (denn mit dem gemeinen Namen Schlauheit möchte ich es nicht benennen) beim Andern. Nichts kann ſchöner ſeyn als Richelieus Herrſcherantlitz mit aller Größe, Ruhe und Sicherheit in Miene und Haltung, die des Erfolgs gewiß iſt. Geringer iſt der Anſtand Mazarins, und eine gewiſſe unruhige Thätigkeit verbirgt ſich hinter einem nicht ganz natürlichen Lächeln. Auch ein Bild Ludwig des Elften iſt höchſt charakteriſtiſch. Gemeines und Hohes, Grauſamkeit und Furcht, Unglück und Bigotterie, miſchen ſich eben ſo wunderbar in dieſem Geſicht als einſt in dem formidablen Original, das dennoch nicht ohne Größe iſt.

Pſyche, die Amor, das nächtliche Lager verlaſſend, mit der Lampe beleuchtet, ein berühmtes neueres Gemälde, ich glaube von Girodet, hat zwar etwas von der Natur Entferntes, Phantasmagoriſches, aber der Lichteffect, welcher die Figur Amors ſo gerundet hervortreten läßt, als ſey es eine gemalte Statue, war mir eben ſo auffallend, als die ideale Schönheit des Liebesgottes. Pſyche ſteht darin weit hinter ihm zurück. In der großen Galerie hat der König den glücklichen Einfall gehabt, in einer Serie Bilder, ausgeführt von den geſchickteſten Malern der heutigen franzöſiſchen Schule, die ganze Geſchichte des Hauſes Orleans dem Beſchauer vorführen zu laſſen. Das letzte Bild iſt des Königs Krönung, gleichſam die Apotheoſe der Familie. Es iſt kein Platz mehr. Sein Nachfolger muß einen neuen Saal anfangen, und der Himmel gebe dem hoffnungsvollen jungen Prinzen das ſchöne Loos, ihn ſo glorreich zu beginnen als der Vater den ſeinen beendet hat.

Laß uns noch einige flüchtige Blicke auf die Geſellſchaft der Stadt und einige wenige ihrer Sehenswürdigkeiten werfen.

Neulich machte ich ein ſehr angenehmes diné bei Deiner Couſine, der Wittwe des großen viel zu früh verſtorbenen Benjamin Conſtant, die mich mit Artigkeit und Freundſchaft überhäuft. Ich ſah hier den liebenswürdigen Berenger wieder, den Patriarchen der chansonniers, deſſen politiſche Meinungen ich zwar nicht theile, deſſen ungemeine Liebenswürdigkeit, eminentes Talent und tiefer Geiſt aber von Jedem bewundert werden müſſen. Er hat dabei eine ſo ganz natürliche, gutmüthig heitere, ächt franzöſiſche Weiſe, mit der die bons mots, wie aus unerſchöpflicher Quelle bei ihm hervorſprudeln, daß, was er ſagt, faſt eben ſo anmuthig dadurch wird, wie er es ſagt. Der zweite merkwürdige Gaſt war Balzac, der Dir ſo oft ſchon eben ſo innige Thränen als herzliches Lachen, doch jenes Lachen nur, das die feine Comik ſcharfer Beobachtung erregt — entlockt, und dann durch die ſeltſamſten Paradoxen Dein Gemüth bewildert hat. Ich weiß nicht, warum ich mir einbildete, daß er wenigſtens vierzig Jahr alt ſeyn, ein graves, ſchwermüthiges, ja lebensſattes Ausſehn haben müſſe, von den Täuſchungen der Welt, von einem zu tiefen Blick in ihr Inneres verblüht. Wie wunderte ich mich, ſtatt deſſen einen kleinen dicken Mann zu finden, mit dichten kohlſchwarzen Haaren, ſo jugendlich und ſo ausgelaſſen kindiſch luſtig, als wenn er eben erſt das College verlaſſen hätte. Aber ſo wie Lachen und Spaß aufhören, und er ernſt ſpricht, nimmt er einen eben ſo genialen als männlichen Ausdruck an, und beſonders habe ich nie Augen von einem größern Seelenfeuer belebt geſehen. Er wird ſehr angenehm durch dieſe Contraſte, iſt ebenfalls höchſt einfach und natürlich in ſeinem ganzen kräftigen Weſen, und hat eine Natur die, dächte ich, den Weibern vorzüglich gefallen muß. Das Leben dieſer jungen Schöngeiſter in Paris iſt übrigens ziemlich diſſipirt, und ſehr von dem der unſrigen verſchieden. In der jetzigen Saiſon ziehen ſie ſich aber alle, wie die Schnecke in ihr Haus, in irgend eine entlegne Stadtwohnung oder auf das Land zurück, und arbeiten dann mit großem Fleiß. Ihre Mühe wird auch reichlicher belohnt, der literairiſche Succeß giebt ihnen unendlich mehr Anſehn in der Geſellſchaft, und ſie können ihr Leben angenehmer genießen, als es in der Regel ihren deutſchen Collegen zu Theil wird, deren Viele dadurch gewiß eine bitterere Tendenz annehmen, als ſie ſonſt gehabt haben würden. Herr Herminier, der elegante Philoſoph, den Du wahrſcheinlich in Berlin kennen lernteſt, ein junger Neffe der Wirthin, und der Bildhauer Bra, deſſen Talent ſehr geſchätzt wird, completirten die Gäſte. Es war für mich ein großes Vergnügen, dem immer lebhafter werdenden Geſpräch dieſer lebendigen und geiſtreichen Franzoſen zu folgen, für welche die Converſation, faſt gleichviel mit wem, ein wahres Vergnügen, eine der angenehmſten Recreationen iſt, während ſie uns nur zu oft als ein bloßes penibles Geſchäft erſcheint. Unſere erfahrne Gaſtgeberin wußte, indem ſie dem Feuer von Zeit zu Zeit eine neue Nahrung gab, es immer lodernd zu erhalten, ohne auch der materiellen Nachhülfe des Champagners zu vergeſſen. Nach Tiſch ward die Luſtigkeit noch größer, und da die Uebrigen behaupteten, daß Berenger Niemand zu Worte kommen ließe, wurde vor Jedem, ſo wie er zu ſprechen anfing, eine Nadel in das Wachslicht geſteckt mit der Weiſung: bis hieher und nicht weiter. Einmal ſagte Berenger (vielleicht nicht genau mit denſelben Worten, aber ganz dem Sinne nach): „L'humilité est la preuve d'un jugement supérieur, car elle provient de la faculté de faire de vastes comparaisons, et avec cela on doit toujours se trouver petit, quelque grand que soit d'ailleurs comparativement le rôle, qu'on est destiné de jouer dans ce monde.“

„Non, rief Balzac mit Feuer, je ne veux pas de votre humilité, j'aime l'Hercule de la Halle, qui dans la conscience de sa force, ne doute de rien.“

Iſt das nicht artig? es ſtellt mit wenig Worten zwei große Gegenſätze auf, beide ſchön und Urſach genug vorhanden, in der Wahl zu ſchwanken. Zugleich, dächte ich, bieten ſie ein lebendiges Bild deutſchen und franzöſiſchen National-Charakters dar. Der Neffe der Frau von Conſtant, welcher eine zu gütige Meinung von mir gefaßt hatte, überraſchte mich, indem er mit einemmal aufſprang, die Nadel vor mir ins Wachslicht ſteckte und mir zurief: „Votre tour, Monsieur, je vous en prie.“ Ich rangirte mich aber auf Seiten der Humilität, und zog mich leicht aus der Affaire, indem ich die Geſellſchaft verſicherte, daß mich meine Couſine hätte nicht zum Sprechen, ſondern zum Hören eingeladen habe, gut vorauswiſſend, daß ich dabei nur gewinnen würde und die Uebrigen nichts verlieren könnten. Der junge Mann wollte dennoch mit Gewalt etwas von meiner Reiſe hören, und fing mich faſt an zu importüniren, ſo gut es gemeint war. Herr Berenger kam mir aber zu Hülfe: „Pardieu, Messieurs, rief er, que dira-t-on de la politesse française, si nous mettons à Monsieur le poing sur la gorge pour lui forcer la parole.“

„Sans doute, Messieurs, fiel ich ein, il serait trop dur pour moi, si votre supériorité, après m'avoir causée tant de plaisir, finissait par m'étrangler.“

Voilà, ma chère Adélaïde, un diné français, c'est plus gai que les nôtres.

Ich beſitze eine Freundin aus alter Zeit hier in Paris, Madame Sophie Gai, von deren Berühmtheit als Schriftſtellerin ich nichts ſage, weil ſie Dir, wie der ganzen Welt bekannt iſt, deren Verſtand ich nicht lobe, weil er eben ſo allgemein zugeſtanden wird, deren ſeltne Eigenſchaft ich aber rühmen muß, immer dieſelbe für ihre Freunde zu bleiben, immer mit gleicher Gefälligkeit, gleicher Selbſtverläugnung und nie ſich änderndem guten Humor, für ihren Dienſt bereit zu ſeyn. Wenn man nun bedenkt, daß ſie früher eine markante Schönheit war, und jetzt beim Alter angekommen iſt, früher großen Reichthum beſaß und jetzt faſt arm genannt werden kann, früher in der Zeit der Revolution und des empire eine große Rolle in der Welt ſpielte und jetzt, obgleich von der Mehrzahl geiſtreicher Leute immer recherchirt, doch verhältnißmäßig zurückgezogen zu leben genöthigt iſt — ſo zeigt dieſe ſich immer gleich bleibende Heiterkeit, dies nie geringer werdende Wohlwollen gewiß viel innere Gediegenheit und eine ehrenvolle Charakterſtärke an.

Dieſe Freundin hat mir fortwährend, ſo zu ſogar die honneurs von Paris gemacht, und nur der Abweſenheit ſo vieler der intereſſanteſten „litterary characters“ ſo wie meiner Indolenz und ſchon gerügten Menſchenſcheu iſt es zuzuſchreiben, wenn ich nicht mehr erinnerungsreiche Bekanntſchaften gemacht habe. Einige unſerer Courſen werde ich Dir jetzt beſchreiben, denn Du mußt Dich ſchon reſigniren, wenn dieſer Brief nach und nach aus ſeinem Charakter tritt und eine Art von Relation wird.

Vor einigen Tagen führte ſie mich auf eine soirée bei ihrer Tochter, der Frau von Girardin (geborne Delphine Gai). Es waren, außer der ſchönen Frau vom Hauſe, auch mehrere andere hübſche Weiber zugegen, unter andern die heitere und liebenswürdige Gräfin Odonnel, eine Schweſter der Frau vom Hauſe, und jene originelle Mademoiſelle Iſaure, deren ich, wie Du Dich vielleicht erinnerſt, in Tutti Frutti als einer ſo ächten Franzöſin erwähnte, welche aber jetzt durch einen langen Aufenthalt jenſeits des Canals zu einer vollkommnen Engländerin geworden iſt, und dazu eine merkwürdige Aehnlichkeit mit der Dir bekannten älteſten unverheiratheten Tochter der Dowayer Lady Landsdowne hat, NB. als dieſe noch hübſch war. Ich habe übrigens noch nie eine Fremde und am wenigſten eine Franzöſin ſo gut engliſch ſprechen hören. Ferner befanden ſich hier mehrere Deputirte, verſchiedene Elegants (man zeigte mir Einen, der Onkels zu beerben hat, der Glückliche!) und einige Dichter. Nachdem ſich die Foule verlaufen hatte, ließ ſich Frau von Girardin bewegen, einige ihrer allerliebſten Verſe vorzutragen, worin ſie eben ſo ſehr Meiſterin iſt als in ihrer Compoſition. Sie ſetzte ſich dazu auf einen kleinen Schemel in die Mitte der Stube, wo ſie von allen Seiten geſehen werden konnte. Nach anhaltendem, wohlverdientem, enthuſiaſtiſchem Beifall, nahm ein Anderer die Sellette ein, und nach und nach wohl fünf bis ſechs, worunter Mr. Emile Dechamps, Mr. Alfred de Musset und Mr. le Comte de Resſeguier, deren Namen ich leicht behalten habe, da ich ſie ſchon früher mit Lob erwähnen hörte. Die meiſten der mitgetheilten Sachen waren von vieler Feinheit, graziens gewendet, voll eſſentiell franzöſiſchen Verſtandes. Oft applaudirte man an Stellen, die es mir weniger zu verdienen ſchienen, und ließ andere, die mir hinſichtlich der Gedanken beſſer vorkamen, unberückſichtigt. Dies überzeugte mich von Neuem, daß jede Sprache in der Poeſie Geheimniſſe hat, welche dem Fremden ewig unbekannt oder dunkel bleiben, Schönheiten des Ausdruckes, mit denen der Gedanke gar nichts zu thun hat, und die vielleicht eben deshalb die angenehmſten Gefühle erregen: Es iſt dies die Muſik der Sprache, welche, wie alle andere Muſik, auch ohne Beihülfe des Verſtandes, die größte Wirkung auf unſere Seele hervorbringt. Deswegen ſind gewiſſe Dichter durchaus nicht zu überſetzen, als Göthe in ſeinen Balladen und Romanzen, Lord Byron, Lafontaine, und mehrere Andere.

Graf Reſſéguier, von altadliger Abkunft, der noch ſein Familienſchloß in der Nähe von Paris beſitzt, lud mich mit Madame Gai und der Frau vom Hauſe ein, den nächſten Sonntag bei ihm auf dem Lande zuzubringen, was ich mit Vergnügen annahm.

Da unſer Weg uns dort vorüber führte, beſahen wir vorher den Ballon, mit welchem einige Tage darauf zwanzig Perſonen auf einmal aufſteigen, und zugleich eine Direction dieſes ballon monstre verſuchen wollten *). Der Entrepreneur war ein ſehr diſtinguirt ausſehender, noch junger Mann von der beſten Erziehung, ein Herr von Lenor, früher Obriſt eines Cavallerie-Regiments, wo er faſt eine Reputation à la Seydlitz erlangt hatte, ſpäter aber ſich in politiſche Ma-

---

*) Es mißglückte, und als ich wie gewöhnlich etwas zu ſpät auf dem Platz ankam, verkauften nur noch die Straßenjungen mit franzöſiſcher Induſtrie kleine Lappen des zerriſſnen Ballons für 5 Sous das Stück als Reliquien.

chinationen einließ, in deren Folge er ein bedeutendes Vermögen verlor und lange gefangen ſaß. Es iſt originell genug, daß er, zwiſchen vier Mauern eingeſperrt, zuerſt auf die Idee der Direction des Luftballons, dieſes Bildes höchſter Freiheit, verfiel. Er ſprach mit vieler Beſcheidenheit von ſeinen Verſuchen, hoffte aber beſtimmt, über kurz oder lang zu einem günſtigen Reſultat zu gelangen, um ſo mehr, da er ſich überzeugt hielt, bei einer früheren Fahrt ſchon, durch Anwendung noch unvollkommner Mittel, über 500 Fuß aus der graden Richtung des Windes gewichen zu ſeyn. Gelänge aber auch die Direction nicht, ſo würde ſchon als bloßes wohlfeiles Transportmittel mit günſtigem Winde für kleinere Diſtancen eine ſehr lucrative Speculation zu erreichen ſeyn, da nach ſeiner Theorie 1000 Perſonen auf einmal fortgeſchafft werden könnten, und je größer der Ballon, je geringer die Koſten, welche, mit einer chemiſchen Fabrik in Verbindung geſetzt, ſich auf das Unbedeutendſte reduciren müßten. Als Madame Gai zufällig meinen Namen nannte, ſagte er lächelnd, er freue ſich doppelt mir dieſe Auskunft gegeben zu haben, da ihm bekannt ſey, daß er als Luftſchiffer in mir einen Collegen vor ſich habe. Ich verſicherte, daß aus dieſem Grunde auch meine beſten Wünſche ihm doppelt gewidmet wären, und in der That intereſſirte dieſer Mann uns Alle ungemein. Uebrigens bin ich von jeher der Meinung geweſen, daß die Direction des Luftballons einmal gefunden werden wird, wenigſtens hat mir die Demonſtrirung der phyſiſchen Unmöglichkeit nie einleuchten wollen. Jede ganz neue Erfindung ſcheint faſt immer unmöglich ehe ſie gemacht iſt.

Wir fuhren jetzt über den Berg, auf welchen Napoleon das Palais du Roi de Rome projectirt hatte. Wie Schade, daß dieſer coloſſale Gedanke nicht ausgeführt worden iſt! Das wäre die wahre Reſidenz eines franzöſiſchen Kaiſers geweſen. Ganz Paris zu ſeinen Füßen, eine höchſt vortheilhafte militairiſche Stellung, und ein unermeßlicher

Palaſt, dem das champ de Mars zum Hofe und die Seine zum ruisseau gedient hätte. Die Ausſicht iſt überdies die ſchönſte, welche die ganze Umgegend von Paris gewährt.

Wir fanden beim Grafen Reſſéguier eine zahlreiche Geſellſchaft, ein hübſches, wohlgehaltnes Schloß, einen anſehnlichen und nicht übel gepflanzten Park mit herrlichen Bäumen und ſehr verbindliche und liebenswürdige Wirthe. Unter den Gäſten intereſſirte mich beſonders die Bekanntſchaft eines Adjutanten des Königs, Neffe der durch Rouſſeau ſo bekannt gewordenen Gräfin Houdetot, welcher als erſte Schlacht die von Trafalgar, und als ſeine letzten die von Moskwa und Waterloo mitgefochten hatte. Das ſind reiche Erinnerungen und Contraſte! Nach Tiſch ward noch eine weite Promenade bei Mondſchein im Park gemacht, und ich nahm von der Ungezwungenheit der franzöſiſchen Geſellſchaft, ihrer Heiterkeit und reichhaltigen Varietät einen ſehr angenehmen Eindruck mit mir.

Der nächſte Tag ward der Kunſt gewidmet. Wir beſahen früh eine der Madame Matthieu Faviers zugehörige ausgezeichnete Sammlung ſpaniſcher Gemälde von Velasquez, Morillo und andern berühmten Malern dieſer Schule. Das preußiſche Gouvernement war mit der Beſitzerin in Unterhandlung über den Ankauf dieſer Galerie getreten, und es wäre für unſer Muſeum zu wünſchen, daß eine ſo ſeltne Acquiſition ihm nicht verloren ginge! Du ſollteſt gelegentlich den Grafen Brühl daran erinnern. Wir hatten von hier einen ziemlich weiten Weg bis zum ägyptiſchen Muſeum, wo Graf Cailleur, der die Direction darüber führt, die Güte hatte uns zu erwarten. Unterwegs erzählte mir Madame Gai eine drollige Anekdote von Frau von Stael. Als ſie, von Napoleon exilirt, nach Coppet ſich zurückgezogen hatte, überraſchte ſie eines Tages ihre Freundin Madame Recamier, von Paris aus, mit einem unerwarteten Beſuch. Frau von Stael war außer ſich vor Freuden, wahrhaft gerührt von dieſer zarten Aufmerkſamkeit, und erſchöpfte ſich in Dank und Zärtlichkeiten; aber, ſagte ſie, pauvre amie, que vous allez vous ennuyer ici, pas une ame présente, pour vous faire la cour, personne, qui est amoureux de vous — mais vous n'y pourrez pas tenir. Ah, il me vient une idée, j'ai votre affaire. Hier zog ſie heftig die Klingel. Qu'on dise à mon fils Auguste de descendre à l'instant. Dieſer, der von nichts weiß, erſcheint ohne Halstuch, im Schlafrock, noch ganz im Philoſophencoſtüme, mit dem er eben über Plato oder Descartes gebrütet, und ſehr verwundert, eine bildſchöne fremde Dame neben ſeiner Mutter ſitzen zu ſehen. Auguste, ſagt dieſe ſehr ernſthaft, voilà Madame Recamier à qui je vous présente. C'est mon amie intime, elle est venue de Paris exprès pour me voir, sans craindre, ni les fatigues du voyage, ni de se compromettre, ni de quitter pour l'amour de moi la plus aimable société, dont elle est l'idole. C'est beau,

c'est généreux, et au moins ne faut il pas, qu' en recompense d'une si belle action elle meurt d'ennui ici. Auguste, je vous ordonne d' en devenir amoureux sur le champ. Cela suffit, à présent allez vous habiller et puis vous reviendrez.

Figurez vous, fuhr Madame Gai fort, Monsieur Auguste epouvanté, rougissant, ne sachant que dire, et Madame Recamier riant comme une folle, se récriant sur un tel ordre, et prétendant, tout en lançant un de ses regards au jeune homme, auquel il était si difficile de résister, que c'était bien exactement ce qu'il fallait pour rendre à jamais Monsieur Auguste indifférent pour elle.

Es entſtand aber aus dieſer Scene eine Leidenſchaft, die in der größten Heftigkeit viele Jahre gedauert hat, obwohl ſie, wie man behauptet, gleich ſo vielen andern, welche die ſchönſte Frau Frankreichs eingeflößt hat, immer unglücklich geblieben iſt.

Im Louvre angekommen führte uns Graf Cailleux, ein Mann von angenehmen Formen und voller Eifer für ſein Fach, zuerſt in einen Saal, der eine Menge Curioſa und Koſtbarkeiten aus dem Mittelalter enthielt, die größtentheils den königlichen Häuſern von Frankreich zugehört haben. In der Juli-Revolution iſt Einiges beſchädigt, genommen und ein paar Schränke zerſchlagen worden, doch die Geiſtesgegenwart des Grafen rettete die Hauptſammlung, und das Meiſte von dem Abhandengekommenen hat man ſich ſpäter wieder verſchafft. Man ſieht hier beſonders eine große Menge Becher, Monſtranzen, Schüſſeln und dergleichen in Metall, Email, Majolika, oder Glas, von denen Graf Cailleux einen Theil zur Herſtellung eines vollſtändigen Büffets jener Zeit zu arrangiren beabſichtigt, um es in einem der Zimmer im Louvre aufzuſtellen, die der König ganz in ihrem früheren Zuſtande mit äußerſter Sorgfalt und vielen Koſten wieder herſtellen läßt, weßhalb auch ein großer Theil dieſes Palaſtes jetzt einem Magazin des Alterthums gleicht, wo von allen Seiten herbeigeſchafft wird, was dem beabſichtigten Zwecke entſprechen kann. Gemälde, Meubles, Lambrieen, Tapeten, Thürflügel, reiche Plafonds, Teppiche, Waffen, Sculpturen in Holz und Stein, liegen wie im Chaos umher. Man arbeitet in dieſem Augenblick an den Schlafzimmern Heinrich des Zweiten und Heinrich des Vierten, und ich bin überzeugt, daß die Ausführung dieſer herrlichen Idee den Fremden und den Franzoſen ſelbſt eines der anziehendſten Schauſpiele gewähren wird. Es iſt wie eine materielle Belebung der alten Memoiren, oder einer Scene à la Walter Scott, die man vor ſich zu ſehen glaubt.

Um auf die Sammlung zurückzukommen, ſo will ich Dich nicht mit einer Herzählung der vorzüglichſten Merkwürdigkeiten ermüden, nur einer alten ſpaniſchen Schüſſel von Silber, herrlich gearbeitet, erwähne ich, weil ſie aus dem eroberten Schatze des Dey von Algier herrührt.

und wir bei dieſer Gelegenheit mit wahrem Schmerz erfuhren, daß dieſer Schatz die ſeltenſten und reichſten Kunſtwerke enthielt, die alle eingeſchmolzen wurden, welches Schickſal auch der erwähnten Schüſſel bevorſtand, die Graf Cailleux nur durch einen Zufall rettete. Und wo iſt dieſe Barbarei begangen werden? Nicht etwa in Algier, ſondern in der Münze zu Paris! Dies iſt der Zeiten der Verbrennung der Bibliothek zu Alexandria würdig. Unter andern befand ſich in dieſem Schatze auch das erſte Modell einer ſpaniſchen Kanone in edlem Metall.

Die ägyptiſche Sammlung iſt ſehr reich, indeſſen haben wir zuſammen in Berlin bei Herrn Bevilacqua ziemlich daſſelbe geſehen. Ganz neu war mir eine ägyptiſche Gypsbüſte, die auf einem lebenden Kopf abgeformt zu ſeyn ſcheint, und der man durch Farbe ſehr täuſchend den braunen Teint jenes Volkes gegeben hat. Der Ausdruck der Phyſiognomie, beſonders des Mundes, iſt angenehmer und weit weniger ſtreng als er gewöhnlich auf andern ägyptiſchen Sculpturen und Bildern erſcheint.

Die Büſte ſchien mir übrigens eine große Aehnlichkeit mit dem Kopf der Sphynx aus Roſamarmor zu haben, der im Hofe ſteht und den Seſoſtris vorſtellen ſoll. Bemerkenswerth iſt auch eine große Anzahl der mit Zeichen verſehenen Scarabäen, die als Münze dienten, und welche Champollion am meiſten geholfen haben, ſeine ägyptiſche Chronologie feſtzuſtellen.

Von beſonderem Intereſſe erſchien mir das erſt begonnene Muſeum der Marine mit den Büſten der ausgezeichnetſten franzöſiſchen Admirale, den Reliefs aller Seehäfen des Landes, einer Sammlung aller Seeinſtrumente, aller Waffen nach der Epoche ihrer Erfindung und allmähligen Verbeſſerung, Schiffsmodelle ſeit älteſter Zeit, Pläne, Seekarten u. ſ. w. Im Vorſaal des Muſeums iſt ganz iſolirt ein kleines Fahrzeug aufgeſtellt, mit welchem die Eigenthümer dreißig Jahre lang die Contrebande mit

Spitzen getrieben haben, die auf eine ſinnreiche Weiſe in den Kanonen verborgen waren. Nachdem ſie durch dieſen Handel reich geworden, verkaufte der Erbe, als letzten Nutzen von ſeinem Schiff, dieſes mit dem ihm ſo lucrativ gewordenen Geheimniß noch für eine bedeutende Summe an das Gouvernement! Das heißt doch die Citrone bis auf den letzten Tropfen ausdrücken.

Graf Cailleur führte uns jetzt in die Galerie der ſchönen Façade, die noch alle Spuren der Kugeln trägt, welche in der Juli-Revolution auf ſie gerichtet wurden.

Als die Füſillade anging, bat eine Dame, die ſich in den Muſeen befand, den Grafen, ſie doch auf die Galerie zu führen, um den Tumult mit anzuſehen. Er äußerte ſeine Beſorgniß, daß Gefahr damit verbunden ſeyn möchte, da ſie aber nur darüber ſpottete, gab er ihr den Arm und trat hinaus. Kaum hatten ſie jedoch einige Schritte gemacht, als eine Kugel mitten zwiſchen ihnen hindurch fuhr und ein Fenſter hinter ihnen zerſchmetterte. „Qu'en pensez vous à présent, Madame?“ frug der Graf ganz ruhig; ihre Neugierde war aber ſchnell befriedigt, und ſie eilte voll Entſetzen, ſich wieder in den ſichern Sälen zu bergen.

Ehe wir den Louvre verließen, paſſirten wir ein Zimmer, in dem die beiden ſchönen Gemälde von Gerard, Heinrich des Vierten Einzug in Paris und die Schlacht von Auſterlitz, aufgehangen ſind. Dieſes letztere, welches in meinen Augen das Beſte iſt, was er gemalt hat, und ein Meiſterſtück in jeder Hinſicht, hatte ich noch nicht geſehen, denn unter der Regierung Ludwig des Achtzehnten, im Anfang derſelben wenigſtens als ich mich in Paris befand, war es ſeines Süjets wegen thörichterweiſe aufgerollt, und wie alter Plunder in das garde meuble geworfen worden. Gerard fühlte ſich mit Recht dadurch ſehr gekränkt, und Jemand erzählte mir damals, er habe geſagt: „Mein Gott, wenn ſie den Napoleon nicht ſehen können, dem iſt ja leicht abzuhelfen, ich brauche ihn ja nur zu überpinſeln und den Herzog von Berry daraus zu machen.“

Graf Cailleux iſt ein genauer Freund von Charles Nodier, und da er mir ſagte, daß dieſer ſich ſehr gütig über mich geäußert, und mich kennen zu lernen wünſche, ich aber dieſen ſchwärmeriſchen, liebenswürdigen Schriftſteller auf das Tiefſte ehre und liebe, ſo habe ich es ungemein bedauert, daß ſich ſpäter dazu die Gelegenheit nicht gefunden hat, um ſo mehr, da ich keinen franzöſiſchen Autor kenne, Rouſſeau ausgenommen, deſſen Genie ſo viel von jener germaniſchen Beimiſchung enthält, welche die Gallier ohne Zweifel durch ihre Kreuzung mit den Franken erhielten, und jetzt, wie es ſcheint, in ihrer Literatur die Oberhand gewinnen will, nachdem ſie im Mittelalter ſchon einmal vorherrſchend geweſen iſt.

Soll ich nun noch Etwas über die Theater ſagen? Ich habe ſie ſehr wenig beſucht. Die Italiäner ſind geſchloſſen. Die franzöſiſche große Oper bietet als glänzendes Schauſpiel, unter der geſchickten Leitung des großen Doktors — des Francia der Oper — gewiß mehrmals jedes andere Theater dieſer Art in der Welt. Doch geſchehen zuweilen Mißgriffe. Vor einiger Zeit ſah ich den neumontirten Don Juan. Dieſe Muſik, aus den geheimnißvollſten Tiefen der Natur geſchöpft, als muſikaliſche Dichtung an Naturwahrheit und Reichthum nur den unſterblichen Werken Shakeſpeares in einer andern Sphäre vergleichbar, bleibt ewig für mich das Meiſterſtück der Muſik und entzückt mich immer von Neuem, wo ich ſie höre. Die Ausführung des Orcheſters und die Chöre waren vortrefflich, aber höchſt widerlich und unſinnig die eingeſchobenen Ballets. Auch wollten mir die Sänger nicht ganz behagen. Sie ſcheinen nicht übel Luſt zu haben, wieder nach und nach in das alte Schreien zu verfallen, das ehemals die franzöſiſche Oper ſo burlesk machte, und das ihnen ſpäter Roſſini mit ſo vieler Mühe abgewöhnt hat. Der Zuſatz einer Geiſtergeſellſchaft nebſt

Leichenzug in der Hölle iſt abgeſchmackt, und ich finde das alte Ende des Don Juan, wie es Mozart geſchrieben, und wie man es nirgends mehr gibt, weit ergreifender für das Gefühl, als alle dieſe Feuerregen, Höllengeiſter und Narrenpoſſen.

Don Juan wird nämlich bloß von der grauſigen Statüe des Comthurs unter jenen furchtbaren Tönen der Muſik, die alle Nerven erſchüttern, in die Erde herabgezogen, die ſich flammend unter ihnen öffnet, worauf ein ganz heitres Finale der herbeigekommenen Geſellſchaft das Ganze ſchließt. Geht es nicht in der Welt eben ſo? Nach dem furchtbarſten Sturm und Schiffbruch bieten bald die ſchäumenden Wogen, auf derſelben Stelle, wo mit Mann und Maus das Schiff unter des Donners Krachen zu Grunde ging, wieder die ebne, lächelnde Fläche, die nur der Zephyr ſpielend kräuſelt. In dieſem Contraſt liegt aber das furchtbar Tragiſchſte von Allem, und doch zugleich der beruhigende Troſt.

Shakeſpeare ſchließt ſeine Tragödien faſt immer ähnlich. Sie endigen nie unmittelbar mit der Kataſtrophe, wie Herr Meyer z. B. in ſeiner Ueberſetzung des Macbeth nach ſeiner Meinung Shakespeare ſo genial verbeſſert hat.

Als eine Darſtellung, die nichts zu wünſchen übrig läßt, kann die Oper Gustave gelten, mit ſehr hübſcher Muſik von Auber, der, beiläufig geſagt, zugleich ein Mann von der angenehmſten und gebildetſten Unterhaltung iſt.

Zum Erſtenmal habe ich hier ausgeführt gefunden, was ich auf allen Theatern immer ſo ungerne vermißte, ich meine eine vollkommne Berückſichtigung des Schicklichen und Natürlichen bis in das kleinſte Detail ſo gut auf die Figuranten und Decorationen als auf die prima Donna und den primo huomo ausgedehnt.

So glaubt man hier in allen Scenen wirklich das Innere eines königlichen Schloſſes, einen Hof, Leute von Stande zu ſehen, die in ihrer Sphäre ſind, und nicht bloß Schauſpieler mit einem Flitterſtern und wollenem Ordensband. Wenn in Berlin der Don Carlos gegeben wurde, war es immer eine der ergötzlichſten Scenen für mich, am Hofe Philipps des Zweiten die Lumpentoilette aller derjenigen Grands von Spanien zu beobachten, die keine Hauptrollen im Stücke haben. Man muß dort annehmen, daß der Graf Lerma ſeit dem Untergang der großen Armada nur gerade Zeit gehabt hat, ſich beim Trödler eine ſpaniſche Redoutenmaske für 1 Rthl. 8 gr. zu miethen, um Sr. Majeſtät aufzuwarten. Hier war zu ſo etwas keine Gelegenheit, und der Maskenball am Ende des Stücks, wo über 2000 Wachslichter auf dem Theater brennen und über 600 geputzte Menſchen verſammelt ſind, von denen ein großer Theil ſinnreiche Charaktermasken produciren, gewährt eine ſo vollkommne Illuſion, daß man es gewiß am Hofe zu Stokholm in der Realität nicht beſſer finden wird.

Die komiſche Oper (Feydeau) obgleich Muſik und Geſang, für Paris nur mittelmäßig, aber doch decent ſind, iſt mir der artigen Stücke, des guten Spiels und einer gewiſſen Friſche der Darſtellung wegen eins der angenehmſten Theater. Auch finde ich den Saal ſehr freundlich und die Erleuchtung beſonders hell. Meine Favoritoper, die ich zweimal mit gleichem Vergnügen geſehen, iſt der pré aux Clercs, den man, wie ich hoffe, auch in Deutſchland eingebürgert haben wird. Nur ſollte man ſich in Coſtumes und Decorationen genau darin nach Paris richten, denn beide ſind hier wahrhaft anziehend. Ich habe faſt keine ſchönere Theaterperſonage geſehen als den Marquis de Comminges, deſſen Rolle auch vortrefflich geſpielt wird, und die Decoration, welche den pré aux Clercs mit dem alten Louvre und Paris wie es damals war darſtellt — durch ſeine vielen einzelnen über die Hütten emporſteigenden gothiſchen Schlöſſer, weit maleriſcher als jetzt — gibt ein reizendes Bild. Dazu iſt das Sújet bis zum letzten Augenblick vom lebhafteſten Intereſſe.

Um indeß noch einmal auf das à propos der Decoration zurückzukommen, ſo iſt es gewiß, daß Paris, als noch daſelbſt die gothiſche Baukunſt vorherrſchte, pittoresker geweſen ſeyn muß, als jetzt. Die Epoche von Ludwig dem Dreizehnten an, der es hauptſächlich ſein heutiges Ausſehen verdankt, und der Ludwig der Vierzehnte beſonders ſeinen Stempel aufdrückte, hat, wenn auch geringere Schönheit, doch einen eigenthümlichen und beſtimmten Charakter, der ſich zuweilen bis zum Imposanten erhebt, wie in der Façade des Louvre und im Palais Royal. In neuerer Zeit gibt es keinen beſtimmten Charakter mehr, und man hat das Antike hervorgeſucht, aber nicht mit Glück. Einmal paßt es bei uns nirgends zur Umgebung, zweitens werden die Verhältniſſe gewöhnlich verfehlt, wie es mir z. B. bei den Säulen der Madeleine der Fall zu ſeyn ſcheint, und andere Incongruitäten begangen, wie an der Börſe die Fenſter hinter den Säulen, oder der abſcheuliche Triumphbogen Napoleons und die Rieſenſtatuen auf der Brücke de Louis XVI.

Wir hätten im nördlichen Europa den gothiſchen Styl nie verlaſſen ſollen.

Eine andre Oper vom Duc de Feltre, nach meinem Geſchmack ſehr gefällig componirt, iſt für einen Deutſchen zugleich ſehr beluſtigend, weil der Duc de Weimar mit ſeiner Familie die Hauptrollen darin ſpielt und deutſche Coſtüme und Sitten dabei zu einer merkwürdigen Carrikatur verdreht werden. Es iſt komiſch, daß die Franzoſen in dieſer Hinſicht immer noch ſo unwiſſend bleiben. So las ich neulich einen ſehr hübſchen Roman von Alphonse Carr, sous les tilleules betitelt. Die jungen Fashionables in einer großen Stadt ſetzen ſich dort noch immer, wie weiland zu Friedrich Wilhelm des Erſten Zeiten, bei Bier und Tabak zur Recreation nieder. Eben ſo gut könnte man junge franzöſiſche Elegants in Lyon oder Beſançon als bei

Froſchkeulen und Cognac discurirend, darſtellen, es würde eins ſo albern als das andere ſeyn.

Im théâtre français bin ich nur einmal geweſen, um **Bertrand et Raton** zu ſehen, gewiß ein Meiſterwerk für ein Gelegenheitsſtück. Es iſt unmöglich, beſſer zu ſpielen wie Raton, und manche Momente waren ſogar eine ſehr glückliche Nachahmung des Originals, das wenigſtens offenbar einige Züge zu dem Charakter hat hergeben müſſen. Die ganze Vorſtellung war gut und ſehr unterhaltend.

Im Odéon ſah ich ein Stück von Alexander Dümas, **Henri III**, was mich lebhaft intereſſirte, obgleich es nicht gut geſpielt wurde. Es iſt viel Leben und Feuer in dieſem Dichter, und wenn er es ſich auch ein wenig bequem macht, weiß er doch zu feſſeln.

Sehr begierig war ich auf die Darſtellung einer der immer genialen, aber gewiß auch höchſt ſeltſamen dramatiſchen Productionen Victor Hugo's. Ich las früh in der Zeitung Lucrèce

Borghia in der porte St. Martin angekündigt, und nahm mir vor, was mir ſchwer genug ward, aber ausgeführt wurde, vor dem Aufziehen des Vorhangs da zu ſeyn.

Was mir gleich im Anfang außerordentlich auffiel, war, das Stück en mélodrame aufführen zu ſehen, d. h. mit fortgehender Muſik zwiſchen dem Sprechen, was dem Ernſt der Tragödie widerſteht, und etwas Läppiſches hat. Man überſieht es bei bloßen Spectakelvorſtellungen, aber bei einem Gedicht, das ernſtere Anſprüche macht, iſt es nicht nur unerträglich, ſondern es wirkt burlesk, wenn zwiſchen jeder Tirade ein paar Takte Muſik gefiedelt werden.

Das Stück wurde im Ganzen mit viel Verſtand und Talent geſpielt. Die, meines Erachtens vortreffliche Introduction erregte volles Intereſſe, und das Ende des erſten Actes ſchien mir ergreifend, meiſterhaft. Es entlockte mir Thränen der Bewunderung, denn nichts rührt mich mehr als das Gewahrwerden des Genies. Dies iſt eine Frömmigkeit wie eine andere, auch der religieuſen verwandt, in der man Gott, das höchſte Genie, gewahr wird.

Von dieſem Augenblick aber ſank auch das Intereſſe, und der Schluß ließ mich ganz kalt. Die Tragödie war nun wirklich ein Melodram geworden. Ich nehme jedoch die Scene aus, wo Lucrezia und der Herzog ſich gegenſeitig ihre Wahrheiten ſagen, denn da erhebt ſich momentan der Dichter wieder in ſeiner alten Kraft.

Mademoiſelle George, die die Lucrezia ſpielt, und wenn ihr Geſicht in Ruhe bleibt, noch immer ſchön iſt, hat ſehr kunſtreiche Momente, und ein durchdachtes, gehaltenes Spiel. Es fehlt ihr aber an jenem tragiſchen Ausdruck der Seele, den die Natur allein gibt, der Talma, Miß Oneil, unſern deutſchen Fleck ſo groß machte, und den, wie geſagt, die Kunſt ausbildet und erhöht, aber nicht ſchaffen kann, wenn er nicht angeboren iſt. Dazu kommt aber bei Mademoiſelle George noch hinzu, daß ſie in den Augenblicken des höchſten Affectes oft grimaſſirt. Da ſie nun überdieß ſehr blaß iſt, ſich nicht roth ſchminkt, und einen ſehr großen Mund mit dicken karmingerötheten Lippen hat, ſo ſieht ſie oft der Maske des Pierrot in der italiäniſchen Komödie ſo täuſchend ähnlich, daß man ſich unmöglich des Lachens enthalten kann.

Gennaro wurde etwas zu indolent genommen. Er kam mir wie ein tragiſcher Dandy vor, den Alles ennuyirt, den das Gift im Leibe nicht mehr alterirt als ein Glas Negus, und der zuletzt ſeine Mutter erſticht, wie man einen Käfer aufſpießt. Am beſten wurde eine Nebenrolle geſpielt, die des Spaniers, Confidents der Lucrezia, welche auch vom Dichter ſehr gut behandelt iſt.

Die Scene mit den acht Särgen und dem hinter dem Vorhang ertönenden Geſchrei um Rache des einen Vergifteten, der ſchon darin liegt, war vollkommen der Farce entwendet, und auf dieſem Wege gelangen wir gewiß zu keiner Regeneration der dramatiſchen Dichtkunſt. Uebrigens nimmt ſchon die Unnatürlichkeit, daß Lucrezia ſich nicht längſt ihrem Sohne entdeckt hat, was freilich alle dieſe Morde verhindern und die letzten Akte unnütz machen würde, dem Zuſchauer gewaltſam jedes Intereſſe an einer ſo mit Haaren herbei gezognen Handlung.

Auf dieſem Theater wird auch, bereits glaube ich zum hundertenmale, ein Melodram, der ewige Jude betitelt, gegeben, das wahrhaft unmoraliſchſte und unſittlichſte Stück, das mir je vorgekommen iſt. Da es zugleich eine Ausgeburt von Albernheit iſt, ſo bleibt mir ſein Succeß unbegreiflich. Es ſind freilich nur die geringern Claſſen, die ſich daran ergötzen, aber auch für dieſe zeigt ſolcher Geſchmack einen auffallend geringen Grad geiſtiger Bildung an.

In der Gaieté und dem Ambigu, wo ich ſonſt die Melodramen zuweilen nicht ohne Intereſſe ſah, iſt jetzt die Mode eingeriſſen, die Akte außerordentlich kurz und die Entreakte länger als die Akte zu geben, was zu langweilig iſt, um es mehr als einmal auszuhalten.

Das Vaudeville erhält ſich ziemlich auf ſeinem alten Standpunkt. Der Comiker Arnal iſt vortrefflich. Ich bin überzeugt, daß dieſen Schauſpieler eine Zeitlang täglich zu ſehen, durch die heilſame Erſchütterung des Zwerchfells, als ein wahres régime auf die Geſundheit wirken muß, und wie eine andere Kur verſchrieben werden könnte. Die Homöopathen würden ſie nur zu kräftig finden. Eine ſeiner beſten Rollen, das heißt eine zum Kranklachen, iſt die des Theophils, wo er einen bigotten Seminariſten darſtellt, der alle Welt bekehren will, und zuletzt, durch Zufall mit einem hübſchen Mädchen eingeſperrt, von dieſer ſelbſt bekehrt wird.

An guten Schauſpielerinnen, an ausgezeichneten wenigſtens, ſcheint mir Paris jetzt nicht reich. Von denen, die ich geſehen, iſt die jetzt verheirathete Leontine Fay im Gymnase, und vorzüglich Mademoiſelle Dejazet im Palais royal, die viel natürliches Talent und Grazie beſitzt, am meiſten hervorzuheben. Ich ſah die Letztere zwar nur einmal, wo ich ſie aber allerliebſt fand. Es war eine Poſſe, der neue Holofernes benannt. Beim Aufrollen des Vorhanges wird ſie in einer Hängematte geſchaukelt und raucht harmlos eine Cigarito, am Ende des Stücks ſoll ſie aber einem jungen und ſchönen feindlichen General Liebe heucheln, um ihm den Hals abzuſchneiden. Man kann denken, daß ſie ihn ſtatt deſſen heirathet.

Mit dieſem glücklichen Denouement, liebe Adelheid, laß mich meine lange Epiſtel endlich ſchließen. Möchte ich Dir einige Luſt gemacht haben, dem Rathe zu folgen, mit dem mein Brief anfing. Ehe Du Deine Reiſe nach Neapel antrittſt, ſollteſt Du jedenfalls Paris den Vorzug geben. A propos von Neapel, ſage Deinem Manne, dem Nimrod par état et par goût, daß mir der Fürſt B . . . . . Wunderdinge von dem dortigen Jagdvergnügen erzählt hat, unter andern, daß man auf den königlichen Jagden zuweilen bis 800 Stück Hirſche und Sauen in einem Tage erlege, und der alte König einmal, gleichfalls in einem Tage, für ſeine eigne Perſon 120 Schnepfen geſchoſſen habe, wovon 50 Coups, ohne ein einzigesmal zu fehlen. Soweit hat es in Deines Herrn Gemahls Departement wohl weder er, noch irgend einer ſeiner Untergebnen gebracht.

Adieu, tauſend Grüße an tutti quanti, sans oublier la mouche, qui n'est pas du tout celle du coche.

Dein treu ergebner
Herrmann Semilasso.

Siebenter Brief.

An Herrn V . . . . v. E . . .

Paris den 30. September 1834.

Verehrteſter Freund!

Wenn Sie nach Paris kommen wollen, und nicht zum Geſandten an irgend einen Hof in Beſchlag genommen werden, habe ich Ihnen ſchon ein ſehr artiges Logis ausgeſucht, in einem Etabliſſement, das überall Nachahmung verdiente. Ein großes Haus entre cour et jardin, ungefähr für zwanzig Familien eingerichtet, mit einem großen gemeinſchaftlichen Salon und

Speiſeſaal, durchaus mit conduits de chaleur geheizt, einer langen bedeckten und mit Blumen und Orangerie geſchmückten Galerie, zwei zierlichen Gärten und allen Arten von Bädern, bis ſelbſt auf ägyptiſche, die ich für meine Perſon ungemein zuträglich und höchſt angenehm finde. Dabei iſt die Lage geſund in der Chauſſée d'Antin, nicht weit von den Boulevards, und dennoch vom trouble dieſer befreit. Wenn es Sie tentirt, ſchicke ich Ihnen die Addreſſe. Ich ſelbſt bin, da ich, wie Sie wiſſen, gezwungener Weiſe die Zeit habe verſäumen müſſen, um mich nach Amerika einzuſchiffen, wie ich früher beabſichtigte, noch unſchlüſſig, wohin ich jetzt meine Schritte lenken ſoll. Wahrſcheinlich nach Afrika, doch auf jeden Fall verlaſſe ich bald Paris, und will mich daher noch einmal vorher mit Ihnen ein wenig über dieſes angenehme Ungeheuer moderner Civiliſation unterhalten, wenn Sie in Ihrer geduldigen Laune ſind, mein Geſchwätz anzuhören. Für's Erſte von Landsleuten. Koreff iſt in London, und ich habe ihn leider nicht geſehen. Was ich aber beſonders bedaure, iſt, daß Heine, den ich ſo ſehr kennen zu lernen wünſchte, abweſend war, und als er einmal auf einige Tage in die Stadt kam, er mich und ich ihn zweimal verfehlt habe. Ein kurzer Brief, den er bei mir zurückließ, und den er wegen meiner ſchlechten Federn nicht vollenden konnte, iſt Alles, was ich von unſerm modernen Lichtenberg aus Paris mitnehme.

Auf einer soirée bei der Gräfin R . . . . fand ich neulich den genialen Maler Schnorr, Frau von Chezy, die einige Aehnlichkeit mit Bettina Arnim hat, und Ihren liebenswürdigen Freund, den Sanskrithelden, auf deſſen bald zu erſcheinendes Buch man ſehr begierig iſt. Frau von R . . . . . iſt eine angenehme talentvolle Frau, die früher zugleich eine berühmte Schönheit am Hofe Napoleons war. Sie erzählte uns ſcherzend davon und äußerte, daß ſelbſt die Prinzeſſin Borgheſe, die ganz unbefangen überzeugt war, das ſchönſte Weib in der Welt zu ſeyn, ihr einmal mit viel humeur geſagt habe: Mais Madame, se pourrait il, qu'il entre jamais dans votre tête de vouloir rivaliser de beauté avec moi? — Darin meinte Madame R . . . . . habe ein größeres Zugeſtändniß für ſie gelegen, und ſey ihrer Eitelkeit mehr geſchmeichelt worden, als wenn zehn Männer ihre Reize bis zu den Sternen erhoben hätten. Die Naivetäten der Prinzeſſin Borgheſe waren unerſchöpflich. Einmal wurde von einer Dame, der ſie nicht ſehr gewogen war, erzählt, ſie ſey mit ihrem Manne tödtlich brouillirt, weil dieſem ein leidenſchaftlicher Brief an ihren Liebhaber in die Hände gefallen ſey. „Comment," rief die Prinzeſſin, „elle a écrit à son amant, mais c'est donc une Messaline!" Dieſe vivacité iſt gewiß köſtlich in dem Munde einer Prinzeſſin, die im Verkehr mit ihren amans immer der Maxime folgte, que ces choses se font et ne s'écrivent pas.

In derſelben soirée fand ich auch eine frühere

Bekannte aus London, Madame W . . . ., wieder. Ich beſuchte ſie am andern Morgen in der Abbaye aux Bois. Sie ſaß auf einer niedrigen Ottomane am Kamin, einen Shawl turbanartig um den Kopf geſchlagen, ſchön wie eine Satanin. Ich mußte einige Vorwürfe über die Stelle in den Briefen eines Verſtorbenen, die ſie betrifft, aushalten. Endlich erklärte ſie aber doch, ſie könne ſich nicht ſo ſehr über mich beklagen, da ich ſie ſchön und liebenswürdig genannt, aber ſie fände es ſehr ſonderbar, daß ich ſie männlich geſcholten. Ich verſicherte, daß ich mich dieſes Ausdrucks nur hinſichtlich ihres Geiſtes und entſchloſſenen Charakters bedient habe. „Uebrigens,“ ſetzte ſie hinzu, „waren Sie im Irrthum, wenn Sie glaubten, daß ein Bedienter mich vom Ertrinken gerettet habe, es war ein verkleideter Anbeter.“

„Ich hätte es errathen können,“ ſagte ich, „und finde ihn beneidenswerth.“

Madam W . . . . führte mich nachher zur

Herzogin von Abrantes, die ich um ſo mehr kennen zu lernen wünſchte, da ich von allen Memoiren über Napoleon die ihrigen faſt mit dem größten Intereſſe geleſen habe. Sie iſt voll Leben und Geiſt und erſchien mir ſehr angenehm. Sonderbar genug, daß faſt alle diejenigen, welche von den durch Napoleon groß Gemachten noch übrig ſind, und denen man nachſagte, der ganzen Welt Schätze aufgehäuft zu haben, ſo wenig beſitzen, daß ſie jetzt faſt in Armuth leben. Man muß ihnen doch alſo damals wohl Unrecht gethan haben. Ich fand, außer ihr ſelbſt, zwei Sachen bei Frau von Abrantes, die mich intereſſirten, ein vortreffliches Bild Junots und ein Werk über mexikaniſche Alterthümer, welche erſt ſeit ungefähr zehn Jahren entdeckt worden ſind, und in einem undurchdringlichen Walde gelegen, beſonders der vielen Schlangen wegen bis jetzt nur ſehr unvollkommen haben unterſucht werden können. Eine Geſellſchaft Gelehrte iſt im Begriff dahin abzugehen, und nimmt Vorrichtungen mit, um die Schlangen en gros zu aſphyxiren. Es ſcheint faſt gewiß, daß die Ruinen, die man in jenem Walde gefunden, die Ueberreſte eines uralten, weit mehr civiliſirten Volkes, als die von Cortes vorgefundenen Mexikaner, ſind. Dieſe kannten z. B. das Eiſen nicht, und die erwähnten Ruinen ſind mit einem äußerſt feſten Maſtix bedeckt, in deſſen Compoſition Eiſen einen Hauptbeſtandtheil ausmacht. Wenn man die Phyſiognomien dieſes Volks in den vielfachen vorhandenen Sculpturen betrachtet, möchte man gar zu dem Glauben verſucht werden, eine antediluvianiſche Race vor ſich zu ſehen, denn ihre Geſichter ſind durchgängig dem Bock ähnlicher als dem Menſchen, mit ſtets gleichen, langen, vorſtehenden Naſen und einer mit dieſen in derſelben Linie zurückweichenden Stirne, kurz eine menſchliche Formation, wie ſie jetzt gar nicht mehr exiſtirt.

Madame Recamier habe ich einigemale beſucht. Wenn ſie auch den Jahren nicht ganz gebieten kann, ſo iſt doch ihre Anmuth, ihre Grazie und die ungemeine Amönität ihrer Unterhaltung immer dieſelbe. Das Letztemal war ich ſo glücklich den Herrn von Chateaubriand bei ihr zu finden, den ich noch nie geſehen hatte. Man merkt ihm leicht an, daß er in jeder Hinſicht der Vornehmſte im Reiche des Genius in Frankreich iſt. Nach meinem Gefühl gibt es ſehr wenig große Männer, die gleich beim erſten Anblick ſo ſehr für ſich einnehmen. Er ſchien übrigens gut diſponirt und war ziemlich geſprächig, was er keineswegs immer ſeyn ſoll. Es kam die Rede auf ſeine Memoiren, und aus dem, was er darüber fallen ließ, habe ich eine ſchwache Hoffnung entnommen, daß er ſich doch noch entſchließen wird, ſie während ſeines Lebens herauszugeben. Es iſt auch eine faſt zu grauſame Alternative, daß das Publikum des ganzen Europas, ja vielmehr der ganzen civiliſirten Welt, dasjenige Werk, auf das es am begierigſten iſt, nur durch eine allgemeine Calamität, ſeinen Tod, erkaufen ſoll! En bonne justice mußte er daher ſeine Memoiren entweder gar nicht angekündigt haben, oder ſich entſchließen, uns jetzt ſchon wenigſtens einen Theil davon zu ſchenken. Die Zukunft betreffend ſchien er ziemlich trüben Ausſichten Raum zu geben; und in der That, wer kann es ſich bergen, die Revolution, die in dem ganzen Zuſtande unſrer Civiliſation begonnen hat, iſt noch lange nicht vorüber; die jetzige Periode ſcheint kaum mehr als ein Stillſtand des Ausruhens nach den erſten Eruptionen zu ſeyn.

Sie kennen Frau von Conſtant. Ich habe ſie ganz verjüngt wiedergefunden, und ſehr mit ihrem Aufenthalt in England zufrieden, von welchem Lande ſie eben zurückkam. Ihr eigenes Verdienſt und der große Name ihres verſtorbenen Mannes öffneten ihr dort alle Thüren und verbürgten ihr die zuvorkommendſte Aufnahme. Ich erzählte ihr, was Rahel von Conſtant ſo treffend, ſo geiſtreich erſchöpfend wie immer ſagt, und frug ſie nachher, was eigentlich ihres Manne wahre Anſicht vom Chriſtenthum geweſen ſey? „Er glaubte, ſagte ſie, daß die göttliche Offenbarung auf der Erde nie aufhöre, daß Chriſtus zu ſeiner Zeit Eins der auserwählten Organe für dieſelbe geweſen ſey, daß jedoch die Zeit abgelaufen ſchiene, wo dieſe Erſcheinung hinreiche.“ Herr Neumann wird ihm das nicht paſſiren laſſen, ich halte aber die Anſicht um ſo wahrer, da Chriſtus ſelbſt keine andere gehabt zu haben ſcheint, und die Erfahrung beſtätigt ſie auch, denn verändert ſich die Auslegung des Chriſtenthums nicht fortwährend ſichtlich in ſich ſelbſt?

Ich für meine Perſon vernahm mit Vergnügen eine ſo große Autorität für meinen eigenen Glauben.

Von einer ſehr unterhaltenden Landpartie muß ich Ihnen erzählen, die ich vor einigen Tagen mit Madame Gai gemacht.

Wir waren bei einem der ausgezeichnetſten und gebildetſten Franzoſen, die ich kenne, beim

Marquis von Cuſtine zu Tiſch eingeladen. Niemand hat noch für mich das Bild eines praktiſchen Philoſophen ſo vollſtändig realiſirt, denn Alles, was er iſt, und was ihn umgiebt, gab mir das wohlthuende Gefühl, daß ich hier einen Glücklichen gefunden. Das Schickſal hat das Seinige hinzuthun müſſen, denn aus ſich ſelbſt allein kann der Menſch nicht Alles nehmen, halb bleibt er immer ein Kind der äußern Umſtände. Dieſes Schickſal hat Herrn von Cuſtine alſo ein bedeutendes Vermögen, ein angenehmes Aeußere, eine anſehnliche Geburt, und, als höchſtes Geſchenk, eine der ausgezeichnetſten Frauen zur Mutter gegeben, der er zugleich eine analoge Erziehung ſchuldig iſt. Sich ſelbſt aber allein verdankt er die mannigfachen Kenntniſſe, die er ſich als Mann erworben, die vollendete Ausbildung ſchöner Anlagen, die gewonnene philoſophiſche Ruhe endlich, mit der er das Leben zu beherrſchen und dadurch nur vollſtändig zu genießen verſteht. Seine Perſönlichkeit wie ſeine

Umgebung an Menſchen und Dingen legen fortwährend davon Zeugniß ab, und ich möchte ſagen, nichts war in der reizenden Villa im Thal von Monmorency am See von Enghien, wo er uns empfing, ſo unbedeutend, daß es nicht dieſen freundlich liebenswürdigen Charakter an ſich getragen hätte. Einfachheit, Eleganz, der feinſte Geſchmack, mannigfaltige Erinnerungen aus den verſchiedenen Ländern Europas, die er beſucht, eine kleine, aber ausgewählte Geſellſchaft, der beſte Ton der großen Welt ohne ihre Leere aus Mangel höherer Bildung, die man in dieſer ſo oft vermißt, ohne Jactance, ohne Affectation, die gewinnendſte Höflichkeit des Herzens wie der Sitten — alles Dieß vereinigt hat mir an dieſem Tage das Bild einer geſelligen Vollendung zurückgelaſſen, wie man ſie ſelten, und vielleicht außer Frankreich nie in dieſem Grade antrifft. Herr von Cuſtine ſelbſt iſt übrigens ſo gut ein Deutſcher wie ein Franzoſe, ſpricht unſere Sprache wie die ſeinige, und kennt unſere

Literatur weit beſſer als die meiſten unſerer Vornehmen.

Denken Sie ſich unter andern meine Genugthuung, als das erſte Buch, das ich auf dem Tiſche im Salon vor mir liegend aufſchlage, Rahels Briefe ſind, und welche feurige, intereſſante Schilderung wußte er von dem Geiſt, der hohen Originalität dieſer ſeltnen Frau zu machen. „Stellen Sie ſich," ſagte er zu den franzöſiſchen Damen, die von ihr zu hören wünſchten, „mit deutſcher Tiefe und Gemüth verbunden, an Geiſt eine Frau von Stael vor, die nie geſchrieben hätte, und ſo die Quinteſſenz ihrer Schriften wie ihrer Unterhaltung allein in der letztern concentrirt. Dazu geben Sie ihr ein ſanftes Aeußere, die vollkommenſte Abweſenheit aller Prätenſion und ein weit größeres Beſtreben, Andere geltend zu machen als ſich ſelbſt, und Sie werden eine Idee ihres ſeltenen Verdienſtes haben." Man kann kein richtigeres und ſcharfſinnigeres Urtheil über Frau von Varnhagen fällen, beſonders um

Franzoſen im Allgemeinen anſchaulich zu machen, was ſie war, denn um Dieß erſchöpfend darzuſtellen, bedarf es unendlicher Details.

Ein anderes Urtheil, was über Victor Hugo ausgeſprochen ward, würde Rahel ſelbſt, die eine ſo innige Freude an allen guten Einfällen Anderer hatte, ungemein ergötzt haben. Man ſagte nämlich: qu'il était l'auteur le plus vrai dans l'impossible — und ein propos, das wiederum Herrn von Cuſtines eigenes Weſen vortrefflich charakteriſirte, war ſeine Aeußerung: qu'il aimait les gens, avec lesquels il fallait de l'esprit pour leur en trouver.

Da ſich das Geſpräch hiernach auf die Lächerlichkeiten der Frau von Stael gewandt hatte, welche allerdings ihren hohen Genius wie Grimaſſen ein ſchönes Geſicht entſtellten, ſo kamen viel drollige Anekdoten über ſie zum Vorſchein. Ein Engländer erzählte, daß man ihr einmal, während ſie in England reiste, dort eine ſanglante Poſſe im Genre der falſchen Catalani geſpielt habe. Ein junger mädchenhaft ausſehender Franzoſe verkleidete ſich als Frau, und erſchien an dem Ort, wo ſie eingeladen worden war, ohne daß Jemand in der Geſellſchaft ſie perſönlich kannte, an ihrer ſtatt. Die falſche Madame de Staël enchantirte alle Welt durch ihre Höflichkeit und Grazie. Am andern Tage ließ ſich die wirkliche anmelden. Man war erſtaunt, daß ſie ſo ſchnell wiederkehre, und ſchon etwas übel disponirt über den erneuten unerwarteten Beſuch, den Engländer nicht lieben, konnte jedoch nicht umhin, ſie zu empfangen. Als aber eine ganz andere Perſon von etwas rüden, in jenem Lande doppelt auffallenden Manieren, fantaſtiſch angezogen und mit faſt entblößten Schultern und Buſen hereintrat, glaubte der Wirth vom Hauſe ſich gefoppt, und ſagte mit unterdrücktem Grimme: „Madame, vous venez trop tard, nous avons tous l'honneur de connaitre Madame de Staël. C'est une très jolie femme, qui au reste à l'air de son sexe, tandis que vous, Madame.

on vous prendrait plutôt pour un homme si vous n'aviez pris soin de prouver par votre toilette, que vous appartenez effectivement au sexe feminin. Mais cela ne suffit pas encore pour usurper le rôle de Madame de Staël, voilà pourquoi, Madame, je ne peux que vous adresser très sérieusement le conseil de vous rétirer le plutôt possible."

Frau von Stael ſoll, trotz aller ihrer présence d'esprit über eine ſo unerwartete Apoſtrophe dermaßen alle Faſſung verloren haben, (et on la perdrait à moins) daß ſie, ohne zu antworten, nur ſich beeilte, ein mehr als ungaſtliches Haus zu verlaſſen. Die Conſternation des Wirths nach erhaltener Aufklärung mag indeß nicht geringer geweſen ſeyn.

Dieſe unbegreifliche Schwäche, ſehr wenig appetiſſante Reize fortwährend zur Schau zu ſtellen, hatte ihr ſchon als Mademoiſelle Necker eine Carrikatur zugezogen, auf der ſie in einem ſcandaleuſen Coſtüme vor ihrem Vater ſtehend abgebildet iſt, der entrüſtet ausruft: Puisque vous montrez tant de choses qu'on ne devrait pas voir, ma fille, cachez au moins votre visage! Es iſt bekannt, wie ihr Napoleon, bei der einzigen öffentlichen Audienz, die ſie von ihm in Italien erhielt, und in welcher zu glänzen ſie ſich den ganzen Tag vorbereitet hatte, bloß die Frage adreſſirte, indem er ihre Büſte mit Affectation fixirte: Madame, avez vous nourri tous vos enfans? und ſie dann, ohne ihre Replik abzuwarten ſtehen ließ.

Ich weiß nicht, ob ſie die hübſche Antwort kennen, die ihr Lord Byron, der ſie nicht leiden konnte, in London gab? Der famoſe Roman Glenarvon, durch den ſich eine von Byron verlaſſene Dame an ihm rächen wollte, war ſo eben erſchienen, als Frau von Stael den Lord in einer großen Geſellſchaft antraf. Sogleich ging ſie auf ihn zu und rief mit indiscreter Lebhaftigkeit, vielleicht um ihn in Verlegenheit zu ſetzen: „Ah, Mylord, je viens de lire l'ouvrage de Lady

Caroline Lamb. Eh bien, trouvez vous votre portrait ressemblant?"

„Madame," erwiederte Lord Byron mit dem verächtlichen Lächeln, das ihm ſo eigen war, il le serait davantage, si j'avais voulu donner plus de séances" — eine der beſten Repartieen, die ich kenne.

Vor Tiſch wurde eine Wallfahrt nach dem nicht weit entfernten Schloß des Marſchall Catinat unternommen, das nur klein und von geringem Anſehen noch immer die Beſcheidenheit ſeines berühmten Beſitzers ausſpricht, der, als ſich ſeine Verwandten bitter über eine zu wenig ſeines Namens und ſeiner Familie würdige Simplicität beſchwerten, ihnen ruhig zur Antwort gab: Eh bien, si je vous fais si peu d'honneur, reniez moi, effacez moi de la liste de vos parens et chassez moi de votre famille, je me contenterai bien du peu de gloire, que j'y ai apportée moi même. Auch nach dem Tode beſcheiden, zeigt in der chetiſen Dorfkirche nur ein einfacher im Boden eingelaſſener Stein ſeine Grabſtätte, und doch ſchien dieß den Revolutionsmännern noch zu viel. Man zerſchlug den Stein und meiſſelte alle Titel des Marſchalls ſorgfältig aus. In dieſem delabrirten Zuſtande iſt das Grabmal noch.

Ich habe zu erwähnen vergeſſen, daß auf dem Herwege wir einen kleinen Aufenthalt in St. Denis machten, um die Reſtaurationen der Abtey in Augenſchein zu nehmen. Ich kann nicht ſagen, daß ſie mich ſehr erbauten. Beſonders die Art, wie die neuen bunten Fenſter zuſammengeſetzt werden, entſpricht einem Kaffeehauſe beſſer als der Begräbnißkirche der Könige Frankreichs. Schon Napoleons Verbeſſerungen, der alle uralten Monumente in der Gruft aufkratzen, repariren und Neues hinzuſetzen ließ, hat dieſem Monument alle ſeine Würde genommen. Freilich war er wohl durch die Gräuel der Revolution, die Alles hier verwüſtete, zum Theil dazu gezwungen worden. Dieſe an Kunſtwerken ausgeübten Morde der Revolutionen ſind auf die Dauer die ſchlimmſten von allen, denn Menſchen wachſen bald wie Pilze wieder nach, aber Kunſtwerke oft nie mehr.

Zuweilen bringe ich einige Stunden bei dem ehrwürdigen Veteranen Sir Sidney Smith zu, der trotz der Jahre und der Lorbeeren, die ihn drücken, noch immer voll neuer Projekte und origineller Ideen iſt. So glaubt er mit Segeln zu Lande ſo gut wie auf dem Waſſer fahren zu können, projectirt eine eigene Vorrichtung durch aufgehangene Häute bei Feſtungen die Kraft der Kanonenkugeln zu amortiſiren, iſt der Meinung, daß Afrika in der Vorzeit durch ein Meer in zwei Hälften getheilt war, und daß die Phönizier oder Aegypter, die es einſt ſchon umſchifft haben ſollen, keineswegs um das Vorgebirge der guten Hoffnung, ſondern durch dieſes Meer den Weg gefunden hätten — und eine Menge anderer vom Gewöhnlichen abweichenden Anſichten, die er ſehr lebhaft zu vertheidigen weiß, und vielleicht einmal genauer durch den Druck bekannt machen wird. Eins der Hauptprojecte des alten Admirals iſt eine Wiederherſtellung der Malteſerritter in Amerika auf induſtriellem Fuß. Eines Morgens las ein franzöſiſcher Marquis, der viel Enthuſiaſmus für das Project zeigte, aber in Folge der von ihm bis jetzt ohne Erfolg gebrachten Opfer in etwas genirte Umſtände gerathen zu ſeyn ſchien, den ganzen Plan ausführlich vor. So viel ich mich erinnere, ſollen, ganz der Intoleranz der alten Malteſerritter entgegengeſetzt, in der neuen Aſſociation alle Religionen vollkommen gleiche Rechte haben, und der Orden zugleich, als ſpecielle Conceſſion von Seiten Europas, allein das Recht ausüben, Sclaven zu kaufen, welche zu civiliſiren einer ſeiner Hauptzwecke ſeyn wird. Handel iſt der zweite. Daher ſollen die gezähmten Neger, ſobald man ſich auf ſie verlaſſen kann, wiederum als Miſſionaire (aber wohlverſtanden: der Induſtrie und nicht der Religion) von Neuem in das Innere losgelaſſen werden, um ihrerſeits dieſes wiederum zu civiliſiren und den dortigen Völkern die Vortheile und den Segen eines freien Handels begreiflich zu machen. Das Capital, welches man zum Erfolg der Unternehmung für nöthig hält, beträgt ſechszig Millionen. Sobald für dieſe Summe Actien untergebracht ſind, beginnt die Geſellſchaft in Wirkſamkeit zu treten, deren Großmeiſter und Dignitaire bereits ernannt ſind. Indeſſen dieſer ſo einfache Artikel der 60 Millionen ſcheint dennoch derjenige zu ſeyn, welcher bis jetzt der Ausführung des Projects unüberſteigliche Hinderniſſe entgegengeſetzt hat. Wenn ſich nicht Herr von Rothſchild der Sache annimmt, wird ſie wohl an den beſagten Millionen ſcheitern. Uebrigens erſcheint mir, allen Scherz bei Seite, die Idee wirklich groß und edel, auch die Ausführung eben ſo denkbar als ein bedeutender, damit in der Folge der Zeit zu erzielender Gewinn. Seit aber die Franzoſen Algier erobert haben, werden ſie wohl ſelbſt die Functionen der neuen Malteſerritter übernehmen, auch iſt nicht zu vermuthen, daß ſie die Inquiſition in Algier einzuführen und dort Ketzer zu verbrennen geſonnen ſind. Die Menge der Kenntniſſe und Erfahrungen, welche Sir Sidney in ſeinem langen Leben geſammelt hat, machen ſeine Unterhaltung intereſſant und lehrreich. Neulich ſagte er mir, daß die verſchiedenen Courants im Mittelmeer jetzt mit ſolcher Sicherheit bekannt ſeyen, wozu er ſelbſt viel beigetragen, daß man Briefe in einer Bouteille wie auf der Poſt von gewiſſen Orten nach andern ſchicken, und die Dauer ihrer Reiſe bis auf wenige Stunden beſtimmen könne, wenn ſie nicht unterwegs gewaltſam aufgehalten würden.

Die Geſchichte von des furchtbaren Djezzar's Tod, mit dem Sir Sidney ſo viel zu thun gehabt, ſchien mir originell. Djezzar hatte unter ſeinen Staatsgefangenen einen jungen Mann von Talent und ausgezeichneten Eigenſchaften, der früher Paſcha von Jeruſalem geweſen war.

Als er auf dem Todbette lag und ſein Ende herannahen fühlte, ließ er dieſen Gefangenen holen. „Selim,“ ſagte er, „ich ſterbe — Dich aber beſtimme ich zu meinem Nachfolger, weil Du der Einzige biſt, der Kraft und Geſchick dazu hat. Doch damit Du nicht gleich im Anfange Hinderniſſe findeſt, will ich vorher noch reinen Tiſch machen. Deine Mitgefangenen ſind ohne Ausnahme Brouillons und Ruheſtörer. Ohne Zweifel haſt Du einigen von ihnen Dein Vertrauen geſchenkt, manche vielleicht lieb gewonnen, Du würdeſt ihnen die Freiheit ſchenken, ſie an Deine Seite ſtellen, und bald die traurigen Folgen davon erleben. Das darf nicht ſeyn.“ Hiermit winkte er demjenigen ſeiner Beamten, der unſerm Juſtizminiſter entſpricht, und befahl, allen Mitgefangenen Selims, den er zugleich vor den Umſtehenden als ſeinen Nachfolger erklärte, augenblicklich die Köpfe abzuſchlagen. Sobald man ihm gemeldet, daß ſein Wille vollzogen ſey, lächelte er zum letztenmal, und indem er Selim freundlich winkte, ſagte er: „Nun ſterbe ich beruhigt, bringt mich zu meinen Weibern.“ Eine Viertelſtunde darauf verſchied er.

Das iſt türkiſche Philoſophie und nimmt ſich immer noch beſſer aus, als die Kleinmüthigkeit, welche manchen unſerer Philoſophen aus Furcht vor dem Tode in ſeinem letzten Augenblick an nichts mehr, als an ſeine ſchleunige Bekehrung durch Prieſters-Hülfe denken läßt. So zu ſterben, wie man gelebt, zeigt den Mann, das Gegentheil ein altes Weib.

Ich verließ Sir Sidney mit ſeinem Neffen einem artigen und ausgezeichnet hübſchen jungen Engländer, um bei Frau von Delmar zu Mittag zu ſpeiſen. Wir fanden dort eine engliſche Dame, die eben aus Perſien kam, das ſie als Amazone durchritten, und dann Rußland in einer Kibitka mit der Schnelligkeit eines Couriers durchfahren hatte. Nur in Moskau und Petersburg hielt ſie ſich etwas länger auf, und war entzückt von ihrer Reiſe. Sie hatte allerdings, wenn ich recht hörte, den glücklichen Zufall erlebt, daß ihr alter Mann unterwegs geſtorben war, und ſie jetzt als hübſche junge Wittwe erſchien, der die Trauer ſehr gut ließ. Nach dem Eſſen gingen wir Alle in die Oper, um die liebenswürdige Fanny Elsner bewundern zu helfen, die mit einem ſo großen Beifall hier aufgetreten iſt, daß ſie faſt Mademoiſelle Taglioni zu eklipſiren drohte. Sie tanzte beſſer und hatte eine größere fraicheur, auch außer dem Theater, als ich je an ihr in Berlin geſehen. Auch machte ihr hübſches Aeußere, ihr niedlicher Fuß, ſo ſelten bei einer Tänzerin, und ihr merveilleuſes Gehen auf den Fußſpitzen das meiſte furore. In dem Ballet, worin ſie tanzt, wird ein Sturm auf dem Meere mit einer Virtuoſität dargeſtellt, wie es bis jetzt noch nie vorher gelungen iſt. Bis auf den Schaum, der umherſpritzt, iſt Alles täuſchend. Demungeachtet iſt noch eine Verbeſſerung nöthig, um die Vollkommenheit zu erreichen. Die Meereswogen, obgleich vortrefflich nachgeahmt, hatten doch das Unnatürliche, daß ſie ſich gleichmäßig in der ganzen Breite des Theaters bewegten. Es iſt leicht, ihnen verſchiedene unegale Abtheilungen zu geben, wodurch das Wühlen des Sturms im Meere dann ganz naturgemäß erſcheinen wird. Ich gehöre zu denen, die auf eine wirklich die Wahrheit erreichende, alſo Kunſt-Illuſion machende Decoration einen großen Werth legen. Es iſt, ſeit die Kunſt der dramatiſchen Poeſie weder mehr die Hauptſache, noch überhaupt oft nur auf dem Theater zugegen iſt, Alles, was uns übrig bleibt, und wir mögen daher wohl prätendiren, daß dieß wenigſtens tadellos ſey.

Als ich nach der Oper mit meinem jungen Engländer zu Tortoni fuhr, um dort, die Vorbeigehenden betrachtend, eine gute Havannahcigarre zu rauchen, machte er mich mit dem Herzog von Braunſchweig bekannt, von dem ich ſo viel gehört hatte, ohne ihm bisher je begegnet zu ſeyn. Ich fand ihn anders, als ich erwartete.

Sein Aeußeres iſt angenehm und ſeine Phyſiognomie hat etwas Decidirtes und zugleich Schlaues, was ſich zu einem (mir wenigſtens) gefallenden Ganzen vereinigt. Er ſprach viel und äußerſt lebendig, ſo viel in der That, daß er mich bis zwei Uhr in der Allee zurückhielt, während dem mir dennoch nicht einen Augenblick die Zeit lang geworden iſt, obgleich er fortwährend allein ſprach. Nachdem ich ihn geſehen, halte ich mich für überzeugt, daß man ihn in Deutſchland in vieler Hinſicht verleumdet hat, und die Fehler, die er begangen haben kann, weit mehr im Leichtſinn der Jugend und einer viel zu früh erreichten Allgewalt — die noch obendrein unmittelbar auf eine ſehr vernachläßigte Erziehung folgte — ihren Grund haben, als in irgend einer Bösartigkeit des Herzens, die ich ihm nach meinem phrenologiſchen, phyſiognomiſchen und pſychologiſchen aperçu einer erſten Bekanntſchaft durchaus nicht zuſchreiben kann. Er erzählte mir beſonders viel von ſeinem Aufenthalt in Spanien, von welchem

Lande er ein ſehr unterhaltendes Bild entwarf. Hier eine Anekdote, die ich, Dichtung oder Wahrheit, genau im Gedächtniß behalten habe.

Er hatte, ſagte er, längſt den Wunſch genährt, ſich zu überzeugen, ob die Geſchichte der Hinrichtung des Don Carlos wahr ſey, und zu dem Ende mit vieler Mühe den König dahin gebracht, ihm einen Befehl von ſeiner eigenen Hand zu geben, der ihn autoriſirte, die Caveaux in Aranjuez genau zu beſichtigen. Der König, ungern ſich dazu verſtehend, äußerte bei der Ueberreichung, die Mönche würden es dennoch nicht zugeben, daß man ihm einen Sarg öffne, und ihm ſogar trotz ſeiner Erlaubniß wahrſcheinlich gar nicht den Eintritt geſtatten. Er ließ ſich jedoch nicht irre machen, und ſich für einen Oeſtreicher ausgebend, denn er behauptete, für dieſe herrſche eine große Vorliebe in Spanien, namentlich bei der Geiſtlichkeit, präſentirte er ſich, ſchon beim Pförtner die Doublonen nicht ſparend, im Kloſter. Man wies ihn an den

Prior, der kaum ſeinen Wunſch das Caveau zu ſehen gehört hatte, als er ſogleich erklärte, das ſey ganz unmöglich und trotz aller Vorſtellungen auf ſeiner Weigerung beſtand. Endlich, um das Harte der Abweiſung einigermaßen zu mildern, ſetzte er hinzu, er für ſeine Perſon würde es gern geſtatten, aber das Verbot des Königs ſey zu beſtimmt und ſtreng, um nur an eine Modification deſſelben zu denken. „Alſo,“ ſagte der Herzog, der darauf nur gewartet hatte, (er iſt nicht immer ſo diplomatiſch geweſen) „wenn ich eine Erlaubniß des Königs mir verſchaffen kann, werden Sie, Herr Prior, keine weitere Schwierigkeit mehr machen?“

„Auf keinen Fall; aber geben Sie ſich keine Mühe, Sie erhalten ſie nicht.“

„Es iſt auch nicht nöthig,“ erwiederte der Herzog unbefangen, „denn ich habe ſie ſchon. Hier iſt ſie.“

Nun war kein Ausweg mehr übrig. Sichtlich contrariirt winkte der Prior einem feiſten

Pfaffen und befahl ihm, den Fremden in das Caveau zu begleiten.

Die Särge ſtehen, fuhr der Herzog fort, ohne alle Zierde, wie Bücher einer Bibliothek in Zellen rechts und links. Bald kamen wir an den, welcher Don Carlos einſchließt. Er iſt mit rothem Sammt beſchlagen, der ganz verſchoſſen, und mürbe wie Zunder geworden war, während ſich der neben ihm ſtehende ſeines Vaters von ſchwarzem Sammt weit beſſer erhalten hat. Mit Hülfe des Geldes bewog unſer unternehmender Prinz, nach langem Weigern, den Pfaffen, ihm den Sarg zu öffnen, was, wie ſich zeigte, mit ſehr geringer Mühe zu bewerkſtelligen war. Doch das Reſultat blieb ungewiß. In der That zeigte ſich am Gerippe der Kopf vom übrigen Körper getrennt, aber ob durch das Schwert oder die Zeit, wußte der Herzog nicht zu ermitteln.

Viel war auch von der Unſicherheit des Reiſens in Spanien, der Frechheit der Räuber und den Escorten die Rede, welche oft, ſtatt zu helſen, gemeinſchaftliche Sache mit den erſtern machen. Einmal behauptete der Herzog, von einem vielleicht grauſamen Tode, in ſeinem eigenen Landhauſe an den Thoren von Madrid, nur durch einen ſeiner Hunde gerettet worden zu ſeyn. Eine ganze Anzahl Räuber hatten ſich in den Garten, vermöge einer Art von Schacht, den ſie unter den hohen Mauern, die das Grundſtück umgeben, gegraben, geſchlichen und im Gebüſche verſteckt, bis eine ſpätere Stunde der Nacht ihrem Vorhaben größere Sicherheit gewähren würde. Der Hund entdeckte dieſe unterirdiſche Paſſage, und mit einem, dieſen Thieren oft eigenen, bewundernswürdigen Inſtinct, lief er, ſtatt der Spur der Fremden zu folgen, zum Gärtner, der ſich noch draußen befand, und zog ihn ſo lange bellend an ſeinen Kleidern, bis der alte Mann ihm folgte, und nun mit Schrecken die Gefahr inne ward, in der ſie alle ſchwebten. Man unterſuchte ſogleich mit Fackeln und bewaffnet den Garten, wo man glücklich zwei der Räuber einfing, die auch, ſetzte der Herzog hinzu, am andern Tage gehangen wurden. Alſo ſcheint wenigſtens die Juſtiz prompt in dieſem Lande.

Geſtern fuhr ich mit unſerm Geſandten nach St. Cloud, um mich bei der königlichen Familie zu beurlauben, und beſuchte auf dem Rückweg Frau von Rothſchild in ihrer eleganten Villa. Es war eine der angenehmſten Ueberraſchungen für mich, dort auch meinen alten Freund und Gönner, den großen Rothſchild von London, denn er verdient meiner Ueberzeugung nach dieſen Namen, mit ſeiner Gemahlin wieder zu finden, die ich hinlänglich in meinen Briefen geſchildert habe, um daß Sie wiſſen, wie hoch ich ſie achte. So wie er mich gewahr ward, hob er launig den Finger und ſagte: „Sie haben ſchöne Dinge von mir erzählt! Aber wir meinen's dennoch Alle gut mit Ihnen. Indeß,“ ſetzte er lächelnd hinzu, „da Sie ſo gute Geſchäfte machen, daß man Ihnen für Ihre Briefe Tauſende giebt, ſo werde ich mich mit Ihnen zur Hälfte aſſociiren.“

„Mit dem größten Vergnügen,“ erwiederte ich, doch à condition de revanche, wir theilen Jeder mit dem Andern.“

Niemand macht beſſer die honneurs ihres Hauſes als Frau von James-Rothſchild, und weiß die Converſation auf einem heitereren Fuß zu erhalten. Heute jedoch warf mich der Anblick ihrer Tuchnadel in die Philoſophie. Es war eine Schlange, die einen Schmetterling feſthält. Welch tiefſinniges Emblem! Gar vielfach, ernſt und ſcherzend, läßt es ſich auslegen. Mir bedeutet es: die Ewigkeit, welche mit der Unbeſtändigkeit eins iſt, denn was iſt die Ewigkeit anders als Einheit im ewigen Wechſel?

Man ſprach von Verſailles und wie weit bereits die ſchöne Intention des Königs, es, mit genauer Wiederherſtellung ſeines Zuſtandes zu Ludwig des Vierzehnten Zeiten, zugleich durch die darin zu placirenden franzöſiſchen Kunſtwerke zu einem National-Muſeum umzuſchaffen — gediehen ſey. Leider habe ich nichts davon ſehen können, weil vor der Beendigung durchaus keine Erlaubniß dazu gegeben wird, und ich auch ſelbſt mir den ſpätern Totaleindruck nicht ſchwächen will. Bei dieſer Gelegenheit ſagte Herr von M . . . . ., daß man ſo glücklich geweſen ſey, die Acquiſition des Himmelbettes Ludwigs des Vierzehnten aus ſeiner Schlafſtube in Verſailles ſo eben jetzt in Italien zu machen, und die Geſchichte dieſes Bettes ſey ſonderbar. Die Vorhänge, fuhr er fort, ſind aus einem ſchweren Goldſtoff und von ziemlichem Werth, weßhalb ſie in der Revolution verkauft wurden, und nach Deutſchland gelangten, ohne aufgetrennt, noch im Geringſten beſchädigt zu werden. Bei der Reſtauration brachte ſie der Eigenthümer zurück, um ſie für einen nicht unbilligen Preis Ludwig dem Achtzehnten anzubieten, der indeß bekanntlich nicht viel auf Bourboniſche Souvenirs gab, und den Kauf ablehnte. Als Carl der Zehnte auf den Thron kam, bot man ihm das Bett abermals und zwar für einen etwas geringeren

Preis an, der neue König ſchien aber nicht mehr Werth auf das Beſitzthum ſeines Urgroßvaters zu ſetzen, als der vorige. Der Mann wurde alſo abgewieſen, und das Bett wanderte nun, ich weiß nicht genau unter welchen Umſtänden, nach Italien, wo wir uns ſehr gratuliren, es durch Zufall wieder aufgefunden zu haben. Es mußte alſo die Revolution vom 30. Juli, und ein Orleans auf den Thron kommen, um dem Andenken Ludwigs des Vierzehnten wieder Ehre genug wiederfahren zu laſſen, ihm ein ſo kleines Opfer zu bringen.

Heute habe ich noch, ehe ich Paris verlaſſe, eine hübſche Entdeckung gemacht. Ich aß mit einigen Landsleuten in den vendanges de Bourgogne, einer ſehr guten Reſtauration in der Vorſtadt, und wir amüſirten uns vor Tiſch, mit Piſtolen nach Puppen zu ſchießen, wobei eine Dame aus unſerer Geſellſchaft uns Alle übertraf; als Jemand äußerte, man habe ihm geſagt, es befinde ſich hier in der Nähe noch eine ziemlich erhaltene ehemalige petite maison, die Beaumarchais zugehört habe. Wir eilten, ſie uns zeigen zu laſſen. Das kleine Haus war in Form eines Tempels auf einen künſtlichen Felſen geſtellt, in dem noch die Reſte einiger Sculpturen, einer Grotte mit Spiegeln und verſchiedener Waſſerleitungen ſichtbar waren. Im Tempel, wo es jetzt häßlich nach Schimmel und Moder roch, und keine Meubles mehr vorhanden waren, bemerkte man zwei ſehr zweckmäßige Vorrichtungen. Durch den Druck verſchiedener Federn konnte man die Thüren verdreifachen, ſo daß eine Ueberraſchung unmöglich wurde. Ueberdem gab es, wie in den alten Ritterburgen, einen unterirdiſchen Gang nach der Grotte. Die zweite lobenswerthe Einrichtung beſtand in einer Art Doppeltiſche innerhalb der Wände. Auf dieſe ward das Eſſen, und überhaupt Alles, was man bedurfte, von außen ſervirt, und gelangte auf den Zug einer Schnur durch einen Dreher, wie von unſichtbaren Händen getragen, in die Stube.

Dabei fällt mir ein, von einer noch raffinirtern Bequemlichkeit in der Bibliothek der Kaiſerin Catharina von Rußland geleſen zu haben, die ſo diſponirt war, daß, wenn man ein Buch von irgend einem Fach haben wollte, man nur an einen Knopf mit derſelben Nummer unten zu drücken brauchte, die das Fach führte. Augenblicklich ſprang dieſes vor und ſenkte ſich langſam **à hauteur** d'appui herab. Heutzutage raffinirt man auf nichts dieſer Art mehr in den Paläſten, ſondern nur in den Fabriken.

Bei der Rückkunft freute ich mich ſehr, zwei meiner Berliner Gönner in der Reſtauration anzutreffen, die Herren Tieſenbach und Oſann. Man ſagt, daß der Erſte, deſſen Genialität hier die größte Anerkennung findet, ſich ganz in Paris fixiren will. Wahrlich, bald werden wir ſtolz darauf ſeyn können, Paris in allen Fächern die erſten Talente gegeben zu haben. War die Sonntag nicht die erſte Sängerin, welche dieſe Hauptſtadt je gehabt? Iſt nicht Mademoiſelle Elsner nicht Mademoiſelle Taglioni (die, glaube ich, auch in Wien geboren iſt) jetzt die erſte Tänzerin? und nun wiederum Doctor Tieſenbach als erſter Operateur; es bedarf nur noch eines deutſchen Koches, der den erſten Rang einnimmt, und unſere Ueberlegenheit wird unbeſtreitbar. Was aber meinen verehrten Freund, Doctor Tieſenbach, anbetrifft, ſo hoffe ich, daß er mit der Stelle, die ich ihm angewieſen, nicht unzufrieden ſeyn wird; denn welcher Freund des ſchönen Geſchlechts könnte ſich etwas Anmuthigeres wünſchen, als zwiſchen Mamſell Sonntag und Elsner placirt zu operiren?

In ſpäter Nacht erſt ging ich zu Fuß nach Haus. Das nächtliche Paris hat etwas Schauderhaftes. Statt dem Gewimmel geſchäftiger Menſchen begegnet man nur noch dem zu Grunde gerichteten Laſter auf ſeiner letzten Stufe, oder dem furchtbaren Elend, das ſeine Nahrung im Straßenkothe ſucht, jenen beklagenswerthen Menſchen, die ſorgſam allen Kehricht und Unrath durchſuchen, um das Geringſte, was nur noch eine Möglichkeit der Verwerthung hat, bis auf weggeworfene Salatblätter herab, mühſam daraus hervorzuklauben. Statt der eleganten, eilig dahin raſſelnden Equipagen, wälzen ſich jetzt nur langſam ungeheure Fäſſerwagen dröhnend über das Pflaſter, hie und da einige Minuten anhaltend, um durch ſchnell angelegte Röhren und Schläuche den Inhalt der Cloaken aus den Häuſern hereinzupumpen. Schon auf zwanzig Schritt davon iſt der Geſtank erſtickend, aber auch andere mephitiſche Dünſte jeder Art füllen um dieſe Zeit die Straßen, gleich der Ausdünſtung teufliſcher Geſpenſter. Wo tauſend bunte Waaren, Koſtbarkeiten für Millionen noch vor wenig Stunden hinter geſchliffenen Spiegelgläſern glänzten, da erblickt man nichts mehr als lange dunkle Tafeln, von Riegeln querüber geſchützt, als ſeyen es ſo viel aufrecht ſtehende Särge oder Eingänge zu den Grüften der Todten. Und ſtatt der unzähligen Lichter und Lampen, die den Abend zu einem neuen Tage machten, glomm jetzt nur matt am Himmel ein Fleckchen falbes Mondlicht, über das ſchwarze Wolken, gleich Rabenfittigen, hinflogen. Da ward mir bange im innerſten Herzen und unwillkürlich rief ich: Weiche von mir grauſiges Bild und verdirb mir die heilige Nachtruhe nicht! „O alteriren Sie ſich doch nicht ſo, Werthgeſchätzter,“ ſagte der Baron und lachte höhniſch, „Paris iſt geſtorben, weiter iſt es nichts; bemerken Sie nicht, daß es ſein Leichnam iſt, den Sie ſehen und riechen. Morgen wird er ſchon ſo munter als jemals wieder auferſtehen.“

Und er hatte richtig prophezeiht. Ich aber, mein verehrter Freund, bleibe vor der Hand noch immer unverändert

Ihr lebender Todter

Herrmann Semilaſſo.

Episode.

Sendſchreiben
des
Fürsten von P.... M.... an den Autor dieses Buches.

(Wir hätten dieſes Schreiben dem Datum nach am richtigſten zwiſchen die zwei vorhergehenden Briefe placiren ſollen; da wir aber nicht gern die ohnehin nur ſehr flüchtige Schilderung des Pariſer Aufenthalts unterbrechen wollten, ſo glaubten wir — ſtets die Convenienz des Leſers möglichſt berückſichtigend — beſſer zu thun, wenn wir der Epiſode hier ihren Platz anweiſen.

G. T. G.)

St. Quentin, Abends den 6. September 1831.

Lieber Milchbruder!

Ich muß Dir unverhohlen bekennen, daß ich nicht nur ſehr unzufrieden mit Dir bin, was unſer gewöhnliches Verhältniß iſt, ſondern nachgerade zu finden anfange, daß Du meine Geduld auf zu harte Proben ſtellſt, um es noch länger mit Dir auszuhalten. Hier ſitze ich nun in St. Quentin, an einer abſcheulichen Migraine leidend, mit zerbrochenem Wagen, ohne Paß: Alles Verdrießlichkeiten, die ich Dir allein verdanke! Wirklich, ich kann es nur unſerer ſeligen Amme zuſchreiben, die eine ſehr leichtſinnige Perſon war, daß ſo wenig aus Dir geworden iſt, ja daß *Du* nur da zu ſeyn ſcheinſt, um *mir* das Leben ſchwer zu machen. Beſonders ſeit der Autorſchwindel Dich ergriffen, iſt meinem Elend kein Ende mehr, und ich werde es immer als ein beklagenswerthes Unglück für mich anſehen, daß meine Liebe zu Dir, oder vielmehr meine Schwäche für Dich, eben ſo groß iſt, als die traurige Gewißheit, daß bei Dir an keine Beſſerung zu denken iſt. Verläßt Du einen Irrweg, ſo ſchlägſt Du gleich darauf einen andern ein; biſt Du einer Extravaganz überdrüſſig, ſo geſchieht es nur, um eine noch ärgere zu begehen; und haſt Du eine Thorheit eingeſehen, kann man mit Beſtimmtheit darauf rechnen, daß Du Dich alſobald zehn andern in die Arme werfen wirſt. O Semilaſſo! danke Gott, daß ich Deine Bücher nicht recenſire, ich würde Dir bald ſo unbequem werden, daß es Dir vergehen ſollte, ehrliche Leute in ſolche Verlegenheiten zu ſetzen, wie eben jetzt mich. Denn ich kenne Dich durch und durch, ich weiß Dich auswendig von A bis Z, und ſo aufrichtig Du ſelbſt biſt, ja viel zu aufrichtig für das Gros der Menſchen — mit Deiner Leidenſchaft, Alles kennen zu lernen, was möglich iſt, alle menſchliche Zuſtände ſelbſt empfunden und verſucht zu haben, mit einem ſol chen Leben, das ſo zu ſagen nur ein fortwährendes Experiment iſt, braucht man wahrhaftig dicke Vorhänge! Du willſt dennoch einſt dieſes ſeltſame Leben, ohne irgend etwas daraus zu verſchweigen, als kühne Confeſſion der Welt übergeben; aber was im Zuſammenhange vielleicht ertragen werden kann, wenn Du keine Feinde mehr haſt, würde einzeln, von böswilliger oder ungeſchickter Hand herausgeriſſen, Dir demungeachtet jetzt hart zuſetzen. Und rechne auch nicht zu viel auf ein gewonnenes Publikum, die Welt iſt voller Laune wie ein ſtandböſes Pferd. Ehe man ſich's verſieht, beißt es ſelbſt die Hand, die ihm Nahrung giebt. Ich ſehe Dich hier ſpottend lächeln, Du meinſt, es ſey nicht ſo leicht, Dir beizukommen, und wer Dich feindlich angreifen wolle, könne vielleicht mehr dabei wagen als Du ſelbſt, wie bei Jenem, den die giftige Viper biß, woran nicht er, ſondern die Viper ſtarb, weil er noch giftiger war als ſie. Du haſt Recht für eine Hälfte von Dir, aber auch für die andere? Hier allein kenne ich Dich doch nicht genug. Denn jeder Menſch hat zwar, mehr oder weniger, zwei verſchiedene Naturen in ſich vereinigt, bei Dir ſind ſie aber zu heterogen, um verſtanden werden zu können. Man ſollte meinen, guter Freund, in Dir ſey Mephiſtopheles in die Seele eines ſechzehnjährigen Mädchens gefahren! Ich weiß es ja recht wohl, Du machſt Dir im tiefſten Herzen aus nichts mehr viel, weder aus dem Leben noch aus dem Tode, weder aus Glück noch Unglück, weder aus Reichthum noch Armuth, ja ich glaube ſelbſt, Gott verzeih mir's, weder aus Ruhm noch Schmach — Du ſtehſt allein, Du haſt Dir iſolirte Grundſätze geſchaffen, nach denen Du handelſt, die Dein einziges unwandelbares Geſetz ſind, und Dir einen feſten Halt geben, obgleich ſie in einem allgemeinen Codex der Moral, der Religion und vollends der guten Sitten eine wunderbare Rolle ſpielen würden. In dieſem etwas engen Kreis ruht Dein Gewiſſen. Wie ſteht es aber mit der

Erregbarkeit des Augenblicks? Mein Gott, Du biſt ein Kind in dieſer Hinſicht, der impreſſionabelſte aller Menſchen! Habe ich Dich nicht hundertmal erblaſſen ſehen bei Anläſſen, die der Schüchternſte nicht begreifen kann, und eben ſo oft erröthen über Dinge, welche die junge Frau am Hochzeitmorgen nicht anfechten würden? Habe ich Dich nicht Tage lang über den Tod eines Hundes weinen ſehen, ohne von Menſchen zu ſprechen, Dich opfern für einen Feind, bloß weil ihm Unrecht geſchah, und einen Freund mit grauſamer Härte behandeln, bloß weil er Deine Eitelkeit gereizt? Spielſt Du nicht von Morgen bis Abend mit Puppen, und ſiehſt zu ihrem großen Aerger die ernſthafteſten Leute dafür an; ſchreiſt Du nicht, ſobald Dir ein Spielwerk zerbrochen wird, und läufſt gleich darauf einem andern nach? Wahrlich Du biſt ein Kern von Eiſen in Eiderdun gehüllt, der ſich bald dahin, bald dorthin verſchiebt. Schlimme Natur! denn beide können ſich nicht durchdringen; man trifft auf eins oder das andere, und trifft man's verkehrt, ſo leideſt Du oder der Andere.

Doch was rede ich! Das iſt alles zu ernſt für Dich, denn Dein Eiderdun hat auch noch zuweilen die Eigenſchaft der Gänſefedern, daß Alles darauf abläuft, und nicht nur Waſſer, ſondern wie vom Asbeſt ſelbſt Feuer. Ich will alſo nur von Deiner Thorheit ſprechen, der wahren Atmoſphäre Deiner Lebenskugel, und hier will ich mich nicht geniren.

Sage mir um des Himmels willen, was hatteſt Du nöthig in ſchleſiſchen Ruinen, die gar nicht der Erwähnung werth ſind, herumzukriechen und alberne Geſchichten zu erfinden, die die Leute verdrießen? Es iſt freilich ſehr bequem, mich das nachher ausbaden und hundert Meilen auf dem gottloſeſten Pflaſter in einer gemietheten Poſtchaiſe, an der auf jeder Station etwas zerbricht, Courier fahren zu laſſen, um für Dich eine Schießübung an der Gränze mit einem ganz unbekannten Manne zu unternehmen, der, wenn er ſich auch als noch ſo wenig auswieſe, doch gewiß immer noch zehnmal mehr werth ſeyn wird als Du.

Indeſſen was hilft mir jetzt alles Toben! Ich will alſo meinen Zorn, nachdem ich ihm wenigſtens in etwas Luft gemacht, für dießmal wieder bei Seite ſetzen, um ſo mehr, da Du leider nur zu gut weißt, daß er gegen Dich immer bloß ein Strohfeuer bleibt, und ich, dem Himmel ſey es bitter geklagt! Du magſt thun, was Du willſt, durch den Spruch des Schickſals doch mit Leib und Seele an Dich gefeſſelt bleiben muß. So folge ich denn, wenn gleich ſeufzend und tadelnd, dem Zuge des Herzens, und erzähle Dir brüderlich, wie es mir ſeit unſerer Trennung ergangen.

Du haſt geſehen, in welcher Noth ich mich bei Deiner Abreiſe befand, um zu der bevorſtehenden Affaire einen Sekundanten zu finden, wozu ich Dich in Deiner eigenen Sache nicht brauchen konnte. Der einzigen deutſchen Militairperſon, die ſich in Paris befand, konnte ich es nicht zumuthen, da der betreffende Offizier bei der Geſandtſchaft angeſtellt iſt, und meinen jungen Vetter R . . . ., der ſich mir gutmüthig anbot, obgleich er in ähnlichen Verhältniſſen iſt, wollte ich nicht in die Verlegenheit ſetzen. Ich wandte mich daher an zwei franzöſiſche Generäle, von berühmten Namen, G . . . . . und C . . . . ., die mein Geſuch mit ſolcher Artigkeit und freundlicher, kameradſchaftlicher Zuvorkommenheit aufnahmen, daß ich jedem Franzoſen, der ſich bei uns, in einer ähnlichen Lage befinden ſollte, von Herzen wünſche, auch eine eben ſo chevalereske Bereitwilligkeit bei unſerm Militair zu finden. Sie ſagten mir, daß, wenn es ihre Dienſtverhältniſſe geſtatteten, ſich ſo weit zu entfernen, ſie gern ſelbſt mir als Zeugen gedient hätten, da ihnen dieß aber unmöglich ſey, könnte ich wenigſtens darauf rechnen, daß ſie ſich alle Mühe geben würden, mir bald einen andern paſſenden Gefährten zu meiner vorhabenden Reiſe auszuſuchen. Kurz darauf präſentirte mir auch Herr General C . . . . . zu dieſem Behuf den Obriſten C . . . ., einen alten Krieger Napoleons und einen Mann, ganz wie ich mir ihn zu ſolchem Behuf wünſchen konnte.

Da ich meinen Wagen nicht bei mir hatte, miethete ich eine leichte Caleſche, gab dem Obriſten Donnerſtag Abends Rendezvous beim Reſtaurateur Défour, wo wir ein ſpätes Diné einnahmen, und um zwei Uhr in der Nacht fuhren wir ab. Dieß war eigentlich ein omineuſer Umſtand, denn auf dieſe Art verließen wir Paris am Freitag, meinem Unglückstag, und die Folgen zeigten ſich auch bald. Für's Erſte war mein Paß vergeſſen worden. Glücklicherweiſe hatte der Obriſt den ſeinigen, mit deſſen Vorweiſung man ſich auf den Poſten, wo man die Päſſe zu ſehen verlangte, begnügte. Dann brach zweimal unterwegs etwas an unſerm Wagen, ſo daß wir erſt ſehr ſpät in Compiegne ankamen, und vor St. Quentin brach er zum drittenmal. Endlich überfiel mich das gichtiſche Kopfweh, an dem ich jetzt leide, das aber in ſofern noch à tempo gekommen iſt, weil ich ohnedem in St. Quentin auf meinen Paß warten muß, ohne welchen ich nicht über die belgiſche Gränze kommen würde. Ueberdieß habe ich im Voraus auf mögliche Hinderniſſe gerechnet, und daher noch einige Tage Zeit.

In Compiegne beſahen wir das Schloß. Es hat eine ſchöne Façade nach dem Garten zu, iſt groß und elegant meublirt, doch in ziemlich gewöhnlicher Art. Einige ſehr ſchöne Teintüren von Beauvais fielen mir auf, ſo wie ein Spiegelzimmer, wo ſich ein ſonderbarer optiſcher Effect zeigt. Wenn man nämlich mit einer noch ſo zahlreichen Geſellſchaft nach der Decke blickt, die ebenfalls aus Spiegeln zuſammengeſetzt iſt, ſo ſieht man die Augen aller Uebrigen, aber nie, man mag ſich ſtellen wie man will, ſeine eigenen. Dieſe findet man immer durch eine Leiſte gedeckt.

Der Park iſt ſchlecht angelegt, und die Ausſicht vom Schloß durch einen Flügel, den man durch den ſchönen Eichenwald auf den gegenüberliegenden Höhen gehauen hat, gänzlich verdorben. Im Pleasureground ſind hübſche Partieen, beſonders das berühmte Berceau von grandioſem Effect, welches Napoleon in wenig Tagen für ſeine junge Gemahlin, ich glaube in Nachahmung von Schönbrunn, anfertigen ließ. Die Flüchtigkeit der Conſtruction macht ſich indeß bemerkbar, denn es mußte bereits vielfach geſtützt werden, und hat ſich dennoch an mehreren Stellen geſenkt. Es iſt aus dünnem Eiſengitter conſtruirt, ſehr hoch, breit und 1000 Schritt lang, dicht berankt mit Ariſtolochia, wildem Wein und andern Clematiſanten. Man muß bedauern, daß es dem Park faſt ganz an Waſſer fehlt, ein Uebelſtand, den die übrige Gegend um Compiegne nicht mit ihm theilt, welche durch hundert Krümmungen der ſchiffbedeckten Oiſe ſehr reizend abgewechſelt wird. Zwiſchen

Compiegne und St. Quentin fährt man durch das Land der Aepfel, auch iſt der Cidre ein Hauptproduct deſſelben; in meinem Leben habe ich nicht ſolche rieſenmäßige Obſtbäume geſehen, ſo voll von Früchten, daß ſie oft wahren Fruchtpyramiden glichen. Wir kamen bei dem, recht maleriſch aus hohen Eichen hervorſchauenden Schloſſe Ham vorbei, wo die armen Miniſter Carl des Zehnten noch immer auf ihre Amneſtie warten, und erblickten einen derſelben, der ſich eben auf der Terraſſe des weiten Donjon erging. Wie ſehr wünſchte ich ihm Flügel, denn da man den König ſelbſt abgeſetzt, muß dieſe verlängerte Strafe ſeiner Miniſter als eine harte Ungerechtigkeit der franzöſiſchen Nation erſcheinen.

Die Cathedrale in St. Quentin iſt ein ſchönes Monument gothiſcher Architektur, in dem ſich noch eine bedeutende Menge vortrefflicher Glasmalereien befinden, auch einige nicht werthloſe ältere und neue Gemälde. Sonderbar fand ich die über dem Hochaltar an der Decke angebrachte dreifarbige Fahne, wie man ſie auch in den Pariſer Theatern aufgeſteckt ſieht. Den Kirchen, dächte ich, könnte dieſe Politik fremd bleiben. Die Façade des Rathhauſes iſt gleichfalls ſehr ſehenswerth mit einer eigenthümlichen Giebelverzierung, ſo wie ein altes Haus am Markt, von ſehr künſtlich geſchnitztem Holzwerk durchflochten. Es iſt ein Gaſthof, und führt die Enſeigne des hôtel de l'Ange.

Während Obriſt C . . . . ſeine hier in der Nähe wohnende Familie beſuchte, benutzte ich den Morgen, um den zwei Stunden entfernten unterirdiſchen Canal zu beſehen, eins der von Napoleon ausgeführten Wunder. Dieſer Canal iſt 1½ Lieues weit unter Bergen hingeführt, wo er ein, theils aus Backſteinen, theils aus Quadern aufgeführtes, Gewölbe von dreißig Fuß Breite und vierundzwanzig Fuß Höhe vom Waſſerſpiegel aus bildet. Das Waſſer iſt ſieben Fuß tief. Zwei ſchmale und nicht gut unterhaltene Trottoirs von drei Fuß Breite laufen an beiden

Seiten hin, und haben keinen Schutz nach der Waſſerſeite. Sie ſind oft ſehr ſchlüpfrig, ſo daß man mit großer Vorſicht darauf gehen muß. Es ſind bereits mehrere Perſonen hier die Opfer ihrer Unvorſichtigkeit geworden, namentlich ereignete ſich vor drei Wochen ein ſehr trauriger Fall dieſer Art. Eine Geſellſchaft von ſieben Perſonen, unter denen der Deputirte Herr l'Arabie mit ſeiner Schwägerin und Tochter wünſchten den Kanal zu beſehen, und ſchlugen es, unbegreiflicher Weiſe aus, den Führer, der Fremde mit einer Laterne zu begleiten pflegt, mitzunehmen, weil ſie glaubten, den ganzen langen Weg recht gut bei dem geringen Lichte zurücklegen zu können, welches die beiden Eingänge gewähren und das bei einer ſo großen Entfernung natürlich in der Mitte faſt einer totalen Finſterniß Platz macht. Hier war es, wo die Schwägerin des Herrn l'Arabie ausglitſchte und ſeine Tochter mit in das eiskalte Grab hinabzog. Der Vater, ein guter Schwimmer, ſprang ihnen zwar ſogleich nach, konnte ſie aber nicht retten. Erſt zwei Stunden nachher ward man der entſeelten und nicht im Geringſten entſtellten Körper habhaft. Man brachte ſie auf ein Bett in dem kleinen Thorhauſe, deſſen Beſitzer ein alter preußiſcher Soldat iſt, und ſtellte alle mögliche Verſuche an, ſie in's Leben zurückzurufen, doch blieben ſie erfolglos. Nichts konnte den Vater bewegen, ſein Kind zu verlaſſen. Vierundzwanzig Stunden brachte er ohne Nahrung noch Ruhe an ihrem Lager hin, und man mußte den unglücklichen Mann zuletzt gewaltſam den Leichen entreißen.

Wir aßen an der Table d'hôte, welche die große Geſprächigkeit der Franzoſen immer ſehr unterhaltend macht. Ein alter Offizier erzählte intereſſante Details über den Geiſt der Armee. Er behauptete, daß dieſer bei den oberen Offizieren nicht immer der beſte wäre, theils weil ſie ſchon zu alt geworden, theils weil der häufige Dynaſtienwechſel allen Patriotismus paralyſirt und ſie zu reinen Egoiſten geſtempelt hätte. Dagegen lobte er den Geiſt der jüngeren Subalternen und der Gemeinen, und führte an, daß, als ſein Regiment zur Belagerung von Anvers mobil gemacht wurde, zwei Sergeanten, die am Fieber im Lazareth krank lagen, auf die Weigerung des Doctors, ſie zu entlaſſen, ſich aus dem zweiten Stock heimlich hinabließen, und ihre Flucht mit großer Mühſeligkeit bewerkſtelligten, um noch zur rechten Zeit das Regiment einzuholen. Andere kamen auf ihre eigenen Koſten von Urlaub fünfzig Lieues weit mit der Diligence zurück, und mehrere Soldaten, die, kürzlich zu Unteroffizieren avancirt, das Loos traf, im Dépot zu bleiben, verzichteten auf ihren neuen Rang, um als Gemeine mitmarſchiren zu dürfen.

Bald wären über Napoleon Händel entſtanden, weil Jemand heftig gegen ihn declamirte, und behauptete, er habe ſelbſt vom General G . . . . gehört, daß der Kaiſer dieſem in übler Laune einen Fußtritt gegeben, worüber ſich die alten Militairs indignirt, als über eine abgeſchmackte Verläumdung äußerten. Dennoch iſt der Enthuſiasmus für Napoleon in Frankreich ſo gut wie gänzlich erloſchen.

Lüttich, den 8ten.

Ich fahre in meinem Berichte fort.

Sobald mein Paß angekommen und der Wagen gründlich reparirt worden war, den ſeitdem keine Schwäche mehr angewandelt hat, verließen wir St. Quentin, ich für meine Perſon noch immer ſehr leidend. Indeſſen l'excès du mal apportait le remède. Nachdem mich das Stoßen des Wagens halb ohnmächtig vor Schmerz gemacht hatte, half eine fieberhafte Criſe. Ich ſchlief ein, und erwachte nach einigen Stunden wie neugeboren. Es war übrigens eine langweilige Reiſe bis Namur. Das Land iſt ohne Intreffe, in allen Feſtungen, Maubeuge, Mons u. ſ. w., die wir in der Nacht paſſirten, wurden wir unerträglich aufgehalten, und trotz der doppelten Trinkgelder fuhren die Poſtillone, beſonders die belgiſchen, nur ſehr mittelmäßig raſch. Von Namur an, deſſen Poſthaus ein Palais iſt, fängt die Gegend an, ſchön zu werden, und mit ihr auch das weibliche Geſchlecht. Eine herrliche Straße führt längs den bergigen Ufern der Maas unter vieler aber immer reizender Abwechſelung bis Lüttich. Ich erinnerte mich, in früherer Zeit auf dieſer Straße einmal dem Herzog von Wellington in einem Glaswagen, der einer Laterne glich, begegnet zu ſeyn, in dem er allein im Fond, die Adjutanten rückwärts, und ſein Kammerdiener ohne Bock und dergleichen, auf der nackten Imperiale ſaß. Der Herzog bereiste damals auf dieſe Weiſe die Feſtungen, deren Bau er inſpicirte. Wie hat ſich dieß Alles ſeitdem ſchon wieder geändert! und wie wird es 15 Jahre ſpäter wieder ſeyn? Wir gehen einen ſchnellen

Weg, und gleich dem Rollen der Erde bemerken wir ihn kaum.

Die belgiſchen Poſtillone ſind mit einem Dreieck von goldener Treſſe immediat über einem gewiſſen Theil ihres Körpers geſchmückt, wie die Meiſter vom Stuhle bei dem Freimaurerorden es, glaub ich, vorn tragen. Dieſes myſtiſche Zeichen, ſo ſeltſam placirt, und wie ein Irrlicht auf dem Pferde vor uns hertanzend, machte uns immer von Neuem lachen. Eine Poſt von Lièges entfernt liegt auf einem ſenkrecht abgeſprengten Felſen maleriſch das Schloß Chokier, welches, wie uns der Poſtillon berichtete, vor Kurzem ein junger Ruſſe mit noch einer Million Zugabe erheirathet hat. Es war ſchon dunkel geworden, als uns die glänzenden Spiegelfenſter Lüttichs hell erleuchtet entgegen ſchimmerten, und ein angenehmes Gefühl von Comfort in mir erweckten, das auch in dem eleganten Gaſthof zum ſchwarzen Adler vollſtändig gerechtfertigt wurde. Auf übermorgen war mein Rendezvous mit dem

Gegner beſtimmt, ich bat daher den Obriſten, ſich morgen früh nach Verviers zu begeben, um den zweckmäßigſten Ort an der Gränze zu ermitteln und definitiv abzumachen, was bei ſolchen Gelegenheiten erforderlich iſt, während ich mich ausruhen und nebenbei für einen Chirurgus ſorgen wolle. Denn man muß alle Dinge, die zum Leben gehören, auch ein Duell, ſo viel wie möglich mit Bequemlichkeit und Agrément abzuthun ſuchen. Darin weiß ich, bekennen wir dieſelben Grundſätze, und deßwegen hatte ich auch die Stunde der Zuſammenkunft, ſtatt um fünf Uhr früh um fünf Uhr Nachmittags angeſetzt.

Während unſeres Soupers erzählte mir der Obriſt, der lange Zeit Adjutant des Marſchall Ney geweſen war, mehrere pikante Anekdoten von dieſem unglücklichen Krieger, welcher, ein Löwe auf dem Schlachtfelde, nur un bon homme im gewöhnlichen Leben war. Zweier Beiſpiele ſeiner kalten Entſchloſſenheit und Kriegserfahrung muß ich erwähnen. Bei dem Ueberfall von Hannau gerieth der Marſchall mit einer ganz kleinen Suite mitten unter die Feinde. Ein Adjutant rief ihm zu, ſich durch die Flucht zu retten. „Nicht im Geringſten, erwiederte er, Jeder bleibe ruhig hier halten. Wer uns bemerkt, wird glauben, wir ſind gefangen, und ſich in dieſem Augenblick, wenig um uns bekümmern; fliehen wir aber, verfolgt man uns, und es iſt die Frage, ob wir entkommen. Erwarten wir gelaſſen unſere Leute, die bald wieder erſcheinen werden, um uns Luſt zu machen.“ Und ſo ſahen ſie ein preußiſches Cavallerie-Regiment zur Attaque bei ſich vorbeijagen, als ſeyen ſie bloße Zuſchauer, welche die Neugierde hergeführt habe; die Vorausſicht des Marſchalls bewährte ſich jedoch ſchnell, und das wieder geworfene feindliche Regiment kam pêle mêle zurück, von einem franzöſiſchen gefolgt, dem ſich der Marſchall nun anſchloß. Die berühmte Aventüre Blüchers bei Ligny verlief eben ſo, und es war wahrlich kein kleines Glück für uns, daß die attakirenden und in dem Augenblick ſiegreichen Franzoſen weder von dem gefallenen Marſchall noch von dem neben ihm ſtehenden Grafen Noſtiz die mindeſte Notiz nahmen. General Excelmans, der ein großes Corps Cavallerie bei Ligny führte, ſagte mir in Paris, daß er während dieſer ganzen Echauffouré an der Spitze eines Regiments d'élite nicht hundert Schritt davon auf einem Hügel gehalten, und Alles ſehr deutlich mit angeſehen, ja ſelbſt eine Ordonnanz in derſelben Zeit, wo Blücher hülflos dalag, hingeſchickt habe, um das Zuſammenhauen der Gefangenen und Gefallenen zu verhindern, und einer unnützen Maſſacre zu ſteuern; denn der General hatte den ſtrengſten Befehl des Kaiſers, in ſeiner Poſition, auf der Napoleon pivotirte, unverändert zu verbleiben. Es war alſo kein Gedanke, dem Scharmützel an der Brücke irgend eine Folge zu geben. Hätte er freilich ahnen können, daß ihm ſo nahe die Entſcheidung, vielleicht des Schickſals der

Welt, lag! Aber Kleinigkeiten regierten dieſes Schickſal von jeher, ob durch Zufall oder Abſicht, iſt eine andere Frage. —

Doch um auf den Marſchall Ney zurückzukommen, ſo höre noch folgenden charakteriſtiſchen Zug von ihm.

Als er die Arrieregarde auf der Retraite in Rußland commandirte, kam ſie eines Abends bei Krasnoi in ein Dorf, wo ſie friſches Stroh und ſelbſt noch Lebensmittel fand. Man glaubte ſich im Paradieſe, ſagte der Obriſt, denn wie lange hatten wir ſchon ſolche Wolluſt nicht genoſſen! Die Marmite kam ans Feuer. Man machte die Suppe wie in beſſeren Tagen, und dem Mahle folgte ein köſtlicher Schlaf. Aber als der Morgen graute, wollte Niemand aufſtehen. Alle Bemühungen des Marſchalls und der Offiziere waren vergebens, der Gehorſam hatte aufgehört. Doch der Marſchall wußte ſich ſchnell zu helfen. „Von wo kommt der Wind her?“ frug er.

„Von Norden.“

„Gut, man zünde ſogleich das letzte Haus in jener Richtung an.“

Der Befehl ward augenblicklich ausgeführt, und man ſah, ſagte der Obriſt, wörtlich die Flammen die Soldaten aus ihren Streubetten heraustreiben, ohne daß er beſtimmen könne, ob nicht Manche dennoch darin geblieben wären.

Nachdem ich am andern Tage — da mich weder Feuer noch Waſſer weckte — gut ausgeſchlafen, beſuchte ich, in Erwartung der Rückkehr meines Secundanten, die Cathedrale und die Kirche des heiligen Jacob. In beiden fand ich etwas mir bei gothiſchen Kirchen ganz Neues: prachtvoll ſich ausnehmende, auf mauriſche Weiſe bunt gemalte Plafonds, ohne Zweifel den Spaniern, während ihrer Herrſchaft hier, zu danken. Die Jacobskirche, welche hinſichtlich der Delicateſſe und Eleganz ihrer mannigfachen Bauzierden unübertrefflich iſt, und auch noch einige ſchöne, colorirte Glasfenſter beſitzt, war früher durchgängig, und bis auf den Fußboden herab, im Geſchmack des Plafonds bemalt. Erſt ſeit 10 Jahren haben verruchte Barbaren, beſſeren Lichtes wegen, die Pfeiler und Wände bis an die Decke mit weißem Kalk überſtreichen laſſen. wie der heilige Jakob ſo etwas in ſeinem eigenen Hauſe geſtatten kann, iſt unbegreiflich, nicht wahr? Ich an ſeiner Stelle hätte wenigſtens längſt meinem Collegen, dem heiligen Lukas aufgetragen, die Malerei in der Kirche wieder herzuſtellen, dafür aber den geiſtlichen Herren das eigene Geſicht zu überweißen, und den Pinſel nicht allzuſanft bei der Operation zu führen. O, lieber Milchbruder, ich habe mich ſchwer in dieſer Kirche geärgert! Nach und nach beruhigte ich mich auf dem Platze vor ihr an einer Maria mit dem Jeſuskinde in Bronze, von Delcour, einem Lütticher ausgeführt, die einen Brunnen ziert. Die Gewänder ſind ziemlich ſchlecht, beide Köpfe aber ausgezeichnet ſchön, und einer idealen Vorſtellung von Beiden ganz entſprechend.

Auf dem Rückwege beſichtigte ich die Univerſitätsgebäude mit einem ſchönen botaniſchen Garten. Die naturhiſtoriſchen, phyſikaliſchen und anatomiſchen Sammlungen ſind unbedeutend. Eine alte Frau machte die Honneurs derſelben, und nahm es ſehr übel, daß ich ſie frug, warum man dem getrockneten Kopf eines Neuſeeländers eine ſchön gekräuſelte Lütticher Perrücke aufgeſetzt habe.

„Wenn es eine Perrücke iſt,“ erwiederte ſie erboſt, ſo iſt ſie in Neuſeeland gemacht, denn zum Kopfe gehört ſie, und hier verfälſcht man keine Naturmerkwürdigkeiten.“

Den 9ten Abends.

Aus dem Datum, lieber Freund, und aus meiner Handſchrift kannſt Du abnehmen, daß ich lebe und geſund bin, das wenige Uebrige in der Folgereihe.

Obriſt C . . . . war geſtern Abend zurückgekehrt, mit der Nachricht, daß Alles in Ordnung ſey, und die Gegner uns ſechs Meilen von hier in einem kleinen Gaſthofe an der preußiſchen Gränze erwarten würden. Er hatte ſich hierauf heut früh abermals voraus begeben, um in Verviers Pferde und unſer Frühſtück zu beſtellen, und mich, der mit dem Doctor nachkam, dort zu erwarten. Da ſechs Meilen zurückzulegen waren, mußte ich dennoch, ungeachtet aller meiner Präcautionen, ziemlich früh aufſtehen. Du weißt, wie ſehr wir Beide dieß verabſcheuen, heute ward es mir jedoch nicht ſchwer, da ich mit dem heftigſten Zahnweh erwachte. Dieſer Umſtand hatte etwas Beſonderes. Du mußt nämlich wiſſen, daß ich in meinem Leben nie mehr als zwei ſogenannte Weisheitszähne (Andere haben deren vier) bekommen habe. Den Einen hatte ich bald nach ſeiner Entſtehung wieder ausnehmen laſſen müſſen, der Andere war nach und nach faſt verſchwunden, ſo daß kaum mehr als die Wurzeln davon übrig blieben, was um ſo auffallender war, da alle meine andern Zähne zu den geſundeſten gehören. Alſo nur die der Weisheit wollten bei mir durchaus kein Glück machen, und heute ſchien der Ueberreſt des letzten, gewaltſam und ſehr ſchmerzhaft pochend, ungeſtüm ebenfalls den Ausgang zu verlangen. Dein Wille ſoll geſchehen, ſagte ich, ließ auf der Stelle den Zahnarzt holen, und nach einem zweimaligen Anſatz, mit dem Verluſt eines ganz kleinen Splitterchens der Kinnlade, war ich glücklich von der letzten Weisheitsſpur in meinem Munde befreit. Dieß giebt mir ein Privilegium, und machte außerdem das einzige Blut fließen, das ich heute von meinem eigenen vergoſſen habe.

Willſt Du nun meine Gemüthsſtimmung wiſſen? Die will ich Dir ganz aufrichtig mittheilen.

Bisher hatte ich abſichtlich an die ganze Sache nicht mehr gedacht, als gerade nöthig, wenn ich gezwungen war, mich mit ihr zu beſchäftigen. Jetzt betrachtete ich ſie ſcharf, denn ich bin kein Jüngling mehr, dem der Leichtſinn am beſten anſteht, und wenn ich ihn auch noch ſchätze und gebrauche, ſo geſchieht es doch nunmehro mit Abſicht und Reflexion. Du weißt, aus meinem Leben mache ich mir nicht viel. Dieß kommt theils aus einem tiefen, natürlich religieuſen Gefühl, das mir den feſten Glauben giebt: wir ſeyen ewig in Gott, und es folglich ganz gleich, wo und wie wir eben in ſeiner Welt in die Erſcheinung treten, der Tod alſo nur etwas für die Erde Wichtiges, aber in unſerm ganzen Seyn höchſt Unbedeutendes — theils aus meiner individuellen Stimmung. Ich befinde mich in der Lage eines Mannes, der auf einem Balle gerade ſo viel getanzt hat, um, ohne ermüdet zu ſeyn, recht gern den Cotillon auch noch mitzutanzen, aber auch eben ſo gern, wenn ein Freund ihn abruft, nach Hauſe zu gehen. Es kommt aber noch ein Aberglaube hinzu. Ich werde nämlich unwillkürlich von dem Gedanken beherrſcht, daß ich in der nächſten Exiſtenz zu einer hohen Stellung, zu etwas Großem beſtimmt bin, und daß mein jetziges Leben nur dazu dienen ſoll, mir die Eigenſchaften zu erwerben, die mir zu dem künftigen noch fehlen. Dieß Gefühl iſt manchmal ſo ſtark in mir, daß ich kaum die neue höhere Beſtimmung erwarten kann, und daher die Gelegenheiten, die ſie herbeiführen könnten, nichts Furchtbares für mich haben. Auf der andern Seite fühle ich mich aber auch noch nicht reif, und weiß daher im Voraus, daß mein Ziel jetzt noch nicht geſteckt iſt.

Von dieſer Seite, d. h. mich ſelbſt betreffend, empfand ich alſo nichts als etwa jene Schüchternheit, die ich wohl habe beſiegen, aber nie entfernen können, bei jeder Gelegenheit, wo ich mich en spectacle geben muß, es ſey nun, um eine Arie zu ſingen, oder eine Rede zu halten, Comödie zu ſpielen oder in einem Duell aufzutreten. Der Grund derſelben iſt ein zu reizbares Nervenſyſtem, eine etwas krankhafte Eitelkeit, die ſich vielleicht einbildet, Anderer Aufmerkſamkeit mehr zu erregen, als es der Fall iſt, und ein unglücklicher Scharfſinn, den leiſeſten Tadel in jeder fremden Miene augenblicklich zu errathen, und was das Schlimmſte iſt, trotz allen Lehren der Philoſophie, ſehr wund und empfänglich dafür zu ſeyn. Du ſiehſt, Liebſter, daß, wenn ich gern an mir ſelbſt ſtudire, ich mich wenigſtens ziemlich gut kennen gelernt habe.

Was mich bewegte, war nicht meine Seele, ſondern eine andere, von der ich weiß, daß ſie die einzige in der Welt iſt, die meinen Tod ſchwer überſtehen würde, die ohne mich nicht mehr vollſtändig leben kann — da ich aber Alles niedergeſchrieben und Alles mit Liebe beſorgt, was in dieſer Hinſicht möglich war, ich es aber immer für eine unverzeihliche Thorheit gehalten habe, ſich auch nur einen Augenblick über Dinge zu grämen, die nicht mehr zu umgehen, oder nicht mehr zu ändern ſind, ſo ſchlug ich mir auch dieß aus dem Sinn, und wenn ich der treueſten Freundin dennoch gedachte, wie ich denn nicht umhin konnte, geſchah es nicht als Leidtragende, ſondern als Schutzgeiſt.

Nun blieb mein Gegner noch übrig. Hier hatte ich ein ſehr gutes Gewiſſen. Ich konnte nicht die mindeſte Animoſität gegen ihn haben, denn er war mir gänzlich unbekannt. Das Einzige, was ich von ihm wußte, war: daß er über Dich und Deine Abſicht vollſtändig im Irrthum geweſen; und da ich aus Rückſicht und aus Scheu vor der Abneigung, die unſer König vor Duellen hat, alles Mögliche, was die Ehre nur geſtattete, gethan hatte, um die Sache gütlich beizulegen, mein Gegner aber nicht geglaubt, nachgeben zu dürfen, ſo konnte von nun an kein möglicher Ausgang mir mehr weſentlich nachtheilig ſeyn. Weit entfernt, ihn tragiſch zu wünſchen, war ich doch nach der gehabten Mühe, obgleich ich nicht provocirt hatte, entſchloſſen, ohne Reſultat nicht zurückzukehren. Das Einzige, was mir einige Bitterkeit hätte geben können, war: durch dieſen Handel an meiner mit Dir nach Amerika projectirten Reiſe gehindert worden zu ſeyn, weil die letzte Periode der dazu favorablen Jahreszeit nun vorüber iſt; da ich aber mit meiner glücklichen Beweglichkeit ſchon ſeitdem wieder einen neuen Plan gefaßt, und der neuſte mir immer der liebſte iſt, ſo blieb ich im Grund des Herzens eigentlich ganz zufrieden mit Allem, wie es gekommen.

Aus den verſchiedenen Motiven, die ich Dir hier aufgeführt, entſtand nun in summa eine ſehr beſtimmte, heitere und etwas ironiſche Geiſtesdispoſition, mit der ich mich mit dem liebenswürdigſten aller Doctoren, der den ſeltſamſten Namen führt, in den Wagen ſetzte. Ich bin nichts weniger als ein Händelmacher, und doch war (ich weiß wirklich nicht, wie ich dazu komme) dieß das achte ſtatt gehabte Duell in meinem Leben; aber ſollte ich noch eben ſo viele beſtehen müſſen, jedesmal wünſchte ich mir einen ſo unterrichteten Wundarzt und einen ſo angenehmen Geſellſchafter als Herrn Lavacherie dabei. Ich habe wenig angenehmere Spazierfahrten gemacht als die heutige von hier bis Verviers. Vortreffliches Wetter mit kühler angenehmer Temperatur, die reizendſte, üppigſte Gegend, ein raſches Fuhrwerk, eine Unterhaltung, die nicht einen Augenblick abbrach, und eine leibliche Geſundheit — denn dieſer Punkt iſt nicht mehr der glänzendſte bei mir — nebſt einer noch intereſſantern Scene in petto — was kann ein Lebenskünſtler mehr wünſchen?

Unſer Frühſtück in Verviers reſſentirte ſich von dieſer guten Laune, aber das Wetter hielt nicht aus. Es fing an zu regnen, und als wir an der Gränzſchenke ankamen, wo uns der Secundant des Gegners entgegentrat, deckte ein Landregen den Himmel und Koth und Pfützen die Erde.

Es war nicht ganz angenehm, auf einem grundloſen Lehmwege zwiſchen hohen Dornhecken den freien Raſenplatz zu erreichen, den ſich die Herren ausgeſucht, und wo ich meinen Gegner, der uns dort erwartete, zum erſtenmal erblicken ſollte. Ich kann nicht leugnen, daß ich ſehr neugierig war, ihn zu ſehen, da ich, um mir das ganze Vergnügen der Ueberraſchung zu laſſen, mich nie vorher nach ihm erkundigt, noch irgend Jemand Gelegenheit gegeben hatte, mir über ihn eine ſpeciellere Auskunft zu geben. Die Originalität der Sache hätte dadurch zu ſehr gelitten.

Sobald wir uns von fern anſichtig wurden, grüßte er und zog den Hut mit einer chevaleresken Manier, die ihm gut anſtand. Ich erwiederte den Gruß, und näherte mich, ihn genau beobachtend. Es war ein ſtarker Mann, nahe den Fünfzigen, von militairiſchem Anſehen, und einem Ausdruck von Redlichkeit und Heiterkeit in ſeinen offenen Zügen, der mir außerordentlich wohl gefiel. Ich ging alſo auf ihn zu (denn hätte er mir mißfallen, ſo wäre mein Betragen ganz anders geweſen, weil, mich feindlich oder freundlich zu ſtimmen, ſo leicht iſt!) und ſagte: „Mein Herr, es würde vielleicht unpaſſend ſeyn, wenn ich behauptete, es freue mich, Ihre Bekanntſchaft zu machen, aber Sie ſehen wenigſtens, daß ich mich nicht geweigert habe, zu dieſem Behuf Ihnen hundert Lieues entgegen zu kommen. *)“

---

*) Die Zuſammenkunft ſollte früher in Paris ſtatt finden.

Mein Gegner verbeugte ſich und erwiederte: „Ich bedaure, Ihnen die Mühe gemacht zu haben, aber es giebt Fälle, wo der Mann von Ehre nur von ſeinem Gefühl Geſetze annehmen kann.“

„Nicht mehr als billig,“ bejahte ich, „und ſo können wir anfangen.“

Die Secundanten maßen die Schritte ab, man lud die Piſtolen, und wir nahmen unſere Plätze ein. Es regnete dabei fortwährend, und das hohe Gras, in dem wir gingen, war ſo abſcheulich naß, daß ich ſehr bedauerte, keine Waterproofs an den Füßen zu haben.

Auf das gegebene Zeichen avancirten wir gegen einander, ich, wie man in England und Frankreich zu thun pflegt, ſeitwärts vorrückend

---

da jedoch dem Gegner ſeine militairiſchen Verhältniſſe nicht geſtatteten, dieſe Reiſe zu unternehmen, ſo entſchloß ſich Semilaſſo's Stellvertreter wieder an die Gränze des Landes zurückzukehren, aus dem er kurz vorher gekommen war.

Anm. d. G. T. G.

und mit geſpanntem Piſtol; da ich aber ſah, daß der Gegner mir, den vollen Körper exponirend, mit geſenktem Piſtol entgegenging, ſo ſenkte ich auch das meinige. Erſt als er die Waffe hob, folgte ich ſeinem Beiſpiel, und ſchoß auch ſogleich, nur flüchtig Linie nehmend, ohne genaues Zielen — denn wo das Duell nur ein der Ehre gebrachtes Opfer iſt, wird ſich der Mann von Ehre und Gefühl auch immer anders benehmen, als wo ihn die Rache hinführt — und faſt in demſelben Augenblick fiel gleichfalls der Schuß des Gegners. „Je suis blessé, Messieurs,“ ſagte er ſehr ruhig und knöpfte ſeine Weſte auf. Der Jäger lief nach dem Arzt, und wir eilten herbei. Wir ſahen das Hemde blutig, die Kugel hatte den Hals getroffen, und war dann in den Kleidern herabgefallen, ſo daß ſie ſich nachher im Stiefel vorfand. Herr Lavacherie erklärte, daß die Wunde nicht gefährlich ſey, aber zwei Linien tiefer unmittelbar tödtlich geweſen wäre.

Meinem deutſchen Herzen that dieſer Ausſpruch ſehr wohl. Das heftige Anſchwellen des Halſes und einige Zufälle von einer Art Stickkrampf, die der Gegner bekam, machten uns zwar einen Augenblick wieder beſorgt, doch der Arzt, nachdem er die nöthige Hülfe geleiſtet, verſicherte, daß wir uns ganz beruhigen könnten, Gefahr ſey nicht vorhanden.

Ungeachtet dieſes, man kann wohl ſagen, glücklichen Reſultates würde ich jedoch die Sache noch nicht für beendet haben anſehen können, wenn mein Gegner nicht jetzt auf die Frage meines Secundanten erklärt hätte, daß er ſich für befriedigt halte, und auch conſentire: den gegenſeitigen Widerruf, wie, als Mittel die Sache beizulegen, von Paris aus ihm früher von uns vorgeſchlagen worden ſey, in den öffentlichen Blättern publiciren zu laſſen.

„Hätte ich es früher bewilligt,“ ſetzte er hinzu, „ſo könnte man es leicht falſch ausgelegt haben. Jetzt iſt das nicht mehr möglich, und ich weigere mich daher nicht Ihrem Wunſche und meiner gewonnenen Ueberzeugung zu willfahren."

Ich fand dieſes ganze Benehmen des Herrn Gegners von Anfang bis zu Ende ſo ritterlich, beſonnen und freimüthig, daß ich die aufrichtigſte Hochachtung für ihn fühlte, und wenn auch die Umſtände und die Schicklichkeit noch keine große Annäherung erlaubten, ſo ſchied ich dennoch von ihm mit einem herzlichen Händedruck und der vortheilhafteſten Meinung von ſeinem Charakter. Bei alledem wird es wohl das erſte und das letztemal ſeyn, daß wir uns von Angeſicht zu Angeſicht geſehen haben. -

Compiegne, den 11ten September.

Wir blieben einige Tage in Lüttich, während deren ich mehrere ſolitaire Ausflüge in die Umgegend machte. Auf einer dieſer Touren kam ich an ein Wegezollhaus, hier Barriere genannt, und wurde von der Schönheit und eigenthümlichen Tracht des Mädchens frappirt, welche mir das Wegegeld abforderte. Sie hatte den braunen ſpaniſchen Teint, den man hier äußerſt häufig antrifft, und der offenbar auch von mauriſch ſpaniſchem Blute ſich herſchreibt. Ihr rabenſchwarzes Haar, das ſie ganz frei trug, hing in langen Locken um Stirn und Hals. Ein Mieder von Ponceaufarbe, mit dem gefalteten Hemde darunter, ſchloß feſt um die ſchlanke Taille, ein kurzer Rock deckte kaum die Wade hinlänglich, die Contour des ſchön geformten Beines zeigend, und nette Schnürſtiefeln umſchloſſen zierlich die kleinen Füße. Ich ließ mich mit ihr in ein weitläuftigeres Geſpräch ein, und erfuhr nach und nach, daß ſie 26 Jahr alt ſey, und ſchon ſeit ihrem ſechszehnten Jahre Barrieren auf ihre eigene Rechnung halte. Seit einem Jahre habe ſie dieſe gemiethet, wofür ſie 3000 Franken Pacht gebe, und ungefähr 1000 jährlich daran gewinne. Ihre Eltern lebten, ſagte ſie, in einem Dorfe bei Lüttich, und auf ihren Wunſch habe ſie einmal verſucht, zu ihnen zurückzukehren, aber an Unabhängigkeit gewöhnt, hätte ſie dies Leben nicht aushalten können, und jetzt ſey ſie entſchloſſen, auf der Barriere zu leben und zu ſterben.

„Du wohnſt alſo ganz allein in dieſem Häuschen?“ frug ich.

„Allerdings,“ antwortete ſie lachend, „es iſt gerade groß genug für mich.“

Ich war neugierig, eine ſolche Junggeſellenwirthſchaft eines Mädchens zu betrachten, und fand Alles mit ihrem hübſchen Ausſehen und originellen Coſtüme auf das Artigſte übereinſtimmend.

Als ich nach der Stadt zurückkam, holte ich den Obriſten ab, um auf die Citadelle zu fahren. Mein Fuhrwerk beſtand aus einem leichten Tilbury mit einem ſehr guten engliſchen Pferde beſpannt, und raſch damit durch die Stadt fahrend ſchlug ich aus Irrthum eine nur für Fußgänger beſtimmte Straße ein, die, wie wir nachher hörten, noch nie ein Reiter oder ein Wagen vor uns paſſirt hatte. Wir machten jedoch dieſe Bemerkung erſt, als der Weg immer ſteiler, das Vordringen immer gefährlicher und zuletzt faſt unmöglich ward. Umkehren konnten wir indeß eben ſo wenig, es blieb uns alſo nichts übrig als die Hülfe einiger Soldaten anzuſprechen, von denen einer das Pferd, welches auf jedem Schritt dem Wagen nachzugeben drohte, am Zügel nahm, und drei andere unſern Tilbury von hinten Berg an ſchieben halfen. So erreichten wir in einer halben Stunde glücklich den Gipfel, von einer großen Menge Zuſchauer begleitet, die noch immer nicht begreifen konnten, wie ſich ein Wagen hieher verſtiegen habe.

Obgleich wir ſchon früh bei dem Commandanten um die Erlaubniß nachgeſucht und ſie erhalten hatten, die Citadelle zu beſuchen, ſchien man doch eben ſo wenig davon avertirt zu ſeyn, daß wir kaum den Einlaß erlangten, und als wir uns bei dem Major, der das Fort commandirt, melden ließen, ſandte man uns die Antwort: er ſey krank, und nahm weiter keine Notiz von uns. Ein preußiſcher General und ein franzöſiſcher Obriſt hätten allerdings, ſollte man glauben, ein wenig mehr cameradſchaftliche Attention erwarten dürfen.

Das Militair, welches wir hier oben ſahen, war von guter Haltung, und an den beſchädigten Werken wurde fleißig gearbeitet. Die Ausſicht von der Citadelle auf die Stadt bot uns ſehr ſchöne Puncte dar, auch erſchien uns der Rückweg auf gebahnter Straße angenehmer als die halsbrechende Fahrt hinauf. Er führte uns an dem biſchöflichen Palaſt vorbei, der gleich den Kirchen von halb mauriſcher Bauart iſt und viel merkwürdige Details darbietet. Der Hof iſt mit, von Säulen getragenen Arcaden umgeben, und jede Säule, wie jedes Capitäl ſind verſchieden.

Das Theater, ein recht hübſches Haus, fanden wir Abends ſo voll, daß wir keinen Platz bekommen haben würden, wenn nicht die Beſitzer einer Privatloge ſo artig geweſen wären, uns dieſe anzubieten. Ich lernte hier Madame Cocquerill kennen, und erhielt in Abweſenheit ihres Mannes von ihr die Erlaubniß, am nächſten Morgen das große Etabliſſement ſeiner Eiſengießereien beſuchen zu dürfen.

Man war ſo artig, uns Herrn Major Richard zu ſenden, um uns zum Führer zu dienen, und bei günſtigem Wetter machten wir uns gegen Mittag auf den Weg. Es iſt ein ehemaliges Luſtſchloß der Fürſtbiſchöfe (denn alle Paläſte gehen nach und nach dieſen Weg), welches zu dieſer ungeheuren Entrepriſe eingerichtet iſt. Ich habe außer den Chantiers zu Portsmouth nichts Impoſanteres im Reiche der Maſchinen und der Induſtrie geſehen. Ueber zweitauſend Menſchen und zehn Dampfmaſchinen arbeiten hier, von denen die größte, zu fünfhundert Pferde Kraft, wenn ſie in Arbeit iſt, wirklich etwas Furchtbares hat, und vom Induſtriellen in das Mährchenhafte und Romantiſche übergeht. Wie eine Pyramide erhebt ſich über das Ganze der coloſſale hohe Ofen, zu deſſen ewiger Höllengluth man fortwährend 20 bis 30 Körbe voll ſortirten Erzes, auf einer Art Wagen neben einander gereiht, langſam die 80 Fuß herauf und hinabziehen ſieht, ohne daß eine

Menſchenhand dabei ſichtbar würde. Die Steinkohlengruben, welche die Feuerung liefern, ſind mit den Werken verbunden. Die Kohle wird hier aus Schachten von 1000 Fuß Tiefe herausgefördert; eine unterirdiſche Region, in der Pferde arbeiten, von denen einige, wie uns Herrn Cocquerill's Neffe (Herr Paſtor, ein ſehr unterrichteter junger Mann, der das ganze Etabliſſement beaufſichtigt) erzählte, ſeit 1823 das Tageslicht nicht mehr geſehen haben. Sie ſollen ſich dabei nicht nur ſehr wohl befinden, ſondern die warme ſtets gleiche Temperatur ihnen zugleich ein Haar geben, das an Sammtweiche dem Fell eines Maulwurfs gleicht, und an Glanz, Kürze und Schönheit das der am beſten gehaltenen Wettrenner übertrifft. Sehr ſeltſam iſt die Art, wie dieſe Thiere hinabgelaſſen werden. Da ſie nur der Queere in dem Schacht, der kein gleichſeitiges, ſondern ein gedehntes Viereck, ein Parallelogramm, bildet, von einer Ecke deſſelben zur andern geräumig Platz haben, ſo werden ſie geſattelt und gezäumt hinabgeritten, d. h. es ſitzt ein Reiter auf ihnen, der ſie mit Schenkel und Zügel dirigirt, damit ſie immer in der nöthigen Richtung bleiben. Ohne Zweifel eine der eigenthümlichſten Cavalcaden, und die ich, wenn Gelegenheit dazu geweſen wäre, gewiß verſucht hätte.

In einem der Höfe ſahen wir das Modell des Löwen von Waterloo, der hier gegoſſen wurde. Dies Modell in einem ſeiner Größe angemeſſenen, nämlich ſie gehörig hervortreten laſſenden Raume, nimmt ſich unendlich grandioſer hier aus, als der ungeſchickte auf dem weiten Felde placirte Löwe von Eiſen, der dort einem Grashüpfer gleicht.

Höchſt merkwürdig ſind die Sammlungen zahlloſer Modelle, welche zum Theil die ehemaligen Geſellſchaftsſäle des Fürſtbiſchofs füllen. Sämmtliche Modelle ſind von Eichen- und Fichtenholz, da ſie alle zur Fabrication gedient haben, in natürlicher Größe, und zu beſſerer Erhaltung mit einer Farbe aus Leinöl, Kienruß und etwas Bleiweiß angeſtrichen, die im Freien aushält, und ihnen ganz das Anſehen des Eiſens giebt.

Man zeigte uns auch eine ſchöne Vaſe aus Vermeil, welche die Arbeiter auf ihre Koſten haben anfertigen laſſen, um ſie ihrem Principal in der künftigen Woche zu verehren. An demſelben Tage ſoll hier ein großes Feſt ſtatt finden, um das glückliche Reſultat der Negociation zu feiern, durch die Herr Cocquerill ſo eben alleiniger Beſitzer der ganzen Anſtalt geworden iſt, welche früher zur Hälfte dem Gouvernement gehörte. Seit der Revolution hatte Herr Cocquerill, ſehr unzufrieden mit dieſer Wendung der Dinge, ſeine ſchöne Beſitzung, in der er ſonſt ſelbſt wohnte, verlaſſen und ſie mit keinem Blicke wieder ſehen wollen. Schon geſtern hörten wir von einigen Forts die Kanonen zur Feier der ſtatt gehabten Verſöhnung löſen, der man nicht mit Unrecht in der hieſigen Gegend die Wichtigkeit eines Friedensſchluſſes giebt; denn man muß es geſtehen, die Induſtrie wird täglich einflußreicher und impoſanter. Der Gebieter von mehreren Tauſenden von Arbeitern erſetzt ganz folgerecht den ehemaligen Feudalherrn mit ſeinen Reiſigen, der heutzutage oft kaum noch einem Bedienten zu befehlen hat. Dieſe Induſtriellen werden daher künftig die Stelle nicht nur der Ritter alter Zeit, ſondern auch die der Feldherren und Generale unſerer Zeit einnehmen, während die Geldmäckler eine Art noblesse de robe bilden können, die großen Banquiers aber den Nationalſenat. Eine colonne de la place Vendôme aus gegoſſenen Kanonen, ein Löwe von Waterloo aus Eiſen müſſen dann zu chetiſen Monumenten herabſinken, und ich hoffe, man wird ſie durch ein noch weit größeres Kalb aus purem Golde erſetzen, deſſen Fell wir bis jetzt nur folgten.

Man muß ſich in die Zeiten ſchicken, und um frei zu bleiben, ſich bald philoſophiſch einrichten: zu wollen, was man muß.

Den Tag darauf traten wir unſere Rückreiſe an.

Zu Abend aßen wir in Hug, deſſen Umgegend äußerſt maleriſch iſt. Ziemlich hohe Berge umgeben es, vor denen auf einem iſolirten Felſen ein kugelfeſtes Caſemattenſchloß erbaut iſt, das die Straße beherrſcht. Am Fuß des Felſens ſteht eine anſehnliche gothiſche Kirche.

Der Balkon vor unſerm eleganten Speiſezimmer bot uns dieſe ſchöne Ausſicht, ſich im Waſſer der Maas ſpiegelnd, die hier eine bedeutende Breite hat, bei dem hellſten Mondſcheine dar. Eine alterthümliche ſteinerne Brücke über dieſelbe, und hinter ihr dicht mit Wein bewachſene Hügel vervollſtändigten auf der andern Seite das ſchöne nachtruhige Bild.

Wir hielten uns von nun an nirgends mehr auf, konnten weder mit guten Worten noch Geld die belgiſchen Poſtillone um ſchnellen Fahren bewegen, freuten uns dagegen an dem beſſern Erfolg dieſer Mittel bei den franzöſiſchen, verſchliefen zwei Nächte im Wagen, zerbrachen dieſen noch einmal, und langten endlich müde und nüchtern früh in Compiegne an. Hier fanden wir alles en dessus dessous, wegen der ſeitherigen Anweſenheit des Königs, welcher erſt vor wenigen Stunden wieder nach Paris zurückgekehrt war.

Nachdem wir uns einige Zeit ausgeruht und refraiſchirt hatten, ſchickte ich meinen Jäger auf die Poſt, Pferde zu beſtellen. Er kam bald darauf wieder und meldete, daß vor morgen früh keine zu haben wären, und könnte man auch hier welche auftreiben, ſo würden wir doch beſtimmt unterwegs liegen bleiben müſſen, da Alles für Seine Majeſtät, ſeine Suite und die Schauſpieler, welche dem Hofe gefolgt, in Beſchlag genommen wäre, die rückkehrenden Pferde aber totalément sur les dents ſeyn würden. Ich glaubte, dies ſey übertrieben, man habe den Jäger durch eine ſolche Abfertigung nur los werden wollen, und ging daher ſelbſt hin, um mit dem Poſtmeiſter zu ſprechen. Hier hatte ich Gelegenheit zu ſehen, welche ſeltſame Anſicht man in Frankreich jetzt vom Königthum, beſonders vom fremden hat. Es würde unglaublich ſeyn, wenn es nicht wahr wäre.

Ich fand ſtatt des Poſtmeiſters bloß die Frau Poſtmeiſterin, was hier zu Lande auf eins herauskömmt, da jede Frau die Geſchäfte des Mannes mehr oder weniger mit zu verſehen pflegt. Ich ſtellte ihr meinen Wunſch vor, wie preſſirt ich wäre, in Paris anzukommen u. ſ. w., jedoch vergebens. C'est impossible, Monsieur, que voulez vous que j'y fasse, ſagte ſie verdrießlich, il y a tant de monde, qui suit le Roi, que nous ne pouvons guère suffire à cela. Ich glaubte gut zu thun, wenn ich mich auch an dieſe Suite anſchlöſſe, und fing von Neuem an:

„Mais Madame, vous ne connaissez pas mon emploi, je suis le Roi également."

„Ah vous êtes aussi un Roi, ſagte ſie leicht verwundert, j'en suis désolé, Sire, mais dans son propre pays il faut bien donner la préférence au Roi de France. Il m'est impossible d'accommoder Votre Majesté avant demain matin."

„Man muß die Frau geſehen haben, wie unbefangen ſie ſich in ihrem lächerlichen Mißverſtändniß des doppelſinnigen Wortes je suis benahm, und wie vollkommen gleichgültig es ihr war, ob ich wirklich ein incognito reiſender König oder ein Schuhputzer ſey. Eine deutſche Poſtmeiſterin würde nach dem Riechfläſchchen haben greifen müſſen, wenn plötzlich ihrer Meinung nach ein fremder König in Perſon bei ihr Pferde beſtellt hätte, ohne daß ſie ihn zu befriedigen im Stande geweſen wäre. Hier iſt das Wort König nur ein Name wie jeder andere geworden, und nur durch materielle Gewalt, oder die ſeiner Perſönlichkeit, durch keinen Nimbus mehr kann er imponiren. Als ich der guten Frau nun unter ſchwerverhaltenem Lachen erklärt, daß ich nur habe ſagen wollen, ich folge dem König, aber nicht, daß ich ſelbſt einer ſey, ſchien ihr Irrthum ihr eben ſo wenig der Beachtung werth, und ſie verlor kein anderes Wort darüber, als daß ſie die Majesté fallen ließ, und ſorglos ſagte: „Pardon, Monsieur, je vous avais mal compris.“ Hier kam der Gemahl herein, und beſtätigte hinſichtlich des Pferdemangels Alles, was ſeine Frau mir bereits mitgetheilt. „O,“ ſetzte er hinzu, „Sie ſind nicht der Einzige. Geſtern Abend kam ein **Mylord anglais**, der mit drei Wagen, zwei Töchtern, einer Gouvernante, fünf Hunden und ſechs Bedienten reiste. Er war ſehr zornig, keine Pferde zu finden; da man ihm aber nicht helfen konnte, befahl er ſeinem Courier, ein Logis für ihn in einem Gaſthofe zu ſuchen. Nach langem Warten kam dieſer mit der Nachricht zurück, daß auch kein Logis zu bekommen ſey. Der **Mylord anglais** verſchloß ſich hierauf fluchend und ſchimpfend in ſeinen Wagen, und ſchlief darin ſechs Stunden, bis endlich vier Pferde angeſchafft worden waren. „Nun habe,“ fuhr der Poſtmeiſter fort, „**Mylord** ſeine Töchter und zwei Bedienten mitgenommen, und ſey mit dieſen abgefahren, die Gouvernante, Hunde und übrige Dienerſchaft aber ſey genöthigt geweſen, ſechs Stunden länger auf Abfertigung zu warten.“

„Es wäre wohl Quartier für die Leute zu finden geweſen,“ meinte die Frau, „aber Niemand will die vornehmen Engländer aufnehmen, wenn ſie mit ſo großer Suite reiſen, denn nachdem ſie das ganze Haus in Verwirrung und Allarm gebracht, verlangen ſie vor dem Zubettegehen nur mehrere Dutzend Handtücher, und verzehren am Morgen nichts als Brod, Milch und Butter. Alles Uebrige führen ſie ſelbſt bei ſich.“

Ich glaube wohl, daß dieß den ſpitzbübiſchen franzöſiſchen Wirthen ſehr unangenehm ſeyn mag, weil es ihnen ihr Lieblingsgeſchäft, Apothekerrechnungen zu machen, etwas erſchwert.

Ich habe auch nicht einen Gaſthof auf dieſer Reiſe gefunden, wo man mir nicht wenigſtens das Doppelte des Werthes unſerer Zeche angerechnet hätte. Um dieſem zu entgehen, gibt es in Frankreich kein Mittel, als in jedem Gaſthof, wie in Italien, ſchon beim Hereintreten zu accordiren, oder mit einem öffentlichen Fuhrwerk zu reiſen, wo die Preiſe bereits fixirt ſind.

Da ich nun gezwungen einen Tag hier zubringen mußte, ſo habe ich ihn benutzt, um Dir das Vorliegende zu ſchreiben, und da ich Dich bald einzuholen hoffe, iſt dieß mein letzter Brief. Am Fuße der Pyrenäen, lieber Milchbruder, ſehen wir uns wieder. Suche bis dahin wenigſtens vernünftig zu bleiben, und mir keinen weitern Verdruß zu machen. Uebrigens halte Dich von meiner treuen Liebe überzeugt, quand même ....

C. P.

Neunter Brief.

An den Herrn Grafen Carl von K......

Tours, den 1ſten October 1834.

Endlich, lieber K . . . . . . habe ich das coloſſale, nach einiger Zeit mir immer ein wenig unheimlich werdende Paris wieder hinter mir, und Du wirſt mich verſtehen, wenn ich Dir ſage, daß in dieſer, dem Glänzenden und Geräuſchvollen abgewandten Stimmung, die den ruhigen und einfachen Genuß aufſucht, ich Deiner gedachte, den ich immer als einen wahren Adepten in der Kunſt betrachtet habe, des Lebens Schätze da zu ſuchen, wo ſie allein dauernd gefunden werden können. Zu dieſer Kunſt gehört auch, mit Wenigem zufrieden zu ſeyn, und dieß gibt mir die Zuverſicht, daß mein ſchlichter Brief von Dir ſo gut, ja freudig aufgenommen werden wird, als — etwa eine Schachtel neuer Pariſer Putzſachen von Deiner Frau, oder — eine Jagdflinte von Lepage für Dich ſelbſt.

Ich hatte in Paris wieder ſo ſybaritiſche Neigungen angenommen, daß ich im Begriffe war, eine Pritſchka zu kaufen, obgleich ein Reiſewagen von mir ſchon in Bamberg ſteht, und ich dieſen wiederum hätte in Marſeille zurücklaſſen müſſen, um mich nach Afrika einzuſchiffen. Da ich jedoch keine finden konnte, die mir ganz convenirte, und die Zeit mir immer koſtbarer ward, ſo entſchloß ich mich wieder to rough it, wie die Engländer ſagen, und fuhr am 8ten October Abends wieder mit der Diligence von Paris ab, wie ich dort angekommen war, mich tröſtend, daß ich an Unterhaltung gewinnen würde, was ich an Bequemlichkeit verlor. Als ich einſtieg, waren eine Menge Menſchen um den Wagen verſammelt, und ich hörte mit Verwunderung von Einigen meinen Namen nennen. Eine Dame und ihr Mann empfahlen mir ſogar ihren Sohn, einen zwölfjährigen Knaben, der nebſt mir den Coupé einnahm und in ſeine Erziehungsanſtalt zurückkehrte. Ich verſprach lächelnd ein wachſames Auge auf ihn zu haben, und die ſchwere Maſchine raſſelte ziemlich raſch auf dem ſchlechten Pflaſter davon. Oft wurden ſogar die Pferde in Galopp geſetzt, und immer mit ganz loſen Zügeln, die vom Bock wie Guirlanden herabhingen. Ich geſtehe, daß es mir, bei meinen engliſchen Kutſchergrundſätzen, ganz unbegreiflich bleibt, wie, bei dieſer Art zu fahren, ein ſolches Fuhrwerk in den dunkeln Nächten nicht zwanzigmal verunglückt. Aber die dicken viereckigen Pferde ſind ſo vernünftig, und kennen ihren Dienſt ſo gut, daß die Zügel dabei nur ein Luxusartikel ſchienen, und man zur Noth, wie in Spanien die Mauleſel, ſie auch mit einer Taſche voll Kieſelſteine führen könnte. Um Mitternacht begegneten wir, gleich einer Geiſtererſcheinung, einige Stunden von Paris, einem Bataillon Nationalgarden, Sappeurs voran, und alle Soldaten mit brennenden Lichtern auf den Bajonnetten. Erinnerſt Du Dich des hübſchen Gedichts: die große Parade betitelt, das Victor Hugo aus dem Deutſchen überſetzt hat, wo alle, auf ſo vielen Schlachtfeldern gebliebenen Krieger bei Napoleon vorbeidefiliren? Dieß ſah ganz wie eins jener Todtenbataillone aus, die zu der Parade um Mitternacht marſchiren. Ich konnte übrigens den wahren Grund der Illumination nicht erfahren.

Der anbrechende Tag zeigte uns bis Orleans eine unermeßliche, fruchtbare, aber höchſt monotone Plaine, die auch nicht die kleinſte Welle des Terrains unterbricht. Ich belebte ſie in der Einbildung mit Attila's unzähligen Horden, denen Aetius hier ihr blutiges Ziel ſteckte, und ließ dann Englands und Carl des Siebenten

Schaaren an mir vorüberziehen, bis ich das Monument der Jungfrau, auf Orleans Marktplatze, in Wirklichkeit vor mir ſtehen ſah. Es iſt während der Reſtauration errichtet worden, und die Bronze-Statue nicht ohne Poeſie gedacht — jedoch eine wahre Schiller'ſche, d. h. eine etwas theatraliſche Jeanne d'Arc.

Die Cathedrale, von den Engländern wunderbar herrlich angefangen, iſt erſt von Ludwig dem Vierzehnten groteſk und geſchmacklos beendigt worden. Sie erinnert mit ihrem Wald von Spitzen und ihrem kunſtreichen Mittelthurm etwas an den Dom von Mailand. Die Façade ſcheint aus points d'Alençon gewebt, und die Engel auf den beiden Thürmen erſetzen vortheilhafter das gewöhnliche Kreuz.

Schöne Promenaden umgeben einen großen Theil der Stadt bis an die impoſante Brücke über die Loire. Die ungewöhnliche Hitze dieſes Herbſtes hatte den Fluß ſo ausgetrocknet, daß er kaum zur Hälfte ſeine gewöhnlichen Ufer erreichte, und ſelbſt den Grund der alten Brücke, auf der die Jungfrau ſo tapfer gefochten, ſichtbar werden ließ.

Wir ſetzten nach kurzem Aufenthalt unſern Weg nach Blois fort, der, immer noch ohne viel Abwechſelung, durch ebene Weinfelder am Fluſſe hinführt, welchen letzteren man jedoch nur ſelten gewahr wird. Eine bei Weitem zu große Menge lombardiſcher Pappeln verunzieren die Landſchaft. Nicht weit von der erſten Station erblickt man eine hohe Kirche jenſeits des Stroms, merkwürdig dadurch, daß Ludwig der Eilfte darin begraben liegt, und eine Stunde vor Blois kömmt man bei dem Schloß de Menard vorbei, welches für Madame de Pompadour erbaut wurde. Bei Blois wird endlich die Gegend etwas bewegter und maleriſcher.

Wir ſtiegen in einem guten Gaſthof, dem Hôtel d'Angleterre, ab, wo wir an der Table d'hôte ziemlich große Geſellſchaft und eine ſehr freie politiſche Unterhaltung fanden. Ich machte dort einige Bekanntſchaften, mit denen ich für den nächſten Tag eine Partie nach dem Schloſſe Chambord verabredete, und eine dieſer Perſonen, ein Commis voyageur, der in ſeinem Cabriolet reiſte, bot uns dieſes gefällig zu unſerer Excurſion an. Für heute war nichts mehr zu beginnen; ich ſuchte daher einen Buchhändler auf, um bei ihm etwas zum Einſchlafen zu finden. Das Erſte, was er mir zu dieſem Behuf präſentirte, waren die ſogenannten Memoiren des Fürſten Pückler-Muskau, in deren fünftem Theil ich mit eben ſo viel Ueberraſchung als Vergnügen die Ueberſetzung von Herrn Doctor Förſters Reiſe nach Italien fand. Man ſieht hieraus nun mit unumſtößlicher Gewißheit, daß dieſes viel angegriffene Buch wirklich mehr als Einen Verfaſſer hat. Nur wäre zu wünſchen, daß alle eine ſo vortreffliche Feder führten, als der eben genannte geiſtreiche Schriftſteller.

Am andern Morgen beſuchte ich das Schloß, das zum Theil von Ludwig dem Zwölften, Franz dem Erſten, und der neuſte Flügel von Gaston d' Orléans erbaut worden iſt. Unvermuthet traf ich dort vor dem Kamin, in welchem die Körper des ermordeten Balafré und ſeines Bruders, des Cardinals, verbrannt wurden, auf einige ältere Bekannte aus London, die ſchöne, faſhionable und kluge Tochter des großen Cannings, Lady Clanricarde, und die anmuthige Miſtreß Dawſon mit ihrem Mann, in deren Hauſe ich in England mit vieler Freundlichkeit aufgenommen worden bin. Es war auch noch ein, jetzt ſchon etwas veralteter, Dandy in der Geſellſchaft, den ich mich dunkel erinnerte, früher geſehen zu haben. Meinem Grundſatz getreu, nie einen Engländer zuerſt zu grüßen, nahm ich keine Notiz von ihm, eben ſo wenig als er von mir, und ich bedauerte nur, daß ſeine Ungeduld die Damen, bei Beſichtigung ſo intereſſanter hiſtoriſcher Denkwürdigkeiten mehr übereilte, als ihnen lieb zu ſeyn ſchien.

Das Schloß mit ſeinen drei Zeitaltern, die es repräſentirt, iſt jetzt im vierten eine Caſerne geworden, und rothhoſige Soldaten lagen auf Stühlen und Betten im Vorſaal Heinrichs des Dritten umher, alte Wäſche war aufgehangen im Cabinet des Königs, wie in dem ſchmalen Durchgang, in welchem der Duc de Guise ermordet wurde, wo der König, ihn mit dem Fuße anſtoßend, bloß ſagte: „Est il bien mort? il me parait encore plus grand couché que débout."

Man zeigte uns nachher das dunkle Loch, in welches man den Cardinal eingeſperrt hatte, ehe ihm ein gleiches Schickſal wie ſeinem Bruder zu Theil ward; ferner die Oublietten, ein ſchauderhaftes Gefängniß; das Haus, in dem der König ſeine Mignons zu logiren pflegte, nebſt einigen hierauf anſpielenden obſcönen Sculpturen (die letzteren beiden Gegenſtände wurden natürlich nicht vor den Damen genannt) und zuletzt den reitbahnähnlichen Saal, in dem die famoſen états de Blois gehalten wurden — Alles in hohem Grade delabrirt, ſchmutzig und verfallen.

Man wundert ſich überhaupt, die Gemächer der Könige und Fürſten jener Zeit ſo einfach und mesquin zu ſehen, die Wände rohe Mauern, die Decken faſt immer en charpente, und der Boden grobe Dielen. Wenn man aber bedenkt, daß zu ihrer Zeit die Charpente der Decke reich vergoldet und gemalt, die Wände mit Draperieen von Sammt, und die Dielen mit koſtbaren orientaliſchen Teppichen bedeckt waren, Alles von einem kleinen Scheiterhaufen in dem ungeheuren Kamine magiſch erleuchtet, ſo mag doch der Effect vielleicht reicher und maleriſcher geweſen ſeyn, als der unſerer heutigen Prunkzimmer, um ſo mehr, da außerdem noch der hohe Standpunkt der Kunſt damals in jedem Fach die edlere Ausſchmückung viel mehr erleichterte.

Catharinens von Medicis Obſervatorium, in dem ſie mit Ruggieri die Orakel der Sterne befragte, konnten wir leider nicht beſteigen, weil es in dieſem Augenblick zu einem Pulvermagazin benutzt wird.

Nachdem ich mich den Damen empfohlen, die ihren Weg nach Valençay fortſetzten, um Herrn von Talleyrand einen Beſuch zu machen, begab ich mich nach dem évêché, von deſſen Terraſſengärten man einer lachenden Ausſicht auf das Thal der Loire genießt. Auch überſieht man einen großen Theil der Stadt, die in hohem Grade den Typus des Mittelalters beibehalten hat. Ich glaubte, ein Bild aus meiner Chronik Froiſſard's vor mir zu ſehen, nur ohne ſchwarze Prieſter und Ritter in goldenen und ſilbernen Harniſchen.

Als ich in den Gaſthof zurückkehrte, wartete bereits der Cabriolet-Commis, nebſt noch einem Andern ſeines Fachs auf mich, und nach einem kurzen Aufenthalte fuhren wir nach Chambord. Der Weg durch das fruchtbare Thal iſt nicht unangenehm, das Schloß ſelbſt aber übertraf alle meine Erwartung. Es iſt in der That ein wunderbarer Bau, wie ihn vielleicht nur das an der Gränze der alten und neuen Zeit ſtehende Jahrhundert Franz des Erſten hervorbringen konnte, und ſcheint zugleich, ſonderbarerweiſe, das Werk eines ganz unbekannt gebliebenen Mannes zu ſeyn, man glaubt eines Baukünſtlers aus Blois. Denn längſt iſt es erwieſen, daß weder Primaticcio noch Manſard, denen man früher die Ehre davon gab, die Erbauer des Schloſſes geweſen ſeyn können.

Ich kenne nichts, mit dem ich dieſe Phantaſie in Stein vergleichen könnte. Symmetrie in den Hauptzügen, vielleicht glücklich dadurch unterbrochen, daß das Gebäude nicht ganz vollendet wurde, Unregelmäßigkeit in den baroken und doch immer reizenden Verzierungen der verſchiedenſten Art; eine unzählige Menge von Kuppeln und thurmartigen Feuereſſen aller Formen, zum Theil von Moſaik mit verſchiedenfarbigen Steinen ausgelegt; coloſſale Lilien, Genien und gewappnete Krieger auf den höchſten Spitzen ſtehend, und überall dazwiſchen des Königs feuerſpeiender Salamander mit dem gothiſchen F angebracht, das der Strick des heiligen Franziskus in myſtiſchen Schlingungen umgibt — es iſt wie ein wirrer Traum!

Noch überraſchter wird man bei näherer Beſichtigung aller Details. Die große doppelte Wendeltreppe, ein Meiſterſtück der Technik, welche in der Mitte vier ungeheurer Säle, die ein griechiſches Kreuz bilden, und früher durch alle Etagen durchgingen, bis in die Rieſenlilie, welche das ganze Gebäude krönt, hinaufführt, iſt in Kühnheit der Erfindung, Schwierigkeit der Conſtruction und Vollendung der Ausführung vielleicht einzig ihrer Art in der Welt. Sie iſt ſo disponirt, daß zu gleicher Zeit eine Geſellſchaft hinauf, die andere herabſteigen kann, ohne daß beide ſich eher als am Ausgang anſichtig werden. Eine koſtbare, durchbrochene Kuppel ſchließt dieſe merkwürdige Treppe, deren Wange ſo accurat gewunden iſt, daß ſie, von oben geſehen, nur einen ſchmalen Cylinder von einigen Zollen Durchmeſſer zu bilden ſcheint, in dem man, wie durch ein Fernrohr, bis auf den Boden hinabſieht. Man beluſtigt ſich gewöhnlich damit, von hier Kaſtanien hinab zu werfen, die nur ſelten, nämlich wenn man genau die Mitte trifft, unten anlangen, ſondern aus den hundert Oeffnungen bald auf die Stufen der Treppe hinausrollen.

Ludwig der Vierzehnte hat barbariſcherweiſe den Haupteffect der Treppe wie der Säle, die ſie umſchließen, geſtört, indem er dieſe letztern durch eine in der Mitte ihrer Höhe gezogene Decke trennte, ſo daß nun aus den vier Sälen acht geworden ſind, was das Ganze verkleinert, und verunſtaltet, ſo wie die Totalanſicht der Treppe verhindert. Doch wäre es leicht, das Alte wieder herzuſtellen.

Je höher man in dem Gebäude ſteigt, je reicher werden die Verzierungen, und auf dem Dache erſt, der Plateform, ſieht man unter einem Chaos labyrinthiſcher Galerien, Treppen, Säulen, Pfeilern, gothiſchen Spitzen und Statüen, die höchſte Pracht und Zierlichkeit ihren Culminationspunkt erreichen. So enthält unter andern das ganze Schloß nur an Säulen und Pilaſtern mit reichen Capitälen über 800. Eine Unzahl von Namen aller Nationen und Stände findet man von 1533 bis 1834 an allen Wänden eingegraben, manche an ſehr gefährlichen Stellen, denn überall iſt hier oben das Gebäude laternenartig durchſichtig. Man ermüdet nicht, in dem wunderbaren Zauberpalaſt umherzuirren, jeden Augenblick von einem neuen Anblick überraſcht. Noch phantaſtiſcher aber ward Alles, als der Mond am Horizont heraufſtieg, und in ſeinem zitternden Dämmerlichte alle Proportionen ſich zu vergrößern, die Masken zu grinſen, die Statüen ſich zu regen, und die beſtrahlten Spitzen in weiße Geſpenſter ſich zu verwandeln ſchienen. Ich träumte jetzt wirklich mit offenen Augen, und die vergangene Zeit ging noch einmal, in Bildern, wie ſie dem Grafen St. Germain und

Caglioſtro vorgeſchwebt haben mögen, lebendig an meinem Geiſte vorüber.

Man findet im Schloſſe noch viele der alten eichenen Thüren mit dem F und Salamandern geſchmückt, aber in allen **440** Zimmern des Schloſſes kein einziges Meuble mehr, nicht einmal aus neuerer Zeit, mit einziger Ausnahme eines großen Tiſches, auf dem der Maréchal de Saxe einbalſamirt worden iſt. Denn in beiden Revolutionen Frankreichs ward Chambord brutal beſchädigt und geplündert. **1793** ward in Blois der Verkauf des ganzen Ameublements des Schloſſes dekretirt, und was zehn Regierungen dort aufgehäuft hatten, in wenig Tagen zerſplittert. Man riß ſelbſt die Lambrieen ab, die Fenſterſtöcke, Parkets und Kamineinfaſſungen, und heizte dazu mit den Rahmen der Gemälde, welche großentheils noch vor dem Kauf zerriſſen wurden, um andere Sachen darin einzupacken. Unter dieſen befand ſich eine ſehr merkwürdige Sammlung Portraits ſämmtlicher griechiſchen

Gelehrten und Künſtler, die ſich nach der Einnahme Conſtantinopels durch die Türken nach Italien geflüchtet hatten. Einen Monat nach der erwähnten Expedition kam ein Mitglied des Directoriums an, um auch ſämmtliche Lilien und königliche Embleme, welche noch nicht zerſtört wären, nachträglich abnehmen zu laſſen. Der Architekt der Provinz hatte jedoch das Glück, dieß zu verhindern, indem er einen Koſtenanſchlag von 60,000 Franken einreichte, die nöthig ſeyn würden, um den anbefohlenen Vandalismus in Erfüllung zu bringen. Da man es nicht der Mühe werth fand, ſoviel darauf zu verwenden, gab man den ſaubern Plan wieder auf.

Zu jedem Appartement führt eine beſondere Treppe, und man zählt deren, mehrere kleine und die bereits beſchriebene größte ungerechnet, dreizehn Haupttreppen, die bis unter's Dach führen. Zwei davon, die eine von Heinrich dem Zweiten erbaut, ſind à jour, ſehr reich verziert und von großer Schönheit.

Die Zimmer können in ihrer Leere nicht mehr viel darbieten; man bewundert nur die ungeheuren Kamine, in denen ein kleines Himmelbett Platz finden würde. Die Capelle mit ſchöner Sculpturarbeit, die Plafonds einiger Säle, und eine andere hübſche Piece zeichnen ſich noch aus, auf deren Fenſter Franz der Erſte in Gegenwart ſeiner Schweſter, und vielleicht zugleich Geliebten, die bekannten Worte ſchrieb:

Souvent femme varie
Et fol est qui s'y fie.

Die Inſchrift iſt längſt verſchwunden, wie die bunten Fenſter, die herrlichen Kunſtſchätze, die Fresken italiäniſcher Meiſter, die reichen Teppiche, die Draperieen von Sammt und Gold, die die Wände deckten, und aller Glanz, der hier herrſchte, als Carl der Fünfte den ritterlichen Franz in Chambord beſuchte, und über den Reichthum und die Pracht des franzöſiſchen Königs erſtaunte. Und dennoch hat, wie man behauptet, nach vorhandenen alten Rechnungen, dieſer unermeßliche Bau damals nicht mehr als 600,000 Franken gekoſtet, während man jetzt die Koſten der bloßen Wiederherſtellung des Aeußern und Innern auf zwanzig Millionen anſchlägt. Und wie wünſchenswerth wäre dieſe doch, denn das herrliche Denkmal verfällt leider mit Macht! Seit ſo lange ſchon iſt es verlaſſen und verwaist.

Der Maréchal de Saxe bewohnte es kaum zwei Jahre, als er an den Folgen früherer Sünden, oder wie Einige wollen, im Duell mit dem Prinzen Conty von einem vergifteten Degen verwundet, nach kurzem Krankenlager ſtarb. Er that nichts für Chambord, außer daß er vor ſeinen Fenſtern einige häßliche Caſernen aufbauen ließ, um ſeine zwei Regimenter dort unterzubringen, die er täglich in den großen Sälen des Schloſſes exerziren ließ. Sie ſind jetzt bereits zu modernen Ruinen geworden. Nachher reſidirte eine Zeitlang der König von Polen hier, und ließ ungeſchickterweiſe die tiefen Waſſergräben zufüllen, wodurch das Schloß bedeutend an Leichtigkeit und Höhe verloren hat.

Ludwig der Sechzehnte machte ein Geſtüt aus dem Park, der einen Umfang von acht Stunden hat, und mit Mauern umſchloſſen iſt. Der Chef des Geſtüts wohnte im Schloß, und ließ einen großen Theil des Innern demoliren, um ihn modern einzurichten. Später ſchenkte es bekanntlich Napoleon dem Prinzen Berthier, der jedoch nur zwei Tage in ſeinem Leben hier zubrachte, dafür aber jährlich für 200,000 Franken alte Eichen im Park ſchlagen ließ, was dieſen gänzlich verheert und kahl gemacht hat, obgleich der Kaiſer ihm 500,000 Franken Revenüen jährlich extra hatte anweiſen laſſen, mit der Bedingung, ſie zur Wiederinſtandſetzung des Schloſſes anzuwenden. Die hierzu ergriffenen Maßregeln haben ſich jedoch darauf beſchränkt, daß der Prinz ſein roturieres Wappen dem Franz des Erſten beifügen, und ſtatt der abgehauenen Eichwälder einige Alleen lombardiſcher Pappeln pflanzen ließ, die noch einen erbärmlicheren Anblick als die eingefallenen Caſernen des Maréchal de Saxe gewähren. Nach der Reſtauration war das Schloß einige Zeit an einen Engländer vermiethet. Als es nachher von der Nation dem Herzog von Bordeaux geſchenkt wurde, hat es die Herzogin von Berry einigemal beſucht, und den Anfang mit ſeiner Reſtauration gemacht, was in der Juli-Revolution wieder nebſt manchem bisher erhaltenen Alten zerſtört wurde. Der Herzog von Bordeaux iſt bis jetzt noch Eigenthümer geblieben, aber bekanntlich eben ſo wenig im Stande, etwas darauf zu verwenden, als es zu bewohnen.

Der wahre Beſitzer in dieſer langen Zeit iſt eigentlich der Concierge geweſen, welcher nun ſchon ſeit mehr als fünfzig Jahren hier ſein Amt verſieht, ein munterer noch ziemlich corpulenter Greis, der mit Philoſophie, wenn gleich nicht ohne einigen Anflug von Kummer, ſein altes Zauberſchloß nach und nach in Trümmer zuſammenſtürzen ſieht.

Es kommt bei allen Dingen für den ſpätern Eindruck ſehr viel darauf an, unter welchen Beziehungen wir einen Gegenſtand zuerſt erblicken. Auch hierin ward ich heute begünſtigt, denn nichts konnte eindringlicher ſeyn, als der Moment, in welchem wir, ſchon in etwas ſpäter Tageszeit, in den Schloßhof traten. Ein Gewitter ſchwebte ſchwarz über den Gebäuden, deren hundert weiße Kalkſteinſpitzen, grell wie gebleichtes Gebein, gegen den dunkeln Himmel abſtachen. Dumpfer Donner ohne Blitze rollte majeſtätiſch darüber hin. Sonſt war kein Laut zu vernehmen und kein lebendiges Weſen zu ſehen. Plötzlich öffnete ſich die morſche Hauptpforte und ein Dutzend zerlumpter Geſtalten mit kurzen Hirſchfängern und Flinten bewaffnet, wie aus einem Bilde Salvator Roſa's geſtohlen, drangen pêle mêle daraus hervor, von mehr als zwanzig Hunden aller Racen begleitet. Es waren die Gardechasses des Herzogs von Bordeaux, die heute eine battue vorhatten, und uns im Anfang ziemlich unwirſch anblickten. Als ich mich ihnen aber näherte und ſagte, daß ich kürzlich ihren Herrn geſehen, verſammelten ſie ſich ſchnell um mich, und wünſchten zu hören, wie es ihm ginge. Es ſprach eine Art kindlicher und reſpectvoller Anhänglichkeit aus dieſen wilden Geſichtern, wie man ſie bei dem gemeinen Manne heutzutage nicht mehr häufig antrifft. Auch dieſe Gefühle ſchienen hier, wie alles Uebrige, noch aus der chevaleresken Zeit *).

Als wir nun nach mehreren Stunden der genauſten Beſichtigung und froh des gelabten Genuſſes bei dem ſchönen und glänzenden Mondſchein das Schloß wieder verließen, entlockte der

---

*) Ein Diener dieſer Art ſagte mir einmal: „Wir thun Alles für unſere Herrſchaft, wir lieben ſie noch, wie es jetzt nicht mehr Mode iſt. Aber,“ fügte er hinzu, „die Herrſchaften lieben auch ihre Diener nicht mehr wie ſonſt.“ Die Wahrheit dieſer ſchlichten Aeußerung frappirte mich. Es iſt ſehr richtig: das dienende Verhältniß hat für beide Theile ſeine ſchöne Seite verloren, und dem zwiſchen Eltern und Kindern wird es vielleicht bald nicht beſſer ergehen und eintreffen, was der Bailli de Montbarrey ſagte: qu'il n'y aura plus de parents, qu' à la mode de Bretagne.

Enthuſiasmus ſelbſt einem meiner proſaiſchen Commis ein tiefes Wort: „Versailles même," rief er, „ne m'a pas autant frappé. Il y a quelque chose d'infini dans ce style, qui fait, que vous ne pouvez jamais en être rassasié!" Die Phraſe iſt eben nicht elegant, aber man kann das ächt Romantiſche, meiner Meinung nach, kaum beſſer definiren.

Nachdem wir in der Dorfſchenke, in der ſeit vier Wochen ein engliſcher Yorik als Einſiedler wohnte, und die durch den ſeit einiger Zeit immer ſtärker werdenden Zufluß von Reiſenden zu einem ganz anſtändigen Gaſthof ſich umzuwandeln beginnt, ſehr guten Wein von Baugency getrunken hatten, der dem Burgunder ähnelt, und unſer Diné mit einer Art Nationalkuchen geſchloſſen, der gleichfalls zu den Merkwürdigkeiten von Chambord gehört, fuhr uns, grace au vin de Baugency, der Poſtillon die vier Lieues nach Blois faſt im fortwährenden Galopp zurück. Während dieſer Zeit politiſirten, philoſophirten und deraiſonirten wir viel, und heute bedurfte ich keines Buches um einzuſchlafen.

Der Commis des Cabriolets (nach ſeinem Namen habe ich nie gefragt) hatte eine ſolche Neigung zu mir gefaßt, daß er mich inſtändig bat, morgen wieder in ſeiner Equipage mit ihm nach Tours zu reiſen, denn, ſagte er, bisher habe ich nie daran gedacht, auf meinem Wege Merkwürdigkeiten aufzuſuchen, Ihnen habe ich das in Chambord empfundene Vergnügen zu danken, und gewiß finden wir morgen in Ihrer Geſellſchaft noch mehr dergleichen. Dieſe freundliche Naivetät rührte mich, ich erfüllte ſeinen Wunſch und das Schickſal in günſtiger Laune auch ſeine Erwartung.

Um 7 Uhr früh fuhren wir ab, und ich befahl meinem Bedienten, mir mit meinen Sachen auf der Diligence zu folgen, und wenn er früher in Tours ankäme, dort Quartier für mich zu nehmen.

Ich darf Blois nicht verlaſſen, ohne einer gaſtronomiſchen Qualität dieſer Stadt zu gedenken, welche in Frankreich zu den größten Seltenheiten gehört. Die Landleute bringen nämlich jeden Morgen in kleinen, zierlich mit Weinblättern umwundenen Töpfchen vortreffliche ſüße Schaumſahne (Rahm) zu Markte, welche mir ſeit lange wieder einmal den Genuß untadelhaften Kaffees und Thees geſtattete. Der hier ausgeſprochene Dank für einen ſo wichtigen Dienſt iſt nicht mehr als billig.

Die Ufer der Loire werden von hier an intereſſanter, doch bleibt es immer ein ſandiges und dürres Land, mit wenig Bewegung und faſt keinen andern Bäumen, als meinen bekannten Feinden, den lombardiſchen Pappeln, die man hier in ſolcher Menge nur anpflanzt, um Sabots daraus zu machen, weil ſie ſich von dieſem Holz weit angenehmer tragen ſollen. Himmel, wo dringt die Weichlichkeit nicht überall hin, ſelbſt bis auf die Holzſchuhe erſtreckt ſie ſich nun ſchon!

Auch der Fluß bietet in ſeinem breiten Bette mehr Sand als Waſſer. Von Weitem ſahen wir das Schloß Chaumont liegen, ehemals ein Lieblingsſitz Catharinens von Medicis, die auch hier ihren aſtrologiſchen Thurm hatte. Obgleich wir nichts weniger als raſch fuhren, denn das Pferd des Commis zog uns heute ſtatt der flüchtigen Poſtpferde, legten wir doch die acht Lieues bis Amboiſe in drei Stunden zurück, denn die franzöſiſchen lieues de poste rivaliſirrn in unnatürlicher Kürze mit unſern preußiſchen Poſtmeilen.

Die alte Reſidenz von Amboiſe, welche leider von einem hungrigen Senator Napoleons halb eingeriſſen worden iſt, um die Materialien zu verkaufen, trägt von Außen immer noch das Gepräge einer Hofburg franzöſiſcher Könige. Das Innere dagegen, mit Papier, Kattun und lakirtem Blech ausgeſchmückt, gleicht der Wohnung eines modernen Maire de petite ville. Glücklicherweiſe iſt das Schloß jetzt wieder an den König gekommen, deſſen Walten man ſchon vielfach gewahr wird. Eine koſtbar verzierte, aber faſt zerſtörte gothiſche Capelle iſt bereits zum größten Theil wieder hergeſtellt, eben ſo der imposante, lange, gewölbte Eingang zum Schloß, und man darf hoffen, daß ſpäter Alles in dieſem Sinne ſich wieder umgeſtalten wird. Nie hat gewiß ein Regent Frankreichs mehr für die Erhaltung und Wiederherſtellung ehrwürdiger Denkmäler des Alterthums gethan, was hohes Lob verdient. Der Egoismus Napoleons glänzt hierin nicht. Er liebte keine andern Denkmäler als die, welche an ihn ſelbſt erinnerten. Es ſchwebt mir noch immer, in einem Geſpräch mit dem König, ſeine Aeußerung über dieſen Gegenſtand vor. „Ich wünſchte,“ ſagte er, „daß die Franzoſen dem Alten und der hérédité auch ſeinen Werth ließen, nicht bloß immer die Zukunft, ſondern auch die Vergangenheit in's Auge faßten, und dann recht lebhaft inne würden, daß nicht bloß die Zeit Napoleons groß für Frankreich war, ſondern daß faſt zu jeder Zeit der Monarchie Großes in unſerm Lande geleiſtet worden iſt.“

„Gewiß, Sire," erwiederte ich, „und was mich betrifft, ſo finde ich, daß keine Nation eine ſchönere Ausſicht haben kann, wenn ſie ſich nach der Vergangenheit wendet, als die franzöſiſche, und daß ihre Zukunft eben ſo ſchön beginnen wird, wenn ſie ſie Eurer Majeſtät überläßt."

Im Bereich des Schloſſes befindet ſich ein Thurm, in dem man bequem zu Wagen hundert Fuß hoch hinauf und herab fahren kann, genau ſo conſtruirt, wie der des berühmten Tunnels in London. Es gibt nichts Neues unter der Sonne.

Nicht weit von Amboiſe befindet ſich eine andere moderne hiſtoriſche Merkwürdigkeit, die Pagode von Chanteloup, ein Gebäude in chineſiſchem Geſchmack, das einzige, welches von dem prächtigen Beſitzthum des Herzogs von Choiſeul übrig geblieben iſt. Das Schloß ward zuerſt durch Chaptal in eine Runkelrübenzuckerfabrik umgeſchaffen, und nachher von der ſogenannten bande noire eingeriſſen, eine Geſellſchaft, die eigens dazu geſtiftet worden iſt, alte Schlöſſer zu demoliren, um einen Gewinn an dem Verkauf der Materialien zu machen. Eine Räuberbande würde dem Lande weniger unerſetzlichen Schaden zugefügt haben.

„Wollen Sie nicht Chenonceaux ſehen?“ frug mich der Wirth.

„Was iſt das?“

„Mein Gott, eine der intereſſanteſten Sachen in Frankreich, das Schloß, welches Franz der Erſte für Diane von Poitiers erbauen ließ, und das noch von Innen und Außen größtentheils ſo erhalten worden iſt, wie ſie es verlaſſen hat.“

Dieß war eine erfreuliche Nachricht. Ich beſtellte ſogleich Poſtpferde, und ungeachtet es heftig regnete, und der Weg ſehr ſchlecht war, erreichten wir in zwei Stunden das Parkthor von Chenonceaux, nach dem eine Avenue alter Rüſtern führt. Ich werde mich dem ehrlichen Wirth immer verpflichtet fühlen, mich auf dieſe Perle am Wege aufmerkſam gemacht zu haben, von der mein ſtupides Itinéraire de France nicht ein Wort ſagt. Und beſonders heute genoß ich dieſe bonne fortune doppelt, weil es mir gewiſſermaßen Chambord complettirte, indem ich hier noch, wenn auch im kleinern Maßſtabe, erhalten ſah, was dort im größten längſt zerſtört wurde.

Das Schloß, in reizender Unregelmäßigkeit, höchſt maleriſch aufgeführt, beſteht aus zwei, durch eine Mauer und Brücke verbundnen Gebäuden. Das Erſte, deſſen Haupttheil durch einen viereckigen weiten Thurm gebildet wird, der mit einem ſchönen gothiſchen Portal und der Deviſe Dianens von Poitiers geziert iſt, dient als Thorhaus und Wohnung des Concierge mit ſeiner Familie. Ueber die erwähnte Zugbrücke gelangt man nun von hier in das Hauptgebäude, welches im Geſchmack jener Zeit mit vielen Vorſprüngen und Thürmen verſehen, und auf höchſt ſeltſame Weiſe auf eine breite Steinbrücke von ſechs Bogen quer über den Fluß Cher erbaut iſt.

Man ſieht zuerſt, in das Innere tretend, eine ſchmale mit alten Waffen behangene Halle. Aus dieſer führte man uns in den Salon der jetzigen Beſitzer, des Grafen Villeneuve und ſeiner Gemahlin, die mit der größten Artigkeit den fremden Beſuchern alles der Aufmerkſamkeit Werthe im Schloſſe zu beſichtigen erlauben und ſich ſelbſt heute zurückzogen, um uns nirgends zu hindern. Obgleich dieſes Zimmer nicht zu denen gehört, welchen man ihr ganzes früheres Gewand gelaſſen, ſo iſt doch ein ähnlicher Charakter glücklich nachgeahmt worden. Die Meubles aus maſſivem Ebenholz ſind aus alter Zeit, und ein großer Schrank mit Sculpturen gehört zu den koſtbarſten Reliquien dieſer Art. Die Wände ſind mit den intereſſanteſten Portraits geſchmückt. Hier ſehen wir zuerſt Chriſtine von Schweden, kurz vor ihrem Tode in geiſtlicher Kleidung, in Rom gemalt, ein höchſt ausdrucksvolles, von Leidenſchaft durchfurchtes und dennoch ſeltſam, ich möchte faſt ſagen wie mit Schlangenblick, anziehendes, leichenblaſſes Geſicht. Die großen dunkeln Augen haben etwas Geiſterartiges. Noch glüht aus ihnen in fieberhafter Exaltation die Liebe wie der Mord.

Ein vortrefflich gemaltes großes Bild von der Hand eines unbekannten Meiſters ſtellt Chriſtiern den Zweiten dar; ein nordiſcher Held wie aus einem Roman Fouqué's, rieſig, wild und furchtbar. Weiterhin erblickt man Frau von Sevigné, ſchon etwas corpulent in reifern Jahren, die das Bild ihrer ſchönen aber ausdruckloſen Tochter dem Beſchauer vorhält. Ihre feinen Augen und eine gewiſſe Jovialität de bonne compagnie entſprechen genau der Vorſtellung, die man ſich nach ihren Briefen von ihr macht. Madame Deshoulières und Frau von Maintenon gaben mir keinen Stoff zu einer Bemerkung; die erſte hatte etwas ſehr Ordinaires, und die zweite war in der Betſchweſterperiode gemalt, wo ſie ganz hebetirt erſcheint.

Der edlen, feinen und großen Phyſiognomie des Cardinal de Richelieu begegne ich nie, ohne lebhaft davon erregt zu werden. Wahrlich in

Lumpen würde dieſer Mann noch imponiren, und als einer von denen erſcheinen, welchen der liebe Gott ſelbſt die vornehme Natur auf die Stirne geſchrieben.

Sehr anziehend war mir das bisher noch nie geſehene Portrait eines meiner Lieblingshelden aus der Zeit Ludwig des Vierzehnten (denn ich geſtehe, daß ich dieſe Periode für eine große halte) des Herzogs von Vendôme. Man ſieht auf den erſten Blick in der Aisance dieſer kriegeriſchen Geſtalt, in den freundlichen aber beſtimmten Zügen, dem ſtolzen und zugleich ſybaritiſchen Ausdruck des Mundes, und beſonders in den kühnen, etwas zu freien braunen Augen, den Mann mit allen ſeinen Tugenden und Fehlern — den Mann des Entſchluſſes und der Indolenz, den Grand seigneur par excellence am Hofe und den populairſten Helden der Armee, den gutmüthigſten Herrn ſeiner Diener, und das Schrecken der Feinde, den Mann voller Edelmuth und den grobſinnlichen Roué von den relaſchirteſten Sitten. Es gibt viele Leute, in denen auf ſolche Weiſe zwei ganz entgegengeſetzte Naturen Platz finden, nur haben ſie nicht immer Gelegenheit, mit demſelben Eclat im Guten wie im Schlimmen aufzutreten.

Dem eben beſchriebenen Salon gegenüber gelangt man nun in den ganz hiſtoriſchen Theil des Schloſſes. Die erſte Piece iſt die salle des gardes Franz des Erſten, gleich der folgenden, ſorgſam erhalten, wie ſie zu ſeiner Zeit war. Man glaubt, in ein altes Bild hineinzuſehen. Vor den Thüren hängen verſchoſſene, gewirkte Teppiche. Eine reich vergoldete Ledertapete deckt die Wände, an denen vier Gemälde im mittelalterigen Styl hängen, welche kriegeriſche Scenen darſtellen. Der Holz-Plafond iſt in Himmelblau und Gold gemalt, auf dem Kamin, das faſt bis an die Decke reicht, ſteht eine vergoldete Büſte Franz des Erſten, und an mehreren Orten entdeckten wir wieder den Salamander und das gothiſche F mit der Königskrone und dem Strick des heiligen Franziskus; und da, wo ſich die beiden Enden des Strickes in einer Schleife vereinigen, ſitzt hier ein niedlicher Liebesgott darauf. Bänke und einige wurmſtichige Tiſche ſind die einzigen Meubles.

Das zweite Zimmer iſt der Audienzſaal. Hier iſt der Plafond ungleich reicher und kunſtvoll geſchnitzt, der Boden Parket, die Tapete von einem leinenen Stoff mit großen roth veloutirten Blumen, und die Zwiſchenräume vergoldet, die Meublen gleichfalls aus vergoldetem Holz, theils mit Cramoiſi-Seide, theils mit gleichfarbigem Sammt oder Tuche beſchlagen, die Lehnen der Fauteuils abermals mit dem geſtickten F geziert, und in der Mitte des Zimmers ſteht ein hoher Baldachin. Neben dieſem Saal iſt eine Art Boudoir mit Boiſerie bekleidet, hellblauer Grund und gelbes Gatterwerk darüber, die Meubel aus Ebenholz mit ſchwarzem Sammt und verſchoſſenen goldenen Treſſen. Hier ſteht ein Trinkglas Franz des Erſten aus venetianiſchem buntem

Sternglaſe von großer Schönheit. Man hat auch einen Stuhl und Toilettenſpiegel in koſtbarem Rahmen aus Schildkröte und getriebener Arbeit in Metall hier aufgeſtellt, die beide der unglücklichen Maria Stuart gehörten.

Durch eine kleine Bibliothek, in der nur der äußerſt kunſtreiche Plafond alt iſt, tritt man in Dianen von Poitiers Zimmer. Ihr ausgezeichnet ſchönes Bild in voller Figur hängt über dem Kamin; ein reizendes Geſchöpf, die Taille einer Nymphe, freudig in kräftiger Fülle, wie die Göttin der Jugend, um ſich blickend. Ihr grazieuſes Jagdcoſtüme iſt heute faſt wieder modern geworden. Höchſt geſchmackvoll ſind beſonders die Haare in Locken geſcheitelt und aufgebunden, Buſen und Schultern faſt bloß, der Gürtel wie man ihn jetzt trägt, und die lieblichen Füßchen in ſo nette Schuhe gehüllt, als ſie der beſte Pariſer Schuhmacher vom Jahr 1834 nur liefern könnte.

Der ſchönen Diane gegenüber hängt wie billig der König, und außer dieſem ſind noch mehr Portraits, zum Theil auch aus ſpäterer Zeit, hier vereinigt, ein Heinrich der Achte von Holbein, Ludwig der Eilfte, ſehr charakteriſtiſch, Heinrich der Vierte und Andere. Am auffallendſten war mir das lachende Satyrgeſicht des berühmten Rabelais, und der herrliche jugendliche Kopf des tapfern Gaſton de Foir, ein idealiſches franzöſiſches Ritterantlitz. Ziemlich bürgerlich erſchien mir dagegen der famoſe Ritter sans peur et sans reproche, auf ſeinem ſchwerfälligen Streithengſt. Die Meubel in dieſem Zimmer ſind von Nußbaumholz mit einzelner Vergoldung, Wände und Stühle mit blauem Tuch beſchlagen, und Salamander und F, die der König ungemein geliebt haben muß, fehlen auch hier nicht. In einem kleinen Oratoire darneben, deſſen ſich Heinrich der Vierte mit Gabrielle d'Eſtrées oft bedient haben ſoll, (denn das Schloß ſcheint von einer Maitreſſe auf die andere übergegangen zu ſeyn) befindet ſich der Letztern Bild, eine auf dem Leichnam des Königs genommene Gypsmaske, und ein eigenhändiger, in Rahmen gefaßter Brief deſſelben an einen gewiſſen Le Batz, der unterſchrieben iſt:

„Votre plus véritable et sûr Ami Henri."

Gabrielle d'Estrées ſieht wie eine franche Coquine aus, wie ſie Tallemant des Réaux auch ſchildert, der behauptet, ſie habe dem König ſo viel Hörner aufgeſetzt, als es Tage im Jahr gebe. Der gute König wußte es, ſchloß aber die Augen. Einmal erbot ſich, ich erinnere mich nicht mehr, welcher ſeiner Hofleute, ihn in der Nacht an ihr Bett zu führen, wenn Bellegarde mit ihr ſchlafen würde. Der gute König nimmt es an, wie ſie aber an der Thür der Schlafſtube angekommen ſind, dreht er um und ſagt: „Non, je ne veux pas entrer, cela la fâcherait trop."

Wenn Du dieſe Memoiren, die mir einen großen Charakter der Wahrheit an ſich zu tragen ſcheinen, noch nicht geleſen haſt, ſo empfehle ich ſie Dir ſehr. Vieles erſcheint dort in einem ganz neuen Lichte, namentlich Heinrich der Vierte. An einer Stelle ſagt Tallemant von ihm: „Aucun Roi n'a eu plus de maitresses et ne les a plus mal servies, car il n'était pas grand abatteur de bois. Aussi,“ ſetzt er hinzu, „était il toujours cocu. Madame de Verneuil l'appela un jour Capitaine Bonvouloir, et une autre fois: que lui prenait d'être Roi, que sans cela on ne pourrait le souffrir, et qu'il puait comme charogne. Elle disait vrai, il avait les pieds et le gousset fin,“ ſetzte er hinzu. Aber merkwürdiger noch iſt Folgendes: Quelque brave qu'il fut, quand on lui venait dire inopinément: Voila les ennemis, il lui prenait toujours un espèce de devoiment, et tournant cela en plaisanterie, il disait: Je m'en vais me faire propre pour eux. Il était larron naturellement, et ne pouvait s'empêcher de prendre ce qu'il trouvait, mais le renvoyait. Il disait lui même, que s'il n'eut été Roi, il eut été pendu. Il avait beaucoup moins de dignité que Henri III. Voilà pourquoi Madame de Simier dit, quand elle le vit pour la première fois: J'ai vue le Roi, mais je n'ai pas vue Sa Majesté.

Ich glaube, die Geſchichte iſt oft eben ſo eine wächſerne Naſe als die Juſtiz.

Auch eine Büſte der ſanften Agnes Sorel ſteht hier, und lächelt wie ein holder Engel mit niedergeſchlagenen Augen.

Auf einer ziemlich engen Steintreppe mit bunten Glasfenſtern ſteigt man in den zweiten Stock hinauf, wo ſich zuerſt die salle des gardes de Catherine de Medicis darbietet, welche der untern faſt gleich iſt. Ueberall hängen Teppiche, deren Farben mitunter noch ziemlich friſch ſind, vor den Thüren, eine ſehr zweckmäßige Mode jener Zeit.

Catharinens Schlafzimmer mit prächtigem Plafond, braun und ſilberner Tapete, einem ſeidenen Himmelbett und koſtbaren Meublen iſt das reichſte dieſer alten Zimmer. Ich bemerkte eine vergoldete chaise longue, die mir bequemer wie unſere heutigen vorkam. Uebrigens hat man die unglückſelige Idee gehabt, in dieſem Sanctuaire des Alterthums mehrere Familien-Portraits der Madame Dupin, früheren Beſitzerin dieſes Schloſſes, aufzuhängen. Bei dem zahmen Papagai, der dieſer Dame aus der Hand frißt, beſchwöre ich die jetzigen Eigenthümer, dieſen Familienſchätzen einen andern Platz anzuweiſen!

Man zeigt noch ein Schlafzimmer Dianens, das aber außer ihrem ſeidenen Originalbett, bei dem man ſeinen Gedanken Audienz geben kann, nicht viel Bemerkenswerthes enthält. In einer langen Galerie, welche ſie ſpäter dem Schloſſe anbauen ließ, befinden ſich noch viele hiſtoriſche Portraits, doch meiſtens ohne Werth. Ludwig der Fünfzehnte hat einen Theil dieſer Galerie zu einem kleinen ſehr mesquinen Theater umformen laſſen, welches jedoch zu einer gewiſſen Celebrität gelangt iſt, da hier der devin du village zuerſt, und von Rouſſeau ſelbſt, aufgeführt wurde.

Ein großer etwas vernachläßigter Park, in dem ſich ein Geſtüt befindet, umgibt das Schloß; der Regen verhinderte uns, ihn mehr als flüchtig zu betrachten, einige ſeiner Waldpartieen bieten aber für die Ausſicht von den Zimmern ſehr hübſche Punkte.

Als wir wieder in Amboiſe ankamen, fanden wir das Pferd meines Gefährten nicht hinlänglich gefüttert und beſorgt, ſo daß wir noch zu einer halben Stunde Aufenthalt daſelbſt genöthigt wurden.

Während dieſer Zeit war ich zufälliger Zeuge einer Unterredung des Schenkwirthes mit einem Handwerker, der dem Erſten die beſcheidene Equipage, die ihn hergebracht, verkaufen wollte. Die diplomatiſche Artigkeit und Gewandtheit, mit der dieſe beiden gemeinen Leute in ihren Blouſen verhandelten, die Schlauheit, mit der ſie zu Werke gingen, um ſich gegenſeitig den Vortheil abzugewinnen, und der ſichere Aplomb, mit dem jeder ohne Zögern wußte, was er zu ſagen hatte, waren mir ſo merkwürdig, daß ich ihnen vom Anfang bis zu Ende mit dem größten Intereſſe zuhörte.

Zwei deutſche Geſandte, die um den Kauf einer Provinz, oder einiger hundert Seelen gehandelt hätten, würden es nicht beſſer und kaum mit ſo gewinnenden Redensarten bewerkſtelligt haben — und dennoch wäre eine Wette einzugehen geweſen, daß meine beiden Negociateurs nur ſehr unvollkommen ſchreiben und leſen können. Aber ſo iſt es hier. In der allgemeinen Verbreitung wiſſenſchaftlicher Bildung ſteht in den niedrigen Ständen der Franzoſe dem Deutſchen ungemein nach; in geſellſchaftlicher dagegen, in Lebens-Erziehung iſt er ihm ſo überlegen, daß er darin oft ſelbſt unſere höheren Stände erreicht, wo nicht gar übertrifft.

Erſt ſpät in der Nacht kamen wir in Tours an, wo ich im Faſan zu meinem Schaden erfuhr, daß mein Bedienter keinen Platz auf der Diligence habe finden können, und erſt übermorgen hier ankommen werde. Da ich nun nicht das Mindeſte mit mir hatte, als was ich auf meinem Leibe trug, und nur in Romanen — wo ein rüſtiger Held, wenn er etwas anders zu thun hat, ſich weder wäſcht, noch ſchläft, noch ißt — alle Lebensbequemlichkeiten entbehrt werden können, ſo befand ich mich die ganze Zeit dieſes gezwungenen Naturzuſtandes über ſehr mal à mon aise.

In meiner üblen Laune blieb ich faſt den ganzen Tag im Bett liegen und las Zeitungen nebſt den paroles d'un croyant vom Abbé La Mennais. Ueber dieſes Buch ärgerte ich mich noch mehr. Nie iſt wohl ein heterogeneres Ragout von Philoſophie und Myſticismus, von revolutionairem und monarchiſchem Unſinn, von St. Simonismus und Obſcurantismus — Alles in eine Sauce prophetiſcher Inſolenz getunkt, und mit einigen Brocken unſeres Herrn Chriſtus aſſaiſonirt, zuſammengekocht worden. Daß ein ſo albernes Machwerk ſechs Editionen hat erleben können, iſt ein wahrhaft trauriges Ereigniß. Arme Zeit! die an einem ſolchen Strohhalm ſich vor dem Ertrinken zu retten hofft. Aber, um mit La Mennais zu reden: Blickt um Euch! Seht wie die Zeiten des Thurmbaues zu Babel wiedergekehrt ſind. Schon hat die Verwirrung der Sprachen, wie die der Köpfe begonnen, und was wir während des Tages bauen, fällt über Nacht wieder ein. Wahrlich, ich ſage Euch, die zweite Sündfluth iſt wieder nahe, und der erſte Donner des letzten Tages wird am Firmamente zu rollen beginnen, wenn kein Menſch mehr den andern verſteht!

Ich eilte, mir den vom Pfaffen verdorbenen Magen durch Walter Scotts geſunde Hausmannskoſt für Kranke wieder herzuſtellen und wählte den Quentin Durward, der hier claſſiſchen Boden findet; denn Ludwigs Schloß Plessis les tours liegt nur eine halbe Stunde von der Stadt entfernt im flachen Felde.

Den Tag darauf beſuchte ich es. Auch dieſes Monument franzöſiſcher Geſchichte hat erſt der Vandalismus neuerer Zeit zerſtört, und ein großer Theil der alten Mauern wurde nicht ſpäter als in dieſem letzten Winter niedergeriſſen. Nur wenig iſt übrig, aber das Wenige ſo feſt noch der Zeit trotzend, als wäre es erſt geſtern fertig geworden. Die tiefen Gräben ſind ſämmtlich zugefüllt, und das Ganze iſt längſt in eine Meierei von ziemlich dürftiger Apparence umgeſchaffen worden. In einer der Hütten, die auf dem alten Grundwerk aus den abgebrochenen Steinen wieder aufgeführt worden ſind, leben jetzt zwei bejahrte Engländer, von denen der Eine, taub und kein Wort franzöſiſch verſtehend, der beſondere Gegenſtand der Pflege des Andern zu ſeyn ſcheint. Sie ſind ſchon ſeit einigen Jahren hier, haben keine Bekanntſchaften, ſehen Niemand bei ſich, ſprechen nur das Unumgängliche, und leben meiſt hinter verſchloſſenen Thüren. Welch ſonderbares Schickſal mag es wohl ſeyn, das dieſe Sonderlinge hieher verſchlagen hat!

Auf dem Rückweg beſah ich die Cathedrale, deren Façade eine große Mannigfaltigkeit darbietet, obgleich ſie nicht ganz aus der beſten Zeit iſt, und namentlich die Kuppeln der Thürme ſchon die Spur des einreißenden ſchlechten Geſchmackes tragen. Das Innere iſt impoſant, und ſchimmernd von einer großen Anzahl, theils altconſervirter, theils neu, mit verſchiedenem Glücke, nachgeahmter Glasmalereien. Von dem Alten ſind die beiden großen Roſetten des Kreuzes, die in dem hellen Sonnenſchein, in prismatiſcher Farbenharmonie, gleich tauſend Edelſteinen funkelten, das Schönſte; von dem Neueren war eine Superporte mit großen Blumen auf ſchwarzem Grunde von wunderbarem Effect und origineller Erfindung.

Ich ſollte in Tours einige Perſonen aufſuchen, an die ich von Paris aus empfohlen war, bin aber durch meine nomadiſche Reiſeart jetzt ſo in die sauvagerie hineingerathen, daß ich mit der Geſellſchaft nichts zu thun haben will. Ich zog daher vor, ein Pferd zu miethen, um damit einen Tag lang in der Gegend umherzureiten, und nahm meinen Weg über die berühmte große Brücke, welche allerdings ſehr lang, ſehr hoch und ſehr breit iſt, eine ſchöne Ausſicht hat, und alſo ihren Ruf vollkommen verdient. Doch iſt es ſehr Schade, daß man das ihr gegenüberliegende mit Landhäuſern bedeckte Coteau mit großen Koſten zu Anlegung einer Straße durchſchnitten hat, die ſich in der Richtung der Brücke verlängert, und als point de vue ein kleines Telegraphenhaus präſentirt. Hiedurch hat man das Maleriſche der Landſchaft nach dieſer Hauptſeite gänzlich vernichtet, und ihr das Anſehen einer ſchlechten Theaterperſpective gegeben.

Ich wandte mich nun rechts, ſtromaufwärts an der Loire hin. Dieſer Weg iſt anmuthig. Nach der Landſeite erheben ſich ſteile Kalkfelſen, in denen man mit Ueberraſchung überall Fenſter erblickt, aus welchen, gleich Erdgeiſtern, zerlumpte Figuren herausſchauen. Es ſind arme

Leute, die, eine neue Art Troglodyten, hier in Steinhöhlen leben, welche von den Eigenthümern für 5 bis 10 Franken jährlich vermiethet werden. Oben entdeckt man die Schornſteine, wie ſie, mitten aus den Dornen und dem Geniſte, das die Felſen bedeckt, luſtig ihre Rauchſäulen gen Himmel wirbeln. Dichte Weinfelder, mit Nußbäumen eingefaßt, dehnen ſich am Fuß dieſer Kalkwände hin, und hie und da zeigt ſich eine kleine gothiſche Kirche, ein modernes Chateau, die Ruine einer Abtei oder eine alterthümliche Meierei hinter den Reben. Die Loire bildet hier verſchiedene Inſeln, oft mit Schwarzpappeln und Weiden dicht bewachſen, oft aber auch nur aus kahlem Sand beſtehend, welches keinen angenehmen Eindruck macht. In einer üppigen und friſchen Gegend ſchadet ein ſolcher Contraſt nicht, aber die hieſige hat durchaus nicht dieſen Charakter. Es iſt etwas Düſteres, Mageres, ich möchte ſagen Greiſenhaftes darüber gebreitet, wie über einen großen Theil von Frankreich, was mir einen längern Aufenthalt hier ſehr unangenehm machen würde. Die freundliche, reinliche Nettigkeit Süddeutſchlands, die elegante Sauberkeit Englands vermißt man überall, und kein Himmel Italiens oder der Provence mit ſeiner klaren Atmoſphäre und ſeinen violetten Bergen entſchädigt noch dafür.

Bei alledem ſieht man es dieſem Lande jederzeit an, daß es eine gar alte Geſchichte hat, und viel in der Jahrhunderte Lauf erlebt! Frankreich kömmt mir, wenn ich ſeine waldentblößten Fluren, ſeine unabſehbaren Felder, ſeine zerſtörten Schlöſſer, ſeine vernachläßigten und ſchmutzigen Dörfer und Städte betrachte (beſonders bei der jetzigen Dürre und dem grauen Himmel), wie ein zurückgekommener alter Edelmann vor, der gern wieder jung werden möchte, und wenig Werth mehr auf das Vergangene legt. Deutſchland iſt nur ein Parvenüe dagegen, und ein Jüngling dazu, weil es, vielleicht mit größerer Lebenskraft begabt, dennoch nicht halb ſo ſchnell gelebt hat.

Es iſt daher wahrſcheinlich, daß es auch noch mehr Zukunft zu erwarten haben wird.

Obgleich ich eben geäußert, daß noch kein italiäniſcher Himmel hier glänzt, ſo iſt doch das Clima ſchon bedeutend milder. Monatroſen blühen den Winter hindurch, die Cypreſſe erfriert nicht, und bei einer Villa bemerkte ich eine ſchöne Allee hoher Catapla's, die bei uns nur große Sträucher bleiben. Man hatte mir einen, drei Lieues von Tours entfernten, Park in dem Dorfe Vernoux ſehr gerühmt, den ich neugierig zu ſehen war. Das Locale fand ich vortheilhaft, an Materialien fehlte es nicht; Felſen, Wald, Waſſer, Hügel, Wieſen, Alles war vorhanden — aber nur der Geiſt hatte gefehlt, ein Ganzes daraus zu machen, und ich bin überzeugt, die einzelnen Pfuſchereien haben die Natur hier mehr verdorben, als ſie verſchönert. Noch ſah ich in Frankreich eine ähnliche Aufgabe im Großen nirgends mit Glück gelöst.

Ich wollte in dem Wirthshaus des anſehnlichen Dorfes zu Mittag eſſen, fand aber daſelbſt nichts vor, als ranzige Butter, ſchwarzes Salz, ſchlechten Wein und nur gutes Brod, das überall gut iſt. Der Landmann lebt ſehr elend in Frankreich, und ſein trüber, ſaurer Wein iſt wahrlich kein Vorzug vor den Ländern, wo man gutes Bier trinkt, geſchweige denn Rhein-, Moſel- und ſelbſt Neckarwein; denn ſo vortrefflich die feinen franzöſiſchen Weine ſind, ſo erbärmlich ſind die Landweine, ſo weit meine Erfahrung wenigſtens reicht.

In eben ſolchem Elend als dieſe Wirthsleute fand ich auch auf meinem Rückweg die Bewohnerinnen eines alten, von der Herrſchaft nie beſuchten Schloſſes, deſſen Felſenterraſſe mich hinauf lockte. Es waren drei Weiber, die zugleich drei Generationen repräſentirten, Großmutter, Mutter und Tochter. Ich ſcherzte mit ihnen, und verſicherte, es liege ein Schatz in den Kellern des alten Raubneſtes vergraben, den wir heben könnten, wenn ſie Muth hätten. Im Anfang lachten ſie und antworteten mit Späßen. Zuletzt aber, als ich ernſt blieb, und eifrig ſie zu der Sache bereden zu wollen ſchien, wurde der Glaube in ihnen mächtig. Beharrlichkeit beſiegt Alles. Ich verſprach zur genaueren Feſtſtellung unſeres Planes wieder zu kommen, und nahm Abſchied. Als ich nun auf's Pferd ſtieg, bat mich die Mutter um ein kleines Trinkgeld. „Sehr gern, Kinder," ſagte ich, und hielt ihnen ein Vierzigſousſtück hin, „aber nehmt Ihr jetzt dies Geld von mir, ſo könnt Ihr nimmermehr den Schatz heben."

Von dem Augenblick an mochte Keine mehr die Hand darnach ausſtrecken.

Eben ſo, dachte ich bei mir, iſt Jahrhunderte lang eine halbe Welt betrogen worden. Sie hat das irdiſche Glück ausgeſchlagen, um einen imaginairen Schatz im Himmel zu finden, und am ſchlimmſten iſt ſie jetzt daran, wo ſie weder das Eine hat, noch mehr an das Andere glaubt.

Du, lieber K., gehörſt nicht in dieſe Kategorie. Du haſt Dein Glück im rein Menſchlichen geſucht und gefunden, und kannſt ruhig erwarten, wie es mit dem Schatze jenſeits beſchaffen ſeyn mag. Der Himmel erhalte Dich, wie Du biſt, und ſchenke uns Beiden ſeinen Frieden.

Dein aufrichtiger Freund

H. S.

Zehnter Brief.

An den Herrn Grafen von S.......

Bordeaux, den 19ten October 1834.

Lieber Max!

Als ich Euch verließ, gab ich das Verſprechen: bald dieſem, bald jenem meiner Verwandten und Freunde ein Fragment meiner Begebenheiten in der Fremde mitzutheilen, ſo daß, thätet Ihr einmal meine Briefe zuſammen, eine förmliche Reiſebeſchreibung daraus hervorginge. Da ich nun, verehrteſter Bruder, Niemanden kenne, der, nach mir, guten Bordeaux-Wein höher zu ſchätzen, noch frömmer zu genießen wüßte, als Du, ſo ſoll auch der einzige Brief, den ich aus Bordeaux ſchreibe, nur Dir allein gewidmet ſeyn; und um im Voraus mich zu verſichern, daß er Dir nicht zu trocken vorkomme, laſſe ich ihn durch zwei Dutzend Bouteillen verſchiedener échantillons des erwähnten Nektars begleiten, das Beſte, was ich mir hier zu verſchaffen im Stande war, und was Dich mit Recht entzücken wird.

Vor drei Tagen verließ ich Tours bei einbrechender Nacht, ganz gut im Fond der Diligence poſtirt. Fünf bis ſechs Commis voyageurs und ein hübſches Mädchen, nebſt einem Inspecteur aux diligences, füllten außer mir, meinem Diener und einigen alten Weibern in der Rotonde ſo ziemlich die geräumige Arche.

Der Eine der Commis (dieſe fahrenden Ritter und Wegelagerer unſerer Zeit, in Frankreich beſonders eine ganz eigenthümliche, originelle, im

Uebrigen aber, wenn man nicht zu ihren Kunden gehört, ziemlich inoffenſive Race) war ſieben Jahr in Indien geweſen, und genoß demungeachtet einer ſehr blühenden Geſundheit, was er dem einzigen Umſtande zuſchrieb: nie andere Spirituoſa als Wein mit Waſſer gemiſcht getrunken zu haben. Denn weder in der Liebe, noch in den Vergnügungen der Tafel, verſicherte er, ſich das Geringſte verſagt zu haben. Er erzählte manche nicht unintereſſante Details ſeiner dortigen Liebſchaften und Saujagden, beide ſehr verſchieden von den unſerigen — und die letzteren, nach ihm, weit gefährlicher als ſelbſt die Jagd des Tigers. Man verfolgt nämlich den Eber zu Pferde, mit feinen, ſehr ſpitzen Spießen bewaffnet, mit welchen man ihn im Laufe zu durchſtoßen und förmlich an die Erde zu nageln trachtet. Im Augenblick des Stoßes muß man aber auch bedacht ſeyn, ſein Pferd zu wenden, um im Fall des Nichtgelingens dem Eber, der äußerſt ſchnell iſt, zu entfliehen. Faſt immer werden, wenn dies Manöver mißlingt, mehrere Pferde und oft auch ihre Reiter verwundet, ja getödtet.

Die Nacht hatte ihre Fittige über uns ausgebreitet, als wir Les Ormes paſſirten, wo Descartes zuerſt das Licht der Welt erblickte, dem er ſelbſt nachher eine Leuchte zu werden beſtimmt war. In Chatellerault, das mit Recht wegen ſeiner Meſſer und noch mehr wegen der unverſchämten Zudringlichkeit der Weiber berühmt iſt, die ſie verkaufen — weckte mich ein ſolches Ungethüm mehrmals aus dem ſanfteſten Schlafe, und zwang mich am Ende, indem ſie mir faſt Gewalt anthat, ein Dolchmeſſer, wofür ſie zwölf Franken forderte, für fünf, die ich ihr unvorſichtig geboten, zu behalten.

In Poitiers, dem Geburtsort der ſchönen Diane, das überdem einige römiſche Alterthümer, und in geringer Entfernung einen großen Druidenſtein als Merkwürdigkeiten aufweiſt, der jedoch denen von Stonehenge nicht gleichkommt, hat man im vorigen Jahrhundert auf den alten, auf Quadern erbauten und ſchön verzierten gothiſchen Feſtungswerken, eine prachtvolle Promenade angelegt. Unbegreiflicherweiſe aber ſind ſämmtliche Lindenalleen, die ſie zieren, um ſie jeden Schattens künſtlich zu berauben, ſchmal en éventail verſchnitten. Wenn es gute Patrioten in Poitiers gibt, die ſich, ſtatt um die Politik Europa's, um den Nutzen ihrer Stadt bekümmern, ſo ſollten ſie doch dem Präfecten eine Supplik einreichen, ſolchem Unſinn zu ſteuern. Dicht hinter Poitiers begegneten wir einer Heerde Schweine, die von ſechs Leuten zu Pferd getrieben wurde. Sie hielten eben an einer Schenke an, wo das Mädchen dem Einen, der mit ihr ſcherzte, ein Glas Branntwein einſchenkte. Das alterthümliche Coſtüme dieſer Leute im Justaucorps, Mantel und ungeheuren Stiefeln, ihr ganzer ungewöhnlicher habitus, das Anſehen und Harnaſchement ihrer Pferde, die Beleuchtung mit der charakteriſtiſchen Gruppe an der Schenke, gaben einen ſo vollkommenen Ruysdael ab, daß man hier die Wirklichkeit der Nachahmung hätte zeihen mögen. Es war das erſte lebende Tableau, das ich in meinem Leben geſehen habe.

Angoulême, auf der carte gastronomique de France mit einer Paſtete bezeichnet, liegt maleriſch an einen Hügel gelehnt, und es iſt beinahe der erſte, den man ſeit Paris erſteigt. Sonſt bietet die ganze Tour bis Bordeaux wenig Anziehendes, und die Gaſthöfe fand ich durchgehends eben ſo ſchmutzig als ſchlecht.

Sobald man indeſſen die Dordogne, breit wie der Rhein bei Mainz, auf einer immenſen Fähre paſſirt hat, die gleich den Diligencen mit einer mécanique verſehen iſt, betritt man ein üppigeres Land. Der erſte Anblick von Bordeaux iſt wahrhaft grandios, und gehört mit denen von Neapel und Dublin zu den ſchönſten Städteanſichten, die ich kenne.

Auf einer vortrefflichen Chauſſee den Berg hinabrollend ſieht man unerwartet ein unermeßliches Thal vor ſich, ſanft gegen den Horizont anſteigend, und dicht mit Weinfeldern, ſchönen Baumgruppen und Landhäuſern bedeckt, ohne daß durch den kleinſten kahlen Fleck dieſe blühende Landſchaft geſtört würde. Links und rechts der Chauſſee zieht ſich eine bewaldete Hügelkette hin, die verſchiedene Schlöſſer und Capellen krönen, und ungefähr eine Viertelſtunde von ihrem Fuß entfernt, ſtrömt mitten durch das Thal majeſtätiſch die Garonne, an deren jenſeitigem Ufer ſich nun der prachtvolle, wohl eine deutſche Meile lange Halbkreis der belebten Handelsſtadt ausbreitet. Der größte Theil ihrer Gebäude iſt alt, in einfachem und edlem Styl mit flachen, italiäniſchen Dächern erbaut, und die hie und da dazwiſchen ſich zeigenden Paläſte ſind weislich in ähnlichem Charakter gehalten. Ueber ſie aber erheben ſich, im neblichen, von Kohlendampf geſchwängerten, Hintergrunde die ehrwürdigen Monumente älteſter Zeit, welche Bordeaux noch reichlich aufzuweiſen hat: das ſogenannte Chateau

Galien, ein ehemaliges römiſches Amphitheater, der vom Bliß geköpfte Thurm von St. Michel, der ſonſt den Schiffern als Signal diente, auf dem jeßt aber der geheimnißvolle Telegraph ſeine magiſchen Spinnenfüße ausſtreckt (ſeit Monden von Spanien in ſteter Arbeit erhalten), die zierlichen beiden Flèches der Cathedrale, deren gothiſche Zierrathen in der Ferne wie Hieroglyphen auf Obelisken erſcheinen, die uralte Kirche de St. Croix, und der halb zerſtörte Thurm von St. André. Tauſend Schiffe mit bunten Wimpeln im Winde flatternd, und eine der herrlichſten Brücken, die, von Napoleon erbaut, in 17 Bogen über den Fluß führt, wo ſie durch eine Art Triumphbogen geſchloſſen wird — vollenden das glänzende Gemälde.

So liebe ich Weinländer! die Ebne wie ein reichgewirkter Teppich mit Blättern und Trauben durchwebt, die coloſſale Stadt von ihnen rings umfaßt, der breite Silberſtrom hindurch ſich windend, und die Hügel mit Wald und Schlöſſern bedeckt. Iſt es umgekehrt, ich meine der Wald im Thal und der Wein an den Hügeln, ſo wird eine Gegend immer ihren Hauptſchmuck, Ueppigkeit und Friſche verlieren; denn Weinberge, die nicht vielfach mit Gebüſchmaſſen abwechſeln, bleiben immer öde und unmaleriſch.

Auch das Innere der Stadt iſt voll intereſſanter Details, ſchöner Plätze und Straßen, doch etwas ſchmutzig gleich allen Städten Frankreichs.

Im hôtel de Rouen fand ich einen guten Gaſthof und ſo vortrefflichen Wein, daß ich ihm zu Ehren faſt Luſt hätte, unſern deutſchen Landsmann in Monteſiascone nachzuahmen.

Obgleich ich zwei Nächte in der Diligence zugebracht hatte, fühlte ich mich nicht im Geringſten ermüdet, und begann daher ſogleich nach dem Frühſtück meine tournée.

Die erſte und größte Merkwürdigkeit der Stadt war für mich das Caveau im Thurme St. Michel, wo einige achtzig Leichname rund an den Wänden aufgeſtellt ſind, welche die ungemeine Trockenheit und Wärme dieſes Gewölbes am Verweſen gehindert und ausgetrocknet hat. Es ſind alſo mit Haut überzogene Skelette. Das höchſt Seltſame an ihnen aber iſt der lebendige Ausdruck, der ſich in dieſen bloß noch behäuteten Todtenköpfen und Gerippen auf eine wunderſame Weiſe ſo ſprechend erhalten hat, daß man faſt bei jedem noch deutlich die Empfindungen, welche ihn im Sterben bewegt, in allen Nüancen zu erkennen glaubt.

Nie habe ich z. B. ein Bild furchtbarerer Verzweiflung geſehen, und Maler wie Bildhauer ſollten es eifrig ſtudiren, als das Skelet eines jungen Mannes, der lebendig begraben wurde. Es iſt eine gräßliche Erſcheinung! alle Züge in ſchauderhaftem Wahnſinn verzerrt, Finger und Zehen theils wie im Krampfe zuſammengeballt, theils wie Krallen gekrümmt, um in raſender Wuth die eigenen Glieder zu zerfleiſchen. Gleich neben dieſem Unſeligen ſchläft ein holder Knabe, ſo ruhig wie ein Engel im Himmel, der von der Erde Leiden ausruht. Er iſt an die Bruſt ſeiner Mutter geſunken, die ſich noch heute wie vor mehr als hundert Jahren, wo beide hier an einer Art Peſt ſtarben, liebend und ergeben, mit der zärtlichſten Sorge über ihn beugt, und ſeinen Schlaf ängſtlich zu belauſchen ſcheint. Weiterhin ſteht, aufrecht an der Wand, noch ſtolz und feſt wie im Leben, ein tapferer General, einſt Commandeur de Malte und Chevalier de St. Louis, mit zwei tiefen Stichen in der Bruſt, die er im Duell mit einem gering geſchätzten homme de robe erhielt, und auf dem Platze blieb.

Ein rieſenmäßiger Portefair, der beim Heben einer zu ſchweren Kiſte, die mehrere ſeiner Cameraden nicht von der Stelle rücken konnten, ſich die Eingeweide ſprengte, und an ihrer Entzündung ſtarb, ragt noch einen Kopf höher über den General hervor, und zeigt in ſeinem, ich möchte ſagen, ſchreienden Antlitz, noch immer den wilden Schmerz ſeines Todes. Ein ganz anderer Charakter, obwohl gleichfalls des tiefſten, aber geduldigern, reſignirteren Leidens ſpricht dagegen aus den Zügen einer armen Frau, die nach langer Qual an der ſchrecklichen Krankheit des Mutterkrebſes ſtarb.

Viele andere Bewohner dieſer Gruft ſcheinen wiederum ganz indifferent geſtorben zu ſeyn, in Apathie verſunken, wie es die Natur den Meiſten gewährt, ja ein Ertrunkner zeigte ſogar etwas ſo Heiteres in ſeiner Miene, als ſey er im lieblichſten Traume hinübergeſchlummert.

Die alte, ſinnige Frau, welche mir das Caveau aufgeſchloſſen, mochte der lange Verkehr mit dieſen Todten über ihren gewöhnlichen Lebenskreis emporgehoben haben, denn aus ihren Bemerkungen ſprach nicht ſelten ein inneres Leben, das ja der Anblick des Todes oft am liebſten erweckt. Das Ganze bot mir ein Bild, das ich wohl zu fixiren gewünſcht hätte. Betrachte nur mit der Phantaſie, lebensluſtiger Max, die düſtre Wölbung über uns, in deren Mitte eine einzelne Ampel ihren rothglühenden Schein ſparſam umher verbreitet. Gerade unter ihr liegt noch ein überzähliges Gerippe auf einem großen Haufen Knochen. Der ganze Boden, auf dem wir ſtehen, iſt auch nichts Anderes, ſechs Fuß hoch aufgethürmt in der Jahrhunderte Lauf, größtentheils ſchon in Staub zerfallen, und rund um ihn her reiht ſich nun an der Wand jene ſchauerliche Guirlande der Ueberreſte einiger und achtzig menſchlicher Weſen, die einſt, wie wir, in ſinnlichem Fleiſch und heißem Blut gelebt, wie wir gefühlt, gelitten und genoſſen!

Und dann — in einer Spanne Zeit wird die gute Frau, die ſich eben bückt, um mir an einer alten vermoderten Haut noch die Spuren des Bartes zu zeigen, mit dem neugierigen Fremden, der Gräber und Salons durchſtöbert, und Dir ſelbſt, der alle Lebensfreuden ſo ſorglos genießt — wenn auch an andern, Gott weiß allein, an welchen Orten, dem ſtarren Reigen ſich anſchließen müſſen, dem ernſten Reich, von dem die verzerrten, bleichen Bilder hier ſchweigend ihre räthſelhafte, doch ſichere Kunde geben.

Ich hoffe, dieſer Brief trifft Dich nicht im Begriff auf den Ball zu gehen, es könnte Dir ſonſt leicht beim Anblick der geputzten Weiber unwohl werden, wenn ſie ſich im Gedanken vor Dir in Todtenköpfe verwandelten. Glücklicherweiſe wird dergleichen bald weggeſchwemmt vom rüſtigen Leben — ſo lang es dauert. Aber dann? ich kann nichts darüber verrathen; lies den Hamlet, fürs erſte aber meinen Brief zu Ende.

Dem Thurm von St. Michel gegenüber führt ein ausgezeichnet ſchönes gothiſches Portal in die alte Kirche de la sainte croix, in der noch die romaniſchen Bogen mit den ſpitzen abwechſeln, und die ſeltſamſte Laune ſich die barocken, aber immer künſtleriſch geſchmackvollen Säulen-Capitäle ausgedacht hat. An den Wänden hängen einige verwiſchte, aber werthvolle alte Gemälde in von Würmern zerfreſſenen Rahmen. Wahrhaft ſchändlich muß man es nennen, daß um den Hochaltar die Mauern, wie eine als point de vue dienende Gartenwand, mit marmornen Säulen und griechiſchem Bauwerk bepinſelt worden ſind. Dieſe, überall mehr oder weniger anzutreffende moderne Verunſtaltung unſerer alten Kirchen iſt der beſte Maßſtab für die wahre Bildung der verſchiednen Zeitalter.

In einer andern Kirche, deren Namen ich vergeſſen, fand ich einige ſehr gut gemalte und wohlerhaltene Glasfenſter, für deren bunte Pracht ich, wie Du weißt, eine faſt kindiſche Liebhaberei habe, und ich behaupte auch, ſie gehören weſentlich zu unſerer chriſtlichen Religion eben ſo wie die gothiſche Baukunſt, und daß Beides heutzutage nur Pfuſcherarbeit bleibt, iſt kein gutes Zeichen. Ich bemerkte hier auch an einer vortrefflich gearbeiteten Kanzel, aus durch die Zeit ſchwarz gewordenem Eichenholz geſchnitzt, eine eigenthümliche Miſchung mit buntem Marmor, der alle Füllungen deckte. Darüber ſtand eine vortrefflich gearbeitete Holzſtatue des h. Michael, welcher den Teufel an einer Kette hielt und ſehr nachdrücklich mit Füßen trat.

Die Localität führte mich von hier zu einem ziemlich heterogenen Gegenſtand, dem großen und in der That impoſanten Schlachthauſe der Stadt, wo ich von Neuem dem Tode, ja ſogar dem Morde begegnete, denn man war eben im Begriff einem ungeheuren Ochſen das Lebenslicht, nicht auszublaſen, aber auszuhämmern.

Schon beim erſten Schlag der eiſernen Keule legte ſich das gewaltige Thier mit einem tiefen Seufzer langſam nieder. Es bedurfte aber nachher noch eines Dutzend furchtbar dröhnender Tempoſchläge auf die Stirn, ehe der völlige Tod erfolgte. Uebrigens ſtarb der Ochſe mit vieler Faſſung, nur der wiederholte Seufzer, von einer leiſen Zuckung begleitet, folgte tactmäßig bei jedem Schlage. Beim zwölften erſt verſtummte er, und ſtreckte ſich krampfhaft zum letztenmal. Kaum war er todt, als ſchon ein anderer, eben ſo majeſtätiſch, ſeine Stelle einnahm. Le boeuf est mort, vive le boeuf, dachte ich, und begab mich nach dieſem tragiſchen Intermezzo wieder in eine Kirche, diesmal die Cathedrale, deren Thurm ich nachher beſtieg.

Außer der ſchönen Ausſicht fand ich daſelbſt eine noch weit anziehendere braune Spanierin oben auf der Platform, leider von Mann und Vater flankirt, die ſie auf der engen Galerie, wie die ſehr dunkle Wendeltreppe hinab, gleich zwei Schildhaltern bewachten und ihr eine Avant- und Arrieregarde bildeten. Die Cholera und der Krieg haben jetzt viele Individuen dieſer Nation hier verſammelt, und ſchon am Morgen hatte ich mit großem Vergnügen einen ältern Bekannten, den letzten Exprémier Spaniens, Herrn Zea Bermudez, mit ſeiner liebenswürdigen Gemahlin in meinem Gaſthofe begrüßt. Es wird Dir als patriotiſchem Sachſen ſchmeicheln, wenn ich Dir ſage, daß er von Dresden faſt mit Rührung ſprach, und, wie mir ſchien, mit Aufrichtigkeit hinzuſetzte: „Ich wünſchte von Herzen, ich hätte

Dresden nie verlaſſen dürfen!“ Wie ſehr man auch dort ſeine Abberufung beklagte, weißt Du, und wir waren früher nicht immer ſo glücklich mit ſpaniſchen Miniſtern. Einer ſtarb im Tollhauſe, und ein Anderer, der Chevalier U . . ., war wohl eine der lächerlichſten Carrikaturen, die je einen Geſandtſchaftspoſten bekleidet haben. Wenn man bei ihm aß, (und hinſichtlich ſeiner dinés war er lobenswerth) pflegte er gewöhnlich zu ſagen: „Régardez ma maison comme une auberge, avec la seule différence que vous ne payerez pas.“ Einſt hatte er einen Streit mit einer jungen Dame auf dem Hofball, die ſich etwas zu offen über ihn luſtig machte. „Madame, rief er in großem Zorn, il ne faut pas se moquer des viellards, et je vous assure, que dans ma jeunesse je maniais une verge, qui vous aurait fait peur.“

Das Beſte war ein großer diplomatiſcher Streit, in den er über ſeine Gemahlin verwickelt wurde, welche man, wenn ich mich recht erinnere, nicht bei Hofe ſehen wollte, weil ſie von gemeiner Herkunſt und früher die Maitreſſe des principe della pace geweſen war, (welchem Umſtand übrigens, wie die böſen Zungen behaupteten, der Chevalier hauptſächlich ſeinen Poſten verdankte). Er ſchrieb darüber eine Note, worin er erklärte: **qu'il ne pouvait pas subir cet affront, car, disait il, ma femme, comme la femme d'un Ministre d'Espagne est une femme publique, et doit par conséquent être considérée autant que moi** u. ſ. w.

Meiner Spanierin vom Thurme folgend, die, wie es ſchien, gleich mir die Merkwürdigkeiten der Stadt abzuthun befliſſen war, gelangte ich in das Palais royal, wo ſich eine Bildergalerie befindet. Sie beſitzt einige gute Sachen, unter andern zwei ſchöne Gemälde von Titian und eine reizende, ſchlafende Venus von Correggio. Die Letztere hat leider ſehr durch ungeſchickte Reſtauration gelitten. Unmöglich kann man den abandon des Schlafes in jedem Glied des Körpers beſſer ausgedrückt und in lieblicherer Form dargeſtellt ſehen. Die tiefſte Erſchöpfung muß dieſem Schlaf vorhergegangen ſeyn, denn ſelbſt kein Traum findet hier mehr Raum, und man möchte ihr einen Kuß rauben, ſicher, daß ſie nicht davon erwachen würde. Die modernen Gemälde, deren es eine große Anzahl gibt, ſind meiſtens horribel, und gemeine Wachsfiguren Kunſtwerke dagegen.

Ich beſchloß meine tournée nach flüchtiger Beſichtigung der markanteſten Plätze und Promenaden, die zum Theil mit Statuen im habit habillé und Haarbeutel geziert ſind, mit einem der Stadt große Ehre machenden Monument, dem Hoſpital. Ich glaube, daß es wenige gibt, die ihm gleich kommen. Schon der Plan des Gebäudes iſt eben ſo großartig als im höchſten Grade zweckmäßig. Die Mitte bildet ein weites Quarré, ringsum mit bedeckten Arcaden durch zwei Etagen umgeben, die den Kranken bei jedem Wetter als die luftigſten und bequemſten Promenaden dienen. Von dieſem Quarré laufen nach außen ſtrahlenweiſe die Krankenſäle aus, von denen jeder ein einzelnes Gebäude formirt. Der Raum zwiſchen ihnen iſt theils zu Höfen, theils zu freundlichen Gärten benutzt, mit Berceaux, Weinlauben, Blumenparterres u. ſ. w. Das Ganze faßt über vierhundert eiſerne Betten, und der Dienſt wird, außer den Aerzten, von einer großen Anzahl der in Frankreich ſo verdienten soeurs de charité verrichtet.

Das Bewunderswertheſte war mir die Reinlichkeit und Friſche, die durchgängig hier in einem Grade herrſchte, der faſt überſteigt, was ich unter ſolchen Umſtänden für möglich zu erreichen gehalten hätte, und doppelt auffallend mit dem Schmutz und den vielfachen üblen Gerüchen contraſtirt, die in den meiſten Privathäuſern und auf allen Straßen angetroffen werden. Beſonders iſt dies in der Gegend des Hafens der Fall, wo die Luft oft wahrhaft verpeſtet erſcheint.

In der Küche konnte man ſich in jeder Caſſerole ſpiegeln, die Apotheke, das Laboratorium waren mit engliſcher Eleganz aufgeputzt, und ſelbſt das Waſchhaus machte einen angenehmen Eindruck von Ordnung und Nettigkeit. Die Schweſtern ſchienen alle in ihrem Sonntagsſtaat zu ſeyn, und in den Krankenſälen, obgleich ſie ſtark beſetzt waren (jeder am Ende mit einem geſchmückten Altar verſehen), kam mir auch nicht der leiſeſte ekelerregende Gegenſtand vor. Wo dergleichen vorhanden ſeyn mochte, waren ſtets die Vorhänge dicht vorgezogen, und überall die Luft ſo rein wie unter freiem Himmel. Gleiche Vollkommenheit erreichen unſre deutſchen Etabliſſements dieſer Art bei Weitem noch nicht.

Den Abend brachte ich im Théatre des variétés zu, wo ein Elephant die Hauptrolle, und zwar zum Erſtaunen gut ſpielte. Ohne Führer kam und ging er mit dem Stichwort, ſetzte ſich im Pallaſt des grauſamen Fürſten, der ihn geraubt, zu Tiſch, um ſeiner Hoheit Mittagsmahl zu verzehren, gab ſehr zierlich die Teller ab, wenn er ſie geleert, klingelte ungeduldig, wenn die neue Schüſſel zu kommen zögerte, entführte eine Dame, baute ihr in der Wüſte eine Laube, kurz agirte ſo menſchlich als möglich. Deſto ſchlechter ſpielten die Andern, und die Albernheit des Stückes passait la permission.

In den folgenden Tagen beſuchte ich auch das große Theater zweimal, und will, um nicht wieder darauf zurück zu kommen, hier gleich meinen Bericht darüber abſtatten. Das Haus iſt eines der ſchönſten in Frankreich; beſonders die Treppe, in den meiſten Theatern ſo vernachläſſigt, iſt wahrhaft prächtig zu nennen, und der Eingang zu den Logen überall frei und geräumig. Die innere Decoration, welche eine ringsum laufende Colonnade bildet, hat etwas Originelles; was ſich aber bei Licht übel und fade ausnimmt, iſt die blaßblaue Grundfarbe aller Logen. Ein andrer Mißſtand iſt, daß man nicht gut hört.

Man gab den Barbiere von Roſſini nicht ſehr gut, aber immer weit beſſer, als ich erwartete; Decorationen und Coſtumes ſtanden denen der komiſchen Oper in Paris wenig nach. Sonderbar war es, daß, obgleich alle Mitſpielende in alter ſpaniſcher Tracht erſchienen, in der Scene, wo Graf Almaviva als Soldat verkleidet erſcheint, er eine moderne franzöſiſche Dragoner-Uniform trug. Dies wird überall ohne Sinn Paris ſclaviſch nachgeahmt. Lobenswerth fand ich es dagegen, daß hier in den Zwiſchenacten wenigſtens ein Diener in Livrée die Bühne außerhalb des Vorhangs kehrte, was in den meiſten Pariſer Theatern gewöhnlich ein Commiſſionaire in Hemdärmeln verrichtet. Dem Ganzen hängt indeß doch einiger Charakter des Kleinſtädtiſchen an, wie denn überhaupt das Provinzielle in jeder, auch der größten Stadt dieſes Landes ſo ausgeprägt iſt, daß wohl noch lange Zeit Paris das eigentliche Frankreich bleiben wird. Als ich um 11 Uhr nach Hauſe ging, waren die Straßen bereits öde und ſtill wie auf einem Kirchhofe.

Bei meinem zweiten Beſuch dieſes Theaters begann das Schauſpiel mit einer kleinen Operette, in welcher der Baſſiſt bei jeder etwas ſchwierigen Muſikſtelle den Mund ſchief bis an das eine Ohr verzog, eine Grimaſſe, die unglaublich lächerlich wirkte. Man ſieht daraus, wie ſehr man ſich beim Singenlernen vor dergleichen Unarten in Acht nehmen muß, denn es iſt in der That nöthig, nicht blos für die Ohren, ſondern auch für die Augen zu ſingen. Nach der Operette gab man ein hiſtoriſches Spectakelſtück in zwölf Tableaux, die Kämpfe zwiſchen den Armagnacs und Burgundern unter Carl dem Sechsten darſtellend. Der Autor hatte ſein Möglichſtes gethan. Es ward auf dem Theater gefoltert, hingerichtet, gemordet, vom Profos geprügelt, was nur das Herz verlangen mochte. Dabei waren indeß einige Decorationen ſehr hübſch, und viele Coſtume wundervoll, ja das ganze Bild jener wilden Zeiten manchmal erregſam genug vorgeführt. Wie viel zahmer iſt doch unſer liebes Jahrhundert dagegen! Damals vergiftete man die Hoſtie und meuchelmordete am Altar, heute hat es (wie ich erſt geſtern in der Zeitung las) die Aufklärung und Tugend ſchon ſo weit gebracht, daß ein Mäßigkeitsverein in Amerika ſeine Mitglieder vermochte, das Abendmahl, ſtatt mit Wein, mit Buttermilch und Limonade zu ſich zu nehmen.

Jetzt begleite mich aufs Land.

Ich hatte mir einen Tilbury gemiethet, um nach dem, vier Lieues entfernten, Schloſſe des Herrn Baron von Montesquieu zu fahren. Die elende rosse *), die man mir gegeben, und die fortwährend angetrieben werden mußte, um nicht ganz ſtehen zu bleiben, machte die Fahrt etwas langweilig, welche überdem faſt ununterbrochen zwiſchen Mauern durch Weingärten führte, ohne eine andere Abwechſelung zu gewähren als ſpäter einen Kieferwald.

---

*) Woher kömmt die Benennung rosse? Ich glaube, die Franzoſen dehnten ihre ehemalige Verachtung aller Fremden, und namentlich der Deutſchen, auch auf deutſche Thiere aus und nennen daher ein elendes Pferd: rosse (Roß).

Obgleich dieſe Kiefern in Wuchs und Stamm den unſern ſehr nahe kommen, ſind ſie doch hellgrüner und haben weit feinere längere Nadeln, die Seidenhaaren gleichen, während die unſern eher an Schweinsborſten erinnern. Statt Wachholder und Haſenkraut deckt hier gelb blühender Ginſter den Sand, auf dem ſie wachſen.

In dem Dorfe Labraine angekommen, ſtieg ich in einer Schenke ab, auf deren weißer Wand mit Rieſenbuchſtaben angeſchrieben ſtand: **Au grand Montesquieu!** Wider Erwarten fand ich in dem chetiſen Innern Alles äußerſt reinlich, einen wohlpolirten Tiſch von Nußbaumholz, ſchneeweiße Servietten, guten Landwein, vortreffliche Butter, friſch gelegte Eier und das beſte Brod, das ich je gegeſſen habe, obgleich es die Größe eines Mühlſteines hatte und gewiß 24 Menſchen zu ſättigen im Stande geweſen wäre.

Eine halbe Stunde von dieſer Schenke liegt, an einen dunkeln Eichwald gelehnt, von Wieſen begrenzt, auf denen junge Pferde weideten, und von einem tiefen Graben umſchloſſen, über den zwei Zugbrücken führen, ein zwölfeckiges altes Schlößlein mit ſpitzen Schieferdächern und zwei Thürmen von ungleicher Höhe.

Es hat ſein Anſehn ſeit dem Tode des großen Mannes, deſſen Stammſchloß und Lieblingsaufenthalt es war, nur wenig geändert.

Ein paar Bulldogs, von ächter Race, machten mir im Anfang den Eingang etwas ſtreitig, bis ein braunes, hübſches Mädchen erſchien, die ſie beſchwichtigte und ſich mir als Führerin anbot. Die Beſitzer haben den guten Sinn gehabt, nicht nur an dem Aeußern dieſes romantiſchen Wohnſitzes nichts zu moderniſiren, ſondern auch die von ihrem berühmten Ahnherrn im Gebrauch gehabten Zimmer, Vorſaal, Salon, Schlafſtube und Bibliothek ganz intakt zu laſſen. Es hat ſchon viel Anziehendes, ja Rührendes, eine alte Zeit ſo ganz in natura wieder vor ſich aufleben zu ſehen, wie viel mehr aber noch, wenn dieſes

Bild an einen ſo hohen und theuren Mann ſich anknüpft, einer von den Wenigen, die in reiner Würde glänzen, und einen Mann bezeichnen, an deſſen Wirken ſich das Beſte, was wir ſeitdem errungen, noch immer unmittelbar anſchließt. Mit welchem Vergnügen betrachtete ich ihn hier, ſo zu ſagen, in ſeiner Häuslichkeit; die wohnlichen, obgleich uns jetzt etwas ſeltſam vorkommenden, gleichſam noch mit dem Duft jener Zeiten geſchwängerten Zimmer, dieſe verblichnen, gewirkten Tapeten mit grotesken mythologiſchen Vorſtellungen, die barok verdrehten alten Sophas und Stühle, die ſchweren coloſſalen Schränke, das morſche Himmelbett, noch mit derſelben Decke verſehen, unter der er geſchlafen — und mit welchem Gefühl ehrfurchtsvoller Scheu ergriff ich erſt die Bücher, die er benützt, manche Note ſeiner Hand darin zurücklaſſend, als er ſeine unſterblichen Werke ſchrieb!

Gewiß, ſolche Erinnerungen thun uns wohl, ein ſolcher Enthuſiasmus iſt ſchön, hätte er auch für den kalten Spötter ſeine komiſche Seite, weil er nur das Edlere in unſrer Natur berührt, und keine Beimiſchung gröberer Sinne, keine Regung des Egoismus den Keim des Verderbens in ihn legt.

Es wechſelt aber im Leben ſtets das Gute mit dem Uebeln, das Erhabene mit dem Trivialen, und ſo bereitete auch mir das Schickſal ohne Zögern eine ziemlich burleske Scene, mich ſelbſt zum Helden derſelben wählend.

Als ich noch voll ernſtheiterer Gedanken über die Wieſen dahinſchritt, holte ich einen Knaben ein, der zwei Pferde von der Weide nach [illegible]raine zurückbrachte. Da es ſehr warm und ich müde war, frug ich ihn, ob er mir wohl für ein Trinkgeld geſtatten wolle das leergehende Pferd zu beſteigen. Er machte keine Schwierigkeit, kaum hatte ich mich indeſſen auf das junge Thier hinaufgeſchwungen und ſogleich den Sitz auf ſeinem ſpitzen Rückgrat ohne Sattel noch Decke eben ſo unbequem als unſicher gefunden, als auch ſchon die Mähre ſich zu bäumen und zu bocken anfing. Wie auf einem Meſſerrücken ſitzend, ſtatt des Zaumes nur einen Halfterſtrick in der Hand, und durchaus nicht im Stande, in dieſer ungewohnten Poſition einen feſten Halt zu faſſen, kämpfte ich zwar noch einige Zeit gegen mein Schickſal, wie ein Schiff im Sturme; ehe indeß eine halbe Minute verging, lag ich zum großen Gaudium meines Begleiters der Länge nach im Sande. Der muthwillige Knabe, vor Lachen faſt ſelbſt vom Pferde fallend, frug mich in ſeinem patois, ob ich es nicht noch einmal verſuchen wollte; ich aber ſchüttelte verdrießlich (denn erſt nachher fand ich die Sache ſpaßhaft) den Staub von meinen Kleidern, rief ſehr energiſch: Nenny, nenny, Polisson, und eilte mit weiten Schritten der Schenke des großen Montesquieu wieder zu, deren weiße Wand mir bereits von Ferne durch die Büſche leuchtete.

Du wirſt, lieber Max, dies als den zweiten Theil jener berühmten Aventure in Deinem Gutshoſe taufen, wo Joſephine in Fiſcherſtiefeln mich vom Ertrinken rettete, und ich erlaube Deiner Schadenfreude (von der ihr Beide ein gutes Theil beſitzt) freien Spielraum, toujours à condition de révanche une autrefois.

Man bemerkt in Bordeaux ſchon einige Hinneigung zu ſpaniſchen Sitten, denn geſtern fand ich an zwei verſchiedenen Orten Stiergefechte und Thierkämpfe angekündigt. Ich ließ mich zu einer dieſer Vorſtellungen hinfahren, fand ſie aber höchſt erbärmlich. Grauſam genug war zwar der Kampf eines armen Eſels mit ſpitzen Eiſen beſchlagen, gegen zwei ſtarke Doggen, den man nicht eher aufhören ließ, bis der gemarterte Eſel halb zerriſſen war, und auch die Hunde von Blut trieften; gegen den Stier ſetzte ſich aber Niemand einer Gefahr aus, und man begnügte ſich, ebenfalls einige Hunde auf ihn zu hetzen, die eben ſo wenig Muth zeigten.

Mehr Vergnügen gewährte mir, als nach einigen Regentagen die Sonne wieder zum Vorſchein kam, ein Spazierritt auf die der Stadt gegenüber liegenden Anhöhen. Es war ſo heiß wie im Juli und gewiß zwanzig Grade im Schatten. Das erſte Intereſſante, was mir aufſtieß, waren zwei große und ſchöne Pinien, welche den Fernſichten eine ſo große Zierde verleihen. Hätte man hier mehr Sinn für Naturſchönheit, man würde längſt dieſen Baum fleißiger cultivirt haben, da er das Clima verträgt. Hätten wir doch ein ſolches!

Mit vieler Mühe, mich zurecht zu finden, auf ſehr ſchlechten, durch dichte Hecken und Weinfelder führenden Lehmwegen, die der Regen aufgeweicht hatte, und in deren trocknen Grabenaufwürfen hunderte von Eidexen heute in der Sonne ſpielten, erreichte ich endlich den geſuchten höchſten Punct. Hier iſt ein Telegraph errichtet, und ein elegantes Landhaus neben ihm auf ſehr gut gewählter Stelle erbaut, wo die Hügelkette einen ſchroffen Vorſprung nach dem Thale zu bildet. Man verfolgt daher, auf der Platform dieſes Hauſes ſehend, von hier aus beide Enden des mit Schiffen bedeckten Stroms, und erblickt darüber hin nach allen Seiten, bis wo der Horizont ſich auf die Erde niederläßt, ein unermeßliches Panorama, belebt durch unzählige Dörfer und Städte, gleich dem gelobten Lande, in deſſen Vordergrund Bordeaux, als ſtolze Königin der reichen Gegend, auf ihrem weinumkränzten Throne ruht, um den des Südens mildere Lüfte ſchon ihren Zauberduft zu wehen beginnen.

Nachdem ich mir das ſeltene Gemälde hinlänglich im Allgemeinen eingeprägt, bot mir der ſich an der andern Seite des Berges hinabſchlängelnde Fußpfad, indem er das große Bild durch vorgeſchobne Baumgruppen und Felſen, in hundert intereſſante Einzelnheiten trennte, noch maleriſchere Anſichten, in denen bald dieſer bald jener, vorher vielleicht überſehene, Gegenſtand jetzt als Hauptzug hervortrat — das beſte Studium für den Gartenkünſtler.

Früher zurückgekehrt, als ich erwartete, durchritt ich die ganze Stadt, um auf der andern Seite derſelben die Chartreuse zu beſehen, eine an ſich unbedeutende Kirche, an die ſich aber der höchſt ſehenswerthe Gemeinkirchhof anſchließt; eine wahre Todtenſtadt, die viele Grabmälerſtraßen, von herrlichen Platanen eingefaßt, rechtwinklich durchkreuzen. Die dazwiſchen liegenden Plätze enthalten auf friſchem Raſengrunde ebenfalls eine große Anzahl Monumente, unregelmäßig von Cypreſſengruppen umgeben und mit Marmor und Gold reich geſchmückt. Mir gab dieſer Kirchhof ſchon einen Vorgeſchmack der türkiſchen, von denen Freund Schefer uns ſo oft erzählt, und die, ſeiner Beſchreibung nach, viel Aehnliches mit dem hieſigen haben müſſen, mit einziger Ausnahme der guten Chriſten unten und der Turbane oben. Es iſt wahr, daß dieſe Letzteren in Zukunft dort nun auch aufhören müſſen, und wer weiß, was ſpäter geſchieht. Der jetzige Beſitzer von Conſtantinopel nimmt vielleicht, gleich ſeinem Vorgänger, dem weit größern Heiden und Sünder Conſtantin, das Chriſtenthum auch noch unter die empfehlungswerthen Neuerungen auf, die er ſeinem Volke octroyirt — wenn anders die übrigen chriſtlichen Souveraine dies zulaſſen und nicht eine Illegitimität gegen Muhamed darin finden, deren Duldung bedenklich werden könnte.

Mein Freund, was ſoll ich Dir, da wir einmal mit einander bis auf den Kirchhof gerathen ſind, noch weiter ſagen. Schon kräht der Hahn, ich wittre Morgenluft. Leb wohl!

Dein treuverſtorbener Bruder
Herrmann.

Reiſe-Journal.

(Fortſetzung.)

Agen den 21. October 1834.

Mit einbrechender Dämmerung verließ ich Bordeaux, mein Gepäck, (für deſſen Uebergewicht ich gerade eben ſo viel als für meinen Bedienten zahlen muß — ſo daß ich mit der Diligence kaum mehr wohlfeiler, aber immer unterhaltender reiſe als mit Extrapoſt) noch durch einen großen Korb mit ausgeſuchten Proben des ami de l'homme vermehrt. Die bunte Geſellſchaft zählte diesmal im Innern nur zwei Commis voyageurs, außerdem einen Prieſter, und zwei Creolinnen, von denen die eine alt und häßlich, die andere dagegen, angenehmerweiſe meine Nachbarin, jung, braun und hübſch war.

Ich fing diesmal die Unterhaltung mit Aeußerung guter katholiſcher Grundſätze an, weil meine Laune mich ſtimmte, den Prieſter zu gewinnen, der auch bald mit aller Naivheit des gedankenloſeſten Köhlerglaubens mir die gewünſchte Comödie aufführte. Er fand einen eifrigen Gehülfen an dem älteſten Voyageur, einem wohl ſchon ſechszig Jahre zählenden hableur, ächten Gascogner, und dazu eingefleiſchten Carliſten. Leider kann man in Frankreich keine Converſation mehr beginnen, die nicht ſogleich in die langweilige Politik überſchlüge, und ſo ließ denn auch die chriſtliche Liebe ſich ſehr bald in Verwünſchungen der Julirevolution und den leidenſchaftlichſten Schmähungen gegen Louis Philipp vernehmen, den der alte Carliſt ſich nicht ſcheute einen misérable saltimbanque und méprisable tyranneau zu nennen. Lieber Freund, ſagte ich, darin thun Sie Louis Philipp doch jedenfalls Unrecht, denn wäre er, was Sie ſagen, wie würden Sie es wohl wagen dürfen, von Ihrem Regenten ſo an einem öffentlichen Orte zu ſprechen. Ich kenne freilich die hieſigen Sitten wenig, aber unterfienge ſich Einer in meinem Vaterlande von dem Monarchen des Landes zu reden wie Sie, er brauchte nicht erſt auf die Polizei oder Juſtiz zu warten, ſchon die Reiſegeſellſchaft würde ihn zum Wagen hinauswerfen. „Da thät ſie auch ganz recht daran,“ brüllte hier der andere Voyageur, ein junger, athletiſch gebauter Mann, der, gleich mir gut königlich geſinnt, ſchon früher brummende Zeichen ſeines Mißfallens von ſich gegeben hatte. Dieſe Worte, und dieſe Stentorſtimme imponirten dem alten Narren ſo gewaltig, daß er ſchnell in den ſanfteſten Ton überging, und inſtändig bat, doch nicht leidenſchaftlich zu werden, da Jeder ſeine eignen principes habe, und wenn er die ſeinigen etwas zu eifrig geäußert, er doch gewiß Niemand von uns damit habe beleidigen wollen. Das Gewäſch war keiner weitern Antwort werth, und ich wandte mich an die Damen, die uns von Weſtindien und ihrer Seereiſe erzählten, und eine recht intereſſante Beſchreibung von den Schrecken eines ausgehaltnen Sturmes machten. So kam die Dunkelheit heran. Man zog die Stores herab, bald hörte man Einige ſchnarchen, Einige wachten vielleicht noch, aber Niemand ſprach mehr — und ſo fand uns der Morgen zwiſchen Marmande und Agen, in einem paradieſiſchen Lande, wo der Garonne Silberwellen eine der fruchtbarſten Auen Europa's bewäſſern, und der Boden ſo ergiebig iſt, daß der arpent Ackerland hier nicht ſelten für 3000 Franken verkauft wird. Wie in der Lombardei ſind die Felder mit Ulmenreihen durchzogen, die Weinguirlanden zierlich mit einander verbinden; das ſchöne hohe Schilf, welches wir in unſern Gärten als Zierpflanze ziehen, wächst üppig an den Hecken und an den Rändern der Chauſſee; ein dichter Mantel blauer

Weiden umſchließt die friſchen Ufer des Stroms, und an den Abhängen der zwei Hügelreihen, die ihn bald näher, bald entfernter begrenzen, wechſeln alte Schlöſſer, Weinberge, Gebüſche und Dörfer, meiſtens von italiäniſcher Bauart, auf das Anmuthigſte mit einander ab.

Während ich mich weit zum Fenſter hinausbog, und, die friſche Morgenluft einſaugend, an dieſer ſchönen Natur mich erfreute, weckte der junge Commis die Damen mit dem freudigen Ausruf: „Ah! encore une heure et nous serons vis à vis de notre déjeuné!“

„Ma foi, ſagte der Prieſter, il est tems aussi, que je pense au mien.“

„Comment, tout à l'heure?“

„Sans doute, Monsieur, mais il est tout spirituel;“ und ein ſchwarzes Büchlein hervorholend, begann er leiſe ſein bréviaire herzuſagen, was ihn auch die Stunde bis zum materiellen Frühſtück unausgeſetzt beſchäftigte. Ich mußte an Janins Confeſſion denken, denn ich hatte wirklich ſeinen leibhaftigen Abbé vor mir. Vergebens hätte die Erde alle ihre Reize entfaltet, il aurait dit son bréviaire — vergebens hätte eine noch zehnmal hübſchere Creolin, als die unſrige, ihm verſtohlen die Hand gedrückt, il aurait dit son bréviaire, ja vergebens hätte ein Leben um Rettung gefleht, der Prieſter, unempfindlich gegen jede irdiſche Regung, aurait encore dit son bréviaire.

Und ich blickte wieder in die herrliche Gegend hinab, und Alles war in Sonnenſchein und blaue Düfte gehüllt, und Alles war Wunder und Pracht, wo die Natur waltete, aber leider auch Alles ſchmutzig, verfallen und vernachläßigt, wo man den Wohnungen der Menſchen zu nahe kam. Dieſe waren nur romantiſch in der Ferne.

Im Gaſthof zu L'gen gab es mehr Fliegen als Einwohner in der ganzen Stadt. Sie färbten das Tiſchtuch völlig ſchwarz. Uebrigens war man gut bedient, Eſſen und Wein vorzüglich. Der Koch, der dieſen Gaſthof hält, Monsieur

Baron (deſſen Baronne, beiläufig geſagt, eine allerliebſte ſchwarzäugige Südländerin iſt) paſſirt für einen Virtuoſen in Verfertigung der pâtés de foie de canards et perdreaux rouges aux truffes. Leider komme ich, eben ſo beklagenswerther Romantiker als gourmand, dem Anſchein nach zu ſpät und zu früh in dieſen Regionen an — zu ſpät für die Pyrenäen, wo es ſchon ſchneit, zu früh für die Trüffeln, die noch nicht Schnee und Eis genug gehabt haben, weßhalb ihre saison auch erſt im December beginnt.

Agen bietet, glaube ich, nichts Bemerkenswerthes dar, als einen ſehr angenehmen Spaziergang, der nach einer Einſiedelei auf nahem Felſen, und dann, dieſem entlang, in vielen Windungen wieder nach der Garonne hinab auf den Cours führt. Der Cours iſt eine hohe Rüſterallee, von einer halben Stunde Länge mit einer ſtattlichen Brücke am Ende, und der Hauptſammelplatz der ſchönen Welt von Agen. Von der Einſiedelei entdeckt man, über einer ſehr weiten und abwechſelnden Landſchaft, bei recht klarem Wetter hier zuerſt die Pyrenäen; heute deckte ſie jedoch ein dichter Nebel, den die Sonne vergebens zu durchbrechen ſuchte. Leider herrſcht in dieſer Gegend auch die abſcheuliche Mode, die Bäume, wie in Schleſien für die Schafe, hier für den Brennbedarf, von unten bis oben jährlich zu belauben: eine ſündliche Forſtwirthſchaft!

Tarbes den 22ſten.

Um zwei Uhr mußte ich am nächſten Morgen ſchon aufbrechen, konnte aber, nachdem ich geſtern au grand complet ziemlich eng geſeſſen hatte, heute bequem im Wagen ſchlafen, denn wir waren, mein Diener und ich, diesmal das ganze Publikum.

In Lectoure wachte ich erſt auf, und da man hier umſpannte, ging ich zu Fuß voraus. Nach wenig Schritten ſah ich eine alte Kirche vor mir liegen, und bemerkte neben ihr auf dem Kirchhof die ganz neue, noch ſchloßweiße Marmorſtatüe des Marſchall Lannes, der von hier gebürtig war.

Er ſteht in Steifſtiefeln, Sporen und großer Uniform auf einer vorſpringenden Terraſſe, und ſieht in das weite üppige Wieſenthal des Gers hinab, das ſich bis gegen Condom und Auch erſtreckt und von den Pyrenäen umſchloſſen wird, NB. wenn man ſie ſieht, was aber leider heute wiederum nicht der Fall war. Hartnäckig und jungfräulich bleiben ſie meinen ſehnſüchtigen Blicken verhüllt! Lectoure ſelbſt, eine uralte Stadt, bietet, aus der Ebene geſehen, einen intereſſanten Gegenſtand dar, ſich wie eine Pyramide am Berge erhebend, deren höchſte Spitze der gothiſche Thurm des alten Schloſſes der Grafen von Armagnac bildet, die hier reſidirten. Das Schloß iſt jetzt eine Wollenſpinnerei geworden im Geſchmack der Metamorphoſen unſrer Zeit. Eine ganz vortreffliche Kies-Chauſſee führt in weiten Bogen in das Thal hinab, wo mich die ſehr ſchläfrig bediente Kutſche erſt nach einer guten halben Stunde einholte. Sie hatte unterdeß wieder einen Landprediger geladen, mit dem ich mich ganz gut bis Auch unterhielt, und verſchiedene Notizen über meine Tour ins Gebirge bei ihm einſammelte.

Auch Auch (es wird Oſch ausgeſprochen) mit ſeiner berühmten Cathedrale iſt wie Lectoure an einem Bergabhang aufgebaut, oben die alte Rieſenkirche, unten im Thal eine moderne noch größere Maſſe, die neue Caſerne, welche das ſchöne ſechste Huſaren-Regiment beherbergt.

Die Cathedrale wäre allein eine Reiſe in dieſe Gegenden werth, denn ſie enthält die wundervollſten Schätze an Glasmalereien und geſchnitztem Holz, die Frankreich aufzuweiſen hat. Einige dreißig Fenſter von vortrefflicher Ausführung und unbeſchreiblicher Farben-Pracht, ohne die mindeſte Beſchädigung, geben einen anſchaulichen Begriff davon, was ehemals dieſe Kirchen haben ſeyn, welchen Eindruck ſchon der bloße Eintritt in dieſelben hat machen müſſen. Es iſt merkwürdig, daß ſie alle von ein und demſelben Künſtler herrühren, wie uns die Inſchrift auf dem letzten lehrt, auf dem übrigens eine ſonderbare Diſtraction, oder eine nicht zu verſtehende Abſicht, einen der großen Heiligen mit einem grasgrünen Geſicht beſchenkt hat. Die Inſchrift im patois der Provinz lautet, franzöſiſch überſetzt:

Le 25 Juin 1513 furent achevées les présentes vitres, en l'honneur de Dieu et de Notre Dame.

Arnauld de Moles.

Verſtändigerweiſe hat man ſchon ſeit langer Zeit dieſe Kunſtſchätze von außen mit gehörig abſtehenden und ſtarken Eiſendrahtgittern vor jeder Beſchädigung durch Unwetter oder Muthwillen geſchützt, und da ſie auch alle Revolutionen bis jetzt glücklich verſchont, ſo darf man auf eine lange Erhaltung derſelben mit Zuverſicht rechnen.

Das zweite Wunder dieſer Kirche iſt der Chor, den gewiß Niemand ohne Staunen betrachten kann. Kaum würde es möglich ſeyn, in Metall feiner und vollendeter zu gießen, als hier das Eichenholz gearbeitet iſt, und ſich ſeit 300 Jahren, faſt eben ſo unbeſchädigt als die Glasmalereien erhalten hat.

Man weiß nicht, was man mehr bewundern ſoll, die üppige und faſt unerſchöpfliche Einbildungskraft, die gleich der Natur mit der unendlichſten Mannigfaltigkeit dieſe tauſend und tauſend abwechſelnden Zierrathen erfand, den ausgezeichneten Kunſtſinn und Geſchmack, die ihnen überall aufgeprägt ſind, oder den rieſenhaften Fleiß, der einem ſolchen Werke das Daſeyn gab, welches ebenfalls nur von ein und demſelben Meiſter, wenn auch nicht ohne untergeordnete Gehülfen vollendet ward. Wahrlich die Künſtler, ja ſelbſt die Handwerker jener Zeit arbeiteten wenig des Geldes, kaum des Rufs wegen; — die Arbeit ſelbſt, die ſie mit wahrer Liebe umfaßten, war der Zweck und der Genuß ihres ganzen Lebens. Anno 1529 ward dieſer Chor vollendet. *)

---

*) In den alten Chroniken wird das Holz, aus dem Arbeiten

Außer dem Genannten enthält die Kirche noch manche mindere Merkwürdigkeiten, unter andern ein wie Filigranarbeit durchbrochnes Gewölbe von bedeutender Spannung, deſſen Steine ſo kunſtreich zuſammengeſetzt ſind, daß man keine Fuge bemerken kann, und daher lange glaubte, es beſtehe aus einem einzigen Stein. Ferner eine Wendeltreppe aus Granit von 200 Stufen, deren Wange, gleich der in Chambord, von oben oder unten geſehen einen langen tuyau, nicht dicker als ein Mörſer, bildet. Ich war hier Zeuge eines ſeltſamen Experiments. Der eilfjährige Sohn des Glöckners ließ ſich an dieſer Wange von oben hinabrutſchen, was mit einer ſolchen Rapidität vor ſich ging, daß er mit einer zugleich

---

dieſer Art gefertigt wurden, oft unter dem Namen „irländiſches Holz" aufgeführt. Sollte es wirklich jenes unverwüſtliche iriſche Holz ſeyn? Die eiſerne Dauer läßt es vermuthen, und vielleicht ſind auch die ähnlichen Kunſtwerke in Deutſchland, die ich z. B. in Bamberg bewunderte, aus demſelben Stoff geſchnitzt, der damals wohl ein mehrverbreiteter Handelsartikel geweſen ſeyn kann.

herabgeworfnen Kaſtanie faſt zu derſelben Zeit unten ankam, und obgleich es ſo ausſah, als müſſe er ſich alle Glieder zerquetſchen, indem er in der ſcheinbaren Röhre hinabflog, doch nicht den geringſten Schaden litt.

Die Gründung dieſer Cathedrale wird Clovis zugeſchrieben, doch iſt nur ein Theil des ganz Alten noch vorhanden, wie z. B. die beiden unvollendeten Seitenportale von außerordentlich ſchöner Arbeit; Vieles dagegen und leider die Hauptfaçade, iſt faſt modern und nichts weniger als ſchön. Auch war ſchon ſeit dem 3ten Jahrhundert ein biſchöflicher Sitz, der verſchiedene Märtyrer aufzuweiſen hat. Einmal wurde die Kirche durch aufrühreriſche — Mönche zerſtört, und der Biſchof von ihnen mit Pfeilen am Altar erſchoſſen, wie die Chronik erzählt. Außer neunundzwanzig geiſtlichen Chanoines hatte das hieſige Capitel auch fünf weltliche, zu denen der jedesmalige König von Frankreich gehörte, der auch Theil am Gehalt nahm, wenn er dem

Chor beiwohnte. In ſpäterer Zeit ſchmückte die Erzbiſchöfe von Auch gewöhnlich auch der Purpur, und ſie hatten von ihrer Diöces über 200,000 Franken Einkünfte, die jetzt bis auf 15,000 geſchmolzen ſind: eine unangenehme Perſpective für die einzigen Kirchenfürſten, die noch ihren alten Reichthum bis jetzt zu erhalten wußten, ich meine die engliſchen, denen es über kurz oder lang wohl nicht viel beſſer ergehen wird. Doch finde ich es jedenfalls höchſt ungerecht, nicht wenigſtens den Lebenden das einmal Genoſſene bis an ihr Ende ungeſchmälert zu laſſen.

In den Archiven der Cathedrale ſollen mehrere ſehr intereſſante Manuſcripte aufbewahrt werden. Ein franzöſiſcher Reiſender erwähnt einer daſelbſt geſehenen alten Crosse de bois, bei welcher Gelegenheit er folgendes, dem heiligen Bonifaz ſelbſt zugeſchriebenes Quatrain citirt:

Au temps jadis, au siecle d'or
Crosses de bois, eveque d'or:

Maintenant ont changé les lois,
Crosses d'or, évêque de bois.

Auch dies hat gewechſelt, et les crosses comme les évêques sont l'un et l'autre également de bois, höchſtens hie und da noch vergoldet.

Als ich zum Frühſtück in den Gaſthof zurückkehrte, hatten ſich die Reiſegefährten ſehr vermehrt, und ich erhielt zu Nachbarn im Coupé den Obriſten und den Major des hier garniſonirenden Huſarenregiments, zwei ſehr gebildete Offiziere, die in Spanien, Rußland und Deutſchland gefochten hatten, des großen Kaiſers zwar noch immer mit Enthuſiasmus gedachten, aber mit nicht weniger Treue und Erkennung ſeiner hohen Regententugenden ihrem jetzigen Herrſcher anhingen, dem überhaupt die Armee allgemein Gerechtigkeit widerfahren zu laſſen ſcheint.

Einer der Offiziere erzählte eine ſonderbare Begebenheit, die ſich vor Kurzem hier zugetragen. Die Dame C., eine junge und hübſche Wittwe mit zwei kleinen Kindern und einem geringen

Vermögen, reiste nach Paris, um dort, hauptſächlich zum Vortheil ihrer eignen Töchter eine Erziehungsanſtalt zu etabliren. Unterwegs, und in derſelben Diligence, mit der wir fuhren, macht ſie die Bekanntſchaft eines ſiebenzigjährigen Engländers, der ihr viel Aufmerkſamkeit beweiſt, ſich genau nach ihren Umſtänden erkundigt und ihr am zweiten Tage ſeine Hand anbietet, indem er ihr zugleich eine Dotation von 100,000 Franken überreicht. Die Wittwe läßt ſich überreden, gibt ihre Pariſer Pläne auf, und folgt ihm nach England. Dort, auf einem eleganten Landhauſe angekommen, geht die Heirath vor ſich, und zugleich weiß der liebenswürdige Greis durch die Vorſtellung, daß nur unter dieſer Bedingung ſie und ihre Kinder ihn beerben könnten, die junge Frau dazu zu bewegen, ihre Religion zu verändern. Nachdem dies geſchehen, beurlaubt er ſich auf einige Tage, um ein wichtiges Geſchäft in London abzuthun, ſoll aber heute noch wiederkommen. Nach einem Monat vergeblichen Wartens fängt ſie an Erkundigungen einzuziehen, und erfährt mit Schrecken, daß Niemand hier ihren Gemahl kenne, das Landhaus auch nur auf ſechs Wochen gemiethet ſey. Sie eilt nach London der ihr gegebenen Adreſſe nachforſchend. Kein Menſch kennt eine ſolche. Sie producirt, bereits ohne fernere Subſiſtenzmittel, die ihr gemachte Schenkung, und man gibt ſie ihr als ein ungültiges Papier zurück. Sie eilt Schutz bei der franzöſiſchen Geſandtſchaft zu ſuchen, doch man kann ihr nicht helfen, und ſie muß ſich glücklich ſchätzen, wenigſtens die nöthige Unterſtützung zu finden, um nach ihrem Vaterlande zurückkehren zu können.

Was ſoll man nun annehmen, iſt der Zweck dieſes alten Sünders geweſen? Sinnliche Begierde ſcheint bei ſeinem Alter außer der Betrachtung zu liegen, auch verſichert die Wittwe, daß er nie andere als väterliche Geſinnungen gezeigt und geäußert. Merkwürdig wäre es, wenn er blos der engliſchen Kirche eine Proſelytin hätte zuführen wollen. Man muß indeß wohl jedenfalls annehmen, daß er toll war; gleich jenem Andern ſeiner Landsleute, von dem die Zeitungen erzählten, daß er, in Irland reiſend, ſich für die Königin Eliſabeth hielt, und mehrere Leute, die er für Leiceſter oder Eſſex anſah, durch ſeine Liebkoſungen in keine geringe Verlegenheit ſetzte.

Erſt ſpät Abends kamen wir, unter immer lebhafter Unterhaltung, in Tarbes an, wo wir im hôtel de France abſtiegen.

Den 23ſten.

Es iſt leider plötzlich kalt geworden, ſchwarze Vorhänge ſind über die noch immer unſichtbaren Pyrenäen gezogen, und einzelne Regenſchauer, mit Windſtößen abwechſelnd, verkünden nichts Gutes. Es ſcheint, daß, obgleich nun am Fuße des erſehnten Gebirges angekommen, ich doch mit Ludwig dem Vierzehnten ausrufen muß: Il n'y a plus de Pyrenées!

Es iſt Markt in Tarbes, und aus meinem Fenſter überſehe ich ein rothes Gewühl, denn alle

Weiber tragen hier von demſelben krapprothen Stoffe, aus dem die Nationalhoſen der Armee gefertigt ſind, große Tücher über den Kopf, die bis auf den halben Leib herabgehen, und ihnen ſo von Weitem das Anſehen umgeſtülpter Soldaten geben.

Nachdem ich den Tag über geſchrieben, lockte mich ein trügeriſcher Sonnenblick gegen Abend hinaus. Vergebens durchlief ich Stadt und Vorſtadt nach einem Ort, von dem man des Gebirges anſichtig werden könnte, und mußte ſelbſt über mich lachen, wie ich überall die Pyrenäen gleich einer verlornen Stecknadel ſuchte, und mich bald bei Dem, bald bei Jenem ängſtlich darnach erkundigte. Leider abſorbirte der Markt das Publikum ſo ſehr, das Gedränge der Menſchen, Ochſen und Eſel war ſo groß, und jedes dieſer verſchiednen Geſchöpfe ſo ſehr, wie es ſchien, mit ſich ſelbſt beſchäftigt, daß ich mit den Thieren einigemal in Colliſion gerieth, und von den Menſchen auf meine Fragen (welche die

Meiſten ohnehin nicht recht begreifen mochten,) ſelten eine Antwort, und durchaus keine genügende erhielt. Ja Einer, bei dem ich mich nach der beſten Ausſicht erkundigte, erwiederte, indem er mich beim Arm nahm, und fortging: hier Freund, unter dieſen Platanen ſteht das ſchönſte Vieh, wenn Ihr kaufen wollt.

Endlich erreichte ich einen hinlänglich erhöhten Ort, um über Häuſer, Mauern und Hecken einen Blick ins Freie gewinnen zu können; und ſchon ſah ich, mit vor Freude klopfendem Herzen, einen gezackten, ſchneebedeckten Coloß hervortreten — als eine boshafte bourrasque herangezogen kam, im Nu den ganzen Horizont in Grau und Schwarz hüllte, mich dazu tüchtig durchnäßte, und mir, für heute Abend wenigſtens, alle Hoffnung nahm, des Berggottes Majeſtät zu ſchauen.

Ich ging alſo zu Tiſch, und las einen Roman von Janin, der ſo geiſtreich deraiſonnirt, und indem er ſich fortwährend widerſpricht, dennoch von Zeit zu Zeit ſo helle Wahrheitsblitze in die Seele wirft, daß man ſie nie wieder vergeſſen kann; z. B. wenn er vom jetzigen Frankreich im Vergleich zu dem vor der Revolution ſagt:

L'indifférence a changé de place, elle s'est portée du coeur à la tête; mais ne vous y trompez pas, c'est l'indifférence avec les **mêmes symptomes.** La société que peint **Crébillon**, est une société, qui ne demandait, que la vie à venir: la société actuelle veut quelque chose de plus, elle demande la vie présente . . .

Oder:

Pour l'honnête homme coupable d'un crime, il n'y a plus de consolation possible aujourdhui. D'une part nulle croyance bienfaisante, voilà pour le monde moral; d'autre part plus d'abandon et d'amitié parmi ses semblables, voilà pour le monde réel. Que voulez vous en effet que devienne un malheureux aux pieds d'un autel sans mystères et sans

parfums? Quels remèdes ces amis peuvent ils apporter à son forfait, quand chacun de ses amis est un juge, et qu'au fort de ses remords il reçoit lui même sa carte de juré pour les assises du lendemain.

Es ſcheint mir, dieſen Stellen könnte man Tagelang nachdenken ohne ſich zu erſchöpfen, und gehen ſie gleich Frankreich näher an als uns, auch wir finden Anklang genug darin.

Den 24ſten.

Was mir in dieſen Landſtrichen gefällt, ſind die Weiber der mittlern und niedern Claſſen. Meiſtens hübſch, lebendig und heiter, originell und ohne Prüderie nehmen ſie, wenn ich ſo ſagen darf, jeden Handſchuh gern auf, den man ihnen hinwirft, und erlauben freie Rede, wo nicht freies Thun. Sie ſind ſchlau, naiv und leichtgläubig, Alles zuſammen, was ein allerliebſtes weibliches mixtum compositum abgibt. Dabei haben ſie faſt durchgängig ſchöne, feurige Augen, ſchwarzes Haar, ein angenehm klingendes patois und eine grazieuſe Tracht. Das große rothe Tuch mit ſchwarzem Rand wird nur im Freien umgenommen, im Hauſe tragen ſie entweder den Kopf bloß, oder ſehr bunte, dem Bearn eigenthümliche Tücher mit vieler Coquetterie turbanartig um das Haupt geſchlungen. Um aufrichtig zu ſeyn, geſtehe ich, daß die Reinlichkeit etwas zu wünſchen übrig läßt, namentlich die Bekleidung der Füße darf ſelten zu nahe betrachtet werden, denn ſchmutzige Strümpfe und ſchadhafte Pantoffelſchuhe wird man ſelbſt bei Damen im Hauskleide früh antreffen.

Viele haben außer den buſchigen Augbraunen auch einen kleinen Anflug von Schnurrbart, von jeher meine Paſſion, wie die Studenten ſagen. Im Allgemeinen ſind ſie zuthulich und ſchwatzen gern. Nichts hübſcher, als wenn ſie auf eine etwas leichtfertige Frage, die Hände auf die Bruſt zuſammengefaltet, ausrufen: Mon Dieu! chets méchant sugiet!

Ich werde hier Zeit haben, mich mit ihnen abzugeben, denn das bisher noch halb ungewiſſe Wetter ſcheint ſich nun in den decidirteſten Landregen zu verwandeln, und wohl oder übel muß ich hier verweilen, bis es dem Barometer zu ſteigen beliebt.

„Wird ſich dies abſcheuliche Wetter nicht bald ändern, mein Kind?“ frug ich die kleine Marie, welche eben mit dem Frühſtück eintrat.

„Ach, da müßte ich ja der liebe Gott, oder wenigſtens die sainte Vierge ſelbſt ſeyn, um darüber Auskunft geben zu können,“ erwiederte ſie lachend; „aber ſeyn Sie ruhig, das ſchöne Wetter kömmt auch wieder, denn wenn es lange regnet, ennuyirt uns das ſehr, und dann wird's anders.“

„In der That! nun und ennuyirt es Euch nicht ſchon jetzt?“

„O Gott bewahre! der Regen iſt ſehr gut für die Felder und muß noch lange andauern. Bleiben Sie alſo nur ganz geduldig bei uns, und wir werden ſchon für Ihren Zeitvertreib ſorgen. Was ſchreiben Sie denn immer ſo viel?“

„Jetzt eben von Dir,“ ſagte ich.

„Von mir? Ach Sie haben mich zum Beſten.“

„Nicht im Geringſten, denn ſiehſt Du, ich mache hier ein Buch über Euer Land, das viele viele ſchöne Damen und Herren leſen werden, und da beſchreibe ich denn natürlich die hübſchen Mädchen zuerſt. Alſo hier ſteht's: die ſchalkhafte, ſchwarzäugige Marie von Tarbes mit ihrem angehenden Schnurrbärtchen . . . .“

„O was ſoll das heißen? ich hätte einen Schnurrbart — und damit beſah ſie ſich im Spiegel — o das iſt wohl nicht wahr! Streichen Sie das gleich aus, ich bin auch nicht von Tarbes, ſondern von Auch, wo die Mädchen viel hübſcher ſind als hier. Apropos haben Sie dort auch unſere Cathedrale und die ſchönen Fenſter geſehen? Nicht wahr, das iſt etwas Anderes als die elende kleine Kirche hier in Tarbes? Davon müſſen Sie ſchreiben, wenn's wahr iſt, daß Sie ein Buch machen. Aber ich glaube es nicht, denn das können nur die Herren Engländer! Aber wenn Sie ſo capable ſind — deſto beſſer! Bleiben Sie den Winter in Tarbes! Da lebt ſich's herrlich — ſehen Sie mich an! — und während dem können Sie unſer patois lernen, was Ihnen, wie Sie ſagen, ſo gut gefällt."

„Willſt Du mich's lehren?"

„Warum nicht?"

„Wahrhaftig, ich miethe freilich eine Wohnung in der Stadt und nehme Dich als Kammerjungfer an."

„O da würden Sie gewiß ſehr zufrieden mit mir ſeyn, ich habe ſchon Kranke gewartet, und ſo viel Geduld wie mit denen brauchte man doch nicht mit Ihnen zu haben, nicht wahr? Certainomen qu'aven la man mès douço que les homes (Certes nous avons la main plus douce que les hommes)", ſetzte ſie hinzu, indem ſie mir leiſe auf die Schulter klopfte, und mich ſpottend anlachend, mir ihre weißen Zähne ſo nahe als möglich zeigte. Es war unmöglich, von dieſer Gelegenheit nicht ein wenig zu profitiren.

„O Dieu, rief ſie, c'est un Diable!“ und retirirte bis zum Kamin. Hier niederknieend agitirte ſie heftig den Blaſebalg, bis die Flamme luſtig emporloderte. „Ach, was für ein ſchlechtes Feuer hat Ihr Bedienter da gemacht,“ ſagte ſie zu mir aufblickend, der ihr ſtillſchweigend zugeſehen hatte und ſich jetzt an der grazieuſen Geſtalt weidete, die eine natürliche Coquetterie dem hübſchen Gascognerkinde eingab. Sie bemerkte es nicht ohne Wohlgefallen und mit einem languiſſanten Abandon ſich langſam erhebend, flüſterte ſie, indem ſie ihre ſchwarzen Augen durchdringend auf mich heftete: „Nicht wahr, wir verſtehen beſſer Feuer anzumachen, als die Männer?“

In der That, ich ward es lebhaft gewahr, als ein paar Piſtolenſchüſſe auf der Straße fielen. „Was iſt das?“ frug ich verwundert.

„O nichts, eine Hochzeit der Landleute, die hier vorbeizieht.“

„Und dazu erlaubt man ihnen mitten in der Stadt zu ſchießen?“

„O nur mit Pulver.“

Eine neue hochzeitliche Decharge erfolgte, bald darauf erſchallte auch Muſik mit jubelndem Geſang, und in dieſem Lärm verklang unſre weitere Unterredung.

Abends.

Troz Regen und Sturm habe ich einen Spazierritt in der Umgegend gemacht, die mir ſehr üppig vorkam, und manchmal auch wieder einen Berg auf Sekunden aus dem Nebel treten ſehen.

Die Pyrenäen haben einen Vortheil vor den Alpen voraus, weil ſie ſich unmittelbar aus einer lachenden Fläche, die von Wieſen und Feldern, die mit unzähligen kleinen Canälen, Bächen und Hecken durchſchnitten und ſo eben wie mit dem Lineal planirt iſt, plötzlich zu ihrer Rieſenhöhe erheben, ohne daß irgend eine Abſtufung dazwiſchen liegt. „Iſt das der *pic du midi?*“ frug ich einen Landmann, als eben eine Spitze am Himmel ſichtbar ward.

„Nein,“ erwiederte er, den Hut ziehend (denn hier ſcheint noch alte höfliche Sitte zu herrſchen) „*ce n'est que le pic de onze heures, comme nous l'appellons.*“

Ich glaube wirklich, die Leute haben ſich ihre ganze Sonnenuhr am Gebirge eingerichtet. Die Landſchaft war reich belaubt, und überall wie in England Bäume zwiſchen die Hecken gepflanzt, welche die Grundſtücke trennen. Weiden, Schwarzpappeln, Erlen und Nußbäume herrſchten vor, ſparſamer wechſelten Eichen, Platanen und Kaſtanien mit ihnen ab. Oft ſieht man auch, ſtatt der Hecken, reich mit Epheu und Wein berankte Mauern, welche einen eigenthümlichen Anblick gewähren. Sie ſind ſämmtlich aus vom Adour gerundeten Granitſteinen von kleinen Dimenſionen, die mit Ziegelplatten abwechſeln, moſaikartig aufgeführt, was dieſem rohen, und nur mit Lehm gemauerten Steinwerk ein ſehr elegantes Anſehen gibt. Römiſche Ueberreſte in dieſen Gegenden bieten zuweilen eine ähnliche Bauart dar. Oft ſieht man auch ſchon die Fenſter der Pachthöfe mit Marmor eingefaßt, die flachen italieniſchen Dächer aber hören nach und nach auf, und Schiefer nimmt meiſtens die Stelle der hohlen Ziegel ein.

Ende der zweiten Abtheilung.

Vom nemlichen Verfaſſer
wird noch im Laufe dieſes Jahres erſcheinen:

Vorletzter Weltgang

von

Semilasso.

Traum und Wachen.

Erſter Theil.

In Europa.

Dritte Abtheilung.

Jugend-Wanderungen.

Aus meinen Tagebüchern.

Für mich und Andere.

Früher erſchienen in unſerem Verlag:

Briefe eines Verstorbenen.

Ein fragmentariſches Tagebuch aus England,
Wales, Irland und Frankreich,
geſchrieben in den Jahren 1826 bis 182 .
4 Theile. Zweite Auflage.
Rthlr. 9. — fl. 15.

Tutti Frutti.

In 5 Bänden. (1r u. 2r Bd. 2te Auflage.)
Thlr. 10. — fl. 17. 30 kr.

Inhalts-Verzeichniss

der

zweiten Abtheilung erſten Bandes.

Sechster Brief.

Seite 5

Rath für ſchöne Damen nach Paris zu reiſen. Wohnungsluxus. Die allbeliebte Gleichheit. Der Held von Navarin. L'Ambassadeur des .... Anthropophages ou de Laponie. Eigenſchaft, gute

Diners zu geben. Ohne Geld iſt man nicht die Rede werth. Die hohe Geſellſchaft. Gutes Spiel der Fremden. Herr und Frau von Delmar. Roſſini hat die Stimme verloren. Vorſtellung in den Tuilerieen. Kein Hof. Keine Rede von Etiquette. Allgemeine Civilkleidung. Die Königin und die Prinzeſſinnen. Privatim. Bürger-königliches Diner. Das Palladium der Staaten die freie Preſſe. Dupin, Guizot. Unverſtändiger Widerſtand gegen den Strom des Neuen. Fontaines. Neuilly. Der Obriſt der Revolution, als Lebensretter. Umgekehrter Dionyſius. Palais royal. Vernünftige Galerie als Schmuck der einzelnen Zimmer. Richelieu, Mazarin. Bildliche Geſchichte des Hauſes Orleans. Wittwe von Benjamin Conſtant. Gaſtmahl der Pariſer ſchönen

Geiſter. Béranger. Balzac. Sophie Gai. Frau von Girardin. Acht Oncles zu beerben! Emilie Deschamps. Alfred de Muſſet. Graf Reſſeguier. Le ballon monstre von Lenor. Die befohlene Cour. Louvre. Arbeit am Schlafzimmer von Heinrich II. Muſeum der Marine. Schlacht von Auſterlitz. Charles Nodier. Die Theater. Frömmigkeit, das Genie zu verehren. Arnal. Tutti quanti.

Siebenter Brief.

Seite 74

Der moderne Lichtenberg. Die Prinzeſſin Borgheſe. Mais c'est donc une Messaline! Wiederſehen

der geretteten „Schönen und liebenswürdigen" Napoleonide. Die Herzogin von Abrantes. Antediluvianiſches. Madame Recamier. Herr von Chateaubriand. Unausreichende Erſcheinung. Marquis von Cuſtine, ein praktiſcher Philoſoph. Rahels Briefe. Poſſe mit Frau von Staël. „Cachez au moins votre visage!" Réplique von Lord Byron. Wallfahrt nach Catinat's Schloß. Sir Sidney Smith. Diezzar's Tod. Urlaub von der Königlichen Familie in St. Cloud. Villa von Rothſchild. Himmelbett Ludwigs XIV. Petite maison de Beaumarchais. Das nächtliche Paris.

V

Eine Epiſode.

Seite 115

Der Milchbruder. Cameradſchaft aller Leute von Ehre. Napoleons Kriegsgefährte als Secundant eines Deutſchen. Schloß und Park von Compiegne. Das Berceau. Das Land der Aepfel. Anderthalb Lieues langes Tunnel von Napoleon. Herrn l'Arabie's Unglück darin. Begeiſterung der Franzoſen zum Kriege. Wellingtons Laterne. Myſtiſches Zeichen der Poſtillone. Ney bei Hainau. General Excelmanns rettet Blüchern das Leben. Kunſt, die Leute aus dem Schlafe zu wecken. Ausgenommener Weisheitszahn vor dem Duell. Stimmung. Beſtimmung. Gutes Gewiſſen. Achtes Duell. Wohlgefallen am Gegner. Furcht, den Schnupfen zu bekommen. Leicht gezielt. Die Kugel. Troſt

von Lavacherie. Das ſchöne Mädchen in der Barriere. Halsbrechende Fahrt. Weg der Palläſte. Cocquerill. Unterirdiſche Pferde. Fabrikherren, Feudalherren. Wolle, was du mußt. Nachleſe der Krönung. „Je suis le Roi également.“ Ein Incognito reiſender König. Ein Schuhputzer. Riechfläſchchen der deutſchen Poſtmeiſterinnen. In Fleiſch und Blut übergegangene Gleichheit.

Neunter Brief.

Seite 171

Die Kunſt to rough. Todtenparade. Orleans. Schloß von Blois. Die Oublietten. Chambord, eine Phantaſie in Stein. Reſidenz von Amboiſe. Mit dem Wagen zu befahrender Thurm. Pagode von

Chanteloup. Chenonceaux. Diana von Poitiers. Magazin von Maitreſſen. Die gemeinen Diplomaten. Les paroles d'un Croyant. Tours. Plessis les tours. Cathedrale. Civiliſirte Troglodyten. Verlorner Himmel und noch nicht gefundene Erde.

Zehnter Brief.

Seite 220

Anſicht von Bordeaux. Caveau im vom Blitz geköpften Thurm von St. Michel. Studium für Maler und Bildhauer. Schlachthaus. Todtgehämmerte Ochſen. Le boeuf est mort, vive le boeuf! Muſterhaftes Hoſpital. Schloß von Montesquieu. Nenny, nenny, Polisson! Die Stadt der Todten.

VIII

Reiſe-Journal.

(Fortſetzung.)

Seite 265

Dejeuner des Prieſters. Agen. Wieder ein Schloß eine Wollenſpinnerei. Die Stadt als Pyramide. Lectoure. Cathedrale von Auch. Prachtvolle Fenſter von Arnauld de Moles. Der wundergleiche Chor. Irländiſches Sumpfholz. Treppen-tuyau. Der 70jährige Engländer als ſchlauer Verführer. Tarbes. Kampfluſtige Weiber.

* * *

III 5

178

Semilaſſo's

vorletzter Weltgang.

III.

Vorletzter Weltgang

von

Semilasso.

Traum und Wachen.

Aus den Papieren des Verſtorbenen.

Erster Theil.

In Europa.

Dritte Abtheilung.

Mit Königl. Württemb. Privilegium.

Stuttgart.
Hallberger'ſche Verlagshandlung.
1835.

Eilfter Brief.

An die Frau Fürstin von P... M...

Argeles in den Pyrenäen
am 3ten Novbr. 1834.

Jetzt, meine theure Lucie, habe ich das Land gefunden, wo ich leben und ſterben will! Hier laß uns, wenn ich nur ein wenig noch vorher die Welt geſehen, unſre friedliche, letzte Hütte bauen — in dieſem Lande, das jede Bequemlichkeit der Ebne und jeden Vollgenuß des Gebürges gewährt, deſſen Bewohner die Gutmüthigkeit unſrer Deutſchen mit ſüdlicher Lebhaftigkeit und einer kaum anderswo mehr anzutreffenden patriarchaliſchen Natürlichkeit und Einfachheit vereinigen; ein Land, deſſen Clima ſo lieblich iſt, daß man an tauſend Fuß hohen Schneewänden durch Maisfelder und Weingärten hinfährt, wo ſonnige Wieſen ſchimmernd grün unter den dunkeln Baumgruppen wie der Harniſch des Goldkäfers glänzen, und wo ich heute am 3ten November, bei uns ſchon des rauhen Winters Anfang, noch unter dem Schatten einer majeſtätiſchen Kaſtanie im Freien frühſtücke, während über die zerfallne Gartenmauer ein Feigenbaum ſeine fruchtreichen Aeſte breitet und blühende Roſen um ſeinen Stamm ſich winden — ein Land voll hiſtoriſcher Erinnerungen und Denkmäler alten Kampfes, wo dennoch in heutiger Zeit, fern von der bewegten Hauptſtadt, die ungetrübteſte Ruhe herrſcht, und kein Parteigeiſt noch die beſten Freuden der Geſellſchaft verdarb; wo man überdieß dreifach wohlfeiler lebt als in unſerm Vaterlande, ſo daß ein Beſitzer von 10,000 Franken Revenüen hier Equipage hält und ein anſehnliches Haus macht; wo man mit allen Raffinemens des Luxus, wie mit allen geprieſenen Delicateſſen der Tafel ſich auf das reichlichſte in bequemer Nähe verſehen kann; wo die Provence, Spanien und das Meer Dir die Hand reichen — das Land Heinrichs des Vierten, das Land romantiſcher Schönheit, das Land der Trüffeln und des Bordeaux-Weins, der Wachteln und der Ortolane, der Forellen und der Seefiſche, der terrines de Nérac und der pâtés de Toulouse .... o nach dieſem Land laß uns Geliebte, ziehen!

Zu ſeiner etwas nähern Beſchreibung folge hier Einiges, was ich theils in den vergangenen Tagen niederſchrieb, theils jetzt vervollſtändige.

Bagnères de Bigorre
den 25. October 1840.

Im Gebürge lernt man erſt, welches Glück im Sonnenſchein liegt! Als nach drei der abſcheulichſten Regentage, die mich in Tarbes zurückgehalten hatten, heute früh beim Erwachen ein flimmernder Sonnenſtrahl auf mein Bett fiel, ſchien er mir ein unmittelbarer Gottesbote zu ſeyn, den ich mit dankbarem Gebet empfing. Dann ſprang ich neugeſtärkt auf, und eilte, ſelbſt die Hausleute weckend, denn Alles ſchlief noch im Gaſthofe — wie man denn allgemein hier nichts weniger als matinal iſt — um das Nöthige zur Reiſe vorzubereiten.

Zum leichtern Fortkommen ließ ich meinen Bedienten zurück, nahm nur das Wanderränzchen mit mir, miethete ein altes Cabriolet mit einem ziemlich guten Pferde, das ich, der hieſigen Sitte gemäß, ſelbſt leiten mußte, weil kein Kutſcher dazu mitgegeben wird, und fuhr wohlgemuth durch die langen ſich hindehnenden Straßen der freundlichen Stadt in's Freie hinaus.

Da lag endlich in glänzender Pracht die Pyrenäenkette vor mir, und wie wunderbar geſtaltet! Noch war ihre Mitte durchgängig mit einem dichten Wolkengürtel umſchloſſen (dem letzten Theil des Gewandes, den die ſpröde Jungfrau zu löſen geſtattet), der in weiten Nebeldraperien bis auf die Wieſenebne herabhing, während die dunkeln Felſen und blendend weißen Schneeſpitzen des Pic du midi, des Montagu, des Leviste und ſo viel andrer in der blauen Luft ihre zackige Reihe unabſehbar fortſehen. Ein bezaubernder Anblick! Man glaubte kein irdiſches mehr, ſondern ein Himmelsgebirge vor ſich zu ſehen, das ein mächtiger Geiſt über Nacht auf die weiße Baſis der Wolken gebaut.*)

Die Ebne, vom reißenden Adour durchſtrömt, in der Ferne hie und da von niedrigen Hügelreihen eingefaßt und mit Baumgruppen überſät, gleicht einem wahren Garten, der ſich ſchmeichelnd an den Fuß der Bergcoloſſe ſchmiegt. Eine vortreffliche Chauſſee führt durch ihn hin, und dringt ſpäter in eine tiefe von den immer höher ſich erhebenden Bergen geſchloßne Schlucht ein, ohne irgend bedeutende Steigung ſich fortwindend bis Bagnères de Bigorre.

Wie man ſich des Wortes Heimweh bedient, ſollte man auch Heimfreude ſagen, denn mit einem ähnlichen Gefühl ſah ich, das Gebürge betretend, die heimathlichen Strohhütten wieder, von Eichen überragt und von Weißdornhecken ländlich geſchirmt. Ueberhaupt nimmt jetzt die Gegend ganz den Charakter der üppigſten dieſer Art in Deutſchland an, das ſüdliche Anſehen verſchwindet immer mehr, Buchen, Eichen und Roßkaſtanien decken die Abhänge, ſpitze Dorfthürme und hohe Schieferdächer, ganz im Gegenſatz der flachen italiäniſchen der Ebne, blinken durch das Laub.

---

*) Ungefähr ſo, würde ein Spötter ſagen, wie der engliſche Lordkanzler auf dem Wollſacke ſitzt.

Bagnères iſt ein nettes Städtchen, und auch die hieſigen Badeetabliſſements ſind elegant eingerichtet, wozu die nahen Marmorbrüche reichlich ihre Schätze geliefert haben. Sogar ein Muſeum iſt im Badehauſe für die Unterhaltung der Fremden angelegt worden, das nicht unintereſſante naturhiſtoriſche Sammlungen aus dem Bereich der Pyrenäen, und Zeichnungen ſeiner ſchönſten landſchaftlichen Puncte enthält. Die Promenaden, wovon die de Maintenon genannt, die ſchönſten ſind, gleichen in der Weiſe, wie ſie an den Bergen hinführen, vielfach denen in Carlsbad, nur daß ſtatt der Fichten hier nichts als Laubholz wächſt, und ſtatt der dortigen anſpruchsloſen Felslein hier Schneeberge das Thal einfaſſen. Es war auch trotz der Sonne heute ziemlich kalt, und ein eiſiger Wind pfiff uns vom Camp de César entgegen, auf welchem noch viel, erſt in voriger Nacht gefallner, Schnee lag. Ein Engländer hat ſich dort ein Haus gebaut, wo er Winter und Sommer zubringt. Ueberall niſten dieſe Inſulaner, und, gleich den ehemaligen Mönchen, überall wählen ſie gut.

Es war ſchon etwas ſpät, als ich meinen Karren wieder anſpannen ließ, um noch vor Nacht das Thal von Campan zu beſichtigen, deſſen eine Seite im Anfang nur von kahlen, am Adour emporſteigenden Felſen ſtarrt, während die andere, bis auf die Gipfel der Berge hinauf, mit Wieſen, bebauten Feldern, Häuſern, Gärten und zierlich geformten Boskets dicht bedeckt iſt. Ich fand die Straße mit zurückkehrenden Marktleuten ſo angefüllt, daß ich oft kaum durchzukommen vermochte. Die meiſten Weiber, von denen viele ausgezeichnet hübſch waren, ritten wie die Männer à califourchon, theils auf Pferden, theils auf Eſeln, die ſie beide ſehr ſchlecht regierten. Nie habe ich, auch die Fußgänger mitgerechnet, ſchlechtere Ausweicher geſehen. Man mußte ſie gröſstentheils erſt mit der Deichſel empfindlich anſtoßen, ehe ſie Platz zu machen ſich bequemten. Doch klagte und murrte auch Keiner, dem Solches geſchah.

Bei dem Dorfe Campan iſt eine Felſengrotte, die aber nicht mehr viel Intereſſantes darbietet, ſeitdem man die Stalactiten faſt ſämmtlich daraus geſtohlen hat. Sie iſt daher mit mehreren deutſchen, z. B. mit denen bei Muggendorf, gar nicht zu vergleichen.

Im Ganzen befriedigte mich dieſes ſo ſehr gerühmte Thal weniger als ich hoffte. Freilich waren viele Gipfel noch mit Wolken bedeckt, die Sonne bereits hinter den Bergen, und die eiſige Kälte ſo empfindlich, daß ich den Rückweg faſt zu lang fand. Schon beſorgte ich, es mir kaum ſelbſt geſtehend, getäuſchte Erwartungen mit mir hinwegzunehmen, aber die Folge übertraf ſie alle!

13

Argeles den [illegible]

Je hartnäckiger ſich die Gebürgsnymphe vor mir verſchleierte, je ſchwerer ſie mir ihre Eroberung gemacht hatte, — je hingebender, je überſchwenglicher ließ ſie mich jetzt in jedem ihrer Reize ſchwelgen! Ein Tag wie flüſſiges Gold empfing mich am Morgen, und der Weg von Bagnères hieher, den ich während ſeines Laufes zurücklegte, wird ewig ein Prachtexemplar in dem Bilderbuche meines Lebens bleiben.

Man hatte mir auf der Herreiſe mehrmals bange gemacht, daß ich viel zu ſpät gekommen, nichts als Eis und Nebel finden würde, weil die Jahreszeit für die Pyrenäen längſt vorbei ſey. Da aber ein gütiges Schickſal mich mit ſo herrlichem Wetter begleitet hat, glaube ich im Gegentheil, daß kaum eine Jahreszeit günſtiger ſeyn könnte als grade die jetzige, denn während im Sommer nur zwei bis drei Spitzen des ganzen Gebürges dürftig mit ewigem Schnee bedeckt ſind, haben ſich jetzt beinah alle in dieſes glänzende Gewand gekleidet, das bei manchen ſogar faſt bis an ihren Fuß herabreicht. Jeder aber, der es geſehen, weiß es, welchen feenartigen Anblick es gewährt, wenn man durch die Bäume plötzlich einen ſolchen ſchlohweißen, ſchimmernden Kegel mitten aus einer grünen Wieſe hervorwachſen zu ſehen glaubt, und ich erinnere mich immer noch lebhaft, wie ſchon die bloße Beſchreibung eines ähnlichen Effectes, die ich in Lüdemanns vortrefflichem Reiſebericht las, mich vor langen Jahren entzückte. Dazu iſt das Laub, im Gebürge weit mehr als in der Ebne, noch dicht und feſt auf den Bäumen, nur hie und da herbſtlich gelb und roth gefärbt, und die Friſche der Wieſen, die hundert Bächlein durchrieſeln, über alle Beſchreibung erquickend.

Die Mannigfaltigkeit ſo vieler Schönheiten der erſten Ordnung, welche an dieſem Tage meinen Blicken vorüber zogen, iſt zu groß, als daß ich hoffen dürfte, Dir irgend ein anſchauliches Bild davon zu geben. Du wirſt ſie jedoch wenigſtens ahnen können, wenn Du das Folgende mit reger Phantaſie in Dich aufzunehmen ſuchen willſt.

Die bequeme Straße, welche ich nach Lourdes einſchlug, führt gegen zwei Drittheile des Weges längs der großen Pyrenäenkette am Abhang einer Hügelreihe hin, die, dicht unter ihr gelegen, ſie allein hier von der weiten Ebne ſcheidet; ſo daß man auf der einen Seite in voller Nähe die erhabenſten, ewig abwechſelnden Effecte des Gebürges mit Erſtaunen betrachtet, während man auf der andern wiederum häufig der blaugefärbten, unermeßlichen Fläche durch enge Schluchten anſichtig wird — ein Contraſt, deſſen Wirkung unbeſchreiblich iſt. Und alles Dieß denke Dir noch von einer Octoberſonne beleuchtet, die nur glänzt und nicht mehr ſengt, und heute auch nicht das kleinſte Wölkchen am Himmel duldete. Ich kann ſagen, daß meine Seele zuweilen faſt einer zu großen Wolluſt unterlag, und doch keinen Ueberdruß empfand. O es war in höchſter Wahrheit ein himmliſcher Tag zu nennen, der, wenn ich ihn mit den Genüſſen der großen Welt, ſelbſt da, wo in ihr meiner Eitelkeit am meiſten geſchmeichelt wurde, vergleiche, mir wie Seligkeit gegen Fegefeuer gehalten vorkömmt — denn was Fauſt als Unmöglichkeit vom Teufel verlangt, der liebe Gott hatte es mir hier umſonſt gegeben: Obgleich geſättigt, wurde doch der Hunger nie geſtillt.

Nach der erſten bedeutenden Steigung der Straße ſieht man, von einem Vorſprung des Berges, die hier faſt ein Gefühl von Furcht erregende Gebirgskette in ihrer ganzen Majeſtät vor ſich liegen — von Horizont zu Horizont gebreitet, Gipfel über Gipfel thürmend, und eben ſo viel Abgründe in ihren Tiefen öffnend. Später zieht ſie ſich dem Auge mehr in einzelne Anſichten zuſammen. An einer dieſer letzten Stellen, bei dem jähligen Abſatz der Straße vom Dorfe Lecreux, iſt der Erdfleck, gute Lucie, den ich mir vorläufig zu unſerer künftigen Wohnung ausgewählt habe. Zwiſchen zwei Eichenhainen, und am Fuß einiger einzeln ſtehenden Kaſtanienbäume, deren reife Früchte in den Aeſten hängende Knaben eben herabſchüttelten, ſieht man in ein Gewühl brunnenartiger Thäler mit hellgrünleuchtendem Grunde hinab, über die ſanft gerundeten Berge, geziert mit vielen Wohnungen und tauſend verſchiedenartigen Baumgruppen, wie Wellen ſchlagend, durch einander wogen, und ſelbſt dem tagelangen Anſchauen noch immer neue Abwechſelung darbieten würden. Doch das Köſtlichſte am Bilde iſt ſein Rahmen, denn wie eine ſchützende Mauer umgibt die ganze reiche Landſchaft ein regelmäßiger Halbcirkel crenelirter Schneeberge, in deren Mitte ſich der Pic du midi, wie ein alles Land überragender Wartthurm, hoch empor hebt.

Dort alſo, Liebe, verſetze Dich in Gedanken in unſere „Cottage,“ wie ſie aus dem lieblichſten Blumengärtchen, von hier durch uns eingebürgerten engliſchen Comfort umgeben, traulich hervorlauſcht. Dort wollen wir allen Kummer der Welt vergeſſen und glücklich ſeyn! —

Ich war ſo beſorgt, mir den ſchönen Punct recht einzuprägen, daß ich abſtieg, aus meinem Nachtſack Feder, Papier und Tinte hervorholte, und der bezaubernden Ausſicht gegenüber, trotz des noch morgennaſſen Raſens, auf den ich mich lagern mußte, hier dieſe Zeilen ſchrieb, denen ich Anfang und Ende dann ſpäter hinzugeſetzt. Es iſt, glaube ich, der erſte Brief in meinem Leben, den ich ſo verfaßt habe. Mein Pferd verweilte unterdeſſen ohne alle Aufſicht ganz ruhig auf der

Straße, und mancher vorübertreibende Viehhirt, und manche Frau in ihrem rothen Tuche blieben verwundert neben dem fremden — ihnen gewiß nicht recht begreiflichen Schriftſteller ſtehen, bald ihn, bald ſeine verlaßne Equipage mit Kopfſchütteln betrachtend. Dieſe nimm als Staffage des Gemäldes an, das ſie in der That, beſonders die Weiber mit dem brennenden Roth ihres Kopfputzes, gar maleriſch beleben, wenn man ſie in der Ferne hinter, oder auf ihren Eſeleins, langſam daherziehen ſieht.

Der letzte Theil des Weges bis Lourdes ſchlängelt ſich anmuthig im Grunde eines Thales hin, das eben ſo romantiſch als üppig iſt. Man nimmt zwar von den Schneegipfeln Abſchied, die nur noch zuweilen ihr Haupt über einen niedrigen Berg erheben, oder am Ende eines Seitenthals über eine hinabgleitende Schlucht, wie der König in die Hütte ſchauen — man ruht ſich von dem Coloſſalen und dem Heroiſchen aus, gibt ſich aber deſto behaglicher dafür friedlichern Genüſſen hin. Während der letzten halben Stunde bildet, zwiſchen zwei ſteile Berge ſcheinbar geklemmt, das auf einem ſchroffen Felſen erbaute, alte Schloß von Lourdes, mit dem an ſeinem Fuße liegenden Städtchen, eine ernſte und mittelaltrige Perſpective. Ich fand in meinem guide aux Pyrenées (meinem einzigen Begleiter) über dieſes Schloß, als es noch unter engliſcher Hoheit ſtand, eine Begebenheit berichtet, die mich in ihrer anſpruchsloſen Einfachheit ſehr gerührt hat. Um ihr nicht durch die Ueberſetzung zu ſchaden, ſetze ich ſie in der eignen Sprache des Chronikſchreibers her.

Belleforêt, im Dienſt des Grafen Foix, erzählt, daß Armand de Béarn vom Grafen nach Orthez beſchieden wurde, und fährt dann fort: Quand il dût partir, il vint à Jehan de Béarn, son frère, présens les compagnons: Monseigneur le comte de Foix me mande, irai si veux que ne rendiez le chatel de Lourdes qu' au Roi d'Angleterre. Monseigneur naturel de même

que je le tiens; ainsi le jura. Avint que le troisième jour, qu'il fut arrivé à Orthez, en présence de plusieurs chevaliers, écuyers, le comte de Foix lui fit commandemens de remettre le Chatel pour le duc d'Anjou. Armand fut tout ebahi. Vraiment vous dois je foi et hommage, car je suis pauvre chevalier, de votre sang et de votre terre: mais le Chatel je ne rendrai jamais. Vous m'avez mandé, si, pouvez faire de moi ce que vous voudrez. Ce personne ne le rendrai-je qu'au Roi d'Angleterre . . . . . Quand le Comte de Foix entendit cela, tirant sa dague, oh! oh! traître, as tu dit que non! et le férit de cinq coups de sa dague, sans que les Barons et chevaliers osassent aller au devant. Le chevalier disait: Oh, Monseigneur, vous ne faites pas gentilesse, et mourût bientôt après.

Welche Zeit männlicher Seelengröße und unvergleichlicher Unterwürfigkeit auf der einen, welche Grauſamkeit und Willkühr auf der andern Seite!

Uebrigens geſtehe ich, daß mir die duldende Sanftmuth dieſes Ritters bei ſo viel heldenmäßiger Entſchloſſenheit weit chriſtlicher vorkömmt, als der ſtolze und intolerante Hochmuth der meiſten unſerer kirchlichen Märtyrer.

Ich hielt mich nur eine Viertelſtunde in Lourdes auf, um mein gutes, ſeine Schuldigkeit ſehr treu verrichtendes Pferd mit Brod und Wein, und mich ſelbſt mit einem Glaſe Grog und einer Cigarre zu erfriſchen, denn die Erwartung zog mich unaufhaltſam vorwärts.

Wirklich auffallend iſt die Menge hübſcher Weiber in dieſen Gegenden, um ſo mehr, da ich auch nicht Einem hübſchen Manne oder Knaben begegnet bin. Gleich vor der Stadt holte ich ungefähr ein Dutzend dieſer Schönen ein, welche, wie Studenten ſich unter den Arm faſſend, eine förmliche Kette über den Weg bildeten, und laut lachend erſt dann auswichen, als ich ſie mit einem ſcherzhaften Compliment über ihr reizendes Ausſehen höflichſt darum erſuchte. Dann erſt bemerkte ich noch drei, die hinter ihnen gingen und ſo regelmäßige italiäniſche Schönheiten waren, daß ich anhielt und faſt unwillkürlich aus dem Wagen ſprang, um ſie näher zu betrachten. Sowie ſie jedoch meine Abſicht merkten, flohen dieſe ländlichen Grazien, unter dem lauten Geſpötte ihrer vielleicht etwas eiferſüchtigen Gefährtinnen in die nahen Gebüſche, und ich mußte unverrichteter Sache wieder meinen Karren beſteigen.

Jetzt dringt man erſt in das eigentliche Herz des Gebürges ein. Die erhabne Größe der coloſſalen Maſſen, die man von Fern bewundert, tritt nun in der Nähe doppelt imponirend an uns heran. Im Anfang zeigt ſich die Natur ſchroffer, die Cultur verſchwindet faſt, und kahle Felſen, nur hie und da mit Haidekraut bedeckt, nehmen ihre Stelle ein. Aber es iſt dies nur ein Uebergang, die Pforte zu dem Allerheiligſten. Man betritt endlich das Thal der Gave de Pau, und betäubt, berauſcht von Entzücken, glaubt man in der Welt der Seligen zu ſeyn. Dieſes Thal iſt das ſchönſte, das ich je geſehen, zu keinem Wunſche bleibt mehr Raum. In der Reihe weniger Stunden entfaltet ſich hier Alles, was eine Gebürgsgegend in jeder Hinſicht an Naturſchönheiten nur möglicherweiſe bieten kann. Doch übertrifft die Ausſicht, welche gleich zuerſt den Eintretenden empfängt, meines Erachtens alle folgenden, und ich fürchte ſehr, Lucie, unſre Cottage von dieſem Morgen bleibt ſchon verlaſſen ſtehen, und wir bauen uns lieber hier am Jarret an, denn ſo heißt der Felſen, deſſen Fuß ich außer mir und in thörichter Inbrunſt, wie den einer Geliebten, geküßt.

Setze Dich nun zu mir. Wir ruhen auf dem Rande einer tief herabgehenden Mauer, unter der die Gave ſchäumend ſtrömt, bald nachher einen Waſſerfall bildet, und weiterhin ſich in den gefälligſten Krümmungen ihren fernern Weg bahnt. Rechts verbergen, ganz nahe ſtehend, zwei mit gelbem Ginſter bedeckte Felſen jede

Ausſicht mit einziger Ausnahme des Schloßthurmes von Lourdes, der zwiſchen der engen Spalte, die ſie trennt, mühſam ſichtbar wird — aber vor Dir, welche Pracht, welch ein traumartiges Paradies! Grüne Abhänge aller Formen ſenken ſich gleich gewirkten Teppichen von den Bergen herab, baumbeſetzte Terraſſen reihen ſich zierlich über einander, dichte Wälder und weite Wieſen umſchlingen ſie wie in magiſchen Ringen, und in der Mitte dieſes Gewimmels ſtrecken drei einzelne Bergcoloſſe, vom größten aller Landſchaftskünſtler ausgedacht, ihre Zacken gen Himmel und drücken, wie Gottes ſichtbare Hand, dem Ganzen den Stempel der erhabenſten Größe auf. Zwiſchen jedem dieſer iſolirten Felsberge ziehen ſich, gleich Beeten in die Ferne, ſanft anſteigende üppige Thalſchluchten hinauf, Gärten an Gärten reihend, bis andere Rieſenberge ihnen im weiten Hintergrunde wieder den Weg vertreten.

Haſt Du Dich hieran ſatt geſehen, ſo wende

Dich links, und ſolge mit dem Auge dem gewundenen Lauſe der Gave im geräumigen Thal, aus deſſen grünen, parkartig gruppirten Bauminſeln und Wieſenflächen hie und da iſolirte Felſen und ſchroffe Hügel, zum Theil mit Ruinen verfallener Schlöſſer gekrönt, hervorragen, bis endlich die Schneegipfel der Pics von Mounné und Bellian die letzte Ausſicht hermetiſch verſchließen.

Dies iſt die kalte, elende Beſchreibung eines Anblicks, der mich, wie unbewußt, die Hände falten ließ, und ſüße Thränen in mein Auge drängte. Soll ich es ſagen — aber ich habe jetzt oft unabweisliche Gedanken eines nahen Todes. O mein Gott! dachte ich, in ſolch einem Augenblick laß mich ſterben, er gehört ſchon halb dem Jenſeits an und gießt himmliſchen Troſt in die bedrückteſte Seele, einen Troſt, für den die arme Menſchenſprache keine Worte mehr hat.

Der Weg, der durch dieſes Eden führt, iſt kühn angelegt, meiſtens durch hohe Mauern geſtützt, auf deren Zinnen man öfters ſchwarze Ziegen, mit den ſie bewachenden Knaben ſich ſonnend, liegen ſieht. Noch mehr als dieſe frappirte mich ein friſch abgezogenes Pferd, das man am Fuß eines Abgrundes verfaulen ließ, wo es vielleicht herabgeſtürzt war. Aber die Polizei iſt bis hieher noch kaum gedrungen. Niemand fragt mich ſogar mehr nach meinem Paß, den man von Paris bis Bordeaux wohl zehnmal zu ſehen verlangte. Statt der Wegweiſer gibt es nur Kreuze (ein preußiſcher Landrath würde hier viel zu thun bekommen), und obgleich eine Menge Engländer die Gegend bewohnen, haben ſie doch nur den wohlthätigen Einfluß gehabt, die Gaſtwirthe zu lehren, ihren Gäſten beim Eſſen ein halbes Dutzend Meſſer und Gabeln vorzuſetzen, ohne deßhalb die franzöſiſche Prellerei zu lernen, die ich bereits in Agen gänzlich verſchwunden ſah. Ich weiß nicht, ob die hieſigen Einwohner ſchon den Spaniern gleichen, aber mit Franzoſen haben ſie nicht mehr viel gemein.

Um mich nicht zu ſehr zu wiederholen, ſchweige ich von den Naturſchönheiten der weitern Tour bis Argeles, obgleich ich Stoff in Fülle dazu hätte. Ich kam gegen Untergang der Sonne dort an, und fand die Abendkälte ziemlich empfindlich, obgleich hier der Wein noch üppig wächst, und an geſchützten Stellen der Feigenbaum noch ohne Bedeckung den Winter aushält.

Argeles, ein heiteres Städtchen, in der reizendſten Lage am Fuß hoher Berge terraſſenmäßig aufgebaut, wird von vielen Fremden bewohnt. Nachdem ich mir ein Logis beſorgt und das Nöthige beſtellt, ging ich mit einem Führer die Promenaden zu beſehen, die viele der überraſchendſten Ausſichten darbieten. Das mich begleitende Individuum ſchien etwas geſtört im Haupte zu ſeyn, denn der bekropfte Cretin redete meiſtens mit ſich ſelbſt, ohne auf meine Fragen zu antworten, die er auch, der franzöſiſchen Sprache wenig mächtig, oft kaum verſtehen mochte. Eben ſo undeutlich blieb ſein jargon meiſtentheils mir. Einmal verſicherte er mich, en manière d'explication, auf die Felſenkette hinweiſend: „Musin, c'est le bun Din qui a fait tout ça, un homes n'en urait jamés été capable."

Ich erfuhr überdies noch ſo viel von ihm, daß keine der weißen Spitzen, die wir ſahen (ſelbſt der pic du midi nicht) und gegen deren Glanz die hellſte der vorbeiziehenden Wolken grau erſchien, im Sommer den mindeſten Schnee beherbergen, was ohne Zweifel dann der Gegend ihren Hauptreiz nehmen, und ſie unendlich monotoner machen muß. Ich überzeuge mich daher immer mehr, daß keineswegs der Sommer, ſondern das zeitige Frühjahr, wo der Schnee noch nicht geſchmolzen, und der Spätherbſt, wo er bereits wieder gefallen iſt, die günſtigſten Jahreszeiten zur Beſichtigung der Pyrenäen ſind. Aus dieſem Grunde glaube ich auch, daß ſie im Sommer den Alpen nachſtehen, im Frühjahr und Herbſt ſie aber leicht übertreffen mögen, weil ſie, mit aller impoſanten Größe dieſes Gebürges, zugleich die phantaſtiſchen Formen der Berge von Wales, und alle nordiſche und ſüdliche Lieblichkeit des Rheingebürges wie der Apenninen verbinden. Doch iſt die Natur ſo unendlich reich, daß eigentlich kein paſſender Vergleich zwiſchen allen dieſen verſchiedenen Erdwundern zu machen iſt. Jedes derſelben hat ſeine ihm ganz eigenthümlichen Schönheiten, und alle hat, wie mein Führer ſehr richtig ſagte, der liebe Gott gemacht, der ſie wahrſcheinlich noch öfter variiren kann, als das Clavier Compoſitionen verträgt.

Den 27ſten.

Um Dir einen Begriff von dem guten Leben und der Wohlfeilheit dieſes Landes zu geben, füge ich meinen geſtrigen Küchenzettel nebſt der heutigen Rechnung bei.

Consommé aux oeufs pochés, 2 truites, une au bleu et l'autre grillée, des ortolans en caisse, un fricandeau, une caille à la crapaudine, des pommes de terre à la maitre d'hôtel, trois grives roties (welche hier, wo ſie ſtatt Wachholder, Weintrauben freſſen, von weit zarterem Geſchmack ſind), deux pots de crême à la fleur d'orange, des gâteaux aux confitures.

Deſſert: des noix excellentes, des pommes de St. Savin, du beurre très frais et du fromage délicieux du pays, le tout arrosé d'une bouteille du vin de Bordeaux fort passable. Später Thee, am andern Morgen Kaffee zum Frühſtück, eine gute Stube und Bett mit Wäſche in Profuſion, endlich die Beköſtigung meines Pferdes — summa summarum zehn Franks, wobei noch zu bemerken, daß dieſe faſt nur auf Fremde berechneten Orte an der großen Straße doppelt theurer als alle übrigen ſind.

Ich mache nun ſchon ſeit einigen Tagen wieder meinen eignen Kammerdiener, da ich aber überall ein Mädchen zu meiner Gehülfin bekomme, ſo iſt die Bedienung nur deſto vollſtändiger als bisher, und ich bin weit entfernt, mich darüber zu beklagen. Uebrigens iſt die Gutmüthigkeit der hieſigen Leute außerordentlich, und ſie ſind ſo herzlich, daß Einem ſelbſt das Herz davon aufgeht. Du weißt, ich brauche immer etwas viel, und ſchickte daher das arme Mädchen, hübſch und naiv, wie ſie faſt alle hier ſind, wohl zwanzigmal auf und ab, ehe mir Alles genehm war. Dieß fühlend, bat ich ſie um Verzeihung ihr ſo viel Mühe zu machen. „O,“ erwiederte ſie mit der größten Freundlichkeit, „das iſt nicht der Rede werth. Wenn ich es Ihnen nur recht machen könnte, wollte ich gern zehnmal mehr Arbeit thun. Aber ich armes Mädchen verſtehe leider gar nicht einem vornehmen Herren ſo aufzuwarten wie er es gewohnt iſt.“

Nun weiß der Himmel, woher es kömmt, aber ich mag noch ſo ärmlich auftreten, ich habe immer das Unglück, für vornehm oder wenigſtens für einen Engländer gehalten zu werden, was ziemlich auf Eins heraus kömmt und im übrigen Frankreich ſtets dreifache Rechnung, hier nur dreifache Bereitwilligkeit und Aufmerkſamkeit herbeiführt.

Ehe ich weiter reiſte, machte ich noch einen kleinen Morgenſpaziergang nach dem Balandru, wo neben einigen hingeſchleuderten Felsblöcken die Ausſicht auf das Thal beſonders reich iſt. Ich fand hier außerdem zwei andere intereſſante Producte dieſes geſegneten Landes, nämlich einen magnifiken Wolfshund, auch auf Menſchen dreſſirt, und ein kleines ſehr hübſches Pferd von hieſiger Zucht, mit dem ein engliſcher Clergyman wie ein Roſender im *train de chasse* die Felſen herabgaloppirte, wobei jedes engliſche Pferd ſammt ſeinem Reiter den Hals gebrochen haben würde. Es leben viele engliſche Familien hier, und ich hoffe, liebe Lucie, ehe zwei Jahre vergehen, thun wir daſſelbe, wenn wir dann überhaupt noch leben. Nach Gottes Willen!

St. Sauveur Abends.

In dieſem Himmel gibt es viele Kammern, wie in dem wirklichen, und die letzte erſcheint immer die herrlichſte, weil der Schöpfer darin den frommen Seelen ſtets einen neuen wunderbaren und unerwarteten heiligen Chriſt beſcheert. Ich finde es daher auch ſehr natürlich, daß die Leute hier ſo gut, und faſt **allgemein** im Gebürge beſſer ſind als anderwärts.

Meine heutige **tournée** ward größtentheils zu

Fuß zurückgelegt und wären es zwanzig Meilen geweſen, ich glaube kaum, daß ich Zeit gefunden hätte, an Müdigkeit zu denken. Die Promenade galt der uralten verfallenen Abtei von St. Savin. Denke Dir fünf Thäler, die von verſchiedenen Seiten in Einem Punkt zuſammenlaufen; zwei davon werden ihrer Fruchtbarkeit und reizenden Cultur wegen, welche hohe Felſen rund umher ſchirmen, das Eden der Pyrenäen genannt, die andern drei dagegen ſind eher Schluchten, welche zum Theil von den höchſten Schneebergen der Gegend gebildet werden. Aus dieſen kommen die drei Flüſſe Gave de Marcadau, Gave d'Azun und Gave de Pau hervorgeſtürzt, um ſich durch die fruchtbaren Fluren jetzt mit mehr Bedacht in allen Capricen ihrer ſpielenden Laune zu ergießen. An dieſem Endpuncte der fünf Thäler nun denke Dir weiter einen runden Rieſenberg, und vor ihm, auf mehreren Hügeln nach der Ebne herabſteigend, einen Wald, der einige Stunden im Umfange hat. Dieſer Wald beſteht durchgehends aus alten Kaſtanien- und Nußbäumen, hie und da mit Obſtbäumen abwechſelnd. Er iſt auf ſeinem grünen Wieſengrunde, bei irgend einer Weltrevolution mit Felſenſtücken durchworfen worden, und jetzt von der Cultur überall mit Wein durchrankt, der rechts und links zierliche Feſtons bildet, und oft über den Fußweg lange dichte Lauben wölbt. Die ſchönſte und ſeltenſte Eigenſchaft aber, die dieſer Wald beſitzt, iſt die, daß die Art darin nie etwas Anderes als abgeſtorbene Bäume trifft, und die Garantie dafür zugleich die ſicherſte von allen, ich meine diejenige, mit der man die Menſchen jederzeit an einem Faden aus Spinnengewebe führen kann: das eigne Intereſſe. Denn das unter den Bäumen wachſende Gras (ſo fruchtbar iſt der Boden) wird, wo man es nicht zur Weide benutzt, dreimal des Jahres zu Heu gemäht, und die Bäume nur zur Erndte der Kaſtanien und Nüſſe benutzt, da ſie auf dieſe Weiſe die bedeutendſte Revenüe abwerfen. Je größer und umfangreicher alſo der Baum, je größer der Nutzen.

Nun wirſt Du leicht ermeſſen, welchen Reiz der Gang durch dieſen Wald, mit den, ſtets neue Bilder zeigenden Durchſichten auf die Thäler gewähren muß. Nach einer Stunde, in der man mehrere Bächlein überſchritten, kommt man an eine hohe, mit Epheu behangene Mauer, und ſteht bald darauf vor der noch immer von der Commune zum Gottesdienſt benutzten gothiſchen Kirche der Abtei. Das Innere derſelben iſt ſehenswerth, aber die Beſteigung des Thurms auf ſehr ſchadhaften engen Stufen hätte ich mir erſparen können, da etwas weiter hin, auf dem höchſten der erwähnten Waldhügel eine ebenfalls ſehr alte Capelle ſteht, von der die Ausſicht auf den ganzen Umfang dieſer Zaubergegend ihren höchſten Punct erreicht.

In der Kirche von St. Savin bemerkt man, nicht fern vom Altar, der mit italieniſchem Marmor ausgelegt iſt, zwei groſe an der Wand hängende Tafeln, jede in neun Compartiments getheilt, auf denen ſehr werthvolle und gut conſervirte alte Malereien die Thaten des heiligen Savinus darſtellen. Die außerordentlichſte und zugleich ſchwierigſte derſelben iſt ohne Zweifel die, wo er bei einbrechender Dunkelheit, in gefährlicher Lage, ſich und ſeinen Gefährten von einem Engel mit dem Monde wie mit einer Laterne verleuchten läßt.

Dieſe Abtei, in der Revolution an einen Doctor gekommen, iſt jetzt mit ihren Weingärten, ſie umgebenden Bäumen, und dem Prachtanblick von ihrer Terraſſe zu verkaufen. Der Glückliche, der ſie erſteht, wird ſich rühmen können, eins der ſchönſten Beſitzthümer in der Welt ſein zu nennen. Als Marguerite de Navarre, Schweſter Franz des Erſten, die es liebte ſich in die Pyrenäenbäder mit einigen Auserwählten zurückzuziehen, um dem Zwange des Hofes zu entgehen, einmal wie ſie ſelbſt erzählt, durch furchtbare Regengüſſe vertrieben wurde, wobei einige aus ihrer Suite ertranken, andere von Bären gefreſſen wurden — war es der Abt von St. Savin, der den explorirten und durchnäßten Damen ſeine eignen Zimmer einräumte, und nachdem er ſie wohl getrocknet, „leur fournit de bons chevaux de selle, du Lavandan, de bonnes capes du Béarn, force pour arriver à Notre Dame de Sarrance etc.“

Ich ſetzte meinen Weg von hier über die ſchon gerühmte Bergcapelle nach Pierrefitte fort, wo ich frühſtückte. Bei dieſer Gelegenheit lernte ich ein neues Feuermaterial kennen und zugleich eine neue Art, Kartoffeln zuzubereiten, die ich ſehr empfehlen kann. Das Feuer ward mit den Hülſen oder Zapfen (ich weiß nicht wie ich ſie nennen ſoll) des Maiskorns angemacht, aus dem die Körner geleſen ſind und gab eine luſtige Flamme im Kamin. Das Recept für die Kartoffeln aber iſt Folgendes:

Man kocht ſie auf die gewöhnliche Weiſe, zieht hierauf die Schale ab und ſchneidet ſie in Scheiben. Dann ſchmelzt man eine reichliche Quantität friſcher Butter in einer Caſſerolle und thut die Kartoffeln hinein, mit gehackter Peterſilie, Zwiebeln, Salz und Pfeffer, welches Alles in der Butter gehörig umgerührt werden und noch eine kurze Zeit ſchmoren muß. Unterdeſſen hat man einige Eierdotter mit Eſſig delavirt (auf einem Teller der mit Knoblauch abgerieben wurde), und ſobald die Kartoffeln in der Butter au point ſind, gießt man jene Sauce hinzu und ſervirt.

Außer dieſen beiden Vermehrungen meiner Kenntniſſe kaufte ich auch noch für zehn Sous meinem Führer ſeinen Alpenſtock ab, ein Dorn, der ziemlich meine eigne Länge erreicht, und das dicke Ende, mit einer Metallſpitze verſehen, unten hat, ſo daß er ſich zugleich als Stütze, als ſehr gehaltvoller Prügel und als rüſtiker Stoßdegen gebrauchen läßt.

Dicht hinter Pierrefitte, das gleichſam den Knopf zweier Schenkel bildet, die von hier gabelförmig als tiefe Schluchten, die eine nach Luz, St. Sauveur und Barèges, die andern nach Cauteretz u. ſ. w. führen, paſſirt man kurz nach einander auf zwei pittoreſken Brücken die beiden Gave-Ströme. Bis hierher hatte ſich das Erhabene noch immer in liebliche Prunkgewänder gekleidet; von jetzt an zeigte es ſich geraume Zeit nur in ſeiner nackten Größe. Es war halb zwei Uhr, als ich die Schlucht hinein fuhr und ſchon deckten ihre Wände die Sonne, welche nur noch die Hälfte der Berge mit ihren Strahlen erleuchtete. Der übrige Theil lag im Schatten. Es bleibt ſelten in dieſem ſchauerlichen defilé mehr Oeffnung übrig, als eben nöthig iſt, um dem Fluſſe und einer ſchmalen, durch Mauern geſtützten Chauſſee an ſeiner Seite ſpärlich Raum zu geben. Dennoch iſt die Vegetationskraft dieſes Bodens ſo groß, daß noch immer hie und da hohe Eichen und Buchen die von Fels zu Fels ſich wälzende Gave einfaſſen. Die Abhänge, ſelbſt die ſteilſten, ſieht man noch häufig bis an die Gipfel mit einem dichten, niedrigen Gebüſch bedeckt, und wo ſich nur irgend eine Möglichkeit dazu darbietet, windet ſich gewiß ein Wieſchen, wie eine grüne Schlange zwiſchen den Felſen hinan. Man ſteigt fortwährend, zuweilen ſehr ſteil, ſo daß man zuletzt den Fluß nicht mehr ſehen kann, ſondern nur noch in ſchwindelnder Tiefe dumpf brauſen hört. Bei einer dieſer jählingen Steigungen hatte ich einen unangenehmen Zufall. Der linke Strang des Geſchirrs war losgegangen, ohne daß ich es bemerkte, und das Pferd, welches ſich ohnedies ungeheuer anſtrengen mußte, konnte das ſchwere Cabriolet nur an einem Strange wahrſcheinlich nicht mehr erhalten, denn es gab plötzlich nach, und der Wagen fing an, ſtatt ſich vorwärts zu bewegen, rückwärts herabzurollen, und das ſich vergebens ſträubende Pferd gewaltſam mitzunehmen. Glücklicherweiſe blieb mir noch ſo viel Zeit übrig, das Fuhrwerk ſo zu dirigiren, daß es ſich ſeitwärts gegen einen hervorſtehenden Felſen richtete, der es aufhielt. Sonſt wäre ich — zwar nicht ins Bodenloſe gefallen — hätte aber doch eine ſehr halsbrechende Rutſchpartie nach unten machen können. In Ermanglung eines Strickes den ich mitzunehmen vergeſſen, mußte ich den zerriſſenen Strang mit einigen Dornruthen feſtbinden, ſie dienten mir indeß hinlänglich bis zum Nachtquartier. Bald darauf fing auch der Weg an ſich wieder zu ſenken; man kreuzt die Gave mehrmals auf kühnen Steinbrücken bis eine halbe Stunde von Luz, wo ſich das Thal von Neuem erweitert, friſche Wieſen ſich breiten, und das Ganze wieder den, den Pyrenäenthälern ſo eignen, parkähnlichen Charakter annimmt. Wieſen und Felder ſind hier wie in Wales häufig ſtatt der Hecken mit hohen ſpitzigen Schiefertafeln eingefaßt, was eine hübſche Abwechſlung gewährt, und mehrere kleine Waſſerfälle, die von den Bergen herabkommen, und dann in reißenden Bächen durch die Auen eilen, geben dem Thal ein noch freundlicheres Anſehen. Ein breiter Schneeberg mit ſieben Hörnern ſchließt es. Am Saum der weißen Schneelinie deſſelben bildet braunrothes Haidekraut einen breiten Gürtel, an den unmittelbar ſich wieder das helle Grün der untern Zone anſchließt, und ſo ein ſchönes Tricolor von den grandioſeſten Dimenſionen bildet. Seitwärts davon ſteht eine dunkle, faſt ganz regelmäßige Pyramide, und zwiſchen beiden Coloſſen klemmt ſich das Städtchen Luz ein, von zwei Ruinen zerſtörter Schlöſſer der Tempelherren flankirt, die auf kleineren frei liegenden Felſen ſich über die Häuſer der Stadt erheben. Ein paar Büchſenſchüſſe weiter rechts, wo eine andere Schlucht hoher Schneegipfel ſich tiefer in das Gebürge zieht, erblickt man das ſtattliche St. Sauveur, mit ſeiner Marmorbrücke über die Gave, den Marmorſäulen ſeines Badehauſes, und den vielen eleganten Gebäuden, die es zieren. Dieſer Ort war der Zielpunct meiner heutigen Tour. Am Eingang bemerkte ich einen hohen Pfeiler, gleichfalls aus Marmor, der durch einen ſenkrecht aus dem Strom aufſteigenden Felſen geſtützt wird, und von deſſen Spitze eine ſchwere Kette ausgeht, die über die Straße gezogen und an der gegenüberliegenden Felswand eingehackt war — ein eigenthümliches Thor!

Da ich noch einige Stunden Tag, wenn gleich ohne ſichtbare Sonne, vor mir hatte, benutzte ich ſie zu einer Promenade in der Umgebung. Die ſogenannten engliſchen Anlagen ſind eben ſo erbärmlich erdacht als vernachläßigt, aber die hieſige Gegend läßt ſich nicht verderben. Sie müßte den Geſchmackloſen dieſer Art zur Verzweiflung bringen, denn ſie überſchüttet Alles mit ſo viel Schönheiten und Reichthum, daß ein darauf gemachter Fleck unbemerkt bleibt. Das Künſtliche bald verlaſſend, irrte ich auf den Felſen umher, mir ſelbſt die beſten Ausſichtspunkte aufſuchend. Gern hätte ich die Namen einiger ſeltſamen Pics erfahren, aber nichts ſchwerer hier, als des Namens eines Berges gewiß zu werden. Entweder giebt Jeder einen verſchiedenen an, oder Alle behaup[illegible]n, der Berg habe gar keinen. Noch öfter aber kann man ſich gar nicht mit den Leuten verſtändigen, beſonders, wenn ſie eben ſo wenig franzöſiſch, als wir ihr patois verſtehen.

Um doch auch in den Pyrenäenbädern gebadet zu haben, und überdem einer Abwaſchung bedürftig, tauchte ich mich Abends in die Schwefelquelle. Alles war hier zwar Marmor, aber Alles dabei auch ſo vernachläßigt, ſchmutzig und mit Waſſer überſchwemmt, daß ich nicht eher einen trocknen Fleck finden konnte, um mich aus- und anzuziehen, bis ich zu dieſem Behuf mehrere Breter herbeiſchaffen ließ. Dazu ſenkte ſich der Braſen des Bades von der Decke in Maſſen wieder herab, durchnäßte die Kleider und gab mir jeden Augenblick die angenehme Empfindung eines kalten Tropfbades. Nicht einmal zwei verſchiedne Hähne für warmes und kaltes Waſſer waren vorhanden, und eben ſo wenig warme Wäſche zu erhalten. Kurz, es war ein wahres Elend! Der Bademeiſter behauptete zwar, im Sommer ſey es ganz anders, ich bezweifle aber, nach dem Geſchehenen, daß St. Sauveur ſich in irgend einer Jahreszeit mit der Bequemlichkeit unſrer Badeorte vergleichen läßt.

Ich komme mir hier wie im Lande der Amazonen vor. Faſt alle Männer haben St. Sauveur verlaſſen, und nur die Weiber ſcheinen zurückgeblieben zu ſeyn. Nicht nur meine Stiefeln werden von ihnen geputzt, ſondern ſelbſt mein Pferd von ihnen geſtriegelt, und täglich erhält es ſeinen Hafer nur aus den Händen des ſchönen Geſchlechts. Nichts unbequemer aber als ein Badeort, wenn die saison vorüber iſt.

In meiner Stube, mit vier nicht ſchließenden Thüren und zwei eben ſo undichten Fenſtern, bleibt, trotz des mächtigen Kaminfeuers, vollkommen dieſelbe Temperatur wie auf der Treppe, und da man ſich hier ſchon einige tauſend Fuß über dem Meere und von den höchſten Bergen eingeſchloſſen befindet, ſo iſt dieſe Temperatur ſehr empfindlich. So ſchön es am Tage iſt, d. h. von zehn bis drei Uhr, wo allein die Sonne ſichtbar wird, ſo friert es doch gleich nachher.

Ich wollte das vortrefflich klare Wetter benutzen, einen clocher de la paroisse zu beſteigen, um mich ein wenig umzuſehen, ich erklomm alſo theils zu Pferd theils zu Fuß den pic de Bergonre, ungefähr 6000 Fuß über dem Meere.

Die Partie iſt immer ſehr gefährlich, jedoch im Sommer ohne beſondere Gefahr, jetzt aber wegen des vielen Eiſes, oft gerade an den ſchlimmſten Paſſagen aufgehäuft, ziemlich nervenangreifend. Da ich mich indeß bald von der vollkommnen Sicherheit meines kleinen Bergkleppers überzeugte, ſo legte ich ihm den Zügel vertrauensvoll auf den Hals und ließ ihn ganz nach Belieben ſich im fortwährenden Zickzack den äußerſt ſteilen Berg hinandrehen, während ich mich nur mit der Gegend beſchäftigte. Sonderbar iſt es übrigens, daß dieſe Thiere, wenn man ihnen völlige Freiheit gewährt, faſt immer den äußerſten Rand des Weges, dicht am Abgrunde hin, de préférence wählen. Bei jeder Wendung deſſelben ſchwebt auf dieſe Weiſe Hals und Kopf des Pferdes völlig frei über der Tiefe, und wer nicht an dieſe Touren gewöhnt iſt, muß in ſolchen Augenblicken denken, es ſey im Begriff ſich gerade hinab zu ſtürzen. So gut unſere Pferde waren, ging es doch nicht ohne einige bedenkliche faux pas ab, und nachdem wir die obern Sennhütten erreicht, und ungefähr zwei Drittheile des Wegs zurückgelaſſen hatten, ſahen wir uns genöthigt, fortan die eignen Füße zu gebrauchen. Die dampfenden Pferde ließ der Führer hier mitten im Schnee ſtehen, und warf ihnen ein Bündel Heu vor. Dazu ward ihnen, wie in den Ritterromanen, der Zaum abgenommen und ſie unbeſorgt ihrem eignen Gutdünken überlaſſen. Auf meine Bemerkung, daß ſie ohne Decken ſich hier erkälten würden, meinte er: „O nein, hier trocknen ſie ſich ſehr gut in der Sonne ab!“ Was würde ein engliſcher headgroom zu einer ſolchen Pferdewartung ſagen! und doch ſchienen die Thiere einer ſehr feſten Geſundheit zu genieſſen. Es mag wohl hiermit eben ſo wie mit den verſchiednen Curmethoden der Aerzte gehen. Man befindet ſich ſo gut und ſo ſchlecht bei einer wie der andern.

Ueber Schnee und Eis und von der Sonne aufgethautem Erdreich kletterten wir höchſt beſchwerlich und langſam weiter hinan, fanden aber, auf der crête angelangt, von hier bis zum Gipfel eine ſchöne, weiche und trockne Raſenalp mit erquickendem warmem Sonnenſchein. Hier ward, als wir den höchſten Punct erreicht hatten, ein hervorragender Felsblock benutzt, das Erfriſchungsmahl darauf auszubreiten, und wir hatten das Vergnügen, es gemächlich verzehren zu können, während wir die Ausſicht um uns her mit Muße betrachteten. Ueber dieſe iſt indeß nicht viel zu ſagen; Du weißt, daß ich ihresgleichen nicht beſonders liebe, und mehr als bequeme Orientirungspuncte betrachte, als pittoreske Effecte von ihnen erwarte. Denn daß der unten ſo imposante Bergſtrom, von hier oben (nach der ſtereotyp gewordnen Benennung der Reiſebeſchreiber) nur einem ſilbernen Faden glich, das reizende Thal, ſo grün und heimlich, wie eine graue Landcharte erſchien, und die herrlichen Wälder endlich, unter deren ſchattigen Kronen ich mich ſo glücklich dünkte, dem Blick jetzt zu Krautfeldern zuſammenſchrumpften — das war eben kein Vortheil. Beſſer noch gefiel mir auf der andern Seite der Bergkeſſel, deſſen Wände vom Vignemale, dem Mont perdu, dem Pimené, dem Marboré, deſſen berühmter Waſſerfall von hier nur ein herabſickernder Bach zu ſeyn ſchien, dem Port d'Espagne, der brêche de Roland, und andern Bergfürſten gleich hohen Adels gebildet werden, obgleich auch ſie, von einem niedrigern Standpuncte aus geſehen, unendlich imposanter erſcheinen mögen — wie es den Vornehmen unter uns denn ebenfalls zu ergehen pflegt.

Das Intereſſanteſte auf meinem Felsblock war mir eigentlich der beneidenswerthe Appetit meines jungen Führers. Man hatte uns ein halb Dutzend Kalb-Cotelettes, einen ganzen gigot de mouton, wenigſtens ſechs Pfund Brod, verhältnißmäßige Butter und ein großes Stück, nicht etwa Pyrenäen-, ſondern Schweizerkäſe (welcher Mangel an ächtem Patriotismus!) eingepackt. Wohlan, Alles dieß verſchwand nach einer halben Stunde, wie durch Zauberei, ohne daß mehr als zwei Coteletten und etwas Brod auf meine Rechnung gekommen wären. Hat alſo nicht ein neckender

Berggeiſt unſichtbar mitgegeſſen, ſo muß der Rieſenmagen meines Begleiters alles Uebrige beherbergt haben. So vertheilt die gütige Natur ihre Gaben! Dem Einen gibt ſie zu eſſen und dem Andern den Hunger. Beide möchten aber oft mit einander tauſchen.

Der Rückweg war, da es ſeitdem auf der Nordſeite wieder friſch gefroren hatte, noch weit ermüdender als das Aufſteigen, und ohne Alpſtock wäre ich gewiß zehnmal hinabgekollert. Dieſes wohlthätige Inſtrument verdient aber faſt den Namen eines dritten Beines. Auch fühlte ich am Abend von allen meinen Gliedern den rechten Arm am meiſten ermüdet. Wir ruhten einige Minuten in der Sennhütte aus, bei der unſre Pferde noch im Schnee graſeten, und ſahen indeſſen dem Buttermachen zu, welches hier auf folgende Weiſe bewerkſtelligt wurde. Ein Mann ſaß am Feuer, mit einer vollſtändigen, wohl zugenähten Schweinshaut im Arm, die, mit Rahm bis an den Rand gefüllt, nur eine einzige

Oeffnung am linken Ohre hatte, welches zugeſtöpſelt war. Dieſes Vehikel ſchüttelt er ſo lange von Rechts zu Links, und von Links zu Rechts, bis ſich die Milch in Butter verwandelt, was wir freilich nicht abwarten konnten, denn es dauert ein bischen lange. Aber der Effect iſt am Ende derſelbe; doch fehlt der hieſigen Butter, wie dem Rahm, das Aromatiſche, das beide in der Schweiz annehmen.

Ich zog mich hier warm an, ließ meine Steigbügel mit Heu umwickeln, und fand ſo das Hinabreiten, mit den mancherlei ſich von ſelbſt darbietenden Ausſichten, bei weitem als den angenehmſten Theil der ganzen Fahrt, ſo ſchlecht auch der Weg war. Ich bin überdieß der Meinung, daß (obgleich es beim Menſchen, der nur zwei Beine hat, umgekehrt iſt) ein Pferd doch weit ſicherer und gefahrloſer für den Reiter bergunter geht als bergauf. Fürs Erſte wird das Pferd, wenn es nicht ganz ſteif iſt, bergunter nur äußerſt ſelten vorn, ſondern gewöhnlich hinten fallen, was für einen guten Reiter ganz unbedeutend iſt; fällt es aber auch vorn, ſo ſchieben ſich die Hinterfüße bei dem geringſten Zügeldruck, ſchon vermöge der Bauart des Pferdes, nach, und ſetzen es, wenn auch liegend, wieder ins Gleichgewicht. Auch ſieht das Pferd, wohin es fällt, und kann ſich beſſer helfen. Im Bergaufſteigen hingegen iſt zwar das Fallen vorwärts auch ohne Bedeutung, ſtolpert oder glitſcht das Thier aber hinten bis zum Fallen, ſo iſt die Gefahr immer groß, denn weder kann ſich das Pferd ſelbſt, noch der Reiter ihm helfen. Alles, was dieſem übrig bleibt, iſt, ſich ſo ſchnell als möglich von ihm los zu machen, und es dann ſeinem Schickſal zu überlaſſen. Ich bin einmal, und Viele haben es geſehn, eine ſehr baufällige und höchſt ſteile Treppe von 140 Stufen hinabgeritten; doch nur unter ſehr wenigen Bedingungen würde ich mich zu dem Wagſtück entſchließen, dieſelbe Treppe hinauf zu reiten.

Ich erlaubte mir dieſe kleine Digreſſion nur deßhalb, liebe Lucie, weil die Theorie Dir Nutzen bringen wird, wenn Du künftig mit mir umherreiteſt, denn auf noch bequemere Weiſe als zu Pferde laſſen ſich die hieſigen Gegenden nur in ſehr geringem Maße betrachten.

Es war noch ſo viel Tag übrig, als wir wieder am Fuß des Berges anlangten, daß ich beſchloß, um die einmal gemietheten Pferde vollſtändig zu benutzen, noch weiter, nach dem zwei Poſtſtunden entfernten Barèges zu reiten, denn man darf auf Reiſen keinen Augenblick unnütz verlieren. Wir mußten etwas eilen, um nicht von der Nacht überraſcht zu werden, und ich bewunderte, wie die kleinen Bergrößlein, trotz der ermüdenden tour, jetzt auf der Landſtraße eben ſo tapfer und ſicher geſtreckten Trab und Galopp liefen, als ſie über Steine und Felſen vorher im Schritt hinangeklettert waren. Ueberdies iſt die Straße nach Barèges, fortwährend an einem reißenden Bergſtrom anſteigend, ebenfalls nur ein ſanfter Berg zu nennen. Barèges ſelbſt hat außer der Heilkraft ſeiner Quellen nichts Empfehlendes, und weder der Ort noch die nahe Umgegend bieten irgend etwas Sehenswerthes dar. Demungeachtet iſt es überraſchend, daß derſelbe Weg, welcher hinwärts faſt öde ſcheint, weil ihn keine Ausſicht ſchließt, rückwärts in hohem Grade pittoresk wird, weil er nun, oben die Schneewände, an die ſich St. Sauveur lehnt, in der Tiefe das lachende Thal von Luz, als point de vue vor ſich hat.

Als wir in der Dämmerung unter der Sperrlette von St. Sauveur hinritten, ſahen wir auf unſerm pic, genau an derſelben Stelle, wo wir geſeſſen, ein duftiges Wölkchen ruhen. Wer kann ſagen, ob es nicht der Wagen einer Fee war — aber nein, hier gibt es weder Feen noch Geiſter mehr, denn das Volk weiß ja nicht von ihnen, während es, mit ſchärfern Sinnen begabt, ſie doch ſo gut in Irland kennt. Der proſaiſche Odem Frankreichs hat hier ſchon frühzeitig die zarten Luftweſen getödtet. Vielleicht gelingt es aber der neuen Schule, ihre Wiederauferſtehung zu bewerkſtelligen.

Nun wäre, nach des Tages Laſt und Froſt, eine warme Stube angenehm geweſen! Doch daran iſt in meinem Sommerlogis nicht zu denken. Ich muß Gott danken, wenn ich ein dürftiges Kaminfeuer zuwege gebracht habe, an dem ich, wenigſtens von einer Seite erwärmt, mein nicht allzukoſtliches Abendmahl verzehren kann.

Gavarny den 29ſten.

Mit Aufgang der Sonne, d. h. alſo local hier um 10 Uhr, ſaß ich wieder zu Pferde, um dem berühmten Amphitheater zuzueilen. Der Weg dahin iſt köſtlich! Die erſte halbe Stunde reitet man, nur ſanft anſteigend, ununterbrochen am Rand der Gave hin, die man 600 bis 800 Fuß tief unter ſich toben hört, und deren Felſenufer, weit überhängend, oft oben noch weniger Oeffnung als unten gewähren. Der Weg iſt ſo ſchmal, daß man Mühe hat, einem mit Holz beladenen Eſel, der von der entgegengeſetzten Seite kömmt, auszuweichen, und dennoch ſchützt ihn keine Art von Barriere oder Parapet. Gewöhnlich bildet für den Reiſenden der Guide den lebendigen Gardefou, ich aber übernahm heute ſelbſt beide Rollen, du fou comme du guide; denn ich empfand, im Gefühl der Sicherheit meines guten kleinen Gaules, eine wahre Wonne, nur einen Fuß vom Felsrande entfernt dahin zu galoppiren, und dazu die milchweiße Gave faſt ſenkrecht unter meinem Auge ſchäumen zu ſehn. Die Gewohnheit ſtumpft nicht nur für alle Gefahren ab, ſie macht ſie bald zu Vergnügungen, und Sorgloſigkeit findet dann auch bald ihre Opfer. So verunglückte hier vor einigen Jahren ein unachtſamer Reiſender, und ſtürzte 800 Fuß tief auf die Felsblöcke der Gave hinab. Der hinzu gekommene Prior von Gavarny, mit Namen Cantouet, gab bei dieſer Gelegenheit ein ſchönes Beiſpiel wahrhaft chriſtlicher Geſinnung. Er ließ ſich augenblicklich an herbeigebrachten Stricken mit größter Lebensgefahr hinab, und fand den Unglücklichen noch lebend, der, den Troſt der Religion durch ihn empfangend, beruhigter in ſeinen Armen ſtarb.

Aehnlicher Unachtſamkeit mich hinzugeben, hindert mich das Organ der Vorſicht, denn ich wage nie ohne Bedacht. Dieſes Organ iſt gewiß ſehr nützlich, es zehrt aber auch gar vielen freudigen Lebensgenuß unnütz mit auf. „Verwünſchtes Verausſehn!" ruft der Corſar Trelawney nicht mit Unrecht aus, „wozu dienſt du, als Freude in Sorge zu verwandeln! Aber ſo iſt unſer Loos: Alles hat einmal ſein Gutes und Schlimmes in der beſten Welt!"

Nach hundert reizenden Anſichten aller Arten von Felszuſammenſetzungen, auf das Ueppigſte durch mannigfache Vegetation belebt, durch einige nicht unbedeutende Waſſerfälle geſchmückt, und an einer Stelle durch ein ſehr deutliches Echo noch intereſſanter gemacht, fängt das Laubholz allgemach an zu verſchwinden, und die Felſen bleiben, wo Erde noch haften kann, nur mit Rhododendron und Buchsbaum bedeckt. Später hört auch dieſer auf, und hier, wo offenbar die Fluthen einen der größten Bergcoloſſe gänzlich zuſammengeſtürzt haben — weßhalb man den Ort nicht übertrieben das Chaos nennt — ſand ich eine auffallende Aehnlichkeit der Pyrenäen mit dem grotesken Gebürge von Nord-Wales, obgleich das hieſige jenes an Größe der Maſſen übertrifft, ungefähr in eben dem Verhältniß, als St. Peter zu Rom die ihm nachgeahmte Kirche von St. Paul in London.

Beim Ausgang aus dem Chaos ſieht man die vier Hufen vom Pferde Rolands in vier einzeln hingeworfene Felſen eingedrückt — ,denn an dieſer gut gewählten Stelle war es, wo das Zauberroß von dem ungeheuren Sprunge wieder zur Erde kam, mit dem es über den pic blanc vom unheilvollen Thale Roncevaux aus Spanien nach Frankreich hineinſetzte, während Roland in blinder Wuth mit ſeinem furchtbaren Schwert eine Spalte von 300 Fuß Tiefe in die benachbarte Felswand hieb, welche deßhalb auch noch bis auf den heutigen Tag la breche de Roland genannt wird.

Man würde die civiliſirte Welt bald ganz in dieſen Bergen vergeſſen, wenn man nicht durch die Douanenlinie daran erinnert würde. Die Leute in ihren, hier ſo deplacirt erſcheinenden, Militairuniformen kommen Einem ganz grauſig vor, und ſo artig ſie ſind, man wünſcht ſie zum Teufel. Deſto beſſer gefiel mir eine Bande brauner, maleriſch coſtümirter Spanier, wahrſcheinlich das Gegenſtück der Douaniers, nämlich Schmuggler, Leute von athletiſchen Formen, und eben ſo ſtolzem Anſehn, als höflicher Sitte. Ich erinnerte mich, daß ein Spanier für nichts ſo dankbar iſt, als für geſchenkte Cigarren, und da ich welche bei mir hatte, bot ich dem Letzten und Schönſten derſelben eine davon an. In der That ſchien ſie ihm viel

Vergnügen zu machen, er dankte auch, aber wie ein König.

Ohne mich in der ziemlich unanſehnlichen Schenke zu Gavarny beim Frühſtück aufhalten zu wollen, eilte ich ungeduldig dem noch eine Stunde weiter liegenden Amphitheater zu. Dies blieb jedoch ſehr unter meiner Erwartung. Die Beſchreibungen davon ſind unbegreiflich übertrieben, und ich muß, ſo parteiiſch ich mich für die Pyrenäen auch fühle, doch der Wahrheit zu Ehren geſtehen, daß die Schweiz dergleichen unendlich erhabner aufzuweiſen hat. Auch der Waſſerfall, den freilich die Natur heute feſt gezaubert hatte, durch jenes einfache Mittel, mit dem ſie Waſſer, nicht in Wein, denn ſo geſchickt iſt ſie nicht, aber in Eis verwandelt, kann ſich doch offenbar, wäre er ſelbſt zehnmal waſſerreicher, in keiner Art mit den größeren der Schweiz meſſen. Ein wahrhafter franzöſiſcher Schriftſteller nennt die Cascade von Gavarny daher auch ſehr glücklich „einen gewebten Wind,“

während der Gaſcogner, der meinen gedruckten guide verfaßt hat, ſie ganz abgeſchmackt mit dem Niagara vergleicht. Den Däumling mit dem Rieſen Goliath!

Man könnte indeß mit leichter Mühe dieſem — wenn man nicht eben das Größte damit vergleichen will — an ſich immer impoſanten Puncte einen in der That weit erhabneren Charakter geben, wenn man die vielen kleinern Waſſerfälle und von den Felſen herabſtrömende Bäche, welche die Gave ſpeiſen, benutzte, um die beiden vom Amphitheater umgebenen Keſſel wieder in Seen, wie ſie es früher waren, umzuwandeln. Hiezu wäre nur nöthig, den hindurchſtrömenden Fluß, da, wo er durchgebrochen hat, von Neuem zu dämmen, was die Localität überdies ſo leicht macht, daß einige tauſend Franken gewiß dafür hinreichen würden. Führte man dann den Weg, der jetzt ganz unbedeutend und kahl durch eine mit kleinen Steinen bedeckte öde Fläche in der Mitte führt, rechts am Abhange unter der Maulthierſtraße nach Spanien hin, ſo bekäme man nicht nur eine weit vortheilhaftere Anſicht des Ganzen — denn von unten und oben hat man ſelten günſtige Anſichten der Berge, von der halben Mitte iſt immer der vortheilhafteſte Standpunct — ſondern die ſchneegekrönten pics würden, ihre Höhe im klaren Waſſer jetzt verdoppelnd, dann erſt den magiſchen Effect vielleicht erreichen, den ihnen jetzt bloß die Freigebigkeit banaler Reiſebeſchreiber leiht.

Ich rathe dem Präfecten dieſes Departements, der, wie ich eben höre, kein Geringerer als der berühmte Verfaſſer der Campagne in Rußland, Graf Ségur, ſeyn ſoll, dieſen Gedanken in Ueberlegung zu nehmen — und gelingt es ihm, ihn auszuführen, was ich als flüchtiger Beſchauer nicht hinlänglich beurtheilen kann, was aber gewiß um ſo wünſchenswerther iſt, als eben an Seen die Pyrenäen den größten Mangel haben und hierin der Schweiz am meiſten nachſtehen — ſo wird er ein zweites Werk, oder wenn er der berühmte Ségur nicht iſt, ein erſtes vollbracht haben, was ihm die Dankbarkeit Europa's zuſichert. Ja, wäre es nicht allzu kühn, ich möchte ſelbſt wagen die Aufmerkſamkeit des edlen Königs der Franzoſen darauf zu richten, dem nichts unbedeutend erſcheint, was zum Schmuck und zur Zierde ſeines Vaterlandes dient.

Obgleich die Erſteigung der brèche de Roland, die zu jeder Jahreszeit nicht ganz ohne Gefahr iſt, in der jetzigen faſt als halsbrechend betrachtet wird, weil man ohne Weg auf mit Eis bedeckten Felſen hinaufklettern muß, ſo konnte ich mich doch beim Anblick dieſer ſteilen Wände nicht der Begierde enthalten, ſie zu erklimmen; denn das ſind die Feſtungen, die wir Reiſende erobern. Ueberdies iſt morgen mein Geburtstag, und welche ſchöne Erinnerung, ihn dort oben gefeiert zu haben, um ſo mehr, da das vortreffliche Wetter mich hoffen läßt, Spanien vom Gipfel der brèche zu überblicken, eine Gunſt, die dies Gebürge, ſelbſt im Sommer, nur höchſt ſelten gewährt.

Ich beſchloß alſo die Nacht, obgleich ich auch nicht das kleinſte meiner vielen Bedürfniſſe mit mir führte, in dem Wirthshaus zu Gavarny zu bleiben und am frühen Morgen das Abenteuer zu wagen.

In die Schenke zurückgekehrt, war meine erſte Sorge das Recept der vorgeſtern erlernten Kartoffelzubereitung hier zu erproben, und mein Kochverſuch gelang auf das Vortrefflichſte.

Doch, ehe ich fortfahre, eine kleine Parentheſe! Ich ſage Dir vorher, daß die Recenſenten ſich diesmal über meine vielen Mahlzeiten gar nicht werden zufrieden geben können. Sage ihnen jedoch, daß dieſen wiederholten Relationen eine tiefere Abſicht zum Grunde liegt. Ich bin nicht nur Mitglied der geheimen Geſellſchaft zur Verbreitung unſchuldiger Bücher, ſondern auch geheimes Mitglied der öffentlichen Geſellſchaft zur Verbreitung nützlicher Kenntniſſe, und da es mir an andrer Gelehrſamkeit mangelt, ſo habe ich es übernommen: auf eine anmuthige Weiſe, wie nur abſichtslos und en passant, geſunde Ideen über vernünftiges Eſſen, worin meine Landsleute noch etwas zurück ſind, allgemeiner zu machen. Daher die häufigen Küchenzettel und zuweilen ſogar angehangenen Kochrecepte. Vergiß ja nicht, dies bekannt zu machen!

Alſo: du mouton d'Espagne, nebſt ein Paar Forellen, die man hier in friſcher Butter röſtet, was ihnen zwar einen ganz verſchiednen Geſchmack von der bei uns üblichen Art der Zubereitung gibt, aber dennoch als eine nicht minder gute Speiſe zu loben iſt, befriedigten die Anſprüche meiner Gourmandiſe hinlänglich. Schlimmer war es mit dem Erwärmen beſtellt.

Die ſcheunenartige Stube mit vier Betten, welche faſt den ganzen obern Stock einnahm, und in der eine pariſer Jagdtapete mit der hölzernen Decke, an der Rüben und Würſte zum Trocknen aufgehangen waren, den ſonderbarſten

Contraſt bildete, war eiskalt wie ein Keller. Im Kamin aber wagte man zu meinem Schrecken nur ein ganz kleines Feuer zu machen, weil es — baufällig ſey, wie man verſicherte.

Einer ziemlich charakteriſtiſchen Scene muß ich bei dieſer Gelegenheit erwähnen. Ich hatte mich, um zu ſchreiben, in meine Mäntel gehüllt, und etwas sans façon, es iſt wahr, ein Kopfkiſſen aus dem einen Bett entnommen, um meine Füße darauf zu ſtellen. Kurz darauf kam die zum Schweigen ſchöne und zum Verdruß ſtolze Tochter der Wirthin, die es bemerkte, mit einer Art groben Leinwandteppich herauf, und zog ſtillſchweigend das Kopfkiſſen unter meinen Füßen weg, um es in dieſen Teppich zu wickeln, worauf ſie mir es wieder hinlegte. „Monsieur," ſagte ſie jetzt, „il y a des gens aussi propres que vous, qui viennent ici, et qui n'aimeraient pas poser leur tête où vous avez mis vos pieds. Nous ferons tout pour vous contenter, Monsieur, mais il faut être raisonable."

Ich wollte im erſten Augenblick aufs hohe Pferd ſteigen, und, wie der Engländer die umgerannte ſchwangere Frau, auch das Kopfkiſſen auf meine Rechnung ſetzen laſſen — das Wort raisonable aber traf mir das Gewiſſen. „Vous avez raison, ma bonne,“ erwiederte ich, „je vous demande pardon, et je vous remercie de votre attention.“

Soweit hatte ich mich alſo verſtändig ſelbſt bezwungen, als ich aber nachher, um mich beſſer zu wärmen, in die Küche ging, wo die Mutter meiner ſchnippiſchen Antagoniſtin eben meinen Kaffee kochte, konnte ich mich doch nicht enthalten, eine ſanfte Rache zu nehmen, indem ich das Mädchen, die ihrer Mutter außerordentlich glich, frug: ob ſie beide Schweſtern wären? Die Eitelkeit iſt den Naturkindern wie den Weltkindern eigen, und ſie antwortete ſogleich ſehr ärgerlich: ich müßte wohl ſehr ſchwache Augen haben, um nicht zu ſehen, daß dies ihre Mutter wäre und keineswegs ihre Schweſter ſeyn könne. „Eh bien, ma chère," ſagte ich, „c'est une erreur, j'en conviens, mais ne vous fachez pas — il faut être raisonnable!"

Sie mochte nun meine Abſicht beſſer verſtehen, und den Topf vom Feuer nehmend meinte ſie in ſichtlich erheiterter Laune, ich ſey ein farceur, der nur herunterkäme, um ſie zu necken. Sie trug nun den Kaffee herauf, ich folgte ihr, und nachdem wir, wie die Diplomaten ſagen, einmal die Präliminarien feſtgeſtellt, ſchloſſen wir einen ewigen Frieden. „Wollen Sie im Bett der Herzogin von Berry ſchlafen?" frug ſie kurz darauf. „Allerdings," erwiederte ich verwundert, und nachdem ich mich erkundigt, was ſie damit meine, erfuhr ich, daß die Herzogin vor einigen Sommern hier geweſen ſey, in dieſem Bette rechts vom Kamin geſchlafen, und mit ihrem friſchen Muthe, gegen alle ihre Umgebung darauf beſtanden habe, die brèche de Roland zu beſteigen, wohin ſie dann auch 40 guides abwechſelnd geführt und getragen hätten. „Aber morgen," ſetzte ſie muthwillig hinzu, „nehmen Sie ſich nur in Acht, nicht vom Eiſe herabzurutſchen, damit wir kein Unglück erleben."

O dafür hat es gute Wege, dachte ich, mein Stern behütet mich! und wenig Augenblicke darauf ſtreckte ich die müden Glieder in der Frau Herzogin ganz gutem, aber gräßlich kaltem Bette fröſtelnd aus.

Doch ehe ich einſchlief, ſetzte noch die Hausmagd, die leibhaftige Maritorne des Cervantes, ein dickes, von plebejer Geſundheit ſtrotzendes Weſen mit kupferrothen Backen, hervorglotzenden Augen und einigen Linien Schmutz auf Geſicht und Kleidern, meine Geduld auf eine harte Probe. Dieſes Mädchen verſtand von dem, was man franzöſiſch zu ihr ſprach, wenig; zu ihrem eignen Gebrauch aber hatte ſie davon nichts als die Worte: Oui, Monsieur, und Non, Monsieur, erlernt, die ihr daher bei jeder Gelegenheit aushelfen mußten. Zur Compenſation ſprach ſie jedoch nicht, ſondern ſang ſie jedesmal ab, ungefähr mit der Modulation eines Dorfküſters unter der Kanzel. Ich hatte ſie gerufen, weil ich noch etwas notiren wollte, das mir früher entfallen war, wo ſich denn folgender kurzer Dialog zwiſchen uns entſpann: „Apportez moi, je vous prie, une chandelle et une feuille de papier."

„Oui, Monsieur."

„Eh bien, allez donc — m'avez vous compris, savez vous ce que c'est que du papier?"

„Non, Monsieur."

„Voyez," ſagte ich gelaſſen, und half mir mit der Pantomime, „c'est pour écrire. Me comprenez vous maintenant?"

„Oui, Monsieur.

„Mais irez vous donc enfin le chercher?"

„Non, Monsieur."

„Sacre nom d'un Dieu, que mille tonnères vous engloutissent, vous êtes une insupportable créature!"

„Oui, Monsieur," und ſie rührte ſich nicht.

In Verzweiflung fuhr ich mit dem Kopf unter die Bettdecke und überließ ihr das Feld im Gefühl der vollkommenſten Niederlage, eine Empfindung, wie ſie der Löwe haben mag, wenn er, wie man behauptet, vor einer Hottentottin davon läuft, die ſtillſchweigend ein gewiſſes Kleidungsſtück vor ihm aufhebt. Es war eine wahre Erleichterung, als ich ſie endlich gehen hörte, einige unverſtändliche Worte in ihrem patois murmelnd, und nach hieſiger Mode die Thüre auflaſſend, die ich fluchend ſelbſt wieder zumachen mußte.

Aber ich konnte mich, in mein Bett zurückgekehrt, weder vor dem eiſigen Hauche in dieſer Stube erwärmen, noch einſchlafen. Erſt ſpät fiel ich in ängſtliche, verworrene Träume. Ich glaubte (und unbegreiflich iſt es, wie Einem der Traum ſolche ganz bezugloſe Dinge ins Ganglienſyſtem hereinpracticiren kann) in den Jahren 1750 – 60 zu leben und ein Graf zur L.... zu ſeyn, ein junger Thunichtgut, qui faisait journellement des siennes. Deßhalb war ich denn, da die Hofmeiſter mich nicht bändigen konnten, drei alten Anverwandten der Familie übergeben worden, die mich aufs Aeußerſte quälten. Der Erſte, eine lange, hagere, verdrießliche Leidensgeſtalt, reichte mir alle Augenblicke mit ſeinen krebsſcheerenartigen Fingern ein Wiener Tränkchen hin, und rief: Nimm es, mein Sohn, ſonſt wirſt Du, gleich mir, ewig an Verſtopfung des Unterleibs leiden. Und dazu brachte ihm ein Diener Auſtern, Caviar und Champagner, den er ſeufzend verzehrte, während ich, vor Wuth lachend, mein Wiener Tränkchen hinunterwürgen mußte.

Der Zweite war noch ſchrecklicher, ein greulicher Apoſtat, der heimlich ein Jude geworden war, mir zwar zu allen Thorheiten Geld borgte, aber mich zugleich zwang, die heterogenſten Effecten, als Ahnenbilder, Klyſtierſprützen, Geſangbücher u. ſ. w. als baare Zahlung anzunehmen, und wenn die kurze Friſt verfloſſen war, ſtets durch Berechnungen von Procenten, und Procenten der Procente, Wechſel- und Agio-Koſten, mit noch Gott weiß welchen Litaneien, das Doppelte von dem Geliehenen wieder verlangte, mir aber, wenn ich nicht zahlen würde, wie Shylok, ohne Erbarmen drohte, ein Stück Fleiſch aus meinen Rippen zu ſchneiden.

Am tollſten aber marterte mich der Letzte, ein Dilettant der Theologie, mit einer langen Naſe, grauem Rock und ſchwarzen Strümpfen, der mir Religionsunterricht ertheilte, mich täglich dreimal das unſinnigſte Geſchwätz beten ließ, und mir mit dem gezwungenen Leſen der erbärmlichſten Erbauungsſchriften nebſt dem Auswendiglernen wahnſinniger geiſtlicher Lieder zuletzt das ganze Chriſtenthum verleidete.

So ging es fort in immer verwirrterem Wirbel die ganze Nacht hindurch. Als ich erwachte, dampfte mir ein Inſeltlicht ins Geſicht, und das „flunſchige" Antlitz der grauſamen Maritorne glotzte mich an wie am vorigen Abend.

„Qu'est ce qu'il y a donc," rief ich erſchrocken, „serait il déjà tems de partir?"

„Oui, Monsieur, Plouviance."

„Il faut donc se lever?"

„Non, Monsieur, Plouviance."

„Que voulez vous dire? O Ciel! Votre Plouviance ne signifie pas, j'espère, qu'il pleut."

„Oui, Monsieur, Plouviance."

So waren ſie denn dahin alle meine ſüßen Phantaſiebilder! So hatte ich denn vergebens gehofft, ritterlich wüſte Gefahren zu beſtehen, vergebens in der Leſebibliothek zu Argeles den Orlando furioso gemiethet, um den erſten Geſang auf der Breſche zu leſen, vergebens mir geſchmeichelt, meinem Geburtstag einen glänzenden éclat zu verleihen, und von den eisbedeckten Urfeſten der Pyrenäen umgeben, die Fluren des romantiſchen Spaniens mit ſtolzer Selbſtzufriedenheit zu überſchauen! Alles verſchwand im Nebel, der das Thal bedeckte, Alles ward zu

Waſſer im Regen, der vom Himmel fiel, und mehr als proſaiſch drohte der Tag zu vergehen, der vor — ich habe es wie die Wenden vergeſſen, vor wie vielen Jahren mir das bewegte Leben gab!

Den [illegible]

Noch nie habe ich meinen Geburtstag ſo à la Robinson Crusoë begonnen. Nicht einmal eine Bürſte hatte ich für meine Zähne, keinen Kamm für meine Haare als die Finger, geſchweige denn irgend eine andre Bequemlichkeit.

Ich klapperte noch vor Froſt, als ich, Maritorne verdrießlich wegſchiebend, aus dem Bette ſprang, denn keine trauliche Flamme leuchtete im Kamin, weil ich den ganzen Holzvorrath, der in wenigen naſſen Knüppeln beſtand, angeblich geſtern verbraucht hatte. Geſtern, wo, wenn drei ſolcher Prügel mühſam anglimmten, die Wirthin jedesmal in Ekſtaſe ausrief: Ah voilà un bon feu! und dann, was mich unter andern Umſtänden nicht wenig beluſtigt haben würde, in Ermangelung eines Blaſebalges, das Feuer, wie faule Pferde, mit Hui, Hui! anzutreiben verſuchte. Ich bin auch überzeugt, die Leute haben hier gar keinen Begriff von einem wirklichen Feuer, wie es bei uns praſſelnd und Funken ſprühend emporwirbelt, und das Frieren iſt ihnen bereits zur andern Natur geworden.

Doch die Extreme berühren ſich, und ſtatt des Feuers erwärmte ich mich damit, Geſicht und Hände in eiskaltes Waſſer zu ſtecken. Alles geht am Ende und vollends mit Gewohnheit. Ich fange aber ſchon an, mich zu aguerriren.

So ſetzte ich denn meine Toilette fort, die in der cyniſchen Weiſe, zu der ich mich gezwungen ſah, in wenigen Secunden beendigt war (wobei ich eine leiſe Ahnung davon erhielt, daß die Unreinlichkeit ſehr bequem ſeyn mag) und forderte meine Rechnung. Neuer Verdruß! denn hier, wo ich es gewiß am wenigſten erwartete, ward ich, der Sache ſchon ganz entfremdet, von Neuem tüchtig geprellt, indem man für das elende Nachtlager mit ſpärlicher Bewirthung zwanzig Franken forderte. Doch waren dieſe guten Leute wenigſtens in der Sünde noch nicht ganz verhärtet, denn auf meine geäußerte Indignation moderirten ſie ein Drittheil der Rechnung, und ſchoben das Uebrige größtentheils auf das viele Holz! was ich verbrannt haben ſollte.

Mit wahrer Wehmuth ſah ich beim Hinuntergehen meine beiden Führer in der Küche ſitzen, mit Crampons, Stricken und Eisſtäben bewaffnet, und nun genöthigt unverrichteten Geſchäfts wieder damit abzuziehen. Seufzend beſtieg ich, in naſſe Schleier gehüllt, meinen Gaul, und trat, noch immer zögernd, den Rückweg an.

Hätte ich doch lieber meinem Stern vertraut, Kleinmüthiger, der ich war! und trotz Regen und Nebel die Wallfahrt begonnen. Ehe zwei Stunden vergingen, war alles Trübe als Thau zur Erde zurückgekehrt und das ſchönſte Wetter herrſchte wie zuvor, wenn auch einige Wolken noch um der Berge Gipfel ſpielten.

Doch wenn ich wiederum bedachte, welche ungeheure Fatigue ich hätte erdulden müſſen, da man bei den jetzigen Conjuncturen an 8 Stunden zum Hinauf- und Herabſteigen braucht — ferner, welche wirkliche Gefahr ohne Zweifel damit verbunden geweſen wäre, ſo tröſtete ich mich endlich — denn unter andern muß man an einer ganz perpendiculairen Felswand von vielleicht 1000 Fuß Höhe auf einem Riſſe vorüberklettern, das kaum einen Fuß Breite hat, und jetzt mit von oben herabgefloſſenem Eiſe ſchräg bedeckt iſt. Hier angekommen, haut der erſte Führer ein Loch ins Eis, ſetzt den Fuß hinein, haut ein zweites, und ſo fort bis er am Ende iſt. In dieſen Löchern folgt der Reiſende an der Hand des zweiten Führers, für den Nothfall mit einem Strick um den Leib geſchlungen. Dieſelbe Operation wiederholt ſich in andrer Geſtalt ſehr oft, denn es gibt keinen ausgetretnen Weg nach der

Breſche, ſondern man muß, nach Gutdünken die Richtung ſuchend, an den Felſen hinanklimmen, und wo Eis iſt, muß die Art von Neuem dienen. Das Allerſchlimmſte aber beſteht darin, daß in dem jetzigen Augenblicke dieſes Eis nicht einmal feſt, ſondern noch mürbe und unſicher iſt; löst ſich alſo während dem Einhauen vielleicht eine ganze Partie davon los, ſo iſt man ohne Möglichkeit der Rettung verloren. So wurde mir wenigſtens erzählt, ob man übertrieben weiß ich nicht. Es ſcheint mir aber unverzeihlich, daß man hier nicht längſt einen practicablern Weg für die Fremden gemacht hat. In der Schweiz wäre es gewiß längſt geſchehen.

Ich tröſtete mich alſo — ſagte ich — wie die alten Weiber mit dem Gedanken: daß der Himmel den Frühregen expreß geſchickt habe, um mir das Halsbrechen zu erſparen. Und zuletzt war ja mein Hauptzweck auch nur geweſen, Spanien zu ſehen, eine Sache, die bei der heutigen, wenn gleich ſchönen, doch wolkigen Witterung dennoch immer ſehr problematiſch geblieben wäre.

Auf dieſe Weiſe raiſonnirte ich mir bald eine beſſere Stimmung an, und legte dann mit eben ſo viel Vergnügen als geſtern, im neugeſchenkten Sonnenſchein, den herrlichen Weg nach St. Sauveur zurück. Die Gegenden, durch die er führt, ſind meiner Meinung nach viel intereſſanter, als Alles, was das gerühmte Amphitheater bietet, wenigſtens ſo weit ich es, von unten und vom pont de neige aus beurtheilen konnte.

Gerade auf der engſten Stelle unſrer Straße begegneten wir, eben um eine Ecke biegend, drei Reiſenden zu Pferde, und konnten nicht mehr bei ihnen vorbei kommen. Ihr Vordermann mußte abſteigen ſo wie mein Führer. Des Fremden Pferd ward mit Mühe umgedreht, und auf einen breiteren Punct an den Felſen gedrängt. Demungeachtet hatte jede Partei noch Noth ihren Weg fortzuſetzen. Es waren drei bärtige, ſonderbar in Wachstafft eingewickelte, ſpaniſche Kaufleute mit ſehr erotiſchen Phyſiognomien, welche dieſen Aufenthalt verurſachten. Die ganze Gruppe mitten im Chaos hätte ein hübſches Süjet für den Maler abgegeben.

Obgleich es ſchon Mittag war, als wir uns wieder den ſogenannten échelles (wo, wie ich Dir früher ſchrieb, der junge Reiſende verunglückte), näherten, ſo mußten wir doch oft im kalten Schatten reiten, weil die himmelhohen Berge die Sonne gänzlich deckten; ja in den grauſen Abgründen, wo die Gave brauſt, gibt es wohl manche Stellen, die noch nie von ihr beſchienen wurden, und die eben ſo wenig je ein menſchlicher Fuß betreten hat.

Da man nicht von St. Sauveur nach Cauterets über die Bergpäſſe anders als zu Fuß und höchſt ſchwierig gelangen kann, muß man nach Pierrefitte, als der Spitze des Dreiecks, zurückfahren, und von da den Weg am andern Schenkel deſſelben in der Schlucht nach Cauterets, an der Gave de Lactour einſchlagen.

Wenn dieſe beiden Gaven als Zwillinge erſcheinen, ſo ſind die Thäler, in denen ſie fließen, wenigſtens Geſchwiſter zu nennen; ſich ſo ähnlich und doch ſo verſchieden, beide aber von ſo gleicher Schönheit, daß es mir wenigſtens unmöglich wäre, zu entſcheiden, welches den Vorzug verdiente. Großartiger ſind die unmittelbaren ſteilen Ufer des Fluſſes in jener Schlucht die nach Luz führt; hier dagegen erfreut eine üppigere Vegetation, die Gruppen alter Nußbäume, welche die Straße einfaſſen, und die teppichdichte bunte Bedeckung der Berge, an deren Gipfeln hier zuerſt Tannenwälder mit ihren ſchönen Schattirungen des Laubholzes erſcheinen. Seltſamer auch ſind die Formen der Pics, die das Thal von Cauteretz einfaſſen. Der Weg ſelbſt iſt aber weit beſchwerlicher, und mehreremal ſo jähling und ſo lange Zeit ſteil anſteigend, daß ich größtentheils zu Fuß neben dem Wagen hergehen mußte. Uebrigens habe ich auf dieſer Tour gelernt, daß man bei einem ſchweren franzöſiſchen Cabriolet, durch die Art darin zu ſitzen, dem Pferde auf vier Meilen gewiß ſo viel als eine fünfte beträgt, an Fatigue erſparen kann, im Gegenſatz eines Kutſchers, der ungeſchickt ſitzt. Es iſt weſentlich, beim Hinabfahren ſich ſo viel als möglich (wie man auch beim Reiten zu thun pflegt) zurückzubiegen, beim Aufſteigen hingegen alles Gewicht des Körpers nach vorn zu richten.

Die Bäder zu Cauterets ſind die ſtärkſten in den Pyrenäen und zugleich die reichhaltigſten. Cäſar ſoll ſie ſchon benutzt haben, weßhalb Eins nach ihm benannt iſt, ein Andres nach einem mauriſchen Könige, Eins nach der Königin Marguerite u. ſ. w. Von einigen derſelben, die ſehr hoch an den Bergen liegen, hat man eine herrliche Ausſicht, aber an Bequemlichkeit und Reinlichkeit fehlt es ihnen eben ſo ſehr als denen von St. Sauveur.

Ich kam zeitig genug an, um meiner Gewohnheit gemäß noch einige Promenaden zu machen. Ein allerliebſtes Kind von 12 Jahren war mein Führer und ihr patois erinnerte jeden Augenblick an die ſpaniſche Nachbarſchaft. Sie hieß Leocadie, und der Berg, an dem wir hinanglimmten, el Pik di Pighiero. Welche ſchöne Namen!

Ich fand hier einen ſehr guten Gaſthof, aber ebenfalls nur für den Sommer eingerichtet; eine warme Stube iſt kaum zu hoffen, und auch hier, ſo bald man etwas verlangt, heißt die Antwort gewöhnlich: Im Sommer war alles das zu haben. So konnte ich mir nicht einmal Briefpapier anſchaffen, nachdem das meinige verbraucht war, und eben ſo wenig war eine Zeitung aufzutreiben, da keine mehr im Orte gehalten wurde. Dieſe Badeplätze müſſen im Winter gleich eingeſchneiten Dörfern ſeyn, deren Bewohner alle umgekommen ſind. Schon jetzt im Herbſt iſt es nicht viel anders. Nur durch Zufall war die Wirthin noch anweſend, aber auch ſie nur ganz allein. Sie mußte daher für die Dauer meines Aufenthalts einen Knecht und ein Mädchen miethen, die ebenfalls, ſobald ich gehe, den Ort verlaſſen werden. Die Straßen ſind völlig öde, und obgleich man überall auf den Mauern mit ellenlangen Buchſtaben, nach franzöſiſcher Art geſchrieben lieſt: Traiteur, Libraire, Remises, Chevaux à louer u. ſ. w., ſo ſieht man doch nur geſchloſſene Läden und verrammelte Thüren vor ſich — und demungeachtet iſt jetzt noch eine Art saison, nämlich die der Bauern, welche gleich dem Vieh haufenweis abgebrüht werden. Da ſich Niemand um ſie bekümmert, ſie weder Aerzte zum Beiſtand haben, noch, wie ich ſelbſt ſah, die geringſte Vorſicht gegen Erkältung anwenden, noch irgend einem Regime folgen, ſo glaube ich, daß mehr von dieſer Badecur ſterben als geneſen. Dieß Jahr iſt der Zudrang beſonders groß, weil die abſcheuliche Cholera leider ſchon bis auf einige Stunden Entfernung aus Spanien herangedrungen iſt, und die Leute in ihrer Albernheit glauden: ihre berühmten Heilquellen müſſen für Alles helfen!

Was blieb mir nun noch übrig, als ich in den Gaſthof zurückkehrte, um meinen Geburtstag zu feiern? Eine wohlverwandte Nachtwache. — Den nöthigen Holzſtoß hatte ich mir glücklich verſchafft. Als dieſer angezündet war, fertigte ich mir nach engliſchem Recept (das ich dießmal, um die Recenſenten zu ſchonen, für mich behalte) eine kunſtreiche Bowle Oxford-Punſch, füllte meine Cigarrenbüchſe, legte ein Buch Papier zurecht, und — das Reſultat liegt vor Dir — denn den größten Theil dieſes Briefes ſchrieb ich bei Hahnenruf in jener Nacht. — Entſpricht der Inhalt nur entfernt dem Reichthum des Stoffes, ſo wird er Dir wohl einige Stunden angenehm-verkürzen können, und Dir jedenfalls beweiſen, daß der treueſte meiner Begleiter ſtets Dein Andenken iſt.

Herrmann.

Zwölfter Brief.

An die Frau Fürstin von P... M...

[illegible], den 20. November [illegible]

Mit vieler Freude über Deine exemplariſche Pünktlichkeit, liebe Lucie, erhielt ich geſtern Abend ſchon die ſchnelle Antwort auf meine lange Bergpredigt. Und Du haſt wirklich noch nicht genug daran? verlangſt peremtoriſch noch mehr jener Schilderungen, die Dir, wie Du ſagſt, das Alltagsleben muthiger tragen helfen! Nun wohlan! — es wird mir nicht ſchwer werden, Dich zu befriedigen. Hier iſt ein zweiter Theil, der dem erſten an Umfang nicht viel nachgeben wird, und hat dieſer Dich ſo lebhaft intereſſirt, darf ich es ja vom andern nicht minder hoffen.

Ich fahre alſo in meinen Auszügen unmittelbar da fort, wo ich das letztemal ſtehen blieb. Vorher aber muß ich noch ein paar Worte über Landſchaftsbeſchreibungen überhaupt einſchalten. Viele literariſche Autoritäten haben ſie ganz verpönt, ſelbſt der für Naturſchönheiten ſo empfänglich ſcheinende, liebenswürdige Charles Nodier tadelt ſie, und ruft aus: Description que me veux tu! Alle ſolche allgemeine Ausſprüche indeſſen gelten wenig. Verliert man ſich in bloßem Pathos, ſo gebe ich zu, daß nichts verkehrter wirkt, verſteht man aber das Bild der Natur ſo wiederzugeben, daß es auf den Leſer einen ähnlichen Eindruck wie auf den Beſchauer ſelbſt zu machen im Stande iſt, ſo braucht man ſich nicht mehr nach der hergebrachten Regel zu richten, ſondern macht eine neue ſelbſt.

Cauterets den 31. October.

Eine Eigenthümlichkeit und beſondere Schönheit des Pyrenäengebürges ſoll im Frühjahr und Sommer ſein überſchwenglicher Reichthum an buntem Schmuck der Blumen und Blüthen ſeyn; was ſich auch bei der kräftigen Friſche der hieſigen Vegetation leicht denken läßt, um ſo mehr, da ein großer Theil der Berge mit Rhododendron bedeckt iſt. Selbſt heute noch fand ich eine Wieſe voll tiefblauer Blumen in glockenartiger Form, die ein ſehr reizendes Bouquet am grünen Abhange bildeten.

Um 10 Uhr hatte ich mich aufgemacht (obgleich hier die Sonne früher als in St. Sauveur und ſchon um 9 Uhr aufgeht), um den pont d'Espagne und den lac de Gaube zu beſichtigen. Das Wetter war immer noch gut, obgleich ſich der häßliche Freitag ſpüren ließ und den Himmel mit vielen Wolken überzogen hatte, welche oft die Sonne und noch öfter dieſen oder jenen Berggipfel verhüllten. Doch paßte grade eine ſolche Beleuchtung vielleicht am beſten zu dem Thale von Jéret.

Dieſe furchtbare Wildniß, ein aufgethürmter Steinanger, den die vom Vignemale herabkommende, noch unbändigere Gave de Marcadau mit wahrer Wuth zerwühlt, und faſt alle hundert Schritte weit, in einem mehr oder minder hohen Waſſerfalle ſich die Felſen herabſtürzt — würde vielleicht zu grauſenhaft erſcheinen, wenn die Natur ſie nicht zugleich auf allen Seiten mit einem Gewebe von hohen Tannen, Kiefern und niedrigen Buchen bedeckt hätte, die nach und nach ſich zu einem dichten Walde vereinigen. Originell erſcheinen in ſolcher Wüſte die vielen eleganten Badeetabliſſements, die ſich faſt bis eine Stunde von Cauterets immer noch einzeln fortſetzen, und erſt ganz neuerlich hier, im Revier der Bären und Iſards, errichtet worden ſind. Der Contraſt iſt um ſo frappanter, da keine anderen, als nur Maulthieren und kleinen Bergkleppern zugänglichen Wege zu dieſen Marmorwohnungen führen. Die Heilquellen ſcheinen in Wahrheit hier unerſchöpflich zu ſeyn, und viele — unter andern die ſtärkſte von allen, die ich von fern rauchen ſah und welche in 5 Minuten ein Ei hart kocht — ſind noch gar nicht berückſichtigt worden. Ich beſuchte einige dieſer zum Theil noch nicht völlig beendeten Anlagen, und fand ſie den älteren in Cauterets und St. Sauveur weit vorzuziehen, hell, geräumig und reinlicher. Daß auch bei ihnen der Marmor nicht mehr geſpart wurde, als an den andern, braucht kaum geſagt zu werden, denn er iſt hier ſo häufig wie bei uns der Sand.

Das val de Jéret (die letzte Silbe wird faſt verſchlungen) iſt zwiſchen den beiden Bergketten des Mounné und des Vignemale eingeſchloſſen, die oft ſehr eng zuſammenſtoßen und außerordentlich ſchön und mannigfaltig geformte, in großer Höhe fortlaufende Felſenereten bilden; an deren Spalten das Nadelholz, ſich anklammernd, bis an ihre Gipfel dringt. Quer vor tritt zuletzt der höchſte Pic des Vignemale, 10,000 Fuß über dem Meere, deſſen ewige Gletſcher ſich bis an den lac de Gaube herabziehen, wovon ſpäter.

Nach einer halben Stunde des beſchwerlichſten Weges kamen wir an einen romantiſchen Platz, der le pas de l'ours genannt wird, weil vor einiger Zeit ein Bär hier, eine Fichte erkletternd, von ihr über den Abgrund der Gave an 40 Fuß weit aufs entgegengeſetzte Ufer ſprang, und ſich ſo glücklich den ihn verfolgenden Jägern entzog. Eine zweite halbe Stunde weiter erreicht man die Cascade de Cériset, eine der bedeutendſten der Pyrenäen, die freilich an Größe den ſchönſten der Schweiz dennoch ſehr nachſieht. Sie iſt ungefähr noch einmal ſo hoch und voll, ebenfalls in zwei Abſätzen ſich herabſtürzend, als der Kochelfall im Rieſengebürge. Um ſie auf dem vortheilhafteſten Puncte zu überſehen, muß man an den beiden Fällen ziemlich ein Drittheil ihrer Höhe hinabklettern, und wer keinen Schwindel zu fürchten hat, ſo daß er auf die äußerſte Spitze des dort befindlichen freien Felſenvorſprungs treten kann, wird in der That, nach unten wie nach oben, einen außerordentlich ſchönen Anblick genießen, den weniger noch der Waſſerfall ſelbſt, als die ſchauerlichen Formen der Felſen, der Blick in den kochenden Trichter hinab, und die maleriſche Umgebung uralter Tannen und grüner Moosbetten hier gewähren. Und wie ein durchſichtiges Thor, wie ein von Edelſteinen aufgebauter Eingang zum Palaſt der Elfen, wölbt ſich in den Mittagsſtunden darüber ein Regenbogen, als ſey er feſt auf die Felſen an beiden Seiten geſtützt.

Aehnliche Effecte ſind bei Waſſerfällen zwar häufig zu bemerken, doch in dieſer vollkommenen Ausbildung und decidirten Form erinnere ich mich nie einen beobachtet zu haben. Der beſondere Stand der Sonne, zwiſchen dunklen Wolken hervorſtrahlend, mochte das Seinige dazu beitragen.

Der Weg wurde nun für das Pferd faſt ungangbar, und fand ſich überdem an vielen Stellen mit Eis bedeckt. Ehe ich mich's verſah, glitſchte auch mein Klepper aus und fiel; glücklicherweiſe an keiner gefährlichen Stelle, und mit Hülfe des Alpſtocks hielt ich mich auf den Beinen. Das Thier rührte ſich nicht, und ließ ſich, als ich mich von ihm losgemacht hatte, wie eine Mamſell von dem Führer aufheben. Ich zog von nun an vor, zu Fuß zu gehen. In kurzer Zeit gelangten wir an den pont d'Espagne, eine gebrechliche Brücke aus rohen Baumſtämmen, ohne Geländer über die Gave gelegt, die hier ebenfalls drei bemerkenswerthe Waſſerfälle bildet. Von der Brücke führt ein Paß über die Grenze nach

Arragonien, und ich fühlte eine große Verſuchung dieſen Weg einzuſchlagen. Es kam mir gar zu hart an, daß meine weitern Reiſepläne mich verhindern ſollten, nicht einmal einen Blick in jenes erſehnte Land thun zu dürfen, an deſſen Grenzen ich nun ſchon ſeit ſo vielen Tagen umherirre! Ich würde mich auch kaum überwunden haben, wenn man mir nicht geſagt hätte, daß in der jetzigen Jahreszeit man oft mitten auf den Uebergangsbergen plötzlich verſchneit werde, und dann, weder vor- noch rückwärts könnend, wohl Wochen lang in einer elenden Hütte zubringen müße. Dies half mir mich zu reſigniren.

Nachdem wir die Waſſerfälle und die wilde Gegend, die mehr als irgend eine den Titel der Wolfsſchlucht verdiente, von allen Seiten betrachtet, und ich, zum Fuß des ſtärkſten Falles mühſam hinabkletternd, dort ein Eisſchwert von 3 Fuß Länge erbeutet, welches der Führer tragen mußte, bis es zerſchmolz — machten wir uns nach dem See auf den Weg. Während dieſes

Marſches hatte ich nun ſchon gute Gelegenheit, mir eine Vorſtellung davon zu machen, wie ſchwierig die projectirte Erſteigung der brèche de Roland durch das mürbe Eis geworden ſeyn würde; denn obgleich die heutige Paſſage ſehr ermüdend iſt, ſo bietet ſie doch im Sommer für einen irgend rüſtigen Fußgänger nicht viel mehr Gefahr als eine ſchlechte Treppe dar — ganz anders aber zeigte es ſich heute, wo viele Stellen ſo beſchaffen waren, daß wir nur mit der größten Vorſicht und Anſtrengung, ohne Crampons, mit heiler Haut darüber hinweg kommen konnten. Auch ging es uns nicht beſſer als der kleinen Bergſtute, wir fielen beide recht derb, und der Führer, trotz ſeiner ſpaniſchen Spartillen, einer Art Gebürgspantoffeln aus Hanf gedreht, mit denen man weit weniger dem Abgleiten ausgeſetzt iſt, als in gewöhnlichen Schuhen und Stiefeln. Bei dieſer Gelegenheit erzählte er mir, wie er einſt auf derſelben Tour und in gleich ungünſtiger Jahreszeit vier Engländer begleitet, die herauf, wie er ſich ausdrückte, noch paſſabel geklettert wären, hinunter aber, beſonders als es dämmerig ward, ſich durchaus nicht mehr ihre Füße zu gebrauchen getraut hätten. Zuletzt ſey er gezwungen geweſen, Einen nach dem Andern aufzuladen und bis zum Bade Railhières, unweit Cauteretz, zu tragen, wo er mit dem Letzten, halb todt vor Müdigkeit, erſt um Mitternacht angekommen ſey, da er ſo ſpät keinen Gehülfen mehr habe bekommen können.

Nach überſtandener Eisfahrt kamen wir bei einer ehrwürdigen, ſieben bis achtarmigen Tanne vorbei, deren Aeſte einen ſehr weiten Raum einnahmen und mit Guirlanden von hellgrünem Mooſe wie zu einem Feſte behangen ſchienen. Wir maßen den Stamm und fanden ihn 20 Zoll über der Erde, 23 Fuß einige Zoll im Umfange haltend. Es waren hier ohne Zweifel mehrere, urſprünglich dicht neben einander aufgeſchoſſene junge Bäume ſpäter in Einen zuſammengewachſen, denn der Stamm erſchien nicht rund, ſondern wie breit gedrückt. Während wir ihn noch neugierig unterſuchten, hörten wir einen Schuß, und ſahen über uns von den Klippen einen Iſard herabſtürzen, den in dieſem Augenblick ein Alpenjäger erlegt hatte. Bald entdeckten wir dieſen auch, wie er ſeiner Beute eilig folgte. Dies war für mich ein höchſt angenehmes Ereigniß, da ich noch keines dieſer Thiere bisher zu Geſicht bekommen konnte. Es iſt eine Art Antilope, mit zwei krummen ſchwarzen Hörnern, unſerm Rehe ſehr ähnlich, nur ſtärker und gewandter. Mein Führer behauptete, Iſards auf der Flucht über 30 Fuß weit ſpringen geſehen zu haben. Ich machte, als der Jäger hinzu kam, ſogleich einen Handel mit ihm, und kaufte ihm für acht Franken das Geweih nebſt den zwei Quartiers, als den beſten Braten, ab. Herz und Leber aber nahm ich ſogleich für dieſen Abend mit.

Ziemlich müde erreichten wir endlich wohl eine Stunde ſpäter den lac de Gaube, den anſehnlichſten See der Pyrenäen. Die Fiſcherhütte an ſeinem Ufer ſteht jetzt leer. Nur im Sommer iſt ſie bewohnt, und wir fanden nichts vor, als einen großen Tiſch neben ihr im Freien aufgeſtellt, von einem beſondern Dache beſchützt, und mit zwei zerbrochenen Gläſern beſetzt. Dies waren alle Bequemlichkeiten, die uns geboten wurden.

Das Waſſer dieſes Sees iſt ſo klar, daß man, obgleich ſeine Tiefe in der Mitte auf 360 Fuß geſchätzt wird, dennoch in ſeinem grün ſchimmernden Cryſtall bis auf den Grund hinabſehen kann. Hier ruht ein Chaos aus den Bergen herabgeſchwemmter Bäume übereinander geſchleudert, durch deren Aeſte große Lachsforellen ſtreichen, die einzigen Bewohner dieſes eiskalten Reichs. Der See mag ungefähr eine halbe bis dreiviertel Stunden im Umfang haben, und iſt von allen Seiten von hohen Felſen eingeſchloſſen. Gegenüber gewährt der Pic des Vignemale und ſeine blauen Gletſcher einen ſchönen Anblick. Die Gegend iſt übrigens eine der ergiebigſten für die Jagd der Iſards, auch der Wölfe und Bären.

Mein Führer hatte unterdeſſen den Frühſtückskober ausgepackt. Wir ſetzten uns an die „table d'hôte," wie er den großen Tiſch poſſierlich nannte, und da er einen weit weniger geſegneten Appetit als mein Begleiter auf dem Bergonce zu haben ſchien, ſo behielt er Zeit übrig, mir während des Eſſens folgende ſehr tragiſche Geſchichte zum Beſten zu geben — eine Begebenheit, die ſich erſt im vorjährigen Sommer hier zugetragen hat.

*) Mr. E . . . . hatte ſich in England mit einem zärtlich geliebten Mädchen vermählt und nach der Hochzeit mit ihr die gewöhnliche Erkenntnißtour angetreten. Der Reichthum ihrer Familien erlaubte ihnen dieſe ſo weit auszudehnen, als der Himmel blau, und ihre Laune reiſeluſtig

---

*) Wenn ich nicht ganz mit den Worten meines Führers nacherzähle, ſo haben mich dazu die ſpäter in Cauterets eingezogenen Nachrichten befähigt.

war. Von allen Bequemlichkeiten des Luxus umgeben, Alles genießend, was Geld verſchaffen kann, ſchön und liebenswürdig, in den Honigmonaten einer glücklichen Ehe — wer möchte nicht ein ſolches Loos beneiden, oder vielmehr: wer möchte ſich nicht innig am Anblick einer ſo ſeltnen irdiſchen Seligkeit freuen!

So kam das junge Paar, durch die ſüßeſte und zärtlichſte Neigung unzertrennlich vereinigt, nach einem kurzen Aufenthalt in Paris, das ihrer jetzigen idylliſchen Stimmung vielleicht weniger zuſagte, auch nach den Pyrenäen. Schon hatten die Reiſenden, den vielfachen Genüſſen dieſes Berg-Paradieſes ſich mit voller Seele hingebend, den größten Theil derſelben vollſtändig ausgebeutet, als ſie mit dem Thal von Jéret ihre Tour zu beſchließen gedachten. — Es geſchah nur in zu vollem Sinne des Wortes!

Die Umſtände, welche dieſen Ausgang herbeiführten, ſind in der That höchſt ſonderbar.

Von vier Trägern getragen, und noch von

einem Führer begleitet, kamen ſie in der Mittagsſtunde am lac de Gaube an. Nachdem ſie aus ihren Palankins geſtiegen und eine Zeit lang an den Ufern umhergegangen waren, wünſchte die junge Frau, um ſich vor dem Frühſtück abzukühlen, eine Fahrt auf dem See zu machen. Durch den allerunglücklichſten Zufall, Schickung wenn man will, traf es ſich nun, daß der Fiſcher, welcher hier wohnte, dieſen Morgen, als er aus der Stadt nach ſeiner Hütte zurückkehren wollte, vom Schlage getroffen worden und bald darauf geſtorben war.

Sein Kahn ſchaukelte ſich indeſſen, angekettet an der Hütte, einladend auf dem Waſſer.

Man ſprengte die Kette und Mr. E . . . half ſeiner Frau in das gebrechliche Fahrzeug, mit dem er triumphirend vom Ufer abſtieß. Leicht ſchwebten ſie auf dem durch kein Lüftchen getrübten, glänzenden Spiegel des Sees dahin, bald da bald dort hinrudernd, bis ſie in der Mitte ſeine tiefſte Stelle erreicht hatten.

Was hier geſchah, hat nie genau ermittelt werden können. Den am Ufer ſtehen gebliebenen und ihnen nachſehenden Leuten ſchien es, nach ihrer ſpätern Ausſage, als habe das luſtige junge Paar im Kahne ſich unter lautem Lachen zu necken und mit Waſſer zu beſpritzen angefangen. Plötzlich hätten ſie Mr. E . . . mit erhobenem Ruder wie ausgleiten, und rücklings überſtürzen geſehen. In demſelben Moment ſey er auch verſchwunden und nicht wieder zum Vorſchein gekommen. Vor Schrecken faſt erſtarrt, erblickten ſie hierauf ſein Weib verzweiflungsvoll die Hände gen Himmel ſtrecken, und — fiel ſie ohnmächtig herab, oder warf ſie ſich ihrem Geliebten freiwillig nach, Niemand kann es ſagen — kurz ſie folgte ihm faſt augenblicklich. Der Kahn trieb leer dahin — und daſſelbe kalte Grab hatte ſchon Beide aufgenommen, aber es ſchien ſich nicht über Beiden ſchließen zu wollen. Wahrſcheinlich hielten die Aermſte ihre Kleider empor, denn über eine fürchterliche halbe Stunde lang blieb ihr Kopf fortwährend über dem Waſſer ſichtbar, und lange Zeit war ihr Hülfsgeſchrei deutlich zu hören. Endlich ſank ihr Haupt, wie eine geknickte Lilie, allgemach auf die Seite, und der Leichnam ſchwamm langſam dem Ufer zu, wo er bald nachher an einem Strauche hängen blieb. Es iſt entſetzlich zu denken, daß von dieſen fünf Leuten keiner ſchwimmen konnte, noch in ſo langer Zeit irgend ein Mittel zur Rettung aufzufinden vermochte!

Die Verunglückte ward in Cauteretz einbalſamirt, und in wenigen Wochen kamen die troſtloſen Eltern aus England hier an, um in Empfang zu nehmen, was von ihrem geliebten Kinde noch übrig war. Man traf zugleich alle Vorkehrungen, um wo möglich auch den Leichnam des jungen Mannes aufzufinden. Alles ſchien jedoch vergebens, er mußte unter einen der Baumhaufen gerathen ſeyn, die den Grund bedecken, und ſchon wollte man die weitern Verſuche als unnütz aufgeben, als eines Tages man ihn unvermuthet an demſelben Strauche ruhen fand, an dem vor einem Monat der geheimnißvolle See die Geliebte ſeines Herzens angeſchwemmt hatte.

Außer daß er zu doppelter Stärke angeſchwollen war, und ſeines naſſen Sarges eigne grünliche Farbe angenommen hatte, war er noch vollkommen kenntlich. Noch fand ſich der Trauring an ſeinem Finger, Börſe und Uhr bargen nach wie vor die Taſchen, und ſelbſt die Kleidungsſtücke waren nicht im Geringſten beſchädigt.

Man hat ihn darauf gleichfalls einbalſamirt, mit der Freundin ſeiner Seele in Einen Sarg gelegt und von Bordeaux aus nach England geſchifft.

So reichen im Leben Freud und Leid ſich gern die Hände, und ach! wie unerwartet oft! Die eine Hand — voll, lebenswarm und weich, die andere knöchern, hart und todtenkalt! —

Während dieſer poetiſchen Erzählung waren wir genöthigt, höchſt materiell und proſaiſch unſer Brod und Fleiſch mit den Fingern zu zerreißen, weil man die Meſſer und Gabeln mit einzupacken vergeſſen hatte. Beſſer immer als umgekehrt! Unſerm Bordeaux-Wein konnten wir dagegen nicht nur mit aller Bequemlichkeit, ihn der Sonne ausſetzend, die gehörige laue Temperatur geben, ſondern ihn auch aus den beiden zerbrochenen Gläſern weit gemächlicher als aus der Flaſche trinken. Eine Stärkung iſt aber bei ſolchen Fatiguen wirklich nöthig, und ſie ſchlug heute bei mir ſo gut an, daß ich während des Rückwegs nicht einmal mehr zu Pferde ſtieg.

Im Walde fiel mir jetzt die außerordentliche Menge gefallenen und zum Theil ſchon halb verweſten Holzes auf, und ich erkundigte mich, warum die ſo holzarmen Leute es nicht holten.

„O“, ſagte der Führer: „das geben die Forſtbedienten nicht zu, denn das verweſte Holz düngt den ſteinigen Boden zu neuer Saat, und es iſt billig, daß, wer von fremdem Eigenthum etwas gebrauchen will, es bezahlt. Nun kauft man aber lieber friſche als verfaulte Waare.“

Dies iſt gewiß ſehr richtig, und mir fiel ſogleich dabei die troſtloſe Ausſicht für unſre Forſten, die wir der Regulirung verdanken, wieder aufs Herz, und beſonders ein hieher gehöriger Umſtand, den ich in meinen Tutti Frutti ganz zu erwähnen vergeſſen habe, und daher jetzt nachholen will.

Es iſt nämlich ganz unbeſtreitbar, daß, ich ſpreche auch hier immer nur von meiner Provinz, da ich von den andern nicht genau unterrichtet bin, daß, ſage ich, die allgemeine Regulirung der bäuerlichen Verhältniſſe bei uns wohl die Bauern, aber keineswegs die Herren ſervitutenfrei macht, ſie folglich ſelbſt den einzigen Vortheil, den ſie haben kann, das Eigenthum feſtzuſtellen, gar nicht zu erreichen im Stande iſt. Denn faſt durchgängig, und bei größern Beſitzungen ohne Ausnahme, behalten die bäuerlichen Beſitzer in den Forſten des Grundherrn die Streugerechtigkeit, das Hütungsrecht, die Befugniß dürres Holz zu leſen, abzubrechen, ja ſogar auf vielen Gütern es mit der Axt abzuhauen, und meiſtens auch, wo ſie noch vorhanden, Kienſtöcke zu roden, nicht ſelten mit einer weitern, unentgeltlichen Lieferung des Gutsherrn an die Bauern von einigen Klaftern ausgeſuchten Backholzes verbunden. Wo der Gutsbeſitzer ſich nicht entſchließt, ſeinen Wald mit der Gemeinde zu theilen, und ſie dadurch abzufinden, entgeht er den benannten Servituten nicht, die früher bloße mitleidige Conceſſionen waren, für die er nun geſtraft wird. Was aber die Ueberlaſſung eigenen Waldes an die Gemeinde für Folgen hat, ſieht man leider täglich. Die Gemeinde übt für ſich faſt immer die ſchlechteſte Forſtwirthſchaft, da ſie aber nun die Waldhammer zu führen autoriſirt iſt, entſchädigt ſie ſich deſto ungeſcheuter durch Diebſtahl im Wald des Herrn, wo natürlich, weil ſie das geſtohlne Holz mit ihrem Hammer bezeichnet, der Beweis eines ſolchen Frevels dreifach erſchwert und meiſtens ganz unmöglich gemacht wird, wenn man den Schuldigen nicht en flagrant délit ergreift.

Nun ſagt man uns zwar: das Geſetz erlaubt euch Gutsbeſitzern ja auf Ablöſung auch dieſer Servituten anzutragen. Hier aber zeigt ſich recht, welche Illuſion dieſes Geſetz iſt, denn die bei uns obwaltenden Umſtände machen dem Gutsbeſitzer die Sache ganz unmöglich. Abgerechnet, daß er als Antragender, nach den Beſtimmungen des Geſetzes, ſchon mehrfach im Nachtheil ſteht, wird die Entſchädigung jetzt nach dem Werthe berechnet, den die aufzuhebende Vergünſtigung nicht für den Gutsherrn hat, ſondern für den Bauer nach ganz willkürlicher Beurtheilung haben kann. Nun nimmt die Behörde ſtets, obgleich höchſt unrichtigerweiſe, an, daß der Bauer ohne Leſeholz und freie Streu gar nicht beſtehen könne, wodurch dieſe Artikel in der Abſchätzung ſo hinaufgeſchraubt werden, daß bei jeder allgemeinen Auseinanderſetzung, wo der Gutsherr einen Antrag auf Ablöſung der Forſtſervituten machen wollte, er gewiß nicht nur nichts mehr von ſeinen Hinterſaſſen erhalten, ſondern ihnen noch ſehr viel herauszugeben haben würde, ein Fall, der ſich jetzt buchſtäblich in jener leidigen Herrſchaft, die ich in dem angezognen Buche mehreremal genannt habe, ereignet.

Der Herr muß alſo ſich fügen und ſich die Servituten gefallen laſſen, was er auch jetzt, es iſt wahr, in den meiſten Fällen nur wenig empfindet, da noch Streu und Leſeholz im Ueberfluß vorhanden ſind. Aber was wird auch hier die Folge ſpäter ſeyn?

1) Die Unmöglichkeit einer wahrhaft geregelten und rationellen Forſtwirthſchaft à la Pfeil, ſo wie der Beſchützung des Waldes — denn wenn es auch zehnmal heißt: die Streuflecke, wie die zum Kienroden beſtimmten, ſollen vom Forſtbeamten angewieſen werden, das Leſeholz nur an beſtimmten Tagen eingeſammelt, das Vieh nur vom Gemeindehirten gehütet werden u. ſ. w. — Jeder, der an Ort und Stelle lebt, weiß, daß ohne eine fortwährend disponible Compagnie Soldaten,

ſo etwas in Forſten von vielen Meilen Umfang, worin vielleicht zwanzig Gemeinden Rechte ſo mannigfacher Art auszuüben haben, gar nicht durchzuführen iſt. Eben ſo erleichtert ihnen der Vorwand dieſer Gerechtſame wiederum jeden Diebſtahl ungemein, denn vor Jemand, dem es hundertmal des Jahres freiſteht, mein Haus zu durchſuchen, werde ich mich ſchwer verwahren können.

2) gibt aber dieſer Zuſtand der Dinge, der jedem Begriff von Eigenthum wahrhaft Hohn ſpricht (und hier bewundre man die weiſe Vorſicht unſrer Peiniger, die gleich gewiſſen Inſecten ihre Eier in die *lebendige* Raupe legen, damit ihre Nachkommenſchaft ſie beim Auskriechen gleich freſſen kann), die ganz ſichere Ausſicht für die Zukunft, daß, wenn einſt theils durch unmittelbare Verwüſtung, theils durch gehinderte Cultur der Forſten, das Holz weit ſeltner und koſtbarer geworden ſeyn wird — *eine neue Ab-*

Löſung nothwendig ſtattfinden muß, und zwar eben dieſer Forſtſervituten, deren onus dann aber ganz allein die Gutsherren treffen wird, und ohne Zweifel denen unter ihnen, welche beim erſten Erdbeben noch ſtehen geblieben ſind, den Gnadenſtoß geben wird.

Bei der unendlichen Dauer des Geſchäftsganges in dieſem Fache dürfen daher auch die jetzigen Commiſſarien, ohne zu ſanguiniſch zu ſeyn, ſich gar wohl der Hoffnung hingeben, daß, wenn bei ihrem Tode auch die ſchwebenden Regulirungen wirklich ziemlich vollendet ſeyn ſollten (was kaum anzunehmen iſt), doch jedenfalls ihre Kinder und Kindeskinder noch an dieſer zweiten, von mir prophezeihten und von ihrem erſten Erzeuger ſchlau vorbereiteten neuen Periode gar gute und fette Nahrung finden müſſen.

Doch — es iſt Unrecht, ſich von allen den Sorgen der Heimath bis hieher verfolgen zu laſſen, und ich glaube wahrlich, nur der fatalen

Erinnerung iſt es zuzuſchreiben, daß ich den ganzen folgenden Tag,

den 14ten November,

an einer abſcheulichen galligen Migraine litt, in der mich jedoch mein hieſiger weiblicher Kammerdiener mit der zarteſten Sorgfalt pflegte. Es war ein junoniſches Frauenzimmer, die erſt vor drei Monaten es ausgeſchlagen hatte, einen Prieſter als Gouvernante nach Algier zu begleiten. Da ſie nun erfuhr, daß ich nach demſelben Orte wallfahrte, machte mich das ihr beſonders intereſſant, und ich weiß nicht, ob ich mir zu viel ſchmeichle, aber ich glaube, hätte mich gleichfalls eine gute Pfarre dort erwartet, ſie wäre diesmal mitgegangen.

Als der Schmerz etwas nachließ, wünſchte ich etwas zum Leſen zu finden. Man ſuchte im ganzen Hauſe nach und entdeckte endlich, ſchmählich angeriſſen, den Robinſon Cruſoë, deſſen ich mich zwar in Gavarny neulich erinnert, der mir aber in natura ſeit meinem ſiebenten Jahre (wo ich mich in eine Holzkammer ſperren ließ, um ſeine Rolle auf der wüſten Inſel nachzuſpielen) nicht wieder vor Augen gekommen war. Er unterhielt mich indeß ſo gut, daß ich die halbe Nacht darüber zubrachte. Gewiß iſt dieſer Roman einer der wenigen, die mit dem Don Quixotte, Gil Blas, Tom Jones, Gargantua und einigen andern auf den ſo gemißbrauchten Namen „Original-Romane“ wirklich Anſpruch machen können, wenn gleich ihr reſpectiver Werth immer noch himmelweit verſchieden bleibt.

Argeles den [illegible]

Es iſt unglaublich, wie ſchnell ſich das Clima ändert, wenn man von Cauterets wieder nach dem Tempe von Argeles herabſteigt, obgleich die Verſchiedenheit der Höhe beider Orte nicht ſehr groß iſt. Schmeichelnd laue Lüfte empfingen mich wieder in dieſem paradieſiſchen Thale, und ich war faſt verwundert, um 5 Uhr noch die Sonne am Himmel zu ſehen. Es war ein Tag wie mitten im Sommer. Viele Wieſen hatte man eben erſt zum letztenmal gemäht und der friſche Heugeruch erfüllte angenehm die ganze Atmoſphäre.

Als ich bei meinem früheren Wirthe abgeſtiegen war, und, mich am Untergang der Sonne weidend, mit ihm umherging, zeigte er mir nahe an der Stadt ein alterthümliches, mit Epheu dicht beranktes Schlöſchen, im Styl der Zeit Heinrichs des Vierten erbaut, mit einigen hohen Kaſtanien und einem groſſen Weingarten rund umher, das zu verkaufen iſt und zwar für nicht mehr als 12 bis 15000 Franken. Die Lage iſt die vortheilhafteſte, die man nur wünſchen kann, um alle Schönheiten des Thales zu überſehen, während die minder vortheilhaften Stellen deſſelben ſehr glücklich gedeckt ſind. Gleich vorn am Fuß der Anhöhe, auf der das Schlöſchen erbaut iſt, erblickt man eine alte Kirche, die heute mit hundert bunten Kirchgängern ſtaffirt war; die Abtei von St. Savin mit ihren bewaldeten Hügeln und ihren Capellen erhebt ſich im Mittelgrunde, hinter ihr verfolgt man die Gorgen von Luz und Azun bis in weite Ferne unter weißen Schneegipfeln; rechts deckt

Eichwald die Berge, an denen amphitheatraliſch Argeles emporſteigt, und ein nackter, dunkler Felſen krönt den Wald. Links im Thal aber breitet ſich die mit Bosquets durchzogene, vom Gave de Pau durchſtrömte Wieſenfläche mit ihrer gegenüber liegenden Einfaſſung von Bergen aus, die bis an ihr Haupt theils bebaut, theils mit Rhododendron bedeckt ſind. Man vereinige hiemit das mildeſte Clima in den Pyrenäen, und unerſchöpfliche Gelegenheit zu Ausflügen nach allen Seiten in jahrelanger Abwechslung — und man wird einſehen, daß es ſchwer möglich iſt, ein wünſchenswertheres Beſitzthum zu erlangen, wer nämlich für dergleichen Sinn hat. denn freilich das Haus iſt halb verfallen und leer, auf Einkünfte vom Grundſtück iſt auch nicht zu rechnen; im Gegentheil die doppelte Ankaufsſumme müßte wenigſtens noch darauf verwendet werden, aber dann könnte unter geſchmackvoller und künſtlicher Leitung auch ein wahres Juwel erlangt werden — verhältnißmäßig immer für ein

Spottgeld, das Einen beglücken und Tauſende auf lange Zeiten erfreuen würde.

Ich hoffe, liebe Lucie, daß ich Dir jetzt Luſt gemacht habe, es künftiges Frühjahr ſelbſt zu beſichtigen. Ich ſuche paſſende Stellen aus, Dir aber bleibt die letzte Wahl.

Den 3ten.

Die unbeſchreiblich ſchöne Gegend läßt mich nicht fort, obgleich ich nun ſchon ſtatt vier Tagen, die ich zuerſt den Pyrenäen nur im Fluge widmen wollte, bereits gegen vierzehn darin zubringe.

Nachdem ich früh noch einmal unſer Schloß unterſucht, mich ganz als ſeinen Herrn gedacht, und den vollſtändigen Plan des neuen Ausbaus, der nöthigen Zuſätze und der Anlage der Gärten zu meiner Zufriedenheit beendigt hatte — miethete ich Pferd und Führer, um nach dem Thal von Azun und der Chapelle de Poncy zu wallfahrten.

Nur hier kann man Spazierritte machen, wo man drei Stunden weit, ſo zu ſagen, in jeder Minute ein neues ganz verſchiedenes Landſchaftsbild, wie in einem großen Geiſter-Guckkaſten, vor ſich aufrollen ſieht.

Der Weg, der zum Fahren nur grade möglich, zum Reiten aber ſehr bequem iſt, führt gleich im Anfang ſehr ſteil von Argeles die Berge hinan, größtentheils von enormen Kaſtanienbäumen, die größten, die ich bisher noch geſehen, beſchattet. Bis jetzt ſind es immer noch ſich an einander reihende Anſichten des Thals von Argeles mit der Schlucht von Luz, und den höheren Bergen, die nach und nach hinter ihr hervortreten, welche ſich zwiſchen den Baumgruppen zeigen; auf der Höhe angelangt, ungefähr 600 Fuß ſenkrecht über der Gave d'Azun*) erblickt man zuerſt das wunderſchöne, jetzt mit Schnee ganz bedeckte Felsgebirge, welches das Thal von Azun ſchließt. Obgleich dies von nun an nothwendig den Hauptzug im Gemälde bilden muß, ſo zeigt es ſich doch in ſo hundertfach abwechſelnder Stellung und Umgebung, daß man es oft kaum für daſſelbe wiederzuerkennen im Stande iſt.

---

*) Ich hätte ſchon lange erläutern ſollen, daß Gave einen Waldſtrom bedeutet, weshalb alle Bergwäſſer ſo genannt und nur durch den angehängten Namen eines Ortes, bei dem ſie vorüberfließen, unterſchieden werden.

Bei dem Dorfe Arras, das ſeiner Pferdezucht wegen einigen Ruf erlangt hat, ſtehen unter Nußbäumen die umfangreichen Ruinen eines alten Ritterſchloſſes (ebenfalls zu verkaufen), in deſſen Hofe ich mit Verwunderung einen hohen, runden Thurm ohne Eingang, ganz denen von mir in der Grafſchaft Wicklow beſchriebenen gleich, auffand. Vielleicht waren hier und dort die Tempelherren Erbauer dieſer Thürme. Weiterhin in der Mitte ebner Wieſen, die gleich dem ſchönſten engliſchen Parke gruppirt ſind, und an einen Eichwald ſich anſchließen, der bis auf die Hälfte der hohen Felswand hinanſteigt, welche das Beſitzthum wohlthätig gegen Norden ſchützt, liegt eine Meierei. Sie trägt gleichfalls das Gepräge des Alterthums, halb in einem Gewebe von Weinblättern verſteckt, welche hier großen Bäumen anzugehören ſcheinen. Man zieht nämlich in hieſiger Gegend die Weinſtöcke an Eſchen, ſüßen Kirſch- und andern höhern Baumarten empor, und ſtutzt dann die Bäume jährlich ſo viel ein als nöthig iſt, um dem Weine ungeſtörten Raum zum Wachſen zu geben, ohne daß er jedoch die lebendige Stütze ganz tödten kann. Dies bildet zuletzt völlige Wein-Bäume, und die ſich an den Stämmen hinanwindenden Reben gleichen ihnen manchmal faſt an Dicke.

Der Parkoman ſpukte auch hier wieder in mir. Ich konnte den Gedanken nicht los werden, welche herrliche Aufgabe es wäre: dieſe Schloßruine, Meierei, Wieſen und Wald, worin auch einige kleinere Bergbäche nicht fehlen, mit den ungeheuren Felſen im Hintergrunde in ein großes Ganze zu vereinigen und am paſſenden

Ort noch mit einem ſtattlichen Wohnſitze zu vermehren. Ich widerſpreche hier zwar gewiſſermaßen den von einem meiner guten Freunde in ſeinem Gartenwerk aufgeſtellten Meinungen, zu denen ich mich ſonſt ſehr bekenne; aber es gibt überall Ausnahmen, und da der Charakter dieſes Thals, obſchon mitten im Gebürge, doch keineswegs Wildniß, ſondern bei aller Erhabenheit vielmehr lachender Anbau iſt, ſo ließe ſich hier im Einzelnen immer noch ein durch die Kunſt höher geſteigerter Naturfleck denken, der die Harmonie mit ſeiner Umgebung nicht ſtörte, und dennoch dem Ganzen einen noch größeren Reichthum verliehe.

Der Himmel blieb heute ganz ohne Sonne und zum Theil mit ſchwarzen Wolken bedeckt — die jedoch glücklicherweiſe ſehr hoch zogen. Doch auch dieſer ſchwermüthige Schleier, dieſer vom blaſſeſten Grau bis ins dunkelſte Schwarz ſchattirte Himmel war nicht ohne Reiz. Einen ſonderbaren Effect machte in der Ferne ein ganz

saur

BIBLIOTHEK DER DTSCH. LITERATUR 3-598-52254-1
PÜCKLER-MUSKAU, H. VON FN. 09342/013

dunkelviolett erſcheinender Bergrücken ohne Baum noch Strauch, der prachtvoll gegen die hinter ihm ſtehenden Schneegipfel abſtach. Es war theils ſeine Lage gegen die Beleuchtung, theils ein dicht ihn bedeckendes Heidekraut, was dieſe, ohne Sonne gewiß ſeltene, Wirkung hervorbrachte.

Vor dem Flecken Aucun iſt noch ein ſehr günſtiger Punkt, welcher Erwähnung verdient. Man ſteigt hier an einem jähen Präcipice hinab, an deſſen Fuß die Gave, von einem hohen Laubgewölbe verdeckt, wilder als im übrigen Thale, über zerſtreute Felsblöcke rauſcht. An ihrem jenſeitigen Ufer, wohin eine jener maleriſchen Brücken führt, die nur den Gebürgen eigenthümlich ſind, erhebt ſich ein einzelner, ebenfalls mit hohen Bäumen reich bewachſener Kegel, der, grade in der Mitte des Thales ſtehend, die unzähligen Wohnungen, Gärten, Felder und abgegrenzten Gegenſtände aller Art, die es umſchließt, alle mit Einem Blicke umfaſſen läßt. Von hier erblickt man auch zuerſt die Capelle von Poney dicht unter der großen Gebürgsgruppe, welche die ſpaniſche Grenze bildet. Das Thal breitet ſich hier in einen breitern Keſſel aus, und ſein Boden, glatt und eben wie gewalzt, prangt an dieſer Stelle in ſeiner allerüppigſten Fruchtbarkeit.

Fruchtbarkeit und maleriſche Schönheit gehen zwar keineswegs immer Hand in Hand. Den Pyrenäenthälern aber gibt eben die Vereinigung beider unbeſtreitbar den eigenthümlichen Charakter. So hoch nur Wachsthum möglich iſt, ſteigt die Cultur an den Bergen hinan, die verſchiednen Grundſtücke in lauter kleine Befriedigungen und Gruppen getheilt, und findet oben unveränderlich die kahlen Felſenſpitzen, die den ſchützenden Rand bilden, welcher dieſe Frucht- und Blumenkörbe einfaßt. Wie belebt aber wird nun noch die Landſchaft durch die unzähligen Heerden des bald einzeln bald truppweiſe weidenden Rindviehs, der Pferde, Schafe oder Ziegen. Die Letzten ſind die ergötzlichſten, und oft, wenn ich ſo einen recht alten, ſchwarzen Ziegenbock mit ellenlangem Bart hinter einem Dornſtrauch aufrecht ſtehen ſah, wie er ernſthaft und bedächtig Beeren ablas, habe ich ihn im erſten Augenblicke für einen frommen Einſiedler, oder einen reiſenden Bettelmönch gehalten. Durch dieſe Fülle der Heerden ohne Zweifel angelockt, fehlt es, wie ich höre, auch an Wölfen nicht, obgleich ſie nicht mehr ſo häufig in den Pyrenäen ſind, als zu den Zeiten meines aufgefriſchten Bekannten Robinſon Cruſoë, der, wie ich in Cauterets las, auf ſeiner Reiſe aus Spanien nach Frankreich, von 300 derſelben hier angefallen wurde, die bataillonsweiſe und ganz militäriſch geordnet ihn und ſeinen tapfern Freitag angriffen, zum Ueberfluß noch durch einige Bären, als ſchwere Cavallerie, unterſtützt.

Die Chapelle de Poney hat etwas Originelles. Ihr ganzes Innere, das Gewölbe mit eingeſchloſſen, iſt aus Holz conſtruiret, zum Theil von ausgezeichnet ſchöner Arbeit, namentlich die vergoldeten, mit Weinlaub und Trauben umrankten Säulen des Hochaltars. Alles hat ſchon einen ganz mauriſchen Anklang, phantaſtiſch bunt gemalt, die Decke dunkelblau mit Sternen beſät, ihre Rippen gold und meergrün, die Pilaſter roth, gelb, grün gemiſcht u. ſ. w. Leider hatte man in der Revolution eine Caſerne aus dieſer Capelle gemacht und dabei einen großen Theil ihrer Schönheit barbariſch zerſtört. Jetzt wird ſie wieder benutzt. In dem Dörfchen an ihrem Fuß ſteht ein hohes, altes Holzkreuz, wie ich deren ſchon auf dem Herritt einige bemerkte, das ein Hahn krönt, und auf deſſen Querbalken allerlei Embleme, darauf ſtehend oder daran hängend, angebracht ſind, z. B. ein Becher, ein Cirkel, eine Zange, ein Dolch, ein Leuchter, eine kleine Leiter und mehrere andre, deren Bedeutung ich eben ſo wenig verſtand, als ich darüber Auskunft erhalten konnte. Es ſah wie ein Freimaurerorden aus, und die Sitte, der man jetzt gedankenlos folgt, ſchreibt ſich vielleicht auch noch von den Tempelherren her.

Es befindet ſich hier ein Douanenpoſten, und da unglücklicherweiſe eben der Brigadier zur Viſitation angekommen war, ſo hatte ſich auch der Amtseifer verdoppelt, und man forderte mir meinen Paß ab, den ich, dergleichen nicht vermuthend, in Argeles zurückgelaſſen hatte. Ungeachtet meiner Verſicherung, daß ich weder Don Miguel, noch Don Carlos, noch ſonſt ein verdächtiger König, auch kein Räuber ſey, wurde ich vor den Maire gebracht und über eine halbe Stunde aufgehalten, ehe man mich endlich nach langem Verhör friedlich ziehen ließ.

Zum letztenmal traurig nach Spanien hinüberblickend, das ich heute auf der dritten Straße — port, wie man es hier nennt, — ſo zu ſagen mit Händen griff und doch nicht erfaſſen durfte, ſetzte ich mein Rößlein in Trab, erreichte aber dennoch Argeles erſt in dunkler Nacht. Ich darf nicht vergeſſen, bei dieſer Gelegenheit zu melden, daß ich heute zum erſtenmal einen Braten des von mir beim pont d'Espagne gekauften Iſards genoß. Das Fleiſch gleicht vollkommen dem eines jungen Spießers aus unſern Wäldern, mit einem vielleicht noch etwas aromatiſcheren Wildgeſchmack. In Oel und ein wenig Citronenſaft (nicht in Eſſig) marinirt, iſt er zarter als au naturel. Ich verſuchte Beides, und kann daher entſcheiden.

Am nächſten Tage,

den 4ten,

hatte ich den größten Theil deſſelben mit Schreiben zugebracht, und fand nur noch Zeit zu einem kurzen Spaziergang. Bisher immer an den Bergen umhergeſtiegen beſchloß ich heute meine Richtung nach der ſo lieblich lockenden Thalebne zu nehmen, die ſich unter Argeles ausbreitet. Mit Sonnenuntergang erſt bei italiäniſcher Witterung und ſchon roſenroth gefärbtem Himmel, machte ich mich auf den Weg. Je weiter ich ging, je abſtechender wurde der ganze Charakter der Gegend und aller Ausſichten von dem, was ich in allen dieſen Tagen betrachtet, denn die Ebne von Argeles hat einen bedeutenden Umfang, und erſcheint nur durch die große Höhe der ſie umgebenden Berge, von der Stadt aus geſehen, von geringer Breite.

Als ich ungefähr in ihrer Mitte angelangt war, gewährte die unendliche Friſche der Wieſen, über die der Fußſteig hinführte, mit dem Amphitheater des nun von allen Seiten gleichmäßig weit zurücktretenden und nirgends unterbrochnen Bergkreiſes ein ſo lachendes Bild heimiſcher Ruhe, daß ich mich nach den Agitationen der vergangnen Tage ſeinem wohlthätigen Einfluß mit wahrem Entzücken hingab. Freundlich grüßend gingen viele Landleute an mir vorüber ihren Wohnungen zu, denn es war heute Markttag in Argeles geweſen, und luſtig wirbelte der Rauch aus vielen Feuereſſen, unter denen man wahrſcheinlich ihr Abendmahl bereitete. Ich beneidete in dieſem Augenblick, wie es mir oft ergeht, die glücklichen

Beſitzer dieſer Hütten, ob ich gleich weiß, daß, wirklich an ihre Stelle geſetzt, ich mich deſſen nicht lange erfreuen würde — aber iſt dieſes Vermögen, mich momentan in das Gute jeder Lage hineinzudenken, vom König bis zum Bettler, nicht ein großes Geſchenk des Schöpfers? denn es befähigt mich in gewiſſer Hinſicht, wenn auch nur mit der lebhaften Wahrheit der Einbildungskraft, den Rahm von jeder Lebensmilch abzuſchöpfen.

Vom Monde in ſeinem erſten Viertel und dem Abendſtern begleitet, dem bald das ganze Heer des übrigen Firmaments folgte, trat ich meinen Rückweg an. Das Thal war mit Dämmerung und Nebel gefüllt, aber die obere Kreislinie des Bergrandes zeichnete ſich ſcharf, im Zwielicht doppelt höher ſcheinend, am klaren Himmel ab, und durch die Nebel loderte hie und da ein dunkelrothes Feuer an den fernen Abhängen flackernd auf. Gott von ganzem Herzen die Ehre gebend, froh und mit Dank erfüllt, durchſchritt ich rüſtig die Fluren, bis die erleuchteten Fenſter der Stadt mir wieder durch hohe Kaſtanienbäume entgegen blitzten, und nicht ungern erreichte ich das gaſtliche Haus des Herrn Blondin, wo der zweite Theil meines Iſards und eine große zierlich gefleckte Lachsforelle mich mit Ungeduld erwarteten, oder ich ſie, welches mit Vergunſt der gütigen Leſerin auf Eins hinauskömmt. *)

Ein ſehr liebenswürdiger Sanskrit-Gelehrter ſagte mir einmal, „ich ſey der größte Lebenskünſtler, der ihm je vorgekommen wäre“ — wahrſcheinlich, weil ich überall einen Genuß ſuche und auch zu finden weiß, keinem vorübergehe und keinem ſeinen relativen Werth abſpreche. Er

---

*) Wir ſagen: es kömmt auf Eins hinaus, die Franzoſen: cela revient au même. Iſt das nicht ſehr charakteriſtiſch? Es ſpricht nach meiner Anſicht das Ideologiſche, immer in den weiten Raum Hinausſtrebende der Deutſchen, wie das Syſtematiſche, weit mehr Abgeſchloſſene, auf den Ausgangspunkt Zurückkehrende der Franzoſen auf naive Weiſe aus.

hatte ganz recht ſo weit, aber — er hat doch die Kehrſeite nicht geſehen! Wenn es nicht gar zu lächerlich wäre, àpropos d'une truite et d'un rôti d'Isard ſentimental zu werden, ich könnte hier ein ſo trauriges Lied anſtimmen, daß es die Steine erbarmen würde.

Doch wozu? Die Welt liebt nicht zu bedauern, es ſey denn mit Schadenfreude, und wenn ſie es auch mit Liebe thäte, was hälfe es mir! Wer kennt mich? Du, mein anderes Ich, doch nur zur Hälfte. Wer verſteht mich? Gott allein, ich ſelbſt aber nicht.

Den 5ten.

Ich habe geſtern, wie ich ſehe, faſt à la Lord Byron geſchloſſen, doch Du weißt: das ſind Launen, und der Himmel weiß, welche verwirrte mich geſtern anwandelte, ehe ich mich zu Tiſche ſetzte.

Gegen das Ende meines Diné's kam ein wunderſchöner engliſcher Hühnerhund in meine Stube und näherte ſich begehrlich der wohlbeſetzten Tafel. Miß Mary, das Hausmädchen die ihm folgte, erklärte mir, daß er einem neben mir logirenden, während meiner Abweſenheit angelangten Engländer gehöre. Nach der Manier Zadig's entdeckte ich bald, daß ſein Herr ein großer Geizhals ſeyn müſſe, denn das Thier war äußerſt mager und hatte ein ſehr ſchäbiges Halsband. Ein noch ſichereres Anzeichen folgte. Denn nachdem ich ihm meinen halben Braten überlaſſen, den er gierig verſchlang, fraß er auch noch ein Brod von der Art, die man hier un pistolet nennt, bis auf die letzte Krume auf. Er ſchien ſogar jetzt ſeinen Heißhunger noch nicht im Geringſten geſtillt zu haben, als er ſeinen Herrn in der Nebenſtube ängſtlich pfeifen hörte. Da gab er mir ein ſchönes Beiſpiel! Treue und Gehorſam ſiegten über den Egoismus (heutzutage wohl nur noch bei Hunden möglich), und aller weitern, abſichtlich als philoſophiſches Experiment, ihm von mir gereichten Verführung tugendhaft widerſtehend, entfloh er eilig der Sünde — immer das beſte, ja oft das einzige Mittel ſie zu beſiegen.

Wenn die Hunde nicht ſelig werden, dachte ich mit Bewunderung, ſo iſt der liebe Gott wirklich etwas ungerecht. Sie haben vielleicht ihren beſondern Himmel von Braten und Butter, wie die Mohamedaner von ſchönen Mädchen und dergleichen. Jedem, was ihm ſchmeckt, und der Geſchmack iſt verſchieden im Himmel wie auf Erden.

Nachdem ich ſehr gut geſchlafen, bemerkte ich am Morgen, daß mir die geſtrige Promenade im Thal eine ſehr große Begierde gegeben habe, es noch vollſtändiger zu unterſuchen, ehe ich die Gegend ganz verließe. Ich widmete daher den heutigen Tag ſeiner entgegengeſetzten Bergſeite, die mir noch fremd war, bei welcher Gelegenheit ich zugleich noch mehrere ſchön gelegene Schlöſſer beſichtigen konnte, die zum Verkauf ſtehen.

Das Wetter war nicht nur fortwährend ſchön, ſondern die Hitze ſogar drückend wie im Auguſt. Auch begegnete ich, als ich die Gave, welche ihre Brücke abgeriſſen, à gué paſſirte, am Waſſer zweien Schmetterlingen, und gleich darauf einem italiäniſchen Gypsfigurenhändler, der im Schatten eines Eichwäldchens mit ausgezogenem Rocke Mittagsruhe hielt. Er hatte ſein großes Bret mit den vielen weißen und bunten Figuren neben ſich in den Raſen geſtellt. Ich wurde dieſer kleinen Leute zuerſt anſichtig und erſchrak faſt davor — ſo natürlich glichen ſie einer Elfengruppe, die hier im Verborgnen tafelte, oder ſonſt ein geheimnißvolles Feſt feierte.

Es war wirklich ein allerliebſter Anblick, und ich hütete mich wohl, den Schläfer zu wecken, damit er mir nicht den Traum verſcheuche. Nun examinirte ich die Figürchen mit Muße, und welche ſonderbare Geſellſchaft fand ich da verſammelt! Venus und die Jungfrau Maria, Roſſini und ein grüner Papagai, unſer Herr Chriſtus am Kreuze und der ſterbende Fechter, Seine Heiligkeit Papſt Pius der Siebente und der Buffo Lablache. Umgeben waren dieſe Hauptperſonen von mehreren Thieren, und ſämmtlichen grotesk bemalten Carrikaturen der italiäniſchen Comödie. Die Letzteren hätte ich gern gekauft, wenn ich ſie fortzubringen gewußt, doch um dem

Eigenthümer, der in einen Zauberſchlaf verſunken ſchien, die gehabte Freude wenigſtens in etwas zu vergelten, legte ich, gleich einem Heiligenſchein, ein Fünffrankenſtück auf des Papſtes heiliges Haupt, und ritt, ohne Zweifel von ihm geſegnet, langſam weiter.

Ich würde mich wiederholen, wenn ich Dir beſchreiben wollte, welche neue Schätze der Reichthum der Gegend mir auch heute wieder au ſchloß. Nur im Gebürge wird es begreiflich, wie die geringſte Ortsveränderung, eine bloße Wendung oft, als wäre Magie im Spiele, Dich in eine ganz andere Welt verſetzen kann.

Als merkwürdig fiel es mir dagegen auf, daß in dieſem, alle landſchaftlichen Schönheiten erſchöpfenden Aufenthalt, der Sinn der Menſchen dem Aeſthetiſchen gänzlich verſchloſſen ſcheint, und ſo gutartig ſie ſind, ſie doch durchaus der Nutzen allein anzieht und bewegt. Ja, wäre die Natur nicht ſo unverwüſtlich reich, ſie würden ſie mühſam verderben, und es iſt für das Intereſſe der

Landſchaft (ich meine diesmal weder die Märkiſche noch die Schleſiſche noch die General-Landſchaft) ein wahres Glück, daß die Obſtbäume, Kaſtanien, Nußbäume und Eichen ihrer Früchte wegen gepflegt und intact gelaſſen werden, ſonſt wäre es um eine Hauptſchönheit der Pyrenäen geſchehen, denn **alle andern** Bäume ohne Ausnahme werden auf das Grauſamſte jährlich **belaubt und** verunſtaltet.

Man iſt in Frankreich **auf dem** Lande ſehr freigebig **mit dem** Namen: Schloß. Faſt jedes **Landhäuschen** wird ein **château, und jede Bauern**hütte **la maison** d'un **particulier** getauft. Die Schlöſſer jedoch, welche **ich** heute **beſah, konnten hinſichtlich ihres Umfangs zur Noth** dafür paſſiren, **aber** von ihrem Innern und der äußern **Erſcheinung** ihrer Herrſchaften **würden** ſich meine Landsleute ſchwerlich eine Vorſtellung machen **können.** Deutſch geſagt: **es waren vollkommene Schweinſtälle,** und die **Bewohner,** von Schmutz **ſtrotzend, im** gräßlichſten **Negligé, dem** Ausſehen ihrer Paläſte ganz **analog.**

Auf den Dielen der Stuben wäre, mit einiger Cultur, gewiß Grasſaamen beſſer aufgegangen als auf einem Potsdamer Boulingrin; kein Plafond war zu finden, der etwas mehr als mit Spinnengeweben verſehene, ſchwarz geräucherte Balken gezeigt hätte; Meubles, wie ſie nur ein Bettler duldet; Hühner, Tauben, ja Schweine und Ferkel, welche die Zimmer in friedlicher Eintracht mit der Familie benutzten; neben der Hausthür der allgemeine . . . . . unter freiem Himmel — nein, es ging wirklich über alle Beſchreibung!

Dabei war auch nicht eine entfernte Spur von Comfort zu entdecken, keine Anſtalt, das Paradies rund umher bequemer zu genießen, keine Laube, kein Baum mit einer Bank, und, den Gemüſegarten nebſt dem verger ausgenommen, auch nicht das kleinſte Plätzchen, das nur ahnen ließe, den Beſitzern ſey je ein Gedanke von verfeinertem Lebensgenuß durch den Kopf gegangen. Und das ſind nicht etwa Bauern oder

Verarmte. O nein, ſehr reputirliche und gebildete Leute, mit allen Formen guter Geſellſchaft, Leute mit oft mehr als hunderttauſend Franken Vermögen, die, wenn Du ſie in Paris, oder bei einer **soirée** des Herrn Sous-Präfekten anträfſt, Dir vielleicht ſelbſt an Eleganz nicht nachſtehen würden — aber in ihr **taudis** zurückgekehrt leben ſie ſo, werden ſie Cyniker und Dünger ihrer Felder **dans toute la force du terme**, kurz Menſchen, die nicht nur in äſthetiſcher Hinſicht, ſondern ſelbſt in dem, was wir als unumgänglich anſtändig, ja rechtlich anſehen, weit unter unſern nur irgend ihr ſpärliches Auskommen habenden Bauern ſtehen. Welcher Unterſchied zeigt ſich aber vollends hier zwiſchen Engländern und Franzoſen! Tag und Nacht ſtehen ſich nicht ferner. Was würde aus dieſem Thale von Argeles gemacht werden, wenn es in England läge! Es würde die Träume der kühnſten Dichter überflügeln, **as far as improvement goes.**

Nichts konnte poſſierlicher ſeyn, als die Art, wie dieſe Herren, mich in ihren Schlöſſern herumführend, ſelbſt die Beſchreibung und Apologie davon übernahmen. „Voilà, Monsieur, ſagte der Eine, une belle enfilade de pièces au premier, mais prenez garde de ne pas avancer jusqu' à la fenêtre . . . . ces planches là ne sont pas tout à fait solides.“ In der That war das halbe Appartement nur mit ungehobelten Bretern belegt, die loſe auf den Balken balancirten, und überall die Ausſicht in das darunter befindliche rez de chaussée eröffneten. „Ceci, Monsieur, fuhr er fort, serverait à une salle de bal.“ Der Rauch hatte die kahlen Wände ſchwarz gefärbt, und in der Mitte lag ein Haufen Maisſtroh, auf dem ſich, en attendant le bal, drei Ferkel mit ihrer Frau Mutter umherſielten. „Remarquez, Monsieur, hieß es ferner, la commodité de cette salle à manger. Vous voyez la cave et le gardemanger sont tout à côté!“ Das verſchoſſene Papier hing wie Lappen von den Wänden, und auf dem Eßtiſche ſtand ein Waſchfaß mit ſchmutzigem Waſſer gefüllt, in dem einige nichts weniger als appetitliche Tücher ſchwammen; im **gardemanger** aber niſteten einige Hühner, und nach dem Geruch zu urtheilen, hatte ich keineswegs Luſt den Keller zu unterſuchen. „N'est ce pas, Monsieur, frug der Hausherr, c'est un bel établissement?“

„Monsieur, c'est magnifique, erwiederte ich, mais un peu négligé cependant, il me semble.“

„Ah, que voulez vous! Nous ne l'habitons guères, et c'est bien aussi l'unique raison, qui nous le fait vendre. Vous sentez bien, que ce n'est pas là le moment pour y faire de grandes dépenses.“

Es iſt aber kein Wort davon wahr, und ſeit zwanzig Jahren hat, wie ich höre, der Mann nirgends anders gewohnt.

Das Schönſte hatte ich bis zuletzt aufbewahrt, die Ruine von Beauceur, eines alten feſten Schloſſes, einer Linie der Rohan zugehörig, welche ehemals die Suzerainität über dieſe ganze

Gegend unter dem Titel des Marquiſats du Lavedan ausübten. Dieſe herrlich gelegenen Ueberreſte alter Zeit, die einen frei ſtehenden Felſen bedecken, welcher ſich am Fuß der höhern Bergkette über der Gave erhebt, ſind erſt voriges Jahr für ein Spottgeld an einen Bauer verkauft worden, der bereits mehrere Portale, Pfeiler und andere Steinverzierungen davon losgeriſſen und en détail verhandelt hat. Demungeachtet bleibt es noch eine der ſchönſten und weitläuftigſten Ruinen dieſer Art in Frankreich mit einer bezaubernden Ausſicht, und der reichſten Baumumgebung in der Nähe. Ich werde nähere Erkundigungen darüber einziehen, und habe große Luſt den Bauer abzulöſen, um dem Lande eine ſeiner größten Schönheiten zu retten, und mir vielleicht für die Zukunft einen Genuß zu bereiten, deſſen Umfang ich jetzt noch gar nicht zu beurtheilen vermag. Ich kann es kaum erwarten, hier irgendwo in dieſem Gebürge Poſto zu faſſen, denn das Eigenthum attachirt doppelt, und ich wünſche mir das Andenken an den Erdſtrich, in dem ich ſo ſüße Tage verlebt, ſo anziehend als möglich zu erhalten. Es iſt nur der embarras de richesses in dieſer Hinſicht, der mir die Wahl erſchwert.

Eine heftige Migraine und drei Tage Regen haben mir Zeit zum Ausruhen und zum Schreiben gegeben. Heute früh erſt entſchloß ich mich meinen Stab weiter zu ſetzen. Wahrlich, in dieſem Lande zu reiſen iſt eine unendliche Wonne! Welche Tour man auch einſchlage, man wird immer die köſtlichſte Spazierfahrt finden, immer etwas Neues, Unerwartetes ſehen. Ein Tag enthält die Erinnerungen eines Monats, und oft überraſche ich mich unterwegs auf minutenlangen lauten Selbſtgeſprächen, die mir die Freude meines Herzens auspreßt.

Ich verließ Argeles bei warmer, aber noch etwas bedeckter Witterung um 9 Uhr früh. Nach einer halben Stunde bemerkte ich eine Ruine, den Thurm von Vidalos genannt, die ich bei meiner Herkunft von Lourdes aus zwar geſehen, aber nicht berückſichtigt hatte. Man darf aber hier nichts überſehen. Jetzt beſtieg ich den iſolirten Hügel, auf dem ſie liegt, und ward von einer Ausſicht überraſcht, welche ſelbſt die von Beauceur und Remiremont noch übertraf. Der auf der Spitze ſtehende Thurm iſt aus der Römerzeit und ſo feſt, daß ſelbſt die Verſuche ihn gewaltſam einzureißen, um die Steine weiter zu gebrauchen, wovon man die Spuren vielfach bemerkt, größtentheils geſcheitert ſind. Ein Weingarten nimmt die eine Seite des Hügels ein, die übrigen ſind mit hohen Kaſtanien- und Nußbäumen bedeckt. Die Lage iſt herrlich, doch die Ruine, im Vergleich mit Beauceur, nur unbedeutend.

Da ich Dir früher den Weg zwiſchen Lourdes und Argeles beſchrieben, ſo übergebe ich ihn heute mit Stillſchweigen. Mir ſelbſt jedoch ſchmälerte die Bekanntſchaft damit keineswegs den Genuß, nur daß er anderer Art war. Weniger Ueberraſchung, aber deſto mehr Approfondirung des Einzelnen, qui fait durer le plaisir.

Nachdem man Lourdes paſſirt hat, bietet ſich auf der Höhe hinter der Stadt wieder einer jener Puncte dar, von denen man ſich nicht losreißen kann. Das feſtungsartige Caſtell von Lourdes ſteht hier ganz frei vor Dir im Mittelgrund; im Halbkreiſe reiht ſich zum letztenmal das erhabene Amphitheater des hohen Gebürges um Dich her, und rechts wie links blickſt Du in zwei weithin ſich dehnende Thäler mit lachenden Fluren. In das zur Rechten, welches nach Pau führt, ſteigſt Du nun hinab, und betrittſt bei einer reizend gelegenen Villa eine völlig neue Natur. Du befindeſt Dich in einem Wieſenthal, wo die Gave, jetzt kein reißender Waldbach mehr, ſondern ein bedeutender Fluß von ſchöner ſtahlgrüner Farbe, in geregeltem Bette ruhig dahin ſtrömt. Auf beiden Seiten begrenzt ihn ein geſchloſſener Eichenwald, der einige Stunden lang andauert. Auf der einen bedeckt er eine Hügelreihe, wo ihn zuweilen Viehweiden und Wieſen unterbrechen; auf der andern ſteigt er gegen 600 Fuß hoch terraſſenförmig an einer hohen Bergkette hinauf, deren Formen jedoch immer gerundeter und ſanfter werden, nicht mehr ſo ſchroff gezackte Linien wie im Innern des Gebürges bilden. Das Farbenſpiel dieſer Berge über dem Walde war einzig! Der höchſte, ich weiß nicht, mit welchem Geſträuch bedeckt, erſchien ganz dunkelroth, ein anderer ſchwarzblau, ein dritter gelb von Ginſter, ein vierter vom ſaftigſten Hellgrün mit weidenden Heerden bis an ſeinen Gipfel bedeckt. Wohnungen zeigten ſich hier lange Zeit gar nicht; nichts ſtörte dieſe herrliche Einſamkeit, als etwa ein Reiter, den man auf einer der Waldterraſſen von fern durch die Bäume bald hervorkommen, bald wieder verſchwinden ſah, oder einige Maulthiere, die mit ihren, in die braune Cape de Béarn gewickelten Führern, auf der Straße langſam vorbeizogen. Endlich erreicht man das alterthümliche St. Pé, hinter dem ſich die Straße jähling nach Pau wendet. Die Pyrenäenkette, in gerader Richtung fortlaufend, entzieht ſich nach und nach dem Auge, der Wald hört auf, und reich bebaute Coteaux ſchließen von nun an rechts und links die Gave und den Weg ein. Der Blick nach vorn wird immer freier, und an dem ſich zwiſchen einzeln zerſtreuten Hügeln tiefer ſenkenden Himmel wird man gewahr, daß man ſich wieder der Ebne nähert. Dieſer Anblick überraſchte mich heute mit einem ſüßen Gefühle, ähnlich vielleicht den Empfindungen, die das Herz des aus den Stürmen des Lebens zurückkehrenden Erdwallers bewegen, wenn ihm am Ende des rauhen Pfades der friedliche Heerd ſeines Hauſes wieder zu ſanfter Ruhe winkt. Und doch — nach ihrem kurzen Genuß, verlangt er von Neuem hinaus — denn das Leben will Abwechslung.

Ein altes, jetzt halb verfallenes, einſt prächtiges Kloſter mit einer pittoresken Brücke, einer ſchlechten Statue der heiligen Jungfrau und einer Kirchenfaçade aus polirtem Marmor, iſt gewiſſermaßen die letzte Station des Gebürges. Zu dem hier befindlichen Calvarienberge, deſſen Götze ſonſt wahrſcheinlich Wunder that, wird noch jährlich am Tage de notre Dame gewallfahrtet. Ein paar hundert Schritte weiter liegt das Städtchen Eſtelle. Ich machte hier Mittag für meine gute Stute, die heute einen langen Weg zurücklegen mußte, und kaufte einen Roſenkranz im Kloſter, der ſehr artig aus den Früchten einer hieſigen Strauchart gearbeitet iſt.

Im Gaſthof hatte ich wieder das Vergnügen einen reitenden Commis voyageur anzutreffen, deſſen Gleichen mir in den Pyrenäen, wo es nur Naturſchönheiten und wenig zu ſchachern gibt, ganz abhanden gekommen war. Wir unterhielten uns von der Cholera, die bereits bis in die Nähe von Pau avancirt iſt, und es war mir merkwürdig, hier wieder dem ewig wiederkehrenden, und wie es ſcheint nicht auszurottenden Wahnſinn ſupponirter Vergiftung zu begegnen. Ich äußerte nämlich, daß nach dem, was ich von der Cholera geſehen, ich mir ihren Grund nicht anders vorſtellen könne, als daß Luftwirbel mit ihrem Gifte geſchwängert ſeyn müßten, die ſich bald da bald dorthin richteten, und wo ſie hinträfen den Tod brächten.

„Eh bien! unterbrach mich der Commis, und ſah mich dazu halb liſtig halb vertraulich an, dites moi la verité, croyez vous, que ce soit la providence, ou des scélérats parmi les hommes, qui empoisonnent ces colonnes d'air, dont vous parlez?“

Ich glaubte erſt, dies ſolle ein Scherz ſeyn, aber nein, es war ſein vollkommenſter Ernſt. Ich ſagte nun, ſo weit hätten es die Menſchen noch nicht gebracht, Gewitter, Erdbeben und die Peſt hätte ſich der liebe Gott noch allein vorbehalten. „Ah, que voulez vous, rief er, on a bien empoisonné des fruits, des fleurs et des lettres, pourquoi n'empoisonnerait on pas aussi l'atmosphère?"

Ich war au bout de mon latin.

Die Straße von Eſtelle nach Pau, auf der mir wieder die Sonne ſchien, iſt reich mit Dörfern und Marktflecken beſetzt, deren Bauart etwas ſehr Originelles hat, und dabei von weit ſaubererem Anſehen, weder ſo vernachläßigt, noch außer Reparatur, wie es im übrigen Frankreich gewöhnlich der Fall iſt. Einige Häuſer ſind, nach der Mode von Tarbes, zierlich aus runden Flußkieſeln aufgeführt, andere auf eine beſondere Weiſe abwechſelnd rauh und glatt betüncht, mehrere ſogar bemalt. Unter den letzteren bemerkte ich auf einer hohen und breiten weißen Feuereſſe eine coloſſale bunte Katze abconterfeit, die eine ſchwarze Maus fing, das Ganze von einem Rahmen höchſt curiöſer Arabesken eingeſchloſſen. Die Katze war in einem ſo ägyptiſchen, ſphynxartigen Styl gehalten, ſah ſo ungemein majeſtätiſch aus, und die ſchwarze Maus ſo hieroglyphengleich, daß mir dieſer Contraſt mit der ſonſtigen Schülerhaftigkeit des Ganzen äußerſt poſſierlich vorkam. Ich erinnere mich nur noch einer naiven Darſtellung dieſer Art, die einen gleich komiſchen Effect auf mich machte; ſie befand ſich auf einer ſächſiſchen Schenke, und ſtellte den ſeligen Kaiſer Alexander mit Kohle gezeichnet dar, wie er den ehrlichen Friedrich Auguſt umarmte.

In dieſer Gegend ſah ich auch zuerſt wieder, ſeit ich Paris verlaſſen, etwas, was man wirklich, ohne ſich ein Gewiſſen daraus zu machen, Schloß und Park nennen konnte und das dem Wohnſitz eines vornehmen Herrn glich. Es war ein großes Quarrée, auf den Vorſprung einer Anhöhe erbaut, mit weitläuftigen Gärten umgeben, und an einen Eichwald gelehnt. Vor ſich hatte es eine der lachendſten Ebnen der Erde, von mehreren Hügelreihen anmuthig durchſchnitten, und von zwei Armen eines raſch fließenden Stromes erfriſcht, in der Entfernung weniger Stunden aber den ganzen Horizont von Oſt bis Weſt durch die

Kette der Pyrenäen gedeckt. Man muß geſtehen, alles dies iſt im größten Genre. Ein Herr Forcades aus Paris iſt, glaube ich, der Beſitzer dieſes Schloſſes, wahrſcheinlich zur heutigen Ariſtokratie gehörig, alſo ein Entrepreneur, ein agent de change, oder gar ein Banquier.

Die Nacht übereilte mich, und als ich bei Mondſchein Pau erreichte, hatte ſich über das Schloß Heinrichs des Vierten ein ſchwarzes Wolkengebürge aufgethürmt, welches in Höhe und Form die eben verlaſſenen Pyrenäen ſo täuſchend nachahmte, daß ich, ohne die feſte Ueberzeugung ſie hinter mir gelaſſen zu haben, darauf geſchworen hätte, ich befände mich wieder an ihrem Fuße. Du weißt, ich hege den Aberglauben, die Natur belohne zuweilen meine große Liebe für ſie durch ganz außerordentliche Schauſpiele. Ein ſolches war dies — ein vollkommenes Spiegelbild, eine in der Luft abgedrückte fata morgana des gegenüber liegenden Gebürges, ſo ſcharf und rein gegen den hellblauen Himmel abgegrenzt, ſo voll und körperlich, daß ich zuletzt dennoch irre ward, und mir einbildete, es müſſe ein Arm des Gebürges ſich ſeitwärts Pau erſtrecken, denn Wolken könnten dies nicht ſeyn. Ich bedurfte in der That der Verſicherung des Gegentheils von Seiten einiger Vorübergehenden, die ich befragte, um mich definitiv von der Beſchaffenheit der Sache zu überzeugen, und nun erſt konnte ich mich ganz ungeſtört dem mir ſo eigenen Vergnügen hingeben, das eine bewußte Täuſchung gewährt.

Den 10....

Die Gegend um Pau, welche geſtern im tiefen Grunde Wieſennebel deckte, und der Mond überdieß nicht hinlänglich erleuchten konnte, überraſchte mich am heutigen Morgen doppelt. Ich hatte geglaubt in einer ebenen Fläche zu ſeyn, nachdem ich den Irrthum des Wolkengebürges erkannt, und ſah nun zwei bis drei der geſchmückteſten Hügelreihen mit einem paradieſiſchen Thale vor mir, über das die Gave und Louſſe, hier eine Art von Delta bildend, ihr Netz von hundert Silberſtreifen ausbreiten. Hügel und Thal ſind dicht mit Schlöſſern, Villen, Cottages und Gärten wie beſät, und ein großer Theil derſelben wird von Fremden bewohnt. Man zählt jetzt 800 Spanier und 300 Engländer in Pau, die hier ihren Winter zubringen. Ich bin im hôtel de France abgeſtiegen, dicht an der promenade royale, wo man unter Platanen und einigen ehrwürdigen, noch zur Zeit Heinrichs des Vierten gepflanzten Ulmen, dieſe herrliche Ausſicht in ihrem vollen Glanze genießt.

Da ich Dich aber fortwährend mit Naturſchilderungen ſättige, ſo nimm nun noch als Deſſert mit einer franzöſiſchen fürlieb, die mir eben in die Hände fällt. Sie handelt von demſelben Wege, den ich eben zurückgelegt, und der Anfang lautet folgendermaßen in treuer Ueberſetzung:

„Pau verlaſſend traverſirt man die Louſſe. Die Gave und ihre tauſend Windungen erfreuen die Imagination. Bei Beſſing formirt dieſelbe eine Gabel und hundert Krümmungen in die Ferne. In Mirepoix neue Spiele des Fluſſes!

Man paſſirt Leſtelles angenehmes, elegantes und lebendiges Dorf. Daneben blickt die Kirche von Betharam, ein Wallfahrtsort, durch Gebüſche von einem dunklen Grün. Man iſt in den Pyrenäen!“

Ich denke wir laſſen den Autor dort. Wenigſtens kann man dieſem Reiſebeſchreiber keine Uebertreibung vorwerfen, wohl aber hier mit Nodier ausrufen: **Description, que me veux tu?**

Meinem Hotel gegenüber befindet ſich ein großes Caffé, in dem, wie in den Gaſthöfen, keine Männer, ſondern Mädchen Marqueurs und Kellner ſind. Hier begegnete mir geſtern Abend etwas Tragikomiſches, was ſehr von der höflichen Bereitwilligkeit abſtach, die ich bisher hier gefunden habe. Ich war noch ſpät herübergekommen, um die Zeitungen zu leſen, und hatte, als ich damit fertig war, und alle übrigen Gäſte ſchon weggegangen ſand, mit dem jungen Sohn des Hauſes eine Partie Billard begonnen. Plötzlich kömmt ſeine Mutter, eine horrible alte Megäre, in den Saal geſtürzt, ſpringt mit Wuth auf das Billard zu, reißt ſämmtliche Bälle weg und ruft, ihrem Sohn mit dem Queue drohend, erboßt aus: „Ce n'est pas convenable de jouer au billard, pour un polisson, comme vous l'êtes, quand il a déja sonné minuit. Va-te coucher tout à l'heure, mauvais garnement, ou . . . . und damit löſchte ſie, ohne auf mich die geringſte Rückſicht zu nehmen, die Lichter aus und überließ mir im Finſtern, ſo gut ich konnte, den Ausgang zu ſuchen.

Man würde ſehr Unrecht thun, eine ſolche, mehr als deutſche Grobheit den hieſigen Sitten zuzuſchreiben, denn eine Ausnahme macht keine Regel. Es beweiſt höchſtens, daß man nicht gern des Nachts hier lange aufbleibt und es Xantippen in Pau gibt wie zu Athen.

Mein erſter Gang war, comme de raison, nach dem Schloſſe Heinrichs des Vierten, der alten Reſidenz der Grafen von Foix und der Könige von Navarra. Das Schloß, ganz unregelmäßig, ſo zu ſagen aus vielen verſchiedenen Häuſern und Thürmen nach und nach zuſammengeſetzt, hat ſich zuletzt in der Form eines großen Dreiecks geſtaltet. Es iſt für eine königliche Reſidenz nur von mittelmäßigem Umfang und mehrfach verſtümmelt, bietet aber dennoch ein höchſt anziehendes und auch in vieler Hinſicht noch treues Bild vergangener Zeiten dar. Was gleich zuerſt den Blick auf ſich zieht, iſt der Donjon, von Gaſton Phöbus Grafen von Foix erbaut, mit 11 Fuß dicken Mauern, und nur wenigen, theils zu Gefängniſſen, theils zu dem Aufenthalt des Grafen ſelbſt in Kriegszeiten dienenden Gemächern, die eine traurige Wohnung geweſen ſeyn müſſen. Eine ſehr enge Wendeltreppe iſt das einzige Communicationsmittel im Innern des Thurms. Sie führt bis auf die Plateforme, die einſt eine vortreffliche Warte zum Erſpähen der Feinde abgegeben haben muß, und jetzt das vollſtändigſte Panorama der Gegend um Pau, faſt bis Bayonne hin, entfaltet.

Aus dem Donjon tritt man durch ein weites gewölbtes Thor in den dreieckigen Hof der Burg, deſſen Anblick höchſt auffallend iſt. Hier wird keine Spur von irgend einer Symmetrie ſichtbar. Nur der innere Bedarf ſcheint für Fenſter und Thüren entſchieden zu haben, die bald da, bald dort angebracht, bald hoch, bald niedrig, bald groß oder klein, breit oder ſchmal, aber überall reich und mit großer Kunſt und Sorgfalt verziert ſind. Man ſieht halb verſteckte Dachfenſter, deren elegante Giebel nichts deſto weniger mit einer Profuſion von vortrefflich gearbeiteten Zierrathen, Löwen und Widderköpfen geſchmückt erſcheinen. An andern Orten bemerkt man Gruppen von Medaillons, die Portraits und die Chiffern der alten Fürſten von Bearn darſtellen. Kein Winkel iſt vernachläſſigt, Alles mit gleicher Liebe und Treue behandelt und vollendet. Aber auch hier iſt die vermaledeite Werkeltagspfuſcherei unſerer Zeit dazwiſchen gekommen, und hat auf ihre kleinliche Weiſe zerſtört und verballhornt, die Steinkreuze aus den Fenſtern geriſſen, und moderne, mit weißer Oelfarbe bepinſelte Holzrahmen hineingeſetzt, oder ſie mit grasgrünen Jalouſien verſehen. Um mir nicht die Illuſion zu verderben, ſtellte ich mir vor, daß der Hofnarr des Grafen von Foix dort wohne; es war aber der Commandant.

Am Eingang der großen Haupttreppe, welche in die königlichen Zimmer führte, ſteht in einem Veſtibule eine vortreffliche Statue Heinrichs des Vierten, die einzige, welche während ſeines Lebens gemacht worden iſt, und in Hinſicht auf Ausdruck der Züge und charakteriſtiſche Haltung, meines Erachtens, alle Abbildungen, die ich bis jetzt von dieſem Könige geſehen, weit übertrifft. Ich hatte mich von ihrer vollſtändigen Aehnlichkeit überzeugt, denn jene Bilder haben durchgängig etwas Carricaturartiges und eigentlich Lebloſes, wie es auch mit den meiſten Portraits Friedrichs des Großen der Fall iſt; die Züge dieſer Statue aber haben vollkommenes Leben und zugleich dasjenige Eigenthümliche, was die ungemeine Popularität Heinrichs des Vierten auf den erſten Blick erklärt;

denn man fühlt ſich von dieſer jovialen und zugleich gravitätiſchen Bonhomie ſelbſt im Steine ſchon unwillkürlich angezogen. Sie imponirt nicht wie Napoleon und Friedrich, aber ſie captivirt. Man würde durch's Feuer für einen ſolchen Mann laufen und hat ihn von Herzen lieb. Dieß iſt vielleicht eine der ſchönſten Gottesgaben, da ſie glücklich macht und Glück verbreitet. Sind Talente damit verbunden, und Gelegenheit vorhanden (denn ohne dieſe kann Alexander ein Haarkräusler und Cäſar ein Zollbereiter bleiben), ſo wird immer ein großer Mann daraus hervorgehen. Die Statue iſt nur proviſoriſch hier aufgeſtellt, wie ich höre, und ſchon mehrmals die Rede davon geweſen, ſie in irgend ein Muſeum zu verſetzen. Man darf hoffen, daß der jetzige König der Franzoſen mit ſeinem regen Sinn für Frankreichs Alterthümer dieß nicht zulaſſen wird, denn wo könnte ein zweckmäßigerer Platz für ihn gefunden werden! Hiebei muß ich eines hübſchen Zuges der hieſigen Bürger erwähnen. Zur Zeit

Ludwigs des Vierzehnten baten ſie bereits um Erlaubniß, auf einem ihrer öffentlichen Plätze die Statue Heinrichs des Vierten aufſtellen zu dürfen. Der hochmüthige König ſchickte ihnen die ſeinige. Sie mußten gehorchen, ſchrieben aber auf das Piedeſtal, wie man es noch lieſt: **Celuici est le petit fils de notre bon Henri.** Findeſt Du das nicht vortrefflich?

Die Treppe iſt in ihren Ruinen noch immer ein würdiges Denkmal jener Epoche der Kunſt, des Fleißes und ſolider Pracht. Die Mannigfaltigkeit der mit unſäglicher Arbeit in Stein gemeißelten Caissons der Decke, zum Theil von ſich wiederholenden, zum Theil abwechſelnden Muſtern, waren früher bunt und vergoldet. An einigen Stellen bilden die Chiffern Heinrichs und Margueritens gefällige Guirlanden, und die Medaillons enthalten intereſſante Portraits. Unter dieſen zog mich beſonders das geiſtreiche, offene Geſicht der Jeanne d'Albret, Mutter Heinrichs des Vierten, an, eine Philoſophin ihrer Zeit, die bekanntlich der

Reformation feurig ergeben war, und als man ſie auf dem Todbette bekehren wollte, die kluge Antwort gab: ich kann unmöglich zu einer Religion übergehen, nach deren Lehren ich glauben müßte, daß meine Mutter und mein Vater ewig verdammt ſind.

Die Handhaben der Treppe, welche an den Wänden fortlaufen, und gleich allem Uebrigen aus Stein ſind, haben die Form künſtlich gewundener Taue, was einen artigen Effekt macht. Leider ſind ſie an vielen Orten zerſchlagen. Aus einem kleinen Vorplatz tritt man in die salle des gardes, eine Piece von bedeutendem Umfang mit den zwei obligirten haushohen Kaminen an beiden Enden und einer noch wohl erhaltenen Charpente an der Decke, die freilich durchſichtig iſt, weil ſie in dem Raum darüber keine Dielen hat. Als wir durch den Saal ſchritten, bemerkte ich mit Mißfallen auch hier neue Fenſter und mir gegenüber neben dem Kamin eine moderne Thüre, aber ich fiel faſt vor Schrecken meinem Lohnbedienten in die Arme, als der Caſtellan ſie öffnete und ſich meinen Blicken eine mit blauem Papier tapezirte, mit Mahagoni-Meubeln und Stutzuhr verzierte **chambre garnie** darbot, in deren Mitte im Geſchmack der Betten, welche nach dem Behagen der Pariſer galanten Damen ſind, die Wiege Heinrichs des Vierten (bekanntlich eine Schildkrötenſchale) unter einem lächerlichen Geſtelle von hölzernen, vergoldeten Lanzen, Lappen und Franzen, im allernichtswürdigſten Trödelbudengeſchmack, aufgeſtellt war. Der ganze übrige Theil des Schloſſes, **horribile dictu!** iſt auf dieſelbe Weiſe im Innern geſchändet worden, und hier ſieht man, wie die beſten Intenſionen der Souveraine zum größten Schaden ausſchlagen, wenn dieſe nicht, wie z. B. Napoleon, Alles mit eigenen Augen ſehen. Das Schloß von Navarra hatte ſeit der Revolution einige zwanzig Jahre lang bald als Kaſerne, bald als Magazin, ich glaube auch als Hoſpital gedient, und war dabei im Detail zwar unverantwortlich vernachläſſigt und verheert worden, im Ganzen jedoch immer noch das alte geblieben. Ludwig der Achtzehnte, voll Ehrfurcht für ſeinen großen Ahnherrn, befahl von Paris aus, es augenblicklich räumen und völlig wieder in Stand ſetzen zu laſſen, wozu die nöthigen Fonds angewieſen wurden. Auch war er es, der die erwähnte Statue, die ſich früher in der Sammlung des petits Augustins befand, herſchickte. Was geſchah? Ein Vandale von Architekten, den Heinrichs des Vierten Geiſt *) billig jeden Morgen mit ein paar Ohrfeigen wecken ſollte, erhielt den Auftrag, des Königs Befehl auszuführen. Er glaubte wahrſcheinlich handwerksmäßig, daß er nichts Beſſeres thun könne, als das Schloß du bon Henri ſeinem eigenen Stadtlogis ſo ähnlich als möglich zu machen. So ging er denn ans Werk. Die ſteinernen Fenſtereinfaſſungen, die alten koſtbaren Sculptu-

---

*) Es iſt abermals charakteriſtiſch, daß wir den wiederkehrenden Todten einen Geiſt, die Franzoſen einen Schatten nennen.

ren, Malereien, Boiſerien, der ganze bis in das Kleinſte ſich verbreitende Schmuck jenes kunſtreichen Zeitalters ward mühſam zerſtört und vernichtet, die bunten und vergoldeten Holzplafonds verklebt und bekleiſtert, die Wände papiert, kurz, alltägliche Gaſthausſtuben aus den Gemächern des Königs gemacht. Zu ſpät beklagte ſich die Stadt wegen dieſer Barbarei in Paris. Der König ließ zwar ſogleich alle weitern Verheerungen ſiſtiren, aber das Uebel war einmal geſchehen, nur die Treppe, die salle des gardes und die kahlen Wände der Schlafſtube der Königin, in welcher Heinrich der Vierte geboren ward, ſind noch gerettet worden!

Es iſt in der That ſehr ſchade, daß Frankreich im Allgemeinen ſo übel mit ſeinen hiſtoriſchen Denkmälern umgegangen iſt, es würde ſonſt ſelbſt England, das die ſeinigen ſeit Jahrhunderten ſo ſorgſam bewahrt, darin gleich kommen, wo nicht es übertreffen. Eine Ausſicht wie die vom großen Balkon des Schloſſes beſitzen gewiß wenig Reſidenzen, und in dieſer Hinſicht hat der kleine König von Navarra einen bedeutenden Vorzug vor dem großen König Frankreichs gehabt. Wenn der Teufel Luſt hätte, Jemanden die Welt anzubieten, dieß wäre einer der Flecke, wo die Verführung am ſtärkſten wirken würde. Doch erſcheint ihre Pracht im Parke noch geſteigert, weil dort das Schloß ſelbſt mit in ſie aufgenommen wird. Dieſer Park, derſelbe, in dem ſonſt Heinrich der Vierte zu jagen pflegte, dient jetzt zu öffentlichen Promenaden, die auf einem Hügelrücken unter alten Buchen längs dem Thal von Juraucon hinführen. Es iſt keine Uebertreibung, wenn ich Dir ſage, daß man ſich von dem unnachahmlichen Naturgemälde, das ſich hier in ſeiner ganzen Fülle entfaltet, wie geblendet fühlt. Genügend zu beſchreiben iſt es nicht.

Und hiermit, theure Lucie, ſchließt die Kunde von den Pyrenäen. Den nächſten Brief erhältſt Du vielleicht von den Pyramiden. Doch wie die Orte auch den Namen wechſeln, in jedem Welttheil bleib ich treu der Deine.

Herrmann.

Dreizehnter Brief.

An den Herrn Grafen v. F....

Tarbes, den 15ten November 1834.

Verehrteſter Freund und
Hippologiſtos!

Obgleich Sie mir, geneigter Gönner, auf meinen letzten langen Brief, mit dem ich Ihnen das mir gütigſt mitgetheilte Schreiben des Herzogs von A... dankbar zurückſandte, nicht geantwortet haben, — ſo will ich dennoch Uebles mit Gutem vergelten, und Ihnen jetzt eine Nachricht zukommen laſſen, die, wie ich mir ſchmeichle, Ihnen Vergnügen machen wird.

Ich hatte gehört, daß in der Nähe von Pau eine Station königlicher Hengſte ſich befinde, und dieſes Etabliſſement mit vieler Sorgfalt eingerichtet ſey und erhalten werde. Obgleich ich nun ſelbſt wenig von der Pferdezucht verſtehe, ſo hat doch Ihr vortreffliches Werk über dieſen Gegenſtand, dem an Scharfſinn, Klarheit und würdevoller Polemik gewiß kein anderes in dieſem Fache gleich kömmt, mir die Liebhaberei eines Dilettanten dafür gegeben, und ich beſchloß daher, den letzten Tag meines kurzen Aufenthalts in Pau zu einem Beſuche des Geſtüthofes zu benutzen.

Nun muß ich Ihnen noch in Erinnerung bringen, daß Sie voriges Jahr in Berlin die Güte hatten, mir Damoiſeau's intereſſanten Bericht ſeiner, im Gefolge des Herrn de Portes, gemachten Reiſe nach Syrien zu leihen, eine Schrift, welche mit einer Menge wichtiger Notizen faſt das Intereſſe eines Romans verbindet.

Sie äußerten damals, daß Sie nichts mehr wünſchten, als über das fernere Schickſal der durch Damoiſeau importirten Pferde und ihrer Nachkommenſchaft irgend eine zuverläſſige Nachricht zu erhalten.

Wenn nun nicht ſeit jener Zeit mir bereits ein Anderer zuvorgekommen iſt, ſo kann ich Ihren Wunſch jetzt in ſo weit wenigſtens erfüllen, als dieß überhaupt einem ſo unvollkommnen Pferdekenner, als ich bin, möglich iſt.

Ich fand den Geſtüthof, der in einer reizenden Gegend an der Gave mit vieler Eleganz erbaut iſt, wie ausgeſtorben. Keiner der Vorgeſetzten war zugegen, und erſt nach vielem Rufen und Klingeln erſchien eine Magd, die mir dieſe Auskunft gab, indem ſie mir zugleich den Stall anzeigte, wo die Hengſte ſtehen. Dieß iſt ein ſchönes Gebäude mit Raum für ungefähr 50 bis 60 Pferde, die ſich theils in geräumigen Ständen, theils in Boxes befanden. Alles im Innern war ſehr reinlich und nett gehalten, ſogar die Streu auf engliſche Art mit einer zierlich geflochtenen Bande verſehen, und die Hengſte in gutem Stande, vielleicht etwas zu dick gefüttert.

Gleich beim Eintritt fiel mir in einer Vor zur Rechten ein Pferd auf, das man offenbar für einen edlen Araber erkennen mußte, und mit deſſen Putzen eben zwei Stallleute beſchäftigt waren. Denken Sie ſich meine Freude, als ich ſchon auf meine erſte Erkundigung nach der Herkunft dieſes ſchönen Thieres erfuhr, es ſey Abou-arkoup (Kenheylan aus Meſopotamien) von Herrn de Portes und Damoiſeau's Lieferung. Dieß iſt das Pferd, welches der Seliktar des Paſcha von Aleppo, ein Mann von drei Centner Gewicht, beim Djerid Werfen ritt, und das ihn wie eine Flaumfeder trug, obgleich es nur fünf franzöſiſche Zoll mißt und ziemlich fein gebaut iſt. Aber nicht mit Unrecht hatte man es Abou-arkoup benannt, was im Arabiſchen père de Jarrets bedeutet, denn ungeachtet es jetzt über 20 Jahre zählt, ging es noch wie auf Stahlfedern;

nie ſah ich gewaltigere Sprunggelenke, und die vortrefflich gebauten Knochen waren noch immer ſo rein wie Gold, nicht die kleinſte Galle, Alles trocken und rein wie aus Marmor gemeißelt. Er war für einen Araber ziemlich kurz gefeſſelt und auch gehälſt, Hals und Kopf eben nicht das Schönſte an ihm.

Unterdeſſen war der Veterinair der Anſtalt, Herr Pompiers, ein höchſt gebildeter, unterrichteter und gefälliger Mann, hinzugekommen, der die Güte hatte, mir mehrere der ausgezeichnetſten Pferde vorführen zu laſſen, und dem ich überdieß alle Nachrichten, die ich Ihnen noch mitzutheilen habe, verdanke. Dieſer erfahrene Pferdekenner war übrigens nichts weniger als blind für die Mängel der franzöſiſchen Pferdezucht, und beklagte ſie bitter.

Alle von der Expedition des Herrn de Portes noch lebenden Pferde befinden ſich in Pau und in Tarbes. Abou-farr, das Wunderroß, obgleich nur Nedgid und nicht Kenheylan, iſt jedoch leider ſchon ſeit drei Jahren todt. Er ſtarb am Nervenſtein und ſoll ſehr ſchlecht behandelt worden ſeyn; unter andern hat man ihn mehrere Jahre in einem unbedeutenden Dépôt gelaſſen, wo ſein edles Blut nur mit den gemeinſten Landſtuten vermiſcht, und daher nichts aus ſeiner Nachkommenſchaft geworden iſt. Es ſcheint aber nirgends viel anders zu ſeyn, denn keinem dieſer koſtbaren Hengſte — und Einer iſt noch darunter der ſelbſt Sie, den Kenner par excellence, entzücken würde, und dem Herr de Portes jederzeit den erſten Rang unter ſeinem Transport, ſelbſt Abou-farr nicht ausgenommen, anwies — keinem hat man je Vollblutſtuten zu belegen gegeben! außer wenn zufällig ein Particulier eine ſolche herbrachte, überall nur den gewöhnlichen Schlag, wie ihn die Provinz liefert, wo die Hengſte eben auf Station ſind. Daher iſt denn an eine wirkliche Fortſetzung der Race auch nicht zu denken. Demungeachtet iſt es bewundernswürdig, was, ganz gegen die bei uns jetzt ſtattfindende Theorie, das arabiſche Blut hier in erſter Generation und unzweckmäßiger Kreuzung dennoch hervorgebracht hat. Die meiſten der hier ſtehenden Beſchäler, von dieſen kleinen arabiſchen Hengſten und faſt eben ſo kleinen navarreſiſchen Stuten gefallen, ſind nicht nur ausgezeichnet ſchöne, ſondern auch ſehr ſtarke und wohlproportionirte Pferde von 9 bis 10½ Zoll. Sie glichen engliſchen Jagdpferden von Halbblut, hatten faſt alle ungemeines Feuer, [illegible] Schweife, die ſie hoch trugen, einen elaſtiſchen Gang, reine Knochen, und mehrere waren darunter, für die ich zum Gebrauch gern 100 und 200 Louisd'or gegeben haben würde. Man kann daraus ſchließen, welches Reſultat man mit ſtarken engliſchen Vollblutſtuten hätte erreichen müſſen. Ich frug, wie dieſe Pferde ſich in Dauer und Schnelligkeit zeigten? — Man hatte es nie verſucht.

Der zweite Araber iſt **Nasser** (**Nedgdi** von dem Stamm **Beni-Saker**), ein kaſtanienbrauner Hengſt ohne Abzeichnung, eben ſo ſanft, als **Abou-**

ſarr, wie man hier behauptete, bös und gefährlich war — wahrſcheinlich durch unpaſſende Behandlung erſt ſo geworden. Dieſes Pferd ſchien nicht ganz geſund und war weniger ausgezeichnet. Ich gehe alſo gleich zu dem vierundzwanzigjährigen Haleby über, ein ſchloßweißer Schimmelhengſt, Seklawé Kenheylan Nedgdi, vom Stamm der Foedam Anazée 7¼ Zoll hoch, troß ſeines Alters und gewiß vieler Vernachläſſigung, noch immer das höchſte Ideal eines Pferdes der Wüſte, das ich je geſehen habe, und wie ſie ohne Zweifel im Paradies geweſen ſeyn mögen. Der Typus eines ſolchen Thieres hat etwas ſo ſehr über andre Pferde Erhabenes, daß man faſt glauben möchte, es gehöre einer ganz andern Schöpfung an. Engliſche Pferde mögen um einige Procent ſchneller laufen, und noch gewaltigere Sprünge zu machen im Stande ſeyn, aber dieſe unbeſchreibliche Grazie, dieſes förmliche Spiel der Phyſiognomie wie in einem Menſchenantlitz, dieſe Liebenswürdigkeit, die man faſt Coquetterie nennen könnte, dieſe Wolluſt für den Reiter, mit dem ſie ſich ganz vermählen, und der auf ihnen ſitzend von einem Vogel getragen zu ſeyn glaubt — dieß Alles erreichen ſie nie.

Was nun unſern **Haleby** betrifft, ſo würde man nach den Anſichten Mancher vielleicht in Hinſicht auf vollkommene Regelmäßigkeit, an ihm ausſetzen können, daß ſein Widerriſt faſt zu hoch und mager, ſeine Croupe etwas zu rund ſey. Das Erſte, ein gewöhnliches Zeichen hoher Race, erſcheint mir jedoch nichts weniger als unſchön, und das Zweite bedingt nur größere Kraft, ohne bei der Art, wie ein Pferd dieſer Abkunft ſich trägt, ſchon bei der geringſten Bewegung den Schweif wie eine Fahne erhebend, irgend einen Uebelſtand hervorbringen zu können. Schultern, Leib, Beine ſind untadelhaft, Hals und Kopf aber von einer ſo bezaubernden Herrlichkeit, daß ich keine Worte dafür finden kann. Es liegt in der Schönheit, wer Sinn dafür hat, ſelbſt beim Thiere, wie auch bei der ſogenannten todten

Natur, da, wo ſie ihren höchſten Grad erreicht, etwas Göttliches, das eine Empfindung, der Liebe ähnlich, hervorbringt. Sie werden lachen über dieſen Enthuſiasmus, aber Tage lang hätte ich dieſes edle Thier betrachten mögen, und mit wahrem Schmerze trennte ich mich von ihm. Als er herausgeführt wurde und die Stute anſichtig ward, die mich hergebracht hatte, mußte man gewiß die Art ſeines Benehmens bewundern. Obgleich ſeine Augen, deren Ausdruck vorher nur ſanft und ſchalkhaft war, nun plötzlich wie Feuer blitzten, und ſeine ſchwarzen Nüſtern ſich ſo weit öffneten, daß eine geballte Hand darin Platz gehabt hätte, ſo war doch nichts von der thieriſchen Brutalität in ſeinen Bewegungen, mit der andere ſeines Gleichen ihre Naturtriebe an den Tag legen. Es war gerade der Unterſchied, wie er bei Alcibiades und Diogenes in gleichen Verhältniſſen ſtatt gefunden haben würde, und ich bedauerte ſehr, daß es nicht erlaubt war, die Beobachtung ganz zu vervollſtändigen. Auch gab

Haleby ſelbſt ſein Mißfallen darüber ſehr deutlich zu erkennen, als man ihn wieder hineinführte; denn mit einem ſchnellen Sprung in die Ecke ſeiner Box drehte er uns boudirend den Rücken.

Außer dieſer Perle des Stalles war noch ein ſehr werthvoller Schimmelhengſt, jedoch von weniger hochedler Race, vorhanden, den Herr Polani, Leibarzt der Lady Eſther Stanhope, geliefert hat. Er mißt nur 5½ Zoll, iſt aber das von allen hier befindlichen am ſtärkſten gebaute arabiſche Pferd, gedrungen und kurz gefeſſelt, Hals und Kopf etwas koſakiſch. Als Reitpferd zum Gebrauch, zu Krieg und Jagd muß er alle Wünſche befriedigen, zur Zucht iſt er vielleicht nicht ganz edel genug.

Nachträglich bemerke ich noch, daß man am ſeligen Abou-farr die zu langen Feſſeln tadelte, was bei ihm ſelbſt zwar keinen Nachtheil hatte, aber bei ſeinen Kindern zum Fehler geworden iſt. Die zwei Abkömmlinge von ihm, die ich hier ſah, und zwar einer von einer Limousin —, der andere von einer normänniſchen Stute, waren weniger ausgezeichnet, als die von den andern Hengſten abſtammen. Abou-farr ſelbſt maß 8 Zoll reichlich, für einen Araber eine gewiß ſeltene Größe.

Herr Pompiers, der ſich an meiner ſo prononcirten Liebhaberei freute, äußerte jetzt, daß er noch ein Manuſcript beſäße, welches ihm Herr de Portes mitgetheilt habe, und das ſeines Wiſſens noch nie bekannt gemacht worden ſey. Es enthalte

1) eine officielle Bekanntmachung über die gute und üble Bedeutung der verſchiedenen Abzeichen der Pferde, nach den Ausſprüchen des Propheten, welche, abgerechnet ihr hiſtoriſches Intereſſe, Jedem zu kennen ſehr nützlich ſey, der Pferde im Orient kaufen will, indem er, den dort herrſchenden Aberglauben benutzend, oft dadurch das beſte für einen geringen Preis erhalten könne;

2) mehrere Betrachtungen und Notizen über die

arabiſchen Stämme und ihre Pferdezucht im Allgemeinen.

Mit Vergnügen, ſetzte Herr Pompiers hinzu, würde er mir dieſes Manuſcript mittheilen, wenn ich es wünſche. Sie zweifeln nicht, daß ich das freundliche Anerbieten mit eifrigem Danke annahm, und werden hoffentlich, lieber Graf, die Ueberſetzung nicht ungern dieſem Briefe angehängt ſehen. Doch vorher erlauben Sie mir noch meinen Bericht durch Erwähnung der in Tarbes ſtehenden Hengſte zu vervollſtändigen.

Das Etabliſſement in dieſer Stadt iſt noch bedeutender als das in Pau und mit eben der lobenswerthen Sorgfalt erhalten. Aber auch hier ſind die edeln Pferde ſo gut wie weggeworfen. Das Gouvernement beſitzt nämlich ſelbſt nicht eine einzige Vollblutſtute, ſondern kauft in der Umgegend die von ſeinen arabiſchen Hengſten abſtammenden Hengſtfohlen, welche ihm die Beſten ſcheinen, wieder an ſich, und ſtellt ſie nachher in den königlichen Ställen wieder als Beſchäler auf.

Natürlich geht in der dritten Generation das edle Blut ſchon größtentheils, in der vierten beinahe ganz verloren. Der Preis, für den die Hengſte ſpringen, iſt übrigens ſehr gering, 5 bis 15 Franken, ſo daß ein Particulier, der ſich edle Stuten anſchaffte, und die hieſigen arabiſchen Hengſte für ſie benutzte, gewiß ſehr lucrative Geſchäfte machen würde. Nach dem, was mir Herr Paran, der Surveillant der hieſigen Ställe mittheilte, ſcheint das hieſige Land den Arabern beſonders zuzuſagen, denn nirgends gedeiht ihre Zucht, bei aller gerügten Verkehrtheit derſelben, ſo gut als hier am Fuß der Pyrenäen, und ich glaube, daß überall auf dieſen Umſtand des Klima's viel Rückſicht genommen werden müßte, ehe man für oder gegen arabiſche Zucht entſcheide.

Die Station in Tarbes beſitzt fünf bis ſechs arabiſche Hengſte, wovon zwei aus Herrn de Portes Lieferung: Massoud und Ourfaly. Massoud, ein Goldbrauner mit vier weißen Füßen, Sakiawé Kenheylan, Nedgdi vom Stamme Foedam Anazée, ſieben Zoll hoch, kann ein vollkommen gebautes Pferd genannt werden, und obgleich ſein Kopf nicht völlig die überirdiſche Schönheit Haleby's erreicht, ſo iſt dafür ſeine Croupe ſchöner, und er jedenfalls mit ihm in eine Klaſſe zu ſetzen. Die Wahl würde ſchwer werden. Dazu kömmt, daß Massoud, obgleich ebenfalls 24 Jahr alt, dennoch wie ein Fohlen ausſieht. Man hatte ihn eben auf einem umzäunten Raſenplatz ins Freie gelaſſen, wo er gleich dem ausgelaſſenſten jungen Füllen umherſprang. Er iſt außerordentlich ſanft und liebt die Menſchen. Auf den Ruf ſeines Wärters hörte er folgſam wie ein Hund. Wenn ich nicht irre, iſt dieß daſſelbe Pferd, von dem Damoiſeau erzählt, daß es bei der Paſſirung eines Canals ſich vor der Fähre ſcheute und mit einem ungeheuren Satze ſeinen erſchrockenen Reiter, der faſt in den Aeſten eines über das Waſſer gebeugten Baumes hängen geblieben wäre, auf die andere

Seite brachte. Der Türke warf ſich im höchſten Enthuſiasmus dort vor dem edlen Thiere nieder und küßte ihm die Hufe. Massoud ſieht ganz ſo aus, als wenn er noch heute daſſelbe zu thun im Stande ſey.

Ourfaly, ein Fliegenſchimmel, angeblich Kenheylan aus Meſopotamien vom Stamme Barak wird auch von Damoiſeau erwähnt, wie er ſeinen Reiter abwirft, um einen heftigen Kampf mit einem andern Pferde zu beginnen. Er hat dieſe Untugend noch, und findet ſich kein andres Pferd, greift er ſeinen Reiter an. Im Stall iſt er ganz fromm, nur im Freien ſcheint ihn dieſe Wuth anzufallen. Wenn er ausgeritten wird, ſteigt der Reiter daher ſtets im Stande auf und auch dort wieder ab. Unterwegs abzuſteigen, ſagte Herr Paran, würde ihn unfehlbar in die größte Gefahr bringen. „Ich ſelbſt,“ ſetzte er hinzu, „habe ihn oft geritten, weil es kein größeres Vergnügen geben kann, aber nicht um einen Beutel voll Diamanten, der in der Straße läge, möchte ich es wagen, einen Augenblick nur den Sattel zu verlaſſen.“ Dieſes Pferd ſcheint nicht von gleich hohem Blute, obgleich man mit ſeiner Nachkommenſchaft ſehr zufrieden iſt. Dagegen befindet ſich noch ein anderes, höchſt edles und zugleich ſehr merkwürdiges Pferd hier, Saklawy Hamdan genannt, ein Brandfuchs mit einer breiten Bläſſe und vier weißen Füßen, wovon einer weiß bis an den Bauch, faſt gezeichnet wie ein Pferd von Dongola. Dieſes Thier iſt der Held einer ganz romanhaften Geſchichte, die ich nur unvollkommen kenne, die aber nebſt ſeiner Abkunft wohl hinlänglich beglaubigt worden ſeyn muß, da das Gouvernement, ungeachtet Hamdan alt und vorne ganz ſteif iſt, noch 15,000 Franken für ihn bezahlt hat. Sein Beſitzer, ein vornehmer Türke, war zum Tode verurtheilt, und rettete ſich, indem er mit dieſem treuen Pferde 140 Lieues ohne Aufenthalt in 27 Stunden zurücklegte. Das herrliche Thier, von einer außerordentlichen Kraft des Hintertheils, hatte in ſeiner Galoppade viel vom Gange der beſten engliſchen Racers, nahm ungemein viel Terrain auf jeden Sprung, und muß zu ſeiner Zeit von der größten Schnelligkeit geweſen ſeyn. Er iſt etwas über 7 Zoll hoch und durchaus ſtark gebaut, aber doch nicht ſo ſchön als Massoud und Haleby. Der Schimmelhengſt Cammach wird ebenfalls ſehr hoch geſchätzt, ich halte ihn jedoch, wie noch zwei andere Araber, nur für Pferde gemeiner Racen.

So weit, lieber Graf, erſtreckt ſich, was ich Ihnen aus eigener Anſchauung mitzutheilen weiß, ich gehe jetzt zu dem Manuſcript des Herrn de Pertes über.

Ueberſetzung,

gezogen aus den Prophezeihungen Muhammeds, handelnd von den verſchiedenen Flecken und Zeichen an den Roſſen Arabiens, die Glück oder Unglück bedeuten.

Im Namen Gottes, des Allbarmherzigen, Heil Gott, dem Schöpfer der Völker, und Gebete im Staube zu dem Herrn des Vergangenen und Künftigen, unſerm Herrn Muhammed, und Gebete für unſere Freunde alleſammt!

Und iſt dies ein Buch der Wiſſenſchaft der Reiterei und der Kenntniß guter Pferde, ihr Alter, ihre Zeichen, und was ihre Reiter für Glück oder Unglück erwartet, welches unter die Zahl der Reliquien zu rechnen, und gebt es daher nur denen, die ſeiner würdig, weil es offenbart von . . . . !

Haltet es daher ſorgſam wie Euer Auge, weil es Euch unterrichten wird von den Stirn- und andern Marken, vom verwandten Haar, von der Farbe, den Zeichen, den weißen Vorder- und Hinterfüßen, und Allem, was dem geſchehen wird, der das Pferd reitet, ſowohl an Bleſſuren als Tod. Es unterrichtet Euch auch von den Stätiſchen und Scheuen, von den Pferden edelſter Geburt, von den Pferden des Geſchlechts Koehel, von den Pferden, die hartmäulig ſind, von denen, die in allen Dingen Glück oder Unglück ins Haus bringen, von den Pferden, die in die Ställe der Könige eingehen, von denen, deren Herr mit Ehrenpelzen bekleidet werden wird, und alles dieß nur durch die Zeichen, Flecken, Maße und Farben.

Wir beginnen mit den guten Zeichen, und den gemeinſten, welche die Schnelligkeit des Laufs der Pferde andeuten.

Wenn zwei weiße Flecke auf der Erhöhung hinter den Ohren ſo placirt ſind, daß ſie das Kopfgeſtell des Zaumes nach vorn überragen, ſo zeigt es an, daß das Pferd ſehr ſchnell iſt, viel Fond hat, und zuletzt noch ſchneller als im Anfange geben wird. Es zeigt überdieß ein langes Leben für den Reiter an. Ueberragen die Flecken das Kopfgeſtell nach hinten, ſo ſind alle dieſe Eigenſchaften geringer. Wenn die Flecke auf beiden Seiten parallel unter den Ohren ſind, zeigt es an, daß man das Pferd einem Gouverneur wird geben müſſen, oder zu einer Anſtellung gezwungen werden, oder das Pferd uns geſtohlen wird, und daß es im Anfang feurig, zuletzt aber träge ſeyn werde. Iſt aber einer dieſer Flecke viel länger als der andere, ſo wird das Pferd nicht nur geſtohlen, ſondern der Herr auch getödtet werden. Wenn das Pferd zwei gleiche Flecke auf beiden Seiten der Bruſt hat, ſo wird der Reiter den ihm gegebenen Auftrag gut erfüllen, iſt aber nur ein einziger vorhanden oder beide auf einer Seite, ſo iſt der Ausgang zweifelhaft. Ein weißer Fleck auf jeder Seite der Bruſt hinter den Schenkeln zeigt Schnelligkeit und Sicherheit an. Man nennt ſie die Flügel.

Die Flecke unter dem Bauch geben dem Reiter Sicherheit, und ſein Pferd wird nie mit ihm fallen. Zwei Flecke auf den Schläfen zeigen an, daß der Herr verleumdet werden wird. Flecke auf den Schultern bringen dem Reiter Unglück.

Pferde, die Flecke auf beiden Seiten des Schweifes haben, ſind abſcheulich und thun alles Böſe ohne irgend Gutes, beſonders wenn ſie keine andern Abzeichen haben.

Diejenigen, welche zwei oder drei Flecke in derſelben Richtung auf der Stirn haben, bedeuten Bleſſuren im Geſicht für den Reiter, ſind dieſe Flecke aber durch umgewandtes Haar unterbrochen, ſo iſt ſein Grab ſchon offen.

Die, welche nur ein einziges Abzeichen auf der Stirn haben, das anſteigt wie ein Palmbaum, ſind von groſſer Glücksbedeutung. Man nennt ſie: Weg des Guten und des Glücks.

Die aber, welche ein Zeichen auf dem Vorarm des Vorderbeins haben, reite mit noch mehr Sicherheit, denn dieß Zeichen wird die Hand Gottes genannt, und wäre es gar auf beiden Schenkeln gleich vorhanden, ſo greiſe keck zwanzig Reiter allein an, du wirſt ſiegreich und ohne Verwundung aus dem Kampfe gehen, und hat es noch einen weißen Fleck an der Vorderfeſſel — wehe Jedem, der ſich mit dir in Kampf einläßt.

Ein Pferd, welches zwei Flecke auf den Armen hat, wird ſeinen Herrn einen Schatz finden laſſen. Die ſtätiſchen Pferde haben gewöhnlich kleine Augen. Mit engen Naſenlöchern hält die Lunge nicht aus. Edle Pferde haben gewöhnlich die Schweifrübe ſchmal und die Ellenbogen ſtark.

(Einiges über die Maße, nach Brodten gerechnet, laſſe ich als ganz unverſtändlich weg, ſo wie mehrere andere Beſtimmungen, die für uns durchaus ohne Intereſſe ſind.)

Braune Pferde, die gar kein Weiß auf der Stirn haben, noch einen ſchwarzen Streif auf dem Rücken, werden dem Herrn verloren gehen, oder geſtohlen werden, oder ſterben.

Jedes Pferd, welches verwandtes Haar an den Beinen hat, behalte keinen Augenblick; Gott bewahre dich vor ſeiner Nähe. Es iſt unvermeidliches Unglück für den Beſitzer.

Sind die Haare auf der Naſe verwandt, bedeutet es bloß leichte Bleſſuren für Pferd oder Reiter.

Die, welche weißliche Hufe mit ſchwarzen Flecken haben, zeigen ebenfalls Verwundungen an, an den Hinterbeinen für den Reiter, an den vordern für das Pferd.

Gott macht alle Dinge!

Willſt Du eine lange Reiſe unter Gottes Schutz unternehmen, ſo reite einen Fuchs, der zwei weiße Vorderfüße und den linken Hinterfuß weiß hat. Auch Pferde von allen andern Farben mit dieſem Zeichen ſind gleich gut.

Ein feiner Schweif verräth lange Dauer im Lauf. Reite ohne Beſorgniß einen Falben, wenn er ſchwarze Mähne, Schweif und Füße hat.

Pferde mit ſtarkem Schweif und Bau taugen nicht zum Laufen, ſind aber gut zum Tragen, von welcher Farbe ſie ſeyen.

Pferde mit einem Stern auf der Stirn, ohne Weiß an den Füßen, reite ja nicht, ſie würden dich unglücklich machen.

Apfelſchimmel mit einem runden Fleck auf der Naſe zeigen an, daß ihr Herr mit einem Ehrenpelz bekleidet werden wird.

Die Pferde, welche Weiß hoch hinauf an den Füßen haben, ſind gefährlich, iſt das Weiße aber auf der rechten Seite noch höher als auf der linken, ſo bleibe fern von ſolchem Pferde, denn es trägt die Marke deines Leichentuchs.

Reite nie ein Pferd von folgenden Farben: Mauſefarben, Wieſel- oder Affenfarben.

Eine hohe Stute iſt ein Schatz.

Eine Bläſſe auf der Stirn, die ſich nach links neigt, verbürgt dir Gelingen in deinen Geſchäften.

Pferde von allen Farben, die vier weiße Füße haben, bringen Gewinnſt. Schwarze Pferde ſelbſt mit hohen weißen Vorderfüßen bis ans Knie, und einer Bläſſe, mit großen runden Augen, reite ohne Furcht. Sie werden Dich ſelbſt vor den Zauberern beſchützen, dir alle Thüren öffnen, von den Großen wirſt du geehrt werden, immer Geld haben in Menge, und kein Räuber wird Eingang in dein Haus finden.

(Es ſcheint, daß der Prophet hier die Pferde von Dongola im Auge gehabt hat.)

Wenn ein braunes Pferd auch Mähne und Schweif braun hat, ſo reite es ja nicht. Es verjagt Gut und Segen vom Hauſe; wenn aber alles dieß ſchwarz iſt, gleich den Füßen, und wenig weiß auf der Stirn, ſo beſteige es ohne Furcht. Wenn das Weiß auf der Stirn unterbrochen und nicht recht in der Mitte iſt, hüte dich. Die Stuten, welche über den Feſſeln Affenhaare haben, ſind fruchtbar, und die ſtichelhaarigen braunen Hengſte vortrefflich als Beſchäler.

Pferde, die einzelne Heare haben, welche länger ſind und ſich umſchlagen, von dunklerer Farbe als die übrigen, zeigen ihrem Herrn den Tod im Meere, oder den Fall in ein Sumpfloch an.

Pferde mit hartem Huf ſind nicht nur gut zum Lauf, ſondern auch ſehr geduldig. Wenn du mit deiner Hand vier Rippen umfaſſen kannſt, bei der kürzeſten angefangen, ſo iſt das Pferd von der Race **Berk**; umfaßſt du drei, von der Race **Koenhail**. Sind es endlich nur zwei, von **Eben-dail** Abkunft von **Liman-ali**, Sohn des **Abitalée**, dem Gott Gnade ſchenken möge.

Das Pferd, welches auf den Schenkeln Zeichen hat, wie ein Hahnenkamm, iſt von der Race von **Fers**. Je mehr du es ſchlägſt, je ſchneller läuft es.

Pferde mit kurzen Hufen, kurzem Hals und langen Beinen ſind ſchlechte Läufer, und verabſcheuen das Antreiben mit den Steigbügeln. (Bekanntlich dienen dieſe den Morgenländern als Sporen.)

Das Pferd, welches auf der Stirn einen Stern hat, der aus Weiß und Roth gemiſcht iſt, zeigt an, daß unabänderlich der Kopf ſeines Herrn unter dem blutigen Eiſen fallen wird, ſelbſt wenn er es immer im Stall ſtehen laſſen würde.

Pferde, die einen ſchwarzen Strich über den Rücken vom Wiederoſt zum Schweif haben, fürchte nicht.

Der Hengſt mit weißen Flecken auf der Croupe und auf den Schenkeln bringt ſeinem Herrn Glück bei den Weibern.

Füchſe mit vielem Weiß, oder Braune mit vielem Schwarz an den Beinen und weiß an den Ohren, ſind beſtimmt in die Ställe des Königs zu gelangen.

Pferde, welche Weiß im Munde und auf den Lippen haben, und dabei keinen zu großen Mund, werden ſchneller laufen als der Wind.

Die, welche verdrehtes Haar unter der Feſſel zeigen, ſind gefährlich für die Nachbarn, denn ihre Herren werden ſie immer quälen.

Pferde mit einem ſchwarzen Flecken am Gaumen bringen auf die Länge Unglück, ſie ſind bös, beißen und ſchlagen, und ihre Reiter ſtets in Gefahr.

Solche, die wiehern, wenn ſie Hunger haben, ſterben bald, aber ihre Herren leben lange.

Pferde, die ſich ſchnell legen und eben ſo ſchnell wieder aufſtehen, ſind gute Freſſer, und ihr Herr ſitzt ſicher auf ihrem Rücken.

Die, welche vom Anfang der Mähne bis an ihr Ende eine Linie verdrehtes Haar haben, zeigen für ihren Herrn Gefängniß an, aber die Gefangenwärter werden ihm wohlwollen.

Ein Pferd mit dicken Schultern fällt leicht.

Pferde, die den Schweif nach der Seite tragen, bringen den Weibern ihres Herrn Unglück. Sie werden davon ſterben oder verſtoßen werden.

Ein Pferd von Linſenfarbe zieht ſeinem Herrn den allgemeinen Haß zu und wird ſelbſt von Allen verachtet werden.

Die Stuten, welche im Stall angebunden werfen, ſind immer in Bewegung, und ihr Herr hat keine Ruhe auf ihnen.

Pferde mit weißen Zähnen wie Milch, gleicher Mundfarbe und zwei weißen Flecken auf der Zunge prophezeihen ihrem Herrn, daß er Gouverneur werden wird.

Das Pferd, welches einen Ring um den Nabel zeigt, bringt ſeinen Herrn zu großen Ehren, gleich einem Fürſten.

Die ſchwarze Stute ohne alles Abzeichen bringt Unglück dem Reiter und noch mehr ſich ſelbſt!

Die Eiſenſchimmel mit weißen Flecken auf der Croupe ſind den Nachbarn ſchädlich, ihr Herr wird unglücklich im Handel ſeyn und viel häusliches Aergerniß haben.

Alle Pferde, von welcher Farbe ſie ſeyen, wenn ſie ſchwarze Flecke auf den Feſſeln haben, die in der Zahl paar ſind, thun keinen Schaden, ſind ſie aber unpaar, werden es immer ſchlechte Thiere ſeyn, wenn ſie auch ihren Herren keinen weitern Schaden bringen ſollten.

Stachelfüchſe reite nie, ſie ſind der Ruin ihres Herrn. Haben ſie aber drei weiße Flecke auf der Bruſt und einen auf jedem Vorderſchenkel, ſo wird die Gefahr entfernt und geht auf Deine Feinde über.

Ein Pferd, deſſen Bläſſe über der Naſe unterbrochen aufhört, fällt leicht, und ſein Herr wird abgeworfen werden, ein ſo guter Reiter er auch ſeyn mag.

Die gelblichen Stuten mit dickem Kopf und langen Ohren reite nicht, und leide ſie keinen Augenblick in deinem Stalle.

Aber Gott macht Alles!

Aus dem Arabiſchen überſetzt und mitgetheilt von J. B. Baudin, Drogoman der Mylady Stanhope.

Die Araber und Türken glauben feſt an alle dieſe Zeichen, und es iſt daher für jeden Europäer, der hier, es ſey nun von Arabern oder Türken, Pferde kaufen will, ſehr wichtig, wenigſtens die üblen Zeichen zu kennen, denn es wird ihm weit wohlfeilere Preiſe verſchaffen. Daher hüten ſich die Orientalen auch ſehr, ſie bekannt werden zu laſſen, und verbergen ſie beſonders vor den Europäern ſorgfältig. Dieſe Völker ſind im höchſten Grade unwiſſend und abergläubiſch, und verbergen daher ihre Pferde ſo viel ſie können vor allen Fremden, immer in der Furcht, daß man ein übles Auge auf ſie werfe, was, wie ſie ſagen, tauſendmal ſchlimmer ſey als die Peſt: Sie fürchten dieß bekanntlich nicht nur für ihre Pferde, ſondern auch für ihre Kinder, und wenden viele Präſervativmittel dagegen an. Einige hängen Schnuren von Kameelgarn an den Hals ihrer Fohlen, mit einem blauen Stein daran, auch Hundeknochen, Muſcheln u. ſ. w. Erwachſenen Pferden befeſtigt man den Talisman gewöhnlich in der Mähne oder dem Schweifhaar, und außerdem ſind noch faſt alle Diener damit verſehen. Wenn ein Araber einem Fremden die Gnade gewährt, ihm ſeine Pferde zu zeigen, ſo verſäumt er nicht, bei jedem Pferde, indem er es fixirt, den Fremden einige Schritte thun zu laſſen, während dem er ſelbſt das große Machà allaà herſagt. Es ſcheint, daß dieß die Kraft des böſen Auges verjagt oder unſchädlich macht; wäre aber dennoch das Uebel ſchon geſchehen, welches, ihrer Meinung nach, oft vorkommt, denn jede innere Krankheit eines Pferdes wird dieſem Grunde zugeſchrieben, ſo rufen ſie eine Art Zauberer, der mit Hülfe cabbaliſtiſcher Worte und eines Ei's, das mit myſterieuſen Ceremonien auf der Stirne des Pferdes zerbrochen wird, den böſen Einfluß verſchwinden macht. Demungeachtet ſtirbt das Pferd oft bald nachher; dann ſagt der Zauberer gravitätiſch: Gott hat es ſo gewollt und es war ſo geſchrieben. Ich habe dieſe Ceremonie mit anſehen wollen, und fand bald an einem meiner eignen Pferde Gelegenheit dazu. Tadmor wurde plötzlich von einem heftigen Fieber ergriffen, mit ſtarkem Huſten und allen Zeichen einer Lungenentzündung verbunden. Der Seis-Bachi, höchſt allarmirt, kam es mir zu melden. Er war im größten Zorn gegen einen gewiſſen Aloub-aga, der eine Stunde vorher mit mir im Stall geweſen und das Pferd lange mit einem Blick der Eiferſucht angeſehen hatte. Er ſagte, es ſey nicht das erſtemal, daß dieſes Menſchen böſer Blick dergleichen hervorgebracht hätte, denn eines ſeiner eigenen Kinder ſey eben jetzt in Gefahr daran zu ſterben, aber fügte er hinzu, noch iſt Hülfe möglich, ich hole den Scherif. Da ich mich nicht opponirte, lief er eilig hinaus und kam bald darauf mit dem Zauberer wieder, der die erwähnte Ceremonie mit dem Pferde vornahm. Es ward in der That ſchnell beſſer, erhielt aber auch von uns die nöthige Medicin. Eins oder das Andere muß wohl gewirkt haben. Der Zauberer hielt das Ei, welches ganz mit magiſchen Sprüchen beſchrieben war, ſtets in der linken Hand, an welcher er einen großen goldenen Ring mit einem achteckigen Medaillon trug, das ebenfalls mit arabiſchen Charakteren bedeckt war.

Namen der verſchiedenen Araber der Wüſte und ihrer Scheiks; die Qualität ihrer Pferde, und die Theile der Wüſte, welche ſie in den verſchiedenen Jahreszeiten bewohnen.

Stämme:

Ouald - ali	**Douhhy Ebn-smer ou El Tayar** Fürſt des Stammes. Er hat den Ruf eines guten aber ſehr geizigen Prinzen. Dieſer Stamm iſt wegen der ſchönen

Stämme:	
	Race ſeiner Pferde berühmt. Er lagert während des Sommers nur eine Tagereiſe von Damascus in dem Diſtrict Sana main, während des Winters vierzehn Tagereiſen von der Stadt im Diſtrict Zergxhonel-Balga. Er iſt mit der Sorge beauftragt, die Pilger von Damascus nach Mekka zu begleiten.
El-Ronda	El-daya-ai-Ebn cheuan, Fürſt des Stammes. Pferde von derſelben Race wie die vorigen. Er lagert im Sommer in Syrien von Dantal bis Horan und Paläſtina, im Winter in der Wüſte in der Richtung von Meſopotamien, Bagdad und Baſſora.
El-Mentifeeth	Faares-El-jarba, ein edler,

Stämme:	
	großmüthiger und gaſtfreier Fürſt. Dieſelbe Pferderace. Dieſer Stamm betritt Syrien nie. Er lagert immer zwiſchen dem Tigris und Euphrat, und nähert ſich Bagdad zuweilen bis auf vierzehn Tagereiſen, kömmt aber ſelten Meſopotamien noch näher.
El-sonalmi	**Avnad-Ebn-Yendal**, ein etwas geiziger Fürſt. Dieſelbe Pferderace. Die Männer dieſes Stammes werden für die beſten Reiter der Wüſte gehalten. Er iſt verwandt mit den **Ronela**, und reiſt und lagert ſtets mit ihnen gemeinſchaftlich, ſowohl in Syrien als in der Wüſte.
Rani-sahbar	**Mattae**, guter und großmüthiger Fürſt. Dieſelbe Pferderace. Der

Stämme:	
	Stamm lagert in Paläſtina zwiſchen Jaffa, Ramla, Gaza, Jeruſalem, bis zum ſchwarzen Meer und dem glücklichen Arabien.
Sarhhant-Serdée	Zwei Stämme mit dem vorigen verbunden, mit einander ziehend und lagernd an den Rändern der Paſchaliks von Damaſcus und Acre.
El-monaïgé	Barchas-Ebn-Hedib, ein junger Fürſt und ſchöner Mann, voller Rechtlichkeit und Höflichkeit. Dieſelbe Pferderace. Der Stamm lagert im Sommer in Syrien, in der Nähe der vorigen, im Winter zu El-yrac, einem Theil der Wüſte, der ſich von Palmyra nach Bagdad hinzieht. Wenn die Weiden in Syrien fehlen,

Stämme:	
	bleibt er das ganze Jahr dort.
El-hharasa	Aonard Fürſt. Dieſer Stamm beſitzt die ſchönſte Pferderace, die es in ganz Arabien gibt. Er lagert gewöhnlich im wüſten Arabien, im Diſtrict von Nedgied, manchmal, aber äußerſt ſelten, nähert er ſich Bagdad. Er iſt den Wouhabis zinspflichtig, und nimmt lebhaften Antheil an ihren Kriegen. Es iſt für einen Europäer höchſt ſchwer, wo nicht unmöglich, bis zu ſeinen Lagerplätzen zu dringen, ausgenommen wenn der Futtermangel ihn in die Nähe von Bagdad bringt, was, wie geſagt, nur ſehr ſelten geſchieht.

Stamm Foedams	Douby, ein geiziger ſpitzbübiſcher Fürſt, ohne alle Delicateſſe und Ehrgefühl. Dieſer Stamm beſitzt eine vortreffliche Pferderace, in den Knochen weit ausgezeichneter als die aller übrigen Stämme, die in Syrien lagern. Im Sommer findet man ihn in der Nähe von Aleppo, im Winter zieht er ſich nach .... (ich konnte das Wort nicht leſen) zurück. Die Sahbah- und Adaal-Stämme ſind mit ihm verwandt, und lagern in ſeiner Nachbarſchaft. Dieſe Stämme ſind faſt immer mit den andern in Krieg verwickelt.

Dieß ſind die vorzüglichſten Stämme, welche edle Pferde zu liefern im Stande ſind. Es gibt wohl noch ein Fünfzig andere, die man benutzt hat, ſie lagern aber alle mitten in der Wüſte und es iſt ihnen nur ſelten beizukommen.

Die verſchiedenen Stämme, welche in der ſyriſchen Wüſte von Bagdad bis zum todten Meere lagern, ſind ſehr zahlreich. Die meiſten gehören zu den Anazés, nämlich: El Foedean, Seban, Ebn-haddal, welche alle drei miteinander verwandt ſind. Die Stämme Chamar ſind: El-Gelas, El-Sageh, El-Abdo, El-Foedaya, El-Gederx, Zoubeï-Zegrit, Assolam, El-Gixcham, Reik, Rasih, Sedam, El-agratt — Bantemim etc. etc. Man zählt mehr als hundert Stämme in der ſyriſchen Wüſte.

(Wenn man ſich erinnert, wie die Franzoſen alle fremden Namen zu verſtümmeln pflegen, ſo fürchte ich ſehr für die Richtigkeit der obigen.)

Man muß, fährt das Manuſcript fort, einige Zeit in der Mitte eines arabiſchen Lagers gelebt haben, um etwas Richtiges über ihre Lebensart ſagen zu können. Die meiſten Reiſenden ſprechen von ihnen wie Leute, die ſie nur von Ferne geſehen haben. Viele haben nur Andere abgeſchrieben, und bei den meiſten Autoren ſucht man vergebens eine wahre Entwickelung ihrer verſchiedenen Sitten und Gewohnheiten, denn wenig Perſonen haben noch den Muth gehabt, wirklich mit dieſem Volke zu leben, das ſo liebenswürdig — nur von Weitem iſt.

Eine arabiſche Horde in der Mitte der Wüſte ankommen zu ſehen, iſt gewiß ein merkwürdiges Schauſpiel. Zuerſt erſcheinen einige Reiter auf Stuten, die mit der Leichtigkeit des Zephyrs heranſchweben, bewaffnet mit langen Lanzen. Jeder umkreiſt im Galopp den Raum, wo das Lager aufgeſchlagen werden ſoll, und ſucht ſich nach ſeiner Laune den Platz aus, wo er ſein Zelt hinzuſtellen gedenkt. Hat er ihn gefunden, ſtößt er ſeine Lanze in den Boden und bindet ſeine Stute daran feſt. Jetzt folgen dem Erſten noch viele Andere, Einige auf Pferden, die Meiſten auf Kameelen, und bald ſieht man in der Ferne eine formidable Armee heranziehen, die pêle mêle ohne Ordnung marſchirt, und mit großer Schnelligkeit herandringt. Dies ſind die arabiſchen Familien und das gros des Stammes mit ihren Zelten, Kameelen und aller übrigen Bagage. Einige der Thiere tragen Weiber und Kinder, andere Zelte und Meubles, und eine unzählige Menge folgt freilaufend dem Troß.

Diejenigen, welche die Beduinenfamilien tragen, ſind auf verſchiedene Weiſe equipirt, nach dem Rang und dem Vermögen der Beſitzer; das des Cheik, den ich ſah, trug eine Art Palankin in Form eines Kahns, der Länge nach auf dem Kameel placirt und vorn offen, um das Thier dirigiren zu können. Dieſe Art von Koffer enthält manchmal drei oder vier Frauen, und eben ſo viel Kinder nackt wie Würmer. Jede Familie ſteuert nun auf die Lanze zu, die ſie kennt, und in wenig Augenblicken ſcheint eine Stadt erbaut zu ſeyn. Man ſieht bald die nackten Kinder überall umher laufen, ſich im Waſſer ſielen, wo ſie nur eine Pfütze finden können, und ſich im neuen Wohnort möglichſt orientiren.

Die Dispoſition des Lagers iſt ohne irgend eine beſtimmte Ordnung oder Symmetrie gemacht, nur das Zelt des Scheiks findet ſich faſt immer in der Mitte. Es zeichnet ſich von denen der andern Araber nur durch ſeinen größern Umfang aus. Alle ſind von Ziegen- und dunkeln Kameelhäuten gemacht, ohne Kunſt und Nettigkeit zuſammengeſetzt, ihre Form iſt oblong und ſie werden durch zwei Holzpfähle von 6 Fuß Höhe geſpannt, die an den äußerſten Enden placirt ſind. Das Innere iſt durch eine Art Tapete von Kameelhaar oder durch Teppiche in zwei Hälften getheilt, ein Theil für die Weiber, der andere für die Männer und um Fremde zu empfangen. Die Meubles beſtehen aus einigen Teppichen, einigen Rohr- oder Strohmatten, die zugleich als Bett dienen (Einige ſchlafen auch auf der bloßen Erde nur von einem elenden habas bedeckt), den nöthigſten Utenſilien für die Küche, beſtehend aus einem Kochtopf von Erz, einer großen Schüſſel von demſelben Metall oder aus Holz, einer Taſſe von Zink oder Holz, aus der Alle nach der Reihe trinken, einem großen Faß aus Kameelhaut geformt, einem andern Behältniß aus Bockshaut, und einem Kaffeetopf von Eiſen oder Kupfer nebſt oft nur einer kleinen Taſſe, die ebenfalls Jedem dient, ohne friſch gereinigt zu werden.

Ihre Toilette iſt eben ſo einfach als ihr Küchengeräthe; die Männer tragen ein bloßes weites und langes Hemde, das ſie nicht eher ablegen, bis es ſo zu ſagen auf dem Körper verfault iſt. Doch ziehen ſie es des Nachts immer aus um ſich nackt darauf zu legen, wozu ſie ſich mit einem **Mechlas** aus grober Wolle zudecken. Sie tragen keine Beinkleider und gehen barfuß. Die Anazés-Araber tragen lange Haarflechten, die an beiden Seiten des Geſichts herabfallen, der Kopf iſt mit einem Tuch aus Floretſeide, gelb, grün und roth, mit langen Franzen in gewundenen Faden bedeckt. Sie binden es ganz einfach um, ſo daß zwei Spitzen über den Ohren, eine hinter dem Kopf herabfallen. Außerdem wickeln ſie eine Art wollenen Strick mehrmals in Form eines Turbans um die Stirn. Ein Gürtel von Leder, in dem ein langer Dolch ſteckt, vervollſtändigt ihren Anzug. Sie verlaſſen übrigens ihr Zelt nie unbewaffnet. Ihre Waffen beſtehen aus einer hölzernen oder eiſernen Keule, einem Säbel, einer ſchlechten Flinte und einer Lanze. Einige tragen auch Aexte, Hämmer, Hacken u. ſ. w., mit Einem Wort Alles, was ſie ſich haben verſchaffen können, und was einem Menſchen das Leben zu nehmen im Stande iſt.

Die Weiber tragen ein langes Hemde von blauer Leinwand, einen ſchwarzen Schleier, den ſie unter der Naſe umſchlagen, und der bis auf den Leib herabfällt. Sie laſſen ihn öfters fallen, um einen groſſen Ring zu zeigen, der durch das rechte Naſenloch gezogen iſt, und zugleich mit einer Kette an der Schläfe befeſtigt wird. Auch gewähren ſie gern Zeit ihre Lippen zu bewundern, die blau gefärbt ſind, und mehrere Figuren, die ſie auf das Kinn, die Backen, Naſe und Hals eingegraben haben. Wenn ſie ihr Zelt verlaſſen, bedecken ſie den Kopf mit einem Mechlas. Ihre Größe überſteigt die gewöhnliche, ihr Gang iſt leicht und voller Adel, ihre ſchwarzen Augen ſind meiſtens ſchön und erſcheinen noch größer durch die mit Schwarz gefärbten Augenlieder, auch die Naſe iſt meiſtens wohl geformt, aber der Reſt des Geſichts durch eine Menge Marken aller Art entſtellt. Hände und Arme ſind faſt immer ſchön, die Füße jedoch etwas breit, da ſie nie durch irgend eine Chauſſüre eingeengt werden.

Die Kinder beider Geſchlechter gehen, wie ſchon bemerkt, bis zum Alter der Mannbarkeit ganz nackt. Die Knaben tragen bloß einen Ledergürtel, der ihnen ſo den Leib einſchnürt, daß ſie Weſpen gleichen. Ich erkundigte mich nach dem Grunde dieſer Sitte, und man ſagte mir, es mache ſtark, leichter zum Lauf und man bedürfe weit weniger Nahrung, um den Leib zu füllen. Die Männer behalten dieſen engen Gürtel ihr ganzes Leben bei. Dieſe Kinder waren durchgängig ſchön gewachſen, ich habe nicht eins geſehen, das eine körperliche Difformität gezeigt hätte. Sie ſind ſehr hart, man ſieht ſie den ganzen Tag ſich balgen, mit bloßem Kopf der glühenden Sonne ausgeſetzt, ohne daß es ihnen ſchadet. Sie üben ſich auch mit der Lanze und in Kämpfen, wo ſie ſich durch Fußſtöße auf den Leib niederzuwerfen ſuchen, die ſie ſehr geſchickt zu pariren wiſſen, indem ſie, ſich mit großer Schnelligkeit umkehrend, ſtatt des Leibes den Hintern präſentiren und mit einem Contrecoup deſſelben den Gegner umwerfen.

Die Weiber beſorgen Küche und Hausweſen, ſie ſpinnen und weben alle Zeuge, deren die Wirthſchaft bedarf. In der Küche haben ſie nicht viel zu thun, denn obgleich dieſe Völkerſchaften ſehr gefräßig ſind, wenn ſie Gelegenheit dazu finden, leben ſie doch für gewöhnlich äußerſt mäßig. Die Baſis ihrer Mahlzeit iſt ein Pilau, aus faſt rohem Reis beſtehend, den man mit geſchmolzener Butter anmacht. Während des Eſſens thut man noch ſaure Milch, Datteln in Butter, Honig, Duphte oder dergleichen hinzu. Auch das Korn müſſen die Weiber mahlen, welches entweder durch unbeholfene Handmühlen geſchieht, oder durch Stoßen in Mörſern bewerkſtelligt wird. Das Brod wird auf einer Eiſenplatte gebacken und gleicht einem platten Kuchen. Endlich liegt ihnen noch das Geſchäft des Waſſerholens ob, welches oft von ſehr weit her geſchehen muß; dagegen glaube ich, daß ſie mit der Wäſche keine Zeit zu verlieren brauchen, denn ich zweifle, daß ihre Leibwäſche je gewaſchen wird; auch ſind beide Geſchlechter ſtets voller Läuſe, und wenn ſie Einem die Ehre ihres Beſuchs gönnen, laſſen ſie meiſtens mehrere dieſer Thierchen zurück. Es wird dieß übrigens nicht für etwas

Unſchickliches gehalten, und in den ceremoniöſeſten ihrer Geſellſchaften ſieht man ſie ſich dieſe Thierchen ableſen und ohne Umſtände tödten.

Von ihrem Aberglauben haben wir ſchon geſprochen, in religiöſer Hinſicht ſind ſie dagegen weit lauer als die Osmanlis; Viele beobachten jedoch den Ramadan. Ihre Gebete verrichten ſie gewöhnlich in Geſellſchaft in eine Reihe rangirt, und einen Vorbeter an der Spitze, der die Worte laut ſpricht und (nach dem Ausdruck unſeres Franzoſen) die erſten Grimaſſen macht.

Ihre Reichthümer beſtehen aus Kameelen und Pferden, Kühe beſitzen ſie nicht, nur einige Heerden von Schafen und Ziegen, die ihnen die nöthige Milch und Butter liefern. Sie benutzen auch die Kameelmilch. Die Menge ihrer Kameele iſt ſehr bedeutend, Manche haben deren 10, 20 und mehr, der Scheik Donechy beſaß gegen 300 eigenthümlich. Sie verkaufen jährlich eine bedeutende Anzahl an die Turkomanen, und während ich in ihrem Lager war, wurden gegen 2000 verhandelt, ungefähr das Stück im Durchſchnitt zu **200** bis **250** türkiſche Piaſter.

Die Rückkehr der Kameele Abends ins Lager iſt für einen Europäer ein einziges Schauſpiel. Fünf bis ſechstauſend Kameele, von ihren Füllen gefolgt, wie Ziegen auf dem dürren Anger umherſpringen, und dieſe bei uns ſo unbeholfen erſcheinenden Thiere ſich wie Gazellen jagen zu ſehen, macht einen ſo ungewohnten und ſonderbaren Effekt, daß man ſich ſchwer vorher eien Vorſtellung davon machen kann.

(Was jetzt über die Pferde folgt, iſt ziemlich das Nämliche, was Sie, lieber Graf, ſchon in Damoiſeau geleſen haben; zur Vervollſtändigung dieſes Briefes und als Bekräftigung jener Nachrichten aber verſchmähe ich doch nicht, es mit aufzunehmen.)

Von den Pferden.

Dieſes Nomadenvolk beſitzt ohne Zweifel die beſten Pferderacen, die uns bekannt ſind. Man hat über ſie eine Menge Erzählungen debitirt, von denen immer eine noch mehr Irrthum als die andere enthält, als über die Art wie ſie aufgezogen werden, über die Regiſter ihrer Genealogien ſeit undenklichen Zeiten, und andere Mährchen dieſer Art. Ich glaube dieſe Irrthümer hinlänglich zu entkräften, indem ich die einfache Wahrheit darüber bekannt mache.

Die arabiſchen Pferde im Allgemeinen ſtammen urſprünglich aus dem Nedgit her, auch kennt man ſie unter dem generellen Namen Nedji. Eine edlere Art wird Koenlan genannt, welche ſich in 5 Familien oder geadelte Racen trennt mit der Bezeichnung Cherif, welche 5 Racen, der Sage nach, von den 5 Lieblingsſtuten des Propheten, und von ihm geſegnet, abſtammen.

Dieſe ſind: Tonaisse, Gilphe, Manegine, Sedié und Seklawé. Man hat noch eine Menge anderer Familien bekannt, die herzuzählen jedoch unnütz ſeyn würde, da ſie nichts zur Kenntniß arabiſcher Pferde beitragen können. Uebrigens muß ich ſelbſt geſtehen, daß es kein Zeichen gibt, um mit Gewißheit entſcheiden zu können, ob ein Pferd Nedgedi oder Koenlan iſt. Ich habe viele ehrliche und verſtändige Araber darüber ausgefragt, und ſie erwiederten Alle, daß ſie ſelbſt nicht dafür ſtehen könnten, wenn ſie nicht wenigſtens die Abkunſt der Mutter genau kennten. Sie erhalten die Reinheit ihrer Race hauptſächlich durch die Stuten, die ſie ſich äußerſt hüten zu mesailliren. Es wird ſogar als eine Hauptſünde nach dem Koran angeſehen, eine edle Stute einem minder edlen Hengſt zu überlaſſen, und dies wenigſtens iſt eine der Vorſchriften ihrer Religion, die ſie heilig halten. Wenn durch Zufall das Gegentheil geſchieht, ſo ſetzt der Beduine nicht den geringſten Werth auf ſein Fohlen, wäre es auch das ſchönſte und beſte Thier, das man je geſehen, und er wird es faſt für nichts weggeben. Wenn eine **Koenlan**-Stute von einem Nedgedi-Hengſt beſprungen iſt, wird das Fohlen **Koenlan**, iſt ſie es aber nur von einem **Gnesidek**, iſt das Fohlen auch nur **Gnesidek**, und ein Fohlen, das von einer Nedgedi-Stute und einem **Koenlan**-Hengſt geboren wird, iſt Nedgedi. Daher finden ſich in der letzten Race, obgleich ſie untergeordnet iſt, dennoch viele Pferde, die wenigſtens ſo ſchön als die aus der erſten ſind, weshalb die Araber, auch ohne die Mutter genau zu kennen, nie entſcheiden, ob das Pferd Nedgedi oder **Koenlan** ſey.

Die Araber halten keine **studbook**, wie man behauptet, ſie verſammeln auch nicht, wie Einige verſichern, 30 Männer, um Zeugen des Sprunges zu ſeyn, noch bei der Geburt. Dieß iſt ganz falſch. Wir haben oft das Gegentheil geſehen, und Stuten wurden zuweilen in der Nacht in Gegenwart weniger Araber, die überdieß nur zufällig zugegen waren, belegt, ohne irgend etwas darüber aufzunehmen. Sie wählen gewöhnlich als Beſchäler das beſte Pferd in ihrem oder einem benachbarten Stamme, und ſie haben wie in Europa ambulante Beſchäler. Es iſt ſehr ſchwer, ſie zum Verkauf dieſer zu bewegen, beſonders während der Zeit des Belegens. Man gibt einem ſolchen Hengſt drei Stuten täglich, und zahlt ungefähr einen ſpaniſchen Dollar für den Sprung. Dieſe Beſchäler ziehen von Stamm zu Stamm, oft in großen Entfernungen; Abou-farr, den Herr Damoiſeau bei den Foedan anazés kaufte, hatte die vorige Nacht 20 Lieus zurückgelegt und drei Stuten beſprungen.

Sie laſſen ſchon zweijährige Hengſte ſpringen, wie auch Stuten von demſelben Alter zukommen, und mit 18 Monat werden ſie bereits angeritten. Oft ſind ſie aber auch im dritten oder vierten Jahre ſchon ruinirt. Hengſte, Stuten und Fohlen weiden zuſammen. Selten ſieht man dort die Hengſte Stuten verfolgen, doch um jeden

Fall der Art zu verhüten, iſt folgende Vorrichtung getroffen . . . .

(Ich übergehe dieſe, da ſie bekannt iſt.)

Die Araber reiten gewöhnlich ohne Zaum, ein Halfter mit einem mit Eiſen belegten Naſenriemen, wie ein Kappzaum, dient ihnen ſtatt deſſen, und ſtatt eines Sattels haben ihre edlen Renner meiſtens nur ein Stück gefütterter Leinwand aufliegen mit zwei Stricken, die als Steigbügel dienen. Selten beſchlägt man die Pferde an den Hinterfüßen (wie bei uns in Deutſchland auch üblich iſt.)

Die vielen Narben von Feuer, die man auf allen Körpertheilen der Pferde bemerkt, ſind immer abſichtlich gemacht, da ſie kein andres Heilmittel als dieſes für Pferde wie Menſchen kennen, denn ſie ſelbſt und ihre Kinder ſind gleich bedeckt mit Feuerzeichen vom Kopf bis zu den Füßen. Viele ihrer Pferde, ſelbſt die 2jährigen und 18 Monat alten, ſind durch dicke Narben unter und über der Feſſel entſtellt, was man im Anfang oft für

Ueberbeine hält, was aber nur von den eiſernen Schellen herrührt, die ſie ihnen fortwährend an den Füßen laſſen, aus Furcht, daß ſie geſtohlen werden möchten. Denn den ganzen Tag bleiben ſie auf der Weide und entfernen ſich oft ſehr weit vom Lager, Abends jedoch ſammelt jeder Araber ſeine ihm zugehörigen Thiere vor ſeinem Zelt und läßt ſie niederlegen, indem er ihnen ein Bein zuſammenbindet, ſo daß ſie beim Aufſtehen nur über drei derſelben disponiren und folglich nicht leicht weglaufen können.

Die arabiſchen Pferde Anazés gleichen den Arabern, die wir in Europa ſehen, ſehr wenig, und die Stuten ſind im Ausſehen ebenfalls ſehr von den Hengſten verſchieden. Ich habe mehrere Stuten geſehen, die 4 Fuß 10 Zoll überſtiegen, die Hengſte ſind kleiner und haben auch einen ganz andern Ausdruck. Die Stuten haben alle einen kleinen Kopf, die Naſe ein wenig eingedrückt, die Augen ſehr groß und à fleur de tête, die Stirne breit und quarré, die Ohren zuweilen ſchön, aber oft auch hängend, die Naſenlöcher ſehr weit, die Spitze der Naſe fein. Die Hengſte dagegen haben ſehr ſelten eben ſo ſchöne Köpfe, gewöhnlich ſind ſie ziemlich ſchwer und lang, die Augen klein und ohne Ausdruck, die Ohren, lang, die Stirn eng und die Naſe ſtatt eingedrückt, meiſtens erhaben, ja ich ſah mehrere förmliche Ramsköpfe unter ihnen. Dazu iſt ihre Encolüre meiſtens kurz, die Schultern gut, aber im Vorderarm ſind ſie oft ſchwach, und auf die Sprunggelenke muß man beſonders ein genaues Augenmerk haben, da dieſe nur zu häufig fehlerhaft ſind. Die Araber geben ſelbſt nichts darauf, und wenn der Hengſt nur gut läuft, von der gehörigen Abſtammung iſt, und keine der üblen Marken hat, ſo iſt er für ſie vollkommen, er mag ſonſt in ſeinem Bau ſoviel Fehler haben als er will, und ſie werden ihm unbedenklich die beſte Stute geben. Dagegen würden ſie das *non plus ultra* aller Pferde verſchmähen, wenn die Abſtammung fehlerhaft, oder die Zeichen ungünſtig wären, und ihm in dieſem Falle nicht die ſchlechteſte ihrer Stuten zu beſpringen geſtatten.

Uebrigens muß ich ſagen, daß ungeachtet dieſer oft auffallenden Formationsfehler, die Hengſte dennoch außerordentliche Eigenſchaften beſitzen; ſo wie ſie unter dem Reiter ſind, ſcheinen alle Fehler zu verſchwinden, und es würde dann faſt unmöglich ſeyn ſie zu entdecken, ſo glänzend und edel iſt ihre Erſcheinung. So ſah ich eine Menge Hengſte, welche eine ganz häßliche Croupe hatten, mit einem tief eingeſetzten Schweif, und ſo wie ſie der Reiter beſtiegen hatte, trugen ſie den Schweif und ſtreckten die Croupe auf eine Art, daß man kaum glauben konnte, daſſelbe Pferd zu ſehen. Die ſchönſten Pferde der Anazés haben die allergrößte Aehnlichkeit mit den engliſchen Blutpferden, ſie ſind aber unendlich agiler und angenehmer zu reiten, ſobald ſie nur ein wenig auf unſre Art dreſſirt ſind, denn friſch aus der Wüſte kennen ſie allerdings weder Zaum noch Sporen, deren ſich die Araber nie bedienen, gehen mit Schrecken auf dem Pflaſter und können ſchwer zum Trab gebracht werden, ſondern rennen gleich aus dem Schritt im ſchnellſten Lauf davon, und pariren dann oft auf der Stelle. Doch nehmen ſie bei ihrer ungemeinen Gelehrigkeit ſehr bald unſre Art und Weiſe an.

Wir haben ſchon geſagt, daß die 5 Hauptracen von den 5 Stuten des Propheten angeblich abſtammen. Alle fünf werden unter dem Namen **Koheyl** oder **Kenheylan** begriffen.

Die ächten **Kenheylan** finden ſich am leichteſten in Bagdad, Mouſſoul, Orfa und der Umgegend. Diejenigen, welche man am Euphrat und in der Nähe ſeiner Städte findet, ſind höher und ſtärker als die der Wüſte, aber weniger ausgezeichnet in Muskeln und Knochen.

Nur die **Kenheylan** haben genealogiſche Certificate, alle übrigen Racen nicht.

(Dieß ſcheint der frühern Behauptung im Anfang etwas zu widerſprechen.)

Die Pferderacen in der Wüſte, die nicht zu den Kenheylan gehören, ſind ſehr zahlreich. Jede trägt den Namen des erſten Hengſtes von dem ſie abſtammt; z. B. Hemdani, Emboyan, Richan, Babelan Soneyti, Freggian, Nadban, Torysan, Choneyman, Sabbalia, Widnan, Abou-arcoub, Michref, Sex-sex u. ſ. w. Alle dieſe Pferde nennnt man Nedgdi, der Name einer Provinz im glücklichen Arabien. Einige Kenner ziehen dieſe Nedgdi den Kenheylan vor, weil ſie oft ſchöner und ausgezeichneter an Eigenſchaften ſind, ungeachtet ſie keine Certificate beſitzen; das Vorurtheil der Orientalen wendet ſich aber immer wieder den Kenheylan zu.

(Ganz wie in England mit den Vollblutpferden. Dieß Vorurtheil iſt aber nur ein ſehr richtiges Urtheil, das ſich durch einzelne Ausnahmen nicht irre machen läßt.)

Es iſt jetzt ſehr ſchwer, ſich mit Sicherheit zu vergewiſſern, ob ein Pferd Nedgdi oder

Kenheylan ſey. Die erſten haben meiſtens eine Erhöhung auf der Stirn, und die Naſe ein wenig gebogen. Ein ächter Kenheylan dagegen, wird immer die Naſe eingebogen, große Augen und weite Naſenlöcher, breite Stirn und einen ſchönen Kopf zeigen.

Man hat keine Schwierigkeit, einem Araber ſeinen Hengſt feil zu machen, wenn er nicht eben zum Springen beſtimmt iſt, aber ſehr ſchwer iſt es, Stuten von ihnen zu kaufen, und wenn die Noth ſie zwingt, verkaufen ſie ſie nur theilweiſe, höchſtens die Hälfte, welches auf folgende Art bewerkſtelligt wird.

Zuerſt kommt man über den Preis überein, der Käufer nimmt dann die Stute in Gebrauch, und unterhält ſie. Das erſte und zweite Fohlen muß aber dem Verkäufer abgeliefert werden, der wiederum das Recht hat, wenn er will, ſtatt des Fohlen die Mutter zurückzugeben. Oft ſind übrigens die Bedingungen auch verſchieden, da hier Alles auf Uebereinkunſt ankömmt, und der Beſitzer zuweilen nicht mehr als ein Viertel der Stute verkaufen will, was im Arabiſchen ein Fuß derſelben genannt wird.

Mit dem lebhafteſten Wunſche, theurer Graf, daß die vorliegenden Nachrichten Ihnen nicht zu unbedeutend erſcheinen mögen, bitte ich, wenigſtens ſie jedenfalls als ein Zeichen der großen Verehrung aufzunehmen, die ich Ihnen in jeder Hinſicht widme, und erwarte dann ſpäter nur Ihren Wink, ob ich aus dem Orient von Zeit zu Zeit meine Relationen fortſetzen ſoll.

H. S.

Chronik.

Nro. 4.

Wir haben ſchon einigemal Semilaſſo ſich metamorphoſiren geſehen, und ſind ihm in dieſen Verwandlungen die Leſer bis hieher gefolgt, brauchen wir nicht zu fürchten, daß er ſie zu ſehr gelangweilt habe. Warum ſollte er auch! er iſt ein Menſch und folglich ein intereſſanter Gegenſtand. Wo ein Menſch, ſey er auch noch ſo unbedeutend, nur recht geſchildert wird, muß er bei ſeinen Mitbrüdern Theilnahme erregen.

In dem Zuſtande, in welchem wir ihn jetzt vorführen, würden übrigens ſeine genaueſten Freunde Mühe haben, ihn zu erkennen.

Seit ſechs Wochen befindet ſich ein Fremder in dem hôtel de France zu Tarbes, der ſeine Stube daſelbſt noch nie verlaſſen hat, und deſſen ſeltſame Lebensart bereits die ganze kleine Stadt ſo ſehr beſchäftigt, daß ſelbſt die Polizei aufmerkſam geworden iſt und ihn ſorgfältig ſürveillirt. Man hat ſchon einigemal ſeinen Bedienten auszuforſchen geſucht, ob ſein Herr nicht unter einem falſchen Namen reiſe, und ihn im Vertrauen gefragt, ob er nicht vielleicht gar der Abbé de la Mennais ſey, da er Tag und Nacht ſo angeſtrengt ſchreibe. — Dieß Letztere iſt gegründet, denn in der That, der Fremde, welcher erſt um zwei Uhr Nachmittags aufſteht, ſetzt ſich regelmäßig eine Stunde darauf an einen großen Tiſch, wo er Tag für Tag und Nacht für Nacht bis ſieben Uhr am andern Morgen unausgeſetzt fortſchreibt, und kaum en passant, immer aber ohne ſeine Arbeit zu verlaſſen, um zehn Uhr Abends ein leichtes Mahl einnimmt. Seit er hier iſt, hat er ſeinen Schlafrock noch nicht abgelegt, außer um zu Bett zu gehen, kein Raſirmeſſer iſt an ſeinen Bart gekommen, der einem Rabbiner Ehre machen würde, und Niemand hat ſeine Stube betreten dürfen, als ſein Bedienter und das

Mädchen, welche die Reinigung der Zimmer beſorgt, dieſelbe, mit der wir ſchon früher bekannt geworden ſind.

Und warum dieſe ſeltſame Lebensart? Eine einſiedleriſche Laune — weiter nichts. Semilaſſo beſchäftigt ſich ſeit geraumer Zeit mit Memoiren, die erſt nach ſeiner Wiederauferſtehung bekannt gemacht werden ſollen. Zufällig hielt ihn den erſten Tag in Tarbes eine leichte Unpäßlichkeit in ſeiner Stube zurück; er nahm während dieſer Mußeſtunden die lang unterbrochene Arbeit wieder auf, im Anfang mit Nachläßigkeit; nach und nach aber ward das Intereſſe daran lebhafter, er vertiefte ſich immer mehr in die alten Erinnerungen, die innig ſein Gemüth bewegten, und endlich entſtand daraus ein Gelübde: nicht eher die Stube zu verlaſſen, als bis ſeine Beſchreibung der Vergangenheit eine gewiſſe, im Voraus beſtimmte Lebensperiode erreicht haben würde. Und in den Gelübden wenigſtens, die er ſich ſelbſt ablegt, iſt Semilaſſo felſenfeſt.

Mancher Leſer könnte ſich wundern, warum unſer Freund, der Eigenſchaften genug zu beſitzen ſcheint, um in der Welt Händel einzugreifen, und darin eine ernſtere Rolle zu ſpielen, ſich einem ſo wirkungsloſen, im Grunde faſt immer auf eigene Beſchauung reducirten, iſolirten Leben hingibt. Nur die geheime Geſellſchaft, die Alles weiß, kann es ihm erklären.

Semilaſſo iſt auf der Stufenleiter menſchlicher Organiſationen „bei einem Grade angelangt, wo er nicht mehr von ſeines Gleichen beherrſcht werden kann“ — aber er ſteht noch nicht hoch genug, um Andere zu beherrſchen. Dieſer moraliſche Zuſtand muß ihm nothwendig das wirkliche Leben unangenehm machen, ja ihm ſogar in gewiſſer Hinſicht ſeinen Halt darin ſehr erſchweren. Inſtinktmäßig iſolirt er ſich daher, und wirft ſich gleichſam als Entſchädigung für die ihm nicht zuſagende Geſellſchaft, in der er weder geleitet werden, noch Andere hüten kann, der Reflexion und der Einbildungskraft in die

Arme. Und da der Menſch, ſelbſt bis zum Miſanthropen hinab, immer noch den Zug der Geſelligkeit fühlt, und ſeine Genüſſe, ſeine Gefühle, ſeine Gedanken auf irgend eine Weiſe mittheilen will, ſo hat Semilaſſo das Publikum zu ſeinem Vertrauten gewählt, und iſt ein Schriftſteller geworden.

Die wenigen Erholungsſtunden, die ſich unſer Held (wie wir ihn hier ſatyriſcherweiſe nennen wollen) in ſeinen langen Arbeitsnächten gönnte, widmete er der Lectüre. Es iſt ſeine Gewohnheit, aus jedem Buche, das er lieſt, ſich als Andenken einige Stellen auszuziehen, und da die Wahl dieſer Auszüge auch zur Beurtheilung ſeiner Individualität beitragen kann, und wir überdieß, aufrichtig geſagt, eben keinen andern Stoff zur Hand haben, ſo nehmen wir uns die Freiheit, einige Seiten mit dergleichen Excerpten zu füllen, die leicht beſſere Gedanken enthalten könnten, als Semilaſſo's eigene ſind. Es iſt ſogar möglich, daß wo wir Lückenbüßer brauchen, wir dieſe Sammlung mit Discretion weiter fortzuſetzen für gut finden mögen, und es wäre faſt zu ſchmeichelhaft für uns und unſern Freund, wenn die Leſer ſie überſchlügen.

Aufgefangenes als Einſchub.

1) Als der Kaiſer Paul noch Großfürſt war, fiel einſt auf einem Spazierritt ſein Pferd und er verſtauchte ſich die Hand. Er befahl ſeinem Stallmeiſter, es verhungern zu laſſen. Am achten Tage machte Markow ſeinen Rapport, daß es ſo eben ſeinen letzten Athem ausgehaucht habe. C'est bon, erwiederte der Großfürſt.

2) Subow, der letzte Favorit der Kaiſerin Katherine, blieb eines Tages auf der Jagd auf der Straße halten, die von Petersburg nach Czarskoi-Selo führt. Die Hofleute, welche nach Hof fuhren, die Couriere, die Poſt, alle Wagen und Fußgänger machten Halt; Niemand wagte eher ſeinen Weg fortzuſetzen,

bis es dem jungen Manne gefallen würde, ſeinen Platz zu verlaſſen. Dieſer aber blieb länger als eine Stunde, um den Haſen aufzulauern.

3) Ein vornehmer Herr am ruſſiſchen Hofe pflegte jedem Küchenjungen und jedem Frotteur, dem er in den kaiſerlichen Paläſten begegnete, freundſchaftlich die Hand zu reichen. Ein Fremder, dem dieſe Familiarität auffiel, äußerte ſeine Verwunderung darüber. „Mein Herr, ſagte der Hofmann, das iſt nur geſunde Politik. Von heute zu morgen kann einer dieſer Menſchen mein College werden.“

(In einer abſoluten Monarchie, wo der Adel keinen angebornen Rang noch Anſehen beſitzt, und nur ſoviel gilt, als der Souverain ihn gelten laſſen will, wo der Kutſcher des Monarchen dem vornehmſten Grundbeſitzer des Reichs vorangehen würde, wenn dieſer keinen Dienſtrang hätte — ſind

Anekdoten wie Nro. 2 und 3 ganz in der Ordnung.)

4) In der ruſſiſchen Sprache wird bekanntlich das Wort Bauer durch Seele (ein leibeigener Bauer) bezeichnet. Wenn man daher einen ruſſiſchen großen Herrn fragt, wie viel Seelen er beſitzt, ſo wird er antworten: So und ſo viel, und immer ſo beſcheiden ſeyn, ſeine eigne nicht mitzuzählen.

5) Vor Peter dem Großen erſchienen die Frauen noch nie öffentlich weder am Hofe noch in Geſellſchaft. Er befahl durch eine Ukaſe, ſie künftig zu produciren; die Sitte war aber noch ſo ſtark dagegen, daß er oft genöthigt war, die Damen durch die Polizei auf den Ball führen zu laſſen.

(Wer weiß ob, wenn die Frömmigkeit noch lange Mode bleibt, in einigen Jahren die Polizei nicht angewandt wird, die Damen vom Ball zu führen.)

6) Suwaroff ſagte: Kamenskoy und Repnin kennen den Krieg, aber der Krieg kennt ſie nicht. Ich kenne ihn wenig, aber er kennt mich.

(Ein zweiter Suwaroff auf Rußlands Thron und das Schickſal der Welt iſt entſchieden. Gott bewahre uns dafür!)

7) Wie ſonderbar man zu den Zeiten Ludwigs des Vierzehnten ein junges Mädchen erzog! Die **Marquise de Crequi** erzählt uns in ihren Memoiren, daß man ihr Theologie und Kirchengeſchichte lehrte, um ſie vor dem Janſenismus zu bewahren, außerdem Mythologie, Genealogie und Wappenkunde.

8) Damals gab es auch noch Originale. Der Graf von Canaples unter andern, der alle Weiber aus ſeinem Hauſe gejagt hatte, und ſeine Frau zwang, ſich von ihren Lakaien aus und anziehen zu laſſen, weil er behauptete, ſeine Hunde bekämen von den Kammerjungfern Flöhe.

9) Auch ſo unſchuldige Seelen gab es damals, daß zwei Nonnen aus der Provinz, die man in Paris in die große Oper führte, in der Loge auf ihre Kniee fielen, weil ſie glaubten, es ſey eine religiöſe Ceremonie.

10) Man will entdeckt haben, daß das berühmte **God save the King** nicht von Händel componirt ſey, ſondern von Lully. Es ward ſchon von den jungen Damen in St. Cyr geſungen, um den alten König in der Zeit ſeiner größten Noth zu tröſten, und zu folgenden Worten:

Grand Dieu, sauvez le Roi,
Grand Dieu, vengez le Roi,
Vive le Roi!
Que toujours glorieux
Louis et victorieux
Voie ses ennemis
Toujours soumis:
Grand Dieu, sauvez le Roi,

Grand Dieu, vengez le Roi,
Vive le Roi!

11) Gibt es denn keine Roſenobles mehr? Sie werden als der Beweis aufgeführt, daß das Geheimniß Gold zu machen keine Chimäre und einſt bereits gefunden worden ſey. Ein ſolcher Roſenoble des Prätendenten ward von dem Phyſiker van Nyvelt unterſucht. Er markirte auf dem Stein wie das feinſte Ducatengold, und im Bruch ſo gut wie auf der Oberfläche, und hatte das volle Goldgewicht. Dennoch fand ſich bei der Decompoſition nur ein Zwanzigſtel wirkliches Gold, ein Viertel Merkur, ein Scrupel Eiſen, ein Viertel Kupfer, ein Achttheil Zinn, und das Uebrige eine Miſchung die nicht genau zu ermitteln war, unter andern Salze, die ſich in fünfeckigen Prismen cryſtalliſirten.

12) Vor hundert Jahren trugen die Damen in Frankreich Kleider, auf denen ganze Gemälde abgebildet waren, und dieſe wurden durch

Agraffen drappirt, welche aus Schmetterlingen von ſächſiſchem Porcellain formirt waren. Für Männer war der theuerſte Gegenſtand der Toilette die Perücke. Eine blonde von erſter Qualität koſtete 150 Louisd'or.

13) Wie damals junge Edelleute erzogen wurden.

Die Frau Herzogin von Chaulnes reiſte mit ihrem ſiebenjährigen Herrn Sohn. Des Abends in einem Gaſthof der Picardie angekommen, hatte ſich der junge Herr in die Küche begeben, wo man eben den Braten für die Geſellſchaft der Landkutſche am Spieße drehte, welche ihn mit Ungeduld erwartete. Das verzogene Kind bekam plötzlich eine unwiderſtehliche Luſt auf die Schöpskeule zu piſſen, und alle ſubmiſſeſten Vorſtellungen waren vergebens. Die Wirthin rief endlich die Frau Herzogin zu Hülfe. Dieſe ſchickte eine ihrer Kammerfrauen, das Kind aber weinte und ſchrie und wollte nicht nachgeben. „Nun,“ rief die Herzogin, „liebe Frau, Ihr ſeht, daß mit dem kleinen Eigenſinn nichts anzufangen iſt. Sagt ihm, ich wolle es erlauben, aber mit dem Beding, daß es nur von der Seite des Knochens geſchieht, denn man darf doch den armen Leuten den Braten nicht verderben.“

14) Wenn die hohen Juſtizperſonen (hommes de robe) im Amtscoſtüme waren, (habit long) verlangte die Etikette bei Hofe, daß ſie bei Ceremonien den Gruß der Damen nicht mit einem Complimente, ſondern ebenfalls mit einem Knix erwiederten, und es mußte bei ihrer Erziehung immer darauf geſehen werden, ihnen darin ſchon frühzeitig Unterricht zu geben.

(Es gibt doch nichts ſo Widerſinniges, was nicht ſchon einmal da geweſen wäre. Man denke ſich nur z. B. unſern verſtorbenen Juſtiz-Miniſter Dankelmann mit zwei ſeligen Präſidenten ſeiner Zeit, den — ich weiß nicht wie viel Prinzeſſinnen bei Hofe, ich weiß nicht wie viel Knixe machend!)

15) Der alte Marſchall Tessé pflegte zu ſagen: Es gibt dreierlei Menſchenarten, die Weißen, die Schwarzen und die Prinzen.

16) Die Marſchallin von Noailles unterhielt eine ſuivirte Correſpondenz mit der Jungfrau Maria. *) Sie legte die Briefe an einen gewiſſen Ort, und fand ſtets die Antwort, welche wahrſcheinlich ihr Beichtvater verfaßte. Zuweilen fand ſie ſich von der großen Familiarität der Mutter Gottes etwas chokirt: „Ma chère Maréchale et à la troisième ligne encore, ſagte ſie mit ſauerſüßer Miene, il faut convenir que ce formulaire est un peu familier de la part d'une petite bourgeoise de Nazareth."

---

*) Wir werden ſie herausgeben.

Anmerkung der G. z. V. u. W.

Einmal unterhielt ſie ſich mit einer Statue der Jungfrau in der Kirche und bat ſie zuletzt, ihrem Manne doch das Diplom eines deutſchen Reichsfürſten zu verſchaffen. Plötzlich erſchallt von Seiten der Statue eine ganz feine Stimme, die ihr zuruft: ihr Mann habe ſchon längſt weit mehr als er verdiene, und ihr ihre Bitte rund abſchlägt. Die Marſchallin, ohne die geringſte Verwunderung zu zeigen, aber in der Meinung, der kleine Jeſus auf dem Arm ſeiner Mutter habe geantwortet, erwiedert im größten Zorn: „Taisez vous petit sot et laissez parler Madame votre mère.“

Es war der Page Chabrillant, der ſich hinter der Statue verborgen hatte. (Das war die Religion jener guten Zeit.)

17) Der Stammvater der Talons war ein Irländer im Dienſt Heinrichs des Dritten, ein Rieſe an Geſtalt, ein Löwe an Muth, ein Stier an Kraft und ein Drache an Eifer-

ſucht, denn er ſperrte öfters ſeine kleine Lady Talon, die nicht höher als drei Fuß war, in eine Art Koffer, den er unter dem Arm trug.

(Da iſt ja das liebliche Mährchen der neuen Melusine en action.)

18) „Gott, ſagt ein neuer franzöſiſcher Autor, hat uns nur Eltern gegeben, um uns zu zeigen, wie wir uns nicht gegen unſere Kinder betragen ſollen.“

19) „Der Mann, fährt derſelbe fort, welcher nicht die Kraft hat, kalt und unerbittlich in ſeiner Rache zu ſeyn, muß jede Velleität von Ungeduld und Erbitterung abſchwören. Es gibt keine vernünftige Rolle zwiſchen dem Chriſten, der verzeiht und dem Weltkinde, das ſich rächt.

20) Die Geſellſchaft will manchmal bravirt ſeyn. Sie zollt ihre Bewunderung keineswegs denen, welche in den alten gebahnten Wegen kriechen. In der Zeit, in welcher wir leben, muß man die Meinung mit Peitſchenhieben führen.

(Ein feiner Menſchenkenner ſieht es der Ueberkühnheit dieſer Ausſprüche gewiß an, daß ſie von einer Dame herrühren.)

21) Manche Leute haben einen unbezwinglichen Stolz im Herzen, der ſie verhindert in irgend etwas zu reuſſiren.

22) Woher kommt der Inſtinct, der uns bei einem Glück ohne Unterbrechung mit einem leiſen Entſetzen erfüllt?

23) Herr von Narbonne war der Erſte, der bei Ueberbringung einer Depeſche ſich vor Napoleon auf ein Knie niederließ, und ſie auf ſeinem Hut präſentirte. „Eh bien,“ rief der noch ganz neue Kaiſer verwundert, „qu'est ce que cela veut dire?“

„Sire, c'est ainsi qu'on présentait les depêches à Louis XVI.“

„Ah, c'est très bien,“ und von dieſem Augenblick datirte eine Faveur, die bis zum Ende ausgehalten hat.

24) Quand Mademoiselle Bourgoing, leſe ich in einem der unzähligen Fabrik-Memoirenbücher, welche Frankreich in neuerer Zeit geliefert hat, revint en France, chargée des cadeaux de ses amants, elle eût le malheur de rencontrer le fameux brigand allemand Schiller, qui la dévalisa et lui prit 60,000 Francs.

(Wahrſcheinlich iſt der heldenmüthige und unglückliche Schill gemeint!)

Nachdem Semilaſſo ſeinen Willen durchgeſetzt und das letzte der projectirten Capitel beendigt hatte, ſehen wir ihn nach und nach wieder wie die Schnecke aus ihrem Hauſe kriechen, und einen warmen Tag zur erſten Ausflucht benutzen. Der gefällige Wirth, über ſeine politiſche Gefährlichkeit beruhigt, hatte ihm ſein gutes Reitpferd geborgt, und er genoß, wie nach langer Gefangenſchaft, das Freie und die Freiheit mit doppelt offenen Sinnen. Die Pyrenäenkette war klar und voll Schnee, der Himmel ſchwarz bewölkt, eine jener grauen, melancholiſchen Beleuchtungen, die ſo anmuthig ſind, wenn es warm dazu iſt. Denn nur bei ſolchem Zuſtand der Atmoſphäre bereitet ſich ein gewiſſes Velouté über das Ganze, und linde Luftzüge ſchmeicheln den Sinnen, während die Seele ſich mit ſchmerzlichſüßer Wolluſt einer languiſſanten, ahnungsvollen Stimmung überläßt. Solche Tage hat bei uns nur das Frühjahr und der Herbſt, hier ſchon der Winter. Tauſende von Raben wimmelten gleich einem Mückenſchwarm in der Luft, und umkreiſten fortwährend ein Buchenwäldchen mit einem kleinen gothiſchen Schloß in ſeiner Mitte, welcher Bezirk ihnen wahrſcheinlich zur nächtlichen Ruheſtätte diente. Ihre Unterhaltung war die lebhafteſte, keinen Augenblick unterbrachen ſie ihr Geſchnatter wie ihre Evolutionen. Es iſt unmöglich, daß ſie ſich nicht ſo gut wie ein menſchlicher Theezirkel verſtehen ſollten.

Das Erſte, was Semilaſſo nach den Krähen aufſtieß, war ein Bataillon Geiſtlicher, 300 Mann ſtark, das in zwei Abtheilungen geſchloſſen an ihm vorbeimarſchirte mit flatternden Bäffchen ſtatt der Fahnen, in lange, ſchwarze Talare gehüllt. Es waren die Seminariſten von Tarbes, aus denen ſich die Landpfarrer recrutiren. Semilaſſo bewunderte ihre militäriſche Haltung. Bald trennten ſie ſich jedoch und lagerten ſich in kleinen Troups auf einen weiten mit gelbblühendem Ginſter dicht bedeckten Bergabhang, theils geiſtliche Geſänge anſtimmend, theils ihr Brevier leſend, theils wohl auch Allotria treibend. Von Weitem nahm es ſich aus wie ein grün und gelb melirtes Gewand mit vielen großen Tintenflecken.

Semilaſſo ritt durch ſie hindurch und gewann den Gipfel der Hügelkette, wo ein zierliches Landhaus des Herrn Fouchon, eines reichen Kaufmanns aus Tarbes, ſteht, das eine bezaubernde Ausſicht mit ſehr geſchmackvollen neuen Anlagen verbindet. Sie ſind nur im Kleinen aber voller Reiz, weil der Beſitzer, was in Frankreich ſelten iſt, mit großer Liebe ſich ihnen widmet. Einige tauſend Schritte weiter und noch höher hinauf findet man ein Bauerhaus in noch günſtigerer Lage. Der kleine Feldraum iſt mit einer Hecke von Stechpalmen umgeben, deren feuerrothe Beeren einen prächtigen Effekt machen, einige uralte Feigenbäume beſchatten die Hütte, rechts taucht der Blick über Tarbes in die unabſehbare Ebene, vorn erhebt ſich über einem Eichenwald die Pyrenäenkette, und auf den andern Seiten ſieht man über den nahen Weinfeldern mehrere Hügelzüge und Thäler dicht bewaldet, mit einigen Dörfern, deren platte Dächer aus den Bäumen ragen, und von einer Ruine auf dem höchſten Puncte beherrſcht werden. Hier wäre noch ein höchſt paſſender Ort für ein Landhaus, der bäuerliche Beſitzer forderte indeß **1200** Franken für den Morgen, den man hier Journal nennt. Wegen der großen Fruchtbarkeit des Bodens iſt der Preis der Grundſtücke in dieſer Gegend ſehr hoch.

Da unſer Freund heute ein gutes Pferd ritt, das einiges arabiſches Blut in ſich hatte, was ihm lange nicht widerfahren war, ſo nahm er ſeinen Rückweg durch die Ebene ziemlich querfeldein, bei welcher Gelegenheit er eine Rüſter von ungeheurer Größe entdeckte, eine wahre Königin des Gau's, gewiß weit über 100 Fuß hoch und dem Augenmaß nach von wenigſtens 30 Fuß Umfang, völlig geſund, und kerzengrade ohne Gabel in die Höhe geſchoſſen. Man hatte ohne Zweifel, um ſie zu ehren, einen Raſenplatz darum freigelaſſen und ein ſtattliches Kreuz darunter geſtellt. Hier verrichtete Semilaſſo ſeine Andacht, halb als Chriſt und halb als Druide. Gleich darauf aber ging es ihm übel. Sein Weg führte ihn bei einer eleganten Villa vorüber und ſeine Neugierde hinein, nachdem er ſein Pferd draußen angebunden hatte. Sein Unſtern aber wollte, daß er einer engliſchen Familie ins

Gehege kam, die ſich hier eingemiethet. Auf den erſten Blick in die Zimmer des **rez de chaussée,** wo er ſie beim Frühſtück verſammelt ſah, bemerkte er mit Schrecken, was ihm bevorſtand. Alles ſprang entſetzt auf beim Gewahrwerden eines Fremden im Blumengarten und dicht vor dem Fenſter. Die guten alten Inſulaner bewährten ſich auch hier im fremden Lande als Solche, da ſie in ihren eigenen vier Pfählen hauſten. Ehe eine halbe Minute verging, ſtürzten fünf bis ſechs effarirte Perſonen beider Geſchlechter von eben ſo viel Hunden begleitet heraus, ſtierten Semilaſſo an und ſtotterten ihm etwas Halbfranzöſiſches vor. Ein kleiner, munterer Bube, der Sohn des Hauſes, in eine, gegen ſonſtige engliſche Gewohnheit, ziemlich ſchmutzige Blouſe gekleidet, trat keck an den Fremden heran und frug ihn, was er wolle? „Are you an Englishman, Sir?“ frug Semilaſſo.

„Yes Sir.“

„Well, I should nt have thought it, my

boy, for You look rather like a little french dog.“

Der kleine Kerl ſah ſich erſtaunt nach der Dienerſchaft, wie hülfeſuchend, um, Semilaſſo aber ſchritt gravitätiſch ſeinem Pferde zu, und ſprengte lachend davon, ſehr froh, von Niemand zum Boxen eingeladen worden zu ſeyn.

Wir wollen ihn reiten laſſen, und uns ſeinem Portefeuille wieder zuwenden.

Vierzehnter Brief.

An den Herrn Obriſt v. W.....

Marſeille, den 24. December 1834.

Dem Schauplatz unſrer Thaten, unſrer frohen Jugendwanderungen wieder nahe, lieber W....., jetzt wo ich die Tour completirt habe, bei der uns damals in ihrer ſchönen Mitte Geld und Zeit ausgingen — iſt es wohl ſehr natürlich, daß ich mich an den alten, treuen Gefährten de préſerence wende, um ihm dieſe herbſtliche Nachleſe einer glücklichern Sonnenzeit zuzuſenden.

Wie es mir von Carlsbad bis Tarbes ergangen, werden Sie von andern Seiten hören. Am 16. December verließ ich den letzten Ort in einer ziemlich kalten Nacht, die der Mond wie am Tage erleuchtete. Von einem hohen Berge, den wir paſſirten, nahm ich in dieſem grandioſen Dämmerlicht von den weißen Maſſen der Pyrenäen den letzten feierlichen Abſchied, denn obgleich man ſie ſpäter, und ſelbſt von Toulouſe aus, noch ſieht, ſo haben ſie doch dann in ſo großer Ferne jene erhabene Majeſtät verloren, deren innigſtem Genuß ich mich hier noch einmal unter dem Funkeln der Sterne über und dem Flimmern des Adour in dem Fruchtgarten der Ebene unter mir, mit ganzer Seele hingab, ein heiliger Moment, ein unvergeßlicher! Sie, mein Freund, wiſſen ſolche Momente zu ſchätzen.

Bei guter Zeit am andern Morgen erblickten wir die Thürme von Toulouſe. Dieſe Stadt präſentirt ſich freundlich. Beſonders ſchön iſt die Ausſicht von der Brücke über die Garonne, mit Wieſen, Hainen und Promenaden auf der einen Seite, und dem ſeeartigen Strom auf der andern, in dem die größte Mühle Frankreichs mit ihrem Wehr, gleich einer Feſtung, hervorſpringt, im Hintergrund von thurmhohen Pappelgruppen überragt.

Im Innern der Stadt, deren Gaſſen ſehr belebt ſind, fielen mir eine Menge neuer Paläſte durch das vortreffliche Material ihrer Ziegel und architectoniſchen Zierden in gebranntem Thon auf, welche die von Feilner in Berlin, ſowohl an Dimenſionen als Mannigfaltigkeit und vollendeter Arbeit, noch weit übertreffen. Die Ziegel, welche eine ganz andere Form, als bei uns üblich iſt, haben, nämlich nur halb ſo dick, aber einen Quadratfuß im Umfang enthaltend, (alſo eigentlich Platten, wie wir ſie nur mitunter zum Pflaſtern gebrauchen) bilden eine weit ſchöner ausſehende Mauer, und werden nicht geputzt noch ausgefugt, ſondern bloß glatt abgerieben. Die Waare iſt dabei ſo vorzüglich, daß Sand- und Kalkſtein ihr an Dauer und Feſtigkeit durchaus nicht nachſteht. Dieſe Bauart gefällt mir um ſo mehr, weil ſie zeigt, was ſie iſt und kein vornehmeres Gewand affichirt als ihr zukommt. Die platten Dächer mit italiäniſchen braunrothen Ziegeln ſind überdieß eine große Zierde aller hieſigen Häuſer. Auch die Balkone werden hier ſchon faſt ſo häufig als in Italien. An herrlichen gothiſchen und byzantiniſchen Monumenten fehlt es ebenfalls nicht und ich werde ſogleich einiger derſelben zu erwähnen Gelegenheit haben.

Ich beſuchte zuerſt das ſogenannte Capitol oder Rathhaus mit einer modernen Façade. Sein Hof, in dem der Herzog von Montmorency geköpft wurde, ſieht ſchon alterthümlicher aus, und noch mehr die Hintergebäude, ſo wie das Gemach der Pförtnerin, in welchem das wie ein Meſſer geformte Beil aufbewahrt wird, mit dem Montmorency den fatalen Streich empfing, und das eigens zu dieſer Execution angefertigt wurde. Es iſt ſehr ſchön gearbeitet.

Die Capitouls von Toulouſe waren zu ihrer Zeit, wie Sie wiſſen, mächtige Leute, und erſchienen ihren Mitbürgern, wenn ſie in ihrer prachtvollen Kleidung in Proceſſion einhergingen, ſo ſehr als das Non plus ultra irdiſcher Größe, daß ich mich erinnre, in, ich weiß nicht mehr weſſen, Memoiren, geleſen zu haben, der kleine Daru ſey einmal als Kind von ſeiner Mutter, die ihm eben ein ſchönes Geſchenk gemacht hatte, betend gefunden worden, und als ihn die Mutter fragte, um was er den lieben Gott gebeten habe, antwortete der Kleine andächtig: „O liebſte Mutter, ich habe ihn gebeten, Dich für alle deine Güte zu belohnen, und dich Capitoul werden zu laſſen.

Ils sont passés ces jours de fête.

In den Sälen des Rathhauſes ſind die Büſten vieler berühmten Toulouſaner aufgeſtellt, als Cujas, Campiſtron, Palaprat, Maynard, u. ſ. w.

Von Cujas weiß ich aus meinen Univerſitätsjahren nur noch, daß er eine ſehr hübſche und coquette Tochter hatte, unter deren Pantoffel er ſtand, und der ſeine Schüler ſtets die Cour zu machen pflegten, wenn ſie des Vaters Collegium verließen, was ſie commenter les oeuvres de Cujas nannten. Campiſtron war auch ein wunderlicher Heiliger. Er verbrannte alle an ihn gerichteten Briefe. Als er einſt eben hiermit beſchäftigt war, verlangte ihn Jemand zu ſprechen. Jmpossible, ſagte der Herzog von Vendôme, on ne saurait le déranger àprésent, ou il est occupé à faire ses réponses.

Jn einem andern Saal fungirt die Akademie der jeux floraux. Er iſt mit der Statue von Clemence Jsaure geſchmückt, welche dieſes ächte Roſenfeſt ſtiftete, denn nach ihrem Teſtament mußten die Erben, bei Verluſt der ganzen Erbſchaft, jährlich Roſen auf ihr Grab ſtreuen.

Man hat das Project, dem Capitol gegenüber ein neues Theater als pendant zu bauen.

Wenn dieß ausgeführt wird, ſo werden wenig Städte einen ſchönern Platz beſitzen. Er hat ſchon jetzt das Eigenthümliche, daß alle Abend, wenn das Wetter es erlaubt, ein Markt bei Licht mit unzähligen Papierlaternen, wie in China, darauf gehalten wird, was einen ſehr heitern Effekt macht.

Die gothiſche Cathedrale, welche unvollendet geblieben iſt, und eigentlich aus drei verſchiedenen, nach einander gebauten und verbundnen Kirchen beſteht, hat noch ſchöne, aber leider ſchlecht reſtaurirte bunte Glasfenſter. Sonſt bietet ſie wenig Merkwürdiges dar. Deſto mehr dagegen die Kirche von St. Sernin oder Saturnin, die aus dem vierten Jahrhundert herſtammt, zur Zeit der Albigenſer zwar zur Hälfte zerſtört, aber ganz nach dem alten Plan wieder im romaniſchen Styl aufgebaut wurde. Sie iſt ein ausgezeichnet ſchönes Spezimen dieſer Bauart mit einem merkwürdigen, achteckigen, in einer Spitze endenden, Taubenſchlagartigen Thurm, der denen des Doms zu Bamberg etwas gleicht, aber größer und reicher verziert iſt. Prächtig erſcheint der vielfache Bogenwald im Innern; das Chor iſt gemalt, die Pfeiler auf hellblauem, die Decke auf Goldgrund. Viele uralte Sculpturen befinden ſich hier, und in der unterirdiſchen Kirche, in der man wunderbarerweiſe einige Spitzbogen findet, während im übrigen Gebäude alle rund ſind, bewahrt man die Gebeine mehrerer Heiligen nebſt gemalten Holzbüſten derſelben auf. In der Revolution verbrannte man die ſehr reiche und an alten Nachrichten wichtige Bibliothek der Kirche und zerſtörte auch viele Monumente, die leider jetzt durch ſehr geſchmackloſes modernes Zeug erſetzt worden ſind.

Eine andere alte Kirche in demſelben Styl und mit einem ähnlichen Thurm, früher dem heiligen Jakob gewidmet, dient jetzt der Artillerie zum Stall! Doch was iſt am Ende dabei? Die Pferde freſſen im Gotteshaus, wie wir andern gefräßigen Creaturen alle täglich im großen Gotteshaus der Welt.

Die coloſſale Mühle, deren ich ſchon erwähnte, iſt höchſt ſehenswerth. Ohne in ein Detail darüber einzugehen, was meines Amtes nicht iſt, muß ich doch ſagen, daß ſie zu jenen induſtriellen Wundern unſrer Zeit gehört, die man nicht ohne ein gewiſſes freudiges Staunen betrachten kann. Faſt daſſelbe gilt von einer, durch ſchöne Maſchinen getriebenen Senſenfabrik.

Abends ſah ich im Theater den Barbier von Roſſini beſſer aufführen als ich ihn je auf einer franzöſiſchen oder deutſchen Bühne geſehen habe. (Die Italiäner in Paris rechne ich natürlich nicht mit.) Er wurde nicht allein vortrefflich geſungen, Chöre, Orcheſter, Alles ſehr brav, ſondern auch ausgezeichnet gut geſpielt. Der Graf, der Doctor, Baſil und Roſine, ließen nichts zu wünſchen übrig, Figaro war gut, aber nicht ſo ausgezeichnet als die übrigen. La Feuillade ſang den Grafen, Mademoiſelle Berthaud vom Conſervatorio, Roſine. Ihr Gehalt iſt 24,000 Franken. Für eine Provinzialſtadt aller

Ehren werth. Man liebt und verſteht aber Muſik in Toulouſe, wie es ſcheint. Die Oper machte mir viel Vergnügen, denn dieſe herrliche Muſik bedarf einer meiſterhaften Aufführung, wenn ſie nicht die Hälfte ihrer Grazie einbüßen ſoll. Ich bin überzeugt, wenn Mozart wieder aufleben könnte, er wäre der Erſte, der den unvernünftigen, eckelhaft pedantiſchen, deutſchen Detracteurs der lieblich genialen Muſik Roſſini's das breite Maul ſtopfen, und ihnen durch Autorität beweiſen würde, daß es ſeit ihm ſelbſt kein ſchöneres Genie für dramatiſche Muſik gegeben habe.

Ein ſonderbar originelles Geſchöpf von Lohnbedienten war mir in Toulouſe zu Theil geworden. Ein alter Portugieſe, der ſchon ſeit 30 Jahren in Frankreich lebte und noch immer nur gebrochen franzöſiſch ſprach, und ſo unwiſſend war, daß er Havannah für eine franzöſiſche Tabaksfabrik hielt, und außer Liſſabon, Paris und Toulouſe von keiner Stadt wußte, in welchem Lande ſie lag.

Als ich ihm auftrug, mich nach den Ueberreſten des Cirque Romain, wie man hier das alte Theater nennt, zu führen, brachte er mich zu den engliſchen Kunſtreitern, und als ich ihn frug, ob er verheirathet ſey, erwiederte er: Non, je suis un homme, was Junggeſelle in ſeiner Sprache bedeuten ſollte. Ungeachtet dieſer Ignoranz in allen Dingen, politiſirte er doch, und da er, Gott weiß wie, von Ibrahim gehört hatte, den er mit Mehemed Ali verwechſelte, behauptete er: que c'était un grand Roi, puisqu'il ne s'occupait que de la génération de son pays. Kurz, es war der amüſanteſte Lohnlakai, den man finden konnte, und dabei eine gute, ehrliche Haut. Spitzbübiſche Rechnungen wären ihm übrigens ſchwer geworden, da er weder ſchreiben noch leſen konnte. Es freut Einen ordentlich in unſerm überſtudirten Zeitalter, noch ſolche unſchuldige alte Weſen zu finden.

Am andern Morgen begann ich meinen Spaziergang mit dem Arſenal, das beſonders reich an Mörſern und Kanonen iſt. Der Waffenſaal gleicht nur einem ordinairen Schüttboden, doch waren die Waffen ſelbſt gut gehalten und aufgeſtellt. Intereſſanter iſt das neue Muſeum, welches in einem alten Kloſter eingerichtet wird, und hinſichtlich dieſer Localität einzig in ſeiner Art zu werden verſpricht. Beſonders auffallend ſind die ſogenannten cloitres, ein großer viereckiger Platz mit umherlaufenden, ſehr wohl erhaltenen und herrlich gearbeiteten gothiſchen Arcaden. Längs den Rückwänden dieſer iſt auf Geſtellen aus rothem und weißem Marmor eine bedeutende Sammlung in dem Departement ausgegrabener römiſcher Alterthümer aufgeſtellt, und der Raſenplatz in der Mitte enthält unter ſchönen Baumgruppen eine große Menge Monumente aus dem Mittelalter und etwas ſpäterer Zeit. Das letzte iſt das Grabmal des geköpften Montmorency.

Die Statuen ſollen in der ehemaligen gothiſchen Capelle aufgeſtellt werden, und die Gemälde in der Kirche, welche zu einem Saale umgeſchaffen worden iſt. Der größte Theil der Gemälde war noch eingepackt, nur einige neuere hatte man aufgeſtellt, unter denen mir eins ſehr wohl gefiel: Ludwig der Zwölfte, welcher Franz den Erſten auf ſeinem Todtenbette ſegnet. Die Krone liegt auf einem Seſſel am Bette, und der prachtvoll gekleidete, von Jugend und Schönheit glänzende Prinz, der vor dem Bett auf den Knieen liegt, hält ſie feſt im Auge, während der ſterbende König ihm die Hände auflegt.

Ich beſchloß die Tournee mit dem château d'eau, welches die Stadt dem Miniſter Villele und dem damaligen Maire, Herrn von Montbel, verdankt. Es iſt ein weiter, elegant gebauter Thurm, in welchem das Waſſer der Garonne durch Räderwerk ſiebzig Fuß in Röhren hinauf getrieben wird, und dann in andern wieder herabfällt, aus denen es in der ganzen Stadt vertheilt wird. Gegenüber liegt das Spital der enfans trouvés mit einem ſehr maleriſchen, von Ephen ganz überwachſenen Portique. Unter dieſem befindet ſich eine Oeffnung in der Mauer, wo die Kinder hineingelegt werden. Man klingelt nur, worauf ohne daß ſich Jemand blicken läßt, durch ein Rad im Innern, das der Portier dreht, das Kind hineingezogen wird. Gewiß verhindert dieſe wohlthätige Einrichtung manchen Kindermord.

Den letzten Tag meines Aufenthalts in Toulouſe widmete ich einem Spazierritt in der Umgegend und der genauen Beſichtigung des ſehr intereſſanten Schlachtfeldes vom pont des Demoiselles an, den Redouten entlang, bis an den pont jumeau. Ehe ich die Stadt verließ, vergaß ich auch nicht, mehreren Gourmands im Vaterlande Entenleberpaſteten aux truffes zu ſchicken, deren eine ſo unermeßliche Menge von hier aus in die Welt gehen, daß unter andern nur in meinem Gaſthofe ſchon ſeit 14 Tagen täglich 200 derſelben angefertigt wurden.

Ich habe die ganze Reiſe von Tarbes bis Marſeille vollkommen ariſtokratiſch in der Diligence gemacht, denn da jetzt nur ſehr wenig

Menſchen reiſen, und namentlich die commis voyageurs noch nicht losgelaſſen ſind, was nur im Frühjahr und Herbſt in Maſſen ſtatt findet, ſo hatte ich immer den Coupé für mich ganz allein. Auch waren die Wagen ziemlich elegant, in einigen ſogar Spiegel. Dagegen fuhr man ziemlich ſchläfrig, ſpannte ſehr langſam um, und in jeder Stadt hielt das Octroi, eine bei uns überall abgeſchaffte Schererei, gewöhnlich eine Stunde lang auf.

In Carcaſſone iſt die alte Stadt höchſt merkwürdig. Sie liegt, ganz von der neuen iſolirt, auf der Crete eines langen Hügels, größtentheils in Ruinen, und iſt ringsum mit doppelten und dreifachen thurmhohen Mauern, zum Theil noch aus Carls des Großen Zeit, umgeben, ſo daß man nur das Schloß, die Cathedrale und einige Thürme, Alles verfallen, darüber hervorragen ſieht, ſo wie den etwas entfernter liegenden Barbekan. Das Ganze erſcheint wie *eine* ungeheure zerſtörte Rieſenburg. Wenn man den Hügel hinangeſtiegen iſt, und durch die bedeckten Gänge und Thore in das Innere tritt, erregt es ein ſeltſames Gefühl, in eine faſt ausgeſtorben ſcheinende Stadt zu kommen, in der ſich vielleicht kein Haus befindet, das nicht mehrere Jahrhunderte zählte, und ſeit dieſer Zeit kaum eine Veränderung erlitten hat. Von außen ſieht man das Mittelalter nur wie eine Ruine, von innen iſt es noch gegenwärtig, und ſelbſt die Tracht der wenigen Menſchen, denen ich begegnete, ſchien mir von der heutigen abzuweichen. Es brauchte weit weniger Anwendung der Einbildungskraft als auf dem Theater, um mich vielleicht mehrere Jahrhunderte zurückverſetzt zu glauben. Auch vergaß ich ſo ſehr alles um mich her, daß ich nahe daran war, die proſaiſche Diligence zu verſäumen, die mich ſchon eine Viertelſtunde vorwärts auf der Straße erwartete, und mich durch einen ſchmählenden Boten holen ließ.

Narbonne, Mark Aurels Vaterſtadt, wo die erſten Oelbäume erſcheinen, iſt ebenfalls uralt.

Die Stadtmauern ſcheinen zum Theil noch römiſchen Urſprungs, auch gibt es mehrere andere Ueberreſte aus dieſer Zeit. Die Cathedrale, in einem rieſenmäßigen Maßſtab begonnen, und aus großen Quadern aufgeführt, iſt leider kaum zur Hälfte fertig geworden. Sie hat ſehr ſchöne bunte Fenſter, prächtige Gewölbe von außerordentlicher Höhe, nebſt einer berühmten Orgel. Philipp der Kühne liegt in ihr begraben. Einige Meilen von hier nach Spanien zu iſt das berühmte Schlachtfeld, wo Carl Martell 737 die Sarazenen zurückdrängte. Dennoch nahm erſt einige 20 Jahre nachher 759 ſein Sohn Pipin ihnen Narbonne ab.

Spät Abends erreichte ich erſt Beziers bei harter Kälte. Man bemerkt wahrhaftig keineswegs, daß man au midi iſt, außer daran, daß kein Fenſter und keine Thüre ſchließt, und nirgends ein Ofen iſt, ſo daß man zehnmal ärger friert als bei uns.

Von Beziers Citadelle ward ich zum erſtenmal wieder des Meeres anſichtig, das ich ziemlich lange nicht geſehen hatte. Es iſt immer eine angenehme Emotion! Die Ausſicht von dieſer Höhe muß im Sommer ſehr ſchön ſeyn und zeigt das Meer an drei verſchiednen Puncten, und nach Verſicherung meines Lohnbedienten auch in verſchiednen Farben, an dem einen weiß, am andern röthlich, am dritten blau. Ich konnte den Grund davon nicht erfahren, obgleich mir die Sache auch von Andern beſtätigt wurde. Heute ließen Nebel nur ſehr wenig von dem blauen Waſſer ſehen.

Die Cathedrale iſt in mehrerer Hinſicht merkwürdig und hat viel Metamorphoſen erlitten. Zuerſt war ſie ein der Livia, Gemahlin Auguſts, zu Ehren errichteter Tempel, deſſen unterirdiſcher Theil bis zum Fuß des Felſens herabgereicht haben ſoll. Nachher machte man eine chriſtliche Kirche daraus, ſpäter wandelten dieſe die Montmorency in ein feſtes Schloß um, und zuletzt ward die Feſtung wieder zur Kirche und Biſchofsſitz. Alle dieſe Verwandlungen haben den Gebäuden ein ganz originelles Anſehn gegeben, das Etwas von jeder ihrer früheren Beſtimmungen an ſich trägt, und noch durch die glückliche Lage auf dem erhabenſten Theile der Stadt gehoben wird. Das Innere bietet wenig Erwähnungswerthes dar, einige bunte Fenſter etwa ausgenommen, die faſt die Deſſins orientaliſcher Teppiche wiederholen. Ueberall in den engen, alterthümlichen Straßen, ſtößt man auf römiſche Ueberreſte. Der Gaſthof ſelbſt in dem ich wohne, iſt die alte Wohnung des Proconſuls Sirius, und daneben hat ſich noch ein antikes Fenſter mit fünf nicht übel gearbeiteten Statuen erhalten, welches, wenn auch nicht von ausgezeichnetem Werth, doch den Charakter jener individuellen antiken Eleganz trägt, der in neuerer Zeit durch den Fabrikſtyl eigentlich ganz verloren gegangen iſt.

Ein Spazierritt längs des canal du midi ergötzte mich, ungeachtet der ungünſtigen Jahreszeit und des eiskalten Windes, der mir ins Geſicht blies. Der Canal ſchlängelt ſich in angenehmen Windungen abwechſelnd durch Felder und Felſen, iſt faſt überall mit Alleen von Platanen, Rüſtern, Akazien und Kaſtanien eingefaßt, unter denen ein wohl unterhaltener Parkweg längs deſſelben hinführt. Neun Schleuſen treiben die Schiffe einen ſteilen Hügel hinan, und anderthalb Stunden von der Stadt iſt ungefähr 600 Schritte weit ein Felſenberg geſprengt, den der Canal in einer ſchönen Grotte unterirdiſch durchſtrömt. Mehrere pittoreske Brücken führen über das Waſſer, und auf dem Rückweg bietet Beziers auf ſeinem ſteinigen Hügel mit der burgähnlichen Cathedrale, manchen ſchönen Geſichtspunct.

Bei immer zunehmender Kälte (3 Grad) kam ich früh um 5 Uhr am andern Morgen in Montpellier an. Es iſt meine Gewohnheit, ſo wie ich den Wagen verlaſſe, zu welcher Stunde es ſey, mich in dem Orte umzuſehen, während mein Bedienter meine Effekten beſorgt und meine Stube einrichtet. So begab ich mich denn auch hier ſogleich auf die Esplanade, einen der ſchönſten und weitläuftigſten Plätze zum

Gehen und Reiten, wie ihn wenige Städte in ihrem Innern einſchließen. Ich ſah von hier die Sonne aufgehen, und wohnte dann den Uebungen der Artillerie bei, welche fingirten die Citadelle zu belagern, Trancheen eröffneten, Schanzkörbe aufſtellten u. ſ. w., wobei ſie die Erde, welche ſchon tief gefroren war, mühſam aufhauen mußten, ein ruſſiſches Manöver im mittäglichen Frankreich.

Von hier begab ich mich nach der **Place du Peyrou**, deſſen herrlicher Ausſicht Sie ſich gewiß erinnern. Man iſt jetzt beſchäftigt, dieſen Platz nach Art der engliſchen **Squares**, mit eingeſchloſſenen **Shrubberies** und Blumen-Parterres zu ſchmücken, eine große Verbeſſerung, denn bisher ſtach die Leere des Platzes ſelbſt unangenehm mit der Pracht ſeiner Umgebung und dem ganz italiäniſchen Panorama ab, das dieſe darbietet.

Im **jardin des plantes** fand ich einige ſchöne Exemplare der Hänge-Cypreſſe und mehrere

Camelienbäume acclimatiſirt, die hier ohne Obdach bis 6 Grad Kälte aushalten. In den Häuſern waren die Wände mit der ſchönen Solanda grandiflora bedeckt, die gleich der Datura blüht; der Kampherbaum, der Papyrus, der Zimmtbaum, eine Palmenart, die wahrſcheinlich die erſte Idee der gewundenen Treppen gab, weil ihre Aeſte in dieſer Art wachſen, nebſt vielen andern Seltenheiten wuchſen hier in üppigen Exemplaren, aber der Upas, den wir geſehen, war nicht mehr vorhanden.

Ich übergehe, was wir früher beſucht und erwähne nur Neueres.

Das koſtbare Cabinet der Wachsapparate in der école de médecine hatte ſich mit vielen höchſt merkwürdigen Abbildungen vermehrt, unter andern eine famoſe Geſchwulſt, welche den ganzen Unterleib durch eine 20 Pfund wiegende Maſſe Fleiſch gänzlich umſchloſſen und unſichtbar gemacht hatte, und welche von dem berühmten Delpeche glücklich operirt und gänzlich abgelöſt wurde. Sie haben in den Zeitungen das tragiſche Ende dieſes Mannes geleſen, aber der Grund ſeiner Kataſtrophe iſt nicht bekannt gemacht worden. Er hatte auch einen jungen Mann aus Bordeaux in Folge der Clairvoyants machenden Krankheit operirt, und was man ſagt glücklich, obgleich nur zur Hälfte. Ein Jahr darauf wollte der junge Mann heirathen. Die Sache war ſo gut wie richtig, als es dem Vater der Braut einfiel, noch bei Herrn Delpeche Erkundigung über das Betragen des jungen Menſchen während ſeiner Studienzeit in Montpellier einzuziehen. Der Arzt beging den Fehler, denn ein Arzt muß discret wie ein Beichtvater ſeyn, zu entdecken was ſtatt gefunden. Der Vater brach hierauf die Verbindung ab, und der unglückliche Jüngling, dem ſeine Braut ſelbſt das Geheimniß verrieth, beſchloß zu ſterben, aber nicht ohne Rache. Er reiſte nach Montpellier und, mit zwei Doppelpiſtolen bewaffnet, lauerte er dem verrätheriſchen Arzte auf, als er im Cabriolet ſeine Morgen-Tournée begann. Sein erſter Schuß tödtete Herrn Delpeche auf der Stelle, da er aber ſeiner Sache ganz gewiß ſeyn wollte, ſchoß er noch einmal in den Wagen hinein, und tödtete mit dem zweiten Schuß den Bedienten des Doctors; gewiß ein unerhörter Fall, daß zwei faſt aufs Gerathewohl losgedrückte Läufe, jeder den immediaten Tod brachte. Die zwei andern trafen des Mörders eignes Gehirn.

Was ſagt Ihre Moralität dazu? Ich kann den jungen Menſchen nicht tadeln, ja es iſt ſehr möglich, daß ich an ſeiner Stelle daſſelbe gethan hätte. Es iſt mir immer ein Gräuel geweſen, wenn ein in ſeinem Heiligſten angegriffener Menſch ſich ſelbſt tödtet, ohne vorher an ſeinem Verderber Rache zu nehmen. Dieß iſt keine Tugend, es iſt eine unverzeihliche Schwäche. Für die Wiſſenſchaft war es übrigens ein trauriges Ereigniß, denn an Herrn Delpeche verlor Frankreich einen ſeiner größten Chirurgen und nach Herrn Dupuytreu ſeinen berühmteſten Operateur. Schade, daß ihm die Discretion fehlte!

Ich hörte in dem eleganten Amphitheater einen Theil der Vorleſung des ſehr beliebten Phyſiologen Lordat mit an. Er ſaß auf einem Seſſel von antiker Form in ſchwarzer Robe mit cramoiſinrothen, tiefen Kragen, und verbrämte ſeinen Vortrag mit vielen witzigen Scherzen. Wenn Jemand zwei Weiber liebte, ſagte er unter andern, wovon die eine vorzügliche Eigenſchaften, die andere vorzügliche Agréments hätte, ſo würden Leute von laxer Moral ihm rathen, die eine zur Frau, die andere zur Maitreſſe zu nehmen. Er ſey nun zwar weit entfernt, den jungen Herrn einen gleichen Rath mitzutheilen, was das ſchöne Geſchlecht beträfe, wenn es ſich aber bloß um die Wiſſenſchaft handle, ſey es etwas Anderes, und da glaubte er ohne Gewiſſensbiſſe ihnen vorſchlagen zu dürfen, die theoretiſche Phyſiologie zur legitimen Frau, die practiſche aber zur unterhaltenden Maitreſſe zu erkieſen u. ſ. w.

Der Maler Fabre, ein Kind der Stadt, hat dieſer ſeine Kunſtſammlung und ſein Vermögen hinterlaſſen, und dadurch ein Muſeum für Montpellier geſtiftet. Die Gemäldeſammlung enthält zwei Raphaels. Wer's glaubt wird ſelig. Es befand ſich aber ein Bild hier, angeblich von Rubens, was ich auch bezweifle, das mich aber mehr anzog, als die meiſten Gemälde dieſes mir, wegen der Gemeinheit ſeiner Formen, gar nicht angenehmen Künſtlers. Es ſtellt nichts weiter dar, als Chriſtus allein am Kreuz und eine Frau Maria oder Magdala, die weinend das Kreuz und des Gekreuzigten Füße umfaßt. Fürs Erſte muß man von der Idee, daß es ein Chriſtus ſey, ganz abſtrahiren, denn die Figur hat gar nichts Heiliges. Sie gleicht weit mehr dem Laocoon. Man denke ſich irgend einen ſtarken, kräftigen, wundervoll in jeder Muskel dargeſtellten Mann, in dem der wüthendſte Schmerz, das unerträglichſte Leiden — denn er ſchreit — dennoch edel aber in der höchſten Wahrheit dargeſtellt iſt. Dieſe meiſterhafte Figur kann von Rubens ſeyn, aber unmöglich das Weib unter ihr, ein Engel an Grazie und Liebreiz, welche die Thränen und der tiefſte Seelenſchmerz zu einer noch himmliſcheren Schönheit ſteigern, gewiß eine der ſchwerſten Aufgaben für den Künſtler. Colorit, Zeichnung, Stellung, Alles vortrefflich, wie auch die hohe Einfachheit der Compoſition noch das Rührende des Bildes unendlich vermehrt und dauernder macht. Unbedenklich würde ich die übrige Gallerie für dieſes einzige Gemälde hingeben.

Trotz Müdigkeit und Kälte unternahm ich Nachmittags meinen gewöhnlichen Spazierritt. Man hatte mir geſagt, unter den Landhäuſern in der Umgegend ſey Verune das ſchönſte, ich dirigirte alſo dahin zuerſt mein Roß. Die Diſtance iſt ungefähr anderthalb Stunden, das Land ziemlich öde und kahl, die Anlage ſelbſt erbärmlich; weder regelmäßig noch unregelmäßig; ſchlecht unterhalten, geſchmacklos, einige alte Kaſtanienalleen, ein ſchlammiger Graben, ein en quinconce gepflanzter Platanenhain, ein traurig ödes Schloß — voilà tout! Aergerlich eilte ich zurück und nahm meinen Weg nach einer andern Seite, nach der Inſel Maguellonne, die ein Meerarm, der eine Art Teich bildet, vom Lande trennt, und auf der von ihrer alten Herrlichkeit — denn einſt lebten 30,000 Menſchen darauf — nur noch eine verfallene Kirchenruine ſteht. Ich wollte hinüberſchiffen, aber es ging nicht — weil das Meer gefroren war..

Ueber das Land ſage ich Ihnen nichts, denn Sie kennen es, von Weitem ſchön, von Nahem häßlich, und jedes Dorf eine halbe Ruine voller Schmutz und Elend.

Als ich den Tag darauf nach Lunel fuhr, erkannte ich den Platz mit heimwehartigen Gefühlen wieder, wo wir vom Esel fielen; ich trank ein Glas Muskatwein auf Ihre Geſundheit und ſeufzte über die 25 Jahre, die ſeitdem dahingegangen!

Aber Nismes erfreute mich. Während wir gealtert, hat ſich dieß verjüngt. Sie würden es nicht wieder erkennen. Das Amphitheater, welches hundert angebaute Hütten von außen und innen kaum entdecken ließen, steht jetzt frei und theilweiſe reſtaurirt, von aller Art Unrath geſäubert und von eiſernen Gittern geſchützt, auf einem ſchönen Platze da, eine impoſante, Ehrfurcht erweckende Maſſe. Man fährt jährlich mit den Reparaturen fort, die ſehr verſtändig gemacht werden, und benutzt es zugleich für alle Art Schauſpiele im Freien. So gab vor wenig Wochen erſt Martin hier Vorſtellungen mit ſeinen Löwen, Tigern und Hyänen, die faſt die alte Zeit vergegenwärtigt haben müſſen. Man ſieht jetzt ſehr genau die ganze Conſtruction und Eintheilung, und bewundert die Rieſenſteine, welche ohne Mörtel auf einander geſchichtet, ſo vielen Jahrhunderten und gewaltſamer Zerſtörung widerſtanden haben. Die vielen Ein- und Ausgänge, immer einer in der zweiten Arkade, ſollten in unſern neuern Theatern zur Verhütung der Feuersgefahr nachgeahmt werden.

Auch die maison quarrée iſt gänzlich frei geworden, mit einem gequaderten Platz und grille umgeben, und innerhalb dieſer rund umher hier ausgegrabene antike Fragmente aufgeſtellt worden. Der Tempel ſelbſt iſt vollſtändig reparirt, und das Innere zu einem Muſeum benutzt worden. Die Koſten dieſer Ergänzungen haben über 800,000 Franken betragen. Ein Platz mit eleganten Façaden hat ſich auf allen vier Seiten gebildet, deren eine die Colonnade des neuen Theaters einnimmt. Einem ſo guten Modell gegenüber hätte man wohl glücklichere Proportionen wählen können, denn die Säulen des Profils ſind ſehr plump gerathen.

Die wunderbare Erhaltung der maison quarrée iſt wohl hauptſächlich dem Umſtande zu verdanken, daß ſie beſtändig im Gebrauch war, bald als Lazareth, bald als Kirche, 120 Jahre als Stall des Marquis de Chapte, als Getreidemagazin u. ſ. w. Einmal wurde das ganze Grundſtück von einem Bürger für 100 Franken erſtanden, der es viele Jahre beſeſſen. Jetzt dient, wie geſagt, das Innere als Muſeum für Gemälde, einige Antiken und Gypsabgüſſe, Alles untereinander ziemlich ungeſchickt aufgeſtellt. Den Boden ziert eine ſchöne antike Moſaik, aus mehreren einzeln gefundenen zuſammengeſetzt. Unter den Gemälden gefiel mir ein Portrait des Marſchall Villars, ein Palmavechio und vor Allem einige allerliebſte Genrebilder von Colin, namentlich eine junge Griechin, die, in einer wilden Landſchaft hingeworfen, über ihrem ermordeten Kinde weint, eine reizende, gefühlvolle Compoſition.

Der Concierge des Muſeums, ein gebildeter Antiquar, handelt ſelbſt mit Antiken, und ſeine Privatſammlung übertrifft das Muſeum. Ich ſah hier höchſt intereſſante Sachen, beſonders ausgezeichnet ſchöne Glasvaſen, originelle Bronzen, einige vorzügliche etrusciſche Vaſen, auch mehrere ſehr werthvolle Fragmente in Marmor, ſo daß ich mir meine weite Reiſe recht lebhaft vergegenwärtigen mußte, um mich nicht zu bedeutenden Ankäufen verführen zu laſſen.

Die große Promenade mit dem Tempel der Diana und der ſogenannten Fontaine, den ehemaligen Bädern des Auguſtus, mit einer Profuſion von Immergrün geſchmückt und dichten Kaſtanienalleen bedeckt, iſt ebenfalls in nichts mehr dem gleich, was wir früher geſehen, denn erſtens iſt ſie ſehr vergrößert worden, zweitens ſind die kahlen Felſen, die ſie umgeben, und in deren Mitte die tour magne ſteht, auf das Herrlichſte bepflanzt worden, wodurch man das Ganze zu einem der ſchönſten Stadtgärten, die es gibt, erhoben hat, der meines Erachtens der place de Peyrou in Montpellier weit vorzuziehen iſt. Als einziges Störende erſcheint der Telegraph, den man mit einem abſcheulichen modernen Unterbau, ganz ohne Noth auf die Spitze der tour magne placirt hat, eine wahre Barbarei, die noch obendrein die unangenehme Folge nach ſich zieht, daß man dieſe ſchöne Ruine nicht mehr beſteigen darf, und ſo der herrlichen Ausſicht von ihrem Gipfel verluſtig geht.

Da es Sonntag und ſehr klares, wiewohl kaltes und windiges Wetter war, ſo belebte dieſen reizenden Erdfleck noch eine bunte Menge Spaziergänger, unter der ſich manche ſüdliche Schönheit mit ſchwarzen Augen und Locken bemerklich machte.

Als ich in die Stadt zurückkehrte, um die gothiſche Cathedrale zu beſichtigen, fiel es mir auf, an ihrer Façade die deutlichſten Spuren zu bemerken, wie der ſinnige Baumeiſter hier in den angebrachten Verzierungen von den antiken Vorbildern, vielleicht unbewußt, influirt worden war. Er hatte nicht ſclaviſch nachgeahmt, aber offenbar in ſeinem Styl die Reminiscenz auf höchſt grazieuſe Weiſe mit verarbeitet. Nicht weit davon befindet ſich eine proteſtantiſche Kirche, die man hier allgemein mit dem heidniſchen Namen Tempel belegt, ohne daß ſie doch durch ihre Bauart dieſen Namen verdiente.

Ehe ich Nismes verlaſſe, muß ich noch ein lobendes Wort über die Gaſthöfe ſagen, die im mittäglichen Frankreich vortrefflich ſind. Hätten ſie dichte Fenſter und Thüren, ſo wären ſie vollkommen, aber es iſt auch meine Schuld, im Winter hier zu reiſen, auf den hier kein Menſch eingerichtet zu ſeyn ſcheint. Der Tiſch iſt überall vortrefflich, und ich beneidete faſt einen Fremden, der mir erzählte, er habe lange an der ſeltſamen Krankheit gelitten, täglich fünf bis ſechs Mahlzeiten einnehmen zu müſſen! Zwei bis drei ſind für die Franzoſen gewöhnlich, meine ſchwache Natur muß ſich mit einer begnügen.

Beaucaire, mit ſeiner prächtigen Hängebrücke, ſahe ich nur bei Mondſchein, die Statue des guten Königs René in Aix nur im Vorbeifahren. Auf der bezaubernden Viſta vor Marſeille dachte ich lebhaft Ihrer, und mein erſter Gang in Marſeille war zu unſerm wohlbekannten Reſtaurateur in der rue valon, der noch immer florirt. Dann beſuchte ich die Stelle, wo ich in thörichter Laune meine Tagebücher im Haſen verſenkte, und rief Ihnen mit tieſer Wehmuth einen herzlichen Gruß über Meer und Land nach dem entfernten Pommern zu. Gott behüte Sie!

Ihr treuer Freund

H. S.

Fünfzehnter Brief.

An die Frau Gräfin von S*. . . .

Marſeille, den 31. December 1834.

Meine theure Mutter!

Ich hoffte, Dir aus Deinem zweiten Vaterlande einen recht fröhlichen Brief zu ſchreiben, ich wollte von Marſeille aus Dein ſchönes Schloß in Alais beſuchen, das ein ungünſtiges Schickſal mich, nun ſchon zum zweitenmal in ſeiner Nähe, immer zu ſehen verhindert — als der Tod mit ſeinen Fittigen mich in Marſeille umwehte, und der tiefſte Schmerz mich faſt zu Allem unfähig machte. Mit Sehnſucht hatte ich nach den hier für mich aufgehäuften hundert Briefen geſchickt, und was mußte ich in ihnen finden! Fünf der betrübendſten Todes-Nachrichten, unter denen, wie ein Blitz aus heitrem Himmel, mich die Schreckenskunde von Bianca's Verluſte traf, faſt die jüngſte, blühendſte, lebensluſtigſte meiner geliebten Schweſtern, die ich ſeit Jahren nicht geſehen, und nun nimmer, nimmer mehr ſehen ſoll. — Ach, ſolche Trennungen ſind furchtbar! und was muß Dein Mutterherz dabei leiden. Ich wage kaum meinem Schmerz Worte zu geben, um den Deinigen nicht noch mehr zu erregen, auch weiß ich wohl, wie unnütz Klagen ſind, wie man keinen Todten, ſondern nur die Ueberlebenden bedauern ſollte — aber im Moment eines ſo herben Verluſtes verläßt uns alle Philoſophie!

Unſer beſter Troſt liegt in der Religion. Da müſſen wir ihn ſuchen und im Staube Gottes

Willen uns fügen. Was iſt, muß ſeyn. Er weiß warum. Ich kenne Dich ja, meine geliebte Mutter, Du biſt ſtark und fromm, wie es dem edlen Weibe, der Matrone ziemt, Du wirſt den Zoll der Thränen der geliebten Tochter weihen, aber auch dem ſeelentödtenden Schmerz zu gebieten wiſſen — denn noch viele andere Deiner Kinder bedürfen Deiner Liebe, bedürfen es, Dich ruhig und gefaßt zu wiſſen. Es endet traurig, dieſes Jahr — auch hier hauſt um mich die Cholera, und man begegnet nur ängſtlichen Geſichtern. Faſt erſtirbt mir der Glückwunſch zum neuen Jahr auf den Lippen bei ſoviel Kummer! doch fleh' ich zum Himmel, daß es ſein Rathſchluß ſeyn möge, Heil und Segen, Troſt und Ruhe auf Dich herabzuſenden; für mich — für mich bitte ich um nichts. Mir wäre vielleicht wohler als der armen Bianca im Grabe.

Geſtern ſtieg ich zum Fort Notre Dame de la Garde hinauf. Die Sonne ſank blutroth ins Meer, mein Auge heftete ſich nur auf trübe Gegenſtände, das Lazareth, die Gefängniſſe von Chateau d'If — und meine Seele färbte die Landſchaft ſchwärzer als die ſchnell einbrechende Dämmerung. Ach, auch um die Natur zu genießen muß man froh und heiter ſeyn!

Unſer Conſul, Herr Roulet, ein ſehr liebenswürdiger Mann, iſt voller Artigkeit für mich. Er hatte mich heute zu Tiſch eingeladen und die Attention für mich gehabt, unter den Gäſten mehrere zu wählen, die den Orient kennen, um mir mancherlei Auskünfte über meine nahe Reiſe zu ertheilen; ich bin aber ſo abgeſtorben für Alles, daß ich kaum von ſeiner Güte Nutzen zu ziehen fähig war. Dazu ängſtet es mich, von Dir noch keine Nachricht zu haben, und ich verlaſſe ſo Europa mit doppelt ſchwerem Herzen!

Toulon, den 10. Januar 1835.

Ich habe dieſen Brief liegen laſſen, weil ich eine Woche hier krank meine Stube hüten mußte, und Dir doch etwas mehr, wenn nicht Aufheiterndes, doch Zerſtreuendes ſchreiben wollte, denn darin und in Thätigkeit liegt bei allen Leiden der beſte Troſt. Es gelingt mir aber immer noch ſehr unvollkommen.

Dieſer Ort hat überdies für eine Hafenſtadt etwas ungemein Trauriges und Oedes, obgleich die Gegend ſehr pittoresk iſt.

Bei einem heftigen Sturm, der die Wellen des Meeres aufwühlte, und die Wolken am Himmel umhertummelte, ritt ich, um etwas Anderes vor meine Augen zu bringen, nach dem auf einem hohen, kahlen Felſen gelegnen Dorfe Sirſour. Als ich im Sauſen des Sturms oben ankam, fand ich dort einen ſchauerlich grandioſen Anblick. Eine Ruine ohne Ende, die hohen Mauern und der unermeßliche Trümmerhaufen einer ganzen Stadt lagen vor mir mit den Ueberreſten des Schloſſes der Königin Jeanne und den Reſten einer alten Kirche, noch aus der Zeit der Sarazenen zerſtört. Eine herrliche Ausſicht breitete ſich von dieſer Stätte der Verwüſtung aus über Meer und Fels und Land, mit ſchroffen Klippen phantaſtiſch gemiſcht, während ich mich auf dem Söller des eingeſtürzten Thurms an die noch ſtehenden Pfeiler anklammern mußte, um nicht vom Winde in die Tiefe hinabgeſchleudert zu werden. Die Rhede von Toulon lag wie ein kleiner See zu meinen Füßen, und auf der andern Seite drang der Blick über den bec de l'aigle hinweg bis nach den Inſeln, die Marſeille gegenüber liegen. Ein Garten von Oelbäumen und entblätterten Reben deckte die Ebene.

Nur wenige Bewohner hauſen hier in den Ruinen, wo ſie ſich einige ärmliche Wohnungen errichtet haben, wahre Einſiedler auf dem Felſenneſt, zwiſchen Himmel und Erde. Sie begleiteten mich alle neugierig und freuten ſich, daß ein Fremder mit ſo viel Intereſſe und bei ſolchem Wetter ihre Schutthaufen durchſuchte, und das kleine Geſchenk, das ich unter ſie vertheilte, ſchien viel Glückliche zu machen.

Den andern Tag beſuchte ich das Arſenal, ein prachtvolles Etabliſſement in muſterhafter Ordnung gehalten, alle Gebäude nicht nur höchſt zweckmäßig, ſondern auch im edelſten Styl erbaut, viele ohne Holz, nur aus Stein und Eiſen conſtruirt. Einen impoſanten Effect macht beſonders die Seilerwerkſtatt, die aus drei, neben einander fortlaufenden, Steinarcaden von 1000

Fuß Länge beſteht, eine wahre Theaterperſpective.

Maſchinen ſind hier weit weniger angewandt, als in den engliſchen Arſenalen, weil man mehrere tauſend Galeerenſclaven beſchäftigen muß, die in ihren rothen Röcken und gelben Hoſen, mit den nachſchleppenden Ketten einen peinlichen, grellen Eindruck zurücklaſſen. Doch werden ſie im Ganzen ſehr milde behandelt, wenn ſie ſich irgend gut aufführen wollen. Auch befreit man ſie dann von den Ketten, und Viele genießen im Raum des Arſenals die möglichſte Freiheit. Der Intereſſanteſte unter ihnen iſt jetzt Moulon, der den bekannten Diamantendiebſtahl bei Mademoiſelle Mars verübte. Schon mit 160,000 Franken bis an die Grenze gelangt, ward er noch im letzten Augenblick gefangen. Hätte er Amerika erreicht, wäre er jetzt dort vielleicht ein angeſehener Mann. Er iſt ein ſehr geſchickter Graveur, und treibt einen bedeutenden Handel mit den kunſtreichen Sachen, die er theils aus Kokosnußſchalen zu ſchnitzen, theils aus buntgefärbtem Stroh zu flechten weiß. Die Modellkammer, der Waffenſaal ſind ſehenswerth. Am meiſten intereſſirte mich aber das ſchöne Linienſchiff, der Montebello, von 130 Kanonen, und die ausgezeichnete Reinlichkeit und Ordnung die darauf herrſchte. Die Cajüten des Admirals und Capitains ſchienen mir etwas niedriger und weniger reich verziert, als auf den engliſchen Schiffen dieſer Art.

Ich habe in meinem Gaſthof die angenehme Bekanntſchaft eines Directeurs de l'instruction publique en Corse, des Herren Dufilhot gemacht, der mir viel merkwürdige Notizen über dieſes Land mitgetheilt hat, ein Land, das noch ſo viel Alterthümliches hat und ſo ganz in ſeinen Sitten vom übrigen Europa verſchieden iſt. Dort müßte man tragiſche Stoffe aufſuchen, die unter dieſem Volk zum täglichen Leben gehören. Die Rache iſt ihr Hauptgeſetz und dehnt ſich nicht bloß auf die einzelnen Perſonen, ſondern auf alle Mitglieder, Verwandte und ſelbſt Freunde der

Familie aus. Man hat einen beſondern Ausdruck dafür, und ſagt in ſolchem Falle: die Familie iſt in vendetta. Alle welche einen Mord begangen haben, flüchten ſich in das Innere der Gebürge, und bilden dort einen eignen Stand, Banditi genannt, den man nicht vertilgen kann, und den die Gensd'armes um ihres eignen Lebens willen ſchonen müſſen. Der berühmte Bandit Theodor, der ſich nach dem ehemaligen König nannte, hatte deren ſo viel umgebracht, daß er nur mit der Benennung des Mangeur de Gensd'armes bezeichnet wurde. Er war ein Mann von Bildung und ein guter Poet. Als er endlich erlegt wurde, fand man ein Heldengedicht in ſeiner Taſche. Sein Untergang war mit mehreren merkwürdigen Umſtänden verbunden. Nachdem er, überall umſtellt, mehrere der Angreifer niedergeſchoſſen, ſah man ihn noch im Anſchlag liegend todt, und lange wagten die Gensd'armes nicht, ihn zu greifen, immer noch ungewiß, ob es nicht eine letzte Liſt ſey, und er noch einmal losdrücken würde.

Der berühmteſte der jetzt lebenden Banditen iſt Gallochio. Erſt vor drei Wochen, erzählte Herr Dufilhot, wurde ihm in einem Dorfe nicht weit von Ajaccio ein großes Feſt gegeben, und der Maire wie der Pfarrer waren gezwungen, ſeinen Triumphzug zur Kirche zu verherrlichen, denn die Banditen ſind keineswegs der Gegenſtand des Abſcheus, ſondern ein Gegenſtand der Liebe und Bewunderung des Volks. Auch morden ſie nur aus Rache und zu ihrer Vertheidigung, nie verbinden ſie Diebſtahl damit.

Charakteriſtiſch für ihre Sittenſchilderung iſt folgende Begebenheit, die ſich erſt kürzlich zugetragen:

Ein junger Mann hatte einem Mädchen die Ehe verſprochen und ſie nachher verlaſſen. Da er ſie nicht entehrt hatte, ſo legten ihm ihre Brüder bloß ein zweijähriges Exil auf. Indeſſen war die Rache des Mädchens nicht geſättigt, und als er nach zwei Jahren wieder kam, ergab ſie ſich ihrem Schwager, der ihr ſchon längſt heimlich den Hof machte, mit dem Beding, daß er ihren früheren Ungetreuen tödte. Den andern Morgen erklärte er daher ſeiner Frau, er gehe dem jungen Mann aufzulauern, der ihre Schweſter ſo ſchmählich verlaſſen. Die Brüder des Mädchens hatten ~~aber in~~ derſelben Nacht den Schwager belauſcht, wie er zu ihrer Schweſter geſchlichen war, und harrten nun ſeiner ſelbſt im Gebürge, wo ſie ihn erſchoſſen, ehe er ſein eigenes Vorhaben ausführen konnte. Seine Frau, die nicht anders glaubte, als daß der Gegner, den er aufgeſucht, ſein Mörder ſey, zeigte dies bei den Gerichten an, der junge Mann ward eingezogen, und auf das falſche Zeugniß der Brüder, welche die wahren Thäter waren, verurtheilt. Nur durch einen unerwarteten glücklichen Zufall kam die Wahrheit noch vor der ſchon feſtgeſetzten Execution an den Tag. Die Brüder flüchteten ins Innere und ſind jetzt Banditi.

Ein Fremder hat dagegen nichts zu befürchten, und reiſt ſicher, mit Gaſtfreundſchaft von Jedem aufgenommen, unbewaffnet durch die ganze Inſel. Ein Corſe, der die geringſte Streitigkeit gehabt, würde es nicht wagen. Welche Sitten!

Als ich heute zur table d'hôte herunterging, wo Herr Dufilhot und ich bei den wenigen Reiſenden, die jetzt herkommen, gewöhnlich eſſen, fanden wir noch zwei Fremde vor.

Ich führe immer engliſchen Senf und Harveyſauce mit mir, pour corriger la fortune du pot, und hatte dieſe auch heute vor mir ſtehen. Der eine der Herren wollte davon nehmen, als ihm Herr Dufilhot ſagte, daß dieſe Flaſchen mir zugehörten. Ich eilte ihm nun ſelbſt davon anzubieten, indem ich zugleich frug, ob er ein Engländer ſey? Er bejahte es, nahm mein Anerbieten mit Dank an, verbeſſerte die ſehr ſchlechte Fleiſchbrühe mit meiner Sauce und verſicherte, ſeit London keine ſo gute Speiſe mehr genoſſen zu haben. „Sie kommen von Paris?“ frug Herr Dufilhot.

„Nicht direct, war die Antwort, ich habe im

Gegentheil an der Grenze des Königreichs Sardinien umkehren müſſen, weil ich von Marſeille kam und der Sanitätscordon mich, ohngeachtet aller angewandten Mühe, unbarmherzig zurückgewieſen hat. Die verwittwete Königin iſt in Nizza und fürchtet ſich zu ſehr vor der Cholera, um irgend Jemand den Durchgang zu geſtatten.“

„Sie ſind alſo, begann ich, indem ich nochmals meine Sauce präſentirte, zu der intereſſanten Epoche der Anweſenheit Lord Broughams in Paris geweſen?“

„O ich bitte, erwiederte der Fremde, ehe Sie weiter von dem Manne ſprechen, erlauben Sie mir Ihnen zu ſagen, daß ich es ſelbſt bin.“

Wir waren wirklich eben ſo vollſtändig als angenehm bei dieſer Nachricht überraſcht. „Mein Gott, ſagte ich, Mylord, iſt es möglich, daß ich Sie nicht erkannt habe! Welche unerwartete bonne fortune für uns! aber Sie ſind auch ſo ſtark, ich möchte behaupten, ſo viel jünger geworden, daß ich Sie ganz verändert finde.“

„O, meinte er lachend, das iſt erſt geſchehen, ſeit ich nicht mehr Miniſter bin, denn damals war ich mager genug.“

Die Unterhaltung brach nun keinen Augenblick mehr ab; man weiß wie Lord Brougham — und er war in ſehr guter Laune — ſie zu beleben verſteht. Er erzählte von Deutſchland, wo er vor dreißig Jahren geweſen, erwähnte Schlegel und Johannes von Müller, und kam bald auf das Thema der mit Rieſenſchritten fortſchreitenden Annäherung der Völker und dann der allgemeinen Erziehung, die wohl mit Recht dem großen Staatsmann als einer der wichtigſten Gegenſtände überhaupt, aber insbeſondere für den jetzigen Zuſtand der Welt erſcheint. Er theilte uns mit, wie glücklich er ſich ſchätze, daß es ihm während ſeines Miniſterii gelungen ſey, die Armengeſetze modificiren zu können, wodurch er ſeinem Vaterlande den größten Dienſt geleiſtet zu haben hoffen dürfe, und machte eine ſehr anziehende Schilderung von der allmähligen Einführung der Champs d'asyles, die ſchon jetzt eine ſo außerordentliche Wirkung auf beſſere Moralität der Jugend in England äußerten, und die er in Paris gleichfalls nicht genug habe empfehlen können. Er erklärte, dort in Herren Perreault ein wahres Genie für die Direktion ſolcher Anſtalten gefunden zu haben, und hörte hierauf auch mit lebhaftem Intereſſe die Auskunft an, welche ihm Herr Dufilhot über den Zuſtand des Unterrichts in Corſica lichtvoll ertheilte.

Das Geſpräch wandte ſich nach und nach auf Religion in England, ein unerſchöpfliches Kapitel, und ſpäter auf Philoſophie, wo unſers Ancillons mit großem Lobe gedacht wurde, für den beſonders Herr Dufilhot mit Enthuſiasmus eingenommen war. Er verſicherte, daß dieſer Philoſoph in den Zeiten der Trübſal gar manches Herz in Frankreich getröſtet und aufgerichtet habe — gewiß der ſchönſte Ruhm für einen Schriftſteller. „Seine Werke, ſagte er, haben mich auch nach Corſica begleitet, und verlaſſen mich nie, denn ſie ſind eben ſo tief als lichtvoll und verſtändlich, was, ſetzte er lächelnd hinzu, vielleicht nicht von allen deutſchen Philoſophen zu rühmen iſt, eben ſo wenig als von den Uebertragungen der Herren Couſin. Endlich gingen wir auch zu den hübſchen Frauen über, und Lord Brougham machte uns eine ſehr ſchmeichelhafte Beſchreibung von Miſtriß Auſtin, nach der ich mich beſonders erkundigt hatte. Ich ſuchte im Scherz den Lord zu bereden, auf einige Tage incognito den Abſtecher nach Algier mit uns zu machen. O, ſagte er, da würden wir bald in den Zeitungen leſen, daß wir Afrika inſurgiren wollen."

Ich würde zu glücklich ſeyn, erwiederte ich, wenn man mich dabei als Ihren Adjutanten aufführte, ich habe jedoch das gute Zutrauen zu den Zeitungsſchreibern, daß ſie uns bloß die Abſicht ſupponiren würden, einige Champs d'asyle dort zu ſtiften.

Dies liebenswürdige Intermezzo den Tag vor meiner Einſchiffung erheiterte mich ſehr, und mit wohlthuendem Aberglauben nehme ich es als gute Vorbedeutung mit nach Afrika hinüber. Gott ſegne, tröſte und erhalte Dich, geliebte Mutter!

Dein treugehorſamer Sohn

H. S.

Ende der dritten Abtheilung.

◆

Bayeriſche [illegible] Bibliothek

Inhalt-Verzeichniss

der

dritten Abtheilung erſten Bandes.

Eilfter Brief.

Seite 5

Gefundenes Eldorado. Bagnères de Bigorre. Pracht der Pyrenäenkette. Strohhütten. Heim-Freude. Argeles. Altes Schloß von Lourdes. Thal der Gave de Pau. Glanzpunct der Natur. Bonne chère. Himmelskammern. Bad St. Sauveur. Bergklepper. Wollen Sie im Bette der Herzogin von Berry ſchlafen? Il faut être raisonnable! Non Monsieur! Oui Monsieur! — Plouviance! Bäder zu Cauterets.

Zwölfter Brief.

Seite 95

Bärenſprung. Eisfahrt. Iſards. Lac de Gaube. Geheimnißvolles Ertrinken, oder Ertränken zweier Liebenden. Fernſehung in die Heimath. Großer Geiſterguckkaſten. La chapelle de Poucy. Wie der Hund, ſo der Herr. Eine Elfentruppe. Fertel, en attendant le bal. Ruine von Beaucens. Thurm von Vidalos. Nachahmung der Pyrenäen in den Wolken. Die wohlgeſinnte Mutter. Donjon von Gaſton Phöbus Grafen von Foix. Weiſer Spruch der Jeanne d'Albert.

Dreizehnter Brief.

Seite 180

Königlicher Geſtüthof an der Gave. Expedition des Herrn de Portes. Anſtand der arabiſchen Hengſte. Alcibiades und Diogenes. Herr Pompier. Die Station in Tarbes. Muhamed's Prophezeihungen von Flecken und Zeichen der Roſſe Arabiens; oder der Pferdeprophet Muhamed. Gott macht alle Dinge. Das „üble Auge.“ Die ſchönſten Pferde ziehenden arabiſchen Stämme. Onaldali; El-Ronda; El-Mentifecth; El-Monaigè; El-Charasa; Foedams. Ein arabiſches Lager. Vier Frauen in einem Coffre. Toilette. Schönheit der blauen Lippen. Legitime Pferde.

Chronik.

Nro. 4.

Seite 243

Wohlthat des feſten Entſchluſſes. Grad, auf welchem man nicht mehr beherrſcht werden kann. Kaiſer Paul als Großfürſt. C'est bon! Der letzte Favorit der Kaiſerin Katharina. Hoffnungsvolle Collegen. Bauer und Seele. Die bedrohten Damen. Souwaroff. Der Graf von Canaples. Gemachtes Gold. Der junge Herzog in der Küche. Knix der Juſtizperſonen vor den Damen. Dreierlei Menſchenarten. Correſpondenz mit der Jungfrau Maria. Wozu Eltern ſind. Schiller und Schill. Das Bataillon Geiſtliche.

Vierzehnter Brief.

Seite 267

Toulouſe. Feilner en gros. Das Capitol. Kunſt Briefe ſchnell zu beantworten. Kirche von St. Saturnin.

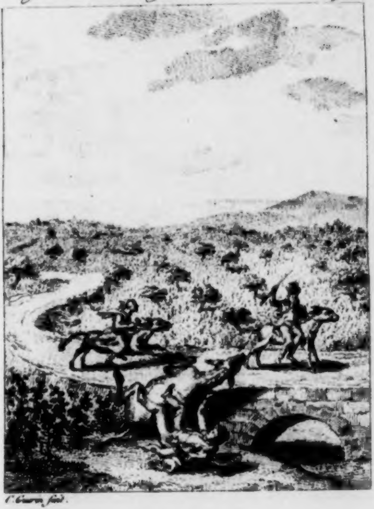
Merkwürdiger Artillerieſtall. Oper. Altes Amphitheater. Un grand Roi. Arſenal. Carcaſſonne. Beziers. Republikaniſches Meer. Die diplomatiſch-politiſche Kirche. Canal du midi. Montpellier. Jardin des plantes. Ecole de Médecine. Rache am indiſcreten Arzte. Lordat's Vorleſungen. Stiftung des Malers Fabre. Amphitheater zu Niſmes. Muſeum. Glasvaſen. Tour magne.

Fünfzehnter Brief.

Seite 302

Marſeille. Was iſt, muß ſeyn. Conſul Roulet. Ausſicht vom Dorfe Sixfour. Arſenal. Galeerenſclaven. Le mangeur des Gensd'armes. Rache des korſiſchen Mädchens. Lord Brougham. Erziehung als Errettung. Ancillon. Miſtriß Auſtin. Abſtecher nach Afrika.

Jugendwanderungen Pag. 41.



C. Guerin fecit.

Jugend-Wanderungen.

Aus meinen Tagebüchern;
Für mich und Andere.

Vom Verfaſſer
der
Briefe eines Verstorbenen.

Nichts iſt ſo neu, als das, was in
Vergeſſenheit gerathen iſt.
(Altes Sprüchwort.)

Mit Königl. Württemb. Privilegium.

Stuttgart.
Hallberger'ſche Verlagshandlung.
1835.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

Meinem Freunde

Alexander von Wulffen

in

treuer Erinnerung vergangener Zeiten

gewidmet

von dem

Verfaſſer.

Verehrte Freundin!

Sie wollen es .... rufe ich Ihnen wie Aeneas zu, ohne leider ſo intereſſante Abenteuer folgen laſſen zu können — Sie gebieten — und an lange Folgſamkeit gewöhnt, unterwerfe ich mich auch heute. Doch wenn Sie Auszüge aus meinen verſtaubten, unzuſammenhängenden Tagebüchern verlangen, gedruckt verlangen, weil Geſchriebenes anhaltend zu leſen, wie Sie ſagen, Ihre Augen nicht mehr friſch genug ſind — haben Sie denn auch bedacht, daß wir das Publikum in unſer Intereſſe ziehen müſſen?

Nicht ohne Beſorgniß theile ich ſo loſe, unvollſtändige Erinnerungen mit, die vielleicht nur für Sie und mich ſelbſt ein individuelles Intereſſe haben, oft nur den

Charakter eines ſummariſchen Itineraire haben, und uns daher leicht täuſchen möchten, wenn wir ihnen zutrauen, auch auf Andere eine Wirkung zu äußern.

Ich durfte die vorliegenden Blätter nicht einmal überarbeiten, um der Friſche des Colorits, vielleicht der Naivität des jugendlichen Ausdrucks nicht zu ſchaden, der bei geringerer Uebung dennoch zuweilen ſeinen Werth haben kann. Nur ausgelaſſen habe ich viel, beſonders über Italien, da dieſes Land betreffend, wenigſtens im Gebiet der Künſte und Wiſſenſchaften, kaum Wiederholung zu vermeiden wäre.

Ich muß alſo alle die Leſer, welche mich bisher ſo liebreich ertrugen, hier im Voraus in unſrer Beider Namen um doppelte Nachſicht bitten, wenn Styl und Darſtellung in dieſen Berichten an noch größern Unvollkommenheiten leiden ſollten, als ich ſehr wohl fühle, daß man den bereits erſchienenen Erzeugniſſen meiner Feder mit Recht vorwerfen kann.

Allerdings vermag der Vergleich einer

Zeit, über die 20 Jahre ſo großer Umwälzungen dahin geſtürmt ſind, mit der unſrigen, die eben ſoviel inhaltreiche Jahre in der Zukunft vor ſich ſieht, einiges Anziehende darzubieten — ich ſelbſt habe aber zu wenig in die Ereigniſſe eingegriffen, um in dieſer Hinſicht irgend etwas Neues ſagen zu können. Ein ziemlich friedliches, ſtilles, umherirrendes Beobachterleben, von allem Politiſchen meiſtens gänzlich abgewendet, kann ich Ihnen allein vorüberführen, und wo noch vielleicht etwas Pikanteres ans Tagelicht kommen könnte, muß ich es aus andern Gründen verſchweigen. Auch hat eine frühere unüberwindliche Blödigkeit, mit einigen myſantropiſchen Elementen verſetzt, mich von groſſen und berühmten Leuten mehr entfernt gehalten, als ihnen zugeführt. So befand ich mich z. B. (und jetzt bereue ich es tief) Monate lang in der Nähe der Frau von Stael, ohne ſie je geſehen zu haben, und mit manchen andern Sommitäten unſres Jahrhunderts iſt es mir in jener Zeit nicht beſſer gegangen.

Alſo erwarten Sie wenig, das Publikum noch weniger. Dann finden wir vielleicht Alle unſre Rechnung, und mir wird die Beruhigung, Ihren Wunſch nicht auf meine Koſten befolgt zu haben.

Möchte nun, theure Fürſtin, in dem folgenden Buche nur ein kleiner Theil jenes liebenswürdigen Verſtandes, jenes Taktes eines ſchönen Gemüthes zu finden ſeyn, was ich Alles in Ihnen ſo lange und ſo innig verehre!

Geſchrieben im Mai 1831.

Jugend-Wanderungen.

Anmerkung: An chronologiſche Ordnung kann ich mich nicht genau halten, doch werde ich ſuchen unbequeme Verwirrung zu vermeiden.

Avignon, 5. September [illegible].

Obgleich uns noch Manches in Lyon zu ſehen übrig blieb, ſo glaubten wir doch es unſern geringen Mitteln ſchuldig zu ſeyn, von einer Gelegenheit zu profitiren, mit der wir auf einem Schiff, das dieſe Nacht Truppen nach Spanien abführte, für einen ſehr wohlfeilen Preis bis Avignon in Zeit von zwei bis drei Tagen gelangen konnten. Die größte Merkwürdigkeit, die wir ungeſehen laſſen mußten, war ohne Zweifel ein auf den nächſten Tag angekündigtes Feuerwerk, deſſen affiche ſo anfing: Stella, grand artificier, aura l'honneur de présenter aux habitans de cette ville le feu d'artifice, le plus étonnant, qui ait encore parû depuis que le monde existe. Ce feu d'artifice présentera une bataille, dans laquelle les ennemis marcheront les uns contre les autres etc..... et le tout sera terminé par la représentation brillante de l'Empereur Napoléon dans toute sa grandeur.

Um zwei Uhr nach Mitternacht embarquirten wir uns auf der Saone mit ohngefähr hundert Kanonieren, unter denen wir auf einer leeren Tonne beſcheiden Platz nahmen. Bald ſchnarchte Alles um uns her, und die dichte Finſterniß, die mit ihrem ſchwarzen Schleier die Gegenſtände bedeckte, gab uns Anlaß, Gloſſen über die ſchlechte Beleuchtung der Stadt zu machen, in der wir langſam hinfuhren, ohne mehr als hie und da ein einſam brennendes Lämpchen zu entdecken. Es iſt in der That ſonderbar, wie ſehr die Nacht in dieſer großen Stadt noch ausſchließlich dem Schlaf geheiligt iſt; ein Fußreiſender, der nach 10 Uhr Abends hier anzukommen gedächte, würde gut thun, ſich mit Licht und Mundproviſionen zu verſehen, wenn er ſich nicht den Kopf an den Häuſern einzuſtoßen und hungrig zu Bett zu gehen wünſchte. Mir ging es wenigſtens beinah ſo, als ich am vorigen Abend in der eilften Stunde vergebens in der halben Stadt herumtappte, um ein Abendeſſen zu finden. Ueberhaupt ſcheint in Lyon aller Luxus mehr in das Innere der Häuſer, hinter verſchloſſne Thüren verbannt zu ſeyn, als ſich äußerlich zu zeigen; man findet die meiſten Artikel deſſelben in hundert Buden an den Straßen aufgeſtellt, aber nie öffentlich angewandt; mir iſt nicht einmal, ſo lange ich mich hier aufhielt, eine einzige Equipage zu Geſicht gekommen, die man ſo hätte nennen können, eine Simplicität, die kaum in der Schweiz angetroffen wird, wo die Equipegen durch Luxus-Geſetze verboten ſind.

An der plötzlichen Schnelligkeit, mit der das Schiff zu gehen anfing, bemerkten wir, daß wir die Saone verlaſſen hatten und in die Rhone eingelaufen waren. Ein ſchwacher Schein erhellte allmählig die dämmernde Gegend, und wie optiſche Schatten aus einer Rauchwolke hervorgehend, immer größer und deutlicher auf uns zuſchweben, bis ſie endlich in ihrer wahren Geſtalt vor uns ſtehen, ſo wanden ſich nach und nach die Gegenſtände aus der verhüllenden Nacht und reihten ſich, von der kommenden Sonne geröthet, im glänzenden Kreiſe umher.

Der reißende Strom der Rhone führte uns bald bei Vienne vorüber, das in einer angenehmen Lage am Ufer des Fluſſes ſich ausbreitet. Gern hätte ich ſeine Alterthümer beſucht, aber das Schiff hielt nicht an, und in wenig Minuten waren ſchon die letzten Thürme der Stadt unſern Blicken entſchwunden. Die brennende Hitze, der wir ohne Schutz in dem offenen Schiff ausgeſetzt waren, verurſachte mir gegen Mittag ein heftiges Kopfweh, das mich für die Schönheiten der Gegenden, die wir durchreiſten, ziemlich unempfindlich machte; kaum warf ich einen flüchtigen Blick auf die mit Reben bedeckten Ufer, die den köſtlichen Wein von Cote rotie und

Hermitage uns liefern. Auffallend waren mir dennoch die Menge Ruinen und zerſtörten Flecken, bei denen wir unaufhörlich vorbeikamen; einige waren ehrwürdige Ueberreſte des Alterthums und der Ritterzeit, die meiſten aber nur traurige Zeugen der Verwüſtungen der Revolution. Gegen Abend kamen wir, nach einer Tagereiſe von beinahe 20 Lieues in Valence an, wo wir einige Stunden um Proviſionen einzunehmen anhielten, und dann mitten in der Nacht weiter ſegelten. Von den unerträglichſten Kopfſchmerzen geplagt, auf dem bretternen Fußboden des Schiffs hingelagert und den Kopf an eine Tonne angelehnt, gelang es mir nach einer grauſamen Nacht, erſt gegen Morgen etwas einzuſchlafen; kaum mochte ich indeß eine Stunde geruht haben, als einer der neben mir liegenden Soldaten, von einem lebhaften Traume beunruhigt, mir einen ſo heftigen Stoß mit den Füßen verſetzte, daß ich erſchrocken in die Höhe fuhr. Um mich zu erhalten, will ich die Hand auf die Tonne ſtützen, greife aber unglücklicherweiſe meinem ebenfalls ſchlafenden Reiſegefährten grade in's Geſicht, der mit einem Schrei aufſpringend mich auf zwei andre Soldaten zurückwirft, und unſer allgemeines Fluchen und Lärmen nach und nach die ganze Artilleriecompagnie erweckt. Die Sonne ging eben feurig über den blauen Bergen auf und erleuchtete mit ihren goldnen Strahlen die bärtigen Angeſichter der ſchlaftrunknen Krieger, als dieſes tragikomiſche Erwachen vorfiel; ein freudiges Morgenlied begrüßte aus Aller Munde die Göttin des Tages und ich vergaß, durch den kurzen Schlummer geſtärkt, die ausgeſtandnen Leiden bei einem Frühſtück ſaftiger Pfirſchen, die Herr von Wulffen, ſtets ſorgſam, für uns in Valence gekauft hatte, während ich krank im Schiff zurückgeblieben war. Dieſe Entbehrung empfand ich um ſo ſchmerzlicher, da das Schloß meiner Mutter, die in dieſem Augenblick zwar nicht in Frankreich lebte, nur eine Stunde von Valence entfernt iſt, und ich es nie geſehen habe.

Der Wind war uns heute entgegen und die Reiſe ging viel langſamer von Statten, aber gleichſam als wollte die reizende Gegend uns einen Erſatz für das längere Verweilen anbieten, ſchmückte ſie ſich jeden Augenblick mit veränderter Schönheit. Bald thürmten ſich nackte Felſen mit bemoßten Ruinen bedeckt ſenkrecht über uns empor; bald wieder ſahen wir uns rund umher von grünen Rebenwänden wie in einer weiten Laube eingeſchloſſen; ein andresmal erblickte man durch Silberpappeln und Mandelbäume das entfernte Land bis an die dunklen Berge im mannigfachſten Spiel der Farben ſchimmern, bis kurz darauf ein kleiner Archipel von buſchbedeckten Inſeln neidiſch jede Ausſicht in die Ferne verbarg.

Nicht ohne Intereſſe wandte ich meine Augen zuweilen von der ſchönen Natur hinweg auf unſre luſtige Schiffgeſellſchaft und hörte ihren Geſprächen zu. Nur Wenige ſpielten, Keiner rauchte, die Meiſten hatten ſich unter ihre Mäntel hingelagert, die ſie barrakenähnlich mit im Schiff gefundnen Holzſcheiten gegen die Sonne ausgebreitet hatten; dort unterhielten ſie ſich von allerlei Gegenſtänden, die nicht ſelten in wiſſenſchaftliche Fächer einſchlugen. Für uns Deutſche iſt es ein großer Stoff zur Verwunderung, den gemeinen franzöſiſchen Soldaten oft ſo gebildet, ſo voll Ambition, und doch ſo artig und zuvorkommend zu finden, als wir es nicht ſelten bei unſern Offizieren vergeblich ſuchen. Keine Spur hier von jenem verderblichen Stolz gegen den friedlichen Bürger, von jenem Glauben, einen Nichtſoldaten ungeſtraft beleidigen zu können *); im Gegentheil habe ich bemerkt, daß ſie ſich eher einige Freiheiten gegen Ihresgleichen als gegen Fremde erlauben, obwohl Keiner eine wahre Beleidigung, auch von ſeinem beſten Camaraden, erträgt, in welchem Fall der Gemeine hier dem point d'honneur (ohne zu unterſuchen, ob dem wahren oder falſchen, denn was einmal allgemein angenommen iſt, bleibt immer eine Verbindlichkeit für jeden Einzelnen) eben ſo ſtrenge Folge zu leiſten ſich verbunden glaubt als ſein General.

---

*) Hier ſpricht noch ein junger Offizier aus der Schule vor 1806.

Daß man übrigens ein gewiſſes beliebtes Wort, von dem uns Yorik die Gradation ſo launig angibt, ohngeachtet der eben gerühmten Bildung noch etwas öfter unter einer Kompagnie Kanoniere hört, als in einer Geſellſchaft junger Männer von gutem Ton, muß ich der Wahrheit zu Ehren bekennen.

Gegen Mittag fuhren wir unter einer ſchönen Brücke hindurch, die in 24 Bogen über den Fluß führt. Sie wird **le pont de St. Esprit** genannt, obgleich man ſie eigentlich dem Teufel zuſchreibt, der ſie in einem Tag und einer Nacht erbaut haben ſoll, wie uns der Steuermann berichtete. Da der Wind immer heftiger wurde, und das Schiff faſt gar nicht mehr vorrückte, ſo wurde 5 Lieues von Avignon (die hieſigen Lieues ſind faſt ſo ſtark wie geographiſche Meilen) gelandet, und wir erfuhren, daß hier abermals bivouakirt werden würde, bis ſich der Wind gelegt habe. Die geſtrige Partie dieſer Art war mir noch zu lebhaft im Gedächtniß um mich ihr zum zweitenmal auszuſetzen, ich entſchloß mich daher, meine Sachen der gütigen Obhut meines Freundes zu übergeben und allein zu Fuß nach Avignon zu gehen.

Mitten durch die Felder wanderte ich über Stoppeln und Anger der großen Straße zu, während oft liebliche Wohlgerüche ſüdlicher Pflanzen mich umdufteten, ich mir aber die Füße auch oft an ſtachlichen Kräutern zerſtach, mit denen die Felder über und über bedeckt waren. Von Zeit zu Zeit erfriſchte ich mich an den ſüßen Trauben und Feigen, die wie wild auf dem ſandigen Boden umherwuchſen, und faſt allein die traurige Oede der Gegend unterbrachen, wo ich vergebens die friſchen Matten und ſchattigen Lauben der Schweiz aufſuchte. Das ſchöne mittägliche Frankreich erſchien hier in der Nähe ganz anders als dort, wo vom Schiff aus in der Ferne geſehen, die niedrigen, ſparſam zerſtreuten Bäume noch in dichtes Gebüſch zuſammentraten, der großblättrige Wein mit ſanftem Grün die Gegend überzog und die verſchmelzende Undeutlichkeit des Ganzen meiner Phantaſie es nach Gefallen zu verſchönern, freien Spielraum ließ. Alles trug in Wahrheit einen fremden, eignen Charakter, den ich bisher noch nie angetroffen hatte, aber es war ein ſchwermüthiger Eindruck, den er zurückließ; kein freudiger Geſang der Vögel belebte hier, im Hain noch auf der Flur, die immerwährende traurige Stille, keinen der hohen Bäume unſers Nordens ſah ich die majeſtätiſchen, weiten Zweige um ſich ausbreiten, kein grünes Gras, keine blumenreichen Wieſen begegneten meinem ſuchenden Auge; kurzen Weidenſtöcken gleichende Oliven und Mandelbäume, deren ſchmale Blätter kaum einem Inſecte Obdach geben, niedrige, einzeln ſtehende Maulberbäume, deren gelbliches Grün nicht für ihre unmaleriſche Form entſchädigt, und nur deſto lebhafter den dürren Sand unter ihnen bemerklich macht, düſtre Cypreſſen, die an den Tod erinnern, unüberſehbare mit Steinen bedeckte Anger, deren wüſtes Anſehen nicht dadurch vermindert wird, daß ſie mit Thymian und Lavendel bewachſen ſind, kahle nackte Felſen in der Ferne, deren weißen Kalkſtein man in einem andern Lande für Schnee halten würde — dies waren die Gegenſtände, die ich bei brennender Sonnenhitze durch den Staub der Straße, von dem ſelbſt das wenige Grün in der Nähe grau gefärbt war, erkennen konnte. Nur ſelten fand ich in der Folge hie und da am Waſſer kleine Wieſen von Weiden und Silberpappeln eingefaßt, die wie eine Oaſis in der Wüſte hervortraten. Wie ſchwer möchte es ſeyn, dachte ich bei mir ſelbſt, hier das reizende Dörfchen aufzufinden, wo die kleine Margot wohnt *).

Die Erndte war ſchon vorbei, und alle Felder leer, was noch mehr zum todten Anſehn der Gegend beitrug; an vielen Orten ſah ich das Getreide, anſtatt des bei uns üblichen Dreſchens, durch Pferde auf dem Felde austreten, die man im Trabe darauf herumtrieb.

Schon in einiger Entfernung von Orange bemerkte ich den Triumphbogen des Marius, der nahe am Stadtthore ſteht. Da ich ihn nicht

---

*) Thümmels Reiſen.

ganz genau erkennen konnte, frug ich einen wohlgekleideten Mann darnach, der auf mich zugeritten kam; er antwortete, es ſey ein Alterthum aus den Zeiten der Semiramis und ſehr merkwürdig. — Bei aller Superiorität, die die Franzoſen über uns zu haben glauben, und in Hinſicht auf Lebensbildung mit Recht in Anſpruch nehmen, iſt doch auch ihre Unwiſſenheit dem hierin beſſer erzognen Deutſchen ſtets höchſt auffallend.

Es iſt zu verwundern, wie gut dieſes Monument noch erhalten iſt, obgleich es nur aus Sandſtein beſteht, der in einem weniger milden Clima längſt in Staub zerfallen ſeyn müßte. Von den Figuren und Basreliefs iſt wenig mehr zu erkennen, aber ein großer Theil der ſchön gearbeiteten Zierrathen iſt faſt unverſehrt geblieben. Derſelbe Bogen des Triumphs und der Ehre diente in der Revolution zum Ort der Hinrichtungen!

Ich ging dieſen Abend noch bis Corteſone, einem großen Dorfe, drei Lieues von Avignon. Hier ſetzte man mir zum erſtenmal alle Speiſen mit Oel zubereitet vor, und obgleich es Provenzeröl war, ſo hätte ich doch die mittelmäßigſte Butter ſehr vorgezogen; vielleicht iſt die Gewohnheit daran Schuld, aber ein in Oel gebratnes Huhn, in geſchmortem Oel ſchwimmendes Kraut u. ſ. w. bleiben für mich immer ſehr ekelhafte Gerichte.

Früh um fünf Uhr ſetzte ich meinen Wanderſtab weiter, und ſah bald die Sonne glänzend über den hohen Ventoux und ſeine kahle Felſenkette emporſteigen, die ſich links der Straße in weiter Entfernung hinzieht. Der bezaubernde, immer mit hundert Farben ſpielende Himmel, deſſen ſammetartige bunte Wolken oft nur wie zarte durchſichtige Flocken in dem Azur des Aethers ſchweben, ſcheint für die öde Traurigkeit des Landes entſchädigen zu wollen, die ſo ſelten das Auge durch eine friſchere Anſicht überraſcht. Ich bemerkte oft eine Art hohen Schilfes, das auf trocknem Boden wuchs und mir Laien in der Botanik unbekannt war; große Brombeerhecken am Wege, in die ſich Mandelzweige und Weintrauben einrankten, boten mir ein dreifaches Frühſtück an, das ich beſſer zu beurtheilen verſtand und auch nicht verſchmähte, obgleich manches provençaliſche Ehepaar, das behaglich zuſammen auf einem Eſelchen ſitzend, bei mir vorbei galloppirte, mitleidige Blicke auf den armen Teufel herabwarf, der ſeine Mahlzeit an den Hecken ſuchte.

Man begegnet im mittäglichen Frankreich faſt keinem vierrädrigen Wagen mehr, ſelbſt die bepackteſten Frachtwagen, die ich ſah, hatten nur zwei Räder, deren Breite aber oft eine Viertelelle überſtieg, eine für Erhaltung der Straßen ſehr nützliche Einrichtung, die aber bei uns unnöthig iſt, wo es keine Straßen gibt *). Dieſe zweirädrigen Karren werden meiſtentheils von ſtattlichen, großen und ſchön angeputzten Mauleſeln gezogen, die mir mehr als die ſtärkſten Pferde zu leiſten ſchienen.

Eine halbe Stunde vor Avignon wird die Gegend

---

*) Es iſt hier vom alten Sachſen die Rede.

etwas lebhafter, die Felder ſind dichter mit Wein bedeckt, und die Anzahl der Bäume größer als bisher; rund um die Stadt führt eine Allee von Rüſtern und eine hohe ausgezackte Mauer, an der ich lange vergebens hinzog, ehe ich ein Thor entdecken konnte. Im Gaſthofe der Madame Perron traf ich Wulffen wieder an, der unter vielem Ungemach die Nacht um drei Uhr hier angekommen war.

Den 7. September 1808.

Avignon trägt keine Spuren ſeines ehemaligen Glanzes mehr; krumme, finſtre und öde Gaſſen, unanſehnliche Häuſer, von denen einige noch ſeit der Revolution in Trümmern liegen, Kirchen, die man theils zerſtört, theils in Fabriken, Lazareths, Pferdeſtälle u. ſ. w. umgewandelt hat, ſind die traurigen Ueberreſte einer Stadt, die lange Zeit dem Univerſalmonarchen der chriſtlichen Welt zum Sitze diente, und die uns Petrarka als die glänzendſte, wollüſtigſte und ſittenloſeſte ſeines Zeitalters ſchildert.

Von einem Felſen neben den Ruinen der ehemaligen päpſtlichen Burg hat man eine ſchöne

Ausſicht auf das umliegende Land und den Lauf der Rhone. Ich überzeugte mich hier von Neuem, wie ſehr die hieſigen Gegenden gewinnen, von fern angeſehen zu werden, doch immer bleibt ein ſeltſam melancholiſcher Charakter über ſie ausgebreitet, der minder erquickende Gefühle erregt, als die lachenden Gefilde Italiens, oder die majeſtätiſchen Scenen der Schweiz.

Den Tag nach unſrer Ankunft ritten wir auf Miethpferden nach Vauclûſe. Ein Kloſtergarten an den Ufern der Dûrance, vielleicht nicht allzuweit von dem Orte entfernt, wo Aline einſt ihren Milchtopf zerbrach — lockte uns, durch die offenſtehende Thüre in ſeine grünen Büſche einzutreten, die mit Pomonens reichſten Schätzen prangten. Wir ſtiegen alſo ab, um hier unter Weinlauben und Pfirſichbäumen uns ein wenig zu erfriſchen. Für drei Sous erhielten wir Erlaubniß, ſo viel abzupflücken, als wir eſſen konnten; der Gärtner ſchien jedoch nicht auf den nordiſchen Appetit gerechnet zu haben, mit dem wir ſeinen ſaftigen Pfirſichen und ſüßen Muskattrauben zuſprachen.

Um ihn daher nicht übler Laune zu verlaſſen, glaubten wir genereus die Kaufſumme verdoppeln zu müſſen.

In zwei Stunden erreichten wir auf einem angenehmen Wege Lille an der Sorgue, eine kleine Stadt, bei der ebenfalls eine Allee hoher Ulmen vorbeiführt. Schon von fern ſahen wir, mitten unter den Bäumen, eine große Tafel an Stricken aufgehangen, die, gleichſam den Weg mit Gewalt verſperrend, den Pilgern nach Vaucluſe mit groß geſchriebenen Buchſtaben ein dejeuner champêtre ankündigte, und auf der andern Seite ein diner champêtre den Zurückkommenden anbot. Wir zogen ungerührt bei beiden ländlichen Mahlzeiten vorüber, und kamen nach einer kleinen Stunde am Ziel der Reiſe, im lieblichen Thale von Vaucluſe an. Hier fließt die kryſtallhelle Sorgue über friſche Wieſen, und Mandel- und Feigenbäume baden ihre herabhängenden Zweige in den kühlen Fluthen; die ſteilen Berge deckt hier dicht und ſchön das helle

Grün der Maulbeerblätter, vom düſtern Blau der Oliven ſchattirt, und maleriſch erhebt ſich in des Thales Mitte das alte Schloß der Biſchöffe von Cavaillon. Jenſeits des Dorfs iſt unter hohen Felſen der Urſprung der Sorgue, die berühmte Quelle von Vauclüſe. — Wie eine weite mit Waſſer angefüllte Grotte erſcheint ſie dem Auge, und kein Strudel, keine Bewegung verräth die grundloſe Tiefe, die noch nie das Senkblei erreichte. Geraume Zeit ſieht man die Steine, die man hineinwirft, langſam in dem klaren Waſſer untergehen, wie von einer unſichtbaren Hand herabgezogen; ein heiliges Schweigen, von keinem lebenden Laut unterbrochen, umgiebt die Nymphen der Quelle, die das Andenken des Sängers der Liebe mit ſüßen Schauern in die tiefbewegte Seele hauchen. Doch nicht immer herrſcht dieſe lebloſe Stille, die empörte Quelle erhebt ſich zuweilen bis an die gewölbte Decke der Höhle und ſtürzt dann, mit lautem Brauſen, über den vor ihr liegenden Hügel hinab, durch den ſie jetzt ſich heimlich und ſchweigend ihren

Weg in unterirdiſchen Gängen bahnt, aber hundert Schritt weiter ſchon bei ihrem erſten Erſcheinen faſt ſchiffbar, auf weichem Kräuterbette leiſe murmelnd dahinfließt. Mit ihr ſtrömten einſt Petrarka's Thränen über die Grauſamkeit ſeiner Laura, heftiger wenn die Quelle ſchwoll, ſanfter wenn ſie in ihr unterirdiſches Reich zurücktrat.

Bei unſrer Zurückkunft im Gaſthofe ließen wir eine Ziege von der Weide holen, die man in unſrer Stube melkte, um ihre Milch, noch nach Lavendel und aromatiſchen Kräutern duftend, warm trinken zu können; wir beſchloſſen dieſes zweite Frühſtück mit friſch gepflückten Mandeln und einer Bouteille ächten und ſehr guten Muskatweins, worauf wir den übrigen Theil des Tages mit Leſung der Lebensgeſchichte Petrarka's zubrachten, welche uns die Wirthin mit ſelbſtgefälliger Miene nach der Mahlzeit überreicht hatte. Gegen Abend, als ſich die brennende Hitze durch ein heftiges Gewitter, das den ganzen Himmel lange Zeit in feuergelbe Farbe hüllte, etwas abgekühlt hatte, ritten wir langſam nach Avignon zurück.

Wulffen devancirte mich nach und nach beträchtlich durch den ſchnelleren Schritt ſeines Pferdes, und da ich, über mancherlei Gegenſtände nachdenkend, meinen Gaul anzutreiben vergaß, war mir, als ich wieder aufblickte, mein Begleiter ganz aus den Augen geſchwunden. Bei der verdoppelten Eile, mit der ich ihm jetzt zu folgen ſuchte, kam ich unvermerkt von der rechten Straße ab, und überzeugte mich nicht eher von meinem Irrthum, bis die Nacht einbrach und der bisher gebahnte Weg mitten unter weitläuftigen Weinbergen aufhörte. Vergebens ritt ich bald rechts bald links auf engen Fußſteigen umher, die, mit loſen runden Steinen bedeckt, mein ſteifes Pferd bei jedem Schritt dem Fallen nahe brachten; es fand ſich kein Ausweg, und durch das viele Umwenden irre gemacht, wußte ich am Ende weder wo ich war, noch in welcher Richtung Avignon lag. Schwach nur erleuchtete der Mond die Gegend, wenn er auf Augenblicke aus den zerriſſenen

Wolken hervortrat, und nichts ließ ſich hören, das nahe oder fern eine menſchliche Wohnung angekündigt hätte, nur das Summen der Cikaden, und das Gekrächze einiger Nachtvögel ertönte zuweilen durch die nächtliche Stille. Nachdem ich eine Zeit lang unſchlüſſig gelauſcht hatte, ergriff ich die Partie, mein Pferd ſelbſt den Weg nach Haus ſuchen zu laſſen, und wenn es ihn nicht fände, mich unter irgend einem Baume ſchlafen zu legen; die Luft war ſo lau, wie am ſchönſten Sommertage, und hätte mich Hunger angewandelt, ſo hingen ja Weintrauben in Menge unter meinen Händen. Mit dieſem Vorſatz ritt ich noch einige Stunden über Felder und Weinberge fort, ſtieß bald an einen Baum, oder fiel in einen Graben, bis endlich unvermuthet lautes Hundegebell an mein Ohr ſchlug. Auf mein Rufen erſchien ein junger Mann mit einer Laterne, der mich in provençaliſcher Sprache anredete; ich benachrichtigte ihn auf Franzöſiſch von meiner Noth, er verſtand mich aber nicht, und erſt nach langer Mühe gelang es, uns durch

Zeichen einander verſtändlich zu machen. Sobald er mich hinlänglich gefaßt hatte, ergriff er ohne Weiteres mein Pferd beim Zügel und zog es laufend nach ſich über Stock und Stein, bis wir ohngefähr nach einer halben Stunde an einen breiten Weg kamen, wo er mich verließ mit dem Bedeuten, ich werde jetzt mich ſchon ſelbſt bis Avignon zurecht finden können das nicht mehr weit entfernt ſey, er müſſe zu ſeinem Mädchen zurück (hier machte er einen äußerſt ausdrucksvollen gestus) die ungeduldig auf ihn warte. — Was war gegen einen Grund wie dieſen einzuwenden! Ich bezahlte ihn alſo und überließ mich geduldig meinem ferneren Schickſal. Obgleich ich nun, nach des Herrn Doctor Gall's eignem Ausſpruch über mich, Ortsſinn im hohen Grade beſitzen ſoll, ſo ſchien es doch, als wenn ein neidiſcher Zauberer heute alle Operationen dieſes Sinnes unterdrückte — denn da ich nach einer Viertelſtunde an zwei Scheidewege kam, wählte ich abermals den falſchen und erfuhr es erſt nach langer Zeit in einem] großen Dorfe, wo ich zugleich hörte, daß Avignon von hier aus noch drei Stunden entfernt ſey! Gewiſſe Seelen machen gehäufte Widerwärtigkeiten nur immer hartnäckiger, und ich habe Urſach zu glauben, daß die meinige von dieſer Beſchaffenheit ſeyn muß, denn ohngeachtet Müdigkeit und Nacht machte ich mich von Neuem auf den Weg. Ich verfolgte jetzt eine große Landſtraße, auf der eine nochmalige Verirrung faſt unmöglich ſchien, durch das Mißgeſchick der heutigen Nacht hatte ich aber ſo ſehr alles Zutrauen zu mir ſelbſt verloren, daß ich in jedem Haus, welches ich unterwegs antraf, zum Ueberfluß die Bewohner mit lautem Rufen erweckte, um mich zu erkundigen, ob dieſe Chauſſee auch gewiß nach Avignon führe. Die Meiſten glaubten, ich wolle ſie zum Beſten haben, und fluchten mir auf Provençaliſch alles erdenkliche Unheil nach, was ich nicht unterließ, ihnen jedesmal in eben ſo kräftigem Franzöſiſch zu erwiedern.

Um drei Uhr erſt kam ich bei der hohen Stadtmauer an, und wer hätte gezweifelt, daß nun alle Noth überſtanden ſey, aber nein, da ich durchaus nicht wußte, auf welcher Seite der Stadt ich mich befand, und mich überdies die Sehnſucht nach meinem Bette immer eiliger vorwärts trieb, ritt ich unvermerkt bei dem Thore vorbei, an dem unſer Gaſthof liegt, und das gegen die ungeheure Mauer ſo klein iſt, daß man es auch am Tage faſt mit dem Perſpective ſuchen muß. Jetzt verging mir die Geduld, und wie ein großer Herr, wenn er einen dummen Streich begangen hat, ſeine Untergebnen dafür zu beſtrafen pflegt, gab ich meinem armen Pferde ein paar derbe Peitſchenhiebe, das hierauf, ſeine letzten Kräfte anſtrengend, mich bald im Gallop an die verfehlte Thür zurückbrachte, wo ich denn endlich! vermöge eines kleinen Thalers an die Schildwache, in den erwünſchten Hafen einlief.

Monpellier den 7. September 1809.

Gern hätten wir das Feſt der heiligen Concordia hier erwartet, welches nach Thümmel die franzöſiſchen Schönen ſo eifrig zu beſuchen pflegen, aus dem nämlichen Grunde, der den Augenkranken in Deutſchland den heiligen Auguſtin vorzüglich ſegenbringend darſtellt — da es aber erſt in einigen Monaten gefeiert wird, ſo thaten wir Verzicht darauf, und reiſten den andern Tag mit einer coche de roulage nach Nismes.

Ich fühlte mich den Tag ſo heiter und glücklich ohne recht zu wiſſen warum! — jene freudige Wallung bemächtigte ſich meiner, von der Frau von Stael ſagt, daß ſie nur das reine Vergnügen an der Exiſtenz oft ohne weitern Anlaß jungen

Seelen einflößt. Ich ſprang aus dem langſam hinſchleichenden Wagen, und blieb eine Zeit lang auf der Höhe des Berges glückſelig ſtehen, um mich an der prachtvollen Ausſicht über die weite Ebne des Comitats zu erfreuen. Die Gegend iſt auf dieſer Seite der Stadt ſchöner als auf der andern, ganze Wälder von Oelbäumen ragen aus den üppigen Weinfeldern hervor, deren rothe Trauben reich und einladend durch die hellgrünen Blätter blinken.

Während die übrige Geſellſchaft in Lafoux, einem Dorf auf halbem Wege, zu Mittag aß, benutzten wir dieſe Zeit, den pont du Gard, eine alte römiſche Waſſerleitung, zu beſuchen, die nur eine kleine Stunde von hier entfernt iſt. Sie verbindet zwei gegenüber liegende Berge, zwiſchen denen der Gardon hindurchſtrömt, und beſteht aus drei Reihen Arcaden übereinander, wovon die unterſte ſechs, die zweite eilf und die dritte fünfunddreißig Bogen zählt; ihre Länge iſt 163 und ihre Höhe 24 Toiſen. Die Ordnung iſt toskaniſch und der größte Theil gut erhalten;

mit Erſtaunen mißt man die ungeheuren Blöcke, aus denen ſie erbaut iſt, und die ohne Mörtel noch Kalk zuſammengefügt, ſchon Jahrtauſenden trotzen, und aller Wahrſcheinlichkeit nach noch eben ſo lange ausdauern werden. Die Antiquare ſchreiben die Errichtung dieſes Baues dem Agrippa, Schwiegerſohn des Auguſtus, zu.

Wir kamen früh genug in Nismes an, um noch denſelben Tag das Aphitheater zu beſehen, dieſes majeſtätiſche Denkmal des Alterthums, welches die Mauren und Carl Martell, wie die Alles beſiegende Zeit, bis jetzt vergeblich zu zerſtören ſuchten. Leider iſt es noch immer in- und auswendig durch eine Menge von Buden und Häuſern verſteckt, die dem Eindruck des Ganzen außerordentlich ſchaden; demohngeachtet gewährt es auch bei dieſen Mängeln den impoſanteſten Anblick. Die Steine, aus denen es beſteht, haben, wie beim pont du Gard, oft einen ſo enormen Umfang, daß Viele dadurch auf den abenteuerlichen Gedanken gebracht wurden, die Alten müßten ein Geheimniß beſeſſen haben die Steine zu ſchmelzen. Genaue Unterſuchungen der Steinbrüche von Baruht und Rogue malière haben übrigens gezeigt, daß ſie hier gebrochen worden ſind. Die Alterthümer von Nismes ſind zu weltbekannt, um etwas Neues darüber ſagen zu können; ich begnüge mich daher, die hauptſächlichſten bloß flüchtig zu erwähnen.

Das Amphitheater iſt mit vielen Basreliefs geziert, unter denen ſich vorzüglich eine große Anzahl befinden, die Priapes in allerlei Geſtalten und humoriſtiſchen Gruppen vorſtellen. Einer erſcheint mit einer Klingel, die ihm vorn angehangen iſt, ein zweiter wird gezügelt von einer Frau, die hinten aufgeſtiegen iſt, ein dritter zeigt in dreifacher Form die Kindheit, Mannbarkeit und das Greiſenalter u. ſ. w. Ein Basrelief auf der äußern Mauer, welches Romulus und Remus von der Wölfin geſäugt abbildet, hat die Gelehrten bewogen, die Erbauung des Amphitheaters dem Kaiſer Antoninus Pius zuzuſchreiben, der in Nismes geboren war, und auf deſſen

Medaillen man gewöhnlich das auf dem Basrelief ausgedrückte Bild findet, wodurch man andeuten wollte, er ſey durch ſeine vortreffliche Regierung als ein zweiter Stifter der römiſchen Monarchie anzuſehen.

Im ſogenannten Tempel der Diana, von dem man glaubt daß er ehemals ein Pantheon geweſen ſey, ſind jetzt eine Menge einzeln gefundner Sachen, Inſchriften, Figuren, Geſimſe, eine Menge Adler, denen allen die Köpfe fehlen (eine Verheerung, die den Gothen beigemeſſen wird), größtentheils von vorzüglicher Arbeit, aufgeſtellt, und mit einem eignen Vergnügen verſetzt man ſich unter ihnen in die alte Zeit zurück. Daneben iſt der Platz de la Fontaine, wo alle Gebäude modern, aber ſo nachgeahmt ſind, wie man vermuthet, daß ſie auch ehemals waren. Hie und da findet man unter dem Raſen noch alte ſehr beſchädigte Fußböden von Moſaik und Reſte von Statuen. Seitwärts ſtehen auf einem Berge die Ruinen der tour magne, von denen man eine ſchöne Ausſicht auf die Stadt hat. Hier iſt man erſt im Stande, das Amphitheater in ſeiner ganzen Größe zu bewundern. Wie Kartenhäuſer von Kindern aufgerichtet, liegen die übrigen Gebäude der Stadt darum her, und meſſen den erhabnen Charakter des Alterthums gegen den unſrigen; nur die prächtige maison quarrée, welche die höchſte Eleganz der Architektur erreicht zu haben ſcheint, hält unverdunkelt den Vergleich aus, und verräth auf den erſten Blick die gleiche Abſtammung. Dieſer Tempel iſt von außen faſt ganz, bis auf das Dach, erhalten, und wird zu den vollkommenſten Monumenten gezählt, die uns von den Römern übrig geblieben ſind.

Man zeigte uns auch zwei ſchöne Fußböden von Moſaik, den einen in einem Kattunladen, den andern in einem Keller, beide aber ſtanden dem nach, den wir in Lyon geſehen hatten. Man verfertigt Tücher für Damen nach dieſen Moſaiken, die nur hier zu bekommen ſind.

Am Abend des zweiten Tages verließen wir Nismes und kamen bei Anbruch der Nacht in ein Dorf, wo weder ein Führer noch ein Gaſthof zu finden war. Wir mußten, wie es mir ſchon einmal in Italien gegangen war, uns ſelbſt mit unſern Mantelſäcken beladen, und ſo noch drei Stunden bis Lunel zurücklegen. Heller Mondſchein begleitete uns auf unſerm Wege durch die duftenden Reben, und eine wohlthätige Kühle erleichterte die Beſchwerden des mühſamen Marſches. Lunel iſt ein freundlicher Ort, der durch ſeinen Muscatwein berühmt iſt, und wir verſäumten nicht als unterrichtsbegierige Reiſende, dieſer Merkwürdigkeit eine genaue Aufmerkſamkeit zu ſchenken.

Nach einer wohldurchſchlafnen Nacht wanderten wir um 9 Uhr früh weiter. Die Hitze war glühend und der Weg höchſt langweilig; mehrere Stunden ſahen wir Montpellier vor uns, ohne es erreichen zu können. Nichts iſt ermüdender als dieſe einförmigen Ebnen des Languedoc, wo man durchaus keinen andern Gegenſtand erblickt, als Weinfelder ohne Ende mit einzeln darin ſtehenden kurzen Oliven und Maulbeerbäumen, die höchſtens mit einer Art Eichengeſträuch oder Quitten abwechſeln.

Wir traten in Monpellier im hôtel du roi ab, wo uns beim Mittageſſen eine Menge Seeſpeiſen, Hummers, Seeſpinnen, Fiſche und Auſtern vorgeſetzt wurden. Die Seeſpinnen erinnerten mich an Friedrich den Groſſen, der, wie Zimmermann erzählt, den Tag vor ſeinem Tode noch eine halbe verzehrte, und die ungewöhnlich groſſen Auſtern an meinen Freund S...., den ich ſo oft um ihretwillen gleichfalls einer Indigeſtion trotzen ſah. Er hatte aber ein ſicheres Hülfsmittel dagegen, was ich hiermit allen Gourmands, die es noch nicht kennen, anempfehlen will. Es beſteht in einer einfachen Milchſuppe, die jeden Auſterexceß unſchädlich macht.

Während ich dieſen langen Bericht niederſchreibe, unterhält ſich mein Reiſegefährte mit einer liebenswürdigen Landsmännin, die wir unvermuthet hier angetroffen haben, ſehr lebhaft in der Nebenſtube — eine Nachbarſchaft, die einen noch jungen Philoſophen mancher Diſtraction bei gewiſſenhafter Haltung ſeines Tagebuchs zu unterwerfen im Stande iſt. Weniger gut geht es armen preußiſchen Kriegsgefangenen, die wir hier antrafen. Sie werden ſchlecht behandelt, und man verſucht Alles ſie zum Dienſt gegen Spanien zu zwingen.

Monpellier iſt eine hübſche Stadt, die in ihrem beträchtlichen Umfang einige ſchöne Gebäude und Plätze einſchließt. Von einem der letztern, la place du Peyron, den ein ſchönes Thor, ein Tempel und eine Waſſerleitung ziert, hat man die reizendſte Ausſicht auf das Meer mit den Schlöſſern von Maguelone und Cette, die Cevennen und die Pyrenäen am äußerſten Horizont. Wir ſahen hier die Sonne untergehen, und begaben uns nachher auf die Esplanade, einen weiten, mit Bäumen beſetzten Spazierplatz, wo wir eine Menge Menſchen aller Klaſſen verſammelt fanden, um die Friſche des Abends zu genießen. Grün angeſtrichene Eisbuden, Caffées champêtres u. ſ. w. boten den Vorübergehenden alle

Arten von Erfriſchungen dar, Buden und Bäume waren ſo glänzend mit bunten Lampen illuminirt, daß vor ihrem hellen Schein die keuſche Cynthia, die in der Ferne ſich in den dunkeln Meereswellen badete, ſichtbar erblaßte. Es war dieſen Abend nicht nur friſch, ſondern wirklich kalt, ſo daß ich von dem jähen Contraſt einen heftigen Huſten davontrug, den ich in dem gerühmten milden Clima von Monpellier nicht befürchten zu müſſen geglaubt hätte.

Einen großen Theil des andern Morgens lief ich vergebens in der Stadt umher, um ein cabinet littéraire zu finden, ſelbſt bei Buchhändlern traf ich nichts als elende original franzöſiſche, oder ſchlecht aus dem Engliſchen überſetzte Romane an, beſſere Werke waren jedesmal, ſobald ich darnach fragte, den Tag vorher verkauft worden; Liebhaber der Literatur, die ſich eine Zeitlang hier aufhalten wollen, müſſen ſich daher von Paris verſehen.

Merkwürdigkeiten ſind in Monpellier nur ſehr wenige. Der hieſige botaniſche Garten giebt ſich für den älteſten in Europa aus; ſeine Gewächshäuſer ſind ſehr elegant gebaut und mit den Zeichen des Thierkreiſes decorirt, daneben zieht ſich ein ſchattiges Gebüſch hoher Bäume hin, die hier eine große Seltenheit ſind, und in einem ſo kahlen und verbrannten Lande einen reizenden Aufenthalt gewähren; ich bemerkte dort unter vielen hohen Cypreſſen auch eine gewöhnliche Tanne, die man hier Cyprès de Montpellier nennt, und von denen die Stadt ihren Namen führen ſoll. Die Tochter des Verfaſſers der Nachtgedanken iſt am Ende des Gartens begraben, man ſieht aber nichts mehr von dem Grabmahl, als die Wölbung, worin der Sarkophag ſtand; alles Uebrige iſt in der Revolution zerſtört worden.

Soviel mehr man hier von der Hitze leidet als bei uns, um ſoviel mehr Mittel wendet man auch an, ihr entgegen zu arbeiten; viele Theile der Straßen ſind mit weiten Decken überhangen, unter deren Sitz man den Sonnenſtrahlen Trotz bietet, kühlende Erfriſchungen ſind für die geringſten Preiſe überall zu haben, ſelbſt die Hökerweiber auf den Gaſſen verkaufen an allen Enden für den gemeinen Mann Limonade, Himbeerſaft, Syrups, Eiswaſſer u. dergl. Es iſt auffallend, in einem ſo heiſſen Lande das Eis weit wohlfeiler zu finden, als im Norden, man erhält drei Pfund für einen Sous.

Das ſchöne Aeußere des Comödienhauſes lockte uns auch ſein Inneres zu ſehen, deſſen Einrichtung uns aber weit weniger befriedigte. Deſto begieriger waren wir auf die Vorſtellung, da man uns verſichert hatte, daß in Monpellier jetzt das beſte Provinzial-Schauſpiel in Frankreich ſey. Man gab zuerſt den Calif von Bagdad, worin Coſtüme und Decorationen auf eine wahrhaft unverantwortliche Weiſe gemißhandelt wurden. In der Stube der alten Türkin hing über dem Kamine ein Portrait aus den Zeiten Ludwig des Vierzehnten mit einer ungeheuren Allongenperücke, und die Mahomedanerin ſelbſt erſchien in einem Schleppkleid von Croisé de Lyon, mit einem Strohhut auf dem Kopf.

Hierauf folgte Alexis ou l'erreur d'un bon père.

Die Dame, welche den Alexis ſpielte, übertrieb auf eine ſo unnatürliche und widrige Weiſe, daß ich überzeugt bin, ſie hätte in einer deutſchen Stadt die Scene verlaſſen müſſen; hier war es aber ganz anders, jemehr ſie kreiſchte, ſchluchzte und ſich in ſchrecklichen Zuckungen, wie eine vom böſen Weſen Ergriffene, umherwand, je wüthender wurde der allgemeine Beifall — „Ah! c'est senti cela! voila de l'expression!" ertönte es von allen Seiten, und ehe man es ſich verſah, wurden mehrere Lorbeerkränze auf das Theater lancirt, von denen unglücklicherweiſe einer der Actrice ſo gewaltig ins Auge flog, daß ſie auf der Stelle die künſtlichen Thränen mit ſehr aufrichtigen zu vertauſchen genöthigt wurde. Nach zwei ſo elenden Vorſtellungen wurde ich ſehr überraſcht, die dritte, Fanchon la Vielleuse, mit der größten Vollkommenheit geben zu ſehen. Alle ſpielten gut, der Abbé, St. Luce und Fanchon aber vortrefflich, beſonders die beiden Letzten, welche von zwei fremden Schauſpielern, Herrn und Madam Fay, als Gaſtrollen gegeben wurden *).

Den andern Morgen reißten wir von Monpellier ab. Wir gingen wieder zu Fuß, da uns aber bald nachher ein Knabe mit zwei ledigen Bourriques (Müllereſel, die weit lebhafter als die unſrigen ſind) einholte, und uns anbot für einige Sous mit ihm bis Lunel zu reiten, ſo nahmen wir mit Vergnügen ſein Anerbieten an. Krank und von der Hitze erſchlafft beſtieg ich mein kleines Eſelchen, auf dem ich ſitzen und zugleich gehen konnte, weil meine Beine zur Noth auch noch über den Boden hinaus gereicht hätten.

Herr von Wulffen poſtirte ſich der Queer auf den zweiten und ſo ſetzten wir, Einer über den Andern lachend, unſern Weg etwas bequemer fort. So biſt Du denn, rief ich mir ſelbſt zu,

---

*) Die Eltern der nachher ſo berühmt gewordenen Schauſpielerin Leontine Fay, im Theatre de Madame.

nach mancher Veränderung und immer herabſteigenden Graden, endlich bis auf den Rücken eines Müllereſels retrogradirt! — aber es war mir beſtimmt noch tiefer zu fallen, ich ſollte unter den Eſel kommen. Wir mochten ohngefähr die Hälfte des Weges zurückgelegt haben, als die Eſelin meines Freundes auf einer niedrigen Brücke ſtehen blieb, um einem natürlichen Bedürfniß obzuliegen. Der männliche Eſel einer alten Frau, die eine Strecke hinter uns ritt, bemerkte dies kaum, als er im Galopp herbeigeſprengt kam, um nach der bekannten unanſtändigen Manier der Eſel, die zum Sprüchwort geworden iſt, ſeine Naſe in fremde Dinge zu ſtecken; der meinige, den das nämliche Bedürfniß in Bewegung ſetzte, ſtellte ſich auf die Hinterbeine und ſchien noch weit ausſehendere Abſichten zu verrathen, als er von ſeinem Nebenbuhler, den die alte Frau vergebens mit verlornem Hut und fliegenden Röcken aufzuhalten ſuchte, ſo heftig angeſtoßen wurde, daß er das Gleichgewicht verlor und ſeitwärts mit mir von der Brücke herab ſtürzte. Hier hatte ich Gelegenheit mich zu überzeugen, welche Vortheile mit der Natur eines Eſels verbunden ſind, denn ohne im Geringſten durch den unvermutheten Zufall aus der Faſſung gebracht zu werden, fing mein philoſophiſches Thier noch im Liegen an, ruhig einige Weinblätter zu verzehren, die es unter ſeiner Schnauze fand — iſt es nicht wirklich tiefe Weisheit, welche ſo zu handeln lehrt, und würde man nicht leicht mehrere Bogen mit den herrlichſten Lehren anfüllen können, die ſich aus dieſem nachahmungswürdigen Betragen meines Eſels herleiten laſſen? Man ſollte alſo dieſes ehrenwerthe Thier nicht mit ſo viel ungerechter und unverdienter Verachtung überſchütten, und lieber beherzigen, was der Spanier Huarte in ſeinem merkwürdigen Buch von der Prüfung der Köpfe (examen de ingeniis) ſagt: Galenus beweiſt durch Gründe und Erfahrung, daß die Eſel mit ihrem Verſtande tiefſinnigere Sachen begreifen können, als weder Plato noch Ariſtoteles je erfunden haben.

Unter dieſen Betrachtungen hatte ich mich mühſam hervorgearbeitet und half die andern beiden Eſel nebſt der alten fluchenden Frau, die noch immer aux prises waren, auseinander zu bringen, welches denn nach einiger Arbeit auch glücklich zu Stande kam, und kein weitres Abenteuer unſre Reiſe bis Lunel und von da nach Nismes ſtörte, wo wir gegen Abend wohlbehalten ankamen.

Im hôtel de Luxembourg ſpeiſten wir mit einem dicken Mann und ſeiner Familie (wofür wir den übrigen Theil ſeiner Geſellſchaft hielten) zu Abend, der von Bordeaux kam und nach Marſeille reiſte. Er gab uns bald zu verſtehen, daß wir mit einem ci-devant zu thun hätten, führte in ſeinen Erzählungen ſich einigemal mit Dumouriez ſprechend ein, wobei er nie unterließ, dieſen vertraulich Du zu nennen, und geſtand endlich frei, daß, hätte Dumouriez ſeinem Rath gefolgt, dieſer General jetzt an des Kaiſers Napoleon Stelle und er, um eine beſcheidne Hypotheſe zu wagen, wenigſtens erſter Miniſter in Frankreich ſeyn würde. Als Deutſche glaubte er uns auch

Etwas von unſern Landsleuten ſagen zu müſſen, und wählte dazu den König von Preußen Friedrich Wilhelm den Zweiten und den Herzog von Braunſchweig, die er Beide ſehr gut gekannt zu haben verſicherte, indem er von Dumouriez einigemal mit wichtigen Depeſchen an ſie abgeſchickt worden ſey, und dann gewöhnlich, wie er en passant erwähnte, bei Tiſch zwiſchen ihnen geſeſſen habe. „Apropos, fuhr er fort, j'ai encore beaucoup connû Fredéric le Grand, c'est à dire, pas beaucoup précisement, mais je l'ai souvent vu chez mon ami Voltaire, lorsque sur la fin de son regne le Roi vint à Ferney, pour se réconcilier avec lui." Erſtaunt zu erfahren, daß Friedrich der Große am Ende ſeiner Regierung, um ſich mit Voltaire zu verſöhnen, noch eine Reiſe nach Ferney unternommen habe, die bis jetzt der ganzen Welt ein Geheimniß geblieben war, wagte ich es mit Ehrfurcht den dicken Mann zu fragen, wem wir ſo glücklich wären, dieſe merkwürdige Anekdote zu verdanken? „Messieurs, je m'appelle de la

Riballiere, nom assez connû par mes ouvrages." „Ah! Monsieur est donc auteur . . . . ." „Oui, Messieurs, j'ai toujours aimé les belles lettres, je les ai protégé dans les tems, et je crois même, les avoir cultivé avec quelque . . . . . . „Hier wurde er mitten in ſeiner angefangenen Rede von dem Kellner herausgerufen. „Was iſt der Herr, wenn ich fragen darf," wandte ich mich an eine gegenüber ſitzende Dame von ſeiner Geſellſchaft, die uns ſchon ſeit langer Zeit mit occhi assassini angeblickt hatte.

„Monsieur, c'est notre caissier."

„Votre caissier, Madame?"

„Oui, Monsieur, caissier du théatre Pavillon à Marseille, dont . . . ."

„ . . dont vous faites sans doute un des principaux ornemens, Madame; ah! j'éntends maintenant — sans doute que Monsieur votre caissier vient de repeter son rôle de Gascon devant nous?"

Ein ſehr holdſeliges Lächeln war die Antwort, und mit vieler Theilnahme frug man uns, ob wir einen langen Aufenthalt in Marſeille machen würden, in welchem Falle man hoffte, noch öfter das Vergnügen zu haben, uns zu ſehen.

Wulffen war hier ſo boshaft, ſtatt der Antwort ſich zu erkundigen, ob man ſehr wohlfeil in Marſeille leben könne, weil wir bloß in der Abſicht hingingen, eine Erſparniß zu machen.

Dieſe unerwartete Wendung ſchien die leuchtenden Augen der Prieſterin Thaliens plötzlich zu verfinſtern, und mit verächtlichem Lächeln wünſchte ſie uns, ohne ſich in weitere Erörterung der Frage einzulaſſen, eine gute Nacht, welchen Wunſch wir von Herzen erwiderten, und uns ebenfalls zur Ruhe begaben.

Arles den 12. September 1809.

Mit einem preußiſchen Gefangnen, der unſre Effecten trug, ſetzten wir um 7 Uhr früh unſre Reiſe fort. Die flachen Gegenden, durch die wir gingen, waren noch öder und unfruchtbarer, als wir ſie bisher angetroffen hatten, ſelbſt der Weinbau hörte auf, der Baum der Pallas verſchwand, und nur ſparſam ſah man den dürren Sand mit einigen Tamaris-Sträuchern beſetzt. Wulffen nannte es ſehr paſſend: eine Lüneburger Haide mit etwas vornehmerer Vegetation. Wir begegneten einigemal ganzen Heerden von vierbeinigen Dreſchern, oder vielmehr Austretern des Getreides, die von Ort zu Ort getrieben werden, wo für der Beſitzer von Jedem, der ſie braucht, eine gewiſſe Summe bezahlt erhält.

Ehe man Arles erreicht, muß man über zwei Arme der Rhone ſetzen; über den letzten führt eine elegante Schiffbrücke, den erſten paſſirt man auf einer Fähre. Arles iſt groß, aber finſter, ſchmutzig und ſchlecht gebaut. Es beſitzt mehrere intereſſante Alterthümer, von denen wir zuerſt das Theater beſuchten, wo man eine Menge Fragmente ſchöner Statuen, beſonders die einer Tänzerin, an der Bein und Fuß von hoher Vollkommenheit ſind, und einige prächtige Säulen von afrikaniſchem Marmor findet. Der ganze Boden des Theaters iſt mehrere Fuß tief mit nichts als zerbrochnen Ueberreſten von Statuen, Vaſen, Säulen u. ſ. w. angefüllt, die aber leider durchgängig auf eine ſo jämmerliche Art verſtümmelt ſind, daß man das Nachgraben als unnütz aufgegeben hat. Dieſe unſinnigen Verwüſtungen werden hauptſächlich den erſten Biſchöfſen von Arles zugeſchrieben, die ſich nicht begnügten, alle heidniſchen Kunſtwerke zerſchlagen zu laſſen, ſondern, um die Wiederherſtellung unmöglich zu machen, die einzelnen Glieder noch an entfernte Orte umherzuwerfen befahlen. So hat man die bekannte Venus von Arles, welche in Paris iſt, durch das glücklichſte Ohngefähr nur theilweiſe an ganz verſchiednen Stellen und zu verſchiednen Zeiten zuſammengefunden. Wir beklagen uns ſo oft über die Barbaren und ihre Zerſtörungen der hohen Werke des Alterthums leider lehrt uns die Geſchichte, daß wir, mehr als Hunnen, Gothen und Vandalen, dem unermüdlichen Eifer der Chriſten in dieſer Hinſicht zu verdanken haben!

Das Amphitheater von Arles iſt kleiner als das in Nismes, eben ſo mit Häuſern verbaut und überdies faſt ganz zerſtört. Von ſeinen verfallnen Mauern hat man eine ſchöne Ausſicht auf die Gebürge des Ventour und die weiten Ebnen der Abtei von Montmajour, die oft das Blut der Sarazenen tranken. Nur ein halber Thurm iſt noch von dem nahen Palais des

Kaiſers Conſtantin übrig, in dem Fauſtina den Crispin gebar. Gegenüber ſieht man jenſeits des Fluſſes die Ufer der isle de Camargue, berühmt durch ihre reichen Weiden, ihr herrliches Vieh und ihre Stiergefechte.

Auf der Inſel Camargue und einem Theil der Grafſchaft Arles, Plan du Bourg genannt, wird nämlich, wie ich in einem franzöſiſchen Schriftſteller leſe, eine große Anzahl Stiere und Ochſen ernährt, die man in Freiheit weiden läßt. Jeder Eigenthümer kann die ſeinigen nur an dem Zeichen erkennen, das ihnen eingebrannt wird, man ſieht aber leicht ein, wie ſchwer es iſt, dieſe Operation an einem Stier zu machen, der im Stande der Wildheit lebt; es gehört eben ſo viel Geſchicklichkeit als Muth und Kraft dazu, ſie zu bewerkſtelligen, und mehr braucht es nicht, um aus dieſer Operation ein Schauſpiel von allgemeinem Intereſſe für das Publikum zu machen. In der That werden jedesmal große Vorbereitungen zu dieſen Feſten gemacht, und von weiten Gegenden ſtrömen die Fremden hinzu, ihm beizuwohnen.

Dieſe Feſte, welche Ferraden genannt werden, haben einen von den Stiergefechten in Spanien, Paris und England, ſehr verſchiednen Charakter; der Menſch bietet hier alle ſeine Kraft auf, zeigt alle ſeine Geſchicklichkeit und legt die Probe von jenem edlen Muthe ab, der ihm die ſtolzeſten Thiere unterwürfig macht. Der Arleſianiſche Bouvier reizt den Stier nicht wie die ſpaniſchen Matadores, um ihm nachher wieder auszuweichen, er wirft nicht Pfeile auf ihn ab wie die Picadores; aber wie die kraftvollen Bewohner des alten Theſſaliens, verfolgt er ihn mit dem Dreizack auf ſeinem flüchtigen Roß durch Wälder und Sümpfe, er faßt ihn endlich von vorn, biegt mit Gewalt ſeinen ungeheuren Kopf nieder, den er bei den Hörnern ergriffen hat und ſtürzt ihn unter dem Beifallsgeſchrei der Zuſchauer zur Erde. Nichts fehlt ihm, als ſich nackt in der Rennbahn zu zeigen, ſeinen musculöſen Körper und ſeine athletiſche Form den Augen darzuſtellen, um jenen Helden des Alterthums verglichen zu werden, deren Andenken noch jetzt unſre Bewunderung erregt.

Die Bouviers begeben ſich an den beſtimmten Tagen auf Pferden der Camargue zu dem, der die Ferrade giebt und den man den Herrn der Bouvaille nennt. Jeder iſt mit einem Ficheron bewaffnet, eine Art Dreizack, deſſen mittelſte Spitze etwas vor den beiden übrigen hervorſteht, damit man den Stier ſtechen kann, ohne ihm eine zu große Wunde beizubringen, Die theſſaliſchen Thierkämpfer mußten eine ähnliche Waffe haben, woher ſie Taurocenta genannt wurden, eine Benennung, die dem Wort Centaur ſeinen Urſprung gegeben hat.

Man reicht den Bouviers eine ſtärkende Mahlzeit, der feurige Wein de la Crau belebt ihre Kraft und erhitzt ihren Muth, ſie brechen auf und kommen auf den Wieſen an, wo die Thiere gewöhnlich zu weiden pflegen. Hier umzingeln ſie ſie und zwingen ſie durch ihr Geſchrei und mit Hülfe ihres Dreizacks, ſich in einen Trupp zu vereinigen und treiben ſie ſo bis an den Ort, wo ſie die Nacht zubringen ſollen. Einige Bouviers bleiben zurück, ſie zu bewachen, die andern kehren zu der Wohnung zurück, die man ihnen zubereitet hat. Während der ganzen Nacht ſieht man die Zuſchauer ankommen, die gegen 8 Uhr Morgens alle verſammelt ſind; die Bouviers holen die Stiere und führen ſie auf dieſelbe Art wie den vorigen Abend nahe an eine Hütte, die zu dieſem Endzweck errichtet und nicht weit von dem Ort entfernt iſt, wo die Ferrade ſtatt haben ſoll.

Die Wagen, Karren, Reiter, mit Dreizacks oder kleinen Ruthen verſehen, verſammeln ſich auf den dürreſten Theil der Ebne. Der ganze Hauſe begiebt ſich von hier nach dem Ort des allgemeinen Rendezvous, die Wagen werden in ovaler Linie in Form eines Amphitheaters gereiht, jeder hat Fackeln, Fahnen oder Wimpel aufgeſteckt, die eine ſehr pittoreske Wirkung machen. Dieſe Wagen dienen zugleich als Bänke und Sitze, die Pferde ſind hinter ihnen rangirt und die Rennbahn mit Fußgängern bedeckt. Am Ende des Ovals iſt eine Art enormer Scheiterhaufen errichtet, wo die Eiſen glühen, welche beſtimmt ſind, den Stieren das unterſcheidende Zeichen einzubrennen.

Nachdem Alles auf dieſe Art im Stande iſt, giebt der Herr mit drei Piſtolenſchüſſen das Signal zum Anfang. Die Bouviers, einige Eigenthümer und Pächter verlaſſen den Cirkel, mit dem Dreizack bewaffnet und zu Pferde; ſie reiten auf die Heerde zu, Manche ſind ſelbſt ſo kühn, in ſie einzudringen, und zwingen den Stier, der beſtimmt iſt gezeichnet zu werden, ſich von ſeiner Heerde zu trennen. Mit Widerwillen verläßt das Thier ſeine Begleiter, beſonders die Kuh, welche ihn ernährt hat, ein natürliches Gefühl bringt ihn immer nach dem Ort zurück, von dem er vertrieben worden iſt, und er wendet alle Kräfte an wieder dahin zu gelangen, aber überall ſtellen ſich ihm Hinderniſſe in den Weg, er wird immer von Neuem durch zwei Reiter zurückgeſtoßen, die ihn zur Seite begleiten, jedem ſeiner Schritte mit der bewundernswürdigſten

Genauigkeit folgen und mit unglaublicher Geſchicklichkeit jedem Stoß ausweichen. Manchmal hält er, um ſeine Führer zu betrügen, plötzlich ſtill, ihre Pferde in vollem Lauf rennen bei ihm vorbei und er benutzt mit Blitzesſchnelle dieſen günſtigen Augenblick, zu ſeiner Heerde zurückzufliehen, aber die Reiter erreichen ihn von Neuem, greifen ihn mit doppelter Hitze an und zwingen ihn endlich in den Kreis zu kommen, wo er gezeichnet werden ſoll. Oft nehmen die jungen Weiber der Pächter Theil an dieſer Uebung und jagen auf dieſelbe Art die Kühe, welche zum Brand beſtimmt ſind.

Es geſchieht zuweilen, daß der Stier im Augenblick, wo er in den Cirkel treten ſoll, ſich rechts oder links wendet, und Pferde und Mauleſel fangen dann erſchrocken zu wiehern an und auszuſchlagen, indem ſie ſich alle mit dem Rücken gegen ihn wenden; bald aber umgeben ihn von Neuem die Bouviers und nöthigen ihn in den Kreis.

Am Eingang erwarten einige muthige Männer mit feſtem Fuß das wüthende Thier; es ſtürzt ſich auf einen von ihnen, dieſer ergreift es ſogleich bei beiden Hörnern und läßt dann eins davon fahren; der Stier will dieſen Augenblick der Freiheit benutzen, dreht ſich, und ſein Gegner faßt ihn beim Schweif. Einige Schritte ſpringt er ſo mit ihm vorwärts, und den Moment ergreifend, wo das Thier im Lauf ſeine Beine in der Luft hat, ſtellt er ſchnell eins der ſeinigen dazwiſchen und giebt ihm im nämlichen Augenblick einen ſolchen Stoß, daß er wie mit abgeſchlagnen Beinen niederſtürzt und die Erde von ſeinem Falle dröhnt.

Helioder, dem man den griechiſchen Roman Theagenes und Charíklea zuſchreibt, erzählt faſt auf die nämliche Art den Sieg, den Theagenes über einen Stier davon trägt. Dieſer junge Menſch von theſſaliſcher Abkunft und folglich ein guter Stierjäger ſoll geopfert werden und eben den tödtlichen Streich empfangen, als ein Stier, der ebenfalls zum Opfer beſtimmt iſt, ſich losreißt; Theagenes ergreift einen Stock vom Scheiterhauſen, ſchwingt ſich auf ein weißes Pferd, das, wie er, umgebracht werden ſollte, verfolgt das wilde Thier, erreicht es und faßt es beim Hals; vom Pferd herabgleitend umſchlingt er feſter den Stier, der ihn mit ſich fortreißt, geſchickt ſtellt er ihm ein Bein und wirft ihn mit ſolcher Gewalt nieder, daß die Hörner in der Erde ſtecken bleiben; vergeblich ſucht ſich das Thier mit den Beinen los zu machen, Theagenes hält es mit einer Hand und erhebt die andere zum Zeichen des Siegs.

Wenn der Stier darniederliegt, kann der Bouvier von Arles nicht mehr die Vergleichung mit den theſſaliſchen Hippocentauren aushalten, und iſt gezwungen ihnen die Palme des Siegs zu überlaſſen; er kann nicht, wie jene, das Thier allein zurückhalten, neue Athleten erſcheinen und ergreifen es bei Beinen und Hörnern. Doch findet man, daß die Theſſalier ſich auch zuweilen Mehrere vereinigten, den Stier niederzuwerfen. Eine ſchöne griechiſche Vaſe, welche Tiſchbein bekannt gemacht hat, ſtellt auf dieſe Art drei

Theſſalier vor, die einen ungeheuren Stier bei einem Beine, Schweif und Hörnern halten und ihn in Gegenwart eines Gymnaſien hinwerfen wollen, der ihnen Muth einſpricht. In der Ferrade iſt ein Einziger hinreichend den Stier niederzuwerfen, aber Mehrere ſind nöthig um ihn zurückzuhalten.

Sobald er gefallen iſt, hört man aus allen Ecken ſchreien: das Eiſen! das Eiſen! Einer der Bouviers bringt es; manchmal präſentirt er es einer der Damen, die auf dem nächſten Wagen ſitzt; ſie ſteigt herab, bewaffnet ſich mit dem brennenden Eiſen, das Gebrüll des Stiers, der Rauch, der von dem Brand emporſteigt, kündigt an, daß die Operation vorüber iſt, und die Dame eilt, ihren Wagen wieder zu erreichen.

Gewöhnlich ſind die Kühe gefährlicher als die Stiere, und ſchrecklicher bei ihrem Angriff; Liſt und Bosheit kommen ihrer Schwäche zu Hülfe. Zuweilen ſpringen die gejagten Thiere, ohne anzuſtoßen, über die Wagenburg hinweg, oder winden ſich unter ihr durch, worauf ſie voll Angſt ihre Heerde zu erreichen ſuchen, ohne jedoch ihrem Schickſal entgehen zu können.

Das nämliche Schauſpiel erneuert ſich jedesmal, ſo oft ein Stier zu zeichnen iſt, und es werden manchmal bis hundert gebrannt.

Die eigentlichen Stiergefechte ſind ohngefähr auf dieſelbe Art. Die Stiere werden die Nacht durch bewaffnete Leute herbeigeführt, die Rennbahn iſt mit Wagen oder einem Brettergeländer umgeben und mit jungen Leuten angefüllt, die nichts als einen kleinen Stock haben, mit dem ſie den Stier reizen, und ein rothes Tuch, um ihn auf ſich zu ziehen. Die wüthendſten Stiere haben Cocarden an den Hörnern, und diejenigen erhalten den Preis, welche den Muth und die Geſchicklichkeit beſitzen ſie loszureißen.

Dieſe Spiele haben zur Abſicht, die Landleute zu üben, ſich Herr über dieſe Thiere zu machen, um ſie dem Joch unterwerfen zu können und zur Feldarbeit zu dreſſiren. Leider ſind aber Unglücksfälle dabei ſehr häufig und oft wird die Rennbahn mit Blut bedeckt.

Soweit mein Autor.

Ein neueres Alterthum in Arles iſt das Portal der Metropole von gothiſcher Architektur, an dem außer der ungemeinen Künſtlichkeit, Freiheit und herrlichen Ausführung einer unzähligen Menge kleiner Figuren, ſechs Säulen merkwürdig ſind, deren Alter in die vergeſſenſten Zeiten zurückgehen mag, und deren jetzt ganz unbekannter Stein täuſchend das Anſehn der Bronze nachahmt. Neben der Cathedrale ſteht das Rathhaus, ein großer, von Ludwig dem Vierzehnten erbauter Pallaſt, in dem ebenfalls vielerlei Antiken aufbewahrt werden. Im Veſtibule ſieht man unter andern einen ſehr ſchönen Sarkophag; die Inſchrift lehrt, daß er einer jungen Dame mit Namen Cornelia zum Grabmahl diente. Auf der Haupttreppe fanden wir einen Altar der Ceres von guter Arbeit, und den halben Theil eines Mythras mit den Zeichen des Thierkreiſes, der von einem ausgezeichneten Künſtler verfertigt zu ſeyn ſcheint. Einige wohl darauf erhaltne Figuren, und die Schlange, die den Leib umſchließt, waren vortrefflich zu nennen. Vor dem Rathhaus iſt ein kleiner Obelisk aufgerichtet worden, der aber in jeder Hinſicht von wenig Bedeutung iſt, und auch ſtark droht bald wieder umſtürzen zu wollen.

Der Cuſtode, welcher uns herumführte, ein inſtruirter Mann, erzählte uns viel vom Kronprinzen von Baiern, der einen halben Tag mit genauer Unterſuchung der ſich hier befindenden Fragmente zugebracht habe, ſich von allem Noten gemacht und eine Menge Kenntniſſe dabei verrathen, die ihn, wie er hinzufügte, an einem ſo großen Herren nicht wenig in Verwunderung geſetzt hätten.

Marſeille den 26. September 1809.

Nach dem Aufenthalt eines Tages verließen wir Arles abermals zu Fuß und unſre Mantelſäcke auf dem Rücken, weil es unmöglich war, in der ganzen Stadt, weder einen Wagen noch einen Eſel oder Träger zu bekommen. Es war zwar den Abend vorher einer von uns angenommen worden, der uns aber im Stich ließ, weil wir verſäumt hatten uns ein Aufgeld von ihm geben zu laſſen; denn hier, wo Treu und Ehrlichkeit eben nicht ſehr an der Tagesordnung ſind, fängt der ſpaniſche und italieniſche Gebrauch an, nach welchem der, welcher etwas miethet, es ſey, was es wolle, nicht Aufgeld giebt, ſondern erhält.

Faſt nüchtern, denn auf dem ganzen Wege war nichts als einige ſaure Weintrauben zu erhalten, kamen wir gegen Abend in St. Remy an. Während die Sonne ſchon unterging, beſahen wir noch die römiſchen Ruinen, die eine Viertelſtunde vom Ort, am Fuß einer öden Felſenreihe liegen. Sie beſtehen aus einem thurmförmigen Mauſoleum und den Reſten eines Thriumphbogens; das erſte iſt mit zwei ebenſtehenden Figuren faſt ganz erhalten, aber ſehr ſchlecht und grob gearbeitet. Von weit beſſerer Architektur iſt der Thriumphbogen, auf dem man noch einige Basreliefs gut unterſcheidet; vorzüglich zeichnet ſich eine ſehr ſchöne weibliche Geſtalt aus, faſt in Lebensgröße, die nackt an einen Baum gebunden ihre bloß geſtellten Reize ſchamhaft zu verbergen ſucht.

Um zwei Uhr in der Nacht ritten wir auf Eſeln bis Orgon, wo man uns ein ſehr gutes Frühſtück vorſetzte. Nahe bei Orgon führte der Weg an einem lieblichen Thale voll Wieſen und friſchem Laubholz vorüber, das viele Bäche durchſchnitten und hohe Felſen umkränzten. Hier im Thale von Cavaillon, dacht' ich, mag es geweſen ſeyn, wo an jenem verhängnißvollen Morgen Aline auf weichem Raſen hinfiel, ihren Milchtopf zerbrach und mit ihm noch mehr als ihre Milch verlor!

Von Orgon ſetzten wir unſern Weg zu Fuß fort und langten nach einem ununterbrochnen Marſch von 10 Stunden, faſt leblos vor Ermattung, in Aix an. Ein Mann, der uns die letzten Stunden begleitet hatte, gab uns, als wir beim hôtel des Princes von ihm ſchieden, das drollige Zeugniß: que nous marchions supérieurement du pied.

Aix iſt ſchöner gebaut als alle übrigen Städte des mittäglichen Frankreichs, die wir bisher geſehen hatten. Der Cours, eine ſchöne Straße von 1300 Fuß Länge, die mit hohen Häuſern und einer breiten Allee geſchmückt iſt, dient zugleich zu einem angenehmen Spaziergang im Innern der Stadt.

In der Domkirche ſieht man eine Rotunde

von antiken Säulen und hinter dem Hochaltar das Grabmahl des bekannten Liqueur de Vins. Das Monument, welches Friedrich der Große dem Marquis d'Argens errichten ließ, befindet ſich jetzt auf der Mairie, die Inſchrift wurde in der Revolution abgeriſſen und iſt nicht wieder hergeſtellt worden.

Es giebt in Aix ein Badehaus, in deſſen Badekammern ſeit des Proconſuls Sextus Zeiten nichts als der Badehahn geändert worden ſeyn ſoll. Wir hätten es ſehr zu ſehen gewünſcht, konnten aber keine beſtimmte Auskunft darüber erhalten.

Des fernern Gehens müde fuhren wir mit einem Vetturino nach Marſeille. Eine Stunde vor der Stadt, da wo die Straße ſich zu ſenken anfängt, erblickt man mit einemmal die herrliche Ausſicht, welche unter dem Namen der Viſta bekannt iſt. Marſeille, von einer unzähligen Menge Gärten und weißen Baſtiden (Landhäuſern) umringt, ſcheint von hier nur in eine unermeßliche Stadt mit dieſer Umgebung zuſammen zu fließen, welche das ganze Thal bis an den Halbkreis hoher Felſen ausfüllt, die es auf zwei Seiten umſchließen; daneben verliert ſich der Blick längs dem unabſehbaren Meer, ſchweift über den Maſtenwald des weiten Hafens, den Hunderte von Gondeln und Schifferkähne umgaukeln, oder ruht auf den majeſtätiſchen Felſenſchlöſſern von Chateau d'If, Beaumaigre und Retonneau, die einzeln, ſchroff und ſchwarz, aus den dunkelblauen Fluthen hervorragen.

Es war bei Anbruch der Nacht, als wir in Marſeille ankamen, der günſtigſte Augenblick, dieſe Stadt zum erſtenmal zu ſehen, beſonders zur jetzigen Meßzeit. Man ſtelle ſich eine grade 4000 Fuß lange Hauptſtraße voll prächtiger Gebäude vor, die von zwanzig zu zwanzig Schritt mit großen in der Mitte aufgehangnen Lampen erleuchtet iſt, deren flammende Reihe ohne Ende ſcheint. Auf beiden Seiten der Häuſer zieht ſich eine breite Allee hoher Rüſtern hin, wo glänzende Buden zwiſchen den Bäumen ihre Waaren durch transparente Inſchriften den Vorübergehenden ankündigen; ein wogender Haufe Volks ſtrömt geſchäftig bei ihnen auf und nieder. Geſtalten aller Art, Juden und Chriſten, Türken und Mohren ſieht man bei ſich vorübereilen, Alles lärmt verworren durch einander, und der allgemeine Tumult, die Menge Lichter, welche hier aus großen Spiegeln zurückſtrahlen, dort den Glanz einer mit Goldwaaren angefüllten Bude noch vermehren, oder von funkelnden Kronleuchtern herableuchten, die rauſchende Muſik, die an allen Enden ertönt, nettgekleidete Knaben, die Erfriſchungen umhertragen, Sträußermädchen mit Körbchen wohlriechender Blumen am Arm, die keine verweigern werden, über die ſie zu disponiren im Stande ſind, — man glaubt einer Maskerade unter freiem Himmel beizuwohnen, und kann ſich an dem ſeltſamen Schauſpiel nicht ſatt ſehen. Die Hälfte der Nacht trieben wir uns mit dem taumelnden Haufen bei Sternenſchein unter den Buden umher, bis endlich Sterne und Lichter verlöſchten, und Jeder ſein wirthliches Dach, ſein reiches oder ärmliches Lager aufſuchte, der ſanften Ruhe in die Arme zu ſinken.

Sobald wir ausgeſchlafen hatten, war unſer erſter Gang wieder nach dem Corſo, dieſer prächtigen Straße, welche ganz Marſeille in ſeiner Länge durchſchneidend, bei Nacht der Glanz von [illegible] und bei Tag an jedem ihrer beiden Enden ein point de vue hoher Felſen ſchmückt, die unmittelbar vor den Thoren der Stadt ſich zu erheben ſcheinen. Alle Morgen wird hier unter den grünen Bäumen Frucht- und Blumenmarkt gehalten, der die ganze Athmoſphäre rund umher mit ſeinem Wohlgeruch erfüllt. Von Pomonens und Flora's köſtlichſten Gaben umringt, genießen wir dort täglich unſer Frühſtück neben einer ſprudelnden Fontaine, deren viele die lange Allee des Corſo zieren. Wir haben ſchon eine Menge Früchte hier kennen gelernt, die uns bis jetzt noch fremd, oder wenigſtens nur dem Namen nach bekannt waren, als Pastèques (Waſſermelonen) peches-prunes, kleine ſaftige

Pfirſiche von der Größe der Pflaumen, eine beſondre Art dunkelblauer Feigen, Alberges, Grenaden und andre mehr.

Alle dieſe Früchte ſind äußerſt wohlſeil, das Pfund der beſten Weintrauben koſtet einen Sous, die Melonen weit weniger als bei uns die Kürbiſſe u. ſ. w.

Außer dem Corſo giebt es noch andre mit Bäumen beſetzte Promenaden in der Stadt, die größtentheils, ſo wie auch die öffentlichen Brunnen, mit Monumenten geziert ſind. Marſeille gehört überhaupt zu den ſchönſten Städten, die ich geſehen habe; alle Straßen ſind allignirt, breit und gewölbt, mit erhöhten Trottoirs verſehen und wie in Wien mit reihenweis gelegten unbehaunen Quadern gepflaſtert; nie ſieht man die Stadt kothig, weil auch bei dem ſtärkſten Platzregen ſchon in einer halben Stunde Alles, was Schmutz veranlaſſen könnte, in den Hafen abgefloſſen iſt. Die hohen regelmäßigen Häuſer, welche überall in der neuen Stadt (denn von dieſer rede ich bloß, die alte Stadt, welche ganz von ihr getrennt iſt, und nur von gemeinen Leuten bewohnt wird, iſt abſcheulich) die Straſſen einfaſſen, verdienen oft den Namen von Palläſten, einige von Puget erbaute ſind Meiſterſtücke neuerer Architektur. An vielen bemerkten wir gläſerne Gewächshäuſer auf den Dächern. Die rue Beauveau, in welcher wir wohnen, beſteht bei einer Länge von 320 Fuß doch nur aus drei Häuſern auf jeder Seite, die alle von gleicher Länge, Höhe und Architektur ſind (man nennt ſolche groſſe Häuſer hier Inſeln, isles). Am Ende derſelben ſteht queer vor das Komödienhaus, deſſen Colonnade zum point de vue dient. Wir haben in dieſer Straſſe, in einem der ſechs Palläſte, die ſie ausmachen, ein Logis gewählt, aber wir wohnen eigentlich nicht in der Straſſe, ſondern darüber, wie es Frommen und Weiſen geziemt, dem Himmel näher als der Erde. Neulich zählten wir zum Scherz die Stufen, und es fand ſich, daß wir grade neun und neunzig bis an unſre Stube zu ſteigen haben; wir ſchreiten über die hundertſte, wenn wir die Thürſchwelle betreten.

Jedes Ding hat ſeine gute und ſeine böſe Seite; wohl dem, der ſeinem Schickſal immer die gute abzugewinnen weiß! Wir finden unſern erhabnen Aufenthalt ſehr angenehm; beſtändig athmen wir die friſcheſte Luft, jeder Gang auf die Straße dient uns ſchon zu einer heilſamen Motion, die Ausſicht aus unſern Fenſtern über den Hafen und die bunten Wimpel ſeiner Schiffe iſt herrlich; es ſchmeichelt auch unſrer Eitelkeit, die Menſchen unter uns ſo klein und unbedeutend zu erblicken, während wir uns ſelbſt ſo hoch vorkommen; der dicke beklemmende Dunſt der Stadt, ihr betäubender Lärm vertheilt ſich in der Luft. ehe er uns erreichen kann .... aber ich würde nicht aufhören, wenn ich alle die Vortheile hernennen wollte, die ein ſechſter Stock darzubieten im Stande iſt.

Oft gehen wir auf den Quais des Hafens ſpazieren, der jetzt freilich keinen ſo lebhaften Anblick mehr gewährt, als früher, wo der alle Welttheile verbindende Handel ihn mit ſeinem geſchäftigen Gewimmel erfüllte. Unzählige von

Schiffen liegen jetzt unthätig an einander gereiht, und verderben ungebraucht.

Der ganze Hafen und die breiten mit Quadern gepflaſterten Quais ſind mit einem Kranz der ſchönſten Häuſer umgeben, und der Fanal mit den umherliegenden Feſtungswerken, wie der hohe Felſen der Notre Dame de garde, auf dem der Telegraph errichtet iſt, gewähren einen impoſanten und maleriſchen Anblick. Faſt den ganzen Tag, aber beſonders zur Zeit der Börſe, iſt dieſe Promenade mit einer Menge Volks angefüllt, das aus allen Gaſſen herzuſtrömt, obgleich der Ort die größte Unannehmlichkeit hat, immerwährend von einem ſehr ſchlechten Geruche inficirt zu ſeyn, den verfaulte Fiſche und alle Arten von Unrath, die ihren Abfluß in den Hafen haben, verurſachen.

Auf der Conſigne, am Ende des Hafens wird ein berühmtes Basrelief von Puget, die Peſt in Neapel vorſtellend, und ein Gemälde von David, das er noch in Italien gemalt hat, aufbewahrt, welches mir weit beſſer gefällt, als was ich aus ſeiner ſpätern Zeit geſehen habe. Jedesmal wenn wir hierher kamen, fanden wir an den Thoren der Conſigne ſechs bis ſieben alte Weiber ſitzen, die unter betäubendem Schreien und Zanken Karte ſpielten; ihre zerkrazten Geſichter und zerzauſten Haare zeigten, daß die Zänkereien auch oft in Thätlichkeiten ausarteten. Sie bettelten uns gewöhnlich an, bewieſen aber keine Unzufriedenheit, wenn ſie nichts erhielten, eine Gerechtigkeit, die man im Allgemeinen den franzöſiſchen Bettlern widerfahren laſſen muß; faſt immer, wenn uns einer vergebens anſprach, (wie man denn unmöglich, hier in Marſeille beſonders, wo es dergleichen zu hunderten giebt, allen etwas ſchenken kann), unterließ er dennoch nicht uns mit einer tiefen Verbeugung nachzurufen: „la même obligation, Monsieur, la même obligation; que Dieu vous benisse, vous me donnerez une autre fois,“ oder einen ähnlichen Spruch, mit dem ſie wohl wiſſen, daß ſie mehr ausrichten, als durch ein mürriſches Benehmen. Dieſer gute Calcul erinnerte mich an das, was uns Samuel Turner von den Tibetanern berichtet:

„Die daſigen Bettler, ſagt er, anſtatt durch erdichtetes Elend zu rühren, oder mit angenommener Ungeſtalt die Augen zu beleidigen, treiben allerlei luſtige Poſſen, durch die ſie die Vorübergehenden in eine fröhliche Laune zu verſetzen ſuchen, um ſie ihren Bitten geneigter zu machen; verrathen ſie übrigens wirkliche Spuren des Elends, ſo muß ihnen um ſo mehr Jeder den Zwang hoch anrechnen, den ſie ſich anthun, durch ſcheinbare Luſtigkeit ihn zu vergnügen.“ Wer kennt nun die Menſchen beſſer, die Tibetaner, die Marſeiller, oder die deutſchen Bettler?

Marſeille den 24. Oktober [illegible].

Wir leben hier ſeit einem Monat, auf eine ſehr regelmäßige Weiſe, theils um Wechſel zu erwarten, theils uns durch eine lange Ruhe zur fernern Reiſe vorzubereiten. Früh bleibt jeder allein auf ſeiner Stube und beſchäftigt ſich, wie er eben will, bis 12 Uhr, worauf wir gemeinſchaftlich frühſtücken. Der Gebrauch, früh und Abends Kühe und Ziegen in der Stadt herumzuführen und vor den Häuſern zu melken, verſchafft uns täglich ein eben ſo geſundes als wohlſchmeckendes Mahl. Erlaubt es das Wetter nur einigermaßen (nicht immer iſt es hier günſtig, Gewitter ſind äußerſt häufig, und die warme

Sommerluft wechſelt in einem Augenblick mit empfindlicher Kälte ab, ſobald der Miſtral zu wehen anfängt), ſo machen wir einen Spaziergang, der gewöhnlich ſehr lange dauert, weil man auf anderthalb Stunden von der Stadt nicht aus den hohen Mauern hinauskommen kann, die die umliegenden Weingärten und Baſtiden einſchließen. Gelingt es Einem aber in das Innere der Mauern einzudringen, ſo findet man, daß hinter ihnen ſich oft die ſchönſten Gegenden ausbreiten, die die Natur ſchon ſelbſt zu reizenden Gärten gebildet zu haben ſcheint. Je ſeltner der Raſen im mittäglichen Frankreich iſt, je ſchöner und friſcher iſt er auch, wo man ihn antrifft.

Der Herbſt fängt nach und nach an, das Laub der Bäume gelb und roth zu färben, verblichne Blätter decken die Erde und ſinken mit der feierlichen Stille herab, die die Trauer der Natur verkündet, aber noch behält das Gras ſein glänzendes Grün, die Luft bleibt noch immer mild wie im Sommer, Blumen ſproſſen noch überall im Freien aus der Erde und bunte Schmetterlinge umflattern ihre duftenden Kelche. In einem milden Clima ſcheint mir der Herbſt die ſchönſte der Jahreszeiten, ſo wie das rüſtige Alter nach einem wohlgebrauchten Leben vielleicht die ſchönſte Lebenszeit ſeyn mag. Beiden iſt die angenehme Wärme der Sonne nur noch wohlthuend, nicht mehr drückend, für Beide kleiden ſich in neue veränderte Geſtalten alle Gegenſtände um ſie her, ehe ſie ganz von ihnen ſcheiden, Beide begleitet ſanfte Ruhe, eine ſüße ahnende Schwermuth bei ihrem leiſen Abſterben — um bald neuverjüngt wieder aufzublühen. Dehnt ſich die Vergleichung wohl auch bis dahin aus? Das iſt die große Frage, wie Hamlet ſagt. Doch oft, wenn mich in ernſten Stunden kleinmüthige Gedanken darüber anwandeln wollten, half mir immer ein einſamer Gang in freier Natur. Mein Herz erwärmte ſich an ihrem Buſen, und überzeugend ſprach ſie zu meinem Gefühl: Auch ihr, arme Menſchen, ſterbet nur hin, um neu verjüngt wieder aufzublühen. Le coeur a des sécrets, que l'esprit ne sait pas.

Wenn wir vom Spazierengehen zurückkommen, arbeiten wir noch einige Zeit und nehmen dann um ſechs Uhr unſer Mittagsmahl bei einem berühmten Reſtaurateur in der rue Vacon ein, wo wir bei fetten Wachteln und vortrefflicher Küche, noch das Vergnügen haben, immer eine Menge ſchöner Damen vor unſern Fenſtern vorbei nach der groſſen Promenade ziehen zu ſehen; oft auch iſt unſer Eſſſaal eine dichte Weinlaube im Garten, deren reife Früchte von allen Seiten auf uns niederhängen.

Abends beſuchen wir gewöhnlich einige Bekannte, oder leſen miteinander, oder gehen auch zuweilen in das Theater, deſſen Local ziemlich groß aber nicht geſchmackvoll, und das Schauſpiel dem Preiſe angemeſſen iſt; man zahlt nicht mehr als 12 Sous im Parterre. Sonſt galt das hieſige Theater für das Erſte in den Provinzen und brachte jährlich 300,000 Franken ein, ſeitdem aber Marſeille durch die Stockung des Handels täglich todter und öder wird, hat auch dieſes ſehr abgenommen. Demohngeachtet iſt es noch ſehr beſucht, und am Sonntag ſogar keinem Gentleman zu rathen ins Parterre zu gehen, wenn er nicht in die Verlegenheit kommen will, wider ſeinen Willen an den allgemeinen Prügeleien Antheil zu nehmen, mit denen ſich unter fürchterlichem Gebrülle der hier weilende Theil des Publikums an ſolchen Feſttagen ſehr häufig während den Zwiſchenakten zu beluſtigen pflegt. Ein noch größerer Tumult entſtand neulich durch die Verwegenheit eines engliſchen Seekapitains, der wahrſcheinlich mit ſeinen Camaraden eine Wette gemacht hatte, eine Comödie in Marſeille zu hören, die jedoch leicht zur Tragödie für ihn hätte werden können — aber das Glück iſt den Kühnen hold, und half auch dem tollen Engländer auf eine faſt unglaubliche Art noch durch, nachdem das ganze Haus ſchon mit Polizeidienern und Wache angefüllt war.

Alles, was zum Aeußern gehört, iſt außerordentlich vernachläßigt, beſonders Anordnung und Ausführung der Decorationen. So ſahen wir einmal auf einer neuen, ſchon mehrere Tage vorher angekündigten Scenerie eine große Brücke, die den Hauptgegenſtand der Landſchaft ausmachen ſollte, anſtatt über den Fluß zu gehen, ihn der ganzen Breite der Bühne entlang copiren.

Ein zweites kleineres Theater, le théatre Pavillon, mit deſſen caissier wir ſchon früher bekannt wurden (ſ. S. 45), hat einige ſehr gute Acteurs, ſteht aber demohngeachtet gewöhnlich leer. Ich für meine Perſon gehe noch ſeltner als mein Freund ins Theater, weil ich überhaupt der franzöſiſchen Bühne, nach dem, was ich bis jetzt von ihr geſehen habe, wenig Geſchmack abgewinnen kann. Der Witz der Vaudevilles beſteht faſt immer aus den nämlichen Wiederholungen und Zweideutigkeiten, die am Ende weit langweiliger werden und gewiß weit weniger Originalität haben, als die Späße des Wiener Kaſperle; ernſthaftere Stücke aber, oder Schauſpiele à grand spectacle, werden mit ſo viel lächerlicher Uebertreibung geſpielt, ſind gewöhnlich von einer Gedehntheit, einem gänzlichen Mangel an wahrer Handlung, der Geſang in den Opern, ſo wie ein groſſer Theil der franzöſiſchen Muſik-Compoſitionen ſo unerträglich, daß der Augenblick wo der Vorhang fiel, meiſtentheils der angenehmſte der ganzen Vorſtellung für mich war. Die Franzoſen haben viel Verſtand, aber wenig Imagination, daher iſt das Detail ihrer Stücke auch immer pikant, die Erfindung aber gewöhnlich ohne alles Intereſſe; man findet an einzelnen Stellen Vergnügen, aber das Ganze läßt Einen kalt. Das Gefühl ſprechen ſie noch weniger an, weil ſie es ſtets übertreiben, und die Menſchen übertreiben nur die Empfindungen, die ſie nicht haben — was man nicht hat, flößt man aber auch ſchwer ein *). Freilich ſpreche ich hier als Deutſcher, deſſen Begriffe von Gefühl von denen eines Franzoſen, vermöge des verſchiednen Nationalcharakters, ſehr abweichen müſſen. Oft hat mich dieſes ſchon die Erfahrung gelehrt. Einmal traf ich auf den Gletſchern von

---

*) Man ſieht dieſem Urtheil an, daß es einer unerfahrnen, einſeitigen Jugend entſproß.

Chomouny einen ſehr gebildeten Franzoſen an, der Paris ſeit einem Monat verlaſſen hatte, um, wie er ſagte, doch auch die belles horreurs der Schweiz geſehen zu haben. Seine Neugier war befriedigt und er ſehnte ſich ſchon ſchmerzlich wieder nach ſeiner Vaterſtadt zurück. „Ah! que je me rejouis de revoir Paris, rief er aus, toute cette belle nature est à la vérité bien belle pour les yeux, mais convenez en, cela laisse le coeur vuide.“ — Derſelbe Mann verſicherte mich nachher, daß er nie ohne Thränen Zaire von Voltaire ſpielen ſehen könne! Ich mußte bei dieſer Aeußerung lachen, weil es mir einfiel, daß beſagtes Stück ſchon den Pariſern Thränen ausgepreßt, als man noch Orosmane im Haarbeutel und Zaire im Reifrocke ſpielte.

Nach der Comödie begaben wir uns manchmal in ein Kaffeehaus, um Thee zu trinken, wozu wir eine uns bisher unbekannte, ganz vortreffliche ringsförmige Backerei von ſehr angenehmen Geſchmack genießen, welche pucelages genannt werden, und eine Merkwürdigkeit der Stadt Marſeille ſind, wie die Gänſeleberpaſteten in Straßburg. Die Kaffeehäuſer ſind hier ſehr beſucht; es giebt Leute, die beinah als darin wohnend angeſehen werden können, wahre Virtuoſen im Müßiggang, die den ganzen Tag und die halbe Nacht hier ſitzen, ohne eine andere Beſchäftigung zu haben, als den Spielenden zuzuſehen und die Eintretenden anzugaffen. Eine Anekdote, die ſich vor einiger Zeit hier zugetragen hat, beweiſt jedoch, daß es Fälle geben kann, wo auch ſolche Menſchen zu entſchuldigen ſind. Ein Mann ſah in einem hieſigen Kaffeehaus zwei Piketſpielern von 6 Uhr Abends bis den andern Morgen um 4 Uhr mit der größten Aufmerkſamkeit zu, als dieſe endlich über einen zweifelhaften Fall in einen lebhaften Streit geriethen. „Mein Herr, wandte ſich der eine der Spieler zu ihm, haben Sie die Güte zu entſcheiden, wer von uns Beiden Recht hat.“

„Ja, mein Herr, mit Vergnügen, wenn ich nur das Spiel verſtünde, was Sie ſpielen.“

„Wie, zum Teufel, Sie kennen das Spiel nicht?

Weswegen haben Sie denn zehn Stunden hier wie angenagelt geſeſſen?"

„Mein Herr, ich bin verheirathet!"

Wir beſuchen zuweilen den Ex-Director Barras auf ſeinem Landgute und verlaſſen ihn immer höchſt zufrieden mit der liebenswürdigen und gaſtfreundlichen Aufnahme, die wir bei ihm finden. Er iſt noch in ſeinen beſten Jahren, ein ſchöner Mann von einnehmenden Geſichtszügen, und ein angenehmer Geſellſchafter. Sein Lieblingsſtudium iſt jetzt die Naturgeſchichte. Das erſtemal, als wir ihn ſahen, fanden wir ihn ſehr vergnügt über eine Art Thonerde, die er an demſelben Morgen in den nahen Felſen gefunden hatte, und die er für ächte Porcellanerde hielt. Er beſitzt einen zahmen Wolf und einen zahmen Fuchs, wovon der letzte äußerſt carreſſant und poſſierlich war; er lief bei Tiſche wie ein Hund herum und wedelte auch ſo mit dem Schweife, um ein Stück Fleiſch zu erbitten.

Die Villa des Herrn Barras liegt ſehr reizend und die Ausſicht von der Terraſſe auf das Meer iſt eine der ſchönſten um Marſeille. Wir ſahen hier vor Kurzem eine engliſche Flotte von neun Linienſchiffe vorbeiſegeln, die wir lange mit den Augen verfolgten, bis ſie endlich am Horizont verſchwand.

Seit einigen Wochen iſt der ehemalige König von Spanien mit ſeiner Gemahlin und einer Prinzeſſin, dem jüngern Godoi, Bruder des principe de la paix, dem Sohne der Königin von Etrurien [*]) und einem großen Hofſtaate hier. Der König iſt eine merkwürdige ganz exotiſche Figur. Er ſcheint nur mühſam zu gehen, läßt ſich ſtets von Godoi führen, und ſoll ſeine meiſte Zeit mit Eſſen und Schlafen zubringen. Täglich fährt er jedoch mit vier ſechsſpännigen Wagen ſpazieren, und der Zulauf des neugierigen Volks iſt dabei noch immer ſo groß, als den erſten Tag. Außer ſeinem Hofſtaat hat der König auch 300 Mauleſel mit ſich gebracht, die aber jetzt verkauft werden ſollen; ſie ſind von einer Größe, Leichtigkeit und Schnelligkeit, die außerordentlich von dem Phlegma der hieſigen abweichen.

---

[*]) Jetziger Herzog von Lucca.

Ein andrer merkwürdiger Fremder für uns iſt ein vornehmer Algierer, der mit zwei Schiffen im Hafen liegt. Er bereitet ſich zur Rückreiſe und hätte uns bald beredet mit ihm zu gehen. Er ſpricht etwas Franzöſiſch und hat ein ſo ehrwürdiges und gutmüthiges Anſehen, daß wir uns ohne Furcht ihm anvertraut haben würden, wenn wir nur mit Geld genug zu einer ſo weiten Reiſe verſehen geweſen wären. Aber der Mangel dieſes leidigen Metalls hat uns ſchon manchen Reiſeplan vereitelt und manches lachende Project aufzugeben gezwungen!

Eine Gewohnheit in Frankreich, die ich ſehr zweckmäßig finde, iſt, daß Jeder, der dem Publikum dient, ſein Geſchäft ſey auch noch ſo unbedeutend, vor ſeiner Thüre oder Fenſter eine anzeigende Inſchrift ausſtellt. Dies erſpart denn doch dem Suchenden viele Mühe, und iſt ſo natürlich, daß es mich ungemein wundert, warum man in Deutſchland, wo man doch ſo gern Alles nachäfft, nicht auch dieſe Sitte allgemeiner eingeführt hat. Es iſt zugleich für die auf der Straße Gehenden eine unterhaltende Beſchäftigung, ſolche Inſchriften zu leſen und den Charakter ihrer Verfaſſer im Einzelnen und Allgemeinen daran zu ſtudiren. Zur Probe gebe ich hier gleich die Beſchreibung unſrer Straße in dieſer Hinſicht, und überlaſſe Jedem ſelbſt die Anmerkungen dazu zu machen. Fürs Erſte ſcheinen drei Schneider übereingekommen zu ſeyn, ſich in alle Grade des guten Geſchmackes zu theilen. Bei dem einen lieſt man: au meilleur gout; beim zweiten; au nouveau gout, und beim dritten: au gout du jour. Dies hat jedoch eine Putzmacherin nicht verhindern können, zwiſchen den drei Schneidern auch noch einen temple du gout zu errichten. Ihr Tempel ſteht aber leer ſeit ihre gegenüberwohnende Rivalin mit mehr erfinderiſchem Geiſte einen großen Schmetterling zum Schilde gewählt hat, mit der Inſchrift: à la variété. Im Rez de chaussée des Eckhauſes iſt ein Caffé, der die Ausſicht auf den Hafen hat — man ſieht ein, daß er den Meergöttern geweiht werden mußte, c'est le Caffé de Neptune. Eine Eisbude daneben iſt ziemlich unanſehnlich, hat aber glücklicherweiſe ein ſpitzes Dach, und verdankt dieſem Umſtand den Titel: Pavillon chinois. Am andern Ende der Straße wohnen zwei Künſtler, deren Anzeigen ich ſehr oft verändert finde. Der Erſte artiste en cheveux (Perückenmacher) benachrichtigt das Publikum: daß er ſehr regelmäßig wöchentlich mit Paris correſpondire, und theilt zuweilen Excerpte aus dieſer Correſpondenz mit. Der zweite, Chirurgus, Zahnarzt und Bandagenmacher, kündigt gewöhnlich Bruchbänder, Zahntincturen und Krücken für Kranke und Bleſſirte an; das letztemal galt aber ſein avis blos dem ſchönen Geſchlecht, dem er zu wiſſen that: daß er auf wiederholte und gehäufte Anfragen nach dergleichen Artikeln von neuen Buſen, Hüften, culs de Paris et caetera habe kommen laſſen, deren Elaſtizität, genaue Nachahmung der Natur und Bequemlichkeit beim Anlegen ſchon längſt ſeinen hochgeſchätzten Kunden hinlänglich bekannt ſey. Begierig die falſchen Buſen, Hüften ꝛc. zu ſehen, ſtieg ich zu ihm hinauf, und erfuhr da erſt vollſtändig, was das großgeſchriebene et caetera eigentlich bedeute.

Bei einem Bilderhändler ſtand unter einem Gemälde Napoleons folgende Inſchrift:

Addition:

Lycurgue,
Cyrus,
Alexandre,
Hannibal,
Cäsar,
Charlemagne,

Total: Napoléon le Grand.

Die hieſigen Fiakres verdienen Erwähnung; obgleich nicht zahlreich noch neumodiſch, ſind ſie doch von einer Reinlichkeit und Eleganz, die man ſelten ſo allgemein antrifft. Es fällt den Fremden ſehr auf, die Pferde bis auf die Beine geſchoren und nackt abbalbiert zu ſehen, eine Sitte, die in einem heißen Clima ihnen manchen

Schweißtropfen erſparen mag, aber für das Auge eine ſehr unvortheilhafte Wirkung thut.

Geſtern war mein Geburtstag, an dem mir mein liebenswürdiger Reiſegefährte, der jedes Vergnügen unſrer Irrfahrten für mich verdoppelt, und jedes Ungemach verſüßt, eine ſehr artige kleine Fete gegeben hat. Früh im Morgen ſchon erſchien er, die Guitarre im Arm, an meinem Bett und weckte mich lachend mit der ſchönen Arie aus Glucks Iphigenia: Du höchſtes, ſchönſtes Glück auf Erden, o Freundſchaft u. ſ. w. Sobald ich aufgeſtanden war, führte er mich an den Hafen, wo eine Gondel, mit bunten Wimpeln geſchmückt, uns erwartete. Einige Stunden durchſchifften wir das weite Reich der Amphitrite, beſahen das große Lazareth am Meer, wo die Schiffe Quarantaine halten, dann die Felſeninſel Chateau d'If, wo in einem gläſernen Sarge der General Kleber begraben liegt, und einſt Mirabeau gefangen ſaß, und als die ſalzige Luft unſern Hunger gereizt hatte, kehrten wir zum Frühſtück zurück. Dieſes, ſo wie das nur aus Lieblingsgerichten von mir beſtehende Mittagsmahl übergehe ich, wie billig, und eile zur Comödie, wo dieſen Abend grade eine Oper à grand spectacle aufgeführt wurde. Sie fing mit zwei Chören an, wovon das eine aus Kriegern, das andre aus Amazonen beſtand. „Combattons, vainçons," ſangen die Einen; „menageons nos vaincus," erwiederten die Andern. Der Geſang hatte kaum begonnen, als ſchon ein ſo unmäßiges Gelächter entſtand, daß man weder Muſik noch Sänger mehr hören konnte. Einige rieſen Ruhe, die Lacher lachten noch lauter, und es dauerte nicht lange, ſo übte ſich das Parterre, wie gewöhnlich, in Ringerkünſten. Viele verließen das Theater, und wir folgten ihnen, um von der Promenade Napoleon, die auf einem Felſen am Meere endigt, der Sonne blutrothe Scheibe in die dunkelblauen Fluthen herabſinken zu ſehen. Der Abend war herrlich, und während das weite Meer und der Himmel vor uns in Purpur erglänzten, erleuchtete hinter uns der aufgehende Mond mit blaſſem Lichte die Stadt und die dunkeln Felſen umher. Das Entzücken an dieſem alle Vorſtellungen „à grand spectacle“ ſo weit überſteigenden Schauſpiel, benahm uns eine Zeit lang die Sprache, aber unſre Seelen verſtanden ſich doch, und froh fühlten wir, wie gleiche Empfänglichkeit für die Herrlichkeit der Natur uns verband, wie weit entfernt wir Beide waren, durch eine bejammernswürdige Fühlloſigkeit alle zartern Regungen zurückzuſcheuchen, und die reinſte aller Freuden durch kalte Zergliederung zu ſtören.

Den Reſt des Abends brachten wir auf Herrn von Wulffens Stube mit Leſen zu, und wählten dieſesmal die Chronik von Marſeille zu unſrer Lectüre. Unter mehreren andern merkwürdigen Dingen erfuhren wir daraus, daß ehemals die Weiber der Marſeiller, nachdem einige in der Trunkenheit ihren Männern untreu geworden waren, in Maſſe das Gelübde thaten, nie wieder Wein zu trinken, um in keinen ähnlichen Fall mehr gerathen zu können. Haben nun ihre weiblichen Nachkommen gefunden, daß die Enthaltſamkeit des Weins noch nicht hinlänglich ſey, um vor dem Genuß der verbotnen Frucht zu bewahren, oder ſind ſie ihrer Tugend ſicherer geworden, wie jene? Darüber ſagt die Chronik nichts; ſo viel aber iſt gewiß, daß man jetzt allgemein wieder Wein trinkt.

Nizza den [illegible] November [illegible].

Den 6. November verließen wir Marſeille und wählten diesmal, mehr aus Luſt als aus Sparſamkeit, wieder unſre alte Reiſeart, die natürlichſte von allen: zu gehen. Die Hitze war faſt drückend und ich benutzte meinen Regenſchirm mit viel Erfolg gegen die Sonne. Nachmittags kamen wir durch eine öde bergige Gegend, wo vor einigen Tagen die Diligence geplündert worden war. Um 5 Uhr erreichten wir ein Dorf mitten in der Einöde, wo wir die Nacht blieben. Hier hörte ich ein charakteriſtiſches provençaliſches Sprüchwort: Douis bouens jours à l'home sur terro, quand prend mouilhe et quando l'enterro.

Zwei gute Tage hat der Menſch auf Erden:
Die Hochzeit und's Begrabenwerden.

Es erinnert an Leßings Epigramm:

Zweimal taugt eine Frau,
Für die mich Gott bewahre,
Einmal im Hochzeitbett,
Und einmal auf der Bahre.

Den andern Tag wurde die Natur um uns immer wilder und maleriſcher; die hohen grau weißen Kalkfelſen, die den engen Weg beim defilé von Ollioules einſchloſſen, waren nur hie und da mit einzelnen Tannen und Cypreſſen beſetzt, die aus dem kahlen Stein herauszuwachſen ſchienen; manchmal erblickte man hoch über ſich verfallne Schlöſſer, deren bemoßte Ruinen grell von den weißen Felſen abſtachen, und wie Adlerneſter an den höchſten Gipfeln hingen. Kurz vor Ollioules ändert ſich aber plötzlich das wilde Anſehn der Gegend, die Gebirgskette zieht ſich ſeitwärts und von grünen Hügeln umgeben ſieht man das freundliche Dorf unter dunkelblauen Oliven hervorſchimmern. Hier fanden wir die die erſten Gärten, wo Grenaden und Orangenhaine mit ihren Goldfrüchten im Freien gedeihen.

Herrlich iſt die erſte Anſicht von Toulon, der Rhede mit ihrer ſtolzen Reihe hochmaſtiger Linienſchiffe, dem unabſehbaren Meere mit den Inſeln von Hyères und dem lachenden mit Villen bedeckten Thal auf der Landſeite. Toulon ſelbſt iſt eine hübſche und reinliche Stadt, deren Straßen zum Theil allignirt ſind. Wir fanden im Gaſthof zwei junge Holländer, **Messieurs de Meullenaire**, mit ihrem Hofmeiſter, in deren Geſellſchaft wir den andern Morgen nach der Rhede fuhren, um das Admiralſchiff des Befehlshabers der Flotte (Gantheaume) zu beſehen. Der Capitain empfing uns mit vieler Artigkeit und führte uns dann im ganzen Schiff herum. Es war ein Linienſchiff von 120 Kanonen und noch ganz neu; der große Maſt hatte 25 Toiſen Höhe und der Nothanker wog 10,500 Pfund. Man zeigte uns vom Verdeck aus das Wachtſchiff des Hafens, die alte Fregatte, welche Bonaparte aus Egypten zurückbrachte, und die, mit einer goldnen Inſchrift verſehen, jetzt hierher in Ruheſtand verſetzt iſt.

Abends beſuchten wir das Theater, welches ganz ſchmal und lang wie ein Darm iſt. Acteure, Dekorationen und Muſik waren in gleich hohem Grade elend.

Nach einem kurzen Schlaf ſetzten wir früh unſre Reiſe nach Nizza fort. Den erſten Tag führte unſer Weg faſt immer durch bebaute Felder oder Olivenwälder, die die Gegend ſehr einförmig machen; am zweiten Tage ſahen wir ſeit langer Zeit zum erſtenmal wieder Schneeberge in weiter Ferne am Horizonte ſchimmern, oft fanden wir die ſchlechte, oft ſteinigte und kothige Straße mit Rosmarin und Buchsbaumſträuchern ausgebeſſert, und in den Gaſthöfen brannten wir das gelbe wohlriechende Holz der Oelbäume im Kamin. Das Land ſchien aber immer einförmiger und todter zu werden, deſto ſchöner ſpielte, wie gewöhnlich, Morgens und Abends in hundert Farbennüancen der bunte Himmel.

Den dritten Tag kamen wir über grüne Wieſen, die jetzt noch mit gelben Blumen, Vergißmeinnicht und Schmetterlingen prangten, ein überraſchender Anblick für Nordländer am Ende des Novembers, und erreichten bei guter Zeit Frejus.

Ein Fußſteig neben der Heerſtraße führt kurz vor der Stadt mitten durch die römiſche Arena; ſie iſt nicht groß und ſehr verfallen; anſtatt wilder Thiere und Fechter ſahen wir jetzt nur einige Mauleſel mit ihren zerlumpten Führern im Schatten der alten Mauern gelagert. Frejus beſitzt noch eine Menge andrer Alterthümer; jenſeits der Stadt iſt der ehemalige von Cäſar erbaute Hafen, von dem jetzt das Meer eine halbe Stunde zurückgetreten iſt, und eine Gegend gebildet hat, die ſich durch einen ganz eignen melancholiſchen und trüben Charakter auszeichnet. Von den Wellen des Meeres beſpült liegt hier St. Ruſo, ein Fiſcherdorf, wo Bonaparte landete, als er von Aegypten zurückkam. Ein Schuhmacher aus Frejus dient den Fremden als Cicerone, iſt aber ſo unwiſſend, daß er mehr verwirrt als zurechtweiſt. Als wir an das Stadtthor zurückkamen, zeigte er uns einen

Stierkopf, den er für einen tête de Mars ausgab.

Hinter Frejus geht die Straße über hohe, mit glänzend grünem Nadelholz bedeckte Berge. Der lieblichſte Geruch erfüllte den Wald; wir entdeckten jeden Augenblick neue, uns unbekannte Pflanzen, unter denen der Erdbeerbaum mit ſeinen weißen Blüthen und halb rothen, halb gelben Früchten, den ſchönſten Anblick gewährte. Die Ausſichten wechſelten immerwährend, bald ſahen wir das Meer oder eine Kette Schneeberge, oder ein weites Thal mit Dörfern und Flüſſen vor uns. Die Witterung war ſehr warm und der Weg beſchwerlich, demohngeachtet fühlten wir keine Müdigkeit; wenn die Augen ohne Aufhören ſo genußreich beſchäftigt ſind, ſcheint es, daß man die Arbeit der Füße nicht fühle.

Wir blieben die Nacht in dem Städtchen Cagne, in einem Gaſthof, deſſen Wirthin den ſtärkſten weiblichen Schnurrbart hatte, den ich je ſah. Das Wirthshaus war faſt in das Meer hineingebaut. Unſern Fenſtern gegenüber lag die Inſel Marguerita, bekannt durch den Mann mit der eiſernen Maske. Der Abend war bezaubernd ſchön und überaus prächtig der Untergang der Sonne hinter den dunklen ſeitwärts gelegenen Bergen, während die hüpfenden ſilbernen Wellen am Horizont mit dem Roſenroth des Himmels zuſammenfloſſen. Mit geheimnißvollem Rauſchen ſchlug das Meer an die Mauern des Hauſes, und wiegte uns allmählig in einen ſanften Schlummer ein.

In wenigen Stunden gelangten wir den andern Morgen nach Antibes, deſſen herrliche Ausſichten vom Wall aus auf Nizza mit ſeinem grünen Meerbuſen, ſeinem hoch emporragenden Leuchtthurm, und der Kette der ſchneebedeckten See-Alpen im Hintergrund, zu den ſchönſten im mittäglichen Frankreich gehören. Von Antibes an fanden wir alle Brücken abgeriſſen und mußten große Umwege nehmen. Wir thaten faſt nichts als im Kreiſe umhergehen, ſo daß wir den ganzen Tag das alte Bergſchloß von Bonneville im Geſichte behielten. Spät Abends erſt erreichten wir Cros de Cagnes am Meer, wo wir gewiß eine Barke nach Nizza zu finden glaubten; kein Schiffer wollte aber ſo ſpät ausfahren, und wir ſahen uns genöthigt in einer elenden Hütte auf Strohſäcken die Nacht zuzubringen, ohne auch nur das Geringſte, ſelbſt Brod nicht, zum Abendeſſen erhalten zu können.

Als ich mir früh den Mund wuſch und die Zähne bürſtete, bemerkte ich, daß mir der Hausherr mit Erſtaunen und Abſcheu zuzuſehen ſchien; endlich frug er mich voll Ingrimm, ob ich ein Türke oder Amerikaner ſey, daß ich mich nicht ſcheue, ſolche gottloſe und abſcheuliche Ceremonien zu begehen. Dieſer komiſche Irrthum *) von Seiten eines Mannes, der ſich wahrſcheinlich, gleich der heiligen Schweſter des Eunuchen Rufin, dieſer reinen Seele, die ſich rühmte, in einem Alter von 60 Jahren nie einen körperlichen Rei-

---

*) Sonderbar iſt es, daß mir zwanzig Jahre ſpäter in Irland wieder faſt daſſelbe begegnete.

nigungs-Act vorgenommen zu haben — ebenfalls nie einen Theil ſeines Körpers gewaſchen haben mochte, beluſtigte uns ſehr, und ohngeachtet der ausgeſtandnen Mühſeligkeiten war unſre gute Laune völlig wiedergekehrt, als wir am Var ankamen, deſſen reißendes Waſſer ebenfalls die über ihn führende Brücke mit fortgeführt hatte. Wir mußten auf zwei ſchwankenden ſchmalen Balken, von vierzig Fuß Länge, den man von einem Ende zum andern gelegt hatte, hinüberſetzen. Da ich gar nicht dem Schwindel unterworfen bin, ging ich ziemlich feſten Fußes aufrecht darüber hin, welches die umſtehenden Leute in Erſtaunen zu ſetzen ſchien, denn ſie rieſen mehrmals aus: ah! c'est un marin! Die Meiſten kletterten auf allen Vieren herüber und auf der andern Seite fanden wir gar einen Fremden, der ſchon ſeit einer Stunde mit der Brille auf der Naſe auf dem Balken reitend, ihn fortwährend anſah, ohne ſich das Herz faſſen zu können ihn zu paſſiren. Die Gegend erſcheint hier eben ſo ſchön als reich. Der größte Theil der umliegenden Wieſen und Felder iſt mit Weiden eingefaßt, in denen ſich hoch der Wein hinaufrankt, und die ganze Küſte mit netten Häuſern und Gärten bedeckt. Manchesmal traten wir in die offnen Villen um uns unter den Orangengebüſchen abzukühlen und ihren ſüßen Geruch einzuathmen.

Nizza iſt ein ſehr freundlicher Ort, und äußerſt romantiſch das von hohen Bergen umſchloſſne Thal, an deſſen Ende die Stadt längs dem Meere aufgebaut iſt. Während ungewöhnlich große Olivenbäume, dunkelgrüne Caroubiers, Lorbeeren und Aloen die Berge decken, prangen Tauſende von Orangenbäumen mit ihren goldnen Früchten in der Ebne, die ein breiter Strom mit ſilberner Fluth durchrauſcht. Hohe Schlöſſer ſchauen aus den Wäldern, glänzende Landhäuſer aus den hesperiſchen Gärten hervor; eine Kette ſchauerlicher Felſen und ſchneebedeckter Alpen vertheidigt das liebliche Thal gegen die rauhen Winde des Nordens, und ſanfte Meereslüfte wehen kühlend vom Süden; immer ſahen wir hier die Luft heiter, und von früh bis Abends ſtrahlte wolkenlos die Sonne am blauen Himmel.

Am Geſtade des Meeres iſt eine angenehme Promenade, die Terraſſe genannt, auf den platten Dächern einer ganzen Straße hingeführt; bei ſehr hellem Wetter entdeckt man von hier in weiter Ferne die Berge von Corſika, nahe vor ſich ſieht man Antibes, und der ausgeſchweifte Golf mit dem unermeßlichen Meeresſpiegel gewähren einen erhabnen Anblick. Der beſte Standpunkt für die Ausſicht iſt am Ende der Terraſſe auf einigen ausgehöhlten Felſen, in die die Wogen unaufhörlich ſchäumend eindringen und von Minute zu Minute ein dem Donner ähnliches Getöſe hervorbringen. Verfolgt man ſeinen Weg weiter, ſo kommt man an den Hafen, der klein und unbedeutend iſt. Neben ihm erhebt ſich ein hoher Berg, auf deſſen Gipfel das Fort Montauban erbaut iſt, welches von dieſer Seite den Hafen und die Stadt, und auf der andern Seite die prächtige Rhede von Villefranches beherrſcht. Wer ſchöne Ausſichten liebt, darf nicht verſäumen, dieſes Fort zu erklimmen, er wird, eben angelangt, ſich gewiß überreichlich für die ausgeſtandne Mühe entſchädigt fühlen.

Der gänzliche Mangel an Fremden drückt Nizza, das hauptſächlich nur durch ſie lebte, hart darnieder; die ſchönſten Häuſer ſtehen leer und viele neugebaute fallen ungebraucht ſchon wieder ein. Die einzige Reſource der Einwohner beſteht jetzt in der Fiſcherei und dem Handel mit Agrumi, an denen das Land ſo reich iſt, daß es Gärten giebt, wo des Jahres an 300,000 Orangen, Limonien, Citronat, Bergamotten u. ſ. w. gewonnen werden. Aus den letztern macht man artige Doſen, und kleine Arbeiten dieſer Art, die den darin aufbewahrten Sachen einen angenehmen Geruch mittheilen.

Genua 1. December [illegible].

Nach einem Aufenthalt von acht Tagen, die wir größtentheils mit Spaziergängen in den Bergen umher zugebracht hatten, reiſten wir in einer Felukke nach Genua ab. Wir wurden von einer ſchwer beladnen Tartane begleitet, die aber ſchon am zweiten Tage vor unſern Augen von den Engländern genommen wurde, bei welcher Gelegenheit wir ſelbſt nur mit genauer Noth dem gleichen Schickſal entgingen; man feuerte einigemal auf unſre Segel, ohne ihnen jedoch viel Schaden zu thun, und zwei kleine Chaloupen verfolgten uns bis faſt unter die Batterie von St. Maurice, wohin wir uns retteten. Wir konnten hören, wie uns die engliſchen Matroſen ſpottend nachriefen: come here, come here! Ich ermangelte nicht, ſobald wir außer Gefahr waren, ſo laut als möglich, dieſelben Worte mit einem noch kräftigern Zuſatz zu erwiedern.

Um ſich von dem ausgeſtandnen Schreck zu erholen, beſchloß der Patron der Felukke einen Tag im Hafen von St. Maurice zu verweilen. Da uns dieß nicht arrangirte und wir außerdem lebhaft wünſchten, die intereſſanten Meeresufer und die Straße der Corniche näher kennen zu lernen, welche an den Bergen hin bis Genua führt, ſo verließen wir das Schiff in Geſellſchaft eines jungen Franzoſen, und ſetzten ſogleich unſre Reiſe zu Fuße fort.

Bei einem ſchönen Palmenwäldchen vorbei kamen wir bald nachher in dem Städtchen Oneille an, der Vaterſtadt des großen Doria, die ſonſt keine Merkwürdigkeit darbietet. Unſer Weg blieb fortdauernd ſehr beſchwerlich, aber die Gegend auch über alle unſre Erwartung belohnend. Die pittoreske und eigenthümliche Form der Berge, ihre überall dichte, von hier faſt undurchdringlich ſcheinende Bedeckung mit dunklen Oelbäumen, aus deren Laube hundert freundliche Oerter mit hohen Thürmen blendend weiß hervorblicken, und im Hintergrunde die Schneegipfel der Savoyiſchen Alpen, bilden mit dem weiten Meer eine prachtvolle Landſchaft. Die Landesbewohner ſcheinen friedlich und ſorglos und in Allem der Gegenſatz der genueſiſchen marinari's, welche nicht mit Unrecht als eine der falſcheſten und gefühlloſeſten Menſchenklaſſen bekannt ſind.

Als wir auf der höchſten Spitze des erſten Berges ankamen, fanden wir auf einer kleinen Wieſe ein allerliebſtes Mädchen von höchſtens 16 Jahren ganz allein ſorglos ſchlafen; neben ihr weidete ruhig ihr Eſelchen, das ſie wahrſcheinlich wieder herabtragen ſollte. Wir ließen uns mit ihr in ein Geſpräch ein, welches ſie im Anfang durch ihre naiven Antworten ſehr angenehm für uns machte, bald aber durch die Zudringlichkeit des Franzoſen verſcheucht, ſchnell abbrach und wie ein Vogel ins Gebüſch entfloh. Gegen

Abend kamen wir durch eine rauhe Felſengegend an eine einſam ſtehende Capelle, von der man ein wildes Thal ganz mit Schneebergen umkränzt überſieht. Eine halbe Stunde darauf erreicht man ein kleines Dorf, am Ende deſſen der Weg durch eine Art von verfallnem Schwibbogen führt. Hier erwartete uns der erhabenſte Anblick, den die Natur gewähren kann. Wir befanden uns auf der an 2000 Fuß hoch über das Meer hinhängenden Spitze des Col Michel, und überſahen hier mit einem Blicke den größten Theil des Meerbuſens und der riviera di Genua mit allen ihren Städten, Dörfern und reichbebauten Küſten. Amphitheatraliſch erhob ſich uns gegenüber das prächtige Genua, von zwei Seiten mit hohen Felswänden umgeben; weiterhin ſchweifte der Blick über das unermeßliche indigoblaue Meer, den Küſten Italiens entlang bis über die Inſel Elba hinaus, und ruhte, ſich wendend, auf Corſika's in Nebelduft verſchwimmenden Gebürgen. Hinter uns ſchloßen Savoyens hellglänzende Alpen den Kreis, und unter unſern

Füßen erblickten wir in ſchwindelnder Tiefe die Schornſteine und den ſpitzen Kirchthurm des nett gebauten Städtchens l'Anguilla. Der Abend war wunderſchön und wir geriethen noch in manche erneute Exſtaſe über die Herrlichkeit dieſes Landes, ehe wir unſer Nachtquartier in Albenga erreichten. Beſonders muß ich noch eines himmliſchen Thales kurz vor dieſer Stadt erwähnen, das uns in der magiſchen Abendbeleuchtung der bezauberte Sitz irgend einer wohlthätigen Fee dünkte. Die Felſen, welche es umgaben, erſchienen wie in das ſchönſte Roſenroth getaucht, über ihnen blendende Eisſpitzen und im Keſſel breiteten ſich unter uns hellgrüne Wieſen und Weinfelder aus, durch einen Waldbach bewäſſert, der in den reizendſten Windungen das Thal nach allen Seiten durchirrte.

Eine freundliche, hübſche und, was in der riviera di Genua unter die Seltenheiten gehört, reinliche Wirthin empfing uns in Albenga, einem kleinen Städtchen. Wir traten in die Küche, die hier, wie in England, zugleich zum Converſationszimmer dient, und erfreuten uns mehr an dem Anblick des flakkernden Feuers auf dem geräumigen Heerde, als daß wir ſeiner Wärme bedurft hätten. Zwei alte Muhmen der Wirthin, die mit ihr im ſeltſamſten Contraſte ſtanden, rührten eben, Makbeths Hexen ähnlich, mit Oel und Parmeſankäſe einen großen Eierkuchen an, Alles, was nebſt einigen trocknen Fiſchen an dem Faſttage zu bekommen war. Wir ließen uns einen neuen Eierkuchen von dem jungen Weibchen bereiten, das einzige Raffinement des Luxus, welches uns übrig blieb, und wanderten dann nach wenigen Stunden erquickenden Schlafs noch vor Tages Anbruch weiter. Der Morgen war diesmal empfindlich kalt, und hie und da hatte es Eis gefroren, ſobald indeſſen die Strahlen der aufgehenden Sonne über die noch im Nebel verhüllte Gegend aufflammten, verſchwand der kurze Winter, um dem faſt ewigen Frühling wieder Platz zu machen, der dieſes glückliche Land nur auf Stunden zuweilen zu verlaſſen ſcheint. Nachdem wir ohngefähr zwei Meilen zurückgelegt hatten, trafen wir ganz wider Erwarten in Seriale unſre Felukke an, die wegen widriger Winde nicht ſchneller hatte ſegeln können, als wir auf den Bergen ihr nachgeklettert waren.

Wir ſchlugen jetzt einen Weg ein, der uns bequemer als der frühere, auf weichem Meerſand mehrere Stunden fortführte, während die ewig andringenden und wieder zurückgeſtoßnen Meereswellen oft unſre Füße mit weißem Schaume benetzten, bis wir nach Mittag an die grotesken Felſen des Forts von Finale gelangten, die dicht mit indianiſchen Feigen und ihren ſtachlichten hellgrünen Blättern umrangt, wie künſtliche Wälle aus den Fluthen hervorragen.

Hier fängt das zerriſſene und räuberähnliche Anſehen der gemeinen Italiäner an recht auffallend zu werden. Die Meiſten, denen wir begegneten, hätte man ihres Anſehens halber nicht gern allein in einer einſamen Gegend angetroffen. Sie waren größtentheils in braune Lumpen eingewickelt und trugen alle hellrothe Mützen, wie Galeerenſclavenuniform, auf dem Kopf; mitunter hingen um ihre Füße die Rudera von alten zerriſſnen ſeidnen Strümpfen her, — ſo lagen ſie Duzzendweis in der Sonne und überließen ſich dem dolce far niente recht con amore. Einige nur beſchäftigten ſich mit zum Schiffbau gehörigen Arbeiten, der hier ſtark getrieben werden muß, denn unſer Weg führte uns mehrmals durch weitläufige Chantiers, die Viertelſtunden lang mit den Gerippen von Felukken, Tartanen und kleineren Fahrzeugen angefüllt waren.

Den folgenden Tag erreichten wir Genua, von romantiſchen Villen umringt, deren weißer Marmor ſchon von Weitem dem Wanderer entgegen ſchimmert, und deren prächtige Gärten von den ſchönſten mit Früchten beladnen Orangenbäumen ſtrotzten. Bei dem majeſtätiſch emporſteigenden Leuchtthurm wendet ſich der Weg plötzlich zur vollen überraſchenden Ausſicht auf den weiten cirkelrunden Hafen und die amphitheatraliſch ſich umher gruppirende Stadt, von der man vorher nur einzelne Thurmſpitzen erblickt hat. Man unterſcheidet jetzt ſchon einige vorſchimmernde Palläſte und den weiß und ſchwarzgeſtreiſten Dom aus Marmor.

Mit Recht nannte man einſt dieſe Stadt Genua la superba. Die prachtvollen Straßen Balbi und strada nuova übertreffen die Erwartung des Fremden, der mit Staunen eine lange Zeit zwiſchen zwei ununterbrochnen Reihen von Palläſten hingeht, an denen er kaum weiß, was er mehr bewundern ſoll: ob den edlen Styl in Bau und Verzierung, oder die Koſtbarkeit des vielfarbigen Marmors, oder die herrlichen Freskogemälde, die noch aus alter Zeit mit brennenden Farben auf den Mauern erglänzen.

Die Stadt iſt ſehr lebhaft, und da die meiſten Straßen ſo eng ſind, daß man ſich oft aus zwei gegenüberſtehenden Häuſern die Hand über die Straße hinreichen kann, ſo entſteht oft Gedränge. Dabei ſind die Häuſer ſehr hoch, welches, obigen Theil der Stadt ausgenommen, überall auch am hellen Tage eine melancholiſche Düſterheit verbreitet, die einen unangenehmen Eindruck macht.

Wagen ſieht man ſehr ſelten, an den meiſten Orten können ſie gar nicht fort. Vornehmere laſſen ſich in Portechaiſen tragen. Einen angenehmen Anblick gewähren die vielen Obſtweiber, die oft hübſch ſind, und im Aufputz ihrer Waaren, in Frucht- und Blumendecorirung alle ihre mir bekannten Colleginnen übertreffen.

Den Tag nach unſrer Ankunft, änderte ſich plötzlich das Wetter auf die unangenehmſte Weiſe, und es trat ein heftiges Schneegeſtöber ein, von dem ich mit Verwundrung, als ich früh aufſtand, die Orangenbäume unter meinen Fenſtern ganz verdeckt ſah. Solche Witterung iſt hier empfindlicher als bei uns die ſtrengſte Kälte, weil man ſich gar nicht dagegen zu verwahren weiß. Wir ſind im Hotel della villa, einem der erſten der Stadt, abgeſtiegen, und wohnen in zwei Sälen gleichen Stuben, die mit marmorartigem pavé de Venise gepflaſtert ſind; große Spiegel hängen an den Wänden, aber weder ein Kamin noch ein Ofen ſind darin zu finden. Wie jener Durſtige, der bei den koſtbaren gefundnen Perlen nur nach einem Trunk friſchen Waſſers verlangte, ſehnen wir uns, die ſchönen, eiskalten Marmorſäle mit einer noch ſo dürftigen, aber warmen Stube zu vertauſchen. Es iſt jedoch nichts der Art zu erlangen, und ich kann wohl ſagen, daß ich nie in meinem Leben mehr gefroren habe, als während der wenigen Tage unſers Aufenthalts in Genua — dem Lande, wo die Citronen blühen, die Glut der Goldorangen unter unſern Fenſtern aber durch den Schnee ſehr abgekühlt wird.

Ich glaube, eben ſo viel der Kälte wegen, als aus Wißbegierde, liefen wir den ganzen Tag in der Stadt umher. Den Anfang machten wir mit den Kirchen, deren es, die Klöſter mit eingerechnet, nicht weniger als 3—400 giebt. Zu den anſehnlichſten gehört la chiesa dell' annunziatione, deren Inneres, ſo wie das mehrerer andern, ganz mit den ſeltenſten Marmorarten ausgelegt iſt; ſie wurde von einem Privatmann, einem Lomellino, erbaut, der ſein Geld wahrſcheinlich hätte beſſer anwenden können. Ein häßliches

Bettelweib, das hier vor einem Marienbilde eifrig betend kniete, bat uns um ein Almoſen; da ſie nichts erhielt, ſtreckte ſie uns mit einer fürchterlichen Grimaſſe die Zunge nach, und ſchimpfte uns, immer mit Beten zur Jungfrau abwechſelnd, weidlich aus, ſo ein zwar lächerliches, aber nur deſto charakteriſtiſcheres Bild italiäniſcher Frömmigkeit darſtellend.

Zur chiesa di Carignano gelangt man über eine ungeheure Brücke, die hoch über den im Thale unter ihr liegenden Theil der Stadt in drei weiten Bögen hinwegführt. Der Sebaſtian von Puget, eine Statue, die mir ihren Ruf nicht zu verdienen ſchien, iſt das Merkwürdigſte in dieſer, übrigens in edlem Styl erbauten, Kirche.

Einen großen Theil ſeiner beſten Gemälde hat auch Genua durch die Franzoſen eingebüßt, doch finden ſich noch der Aufmerkſamkeit würdige in mehreren Kirchen. Dahin gehört eine Steinigung des heiligen Stephans in San Stephano, an der Raphael ſelbſt wahrſcheinlich mitgearbeitet hat, wenigſtens iſt ein großer Unterſchied zwiſchen dem untern und obern Theil des Gemäldes zu bemerken, wovon der erſte, deſſen Handlung auf der Erde vorgeht, ungleich geiſtreicher behandelt und charakteriſtiſcher ausgeführt iſt, als der zweite, deſſen Schauplatz im Himmel iſt, und von Giulio Romano herrührt. In der Kirche St. Ambroſio befinden ſich ebenfalls einige ſchöne Bilder. Eine Aſſumption von Guido, wo beſonders der Apoſtel Petrus von tiefgefühltem Ausdruck iſt, eine Beſchneidung von Rubens, wovon ich mich erinnere, die Skizze beim Grafen Lamberg in Wien geſehen zu haben, und drei Pouſſins von geringerer Bedeutung.

In den Gallerien des Pallaſtes Durazzo ſind mehrere vortreffliche Sachen von Paul Veroneſe, Dürrer u. ſ. w.; eine Olinde auf dem Scheiterhaufen von Luca Giordano gehört, meiner Meinung nach, zu den lieblichſten Figuren, die eines Malers wollüſtige Phantaſie erſchaffen kann. In komiſchem Contraſte ſteht unter ihr eine antike Büſte des Vitellius, von eben ſo treuem Ausdruck in ihrer Art. Noch anſehnlicher iſt die Gallerie

Filippo Durazzo, in deſſen Haus man eine eben ſo geſchmackvolle als prächtige Treppe bewundert. Da wir uns nur wenige Tage in Genua aufhielten, ſo kann ich kaum mehr thun, als einige der vorzüglichſten hier befindlichen Gemälde zu nennen. Dahin gehört denn zuerſt ein heiliger Sebaſtian von Domenichino. Dies unangenehme Süjet eines von vielen Pfeilen durchbohrten ſich krümmenden Jünglings, iſt hier ſo edel dargeſtellt, ſein Schmerz ſo ideal ausgedrückt, als es wenigen Meiſtern gelungen iſt. Dabei iſt das Nackte ganz herrlich behandelt, die Zeichnung höchſt correct und das ganze Bild von einem weit weniger trüben, ja ich möchte faſt ſagen, ſchmutzigen Colorit, als viele andre Domenichinos. Eine wunderſchöne Veſtale, die man nicht anſehen kann ohne ſie lebend und ohne den Schleier der Veſta zu wünſchen, von einem unbekannten Meiſter, der beſten Manier Guido's am ähnlichſten; ein ehebrecheriſches Weib von Broccacino, der man wohl die Sünde vergeben muß, ſo wie man ihr nur ins Auge ſieht; einige Guido's und zwei ſeh gefällige Vandyk's ſchienen mir bei meiner ſchnellen Durchlaufung der Gallerie der meiſten Aufmerkſamkeit werth.

Derſelbe Marquis Durazzo beſitzt einen ſehr [illegible] Garten, der in zwölf Terraſſen vom Hafen emporſteigt und von ſeinem Gipfel, wo ein elegantes Luſthaus erbaut iſt, eine herrliche Ausſicht gewährt. Der größte Theil des Gärtchens beſteht aus Gebüſchen von immergrünen Eichen und Erdbeerbäumen, deren rothe Früchte heute gleich Korallen aus dem blendenden Schnee hervorblickten.

Jeder Menſch weiß, daß die Genueſerinnen nach den Römerinnen den erſten Rang der Schönheit in Italien behaupten, daß ſie vor Allen mit unendlichem Geſchmack und Mannigfaltigkeit den mezzaro umzuſchlagen wiſſen, daß ſie allein noch Cicisbeen halten ſollen, wiewohl mir keine dieſer männlichen Kammerjungfern (denn mehr ſollen ſie oft nicht einmal ſeyn dürfen) zu Geſicht gekommen ſind — dies Alles brauche ich nicht zu wiederholen, eben ſo wenig als den Pallaſt

Serra zu beſchreiben, von deſſen vergoldeten Säulen und Lapis lazuli-Wänden jeder Reiſende ſpricht.

Intereſſanteres, Charakteriſtiſches ſtieß uns aber wenig hier auf, und das Wenige verhinderte mich die Kälte niederzuſchreiben. Nie ging ich verdroſſener an mein Tagebuch.

Parma den 6. Dezember.

Den 4ten reiſten wir mit einem Vetturino bei heftigem Schneegeſtöber nach Piacenza ab. Unſre Reiſegeſellſchaft beſtand aus dem jungen Franzoſen, der uns ſchon von Nizza aus begleitete und nach grade etwas läſtig wurde, und einem Negozianten aus Lyon. Nur mit der größten Mühe konnten wir über die Bocchetta, einen hohen Bergpaß ohnweit Genua kommen; am Fuß des Berges mußten wir mehrere Leute miethen, die, vor dem Wagen herlaufend, mit Schaufeln den Schnee wegräumen, und uns ſo gut als möglich einen Weg bahnen mußten. Demohngeachtet überraſchte uns die Nacht mitten in der Wildniß, und um das Unglück vollſtändig zu machen, brachen wir auch noch die Wagendeichſel. Jetzt war guter Rath theuer; die Menſchen, welche wir mitgenommen hatten, wollten, ſobald ſie unſre Noth ſahen, davon profitiren, und verweigerten dem Vetturino ihre Hülfe, wenn er ihnen nicht vorher einen Louisd'or bezahle. Dieſer aber wollte lieber riskiren mit Wagen und Pferden zu verſchneien und ſelbſt zu erfrieren, als eine ſolche impertinente Forderung gewähren. Wir verließen ſie im heftigſten Streite, nahmen Jeder unſer Paket unterm Arm und wanderten zu Fuß der Herberge zu, wo wir denn, nachdem wir mehreremale unſere Länge im Schnee gemeſſen hatten, wohl erwärmt von der Motion, um Mitternacht ankamen.

Am andern Morgen fanden wir unſern Vetturino ebenfalls eingetroffen, immer noch fluchend über die Schändlichkeit der Genueſer (er war aus Parma), die ihn finaliter um ſeinen Louisd'or geprellt hatten, und denen er allen das hölliſche

Feuer hunderttauſendmal anwünſchte. Ziemlich ſpät erſt ſetzten wir unſre Reiſe fort, und kamen bei immer gleicher Kälte und Schnee, mit dem die ganze Lombardei Schuhoch bedeckt war, durch Novi und Tortona, ohne daß uns etwas, der Erwähnung Würdiges begegnete.

Unſer junger Franzoſe unterhielt uns unterdeſſen mit der lächerlichſten Rodomontade, über die er endlich mit ſeinem Landsmann, den er als einen Provinzialen mit einiger Verachtung zu behandeln affectirte, in Händel gerieth. Dieſer, der ein ſehr determinirter Mann zu ſeyn ſchien, ſagte dem pariſer Haſenfuß die Wahrheit ſo derb, daß jeder Andre nur durch die ſtrengſte Ahndung ſich beruhigt hätte fühlen können; davon war unſer Großſprecher jedoch weit entfernt, ſondern nahm ſogar höchſt luſtig die Partie, ſelbſt vor Lachen über ſich zu berſten, und die Naſenſtüber, die ihm Jener angeboten hatte, als eine ſehr drollige plaisanterie darzuſtellen. Der Kaufmann wollte aber gar nicht in dieſen ſpaßhaften Ton mit einſtimmen, verbot ihm zuletzt gänzlich das Wort, weil er nichts wie dummes Zeug ſpräche und endigte mit der etwas ſonderbaren Drohung: qu'il lui ferait rincer le gosier avec son diner, s'il soufflait encore la moindre parole. Da dieſer Befehl pünctlich befolgt wurde, ſo wurde unſre Unterhaltung zwar etwas lakoniſcher, aber ungleich befriedigender, denn ein Stiller iſt ſelten zur Laſt, ein Schwätzer hingegen, ſelbſt ein geiſtreicher, wird bald, wenigſtens für uns Deutſche, drückend.

Wir blieben die Nacht in Voguerra und paſſirten den Tag darauf nicht ohne Gefahr die gefrorne Trebia. Eine fremde Herrſchaft, die mit uns zugleich Genua verlaſſen hatte, mit Extrapoſt aber einen großen Vorſprung gewann, war mitten im Fluß eingebrochen, und als wir erſchienen, wurde eben ihr großer bepackter Wagen erſt wieder flott gemacht. Auf dem andern Ufer fanden wir ein Wirthshaus, auf deſſen Schild der induſtrieuſe Wirth ſchnell mit großen Buchſtaben hatte anſchreiben laſſen: La Trebia non si passa. Dieſe Nachricht brachte jeden Reiſenden, der von dieſer Seite kam, wenigſtens dahin, einmal abzuſteigen und ſich eines Näheren zu erkundigen, wobei der Wirth doch einige Lebensmittel anzubringen gewiß Gelegenheit fand, wenn er den Fremden auch nicht ganz bei ſich zu erhalten vermochte.

Piacenza iſt eine nette Stadt, wo wir auch ein gutes Wirthshaus fanden. Wir beſichtigten die Cathedrale, deren Kuppel von Guercino gemalt iſt. Auf dem Platz vor dem Rathhaus ſtehen zwei ſchöne Statuen der Prinzen Farneſe zu Pferde von Bronze. Ganz in Schnee gehüllt ſahen ſie aus wie ein Doppelbild des ſteinernen Gaſtes im Don Juan.

Den nächſten Tag fuhren wir mit einer ſehr ſchlechten Vetturinen-Equipage nach Parma. Nie bin ich ſo elend gefahren worden; wir legten nur einige Stunden Weges zurück, und ſobald eine kleine Erhöhung kam, mußten wir ausſteigen, weil die Pferde den Wagen nicht erziehen konnten; alle Augenblicke hielten wir noch außerdem an, um ſie ausruhen zu laſſen. Nicht weit von

Firenzola erhielten wir indeß einen ſeltſamen Vorſpann; ein hübſches Mädchen, die Tochter des Vetturino, kam uns mit ihrem Liebhaber entgegen, und beide zogen uns an ſchnell angebundnen Stricken vollends in den Ort hinein.

Am andern Morgen ging es uns wo möglich noch ſchlechter, und in San Donino, einige Stunden vor Parma, ſahen wir uns genöthigt, unſern Vetturino, der nicht weiter fort wollte, beim Friedensrichter zu verklagen; dieß war aber ein dummer Teufel ohne Autorität, und wir mußten uns am Ende ſelbſt Hülfe ſchaffen, indem wir einen andern Vetturino bis Parma nahmen. Das Geld, welches wir ihm bezahlten, zogen wir, ohngeachtet ſeines Schreiens, dem Vorigen ab. Die Gegend wird täglich ſchöner und bietet ſelbſt im Winter noch große Reize dar; man erblickt ſchon die Kette der Appenninen. Ehe wir Parma erreichten, begegneten wir auf der Straße vielen ſehr hübſchen Weibern in äußerſt eleganter Nationaltracht.

Ohne Zeitverluſt begannen wir früh die Merkwürdigkeiten der Stadt zu beſichtigen. Die Kuppel der Cathedrale von Correggio iſt ſehr beſchädigt. Auguſtin Carrache iſt in dieſer Kirche begraben. Intereſſant iſt das Babtiſterium in ganz altgothiſchem Geſchmack, mit abentheuerlichen Gemälden. Im Schloß befindet ſich das ungeheure Theater von Holz, welches das größte in Italien iſt. Es fällt jetzt ein und vermodert, und ſchon ſeit langer Zeit iſt es nicht mehr gebraucht worden. Daneben iſt die académie des beaux arts, wo eine ſchöne antike Statue der Agrippina, ein Pyrrhus und andre Antiken aus Velleja ſich auszeichnen. In der Bibliothek ſieht man die berühmte Incoronazione, herrliches Freskogemälde von Correggio, welches in der Kuppel der Cathedrale wiederholt, hier aber weit beſſer conſervirt iſt. Man zeigte uns ein Manuſcript des Biſchofs St. Ildefons aus dem 10ten Säculo, mit vielen Miniaturgemälden und ein neueres von 1748, welches außerordentlich ſchön iſt und auf Befehl Ludwig des Vierzehnten verfertigt wurde; wir bemerkten auch einige Prachtwerke aus der berühmten Druckerei des Bodoni. Im Kloſter St. Paolo iſt noch ein Zimmer mit wohlerhaltenen Freskogemälden von Correggio. Ueber dem Kamin Diana, ein ſchönes Weib, deren Ausdruck jedoch keineswegs Keuſchheit iſt, und rund um die Decke Gruppen von Knaben in hellen Medaillons auf ſchwarzem Grunde. Alles, was Grazie, Fülle, jugendliche Schönheit und ſeelenvoller Ausdruck darbieten können, ſcheint in dieſen lieblichen Geſtalten vereinigt zu ſeyn. Bei einem Commiſſair, der unſre Päſſe unterſchrieb, fanden wir eine ausgeſuchte Gemäldeſammlung, unter andern eine Skizze des in Genua erwähnten Gemäldes von Giulio Romano, die ich dem Original vorziehen würde, und einen Titian, (Chriſtus von den Phariſäern verſucht) der in erhabnem Ausdruck und genievoller Behandlung unter den Gemälden dieſes Meiſters ſeines Gleichen ſucht. Ich ſagte dem Commiſſair: Vous possedez là un véritable trésor.

„Oui, sans doute, rief er freudig, j'ai rassemblé ces tableaux lá devant la revolution, et on me les payera bien, je vous en reponds, quand la paix me permettera de passer les monts."

Ich hatte den Mann wegen dem Enthuſiasmus, mit dem er uns ſeine Sammlung zeigte, für einen Liebhaber der Kunſt gehalten, und fand, daß er nur ein Liebhaber des Geldes war! In der Kapelle der Madonna della Scala iſt ebenfalls ein ſchönes Gemälde von Correggio, nach dem die Kapelle benannt iſt. Da es ſchon zu dunkel war, ſahen wir es nur unvollkommen. Den Abend brachten wir in der Oper zu; die prima Donna, Madame Marcolini, eine hübſche Frau und gute Actrice, ſang mit viel Gefühl und Methode.

Früh um 10 Uhr reiſten wir in Geſellſchaft eines jungen hübſchen Mädchens und eines alten feiſten Italiäners nach Bologna. Beim erſten Dorf, wo wir anhielten, kam ein junger Menſch an den Wagen und fragte, ob wir etwas zu eſſen verlangten. Da wir ihn für den Wirth des Gaſthofs hielten, ließen wir uns Wein und Brod von ihm geben. Als wir bezahlen wollten, verſicherte er, es ſey ſchon bezahlt und ſtieg in den Wagen, wo wir erſt erfuhren, daß er einer der Mitreiſenden ſey. Solche prätenſionsloſe Artigkeit iſt bei den Italiänern nicht häufig. Den ganzen Tag war es ſo neblich, daß man nicht zehn Schritt weit ſehen konnte. Unſer dicker Italiäner, Fortuna mit Namen, beluſtigte uns durch ſeine Grandezza und lächerliche Eitelkeit, mit der er bei jedem Anlaß erwähnte, daß er **impegnato in polizia del regno d'Italia** ſey.

Wir fuhren ohne Aufenthalt durch Reggio, welches die Vaterſtadt des Arioſts iſt. Weiterhin liegt rechts von der Straße ab das Dorf Correggio, wo Allegri, genannt Corregio geboren ward. Die Nacht blieben wir in einem kleinen Ort, wo wir Gelegenheit hatten, die Freiheit italiäniſcher Sitte zu bewundern. Es war im Wirthshaus für uns Alle nur eine Stube zu bekommen geweſen und zwei Betten. Herr von Wulffen und ich legten uns ſogleich nach Tiſche, als noch die Lichter und das Feuer im Kamine brannten, in das Eine, begierig, wie die andern Beiden ſich mit dem ſehr hübſchen Frauenzimmer eintheilen würden. Dieſe hatte ſich aber unterdeß ſchon mit dem jungen Menſchen verſtändigt, der ſie ausziehen half und ohne die geringſte Scheu vor uns, ſich mit ihr in das zweite Bett legte, dann aber erſt das Licht auslöſchte. In der Nacht träumte ich von Boccaz, und im Schlafwachen mußte ich aufgeſtanden ſeyn, den plötzlich ſtieß ich heftig an Jemand an, erwachte und fand, daß es mein Freund Wulffen war, der, wie es ſchien, einen ähnlichen Traum gehabt hatte. Dieſes Ereigniß gab uns noch am andern Tag manchen Stoff zum Lachen.

Da wir uns einige Stunden in Modena aufhielten, benutzten wir dieſe Zeit, das herzogliche Schloß und in der Cathedrale den alten Eimer zu ſehen, der durch Taſſonis Gedicht, la secchia rapita, berühmt geworden iſt. Dieſer alte morſche Eimer war bekanntlich die Urſach eines ſiebenjährigen blutigen Krieges zwiſchen den Modeneſern und

Bologneſern. So wie in Venedig die Gondeliers Stanzen aus dem Taſſo ſingen, wiſſen alle Bettler hier von der secchia rapita des Taſſoni zu erzählen.

Abends ſpät langten wir in Bologna an; die Kälte hatte ſich vermindert und es regnete heftig.

Früh beſahen wir die ſchöne und große Kirche der heiligen Petronia. Hier iſt die berühmte Mittagslinie von Caſſini, deren Weiſer 83 Fuß Länge hat. Der Neptun auf der Fontaine am Palazzo publico iſt eine ſchöne Statue voll kraftvollen Ausdrucks. Intereſſant ſind zwei Thürme, wovon der eine durch ſeine große Höhe bei ſehr geringem Umfang, der andere durch ſeinen ſchiefen Bau auffällt. Im Inſtitute, einem edlen Gebäude, findet man mehrere werthvolle Sammlungen, beſonders vollſtändig iſt die phyſikaliſche. Im Naturalienkabinet ſahen wir ein ſchönes Aſſortiment Corallen von der weißen Farbe an in allen Nüancen bis zur blutrothen fortgehend, Madrepore, die zu Agat in merkwürdigen Formen verſteinert waren, ein ungeheures Stück rohen Magnet u. ſ. w. Auch eine Sammlung intereſſanter

Antiken findet ſich hier, worunter beſonders viele Haus- und Putzgeräthe, Ringe, Bracelets von Eiſen, von Gold u. ſ. w.; endlich verdienen mehrere vortrefflich gearbeitete Kunſtwerke in Elfenbein aus dem Mittelalter Aufmerkſamkeit.

In der alten Univerſität iſt ein ſchönes anatomiſches Theater, da aber Bekleidung der Wände, Zierathen und Büſten nur von Holz ſind, ſo fängt es an zu vermodern. In der Kapelle ſieht man vortreffliche Freskogemälde von Bartholomeo Ceſi, worunter ſich beſonders eine in durchſichtigen Flor eingehüllte Figur, welche la fede genannt wird, auszeichnet. Ein andres Bild ſtellt den Tod der Jungfrau vor, die ſo gemalt iſt, daß ſie, man mag das Gemälde anſehen, von welcher Seite man will, dem Beſchauer immer die Augen zuzukehren ſcheint. Die Studenten werden jetzt angehalten, militairiſche Exercitien zu lernen, und in einem der größten alten Hörſäle ſahen wir viele hundert Flinten und andre Waffen aufgeſtellt, mit welchen der Vice-

König die Studenten beſchenkt hat *). In der eleganten Kirche St. Salvador iſt der Hauptaltar mit verde antico, Lapis Lazuli, Agat und andern guten Steinen bekleidet. Leuchter und Geräthe waren vor der Revolution von gediegnem Gold. Man ſieht, in der Kirche zwei verdienſtvolle Gemälde von. Giacomo Coppi und Garoffolo. Von allen Gemälden von Guido ſteht, meiner Meinung nach, der heilige Petrus in der Gallerie des Grafen Zampieri obenan. Dieſes Gemälde iſt mit Recht ſo berühmt, daß der Beſitzer ſich zuweilen im Auslande, um ſich von andern Gliedern ſeiner Familie zu unterſcheiden, Zampieri di San Pietro nannte. Der über ſich ſelbſt unwillige Trotz, der tiefe Kummer, den er verbergen will, und der doch mit Gewalt aus dem halb trotzigen, halb beſchämten Geſicht hervorblickt, der herrliche edle Kopf, den er mit einer Hand ſtützt, während die andre troſtlos in den grauen Haaren wühlt — Alles im höchſten Grad voll-

---

*) Es ſcheint, daß Napoleon ſich nicht ſo ſehr vor den Studenten fürchtete, als es bei Vielen heute der Fall iſt.

kommen gemalt, macht eine unbeſchreibliche Wirkung. In demſelben Zimmer hängt der berühmte Raub der Proſerpina von Albano, ein liebliches Bild, mit reizenden Knaben, die alle wahrhaft Fleiſch und Blut zu haben ſcheinen.

Nach Florenz reiſten wir in Geſellſchaft eines Bologneſers, eines zwar nicht im Geringſten wiſſenſchaftlich gebildeten, aber durch ſein glückliches und feines Naturell höchſt liebenswürdigen Mannes, und eines franzöſiſchen Regiments-Chirurgus. Der Schnee lag hoch in den Appenninen, wiewohl es thaute, was den Weg noch verſchlimmerte. In Lujano, mitten im Gebürge, blieben wir die Nacht. Wir fanden hier eine neue Geſellſchaft, die aus zwei Franzoſen, einem andern Chirurgus und einem, mit geſchwollnen Beinen einhergehenden alten Krieger, nebſt einer hübſchen Frau aus Florenz, beſtand. Da nicht genug Betten, und noch weniger weiße Ueberzüge da waren, legte ſich blos die Dame mit ihrer Kammerjungfer ins Bett, wir Uebrigen brachten die Nacht auf Kanapee und Stühlen zu, und faſt bis am Morgen wurde geſcherzt und die arme Dame beunruhigt, die wir nicht viel mehr ſchlafen ließen, als uns ſelbſt. Den andern Tag kamen wir ziemlich früh nach Pietra mala, und gingen, während man unſre Sachen viſitirte, nach dem eine halbe Stunde entfernten Feuer, welches dort ſeine immer brennende Fakkel aufgeſteckt hat; es ſteigt in der That, ganz in Geſtalt einer Fakkel bald höher bald niedriger flammend, mitten aus der Erde empor, ohne daß irgend eine Spalte oder eine Art von Vertiefung dabei zu entdecken wäre. Die Gegend iſt wild, öde und phantaſtiſch. Eine halbe Stunde vor Florenz hat man von der Höhe der Appenninen eine herrliche Ausſicht auf die Stadt. Der Schnee war verſchwunden, blühende Mandelbäume, reifende Oliven hatten ſeinen Platz eingenommen; die Sonne, die wir lange nicht geſehen hatten, trat endlich aus den trüben Wolken hervor, den bunten Marmor-Dom herrlich beleuchtend, und eine mildere Luft verkündigte Italiens glücklichen Himmel. Ich benutzte heute eine Gelegenheit, mit dem Bologneſer, unſerm erwähnten Reiſegefährten, auf dem Arno nach Piſa zu ſchiffen, eine äußerſt angenehme Fahrt im Winter, die bezaubernd im Sommer ſeyn muß. Wir blieben die Nacht in einer Stadt, deren Namen ich vergeſſen habe, und zwar in einem Wirthshauſe, das, ächt italiäniſch, zugleich eine andre Beſtimmung hatte, welche bei uns unter der Polizei ſteht. Es verſteht ſich alſo, daß man nur von Mädchen bedient wurde. Die Bewirthung war übrigens vortrefflich.

Noch früh kamen wir in Piſa an, einer ſchönen aber äußerſt todten Stadt. Der Arno fließt mitten hindurch und bietet auf ſeinen Quais den angenehmſten Spaziergang dar. Drei Brücken führen über den Fluß; auf der mittelſten die von Marmor iſt, wird das berühmte Gioco del ponto gehalten und in einem Hauſe daneben bewahrt man die Rüſtungen und Waffen der Streitenden auf. Ich ging ſogleich nach dem ſchönen, im 11ten Jahrhundert erbauten Dom, der mitten auf einem grünen Raſenplatz ſteht. Den famoſen ſchiefen Thurm fand ich viel eleganter als ich erwartet hatte, aber weniger inclinirt als den von Bologna. Die bronzenen Thüren der Kirche ſind bekanntlich ein Meiſterſtück des Giovanni Bologneſe, und Tauſende von Figuren mit der mühſamſten Genauigkeit und Eleganz darauf abgebildet; wenig Kunſtwerth dagegen haben die, mit ſteifen gothiſchen Figuren geſchmückten bronzenen Pforten, genannt von Jeruſalem. Im Batisterio iſt eine Kanzel von transparentem orientaliſchem Alabaſter. Eine ernſte, heilige Stimmung erweckt das Campo ſanto, wo 560 Grabſteine ſo viel vermoderte Gerippe decken. Ich übergehe, was in jedem Itineraire hierüber nachzuleſen iſt.

Nachmittags fuhr ich nach Livorno, eine heitre, freundliche Stadt mit hohen Häuſern, einem großen Platz und einem ſchönen Haſen. Livorno iſt ein wahrer Lebeort; alle Arten von Vergnügungen und alle Arten von Waaren ſind, auch noch jetzt während des Krieges, hier zu finden. Der erſte Anblick der Stadt, das Gewühl in den Straßen und die äußerſt freien Sitten der Einwohner zeigen ſogleich dem Fremden, daß dieſer Ort nur dem Handel und der Luſt gewidmet ſind. Man muß in Livorno das Waarenmagazin des Herrn Michali ſehen, welches vielleicht in der ganzen Welt nicht ſeines Gleichen hat; es braucht eine vollkommne Reiſe, ehe man an das Ende ſeiner ungeheuren, mit allen Arten von Dingen angefüllten Gewölbe kommt; beſonders ſchön ſind die Alabaſtermagazine und Alles ſchien mir zu ſehr billigen Preiſen. Wenn es Abend wird, kann man ſich auf der Straße kaum vor den ruffianis retten, die Duzzendweiſe anbieten, was die Decenz nicht einmal zu nennen wagt. Zum Scherz gingen wir indeß doch mit Einem, der uns wirklich eines der ſchönſten Mädchen zeigte, das ich je geſehen habe. Merkwürdig war der ächt italiäniſche Mangel an Delicateſſe, mit dem mein Begleiter ſogleich beim Eintritt fragte: „Quanto si paga da lei?“ „Ma quattro Scudi, la sapete,“ war die Antwort, und nun fingen ſie an zu handeln. Da das Paar aber nicht einig werden konnte, gingen wir nach Haus, wo uns im ſchwarzen Adler ein ſehr gutes Abendeſſen aufgetiſcht wurde.

Den 4ten beſuchte ich das Theater, das groß und hübſch iſt. Die Opera Buffa, welche gegeben wurde, war aber ſehr mittelmäßig.

Mit einem Einſpänner reiſte ich den andern Tag allein wieder nach Florenz zurück; denn mein Bologneſer fand einen Magnet, der ihn nicht mehr losließ, und wahrſcheinlich gratis zurückhielt.

Ich hatte einen dicken Mann neben mir, bis zum Nachtquartier, der den ganzen Weg ſchlafend, mich manchmal faſt mit ſeiner Laſt erdrückte. Das Wetter war entſetzlich, und da mein elender Wagen nur wenig Schutz gab, wurde ich ſo naß, als wenn ich im Arno gebadet hätte. Der Wirth, mit dem ich am Abend, wie man in Italien immer thun muß, zu accordiren vergeſſen hatte, brachte mir eine ſo unverſchämte Rechnung, daß ich beſchloß, damit zum Giudice di pace zu gehen. Da ich mich diesmal für einen Franzoſen ausgab, ging Alles gut, und der Wirth mußte mit der Hälfte zufrieden ſeyn. Mit Mühe bekam ich bei dem anhaltenden Regen einen Vetturino bis zur nächſten Station für einen übertriebnen Preis. Dort wollte ich durchaus nicht mehr eben ſo viel bis Florenz geben und entſchloß mich, ohngeachtet des ſchlechten Wegs und des abſcheulichen Wetters zu Fuß zu gehen. Nach einigen Stunden des mühſamen Marſches wurde es ſtockfinſter und der Weg ſo ungangbar, daß ich zu ſpät meine Obſtination bereute. Mehreremal war ich ſtecken geblieben oder hingefallen, als ich die vorletzte Station vor Florenz erreichte, dort Extrapoſt nahm und mit dieſer dann bald im Gallop in Florenz anlangte, wo ich in Schneiders berühmtem Hotel Herrn von Wulffen geſund und über den hieſigen Aufenthalt ſehr entzückt antraf.

Ich fing meinen giro am Morgen mit dem ponte vecchio an, eine mit Häuſern eingefaßte Brücke, von der man eine der lachendſten Ausſichten hat. Der Platz des alten Pallaſts iſt mit ſchönen Statuen aus Marmor und Bronze geziert. Herrlich iſt der mit rothen, weißen und ſchwarzen Marmor bekleidete Dom und ſeine hohen majeſtätiſchen Thürme. Das Ganze ſieht einem ungeheuren Porzellanaufſatz ähnlich. Daneben ſteht das Baptiſtaire mit ſeinen leuchtenden Thüren aus Bronze. Unter mehreren ſchönen Palläſten zeichnet ſich vor allen der Pallaſt Pitti aus, beſonders die Architektur des innern Hofes. Hinter dem Pallaſt iſt der immergrüne Garten Boboli, mit Alleen, Boskets, Statuen, Raſenplätzen und herrlichen Ausſichtspuncten auf Stadt und Fluß. Die berühmte Begräbnißkapelle der Medicis iſt ein weiter hoher Saal, der mit den koſtbarſten Steinarten ausgelegt iſt; im Kreiſe umher ſtehen die Sarkophage der Fürſten aus dieſem Hauſe, jeder mit einer goldnen, mit ächten Steinen beſetzten Krone auf dem Haupt; neben der Kapelle befinden ſich die herrlichen Statüen, die Nacht und Cosmus Medicis von Michel Angelo. Intereſſant iſt die Akademie der Florentiner Moſaik, welche bekanntlich viel geſchätzter und theurer als die Römiſche iſt, weil ſie aus wirklichen Steinen, jene nur aus Paſten beſteht.

Heute beſuchte ich Raphael Morghen, den ich fleißig mit ſeiner Transfiguration beſchäftigt fand. Er ſagte mir, daß er das Original ſeiner berühmten Cena nie geſehen, ſondern nur nach einer Zeichnung gearbeitet habe. Dies erklärt die Unbedeutendheit des Chriſtusgeſichts auf dieſem Kupfe ſich. Eine halb vollendete Platte nach der göttlichen Fornarina wird, nach meinem Gefühl, eins der beſten Blätter werden, die Morghen gemacht hat. Im Vorbeigehen beſah ich flüchtig die anatomiſchen Wachsfiguren des Muſeums und verweilte, meinen Gedanken Audienz gebend, länger noch vor dem alten Pallaſt der Bianka Capello, den viele Freskomalereien bedecken, und über deſſen Thurm ein Hut in Stein gehauen zu ſehen iſt. So viel ich Zeit habe gewinnen können, habe ich natürlich in der Gallerie zugebracht, die nichts als die Venus Medicis eingebüßt hat, und auch dieſe vielleicht nicht verloren hätte, wenn ſie nicht nach Sicilien geſchickt und unterwegs von den Franzoſen aufgefangen worden wäre. Der Muth des Cuſtoden, der ſich vor die Thür der Gallerie hinlegte und verſicherte, daß man nur über ſeinen Leichnam eindringen ſolle, rettete ſie vor den Galliſchen Kunſtfremden.

Mit dem Vetturino und in Geſellſchaft einer alten ſchwindſüchtigen Dame, einer wahren ambulanten Leiche, und des jungen Herrn Brun, Sohn der Dichterin, den wir auf der Florenzer Gallerie kennen gelernt hatten, reiſten wir nach Rom. Siena, eine ziemlich große und antik ausſehende Stadt hat einen impoſanten Platz, mit dem großen Rathhaus auf der einen Seite und einem Halbkreis hoher Häuſer gegenüber. Auf der Anhöhe daneben ſteht die marmorne Cathedralkirche, in der man mehrere ſchöne Moſaiken und die herrliche, leider ſehr verſtümmelte, Gruppe der drei Grazien bewundert. Hinter Siena begegneten wir vielen Karren der Bauern, deren Form und Räder noch ganz dieſelbe als die der alten Thriumphwagen ſchien. Die Ochſen wurden mit eiſernen, durch die Naſe gezognen Ringen geleitet. Die Wirthshäuſer auf dieſer Route ſind über alle Begriffe ſchlecht. In Tornieri konnten wir nichts anders als in Oel gekochte Bohnen erhalten. Demohngeachtet machte man uns eine übermäßige Rechnung, wir bezahlten aber ein für allemal nur die Hälfte von dem, was uns die Wirthe abforderten und ließen ſie ſchreien. Die Donna in Tornieri jedoch, eine wüthende bluthroth gekleidete Megäre, lief uns lange Zeit nach; da ſie uns aber unerſchütterlich fand, rief ſie, indem ſie ein am Gürtel ſteckendes Meſſer wüthend in die Erde warf, mit vor Zorn erſtickter Stimme aus: „Un altro le pagera!“ Auf einem hohen Berge ſeitwärts lag romantiſch das Städtchen Chiuſi, das alte Cluſium, Reſidenz des Königs Porſenna, wie Herr Brun uns belehrte. Wir begegneten immer mehr Wagen in alter Form und die ſchlechteſten Lampen in den Wirthshäuſern glichen auch heute noch den Antiken dieſer Art. Vor San Geronimo kamen wir durch ein ſchönes Wäldchen von Oelbäumen. In Ricorſi blieben wir die Nacht und wurden elend bedient; ein Huhn war ſo zäh, daß wir es nur mit Hülfe eines Zuckerſchlegels tranchiren konnten. An reine Betten war auch nicht zu denken. Wir paſſirten den hohen Berg von Radicoſani, wo wieder Schnee lag. Sechsmal mußten wir durch denſelben Fluß ſetzen. Hinter Radicoſani wurde die Gegend ſchöner. Hinter Aqua pendente ſahen wir einen pittoresken Waſſerfall und bei San Lorenzo entzückte uns eine herrliche Ausſicht auf den See von Bolſena. Er iſt ſehr groß, faſt rund und überall von hohen Ufern umgeben, die mit unabſehbaren dichten Eichenwäldern bedeckt ſind. Man glaubt ſich im Norden. Links ſieht man das durch ſeine Wälder und Raphaels Gemälde berühmte Bolſena. Die Luft iſt hier äußerſt ungeſund; wir kamen bei der Ruine von Alt-Lorenzo vorbei, das unter dem vorigen Pabſt die Einwohner bloß wegen Aria cattiva verlaſſen haben, und das jetzt ſchon einer hundertjährigen Ruine gleicht.

In Monte Fiascone tranken wir von dem herrlichen Wein, der unſern alten deutſchen Reiſenden das Leben koſtete, und ſich leider nicht verführen läßt. Der Weg war äußerſt ſchlecht und faſt grundlos, ſo daß uns der Vetturin einmal über das andere ermahnte: „Filioli, ſeyd fromm, ſonſt kommt Ihr nicht geſund nach Rom!“ Wir fanden auch bald darauf einen Wagen, der ſtecken geblieben, und einen andern, der in den Graben zur Seite geworfen worden war. Ueber Berge, fortwährend mit Eichenwäldern bedeckt, und bei mehreren Seen vorbei, kamen wir mit Beginn der Nacht nach Ronciglione. Auf der ehemaligen Via Cassia, von der noch manche Rudera der jetzigen Straße dienen, ſetzten wir unſre Reiſe fort. Die Wüſte um Rom macht von hier eine traurige Wirkung, man ſieht kaum einen Strauch rechts und links bis an die fernen Berge. In Storta, einige Stunden vor Rom, aßen wir zu Mittag und wurden wie gewöhnlich entſetzlich geprellt. Die alte Wirthin ſah wieder aus wie

Gift und Dolch, und wir dankten dem Himmel, als wir ihr aus den Augen waren. Lange, ehe man Rom erreicht, erblickt man die Peterskuppel, endlich erſchien auch die Tiber, und wir fuhren mit klopfendem Herzen über den ponte molle in die heilige Roma ein.

(Hier findet ſich ein großer Hiatus in meinen Tagebüchern. Wie manche Leute, wenn ſie verliebt ſind, nicht eſſen können, ſo habe ich von jeher in gleichen Zuſtänden, außer Liebesbriefen, nichts mehr ſchreiben können. So ging es mir denn auch in Rom. Glücklicherweiſe, daß die große Paſſion, welche mich dort ergriff, italiäniſcher Natur war, d. h. in drei Monaten geboren, erwachſen und geendet. Schon im letzten Monat holte ich wieder die Feder hervor, wiewohl ſparſam. Leider ergriff mich in Neapel noch ein weit ernſteres Fieber, und von beiden Städten, mit allen ihren reichen Umgebungen, werden Sie daher, theure Fürſtin, nur wenig zu hören bekommen. Die Schilderung meiner innern Zuſtände verſpare ich aber, bis ich einmal einen Roman oder meine Memoiren ſchreibe.)

Rom 1801.

Seit länger als zwei Monaten bin ich hier, und ſtreife jetzt erſt täglich mit meinem Antiquar unter alten und neuen Ruinen, in Kirchen und Gallerien umher; ich werde nicht müde zu ſehen, und unerſchöpflich an immer neuen Gegenſtänden bleibt Rom, Rom noch immer die erſte Stadt der Erde, obgleich ſeit langen Zeiten nur noch der Leichnam der alten Weltbeherrſcherin. In der Jahrtauſende Lauf ſind zwar der Republik und der Kaiſer Macht dahin geſchwunden, ſelbſt die Blitze des Vaticans ſind erkaltet und eine neue Armee ſiegreicher Gallier hat endlich, unter allem, was man dem entfernten Alterthum mühſam entriſſen hatte, das Berühmteſte wieder hinweggeführt. Aber doch iſt der Ueberfluß an Kunſtſchätzen faſt immer gleich unermeßlich — der einzige, den man anzugreifen vermochte — alles Uebrige, worauf Rom ſtolz iſt, muß wohl bleiben wie es war, weil man es doch nur barbariſch zerſtören, glücklicherweiſe nie verſetzen konnte! Gleich ehedem ſteigt alſo auch heute noch Sankt Peters hoher Dom „ein zweiter Himmel in den Himmel,“ noch ſteht auf ſeinem alten Ort das Coliſeum, Agrippa's Pantheon, Trajan's und Antonin's berühmte Säulen, Aegyptens Sonnenobeliske, Bronini's weite prachtvolle Fontainen, Bramante's, Michel Angelo's und Raphael's Palläſte; noch wandelt man auf jenem wunderreichen Boden, wo jeder Schritt zu einem neuen Denkmal führt, und jeder Blick erhabne Bilder der Vergangenheit in dem Beſchauer hervorruft.

Mit einem guten Freunde erſtieg ich geſtern die Ruinen des Friedenstempels, von dem man eine bezaubernde Ausſicht über das alte und neue Rom genießt. Sie iſt nicht allen Fremden bekannt, weil man nur durch das Haus und den

Garten der daneben wohnenden Kloſterfrauen dahin gelangen kann, deren Erlaubniß hierzu nicht zu jeder Zeit ertheilt wird. Wir fanden die verfallnen Mauern oben dicht mit wohlriechenden Tazetten, Narciſſen und Goldlack bedeckt, unter deren duftende Blüthen hingelagert wir das uns umgebende Panorama ſtudirten.

Zu unſern Füßen lag das alte Forum mit den Reſten ſeiner Tempel, ſeinen einzelnen Säulen und den Triumphbögen des Titus und Septim Sever's; rechts zur Seite erhob ſich, hinter den Tempeln des Jupiter tonans und der Concordia virilis, das Capitol; vor uns ſtand der Palatin mit den unermeßlichen Trümmern der Kaiſerburg, die jetzt wildes Buſchwerk halb dem Auge verbirgt; weiter rückwärts der Cölius mit dem Tempel des Clodius, und der Aventin mit dem Priorat von Malta; linker Hand das Flaviſche Amphitheater oder Coliſeum, der Bogen Conſtantin's, der Obelisk des Lateran, und in der Ferne der maleriſche Tempel der Minerva medica; daneben der Esquilin mit den Bädern des

Titus; hinter uns die Säule Trajan's, und auf dem Quirinal des Pabſtes Pallaſt und die Coloſſe von Monte cavallo; von den Häuſern der Stadt bedeckt verſchwand die unmerkliche Erhöhung des daneben liegenden Viminals, des letzten der ſieben Hügel. Gaben wir unſern Blicken einen weitern Spielraum, ſo unterſchieden wir hinter der gelben Tiber, im Weſten vor uns den Janiculus, die Peterskirche und die prächtigen Gärten der Villa Doria; im Süden das majeſtätiſche Grabmal der Gemahlin des Craſſus, Cecilia Metella, Frascati und den Monte Cave, wo der Tempel des Jupiter Latialis ſtand, in dem die römiſchen Feldherrn ihre Orationen hielten; im Oſten die Bergkette des Gennaro, und Tivoli an ihrem Fuß, in weiter Ferne des Velino ſchneebedeckte Gipfel; im Norden den zackigten Soracte und näher den cypreſſenreichen Monte mario mit der Villa Madama, die Giulio Romano nach Raphael's Zeichnungen erbaute.

Von allen Städten, die ich kenne, bietet Rom, ohngeachtet ſeiner öden Campagna, die ſchönſten und mannigfaltigſten Ausſichten dar; dieſelben Gegenſtände von hundert verſchiednen Standpuncten angeſehen, ſcheinen auch hundert verſchiedne Geſtalten anzunehmen; nur darin bleiben ſie ſich gleich, daß ihre vorzügliche und charakteriſtiſche Schönheit immer in der Menge ſeltſam durch einander geworfner Ruinen aller Formen, und der bald einzeln gruppirten, bald in Gebüſchen zuſammentretenden Pinien beſteht, deren weit gewölbte in der Luft ſchwebende Lauben der Landſchaft einen unbeſchreiblichen Reiz verleihen.

Ich lebe in jeder Hinſicht ſehr angenehm in Rom — den Tag über ſchwelge ich in allem Herrlichem, was Natur und Kunſt nur gewähren können, Abends erhole ich mich von der genußreichen Ermüdung in einem ausgewählten geſellſchaftlichen Cirkel, den ich in mehreren der erſten hieſigen Häuſer, ſo wie auch denen einiger Fremden, jeden Abend anzutreffen gewiß bin. Als guter Sachſe nenne ich zuerſt unſern liebenswürdigen Prinzen Friedrich von Sachſen-Gotha, deſſen Enthuſiasmus für Kunſt und Großmuth gegen Künſtler ihm bei den Römern den Namen ihres zweiten Mäcen's erworben haben. Gewiß verbindet er auf ausgezeichnete Weiſe mit den Vortheilen einer hohen Geburt viele glänzende Eigenſchaften, doch theilt er auch mit ſeinem Bruder, dem regierenden Herzoge, manches höchſt Sonderbare in ſeinem Benehmen, das oft mehr weibiſch als männlich erſcheint. Seine größte Schwäche, aber iſt, ſich einzubilden, er ſey ein großer Sänger, obgleich er in Wahrheit nur wie ein Hahn kräht. Wenn er daher Concerte giebt, in denen er ſelbſt auftritt und mit den größten hier lebenden Virtuoſen Duette ſingt, ſo iſt es beinahe nicht möglich ſich des Lachens zu enthalten, und ich bewunderte immer die unzerſtörbare Contenance der Muſiker, welche in dieſer Farce mit agiren müſſen.

Die Gräfin S.... mit ihrer Tochter, der Fürſtin D....., zwei Damen von eben ſo ausgezeichnetem Geiſte und Kenntniſſen als anerkannt vortrefflichem Charakter, verſammeln ebenfalls in ihrem Hauſe den intereſſanteſten Theil der Einwohner Roms; die Fürſtin iſt ſelbſt verdienſtvolle Künſtlerin und ſeit kurzem Mitglied der Maler-Akademie, deren Präſident der ſchöne und berühmte Ritter Camucini iſt.

Die leichtfertige Welt behauptet, daß der Präſident keine gelehrigere Schülerin habe als die Prinzeſſin, der die pedantiſchen Deutſchen wohl auch verdenken würden, daß ſie in der Akademie viel nach der Natur zeichnet. Hier fällt dies nicht auf, und es iſt wirklich ein großes Vergnügen, bei den Malern dieſe wundervollen Modelle, nur im Schmucke der Natur zu ſehen; denn ſelbſt Individuen aus den mittlern Ständen enthüllen bei ſolchen Gelegenheiten ohne Scheu alle ihre Reize, keinen einzigen ausgenommen, jedoch muß für jeden Theil beſonders accordirt und bezahlt werden.

Noch zeichnet ſich unter den Fremden, die ein Haus machen, der geiſtreiche Prinz Poniatowsky und Madame Brun, die bekannte nordiſche Bardin, aus, die auch hier auf ſüdlichem Boden manche liebliche Blume pflanzte. Die ſchönſten, die von ihr herrühren, ſind ohne Zweifel ihre beiden Töchter, von denen die eine zugleich ein wunderbares mimiſches Talent entwickelt hat. Sie iſt dabei ſo ätheriſch, daß ſie, wie die Mutter wenigſtens verſichert, nur von zwei Eiern täglich lebt.

Madame Brun leidet an Taubheit, und bedient ſich eines kleinen Hornes in der Converſation, iſt aber ſo unterrichtet über Rom, wie über Alles, was in das Fach der Kunſt einſchlägt und zugleich ſo mittheilend, daß man in ihrer Begleitung den Vaſi entbehren kann. Sie iſt dabei äußerſt gefällig und gütig, aber für ihr Alter doch beinah zu ſentimental. Als ich ſie das erſtemal ſah, ſagte ſie mit trübem Blick nach dem Fenſter ſehend: „Ach! der Himmel weint wieder über die Sünden der Erde!“ Es ſollte dies nichts anders heißen, als daß es regne.

Ich machte bei ihr die Bekanntſchaft Oehlenſchlägers. Es iſt ein hübſcher junger Mann, der gleich einem Helden ſeiner eignen Trauerſpiele ausſieht, d. h. alſo, eben nicht allzu kräftig.

Der General Miollis, Président des états romains, ein gelehrter Alterthumskenner, lebt im Palaſt Doria auf einem ſehr großen Fuß, und es mag dem Beſitzer deſſelben vielleicht nicht ſehr angenehm ſeyn, wenn in der prächtigen Bildergallerie Tafeln von mehr als hundert Gedecken ſtatt finden, bei denen wenig Rückſicht auf die Erhaltung der (faſt bis auf den Boden herabhängenden) Gemälde genommen wird. Der Pabſt hatte das Carnaval verboten, der Präſident es befohlen, das Volk nahm aber wenig Theil daran. Neulich gab der General ein großes Feſt, und ließ während dem, auf ſeines Kaiſers Befehl, den Pabſt entführen, als ſey er nur eine hübſche Nonne.

Glücklicherweiſe war ich dem heiligen Vater noch vorher vorgeſtellt worden, und hatte ſeine Hand geküßt. Er ſaß wie ein Bild hinter ſeinem Stuhl, während ich meine drei Genuſerienen machte, ſtand aber auf, als ich ihm die Hand geküßt hatte, und unterhielt ſich nachher ſehr herablaſſend mit mir, wobei er von der römiſchen Geſellſchaft vortrefflich unterrichtet ſchien. Zuletzt gab er mir ſogar den angenehmen Auftrag, der Gräfin Schouwaloff ein Geſchenk anzuzeigen, das Seine Heiligkeit ihr beſtimme. Es war die Copie der drei großen Obelisken Roms in rosso antico. Beim Abſchiede fanden nicht mehr Ceremonieen als bei jedem Privatmanne ſtatt, und der heilige Vater begleitete mich bis an die Thür.

Als die ſeltſamſte Figur bei der ganzen Präſentation erſchien mir der päbſtliche Kämmerling, der halb wie ein Prälat und halb wie ein Kunſtreiter angezogen war.

Zwei ſchöne Frauen der hieſigen Geſellſchaft ſind die Fürſtinnen Cerevetri und die Ducheſſa Lanti, die erſte im ſanften, die andere im feurigen Genre. Für eine große Schönheit wird auch Madame Markoni, eine Banquiersfrau, gehalten. Sie hat aber nicht das mindeſte Italiäniſche in ihrem Weſen, ſondern gleicht ganz einer kalten Nordländerin. Da ſie ſehr reich iſt, trug ſie auf dem letzten Balle bei der Duchessa Ceſarini ein Kleid, deſſen ſämmtliche Garnituren von großen Diamanten geformt waren. Ueberhaupt findet man hier noch eine bedeutende Pracht in dieſer Hinſicht. Die alte Herzogin von Chablais, die der Hexe von Endor gleicht, lockte dennoch die Augen gleichfalls auf ſich durch eine Schnur Perlen größer als Haſelnüſſe.

Bei dem (noch reichern) Banquier Torlonia iſt man immer gewiß, alle Fremde anzutreffen, die nach Rom kommen und irgend präſentabel ſind. Er ſelbſt erinnert ein wenig an Turkaret, ſoll aber von ſehr gutartiger Natur ſeyn.

Für mich, der das Spiel liebt, iſt das Haus der Prinzeß Chigi das angenehmſte. Der Abbé Guidi legt dort jeden Abend eine Pharobank auf (denn die Geiſtlichen unterziehen ſich hier jedem Metier ohne Ausnahme), an der in dieſem Augenblicke Graf Schulenburg und ich die ſtärkſten

Ponten ſind. Vor einiger Zeit ſtarb an dieſer Bank die alte Fürſtin B . . . ., faſt vor unſern Augen, an einem abgeſchlagenen Paroli. Ihr ganzes Geſicht verdrehte ſich mit einemmal gräß- [illegible] auf ſie vom Stuhle fiel. Das verlorne [illegible] hatte ſie gerührt, und der Schlag darauf [illegible] Nachdem ſie, ſchon in den letzten Zü- [illegible] Hauſe gebracht worden war, ging das Spiel ſeinen Gang fort, wie auf dem Schlachtfelde, sans faire attention aux blessés.

Ueberhaupt iſt hier die Geſellſchaft noch ſehr lebensluſtig wie in der guten alten Zeit, und kennt wenig von unſern ängſtlichen Rückſichten; dennoch, wenn ich meines Großvaters Tagebücher aus Italien durchblättere, finde ich, daß ſie viel moraliſcher und weniger glänzend geworden iſt, als ſie damals war. Es ſcheint bei dieſem damals aber auch gar zu arg hergegangen zu ſeyn!

Geſtern beſuchte ich Camucini in ſeinem Attelier. Es nimmt den ganzen Stock eines großen

Pallaſtes ein, und beſteht aus mehreren, in edlem Styl decorirten Sälen, die mit Gypsabgüſſen der beſten Antiken, Studien nach Raphael und andern großen Meiſtern, auch Gemäl[illegible] Beſitzer ſelbſt ausgeſchmückt ſind. In de[illegible] der Säle, wo er eben arbeitete, ſtand der vom Herrn von Kotzebue ſo gut beſchriebene Tod [illegible] Virginia, und gegenüber, als Seitenſtück [illegible] ſars Tod, ein Bild, das noch nicht vollendet iſt. Alle Hauptperſonen ſind Portraits, nach den beſten Büſten und den Schilderungen der Geſchichtſchreiber, und der Ausdruck in den Geſichtern dem Charakter jedes Einzelnen vortrefflich angepaßt. Caſſius zeigt nur wilde Wuth, an Brutus krampfhaft geſpannten Zügen ſieht man, welche fürchterliche Gewalt er ſich anthut, gegen alles Widerſtreben ſeines beſſern Gefühls eine grauſenvolle That zu begehen, die ſein irregeleiteter Patriotismus für Pflicht hält; Casca, der den erſten unſichern Stoß that, ſteht mit bebenden Lippen und ſcheint, über ſeine eigne Kühnheit entſetzt, alle Faſſung verloren zu haben. Die meiſten der übrigen Senatoren drücken nur Angſt, Beſtürzung und Unruhe aus; Cicero iſt von ſeinem Seſſel aufgeſprungen und, obgleich ihm das Vorgehende nicht zuwider ſeyn mag, ſo ſcheint [illegible] doch ängſtlich nach einem Ausweg umzu[illegible], durch den er wenigſtens ſeine eigne Per[illegible] allen Fall in Sicherheit bringen könne. Cäſar ſelbſt iſt an der Säule des Pompejus niedergeſunken, er wehrt ſich noch mit verzweifelndem Muth, aber das Zucken des Todes hat ſchon ſein erblaßtes Geſicht ergriffen, doch furchtbar blickt ſein Auge, und verbreitet im Sterben noch Schrecken über die Mörder. Im Hintergrunde ſteht Antonius, von nichts wiſſend, in der Thür, mit dem Rücken gegen die Scene gewandt und emſig von mehreren Verſchworenen unterhalten, die ſeine Gegenwart im Saale fürchten. Die Architektur iſt aus dem ſchönen Zeitalter der Kunſt und dem Orte angemeſſen. Ob aber in der Ausführung die Menge der weißen Mäntel der Senatoren nicht eine ſeltſame Einförmigkeit in das Colorit bringen möchten, überlaſſe ich Kennern zu entſcheiden. Ich geſtehe, daß ich im erſten Augenblick beinahe lachen mußte, da mir die ganze ſchlohweiße Geſellſchaft wie eine Heerde Schaafe vorkam. In einem Nebenzimmer zogen mich einige zu Kirchengemälden beſtimmte Cartons außerordentlich an, die wahre Raphael'ſche Engelsfiguren enthielten, und eine dem hohen Meiſter gleiche Mannigfaltigkeit der Geſtalt in den reizendſten Compoſitionen darboten.

Als Zeichner iſt Camucini gewiß weit bewundernswürdiger wie als Maler, und wenn man die Vollkommenheit und den Ideen-Reichthum ſeiner Zeichnungen betrachtet, ſo iſt auch ihre Menge (man rechne auch nur die, welche er ſelbſt beſitzt) faſt unbegreiflich. Ich werde nächſtens noch einige frühere Beſuche, die ich ihm in ſeinem Hauſe machte, nachholen, wo er ſo gütig war, mir Alles zu zeigen, was nur die Zeit zu ſehen erlaubte, und dann auch ſeiner ausgewählten Gemäldeſammlung gedenken. Bis dahin verſpare ich gleichfalls meine Bemerkungen über einige andere Maler, z. B. Vogt und Reinhard, ſo wie über Canova's reiche Werkſtatt, und die Arbeiten von drei bis vier fremden Bildhauern — beſonders des Dänen Thorwaldſen, der, nach meiner Meinung, ſchon Canova im Heroiſchen übertrifft, und deſſen kraftvoll, feuriges Genie noch höhere Reſultate erwarten läßt.

Es iſt ſchwer, das Pantheon vortheilhafter zu ſehen, als es mir vor einigen Tagen durch einen Zufall zu Theil ward. Eine Ueberſchwemmung der Tiber hatte alle niedrigen Stellen der Stadt mit Waſſer angefüllt, und auch den Marmorboden des Pantheons deckte ein glatter Waſſerſpiegel, in dem die ganze Rotunde mit ihrer hohen Wölbung ſich zu verdoppeln ſchien. Zwei große Gemälde, die Präſentation im Tempel von Camucini, und Chriſtus Kreuztragung vom Cavaliere Lanti, die ſeit Kurzem hier ausgeſtellt waren, verſchönten das Magiſche der Scene, mit allem Uebrigen in der Tiefe ſich ſpiegelnd. Lanti's

Bild, deſſen lebhaftes Colorit im erſten Moment die Augen blendet, verſchwindet dennoch bald vor der edlen Majeſtät, die aus Camucini's ſchönem Werk mit jedem darauf geworfenen Blicke den Zuſchauer immer unwiderſtehlicher an ſich zieht. Wie der Blumenliebhaber bald von der glänzenden Tulpe ſich abwendet, um der holden Roſe ſüßen Duft einzuathmen, ſo verläßt der Freund der [illegible]ſt auch ſchnell das bunte Gemiſch verzeichne[illegible]i und überall, ſtatt Gefühl nur Carricatur ausdrückender Figuren Lanti's, um ſich an der reinen, in unbefleckter Unſchuld ſelig glücklichen Geſtalt der Jungfrau zu weiden, ſich bei der Perſon des Hohenprieſters zum Ideal eines herrlichen Greiſes voll Kraft und hoher Religioſität emporzuſchwingen, und noch in jeder Nebenfigur, in jeder unbedeutend ſcheinenden Ausſchmückung den verſtändigen und fein fühlenden Maler zu bewundern.

Ich habe bei jedem erneuten Beſuch das Pantheon immer mit größerem Entzücken betreten, und möchte beinahe das Gegentheil von der

Peterskirche ſagen. Bei dieſer beſtand mein größtes Erſtaunen immer darin, nicht mehr darüber zu erſtaunen! Ich überzeugte mich mehr durch die Müdigkeit meiner Glieder, als durch meine Augen, daß ich mich wirklich in einem ſo ungeheuren Gebäude befände, welches die Ausdehnung einer kleinen Stadt habe; und dennoch hatte ich immer noch viele Mühe, es ſinnlich gewahr zu werden, [illegible] ſeine einzelnen Pfeiler wirklich mehr Raum einnähmen, als einige ganze Kirchen in der Stadt, daß ſein Hochaltar höher ſey als der Pallaſt Farneſe, der höchſte Pallaſt in Rom, u. ſ. w. u. ſ. w.

Anmuthiger fiel es mir auf, daß dieſe Kirche ſogar ihr eignes Klima habe, eine immerwährende Frühlingsluft, die kühlend im Sommer und wärmend im Winter iſt. Ja, ſagte man mir, jene wunderbaren Einzelheiten rühmend, alles dies ſind bekannte Facta, aber der Baumeiſter hat eine ſo außerordentliche Kunſt angewandt, daß, durch die richtige Beobachtung der Verhältniſſe getäuſcht, das Ganze dem Auge nicht ein

Zehntheil ſo groß erſcheint, als es wirklich iſt. — Das iſt aber doch wahrlich eine ſterile Kunſt, deren höchſter Triumph es dahin gebracht hat: das an ſich Ungeheure ſoviel kleiner erſcheinen zu laſſen!

Die effective Größe kann bei der Architektur wohl nur ein Hülfsmittel zur Erhabenheit eines Gebäudes ſeyn, wird aber ganz unnütz, wenn dieſer Zweck nicht erreicht, ja gar durch falſch angewandte Kunſt geſchmälert wird.

Man kann im Grunde annehmen, daß es eigentlich gar nichts an ſich wirklich Großes noch Kleines giebt, ſondern alles nur auf die Art ankomme, wie es unſern Sinnen erſcheint, und mit welcher Idee wir es betrachten. Der Monte Mario iſt ein kleiner Hügel, und doch wohl zehnmal größer als die Peterskirche; demohngeachtet würde es nur einem Narren einfallen können, dem Monte Mario deswegen eine größere Bewunderung zu zollen.

Beim Pantheon iſt Alles zweckmäßig einfach und groß. Die majeſtätiſchen Säulen des Porticus, unter denen hinwandelnd der Eintretende ſchon zu ernſten und hohen Gedanken gleichſam vorbereitet wird, ſo wie die wundervolle Kuppel, das erhabne Bild des über die Erde ſich wölbenden Himmels, welche den ganzen Umfang des Gebäudes einnimmt, nur auf einen großen Eindruck hinwirkt, und aus wahrhaft großartigen Verhältniſſen hervorgegangen, gewaltig zur Idee des Höch[illegible] mit ſich fortreißt. Die Kuppel der Peterskirche hingegen, obgleich von der nämlichen effectiven Größe, entſchwindet in ihrer unverhältnißmäßigen Höhe, und von hundert andern zerſtreuenden Gegenſtänden umgeben, aller Beurtheilung, und erweckt, da ſie ungleich kleiner ſcheint, als ſie iſt, keine Bewunderung mehr. Um einen gleichen, oder noch größern Effect zu machen, müßte ſie die des Pantheons eben ſo viel an Ausdehnung übertreffen, als ſie ſich höher in die Luft erhebt, was unausführbar iſt.

Wenn daher Bramante (oder Michel Angelo) wirklich geſagt hat: „Ihr bewundert die Kuppel des Pantheons auf der Erde, ich will ſie in die

Luft ſetzen“ ſo hat er, wie das nicht ſelten geſchieht, blendende Worte geſprochen, die im Anfang frappiren, bei näherer Beleuchtung aber doch nicht Stich halten, denn Manches kann auf der Erde ſehr bewundert werden, was in der Luft ſehr unvortheilhaft placirt wäre. Wenn z. B. ein, mit noch größern Mitteln Ausgerüſteter zu uns ſagte: „Ihr bewundert die Pyramiden auf der Erde, ich will ſie in die Wolken ſetzen,“ und dann auch wirklich die Pyramiden auf die Spitze des Cimboraſſo oder Montblanc wieder hinbaute, wo die ungeheuren Maſſen nur noch wie Schilderhäuſer erſcheinen würden, — müßten wir da nicht zwar über das ſchwierige Unternehmen erſtaunen, aber doch geſtehen, daß die Pyramiden auf der Erde einen weit impoſantern Anblick gewährten, als die unſerm Augenmaß Entrückten in den Wolken?

Obgleich jetzt leider auch das Pantheon, ſtatt der ehemaligen Meiſterwerke der erſten Künſtler des Alterthums, der Säulen und Denkmäler aus dem koſtbarſten Marmor, und den eben ſo prächtigen als geſchmackvollen Zierrathen vergoldeter Bronze welche Decke und Wände ſchmückten und aus denen man ſeitdem Kanonen für die Engelsburg und den Hochaltar für die Peterskirche gegoſſen hat — jetzt auch nur noch mit ſchwerfälligen Altären, Kreuzen, Tabernakeln und andern chriſtlichen Ornamenten, ſo wie mit elenden Büſten angefüllt iſt, denen bloß das Andenken der berühmten Männ[illegible] an die ſie erinnern ſollen einigen Werth geben kann, ſo. bemerkt man doch — Dank ſey es dem großen Plan des Ganzen — dieſe Geſchmackloſigkeiten nur wie Flecken in der Sonne. Nur des Wunſches kann man ſich dabei nicht erwehren, das Pantheon möge doch, da es ja ohnehin an Kirchen dem frommen Rom nicht gebricht, lieber von Neuem zum Tempel aller Götter und zum Saal der Antiken geweiht werden — gewiß der würdigſte Ort, den man ihnen anweiſen könnte.

Ganz anders nun verhält es ſich mit der Peterskirche. Im Pantheon überſieht man die geſchmackloſen Nebendinge über dem Ganzen, hier verhindern die Nebendinge eben das Ganze zu ſehen. Die für die Architektur ſo unglückliche Kreuzesform, die endloſe Menge von Pfeilern, Gewölben, Kuppeln, abgeſonderten Capellen, zurücktretenden Niſchen, hervorſtehenden Altären und Grabmälern, größtentheils mit unzähligen, höchſt ſchlecht gearbeiteten Zierrathen, dicht bedeckt, die bald in Arabesken, Schnörkeln, Symbolen und Wappen beſtehen, bald in Basreliefs, Tauben, Engeln und Päbſten, oder in kleinen und großen Figuren der Heiligen und Kirchenväter — dies Alles zuſammen genommen macht ein ſo getheiltes und verworrenes Ganze, daß man hier nie einen an Einheit und Größe dem ähnlichen Eindruck erhalten kann, mit dem der erſte Anblick des Pantheons ſo unwillkürlich als mächtig überraſcht. Dieſe Ueberladung an Ausſchmückungen und das daraus entſtehende moderne Anſehn der Kirche, verbunden mit ihrer Größe, bewegen oft ihre Bewunderer, mit Enthuſiasmus auszurufen: ſie ſeyen eben ſo erhaben als elegant! Wenn man indeß überlegt, was eine elegante Erhabenheit oder eine erhabne Eleganz iſt, ſo geräth man in Verſuchung, dieſe Lobeserhebung für ein Epigramm zu halten.

Der Chevalier Bernini hat bekanntlich das Seinige dazu beigetragen, die Peterskirche durch hundert grazienloſe Statuen zu verunſtalten, denen ſeine widerlich glatte Art, den Marmor zu behandeln, ein wie vom Fett glänzendes Anſehen giebt. Nichts iſt auch geſchmackloſer, als das plump ausgeführte vergoldete Monument, welches, dem Eingang gegen über, zum point de vue dient, und von einer ungeheuren Glorie gekrönt wird, in deren Mitte der heilige Geiſt in Geſtalt einer Taube transparent erſcheint, eine Theaterverzierung, die mich lebhaft an jene letzte Decoration der Zauberflöte erinnerte, wenn Saraſtro's Tempel mit der Sonne im Hintergrunde aufgezogen wird. Nicht viel erbaulichere Ideen erweckt der bronzene, in der Kirche Mitte ſitzende Petrus, dem die Gläubigen bereits einen metallenen Fuß abgeküßt haben, obgleich man behaupten will, der Fürſt der Apoſtel ſey eigentlich nur ein antiker Jupiter, dem man ein andres Gewand angezogen habe. Er wäre nicht die einzige Bildſäule in der Kirche, deren Toilette man verändert hätte, auch der ſchönen Statue der Juſtitia von Jakob della Porta fand man für gut, ein keuſches Metallgewand umzuthun, weil, von ihren nakten Reizen verführt, ein verrückter Spanier, wie man ſagt, einſt verleitet wurde, ſich in der Kirche einſchließen zu laſſen, um große Unanſtändigkeiten mit ihr zu begehen.

Einige Gräber intereſſirten mich, z. B. das der Königin Chriſtine, die nicht eher als hier Ruhe fand; ferner das der Gräfin Mathilde, deren Kopf eine der ſchönſten Productionen Bernini's iſt, und endlich das des Pabſtes Leo des XIten, der nur 27 Tage im Monat April regierte, als habe man ihn mit der Pabſtwahl nur in den April ſchicken wollen. Es könnte auch eine Andeutung abgeben, wie ſämmtliche Päbſte zuſammen genommen ebenfalls nur eine große Myſtification des Menſchengeſchlechts geweſen ſind!

Um mit einem Wort die Charakteriſtik der Peterskirche und des Pantheons zu vollenden, könnte man ſagen: daß bei beiden alle mögliche Kunſt angewendet worden ſey, dort mit viel wenig, und hier mit wenig viel zu bewirken, die Peterskirche prächtiger als groß, das Pantheon größer als prächtig ſey.

Als ich heute die erſte verließ, wollte ich mir das Hospitium der bekehrten Ketzer beſehen, wo Raphael ſtarb. Es war aber verſchloſſen und Niemand zu errufen. Wahrſcheinlich hat ſich lange kein Ketzer mehr bekehren wollen, und das Haus ſteht leer. Beim Chateau St. Ange vorbei, bis zu welchem ſich, nach Michel Angelo's grandioſerem Plan, die Colonnade der Peterskirche erſtrecken ſollte, wanderte ich weiter bis auf den ſpaniſchen Platz, um Frau von Humboldt einen Beſuch abzuſtatten. Sie las uns drei verſchiedne Briefe über Werner vor, der eine von ihrem Gemahl, der andere von Göthe, und der dritte von Frau von Stael. Göthe war am übelſten auf Werner zu ſprechen. Dieſer hatte ihm ein Sonnet vorgeleſen, in dem er den Mond in eine Hoſtie verwandelt hatte, wozu Göthe die Bemerkung machte, daß ihm bei dieſem unerträglichen Myſticismus jede Madonna zur Amme würde, der er die Milch verderben möchte.

Ich beſchloß meinen Abend in der Oper, die in Rom ſehr mittelmäßig iſt. Nirgends wird weniger decorum auf der Scene beobachtet. Der Souffleur hatte nicht einmal ein Dach über ſich, ſondern ſtand mit einer großen Pelzmütze auf dem Kopfe vor aller Augen da. Während eines Duetts untergeordneter Sänger kam der Lampenputzer ohne Scheu auf das Theater, um einige düſter brennende Lampen in Ordnung zu bringen, und genirte ſich dabei ſo wenig, daß er nach beendigtem Geſchäft noch eine ganze Weile ſtehen blieb, um — ſich den Schenkel zu kratzen, wo ihn ein Floh zu incommodiren ſchien. Ländlich, ſittlich!

Nach dieſer niederländiſchen Scene, von italiäniſcher und antiker Kunſt ein andresmal.

Neapel.

Der Gouverneur gab einen großen Ball im Pallaſt Doria, den Carneval zu feiern, welchen der Pabſt, wie ich ſchon erwähnt, vergeblich verboten hatte. Schon nahte ſich der Morgen, die Kerzen waren niedergebrannt und die Gäſte fingen an ſich zu entfernen, als ein Fremder von Neapel mit der Nachricht eintrat, der Veſuv ſey in voller Eruption. Auf der Stelle entſchloſſen ſich Viele, noch denſelben Tag dahin abzureiſen, und eine Dame aus der Geſellſchaft bot Wulffen und mir an, ſie zu begleiten. Man kann ſich denken, daß wir nicht zögerten, eine ſo ſchöne Gelegenheit eilig zu benutzen. Die Sonne war noch nicht aufgegangen, als wir uns ſchon in einem bequemen Wagen auf der Straße nach Albano befanden. Die Italiäniſchen Poſtillone fahren äußerſt ſchnell, aber auf jeder Station muß man ſich auch auf einen Streit gefaßt machen, bald um die Anzahl der Pferde, bald um das Poſt- oder Trinkgeld, bei dem oft kein andres Mittel übrig bleibt, als den Schreiern auf eine fühlbare Art den Mund zu ſtopfen. Einer, der, ſeiner Meinung nach, zu wenig erhalten, warf ſich wie ein Raſender vor die Räder unſres Wagens, der bei einem Haar über ſeinen Leib gegangen wäre.

Die Pontiniſchen Sümpfe haben kein ſo trauriges Anſehen, als man erwartet, ſchöne Alleen doppelter Baumreihen faſſen mehrere Meilen lang die wohlunterhaltne Straße ein, welche in grader Linie hindurchführt; nirgends bekamen wir beſſre Poſtpferde, auch das Rindvieh, welches wir häufig im Sumpfe weiden fanden, war friſch und wohl genährt, nur die Menſchen zeichnen ſich allerdings durch eine häßliche, bleierne Farbe und ein kränkliches Anſehen aus, das wohl die mephitiſchen Ausdünſtungen der Gegend den Geſichtern aufprägen.

In Terracina kommt man zum erſtenmal an das Meer. D[illegible]chloß auf einem hohen Felſen an der Straße liegt ſehr pittoresk, der ganze Abhang des Berges war mit hellgrünen Aloen, indianiſchen Feigen, Caroubiés, Erdbeerbäumen, ſo wie auch ſchon mit Narciſſen und andern Blumen bedeckt. Von nun an wird Land und Himmel immer ſchöner, alle Vegetation glänzender und reicher. Bezaubernd iſt die Ausſicht von Molo di Gaeta auf die Feſtung, das Meer und die umherliegenden Felſen; weite Orangengärten bedecken einen großen Theil des Ufers und die alte Villa des Cicero. Capua, in der Ebne von fruchtbaren Feldern und Oelbäumen umgeben, trägt keine Spuren ſeiner ehemaligen Ueppigkeit mehr; es dient jetzt als Feſtung, deren Thore die Nacht geſchloſſen werden, weshalb man ſich einrichten muß, es bei

Tage zu paſſiren. Man iſt in dieſer Hinſicht ſehr ſtreng in den franzöſiſchen Feſtungen.

Um fünf Uhr früh kamen wir in Neapel an. Die Gräfin blieb im Gaſthof, um von den Fatiguen der Reiſe auszuruhen, während wir am Geſtade des Meeres, auf dem Molo di Chiaja, umhergehend, den Anbruch des Tages erwarteten. Noch lag Alles in tiefe Dunkelheit gehüllt, nur von Zeit zu Zeit erhellten die aus dem Crater des Veſuvs emporflammenden Feuer, wie einzelne Meteore, die Gegend. Nach und nach überzog eine glühende Röthe den Himmel, bis endlich die Sonne in blendender Pracht über dem ſchwarzen Berge hervortrat, und ſeine Feuer ſchnell verlöſchend, das Meer, die weite Stadt, Capri, den Pauſilipp und Calabriens entfernte Ufer mit unbeſchreiblichem Glanze umfloß.

Nach einer Stunde, die ich in innigem Entzücken über dies herrliche Schauſpiel zubrachte, ſuchten wir von Neuem die Nacht in der Grotte des Pauſilipps auf, wo einige immerwährend brennende Lampen auch am Tage nur ein ſparſames Helldunkel verbreiten.

Am Virgils Grab traten wir wieder ins Freie hinaus, und pflückten pflichtſchuldigſt auch ein Blatt des ſo ſehr berupften Lorbeers, der, wie man behauptet, über ſeiner Aſche grünt. Wenn man etwas höher den Berg hinanſteigt, findet man einen ſehr vortheilhaften Standpunkt für die Ausſicht über Neapel und den ganzen Golf; dort nahmen wir unſer Frühſtück ein, eins der angenehmſten, das ich in meinem Leben gemacht habe, und kehrten dann in unſern Gaſthof zurück, der auf der Promenade della Villa, im ſchönſten Theil der Stadt liegt. Grade vor unſern Fenſtern, zwiſchen dem Meer und den Akazien, die die lange Promenade einfaſſen, ſteht auf einem mit Blumen geſchmückten Rundel die berühmte Gruppe des farneſiſchen Stiers. Eine Menge andrer Marmorſtatuen aus neuerer Zeit ſind die Allee entlang unter den Bäumen und Blumenbeeten vertheilt, die die ganze Gegend mit ihrem Wohlgeruch erfüllen.

Den übrigen Theil des Tages verbrachte ich mit Beſichtigung mehrerer Merkwürdigkeiten, und um eilf Uhr in der Nacht machten wir uns nach dem Veſuv auf den Weg. Unſre Geſellſchaft war durch die ſchöne Gräfin G.... und Herrn Schweigel vermehrt worden, der letzte ein in Italien wohlbekannter Künſtler und eben ſo froher als angenehmer Geſellſchafter, der ſich erbeten hatte, uns zum Cicerone zu dienen *). Auf dem herrlichen Pflaſter von breiten Lavaquadern rollten wir ſchnell bis Portici. — Hier verließen wir unſern Wagen und ritten auf Eſeln weiter, von einer großen Anzahl Führer und Fackelträger begleitet. Beim doppelten Schein der Fackeln und des brennenden Veſuvs, kamen wir bei der Einſiedelei auf der Hälfte des Berges an, wo

---

*) Schweigel hatte nur wenige Büſten gefertigt, und trat plötzlich mit einem Amor hervor, der allgemein für ein Meiſterſtück anerkannt wurde. Seltſamerweiſe hat er ſeitdem nie mehr etwas componirt; man behauptete aber, daß der ſchöne, athletiſch gebaute Mann ſich dem Cultus ſeines Gottes deſto eifriger weihe. Er war ſo kräftig, daß er einmal neben dem Boote, das ſeine Geliebte trug, bis Capri von Neapel ſchwamm, acht Seeſtunden weit.

ein verkleideter Gaſtwirth, der ſich einen Einſiedler ſchelten läßt, die Fremden mit ziemlich bitteren Chriſtusthränen *) regalirt. Hier ward einer unſrer Eſel ſtetiſch, und warf die ſchöne G.... auf eine Weiſe ab, die unſre Künſtleraugen entzückte und unſer Herz klopfen machen mußte, die arme Dame aber in große Verzweiflung verſetzte. Auch behauptete ſie nachher halb weinend, es ſey ein übles Omen, und obgleich wir ſie neckend verſicherten, was ſie dafür hielte, erſcheine uns als das glücklichſte — hatten wir doch große Noth, ſie zur Fortſetzung der Reiſe zu bewegen.

Von hier ward der Weg immer beſchwerlicher, und bald konnte man ſich der guten Eſel gar nicht mehr bedienen; die letzte Viertelſtunde mußten wir alſo zu Fuß ſehr ſteil an loſer Aſche hinan klimmen, die bei jedem Schritt unter den Füßen wich, und uns oft in einem Augenblicke weiter wieder herabrutſchen ließ, als wir in mehreren Minuten mühſam hinaufgeklettert waren.

---

*) Lacrime Christi, ein herber und ſtarker rother Wein.

Damen und kränkliche Perſonen laſſen ſich von 10—12 ſtarken Männern tragen, welches aber, wie mir Leute die es verſuchten, verſichert haben, eben ſo angreifend für die Träger, als beſchwerlich und gefahrvoll für den Getragnen ſeyn ſoll. Wir gingen ſämmtlich zu Fuß und hielten uns nur vermöge eines breiten Riemens, den unſre Führer umgebunden hatten, an ſie an, kamen aber demohngeachtet alle ſehr ermattet oben an. Wie ſehr hielten wir uns aber für alle ausgeſtandne Mühe belohnt, als wir den weiten Crater endlich betreten hatten, und ſich nun eins der ſeltſamſten Schauſpiele vor uns entfaltete.

Der tief eingeſunkene ſchwarze Keſſel in dem wir uns befanden, mochte ohngefähr eine Viertelſtunde im Umfange meſſen. In ihm hatten ſich fünf von einander getrennte Feuerſchlünde an dem uns entgegen geſetzt liegenden Ende des Craters gebildet, die jetzt faſt ſo regelmäßig, wie bei einem Feuerwerke, einer nach dem andern zu ſpielen begannen. Die Exploſion fing jedesmal mit einem dumpfen unterirdiſchen Donner an, der nach und nach an Stärke zunahm. Noch war es Nacht. Plötzlich mit einem heftigen unterirdiſchen Schlage, erhob ſich eine Feuergarbe, aus Millionen Funken und Tauſenden glühender Steine beſtehend, thurmhoch in die Luft, ſchwebte eine Weile am Himmel, und ſank dann majeſtätiſch wieder herab, faſt bis zu unſern Füßen herandringend, und wie ein feuriger Regen ſich auf dem ſchwarzen Boden weit umher verbreitend. Sechs bis ſiebenmal wiederholte ſich dies wundervolle Schauſpiel raſch nach einander, die letztern Auswürfe immer niedriger werdend, worauf einige Minuten ein Stillſtand mit der alten früheren Nacht zurückkehrte. Nach einiger Zeit begann der Donner von Neuem, und eine andere Oeffnung wiederholte dann das erſte Schauſpiel, ihre Flammenpyramide oft in noch höhern Dimenſionen den Sternen zuſendend. In dieſer Art wechſelten die verſchiednen Schlünde faſt die ganze Nacht hindurch mit einer Ordnung ab, als leite ein unterirdiſcher dienſtbarer Geiſt nur ein Feſt zu unſerm Vergnügen.

Wir begaben uns jetzt nach einem andern Theil des Berges, wo ſich neben uns in drei breiten Strömen die Lava ziſchend den Berg hinab ergoß. Sie bildete an manchen Stellen hohe Feuerfälle, die ſich flammend über die Felſen in die Tiefe ſtürzten, wo ein kleines Thal von ihnen angefüllt, wie ein brennender See erſchien. Die Erde bebte fortwährend und war ſo heiß, daß man nicht lange auf einem und demſelben Platze ſtehen bleiben konnte, ohne ſich ernſtlich die Sohlen zu verbrennen; oft ſahen wir nahe bei uns unvermuthet kleine Spalten in der dünnen Erdrinde entſtehen, und erblickten dann, kaum einen Fuß tief, das allgemeine Feuer unter unſern Füßen. Deutlich hörten wir ſein dumpfes unterirdiſches Brauſen, bald ſtärker bald ſchwächer aufkochend, und der Schwefelgeruch, welcher überall mit den Rauchwolken aus der Erde drang, wurde manchmal ſo heftig, daß er uns faſt den Athem benahm; beſonders erhitzte ein glühender Wind, der von den Lavaflüſſen herkam, rund umher die ganze Atmosphäre und fiel peinvoll auf die Lungen. Ich hätte geglaubt, der Hölle nahe zu ſeyn, wenn wir nicht ein paar ſo hübſche und ſo liebenswürdige Weiber bei uns gehabt hätten, daß man bei ihrem Anblick wohl an's Sündigen, aber als Strafe höchſtens an's Fegefeuer denken konnte. Wir blieben im Crater bis gegen Morgen, wo die Eruption immer am heftigſten zu werden pflegt, und tranken unterdeſſen fleißig, durch Waſſer gemildert, die mitgenommenen lacrime Christi auf die Geſundheit Pluto's und aller Götter des Tartarus. So oft wir eine Bouteille geleert hatten, warfen wir ſie in die glühende Lava, deren Hitzegrad ſo heftig war, daß das Glas, ſobald es die Lava nur berührte, ſchon faſt in demſelben Augenblick geſchmolzen mit dahin floß. Einer der Führer erzählte uns, daß ein Engländer vor zehn Jahren dies Experiment ſtatt der Flaſche mit einem unglücklichen Eſel vornehmen ließ, den er vorher gebunden durch zehn Lazzaroni's hatte hinauſtragen laſſen. Das arme Thier hatte nicht die Schmelzfertigkeit der Bouteillen gezeigt und fürchterlich geſchrieen, ehe es völlig zu Aſche verbrannt wurde *).

Wir würden vielleicht auch noch jetzt nicht an den Rückzug gedacht haben, wenn uns nicht eine hohe Flamme, die plötzlich in der Entfernung einiger Schritte von uns aus der Erde ſchlug, allzulebhaft daran gemahnt hätte. Die Führer trieben uns fort, und wir waren in der That kaum dem Crater entſtiegen, als ſchon ein dumpfes Getöſe an unſer Ohr drang, das von demſelben Orte herzukommen ſchien, den wir ſo eben verlaſſen hatten. Wir erfuhren bald, daß ſich ein neuer Feuerſchlund ganz in der Nähe geöffnet, und wir vielleicht nur um wenige Minuten der romantiſchten aller Todesarten entgangen waren.

Nebel und Wolken verhinderten uns, bei Anbruch des Tages die gerühmte Ausſicht von dem Gipfel des Berges zu genießen. Wir eilten da-

---

*) Ich glaube, daß dieſe Anekdote ſchon in den Briefen eines Verſtorbenen erwähnt wurde, habe ſie aber des Zuſammenhanges willen hier nicht ausſtreichen mögen.

her nach Portici zurück, und beſchloſſen, ohngeachtet unſrer Ermüdung, die Gelegenheit zu benutzen, um noch Pompeji einen vorläufigen kurzen Beſuch zu machen. Der Weg führt durch Reſina, Torre del Greco, und Torre del Annunciata, zwiſchen dem Meere und dem Veſuv hin, an deſſen Abhang man von hier am beſten den ungeheuren, erkalteten Lavaſtrom betrachten kann, der vor mehreren Jahren ſich in Zeit von einer halben Stunde mit ſolcher Wuth hier in's Meer ſtürzte, daß deſſen Fluthen bis auf eine Viertelſtunde weit vom Ufer abgedrängt wurden.

Pompeji ſelbſt entſprach nicht im Geringſten meiner Erwartung. Jeder heutige italäniſche kleine Flecken, der eine Zeit lang abgedeckt geſtanden hätte, würde ein dieſer alten Stadt ſehr ähnliches Bild darſtellen. Alles iſt klein und mesquin, ſelbſt der Iſistempel und das Soldatenquartier. Bewundernswürdig iſt dagegen die Friſche der Farben an den wenigen Freskogemälden, die noch nicht fortgebracht, oder geraubt ſind. Die weitere Ausgrabung wurde ſehr lau von einigen fünfzig Kindern betrieben, die ganz auf Neapolitaniſche Art arbeiteten, d. h. mit der einen Hand wieder zuwarfen, was ſie mit der andern aufgewühlt hatten.

Das nächſtemal behalte ich mir die Beſchreibung der Details vor, für heute mag es an dem Geſagten genug ſeyn.

Die Gräfin G . . . . . iſt ein wahrer Engel! und ich fürchte, ich werde über dieſe lebendige Schönheit alle Antiquitäten und ſonſtige Naturwunder im Stich laſſen. Heut Abend fuhr ich mit ihr in der Straße Toledo, die ſich faſt eine halbe Meile ausdehnt, lange auf und ab — wie ſchnell verging mir die Zeit! Die Masken tobten um uns her, und zuweilen erhielten wir eine Ladung weiße Gypsbohnen an die Wagenfenſter, die man ſich, die Zuckerbonbons zu erſparen, hier, oft recht derb, an den Kopf wirft, ein eigenes Vergnügen! Die Toledoſtraße iſt auch am Tage mein gewöhnlicher Spaziergang. Das ſtete rege Leben, das fremdartige Gewühl darin iſt ſehr unterhaltend. Man ſieht hier zwar keine ſo ſtolzen Palläſte, wie in Rom, aber die Häuſer fallen auch nicht wie dort, aus Mangel an Bewohnern in Ruinen; Alles iſt voll Leben, und zu gewiſſen Stunden ſind die vor jedem Fenſter befindlichen Balkons, gleich ſo viel bunten Blumenbouquets, alle mit Damen angefüllt. Im Ganzen bietet Neapel mehr den Anblick einer reichen Handelsſtadt als einer Reſidenz dar, und iſt fern von der düſtern Größe Roms, die dieſe wunderbare Stadt, ſelbſt in ihrem Verfall, noch immer ſo impoſant macht.

Die Gräfin führte mich nach beendigter Fahrt in ein Haus ein, wo man ein kleines Privattheater errichtet hatte. Sowohl Schauſpieler als Zuſchauer beſtanden nur aus Ducas und Ducheſſas, Principes und Principeſſas, denn in Neapel giebt es eben bekanntlich nur zwei Klaſſen: Herzöge und Lazzaroni. Man führte eine Tragödie vom Duca di Ventignano auf, Wilhelm Tell betitelt. Tell war in einen Ritter umgewandelt, und Geßler in den Imperatore di Swizzera. Das Ganze war dieſer Maskerade analog. Einmal fiel Tell plötzlich über Geßler her, warf ihn mitten unter ſeinen Garden zu Boden, und hielt ihm unter den ſchrecklichſten Verwünſchungen eine Viertelſtunde den Dolch auf die Bruſt, um Frau und Kind Zeit zur Flucht zu laſſen. Nachdem Geßler endlich wieder aufgeſtanden iſt, kommt jedoch Frau Tell plötzlich wieder zurück, wird gefangen genommen, und als der Gemahl ihr die bitterſten Vorwürfe macht, die ihr gegebene Zeit nicht zur Rettung benutzt zu haben, entſchuldigt ſie ſich damit: ſie wiſſe nicht mehr, wo ihr der Kopf ſtehe. Eine elende Ueberſetzung nach einem gewiſſen Moliero, wie mich die neben mir ſitzende Ducheſſa belehrte, beſchloß die Vorſtellung und gab mir keine beſſere Meinung von den Schauſpielern und dem Geſchmack der Zuhörer, als die vorige Darſtellung. Der intereſſanteſte Mann in der Geſellſchaft war der Miniſter des Innern, der auch in der gelehrten Welt nicht unbekannte Erzbiſchof von Tarent, Capicelatro. Kotzebue hat ihm ein ganzes Kapitel in ſeiner Reiſe gewidmet. Er war der erſte vornehme katholiſche Geiſtliche, den ich öffentlich mit der größten Freimüthigkeit über religieuſe Gegenſtände ſich ausſprechen und ſogar bitter über die Mißbräuche geiſtlicher Hierarchie, und ihre traurigen Folgen klagen hörte. Er ſey doppelt dabei intereſſirt, ſagte er ſcherzend, weil er ein großer Kunſtliebhaber ſey, und jede mutilirte Statue, die er ausgraben laſſe, ihn ſchmerzlich an den unvernünftigen Religionseifer der Chriſten erinnere. Vom Pabſt ſagte er, ohne ſich im Geringſten zu geniren: qu'il n'était qu'un vieux imbécille, der ſeine weltliche Macht nicht aufgeben wolle, da doch nur das Geiſtige ihm obliege, und er lieber ſelbſt die Hand der nicht mehr zurückzuweiſenden Aufklärung bieten ſolle. Ohngeachtet aller dieſer Aeußerungen ſcheint mir der ſchlaue Erzbiſchof, den Napoleon und Mürat gleich auszeichnen, doch nur ein Mann zu ſeyn, der den Mantel nach dem Winde zu hängen verſteht, und folglich immer noch ein ächter Pfaffe geblieben iſt.

Ich war beim Ruſſiſchen Geſandten, Herrn von Bibikoff, zum Eſſen eingeladen. Der Haushofmeiſter trat eben ein, um zu melden, daß ſervirt ſey, als wir aus der Ferne dumpfe Kanonenſchüſſe vernahmen. Alles eilte auf den Balkon, der die Ausſicht auf das Meer bot. Da ſahen wir langſam eine Neapolitaniſche Fregatte, die bei ſchwachem Winde mit vollen Segeln bemüht war, das Cap Miſſene zu doubliren, in der Ferne von engliſchen Schiffen verfolgt, die eben die Kanonade begonnen hatten. Bald folgten noch zwei Corvetten und mehrere kleine Schiffe, die ſchon einige Tage früher von den Engländern ebenfalls gejagt, ſich bei Bajä hinter das Cap geflüchtet hatten, und nun den

Seewind benutzen wollten, um in den Hafen von Neapel einzulaufen, wo ſie allein völlige Sicherheit finden konnten. Der Wind mußte ihnen jedoch nicht ganz günſtig ſeyn, wenigſtens ſah man deutlich, daß die engliſchen Schiffe als weit beſſere Segler immer mehr Terrain gewannen. Niemand von uns wollte dieſes Schauſpiel verlaſſen; der Geſandte befahl also, das Diner auf dem geräumigen Balkon anzurichten, was ſchnell bewerkſtelligt wurde. Gemächlich bei Tiſche ſitzend, ſahen wir ſo, faſt auf Kanonenſchußweite (denn eine Kugel flog in der That bis faſt auf die Promenade unter unſerm Hauſe) die ganze, faſt eine Stunde dauernde Seeſchlacht in dem ſchönen Golfe vor uns, gleich einer Theatervorſtellung mit an. Die Engländer hatten durch ihre Geſchicklichkeit im Manoeuvriren den größten Vortheil, und wandten ihren Bord gewiß immer zweimal, ehe es den Neapolitaniſchen Schiffen nur einmal gelang. Nach und nach fingen alle Batterien der Stadt an, Theil an dem Feuer zu nehmen, was eine merkwürdige

Tafelmuſik abgab. Der König Mürat ſelbſt feuerte eine Kanone vom Caſtel del Ovo ab, und traf, wie man nachher behauptete, damit ſein eignes Schiff. Nachher kam er in ſeinem burlesken Coſtüme, das er alle Tage ändert, heute als Uhlan in Weiß und Cramoiſi mit gelben Stiefeln, auf die Chiaja geritten, von einem glänzenden Generalſtabe umgeben. „F .... moi tous ces b .... à la mer!“ rief er mit Stentorſtimme unter unſern Fenſtern, aber es war eine ganz ohnmächtige Wuth.

Die große Fregatte war bereits in einem kläglichen Zuſtande, faſt entmaſtet, und furchtbar beſchädigt, eine Corvette, welche ſich am meiſten verſpätet, wurde genommen, und einige der kleinen Fahrzeuge wirbelten ein paarmal um ſich ſelbſt, gingen dann auseinander und verſanken, hie und da einzelne Stücke noch auftauchend — ganz wie in den Ombres chinoiſes, und ſo nahe von uns, daß wir mit dem Opernglas die einzelnen Menſchen unterſcheiden konnten.

Zuletzt erreichte die Fregatte dennoch den Hafen, aber faſt nur als ein unbrauchbares Wrack, und mit dem Verluſt von 80 Mann an Todten und Verwundeten. Das Verdeck ſchwamm in Blut, erzählte mir nachher ein Augenzeuge, und die allgemeine Verwirrung, das Wehgeſchrei der Verſtümmelten, die Verzweiflung der Uebriggebliebnen, bildeten eine wahre Schauerſcene.

Am andern Tag erfuhren wir, daß die Engländer Iſchia und Procida genommen und einige Stunden von Neapel gelandet wären. Ich miethete eine einſpännige Caleſina, und fuhr den Schweizertruppen nach, die man zur Vertreibung der Engländer detachirt hatte. In der Nähe des Kampfplatzes angekommen, ſtieg ich aus, und man konnte, ohne ſich großer Gefahr auszuſetzen, auf den Höhen und Felſen am Meer mehrere kleine Gefechte mit anſehen. Da brachte man einen rieſenmäßigen Offizier getragen, der die heftigſten Schmerzen zu leiden ſchien, und legte ihn neben mir ins weiche Gras.

Ich näherte mich, um ihm vielleicht Hülfe zu leiſten, und erkundigte mich, worin ich ihm dienen könne. Er frug mit matter Stimme, ob ich einen Wagen habe, und ihn dann nach Neapel zurückbringen wolle, was ich mit Freuden bejahte. Er war nicht durch Waffen verwundet, ſondern nur fürchterlich zerſchlagen, tout brisé, wie er ſich ausdrückte; alles Fleiſch, ſagte er, ſey ihm von den Knochen gelöſt.

Auf der Heimfahrt, die ſeines Zuſtandes wegen nur im langſamſten Schritt vor ſich gehen konnte, erzählte er mir in abgebrochnen Sätzen, wie es ihm der Schmerz erlaubte, daß er mit einigen ſeiner Leute um zu recognosciren einen ſpitzen Felſen erklettert habe. Im Augenblick wie er oben ankömmt, erſcheint von der andern Seite ein Trupp Hanoveraner, wahrſcheinlich in derſelben Abſicht, und in der entſtehenden melée wird mein armer Schweizer-Capitain in eine Schlucht herabgeſtürzt.

Er verſicherte, thurmhoch gefallen und unterwegs mehreremale rechts und links an die Felſenwände angeſchlagen zu ſeyn. Glücklicherweiſe fiel er unten ins Meer, was den Stoß auffing, und doch hier nicht ſo tief war, um ihm die Rettung unmöglich zu machen.

Zuletzt nahmen die Schmerzen des armen Mannes ſo zu, daß, als wir in tiefer Nacht bei ſeiner Wohnung anlangten, er ſeiner Sinne nicht mehr mächtig war und im Fieber phantaſirte. Ich verließ ihn nicht eher, als bis ich ihn in den Händen des Arztes ſah, der ſeinen Zuſtand für ſehr bedenklich hielt, und nur eine höchſt langſame Heilung verſprach.

Wie ſonderbar, dachte ich: Hier am Ende Europa's, wo Franzoſen und Engländer Krieg führen, ſind es doch nur Deutſche verſchiedner Länder, die für Jene gegen einander kämpfen! Armes Vaterland!

Tolentino.

Nach langem Kampf hatte ich mich endlich entſchloſſen nach Deutſchland zurückzukehren.

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Um 6 Uhr früh reiſte ich alſo mit einem Ankoner Vetturin, das Herz centnerſchwer, die Caſſe federleicht, von Rom ab. Mein Reiſegefährte (ich hatte glücklicherweiſe nur einen), der ſo lang ich ihn ſitzend ſah, ein Zwerg ſchien, verwandlte ſich auf der erſten Station in einen Rieſen, ſobald er aufſtand. Obgleich er hiernach alſo faſt nur aus Kopf und Beinen beſtand, ſo überzeugte mich doch bald der unmäßige Appetit, mit dem er ein Frühſtück, (das ich ihm auf der erſten Station mit mir zu theilen anbot) mit der größten Unverſchämtheit, während ich hinausgegangen war, allein verzehrte, daß zwiſchen Kopf und Beinen der Magen auch noch gehörig Platz gefunden hatte. Man hätte ihn mit jenen eben ſo gefräßigen als ſeltſam geſtalteten großen Heuſchrecken vergleichen können, die die Campagna Tag und Nacht mit ihrem widrigen Geſchrei erfüllen, wenn er ihnen nicht in dieſem letzten Punct ganz unähnlich geweſen wäre, denn ſein Mund öffnete ſich in der Regel nur zum Eſſen.

Es mag ſein mannigfaltiges Gute haben, mit einem Vetturin zu reiſen; ein reiſender Schriftſteller z. B. ſobald er dem Schlafe widerſteht, wird gewiß auf keine andre Art ſo viel Zeit und Bequemlichkeit zu den reichhaltigſten Bemerkungen und ungeſtörteſten Meditationen finden; auch ein Geſchäftsmann, deſſen Geſchäfte eben keine Eile haben, kann ſeine Reiſe nicht wohlfeiler zurücklegen; wer Räuber fürchtet, erfreut ſich hier einer größern Sicherheit, weil wegen einiger Verwandtſchaft des Handwerks ein Dieb ſelten einem Vetturin etwas zu Leide thut — wer aber nichts zu verlieren fürchtet, weil er nichts beſitzt, und übrigens aus keinem andern Grunde als zu ſeinem Vergnügen, oder wie ich, ſeinen Gedanken zu entfliehen, reiſt, der iſt in der That ein Thor, wenn er nicht hundertmal vorzieht zu Fuß zu gehen. Noch leidend an den Folgen meines unglücklichen Sturzes, war ich gezwungen, zum erſtenmal ſeit ich in Italien bin, mich in einen ſolchen ſargähnlichen Kaſten einzuſchließen, den drei lebensſatte Mauleſel mit Schneckenlangſamkeit den langen Tag durch hinſchleppen, während man unaufhörlich von Wolken Staubes umhüllt wird, und die entſetzliche Hitze im verſchloſſnen Wagen, in dem ein paar kleine Fenſterchen kaum ſoviel Luft eindringen laſſen, als zum Athemholen nöthig iſt, faſt den Grad des kochenden Waſſers erreicht. Man erzählt, daß unter der Linie ſogleich alles Ungeziefer ſtirbt; wenn mich nicht eine traurige Erfahrung an meinem Nachbar vom Gegentheil überzeugt hätte, ſo würde ich unſerm Wagen dieſelbe Kraft zugetraut haben. Das Maaß meiner Leiden war noch nicht voll; in halber Betäubung hatte ich mich in eine Ecke gelegt, und verſuchte einzuſchlafen, als ich plötzlich ſo zweideutige angſtvolle Töne neben mir vernahm, daß ich mit Schrecken die Augen aufſchlug. Ich hatte mich nicht geirrt, kaum blieb mir ſoviel Zeit übrig, mich im Freien in Sicherheit zu ſetzen, als mein Nachbar ſchon die Ueberbleibſel ſeiner Mahlzeit im Wagen umhervertheilte. So ward ich zum zweitenmal das traurige Opfer meines Frühſtücks. Ich war außer mir! Du kannſt Dir vorſtellen, daß ich lieber den Tod gelitten hätte, als mich bei den jetzigen Umſtänden wieder neben das Ungethüm in den Wagen zu ſetzen; ein Bock war nicht vorhanden, es blieb mir alſo nichts übrig, als meinen Platz auf dem Koffer zu ſuchen, wo ich mich, halb reitend halb ſitzend, den Reſt des Tages aufhielt.

Vierzehn Miglien von der Stadt ſteht mitten in der Wüſte einzeln ein verfallnes Haus, von dem man noch einmal die ſtolze Roma und Sanct Peters hohen Dom erblickt. Ich ließ hier den Vetturin einen Augenblick anhalten, und rief über die weite Ebne hin Italiens Königin mein letztes, ſchmerzliches Vale zu.

Nach einigen Stunden verließen wir endlich die öde Campagna, und ſetzten unſre Reiſe in einem großem Walde von Eichen- und Kaſtanienbäumen fort. Wir kamen durch einen im Mittelalter befeſtigten Ort, Nepi, deſſen hohe, mit Epheu bedeckte Mauern einen maleriſchen Anblick gewährten; links am Wege führte eine Waſſerleitung in doppelten Bögen durch das Thal, und rechts ſchloſſen über dem Walde in geringer Entfernung des Soracte zackige Gipfel die Ausſicht.

Noch vor Sonnenuntergang erreichten wir Civita Caſtellana, das Ziel unſrer Tagereiſe, welches, wie der größte Theil dieſer Gegenden, durch aria cattiva verpeſtet iſt. Die hieſigen Weiber tragen auf eine ſonderbare Art die Röcke von hinten über den Kopf geſchlagen, welches ihnen ein ſehr drolliges Anſehn giebt.

Als wir im Gaſthof ankamen, hatte ſich mein Geſellſchafter wieder erholt, und er war noch nicht ausgeſtiegen, ſo rief er ſchon von Weitem dem Wirth zu, ſogleich das Pasto (Abendeſſen und Nachtlager) zu bereiten. Er näherte ſich mir hierauf, um mir einige Entſchuldigungen zu machen, und verſicherte mich ſchließlich, daß ich nicht nöthig gehabt hätte, mich ſo ſehr über ſeinen Zufall zu beunruhigen, der weiter nichts als eine kleine Indigeſtion geweſen ſey.

Ohngeachtet mir das Gehen äußerſt ſchwer wurde, zwang ich mich doch, am andern Morgen während der Kühle einige Miglien zu Fuß zurückzulegen. Mein Gefährte, der vermöge ſeiner langen Beine Meilenſchritte hätte machen können, war nicht dahin zu bringen, nur einen Augenblick ſeinen Sitz zu verlaſſen; übrigens war er den ganzen Tag von beſonders guter Laune, gab bald den Bauern, welchen wir begegneten, die Benediction, und wollte vor Lachen ſterben, wenn dieſe in der Meinung, daß er ein Prieſter ſey, reſpectvoll den Hut abzogen, oder inſultirte die vorübergehenden Mädchen, welche ihm zuweilen ſeine Späße mit Wucher zurückgaben.

Das Land fängt nach und nach an gebürgiger, die Gegend romantiſcher und die Luft beſſer zu werden. Zwiſchen Borghetto und Otricoli paſſirt man die Tiber auf der ſchönen von Auguſt erbauten und vom Pabſt Urban wieder hergeſtellten Brücke, arco felice. Bei Narni beginnt der Appenin, Schluchten und Berge ſind mit dichtem Grün bedeckt, ein Waldbach rauſcht in ſchwindelnder Tiefe zur Seite.

Terni, ein gut gebautes Städtchen, liegt in einem fruchtbaren Thale, wo üppig der Wein an Ulmen und Obſtbäumen hinaufrankt. Fünf Miglien von Terni iſt der berühmte Sturz des Velino; man kann faſt bis hinanfahren, und der kurze Weg, welchen man zu Fuß hinabſteigen muß, iſt ſehr bequem. Ich fand den Velino leider ſehr waſſerarm, demohngeachtet war der Fall noch immer größer als der Reichenbach in der Schweiz, und nach den deutlichen Spuren am Felſen, wie der Ausſage meines Führers, muß er im Winter mehr als zweimal ſtärker ſeyn, und dann ohne Zweifel ſelbſt den Rheinfall übertreffen, der zwar bedeutend breiter, an Höhe aber wohl ſechsmal geringer iſt. Die Gegend umher zeichnet ſich durch nichts aus, ich kenne keine beträchtliche Cascade in der Schweiz, deren Umgebungen nicht ungleich ſchöner wären und einen weit erhabnern Naturcharakter an ſich trügen.

Als ich etwas ſpät nach Terni zurückkam, fand ich die Stadt illuminirt und die Gaſſen voll Menſchen, welche mit geſpannter Erwartung dem Aufſteigen eines erleuchteten Luftballons entgegenſahen, mit welchem die Regierungsveränderung gefeiert werden ſollte. Ich kann nicht ſagen, in wie weit die Erwartung der ſchauluſtigen Ternenſer befriedigt worden iſt, da heftiges Kopfweh mich nöthigte, ſogleich nach meiner Zurückkunft zu Bett zu gehen.

Wir reiſten ſehr früh weiter und blieben in

Spoleto zu Mittag. Man darf nicht verſäumen, eine merkwürdige Waſſerleitung hier zu ſehen, deren Höhe den pont du Gard bei Nismes wenigſtens um ein halbes Mal übertrifft. Sie beſteht aus zehn einfachen Bögen und iſt breit genug, um neben dem Waſſerconduct noch für einen geräumigen Weg Platz zu laſſen, der mit einer hohen Baluſtrade eingefaßt iſt.

In der Hauscapelle der Familie Ancajani befindet ſich ein ſchönes Gemälde von Raphael. Es hat etwas von der Zeit gelitten, und iſt auch nicht vollendet, ganz aus ſeiner erſten Zeit, aber von herrlicher Anordnung und charakteriſtiſchem Reichthum der Geſtalten. Das Chriſtuskind, frei auf einem Kiſſen in der Mitte liegend, iſt voll der holdeſten Lieblichkeit, mit einem Blick, der ſchon ahnend in ſeine hohe Beſtimmung hinüberſchaut; neben ihm kniet ſeine Mutter, ſanft entzückt, San Luca ſteht tief ſinnend hinter ihr; von der andern Seite kommen die Weiſen und Könige aus Morgenland und bringen ihre Gaben;

drei Engel, von einer Glorie umgeben, ſchweben über dem Chriſtuskinde in den Wolken. Ein breiter Rand von Arabesken mit einzelnen Bruſtbildern von Heiligen, umgiebt das Ganze und trägt viel zu ſeiner heitern und prachtvollen Wirkung bei.

Vor einem Stadtthore iſt ein langer bedeckter Bogengang, den, der Sage nach, Spoleto den Mönchen eines ſeiner Klöſter zu verdanken hat, welche ſich das Geſetz auferlegt hatten, für jedes durch einen von ihnen geſchwängerte Mädchen zwei Arcaden zu erbauen. Der Gang iſt von beträchtlicher Länge, und ſoll in kurzer Zeit vollendet werden ſeyn.

Eine ſchöne von hohen Bäumen beſchattete Straße führt durch reiche Felder nach Foligno, das am Ende des langen Thals in einer angenehmen Gegend liegt. Auf halbem Wege kommt man bei einem kleinen antiken Tempel, und ſpäterhin bei Trevi vorbei, das Rom, wie bekannt, mit ſeinem beſten Waſſer verſieht. Der Dom in Foligno iſt von Bramante erbaut, und ſcheint eine Copie der Peterskirche im Kleinen. Eine lange Promenade auf dem Stadtwall iſt ihrer ganzen Länge nach mit einer Reihe numerirter ſteinerner Sitze verſehen, eine Einrichtung, die überall Nachahmung verdiente. Der Spaziergang war heute am Sonntag ſehr belebt, und man ſah manches hübſche Geſicht, aber auch manche lächerliche Carricatur, die an unſere Kleinſtädter erinnerte; denn dieſe Art Narren gleichen ſich unter allen Nationen.

Ein großer Theil der Weiber trug dunkelblaue, auf Madonnenart umgeſchlagne Tücher, welche ſehr vortheilhaft kleiden.

Der Weg von Foligno nach Tolentino durch das Gebürge, bietet oft ſchöne Ausſichten dar; den lebhafteſten Eindruck auf mich machte die wilde Gegend um die Papiermühlen und das reizende Thal von Serravalle. In Trave, einem kleinen Ort, wo wir Mittag machten, fand ich eine ſehr hübſche Wirthin, und die größten Flöhe, die ich je geſehen habe, eine Plage Italiens, die zuweilen ganz unerträglich wird.

In Tolentino trennte ich mich von meinem treuen Gefährten, der in den letzten Tagen ſehr intereſſirte Abſichten auf mich merken ließ. Schon in Foligno wollte er mich zwingen, ihn mit allerlei Eßwaaren zu regaliren und als er mich ſtets durissimo gegen dergleichen direkte Angriffe fand, bat er mich, wenigſtens für ihn auszulegen, weil er kein Geld mehr bei ſich habe, welches, wie ich nachher durch den Vetturin erfuhr, keineswegs wahr war. Sobald ich dies wußte, verlangte ich ſehr ernſtlich die Wiedererſtattung meiner Auslage. Dies bewog ihn denn, nach vielem Zögern in die Taſche zu greifen; anſtatt des Geldes brachte er aber ein elendes Miniaturgemälde hervor und bot es mir zum Verkauf an. Er verſicherte mich, daß ich in Deutſchland, von dem er ganz beſondere Begriffe zu haben ſchien, mehr als cento scudi dafür erhalten würde, daß nur die Noth ihn dazu bewegen könnte, es mir zu überlaſſen u. ſ. w. Nach ſeiner Rechnung ſollte ich ihm noch einige Scudi herausgeben, und mich ſehr glücklich ſchätzen, einen ſo vortheilhaften Kauf gemacht zu haben. Da er indeß endlich doch ſah, daß alle Ausflüchte vergebens waren, und er ohne baare Bezahlung nicht fortkommen würde, zog er mir noch drei Paul ab, mit der Verſicherung, daß er keinen Saldo mehr ſchaffen könne, wenn ich ihn todtſchlüge. Es iſt nicht zu läugnen, daß dieſe Begierde, unerfahrne Fremde um Kleinigkeiten zu betrügen, eine ſchwache Seite der Italiäner iſt; der Ehrlichſte hat Mühe ſich ihrer ganz zu enthalten, wenn ſich eine bequeme Gelegenheit dazu darbietet, und dies gilt beinah für alle Stände. Mein Reiſegefährte, deſſen Beiſpiel ich eben angeführt habe, war ein Gutsbeſitzer aus der hieſigen Gegend, der, wie man mir in Tolentino erzählte, 600 Scudi jährliche Einkünfte beſitze. Sonderbar abſtechend von dieſer kleinlichen Bevortheilungsſucht iſt die ſeltne Ehrlichkeit bei allen anvertrauten Dingen, die Gaſtfreiheit und die höfliche Dienſtfertigkeit, die auf der andern Seite dieſelben Italiäner charakteriſirt. Die letzten Eigenſchaften ſind ihnen wahrhaft natürlich; wenn ſie betrügen, geſchieht es manchmal mehr aus Eitelkeit als aus Habſucht; ſie halten ſich für klüger als den Andern den ſie bevortheilt haben, und freuen ſich dann kindiſch ihrer Schlauheit. Mißlingt ihr Plan aber, ſo ſind ſie nie darüber aufgebracht, ſondern ihr Gegner ſteigt im Gegentheil ſehr viel in ihrer Achtung. E capace questo, ſagen ſie; die größte Lobeserhebung in ihrem Munde. Man muß ein Volk bedauern, das durch eine elende Regierung endlich dahin gebracht worden iſt, ſeinen Ruhm, gleich den Pfaffen, die es beherrſchen, nur in Schlauheit und Argliſt zu ſuchen.

Ancona.

Von Tolentino bis Macerata reiſte ich mit einem Capo comico (Schauſpieldirektor). Die Unterhaltung dieſes Mannes, der nicht ganz ungebildet war, wurde ſehr lehrreich für mich, weil er Aufrichtigkeit genug beſaß, mich mit einer Menge verſchiedner Mittel bekannt zu machen, die man in Italien anwenden kann, um mit derſelben Bequemlichkeit und doch nur der Hälfte der Koſten zu reiſen, als Diejenigen aufwenden müſſen, welche ſie nicht kennen. Zu meiner Beſchämung ſah ich, daß ich noch weit entfernt war, den Titel Capace zu verdienen, wie ich mir allzu voreilig geſchmeichelt hatte. Ehe ich Italien verlaſſe, hoffe ich indeſſen, mich noch ſehr in dieſer Hinſicht zu vervollkommnen, und werde dann alle meine geſammelten ökonomiſchen Erfahrungen auf einmal zuſammenſtellen.

Mein Begleiter hatte bei ſeinen guten Eigenſchaften auch ſein Partikelchen Narrheit, und hielt ſich, als einen Vorgeſetzten der istruzione publica, wie er ſich nannte, für einen ſehr wichtigen Mann im Staate. Um auch äußerlich ſeiner etwas kleinen und unanſehnlichen Perſon ſoviel Relief als möglich zu geben, hatte er eine martialiſche Tracht angelegt, in der er dem spezza ferro der italiäniſchen Komödie nicht unähnlich ſah. Ein Hut wie ein Schiff bedeckte ſein kahles Haupt, die magern Beine verloren ſich in ein paar ungeheuren Stiefeln, die den beſten Hallenſer Kanonen nichts nachgaben, und ein Schnurrbart beſchattete ſein Geſicht, den man zur Noth in einen Zopf hätte flechten können. Auf der Anhöhe vor Macerata, von der man zum erſtenmal das adriatiſche Meer erblickt, verließ er mich, mit Pathos grüßend, um auf einem Seitenweg zu

Fuß nach dem Dorf zu gelangen, wo ſeine Geſellſchaft in dieſem Augenblick mit der Unterrichtung des Publikums beſchäftigt war, und ich ſetzte daher meine Reiſe allein bis Loretto fort.

Unterwegs ſchlief der Vetturin ein, in Folge deſſen die Pferde einen falſchen Weg einſchlugen. Als er aufwachte, waren wir ſchon ganz von der Straße abgekommen, und genöthigt eine halbe Stunde weit zurück zu kehren. Dies ſetzte ihn in eine ſolche Wuth, daß er, um ſich am Sattelmaulthier, dem er die Hauptſchuld beimaß, auf eine eclatante Art zu rächen, die andern beiden ausſpannte, hinten anband, und mit dieſem unglücklichen Thiere allein den Reſt der Tagereiſe mit verdoppelter Schnelligkeit zurücklegte. Demohngeachtet kamen wir ziemlich ſpät in Loretto an, wo ich mit Vergnügen im Fremdenbuche des Gaſtwirths mehrere Bekannte und Landsleute eingeſchrieben fand, deren Namen ich denn auch den meinigen beizufügen nicht ermangelte. A toute ame bien née la patrie est chère.

Während einer ſanften Muſik und dem Geſang zwei ſchöner Sopranſtimmen trat ich am Morgen in die Kirche, welche von Pilgern angefüllt war, die, mit langen Stäben in der Hand und Muſchelkragen über den Schultern, um die Santa Caſa herknieten. Das heilige Haus ſteht mitten unter der Kuppel; es iſt ein regelmäßiges mit Basreliefs und allerlei Figuren verziertes Viereck nach den Zeichnungen Michel Angelo's, der, wie man ſagt, den Apoſtel Jeremias ſelbſt ausgeführt hat; alle übrigen Arbeiten ſind von ſeinen Schülern. Zwei Reihen Beichtſtühle, für alle Nationen und Sprachen, ziehen ſich auf beiden Seiten des Hauſes hin, bis wo am allerheiligſten Ort in einer ehemals goldnen, jetzt hölzernen und vergoldeten Niſche die heilige Jungfrau aufgeſtellt iſt. Sie wird durch eine ſchwarze, grobgearbeitete Statue von Cedernholz repräſentirt, deren Corſet oder Jacke, Dank der Güte der Gläubigen, von Neuem wieder mit Perlen und ächten Steinen beſetzt iſt. Gleichwie in der Peterskirche ſind auch hier alle Altarblätter in Moſaik, die nativita della Virgine nach Annibal Carrache hält man für die beſte. Im

Kloſter neben der Kirche wird der Schatz in einem großen Saale aufbewahrt, auf deſſen Decke Pomeranci in mehreren ſchönen Frescogemälden die jungfräulichen Myſterien (le misterie della Virgine) geſchildert hat; man bewundert auf einem derſelben den vorgeſtreckten Arm eines Mädchens, der von täuſchender Wahrheit iſt. Lorettes berühmter Schatz, der, bevor ihn der Pabſt Braschi einpacken und nach Rom bringen ließ, wo er und ſeine Nepoten allein wiſſen, was aus ihm geworden iſt, auf einige dreißig Millionen Piaſter geſchätzt wurde, beträgt jetzt kaum ſoviel Hunderte. Seit Kurzem hat der Vicekönig einen ſehr eleganten mit Rubinen beſetzten goldnen Becher geſchenkt, die Vicekönigin eine Monſtranz, auch der König von Neapel und die Königin von Spanien haben Zeichen ihrer Frömmigkeit hergeſchickt; man hofft noch auf ein großes Geſchenk des Kaiſers. In der Apotheke der heiligen Jungfrau befindet ſich eine ſehr intereſſante Sammlung von 300 Vaſen, mit Zeichnungen nach Raphael aus der chriſtlichen und heidniſchen Mythologie.

Die drei hohen Pforten der Kirche ſind von Bronze und mit Basreliefs geziert, unter denen die der mittelſten Thüre von Girolamo Lombardi den erſten Rang einnehmen. Beſonders gelungen ſchien mir die Verführung Eva's durch den unglücklichen Apfel, an deſſen Verdauung wir immer noch mit ſo ſchlechtem Erfolge arbeiten; und die Vertreibung des ſchuldigen Paars aus dem Paradieſe. Der ſtrafende Engel, von edler Haltung und Ausdruck, ſcheint nur mit betrübteſter Unterwerfung den Willen des Herrn zu erfüllen. Eva ſieht ihn an, wie ein ſchönes Weib, das auf der That ertappt wurde, und da Leugnen nichts mehr helfen kann, durch verſtohlne Thränen und die rührendſten Blicke die Herzen noch zum Mitleid zu bewegen ſucht. Adam trägt ſein Loos mit würdiger Reſignation und männlichem Schmerz.

Loretto treibt einen nicht unbedeutenden Handel mit verſchiednen Heiligthümern, unter andern auch mit Päckchen Staubes, der von der Santa Caſa abgekehrt wird. Es iſt hübſch auf dieſe Art den Leuten wörtlich Staub in die Augen zu ſtreuen.

Die Güter der Santa Caſa ſind ſo beträchtlich, daß der jährliche Ertrag ſich auf 80,000 Piaſter belaufen ſoll. 30,000 ohngefähr nehmen die Penſionen der verſchiednen angeſtellten Prieſter und Beamten, die Bezahlung der Capelle, der Unterhalt der Kirche u. ſ. w. weg, der Reſt wurde ehemals nach Rom geſchickt und geht jetzt in die Königliche Kaſſe nach Mailand.

Mein Reiſegefährte bis Ankona war diesmal ein Apotheker, der mir ſeinen Stand ſchon von Weitem durch den medicinischen Geruch verrieth, der ihn umgab. So lang wir den Loretter Berg hinabfuhren, begleiteten uns Schaaren von Kindern, die den heiligen Staub der Straße dreimal küßten, und ein geiſtliches Lied ſangen, deſſen Stanzen ſie aber jedesmal mit dem unheiligen Refrain: Evviva il vetturino! endeten. Auf der letzten Station vor Ankona trafen wir einen Deſerteur von der Königlichen Garde an, der von zwei Gensd'armes nach Mailand transportirt wurde; ſeine Frau, eine artige Brünette, begleitete ihn und war Urſach, daß wir dem müden Paare mit des Vetturins Bewilligung die zwei leeren Plätze in unſerm Wagen einräumten. Beide Eheleute waren noch ſehr jung, erſt ſeit einigen Wochen verheirathet, und liebten ſich mit einer Zärtlichkeit, die wahrhaft rührend anzuſehen war. Unaufhörlich blickten ſie ſich lächelnd an, drückten ſich verſtohlen Hände und Knie und ſprach Einer ſo war es gewiß nur vom Andern. So erfuhren wir von der jungen Frau, daß ihr Liebhaber nur ihretwegen deſertirt ſey, und der Mann erzählte uns mit leuchtenden Augen, wie ſeine Roſa, alles Bittens ohngeachtet, darauf beſtanden habe, die Unbequemlichkeiten der Reiſe mit ihm zu theilen, wie ſie alle Nächte im Gefängniß bei ihm ſchlafe u. ſ. w., während die arme Kleine oft roth wurde und ihm den Mund zuhalten wollte, wenn er uns ein zu treues Gemälde ihrer Liebe machte. Sie war vor dieſer Reiſe, nie aus ihrem Geburtsort, einem Dorfe in den Appeninen, gekommen, naiv und unſchuldig wie ein reines Naturkind. Ankona, obgleich eine ſehr unbedeutende Stadt, ſetzte ſie in Erſtaunen; ich mußte lächeln, wie ſie beim erſten Anblick Ankona's ganz in Ekſtaſe gerieth, ihren Mann beim Arm nahm und, auf die Stadt hinweiſend, lebhaft ausrief: „E piu grande ancora che Macerata!“ Die Gensd'armes erzählten uns viel von den Briganten. Vor einigen Tagen hatten ſie eine große Conſpiration entdeckt und mehrere Theilnehmer füſillirt, worunter auch einige Prieſter (denn die Franzoſen machen wenig Umſtände). Der eine Pfaffe hatte, nach ihrer Ausſage, eine unbezwingliche Hartnäckigkeit bewieſen, und auf alle Drohungen ſowohl, als Verſprechungen ihm das Leben zu ſchenken, wenn er Alles geſtehen und ſeine Mitſchuldigen angeben wolle, wie ein Held, ſtets nur mit den einzigen, energiſchen Worten, die er von der franzöſiſchen Sprache kannte, geantwortet: Je m'en f.....

Als allgemein geltende Bemerkungen für die Routen von Rom nach Ankona, kann ich hier anführen, daß die Straßen durchgängig vortrefflich ſind, die Wirthshäuſer, an den meiſten Orten zugleich Poſthäuſer, ziemlich gut und reinlich, aber in der jetzigen Jahreszeit mit nichts als

Tauben und Hühnern verſehen, von denen ich jeden Tag regelmäßig ein gekochtes und gebratenes Exemplar vorgeſetzt erhielt; drittens endlich, daß man überall unerträglich von Flöhen geplagt wird. Es iſt keine Uebertreibung, wenn ich verſichere, daß meine weißen Strümpfe, wenn ich Abends [illegible] ſchwarz getüpfelt [illegible]

Sobald man die römiſche Wüſte verlaſſen hat, findet man ununterbrochen fruchtbare wohlangebaute Gegenden, die Felder erhalten einen beſondern Reiz durch die Menge von Bäumen, mit denen ſie bedeckt ſind; jeder hat ſeinen Weinſtock, der ſich zierlich an ihn anſchmiegt und ſeine hellen Blätter [illegible] mit dem dunklen Laube vermiſcht, wo unter dem doppelten Schutz die goldnen Trauben ſich bergen.

Ankona's mit Schiffen angefüllter Hafen, der fern ins Meer hinein erbaute Leuchtthurm, und das weitläuftige Lazareth, wo die Schiffe Quarantaine halten, gewähren einen ſchönen Anblick, wenn man von den Bergen herabkömmt und die weite Seeausſicht auf einmal vor ſich ausgebreitet ſieht. Nahe neben dem Molo ſteht der Triumphbogen Trajans; er iſt äußerſt einfach und beträchtlich kleiner, als die übrigen, welche man in Italien findet, hat aber den Vorzug, von allen am beſten erhalten zu ſeyn.

In der Kirche der heiligen Palazia zeigt man ein ſehr ſchönes Bild dieſer Heiligen, ein wahres Madonnengeſicht, zu dem man das Modell hier häufiger als irgendwo ſonſt antrifft. Ankona iſt berühmt wegen der Schönheit ſeiner Weiber; meiner geringen Erfahrung nach gilt dies aber weniger von der Stadt ſelbſt, als der Mark und der ganzen Gegend umher, wo ich, ſchon von Terni an, häufig die reizendſten Geſichter antraf.

Das Theater, welches ſeit einiger Zeit leer geſtanden hatte, war vor wenigen Tagen mit der Opera ſeria, Ginevra di Scotia von Meyer-Beer eröffnet worden. Mamſell Schmalz, eine Berlinerin, ſang die Ginevra, der Sopran Matucci den Ariodante, und der Tenor Fidanza den

Polineſſo. Der Letzte mißfiel, aber der Sopran, einer der beſten jetzt lebenden, und unſre deutſche Landsmännin, der man nur bei ihrer großen Fertigkeit etwas mehr Seele wünſchte, wurden mit leidenſchaftlichem Beifall vom Publikum aufgenommen. Im zweiten Act, während des ſchönen Duetts zwiſchen Ginevra und Ariodante: mi manca l'anima, ward die Vorſtellung auf einige Augenblicke durch ein allgemeines Gelächter unterbrochen, welches der ungezogne Spaß eines der Zuhörer erregte. Während nähmlich der Caſtrat Matucci nach dem Gange der Muſik mehreremal „mi manca" wiederholte, und die ſchönſten Rouladen auf dieſe Worte machte, fiel plötzlich, ehe er noch l'anima hinzuſetzen konnte, eine ſingende Stimme aus dem Parterre mit einem andern Worte ein, das ich dem Leſer zu errathen überlaſſen muß.

Bologna.

Die Straße von Ankona bis Sinigaglia führt hart am Ufer des Meeres hin, das neben uns in bunten Streifen bald röthlich, bald blau oder grün in der Abendſonne ſpielte. Die berühmte Meſſe, welche Ende Juli in Sinigaglia ſtatt findet, war dieſes Jahr ſo unbedeutend, daß ich es nicht der Mühe werth hielt, länger als einige Stunden hier zu verweilen, und noch denſelben Abend meine Reiſe bis Peſaro fortſetzte, wo ich nach Mitternacht bei dem ſchönſten, taghellen Mondſchein ankam.

Peſaro iſt eine gut gebaute Stadt mit einem ſchönen Platz und einer Menge großer Palläſte, deren man in Italien auch in den kleinſten Orten ſo häufig antrifft. In den beiden anſehnlichſten, die den Familien Olivieri und Paſſeri zugehören, ſind intereſſante Antikenſammlungen, von denen der größte Theil in der Gegend ſelbſt gefunden worden iſt. Ich kann nicht mehr davon ſagen, weil mir wegen Abweſenheit der Beſitzer, die Erlaubniß, ſie zu ſehen, verweigert wurde.

Meine Reiſegeſellſchaften verändern ſich wie in der Laterna magica. Von Ankona aus war ich mit Kaufleuten, von Sinigaglia mit einem Sattlergeſellen gereiſt, heute fuhr ich mit einem alten Maltheſerritter bis Rimini. Der Weg iſt romantiſch. Auf einem dreigezackten Berge ſieht man links die drei Thürme der kleinen Republik San Marino. Rimini beſitzt vier merkwürdige Alterthümer, zwei aus den Zeiten Auguſts und zwei aus dem Mittelalter, die es ſeinem berühmten Herzog Sigismund Malateſta verdankt. Der Ehrenbogen Auguſts, welcher unrichtig ein Triumphbogen genannt wird, gehört ohne Zweifel unter die intereſſanteſten Monumente des Alterthums, die wir beſitzen. Seine edle Einfachheit, ſeine herrlichen Proportionen, und die meiſterhafte Arbeit in den wenigen noch übrigen Zierrathen, ſind des Zeitalters würdig, wo die Baukunſt in Rom in ihrer höchſten Blüthe ſtand. Das Ganze beſteht nur aus einem Bogen, der aber für ſich allein die drei Bögen der Triumphpforten Conſtantin's, wie des Septim Sever's in Rom zuſammengenommen, an Größe übertrifft. Auf der Nordſeite ſind zwei Medaillons mit einem jugendlichen und einem alten Kopf im ſchönſten Styl und vollkommen wohl erhalten; auch ein Theil des Geſimſes iſt noch ganz, die corinthiſchen Capitäler der vier cannelirten Säulen, welche es tragen, haben aber ſo wie alles Uebrige ſehr gelitten. Man bemerkt auf der Seite, welche nach der Stadt zugekehrt iſt, einen Stierkopf, deſſen Hörner unangetaſtet geblieben ſind, während ein Pferdekopf auf der entgegengeſetzten Wand ſeine Ohren verloren hat, ein Umſtand, den die Abergläubiſchen als ein übles Omen für Rimini's Ehemänner anſehen. Ein Gemäuer mit hohen crénaux, welches über dem Bogen aufgebaut iſt, zeigt, daß er im Mittelalter als Feſtung gedient hat, und ſeine Zerſtörung nicht ſowohl der Zeit als Menſchenhänden zuzuſchreiben iſt. Weder Zeit noch Menſchenhände noch Erdbeben, haben die unverwüſtliche Feſtigkeit der alten Brücke erſchüttern können, welche am Ende der Stadt über den Fluß führt. Sie ward von Auguſt angefangen und von Tiber vollendet; nirgends ſah ich noch ſolche ungeheure Blöcke als hier, die von Giganten abgetragene Felſenſtücke ſcheinen.

Ewig wird man bedauern, daß der von Malateſſa angefangene Tempel des heiligen Franziskus unvollendet geblieben iſt. Nach den alten Medaillen, und dem, was in Marmor aufgeführt fertig daſteht, zu urtheilen, wäre er gewiß eins der merkwürdigſten Gebäude der Welt geworden. Der Graf Battagliani bemerkt, daß dieſer Tempel die Epoche beſtimmt, wo die gothiſche Baukunſt wieder durch die römiſche in Italien verdrängt wurde, und bewundert, wie er ſich plötzlich zu der ganzen erhabnen Größe ſeiner Vorbilder erhebt. Olivieri aus Florenz, war der genievolle Baumeiſter, der den kühnen Plan einer dem Pantheon ähnlichen Kuppel faßte, und den Bogen Auguſts zum Modell des Haupteingangs wählte. Eine Gallerie von hohen Arkaden, mit einer Reihe in der Mitte jedes Bogens aufgeſtellter Sarkophage, ſollte das Ganze umgeben. Die Wirkung dieſer letzten Idee, welche zum Theil ausgeführt iſt, übertrifft alle Erwartung. Man kann nichts ſchauerlich Erhabneres, der düſtern Heiligkeit eines chriſtlichen Tempels Angemeßneres ſich denken, nichts, das Vergangenheit und Zukunft ergreifender der Seele einprägt, als dieſe hohen dunkeln Bögen mit der unabſehbaren Menge weißer Sarkophage, die in gewaltiger Feſtigkeit daſtehend wie von Ewigkeit her, dem erzitternden Menſchenkinde fortwährend zuzurufen ſcheinen: Memento mori! Drei Capellen ſind im Innern der Kirche vollendet; in der erſten

Atome wieder vergehen, denn alles Daſeyn muß ja enden — nur der Tod lebt ewig!

Unter dieſen hochtrabenden Betrachtungen ſetzte auch ich über den Rubicon, heutzutage Piſatello genannt, und kam bald darauf über Ceſena, deſſen Weine ehemals berühmt waren, jetzt aber wenig taugen, nach Forli, dem Forum Livii der Alten.

Dieſe Stadt iſt groß und hat einen ſehr ſchönen Platz. Der größte Theil der Straßen iſt mit Arkaden geziert, die immer allgemeiner werden, je mehr man ſich der Arkadenſtadt Bologna nähert, ſo wie in der Gegend von Rom alle Orte mit Fontainen prangen. Im Dom iſt eine prächtige, mit koſtbaren Marmorarten ausgelegte Capelle, die ſehr gegen das ärmliche Anſehn des übrigen Theils der Kirche abſticht. Ich ſah mit Erſtaunen hier drei Menſchen neben einander knieen, die unter ſich dreien zehn Naſen beſaßen; es ſcheint, daß dieſer Ueberfluß an Geruchswerkzeugen eine Art Epidemie, wie die Kröpfe in andern Gegenden, hier ſeyn muß, denn als ich über den Marktplatz nach meinem Gaſthof zurückkehrte, redete mich ein Vetturin und gleich darauf ein Obſtweib an, die an derſelben Deformität in noch ſtärkerem Maße litten. Eine andere Bemerkung, die ich nach und nach zu machen Gelegenheit finde, iſt, daß jemehr man in Italien dem Norden zureiſt, man in demſelben Verhältniß die Preiſe höher und die Menſchen auffallend intereſſirter, gröber und unwirthbarer antrifft, obgleich ihr bei weitem größerer Wohlſtand grade das Gegentheil erwarten laſſen ſollte. Vielleicht irre ich mich aber in dieſer letzten Vorausſetzung; oft, lehrt uns das Beiſpiel unſerer Tage, iſt die Grobheit eine Folge des Reichthums.

Um 9 Uhr früh verfolgte ich meine Reiſe in einer elenden offnen Caleſina, die mich ſchmerzlich bis Imola den ſengenden Strahlen der Sonne Preis gab. Hier fand ich einen beſſern Wagen und erhielt einen zweiten capo comico, noch komiſcher als den erſten, zum Geſellſchafter, der mich, bis ich ſpäterhin einſchlief, mit Geſchichten aus Tauſend und einer Nacht unterhielt, die er alle vorgab ſelbſt erlebt zu haben. Bei Sonnenuntergang erreichten wir Bologna, wo ich zu meinem großen Mißvergnügen erfuhr, daß der Courier, welcher alle Wochen einmal von hier zu Waſſer nach Venedig abgeht, und die Paſſagiere für einen fixirten ſehr geringen Preis mitzunehmen genöthigt iſt, eben abgereiſt war. Ich war doppelt mißvergnügt, da ich bloß dieſes Couriers wegen verſäumt hatte Ravenna zu ſehen, bei dem meine Straße mich nahe vorbei geführt hatte. Ich mußte nun einige Tage hier verweilen.

Die außerordentliche Menge beträchtlicher Städte und Flecken, die man von Ankona bis Bologna faſt alle Stunden weit antrifft, ſind auffallend für den Reiſenden, beſonders einen Reiſenden, wie mich, in deſſen theurem Vaterlande Städte und Menſchen gleich ſelten ſind. Viele fangen jedoch an ſehr an Wohlſtand abzunehmen, und der gänzliche Mangel des Handels, durch den ſie ſonſt blühten, drückt ſie hart darnieder. Die Noth mag aber ſo groß ſeyn als ſie will, ſo iſt man doch ſicher, überall wenigſtens Opern, Schauſpiele und Kaffeehäuſer anzutreffen, drei unentbehrliche Luxusartikel für die Italiäner, die eher Alles zu Grunde gehen laſſen, als die Comödie aufgeben würden, und weit lieber die Mahlzeit aufopfern, als ſich die Leckereien des Kaffeehauſes verſagen mögen.

Schon unterwegs hatte ich viele Lobeserhebungen von der diesjährigen Oper in Bologna gehört, und fand ſie mit Vergnügen ihrem Ruf entſprechend. Die erſten Sänger Veluti, Takkinardi und Madame Colbran, verbinden alle drei mit einem hohen Grade der Geſchicklichkeit in ihrer Kunſt ein vortheilhaftes Aeußere und gute Action, Eigenſchaften, welche man hier ſelten vereinigt antrifft. Madame Colbran iſt eine Spanierin, die auf den erſten Anblick das Charakteriſtiſche ihrer Nation verräth. Rabenſchwarzes Haar, glühende Augen mit den ſchönſten Augenbrauen, eine Reihe perlengleicher Zähne im kleinen aufgeworfenen Munde, edler gewandter Anſtand, zierliche Füßchen, und bei beſcheidner Schüchternheit und großer Decenz, doch eine gewiſſe ſtolze Ruhe und Sicherheit in jeder ihrer Bewegungen, mit einem tiefen Ausdruck der Empfindung in ihrem ſchönen Geſicht, der reizend mit der jugendlichen Grazie ihres blühenden Alters abſticht. — Dies Alles würde ihr, wenn ſie auch keine große Sängerin wäre, ſchon den Beifall, wenigſtens aller Männer ſichern, aber auch ihr Geſang iſt wie ihre Perſon, ausgezeichnet, ſicher ohne Affectation und Ueberladung, voll Kraft und Gefühl. Ihre Paſſagen ſind originell und überraſchend, weil ſie immer a tempo, den Worten und dem Sinn des Augenblicks angemeſſen, angebracht ſind. In unſern Tagen, wo die Muſik mehr darauf ausgeht, durch Seiltänzerkünſte in Erſtaunen zu ſetzen, als das Gemüth zu bewegen, iſt eine Sängerin, die fühlt, was ſie ſpricht, doppelt verdienſtvoll, ſchon ihrer Seltenheit wegen.

Oft iſt es mir aufgefallen, wie eine Nation, die die Muſik ſo ſehr liebt, deren Sprache zum Geſange geſchaffen iſt, die von jeher in Europa auf den erſten Rang in dieſem Fache Anſpruch gemacht hat, nicht endlich den allgemeinen Wunſch zeigt, aus ihrer Oper ein verſtändiges Ganze zu machen, wo Text, Compoſition und Geſang ſich zu gleichem Zwecke verbinden. Gebildete Italiäner ſehen dieſen täglichen Verfall ihrer Muſik ſehr wohl ein, und ſeufzen über den verkehrten Geſchmack. „Was ſoll ich, ruft der Abbe Conti aus, der Muſik für einen Namen geben, wo der Sänger und der Compoſiteur im Wettſtreit ſind, wer den Sinn der Worte am meiſten zu verdrehen im Stande iſt! Wenn ich in die Kirche oder in die Oper gehe, ſo will ich nicht den Geſang der Vögel hören, ſondern die Stimme eines Menſchen, der zu meinem Verſtande, meiner Einbildungskraft und meinem Herzen ſpricht. Welches Vergnügen kann man bei einer ſolchen Art Schauſpiele genießen! Die ſicherſte Probe der Langenweile, die ſie einflößen, iſt der Lärm, den das Publikum nicht aufhört während der Vorſtellung zu machen. Es iſt wahr, am Ende der Arie, wenn es an die Cadenz kommt, herrſcht plötzlich eine tiefe Stille, und nachdem der Sänger in einem Athem eine lange Reihe Töne durchlaufen hat, die völlig bedeutungslos ſind, erſchallt das Theater von Geſchrei und Händeklatſchen. Könnten die Sänger nicht die zwei Verſe zu ihrer Entſchuldigung anführen:

E perche paga il volgo sciocco, e giusto,
Scioccamente cantar per dargli gusto.

(Und da uns der thörichte Pöbel bezahlt, iſt es billig auch thöricht zu ſingen, um ihm zu gefallen.)"

Der Sopran Veluti iſt auf eine ausgezeichnete Weiſe, was man in Italien professore nennt; er verbindet mit dieſer tiefen Kenntniß ſeines Fachs eine ſeltene Originalität, und hat ſich ſo eine eigne Methode geſchaffen, die ihm allein zugehört; leider ſucht aber auch er ſeinen Ruhm mehr im Schweren als im Schönen, und verſchleiert ſein Talent durch die größte Ueberladung; man muß die außerordentliche Leichtigkeit und Präciſion bewundern, mit der er die größten Schwierigkeiten ſpielend überwindet, aber das Herz bleibt kalt dabei, und man iſt am Ende verſucht mit Fontenelle zu fragen: Musique, que me veux tu?

Der Tenoriſt Takkinardi hat eine ſehr ſchöne Stimme, viel Fertigkeit, und eine gewiſſe Anzahl Verzierungen, die er mit großer Vollkommenheit und Grazie ausführt. Da er aber jeden Abend regelmäßig dieſelben wieder vorbringt, wird man dieſes Zuviel des Guten doch zuletzt etwas überdrüßig. Mir fiel dieſe Einförmigkeit doppelt auf, da ich denſelben Sänger und ſeine mechaniſchen Paſſagen ſchon den ganzen Carnaval über in Rom gehört hatte.

Die Oper, welche jetzt gegeben wird, führt den Titel: Trajan in Dazien, die Muſik iſt von Niccolini aus Florenz und kann unter die beſſeren neuen Compoſitionen gerechnet werden. Ich mache ihr damit keine übertriebne Lobeserhebung, denn da das Publikum, alle Meiſterſtücke, welche über einige Jahr alt ſind verachtend, durchaus unter zwei Opern wenigſtens eine, wenn nicht alle beide, neu haben will, ſo werden die Theater jährlich mit einer Menge ephemerer Productionen überſchwemmt, die nicht einmal ſo lang als die Kleider der Acteurs aushalten. Die ſogenannten

Maestri reiſen gleich den Zahnärzten im Lande umher, und laſſen überall einige Opern zurück, wo ſie ein Theater finden.

In Rom hörte ich einen ſolchen jungen Compositore, der nicht ganz ohne Ruf in Italien iſt, mit groſſer Selbſtzufriedenheit erzählen, daß er eben von einer tournée in Oberitalien zurückkomme, während der er drei ernſthafte und fünf komiſche Opern geſchrieben habe. Dieſe tournée hatte demohngeachtet nicht länger als fünf Monate gedauert, und folglich keine Oper ſein Genie länger als vierzehn Tage aufhalten können.

Der Unterſchied zwiſchen Opera seria und Opera buffa fängt auch an immer unmerklicher zu werden, wie denn ſchon lange die Kirchenmuſik nicht mehr von der Oper zu unterſcheiden iſt; und ich zweifle nicht, daß der Compoſiteur bald im Stande ſeyn wird, noch den letzten Abend vor der Vorſtellung auf Verlangen die seria in buffa und die buffa in seria umzuwandeln. Ich kenne in Neapel einen Maler für das gemeine Volk —

von dem (in Parentheſe geſagt) zu ſeiner Zeit unſer Landsmann Hackert wahrſcheinlich die Methode annahm, ſeine Gemälde nach der Elle zu verkaufen — der mit ähnlicher Leichtigkeit arbeitet. Er fängt ſeine Bilder jedesmal damit an, die Köpfe zu malen, und macht dann nach Belieben mit wenigen Kleidungsſtücken, Männer oder Weiber daraus.

Ich komme wieder auf die Oper zurück. Die Ausführung des Orcheſters, Decorationen und Garderobe entſprechen der Vorzüglichkeit des Ganzen. Man hätte einige lächerliche Nebendinge weglaſſen können, z. B. eine Schlacht auf dem Theater zwiſchen den Daciern und Römern, wo beide Armeen nicht über zwanzig Mann ſtark waren, und die, obgleich ſie das Schickſal des Reichs entſchidet, in einer halben Minute angefangen und beendigt ward. Eben ſo unnatürlich iſt die Zuſammenkunft Trajans und des Königs Decembalus, wenn beide Monarchen mit gezognem Säbel zu Pferde erſcheinen und eine doppelte Volte auf der Bühne reiten, um ſich von allen

Seiten präſentiren und das Parterre zweimal reſpektvoll mit ihren Schwerdtern ſalutiren zu können.

Das Ballet zeichnete ſich durch ein gut bearbeitetes Süjet, Pracht der Decorationen und Coſtüme, und durch gute Muſik aus. Es ſtellte Aeneas und Dido's Geſchichte vor. Eine Scene in der bekannten Grotte, wo die Verheirathung der beiden Liebenden bildlich durch den Tanz vorgeſtellt wird, kam einigemal der Natur faſt zu nahe, obgleich die Tänzer es ſonſt nicht weit in ihrer Kunſt gebracht hatten. Die Grotesken machten ſehr kraftvolle Sprünge und wurden ſehr beklatſcht. Es ſcheint, daß das Ballet anfängt, die Oper in Italien zu verdrängen, wenigſtens zeigte hier das Publikum ſeinen Beifall für das Erſte überall mit ungleich mehr Ausgelaſſenheit.

Um nicht ewig den unerträglichen Balgereien mit den Vetturini's ausgeſetzt zu ſeyn, entſchloß ich mich, lieber einige Scudi mehr aufzuopfern und mit einem Privatcourier nach Venedig zu gehen.

Um 8 Uhr verließen wir Bologna, ein andrer Italiäner, Freund deſſen, mit dem ich reiſte, begleitete uns. Beide waren gebildete und luſtige Leute, deren angenehme Unterhaltung mir oft den Weg verkürzte; und die üble Laune und Ennui verſcheuchte, welche ſo viele Erinnerungen aus der Vergangenheit nur zu oft in mir erweckten. Da wir in der Nacht durch Ferrara kamen, konnte ich nur im Allgemeinen ſo viel ſehen, daß dieſer Ort von allen italiäniſchen Städten die breiteſten und regelmäßigſten Straßen hat, und, wie die übrigen, gleiche Spuren ehemaliger Größe und heutiger Armuth trägt. Das Land um Ferrara war in dieſem Augenblick noch wegen der zahlreichen Inſurgenten ſehr unſicher, und wir legten daher die letzte Poſt vor der Stadt größtentheils im Galopp zurück. Bei jedem Geräuſch hieb der Poſtillon wie unſinnig in die Pferde, ſo daß wir einigemal nahe daran waren, in den Chauſſegraben geworfen zu werden.

Einer meiner Reiſegefährten erzählte mir eine fürchterliche Geſchichte, die er kürzlich erlebt. Ein Capitän der Miliz hatte eine Brigantenjagd angeſtellt, und er ihn als ſein Lieutenant begleitet. Unglücklicherweiſe fielen ſie in einen Hinterhalt, der Capitän ward gefangen, und er ſelbſt rettete ſich mit genauer Noth in einen hohlen Baum. Aus dieſem Verſteck mußte er nun eine Stunde lang es mit anſehen, wie ſein Freund mit der unerhörteſten Grauſamkeit zu Tode gemartert wurde. Nachdem man alle Arten der ſchauderhafteſten Qualen an ihm verſucht, und er endlich dem Tode nahe war, wurden ihm zuletzt noch die Augen ausgeſchnitten, und in die hohlen Löcher gefüllte Patronen geſteckt, die man unter Jubeln und Lachen anzündete, und den unglücklichen ſo in die Luft ſprengte.

Die Gegend um Rovigo iſt ein wahres Eden an Fruchtbarkeit und Schönheit, und majeſtätiſch ſtrömt der Po durch die grünen Büſche und friſchen Wieſen. Schauerlich contraſtirten mit dieſem Eden zwei an hohen Bäumen aufgehangne

Käfige, worin Räubergliedmaßen im Winde klapperten. Man ſetzt auf einer Fähre über den Fluß und fährt dann einige Zeit längs einem breiten Waſſer hin, das der weiße Kanal genannt wird. Wir hörten in Rovigo von nichts als Inſurgenten, die vor Kurzem die Stadt 24 Stunden lang geplündert und, wie man behauptet, über zwei Millionen Scudi davon getragen hätten. Mit den Chriſten war man noch einigermaßen chriſtlich umgegangen, aber die armen Juden hatten Alles verloren. Anderthalb Poſten von Padua ſchließt ſich der Weg an die Brenta an, und hier erreicht die Gegend den höchſten Grad prachtvoller Schönheit. Alterthümliche Schlöſſer in der Ferne, geſchmackvolle Villen und Gärten in der Nähe, bekränzen auf beiden Seiten den Kanal. Links ſieht man ſie romantiſch an die Bergkette angelehnt, rechts in der lachenden Ebne unter lieblichen Gebüſchen zerſtreut. Je mehr man ſich Venedig nähert, je dichter wird die Reihe der Palläſte, und faſt alle Orte, durch welche die Straße führt, zeichnen ſich durch Eleganz und Reinlichkeit aus.

Um Mitternacht erreichten wir Meſtre, wo wir einige Stunden ausruhten.

Die hellſte Sonne leuchtete am nächſten Morgen unſerer kurzen Fahrt nach Venedig.

Venedig.

Eine Stadt von einigen Stunden Umfang, die ſich mitten aus den Fluthen des Meeres erhebt, ohne daß man die geringſte Spur einer Inſel entdeckt, die ihr zur Grundlage dienen könnte — iſt ein ſo neuer Anblick, daß hier vielleicht zum Erſtenmal die Wirklichkeit über die Einbildungskraft den Sieg davon trägt. Nicht minder ſonderbar iſt der Eindruck, wenn man das Innere der Stadt betritt und auf den wimmelnden Kanälen unzählige ſchwarze Gondeln raſtlos durcheinander hingleiten ſieht, auf allen Seiten ein emſiges Leben gewahr wird, und doch Alles ſo ſtill bleibt, man weder den gewohnten Lärm der Wagen und Reiter vernimmt, noch das laute Geſchrei der Ausrufer und Verkäufer, noch der wogenden Fußgänger fernher tönendes Geräuſch — kaum hört man außer dem Plätſchern der Ruder von Zeit zu Zeit das melancholiſche Anrufen der Schiffer, wenn ſie ſich um eine Ecke biegend, begegnen. Oft habe ich, an die Baluſtrade der Rialtobrücke gelehnt, mich an dieſem ſchweigenden Gewimmel ergötzt, das im Großen eine ähnliche Empfindung erregt, als wenn man auf einem Balle dem Tanze mit zugehaltenen Ohren zuſieht.

Von einem Ende zum andern durchſchneidet mit majeſtätiſch breitem Strome der Canale grande die Stadt. Man findet ſich, nicht ohne Erſtaunen, noch von den grünen Meereswellen getragen, plötzlich in der Mitte einer prachtvollen Straße, wo das Auge ſich an einer Menge glänzender Palläſte weidet, deren ſelbſt Genua und Rom an Reichthum und Schönheit der Architektur wenig ähnliche aufzuweiſen haben.

Aber was iſt erſt dem Markusplatz zu vergleichen! Man hat gewiß nicht nöthig mir bei jedem Schritte das nil admirari zuzurufen, ich gerathe nicht ſo leicht in Enthuſiasmus, aber noch iſt es mir nicht möglich geweſen, dieſen magiſchen Ort mit Gleichgültigkeit zu betreten. Wie jener Geſandte Tippo's in Verſailles möchte ich ausrufen: Man muß Opium nehmen, um ſolche Dinge in andern Ländern zu ſehen — denn im Reich der Wirklichkeit iſt der Markusplatz gewiß einzig in ſeiner Art. Nicht, daß es noch weit größere Plätze, einzelne vielleicht noch prächtigere Gebäude gäbe, als die, welche ihn umſchließen, aber dieſe ſeltne Verbindung von Originellem und Romantiſchem, von Pracht und Zierlichkeit, von Symmetrie und maleriſcher Freiheit, dieſe Einheit bei ſo viel Mannigfaltigkeit, dieſes poetiſche Ganze, trifft man nirgends ſo an wie hier.

Einem ungeheuren Marmorſaal vergleichbar, en deſſen wunderbarem Bau entfernte Nationen und Jahrhunderte nach einander gearbeitet haben, ſteht dieſer Platz in ſtolzer Herrlichkeit da; lange Reihen hoher Palläſte bilden ſeine Wände, eine glatte Marmorfläche deckt den Boden, und zu ſeiner azurnen Decke wölbt ſich der Himmel!

Das ehrwürdige Schloß des Dogen, in ſchweren Maſſen aus roth und weißem Marmor aufgeführt zieht zuerſt unſre Augen auf ſich; es ruft uns rohe, aber große und kraftvolle Zeitalter zurück. Kühn erheben ſich neben ihm die hundert Kuppeln und Thürme des Doms; goldne Moſaik und bunter Marmor bedecken ſeine Mauern, unzählige Säulen umgeben die ehernen Thore; Zierden aller Art, mannigfaltig und ſeltſam, ſchmücken den glanzvollen Tempel, der, wie ein fremdes Werk orientaliſcher Pracht und Phantaſie erſcheinend, uns nach Bagdad und Jspahan, in das Vaterland lieblicher Mährchen, verſetzt *). Auf Ge-

---

*) Die große Moſchee auf dem Platz von Meidan Schah in Jspahan ſoll in der That eine große Aehnlichkeit mit der Kirche von San Marco haben.

ſtellen von Bronze ſind vor den Pforten des Haupteingangs drei hohe Maſten aufgepflanzt, deren weithin flatternde Fahnen einſt Venedigs Herrſchaft verkündeten über die drei Königreiche, Candia, Cypern und Negropont. Seitwärts erblickt man auf dem torre del orloggio, frei in der Luft ſich regend, zwei metallne Rieſen, die mit erhobner Keule die Stunden auf hellklingender Glocke anſchlagen; dem Thurme ſchließt ſich der Pallaſt der alten Procuratorie an; beide aus dem ſpätern Mittelalter, die letzten Zeugen jener ruhmvollen Zeiten, wo vor der Macht der Republik Kaiſer und Könige zitterten. Gegenüber hat das neuere Zeitalter ſich ſeinen Platz gewählt; die neue Procuratorie, die Bibliothek und Münze Sanſovino's, bieten Alles dar, was Geſchmack und Kunſt in den Jahren ihrer Blüthe am vollendetſten hervorbrachten; und um kein intereſſevolles Andenken zu entbehren, erinnern uns die coloſſalen Granitſäulen am Meer an Athen, wo ſie im zwölften Jahrhundert Venedig ſiegreich ſich eroberte.

So gehen hier Jahrhunderte und Nationen an an unſrem bewegten Gemüthe vorüber, Geſchichte und Kunſt rufen mit hundert Stimmen uns zu, und bis auf den jetzigen Augenblick rollt ſich das treue Bild der Zeiten vor uns ab; wir ſehen auf dem letzten Blatt die leeren Geſtelle, von denen die Sonnenroſſe geſtiegen ſind, und vermiſſen den Löwen aus corinthiſchem Erz mit nach dem Meer gewandtem Haupt, den jetzt ein hölzerner erſetzt, der grimmig nach dem Lande blickt. —

Dies iſt der Markusplatz am Tage, ein ganz neuer iſt er bei Nacht. Als ich zum Erſtenmal einen Theil des Tages hier zugebracht hatte, ſetzte ich mich gegen Abend, da wo das Meer des Platzes Stufen beſpült, am Fuß der Granitſäule nieder, und ſah dem Spiel der Gondeln zu, die, wie um ihre Stöcke ſchwärmende Bienen, unter einer Reihe Kriegsſchiffen umhergaukelten. Palladio's Kirchen, San Giorgio und Redemtore leuchteten von den gegenüber liegenden Inſeln herüber in der Abendſonne Gold, einzelne Thurmſpitzen zeigten noch in weiter Ferne die äuſſerſten Grenzen der ſchwimmenden Stadt. Nach und nach verſchwand eine nach der andern; in ſcharfen Abriſſen zeichneten ſich immer ſchwärzer die Schiffe; der Sonne Roth erblich, und die Nacht hatte ſchon ihren grauen Schleier über entfernte und nahe Gegenſtände gebreitet, ehe ich, in die ſüßeſten Träumereien verſunken und auf das Treiben um mich nicht mehr achtend, ein Einzigesmal nur meine Augen von dem bezaubernden Schauſpiel vor mir abgewendet hatte. Wie ward ich jetzt überraſcht, als ich aufſtehend um mich blickte und plötzlich hundert Lichter mir entgegen blitzen ſah.

Tageshell war der weite Kreis der rund umlaufenden Arkaden erleuchtet und warf bis in des Platzes Mitte leuchtende Strahlen über eine Menge Menſchen jedes Standes und Alters hin, die auf dem ebnen Marmorboden auf und nieder wogten. Viele Andere ſaßen unter Zelten vor den Kaffeehäuſern umher, wo lange Reihen von Stühlen für die müden Fußgänger in zierlicher Ordnung aufgeſtellt waren. Sänger und Muſikanten zogen von einem Zelte zum andern, und Schaaren von Dienern vertheilten ſich überall, mit Erfriſchungen beladen, unter dem Haufen. Dort verſammelte ein Puppentheater die Neugierigen um ſich her; hier machte ein Taſchenſpieler dem Pöbel ſeine Künſte vor, und nützte die Dunkelheit beſſer als der Puppendirector ſeine Lichter; weiterhin erſchütterte ein Volkserzähler mit ſchrecklichen Mordgeſchichten die ihn ſtaunend umgebenden Zuhörer, während ſanft aus der Ferne Arioſt's und Taſſo's Lieder von den Gondeln herübertönten. Vom Lärm betäubt, vom Glanz der Lichter geblendet, zog ich mich endlich an den einſamſten Ort zurück, und ließ, von der Klarheit abgewandt, meine Augen nach oben gerichtet, ſie in der Nacht umherirren. In undeutlichen Maſſen lagerten ſich die hohen Palläſte um mich her, ſie ſchienen an Majeſtät zu gewinnen, was ſie an Schönheit des Details verloren; ſeltſamer noch war im Halbdunkel des alten Dogenpallaſtes Anſehn, noch vermehrt ſchienen die vielen Kuppeln des Doms, und in doppelter Höhe däuchte mir der gigantiſche Markusthurm emporzuſteigen, auf deſſen Spitze der eherne Engel, gleich ſeinen himmliſchen Mitbrüdern, ſich unter den funkelnden Sternen verlor.

Bayerische
Staatsbibliothek

Andeutungen
über
Landschafts-Gärtnerei,
verbunden mit der Beschreibung ihrer practischen
Anwendung in Muskau
vom Fürsten
von Pükler-Muskau.

18½ Bogen Text in gr. 8. gebunden, nebst einem Atlas von 44 landschaftlichen Darstellungen nach Zeichnungen von **W. Schirmer**, lithographirt von **Hermann**, **Mützel** und **Tempeltei**, und 4 Plänen von den Kupferstechern **Voss** und **Wibel**.

Schwarz 50 Thlr. 16 gr. oder 88 fl. rhein.
Sorgfältig col. 80 Thlr. oder 144 fl. rhein.

Dieſes Prachtwerk, welches wir mit unſerm frühern Proſpektus ausführlich anzeigten, iſt nunmehr ganz vollendet, und wir glauben, alles, was wir dort zuſicherten, auf das Gewiſſenhafteſte erfüllt zu haben; denn es mußte unſer eifrigſtes Beſtreben ſeyn, es ſo würdig als möglich auszuſtatten. Die 44 Anſichten ſo wie die 4 großen Pläne wurden von den beſten Künſtlern geiſtreich aufgefaßt urd ausgeführt und ſo ſteht das Ganze nun da in ſeiner vollendeten Schönheit.

Semilaſſo in Afrika.

(Semilaſſos vorletzter Weltgang. II. Th. 1te Abth.)

Semilasso
in
Afrika.

Erster Theil.

Algier.

Aus den Papieren des Verſtorbenen.

Hiezu die Abbildung:
Ansicht von Algier.

Mit Königl. Württemb. Privilegium.

Stuttgart.
Hallberger'ſche Verlagshandlung.
1836.

AD
BIBL. UNIV.
MONAC.

Universitäts-
München
Bibliothek

Inhalts-Verzeichniſs

zum

erſten Theil.

Erſter Brief.

Seite 1.

Die armen Landratzen im Bauch des Krokodils. Erwachſenen bringt das Wiegen Noth. Furor-anglomanus einer Schauſpielerin. Berlin-où est cela? —— Ah, je comprends. Cultus der Druiden, des Feuers und der Katholiken des Mittelalters neben einander. Aus den Wolken fallende Pudel. Großes Feſt in Napoleons Geburtshauſe. Bildergalerie von Galeerenſclaven. Welch unſchätzbares Gut muß doch die Freiheit ſeyn. Portrait des berüchtigten Grafen de St. Helène. Glänzende Lage, nur zum Diebshandwerk benutzt. Die Hieriſchen Inſeln ſind nackte Felſen. Der Theaterfelſen in dem ſchönen Hières. Gärten des Grafen Beauregard und des Herrn Fille. Glorreiche Laufbahn eines Schneiders. Algier. Faſt taghelle Mondnacht in Afrika. Sommer im Winter. Feilner'ſche Porzellanöfen in Rieſenhöhe. Stadt von Biscuit. Mosquée chrétienne — katholiſche Kirche. Die Cassuba und Marienburg. Beitrag zur neueſten Ausgabe des Dictionaire de l'Académie: — coup d'evantail: eine Ohrfeige. Pulvermagazin mitten in der Reſidenz. Fünf Dey's und Ein Tag. Aloeblüthenſtengel als Brennholz. Das Bettlerconcert. Pathetiſche Würde der Krämer in Algier. Allgemeine Ehrlichkeit der dortigen Gaſſenjungen. Spazierritt mit Herrn von Baccuet. Ein zwanzigjähriges Pferd voll unbändigen Feuers. Graf Erlon, der freundliche Greis von altem Schrot und Korn. General Rapatel und Admiral Graf de la Bretonnière.

Großes Feuerwerk auf dem Waſſer. Der berühmte Juſſuf. Bruchſtücke aus ſeiner Lebens-, Liebes- und Leidensgeſchichte. Die gigantiſche Verſtandesmaſchine: Napoleon. Heirathsceremonieen. Zärtlichkeit der Türken gegen Geliebte. Pallaſt des Gouverneurs. Theater in Algier. Mißverſtandene Oekonomie. Reflexionen über ein erfolgreiches Civiliſationsproject für Afrika. Locale Schwierigkeit der Excurſionen. Höfliche Balleinladungsdeputation.

Reiſejournal.

Seite 125.

Warnungstafel — als gültig vorausgeſetzt — für die Damen. Entdeckungsreiſen durch die Straßen von Algier. Anfälle der Ruffiani auf öffentlicher Straße. Armeſünderinnenregiſter zu Don Juan. Neue Modelle für Werther in der Schweiz. Die unbeweglichen drei Götzenbilder, oder die Tabakrauchenden Schickſalsſchweſtern. Gloſſe über mauriſche Sprache. Faſt Ariſtophaniſche ombres chinoises. Benefizball des Roi de Ribauds. Erinnerung beim Tanzen an die K . . . . . . Caroline. Originelle Weiſe, den Schönen Geſchenke zu machen. Mauriſche Virtuoſen. Zahlung nach Belieben in den Caffée's zu Algier. Intereſſante Viſite beim Admiral Herrn de la Bretonnière. Anekdote von Lord Wellington. Herrn de la Bretonnière's calamitoſe Conferenz mit dem vorigen Dey. Kein Herrſcher iſt glücklich durch ſeine Macht. Ball der Kaufmannſchaft. Zug nach Buffarik. Vortrefflichkeit der arabiſchen Miethpferde. Duera. Eine vom Militair gebaute Landſtraße. Fort de l'Empereur. Die Colonie El-Ibrahim. Erinnerung an die liebe Heimath. Die Suaven. Ihre Waffen und zweckmäßige Tracht im Gegenſatz der unmilitairiſchen Ausſtattung der Soldaten in Europa. Landesproducte. Die elegante Spanierin zu Roß. Diner en regle im Caffée de l'armée d'Afrique. Sommernacht im Januar. Bis auf Kinder verbreitete Sternkunde der Araber. Die vermeinte Schlange im Buſen. Capitain Bonorand, ein großer Literatus. Dejeuner beim General Rapatel. Die Truppen der Expedition. Demologie. Der Markt bei Buffarik. Raſirte Pferdeſchwänze. Säbel, der um alles franzöſiſche Gold nicht feil iſt. Der blitzſchnelle Doctor. Die nie ſehenden Speculanten. Project zur Wiederbelebung des Europäiſchen Mittelalters in Afrika. Der gewandte Kopfabſchneider. Reitereitelkeit. Taktik der arabiſchen Gebürgsvölker. Ein lahmer Heiliger. Nachzuahmende Pferdetränken. Hannöverſche Bekanntſchaft. Gelungene Vermittlung. Fundgrube für Almanachserzählungen. Bruchſtücke aus der Lebensgeſchichte eines Mainzer Abenteurers. Lob des Clima's. Der Winde der Wüſte. Pracht und Barbarei bei einer türkiſchen Hochzeit. Repräſentationsdiner beim Gouverneur. Herr Lecoq. Klage um die untergegangene goldne Zeit des Prügelns und Spießens. „Wenn das Wort von Silber iſt, ſo iſt das Schweigen Gold.“ Rieſenmäßige Tabakpfeifen. Scheuleder *hinter* den Augen. Gefahr, ſich in Algier in einer Portechaiſe tragen zu laſſen. Topographie von Algier. Mangelhaftigkeit der Umgebungen. Producte. Aloe- und Cactuszäune. Cactusplantagen. Cochenillenzucht. Schlechte Militaircaſernen. Türkiſche Waſſerleitung in römiſchem Styl. Backöfen der Soldaten Carl des Fünften. Landhaus des däniſchen Conſuls. Engliſcher Park bei der Villa des Oberſten Bernelle. La maison riche. Nirgends ſoll die Erde vollkommen ſeyn!

Zweiter Brief.

Seite 223.

St. Simoniſmus. Homöopathie. Gleichheit der Häuſer in Algier. Bauvorſchläge zu einer bequemen Wohnung. Das Wunder in Nantes. Muſelmänniſche Frömmigkeit. Beſuch der Moſchee in Strümpfen. Geldfreier Kirchenbeſuch. Feier des Rhamadan. Bekanntſchaft mit vier belgiſchen Marineoffizieren auf dem Landhauſe ihres Conſuls. Anfall von Heimweh. Der liebenswürdige Amphidryon. Der Dichter bis in die Fingerſpitzen. Anekdote von Lord Byron. Sendung des Herrn Lecoq nach Marokko. Die Reichen im Monde. Eroberung vieler Länder ohne Blutvergießen. Sinnreicher Vergleich Belgiens mit Algier. Argumentum ad hominem. Ein Pröbchen von der Etikette am Marokkaniſchen Hofe. Staatscaroſſe des Kaiſers von Marokko. Bewundernswerthe Negercavallerie. Der zu robuſte Robuste. Landhaus des Herrn Lacrousse. Vornehmer Eſel aus Tunis. Behaglichkeit der orientaliſchen Lebensweiſe. Mauriſche Bäder. Lobenswürdige Ehrlichkeit der Badediener. Manier zu baden. Fa bono? — Si, fa bono. Wohlfeilheit des Gebrauchs der Bäder. Prell- und Trugſucht der hieſigen Europäer. Sold der ſchlafenden Sicherheitswache. Civiler Preis der ſammtnen Hoſen. Der politiſche Schneider und der Sattlergeſell sans gêne. Schreckenerregendes Schauſpiel eines Sturmes. Schauerliche Pracht des wüthenden Meeres. Der Robuste: von vielen Schiffen das erſte Beiſpiel der Zerſtörung. Heldentod des Herrn de Livois im ſturmbewegten

Meere. Schätzung des vom Sturm angerichteten Schadens. Der im Waſſer ſchwimmend unabſolvirt ſterbende Abſolviſt. Hartnäckiger Kampf des l'Eclaireur und einer kleinen Goelette mit den Wellen. Beiſpiele der faſt unglaublichen Gewalt des Sturmes. Aber ſelber die Alles verſchlingenden Wogen reſpectiren das Geld.

Erſter Brief.

An die Frau Fürſtin von P...... M.....

Mittelländiſches Meer,
den 12. Januar 1835.

Ich ſchreibe Dir, meine Herzensfreundin, aus dem Bauche des Crocodil's, gerade auf halbem Wege zwiſchen Frankreich und Algier, Port Mahon mit ſeiner langgeſtreckten Inſel, über die der hohe Pik von Majorka hervorſchaut, im Angeſicht. Schon wehen die Lüfte ſüdlicher, aber wir armen „Landratzen“ ſind alle krank. Denn das Meer geht hoch. Sonderbar! man wiegt das Kind, um es beſſer ſchlafen zu machen, und den Erwachſenen bringt es ſo viel Noth, ehe ſie das

Wogen des Meeres vertragen lernen. Auch hierin, wie in ſo Vielem, iſt die Kindheit das glückliche Alter. Mir aber bitte ich jetzt für ein kleines Opfer, ja für einigen Heroismus anzurechnen, daß ich trotz Lord Byron's Ausſpruch: keine Liebe widerſtehe der Seekrankheit — dennoch Dir in meiner Hangematte zu ſchreiben die Kraft beſitze. Aufrichtig geſagt, geſtern wäre es mir unmöglich geweſen, heute leide ich aber nur noch ſehr wenig, und daß ich diesmal ſo ſchnell geneſe, ſchreibe ich dem befolgten Regime zu, welches ich Dir daher zu Deinem und aller angehenden Seefahrer Nutzen, wenn ich noch etwas mehr Erfahrung darüber geſammelt, nächſtens ganz ausführlich mittheilen werde; denn ſo kleinlich dies Manchem vorkommen mag, Andern, die ſich mit mir in gleicher Lage befinden, wird es ſehr willkommen erſcheinen.

Die erſten Afrikaner, mit denen ich auf dem Schiffe ſchon Bekanntſchaft gemacht habe, ſind mehrere hunderttauſend kleine Käfer von brauner Farbe, die meine Cajüte bedecken, und die ich zuerſt mit Schaudern für etwas noch weit Schlimmeres anſah. Es ſind indeß ziemlich harmloſe Thierchen, die nur langſam kriechen, nicht ſtechen, und weit entfernt, die zähe Lebenskraft eines Floh's z. B. zu beſitzen, ſchon durch eine ſtarke Berührung getödtet werden können. Da ſie aber in ſo großer Menge vorhanden ſind, und überall eindringen, in die Ohren, Augen, Naſe u. ſ. w., ſo machen ſie ſich doch ziemlich unbequem. Als ich bei meinem frugalen Mittageſſen eine weiße Serviette auf mein Bett gebreitet hatte, war ſie ſchon in fünf Minuten ganz ſchwarz durch die kleinen Käfer geworden, und ſo ſchnell ich mein Mahl auch beendete, ſo blieb es doch faſt unmöglich zu vermeiden, mit jeder Schüſſel einige dieſer unſchuldigen Creaturen mit hinunter zu ſchlingen.

Ehe wir nun, liebe Lucie, jenen andern Welttheil, von dem die um mich wimmelnden Scarabäen mir die erſte Kunde bringen, ſelbſt erreichen, muß ich noch einiges Europäiſche nachholen. Da meine gute Mutter bei Dir iſt, ſo wirſt Du meinen letzten Brief an ſie aus Toulon ohne Zweifel geleſen haben. Ich beziehe mich daher auf dieſen und füge nur hinzu, was darin unerwähnt blieb.

Bekümmert über alle die unglücklichen Nachrichten, die ich erhalten, ging ich während meinem faſt zehntägigen Aufenthalt in Toulon wenig aus. Auch kenne ich kaum eine Hafenſtadt, die ſo ärmlich und langweilig wäre. Das Theater, in Form eines langen Darm's gebaut, iſt das ſchlechteſte, was mir noch in Frankreich vorgekommen iſt, und das Publikum ſo gemein, daß, ſo oft ich es beſuchte, auch immer regelmäßig eine Schlägerei im Parterre ſtattfand. Einmal führte mich mein Unſtern neben eine eben angekommene, neuengagirte Schauſpielerin, die, mich für einen Engländer haltend (eine Ehre, die mir ſo oft widerfährt, ohne daß ich ſie gehörig zu ſchätzen wüßte), mich auch in der Sprache dieſer Nation anredete, was jedoch unmöglich zu verſtehen war. Nach mehreren vergeblichen Verſuchen zwang ſie mich in franzöſiſchen Worten, der Vertraute aller ihrer mannigfachen Schickſale zu werden, und nach Beendigung des erſten Aktes bat ſie mich gar, ſie nach Hauſe zu führen. Da ich dies jedoch ablehnte, meinte ſie: wenn ich nur wüßte, wie ſehr ſie die Engländer liebe, würde ich nicht ſo ſier mit ihr ſeyn. „Gewiß nicht,“ erwiederte ich; „da ich aber nur ein ſcheinbarer Engländer bin, müſſen Sie ſich an einen ächten adreſſiren,“ und dabei zeigte ich ihr Lord Brougham, den ich eben, nicht weit von mir in einer Ecke verborgen, erblickt hatte. Sein Genius muß ihm aber ohne Zweifel etwas von der drohenden Gefahr zugeflüſtert haben, denn während meine ſtark nach Grog duftende Nachbarin bereits ſtrategiſche Operationen begann, um ſich ihm unvermerkt zu nähern, verließ er das Theater und kam nicht wieder.

Unglaublich iſt der Mangel an Handel und Verkehr in dieſer Stadt. Es war mir nicht einmal möglich, leidlichen Thee hier zu finden. Nur die Apotheker verkauften etwas Aehnliches, was die einzigen Abnehmer deſſelben in Toulon, die Kranken, gewiß noch kränker macht; denn ich fand beim Abkochen Blätter von fünf bis ſechs verſchiedenen Pflanzen darin. Eben ſo ging es mir mit vielen anderen Bedürfniſſen. Ich hatte mich hier für die Reiſe im Orient equipiren wollen, und fand Nichts, was zu brauchen war. Aber ſelbſt um Etwas von hier nach Deutſchland fortzuſchicken, begegnete ich den lächerlichſten Schwierigkeiten. Du darfſt Dich, wenn Du das Folgende geleſen, nicht wundern, wenn ich auf meinen Briefadreſſen zu Berlin noch hinzufügte: „Royaume de Prusse;“ denn in dem erſten Diligence-Büreau, an das ich mich wandte, frug man mit einem air capable: „Berlin — où est cela?“ „En Prusse, Monsieur.“ „Ah, je comprends, en Russie.“ Es ſchien mir zu bedenklich, mein Paket dieſem Büreau anzuvertrauen, und ich ging daher in ein anderes. Hier aber nahm man es gar nicht an. „Comment voulez vous, que nous nous chargions de cela,“ hieß es, „pouvez vous nous garantir, qu'il y a des diligences en Prusse? Dieu sait ce que ce paquet peut devenir dans des pays inconnus, et s'il se perd, nous serions obligé d'en payer la valeur. Nous ne saurions encourir cette responsabilité.“ Um mich aus der Verlegenheit zu ziehen, blieb nichts übrig, als meine Kiſte an den Preußiſchen Conſul nach Marſeille zu ſchicken, und ihn um die weitere Beſorgung zu bitten.

Ich würde mich ganz verwaist in Toulon gefühlt haben, wenn nicht eine günſtige **Bourrasque** mir Herrn Dufillot, der ſich bereits nach Corſika eingeſchifft, wieder zurückgeführt hätte. Er war von Ajaccio nur deshalb nach Toulon gekommen, um zur See nach Baſtia, am andern Ende Corſika's, zu gelangen, weil der Schnee den Weg im Innern über das Gebürge momentan unpracticable gemacht hatte. Nachdem ihn nun widrige Winde in Frankreich acht Tage aufgehalten, warf ihn der Sturm zum zweitenmal auf ungewiſſe Zeit wieder hierher zurück, während unterdeß der Schnee in Corſika längſt geſchmolzen war. So unſicher und neckend iſt das falſche Meer!

Für mich war indeß, wie geſagt, dies Ereigniß eine Gunſt des Schickſals, und mancher Abend ward angenehm verplaudert, mit Erzählungen von Corſika und dem romantiſchen Vaterlande Herrn Duſillot's, der basse Bretagne, wo noch ſo ſeltſame Sitten herrſchen; wo neben einander noch der Cultus der Druiden, der uralte des Feuers und der ächtkatholiſche des Mittelalters exiſtirt, wo es von meiſt noch wohlerhaltenen gothiſchen Schlöſſern und Kirchen wimmelt, die Leute gut, naiv und gläubig ſind, die Geiſter und Geſpenſter noch leben, und jeder Landmann überzeugt iſt, daß, ſo wie ein Böſer ſtirbt, ein Gewitter am Himmel ſich zuſammenzieht, und aus der ſchwärzeſten Wolke deſſelben ein Pudel herabfällt, in den alſobald des Böſen Seele fahren muß, um in dieſer Geſtalt bis zum jüngſten Tage die Seen im Gebürge von Carhair zu umkreiſen.

Gern hätte ich, wenn es meine Zeit erlaubte, eine Excurſion nach Ajaccio gemacht, um Napoleon's Wiege zu ſehen. Vor einigen Wochen fand dort ein intereſſantes Feſt ſtatt, was dem neuen Gouverneur, dem General Lallemand, im Hauſe Napoleon's gegeben wurde. Der General benutzte dieſe Gelegenheit, in einer Rede, welche großen Enthuſiasmus hervorbrachte, eine Erzählung ſeiner Verhältniſſe zum Kaiſer einzuflechten, die manches Neue und Unerwartete enthalten haben ſoll. Man ſpeiste nachher in demſelben Zimmer, wo Napoleon geboren wurde. Die Corſen, welche ich hier ſah, ſind mit Recht alle ſehr ſtolz auf ihren Helden, der der gröſte Mann des neuen Europa's geworden; von den jetzt Lebenden aber iſt der Ambaſſadeur, wie ſie ihn nennen (Pozzo di Borgo), der Gefeiertſte. Es ſcheint auch, nach ihren Ausſagen, daß er nicht nur große Beſitzungen auf Corſika in Cultur ſetzt, ſondern auch viel Großmuth gegen ſeine Landsleute ausübt, wovon mehrere Beiſpiele gerühmt wurden.

Das Arſenal, dieſe Welt im Kleinen, habe ich noch mehreremal beſucht, und immer etwas Neues dort vorgefunden. Das Letztemal ſah ich, bei einem der Commiſſairs, eine merkwürdige Sammlung Bilder verſchiedener der berüchtigſten Galeerenſclaven, nebſt den mannigfachen Verſuchen, die ſie zu ihrer Rettung gemacht. Einer hatte ſich vierundzwanzig Stunden lang, bis an den Mund im Waſſer, zwiſchen den Schiffen verborgen; ein Anderer ſich gar bei lebendigem Leibe mit Luftlöchern einmauern laſſen und mehrere Tage auf dieſe Weiſe unſichtbar gemacht, bis ſich die Gelegenheit zur wirklichen Flucht darbot. Welch' unſchätzbares Gut muß doch die Freiheit ſeyn, da man ihr ſolche heroiſche Opfer zu bringen im Stande iſt!

Unter allen Portraits intereſſirte mich das des berüchtigten Grafen de St. Helène am meiſten. Das Stehlen iſt gewiß wie das Morden bei manchen Menſchen eine ganz unbeſiegbare Krankheit; denn nachdem dieſer Mann, von den Galeeren entſprungen, mit unglaublicher Kühnheit und Gewandtheit einen vornehmen Namen uſurpirt, dem Marſchall Soult in Spanien weſentliche Dienſte geleiſtet, den Ruf eines ausgezeichneten Militairs ſich erworben, Chef de bataillon in der Garde geworden war, und ſich in vielen der angeſehenſten Häuſer in Paris, als ein Mann von hoher Geburt und als liebenswürdiger Geſellſchafter, wie das Kind vom Hauſe aufgenommen fand — benutzte er dieſe glänzende Lage doch nur, um ſein Diebeshandwerk fortzuſetzen, bis dies endlich zu ſeiner Entdeckung führte. Auch hier entrann er noch einmal mit der größten Geiſtesgegenwart, ward aber bald darauf wieder ergriffen, und iſt jetzt, mit allen Zeitlebens Verurtheilten, in Breſt; wo er jedoch, wie man ſagt, noch immer die tournure und aisance eines Mannes von Stande beibehalten hat, und ſie ſelbſt gegen ſeine Mitgefangenen, die er als weit unter ſich betrachtet, durchzuſetzen weiß. Schade wahrlich um ein ſolches Talent! und es iſt wohl ein großer Mangel unſerer

Geſetze und geſellſchaftlichen Verhältniſſe, daß wir, zu dem Endzwecke der Beſſerung und Utiliſirung ſolcher Menſchen, nicht noch ganz andere Anſtalten beſitzen. *)

Den letzten Tag meines Aufenthalts in Toulon benutzte ich zu einer Ausflucht nach Hières.

Man hört immer von den Inſeln von Hières ſprechen, ja ich erinnere mich ſogar, in Reiſebeſchreibungen von ihrer hesperiſchen Orangenpracht ausführlich geleſen zu haben. Ein ſicherer Beweis, daß dieſe Reiſenden nie da waren, denn die Inſeln von Hières ſind nichts als nackte Felſen, namentlich ohne einen einzigen Orangenbaum. Der Ort mit den berühmten Gärten dagegen iſt die kleine Stadt Hières auf dem feſten Lande, am Geſtade des Meeres gelegen, mit einer guten Rhede, vier Lieues von Toulon.

---

*) Der Graf von St. Helène iſt ſeitdem geſtorben, und hat bis zum letzten Augenblick behauptet, wirklich der zu ſeyn, für den er ſich ausgab.

Der Tag war außerordentlich ſchön und ſüdlich hell, zwar mit einem kalten Winde, aber heiß in der Sonne. Die kahlen, blaßgrauen und blendenden Felſen, welche bis über die Mitte ihrer Höhe mit fruchtbarem Boden und vielen hundert weißen Baſtiden bedeckt ſind, deren bunt glacirte Ziegeldächer glänzend in der Sonne funkeln — die davor liegenden Hügel, denen unzählige, einzeln aber dicht ſtehende Oelbäume das Anſehn zierlich gekräuſelter Lockenhäupter geben — dunkelblaue Berge in der Ferne mit zertrümmerten Schlöſſern — das weite Mittelmeer endlich mit ſeinen ſchroffen, gezackten Küſten, machen dieſen Weg, auch im Winter, höchſt genußreich. Jedoch nur erſt, wenn man ſich Hières nähert, zeigt die Sonne ihren ganzen Reiz, und ſchon den deutlichen Anklang eines nahen andern Welttheils; denn die mit Millionen goldener Früchte bedeckten Orangenhaine, die das Thal füllen; viele dreißig bis vierzig Fuß hohe Palmen, welche in voller Pracht mitten aus ihnen emporſteigen; die von

Feigen und Oelbäumen ſtrotzenden Vorgebürge, die ſich in den azurenen Fluthen wiederſpiegeln; und endlich der fabelhaft geformte gigantiſche Theaterfelſen, der ſich ſenkrecht über dem Städtchen erhebt, von Ruinen, Thürmen und verfallenen Mauern rings umſchlungen, bilden zuſammen ein Gemälde, wie kaum irgendwo Europa ein ähnliches darbietet. Man hat auf der höchſten Spitze des erwähnten Felſens ein kleines rundes Luſthaus aufgebaut, einfach weiß angeſtrichen und mit einem Schieferdach verſehen. Viele ärgern ſich darüber, und es ſticht freilich ſeltſam mit den nahen Ruinen und den übrigen Umgebungen ab, nimmt ſich aber, meines Erachtens, bei alle dem, ſo barok auf ſeiner Höhe, nicht übel aus; und wird künftig um ſo mehr Verzeihung verdienen, da man die Felſentreppen, die im Zickzack hinauf führen, mit einer Allee junger Orangenbäume bepflanzt hat, welche, wenn ſie glücklich fortwachſen, einſt den eigenthümlichſten Effect in dieſer luftigen Region hervorbringen müſſen.

Zu den berühmteſten Gärten im Ort rechnet man die des Grafen Beauregard und des Herrn Fille. Ich kaufte von dem Gärtner des Letztern eine Sammlung Sämereien aller Zierſträucher und Pflanzen, die in der Gegend von Hières einheimiſch ſind. Er forderte 80 Francs dafür, ließ ſie indeß für 40, eine ſehr gewöhnliche Weiſe bei den im Handel nicht allzu gewiſſenhaften Provençalen.

Die Terraſſe vor dem Wohnhauſe war im hohen Grade lieblich. Eine Menge wohlriechender und ſchön gelb beblumter Caſſiabäume, duftender arabiſcher Jasmin, blühende Roſenhecken, einige hohe Palmen, Camellien in reicher Blüthe, nebſt vielen Geranien und andern Blumen breiteten ſich zwiſchen netten Kiesgängen aus. In der Mitte befand ſich eine Marmorfontaine mit Goldfiſchen, und von hier ward ein Stern mit Strahlen von einer Viertelſtunde Länge ſichtbar, welche durch ein Orangendickicht, ganz mit Früchten bedeckt, gehauen zu ſeyn ſchienen. Ich ſage abſichtlich ein Dickicht, denn in ganz Hières findeſt Du nicht einen einzigen ſo ſtarken Orangenbaumſtamm, als wir deren ſehr viele in unſerem Gewächshauſe beſitzen. Während des großen Froſtes vor vierzehn Jahren erfroren alle Orangenbäume ohne Ausnahme, ſo daß man ſie (und darunter Veteranen, die mehrere Jahrhunderte geſehen) ſämmtlich an der Wurzel abhauen mußte. Daher haben jetzt faſt alle Bäume zwei bis ſechs Stämme, was ihnen mit der Zeit ein von dem ehemaligen ſehr verſchiedenes, und gewiß nicht weniger ſchönes Anſehen geben wird, auch wegen der vermehrten Größe ihrer Kronen einen erhöhten Ertrag verſpricht. Schon jetzt erreichen die ſtrauchartigen Bäumchen zum Theil beinahe ſo viel Fuß Höhe als ſie Jahre zählen. Die meiſten ſind jedoch niedriger geblieben. Man zeigte mir einige, die von Natur ganz verſchiedenfarbige Blätter und auch verſchieden geformte Früchte trugen, worunter die pannaſchirten ſich am artigſten ausnahmen.

Einen flüchtigen Beſuch verdient auch der Garten des Maire, welcher eine Enkelin des reichen Schneidermeiſters Stulz aus London geheirathet hat. Dieſer berühmte Mann beſchloß hier vor einigen Jahren ſeine glorreiche Laufbahn, wovon ein Marmormonument auf dem Kirchhofe die traurige Kunde giebt. Gewiß ſcheint der Lebenslauf des Verblichenen ſehr verſtändig. Obgleich er das Unglück hatte, in Deutſchland das Licht der Welt zu erblicken, beſaß er dennoch die Geſchicklichkeit, in England ſteinreich zu werden; und als das Leben ſich ihm zu entziehen drohte, war er poetiſch genug, in Hières zu ſterben und ſich unter Pomeranzen begraben zu laſſen. Ohne Zweifel iſt er jetzt im Himmel, und hat ſo, von Stufe zu Stufe ſteigend, das Syſtem der Perfectibilität auf eine ſchöne Weiſe illuſtrirt, nach meinem Glauben, in folgender Gradation: Stein, Pflanze, Thier, Deutſcher, engliſcher Schneider, Poet, Engel. Gott habe ihn ſelig!

Als ich recht matt, müde und hungrig in den Gaſthof zurückkehrte, läutete man eben zur table d'hôte. Denke Dir meine Ueberraſchung, dort ungefähr fünfzehn bis ſechzehn Gäſte vorzufinden, die ſämmtlich Deutſche waren, worunter drei Damen. Gewiß ein ſeltſames Zuſammentreffen! Sie waren mir Alle unbekannt, bis auf Eine der genannten Damen, die ſich vor einigen Jahren drei Monate im M.....er Bade aufhielt, eine artige, angenehme Frau, deren Du Dich gewiß erinnerſt, und die (ein ſicheres Mittel mir zu gefallen) von Dir mit Enthuſiasmus ſprach. Alle Landsleute nahmen mich ſehr freundlich auf, wir gedachten herzlich der, immer und überall geliebten, Heimath, und erſt ſpät, bei hellem Mondſchein, einem kleinen Sturm und ſehr kaltem Wetter, ſetzte ich mich, von einem großen Theil der Geſellſchaft bis an den Wagen begleitet, in meinen luſtigen Tilbury.

Unterwegs raubte mir der Wind meinen letzten engliſchen Hut, und obgleich ich à tout risque das allerdings ziemlich phlegmatiſche Rößlein mitten in der Straße ſtehen ließ, um den Flüchtling wo möglich noch einzuholen, war ich doch nicht im Stande, ſeiner wieder habhaft zu werden. Einen jähen Abhang hinabrollend war er verſchwunden, als habe ihn ein neckender Geiſt entführt. Es hätte nichts gefehlt, als daß wie ich nach einer Viertelſtunde vergeblichen Suchens zurückkehrte, auch mein Pferd davon gelaufen wäre. Nicht ohne Zagen ſtellte ich mir, während ich die Höhe wieder hinaufkletterte, dieſe Möglichkeit vor, doch das gute Thier hatte ſich nicht gerührt, ja es ſchien ſogar ſtehend eingeſchlafen zu ſeyn. Ich triumphirte demungeachtet zu früh, denn es erwartete mich noch anderes, unvorhergeſehenes Ungemach. Halb erfroren, mit dem Schlage Mitternacht am Thore angelangt, fand ich dieſes verſchloſſen. Trotz allen Rufens ließ ſich keine Seele ſehen, und nach einer halben Stunde ganz unnützer Bemühungen jeder erdenklichen Art, blieb mir nichts übrig, als mein Heil am andern Thore zu verſuchen. Toulon hat deren nur zwei: de l'Italie und de France. Bei dieſem letzteren erblickte ich eine Schildwacht, die auf dem Walle auf- und abging, und nach vielem Parlamentiren, während dem ich mich für einen franzöſiſchen Courier ausgab, gelang es mir, dieſen Rekruten zu bewegen, einen Augenblick ſeinen Poſten zu verlaſſen, um den Corporal der Wache aufzufordern, zum Commandanten zu ſchicken. Noch eine ewige Stunde mußte ich ſehnſuchtsvoll warten, da öffnete ſich endlich die Pforte und ein Offizier mit der halben Wache kam heraus. Obgleich ich jetzt den Courier nicht mehr ſouteniren konnte, ließ mich der Offizier, nach Nennung meines Namens und Vorweiſung meines Paſſes, den man in Frankreich nie von ſich laſſen darf, dennoch paſſiren. Ich dankte Gott, denn bis 5 Uhr, wo die Thore dem Publicum erſt wieder geöffnet werden, in der eiskalten Nacht auf der Straße oder in dem offenen Wägelchen bivouakiren zu müſſen, war keine troſtreiche Ausſicht, ein anderes Unterkommen aber weit und breit nicht zu erſpähen.

Nun fand ich wenigſtens eine warme Stube, wenn auch keine Ruhe; denn ich mußte noch einpacken und hundert Kleinigkeiten zum embarquement am andern Morgen ſelbſt beſorgen, da mein Pariſer Bediente nicht von der Art iſt, um ihm dergleichen allein überlaſſen zu können. Er würde die eine Hälfte vergeſſen und die andere confus beſorgt haben.

Wind und Wetter waren günſtig, als wir den Morgen darauf Toulon verließen, und die herrliche Umgebung der Rhede ſich im ſchönſten Sonnenglanz um uns her gruppirte, während von dem Admiralſchiff die beſte Militairmuſik in Frankreich uns das Geleit zu geben ſchien. Ich nahm dies für eine gute Vorbedeutung an, und obgleich nicht ganz wohl nach der ſchlafloſen Nacht, begann ich ſehr heiter die Reiſe nach der unbekannten Ferne und den unbekannten Schickſalen, bis die Seekrankheit allen romantiſchen

Träumen ein höchſt triviales Ende machte. Als es Abend geworden war und ich an der Eckeleur im Bette lag, hatte ich auf der einen Seite einen Glücklichen neben mir, der, ganz vom allgemeinen Uebel verſchont, eine Cigarre unter ſeiner Decke rauchte und luſtige Lieder dazu trällerte, während auf der andern ein noch weit ſchlimmer als ich Leidender, beinahe in Convulſionen verſchied. Es war ein ſeltſamer Contraſt, wenn der Eine luſtig intonirte: „L'enfant chéri des Dames; je fus en tous pays“ u. ſ. w. und alſobald der Zweite mit einem würgenden Gebrüll einfallend, ein ſchreckliches Accompagnement dazu lieferte, das Mitleid in jedem Sinne erregte. Ich ſchauderte; doch nur Geduld, rief meine Philoſophie, Alles überſteht ſich, auch dies wird bald vorüber ſeyn, der Schmerz wird ſchwinden; aber ſpäter — die Freude leider auch!

Rhede von Algier, den 13.
um Mitternacht.

O, theure Lucie, welch ein wunderliches Bild umgibt mich! Wir haben Anker geworfen auf derſelben Stelle, von der Lord Exmouth Algier bombardirte. Der Mond ſcheint faſt tageshell, ein milder Zephyr fächelt meine Wangen und ſüße Wohlgerüche dringen vom Ufer her. Es iſt Alles wie mitten im Sommer, ruhig wie ein Spiegel ſchimmert das bläuliche Meer; links erhebt ſich, noch mit Schnee bedeckt, der Atlas mit dem gezackten mons serratus der Alten; rechts dreht der hohe Leuchtthurm ſeine Feuer und vor Dir liegt geſpenſtiſch von drei illuminirten Minarets matt beſchienen, eine ſchlohweiße dicht zuſammenhängende Maſſe, todtengleich an den

Bergen hingelagert. Nicht eine Stadt, nein — der in ein unermeßliches Leichentuch gehüllte Geiſt einer Stadt ſcheint dieſe ſeltſame Erſcheinung zu ſeyn. Ohne die Minarets aber, die, gleich Candelabres am Paradebett, darüber glänzen, hätte ich es für einen ungeheuren Marmor- oder Kalkbruch angeſehen.

Wohl eine Stunde weidete ich mich an dieſem fremdartigen Schauſpiel und ſtieg dann erſt in des Capitains elegante Cajüte hinab, um, während alle Uebrigen um mich her in tiefem Schlaf begraben ſind, an dem grünen Tiſche ſchreibend, auch Dir jetzt eine ſanfte Ruhe zu wünſchen. Ich werde Mühe haben, mich ſelbſt ihr zu überlaſſen; denn meine alte Einbildungskraft iſt von Afrika's Küſten mit einem ganz neuen, friſchen Jugendfeuer angeſtrahlt worden. Du wirſt indeß nicht viel dabei gewinnen, liebe Freundin. Wohl kann es kommen, daß ich hier mehr genieße und weniger beobachte, mehr lebe und weniger darüber reflectire.

Algier, den 16.

Um 9 Uhr am andern Morgen debarkirten wir. Von Neuem ſtaunte ich, am Tage wie in der Nacht, beim Anblick der blendend weißen Stadt ohne Dächer, die, ſo eng zuſammengebaut daß wenig Straßen über fünf Fuß breit ſind, eine einzige, ganz compacte, an den Berg gelehnte Maſſe, ungefähr in der Form eines oben abgebrochenen Zuckerhutes, bildet. Da nun die Häuſer, wie ihre Platformen, alle Jahr wenigſtens zweimal, viele jeden Monat, friſch geweißt werden, ſo iſt kaum hie und da auch nur ein Fleckchen von einer andern Farbe zu erblicken. Die Minarets, welche nicht ſchlank, und denen in der Türkei daher ganz unähnlich ſind, kann ich Dir nicht treffender ſchildern, als wenn ich ſage: daß ſie vollkommen rieſenmäßigen Feilnerſchen Porzellanöfen gleichen, oben ſogar von einem ähnlichen Bande bunter Kacheln und dem Kranz von Schnörkeln darüber eingefaßt, als Aufſatz aber, ſtatt des Amor's, Adler's oder Vaſe, eine Zierrath mit dem halben Monde tragen. Die Aehnlichkeit iſt vollſtändig, ſo wie die ganze Stadt, wenn ſie aus Biscuit beſtünde, ebenfalls nicht im geringſten anders als jetzt ausſehen könnte.

Noch ſeltſamer für den Europäer erſcheint das Innere derſelben, um ſo mehr vielleicht grade jetzt, wo neben dem Afrikaniſchen das Franzöſiſche ſich im curioſeſten Miſchmaſch eingebürgert hat, und dadurch den bizarren Effekt noch verdoppelt.

So wie wir den Fuß ans Land geſetzt hatten, fielen hundert braune und ſchwarze Geſtalten, alle in urſprünglich weiße **Bernus** gekleidet (eine Art wollener Mäntel mit capuchon), die meiſtens in ſchmutzigen Lappen um ſie herhingen, wie Räuber über meine Coffers her, und prügelten ſich untereinander, um ſie für mich in den Gaſthof zu tragen. Ein Aengſtlicher würde die Sachen ſchon für geraubt und verloren angeſehen haben, und mein Pariſer **Badaud**, den Alles, was er nicht in der Hauptſtadt erlebt hat, aus der Faſſung bringt, war auch ganz dieſer Meinung. Dennoch iſt eine Veruntreuung bei ſolchen Gelegenheiten hier faſt beiſpiellos. Es dauerte indeß eine gute Viertelſtunde, ehe endlich fünf bis ſechs dieſer dämoniſchen Weſen ihrer Rivalen ſoweit Herr geworden waren, daß dieſe ſie mit der ſehr ungleich vertheilten Bürde ruhig abziehen ließen.

Als wir vom Molo ans Thor gelangten, entſtand ein neuer Aufenthalt. Ein langer Zug von Eſeln, Maulthieren, und Kameelen drang langſam daraus hervor. Voran ritt auf einem arabiſchen Schimmel eine nicht häßliche Negerin, und allerlei wunderliches Gemengſel folgte. Wir befanden uns, nachdem wir das Thor paſſirt hatten, in der breiteſten Straße der Stadt, rechts und links die Häuſer halb in Ruinen, weil ſie die Franzoſen zur Verbreiterung der Straße abgeriſſen haben. Ueberall lagen daher Schutt und Steine umher, zwiſchen denen das geräuſchvollſte Gewühl keinen Augenblick abbrach. Die Laſtträger, oft fünf bis ſechs für einen Gegenſtand, liefen meiſtens im Trabe, und wer ſich nicht genau vorſah, konnte leicht umgeſtoßen werden, beſonders von den langen Balken, die Einzelne auf dem Kopfe trugen. Trachten aller Art umringten uns, ſchwarze Kabylen vom Atlas, in weißen Mänteln; Mauren in ſtattlicher bunter Kleidung; Neger in wahren Harlekinsjacken, über und über mit grell ſchillernden Blumen und Sternen geſtickt; elegante franzöſiſche Offiziere; Suaven und Spahis in orientaliſch-franzöſiſcher Uniform; Pariſer Soubretten und mauriſche Bürgerfrauen, die Letzteren dergeſtalt in Leinwand gehüllt, daß nur die Augen frei ſind, und ſie ganz einer Leiche gleichen, die eben vom Todtenbett aufgeſtanden iſt, um ſich noch einmal die Stadt zu beſehen; Jüdinnen mit nackten Beinen und Sandalen, aber dazu mit

Gold behangen und ein drei Fuß langes tuyau von Drath geflochten auf dem Kopfe tragend — alles das wimmelte, mit vielen Thieren untermiſcht, bunt durcheinander. Jetzt ſtanden wir vor einem eingeriſſenen Hauſe, welches man uns als das Hotel ankündigte. Ich erſchrack. Ueber den Schutt mühſam kletternd, drängten wir uns durch ein enges, halb demolirtes Gewölbe, traten dann ſeitwärts in eine niedrige Thür, und — wie durch Zauber — war die Scene verwandelt. Ein eleganter mauriſcher Saal, mit Arcaden rings umgeben, die auf ſchönen gewundenen Marmorſäulen ruhten; die Bögen zierlich mit farbigen Fayancetafeln ausgelegt, in der Mitte ein wohlgarnirtes Büffet, mit einer nach der neueſten Mode gekleideten Pariſerin dahinter thronend; eine Menge kleiner runder Tiſche voll dampfender Schüſſeln, von luſtigen Gäſten umringt, und das Ganze durch den Duft einer guten franzöſiſchen Küche für Hungrige ſehr anziehend gemacht — beruhigte unſere Sorge, die ſich beim Eintritt das Uebelſte erwartet hatte.

Faſt alle Häuſer der Mauren, die man intact gelaſſen hat, ſind innerlich auf dieſelbe, eben ſo zweckmäßige als gefällige Weiſe eingerichtet.

Zuerſt findet man gewöhnlich eine kleine bedeckte Halle mit Bänken an der Seite, und tritt dann in einen mit Marmor oder Fließen gepflaſterten viereckigen Hof, in deſſen Mitte oft eine Fontaine ſprudelt, und welchen oben ein Zeltdach deckt, das nach Belieben abgenommen werden kann. Der Orient ändert ſeine Sitten nicht, und der Doctor Schaw bemerkt ſchon, daß der Pſalmiſt auf dieſe Zeltdecke anſpielt, wenn er ſagt: „Der Herr breitet ſeine Himmel aus wie einen Vorhang.“ Gar viele Stellen der Bibel zeigen übrigens deutlich, daß zu Chriſtus, wie in früheren Zeiten, die Häuſer der Orientalen vollkommen den heutigen gleich waren; auch mit der römiſchen Bauart haben ſie große Aehnlichkeit.

Doch um wieder auf den Säulenhof zurückzukommen, den man nach unſerm Sprachgebrauch beſſer einen Saal nennen würde, ſo iſt er ſtets auf allen vier Seiten von zwei Stockwerken Arcaden übereinander umgeben, wodurch zwei bedeckte und geräumige Galerieen rund umher gebildet werden. Längs dieſen Galerieen laufen die Zimmer hin, welche lang und ſchmal ſind, aber durch große Niſchen mehr Raum gewinnen, welche **Marabuts** heiſſen. Geflochtene Matten und Teppiche auf dem Boden und Divans an den Wänden, mit kunſtreichen Schränken, auf denen Vaſen und dergleichen in kleinen Blenden ſtehen, machen faſt das ganze Ameublement aus. Kamine und Oefen gab es, ehe die Franzoſen ſie einführten, ſonſt nirgends hier. Die Fenſter und Thüren gehen ſämmtlich nach der Galerie und den Hof, ſind aber vergittert; nach der Straße zu ſind nur in der Höhe kleine bunte Fenſterchen angebracht, Blumen und dergleichen vorſtellend, deren Farben oft ganz das Feuer des gemalten Glaſes in mehreren gothiſchen Kirchen erreichen.

Gewöhnlich führt eine ſchmale Marmortreppe in der Ecke des Hauſes von Galerie zu Galerie, und auf die Terraſſe hinauf. Dieſe mit einer niedrigen Bruſtwehr verſehen, iſt der angenehmſte Aufenthalt in der Abendkühle; und da Algier an einem ſteilen Berge aufgebaut iſt, hat man faſt von jedem Hauſe die Ueberſicht der ganzen Stadt, welches an einem Sommerabend, bei ſolchem allgemeinen Leben auf den Dächern, den ſeltſamſten Anblick gewähren muß. Zuweilen iſt er jedoch auch von weniger angenehmer Art. So erzählte mir ein Bekannter, daß er kürzlich ſein Quartier verlaſſen habe, weil er alle Morgen vor dem Fenſter, an dem er ſchlief, auf der Terraſſe des Nebenhauſes von der Toilette einer Negerin habe Augenzeuge ſeyn müſſen, deren Details zu degoutant geweſen wären, um ſich einem ſolchen Schauſpiel länger auszuſetzen.

Durch die Gefälligkeit eines reichen Bretagner Handelsmannes, mit dem etwas ſonderbaren Namen: Pied de Vache, war mein Quartier bereits früher beſtellt worden, und ich fand mich bald recht bequem und behaglich, wenn gleich ſehr eng, eingerichtet, mit einem hinlänglich großen Schreibtiſch und einem vortrefflichen Bett, durch dichte **Moustiquaires** geſchützt; denn trotz des Winters gibt es bereits **Moustiques**, dieſe abſcheuliche Mückenart, hier in ziemlicher Menge.

Wenn man vom Meere kömmt, iſt die darauf folgende Mahlzeit auf dem Lande immer ein kleines Feſt. Unter ſo angenehmen Auſpicien in jeder Hinſicht war ſie es uns doppelt; und Du kannſt denken, daß ich nicht vergaß, mein erſtes Glas Champagner in Afrika, wie früher an ſo manchen intereſſanten Stellen Europa's, auf Deine Geſundheit zu leeren. Nach Tiſche führte mich Herr **Pied de Vache**, der acht Tage in Algier vor mir voraus hat, in der Stadt umher. Es wird eine gute Weile dauern, ehe ich mich in dieſem Labyrinth von, häufig mehrere hundert Schritt lang überwölbten, Fußſteegen, die man hier Straßen nennt, zurecht finden werde. Auf beiden Seiten derſelben arbeiten in offenen Räumen, oft ohne Fenſter und Thüren, die Muſelmänner an verſchiedenen Handwerken, oder bieten in ſtolzer Ruhe ihre Waaren feil. Einige der Handwerker ſind originell anzuſchauen, z. B. die Goldſticker, welche die langſamſte, aber vortrefflichſte Arbeit liefern; die Weber, die alles noch mit den Händen, ohne Maſchine und auf die ſeltſamſte Weiſe zu Stande bringen — einer von ihnen ſaß, als ich vorbeiging, auf dem Dache und hielt dort, unbeweglich wie eine Statüe, eine Spindel hoch in der Luft empor, von der ein langer Faden bis vor die Werkſtatt herabhing, und dort abgeſponnen wurde; die Drechsler, welche mit der einen Hand, vermöge einer Art Fidelbogen, drehen, mit der andern den Meißel halten und mit den Zehen des rechten Fußes den zu drechſelnden Gegenſtand handhaben, oder vielmehr fußhaben, u. ſ. w. Jetzt begegneten wir im Gedränge einem vornehmen Türken, Muſtapha Paſcha, Sohn eines früheren Dey, der ganz ohne Gefolge ſich, gleich uns, durch die ihre Waaren ausbietenden Juden drängte. Ich hörte ſpäter, daß er einen glänzenden

Harem unterhält, und mehrere franzöſiſche Damen haben dort mit ſeinen Weibern Bekanntſchaft gemacht. Sie ſollen mitunter ſehr ſchön und angenehm ſeyn, und die Meiſten von ihnen noch nie ihre Wohnung verlaſſen haben, als um wohlvermummt in's Bad getragen zu werden. Sie kennen daher ſelbſt Algier nur von der Ausſicht auf den Dächern her, ſind aber bei alledem äußerſt heiter und zufrieden, und ohne Wunſch nach einer Aenderung ihres Schickſals, das ihnen im Gegentheil dem der Europäiſchen Damen ſehr vorzuziehen ſcheint.

Mit großem Intereſſe ſah ich die ſogenannte **Mosquée Chrétienne**, eine Moſchee, die zur katholiſchen Kirche umgeſchaffen worden iſt. Ein herrlicher Tempel! gleichfalls in Form eines viereckigen Saals, mit Arcaden rund umher, die im zweiten Stock, von Säule zu Säule, immer eine eigne kleine gewölbte Capelle bilden, deren Decken in der geſchmackvollſten Steinarbeit, und alle verſchieden, verziert ſind. Ein kunſtreicher bunter und vergoldeter Dom deckt das Ganze, kleine farbige Fenſter verbreiten überall ihr magiſches Dunkel, Teppiche ſchmücken den Boden, und faſt mit Verwunderung heftet ſich das Auge auf den häßlichen, affreus geſchnörkelten Hochaltar mit einer hölzernen grob angeſtrichenen Maria, nebſt einem verzerrten, gekreuzigten Chriſtus, welche, mitten unter arabiſchen Inſchriften und Stellen aus dem Koran, die wundervolle Einheit und Zierlichkeit des ſonſt untadelhaft ſchönen Ganzen hier nur zu ſtören ſcheinen. Man bemerkt übrigens an dieſen Gebäuden deutlich, wie vielfach die gothiſche Baukunſt aus der arabiſchen entſproſſen iſt, und in den katholiſchen Klöſtern, wo die Kreuzesform nicht wie bei den Kirchen de riguour war, findet man viele Bauwerke, die dieſer Moſchee faſt ganz ähnlich ſind.

Dieſelbe Bemerkung machte ich, als wir die **Cassuba**, die ehemalige Wohnung des Dey, welche auf dem höchſten Gipfel der Stadt liegt, erſtiegen hatten, und ich unter den verſchiedenen Palläſten, die, von einer hohen crenelirten Mauer umſchloſſen, dieſe Reſidenz bilden, einen ſah, der in kleineren Verhältniſſen ganz dem ſchönſten der Gebäude Marienburgs glich. Leider iſt die **Cassuba**, oder **Cassba**, wie ſie gewöhnlich genannt wird, unverantwortlich verheert, die Arcaden zugemauert, die Gärten zerſtört worden, und da ſie jetzt als Caſerne für **1300** Mann, die Offiziere ungerechnet, dient, ſo kann man daraus eben ſo gut ihre impoſante Größe abmeſſen, als im Voraus errathen, in welchem Zuſtande der Unreinlichkeit und Vernachläßigung ſie ſich befindet. Alle die weiland vergoldeten Kiosks, die große Spiegelgalerie, die ſchönen pavés von Marmor ſind nicht mehr; ſelbſt die bunten Porzellaintafeln, welche ſich als Banden zwiſchen den Stockwerken, als Thür- und Fenſtereinfaſſungen u. ſ. w. ſo zierlich ausnehmen, ſind meiſtens zerbrochen; die Terraſſen mit wundervollen Ausſichten durch den ekelhafteſten menſchlichen Unrath geſchändet, und von den mannigfaltigen Bäumen nur noch eine rieſenmäßige Platane und einige zwanzig bis dreißig Fuß hohe Orangenbäume vorhanden. Kaum der Schatten des alten Glanzes iſt geblieben, und dennoch erſcheint das Ganze noch impoſant und abenteuerlich in ſeinen ſo entſtellten Reſten! Ein unbedeutendes Holzcabinet von Treillage, auf einer der Galerieen des inneren Hofes, in der Wohnung des Dey, hat man verſchont: weil es in dieſem war, wo die berühmte Conſularohrfeige (von den Franzoſen höflich „le coup d'éventail“ genannt) ertheilt wurde, und bekanntlich dem Dey ſein Reich koſtete. Er hätte ſich des ſchönen arabiſchen Spruchs erinnern ſollen: der erſte Begleiter des Zorns iſt Thorheit, der zweite — Reue.

Der arme Mann beſaß übrigens ſeine Macht unter traurigen Bedingungen, und war ſo ſehr fortwährend von Todesfurcht geplagt, daß er in den letzten neun Jahren nie ſein Schloß und ſeine Gärten zu verlaſſen gewagt hatte — wahrlich kein beneidenswerthes Loos. Auch in der Cassuba befindet ſich eine ſchöne Moſchee, mit vorzüglich koſtbaren Marmorſäulen, jedoch ebenfalls nun gänzlich verheert.

Charakteriſtiſch iſt es, daß ungeachtet der Gefahr ſolcher Nachbarſchaft, das Pulvermagazin, in Form einer Rotunde mit bombenfeſtem Steindach, mitten in der Reſidenz ſtand, wo auch eine Gewehrfabrik und die Münze ſich befand, ſo wie in den Gärten die Pulverfabrik. Während der kurzen Belagerung ſoll der Dey mehrere Male ſich mit brennender Lunte in den Pulverdom haben ſtürzen wollen, um ſich mit allen ſeinen Schätzen vor Ankunft der Franzoſen in die Luft zu ſprengen.

Wir nahmen unſern Rückweg außerhalb der Stadt, den Berg hinab, auf einer ſchönen Chauſſee, die Algier dem Herzoge von Rovigo verdankt. Sie führt unter einem Gewirr von Cactus- und Aloeſtauden, mit einzelnen Feigen- und Mandelbäumen, mitten durch viele Grabruinen, die ihr haben weichen müſſen. Unter dieſen zeichneten ſich fünf kleine Gewölbe aus, welche die irdiſchen Ueberreſte von fünf Dey's enthielten, die ſämmtlich an ein und demſelben Tage erwählt und umgebracht wurden. Erſt der Sechste wußte ſich zu erhalten. Die ausländiſche Vegetation ergötzte uns ungemein, beſonders fielen mir die Blüthenſtengel der Aloe auf, welche ſich oft bis fünfzehn Fuß Höhe über die Pflanze erheben, und ſpäter als Brennholz abgehauen werden.

Am Thore empfing uns ein Bettlerconcert. Einige Dutzend dieſer Beklagenswerthen von allen Hautfarben, auf die Erde hingekauert und in die Lappen ihrer einſt weißen Bernus gehüllt, fiedelten, trommelten, blieſen und ſangen in fürchterlicher Disharmonie, um auf dem Wege des Ohrenzerreißens die Mildthätigkeit der Vorübergehenden zu erwecken. Dabei waren ſie jedoch nicht im mindeſten zudringlich und auch für das Wenigſte dankbar.

Im Gewühl der Stadt wieder angelangt, benutzten wir den Zufall, uns eben in der rue Babazun, einer Straße voller Läden, zu befinden, „to go shopping.“ Dies iſt hier etwas Neues in jeder Art, ſowohl die Waaren als die Verkäufer betreffend. Die Würde der Letzteren, ihre apathiſche Ruhe, ihre oft außerordentliche Schönheit, ihre vornehmen und höflichen Manieren und die ſcheinbare Abweſenheit alles intereſſirten Weſens ſtechen merkwürdig von den Boutiquiers anderer Länder ab. Wir kauften bei einem derſelben, dem ein herrlicher ſchwarzer Bart und ſo gut ſoignirte Hände als die eines engliſchen Dandy's das Anſehen eines Prinzen gaben, der auf einer Maskerade die Rolle eines Türken zu ſpielen übernommen, mehrere ſchön in Gold geſtickte Muſſelintücher, Seidenzeug von Marokko, Strohkörbe mit Tuch durchflochten von Tombuktu, Roſen- und Jasminessenz von Tunis, nebſt einigen Dutzend **Pastilles du Sérail**, die einer Pfeife Tabak von **Latakia** den Parfüm der beſten Räucherkerzen geben.

Als ich meinen Beutel öffnete, um zu bezahlen, ſtieß mich ein vorübergehender Laſtträger an, und fünf bis ſechs Napoleons fielen auf die Straße. Der mauriſche Kaufmann, ohne ſich weiter zu rühren, winkte nur mit der Hand; und ehe ich noch Zeit gefunden, mich nach den verlorenen Goldſtücken zu bücken, hatten ſie bereits mehrere zerlumpte Gaſſenjungen aufgehoben und überreichten ſie mir freundlich lächelnd. Dieſe Ehrlichkeit iſt, wie man mich verſichert, hier allgemein, und bei ſo viel Buden, in denen zum Theil die koſtbarſten Sachen den ganzen Tag über ohne allen Schutz, ſo zu ſagen, auf der Straße liegen, freilich auch ganz unerläßlich. Dies hindert jedoch nicht, daß man im Handel mit allem Anſtande derb übertheuert wird, wenn man ſich nicht in Acht nimmt, und namentlich ſchlagen faſt alle Kaufleute beinahe eben ſo viel vor, als unſere Herrnhuter à prix fixe.

Obgleich noch ſchwach und angegriffen von der Seekrankheit, und wohl auch vom ungewohnten Clima etwas afficirt, unternahm ich dennoch am andern Tage mit Herrn Baccuet, einem jungen hieſigen Banquier, an den ich recommandirt bin, und der mich mit Artigkeit wahrhaft überhäuft, einen weitläuftigen Spazierritt in die Umgegend. Herr Baccuet beſitzt, nebſt mehreren ſchönen andern Pferden, einen ausgezeichneten Barber aus Marokko, den er mir zu unſerer Excurſion anbot. Nimmer hätte ich geglaubt, daß einem alten Reiter wie mir, der ſogar einige Reputation in dieſer Hinſicht erlangt hat, geſchehen würde, was mir bevorſtand. Dieſes wenigſtens zwanzig Jahr alte Pferd hatte eine ſolche Kraft und ein ſo unbändiges Feuer, daß ich ſchon nach einer halben Stunde, vor Erſchöpfung mich ernſtlich krank fühlend, nicht im Stande war es länger zu regieren und mit einem faſt unerträglichen Nervenkopfweh abſteigen mußte. Dabei iſt noch zu bemerken, daß unſer Weg fortwährend ziemlich ſteil bergauf ging, und zwar meiſtens auf einer friſch mit zerſchlagenem Granit befahrnen Straße. Aber Hufe und Beine dieſes Thieres waren wie von Eiſen, ſeine Lunge ſchien unerſchöpflich, und ſein Temperament halb toll. Meine Arme waren noch mehrere Tage davon wie zerſchlagen. Es iſt wahr, daß der Hengſt ſehr ſchlecht gezäumt, und ich ſelbſt, ehe ich ihn beſtieg, ſchon unwohl war, aber demungeachtet hätte ich ein ſolches Reſultat kaum für möglich gehalten, wenn man mir es vorher prophezeiht hätte. Auch war ich ganz beſchämt darüber, doch deshalb nicht weniger entzückt von der unbeſiegbaren Bravour dieſes afrikaniſchen Wildfangs, der eine vortreffliche Acquiſition für unſere Geſtüte ſeyn würde. Die heftige Migraine, die ich ihm verdankte, und die mich vierundzwanzig Stunden quälte, hinderte mich leider eben ſo unſern Weg weiter fortzuſetzen, als an dem heitern diné Theil zu nehmen, das nach der Zurückkunft bei Herrn Baccuet ſtatt fand.

Ich hatte ein Empfehlungsſchreiben des franzöſiſchen Gouvernements und einen Brief unſeres gütigen Freundes Breſſon an den Gouverneur von Algier, den ich, ſobald ich mich hergeſtellt fühlte, abgab. Ich fand an dem Grafen Erlon, der viel in Deutſchland gelebt, einen heiteren und freundlichen Greis, von altem Schrot und Korn, wie wir zu ſagen pflegen. Er empfing mich mit der größten Zuvorkommenheit und behielt mich zu Tiſch. Dort lernte ich ſeine liebenswürdige Tochter, die einer Deutſchen, und ſeine ſchöne Schwiegertochter, die einer Spanierin gleicht, kennen, ferner den brillanten General Rapatel und den Admiral Grafen de la Bretonnière, der uns von Trafalgar und Navarin erzählte, wo er bekanntlich mit dem Breslau, ohne erhaltene Ordre und auf eigne Gefahr, heldenmüthig ein ruſſiſches Schiff auf dem entgegengeſetzten Flügel rettete. Mit dem lebhafteſten Intereſſe hörte ich die pittoreske Beſchreibung jenes beiſpielloſen Feuerwerks an, als die Muſelmänner gegen das Ende der Schlacht einige zwanzig ihrer Schiffe ſelbſt anzündeten, und das Feuer, langſam fortſchreitend, ohne Menſchenhand die geladenen Kanonen abſchoß, bis eins der brennenden Schiffe nach dem andern in die Luft flog.

Als das Fremdartigſte zog mich jedoch in dieſer Geſellſchaft ein außerordentlich ſchöner Türke an, prachtvoll gekleidet in violetten Sammt und Gold mit ponceaurothem Turban, und mit dem Kreuz der Ehrenlegion geſchmückt. Es war der berühmte Juſſuf, Commandant der franzöſiſchen Spahis in Bona, der, am Fieber leidend, zur Herſtellung ſeiner Geſundheit nach Algier gekommen iſt. Der eigentliche Urſprung dieſes Mannes iſt unbekannt, und er ſelber äußert ſich nicht darüber, vielleicht weil er weiß, daß das Räthſelhafte immer am meiſten anzieht. Einige behaupten, er ſey ein geraubtes Chriſtenkind; Andere halten ihn für den Sohn eines europäiſchen Sclaven und einer vornehmen Türkin. Man weiß nur ſo viel gewiß, daß er im Serail des Bey von Tunis erzogen ward und dort eine Liebſchaft mit der Tochter deſſelben angeknüpft hatte, in deren Folge er nach Algier entfloh, wo er, der franzöſiſchen Sprache mächtig, in hieſige Dienſte trat. Die Geſchichte dieſes Verhältniſſes, wie der dadurch herbeigeführten Flucht, erfuhr ich ſpäter aus Juſſuf's eignem Munde. Sie iſt ſo ſeltſam und romanhaſt, und erſchien mir ſo chevaleresk, ſo naiv in den Ausdrücken dieſes ſelbſt bei den grauſamſten Scenen immer kindlichen Orientalen, der mir wie ein ſentimentaler Löwe vorkam, daß ich mir nicht das Vergnügen verſagen kann, ihn Dir hier ſelbſt redend einzuführen. Da ich ſeine Worte augenblicklich nachher niederſchrieb, bin ich gewiß, in keinem weſentlichen Punkte von ihnen abzuweichen.

„Ich ward“, ſagte Juſſuf, „als ein kaum vierjähriges Kind auf dem Meere gefangen, und, wie Sie wiſſen, im Serail des Bey erzogen. Bis zum zwölften Jahre lebte ich unter den Weibern, und ſchon damals verband mich mit der etwas jüngeren Tochter des Bey die zärtlichſte Kinderliebe, welche von ihrer Mutter noch mehr genährt wurde, indem dieſe oft halb im Scherz zu uns ſagte, daß Niemand als ich einſt **Kabbuhra** *) zur Frau erhalten ſollte. Nach dem zwölften Jahre werden in Tunis, wo mehr Ordnung und Bildung als an andern türkiſchen Hofhaltungen herrſcht, die zu Mameluken beſtimmten Knaben meiner Art aus dem Harem entfernt, und ſorgfältig für den Dienſt des Paſcha erzogen. Sie bilden die Hofleute des Gebieters, verſehen die höchſten Poſten im Militair und Civil, ja ſelbſt der des Bey's hat ihnen manchmal nicht zu hoch geſchienen. Auch ich mußte mich,

---

*) Wir bemerken ein für allemal, daß zu den mit lateiniſchen Lettern gedruckten arabiſchen Worten eine

---

ſolche Orthographie angenommen worden iſt, die dem Ton derſelben in deutſcher Ausſprache entſpricht, ohne im geringſten auf die arabiſche ſelbſt Rückſicht zu nehmen. Denn ſobald man die Worte einer fremden Sprache nicht mit ihren eigenen Lettern, ſondern nur nach dem Klange für unſer Ohr wiedergibt, muß natürlich jede Nation ihre eigene Orthographie wählen. So ſchreiben z. B. die Engländer: Hammam-leef, und wir: Hammam-lief; die Franzoſen: Gjebel, wir: Dschebel; u. ſ. w. Das engliſche th, ſo wie das [illegible] r, welches beides die Araber haben, können wir aber leider im Deutſchen durch nichts ausdrücken.

dieſer Einrichtung gemäß von meiner kleinen Geliebten unter vielen Thränen trennen, aber wir vergaßen uns nicht, und nach einigen Jahren fanden wir Gelegenheit uns heimlich wiederzuſehen.“

„Dieſe ſeltenen Zuſammenkünfte, über welche die Mutter wahrſcheinlich die Augen zudrückte, hatten bei Anfang der Nacht auf der Terraſſe meiner Geliebten ſtatt, wo wir vor Ueberraſchung ziemlich ſicher waren, da kein männliches Auge ſich bei Strafe des Spießens oder Verbrennens dahin verirren durfte. Auf zwei der Dienerinnen **Kabbubra's** aber, die ſie immer begleiteten, und ſich während unſeres Zuſammenſeyns discret zurückzogen, konnten wir wie auf uns ſelbſt rechnen. So vergingen wieder mehrere Jahre, in denen ich immer mehr in der Gunſt des Paſcha ſtieg. Mein Liebesverhältniß mit ſeiner Tochter war dabei noch ſtets, wenigſtens in der Hauptſache, unſchuldig geblieben. Bald trieben wir ausgelaſſene Scherze mit einander, bald weinten wir zuſammen, ſchmollten auch wohl zuweilen, verſöhnten uns wieder, und ſanken von Liebkoſungen ermattet, und von der Hitze überwältigt, Eines in des Andern Armen, in wollüſtigen Schlummer, bis die Dienerinnen uns weckten, und wir nach vielen zärtlichen Küſſen uns bis zur nächſten Zuſammenkunft trennen mußten. Oft ſchrieben wir uns, ich ihr nie anders als mit meinem Blute, das ich mit Wonne für ſie fließen ſah, wenn ich mir zu dieſem Behuf mit meinem Dolche eine Ader geöffnet. Ich könnte Ihnen wohl zehn Wunden an meinen Armen zeigen, die ich mir auf dieſe Weiſe in verliebter Thorheit beigebracht.«

»Unterdeſſen hatte ich einen griechiſchen Sclaven gekauft, einen gewandten und brauchbaren Menſchen von rieſiger Geſtalt, an den ich mich ſehr attaſchirte, und ihm viele Freiheit geſtattete. Zuletzt war ich ihm ſogar behülflich in den Dienſt des Paſcha überzugehen, bei dem ich ihm die bei uns angeſehene Stelle ſeines Pfeifenſtopfers verſchaffte. Er ward jedoch in dieſer neuen Lage bald ziemlich übermüthig, und ließ ſich in verſchiedene zweideutige Intriguen ein, ſo daß wir auf einem weniger guten Fuß mit einander zu ſtehen anfingen. In dieſer Zeit ging ich, ſtets bang für die Sicherheit meiner Geliebten, und den immer reger werdenden Neid meiner Camaraden fürchtend, nie anders als auf das ſorgfältigſte bewaffnet zu ihr, und äußerte oft gegen ſie, daß, wer ihr je ein Haar zu krümmen wage, tauſend Tode von meiner Hand ſterben ſolle. Auch fühlte ich mich, jedesmal wenn ich zu ihr hinaufſtieg, wie ein junger Löwe, von aller Furcht für mich frei und ledig, nur ſie beſorgt im Auge haltend; ja ich erinnere mich, daß ich faſt den Tod für ſie wünſchte, und mir mit einer Art Entzücken das Bild ausmalte, wenn man meine Leiche unter ihren Fenſtern hinaustragen, und ſie mit Wehklagen und Händeringen mir verzweiflungsvoll nachweinen würde. An einem unglücklichen Abend jedoch, wo ich mich ganz ſicher glaubte, vergaß ich alle Vorſicht, und ſtieg wegen der drückenden Hitze in leichter Kleidung, ganz unbewaffnet auf die Terraſſe. Der glühende Wind der Wüſte wehte, und nach kurzem ſüßen Gekoſe — dem Bruſt an Bruſt gedrückt uns innig zu umſchlingen, däuchte uns damals noch immer der höchſte Genuß — überraſchte uns Beide der Schlaf. Plötzlich fühle ich mich von einer Rieſenfauſt ergriffen, und höre einen lauten Ruf. Mich mühſam aufraffend, ſehe ich den coloſſalen Griechen über mir, der mit der einen Hand mich feſthält und die andere in Kabbuhra's diamantenes breites Armband dergeſtalt geſchlungen hat, daß er ſie ebenfalls am Aufſtehen hindert, wozu er fortwährend laut nach Leuten ruft, um Zeugen unſeres Zuſammenſeyns herbeizuführen. Ich war vor Wuth und Schrecken auſſer mir, Kabbuhra lag in tiefer Ohnmacht. Es blieb mir nichts übrig, als den Griechen bei Gott und dem Propheten zu beſchwören, uns nicht zu verderben. Da die Pracht unſrer Kleidung zu jener Zeit ſehr groß war, ſo trug ich Diamanten von bedeutendem Werthe an mir, die ich alle nach einander losriß und dem verrätheriſchen Griechen aufdrang, der ſich für dieſen enormen Preis endlich beſänftigte. Die Tochter des Bey, noch immer ohnmächtig, ward von ihren entſetzten Frauen hinweggebracht, ich aber eilte, ſelbſt mehr todt als lebendig, mich in meiner Wohnung zu verbergen. Vor Schaam und Verzweiflung fand ich mich, nach einer ſchlafloſen Nacht, am andern Morgen ernſtlich krank; denn“, ſagte Juſſuf in ſeiner lebhaften Erzählungsart, und noch jetzt tief aufſeufzend, „ein Mann wird nicht ſeines Aeuſſern, ſondern nur ſeines Charakters und ſeines Muthes wegen von den Frauen geliebt. Mußte ich nicht vor Schande vergehen, ich, der ich hundertmal geſagt, daß ich den zermalmen würde, der ihr nur einen falſchen Blick zuzuwerfen wage — jetzt ſie und mich von einem Chriſtenhund (wie ich damals den Griechen betrachten mußte) gemißhandelt zu ſehen, und ſtatt des verdienten Todes ihm nur gute Worte gegeben, ihn durch Bitten und Geſchenke beſänftigt, und uns ſo von ihm losgekauft zu haben!“

„Dieſer peinigende Gedanke demoraliſirte mich gänzlich, ich fühlte mich nicht mehr wie ein Held, ſondern wie ein Jude *), und beſchloß feſt, **Kabbuhra** nicht wieder zu ſehen, ja, des Sonnenlichtes unwürdig, mein Bett nicht eher zu verlaſſen, bis ſich mein Schickſal gänzlich gewendet habe.“

„Am dritten Tage kam der Grieche wieder zu mir und redete mir gütlich zu, verſprach unverbrüchliche Verſchwiegenheit, wogegen er, ſetzte er hinzu, auf meine fernere Großmuth rechne. Ich ſolle mich durch das Vorgefallene nicht abhalten laſſen meine Intriguen mit des Paſcha's Tochter fortzuſetzen, von ihm wenigſtens habe ich nichts mehr zu beſorgen. Aber, erwiederte ich, du haſt jetzt den größten Theil meines Schmuckes, und auch das Armband **Kabbuhra's** (welches der Schurke ihr an jenem Abend vom Arme geriſſen hatte). Das muß kurz oder lang zu einer Entdeckung führen, die dir übrigens eben ſo ſchlecht als uns bekommen kann. Taxire ſelbſt den Werth dieſer Sachen, ich werde dir ihn nach und nach bezahlen, und dafür die Steine wieder einlöſen. Der Grieche ging dieſen Handel ein, ſchätzte das Ganze ungefähr 40,000 Franken und brachte mir auf die angegebene Weiſe meine Pretioſen allmählich wieder zurück. Meinem Vorſatz getreu hatte ich meine Geliebte, ungeachtet aller Beſtürmungen ihrerſeits, nicht wieder geſehen, und meine Stube eben ſo wenig verlaſſen, hinſichtlich des Griechen aber meinen Racheplan mit großer Vorſicht vorbereitet. Endlich kam der Tag, wo er mir das letzte Stück, Kabbuhra's Armband, zurückzubringen verſprochen. Ich lag im Bett, mit einem breiten Candſchar unter der Decke verborgen, als er hereintrat. Der Paſcha war mit ſeinem ganzen Gefolge ausgeritten, und da wir uns im Rhamadan befanden, wo das Geſetz vor Abend nichts zu genießen erlaubt, ſo durfte, nach der Etikette des Hofes, der Pfeifenträger ſich den Tag über nicht vor dem Paſcha ſehen laſſen, damit er ihn nicht unangenehm an die nothwendige Entbehrung erinnere. Wir waren daher ganz ungeſtört. Ich fühle mich heute recht krank, Juan, ſagte ich, als der Grieche das bewußte Armband auf mein Bett legte, hier iſt der Schlüſſel zu meinem Schrank, mache ihn nur auf, du wirſt einen offenen Sack mit Zechinen darin finden, nimm die Summe, die dir zukömmt, ſelbſt heraus. Der Thor eilte gierig in die Falle, nahm den Sack und kniete auf den Teppich nieder, um das Geld darauf hinzuzählen. Das Herz hämmerte mir im Buſen. Ich weiß nicht, fuhr ich fort, was für eine ſonderbare Krankheit das iſt, aber jeden Augenblick muß ich aufſtehen, um ein Bedürfniß zu befriedigen. Bei dieſen Worten erhob ich mich, die Bettdecke um mich geſchlagen, als wollte ich nach dem Nachttiſche zugehen, wandte mich aber plötzlich, und den Griechen bei ſeinem langen ſchwarzen Haarzopf faſſend, und ihn wüthend auf den Boden niederreißend, ſchrie ich ihm in's Ohr: Haſt du geglaubt, Hund, Juſſuf ſo wohlfeilen Kaufs zu meiſtern? Nach dieſen Worten ſtieß ich dem, vergebens um Hülfe Rufenden, den Dolch mit ſolcher Gewalt in's Herz, daß er noch zwei Zoll in die Fugen des Steinpflaſters durch den Teppich eindrang. Noch heute, wenn ich mich dieſes Augenblickes erinnere, ſagte Juſſuf mit glänzenden Augen, fühle ich einen wonnevollen Schauer mir von den Fußſpitzen bis ans Herz dringen. Doch hören Sie weiter. Ich hatte mir ſorgſam ein Faß Weingeiſt, Salz und ungelöſchten Kalk, nebſt Allem, was nöthig war, um eine Niſche verloren zuzumauern, verſchafft, und dies Material an verſchiedenen Orten in meinen Zimmern verborgen. Mein erſtes Geſchäft war nun, den Körper in kleine Stücke zu zerhacken, und in das Faß mit allen dieſen verzehrenden Ingredienzen zu thun, worauf ich das Ganze in die Niſche am Bett vermauerte, und die Draperie von Sammet, welche die Wände meiner Schlafſtube deckte, darüber zog. Nur die rechte Hand, die Augen und die Zunge des Griechen behielt ich, und nachdem ich ſie gleich dem Uebrigen präparirt hatte, that ich die erſte in eine koſtbare Caſſette, die Augen in eine kleine, mit Diamanten beſetzte Schachtel voll Roſeneſſenz, und die Zunge in eine goldene Tabatiere. In weniger als zwei Stunden war Alles vollbracht. Jetzt eilte ich in des Griechen Stube, zerbrach die dort aufgeſtellten Pfeifen des Paſcha, öffnete die Koffer, in denen ich mein ganzes Geld noch unberührt wiederfand, und nahm zugleich ſämmtliche Effecten des Giaur's mit hinweg, die ich in eine meiner Kiſten verſteckte, worauf ich mich von einer Centnerlaſt befreit, ruhig, als ſey nichts vorgefallen, wieder zu Bett legte.“

---

*) Man bittet zu bemerken, daß hier ein Türke ſpricht.

„Sie können ſich,“ fuhr Juſſuf fort, „den Zorn des Bey denken, als er mit dem Schluß der Faſtenſtunde zurückkam, die Sklaven ſich beeiferten ihm Erfriſchungen aller Art vorzuſetzen, und nur die geliebte Pfeiſe ausblieb. Man ſtürmte nach des Saumſeligen Wohnung, wo man aber nur, erſtaunt, die Verheerung entdeckte, die ich daſelbſt angerichtet, und da man zugleich alle Koffer leer fand, zweifelte Niemand mehr an einer glücklich bewerkſtelligten Flucht des Griechen. Weil nun auch ſpäter, aus guten Gründen, alle Maaßregeln ſeiner habhaft zu werden, fruchtlos blieben, wurde er bald gänzlich vergeſſen.“

„In der nächſten Nacht ſchon ſah ich Kabbuhra, die ich durch des Paſcha's Arzt, Lombard, avertirt hatte, zum erſtenmal ſeit der von mir erlittenen Schmach, auf unſerer Terraſſe wieder, doch dieſes Mal hatte ich ein beſſeres Gewiſſen!“

„Als ſie mir jetzt ſchluchzend in die Arme ſank, bat ich ſie ernſthaft, drei Geſchenke von mir anzunehmen, oder mich nie wieder zu ſehen. Was ſoll ich mit dieſen Dingen? rief ſie verwundert, und was bedeuten deine ſeltſamen Worte? Oeffne, erwiederte ich, und ſiehe. — Hier haſt du die Hand, die dich anzufaſſen gewagt, hier die Augen, die uns heimtückiſch belauſcht, und hier die Zunge, die uns ſchändlichen Verrath gedroht! Faſt wäre **Kabbuhra** von Neuem in Ohnmacht geſunken, von Furcht bewegt, daß ihres Vaters Rache mich tödtlich treffen würde, doch beruhigte ich ſie bald durch die genauere Erzählung des Geſchehenen; und von Liebe aufgelöst, noch zitternd über meine Gefahr, war es erſt in dieſer Nacht, daß die Geliebte ganz mein ward, und wir, in ſeligem Entzücken, die übrige Welt um uns völlig vergeſſend, des Paradieſes Wonne mit einander theilten. O!“ rief Juſſuf mit einem ſchwärmeriſchen Aufflug der ſüßeſten Erinnerung, „wer kann beſchreiben, welch ein himmliſches Weſen dieſes Mädchen war, welch unergründlicher Schatz von Gefühl, Klugheit und Charakterſtärke in dieſem zarten Buſen ruhte, und welche unwiderſtehlichen Reize dieſe nur Liebe athmende Seele umſchloſſen!“

Er ſchwieg eine Weile, wie verzückt in der Vergangenheit verloren, und ſetzte dann ſeine, die geſpannteſte Aufmerkſamkeit meinerſeits immer mehr in Anſpruch nehmende Erzählung alſo fort:

„Ehe ich zu der furchtbaren Kataſtrophe übergehe, die uns bevorſtand, muß ich Ihnen einige Localitäten des **Bardo** (Reſidenz des Bey) beſchreiben, was zum Verſtändniß des Folgenden nöthig iſt.“

„Der Paſcha hat ungefähr achtzig bis hundert Mamelucken in ſeinem Dienſte, welche in drei verſchiedene Grade abgetheilt ſind, und alle unter einem Chef ſtehen, der damals zugleich erſter Miniſter war. Sie ſind durch ihren Einfluß bei Weitem die angeſehenſte Klaſſe im Lande, und ſelbſt die Türken zittern vor ihnen. Dabei fehlt es ihnen an Nichts, was Reichthum gewähren kann. Von den Schätzen, die in Tunis aufgehäuft ſind, ſteht ihnen ein großer Theil zu Gebot, ſie haben die ſchönſten Pferde, eine prächtige Wohnung, Waffen ſtrotzend von Edelſteinen, und ein reiches Leben in jeder Hinſicht, bis auf vier ſchwere Entbehrungen, denen ſie unterworfen ſind. Sie müſſen dem Umgang mit Weibern entſagen, und werden erſt im fünfundvierzigſten Jahre verheirathet, wo man ſie als Invaliden anſieht; dürfen nie die Reſidenz anders als im Gefolge des Paſcha oder auf ſeinen ſpeciellen Befehl verlaſſen, und außerdem nie weder Wein trinken noch ſelbſt Tabak rauchen. Weil ſie allein für die Sicherheit und den Dienſt des Bey's da ſind, ſo hat man dieſe Verbote für nöthig erachtet; daß ſie demungeachtet alle häufig umgangen werden, iſt gewiß, doch wird eine Verſündigung dieſer Art officiell bekannt, ſo entgeht ſie ſelten ihrer Strafe.“

„Ich habe geſagt, daß es den Mamelucken nie an Geld und Koſtbarkeiten fehlte, mir jedoch ſtanden noch größere Mittel zu Gebote, da ich das Amt eines Privatſchatzmeiſters verſah und nur wenig Rechnung im Allgemeinen davon abzulegen brauchte, ohne in dem, was ich ſelbſt zu nehmen für gut fand, beſonders beſchränkt zu ſeyn. Dabei war mein Geſchäft leicht, denn bei uns gibt es weder die Maſſe Beamten, noch die

Maſſe Schreiberei, wie in der Adminiſtration der Franzoſen.*) So hatte ich, ohne eben geſetzwidrig zu handeln, alle Mittel der Beſtechung in meiner Gewalt, durch die man zuletzt auch das Schwierigſte möglich macht. Demungeachtet blieb jede Zuſammenkunft mit meiner Geliebten ein halsbrechendes Wagſtück, da ich, um den ſchon rege werdenden Verdacht und den immer zunehmenden Neid meiner Camaraden nicht noch mehr zu wecken, oft die ſeltſamſten Mittel ergreifen mußte. Zuweilen ließ ich mich in eine Waarenkiſte verbergen, ein anderesmal einen Teppich um mich wickeln, und ſo bei dem Paſcha ſelbſt vorbeitragen. Einſt mußte ich, von ihm überraſcht, zwei Stunden in dem Gehäuſe einer Wanduhr verſteckt bleiben, worin ich zuletzt dem Erſticken ſehr nahe war. Endlich vermochte ich mit einiger Sicherheit nur noch auf folgendem Wege zur Prinzeſſin zu gelangen. Der **Bardo**, eine Art Citadelle und faſt ein Viertheil ſo groß wie ganz Algier, iſt auf einem Labyrinth von Souterrains gebaut, die jetzt größtentheils voll Unrath und Waſſer ſind. In dieſen unterirdiſchen Gängen werden ſeit langen Zeiten alle die, welche auf Befehl des Bey ihr Leben im **Bardo** verlieren, hingerichtet, und die entſeelten Körper ſorglos darin zurückgelaſſen. Die Milde des jetzigen Gebieters hatte zwar in dieſen Executionen einen langen Stillſtand eintreten laſſen; halbverweste Leichname fanden ſich auch daher nicht mehr vor, wie früher, aber deſto mehr Gerippe und Knochenhaufen aus älteren und unruhigeren Zeiten. Durch einen Theil dieſer Souterrains nahm ich von nun an, an den Abenden, wo mich **Kabbuhra** auf ihrer Terraſſe erwartete, meinen Weg, und da ich nicht wagen durfte, mich einer Blendlaterne zu bedienen, ſo blieb mir, um mich nothdürftig zu orientiren, nichts weiter übrig, als mir gewiſſe Marken für das Betaſten mit der Hand zu machen, und mit meinem Dolch zuweilen aus den Quadern der Seitenmauern einen Funken zu ſchlagen, der auf einen Augenblick die ägyptiſche Finſterniß um mich her wie ein Blitz erhellte. Aus den Souterrains führte eine niedrige Thür in einen kleinen Blumengarten des Paſcha, den er zu ſeinem Privatgebrauch hatte anlegen laſſen. Auf dieſen Garten gingen die Fenſter ſeiner Wohnung, wie auf der andern Seite die der Zimmer ſeiner Tochter. Der Gärtner Andrea, ein Italiäner, und ſeine Frau Maria ſtanden zwar in meinem Solde, ſo lange aber noch Licht in des Paſcha Zimmern ſichtbar war, durfte ich mich nicht hinauswagen, und oft mußte ich ſo drei bis vier Stunden in den unterirdiſchen Gewölben verharren, auf Knochen gelagert, wo ich mir mehr als einmal die Todtenſchädel gleich Kiſſen bald da bald dort unterlegte, um bequemer zu ruhen.“

---

*) Juſſuf kennt die unſrige noch nicht.

„Hatte ich endlich die Lichter hinter den Fenſtern verlöſchen ſehen, und mich auch überzeugt, daß kein Mameluck auf der Brüſtung der letztern, um die Kühle zu genießen, ſchlafe, wie ſie häufig zu thun pflegten, ſo kletterte ich mit Andrea's Hülfe an einer Waſſerleitung hinauf, wo die arme Kabbuhra die halbe Nacht meiner harrte. Nicht eher als bis der Muedzin vom nahen Minaret zum Morgengebet rief, verließ ich ſie, und kehrte oft zehnmal zurück, um ſie noch einmal an mein Herz zu drücken, bis ſie mich ſelbſt, entſetzt vor der Gefahr, die mir bevorſtand, von ſich drängte. Auch für mich war der Rückweg ſtets eine Marter, denn zu ihr ging ich mit dem Gefühl, einer Welt zu widerſtehen, von ihr zaghaft und alle Kraft im Herzen zerknickt.“

„Ein halbes Jahr war auf dieſe Weiſe vergangen, als neue Sorgen mich beſtürmten. Kabbuhra fühlte ſich ſchwanger, und zu gleicher Zeit quälte mich eine thörichte Eiferſucht.“

„Einer meiner Camaraden, ein eben ſo ſchöner als kühner und unternehmender junger Mann, der überdem in hohem Grade das Talent des Geſanges beſaß, hatte mich ſo weit belauſcht, daß er, wenn auch nicht von der poſitiven Gewißheit, doch von der Wahrſcheinlichkeit unſeres Verhältniſſes überzeugt wurde. Mich zu verrathen konnte er nicht wagen, denn ohne ſeine Ausſage auf der Stelle beweiſen zu können, wäre er das erſte Opfer derſelben geworden. Die gewonnene Kunde ermuthigte ihn aber, mir ſelbſt den Preis ſtreitig machen zu wollen, und mehrmals war ich Zeuge, daß er in dem erwähnten Garten vor dem Fenſtergitter meiner Geliebten zärtliche Lieder ſang. Es war hinlänglich, daß Kabbulira aus Neugier nur einmal ihnen zugehört hatte, um mich in die wildeſte Wuth zu verſetzen. Am andern Tage ritten wir im Gefolge des Paſcha aus, ich näherte mich Muhammed, und obgleich bei uns Duelle kaum üblich ſind, und überdem auch aufs Strengſte verpönt waren, ſo demüthigte ich ihn doch ſo ſehr durch entehrende Worte, daß er in einem Palmenwäldchen mit mir zurückblieb, und ehe ich noch meinen Säbel ziehen konnte, mir mit zwei Streichen den Turban zerhieb und zwei tiefe Wunden in den Kopf beibrachte. Das Blut ſtrömte mir über's

Geſicht, und da er mir den Reſt gegeben zu haben glaubte, ſo wandte er ſein Pferd um dem Paſcha nachzueilen. Doch Zorn und Liebe ließen mich nicht unterliegen, ich wiſchte mir das herabſtrömende Blut aus den Augen, raffte mich, ſchon halb vom Pferde geſunken, wieder auf, verfolgte meinen Feind und mit einem gewaltigen Zuge hieb ich ihm den Theil des Hauptes mit einem Stück der Hirnſchale ab, auf dem wir einen Haarzopf ſtehen laſſen, um eine Locke für unſere Geliebte übrig zu behalten.“ Hier warf Juſſuf, der im Negligee auf einem Divan lag, ſeinen Turban herab, und zeigte mir mit ausdrucksvollem Geſtus den Büſchel Haare, den alle Türken auf ihrem glatt geſchorenen Haupte tragen. „Kaum hatte ich meinen Rival ſtürzen ſehen,“ fuhr er fort, „ſo begab ich mich, als habe ein plötzliches Uebelbefinden mich angewandelt, ſogleich nach Hauſe und ließ mich den Tag über nicht weiter ſehen. Doch konnte der Vorfall nicht verſchwiegen bleiben; man fand **Muhammed Tschulak** für todt unter den Palmen liegen, und hörte, als er wieder zu ſich kam, das Geſchehene, noch möglichſt zu meinem Nachtheil entſtellt, aus ſeinem Munde. Der Paſcha, im größten Zorn, ſchwur einen ſchweren Eid, daß wenn **Muhammed** ſtürbe, ich ihm augenblicklich nachfolgen ſolle. **Kabbuhra** gerieth bei dieſer Nachricht in ſo große Verzweiflung, daß, als am zweiten Tage eine lange Ohnmacht, in die mein Gegner verfiel, die Nachricht ſeines Todes im Serail verbreitet hatte, das heldenmüthige Mädchen mich nicht überleben wollte, und ſich in einem Moment der Raſerei an ihrem eigenen Betthimmel aufhing. Wäre nicht durch einen glücklichen Zufall Lombard, der ſchon erwähnte Leibarzt des Bey und unſer Vertrauter, hinzugekommen, als ſie ſchon mit den letzten Krämpfen des Erſtickens rang, ſo war ihr Tod unvermeidlich. **Muhammed** genaß nach langer Gefahr und mußte von der Zeit an eine ſilberne Calotte tragen.“

„Hiermit ging der Sturm dieſesmal an uns anſcheinlich vorüber. Doch deſto ſchrecklicher drohte uns die Entdeckung des Zuſtandes meiner Geliebten. Eine alte Negerin unternahm es, ſie davon zu befreien, und obgleich das Wagſtück, durch Mittel, die nur im Orient bekannt ſind, gelang, ſo ſchwebte doch Kabhubra von Neuem mehrere Tage in Todesgefahr. Eine kurze Ruhe folgte dieſen mannichfachen Agitationen, und wir glaubten endlich jede Gefahr überſtanden zu haben, als der unglücklichſte Zufall die rettungsloſe Entdeckung alles Vergangenen herbeiführte.“

„Während ich auf einer Sendung des Paſcha einige Tage abweſend war, bemerkte man Riſſe in unſerer Wohnung, die ſich grade über meinem Schlafzimmer befanden. Der befragte Architekt entſchied, daß der alte Pfeiler abgeriſſen und durch einen neuen erſetzt werden müſſe. Um dieß zu bewerkſtelligen ward ein Theil meiner Stube demolirt, und das Unglück wollte, daß dies grade derjenige war, wo ich den Griechen vor einem Jahr vermauert hatte. Der zerhackte Körper deſſelben war zwar gänzlich durch die von mir angewandten Mittel aufgelöst worden, doch erkannte man ihn an dem ungewöhnlich langen Zopf harter ſchwarzer Haare, die mir ſo gut gedient hatten, um ihn zu Boden zu reißen, und der leider ganz unverſehrt geblieben war.“

„Sie können ſich meine Empfindungen denken, als ich bei meiner Rückkunſt das Vorgefallene erfuhr. Doch durfte ich mir nichts merken laſſen, und erſchien am andern Morgen, unbefangen an meinem Poſten. Der Etikette gemäß ſtellten wir uns nämlich jeden Morgen, wenn der Paſcha aus dem Harem kam, in einem großen Saale auf, in zwei Gliedern eine Gaſſe bildend, durch die er, uns muſternd, bis zu ſeinem thronartigen Divan ging, auf dem er ſich dann niederließ, und dort, ſeine Pfeife rauchend, Recht ſprach. Mein Platz war an ſeiner linken Seite, wo ich ihm das goldene Becken reichte, oder ſonſt den im Augenblick nöthigen Dienſt verrichtete. Schon lange ſtets beſorgt, pflegte ich immer gleich beim Eintritt ſein Geſicht zu ſtudiren, welche Laune ſich wohl darauf abmale, heute aber war es finſter wie ein ſchwarzer Gewitterhimmel. Kaum hatte er Platz genommen, als er ſich mit zuſammengezogenen Augenbraunen zu mir wandte und mich fragte, was der Fund in meinem Schlafzimmer bedeute, in dem man den vor einem Jahr ſo ſeltſam abhanden gekommenen Griechen erkennen wolle. Ich erwiederte mit möglichſter Faſſung, daß ich davon gar nichts wiſſe, aber wohl erfahren, wie man in Folge dieſes Fundes einen höchſt ungerechten Verdacht auf mich geworfen. Demungeachtet bäte ich ſeine Hoheit zu berückſichtigen, daß ich (wie ich leicht vorgeben konnte) früher in einem andern Zimmer geſchlafen, und dieſes erſt ſeit des Griechen Verſchwinden gewählt habe, es auch eine wahre Unmöglichkeit ſey, daß, wenn die vorgefundenen Ueberreſte die des Griechen wären, ſie in ſo kurzer Zeit ſich total hätten zerſetzen können; daß daher ohne Zweifel hier eine Begebenheit zum Grunde liegen müſſe, die ſich vor dreißig Jahren, und ehe ich geboren, zugetragen habe. Daß übrigens der vorhandene Zopf lang und ſchwarz wäre, wie der Grieche einen gehabt, ſey ein ſchwacher Beweis gegen mich, da es viele Leute mit langen Zöpfen und ſchwarzen Haaren gäbe, und von jeher gegeben habe.“

„Der Paſcha wandte ſich ab ohne ein Wort zu erwiedern, und ich fühlte mich keineswegs beruhigt.“

„Indeſſen fiel nichts weiter am Tage vor, und ich begann ſchon einer beſſern Hoffnung wieder Raum zu geben, als es um Mitternacht an meine Thür klopfte. Ich öffnete, und **Assin** unſer Chef, der **Basch-Mameluck**, den wir ſehr liebten, weil er ſich immer als ein wahrer Vater für uns gezeigt, ſtand vor mir. Bei dieſem Anblick fühlte ich wie einen Dolchſtich im Herzen, denn unſere Gebräuche zu gut kennend, ſah ich, daß nun mein Loos entſchieden ſey. Doch da es bei uns für eine Schande gilt, vor dem Tode zu erblaſſen, oder ſich in den letzten Augenblicken kleinmüthig zu zeigen, ſo gab mir Stolz und das allmächtige

Gefühl der Liebe für Kabbuhra ſchnell eine ſo unerſchütterliche Faſſung wieder, daß von dieſem Moment an mich kein Gefühl der Schwäche mehr überraſchen konnte, und ich mir im Gegentheil mit wahrer Zufriedenheit dachte, dieſer Verluſt meines Lebens ſey nur ein heiliges Opfer der Geliebten gebracht; denn die Liebe beherrſchte damals meine ganze Seele faſt ausſchließlich. Juſſuf, ſagte der Basch-Mameluck, ich habe dich oft gewarnt, aber umſonſt; Alles was du gethan, iſt entdeckt — du mußt dich zum Tode bereiten. Sage mir deine letzten Wünſche, und lege mir die Beichte als deinem Freund und Vater ab. — Wohlan, erwiederte ich ohne Zagen, Kismet! (das fatum) was geſchehen ſoll, muß geſchehen, ich bin bereit! Nach einer ernſten Unterredung von einer Viertelſtunde, in der als der Letzten auf dieſer Welt, noch Manches berührt wurde, was ich hier nicht wiederholen darf, folgte ich dem Basch-Mameluck reſignirt zu meiner bevorſtehenden Hinrichtung. Vor der Thür ſtand ein Sclave mit einer Laterne, und an die Mauer gelehnt bemerkte ich noch mehrere Andere, in der Dunkelheit verborgen, nur erkenntlich an den Blitzen ihrer gezogenen Jataghans. Wir ſtiegen in die Souterrains hinab und machten Halt, genau an der Stelle in dem mit Knochen angefüllten Gewölbe, wo ich ſo manche Nacht der Stunde geharrt, die mich in Kabbuhra's Arme führen ſollte. Ich kann verſichern, daß dieſer Umſtand mich wie mit Wonne übergoß, und ich nicht die mindeſte Furcht vor dem Tode in mir fühlte.“

„Nach unſern Sitten darf kein Mann von Bedeutung hingerichtet werden, ohne ihm vorher Zeit zu laſſen, ſein letztes Gebet zu verrichten, dem eine Abwaſchung vorhergeht. Ein Sclave hatte zu dieſem Behuf mein ſilbernes Waſchbecken mit ſich genommen, und ein Anderer einen Teppich vor mir ausgebreitet, auf den er ſeine Laterne ſtellte. Ich wuſch mich, kniete nieder, und verrichtete genau, was unſere Religion gebietet.

Dieſes letzte Gebet iſt ziemlich lang und dauert faſt eine Viertelſtunde. Bei ſeiner Beendigung verlangt die Vorſchrift des Geſetzes die Ecke des Teppichs, auf dem man gekniet, umzuſchlagen. — Und nun bedenke man, was das Schickſal iſt!“ fuhr Juſſuf nach einem augenblicklichen Stillſchweigen fort. „Indem ich mechaniſch und im Begriff dem Todesſtreich mein Haupt darzureichen, die Ecke des Teppichs umſchlage, werfe ich von ungefähr, und ohne alle Abſicht, die Laterne mit um, deren Licht auf der Stelle verliſcht.“

„Was in dieſem entſcheidenden Moment in mir vorging, iſt ſchwer begreiflich zu machen. Mein ganzes Weſen verzehnfachte ſich; das Leben, vor einem Augenblicke faſt noch eine Bürde, ſchien mir das unſchätzbarſte der Güter, und ehe ich noch eines deutlichen Gedankens mir ſelbſt bewußt ward, hatte ich ſchon dem mir zunächſt ſtehenden Sclaven den **Jataghan** entriſſen, und war in der Dunkelheit verſchwunden, auf's Gerathewohl in den finſtern Gewölben forttappend. Bald gerieth ich in tiefen Schlamm, und das Lärmen und Rufen meiner Begleiter hallte ſchon immer ſchwächer aus der Ferne. Ich fiel, ich zerſchlug mir Hände und Geſicht an den Steinen, doch Nichts hielt mich auf. Bald ging mir das Waſſer bis über den Gürtel, und endlich bis an den Hals. Jetzt erſt hielt ich an, und Grabesſchweigen umfing mich, kein Laut war mehr hörbar. Tiefaufathmend genoß ich zuerſt das volle Entzücken der Freiheit, des neugewonnenen Lebens, dann ſuchte ich den Rückweg, um eine trockene Stelle zu erreichen. Doch ohne den Faden der Ariadne war hier an kein Zurechtfinden zu denken, und Alles, was ich thun konnte, war nur, immer wieder zurückzukehren, wenn ich in einen Gang gerieth, der zu hoch mit Waſſer angefüllt war, und einen ſeichteren aufzuſuchen; glücklich, wenn ich nur zuweilen einen Stein fand, um darauf auszuruhen. Sie werden es kaum glauben können, aber die Folge hat es mir unumſtößlich bewieſen (denn während der Zeit ſelbſt konnte ich ihre Dauer nicht meſſen, und Tag und Nacht nicht unterſcheiden), daß ich drei Tage und drei Nächte in dieſen Katakomben zugebracht habe, ohne eine andere Nahrung als das ekelhafte ſchlammige Waſſer und eine Art Schwämme, die an den feuchten Wänden wuchſen. Am Morgen des vierten Tages trat ich, zum Tode ermattet, auf einen langen Knochen, den die Ratten hierher geſchleppt haben mochten, und wie eine Inſpiration ward es mir deutlich, daß in dieſer Richtung das Knochengewölbe liegen müſſe, das zu meinem Grabe beſtimmt geweſen und mir ſeit ſo lange innig befreundet war. Schon oft hatte ich mein früheres Mittel Feuer zu ſchlagen verſucht, aber die ſchlechte ſchwache Klinge meiner geraubten Waffe entſprach nie meinen Bemühungen. Doch betrog mich, auch ohne dieſe Hülfe, meine Hoffnung diesmal nicht. Nach wenigen Minuten ſank ich mit unbeſchreiblicher Wonne auf meinem alten Ruhebette, den wohlbekannten Gerippen nieder, die ich wie meine Erlöſer zärtlich an mich drückte.

Dabei zerriſſen mir aber zugleich die grauſamſten Schmerzen die Eingeweide und ein wüthender Hunger lehrte mich Martergefühle von einer bisher ganz ungekannten Art. Kaum hatte ich noch die Kraft mich wieder aufzurichten und dem Orte zuzutappen, wo ich die nach dem Garten führende Thür vermuthete, als eine rauhe Maſſe mich anſtieß und ich ein dumpfes Grunzen dicht vor mir vernahm. Das Entſetzen gab mir neue Kräfte, ich ſtieß mit dem Dolch nach dem unbekannten Weſen, und etwas Schweres fiel auf mich mit lautem Stöhnen; zugleich fühlte ich mich mit warmem Blute ſtromweis übergoſſen. In dieſem Augenblick glänzte mir ein Lichtſtrahl entgegen, die Thür ging auf und Andrea trat herein, um einen am Abend vorher gekauften Eſel zu holen, den er einſtweilen hier die Nacht über angebunden hatte, und der ſich als das eben von meiner Hand gefallene Ungethüm auswies. Andrea, rief ich, um Gotteswillen rette mich! ich bin Juſſuf! Doch dieſer jählinge Anruf hätte bald mein Verderben herbeigeführt, denn Andrea, von abergläubiſcher Furcht durchbebt, brach in ein wahnwitziges Geſchrei aus, ſtürzte aus der Thür, und ſchlug ſie krachend wieder hinter ſich zu. Jetzt erſt verfiel ich in gänzliche Verzweiflung, mein unglückſeliges Schickſal verwünſchend; doch forderte die Natur ihr Recht, und das Blut des gefallenen Eſels, das ich gierig ſchlürfte, bewahrte mich vielleicht vor dem gänzlichen Schwinden meiner letzten Kräfte. Glücklicherweiſe hatte Andrea ſeiner Frau erzählt, was ihm begegnet, und dieſe, geſcheidter als er, kam nach einer halben Stunde mit Eſſenzen und Erfriſchungen wieder, blieb jedoch ebenfalls lange zaghaft an der Thür ſtehen, ehe ſie ſich näher wagte und endlich mit Gewißheit ſich überzeugte, daß kein Geiſt ſie ſcheuche, ſondern mein wahres Fleiſch und Bein dringend ihre Hülfe in Anſpruch nehme. Andrea und ſeine Frau hatten mir, was man in Europa Reichthümer nennen würde, zu danken, denn ſie waren mir zu nöthig, um ſie nicht mit Gold zu überſchütten. Sie blieben mir auch jetzt getreu. Während der Mann mir in ſeiner Wohnung ein Bad bereitete und friſche Kleider gab, benachrichtigte ſeine Frau — Kabbuhra von meinem Leben und meiner wunderbaren Rettung, ſo daß ich ſchon in der folgenden Nacht mich in ihren Armen und in ihrer eigenen Wohnung ſicher aufgenommen fand.“

„Das arme Kind glich einem Schatten, und hatte in Verzweiflung über meinen Tod alle Nahrung von ſich gewieſen. Ihre Freude grenzte daher jetzt auch faſt an Tollheit, doch ſchon nach den erſten Momenten der Ueberraſchung war ſie es wiederum, die für uns Alle zu denken und zu handeln verſtand. Mehrere Tage blieb ich bei ihr verborgen, während denen folgender Plan durch ihre Thätigkeit und Geiſtesgegenwart zur Ausführung kam. Um dieſen zu erklären muß ich hier abermals einiges früher Geſchehene einſchalten.“

„Ein naher Verwandter des vorletzten, umgekommenen Bey's, der in der Armee diente, Ali

Ben Junuss, hatte ſchon ſeit geraumer Zeit die Flucht ergriffen, in Algier Unterſtützung geſucht und gefunden, und war, von einem kleinen Heer Bergbewohner gefolgt, von der Seite von Conſtantine aus in das tuneſiſche Gebiet eingefallen, wo er bereits zweimal die ihm entgegen geſchickten Truppen mit einer Handvoll Leute geſchlagen hatte, und jetzt in einer ſehr vortheilhaften Poſition auf dem Rücken des Gebürges einem dritten Corps des Bey gegenüberſtand, ſo daß ein abermaliger Schek ſehr bedenklich für dieſen werden konnte.“

„Es blieb mir nun die Wahl übrig, entweder zu dem Empörer überzugehen, oder durch eine eklatante Handlung meinen Pardon zu verdienen. Der Geliebte Kabbuhra's konnte nur das Letztere wählen.“

„An meinem Tode zweifelte übrigens Niemand, der Bey ſelbſt nicht, denn bei uns iſt es nie üblich, daß der, welcher mit einer ſolchen Hinrichtung beauftragt wird, auch ihre Vollziehung meldet. Dies verſteht ſich ſo ſehr von ſelbſt, daß aus einer Art von Decorum der Sache nur dann wieder erwähnt wird, wenn noch andere Befehle einzuholen ſind. Hier aber hatte der **Basch-Mameluck** ſich um ſo mehr gehütet den unerwarteten Ausgang zu erzählen, da er leicht ſammt den nachläßigen Sclaven ſtatt meiner dafür hätte büßen können, und überdies die Rettung aus den unterirdiſchen Gewölben ſo unmöglich ſchien, daß man nur glaubte, ich habe das Ende durch den Dolch mit dem des Hungertodes vertauſcht.“

„Noch war indeß über meine Habſeligkeiten nichts verfügt worden, und der Bey, wie man behauptete, unruhig und bekümmert, hatte im Gegentheil ſichtlich vermieden, irgend etwas mich Betreffendes zu erwähnen. Dieſer Umſtand gab uns doppelt gute Hoffnung. Durch die Sorgfalt **Kabbuhra's** wurde mein treuer Diener **Rustan** von dem Geſchehenen unterrichtet, und ihm anbefohlen, mit meinem Schlachtroß **Sheitan kaila** (der heißeſte Teufel, in wörtlicher Ueberſetzung) und meinen beſten Waffen ſich zur Abendſtunde mit noch zwei andern bewaffneten Dienern, die von Nichts wußten, in demſelben Wäldchen einzufinden, in dem Muhammed von meiner Hand gefallen war. Dies ward glücklich ausgeführt, ich entkam unentdeckt über die Wälle und Mauern, und mitten in der Nacht erreichte ich ſchon das Lager unſerer Truppen. Hier campirte, etwas von dem gros des Corps abgeſondert, mein treueſter Freund und Waffenbruder Roduin mit vierhundert Suaven auserleſener Truppen. Auch hier bei der Armee war bereits mein Tod bekannt geworden, zum Schmerz meiner Freunde und zur Freude meiner Neider. Ich kann jedoch ſagen, daß ich immer noch mehr der Erſten als der Letztern zählte. Mein Charakter war von Natur wohlwollend und großmüthig, und da meine Lage mir die Mittel gab, dieſe Tugenden leicht zu üben, ſo hatte ich Vielen geholfen, und Keinem, der mich nicht angriff, zu ſchaden geſucht. Dazu kam, daß ich, verwegen und kühnen Wagniſſen hold, bisher in allen Unternehmungen von einem außerordentlichen Glück begünſtigt worden war. Dies entſcheidet bei den Orientalen Alles, und da ſie nicht gern einer Fahne folgen, von der mehreremale der Sieg gewichen, die meine aber ſchon von meinem fünfzehnten Jahre an kaum je einen Sieger gefunden, ſo genoß ich einer großen und nicht ganz unverdienten Popularität bei den Arabern. Viel hatte dazu noch beigetragen, daß ich ihnen nie mein Wort gebrochen. Muth und Wahrhaftigkeit ſind aber die am höchſten von ihnen geſchätzten Eigenſchaften.“

„Roduin's Erſtaunen war grenzenlos, als ich in ſein Zelt trat und durch eine Umarmung mein Leben bekundete. Sobald ich ihn kurz von dem Vorhergehenden unterrichtet hatte, ſagte ich, ſeine Hand ergreifend: Jetzt, Roduin, iſt der Augenblick gekommen, wo du mir alle Dienſte, die ich dir oft mit Gefahr meines Lebens erwieſen, vergelten ſollſt. Du mußt mir den Befehl über deine Snaven abtreten; du weißt, daß ich dir im Kriege und Kampf überlegen bin, und hier gilt es jetzt für mich Alles zu wagen, um Alles zu gewinnen.“

„Sie werden ſich vielleicht wundern, daß **Roduin** dieſem Geſuch ohne Weigern willfahrte, aber zuerſt herrſcht bei uns kaum eine Spur von der ſtrengen Disciplin europäiſcher Heere; zweitens wenn wir viel Mangelhaftes im Vergleich mit Ihnen haben, ſo haben wir auch Einiges voraus, und dahin gehört ein ritterlicher, romantiſcher Sinn, der der Liebe, der Freundſchaft, ja oft einer bloßen Aufwallung der Großmuth, Alles zum Opfer zu bringen fähig iſt. Kurz, **Roduin** gab meinem Wunſche ohne Beſinnen nach, ich hielt eine kräftige Anrede an ſeine Suaven, und wenige Minuten nachher klommen wir ſchon den Berg hinan zum Ueberfall des feindlichen Hauptcorps, von dem wir wußten, daß es nur aus Fußvolk beſtand, und zugleich vorausſetzten, daß dieſe wilden Horden, durch ihre letzten Siege wie durch die Unthätigkeit unſerer Truppen ſorglos gemacht, wahrſcheinlich wenig auf ihrer Hut ſeyn würden.“

„Nur ich, Roduin, und meine drei Diener waren zu Pferde, die Suaven folgten zu Fuß; doch bald bemerkte ich Nachläßigkeit und Unbeſtimmtheit bei den Truppen. Ich rief mehreremale die Schausch (Art Offiziere) heran [*]), die wohl einen Augenblick die Ordnung wieder herſtellten, welche jedoch keine Dauer hatte.“

„Immer mehr Leute blieben zurück, die Dunkelheit der Nacht verhinderte es genau zu bemerken, und als wir auf dem Rücken des Berges ankamen, fanden wir Berittene uns faſt allein. Feſt entſchloſſen für meine Perſon nicht zu weichen, und durch irgend etwas Außerordentliches meine Schuld zu tilgen, hielt ich einen Augenblick an, bat Roduin, mich hier ruhig zu erwarten, ſprang vom Pferde, und ſchlich, mit meinem geſpannten Tromblon in der Hand, leiſe dem Lager zu.“

---

[*]) 20 Mann ſtehen gewöhnlich unter einem Schausch.

„Alles lag pêle-mêle im Dunkel und im tiefſten Schlafe; nur ein einziges Zelt, was offenbar das des Anführers ſeyn mußte, ſchimmerte nicht weit von mir mit dem ſchwachen Schein eines einzelnen Lichtes durch die Nacht. Ich kroch auf Händen und Füßen heran, und erblickte einen Mann darin liegen, der, in Gedanken vertieft, noch zu wachen ſchien; denn er wiegte ſich fortwährend hin und her. *) Ich umging das Zelt, hob leiſe eine Wand empor, drängte mich unten hindurch, und wollte eben mein Gewehr losdrücken — denn mit dem Tode des Chefs, war ich überzeugt, daß an keinen Widerſtand mehr zu denken ſey, und dann die nachfolgenden Suaven hinlänglich zum vollſtändigen Siege ſeyn würden — als ich an einem Knopfe meines Aermels hängen blieb. Bei der dadurch entſtandenen Bewegung des Zeltes ergriff der vor mir liegende Junuss ſeinen Säbel,

---

*) Dies iſt eine Mode der Orientalen, die mit ihrer Art zu ſitzen in Verbindung ſteht.

und traf, erſchrocken nach mir hauend, mein Gewehr in demſelben Augenblick, wo ich es auf ihn abdrückte. Pulverdampf erfüllte das Zelt, und als er ſich verzogen hatte, war Niemand mehr darin zu ſehen. Eine deſto größere Anzahl durch den Schuß Erweckte drangen dagegen von allen Seiten herzu; ich nahm mir nur ſo viel Zeit den Siegelring des fremden Befehlshabers zu mir zu ſtecken, der auf einem kleinen Feldtiſch mit ſeinen Waffen neben ihm lag, und eilte, den Ort wieder zu erreichen, wo ich meine Begleiter gelaſſen. Kaum war ich jedoch einige Schritte gelaufen, als ich ſchon mein Pferd wiehern hörte, das ſich losgeriſſen hatte, als wolle es mich aufſuchen. Es auffangend befand ich mich augenblicklich im Sattel, aber ſchon war es zu ſpät! Eine ſolche Zahl von Menſchen umringte mich im Nu, daß aller Widerſtand unmöglich ward. Man entriß mir meine mit Juwelen beſetzten Waffen, ergriff die Zügel meines Pferdes, und zog es fort, um mich im Triumph dem Chef

saur

BIBLIOTHEK DER DTSCH. LITERATUR 3-598-52254-1
PUCKLER-MUsKAU,H.VON FN. 09343/014

zuzuführen. Doch dieſer war nirgends zu finden. — Man ſuchte ihn von allen Seiten mit immer ſteigender Beſorgniß, doch jede Spur von ihm ſchien verſchwunden. Während man mich nun ſo ungewiß umherführte, und übrigens, da man mich nach der Pracht meiner Kleidung und Waffen für einen Sohn des Bey von Tunis hielt, mit einer Art Ehrfurcht behandelte, fiel mir plötzlich ein, ob ich mich nicht durch ein früher ſchon einmal verſuchtes Manöver noch retten könnte. Gedacht, gethan. Mit einem Zuge ſchob ich Sheitan's Zügel und Kopfgeſtell über ſeine Ohren, ſo daß Beides herabfiel, und die, welche mich führten, nur noch die Zügel ohne Pferd in den Händen behielten. *) Die Ueberraſchung lähmte ſie einen Augenblick, und als verſtehe mich mein edles Roß, bäumte es in demſelben Moment hoch auf, ſchlug mit den Vorderfüßen um ſich, und indem es dann mit

---

*) Nur mit arabiſcher Zäumung iſt dies ausführbar.

einem ungeheuren Satze niederwarf, was ſich ihm entgegen ſtellte, rannte es mit Blitzesſchnelle waldein, ſorgſam jeden Baum vermeidend, und dann inſtinctmäßig dem Wege wieder zueilend, den wir gekommen waren. Viele hundert Flintenſchüſſe wurden während dem nach mir abgefeuert, doch die Liebe beſchützte mich ohne Zweifel, denn keiner davon traf ſein Ziel. Wer beſchreibt aber meine Freude, als ich mit den erſten Strahlen der aufgehenden Sonne Roduin mit ſeinen Suaven mir entgegen kommen ſahe. Jetzt wandte ſich die Geſtalt der Dinge, wir umzingelten ſogleich den in ein défilé zuſammengepreßten, ungefähr ſechshundert Mann ſtarken Feind, und ich befahl, taub für das Flehen der Beſiegten und ihr Anerbieten, ſich gefangen zu geben, ein Ende mit ihnen zu machen. In einer guten halben Stunde war Keiner von ihnen mehr unter den Lebenden. Ich geſtehe, daß dieſe Metzelei etwas grauſam genannt werden mag; aber ich fühlte mich ſo empört über die erlittene Schmach, ich war damals ſo überzeugt, daß dieſe barbariſchen Gebürgsvölker auch barbariſch behandelt werden müßten, und hielt überdies, im Behuf meines eigenen Intereſſes, einen blutigen Sieg für ſo unerläßlich, daß ich keiner weitern Ueberlegung Raum gab. Als man die Leichname plünderte, fanden ſich auch meine eignen Waffen wieder, und voll der lachendſten Hoffnungen für die Zukunft, mit meinem Nachtwerk wohl zufrieden, eilte ich, nachdem ich Roduin gehörig inſtruirt, ſchleunig die Stadt Kernan zu erreichen, welche als ein geheiligtes Aſyl gilt, in dem kein Flüchtling beunruhigt werden darf.“

„Als Roduin im Lager ankam, und meldete, daß er allein das von Ali Ben Junuss ſelbſt befehligte Corps aus ſeiner ſtarken Poſition vertrieben, und ihm ſechshundert Mann getödtet, wollte der durch das Schießen am Morgen allarmirte Befehlshaber kaum der Nachricht Glauben beimeſſen. Doch konnte er ſich nicht lange der Evidenz verſchließen, übernahm die Verfolgung des Ueberreſtes, und ſandte Roduin mit der erfreulichen Nachricht ſofort nach Tunis. Nachdem dieſer dort für ſein eigenmächtiges Handeln nicht nur willige Verzeihung, ſondern hohe Belohnung erhalten, entdeckte er, dem Bey ſich zu Füßen werfend, daß dieſer für die vaterländiſchen Waffen ſo glorreiche Sieg nur dem, wie durch ein Wunder auferſtandenen, Juſſuf zu danken ſey. Der Bey, welcher längſt Reue über meine im erſten Zorn von ihm anbefohlene Hinrichtung gefühlt hatte, um ſo mehr, da er Niemand fand, mich ihm bei hundert Angelegenheiten, die er mir allein anzuvertrauen pflegte, zu erſetzen, zeigte eine unverholene Freude bei der unerwarteten Nachricht, und ſendete mir ſogleich einen Mamelucken mit dem Perlenkranz nach **Keruan**, deſſen Beſitz die vollſtändige Verzeihung verbürgt. Ich benutzte die Gelegenheit, dem Bey einen neuen ſehr bedeutenden Dienſt zu leiſten. Hinter **Keruan** lebte nämlich auf einem hohen Berge der Schech **Buttura**, ein Mann von großem Einfluß auf die Bergbewohner, der ſich kürzlich gegen den Paſcha ſehr feindlich benommen, dann zwar wieder mit ihm verſöhnt, aber dennoch der Einladung des Paſcha nach Tunis zu kommen, nicht hatte trauen wollen. Ich wußte, wie viel wegen anderer Pläne dem Bey daran gelegen war, mit Buttura feſten Frieden zu ſchließen. Die glückliche Conjunctur benutzend, brachte ich daher dieſem den Roſenkranz von Perlen, als ſey er ihm geſchickt, und vermochte den Schech, mich zu begleiten.“

„Ein wahrer Triumphzug erwartete mich in Tunis, und Sie können mein doppeltes Entzücken ſich vorſtellen, da ich wußte, daß Kabbuhra Zeuge davon ſeyn und alle Damen des Harems den Sieger nach ihrer ſchmeichelhaften Weiſe begrüßen würden. Denn dies ſahen wir immer als unſern ſchönſten Lohn an, wenn nach einer vollbrachten braven That, aus den Fenſtern des Harems Blumen auf uns niedergeworfen wurden; oder, ohne daß wir wußten, von wem die Gabe käme, irgend ein Juwel am Sattel unſres im Hofe ſtehenden Pferdes aufgehangen, oder dieſes mit der köſtlichſten Roſeneſſenz begoſſen wurde. Oft,“ ſagte Juſſuf lachend, „duftete mein Sheitan ſo ſtark danach, daß man es kaum in ſeiner Nähe aushalten konnte.“

Wie ſchön, dachte ich bei dieſen Worten, haben doch die Mauren und Araber, welche wir Barbaren ſchelten, die alten chevaleresken Sitten beibehalten, die ſie einſt von Spanien aus über ganz Europa verbreiteten, wo ſie jetzt nur noch eine halb vergeſſene Tradition ſind!

„Der Paſcha,“ erzählte Juſſuf weiter, „empfing mich gnädig, aber ernſt, und nicht eher fand ich mich ganz unbeſorgt, als bis er mich am Abend allein zu ſich in den Harem rufen ließ. Hier, von Kabbuhra hinter den Gittern geſehen, warf ich mich ihm zu Füßen, und weinend ſeine Hände küſſend, ſchwur ich ihm zu, immer ſein treuer und dankbarer Sohn zu bleiben. Mein Betragen, o Herr! ſetzte ich hinzu, verbürgt es dir wohl.“

„Hier ſchließt der erſte Act meines Drama’s,“ ſagte Juſſuf, ſich mit der weißen beringten Hand ſeinen prächtigen braunen Bart ſtreichend (denn Juſſuf ſpricht jetzt wie ein gebildeter Europäer) „der zweite endete gewaltſamer, und änderte mein ganzes zukünftiges Schickſal.“

„Drei Jahre vergingen in ungeſtörtem Frieden. Der Paſcha konnte über das fortwährende Verhältniß mit ſeiner Tochter nicht mehr in Zweifel ſtehen, es war indeß hinlänglich, daß er es zu ignoriren ſchien; doch mußte dabei faſt immer dieſelbe Vorſicht angewendet werden, um Kabbuhra's Ruf zu ſchonen und keinen éclat herbeizuführen, der dem Paſcha ſelbſt die Hände gebunden haben würde. Eine Heirath war vermöge unſerer Geſetze nicht möglich, und mein Rang ihr auch völlig unangemeſſen, da ich, nicht von prinzlichem Blute, wenigſtens erſter Miniſter und Chef der Mamelucken hätte ſeyn müſſen, um auf ihre Hand hoffen zu dürfen, was meine zu große Jugend unausführbar machte.“

„Dieſer fortwährende Zwang fing daher an, uns mit der Zeit ganz unerträglich zu werden, und wir beſchloſſen endlich zu fliehen. Ich hatte zu der Zeit einen Sclaven, mit Namen Antonio, auf den ich mich ganz verlaſſen zu können glaubte, und dem ich mich daher auch rückſichtslos entdeckte. Ich gab ihm 6000 Piaſter, um unter der Hand ein Schiff kaufen, und dies am beſtimmten Tage mit einer geringen Mannſchaft, die im Namen eines Kaufmannes gemiethet werden ſollte, für uns bereit halten zu laſſen.“

„Der Hof begab ſich alle Frühjahr nach einem Luſtſchloß, Hammam-Lief genannt, wo ſich mineraliſche Bäder befinden. Dieſe werden als eine Art Reinigungscur gebraucht, der ſich Jeder, der zum Hofſtaat gehört, unterziehen muß. Das Schloß liegt mitten in einer Pläne, vom Meer eine halbe Stunde entfernt, und durch eine ſumpfige Gegend voll hoher Binſen von dieſem getrennt. Von hier wollten wir unſere Flucht bewerkſtelligen, um Malta oder Sicilien zu erreichen, und, da es uns an Schätzen nicht fehlte, in Europa ein freies und glückliches Leben zu führen. Mit den ſchönſten Luftſchlöſſern bauten wir uns dieſe Zukunft auf, in denen wir die ſtillen Freuden einer ungeſtörten Verbindung genießen wollten, und kein Zweifel am Gelingen ſtörte die Zuverſicht unſerer, leider zu vertrauensvollen Jugend.“

„Die feſtgeſetzte Nacht erſchien. Antonio, der verſicherte, daß Alles bereit ſey, hatte mich verlaſſen, um uns am Ufer zu erwarten, und ich begab mich, froh endlich am Ziele zu ſeyn, zu der ängſtlich meiner harrenden Geliebten, die in großer Bewegung mit Thränen in meine Arme ſank.“

„Bald gelang es indeß meinen Liebkoſungen und feurigen Worten, die ihr das Bild unſeres nahen Glückes mit allen glänzenden Farben einer ſeit lange nur dahin gerichteten Einbildungskraft ausmalten, ſie zu beruhigen. Ein entſetzliches Gewitter mit Sturm und Regen, wie es in dieſer Jahreszeit häufig eintritt, tobte vor unſern Fenſtern. Nichts konnte uns günſtiger ſeyn, denn eine doppelte Reihe von Zelten, mit Soldaten angefüllt, umgab das Schloß. Obgleich Einige von ihnen da, wo wir durchdringen wollten, beſtochen waren, ſo konnten leicht Andere uns entdecken. Das Zimmer, in dem wir uns befanden, war nicht allzuhoch vom Boden entfernt. Ich löste meine lange goldene Säbelſchnur, befeſtigte ſie am Gitter, und auf den Balkon hinaustretend, kletterte ich zuerſt an der im Winde flatternden Schnur hinab, Kabbuhra, mir unverzagt und mit der Geſchicklichkeit eines Eichhörnchens nachfolgend. Als ſie aber unten angekommen war, überwältigten ſie von Neuem ihre Gefühle. Sie wandte ſich dem Hauſe noch einmal zu, fiel, in ihrer Meinung den ewigen Abſchied nehmend, auf ihre Kniee und ſchluchzte laut. Doch unſere Zeit war zu koſtbar, ich zog ſie mit ſanfter Gewalt hinweg, und paſſirte unangefochten mit ihr die Zelte, in welche der fürchterliche Regen alle Krieger zuſammengedrängt hatte. Unſer Weg zwiſchen den Binſen wurde aber immer beſchwerlicher, und das Herz blutet mir noch, wenn ich daran denke, mit wie viel Muth und Geduld dies zarte Weſen ihre ſeine Haut an den Geſtrüppen blutig ritzte, in bloßen Füßen (denn ihre Pantoffeln waren nach kurzer Zeit im Sumpfe verloren gegangen) und leichter Kleidung dem entſetzlichſten Unwetter ausgeſetzt blieb, und dennoch nie eine Klage über ihre Lippen kommen ließ. Ich trug ſie, ſo oft ich konnte, aber kürzlich erſt von einer bedeutenden Wunde in der Bruſt geneſen, die ich in einem Gefecht erhalten, waren meine eignen Kräfte kaum zur Hälfte wieder zurückgekehrt, und überdem drückte mich die Laſt großer Summen in Gold und Juwelen, die ich niemand Andrem anzuvertrauen gewagt, faſt darnieder. Endlich erreichten wir, von Mattigkeit erſchöpft, das Meer; aber wer ſchildert unſer Entſetzen! kein Schiff war weit und breit zu ſehen. — Hier verließ mich einen Augenblick alle Faſſung, und nur Kabbuhra zeigte eine wunderbare Standhaftigkeit. Warte meiner hier, rief ich verſtört, und laß mich ſuchen, Antonio muß in der Nähe ſeyn. Ueber eine halbe Stunde irrte ich verzweiflungsvoll am Ufer umher, doch nichts als einzeln die Luft durchkreiſende Seemöven zeigten ſich meinen ſtarren Blicken. Als ich zurückkam, war auch Kabbuhra verſchwunden. Eine aus den Binſen hervorbrechende Schlange verſcheuchte ſie; tödtlich geängſtigt hatte ſie mich dann auf einer falſchen Seite aufgeſucht, und eine zweite bange halbe Stunde verſtrich, ehe wir, laut unſern Namen rufend, uns wieder zuſammenfanden.“

„Troſtlos ſchlugen wir den Rückweg nach dem Schloſſe ein; ich in dumpfer Verzweiflung, das entſchloſſene Mädchen mich mit allen Trugſchlüſſen, die ihr die Liebe eingab, vergebens zu tröſten verſuchend. O Kabbuhra! rief ich, es bleibt uns nichts Andres mehr übrig, wir müſſen zuſammen ſterben! Ich bin bereit, erwiederte ſie, dir zu folgen, wohin du mich führſt, auch in den Tod. — Im halben Wahnſinn drückte ich ſie feſt an meine Bruſt und zog meinen Dolch, doch verſagte mir der Muth. Kabbuhra, begann ich zagend um Zeit zu gewinnen, küſſe mich, und richte ſelbſt die Waffe auf dein Herz — iſt dein letzter Seufzer entflohn, ſo zerſchmettert dieſe Piſtole mein ſchuldbedecktes Haupt. O, ſagte ſie ſich ſchaudernd abwendend, laß uns vorher doch noch das Aeußerſte abwarten. Wie ſchnell iſt, ehe man uns ergreifen kann, ein Dolchſtoß geführt; vielleicht ſchützt uns Allah, und läßt uns durch ein Wunder das Schloß wieder erreichen. Aber ſie wußte nicht, daß meine wenigen übrigen Kräfte mit jedem Momente ſchwanden. Meine Wunde war von Neuem aufgebrochen, ich fühlte mich mit Blut überſtrömt, und ſank ohnmächtig in die Kniee. Als ich die Augen wieder aufſchlug, fand ich das treue Geſchöpf mit der größten Geiſtesgegenwart beſchäftigt, meine Wunde zu verbinden und mir ſtarke Eſſenzen vorzuhalten, die mich mühſam ins Leben zurückgebracht hatten. Wie, dachte ich über mich ſelbſt empört, dieſes zarte gebrechliche Weſen zeigt ſolchen Muth und Du ſollteſt neben ihr erliegen? Eine überirdiſche Kraft ſchien bei dieſem Gedanken alle meine Nerven wunderbar zu ſtärken; ich raffte mich gewaltſam auf, und von Kabbuhra zärtlich unterſtützt, nahten wir zum zweitenmal den Zelten. Der Himmel ſchien mit uns im Bunde und ſtrömte noch immer ſeine Fluthen wie einen Wolkenbruch herab. — Jeder Wahrſcheinlichkeit zum Trotz waren in wenigen Sekunden die Wachen glücklich hinter uns, doch die goldne Schnur, dachte ich mit Schaudern, wenn ſie bemerkt worden und nicht mehr da wäre! Doch das Unwetter hatte uns gerettet; ſchimmernd flatterte ſie noch im Winde wie zuvor. Kabbuhra ſchwang ſich zuerſt mit ihrer Hülfe hinauf, und gleich darauf verrieth mir ihr dreimaliges Klopfen, daß Niemand erwacht ſey, und ich ihr ſicher folgen könne. Auf dem gewohnten Wege fand ich meine Wohnung wieder, und wenige Tage reichten hin, um die Folgen dieſer ſchrecklichen Nacht, der ſchmerzlichſten meines Lebens, gänzlich zu verwiſchen.“

„Doch nur eine Friſt hatte uns das verrätheriſche Schickſal vergönnt! Der Grund, warum

Antonio nicht erſchienen, war nicht Verrath, wie ich befürchtete, ſondern ein auf ihn gefallener Verdacht der Behörde, weil er ſeinen Auftrag mit zu wenig Vorſicht verrichtet. Man hatte ſein Schiff angehalten, und da er keine Auskunft darüber geben wollte, ihm fünfhundert Stockſchläge aufzählen laſſen. Nun nannte er einen falſchen Namen, deſſen Unwahrheit ſich aber bald auswies. So ward ſeine Marter verdoppelt, und ohne Kraft ſie länger auszuhalten, geſtand er Alles. — Der Paſcha, als er dieſen Bericht erfuhr, übte noch einmal Langmuth, und ſtatt mich tödten zu laſſen, wie ich erwarten mußte, wies er mir einen feſten Pallaſt in Tunis zum Gewahrſam an, die **Darlaola**, wo von Negerinnen Alles bereitet wird, deſſen die Hofhaltung bedarf. Hier ward ich übrigens anſtändig behandelt, zuerſt der genauen Aufſicht dieſer alten Weiber übergeben, einer gefährlicheren Wache als alle übrigen, außerdem aber umringten auch noch Soldaten das Haus; und dennoch gelang es mir bald, mit

Hülfe des Arztes und der nicht zu ſtrengen Controle des Chefs der Mameluken, ein ſolches Beſtechungsſyſtem zu organiſiren, daß, während des ganzen Jahres wo ich hier gefangen ſaß, nur wenig Nächte vergingen, in denen ich nicht, wenigſtens einige ſelige Minuten, in Kabbuhra's Armen ruhte, obgleich mein Gefängniß über eine Stunde von der Reſidenz entfernt war und ich hundert Schwierigkeiten aller Art zu überwinden hatte, ehe ich bis zu ihr dringen konnte. Meine damalige Ausdauer, meine unerſchütterliche Zuverſicht und meine gänzliche Verachtung jeder Gefahr iſt mir ſeitdem oft ſelbſt faſt ein Räthſel geworden, und ich fühle wohl, daß ich des Gleichen jetzt nicht mehr fähig wäre.“

„Nach Verlauf dieſes, trotz ſeiner unaufhörlichen Sorge, glücklichen Jahres trennte uns endlich das grauſam mit uns ſpielende Schickſal für immer!“ Der tiefe Kummer, der ſich hier über Juſſufs Züge verbreitete, und die Heftigkeit ſeiner Empfindung, die ihm auf einen Augenblick faſt das

Athmen benahm, zeigten mir, wie ſchmerzlich er dieſen Verluſt noch jetzt empfinde. „Ich kann,“ ſagte er an ſeine Bruſt faſſend, „dieſe Geſchichte meines ſtürmiſchen Lebens nicht erzählen, ohne auf das heftigſte davon ergriffen zu werden, und hätten Sie mir nicht ein ſo freundliches Intereſſe gezeigt und ſo lebhaft in mich gedrungen — ich würde mich ſchwer dazu entſchloſſen haben. Sie ſind der Erſte, dem ich ſo ausführlich mitgetheilt, was ich mich lange Zeit bei mir ſelbſt zu überdenken ſcheute. Doch wir ſind jetzt bald am Ende, und Ihre Geduld“, ſetzte er mit ſeinem unwiderſtehlich liebenswürdigen Lächeln hinzu, „möge nicht noch früher ermüden.“

„Um die angeführte Zeit hatte ich das Unglück, daß Assin, mein Beſchützer und zweiter Vater, wie überhaupt einer der ausgezeichnetſten Männer, in Ungnade fiel und mein größter Feind ſeine Stelle als erſter Miniſter und Chef der Mamelucken einnahm. Dieſer, der genau meinen Schritten gefolgt und von Allem unterrichtet war, machte dem Paſcha einen ſo umſtändlichen Rapport darüber, daß der Vater mich nun endlich der Ehre ſeiner Tochter aufopfern zu müſſen glaubte.“

„Lombard, der Leibarzt, bekam den Auftrag, mir in meinem Gefängniſſe die Gifttaſſe zu reichen, die dem Leben der Verurtheilten ein ſchnelles Ende macht. Aber von Lombard hatte ich nichts zu befürchten, und es iſt wohl möglich, daß der Bey ſelbſt im Geheim darauf rechnete. Der Grund dieſer meiner Sicherheit war folgender. Als ich noch ein Knabe von fünfzehn Jahren war, kam Lombard zuerſt nach Tunis, wo er ſich am beſten zu inſinuiren glaubte, wenn er dem Schutz der Conſuln entſagte und ſich ganz unter die Jurisdiction des Bey begäbe. Dieſer Schritt führte ihn jedoch bei einem Haare ſeinem Untergange zu. Eine Epidemie verbreitete ſich in der Hauptſtadt, welche Lombard für die Peſt erklärte. Da Nichts dem Handel und unſern damaligen Verhältniſſen nachtheiliger ſeyn konnte, wie eine officiell erklärte Peſt, durch alle Hinderniſſe welche ſie in den Verkehr mit Europa bringt, ſo gerieth der Paſcha in die höchſte Wuth über eine Behauptung, der alle tuneſiſchen Aerzte widerſprachen. Er befahl, den allzukühnen Lombard ſogleich herbeizuführen, um ihm vor ſeinen Augen tauſend Stockſchläge zu geben, welches einem Todesurtheil äquivalent iſt. Die einnehmende Geſtalt und das würdige Benehmen Lombard's machte auf mich, der damals ein verzogenes Kind des Paſcha war, einen ſolchen Eindruck, daß ich in die bitterſten Thränen ausbrach, mich dem Bey zu Füßen warf, und ihn beſchwor: den grauſamen Befehl zurückzunehmen, um doch erſt abzuwarten, ob der fremde Mann nicht die Wahrheit geſagt. Der Paſcha, gerührt von meiner Angſt, ſtreichelte mir die Wangen und ſagte gütig: beruhige dich nur, es ſoll nach deinem Wunſch geſchehen! Lombard ward abgeführt, und als kurze Zeit darauf ſich vollſtändig bewährte, was er behauptet, machte ihm der Bey öffentlich eine Entſchuldigung, beſchenkte ihn reichlich, und ernannte ihn mit einem hohen Gehalte zu ſeinem Leibarzt."

„Als nun derſelbe Mann, der mir Leben, Ehre und Wohlſtand dankte, jetzt in der Nacht mit dem Gifttrank bei mir erſchien, ſagte er, mich umarmend: Ich ſchätze mich glücklich, Juſſuf, endlich vergelten zu können, was du einſt an mir gethan. Alles iſt zu deiner Flucht mit Leſſeps (dem Sohne des franzöſiſchen Conſuls) abgeredet, die Fregatte Adonis *) liegt ſegelfertig auf der Goletta, um zur Expedition gegen Algier zu ſtoßen, eine Embarkation wird vom früheſten Morgen an am Ufer auf dich warten, und zwei Pferde ſtehen für dich und deinen Diener am Meeresthore bereit. Es wird dir leicht werden, dich zur beſtimmten Stunde dort einzufinden, und du haſt noch Zeit alle gehörigen Vorbereitungen zu treffen, denn vor Morgen wird Niemand nach dir fragen. Einmal in Sicherheit, werden wir dann ſehen, ob noch etwas weiter für dich zu thun iſt. Mit

---

*) Der Name des Schiffs konnte nicht paſſender für den ausgeſucht werden, den es tragen ſollte.

tiefſter Rührung nahm ich von dem treuen Freunde Abſchied, trug ihm tauſend Liebesgrüße an meine arme **Kabbuhra** auf, füllte dann eine Kiſte mit allen meinen Juwelen, mehr als eine Million an Werth, nähte davon für ungefähr hunderttauſend Franken einzelne Diamanten in meine Weſte (was ſpäter ein großes Glück für mich war), und verließ, als Beduine vermummt und ganz unkenntlich, auf die gewohnte Weiſe mein Gefängniß. Nachdem ich Alles gefunden wie es mir Lombard angezeigt, und das Meerufer glücklich erreicht, tödtete ich die Pferde und warf ſie mit Hülfe Ruſtan's in einen tiefen Brunnen, damit ſie meine Flucht nicht verrathen könnten, dann näherte ich mich mit der Morgendämmerung der bezeichneten Stelle. Hier bot ſich meinen Blicken ein unerwartetes Schauſpiel dar. Eine Patrouille war, vorbeigehend, den Matroſen der Embarkation begegnet, die, ſelbſt von nichts wiſſend, als daß ſie einen Paſſagier aufnehmen und nach dem Schiff bringen ſollten, an's Ufer geſtiegen waren um zu frühſtücken, an welchem Mahl nun die Soldaten der Patrouille brüderlich Theil nahmen. Während ich ſchnell mein Morgengebet verrichtete, drangen die Töne ihres luſtigen Muthes mit Gelächter und Scherzen bis zu mir herüber. Wahrſcheinlich hatte dieſer Lärm eine zweite Patrouille angezogen, die ich bereits vom Gipfel des nahen Hügels herabſteigen ſah. Ich gab ſchleunig meinem Diener die in einen weißen Shawl gewickelte Juwelenkiſte, befahl ihm, mir auf dem Fuße zu folgen, und ging unbefangen auf die Gruppe zu. Hier ward ich gewahr, daß die unbeſorgten Soldaten, um ihre Mahlzeit ungeſtört zu genießen, ihre Gewehre in dichter Reihe an eine Mauer gelehnt hatten, die an dieſer Stelle das Meer einfaßt und einen Vorſprung nach dem Waſſer zu bildet, auf dem die Kolben der Flinten ruhten. Mit einem Sprunge war ich am äußerſten Ende der Reihe, und das erſte Gewehr ergreifend, warf ich ſie mit leichter Mühe alle mit einander raſſelnd ins Meer. Jetzt zog ich meinen Säbel, und den Matroſen franzöſiſch zurufend, daß ich der erwartete Paſſagier ſey, und ſie, wenn ſie ihr Leben ſchätzten, über Hals über Kopf ihr Boot beſteigen ſollten, chargirte ich mit meinem Diener die überraſchten Soldaten, welche kaum wußten wie ihnen geſchah.“

„Nachdem ich zwei davon niedergehauen, ergriff mich einer beim Bund und fiel durchſtochen zu meinen Füßen, einen Andern ſtreckte meine Piſtole, mit dem linken Arm abgefeuert, zu Boden. Auch mein Diener kämpfte mit dem Muthe der Verzweiflung, und ungeachtet der Uebermacht erreichten wir glücklich das Boot, ehe noch die im Lauf herbeieilende zweite Patrouille uns einholen konnte. Schon mit einem Fuße in dem Fahrzeug hielt mich noch ein rieſiger Albaneſe an der Schulter feſt, was ihm jedoch übel bekam, denn ein glücklicher Zug meines Damasceners trennte ſeine Fauſt ſo glatt vom Arme, daß ſie als Trophäe mit ins Boot herabfiel. Sie war nur ein ſchlechter Tauſch für den herben Verluſt, den ich zu gleicher Zeit erlitt. In der Verwirrung des Kampfes, und um ſich die Hände frei zu machen, hatte nämlich Ruſtan die ihm übergebene Juwelenkiſte von ſich geworfen, und ſeitdem nicht wieder daran gedacht. Während der Füſillade, die uns vom Ufer verfolgte, ſah ich ſie unverſehrt auf dem Strande liegen. Einen Augenblick faßte ich den raſenden Entſchluß, noch einmal nach ihr umzukehren, doch die Vernunft gebot mir bald ihn wieder aufzugeben. Später habe ich erfahren, daß dieſe Kiſte dem Paſcha nach meiner Flucht richtig überliefert worden iſt.“

„Wie ich nun in den franzöſiſchen Dienſt gelangte, was ich dort auszuführen das Glück hatte, und wie ich mit einer Sendung des Gouverneurs von Algier mich noch einmal nach Tunis wagte, erzähle ich Ihnen, wenn Sie es wünſchen, ein anderes Mal; für heute haben wir wohl Beide genug.“

Mit dieſen Worten ſchloß Juſſuf ſeinen ſeltſamen Bericht. Ich ſetze vor der Hand nur noch hinzu, daß er ſich im franzöſiſchen Dienſt durch Gewandtheit und Unerſchrockenheit auf das Glänzendſte auszeichnete, durch das faſt wunderbare Wagſtück der Einnahme der Citadelle von Bone mit ſeinem Freunde d'Armandy aber die Augen der ganzen Armee auf ſich zog, wovon ich ſpäter mehr zu ſagen Gelegenheit finden werde.

Die neueſten Lorbeeren hat er in der Affaire gegen den Bey von Conſtantine gewonnen, und der Gouverneur wünſcht nichts mehr, als ihn an die Stelle deſſelben einſetzen zu können. Ueber Tiſch äußerte er dies wie halb im Scherz: „Mais mon Général,“ antwortete Juſſuf, „donnez moi 1200 hommes, et vous n'avez qu'à me laisser partir, je m'entaillerais bien moi même. La route de Bone à Constantine est aussi facile que celle de votre hôtel à mon logement en ville.“

Es ſchien dem jungen Türken nicht unangenehm zu ſeyn, als ich ihm ſagte, daß ich mich um ſo mehr gefreut habe, ihn kennen zu lernen, da ſeine

Reputation bereits eine Europäiſche geworden ſey, und ich in Paris aus manchem ſchönen Munde ſeinen Namen mit einem Enthuſiasmus nennen gehört hätte, den ſein Anblick gewiß nicht entkräften würde. In der That, Juſſuf iſt eine Erſcheinung, die Jeden lebhaft intereſſiren muß, doch ſpricht er meine Individualität vielleicht noch mehr als irgend einen Andern an, und die Folge hat mir gezeigt, daß dieſe Anziehung in einigem Grade auch gegenſeitig war. Wir im alternden Europa ſind faſt Alle mehr oder weniger Denker geworden; hier ſah ich einmal unſern Gegenſatz, einen Menſchen, der ganz Handlung iſt. Es iſt ein ächter Naturheld, und ſchön, liebenswürdig, menſchlich vornehm, wie er ſich darſtellt, zugleich der Romanheld wie er ſeyn ſollte. Wir Civiliſirte ſind eine ausgemergelte, zehnmal ausgepreßte, bis auf den letzten Grad geiſtig ausgeſogene Race, die dergleichen nicht mehr liefern kann. Nur eine gigantiſche Verſtandesmaſchine, wie Napoleon, konnte als höchſte Summe und Repräſentant der Zeitfähigkeit noch bei uns möglich werden — aber eine primitive Natur, eine ſolche poësie en action, wie dieſer Türke, wird auf unſerem Boden nicht mehr wachſen. Iſt der Einfluß derſelben durch Stellung und Umſtände hier auch nur gering und local, dem Kenner bleibt ihre Entfaltung immer höchſt merkwürdig. Wer ſie ſich übrigens auch hiſtoriſch und weltſtürmend denken wollte, brauchte ſie nur in ſeiner Phantaſie auf einen Thron Aſiens zu ſetzen. Doch wir wollen zur Geſellſchaft unſeres braven Gouverneurs zurückkehren.

Das Geſpräch wandte ſich jetzt auf andere Gegenſtände, namentlich auf eine nahe bevorſtehende Heirath im Hauſe des ſchon von mir erwähnten Muſtapha Paſcha. Juſſuf beſchrieb uns die bei ſolchen Gelegenheiten üblichen Ceremonien und bemerkte, daß der Bräutigam, ſo wie die Braut entſchleiert wird (bei welcher Gelegenheit er ſie zum erſtenmal zu ſehen bekommt), ſie auf die Stirn küſſe und ihr ſage: Ich nehme dich zu meinem Weibe für dieſe und jene Welt.

„Ich denke,“ fiel ich ein, „in jener Welt ſind den Gläubigen noch höhere Schönheiten beſchieden.“

„Allerdings,“ antwortete Juſſuf lachend, „erwarten uns dann die **Horris** (ſo ſprach er das Wort aus), aber der Prophet geſtattet uns, eine Frau, die wir beſonders lieben, mit unter dieſe aufnehmen laſſen zu dürfen.“

„Die Türken,“ fuhr die Tochter des Gouverneurs fort, „müſſen übrigens weit zärtlicherer Natur ſeyn als die europäiſchen Liebhaber, denn der Bräutigam verſicherte mir bei unſerm letzten Beſuch, daß ihm die Sehnſucht nach ſeiner Braut Tag und Nacht keine Ruhe laſſe, obgleich er ſie noch nie geſehen habe.“

„Vielleicht eben deßwegen;“ meinte der ſarkaſtiſche Hausarzt.

Das Benehmen Juſſufs war eben ſo fein und höflich, als impoſant in ſeiner einfachen Natürlichkeit, nicht ohne Stolz gegen die Männer, vertraulich und einſchmeichelnd gegen die Damen. Doch war etwas Unheimliches wie im Othello dabei, an deſſen Charakter er mich oft erinnerte. So ſagte er einmal von einer ſchönen, hier ſehr gefeierten Dame: „Je n'oserais pas l'aimer. Comment pourrais-je le supporter, de lui voir fair la cour par tout d'autres!“ Er hatte einen ſuperben perſiſchen Candſchar im Gürtel, den nach Tiſch die Geſellſchaft neugierig betrachtete. Als die reizende Gräfin Erlon ihn in die Hand nahm, ſagte er mit dem ſanfteſten Lächeln: „Madame, vous pouvez le toucher hardiment, avec celui là je n'ai pas encore coupé de tête.“

Der Pallaſt des Gouverneurs gehörte früher einem der reichſten Mauren der Stadt, und iſt faſt das einzige von Franzoſen bewohnte Gebäude, was auch im Innern faſt ganz unverändert geblieben iſt. Wie in den übrigen Häuſern bildet auch hier, nur in größeren Dimenſionen der mit Säulengängen umgebene innere Hof die Hauptpiece. Alle Zimmer ſind aber hier geräumiger, und prächtig mit Vergoldung und bunten Farben geſchmückt; Treppen, Thüreinfaſſungen, Säulen ſämmtlich aus weißem Marmor, die Capitäle und Fenſtergitter vergoldet, die Wände bis zur Bruſthöhe mit Porzellaintafeln eingelegt, Plafonds und Thüren kunſtreich geſchnitzt u. ſ. w. Viel originelle Meubles fielen mir auf, unter andern ſehr bequeme, aber unförmlich große fauteuils, wie auch eine ſeltſame Bettſtelle in Grün und Gold, mehr im Geſchmacke der Zeit Ludwig des Vierzehnten, als im Charakter des Orients, vielleicht noch eine gemachte Beute aus jener Epoche.

Ich begleitete den Gouverneur mit ſeiner Familie ins Theater, wo une femme de l'empire leidlich, und nachher eine Farce, le divorce, beſſer geſpielt wurde, als ich ſie auf irgend einem Provinzialtheater in Frankreich geſehen habe. Das dritte Stück konnte nicht gegeben werden, weil die Directrice plötzlich erkrankt war — man ſagte: in Folge der foudroyanten Nachricht, daß die Municipalität ihr ſtatt einer Zulage von zwölftauſend Franken jährlich, wie ſie ſie bisher genoſſen, ſortan nur die Hälſte geben wolle. Dies ſcheint mir eben ſo mißverſtandene Oekonomie im Kleinen, als ſie das Gouvernement, durch die Kammern gezwungen, auch bei Verwaltung der Angelegenheiten Algiers überhaupt im Großen anwendet.

Viele ſind z. B. der Meinung, daß man mit 6000 Mann Truppen mehr, alle wünſchenswerthe Reſultate erreichen, und ſich dann weit genug verbreiten können würde, um mit Sicherheit ſolche Stellungen auf die Dauer einzunehmen, welche eine wahre Herrſchaft über die Régence begründen, und wenigſtens die Cultivirung der Ebene von Metidschia möglich machen würden. — Die, welche die hieſigen Verhältniſſe am genaueſten kennen wollen, verſichern, daß, wäre der Bey von Conſtantine beſeitigt, aller Widerſtand der Araber von ſelbſt aufhören würde, da ſein Beiſpiel und ſeine Intriguen der letzte Anker ſind, der ſie an dem alten Zuſtand der Dinge feſthält. Dann, ſagen ſie, könnte ein wahres und erfolgreiches Civiliſationsproject Afrika's beginnen, während bis jetzt alle angewandten Mittel und Koſten nur als Palliative wirkten. Noch andere behaupten dagegen, man habe zu viel Truppen und müſſe nur im höchſten Nothfall die Eingebornen bekriegen, ſtatt deſſen ſie vielmehr durch Geld bearbeiten, und ihr Intereſſe trennend, nach Macchiavel's Regel, Einen durch den Andern im Zaum halten; wenn man aber einmal ſelbſt aufträte, dürfe man auch nicht die mindeſte Schonung walten laſſen, wozu nicht ſowohl die vielen Truppen als eine größere Energie nöthig ſey. Ich kann über Alles dieß nicht urtheilen, aber jeden Unparteiiſchen muß es in Verwunderung ſetzen, daß die Franzoſen nach vieljährigem Beſitzthum, mit 15,000 Mann Truppen und ſo vielen angewandten Millionen es noch nicht einmal dahin gebracht haben, daß man vier Stunden von der Stadt ſich ohne Escorte hinauswagen darf, zwei- bis dreitauſend Mann dazu gehören, um eine Excurſion nach dem acht Stunden entfernten Belida zu unternehmen, der Atlas in gleicher Entfernung gänzlich unzugänglich geblieben iſt, und die fruchtbare Ebene von Metidschia, obgleich bereits faſt gänzlich verkauft, dennoch wüſt liegen bleibt, weil die Coloniſten darauf weder ihres Eigenthums noch ihres Lebens ſicher ſind. Und dies iſt um ſo auffallender, wenn man bedenkt, daß das türkiſche Gouvernement früher mit 7000 Türken das ganze weite Reich, von den Grenzen Marokko's bis denen von Tunis, in Gehorſam hielt. Es ſcheint in der That, daß die Franzoſen, bei allen ihren übrigen glänzenden Eigenſchaften, die Kunſt des Coloniſirens entweder nur ſchlecht verſtehen, oder das Gouvernement gar nicht die Abſicht hat, Algier für immer zu behalten, ſich aber dem ſo enthuſiaſtiſch ausgeſprochenen Willen der Nation nicht offen entgegen zu ſetzen wagt. Iſt dies Letztere der Fall, ſo glaube ich für mein Theil, daß es vollkommen Recht hat, und daß vielleicht ein Etabliſſement, dem der alten Rittererden von Malta und Jeruſalem ähnlich, nach dem Zeitgeiſte motivirt, und unter den allgemeinen Schutz der europäiſchen Mächte geſtellt, dem Zwecke beſſer entſprechen würde.

Aber das Poſtdampfſchiff iſt im Begriff abzuſegeln, und ich muß ſchließen. Eben verläßt mich eine Deputation des Handelsſtandes, um mich zu einem großen Balle einzuladen. Ich muß ſchon meiner Eitelkeit das Vergnügen gönnen, zu ſagen, daß der Sprecher der Herren mich mit den Worten anredete: „La réputation, qui vous a devancé, m. P., nous fait vivement désirer, que vous nous fassiez l'honneur d'assister à notre petite fête.“ In Algier iſt dies immer recht artig für einen armen Lauſitzer Edelmann, den die Natur nur beſtimmt hatte, zu Hauſe Haaſen zu ſchießen und Kohl zu pflanzen. Verzeih' der Schwäche, die ich hier an den Tage lege, und lachſt Du mich ein bischen aus, ſo geſchehe es mit derſelben gutmüthigen und ſchalkhaften Liebenswürdigkeit, die Dir bei jeder Gelegenheit, Du mochteſt tadeln oder loben, mein Herz im Lauf der Zeit immer inniger zuführte.

Empfange, von dieſer Wahrheit innig überzeugt, mit Liebe und Freundſchaft mein erſtes Lebewohl aus dem andern Welttheil.

Dein treuer
H. S.

Reise-Journal.

(Wer Sitten ſchildern, und das wahre Bild eines Landes, ſo weit er es kennen und beurtheilen lernte, aufſtellen will, dem muß es auch erlaubt ſeyn, frei mit der Sprache herauszutreten. Die zu ängſtliche Decenz und Zimperlichkeit moderner, überwohlanſtändiger Reiſebeſchreiber bringt dadurch faſt immer [im großen Gegenſatz der kühneren Alten] nur ein verwäſſertes undeutliches Gemälde hervor, und wir können daher Semilaſſo, unſerer Anſicht nach, nicht tadeln, wenn er von ihnen abzuweichen wagt, halten es aber zugleich für unſre Schuldigkeit, den Damen zu rathen, daß ſie den folgenden Tag überſchlagen möchten.)

Algier, den 17. Januar 1835.

Es iſt die Zeit des Rhamadan, während dem, um ſich für das Faſten am Tage zu entſchädigen, die Muſelmänner den Abend und die Nacht durchſchwelgen. Als ein pflichtſchuldiger Reiſender, ein Opfer meines Handwerks, machte ich daher dieſen Abend mit einem jungen Franzoſen eine Entdeckungsreiſe in den gänzlich dunkeln, labyrinth- und höhlenartigen Straßen, nebſt vielen ſeltſamen öffentlichen und geheimen Orten der Stadt. Hätte dieſes furchtſame, an Sclaverei gewöhnte, unterwürfige Volk einen Banditen-, Diebes- oder Uebercivilisations-Charakter, gäbe es z. B. in Italien oder England ein ſolches Stadtlocal wie dieſes, ich möchte mich nicht, ohne bis an die Zähne bewaffnet zu ſeyn, in dunkler Nacht hineinwagen. Hier iſt dagegen durchaus nichts zu fürchten, als höchſtens von Zeit zu Zeit in eine Pfütze oder einen Kothhaufen zu treten, oder mit dem Kopf an einen zu niedrigen Bogen, einen hervorſtehenden Balken und dergleichen anzurennen, wenn nicht gerade ein vorübergehender Maure, mit ſeiner hohen Papierlaterne die Straße momentan erleuchtend, den Weg deutlicher erkennen läßt.

Man kann, ſobald es finſter geworden iſt, nicht fünf Minuten in der Stadt umhergehen, ohne von einem Rufſiano, die hier meiſtens junge Knaben ſind, angeſprochen zu werden, der Einem dann in ziemlich verſtändlichem Franzöſiſch Alles anbietet, was der geſunde, wie der verkehrteſte Geſchmack nur verlangen kann, als: reizende Jüdinnen, die meiſtens verheirathet und keineswegs Freudenmädchen nach europäiſcher Art ſind; alte dicke mauriſche Weiber, die, mit Gold und Brimborions aller Art behangen, daliegen, und aus einem großen Houkah rauchen, welcher einer Schraube ohne Ende gleicht, aus dem ſie den Dampf durch Waſſer widerlich ſchnalzend einziehen; Negerinnen mit hängenden Brüſten; braune Mädchen bis zum Alter von zehn Jahren herab, mit gefärbten Nägeln und Augenbraunen u. ſ. w.

Ja, ich weiß nicht, was einer verſchrobenen Einbildungskraft nicht alles ſonſt noch auf Verlangen hier vorgeführt werden möchte! Es verſteht ſich von ſelbſt, daß für einen Europäer die meiſten dieſer Schauſpiele ſo ungeheuer eckelhaft ſind, daß man alle ſeine Reiſepflicht zuſammennehmen muß, um ſich nur zu ihrem Anblick entſchließen zu können; doch machen zuweilen einzelne tableaux auch eine vollſtändige Ausnahme. So erſchien mir folgendes ſo frappant, daß ich es gewiß nie vergeſſen werde.

Wir wurden von unſern zwei Ruffiani, einem ſchönen, aber zerlumpt angezognen, ſiebzehnjährigen Jüngling, und einem, in eine braune Capuze gewickelten, ebenfalls recht hübſchen Knaben von höchſtens 12 Jahren, durch einen langen ſtockdunkeln Trichter von Gaſſe Trepp auf Trepp ab geführt, bis wir auf eine blendend vom Mond erleuchtete Terraſſe kamen, die uns plötzlich das Meer und die geiſterbleiche Stadt überſehen ließ. Von hier verloren wir uns von Neuem in ägyptiſche Finſterniß, und befanden uns nach Erſteigung weniger Stufen in einem ganz anſtändigen, mit Teppichen belegten Gemach. Hier ſaßen, wie drei Götzenbilder unbeweglich, mit unterſchlagenen Beinen, drei junge Mädchen, in verſchiedne Farben, zwar reich, aber nach unſern Begriffen immer mehr oder weniger ſchmutzig gekleidet. Sie waren mit goldnen und ſilbernen Ketten, Münzen u. ſ. w. behangen, trugen eine Art Huſarenjacken mit goldnen Schnüren und kurzen offnen Aermeln, durchſichtigem Muslin über dem Buſen, die nur bis an die Wade reichenden Beinkleider aus demſelben Stoff, an den nackten Armen und Beinen große Ringe, lange Glocken in den Ohren und einen Shawlturban auf dem Kopfe. Zwei rauchten aus dem Houkah, eine, mit aller Grazie eines Pariſer Stutzers, Cigarren. Sie grüßten uns weder, noch nahmen ſie ſcheinbar irgend eine Notiz von uns. In der Ecke ſtand, an die Wand gelehnt, ein kranker Wahnſinniger, in eine zerriſſene wollene Decke gehüllt, mit einem leichenähnlichen Antlitz. Zwei Bänke an der Thüre waren leer. Wir ſetzten uns, müde von dem langen Umherſteigen, auf die eine, die Ruſſiani auf die andre, und nun hatten wir alle Muße, die uns noch immer ſchweigend gegenüber rauchenden Schickſalsſchweſtern auf das genaueſte zu betrachten. Sie waren alle drei hübſch, aber von dem verſchiedenſten Ausdruck, nur ſich ähnlich durch den metallartigen Glanz der Augen, und die blendende Weiße ihrer Zähne, wie durch die gleiche rothe Färbung der Nägel und kohlſchwarze der Augenbraunen, die letztern noch durch einen Strich in eins zuſammengezogen, was allerdings den Augen einen erhöhten lustre zu geben ſcheint.

Die, welche rechter Hand von uns ſaß, mochte achtzehn Jahr alt ſeyn und war eine orientaliſche Schönheit, das heißt ſehr corpulent, aber dennoch wohl proportionirt. Sie ſah eben ſo apathiſch als unwohlwollend aus, und hatte, trotz ihrer regelmäßigen Züge, etwas Gemeines und Charakterloſes. Die Mittelſte, die ich höchſtens fünfzehn Jahr ſchätzte, zeigte ein wahres Ideal der Jungfräulichkeit, im ſtrengen griechiſchen Styl, mit einer ſchönen jugendlichen Bruſt nach derſelben Vorſchrift. Sie blickte eiskalt, ernſt und melancholiſch. Die Dritte, mit einem Stutznäschen und zierlich aufgeworfnen Lippen, angenehmer Fülle und ſchalkhaft ausgelaſſner Miene, glich ganz einer Franzöſin aus dem Süden, und war die Einzige, die uns, obgleich immer noch ſtillſchweigend, mehrmals anlachte, und nach einiger Zeit endlich dem Gelüſte über uns zu ſpotten nachgebend, ſich wahrſcheinlich mit irgend einer boshaften Bemerkung, zu der Dicken wandte, die jedoch nur mit einem erneuten quirlenden Zuge aus ihrem **Houkah** antwortete. Die mauriſche Sprache in Algier iſt angenehm, bis auf einen gewiſſen Ton, unſerm Eh ähnlich, der häufig wiederkehrt und fatal klingt. Uebrigens hat ſie etwas — wie ſoll ich ſagen — von Natur Geziertes oder Affectirtes (denn es gibt auch ein ſolches im Gegenſatz zu dem Abſichtlichen), was jedoch im Munde der Jugend nicht ohne Reiz iſt. Nachdem alſo die Kleine vergeblich ihre Gefährtinnen zum Lachen oder in beſſere Laune zu bringen geſucht, und die Corpulente nur damit noch zorniger gemacht zu haben ſchien, denn ſie ſprudelte etwas einer Verwünſchung nahe Kommendes hervor, wandte ſie ſich an uns und frug in gebrochnem Franzöſiſch mit italiäniſchen Worten untermiſcht, ob wir militairiſche Chefs wären? So begann endlich die Unterhaltung, die indeſſen, ſo weit wir uns gegenſeitig durch unſre Interpreten verſtändlich machen konnten, immer nur auf dieſes eine Mädchen beſchränkt blieb. Auf unſre Bitte ſtand ſie auf, und machte nachher wenig Umſtände, wie auf dem Sclavenmarkt, ihre Reize dem Anblick preiszugeben.

Als ich ihr meine Verwunderung äußerte, daß ſie ihre hübſchen Hände und Füße durch eine, altem Mahagoniholz gleiche, braunrothe Farbe ſo verunſtalten möge, meinte ſie: das käme blos auf den Geſchmack an, unſre weißlichrothen Nägel ſchienen ihr eben ſo häßlich als uns die braunen, und die Franken wüßten überhaupt gar nicht, was ſchön wäre. Als wir darauf nicht viel zu entgegnen fanden, fing ſie an, mit anmuthiger Stimme ein mehr als erotiſches franzöſiſches Lied zu ſingen, von dem ſie jedoch nur die erſten Zeilen behalten hatte, die ſie daher auf lächerliche Weiſe immerwährend wiederholte, was ich hier, ſelbſt nicht einmal, nachzuahmen wage. So willig dieſe Schöne ſich nun zeigte, ſo ſpröde war die jugendliche Mittlere, welche weit mehr den Effect einer Prieſterin der Veſta als der Venus auf uns machte. Nur mit der größten Mühe bewogen wir ſie aufzuſtehen, und kaum ließ ſie uns ihre ſchlanke Taille einige Sekunden bewundern, während die Dicke, wahrſcheinlich erbittert, daß wir von ihr gar keine Notiz zu nehmen ſchienen, uns derb auszuſchelten begann. Nachdem wir, ohne darauf zu achten, noch eine Weile mit der andern geſcherzt, frug die Kleine, indem ſie ihre Cigarre aus dem Munde nahm und uns keck in die Augen blickte: ob es nur unſre Abſicht ſey, ſie anzuſehen? Der junge Franzoſe antwortete mit der Lebhaftigkeit ſeines Alters: Que notre intention sans doute n'allait pas plus loin; mais qu'il la payerait bien, si elle voulait nous donner avec le jeune homme, qui nous avait amené, une scène de la tendresse moresque. En entendant ces mots grossiers, que la traduction de l'interprète rendait encore plus humiliants, le sang monta de colère au visage de la jeune fille, qui, regardant avec une fierté mêlée de mépris celui, qui l'avait offensée, dit: Un Ruffiano est trop au dessous de moi; et elle ajouta encore quelques mots, que nous ne pouvons répéter littéralement, mais qui caractérisent trop bien les moeurs des habitants de ce pays pour être passés sous silence. Le sens de sa phrase était que, si mon compagnon était si curieux, il n'avait qu' à se charger de son rôle auprès du jeune homme, pour être entièrement satisfait. Dieſe monſtröſe

Abfertigung decontenancirte den unvorſichtigen Angreifer dergeſtalt, daß ihm alles fernere Spaßen verging. Wir warfen darauf den drei Mädchen einige ſpaniſche Piaſter hin, was ihnen ſehr viel zu dünken ſchien. Die beiden **Ruffiani**, die wir jetzt entließen, erhielten Jeder 20 Sous, und waren gleich dankbar dafür.

Wir begaben uns nun in eine Art Theater der Mauren, wo **Ombres chinoises** vortrefflich dargeſtellt wurden. Hier aber überſtieg die Obſcönität alle Vorſtellung. Der Hauptheld des berühmten Volksſtückes war der Rieſe **Carragus**, welcher einen **Priape** zur Schau trug, mit dem er vor den Augen der gravitätiſch rauchenden Zuſchauer ausführte, was in dieſer Hinſicht denkbar und (für uns) nicht denkbar iſt. Das Ende des Stücks beſtand darin, daß ein Piket franzöſiſcher Soldaten den Rieſen gefangen nehmen wollte, worauf er ſich des erwähnten **Priape** als Waffe bediente, und zuletzt das Piket damit glücklich in die Flucht ſchlug.

Nach dem Schauſpiel beſuchten wir einen Mädchenball, der alle Monat zum Benefiz des **Meruar**, Vorgeſetzten dieſer Klaſſe (ein förmlicher **Roi des Ribauds**, welcher für Ausübung dieſer Charge dem Gouvernement jährlich 20,000 Franken zahlt), ſtatt findet. Die Mädchen, ſeltſam und phantaſtiſch wie Prieſterinnen angezogen, tanzen nicht zuſammen, ſondern eine nach der andern allein, indem ſie mit Tüchern dazu wehen. Die Hauptbewegung bei dieſem Tanz beſteht in ganz beſondern, höchſt unſchicklichen Convulſionen, von wollüſtigem Mienenſpiel begleitet, um den phyſiſchen Genuß deutlich auszudrücken. Ungeachtet einige dieſer Mädchen ſchön und nicht ohne Grazie waren, wirkte doch das Ganze auf Europäer gewiß nur höchſt widrig. Die männlichen Zuſchauer, welche Gefallen an der Tänzerin finden, und dies durch Geſchenke bethätigen wollen, nähern ſich ihr mit einem Zeichen, worauf ſie ihren Tanz unterbricht, und ihr Geſicht, gegen den Galan gewandt, in die Höhe hebt. Dieſer nimmt mehrere Münzen in die Hand, die er erſt mit ſeinem Speichel befeuchtet, und ſie ihr dann auf Stirn, Wangen und Kinn aufklebt, worauf er ſie küßt. Sobald dieß geſchehen, bückt ſie ſich über einen Teppich und ſchüttelt den Kopf wie ein Pferd, damit die Geldſtücke herabfallen, die der Chef für ſie in Empfang nimmt. Man kann ſich kaum etwas Widerſinnigeres und Eckelhafteres denken als dieſe Operation. Während die Eine tanzte, kauerten die übrigen neben ihr auf dem Boden und rauchten; die Tanzende ſelbſt aber trank häufig (wie unſere Vorleſer) Zuckerwaſſer. Daß auch alle anweſenden Männer rauchten, braucht wohl kaum erwähnt zu werden.

Wir beſchloſſen unſre, meiſtens penible Tour, mit Beſichtigung eines der angeſehenſten Caffeehäuſer, wo ein mauriſches Concert viele Leute verſammelte. Dieſes bot uns wiederum ein ſehr originelles Charakterbild dar.

Auf einer mit Teppichen behangenen Eſtrade ſaßen auf ihren nackten Beinen, bunt und ſelbſt ziemlich reinlich gekleidet, vier Muſiker mit den ausdrucksvollſten Geſichtern, die in ihrer Art durchaus keine ungeſchickten Künſtler waren. Zuerſt links ein kugelrunder unförmlich dicker Neger mit einem höchſt gutmüthigen Mondfinſternißgeſicht, der mit rührenden Grimaſſen die Zither ſpielte. Neben ihm ein ſchöner, alter Araber, mit langem weißen Bart, welcher eine Art Geige ſtrich, und mich, der nahe herangetreten war, auf das Freundlichſte, jedoch immer würdevoll anblickte. Ihm folgte ein junger Maure von eben ſo hellem Teint wie ein Europäer, der die Trommel ſchlug. Der Letzte der kleinen Truppe war ein ſtarker Mann von dunkelbrauner Geſichtsfarbe und wahrſcheinlich gemiſchtem Blute, mit ſtruppigem ſchwarzen Bart, und dieſer blies eine Art Flöte. Die Muſik, welche die Leute machten, hatte etwas Wildes, Abruptes und Fremdartiges, war aber keineswegs unangenehm. Da mich das ganze Schauſpiel ſehr ergötzte, legte ich ein Fünffrankenſtück auf den Teppich, worauf das Orcheſter ſogleich mit vieler Gewandtheit aus der Nationalmuſik einen Uebergang in eine bekannte europäiſche Melodie bewerkſtelligte, offenbar uns zu Ehren, weßhalb auch der Alte mit dem weißen Bart mir mehrmals lächelnd dabei zuwinkte, und ſeine kleinen Augen, die wie ein paar Kohlen funkelten, komiſch dazu verdrehte. Wir ließen uns jetzt Caffee geben, den in kleinen Taſſen ein Negerknabe ſehr reinlich ſervirte, und auf Verlangen auch geſtoßnen Candiszucker hinzufügte. Obgleich mit dem Satz vermiſcht, fanden wir doch Beide dieſen Trank vortrefflich, und weit beſſer als in den hieſigen franzöſiſchen Caffeehäuſern. Eben ſo gut war der türkiſche Tabak, von dem ich, mitten unter den in ſtolzer Ruhe hingelagerten Muſelmännern, eine Pfeife mit Vergnügen rauchte. Sonderbar iſt die Mode, daß in dieſen Häuſern kein Preis für das, was man darin genießt, feſtſteht. Man zahlt wörtlich nach Belieben. Denn man gebe noch ſo wenig, es wird nichts mehr verlangt, eine reichere Gabe jedoch mit vielem Danke angenommmen.

So hatten wir denn auch unſern Rhamadan, im Geiſt des Landes, freilich grotesk und für die Augen zum Wehthun indecent, aber doch merkwürdig und faſtend gefeiert!

Den 18.

Ich machte einige Viſiten. Unter andern eine intereſſante beim Admiral. Er ſprach während derſelben mit vieler Anerkennung von den Engländern, und ſagte im Verlauf der Unterhaltung: es bliebe immer eine ſehr angenehme Erinnerung für ihn, gewiſſermaßen Zeuge des erſten Aufſproſſens der großen Laufbahn des Herzogs von Wellington geweſen zu ſeyn. Ich befand mich, fuhr er fort, im Jahr 99 an der Tafel des Gouverneurs Lord Wellesley in Calcutta, bei dem ſein Bruder Sir Arthur, wie er damals hieß, als Oberſt Adjutantendienſt verrichtete. Man wußte bereits, daß die Truppen gegen Tippo Saib einen großen échec erlitten hatten, und es fiel daher Jedem auf, als dem Gouverneur bei Tiſch eine Depeſche überbracht wurde, die er ſogleich, und mit deutlichen Zeichen der Unruhe las. Sie enthielt, wie man nachher erfuhr, ein höchſt dringendes Geſuch des Generals en chef um außerordentliche und ſchleunige Hülfe, widrigenfalls er an dem Heil der Armee verzweifeln müſſe. Nachdem Lord Wellesley die Hiobspoſt wieder zuſammengefaltet hatte, ſchickte er ſie ſeinem Bruder. Dieſer ſah den Brief mit großem Gleichmuth nur flüchtig durch, und legte ihn unter ſeinen Teller, worauf das Diné auf die gewöhnliche Weiſe verlief. Doch ſobald ſich die Gäſte entfernt hatten, ward ſchleunig Kriegsrath gehalten, in dem die Mehrheit einfach dafür ſtimmte, ohne allen Zeitverluſt alle disponibel zu machenden Truppen der Armee zur Unterſtützung zu ſenden. „Nein," ſagte der nachherige Mann des Schickſals, „außerordentliche Zuſtände verlangen auch außerordentliche Mittel. Der Gouverneur muß thun, was vor ihm noch kein anderer

Gouverneur gethan hat. Er muß ſelbſt, was von Truppen zuſammen zu raffen iſt, ins Feld führen, und ſich auch damit nicht begnügen, ſondern augenblicklich durch Proclamationen alle Behörden anfeuern, und alle treuen Unterthanen zur Hülfe gegen den allgemeinen Feind aufrufen. Dies geſchah; der größte Enthuſiasmus ergriff alle Klaſſen, Tippo Saib, dieſer gefährlichſte Feind der Engländer, ward in einem blutigen denkwürdigen Kriege beſiegt, und Wellington's militairiſcher Ruhm begann von dieſem Augenblicke an ſeinen immer ſteigenden glänzenden Lauf, ohne daß ſelbſt Napoleons allmächtiger Stern ihn zu hemmen vermochte.

Mit Vergnügen hörte ich auch den Admiral über ſeine Verhältniſſe zu dem vorigen Dey ſprechen, an den er vor der großen Kataſtrophe abgeſendet wurde, um die letzten Verſöhnungsverſuche zu machen. Der Dey, ein ernſter, melancholiſch ausſehender Mann, empfing ihn, von einer prachtvollen Garde umgeben, die von

Gold und Juwelen ſtrotzte, mit vieler Würde, und ſchien im Anfang ſehr friedfertig. Bei der zweiten Audienz hatte ſich dies jedoch durch fremden Einfluß völlig geändert, und die Behandlung des Admirals war ſo feindlich, daß dieſer faſt jede Rückſicht bei Seite ſetzte, und merkwürdigerweiſe dem Dey Alles genau vorher prophezeite, was ihm nachher wirklich widerfahren iſt. Als man nach dem Hafen zurückgekehrt war, frug der algieriſche Admiral, deſſen Einfluß die Franzoſen immer beſonders nachtheilig empfunden hatten, und der ſie mit wahrer Wuth haßte, was das Endreſultat der Conferenz geweſen ſey. Es war höchſt wahrſcheinlich ein Glück für Herrn de la Bretonnière, daß er die Geiſtesgegenwart beſaß zu antworten: Er ſey zufrieden und noch ſey keineswegs die Hoffnung auf eine gütliche Ausgleichung verloren — ſonſt hätte, bei dem exasperirten Zuſtande der Türken, ſeinem Leben gewiß die höchſte Gefahr gedroht; denn kaum hatte er ſein Schiff erreicht, als er auch ſchon immediat nach dem Bekanntwerden des ungünſtigen Reſultats ſeiner Conferenz eine volle Ladung von allen Hafenbatterieen erhielt, und da nur ein ſehr ſchwacher Wind wehte, blieb er dieſem Feuer eine geraume Zeit lang ausgeſetzt. Er hatte die Feſtigkeit und Kaltblütigkeit keinen Schuß zu erwiedern, obgleich er einige Leute verlor und ſein Schiff nicht ohne Beſchädigung blieb. Sehr ergötzlich ſchilderte mir nachher einer der Conſuln den Enthuſiasmus, den dieſes beſonnene Benehmen bei einem engliſchen Capitain erregte, der mit ſeiner Mannſchaft die Sache von den Wällen mit anſah. Dieſes Original unterhielt ſich fortwährend laut mit dem Admiral, als ob dieſer ihn hören könnte. „Well, my boys,“ rief er, „don't fire. Let the rascals alone! Hang them! Beautifully behaved! An Englishman could' nt do better“ u. ſ. w.

In der That rettete der Admiral ohne Zweifel ſein Schiff durch ſein kaltes Blut, denn abgerechnet, daß bei der geringſten Erwiederung das Feuer der Algierer noch weit mörderiſcher geworden ſeyn würde, waren auch alle Seeleute der Meinung, daß eine Kanonade vom Schiff aus wahrſcheinlich den geringen Luftzug, der es endlich glücklich aus der Rhede brachte, gebrochen, und auf der Stelle, wo es ſich befand, einen völligen calme herbeigeführt haben würde.

Als das Jahr darauf der Dey entthront nach Paris kam, fügte es der Zufall, daß er auf der Tribüne der Deputirtenkammer bei ſeinem erſten Erſcheinen im Publikum mit Herrn de la Bretonnière zuſammentraf. Der Admiral glaubte aus Delicateſſe die Bekanntſchaft nicht erneuern zu müſſen, doch ward der Dey ſeiner kaum anſichtig, als er ihm ſogleich ſeine Doſe ſchickte (eine orientaliſche Artigkeit), und ihn anſtändig bitten ließ, ihn ſobald als möglich zu beſuchen. Der Admiral fügte ſich dem Wunſche mit Vergnügen und ward vom Dey ſehr freundlich empfangen. „Wir würden uns,“ ſagte er lächelnd, „hier nicht treffen, wenn ich Ihren Rath befolgt und Ihrer Vorherſagung beſſern Glauben geſchenkt hätte. Sie ſind der Einzige, von dem ich je die volle Wahrheit gehört, und darum rechne ich Sie auch zu meinen beſten Freunden. Uebrigens,“ ſetzte er hinzu, „bedaure ich nicht allzuſehr, was ich verloren, denn ich war nie glücklich im Beſitz meiner Macht!“ Das Letztere glaubt man heut zu Tage gern einem jeden Herrſcher, in Afrika, wie in Europa!

Abends fand der große Ball der Kaufmannſchaft ſtatt, welcher, den mauriſchen Salon abgerechnet, den man hübſch mit bunten Lampen, Blumen und Fahnen decorirt hatte, einem franzöſiſchen in allen Dingen vollkommen ähnlich ſah. Höchſtens gaben ihm einige mit Gold behangene Jüdinnen, die früher in Pantoffeln mit nackten Beinen gingen, und jetzt auch ſchon Strümpfe tragen, etwas Fremdartiges. Die hübſcheſte unter ihnen war die Tochter des, ehemals hier eine große Rolle ſpielenden, jetzt aber ruinirten Bacri, des Rothſchilds von Algier, jedoch ohne das Genie und das Glück des europäiſchen Heros.

Doch bei weitem die intereſſanteſte Figur dieſes Balles war wieder Juſſuf, der mit ſeinem trüb und ſtolz lächelnden Romangeſicht, heute in ganz ſchwarze Mameluckentracht gehüllt, einen koſtbaren rothen Shawl mit blauen Blumen um den Kopf gewickelt, und einen großen Diamant an ſeiner weißen Hand, Byrons Corſaren täuſchend vergegenwärtigte. Eine Weile ſah ich von der Galerie walzen und galoppiren, dann tödtete ich die Zeit in einer Partie Whiſt mit dem Gouverneur, machte unterſchiedliche neue Bekanntſchaften, bewunderte viele friſche Toiletten, einige wenige ſchöne Frauen, drängte und ließ mich drängen, und fühlte ein ſüßes Behagen — als ich mich wieder zu Hauſe in meinen vier Pfählen befand.

Den 19. Januar.

General Rapatel hatte mich avertirt, daß er mit 2000 Mann einen Zug nach Buffarik unternehmen würde, und mir angeboten, ihn zu begleiten, was ich mit Eifer annahm. Es ward ausgemacht, daß ich mich am andern Morgen im Camp von Duera an die Truppen anſchließen, und die Tour bis dahin nach meiner Bequemlichkeit zurücklegen möge. Der General hatte die Artigkeit mir eine Escorte anzubieten, die ich jedoch, da ich die Straße bis Duera in einem ſolchen Augenblick als belebt genug vorausſetzen durfte, ausſchlug. Um drei Uhr Nachmittags machte ich mich mit dem Bretagner und Herrn Klimerath, einem Neveu des General Rapp, der früher in der

Marine gedient, eine Zeitlang Corſar geweſen iſt, und ſeitdem faſt die ganze Welt zu ſeinem Vergnügen durchſtreiſt hat, alle wohlbewaffnet auf den Weg. Ein arabiſches Miethpferd iſt, wie es ſcheint, einem europäiſchen eben ſo überlegen, als ein Beduine der Wüſte einem unſerer Stadtkinder. Das meinige, obgleich ſehr alt und einäugig, hat ſich wenigſtens in dem Lauf dieſer zwei Tage als eins der beſten ausgewieſen, die ich je geritten. Nach Allem, was ich hier ſehe, ſcheint mir überhaupt die hieſige Pferderace, wenn auch mit der ächt arabiſchen Aſiens nicht zu vergleichen, dennoch viele Vorzüge zu beſitzen. Sie verräth überall noch ihre frühere hohe Abſtammung von den Pferden der Wüſte, ſpäter mit den ſpaniſchen gekreuzt, und hat dazu den Vortheil, den ſie vielleicht vandaliſchem Pferdeblut verdankt, eben ſo wenig Wartung, Pflege und Futter als die ruſſiſchen und Koſackenpferde zu bedürfen. Man läßt die armen Thiere hier oft, mit Schaum bedeckt, ohne Decke im kalten Winde ſtehen, und wirſt ihnen, wenn ſie noch außer Athem ſind, ſogleich Stroh und Gerſte vor, die ſie mit Appetit verzehren. Die Reinheit ihrer Beine und die Vortrefflichkeit ihrer Hufe, bei ſolcher Behandlung und ſo großen Strapazen, iſt bewundernswürdig, und in dieſem Punkte ſtehen ihnen ſelbſt die erſten Pferde der Erde, die engliſchen, bedeutend nach. Schön ſind ſie nie, doch auch ſelten ganz häßlich, weil ſie meiſtens zweckmäßig für den Gebrauch gebaut, d. h. weder zu lang noch zu hoch, und gut ins Gleichgewicht geſtellt ſind. Das Kreuz iſt faſt immer etwas abſchüſſig und auch den Schweif tragen ſie in der Regel nur wenig gehoben, doch ſind ſie kräftig im Hintertheil. Ihr Temperament iſt im Allgemeinen feurig, beſonders in Geſellſchaft, oder wenn ſie erſt etwas animirt ſind. Auch haben ſie viel Dauer. Die Hengſte ſieht man jeden Augenblick kampfluſtig untereinander ſich herausfordern, und leicht nehmen ſie, bei unzweckmäßiger Behandlung, allerlei Unarten an, die ihnen nachher wieder ſchwer abzugewöhnen ſind. Weiß im

Gegentheil der Reiter mit ihnen gut umzugehen, ſo attachiren ſie ſich auch an ihn, und zeigen, wie alles edlere Blut, viel Ehrgefühl. Das Regiment der Türken hat auf die hieſige Pferdezucht den übelſten Einfluß gehabt, weil ſie jedes ausgezeichnete Pferd, was ſie bei einem Eingebornen fanden, ſogleich wegnahmen, und dieſe daher ſich bald nur auf ſolche beſchränkten, welche die Habgier ihrer Unterdrücker nicht zu reizen im Stande waren.

Duera iſt 6 Lieues von Algier entfernt, die wir auf einer durch Militair verfertigten guten Landſtraße in dritthalb Stunden gemächlich zurücklegten. Während der erſten Stunde kamen wir bei einer großen Anzahl, zum Theil zerſtörter, Villen vorbei, alle weiß wie carariſcher Marmor, und da das Wetter außerordentlich ſchön war, genoßen wir, die vielen Windungen des Weges langſam empor ſteigend, mit wahrem Entzücken die verſchiednen reichen Ausſichten, die ſich bald auf dieſe reizenden Landſitze, und den darunter liegenden

Golf mit dem Aratsch, bald auf die Stadt mit ihren verſchiedenen Forts und Minarets; oder auf die weite Ebene von Metidschia, mit der maison quarrée, dem Fort de l'eau und dem fernen Cap Matiſu eröffneten. Hinter der Plaine lagerte ſich majeſtätiſch der Atlas, aus dem der mit Schnee bedeckte Dschordschora, in der Sonne flitternd, emporſtieg und mit ätheriſchem Silberglanz das tief dunkelblau gefärbte Vorgebürge prachtvoll umſtrahlte. In der Nähe ſah man von Zeit zu Zeit eine einzelne Palme, Cypreſſe, oder einen Haufen Bananen, große herzförmige, und ſchön violet gefärbte Blüthen tragend, aus dem Gewirr der Cactus und Aloë's hervorragen, und die entlaubten großen Feigenſtämme ſchimmerten anmuthig mit ihren weißgrauen Aeſten durch das dunkle Laub und die goldnen Früchte der Orangen- und Citronenbäume. Beim Fort de l'Empereur, das an dem höchſten Punct der Straße erbaut, und von den Algierern Carl dem Fünften zum Hohn ſo benannt wurde, iſt der umfaſſendſte Punct für dieſe impoſante Ausſicht, welche der Oberſtlieutenant Préaux, in ſeinem Werke über Algier, ſelbſt der von Conſtantinopel gleichſtellen will.

Bei mehreren Blockhäuſern und einzelnen kleinen Redouten vorüberkommend, erreichten wir einige Zeit darauf El Ibrahim, eine neue Colonie, wo wir das Vergnügen hatten, durch bettelnde europäiſche Gaſſenjungen an die liebe Heimath erinnert zu werden. Auf der Anhöhe ſtanden mehrere Suaven, und ich bedauerte keinen Zeichner bei mir zu haben, um die maleriſch ſchöne Stellung dieſer Schildwachen zu fixiren, die mit einem Arm auf ihr Gewehr gelehnt, den andern in die Seite geſtemmt, und einen Fuß nachläßig über den andern geſchlagen, in ihrer pittoresken Tracht, wie ein Bild kühner Ruhe in die Gegend hinausſchauten.

Die Suaven ſind eine orientaliſch gekleidete Infanterie, worunter jedoch nur ein kleiner Theil Eingeborner des Landes von dem Stamme ſich befindet, der eigentlich den Namen Suaven führt. Ihre Tracht erſcheint mir als ein Muſter von

Eleganz und Zweckmäßigkeit. Sie beſteht aus einem rothen Fez mit einem turbanartigen grünen Bund darum gewunden, einer blauen türkiſchen Jacke mit rothen Bandſchnüren, blauer Weſte mit gleicher rother Beſetzung, einen blauen türkiſchen Bund um den Leib, ſehr weite kurze Hoſen, die unter dem Knie feſtgehakt ſind, vom Knie bis auf den Knöchel lederne feſtanſchließende Stiefletten, kurze weißleinwandne Kamaſchen und ſtarke Schuhe. Jacke und Weſte ſind nach orientaliſcher Manier ohne Kragen oben rund geſchnitten, und der Hals bloß. Iſt es kalt, ſo tragen ſie beliebig ein Tuch loſe darum geſchlagen. Ihre Waffen ſind ein Gewehr mit Bajonett, ein kurzes breites Schwert, wie die Römer führten, und die Patrontaſche tragen ſie ſehr zweckmäßig vorn, über den Bund um den Leib geſchnallt. Ihr kleiner Torniſter, nur mit den allernöthigſten Dingen gefüllt, wiegt höchſtens fünfzehn bis zwanzig Pfund, und wird, nicht wie bei uns, mit dem unbequemen Bruſtriemen, ſondern an zwei ſchmaleren Riemen über die Schultern gehangen. In dieſer Kleidung wird jede Bewegung des Körpers leicht und ungehindert ausgeführt, und ſie iſt warm und luſtig zugleich. Bei einem kälteren Clima würde es nur nöthig ſeyn, noch den Mantel hinzuzufügen. Hätte ich ein Freicorps in Europa zu errichten, ich würde mir keine allen militairiſchen Zwecken entſprechendere Tracht auszudenken wiſſen, denn ich habe nie recht begreifen können, was man bei uns militairiſche Kleidung par excellence zu nennen beliebt. Ein Soldat, der in ſeine Uniform, die nie eng genug ſeyn kann, wie eine Weſpe zuſammengeſchnürt iſt, der einen ſchweren und harten, Augenkrankheit und Schmerz verurſachenden Czako auf dem Kopfe trägt; außerdem Gewehr und einen zu nichts ordentlich dienenden Säbel, der ihn beim Marſchiren auf die Waden ſchlägt, an Mantel und Torniſter (welcher letztere ihm die Bruſt durch die Art ſeiner Befeſtigung noch einklemmt) 42 Pfund zu ſchleppen hat — ein ſo gemarterter Soldat, ſage ich, ſcheint mir höchſt unmilitairiſch ausgeſtattet zu ſeyn. Auch erwies ſich dies mehrmals ſchon im Frieden, unter andern bei dem Marſch des 37. preußiſchen Infanterieregiments im Sommer 1832 von Wittenberg nach Coblenz, wo unterwegs an einem ſehr heißen Tage blos vom 2. Bataillon dieſes Regiments ſieben Leute an den Folgen ihres militairiſchen Coſtüms den Geiſt aufgaben. Einige von dieſen ſtürzten während des Marſchirens auf der Stelle todt nieder.

Von der Höhe **El Ibrahim**'s verfolgten wir mit dem Auge das Gebürge bis gegen Oran hin, und erblickten zu unſern Füßen **Sidi Ferruch**, wo die franzöſiſche Expedition bekanntlich landete, ohne faſt irgend einen Widerſtand zu finden.

Von hier bis **Duera** iſt die Gegend kahl, und leider hat die franzöſiſche Eroberung auf ihrem Wege dem Lande überall viel alte Bäume gekoſtet, ja man ſoll in dieſer Hinſicht oft ganz unverantwortlich verfahren ſeyn. So behaupten Augenzeugen, daß bei **Duera** die ſchönſten Palmen abgehauen wurden, um ſie zur Schmückung eines Bivouaks wieder Alleenweiſe in die Erde zu rammen. Die, dem Anſchein nach, keineswegs unfruchtbaren, ſondern nur vernachläßigten Landes, die ſich hier unabſehbar hinziehen, ſind jetzt nur mit Dornen, Staudengewächſen, Myrthen und Palmita's (Phoenix humilis) bedeckt, deren Wurzelmark eine ſehr beliebte Speiſe iſt und im Geſchmack völlig unſern Haſelnüſſen gleicht. Feldhühner, Haaſen und wilde Schweine werden hier häufig angetroffen.

Der erſte Gegenſtand, dem wir im Camp von Duera begegneten, war eine ſpaniſche galante Dame, die von einem Offizier und zwei arabiſchen Spahis, in ihren weißen über den Kopf geſtülpten Bernus, escortirt, ſpazieren ritt. Nach und nach wurden mehrere ausgeſtellte Poſten, die verſchiedenen Gebäude des feſten Lagers, und die Bretterbuden der Anſiedler ſichtbar. Wir galoppirten ſchnell hindurch um von einem Hügel noch die Sonne hinter dem Atlas hinabſinken zu ſehen, und ſuchten dann erſt ein nicht ſehr leicht zu findendes Unterkommen. Für die Pferde ſchaffte man zwar bald Rath, indem man ihnen in der Scheune eines Epiciers einen Platz anwies, für uns ſelbſt aber konnte nichts beſſeres als eine Streu in dem kleinen Schlafkabinet des Hauswirths ausgemittelt zu werden. Dagegen erwartete uns in dem Café de l'Armée d'Afrique, wo bereits ein Billard, Leſecabinet und Reſtaurant etablirt iſt, ein diné en règle mit Bordeaux und Champagner, der jedoch vom Kunſtkenner ſchwerlich unter die Originale rangirt worden wäre.

Als wir nach aufgehobener Tafel hinaustraten, umfing uns am 18. Januar die ſchönſte warme Sommernacht, mit einem Himmel voll goldglänzender Sterne, und dem eben dunkelroth herauſſteigenden Monde. Lange irrten wir noch unter dieſem prachtvollen Zelt im ſtillen Lager umher, nur von Zeit zu Zeit von einer bärtigen Wache angerufen, und philoſophirten über Dieſſeits und Jenſeits, über die Erde und über die Sterne, unter welchen letzteren zu unſerer Verwunderung der mauriſche Knabe, der uns zum Ueberfluß mit einer Laterne vorleuchtete, ſo gut Beſcheid wußte, als habe er Aſtronomie, wie wir, aus den lettres à Emilie ſtudirt. Nur mit Zögern konnten wir uns entſchließen, dem ſchönen Schauſpiel zu entſagen, und unſere Schritte wieder der mehr als beſcheidnen Herberge zuzuwenden, wo man uns obendrein mit ſehr verdrüßlicher Miene empfing. Der unbekannte Grund dieſes Mißgeſchicks klärte ſich erſt ſpäter auf eine drollige Weiſe auf. Wir hatten nämlich mehrere Proviſionen mitgenommen, welche in eine alte Kiſte gepackt worden waren, auf der, ihrem früheren Inhalt gemäß, noch mit großen Buchſtaben geſchrieben ſtand: 350 chandelles. Der vierzehnjährige Sohn des Epicier ermangelte nicht, nachdem wir das Haus verlaſſen, ſeinen Vater auf dieſe inhaltſchweren Worte aufmerkſam zu machen, und es war nach dieſer Entdeckung der beſtürzten Familie kein Zweifel übrig geblieben, daß ſie hier mit einem formidablen

Rival zu thun bekäme, und die Schlange ſelbſt im Buſen nähre, die damit umginge, den Lichterhandel in **Duera** an ſich zu ziehen.

Glücklicherweiſe hatte ich noch Luſt einige Orangen zu eſſen, wo denn der bei Auspackung derſelben gegenwärtige Hauswirth, ſeinen Irrthum erkennend, in der Freude ſeines Herzens uns das eben Mitgetheilte aufrichtig offenbarte. Ich mußte noch auf meiner Streu darüber lachen, daß in meiner erſten Rolle in Afrika das Schickſal mich als Lichterhändler auftreten laſſe — immer beſſer noch, dachte ich bei mir ſelbſt, als im Vaterlande die eines Lichtausputzers ſpielen zu müſſen.

Schon um 5 Uhr am nächſten Morgen kam ein Adjutant des Generals, Capitaine Bonorand, um mich nebſt meinen Begleitern zum Frühſtück beim General einzuladen, nach dem ſogleich aufgebrochen werden ſollte. Unſere Toilette dauerte nicht lange, und in wenigen Minuten folgten wir dem intereſſanten Begleiter, den ich mit Erſtaunen ſchon während des kurzen Weges, in der deutſchen und franzöſiſchen Literatur beſſer bewandert fand, als ich mich es ſelbſt zu ſeyn rühmen darf; was freilich nicht viel ſagen will, aber bei einem franzöſiſchen Offizier immer ſelten angetroffen werden mag. Unſer Geſellſchafter hatte, mit liebenswürdiger Heiterkeit, im Morgennebel ſchon ein Dutzend der ſchönſten Stellen aus Göthe, Schiller, Dante und Taſſo, geſchickter als ein deutſcher Declamator recitirt, als wir bei des Commandirenden dampfender Caffeekanne ankamen, der dieſer ſelbſt gleich darauf folgte. General Rapatel iſt einer der ausgezeichnetſten Generale der franzöſiſchen Armee, und von eben ſo angenehmen Sitten als einer Tapferkeit, die ſeine Camaraden von ihm ſagen ließ: „qu'il avait juré de se faire tuer à chaque affaire, sans pouvoir jamais y réussir.“ In ſeiner letzten Expedition gegen die Hajuten, an der meinen beſcheidenen Theil als neugieriger Reiſender zu nehmen, ich leider zu ſpät gekommen bin, chargirte er von der

Spitze ſeines Generalſtabes in eigner Perſon die wilden Bergbewohner, um einen vom Pferde gefallenen Spahi zu retten, dem man eben den Hals abſchneiden wollte. Es gelang ihm auch, und dieſe chevalereske That riß ſelbſt die jüngſten Conſcribirten zu unaufhaltſamem Enthuſiasmus mit ſich fort.

Nach kurzem Aufenthalt ſetzte man ſich zu Pferde, und folgte den ſchon vorausgegangenen Truppen, die wir mit dem Aufgang der Sonne in dem defilé einholten, das aus den Hügeln nach der weiten Ebene von Metidschia hinabführt, und wo ſpaniſche Guerillas uns wahrſcheinlich ſchon unſanft empfangen haben würden. Das kleine Corps beſtand aus zwei Bataillonen regulairer Infanterie, meiſtens junge Conſcrits, die bei der letzten Expedition zum erſtenmal im Feuer geweſen waren, dem Bataillon der Suaven, deſſen Ruf unter dem Commando ihres ausgezeichneten Anführers, de la Moriſſière, täglich ſteigt, zwei Schwadronen der Chasseurs d'Afrique, einigen fünfzig arabiſchen Spahis mit langen ſchwarzen Bärten, faſt wie alte Weiber gekleidet, aber mit einer langen Flinte, Jataghan und Piſtolen kriegeriſch genug bewaffnet, und endlich einem Detaſchement Artillerie mit vier leichten Kanonen (pièces de montagne), deren jede auf practicablen Wegen von zwei Mauleſeln gezogen, und wo es das Terrain nöthig macht, ſelbſt den Thieren aufgeladen werden können. Ein Maulthier trägt dann die Kanone, das andre die Lafette.

Man marſchirte mit großer Vorſicht und allen Präcautionen, wie in eines unternehmenden Feindes Land, vor deſſen Ueberfall man ſich nie ganz ſicher hält. Eben ſo ſorgfältig war die Aufſtellung der Truppen vor Buffarik, als wir bei einer ſchönen Gruppe hoher Silberpappeln und einem ehrwürdigen, gewiß mehrere hundert Jahre zählenden, Oelbaum Halt machten. Um uns her war die ganze Ebene mit Oleanderſträuchern durchwebt, die in der Blüthe einen prächtigen Anblick gewähren müſſen, und einige Haufen von dichtem Gebüſch bildeten zierliche Bouquets in der weiten Fläche. Auf dem nahen Atlas ſah man mehrere Signalfeuer der feindlichen Araber aufſteigen, während die befreundeten Stämme ruhig auf ihren Kameelen, Pferden und Eſeln zum Markte herbeizogen, welcher auf dieſem, **Buſſarik** genannten Platze alle Montag ſtattfindet, ſeit der letzten Strafunternehmung aber kaum zum Drittheil mehr ſo viel Zuſpruch als früher hat, auch durch die üble Stimmung der Gebürgsſtämme ſehr unſicher geworden iſt.

Ein wohlberittener Trupp arabiſcher Krieger kam, als eine Art Deputation, dem General entgegen, um ihm einige neue Räubereien der Hajuten zu melden. Die Mannigfaltigkeit und der ſcharf gezeichnete Ausdruck dieſer wilden Geſichter war mir höchſt auffallend, um ſo mehr, da man eine ſo große Ausbildung der Individualität gewöhnlich nur einer langen Civiliſation zuſchreibt. Uebrigens, wenn ich richtig in ihren

Seelen geleſen — und der Befehlshaber der Suaven, der ſeit vier Jahren ſie genau ſtudirt, und mir viel merkwürdige Details über ſie mitgetheilt hat, beſtätigt es — ſo war Schlauheit, Fanatismus, Stolz und Verachtung der Fremden darin am deutlichſten ausgeprägt, obgleich die Nothwendigkeit ſie jetzt zu momentaner Unterwerfung zwingt. Herr von Moriſſière unterſchied übrigens den Charakter der verſchiedenen Ueberbleibſel alter Nationen, welche die hieſige Bevölkerung ausmachen, eben ſo beſtimmt, als er verſicherte, dieſe Abkunft ſchon aus ihren äußern Formen leicht zu erkennen. Die Kabylen hielt er für die ächten und nur wenig vermiſchten alten Numidier, die älteſten uns bekannten Herren dieſes Bodens, die Hajuten für Stämme von vandaliſcher Abkunft; Beduinen, Mauren, Neger, Juden ſprechen ſich beim erſten Anblick ſelbſt aus. Sie ſind noch, was ſie waren.

Nachdem man auf den Cantinen ſitzend, ein improviſirtes Mahl eingenommen, und dazu aus lackirtem Leder ganz guten Wein getrunken hatte, ritten wir auf den, ungefähr noch eine Viertelſtunde von unſerm Lagerplatze entfernten Markt. Da alle dort Gegenwärtige — es mochten ungefähr an 1000 Seelen ſeyn — gleichmäßig in ſchmutzige, weiße Mäntel und gleichfarbige **Capuchons** gehüllt waren, ſo gab das Ganze keinen ſehr abwechſelnden, aber einen deſto ſeltſameren Anblick. Einige der anweſenden Chefs hatten ſehr gute Pferde und Waffen, wollten ſie aber nicht verkaufen. Den meiſten dieſer Pferde waren die Schwänze und Mähnen abraſirt, was ihnen faſt das Anſehen von Mauleſeln gab, bei denjenigen aber, wo die Haare ſchon wieder etwas gewachſen waren, glich die Rübe ganz einem Schaafſchwanz, und nahm ſich nichts weniger als elegant aus. Ich bemerkte, daß ein Reiter, von wildem Anſehen, ein ſehr ſchönes langes Schwerdt von grader Form, mit einer vergoldeten Scheide in erhabner Arbeit und einem ganz eigenthümlichen Griff aus Horn, vielleicht noch eine Waffe aus der Zeit des griechiſchen Kaiſerthums herſtammend, an ſeinem Sattel hängen hatte, und bat daher einen franzöſiſchen Offizier, der arabiſch ſprach, ihn zu fragen, ob er es verkaufen wolle. Wider mein Vermuthen war die Antwort bejahend, und die Forderung ſehr mäßig. Er verlangte zehn Duros (ſpaniſche Piaſter, die einzige Münze, welche dieſe Leute bis jetzt annehmen wollen), dafür. Unglücklicherweiſe hatte ich keine Piaſter bei mir, und vergebens bot ich ihm in franzöſiſcher Goldmünze doppelt ſo viel als er verlangte, (denn die Waffe war noch weit mehr werth) er wollte kaum einen Blick der Verachtung auf mein Gold werfen, ja er ſchien ſogar durch das Anerbieten deſſelben wie beleidigt, verſteckte, nach wenig gewechſelten Worten, ſein Schwerdt unter den Mantel, und ritt, indem er mehreremal mit dem Kopf ſchüttelnd ſehr nachdrücklich: No, no, no, rief, in voller Carriere den Bergen zu, ohne wieder zurückzukehren. Ich ſah ihm noch verdrießlich nach, als ein Gensd'armes herbeikam, und mir eine Botſchaft vom Doctor des Gouverneurs brachte, der mich einlud, zuzuſehen, wie er den kranken Arabern Medicin austheile. Ich fand den Operirenden in einem verſchloßnen Zelt, vor einer Kiſte mit Paketen aller Art und einem Tiſche voller Flaſchen ſitzen; neben ihm ſtand ein Dolmetſcher, und an der ſchmalen Oeffnung des Zeltes ein Diener, der auf einmal immer nur einen Kranken hereinließ. Die meiſten Patienten litten am Magen, viele auch an ſyphilitiſchen Uebeln. Der gute Doctor, der gewiß eine große Wohlthat für dieſe armen Leute iſt, hatte auch vollkommen die nöthige ſchnelle Entſchließung bei ſolchen Gelegenheiten, denn er ſann nie eine Sekunde über den vorgetragenen Fall nach. Ehe dem Dolmetſcher noch das letzte Wort entfallen und der Patient die Zunge nur herausgeſtreckt hatte, war auch ſchon die Entſcheidung erfolgt und die Medicin in des Letzteren Händen. Ich glaube, er hätte auf dieſe Weiſe in einer Woche halb Afrika curirt; ob indeſſen ſowohl die Krankheitsgeſchichte als die ertheilte Inſtruction durch den Dolmetſcher in dieſer Schnelligkeit immer ganz richtig wiedergegeben wurde, mag der Himmel wiſſen, jedoch verſicherte der Doctor, daß dieſelben Individuen ſelten wiederkämen, woraus er denn, mit einigem Optimismus, ſchloß, daß ſie ohne Zweifel auch geheilt ſeyn müßten.

Neben dem Zelt dieſes expeditiven Aeskulaps war ein anderes, der Themis gewidmetes, aufgeſchlagen, wo der Cadi die Gerechtigkeit — ob verkaufte oder nur handhabte, kann ich nicht entſcheiden, denn er brach leider ſchon auf, als ich hinzukam. Ganz zufrieden geſtellt mußte er indeß Einige doch nicht haben, denn ſie erſchienen noch nachträglich beim General, der ſich aber auf nichts einlaſſen wollte, was dem Civilſach angehöre.

Wir überließen nun den Markt ſeinem eigenen Schickſal, und nahmen den Rückweg, der ungefähr 12 Lieues betrug, durch die Ebene zwiſchen dem Meere und den Bergen hin. Nur wenige Stellen fanden wir ſumpfig, der größte Theil war ein fruchtbarer Lehmboden, häufig mit einer üppigen, dichten und hohen Vegetation von Sträuchern verſchiedener Art bedeckt. Viele Plätze waren ſchon mit ziemlich gutem Graſe bewachſen und völlig trocken. Doch iſt im Sommer die ganze Ebene höchſt ungeſund, und die graſſirenden Fieber den Europäern ſo tödtlich, daß die meiſten ſchon bearbeiteten Pachthöfe in der Nähe des Meeres, unter andern auch die vom Gouvernement angelegte ferme modèle, wieder haben verlaſſen werden müſſen. Demungeachtet hat faſt alles Terrain bis Belida hin, deſſen weiße Häuſer wir in der Ferne erblickten, und wohin ſich kein Europäer anders als im Gefolge einer kleinen Armee wagen darf, Käufer gefunden. Es ſind Speculanten, die es meiſtens nie mit Augen geſehen und für ein Spottgeld erſtanden haben, und noch liegt dieſes Land in unberührter Jungfräulichkeit da. Mein Begleiter, Herr Klimerath, geſtand mir lächelnd, ſelbſt in dieſe Falle gegangen zu ſeyn, und jetzt ſchon aus zweiter Hand ein

Haus mit einem herrlichen Orangengarten nebſt 800 Morgen Aecker in **Belida** zu beſitzen, das er wahrſcheinlich in ſeinem ganzen Leben eben ſo wenig ſehen, als einen Pfennig Einkünfte davon ziehen werde.

Sollten ſich indeſſen die Umſtände ändern, ſo könnte alles dies dennoch bald eine ganz andere Geſtalt gewinnen, ja wäre ich ein reicher Capitaliſt, ſo würde ich kein Bedenken tragen, mich hier niederzulaſſen. Mit einem bedeutenden Vermögen wäre nichts leichter, als ſich ſelbſt, ganz ohne Hülfe des Gouvernements, eine Feudalexiſtenz wie im Mittelalter in Europa zu gründen. Man würde ein großes Terrain nahe der Küſte kaufen, ſich eine befeſtigte Burg bauen, die ganze Beſitzung leicht, ſchon durch einen bloßen tiefen Graben mit hohem Aufwurf und einer Banquette dahinter, vielleicht noch von einigen Blockhäuſern oder Redouten flankirt, vor den Angriffen der Araber ſchützen, fünfzig bis hundert Bewaffnete als Garniſon in ſeinen Dienſt nehmen, und mit den nächſten

Stämmen ſich durch gelegentliche Geſchenke in ein gutes Vernehmen zu ſetzen ſuchen. — Bald würde man dann in vollkommener Sicherheit bedeutende Revenüen, einen ſehr großen Einfluß, ja eine wahre Macht in der Gegend erlangen können; ein accidenteller kleiner Krieg mit den wilden Horden des Atlas wäre aber in ſolcher Lage nur ein intereſſanter Lebensreiz mehr, und eine anmuthige Uebung ſeiner Kräfte. So hätte man auf der einen Seite Mittelalter und Fehde, auf der andern moderne Civiliſation mit gebildeter europäiſcher Geſellſchaft und vaterländiſchen Sitten, überall aber eine Freiheit, ſein Leben nach Belieben zu geſtalten, eine Selbſtſtändigkeit und Unabhängigkeit, wie ſie in Europa gar nicht mehr möglich iſt. Die Franzoſen ſind jedoch dergleichen poetiſchen Ideen nicht ſehr zugänglich, finden daher faſt allgemein ihre hieſige Exiſtenz äußerſt unangenehm, ſehnen ſich herzlich nach baldiger Rückkehr, und werden ſchwerlich je eine irgend bleibende Colonisation hier zu Stande bringen.

Unterwegs erzählte mir der General, als eben einer unſerer Spahis vorbeigaloppirte, daß dieſer Mann bei dem letzten Gefecht einen Beduinen, der einen ſeiner Camaraden erſchoſſen, mit ſeinem Säbel niedergehauen habe, worauf er ihm mit der größten Schnelligkeit den Kopf abgeſchnitten, dieſen nach hieſiger Art am Steigbügel in einen Riemen gehängt (der unter dem Kinn durchgeſtochen und durch den Mund gezogen wird), ſo im vollen Galopp mit dem erbeuteten Kopf zurückgekommen ſey, und ihn als eine Galanterie dem General vor die Füße gerollt habe. Dieſe Operation geht ſo ſchnell von ſtatten, daß man einzelne Reiter, oft ſchon mit zwei bis drei Köpfen an den Bügeln hängend, immer noch weiter in ihren menſchenfreundlichen Bemühungen fortfahren ſieht. Ein anderer Spahi ritt ein ausgezeichnetes junges Pferd, dem ebenſalls, wie denen in Buffarik, Schweif und Mähne abraſirt waren; und kaum hatte er bemerkt, daß wir es lobten, als er ſogleich anfing, es zum Caracoliren und Lançadenmachen zu reizen, ganz ſo wie ehemals unſere jungen Offiziere gern zu thun pflegten, wenn ſie bei den Fenſtern ihrer Damen vorbeiritten. Die Araber haben, alt und jung, alle dieſe etwas kindiſche Eitelkeit, und ihre Pferde ſind ſo ſehr darauf abgerichtet, daß man lange Zeit braucht, um ihnen dieſes „Männchenmachen“, wie man es bei uns nennt, wieder abzugewöhnen. Uebrigens ſind ſie durchgehends vortreffliche Reiter und auf ihren Pferden ganz zu Hauſe. Ihre hohen Sättel, die Stühlen gleichen, unterſtützen ſie dabei ſehr in einem feſteren Sitz und geben ihnen größere Bequemlichkeit. Ich finde ſie für den Krieg viel zweckmäßiger als die unſrigen, da ſie beim Stürzen und allen gefährlichen Paſſagen dem Reiter viel Hülfe gewähren, und ihm dadurch, daß er faſt aufrecht darin ſtehen kann, beim Schießen und Hauen in vollem Galopp außerordentlich nützlich ſind. Es iſt auch bequem, daß die Bügel zugleich als Sporen dienen und den ganzen Fuß decken. Wegen ihrer Kürze und

Form iſt es beiſpiellos, daß Einer je darin hängen geblieben wäre.

In Maſſe iſt die Fechtart der hieſigen Gebürgsvölker von wenig Wirkung, ſo gefährlich ſie auch im Einzelnen ſind. Sie leiſten faſt nicht eher Widerſtand, als bis man ſich zurückzieht. Dann verfolgen ſie, fortwährend beunruhigend, den Feind, ihn im Halbkreis umgebend. Wenn man daher, nach Maaßgabe des Terrains, in gehöriger Weite vom gros de corps ihnen eine Schutzwehr von Tirailleurs entgegenſetzt, ſo können die Colonnen ganz gedeckt vor einem allgemeinen Angriff, ziemlich ſicher außer dem Bereich ihrer Kugeln marſchiren.

Als wir uns, um Algier zu erreichen, wieder gegen die Bergregion wandten, kamen wir in einer pittoresken Gegend bei einem Blockhauſe vorbei, wo ſich vor einiger Zeit 25 Mann drei Tage lang gegen viele hundert Araber vertheidigten, ohne daß ihnen dieſe das mindeſte anhaben konnten. Bei dieſer Gelegenheit drang ein lahmer Marâbut (eine

Art Heiliger) bis an die Wände des Blockhauſes vor, und ſchlug mit ſeinen Krücken auf die zurückweichenden Araber los, ohne daß ihn, als ſey er wirklich gefeyt, eine einzige Kugel traf, obgleich mehr als zwanzig derſelben faſt à bout portant, auf ihn abgefeuert wurden. Derſelbe Poſten hat ſeitdem wegen aria cattiva verlaſſen werden müſſen.

Man ſieht hier in der Ebene mehrere weiße, einzeln ſtehende kleine Dome, die ſolchen Heiligen zum Begräbniß dienen, und daher, gleich ihnen, ebenfalls **Marâbut** genannt werden. Sie haben einige Aehnlichkeit mit unſern Backöfen. Wir trafen viele Viehheerden in der Plaine, aber durchgängig elende, verhungert ausſehende Thiere, kaum ſo groß als die unſrer armen Wenden. Todte Hunde und Schakals lagen mehr als einmal am Wege. Drei Stunden von Algier begann wieder die Region der Landhäuſer, welche häufig kleinen gothiſchen Schlöſſern glichen und mit ihren Gärten und Boskets die Landſchaft ſehr belebten. Doch iſt nur an wenigen Stellen der Anbau ſo ſorgfältig mehr, als er es ſonſt geweſen zu ſeyn ſcheint. In einem tiefen Thal führte die Straße durch einen ausgetrockneten Sumpf, der noch vor zwei Jahren ſo grundlos war, daß man beim Marſch ein verſunknes Stück Vieh nicht anders daraus hervorziehen konnte, als indem man es auf der Stelle ſchlachtete und in Stücke zerſchnitt. Nach einiger Zeit gelangten wir, mitten in Buſch und Felſen, an ein großes Kaffeehaus, der Brunnen des Rais Ibrahim genannt. Ein Theil deſſelben war mit hohen gemauerten Waſſerbehältern umgeben, um die Pferde bequem ſaufen laſſen zu können, während die darauf ſitzenden Reiter ihren Kaffee trinken, der unter zierlichen Arkaden faſt in freier Luft gemacht wird. Dieſe Kaffeegeſellſchaft von 20 Offizieren auf ihren ſaufenden Pferden, gab ein uns nicht wenig auffallendes Genregemälde ab.

Um 6 Uhr Abends umſchloſſen uns endlich wieder Algiers Mauern. Diesmal waren wir von den Arabern gänzlich unangefochten geblieben, fanden uns aber deſto müder von einem zwölfſtündigen Ritte im ununterbrochnen Schritt, das Fatiguanteſte, was ich kenne, wenn es nicht durch ſo manches neue und intereſſante Schauſpiel heute reichlich aufgewogen worden wäre.

Den 20. Januar.

Dies war ein Schlafrockstag, den ich der Ruhe widmete, und dann tête à tête mit dem Soldaten J . . . . von der deutſchen Legion in meinem Gaſthof zu Mittag aß. Der neuen Bekanntſchaft muß ich erwähnen. Als ich bei meiner Ankunft in Algier den Crocodil verließ, um in die Landungsbarke zu ſteigen, hörte ich einen der mit uns übergeſchifften 60 Mann Soldaten, die mit wurmſtichigem Zwieback genährt, fortwährend auf dem Verdeck bivouakiren mußten, zu einem Camaraden deutſch ſprechen, wobei mir ſeine ganze Art und Weiſe eine Bildung über ſeinen Stand zu verrathen ſchien. Ich redete ihn daher an, und forderte ihn auf, da ich jetzt keine Zeit hatte, in Näheres einzugehen, mich in dem Gaſthofe zu beſuchen, den ich ihm angab.

Einige Tage ſpäter erſchien er und theilte mir ſein Schickſal mit. Er legitimirte ſich, einer angeſehenen Familie und reichen Verwandten aus dem Hannöverſchen anzugehören, hatte in B . . . . . und B . . . ſtudirt, dann in dem Lande, wo ſeine Mutter jetzt anſäßig iſt, eine Zeit lang im Militair gedient und nach gemachtem Offiziersexamen ſeine Entlaſſung genommen, um ſeine Studien in H . . . . zu vollenden. Kaum dort angekommen findet er einen Freund und Schulcamaraden, der ihn inſtändig bittet, ihn am andern Morgen bei einem Piſtolenduell zu ſekundiren. Er glaubt es nicht abſchlagen zu dürfen, und der Gegner, ein Graf P . . . . . ., wird erſchoſſen. Er muß mit ſeinem Freunde fliehen. Sie erreichen glücklich Holland und nehmen dort Dienſte für Batavia, doch kaum inſtallirt, läßt ihnen der Oberſt ſelbſt rathen, ſich ſo ſchleunig als möglich aus dem Staube zu machen, da er ſie ſonſt ausliefern müſſe. Sie folgen natürlich der Weiſung und engagiren ſich nun bei der Fremdenlegion; der Freund wird jedoch unterwegs krank und bleibt im Lazareth zu Avignon zurück. J . . . . allein kömmt auf demſelben Schiff mit mir hier an, und wird ſogleich zur Straßenarbeit, Graben und Aloëausroden commandirt — allerdings ein etwas hartes Loos für einen an luſtiges Leben gewohnten deutſchen Studenten, wiewohl es meiner Anſicht nach im höchſten Grade zweckmäßig und nützlich iſt, die Soldaten, gleich den römiſchen Legionen, zu gemeinnützigen Arbeiten zu verwenden, ſtatt ihnen durch ewiges Exerziren den Dienſt zu verleiden, oder durch Müßiggang Ausſchweifungen unter ihnen zu veranlaſſen.

Der gute Muth und das gefällige Weſen des jungen Mannes intereſſirten mich, und ich verſprach, mich für ihn zu verwenden.

Ich kann es nicht anders als mit dem aufrichtigſten Danke rühmen, wie dieſe Verwendung aufgenommen ward. Kaum hatte ich dem Oberſten

Bernelle und dem commandirenden General (Baron Rapatel) die erwähnten Umſtände vorgetragen, als J . . . . ſogleich von aller Handarbeit befreit, und ſchon den Tag darauf zum titulairen Corporal ernannt ward, was ihm ſchnell eine ganz anſtändige Stellung verſchaffte. Dies glich nur dem, was ich ſo oft zu Napoleons Zeiten kennen gelernt, aber es freute mich hier doppelt, theils um meines armen Landsmannes willen, theils aus alter Achtung für das ehemalige gute Benehmen der franzöſiſchen Armee in meinem Vaterlande Sachſen, dieſen Geiſt der Humanität und Billigkeit auch hier in gleichem Maaße wieder zu finden.

Seltſame Schickſale ſieht man in dieſer Fremdenlegion zuſammengewürfelt! Wer ſie alle kennte, würde hier eine wahre Fundgrube für Almanachserzählungen erbeuten und das beliebte Criminelle dabei auch nicht vermiſſen. Hier eine kleine Skizze: Bruchſtücke aus der von dem Abenteurer ſelbſt, und zwar nicht wenig naiv, aufgeſchriebnen Geſchichte, die man unter ſeinem Nachlaß aufgefunden hat.

Meine erſte Garniſon in Spanien war im Escurial, ein ſo abſcheulich großes Gebäude, daß nach einem Jahr Aufenthalt daſelbſt ich mich immer noch nicht allein darin zurechtfinden konnte. Die Commando's, die wir von hier gaben, waren häufig, doch in der Regel nur ſchwach, und meiſtens zur Sicherung der Straße nach Madrid beſtimmt. Oft befand ich mich mit einem Italiäner dabei, der als Sergeant bei meinem Regiment ſtand, und nicht ſelten, wenn wir dergeſtalt unter uns waren, daß er ſich auf unſre Verſchwiegenheit verlaſſen zu können glaubte, fielen einzelne Reiſende durch ſeinen Schuß oder ſeinen Dolch, die er beide ſo geſchickt zu dirigiren wußte, daß ich mich nie erinnere, auch nur einen Laut von den Opfern vernommen zu haben. Geld, Kleidungsſtücke und ſonſtige Sachen, die man ſich auf dieſe Weiſe verſchaffte, wurden ſtets redlich (!) vertheilt, und meiſtentheils in den erſten Tagen verjubelt.

Doch eines Tages, als er ſchon in der Dämmerung einen Vorübergehenden im Dickigt mit ſeiner Flinte darniedergeſtreckt, fanden wir zu unſrer größten Beſchämung, daß es nur ein armer Landmann war, der nicht mehr als neun Sous nach unſrer Münze bei ſich führte. Mein Gewiſſen machte mir hier zum erſtenmal ſo bittre Vorwürfe, einem Nebenmenſchen um einer ſolchen Lappalie willen das Leben genommen zu ſehen; daß ich den Sergeanten deshalb hart anfuhr. Der Streit erhitzte ſich, ich ſah, daß der böſe Teufel nach ſeinem Dolche griff, und in der Wuth ſtieß ich ihm meinen Säbel durch den Leib. Er ſank, wie die, welche er früher getroffen, ohne einen Laut zu Boden. Von Schreck ergriffen, floh ich querfeldein . . . . .

Wir finden unſern gewiſſenhaften Mainzer, nach allerlei Schickſalen, bei der Nationalgarde in Romain als Tambourmajor wieder, wo ihm, wie er ſagt, ſeine athletiſche Figur, ein leidliches Geſicht und ſchöne Kleider viele genaue Bekanntſchaften mit dem ſchönen Geſchlecht verſchafften. Er geräth in Schulden und bedauert mit vieler Rechtlichkeit, daß er wohl leider nie im Stande ſeyn werde, ſie zu bezahlen. Da er nun zugleich das Unglück hat, auf ungeſetzlichem Wege, nach ſeinem ſcherzhaften Ausdruck, der Schwiegerſohn eines angeſehenen Handelsherrn in Romain zu werden, ſo macht er ſich bei erſter Gelegenheit mit ſeinen ſchönen Kleidern auf und davon, und gedenkt, der Freiheit ſich widmend, den Polen zu Hülfe zu eilen. Preußiſche Behörden ſetzen ihn jedoch während des ganzen Krieges feſt. Er entkommt endlich und reist mit einem polniſchen Reitknecht, der ſich für einen Oberſten ausgibt, und die Mildthätigkeit der Polenfreunde auf alle Weiſe ſtark in Anſpruch nimmt, ganz gemächlich wieder nach Frankreich zurück. Hier läßt er ſich zur Veränderung für Don Pedro nach Portugal anwerben. Das ſchlechte Transportfahrzeug leidet Schiffbruch, faſt die ganze Mannſchaft ertrinkt, nur ihn nebſt zwei Camaraden rettet der nachſichtige Himmel. Er bettelt und ſtiehlt ſich nach Mainz, denn lange ſchon, meint er, hat ſeine Seele ein unbezwingliches Heimweh gequält. Doch entſpricht das Vaterland keineswegs ſeinen Erwartungen. In Mainz, fährt er fort, war damals der Verdienſt in jeder Hinſicht ſchlecht, allein in einer Kneipe fand ich einige meiner Jugendfreunde ſo froh und ſo bedeutend zechen, daß mir dieſer Umſtand um ſo mehr auffiel, da mir ihre Armuth hinlänglich bekannt war. Ich ward herzlich aufgenommen, und noch an demſelben Abend erfuhr ich, daß die ganze hier verſammelte Geſellſchaft das einträgliche Geſchäft der Schmuggelei treibe. Ohne mich lange zu beſinnen, trat ich in ihren Bund und gewann Aller Herzen durch Erzählung meiner Schickſale. Zu meinem neuen Stande waren unumgänglich ein paar enorm weite Hoſen und ein langes Meſſer erforderlich. Beides erhielt ich von der zuvorkommenden Gefälligkeit meiner Camaraden ſchon am andern Morgen, und ſo, in dieſem Anzuge, meldete ich mich noch deſſelben Tages auf der Polizei als Arbeiter im Freihafen.

Kaufleute in allen Artikeln haben im Magazin des Freihafens bedeutende Vorräthe lagern, und ließen ſie gewöhnlich durch uns umpacken, ſäubern u. ſ. w., um dann, erſt beim Bedarf ſie dort abzuholen und zu verſteuern. Hierbei fand nun das Schmuggeln ſtatt, indem wir uns Seidenſtoffe, Linnen, Spitzen, kurz alle dieſem ähnlichen Waaren um Schenkel, Waden und Leib wickelten, und vermöge unſrer weiten Beinkleider dieſe Gegenſtände ſtets unangehalten den Kaufleuten in der Stadt, gegen gute Procente überlieferten. Kaffee, Zucker, Tabak und dergleichen wurden am Tage hinter Steinen und ſonſtigen paſſenden Orten verborgen, und in der Nacht auf dem Rhein in die Stadt gebracht. Oft fielen Schüſſe auf uns, oft wurden wir verfolgt, und manchesmal mußten wir unſere Bürden abwerfen um beſſer fliehen zu können, allein nie ward Einer von uns ertappt. Der Verdienſt, den wir hatten, war groß genug, um daß Jeder ſich ungefähr auf 50 bis 60 Gulden die Woche ſtand. Sicher gemacht durch unſer Glück trieben wir die Sache von Tage zu Tage weiter, bis endlich die Douaniers verſtärkt wurden und ihre Wachſamkeit ſich nun gleichfalls verdoppelte. Als ich eines Abends mit zwei Stücken koſtbaren Seidenſtoffs um mich gewickelt, harmlos durchs Thor ſchlenderte, ruft mich ein Douanier mit den Worten an: „Was haben Sie denn in Ihren Hoſen?“ und tritt ſchnell auf mich zu. Ganz kaltblütig greife ich in die Taſche, ziehe mein langes Meſſer heraus und ſage, es ihm raſch vorhaltend: „Dies!“ und der erblaſſende Zollbeamte läßt mich ruhig in die Stadt gehen. Bald aber kam es noch ernſter. Wir hatten einen ſehr bedeutenden Transport Caffee und Zucker einzuſchmuggeln, allein ein von mir in der vorigen Nacht wegen unziemlichen Betragens ſtark durchgeprügelter ehrvergeſſner Camarad hatte uns den Douaniers verrathen, und dieſe, um ſich des Transports deſto gewiſſer zu bemächtigen, waren auf den unglücklichen Gedanken gekommen, vom preußiſchen 36. Infanterie-Regimente eine Verſtärkung zu requiriren. Nichts ahnend, gelangten wir um Mitternacht, 20 Mann im Ganzen, je vier und vier zuſammengehend, und ſchwer beladen, in einiger Entfernung vom Raimundithore an, als auf einmal auf mich und meine braven drei Camaraden mehrere Schüſſe fallen, und mit einem entſetzlichen Schrei mein beſter Buſenfreund an meiner Seite zu Boden ſtürzt. In demſelben Augenblick ſpringen mehrere preußiſche Soldaten und Douaniers herbei, um uns zu fangen. Meine noch übrigen beiden Begleiter gaben Ferſengeld, ich, im Begriff daſſelbe zu thun, werde bei der Schulter ergriffen. Doch umſonſt gab mir der Himmel meine Rieſenkräfte nicht! Mich umdrehen, meinen Gegner mit aller Gewalt der Verzweiflung faſſen und ihn vom hohen Wall, wo wir uns grade befanden, hinabſchleudern — war das Werk einer Sekunde. Fürchterlich brüllte der Hinabgeworfne, der, wie ich am Lederzeuge fühlte, ein Soldat ſeyn mußte, und noch, als ich durch einen Schlupfwinkel auf allen Vieren in die Stadt kroch, hörte ich ſein klägliches Gewinſel. Unſere Waaren fielen faſt ſämmtlich in die Hände der Douaniers, doch außer dem Todten ward keiner von uns erwiſcht. Als ich aber am andern Morgen den von mir vom Wall hinabgeſchleuderten Soldaten, ſanſt verſchieden mit großem Wehklagen in die Stadt bringen ſah, hielt ich es für das Zweckmäßigſte, mein geliebtes Vaterland abermals mit einer andern Heimath zu vertauſchen.

Zwei meiner Camaraden begleiteten mich und wir begaben uns auf den Weg nach Straßburg. Ein badenſcher Gensd'armes, der unhöflicherweiſe uns für nicht ganz gut legitimirt anſehen wollte, hielt uns im Walde auf einer ſteilen Anhöhe an, ſtieg vom Pferde und verlangte unſre Päſſe. Ich winkte meinen Camaraden langſam vorauszugehen, welches auch der Gensd'armes zuließ, da ich ihm ſagte, daß ich die Papiere für uns alle Drei beſäße, und ihn ſogleich ganz contentiren werde. So mit ihm ſprechend, während er den Zügel ſeines jungen und muthigen Pferdes ſorgſam um den Arm gewunden hatte, zog ich unbemerkt mein treues Meſſer aus der Taſche und ſtieß es dem Pferde bis ans Heft ins Hintertheil, ſo daß dies in ungeheuren Sätzen den Berg hinabſprang, und ſeinen ſchreienden Reiter auf eine Art mit ſich fort ſchleifte, daß es ſehr zweifelhaft iſt, ob er es je wieder beſtiegen hat.

In Straßburg ohne fernere Störung angelangt, ließen wir uns bei der légion etrangère engagiren, und erreichten in guter Geſundheit Algier. Hier gefällt es mir recht wohl, und des Umherirrens müde, gedenke ich bald eine meiner Frauen nachfolgen zu laſſen, zu denen ich, während meiner langen Reiſen in verſchiedner Herren Länder, ſo gelegentlich gekommen bin.

Den 21. Januar.

Das Clima iſt doch eine liebliche Sache hier! Ich beſitze keinen Kamin in meiner Stube, welche mit einer Glasthür und drei Fenſtern verſehen iſt, die alle ſchlecht ſchließen, und dennoch habe ich es noch nie darin weder zu kühl noch zu warm gefunden. Bis jetzt regnete es nur ſelten, und ſelbſt ein ſtarkes Gewitter äußerte wenig Einfluß auf die Temperatur. Nie erlebt man hier ſolche Schneeſtürme wie z. B. häufig in dem, nicht unter viel nördlicherer Breite liegenden Andaluſien, wo, wie mir noch neulich der Gouverneur erzählte, dieſer einmal bei der drückendſten Hitze ausmarſchirend, plötzlich von einem ſo furchtbaren Schneewetter überfallen wurde, daß 300 ſeiner

Leute unterwegs liegen blieben und ſtarben, und faſt eben ſo viel noch in den nächſten Tagen, an den Folgen der entſetzlichen Erkältung, ihr Leben verloren. Selbſt Pferde erlagen dieſem jählingen Froſt. Hier gibt es nur eine Plage der Witterung, der Wind der Wüſte im Sommer, der jedoch ſelten länger als vierundzwanzig Stunden anhält. Nicht ſowohl die Hitze, obgleich ſie bis zu mehreren dreißig Graden ſteigt, als die außerordentliche Trockenheit der Luft, ſollen eine ganz eigne, dem Europäer faſt unerträgliche Pein hervorbringen. Niemand verläßt ſeine Stube wenn dieſer Wind weht, und Viele verſicherten mich, daß ſie ſich nackt auf die Fließen des Bodens geworfen hätten, um ſich nur einige Kühlung zu verſchaffen. Den Soldaten iſt es ſogar anbefohlen, ſich bei Annäherung dieſes Windes, ſelbſt im Dienſt, mit dem Geſicht auf die Erde zu werfen. Allerdings wäre es übel, wenn die beſſer gegen den Simum abgehärteten Beduinen einmal einen ſolchen Moment zum Angriff wählten.

Ich aß beim General Trezel zu Mittag, deſſen liebenswürdige Gemahlin uns eine ſehr belebte Beſchreibung von der türkiſchen Hochzeit im Hauſe Muſtapha Paſcha's machte.

Pracht und Barbarei gingen dort treulich Hand in Hand. So waren z. B. die Zimmer bis zur Bruſthöhe mit goldgeſticktem Cramoiſi-Sammet drappirt; die Teppiche von Smyrna und Perſien äußerſt reich; die Ottomanen mit weißem Atlas, auf dem große goldne Blumen prangten, überzogen, und mit Phantaſiekiſſen aller Farben, von den geſchmackvollſten Deſſeins belegt; die offnen Thüren und Gitterfenſter mit prachtvollen Muſſelinſchleiern, deren Stickerei alles Europäiſche dieſer Art weit übertrifft, verhangen; die geſchnitzten Plafonds, voll der künſtlichſten Arbeit, theils reich vergoldet, theils in glänzend bunten Muſtern verziert. — Als Gegenſatz hierzu aber ſah man unmittelbar über der Sammtdrapperie bis zu dem koſtbaren Plafond nichts als die kahle weiße Wand; die ganze Erleuchtung beſtand in einer einzigen groſſen Kirchenkerze, die man in der Mitte des Zimmers auf einen Holzwürfel placirt hatte, der mit Perlmutter ausgelegt war. Dazu rauchten die türkiſchen Damen aus Pfeiſen mit Juwelen beſetzt.

Der Bräutigam, welcher zuletzt kam, war ganz einfach gekleidet, die Braut aber mit einer ungeheuren, wie man ſagt, bei ſolchen Gelegenheiten von allen Bekannten und Freunden erborgten Maſſe von Schmuck an Perlen, Edelſteinen und Gold beladen. Damit noch nicht zufrieden, waren auch mehrere Theile ihres Geſichts vergoldet, namentlich die Augenbraunen, ſo daß man kaum von ihrem natürlichen Anſehn urtheilen konnte. Doch ſchien ſie den fremden Damen hübſch, und von vieler fraicheur.

Obgleich der Beſuch beinahe zehn Stunden dauerte, ward nichts als Caffee au musk und Confitüren herumgereicht, wovon die von Quitten und Cedrat als vortrefflich, alles Uebrige aber als ſehr widerlich geſchildert wurde.

Ich beſchloß meinen Abend beim Gouverneur, und verlor zwei Partieen Schach gegen ſeine Tochter, nebſt einer Partie Dame gegen ſeine Schwiegertochter, nach welcher vollſtändigen Niederlage ich mich an meinen Schreibtiſch retirirte, um der Pflicht des Reiſejournals zu genügen. Der Gouverneur, welcher einen nicht zahlreichen, aber ausgewählten Kreis alle Abend empfängt, macht ein ſehr angenehmes prätentionsloſes Haus, das auch für mich eine große Reſſource iſt.

Den 23. Januar.

Da der geſtrige Tag faſt ganz mit dem leidigen Viſiten-Geben und Empfangen hinging, ſo fahre ich mit dem Schwamm darüber. Am heutigen war ein Repräſentations-Dinó beim Gouverneur, wo unter andern auch die ſämmtlichen fremden Conſuln verſammelt waren. Ich machte mit dem Belgiſchen, Herrn Lecoq, Bekanntſchaft, an dem ich einen höchſt intereſſanten Mann fand. Ich dankte ſeiner Unterhaltung eine Menge nützlicher und pikanter Notizen, und gratulire jedem Fremden, der Gelegenheit hat, mit ihm in nähere Verbindung zu treten. Ein Mann dieſer Art iſt in fernen Landen eine ſo doppelt erfreuliche und Nutzen bringende Erſcheinung, daß ich hoffe, Herrn

Lecoq's Beſcheidenheit wird mir verzeihen, wenn dieſes individuelle Urtheil zur Oeffentlichkeit kommen ſollte, was allerdings unter die Möglichkeiten gehört. Sonſt bot das Mahl nichts Merkwürdiges dar, als grüne Erbſen aus dem freien Lande, und einen vortrefflichen Fiſch, der 5 Fuß lang und verhältnißmäßig corpulent war. Da ich ſeit einigen Tagen etwas an den Augen leide, begab ich mich ſchon früh nach Hauſe, wo ich meinem Commiſſionaire, einem ſtattlichen Juden, Audienz gab, der das vorübergeſchwundene Regiment der Türken ſehr bedauert. „Es iſt wahr, ſagte er heute zu mir, man hing und ſpießte uns zuweilen, und prügelte uns ſehr, alles um wahrer Lappalien willen, aber es war dennoch beſſer als jetzt. Wir galten mehr und verdienten zehnmal mehr Geld. Die Türken, beſter Herr, müſſen Sie wiſſen, ſind faſt wie die Engländer, grob, herriſch, aber genereus und prachtliebend. Der Türke fragte nie was eine Sache koſte und handelte nie. Wenn wir Geld zu einem Geſchäftchen brauchten, ſo ging man zu ſeinem Gönner, und ſagte: Gib uns ſoviel tauſend Franken, ſo und ſo viel Procent vom Gewinnſt geben wir dir ab. Ohne Umſtände auf unſer bloſſes Wort, erhielten wir das Geld. Und in der Zeit erſt, als der Sclavenhandel noch blühte, o Moſes und die Propheten, was war das für eine gute Zeit! Sehen Sie, die dummen Türken und Mauren kauften immer die ſtarken und robuſten Leute, und bezahlten ſie theuer. Wir aber ſahen nur nach den Händen. Waren die weich und zart, oder gar noch Spuren von abgenommenen Ringen daran“ — hier ſah er faſt ſehnſüchtig nach den meinen — „und die Perſon dazu delikat und ſchwächlich, die Waare nahmen wir ſofort in Beſchlag, und erhielten ſie meiſtens für ein Spottgeld. Mancher Mann wurde da für 50 Piaſter gekauft, der ſich nachher mit 10,000 loslöſen mußte. Jetzt iſt es erbärmlich! Unter uns geſagt, die Franzoſen verſtehen das Land nicht, und paſſen gar nicht hierher. Weit entfernt, daß man von ihnen etwas verdienen könnte, will nur Jeder von ihnen ſelbſt hier ſchnell reich werden, und ſie knauſern ärger als wir geringgeſchätzten Juden. Uebrigens,“ ſetzte er pfiffig hinzu, „werden ſie’s wohl nicht zu lange mehr treiben. Seit faſt fünf Jahren ſind ſie hier, und man kann ja noch nicht vor’s Thor hinausgehen, ohne zu riskiren, daß Einem die Beduinen den Hals abſchneiden. Unſere Türken waren andere Leute! Ich will’s Ihnen mit zwei Worten erklären: die Türken nahmen viel, aber ſie gaben auch viel; die Türken ſtraften grauſam, aber ſie belohnten auch genereus. Daher fürchtete und achtete man ſie. Die Franzoſen nehmen nichts und geben nichts; ſie ſtrafen nicht und belohnen auch nicht. Daher....“ „Aron,“ unterbrach ich ihn hier, „laß mich mit der Politik ungeſchoren, und berichte lieber, ob du mir die marokkaniſche Pfeife und das arabiſche Pferdezeug erſtanden haſt.“

„Beides iſt bereits im Vorzimmer,“ erwiederte er, und ich eilte neugierig, es zu beſichtigen. Dieſe Pfeife, halb in geſchlagenem Silber, mit Pailetten an Kettchen hängend, und Kernſprüche aus dem Koran darauf geſchrieben, z. B.: Wenn das Wort von Silber iſt, ſo iſt das Schweigen von Gold; oder: Das Gut gehört nicht dem Geizigen, ſondern der Geizige dem Gute u. ſ. w.; dieſe Pfeife, ſage ich, deren übriger Theil aus wohlriechendem, glänzenden Weichſelrohr, halb mit Sammt und Goldſtickerei umwunden, einem Mundſtück von purpurrothen Corallen, und einem mit Goldblech überzogenen Kopfe beſteht; erklärt der Student J..:. für das Schönſte dieſer Art, was ſeine Augen je auf einer deutſchen Univerſität erblickt, obgleich er mit Stolz hinzuſetzt: ſie hätten auch dort ſchon Türkenpfeifen von ſolcher Länge beſeſſen, daß, wenn man aus dem zweiten Stock herausſchauend, daraus geraucht habe, ſie auf der Straße hätten geſtopft werden müſſen. Schade, daß der ſelige Hoffmann, als er den jetzt ſchon vergeſſenen Klein-Zaches (o undankbares Vaterland!) ſchrieb, dieſes mein Prachtſtück nicht vorher zu ſehen bekam. Er würde es für immer verewigt haben.

Ueber den arabiſchen Zaum aus Gold und bunter Seide muß ich doch auch noch ein Wort verlieren. Er zeichnet ſich vor andern Reitzäumen beſonders dadurch aus, daß er Scheuleder hat, und — was das Ungewöhnliche iſt — Scheuleder nicht vor, ſondern hinter den Augen.*) Dieß könnte einem gründlichen Philoſophen viel zu denken geben. Man würde ſogar die ſeltſamſten politiſchen Beziehungen damit in Verbindung zu bringen im Stande ſeyn, wenn man dieſe neue Zäumung in Europa einführte. Ich bitte den armen Laube, der mehr Witz hat wie ich, wenn er erſt die Berliner Hausvogtei (in der man doch Dichter nicht ſo lange martyriſiren ſollte) gleich den Scheuledern hinter ſich hat, dieſes Capitel ſtatt meiner zu bearbeiten. So viel ſehe ich aber ſelbſt ſchon ein, daß, da eine Excellenz, die zufällig Oberberghauptmann iſt, ein A... leder trägt, eine andere Excellenz, die zufällig Miniſter iſt, eben ſo wohl ein Scheuleder tragen könnte. Ja es ſcheint mir ſogar, daß bei vielen europäiſchen Miniſtern dies Scheuleder eine Hauptbedingung ihrer Anſtellung geworden ſey. Schöbe es nun einer derſelben auf arabiſche Weiſe zurück und hinter ſeine Augen, wie übel könnte dann das viele Licht auf ihn wirken, was ſich jetzt ſo unbeſcheiden überall Luft machen will, und am Ende fürchtete ſich nachher ein ſolcher Mann nicht einmal mehr vor der Freiheit, geſchweige denn vor Liberalen und der leidigen Preſſe.

---

*) D. h. dieſe Scheuleder decken das Auge nicht, ſondern reichen nur bis an daſſelbe, und liegen hinter ihm platt am Kopfe an.

Den 24.

Selbſt mit verbundnem Auge wie ein Bleſſirter, denn ich leide ſeit Kurzem an der Ophthalmie, ritt ich dennoch den halben Tag in der Stadt und Umgegend umher. Bei dieſer Gelegenheit will ich einiges Allgemeinere über Algier, zur beſſern Orientirung für mich und den Leſer, hier einſchalten. Nur eine Straße der Stadt, die von **Babazun**, iſt gepflaſtert und zwar ſehr ſchlecht. Die übrigen, aus Lehmboden beſtehend, ſind im Untertheile der Stadt häufig grundlos, und z. B. jetzt durch zwei bis drei Regentage ſchon ſo kothig geworden, daß man, um ſich Abends zu einem Diné oder in andre Geſellſchaften zu begeben, nothgedrungen eine Portechaiſe nehmen muß. Dies iſt aber hier ſtets mit der Gefahr einige Beulen davon zu tragen verbunden, denn erſtens ſind die Vehikel ſelbſt, buchſtäblich nichts als große Holzkaſten mit zwei Oeffnungen (nicht immer durch Glasfenſter geſchloſſen) ohne alle Auspolſterung, noch ſonſtige Zierde; zweitens gibt es nichts Ungeſchickteres als die hieſigen Träger. Da nun überdies die Wege grundlos ſind und voll großer Steine liegen, die Straßen ſich auch keiner Art von Erleuchtung erfreuen, ſo kann man ſich denken, daß das Stolpern der mauriſchen Heiducken ſehr häufig und das gänzliche Umwerfen nicht ſelten iſt. Beſſer geht es in den engen Fußwegen der obern Stadt, von denen auch einige gepflaſtert ſind, und wo bei allen, ihrer Steile wegen, die Feuchtigkeit ſchnell abfließt.

Algier hat fünf Thore. Das neue, oben auf dem Berge neben der Cassba, welches öſtlich nach dem Fort l'Empereur führt; das von Babazun, durch welches man unten, dem Meer entlang, in derſelben Richtung die Ebene von

Metidschia erreicht: das von **Babaluet** an der entgegengeſetzten weſtlichen Seite von der Stadt, wodurch man zu den ehemaligen Gärten des Dey's, dem Berge **Budscharia** und, am Meere hin, nach der **pointe de Pescade** gelangt; das der Marine, um nach dem Arſenal und dem **Molo** zu gehen; und endlich das der Fiſcher, wo die Schiffe debarkiren. Die ganze Stadt iſt nach dem Meere zu impoſant mit Batterieen geſpickt, von denen aus einſt der franzöſiſche Conſul **Le Vacher**, in die große Kanone geladen, und nach **Duquèsne**'s Admiralſchiff abgeſchoſſen wurde, auf das, wie man ſagt, wirklich einige blutige Stücke des Leichnams flogen. Nach den drei Landſeiten umgibt die Stadt ein breiter und tiefer Graben, und eine hohe crenelirte Mauer mit kleinen Thürmchen, wodurch das pittoreske Anſehn dieſes ehemaligen Raubneſtes noch ungemein erhöht wird, um ſo mehr, da der Graben jetzt mit Cactus, Aloë und Epheu in wilder Unordnung verwachſen iſt. Von den Thürmen dieſer Mauern wurden früher die Verbrecher auf Haaken herabgeſtürzt, wo ſie bis zu ihrem qualvollen Ende hängen blieben, oder auf den Plateformen geſpießt, allen Blicken zugänglich, als ſchaudervolles Beiſpiel.

So reizend auch die Umgegend dem Europäer erſcheint, ſo fehlt es ihr doch leider faſt ganz an ſolchen großen und hohen Bäumen, wie unſre Wälder ſie darbieten. Ich habe bis jetzt nur zwei dergleichen geſehen. Eine wenigſtens 80 Fuß hohe Platane am Thor von Babazun und eine ähnliche im Hofe der Cassba. Beide beweiſen wenigſtens, daß an dem erwähnten Mangel nur die Menſchen, nicht der Boden Schuld ſind. Was man hauptſächlich an Bäumen vorfindet, ſind Jujubiers, Maulbeer-, Oel-, Mandel-, Aprikoſen-, Pfirſich-, Birn-, Aepfel- und kleine Nußbäume, auch mehrere Pappelarten, Akazien, Caroubiers, Orangen-, Citronen- und Feigenbäume, Cypreſſen, Palmen, Bananen, Elsbeer- und Bruſtbeerbäume, und einige ausländiſche in

Gärten, unter andern der prächtige perſiſche wilde Fliederbaum, der die Größe einer Akazie erreicht, und deſſen, unſerm ſpaniſchen Flieder ganz ähnliche, Blüthe ſtark nach Vanille riecht. Blühende Sträucher und Blumen ſieht man jetzt ſchon häufig, und im Frühjahr ſollen ſie eine große Pracht über die Gegend verbreiten. Darunter zeichnet ſich die Agave aus, welche binnen zwei Monaten oft einen Stengel von 30 Fuß Höhe emporſchießt, der 5 bis 6000 Blumen, freilich nur von blaßgrüner Farbe trägt. Aloë und Cactus ſind beſonders für undurchdringliche und ſchnell wachſende Befriedigungen unſchätzbar, der Boden aber überall dankbar, wo man nur Cultur darauf verwenden will; und dabei ſchmücken die Menge immergrüner Sträucher und Bäume hier den Winter wie den Sommer.

Ich nahm heute meine Richtung durch das Thor Babaluet nach den Gärten des Dey. Der Weg führt bei einigen maleriſchen Forts vorbei, die auf Felſen ſtehen, an denen ſich zu jeder

Zeit das Meer mit weichem Schaume bricht. Sein glänzend blauer Spiegel bietet von hier ein herrliches Schauſpiel dar, während auf der linken Seite ein Amphitheater von Bergen, mit Villen bedeckt, ein halbrundes Thal einſchließt, in dem der große Kirchhof der Juden, mit ſeltſam geſtalteten weißen Würfeln beſät, beſonders hervorſticht. Nahe dabei liegen die weitläuftigen, von vielen Mauern umgebenen und durchſchnittenen, vielleicht mit marmornen Kiosks verzierten Gärten des Dey. Leider ſind ſie jetzt in ein Lazareth mit Gemüſegärten verwandelt, und die Gebäude ſtehen ſchmutzig und verfallen. Ein einziger Orangenhain, mit nett gepflaſterten Moſaikwegen, iſt von dem alten Schmuck allein noch übrig, nebſt einigen Reſten jener lieblichen bedeckten Gänge von Wein, Roſen und Jasmin, welche ſonſt jeden der einzelnen Gärten, längs den Mauern hingeführt, umgaben. Der Jasmin wird hier faſt zum Baume, und größer als bei uns der Haſelnußſtrauch. Ein Theil des Ganzen hat man zu einer Cactusplantage für die Zucht der Cochenille beſtimmt. Es wird viel Mühe darauf verwandt, man glaubt jedoch an keinen ſonderlichen Erfolg, da man im Winter die Thierchen hier bedecken muß, was große Koſten und einen Aufwand von Leuten erfordert, der mit dem Profit kaum gleichen Schritt halten möchte. Mein Pferd kletterte von hier nach dem **Budscharïa**, wie eine Ziege, die Felſen hinan, mit einer Ausdauer und Sicherheit, die nur die Gewohnheit geben kann. Als ich auf den wüſten Haiden oben anlangte, blühten in dieſer ſchweigenden Wildniß Tazetten, Myrthen und große blaue Iris um mich her, und die fernen Berge ſelbſt ſchimmerten ſo violet wie Blumen. Die Ausſicht vom Blockhaus iſt gewiß eine der ſchönſten in der Welt, wenn man einen ſo günſtigen Tag trifft, als der heutige war. Man befindet ſich in bedeutender Höhe im Mittelpunct des bergigen Landvorſprungs, den Afrika hier bildet, und den die impoſante Ebene der **Metidschïa** vom kleinen Atlas trennt, welcher in grader Linie von Horizont zu Horizont ſich zieht. Auf dieſer unermeßlichen, auf drei Seiten vom Meer umſchloſſenen, die höchſte Abwechſelung und die barockeſten Küſtenlinien bildenden Ausdehnung, geſtattet die klare Luft Millionen Gegenſtände mit der größten Genauigkeit zu ſehen, und ein gutes Perſpectiv citirte mir ſelbſt den Atlas nahe vor das Auge, obgleich er über zwölf Stunden entfernt iſt. Es ſcheint unnöthig, einen ſolchen Anblick zu beſchreiben, keine Einbildungskraft iſt ſo arm, daß ſie ihn ſich nicht ſelbſt ausmalen könnte.

Lange, lange verweilte ich hier, dann nahm ich, bei den vier Brunnen vorüber, durch Hohlwege, Schluchten und ausgeriſſene Regenrinnen, wie ich die Direction nur zu finden glaubte, meinen Rückweg nach der andern Seite der Stadt; bis ich die neue Straße von Duera erreichte, die in kühnen Windungen nach dem Thor von Babazum herabführt. Da ich noch einige Stunden Tag vor mir hatte, und mein Pferd noch munter war, zog ich vor, ſtatt mich jetzt ſchon nach Hauſe zu begeben, meinen Spazierritt noch einmal zu erneuern, und ſchlug zu dem Ende zuerſt den Weg nach Muſtapha ein, wie die mit Villen angefüllte Gegend ſüdöſtlich von Algier, dem Golf entlang, benannt wird. Auf dieſer Seite wimmelt es fortwährend von Militair, was das Wohnen daſelbſt theilweiſe ſehr unangenehm macht, wegen des Lärmens und der Unreinlichkeit, die dieſe Nachbarſchaft mit ſich führt. Ueberdem ſind im Thal, über einen großen Raum hin abſcheuliche, geſchmackloſe, weiße Kaſernen aufgebaut worden, welche, wie ein häßliches Pflaſter auf einem ſchönen Geſicht, die ſonſt in hohem Grade liebliche und mannigfaltige Ausſicht, faſt von allen Landhäuſern am Abhange der Berge, total zu Grunde gerichtet haben. Es iſt dies um ſo mehr zu bedauern, da die Lage beſagter Kaſernen obendrein ganz ungeſund und unzweckmäßig iſt.

Der erſte Gegenſtand, der meine Aufmerkſamkeit feſſelte, war eine ſchöne Waſſerleitung, die zwei Felſen mit einander verbindet, im Styl der Römer von den Türken erbaut. Darunter befinden ſich die gewölbten Oefen, welche Carl der Fünfte zum Brodbacken für ſeine Armee hier errichten ließ, deren größtem Theil hier in der That kurz darauf das letzte Brod gebacken ward. Sie ſind ſehr dünn und flach auf eine ſchwierige Weiſe gewölbt, und dennoch ſo feſt, daß der jetzige Beſitzer, der ſie (etwas vandaliſch) abreißen läßt, um die Steine zu verkaufen, große Mühe hat, ſie zu demoliren. Ich beſah hierauf das Innere einiger Landhäuſer, deren Eigenthümer ich kenne, unter andern das des däniſchen Conſuls, wo ſich lange und dichte Hecken von 4 bis 5 Fuß Höhe aus blühendem Geranium befinden. In dem ſogenannten Marâbut (Cabinet oder Niſche) des obern Salons iſt ein großer Spiegel ſehr glücklich und überraſchend angebracht, um den ſchönſten Theil der Gegend, der Ottomane gegenüber, gleich einer camera obscura immer vor Augen zu haben. Eine Cypreſſengruppe deckt von dieſem Puncte wenigſtens die häßlichen Caſernen, welche dagegen aus dem, in jeder andern Hinſicht anmuthigen Garten, überall ſtörend ſichtbar werden, und nach ihrer eigenthümlichen Bauart, von ſo hoch erblickt, einer coloſſalen Latrinenanſtalt für die ganze Armee gleichen.

Vortheilhafter ſituirt in dieſer Hinſicht iſt, eine Viertelſtunde weiter, tiefer im Thal, die Villa des Oberſten Vernelle; deren bedeutendes Terrain im Geſchmack eines ſogenannten engliſchen Gartens, mit mehr Erfolg als gewöhnlich und mit nicht geringen Koſten arrangirt worden iſt. Viele Partieen, namentlich die Blumengärten, welche von außerordentlich ſchönen alten Oliven-, Mandel- und Granatbäumen beſchattet ſind, und in denen man die Baumwollenpflanzen jetzt ihre weißen Flocken tragen ſieht, waren ſchon in dieſer Jahreszeit äußerſt reich und anziehend, und das Haus allerliebſt eingerichtet, mit verſtändiger Anwendung des europäiſchen Comforts, ohne doch die mauriſche Phyſiognomie zu verwiſchen, was Viele mit groſſer Ungeſchicklichkeit hier ins Werk geſetzt, und dadurch die herrlichſten poetiſchen Originale in gemeine Proſa überſetzt haben. Denn ich wüßte mir keine Architektur zu denken, welche eben für Landhäuſer paſſender ſeyn könnte. Pracht, Eleganz, das höchſt Pittoreske, machen mit der höchſten Bequemlichkeit und Rückſicht auf das Clima, den Hauptcharakter derſelben aus. Wie bei den Gebäuden im gothiſchen Styl, welche die engliſchen Parks zieren, gewähren auch hier die vor- und rückſpringenden Linien mit tiefen Winkeln, und die einzelnen Theile von ungleicher Höhe mit ganz verſchiedenartigen Verbindungen, eine maleriſche Abwechſelung, der es dennoch nicht an einer wohlthuenden Ruhe fehlt. Im Innern aber verbreiten die mit Säulen umgebenen Höfe, die Fontainen und Bäder, die Menge bunter Arabesken, die fortwährende Verſchmelzung der kleinen Gartenabtheilungen mit den Gebäuden, ſo wie die gleichfalls zu Gärten umgeſchaffnen Terraſſen über das Ganze einen unbeſchreiblichen, in ſeiner Mannigfaltigkeit nie verſiegenden Reiz.

Manche dieſer Villen, die reichen Leuten angehörten, erſchienen an Umfang und Pracht mehr fürſtlichen Schlöſſern ähnlich, als beſcheidnen Landhäuſern ungebildeter Barbaren, wie man ihre einſtigen Beſitzer bei uns klaſſificiren würde. Man ſieht ihnen, wenn auch im geringern Maaßſtabe, noch immer an, daß ſie von den Nachkommen jener Mauren herrühren, denen Spanien die Alhambra und den Generalife, wie ſo viele andre ſeiner ſchönſten Monumente verdankt.

Gleich über der Beſitzung des Oberſten Bernelle dehnt ſich eine ſolche Villa aus, welche die Franzoſen la maison riche getauft haben. Sie iſt noch das Eigenthum eines Mauren, aber ſeit der Occupation an Europäer verpachtet und von franzöſiſchen Subalternoffizieren bewohnt. Die Folgen davon däuchten mir wahrhaft tragiſch, und eine ſolche Verheerung binnen vier Jahren kaum denkbar. Die Marmorfontainen, die eleganten, mit Fayencetafeln belegten Treppen, waren überall beſchädigt und ſo mit Koth bedeckt, daß man ſich ihnen zu nahen ſcheute. Die Orangenbäume, welche aus dem Porcellainpflaſter weiter Höfe hervorwuchſen, ſah man größtentheils, aus Mangel an Pflege abgeſtorben, und in den Volieren, einſt mit Papagaien und Singvögeln bevölkert, liefen jetzt Hühner und Schweine umher; die Terraſſen waren zum Theil halb eingeſtürzt, und die herrlichen Wein- und Jasmingewölbe, welche ſchattige Treillagegänge zwiſchen ihnen bildeten, faſt durchgängig zerbrochen, und an vielen Orten die baumſtarken Pflanzen ſchmählig eingegangen. Nur die majeſtätiſchen Cypreſſen ſtanden noch in unverſehrten Gruppen da, wie ernſt und trauernd auf den Unfug herabblickend, der ſie umgab. Was aber wäre dennoch aus dieſem Beſitzthum zu machen, wenn es in die rechten Hände käme! Hundertmal habe ich hier unſres Kronprinzen gedacht, der grade für dieſe Art ſüdlicher Architektur und Schmuckes ſo viel Sinn und Geſchmack an den

Tag legt, und ihm dies zu ſehen und zu beſitzen gewünſcht. Wie die Dinge jetzt in Algier beſchaffen ſind, bezweifle ich, daß irgend Jemand den möglichſten Vortheil daraus zu ziehen je verſtehen wird. Selbſt die hieſigen Engländer ſcheinen ihre Natur zu verändern, denn die Villa des Conſuls dieſer Nation z. B., obgleich wohl gelegen, iſt dennoch eben ſo ſchmutzig und ärmlich, als die meiſten der übrigen, die ſich in europäiſchen Händen befinden.

Um nun noch einmal auf die maison riche zurückzukommen, ſo vereinigt ſie mit architektoniſcher Schönheit und grandioſem Anſehn, auch eine der reichſten Ausſichten. Mit allen ihren Galerieen, Höfen und weitläuftigen Gärten iſt ſie an den ausgedehnten Halbcirkel der den Golf umſchließenden Bergkette, ungefähr in der Mitte ihrer Höhe angelehnt, auf einem poröſen Felſen ſtehend, den Cactus und Schlingpflanzen faſt ganz überzogen haben. Auf beiden Seiten werden die Berge umher von unzähligen Villen mit einer üppigen Vegetation bedeckt und laufen links an Algier's ins Meer hinausragendem Leuchtthurm, rechts, ſich ſenkend an dem weit vorſpringenden Cap Matifu aus. Ein großer Theil des Atlas wird über ihnen noch ſichtbar, und zwiſchen den Gärten und dem Meer zieht ſich ein langer grüner Wieſenplatz hin, den die Manövers der Truppen täglich beleben, doch in gehöriger Entfernung nur einen unterhaltenden Anblick geſtatten, ohne läſtig zu werden.

Ich ſetzte meinen Weg auf der ſchönen neuen Straße nach Birkhadem fort, verließ ſie aber nach einer halben Lieue, um über Felſen und Geröll in eine tiefe Schlucht hinab zu rutſchen, und an der andern Seite wieder hinauf zu klimmen, und kam bald darauf in eine wilde ſehr coupirte und einſame Gegend, wo ſich nur noch einige, meiſtens zerſtörte und verlaſſene, Villen befanden. Bei den wenigen noch bewohnten ward dies blos durch Hundegebell angekündigt, kein Menſch ließ ſich ſehen. Der Tag ſank, und ich hätte ſehr gewünſcht, Jemand auftreiben zu können, um mich einigermaßen zu orientiren, denn ich konnte mich in dem Labyrinth von Thälern und Höhen durchaus nicht mehr zurechtfinden. Ueberdem hatte ich vergeſſen mich zu bewaffnen, was die Klugheit bei Excurſionen dieſer Art, wenn ſie auch nur auf wenige Stunden ausgedehnt werden, immer hier gebietet, da von Zeit zu Zeit Ermordungen, ſelbſt in dieſem nahen Bezirk keinesweges ſelten ſind.

Ich ſchlug endlich einen Fußſteig, oder vielmehr das ausgetrocknete Bett eines Baches ein, das mit umher geworfnen Steinen ausgefüllt und mit Aloë, Cactus, Erdbeerſträuchern und anderm Immergrün oft ſo dicht überwölbt war, daß hier ſchon völliges Abenddunkel herrſchte. Ich würde viel darum geben, eine ſolche Naturſcene in meinem Park darſtellen zu können, hier war es unter den jetzigen Umſtänden eben kein einladender Gegenſtand, und ich fühlte mich ſehr froh, als ich, nach einer Viertelſtunde möglichſt ſchnellen Reitens, auf eine freie und dominirende Anhöhe gelangte, welche es mir endlich möglich machte, die Richtung nach der Straße von **Duera** zu finden. Ich erreichte ſie faſt an demſelben Puncte wieder, wo ich ſie zwei Stunden früher auf der andern Seite, vom **Budscharia** aus, betreten hatte, und galoppirte nun gemächlich der Stadt zu, obgleich die Nacht ſchon ihre Fittige über mich breitete, ehe ich noch am Thore anlangen konnte. Die Abenddämmerung dauert hier nicht ſo lange wie bei uns, wodurch, meines Erachtens, den hieſigen Climaten eine große Annehmlichkeit entzogen wird. Vollkommen hat die Erde nirgends ſeyn ſollen.

Zweiter Brief.

An Frau von A… in Berlin.

Algier, den 18. Februar 1835.

Sie haben mir, meine liebenswürdige Freundin, einen ſo ſchmeichelhaften gedruckten Brief in die Fremde geſandt, daß ich wohl doppelt ſtrafbar bin, ihn noch nicht beantwortet zu haben; aber Sie wiſſen, einem ſaumſeligen Knecht und einem trägen Briefſchreiber fehlt es nie an Entſchuldigungen. Ich darf indeß mit Wahrheit anführen, daß Ihr Schreiben nur wie ein lieblicher Vogel an mir vorübergeglitten iſt, kaum erblickt, wieder entſchwunden, ſo daß ich nur den Totaleindruck, keineswegs den Inhalt behalten, eben ſo wie es wahrſcheinlich mit unſerm ganzen irdiſchen Leben gehen wird — denn das Buch mit ſammt der halb ernſt- halb ſchalkhaften Dedication iſt mir beim Einpacken in Paris abhanden gekommen. Nun mochte ich nicht mehr antworten, ich wollte es auch nicht in Europa, am wenigſten im Winter. Unter Afrika's Frühlingsblüthen und Frühlingsträumen, die dort oft zu Wirklichkeiten werden, gedachte ich die Straußfeder erſt von Neuem zu ergreifen, die Ihnen ſo gut bekannt iſt.

Und in dieſen Träumen habe ich Sie auch ſchon wieder geſehen, verehrte Freundin, und zwar wie Sie in der Kirche ſaßen und dort eine Oper componirten; wie der Held Ihres Gedichtes neben Ihnen ſtand, in dem wie Blüthenſchnee ſchimmernden weißſeidnen arabiſchen Heik, auf dem der übrige bunte Schmuck mit Regenbogenfarben ſpielte, vom Glanz der Waffen und der Edelſteine herrlich durchblitzt. Und nun fing eine myſtiſche Wechſelwirkung an, zwiſchen Wachen und Traum, zwiſchen Ihnen als Autor und mir als Zuhörer, zwiſchen dem Helden ſelbſt und der eindringenden Außenwelt, und all dies wunderbare Gewirr ward fortwährend durchrauſcht von den Tönen einer überirdiſchen unbekannten Muſik, wie ſie Beethoven und Gluck nur zuweilen geahnet — o welch ein Jammer, daß ich dieſe Zauberlaterne nicht länger in meiner Gewalt habe, als bis der Hahnenruf im benachbarten Hühnerhofe ſie mir grauſam zerbricht, ich würde Ihnen ein Buch ſchicken, wie noch keins geſchrieben worden iſt, ein Buch ſo ſeltſam wie das Ihre, wo aber alles in einen Juwelengarten von Blüthen und Früchten mit Aladin's Lampe im Hintergrunde überginge, was bei Ihnen noch in der jungfräulichen Knospe ruht, und von dem Morgenthau der Poeſie durchſchauert, das Entzücken an der Natur in tauſend melodiſchen Variationen und unendlichen Farbentönen wiederſpiegelt.

O wie traurig, ich wiederhole es, iſt das Erwachen aus dieſen Träumen beßrer Welten, es bleibt uns nichts übrig, als die hieſige mit Augen anzuſehen, die noch feucht vom Bade jener Zauberquellen ſind, und das gelingt mir zuweilen. Doch unvollkommen nur verſteh' ich Solches Andern mitzutheilen, und ſo reſigniren Sie ſich, liebe Freundin, von nun an wieder Proſa wie alle Tage zu hören; immer noch beſſer, j'ose le dire (und ſelbſt mit einem franzöſiſchen Brocken), afrikaniſche Proſa, als Berliner Proſa; denn die erſten beiden Worte accoupliren ſich nur gelegentlich, die andern kommen mir vor wie Mann und Frau, und was gibt es langweiligeres wie Mann und Frau! Dies iſt wenigſtens die Meinung der hieſigen St. Simoniſten, ich bin kein ganz ſo arger Ketzer, wie Sie ſchon wiſſen. Apropos von St. Simoniſten und dergleichen, ich hoffe Ihren Beifall zu verdienen, wenn ich Ihnen melde, daß ich hier als Apoſtel der in dieſen Regionen noch ganz unbekannten Homöopathie, die Sie ſo feurig protegiren, aufgetreten bin, und bereits den commandirenden General mit einem mir ſelbſt unbekannten Millionthcil Stoff glücklich von Magenſchmerzen befreit habe. Eine ſtrenge Diät ward dazu verordnet, denn ich bin noch von der alten Schule; die neuere iſt überliberal, ſie erlaubt ſogar an Kaffee zu riechen, was ich jedenfalls für zu gewagt anſehe. Mich ſelbſt habe ich aber leider von einer ernſtlichen climatiſchen Krankheit nicht zu curiren verſtanden, an der ich über eine Woche lang ſchmerzlich gelitten; ich meine die hier nur zu häufige Ophthalmie. Glücklicherweiſe war blos ein Auge ergriffen, ſo daß ich, während man mir dieſes ſorgfältig verbunden hatte, mit dem andern fortwährend leſen konnte. Doch mußten allerhand ſtarke Mittel, Blutegel, Aderläſſe, Senfpflaſter u. ſ. w. angewandt werden, ehe das Uebel weichen wollte. Dazu kam, daß, nachdem lange ein ewiger Frühling geherrſcht, nun doch endlich mit ſtürmiſchem Wetter (der häßliche Africus blies) einige Tage lang ſo empfindliche Kälte eingetreten iſt, daß ſie mich genöthigt hat, einen andern Gaſthof zu beziehen, der eine Stube mit Kamin aufweiſen kann, was in dem meinigen nicht zu finden war.

Uebrigens ſieht hier ein Haus dem andern ſo ähnlich, daß ich kaum bemerke, das meine verändert zu haben. Sie kennen dieſen freundlichen und heitern Bauſtyl aus Spanien; es wundert mich, daß man ihn nicht auch im übrigen Europa anwendet. Denn, ſobald man das Zeltdach über dem Hofe mit einem Glasdom erſetzt, ſtatt einer ſchmalen und dunklen Treppe zwei große und helle baut, die Zimmer etwas breiter hält und ſie gehörig heizt, ſo kann ich mir, ſelbſt in einem weit kälteren Clima als das hieſige, nichts Schöneres und Bequemeres für ein Wohnhaus denken. Und wie herrlich ſind dieſe Locale zu Feſten aller Art! Welchen magiſchen Effect bringt die Erleuchtung des Hofes mit den Galerieen und Zimmern hervor, die man, trotz des großen Raumes, alle mit einem Blicke überſieht. Selbſt in meinem beſcheidnen Gaſthofe ergötzt es mich täglich, wenn die Gäſte des Reſtaurants verſammelt ſind, aus dem nach innen gehenden Fenſter meiner Stube, von oben herab, ihr buntes Gewimmel zu betrachten, während die Lichter in den Säulenhallen ſo wunderbar ſpielen, und die vielen dunklen Vertiefungen mich immer etwas Geheimnißvolles und Zauberartiges hinter ihnen verborgen ahnen laſſen.

Doch wie prachtvoll wird dies Schauſpiel erſt, wenn der Gouverneur in ſeinem Palaſte einen Ball gibt, wo man, beiläufig geſagt, eine ſo große Menge reizender Damen in den recherchirteſten europäiſchen Toiletten ſieht, als Sie in Ihrem Berlin kaum aufzutreiben im Stande wären. Und dazu iſt man obendrein hier auch faſt eben ſo fromm als dort. Eine der gefeiertſten Schönheiten erzählte mir auf einem dieſer Bälle, als ſie nach ſieben bis acht Tänzen zum erſtenmal ausruhte, folgendes merkwürdige Wunder. Die Aermſte ward in Nantes, während ihrer Schwangerſchaft, von der Cholera im ſchrecklichſten Grade überfallen. Naiv verſicherte ſie, daß ſie lieber wolle — faire deux cent enfans, als noch einmal dieſe über alle Beſchreibung furchtbaren Schmerzen aushalten. Kurz, ſie war ſchon ſchwarz, im Verſcheiden, als ſie plötzlich die heftigſte Begierde nach Eis au naturel fühlte. Man brachte ihr davon einen Eimer voll, das jedoch äußerſt ſchmutzig war. Demungeachtet verſchlang ſie ein Stück nach dem andern mit einer wahren Wuth, während man von außen ihren ganzen Körper mit glühend heißer Kleie bedeckt hatte. In kurzer Zeit ſpürte ſie große Linderung. Da fiel es ihr ein, der Jungfrau eine Kerze mit ſilbernem Leuchter zu weihen, und ſie gab ſofort den Befehl, das Gelübde in Ausführung zu bringen. Von dieſem Augenblick an ging die Geneſung mit Rieſenſchritten vorwärts, und als ihr Licht zum erſtenmal auf dem Altare brannte, verließ ſie auch zum erſtenmal ihr Bett, hatte kurz darauf die glücklichſte Niederkunft, und nicht die mindeſte Spur der Krankheit blieb zurück. „Kann ich darnach noch,“ rief ſie, ihre glänzenden Feueraugen auf mich richtend, „ohne die abſcheulichſte Undankbarkeit an der unmittelbaren Hülfe der Jungfrau, und an der vollen Wirkung meines Gelübdes zweifeln?“

„Das Eis,“ meinte ich zaghaft, „ſcheint auch Einiges zu Ihrer Herſtellung beigetragen zu haben.“

„O glauben Sie das nicht!“ ſagte ſie und blickte ſchmachtend gen Himmel; „ohne die Jungfrau hätte alles das nichts mehr helfen können!“

Am andern Tage beſah ich mir muſelmänniſche Frömmigkeit. Zuerſt beſuchte ich den Mufti, einen hübſchen alten Mann, der auf einem Divan lag, über dem in arabiſcher Sprache mit großen Buchſtaben die ſchöne Inſchrift zu leſen war: „Der Anfang aller Weisheit liegt in der Liebe zu Gott!“ Er ſtudirte, als ich eintrat, emſig in einem mediciniſchen Buche, um darin ein Mittel wider die Taubheit zu finden, an der er zu leiden anfängt, legte es jedoch ſogleich bei Seite und empfing mich mit vieler Freundlichkeit, indem er ſagte: „er freue ſich, einen Vornehmen aus fremden Landen zu ſehen, der, wie er höre, nur um ſich zu unterrichten reiſe, und die vielen Beſchwerlichkeiten eines ſolchen mühſamen Unternehmens nicht ſcheue.“ Daß man auch zu ſeinem Vergnügen reiſen könne, davon ſchien er keinen Begriff zu haben. Nach einigen fernern gewechſelten Redensarten, gab er mir die Erlaubniß, in die Mosquée zu gehen. Ich zog meine Stiefel aus, und wanderte in Strümpfen mit dem Dolmetſcher weiter. Da der Boden überall mit dichten Matten und doppelten Teppichen belegt war, welche ſelbſt bis zur Bruſthöhe die Säulen und Pfeiler ſorgfältig umwickelten, ſo hat dieſe Sitte nichts Unbequemes. Uebrigens frappirte mich die große Einfachheit und Abweſenheit alles Prunkes im Tempel; hie und da brannten einige einfache Lampen, das war Alles. Deſto barocker erſchien mir der Gottesdienſt. Eine ſo große Ehrfurcht ich auch für alle Arten von religiöſem Cultus, wenn er nur nicht in Unmenſchlichkeit ausartet, fühle, ſo ward es mir doch phyſiſch unmöglich das Lachen zu unterdrücken, als ich nach der größten Stille mit einemmal eine doppelte Reihe von ungefähr ſechzig weißgekleideten Menſchen, den Mufti an der Spitze, unter einem entſetzlichen Gebrülle zweier beſonders dazu angeſtellten Schreier der Truppe, mit einem halben Burzelbaume ſich, Mehlſäcken ähnlich, auf dem Teppich gegen die Wand hinrollen ſah, worauf ſie, das Sitztheil, welches durch die weiten Hoſen beſonders hervorragte, hoch gen Himmel gerichtet, eine Weile wie todt liegen blieben. Dieſe ſeltſame Ceremonie, mit dem einzelnen Abſingen verſchiedner Verſe des Koran's abwechſelnd, wurde zur ſchwerſten Uebung meiner Faſſung, mehrmals wiederholt, ohne daß etwas Weiteres darauf folgte. In einem Hofe daneben, in dem man de plein pied aus der Mosquée trat, wuſchen ſich die Ankommenden unter einer bedeckten Fontaine vor dem Gebet. Viele ließen ihre Pantoffeln vor der Thüre, die meiſten behielten ſie aber in der Hand, und legten ſie erſt ſpäter neben ſich hin. Das Trinkgeld, welches ich beim Weggehen dem Kirchendiener anbot, verweigerte er anzunehmen; eine Delicateſſe, über die wir ſchon glücklich hinweg ſind, und die auch bei uns an einem Orte lächerlich wäre, wo man Taufen und Abendmahl dem Prieſter ſelbſt baar zu bezahlen pflegt.

Kurz darauf endigte der Rhamadan, die lange Faſtenzeit der Muhammedaner, und einige Tage lang ſah man nun die gewöhnlich zerlumpten, unreinlichen Mauren und Araber in großer Galla und den ſchönſten bunten Trachten in allen Straßen. Sobald ſich Bekannte begegnen, umarmen ſie ſich und küſſen ſich die Schultern mit großer Herzlichkeit; die niedern Stände führen allerlei Tänze auf, und junge Leute fahren vor den Thoren, in einer Art Stuhlwagen, die allerliebſten kleinen, geputzten Mohrenknaben ſpazieren, von denen es dann an dieſen Orten wimmelt; dies ſchien mir eine rührende, liebliche Sitte, und für die Kinder gab es einen großen Jubel. Der Contraſt war auffallend mit dem ſchmutzigen, eckelhaften Gedränge gewöhnlicher Tage, wo man zehn Augen haben möchte, um nicht bald von einem Eſel, bald von einem Gemüſekorb, einer langen Bohle, oder einem geſchlachteten Hammel, was die Menſchen alles auf dem Kopfe tragen, umgerannt zu werden. Am tollſten geht es jedoch im Judenviertel zu, wo oft gar nicht durchzukommen iſt. Hunderte dieſer Kinder Iſraels bieten hier, von Unrath ſtrotzend, unter ohrenbetäubendem Geſchrei, ihre Waaren, nicht allein in Buden, ſondern auch perſönlich von oben bis unten damit behangen, aus; und Keiner ruft „gare!“ ſondern dringt blindlings damit vorwärts, nach rechts oder links, gleich den Wandermäuſen, die auch keinem Gegenſtande ausweichen.

Alles dies ungewohnte Treiben würde Ihnen wahrſcheinlich intereſſant vorkommen, wenn Sie hier wären; entzücken aber müßte Sie gewiß die freie Natur, wohin ich Sie jetzt gleich zu führen gedenke. Heute erſt ſchrieb ich an Julie: „Könnteſt

Du nur dieſe balſamiſche Luft fühlen, dieſes Götterland ſehen, das ſchon in Frühlingsgrün mitten im Winter ſich kleidet, dieſe reizenden Villen von Orangen, Palmen und Bananen umringt, dieſe duftenden Haiden voller Blumen und Wohlgeruch, dieſen Hintergrund des indigoblauen Meeres — Du würdeſt Dich gleich mir neu verjüngt fühlen!“

Nun folgen Sie mir ſelbſt, wenigſtens, da es nicht anders ſeyn kann, in Gedanken.

Der belgiſche Conſul hatte mich zum Frühſtück auf ſein Landhaus geladen. Ein vortrefflicher Barber aus Oran, den er mir ſchickte, brachte mich im ſchnellen Galopp über die Ebene, und in wilden Lançaden den Berg hinauf. Dort holte ich vier Marine-Offiziere des Robuſte, eines geſtern angekommenen belgiſchen Schiffes, ein, nebſt einem Major der Landarmee, der dieſe Gelegenheit zu einer Reiſe nach Aegypten benutzt, wohin das Schiff beſtimmt iſt. Ich ſtieg ab, und wir näherten uns bald, langſam weiter ſteigend, dem kleinen, blendend neu geweißten, mauriſchen Schloſſe, das aus dem Laube dunkelgrün glänzender Caroubiers und roſig blühender Mandelbäume, gaſtlich hervorſchimmerte. Der Conſul hat erſt kürzlich dieſes lachende Sorgenfrei von einem Eingebornen an ſich gebracht, das er, mit Talent, Mitteln und Willen dazu begabt, bald zu einem wahren Paradieſe zu ſteigern verſpricht. Für mich war es, in der vollen Anlage begriffen und Häuſer und Gärten überall von Arbeitern angefüllt, vielleicht noch anſprechender als vollendet; denn, Sie glauben es wohl, wo ich Induſtrie mit Geſchmack verbunden antreffe, öffnet ſich immer mein Herz der regſten Theilnahme.

Nachdem wir die mit Waſſer reich verſehenen Orangengärten beſichtigt, die neuen Arbeiten revidirt, und auf dem noch unberührt gebliebenen Berganger eine Menge unſrer, hier wildwachſenden Gartenblumen gepflückt, weideten wir unſre Augen an der Ausſicht von der Terraſſe. In der Nähe hatten wir Felſen und bebuſchte Schluchten, aus denen die Spitzen andrer Landhäuſer hervorblickten; dann unter dem jähen Abhang, zwei feſte Schlöſſer am Meer, das Fort des Anglais und des vingt quatre heures; etwas entfernter zur Seite Algier mit der Burg der Cassba, und den ſtufenartigen Abſätzen ſeiner crenelirten Mauer, die in langer Linie den hohen Berg bis zum Hafen herabſteigt, vor uns des Mittelmeeres endloſe Fläche, hie und da nur ein einſames, weißes Segel ſanft auf ſeinen Fluthen wiegend — ich war nahe daran, bei dem letzteren Anblick einen Anfall von Heimweh zu bekommen, wenn nicht eben das Frühſtück angeſagt worden wäre, und der Hunger (denn die hieſige Luft zehrt) alle weitern ſentimentalen Gefühle ſiegreich unterdrückt hätte.

Den Küchenzettel erlaſſe ich Ihnen diesmal, aber nicht die Unterhaltung. Der Conſul, welcher viel von der Welt geſehen, und ſich in jeder Hinſicht als den liebenswürdigſten Amphitryon bewährte, erzählte uns von China, von Lord Byron und Trelawney, die er nach Griechenland begleitet, und dann von ſeiner Sendung nach Marokko. Von Lord Byron ſprach er zwar mit Enthuſiasmus, doch ohne Blindheit. Er gab zu, daß er voller Launen und Sonderbarkeiten, und in ſolcher Stimmung faſt unerträglich geweſen ſey; aber, ſagte er, wir wußten dies einmal, und ließen ihn daher immer gehen, ſobald er nur Waſſer trank, nichts als Roquefort-Käſe zum Mittagsmahl aß, und ohne Hemde im bloßen Schlafrock auf dem Verdeck ſpazieren ging, ganz unbekümmert, wie indecent der Wind dieſen auch umher wehen mochte; — ſobald er aber eine Bouteille Champagner oder Bordeaux verlangte, welches ſtets als ein Zeichen wiederkehrenden Sonnenſcheins galt, ſuchte ſogleich Alles in ſeine Nähe zu gelangen, und dann riß der liebenswürdige Sterbliche, der Dichter bis in die Fingerſpitzen, auch die Gleichgültigſten, ja ſelbſt ſeine erklärteſten Antagoniſten, wie die kälteſten Naturen, zu Bewunderung und Genuß unaufhaltſam mit ſich fort.

Er liebte bekanntlich die Engländer nicht, liirte ſich aber leicht mit Individuen anderer Nationen, die ihm gefielen. Auf dieſe Weiſe ſah ihn auch Herr Lecoq während ſeines Aufenthaltes in Genua mit der ſchönen Gräfin G. in größter Familiarität. Nicht ſelten gab es hier häusliche Scenen, die, was man kaum vermuthen ſollte, Byrons ganz grundloſe Eiferſucht herbeiführte. Eines Tages, als ihm während des Eſſens die arme Gräfin nicht ſogleich ſagen wollte, wo ſie am vorigen Abend geweſen, ward er ſo zornig, daß er einen Dolch, den er ſtets im Gürtel trug, (denn er kleidete ſich damals faſt wie ein Carmagnolé) hervorriß, und in die Oeffnung einer neben der Gräfin ſtehenden Bouteille ſo heftig ſtieß, daß ſie, zertrümmert, ihren ganzen Inhalt auf den Tiſch umherſpritzte. „They are all the same!“ rief er wüthend, fixirte eine Weile die leichenblaß gewordene Frau, worauf er ganz ruhig eine andre Flaſche verlangte, und, ohne auf das Vorige zurückzukommen, als ſey Nichts vorgefallen, von etwas Gleichgültigem zu ſprechen anfing. Die Sendung nach Marokko verdiente dem Publikum weitläuftig bekannt zu werden. Hier nur Einiges davon! Herr Lecoq wurde, kaum nach der Geburt Belgiens, nach Marokko geſchickt, um fünf bis ſechs genommene Schiffe ſeiner Nation daſelbſt zu reclamiren. Ueberzeugt, daß der Kaiſer, nebſt allen ſeinen Dolmetſchern und Miniſtern, von Belgien nicht viel mehr wiſſen werde, als wir von den Reichen im Monde, kaufte er in Gibraltar eine Charte von Europa, und ließ ſie dergeſtalt illuminiren, daß Belgien einen guten Theil von Frankreich, Holland und Deutſchland mit in ſich aufnahm, und dann mit Rieſenbuchſtaben: Royaume de Belgique hineinſchreiben. Mit dieſer wohlfeilen und unblutigen Eroberung in der Taſche, präſentirte er ſich Seiner Majeſtät, und um die Revolution, welche Belgien das Leben gab, dem Kaiſer auf eine plauſible und angenehme Weiſe zu erklären, bediente er ſich klüglich des Beiſpiels von Algier. „Die Holländer,“ ſagte er nämlich, „hätten früher die Belgier überrumpelt, wie die Franzoſen Algier. Jetzt hätten die Belgier aber ihr Land wieder erobert und die Holländer fortgejagt, wie ohne Zweifel die Afrikaner es mit den Franzoſen über kurz oder lang auch machen, und Beide ſich dann in eben dem Verhältniß zu einander befinden würden, wie die Belgier in dieſem Augenblick zu den Holländern.“ Dieſes argumentum ad hominem ward ſo gut verſtanden, und fand ſo viel Beifall, daß der Conſul wirklich das gute Glück hatte, ſeine Schiffe ſämmtlich wieder zu bekommen, und obendrein beſchenkt und in großen Gnaden entlaſſen ward.

Uebrigens blieb ſeine ganze Audienz eine Zeit lang ſehr ungewiß, denn nach einer gar nicht übel erdachten Etikette des Hofes zu Marokko, wird jeder fremde Geſandte zuerſt in einen großen Hof geführt, in deſſen Ecke ein goldnes Gitter den Kaiſer verbirgt. Dieſer ſieht ſich den Geſandten an, und convenirt er ihm nicht, ſo gibt es keine Audienz. Herrn Lecoq war jedoch gleich im erſten

Moment das Schickſal ſo günſtig, daß er ohne Verzug vorgelaſſen wurde.

Sonderbar iſt die Equipage des Kaiſers. Der Conſul ſah ihn ſpazieren fahren. Er ſaß in einem jener hohen und grob gearbeiteten Cabriolets ohne Federn, eigentlich nur ein Bock auf zwei hohen Rädern, deſſen ſich die Pferdehändler in Paris gewöhnlich bedienen, um junge oder widerſpenſtige Pferde einzufahren.

Wahrſcheinlich hatte man dieſen Kaſten einmal erbeutet, und der Kaiſer ihn, vielleicht ſeiner großen Höhe wegen, für etwas beſonders Vornehmes gehalten. Vor dieſem Cabriolet waren zwölf der ſchönſten arabiſchen Pferde, eins hinter dem andern, angeſpannt, und jedes derſelben führten zwei koſtbar gekleidete Stallleute, die daneben herliefen.

Die Pferde bewunderte überhaupt der Conſul am meiſten an dieſem Hofe, und verſicherte, die 800 Mann ſtarke Neger-Cavallerie des Kaiſers, die von piemonteſiſchen und franzöſiſchen Emigrirten commandirt wird, ſey nicht nur die ſchönſte ſondern auch bei weitem die beſte, die er je geſehen habe. Die Neger ſind ſämmtlich ausgewählt große und ſchöne Leute aus dem Innern Afrika's, reich bewaffnet und eben ſo reich in Weiß und Gold gekleidet, ihre Pferde auserleſen, und ſie ſelbſt ſo vollendete Reiter, daß ſie mehr Centauren als Menſchen zu Pferde gleichen ſollen. Dies macht aber auch den ganzen Kern der kaiſerlichen Armee aus, da die Infanterie und übrige Cavallerie nur aus, zur Zeit des Gebrauchs zuſammengetriebenem, Geſindel beſteht.

Unſere Seegäſte mußten, während der heitern Mahlzeit, einige Neckereien ertragen, über die Avariecn, die ſie geſtern während ihrer Einfahrt in den ſchlechten Haſen bei ſtürmiſchem und hohem Meer — nicht erlitten, ſondern angerichtet hatten; obgleich ſie ſehr bündig bewieſen, daß dieß keineswegs ihre Schuld, ſondern allein die des Lootſen und ihrer Gegner ſelbſt geweſen ſey. Der Conſul meinte dennoch lachend, ſie hätten nur den Namen ihres Schiffes (le Robuste) gleich mit der That beweiſen wollen, er aber komme am ſchlimmſten dabei weg; denn kaum habe er ſich heute früh auf der Straße blicken laſſen, ſo ſey ihm ſchon ſein griechiſcher College mit den Worten entgegen gekommen: „Mon ami, il faut, que je vous fasse assigner, vous m'avez presque coulé à fond un batiment de Nauplia.“ Ehe er noch antworten können, ſey Oeſterreichs Stellvertreter hinzu gekommen, um Erſatz von einigen tauſend Franken für einen beſchädigten Trieſter zu fordern — und als er dieſen zu beſchwichtigen geſucht, habe ihn noch der neapolitaniſche Conſul eingeholt, um ſich zu beklagen, daß er ihm beinah zwei Leute getödtet. „Aber,“ ſetzte Herr Lecoq hinzu, „ſeyn Sie ruhig, meine Herren, der **Robuste** hat ſich nichts vorzuwerfen, als zu robuste zu ſeyn, wenn auch nicht gegen vent et marée, doch gegen alle ungeſchickt geführten Schiffe und unſtatthafte Reclamationen der Conſuln.“

„Die machen mir auch nicht bange,“ erwiederte der Capitaine, „aber nach einer monatlichen Fahrt bin ich recht froh, im ſichern Hafen angelangt, ein wenig das Land zu genießen und mein gutes Schiff wieder in Ordnung bringen zu können.“ Der Aermſte ahnete nicht, was ihm bevorſtand.

Bei der maritimen Discuſſion, die nun erfolgte, hätte ich mir nur ein beſſeres Gedächtniß gewünſcht, denn es war vollſtändige Gelegenheit da, alle techniſchen Seeausdrücke der franzöſiſchen Sprache auf einmal zu erlernen.

Nach dem Eſſen ward eine zweite Promenade veranſtaltet, die man etwas weiter als früher, nach mehreren der benachbarten Landhäuſer richtete. In dem des Herrn Lacrouſſe fanden wir einen freien Hof, rund mit Oleanderbäumen von 12 bis 15 Fuß Höhe umgeben, die eine elegante Marmorfontaine umſchatteten. Ein Blumenparterre, deſſen Gänge Porcellainfließen deckten, bildete den Untergrund dieſes reizenden Flecks. Die Ausſicht von einer der Terraſſen auf das Meer, und nichts als das Meer in ungeheurem Halbkreiſe, machte einen ganz ſonderbaren Eindruck. In den Ställen zeigte man uns eine rabenſchwarze Stute aus der Sahara, von außerordentlicher Schönheit, und ferner einen höchſt vornehmen, großen Eſel aus Tunis, der ſeine beſcheidnen Camaraden in Europa ſo ſehr überflügelt, daß er alle Eigenſchaften eines vortrefflichen Reitpferdes beſitzt. Im Reiche der Vegetation erfreuten mich beſonders die von Baum zu Baum ſich ſchlingenden Lianen, prachtvoll üppige Akanthuspflanzen, und ein chineſiſcher, der guten Kaſtanie ähnlicher, aber nur niedriger Baum, der wohlſchmeckende Nüſſe trägt, die traubenartig wachſen und einen ſehr artigen Anblick gewähren.

Bei unſerer Zurückkunft auf bebuſchten ſchattigen Fußſtegen, fanden wir friſch angekommene Journale vor. Jeder placirte ſich ſogleich nach Belieben, rauchend und Grog trinkend, um zu durchlaufen, was ihn am meiſten intereſſirte. Als ich für meine Perſon am Fuß eines Orangenbaums mich unter Veilchen, neben einer friſch ſprudelnden Quelle niedergelaſſen hatte, aus einer langen Pfeife mit der wollüſtigen Bernſteinſpitze den Dampf wohlriechenden Tabaks emporſteigen ſah, und mir nun noch den Himmel mit Huris angefüllt hinzudachte, gefiel mir das orientaliſche Leben ſo wohl, daß ich, wäre es mir nur irgend möglich, meine preußiſch chriſtlichen Güter los zu werden, große Gefahr liefe, hier ein Muhammedaner zu werden.

Die Sonne war ſchon hinter den kahlen Scheitel des **Budschariah** geſunken, als wir aufbrachen, und mein muthiger Hengſt mich mit vermehrter Schnelle, wie im Fluge, nach Hauſe trug.

Ich benutzte den Abend zu einem mauriſchen Bade, das ich ſehr häufig nehme, und der Geſundheit, namentlich in dieſem Clima, außerordentlich zuträglich finde. Es weicht von dem ruſſiſchen, jetzt bei uns ſo gebräuchlichen, weſentlich ab und verdient eine kurze Beſchreibung. Darf ich ſie Ihnen adreſſiren, liebe Freundin? Warum nicht, Sie ſind ja keine Prüde, und überdem eine Künſtlerin, die vor der Idee des Nackten nicht erſchrickt, und daher auch ins Paradies kommen wird, was bei einer Hebetiſtin (vulgo Frömmlerin genannt) groſse Schwierigkeiten haben muß, wenn ihr der liebe Gott nicht einen Extra-Schneider dort geſtattet.

Man tritt alſo zuerſt in den hier völlig bedeckten, mauriſchen Hof, in deſſen Mitte ſich ein großer Waſſerbehälter befindet. Die umher laufende Colonnade iſt im Innern mit einer Erhöhung verſehen, auf welche zwei Stufen führen. Auf dieſe Eſtrade ſind Strohmatten gebreitet, und zwiſchen den Säulen ſieht man rund herum an Schnüren Badewäſche hängen, die ſich, in der Temperatur von ungefähr 18 Grad Reaumür, immer gleich warm erhält, und (für Fremde, die es verlangen, wenigſtens) ſehr friſch und rein, auch ſo reichlich, als man nur wünſchen kann, geliefert wird. Man nimmt, um ſich auszuziehen, nach Belieben eine der Matten in Beſitz, hinter welchen Haken in der Wand mit darauf liegenden Brettern befeſtigt ſind, die Kleider zu placiren. Ganz unbedenklich kann man ſeine Börſe, Buſennadel, Ringe und dergleichen dem Hausherrn zum Aufheben überreichen, der ſie dann gewöhnlich mit den Seinigen erſt neugierig beſieht und unterſucht, ehe er ſie in ein unverſchloſſenes Fach thut. Dennoch gibt es kein Beiſpiel, daß je etwas davon veruntreut worden wäre. So vergaß ich einmal meine Ringe abzufordern, die mir am andern Morgen alle von einem zerlumpten Jungen in der bloßen Hand wiedergebracht wurden. Der Hausherr mit ſeiner Familie und den Badedienern liegt und wohnt auch innerhalb derſelben Eſtrade auf Matten, und beſitzt, glaube ich, keine andere Stube. Große Niſchen in den Wänden enthalten ſeine Sachen, und zur Schlaftoilette haben dieſe Leute nichts nöthig, als über ihre Kleidung, die ſie auch des Nachts nicht ablegen, eine Bernus mit Capuchon zu ziehen, die ſie ganz umwickelt. Damit legen ſie ſich auf derſelben Stelle nieder, welche ſie auch am Tage nicht anders als Geſchäfte wegen verlaſſen, und bringen die übrige Zeit mit Rauchen und behaglichem Ausſtrecken im dolce far niente hin.

Aus dieſem Grunde kann man auch zu jeder Stunde der Nacht wie des Tages baden. Hat man von außen an die Thüre geklopft und Einer im Innern es vernommen, wird auch ſogleich aufgethan, und da alles Nöthige ſtets bereit iſt, die Heizung aber ununterbrochen fortdauert, ſo findet nicht der mindeſte Aufenthalt ſtatt.

Sobald man ſich nun, oft in Geſellſchaft von vielen Leuten *), theils Badende theils Hausgenoſſen, ausgezogen hat, bindet einer der Badediener (welches hier, nach einem gewiſſen Schönheitsſinn dieſes Volkes, faſt immer wohlgebildete Jünglinge von 16 bis 18 Jahren ſind, und junge hübſche Mädchen für das weibliche Geſchlecht) ein blaues Tuch um den Leib, wie er es ſelbſt trägt, reicht Holzpantoffeln, und führt durch eine etwas wärmere Galerie in ein ungefähr 30 bis 35 Grad, nicht mehr, geheiztes weitläuftiges

---

*) Man kann auch das Bad ganz für ſich allein miethen, muß aber dann den ſechsfachen Preis bezahlen.

Gewölbe, abermals mit einem ſo großen Waſſerbehälter in der Mitte, daß man zur Noth darin ſchwimmen könnte. Der Boden iſt mit Steinplatten belegt und glühend heiß, daher die Holzpantoffeln unentbehrlich. An den Seiten befinden ſich mehrere Niſchen mit erhöhtem, kühleren Boden, und Fontainen an der Wand, wo die Badenden bearbeitet werden. Es ſind auch, wenn man hier nicht in Geſellſchaft bleiben will, kleinere Gewölbe nebenan vorhanden, die ebenfalls mit einer Fontaine lauen Waſſers zum Abwaſchen verſehen ſind, und nur für einen Badenden Raum haben. Nachdem man eine Weile, auf dem Rande des Baſſins ſitzend, transſpirirt hat, wird über den Fleck, den man dazu gewählt, ein großes Tuch ausgebreitet, auf das man ſich bald hinlegen, bald ſetzen, bald wieder aufſtehen, bald wieder hinlegen muß, ehe alle Operationen des Reibens, Klatſchens, Ausrenkens, Bürſtens mit einer Art Pferdeſtriegel, Einſeifens u. ſ. w. vollendet ſind. So unangenehm manche dieſer Handhabungen auch werden, ſo iſt es doch nicht ganz ſo arg, als es viele Reiſebeſchreiber machen; gewiß iſt es aber, daß man nur ſo den Körper vollkommen ätheriſch reinigen kann, und ſich jedesmal nachher wie um mehrere Pfund eignen Gewichts erleichtert fühlt.

Als ich das erſte Mal badete, hatte ich einen Diener, ein kaum ſechzehnjähriger Knabe, aber von ſtarkem Körperbau, der nur wenige Worte der lingua franca radebrechte, welche aus allen europäiſchen Sprachen zuſammengeſetzt, und dann noch in ein halb arabiſches Gewand gekleidet iſt. Das Meiſte, was er ſagte verſtand ich nicht, er ward aber höchſt ungeduldig, wenn ich ſeinem Anrufe nicht ſogleich Folge leiſtete, was mir vor Lachen doch zuweilen kaum möglich war; denn z. B. wenn ich mich hinlegen ſollte, rief er mir jedesmal, wie wir einem Hunde, zu: **couche!** beim zweiten Mal gewöhnlich mit einem arabiſchen Fluche begleitet; wenn ich mich ſetzen ſollte, ſagte er: **Sedi**, und zum Aufſtehen: **Alz**, wahrſcheinlich von **alzaro**. In den Zwiſchenacten ſang er zum

Reihen im Tacte eine ſonderbar melancholiſche Nationalmelodie ab. Als er mich über das Geſicht ſtriegelte, und ich dabei etwas zuckte, lächelte er freundlich, und frug mit großer Selbſtzufriedenheit: sa bono? worauf er ſich dann auch ſogleich ſelbſt antwortete: si, sa bono, bono.

Nachdem man zuletzt mit Seifenſchaum überdeckt und, wie ein Pferd in der Schwemme, durch Ueberſtrömen von lauem Waſſer gänzlich abgeſpühlt iſt, ſetzt man ſich wieder auf die Steinbank, um noch ein wenig zu ſchwitzen, oder geht nach Belieben in dem großen und hohen Gewölbe auf und ab, in welchem jeder Schritt und jedes Wort mit lautem Echo wiederhallt. Dann kömmt der Diener mit einem ganzen Korb voll warmer Wäſche, wickelt Einem mehrere Tücher zuerſt als Turban um den Kopf, trocknet dann die übrigen Glieder mit großer Sorgfalt, und umhüllt zuletzt den ganzen Körper mit drei bis vier weichen Laken. In dieſe eingemummt, wandelt man auf ſeine Matte im Geſellſchaftsſaal wieder zurück, wo unterdeß eine weiß überzogene Matratze mit Kopfkiſſen bereitet worden iſt. Hier legt man ſich nieder und wird von Neuem mit andern baumwollenen Tüchern, nicht mit wollenen Decken, zugedeckt; denn die Abſicht iſt nicht, wie bei unſern ruſſiſchen Bädern, hier noch mehr zu ſchwitzen, ſondern ſich nur behaglich auszuruhen. Jetzt erhält man eine Pfeife, mit vortrefflichem Kaffee oder Sorbet, und bleibt ſo lange liegen, als man Luſt hat. Gewöhnlich legt ſich Derſelbe, der im Bade bedient hat, nebſt noch einem Andern, neben dem Bette nieder, und ſorgt für den Fremden, jedes Winks gewärtig, es ſey nun um ihm Etwas zu bringen, oder ihm Auskunft zu geben, oder ein Tuch, das ſich verſchiebt, zurecht zu legen, die Pfeife von Neuem zu ſtopfen, die Kaffeetaſſe abzunehmen u. ſ. w. Während dem wird man fortwährend, bald von dem Einen, bald vom Andern, ſanft maſſirt, was nicht nur den Körper auf das Gründlichſte trocknet, und jede Verkältung verhütet, ſondern auch nach und nach zu einem ſanften

Schlummer einladet, der ſehr erquickend iſt. Die vornehmen Türken laſſen deßhalb täglich vor dem Einſchlafen dieſe Operation von jungen Mamelucken mit ſich vornehmen. Was mich betrifft, ſo benutzte ich dieſe Zeit immer ſehr zweckmäßig, um einige arabiſche Worte zu erlernen, ohne es jedoch bis jetzt in dieſer Sprache ſehr weit gebracht zu haben. Badete ich ſpät, d. h. nach zehn Uhr, wo ſelten Einheimiſche noch die Anſtalt beſuchen, ſo wickelten ſich die Hausgenoſſen ſogleich in ihre Mäntel und legten ſich ſchlafen, ohne weitere Notiz von mir zu nehmen. Wollte ich dann, nachdem ich ſelbſt eine Zeit lang geſchlafen, wieder aufſtehen, ſo weckte ich nur einen der Diener, zog mich an und hinterließ alle Uebrigen ſchnarchend.

Was Sie verwundern wird, iſt, daß dieſe langen Dienſtleiſtungen (von denen ich auch in der That viele Worte gemacht), Kaffee, Wäſche und Pfeife mit inbegriffen, nicht mehr als dreißig Sous koſten, und da ich immer das Doppelte und Dreifache gebe, küßt man mir die Hand dafür wie einem Sultan. Die Einheimiſchen ſelbſt ſollen ſogar nur zwanzig Sous bezahlen. Vor der europäiſchen Zeit lebte man hier faſt für Nichts, und auch jetzt noch iſt der Aufenthalt nur in ſofern theuer, als man den Europäern in die Hände fallen muß, die größtentheils ein Auswurf ihres reſpectiven Vaterlandes, mit einer Unverſchämtheit prellen und betrügen, welche alle Begriffe überſteigt. So wurden mir neulich für einen Rock von ſchlechtem Tuch 220, und für zwei eiſerne Nägel, um die Sporenlöcher in den Stiefelabſätzen auszufüllen (ein Meubel, das Ihnen liebe Freundin, wohl ſchwerlich ſehr bekannt iſt, im Franzöſiſchen aber bouche trou genannt wird), 15 Franken abgefordert, obgleich man in der theuerſten Pariſer Boutique nicht mehr als 20 Sous dafür geben würde. Es iſt eines Reiſenden Pflicht, ſo etwas nicht mit Stillſchweigen zu übergehen.

Noch eines Gegenſtückes hierzu muß ich erwähnen. Als ich eines Abends ſehr ſpät nach

Hauſe ging, ſah ich auf der Stufe, die immer vor den Buden befindlich iſt, einen Araber, wie eine vergeſſene Leiche, daliegen. Er ſchlief unbeweglich, ungeachtet eines heftigen Platzregens. Dieſer Mann war die Wache für die Bude; allerdings keine ſehr wirkſame, aber der Lohn ſtand dennoch damit in keinem Verhältniſſe, denn nach der Verſicherung des mich begleitenden Mauren erhielt der Unglückliche dafür nicht mehr als monatlich neun Sous. Dieß übertrifft noch die Sammethoſen für vier Groſchen, welche einſt die brandenburgiſchen Stände ihrem Churfürſten zum Geſchenk darbrachten.

Die eingebornen Handwerker ſind auch höflich, während die republikaniſchen Manieren der Franzoſen dieſer Klaſſe, ſowohl in Frankreich wie hier, täglich mehr auf eine wahrhaft beluſtigende Weiſe familiär werden. Neulich nahm ich früh meine arabiſche Stunde noch im Bett liegend, und der Profeſſor ſaß an einem Tiſch daneben, als mein Schneider mit einem angefertigten

Pantalon hereintrat. Den Hut auf dem Kopf behaltend, war das Erſte was er that, daß er dem Profeſſor die Hand drückte, und nachdem er ſich ſeiner Bürde entledigt, uns Beiden die Frage vorlegte: was es für politiſche Neuigkeiten gäbe, und ob das Miniſterium wirklich geſtürzt ſey? Leider, ſetzte er hinzu, habe er ſich die Zeitungen, die mit dem heutigen Dampfſchiff angekommen, noch nicht verſchaffen können, gewiß ſolle es aber ſeyn, daß der Kaiſer von Oeſtreich geſtorben und das Reich des Monsieur de Metternich nun aus ſey, u. ſ. w. Ich hatte alle Mühe, den guten Mann auf ſeinen Leiſten zurückzubringen und mich den fernern politiſchen Ergießungen deſſelben zu entziehen. In Toulon erlebte ich aber noch etwas Stärkeres dieſer Art. Ich hatte einen Sattlergeſellen beſtellt, um einen Koffer machen zu laſſen. Als er kam, war ich grade mit Schreiben beſchäftigt, und ohne mich umzuſehen, bat ich ihn ein wenig zu warten. Nach ungefähr fünf Minuten, wo meine Arbeit beendigt war, ſtehe ich auf, um meine Beſtellung zu machen, und finde den Menſchen lang ausgeſtreckt auf einem ſeidenen Sopha liegen, wo er in der Schnelligkeit eingeſchlafen war, und ich ihn erſt wecken mußte, um ihn wieder los zu werden. Die Franzoſen haben ſich nur in der Reihenfolge verſehen, ſie ſind zur Gleichheit vor der Freiheit gekommen. Umgekehrt würde beſſer geweſen ſeyn.

Jetzt müſſen wir aber zu etwas Ernſterem übergehen, denn dieſe letzten Tage waren für Viele eine fürchterliche, für Alle eine ſchmerzliche Zeit! Ein ungeheurer Sturm, wie ihn Niemand hier erlebt zu haben ſich erinnert, verwüſtete den Hafen, riß einen Theil des Molo ein, und zerſchmetterte achtzehn große und kleine Schiffe, die hier vor Anker lagen. In Bone und Bougie ward faſt kein einziges in den beiden Rheden gerettet, eine große Menge Menſchen verunglückten, und an der ganzen Küſte der Regence wüthete das gleiche Unwetter.

Als ich, um das ſchreckenerregende Schauſpiel näher zu betrachten, ſelbſt nach dem Hafen ging, und das Ende der Marineſtraße beinahe erreicht hatte, ward ich durch eine Welle gänzlich durchnäßt, die über die anſehnlichen Magazine, welche auf dieſer Seite den Hafen umgeben, hinwegſchlug. Nur mit der größten Mühe vermochte man ſich auf dem Hafendamme ſelbſt gegen den Sturm und das aufſpritzende Waſſer zu erhalten, und nicht ohne einige Gefahr gelangte ich endlich in eine Art von erhöhtem Pavillon, wo man trocknen Fußes ſtehen konnte. Hier wüthete das Meer in ſchauerlicher Pracht. Unaufhörlich brachen ſich die Wogencoloſſe an dem ſchon halb niedergeriſſenen Molo, und hoben ſich mit donnerartigem Toſen, dampfend und ſchäumend über zwanzig Fuß hoch empor, worauf man ſie, weiß wie Milch, über die Plateform hinſtürzen ſah, Steine von mehreren tauſend Pfund vor ſich herrollend, und fliehende Menſchen voran, die, auf die höheren Stellen kletternd, Rettung ſuchten. Bei einer dieſer plötzlichen Ueberfluthungen ward der Civilintendant, Herr Le Pasquier, der ſich zu unvorſichtig vorgewagt, umgeworfen, und war nahe daran, in den kochenden Abgrund mit fortgeriſſen zu werden. Im Hafen ſtieg die Verwirrung auf's Höchſte, jeden Augenblick hörte man einen Kabel oder eine Kette ſpringen, und wie im wilden Tanz wogten die Schiffe durcheinander und zertrümmerten ſich gegenſeitig. Das erſte Beiſpiel dieſer Art bot mir der arme Robuſte, mit deſſen Offizieren wir noch vorgeſtern ſo harmlos über ihre kleinen Unfälle bei der Ankunft geſcherzt hatten. Alle ſeine Maſten ſanken auf einmal ins Meer, als er, von einer rieſenmäßigen Gabarre angerannt, gegen die Kriegskorvette des franzöſiſchen Gouvernements, le Cygne, geſchleudert wurde, deren Bogſpriet er zerbrach, und von dem gewaltigen Stoße ſelbſt aus ſeinen Fugen wich. Mit großer Hingebung und ungeheurer Anſtrengung der franzöſiſchen Beſatzung, ward hier die ganze belgiſche Equipage gerettet. Eine kurze Zeit lang kämpfte das Wrack noch mit den Wellen, bis es gegen die Felſen trieb, und nach dem letzten vergeblichen Widerſtreben in mehrere Stücke zerborſt. Bald folgte dem Robuſte der San Salvador von Neapel; dann die Venus, ein großer ruſſiſcher Dreimaſter, der Thraſybulos, ein ganz neues Fahrzeug, das ſeine erſte Reiſe machte; ſo wie nach und nach die kleineren Schiffe alle, mit denen der Robuſte bei ſeiner Einfahrt, wie ich erzählt, in Contact gekommen war. Eines der letzteren ward ſo gänzlich vertilgt, daß ich eine Zerſtörung dieſer Art kaum für möglich gehalten hätte; denn unter den Trümmern blieb auch nicht ein Stück von nur ſechs Ellen Länge übrig. Das ganze Meer war mit Kiſten und Kaufmannswaaren, Tuchballen, koſtbaren Stoffen und Sachen aller Art bedeckt, die mit den Maſten, Bretern und andern Trümmern vermiſcht, von den Wellen umhergeworfen wurden.

Die Offiziere und Paſſagiere des Robuſte verloren Alles, was ſie nicht auf ſich trugen, ſelbſt ihr im Schiff zurückgebliebenes baares Geld, zu dem man nicht mehr gelangen konnte.

Eine Embarcation der Venus mit zwölf Matroſen, die Aehnliches verſuchte, ſchlug um und verſank mit neun Mann, die übrigen Drei wurden durch am Ufer ſtehende Soldaten der Fremdenlegion gerettet. Ein franzöſiſcher Artillerie-Offizier, M. de Livois, ein junger hübſcher Mann, den ich noch auf dem letzten Balle des Gouverneurs als einen der eifrigſten Tänzer bemerkt hatte, verlor gleichfalls ſein Leben, ohne den edelmüthigen Zweck zu erreichen, der ihn angetrieben hatte, es aufs Spiel zu ſetzen. Um den Capitain der Venus, der noch auf dem Schiff zurückgeblieben war, als es ſchon ſcheiternd auf den Uferfelſen feſtſaß, wo möglich noch zu retten, ließ ſich Herr von Livois aus einem Fenſter des Hoſpitals auf die Klippen herab, von wo er ein anderes geſcheitertes Schiff, l'Immaculata-Conception, erreichte, das ungefähr dreißig Fuß von der Venus eingeklemmt war. Mit Hülfe einiger Seeleute wurde es nach mehreren vergeblichen Bemühungen doch möglich gemacht, zwei Stücke von einem Schiff zum andern zu werfen und dort zu befeſtigen. Auf dieſem ſuchte Herr von Livois hinüber zu kommen. Schon war das kühne Unternehmen dem Gelingen nahe, als eine wüthende Welle das eine Schiff faſt umwarf. Dadurch gaben die Stücke plötzlich nach, Herr von Livois verlor das Gleichgewicht und verſchwand augenblicklich in der Tiefe, ohne daß man ſeinen Körper wiedergefunden hat.

Der Schaden, den dieſe Tage verurſachten, wird auf verſchiedene Millionen angeſchlagen, und vergebens boten Viele, die den Verluſt ihrer Habe vor Augen ſahen, Tauſende für einen Dienſt, den man ihnen ſonſt für ein gutes Wort geleiſtet haben würde, Niemand wagte das Geld zu verdienen. Auch fand ſich kein ſo erhabener Menſchenfreund, als jener geiſtliche Held, deſſen Frau von Crequy in ihren unterhaltenden Memoiren erwähnt, welcher bei einem Schiffbruch an der chineſiſchen Küſte von einem der Ertrinkenden zum andern ſchwamm, um ſie — nicht zu retten, nein, aber noch einmal emporzuheben und ihnen die Abſolution zu ertheilen. Erſt nachdem er neun Individuen auf dieſe Art im Waſſer beſchickt, erſoff er ſelbſt. „Es war offenbar die allgütige Vorſehung,“ ſetzt Frau von Crequy hinzu, „die den Märtyrer in der Ausübung ſeines heiligen Werkes bis zum Ende unterſtützte, denn alle Zeugen kamen darin überein, daß er der Zehnte und Letzte war, der in den Wellen verſchwand.“ Als ich dem Türken Juſſuf dieſe Anekdote erzählte, ſagte der tolerante Muſelmann lächelnd: „Ma foi, on ne saurait mieux fair son métier.“

Während ſo ſchrecklicher Noth und Zerſtörung kämpfte mitten in der Rhede das Dampfſchiff l'Eclaireur, von Oran kommend, auf eine auſſerordentliche Weiſe mit den Fluthen. Achtundvierzig Stunden lang hielt es ſich auf ſeinen Ankern, allein durch die Kraft ſeiner Räder bald in die Höhe geſchleudert, bald wieder herabgeriſſen, aber immer beinahe auf derſelben Stelle feſt, bis ihm die Kohlen ausgingen. Jetzt verſuchte es, nachdem ſich der Sturm ſchon bedeutend gelegt, den Hafen zu erreichen, ſcheiterte aber dennoch an den hervorragenden Klippen ſeitwärts deſſelben, angeblich weil kein Kabel mehr übrig war, um ihm denſelben zuzuwerfen. Mannſchaft und Ladung ward gerettet, das Schiff aber ſieht man für verloren an. Noch wunderbarer hielt ſich den ganzen Sturm über im Bereich des Golfs eine kleine engliſche Goelette, die gleich im Anfang aus dem Hafen ſegelte, um das Weite zu gewinnen, ohne daß der Capitain und ſein noch nicht zehnjähriger Sohn dahin gebracht werden konnten, ihr Schiff zu verlaſſen, obgleich ihr Untergang unvermeidlich ſchien. Als die Ruhe wiedergekehrt war, ſchickte ihnen die Hafendirektion die nöthige Hülfe.

Wenn man das Unglück vergeſſen könnte, was dieſe ſchrecklichen Momente der Natur, in denen ſie ſich für die Gewalt, die wir ihr täglich anthun, zornig rächen zu wollen ſcheint, in ihrem Gefolge bringen, ſo würde man den Anblick derſelben nur herrlich und erhaben nennen müſſen. Wunderbar war beſonders das Schauſpiel in der Nacht, bei dem nur von Zeit zu Zeit durch die ſchwarzen Wolken dringenden Mondſchein. Hier ſchienen wirklich die an den Felſen in die Höhe klimmenden, brüllenden weißen Geſpenſter ein wahres Leben zu beſitzen, wie Phantome aus dem Grunde des Meeres heraufbeſchworen, um die Erde zu beunruhigen. Das Heulen des Windes glich ihrem Schlachtruf, und die langen Reihen gekräuſelter Wogen, die pfeilſchnell aus der Ferne herandrangen, dünkten mir, immer neu ſich ſammelnde, unerſchöpfliche Hülfsvölker zum Verderben der Sterblichen nachgeſandt. Mitten in dem tobenden Gewühl aber ſtand, wie eine verlöſchende Kerze, der ungewiß flackernde Leuchtthurm, und warf ſein trübes Licht nur noch auf Trümmer und ein aſchgrau ſchäumendes Meer.

Ein eigner Zufall bei dieſem Sturm war es, daß er die einzige Stadtuhr in Algier, und vielleicht an der ganzen Nordküſte in Afrika, zum Stillſtehn brachte. Drei Tage vergingen, ehe man ſie wieder in Stand ſetzen konnte. Abergläubiſche nahmen dies für eine üble Vorbedeutung. Höchſt merkwürdig ſind auch folgende zwei Begebenheiten, deren Schauplatz ich ſpäter beaugenſcheinigt, und ihren Hergang aus des Admirals eignem Munde vernommen habe. Dieſer thätige Seemann, der ſich in den Tagen der Gefahr verdreifachte, und an allen Orten ſelbſt zeigte, wo Hülfe noch möglich, war durchnäßt und aufs Aeußerſte ermüdet, gegen Abend genöthigt, ſich einen Augenblick zurückzuziehen, um ſeine Kleider zu wechſeln und ſich durch einige Erfriſchungen zu ſtärken. Als er nach geringem Verweilen mit Einbruch der Nacht wieder ausging, nahm er, von Froſt geſchüttelt, einen Mantel um, den er am Halſe mit der Agraffe zuhäkelte. Um den kürzeſten Weg nach dem ſchon erwähnten Pavillon zu nehmen, von wo er die ganze Umgebung überſehen und dem, allen Schrecken des Sturmes damals noch ausgeſetzten Eclaireur, die nöthigen Signale geben konnte, wagte er ſich über eine ſchmale, abſchüßige

Stelle des Molo, gegen die die brauſenden Wogen ſich wie Schneeberge aufthürmten. In dieſem Augenblick ergriff ihn ein Windſtoß, fing ſich in ſeinem Mantel und hob ihn ohne eine Möglichkeit des Widerſtandes empor, ihn unaufhaltſam nach dem tödtlichen Abgrunde hinführend. Er gab ſich verloren. Längs des Molo ſind Kanonenläufe als Pfeiler eingemauert; ein Glück im Unglück warf ihn gegen einen derſelben. Inſtinctmäßig klammerte er ſich mit beiden Armen daran feſt, der Schlag an die Bruſt und vielleicht die unvermeidliche Emotion einer ſo furchtbaren Kataſtrophe nahmen ihm die Beſinnung, und von überfluthenden Wellen bedeckt, blieb er krampfhaft die eiſerne Stütze umfaſſend, bewußtlos liegen. Als er nach einigen Minuten wieder zu ſich kam, ſah er von der andern Seite einen Matroſen auf ſich zukommen, den er, zerſchlagen wie er war, und faſt unfähig ſich zu rühren, um Hülfe anrief. Dieſer hatte ihn kaum aufgerichtet, als der Chirurgien major der Marine, ein höchſt thätiger Mann, der gleich dem Admiral überall ſeyn wollte, ebenfalls hinzukam, und erſtaunt, ſeinen Chef in dieſer Lage zu finden, ihm ſogleich alle nöthige Hülfe der Kunſt angedeihen ließ. Es hat etwas beſonders Pikantes, daß es eine Kanone war, die dem Admiral, der ſo viel und glorreich mit dieſer Waffe zu thun gehabt hat, jetzt, gleichſam zur Dankbarkeit, das Leben rettete. Auch iſt auf ſeinen Befehl, zur Erinnerung und Auszeichnung von den übrigen, eine Kugel auf ihren Lauf befeſtigt worden.

Um Ihnen den lebhafteſten Begriff von der faſt unglaublichen Gewalt dieſes hier beiſpielloſen Naturereigniſſes zu geben, hören Sie Folgendes. Der Admiral führte mich auf das Dach ſeines Hauſes, das, beiläufig geſagt, früher auch der türkiſche Admiral bewohnte, der in vergangenen Zeiten Herrn de la Bretonnière's bitterſter Feind geweſen war. Das Haus liegt unmittelbar am Hafen, iſt ungefähr 30 Fuß hoch und auf der andern Seite über 100 Fuß vom Meere entfernt. Auf dem Dach befinden ſich 5 bis 6 Kuppeln, unter denen das prachtvolle Dampfbad des algieriſchen Miniſters angebracht war. Zwiſchen dieſen Kuppeln hatte ſich der Koch des Admirals placirt, um das Schauſpiel des Sturms zu betrachten, wozu er allerdings keine vortheilhaftere Stelle hätten ausſuchen können. Er glaubte ſich ohne Zweifel hier ganz ſicher, als mit einemmale eine thurmhohe Welle herankam, die ganze Entfernung vom Meere bis zum Hauſe durchſchritt, und den entſetzten Koch niederwerfend, weit über die Kuppeln hinweg ſich in den Hafen ſtürzte.

Auf einem guten Pferde, das mir der General Rapatel zu borgen die Güte hatte, ritt ich am andern Tage über den noch naſſen Meeresſand, dem Golfe entlang, zwiſchen den Verheerungen der vergangenen Nacht hin. Oft ward ich von den noch immer wild heranſtrömenden Grundwellen gefaßt, die zuerſt mein Pferd entſetzten, nach und nach es aber zu vergnügen ſchienen. Es iſt eine ſonderbare Empfindung, wenn man ſich ſo plötzlich mitten im Meere ſieht, und es Einem beim Rückweichen der Wogen vorkömmt, als müße man mit ihnen noch immer fortgeriſſen werden. Auch fühlte ich immer dabei eine kleine Anwandlung von Schwindel, wie bei der Seekrankheit. Demungeachtet iſt es ein ergötzliches Spiel mit dem Bilde einer imaginairen Gefahr. Ueberall war der Strand voller Menſchen, die halb im Meere nach hergeſchwemmtem Gute fiſchten, und bis weit über Muſtapha hinaus lagen Ueberreſte geſcheiterter Schiffe der verſchiedenſten Art. Die Geſchichte eines der dorthin getriebenen Wracks iſt nicht ohne Intereſſe. Es war ein ſardiniſches Kauffartheiſchiff, das während des geſtrigen Sturmes vergebens in den Hafen einzulaufen verſucht hatte, die Nacht vor Bab-Azun Anker geworfen, und am andern Morgen losgeriſſen worden war. Nach dem Berichte der Augenzeugen ward es, gleich dem Schiffe des fliegenden Holländers, mit einer ſchaudererregenden Schnelligkeit der Küſte zugejagt und dort auf den Strand geſchleudert. Noch war es ganz intact und in einer Viertelſtunde ſchon blieb nichts als der einem Gerippe gleichende, im Sande feſtgehaltene Kiel davon übrig. Einigen hundert Soldaten der Fremdenlegion, welche zur Hülfe herbeigeeilt waren, gelang es mit vieler Anſtrengung, den Capitain und die Mannſchaft, ſo wie einen großen Theil der Ladung, mitten aus der tobenden Fluth zu retten. Vieles trug nachher das beſänftigte Meer noch von ſelbſt an's Ufer, und unter dieſem ſogar ein mit 10,000 Franken gefülltes Geldſäßchen, das der Capitain ſchon früher, in der Angſt des Augenblicks, oder von einer glücklichen Ahnung geleitet, über Bord geworfen hatte. Das Schickſal dieſes armen Mannes war bedauernswerth. Zwanzig Jahre hatte er die See befahren, und Alles, was er ſich in dieſer Zeit verdient, enthielt die Befrachtung ſeines Schiffes. Dieſe einzige unglückliche Nacht raubte ihm ſo den ſchwer erworbenen Preis eines ganzen mühevollen Lebens.

Der Himmel behüte uns, meine liebenswürdige Freundin, vor einem ähnlichen Looſe, und laſſe unſer Lebensſchifflein immer ſo glücklich ſegeln, als Sie es verdienen, und ich es leider nur von der freien Gnade erwarten darf. Indeſſen habe ich von jeher immer ächt türkiſch geglaubt: Es komme wie es wolle, Allah ſey gelobt!

Ihr

treu ergebener
Semilaſſo.

Ende des erſten Theils.

Semilaſſo in Afrika.

(Semilaſſos vorletzter Weltgang. II. Th. 2te Abth.)

Semilasso
in
Afrika.

Zweiter Theil.

Algier, Bougie, Bone.

Aus den Papieren des Verſtorbenen.

Hiezu die Abbildung:

Bivouac in Khraſchna.

Mit Königl. Württemb. Privilegium.

Stuttgart.
Hallberger'ſche Verlagshandlung.
1836.

Universitäts-
München
Bibliothek

Inhalts-Verzeichniſs

zum

zweiten Theil.

Dritter Brief.

Seite 1.

Franzöſiſche Generale. Franzöſiſches Manöver. Unnütze Uebung auf dem Exercierplatz. Gefährlicher Gebrauch. Fremdenlegion. Baron Schaumburg. Der Deutſche mit den Streitäxten. Galgencandidat. Wilhelm Tell zu Pferde. Der Sohn von Le Vaillant. Die ſchöne Narina. Die Bai von Sidi Ferruch. Guter Dienſt der Oppoſition. Ruinen von Torre Tschika. Grabmal des heiligen Marâbuts. Der zum Türken bekehrte Spanier. Die wunderthätigen Sandalen. Wilde Kinder. Je bois à Béranger. Je bois à ta santé. Rieſenaloe. Sichere Pferde. Schluchten des Sahel. Altes Fort von Barbaroſſa. Exploſion des Pulvermagazins. General Bro. Das ſchönſte Schauſpiel auf Erden. Erwünſchtes Avancement.

Vierter Brief.

Seite 34.

Fortſetzung von Juſſufs Geſchichte. Afrikaniſches Blut. Mädchen- u. Tänzerinnenfeſte des Paſcha. Galanterie: den Schönen Goldſtücke auf das Geſicht zu kleben. Mundleim dazu, oder Roſen- und Jasmineſſenz.

Eiferſucht: keine andere Frau anzurühren, oder dem Balle zuzuſehen. Kabburha's Lager. Franzöſiſche Pſyche. Der ſchwarze Eunuch. Mord um Rettung. Begräbniß des ermordeten Papa Bernus. Affen-Seelenruhe nachher. Nachſicht eines Generalerben. Roduin. Verſchwörung. Geheime Geſellſchaft der Hissaviah. Gebräuche derſelben. Zugänglichkeit derſelben für Europäer. Erklärung des Namens. Perſoniſicirtes Thier. Freiheit: alle Thiere nachzuahmen bis auf den Ochſen. Ein Löwe, wer will; ein Eſel — wer muß. Roduin's Tod. Die gefangene Hochzeit. Die Eroberung Bone's. Herr d'Armandy. Ben Aïssa. Beſte Weiſe Spione zu vermeiden.

Chronik.

Seite 85.

Ali Ben Khasnadſchi. Seine Kriegstracht und ſein Gefolge. Habaïby; der Belgiſche Major und Herr Bellart. Reiſeverſuch auf eigne Hand. Frühſtück mit dem einäugigen Caïd. Eſelsgeduld im Sterben. Heimath des ariſtokratiſchen Princip's. Erſte Pflicht der Reiſenden. Willkommner Empfang bei den Beduinen. Deren Freimüthigkeit. Kunſt Cucussu zu ſpeiſen. Barbariſche Flöhe. Beitrag zur Naturgeſchichte derſelben. Die Wüſte Sahara. Semilaſſo's Schlauheit. Arabiſche Reiterkünſte. Das Abſchiedsmahl in Hadrah. Der devote Marâbut. Erklärung des Wortes: Marâbut. Säbelhandel und Säbelprobe. Reiſe auf den kleinen Atlas. Semilaſſo empfindet Gewiſſensbiſſe. Araby als Typus der Beduinen-Nationalität. Das transparente Nachtquartier. Ehrwürdigkeit der arabiſchen Küche. Mäßigkeitsverein der Beduinen. Guter Rath kömmt über Nacht. Gelbe und graue Würgengel. Politik und Ueberredungskunſt. Suk el Dschemma. Zuvorkommenheit der Kabylen. Der Hammal. Unart der wilden Schweine. Das Thal von Tement-Nust. Der coloſſale Dschordschora. Die Ebene der Metidschia. Modell zum Herkules. Afrikaniſcher Abſcheu vor Douceurs. Hyänenaugen als Zielſcheiben. Nektar aus Champagner zu machen. Thränen der Gaſtfreundſchaft. Das Quiproquo. Ein Nachtſtück. Urbeſtand der Pferde und Pferdediät. Semilaſſo als Segenbringer. Cardinaltugenden eines Domeſtiken. Eine Carrikatur zu Eſel. Cap Matafu. Coloniſationsvorſchläge: da, divide et impera. Ruinen von Rustonium. Reminiſcenz an Carl V. Doria und Cortez. Probe der beſten Heilmethode. Das Modell zu Abraham in der Bilderbibel. Vorrang der Eſel. Semilaſſo ruft um Hülfe. Der mit Fäuſten zuſchlagende Rettungsengel. Der unglückliche

Freitag. Die große Kanone. La maison quarrée. Wirkliche Chamäleons im Buſen. Gang über den Aratſch. Arabiſche Manier Geſchenke zu empfangen. Semilaſſo im Verdacht der Schatzgräberei.

Reiſejournal.

(Fortſetzung.)

Seite 158.

Reiſe des Herrn Klimerath im Auszug. Die bettelnde Eſcorte. Die Ebene von Labra. Kameele als Waldrepräſentanten. Die Reſidenz Mascara. Abdel-Käder. Krieg: ein Handwerk der Beduinen. Arabiſche Stylprobe. Audienz bei Abdel-Käder. Reflexionen über Alterthumsforſchung. Aufklärung über den Stammbaum von Carl des Zweiten Hengſten. Das

Königreich Tafilet. Pferde à la Münchhauſen. Afrikaniſche Hyperbel. Abſchied von Abdel-Káder. Herr Dorn aus Stettin. Die jetzigen Arbeiter an der Ausgrabung von Pompeji. Der engliſche republikaniſch-römiſche Bürger. Fingerzeig für Redoutenfreunde. Semilaſſo's Selbſtanklage. Chambre des Pairs — chambre des mères. Semilaſſo der Held in Gedichten. Die ſchwarze Seite Algier's. Neue vortreffliche Taſſen für Kaffeegeſellſchaften. Der ſpaniſche Guerillakrieg. Anekdote von Zumalacarreguy und Mina. Dem Talent lächelt das Glück. Eine ächt türkiſche Mahlzeit. Der den Lebendigen bekriegende Todte. Die wunderhübſchen Wirthstöchter. Strategie der Hajuten. Unglück mit unbezahlten Sachen. Semilaſſo's Fortſchritte in der arabiſchen Grammatik. Profeſſor Pharao. Erſteigung der Cassba. Combat galant d'Ibrahim. Réponse modeste d'un Turc. Türkiſche Freude bis zu Convulſionen über gutes Exercitium. Warnung vor europäiſchen Handwerkern und Kaufleuten in Algier. Gewiſſenhaftigkeit des juge de paix daſelbſt. Reiſe nach Bone. Ehrenrettung des Marſchall Bourmont. Admiral Duperré rettet die dreifarbige Kokarde. Semilaſſo's Reiſegeſellſchaft. Ankunft in Bougie. Noth macht erfinderiſch. Semilaſſo auf dem unüberſehbaren Felde der Archäologie. Erfahrungslehren. Tod aus Verzweiflung. Beſuch bei Herrn von Armandy. Beneidenswerthe Sorgloſigkeit der Mauren im Contraſt zur franzöſiſchen Induſtrie. Art zu Bauen in Bone.

Fünfter Brief.

Seite 222.

Afrika, das Eldorado für Oeconomen. Semilaſſo's Thierliebhaberei. Der Ritter Pharamond. Neues Pferdelob. Die Ruinen von Hippone. Der Berg Bu-Hamrah. Kleiner Krieg ohne großes Blutvergießen. Immer vorwärts. Erſter April. Die Spahis platzen gern. Neueſte Anwendung der Soldaten zu Ochſentreibern. Der Eſel zu Pferde. Der See Elzara. Ein wunderſchöner Blumenocean. Der endlich gefundene General. Loyale Behandlung des franzöſiſchen Militärs. Omelettes aufzubewahren. Kunſt Kaffee zu brennen. Les chasseurs d'Afrique. Der Cavalleriſt, wie er ſeyn ſoll. Vergoldete Hügel. Merkwürdiger römiſcher Canal. Unterhaltungen am Caminfeuer. Bereicherung der deutſchen Sprache. Eine Dame für drei Ochſen und ein Kalb. Reize Perſiens. Der ruſſiſche Eunuch. Semilaſſo entwirft neue Reiſepläne. Herrn von Armandy's erſte Tigerjagd. Eine afrikaniſche Sauhetze. Skizze zu einem Liebesroman. Juſſuf's Villa. Semilaſſo's Hang zur Unabhängigkeit.

Sechster Brief.

Seite 265.

Semilaſſo's luxuriöſe Wohnung in Bone. Eine Bergpartie en gros. Die einem Tulpenbeet vergleichbare Eſcorte. Blumencatalog. Die graziös einander beißenden Pferde. Jagdabenteuerliches. Gefährlicher Aufenthalt in Bone. Unzugänglichkeit von Conſtantine. Der Berg mit vier Höckern. Conjecturen über die Römer. Ein neuentdecktes Marabut-Grab. Semilaſſo begeht ein Sacrilegium. Unglaublich mäßige Menſchen. Das türkiſche Gefolge agirt eine Judenſchule. Stürzende Pferde auf pittoreſken Wegen. Werth der Romantik. Waghalſigkeiten. Die blau gefleckten Chriſten. Die furchtbar ſchönen Kohlenbrenner. Koſtbarkeit einer guten Mahlzeit. Verlorener Dollond, verlorene Ferne. Semilaſſo gibt Stoff zum Nachdenken. Neues Syſtem der Zoogonie. Aechter Urmenſch iſt der Araber. Aus dem Araber kann jede

Menſchenrace producirt werden. Parallele zwiſchen Menſchen und Pferden. Die Race der Bücherſchreiber ſteht dem Typus des Menſchengeſchlechts nicht am nächſten. Semilaſſo muß wie ein primitiver Heide leben. Rechtfertigung gegen die Beſchuldigungen einer Berliner Dame. Progreſſen in der Gaſtronomie. Neues Kaffeereglement. Die wahre Diplomatie ſoll man in der Kochkunſt ſuchen. Merkwürdiges Duell in Hemdeärmeln. Semilaſſo inclinirt zum Fatalismus. Napoleon: ein Held der Mythe im Orient. Feier des großen Bairamfeſtes. Auffallendes franzöſiſches Kriegsſchiff. Expedition nach dem Cap rouge. Großer altrömiſcher Marmorbruch. Grabmal des Marâbut Sidi Aïssa. Berückſichtigung guter Hausordnung. Väterlicher Rath an ſeinen Neffen.

Reiſejournal.

Seite 309.

Abſchied von Bone. Wahl: zu ſcheitern oder geſchlachtet zu werden. Lethargie. Die leere Küche und der ſchöne Türke. Die Inſel Tabarka. Myſtiſcher Strauch in der Ruine einer chriſtlichen Kirche. Zierliche Felſen. Ungeſtillte Neugier. Die verrufenen Beduinen. Ein reſpectabler Bart. Verkehr in einem mauriſchen Caffée. Der negocirende Barbier. Genuß in Betrachtung ausdrucksvoller Kahlköpfe. Der halbe Koch. Der Menſch denkt, Gott lenkt. Unfreiwillige Diät oder: Hunger iſt der beſte Koch. Der contraire Zephir. Verwünſchte Mameluckenhoſen. Geduldübungen. Anmuthige Reiſenachbarſchaft. Glückliche Fahrt nach Biserta.

Dritter Brief.

An den K. P. Oberſten, Grafen von P..... zu P.....

Algier, den 22. Februar 1835.

Lieber Freund!

Die militäriſchen Bekanntſchaften machen hier eine große Annehmlichkeit für mich aus. Der Gouverneur und der commandirende General, Baron Rapatel, mit ſehr gebildeten und unterrichteten Adjutanturen, die Generale Trezel und Bro; der Commandeur der Suaven La Moriſſière, der Oberſt Bernelle, Befehlshaber der Fremdenlegion, noch eins der Gardekinder Napoleons, der auch als militairiſcher Schriftſteller rühmlich bekannte Oberſt der Chasseurs d'Afrique, Baron Schaumburg; die Commandeure der Spahis, Oberſt Marey, Aga der Plaine, und der famoſe Türke Juſſuf, nebſt noch mehreren Andern, haben mich Alle mit ſo viel Artigkeit und Zuvorkommenheit behandelt, daß ich Algier nur voller Dankbarkeit für ſie verlaſſen kann.

Die hieſige franzöſiſche Infanterie (das 67. Linienregiment und 10. und 13. Infanterie légère) beſteht größtentheils aus Conſcribirten, und da die Truppen (in gewiſſer Hinſicht ſehr zweckmäßig) auch viel zu Straßenarbeiten verwendet werden, ſo läßt ihr Manövriren für ein an preußiſche Genauigkeit gewöhntes Auge allerdings Einiges zu wünſchen übrig, beſonders fand ich ihre Bewegungen ſehr langſam. Am meiſten wich ihre Chargirung von der unſrigen ab. Die Handgriffe wurden mit weniger Pünktlichkeit und Schnelle ausgeführt, wobei denn auch Stellung und Richtung, was weniger weſentlich iſt, ſehr aus der Acht gelaſſen wird. Eben ſo ungenirt iſt das Marſchiren. Doch um auf die Chargirung zurückzukommen, ſo verliert man hier bei dieſer durch Niederknieen und Wiederaufſtehen des erſten Gliedes, durch das Aufſchütten des Pulvers auf die Pfanne, Drehung des Ladeſtockes und zweimaliges Hinunterſtoßen deſſelben auf die Ladung, welches Alles (bis auf das einfache Hinunterſtoßen der Ladung) bei uns wegfällt, grade die doppelte Zeit, deren ein gut einexercirter preußiſcher Soldat zu demſelben Zwecke bedarf. Man ſagte mir, im Felde mache man es einfacher; warum aber dann dieſe unnütze Uebung auf dem Exercirplatz? Uebrigens müßten dann auch Gewehr und Ladeſtöcke gleich den unſrigen organiſirt ſeyn.

Ein ſonderbarer Gebrauch ſcheint, ich weiß nicht, ob allgemein oder nur bei einzelnen Regimentern, im Lager zu herrſchen. Ein Offizier, aus deutſchem Dienſt herübergekommen, erzählte mir, daß er im Auguſt vorigen Jahres, bei einem Bataillon der Fremdenlegion in **Tuled Mandil**, die geladnen Gewehre, je drei zu drei, 15 bis 20 Schritt von den Zelten der Soldaten entfernt, vor der Front aufgeſtellt ſah, welche nur durch zwei factionnaires bewacht wurden. Wie höchſt unzweckmäßig eine ſolche Einrichtung in einem ganz freien Lager, rings herum von Feinden umgeben, iſt, ſpringt in die Augen. Ohne Zweifel hat man ſeitdem einen ſo gefährlichen Gebrauch ganz abgeſchafft; daß er aber mehr als einmal ſtatt gefunden, weiß ich mit Beſtimmtheit.

Die erwähnte Fremdenlegion, bei der viel alte Soldaten ſind, beſteht aus 6 Bataillonen, wovon 4 aus Deutſchen, 1 aus Polen und 1 aus Italienern zuſammengeſetzt ſind. Das ſiebente, aus Spaniern, iſt zurückberufen worden. Die Truppe ſoll ſich ſehr gut ſchlagen, birgt aber Abenteurer aller Art, ohne Zweifel auch viele Verbrecher, in ihrem Schooß. Wenigſtens werden häufig Individuen daraus von den Behörden wiederverlangt und zuweilen in Ketten forttransportirt. Ein eigenthümlicher Vorfall trug ſich vor einiger Zeit hierbei zu. Ein deutſcher Cavalleriſt, der, wie es ſcheint, ſchwere Handlungen auf ſeinem Gewiſſen hatte, ſich hier aber ſo gut aufführte, und ſo oft im Felde auszeichnete, daß ihm ſeine Oberen ſehr wohl wollten, ward plötzlich mit beigeſchicktem genauen Signalement von einer deutſchen Regierung, wegen erwieſener todeswürdigen Schuld, zur ſofortigen Auslieferung reclamirt. Das Signalement ſchilderte den armen Teufel vollkommen richtig, es blieb nur noch übrig zu ermitteln, ob er auch, wie dies beſagte, und beſonders auf dieſen Umſtand appüyirte, auf dem rechten Arm zwei Säbel mit Pulver eingegraben habe. Durch einen jener Glücksfälle, die einen Menſchen noch unter dem Galgen retten, hatte ſich aber unſer Delinquent, weil er jetzt als Sapeur diente, vermöge einer neuen ſchmerzhaften Operation, die Säbel in zwei ſtattliche Streitärte umgewandelt. Dieſer an ſich ſo geringfügige Umſtand rettete ihm Leben und Ehre, denn da ſeine Vorgeſetzten ihn als einen vortrefflichen Militair nicht gern verlieren wollten, ſo benutzte man ſchnell den günſtigen Zufall und antwortete kurz: Das überſchickte Signalement paſſe nur unvollkommen und theilweiſe auf das hieſige Individuum.

Sehr intereſſant waren mir die Manöver der Spahis, die Oberſt Marey vor mir im Feuer exerciren ließ. Ihr Tirailliren war in der That bewunderuswürdig. Die Schnelligkeit und Sicherheit der Pferde, die Kühnheit und Geſchicklichkeit der Reiter, ihr ruhiges Schießen mit der Flinte im vollen Lauf, und die Gewandheit, mit der ſie ſich in der ſtärkſten Carriere ſpielend auszuweichen und beizukommen wiſſen, beſchämte unſere Cavallerie. Ein Einziger ſtürzte, ohne ſich jedoch den mindeſten Schaden zu thun, noch ſein Pferd los zu laſſen und war im Augenblick wieder im Sattel. Am meiſten zeichneten ſich zwei Schwarze aus, beide Deſerteurs von den Truppen des Bey von Conſtantine. Beim ſchnellſten und gehaltenſten

Lauf ihrer Pferde, halb in den kurzen Bügeln ſtehend, und mit der Flinte im Anſchlag, machte ihr Körper nicht mehr Bewegung, als wenn er von Marmor geweſen wäre. Im Vorbeijagen drückten ſie ihre Gewehre uns faſt auf der Bruſt ab. Es gab, ſagte mir der Oberſt, einen ſo geſchickten Chef in der Plaine, daß er einem ſeiner Leute, mit einer Pfeife in die Bernus geſteckt, welche nur ſechs Zoll über deſſen Kopf hervorragte,' vor ſich herrennen ließ, und ihn verfolgend ſelten die Pfeife mit der Flinte fehlte. Einmal ſoll jedoch dieſer Wilhelm Tell zu Pferde, mit aller Perfidie der Araber, ſeinem Lieutenant, dem er nicht mehr traute, mit ſcheinbarer Ungeſchicklichkeit auf dieſe Weiſe den Kopf zerſchmettert haben.

Die Art der Attaque beim Tirailliren iſt folgende. Sie nehmen das Gewehr in die linke Hand, ſetzen ihr Pferd in vollen Lauf, laſſen den langen Zügel fallen und halten ihn nur noch am Ende mit dem kleinen Finger derſelben Hand feſt. Dann ſchlagen ſie an und ſind, halb in den kurzen

Bügeln ſtehend, wie ich ſchon erwähnt, fertig, nach vorn, nach der Seite oder hinter ſich, mit Sicherheit zu ſchießen. So wie ſie abgedrückt, greifen ſie mit der rechten Hand in den Zügel um das Pferd anzuhalten, werfen die Flinte wieder über die Schulter oder unter den linken Arm, nehmen den Zügel ebenfalls ſchnell in die linke Hand und ziehen mit der jetzt freien Rechten den Säbel, der links unter dem Sattel am Pferde anliegt, nicht wie bei uns um den Leib geſchnallt getragen wird. Auch dieſe Waffe führen ſie mit großer Geſchicklichkeit und Energie.

Die Piſtolen tragen ſie in einer goldgeſtickten Taſche links, ſo daß die Griffe an der Bruſt hervorragen. An dieſe iſt eine dünne um den Hals geſchlungene Schnur befeſtigt, damit ſie, wenn ſie abgeſchoſſen, die Piſtolen ſogleich über die Schulter werfen mögen, ohne ſie verlieren zu können. Rechts hängt die Patrontaſche. Dies ſcheint mir ungleich zweckmäßiger, als unſre Art die Piſtolen am Sattel zu tragen, wo ſie dem

Reiter beim Verluſt des Pferdes mit verloren ſind. Eben ſo halte ich ihre Sättel zum Kampf weit beſſer eingerichtet, und ſicherer in vielerlei Gefahr, als die unſrigen. Die geſchloſſenen Manöver ſind freilich die Sache dieſer Truppen nicht, doch ging es damit weit leidlicher als ich erwartete. Die Araber ſelbſt haben eine faſt unbeſiegbare Antipathie dagegen, während ſie das Tirailliren, beſonders wenn ſie dabei losſchießen dürfen, (was immer etwas bedenklich iſt, weil es oft vorkommt, daß ſie in der Diſtraction Kugeln einladen) mit wahrer Leidenſchaft auszuführen ſcheinen.

Ueber ihre Tracht wollen ſich die Spahis keine allgemeine Vorſchrift gefallen laſſen. Jeder kleidet ſich nach Belieben in den bunten Schmuck, der ihm am beſten anſteht; nur eine rothe Bernus ſollen ſie zur Unterſcheidung von den Beduinen tragen, ich fand aber auch damit kaum die Hälfte verſehen. Einige artificielle Araber waren trotz des nachgeahmten Coſtümes leicht zu erkennen.

Herr von La Moriſſière hatte ſich gütig erboten, mich nach dem Landungsplatze der franzöſiſchen großen Expedition zu begleiten, und mir auf dem Terrain ihres Vorrückens und der verſchiedenen darauf folgenden Gefechte zum Cicerone zu dienen. Fürchte nicht, lieber Freund, daß ich die Gelegenheit benutze, um Dir hier eine der unzähligen Relationen dieſes Feldzugs abzuſchreiben oder aufzuwärmen, nur die Erzählung eines Spazierrittes und hie und da eine verlorene Bemerkung will ich Dir zumuthen zu leſen.

Um acht Uhr früh verließ ich mit einer Escorte der Chasseurs d'Afrique, und in Geſellſchaft des Herrn von Sarcelle, Adjutant des General Rapatel, des belgiſchen Conſuls und des geſcheiterten Major Stockmann, die Stadt, um mich zuerſt nach El Ibrahim zu begeben, wohin uns der Commandeur der Suaven zum Frühſtück eingeladen hatte. Schon eine Viertelſtunde vom Camp, das in einer öden und wilden Gegend liegt, empfing uns der Hauptmann Manuel, ein eleganter Offizier, der gleichfalls der Eroberung Algiers beigewohnt hat, jetzt aber eben von Paris zurückkam; ein Contraſt, der in dieſer unwirthbaren Wildniß frappant ſeyn mochte, denn man kann ſagen, daß die Herren hier fortwährend nur bivouakiren. Demungeachtet war unſer Frühſtück, in einer ziemlich geräumigen Barake ſervirt, ſo reichlich als gut, und vor Allem ungemein heiter. Auf das Angenehmſte überraſcht ward ich noch überdies dadurch, daß ich erfuhr, mein zweiter Tiſchnachbar ſey ein Sohn des berühmten Reiſenden Le Vaillant, der von ſeinem Vater die Liebe zur Naturgeſchichte und Jagd in gleichem Grade geerbt zu haben ſcheint. Wie er mir ſagte, widmete er alle Zeit, die ihm der Dienſt übrig läßt, mit dem beſten Erfolg dieſen beiden Gegenſtänden, und die Damen Algiers, meinte er, pflegten jeden neugeſchoſſenen Vogel des Sohnes mit eben ſo vielem Intereſſe in Augenſchein zu nehmen, als weiland die ſchöne Narina die Jagdleute ſeines unermüdlichen Vaters.

Nach Tiſch begab man ſich in eine andere Barake, le café du camp, wo wir den Moka gemächlich ſchlürfend, Billard ſpielten, bis unſre Roſſe geſattelt waren. Herr de la Morissière hatte die Großmuth, mir ſtatt meines (diesmal deteſtabeln) Miethgauls eines ſeiner beſten Pferde zu geben, und bald ſah man unſre ſtolze Cavalcade durch Palmita's und Arbutus den Abhang hinabgaloppiren, der wüſten und kahlen Ebene von Staoueli und Sidi Ferruch zu.

Leider war das Wetter nichts weniger als günſtig. Früh hatte es ſogar etwas gefroren, denn nach dem Sturm, den wir ausgehalten, iſt die Witterung ungewöhnlich rauh geworden, und ein ſcharfer eiſiger Wind durchzog unſre Kleider mit empfindlicher Kälte. Für mich war dies um ſo unangenehmer, da ich, eher auf Hitze rechnend, weder Ueberrock noch Mantel mitgenommen hatte, und ich fühlte mich daher ernſtlich unwohl, als wir in Torre Tschika, dem Tempel des heiligen Marâbut, ankamen. Doch ſtellten mich einige Schluck des, von Trelawney als die Panacee für alle Uebel angeprieſenen Genevre, nebſt freundlicher Darleihung einer wärmenden Bernus, glücklicherweiſe bald wieder her.

Die Bai von Sidi Ferruch war allerdings ein vortrefflich gewählter Platz zur Landung, mit der weit in die See vortretenden engen Landſpitze, welche ſo ſchnell durch einen tiefen Graben mit Bruſtwehr, einigen Redouten und Palliſaden an den Enden bis ins ſeichte Meer hinein, zu einem, für Araber unnehmbaren Lager umgeformt werden konnte. Schwer zu begreifen bleibt es aber immer, da der Dey den Plan der Franzoſen durch alle Zeitungen vorher kannte, daß er gar keine Anſtalten getroffen hatte, die Landung zu verhindern, wobei ihn die Localität genug begünſtigte, um ſie zu einer ſehr ſchweren Aufgabe zu machen. Ich möchte faſt der von Vielen gehegten Meinung beipflichten, daß das unverſtändige Betragen der damaligen Oppoſition hier dem Gouvernement einen unerwarteten Dienſt geleiſtet hatte. Es ſoll nämlich im Rath des Dey der Verdacht allgemein geweſen ſeyn, daß dieſe Aufdeckung des Operationsplanes in den öffentlichen Blättern, bei einer ſo ſchlauen Nation wie die Franzoſen wären, nur eine Kriegsliſt ſeyn könnte, und ſie daher gewiß dem Wege Carls des Fünften folgen, oder bei **Cap Matifoux** debarkiren würden, nach welcher Vorausſetzung dann die Vertheidigung von den Türken berechnet wurde.

Bei alledem iſt es ſonderbar genug, daß die franzöſiſche Flotte, ehe noch ein großer Theil des Geſchützes, der Lebensmittel und faſt alle Pferde ausgeſchifft waren, ein eben ſo heftiger Sturm als wie Carl den Fünften überfiel, der, wenn er ſich nicht nach wenigen Stunden gelegt, ohne Zweifel der neuen Expedition ein ähnliches Ende, wie der älteren bereitet haben würde.

Wir ruhten einige Zeit in den Ruinen von **Torre Tschika** aus und beſahen die dortigen Reliquien nebſt den Grabmählern des heiligen **Marâbut's** und ſeines Freundes, des Spaniers, den er daſelbſt bekehrte. Die Geſchichte dieſer Begebenheit iſt folgende. Der ſpaniſche Schiffsherr war mit dem **Marâbut**, den er hierher gebracht, ans Land gegangen, wo Beide, von der Hitze ermüdet, ſich dem Schlafe überließen. Als der Spanier zuerſt wieder erwachte, blendete ihn der Böſe, den noch immer tiefen Schlaf ſeines Gefährten zu benutzen, um unterdeß heimlich mit ſeinen Effecten abzuſegeln. Er ſtach in die See, doch nie konnte er aus der Bai herauskommen, ein Zauberwind trieb ihn vierundzwanzig Stunden lang fortwährend darin im Kreiſe umher, und warf ihn zuletzt an derſelben Stelle ans Land, wo der **Marâbut** noch ruhig daſaß und ihn freundlich begrüßte. Voll Reue geſtand der Spanier ſein verrätheriſches Beginnen, und lieferte die entführten Habſeligkeiten aus; worauf er, durch die Verzeihung des Heiligen geſtärkt, ſich von Neuem einſchiffte. Doch daſſelbe Schickſal erwartete ihn noch einmal, und nach vierundzwanzig Stunden trieben ihn die Wogen wieder auf den

Strand. Lächelnd empfing ihn der **Marâbut.** Verzeih, ſagte er, du hatteſt meine Sandalen noch im Schiffsraume vergeſſen, die ließen dich nicht fort.

Dies letzte Wunder erweichte des Ungläubigen Herz. Er ſank zu des **Marâbut's** Füßen nieder, bat um ſeinen Segen, ward ein Muſelmann, und ſtarb als frommer Einſiedler an der Seite des Heiligen auf derſelben Stelle.

Wir nahmen uns die Freiheit von dem bereits zerbrochenen und morſchen, einſt vergoldeten Gitterwerk des gefeierten Grabes, noch einige Stückchen mehr abzulöſen und mitzunehmen, ohne daß uns der Raub ſo übel bekam, als weiland dem untreuen Spanier.

Das Land, welches wir auf dieſer Excurſion paſſirten, beſtand größtentheils aus einer mit verſchiedenen Hügelreihen durchzogenen Ebene, die zwar wüſt, aber keineswegs unfruchtbar, dicht mit Geſtrüpp bedeckt war. Eine Unzahl von Oleander, Arbutus, Granaten, Myrthen, Lavendel und vielen

Blumen überkleiden ſie im Frühjahr mit dem bunteſten Gewande, und grüne Wieſen wechſeln anmuthig mit den Gebüſchen ab. Einige römiſche Ueberbleibſel machen ſich hie und da bemerkbar, doch ſind ſie von wenig Bedeutung. Kurz vor El Ibrahim, wo die Franzoſen nach der erſten gewonnenen Schlacht Poſition nahmen, ändert ſich die Gegend und zeigt ein coupirtes Terrain mit Bäumen, Hecken und höherem Gebüſch im Ueberfluß verſehen. Seitwärts liegen einige arabiſche Dörfer, die erſten, welche ich ſah. Sie beſtehen theils aus ſehr ärmlichen Schilfhütten, theils aus ſchmutzigen Zelten von Cameelhaar, in denen ſich halbnackte Kinder zuſammen drängten, die uns mit Furcht und Schrecken anſtaunten, und in Mienen und Gebehrden ganz als Wilde erſchienen. Obgleich wir ihnen Geld zuwarfen, wollte ſich doch keins derſelben herauswagen um es zu holen, dagegen nahmen die Erwachſenen nur wenig Notiz von uns. Auf einer Wieſe daneben lag unter einem Baum, von zwei ſtehenden Kammerherren begleitet, der Chef der **Tribus**, der Schech **Ben Omar** ein uralter Mann mit langem, ſchloßweißen Bart. Er und ſein Hofſtaat waren gleich zerlumpt. Dennoch verſicherte man mich, daß der alte Geizhals ein Vermögen von mehr als 300,000 Franken beſäße. Ueberdies ſchien er ſehr übler Laune und machte nicht die mindeſten Umſtände mit den ihn umgebenden Reſpectsperſonen. Die Gegend, wo man ſchon wieder einige verfallene Landhäuſer ſieht, bietet viele maleriſche Puncte, namentlich zeichnete ſich eine herrliche Schlucht mit einem friſchen Bache aus, angefüllt mit **Joujoubiers**, Orangen und andern, von Lianen umrankten, Bäumen, nebſt einer Art Schilf, deſſen Stengel hier bis 20 Fuß Höhe erreichten. Dem Vorrücken der Truppen muß dieſes Terrain in einem ganz unbekannten Lande mancherlei Schwierigkeiten entgegengeſetzt haben, auch zeigte man mir ein Olivenwäldchen, in dem die Araber, verborgen und geſchützt, mit ihren weit reichenden Flinten den Franzoſen viel Leute getödtet haben ſollen, und weiterhin auf dem rechten Flügel einen

Ravin, in dem eine ganze Compagnie zuſammengehauen wurde, weil ſie auf die unglückliche Idee gekommen war, ihre Gewehre zu putzen.

Mit untergehender Sonne erſt kamen wir in **El Ibrahim** an, wo wir uns ſogleich zum luſtigen Mahle der gaſtfreien Suaven niederſetzten, das heute uns zu Ehren bis tief in die Nacht verlängert wurde. Viele der Offiziere übten beim Deſſert die hübſche und geſellige Sitte der Franzoſen, ernſte und leichtfertige Lieder beim ſprudelnden Schaume des Champagners zu ſingen. Sie wußten deren nicht wenig von allen Arten auswendig, fehlte es aber ja an einem neuen, ſo dichtete dies der Conſul, dem man zu dieſem Endzweck Feder und Tinte gebracht hatte, mit eben der Leichtigkeit, wie man eine Adreſſe niederſchreibt. Ein ſolches Talent der Improviſation iſt mir ſeit Italien nicht wieder vorgekommen, und erſchien mir um ſo auffallender, da dieſe Productionen auch bei näherer Prüfung einen bleibenden Werth behaupten.

Hier Eins zur Probe, was zwar heute nicht gemacht wurde, ſondern ſchon einige Monat alt iſt, aber das doppelte Intereſſe gewährt, daß es eine noch unedirte ſehr gracieuſe Antwort Berengers hervorrief, dem einer der Zuhörer es heimlich zugeſchickt hatte. Ich füge dieſe gleichfalls hinzu, und hoffe, daß Du Dich eben ſo wenig als ich darüber ſcandaliſiren wirſt, uns in der erſten Chanſon als Vandalen aufgeführt zu finden. Man muß dem gekränkten Nationalſtolz der Franzoſen Einiges verzeihen.

Mr. LECOQ À BÉRENGER.

Il est un dieu! devant lui qu'on s'incline.
Amis, ce dieu vous le connaissez tous.
La France l'aime et l'histoire burine
Son nom chéri de sages et des fous.
Quand des tyrans pesaient sur la patrie,
Ses vers magiques ont su nous consoler;
Que de nectar ma coupe soit remplie,
Je bois à Bérenger. (bis.)

J'ai vu le nord vomissant ses vandales
De nos hameaux oser troubler la paix
Et du Volga les poudreuses cavales
Fouler l'or pur de nos riches guérêts;
Le cri plaintif de la France asservie
Reveille alors le luth du Chansonnier;
Que de nectar ma coupe soit remplie,
Je bois à Bérenger. (bis.)

Libre et poëte, aux autels de l'empire
Il n'alla point brûler un vil encens;
Mais un jour vint qu'il suspendit sa lyre
Sur le tombeau de ces mânes-géants.
Du laboureur la famille attendrie
Redit ses chants à l'entour du foyer
Que de nectar ma coupe soit remplie,
Je bois à Bérenger. (bis.)

RÉPONSE DE BÉRENGER.

L'Aï brillait, et ton tendre délire
En doux accents a salué mon nom;
Ces chants heureux échappés à ta lyre
Un vent léger m'en a porté le son.

Grâce aux accords de ta lyre badine
J'aime sourir à ma divinité;
Tu m'as fait dieu; devant toi je m'incline;
Sans t'en vouloir je bois à ta santé. (bis.)

Oui, j'ai pleuré sur notre indépendance
Quand du Volga les coursiers vagabonds
Osaient fouler le beau sol de la France;
Un saint transport inspira mes chansons,
Mon luth alors sous mes doigts en délire
Rendit des sons chers à la liberté;
Mais je suis vieux, je te lègue ma lyre;
Sans t'en vouloir je bois à ta santé. (bis.)

Celui qui dort aux rocs de St. Hélène
De sa grandeur effraya mes travaux;
Mais il n'est plus et sa dernière haleine
Vint en mourant effleurer mes pipeaux.
Point ne paré de sa croix noble et fière
Ce pauvre habit qu'ai si long temps porté;
Une autre croix brille à ta boutonnière,
Sans t'en vouloir je bois à ta santé. (bis.)

Die Nacht war wärmer geworden. Bei hellem Mondſchein, der die weißen Villen grell beſtrahlte, und das Meer bis an den Horizont verſilberte, kehrten wir, vor jedem Luftzuge durch die dichten Bernus unſrer gütigen Wirthe geſchützt, erſt ſpät nach Mitternacht heim. Glücklicherweiſe befreite uns eine Ordre des Gouverneurs von der Beſorgniß, am Thore Baba-Zun eine ähnliche Quarantaine halten zu müſſen, wie mir vor einiger Zeit in Toulon zu Theil ward. Heitere Geſpräche verkürzten uns den langen Weg, und immer werde ich den liebenswürdigen Suaven für dieſen Tag vergnügter Erinnerung verſchuldet bleiben.

Auch allein und ohne Escorte, oder nur von J.... begleitet, mache ich häufig kleine Ausflüge in die Umgegend, die immer Manches, einem Europäer Neues und Fremdartiges darbieten. Doch ſind in dieſer Jahreszeit die ganz hellen Fernen, wo keine Nebel das Gebürge decken, ziemlich ſelten, und man darf nicht ſäumen ſie ſorgſam zu benutzen.

Als wir neulich an einem ſolchen günſtigen Tage auf dem abſcheulichſten Steindamm, vielleicht der Reſt einer römiſchen Straße, lange durch ein undurchdringliches Geniſte von Rieſen-Aloe's, Binſen und Dornen uns durchgewunden hatten, wandten wir uns in eine tiefe Bergſchlucht, deren Charakter mir wilder als die bisher geſehenen, und faſt ſchweizerartig erſchien. Wir holten eine hübſche Italiänerin mit ihrer Schweſter ein, welche Beide mit vielem Muthe und Geſchicklichkeit ihre kleinen Pferde jene, in Europa gewiß für Damen als unpaſſirbar geltenden, Wege hinauftrieben, die nach ihrem Landhauſe führten. Dort fanden wir den Ehegemahl in einer Blouſe vor dem Thore ſtehend, einen Orangenbaum ſtutzend, und überhaupt, wie es ſchien, der Landwirthſchaft ſehr ernſtlich obliegend. Die Villa war ſehr reizend gelegen, und bot von ihrer Terraſſe einen reizenden Anblick auf mehrere bebuſchte Bergthäler, mit einem Bach im Grunde, an dem ganz neuerlich Europäiſche Coloniſten vaterländiſche Mühlen aufgebaut hatten. Dergleichen ſieht man nie in der weiten Fremde ohne ein eignes, halbwehes, halbſüßes Gefühl. Mühlen ſind aber ohnedies meine wahre Leidenſchaft von jeher geweſen, und da die meines Begleiters ſich im Gegentheil auf die Italiänerin zu richten ſchien, ſo benutzte ich Beider lebhafte Unterhaltung, um unterdeß nach einer der genannten Mühlen hinabzureiten. Der gute Ehemann hatte zwar die Gefälligkeit mich bis auf den rechten Weg zu begleiten, als ich aber nachher an den jetzt ziemlich waſſerreichen Waldſtrom kam, mußte ich dennoch eine falſche Direction eingeſchlagen haben, denn ehe ich mir es verſah, befand ich mich auf einem, in der Regel wohl nur Ziegen zugänglichen, Fußpfade, und an einer ſo gefährlichen Stelle, daß der mindeſte Fehltritt mich unvermeidlich einige Funfzig Fuß in den Bach hinab expedirt haben würde. Das Fatalſte war, daß eine Felſenwand zur Seite mich auch am Herabſpringen vom Pferde hinderte, und ich ohnedies befürchten mußte, durch jede Bewegung dem Thiere das ihm ſo nöthige Gleichgewicht zu rauben. An Umdrehen war gar nicht zu denken; es blieb alſo nichts übrig, als mich dem Kismet zu überlaſſen, und zugleich zum Fallen zurecht zu machen. Glücklicherweiſe war die bedenkliche Stelle nur wenig Schritte lang, ein paar Sekunden brachten mich hinüber, und gleich dahinter verbreiterte ſich der Felſenpfad bedeutend. Ich ſtieg hier ab, um mir die halsbrechende Paſſage noch einmal zu beſehen, und kann verſichern, daß neben der, in herabgeſchwemmten Lehm eingedrückten, Hufſpur des Pferdes kaum einige Zoll feſter Grund auf beiden Seiten übrig blieben. Aber ein hieſiges Pferd, das man, ohne es zu hindern, ſich ſelbſt überläßt, wird ſicher über Wege klettern, die viele Menſchen nicht zu Fuße zu paſſiren im Stande ſind. Dagegen war keine meiner Reiterkünſte vermögend, das ſonſt ſo willige Thierchen an das ihm unbekannte, und ſein ſtarres Entſetzen erregende Europäiſche Mühlenrad zu bringen. Schnarchend und am ganzen Leibe zitternd drehte es um und machte Miene den Berg in grader Linie zu escaladiren, ſo, daß ich mich genöthigt ſah, die idylliſche Scene, die ich in der Mühle vorausſetzte, aufzugeben, und auf einem Umwege der italieniſchen Villa wieder zuzueilen.

Nachdem ich J.... hier abgeholt, irrten wir noch eine ziemliche Zeit in den verſchiedenen Schluchten des Sahel (allgemeiner Name des Bergknotens um Algier) umher, bis wir wieder nach Weſten an das Meer gelangten, und längs dieſem unſern Weg nach der pointe de Pescade, dem äußerſten franzöſiſchen Poſten nach dieſer Seite hin, fortſetzten. Dies iſt eine höchſt romantiſche Gegend, deren einſame, ernſte Ufer mich durch ihre ſchwarzen, vom Meer zernagten Felſen, ihre jähen Abſtürze mit Höhlen und Grotten, in denen die Fluthen fortwährend brauſen und ziſchen, lebhaft an die mir ſo theuren, unvergeßlichen Irländiſchen Küſten erinnerten. Auch ſah ich hier zum erſtenmal wieder ſolche baumwollenartige Flocken trockenen Schaumes, die der Wind wie im heitern Spiel bis auf die Berge heraufführt. Die Ruinen des alten Fort's auf einer weit ins Meer vordringenden ſchmalen Felſenzunge, von dem berühmten Barbaroſſa erbaut, gewähren eine eben ſo ſchöne Anſicht, als von ſeinen verfallenen Zinnen eine großartige Ausſicht. Noch herrlicher iſt dieſe jedoch noch eine halbe Stunde weiter, wo ein Heer wunderbar geſtalteter Klippen, gleich einem zauberiſchen Seepallaſt, aus den Wellen hervortauchen. Unſere Pferde an einen einſamen Feigenbaum bindend, der ein Grab beſchattete, kletterten wir zu Fuß bis an die ſchwindlichſten Stellen, und ergötzten uns an den Schaumwirbeln, die ſich aus unterminirten Felſengewölben donnernd hervorſtürzten, oder ſich aus engen Oeffnungen, wie Springbrunnen empor hoben. Ueberall kochte das Meer, im ſchönſten Grün ſchimmernd, wie in vielen Keſſeln, und betäubte das Ohr mit einem ſeltſamen, bald pfeifenden, bald krachenden Getöſe. Hoch über dieſem Gewühl bildeten Barbaroſſa's blendende

Schloßmauern, auf gradaufſteigender, ſchwarzer Felſenwand, den Mittelgrund, und noch höher darüber erſchien, mit den Wolken verſchwimmend, jenſeits der weiten Waſſerfläche, wie auf ſeinem Throne ſitzend, des Gebürges ſtolzer König, der weißgeſcheitelte **Dschordschora.**

Bis hierher, wohin man ohne Beſorgniß vor den Beduinen gelangen kann, ſieht man immer noch einige Villen am Abhang der Küſte zerſtreut, und ſorgfältige Cultur in ihrer Nähe. Wir beobachteten einen alten Mauren, der mit ſeinem Sohn eine Hecke um ſeinen Garten pflanzte. Wie bequem hat man das hier! Er ſteckte nur abgebrochene Blattzweige der indianiſchen Feige in die Erde, die der Knabe mit einer Gießkanne etwas befeuchtete. In zwei Jahren bilden dieſe ſchnell fortwachſenden Blätter ſchon eine undurchdringliche mannshohe Befriedigung.

Von den Klippen an ändert ſich, wie abgeſchnitten, die Gegend, zwar immer romantiſch bleibend, aber wild und unwirthbar, Berg und

Thal mit dichtem Geſtrüpp von Palmita's bedeckt, der Boden ſteinig, und kein deutlicher Weg mehr aufzufinden. Wir wagten uns dennoch in dieſer Wildniß eine Stunde mühſam weiter, einen eigenthümlich geſtalteten Berg in großer Entfernung vor uns, auf dem etwas Thurmartiges zu ſtehen ſchien. Da ich indeß jetzt nicht allzuweit zwiſchen dem Gebüſch einen auf uns zukommenden arabiſchen Reiter zu erblicken glaubte, und nicht wußte was ihm nachfolgen konnte, ſo hielt ich es für das Gerathenſte, ſchleunig unſern Rückweg anzutreten.

Wir nahmen ihn ſeitwärts durch das Gebürge, und beſchloſſen unſere lange Promenade mit näherer Beſichtigung des fort l'Empereur, um die Zerſtörung zu betrachten, welche hier, durch Judieluftſprengung des Pulvermagazins, damals der Occupationsarmee ein ſo ſchönes Schauſpiel gab. Der Oberſt Marey hat noch einen Teppich vor ſeinem Bette liegen, der dieſe Luftreiſe mitmachte und, bis auf einige Brandlöcher, die man natürlich ſorgfältig conſervirt, unverſehrt wieder die Erde erreichte, obgleich in groſser Entfernung von ſeinem Ausfluge.

Die Franzoſen haben das Fort zum Theil wieder in Stand geſetzt, es iſt indeſs, da es von mehreren nahen Höhen dominirt wird, nur wenig zur Vertheidigung Algiers, ſondern mehr, um die Stadt ſelbſt im Zaum zu halten, geeignet. Wir fanden den Commandanten unpaſs im Schlafrock, und die Offiziere im bequemen Negligee ecarté ſpielend; ein Sergeant führte uns umher, und ein prächtiger Sonnenuntergang über der erhabenen Ausſicht blieb als letzter Gewinn der heutigen reichen Ernte in unſerm Gedächtniſs zurück.

Etwas ſpät kam ich noch eben zu einem diné beim General Bro zurecht, deſſen Gemahlin, eine in jeder Hinſicht ausgezeichnete Dame, zu meinen angenehmſten Bekanntſchaften in Algier gehört. Der General, welcher, beiläufig geſagt, mit 15 Bleſſuren bedeckt das Schlachtfeld von Waterloo verlieſs, hat viel von der Welt geſehen und in ihr erfahren. Als ich über Tiſch die erwähnte Scene auf dem Fort beſchrieb, ſagte er: „Ja dieſe Momente ſind die höchſten in der Natur, aber man muß noch weiter gehen, um zu wiſſen, welche Eindrücke ſie zu geben fähig ſind. Nie werde ich das ſprachloſe Staunen vergeſſen, in welches mich, als ich ſie zum erſtenmal ſah, zwei Schauſpiele meines Lebens verſetzten, die dennoch nur alltäglich wiederkehrende ſind — ich meine den Aufgang der Sonne über die in tauſend Blüthenmaſſen glühenden Wälder Columbiens, vom betäubenden Lärm unzähliger Thiere begleitet, die jubelnd des Tages Geſtirn begrüßten — und ihren Untergang über den himmliſchen Feſten der Anden, das blendende Weiß dieſer Coloſſe bis zur Hälfte ihrer Höhe herab in tiefes Kupferroth getaucht. Dies,“ ſetzte er hinzu, „läßt Alles weit hinter ſich, was Europa und Afrika's Küſten zu bieten im Stande ſind.“

Nun auch dies hoffe ich, wollen wir einſt ſehen, in der Erwartung nimm fürlieb mit dem, was das beſcheidene Algier reicht. Am Potsdamer Ofen hat es immer ſeinen Werth, und ich darf mir ſchmeicheln, die darbringende Freundeshand verringert dieſen nicht.

Der Himmel behüte Dich, und ſchenke Dir Frohſinn und — Avancement. Agnes und Deinen Kindern tauſend Schönes!

Dein

aufrichtig ergebener

H. S.

Vierter Brief.

An den Prinzen L . . . .

Algier, den 26. Februar 1835.

Sie haben, verehrter Prinz, an der Mittheilung der Fata meines eben ſo anmuthigen als furchtbaren Türken ſo viel Gefallen gefunden, daß ich Sie ſelbſt noch einmal, und zwar ziemlich ausführlich von ſeinen Abentheuern unterhalten will. Manche angenehme Stunde habe ich mit ihm verplaudert, und hier wandre denn ein Theil davon übers Meer.

„Sie haben,“ ſagte eines Abends Juſſuf zu mir — während eine hübſche Jüdin die kleine glühende Kohle, mit ſilberner Zange, eben langſam auf ſeinen Pfeifenkopf gedrückt hatte — „Sie haben meine ſchöne Kabbuhra bisher nur als girrende Taube kennen gelernt; aus dem, was ich Ihnen jetzt zu erzählen im Begriff bin, werden Sie aber bald ſehen, daß auch in Ihren Adern Afrikaniſches Blut rollte.“

„Der Paſcha gab uns Mameluͤcken zuweilen glänzende Feſte, zu denen viele hübſche Mädchen und Tänzerinnen aus der Stadt eingeladen wurden, denen wir dann auf dieſelbe Art, wie Sie es hier geſehen, als Galanterie Geld auf das Geſicht hefteten, nur mit dem Unterſchiede, daß es ſtatt Franken Zechinen waren, und dieſe, ſtatt wie hier eckelhaſt mit Speichel, dort mit koſtbarer Roſen- und Jasminessenz auf ihre Stirnen geheftet wurden. Auch den Damen des Harems iſt es vergönnt, dieſem Schauſpiel, aus wohl vergitterten Logen verſchleiert zuzuſehen, und in der Regel iſt dies ein großes Ergötzen für ſie. Doch Kabbuhra, eiferſüchtig auf jede Berührung einer andern Frau durch mich, ließ mir ſchon am Tage vorher bei ihrem höchſten Zorn verbieten, dieſem Balle beizuwohnen, auch ſie werde ſich krank anſagen laſſen, fügte ſie hinzu, und da ich leicht einen ähnlichen Vorwand finden würde, mich in ihrem Gartenſalon die Nacht erwarten, wo wir, während Alles auf dem Feſte verſammelt ſey, ſicher vor Ueberraſchung eine geraume Zeit beiſammen bleiben könnten.“

„Ich erſchien zur beſtimmten Stunde, und fand Kabbuhra's Lager mit glänzenden Stoffen belegt, mit Blüthen überſtreut und auf den reichen Teppichen des Bodens ausgebreitet. Zu den Füßen deſſelben ſtand eine große franzöſiſche Pſyche mit zwei eleganten Bronzeſäulen, und andere Spiegel an Decke und Wänden wiederholten vielfach jede zärtliche Stellung, der wir uns hingaben. Alles athmete hier Liebe, nur ein roſig durchſchimmertes weiß ſeidenes Gewand deckte Kabbuhra's reizende Glieder, liebliche Düfte erfüllten das Zimmer; von dämmernden Lampen verſchleierter Glanz ſtimmte die Sinne zu geheimnißvollem

Genuß, jeder Augenblick ſchien nur neue Wonne zu gebären, und die einzige Schlange unter ſo vielen Blumen — war nur mein treuer Kandſchar, welcher hinter den ſchwellenden Kopfkiſſen verborgen lag. Im Vorzimmer hielt eine der uns ergebenen Damen der Fürſtin Wache, und in vollſter Sicherheit brachten wir, beim fernen Schall der Muſik und dem wirren Getöſe des Feſtes, der Liebesgöttin ihre ſüßeſten Opfer. Da ſchreckt uns plötzlich ein Geräuſch an der Thüre auf. Ich habe grade noch Zeit, mich hinter die Pſyche zu verbergen, als ein ſchwarzer Eunuche (welche das Recht haben, überall im Harem nach Belieben umher zu gehen, und jede Thüre ohne Anklopfen zu öffnen, vor der nicht die Pantoffeln des Gebieters ſtehen,) hereintritt, um ſich von Seiten des Paſcha nach ſeiner Tochter Befinden zu erkundigen. Doch kaum hatte er ſeine Phraſe begonnen, als er, woran ich unglücklicherweiſe gar nicht gedacht, ohne Zweifel meine Füße unter der nicht ganz bis auf den Boden gehenden Pſyche gewahr wird, denn, entſetzt, verſtummte er mitten in ſeiner Rede, und ohne einen fernern Laut von ſich zu geben, eilte er aus der Stube. In demſelben Augenblick ſehe ich Kabbuhra halb nackt aufſpringen, meinen Kandſchar, ergreifen und mit Blitzes Schnelle ebenfalls in der Thüre verſchwinden. Jetzt höre ich einen dumpfen Schrei, und gleich darauf ſtürzt ſich mir die Geliebte, der ich nachgeeilt war, mit Blut bedeckt, den rothgefärbten Dolch noch in der Rechten, halb bewußtlos in die Arme. Alles dies war das Werk weniger Sekunden.“

„Er iſt todt, ſagte ſie tiefaufſeufzend; als er im Begriff war die Treppe hinauf zu eilen, habe ich ihm zweimal den Dolch in ſeinen häßlichen ſchwarzen Leib geſtoßen! Es war unſre einzige Rettung, Juſſuf, und ich durfte mich nicht lange beſinnen. Jetzt hilf uns überlegen, was zu thun iſt. Sie zog mich bei dieſen Worten in die Nebenſtube, wo der entſeelte Eunuch auf der Erde lag, jetzt von derſelben Frau wirklich bewacht, die, vorher eingeſchlummert, ſeinen Eintritt nicht bemerkt hatte. Wir ſchlugen eine wollene Decke um ihn, um das Blut zu ſtillen, und wuſchen den Marmorboden rein, der ganz damit angefüllt war; dann mußten wir, denn kein anderes Mittel blieb übrig, uns anſchicken, den Körper ſo ſchnell als möglich im nahen Garten zu verſcharren, wozu uns der Reſt eines eingeſtürzten alten Gewölbes ſehr behülflich war. Mit Hülfe eines andern Mädchens, die noch geweckt wurde, brachten wir, nach einer in Angſt durchlebten Stunde, die ſchwere Arbeit glücklich zu Stande.“

Hier unterbreche ich Juſſuf, um es als höchſt charakteriſtiſch hervorzuheben, daß das verliebte Paar mit größter Seelenruhe, ſobald die Gefahr vorüber war, ſich von Neuem in die Roſen der Liebe bettete, und erſt mit der Morgendämmerung ſich trennte. Papa Bernu, wie man ihn im Serail nannte, ward erſt am nächſten Tage vermißt, weil der Paſcha nicht weiter nach ihm gefragt; und da er eine Beſitzung auf dem Lande hatte, die er oft beſuchte, ſo glaubte man ihn auf dem Wege dahin von Räubern überfallen und ermordet, oder auf eine andere Art verunglückt. Ueberdies war er reich, der Paſcha ſein Erbe, Grund genug, um nicht allzu ſtreng nachzuforſchen.

Ein anderesmal theilte mir Juſſuf die Urſach von Roduin's treuer Ergebenheit für ihn mit, von der Sie in ſeiner früheren Geſchichte geleſen.

„Roduin hatte ſich mit mehreren andern Mamelucken nicht lange vor jener Zeit, in eine thörichte Verſchwörung gegen den Bey eingelaſſen, über deren eigentliche Triebfeder ich mich nicht auslaſſen darf. Nur ſoviel muß ich bemerken, daß mein Freund zu der geheimen Geſellſchaft der Hissaviah (die, wie ich glaube, einige Aehnlichkeit mit denen haben muß, welche auch in Europa verſchiedentlich exiſtiren ſollen) gehörte. Der Stifter derſelben war Muhammed-Ben-Hissa, ein Marokkaner, ihre Zwecke aber geſtalteten ſich wohl ſehr verſchieden nach den verſchiedenen Ländern, in denen ſie einriß, und noch heute iſt ſie mächtig an verſchiedenen Orten des muhammedaniſchen Reichs, beſonders aber unter den Mauren. Die Anhänger der **Hissaviah** haben ſeltſame Gebräuche und Ceremonien. Sie eſſen das Fleiſch aller verbotenen Thiere, zuweilen roh und noch lebendig, und ſcheuen auch den Wein nicht; man behauptet ſogar, daß Chriſten darin mit aufgenommen werden können, ja daß das Wort **Hissavy** ſynonym mit Jeſuit ſey, und Sacriſtan Chriſti bedeute. — Es ging ein Gerücht, daß der Paſcha ſelbſt **Hissavy** ſey; ſoviel iſt gewiß, daß er im Geheim die Mitglieder dieſer Secte zu protegiren ſchien.“

„Das Sonderbarſte ihrer tumultuöſen Ceremonien, die oft in Orgien ausarteten, beſteht darin, daß ſie jeder ein beſondres Thier zu perſonificiren ſuchen, und wenn dieſe Art von Metempſychoſe ſtatt findet, welcher wilde Tänze vorangehen, bemüht ſich Jeder, ſeine Rolle möglichſt natürlich zu ſpielen, wo denn, durch den Fanatismus bis zur Wuth gereizt, oft die größten Exceſſe ſtatt finden ſollen. Der Ochſe und die Kuh ſind allein von den vierfüßigen Thieren ausgeſchloſſen, und von den Vögeln nur der Straus geſtattet. Löwen, Tiger, Schlangen und Katzen ſind am beliebteſten. Auch fürchten die **Hissavy's** das Gift der Schlangen nicht, gegen deren Biß ſie daſſelbe Geheimniß, als die bekannten Schlangenzähmer des Orients, zu beſitzen vorgeben."

„Während ihrer heiligen Tänze müſſen ſie die Augen ſchließen, denn ſie ſupponiren, daß **Bou Hissa** dann ſich mitten unter ſie miſche, den ſie nicht von Angeſicht zu Angeſicht ſehen dürfen.

„Die Secte hat drei verſchiedene Grade —

1) der Schech
2) der Schauſch
3) das einfache Mitglied."

„Der Groß-Schech iſt unbekannt, ſoll aber erblich in einer gewiſſen Familie ſeyn; die übrigen Schechs werden durch Stimmenmehrheit erwählt, und gewöhnlich unter den Schauſch ausgeſucht."

„Des Schechs Sache iſt es, die phyſiſchen Qualitäten der Mitglieder zu prüfen, und darnach ihre verſchiedenen Thierrollen zu beſtimmen oder zu beſtätigen — denn es iſt nicht Löwe, wer will, und Eſel nur — wer muß.“

Bei der Aufnahme ſpeit der Schech dem Aſpiranten, welcher vor ihm kniet, im Namen des Stifters in den Mund, als Zeichen vollſtändiger Vermiſchung und zugleich Oberherrſchaft.

„Das Erkennungszeichen der Hissaviah iſt: ·· —, d. h. zwei kurze und eine lange, welche ſie ſich mit dem Index und Mittelfinger in die hohle Hand durch den Druck mittheilen.“

„Roduin war Löwe in dieſer Geſellſchaft, und wie ich zu dieſer Kenntniß gekommen, bleibe unberührt. Es mochte ihn aber dieſe immer wiederkehrende Rolle ambitiöſe Gedanken eingeflößt haben, und ich zweifle nicht, daß er thörichten Hoffnungen Raum gab. Ehe indeß die Sache noch zu irgend einer Reife gediehen, ward ſie dem Paſcha verrathen, und dieſer, deſſen größter Liebling ich damals war, unterrichtete mich nicht nur genau von allen darüber erhaltenen Nachrichten, ſondern auch von ſeiner Abſicht, ſogleich den **Basch-Mameluck** rufen zu laſſen, um die Verſchwörer, welche, wie man wußte, eben zu Vieren in dem Zimmer des Aelteſten derſelben zu einer ihrer tollen Ceremonien verſammelt waren, ſofort feſtnehmen, und nach Ueberführung ihrer Schuld unſrer ſchnellen Juſtiz gemäß, auf der Stelle hinrichten zu laſſen. Erſchrocken über die nahe Gefahr meines Freundes, übernahm ich es ſelbſt, den Miniſter zu holen, eilte aber gleich nachher — um **Roduin**, es koſte was es wolle, zu retten — in größter Haſt an den verrathenen Ort, wo ich auch die Pantoffeln der vier Unvorſichtigen ſchon vor der Pforte ſtehen ſah. Ich ließ die meinigen neben ihnen, drang hinein, und den tanzenden Löwen bei der Mähne faſſend, rief ich ihm zu, auf der Stelle nach ſeinem Zimmer zu eilen, wenn ihm ſein Leben lieb ſey, kein Augenblick dürfe verloren werden; für das Uebrige ſolle er mich ſorgen laſſen.“

„Kaum hatte mein Freund beſtürzt dieſer Weiſung gefolgt, als ich den Zurückgebliebenen mittheilte, was geſchehen ſey, und ihnen Rettung verſprach, wenn ſie mir ihr Wort gäben auf jeden Fall von **Roduin's** Gegenwart und Mitwiſſenſchaft zu ſchweigen. Dies allein, ſagte ich, würde mich in den Stand ſetzen, die Gefahr noch von ihnen abzuwenden. Kaum hatte ich Zeit ſie zu unterrichten, welche Wendung ich der Sache zu geben gedächte, und ihnen die nöthigen Verhaltungsregeln einzuſchärfen, als der **Basch-Mameluck** erſchien, der, gleich mir, das Zeichen der Anweſenheit der vier Rädelsführer vor der Thür erblickend, ſie ſicher zu faſſen glaubte, und nicht wenig erſtaunt war, mich jetzt mitten unter ihnen im ruhigen Geſpräch zu finden. Ich nahm ihn ſogleich bei Seite, erklärte, daß ich von Allem, wie er wiſſe, durch den Paſcha in Kenntniß geſetzt, in deſſelben Intereſſe hier ſey, und mich jetzt, meiner ſchon früheren Vermuthung gemäß, völlig überzeugt habe, daß man hinſichtlich des Gegenſtandes dieſer Verſchwörung gänzlich im Irrthum ſey. Ich bäte ihn daher inſtändig, vorläufig nichts Ernſtliches weiter zu unternehmen und ſich mit der Arretirung der Angeſchuldigten zu begnügen, bis ich den Paſcha ſelbſt geſprochen, und er hiernach neue Befehle von ihm erhalten habe.“

„Jetzt eilte ich ohne Zögern zu dem Gebieter, berichtete ihm, daß ich, voll Beſorgniß für ſein theures Leben, nach dem, was er mir vertraut, den Entſchluß gefaßt, mich von dem Grunde der Sache perſönlich zu überzeugen. Ich ſey ſogar ſoweit gegangen, mich ſelbſt als gekränkt und unzufrieden anzuſtellen, um deſto ſicherer die Verräther in die Falle zu locken. Bald habe ich aber die feſte Gewißheit gewonnen, daß es ſich keineswegs um eine Verſchwörung gegen den Paſcha, ſondern nur um thörichte Ordensgeheimniſſe, und zugleich um eine Liebſchaft mit einer Dame des Serails handle, (und an dieſem Umſtande war glücklicherweiſe etwas Wahres), die Einer der Anweſenden, den ich verſchweigen zu dürfen bäte, ſeit einiger Zeit angeknüpft habe. Ich wiſſe freilich, fuhr ich fort, daß auch dies ſchon die härteſte Strafe verdiene, doch hoffte ich, daß der Paſcha diesmal, um eines ſo weit geringeren Vergehens willen, den Schuldigen Gnade für Recht angedeihen laſſen werde. Was aber Raduin beträfe, ſo müſſe ohne Zweifel die Nachricht gänzlich falſch geweſen ſeyn, da ich dieſen bei den Uebrigen gar nicht angetroffen, und auch von dieſen nichts gehört, was ihn compromittiren könne.“

„Der Paſcha, froh vielleicht, die ernſtere Gefahr verſchwinden zu ſehen, und ſtets für die Hissavy's mehr als milde geſtimmt, verzieh — und der Freund vergaß mir nie den mit eigener Lebensgefahr ihm geleiſteten Dienſt, um ſo mehr, da er bald darauf, nachdem ich ſelbſt in Ungnade gefallen, an meiner Stelle aufs Höchſte in der Gunſt des Herrn ſtieg, eine Gunſt, die jedoch ſpäter, als ich ſchon im Gefängniß ſaß, die Urſach ſeines frühzeitigen Todes ward.“

„Es iſt nämlich das Verhältniß des Bey zu den jungen Mamelucken ein ganz familienartiges und väterliches zu nennen, von den Europäiſchen Sitten gänzlich verſchieden, und, wenn ſie in Gunſt ſind, geſtattet ihnen der Gebrauch eine große Vertraulichkeit. Ueberhaupt dürfen ſie mit Bitten und Geſuchen ihrem Beherrſcher ſich auf eine Art nahen, wie es in Europa nicht thunlich wäre. Wenn ein Mameluck z. B. Geld braucht, ſo bittet er ohne Umſtände den Bey, ihm ein Krongut zu ſchenken, deſſen Revenüen er dann bezieht ſo lange er lebt, oder ihm einen Thiskera zu geben (ein Bon auf Staatsrevenüen) was faſt nie verweigert wird. Die Lieblinge quälen ihn aber faſt immer, wie Kinder, um Dieſes oder Jenes, um ein ſchönes Juwel, das er am Finger trägt, eine prächtige Kleidung oder Waffe, ein ausgezeichnetes Pferd das er beſitzt, oder Anderes dergleichen, und auch hier iſt es nur ſelten, daß er es abſchlüge. Freilich iſt er immer wieder der Erbe ſeiner Mamelucken, und daher dieſe

Gaben größtentheils mehr geborgt als geſchenkt. Um die Zeit als das Schickſal Roduin verderben wollte, hatte der Paſcha von einem Schech der Wüſte ein außerordentlich ſchönes aber zugleich faſt unzähmbares Pferd als Tribut erhalten. Roduin verlangte es mit Ungeſtüm. Der Bey ſtellte ihm vergebens vor, es wenigſtens erſt bändigen zu laſſen; Roduin ließ nicht nach und ward das Opfer ſeines Eigenſinnes. Es überſchlug ſich mit ihm und ſtieß ihm mit dem hohen Sattelknopf die Bruſt ein, ſo daß er wenige Stunden darauf ſeinen Geiſt aufgab.“

Die dortigen Sitten lebhaft ſchildernd iſt folgende Beſchreibung aus Juſſufs früheren Jahren. Er erinnerte ſich, einen ſicilianiſchen Großen, den man mit ſeiner ganzen Familie auf einer Luſtfahrt, bei Gelegenheit der Verheirathung ſeiner Tochter, gefangen genommen hatte, in Tunis ankommen geſehen zu haben. Die ganze Geſellſchaft war im höchſten Staat, der Duca ſelbſt mit diamantenen Knöpfen und Orden in Juwelen bedeckt. So wurde er, der alte Mann, dem Schreck und üble Behandlung alle Kräfte geraubt hatten, in einem Seſſel in den Stall gebracht, wo der Paſcha eben ſeine Pferde muſterte. Dort zog man ihm und den übrigen Männern ohne Umſtände ihre koſtbaren Kleider aus und die Sclavenkittel dafür an, die Braut mit den Weibern aber brachte man in den Harem. Später ward lange über das Löſegeld unterhandelt, und nicht eher erhielten die Unglücklichen ihre Freiheit wieder, bis ſie durch Verſchreibung einer Million Franken ſich losgekauft.

Ohngefähr zehn Jahre nach dieſem Ereigniß ſchickte Holland oder Amerika, Juſſuf wußte nicht mehr genau welches, ſtatt des gewöhnlichen Juwelen- oder Geld-Geſchenks ein Schiff mit den ſchönſten und werthvollſten Modellen für Ackerbau und Gewerbe aller Art her, in der Meinung, dem Bey dadurch eine beſondere Galanterie zu erzeigen. Doch dieſer gerieth im Gegentheil in den größten Zorn über eine Sendung, die er als Spott aufnahm. Er befahl dem damals achtzehnjährigen Juſſuf, augenblicklich die Fahne von des Conſuls Haus abnehmen zu laſſen, drohte dieſen fortzujagen, und ließ ihm zugleich andeuten, ſeiner Regierung ohne Verzug zu berichten: daß, wenn ſie ſtatt der überſandten Narrenspoſſen ihm nicht in kürzeſter Zeit das gewöhnliche Geſchenk in gutem Golde übermache, er dies ſofort als eine Kriegserklärung anſehen werde.

Welche Schande für Europa, eine ſolche Tyrannei von einer Handvoll Piraten ſo lange ertragen zu haben!

Jetzt bin ich Ihnen noch, mein Prinz, die Geſchichte der Eroberung **Bone's** durch meinen jungen Helden, in Verbindung und zum Theil unter Leitung ſeines eben ſo außerordentlichen Freundes d'Armandy, ſchuldig, die zu merkwürdig und zu hiſtoriſch begründet iſt, um ſie mit Stillſchweigen zu übergehen. Dann wollen wir von Juſſuf Abſchied nehmen, denn Bilder auf Bilder drängen ſich in dieſem reichen Lebenstanz, und fortwährend muß in der Welt das Alte, ſey es auch noch ſo ſehr der Aufmerkſamkeit würdig geweſen, dem Neuen wieder Platz machen.

Als kurze Einleitung ſchicke ich nur mit wenig Worten voraus, daß, einige Zeit nach Algiers Eroberung der General Berthezène den Commandanten Ouder und Capitain Bigot mit 150 Suaven als Garniſon nach Bone geſchickt hatte, welche dort faſt alle in einem Aufſtande umkamen, der verrätheriſch durch den verjagten, und in Bono privatiſirenden, ehemaligen Bey von Conſtantine, Ibrahim, mit demſelben Gelde angeſtiftet wurde, das ihm der zu vertrauensvolle Ouder zu ſeinem Lebensunterhalt vorgeſchoſſen hatte. Die Stadt ward jedoch bald darauf von einem Corps Conſtantiniſcher Truppen unter dem General Ben-Aïssa belagert, und Ibrahim ſelbſt durch weit überlegne Kräfte in der Citadelle bedroht, wohin er ſich mit 150 Türken zurückgezogen hatte, und bereits an Subſiſtenzmitteln Mangel zu leiden anfing. In dieſer Noth ſchickte er einen Emiſſair nach Algier, um ſich mit den Franzoſen auszuſöhnen, und ihre Hülfe gegen den Bey von Conſtantine zu erbitten. Dort war unterdeß der Herzog von Rovigo als neuer Gouverneur angekommen, und während man berathſchlagte, was zu thun ſey, erbot ſich Juſſuf, wenn man ihn mit den gehörigen Inſtructionen und Vollmachten verſehen wolle, die Negociation mit **Ibrahim** allein zu Stande zu bringen, wodurch er hoffe, dem Gouvernement die Koſten einer neuen Expedition größtentheils zu erſparen und vielleicht ſtärkeres Blutvergießen ganz zu verhindern. Dieſer kühne Vorſchlag, denn **Ibrahim's** grauſame Treuloſigkeit war hinlänglich bekannt, ward bereitwillig angenommen, und Juſſuf ſchiffte ſich demnach auf der **Béarnaise**, commandirt von Capitain **Fréard**, zu ſeinem gewagten Unternehmen ein. Mit vielem Mißtrauen erhielt er in **Bone** nur die Erlaubniß, für ſeine Perſon allein zu landen und ward auch auf der **Cassba** von **Ibrahim** mit zurückſtoßendem Hochmuth und nichts weniger als freundlich empfangen. Doch wußte er ſich bald durch ein feſtes und noch ſtolzeres Benehmen mehr Achtung zu verſchaffen, wozu beſonders der glückliche Umſtand beitrug, daß er unter der Garniſon einige zwanzig Türken antraf, die ſchon früher unter ſeinen Befehlen geſtanden, und jetzt ihr altes Attachement für ſeine Perſon ſehr nachdrücklich bei **Ibrahim** geltend machten. Dies, und der immer fühlbarer werdende Mangel an Lebensmitteln, welcher ſchon manches Murren der Beſatzung veranlaßt, nöthigten daher den Bey, gelindere Saiten aufzuziehen. Das Endreſultat davon war ein ſchriftliches Abkommen, durch welches **Ibrahim** zugeſtand, ſich fortan nur als ein von den Franzoſen abhängiger Befehlshaber in **Bone** zu betrachten, und im Fall es verlangt würde, auch die **Cassba** franzöſiſchen Truppen ohne Weigern einzuräumen. Dagegen verſprach Juſſuf im Namen des Gouverneurs, die Citadelle mit den nöthigen Lebensmitteln zu verſehen, woran ſie allein Mangel litt, und nach dem Wunſche der Stadt einen franzöſiſchen Conſul für die Handelsverbindungen in Bone inſtalliren zu laſſen.

Der Herzog von Rovigo ratificirte dieſen Vertrag in allen Puncten und ſandte ſofort ein Schiff mit Proviant ab, escortirt von der Béarnaise, welche Juſſuf, den Hauptmann Baron d'Armandy und drei Unteroffiziere dem Bey zuführten, um ihn ſowohl in ſeiner Vertheidigung zu unterſtützen, als das franzöſiſche Intereſſe während des Kampfes der Parteien überall in Obacht zu nehmen. Es iſt hier nöthig, einige Worte über Herrn d'Armandy einzuſchalten, der, mit 35 Jahren, ſchon in mehreren Welttheilen das abenteuervolle Leben eines Arioſtiſchen Helden geführt hatte.

Die Reſtauration fand d'Armandy als Hauptmann der Artillerie. Seine jugendliche Leidenſchaftlichkeit und ſein unbegrenzter Enthuſiasmus für das Idol, dem ſo lange Europa mit Staunen und Furcht Weihrauch geſtreut hatte, waren Urſach, daß er nicht nur ſeinen Abſchied erhielt, ſondern ſogar unter die Aufſicht der hohen Polizei geſtellt wurde.

Doch wußte er ſich ihr bald zu entziehen, und eilte nach Aegypten, um dem dortigen Vicekönig ſeine Dienſte anzubieten. Da er jedoch dieſe Lage nicht nach ſeinem Geſchmack fand, begab er ſich nach Suez, ſchiffte ſich auf dem rothen Meere ein, und verſuchte ſein Glück in Indien. Noch immer war ihm dies nicht günſtig, denn kaum angekommen ward ſeines neuen Herrn Macht durch Englands disciplinirten Krieger auf ewig gebrochen. Er kehrte bis nach Maskat zurück, der Hölle Aſiens, wo 40 Grad im Schatten eine gewöhnliche Temperatur iſt. Der Sultan gab ihm hier das Commando einer Fregatte, mit der er nothgedrungen ſich in dieſes fremde Fach zu finden ſuchend, ein Jahr lang in dem perſiſchen Golf mit ziemlich günſtigem Erfolge kreuzte. Eine tödtliche Krankheit zwang ihn jedoch, auch dieſes Verhältniß wieder zu verlaſſen, und als er nach langen Leiden kaum halb geneſen war, ſetzte er ſeine Irrfahrt nach Perſien fort. In Kermannschah fand er bei dem ſich faſt unabhängig gemachten Sohne des Schachs, **Mohemed Ali Mirza**, eine ſehr zuvorkommende Aufnahme, und in dieſer Epoche ſchien ihm das Schickſal am heiterſten zu lächeln. Der Prinz behandelte ihn und einige ſeiner Landsleute, franzöſiſche Offiziere die ſich aus demſelben Grunde wie d'Armandy hier eingefunden hatten, mit der größten Auszeichnung und fürſtlicher Generoſität. D'Armandy hatte als Oberſt eines von ihm auf Europäiſchen Fuß organiſirten Regiments, außer den gelegentlichen reichen Geſchenken, einen feſten jährlichen Gehalt von 20,000 Franken. Er brachte zwei Jahre hier zu, während denen er mit dem großen perſiſchen Sonnenorden, die Inſignien in Diamanten, decorirt, zum Khan erhoben wurde, und immer mehr in der Gunſt ſeines Gebieters ſtieg. Um dieſe Zeit begann der kurze Krieg Perſiens gegen die Türkei; 30,000 Türken wurden in den glühenden Ebenen von Bagdad, durch Hülfe der Europäiſch disciplinirten Truppen, von einer halb ſo großen Anzahl Perſer total in die Flucht geſchlagen.

D'Armandy rieth den Prinzen, den erſten Schrecken des Feindes zu benutzen, um ohne Verweilen das vertheidigungsloſe Bagdad zu erobern. Dieſer hatte jedoch, nach Art der vornehmen Perſer dem Weine zu ſehr ergeben, trotz der ungeheuren Hitze, die Freuden des Sieges durch eine Orgie gefeiert, an deren Folgen er den andern Morgen im Angeſichte der bedrohten Stadt ſeinen Geiſt aufgab. Der ihm in der Herrſchaft folgende Sohn, unkriegeriſch und das Gegentheil ſeines Vaters in jeder Hinſicht, begann ſogleich Friedensunterhandlungen, kehrte nach **Kermanschah** zurück, und verabſchiedete bald darauf ſämmtliche fremde Offiziere in ſeinem Dienſt.

So von Neuem ohne Aſyl, faßt d'Armandy den Plan ſich zu **Runget-Sing** zu begeben, kühn ſich in die Wildniſſe des Orients und unter halb barbariſche, uns faſt unbekannte Völker wagend. Es bekam ihm übel; von den Sinds am Hindus bei Hyderabad ausgeplündert, ſeines Ordens in Diamanten, eines großen Theils ſeines Geldes und ſeiner Effecten beraubt, entging er mit genauer Noth dem Tode. Er rettete ſich über die engliſchen Grenzen, und da man dort von ſeinen früheren Abſichten nichts wußte, ward er freundlich aufgenommen und verſchaffte ſich die Mittel nach Europa zurückzukehren. Im Jahre 1823 erreichte er Marſeille, von wo er den franzöſiſchen Miniſter um Päſſe bat, welche ihm dieſer jedoch, weil er ohne Autoriſation des Königs im Auslande gedient, verweigerte. Es blieb ihm daher nichts übrig, als mit ſeinem perſiſchen Titel und ſeinen glücklicherweiſe noch conſervirten perſiſchen Päſſen nach Paris zu gehen, wo ſein orientaliſches Coſtüm, von einer impoſanten Geſtalt und ſchönen Geſichtszügen gehoben, damals nicht wenig Aufſehen erregte. Doch war ſein Aufenthalt hier nicht von Dauer, da Herr von Chateaubriand, der ihn liebgewonnen, ihm ſeine Rechte als Franzoſe wiedergab, und ihn zugleich zum Conſular-Agenten in Mokka ernannte.

Herr von Armandy reiſte ſogleich ab, überſtieg die Alpen und heirathete unterwegs eine junge und liebenswürdige Italiänerin und embarquirte ſich mit ihr für ſeine neue Beſtimmung. Nachdem er in Mokka mehrere Jahre ruhig gelebt, compromittirte ihn ein griechiſcher Corſar im rothen Meer mit den arabiſchen Autoritäten. Da man ihn offen anzugreifen fürchtete, verſuchte man, ihn und ſeine ganze Familie nebſt dem engliſchen Conſul, der ſich ihm angeſchloſſen hatte, zu vergiften. Durch ihre ſtarke Conſtitution und ſchnelle Hülfe entging der Baron und ſeine Frau dem Tode, doch ihre kleine Tochter unterlag den Wirkungen des Giftes. Er flüchtete ſich auf eine engliſche Fregatte, und wußte von hier aus ſo energiſche Maßregeln zu ergreifen, daß ihm das franzöſiſche Gouvernement dafür durch Verleihung des weit beſſern Conſulats zu Damiette belohnte.

Doch die Revolution von 1830 war ihm eben ſo nachtheilig, als die von 1814. Das Conſulat von Damiette ward aufgehoben und Herr von Armandy blieb ohne Entſchädigung, bis endlich der Marſchall Soult ſich bewegen ließ, ihn von Neuem in ſeinem alten Grade, als Hauptmann der Artillerie, anzuſtellen. So ſah er ſich denn, nach ſo viel beſtandenen Gefahren und Abenteuern, im fünfunddreißigſten Jahre ſeines Lebens wieder auf demſelben Puncte angelangt, den er im zwanzigſten, am Morgen nach der Schlacht von Montmirail, zum erſtenmale eingenommen hatte.

Dies war der Mann, welcher in Verbindung mit ſeinem Freunde Juſſuf, die als ein Herz und eine Seele handelten, durch eine der auffallendſten Thaten Bono für die Franzoſen erobern ſollte.

Ich kehre jetzt zu meiner Erzählung zurück. Als die beiden Freunde in **Bono** ankamen, erſtiegen ſie ſogleich die **Cassba** und wurden diesmal von **Ibrahim** wie Bundesgenoſſen und Befreier aufgenommen. Herr von Armandy inſtallirte ſich als proviſoriſcher Conſular-Agent und franzöſiſcher Bevollmächtigter in dem anſehnlichſten Hauſe der Stadt, welches jetzt der commandirende General bewohnt, und Juſſuf ſetzte auf der **Béarnaise** ſeinen Weg nach Tunis fort, wohin ihm der Herzog von Rovigo, dem ſeine früheren Schickſale daſelbſt wenig bekannt waren, einen Auftrag gegeben hatte. Es war kein geringes Wagſtück für ihn, der erſt vor zwei Jahren, unter einem Todesurtheil ſchwebend, aus Tunis entflohen war, ſich ſobald wieder dort blicken zu laſſen; doch rechnete er auf die Unverletzbarkeit eines franzöſiſchen Geſandten.

Der Bey, nicht wenig erſtaunt und erzürnt, verweigerte zwar ihn zu ſehen, doch reſpectirte er ſeinen Charakter. Juſſuf verweilte bereits über eine Woche in Tunis, vergebens ſich aller erdenklichen Gefahr ausſetzend um ſeine Geliebte zu ſehen und war eben einem Verſuch, ſeinem Leben heimlich ein Ende zu machen, mit genauer Noth entgangen, als die Hiobspoſt von **Bone** ankam, daß die Truppen des Bey von Conſtantine die Stadt erobert hätten, und ſein Freund d'Armandy nur mit Mühe ſich auf eine kleine franzöſiſche

Felukke, die allein in der Rhede zurückgeblieben war, gerettet habe. Dieſe Flucht hatte d'Armandy, ſich mit großer Geiſtesgegenwart aus dem Fenſter ſeiner Wohnung herablaſſend, von den Flintenſchüſſen der Feinde verfolgt, auf einem kleinen Kahne bewerkſtelligt. Kaum war er jedoch einige Stunden auf der Felukke, ſo erſchien ein Offizier von Ben-Aïssa bei ihm, der ihn dringend einlud, ſich mit freiem Geleit zum General zu begeben, um Unterhandlungen mit ihm anknüpfen zu können, da dieſer nichts mehr wünſche, als ſich mit den Franzoſen in Güte zu verſtändigen. Obgleich Jeder ihm abrieth dieſen Verſprechungen zu trauen, hielt es d'Armandy doch für ſeine Pflicht, der erhaltenen Einladung zu folgen. Er ward auch in der That von Ben-Aïssa höflich empfangen, und bewog den Conſtantiniſchen Befehlshaber, alle Feindſeligkeiten gegen die Citadelle ſo lange einzuſtellen, bis er fernere Verhaltungsbefehle von Algier erhalten habe. So ſtanden die Sachen noch, als 22 Tage nach ſeiner Abreiſe Juſſuf mit der Béarnaise wieder in Bone eintraf, ohne daß man jedoch bis dahin die erſehnte Antwort von Algier erhalten hatte. Denſelben Morgen ließ Ben-Aissa ſagen, daß er nicht länger als 24 Stunden die eingegangenen Verbindlichkeiten reſpectiren könne, und daß, wenn bis dahin kein Reſultat erfolgt ſey, er ſich der Cassba, deren Uebergabe ihm von einem großen Theil der Beſatzung ſelbſt ſchon angeboten worden ſey, ohnfehlbar in Güte oder Gewalt zu bemächtigen wiſſen werde.

Die beiden Freunde eilten auf dieſe Eröffnung ſogleich zu Ibrahim, um ſie ihm mitzutheilen und ihn aufzufordern, ihnen jetzt, vermöge des getroffenen Abkommens, das Commando der Citadelle zu übergeben. Der Bey empfing ſie jedoch in der übelſten Laune, verweigerte beſtimmt die Uebergabe der Feſtung, überhäufte ſie mit den bitterſten Vorwürfen, ſagte, daß die Franzoſen abſichtlich ihn ohne Unterſtützung gelaſſen hätten, und ſie nur hergeſchickt worden wären, um ihn zu betrügen. D'Armandy verlor bei dieſem Benehmen alle Geduld, ja er erwiederte Ibrahim's Invectiven mit herben Wahrheiten, daß der Bey in ſeiner Wuth die neben ihm liegenden Piſtolen ergriff, und kaum durch d'Armandy's ſtarken Arm, mit dem er ihm die Hände feſthielt, abgehalten werden konnte, der Unterhaltung ein blutiges Ende zu machen. Er drohte ſie einſperren zu laſſen, und da er wohl wiſſe, daß er auch verloren ſey, ſich mit ihnen und der ganzen Cassba in die Luft zu ſprengen. Als ſich nach dieſen Worten d'Armandy und Juſſuf zu entfernen ſuchten, und bereits aus der Thüre getreten waren, ſtürzte er ihnen, in jeder Hand eine Piſtole haltend, nach und ſchien gleich einem Raſenden wirklich im Begriff, ſie in das ganz nahe Pulvermagazin abzufeuern. Doch die Türken fielen ihm, ſelbſt empört, in die Arme und brachten ihn gewaltſam in ſein Zimmer zurück, wo ſie ihn wie ein wildes Thier einſchloſſen.

Die Freunde benutzten den entſtandenen Tumult, das Thor zu gewinnen, und ſich, in ſteter Gefahr von Ben-Aïssa's Poſten entdeckt zu werden, die ihr Leben keinen Augenblick geſchont haben würden, auf ihr Schiff zurückzubegeben. Am frühen Morgen darauf kam ein Türke an dieſes geſchwommen, der ſchon von weitem bittende Zeichen machte, ihn aufzunehmen. Er brachte die Nachricht, daß die Beſatzung durch Mangel und Hunger aufs Aeußerſte gebracht, Ibrahim feſtgenommen, dieſer aber in der Nacht entflohen ſey; ſie bäten jetzt inſtändig um Hülfe und Lebensmittel, bereit, ſich unter d'Armandy's Befehle zu ſtellen. Bald kamen noch mehrere Türken auf dieſelbe Weiſe heran, die das nämliche ausſagten, und man bemerkte viele Andere am Ufer. D'Armandy, die treuloſe Bande kennend, mit der er zu thun hatte, ließ ſich nur nach langem Zögern bewegen ihrem Wunſche zu willfahren. Er begann damit, den Türken als erſten Beweis, daß ſie ſeinen Anordnungen Folge zu leiſten geſonnen wären, den Befehl zu geben, ſich ſämmtlich wieder nach der **Cassba** zurückzuziehen und dort ruhig ſeine Ankunft zu erwarten. Hierauf ſetzte er ſich mit Juſſuf und zwei Kanonieren in einen Kahn; Capitain **Fréard** bot ihm mit Eifer 30 ſeiner Matroſen zur Begleitung an, doch Herr von Armandy, mit jenem ruhigen Heldenmuth, der ihn charakteriſirt und auf ſeinen edlen Zügen ſo deutlich ausgeprägt iſt, erklärte, daß, ehe er das Leben ſo vieler tapfern Franzoſen der Gefahr ausſetze, er es für ſeine Pflicht halte, ſich zuvörderſt mit ſeinem Freunde allein genau von dem wahren Stande der Sachen zu überzeugen. Der Kahn ſtieß ab, und bald ſah man das ſich devovirende Freundespaar mit ſchnellen Schritten blos von den zwei Kanonieren gefolgt, den ſteilen Berg von der Seeſeite erſteigen und hierauf in herabgeworfenen Stricken die Mauern hinanklimmen. Eine kurze Inſpection des Forts zeigte d'Armandy, daß es dort weder an Geſchütz noch hinlänglicher Munition, ſondern nur an Lebensmitteln fehle. Er bat daher Juſſuf, einſtweilen das Commando zu übernehmen, und kehrte zum Schiff zurück, um das noch Nöthige ſelbſt herbeizuſchaffen. Dort war noch eine hinlängliche Quantität Reis, Schiffszwieback und geſalzenes Fleiſch vorhanden, welches Alles ihm der Capitain der **Béarnaise** mit Vergnügen auslieferte und ihm zugleich die ſchon früher angebotenen dreißig Matroſen überwies, um die Beſatzung der **Casaba** zu verſtärken. In zwei Parteien, von denen nur die eine durch einige Plänkler **Ben-Aïssa's** bemerkt, und ohne Erfolg angegriffen ward, erreichten dieſe Braven auf einer Strickleiter, die ihnen Juſſuf herabwerfen ließ, mit d'Armandy an ihrer Spitze, und einem Theil der für die Garniſon beſtimmten Lebensmittel unter ſich vertheilt, die **Casaba**; worauf ſogleich die aufgezogene franzöſiſche Fahne dem erſtaunten General des Bey von Conſtantine die, wie im Traum der Nacht bewerkſtelligte Eroberung der Citadelle anzeigte. Im heftigſten Zorn ließ er d'Armandy ſagen, er habe ihn getäuſcht und überliſtet, aber er ſolle es bald bereuen;

zugleich begann er mehrere Demonſtrationen, die einen nahen allgemeinen Angriff vorausſetzen ließen. Unter andern bemerkte man Truppen, die die Communication mit der See zu unterbrechen ſuchten, und ſah auf einem Hügel drei arabiſche Chefs ſtehen, welche dort mit einer Recognition beſchäftigt ſchienen. Der Maréchal de logis Colon richtete auf ſie, nach d'Armandy's Befehl, einen alten Sechzehnpfünder, der ſich in ziemlich ſchlechter Verfaſſung befand. Der Schuß donnert herab, und ohnerachtet der weiten Entfernung iſt das Glück ſo günſtig, daß zwei der erwähnten Häuptlinge getroffen in den Staub ſinken. Man weiß, wie wenig dazu gehört, den Enthuſiasmus der Muſelmänner zu erwecken, und auch zu verlöſchen. Die eben erprobte Geſchicklichkeit der franzöſiſchen Kanoniere ſcheint ihnen ein halbes Wunder, und bald ſieht man auf dieſer Seite den Feind gänzlich verſchwinden, und von noch einigen Kanonenſchüſſen verfolgt in voller Verwirrung in die Stadt zurückkehren. Die Communication war wiederum frei, und unangefochten konnte man den Reſt der Proviſionen der, nun auf mehrere Wochen geſicherten Garniſon zuführen.

Juſſuf hielt hierauf den Türken folgende kurze, aber ausdrucksvolle Rede. „Muſelmänner,“ ſagte er, „in der großen Gefahr, in der ihr euch befandet, habt ihr die Franzoſen zu Hülfe gerufen; ſie haben euch gerettet, ihr hungertet und ſie haben euch geſpeiſt, von nun an aber iſt dieſe Feſtung franzöſiſch; und wenn Einer von euch damit nicht zufrieden iſt, laſſe ich ihm den Kopf abſchlagen.“

Herr von Armandy ſchickte folgenden Rapport nach Algier: „General, der Hauptmann Juſſuf und ich ſind an der Spitze von 30 Matroſen der Béarnaise in die Cassba eingerückt; wir haben als Hülfstruppen 150 Türken, wovon eine groſſe Zahl höchſt unſicher ſind, und zu Feinden 5000 Mann unter dem Befehl des Generals Ben-Aïssa, aber wir werden nichts deſto weniger die Citadelle Frankreich erhalten oder darin unſern Tod finden.“

Am andern Morgen gewahrte man, ſtatt des erwarteten neuen Kampfs, eine noch traurigere Scene. **Ben-Aïssa** hatte es aufgegeben, gegen die Franzoſen zu kriegen, doch, um ſeine Rache zu kühlen, führte er die ganze Bevölkerung von **Bone**, Greiſe, Weiber und Kinder, in die Sclaverei mit ſich fort. Die Beſatzung ſah, wie ſie mit Schlägen von den Arabern, gleich dem Vieh, zwiſchen Ochſen- und Schaafherden fortgetrieben wurden, und ihr Geſchrei, ihr Wehklagen, tönte bis zur **Cassba** hinauf. „Man glaubte,“ ſagt der Verfaſſer des Buchs: **la Béarnaise**, deſſen Bericht ich hier zum Theil mit benutzt habe, „man glaubte, die Horden Genſerichs wieder zu erblicken, gegen die der heilige Auguſtin einſt die Bevölkerung dieſer nämlichen **Hippone** vergebens aufrief. Drei Tage lang dauerten dieſe Gräuel, ohne daß die Franzoſen ſie hindern konnten. Gegen Abend erblickte man hohe Rauchwolken aus allen Ecken der Stadt emporſteigen. Viele Häuſer ſtürzten krachend zuſammen, und die

Türken der Garniſon allein betrachteten mit muſelmänniſchem Gleichmuth ihr Eigenthum von den Flammen verzehren, und ihre Weiber in die Gefangenſchaft treiben.

Indeſſen ward ihre Stimmung von dieſem Augenblick an immer unzuverläßiger. So lange 5000 Feinde ſie im Zaume hielten, zähmte ſie die Noth, doch ſeit dem Abmarſch **Ben-Aïssa's** fühlten ſie ihre Uebermacht gegen dreißig Franzoſen, die ihnen Geſetze vorſchrieben. D'Armandy und Juſſuf nahmen zwar alle Maßregeln, welche ihre critiſche Lage erheiſchte, man ſetzte ſich ſelbſt zu Tiſch nicht anders als vom Kopf bis zum Fuße bewaffnet, der Nachtdienſt wurde ſtets von ihnen ſelbſt abwechſelnd commandirt, und die Wachen ſo eingetheilt, daß kein Türke über die Wälle mit den umherſchwärmenden Arabern der Umgegend ſich in ein Geſpräch einlaſſen konnte, ohne ſogleich bemerkt zu werden. Demohngeachtet erſchien das Betragen der Türken täglich bedenklicher, und man durfte nicht vergeſſen, daß es dieſelben waren, die mit dem wilden Ibrahim an ihrer Spitze hinterliſtig Ouder und ſeine treue Schaar ermordet hatten.

Endlich ward am 30. März ein Türke überraſcht, der mit einem Araber verkehrte; drei Zeugen bekräftigten, daß ſie ihn ſagen gehört hätten, die Citadelle ſey durch Juden übergeben worden, es gäbe aber noch kühne Muſelmänner darin, die ſich zu rächen wiſſen würden. „Hier,“ ſchrie Juſſuf, indem er auf den Verräther zuſtürzte, „hier nimm etwas von den Juden in Empfang!“ und mit geſpaltenem Kopfe ſtreckte er ihn todt zu ſeinen Füßen nieder. Zwei Andere hatten ſich gleichfalls in hohem Grade als Rädelsführer verdächtig gemacht. Juſſuf, wohl wiſſend, wie man ſeine Landsleute behandeln müſſe, riß ſie ſelbſt aus dem Haufen der Uebrigen hervor, und befahl augenblicklich ihre Hinrichtung vor den Augen der zitternden Menge, die nach dieſem ſchreckenerregenden Beiſpiel ſchnell zum Gehorſam, und ſpäter ſelbſt zum Enthuſiasmus für ihre furchtloſen jungen Anführer überging.

Während dies in der **Cassba** vorging, hatte ſich die ganze Plaine mit den arabiſchen Stämmen aus den benachbarten Bergen angefüllt, um die Ueberreſte der Stadt zu plündern. D'Armandy beſchloß, den günſtigen Augenblick zu benutzen, dieſen Horden eine nachdrückliche Lection zu geben. Die **Tribu** von **Sen-Hadscha** war eben in den Straßen **Bone's** zerſtreut, als er 50 Türken befahl, ſich des Thores von Conſtantine zu bemächtigen, während das der Marine durch das große Canot der **Béarnaise** blokirt ward. Jetzt läßt er von der **Cassba** einen Schauer Kartätſchen auf die erſchrockenen Araber niederregnen, die in wilder Flucht ſich nach der Marine drängen, wo eine neue Salve ſie empfängt. Eben ſo vergebens verſuchen ſie die Flucht durch das andere Thor, und fallen dort unter den Säbeln der Türken. Dieſer Tag verleidete ihnen alle fernere Nachbarſchaft mit den Franzoſen, und ſie hielten ſich fortan meiſtens ruhig in ihren Bergen.

Die erwähnte Expedition hatte den Türken ſo wohl gefallen, daß man ſeitdem etwas zuverläßiger auf ihre Treue rechnen zu dürfen glaubte, und Juſſuf erbot ſich, um alle fernern Angriffe der Araber auf einmal zu verhindern, mit den Türken allein die Stadt zu beſetzen. Vergebens machte ihm d'Armandy freundſchaftliche Vorſtellungen über ein Wagſtück, das ſein Leben ganz in die Hände dieſer noch vor wenig Tagen aufrühriſchen, von ſo verſchiedenen Elementen zuſammengeſetzten Truppe gäbe; Juſſuf erwiederte, er wiſſe die Türken zu behandeln und ſein Entſchluß ſey unveränderlich. D'Armandy bleibt alſo mit einigen dreißig Franzoſen als ganze Beſatzung in der Cassba, und Juſſuf ſteigt zu Pferde, um mit dem Troß der Türken in die Stadt hinabzuziehen. Am Thore angekommen, läßt er Halt machen, und eröffnet ſeinen Soldaten, daß Jeder, der es wage, das Geringſte aus einem der verlaſſenen

Häuſer zu entwenden, augenblicklich den Tod zu erwarten habe. Hierauf läßt er die dreifarbige Fahne auf die Stadtmauer pflanzen, und befiehlt eine allgemeine Salve ihr zu Ehren. Mit ſeinem Adlerblick bemerkt er, daß Einer der Türken ſein Gewehr nicht abſchießt. „Warum haſt du den Befehl nicht befolgt?“ fragt Juſſuf ernſt. „Meine Flinte wollte nicht losgehen,“ antwortete der Türke mürriſch. „In der That?“ ſagt Juſſuf, auf ihn zugehend; „laß mich doch ſehen, woran es liegt,“ und kaltblütig das Gewehr dem Trotzenden auf die Bruſt ſetzend, drückt er los und jagt ihm ſeine eigene Kugel durchs Herz. Noch einigemal ſah er ſich zu ähnlichen Executionen genöthigt, denen er, ſeinem ſeltſamen Charakter nach, immer ein gewiſſes dramatiſches Intereſſe beizumiſchen wußte. So hatte Einer ein Haus ausgeräumt, und behauptete, als man ihn auf der That ertappte, er habe nur aus der daſelbſt befindlichen Ciſterne trinken wollen. „Wohlan,“ ſagte Juſſuf, „ſo ſoll er trinken, bis er genug hat,“ und ließ ihn hineinſtürzen. Ein dritter hatte ſeinen Poſten verlaſſen. Juſſuf befahl ihn zurückzuholen und ihn an derſelben Stelle aufzuhängen, damit er, ſagte er, den Andern künftig ein beſſeres Beiſpiel gäbe. Dieſe, uns grauſam ſcheinende, Disciplin hatte dennoch die gewünſchte Wirkung, tödtliche Furcht und blinden Gehorſam in ſeiner Truppe zu verbreiten, ohne die er nie ihrer Herr zu werden hoffen durfte. Und man muß übrigens geſtehen, daß, wenn er auch unerbittlich ſtreng war, er ſich doch nie ungerecht zeigte, und ſogar nichts von ſeinen Untergebenen verlangte, was er nicht ſelbſt leiſtete. Denn Tag und Nacht ſah man ihn auf den Wällen; er war im wahren Sinne des Worts überall und nirgends, und überließ ſich ſelbſt des Nachts nur bald da bald dort einer kurzen, ungeregelten Ruhe. Einmal hatte ihn, neben einem Poſten, vor übergroßer Mattigkeit der Schlaf überwältigt, als er, erwachend, den Arm eines Menſchen um ſich geſchlungen fühlt. Aufſpringend zieht er ſeinen Dolch, und erblickt den Tapferſten ſeiner Türken, der ihm zuruft: „Verziehe einen Augenblick, ehe du deine Waffe auf mich richteſt. Ich ſah dich unbewacht ſchlafen und nahm dich in meinen Arm, denn deine Jugend hat ſo glorreich unſerm Alter vorgeleuchtet, daß dein Leben koſtbarer für uns geworden iſt, als jene glänzenden Sterne, die hier am Himmel über uns flimmern. Schlafe alſo ruhig an meiner Bruſt — wo Ali für dich wacht, ſoll kein Schatten von Gefahr ſich dir nahen.“ Juſſuf, der vielleicht mit kaltem Blute ſeinen Stahl in dem Herzen eines Verräthers umgekehrt haben würde, fühlte jetzt bei den ſchmuckloſen Worten dieſes Getreuen eine tiefe Rührung, und, den Alten auf die Schulter küſſend, entſchlief er ſorglos in ſeinen Armen.

Kurz darauf meldete man ihm die Gegenwart eines Spions des Bey von Conſtantine, der als ein befreundeter Beduine der Umgegend verkleidet, ſich in die Stadt geſchlichen hatte. Juſſuf fand es zu gewöhnlich und von zu wenig Wirkung, ihn todtſchießen zu laſſen. Den guten Zuſtand ſeiner Vertheidigungsmittel kennend, beſchloß er, ſich bei dieſer Gelegenheit ganz anders zu benehmen. Er ließ den Pſeudo-Beduinen zu ſich bringen und lud ihn ein ihm zu folgen. Jetzt führte er ihn ſelbſt in der ganzen Stadt umher, zeigte ihm alle gemachten Vertheidigungsanſtalten, die wohl verſehenen Magazine und die zwar wenigen, aber auserleſenen, und ihre dreifache Zahl geltenden Truppen. „Habt ihr euch nun Alles wohl gemerkt, was ihr geſehen?“ fragte er den ſich ſchon für verloren gebenden Kundſchafter. Dieſer bejahte ſtammelnd. „Gut, ſo eilt, was ihr könnt und meldet Alles was ihr erfahren dem Bey von Conſtantine; es ſoll mich freuen, wenn ihr im Stande ſeyd ihn zu vermögen, mir bald ſelbſt einen Beſuch zu machen.“

Kein Spion ließ ſich ſeitdem in Bone wieder ſehen, und wenn Juſſuf hier einen alten Spartaner nachgeahmt hat, ſo kann man doch mit Gewißheit annehmen, daß dieſer ihm nicht zum Vorbilde diente, mais les beaux ésprits se rencontrent.

Mitte April langten endlich 100 Grenadiere von Algier in der Cassba an, und den nächſten Tag folgten 300 Mann der übrigen Infanterie mit einem Commandanten, dem Juſſuf von nun an das Commando in der Stadt übergab. Eine Zeit lang blieb jetzt für unſern jungen Krieger wenig zu thun übrig, bis ein eigner Vorfall ihm noch eine Nachleſe zu dem bisher Geſchehenen verſchaffte. Man hatte in der Ebene vor der Stadt, welche ſich nach den Bergen zu ausbreitet, einen Viehpark zu Verproviantirung der Truppen etablirt. Eines Abends, als Herr von Armandy die Cassba eben verlaſſen um in die Stadt hinabzugehen, ſieht ſeine lebhafte und reſolute Frau, welche noch auf der Terraſſe ſpazieren ging, einen Trupp Beduinen über dieſen Park herfallen, und ſo viel Vieh, als ſie erreichen können, forttreiben. Sie ſelbſt ruft den Kanonieren zu, ihr Geſchütz auf das Geſindel zu richten, doch ſind ſie ſchon zu entfernt, um ihnen einen bedeutenden Schaden zufügen zu können, und ehe die Nachricht ſich in der Stadt verbreitet, verſchwinden ſie hinter den Bergen. Doch in derſelben Nacht noch ſetzt ihnen Juſſuf mit ſeinen Türken nach, durchzieht bis acht Stunden von der Stadt eine Menge friedlicher Stämme, überraſcht endlich die ſich ſchon in Sicherheit glaubenden Räuber, ſchlägt ſie in die Flucht, nimmt ihnen die dreifache Anzahl der entwendeten Heerde ab, und folgt, während er das Vieh mit einem Detachement vorausſchickt, ſeinen ermatteten Leuten einige Ruhe gönnend, langſam nach. Unterdeſſen hatten jedoch mehrere der übrigen feindlich geſinnten Stämme ihm bei einem defilé, das er paſſiren mußte, einen Hinterhalt gelegt, und überfielen ihn hier unverſehens mit weit überlegenen Kräften. Man konnte von der Cassba einen Theil des Gefechts wahrnehmen, und d'Armandy hatte bereits, beſorgt für ſeinen Freund, eine Compagnie Infanterie zu ſeiner Hülfe ausmarſchiren laſſen. Doch blieben dieſe Truppen nur entfernte Zuſchauer der Tapferkeit Juſſufs, der, den Säbel im Munde und eine

Piſtole in jeder Hand, ſeinen türkiſchen Reitern voranſprengend, Alles vor ſich niederwarf, was ſich ihm entgegen zu ſtellen wagte.

Dies war der letzte Akt einer Reihe ruhmwürdiger Thaten, welche das franzöſiſche Gouvernement durch Verleihung des Offizierkreuzes der Ehrenlegion und Avancement in ihren miltairiſchen Graden für d'Armandy und Juſſuf ſich zu erkennen beeilte. Der Erſte commandirt jetzt die Artillerie in **Bone**, wo einer der Stadtplätze nach ihm benannt iſt, und der Zweite die dortigen Spahis, unter welchen die 150 Türken der **Cassba** mit einrangirt ſind.*) Beide aber genießen in der

---

*) So eben erfahren wir, daß die glänzende Zukunft, welche Semilaſſo für den mit ſoviel Liebe von ihm geſchilderten, myſterieuſen Türken Juſſuf vorhergeſagt, in Erfüllung geht. Er iſt unter franzöſiſcher Hoheit zum ſouverainen Bey von Conſtantine ernannt, das zu erobern er an der Spitze einer kleinen Armee bereits ausgezogen iſt; eine Expedition, deren Erfolg unter den obwaltenden Umſtänden als unzweifelhaft angeſehen werden kann, und die

Armee ganz den hohen Ruf, der ihren ſeltenen Verdienſten ſo angemeſſen iſt.

Aber es wird Zeit, mein Prinz, dieſen faſt zu einem militairiſchen Bulletin gewordenen Brief abzubrechen, der Sie leicht weniger intereſſiren könnte, als mich, obgleich der ſchöne Juſſuf auf ſeinem berühmten Schimmel in natura gewiß für Sie, wie für Alle, das Romantiſche liebende Frauen, ein ſehr anziehender Gegenſtand ſeyn würde. Malen Sie ihn ſich nach Ihrem Belieben mit Ihrer Phantaſie aus, und danken es mir,

---

den ſo wunderbar von der Natur ausgeſtatteten Abenteurer in den Beſitz eines der ſchönſten und romantiſcheſten Länder des Erdbodens ſetzt, deſſen Umfang vier kleinen deutſchen Königreichen gleichkömmt. Die Reſte antiker Sculptur, welche es in ſeinem Schooſe birgt, hält man für die zahlreichſten, ausgedehnteſten und am beſten conſervirten in Afrika (nur Aegypten ausgenommen). Doch kein Europäer hat ſie noch je beſchrieben, vielleicht Keiner ſie je geſehen. Hier öffnet ſich das reichſte Feld für neuere Reiſende.

wenn Sie finden, daß ich Ihnen die Farben dazu nicht zu matt ausgewählt habe.

Ihr

treuer Verehrer

H. S.

Chronik.

Man zählt den 27. Februar im Jahre des Herrn achtzehnhundert fünf und dreißig. Ein goldener ätherblau emaillirter Himmel iſt über den, noch immer den Franken unzugänglichen, geheimnißvollen Vorhang des Atlas geſpannt. Auf einem rauhen Felſenwege windet ſich an ſeinen vorderſten Bergen ein Zug von ohngefähr zwanzig wohlbewaffneten Arabern hinan, die einzigen lebenden Weſen, die im Gebürge wie in der weit hingeſtreckten Ebene der **Metidschiah**, ſichtbar werden. Voran reitet **Ali Ben Khasnadschi**, früher ein berühmter Räuber, jetzt ein von dem Gouverneur zu Algier eingeſetzter **Càïd** der Stämme von **Beni-Mussa**, der an **4000** waffenfähige Krieger befehligt. Er iſt in ſeine reichſte arabiſche Tracht gekleidet. Zuerſt umſchließt ihn der geſtreifte weißſeidene Heik, eine Art Shawlhemde aus einem Stück, das bis zu den Füßen herabgeht, vorn aufgebunden iſt, und oben zugleich als Mütze den Kopf bedeckt, wo es eine dicke Schnur von Kameelhaar turbanartig umwickelt. Der Theil, welcher den Hals umgiebt, dient zugleich, um, wenn die Abendkälte eintritt, vor den Mund gezogen zu werden. Um den Leib hält dies lange Gewand ein rother goldgeſtickter Sammtgürtel zuſammen, aus dem zwei mit Silber eingelegte Piſtolen hervorblitzen. Eine ebenfalls mit Gold reichgeſtickte Cartouche enthält die nöthigen Patronen, der Pulver- und Schrotbeutel hängt noch daneben; und dieſe Bewaffnung, wie der ſchwarze Bart, und das martialiſch braune Geſicht des Reiters, zeigen hinlänglich an, daß in dem beſchriebenen Weiberrock ein formidabler Krieger ſteckt. Eine offene Jacke von Cramoiſi-Tuch, mit blauer Seide und goldenen Treſſen verziert, wird faſt nur durch die aufgeſchlitzten Aermel mit runden ſilbernen Knöpfen ſichtbar, da die Bernus aus feiner weißer Wolle, die mit Frangen beſetzt iſt, und vermöge einer runden Oeffnung in der Mitte den Kopf frei läßt — einen großen Theil der übrigen Kleidung verdeckt; von der Bruſt an iſt ſie vorn offen, ſo daß ſie beim Gefecht über die Schultern geworfen werden kann und dann die Arme ungehindert ihre Arbeit zu verrichten im Stande ſind. Ueber dieſe weiße Bernus, hängt noch eine ähnliche ſchwarze, von dickem, dem Regen faſt undurchdringlichen Zeuge, mit rothſeidener, goldeingefaßter Agraffe, und Quaſten. Weite, nur bis über das Knie gehende, blaue Hoſen, rothe lange Stiefelſtrümpfe von Saffian mit kurzen Ueberſtiefeln von gleicher Farbe, ganz denen der alten Ritter ähnlich, an welchen Sporen von der Größe kleiner Spieße befeſtigt ſind, vollenden die Kriegstracht des Caïd. Seinen feurigen Hengſt ſchmückt ein über und über mit Gold durchwirkter Sattel, dem eine Art Stuhllehne hinten, und ein eben ſo hoher, abwärts gebogener Sattelknopf vorn, die größte Bequemlichkeit geben. Die mit Silber und Corallen eingelegte Flinte, welche ein halbmal ſo lang als die unſrige iſt, wie das Schloß noch einmal ſo groß, trägt nebſt dem Säbel in ſilberner Scheide ſein Leibdiener, der unmittelbar hinter ihm reitet. Jeder der folgenden Araber iſt ebenfalls mit Piſtolen, Flinte und Dolch, nur die Vornehmern auch mit einem Säbel bewaffnet, den ſie jedoch nicht am Leibe, wie wir, ſondern unter dem Sattel, an der linken Seite befeſtigt, tragen. Ihre Pferde von geringem Anſehn, ſind deshalb nicht minder dauerhaft, ſchnell und gewandt, wenn es gilt. Ein ſchlechter Reiter aber wird unter den Arabern nicht gefunden.

In der Mitte des Zugs erblicken wir einige, dieſem Erdtheil etwas fremdartigere Geſtalten. Zuerſt den von ruhiger Neugier raſtlos getriebenen Reiſenden, dem die erwähnten Kinder der Wüſte zur Escorte dienen, und den wir leicht für einen inländiſchen Chef halten könnten, wenn er uns nicht ſattſam genauer bekannt wäre; denn bis auf den Weiberrock, dem er die weite Mameluckentracht vorgezogen hat, iſt er im Uebrigen dem **Caïd** ziemlich ähnlich gekleidet, nur ſeiner noch ſeine ſchlohweiße Bernus aus Tunis mit himmelblauen Frangen, noch koſtbarer die Stickerei ſeines Gürtels, wie der Schmuck ſeines Pferdes, das von Silber und Gold in der Sonne ſchimmernd, unermüdlich caracolirt und knirſchend ſein Gebiß mit Schaum bedeckt. Hinter Semilaſſo reitet in franzöſiſcher Uniform **Abaïby**, ein Adjutant des Gouverneurs, der, von ſyriſcher Abkunft, das Arabiſche geläufig ſpricht, und unſerm Freunde als Dolmetſcher mitgegeben worden iſt. Ihm folgt der belgiſche Major vom geſcheiterten **Robuste**, ein junger Krieger ohne Furcht und ohne Tadel, der ſich dem deutſchen Abenteurer, von dem wir das Publikum ſo oft und gern unterhalten, ebenfalls angeſchloſſen hat. Hinter dem Major wird ein Banquier aus

Algier, Herr Bellart, bemerkbar, in ſeiner Tracht ganz einem Beduinen von **Maskara** gleichend, den dort üblichen großen Strohhut mit bunten Quaſten auf dem Kopfe, und auf einem koſtbaren Pferde aus Tittery reitend. Neben ihm ſehen wir den rüſtigen, ſtets heiteren Studioſus J.... aus H...., der für dieſe Tour als Semilaſſo's Secretair und auch als ſein Vertheidiger, wenn es Noth thun ſollte, fungirt. Die zweite Hälfte der Araber, ein junger Neger und ein Maure, auf bepackten Mauleſeln ſitzend, complettiren den Zug, der ſich eben durch eine enge Schlucht tiefer ins Gebürge hinein drängt, und jetzt in einem dichten Gebüſch von hohem Strauchholz langſam unſern Blicken verſchwindet.

Wir verlaſſen ihn hier für eine kurze Zeit, um zu erzählen, was ihn veranlaßte.

Da Semilaſſo vergebens in Algier auf eine militairiſche Erpedition gewartet hatte, der er ſich anſchließen könnte, um wenigſtens etwas vom Innern des Atlas zu ſehen, ſo beſchloß er es nun, auf ſeine Hand zu verſuchen. Man verſicherte ihm zwar: dies ſey ohne 2000 Mann nicht möglich, und Jeder, der ſich allein dahin wage, könne ſicher ſeyn, daß ihm der Hals abgeſchnitten werde — unſer Freund iſt aber bekanntlich ein ſo geſchworner Zweifler an Unmöglichkeiten, daß er auch diesmal nicht allzuviel auf dieſe Behauptungen gab, obgleich ſie in der That ganz allgemein waren.

Er bat daher den ſtets für ihn ſo gefälligen und gütigen Gouverneur, die Caïden von Beni-Mussa und Khraschna vorläufig nur auffordern zu laſſen, einen Fremden von Diſtinction, der unter dem Schutz des franzöſiſchen Gouvernements ſtehe, durch die Ebene von Metidschiah, im Bereich ihrer reſpectiven Tribus, zu begleiten, und nach beſten Kräften für ſeine Sicherheit zu ſorgen.

In Folge dieſes Befehls, mit deſſen Ausführung der von den Franzoſen geſetzte Aga der Plaine, der Oberſt Marcy, beauftragt wurde, — ein ſehr verdienter Offizier und ſchon dadurch ungemein intereſſant, daß er Sprache und Sitten der

Araber, die er befehligt, auf täuſchende Weiſe ſich ſelbſt angeeignet hat, — erſchien der Caïd von **Beni-Mussa** mit einer Escorte ſeiner Araber an einem Freitag früh, (denn der Zufall will, wie es ſcheint, Semilaſſo von allem Aberglauben heilen), um ihn zu der vorhabenden Excurſion abzuholen. Unſer Freund fing damit an, dem einäugigen Caïd, nebſt ſeinem Bruder und ſeinem erſten Lieutenant, ein europäiſches Frühſtück anzubieten, das durch dieſe etwas wilden Gäſte einen nicht wenig originellen Anſtrich erhielt. Die Osmanli's tranken übrigens dabei Champagner, und aßen von einem wilden Schweinskopf, mit aller Zuverſicht der beſten Chriſten; waren auch, als nach beendigtem Mahle die ganze Geſellſchaft zu Pferde ſtieg, ſo animirt, daß ſie kaum das Thor hinter ſich hatten und auf dem Meeresſtrande angekommen waren, als ſie ſchon, nach arabiſcher Weiſe, ihre Pferde, wie im fingirten Kampf, toll umherſprengten, und es darin Einer dem Andern zuvor zu thun ſuchten. Der Oberſt Marey hatte die große Gefälligkeit gehabt, Semilaſſo ſein Streitroß mit allem orientaliſchen Schmuck, der dem Aga zukommt, für die Zeit der Expedition zu leihen, und er war daher ſo gut wie irgend Einer beritten. Doch mißbrauchte man nicht zu lange die Bereitwilligkeit der feurigen Thiere, und bald ordnete ſich auf dem ſchlechten Steinpflaſter der alten römiſchen Straße die Cavalkade im bedächtigen Schritt. Man zog zwiſchen ſo hohen Hecken indianiſcher Feigen hin, daß ſie den Reitern vollkommenen Schatten gewährten, eine große Wohlthat bei der ſchon mächtig waltenden Hitze. Nach einigen Stunden gelangte man an die letzten franzöſiſchen Blockhäuſer und den **Aratsch**, den man in einer ziemlich tiefen Furt paſſirte. Hier wurde einige Minuten Halt gemacht, um die Pferde trinken zu laſſen, und auf Einen der Geſellſchaft zu warten, der etwas zurückgeblieben war. Bei dieſer Gelegenheit durchritten von der andern Seite auch mehrere Araber, meiſt auf kleinen, ſchwerbepackten Eſeln ſitzend, den Fluß, was mit allen dieſen verſchiedenen Gruppen ein eigenthümliches Genre-Bild abgegeben haben würde; beſonders als des letzten Beduinen armes Thier mitten im tiefſten Strom unter ſeiner Bürde erlag, und mit wahrer Engels- oder Eſelsgeduld, nur zuweilen, gleich einem Karpfen noch den Kopf über das Waſſer ſtreckend, nach Luft ſchnappte, dann ſich ruhig ſinken ließ, und ohne einen Laut von ſich gegeben zu haben, erſoff. Erſt nach vieler Mühe und Zeit gelang es den Arabern, die Effecten aus dem Waſſer zu ziehen; den ſich nicht mehr rührenden Eſel ſchwemmten die Fluthen mit ſich fort.

Vom Aratsch an begann die Ebene ſich ſanft, aber fortwährend, gegen die Berge zu erheben, und bot ein durchaus trockenes Terrain dar, zuweilen mit etwas Sand untermiſcht, aber meiſtens aus fruchtbarem Lehm oder ſchwarzer Dammerde beſtehend, überall entweder mit grünem Gras oder niedrigem Strauchwerk bedeckt. Gegen Abend erreichte die Caravane wohlbehalten Beni-Mussa, zwei Stunden vom Atlas entfernt, wo der Caïd ſeinen **Hautch**, eine Art Hof mit ſteinernen, ſehr elenden, Gebäuden umgeben beſitzt, die bei ſeinem früheren Handwerk vielleicht dazu beſtimmt waren, den gemachten Raub in Sicherheit zu bringen. Ein ſchlecht gehaltener Orangengarten, mit einer undurchdringlichen Hecke von Aloë umgeben, ſchloß ſich auf der einen Seite an das Gebäude, und nicht weit davon entfernt, breitete ſich auf der andern ein hübſches Wäldchen von wilden Olivenbäumen, Caroubiers, und hohem Strauchwerk aus, in dem ein Dorf liegt, das jedoch der emporſteigende Rauch allein verrieth. Dieſer Vorgrund, mit dem dunkelblauen Gebürge dahinter, bildete eine zwar wilde, aber anziehende Landſchaft.

Zwanzig bis dreißig Araber ſaßen bei Ankunft der Reiſenden vor dem Hauſe auf dem feuchten Raſen, und neben ihnen lagen ein halbes Dutzend wilde Schweine, die ſie ſo eben erlegt, von denen ſie aber nur die Häute gebrauchen, das Fleiſch aber, deſſen Genuß ihre Religion verbietet, ins nahe Gebüſch werfen, und dort verfaulen laſſen.

Sie nahmen von den Fremden wenig Notiz, küßten ihrem Cäid dagegen reſpectvoll die Hand; denn das ariſtokratiſche Prinzip herrſcht hier noch in ſeiner ganzen Kraft, wie wohl es ſich, den Sitten des Landes gemäß, auf eine ganz andere Art äußert als bei uns. Dieſe Sitten ſind noch ganz die nämlichen wie ſie uns die Bibel ſchildert, und der vornehmſte Chef (der ſich auch im gewöhnlichen Leben faſt durch nichts in ſeiner Tracht von den Uebrigen unterſcheidet, und im Hauſe gleich ihnen barfuß geht,) glaubt ſich nichts zu vergeben, wenn er das für ſeine Gäſte beſtimmte Lamm ſelbſt aus der Heerde holt, ſchlachtet und dann den Weibern zur fernern Zubereitung überliefert.

Das erſte Geſchäft der Araber, und in der That die erſte Pflicht jedes vernünftigen Reiſenden in gleicher Lage iſt, bei der Ankunft ſogleich die Pferde zu beſorgen. Sie werden hier ſämmtlich an eine lange, auf der Erde fortlaufende, Leine, an die ſie mit Fußſchlingen befeſtigt ſind, gereiht, und müſſen folglich ſtehend, oder wenn ſie zum

Liegen kommen, wenigſtens in einer höchſt unbequemen Lage, ſchlafen.

Sobald alſo dies abgethan und den Thieren Gerſte mit gehacktem Stroh vorgeworfen worden war, bereitete ſich Semilaſſo mit ſeinen Gefährten, die letzte Abendſtunde noch zu einer Fußpromenade in die Umgegend zu benutzen. Nachdem man eine Weile in dem duftenden und blumigen Wäldchen umhergeirrt, kündigte ein fürchterliches Hundegebell die Nähe des Dorfes an. Gegen fünfzig dieſer wolfähnlichen Beſtien ſtürzten hervor und machten das weitere Vordringen ſtreitig, ohne jedoch zu einem ernſtlichen Angriff zu ſchreiten. Aus den, einem großen freien Platz umzingelnden, ſchwarzen Zelten, dicht aus Kameelhaar gewoben, flüchteten ſich einige nackte Kinder bei der Annäherung unbekannter Männer, und ohngefähr ein Dutzend bärtige Beduinen kamen eilig herbeigelaufen, um die unerwarteten Eindringlinge abzuwehren. Einer von ihnen, der ihr Oberhaupt zu ſeyn ſchien, rief den Fremden ſehr zornig zu, ſich augenblicklich fortzupacken. „Seht ihr denn nicht,“ ſagte er, „daß ihr die Kinder erſchreckt? Was wollt ihr hier?“ Semilaſſo's Dolmetſcher hatte alle Mühe ihn zu beſänftigen, bis einige Münze, den einzeln wieder herbeigekommenen Kindern zugeworfen, die Miene des Schwarzbartes etwas glättete. Das Elend und der Schmutz in dieſen Zelten überſtieg nicht — denn das iſt unmöglich — aber glich wenigſtens vollkommen dem der irländiſchen Bauern, nur daß die Hieſigen noch den Vortheil über Jene behaupteten, geſünder und beſſer genährt zu erſcheinen. Im Verfolg der Promenade ſchoß man einige fette Lerchen, fehlte ein paar Bekaſſinen, und beſchloß die Excurſion mit genauerer Beſichtigung des erwähnten Gartens, in dem eine lange und regelmäßig gepflanzte Allee hoher Orangenbäume voller Früchte mitten in dieſer Wüſte, unſerm Parkomanen ein tiefes Bedauern einflößte, daß das Clima ſeiner Heimath nicht mit gleicher Milde den armen Sterblichen zu Hülfe komme. Neben dem Garten breitete ſich ein kleines Kameelgeſtüt, mit fruchtbaren und wohlbewäſſerten Wieſen, längs den Bergen aus. Die jungen Thiere ſprangen luſtig umher, und glichen faſt Giraffen; die alten waren vorn gefeſſelt, und hüpften daher nur ſehr ungeſchickt und langſam vorwärts. Die hieſigen Kameele haben ſämmtlich nur einen Höcker, ohne deshalb Dromedare zu ſeyn; im Gegentheil iſt es eine kleine und ärmliche Race, gleich allem übrigen Vieh dieſer Gegenden, die Pferde allein ausgenommen.

Als die Spaziergänger mit einbrechender Dunkelheit wieder dem Hauſe zuſchritten, ertönte von daher ein wildes Geſchrei, das einen Augenblick Beſorgniß erregte. Eine große Anzahl Beduinen ſaßen um den Caïd gruppirt, der wahrſcheinlich vor Nacht noch die während ſeiner Abweſenheit vorgefallenen Streitigkeiten ſchlichtete. Der größte Schreier war derſelbe bärtige Mann, der den Eintritt in ſein Dorf ſo üblen Humors verweigert hatte, und der, wie es ſchien beim Caïd Klage gegen die Chriſten geführt, ohne Zweifel aber auch ſchon zurecht gewieſen worden war, denn beim Anblick der herbeieilenden Fremden verſtummte ſchnell aller Lärm, obgleich die Geſichter der Geſellſchaft durchaus kein Wohlwollen verriethen. Als Semilaſſo dies bemerkte, ſetzte er ſich neben einen alten Schech mit ſchloßweißem Bart auf den Boden nieder, und fing, vermöge des Dolmetſchers, ein freundliches Geſpräch mit ihm an. Nach wenig gewechſelten Worten ergriff der Alte unſeres Freundes ſeine Bernus, und bat ſie ſich ohne Umſtände als Geſchenk aus. Als dies verweigert wurde, langte er nach einem rothſeidenen Taſchentuche, das, nach Gewohnheit der Araber, an Semilaſſo's Dolch befeſtigt war, und ſo noch unverſchämt nach mehreren Dingen, bis dieſer ſich endlich von der Zudringlichkeit des alten Sünders durch das Geſchenk eines ſpaniſchen Piaſters loskaufte, und dem Hauſe zuging, wo ihn das erſte Beduinenmahl erwartete.

In einer langen Kammer, die einen offenen Taubenſchlag zur Decke hatte, waren Strohmatten und darüber Teppiche gebreitet, auf denen man kauernd in der Runde Platz nahm. Jetzt brachten einige Diener, die barfuß, in ihre weißen Bernus faltenreich drappirt, täuſchend den Abbildungen römiſcher Sclaven glichen, ungeheure hölzerne Schüſſeln, von gefälliger, ebenfalls antiker Form, mit **Cuscussu** und **Pilau** gefüllt, herbei, ſo wie gleich ſchön geformte irdene Waſſerkrüge. Man wuſch ſich, und das Mahl begann auf folgende Weiſe. Im **Cuscussu** ward in der Mitte ein tiefes Loch gemacht und eine Art Milchſäure hineingegoſſen, von der Jeder, wie bei Wieſenbewäſſerungen, einen kleinen Canal nach ſeiner Ecke leitete; als Auszeichnung hatten die Fremden hübſch geſchnitzte Holzlöffel erhalten, die andern bedienten ſich allein ihrer Hände. Eine Schüſſel gebratener Hühner tranchirte der **Cäid** ſchnell und geſchickt auf dieſelbe Weiſe, und das ſchon zerſtückt hereingebrachte Lammfleiſch des **Pilau**, von dem unſer Freund übrigens beifällig verſichert, daß er nie ſchmackhafteres genoſſen, theilte er ebenfalls mit ſeiner kriegeriſchen Fauſt aus. Den Beſchluß machten harte Eier mit Salz und Pfeffer.

Die Ueberreſte der reichlichen Mahlzeit, zu der man friſch gemolkene Milch trank, ſättigte, nach den Herren, auch die Diener. Dann erſchien von Neuem das Waſchbecken, ein und das nämliche für die ganze Geſellſchaft, was faſt eben ſo eckelhaft iſt als unſere Mode, ſich bei Tiſch den Mund auszuſpühlen.

Während man den Kaffee bereitete, den die hieſigen vornehmen Beduinen nun auch anfangen, wie die Franzoſen, mit Zucker zu trinken, offerirte Semilaſſo dem Cäid und ſeinem Lieutenant, Deſſert und Champagner aus ſeinem eigenen Vorrath, welche Gaben auch keineswegs verſchmähet wurden; doch mußte man ihnen des Decorums wegen, vor den Andern verſichern, daß dieß kein Wein, ſondern ein unſchuldiges Getränk aus Aepfeln gebraut ſey. Semilaſſo zweifelte übrigens nicht, daß er hiermit nur die reinſte Wahrheit verſichert habe.

Nach dem Kaffee und zwei bis drei Pfeifen, die man ſich als Höflichkeitszeichen gegenſeitig zu einigen Zügen gereicht und wieder genommen, wickelte ſich nach und nach Einer nach dem Andern in ſeine doppelten Mäntel, zog den Cappuchon über die Ohren und ſuchte auf derſelben Matte oder Teppich, wo er früher geſpeist, den Schlaf. Doch war der Erfolg nicht glücklich, denn da Jeder wenigſtens von einigen hundert Flöhen mit barbariſcher Blutgier angefallen wurde, denen die feinere fremde Haut beſonders einladend dünken mochte, ſo war an keine Ruhe zu denken. Ueberdieß bellten fortwährend die Hunde, einigemal mußte man in den Stall laufen, weil ſich ein Hengſt losgeriſſen hatte und die andern ſchlug und biß; in der Kammer ſelbſt aber hörten die, durch die Lampe wach erhaltenen, Lachtauben, keinen Augenblick auf, ihr ſeltſames Kehlgerolle hören zu laſſen, und gaben außerdem ihre Anweſenheit noch auf eine unangenehmere Weiſe fortwährend zu erkennen.

Mit Freuden begrüßte man daher den erſten Sonnenſtrahl am Morgen, der durch die offene Thüre ſehr bequem hereindrang, tauchte Hände und Geſicht in friſches Waſſer, lagerte ſich um die dampfende Kaffeekanne, deren Inhalt, obgleich chokolatenartig dick, hier immer ſehr gut iſt, und brannte dann mit großem Wohlbehagen die erſte Pfeife an. Die Flöhe aber ſchlafen am Tage, wenigſtens in der Ebene von **Metidschiah**, denn Semilaſſo, dem wir dieſen Bericht verdanken, hat früher, wie es ſcheint, nie Gelegenheit gehabt, ihre Sitten ſo genau zu ſtudiren.

Der Cäid, unterrichtet, daß es den Reiſenden hauptſächlich darum zu thun ſey, einen Theil des Atlas und ſolche Gegenden zu ſehen, wo ſeit der Einnahme Algiers noch kein Europäer hingekommen ſey, hatte geſtern mehrere Boten zu Pferde an die benachbarten Stämme der Kabylen geſchickt, um ſie zu verhindern, etwas Feindliches zu unternehmen, wenn er mit den Fremden auf ihrem Grund und Boden erſchiene. Auf jeden

Fall begleitete indeß eine Eſcorte von 15 bis 16 Reitern, den tapfern Cäid an der Spitze, die fünf gleichfalls ſehr wohl bewaffneten und nicht weniger entſchloſſenen Fremden, welche zufällig vier verſchiedenen Nationen angehörten.

Jemehr man ſich, vom heiterſten Wetter begünſtigt, dem Fuß des Atlas näherte, je reicher ward die Vegetation; und die grünen Abhänge der Berge, voll baumumſchatteter Dörfer, Wieſen, Felder und lieblicher Gebüſche, unterſchieden ſich wenig vom Anblick europäiſchen Anbaus. Dennoch wohnen hier die wilden, ſo ſehr gefürchteten Kabylen und Hajuten, von denen, wie der Cäid bemerkte, der majeſtätiſche Berg von **Bona ralinna**, der ſich rechts von den Reiſenden erhob, allein 2000 Streiter liefere. Am Bergſtrom **Oueld Dschemma** kam der Caravane ein ſehr reinlich gekleideter, ſchöner Mann, auf einem vortrefflichen Pferde und mit einem Gefolge von zwei Dienern entgegen, der ſich mit dem Cäid eine Zeitlang heimlich unterredete, und, wie man nachher erfuhr, ein Thaleb (Schriftgelehrter) war, der durch ſein Anſehn die angrenzenden Stämme des Gebürges vermocht, keine Notiz von den Chriſten zu nehmen. Er ſchloß ſich an die Caravane an, und verließ ſie nicht eher als im Gefolge des Caïd.

Nachdem man, mit vielfach abwechſelnden Anſichten der vorliegenden Berge, einige Stunden weiter geritten war, und zwar nicht ſelten durch Dickichte, wo ein Ueberfall höchſt gefährlich geweſen wäre, gelangte man an die Stelle, an welcher der Fluß, den man ſchon einmal weiter unten paſſirt, aus einer tiefen und romantiſchen Bergſchlucht hervorbringt, und ſein, jetzt größtentheils trockenes, Bett, über tauſend Schritte breit mit Steingerölle und Felsblöcken bedeckt hatte. An ſeinen Ufern befanden ſich mehrere brennende Kohlenmeiler, die hier eben ſo wie in den deutſchen Wäldern behandelt zu werden ſcheinen; kein Eingeborner ließ ſich aber dabei ſehen.

Nicht weit von dieſem Ort kam der Zug auf einen ſehr ſchönen Platz, Suk el Arba genannt, bis wohin, ſo wie im ganzen übrigen Bereich des heutigen Weges, ſeit der Eroberung Algiers noch kein Europäer vorgedrungen iſt; denn eine militairiſche Expedition iſt nach dieſer Seite nicht gerichtet worden. Deſto mehr wird aber eben deswegen dieſer Markt von den Arabern beſucht, wie man an der großen Anzahl eleganter und wohlerhaltener Strauchlauben ſehen konnte, die hier fortwährend aufgeſchlagen bleiben, obgleich die Beſitzer ſie nur am Mittwoch benutzen. Dicht am Fuße hoher Berge gelegen, mit dem Blick in eine tiefe Schlucht, durch einen ſilberhellen Bach bewäſſert, nach der Ebene hin durch dichte Aloëhecken und Gebüſche blühender Sträucher geſchützt, und von einem ehrwürdigen Olivenhaine beſchattet, in dem es kaum einen Baum gibt, der ſeinem Ausſehen nach, weniger als 2 bis 300 Jahre zählen kann, bildet dieſes Grundſtück gewiß einen der originellſten und auffallendſten Marktplätze, die irgendwo gefunden werden möchten. Am Ende des erwähnten Haines ſteht unter Palmen das ſteinerne Grab eines **Marâbut**, und heiligt dadurch die umliegenden Gefilde. Daneben führt die große Straße über **Hamsa** nach der Wüſte **Saharah**, die ſich, dem Flußbette folgend, ſo verführeriſch in die ſchwarze Felſenſchlucht verlor, daß Semilaſſo alle Ueberredungskunſt aufbot, den **Cäid** und den **Thaleb** zu bewegen, dieſen Weg wenigſtens eine Stunde weit zu verfolgen. Nachdem man jedoch kaum einige Minuten darauf vorwärts gekommen war, erklärten Beide ſchon mißmuthig: weiter ginge es nicht als an der Spitze von **2000** Mann; ſie dürften die Geſellſchaft dieſer Gefahr nicht ausſetzen, und überdieß, fügte **Kasnadschi** hinzu, reiche die Zeit nicht hin, da er die ihm Anbefohlenen noch vor Nacht dem **Cäid** von **Khraschna** überliefern müſſe, denn ſo habe es ihm der Aga vorgeſchrieben, ein Paar Stunden weiter hin werde er aber, nach dem Frühſtück, die Fremden noch tiefer als jetzt in den Atlas führen, und zwar ſo weit als es möglich ſey, mehr aber müſſe man nicht von ihm verlangen.

Es wäre unklug geweſen, ſich ſeinem Willen offen zu widerſetzen, und unſer Freund gab um ſo lieber nach, da ihm die Perſon dieſes einäugigen Räubers und die ganze Art ſeines Benehmens nicht allzuviel Vertrauen einflößte. Er hoffte, wie wir ſehen werden, nicht mit Unrecht, ſpäter auf eine beſſere Gelegenheit.

Man fuhr alſo fort am Saum der Berge hinzuziehen, während die Araber mehrmals ihre Pferde, mit groſſer Dreiſtigkeit und ungemeiner Geſchicklichkeit, im ſchnellſten Lauf über ein ſchwieriges Terrain hinſprengten, und alle ihre Reiterkünſte zeigten, welche von den Europäern nicht immer mit gleichem Glück nachgeahmt wurden. Nach einiger Zeit gelangte man, in der lachendſten Gegend, an einen prachtvollen und, ſo viel man davon auſſerhalb gewahr werden konnte, ſorgfältig gepflegten Orangengarten, den maleriſch geformte, alte Oelbäume, mit einem Dickicht von indianiſchen Feigen und rothblühenden Sträuchern umgaben; aus der Mitte hoben ſich, gleich der Federkrönung eines Baldachins drei hohe Palmen empor. Der geſchmackvollſte Park könnte keine einzelne Partie von ſchönerem Effect darbieten. Vielleicht hätte das Innere weniger angeſprochen, doch blieb dieß unbekannt, denn der Caïd wollte die nähere Beſichtigung durchaus nicht geſtatten, ſondern ließ nur durch einige ſeiner Leute Orangen aus dem Garten holen, deren Größe, Saftreichthum und köſtlicher Parfum Alles weit übertraf, was man ſolcher Art in Europa findet. Nachdem ſich die ganze Geſellſchaft an dieſen wundervollen Früchten erquickt und abgekühlt hatte, denn die Hitze war ſehr empfindlich geworden, ward der Weg mit erneuten Kräften durch ein ſo gut bebautes Land fortgeſetzt, daß man unter andern daſelbſt ein Feld Bohnen gewahr ward, die bereits drei Fuß Höhe erlangt hatten. Am Ende dieſes Landſtrichs, und auf der andern Seite, dicht an ſteinige, dürre Berge gelehnt, lag eine Meierei des Caïd, Hadrah, wo er ſeinen Gäſten das Abſchiedsmahl hatte bereiten laſſen. Dies war ganz europäiſch ländlich arrangirt. Teppiche, auf grünen Raſen unter blühenden Mandelbäumen hingebreitet, eine Matte gegen die Strahlen der Sonne aufgehangen, Schüſſeln mit Milch, Cuscussu (unſerer Grütze nahe verwandt) und eine Art trockener Plinſen daneben geſtellt; dazu rund umher ein Obſtgarten, wovon einige Quartiere mit Gemüſe bebaut waren, — man würde ſich bei einem unſerer Pächter geglaubt haben, wenn nicht die coloſſalen Aloëhecken, und die wilden Beduinen ſelbſt mit dem Cäid in ſeinem kriegeriſchen Schmuck, zu deutlich an fernere Zonen erinnert hätten, nach denen Intereſſe oder Neugierde nur die ſtets unruhigen Europäer treibt.

Während dem Frühſtück kam ein ſchwarzer, ganz nackter, ſcheußlich häßlicher und blödſinniger, junger **Marâbut** herbei, der Brodkrumen, Orangenſchalen, die harte Kruſte einer Paſtete und andern Abraum, mit den devoteſten Handküſſen empfing, und dann, wie ein wildes Thier, freudig damit ſeiner Höhle wieder zueilte. Das Wort **Marâbut** hat hier faſt eben ſo viel Bedeutung, als das Wort gentleman in England, und auch eine gewiſſe Analogie in ſeiner Anwendung. Alle Menſchen, die nach der Anſicht der Araber Gottes beſonderer Gnade genießen, heißen **Marâbuts**. Dahin gehören die Heiligen durch ihre Wunder und Frömmigkeit, aber auch die ganz und halb Tollen, die Blödſinnigen, zuweilen auch Zauberer, Helden, Märtyrer u. ſ. w. Wollte man **Marâbut** durchaus mit einem Wort überſetzen, ſo würde „Narr“ das ſicherſte ſeyn, da allen erwähnten Kategorien eine ſtarke Doſis dieſes Charakters nothwendig beigefügt ſeyn muß.

Unterdeſſen hatte Semilaſſo mit einem der Beduinen um ſeinen Säbel zu handeln angefangen. Der **Caïd**, dem das häufig genoſſene Aepfelwaſſer zu Kopfe geſtiegen war, ſprang auf und ſagte, man müſſe alle Säbel probiren, um zu ſehen, welche Klinge darunter die beſte ſey. Dies fand Beifall, und ward ausgeführt, indem man ſich gegen einander überſtellte und gegenſeitig auf die Klingen hieb. Der im Handel ſtehende Säbel zeigte ſich dabei ſchlecht, aber der des **Caïd** verſetzte allen übrigen tiefe Scharten, ohne ſelbſt eine einzige davon zu tragen. Man konnte keine ſchönere Expoſition ſehen, als dieſes wilden Barbaren, der früher das Soldatenhandwerk bei den Türken erlernt, in ſeiner Fechterſtellung; der beſte Acteur Franconi's blieb weit hinter ihm zurück.

Jetzt, ſagte er vergnügt, wolle er ſeine Freunde noch ein Stück in den Atlas führen, dann überliefere er ſie dem **Caïd von Khraschna**, und nachher habe er ſich um nichts mehr zu bekümmern. Die Pferde wurden vorgeführt, und im Galopp ging es über die loſen Steine, durch niedrige Palmita's ohne Weg und Steg, die Anhöhe hinan, bis man nur noch langſam auf einer ſchmalen Kante, wie auf einer Felſentreppe empor klimmen konnte. Hier war die Gegend höchſt öde und faſt ohne Vegetation; immer ſchöner aber breitete ſich in der Tiefe die ungeheure Ebene **Metidschiah** aus, welche zwanzig lieues lang, acht breit iſt, und von hier auf drei Seiten von hohen Bergen eingeſchloſſen erſchien, auf der vierten vom endloſen Meere allein begrenzt. In tauſend Windungen durchſtrömt ſie der Aratsch, die Hamyse und viele andere kleine Bergbäche, an deren Ufern Oaſen dichten Gebüſches, bouquetweiſe vertheilt ſind.

Nach einer halben Stunde ſtieß man, mitten in dem wüſten Steingeröll, auf einen verwilderten Orangengarten mit den Ruinen eines anſehnlichen Gebäudes, die einſtige Wohnung eines verſtorbenen Marâbut, die hier ſo häufig ſind, wie bei uns einſt die Klöſter. Weiterhin befand ſich ein Brunnen, den hohe und dichte Bäume in ein geheimnißvolles Dunkel hüllten, und von hier wandte man ſich ſchon wieder abwärts. Da Kasnadschi, eitel auf ſeine kühne Geſchicklichkeit, einen Theil dieſes ſteinigen Weges, der ſchon im Schritt mühſam war, im vollen Lauf hinabjagte, ſo glaubte Semilaſſo, dem es an Eitelkeit weder ein Barbar, noch ein Europäer leicht zuvor thut, ſeinem Beiſpiel folgen zu müſſen, obgleich wir aus ſeinen Noten erſehen, daß er nachher Gewiſſensbiſſe empfand, ein geborgtes Pferd nicht beſſer geſchont zu haben.

Im Thale wieder angelangt, ſah man ſchon von Weitem Araby, den Cäid von Khraschna, mit ſeinem Gefolg herankommen, um zur vorherbeſtimmten Stunde die weitere Escorte der Reiſenden zu übernehmen. Dieſer Mann flößte auf den erſten Blick großes Vertrauen ein. Lang, mager, muskulös, mit einem ernſten wohlwollenden Geſicht, feurigen aber zugleich ſanften Augen, dünnen Lippen, weißen Zähnen, einem freundlichen und würdevollen Lächeln, nebſt einem ſchwarzen prächtigen Bart, erſchien er als der wahre Typus eines Beduinen in ſeiner vollſten Nationalität.

Nach einigen ausgetauſchten Höflichkeiten ward der bisherige Beſchützer mit Geſchenken entlaſſen*).

---

*) Kasnadschi ward 8 Monat ſpäter, nebſt ſeinem Bruder von denſelben Tribus, deren Gebiet unſere Abenteurer heute beſucht hatten, verrätheriſcherweiſe ermordet.

und man wandte ſich mit dem neuen Chef quer durch die Ebene, dem Nachtlager zu. Zwei Stunden ſpäter erreichte man das Dorf des Cäid, der, obgleich er an 20,000 waffenfähige Männer befehligt, dennoch nicht einmal ein ſteinernes Haus beſitzt, ſondern mit ſeinen Weibern nur in Zelten wohnt. Für die Gäſte war eine große Hütte, transparent aus Aeſten geflochten, bereitet, mit Teppichen ausgelegt, und Semilaſſo's Lager zur Auszeichnung rund umher mit Strohmatten umhangen, welche den Luftzug etwas beſſer abhielten. Eine große Menge Beduinen, die ſich, gleich ihrem Chef, ſehr vortheilhaft von den Vorigen auszeichneten, empfingen die kleine Caravane mit großer Herzlichkeit und freundlicher Neugier. „Meiner Hütte widerfährt Ehre durch Eure Ankunft,“ ſagte der Cäid, an ſeine Bruſt faſſend, zu unſerm Freunde; „der Herr ſegne Euern Eingang und Ausgang, und möge der letzte ſo ſpät als möglich erfolgen.“ Hierauf ward der Kaffee ſervirt, man ſetzte ſich nieder, rauchte, unterhielt ſich, und kurz nachher brachten 5 bis 6 Diener ein weit reichlicheres Gaſtmahl, als das geſtrige war, herbeigetragen. Bei dieſem zeichnete ſich, als der arabiſchen Küche die größte Ehre machend, eine Schüſſel ſaftiges Lammfleiſch mit dem weichen Theil der Artiſchocken, in einer ſäuerlichen Sauce von Milch, Eiern und Citronenſaft (der ruſſiſchen Kohlſuppe etwas ähnlich), ſehr aus, ſo wie gleichfalls farcirtes Kraut mit Reis und gehacktem Hühnerfleiſch, auch noch ein drittes Gericht gebratenen Hammelfleiſches mit Mandeln, Maronen und Roſinen, alle drei gewiß nach Traditionen altrömiſcher Küche bereitet. Im Uebrigen war alles Ceremoniell dem früheren gleich, nur mit dem Unterſchiede, daß nichts dieſen Câid und ſeine Leute bewegen konnte, weder vom angeblichen Aepfel- noch andrem Weine oder Liqueur das Geringſte zu ſich zu nehmen; eine Pflichtbeobachtung, die immer eine günſtige Meinung von dem Charakter derjenigen giebt, die ohne Affectation ſo gewiſſenhaft ſind.

Unſer Freund hatte während des Tages oft ſeine Blicke mit Verlangen nach einem majeſtätiſchen Berge, Hammal genannt, gerichtet, der hoch über die andern emporſtieg, und deſſen ſchön gezackte Form ſich ſchon von Algier aus im ganzen Gebürge auszeichnet. Er benutzte jetzt die trauliche Stunde nach Tiſch, um den Caïd durch Lieutenant Abaïby über dieſen Berg auszuforſchen, und ihn zugleich zu ſondiren, ob er es wohl übernehmen wolle, die Fremden dahin zu führen. Der Caïd wies dies jedoch beſtimmt von ſich. „Seit Du unſre Schwelle betreten,“ ſagte er zu Semilaſſo, „iſt die Schmach, die Dir widerfährt, die unſrige, der Schaden, den Du leideſt, trifft uns, Dein Wohl iſt das meinige — ich darf Dich keiner Gefahr ausſetzen.“ Guter Rath kömmt über Nacht, dachte Semilaſſo, und legte ſich zur Ruhe; doch die böſen Geiſter der Ebene in Flohgeſtalt verſagten ihm, ſo müde er war, abermals den ſüßen Schlaf. Es gab hier ſogar von dieſen Würgengeln ganz neue Arten, nicht nur ſchwarze, ſondern auch gelbe und graue, von denen die gelben die unbarmherzigſten waren. Am Morgen ſah jeder Leidende ſeinen Körper roth getiegert, wie beim Neſſelfieber, aber auch heute trat mit der Sonne wieder völlige Ruhe ein. Die Natur iſt gütig, ſelbſt in ihrem Zorn.

Der **Càïd** hatte bei ſeinen Frauen geſchlafen, und als er früh erſchien, mußte ihn Herr **Abaïby** von Neuem, hinſichtlich des Berges bearbeiten, doch mit eben ſo ſchlechtem Erfolge als am vorigen Abend. „Wir müſſen uns in die Nothwendigkeit fügen,“ ſagte der junge Offizier, Semilaſſo Rapport abſtattend, „der **Càïd** verſichert, wie geſtern der von **Beni-Museen**, dahin könne man nur mit **2000** Mann den Weg unternehmen, und er es daher durchaus nicht verantworten, wenn er ſich überreden ließe unſerm Wunſche nachzugeben.“ Doch unſer Freund gab noch weniger nach. Er ſupponirte ganz natürlich, daß Herr **Abaïby**, ſeine eigene Verantwortlichkeit beim Gouverneur im Auge, nicht allzu ernſt in den **Càïd** habe bringen mögen, und da er einen Neger mit ſich hatte, der ebenfalls geläufig arabiſch ſprach, ſo nahm er ſich vor, noch einmal allein mit dieſem, ſein Heil bei dem Caïd zu verſuchen. Er fing damit an, ihm zu erzählen, daß er in einem Reiche geboren ſey, welches einſt die Araber erobert und lange beſeſſen, ſo daß ſein halbes Blut den Arabern angehöre, er auch die weite Reiſe nur unternommen, um, ſo viel er könne, mit ſeinen Beduiniſchen Brüdern zu verkehren, und ſich ihr ſchönes Land genau zu betrachten. Aus dieſem Grunde wolle er jetzt auf des Berges Spitze ſteigen, um weit und breit hinauszuſchauen, und für das Wohl ſeiner Freunde dort zu Allah zu beten. Deshalb auch fürchte er keine Gefahr, und was die Verantwortung beim Gouverneur beträfe, ſo nehme er feierlich Alles auf ſich ſelbſt, und verbürge dem Caïd, deſſen Weigerung hinlänglich ſeine gute Abſicht bewieſen, bei jedwedem Ausgang die Anerkennung völliger Schuldloſigkeit.

Als er, nach dieſen und ähnlichen Reden, den guten **Araby** ſchwankend werden ſah, bediente er ſich noch einiger magnetiſcher Mittel, deren Geheimniſſe er uns nicht verrathen hat, die jedoch keineswegs in Gelde beſtanden — und nach langem Zögern erreichte er endlich ſeinen Willen.

„Wohlan!“ ſagte der Chef, „es ſey darum, jedenfalls werde ich vor Dir ſterben, wenn es dazu kommen ſollte. Indeſſen fürchte ich weniger einen Angriff feindlicher Krieger in jener Gegend obgleich der junge **Ben-Samûn** (einer der wildeſten und blutgierigſten Feinde der Franzoſen) ſeine Streifzüge zuweilen bis dahin ausdehnt; als vielmehr einzelne Räuber, von denen ich erſt kürzlich einige beſtraft, und die leicht aus den Gebüſchen uns einen mörderiſchen Schuß nachſenden können. Doch Du willſt es, und ſo geſchehe es; eile aber nun, daß wir zu Pferde ſteigen, denn wir haben einen Marſch von acht Stunden vor uns.“

In wenigen Minuten war Alles in Ordnung und der Zug ſetzte ſich in raſche Bewegung. Er beſtand aus demſelben Perſonale wie geſtern, mit Ausnahme des Banquiers, der nach Algier zurückgekehrt war, und für etwaigen Kampf durch zwei der Escorte noch hinzugefügte Beduinen reichlich erſetzt wurde.

Als erſter intereſſanter Punct bot ſich **Suk-el-Dschemma** (Freitagsmarkt) am Ufer der **Hamyse** dar, rund von grünen Bergen umgeben, mit dem majeſtätiſchen **Hammal** im Hintergrunde. Nachdem man den Fluß zweimal paſſirt, kam man in immer ſchwierigeres Terrain, das jedoch an vielen Orten ſorgfältig angebaut war. In der Ferne ſtieg der Rauch aus mehreren Dächern auf und hie und da ſah man pflügende Kabylen, die wenig Notiz von den Reitern zu nehmen ſchienen. Ein hoher Berg ward mühſam erklettert und nun zeigte ſich den Reiſenden ein ſchön bewaldetes Thal, mit einem Bergbach im tiefen Grunde, das vorne wilde Felſen überragten, und aus dem ſeitwärts mehrere weite Schluchten ſich nach verſchiedenen Gegenden hinzogen. Man

Univ

mußte auf wahren Ziegenpfaden bis an das Waſſer hinab, und auf der andern Seite noch höher wieder hinaufreiten. Der Wald beſtand weniger aus Stämmen, als aus Sträuchern von 12 bis 15 Fuß Höhe, zum Theil mit rothen Blüthen geſchmückt; viele davon waren ſo gleich und dicht gewachſen, als ſeyen ſie mit der Scheere beſchnitten, und einen Theil des Strombettes füllte weithin nichts als Oleander von ungewöhnlicher Größe. Auf den einzelnen grünen Abhängen dazwiſchen weideten zahlreiche Heerden ſchwarzer Ziegen, die luſtig von Fels zu Felſen ſprangen; auch viel Geflügel ward aus den Sträuchern gejagt, doch verſagte man ſich alles Schießen, um keinen unnützen Allarm zu verurſachen.

Einige Stunden lang behielt das Land ziemlich denſelben Anſtrich, mit immer beſchwerlicher werdenden Wegen, bis man endlich am Fuße des **Hammal** und des Eberfluſſes ankam, wo in eben ſo furchtbarer, als romantiſcher Gegend, zwei Dörfer, deren geflochtene Hütten größer und dichter als die bisher geſehenen erſchienen, einander gegenüber lagen. Hier ward auf einem grünen Hügel Halt gemacht und vom Caïd die Gaſtfreundſchaft eines Schechs der Kabylen angeſprochen, der, weit entfernt, ſich feindlich zu zeigen, im Gegentheil die Geſellſchaft mit der herzlichſten Bereitwilligkeit empfing.

Man lagerte ſich unter einigen uralten Caroubiers, im Rücken das Dorf Barel-Barud, mit Gärten am Abhang über ſich, vorn im Grunde den Fluß, an deſſen gegenüber liegender Seite der erſte Abſatz des Hammal ſich erhob, mit einer prächtigen Höhle an ſeinem Fuß, deren kohlſchwarzes Gewölbe gegen die weißen Kalkfelſen wunderſam abſtach.

Die Türken ſollen in dieſer Höhle Pulver bereitet haben, und bei ihrer näheren Beſichtigung zeigte der Schech eine Art natürlichen, gewundenen Schornſteins in der Ecke, durch den man mit Hülfe einer brennenden Fackel bis zu einem Platz in bedeutender Höhe hinaufklimmen konnte, wo früher ein **Marâbut** als heiliger Einſiedler lebte. Kein anderer Zugang als dieſer führte zu ſeiner Wohnung, ſo daß wohl nie eine Einſiedelei zweckmäßiger angelegt worden iſt.

Nach kurzer Ruhe ſchickten ſich die Reiſenden zur Erſteigung des Berges an, nur von einem Diener des Schechs vom Stamme **Telamendil** begleitet, da man ſich von hier aus der Pferde nicht mehr bedienen konnte. Eine Zeit lang zeigte ſich noch immer ſorgfältiger Anbau, dem hie und da die wilden Schweine übel mitgeſpielt hatten, doch bald verſchwand er, gleich allem Strauchwerk, in einem ſteinigen Boden voller Gerölle. Mühſam ward eine Höhe nach der andern erklommen, welche faſt alle denſelben Charakter darboten, coniſch zugeſpitzt, und wie mit Felsblöcken geſpickt, die in allen Formen aus einem hohen Riedgras hervordrangen. Sie beſtanden aus weißem Kalkſtein, viele waren Muſcheln gleich geſtaltet, einige durchlöchert, und die meiſten oben mit einer ſo ſcharfen Kante verſehen, und ſo glatt, daß man ſich beim Ueberklettern derſelben ſehr vor dem Fallen in Acht nehmen mußte, um ſich nicht gefährlich zu verletzen. Dazu kam ein heftiger Wind, der ſich erhoben, und mit eiſiger Kälte hier in der Höhe sauste. Semilaſſo, der im Anfang der Ermattetſte geweſen, trieb zuletzt am eifrigſten an, nicht nachzulaſſen, denn unſer Freund erreicht mehr durch moraliſche als phyſiſche Kraft, der Major war aber der Erſte, welcher denjenigen Gipfel des Gebürges betrat, welchen uns die Zeit zu erreichen erlaubte, und der noch nicht der höchſte war.

Oft iſt es in dieſem Buche ausgeſprochen worden, daß jedes Gebürge ſeinen beſondern, deutlich ausgeprägten Charakter an ſich trage. Der des Atlas iſt hier durchaus ernſt und majeſtätiſch, vielleicht weniger mannigfaltig, friſch und reizend, als andere, aber dennoch die Seele mit einer ſanften und tiefen Rührung ergreifend, wie der Herbſt oder das Alter. Die Ausſicht von dem Puncte, auf dem die Reiſenden ſtanden, war grenzenlos und erhaben, ohne doch eigentlich verhältnißmäßig reich genannt werden zu können; denn ſo weit das Auge reichte, ſah man nach drei Seiten hin nichts als Berge über Berge gethürmt, meiſtens kahl, bis an die Grenzen der Wüſte hin, in welcher Richtung einige Schneegipfel, deren Entfernung wenigſtens vierzig bis fünfzig Stunden betragen mußte, wahrſcheinlich dem großen Atlas, deſſen Lage noch ſo unbeſtimmt iſt, angehörten. Der coloſſale, ganz mit Schnee bedeckte **Dschordschora** ward von einer andern Bergſpitze leider großentheils gedeckt, und eben ſo die dazwiſchen vorausgeſetzte Ebene durch andere vorliegende Berge von minderer Höhe, dem Auge entgegen. Am mannigfaltigſten erſchien die Ausſicht gegen Norden. Hier erblickte man zuerſt ſeitwärts mehrere üppige Thäler, mit glatt geebneten Wieſen und buſchigen Abhängen, nach dem Meere zu allmählig auslaufend, unter denen ſich das Thal von **Tement-Nust**, mit den Ruinen eines türkiſchen Forts, beſonders auszeichnete; vorn breitete ſich die wellenförmige Plaine der Metidschiah, von Sidi-Ferruch bis Cap Matifu, wie eine Landcharte über die Erde hin, auf der Seite des Beſchauers vom Atlas, auf der entgegengeſetzten vom Sahel eingefaßt, an deſſen fernſtem Vorgebürge Algier, wie ein kleiner Kreidefelſen, in der Sonne glänzte. Links ſtieg ein dunkelvioletter Berg einzeln empor, wo ſich das, leider noch immer unbeſuchte, Denkmal deutlich gegen den Horizont abzeichnete, welches die Araber Cobur er Rumia nennen, und einer Europäiſchen Königin zuſchreiben; auf dem blau und grün ſchillernden Meere aber weidete Poſeidon ſchon ſeine, vom anrückenden Sturme heraufgetriebne, weißflockige Heerde.

Es iſt bemerkenswerth, daß beim Erſteigen des Berges unſere Abenteurer noch zwei Kabylen begegneten, ſchönen Männern, von denen beſonders der eine das Modell zu einer Herkulesſtatüe hätte abgeben können, Beide mit Aexten verſehen, die ſie zu ihrer Arbeit gebraucht — daß ferner dieſe Leute ſich der Partie anſchloſſen, neugierig mehrere

Fragen an die Fremden richteten und bald ſo gut bekannt mit ihnen wurden, daß die Herrn Abaïby und J...., ermüdet wie ſie waren, ihnen ihre Flinten zu tragen gaben. So langte die Geſellſchaft oben an, und ſtieg auch den größten Theil des Berges ſo wieder herab. Wenn man ſich nun erinnert, daß dies dieſelben gefürchteten Kabylen ſind, von denen man in Algier vorausſetzt, daß ſie jedem Chriſten der ohne hinlängliche Vertheidigungsmittel in ihre Hände fällt, Habe und Leben nehmen, ſo ſteht wenigſtens der Reiſenden Erfahrung, wie ihr hier gezeigtes Vertrauen, mit dieſer Anſicht in ſtarkem Widerſpruch. Die guten Leute warteten nicht einmal auf eine Gabe für ihre gehabte Mühe, ſondern als ſie wieder an die Stelle gekommen waren, von wo ſie ausgegangen, begannen ſie nach Abgabe der Flinten von Neuem ihre Arbeit, ohne ſich weiter nach den Fremden umzuſehen.

Wie der Diener des Schechs verſicherte, giebt es hier bereits Löwen und noch häufiger Panther.

Eine Hyäne erblickten wir von Weitem durch die Büſche ſchleichen, ohne jedoch zum Schuß kommen zu können. Dieſe Raubthiere finden ſich auch um Algier in ſo großer Anzahl, daß der belgiſche Conſul einmal des Nachts in ſeinem Orangengarten eins der größten derſelben ſchoß, deſſen wie Kohlen glänzende Augen ihm zur Zielſcheibe dienten Schakals, wilde Tauben, Feldhühner und Haſen, bevölkerten ebenfalls reichlich den **Hammal**, und einer der letzten, nebſt verſchiedenem Geflügel ward für die Küche erlegt.

In hohem Grade erſchöpft, kam man, nach ohngefähr 4 Stunden, wieder im Lager an, wo der mitgenommene Champagner zum wahren Nektar ward. Man leerte diesmal die Flaſche zu Ehren des würdigen Gouverneurs und des **Hammal** zugleich, indem man dem Erſten wie der ganzen franzöſiſchen Nation, eine eben ſo ſolide Conſtitution wünſchte, als ſich dieſe Bergfeſte der Erde zu erfreuen hat. Dann wurde aufgebrochen, obgleich der Schech, welcher ſich entfernt hatte, um in ſeine Behauſung zu gehen, als die Reiſenden ſchon forttrabten, ihnen nachgelaufen kam, und dem Caïd Hände und Füße küſſend, faſt mit Thränen im Auge bat, ihm doch nicht die Schmach anzuthun, kurz vor Sonnenuntergang ſeine gaſtliche Hütte zu verlaſſen. Schon ſey das Lamm und die Hühner geſchlachtet, der Cuscussu ſtehe am Feuer, und die Teppiche ſeyen ausgebreitet. Man hielt indeß längeres Verweilen für zu unſicher (der Leſer wird weiter unten ſehen, mit wie vielem Recht) und wünſchte zu ſehr noch vor dem Einbruch völliger Nacht aus den ſchwierigſten Paſſagen des Gebürges zu kommen, um dieſen wohlgemeinten Bitten nachgeben zu können. Dennoch wurde der Zweck nicht ganz erreicht, und es war ſchon ganz finſter geworden, als man noch in den halsbrechenden Felſenſtegen umherkletterte. Die Frühlingsnacht war ſeltſam! Statt dem Geſumme der Grasmücken und dem Gezirpe der Grillen, heulten die Schakals zu hunderten rund umher; von Zeit zu Zeit brach ein Eber durch das Dickicht, und als man endlich die Flüſſe paſſirt und die Ebene wieder erreicht hatte, erlebten die Europäer noch einen fremdartigen Auftritt.

Die ſchmale Mondſichel war durch die den ganzen Himmel bedeckenden ſchwarzen Wolken eben mühſam hervorgedrungen, als man bei einem Klump von Aloë und andrem wüſten Geſtripp vorüberkam. Plötzlich ertönt aus dieſem Schlupfwinkel ein ſo furchtbares Gebrüll in die ſtille Nacht hinaus, daß Jeder nach ſeinen Waffen greift und ſich fertig macht, irgend einem coloſſalen Löwen oder Pantherthier die Spitze zu bieten. **Abaïby** ſprengt zum **Caïd**, und frägt haſtig, welches Unthier er nach dieſem Gebrüll erwarte? „O," erwiederte dieſer lachend, „das kommt nicht heraus, denn es iſt nur ein Kameel *)." Dieſes komiſche Quiproquo gab Stoff zu unerſchöpflichen Neckereien, die faſt bis Khraschua andauerten, welches man, zwar bis zum Schmerz ermüdet, aber dennoch voll Freude über die ſo glücklich überſtandene Unternehmung, gegen Mitternacht erreichte, und jetzt mit wahrer Dankbarkeit die Gaſtfreundſchaft der arabiſchen Naturſöhne in Anſpruch nahm.

---

*) Wer je das Geſchrei der Kameele, wenn ſie in der Brunſt ſind, vernommen, weiß, daß es dann, mit ſeinem grauſig durchdringenden Tone, ſchauerlicher als ſelbſt das Gebrüll des Löwen klingt.

Doch ſtand den ſo Zufriedenen viel Ungemach nahe bevor. — Kaum hatte man ſich niedergelegt, als Sturm und Regen, die bereits während des Heimritts ſich von Zeit zu Zeit bemerkbar gemacht, immer heftiger zu werden anfingen, und gegen Morgen ſich das Wetter in einen förmlichen Orkan umwandelte. Ueber dreißig Stunden hielt es in dieſer Stärke an, mit abwechſelnden Regenſtrömen, wie ſie nur dieſem Clima eigen ſind, wo die Tropfen wie Haſelnüſſe groß herabfallen. Bald waren Matten, Teppiche, Bernus und Wolldecken, mit denen man ſich vergebens zu ſchützen ſuchte, durchdrungen und durchweicht, denn die von Reiſern geflochtene Hütte konnte ſolchen Waſſergüſſen nur wenig Widerſtand leiſten. Glücklicherweiſe war ſie auf einer Anhöhe erbaut worden, ſonſt würden die hülfloſen Fremdlinge bald in einem Teiche gelegen haben, zu dem der niedrige Grasplatz umher, wohin nach und nach alles Waſſer abfloß, am Abend des folgenden Tages ſchon vollſtändig geworden war. In der Nacht darauf ſteigerte noch ein Gewitter, mit aller Wuth der afrikaniſchen Zone, das gräßlich Erhabene dieſer Scene. Das ganze Gebürge ſchien in Flammen zu ſtehen, und der Donner rollte wie ein unaufhörliches Kanonenfeuer. Jeden Augenblick erwartete man, die ſchon halb vom Sturm abgedeckte Bude gänzlich zuſammenſtürzen zu ſehen, und vor Froſt zitternd, kauerten Alle in der geſchütztеſten Ecke, wo man mit großer Mühe ein ſchwach glimmendes Feuer in einer Grube zu erhalten ſuchte.

Es war in der That die höchſte Zeit, als nach dem Gewitter endlich die Natur ausgetobt zu haben ſchien, und ein ſanfter warmer Regen den

Uebergang zu einem heitern Tage begann. Die grade der Thür gegenüber, wie eine glühende Kugel aufgehende Sonne, ward jubelnd begrüßt, und eben ſo ſchnell als ſie gekommen, verlieſen ſich auch die Gewäſſer wieder, ſo daß man ſchon um ſieben Uhr früh die durchnäßten Kleider und Decken, an den wohlthätigen Strahlen des wieder aufgelebten Tagesgeſtirns zu trocknen im Stande war.

Man kann ſich denken, was bei dieſem Unwetter die armen Pferde erſt leiden mußten, welche es ſämmtlich, ſowohl die der Fremden als der Beduinen, am Boden angefeſſelt und bis an die Kniee im Waſſer, ganz ohne Obdach und größtentheils auch ohne Decken, die ihnen auch nicht viel helfen konnten, hatten überſtehen müſſen. Nur hieſige Pferde vermögen vielleicht dergleichen auszuhalten, weil ſie von Jugend auf an jede Art von Strapaze, jeden Mangel ſorgfältiger Wartung, an Näſſe und Hitze, Hunger und Durſt gewöhnt ſind. Denn ihr Futter beſteht meiſt nur aus Gras oder gehacktem

Stroh mit etwas Gerſte, wenn die letztere zu haben iſt. Nur früh und Abends wird ihnen Nahrung gereicht, während des Tages bekommen ſie nie etwas, im Fall man nicht grade auf einer Wieſe Halt macht, wo man ſie dann ſo lange graſen läßt. Eben ſo verhält es ſich mit dem Saufen. Demohngeachtet ſpürt man während der ſtarken Märſche keine Müdigkeit bei ihnen, im Gegentheil war zu Ende wie beim Anfang, die geringſte Anreizung immer hinlänglich, ihr natürliches Feuer wieder hervorzurufen; und man mußte ſich zu jeder Zeit ſehr vor ihrer Kampfluſt in Acht nehmen, da ſie voller Eiferſucht gegen einander ſind, und ehe man ſich es verſieht, mit Blitzesſchnelle ausſchlagen, oder, ſich bäumend, das Nachbarpferd zu beiſſen ſuchen, wobei ſie auch nicht ſelten ihre Reiter beſchädigen, oder in Gefahr bringen. Dies würde noch öfter der Fall ſeyn, wenn man ſie nicht faſt allgemein ganz, oder wenigſtens hinten unbeſchlagen ließe.

Gegen Mittag waren die Folgen des harten

Bivouak's ſo ziemlich wieder ausgeglichen, und die gute Laune völlig wiedergewonnen, welche auch vorher den Reiſenden nie ganz ausgegangen war. Was die Beduinen betrifft, ſo ſchienen dieſe zwiſchen Regen und Sonnenſchein kaum einen Unterſchied zu machen, ja der Cäid verſicherte ſogar Semilaſſo mehreremal, ſeine Gegenwart bringe ihm in jeder Hinſicht Heil und Segen, denn das herrliche Unwetter verbürge ihrem Feldbau wie den Wieſen das günſtigſte Gedeihen. Einer ſeiner Leute ward, mitten im größten Toben der Elemente, auf einem Mauleſel nach der 12 Stunden entfernten Stadt abgeſendet, um daſelbſt einige ausgegangene Proviſionen für die Gäſte zu holen, und verzog keine Miene bei dieſem Auftrag. Als er zurückkam, erzählte er geſprächsweiſe dem Neger, er habe in der Stadt von Semilaſſo's Kammerdiener ſich für einige Sous Schnupftabak (den die Beduinen ſehr lieben) ausgebeten, dieſer ihm aber denſelben verweigert, weil er keinen Befehl zu dieſer Ausgabe in ſeines Herrn Briefe finde. „Und warum,“

rief unſer Freund entrüſtet, „warum haſt du nicht, als du wegritteſt, gleich von mir Geld zum Ankauf deines Tabaks verlangt?“ „Herr,“ erwiederte er, „wir nehmen von dir wohl ein Geſchenk mit Dank an, aber wir ſind nicht dazu erzogen, es im Voraus zu erbetteln.“

Der junge Neger, Ali mit Namen, deſſen wir ſchon einigemal erwähnt, ſcheint viel zur Erheiterung der Geſellſchaft beigetragen zu haben, der er als eine Art luſtiger Perſon diente. Seine Nachläßigkeit, Vergeßlichkeit, Faulheit und Windbeutelei, die er nie unterließ mit ſeiner parole d'honneur zu bekräftigen, waren claſſiſch zu nennen, und ſeine naive Zuverſicht und Vertraulichkeit oft in hohem Grade komiſch. Er ſprach geläufig, aber ſchlecht franzöſiſch, was er dazu benutzte, ſich sans façon in jedes Geſpräch ſeiner Gebieter zu miſchen, wenn es auch noch ſo ſehr über ſeine portée war. Beim Eſſen langte er unbedenklich am Herren-, wie am Leutetiſche, ſich die beſten Biſſen zuerſt heraus, und wenn man ſich Abends ſchlafen legte, war man nicht wenig verwundert, ſein Kopfkiſſen plötzlich von Ali mit eingenommen zu ſehen. Gab man ihm irgend einen Befehl, ſo wußte er es unter zehnmalen gewiß neunmal durch Verzögerung, Schwatzen und alle mögliche Liſt ſo einzuleiten, daß ihn ein Anderer für ihn ausrichten mußte; und mit der größten Unverſchämtheit wählte er dazu meiſt den, voller Gaſtfreiheit ſtets bereitwilligen Caïd, oder einen der Fremden ſelbſt, zu deren Dienſt er mitgenommen worden war. Ein Anderer hätte für ein ſolches Benehmen leicht Prügel davon getragen, da er aber alle ſeine „Tricks“ mit ſoviel Laune, Schlauheit und Verſtand auszuführen wußte, und immer eine drollige Entſchuldigung bei der Hand hatte; ſo brachte er es dahin, daß man ſich Alles von ihm gefallen ließ, und ihn zur Compenſation nur fortwährend neckte und auf alle Weiſe in den April zu ſchicken ſuchte. Beſonders beſtrebte man ſich ihn böſe zu machen, was man ſogleich erkennen konnte, wenn er mit ganz feiner, heiſerer Stimme, mit den leidenſchaftlichſten Geſten, und einer unglaublichen Volubilität der Zunge zu Herrn Abaïby oder zu dem Cäïd arabiſch zu ſprechen anfing. Er ſah hierbei einem Affen ſo täuſchend ähnlich, daß ſelbſt die ernſten Beduinen ſich des Lachens nicht enthalten konnten.

Als ſein entſchiedenſter Gegenſatz trat der Maure auf, der den andern Packeſel der Caravane beſorgte. Dieſer Menſch war von einer ſolchen Unbeholfenheit und Apathie, daß er unter andern faſt zwei Tage lang nichts zu eſſen bekam, weil er ſich nie weder etwas ſelbſt genommen, noch etwas verlangt hatte, ſondern fortwährend Tabak kauend in einer Ecke ſaß, wo er endlich gegen Ali erklärte, daß er es nun vor Hunger nicht länger aushalten könne. Er trug einen ſpitzen Strohhut, wie ein Chineſe, der vortrefflich zu ſeinem dummen, phlegmatiſchen Geſichte paßte, und bot ſo, beſonders wenn er mit untergeſchlagenen Beinen mitten auf dem Gepäck ſeines ſchwer beladenen Eſels thronte, Semilaſſo's Schreibelaterne in der Hand haltend, die außerdem noch mit einer Schnur um ſeinen Leib befeſtigt war, wirklich eine der ergötzlichſten Carikaturen dar. Man hatte ihn wegen der Laterne **Diogenes** getauft, und **Ali** erholte ſich an dieſem Unglücklichen von allen den Neckereien, die er von der übrigen Geſellſchaft erdulden mußte. Man hätte glauben mögen, daß er ihm einen Schlaftrunk beigebracht, denn an einem einzigen Tage fiel der Kerl dreimal im ſanfteſten Schritt ſeines geduldigen Eſels, wie ein Mehlſack zur Erde, immer ein andres Glas der Laterne zerbrechend, ſo daß dieſe ſich am Abend gänzlich außer Dienſt geſetzt befand. Es iſt wahr, daß **Ali**, ohngeachtet aller Verbote, die Kataſtrophe jedesmal, unter wieherndem Gelächter, durch einen Piſtolenſchuß herbeiführte, den er dem ſelig ſchlafenden Mauren hart am Ohre abfeuerte.

Die heutige Excurſion richtete ſich nach dem **Cap Matifu**, der äußerſten Spitze einer, mehrere Stunden weit in das Meer hervortretenden, Landzunge der Ebene von **Metidschiah**. Man kam durch anmuthige Gegenden, welche ungemein reizende Wellenlinien des Terrains, mit anſehnlichen Seen untermiſcht, bildeten, und die herrlichſten Geſichtspuncte, ſowohl nach dem Gebürge als dem Meere hin, gewährten. Nicht leicht möchte ſich irgendwo eine günſtigere Lage für Anlage größerer Landſchaftsgärten finden. Nur weniger Anpflanzungen von Baumgruppen bedürfte es, um die mannigfaltigſten und zierlichſten Bilder in Menge hervor zu rufen; und man muß es bejammern, einen ſo köſtlichen Landſtrich in jeder Hinſicht, mit dem vortrefflichſten Boden, der Alles hervorzubringen im Stande iſt, nur als eine endloſe Wüſte vor ſich zu ſehen. Demohngeachtet iſt nicht zu zweifeln, daß einige Hauptcanäle mit verſchiednen kleinern Abtheilungen, theils in das Meer, theils in ſchon vorhandene oder leicht zu bildende Landſeen geführt, vorzüglich aber reichliche Baumpflanzungen und Anbau, bald dieſes ganze unermeßliche Terrain von den ungeſunden Ausdünſtungen befreien würden, die es jetzt, namentlich für Europäer, faſt unbewohnbar machen. Theilweiſe iſt allerdings die Ausführung dieſes Planes unmöglich, aber ein Capital von 10 bis 12 Millionen Franken, würde, wie man nicht ohne Grund annehmen kann, von Anfang an, für das Ganze hinreichend geweſen ſeyn, und ſich ſpäter zu ungeheuren Zinſen verintereſſirt haben. Es ſcheint daher ſehr unzweckmäßig, daß das Gouvernement, ohne ſelbſt etwas zu thun, bereits den größten Theil der Metidschiah an Einzelne für ein Spottgeld verkauft hat; denn dieſe können eben einzeln nichts von Erfolg unternehmen, und ſollte es ſpäter das Gouvernement oder eine Compagnie noch thun wollen, ſo werden die jetzigen Beſitzer nicht ermangeln, übertriebene, aber ganz legale Entſchädigungsforderungen zu machen. Was dagegen die Unſicherheit, hinſichtlich der Beduinen, betrifft, ſo glauben unſere Reiſenden nach den an Ort und Stelle gemachten Erfahrungen mit Beſtimmtheit, daß durch ein zweckmäßiges Benehmen der Coloniſten, und einige (verhältnißmäßig immer höchſt geringe) im Anfang als Geſchenk dargebrachte Geldopfer, dieſes Hinderniß ſehr ſchnell ganz und gar verſchwinden würde. Da, divide et impera, ſollte der Wahlſpruch jeder Behörde ſeyn, die mit den Arabern zu thun hat.

Ehe man das Meerufer erreicht, windet ſich ein ſchmaler Fußſteig durch eine mehrere Stunden im Umfang haltende, faſt undurchdringlich dichte Remiſe niedrigen Strauchwerks, in denen ſich eine Menge wilder Schweine und anderes Wildpret aufhält. Hier giebt es für den Jagdliebhaber eine reiche Ausbeute. Schon von weitem erblickt man die Ruinen des alten Rustonium oder Rusgunia, die zwar einen ſehr großen Raum einnehmen, aber nur an manchen Orten noch, aus dem dornigen Geſtrüpp, über den Boden hervorragen; auch haben die bisher gemachten Nachgrabungen nur wenig Ausbeute gegeben. Am maleriſchſten ſind die Reſte alter Befeſtigungswerke am Meere, zwiſchen deren herabgefallenen Mauerſtücken ſich die Wogen ſchäumend brechen. Eine Viertelſtunde weiter ſteht das jetzt verlaſſene türkiſche Fort, ein ſchönes Gebäude, das mit der Menge zerſtreut daliegender Kugeln, und 23 auf ſeiner Terraſſe umher geworfenen, eiſernen Vierundzwanzigpfündern, die größtentheils vernagelt ſind, einen höchſt auffallenden Eindruck zurückläßt. Das noch immer vom vergangenen Sturme ſehr bewegte Meer ſchwemmte, während die Reiſenden an ihm hinzogen, mehrere Reſte von wahrſcheinlich in der vergangenen Nacht geſcheiterten Fahrzeugen auf ſeinen Fluthen heran, und in einer Bucht fand man drei Handelsbarken mit ihrer geringen Mannſchaft auf den Sand geworfen, die, von Dellis kommend, ſich hieher mit genauer Noth gerettet hatten.

Man kann Cap Matifu nicht beſuchen, ohne der unglücklichen Winterexpedition Carl des Fünften lebhaft zu gedenken, der hier, mitten im Siege, den Elementen unterlag, obgleich ihm Doria vorhergeſagt, daß es an den Küſten der Barbarei nur zwei ſichere Häfen gäbe, nämlich die Monate Juni und Juli. Auch der große Cortez kämpfte bekanntlich hier vergebens, und empört rief der Kaiſer als er ſich einſchiffte: „das Glück iſt eine H . . ., die nur von jungen Leuten careſſirt ſeyn will.“ Wie charakteriſtiſch iſt es, daß, obgleich es ihm leicht geweſen wäre, wenige Zeit darauf den Angriff mit höchſter Wahrſcheinlichkeit des Gelingens zu erneuern, wozu ſich Doria und Cortez eifrig erboten, der eitle Carl es dennoch nicht zugeben wollte, weil ein anderer da nicht ſiegen ſolle, wo er geſcheitert.

Nachdem die Geſellſchaft das Cap umritten und nach **Dellis** hinübergeſchaut, ward derſelbe Weg zum Nachtlager wieder eingeſchlagen, welches bei dem, dem Cäid von **Khraschna** untergebenen Schech, **Omar-Belvedivi**, von der **Tribu Hedschira**, einem ehemaligen Stallmeiſter des Dey, bereitet worden war. Man erreichte noch vor Sonnenuntergang das dicht umbuſchte Dorf, welches er bewohnt, und fand eine ähnliche, noch größere

Hütte als in Khraschnah aufgeſchlagen, die jedoch heute außer den Reiſenden, welche nur eine Seite derſelben einnahmen, auf der andern auch ihre Roſſe beherbergen mußte.

Das ſich ſtets ziemlich gleiche Abendmahl ward, bei immer genauer ſich anknüpfender Bekanntſchaft, mit noch größerer Fröhlichkeit als die übrigen eingenommen und bis lange in die Nacht hinausgedehnt. Der arme Ali war dabei wie gewöhnlich das Stichblatt. Da er mit ſeiner unnachahmlichen Sorgloſigkeit unterwegs einen Teppich und eine Bernus, an ſich nicht werthloſe, jetzt aber doppelt koſtbare, Gegenſtände verloren, ſo war er etwas ernſtlich dafür angelaſſen worden, und ſogar nahe daran geweſen, eine fühlbare Züchtigung zu erhalten. Halb aus Zorn und halb aus Furcht, oder auch um ſeine Herrſchaft beſſer zu rühren, fingirte er krank zu ſeyn, und bemühte ſich auf groteske Weiſe, ein Fieber darzuſtellen. Als jedoch das Eſſen aufgetragen ward, hielt er es für rathſam, ſchnell in eine ſichtliche Beſſerung über zu gehen; doch der Major, welcher erklärte, früher Medicin ſtudirt zu haben, fühlte ihm gravitätiſch an den Puls und entſchied, daß er bei Lebensgefahr in 24 Stunden nichts mehr zu ſich nehmen dürfe. Dies erſchien dem wie vom Donner gerührten Ali außer allem Spaß, nie hatte er mit einer decidirteren Caſtratenſtimme arabiſch geſprochen als diesmal, und ſich debattirend, und geſticulirend, wie ein Wahnſinniger, ſchwur er zehnmal bei ſeiner Ehre, daß ſich nie das Fieber bei ihm anders, als durch eine Art Heißhunger löſe, und daß er gewiß ſterben würde, wenn man ihm nicht ſogleich zu eſſen gäbe. Er wurde lange gequält und von den dampfenden Schüſſeln mit Gewalt abgehalten, bis er endlich ſeinen Vortheil erſah, ſich mit der Gewandtheit einer Katze eines gebratenen Huhnes und eines halben Dutzend harter Eier bemächtigte, und damit ſchleunig in eine Ecke flüchtend, dort unter den fortwährenden Sarcasmen ſeiner Peiniger ſein Fieber bald gründlich curirt hatte.

Eine neue Erſcheinung bei dieſem Mahl waren mehrere ausgezeichnet ſchöne Windhunde, die man gegen die kalte Witterung mit vorn auf der Bruſt anſchließenden wollenen Decken, wie die der Pferde bei uns, verſehen hatte. Man gewöhnt ſich an Alles, auch an die Flöhe. Zum erſtenmal ſchlief Semilaſſo ungeſtört und ſanft, an ſeiner rechten Seite der Cäid, an ſeiner linken des ſeligen Dey's Stallmeiſter, eine wahre Figur des Alterthums, dem Abraham in der großen Bilderbibel zu M..... ſo täuſchend ähnlich, als wenn der Schech dem Maler dazu Modell geſeſſen hätte.

Der ſchönſte Sonnenſchein, der klarſte Cryſtallhimmel begrüßte am ziemlich ſpäten Morgen die Langſchläfer, worauf die ſtets fertige Pfeife, mit der aromatiſchen Bohne von Mokka, noch eine andere Stunde hinnahm; und da die letzte Tour der, gern noch aufgeſchobenen, Rückkehr nicht lang war, brach man erſt gegen Mittag auf. Man hatte die Abſicht, dem letzten Cäid der Ebene, Ben-Zegri, der mit einigen hundert Spahis im

Sold des franzöſiſchen Gouvernements ſteht, und das fort de l'eau beſetzt hält, einen Beſuch zu machen.

Eine Zeit lang dem Meere folgend, kam man bald an die vom Gewitterregen in einen heftigen Strom verwandelte Hamyse. Die Beduinen probirten geraume Zeit, ehe ſie eine ſichere Furt auffanden. Man brachte nun die Eſel zuerſt hinüber, welche mehrere Araber führten; Einige der Geſellſchaft folgten.

Die Gegend betrachtend, hatte unſer Freund ſich noch am Ufer verhalten, und ritt jetzt in der Zerſtreuung, ohne Beſorgniß unter der Furt in den Fluß. Weiter vordringend hörte er zwar hinter ſich den zurückgebliebenen Caïd laut rufen, da er aber die Sprache nicht verſteht, glaubte er, es gälte den übrigen Arabern, als plötzlich ſein Pferd in ein Triebſandloch gerieth, und bis an den Sattel verſank, ſo daß es weder mehr vorwärts noch rückwärts konnte. Da zugleich die Fluth auf das heftigſte an das faſt bewegungsloſe

Thier anſtieß, ſo fühlte ſein Reiter, daß es im Begriff war, umgeworfen zu werden. Er wollte abſpringen, ſeine beiden Bernus hatten ſich aber ſo um die Piſtolenhalfter gewickelt, daß ſie ihn feſthielten, und er wäre ohne Zweifel unter das Pferd gerathen, und dann wahrſcheinlich verloren geweſen, wenn dieſes ſich nicht hätte länger aufrecht erhalten können. Hier bewährte ſich die treue Geſinnung des Cäid auf eine wahrhaft rührende Weiſe. Semilaſſo, der ſich ſelbſt nichts weniger als in angenehmer Gemüthsbewegung befand, und ſich Hülfe herbeirufend umgewendet hatte, erblickte ihn ganz verſtört am Ufer, wie er ſeine Beduinen mit Fäuſten ſchlug, um ſie anzutreiben, ſich in den Fluß zu werfen und das Pferd am Zügel zu ergreifen. Vier bis fünf befolgten auch augenblicklich den energiſchen Befehl und kamen wahrlich zur gelegenen Zeit, denn ſie hatten die größte Anſtrengung nöthig, um das geängſtete Thier aus dem Triebſand loszumachen, und wieder in die rechte Furt hineinzubringen. Semilaſſo kam auf dieſe Art mit einem bloßen kalten Bade davon, und da eine glücklich überſtandene Gefahr immer zu den angenehmſten Begebenheiten gehört, glaubte er ſeinem **Kismet** nur Dank dafür ſchuldig zu ſeyn; doch ermangelte er nicht, dieſe Begebenheit auf den unglücklichen Freitag zu ſchieben, deſſen unheilvolle Wirkung ſich noch zuletzt geltend machen ſollte. Beſonders maliciös fand er es aber von dieſer unbekannten Macht, daß ſie ſo ironiſch damit begonnen hatte, vor ſeinen Augen einen Eſel erſaufen zu laſſen, und am Ende der Fahrt ihm ſelbſt ein gleiches Schickſal bereiten zu wollen ſchien.

Man gelangte jetzt in eine lachende, wieſenreiche Gegend, wo mehrere verfallene Gebäude auf den Hügeln die **Rassuta** genannt, eine ehemalige Stutterei des Dey, das Pittoreske der Scene ungemein vermehrten. Seitwärts lagerte in ſchwarzen Zelten, gleich Köhlerhütten, der Stamm der **Herriby**, die ſich um die Reiſenden verſammelten, und ihnen unentgeltlich friſche Milch und ſehr guten Rahmkäſe anboten. Zugleich langten zwei Spahis von Ben-Zegri an, und meldeten, daß ihr Chef ſeine Gäſte bis geſtern mit großer Sehnſucht erwartet, heute aber in Dienſtgeſchäften nach der Stadt gerufen worden ſey.

Man hielt ſich alſo im fort de l'eau nicht länger auf, als nöthig war, um es, nebſt einer coloſſalen türkiſchen Kanone voll arabiſcher Charaktere, flüchtig zu beſichtigen, und ſetzte dann ſeinen Weg bis zur maison quarrée fort. Dies iſt ein prächtiges Gebäude in der ſchönſten Lage, deſſen Erbauung, wie man erzählt, dem Aga, der ſie unternahm, den Kopf koſtete, weil man ihn ambitiöſer Projecte dabei beſchuldigte. Es bildet ein großes Viereck, deſſen Terraſſe die ganze umliegende Gegend beherrſcht. Der große Hof, mit Soldaten der Fremdenlegion angefüllt, bot einen impoſanten Anblick, und die Promenade auf der erwähnten Terraſſe gewährte den Rückkehrenden, noch zum Abſchied, einen letzten reizenden Spaziergang. In der Nähe von der maison quarrée werden eine große Menge Chamäleons gefunden, welche die Soldaten zähmen und in dem Buſen mit ſich herumzutragen pflegen.

Nachdem der Commandant ſehr artig die honneurs ſeines Schloſſes gemacht, wandte man ſich dann auf dem Meeresſtrande, bald in den ſpielenden Wellen reitend, dem von fern her blendend ſchimmernden, weißen Algier wieder zu. Semilaſſo hatte den Cäid mit ſeinem Lieutenant, zu geringer Vergeltung der genoſſenen Gaſtfreundſchaft, auf einige Tage dorthin eingeladen, während die übrige Escorte ſehr reichlich beſchenkt von hier aus entlaſſen ward. Bei dieſer Gelegenheit iſt zu erwähnen, daß die Araber, Vornehme und Geringe, alle Geſchenke, die ihnen gemacht werden, auf eine von Europäern ſehr verſchiedene Art annehmen. Sie bezeigen ernſthaft ihre Zufriedenheit, aber ohne alle Dankbezeugung. Ja ihre Sprache ſelbſt beſitzt das Wort „danken“ gar nicht, und ſtatt: ich danke, ſagt man: Kattar Khairak, überſetzt: Dein Glück vermehre ſich. Sie ſcheinen alſo kaum den Begriff eines freien Geſchenks, ſondern vielmehr nur immer den eines Dienſtes in Verbindung mit der Vergeltung, alſo einen Austauſch im Sinne zu haben; es ſey nun im materiellen oder moraliſchen Bezuge.

So war denn eine Expedition glücklich zu Ende gebracht, die in Algier, ihrer gewagten Neuheit wegen, viel Aufſehen machte, dem Unternehmer aber ſtets eine der liebſten Erinnerungen ſeines Lebens bleiben wird. Doch war die Gefahr derſelben keineswegs ſo imaginair, als Semilaſſo und ſeine Gefährten eine Zeit lang glaubten. Denn wenig Tage nachher erhielt der Oberſt Marey einen officiellen Rapport, des Inhalts: daß die Beſichtigung des Hammal durch unbekannte Fremde, ſchon an demſelben Tage die ganze Gegend in Unruhe gebracht habe. Schnell hatte ſich die Sage verbreitet, daß einer der Chriſten geraume Zeit in einer Höhle des Berges verweilt, um einen Schatz zu heben (das ewige Mährchen der Araber), und ſpäter, alle Taſchen voll Gold und Juwelen, daraus hervorgekommen ſey. Bei dieſer Nachricht war ſogleich der Stamm **Beni-Khalfun**, 80 Reiter ſtark, zu Pferde geſtiegen, und deſſelben Abends in **Barel-Barud** erſchienen, um die Fremden zu fangen, und ihnen den geraubten Schatz, vielleicht mit dem Leben wieder abzunehmen. Zugleich ſetzt der Oberſt hinzu, Semilaſſo dürfe ſich nicht wundern, im Dorfe bei **Beni-Mussa** ſo übel empfangen worden zu ſeyn, da ſich jetzt erſt entdeckt habe, daß wenige Wochen vorher ſechs Deſerteuren der Fremdenlegion dort der Hals abgeſchnitten worden ſey. Die Leichname lagen noch ſämmtlich in einem ausgetrockneten Brunnen, und die Thäter fürchteten, daß die Fremden nur deshalb zu ihnen gekommen wären, um dieſem Morde nachzuforſchen — denn von den Motiven der Neugierde europäiſcher Reiſenden haben die Araber wenig Begriff. Uebrigens iſt dieſe Blutgier um ſo auffallender, da auf die Rückbringung eines Deſerteurs die Prämie von

25 Franken geſetzt, und dieſe Barbaren daher das Vergnügen ihrer Mordluſt höher angeſchlagen haben müſſen, als den Gewinn einer für ſie ſo bedeutenden Summe.

Reiſe-Journal.

(Fortſetzung.)

Algier, den 10. März 1835.

Während ich auf dem **Hammal** mit den Arabern des Oſtens verkehrte, hat mein guter Freund, Herr Klimerath, ſie auf nicht minder intereſſante Weiſe im Weſten aufgeſucht, und dem gefürchteten **Abdel-Kadèr** ſeine Ehrfurcht in **Mascara** bezeigt. Er theilte mir folgenden kurzen Auszug ſeiner Reiſe mit, der mir des Aufzeichnens werth ſcheint.

Nachdem er ſich einige Tage in Oran aufgehalten, welches verfallen und in einer baumloſen

Gegend nicht viel Merkwürdiges darzubieten ſcheint, ging er mit Herrn Lepelliſſier nach Arſoe, dem alten Arſinaria, wo dieſer ein Handelshaus zu etabliren die Abſicht hat. Da er zu dieſem Behuf eine Unterredung mit Abdel-Kadèr zu haben wünſchte, hatte er ſich von ihm die Erlaubniß, ihm aufzuwarten, und ſicheres Geleit nach Mascara ausbitten laſſen. Sie fanden daher auch ſchon einen arabiſchen Chef in Arſoe vor, der ihnen eine genehmigende Antwort brachte und ihre Begleitung übernahm. Es war ein berühmter Krieger, aber von üblem Ausſehn, hinterliſtigen und niedrigen Zügen, der ihnen unter andern Umſtänden ſehr wenig Vertrauen eingeflößt haben würde, und als ein wahrer Wilder damit anfing, ihnen Strümpfe, Tücher u. ſ. w. abzubetteln.

Am andern Morgen brach man ſchon vor Tages Anbruch auf, um einen Theil des Weges zur See zurückzulegen, und zog dann ſechs Stunden lang durch die Ebene von Labra, welche einen noch weit bedeutenderen Umfang als die der

Metidschiah haben ſoll. Die Reiſenden ſahen viele ſchöne Wieſen und viel gut bebautes Land, doch ſo weit das Auge reichte, kaum einen einzelnen Strauch. Während drei Viertelſtunden mußten ſie mitten durch einen Teich reiten, deſſen Waſſer oft bis an die Sattelgurte ging, auf welchem ſie häufig ganze Schaaren von Störchen und andrem Geflügel aufjagten. In der Ferne erblickten ſie etwas, was ſie lange für einen Wald hielten, nachher aber zu ihrer nicht geringen Verwunderung als eine unermeßliche Heerde von Kameelen erkannten. Später indeß führte ſie ihr Weg durch einen wirklichen Wald, der aus ziemlich hohen Bäumen beſtand, und, wie es ſchien, mit großer Unordnung und Holzverwüſtung von den Arabern benutzt wurde. Sie wandten ſich jetzt in das Gebürge, fortwährend in engen Schluchten anſteigend, die ſehr dicht mit Buſchwerk von mittlerer Höhe bedeckt waren, welches meiſtens aus Immergrün unter andern vielen Arten Tuja's beſtand. Erſt um 9 Uhr Abends erreichten ſie **Mascara**, die Reſidenz **Abdel-Kadèr's**, auf einer Hochplaine liegend, aus einſtöckigen Häuſern beſtehend, und ohngefähr 9000 Einwohner zählend. Die es umgebende crenelirte Mauer wird durch ſechs Kanonen vertheidigt. Die Herren nahmen ihre Wohnung bei dem franzöſiſchen Conſul, der ſie mit vieler Gaſtfreiheit empfing, und auf ihre Anfrage bei Hofe, wurden ſie zum andern Morgen um 10 Uhr zu dem Emir oder Sultan, wie er ſich manchmal ſchon jetzt zu nennen anfängt, beſchieden. **Abdel-Kadèr**, der noch vor Kurzem ziemlich unbedeutende Sohn eines **Marâbut**, hat ſich durch ein eben ſo ſchlaues als tapferes und feſtes Benehmen, einen ſo großen Anhang zu verſchaffen gewußt, daß er in einem Alter von einigen zwanzig Jahren ſich zum Häuptling des ganzen Weſtens der Regence, mit dem einzigen Ausſchluß von Oran und Zubehör emporgeſchwungen.

Die Franzoſen, nachdem ſie ihn früher, nicht immer mit Glück, bekriegt, haben es jetzt vorgezogen, ihn als Souverain anzuerkennen, und ſich mit einer ziemlich nominellen und unbeſtimmten Scheinſuperiorität über ihn zu begnügen. Er ſtellt ſeitdem eine große Anhänglichkeit für dieſelben zur Schau, doch iſt man ſeinetwegen nicht ganz ohne Beſorgniß, da er kein Mittel verſäumt, ſeine Macht fortwährend zu vermehren und zu conſolidiren. *) Als er noch mit den Franzoſen in ungewiſſen Verhältniſſen lebte, ſandte einſt der in Oran kommandirende General ihm ein Schreiben, worin er, im Fall Abdel-Kadèr ſich nicht den ihm vorgeſchriebenen Bedingungen fügen wolle, denſelben unverzüglich mit einem allgemeinen Vertilgungskrieg zu überziehen drohte. „O was denkſt Du," ſchrieb der kühne Araber zurück, „was ſtellſt Du Dir vor, uns mit Krieg als einem Ungemach zu bedrohen! Wiſſe, Chriſt: Krieg iſt des Beduinen Handwerk und ſein höchſtes Glück. Bei dem

---

*) Seitdem hat er bekanntlich den Franzoſen bei Oran, unter einem ihrer geſchickteſten Generale eine ſchwere Niederlage beigebracht.

Worte Krieg wiehern freudig unſre Roſſe, und unſere Weiber und Kinder ſehen ihm jubelnd entgegen. Komm alſo mit allen Deinen Söldnern, und der Schlachtruf freier Männer wird Dir antworten. Willſt Du aber Frieden, ſo drohe nicht. Ich bin bereit, mich mit Dir zu verſtändigen, und treu zu halten was ich gelobe, wenn unſer beiderſeitiger Vortheil ſich in Frieden vereinen kann.“

Der Styl dieſer Leute iſt überhaupt voller Energie und Kraft. Neulich ſchrieben die Araber einer **Tribu** hinter **Dellis**, die mehrere Schiffbrüchige zu Geſangenen gemacht hatte, in dieſer Angelegenheit an den Gouverneur, und adreſſirten ihren Brief folgendermaaßen: „An den Gouverneur von Algier, der ſo weit regiert, als er Herr iſt, die freien Leute von **Dellis**, die ihre eigenen Herren ſind.“

Als die Reiſenden ſich dem Palaſte näherten, der ebenfalls nur einſtöckig, aber von großem Umfange war, traten ſie zuerſt in einen geräumigen

Hof, in dem abermals ſechs Kanonen aufgepflanzt waren, ſo daß die ganze Artillerie des Sultans aus einem Dutzend zu beſtehen ſcheint.

Man führte ſie durch einige Vorzimmer, in denen verſchiedene Cäiden und andere Chefs ehrerbietig auf eine Audienz warteten, und zum Theil etwas mißvergnügt ſchienen, daß die Fremden zuerſt vorgelaſſen wurden. Dieſe fanden Abdel-Kadèr, einen ſchönen, etwas blaſſen Jüngling, ohne Bart, ganz in eine violette feine Bernus gehüllt, (die er, als ein halber Heiliger und Sultan, zu einer ihn von allen Andern auszeichnenden Tracht gewählt hat) auf einen koſtbaren Teppich gekauert, am Boden ſitzend. Er begrüßte, ohne eine andere Bewegung zu machen, die fremden nur mit einem freundlichen Kopfnicken, und deutete ihnen an, ſich auf ein europäiſches Sopha zu ſetzen, welches in ſeiner Nähe ſtand. Man begann damit, ihm die üblichen Geſchenke zu übergeben, die er ſelbſt im Empfang nahm und neben ſich legte. Die Unterhaltung ward hierauf ſehr lebhaft, und ohne die geringſte gêne fortgeſetzt, wobei Alle die Promptheit, Amönität und Feinheit der Antworten des Sultans bewundern mußten. Herr Klimerath ſagte, daß Abdel-Kadêr auf ihn vielmehr den Effect eines ſchlauen und gewandten europäiſchen Diplomaten, als den eines gefürchteten arabiſchen Kriegers gemacht habe. Ich übergehe ſeine politiſchen Aeußerungen und das Handelsgeſpräch. Dagegen frappirte mich Folgendes: vor wenig Tagen erſt, ſagte der Sultan, habe ihn ein Thaleb verlaſſen, der ſich erboten, wenn bei ſeiner Wiederkunft ein Franzoſe ſich fände, der in jene Gegenden zu reiſen wünſchte, er ihn gern mitnehmen, und mit ſeinem Kopfe für ſeine völlige Sicherheit ſtehen wolle. Herr Klimerath bedauerte um ſo mehr die bereits erfolgte Abreiſe dieſes Mannes, da er überdies geäußert, daß, da die Europäer ſo begierig nach Alterthümern wären, er ihnen nicht weit vom Wege nach ſeiner Heimath, eine uralte Stadt zeigen könne, von einem unbekannten Volke aufgeführt, die mit

Tempeln voll Säulen und andern anſehnlichen Gebäuden ſich faſt ganz erhalten habe.

Ich laſſe es dahingeſtellt ſeyn, in wiefern dieſe Ausſage Glauben verdient, unbegreiflich bleibt es aber immer, daß die Franzoſen ihren hieſigen Aufenthalt nicht beſſer benutzen, um dergleichen Notizen gründlich aufzuklären, oder überhaupt nur irgend etwas für die Wiſſenſchaft zu thun. Man macht alle Augenblicke militairiſche Expeditionen mit mehreren Tauſenden um einer befreundeten Tribu einige geſtohlene Ochſen mit den Intereſſen wiederzuholen; wäre es nicht unſrer Civiliſation angemeſſener, auch etwas weniger materielle Gegenſtände dabei ins Auge zu faſſen? So iſt man neulich nahe an dem von mir erwähnten, höchſt merkwürdigen, noch ganz unbekannten Monument, dem Cobur-er-Rumia ruhig vorbeimarſchirt, und hat nicht einmal daran gedacht, es näher unterſuchen zu laſſen. Wie intereſſant und erfolgreich würde eine Expedition nach dem nur 20 Stunden entfernten Dschordschora, dem höchſten Berge des kleinen Atlas, ſeyn, die jeden Augenblick mit 1000 Mann und einigem Berggeſchütz ohne alle Gefahr zu unternehmen wäre; und nach dem, wovon ich mich bei meinem Privatzuge nach dem Hammal überzeugt, müßte man dort ohne Zweifel endlich etwas Gewiſſes über die Lage des großen Atlas zu beſtimmen im Stande ſeyn, denn noch immer die Geographen wie ein Phantaſieſtück, als anmuthige Arabeske, auf ihren Charten verzeichnen, und ihm mitten in der Wüſte ſeinen langen Lauf anweiſen, was doch gegen die Analogie aller andern Gebürgsketten ſtreitet. Eben ſo bedauernswürdig iſt es, daß die Provinz Conſtantine, die in der römiſchen Zeit ſo blühend war, daß ſie allein zu der Kirchenverſammlung in Hippone 400 Biſchöffe ſandte, und die notoriſch voll der wohlerhaltenſten und merkwürdigſten Alterthümer iſt, den Franzoſen noch immer eine terra incognita bleibt, obgleich ihre Eroberung ſehr leicht geweſen wäre, einzelnen Reiſenden aber der grauſame Charakter Achmet-

Bey's jetzt ihre Exploration ganz unmöglich macht.

Ich muß bei dieſer Gelegenheit noch einer Notiz erwähnen, die einem der Reiſenden in **Mascara** mitgetheilt ward.

Schon einige alte Reiſebeſchreiber, und neulich wieder der unermüdliche Lander, haben von einer ganz beſonders ausgezeichneten und in Europa noch unbekannten Pferderace im Innern Afrika's geſprochen, und Einige wollen ſogar behaupten, daß jene berühmten Hengſte und Stuten, welche Carl der Zweite kommen ließ, und die, wie man gewiß weiß, weder aus Syrien noch dem glücklichen Arabien herſtammten, ſondern auf dem Wege der Barbarei nach England gelangten, von dieſer Race ſich herſchrieben, und ſo die Stammältern der jetzt vorzüglichſten Pferde Europa's geworden ſind.

In **Tremesen**, einer Stadt hinter **Mascara**, von der die Caravanen nach **Tombuctu** abgehen, und wo, wenn ich nicht irre, Roentgen ermordet wurde, herrſcht eine ähnliche Sage, die dort von

Niemand bezweifelt wird. Das Königreich Tafilet ſoll der Ort ſeyn, wo dieſe Pferde ſich vorfinden, von deren Ausdauer und Schnelligkeit man wahre Wunderdinge erzählt. Man geht ſo weit, zu behaupten, daß einige von ihnen nur gebraucht werden können, wenn die Reiſe von ſehr langer Dauer iſt, da man ſie, einmal lancirt, nicht eher als nach einigen Tagen in ihrem Laufe aufzuhalten vermag, eine Reiſeart, den Mährchen Arabiens angemeſſen, die freilich auch nur in der Wüſte, wo dem Renner kein Hinderniß in den Weg tritt, ausführbar ſeyn möchte. Den edelſten dieſer Thiere werden Ringe von gediegenem Gold durch die Naſenlöcher gezogen, und auch Armbänder an den Beinen befeſtigt, welches Letztere übrigens die Bewohner von Conſtantine bei koſtbaren Pferden ebenfalls zu thun pflegen. Gold iſt in Tafilet ſehr häufig, und die Art es zu gewinnen, wurde folgenderweiſe romanhaft beſchrieben. Da angeblich in Maſſen Goldſtaub im Sande in der Wüſte liegt, und am Tage ſchwer zu unterſcheiden iſt, ſo reitet man des Nachts, mit einer brennenden Fackel und einem Sack Aſche umher, wo es dem Suchenden im Schein des Feuers entgegen blitzt. Sobald er es bemerkt hat, wirft er ein Häufchen Aſche auf den Fleck, bis ſein Sack leer geworden iſt. Am folgenden Tag findet er nun leicht die ſo bezeichneten Stellen wieder und gräbt das Gold gemächlich aus, es in kleinere Säcke von einem beſtimmten Gewicht füllend. Ein ſolcher Beutel gilt im Handel mit den Europäern **200** ſpaniſche Piaſter, hat aber in der Wirklichkeit bald mehr, bald weniger Werth. Die erwähnten Fackeln dienen indeß nicht ganz allein blos, um das Gold zu finden, ſondern auch die Boaſchlangen von fürchterlicher Größe abzuhalten, welche dieſe Gegend verpeſten, und nach der hyperboliſchen Sprache dieſer Neger oft Roß und Reiter miteinander verſchlingen ſollen.

Ich kehre jetzt zur Audienz nach **Mascara** zurück. Als **Abdel-Kadèr** ſie beenden wollte, zeigte er der Geſellſchaft mit Würde und Grazie durch einen Wink mit der Hand an, daß ſie ſich jetzt entfernen dürfe, worauf die vornehmſten der draußen Wartenden eingelaſſen wurden. Da der Sultan erfahren hatte, daß die Fremden ſchon am andern Tage ſeine Hauptſtadt wieder zu verlaſſen gedächten, ließ er ſie, nachdem er ihnen ebenfalls einige unbedeutende Geſchenke geſandt, noch einmal des Morgens zu ſich holen, um Abſchied von ihnen zu nehmen. Diesmal fanden ſie den Hof mit einer ſehr barok ausſehenden, und noch barokere Töne von ſich gebenden, ſogenannten Janitſcharenmuſik angefüllt, welche der der Franzoſen mit wenig Glück nachgeahmt war. Sie durchſchritten einen Saal, der voll Waaren lag, die nur zu Geſchenken, die der Sultan macht, beſtimmt ſind, aus welchem Vorrath auch die, welche ſie erhalten hatten, geſchöpft worden waren. Das Ceremoniel blieb daſſelbe wie geſtern, mit Herrn Lepelliſſier wurden einige vortheilhafte Handelsverbindungen abgeſchloſſen, und die Fremden verließen Abdel-Kadêr, eben ſo zufrieden mit ſeiner geiſtreichen

Unterhaltung als mit der Herablaſſung ſeines Benehmens. Er ließ ihnen zuletzt noch eine Art von Firman überreichen, und ſetzte hinzu, daß ſie auf Vorzeigung dieſes bei jedem Chef, wie in jeder Hütte, die freundlichſte Bewirthung finden würden, welches ſie auch auf ihrer Rückreiſe vollſtändig erprobten.

Herr Klimerath ſtellte mir bei ſeinem Beſuch einen jungen Herrn Dorn aus Stettin vor, den ich vor zwei Jahren in dem mir immer theuer bleibenden Hamburg geſehen hatte, und mit Freuden dieſes liebe Andenken wieder anknüpfte. Er kam aus Neapel, wo, wie er launig ſagte, an der Ausgrabung von Pompeji jetzt nur noch 30 Individuen arbeiteten, nämlich 15 Mauleſel und 15 Kinder. Ein Engländer hatte ſich neulich vom daſigen Gouvernement die Erlaubniß erbeten und erhalten, 14 Tage in einem der von Neuem zum Tageslicht gebrachten altrömiſchen Häuſer Pompeji's wohnen zu dürfen, hatte es mit vielen Meublen und Utenſilien im antiken Styl (wahrſcheinlich nach Herrn Hope's Zeichnungen) in Stand geſetzt, ſich, ſeine Familie und ſämmtliche Dienerſchaft ſtreng altrömiſch bekleidet, und brachte nun ſeine 14 Tage, mit der Küche aus Peregrine Pickle, und der Lektüre ſämmtlicher Claſſiker in guter Ueberſetzung, mit der ängſtlichſten Sorgfalt, als ächter republikaniſch-römiſcher Bürger zu. Gewiß, andere Leute können auch auf eine ſolche geniale Idee kommen, aber nur ein Engländer führt ſie in ihrer ganzen Länge materiell aus. Wie gern hätte ich einen halben Tag, das römiſche Mahl mit eingeſchloſſen, bei dem edlen Märtyrer zugebracht; und recht überlegt, däucht mir, könnte dieſer burleske Gedanke vielleicht mit Succeß bei der Arrangirung irgend eines Feſtes zu einer intereſſanteren Maskerade benutzt werden, als die gewöhnlichen ſind, welche wegen ihrer zu leeren Abgeſchmacktheit leider Niemand mehr beſuchen noch geben will.

Den 11. März.

Ich muß mich bei mir ſelbſt anklagen, nie mein Reiſejournal ſo nachläßig als hier geführt zu haben. Es ſind ſogar der größte Theil der Dinés, denen ich beigewohnt, und alle die, welche ich ſelbſt gegeben, ſchmählich von mir übergangen worden! Sie hätten doch manches Erwähnungswerthe dargeboten; jetzt erinnere ich mich nur noch, daß der gute Gouverneur mir einmal die Ehre erzeigt hat bei mir zu ſpeiſen, bei welcher Gelegenheit einer der Gäſte den drolligen Einfall hatte, zu behaupten: die chambre des Pairs würde bei der geringen Mannhaftigkeit die ihre traurige Verfaſſung jetzt noch verſtatte, weit beſſer thun, künftig den Namen der chambre des mères anzunehmen; ferner iſt mir noch gegenwärtig, daß während einer andern Mahlzeit bei mir der liebenswürdige Conſul Belgiens vier bis fünf Gedichte mit der Schnelligkeit eines Stenographen beim Schäumen des Champagners niederſchrieb, wovon zwei nichts Geringeres als mich ſelbſt zum Gegenſtande hatten; und endlich, daß Herr Gouſſet (ein ominöſer Name für einen Wirth) der jetzige Gaſtgeber im hôtel de Paris, ein früherer maitre d'hôtel des großen Banquiers Schickler in Paris, Alles aufbot, die ſchlechte Qualität der algieriſchen Eßelemente zu leidlich genießbaren Ragouts zuſammen zu brauen. In der That iſt alles Fleiſch ohne Ausnahme, Butter, Milch, ſelbſt Fiſche und Hummer, hier nur in höchſt mittelmäßiger Qualität aufzutreiben, eine ſehr ſchwarze Seite Algiers, deren Erwähnung ich abſichtlich bis zuletzt gelaſſen habe, um meinen geiſtreichen Leſern nicht zu früh einen Degout vor dieſem Ort beizubringen. Doch zwingt mich

Gerechtigkeitsliebe hinzuzuſetzen, daß friſche Eier und Gemüſe eine glorreiche Ausnahme von dem bisher Geſagten machen, und die Orangen von Blida den beſten malteſiſchen wenigſtens gleichkommen.

Auch eines ſplendiden Balles bei Herrn Baccuet, wo eine Flora der lieblichſten Damen verſammelt war, und Herr Dorn die Geſellſchaft mit Geſängen in allen Sprachen erfreute, nebſt einem ſehr heitern Feſte bei dem liebenswürdigen Italiäner Garavini muß ich noch erwähnen. Bei dem Letzteren tranken wir, auf einer Collection von Löwen- und Tigerhäuten ſitzend, den Kaffee aus einem genueſiſchen Service von Feigenholz, das ſo leicht wie Flaumfedern iſt, ſehr elegant ausſieht, und den Vorzug hat, daß man ſich bei zu heißem Inhalt nie die Finger daran verbrennen kann. Die mit Stroh beflochtenen Stühle in dem Salon waren von demſelben Holz gefertigt, und ein Dutzend davon hatten kaum das Gewicht eines einzigen der gewöhnlichen Art. Ein anweſender

Spanier berichtete verſchiedenes mir Neue über den jetzigen Guerilla-Krieg in ſeinem Vaterlande. So ſagte er unter andern, daß Zumalacarreguy, während der früheren ſo kurzen und unglücklichen Invaſion Mina's, Adjutant dieſes Generals geweſen ſey, und ſonderbarerweiſe jetzt Mina grade dieſelben Truppen commandire, und dieſelben Leute um ſich habe, gegen welche er damals gekämpft; und umgekehrt Zumalacarreguy wiederum die damaligen Bundesgenoſſen Mina's unter ſeinen Fahnen verſammelt halte. Wenn Jener nun eine Proclamation gegen Mina erlaſſe, ſo mache er dieſe niemals ſelbſt, ſondern benutze immer eine oder die andere, von Mina in jener Zeit eigenhändig verfaßten, nur mit geringer Abänderung der Localitäten — welches den alten Feldherrn von allen ihm geſpielten Streichen Zumalacarreguy's am meiſten ärgern ſoll. Das Eigenthümlichſte bei dieſer factiſchen Umwechſelung ſcheint mir, daß dennoch weder Mina noch Zumalacarreguy im Grunde ihre Prinzipien geändert haben, und gewiß kann eine ähnliche Verwirrung aller Verhältniſſe, nur in einer ſo coloſſal grotesken politiſchen Zeit, wie die unſre iſt, denkbar werden!

Unſer Wirth, der ſeit Kurzem amerikaniſcher Conſul geworden iſt, und deſſen Talent das Glück freundlich lächelt, theilte uns einen ſeltenen Beweis hiervon mit. Bei dem entſetzlichen Sturm, der neulich Alles im Hafen zu vernichten drohte, und auch wirklich vernichtet haben würde, wenn die große Gabarre, la Marne, ſich losgeriſſen hätte, die gleich einem furchtbaren Rieſen umherſchwankte und am Ende nur noch an einem einzigen, letzten Kabel hing, der in den Magazinen noch vorräthig geweſen war — befanden ſich von Herrn Garavini ſechs Schiffe im Hafen, wovon drei leer und hoch aſſecurirt, drei andere zur Abfahrt friſch beladen, und noch nicht verſichert waren. Der Sturm zertrümmerte die Hälfte dieſer Fahrzeuge und das gut gelaunte Glück richtete es ſo ein, daß dieß grade die leeren waren, die übrigen blieben unverſehrt; ein Umſtand, der Garavini zu dem einzigen machte, welcher von der allgemeinen Calamität vielleicht ſogar noch einigen Vortheil zog.

Den 14. März.

Der ehemalige Bey von Tittery hatte mich auf ſein Landhaus eingeladen, was ich um ſo lieber annahm, da ich begierig war, einer ächt türkiſchen Mahlzeit im höheren Styl beizuwohnen. Oberſt Marey, Herr Klimerath, und Herr Bellart, nebſt einem jungen, eben angekommenen Marſeiller, waren die übrigen Gäſte. Der freundliche und biedere Gaſtgeber empfing uns, von zwei ſtattlich gekleideten Negern begleitet, am Thor ſeines Orangengartens. Ich fand ſeine Villa ſehr artig eingerichtet; beſonders reizend war der mit Porcellanfließen gepflaſterte, mit Waſſerbecken und Fontainen gezierte Hof, den luſtige und zierliche Sommerſalons von ungewöhnlicher Größe umgaben, und einige ſchöne Bäume beſchatteten. Das geräumige Zimmer im erſten Stock, wohin man uns heraufführte, war mit einem in brennenden Farben geſtreiſten Teppich belegt, deſſen gleichen, wie er mir ſagte, nur in der Wüſte verfertigt wird. Niedrige Divans, mit zum Theil in Gold geſtickten Kiſſen, ſtanden an den Wänden. Eine auserleſene Sammlung mit Silber und Steinen ausgelegter Waffen hing auf der andern Seite, und einige alterthümliche venetianiſche Spiegel, nebſt zwei maſſiven Tiſchen, vollendeten das Ameublement der Stube. Wir wurden ſogleich mit Kaffe und Pfeiſen bewirthet, nebſt ſeltſamen Confitüren von Kartoffeln und Kürbis. Ein großes ſilbernes Becken ward vor uns auf den Boden geſetzt, um die kleinen Kohlen, welche man hier ſehr zweckmäßig zur Anbrennung der Pfeiſen auf den Tabak legt, nachdem ſie ihren Zweck erfüllt, darein wieder abzuwerfen. Zur Placirung der Kaffeetaſſen und Confitüren, ſetzte man kleine, nur einen Fuß hohe, ſehr niedliche Gueridons, aus koſtbarem Holz und Perlmutter gefertigt, neben uns. Man unterhielt ſich in italiäniſcher Sprache, welche dem Bey ziemlich geläufig war. Bei dieſer Gelegenheit erzählte uns der Oberſt manche pikante Anekdote von dem Kriege mit den Arabern während ſeines Hierſeyns. Nach einem glücklich beſtandenen Gefecht, wo mehrere der feindlichen Beduinen, anſcheinend todt umherlagen, wollte einer ſeiner Spahis, ein ſehr tapferer Neger, dem zunächſt Liegenden, einem ſchönen jungen Mann, deſſen gläſerne Augen ihn bewegungslos anſtarrten, zu größerer Sicherheit den Kopf abſchneiden, und zog bereits zu dieſem Behuf ſeinen Jataghan. „Wozu willſt du dir die unnütze Mühe machen, dem Todten den Kopf zu nehmen?“ ſagte einer ſeiner Camaraden, verdrießlich auf den Oberſt blickend, „man bezahlt uns ja die Köpfe nicht mehr.“ „Du haſt auch Recht,“ erwiederte der Neger, ſteckte ſeinen Jataghan wieder ein und ritt davon. Nach einem

Jahre meldet ſich bei Marey, als gerade zufällig derſelbe Neger wieder bei ihm ſteht, ein Ueberläufer des Bey von Conſtantine, der um Aufnahme unter die franzöſiſchen Spahis bittet. „Du kömmſt mir bekannt vor,“ ſagte der Oberſt, „warſt Du vielleicht früher ſchon in franzöſiſchem Dienſt?“ „Nein,“ erwiederte der Araber lächelnd, „aber der da neben Ihnen wollte mir einmal den Kopf abſchneiden, als ich mich todt geſtellt hatte; glücklicherweiſe aber ward er wieder anderes Sinnes.“ Der Neger konnte ſich anfangs kaum darüber zufrieden geben, ſo angeführt worden zu ſeyn; „jetzt aber,“ fuhr der Oberſt fort, „ſind Beide gute Freunde und meine beſten Leute. Es ſind dieſelben, auf deren Geſchicklichkeit ich Sie bei dem neulichen Manöver beſonders aufmerkſam machte.“

Ein hereingebrachter Tiſch, ebenfalls nur von einem Fuß Höhe, mit fremdartigen Speiſen beladen, dem noch zwei mauriſche Gäſte von der Familie folgten, unterbrach uns hier, und wir nahmen auf niedrigen Kiſſen Platz, alle türkiſch auf unſern Beinen ſitzend, woran ich ſchon ziemlich gewöhnt bin, was aber den jungen Marſeiller nach kurzer Zeit in eine wahre Leidensgeſtalt verwandelte. In der Mitte des Tiſches ſtand eine große Schüſſel Nudeln in Bouillon gekocht, aus der Alle mit ſchön geſchnitzten hölzernen Löffeln ſuppen mußten. Außerdem befanden ſich vor jedem Gaſt einige kleine Aſſietten, mit den heterogenſten Gegenſtänden angefüllt, als ſüßer Rahm, Aljoli (mit Eiern abgeriebener Knoblauch) ſaure Milch mit Zucker, Radieschen, Confitüren, ſaure Gurken, in Oel marinirte Sachen u. ſ. w., in welche, im Verfolg des diné's, nach Belieben, bald von Dieſem, bald von Jenem mit den Fingern hineingefahren und davon zugelangt wurde. Eine Serviette, lang wie ein Vorhang, reichte um den ganzen Tiſch, und diente Allen gemeinſchaftlich. Nach der Suppe erſchien eine Art dünner vol au vent, oder warme Paſtete, die ich nie beſſer gegeſſen habe. Die Art und

Weiſe aber, wie mit den von Fett glänzenden Fingern, von den unappetitlichſten Fäuſten, bei jedem Biſſen, den man nahm, fortwährend darin umhergewühlt wurde, war für einen Europäer ſchwer ohne Eckel zu ertragen. Nun folgte ein ebenfalls vortrefflich zubereiteter gebackner Fiſch, zu dem hauptſächlich das erwähnte Aljoli genoſſen wurde, dann ein ſehr feiner Cuscussu mit Mandeln, Zucker und friſchem dicken Rahm; nach dieſem ein ſaftiger Schöpſenbraten mit Knoblauch aſſaiſonirt; dann gebratene Hühner, und zuletzt ein Milchreis mit Confitüren, deſſen Delicateſſe und Zartheit in der That nichts zu wünſchen übrig ließ. Das Deſſert war gleich vorzüglich; Roſinen von Smyrna, Datteln aus der Wüſte, die ſchönſten grünen Piſtazien, ſüße Bananen und die herrlichſten Orangen, mit vielen eingemachten Früchten, zierten würdig den Tiſch. Wir waren jedoch Alle froh, als das ſilberne Waſchgeſchirr mit wohlriechenden Waſſern und feinen Shawlſervietten erſchien, um uns von der unbequem gezwungenen Lage unſerer Beine zu befreien. Der Marſeiller geſtand, daß, wenn es noch fünf Minuten länger gedauert hätte, er ohne Zweifel in Krämpfe verfallen wäre, und da er, mit den hieſigen Sitten noch ganz unbekannt, aus Furcht zu beleidigen, auch von Allem, was der Wirth uns dringend einnöthigte, sehr reichlich gegeſſen hatte, wozu es nichts als Waſſer und Milch zu trinken gab, ſo ſah er überdies einer peinigenden Indigeſtion unfehlbar entgegen. Ich hatte mir die Freiheit genommen, meine Geſundheit vorſchützend, eine Bouteille Bordeaux mitzubringen, welche die Andern, wie es mir ſcheint, aus zu großer Rückſicht, nicht mit mir theilen wollten.

Nach Tiſch wurde wieder zum Kaffee und den Pfeifen übergegangen, wobei uns der gefällige Wirth ſeine beiden wunderhübſchen Töchter von 10 und 12 Jahren präſentirte, die in weiten Hoſen und Jacken wie Knaben angezogen waren, und deren ſchöne rabenſchwarze Haarzöpfe, künſtlich geflochten, bis auf die Knöchel hinabreichten. Ein

Spaziergang in den verſchiedenen Gärten beſchloß den Tag, worauf wir uns zu Pferde ſetzten, und ſehr zufrieden mit dieſem Echantillon türkiſcher Gaſtfreundſchaft, in der Abenddämmerung Algier wieder erreichten.

Den 16. März.

Die Stadt befand ſich dieſer Tage in einigem Allarm, weil die **Hajuten** mit großer Frechheit vier bis fünf Leute auf der Straße nach **Duera**, nur zwei Stunden von Algier entfernt, ermordet hatten. Es war ein komiſches Zuſammentreffen, daß grade den Tag vorher ein Befehl des Gouverneurs erſchien, der verbot ohne Autoriſation Waffen zu tragen, und zugleich die Etablirung einer Ambulance für die Bequemlichkeit der Reiſenden zwiſchen Algier und **Duera** angekündigt worden war, welche jetzt ſchwerlich viele Paſſagiere zu erwarten haben möchte. Man kann nicht leugnen, daß die **Hajuten** ihre Unternehmung mit vieler Liſt und Kühnheit bewerkſtelligt hatten, denn während die Franzoſen, 1200 Mann ſtark, zu einer Expedition über Buffarick und zur Recognoscirung der verſchiedenen Furthen über den Mazafran ausgezogen waren, paſſirten ſie ſelbſt mit 300 Mann Fußvolk und einigen 80 Reitern durch die nämlichen Furthen den Fluß, attakirten die bei Staoueli wohnenden, den Franzoſen befreundeten Tribus, raubten ihnen 100 Stück Vieh, tödteten ihnen mehrere Leute nebſt den unglücklichen Chriſten, die ſie auf der Straße fanden, und waren ſchon wieder auf demſelben Weg zurückgekehrt, als die Expedition erſt am Fluſſe ankam. Hätte dies nur um einige Stunden früher geſchehen können, was bei richtigeren und ſchnelleren Nachrichten ſehr leicht möglich geweſen wäre, ſo würden Wenige der Araber entkommen ſeyn. Es ſcheint aber, daß die Spione den Letzteren bei dieſer Gelegenheit beſſer gedient hatten, als den Franzoſen. Wie ich hörte beträgt der Fond, welcher für dieſes Departement ausgeſetzt iſt, monatlich nur 200 Franken, wofür freilich nicht viel Auskunft zu erhalten iſt.

Von der kaltblütigen Kühnheit der Hajuten giebt folgendes einen Begriff. Zwei franzöſiſche Gensd'armes ritten an dieſem Tage, mit Karabiner, Säbel und Piſtolen bewaffnet, nach Duera. Nur noch 500 Schritt vom Camp entfernt, bemerkt der Eine, daß ihnen zwei Araber im langſamen Schritt zu Pferde folgen. Er macht ſeinen Camaraden aufmerkſam darauf. „O die ſind von unſern Spahis;“ erwiedert dieſer. „Wir wollen ſie aber doch lieber vorausreiten laſſen,“ meint der Erſte. Die Gensd'armes halten an und rufen den Arabern zu, bei ihnen vorbeizureiten. Dieſe antworteten bejahend, kommen ganz unbefangen heran, und wie ſie neben ihnen ſind, ſchießt der Vorderſte mit ſeiner Piſtole den nächſten der Gensd'armes nieder. Sein Camarad verliert den Kopf und jagt unangefochten nach Duera herein. Unterdeſſen ward der Verwundete von den Arabern ganz gemächlich vollends getödtet und beraubt.

Mein Arzt erzählte mir, daß vor ohngefähr vier Wochen ein **Hajute** mit zerſchmetterter Hand zu ihm kam, und ſich dieſelbe im Gelenk von ihm abnehmen ließ; bei welcher Operation er keine Miene verzog, ſondern nur fortwährend Gebete aus dem Koran leiſe vor ſich hinmurmelte. Er ſagte aus, daß er vom Sohne des **Marâbut** von **Kolea** ein paar Piſtolen gekauft gehabt habe, die er ſich nachher zu bezahlen geweigert. Der **Marâbut** machte ihm hierüber die bitterſten Vorwürfe, und als dies nichts half, ſagte er zu ihm: Die Strafe wird nicht ausbleiben, und der Himmel dir die treuloſe Hand rauben, welche die eingegangene Verbindlichkeit nicht erfüllen will. Am andern Tage ſchießt er mit denſelben Piſtolen bei Gelegenheit eines Feſtes; die eine zerſpringt und zerſchmettert ihm wirklich die Hand. Von abergläubiſchem Schrecken ergriffen, tilgt er ſogleich ſeine Schuld, und eilt dann erſt, um Hülfe zu ſuchen in die Stadt. Nach einigen Wochen entließ ihn der Arzt, nachdem er noch eine künſtliche eiſerne

Hand für ihn beſtellt hatte, die, der Abrede gemäß, der Araber nach beſtimmter Zeit abholen ſollte. Er kam jedoch nicht wieder, und als geſtern der Doctor einen der Camaraden deſſelben, dem er zufällig in der Straße begegnete, frug, was denn aus Jakub geworden ſey, daß er ſeine Hand nicht hole, antwortete dieſer: O, der braucht Eure Hand nicht mehr, denn er hat ſeitdem ſchon wieder mit der andern, zur Sühne ſeiner Sünden, drei Chriſten in der letzten Affaire umgebracht.

Den 20. März.

Wie ſchwer es iſt, Sprachen zu erlernen, wenn die Sonnenſeite des Lebens von Einem zu weichen anfängt, empfinde ich jetzt, da ich noch immer nur höchſt imperceptible Fortſchritte im Arabiſchen mache, obgleich ich wöchentlich mehrere Stunden bei dem vortrefflichen Profeſſor **Pharao** nehme, einem ſehr wiſſenſchaftlich gebildeten Aegyptier, der, wenn er auch nicht von den Pharaonen abſtammt, wenigſtens einer ſehr guten Familie jenes Landes angehört. Früher **Instructeur** in der Armee des Vicekönigs machte er einen Theil der Campagne **Ismaël's** gegen die Wechabiten mit, beſeelte ſpäter in Paris hauptſächlich den Unterricht der von dem Paſcha dahin geſendeten jungen Aegyptier, und iſt jetzt Secretair-

Interpret des Gouverneurs, ſo wie Profeſſor der arabiſchen Sprache in Algier. Ich habe dieſe Details hier aufgeführt, weil Herr Pharao ſo eben in franzöſiſcher Sprache ein höchſt merkwürdiges Werk über die arabiſche und mauriſche Geſetzgebung in Afrika herausgegeben hat, was bisher in der europäiſchen Literatur ſo gut wie ganz fehlte, und nach allem, was ich in dem ſehr unterhaltenden Manuſcripte geleſen, zu urtheilen, auch unſern deutſchen Juriſten gewiß ſehr willkommen ſeyn wird. Gern hätte ich mir einige Auszüge erlaubt, wenn der Gegenſtand nicht zu ernſt für meine beſcheidene Zwecke wäre, und überdies das Ganze bald dem Publikum zur eigenen Anſicht vorgelegt werden ſoll. Es iſt genug hier darauf aufmerkſam gemacht zu haben.

Da meine Abreiſe herannaht, und das Wetter ungemein klar war, ſtieg ich noch einmal auf die höchſten Zinnen der Cassba, von wo die Ausſicht, des ganz eigenthümlichen Effekts wegen, welchen dieſe hunderte von Terraſſen der Stadt darbieten, mir faſt noch dem Panorama, das man vom Fort l'Empereur erblickt, vorzuziehen zu ſeyn ſcheint. Ich pflege gern auf ſolche Weiſe den letzten Abſchied von einem Orte zu nehmen, beſonders einem wie Algier, der mir ſo vielfältige Erinnerungen zurückläßt. Noch einmal ruhten nun meine Augen mit Wohlgefallen auf dem einſamen Blockhauſe des hohen Budschariah, wie auf jenem Heere freundlicher Villen, in deren manchen ich die liebenswürdigſte Gaſtfreundſchaft genoſſen; und als meine Blicke über die Ebene ſchweiften, die ich ſo vielfach durchgezogen, zeigten ſich mir auch der Hammal noch einmal, ſo deutlich, daß ich mit meinem Glaſe den ganzen Weg bis zu ſeinem Gipfel, den ich zurückgelegt, genau verfolgen konnte. Ein franzöſiſcher Hauptmann, der uns begleitete, und den Feldzug in Griechenland mitgemacht hatte, unterhielt uns während dem mit allerlei drolligen Anekdoten von Ibrahim und ſeiner Umgebung. Indem ich eine davon hier nacherzähle, erſuche ich mit meiner gewöhnlichen

Gewiſſenhaftigkeit alle Damen, denen dies in die Hände fallen ſollte, beſagte Anekdote ſorgfältig zu überſchlagen. Thun ſie es nicht, ſo waſche ich meine Hände in Unſchuld.

Ibrahim liebte den Champagner ſehr, und wurde dadurch oft bei den Feſten, die ihm die franzöſiſchen Generale und die Admirale der vereinigten Flotte um die Wette gaben, in die heiterſte Stimmung verſetzt. Einmal ſagte ihm bei einer ſolchen Gelegenheit ein fremder Admiral: „Mais votre Altesse a réellement trop de femmes; il est impossible que vous puissiez toutes les satisfaire.“ Ibrahim, welcher einen franzöſiſchen Offizier als Dollmetſcher bei ſich hat, der ihn überall begleitet und vor dem er kein Geheimniß zu haben ſcheint, befahl etwas piquirt dieſem, dem Admiral zu antworten, qu'il lui proposait un pari de 20,000 sequins, qu'en présence de tout les convives, il lui prouverait avec six de ses femmes l'une après l'autre, qu'il n'était pas leur mari de nom seulement. Mais qu'en suite, l'amiral devrait faire la même chose: et que pour cela, il lui offrait, quoique Turc, de choisir parmi toutes les femmes de son harem celles qui lui plairaient le mieux. Et que celui qui resterait court dans le combat, paierait la gageure. Da nun der Admiral ein ſo braver Seemann er auch iſt, doch dieſes Anerbieten ſich nicht anzunehmen getraute, ſo mußte er manche Scherze auf ſeine Koſten erdulden, in welche Ibrahim am thätigſten einſtimmte.

Einer Dame in Algier geſchah etwas ähnliches mit einem dortigen vornehmen Türken, der ſich jedoch nicht ganz ſo kühn wie Ibrahim zeigte. Es entfuhr ihr nämlich der naive Ausruf: „Mon dieu, Monsieur, que pouvez vous faire avec toutes ces femmes?“

„Madame,“ antwortete der Türke gravitätiſch, „je ne fais jamais qu'avec deux ou trois dans le même jour.“ Hier wären auch Betrachtungen über die guten und ſchlimmen Folgen der

Civiliſation zu machen! Den europäiſchen Ehemännern ſchadet ohne Zweifel das zu viele Denken. —

Ibrahim legte überall eine wahre Herzensneigung für die Franzoſen an den Tag, die Engländer ſchien er weniger zu lieben, und die Ruſſen noch weniger. Ueber die Manöver der franzöſiſchen Cavallerie war er oft ſo entzückt, daß er vor Freuden in lautes convulſiviſches Lachen ausbrach, und mehrmals ausrief: „Ihr ſeyd die wahren Kinder Napoleons, mit ſolchen Soldaten eroberte ich die Welt!“ Seinem großen Vorbilde ähnlich erſchien auch Ibrahim ſtets höchſt einfach gekleidet, wogegen ſein Gefolge immer mit Gold und Juwelen bedeckt war.

Die Nacht brach ſchon ein, als ich die Geſellſchaft verließ und, einen großen Umweg nehmend, nach Hauſe ging. Welche andere Gefühle beherrſchen doch wiederum den Menſchen, wenn der Tag geſunken, und die ſtille Nacht mit ihrem geheimnißvollen Schweigen ihn von Neuem umfängt. So oft ich mich in der Betrachtung des Sternenhimmels verliere, werden mir immer alle Arten von Schwärmerei klar. Was ſind ſie anders, als die innigſte Begierde, ſich auf eine oder die andere Weiſe der unſichtbaren unendlichen Macht zu nähern, die über allen dieſen Welten thront.

Den 24. März.

Ehe ich Algier verlaſſe, halte ich es noch für eine wahre Schuldigkeit, alle Fremden vor den hieſigen europäiſchen Handwerkern und Kaufleuten zu warnen. In meinem ganzen Leben bin ich nirgends ſo ſchamlos fortwährend übertheuert und angeführt worden. Die Details gehen ins Unglaubliche, und da ich einige Fälle dieſer Art zu empörend fand, um mich ruhig darein zu ergeben, wandte ich mich an den juge de paix, der mir nicht nur vollkommen Recht gab, ſondern mich auch noch durch ein beſonderes Billet darin beſtärkte, wegen der Gerechtigkeit meiner Sache nicht nachzugeben. Demohngeachtet war das Reſultat das gewöhnliche, d. h. das Urtheil deſſelben

Richters moderirte zwar die Forderung, jedoch unverhältnißmäßig gering, und die eben ſo übertriebenen Gerichtskoſten, mit denen des Advokaten vereinigt, überſtiegen daher noch die erſte Summe der gewiſſenloſen Rechnung. Freilich war die Frau des Advokaten meines Gegners eine der hübſcheſten in Algier, und Gott weiß, ob der Handwerker den das Geſetz ſo milde behandelte, nicht auch für das Juſtizperſonal billiger als für mich arbeitet. Kurz als mir mein Advokat den allerdings unerwarteten Ausgang meldete, und ſeine Liquidation beifügte, machte er ſich ſelbſt mit der heiterſten Laune über das klägliche denouement luſtig, indem er naiv verſicherte: die alte Geſchichte von der Auſter wiederhole ſich noch immer, und, wie ich jetzt lerne, in Afrika ſo gut wie in Europa.

Da alſo weiter kein Ausweg übrig zu bleiben ſcheint, ſo rathe ich wohlmeinend jedem Fremden in Algier, nie Etwas irgend einer Art, das Geld koſtet, zu kaufen, zu miethen, oder zu beſtellen, ohne vorher den Betrag genau zu fixiren, NB., wenn er mit Chriſten zu thun hat, denn die Muſelmänner und Juden betrügen hier entweder gar nicht, oder wenigſtens decent. Ich bin überzeugt, daß Jeder, der dieſer Warnung folgt, mir nach einiger Zeit aufrichtigen Dank dafür ſagen wird.

Bone, den 28. März.

Nachdem ich allen Pflichten eines höflichen Reiſenden genügt, nämlich alle Abſchiedsviſiten gemacht, die Abſchiedsmahlzeiten eingenommen und dabei Manche meiner algieriſchen Freunde und Gönner wirklich mit wahrem Bedauern verlaſſen hatte, beſchloß ich, mich den 25. gegen Abend auf dem Dampfboot des Gouvernements, le Brasier, nach Bougie einzuſchiffen. Mit dem mir folgenden Perſonal war eine kleine Veränderung vorgegangen. Der junge J.... begleitet mich als Secretair, und die Stelle des Pariſer Kammerdieners, der ſich in die arabiſchen Länder nicht mehr zu finden vermochte, hat ein achtzehnjähriger Maure eingenommen, deſſen Mangel an

Erfahrung durch guten Willen und Luſt zum Reiſen hinlänglich aufgewogen wird. Da überdem das Arabiſche ſeine Mutterſprache iſt, und er das Franzöſiſche geläufig, das Italiäniſche leidlich ſpricht, ſo dient er mir zugleich bequem als Dolmetſcher.

Der Admiral hatte die Artigkeit, mir vor dem Embarkiren noch eine Collation bei ſich anzubieten, welche durch die angenehmſte Unterhaltung gewürzt wurde. Ich hörte hier von mehreren unparteiiſchen Autoritäten eine genaue Erörterung über den ſo viel beſprochnen, in der Casaba gefundenen Schatz, und alle kamen darin überein, daß der Marſchall Bourmont, wie ein Theil der Armee, auf das unverantwortlichſte und abgeſchmackteſte in dieſer Hinſicht verläumdet worden wären. Die genauſten und nichts weniger als ſchonenden Unterſuchungen haben dies zur Evidenz erwieſen.

Man ging ſo weit, auf eine wahrhaft empörende Weiſe, den Leichnam des gebliebenen, jungen

Bourmont in Toulon aufzuhalten, den Sarg zu öffnen, und alle Glieder der Leiche zu unterſuchen, ob nicht irgendwo Edelſteine verborgen worden ſeyen. Der Marſchall ſelbſt fuhr in einem kleinen Trieſter Handelsſchiffe, mit nicht mehr als zwei Cantinen, als ſein ganzes Gepäck, von hier ab, ein trauriges Reſultat für den Eroberer von Algier, den die Nemeſis, für ſeine früheren Sünden gegen Napoleon, ohne Zweifel dadurch beſtrafte, der aber für ſein hieſiges Betragen nur Ruhm und keine Vorwürfe verdient hat.

Nicht ſehr bekannt iſt es geworden, daß bei der angelangten Nachricht von der Juli-Revolution, in dem zuſammen berufenen Kriegsrath unanimiter beſchloſſen wurde: mit der weißen Cocarde nach Frankreich abzuſegeln und daß nur der Admiral Duperré, durch ſeine beſtimmte Weigerung, die Ausführung dieſes Projects unmöglich machte, und einige Tage ſpäter, als neue Depeſchen den Willen der Nation noch deutlicher kund thaten, auch die Landarmee zur Annahme der dreifarbigen Cocarde und Unterwerfung unter die letzte Ordnung der Dinge bewog.*)

In dem elegant mit blau und rothen Tuchdecken belegten Canot des Admirals gelangte ich nach dem Dampfſchiff, wo ich in einer kleinen, luftigen Cajüte des Capitains, oben auf dem Verdeck, placirt wurde. Sie war voller Inſtrumente, Feilen, Bohrer, Hämmer, Zangen, Amboſſe u. ſ. w., denn der Capitain des **Brasier** iſt ein ſo paſſionirter Mechaniker, daß er alle nöthigen Reparaturen an ſeiner Maſchine ſelbſt ausführt. Da mein Bett ſich grade über den Rädern des Schiffes befand, ſo hatte ich vollkommen die Empfindung in einer weniger als gewöhnlich ſtoßenden, und mehr als gewöhnlich ſchwankenden Diligence zu fahren. Im Anfang war das ununterbrochene leiſe Schüttern, ſo wie der eigne Ton der ſich umwälzenden Räder, dennoch etwas ſtörend, nach und nach gewöhnte ich mich aber ſo gut daran, daß ich noch nie auf einem Schiffe beſſer geſchlafen habe. Auch war dies meine erſte Seereiſe, auf der ich nicht ſeekrank geworden bin, obgleich das ziemlich kleine Fahrzeug bei ſtets contrairem, ſtarkem Winde fortwährend gewaltig ſchaukelte. Ich ſchließe daraus, daß Allah mich noch zu mehreren und größeren Reiſen dieſer Art beſtimmt hat. Es war eine angenehme Ueberraſchung für mich, unter den übrigen Paſſagieren auch Herrn Klimerath zu finden, deſſen Unterhaltung immer ſo unterrichtend und mannigfaltig iſt. Außer ihm waren auch einige intereſſante Damen aus Conſtantinopel auf dem Schiff, die Frau des franzöſiſchen Civil-Intendanten in Bono mit ihrer

---

*) Als ich ſpäter Sir G. Temple's Reiſe nach Algier und Tunis las, fand ich die Bemerkung darin, „daß keine Beute der engliſchen Armeen in Indien der gleich gekommen wäre, welche der Schatz in Algier der franzöſiſchen Armee geliefert.“

Er hätte aber den wichtigen Unterſchied dabei nicht übergehen ſollen, daß die indiſche Beute unter die engliſche Armee, die ſie erobert, vertheilt wurde — die franzöſiſche Armee aber faſt nichts davon bekommen hat.

Tochter, die nach langer Trennung wieder in die Arme ihres Gatten eilte, und auf dem uns wohlbekannten Crocodil den großen Sturm ausgehalten hatte, wo ſie am Ende einer Marterwoche, ſich dem Hungertode eben ſo nahe als dem in den Wellen befand. Nur mit genauer Noth rettete ſich das Schiff zuletzt im elendeſten Zuſtande nach Port Mahon.

Die übrigen Figuren der Equipage und Paſſagiere blieben mir unbekannt.

Wir langten in **Bougie**, arabiſch **Budscheya**, (dem alten **Saldae**) erſt am andern Tage um fünf Uhr Abends an. Die Lage dieſes Ortes iſt außerordentlich pittoresk. Hohe und ſchroffe Felſen von den ſonderbarſten Formen ſteigen ſenkrecht, unmittelbar aus den Fluthen empor; einer bildet ein weites Thor, das mit der perſpectiviſchen Ferne dahinter, und dem ſmaragdenen Waſſergrunde darunter, einen magiſchen Effect hervorbrachte. Auf dem höchſten dieſer Steinberge haben die Franzoſen ein Fort erbaut, das von unten kaum zu erkennen iſt, ſondern vielmehr nur einer Mauerkrone gleicht, die man dem kahlen Felſenſcheitel aufgedrückt. **Bougie** ſelbſt, von großem Umfang, und überall faſt nichts als Ruinen alter und neuer Zeit darbietend, die von Gärten voll hoher Bäume lieblich durchflochten ſind, däuchte mir eine alte verlaſſene italiäniſche Stadt, und erweckte mein lebhafteſtes Bedauern, kaum anderthalb Stunden Zeit zu ihrer Betrachtung zu haben.

Ein vortrefflicher, kürzlich vollendeter Weg, den man gemächlich hinaufreiten kann, führt, von Mauern geſtützt, in weiten Windungen bis zum erwähnten Fort; es war mir indeß unmöglich, mehr als ein Drittheil davon zu erſteigen, ehe die Nacht einbrach. Wenigſtens ſah ich von dieſem Standpunkte aus das ſchöne grüne Thal mit ſeinem bedeutenden Fluß, den **Ptolemaeus Nasava** nennt, und der ſich hier in das Meer mündet, den es umgebenden Kranz jetzt größtentheils beſchneiter Bergſpitzen, und den ganzen bedeutenden Umfang der Stadt, mit zwei bis drei feſten

Schlöſſern, und mehreren Blockhäuſern, welche, ohngeachtet ihrer Nähe die Araber ſchon mehreremale attakirt haben, und nur mit Mühe durch Kartätſchen davon zurückgetrieben werden konnten. Die Noth hat daher eine hübſche Vorrichtung erfinden laſſen, vermöge der dieſe Blockhäuſer in wenigen Sekunden von oben bis unten illuminirt, und die Lichter eben ſo ſchnell wieder verlöſcht werden können. Die erſte Idee dazu gab ein Blockhaus, das die Araber während der Nacht in Brand ſteckten, was ihnen an hundert Menſchen koſtete, da man beim Schein der Flamme vortrefflich auf ſie zielen konnte. Die Garniſon befand ſich in **Bougie** lange in einem förmlichen Blokadezuſtande, und konnte nicht einmal wagen, vor den Thoren Holz in der Plaine zu fällen, ohne ſogleich angegriffen zu werden. Die letzten Affairen haben jedoch, wie es ſcheint, den Feind etwas eingeſchüchtert, der hauptſächlich von ſeinen Prieſtern und **Marâbuts** ſo aufgehetzt werden ſoll, welche hierbei wahrſcheinlich ein Privatvortheil leitet.

Man war in Bougie ſeit vielen Wochen ohne Nachrichten aus Europa, und empfing daher die Neuigkeiten, die wir mitbrachten, als die Ernennung des Herrn von Broglie zum Präſidenten des Conſeils, den Tod des Kaiſers von Oeſterreich u. ſ. w. mit großem Intereſſe. Die Herren, an welche ich Briefe hatte, beſuchten mich ſämmtlich in dem elenden Reſtaurant, wo ich abgeſtiegen war, um eine glücklicherweiſe mitgenommene Paſtete zu verzehren, aber Keiner konnte mir etwas Materielles anbieten, weil eine ſolche Diſette an Proviſionen hier herrſchte, daß dem Anſcheine nach der Commandant supérieur, an den ich zufällig keinen Brief hatte, der Einzige war, welcher eine Art von Tafel hielt.

Der Befehlshaber der Artillerie gab mir einige Notizen über die hieſigen römiſchen Alterthümer, die nicht unbedeutend zu ſeyn ſcheinen, und ſeine Antikenſammlung, wie er mir ſagte, bereits vielfach bereichert haben. Man ſieht daraus, daß die Römer hier in ungeſtörterer Ruhe gelebt haben müſſen, als den Franzoſen zu Theil wird, und auch das verrufene Clima damals wahrſcheinlich beſſer geweſen iſt, denn der Commandant beſitzt die Grabſteine eines Terentius, der 80, eines Sempronius, der 88, und Eines aus der Familie Scipio, der gar 95 Jahr alt geworden iſt. Jetzt raffen epidemiſche Fieber und eine unerträgliche Hitze im Sommer die Menſchen noch häufiger als die Kugeln und der Jataghan der Araber dahin.

Bei aller dieſer Noth, Verfallenheit und Zerſtörung gewährte Bougie doch ein herrliches Schauſpiel, als ich es in meiner Gondel um 11 Uhr wieder verließ, und auf dem ſchwarzen Grunde der Nacht viele glänzende Lichter von den Bergen und aus den alten Schlöſſern auf uns herabſchimmerten. Beſonders ſchön nahm ſich ein Kaffeehaus, auf einem iſolirten Felſen ſtehend, aus, deſſen Fenſter mit dunkelrothen Vorhängen, großen chineſiſchen Laternen glichen. Unter uns leuchtete auch an vielen Stellen das Meer, und jeder

Ruderſchlag, ſo wie die lange Bahn des Schiffskiels, ſchienen tauſend Funken zu ſprühen.

Den andern Tag brachte ich, da nur einförmige Küſten zu ſehen waren, ruhig in meinem Bette zu, las, dictirte, aß mit wahrem Salzwaſſer-Appetit von der ſehr guten Küche des Capitains und ſchlief die Nacht darauf vortrefflich. Die neuere Erfahrung beſtätigt mir mein ſchon früher daraus abſtrahirtes Seeregime immer mehr, nämlich: kurz vor der Embarkation immer eine conſiſtente Mahlzeit zu mir zu nehmen, dann aber auf dem Schiff durchaus nicht eher etwas zu eſſen, als bis man Hunger fühlt, in dieſem Falle aber auch, ſelbſt wenn die Uebelkeit noch nicht vorüber iſt, dem angezeigten Bedürfniß zu folgen. Um den Durſt zu löſchen, iſt Orangeade das Beſte, und gegen Uebelkeit ein gutes Mittel, die Stirn häufig mit Citrone zu netzen und in eau de Cologne getauchtes Löſchpapier wie ein Kataplasma, auf den Magen zu legen. Bei ſtarkem Kopfſchmerz thut Eſſigäther, auf den leidenden Theil applicirt, ſehr gute Dienſte, denn die Seekrankheit iſt offenbar eine Affection des Gehirns, und der Magen leidet nur per consensum, weshalb auch die horizontale Lage, bei welcher der Kopf feſt auf den Kiſſen ruht, Allen ſo wohlthätig iſt. Viele haben mir geſagt, man müſſe den rothen Wein, den Kaffee, Süßigkeiten u. ſ. w. vermeiden, was ich Alles, auf mich wenigſtens nicht anwendbar finde. Es war ganz gleichgültig, was ich genoß, wenn es nur im genauen Verhältniß mit der Luſt dazu abgemeſſen wurde. Daß übrigens möglichſt friſche Luft und reine Athmosphäre immer zu erhalten geſucht werden müſſe, wobei in der Cajüte mir das Räuchern mit Eſſig wohlthat, verſteht ſich ſchon von ſelbſt. Bei dem ſtarken Schaukeln des Schiffs habe ich immer mehr Erleichterung gefunden, ſtatt es durch feſtes Anklammern an mein Lager zu vermindern zu ſuchen, im Gegentheil den Bewegungen des Schiffes mit dem Körper freiwillig zu folgen, wie man z. B. beim Trabreiten auf engliſche Art, den Bewegungen des Pferdes gewiſſermaßen noch zu Hülfe kommt. Auf dieſe Weiſe gelangte ich zuletzt ſo weit, daß mir das Hin- und Herwiegen, wenn es nicht ins Extrem überging, faſt zu einer angenehmen Empfindung ward; ein Reſultat, das ich früher zu erreichen nie gehofft haben würde.

Als wir in die herrliche Rhede von Bone einfuhren, die eine entzückende Landſchaft umgiebt, ſahen wir darin noch die Rudera von 16, während des letzten großen Sturmes geſcheiterten Schiffen, theils aus den Wellen, theils aus dem Uferſande hervorragen — ein ſchauerlicher Anblick! Wie viel Todesangſt, welche Maſſe von Elend, welche Empfindungen, zu gräßlich für die Beſchreibung, mögen hier die von einer unbekannten Macht auserwählten Opfer gemartert haben, ehe ein wohlthätiger Tod ſie in Vergeſſenheit begrub.

Ein Augenzeuge der Kataſtrophe ſagte mir, daß von mehreren Schiffen nur wenige der Paſſagiere gerettet werden konnten, und eins mit Allen, die ſich auf ihm befanden, unterging. Ein öſterreichiſcher Capitain, der lange mit dem Sturme kämpfte, hatte ſeine ſchöne junge Frau mit zwei lieblichen Kindern hoch am Maſte angebunden, wo man ſie mehrere Stunden ganz nahe zwiſchen Tod und Leben ſchweben ſah, ohne daß vom Ufer aus, ſelbſt auf die geringſte Diſtance, bei der entſetzlichen Wuth des Meeres irgend eine Hülfe möglich war. So nahte ſich das Schiff bis auf 10 Schritt dem Strande, und man hörte den Capitain durch den heulenden Wind rufen: er böte 10,000 Franken, ſein ganzes Vermögen dem, wer ſeine Frau und Kinder rette — als eine furchtbare Welle, wie mit höhnender Ironie majeſtätiſch herauwogte, den Maſt gleich einem Rohrſtängel knickte, und ſogleich mit ſeiner unſchätzbaren Laſt gierig verſchlang. Dieſelbe Welle warf einige mit weggeſchwemmte Matroſen, als ſey dieſe Beute zu gering für ſie, unbeſchädigt wieder auf des Ufers Rand, auch der Capitain hätte ſich vielleicht mit ihr retten können, doch für ihn ſchien das Leben keinen Werth mehr zu beſitzen, man ſah ihn noch einen Augenblick mit dem linken Arm feſt an den Stumpf des abgeſplitterten Maſtes geklammert, den rechten wie drohend gen Himmel heben — dann ſprang er, mit Worten auf ſeinen Lippen, die nur der Sturm vernommen, freiwillig ſeinen Lieben nach in die Tiefe, und bald war er gleich ihnen in der tobenden See verſchwunden.

Mit zehnfachem Intereſſe betrachtete ich die ſeitwärts der Stadt ſich erhebende **Cassba**, wo die dreifarbige Fahne neben einer einzelnen Palme flatterte, weil ſie Juſſuf mir ſo treu beſchrieben und ich mit ihrem zweiten kühnen Helden jetzt bald in nähere Berührung treten ſollte; denn ein Brief Juſſuf's, den ich ſorgfältig in meiner Brieftaſche verwahrte, empfahl mich dringend ſeinem Freunde. Mein erſter Gang war daher auch zu Herrn von Armandy, den ich in einem Salon, deſſen Thüre nach dem Hofe zu offen ſtand, um dem Duft eines Orangenbaumes freien Einlaß zu gewähren, ſeiner Frau vorleſend, am Kaminfeuer ſitzen fand.

Herr von Armandy iſt ein ſtattlicher ſchöner Mann mit jener edlen Ruhe in ſeinen Manieren, die am ſicherſten einen hohen Charakter ausſpricht, und mit dem glücklichen Ausdruck der Phyſiognomie, der auf den erſten Blick alle Herzen gewinnt. Mit wenig Worten hatte ich mich bei dem Hausherrn eingeführt, mich ſeiner, die Güte und Freundlichkeit ſelbſt perſonificirenden Gemahlin vorgeſtellt, und die Bekanntſchaft eines zweiten höchſt anziehenden Mannes, der mit der Familie im engſten Freundſchaftsverhältniß lebte, des hieſigen Militär-Intendanten Herrn von St. Leon gemacht; ja, ich darf ohne alle Uebertreibung ſagen, daß ich mich nach zehn Minuten hier, wie ein alter Freund des Hauſes fühlte und aufgenommen fand. Auch ward ich in der That, wenigſtens für einige Zeit, ein völliges Mitglied deſſelben, da Herr von Armandy mit ſo liebenswürdiger und aufrichtig gemeinter Gaſtfreundlichkeit in mich drang, bei ihm zu leben, ſo lange ich in Bone verweilte, daß ich es nicht abzuſchlagen vermocht hätte. Ueberdem war dieſes Anerbieten hier eine wahre Wohlthat, da nur ein einziger, höchſt elender und ſchmutziger Gaſthof in Bone exiſtirt, welche Stadt überhaupt, ſo maleriſch ſie ſich, vom Meere geſehen, ausnimmt, nur ein elendes verfallenes Neſt iſt, in dem es weder eine gepflaſterte Straße giebt, noch ein Haus ganz zu ſeyn ſcheint, was nicht von Franzoſen bewohnt wird. Es iſt höchſt auffallend für einen Europäer, alle Afrikaniſchen Städte der Regence ſo delabrirt zu ſehen, daß wenigſtens einzelne Theile davon immer einem Ruinenhaufen gleichen. Es erklärt ſich aber leicht dadurch, daß die Mauren mit ihrer beneidenswerthen Sorgloſigkeit faſt nie Etwas repariren, ſondern ſo lange ihnen das Dach nicht wörtlich auf den Kopf fällt, ſich mit den unbedeutendſten Palliativen zu helfen wiſſen. Daher ſind auch alle Hausmauern üppig bewachſen und manchmal ſah ich, wo der Schornſtein eingefallen war, ein Loch in die Wand gebrochen, um dem Rauch einen

Ausgang zu laſſen. Dagegen beginnen ſie leicht einen neuen Bau, ſobald ſie ſich im Beſitz einigen Geldes befinden, und laſſen ihn dann eben ſo ſorglos halb vollendet wieder liegen, wenn das Geld zu früh ausgeht. Weit entfernt iſt dies von der ſeltſamen Induſtrie der Franzoſen in Algier, welche, oft mit eben ſo geringen Mitteln verſehen, dort europäiſche Paläſte zu errichten anfangen, und wenn der erſte Stock vollendet iſt, dieſen verkaufen, um von dem Erlös den zweiten aufführen zu können. Man hat mich verſichert, die Abneigung der Mauren gegen Reparaturen, und ihr desfallſiger Aberglaube, daß ſie Unglück bringen, ſey ſo groß, daß, wenn ein Familienvater ſtirbt, und ſeine Wohnung unvollendet oder in zu ſchlechtem Zuſtande hinterläßt, der Sohn, wenn es ihm irgend möglich iſt, immer eine neue aufführt, und auch niemand Anders mehr die alte benutzt, welche dann bald zur vollkommenen Ruine zerfällt. Da nun auch noch die Franzoſen, zu größerer Zweckmäßigkeit oder Verſchönerung, ganze Straßen einreißen, und dieſe Pläne ebenfalls aus verſchiedenen Urſachen ſpäter wieder in Stocken gerathen, ſo wird es lange dauern, ehe hier die freundliche Ordnung und Nettigkeit Statt finden kann, welche lange Civiliſation in dem größten Theile von Europa zum Normalzuſtande erhoben hat. Algier machte früher hiervon eine vortheilhafte Ausnahme, weil die dortige Polizei, mit der nicht zu ſpaßen war, die Erhaltung der Gebäude, und einen, alle drei Monat erneuten friſchen Anſtrich derſelben, erzwang, weshalb Algier auch im Arabiſchen den Zunamen des „prächtigen“ erhalten hatte.

Fünfter Brief.

An den Herrn Baron von Voght in Hamburg.

Bonn, den 4. April 1835.

Sie haben lange nichts von mir gehört, theuerſter Baron, und ich muß ſogar damit anfangen, mich bei Ihnen eines ſtrafbaren Vergehens anzuklagen; denn vor mehreren Monaten ſchon trug mir Ihre liebenswürdige Freundin, der noch immer die Grazien dienende Schweſtern geblieben, — Sie errathen, daß ich von Madame **Recamier** ſprechen will — die dringendſten Grüße an den alten Freund auf, die jetzt erſt von den Küſten der Barbarei, aber nun auch gleich gedruckt, an Sie gelangen. Vergeben Sie dem reuigen Sünder.

Wenn ich nöthig hätte an Sie erinnert zu werden, deſſen Andenken Jedem, der das Glück hatte Sie kennen zu lernen, ſo theuer bleibt, ſo würden zwei Dinge hier es beſonders aufgefriſcht haben. Zuerſt mußte ich in einem Lande, das der Cultur die höchſte Ausbeute darbietet, ohne doch im geringſten benutzt zu werden, ganz natürlich eines der berühmteſten Oekonomen und Philanthropen Europa's gedenken, deſſen weiſe Erfahrung ich hier an der Spitze der Coloniſation zu ſehen wünſchte, welche bis jetzt dem franzöſiſchen Gouvernement durchaus nicht gelingen will. Zweitens erweckt die vortreffliche Familie, in deren Mitte ich hier patriarchaliſch lebe, die Erinnerung an den ehrwürdigen, ſtets jugendlichen Greis, der mehr wie irgend Jemand Sinn für die edlern Empfindungen der Seele und für das rein Menſchliche hat . .

. . . .

. . . .

. . . .
. . . .
. . . .
. . . . *)

Uebrigens glauben Sie nur, daß wir auch außer den häuslichen Annehmlichkeiten uns in Bone auf das Beſte zu amüſiren wiſſen, und ich wünſche, daß die Erzählung davon wenigſtens nicht den entgegengeſetzten Effect auf Sie, mein nachſichtiger Gönner, hervorbringen möge.

Vor allen Dingen kann man hier in jeder Richtung einige Stunden, ohne Gefahr des Kopfabſchneidens, in das Land hineinreiten, welches in ſämmtlichen übrigen Städten des franzöſiſch-afrikaniſchen Reichs keineswegs der Fall iſt, und größtentheils dem zweckmäßigen, eben ſo liebevollen als

---

*) Wir haben, um unnütze Wiederholung zu vermeiden, hier eine Stelle, nur Herrn von Armandy und ſein Haus betreffend, unterdrückt.

D. H. L. G.

wo es Noth thut, energiſch ſtrengen Benehmen des Commandirenden, Vicomte d'Uzer, zugeſchrieben werden muß. Dieſer kriegeriſche General, der jeden Augenblick Conſtantine erobern würde, wenn ihm das Gouvernement die Vollmacht dazu ertheilte, (was, beiläufig geſagt, wohl nicht nur als wünſchenswerth, ſondern als dringend nothwendig erſcheint, um mit einem Hauptſchlage dem, an allen Enden noch ſtattfindenden Feuer des Widerſtandes jede Nahrung zu benehmen) iſt zugleich der gutmüthigſte und freundlichſte Mann im gemeinen Leben, wie ihn folgender, ganz idylliſche Vorgang charakteriſtiſch ſchildert. Er hatte mich, gleich nach meiner Ankunft, zum Eſſen eingeladen, und als ich in den, nach dem Hofe hin offenen Salon trat, wo ſich die Geſellſchaft gewöhnlich aufhält, bemerkte ich mit Verwunderung an der Corniche des Zimmers ein angefangenes Schwalbenneſt, und gegenüber auf einem Pfoſten in der Wand die kleine Verfertigerin deſſelben ſelbſt ſitzen, die ſich hier ganz furchtlos und heimiſch benahm, ab- und zuflog, und bald allein bald in Geſellſchaft ihres Männchens am Neſte fortbaute, das der General auf das Strengſte zu zerſtören verboten hatte. Ich habe immer eine Prädilection für Leute gehabt, welche die Thiere lieben, weil ich ſelbſt den nämlichen Sinn hege und bin daher ſehr erfreut, daß auch bei Herrn von Armandy ſich eine ſehr anmuthige Sammlung davon befindet. Zuerſt der Neſtor der Geſellſchaft, Champagne, ein ehrwürdiger Pudel aus Mokka, der zehn Jahre lang die Irrfahrten, Freuden und Leiden der Familie getheilt hat, und den Alles mit Reſpect behandelt, außer ein muthwilliges Aeffchen, das ihm oft, ehe er es ſich verſieht, ſeine Suppe gefreſſen hat; dann eine wunderliebliche Gazelle mit glänzend ſchwarzen Augen, die Morgens und Abends mit einem friſchen Blumenbouquet gefüttert wird, und dennoch nie ermangelt, wenn wir abgegeſſen haben, an den Tiſch herauf zu bäumen, um die übrig gebliebenen Fruchtſchalen beſcheiden von den Tellern zu leſen; drittens zwei fortwährend im Hofe ſpielende Hühnerhunde, deren Luſtigkeit zuweilen ſelbſt den alten Champagne zu ungewohnten Gambaden hinreißt; und endlich zwei prächtige rabenſchwarze Katzen mit grünen Augen, Negro und Negrosso, von denen die letzte ſich in geſegneten Leibesumſtänden fühlt, und die erſte ihres Geſchlechts iſt, von der ich ſehe, daß ſie die ganze Folgſamkeit eines wohlgezogenen Schooßhundes beſitzt. Auch iſt ſie der Liebling der Frau von Armandy, und im Genuß ſo großer Vorrechte, daß ſie unter andern ihre letzte Progenitur in den Caſchemirſhawl ihrer Gebieterin niedergelegt hat, und man ſchwebt noch in banger Erwartung, welches Kindbett ſie ſich diesmal auszuwählen für gut finden werde.

Ich hoffe, liebſter Baron, daß Sie mir dieſe einfachen Naturfreuden ſchon für ein Amüſement gelten laſſen; wir haben deren aber auch noch andere. Gleich den zweiten Tag nach meiner Ankunft machten wir, die Herren von Armandy, von St. Léon, ein Offizier der Chasseurs d'Afrique mit dem ſeit der Tafelrunde berühmten Namen **Pharamond**, mein Secretair Herr J . . . ., und ich, einen herrlichen Spazierritt in die Umgegend. So leicht ſolche in bekannter Umgebung langweilig werden, eine ſo unverſiegbare Quelle des Vergnügens ſind ſie, wo immer neue Gegenſtände ſich darbieten, und ich werde Sie daher noch von einigen zu unterhalten ſo frei ſeyn. Ueberdem haben wir hier eine ſolche Auswahl vortrefflicher Pferde, die mir bald der General, bald meine gütigen Hauswirthe, bald das Chasseur-Regiment liefern, und die man ſo wenig zu ſchonen braucht, daß unſere Ausflüge immer zur Hälfte in Wettrennen beſtehen, ein Umſtand, der für einen muntern Reiter, wie ich bin, ſein Angenehmes hat. Unſer Weg führte uns heute zuerſt, auf ziemlich grundloſer Straße, durch die naſſe Plaine des fruchtbarſten aber meiſt überſchwemmten Gartenbodens nahe der Stadt, den in vergangener Zeit wahrſcheinlich das Meer einnahm, bis wir an den reizend grünen, iſolirten Berg, mit den Ruinen des alten **Hippone**, kamen. Es iſt faſt nichts mehr von dieſer Stadt übrig als ein grandioſes Gebäude von mehreren Bogenetagen über einander und weiten Räumen in der Tiefe, wahrſcheinlich einſt eine Ciſterne, über welcher irgend ein großer Palaſt ſtand. Das Ganze iſt prachtvoll überhangen und durchwachſen mit üppigen Sträuchern, Clematis, Lianen und unzähligen bunten Blumen. Rechts durchzieht das Thal ein zerſtörter Aquaduct von einigen tauſend Fuß Länge, und links ſieht man die Ueberreſte des alten Quai der Stadt **Hippone** am Ufer der **Seybuse**, (ehemals **Armua**) ein bedeutender Fluß, der, in den ſchönſten Wellenlinien aus dem fernen Gebürge von Oſten herkommend, die Ebene durchſtrömt. Gegen Weſten erblickt man aus den Schluchten des **Dschebel-Derugh** vordringend, einen andern Fluß, die **Bujgima**, von etwas geringerer Größe, ſich durch das Thal ſchlängeln, die ſich dicht unter den Ruinen mit der **Seybuse** vereinigt und deren Bette überall emaillirte Wieſen in den blendendſten

Farben umſchließen. Viele Gruppen alter Oelbäume und **Caroubiers**, hie und da eine einzelne Palme, abwechſelnd mit inſelartigen Bosquets, die man hier Oaſen nennt, vermannigfachen und beleben die Scene. **Bone**, darüber die **Cassba**, noch weiterhin das **fort génois** am **Raz-el-Hamrhah**, (**Cap rouge**, das **Hippi promontorium** der Alten) daneben ein freier Felſen im Meer, der Löwe genannt, weil er die Form eines ruhenden Sphynx täuſchend nachahmt, die Rhede mit einigen Dutzend Schiffen und faſt einer gleichen Anzahl geſcheiterter Wracks, viele einzelne Blockhäuſer nach allen Seiten auf den Höhen zerſtreut, drei bis vier Reihen ſich übereinander thürmender Bergketten, mehrere Zeltlager der Beduinen in der Ebene und einige **Marâbuts** (weiße domartige Gräber der Heiligen) bilden, mit einer glänzenden afrikaniſchen Sonne, die übrigen Hauptzüge des reichen Gemäldes.

Nachdem wir hier eine geraume Zeit verweilt, ritten wir wohl eine halbe Stunde lang quer durch einen Sumpf und erſtiegen dann, unter dem Schatten hoher Bäume, einen bedeutenden und ſehr ſteilen Berg, auf deſſen Gipfel wir, als Zugabe zu der eben beſchriebenen Ausſicht, noch den bisher verdeckten Theil der großen Ebene und in der Ferne den See **Efzara** entdeckten. Man überzeugt ſich von dieſem Punkte aus, wo man das ganze Panorama **Bone's** überſieht, mit wie wenig Schwierigkeiten die Austrocknung dieſer Gegend zu bewerkſtelligen ſeyn würde, im Verhältniß zu der unerſchöpflichen Fundgrube der ſolideſten Reichthümer, die nothwendig daraus erwachſen müßten. Eine leicht ausführbare Verlegung des Flußbettes der **Bujgima**, da, wo ſie ſich in die **Seybuse** ergießt, und ein längs des Meeres gezogener Damm von **Bone** bis zum **Mammelon d'Hippone**, nebſt den nöthigen kleineren Abzugsgräben, würde vollkommen hinreichen, und kaum mehr als ein Capital von einigen Millionen Franken erfordern.

Der Berg, auf dem wir ſtanden, heißt in der bilderreichen Sprache der Araber **Bu-Hamrhah**, in der Ueberſetzung: Vater des Rothen, weil der eiſenhaltige Stein des Berges dieſe Farbe hat. Beim Herabſteigen paſſirten wir einige Plätze, die mit ſolchen Maſſen gelber, rother, violetter und blauer, orange- und roſenfarbiger Blumen in allen Nüancen bedeckt waren, daß mir kaum in dem ſchönſten engliſchen **flower garden** je ein ähnlicher Effekt vorgekommen iſt. Wir wandten uns nun den Wieſen zu, und ſetzten unſre **tour** am **ruisseau d'or**, längs der weſtlichen Bergkette fort, wo wir zuerſt ein hübſches kleines Vorwerk des General **d'Uzer**, nach europäiſcher Weiſe eingerichtet, beſichtigten, dann einen großen Blockhausposten, am Bach der Lorbeeren gelegen, und **de la source** benannt, beſuchten, und zuletzt die lange Promenade mit Erſteigung der **Cassba** (Citadelle) beſchloſſen, wo mir d'Armandy an Ort und Stelle die interſſante Geſchichte der Einnahme dieſer Feſte durch ihn und den Türken Juſſuf verdeutlichte.

Nun führe ich Sie in den kleinen Krieg, beſter Baron, bei dem jedoch nicht viel Blut fließen wird.

Der General hatte mir ſpät Abends ſagen laſſen, daß er in einer Stunde zu einer Expedition gegen einige rebelliſche Stämme ausmarſchire, ich aber zeitig genug ankommen würde, wenn ich ihm um 5 Uhr am andern Morgen mit dem Commandant d'Armandy folgte, um welche Zeit zwanzig Spahis und zwei Pferde für mich und meinen Secretair ſich einfinden würden.

Wir waren auch mit dem Schlage 5 Uhr bereit, zu welchem Endzweck ich, der, wie Sie wiſſen, das Frühaufſtehen nicht liebt, mich gar nicht zu Bett gelegt hatte, fanden jedoch nur die für uns beſtimmten Pferde, aber keine Escorte an unſerm Thore vor.

Ueberzeugt, ſpäter etwas zu erfahren, machten wir uns demohngeachtet, noch durch Herrn von St. Léon verſtärkt, auf den Weg, und kamen nach einer Stunde beim pont de Constantine an, deſſen Erbauung Einige den Römern, Andere ſogar den Carthagern, zuſchreiben, der aber wahrſcheinlich ſpäteren Urſprungs iſt. Hier holten wir die Infanterie und d'Armandy's Artillerie ein, welche einen äußerſt beſchwerlichen Marſch durch tiefe Lehm- und Sumpflöcher gehabt hatten. Es war mir auffallend, die Infanterie ſo ſorglos und höchſt unordentlich, wie es bei uns kaum auf einem Etappenmarſch im tiefſten Frieden geſtattet ſeyn würde, ohne Bajonetts auf den Gewehren, und ein Drittheil als Traineurs über die Ebene zerſtreut, marſchiren zu ſehen. Wären 400 Reiter aus den die Straße bordirenden Bergen hier hervorgebrochen und hätten dieſe drei incompleten Bataillone mit Schnelligkeit in der Flanke angegriffen, ſo bin ich überzeugt, ſie wären gänzlich zerſprengt worden und europäiſche Cavallerie möchte ſich dabei ſogar leicht auch der Kanonen bemächtigt haben.

Von der Escorte war immer noch nichts zu hören und zu ſehen. Die Truppen machten jetzt Halt, und unſere Begleiter, Herr von Armandy und von St. Léon, mußten von nun an bei ihren reſpektiven Corps der Artillerie und Ambulance verbleiben; es fand ſich aber unglücklicherweiſe kein einziger Berittener weiter vor, der den Weg nach dem noch zwei Stunden entfernten Hügel **Ben-Jakub** kannte, wo man den General vermuthete. Ueberdies erklärten mir alle Offiziere, daß ohne Eskorte, beſonders in einem Augenblick, wo man die Truppen des Bey von Conſtantine in der Nähe glaube, und der General einen Angriff beabſichtige, es durchaus nicht rathſam ſey, ſich allein ſo weit in die Plaine zu wagen. Ueberdem wäre es ganz ungewiß, ob der General noch auf **Ben-Jakub** verweile, und im Gegentheil viel wahrſcheinlicher, daß er ſchon mehrere Stunden weiter in die Berge vorgedrungen ſey; ſo, daß, wenn wir dort auch glücklich ankämen, wir doch immer gezwungen ſeyn würden, mit ſehr vermehrter Gefahr wieder umzukehren. Es war eine unbequeme Alternative — indeß der General hatte mich ſelbſt zu ſeiner Begleitung eingeladen und ich hielt es demnach durchaus nicht für thunlich, zurückzubleiben. Unterdeſſen war ich mit J.... langſam bis zum äußerſten Poſten vorgeritten, wo ſich eine Gruppe Soldaten auf den Raſen gelagert hatte. Hier fanden wir Herrn Klimerath, der ſchon eine kleine Recognition vorgenommen hatte, und jetzt zurückkommend, uns meldete, man höre eine ſtarke Füſillade, die kaum eine Stunde entfernt ſeyn könne. Ich proponirte ihm, vorſichtig dem Schalle nachzureiten, da er aber eine ſchlechte, noch obendrein trächtige Miethſtute ritt, und überdem keinen Beruf hatte, ſich mit den Arabern herumzuſchlagen, ſo that er ſehr recht, bei dem gros der Truppen zu verbleiben.

„Nun, lieber J....," ſagte ich zu meinem Gefährten, „es bleibt uns nichts andres übrig, da uns der General mit ſeiner Escorte im Stich gelaſſen, müſſen wir ihn ſchon allein aufſuchen."

„So iſt es recht!" erwiederte dieſer vergnügt; „immer vorwärts iſt ja der Preußen Wahlſpruch!

Wie wird es aber mit dem Aberglauben? Es iſt heute der erſte April!“

„O deſto beſſer!“ rief ich lachend; „das iſt ein günſtiger Tag für alle Thoren, deren Orden ich geſchworen habe nicht eher, als im ſechzigſten Jahre untreu zu werden; denn ihrer, wie der Kinder, iſt jenſeits das Himmelreich, und hier in Afrika macht man ſie zu heiligen **Marâbut's.**“

So gaben wir unſern Pferden die Sporen und galoppirten auf der weichen, trockenen Pelouſe munter weiter. Von Zeit zu Zeit hörten wir Schüſſe rechts, auf die der breitgetretene Fußweg, dem wir folgten, grade hinführte. Nach Kurzem ertönten aber auch Schüſſe links, und wir fingen nun ſchon an zu vermuthen, daß hier kein Gefecht, welches ſich unmöglich über die ganze Plaine verbreiten konnte, ſondern nur die Lieblingsgewohnheit der Spahis, bei jeder Gelegenheit in die Luft zu platzen, der Grund dieſer häufigen Schüſſe ſey. Die Ungewißheit war jedoch immer nicht ganz angenehm, denn obgleich gut bewaffnet, (ich hatte einen vortrefflichen Kriegsſäbel, den mir General **Bro** in Algier abgelaſſen, meine guten Piſtolen am Sattel, und zwei Terzerole in der Taſche, J . . . . eine Doppelflinte und Säbel, den er mit Göttinger und Hallenſer Finten vortrefflich zu führen verſteht,) wäre ein zahlreicher Trupp Beduinen doch immer zu ſtark für uns geworden — indeß das Glück war uns günſtig. Ehe eine Viertelſtunde verging, ſahen wir zwei **Chasseurs** d'Afrique, die in der Nacht von ihrer Schwadron verſprengt worden waren, aus den Bergen hervorkommen. Ich rief ſie ſogleich an, uns zu begleiten und den General aufſuchen zu helfen, welcher Aufforderung ſie, ebenfalls froh, nicht allein zu bleiben, bereitwillig folgten.

So war es noch eine Weile ſchnell vorwärts gegangen, als wir von fern 6 bis 7 Spahis erblickten, die Rindvieh vor ſich hertrieben. Ihre rothen Kopfbinden zeigten uns ſogleich an, daß ſie von den Unſrigen waren, und die Kühe, daß ſie mit Beute nach Haus eilten. Von nun an war nicht viel mehr zu befürchten, denn obgleich Niemand wußte, wo der General ſey, noch uns weiter führen wollte, ſo begegneten wir doch von allen Seiten fortwährend Haufen dieſer viehtreibenden türkiſchen Truppen, nebſt vielen Arabern der befreundeten Stämme, die ihre geplünderten Schätze in Sicherheit brachten, uns, ſehr vergnügt über ihr gutes Glück, luſtig zuriefen: „bono, bono, franciss!“ Die heterogenſten Gegenſtände ſchleppten ſie mit ſich fort, und man wird es bei Ihnen für eine Fabel halten, wenn ich erzähle, daß wir zwei Kerls dieſer Art ſahen, von denen der eine auf ſeiner elenden Mähre höher vor ſich aufgethürmt, als er ſelbſt war, Schläuche mit Butter, Teppiche, ein Zelt, und über alles dieſes noch einen lebendigen Eſel aufgepackt hatte, deſſen Kopf und Vorderbeine auf der einen, und die Hinterbeine auf der andern Seite herabhiengen. Ein Zweiter führte ein Kalb faſt auf dieſelbe Weiſe mit ſich fort, und wir zählten, ehe wir unſer Ziel erreichten, an 3000 Stück, mitunter äußerſt ſchönes Vieh, das man feindlichen Stämmen abgenommen, welches ihnen jedoch gewöhnlich wieder gegeben wird, wenn ſie ſich unbedingt unterwerfen. Dies Geſchäft hatte die 400 Spahis ſo vollkommen abſorbirt, daß wir ſpäter ihre Fahne von militairiſcher Begleitung ganz verlaſſen und allein antrafen; da der Fahnenträger ſich aber gleichfalls einer großen Viehheerde angeſchloſſen hatte, ſo hielten wir das Ganze eine geraume Zeit lang fälſchlich für das erſehnte franzöſiſche Corps; denn damals waren wir noch weit davon entfernt, vom General irgend eine Nachricht erhalten zu können. Einer wies in dieſe Gegend, der Andere in jene. Endlich bewog ich durch Geld einige Spahis, die ich an den Ruinen eines römiſchen Tempels, ihre Pferde im hohen Graſe weidend, maleriſch hingelagert antraf, uns als Führer zu dienen. Dieſe Leute finden, gleich den Koſaken, am Ende immer ſicher was ſie ſuchen. Wir dirigirten uns ſogleich vom Fußwege ab und durch halbeſtundenlange Sümpfe, die, ſo gefährlich ſie auch ausſehen, doch hier durchgängig einen feſten Untergrund haben, nach dem See **Fetzara** zu. Dieſer auf drei Seiten von Bergen umſchloſſen, gewährte den ſchönſten Anblick, während wir, gewiß eine Viertelmeile weit, bis an den Bauch der Pferde in einen wahren Ocean von Blumen aller Farben begraben, an ſeinen Ufern hingaloppirten.

Gegen Mittag endlich, nachdem wir der Kreuz und Queere ohngefähr zehn **lieues** zurückgelegt haben mochten, entdeckten wir, am Fuß einer Bergkette, die den General begleitenden drei Schwadronen des dritten Regiments der **Chasseurs d'Afrique**, welche noch in undeutlicher Ferne langſam einherzogen, und ſchon auf dem Rückweg begriffen zu ſeyn ſchienen. Noch ein endlos langer Sumpf wurde durchwatet, und wir hatten ſie erreicht. Der General war ſehr verwundert, als er erfuhr, daß die von ihm angeordnete Escorte uns ſo ſeltſamerweiſe **faux-bond** gemacht hatte. Mit aller der Courtoiſie, die ihn, und man kann wohl ſagen, faſt ſämmtliche franzöſiſche Generäle, auszeichnet, machte er mir die artigſten Entſchuldigungen, und wandte ſich ſehr ernſt an den Offizier, der den erhaltenen Befehl, dem Anſcheine nach, ganz außer Acht gelaſſen hatte. Die einfache Vertheidigung deſſelben, daß er den General mißverſtanden, was die Sache abmachte, würde bei uns nicht ſo leicht durchgegangen ſeyn; aber man muß geſtehen, wenn man nicht ſchmeicheln will, daß die Subordination in der franzöſiſchen Armee ungemein ſchwach im Vergleich mit den Napoleoniſchen Zeiten geworden iſt. Daß indeß hier nicht einmal ein ernſtlicher Verweis erfolgte, konnte mir, als dem einzigen leidenden Theil, nur ſehr angenehm ſeyn.

Die Cavallerie hatte in der Nacht ein arabiſches **Duar** (Zeltdorf) angegriffen, *) in Brand

---

*) Ein **Duar** beſteht gewöhnlich aus zwanzig bis dreißig (auch mehr oder weniger) ſchwärzlichen Zelten von Kameelhaar, die einen Kreis formiren. Der Platz

geſteckt, und dem im Schlaf überraſchten Feinde ohngefähr 30 Mann theils getödtet, theils verwundet. Der Verluſt ihrerſeits beſtand nur aus zwei bleſſirten Pferden, und einem in die Hand geſchoſſenen jungen Araber von einer befreundeten tribu, der die Amputation mit vieler Gleichgültigkeit überſtanden hat.

Bei der Furth Nizez-er-rassul (le gué du Prophète) genannt, machten wir Halt um zu frühſtücken, wobei ich eine neue Feldinduſtrie erlernte, nämlich ſehr gute Omelettes aux fines herbes in einem ausgehöhlten Brode zu transportiren. Während des langſamen Rückmarſches betrachtete ich mir die drei ſchwachen Schwadronen des Regiments etwas genauer, die mir außeror-

---

in der Mitte iſt von Gras und Unkraut gereinigt, und dient des Nachts Pferden und Vieh zum ſichern Ruheplatz unter freiem Himmel. In jedem Zelt lebt eine Familie, und ein beſonders werthvolles Pferd findet zuweilen auch ſeinen Platz darin nebſt den kleinen Hausthieren.

deutlich gefielen. Die Leute hatten eine freie, gewandte und kriegeriſche Haltung, die bloßer Dreſſur weit überlegen iſt; Zäumung und das ganze Pferdeajüſtement war weit beſſer in Ordnung, als wir es ſonſt bei franzöſiſcher Cavallerie wohl antrafen; die Pferde durchgängig, obgleich klein, doch ſtark, feurig, leicht lenkſam und von der, nur den Pferden dieſer Länder eigenthümlichen Ausdauer und Härte. Nach Allem, was ich von dieſem Regiment, deſſen Offiziercorps ebenfalls ſehr ausgezeichnet iſt, während meines hieſigen Aufenthalts geſehen und gehört habe, halte ich es, wie es jetzt beſchaffen iſt, für eins, mit dem man Alles unternehmen kann, was irgend ein anderes, gleicher Stärke, auszuführen im Stande iſt; und ich wünſchte dem tapfern General nur 1000 ſolcher **Chasseurs** und freie Hand — wir würden bald intereſſantere Nachrichten aus dieſem Theile Afrika's in den Zeitungen leſen. Beiläufig muß ich hier doch erwähnen, daß der Oberſt der **Chasseurs**, Baron **Rigau**, ein Cavalleriſt wie er ſeyn ſoll, dem Grafen Pappenheim, den Sie kennen, ſo auffallend ähnlich iſt, als ſeyen ſie Zwillinge. Obgleich durch einen Sturz ſchwer verletzt und nur halb hergeſtellt, war der Obriſt dennoch gegenwärtig, und hatte die Attaque der Nacht, wie der General ſagte, gleich einem Jüngling commandirt.

Es dauerte lange, und wurde in der einförmigen Plaine, trotz aller Pracht der Wieſen und der Unermeßlichkeit der Blumenmaſſen, welche oft ganze Hügel mit gelbem Glanze vergoldeten, und die Sümpfe mit einem ſilberweißen Tuche überzogen zu haben ſchienen, dennoch etwas ermüdend, ſo im langſamen Schritt ſechs Stunden lang durch das nie endende Gras zu reiten. Von den wenigen antiken Ueberreſten, welche die Ebene noch enthält, iſt das Bette eines römiſchen Austrocknungscanals bemerkenswerth, den der General nächſtens wieder herzuſtellen beabſichtigt, ſobald er Arme genug dazu zu miſſen vermag.

meinem Jäger mir den Regenſchirm nachzubringen. Da ich bemerkte, daß er in Verlegenheit gerieth, weil er mich nicht verſtand, glaubte ich ein unrechtes Wort gewählt zu haben und zeigte ihm daher den Gegenſtand ſelbſt. Ah, rief er vergnügt, jetzt verſtehe ich Ewr. Gnaden ſehr wohl, d. h. auf deutſch ein Parapluie.“ „Ein andersmal,“ fuhr er fort, trat ich in ein Kaffeehaus auf dem Graben und verlangte, nach dem Kellner rufend, Caffee mit Obbes — denn ich wußte ſchon, daß das hochdeutſche Wort Rahm hier nicht üblich ſey. Demohngeachtet ſah ich einen Offizier neben mir lächeln. Sie ſind gewiß ein Fremder, fing er an, darf ich fragen, ob ein Franzos oder ein Engländer? — Habe ich mich vielleicht nicht ganz richtig ausgedrückt? erwiederte ich verlegen. Nein, nein, nicht falſch, nur nicht ganz deutſch, wenn Sie erlauben. Denn, ſchauen Sie, unſereins würde blos gerufen haben: Marqueur, Melange!“

Von den Wiener Frauen hat er ein ſehr zärtliches Andenken behalten, und ſchlägt ſie wahrſcheinlich höher an, als die hieſigen Araber die franzöſiſchen Schönheiten. Dieſe Naturkinder führen wirklich einen originellen Maßſtab, denn als neulich einer ihrer Schechs die liebliche Frau von D....... ſah, gerieth er in ein großes Entzücken über ihre Reize. „Was gäbſt du wohl für dieſe Dame?“ frug ihn einer der gegenwärtigen Offiziere. „Beim Propheten!“ rief der Schech enthuſiaſtiſch, „drei Ochſen und ein Kalb! — “ eine Schmeichelei, welche übrigens die gefeierte Schöne ganz im Ernſt bitter und böſe machte.

Herr von Armandy entwarf uns ein reizendes Gemälde von Perſien, das er allen andern Ländern vorzieht. Er kann nicht genug die Schönheit der Gegenden, die Urbanität der Bewohner und die Annehmlichkeit des dortigen Lebens rühmen; und, meinte er, wenn er auch bei uns die Freiheit liebe, ſo müſſe er doch geſtehen, daß der Fremde unter dem perſiſchen Despotismus unabhängiger, als irgend wo in dem liberalſten Reiche Europa's ſich befinde. Er diente geraume Zeit, unter ſehr angenehmen Verhältniſſen, beim Prinzen Mehemed Ali Mirza in Kermanschah, wo er zum Chan erhoben und mit dem großen Sonnenorden decorirt wurde. Ich mußte lachen, als er mir erzählte, daß er dort ſehr liirt mit einem dicken ruſſiſchen Major geweſen, der den Poſten als erſter Eunuche bei der Prinzeſſin bekleidete. Dieſes ungünſtige Schickſal war dem armen Teufel zu Theil geworden, weil er als Gefangener mit zwölfen ſeiner Landsleute die Flucht verſucht hatte. Da die Operation vollſtändig und ohne viele chirurgiſche Kunſt vollzogen wurde, ſo überſtand er ſie nur allein von allen Dreizehn, und weder ſein ſtarker Appetit noch ſeine gute Laune wurden dadurch vermindert, ja er ward zuletzt noch eine Art Liebling des Prinzen, auf deſſen Befehl er früher entmannt worden war. Man muß eine gute Portion Sclavenſinn mit auf die Welt gebracht haben, um ein ſolches Schickſal erleben zu können.

Der Wein, die Roſen und die Weiber von

Schiras ſollen gleich entzückend, ja ſelbſt die perſiſche Küche nicht zu verachten ſeyn; Alles aber übertrifft das dortige Jagdvergnügen und die turkomaniſchen Pferde — kurz Herr von Armandy hat den Plan bei mir zur Reiſe gebracht, von Aegypten nach Syrien, mit dem kleinen Umweg über Bombay, Perſien und Bagdad zu reiſen; und da jetzt ein engliſches Dampfſchiff von Kosseir regelmäßig nach Bombay geht, ſo iſt die Ausführung ohne große Schwierigkeit. Ich fürchte blos in die Verſuchung zu gerathen, mich von dort im Palankin nach Calcutta tragen zu laſſen, wäre es auch nur, um unterwegs eine Tigerjagd auf dem Rücken eines Elephanten mitzumachen, oder dem neuentdeckten Drachen zu begegnen, den neulich eine engliſche Zeitung, als keineswegs fabelhaft, ſondern nun im Himmalajah-Gebürge wirklich aufgefunden erklärte. Auf dieſem Wege beſtand Herr von Armandy ſeine erſte Tigerjagd auf ſeltſame Weiſe. Er reiste mit einem Freunde, der eben ſo wenig wie er noch je einen bengaliſchen Tiger geſehen hatte. Wenig an dieſes Unthier denkend, ſuchten Beide deſto emſiger ſich Gegenſtände für die Küche zu verſchaffen, an denen ſie öfters Mangel litten. Eines Abends erblicken ſie, ſchon in der Dämmerung, ein Thier ſchwerfällig durch die Binſen ſpringen, das ſie ſeiner allure nach für ein großes Kalb halten; denn der Tiger zeigt nur ungeheure Kraft und Geſchicklichkeit, wenn er ſich zuſammenzieht, um auf ſeine Beute zu ſpringen, wo er Sätze von 30 bis 40 Fuß machen ſoll; ſein gewöhnlicher Galopp iſt langſam und unbeholfen. In der Meinung alſo, es ſey ein Kalb, ſchießt d'Armandy ſeine Flinte auf das Thier ab, und zerſchmettert ihm die eine Vordertatze; der getroffene Tiger nimmt wüthend ſeinen Sprung und ſtürzt, durch die Bleſſur gehindert, wenig Schritte vor beiden erſchrockenen Jägern nieder. Zu ihrem Heil hatte d'Armandy's Freund die Geiſtesgegenwart, ihm mit ſeiner Doppelflinte zwei Kugeln durch den Kopf zu jagen, die ihn auf der Stelle tödteten.

Sie transportirten mit vieler Mühe das erlegte Raubthier bis zum Nachtlager, und d'Armandy hat lange das geſtreifte Fell ſeines formidablen Antagoniſten als Reiſeteppich mit ſich geführt.

Doch da wir einmal auf das Capitel der Jagd gekommen ſind, und ich Ihnen ſo vornehmes Wildpret nicht vorführen kann, ſo will ich Ihnen wenigſtens, ehe ich meinen Brief ſchließe, eine hieſige Sauhetze beſchreiben, die Sie auch nicht ganz ohne Intereſſe finden werden.

Der gefällige General hatte mir zu derſelben wieder 20 Spahis — die diesmal auch wirklich erſchienen — und 3 ſchöne Hunde überlaſſen, mit denen wir um 11 Uhr früh nach der Plaine auszogen. Meine Begleiter waren an dieſem Tage, außer meinem Secretair, dem rüſtigſten Jäger, der Commandant d'Acher und der Lieutenant Pharamond von den Chasseurs d'Afrique, nebſt drei bis vier andern Offizieren der Garniſon. Nachdem wir Hippone paſſirt hatten, ſetzten wir unſern Weg längs dem breiten Strome der

Seybuse fort, deren hier ſchroff abgeriſſene Ufer bis auf den Waſſerſpiegel von einem Geflecht üppiger Vegetation überhangen waren; doch nicht früher als eine gute Stunde von der Stadt, hinter der großen Oaſis, ſtörten wir die erſte Sau aus einem verworrenen Pflanzendickicht auf, und ſo ſchnell die Pferde laufen konnten, folgte nun, unter dem betäubenden Geſchrei der Araber, der ganze Troß, die geſpannten Flinten oder Piſtolen in der Hand haltend.

Ohne arabiſche Pferde, deren Sicherheit, Ausdauer und Gewandtheit ſo ſehr die der unſrigen, wenigſtens im Allgemeinen übertrifft iſt eine ſolche Jagd ganz unmöglich. Ich muß Ihnen mit wenig Worten das Terrain bezeichnen, das wir vor uns hatten. Denken Sie ſich eine im Halbkreis fortlaufende Ebene von zwölf Stunden Länge, und ohngefähr, nach mittlerem Maaßſtabe, vier Stunden Breite, die von hohen Bergen und dem Meere eingeſchloſſen iſt. Sie beſteht entweder aus Wieſenboden oder aus

Sumpf, der jedoch, wie ich ſchon früher erwähnt, überall einen ſo feſten Untergrund hat, daß die Pferde nie weiter, als höchſtens bis zum Knie einſinken können. Dieſe Sümpfe ſtehen voller Waſſerpflanzen und Binſen, die oft die Höhe des Reiters noch überragen, zuweilen ſind ſie aber auch nur mit niedrigen Schilfblumen bewachſen. Ebenſo ſind die Wieſen theils mit ſchönem blumigen Gras, theils mit Diſteln und aus andern aufgeſchoſſenen Pflanzen geformten Dickichten bedeckt, welche häufig dieſelbe Höhe, als die Binſen erreichen, ſo daß man darin nicht fünf Schritte weit vor ſich ſehen kann, von der Beſchaffenheit des Bodens aber über den man reitet, gar nichts erblickt. Wenn Sie nun berückſichtigen, wie unegal dieſer durch Löcher und Hügel, von Thieren aller Art herrührend, geworden iſt, ſo können Sie ſich leicht vorſtellen, welche Sicherheit eines Pferdes beim ſchnellſten Lauf durch dieſe Wildniß erfordert wird. Die größte Schwierigkeit liegt aber darin, daß die hier wohnenden tribus, entweder zu Fallgruben, oder um ihre Getreide aufzuheben, an verſchiedenen unbekannten Orten, Oeffnungen von 6 bis 8 Fuß im Quarree graben, die ſie ſich nie die Mühe geben wieder zuzufüllen. Die ſo geil wuchernde Vegetation verdeckt ſie dem Auge ſchnell, und es iſt unmöglich, eine ſolche Grube eher gewahr zu werden, als bis man ſchon darin liegt, und oft hat man bei einem ſolchen Sturze ſogar viele Mühe, das Pferd wieder herauszubringen. Es war durch einen ähnlichen Unglücksfall, daß ſich der Oberſt der Chasseurs das Bein in der Kugel ausrenkte, und nach unſäglichen Schmerzen wahrſcheinlich auf Zeitlebens erlahmt iſt. Auch heute fiel ein Araber auf dieſe Weiſe, und überſchlug ſich wie ein Seiltänzer in der Luft, doch ohne Schaden zu nehmen.

Man hatte mir ein Pferd gegeben, das in dem letzten hieſigen Rennen den Preis gewonnen, und ich konnte mich über ſeine Schnelligkeit und Güte nicht beſchweren, wohl aber über ſeine Lenkſamkeit; denn ſo wie es das Schwein anſichtig wurde, folgte es ihm auf dem Fuße und überholte es bald, aber ohne ſich mehr regieren zu laſſen, was hauptſächlich daraus entſtand, daß es ſehr ſchlecht gezäumt war. Unterdeſſen war einer der Hunde herangekommen, hatte das Schwein geſtellt und hielt es ganz allein mit ſolcher Bravour, daß es ſich nicht mehr loszumachen vermochte. J...., der dicht neben mir war, und noch wenig Uebung im Reiten, aber deſto mehr Muth hat, fiel hier vom Pferde, während das meinige unaufhaltbar noch weiter fortſchoß. Er benutzte jedoch den Zufall ſo glücklich, daß er ſich kaum aufgerichtet und ſich der neben ihm gefallenen Flinte wieder bemächtigt hatte, als ich auch ſchon ſeine zwei Schüſſe hinter mir hörte. Endlich meines Pferdes Herr werdend, ſah ich im Umwenden den Keiler bereits im Verſcheiden, nachdem er vorher jedoch den armen Hund noch am Beine ſtark bleſſirt hatte. Unterdeſſen war auf der andern Seite bereits eine zweite Jagd begonnen worden, die weit von uns faſt eben ſo ſchnell beendigt wurde.

Ich ließ jetzt einen arabiſchen Zaum auf Biſcuit (ſo hieß mein kleiner Bucephalus) legen, mit dem man auch das widerſpenſtigſte Pferd bändigt, und fand mich nun in dieſer Hinſicht ſicher. Demungeachtet war mir auch die dritte Hetze nicht günſtig, denn obgleich unter den Erſten voran, verſagte meine Piſtole. Ich ſprang ab, zog mit ruhmwürdigem Jagdeifer meinen Säbel, und ſuchte das Schwein, welches abermals nur von einem Hunde gehalten wurde, mit der blanken Waffe zu erlegen, mich möglichſt vor ſeinen Fängen hütend, konnte aber, als ziemlich unerfahrener Jäger wahrſcheinlich den rechten Fleck nicht treffen; denn obſchon ich ſechs- bis ſiebenmal ſtach, was ſich, wie J.... behauptet, ſehr lächerlich von fern ausgenommen haben ſoll, drang meine krumme Klinge doch immer nur kaum einen halben Zoll tief in des erboßten Thieres allzuharte Haut. Ich wäre zuletzt gar vielleicht von ihm überrannt worden, wenn nicht noch während meinen fruchtloſen Bemühungen mehrere der Uebrigen herbeigekommen wären, wobei J.... wieder die Ehre hatte, das Thier durch einen Schuß zu erlegen.

Von jetzt an ritten wir eine Zeit lang, rechts und links ſuchend, umher, ohne etwas anzutreffen, und ich hatte mich eben ganz allein ziemlich weit von der Geſellſchaft entfernt, als ich hinter mir lautes Geſchrei hörte, und ein coloſſales Thier über die Ebene ſetzen ſah, dem die ganze Jagd mit möglichſter Schnelligkeit folgte, aber durch einen Haaken, den die Sau im Pflanzendickicht ſchlug, eine falſche Richtung nahm; denn es iſt nichts leichter, als in dieſem dichten Gewirr von mannshohen Diſteln und Neſſeln ſein Wildpret aus den Augen zu verlieren. Jetzt brach das Schwein durch, und kam gerade vor mir auf eine weite und ganz freie Wieſe heraus. Kein Hund war zu ſehen. Ich coupirte es ſo glücklich, daß ich wohl eine halbe Minute allein neben ihm herritt, als wenn wir einen Wettlauf zuſammen abgehalten hätten; wobei ich, ohngeachtet des rapiden Jagens alle Muße fand, es genau auf das Korn meiner ſchon öfters glücklichen Piſtole zu nehmen, und als eben der Chef der Spahis nahe hörbar ward, drückte ich los. Der Eber machte noch zwei Sprünge, und ſtürzte dann, ohne auch nur ein Glied mehr zu rühren, kopfüber ins Gras. Ich hatte ihn, wie wir nachher ſahen, grade durchs Herz getroffen. Um dies mein Exploit, auf das ich mir nicht wenig einbilde, nicht in den üblen Verdacht gebracht zu ſehen, der gewöhnlich, wenn man zu Hauſe kommt, und ſich ſeiner Thaten rühmt, die Erzählungen der Jagdavantüren begleitet, war es ſehr glücklich für mich, daß außer den Spahis auch die beiden genannten Chasseurs-Offiziere zur ſelben Zeit herbeikamen, um mir gleich in Bono als Zeugen meines wohlerworbenen Rechts an dieſem ſtattlichen Keiler zu dienen. Er blieb indeß auch meine einzige Trophäe, denn von den übrigen dreien, welchen wir ferner das Leben nahmen, kamen noch zwei auf des unermüdlichen J . . . .'s Rechnung, und der dritte ward von einem der Offiziere getödtet.

Es ſchien mir ganz ſündlich, daß man die feiſten Thiere auf dem Kampfplatz liegen ließ, denn die Araber eſſen, ihrer Religion wegen das Fleiſch nicht, und die hieſigen Europäer haben ſo viel davon gegeſſen, daß ſie eben ſo ſehr davon degoutirt ſind, als die Deſſauer Dienſtmädchen vom Elblachs. Als indeß am andern Tage der General denſelben Weg paſſirte, um die Unterwerfung einiger Scheck's feierlich entgegen zu nehmen, ſah man, daß ſich andere Liebhaber zu dem Schweinebraten gefunden hatten; denn die Fährte eines enormen Löwenpaares, das ſich ſchon ſeit einem Monat in der Gegend von Bone aufhält, ohne daß man bisher ſeiner habhaft werden konnte, waren in dem weichen Boden deutlich zu verfolgen, und die Leichname der Sauen ſämmtlich verſchwunden.

Auf dem Rückweg kamen wir bei zwei großen Duars der Kärenas vorbei, die ſich erſt kürzlich, durch das kluge und väterliche Benehmen des Generals d'Uzer gewonnen, hier vertrauensvoll angeſiedelt haben. Ihre Hunde ſind noch nicht ſo freundlich geſinnt, denn mehrere Dutzend derſelben verfolgten uns mit wüthendem Gebell. Ich war mit J . . . . ſehr ſchnell vorausgeritten, und als wir bei dem letzten Duar ankamen, nur noch von einem Genieoffizier begleitet, der mich auf ein ſehr hübſches und ungewöhnlich reinlich gekleidetes Mädchen aufmerkſam machte, die in einem der Zelte ſtand. *) Ich erfuhr zu meiner Verwunderung, daß ſie, obgleich eine Verwandte des Schechs, doch die Geliebte eines franzöſiſchen Offiziers ſey, der ihren Vater ſo zu gewinnen gewußt hat, daß er mit ſeiner Erlaubniß oft die

---

*) Das mahomedaniſche Geſetz verbietet zwar den Weibern ſich unverſchleiert zu zeigen, und in den Städten wird dies auch ſtreng befolgt, in den Hütten und Zelten auf dem Lande iſt es aber anders, und wir ſahen häufig unverſchleierte Weiber ohne Scheu daraus hervortreten. Oft tragen ſie ſilberne Ohrringe und Bracelets über ihren nackten Fußknöcheln.

Nächte bei der Tochter im Geheimniß ihres ſchwarzen Zeltes oder des verſchwiegenen nahen Waldes zubringen darf. Er ſprach ſchon früher etwas Arabiſch, was zuerſt Gelegenheit zu ihrer näheren Bekanntſchaft gab; denn als das Mädchen ihn in ihrer Mundart reden hörte, ſagte ſie mit naivem Erſtaunen zu ihrem Vater: „Sieh nur, das ſpricht auch!“ *)

Nicht weit von dieſem Dorf, in der Gegend, die man le camp de Benatiana nennt, weil hier der Conſtantiniſche General lange ſein Lager aufgeſchlagen hatte, ehe er Bone eroberte, liegt des berühmten Türken Juſſuf's freundliche Villa mit einem prächtigen weiblichen Palmbaum, dem ſchönſten, den ich noch in Afrika geſehen, der aber

---

*) Dieſes Verhältniß endete ſpäter ſehr tragiſch. Es ward der tribu verrathen, der erkaufte Vater hart beſtraft und das arme Mädchen vergiftet, während zu derſelben Zeit ihr Liebhaber, um ihn an der Fortſetzung ſeiner bekannt gewordenen Intrigue zu hindern, vom General in Arreſt geſetzt worden war.

nur leere und unvollkommene Früchte trägt, weil kein männlicher, ihn zu befruchten, in der Nähe iſt; ein wahrer Repräſentant des ganzen hieſigen Landes, dem es auch nur an dem rechten Befruchter fehlt.

Ich denke, Sie haben jetzt, liebſter Baron, ein ziemlich anſchauliches Bild von dem Leben, das ich hier führe, vor ſich. Es diene Ihnen als Antwort auf die Stelle eines Ihrer Briefe, worin Sie die Güte hatten, ſich zu wundern, daß mein Gouvernement mich nicht für ſeinen Dienſt zu utiliſiren ſuche. Wer ſo viel Vergnügen an der Freiheit findet wie ich, und ſein Leben aus eignem Antrieb zu einem bunten Spaziergang durch die Welt gemacht hat; der dankt dem Himmel, wenn man ihn zu Hauſe nicht gebraucht, und Klügere und Geſchicktere in Fülle an ſeiner Stelle hat. Weit mehr würde ich wünſchen, Ihnen, mein verehrter Freund, nachahmen zu können, doch nicht Jedem iſt es gegeben, ein ſo hohes Ziel zu erreichen. Sehen Sie von dieſer ſchönen und lichten

Region nachſichtig auf mich herab, und gedenken Sie ſtets mit freundlichem Wohlwollen

Ihres

treuergebenen
H. S.

Sechster Brief.

An den Herrn Grafen Louis v. P..... in Berlin.

Bone, den 10. April 1835.

Lieber Louis!

Es iſt jammerſchade, daß die Eiſenbahnen und Dampfſchiffe noch nicht ſo weit ſind, wie es Perkins von den erſten verſprochen, nämlich 100 engliſche Meilen damit in einer Stunde zurückzulegen. Sonſt hätte ich Dich zu den Oſterferien hierher kommen laſſen, wo Du Dich gewiß ganz in Deinem Element befändeſt, denn wir kommen nicht von den Pferden herab und hier würdeſt Du Dir ohne Zweifel vergebene Mühe geben, dem nachſichtigen Onkel eines davon lahm zu reiten. Ich will Dich jetzt, wenigſtens in Gedanken, mitnehmen, und Dir erzählen, wie wir hier, trotz einem Brauſewind wie Du, auch noch die jungen Leute ſpielen. Ich weiß zwar, daß Du genug meiner Briefe an die Tante und tutti quanti der Familie lieſt, Du ſollſt aber die Ehre meines eigenen haben, tel est notre plaisir.

Beſuche mich alſo zuvörderſt in meiner Wohnung, ohne Zweifel der beſten und bequemſten, die einem Fremden in Bone zu Theil werden kann und die dennoch in Europa mein Kammerdiener viel zu ſchlecht für ſich halten würde. Du findeſt nichts, als eine lange weißgetünchte Kammer, ohne Fenſter, deren einzige Oeffnung alſo in der Thüre beſteht, die des Lichtes wegen am Tage ſtets geöffnet bleiben muß. Der Plafond iſt unbekleidetes Rohr, durch lange rohe Knüppel feſtgehalten. Auf jeder Seite der Kammer befindet ſich ein unangeſtrichener Verſchlag von europäiſchen Kieferbrettern, hinter deren jedem ein Bett ſteht, das eine für mich, das andere für meinen Secretair. Da es auf der Terraſſe über uns zuweilen durchregnet, ſo iſt an manchen Orten die Wand noch fortwährend naß, der Fußboden von ſtark ausgetretenem Kalkmörtel, iſt mit drei ſtattlichen Teppichen bedeckt, die ich, ſo wie ein Bett und eine portative Küche, in dieſen Regionen ſtets mit mir führe. Eine Menge Koffer und Kiſten füllen eine groſſe Niſche der Thüre gegenüber, und laſſen in dem Reſt der Kammer noch Raum für zwei ungehobelte Tiſche, deren einer zur Toilette, der andere zum Schreiben und Frühſtück dient; und auf der andern Seite der Niſche kannſt Du Dich ganz bequem auf einer hölzernen Sophabank niederlaſſen, die mit einer Matratze belegt iſt. Stiefel, Kleider, Mäntel u. ſ. w. finden noch Platz, an den Wänden umher vertheilt. Wie luxuriös iſt dieſes Appartement gegen das meines Freundes Klimerath, der bei dem Korreſpondenten ſeines Banquiers in einem kleinen Magazin mit zwanzig Branntweinfäſſern zuſammen wohnt, und ſtatt aller Meublen nichts als ein Feldbette, zwei Schemel und einen kleinen wackelichen Tiſch aufzuweiſen hat.

Dies alles wird euch verwöhnten Mutterſöhnen wohl eine große Entbehrung ſcheinen, wie leicht findet man ſich aber darein! und es giebt überdem Entſchädigung. Denn wenn ich auf die freie Terraſſe vor meine Stube hinaustrete, umfängt mich eine milde laue Luft, und über alle dachloſen Häuſer hin blicke ich in die reizendſte Landſchaft. Steige ich hinab, ſo empfängt mich der freundliche Händedruck der liebenswertheſten Wirthe, und verlaſſe ich das Haus, ſo erwartet mich jeden Tag eine neue anmuthige Ueberraſchung. Als Probe nimm die Beſchreibung des dritten Tages dieſes Monats.

Wieder war es ein Freitag, und grade fünf Wochen ſeit meiner Abreiſe zum **Hammal** verfloſſen, als ich hier eine ähnliche Expedition, die Erſteigung des Berges der ſieben Fontainen, des Dschebel-Derugh und des Pik Mertschia, die höchſte Spitze des hieſigen Gebürges, unternahm. Das Wetter, bisher zwar immer warm, aber unſicher, war heute ohne irgend eine Wolke am Himmel, und demungeachtet eher luftig als heiß. Um ſechs Uhr früh verließ ich mit meinem Secretair die Stadt, in Geſellſchaft Herrn Klimerath's, des Hauptmanns d'Oudaja von den Chasseurs, zwei Reitern dieſes Regiments, und einer Escorte von 40 türkiſchen Spahis, in gelben, meergrünen, himmelblauen und ponceaurothen Jacken, einem ſchon etwas abgeblühten Tulpenbeet vergleichbar. Wir waren Alle vortrefflich beritten, beſonders der Chef der Türken und ich, Dank der Güte des Oberſt von Rigau; es war aber auch nöthig bei den Wegen, die uns bevorſtanden, und ich wünſchte unſern europäiſchen Freunden nur einmal eine ſolche Tour mitzumachen, um ſich zu überzeugen, was Pferde überhaupt zu leiſten im Stande ſind, weit mehr als ich in der Schweiz und Italien, was ſchwierige Stellen betrifft, je Mauleſeln habe zumuthen ſehen. Wir dirigirten uns durch das Thor von **Damremont** nach dem Blockhaus **de la Source**, von dem an wir ſogleich zu ſteigen anfingen, und bald in ein wunderſchönes, aber höchſt beſchwerlich zu paſſirendes Gehölz gelangten, das voll alter Olivenbäume, deren Grün hier weit ſaftiger und dunkler als in Europa iſt, prächtig blühender, wilder Pfirſich-, Aprikoſen- und Johannisbrotbäume, einer Menge goldbedeckter **Cytisus**, **Crataegus** und anderer Dornarten, mannshoher Eriken, in allen Nüançen, Myrthen und unzähliger Blumen war, die nur zuweilen mit einem kurzen dichten Raſen abwechſelten. Nach und nach entfaltete ſich die Ebene, die gegenüber drei- bis vierfache Bergkränze umzingelten, immer mehr dem Auge, und zeigte — jeden Augenblick durch die Baumkronen verſchieden eingefaßt — die lieblichſten Miniaturbilder in dem großen Landſchaftsgemälde. Bald ſahen wir, auf einem grünen Bergplateau angelangt, **Bone** nur noch wie ein Relief aus Kork geformt unter uns liegen, und den Berg von **Sedi-Aissa**, der uns aus der Stadt ſo groß erſcheint, wie einen kleinen Hügel ſich kaum über die Meeresfläche erheben; coloſſal aber ſtreckte ſich jetzt die Ebene vor uns hin, während auf unſerer rechten Seite immer neue Vorgebürge und tiefe Seebuchten ſichtbar wurden. Nach einem langen Marſch durch Ginſter und Geſtrüpp erreichten wir einen Wald von Korkbäumen, deſſen Boden einen eigenthümlichen Anblick gab, da er auf das Dichteſte blos mit Eriken und einer hellblauen Blume bedeckt war, die beide allein in unglaublicher Fülle wucherten. Man folgte, ſtatt eines Weges, tiefen und felſigen Waſſerrinnen, geraume Zeit auf einem horizontalen Terrain, ſenkte ſich hierauf in einen tiefen Keſſel hinab, ſtieg dann wieder, aufwärts und plötzlich befanden wir uns über einem weiten Thal, deſſen ſanfte Abhänge wir zu unſerer freudigen Ueberraſchung, mit einem lange nicht mehr erblickten hohen Eichwalde bewachſen ſahen, der ſich eben mit jungen zarten Blättern zu überziehen anfing. Viele dieſer majeſtätiſchen Bäume hatten einen glatten Stamm von 30 Fuß Höhe, ehe ihr Laubdach begann, andere breiteten ſich ſchon von unten an mit Rieſenäſten von gleicher Länge aus, mehrere hatte der Blitz geſpalten und ſchwarz gebrannt, eine Menge waren mit Ephen und andern rankenden Gewächſen behangen, und obgleich die Eichenart, aus der dieſer Wald beſtand, von der unſerigen in der Form der Blätter und Größe der Eicheln, die Pflaumen gleichen, unterſcheidet, ſo hätte man ſich doch nach ihrem übrigen Ausſehn in einer Gegend des lieben Vaterlandes glauben können, wenn der mit Goldregen, andern Ziersträuchern und fremden Blumen geſchmückte Unterbuſch nicht das wärmere Clima verrathen hätte. Doch war es unſerm beſcheidenen Veilchen vergönnt worden, ſich ebenfalls hier anzuſiedeln, und ich pflückte einen Strauß davon für unſere beiderſeitige Gönnerin. In dieſem reizenden Waldrevier, das ſich ſpäter auch mit Kaſtanien und weit höheren Korkbäumen als wir bisher angetroffen, miſchte, welchen letzteren die Eingebornen ohne alle Ordnung und Sorgfalt die Rinde abſchälen und viele unnütz dadurch tödten, marſchirten wir einige Stunden im wohlthätigen Schatten weiter, bis wir groteske Felſenmaſſen aus einer grünen Alp hervorſteigen ſahen, wo ſieben Quellen kalten vortrefflichen Waſſers aus dem Boden ſprudeln. Als wir die Höhe, vermöge langgedehnter Zickzackpfade, auf welchen ſich die Reihe der bunten Türken hinter uns herrlich ausnahm, erreicht hatten, fanden wir oben die anſehnlichſte der Quellen zierlich mit Steinen eingefaßt, und zur Bequemlichkeit der Trinker eine große Korkmuſchel darauf liegen. Breitblättrige Bornkreſſe vermehrte das friſche und einladende Anſehn des geräumigen Baſſins, aus dem Menſchen und Pferde ſich begierig labten, denn das gute Waſſer iſt hier nichts weniger als häufig.

Eine halbe Stunde weiter liegt ein iſolirtes Felſenſtück, das man, ehe es näher unterſucht wurde, lange für eine römiſche Ruine anſah, der es auch von Weitem täuſchend gleicht. Der Block mag 50 Fuß Höhe haben und kann, ſeiner glatten abſchüſſigen Fläche wegen, nur wenn man wie eine Schlange auf dem Leibe kriecht, erſtiegen werden. Bevor wir herankamen ſtanden einige jener Rieſengeier mit weißem Kopfe, die den Adler an Größe übertreffen, auf ſeiner Spitze. Wir hielten ſie Alle aus der Ferne für Menſchen, und erſtaunten nicht wenig als ſie ſich mit einemmale in die Lüfte erhoben. Auch ganz weiße der Art giebt es, von denen einer grade in dem Augenblick über dem Eichwalde ſchwebte, als wir dieſen zuerſt anſichtig wurden.

Wir lagerten uns neben dem Felſen, an deſſen Fuß wir uns vor dem hier ſchon unangenehm kalten Winde hinlänglich geſchützt fanden, zum Frühſtück. Es war ein ſehr unterhaltendes Schauſpiel, wie jetzt allen Pferden die Zäume abgenommen und an den Sätteln befeſtigt wurden, um ſie unbeſorgt um uns her graſen zu laſſen.

Keins davon dachte daran zu entlaufen, oder ſich, wenn man es wieder aufzäumen wollte, nicht fangen zu laſſen, ſondern alle folgten im Gegentheil gleich Hunden, der Stimme ihrer Reiter; nur unter ſich bekamen ſie häufig Streit, der jedoch durch barſches Zurufen oder eine drohende Geberde leicht geſchlichtet wurde. Da die Thiere überdies hinten nur ſelten beſchlagen ſind, können ſie ſich keinen großen Schaden thun, und das Beißen, welches ſo gracieus ausſieht, wenn ſie gegen einander aufbäumen, wird nie ſehr ernſtlich.

Zwei Offiziere, determinirte Jäger, die ſo raſtlos hier in der Gegend umherſtreichen, daß ſie von ihren Camaraden den Beinamen der rats de Bone erhalten haben, geſellten ſich hier zu uns, und erheiterten durch Erzählung ihrer Jagdabenteuer unſer Mahl. Der Eine war vor Kurzem unvermuthet dem die Gegend beunruhigenden Löwenpaar begegnet. Die Löwin war ſogleich geflohen, in Bogenſätzen und mit erhobenem Schweife durch das Geſtrüpp ſpringend, der Löwe aber blieb ſtehen und wies knurrend die Zähne, bei welchem Anblick der Jäger, der nur Schrot in ſeiner Flinte hatte, wie er uns lachend verſicherte, ſich noch ſchneller als die Löwin entfernte. Heute hätten wir das Unthier ſchon beſſer empfangen können, leider aber waren wir nicht ſo glücklich, auch nur die geringſte Spur davon anzutreffen; es blieb bei den gewöhnlichen perdrix rouges, Haaſen und Schakals.

Wir hatten nun nur noch einen mäßigen Marſch bis zu der an Höhe zweiten Bergſpitze dieſer Kette, die aber wegen ihrer günſtigen Lage die ſchönſte Ausſicht gewährt. Es iſt ein rauh gezackter Granitkegel, von dem man die beiden großen Plainen, die ſich im Halbkreis von Meer zu Meer erſtrecken, mit dem Vorhang eines unabſehbaren Gebürges dahinter und dem See Efzara in ihrer Mitte, der ungefähr 10 Stunden im Umfange hat, überſchaut. Ich konnte, ſelbſt von dieſer Höhe herab noch deutlich das Blumenmeer unterſcheiden, in dem ich erſt vor wenigen

Tagen umher galoppirt war. Wie Schade, daß unter dieſem ſelben Blumenreichthum, der die Gegend von **Bone** vielleicht in ganz Afrika auszeichnet, der Tod verborgen lauſcht; denn eben die Feuchtigkeit und Ueberfruchtbarkeit des Bodens, welche die einen hervorbringt, ſcheint auch den andern herbeizulocken. In den heißen Sommermonaten liegt oft die Hälfte der Garniſon im Spital, und gar viele davon verlaſſen es nicht lebend wieder, aber die Geneſenen ſelbſt tragen noch Jahre lang die Folgen der Krankheit, und oft den Keim des ſpäteren Todes, mit ſich herum. Ein ſonderbarer Umſtand iſt es, daß vor der Franzoſenzeit **Bone** gar nicht in dem Ruf eines ungeſunden Clima's ſtand, und die Eingeborenen ſind feſt überzeugt, daß nur die Oeffnung alter, verſchütteter Canäle um den Unrath abzuführen, wie einiger verfallenen Ciſternen, der Grund der Miasmen ſey, die jetzt den Aufenthalt in **Bone** ſo gefährlich machen.

In der Richtung von Conſtantine, das nur

30 Stunden von hier entfernt iſt, und das man dennoch wegen der Blutgier und Treuloſigkeit des jetzigen Bey's, als Reiſender nicht beſuchen kann, bemerkten wir einen ſeltſam geſtalteten Berg mit vier Höckern, gleich denen eines Cameels, und weiter rechts zwei Spitzen, die regelmäßige Pyramiden zu ſeyn ſchienen. Nach der Gegend von Algier zu bietet ſich, mit ſchön geformten Felſen, das Cap de fer, Collo, das Cap Bugaroni und die Bai von Stora dar. In der Nähe des erſten Cap's glaubt man, daß die Römer Eiſenwerke beſaßen, und wahrſcheinlich war zu dieſer Zeit der größte Theil des hieſigen Gebürges mit ſolchen Eichwäldern bewachſen, als wir heute aufgefunden. Zu Brennmaterial ohne Nachpflanzung benutzt, mögen ſie nach und nach verſchwunden ſeyn, wie auch Irland durch die grauſame Nachläſſigkeit der Engländer in früherer Zeit auf dieſelbe Weiſe aller ſeiner Wälder beraubt worden iſt.

Einer der Offiziere, J.... und ich beſtiegen nachher auch noch den höchſten Pik, der mit wunderbar umher geworfenen Steinmaſſen beſäet iſt, und wo wir ein von den Franzoſen noch nicht gekanntes Marabut-Grab entdeckten, das wir ſogar einen Augenblick für ein römiſches hielten, da einige vermoderte Lampen, Lacrimatorien u. ſ. w. darin, vollkommne antike Formen zeigten, welche die Handwerker des Landes, wie man ſieht, ſeit 2000 Jahren durchaus nicht geändert haben. Denn der ekelhafte, noch nicht einmal ganz verfaulte menſchliche Inhalt einiger größeren dieſer Gefäße überzeugte uns bald, daß wir nur etwas Modernes vor uns hatten, und überdem durch Störung der heiligen Ueberreſte ein großes Sacrilegium begangen, was uns bei einem minder gut escortirten Beſuche leicht ſchlecht hätte bekommen können.

Als ſich alle Zerſtreute, denn die Jäger waren unterdeß auch ihrem Berufe gefolgt, bei den ſieben Quellen wieder zuſammen gefunden, wo die Pferde getränkt wurden, und die Türken aus der

Erde geriſſene ſüße Wurzeln nebſt einer Art wilder Artiſchoken (das einzige Mahl dieſer unglaublich mäßigen Menſchen am heutigen Tage) geſpeist hatten, äußerte ich den Wunſch, den Rückweg wo möglich ſeitwärts durch den Hochwald zu nehmen, um dieſen noch genauer beſichtigen zu können. Die Spahis, mit denen wir uns aus Mangel eines Dolmetſchers nur ſehr unvollkommen verſtändigen konnten, erklärten ſogleich, daß dies unmöglich ſey; der eine Jäger, Lieutenant Guilmot vom Geniecorps, behauptete aber, er kenne dieſe Gegend ſehr genau, die Araber machten zwar ewig Umſtände, wenn man nur im Geringſten aus dem gewöhnlichen Gleiſe weiche, und fürchteten ſich wahrſcheinlich vor dem nahen Kabylen, ich möchte ihm nur getroſt folgen, er werde mich den herrlichſten pittoreskeſten Weg führen, den ich mir wünſchen könne.

Ich ließ mich leichtgläubig überreden, die Türken mußten endlich folgen, doch geſchah es nur ſich weigernd und zögernd, wobei ſie wie in einer

Judenſchule unter ſich ſchrieen und geſtikulirten. Im Anfange ging Alles ſehr leidlich, und die Natur ward in der That mit jedem Schritte ſchöner, etwas einen Weg zu Nennendes war aber nirgends zu entdecken, und oft konnten die Pferde kaum das dicht verſchlungene Dorngeſtrüpp unter den hohen Bäumen durchbrechen. Immer entſchiedener nahm die Umgebung den Charakter eines von Menſchen faſt nie betretenen Urwaldes an, in dem ſich von den verrotteten Stämmen mehrere Fuß hohe, ſchwarze und lockere Dammerde, überall mit Pflanzen bedeckt, nach und nach angehäuft hatte. Wir kamen nun an einen breiten und äußerſt ſteilen Abhang, an welchem ungeheure Bäume aufgeſchoſſen waren. Die Araber verſagten immer energiſcher weiter vorzudringen, wir blieben aber bei unſerm Willen, und begannen, ein Theil noch reitend, der andere ſeine Pferde führend, getroſt hinabzurutſchen. Die weiche Erde, und die oft von Dornen ſo überſponnenen glatten Felſen, daß man ihr Daſeyn gar nicht ahnete, verurſachten bereits kleine Unglücksfälle, unter andern ſtürzte J....'s Pferd und riß ihn eine Strecke mit ſich fort, worauf er gefährlich darunter zu liegen kam, ohne ſich jedoch irgend wehe zu thun. Nach vielen Umſtänden langten wir endlich unten an, wo ein felſiger Bach mit noch größerer Mühe und einigen von Neuem ſtürzenden Pferden paſſirt wurde. Vor uns lag jetzt eine ſumpfige Wildniß, die ſich als ganz impracticabel zeigte, und rechts ein felſiger Abhang, gleich dem eben herabgekommenen, den wir nothgedrungen mit immer vermehrter Schwierigkeit erklimmen mußten. Das Reiten wurde nun unmöglich, und die Türken, deren Kleidung, mit großen rothen Ritterſtiefeln, ſechs Zoll langen Sporſpießen und doppelten Bernus-Mänteln, ſehr übel zum Fußgehen eingerichtet iſt, verloren gänzlich die Geduld, und ſchienen uns in ihrer Sprache zu allen Teufeln zu wünſchen. Uns hielt die Romantik aufrecht, doch ſahen wir ſämmtlich von der übermäßigen Erhitzung dunkelroth wie gekochte Krebſe aus, und wurden oft zu einem langen Halt genöthigt, um nur wieder zu Athem zu kommen. So irrten wir noch geraume Zeit auf und ab, und rechts und links umher, bis wir uns in eine tiefe gorge eingeklammert fanden, und einen reißenden Waldſtrom vor uns ſahen, der zwar zwei ſchöne Waſſerfälle bildete, und in jeder Hinſicht unſere Augen erfreute, aber nirgends einen Durchgang darbot, den Pferde paſſiren zu können ſchienen. Es blieb indeß kein anderer Ausweg übrig, denn die Rückkehr zu verſuchen hätte die Zeit nicht zugereicht, und das Unternehmen mußte alſo gewagt werden. Seitdem ich dieſen Uebergang geſehen, und ſelbſt mit bewerkſtelligt, möchte ich faſt glauben, daß arabiſche Pferde auch Feſtungswerke erklettern können. In der That fielen faſt alle der armen Geſchöpfe ein- oder mehreremale, aber eins nur, das eines türkiſchen Schauſch, brach den Hals, und blieb unter dem lauten Wehklagen der Araber, die eine halbe Stunde brauchten um es zu entkleiden, auf einem hervorragenden Felſen des Waldſtroms liegen. Die großen Geier werden es ſich zu Nutze gemacht haben. Wir Chriſten waren auch nicht ohne blaue Flecke und Ritze geblieben, doch litten die armen Türken wegen ihrer erwähnten unbeholfenen Tracht am meiſten. Erſchöpft lagerten ſie ſich, als wir uns wieder zuſammen gefunden hatten, neben ihren Pferden auf dem weichen Boden, und nichts konnte ſie vermögen, vor einer guten Stunde wieder aufzubrechen. Die Noth war jedoch nun überſtanden, denn in Kurzem gelangten wir wieder auf den am Morgen eingeſchlagenen Weg, und hatten doch unſern Zweck erreicht: einen afrikaniſchen Urwald gründlich kennen gelernt zu haben. Viel Zeit war aber darüber vergangen, was mich um ſo mehr contrariirte, da mich der General zum Eſſen erwartete, und ich die Unthunlichkeit vorausſah, mich noch zur rechten Stunde dabei einfinden zu können.

Von den hier in der Nähe wohnenden feindlichen Tribus hatten wir nichts zu ſehen bekommen.

Erſt auf dem Rückweg trafen wir drei Individuen derſelben an, die, faſt ganz nackt gehend, Kohlen brannten. Es waren ſchön gebaute große Menſchen, doch von einem häßlichen und grauſamen Geſichtsausdruck, und ich zweifle nicht, daß die Mordthaten, welche man ihnen zuſchreibt, gegründet ſeyn mögen. Doch attakiren ſie nie ohne decidirte Uebermacht und mit höchſter Wahrſcheinlichkeit des Erfolgs, überhaupt nicht leicht gut Bewaffnete. Sobald wir ganz aus ihrem Bereich waren, eilte ich voraus und trieb mein Pferd an, den beſchwerlichen Weg durch den Olivenwald im Trabe mehr hinab zu glitſchen als zu laufen, und in der Ebene angelangt ließ ich das köſtliche und ganz unermüdliche Thier die letzte halbe Stunde bis zur Stadt im vollſten Rennen zurücklegen. Es bewerkſtelligte dies durchaus mit demſelben Feuer wie beim Ausmarſch vor dreizehn Stunden, und ich hatte ſogar Mühe, es vor dem Thore, wo der Weg voller Löcher und ſehr ſchlecht iſt, erhalten zu können. Nur die edelſten engliſchen Pferde ſind

Gleiches zu thun im Stande. Ungeachtet aller dieſer Eile und einer eben ſo haſtigen Toilette, hatte der zu gütige General dennoch zwei Stunden mit dem diné auf mich gewartet, eine wahrhaft großmüthige Attention, die ich um ſo dankbarer erkennen mußte, da ich ohne ſie bei ſo ſpäter Tageszeit in Bone nirgends mehr etwas einer regelmäßigen Mahlzeit Aehnliches hätte vorfinden können; und es iſt ohne Zweifel erlaubt, nach einer fatigue wie die unſrige, den gehörigen Werth auf einen ſolchen Gegenſtand zu ſetzen. Der häßlichſte Schatten, den der böſe Freitag auf meine heutige Unternehmung warf, war der Verluſt eines ſchönen Dollond, den ich ſeit 20 Jahren beſitze, und welchen künftig entbehren zu müſſen, mir ſehr nahe geht!

Da Du ein angehender Gelehrter biſt, ſo will ich Dich nicht blos von Allotrien unterhalten, ſondern Dir jetzt zu weiterem Nachdenken mit Deinem vortrefflichen Studiendirector, dem ich mich bei dieſer Gelegenheit angelegentlich zu empfehlen bitte, die kurze Anſicht eines neuen und ziemlich auffallenden zoognoſtiſchen Syſtems geben, das mein hieſiger Freund, Herr von St. Léon, auf langes Studium der Natur gegründet und in Kurzem bekannt zu machen die Abſicht hat.

Sein gewähltes Epigraph iſt folgendes: „Weil alle Modificationen der Gattungen vollkommen durch die verſchiedenen Einflüſſe des Alterns (dem alles in der Zeit Lebende unterworfen iſt,) des Bodens und der Temperatur hinlänglich erklärt werden können, ſo darf man mit gutem Grunde zweifeln, daß die Natur verſchiedene Racen geſchaffen. Sie procedirt alſo keineswegs durch Vervollkommnung — ſie ſchafft auch von Hauſe aus keine Degradation d. h. keine Gattung in verſchiednen abfallenden Nüancen.“

„Dies,“ fährt er fort, „iſt die Grundlage einer Menge Beobachtungen, welche alle die Einheit der Schöpfung jeder Gattung und die Einheit des Ortes derſelben darthun werden. Die moraliſche Welt mag andere Geſetze haben, und dieſe laſſen wir hier ganz aus dem Spiele, wir haben es nur mit der phyſiſchen zu thun. Indem man diejenigen Gegenden bei Seite ſetzt, welche primitiv nicht durch Menſchen haben bevölkert ſeyn können, erkennt man, daß in faſt ganz Afrika, wie dem öſtlichen und nördlichen Theil Aſiens, dieſe Gattung ſchon im Laufe der Zeit zu tiefer Degradation herabſteigt, daß ſie in Amerika ebenfalls ſchon weit von ihrer erſten Reinheit entfernt iſt, und daß ſie in Europa am meiſten faſt alle ihre inſtinctiven Qualitäten verloren hat. Ich bin daher überzeugt, daß in den Ländern die ſich zwiſchen Perſien und Aegypten befinden, die Wiege des Menſchengeſchlechts zu ſuchen ſey. Man wird zu dieſer Conjectur hauptſächlich durch die Entdeckung mehrerer Geſetze der phyſiſchen Ordnung geleitet, namentlich durch dasjenige: daß der Verluſt an ſpecifiſcher Schwere des Knochen- und Muskelgewebes bei allen Individuen die verhältnißmäßige Entfernung vom Typus anzeigt. Da nun bei keiner andern Race die Schwere desſelben ſtärker iſt als bei den Arabern, keine Individuen andrer Stämme in höherem Grade, als ſie, auch die übrigen Normaleigenſchaften beſitzen, ſo läßt Alles glauben, daß der Araber der Urmenſch iſt, und zwar der zwiſchen Syrien und Aegypten Lebende, woraus folgt, daß man mit dem Araber dieſer Gegenden, durch Hülfe des veränderten Bodens und Clima's alle Racen des Globus hervorbringen kann; ganz auf dieſelbe Weiſe, wie man von dem gleichen Ausgangspunct und durch dieſelben Mittel dahin gekommen iſt, alle verſchiedenen Pferderacen hervorzubringen, weshalb es heut zu Tage nicht viel ſchwerer iſt, ein Pferd von dieſer oder jener Güte, dieſer oder jener Schnelligkeit, dieſer oder jener Kraft zu machen, als einen Liqueur zu dieſem oder jenem Grade der Stärke zu alkoholiſiren." *)

Meine Discretion erlaubt mir nicht, noch tiefer

---

*) Dieſe Analogie der Menſchen mit meinen Lieblingen, den arabiſchen Pferden, iſt mir ſehr willkommen.

in die Details der Zeichen einzugehen, wodurch nach Herrn von St. Léon der Prototypus der Menſchheit erkannt werden kann, mannigfache Betrachtungen, wie es mir ſcheint, neuer Art, wird ſchon das Vorhergehende erwecken, auf deſſen Baſen vielleicht einſt ein von dem unſern ganz abweichender geſellſchaftlicher Zuſtand gegründet werden kann, und ſelbſt auf rein materiellem Wege die Perfectibilität gewonnen, d. h. durch Kunſt die Folgen der Degradation der Zeit aufgehoben, und die Menſchheit wieder zum Typus zurückgeführt werden mag.

Alle weiteren Nachforſchungen in der Sache müſſen ſich aber immer auf die Ueberzeugung des Herrn von St. Léon gründen, (die übrigens die Bibel beſtätigt, weshalb Du ohne Frevel Dich ihr überlaſſen kannſt), daß die erſten Weſen jeder Gattung mit der höchſten Summe ihres Inſtinkts geſchaffen wurden, daß die Vollkommenheit dieſes Inſtinkts zugleich die aller andern Agentien erfordert — daß man alſo jetzt, als vom Privilegium der

Primitivität beraubt, alle diejenigen Racen anſehen muß, bei denen die perceptiven Organe zu weit vom erſten Reichthum der Schöpfung entfernt ſind. Wir müſſen daher, ſo ſchwer es unſerm Stolze vorkommen mag, hiernach annehmen, daß nicht diejenige Race dem Typus am nächſten iſt, welche die meiſten Bücher ſchreibt, und am meiſten politiſirt, welches vielmehr, fürchte ich, ſchon überhandgenommene Verwirrung und Krankhaftigkeit anzeigt, ſondern ganz einfach die, deren Subjecte am beſten ſehen, hören, ſchmecken, fühlen und empfinden. Hierbei iſt dennoch nicht unnütz zu bemerken, daß, da die Nerven eine der erſten Rollen in den Perceptionen ſpielen, eine Organiſation auch deshalb um ſo weniger primitiv ſeyn wird, als das Nervenſyſtem weniger ausgebildet iſt. Die armen Flamländer hält Herr von St. Léon deshalb für die dem Paradies entfernteſte Race, weil er der Meinung iſt, daß ſie von allen Menſchen am wenigſten nervös und vom ſchwammigſten Knochenbau ſind.

Eine große Entbehrung hier in Bone iſt für mich, daß es keine chriſtliche Kirche giebt; man muß wie ein primitiver Heide leben, da man ſelbſt in die Moſcheen nicht hinein darf, wenn man eine Anwandlung von Islamismus verſpüren ſollte. Die hieſigen Franzoſen ſcheinen in der That alle ihre Religion in Paris gelaſſen zu haben. Glücklicherweiſe hat der liebe Gott einen deſto ſchöneren Tempel um uns her aufgerichtet. — Ich darf mich aber den frommen Dingen, die ſchon auf meiner Zunge ſchweben, in einem gedruckten Briefe gar nicht mehr überlaſſen, ſeit eine Berliner Dame, die mich recenſirt, und noch nicht zu den Schlimmſten gehört, erklärt hat, nichts ſey ihr widerlicher, als wenn ich anfinge in geheuchelte Religioſität oder in Lobeserhebungen auf unſern König auszubrechen, wovon eins wie das andere nur Affectation wäre. Glücklicherweiſe kennſt Du, obgleich zu Deinem Heile ebenfalls viel rechtgläubiger als ich, mich dennoch beſſer, mein guter Louis, und Gott und der König werden hoffentlich auch eine weniger harte Meinung von mir hegen. *)

---

*) Indem ich den obigen Brief nach ſeiner Abſendung wieder durchleſe, halte ich es nicht für unzweckmäßig, dem Publikum mitzutheilen, was über dieſen Punkt mein armer Doppelgänger äußerte, als er durch magiſche Gewalt gezwungen, ſich in meine Seele verſetzen mußte.

„Es iſt dringend nöthig," ſagte er, „daß ich mich einmal deutlich — wenn auch noch keineswegs ausführlich — über einen Gegenſtand ausſpreche, der meinen Freunden eine unrichtige Meinung von mir, und meinen Feinden eine neue vergiftete Waffe gegen mich in die Hand geben könnte."

„Gott und die Welt ſind (wenigſtens für unſere irdiſche Capacität) zwei ſehr verſchiedne Dinge. In der Welt giebt es viel Dummes, Schlechtes, ja Empörendes, und mit der Religion ſelbſt, die Gott in dieſer Welt am nächſten zu ſtehen ſcheint, wird der niederträchtigſte Unfug getrieben. Wenn ich nun die Dinge dieſer Kategorie angreife, bin ich deshalb ein Feind Gottes?"

„Mutatis mutandis wird es mit König und Ge-

Im Fache der Gaſtronomie bin ich hier nicht ganz ohne vermehrte Kenntniſſe geblieben. Zuerſt

---

vernement eine ähnliche Bewandtniß haben, denn welcher Monarch kann heut zu Tage mehr in dem Grade regieren, als es früher möglich und angemeſſen war. Wie es tauſendmal geſagt worden iſt, die Dinge ſind ſtärker geworden, als die Perſonen, was mit andern Worten nichts anders heißt, als: die Pluralität, die allgemeine Meinung herrſcht mächtiger als der einzelne Wille — und wenn ehemals ein Souverain ſich in dieſer Hinſicht zuweilen vom Netz ſeiner Hofleute umſtrickt ſah, ſo iſt heute das Beamtengewebe um ihn her noch weit mächtiger und undurchdringlicher geworden. Selbſt was er einſieht, kann er oft mit dem beſten und feſteſten Willen nicht ändern, geſchweige was ihm unbekannt bleibt, oder was ihm unmöglich gemacht wird, anders als einſeitig zu ſeyn. Er müßte ſelbſt ein Gott ſeyn, um alle Dieſem begegnen zu können."

„Was nun die, in jeder biedern Geſinnung geheiligte Perſon unſeres eignen Monarchen betrifft, ſo habe ich es vielleicht ſchon früher geäußert, und denke es heute wie hat mich Frau von Armandy gelehrt, den ächten indiſchen Kary zu verfertigen, wobei die Haupt-

---

damals, daß es nur wenig Menſchen geben kann, die unſerm König nicht von Herzen zugethan wären, nicht allein, weil er König iſt, ſondern wegen ſeiner Menſchenwürde, Güte, Milde und Gerechtigkeitsliebe. Mir ſelbſt hat des Königs Majeſtät nie etwas anderes als Freundlichkeit und Gnade erzeigt, und Manches, was ich von anderer Seite ſchwer zu leiden hatte, dadurch großmüthig zu verſüßen geſucht, ja einigemal Selbſt in die Speichen gegriffen, wo es Seiner Gerechtigkeit unerläßlich erſchien. Ich habe alſo auch perſönlich nur Urſach, meinen König zu lieben und Ihm von ganzem Herzen dankbar zu ſeyn, ſo daß die Pflicht, Ihm treu und innig anzuhängen, mir in jeder Hinſicht nur zur Freude und Genugthuung gereichen kann. Doch wäre dies auch nicht der Fall, ſo bin ich von zu altem deutſchen Stamme, und zu ſehr in den Grundſätzen deſſelben erzogen, um nicht ſtets bereitwillig den letzten Blutstropfen für den angebornen König zu vergießen, Er behandle mich wie Er wolle; ſo wie denn auch, Gott Lob! nie einer meiner Vorfahren die ſache iſt, den Reis ſo zu kochen, daß er croquant bleibt, und mir zugleich das Recept zum Kaffeemachen beſtätigt, welches ich, wie Du Dich wohl noch erinnerſt, meinem Freunde Wulffen aus Freiberg, überſandt habe. Leider aber ſetzte ſie hinzu, daß man ſo edles Getränk nur im Lande ſelbſt genieſſen könne, da der Mokka-Kaffee, ſo wie er übers Meer reiſe, ſeine Haupteigenſchaften ſo ſehr verliere, daß ſie in Paris mit den beſten Bohnen, die ſie ſelbſt mitgenommen hatte, doch nie im Stande geweſen ſey, etwas Aehnliches hervorzubringen, obgleich es immer noch weit beſſerer Kaffee als aller übrige geblieben wäre. Ein beſonderes Raffinement

---

ſeinem Monarchen nach altem Vorrecht durch Handſchlag feierlich gelobte Vaſallentreue je gebrochen hat.“

„Das Uebrige aber iſt anderer Natur . . . . . Hier hob ich den Zauber auf, mich an Fontenelle erinnernd, der zu ſagen pflegte: Wenn ich alle Wahrheiten der Welt in meiner geſchloſſenen Hand hielte, ich würde mich wohl hüten, dieſe Hand zu öffnen.“

gab ſie mir noch an, nämlich die Vorſchrift, die Bohnen, ſo wie ſie hinlänglich gebrannt, ſogleich auf eine Marmortafel oder andern kalten Stein auszubreiten, damit das Verfliegen des reinſten Aroma ſchnell unterdrückt werde. Von Herrn von St. Léon, dem Naturforſcher, profitirte ich die Kunde, daß man Fiſch nie mit Oel und Eſſig, ſondern immer mit Oel und Citronen eſſen müſſe, was ich ſehr richtig finde, und zugleich bemerkt habe, daß ſich dann Harvey sauce weit beſſer und ſchmackhafter damit verbindet. Ferner liefert Bone eine Art kleinen dunkelgrünen, wilden Spargels, der vortrefflich iſt. Mehr kann ich von dieſem Thema nicht anführen, aber Du wirſt Dich wenigſtens dadurch überzeugen, daß ich keine Gelegenheit verſäume, Dich in der Diplomatie zu unterrichten, die, wie der alte Graf Stackelberg behauptete, in der Kochkunſt hauptſächlich zu ſuchen ſey.

Um aber wieder auf etwas Anderes zu kommen — denn eine gute Converſation ſoll ja nichts approfondiren — ſo muß ich Dir von einem der ſonderbarſten Duelle erzählen, von denen ich je gehört, und das vor einigen Monaten hier ſtatt gefunden hat. Ein Capitain von den Chasseurs d'Afrique, und ein Marine-Offizier ſchoſſen ſich auf zwei Schritt Diſtance in Hemdärmeln, vermöge zweier Commißpiſtolen, von denen, dem Abkommen gemäß, nur eine geladen war; das erſtemal, wo dem Cavallerie-Offizier die geladene Piſtole zufiel, ging der Schuß dem Marine-Offizier neben den Beinen vorbei, während das zu ſtark geladene Gewehr dem Losſchießenden ſo heftig an die Stirne ſchlug, daß er faſt umfiel; das zweitemal, wo der Andere die Todeswaffe ergriff, fuhr dem Chaſſeurs-Capitain die Kugel zwiſchen den Beinen hindurch. Dieſes außerordentliche Glück, bei einer Entfernung von nur zwei Schritten, iſt um ſo bewunderungswürdiger, da beide Gegner anerkannt höchſt brave und kaltblütige Leute ſind; aber die Mahomedaner haben vollkommen recht: es giebt ein unbezwingliches

Schickſal, und weſſen Stunde nicht gekommen iſt, der iſt Hieb- Stich- und Kugelfeſt. Iſt es nicht ſo mit allen groſſen Feldherrn? War Napoleon nicht ſein ganzes Leben lang geſeiet, weil er, eine Lehre für Fürſten und Völker, in Helena ſterben ſollte! Was dieſen betrifft, ſo iſt es übrigens eine eigene Erſcheinung, daß, während in Europa jetzt ſo viele Kleine ihn nach ſich meſſen wollen, er im Orient faſt ein fabelhafter Held geworden iſt, und ſein Ruhm vielleicht am meiſten dazu beigetragen hat, die frühere Verachtung der Europäer in Bewunderung umzuwandeln. So erzählte mir geſtern d'Armandy, daß er ſelbſt gegenwärtig war, als man dem Sultan von Mascat unter mehreren Geſchenken des franzöſiſchen Gouvernements auch das Portrait Ludwigs des Achzehnten überreichte. Der Sultan frug, was es bedeute? Den Herrſcher der Franzoſen, erwiederte man. Das iſt unmöglich, ſagte der Sultan, den kennen wir zu gut, und ich will ihn Euch ſogleich zeigen. Darauf ließ er ein ſchönes Oelgemälde Napoleons hereintragen, zu dem er, der Himmel weiß wie, gekommen war. Hier iſt der Sultan der Franzoſen, rief er, und der ſieht auch darnach aus; das dicke Geſicht da aber muß Jemand Andern vorſtellen; und als ſey Napoleon auch phyſiſch unſterblich, ließ er ſich nie von ſeiner Meinung abbringen.

Da ſich meine Abreiſe nach Tunis wegen widriger Winde von Tage zu Tage verzieht, habe ich noch Gelegenheit gehabt, den Feierlichkeiten des großen Bairam-Feſtes hier beizuwohnen. Nach einem fortwährenden Kanonieren, denn den Lärm des Schießens lieben die Araber über Alles, verſammelten ſich die Spahis und eine Menge Beduinenchefs, mitunter auf vortrefflichen Pferden und in ihrem höchſten Staate, auf einer großen Wieſe nahe bei der Stadt, um welche die Population von Bone einen weiten Kreis geſchloſſen hatte, in deſſen Mitte zwei Zelte für den Commandirenden und ſeinen Generalſtab aufgeſchlagen waren. Auf das gegebene Zeichen eines letzten Kanonenſchuſſes begannen, gleich einem Turnier, die Araber ihre kriegeriſchen Uebungen und Spiele, ſich weidlich auf dem grünen Plan umhertummelnd. Bei dieſer Gelegenheit hatte wieder ein Schauſch, der mich noch vor einigen Tagen auf der Saujagd begleitete, das Unglück, daß ſein ſchönes Pferd im vollen Laufe ſich in den Eiſen ſing und ſo gewaltig ſtürzte, daß es auf der Stelle todt liegen blieb. Nachdem ich eine Weile die Sache in der Nähe mit angeſehen, erſtieg ich den nahen Hügel von Hippone, von wo das Schauſpiel ſich noch maleriſcher entfaltete, und nahm zugleich einen letzten Abſchied von den herrlichen Ruinen, die ich wohl ſchwerlich in dieſem Leben wiederſehen werde. Dann kehrte ich auf dem Waſſer zurück, um die geſcheiterten Schiffe in der Rhede an Ort und Stelle zu beſichtigen. Beſonders fiel mir ein franzöſiſches Kriegsſchiff auf, von dem, weit vom Ufer entfernt, nur zwei Maſte und ein Theil des Schnabels aus den Wellen hervorragten. Einige einzelne Stricke und der kleine Reſt einer Flagge, die melancholiſch im Winde flatterten, waren die einzigen Ueberreſte des ſtolzen Fahrzeugs. Der Anblick hatte in der ſtillen Einſamkeit etwas tief Ergreifendes, und wäre ein erregender Gegenſtand für den Dichter geweſen, wenn ich ein ſolcher zu ſeyn das Glück hätte. Ich ließ mich nach dem Fort Cigogne rudern, wo ich ausſtieg. Mitten in dieſer Ruine, die einen ſchroffen Felſen krönt, ſteht ein uralter Oelbaum, der vielleicht noch ein Zeitgenoſſe der erſten türkiſchen Herrſchaft über Afrika iſt. Originell nahmen ſich zwiſchen den zerbrochenen Fenſteröffnungen der alten Mauern, wie in Rahmen gefaßt, die verſchiedenen Theile der Stadt aus, welche faſt ausgeſtorben erſchien, da ihre Bewohner alle dem Feſte zugeſtrömt waren.

Nun, mein ſchöner Neffe, noch einmal zu Roß und dann kehre nach Berlin zurück. Wir reiten nach dem Cap rouge, um zu dem Grabe des großen Marâbut von Sidi-Aïssa zu wallfahrten.

Nicht leicht konnte man ſich einen romantiſchern Beſtattungsort ausſuchen. In dem Abhange eines kegelförmigen Berges am Meer befindet ſich, nahe dem Gipfel, ein römiſcher Marmorbruch, der eine 200 Fuß tiefe und 500 Fuß im Umfang haltende Aushöhlung bildet. Die ſenkrechten, oft oben überſtehenden Wände ſind ſchön geadert, und in langen Feſtons hängen Weinreben, Cactus, Epheu und Lianen im Schmucke vieler Blüthen und Blumen darüber herab. Der untere Boden iſt grünes Gras, auf dem einige uralte Feigenbäume, die ſchon voller kleiner Früchte waren, ein ſolches Laubgewölbe ausbreiteten, daß mehrere Hütten unter ihnen Platz gefunden haben würden, und einladend wäre dies auch für einen Einſiedler geweſen, ſo zu den Füßen ſeines Heiligen ſelbſt gebettet zu ſeyn; denn Sidi-Aissa liegt nicht im Grunde, ſondern in einer ausgehauenen Kammer in der Mitte der einen Marmorwand begraben, zu der man auf allerlei mit Dornen überwachſenen Schutt hinanklettert. Ein Baldachin iſt über dem

Kaſten aufgerichtet, in dem ſeine irdiſchen Ueberreſte ruhen. Dieſen bedeckt eine ſhawlartige, weite Decke, und ein Kranz halbvermoderter Fahnen hängt rund umher. So ſtreng der General geboten hat, dieſes Grab zu reſpectiren, ſo hat doch die Neugierde der Chriſten ihm verſchiedentlich übel mitgeſpielt. Wir hielten uns jedoch diesmal, noch die Sünde der vergangenen Tage auf dem Gewiſſen, von allem Frevel fern. An den impoſanten Felſenwänden erblickt man deutlich die letzten Spuren der Werkzeuge, deren ſich die Römer hier bedienten, als hätten die Arbeiter eben erſt den Bruch verlaſſen, und da, wo ſie, mit dem Pulver unbekannt, die mächtigen Hebel zum Sprengen der Steine anſtemmten, ſind die aus großen Blöcken geformten Widerlagen noch ganz intact.

Nachdem wir den Abgrund verlaſſen hatten, um von dem oberſten Rande das Vergnügen des ſchwindelerregenden Hinabſchauens in die Tiefe zu genießen, erſtiegen wir auf einer natürlichen, aber deshalb auch ſehr unbequemen Marmortreppe, die mit unzähligen Sorten mannigfaltig blühender Eriken, Immortellen, Narziſſen, Iris u. ſ. w. eingefaßt war, die Spitze des Berges, wo noch ein anderer, aber weniger vornehme **Marâbut** ſein letztes Lager gefunden hat. Von dem rohen Steinhaufen über ſeinem Leichnam überſieht man die beiden Buchten rechts und links, mit Felſengebilden jeder Form, einem unermeßlichen Meeresſpiegel und auf der Landſeite des Gebürges majeſtätiſche Reihen bis gegen Tunis hin.

Dieſer Theil der Küſte, der ſich von **Bone** nach Norden erſtreckt, iſt vollkommen geſund, und Herr von Armandy hat ſehr zweckmäßig vorgeſchlagen, den alten halbverfallenen Schutthaufen **Bone's** völlig zu verlaſſen, und ſtatt ihn koſtſpielig zu erneuern, die Stadt ganz und gar hierher zu verlegen, wo auch eine geräumige Bucht ſich befindet, die den Schiffen einen weit ſichreren Ankerplatz gewähren würde, als die jetzige zu offene und zu coloſſale Rhede. Der letzte Sturm, wo der **Stationaire**, der ſich glücklicherweiſe hier befand, ganz unbeſchädigt blieb, hat dies hinlänglich bewieſen.

Als die Sonne ſchon hinter dem hohen **Dschebel-Derugh** hinabſank, eilten wir, dem gefälligen Commandanten des in der Nähe liegenden Forts **génois**, der uns mit der größten Artigkeit überall hingeführt, tauſend Dank ſagend, nach Hauſe; und wo es nur der ſteinige Weg erlaubte, ging es Berg auf und Berg ab im ſchnellſten Galopp, um Frau von Armandy nicht zu ſehr in ihrer Hausordnung zu ſtören, die ohnedies ſeit meinem Hierſeyn nur allzuhäufig verkehrt worden iſt. Auch nehme ich von der nie ſich verläugnenden Güte meiner Wirthe, und der herzlichen, liebenswürdigen Weiſe, mit der ſie mich fortwährend behandelten, ein unerlöſchliches Andenken mit mir fort.

Wir ſind am Ende, lieber Louis, empfange jetzt meinen letzten Gruß aus dem afrikaniſchen **Bone**, dem alten **Aphrodisium**, und meine beſten Wünſche für das deutſche Bonn, wo ich Dich dem Cultus der Aphrodite nicht zu ſehr hinzugeben bitte, und wohin ich Dir überhaupt zu Deiner Univerſitätsfahrt noch eine lange, väterliche Verhaltungsepiſtel nachzuſenden denke. Du wirſt ſie vielleicht noch trockener als dieſen Brief finden, aber dennoch muß ich Dir ihre Beherzigung weit angelegentlicher anempfehlen; denn Du darfſt nicht vergeſſen, daß jetzt die Zeit des Sammelns für Dich iſt, und das dauernde und verbürgte Wohlſeyn künftiger Tage von der möglichſt beſten Benutzung Deiner Jugend abhängen wird. Ich wünſche ſehnlich, daß Du hierin Deinen Onkel weit übertreffen magſt, und Du kannſt mich dabei immer etwas in die Kategorie der Prediger ſetzen, an deren Lehren man ſich oft beſſer hält, als an ihr Beiſpiel. Folge dieſem letzteren nur da, wo ich Dich dazu auffordere, im Uebrigen bleibe Deiner Natur und Deinen eigenen Anſichten getreu. Die Menſchen können ſich nicht gleichen, aber

Jeder kann in ſeiner Art, wenn er ſelbſt an ſeiner Bildung arbeiten will, etwas Tüchtiges und Ganzes werden.

Dein

Dich liebender treuer Onkel
H. S.

Reiſe-Journal.

(Fortſetzung.)

Tabarka, den 13. April 1835.

Am zehnten um zehn Uhr Abends embarkirte ich mich in einem kleinen Genueſiſchen Handelsſchifflein, Vittoria genannt, mit nur einem Maſt verſehen, und ungefähr von der Größe eines mittleren Elbkahns. D'Armandy, Herr von St. Léon und Juſſuf, der noch mit dem letzten Kanonenſchuß des Bairam's, von Algier kommend, wo ihn eine neue Kabbulira ſo lange zurückgehalten hatte, bei mir eingetreten war, begleiteten mich bis an den Hafen, und ich nahm nicht ohne Rührung von dieſen ſo verſchiedenen, und dennoch ſo gleich intereſſanten Männern Abſchied. Der Wind war gut, aber heftig, und ſo wie wir aus der Bay ins hohe Meer kamen, ward das Diminutivſchiff gleich einem Ball darauf umher geworfen. Dazu ſchien unſer Capitain, wie ſeine geringe Schiffmannſchaft, ſehr wenig erfahren; denn alle veränderte Evolutionen gingen nur mit verworrenem Geſchrei und ſo unbeholfen von Statten, daß einmal, beim Umlegen des Segels, der Matroſe, welcher das Tau in der Hand hielt, davon fortgeriſſen hinfiel und wir ſelbſt noch ſchnell mit eingreifen mußten, widrigenfalls die Segelſtange leicht hätte brechen, oder das ganze Schiff gleich zum Anfange umgeworfen werden können. Wir vermochten nicht lange auf dem Verdecke auszuhalten, weil die Wellen es fortwährend überſpritzten, und wurden nachher unten Alle elend krank. Im Laufe des folgenden Tages fing es an noch ſchlimmer zu werden; der Wind ſchlug plötzlich um, und das Meer tobte ſo wild, daß unſer Fahrzeug bald haushoch in der Höhe ſchwebte, bald eben ſo tief wieder hinabfuhr. Wir befanden uns in einer um ſo unangenehmeren Alternative, da wir links die unbewohnte Felſeninſel Galita, welche mit drei bis vier obeliskenartigen Piks im falben Mondenſchein aus den Fluthen hervorſtieg, rechts aber das gefährliche Ufer der Küſte des Continents neben uns hatten, und leicht von dem häufig wechſelnden Winde auf eine oder die andere Seite geworfen werden konnten. In dieſem Falle würde uns nicht viel Anderes bevorgeſtanden haben, als an unwirthbaren Felſen zu ſcheitern, oder auf den Sand der Küſte zu laufen, wo die hier ſehr bösartigen und faſt unabhängigen Araber ſelten den Schiffbrüchigen das Leben laſſen. Dieſe üble Beſchaffenheit und gleiche Treuloſigkeit der Winde, des Meeres und der Menſchen, machen daher auch für die kleinen Handelsſchiffe die Fahrt hier ſo unſicher, daß fortwährend Unglücksfälle an der Tagesordnung ſind. So erhielten wir erſt vor acht Tagen in Bone die Nachricht, daß bei einem nur ſchwachen Unwetter ein Schiff, das wir noch ſelbſt abſegeln geſehen hatten, kurz vor Biserta geſcheitert war, wobei fünf Reiſende ihr Leben verloren, unter denen ſeltſamerweiſe derſelbe Offizier ſich befinden ſoll, deſſen romantiſche Liebſchaft mit dem Beduinenmädchen ich erzählt habe.

So beſorglich daher die Lage war, in der wir bis zum Einbruch der Nacht, abwechſelnd da und dorthin umhergetrieben, verblieben, ſo macht doch die Seekrankheit, wenn ſie jenen hohen Grad erreicht hat, der faſt unerträglich zu nennen iſt, gegen Alles vollkommen gleichgültig, und in dieſem Zuſtande befanden wir uns beinahe ſämmtlich. Glücklicherweiſe wurden einige Nothzeichen, die unſer Capitain gab, in dem nicht weit rückwärts gelegenen unbedeutenden Hafen von Tabarka bemerkt, wo ſich einige zwanzig Genueſiſche Barken zur Corallenfiſcherei aufhielten. Eine derſelben kam, da wir wegen Höhe der Wellen in den Hafen einzulaufen nicht im Stande waren, uns zu Hülfe und ruderten das Schiff, im Tau genommen, herein.

Die Ruhe im Hafen that uns ſehr wohl, und ſobald es Tag geworden war, eilten wir begierig ans Land, um uns bei dem tuneſiſchen Aga zu melden, der uns freundlich empfing und zugleich für einige friſche Lebensmittel zu ſorgen verſprach; denn in der Meinung, höchſtens nur achtzehn Stunden auf dem Meere zuzubringen, hatte ich mich zwar mit meiner portativen Küche, aber mit nichts darin zum Kochen verſehen. Der türkiſche Befehlshaber war ein rieſenmäßig gebauter, ſchöner Kriegsmann, mit einem langen ſchwarz und weiß geſprenkelten Bart. Seine Kleidung erſchien uns ärmlich, ſo wie ſeine ordinaire Pfeiſe, die nicht einmal eine Spitze hatte, und er trug zu meiner Verwunderung gar keine Waffe. So gering er indeß bezahlt ſeyn, und ſo kümmerlich er leben mochte, ſo würdevoll und grandiös blieb fortwährend ſein Benehmen. Auch verweigerte er uns ſtets mit wichtiger Miene die mehrmals nachgeſuchte Erlaubniß, das Innere des alten gothiſchen Forts zu beſehen, das demungeachtet in zu elender Verfaſſung iſt, um Europäern irgend einen ernſtlichen Widerſtand leiſten zu können. Er nahm mit Wohlgefallen, aber wie immer ohne Dank, das Geſchenk einiger Pfunde levantiſchen Tabaks an, und bat noch dringend um etwas Schroot zur Jagd, das mit dem Pulver das Koſtbarſte an dieſen Küſten iſt. Denn für Pulver und Blei, glaube ich, verkauften die hieſigen Eingebornen Vater und Mutter.

Die Inſel **Tabarka** liegt nur einen Büchſenſchuß vom Ufer, und beſteht aus einem maleriſch geformten, mit Felſen ſchön verzierten Berge, über und über bedeckt mit den Ruinen der alten Stadt gleichen Namens. Auf einige ihrer Grundmauern haben die Genueſer da, wo ſich eine Felſenwand mehrere hundert Fuß jählings in das Meer herabſtürzt, ein großes und ſchönes Schloß erbaut, welches jetzt von zehn bis zwölf ſchlechten eiſernen Kanonen vertheidigt wird, von denen einige überdies noch, wie Fernröhre, gen Himmel gerichtet waren. Mehrere kleine Befeſtigungswerke ſind auch ſchon wieder eingefallen, ſo wie die chriſtliche Kirche, in welcher ein beſonderer Umſtand als merkwürdig erſcheint. Auf derſelben Stelle nämlich, wo, wie man noch deutlich ſehen kann, der Hochaltar ſich einſt befand, iſt jetzt ein dichter Binſenſtrauch von bedeutendem Umfange emporgeſchoſſen, und das Myſtiſche bei der Sache iſt, daß auf der ganzen Inſel, ſo wie ſelbſt auf den gegenüberliegenden Uferbergen, die ſich um dieſelbe ziehen, und ſo den Hafen von **Tabarka** bilden, nach Ausſage der Bewohner, kein einziger Strauch dieſer Art weiter angetroffen wird. Auf dem vorderſten der erwähnten Berge ſieht man noch ein anderes ehemals genueſiſches Fort, das gleichfalls den Hafen beherrſcht.

Die Hauptvegetation des Eilandes beſteht aus Cactus und vielen andern Fettpflanzen dieſer Gattung, welche in allen Richtungen die Felſen bekränzen, auch einige Feigen- und wilde Pfirſichbäume beugen hier und da ihre Aeſte über das an unzähligen Klippen hier ewig hoch aufſchäumende Meer. Die Wirkungen, welche dieſe fortwährende Brandung auf mehreren der dortigen Sandſteine hervorgebracht hat, iſt im hohen Grade überraſchend. Ganze Felſenplatten ſehen täuſchend ſo aus, als wenn ſie mit Hieroglyphen bedeckt, oder Reſte künſtlicher Bauzierrathen wären, namentlich in jener Art, wie ſie die Mauren ſo häufig an ihren Plafonds anzubringen pflegen. Dies Naturſpiel iſt dennoch blos daraus entſtanden, daß das Waſſer die härteren Steinadern ſo künſtlich ausgeſpart und die weichere Maſſe darunter verzehrt hat, daß eiſerner Fleiß und der geſchickteſte Meiſſel kaum Zierlicheres hervorbringen könnten. Der Spaziergang zwiſchen dieſen Steinlabyrinthen rund um die Inſel, war daher in jeder Hinſicht ungemein intereſſant für uns, obgleich an manchen Orten ſehr beſchwerlich. Drei bis vier Matroſen von den Corallenſchiffen halfen mir, von der

Seekrankheit ganz Ermattetem, über die ſchwierigen Stellen; J . . . . ſchoß ein Rebhuhn und eine wilde Taube für unſere Tafel, und die Uebrigen ſammelten wilde Blumen für mich, unter denen ſich auch ſchöne Gartenaſtern vorfanden, die bei uns, ſo viel ich weiß, nur im Herbſte blühen. Die Ausſicht vom Gipfel zeigte uns gegen Süden, nach dem Ufer gewandt, ein friſches Wieſenthal, das zwei kleine Flüſſe — von denen der größte Zain genannt wird und ehemals Tusca hieß — anmuthig durchſtrömten und viele Viehheerden belebten; die ſich daran ſchließenden Berge waren bis an ihre nackten Felſenkämme theils mit junger grüner Saat, theils in den tiefen Schluchten und über mehrere Abhänge hin, mit herrlichen Eichenwäldern durchwebt, aus denen viel Holz für die tuneſiſche Marine gezogen wird. Mehr weſtlich entfaltete ſich dagegen ſchon eine kleine Probe der Wüſte, kahler, gelber, ſchauerlicher Sand, der ſich weit in das Land hinein, bis an den Fuß blauer, mit dem Himmel verſchwebender

Berge zu erſtrecken ſchien. Gegen Norden glänzte im Sonnenſchein nur der, uns aus der Nacht ominös bekannte, Felſenkegel von **Galita**, und des Meeres azurne Fläche, auf der die vielen Corallenſchiffchen mit ihren flügelartig ausgebreiteten zwei ſpitzen Segeln, gleich Waſſernymphen, umher gaukelten. Auf der vierten Seite ſchloß der dunkle Vorhang der Hafenberge, auf dem oben das Genueſer-Schloß, unten römiſche Ruinen erſchienen, jeden weitern Blick in die Ferne.

So ſchön und wolkenlos der Himmel war, ſo ungünſtig blieb der Wind, und vor der Hand ſchien an keine Abreiſe zu denken. Dies war um ſo unangenehmer, da der Aga auf mein Befragen jede Excurſion im Innern außerhalb der Inſel für unthunlich erklärte und auch Niemand zu dieſem Behuf mitgeben wollte. Es iſt eigenthümlich genug, ſo ganz nahe vor ſich ein üppig ſchönes Land zu ſehen, nach dem uns überdies noch mehrere weitläufige, und offenbar antike Ruinen der alten Stadt **Tabarka** lockten, in deren Spalten ein prächtiger Palmbaum aufgeſchoſſen war — und doch nicht hinüber zu können, weil die Neugier leicht allzu übel beſtraft werden möchte. Die dortigen Beduinen, die Zenati, zu jeder Zeit ein verrufener Stamm, ſind dem Bey von Tunis nur in ſo fern unterthänig, als ſie ihm einen wenig bedeutenden Tribut zahlen, der alljährlich durch eine bewaffnete Expedition, welche in der Provinz umherzieht, eingetrieben werden muß. In dieſem Augenblick ſcheinen ſie ſich aber in einer Art von Rebellion zu befinden, denn bei ihrem letzten Markt, der gerade unter dem erwähnten Palmbaum ſtatt findet, haben ſie, wie wir hörten, allen Reſpekt für den mit einigen ſeiner Türken gegenwärtigen Aga ſo ſehr aus den Augen geſetzt, daß er ſich zu einem eiligen Rückzug gezwungen ſah. Einer der **Topschi** (Kanoniere), ein ſchöner junger Mann mit einem faſt eine halbe Elle meſſenden blonden Schnurrbat, wies uns ſeine von zwei Kugeln durchlöcherte Bernus vor, indem er erzählte: daß er erſt am Tage vor unſerer Ankunft dieſen Denkzettel davon getragen habe, als er Abends den jenſeits des Hafens liegenden Berg hinangeſtiegen ſey, um eine Botſchaft des Commandanten nach dem dortigen Fort zu bringen.

Auf ganz Tabarka befindet ſich, außer dem Schloß, kein Haus, das irgend Jemand zu beherbergen im Stande wäre. Die einzige Art von Unterkommen gewährt ein zu Ställen und einigen dürftigen Soldatenwohnungen eingerichteter Ruinenhaufen am Ufer, vor welchem unter einem Strohdach ein mauriſcher café etablirt war. Hier ſtanden rohe Steinbänke umher, und der Aga, wie ſämmtliche zerlumpte Krieger der Garniſon, nebſt einigen chriſtlichen Matroſen, brachten hier ihren Tag mit Tabakrauchen und Kaffetrinken zu. Auch ich war genöthigt, um dem Schaukeln des Schiffs ſo viel als möglich zu entgehen, hier meinen temporären Aufenthalt alle Tage zu wählen, und hatte zu dem Endzweck mit J.... die eine ganze Bank in Beſchlag genommen. Hier frühſtückten wir, aßen zu Mittag, laſen und ſchrieben, welches Letztere immer viel Neugier erregte, den Türken aber, ihren verdrüßlichen Mienen nach, nicht ſonderlich zu gefallen ſchien. Unter dem bedeckten Thorweg des Gemäuers hatte ſich ein Barbier im freien Durchzug der Luft angeſiedelt, der zugleich einen Handel mit Pfeifenröhren, Rauch- und Schnupftabak und dergleichen trieb. Sein ganzes Ameublement beſtand aus einem Tiſch, einer Bank, auf der er ſchlief, und einen von kleinen Knüppeln zuſammengefügten Tabouret, auf das ſeine Kunden ſich ſetzten, einem halben Dutzend ſchmutziger Meſſer, die wie Grasſicheln ausſahen, und einem hiervon ſehr abſtechenden eleganten Handſpiegel, der mit Perlmutter reich ausgelegt war. Es bot ein unterhaltendes Schauſpiel dar, alle die verſchiedenen oft ſehr ausdrucksvollen Kahlköpfe zu betrachten, welche er nach und nach unter ſein Meſſer bekam, und bei denen er immer damit anfing, mit einem großen Pferdekamm ſorgfältig den langen Zopf zu kämmen, den die Muſelmänner auf der Mitte des Scheitels ſtehen laſſen.

Zu haben war übrigens hier auf ganz Tabarka Nichts, als Kaffee ohne Zucker, Eier, Milch, ſchlechte Butter voller Haare und Unrath, Hühner und vortreffliches Waſſer, von dem über ein Dutzend, zum Theil antike, Brunnen auf der Inſel gefunden werden.

Aus dieſen Ingredienzen, verbunden mit dem Wenigen, was wir noch mit uns hatten, und was die Jagd gewährte, wußte uns jedoch mein junger Maure Muſtapha, der, wie ich zu meinem großen Vergnügen jetzt erfahre, ein halber Koch iſt, ganz leidlich zu bewirthen.

Auf dem Meere, den 16. April 1835.

Der Menſch denkt, Gott lenkt! Als wir von Bone mit dem beſten Winde auf dem leichten Schiffchen abſegelten, das der Capitain obendrein für einen Schnellſegler ausgab, erwarteten wir, höchſtens einen Tag unterwegs zu ſeyn, und heute, nach faſt einer Woche, wiegt uns, nach wie vor, noch immer das Meer, während wir kaum die Hälfte unſerer Reiſe zurückgelegt haben, auch von Tabarka aus wieder vierzig Stunden auf dem Waſſer zubringen, und noch keine Hoffnung des Beſſerwerdens uns lächelt. Schon fehlt es uns ganz an Brod, für das der ölig ſchmeckende Schiffszwieback ein elendes Surrogat iſt, an Zucker, Butter, Gemüſe und friſchem Schlachtfleiſch; die luxuriöſen Dinge ſind längſt ausgegangen, worunter auch leider die Orangen. Seit geſtern iſt alſo die Tafel auf ein, in Waſſer gekochtes, altes Huhn mit dem ſteinharten Zwieback reducirt, und die Entbehrung iſt deſto empfindlicher, da wir bei allem Unglück diesmal ſo glücklich ſind, nicht ſeekrank zu ſeyn.

Am 14. Morgens, nach einem wunderſchönen Sonnenuntergang und Mondaufgang, welche die Felſenſpitzen am Meer und die Ruinen des alten Hafens (unter denen ſich ein noch hervorragendes Stück Säulenſchaft erhalten, an welches die Schiffe angebunden werden) abwechſelnd in Blutſchein und Silberlicht getaucht — hatte ſich ein friſcher Landwind erhoben, den der Capitain ſchnell benutzte, um unſer unfreiwilliges Exil endlich zu verlaſſen. Kaum aber hatten wir fünf Seeſtunden zurückgelegt, als eine totale Windſtille uns, todten Sandbergen gegenüber, wie mit Polypenarmen feſthielt. Einige zwanzig Stunden brachten wir auf dieſem Fleck zu, dann trieb uns ein contrairer Zephyr wieder einige Stunden abwärts, wozu wir abermals einen halben Tag gebrauchten. Seitdem lösten ſich linde Lüftchen von allen Seiten der Windroſe ab, und bald da, bald dorthin, ſchneckenmäßig fortgeweht, fanden wir uns heute, ungefähr zwei Stunden vor Sonnenuntergang, wieder am Fuße der wüſten Felſeninſel Galita. Auf einer Tieſe, wo erſt nach dem fünften oder ſechſten Verſuch das Senkblei Grund fand, ward, eine gute Viertelſtunde von der Inſel entfernt, Anker geworfen. Nie habe ich eine ſolche Farbe des Meeres geſehen, als es hier darbot, durchſichtig wie Cryſtall, und von einem über alle Beſchreibung ſchönen Blau, das die reichſte Auflöſung von Ultramarin nicht vollſaftiger und ſchimmernder hätte hervorbringen können. Die bloße Tiefe konnte unmöglich die Urſach einer ſo prachtvollen Farbe ſeyn, und es muß daher ein anderer ganz ſpecieller Grund dazu an dieſer Inſel ſich vorfinden.

Ich ließ mich mit J.... und acht der übrigen Paſſagiere (es waren deren, Chriſten und Mahomedaner, außer uns und der Mannſchaft, überhaupt noch ſechzehn in dem kleinen Schiff) nach dem Lande rudern, theils um friſches Waſſer einzunehmen, theils um wilde Ziegen und Kaninchen zu ſchießen, deren wir mit einem kleinen Taſchenperſpectiv ſchon von weitem mehrere an den Abhängen der ſchroffen Felſen entdeckt hatten. Wir waren kaum gelandet, und hatten angefangen auf Steingerölle, mit hohem Binſengras untermiſcht, emporzuklettern, als der Himmel ſich verfinſterte und der ſo lang erſehnte Wind, von einem dichten Regen begleitet, plötzlich in ſtärkerem Maaße als wir ihn gebrauchen konnten, über uns hinzuſauſen begann. Wir eilten deshalb um ſo mehr, die andere Seite der Inſel zu gewinnen, die wenigſtens mit Strauchwerk bedeckt ſeyn ſoll, während die vorliegende nur Grauſen erregende kahle Wände darbot, mit wenigen grünen Oaſen, auf welchen wir zwiſchen dem Gras blühende

Melonenranken und ſtarkriechenden Salbei fanden. Auch glaubten wir auf einer Spitze römiſche Ruinen zu erblicken, was nicht unmöglich iſt, da man die Inſel auf den alten Charten unter dem wenig veränderten Namen **Galata** ſchon verzeichnet findet. Ehe wir indeß den niedrigſten Theil des Kammes erreichen konnten, ſahen wir unſer Schiff Zeichen geben, ſchleunig zurückzukommen, und wir bemerkten nicht ohne Unruhe, daß es ſeine ganze Lage verändert hatte, und von der **Bourrasque**, die es zwiſchen der großen und kleinen Inſel mit ihrer vollen Gewalt traf, heftig hin und her geworfen wurde. Der im Kahn gebliebene Matroſe ſchrie uns jetzt durch die zum Sprachrohr geformten Hände mit hohler Stimme zu: Der Anker ſey im Begriff zu reiſſen, wir ſollten um des Himmels willen eilen herabzukommen. Es war jedoch nicht ſo leicht, die ſteilen Abhänge mit loſen Steinen, glatten Felſen und vom Regen ſchlüpfrig gewordenen Binſen im Fluge hinabzuklettern, und ich verwünſchte, ſeit

Bono als halber Türke gekleidet, meine weiten Mameluckenhoſen, die zum Reiten, zum gravitätiſchen orientaliſchen Schritt, und auf der Ottomane oder ſeinen untergeſchlagenen Beinen ſitzend, ſo behaglich ſind, hier aber mich, wie Kunz von Kauffungen einſt ſeine Sporen, mehrmals faſt ins Unglück gebracht hätten. Obgleich die Beſorgniß unſern Matroſen doppelte Kräfte gab — denn ward des Schiffes Anker wirklich losgeriſſen und trieb der Wind es fort, ſo mußten wir uns auf Robinſons Schickſal für wenigſtens acht Tage gefaßt machen, ehe ein anderes Schiff uns wieder hätte befreien können — ſo waren ſie doch nicht fähig, die mit zehn Menſchen gefüllte Gondel anders als ſehr langſam durch die heftig widerwogenden hohen Wellen hindurch zu arbeiten, und die Zeit däuchte uns ewig, während der wir in ſo bedrohlicher Ungewißheit ſchwebten. Kaum aber hatten wir nach unſäglicher Mühe das Schiff erreicht, ſo legte ſich, wie uns zum Hohne, auch faſt augenblicklich die **Rafalo** wieder, und ich war noch nicht vollſtändig ausgezogen um mich ins Bett zu begeben, das ich auf dem Schiffe ſo wenig wie möglich verlaſſe, als das Meer zwar noch hoch ging, aber die alte Windſtille auch ſchon wieder in der Luftregion herrſchte. Jetzt liege ich nun, die wohlthätige Geduld übend, auf meinem Kopfkiſſen, dictire J.... mein Tagebuch, und ſehe durch die ſtets offen bleibende Klappe der Cajüte die Sonne untergehen. Sie vergoldet des, zwiſchen ihr und mir ſitzenden, Steuermanns buntes Gewand, das aus hundert Lappen zuſammengeſetzt iſt. Neben den vielen Löchern ſeiner Harlekinsbeinkleider, die ſich noch in deſolateren Umſtänden als das Oberkleid befinden, ſteckt die letzte Henne am Bord ihren rothen Kamm hervor, und camaradſchaftlich ruht neben ihr ein kleines getigertes wildes Schweinchen aus Bone, das durch ſeine Affenpoſſen der Liebling, und zugleich der unglückliche Spielball der ganzen Schiffsgeſellſchaft geworden iſt.

Eben heißt es, ſeit die feurige Kugel hinter

Galita hinabgeſunken, erhebe ſich ein günſtiger Wind. Der Himmel gebe, daß er uns endlich am morgenden Char-Freitag erlöſen, und nach dem unerreichbaren Biſerta hinführen möge!

Biſerta, den 17. April 1835.

Neptun hatte uns wirklich genug geneckt. Mit friſcher Briſe ſegelten wir bei Cap blanc, dem promontorium candidum des Plinius, vorüber, und diesmal hielt des Gottes gnädige Laune bis Biſerta aus, deſſen weiße Mauern wir mit großer Freude gegen Mittag erblickten, die üble Stelle, wo unſer letzter Vorgänger geſcheitert, glücklich mit einem Lootſen paſſirten, und alles ausgeſtandene Ungemach vergeſſend, froh und guter Dinge in den Hafen einfuhren.

Ende des zweiten Theils.

In unſerm Verlage iſt erſchienen:

Lavabecher.

Novellen von **Leopold Schefer.**

2 Bände. 8. br. 4 Thlr. oder 7 fl. 12 kr.

Ueber den geiſtreichen Verfaſſer dieſer Novellen leſen wir in der Hall. Literatur-Zeitung: „Leopold Schefer iſt einer unſerer ausgezeichnetſten Erzähler und erlangte dieſen Ruhm hauptſächlich durch einen überaus großen Reichthum an Gedanken, durch Zartheit und Tiefe der Empfindung und durch eine herrlich blühende Phantaſie. Er verſchmähte es, dem Geſchmacke des Publikums das nicht immer das Gediegene fordert und lobt, zu huldigen, und hielt ſich fern von einer leeren Nachahmerei der Engländer, von der auch beſſere Geiſter nicht frei blieben, wie Van der Velde. Es lief oft auf ein oberflächliches Skizziren großer hiſtoriſcher Charaktere und auf ein genaues Ausmalen von Oertlichkeiten und ſelbſt Kleidungsſtücken hinaus. Der Geiſt aber fehlte. Dies iſt ganz anders bei Schefer und wo er aus der Geſchichte den Stoff nimmt, da geſchieht es mit großer Freiheit und Selbſtſtändigkeit der dichtenden Kraft in ihm. Sein gerühmter Gedankenreichthum gibt ſeinen Schöpfungen eine eigenthümliche Mannigfaltigkeit in Erfindung und Ausführung. Sein Styl iſt glänzend und ungemein lebhaft und ein fortwährendes Intereſſe begleitet den Leſer durch alle ſeine Erzählungen.“

Biographiſch-hiſtoriſche

Studien

von

Ernſt Münch.

2 Bände. 8. br. 3 Thlr. 12 gr. oder 6 fl.

Inhalt des erſten Bandes: 1. Sir Walter Raleigh. — 2. Die Liebe Pfalzgraf Friedrich III., und Leonorens von Oeſtreich. — 3. König Chriſtiern II., das Täubchen von Amſterdam und Mutter Sigbrit. — 4. Giulio Ceſare (Lucilio) Vanini. — 5. Die Aqua Toffana in Rom unter Papſt Alexander VII., und der Todtengräber zu Gürau in Niederſchleſien. — Nachtrag zur Biographie Walter Raleighs.

Inhalt des zweiten Bandes: 1. Hiſtoriſche Parallelen und Zeitſtimmen, Belgien und die Belgier betreffend. — 2. Zur Geſchichte des Lebens, des Charakters und der Regierung König Wilhelms I. der Niederlande. — 3. Die Ereigniſſe zu Brüſſel im September 1830. — 4. Bruchſtücke einer Biographie des Demoſthenes. — 5. Ferdinand Wanker, Profeſſor der Moral und deſignirter Erzbiſchof von Freiburg. 5 b Habsburg; die Schickſale der Burg und des Geſchlechts in gedrängtem Umriß. — 6. Stefano Porcaro. — 7. Vittoria Accoramboni. — 8. Beiträge zur Geſchichte der Meerfahrt König Philipps des Schönen im Jahr 1500. — 9. Floris von Montmorency, Herr von Montigny.

In dieſen Sammlungen wird eine Reihe berühmter Charactere und anziehender Erſcheinungen aus verſchiedenem Zeitraum der Geſchichte, bearbeitet nach Quellen, dargeboten, wie ſie nach Zeit, Muße und Luſt aus der Feder des Verfaſſers, theils zum erſtenmale hervorgegangen, theils nach früheren Skizzen und Verſuchen völlig umgeſtaltet von ihm zu Tage gefördert worden ſind. Bei weitem der größere Theil iſt neu.

Die Wittelsbacher.

Balladen von **Eduard Duller.**

8. br. 1 Thlr. oder 1 fl. 48 kr.

Die Geſchichte der treuen und nie wechſelnden Liebe zwiſchen dem baieriſchen Volke und ſeinen Fürſten, welche ſich hier als ein durchgehender Zug zeigt, iſt für kein anderes deutſches Land von volksthümlichen Geſchichtſchreibern ſo glücklich hervorgehoben worden. Der Verfaſſer dieſer Balladen hat nicht nur die hohen und edeln Thaten der Baiern und ihrer Fürſten hier mit dem Reize des Verſes ausgeſtattet, er hat ſie auch poetiſch verklärt und gewähret durch ſeine gelungene dichteriſche Umgeſtaltung hiſtoriſcher Stoffe eben ſo viel Vergnügen, als gäbe er reine, aus dichteriſchem Geſichtspunkt aufgefaßte Empfindungen.

Erzählungen
und
Phantasiestücke
von
Ludwig Bechſtein.

4 Bände 12. br. 6 Thlr. oder 10 fl. 48 kr.

Erſter Band: Die Opfer des Wahns. — Der Maskenball. — Des Schickſals Walten. — Die arme Seele. —

Zweiter Band: Manoel. — Der Pedell. — Die Viſion. —

Dritter Band: Zettelträgers ſelige Nächte. — Die beiden Roſen. — Die Singſtube. —

Vierter Band: Die Babenberger. — Der Mönch. — Der Naturforſcher. —

Der Verfaſſer dieſer Erzählungen und Phantaſieſtücke hat mit denſelben der Leſewelt ohne Zweifel ein angenehmes Geſchenk gemacht. Was dieſe am meiſten zu ſchätzen pflegt, findet ſie hier wieder, und der gebildete Leſer noch mehr. Phantaſie, eine anmuthige, klare Darſtellung, Charakteriſtik, eine eindringliche Schilderung der Leidenſchaften, ſo wie ein leichter, fließender Styl ſind Talente, die den Verfaſſer auszeichnen, und die er in dieſen Erzählungen vollkommen geltend zu machen wußte.

Stuttgart.

Hallberger'ſche Verlagshandlung.

Semilaſſo in Afrika.

(Semilaſſos vorletzter Weltgang. II. Th. 3te Abth.)

Semilasso

in

Afrika.

Dritter Theil.

Biſerta, Tunis.

Aus den Papieren des Verſtorbenen.

Hiezu die Abbildung:

Der Bey im Audienz-Saal.

Mit Königl. Württemb. Privilegium.

Stuttgart.
Hallberger'ſche Verlagshandlung.
1836.

Universitäts-
München
Bibliothek

Inhalts-Verzeichniſs

zum

dritten Theil.

Reiſejournal.

Seite 1.

Biserta. Die Herren Viceconſuln Bottari und Costa. Europäer, die Europa nie geſehen. Kirchhof voller Turbane. Garniſon, kläglich anzuſehen. Obere Militairchargen ſind ſoldloſe Ehrenſtellen. Nachahmungswürdige Einfachheit der Geſchäfte. Sicherheit in der Gegend. Ahnenforſchung. Luſt zu zeigen, daß man auch den Krieg verſteht. Excurſion auf der Schara. Bild der Cavalkade. Unfall in Menzel-Sid. Das tuneſiſche Paradies. Der Berg im Waſſer. Terminhaltende Fiſche. Der unter Roſen und auf Lorbeeren ſterbende Schakal. Crayonreiſe auf dem Zimmer. Als Reitpeitſche zu gebrauchende Wachslichter. Demüthigende Gleichgültigkeit gegen Europäiſche Angelegenheiten. Statiſtiſche Quäſtionen beim farcirten Schöpſenbraten. Der weit gereiſte Pudel. Der kannegießernde Grieche. Graf Armannsperg. Hohe Stadtthorſchwellen. Der Berg Dschebel Nadur. Der verrätheriſche Eſel und eine rare Lilie. Umkreiſung des größeren See's bei Biſerta. Merkwürdige Blumen. Dschebel Gungla und Dschebel Esker. Fixe Adler. Muſäus erſteht von den Todten.

Die auf den Armen getragenen Eſel. Semilaſſo fällt vom Menſchen. Ochſenvögel, Katzenkäſe und Gänſebutter. Der ominöſe Freitag. Der Aberglaube muß der Pflicht weichen. Muſterhaftes Verfahren die Kameele zu putzen. Der roſenbeſchattete Karavanenchef. Allzeitfertiger Rathſchaffer. Die Araber bewähren ſich als Naſenvirtuoſen. Ruinen von Utika. Die Reiſegeſellſchaft trinkt auf's Wohlſeyn Cato's in Eliſium. Eine mauriſche Tafelmuſik. Berühmter Fluß. Die fehlgeſchlagene Fährmannsſpeculation. Nachtlager bei einem Brummbär. Reiſe nach Tunis. Seltſame Hochzeitfeier. Gegend von Tunis. Der Bardo. Tuneſiſches Soldatencoſtüm. Anblick und Anruch von Tunis. Aufnahme bei Herrn Gregorio de Montes. Chevalier de Ryſſen und Herr Deval. Generoſität des Bey von Tunis gegen ſeinen

Leibarzt. Guter Rath für Aerzte im Vaterlande. Beſuch des Bazars in Tunis. Enthauptung der Blumen durch Muſik, oder Beſtätigung des Wunders von Jericho. Bemerkenswerthe Quelle. Pallaſt des Hammuda Pascha. Parallelgang der Reinlichkeit mit der Cultur der Völker. Schöne Dörfer. Der gravitätiſche Dragoman. Handelsvorſchläge und Handelsſpeculationen. Häßliche Jüdinnen und buntſcheckige Negerinnen. Soirées. Die engliſche Miſſions- und Bibelgeſellſchaft in Tunis. Bezahlte und unbezahlte Bibeln. Tuneſiſche parfums. Ein Reiſeabenteuer des franzöſiſchen Conſuls Herrn Deval.

Siebenter Brief.

Seite 79.

Was iſt Gelehrſamkeit? Beiträge des Herrn Noah zur Geſchichte des tuneſiſchen Staats. Einfluß der franzöſiſchen Eroberung Algiers auf Tunis. Präſentation im Bardo. Revolution gegen den Sapatapa Sidi Juſſuf. Vorzüge des tuneſiſchen Landes vor Algier. Indolenz und Nachläßigkeit der hieſigen Einwohner. Anatomie ihrer Religion. Muhammed als Religionsſtifter. Sein Werkzeug: der Koran. Fanatismus der Tuneſen gegen Chriſten. Gemiſchte Bevölkerung von Tunis. Lob und Tadel der Eingebornen. Ihre Neigung zum Aberglauben. Kurzer Proceß: den Teufel auszutreiben. Inſolenz gegen die Juden. Les chapeaux à cornes. Nachahmungswerthe Handhabung der Juſtiz. Strafarten. Ein paar deutſche Zeitungsartikel. Scharfſinnige Richter bei Entſcheidungen. Nachrichten über die tuneſiſchen Schönen. Jammer und Troſt der Heirathsfähigen. Audienz einer Conſulardame bei den Prinzeſſinnen im Bardo. Feſtlichkeiten bei der Vermählung des jetzigen Bey. Schlimmes Omen für den Bräutigam. Eſelritt und Ertränkung für verbotene Galanterie. Gefällige Bekanntſchaften auf dem Judenkirchhofe zu machen. Geſchmackvolle Anlage der Judenkirchhöfe. Ein zum Juden bekehrter Kanonikus. Sein Grabmal.

Achter Brief.

Seite 181.

Sibiriſches Wetter in Afrika. Ueber Dramaturgie der Indier. Recept zu einer Theaterprinzeſſin. Dampf iſt zu allen Dingen nütze. Beſuch bei Herrn Raffo. Pferde und Mauleſel auf dem Dache. Beſichtigung des Bardo. Der Sultan der Thiere en famille. Eigenthümliche Reitſättel. Ein Spazierritt zu Muhammed Serruch und zu einem altcarthagiſchen Aquaeduct. Wunderthätiges Heiligengrab. Die Manuba. Gefälligkeit des Bey im Sterben gegen Semilaſſo. Beſichtigung Carthago's. Lage und Geſchichte. Aehnlichkeit zwiſchen Hannibal und Napoleon. Des Gouverneurs Nachgrabungen in Carthago's Trümmern. Acquiſition von Antiquitäten. Das Amphitheater, der Circus u. ſ. w. Reize des

Marſa-Thales. Excurſion nach Kammart. Verfallenes Prachtſchloß eines durch Unvorſichtigkeit verunglückten Kaufmanns. Parallele zwiſchen Afrikaniſcher Gewalt und Europäiſcher Hudelei. Kunſt- und Naturalienſammlung des engliſchen Conſuls. Der Kubeſel. Grabmal eines Marabut's neben der Sterbeſtätte des heiligen Ludwig. Critik für und gegen Herrn Falbe. Beſuch in Goletta bei Herrn Gaſpary. Schmarotzer in Schneckenform.

Reiſejournal.

Seite 233.

Detail der Motiven zu der im ſiebenten Briefe erzählten Revolution gegen Sidi Juſſuf. Modelle für plaſtiſche

Künſtler. Raffinirter Farbenſinn. Empfehlenswerthe Art zu grüßen. Tod des Bey von Tunis. Thronbeſteigung ſeines Nachfolgers Sidi-Mustapha. Die Köche des Divans, in kleinen Mützen und großen Schuhen tragen den Bey zu Grabe. Das Pêle-mêle des Leichenconducts. Gefahr für Chriſten, einer muhammedaniſchen Leichenbeſtattung zuzuſehen. Beſichtigung der Cassba. Beſatzung derſelben zu Carl des Fünften Zeit. Stra fralla! Sehenswürdiger Thurm. Unvorſichtigkeiten in der Pulverfabrik. Schöne Caſernen. Landhaus des Sapatapa. Der 96jährige Caſtellan. Kaffee mit Moſchus iſt nicht anzupreiſen. Ausgezeichnet gute Pferde. Der Bugharnin und die Bäder von Hammam-lief. Muntere Flöhe; Eidechſen und Goldkäfer. Anakreons Cikadengeſang. Der reitende Hampelmann. Wiederholter

Beſuch der Ruinen von Carthago. Vortheile der Fußverrenkung. Große blühende Aloë. Der grasgrüne Beſuch. Marktgang. Unförmlichkeit tuneſiſcher Galanteriewaaren. Ruhmwerthe Laſtträgerehrlichkeit. Sclavenbazars. Viſite beim Marineminiſter. Charakteriſtiſche Schwierigkeit in Handelsgeſchäften. Abſchiedsaudienz im Bardo. Sitzung im Juſtizſaal. Kaffee als Mittel zur Ausübung der Gerechtigkeit. Abſchied von der Löwenfamilie. Auch der Paſcha von Gottes Gnaden.

Reiſe-Journal.

(Fortſetzung.)

Biſerta, den 20. April 1835.

Wohl hat Volney Recht, wenn er ſagt, daß alle Beſchreibungen fremder, den unſern ganz entgegengeſetzten Länder, immer nur zur Hälfte die Gefühle malen und wieder beim Leſer hervorrufen können, die der lebendige Anblick derſelben gewährt. Ich habe die Reiſen dieſes berühmten Philoſophen kürzlich wieder vorgenommen, ſie aber im Ganzen zu nüchtern für meinen Geſchmack gefunden. Was er ſagt, iſt in der That immer wahr, ſeine Unterſuchungen ſind gründlich und ſeine Bemerkungen ſcharfſinnig, aber es wird uns nichts wahrhaft anſchaulich. Er zeigt uns, als Anatom, nur das Gerippe, Muskeln und Adergewebe in ſeinen richtigſten Verhältniſſen, aber ohne die ſchönere, mannigfache äußere Hülle. Ich liebe es, auch das elaſtiſche Fleiſch, die Roſenwangen der Natur, ihren duftenden Athem, das ganze reizende Spiel ihrer Schöpfungen geſchildert zu ſehen, und auch das bunte Gewand, das ihr der Menſch, immer wechſelnd, anzieht. Von allem dem iſt in Volney's Reiſen nichts zu finden. Selbſt wenig gefühlvoll, nur ein ſtrenger Denker, enttäuſcht er über Alles, und wird, um nie unwahr zu werden, immer farblos. Auf dieſe Art aber tritt er auch der Wahrheit zu nahe, deren es ja ſo wenig abſolute gibt, und die der gewiſſenhafteſte Reiſende doch nur individuell in ſeinen Beſchreibungen beobachten kann; denn Einer wird vom Enthuſiasmus ergriffen, wo der Andere kalt bleibt. Der ſieht roſenfarben, was Jenem ſchwarz erſcheint. Da aber heut zu Tage ſo Viele ihre

Reiſen erzählen, ſo iſt dies ſehr gut, denn nun kann es das verſchiedene Publikum damit wie mit den Journalen machen, nämlich nur die leſen, die von ſeiner Farbe ſind.

Bisher hatte Alles, was ich von Afrika geſehen, immer eine ſo ſtarke franzöſiſche Beimiſchung gehabt, daß ich mich noch halb in Europa glauben konnte. **Biserta** (im Arabiſchen **Bensert**, zur Zeit der Römer **Hippo-Zaritus**) war die erſte Stadt, wo dieſer heimathliche Anklang ganz wegfiel und mir Alles wie eine wahrhaft neue Welt erſchien. Die Bevölkerung in ihrer mannigfaltigen Tracht; die fremden Gebräuche und Sitten, die vielen Cameele, die theils auf den Stadtplätzen mit einem aufgebundenen Bein dreifüßig ſtanden, theils auf den Knieen, und alle vier Beine unter ſich verborgen, ſo dalagen, daß ſie mit dem langen, weit vorgeſtreckten Schwanenhalſe coloſſalen Vögeln glichen, oder in der Ferne in den langen Reihen einer Caravane langſam am Meeresſtrand hinzogen; die zwiſchen eingefallenem, grün bewachſenen

Gemäuer aufſteigenden ſchloßartigen Häuſer mit wenigen kleinen vergitterten Fenſteröffnungen; die hohen crenelirten Mauern rund um die Stadt, mit den blutrothen Fahnen auf den Forts; die von den unſern ſo verſchiedenen Marktplätze nebſt ihren fremdartigen Buden; die Schulen, wo bei offenen Thüren an der Straße, ein Haufe wie ein Knäuel in einander gewirrter Kinder ein unaufhörliches widerliches Geſchrei ausſtießen, was die hieſige Manier iſt leſen zu lernen; die mit Netzen verhangenen Thüren der Barbiere, und die Kaffeehäuſer, vor denen, mitten in der Straße auf Matten gelagert, bunte, bärtige Männer mit viermal ſo großen hölzernen Figuren als die unſres Schach's ſind, eine Art Dame ſpielten; bis ſelbſt auf die tuneſiſchen Douaniers herab, die wir ſo viel artiger und genügſamer als die europäiſchen fanden — Alles war neu und eigenthümlich.

Ich fand an den beiden Viceconſuln von Frankreich und Sardinien, Herrn Bottari und Herrn Coſta, zwei ſehr verbindliche und artige Männer, die nebſt allen ihren Angehörigen mich äußerſt freundſchaftlich aufnahmen. Herr Bottari räumte mir ſogleich in ſeinem ſchönen und großen Hauſe eine bequeme Wohnung ein, und ſorgte für jedes meiner Bedürfniſſe. Obgleich von europäiſcher Abkunft, hat doch weder er noch ſeine Mutter, ſo wie ſeine beiden Schweſtern, die theils hier, theils in Tunis geboren ſind, Europa je geſehen, und es war mir deshalb auffallend, ſie demungeachtet Alle von ſo feiner europäiſcher Bildung zu finden, als man in unſerm Vaterlande ſelbſt kaum allzuhäufig antrifft. Sie ſprachen franzöſiſch, italiäniſch und arabiſch gleich geläufig, die italiäniſche Sprache war jedoch am meiſten an der Tagesordnung, weshalb mir der Aufenthalt in Biſerta zu einer guten Uebung in derſelben geworden iſt.

Während man meine Sachen in dem neuen Logis ordnete, machte ich zugleich mit dem Sohne des Herrn Coſta einen Spaziergang um die Stadt, und ſetzte ihn dann bis auf einen nahe gelegenen

Hügel fort, von dem ein unerwartet reicher Anblick mich überraſchte; denn hier zeigte ſich rund umher, der **Régence** von Algier ſehr entgegengeſetzt, ein lachendes ſorgfältig bebautes Land. Die ſchönſten und üppigſten grünen Saaten dehnten ſich nach allen Seiten aus, und umſchloßen, vielfach mit Bäumen untermiſcht, zwei faſt zuſammenhängende großartige Seen, die über zehn deutſche Meilen im Umfange haben. Ich werde ſpäter ohne Zweifel Gelegenheit haben, näher darauf zurückzukommen.

Ueber den Kirchhof voller Turbane, die, ſeit der Sultan ſie abgeſchafft, bald nur noch die Leichenſteine zieren werden, wandten wir uns längs der hohen Mauern der **Cassba** wieder der Stadt zu. Ich bemerkte einige Steine mit römiſchen Inſchriften hoch oben eingemauert, ohne jedoch die halb verwiſchten Buchſtaben entziffern zu können. Als wir bei dem Palais des tuneſiſchen Befehlshabers der bewaffneten Macht vorübergingen, an deſſen Thore zwei prächtige Maulbeerbäume ſtanden, begegneten wir einem Offizier der nur 50 Mann ſtarken Garniſon, die obendrein faſt allein aus Invaliden beſteht und das kläglichſte Anſehn hat. Ich würde den gedachten Offizier für einen alten Bettler gehalten haben, wenn Herr Coſta mich nicht mit ſeiner Würde bekannt gemacht hätte. Jeder dieſer Offiziere, deren es fünfe gibt, commandirt hier zehn Mann, und jede dieſer zehn Mann bilden die Beſatzung eines der fünf Forts, welche die Stadt vertheidigen. In der jetzigen Friedenszeit liegen ſie jedoch alle auf der Cassba und inſpiciren nur ab und zu ihre reſpectiven Forts. Der Gehalt eines ſolchen Befehlshabers beträgt täglich einen halben tuneſiſchen Piaſter (der tuneſiſche Piaſter galt jetzt einen Franken und zwei Sous), nebſt einem ſehr geringen Deputat. Der General oder Aga hat ſelbſt nur vier Sous mehr, und wird alle ſechs Monat durch einen Andern abgelöst. Außer dieſem Aga gibt es auch noch einen Gouverneur, Kiàja genannt, deſſen Gehalt bis zu einem ganzen Piaſter täglich ſteigt, und der in Biſerta hauptſächlich die Marinegeſchäfte zu beſorgen hat. Der dritte Functionär des Gouvernements iſt der Caïd, dem alles das Finanzweſen Betreffende übertragen iſt, eigentlich mehr eine Art Generalpächter. Dies ſind die einzigen Staatsdiener (NB. ohne alle Unterbeamte, nicht einmal einen Schreiber), deren der Bey bedarf, um Biſerta und das umliegende Land regieren zu laſſen, und ſie haben, wie geſagt, weder Canzelleien noch Büreau's, ſondern müſſen alle vorkommenden Geſchäfte allein verſehen; eine Einfachheit, die man in Europa, bei unſerm Mückenſchwarm von Beamten, allerdings einigermaßen nachgeahmt zu ſehen wünſchen möchte.

Doch um wieder auf unſre ächt Fallſtaff'ſchen Soldaten zurückzukommen, ſo führen dieſe 50 ausgeſuchten Krüppel ohne Uniform, nur in zerriſſene Lappen gehüllt, auch alle verſchiedene Waffen; Einige krumme Säbel, Einige endlos lange Flinten ohne Steine an den Schlößern; Andere tragen ſogar nur Stöcke geſchultert. So hinken, tappen und humpeln ſie mit den ernſthafteſten Geſichtern und nackten Beinen durch die Stadt, den eben ſo lumpig ausſehenden Aga-General an ihrer Spitze. Es iſt ſchwer zu begreifen, warum, ungeachtet dieſer geringen und burlesken militairiſchen Kräfte, dennoch hier überall die vollkommenſte Sicherheit herrſcht, und man, ſo weit man will, die Taſchen voller Gold, die Gegend durchziehen kann, ohne den mindeſten Unfall zu befürchten — während in Tabarka unter der nämlichen Herrſchaft, nur dreißig Stunden weiter, es mit Lebensgefahr verbunden war, einen Büchſenſchuß weit ins Land vorzubringen. Wenn ich nach der Urſache frug, hieß es nur: Die Leute hier ſind gut, und dort ſind ſie böſe. Einen andern Grund wußte man nicht anzugeben. Vielleicht ſind die hieſigen Einwohner Abkömmlinge der einſt civiliſirten Carthager mit Arabern gemiſcht, und Jene mit Vandalen gekreuzte Nachkommen der Numidier Jugurtha's, deren beiderſeitiges Blut, im Böſen wie im Guten, fortgeerbt hat. Der Conſul erzählte uns indeß, daß während des ſechsmonatlichen Krieges mit Sardinien, wo man einen Ueberfall Biſerta's befürchtete, 700 der wilderen Kabylen hierher beordert worden waren, die gleich damit anfingen, eine Decharge ihrer Flinten auf die Häuſer der Conſuln von Frankreich und England zu richten, welche alle Damen in die Keller trieb, und deren Spuren man mir noch reichlich in den Mauern und Fenſtervorhängen zeigte. Glücklicherweiſe verurſachte dieſe kriegeriſche Wallung weiter keinen Schaden, und die Thäter wurden hart beſtraft. Sie führten zu ihrer Entſchuldigung an, daß ſie doch den Franzoſen und Engländern, die ihnen Algier genommen, hätten zeigen wollen, daß ſie auch den Krieg verſtünden.

Der übrige Theil des Tages war der Ruhe, dem Bade und einem heitern Mittagsmahl gewidmet, das durch die lebhafte Unterhaltung meiner freundlichen Wirthe, wie durch allerlei Delicateſſen der Levante ſehr angenehm gewürzt wurde.

Am andern Tage machten wir eine ſehr intereſſante Excurſion auf der Landzunge Schara, die ſich tief in den See von Mezauka erſtreckt, ehemals Promontorium Hippos genannt, auf dem, nach Diodor von Sicilien, Agathokles ſein Lager aufſchlug.

Unſere Cavalcade gewährte einen ziemlich grotesken Anblick. Ich ritt ein unbeſchlagenes kleines Bauernpferd mit einem Weichſelzopf, auf dem des Conſuls prächtiger, goldgeſtickter Zaum von violettem Saffian ſich um ſo wunderbarer ausnahm, da der alte und abgenutzte ſpaniſche Sattel aus dem dreizehnten Jahrhundert herzuſtammen ſchien. J.... hatte große Mühe ſich, als Dame auf einem enormen Packſattel reitend, ohne Bügel auf ſeinem munteren Eſel zu erhalten, den er nur unvollſtändig mit einer langen Strick-Halfter regieren konnte, deren anderes Ende zugleich als Peitſche diente. Das Maulthier des Herrn Coſta junior machte uns die meiſte Noth, denn bei jeder Begegnung mit einem andern Thiere vom Geſchlechte der Pferde oder Eſel begann es ein ſo dröhnendes, und durch keine Prügel zu dämpfendes Geſchrei, daß viele Minuten lang alle Unterhaltung dadurch unmöglich ward. Uebrigens liefen alle drei Thiere rüſtig und leicht, wenn der den Zug führende Maure voran war. Deſto ſchwerer war es ſelbſtſtändig ihrer Herr zu werden, und bei einer der letzten Gelegenheiten kam unſer gütiger Begleiter in ſehr unangenehme Berührung mit der Miſtpfütze des Dorfes Menzel-Sid. Die Landzunge auf der wir uns befanden, ungefähr zwei Stunden lang und eine Stunde breit, iſt ein ſo gut cultivirtes Grundſtück, als man es nur in Europa finden kann, verbunden mit aller Neuheit der hieſigen Zone. Das hügeliche Terrain, welches fortwährend andere Ueberſichten gewährte, zeigte im lieblichſten Wechſel bald hellgrüne Flächen von dunkeln Olivenwäldchen ſchattirt, die ein vortreffliches Oel geben; bald wohlgehaltene Weingärten, regelmäßig von Feigen- und Mandelbäumen voller Früchte, Jujubiers nebſt andern blühenden Obſtbäumen durchſchnitten, und von Hecken der indianiſchen Feige umfaßt, durch die ſich ſchon blühende Roſen ſchlangen; bald mit gutem Vieh beſetzte Weiden, die eine dort vorherrſchende, ſehr reich blühende Art Ginſter wie in ein goldgelbes Tuch einhüllte. Zuweilen bemerkten wir auch große Remiſen aus einem geſchloſſenen Dickicht von Granaten beſtehend, die wir nur bedauerten nicht in der Blüthe zu ſehen. Ihre Früchte ſollen die ausgeſuchteſten im ganzen Tuneſiſchen Gebiete ſeyn. In den Getreidefeldern fanden wir, ſtatt unſerer Kornblumen, die blaue Gartenwinde und rothe Iris, und in den Wieſen die ſchönſten Lupinen, verſchiedene Aſtern, und eine ſehr in die Augen fallende purpurfarben blühende Eſparſette. Gegen die Stadt und das Meer zu ziehen ſich große Ziergärten hin, die mit Palmen, Orangen, Citronen, Maulbeerbäumen, Quitten, Pfirſich, Aprikoſen u. ſ. w. im Ueberfluß verſehen, aber verhältnißmäßig weniger gut als die Weinberge gehalten ſind. In einem dieſer Gärten ſteht eine majeſtätiſche Pinie, welche die einzige in der ganzen Gegend ſeyn ſoll. Es ſcheint hinſichtlich des Eigenthums hier eine große Liberalität zu herrſchen, denn wir durften nicht nur ungehindert in die fremden Beſitzungen hineinreiten, ſondern unſer Führer pflückte uns auch noch rechts und links ganze Hüte voll Roſen, Orangenblüthen und Apfelſinen ab, von denen die letzteren jedoch mehr bitter als ſüß ſchmeckten, und weit entfernt von der Vortrefflichkeit derer des Atlas waren. Nichts kann anmuthiger ſeyn, als die Hohlwege, welche zwiſchen dieſen Gärten hinführen. Die mannigfachen Schattirungen ſo vieler Sträucher, Weiden und Pflanzengewächſe, unter welchen beſonders die blaßgrün und ſilberfarbene wohlriechende Abſinthe von den dunkeln Zweigen des Sadebaumes ſchön abſticht, gaben ein ſo liebliches Bild, daß man die unnachahmliche Kunſt der Natur bewundern mußte, die, ſich immer ſelbſt genügend, in ſtiller Einſamkeit unaufhörlich ſchöpferiſch fortwirkt, unbeſorgt ob ein menſchliches Auge ſie verſteht und würdigt.

Wir wenden nun unſere Blicke nach dem Mittelgrund der großen Landſchaft, und auf den hufeiſenartig geformten See, der mit einem zweiten hinter ihm zuſammen zu fließen ſcheint, aus deſſen Mitte ein hoher dunkelblauer Berg in kühnen Linien aus dem Waſſer ſteigt. Dieſe beiden Seen, welche in der Mitte gegen 30 Fuß Tiefe haben, ſo daß ſie die größten Kriegsſchiffe tragen könnten, und deren Ende nur einige hundert Schritte vom Meere entfernt iſt, mit dem ſie ein breiter durch die Stadt fließender Canal verbindet — würden einen der ſchönſten Häfen der Welt abgeben, wenn die Induſtrie einer ſolchen Anlage zu Hülfe käme. Dies wäre um ſo mehr zu wünſchen, da der jetzige kleine Hafen von Biſerta einer der gefährlichſten an der ganzen Küſte iſt, was natürlich die Folge hat, den Handel und Verkehr der Stadt nur höchſt unbedeutend zu laſſen. Dafür iſt jedoch die Fiſcherei des größeren See's in ſeiner jetzigen Verfaſſung eine der einträglichſten, und zugleich von höchſt eigenthümlicher Art. In dem tiefſten Theil deſſelben, dem freundlichen Dorfe **Menzel-Sid** gegenüber, hat die Natur zwölf verſchiedenen Gattungen von Fiſchen ihre Wohnung angewieſen, von denen jede auch einen verſchiedenen Monat wählt, um ihre Eier zu legen. Da ſie dieſe nun inſtinctmäßig in das hohe Meer abzuwerfen ſuchen, ſo kömmt jeden Monat des Jahres regelmäßig eine andere Sorte Fiſche dem Canale zugeſteuert, der den See mit dem Meere verbindet. Hier aber empfängt ſie die mörderiſche Berechnung des Menſchen. Da, wo dicht neben der Stadt auf einer kleinen Inſel die Tempelgräber von vier **Marâbuts** unter Palmen ſtehen, hat man den See durch einen Fang geſchloſſen, der einen großen Raum einnimmt, und deſſen weite Thore nach der Seite des See's hin drei Tage in der Laichzeit offen gelaſſen werden, bis der ganze Fang von Fiſchen wimmelt. Er iſt dann dermaßen mit ihnen angefüllt, daß mehrere hundert Menſchen fortwährend beſchäftigt ſind, die Beute mit Hamen in Säcke zu werſen, von denen gewöhnlich gegen 150 Pferdeladungen nach Tunis expedirt werden. Dieſe Fiſcherei giebt monatlich ein wahres Volksfeſt für Biſerta ab, und ſcheint ſeit der Römerzeit nie abgenommen zu haben. Der jüngere Plinius ſagt von dieſem See, daß er bald höher, bald tiefer als das Meer ſtehe, und daher abwechſelnd der See in das Meer abfließe, oder von ihm Zufluß erhalte, was mir die Eingebornen beſtätigten. Der Pacht für den Fiſchfang in Biſerta trägt jetzt dem Bey jährlich 80,000 Piaſter ein.

Die jenſeitigen Ufer des See's, ſanft gegen die Berge anſteigend, ſind ebenfalls, gleich der **Schara** weithin vortrefflich cultivirt, bis auf die dem Meere zugewandte Seite, wo gelbe Sanddünen das Ufer bilden; aber ſelbſt dieſe machen in einer ſo üppigen Gegend, als Contraſt, keinen unangenehmen Effect. Ueber Alles prachtvoll iſt dagegen der unermeßliche Halbkreis des Gebürges, der am Horizont beide Seen umſchließt und deſſen weitem Bogen das Meer zur Sehne dient. Hier lagern ſich an einigen Orten die verſchiedenen Berglinien bis ſiebenfach übereinander, während hie und da einzelne ferne Spitzen, in den verſchiedenen Nüancen eines ſich nach Maaßgabe der Entfernung abſtufenden Blau's, aus den wellenförmigen Ketten hervortreten. Obgleich uns das Wetter keineswegs begünſtigte, denn es war ſeit unſrer Ankunft für das hieſige Clima und die Jahreszeit unglaublich kalt geworden — nach meinem Taſchenthermometer nur 7 Grad über Null, wozu ein heftiger Nordwind blies — ſo war doch bei dem grau und ſchwarz bedeckten Himmel Luft und Ferne klar, für mich, der ſo viel mit den Augen lebt, die Hauptſache. Ab und zu genoſſen wir auf unſerer Tour auch des Jagdvergnügens, zu dem ſich hier überall reichliche Gelegenheit vorfindet, und J . . . . ſchoß heute unter Roſen und Lorbeeren den erſten Schakal.

Die folgenden Tage befand ich mich, wahrſcheinlich noch von den Folgen der barbariſchen

Seekoſt, des langen Schaukelns und der eingetretenen Kälte, von der ich bis jetzt mehr als von der Hitze in Afrika gelitten, zu unwohl um auszugehen. Ich mache daher meine wenigen Betrachtungen in der Stube.

Sonderbar allerdings iſt dieſes Land! Ungefähr ſo ſtelle ich mir Deutſchland im zwölften Jahrhunderte vor. Obgleich Biſerta eine Stadt von 10 bis 12,000 Einwohnern iſt (auch dies weiß man jedoch hier nur der Wahrſcheinlichkeit nach) hat ſie doch weder eine gepflaſterte Straße noch eine Stadtuhr. Nur wenn die Sonne ſcheint, feuren die Mauren genau um Mittag eine Kanone ab, ſonſt geſchieht es aufs Gerathewohl, und die übrigen Stunden werden nach der Sanduhr gemeſſen. Aerzte und Apotheker gibt es nicht, ſelbſt keine Schneider, als für das gemeine Volk, und alles dergleichen muß daher aus der Hauptſtadt bezogen werden. Leider iſt auch der Spiritus für meine Theelampe nicht mehr zu haben, und da der Verſuch mit Oel als Surrogat, wegen abſcheulichen Geſtankes mißlang, mußte ich zu dem ſündlichen Luxus ſchreiten mit eau de Cologne zu wärmen. Wachslichter habe ich nach vieler Mühe endlich aufgetrieben, ſie ſind aber nicht ſtärker als mein kleiner Finger, oben noch dünner ausgehend, von dunkelgelber Farbe, drei Fuß lang, und eine ſolche Kerze gleicht mit ihrem weit hervorſtehenden Dochte vollkommen einer ſchmutzigen Reitpeitſche. Die Gleichgültigkeit, mit der hier unſere europäiſchen Verhältniſſe und Angelegenheiten, die uns ſo wichtig erſcheinen, aufgenommen werden, iſt faſt demüthigend. So glaubte ich mich bei der gutmüthigen Familie, die mir ſo freundlich die Gaſtfreiheit gewährt, mit meiner alten Neuigkeit vom Tode des Kaiſers von Oeſterreich u. ſ. w., was hier Alles erſt nach Jahr und Tag bekannt wird, ſehr intereſſant zu machen, mußte aber zu meinem Schrecken gewahr werden, daß die Damen gar nicht recht genau wußten, wer dieſer Potentat geweſen ſey, und als wir Abends eben einen nationalen mit Roſinen und Mehl farcirten Schöpſenbraten zu uns nahmen, frug mich einer der Gäſte; ob es gegründet ſey, daß Napoleon auf St. Helena geſtorben. Es iſt Niemand hier im Hauſe, der ſeit vierzig bis ſechzig Jahren weiter als bis Tunis gekommen wäre, (außer ein ſchöner Pudel, Barbett, der vor Kurzem von Marſeille angelangt iſt) und man nimmt an den Criſen der europäiſchen Politik hier weniger Antheil, als an den etwaigen Culturfortſchritten der Orangoutangs in Java, oder dem Gedeihen der chriſtlichen Miſſionäre in Ovaihi und Otahaiti. Ein alter Grieche, der eben aus Arkadien angekommen war, bildete hierzu den vollkommenſten Gegenſatz. Dieſer kannegießerte con amore, und zog dabei auf das Heftigſte auf den Miniſter Armansperg los, von dem er die ſeltſame Meinung hegte, daß er ein geborner Jude ſey. Er verſicherte, den jungen König liebe die Nation, aber den Miniſter wolle ſie nicht länger ertragen, und wenn man dieſen nicht fortſchicke, ſey eine zweite Revolution unvermeidlich. Den Präſidenten Capodiſtrias, meinte er, bedaure und beweine jetzt Freund und Feind (was den leichtſinnigen Griechen ähnlich genug ſieht) und jeder Vaterlandsfreund verabſcheue den engliſchen und franzöſiſchen Einfluß, der dem Präſidenten das Leben gekoſtet, um Griechenland nicht zu mächtig werden zu laſſen. Rußland ſey die einzige Macht, die ihnen wahrhaft wohl wolle, was auch immer allgemeiner in Griechenland gewürdigt werde, wo, ſeit der *„Giudeo“* dort unumſchränkt gebiete, keine Gerechtigkeit mehr zu finden ſey, ſo daß es weit beſſer unter der Herrſchaft der Türken geweſen, u. ſ. w., u. ſ. w. Auch neapolitaniſche Carbonari gibt es hier, die ſich früher nach dieſen Küſten geflüchtet, wo das Gouvernement ſich ſo wenig um die Meinungen der Privaten bekümmert, aber thätlichen Widerſtand mit dem vortrefflichen Mittel der Baſtonade oder des Kopfabſchneidens ſogleich zu dämpfen weiß.

Noch einer Eigenthümlichkeit Biſerta's muß ich erwähnen, daß nämlich die Schwellen aller

Stadtthore aus drei Fuß über den Boden hervorragenden Steinblöcken beſtehn. Daß es demnach keine Equipagen hier geben kann, ſpringt in die Augen, ſelbſt die Pflüge, mit denen das Feld beſtellt wird, ſind ohne Räder, ſonſt den unſrigen ziemlich ähnlich.

saur

BIBLIOTHEK DER DTSCH. LITERATUR 3-598-52254-1
PÜCKLER-MUSKAU, H. VON FN. 09344/015

Den 21. April.

Trotz Kälte und abwechſelndem Regen ritten wir Nachmittags aus, um einen die Gegend dominirenden, nordweſtlich gelegenen Berg **Dschebel-Nadur**, welches **Belvedere** bedeutet, zu beſteigen. Er gewährt, die Hauptgegenſtände betreffend, die ſchon in den vergangenen Tagen beſchriebene Ausſicht, nur in einem noch umfaſſenderen Maaßſtabe, und ich konnte von hier mit Leichtigkeit die Conture des ganzen erſten See's mit ſeinen ſeltſam geformten Inſeln (die eine bildet ein regelmäßiges, ſcharf ausgeſchnittenes Viereck), wie einen Theil des zweiten aufzeichnen. Rechts des Berges befand ſich ein weiter und tiefer Bergkeſſel, von circa anderthalb Stunden Umfang, der ganz mit wohl angebauten Feldfluren überzogen war. An ſeinem Ende ſtand, unter einem mühſam halb abgetragenen Hügel, ein weitläuftiges Dorf, **Ras el gharra**, aus Erdhütten ohne Fenſter beſtehend, die nur mit einer niedrigen Thüre verſehen, und nachläßig mit Rohr gedeckt ſind. Die Stuten der Bewohner weideten auf den Wieſen rund umher, von der gewöhnlichen Menge weißer Hunde beſchützt. Auch nach Biſerta hin erſtreckte ſich eine ununterbrochene reiche Cultur, nur der obere ſteinige Theil des Berges war mit Geſtrüpp bedeckt, in dem die Schakals, im Begattungsvergnügen begriffen, wie Haaſen um uns herſpielten. Auf der Seeſeite erblickten wir, ſehr froh nicht mehr darauf zu ſeyn, die Inſel Galita wieder, nebſt einem andern kleinen Felſen im nahen Golf, die Hundsinſel genannt, der wie ein von den Fluthen getragener ſchwarzer Steinblock auf der ruhigen Fläche zu liegen ſchien.

Wir waren diesmal Alle nur auf Eſeln ausgezogen, und beim Herabſteigen ſtürzte der meinige auf eine ſo verrätheriſche Weiſe, daß ich mit ſammt dem Sattel über den Kopf deſſelben geworfen wurde, ungeachtet der Sattelgurt nicht geriſſen war, eine Avantüre, von der ich ſonſt nur bei bockenden polniſchen Remontepferden gehört habe. Ich kam indeß ganz geſchickt herunter und nicht einmal zu Falle, denn ich blieb, den Sattel zwiſchen den Beinen, auf meinen Füßen ſtehen, grade neben einer der ſchönſten himmelblauen Lilien von ſechs Zoll im Durchmeſſer, von der ich noch kürzlich ein viel kleineres und ärmlicheres Exemplar, als große Seltenheit, in einem europäiſchen Gewächshauſe geſehen hatte. Auf dem Rückwege durchritten wir wohl eine Stunde lang zuſammenhängende und ſorgfältig gepflegte Olivenplantagen, zuletzt in einer ſchönen Allee hoher Palmen, von denen jedoch viele im Stamme abgeſtorben waren, und dann nur einen dichten Unterbuſch bildeten. Das Meer und Biſerta's weiße Thürme gewährten über dem ebnen grünen Boden eine wahre Decorations-Perſpective.

Den 22. April.

Der heutige Tag ward einer bedeutenderen Expedition gewidmet, nämlich der Umkreiſung des größeren See's, welcher ſechs bis ſieben deutſche Meilen im Umfange hat.

Ungefähr zwei Stunden von der Stadt hört die bisherige Mannigfaltigkeit der Gegend auf, und einförmige Savannen nehmen ihre Stelle ein, deren einziger Schmuck in unzähligen Blumenmaſſen beſteht, unter welchen wir jeden Augenblick eine uns neue Art entdeckten. Am fremdartigſten erſchien mir eine blaßgrüne Blume mit rothgetupptem Kelch, und eine andere, die täuſchend einer am Stengel ſitzenden Biene glich. Dieſe letztere gehört, glaube ich, zu dem Geſchlechte der

Ophrys. Nie bedauerte ich mehr, keinen Botaniker bei mir zu haben, der hier ohne Zweifel aus einem Entzücken in das andere gerathen wäre. Nach einem langen und ermüdenden Marſch erreichten wir den **Dschebel-Gungla**, von dem man den zweiten See mit dem in ſeinem Mittelpunct liegenden ſchwarzen Berg, **Dschebel-Esker**, der dem See ſeinen Namen gibt, unter ſich ausgebreitet ſieht. Um uns befanden ſich einige antike Ruinen, deren Ueberreſte längs des Waſſers hin, bis jenſeits des Fluſſes **Ouad-Tindschia** ſich erſtrecken, und vielleicht dem alten **Meldita** angehören.

Als wir uns noch die wildgeformte und größtentheils kahle Gebürgsgegend betrachteten, bemerkten wir einen Adler von außerordentlicher Größe ſo bewegungslos über uns in den Lüften ſchweben, daß er wie darin verſteinert ſchien. Endlich ſchlug er einigemale mit den Flügeln, bei welcher Gelegenheit eine ſeiner ellenlangen Federn langſam herab, und dicht neben uns niederfiel. Ich bemächtigte mich ſogleich dieſes Glückszeichens und befeſtigte es auf meiner türkiſchen Reiſemütze. Als wolle jedoch der Adler ſein mir gemachtes Geſchenk noch mehr beſtätigen, folgte er ihm jetzt ſelbſt, ſich majeſtätiſch herabſenkend, und ſetzte ſich auf eine hervorragende Mauerruine, einige 60 Schritt von uns entfernt, und ſeine ſchöne Augen ſtarr auf uns gerichtet. Als wir auf ihn zugingen, und J.... nicht übel Luſt hatte, ihn zur Dankbarkeit mit einem Flintenſchuß zu begrüßen, erhob er ſich zur rechten Zeit mit großer Nonchalance und aller der Würde, die dieſem königlichen Vogel zukömmt, um ſeinen alten Platz über uns von Neuem einzunehmen. Er maß mit ausgebreiteten Flügeln nach unſrer Schätzung wenigſtens 14 bis 15 Fuß. Mir fiel Muſäus liebliches Mährchen ein, und gern hätte ich länger verweilt, um zu ſehen, ob auch der Fiſch erſcheinen werde, um mir ſeine Schuppe, und der Löwe, ſein Mähnenhaar zu verehren. Zu Allem wäre hier Gelegenheit geweſen, aber die ſchöne Zeit der Mährchen und der Wunder iſt vorüber! Der Menſch, ich ſagte es ſchon einmal, iſt den verborgenen Mächten in der Luft, dem Waſſer und der Erde zu klug, zu nüchtern und zu langweilig geworden. Schade, daß ſie nicht eine Ausnahme für mich machen, der die erſte dieſer Eigenſchaften gar nicht beſitzt, die zweite ſtets möglichſt vermeidet, und hinſichtlich der dritten vielleicht in einer glücklichen Illuſion lebt.

Nach dieſen Betrachtungen verließ ich, meine Adlerfeder wehmüthig beſchauend, den geheimnißvollen Berg, und bald darauf paſſirten wir den Fluß **Tindschia**, der die beiden Seen mit einander verbindet, und kaum eine halbe Stunde lang iſt, auf einer ungeſchickten kleinen Fähre, in die unſere Eſel von den Mauren wörtlich auf den Armen hineingetragen wurden, da nichts ſie vermögen konnte von ſelbſt hineinzuſteigen. Beim Landen jenſeits mußten auch wir das Ufer, auf dem Rücken der Mauren reitend, gewinnen, wobei meine Montüre abermals ſtürzte, und mich, glücklicherweiſe über das Waſſer hin, auf den Sand warf, ſo daß ich in zwei Tagen einmal vom Eſel und einmal vom Menſchen gefallen war. Nahe bei dieſem tragicomiſchen Uebergange liegt, zwiſchen römiſchen Ruinen, in einem reizenden Wäldchen von hohen Silberpappeln, Palmen, Weiden, Rüſtern und einigen mir unbekannten weißblühenden Bäumen, nebſt **16** bis **20** Fuß hohen Oleanderſträuchern, der **Marábut Sidi-Ali-Hassun** begraben. Eine Menge ſchwanenweißer Waſſervögel mit ſchwarzem Schnabel und Füßen, und einer gekräuſelten Feder im Genick, den Störchen ähnlich, und im Arabiſchen **Cur-el-Ebgar**, Ochſenvögel genannt, weil ſie ſich im Waſſer auf dieſe zu ſetzen pflegen, umſchwebten dieſe Ruheſtätte. J . . . . ſchoß einen davon.

Von hier aus boten, außer den überall längs des Sees von Zeit zu Zeit erſcheinenden Ruinen, theils aus antiker, theils aus ſpäterer Zeit, die übrigen zwei Drittheile des Weges abermals nichts als monotone Viehweiden mit Ginſter und Blumen dar. Von ſolchen der letzteren, die auch in Europa wild wachſen, bemerkte ich folgende: die Camille, rothen Mohn, Hederich, und die wohlklingenden Namen Katzenkäſe, Gänſe-, Butter- und Kukuks-Blumen; die übrigen waren mir entweder ganz fremd, oder gehörten unſerer Garten-Cultur an. Anderthalb Stunden vor Biſerta, bei dem großen Dorfe Menzel-Dschemil, nimmt das Land wieder den maleriſchen Charakter an, der es überall in der Nähe der Stadt auszeichnet, wo die entfernten Bergreihen, welche in der Nähe meiſtens kahl und grau erſcheinen, von Weitem im ſchönſten Blau von der Sonne mit einem Goldſaume eingefaßt, über die Gewäſſer herüber glänzten. Die Cultur um dieſes Dorf, deſſen Felder den beſten ſchwarzen Gartenboden haben, ſteht der Europäiſchen in nichts nach, und übertrifft ſie ſo gar weit in der Solidität der Befriedigungen, die meiſtens aus ſorgfältig gemachten Gräben beſtanden, deren Aufwurf mit undurchdringlichen Hecken der indianiſchen Feige bepflanzt war. Oft diente eine gemauerte Pforte zum Eingang, und die rothen und blauen Winden, die ſich durch den Cactus ſchlangen, gaben dem Ganzen ein höchſt erfreuliches Anſehn.

Im Souterrain der Sabella,
den 24. April um Mitternacht.

Bisher habe ich oft über den ominöſen Freitag nur geſcherzt, jetzt fange ich aber ganz im Ernſte an, ſeinem unheilbringenden Einfluß Glauben zu ſchenken, wenn man eine Reiſe oder andere wichtige Unternehmung an dieſem Tage beginnt. Das Auffallendſte iſt mir aber, daß ich immer durch eine unbezwingliche Diſtraction ihn ſelbſt zu wählen, wie von unſichtbarer Hand, gezwungen werde. Ich hatte mich ſo lange auf Tunis gefreut, daß der Tag, an welchem ich es erreichen und unterwegs **Utica** ſehen ſollte, für mich allerdings von Wichtigkeit war. Demungeachtet hatte ich mich ſelbſt bei Herrn **Gregorio de Montes**, an den ich Empfehlungsbriefe mitbrachte, zum **24.** Abends angekündigt (denn von Biſerta nach Tunis iſt nur eine Tagereiſe) und hierbei den Unglückstag ganz außer Acht gelaſſen. Es war zu ſpät, als ich es bemerkte, und auch gleich am Morgen, nach der ſchönſten ſternhellen Nacht, ein ſchwarzer Himmel und Regengüſſe mich empfingen; denn Herr **de Montes** hatte mir höchſt verbindlich geantwortet, daß er, um meine Ankunft zu feiern, mich mit einem Soupé erwarten werde, zu dem er mehrere Freunde gebeten. Es wäre alſo zu unhöflich geweſen, ihm vorſätzlich zu manquiren, und der Pflicht muß ſelbſt der Aberglaube weichen. Ich trat alſo um **6** Uhr früh, trotz des abſcheulichen Wetters, meinen Marſch nach der Hauptſtadt an. Drei Cameele trugen meine Effecten, und es war das erſtemal in meinem Leben, daß ich mich dieſer ſo nützlichen, aber auch eben ſo häßlichen und degoutanten Thiere bediente. Beſonders widerlich iſt ihr grünliches, hartes, wiederkauendes Maul mit den langen Zähnen. Es iſt faſt unbegreiflich, wie ſie die hieſigen großen Diſteln, mit Stacheln wie Schuſterpfriemen, ihre Favoritſpeiſe, ſo unbefangen zu zermalmen im Stande ſind, ohne ſich zu verwunden. Man kann von dieſem Thier mit Recht ſagen, daß es pikante Lebensmittel liebt. Was die Cameele übrigens jetzt noch häßlicher macht, iſt, daß ſie größtentheils ſchon ihr Haar verloren haben, und ſo nackt wie ein abgebrühtes Spanferkel erſcheinen. Um ſie vor dem Ungeziefer zu ſchützen, werden ſie daher über und über getheert. Kein Thier muß ſich mehr gefallen laſſen, als dieſe Unglücklichen. Tavernier behauptet ſogar, daß die Cameelhändler, um ihnen ein fettes Anſehn zu geben, ſie, vermöge einer Oeffnung, die ſie nahe am Schweif unter der Haut machen, wie ein Luftkiſſen aufblaſen. In der Zeit, wo ſie behaart ſind, werden ſie nicht geputzt, ſondern gleich Pelzen mit Stöcken ausgepocht.

Ich ſelbſt ritt das ſchon bekannte kleine Bauerpferd mit dem Weichſelzopf; denn kein anderes war in Biſerta aufzutreiben geweſen, weil die

Eingebornen in den jetzigen Monaten ihre Pferde regelmäßig alljährlich auf die Weide zu ſchicken pflegen. Kein **Nimrod Apperley** hat ihnen in einem **Sporting Magazine** bewieſen, wie nachtheilig dieſe Mode ihren Thieren ſeyn müſſe, und wenn man bedenkt, was ſie demungeachtet leiſten, ſo möchte man beinahe ſelbſt daran irre werden. Die übrige Geſellſchaft ritt insgeſammt auf Maulthieren oder Eſeln. Sie beſtand aus dem Conſul und ſeinem Schwager, die dieſe Gelegenheit benutzten, nach mehreren Jahren Tunis wieder einmal zu beſuchen; ferner dem griechiſchen unnützen Schwätzer; einem ſchönen jungen Mauren, der dem Schiffbruch des **Mabruck** (dem ſchon erwähnten tuneſiſchen Fahrzeuge, welches in Biſerta geſcheitert), glücklich entgangen war; und endlich aus einem kleinen Gefolge nebſt mehreren, mit Flinten und Säbeln bewaffneten Führern und Leuten des Conſuls. Voran ritt auf einem lahmen, aber dennoch ſehr ſchnell marſchirenden Maulthiere eine Art Chef der Caravane, der einen Buſch

Roſen, mit den Stielen aufwärts unter dem Turban befeſtigt, auf ſeiner braunen Stirne trug, wo ſie ſich ſehr wunderlich ausnahmen. Einer der Leute lief, als ächter Galopin, zu Fuß nebenher, und wo man etwas bedurfte, war er es, der immer ſchleunig Rath ſchaffte; auf einer Tour von acht deutſchen Meilen allerdings eine ſtarke Fatigue, die aber für ihn keine zu ſeyn ſchien. Gleich ſeinen übrigen Camaraden verſäumte er keine Gelegenheit zu Scherz und Luſtigkeit, und zerriß uns auch nicht minder als die Andern die Ohren mit ſeinem näſelnden Geſang. Es iſt ſonderbar, daß die Mauren und Araber, wenn ſie auch das ſchönſte Organ von Natur haben, doch ſtets, ſobald ſie ſingen wollen, dies nur durch die Naſe bewerkſtelligen.

Die Gegend, welche wir durchzogen, beſtand wie die vorgeſtern geſehene, aus einer hie und da mit niedern Hügeln abwechſelnden Ebene von ſandigem oder lehmigem Boden, und nur mit wenigen Bäumen beſetzt, außer gelegentlich einer Olivenpflanzung. Trümmer des Alterthums, wahrſcheinlich einzelnen Tempeln oder Villen angehörend, findet man auch hier überall verſtreut. Als wir den Hohlweg erreichten, wo man über einem weiten Moraſt, der ehemals ein Meerbuſen war, die wallartigen, regelmäßigen Hügel von **Utika** zuerſt erblickt, begegneten wir einem Oberbeamten des Bey's mit einem Gefolge von etwa zwanzig Mann, der raſch an uns vorüber nach Biſerta eilte. Sein Coſtüm war, bis auf die rothe Mütze, faſt europäiſch, denn die Neuerungen des Sultans ſind auch in Tunis bereits angenommen worden. Wir brauchten noch eine gute Stunde, ehe wir den Sumpf umritten hatten, und jetzt bei dem erſten Ziel unſrer heutigen Tour ankamen, wo wir zu frühſtücken und, wie man ſich denken kann, dabei auf Cato's Wohlſeyn im Elyſium zu trinken uns vorgenommen hatten.

Die mit Diſteln und Neſſeln dicht bewachſenen furchtbar über einander geſtürzten Ruinen von **Utika** übertrafen an ſchöner Wirkung unſere

Erwartung. Kaum hatten wir ſie indeß nur flüchtig unterſucht, und unter einem thurmartig hervorragenden Pfeiler, an den ſich eine Palme gelehnt hatte — die gern mit den Trümmern des Alterthums ſich zu vereinen ſcheint — das Unkraut ein wenig weggeräumt, unſere Teppiche gebreitet und die Victualienkörbe auszupacken angefangen, als das bisherige, lange Zeit nur ſchwache Geſtöber in den heftigſten Platzregen überging, der während zwei Stunden ununterbrochen andauerte. Wir mußten, ſo gut wie möglich in unſre Mäntel und Bernus gewickelt, das durchweichte Mahl unter unſern Regenſchirmen zu uns nehmen; denn leider war kein Thorweg und kein Gewölbe ganz genug geblieben, um uns hülfreich zu ſchützen. Doch begeiſterte uns des heldenmüthigen Römers Andenken zu ſehr, um wegen ſo kleinen Ungemachs unſre gute Laune zu verlieren. „Ich bin mein Herr!“ rief ich, wie Cato, als er auf ſein Schwerdt blickte, und ergriff kühn, ſtatt deſſen, einen Hühnerflügel. Kaum erinnre ich mich, je luſtiger getafelt zu haben, als unter dieſen Trümmern, in der area cativa am Sumpf, wo wir den Wein gen Himmel hielten, um ihn mit friſchem Waſſer zu miſchen, was wir uns ohne dies ſchwer würden verſchafft haben. Viel Gelächter erregte beſonders einer unſerer Eſel, der von Diſteln ſatt, ſich bis an den Bauch in Brennneſſeln poſtirt hatte, und mit hängenden Ohren, von denen der Regen, wie aus zwei Rinnen herabtrieſte, ſo tiefſinnig, nachdenkend und unbeweglich daſtand, daß er in Cruikſhank's Carricaturen das beſte Conterfei eines Stoikers abgegeben haben würde. Auch mit einer Tafelmuſik wurden wir regalirt, welche die Mauren dadurch hervorbrachten, daß ſie beide Backen wie eine Trommel aufblieſen, und während ſie mit dem Munde trompeteten, auf Backen, Bruſt und Hände abwechſelnd ſchlugen, und auf dieſe Weiſe den ſonderbarſten Charivari von der Welt uns zum Beſten gaben.

Der Theil der Ruinen, wo wir uns befanden, die alte Citadelle, ſteht auf einem iſolirten Hügel, der, wie man leicht erkennt, früher von Waſſer rings umgeben war, über das eine Brücke vom feſten Lande aus führte. Dort ſind, noch einige hundert Schritte entfernt, auf der Höhe die geringen Ueberreſte des großen Amphitheaters ſichtbar, das, nach Meinung der Antiquaren, ausſchließlich für Naumachieen beſtimmt war und an 20,000 Menſchen faßte. Darunter befinden ſich weite Ciſternen, die mehrere hundert Fuß tief in den Berg hineingehen, wahrſcheinlich zugleich als Behälter für das zu den nachgeahmten Seegefechten nöthige Waſſer dienten, und ziemlich wohl erhalten ſind. Sie haben gegen 30 Fuß Höhe und 15 Fuß Breite, mit einer bewunderungswürdig flachen und dünnen Wölbung. Ihr Grund war mit Miſt und Unrath angefüllt, weil die Beduinen, welche zwiſchen dem daneben liegenden Gemäuer ein Duar erbaut haben, den Winter über ihr Vieh darin ſtehen laſſen.

Neben der erwähnten Palme entſpringt eine warme Quelle, welcher man gute Heilkräfte zuſchreibt, und in deren faſt heißem Waſſer wir mehrere Schildkröten antrafen, die dies Baſſin immer zu bewohnen ſcheinen.

Nach den Vandalen und Arabern haben auch die modernen Mauren dieſen Ruinen ſehr übel mitgeſpielt, beſonders als ein erſter Miniſter des vorigen Jahrhunderts die große Moſchee in Tunis baute, welche über eine Million ſpaniſche Piaſter gekoſtet haben ſoll. Carthago und Utika mußten den Marmor und die Säulen dazu liefern. Bei dieſer Gelegenheit fand man mehrere Statuen, die man halb zertrümmerte, was aber wenigſtens das Gute zur Folge hatte, die Lage des Senathauſes mit Gewißheit beſtimmen zu können. Es waren die eines Jupiters, eines Julius Cäſar in Kriegskleidung, einer Matrone und dreier Veſtalinnen, nebſt einem ſchönen unbekannten Torſo, die ſich jetzt alle im Muſäum zu Leyden befinden. Die Spuren eines Theaters und zweier Tempel bieten kaum mehr etwas Erwähnungswerthes dar, und in ein Souterrain, wo noch ein Sarkophag aus rothem Marmor ſtehen ſoll, hinabzuſteigen, fehlte es uns an Licht. Utika war im Ganzen nur klein, und hatte kaum mehr als eine Stunde im Umfang. Als das Meer noch den jetzigen Moraſt füllte, und die jenſeitige Ebene bis an das Vorgebürge Apollo's, jetzt Cap **Zibieb**, unter dem die Stadt **Porto Farina** liegt, mit mehreren befeſtigten römiſchen Lagern und Städten bedeckt war, muß die Ausſicht von Utika's Höhen eine der herrlichſten geweſen ſeyn.

Von hier an klärte ſich das Wetter endlich auf, und eine drückende Sonne trocknete ſchnell unſere durchnäßten Gewänder, während wir über eine weite blumige Ebene des fruchtbarſten Bodens, die zum Theil auch gut angebaut war, dem anſehnlichen Fluß **Medscherda** (dem berühmten **Bagrada** der Alten) zueilten, den wir nachher auf einer Fähre paſſirten.*)

---

*) An dieſem Fluß ſollen, wie Plinius erzählt, die Legionen des Regulus eine Schlange von 120 Fuß Länge

Hier haben neben den Spuren einer alten römiſchen Brücke, die Muſelmänner aus großen Quadern, welche leider alle von den Ruinen Utika's entnommen wurden, eine ſchöne neue Brücke gebaut, der nur noch zwei Bogen fehlen; dieſe bleiben aber ſchon ſeit zwanzig Jahren unvollendet liegen, weil ein **Marâbut** prophezeiht hat, daß, wer ſie beendigte, gleich darauf ſterben würde. Ich vermuthe, daß ihn der damalige Fährmann zu dieſer Ausſage beſtochen hat, weiß aber nicht, ob es derſelbe **Marâbut** iſt, welcher nicht fern davon in einem lieblichen Haine begraben liegt, und auf deſſen Dome heute, weil er an einem Freitage geſtorben, eine hohe Fahne

---

getödtet haben, was ſie als ein ſicheres Zeichen des Sieges betrachteten, der ihnen auch treu blieb, bis der geheimnißvolle griechiſche Volontair erſchien, den römiſchen Feldherrn ſchlug, gefangen nahm, und dann gleich einem übelwollenden Zauberer verſchwand, ohne daß die Geſchichte irgend eine weitere Auskunft über ihn gibt.

wehte. Der Fluß muß ſehr reißend ſeyn, denn er hatte in ſeinem Lauf zwei große, ſchön begrünte Hügel faſt in ihrer Mitte ſenkrecht abgeſchwemmt, und wird bald der Straße ein gleiches Schickſal drohen, was indeß bei der Beſchaffenheit der hieſigen Landſtraßen wenig verſchlägt, da ſie gewöhnlich nur aus einigen neben einander laufenden Fußwegen mit mehreren Sumpflöchern beſtehen.

Es iſt hinlänglich erwieſen, daß der **Bagrada** *ehemals ein ganz anderes Bett einnahm als jetzt, womit wahrſcheinlich die Austrocknung des einſtigen Meerbuſens, an dem* **Utika** liegt, in Verbindung ſteht, und ſelbſt zu Shaw's Zeiten ſcheint er, nach deſſen Charten, einen von dem jetzigen ganz verſchiedenen Lauf genommen zu haben. Auch in dieſem Augenblick iſt ſeine Mündung wieder ſo verſtopft, daß eine neue Veränderung ſeiner Richtung bald vermuthet wird.

Oft ſahen wir Heerden großer Schaafe mit Fettſchwänzen in der Ebene weiden, deren lange, ſehr grobe Wolle faſt ausſchließlich nach Europa geht und einen bedeutenden Handelsartikel ausmacht. Ueberhaupt war die Gegend ziemlich belebt, und die weiten Flächen mit Vieh aller Art bedeckt. Ich weiß nicht, wo ich geleſen habe, daß man in der Ukraine den Schaafen ähnlicher Art Bretter mit zwei kleinen Rädern an die Schwänze befeſtigt, um ihnen die Laſt derſelben zu erleichtern; hier mußten ſie ſie mühſam ſelbſt fortſchleppen.

Der Aufenthalt in Utika und der durch den vielen Regen faſt grundlos gewordene Weg hatten uns ſo verſpätet, daß unſere Uhren ſchon ſechs anzeigten, als wir noch drei Stunden von Tunis entfernt waren. Da nun die Thore der hieſigen Städte um die jetzige Jahreszeit ſchon um ſieben, ſpäteſtens halb acht Uhr geſchloſſen werden, und überdem unſere ſchwer beladenen Cameele und Eſel ſo ermüdet waren, daß das unaufhörliche „Irr — he!“ der Führer, womit ſie beſonders die letzteren Thiere antreiben, indem ſie ſie mit der linken Hand über dem Schwanze kitzeln, nichts mehr fruchten wollte — ſo ſahen wir uns gezwungen, ſtatt des freundlichen Feſtes, das uns bei Herrn de Montes erwartete, die Gaſtfreundſchaft in einem nahe gelegenen Sommerpalais des Bruders des Bey anzuſprechen. Der mauriſche Caſtellan empfing uns jedoch mit ſehr übler Laune, proponirte uns zuerſt, im Stalle zu ſchlafen, und ließ ſich endlich nur mit Mühe bewegen, uns im Innern des weitläuftigen Gebäudes eine kleine Küche und einige kellerartige Räume ohne alle Meublen zum Nachtlager anzuweiſen. Zu haben war gar nichts als Waſſer und wenige Eier; das Holz ſogar, um ſie zu kochen, mußten unſre Leute ſich ſelbſt in der umliegenden Gegend zuſammenſuchen. Wir hatten die nöthigſten Effecten, als mein ſchmählich naß gewordenes Bett und dergleichen, hereingeſchafft, das Uebrige war draußen im Stalle bei den Thieren geblieben. Als wir Verſchiedenes, was noch fehlte, um acht Uhr holen wollten, fanden wir, daß der alte graubärtige Brummbär die Thüre verriegelt und uns wie

Miſſethäter eingeſchloſſen hatte; kein Pochen und Rufen half, wir mußten uns mit Geduld in unſer Schickſal ergeben. Uebrigens war unſer Gefängniß ein weitläuftiger und reizender Aufenthalt, in dem uns auch nichts hinderte, frei umherzuwandeln. Mehrere elegante Höfe und Terraſſen mit großen Baſſins, die von Goldfiſchen wimmelten, rund umher Obſtgärten voll blühender Roſen und Orangen, wie uralter Pfirſich-, Aprikoſen-, Feigen- und Granatbäume, die ihre ſtolzen Kronen weit um ſich her ausbreiteten, auch mit vielen jetzt erſt blühenden ſüßen und ſauren Kirſchbäumen vermiſcht, welche hier als ſeltener Luxus betrachtet werden, umgaben die Gebäude; doch waren die Wege in dieſen Gärten ohne alle Sorgfalt gehalten, theils verraſet, theils wegen des naſſen Lehms faſt ungangbar, überhaupt nirgends die europäiſche Nettigkeit und Reinlichkeit bemerkbar. Einige der Terraſſen waren auf allen vier Seiten von hohen Cypreſſenreihen umſchloſſen, deren Stämme bis zum Drittheil ihrer Höhe aufgeputzt, eine natürliche Colonnade bildeten, durch die man die weiß beblumten Bäume, und die fernen Berge darüber, auf anmuthige Weiſe gewahr ward. Auf der höchſten Terraſſe ſtanden zehn Stück kleine metallene Kanonen, meiſtens Dreipfünder, auf deren vier wir mit Lachen die Inſchrift: „Égalité et liberté“ eingegraben fanden. Sie fängt auch in Europa an lächerlich zu werden dieſe Inſchrift, hier aber freilich doppelt! Andere Kanonen trugen das Wappen Venedigs auf ihren ſchmächtigen Rücken, und alle ſchienen europäiſchen Urſprungs. Der Himmel war jetzt ganz wolkenlos geworden, und der milde Abend wie die darauf folgende klare Sternennacht, dienten uns als eine höchſt idylliſche Zugabe zu dem Dutzend Eier, die wir im Freien verzehrten.

Tunis, den 25. April.

Faſt der ganze Weg von unſrem Nachtlager bis Tunis führt durch einen großen Olivenwald, in welchem wir nach kurzem Marſche, einigen Reitern begegneten, von denen der Eine einen ſchön harnaſchirten, blendend weißen Schimmel an der Hand führte, deſſen Schweif und Mähne mit Henna orangenroth gefärbt, und auch der übrige Körper mit Tigerflecken von derſelben Farbe verziert war. Bald darauf erſchienen verſchiedene andere geſchmückte Beduinen; ihr Vordermann trug eine Lanze mit grün und roth geſtreifter Fahne, mit welcher er, fortwährend caracolirend, ſehr artige Bewegungen ausführte, und die Fahne mit großer Gewandheit bald über dem Kopf, bald gegen den Boden geſenkt, kunſtreich umherwirbelte. Mehrere

Reiter kamen dann noch von andern Seiten herbei, und Alle vereinigten ſich zuletzt auf einem freien Platz zu allerlei militairiſchen Spielen und Evolutionen. Wir ſahen ihnen eine Weile mit Vergnügen zu, und erfuhren, daß ſie auf dieſe Weiſe eine Hochzeit feierten, an der ſich auch, aus einer daneben aufgerichteten Laubhütte, das weibliche Perſonal, ſelbſt ungeſehen, ergötzte.

Eine halbe Stunde von der Stadt erſteigt man einen Hügel, von dem ich die überraſchende Ausſicht beſchreiben muß, weil ſie ſogleich von der hieſigen Localität ein anſchauliches Bild geben wird. Ziemlich von Norden herkommend, ſahen wir zwiſchen zwei von Forts gekrönten Hügeln, die eine lange, von Carl dem Fünften erbaute Waſſerleitung von ſchönem Effect verbindet, Tunis mit mehreren Thürmen im Mittelgrunde vor uns liegen. Der Kranz eines blauen Gebürges fehlt auch dieſer Gegend nicht, wird aber hier noch auffallender durch drei einzelne große Berge, die ſich unverhältnißmäßig hoch über die andern erheben, und deren wunderbar zerriſſne Formen die Phantaſie auf das Lebendigſte anſprechen. Es ſind, der nahe hinter der Stadt gelegene **Bugharnin**, weiterhin der **Achmar** oder Bleiberg, und, in noch größerer Entfernung, der hohe **Sauwan**. Links entfaltet ſich der See von Tunis, auf deſſen Spiegel eine maleriſche kleine Inſel ſchwimmt, wo das Lazareth erbaut iſt, und hinter ihm zeigt ſich die nur durch eine ſchmale Landzunge davon getrennte Meerbucht, mit den Ruinen von Carthago und dem Thurm, in dem der heilige Ludwig ſtarb. An der entgegen geſetzten Seite des See's bemerkt man das Dorf **Rhades** mit der vorſpringenden Landſpitze, auf der Regulus den Hanno ſchlug; etwas entfernter das Arſenal, mit einer langen Reihe Schiffe, und das gleichfalls von Carl dem Fünften aufgeführte Schloß von Goletta. Rechts füllt das Thal ein anderer ſalziger Landſee, und wenig abgelegen von ſeinen Ufern, nahe unter dem Hügel, auf dem wir ſtanden, zieht ſich der Bardo hin, die Reſidenz des Bey. Dies iſt eine kleine Stadt für ſich, von einem Quarré hoher Mauern umſchloſſen, deſſen vier Ecken durch ausſpringende Werke mit Thürmen flankirt ſind; auf dem höchſten und ſchönſten der inneren Gebäude flatterte die blutrothe Fahne. Mehrere freundliche Wäldchen ſchmücken die Umgebung des See's, unter denen die Manuba, ein Luſtſchloß des Fürſten mit vielen Domen, Kiosken und weitläuftigen Gärten, beſonders hervorſticht.

Am Thore der Stadt angekommen, fanden wir, neben den Ruinen eines Thurmes aus dem Mittelalter, ein großes Zeltlager aufgeſchlagen, in dem die nach europäiſchem Muſter neu organiſirten tuneſiſchen Truppen jetzt zu Frühjahrsübungen verſammelt ſind. Ihre Kleidung nähert ſich ebenfalls der europäiſchen und zeigt kaum etwas Türkiſches mehr, eine höchſt unvortheilhafte Veränderung, die, beſonders bei den Offizieren und Hofleuten des Bey, von denen wir Einigen begegneten, faſt poſſierlich auffiel. Ihr Coſtüm war folgendes: Auf dem Kopfe trugen ſie den rothen Fez, von dem der übrigen hieſigen Einwohner dadurch verſchieden, daß außer der langen blauen Quaſte auch noch der ganze Deckel mit kurzen Frangen derſelben Farbe bedeckt iſt; die Uniform war eine blaue Kutka oder Jacke, mit einer blauen Tuchweſte nach unſerm Schnitt. Um den Leib hatten ſie einen roth und weiß geſtreiften Bund, und darunter blaue Tuchpantalons, die bis an das Knie ganz türkiſch weit, und von da an bis auf die Knöchel ganz europäiſch eng herabgingen, wo ſie mit einem Bande zugebunden waren. Weiße Strümpfe und Bänderſchuhe vollendeten die ungracieuſe Kleidung, welche ſo dürftig gegen die frühere, prächtige Mamelucken-Tracht abſticht, die von Gold und Juwelen ſtrotzte, und die jetzt nur noch Juſſuf, ein Commandant in der chriſtlichen Armee der Franzoſen! im fernen Algier trägt. Die Vorſtädte von Tunis ſind abſcheulich. Ich durchritt ſie mit Vinaigre des quatre voleurs vor die Naſe gehalten, denn der horrible Geſtank von überall ſchmorendem Oel und einem gräßlich dunſtenden, um die ganze Stadt laufenden, Cloak, gegen den der Berliner Schaafgraben eau de mille fleurs enthält, verpeſteten die Luft auf unerträgliche Weiſe.

Ich muß mir gratuliren, daß ein günſtiges Geſchick mich ſeit Algier überall, wo ich einen längeren Aufenthalt beabſichtigte, den liebenswürdigſten und mir mit jeder Freundlichkeit entgegenkommenden Männern zuführt. Dieſelbe Erfahrung machte ich auch hier bei Herrn Gregorio de Montes, einem reichen ſpaniſchen Handelsherrn, der, ſo wie ſeine reizende Gemahlin, eine junge bildſchöne Griechin, mich mit einer Herzlichkeit und Dienſtfertigkeit aufnahmen, die ich nicht dankbar genug erkennen kann. Er hatte bereits ein ſehr angenehm liegendes Haus für mich gemiethet, aus deſſen Fenſtern ich einer herrlichen Ausſicht genieße, und mir zugleich die unbedingteſte Gaſtfreundſchaft in dem ſeinigen angeboten, das ein eben ſo gediegener als anſpruchsloſer Luxus, durch die feinſte Sitte gewürzt, ſo angenehm, als irgend eins ſeiner Art in Europa macht. Auch der holländiſche General-Conſul, Chevalier de Nyſſen, hatte mir höchſt verbindlich die Wohnung in ſeinem Hauſe offerirt, und der franzöſiſche Conſul, Herr Deval, nebſt allen ſeinen in der Stadt anweſenden Collegen, beehrten mich mit ihrem Beſuch und der freundlichſten Anerbietung ihrer guten Dienſte.

Da der Bey kürzlich von einer ſchweren Krankheit geneſen, deren Heilung, beiläufig geſagt, ſeinem franzöſiſchen Leibarzte 25,000 Franken eingebracht hat, weil alle Hofleute ſich bei einer ſolchen Gelegenheit beeifern, ihm Geſchenke zu machen (eine Sitte, die ich den Aerzten rathe, auch in Europa einzuführen); ſo geben jetzt alle Corporationen der Stadt Feſte, die einige Tage fortdauern werden. Auf einem Spaziergang, den ich, um dieſes Treiben zu beſehen, mit Herrn de Montes machte, fanden wir die reichen Bazar's, deren Budenſäulen roth, grün und weiß angeſtrichen und die durch eine Steinwölbung über die Straße hin verbunden ſind, ſo daß ſie ſtets einen ſchattigen und vor Regen geſchützten Gang darbieten — ſchon am hellen Tage mit vielen Kronleuchtern illuminirt. Sie waren außerdem mit Spiegeln, ſeidenen und geſtickten Tüchern, bunten Teppichen u. ſ. w. behangen, und durch verſchiedene baroke Ausſtellungen geſchmückt, die wahrſcheinlich zum Theile noch aus altem europäiſchen Raube beſtanden; denn ich bemerkte ſchön gearbeitete ſilberne Suppenterrinen, Kirchenkelche, Leuchter und Streuzuckerbüchſen, nebſt vielen andern heterogenen Gegenſtänden darunter. Ueberall wogte ein verworrenes Gedränge, in dem die Kinder ſich beſonders unnütz machten, und gern den verhaßten Giaur's einen verſteckten Stoß beizubringen ſuchten, wozu eine furchtbare türkiſche Muſik accompagnirte, die allen Geſetzen des Taktes und der Harmonie Hohn ſprach. Ein Maure erzählte dem Dr. Shaw, ihre Muſik ſey ſo kraftvoll, daß er geſehen, wie bei dem Spielen eines gewiſſen beſonders ergreifenden Stückes verſchiedene Blumen von ihren

Stielen gefallen wären. Seit dem, was ich heute hörte, zweiſle ich nicht im geringſten mehr an dieſem wundervollen Effect. Die Bazar's ſind mit Waaren jeder Art angefüllt, doch kaum reicher als in Algier; die Producte der einheimiſchen Induſtrie beſchränken ſich aber vorzüglich nur auf die berühmten tuneſiſchen Roſen- und Jasmin-Eſſenzen, weiße, fein wollene Bernus mit Frangen verſchiedener Farben, äußerſt geſchmackvolles, reich geſticktes und mit maſſivem Silber verziertes Pferdezeug, rothe und weiße einfache Shawls, ſeidene mit Gold durchwirkte Tücher hieſiger Fabrik, und die rothen Mützen, womit von Tunis aus das halbe türkiſche Reich verſehen wird, und deren brennende Farbe nur dadurch ſo unwandelbar gemacht wird, daß man ſie in einer, zwölf Stunden von hier entfernten Quelle, am Berge Sauwan, eine gewiſſe Zeit lang liegen läßt. Alle Verſuche mit anderm Waſſer ſind bisher mißglückt. Zum Schluß beſuchten wir den vom vorigen Bey leider nicht vollendeten und jetzt, nach der Weiſe des

Landes, ſchon wieder verfallenden, ſchönen Pallaſt des berühmten **Hammuda Pascha**. Die Urſache iſt wiederum nur der hier allgemein herrſchende Aberglaube, das unvollendet gebliebene Haus eines Verſtorbenen nicht ausbauen zu dürfen. Daher trifft auch dies daſſelbe Schickſal. Man kann indeß nichts Prächtigeres, in einem für uns ganz neuen und höchſt geſchmackvollen Genre ſehen, als einige der hier vorhandenen Säle, deren Fenſter mit ſchön geformten, und mit Drathnetzen überzogenen Eiſengittern verſehen ſind, um als Vogelbauer zu dienen. Damit man aber dennoch ſehen könne, was in der Straße unten vorgeht, ſo hat man die Fenſterbretter als Klappen eingerichtet, durch die man, ſobald man ſie aufhebt, ſelbſt ganz unbemerkt hinunterblickt. Die hölzernen Plafonds ſind in buntſchillerndem Golde aller Farben auf das Kunſtreichſte ausgeſchmückt, der Boden in ſchönen Deſſeins mit ſchwarzem und weißem Marmor ausgelegt, und die Wände bilden, bis zu zwei Drittheilen ihrer Höhe, eine aus bunten Fayenceſtücken geformte Moſaik. Was aber bei Weitem am ſchönſten und zarteſten ſich ausnimmt, iſt der übrige Theil der Wand, der bis an die Decke mit wundervoll ausgeführten, in Gyps tief eingedrückten Muſtern bedeckt iſt, welche Nukseh hadidah genannt werden, und vollkommen den Effect einer Bekleidung mit Brüſſeler Spitzen nachahmen. Ich konnte mich des lebhafteſten Wunſches nicht enthalten, daß unſer Schinkel hier ſeyn möge, um dieſen originellen Bauſchmuck zu ſehen, den er bald, durch ſein Genie vermannigfacht und geſteigert, zur Zierde unſerer Gebäude anwenden würde. Widerlich iſt es, hinzuſetzen zu müſſen, daß der ekelhafteſte Schmutz und der übelſte Geruch den Genuß eines ſo ſchönen Kunſtwerks verleideten, obgleich der Palaſt noch bewohnt iſt, und zwar von dem Sohne eines Miniſters!

Dieſe Unreinlichkeit herrſcht in der ganzen Stadt vor und verleidet den hieſigen Aufenthalt. Es ſcheint mir faſt, als ob dieſer verſchiedene

Grad der Reinlichkeit in allen Ländern mit dem Grade der geiſtigen Cultur (wenige Ausnahmen abgerechnet) gleichen Schritt hielte. Auf der oberſten Stufe der Leiter ſteht England, ihm folgt Holland und Deutſchland, dann Frankreich, Italien, dazwiſchen vielleicht Rußland und Perſien, und die letzte Stufe nimmt die Barbarei ein. Auf einen guten Weg ſind ſie aber dennoch hier gekommen. Sie haben keine Inſeltlichter, meine Antipathie in Europa, aber wie ſchlecht die Wachskerzen beſchaffen ſind, habe ich ſchon erwähnt, und die Oellampen verdienen auch kein Lob.

Den 3. Mai.

Ich bedurfte einiger Ruhe, und habe daher bis jetzt ein ziemliches Schlaraffenleben geführt. Auch iſt die Witterung noch immer kühl und regnerig, ſo daß ich nicht zweifle, daß der Wonnemond in unſerm rauhen Norden dieſes Jahr weit wärmer und angenehmer ſeyn mag. Hier iſt dieſe Beſchaffenheit der Temperatur faſt beiſpiellos, man jubelt aber über die viele Näſſe, welche eine außerordentliche Erndte und viel daraus gelöstes Geld verſpricht. In der That ſah ich nie in Europa noch ſo ſchön ſtehende Gerſte, und auch das Olivenlaub hat ſich ganz ſchwarz gefärbt.

Mein Häusliches iſt gut organiſirt. Muſtapha kocht tant bien que mal; mein durch Herrn de Montes Güte beſorgtes Quartier, geräumig und reinlich, könnte für dieſes Land vollkommen genannt werden, wenn es nicht oft ein abſcheulicher Geſtank verpeſtete, der aus Gott weiß welchen Cloaken herkömmt, und eine unabwendbare Calamität faſt aller hieſigen Wohnungen iſt. Obgleich weit entfernt von dem Ueberfluß in Bone, wo ich die Wahl unter einem ganzen Regiment Pferde hatte, und durch den ſchon erwähnten Umſtand contrariirt, daß alle hieſigen Privatleute ihre Pferde jetzt auf die Weide geſchickt haben, ſo iſt es mir doch gelungen, zwei ganz leidliche Miethgäule zu erhalten, die ich indeß, des ſtets unſichern Wetters wegen, erſt zweimal benutzte. Das erſtemal ritt ich mit J . . . . in einer ſehr freundlichen und gut bebauten Gegend, nach dem von Gärten umſchloſſenen Dorfe Ariana. Hier gewährt ein Hügel, von den Europäern deshalb Belvedere getauft, eine der berühmteſten Ausſichten in der Nähe von Tunis, die uns überdies ein Gewitter, mit den Himmel roth durchfurchenden Blitzen im ſchönſten Lichte zeigte. Alle hieſigen Dörfer nehmen ſich von Weitem ſehr eigenthümlich aus. Sie unterſcheiden ſich, da ſie maſſiv, ohne Dächer, und weiß angeſtrichen ſind, in nichts von den Städten, ausgenommen durch ihren geringeren Umfang, und da ſie auch eben ſo dicht zuſammengebaut ſind, und gewöhnlich eine regelmäßige Form haben, ſo bilden ſie, im dunkeln Laube gebettet, compacte glänzende Maſſen, die dem Charakter unſerer Landſchaften ganz fremd ſind. Die zweite Promenade beſchränkte ſich auf die Forts und verſchiedene Hügel nahe um die Stadt, von wo aus die beiden großen Seen, die drei gezackten Felſengipfel **Dschebel Bugharnin, Achmar** und **Sauwan**, nebſt den maleriſchen Ueberreſten der großen carthaginenſiſchen Waſſerleitung, das Dorf **Rhades** auf ſeiner vorgeſchobenen Landſpitze, mit den Hügeln, wo Hanno ſo unglücklich ſeine Elephanten placirte, die Feſtung **Goletta** u. ſ. w., ſich zu vielen immer abwechſelnden Bildern geſtalten. Obgleich die hier am deutlichſten zu überblickende, eng zuſammengedrängte, mit Mauern und unnützen

Feſtungswerken umgebene Stadt einen großen Raum einnimmt, ſo kann ich doch kaum glauben, daß ſie, wie man mich allgemein verſichert, (ſelbſt wenn der Bardo mit hinzugerechnet wird) über 150,000 Einwohner faſſen könne. Allerdings wohnen die Mauren in ihren ruinenartigen Häuſern wie Ameiſen zuſammen, und viele ganz und gar auf der Straße, namentlich die **Marâbuts**, welche zum Theil ganz nackt herumlaufen, und nur ihre Schamtheile mit der Hand bedecken; Gegenſtände des Ekels in jeder Hinſicht.

Der holländiſch-öſterreichiſch-ruſſiſche Conſul hat einen ſeiner Dragoman's zu meiner Dispoſition geſtellt, der mit Säbel und Piſtolen bewaffnet, und einen großen Stock als Zeichen ſeiner Würde in der Hand, gravitätiſch vor mir herſchreitet, oder zu Pferde im Galopp vor mir herjagt, und mir, mit Stentorſtimme „**Balek**“ rufend, oft ziemlich unſanft Platz macht. In einem Buche des früheren amerikaniſchen Conſuls las ich, daß dieſe Dragoman's, deren jeder Conſul mehr oder weniger in ſeinem Dienſte hat, unglaublich gering bezahlt werden. Der des Herrn Noah bekam, was ich beſonders ergötzlich fand, außer den wenigen Piaſtern Lohn, nur alle Sonntag zu eſſen. Die übrige Zeit lief er mit einer angehangenen Oelflaſche und einem großen Brode herum, womit er in dem beſagten Werke auch abgebildet iſt, und welche Gegenſtände ſeine ganze Nahrung in den Wochentagen ausmachten. Das Seltſamſte dabei iſt, daß dieſe Dragoman's, die ich für etwas diſtinguirtere Bedienten anſah, alle Offiziere in der Armee des Bey ſind, und daher eben dem Volke ſo viel Reſpect einflößen.

Ich weiß nicht, warum unſer Gouvernement keinen Conſul an der Küſte der Barbarei hat, ja nicht einmal einem andrer Mächte ſeine Geſchäfte mit aufträgt, da doch hie und da, wie Figura zeigt, Preußen hierher verſchlagen werden. Was mich betrifft, ſo werde ich unter dieſen Umſtänden glücklicherweiſe nicht blos als Preuße, ſondern als Europäer, der in der Welt nicht ganz unbekannt geblieben iſt, durchgängig mit der größten Zuvorkommenheit aufgenommen; einige arme Landsleute von mir befanden ſich aber erſt kürzlich in einer ſehr traurigen Lage, und wurden, wie mir der holländiſche Conſul erzählte, von einem ſeiner Collegen zum andern geſchickt, ohne irgend Einen finden zu können, der Beruf oder Luſt gehabt hätte, ſich ihrer officiell anzunehmen. Daſſelbe war in Algier der Fall, wo ich ſelbſt Gelegenheit fand, einige Preußen in der Noth zu unterſtützen; und die Sache iſt mir um ſo auffallender, da außer dem hier ſo theuer bezahlten Bernſtein, einige unſrer Haupthandelsartikel, als Bauholz, Maſten, Bretter, Theer und Eiſen, einen ſehr hohen Preis und reißenden Abſatz in Algier, Bone und Tunis finden, ſo daß ich für meine eigne Rechnung ein Schiff damit für dieſe Gegenden befrachten zu laſſen gedenke. Auch mehrere unſrer Fabriken würden guten Abſatz hier finden, wogegen Tunis als Austauſch mehrere bei uns koſtbare Gegenſtände ſehr wohlfeil liefert.

So wie es nur eine Stunde hier geregnet hat, werden die voll Schutt und Unrath liegenden Straßen zum Sumpf, und im Sommer ſoll der Staub noch unerträglicher ſeyn. Von Sonnenaufgang bis Untergang, wo ſich die Mauren zu Bett legen, ſind die Gaſſen der Stadt mit Menſchen angefüllt, unter denen man immer einer großen Menge Jüdinnen begegnet, doch ſahen wir noch nie eine hübſche. Sie gehen bekanntlich nicht verſchleiert wie die Maurinnen, haben aber alle mit einem Stück ſchwarzem Zeug das Maul verbunden, (bei einer Hübſchen hätte ich es Mund genannt) ob, um ſie am Schwatzen zu verhindern, oder aus einem andern Grunde, iſt mir unbekannt. Die Negerinnen zeichnen ſich in dieſer ohnehin ſchon bunten Welt noch durch eine größere Buntheit aus. Heute ſahen wir eine, deren Kopfbedeckung grün, die linke Bruſt roth, die rechte gelb, der Untertheil vorn ſchwarz und hinten blau war.

Wenn ich des Abends ausgehe, was nicht ſehr oft geſchieht, ſo bringe ich dieſen entweder bei Herrn de Montes zu, deſſen Frau und Schwägerinnen eben ſo ſchön als liebenswürdig ſind, und der fortfährt, jedem meiner Wünſche auf das Freundſchaftlichſte zuvorzukommen; oder beim däniſchen Conſul, Herrn von Berner, wo wir an der Frau vom Hauſe, welche ſchon die hübſche Sitte angenommen hat, die Nägel ihrer ſchönen Hände, gleich den Maurinnen ſchwarz zu färben, und die durch Reiz und naive Grazie in jeder Geſellſchaft ſich bemerkbar machen würde, für uns eine um ſo anziehendere Geſellſchaft finden, als wir dort unſer liebes Deutſch ſprechen können; dem ſchwediſchen Viceconſul, Herrn Tulin, deſſen Mutter noch Guſtav den Dritten gekannt hat, und auf dem Ball gegenwärtig war, wo er ermordet wurde; oder auch in der Familie des amerikaniſchen Conſuls, die ebenfalls zu den gebildetſten und angenehmſten gehört. Ihrer Empfehlung habe ich es zu verdanken, daß ich am heutigen Sonntag einer ſehr erbaulichen Privatpredigt des hieſigen Miſſionairs für die engliſche Miſſions- und Bibelgeſellſchaft beiwohnen durfte. Dieſe ſoviel Nutzen ſtiftende Corporation hat den ſehr richtigen Grundſatz angenommen, ihre Bibeln keineswegs mehr gratis, wie es ſonſt zuweilen der Fall geweſen ſeyn ſoll, und wie es ihr die genereuſen Geſchenke der Gläubigen leicht machen — ſondern jetzt nur für baares Geld oder Geldeswerth, wenn auch ſehr wohlfeil, an den Mann zu bringen. Der Grund iſt einfach, denn, wie der junge, höchſt durchgebildete Prediger bemerkte, mit einer geſchenkten Bibel geht jeder ungläubige Heide oder Jude (auf die Letzten iſt es hier beſonders abgeſehn, weil an den Muſelmännern doch Hopfen und Malz verloren ſcheint) weg, und ſieht ſie nicht ferner an, hat er ſich aber zu einer Bezahlung verſtanden, wäre es auch nur vermöge einiger Victualien und dergleichen, ſo erhält die gekaufte Waare ſofort ein ganz anderes Intereſſe für ihn. Er lieſt wenigſtens für ſein Geld, und mit Hülfe des heiligen Geiſtes kann dann alles erwartet werden. *) In dieſem erfreulichen Stande befindet ſich die Sache jetzt in Tunis, und da dieſe Stadt erſt ſeit zwei Jahren durch die Bibelgeſellſchaft bearbeitet wird, ſo kann man ſich nicht wundern, daß ohngeachtet eines ganz anſehnlichen Bibelverkaufs, dennoch eine vollſtändige Bekehrung noch nirgends erfolgte; die Zeit iſt zu einem ſolchen befriedigenden Reſultat jedenfalls zu kurz.

---

*) Darin hat ſich der hoffnungsvolle junge Mann, der ſich um ſo mehr zu ſeinem Berufe ſchickt, da er ſelbſt früher Jude war, dann in Baſel Calviniſt ward, und jetzt engliſcher Chriſt iſt — leider geirrt, denn man machte bald darauf die wirklich ſchauderhafte Entdeckung, daß einige malteſiſche Metzger große Bibeln nur zu dem Endzweck gekauft hatten, weil ſie in ihrem gottloſen Sinn nicht wohlfeiler zu Makulaturpapier kommen konnten, und man ſah nun mit Entſetzen, wie ſie auf offnem Markte die Blätter aus der heiligen Schrift riſſen, um ihren Kunden Rindfleiſch und Schöpſenſchlägel darin einzupacken. Auch einige mauriſche Butter- und Käſehändler ſollen daſſelbe Sacrilegium begangen haben.

Genug der heilbringende Samen iſt gelegt, bezahlt, und wird alſo hoffentlich ohne Zweifel endlich fruchten. Wenn ich bedenke, was ſich in dieſer Hinſicht auch unſern preußiſchen Bemühungen, welche, die Juden betreffend, einen ſo viel glänzenderen Erfolg zu Hauſe gehabt haben, für ein Weinberg des Herren hier darbieten könnte — ſo mag ich vielleicht, ohne mir zu viel zu ſchmeicheln, hoffen, daß in Folge dieſer flüchtigen Nachricht, baldigſt, ſtatt eines Conſuls, wenigſtens ein Berliner Miſſionair hier accreditirt werden dürfte; der dann beiläufig, nach dem Bibelhandel, auch den profanen mit Holz und Eiſen in Gang bringen, und zum Ueberfluß auch unglückliche Preußen, die Schiffbruch oder andre widrige Schickſale an dieſe unwirthbaren Küſten würfen, mildthätig unterſtützen könnte.

Am Abend war unſere ganze kleine Geſellſchaft beim amerikaniſchen Conſul vereinigt, wo die eilf anweſenden Männer, bemerkenswertherweiſe, alle aus verſchiedner Herren Länder herſtammten, sc.:

der freundliche amerikaniſche Wirth, ein Engländer, ein Ruſſe, ein Däne, ein Baier, ein Hannoveraner, ein Sardinier, ein Franzoſe, ein Tuneſe, ein fanatiſcher Türke und meine Wenigkeit, ein eben ſo fanatiſcher Preuße. Als wir eben in der beſten Converſation waren, verbreitete ſich plötzlich einer jener erwähnten tuneſiſchen parfums von ſo durchdringender Art, daß die liebliche älteſte Tochter des Hauſes in Ohnmacht ſank, glücklicherweiſe aber durch Vorhaltung von Eſſig und eau de Cologne bald wieder ihre ſchönen Augen aufſchlug.

Der einzige, gewiſſermaaßen natürliche gute Geruch, der mir in Tunis vorgekommen iſt, erfreute mich auf dem Hafendamm, wo unerwartet die ganze Gegend um mich her wie ein Parfümerieladen zu duften anfing. Die Urheber dieſes ſeltenen Phänomen's waren ſechs Laſtträger, von denen jeder einen ungeheuren Sack voll Potpourri, in dieſem Augenblick von Marſeille ausgeſchifft, auf dem Rücken tragend, nach der Stadt brachte. Dieſer Hafendamm, ſchlechthin die Marine genannt, iſt der einzige bequeme und einigermaßen beſuchte Spaziergang der eleganten Welt in der Nähe von Tunis. Als ich jedoch das zweitemal dort erſchien, hatte ſich das Blatt ſehr gewendet, und ſtatt des anmuthigen Potpourri-Geruchs, war die Atmoſphäre mit gräßlichen Dünſten geſchwängert, die von **13**, ſage dreizehn todten Cameelen herrührten, die man hier ruhig verweſen ließ. Einige fünfzig Hunde thaten indeß ihr Möglichſtes, ſtatt der Polizei, aufzuräumen.

Man kann es daher den hieſigen Damen nicht verdenken, wenn ſie ſo casanières geworden ſind, daß mich Jemand z. B. verſicherte, die Gemahlin des engliſchen Conſuls habe ihr ſchönes Landhaus und Garten auf der Marsa (neben den Ruinen von Carthago), wo ſie fortwährend wohnt, in zwei Jahren nicht ein einzigesmal verlaſſen. Der Gemahl dieſer Dame wird in O'Meara's Werk über Napoleon öfters erwähnt, worin ihm, wie ich glaube, ſehr Unrecht gethan worden iſt. Er war erſter Adjutant des Sir Hudſon Lowe in Helena, und konnte, als Subalterner, folglich nur nach ſeinen Inſtructionen handeln. Ich habe ihn, da er auf dem Lande iſt, noch nicht perſönlich kennen gelernt, aber von ihm gehört, daß er ein großer Kunſtfreund ſeyn, und ein ſehr angenehmes Haus machen ſoll.

Ein ſehr intereſſanter und artiger Mann iſt der franzöſiſche Conſul, der in Conſtantinopel geboren wurde, außer den europäiſchen Sprachen geläufig türkiſch und arabiſch ſpricht, und vielfach den ganzen Orient bereiſt hat. Als ich neulich bei ihm ſpeiſte, machte er uns die lebendigſte Schilderung von einer Tour, die er in früherer Zeit von Algier nach Oran zu Lande unternommen hatte. Eines Tages konnte er das beſtimmte Nachtlager nicht erreichen, und mußte in dem verfallenen und verlaſſenen Hauſe eines **Marabuts** Obdach ſuchen. Die Pferde wurden im verwilderten Garten angebunden, wo ſich noch etwas Nahrung für ſie vorfand, und wahrſcheinlich waren ſie es, welche des Nachts mehrere Löwen herbeilockten, die plötzlich durch ein furchtbares Gebrüll ihre Nähe bekundeten. Zum Glück war Herr Deval noch mit Leſen beſchäftigt, und hatte zu dem Ende ein Licht neben ſeinm Feldbette brennen. Er zündete ſogleich einige zum Morgenfeuer herbeigebrachte Reiſer an, die er brennend hinauswarf, was ohne Zweifel allein die Raubthiere an einem Angriff verhinderte, obgleich ſie die ganze Nacht die Reiſenden belagert hielten, und ſich erſt mit Anbruch des Tages entfernten. Man fand die Pferde, die ihre Leine zerriſſen hatten, aus Furcht mit den Köpfen nach einwärts wie einen Klumpen zuſammengeballt, und zwei Hengſte, die ſich ſonſt immer wüthend biſſen, hatten ſich jetzt zitternd und lammfromm dicht an einander gedrängt. Nun erſt genoß man einer kurzen Ruhe; als der Conſul aber aufſtand, ſah er nicht ohne Schaudern, daß unter ihm ein ſechs Zoll langer Scorpion in bona pace lag, der, die Wärme ſuchend, ins Bett gekrochen war, und ſich dort höchſt ruhig verhalten hatte. Dieſe

Reiſe ſchien überhaupt an einem Freitag unternommen zu ſeyn, denn auf dem Rückweg zur See entging Herr Deval kaum einem Schiffbruch, und brachte zweiundzwanzig endloſe Tage von Oran bis Algier zu, was man ſonſt gewöhnlich in vierundzwanzig bis ſechsunddreißig Stunden abmacht. Auch er iſt der Meinung, daß die Seefahrten an der afrikaniſchen Küſte mit den elenden Schiffen und den über alle Beſchreibung unwiſſenden Seeleuten, eine gefährlichere Unternehmung ſind, als eine Reiſe um die Welt. *)

---

*) Unter den Negerinnen jener Gegenden herrſcht eine merkwürdige Sitte, die uns Don Gregorio mittheilte. Sie bedienen ſich des Schnupftabaks auf eine ganz eigenthümliche Weiſe, und man wird die Verwunderung des Erzählers theilen, wenn man hört, daß ein altes Weib dieſer Farbe ſich eine Priſe von ihm ausbat, welche ſie ſofort, ſtatt ſie zur Naſe zu dirigiren, sans façon einem Orte einverleibte, den die Natur ohne Zweifel am wenigſten dazu beſtimmt hat.

Siebenter Brief.

An den Herrn Geheimerath Grävell in Wolfshayn.

Tunis, den 5. Mai 1835.

Mein verehrteſter Freund!

Ich ſchreibe Ihnen, dem Mann mit dem Adlerblick, den erſten Brief mit einer Adlerfeder, die ein ſolcher edler Vogel auf dem **Dschebel-Gungla** zwiſchen den Seen **Mezauka** und **Guarra** di **Dschebel-Esker** mir huldreich geſchenkt hat. Einem großen Gelehrten, wie Sie ſind, darf ich kaum einen Strauß ſo ſchnell verblühender auſpruchsloſer Feldblümchen ſenden, als ich für meine andern nachſichtsvollen Correſpondenten zu binden gewohnt bin. Mein Geſchäft iſt nur das des Schmetterlings, der von einer Blüthe zur andern flatternd, ſein kleines Portiönchen Nektar da und dort zu nippen ſucht. Sie aber (obgleich Sie die Blüthen auch nicht ganz verwerfen) wollen der Pflanze mit Wurzel und Allem immer auf den Grund gehen — was ſoll ich alſo thun, um meinem Beruf die gehörige Conſiſtenz zu geben? Ich werde mir gleich den Gelehrten von Profeſſion helfen; denn was iſt Gelehrſamkeit andres, als eben das Wiſſen Anderer in ſich aufnehmen und benutzen? Ich will alſo ein wenig nach meiner Art verarbeiten, was zwei in Deutſchland ganz unbekannte und dennoch ſehr empfehlungswerthe Werke über Tunis von ſolchen Gegenſtänden enthalten, die Ihnen Intereſſe gewähren können. Hie und da wird wohl noch Platz übrig bleiben, um zu wagen, dem Fremden auch einiges ganz Eigne beizugeſellen.

Den Anfang macht am Schicklichſten ein kurzer Bericht über die mauriſche Herrſchaft in Tunis, wozu ich hauptſächlich ein Werk des Herrn Noah benutzt habe, welcher in den Jahren 1813, 1814 und 1815 amerikaniſcher Conſul in Tunis war, ſo weit mir deſſen Nachrichten von den glaubwürdigſten Männern hier an Ort und Stelle als genau verbürgt und zugleich vielfach ergänzt worden ſind.

Die Araber erſchienen im Jahr 647, wie man allgemein annimmt, zuerſt in dieſem Theil von Afrika. Sie waren vom Kalif Athmon ausgeſendet, und ſetzten ſich im Anfang in Keruan feſt, welches noch eine heilige Stadt, und im Rang die dritte nach Mecca geblieben iſt, wegen ihrer Moſchee mit 500 Granitſäulen, wo einer der Apoſtel des Propheten begraben liegt. Nur mit einem ausdrücklichen Befehl des Bey's iſt es einem Chriſten möglich, dieſe Stadt zu ſehen, und nur ſehr wenig Europäer ſind bis jetzt dahin gedrungen. Mehrere Jahrhunderte erhielten ſich die neuen Ankömmlinge dort, wiewohl unter fortwährenden Kriegen und inneren Umwälzungen, beſchützt durch die große Macht, welche ihre Glaubensgenoſſen in Spanien erlangt hatten. Nach der unglücklichen Schlacht von Toloſa entſtanden zuerſt die Regentſchaften von Algier, Tunis, Fez und Tripolis, blieben aber gleichfalls ſtets in einem Zuſtande der Unruhe, auf den die Begebenheiten in Spanien mächtig einwirkten, ſo daß nicht eher, als bis nach der gänzlichen Vertreibung der Mauren aus Spanien, eine wahrhaft feſte und mächtige Regierung ſich in der Barbarei gebildet zu haben ſcheint. Während einer jener Revolutionen ward Tunis von den andern Regentſchaften getrennt, und **Abu-Ferez**, ein Mann von Talent und Muth, zu ſeinem König erklärt, welcher nach verſchiedenen glücklichen Gefechten und erfolgreichen Kriegen bis nach Marokko hin, ſich zum Sultan der Barbarei aufwarf.

Es war im Jahr 1270, zu einer Zeit, wo dieſe Länder am mächtigſten vertheidigt wurden, daß der heilige Ludwig von Frankreich, jener edle und naive Don Quixotte der Geſchichte, ſeinen unglücklichen Kreuzzug hierher richtete, und an der Peſt auf den Trümmern Carthago's ſeinen Geiſt aufgab, ein Tod, von dem Herr von Chateaubriand ſagt: daß ſich mit ihm die Geſchichte Carthago's ſchließe, gleichſam als ein Friedensopfer, zur letzten Sühne dargebracht aller Wuth, allen Leidenſchaften und allen Verbrechen, deren Schauplatz dieſe unglückliche Stadt ſo lange geweſen ſey. In wie fern Herr von Chateaubriand den Untergang eines Chefs der Kreuzfahrer, die ſelbſt Bekehrungswuth, Leidenſchaften und Verbrechen in das Land fremder Völker brachten, welche nur ihre Unabhängigkeit gegen ſie vertheidigten, ein Friedensopfer nennen mag, iſt ſchwer zu begreifen. Ohne Pathos könnte man vielmehr ſagen, daß nach ſo vielem Unglück und Gräueln, als letztes Opfer, auch noch die damals herrſchende Narrheit des Jahrhunderts, in der Perſon des heiligen Ludwigs, auf Carthago's Ruinen ihr tragiſches Ende gefunden habe.

Beinahe drei Jahrhunderte lang nach dieſer mißglückten Unternehmung, erhielten ſich die tuneſiſchen Fürſten mit Sicherheit auf ihren Thronen, und ſetzten ſeit dieſer Zeit, in Verbindung mit den Dynaſtieen von Algier und Marokko, einen grauſamen Vergeltungskrieg gegen die Chriſten fort, von denen ſie Tauſende in die Sclaverei ſchleppten. Endlich unternahm Carl der Fünfte ſeinen, jetzt ſehr legitim gewordenen, Angriff auf Tunis, welches er bekanntlich eroberte, aber nur einige Zeit beſetzt hielt, nachdem er daſelbſt die ſtarke Feſtung der **Cassba** vergrößert, und das Fort von Goletta erbaut hatte. Hätte es in den Planen der Vorſehung gelegen, ihm ſpäter einen gleichen Succeß in Algier zu gewähren, ſo wäre wahrſcheinlich ſchon damals die Macht der Barbaresken gänzlich gebrochen, und Europa die Schande erſpart worden, Jahrhunderte lang ſich von dieſer Handvoll Räuber Geſetze vorſchreiben zu laſſen und ihnen tributpflichtig zu bleiben. Doch Carl des Fünften Schickſal ſchien es zu ſeyn, mit ſeinem hohen Geiſte nur Großes beginnen, aber nirgends ausführen zu können; und ohne Zweifel lag der Hauptgrund davon in ſeinem ſchweren Irrthum: dem Gealterten und Abgelebten den Sieg über das Jugendliche und Heranwachſende verſchaffen zu wollen — wahrlich eine große Lehre der Geſchichte für die jetzige Zeit! Wäre der hochbegabte Kaiſer fähig geweſen, ſich ſelbſt an die Spitze des Zeitgeiſtes zu ſetzen und ſein Führer zu werden, ſtatt ſich ihm entgegen zu ſtellen, ſeine hiſtoriſche Figur würde eine ganz andere Dimenſion erhalten haben. Nach Carls Tode wurden ſeinem Nachfolger faſt alle Beſitzungen in Afrika vom Sultan Selim dem zweiten entriſſen, der zugleich die tuneſiſche Dynaſtie zertrümmerte, das Königreich unter ſeine Botmäßigkeit nahm, und durch von ihm eingeſetzte Paſcha's von nun an regieren ließ. Dieſe Einrichtung blieb jedoch ſo unpopulär, daß zuletzt den Muſelmännern in Afrika nachgegeben ward, ſich Dey's, unter

Oberherrſchaft der Pforte, ſelbſt zu wählen, wobei ſpäter der Einfluß Algier's gewöhnlich entſchied. Erſt im Jahre 1684 gelang es den Tuneſern, einen Bey aus ihrer Mitte zu ernennen. Dieſe Revolution ward durch **Mahmud** und **Ali** bewerkſtelligt, zwei Brüder, welche die türkiſche Beſatzung und den von Algier eingeſetzten Dey verjagten. Die Sieger verſammelten ſogleich den Divan und proponirten eine erbliche Monarchie, was feierlich angenommen und wobei **Mahmud** zum erſten Souverain ernannt wurde. Doch dauerte dieſer Zuſtand der Dinge nicht lange. Eine algieriſche Armee ſchlug die Truppen des neuen Fürſten, eroberte Tunis und ſetzte den vertriebenen Dey wieder ein. Auch dieſer erfuhr bald von Neuem den ewigen Wechſel, der dieſe unglücklichen Länder verheerte. Denn kaum hatte die algieriſche Armee das Königreich verlaſſen, als **Mahmud Bey** an der Spitze der Bergbewohner zurückkam, ſich der Stadt wieder bemächtigte, und den Dey zwang nach Algier zu entfliehen. Es gelang **Mahmud** ſpäter, ſich mit dieſer Macht zu verſtändigen, und er erhielt ſich nicht nur ſelbſt auf dem Thron bis an ſeinen Tod, ſondern es folgte ihm auch nach dieſem unangefochten ſein Bruder, **Rhamadan Bey**, in der Regierung. Unter **Rhamadan** riß jedoch bald innerer Krieg und Unruhe ein. Sein Neffe, **Murat Bey**, bemächtigte ſich der höchſten Gewalt, und ließ **Rhamadan** hinrichten. Grauſam und ungerecht erhielt er ſelbſt ſich nicht lange und fiel in einem Volksaufſtande, von **Ibrahim Scheriff** ermordet, der jetzt Bey an ſeiner Stelle ward. In einen Krieg mit Algier verwickelt, blieb **Ibrahim**, nach einer unglücklichen Schlacht, als Gefangener in der Feinde Hände, worauf die Soldaten einen aus ihrer eignen Mitte zum Chef des Staats erwählten. Dieſer Mann war der Sohn eines Griechen, und von ihm ſtammen die jetzigen Bey's von Tunis bis auf den heutigen Tag, in wenig unterbrochner Folge ab.

Hassan-Ben-Ali wußte durch Liſt, und indem er ſich anſtellte, als ſähe er ſich nur für den einſtweiligen Statthalter des gefangenen **Ibrahim** an, dieſen nach Tunis zu locken, worauf er ihm ſogleich den Kopf abſchlagen ließ. Von dieſer Zeit an regierte **Hassan** in ungeſtörter Ruhe, und da er keine Kinder hatte, ſo ernannte er ſeinen Neffen **Ben-Ali** zu ſeinem Nachfolger, und gab ihm zugleich das Commando der Armee. Doch zerſtörte bald eine unerwartete Begebenheit alle Hoffnungen **Ben Ali Bey**'s auf den Thron. Ein Kreuzer hatte ein genueſiſches Schiff gekapert, an deſſen Bord ſich ein Weib von ungemeiner Schönheit befand. In den Harem des Bey's geliefert, erweckte ſie ſeine heftigſte Leidenſchaft, und nachdem ſie die muhamedaniſche Religion angenommen hatte, erhob er ſie zu dem Range ſeiner erſten Gemahlin. Sie ſchenkte ihm einen Sohn, den er **Muhamed Bey** nannte, und ſpäter noch zwei andere, **Mahmud** und **Ali Bey**. Da er ſich nun im Beſitz einer hinlänglichen eigenen Nachkommenſchaft ſah, kündigte er ſeinem Neffen die Nothwendigkeit an, ſeine Erklärung, welche dieſen zum Thronerben beſtimmte, zurücknehmen zu müſſen, kaufte ihm jedoch, als eine Entſchädigung, vom Großherrn den Titel eines Paſcha, und überhäufte ihn mit vielen andern Geſchenken. **Ben-Ali-Bey** nahm die Miene an, ſich dankbar zu fügen, doch wer einmal die Ausſicht auf eine Krone gehabt, ſcheint einem böſen Zauber zu erliegen, den nichts beſchwören kann. Er erwartete eine günſtige Gelegenheit und floh in die Berge, wo es ihm gelang, eine Parthei um ſich zu verſammeln, mit der er ſeinen Onkel und Wohlthäter angriff, doch mehremals von ihm geſchlagen wurde. Er wandte ſich jetzt an die, zu einem Kriege gegen Tunis immer bereiten Algierer, welche auch ſogleich mit einer mächtigen Armee in das Land einfielen, die Stadt nahmen, **Hassan Ben Ali** nach **Suza** vertrieben, und **Ali Bey** an ſeiner Stelle einſetzten. **Hassan** blieb lange in dieſem Exil, bis er endlich den Plan faßte, ſelbſt Algiers Allianz zu ſuchen, und durch des neuen daſelbſt regierenden Dey's Hülfe ſein Reich wieder zu erobern. Doch ſeine Abſicht ward verrathen, und von **Yunnes Bey**, dem älteſten Sohne **Ali**'s eingeholt, verlor er ſein Leben — ſeine Kinder entkamen. **Ali Bey** erwartete nun eine ruhige Regierung, fand jedoch die Rächer in ſeinen eignen Kindern. Sein zweiter Sohn, **Muhammed-Bey** wußte den Vater gegen ſeinen ältern Bruder, **Yunnes** ſo einzunehmen, daß dieſer ſich nicht mehr ſicher im Bardo (dem Schloße der Bey's von Tunis) hielt, und nach der von Carl dem Fünften neu ausgebauten **Cassba** floh, welche die Stadt beherrſcht. Doch auch hier konnte er ſich nicht lange halten, und bat, wie gewöhnlich, Algier um Hülfe. Unterdeſſen hatte **Muhammed** ſich auch ſeinen jüngſten Bruder durch Gift vom Halſe geſchafft, und hielt ſich jetzt der Thronfolge ganz verſichert. Zu derſelben Zeit fand aber in Algier eine Revolution ſtatt, welche ſich mit der Erwählung eines Dey's endigte, der ein entſchiedener Feind des in Tunis regierenden **Ali** und ſeiner ganzen Familie war. Er beſchloß ſogleich ſich der gerechten Sache der zwei Kinder des vertriebenen und durch **Yunes** getödteten **Hassan-Ben-Ali** anzunehmen. Mit der ſtets behaupteten Uebermacht eroberte die Algieriſche Armee Tunis mit Leichtigkeit, **Ali Bey** ward ſtrangulirt, und **Muhamed Bey** der älteſte Sohn, **Hassan-Ben-Ali's** auf den Thron geſetzt.

Ruhe war jetzt von Neuem hergeſtellt; doch ſtarb der Bey bald nachher, zwei unmündige Kinder hinterlaſſend, mit Namen **Mahmud** und **Ismaël**. Da dieſe Kinder in ihrem zarten Alter der Regierung unfähig waren, ſo übernahm ſie der Bruder **Muhammed's**, im Namen ſeines Neffen. Er hatte aber ſelbſt einen Sohn, der ſchon früh Zeichen eines ungewöhnlichen Geiſtes gab, und alle ſeine Bemühungen gingen von nun an nur dahin, dieſen bei dem Volke populair zu machen, welches ihm auch vollſtändig gelang. Bei ſeinem Tode ward daher **Hammuda Pascha**, einer der größten Männer, die Tunis beherrſchten, zum Bey ernannt. Seine Regierung dauerte über

32 Jahr, wo er, noch in voller Lebenskraft, ſeinen Untergang auf folgende unglückliche Weiſe fand. Ein neapolitaniſcher Sclave, ſein Favorit und Secretair-Miniſter, **Mariano Stinca**, hatte eine Liebſchaft mit einer muhammedaniſchen Frau **Othman's**, des Bruders **Hammuda Pascha's**, angeknüpft, und fand, ſeinen großen Credit benutzend, leicht Mittel, ſie häufig des Nachts zu beſuchen. Seine Geliebte ward ſchwanger, und da alle dagegen angewandten, hier ſo üblichen Mittel nichts fruchteten, ſo ſah ſie ſich, durch Drohungen eingeſchüchtert, endlich gezwungen, Alles zu geſtehen. **Othman** und ſeine Söhne wußten dieſen Umſtand geſchickt für ihre eigne Erhöhung zu benutzen. Führte **Othman** öffentlich Klage bei ſeinem Bruder, ſo hätte, bei der Strenge der muhammedaniſchen Geſetze in dieſem Puncte der Bey ſelbſt ſeinen Günſtling nicht von der Strafe des Geſpießtwerdens, und die Frau von Erſäufung retten können. Sie ließen daher dem Unglücklichen nur die Wahl, ſein Verbrechen

entdeckt zu ſehn, oder zur Erkaufung ihrer Verſchwiegenheit im Geheim ein größeres zu begehn. Der Sclave war der Todesfurcht nicht zu widerſtehen im Stande, und verſprach auszuführen, was man von ihm begehre. In Folge deſſen verband er ſich mit **Muhammed-Talib**, einem franzöſiſchen Arzt und Renegaten, der ein narkotiſches Gift bereitete, was **Mariano Stinca** dem Bey Abends in der Pfeife beibrachte. Sein Tod erfolgte noch in derſelben Nacht, und am andern Morgen ward ſein Bruder **Othman**, mit Uebergehung der noch lebenden, legitimen Kronerben, **Mahmud** und **Ismaël**, zum Bey ausgerufen. Doch genoß er nicht lange die Früchte ſeiner Verrätherei, und die Strafe folgte allen, die daran Theil genommen, auf dem Fuße. **Mahmud** fand Gelegenheit, mit Hülfe des erſten Miniſters, eine Verſchwörung zu organiſiren, und ſiebenundſiebenzig Tage nach **Othman's** Thronbeſteigung, ward dieſer in der Nacht des **24. Decembers 1814**, von **Mahmud** und deſſen Söhnen, in ſeinem

Bette erſchoſſen. Auf dieſe Weiſe kam die Regierung des Reichs wieder an den rechtmäßigen Thronfolger, den Enkel **Hassan-Ben-Ali's** und Nachkommen der ſchönen Dame aus Genua. Seine Söhne, **Hassan-Bey** und **Sidi Mustapha**, nahmen einen ſehr thätigen Antheil an dieſer Revolution, und da **Othman's** Söhne, **Salah** und **Ali**, ſich nach der Feſtung Goletta geflüchtet hatten, um ſich von dort einzuſchiffen, verfolgten ſie dieſelben ohne Zeitverluſt, holten ſie noch im letzten Augenblick ein, und machten ſie beide eigenhändig nieder. **Mahmud**, altersſchwach und unbedeutend, regierte nur kurze Zeit, dem Namen nach. Der eigentliche Herrſcher war, ſchon während ſeines Lebens, ſein älteſter Sohn **Hassan**, der nach ſeinem bald erfolgten Tode friedlich den Thron beſtieg, und ihn noch jetzt, allgemein geliebt und geſchätzt, einnimmt. Den Tag darauf, nachdem **Othman Bey** und ſeine Söhne ihr Leben verloren hatten, kam eine der Frauen des Bey mit einem jungen Prinzen nieder. Dieſen verſchonte man, und er ſitzt noch gefangen im Bardo, wo ihm, außer der Freiheit, alle Annehmlichkeiten des Lebens geſtattet werden. Die Gefangenſchaft theilt mit ihm ein uralter Greis, Verwandter **Ali Bey's**, den in ſeiner Jugend ein ähnliches Schickſal traf. Ich kann mir die einſamen Unterhaltungen des Greiſes und Jünglings, die hier in einem ſo herben Looſe zuſammentreffen, als ſehr poetiſch denken. Wie eigenthümlich mögen ſie Welt und Schickſal anſehen.

So iſt dieſes Reich ein Jahrtauſend lang der widerliche Schauplatz fortwährender Umwälzungen und Verbrechen geweſen, und ſie mögen nicht ohne traurige Folgen auf den Charakter des Volks geblieben ſeyn, den ſie allen Principien von Ehre und Treue zu entfremden geeignet waren, indem ſie ein Syſtem von grenzenloſer Despotie und kalter Grauſamkeit fortwährend erhielten.

Die neueſten Begebenheiten in Europa, am kräftigſten zuletzt die Einnahme Algiers durch die Franzoſen, haben auch hier die Umſtände ſehr verändert, und der auffallende Geiſt des Fortſchritts, der ſich faſt der ganzen Menſchheit zu bemächtigen ſcheint, hat ſelbſt die ſo lange ſtationären Muſelmänner mit Gewalt ergriffen, und treibt ſie, faſt ſich ſelbſt unbewußt, vorwärts und einer neuen Civiliſation entgegen. Sie haben indeß zuerſt mit dem angefangen, was am wenigſten nachahmungswürdig war, indem ſie ihre maleriſche Tracht gegen eine geſchmackloſe und höchſt unanſehnliche, halb türkiſche halb europäiſche, vertauſchten. Aber auch der Fanatismus ſinkt täglich, der Raub wird ihnen nicht mehr geſtattet, und der Nutzen chriſtlicher Cultur beginnt ihnen einzuleuchten. Gebildete Chriſten nehmen zum Theil ſchon bedeutende Stellen am Hofe des Bey's ein, und die Militairmacht, welche auch im Aeußern der unſrer Soldaten zu gleichen anfängt, wird durch europäiſche Inſtructeurs organiſirt und geleitet. Auch in der Stadt iſt durch die fremden Conſuln der Einfluß der Chriſten groß geworden, ihre Sicherheit vollkommen, ihre Freiheit aber weit größer, als ſie ſich derſelben in ihrem eigenen Vaterlande irgendwo zu erfreuen haben.

Es wird Sie vielleicht intereſſiren, wenn ich hier den Bericht meiner Präſentation im Bardo einſchalte, um die Trockenheit der bisherigen hiſtoriſchen Details und des Uebrigen, was ich Ihnen noch ſpäter zudenke, etwas zu beleben.

Das beiderſeitige Unwohlſeyn, des Bey's, dem ich vorgeſtellt werden, und des holländiſch-ruſſiſchen Conſuls, der mich vorſtellen ſollte, hatte dieſe Ceremonie bis vierzehn Tage nach meiner Ankunft verzögert; und als ich mich dazu aufmachte, war es immer noch ungewiß, ob ich den Bey ſelbſt, oder nur ſeinen Bruder und den **Sapatapa** zu ſehen bekommen würde. *) Um zehn Uhr früh fand ich mich bei dem wieder kränker gewordenen Conſul ein, deſſen älteſter Sohn, der Viceconſul für Holland, daher ſeine Functionen übernahm. Wir ſetzten uns in ein altes Cabriolet aus dem vorigen Jahrhundert — denn Niemand als der Bey ſelbſt darf hier in einem vierrädrigen Wagen fahren — und hatten große Mühe uns mit dem morſchen Fuhrwerk durch die Orangen- und Gemüſeverkäufer, und eine Maſſe Zuſchauer hindurchzuarbeiten, die meine, wahrſcheinlich hier noch nie geſehene, preußiſche Uniform herbeigezogen zu haben ſchien. In dem engen Stadtthore wären wir beinahe gleich zum Anfange verunglückt, und hätten die Präſentation in einer Pfütze begonnen. Der Wagen hielt jedoch die Fahrt über die Prellſteine, wie das Anſtoßen der Achſen an die Ecken unerwartet gut aus, und als wir nur erſt einmal das Freie erreicht hatten, ging es mit den flüchtigen arabiſchen Kleppern raſch und ohne weitere Schwierigkeit vorwärts. Vor dem Eingang des Bardo fanden wir einige Zelte aufgeſchlagen, neben denen die Pferde des Bey's und ſeines Dienſtes, an der gewöhnlichen langen

---

*) Sapatapa bedeutet eigentlich Großſiegelbewahrer; gewöhnlich aber iſt die Stelle des dirigirenden Miniſters damit verbunden.

Fußleine feſtgebunden, im Freien aufgereiht ſtanden. Mehrere dieſer Pferde waren bemalt, nur wenige ausgezeichnet von Geſtalt, oder eine hohe Race verrathend. Das große buntgeſtreifte Eingangsthor des mit crenelirten Mauern umgebenen Bardo, wird durch Kanonen in ſo engen Schießſcharten, daß ſie wie eingemauert ausſehen, lächerlich vertheidigt, und führt in eine gepflaſterte, ſchmale Straße, mit Trottoirs und Colonnaden auf beiden Seiten. Es fand hier ein ſolches Gedränge von Arabern, Juden und allerlei gemeinen Volks, nebſt Pferden und Mauleſeln ſtatt, daß wir nur langſam vordringen konnten, bis wir in einen weiten Hof und vor ein zweites großes Thor gelangten, wo ſchon mehrere der Hofdienerſchaft ſichtbar wurden, und wir ausſteigen mußten.

Nachdem wir dieſes Thor durchſchritten, kamen wir durch einen hohen gewölbten Gang, wo in zwei artig decorirten Niſchen die Wachmannſchaften mit Kartenſpielen beſchäftigt waren, und eine Maſſe ſchöner Gewehre und Säbel hinter ſich aufgehangen hatten. Aus dieſem traten wir in einen zweiten ungleich ſchöneren und reinlicheren, mit verſchiedenfarbigen Marmor, Malerei und glacirten grünen Ziegeln ausgezierten Hof, in deſſen Mitte eine Fontaine ſprang. Ringsumher umgab ihn eine breite Arkade mit hohen, aber einfachen Säulen. Hier empfing uns der Secretair-Miniſter des Bey, ein Italiäner und Chriſt, Herr Raſſo, und führte uns in ein mit Matten belegtes Zimmer zu ebener Erde, deſſen Hauptwand ein rother Divan einnahm, auf dem ich mich, ohne eine weitere Einladung deshalb zu erwarten niederließ, während die andern drei Herren, Herr Raſſo, der Viceconſul und mein Secretair auf kleinen italiäniſchen Rohrſtühlen mir gegenüber Platz nahmen. In der Ecke ſtand ein Schrank, nur von dreizehn Fächern, der vollkommen denjenigen ähnlich ſah, in welchen bei uns die Ausgeberinnen Zucker, Roſinen, Reis, Grütze, Erbſen und dergleichen aufzubewahren pflegen. Es war aber dieſer

Schrank von ganz andrer Wichtigkeit, und nichts weniger als das Staatsarchiv, welches hier, wo die wohlthätige Erfindung der Schreiberei noch in ihrer Kindheit iſt, nur einen ſo beſcheidenen Platz einnimmt. Neben mir auf dem Divan ſtand noch ein kleines Käſtchen, welches, wie ich erfuhr, die currenten Papiere der Tagesgeſchäfte des dirigirenden Miniſters enthielt.

Nach einer kurzen Converſation in italiäniſcher Sprache verließ uns Herr Raffo, um zuvörderſt den Bruder des Bey, **Sidi Mustapha**, Befehlshaber der **Camps**, was unſerm Feldmarſchall gleich kommt, unſere Ankunft zu melden, und kam bald darauf zu unſrer Abholung zurück. Wir durchgingen von Neuem den Hof bis zum entgegengeſetzten Ende, wo wir durch ein ſchönes Portal in einen anſehnlichen Saal traten, der mit rothem Tuch ausgeſchlagen, und mit weiß und ſchwarzem polirten Marmor gepflaſtert war. Uns gegenüber befand ſich ein großes Fenſter, und unter dieſem eine Ottomane, auf welcher **Sidi Mustapha** mit untergeſchlagenen Beinen, in eine Art europäiſcher Uniform mit rothgeſticktem Kragen gekleidet, und dem gewöhnlichen Fez auf dem Haupte, unbeweglich ſaß, eine goldne Tabaksdoſe in der linken Hand haltend, an der er einige ſehr große Diamantringe trug. Neben ihm lagen, halb durch einen Shawl verdeckt, zwei Piſtolen und ein Dolch. Wir gingen durch eine drei bis vierfache Reihe verſchiedenartig gekleideter Leute auf ihn zu, denn er hatte eben, als Stellvertreter ſeines kranken Bruders, der Rechtspflege und dem Gebet perſönlich obgelegen. *)

---

*) Bei den Muſelmännern iſt Juſtiz und Kirche noch vereint; der Kadi, wie ſelbſt der Herrſcher, ſind auch geiſtliche Perſonen. Ihre Geſetzgeber wußten, daß dieſe Vereinigung das ſicherſte, und vielleicht einzig ſichre Bollwerk der Despotie iſt. Unſere Souveraine haben es ſich entgehen laſſen, und im Grunde war es nie in der Chriſtenheit ſo rein und gediegen wie im Islamismus organiſirt, obgleich das ſtupende Genie Hildebrand's

Nachdem der Viceconſul ihm die Hand geküßt, und Herr Raſſo mich genannt hatte, ſchüttelte ich ihm ſelbſt die dargebotne Rechte, und ſetzte mich auf einen mir herbeigebrachten Stuhl vor ihm nieder. Es wurde jetzt ganz auf unſre Weiſe und mit vielem Anſtand der aufwartenden Diener, Kaffee ſervirt, worauf die Unterhaltung, theils direct italiäniſch, theils durch den Dolmetſcher arabiſch begann, und nicht vielmehr als die gewöhnlichen lieux communs ſolcher Audienzen enthielt. Nach einer kleinen Viertelſtunde beurlaubte ich mich mit einem zweiten Händedruck, und begab mich in die Zimmer des Herrn Raſſo, welche wir völlig europäiſch meublirt fanden, und hinſichtlich des Luxusgrades ungefähr ſo, wie ſie bei uns ein Regierungsſchreiber zu haben pflegt. Die Wohnſtube war mit verblichenen Papier-

---

etwas Aehnliches herſtellte, das lange genug vortreffliche Dienſte leiſtete. Nur wenn Hildebrand auch zugleich Kaiſer hätte ſeyn können, wäre es vollkommen geworden.

tapeten und einer Reihe ſchlechter Kupferſtiche, welche Napoleons Siege vorſtellten, verziert; die zweite, welche das Arbeitszimmer zu ſeyn ſchien, blos geweißt, mit einem großen Secretair verſehen, und mit einigen erotiſchen Figuren in punctirter bunter Manier behangen. Dieſe Einfachheit hat auch ihr Imposantes.

Es dauerte wohl über eine halbe Stunde, ehe wir zum Bey beſchieden wurden, der uns, da er noch immer bedeutend krank iſt, in ſeinem Harem empfing, was für eine beſondere Auszeichnung gelten konnte. Eine Art Hoffourier war ſchon vorher gekommen, um ſehr höflich die Verzögerung mit der Kränklichkeit Seiner Hoheit zu entſchuldigen, und geleitete uns jetzt in des Harems Heiligthum. Dort fanden wir eine unſere Erwartung ſehr übertreffende, eben ſo geſchmackvolle als gediegene Pracht, von einer allgemeinen Sauberkeit umgeben, die hier noch ſeltener iſt. In einem höchſt eleganten Marmorhofe empfing mich zuerſt der **Sapatapa**, ein noch junger, ſtreng und etwas eigenſinnig ausſehender Mann, deſſen Coſtüm europäiſchen Augen um ſo mehr auffiel, da es ſich in Nichts von dem aller übrigen Hofleute unterſchied, die bis auf die Bedienten herab, ſämmtlich gleich gekleidet waren. Es beſtand in dem rothen Fez, einer runden blauen Jacke und Weſte ohne alle Verzierung, den jetzt eingeführten blauen Pantalons, oben weit und unten eng, mit einem roth und weiß geſtreiften Bund um den Leib, weißbaumwollenen Strümpfen und ſpitzen Schuhen. Das ganze ſah einer Matroſenkleidung nicht unähnlich; ein recht bequemes Negligee, aber ohne alle Würde. Eine goldene lange Uhrkette mit verſchiedenen Berlocks, ſchien die einzige Auszeichnung, welche er und einige andere der Vornehmſten trugen. Ein Hauptgrund dieſer Tracht ſoll die Oekonomie ſeyn, welcher der jetzige Sapatapa in allen Branchen ausſchließlich huldigt, während ſein Vorgänger im Gegentheil die größte Verſchwendung liebte, und der Schatz des Bey's damals ziemlich trocken gelegt worden ſeyn ſoll. Ihnen wird dies gefallen, ich bedauerte von Herzen den alten Zuſtand der Dinge, deſſen außerordentlichen Glanz die Conſuln nicht reich genug beſchreiben können. Wir ſahen jedoch im Uebrigen noch mehrere beaux restes davon. Der ſchön gearbeitete Springbrunnen im Hofe war zugleich mit einem Lampencandelaber verbunden, und die Säulengalerie des zweiten Stockes zierte ein kunſtreiches, theils grün angeſtrichenes, theils ſtark vergoldetes Eiſengitter, hinter dem verborgen die zweihundert Weiber und Concubinen des bejahrten Bey's uns neugierig betrachteten. Die Halle, durch welche wir jetzt geführt wurden, war mit ſchwarzen Verſchnittenen, in dem allgemeinen blauen Coſtüm, angefüllt, unter denen ſich einige franzöſiſche Kammermädchen poſſierlich ausnahmen, welche, wie man uns erklärte, für den jetzt auf ſtrenge Diät geſetzten Regenten europäiſchen Bouillon kochen, und Krankenwärterinnendienſte bei ihm verrichten. Das geräumige Zimmer, in welchem uns der Bey empfing, bildete ein wahres Theatertableau. Es war mit cramoiſirothem, in Gold geſticktem Sammet ausgeſchlagen, der gewölbte Plafond ebenfalls reich vergoldet und bunt bemalt. Auf beiden Seiten hingen prachtvolle Waffen, auf der rechten Säbel und Dolche, auf der linken Feuergewehre. Gold und Silber, ſchimmernder Stahl, Diamanten und bunte Juwelen blitzten von ihnen herab. Ueber den Waffen war ein auf Conſolen ruhender Vorſprung angebracht, der mit koſtbaren Porcellainvaſen, nebſt andern Seltenheiten, dicht beſetzt war; und über dieſen wiederum eine Guirlande nahe an einander geſtellter Spiegel in Goldrahmen aufgeſtellt, welche an dieſem Platze den fremdartigſten Effect machten. Dicht unter den beſchriebenen Waffen ſenkten ſich von beiden Seiten drei Etagen Divans, mit rothem, gemuſterten, ſchweren Seidenzeug überzogen, nach der Mitte herab, wo ſie blos einen breiten Gang frei ließen, der mit den ſchönſten perſiſchen Teppichen belegt war. Auf dem letzten dieſer drei Divans ſtanden ohne Schuhe, in Strümpfen, die Prinzen und übrigen vornehmſten Hofleute, eine doppelte Hecke bildend, an deren Ende man auf einer quer vorgeſtellten Ottomane aus weißem Atlas den Bey, in einen gelben Kaftan und weißen Turban gekleidet, ſitzen ſah. Es iſt ein ungefähr ſechzig Jahr alter Mann mit ſilberfarbnem Bart, lebendigen Augen, einer langen Naſe, und einem geſcheidten, und trotz ſeiner Krankheit noch lebhaften und lebensluſtig erſcheinenden Geſichtsausdruck. Auch war es bekannt, daß ſeine zu große Anhänglichkeit an alle den Muſelmännern erlaubte und verbotene Lebensgenüſſe die Haupturſache ſeines immer wiederkehrenden Uebelbefindens ſey. Er drehte einen ſchwarzen Roſenkranz in ſeiner Linken, und hatte nichts von Waffen weder an noch neben ſich; auch keiner der Hofleute trug irgend etwas dergleichen. Hinter ihm befand ſich ein großes Fenſter, außerhalb von dichten Epheuzweigen überrankt, auf denen Canarienvögel umherhüpften, die ein vergoldetes Gitter einſchloß. Das geringe

Licht, welches durch dieſes Fenſter in das große Zimmer eindrang, verbreitete überall ein magiſches Helldunkel, das der ganzen Scene ungemein vortheilhaft war.

Als ich mich dem Bey näherte, um ihn die Hand zu reichen, und man uns Stühle hingeſetzt hatte, (eine Artigkeit, die nur gegen Fremde ſtatt findet, da in der Regel alle Unterthanen des Bey ohne Ausnahme in ſeiner Gegenwart ſtehen müſſen), fingen zwei alterthümliche Pendülen, die rechts und links neben ihm ſtanden, mit ſanften Tönen harmoniſche Muſikſtücke zu ſpielen an, welche unſere Unterhaltung weniger ſtörten, als die donnernde militairiſche Tafelmuſik, welche an mehreren civiliſirten Höfen üblich iſt, und ſo vortrefflich ſie ausgeführt wird, doch nur da zu ſeyn ſcheint, um vielen leeren Köpfen, wo möglich, eine beſſere Contenance zu verleihn. Der Bey ſpricht, gleich ſeinem Bruder, etwas italiäniſch, und da ich gegen ihn äußerte, daß ich in dieſer Sprache ebenfalls nur wenig bewandert ſey, meinte er lächelnd, wir würden Beide darin wohl auf einer und derſelben Stufe ſtehn. Er war äußerſt verbindlich und von einnehmenden Manieren. Ich lobte die Haltung ſeiner europäiſch organiſirten Truppen, worauf er mir ſogleich anbot, ſie vor mir manövriren zu laſſen, und, von allem Dünkel frei, hinzuſetzte, daß ich ſie freilich von ihrem Vorbilde noch ſehr weit entfernt finden würde. Da hierauf das Geſpräch ſich auf die Jagd wendete, und ich meinen Wunſch vortrug, eine Falkenjagd, die hier ſehr ausgezeichnet ſeyn ſoll, mit anzuſehen, bedauerte er, daß die Jahreszeit dies leider jetzt unmöglich mache, weil die Falken ſich in der Mauſer befänden, wo ſie nicht ſtießen, offerirte mir aber ſogleich abgerichtete Vögel dieſer Art zum Geſchenk, was ich blos deßhalb deprecirte, weil der Transport derſelben mit zu viel Schwierigkeiten für mich verbunden ſeyn würde. *) Seine

---

*) Man jagt hier nicht nur Vögel, Haſen u. ſ. w., ſondern ſelbſt Antelopen mit Falken. Den Reihern zieht

Hoheit gewährte mir außerdem im Voraus alle Erlaubniſſe und Escorten, die ich zur Beſichtigung und Bereiſung des Königreichs nöthig haben konnte. Indem er mehrmals den Kopf neigte, und die Hand nach Art der Morgenländer auf die Bruſt legte, verſicherte er mit großer Freundlichkeit, daß Alles in ſeinem Lande mir zu Gebote ſtünde, und ich mich nur mit jedem Wunſche, den ich in dieſer Hinſicht hege, direct an ihn ſelbſt wenden ſolle. Während dem hatte man auf einem ſilbernen Präſentirteller ganz vortrefflichen mit Cacao gemiſchten Mokkakaffee in großen franzöſiſchen Porzellaintaſſen hereingebracht, den beſten, den wir noch in der Barbarei getrunken hatten, den aber die hieſige Etikette nur halb auszutrinken geſtattet.

Nachdem ſowohl ich, als mein Secretair dem affablen muſelmänniſchen Herrſcher reſpectvoll und

---

man nur die Federn aus, welche zu den Aigretten dienen, und läßt ſie dann wieder los. Man verſichert, daß dieſe Federbüſche ihnen nachher von Neuem wachſen.

dankbar die Hand zum letztenmal geſchüttelt hatten, verließen wir ihn, ſehr zufrieden geſtellt durch ſeinen verbindlichen Empfang, und mit dem aufrichtigen Ausdruck unſerer beſten Wünſche für die baldigſte und vollſtändigſte Herſtellung ſeiner Geſundheit. Es iſt hier nicht üblich, daß der Bey das Zeichen zur Aufhebung der Audienz gibt, ſondern man beurlaubt ſich nach eigenem Gutdünken, wenn man glaubt, daß es Zeit dazu ſey. Den Prinzen, Kindern und Verwandten des Regenten, die nicht Staatschargen bekleiden, werden Fremde nie vorgeſtellt. Der ganze Hofſtaat gab uns durch den Marmorhof das Geleite bis an die äußere Pforte, und da es ſchon ziemlich ſpät geworden war, verſchob ich die weitere Beſichtigung des Bardo und ſeiner etwaigen Merkwürdigkeiten auf einen andern Tag.

Indem ich jetzt wieder zu meinem früheren Stoff zurückkehre, muß ich Ihnen daraus zuvörderſt, um die hieſige Handlungsweiſe treffend zu charakteriſiren, den Hergang der letzten hier ſtattgefundenen Revolution mittheilen, die verhältnißmäßig unbedeutend war, da ſie blos den 1814 gouvernirenden **Sapatapa** betraf. Dieſer Mann hieß **Sidi Jussuf** und war, wie Herr Noah verſichert, aus Grauſamkeit, Liſt und Betrügerei zuſammengeſetzt, dazu ein bitterer Feind aller chriſtlichen Staaten. Seine lange Erfahrung hatte ihn mit jeder Art der öffentlichen Geſchäfte vertraut gemacht, wodurch er dem damals kürzlich zur Herrſchaft gelangten Bey **Mahmud** faſt unentbehrlich geworden war. Ueberdem glaubte man allgemein, daß die Revolution, welche mit dem Tode **Othman Bey**'s endigte, durch den **Sapatapa** organiſirt worden ſey, weil **Mahmud** ihm nicht nur ſeine Freiheit, ſondern auch ſeine Tochter zur Frau gab, welches ohne Zweifel der Blutpreis ſeiner geleiſteten Dienſte war. Die Macht und der Einfluß **Sidi Jussuf**'s hatten daher ihre höchſte Stufe erreicht; **Mahmud** wußte noch weniger von Regierungsgeſchäften als ſein Vorgänger, ſein früheres Leben war in Zurückgezogenheit, die man eine ehrenvolle Gefangenſchaft nennen konnte, vergangen, und ſeine beiden Söhne, obgleich ehrgeizig, waren noch ganz unbekannt mit den Verhältniſſen des Reichs, über das jetzt ihre Familie gebot. Der Sapatapa war alſo der eigentliche Regent im Namen Mahmud's, der nur den Schatten eines Herrſchers vorſtellte. Dieß verführte endlich den allmächtigen Miniſter, zu der Realität auch noch den Namen hinzufügen zu wollen, und ſich ſelbſt auf den Thron zu ſetzen. Er ſchritt ſchnell und energiſch zum Werk, und hatte bereits den Chef der Janitſcharen, welche das Hauptthor des Palaſtes bewachten, für ſich gewonnen, und ſchon eine Nacht der nächſten Woche zu der Ermordung Mahmud's feſtgeſetzt. Die Zimmer des Sapatapa befanden ſich in der Nähe, und ein brennendes Licht in einem derſelben ſollte das Zeichen dazu geben, die Verſchworenen aus Tunis in den Bardo einzulaſſen, während der Sapatapa mit ſeinen bewaffneten Sclaven ſelbſt die Beſeitigung des Bey über ſich nahm.

Die Verſchwörung ward indeß durch einen der Theilnehmer entdeckt, und der Bey beeilte ſich, ſeinem Miniſter zuvorzukommen. Die Art, wie dies ausgeführt wurde, gibt kein übles Specimen von der Verſtellungskunſt, wie der tiefen und kaltblütigen Verrätherei, welche dem türkiſchen Charakter eigen iſt.

Der Sapatapa wohnte, wie geſagt, im Bardo, und ſein Amt machte es nöthig, daß er ſich faſt immer in der Nähe des Bey's aufhalten mußte. Auch die Abende war er gewohnt, entweder mit dem Bey ſelbſt, oder mit den zwei Söhnen deſſelben zuzubringen. An demjenigen Abend, welcher nach der Entſcheidung des Bey's ſein letzter ſeyn ſollte, ward er mit verdoppelter Herzlichkeit aufgenommen, und lange durch eine Partie Schach, das er ſehr gut ſpielte, mit dem älteſten Sohne des Bey's aufgehalten. Nachdem hierauf der Bey noch eine geraume Zeit angelegentlich über Staatsgeſchäfte mit ihm geſprochen, und ihm mehrere wichtige Aufträge gegeben, beurlaubte ſich endlich der **Sapatapa**, wünſchte der Familie, deren Untergang er in wenig Tagen beabſichtigte, eine geſegnete Ruhe, und ließ eine Fackel anzünden, um ſich über den Hof in ſein eignes Appartement zu begeben. Als er dies eben betreten wollte, kam ihm einer der Diener des Bey's eilig nachgelaufen, um ihm zu melden, daß ihm der Fürſt noch etwas zu ſagen wünſche; zugleich nahm der Diener ſelbſt die Fackel und leitete den Miniſter den nähern Weg durch einen innern Gang, der bei dem Gerichtsſaale vorüber führt. Als der **Sapatapa** bis dahin gekommen war, ſah er deſſen Thore offen ſtehen, und ward mit Schrecken mehrere Mamelucken mit gezogenen Schwerdtern darin gewahr; am Boden lag ein langer Strick, wie er gewöhnlich für das Stranguliren gebraucht wird, und zwei Reihen Wachskerzen waren ominös aufgeſtellt, um die ſich vorbereitende Scene gehörig zu beleuchten. Er ſprang ſogleich zurück, zog ſeinen Jataghan, zerhieb dem Baſch-Mameluck damit das Geſicht und wehrte ſich lange mit aller Wuth der Verzweiflung gegen die übrigen Mamelucken, bis er endlich übermannt, und ihm, während einer ihn beim Haarzopf und der andere beim Barte feſthielt, von einem Dritten die Kehle durchſchnitten wurde. Sobald er todt war, befahl der Bey, ihn nackt auszuziehen, nach Tunis zu bringen und an dem Thor der prächtigen Moſchee niederzulegen, die er ſelbſt früher, für mehr als eine Million ſpaniſche Thaler, aufgebaut hatte. Hier fand ihn am Morgen jubelnd der Pöbel, und eine Kette um ſeinen Leib befeſtigend, zog ihn die raſende Menge rund um die Wälle der Stadt und durch ſämmtliche Straßen von Tunis, bis alles Fleiſch von den Knochen gelöst war worauf man den Reſt für die Hunde und Geier liegen ließ. „Von der Terraſſe meines Hauſes,“ ſagt Herr Noah, „ſah ich dieſes furchtbare Schauſpiel mit an. Welch ein Wechſel des Glückes! Welch ein erſchütterndes Beiſpiel von der Unbeſtändigkeit menſchlicher Macht und Größe — eine trübe

Lehre für Alle, die der Ehrgeiz raſtlos vorwärts treibt. Der hohe Staatsbeamte, den ich noch geſtern mit allen Zeichen äußerer Ehrfurcht mir geneigt zu machen ſuchte, den königlicher Luxus umgab, und deſſen Hände von knieenden und zitternden Sclaven geküßt wurden, lag nun, von demſelben Menſchen unter wildem Geheul mit Füßen getreten, eine ſcheußliche Maſſe von Blut, zerriſſenem Fleiſch und Kothe vor mir; ein in nichts mehr zu erkennender Leichnam, beſtimmt, in der Sonne zu bleichen, und ſelbſt des Rechts eines Grabes verluſtig!“

Seitdem iſt eine andere, mildere Zeit eingetreten, und wie die Sachen jetzt ſtehen, wäre es ein wahres Glück für die Franzoſen geweſen, wenn ihr damaliger tuneſiſcher Conſul, ſtatt des algieriſchen, die berühmte Ohrfeige erhalten hätte; denn in Tunis würde der Coloniſation nichts im Wege geſtanden haben. Ein unendlich traitableres Volk, ein ſchon weit cultivirteres Land, fruchtbarerer Boden, ſicherere Häfen, Alles wäre erwünſcht geweſen. Das Königreich Tunis hat zwiſchen Algier und Tripolis ungefähr 70 deutſche Meilen in der Länge, und zwiſchen dem Meere und dem **Dscherid**, der Landſchaft der Datteln, 60 Meilen in der Breite. Das Clima (obgleich ich es bis jetzt nur kalt und rauh gefunden habe) ſoll eins der beſten und geſündeſten in der Welt ſeyn; die Sommerhitze wird durch faſt fortwährende kühle Nordwinde gemäßigt, und die Winter ſind nie ſtreng. Ohngeachtet die Seen um Tunis im Sommer faſt austrocknen, die Gegend tief liegt und eine abſcheuliche Unreinlichkeit daſelbſt herrſcht, die fortwährend den übelſten Geruch hervorbringt, ſind doch Fieber nicht häufig, und epidemiſche Krankheiten ganz unbekannt, mit einziger Ausnahme der Peſt, die von außen herkömmt, und dennoch ſeltener Tunis heimgeſucht hat, als die übrigen großen Städte der afrikaniſchen Küſte. Sein Boden iſt ſeit Jahrtauſenden berühmt — er war einſt die Kornkammer der Welt, als der koſtbarſte Juwel des römiſchen Reichs betrachtet, und **Mauritania Tingitania Caesariensis** nennt ein alter Römer „**Speciositas totius terrae florentis.**“ Die Fruchtbarkeit geht hier ins Unglaubliche, die Erde iſt ſo ſanft und gefügig, ſo reich und ergiebig, daß ſie, nach dem Ausdruck eines Schriftſtellers, nur mit einem harten Stock gepflügt zu werden braucht, um ohne Arbeit, Achtſamkeit, noch Dünger, Alles hervorzubringen, was man will. Dennoch iſt, entweder in Folge des despotiſchen Drucks der Regierung und der daraus hervorgehenden Unſicherheit des Eigenthums, oder vielleicht auch aus natürlicher Indolenz der Eingebornen, die ſo wenig Bedürfniſſe haben, ein großer Theil dieſes fruchtbaren Bodens noch uncultivirt, ausgenommen in der Nähe der Stadt, wo namentlich die Küchen- und Blumengärten der Marſa faſt den europäiſchen gleich kommen. Alle Gemüſe unſeres Welttheils werden hier mit leichter Mühe gebaut, doch finde ich ſie bis auf die Artiſchoken und Blumenkohl, durchgängig weniger ſchmackhaft als die unſrigen. Daſſelbe ſoll mit den Früchten der Fall ſeyn, und ſelbſt die Orangen ſind nicht beſonders. Ob dies nun durch die Beſchaffenheit des Bodens und Clima's hervorgebracht wird, oder ob Mangel an Sorgfalt daran Schuld iſt, kann ich nicht entſcheiden. Aber auch Zuckerrohr, Tabak, Baumwolle und Kaffee gedeihen hier, und das Oel iſt von vorzüglicher Qualität; Roſen, Ranunkeln, Tulpen, Narziſſen und einige Nelkenarten wachſen wild, wie eine Menge aromatiſcher Kräuter und andere ſeltene Pflanzen im Ueberfluß. Fiſche und Wild ſind übermäßig vorhanden. Auch an Metallen fehlt es nicht; Eiſen und Blei iſt häufig, Gold, Silber und Kupfer ſoll in reichen Minen im Atlas vorhanden ſeyn. Als man **Hammuda Pascha** vorſchlug, dieſe Minen zu öffnen, lehnte er es ab, indem er ſehr weiſe erwiederte: „Ich habe, was ich brauche, warum ſoll ich die Habſucht der Chriſten wecken, die ein Ueberfluß an Gold bald herlocken würde.

Man ſieht, daß die Natur dieſes Land mit Allem beſchenkt hat, was es für den Menſchen vortheilhaft und angenehm machen kann; nur dieſer ſelbſt iſt hinter dem allgemeinen Reichthum zurückgeblieben, und ſo fehlt das Beſte. Die Thierwelt iſt eben ſo reich als die übrigen Naturproducte, aber eben ſo vernachläßigt. Die großen Viehheerden werden elend gefüttert, daher gute Butter und Milch für Geld nicht zu erlangen ſind. Die Pferderacen, welche ſonſt den beſten arabiſchen gleich kamen, werden jährlich ſchlechter, aus demſelben Grunde wie in den übrigen Reichen der Barbarei, weil jedes gute Pferd vom Gouvernement und ſeinen Dienern requirirt wird, und daher Niemand mehr ein Intereſſe findet, Mühe und Koſten auf ihre Zucht zu verwenden. Der Paſcha hat ein eigenes Geſtüt, woraus ziemlich gute Pferde hervorgehen, doch, um ſich wahrhaft edle Thiere zu verſchaffen, muß man ſie in der Wüſte bei den unabhängigen Stämmen aufſuchen, was mit großer Gefahr und Schwierigkeit verbunden iſt. Ich ſelbſt habe bis jetzt noch kein wahrhaft ausgezeichnetes Pferd hier geſehen, ob-

Univ. Bibl.

gleich es einige geben ſoll, mit denen man im Stande iſt, Haaſen ohne Hunde todt zu hetzen. Jeder kennt den ungemeinen Nutzen des Cameels, welches hier bereits weit ſchöner und kräftiger als in der Regentſchaft von Algier iſt. Wilde Schweine ſind häufig und von ungeheurer Größe, werden aber nicht benutzt und dienen blos zum Vergnügen der Jagd. Koſtbarer ſind die Strauſe, die ebenfalls in großer Menge, beſonders in der Gegend nach Tripolis hin, und an den Grenzen der Küſte gefunden werden. Man jagt ſie gegen den Wind, wo ſie bald den Athem verlieren und dann für die Jäger eine leichte Beute ſind. Die dortigen Araber tragen zu ihrem ſchönen Coſtüm einen breiten Strohhut, von den ſchönſten ſchwarzen und bunten Federn dieſes Vogels beſchattet, der ihnen ein majeſtätiſches Anſehn gibt.

Die unangenehme Seite dieſes üppigen Thierreichs ſind die ſchädlichen und unbequemen Inſecten und ähnliches Ungeziefer. Unter dieſen nimmt der Scorpion, welcher zuweilen eine Größe von ſieben bis acht Zoll erreicht, die erſte Stelle ein. Es iſt zwar nur ein Vorurtheil, daß ſein Biß tödtlich ſey; demungeachtet erregt er während vierundzwanzig Stunden lang die allerempfindlichſten Schmerzen und ein heftiges Fieber. Man ſagt, daß die Chamäleons, welche hier ebenfalls in großer Menge angetroffen und leicht gezähmt werden, tödtliche Feinde der Scorpionen ſind; auch die Katzen vertilgen ſie mit großer Geſchicklichkeit. Viel ungeſchickter ſind darin die Hunde, welche oft von ihnen geſtochen und dann gewöhnlich toll davon werden.

Nun noch einige Worte über die Bewohner dieſer Länder.

Einer der merkwürdigſten Züge in dem häuslichen und politiſchen Leben der hieſigen Völker bleibt ohne Zweifel ihre Religion, dieſe groteske und wunderbare Moſaik, in die verſteinert eingeſchloſſen und unauflösbar zuſammengehalten, ſie eine Macht erlangt haben, die ſich noch jetzt, obgleich von immer gefährlicher werdenden Stürmen erſchüttert, über die ſchönſten Theile der Erde ausdehnt. Das Land, in welchem dieſe ſeltſame Religion geboren ward, und in dem Neuere den Urmenſchen ſuchen wollen, iſt an ſich ſelbſt eine hohe Merkwürdigkeit, von eigenthümlichem, fremdem Charakter, ganz geeignet, die heterogenſte Miſchung von Formen und Gebräuchen hervorzubringen.

Die Iſraeliten waren gefallen, und fingen an mit ihrem Glauben ſich über die Erde zu zerſtreuen. Eine kurze Spanne Zeit hatte des Chriſtenthums mildes Licht geglänzt, doch es blieb nur ein Wetterleuchten der Verkündigung, denn ſchon war unter dem neuen Namen ſelbſt das alte Heidenthum wieder ſiegreich erſtanden, und, gleich dem zum heiligen Petrus traveſtirten Jupiter in der Kirche zu Rom, hatten nur die modernen Heiligen und die perſonificirte Dreieinigkeit die Stelle der alten Götzen als neue Götzen wieder eingenommen. Secten aller Art zerriſſen und bekämpften ſich unter dem Banner der Religion der Liebe, Intoleranz und Verfallung ſchienen die

Loſung der Zeit. Die Araber waren geblieben, was ſie von Anbeginn geweſen; zu unabhängig und wild, um ſich in Städte zuſammenzudrängen, war ihre Heimath noch unter Gottes freiem Himmel auf Bergen und in der Ebene, Sonne und Geſtirne die harmloſen Gegenſtände ihres Cultus, ihre reiche poetiſche Sprache die einzige Kette die ſie verband, Speer, Schwerdt und Bogen ihr einziger Reichthum, und das edle feurige Roß ihr Stolz und ihre Freude. So, hohen Muthes voll und hart gewöhnt, vermehrte ſich ihre Zahl, in tauſend Stämme getheilt, die immer mehr Aſien und Afrika bedrohten, denn alle Mittel zu großen Unternehmungen fanden ſich bei ihnen vereinigt. Es fehlte nur die mächtige Hand, fähig, dieſe furchtbaren Maſſen auf ein beſtimmtes Ziel zu richten, ſie in eine feſte und dauerhafte Form zu gießen. Da erſchien **Muhammed**, mit jeder der erhabenen Eigenſchaften begabt, die Menſchen beiwohnen, welche von der Vorſehung beſtimmt ſind, eine Zeitlang die Geſtalt der Welt zu verändern.*) Soldat und Staatsmann, von angeſehener Geburt, ſtark und energiſch

---

*) Wenn Einige der neuern engliſchen Hiſtoriker über Religion ſprechen, ſtreifen ſie, aus Furcht die frömmelnde Schicklichkeit der heutigen Mode zu verletzen, oft an wahren Idiotismus. So ſagt Eward Upham in ſeiner Geſchichte des ottomaniſchen Reichs, erſter Theil, Seite 31: „Arabien war reif für eine neue Ordnung der Dinge, als Muhammed erſchien, und der Erfolg ſeines coloſſalen Betrugs (stupendous imposture) iſt daher um ſo mehr zu beklagen, weil ſonſt ohne Zweifel das Chriſtenthum durch göttliche Macht (by divine power) in dieſer Zeit die nöthige Umwandlung hätte bewirken, und die ächte Verehrung Gottes (true retorschip of God) im Oſten dann bleibende Wurzel hätte faſſen können.“

Man ſtaunt über ſolchen gottesläſterlichen Unſinn! Alſo, wenn Muhammed nicht gekommen wäre, hätte Gott eine ſchöne Gelegenheit gehabt, die wahre Art ſeiner Anbetung im Oſten einführen zu laſſen, da aber Muhammed ihm zuvorgekommen, ſcheint dem lieben Gott diesmal blos das Nachſehen geblieben zu ſeyn, bis ſich eine zweite gute Gelegenheit finden wird, vorausgeſetzt durch ſeine Natur, von unerſchütterlicher Beharrlichkeit und hoher Geiſtesgegenwart, und tief gebildet durch lange Selbſterziehung, reifte bei ihm in einſamer Stille der große Plan, durch einen neuen Glauben dieſe wandernden Horden unter ſeine Botmäßigkeit zu bringen, und ſie in einem unermeßlichen Reiche zu vereinigen, deſſen geiſtliches und weltliches Oberhaupt er ſelbſt ſey, und dem er, gleich der Ewigkeit, keine Grenzen anwies.*) Nach einem der Erfahrung und dem

---

immer, daß ihm dann nicht etwa ein anderer Muhammed von Neuem in die Quere kommt! Das iſt doch wahrlich sancta simplicitas, eben ſo unwürdig der Religion als der Geſchichte.

*) Hier ein Zug, der den gigantiſchen Geiſt des Mannes mit wenig Worten ſchildert. Als er, noch im erſten Beginn ſeiner Laufbahn, in Medina, um ein gutes Beiſpiel zu geben, ſelbſt an einem Befeſtigungsgraben mitarbeitete, ſchlug er mit ſeinem Hammer drei Funken aus einem Stein, und blieb wie in Verzückung ſtehen.

Studium gewidmeten, faſt unbekannten Leben, in einem Alter, wo das Feuer der Jugend durch die kältere Berechnung der Weisheit und der Menſchenkenntniß gedämpft wird, ging er erſt in ſeinem vierzigſten Jahre an das kühne Werk. Der Anfang blieb lange gering und zweifelhaft; doch **Muhammed** war der Mann des Schickſals, und als Solcher fühlte er die Gewißheit des Gelingens in ſeiner Bruſt. Zu gut waren die Lehren ſeiner neuen Religion auf die Zeit und die Menſchen, die ihn umgaben, berechnet, um den erwünſchten Erfolg nicht ſiegreich herbeizuführen. Ohne Zweifel war er der Meinung, daß die rein philoſophiſchen idealen Lehren des Chriſtenthums nie die gehörige

---

Auf die Frage ſeiner Vertrauten, was dieſe Funken bedeuteten, rief er laut: „Gott ſprach zu mir, und in dem erſten Funken that er mir kund, daß Arabien ſich vor unſern Waffen beugen würde, im zweiten, daß Syrien und der Weſten ihm folgen ſollten, und im dritten ward uns der Oſten verheißen.“

weltliche Kraft und allgemeine Verbreitung finden würden, die er beabſichtigte; er miſchte ſie daher ſtark mit hebräiſchen Elementen (denn ein jüdiſcher Streit- und Rachegott war ihm nöthig), fügte nützliche Geſetze, politiſche und die Geſundheit betreffende Vorſchriften hinzu, wie verſchiedene, wohl gewählte Ceremonien und Formen, mit irdiſchen Verheißungen jenſeits; Alles tief durchdacht zum Behuf zeitlicher Macht. Auf tyranniſchen Despotismus und raffinirte Sinnlichkeit gegründet, gab dieſe Religion den Leidenſchaften freien Spielraum, verlangte ſelbſt von den Gläubigen Rache, Unduldſamkeit und Gewalt — und gierig ergriffen ſie daher die Völker.*) Der Koran, dieſe merkwürdige Vereinigung von Zuverſicht und Unſinn, von ſiegender Beredſamkeit und Betrug, von dem

---

*) Wenn ich nicht irre, ſagt Johannes von Müller irgendwo: Muhammed habe nichts Neues erfunden, ſondern nur jenen Lehren, die ſo alt als das Menſchengeſchlecht ſeyen, eine für ſeine Zeit und die ihn umgebenden Völker paſſende Ausſchmückung und Form ertheilt. Dies gilt aber für alle hervorragenden Geiſter ſo gut wie für

---

Muhammed. Nichts vollkommen Neues unter der Sonne! Selbſt Chriſtus Lehre iſt aus Allem, was vor ihm geſagt wurde, nothdürftig zuſammenzuſetzen. Dennoch iſt die ſo weite Ausdehnung, die hier dem Princip der Liebe gegeben wurde, als durch den Islam dem des Fatalismus, meines Erachtens, gleichmäßig neu zu nennen. Schlimm genug für uns, daß die erſte den wahren Eingang bis jetzt nur noch wenig fand, während der letzte lange eben ſo furchtbar als mächtig gewirkt hat. Doch liegt auch ein wohlthätiges Element in dieſem Glauben. Man faßt bei ſeiner Betrachtung gewöhnlich nur die Todesverachtung ins Auge, welche er dem Krieger gibt, berückſichtigt aber vielleicht nicht hinlänglich, wie ſehr er auch im Leben jeden Stachel des Mißgeſchicks abſtumpft. Die vollſtändige Seelenruhe eines Muſelmannes, der noch ganz von dieſem Princip durchdrungen iſt, erſchien mir öfters wahrhaft beneidenswerth. Die Art, wie ſolche Menſchen die empfindlichſte Verdrießlichkeit, ja ein großes Unglück, welche einen europäiſchen Philoſophen unfehlbar zu Ungeduld und Jammer hinreißen würden, ertragen, und mit höchſten Princip der Einheit Gottes ausgehend, und rund umher ein Gebilde der Täuſchung aufbauend — war in Wahrheit und Lüge das wundervolle Werkzeug, mit dem **Muhammed** eine unbeſchränkte Herrſchaft gewann und Jahrhunderte lang ſie noch ſeinen Nachfolgern feſthielt. Er ſtarb, wie er gelebt — zur rechten Zeit! Zu lange lebenden Propheten iſt es noch nie gelungen, dauernd eine Religion zu ſtiften. Ins Reich der Phantaſie verſetzt, beginnt erſt ihre höchſte Wirkſamkeit; und die Betrachtung iſt bekümmernd für die Menſchheit, daß ein Hauptprincip, welches für **Muhammed** Alles gewonnen zu haben ſcheint, das war: auf Vernunft und Philoſophie nirgends, auf Leidenſchaft und Unwiſſenheit Alles zu bauen. Gleich Gott im Paradieſe, verbot auch er den

---

einem: „Es war ſo geſchrieben, Gott will es!" ſogleich in die vollkommenſte Reſignation übergehen, und ſich augenblicklich das Vergangene gänzlich aus dem Sinn zu ſchlagen fähig ſind — verdient Bewunderung.

Baum der Erkenntniß, und indem er Alles für unwichtig erklärte, was nicht im Koran ſtehe, bereitete er zugleich jene ewige Unwiſſenheit vor, die zur Erhaltung des Fanatismus unentbehrlich iſt. Nicht alſo Milde und Ueberzeugung — blinder Glaube und das Schwerdt waren ſeine Lehre. „Das Schwerdt,“ rief der Prophet, „iſt der Schlüſſel des Himmels und der Hölle; ein Tropfen Bluts für Gottes Sache vergoſſen, eine Nacht für ihn unter den Waffen durchwacht, zählt mehr als zwei Monate Faſten und Gebet! Wer in der Schlacht fällt, deſſen Sünden ſind vergeben, ſie mögen beſtehen, worin ſie wollen, und am Tage des Gerichts werden ſeine Wunden erglänzen wie der koſtbarſte Purpur, und wohlriechender ſeyn als Moſchus — die Glieder aber, die er verloren, ſollen ihm Engelsfittige erſetzen.“

Muhammed glaubte, wilden und leidenſchaftlichen Menſchen auch eine wilde und leidenſchaftliche Religion geben zu müſſen; der Schrecken war ſeine Waffe, das Blut ſeine Taufe, und den eroberten

Nationen blieb keine andere Wahl, als der Tod oder Bekehrung. „Fechtet bis auf den letzten Mann gegen die, die nicht an Gott glauben wollen und an ſeinen Propheten,“ ruft er bei einer andern Gelegenheit ſeinen Anhängern, als ächter Religionsſtifter, zu. Die Blätter dieſes Korans, um das Schwerdt gewickelt, durchzogen nun auch bald Aſien und Afrika mit einem Theil Europa's, gleich einer furchtbaren Peſt; und einige Jahrhunderte von Umwälzungen, Mord und Gemetzel brachten Millionen, die bald eben ſo fanatiſche Gläubige wurden, unter die Fahnen des neuen Propheten und ſeines Gottes. Arme Menſchheit! Was iſt von dir ſchon Alles bewundert, geglaubt und befolgt worden. — Was mag der Art in der Zeiten Lauf dir noch und vielleicht nahe bevorſtehen! und als Schlußfrage laſſen Sie mich hinzuſetzen: Haben die Lehren der Geſchichte uns heute wirklich weiſer gemacht, oder dienen ſie vielleicht nur als ein unterhaltender Roman und guter Tragödienſtoff für die Erwachſenen, wie als unnütz vorgetragener Schulunterricht für die Jugend?

Doch um wieder auf unſere hieſigen Muſelmänner zurückzukommen, ſo muß man geſtehen, daß ſie ſchon ſeit langer Zeit fortfahren, immer nachläßiger in der Befolgung ihrer alten Gebräuche zu werden. Ungeachtet ihrer häufigen Abwaſchungen ſind ſie ſchmutziger als die Juden; Wein und Branntwein trinken ſie größtentheils, wo ſie nur deſſelben habhaft werden können; für das Tagesfaſten während des Bairams entſchädigen ſie ſich hinlänglich durch nächtliche Schwelgereien; und nach Mekka wallfahrten nur noch die Wenigſten. Der Fanatismus gegen die Chriſten hallt von allen den ihnen gegebenen Vorſchriften noch am beſten wieder, und man glaubt wohl noch, direct den Himmel zu erobern, wenn man aus dem Kampfe mit einem Ungläubigen dahin abgeſchickt wird. Kein Chriſt darf hier, ſelbſt wenn er einen Firman des Großherrn dazu hätte, eine Moſchee betreten, welches um ſo mehr zu bedauern iſt, da es einige ſehr ſchöne in Tunis gibt, in deren Marmorhallen und blühende Orangengärten ich nur durch die offenſtehenden Thore zuweilen einen flüchtigen Blick werfen konnte.

Wenn nun dieſelbe Religion auch der ganzen hieſigen muhammedaniſchen Bevölkerung eine Hauptfarbe gibt, ſo befinden ſich doch bedeutende Nüancen darunter; denn 50,000 Juden und viele Chriſten abgerechnet, ſind eine Menge gemiſchte Racen hier vereinigt, deren Gewohnheiten, Charakter und ſelbſt äußeres Anſehn bedeutend von einander abweichen; Türken aus Morea und Conſtantinopel, altſpaniſche Mauren, Neger aus dem Innern Afrika's, Beduinen von den Grenzen des Atlas u. ſ. w. miſchen ſich in ein großes Ganze, von dem jeder ſeinen eigenen Vortheil ſucht, ohne je etwas für die Geſellſchaft oder den Fortſchritt der Civiliſation zu thun. Die Berbern, zu denen die Kabylen und Hajuten gehören, können als die Urbewohner angeſehen werden. Sie bilden ohne Zweifel ein Gemengſel von Carthagern, Römern, Numidiern und Saracenen, und mögen von allen ihren Vorfahren etwas beibehalten haben. Dieſe Leute finden ſich in verſchiedenen Tribus über die ganze Barbarei, von Marokko bis zum Golf von Sidra, vertheilt. Sie ſind in der Regel von hoher Statur, mager, musculös und von entſchloſſenem Charakter, mit durchdringenden Augen, und faſt immer ſchönen Zähnen, die mit ihren römiſchen Zügen und ſchwarz gebrannten Geſichtern ſchön contraſtiren. Sie wohnen meiſt in den Bergen, entweder in elenden Hütten von Erde und Steinen, oder in ſchwarzen Zelten von Ziegenhaar gewebt. Höchſt genügſam und mäßig, faſt nur von Brod, Milch und Datteln lebend, erreichen ſie ein hohes Alter. Die Jagd, etwas Ackerbau und Viehzucht, ſind ihre einzige Beſchäftigung; treu und gaſtfrei für Freunde, ſind ſie wild und grauſam gegen Feinde, Fremden abgeneigt, und eiferſüchtig auf ihre rohe Unabhängigkeit.

Zahlreicher ſind die Beduinen, welche die Hauptbevölkerung des Landes ausmachen. Dieſe ſcheinen noch ganz die Nämlichen bis auf den heutigen Tag, die ſie zur Zeit Moſes und der Propheten geweſen ſind. Ihre Tracht, mit dem einfachen faltenreichen Mantel, der zugleich den Kopf bedeckt, nebſt den nackten Füßen mit Holzſchuhen oder Sandalen, erinnert ebenfalls mehr an das alte Teſtament, als an die gegenwärtige Zeit. Die Beduinen ſind von ſanfterer Natur als die wilden Berber, ihr Teint iſt dunkel olivenfarben, der Ausdruck ihrer Augen mild und voll Leben. — Sie ſind ebenfalls ſehr mäßig, von großer Ausdauer, gute Reiter, tapfer im Kriege und gewandt in Führung ihrer Waffen. Von Ort zu Ort wandernd, und ihre Zelte überall aufſchlagend, wo der Boden, den ſie nur oberflächlich bearbeiten, ihnen eine ergiebige Nahrung verſpricht, haben ſie nirgends eine bleibende Stätte; ihre Weiber beſchäftigen ſich mit der Zucht der Bienen und des Seidenwurms, verfertigen die Zeuge für die Kleidung ihrer Männer, und die Zelte, in denen ſie wohnen. Ihre Gaſtfreiheit iſt ſprüchwörtlich geworden, und ihre Sitten ſind noch eben ſo einfach, als in der urälteſten Periode. Geſellig, Freunde wunderbarer Erzählungen und der Poeſie, dem Luxus fremd, und leicht in Enthuſiasmus verſetzt, ſollte man glauben, daß kein Volk mehr als ſie zur Civiliſation geneigt ſey. Vielleicht ſteht ſie ihnen noch bevor, und in Spanien hatten einſt ihre Brüder ſie ſchon in einem Grade zu erlangen gewußt, den damals keine andere Nation Europa's erreichte.

Ein dritter, bedeutender Theil der Population beſteht aus Negern, welche, obgleich Muhammedaner und alle religieuſen Privilegien derſelben genießend, doch nur Sclaven ſind. Der Sclavenhandel mit dem Innern Afrika's iſt ſehr bedeutend, und die Schwarzen werden vielleicht hier beſſer als irgendwo behandelt. Auch ſcheint dieſe zahlreiche Klaſſe heiter und glücklich, obgleich zuweilen von einem ſchwermüthigen Heimweh ergriffen. Alle Eunuchen des Bey's, welche oft einen großen Einfluß erlangen, ſind Neger. Die Sclaven wurden, noch zu Herrn

Noah's Zeit, völlig nackt wie das Vieh, auf dem dazu beſtimmten Markte verkauft; jetzt wird die Unterſuchung der Käufer in einem abgeſonderten Raum vorgenommen, zu welchem keinem Chriſten der Zugang geſtattet iſt. Bekanntlich iſt es dieſen überhaupt nicht erlaubt, Sclaven zu kaufen.

Die hier anweſenden Türken zeichnen ſich beſonders durch ihre Geldgier und vielfachen Aberglauben aus. Die erſte betreffend, iſt es ein altes Sprüchwort: „Gieb dem Türken Geld mit der einen Hand, ſo erlaubt er dir ihm mit der andern das Auge auszuſtoßen.“ Hinſichtlich des zweiten Punctes, ſo glauben ſie nicht nur (eben ſo feſt als unſere Vorfahren und theilweis auch Mitlebende, z. B. ich) an Hexen und Zauberer, Vampyrs, unglückliche Zahlen und Thiere, übles Auge u. ſ. w., ſondern haben ſogar das hebräiſche Opferprincip beibehalten. Wenn ſie den Grundſtein zu einem Gebäude legen, ſchlachten ſie gern ein Lamm, deſſen Blut ſie auf einen Stein träufeln laſſen; laſſen ſie ein Schiff vom Stapel laufen, ſo wird das Fleiſch des getödteten Thieres in das Waſſer geworfen. Aber ſie gehen, wie man behauptet, noch weiter, und begnügen ſich nicht allein mit Lämmern, Ziegen und Hühnern. Einer der vor mir liegenden Autoren ſagt, daß **Dscheluli**, ein reicher Türke der mehrere Raubſchiffe ausgerüſtet hatte, zu verſchiedenen Zeiten, wo er große Geldſummen vergrub, nacheinander drei Neger zu dieſem Behuf opferte. Dies geſchah in der abergläubiſchen Ueberzeugung, daß die Seelen der Getödteten dadurch gezwungen würden, den Schatz zu bewachen, den ihr Blut getränkt. Ein andrer ſeltſamer Aberglaube iſt folgender: Wenn man Jemand vom Teufel beſeſſen glaubt, ſo wird ein Bock herbeigebracht, den man durch allerlei Anreizungen zu bewegen ſucht, mit dem Kopf gegen die verſchloſſne Thüre der Krankenſtube zu ſtoßen, wodurch, wie man verſichert, zuweilen der böſe Feind zur Flucht gezwungen, und der Patient geheilt wird. Erſt kürzlich ſoll bei einem kranken Kinde des Paſcha dieſe Ceremonie vorgenommen worden ſeyn. Der Teufel verſtand aber diesmal den Spaß ſehr übel, und nahm beim Ausfahren, während der Bock noch herzhaft ſtieß, die Seele des Kindes mit ſich.

Da man annimmt, daß ſich **700,000** Juden in ſämmtlichen Staaten der Barbarei befinden, ſo wird es nicht unpaſſend ſeyn, auch über ſie etwas hinzuzufügen. Als eine wahnſinnige Politik an **200,000** Menſchen dieſes Glaubens aus Spanien und Portugal vertrieb, ſuchten ſie, von der Religion der Duldung verjagt, eine Zuflucht bei den Barbaren. Sie fanden in Fez, Algier, Tunis und Tripolis eine große Anzahl ihrer Brüder, urſprünglich aus Judäa und Aegypten hier eingewandert, viele auch, wie man ſagt, von den Cananitern abſtammend, die vor Joſua fliehend, ſich in **Mauritania Tingitania** angeſiedelt hatten. Man erzählt viel von der harten und grauſamen Behandlung, welche die Juden von den Muſelmännern zu erleiden hätten; es ſcheint dies jedoch ſehr übertrieben zu ſeyn. Daß ſie mit Verachtung und Inſolenz behandelt werden, iſt gewiß, wiewohl auch dies täglich geringer wird. Sonſt durften ſie z. B. bei keiner Moſchee vorbeigehen, und ihre Schuhe anbehalten, jetzt habe ich nicht geſehen, daß irgend einer daran denkt ſie auszuziehen. Zur Zeit **Hammuda Pascha's** fiel in dieſer Hinſicht eine lächerliche Begebenheit vor. Unter den Juden, die bisher immer dreieckige Hüte oder rothe Mützen getragen hatten, fingen einige junge Neuerer an, ſich der chriſtlichen runden Hüte zu bedienen, und mit der Badine in der Hand, als damalige **Fashionables** auf dem **Suck** einher zu ſtolzieren. Die Mauren nahmen dies übel und beklagten ſich beim Paſcha, der den Juden verbot ſolche Hüte ferner zu tragen, und zugleich befahl, daß, wo einer ſich damit blicken ließe, ihm der Deckel deſſelben mit dem Säbel abgehauen werden ſollte. Nach einigen Executionen dieſer Art kehrten die Juden ſehr entrüſtet und mißvergnügt zur Mütze und dem Dreieck zurück. Die Sache machte einiges Aufſehen, was den Schwager des holländiſchen Conſuls zur Anfertigung einer burlesken Cantate bewog, die ich Ihnen, als ein tuneſer Actenſtück, in der Beilage mittheile. *)

Dieſe Art der Unterdrückung war übrigens auf eine nicht ganz zu verwerfende Politik gegründet; die Mauren fanden ein ſehr zahlreiches und ſchnell ſich vermehrendes Volk von einem verſchiedenen Glauben unter ihrer Botmäßigkeit, ein thätiges, unternehmendes und reiches Volk — natürlich, daß ſie, ſein Uebergewicht fürchtend, es zwar durch Geringſchätzung und Niederdrückung unſchädlich zu machen ſuchten, es aber dennoch tolerirten. Es iſt ein Irrthum, daß die Religion der Juden ein beſonderer Gegenſtand des Haſſes der Muſelmänner ſey; wie die alten Römer verachten ſie im Ganzen die der Chriſten mehr, weil ſie die Letzteren nur als eine Secte der Juden anſehen. Aber die Chriſten ſind mächtig und furchtbar, die Juden haben keine Beſchützer, ſie ſind bei den

---

*) Siehe Seite 175.

Muſelmännern, wie früher bei uns, als von Allen verlaſſen angeſehen, — und dennoch, ungeachtet dieſer ſcheinbaren Unterdrückung, ſind ſie es, die in Afrika wie in Europa den größten Einfluß ausüben. Sie ſind in der Barbarei die vorzüglichſten Handwerker, ſie ſtehen an der Spitze der Douanen, ſie haben den größten Theil der Revenüen wie die Ausfuhr mehrerer Handelsartikel gepachtet, unter ihrer Controle ſteht die Münze, und ſie reguliren den Werth des Geldes, ſie haben des Bey's Juwelen und Koſtbarkeiten unter ihrem Verſchluß, ſind ſeine Schatzmeiſter, Geheimſchreiber und Dolmetſcher; das Wenige, was man hier von Künſten, Wiſſenſchaften und Arzneikunde weiß, iſt größtentheils auf die Juden beſchränkt; ſie ſind im Genuß noch mehrerer andrer Monopole, und Viele beſitzen ungeheure Reichthümer. Mit ſolchen Mitteln kann ihre Unterdrückung nur ſcheinbar ſeyn, und ſo verhält es ſich auch in der That. Wenn z. B. ein Türke einen Juden mißhandelt, ſo kann dieſer es nicht erwiedern, er beklagt ſich aber beim Bey, und der Türke wird hart beſtraft. Eine merkwürdige Begebenheit dieſer Art, die Herr Noah, der amerikaniſche Conſul ſelbſt erzählt, verdient hier angeführt zu werden. Sein Vorgänger hatte, während der glorreichen Regierung **Hammuda Pascha's**, einen Juden, der unter dem Schutz des engliſchen Conſuls ſtand, geprügelt. Hierauf bekam er vom Secretair des Paſcha folgenden, wörtlich aus dem engliſchen Original überſetzten Brief:

„Mein Herr!

Der engliſche Conſul hat ſich bei Seiner Excellenz (damals wurde dem Bey nur dieſer Titel gegeben, jetzt nennt man ihn Hoheit) beklagt, daß Sie in ſein Haus getreten, und in ſeiner Gegenwart einen engliſchen Unterthan gewaltſam geſchlagen hätten. Sie müſſen ſehr gut wiſſen, mein Herr, daß weder Sie, noch irgend eine andere Perſon, hier das Recht haben, in ſolcher Art zu verfahren. Es war daher die Abſicht Seiner Excellenz des Bey's, einen Mamelucken an Sie zu ſenden, um Sie vor ihn zu bringen; doch da der engliſche Conſul ſagt, daß er Ihnen verzeihen will, ſo hat Seine Excellenz ſeine erſte Ordre wieder zurückgenommen. Der Bey befiehlt mir aber, Ihnen zu ſagen, daß, wenn Sie noch einmal wagen, irgend eine Perſon die unter ſeinem Schutze ſteht, zu ſchlagen, es ſey in Ihrem eigenen Hauſe oder wo anders, oder irgend eine ähnliche pöbelhafte Handlung zu begehen, will er Ihnen Hals und Beine zuſammenbinden und Sie ſo auf dem erſten beſten Schiff nach Ihrem Vaterlande zurückſchaffen laſſen. Wenn irgend eine Perſon Sie beleidigt oder Ihnen Unrecht gethan hat, haben Sie ſich deshalb bei Seiner Excellenz zu beklagen. Es iſt nicht Ihre Sache, ſich ſelbſt Gerechtigkeit zu verſchaffen; und Seine Excellenz erklärt Ihnen, daß eine ſolche Aufführung weder Ihnen noch Ihrem Gouvernement zur Ehre gereicht.

Mariano Stinka.

An
den amerikaniſchen Conſul ꝛc. ꝛc."

Die Handhabung der Juſtiz, wie ſie üblich iſt, gefällt mir ſehr wohl. Ihre Einfachheit, Kürze und Schnelligkeit, nebſt der geringen Zahl der Geſetze, die alle im Koran, der Aſſina (Tradition), und drittens den daraus gezogenen „Folgerungen“ enthalten ſind, würden Ihnen freilich, mein verehrter Freund, wenn Sie ein muhammedaniſcher Juriſt wären, keine Gelegenheit geben, ſo viel Zeit und Gelehrſamkeit auf einen Commentar derſelben zu verwenden, wie Ihnen der berühmte der preußiſchen Gerichtsordnung gemacht hat — aber die armen Laien würden manchmal beſſer dabei fahren, jedenfalls ſchneller und ohne Koſten (was mir eine Hauptſache ſcheint) expedirt werden. Der Bey ſelbſt iſt der erſte Friedens-, Civil- und Criminalrichter ſeines Königreichs, und jeder von ihm mit dem Richteramt Bekleidete übt es in derſelben Vollſtändigkeit. Iſt Jemand in Tunis einem andern nur zwei Piaſter ſchuldig, und bezahlt ſie nicht, ſo weiß er die Stunde, wo er ſicher iſt, den Bey oder ſeinen

Stellvertreter, in der großen Juſtizhalle des Bardo anzutreffen, und augenblickliche Entſcheidung zu erlangen. Die Gouverneurs und **Caïd's** verſehen daſſelbe Amt in den andern Städten und Provinzen, ſo wie der Befehlshaber des **Camp's** auf ſeinen jährlichen Zügen durch das Reich. Die Stelle des Bey's iſt keine Sinecure, und gut Unterrichtete behaupten, daß wenige Monarchen unſerer Chriſtenheit ſo viel Staatsgeſchäfte perſönlich abzuthun haben. Von acht Uhr früh im Sommer, und neun Uhr im Winter, bis zur Mittagsſtunde muß er im Juſtizſaal präſidiren, wovon ihn Krankheit oder Abweſenheit von Tunis allein dispenſiren kann, und die übrigen Regierungspflichten nehmen einen großen Theil der folgenden Tagesſtunden hinweg.

Die Criminaljuſtiz geht eben ſo ſchnell als der Civilproceß von ſtatten. Mord wird mit dem Tode beſtraft, und ſo wie die That bewieſen, wobei das Verfahren ganz öffentlich iſt — Staatsverbrechen und Staatsgründe natürlich ausgenommen — ſo wird auch ſogleich die Hinrichtung von den bereit ſtehenden ſchwarzen Rieſen am Thore vollzogen. Im Fall jedoch die Familie des Gemordeten eine Geldſumme vorzieht, und der Schuldige ſie bezahlen kann, wird ihm das Leben geſchenkt, eine Vergünſtigung, die freilich in civiliſirten Ländern nicht anwendbar ſeyn möchte. Für gewaltſamen Raub wird die rechte Hand abgeſchlagen, und um eine langwierige Cur zu vermeiden, ſogleich der Stumpf in ſiedendes Pech getaucht; für Diebſtahl und kleinere Vergehen aber die Baſtonnade, nach Beurtheilung des Richters, ertheilt.

Als eine vortreffliche Entſcheidung **Hammuda Pascha's**, die unſern Bauern von der Kanzel erzählt werden ſollte, erſcheint mir folgende: Ein Beduine hatte verſchiedene Eier, und ein anderer eine Henne gekauft. Beide kamen überein, die Eier von der Henne ausbrüten zu laſſen und die Küchlein darauf zu theilen. Unglücklicherweiſe kamen deren dreizehn aus. Da ſie ſich über die

Theilung dieſer nicht einigen konnten, brachten ſie Henne und Küchlein in den Bardo, und verlangten des Bey's Entſcheidung. Dieſer befahl, nach einigem Beſinnen, Mutter und Kinder ſeinem Koch zu überliefern, und jedem der Beduinen fünfzig Streiche auf die Fußſohlen zu geben; „damit,“ ſagte er, „beide Partheien für die Zukunft gründlich von unnützer Proceßſucht geheilt würden.“

Wahrlich, Sancho Panſa, der ſcharfſinnigſte Gouverneur, den es je gegeben hat, hätte es nicht beſſer machen können!

Außer den genannten Perſonen ſind auch die Dulätli's (Stadtgouverneurs) und die Iman's (Chefs der Handwerkerinnungen und Corporationen, gewiſſermaßen unſern Altmeiſtern entſprechend) mit richterlicher Gewalt von verſchiedenem Umfang bekleidet. Die Kadi's richten in der Regel nur die Religion betreffende Gegenſtände. Einmal beſuchte ich die Gerichtsſitzung des hieſigen Dulätli (von deſſen Entſcheidungen, als dem Gouverneur der Hauptſtadt, kein Appell ſtatt findet), welche täglich den ganzen Vormittag andauert, und mir manches Intereſſante darbot. Es kamen viele Sachen dabei vor, die in Europa gewiß zehnjährige Proceſſe, mit unſäglichen Koſten verbunden, verurſacht haben würden, hier aber unentgeltlich in wenigen Minuten entſchieden wurden. Ein Kaufmann ward von zweien ſeiner Gläubiger hergebracht, denen er mehrere tauſend Piaſter ſchuldig war und nicht bezahlen konnte. Sie producirten die Verſchreibung, welche ſchon ſeit mehreren Monaten fällig war, er ſelbſt läugnete ſeine Verbindlichkeit nicht, und dieſer Fall unterlag daher nicht dem geringſten Zweifel. Bevor der Gouverneur jedoch entſchied, gab er ſich die größte Mühe, und verſuchte menſchenfreundlich alle Ueberredungskunſt, um die Gläubiger zu einer längeren Stundung des Geldes zu bewegen. Er ließ ſie zu dieſem Zweck dreimal abtreten und nahm einſtweilen Andere ins Verhör; nur, als er alle ſeine Bemühungen fruchtlos ſah, befahl er, den für den

Moment inſolventen Kaufmann, dem Geſetze gemäß, ins Gefängniß abzuführen. Dieſes Betragen des Gouverneurs ſchien mir eben ſo menſchlich als gewiſſenhaft, und hatte etwas Väterliches, was gegen die Schroffheit unſerer Formen nicht unvortheilhaft abſticht.

Ein anderer Caſus war verwickelter. Ein Araber hatte ein Cameel gemiethet, um damit eine Ladung Kohlen nach der Stadt zu ſchicken. Dieſe zeigte ſich indeß zu ſchwer für das Thier, denn es unterlag ihr in einem kleinen Orte auf halbem Wege. Der Cameeltreiber, als er die Unmöglichkeit ſah, ſein Thier damit weiter zu bringen, rief Zeugen zu ſeiner Legitimirung herbei, und verkaufte die Kohlen an Ort und Stelle, jedoch für einen geringern Preis, als in der Stadt dafür gegeben wird. Dieſes Geld brachte er dem Beſitzer der Kohlen zurück, indem er auch nur die Hälfte der ſtipulirten Miethe für ſein Cameel verlangte. Jetzt klagte der Eigenthümer der Kohlen und verlangte, daß ihm der Cameeltreiber den am Preiſe der Kohlen erlittenen Verluſt erſetzen müſſe.

Hier war nun die ſchönſte Gelegenheit zu einem ſo langwierigen Proceß, als jener um des Eſels Schatten. Nachdem die Parteien weitläuftig verhört worden waren, wobei dieſe gemeinen Leute ſo ſpitzfindige Gründe wie unſre Advokaten anzugeben wußten, während man zugleich ihren guten Anſtand, ihre unbefangene Freimüthigkeit und die ehrfurchtsvolle Schicklichkeit, mit der ſie ſich benahmen, zu bewundern alle Urſache hatte — entſchied der Dulátli zum Vortheil des Cameeltreibers.

Ich äußerte gegen Herrn Nyſſen, der mich begleitete, meine Verwunderung über dieſes Urtheil, weil es mir ſchien, daß, dem ſtrengen Rechte nach, der Eigenthümer der Kohlen hätte gewinnen müſſen. Herr Nyſſen erklärte mir aber, daß das Untüchtigwerden eines Cameels, welches oft ohne alle vorhergegangene Indicien einträte, hier gleich einer Havarie betrachtet, und nach den in ſolchem Fall obwaltenden Regeln gerichtet würde.

Ein vierzehnjähriger Knabe, der des Diebſtahls überwieſen und eingeſtändig war, anderwärts aber, z. B. in England, ins Gefängniß mit andern Spitzbuben hätte wandern müſſen, um recht bald einen vollkommnen und abgehärteten Verbrecher aus ihm zu machen, bekam hier auf der Stelle, und vor unſern Augen ſeine Strafe, vermöge 50 Hieben auf die Sohlen. Die Beine werden bei dieſer Operation in eine Schlinge geſteckt, an welche ein kurzes Bret befeſtigt iſt; an dieſem halten zwei Leute, einer an jedem Ende, die Füße in die Höhe, während Leib und Kopf des Delinquenten auf dem Boden liegen. Da die Eingebornen, beſonders der geringern Claſſen, viel barfuß gehen, ſo haben ſie eine ſo harte Sohle, daß ſie weniger von der Baſtonnade leiden, als es bei Europäern der Fall ſeyn würde. Obgleich der erwähnte Knabe während der Execution heftig zum Propheten um Hülfe ſchrie, konnte er doch gleich darauf ohne Pantoffeln davonlaufen, und zeigte dabei keine Schmerzen mehr. Ueberſteigen die mit einem ſtarken Stock gegebenen Hiebe aber mehrere Hundert, ſo wird die Strafe ſehr grauſam, und erreichen ſie tauſend, ſo haben ſie gewöhnlich den Tod zur Folge. Seit langer Zeit iſt jedoch auch hierin eine weit größere Nachſicht eingetreten, und es müſſen ſehr bedeutende Verbrechen ſeyn, die ſo hart beſtraft werden.

Viele kleinere Streitigkeiten wurden gütlich verglichen, und oft bemerkte ich, daß ein heitrer Scherz des Gouverneurs, der allgemeines Gelächter erregte, zugleich als beſtes Mittel der Verſöhnung diente.

Iſt es erlaubt nach dem Erfolg zu urtheilen, ſo möchte man ſich ſtark verſucht fühlen, dieſer, obgleich rohen und naturaliſtiſchen Juſtizverwaltung dennoch den Vorzug vor unſrer raffinirten und complicirten zu geben. Denn nur da, wo die erſte hier keine Einwirkung mehr findet, und wo nur die Gewalt der Despotie herrſcht (welche die Eſſenz der muhammedaniſchen Religion, wie Liberalität die der ächt chriſtlichen iſt), d. h. alſo, bei den Regierenden ſelbſt — findet man Verbrechen an der Tagesordnung. Beim Volke ſind ſie weit geringer, als in den chriſtlich genannten Ländern Europa's. Diebſtahl und Mord ſind, ſobald man die wilden Berberſtämme ausnimmt, die hierher nicht gehören, da ſie ſich in einem förmlichen Kriegszuſtand gegen alle Civiliſation befinden, in ſämmtlichen muhammedaniſchen Ländern ſo ſelten, daß vielleicht in London allein jährlich mehr geſtohlen wird, als in den erſteren zuſammen genommen; und wenn man die endloſen Liſten ſcheußlicher Morde in Frankreich und England lieſt, welche die Hälfte der dortigen Zeitungen füllen, ſo iſt der Vergleich in dieſem Punct noch vortheilhafter für die Muſelmänner. Uebrigens darf man mit Beſtimmtheit annehmen, daß ein Fortſchritt der Cultur auch unter den Regierenden wie es ſich ſchon jetzt deutlich zeigt — nach und nach immer mildere Sitten einführen wird, und die Geſchichte Europa's lehrt uns leider hinlänglich, daß im Mittelalter, wo wir auf einer ähnlichen

Stufe der Civiliſation ſtanden, die Verbrechen in der Region der Throne eben ſo häufig, und zum Theil noch von bidöſerem Charakter waren als hier. (Man erinnere ſich nur der Borgia's u. ſ. w.)

Es wäre wohl der tieferen Forſchung eines Philoſophen würdig, zu unterſuchen, wodurch das hieſige Strafſyſtem, im Vergleich mit dem unſrigen, ein offenbar günſtigeres Reſultat, hinſichtlich der Verbrechen, im Volke liefert, und dieſe einfache, aber wirkſame Maſchinerie, alle die gewundenen Wege, vielfachen Fictionen und Suppoſitionen unſeres Geſetzapparats mit allem ſeinen complicirten, tauſendfachen Räderwerk, in der Praxis dennoch zu übertreffen ſcheint. Vielleicht würde man auch in ſehr vielen Fällen Nachſicht und Strenge gleich ungeſchickt bei uns angewandt finden, und namentlich den Nachtheil unſerer Feſtungen, Zucht-Armenhäuſer u. ſ. w. deutlicher erkennen. Es iſt ſchon oft geſagt worden, daß dieſe wahre Pflanzſchulen und Univerſitäten des Laſters ſind. Das Abſcheulichſte aber iſt, daß ſie zugleich an vielen Orten Gegenſtände der Speculation geworden, und die Dirigirenden und Aufſeher der Verbrecher Staat und Verbrecher zugleich beſtehlen.

Das Empörendſte bei unſerm Juſtizverfahren ſcheint mir aber beſonders die Unbeſtimmtheit deſſelben, welche im Jahre 1835 noch ſolche Urtheilsſprüche nicht nur möglich, ſondern ſogar häufig machen, als z. B. folgende, die ich im Auszug hier citire.

„Leipziger Zeitung, 20. April.

1) Der Landmann S.... zu Wendiſch Luppe war in Verdacht gekommen, ſelbſt ſeine Scheune in Brand geſteckt zu haben. In Folge der Unterſuchung hat das Gericht zu Mutſchen den Angeklagten verurtheilt, im Zuchthauſe ſo lange eingeſperrt zu werden, bis er ſeine Unſchuld bewieſen hat, jedoch mit der Reſerve, daß dieſe Reclusion nicht über zehn Jahre dauern ſolle.

2) Der Schneider D.... in Bröckwitz war im Verdacht, das Feuer angelegt zu haben, welches am 26. März zwei Häuſer des genannten Orts in Aſche legte. Die Sache wurde von dem Gericht zu Taubenheim unterſucht, und der Angeklagte verurtheilt (wie der Vorige), ins Zuchthaus geſperrt zu werden, bis er ſich von jedem Verdacht befreit. Doch ſolle ſeine Recluſion nicht länger als fünf Jahre dauern.“

So widerſinnig barbariſch ſind in der That die Araber nicht.

Ich ſchließe dieſe kurzen Notizen mit einigen Nachrichten über das ſchöne Geſchlecht, die ich Ihnen nicht vorenthalten darf.

Sie wiſſen, daß man aus eignem Anſchauen ſehr wenig hier von den Weibern zu ſehen bekommt, ja ſelbſt der Umgang mit muſelmänniſchen Freudenmädchen, deren es eine große Anzahl hier gibt, und deren Direction jetzt eine türkiſche Dame für 14,000 Piaſtern jährlich gepachtet hat, — iſt den Chriſten bei Todesſtrafe verboten. Da aber die europäiſchen Frauen freien Zutritt in den Harems ſich leicht verſchaffen können, und die Gemahlinnen der Conſuln ſogar oft von den Prinzeſſinnen in den Bardo geladen werden, ſo kann man durch ſie einiges, ſowohl ihre Reize, als ihre Lebensart und Sitten Betreffendes erfahren. Sie ſind meiſtens Brünetten mit feurigen Augen, ſchwarzem Haar und größtentheils ſchönen Zähnen; dennoch ſollen unter den Eingebornen nur ſehr wenige ſeyn, die man ſchön nennen kann. Sie thun bekanntlich Alles um dick zu werden, und man mäſtet ſie zu dieſem Behuf förmlich, wie bei uns die Gänſe, mit **Cucussu**. Weniger zeichnen ſie ſich dagegen durch die, von uns ſo ſehr geſchätzte, Friſche und Elaſticität des Körpers aus. An Grazie fehlt es ihnen nicht, und ihre Kleidung iſt meiſt prächtig, zuweilen ſelbſt geſchmackvoll. Was ich davon auf den Straßen an von Kopf bis zu den Füßen eingewickelten Damen geſehen, ſchien nie etwas Anziehendes zu verbergen. Viele zeigten ſich im Gegentheil nur abſtoßend und eckelhaft, und ich muß noch lachen, wenn ich einer derſelben gedenke, die außerordentlich groß und dick, mit ſonderbar weiß und ſchwarz gewundenen Strümpfen, ganz einer verkleideten Boaſchlange glich. Durchaus iſt dieſe ſtrenge Verſchleierung jedoch nicht zu verwerfen, nur müßte ſie ſich in civiliſirten Staaten allein auf die Alten und Häßlichen beſchränken. Die Naivität und der Mangel an Bildung der türkiſchen Frauen ſollen alle Vorſtellung überſteigen. Die Meiſten wiſſen durchaus nichts Anderes, als Stickereien und Eingemachtes zu fabriciren. Man verheirathet ſie in der Regel ſehr jung, wobei ſie der Bräutigam nicht eher als nach vollbrachter Ceremonie zu ſehen bekommt, was ſeine Unannehmlichkeiten haben mag. Dagegen kann er, da die Ehe bei ihnen kein religiöſes Sacrament, ſondern nur eine Civilverbindung iſt, ſie auch faſt ohne Umſtände wieder aufheben.

Eine der hieſigen Conſulardamen gab mir folgende Details über ihre erſte Audienz bei den Prinzeſſinnen im Bardo, und über die Feſtlichkeiten bei Vermählung einer Tochter des Bey's an den jetzigen Sapatapa.

„Im Schloßhofe angelangt,“ ſagte ſie, „wurden wir vom Miniſterſecretair des Bey's empfangen und bis zum Thore des zweiten Hofes von ihm begleitet. An der Doppelpforte des Harems hielten zwei Mamelucken Wache, und nachdem der eine, um uns anzumelden, einige Augenblicke entfernt geweſen war, kehrte er mit der Dolmetſcherin, einer Italienerin, zurück, die uns einlud, ihr zu folgen. Die Wände des Saals, in den wir traten, waren mit rothem Sammt und Goldſtickereien behangen, vergoldete Vogelbauer hingen von der Decke herab, und auch hier im Gynæceo waren die Wände mit Waffen aller Art bedeckt. Die Gemahlin des Bey ſaß, ſehr reich, aber nicht geſchmackvoll angezogen, uns gegenüber auf einer Ottomane, ſtand jedoch bei unſerm Eintritt ſogleich auf, und bat uns mit den Worten: Euer Eingang ſey geſegnet, und möget Ihr ſo lange verweilen als es Euch gefällt — neben ihr Platz zu nehmen.

Ihre Arme und Füße waren nackt; an den letztern trug ſie kleine geſtickte Pantoffeln, nur einen halben Zoll vorn übergeſchlagen, ſo daß ſie ſie mit dem herausſtehenden großen Zeh und dem nächſten feſthalten mußte, wenn ſie ging. Man ſah von unſerm Sitz in mehrere andere Zimmer, wo eine große Menge ſchwarzer und weißer Sclavinnen auf dem Boden ſaßen, theils ſchwatzend, theils ſich mit verſchiedenen Dingen beſchäftigend. Die ich nach und nach von ihnen geſehen, überſtiegen gewiß tauſend.“

„Jetzt erſchienen zwei junge Maurinnen, und begannen einen Tanz, der ſo häßlich, indecent, und ſo ungemein widerlich für uns war, daß ich ihn nicht zu beſchreiben vermag; doch als die Tänzerinnen, am Schluß dieſes gräßlichen Ballets, gar dem im Zimmer befindlichen ſchwarzen Eunuchen um den Hals fielen, und die frivolſten Stellungen mit ihm ausführten, wagten wir nicht länger hinzuſehen, und waren froh, als uns die Prinzeſſin in ein anderes Zimmer führte, um einige Erfriſchungen zu uns zu nehmen. Ich hatte mich, da ich mich vorher hierüber gut unterrichtet, ſo bunt und auffallend als möglich gekleidet, während meine Begleiterinnen, die zufällig einen nahen Verwandten betrauerten, ganz ſchwarz angezogen waren. Ich gefiel daher, wie es ſchien, der Fürſtin am beſten, denn ſie führte mich häufig an der Hand, und ließ mich fortwährend zum Eſſen auffordern. Zu dieſem Behuf war auf kleinen zuſammengeſtellten Tiſchen von Confitüren und Süßigkeiten alles, was das hieſige Land liefern kann, auch mit mehreren europäiſchen Delicateſſen untermiſcht, aufgetragen worden, und man langte nach Belieben zu, mußte ſich jedoch für Compottes wie Bonbons und heißes Gebäck gleichermaßen nur ſeiner Hände bedienen. Einzelne Servietten gab es nicht, doch ward ein türkiſches, ganz zuſammenhängendes Stück Servietten ausgebreitet, und uns zum Gebrauch vorgehalten. Nachdem wir von dieſem und jenem etwas genoſſen, ward der ganze Ueberreſt in Körbe gethan, für jede von uns anweſenden Damen gleich vertheilt und nach unſern Wohnungen geſchickt, was bei dieſen und ähnlichen Gelegenheiten jedesmal geſchieht. Während wir noch mit dem Eſſen beſchäftigt waren, erſchien der Bey, ſein Bruder und mehrere der Prinzen, ſahen uns eine Weile neugierig zu, und verließen dann wieder, ohne ein Wort geſprochen zu haben, das Zimmer. Die Präſentation ſchloß ſich mit einer Tour durch den ganzen Harem, deſſen Gemächer wir faſt alle auf gleiche Art verziert fanden; nur ein Schlafcabinet des Bey's fiel uns auf, weil ſeine Wände von oben bis unten mit kleinen Taſchenuhren verziert waren. Die Fürſtin begleitete uns bis an die letzte Thür ihrer Wohnung.“

„Ungleich intereſſanter war die Hochzeit. Die Feierlichkeiten fanden in dem ſchönen Marmorhofe vor dem Harem ſtatt, über welchen ein prachtvolles rothes Zeltdach ausgeſpannt war. An jedem der Eingänge der verſchiedenen Zimmer ſtanden Wachskerzen, die einen ganzen Fuß im Durchmeſſer hielten und mit grün und roth gewundenen Streifen bemalt waren. Ueber den ſpringenden Fontainen brannten in allen Farben viele hundert verſchiedenartige Lampen, und der Anblick der ganzen Scene erinnerte wirklich an die Erzählungen der Tauſend und einen Nacht. Unter dem Schall der Muſik ward die Braut auf einem Kiſſen von Goldbrocat von ihren Brüdern hereingetragen, und auf einen mitten im Hof ſtehenden alterthümlichen und ſehr koſtbaren Lehnſtuhl niedergeſetzt. Sie war außerordentlich reich und ſchwer angekleidet. Beſonders zeichnete ſich ein von Juwelen ſtrotzendes Diadem, prächtige Fußſpangen und blendende Armbänder dabei aus. Arme und Füße waren auch bei ihr nackt, unter der Sohle nebſt einem kleinen Theil der Seiten, ſo wie die Nägel an Fingern und Zehen mit Henna rothbraun, Augenbrauen und Augenlieder ſchwarz gefärbt. Sie erſchien mit geſchloſſenen Augen und durfte ſie an dieſem ganzen Tage nicht öffnen, ſo wie auch ihr Mann ſie während der drei erſten

Tage der Ehe gar nicht zu ſehen bekömmt. Neben ihr ſtanden zwei Tänzerinnen und vor ihr eine Negerin mit einem coloſſalen lackirten Becken, worauf nach und nach ſämmtliche ihr dargebrachte Geſchenke an Gold, Juwelen und ſonſtigen Koſtbarkeiten gelegt wurden, und dabei laut vorgeleſen, worin ſie beſtanden und von wem ſie kamen. Zwei große mit Diamanten beſetzte Flacons, ſo wie mehrere ſchwere Pakete mit gediegenem Golde ſchienen das Bedeutendſte darunter zu ſeyn. Alle zwei Stunden ward die Braut auf den nämlichen Kiſſen in ihre Gemächer zurückgetragen, dort umgekleidet und auf gleiche Weiſe auf den erwähnten Lehnſtuhl zurückgebracht, was den ganzen Tag ſo fortdauerte. Da es der Aermſten nun zugleich verboten iſt, an dieſem Tage Nahrung zu ſich zu nehmen, ſo ward durch die Schwere der Kleidung und des Geſchmeides, die Fatigue und das ſtrenge Faſten, die junge Frau mehrmals faſt ohnmächtig. Eine alte Negerin ſteckte ihr dann jedesmal eine Paſtille in den Mund, die ſie ſichtlich zu ſtärken ſchien. Die Bewirthung beſtand abermals nur aus Süßigkeiten und Bäckereien, Caffee, Chocolade, Limonade u. ſ. w., doch war der Bey diesmal geſprächiger und machte den freundlichſten Wirth, indem er mehrmals zu uns ſagte, wir wären hier in unſerm eignen Hauſe, und möchten thun, was uns Vergnügen mache. Er ergriff ſelbſt das Licht, um uns das Brautbett, aus weißem Atlas geſchmackvoll mit Gold geſtickt, zu zeigen, auf welches, da es ſehr hoch war, eine rothſammtene Treppe hinauf führte. Hierbei löſchte ihm das Licht aus, ſo daß wir eine ganze Zeit im Dunkeln ſtehen blieben, was man für eine ſehr üble Vorbedeutung hielt.“ *)

So weit die Frau Conſulin. Ich füge noch hinzu, daß nach hieſiger Sitte der Bräutigam

---

*) Es iſt ſonderbar genug, daß wirklich, wie man ſehen wird, der Bey bald darauf geſtorben, und des Sapatapa's Lage ſehr critiſch geworden iſt.

nicht, wie bei uns bei ſeiner jungen Frau ſchlafen darf. Es wird ihm nur eine halbe Stunde während des Tages vergönnt, um die Ehe ſchleunig zu vollziehen, während die andern Weiber vor der Thüre ſtehen bleiben. Iſt er in der verſtatteten halben Stunde nicht zum Zweck gekommen, ſo wird die Sache eine geraume Zeit lang aufgeſchoben, ehe er ſeiner Frau wieder nahen darf. Das Ceremoniell hierbei iſt, daß die Frau im Augenblick, wo der Mann zu ihr hereintritt, ihm die Hand küßt, worauf er ſeinen Fuß auf den ihren ſetzt; Beides nicht als Zeichen von Liebkoſung, ſondern von der angehenden Herrſchaft des Mannes. Die Prinzeſſin verweigerte jedoch diesmal, wegen ihres hohen Ranges, das Eine wie das Andere. Die übrige Ceremonie ging aber glücklich und mit allen materiellen Zeichen des Sieges (die hier de rigueur ſind) in der beſtimmten Zeit von ſtatten. Als die ſchöne **Kabbuhra** den alten **Basch-Mameluck** heirathete, geſchah das Gegentheil.

Die muhammedaniſchen Schönen ſollen zu Intriguen mit Chriſten ſehr geneigt ſeyn, aber die Gelegenheit dazu iſt deſto ſchwerer zu finden. Faſt allein auf den Hausterraſſen, wo ſie ſich viel aufhalten und häufig entſchleiern, iſt eine Zuſammenkunft möglich. In Algier fängt ſich alles dies ſehr zu ändern an, in Tunis herrſcht aber noch die alte Strenge. Ein Chriſt, welcher dennoch hier Mittel gefunden, die hübſche Frau eines Mauren allein zu ſprechen, frug ſie, was die Folge ſeyn könnte, wenn ihr Rendezvous entdeckt würde? „O,“ rief ſie, „nichts für Dich, Du verlierſt blos Deinen Kopf, aber mich führen ſie mit entſchleiertem Geſicht auf einem Eſel in der Stadt umher und erſäufen mich dann im See.“

Deſto ungehinderter kann man ſich den Jüdinnen nähern, die auch keineswegs zu den untraitablen gehören. Die beſte Gelegenheit, mit ihnen Bekanntſchaft zu machen, iſt, ſie auf ihrem Kirchhofe aufzuſuchen, wo ſie alle erſten Tage des Neumonds ſich ſehr zahlreich einfinden, jede mit einem Topfe aufgelöſten Kalkes verſehen, um die Leichenſteine ihrer Lieben friſch anzuweißen, eine Operation, welche, wie ſie glauben, die untenliegenden Seelen ungemein erfriſcht. Dieſer Kirchhof der Juden iſt in mehrerer Hinſicht merkwürdig und erſchien mir als höchſt elegant und anmuthig. Die Juden mauern über jedes Grab eine wohlverputzte glatte Steindecke, auf der ein kleines, etwas vertieftes, rundes oder viereckiges Marmormedaillon nur eine kurze Inſchrift enthält. Das nächſte Grab wird immer dicht an das letzte angereiht und genau in derſelben Höhe gehalten. Daraus entſtehen nun, auf dem ſehr großen Raume, den der Kirchhof einnimmt, da und dort förmliche Parkets, die ſo eben wie der ſchönſte Tanzboden ſind, und ſich von einander nur durch eine üppige Vegetation getrennt finden. Dieſe beſteht zwar aus bloßen Unkrautboskets, da ſie aber vom ſaftigſten Grün und voller Blüthen ſind, gleichen ſie ganz den verſchiedenen Shrubbs eines engliſchen Gartens.

Eine ſolche Dispoſition übertrifft ſo ſehr unſre ungracieuſen Grabhügel und Kreuze, daß ich im Namen des guten Geſchmacks ſehr wünſchte, wir ahmten in dieſer Hinſicht den tuneſiſchen Hebräern nach. Die zweite Merkwürdigkeit des Friedhofes iſt das Grab eines ſpaniſchen Geiſtlichen, einſt ein reicher Canonicus in Toledo, der, von der Inquiſition verurtheilt, hierher entfloh, und aus Liebe zu einer Jüdin, die er heirathete, den Glauben ſeiner jungen Frau annahm. Die Juden, ſtolz auf eine ſo glänzende Bekehrung, überhäuften ihn mit Schätzen, die er in philoſophiſcher Ruhe bis an ſeinen Tod genoß. Zu hoch hat er ſich indeſſen nicht angeſchlagen, obgleich er viel Geld hatte und ein Jude war, denn ſeine von ihm ſelbſt verfertigte Grabſchrift lautet, treu überſetzt, folgendermaßen:

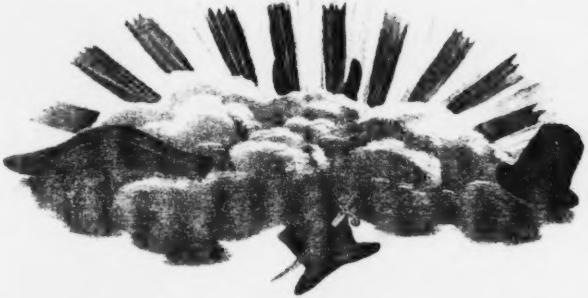
„Hier liegt das Nichts vom Nichts, Joſeph Medina.“

Ich ſchließe meinen Brief, der eine ähnliche Inſchrift verdient, mit etwas Reellerem, nämlich mit der herzlichſten Verſicherung der Freundſchaft und Hochachtung, die mich ſtets für Sie beſeelen werden.

Ihr

aufrichtigſt ergebener

H. S.



Le chapeau à cornes

Beilage zum siebenten Briefe. *)

LE CHAPEAU À CORNES.

Cantate nouvelle.

Choeur d'Israëlites.

Sur l'air: Je l'ai planté, je l'ai vu naitre.

Malheureux Juifs, versez des larmes!
C'en est fait de vos chapeaux ronds.
O jour de deuil! O jour d'allarmes!
Témoin du plus grand des affronts. (bis.)

---

*) Mit einer Abbildung.

Un Émissaire de la Police.

Sur l'air: Ce mouchoir, belle Raimonde.

Peuple Juif, couvrez votre tête,
De ce chapeau, de ce bonnet,
Du pouvoir je suis l'interprète,
Soyez soumis au grand décret . . . (bis.)

Recitatif du devin du village:

„Colin veut être brave,
„Il aime à se parer."
Quant sur le Sinaï la Puissance sans bornes,
A Moïse donna des loix pour ses enfans
Moïse descendit du mont avec deux cornes;
N'étez vous pas ses Descendans? (bis)

Choeur d'Israëlites.

Même air que ci-dessus.

Malheureux Juifs, versez des larmes!
C'en est fait de vos chapeaux ronds.

O jour de deuil! O jour d'allarmes!
Témoin du plus grand des affronts. (bis.)

Complainte des jeunes Israëlites à leurs Amantes.

Sur l'air: que j'aime à voir les hirondelles.

Pleurez, Descendantes jolies
D'Esther, de Ruth et de Sara;
Gémissez, nos douces amies,
Du grand coup, qui nous accabla.
Hélas! nos malheurs sont sans bornes;
On nous oblige, malgré nous,
De porter des chapeaux à cornes —
Avant que d'être vos époux. (bis.)

Réponse des jeunes Juifs à leurs amans.

Sur l'air: Gia la notte s'avvicina etc.

Ah! vos amantes désolées
Ne cessent de vous répéter:

„Vos têtes bien ou mal coiffées,
„Ne vous empechent pas d'aimer.
„Le tendre amour n'a point de bornes,
„Du sort il sait braver les coups
„Et craint-on des chapeaux à cornes —
„Lorsqu'on désire d'être époux? (bis.)

Choeur d'Israëlites.

Même air que ci-dessus.

Malheureux Juifs, versez des larmes!
C'en est fait de vos chapeaux ronds.
O jour de deuil! O jour d'allarmes!
Témoin du plus grand des affronts! (bis.)

Complainte des Juifs mariées à leurs femmes.

Sur l'air: La nuit ne calme pas les peines.

Pleurez sur nos peines cruelles,
Femmes, le malheur nous poursuit:

Désormais vos époux fidèles
Ne seront qu'en bonnet de nuit;
Car leur honte serait sans bornes,
Si l'on disait, parlant de nous:
„A leur tour des chapeaux à cornes —
„Ornent le front de ces époux! . . . (bis.)"

Réponse des femmes mariées à leurs époux.

Sur l'air: A voyager passant sa vie.

Fils de Jacob, pourquoi ces plaintes?
Pourquoi ces pleurs et ces régrèts?
Fils de Jacob, calmez vos craintes,
Jettez loin de vous ces bonnets.
La douleur doit avoir des bornes,
Sauvez vos frères d'embarras,
Reprenez les chapeaux à cornes —
Tant de chrétiens n'en ont-ils pas? (bis.)

Choeur d'Israëlites.

Même air que ci-dessus.

Malheureux Juifs, versez des larmes!
C'en est fait de nos chapeaux ronds.
O jour de deuil! O jour d'allarmes!
Témoin du plus grand des affronts!

Achter Brief.

An die Frau Fürſtin von P..... M.....

Tunis, den 15. Mai 1835.

Liebe Lucie!

Du erhältſt beiliegend einen von J.... angefertigten Auszug aus meinen Tagebüchern, der Dich ſummariſch von den Begebenheiten des letzten Monats unterrichten wird, und ich kann jetzt fortfahren, mich von dem Neueſten mit Dir zu unterhalten. Zeit habe ich dazu, denn ſeit vierzehn Tagen ſchon iſt das Wetter ſibiriſch, und giebt wenig Verſuchung die Stube zu verlaſſen. Kälte, Wind und Regen, ein kaum mehr zu paſſirender, kohlſchwarzer und fußtiefer Schmutz in den Straßen, mit dem abſcheulichſten Geruch verbunden, der die ganze Atmoſphäre erfüllt, erreichen einen wahrhaft furchtbaren Grad. Nicht nur das Riechfläſchchen, nein, auch die Rumflaſche muß man beim Ausgehn umhängen, um ſich gegen die contagiöſen Einflüſſe dieſer abſcheulichen Ausdünſtungen zu verwahren. So ſind die Güter der Welt immer übel vertheilt! Was hier ein Greuel iſt, würde bei uns eine ganze Quadratmeile Sand, durch wohlthätige Miſchung, in eine lachende Flur umwandeln; und ich glaube, wenn ich meinem Garteninſpector die Wahl zwiſchen einem Extrazuſchuß von 20,000 Thalern, oder dem Geſchenk alles Tuneſiſchen Straßenkothes laſſen könnte, er würde mit Eifer nach dem letztern greifen.

Während mehrerer Tage wagte ich mich nur einmal hinaus, um eine ſpaniſche **Olla potrida**, von der ſchönen Madame Catharina de Montes angeordnet, zu genießen. Die übrige Zeit ward zum Leſen benutzt, wozu mir früher nicht ſo viel Muße übrig geblieben iſt. Bei dieſer Gelegenheit fiel mir ein Buch in die Hände, worin ſich ein höchſt intereſſanter Artikel über die dramatiſche Kunſt der Indier befindet. Da es ſich hier um eine weibliche Heldin handelt, ſo muß ich Dir etwas davon mittheilen, und Du wirſt am beſten entſcheiden können, ob der indiſche Autor das weibliche Geſchlecht genau gekannt hat. Was mich betrifft, ſo muß ich, jemehr ich von der indiſchen Literatur erfahre, immer mehr über das dichteriſche und metaphyſiſche Genie dieſer Nation erſtaunen, die auch im Drama ſchon vor Jahrtauſenden eine Höhe erreicht hatte, der ſeitdem nur Shakeſpeare und Calderon gleich gekommen ſind. Und noch merkwürdiger iſt es, daß Jene längſt in feſten Regeln aufgeſtellt, was dieſe beiden Dichter, als ſie die enggezogenen Grenzen des griechiſchen Drama's verließen, nur durch Inſpiration errathen zu haben ſcheinen. Dahin gehören auch die verſchiedenen Gradationen der höhern und niedern Sprachweiſe, die ſie ihren Perſonen, nach Maßgabe ihrer Stellung, in den Mund legen; was bei den Indiern noch viel weiter getrieben wurde, als es Shakeſpeare z. B. ſich zu erlauben getraute, denn ihre Helden ſprechen ſogar Sanskrit, was wahrſcheinlich zwei Drittheile des Auditoriums gar nicht verſtanden, und ſo herab bis zu dem Patois der gemeinſten Claſſe.

Was ich Dir aber eigentlich mittheilen wollte, iſt das Recept zu einer Theater- oder vielmehr dramatiſchen Heldin, von der folgende zwanzig Eigenſchaften, nicht mehr und nicht weniger, verlangt werden. 1) Schönheit, 2) Jugend, 3) das Auffallende, 4) Sanftmuth, 5) Treue, 6) muß ſie die Bewegung einer Seele zeigen, die erwacht, und ſich ſelbſt noch unbewußt, die Liebe ſucht, 7) das Wachſen der Emotionen, den ſüßen Schauer, das plötzliche Erröthen und Erblaſſen, 8) das Auflodern eines Herzens, das ſich ſeinem

Herrn unterwerfen will, 9) die halbſpottende Luſtigkeit, welche das ganze Benehmen eines Liebhabers, ſeine Bemühungen und Betheurungen parodirt, 10) der Ausdruck des Begehrens, der ſich im Blick, im Zittern der Stimme, in der Bewegung des ganzen Weſens kund giebt, 11) das Vergeſſen der ganzen Welt umher, die unwillkührliche Zerſtreuung, die träumende Abweſenheit, welche die eingetretene Leidenſchaft charakteriſirt, 12) der noch höhere Grad, die Nichtsbeachtung ſeiner ſelbſt, das Unzuſammenhängende der Handlungen, die Vernachläßigung aller Dinge, ja ſelbſt des Putzes! 13) die jetzt folgende Ungewißheit und Unruhe, 14) das letzte Auflodern des jungfräulichen Stolzes, 15) die Abwechſelung von Zorn und Zärtlichkeit, Bitterkeit und Freude, 16) der ſtillſchweigende Ausdruck erhörter Liebe, 17) ein Rückfall und die Affectation, die Liebkoſungen deſſen zurückzuſtoßen, den man innerlich anbetet, 18) die Schamhaftigkeit, welche noch zu täuſchen, und die im Grund der Seele arbeitenden heftigſten Begierden zu verbergen ſucht, **19)** der Triumph — die Eröffnung, das Aufblühn der Seele und aller Sinne, **20)** die glückliche Zeit, wo man die Seeligkeit, die man gibt und empfängt, nicht mehr verbirgt, ſondern kühn zur Schau trägt; wo man ſich ſchmückt, um noch mehr geliebt zu werden, um noch beſſer zu gefallen, um den Rauſch noch zu vermehren und fortdauern zu laſſen, dem man ſich ſelbſt mit vollem Entzücken überläßt.

Ich frage nun, ob nicht Shakeſpeare, ohne von dieſer genauen und bewunderungswürdigen, indiſchen Analyſe ein Wort zu wiſſen, nur von ſeinem ſchöpferiſchen Genius geleitet, in ſeiner Julia faſt genau derſelben Vorſchrift gefolgt iſt? Warum auch nicht? Der Menſch bleibt immer der nämliche, ſo viele Jahrtauſende über ihn hinrollen, und wie es Göthe ſagt:

> „Greift nur hinein ins volle Menſchenleben!
> ein Jeder lebt's, nicht Vielen iſt's bekannt,
> und wo ihr's packt, da iſt's intereſſant.“

Auch zu den komiſchen Charakteren finden ſich herrliche Vorſchriften, nur die draſtiſchen Horreurs unſerer Bühne, die namentlich jetzt nicht gräßlich genug mehr erfunden werden können, waren dieſem ſanften Volke fremd. Nichts dem Aehnliches wollten ſie dulden; Marter, Tod, Mord und Blut, durften nie die ihnen vorgeführten Bilder verunreinigen, nur die Schmerzen und Freuden der Seele durften dem Publikum vorgeführt werden.

Es kam mir faſt wie eine Satyre vor, gleich darauf eine Abhandlung über den Dampf zu leſen. Ein Gaſthof in den vereinigten Staaten wird in dieſer Notiz angeführt, wo, bis auf den Wirth, Alles durch dieſen neuen nervus rerum bewerkſtelligt wird. Dampf trägt die Effecten der Fremden auf ihre Zimmer, putzt ihre Röcke und Stiefeln, wie Meſſer und Tiſchgeſchirr; kehrt die Stuben aus, bedient bei Tiſch, verſieht das Kochgeſchäft, feuert, klingelt zum Eſſen, macht Holz klein u. ſ. w., und führt die Gäſte noch ſpazieren.

Ich wünſchte, wir hätten eine ſolche Univerſalmaſchine in Tunis, wo man ſie beſſer als irgend ſonſt wo gebrauchen könnte; denn hier hat ſelbſt die Despotie, der Alles zu Gebote ſteht, noch nicht gelernt, ſich eine nur halb comfortable Exiſtenz zu verſchaffen.

Als der Regen etwas nachließ, machte ich in Geſellſchaft des jungen Nyſſen einen Beſuch bei Herrn Raffo im Bardo. Er befand ſich bei dem kranken Bey, und wir mußten daher wieder eine geraume Zeit in ſeinen Zimmern auf ihn warten. Mit einiger Verwunderung bemerkte ich unter uns, auf den verwilderten Dachterraſſen vieler zuſammenhängenden Häuſer der Reſidenz, die hoch mit Gras bewachſen waren, verſchiedene Pferde und Mauleſel ruhig weiden; ein menſchliches Weſen war dagegen nirgends zu erblicken. Außer den bereits bei meiner erſten Präſentation erwähnten Schlachtſtücken und nackten Figuren im Appartement des Miniſter-Secretairs fand ich heute auch noch einige katholiſche, geiſtliche Bilder vor. Sie waren zwar in die Bedientenſtube relegirt worden, gaben aber auch dort noch, im Palaſt eines türkiſchen Souverains, immer einen auffallenden Gegenſtand ab. Sobald Herr Raſſo ſich von ſeinen Dienſtgeſchäften loszumachen im Stande war, empfing er uns mit vieler Artigkeit, und beſtand darauf, uns ſelbſt im Bardo umherzuführen, den wir genauer zu beſehen, den Wunſch geäußert hatten. Ein Sommerpavillon des Bey's zog dort beſonders unſre Aufmerkſamkeit auf ſich. Obgleich außerordentlich bunt, denn die Wände waren mit rothem Seidenzeuge tapezirt, die Vorhänge gelb, und der Beſchlag der Ottomanen kornblumenblau, ſo machte doch das Ganze eine reiche und glänzende Wirkung. Von der vergoldeten Decke herab hingen mehrere zierliche Vogelbauer, in Vaſenform und andern launigen Geſtalten; alterthümliche, und auch zwei ganz moderne Pariſer Pendülen waren in den Ecken vertheilt, und ein Theil der Wände mit koſtbaren Waffen geſchmückt. Die Haken, an welchen ſie hingen, wurden von farbigen Bandroſetten verdeckt, und hinter jedem Gewehre befand ſich ein Paket fertiger Patronen. Der große Salon hatte (ganz gegen die hier übliche Weiſe, nach außen nur einige kleine vergitterte Fenſteröffnungen anzubringen) eine durch ſeine ganze Länge fortlaufende Glaswand aus ſchönen Spiegelſcheiben, die nur durch ſchmale hölzerne Querpfoſten getrennt und zuſammengehalten wurde. Dieſes gab dem Zimmer etwas ungemein Heiteres, und man glaubte die prachtvolle Ausſicht auf den See und die Berge faſt im Freien zu genießen. Der Boden war mit kunſtreich gearbeiteten, dichten, in Farben ſchön gemuſterten Strohmatten belegt, die nur in Indien von ähnlicher Güte angefertigt werden, und Kühle und Weiche zugleich vereinigen. (Ich ſchicke Dir eine große Kiſte davon.) Die Ställe, welche nur aus vorn offenen Gewölben, jedes für ein Pferd und einen Mauleſel beſtehen, und einen viereckigen großen Hof umſchließen, fanden wir ziemlich leer, da der größte Theil der Pferde auf der Weide iſt. Einigen der ausgezeichnetſten waren die Mähnen mit rothen oder blauen Schnüren und Quaſten zierlich durchflochten, und die meiſten auf den Knieen und an den Gelenken gebrannt, welches zum Theil daher kommt, daß Jeder, der ein gutes Pferd beſitzt, es auf dieſe Art zu verunſtalten ſucht, um glauben zu machen, es habe einen Fehler, damit es vom Bardo aus nicht requirirt werde; es hilft aber dieſe Liſt jetzt eben ſo wenig mehr, als bei uns das Selbſtmütiliren den Rekruten. Das Intereſſanteſte für uns an dieſem Ort war ein ſehr nachläßig verſchloſſener, herrlicher Löwe, ſo groß, wie ich noch keinen geſehen. Man hatte nach muſelmänniſcher Weiſe wahrſcheinlich geglaubt, daß für den König der Thiere eine Frau nicht genug ſey, und vier ſtattliche Löwinnen theilten daher mit ihm ſein geräumiges Gewölbe. Er war noch in vollſter Jugendkraft, glatt wie ein Aal, und majeſtätiſch wie ein Sultan. Den Verſuchen eines Beduinen, ihn durch Stoßen mit dem Stock zum Aufſtehen zu zwingen, ſetzte er nur einen ruhigen und verachtenden Blick entgegen, kaum die Oberlippe etwas hebend, um ſeine furchtbaren Fänge zu zeigen; eine der Löwinnen ergriff dagegen ſeine Partie deſto eifriger, und ſprang laut brüllend, mit offnem Rachen gegen das wackliche Gitter, während ſich das Oberhaupt der Familie mit aller Indolenz eines guten Türken ruhig zum Schlafen ausſtreckte. Die nur einige Monate alte Nachkommenſchaft, Bruder und Schweſter, liefen ganz frei mitten unter mehreren im Hofe angebundenen ſtehenden Pferden umher, die hier an des Löwen Anblick und Gebrüll wahrſcheinlich ſchon zu gewöhnt ſind, um ſich länger davor zu entſetzen.

Auch die Beſichtigung des Sattel- und Zaumzeuges fanden wir unterhaltend. Man ſieht Garnituren darunter, deren bloße Stickerei, goldene und ſilberne Beſchläge mit Türkis oder Korallen verziert, bis an 20,000 Piaſter koſten. Die Sättel ſind hier nicht, wie bei uns, feſt mit Leder beſchlagen, ſondern über das rohe, mit Riemen verbundene Holzgeſtell iſt ein genau paſſender, gepolſterter und durchnähter Ueberzug von Sammt und Stickerei ſo gezogen, daß er Eins mit dem Uebrigen zu ſeyn ſcheint, aber dennoch loſe bleibt. Dies macht den Transport dieſer Sättel ſehr bequem, da man den koſtbaren Ueberzug leicht im Koffer verwahren, und das Geſtelle, ohne Furcht der Beſchädigung überall aufpacken oder anhängen kann. Will man ſich aber des Sattels auf der Reiſe ſelbſt bedienen, ſo hat man zu dieſem Behuf noch einen ordinairen, ebenfalls gepolſterten Ueberzug von gewöhnlichem Leder, der zum Gebrauch dieſelben Dienſte thut.

Du kannſt Dir denken, wie intereſſant es mir war, den Schauplatz der Abenteuer meines Freundes Juſſuf ſo von Nahem zu betrachten. Leider durfte ich indeß hier weder ſeinen Namen nennen, um noch mehr Erkundigungen über ihn einzuziehen, noch nach den Souterrains fragen, wo die Leichname der letzten Regentenfamilie, durch die jetzt regierenden Fürſten eigenhändig executirt, liegen. Doch erkannte ich im Uebrigen Manches wieder, was mir aus Juſſufs Erzählungen ſchon bekannt war. Nur der Luxus und die Pracht jener Zeit haben ſich traurig geändert und weder ein Juſſuf noch Roduin gleichender Mameluck war mehr zu ſehn; die ſchöne Kabbuhra aber verbargen die dreifachen Gitter des Harems.

Den folgenden Tag benutzten wir zu einem Spazierritt mit Herrn de Montes, ſeiner Frau und Schwägerin, welche letzteren Beide zum erſtenmal dieſe Leibesübung zu unternehmen wagten, wobei wir ihren Muth, Ausdauer und Gewandtheit gleich ſehr bewundern mußten. Die erſte Station war ein Garten und Villa des Mamelucken Muhammed Seruch, wo wir eine mauriſche Collation von Süßigkeiten aller Art einnehmen mußten, die übrigens ganz auf europäiſche Weiſe ſervirt wurden. Der Paillo mit dem angrenzenden Saal dieſes Hauſes waren ausgezeichnet ſchön und freundlich. Außer einem Ueberfluß an marmornen

Fontainen, Säulen und gemuſterten Fußböden, fanden wir die kunſtreiche Gypsarbeit der Decke, durch eine nur ſparſam, aber ſehr geſchmackvoll angebrachte bunte Bemalung derſelben, in ihrem Effect noch ungemein erhöht, und das anmuthige Bild durch hochgehangene ſchräge Spiegel vielfach verdoppelt. Seltſam contraſtirte dagegen der rothe Tuchbeſchlag der Ottomanen, der, obgleich im täglichen Gebrauch, überall von den Motten zerfreſſen war. Dieſe Anomalien bemerkt man aber in den hieſigen Ländern faſt durchgängig, ſelbſt im Bardo, wo Schutt und Kehrichthaufen, Marmor, Vergoldung und Miſt, elegante Hofleute und zerlumpte Bettler, Alles ſich brüderlich unter einander miſchen. Nur die Privatzimmer des Bey's machten, in dieſer Hinſicht, von dem, was ich bisher geſehen, einen nachahmungswerthen Unterſchied; denn dieſe hätten in Wahrheit nirgends beſſer gehalten ſeyn können. Der Beſitzer der genannten Villa ſteht hoch in der Gunſt des Paſcha's, obgleich dieſer ſeinen Vater, auf Anſtiften und falſche Anklage des damaligen Günſtlings, erwürgen und alle ſeine Güter einziehen ließ. Nach dem Sturze jenes Miniſters hat er ſie dem Sohne größtentheils wiedergegeben, denn das Schaukelſyſtem herrſcht hier fortwährend für die Großen; heute im Staube, morgen in der luftigen Höhe.

Von der Villa ſetzten wir unſern Weg über ziemlich einförmige Weiden, wo ein für die Anfängerinnen höchſt kühner Galopp verſucht und ſelbſt ein kleiner Unglücksfall der ſchönen Helena (ich ſpreche wie ein Orakel in dunkeln Worten) mit ungemeiner Grazie ausgeführt wurde — nach den impoſanten Ruinen des großen carthagiſchen Aquaducts fort, der, ein Rieſenwerk des Alterthums, einſt über zehn deutſche Meilen weit die Quellen des Sauwan bis Carthago führte. Ein bedeutender Theil deſſelben ſteht an dieſer Stelle noch aufrecht, doch iſt er leider faſt überall ſeiner Bekleidung von brillantirt behauenen Quadern beraubt worden. Die meiſten dieſer nackten viereckigen Pfeiler, welche bis an 70 bis 90 Fuß Höhe erreichen, und mit der Bekleidung 12 bis 16 Fuß im Durchmeſſer hielten, beſtehen aus einer eiſenharten Miſchung von Mörtel, Kies, Puzzolanerde und ganz kleinen Steinen, in der man deutlich die tiefen Löcher ſieht, worin hölzerne Dübel die äußern Quadern feſthielten. Den gewölbten Canal oben darüber, in welchem das Waſſer floß, fand ich 5 Fuß hoch, und 2 ½ Fuß breit; die Waſſermarke war 3 Fuß hoch, und an verſchiedenen Orten ſah man Oeffnungen angebracht, vielleicht um den Luftzug darüber hingehen zu laſſen, oder um die Reinigung beſſer bewerkſtelligen zu können. Einige Theile der langen Reihe Bögen erſchienen offenbar von neuerer Bauart, und als eine ſchon in früheren Zeiten gemachte Reparatur. Hier waren die Pfeiler, auf die gewöhnliche Weiſe römiſcher Bauwerke nicht aus der erwähnten Compoſition, ſondern ganz aus Quadern aufgeführt, und man kann ſich an Ort und Stelle daher der Ueberzeugung nicht erwehren, daß der ältere Theil des Aquaducts carthagiſchen, und nur der letztere römiſchen Urſprungs ſey, obgleich Herr Falbe in ſeinem ſonſt ſchätzbaren Werke über Carthago, gegen Dr. Shaw's Anſicht, behauptet, die Waſſerleitung rühre aus der römiſchen Kaiſerzeit her. Sein Hauptgrund dafür iſt, daß Appian, in ſeiner Relation der letzten Belagerung und Zerſtörung Carthago's, dieſes Aquaducts nicht erwähnt, da es doch für Scipio ungemein wichtig geweſen wäre, die belagerte Stadt, durch Unterbrechung des Waſſerlaufs ihres nöthigen Bedürfniſſes zu berauben. Die Bemerkung iſt nicht ohne Gewicht, bleibt aber bei alle dem immer nur ein negatives Beweismittel, und Jeder weiß, daß Hiſtoriker oft noch Wichtigeres zu erwähnen vergeſſen haben. Dies verdienet aber hier um ſo mehr Berückſichtigung, da die ganze Stellung des römiſchen Feldherrn vor Carthago und die Ausdehnung derſelben noch immer ſehr problematiſch bleiben. Hier muß alſo allein der Glaube entſcheiden. Wie Herr Falbe aber gegen allen Augenſchein, und trotz der vorhandenen, deutlich vom **Sauwan** bis zu den Hügeln von Ariana, und von da bis Carthago zu verfolgenden Ruinen eines großen Aquaducts dennoch annehmen kann: daß dieſer nicht vom **Sauwan**, ſondern von den Hügeln von Ariana aus, wo es gar keine Quellen gibt, zuſammengelaufenes Regenwaſſer nach Carthago gebracht habe — iſt mir und Allen, die die Localität kennen, vollkommen unbegreiflich. Herr Falbe ſagt: es ſcheine ihm unnatürlich, daß man einen ſo großen Umweg, wie der über Ariana ſey, genommen haben ſollte, und wenn man die reichen Quellen des **Sauwan** nach Carthago hätte leiten wollen, ſo würde man es gewiß in näherer Linie über Tunis bewerkſtelligt haben. Es iſt möglich, daß, wenn die erſten Erbauer mit Herrn Falbe's gutem Rath beglückt worden wären, ſie demſelben Folge geleiſtet haben würden; das Factum liegt aber jetzt klar vor Augen, daß ſie nämlich in der That ihre Waſſerleitung über Ariana geführt haben, und da dies nicht abgeleugnet werden kann, ſo muß man vermuthen, daß ſie ganz gute, obgleich Herrn Falbe und uns unbekannte Gründe dazu gehabt haben müſſen, den gemachten Umweg zu wählen; denn ſonſt würde man jenem Arzte gleichen, der von ſeinem geſtorbenen Patienten behauptete, daß nach den Regeln der Kunſt ſein Tod eine Unmöglichkeit ſey.

Wir kehrten, bei dem wunderthätigen Grabe eines berühmten Heiligen, und einigen ſchönen Porphyrſäulen vorbeireitend, über die **Manuba** zurück, deren verfallener Glanz und vernachläßigte, aber immer noch mit einem Walde blühender Orangenbäume prangende Gärten, einen melancholiſchen Eindruck zurücklaſſen. Man findet hier einige hohe Pinien, nebſt gleich großen Maulbeerbäumen, und eine ausgezeichnet ſchöne Palme, die jetzt voll goldgelber Fruchttrauben hing, die erſten, welche wir bisher ſahen, die indeß auch nur für das Auge ſind, denn ſie erreichen nicht die hinlängliche Reife, um genoſſen werden zu können.

Die weiten Baſſins in den inneren Höfen waren mit einem ſchlammigen, übelriechenden Waſſer angefüllt, und an den Wänden der Gebäude ſah man aller Orten Verheerungen der Feuchtigkeit. In dieſen Villen, groß oder klein, befindet ſich ſtets — und gewöhnlich auf dem am meiſten in die Augen fallenden Platze — ein ſchwerfälliges Druckwerk für die Circulirung des Waſſers, welches ein blindes Pferd, Eſel oder Cameel, im Kreiſe umhergehend dreht. Auch hier war es gerade an dem Ort angebracht, von dem man uns ſagte, daß er der Lieblingsaufenthalt Hammuda Paſcha's geweſen ſey, der dieſen Palaſt erbaute. Die Unempfindlichkeit der ſonſt ſo luxuriöſen und wollüſtigen Muhammedaner für dergleichen Unannehmlichkeiten, Schmutz, Geſtank u. ſ. w., die doch größtentheils ſo leicht zu entfernen wären, iſt charakteriſtiſch. Als eine beſondere Merkwürdigkeit der Manuba wird der dortige Hauptſaal angeſehen, wegen der Menge des darin verſchwendeten Marmors aller Farben, und der bunten

Glasfenſter, in welchen ein ſchönes Roſaroth und Grasgrün vorherrſcht. Ehe wir das Schloß verließen, brachte man den Damen noch duftende Blumenbouquets, und bewirthete uns mit einigen Erdbeeren, deren Geſchmack jedoch den europäiſchen ſehr nachſtand.

Kurz vor der Stadt begegneten wir drei bis vier europäiſchen Aerzten aus Tunis, die zu einer Conſultation über den höchſt beunruhigenden Geſundheitszuſtand des Bey's nach dem Bardo gerufen worden waren. Man iſt nicht unbeſorgt, daß bei ſeinem bald zu erwartenden Tode blutige Unruhen entſtehen könnten, da die Thronfolge nicht genau beſtimmt iſt. Die neuen Truppen, ſagt man, ſeyen durch den Sapatapa für den Sohn des Bey's gewonnen, Hof und Volk dagegen für Sidi Mustapha, und der Ausgang daher ſehr ungewiß.

Der ſterbende Bey hat noch die Güte gehabt, mir einen Amra (Firman) zur Bereiſung ſeines Reichs, einen ſeiner Mamelucken-Offiziere zur

Begleitung, und vier ſeiner Pferde zum Gebrauch, ſo lange ich im Lande verweile, zu ſenden. Hier die Ueberſetzung des Firmans:

„Gott ſey Lob. Angebetet ſey unſer Herr **Muhammed** und allen ſeinen Freunden Unſern Gruß.

Dieſer **Amra** iſt den Händen Unſres Sohnes, des Mameluckken übergeben, den Wir beordern, den P. H. S., Unſern Gaſt, nach dem **Sauwan**, ſeinen Gegenſtänden und Ausſichten nebſt andern beliebigen Theilen Unſeres Reichs zu begleiten, damit er wohlbewacht werde unterwegs, und empfehlen Wir Unſerm Sohne dem Scheich von **Sauwan** und **Uchil**, daß er ihm beiſtehe, und alle Gefälligkeit für ihn habe, und ihm Alles verſchaffe, was er gebrauche. Und gleichermaßen geht dies an Alle, die den gegenwärtigen Unſern **Amra** leſen, daß ſie den P. beſchützen und alle Sorgfalt für ihn haben, und alle Dienſte leiſten, die nöthig werden könnten. — Gruß.

Von dem Niedrigſten vor Gott, **Hassan, Pascha, Bey**, den der Himmel beſchützen möge. Amen. Am 17. **Moharrem el Harran** im Jahr 1251.“

Da es nicht gerathen iſt, ſo lange die jetzige Ungewißheit dauert, eine weite Tour ins Innere zu unternehmen, und ich auch nicht gern um die Feierlichkeiten kommen will, die der Tod des Bey und die Thronbeſteigung ſeines Nachfolgers ohne Zweifel mit ſich führen werden, ſo ließ ich vor der Hand noch den Mamelucken und **Amra** zu Hauſe, und benutzte blos die Pferde, um mit J.... und dem jungen Herrn Nyſſen die lang aufgeſchobene Excurſion nach dem, nur zwei deutſche Meilen von Tunis entfernten Carthago zu machen.

Zu Deiner Notiz hier nur einige vorläufige Eingangsworte.

Die Küſte, nach der wir uns begaben, bildet eine Halbinſel; rechts vom See von Tunis und dem Golf, welche beide nur der ſchmale Damm der Goletta trennt; vorn vom hohen Meer, links von dem großen Salzſee **Sebkha dal Sukkara**, eingefaßt. Die ganze Halbinſel hat ungefähr acht deutſche Meilen im Umfang, und an ihrer Spitze lag auf drei Hügeln Carthago, dem die alten Schriftſteller einen Umfang von 6 bis 8 Stunden und ſelbſt noch mehr zuſchreiben. Ueber die Details der Lage der Stadt und ihrer Hauptpuncte herrſcht noch immer große Ungewißheit. So nimmt z. B. der Doctor Shaw, der vor hundert Jahren hier war, und immer noch eine der beſten Autoritäten für die Barbarei geblieben iſt, den Dutzende von Reiſebeſchreibern ſeitdem ausgeſchrieben haben, ſo wie auch d'Anville, mit Beſtimmtheit an, daß der Hafen nordweſtlich von der Stadt ſich befunden, wo jetzt das fruchtbare Thal der Marſa ſich ausbreitet; die Neueren dagegen, Chateaubriand, Falbe und Andere glauben — und ohne Zweifel mit Recht — daß dieſer Hafen gerade entgegengeſetzt, ſüdöſtlich der Stadt gelegen habe. Nur über das Emplacement der Citadelle, **Byrsa** genannt, und des berühmten

Tempels des Aesculap's, welche beide den höchſten Hügel mitten in der Stadt krönten, iſt man ziemlich allgemein einig geworden. So viel über die Lage. Was die Geſchichte betrifft, ſo weißt du, daß Carthago die Ehre hatte 800 Jahr vor Chriſto von einer Dame geſtiftet zu werden; daß der größte aller Feldherrn ſpäter nahe daran war es zur Herrſcherin der Welt zu machen; daß es endlich von dem zweiten Scipio erobert und ſiebenzehn Tage lang niedergebrannt wurde; daß es einige hundert Jahre ſpäter wieder als die römiſche Hauptſtadt Afrika's in neuer Blüthe ſtand; und endlich im fünften Jahrhunderte abermals von den Vandalen zerſtört, und dann die Reſidenz Genſerichs wurde, dieſer zweiten Geißel Gottes, der ſich in grauſamer Melancholie ſelbſt dafür anſah, und als ihn, bei einer ſeiner Expeditionen der Steuermann fragte, wohin die Fahrt gerichtet werden ſolle, und welches Volk er zu bekriegen gedenke, lakoniſch erwiederte: „Das Volk, dem uns der Zufall entgegen führen wird, weil

Gott in dieſem Augenblick ſeinen Zornblick auf daſſelbe geworfen hat.“ Ungefähr achtzig Jahr ſpäter verjagte der berühmte Beliſar, von dem die Geſchichte, wie Chateaubriand bemerkt, uns lange ein ſo hübſches Mährchen erzählt hat, die Vandalen aus Afrika, und unterwarf Carthago wieder der römiſchen Herrſchaft, bis am Ende des ſiebenten Jahrhunderts die unglückliche Stadt von den Arabern zum letztenmal und auf immer vernichtet wurde.

Der Tag, den ich zur Beſichtigung ihrer Ueberreſte gewählt, war für den ſchwermüthigen Anblick der weiten Trümmer einer der berühmteſten Orte der Welt gut geeignet. Ein ſchwarzer Himmel, eine graue, trübe, kühle Luft lag über Meer und Land. Obgleich nichts als Steinhaufen und Gruppen einzelner Mauerſtücke mit unterirdiſchen Gewölben und Waſſerbehältern von allen drei Carthago's, dem puniſchen, dem römiſchen, und dem vandaliſchen Genſerich's übrig ſind — ſo bietet doch, wenn man in der Mitte des Ganzen auf dem Hügel der ſupponirten **Byrsa** und des dem Aeskulap geweihten Tempels ſteht, die in einem Umfang von fünf bis ſechs Stunden zerſtreute Maſſe niedergeworfener Ruinen, einen Anblick dar, der jede fühlende Seele tief bewegen muß. Ich möchte allen rathen, die dieſen Punkt beſuchen, ſich gleich mir, am Saume des jetzt mit rothem Mohn durchwirkten Gerſtenfeldes, das die Stätte der alten Citadelle bedeckt, in die duftenden Kräuter niederzuwerfen, und hier — das Cap bon mit dem Felſenamphitheater des Hammamlief am Horizont, den Golf und die Feſtung Goletta mit ihrer ſtolzen Reihe Schiffe im Mittelgrunde, die Reſte der großen Tempel, den Hafen und Cothon der einſtigen Herrſcherin der Meere zu ſeinen Füßen — Chateaubriand's poetiſche Erzählung der Geſchichte Carthago's von Dido bis auf den heiligen Ludwig zu leſen. Es iſt ſüß, hier an Ort und Stelle ſelbſt, die imaginairen Leiden der ſchönen Königin zu beklagen, der des Dichters Fiction Unſterblichkeit gab; an des edlen

Regulus republikaniſcher Größe ſich zu ſtärken; dem großen Hannibal in ſeinem langen beiſpielloſen Glück zu folgen, und mit tiefem Herzensſchmerz das Ende einer ſo erhabenen Laufbahn zu betrauern; von Sophonisbe's Muth und Liebreiz entzückt, dem Heldentode dieſer verführeriſchen ächt weiblichen Geſtalt des Alterthums eine Thräne des Mitleids zu weihen; erſchüttert der Macht der Nemeſis inne zu werden, die nach mehr als einem halben Jahrtauſend von dem zum drittenmal aus ſeiner Aſche erſtandenen Carthago, unter des barbariſchen Vandalen Anführung eine furchtbare Flotte ausſendete, daſſelbe Rom plündernd zu zerſtören, das einſt ſo erbarmungslos die Rivalin ſeiner Größe vernichtete; und zuletzt ſich zu fragen: Was iſt der Zweck von allem dem geweſen, warum hat dies unglückliche Land durch ſo viel Qualen gehen müßen, um zuletzt im elenden Zuſtande der Barbarei zu erſtarren; welcher Fluch hat dies harte Schickſal vorherbeſtimmt, und wer iſt es, der am Ende den Nutzen aus der ſchwer erkauften Lehre gezogen hat?

Man kann nicht umhin, indem man das Andenken dieſer alten Begebenheiten bei ſich erneuert, mancherlei Betrachtungen der verſchiedenſten Art Raum zu geben. So glaubte ich einige merkwürdige Aehnlichkeiten in den Schickſalen Hannibals und Napoleons zu bemerken. Beide fanden ihren höchſten Ruhm, die unwegſamen Alpen überſteigend, in Italien; Beide verſäumten, den beſiegten Feind zur rechten Zeit gänzlich zu vernichten; Beide ſahen nach unwandelbarem Glück und jahrelangen Siegen in der Fremde, und dem Augenblicke völligen Gelingens einſt ſchon nahe, im eigenen Vaterlande das coloſſale Gebäude ihrer Größe an einem Tage zu Grunde gehn; *) Beide erlagen einem

---

*) Die Schlachten von Zama und Waterloo haben noch das Aehnliche, daß bei beiden mehr die größere Ausdauer und perſönliche Tapferkeit der Truppen, als überlegene Geſchicklichkeit des ſiegenden Anführers den Ausſchlag gab; ferner daß an beiden Welttagen die

ungleich Geringeren als ſie ſelbſt waren; Beide ſtarben im Exil — ſo lange ſie athmeten, ein Gegenſtand der Furcht für die civiliſirte Welt; Beide opferten ausſchließlich dem Verſtande ohne Gemüth; Beide endlich haben, obgleich es ihnen nicht an Zeit dazu fehlte, der Nachwelt nichts von Bedeutung über ſich ſelbſt ſchriftlich vertraut, und dem Geſchichtſchreiber wie dem Dichter es allein überlaſſen, auf ewige Zeiten ſich an der Darſtellung ihrer Rieſenbilder zu üben. Beide aber ſtarben mit einem unſterblichen Worte auf den Lippen; der Eine, indem er, den Giftbecher trinkend, ſagte: „Befreien wir endlich die Römer von einer Furcht, die ſie zu lange quält;“ der Andere, indem er, moraliſch langſam zu Tode gemartert, ſterbend ausrief: „Je lègue l'opprobre de ma mort à l'Angleterre.“

Hülfstruppen entſchieden — denn ohne Maſſiniſſa wäre wahrſcheinlich eben ſo wenig Hannibal, als ohne Blücher Napoleon geſchlagen worden.

Als wir ſpäter die Runde der einzelnen Ruinen machten, ſtießen wir bei den größten Haufen derſelben, nahe dem Schloß **Burdsch-Dchedid**, auf mehrere Neger und Mauren, die ſeit einigen Monaten hier Nachgrabungen für den Gouverneur der Goletta begonnen haben. Sie waren ſeit Kurzem, ungefähr 12 bis 14 Fuß tief, auf den glatten Steinboden eines Gebäudes gekommen, wo zwei gigantiſche Pfeiler ſchon ganz frei ſtanden. Man hatte in dieſem kleinen Raum bereits die zerbrochenen Stücke von acht koſtbaren Marmorſäulen, nebſt einigen Grabſteinen und andern minder erheblichen Alterthümern aufgefunden. Zwei dieſer Säulenſtücke, ſo wie die Grabſteine, wurden erſt in voriger Woche von einem engliſchen Schiff mitgenommen — denn man legt hier ſo wenig Werth auf dergleichen, daß, wer ſich grade da befindet, für ein Trinkgeld Alles nimmt, was ihm beliebt und er fortzubringen im Stande iſt. Doch zeigte ſich der Aufſeher diesmal ſehr entrüſtet, weil, wie er behauptete, man ihm für die ſchönen Sachen nicht mehr als ſechs Bouteillen engliſches Bier zur Erfriſchung zurückgelaſſen habe. Während unſers Daſeyns, wo ich fleißig arbeiten ließ, fand man ein paar faſt verkalkte, buntſchillernde, leider ſchon zerbrochene Glasvaſen, einige noch ganze Gefäße aus gebranntem Thon, und zwei von der Zeit dunkelgelb gewordene Saufänge, nebſt mehreren Stücken ſchwarzer und weißer Moſaik, wie auch andere ſchönfarbige Marmorreſte, was ich Alles für drei Piaſter an mich brachte. Außerdem kaufte ich noch mehrere altpuniſche Kupfermünzen und geſchnittene Steine, doch nicht mit ſo großem Glück, als Herr Joſeph Peraſſo, welcher vor einigen Jahren für vierzehn Piaſter (etwas über einen Ducaten an Werth) den berühmten Neptun auf ſeinem Wagen, eine der ſchönſten Antiken, die es gibt, hier erſtand, für welchen Stein man ihm ſeitdem bis an 10,000 Piaſter vergeblich geboten hat. Die Vortrefflichkeit dieſer Arbeit ſetzte mich in Erſtaunen. Es hat in der That etwas Wunderbares, ja ich möchte faſt ſagen, Geiſterartiges, wenn man durch die Lupe den majeſtätiſchen Gott auf ſeiner Quadriga, die brauſenden, ſich lebendig zu bewegen ſcheinenden Pferde, die ſchäumenden, hoch aufbäumenden Wogen, mit den aus ihnen emportauchenden Tritonen, und alle Lichter darauf wie mit Goldglanz überzogen — in dem kleinen Raume eines Ringes vor ſich hingezaubert ſieht, in einer Deutlichkeit und Vollendung der Ausführung, die jedes Mähnenhaar der Pferde, jeden feinſten Ausdruck der menſchlichen Züge, wie in dem trefflichſten Gemälde erkennen läßt. Man überzeugt ſich hier, daß auch dieſe Kunſt ſo gut wie verloren gegangen iſt.

Der ſchönſte Theil der Ueberreſte Carthago's für das Auge, und der wohlerhaltenſte, ſind ohne Zweifel die impoſanten, ſogenannten kleineren Ciſternen, wo in den tiefen Waſſerbehältern ſelbſt der Putz mitunter noch ganz intact geblieben iſt. Auch hier, wie in Utika, fiel uns die geringe Dicke der Gewölbe auf, die oben oft kaum noch acht Zoll ſtark waren, und dennoch, gleich faſt allen Mauern aus dieſer Zeit, aus bloßem Mörtel mit rohen kleinen Feldſteinen gemiſcht, beſtehen. Eine ſolche Bauart würde bei der Beſchaffenheit unſeres jetzigen Mörtels gar keinen Halt haben; der hier angewandte iſt dagegen weit feſter als Granit, und wir hatten große Mühe nur ein Stückchen davon loszuſchlagen, was ich zur Analyſe mitzunehmen wünſchte. Die Ciſternen bilden ſechzehn nebeneinander liegende, ovale, ungefähr zwölf Fuß tiefe, achtzig Fuß lange und fünfzehn Fuß breite, hoch überwölbte Waſſerbecken. Rund herum, und in der Mitte hindurch führt ein Gang. Von dem letzteren überſieht man ſämmtliche Becken rechts und links auf einmal in ihrer Breite; von den Seitengängen nur immer eins derſelben in ſeiner Länge. Am Eingange waren zwei zierliche Tempel erbaut, von denen der eine noch mit der Kuppel in leidlicher Conſervation iſt. Das ganze Reſervoir befindet ſich in einem Bergkeſſel und ward nur von Regenwaſſer geſpeiſt, von welchem noch jetzt etwas zufließt, denn wir fanden mehrere der Becken einige Fuß tief damit angefüllt, und herrlich ſpiegelten ſich die Gewölbe darin wieder.

Weiter hin waren Bäder angebracht, zu denen ein hoher unterirdiſcher Gang, den wir ziemlich weit verfolgten, ehemals geführt zu haben ſcheint. Jetzt muß man von oben hinab, ſehr mühſam und gebückt, in dieſelben niederſteigen, und leider ſind die hier noch vor Kurzem ſichtbaren Spuren von Wandgemälden ſeitdem durch die ungezogene mauriſche Jugend zerſtört worden.

Die großen Ciſternen, welche die Waſſer des Rieſenaquaducts vom **Sauwan** und **Zunggar** aufnahmen, ſind größtentheils mit den Häuſern des Dorfes **Malga** überbaut. Hier waren über zwanzig Behälter, 30 Fuß breit und 100 Fuß lang, von denen einige noch, halb mit Unrath angefüllt, und durch moderne Zwiſchenmauern abgetrennt, den hieſigen Beduinen zu Viehſtällen dienen.

Vom Amphitheater, dem Circus, einigen großen Tempeln, Feſtungswerken und andern anſehnlichen Gebäuden, iſt nur noch ſo viel über der Erde, um ihre einſtige Form, mehr oder weniger ſicher, beſtimmen zu können; überall aber, wo man ſich hinwendet, tritt des Pferdes Huf auf losgeriſſene Steine und Spuren alter Bauwerke, die ſich, längs des ganzen Meerufers, auch noch eine geraume Strecke ins Waſſer ſelbſt hinein erſtrecken. Offenbar war dies ſonſt um mehrere hundert Schritte weiter vom Lande entfernt, was die Schwierigkeit, ſich jetzt noch in den Ruinen zurecht zu finden, verdoppelt. Man kann den unermeßlichen Steinanger um ſich her nicht ohne die Anwandlung eines ſchauerlichen Gefühls überblicken, und ſo trivial die Klage iſt, man kann ſich doch nicht enthalten, darüber zu ſeufzen, daß ſo viel Pracht und Größe, der höchſte Kraftaufwand ſo vieler Generationen und Jahrhunderte ein ſolches Ende nehmen mußte! Und wer mag vorherſagen, ob der Zeitraum länger entfernt iſt, wo über die Hauptſtädte Europa's des ackernden Landmanns Pflug ſeine Furchen, wie hier, ziehen wird, die Eiche wieder auf den Trümmern unſerer ſtolzen Paläſte wurzeln, und in den wimmelnden Straßen einige auf Beute ausgehende Wölfe und Füchſe, wie hier die Schakals und Stachelſchweine, allein die Stelle jener eleganten Bewohner einnehmen werden, die ihre bunten Figuren jetzt noch ſo harmlos darauf umher tummeln. Herr Dibdin prophezeit es ſchon den Londnern im Comic offering in artigen Reimen:

„In short, view ev'ry classic street —
„Through luxury and sinning,
„You'll find, their ruins quite complete,
„While ours is — but beginning!"

Nachdem wir faſt einen ganzen Tag unter den Ruinen zugebracht, war uns das Ausruhn in einem wohnlichen und mit allen Bequemlichkeiten des Lebens wohl verſehenen Landhauſe ſehr erquicklich. Wir verdankten dieſen Genuß in größter Vollſtändigkeit unſerm gütigen Begleiter, in deſſen Villa wir übernachteten. Ein glänzender Mondſchein, die ſüße Stille der Frühlingsnacht, das transparente Laubdach eines rund um den Hof laufenden Weinlaubenganges, und der duftende Wohlgeruch auserleſener Blumen, verſchönerten unſer, halb im Freien eingenommenes, Mahl. Als wir um Mitternacht noch einmal die Terraſſe erſtiegen, lag das weite bebuſchte Thal der Marſa, in dem alle Villen und Schlöſſer der Conſuln, wie der vermögendſten Tuneſer, vereinigt ſind, mit ſeinen ausgedehnten Gärten in wundervoller Klarheit vor uns. Hohe Palmen ſchaukelten ihre Federbüſche in der friſchen Briſe, die vom Meere kühlend über uns hinwegſtrich. Vom Berge herab ſchimmerte die weiße Maſſe des Dorfes Sidi-Bu-Saïd, der der ſchwarze Thurm des heiligen Ludwigs zum Hintergrunde diente, und unter uns in der geheimnißvollen Tiefe ſchlummerte ſchweigend der Leichnam Carthago's, deſſen reicher

Schmuck Europa's Schatzgräber noch erwartet. Mit ſo mannigfaltigen Bildern der Wirklichkeit und Phantaſie für unſere Träume ausgeſtattet, wiegte uns zuletzt noch ein Bote der Heimath, eine einſame Nachtigall, in den ſanften Schlaf des Gerechten.

Der friſche, thätige, zu neuer Lebensluſt aufmunternde Morgen gab in ſeiner Art dem vergangenen Abend nichts nach, und wir benutzten ihn zuvörderſt zu einer Excurſion nach Kamart, von deſſen Hügeln, auf der andern Seite der Landzunge, man das entgegengeſetzte Meer, bis Porto farina und Ras el Dschebel, überblickt, nebſt dem großen Salzſee Sebkha dal Sukkara, an dem ſich die hieſigen Salinen befinden. Die Gewinnung des Salzes iſt hier mit wenig Bemühung verbunden. Die Sonne ſelbſt zieht es aus dem ſeichten Waſſer aus, trocknet es, und bleicht es ſogar zur ſchönſten Weiße, worauf man es in Baſtkörbe füllt, und nach Tunis transportirt. Die Gewinnung deſſelben iſt für 6000 Piaſter jährlich verpachtet. Nicht weit von den

Ufern dieſes See's befindet ſich ein mauriſches Schloß von großer Pracht, das einſt einem zu reich gewordenen und ſeinen Reichthum zu offen darlegenden Handelsmann gehörte; denn nachdem er Millionen darauf verwandt und oft Muhamedanern und Chriſten glänzende Feſte daſelbſt gegeben, nahm es ihm, nach muſelmänniſcher Weiſe, der Bey, unter dem Vorgeben, ein ſo großes Vermögen könne nur durch Betrug erlangt worden ſeyn. Jetzt iſt das Haus der Freude verfallen; die reizenden, waldähnlichen Orangengärten ſind aus gänzlichem Mangel an Pflege ſo verwildert, daß der größte Theil der Bäume im Abſterben begriffen iſt, die mit Marmor eingefaßten Waſſerbaſſins Schlammpfützen geworden, die bunten Porcellaintafeln, welche die Wände bekleideten, liegen in Scherben umher, die wohlriechenden Boskets von Roſen und gelbem Jasmin ſind vertrocknet, und nur die obeliskenförmigen ſchwarzen Cypreſſen, wie die ſtolzen Palmen, wuchern noch in alter Fülle.

Es wäre hier eine gute Gelegenheit, über den rohen Tyrannen zu declamiren, welcher nicht nur dieſen Ort, ſonſt dem Genuß und dem Luxus geweiht, zum Gegenſtand des Kummers gemacht, ſondern ein ganzes Land, das einſt der Garten des römiſchen Reichs genannt wurde, zur Hälfte in eine Wüſte umgewandelt hat — wenn es ſo ganz entſchieden wäre, ob uns die Civiliſation glücklicher gemacht hat. Wer hier der Gewalt unvorſichtig in den Weg tritt, wird allerdings ſchnell und direct vernichtet, bei uns geht es jedenfalls langſamer damit, und auf minder directem Wege, aber man entgeht ihr vielleicht eben ſo ſelten, obgleich man mit weit mehr Formen ausgezogen wird. Die Maſſe im Allgemeinen aber halte ich hier unbedingt, wenigſtens für freier als in Europa, und beſonders weniger geplagt durch ein ſich in Alles miſchendes und Alles beſteuerndes Regierungs- und Abgabenſyſtem. Wir ſind an dieſe Tag für Tag wiederkehrenden Hudeleien ſchon ſo gewöhnt, daß wir nur ein unerträgliches Uebermaaß derſelben bemerken, aber jeder Orientale, der ſich lange in Europa aufhält, findet den Zuſtand der Dinge daſelbſt, mit dem in ſeinem Vaterlande verglichen, unerträglich, und ſich, obwohl eines Deſpoten Unterthan, im Verhältniß zu uns, frei wie der Vogel in der Luft. Die meiſten Europäer dagegen, die im Orient leben, gewinnen ihre dortige Exiſtenz bald lieb, und ſehnen ſich oft dahin zurück, wenn ihre Verhältniſſe ſie zwingen, dieſe Länder wieder zu verlaſſen. Es iſt wohl möglich, daß ein großer, wo nicht der größte Theil unſerer höhern, oder vielmehr nur weiter ausgedehnten Cultur, eben auch nur dieſer unſerer größeren Noth und Qual zu danken iſt. In den hieſigen Ländern kann man träge ſeyn und doch leben, das Nothdürftige iſt ſo leicht und faſt umſonſt zu erlangen, die Bedürfniſſe dabei überhaupt geringer — in dem größten Theil von Europa verhungert aber, wer nicht arbeiten will, oder wird in ein Arbeitshaus geſperrt; und die Concurrenz iſt ſo furchtbar dringend geworden, daß Jeder, wie vom Rad einer Maſchine getrieben, in Angſt und Sorge raſtlos vorwärts muß, wenn das Rad nicht über ihn weggehn und ihn zermalmen ſoll. Daraus entſteht dann, in fortwährender Steigerung, der Zuſtand, den wir Civiliſation nennen, den die unwiſſenden Barbaren aber eher für eine fieberartige Krankheit halten.

Auf dem Rückweg folgten wir der Meeresküſte, von deren hohen und ſteilen Ufern ſich mehrere ſchöne Ausſichten auf die ferne Stadt Soliman, das Cap bon (ehemals promontorium Mercurii, wo der ältere Scipio zuerſt landete) und die, Galita gleichende, ebenfalls unbewohnte Felſeninſel Seimber. Wir wandten uns hierauf wieder der Marſa zu, um Beſuche bei einigen Conſuln zu machen. Bei dem engliſchen ſah ich die meiſten intereſſanten Gegenſtände; er hat die Nähe Carthago's und die Geſchicklichkeit eines malteſiſchen Steinarbeiters vortrefflich benutzt, um die zierlichſten Arbeiten in den verſchiedenen und koſtbaren, antiken Marmorſorten, die man hier ſo häufig findet, ausführen zu laſſen. Tiſche, Vaſen, Schmuckkäſtchen, Briefhalter, Schachbretter u. ſ. w., waren überall bei ihm geſchmackvoll aufgeſtellt. Das ſchönſte Stück dieſer Art, eine große Tafel mit dem engliſchen Wappen und andern analogen Verzierungen, das von allen Kennern ſehr gerühmt wird, und an dem mehrere Jahre lang gearbeitet wurde, habe ich leider nicht mehr vorgefunden, weil es in voriger Woche an Seine Majeſtät den König von England abgeſendet worden iſt. Eine andre Tafel mit einem vortrefflich ausgeführten Adelswappen, ſagte der Conſul, ſey für ſeinen Freund den Marquis von Weſtminſter beſtimmt, und Carthago's Andenken machte es ſchon, Arbeit und Stoff ſelbſt unberückſichtigt, zu einem ſehr werthvollen Geſchenk. Auch die zoologiſche Geſellſchaft in London hat Sir Thomas Reade's Generoſität kürzlich mit einem höchſt ſeltenen Thiere bedacht. Es wird der Kuheſel genannt, und man iſt noch ungewiß, ob es gleich den

Mauleſeln nur ein Baſtard iſt, oder eine der Fortpflanzung fähige Thierart. Shaw erwähnt derſelben, entſcheidet aber die Frage auch nicht beſtimmt. Es kömmt aus der Wüſte und war bis jetzt nicht mehr in Tunis geſehen worden. Nach der Beſchreibung iſt es kaum ſo groß als ein Eſel, von dem es übrigens die Hufe und die vollkommene Geſtalt hat, nur mit dem Kopf und Hörnern einer Kuh verbunden. Die Hörner ſind nicht gebogen, ſondern gerade aufſtehend, auch etwas kürzer als beim gewöhnlichen Rindvieh. Im Hofe ſahen wir in leeren Fäſſern auch einige ſchöne Exemplare großer Stachelſchweine mit ihren Jungen, die ebenfalls, wie wir erfuhren, zu Geſchenken in Europa beſtimmt ſind. Sir Thomas Reade hat vom Bey ein pittoreskes Schloß für geringen Preis gemiethet, denn Europäer dürfen hier nichts käuflich an ſich bringen. Man miethet aber die Grundſtücke, meiſtens für einen Spottpreis, auf 80 bis 100 Jahre, und hat auch dann für ſeine Nachkommen keine Aufkündigung zu befürchten. Die es umgebenden Gärten bieten jedoch wenig Ausgezeichnetes dar. Der Conſul verſicherte, daß alle ſeine Verſuche, Waldbäume in dem hieſigen Boden fortzubringen, ſtets geſcheitert wären; ſelbſt Akazien und Platanen ſollen nur höchſt kümmerlich fortkommen und nie ihre natürliche Größe erreichen, woran beſonders der viele Salpeter in der Erde Schuld iſt, der auch die Cultur vieler europäiſchen Blumen, wie ſelbſt der Ananas in den Treibhäuſern unmöglich macht. Man muß ſich auf Palmen, Oelbäume, Mandeln, Feigen, Cypreſſen, den wilden perſiſchen Lilabaum, den man bei uns zu acclimatiſiren ſuchen ſollte, da er faſt eben ſo ſchön als unſer blauer Flieder blüht, und die Größe einer Akazie erreicht, wie einige Obſtbaumſorten beſchränken, was allerdings ein Mangel dieſer Gegend bleibt.

Sobald die Beſuche beendigt waren, und wir die Sterbeſtätte des heiligen Ludwigs beſichtigt hatten, von der die Ausſicht umfaſſend iſt, und neben welcher jetzt, als letzte Satyre des Schickſals, auch ein ſehr verehrter heiliger **Marâbut, Sidi-Abu-Saïd-el-Bedschi**, friedlich ruht — wandten wir uns nach der Feſtung Goletta. Die ſchon einmal angezogene Broſchüre und Charte des Herrn Falbe war uns überall von großem Nutzen geweſen; nur hatten wir fortwährend dabei Gelegenheit gehabt, zu bedauern, daß dieſes kleine Werk ſo ungemein unbequem für den Gebrauch eingerichtet iſt. Hätte Herr Falbe das Buch ganz weggelaſſen, und nur ſeinen Grundplan mit Bezeichnung der Namen darauf, und mit nebenſtehenden Colonnen für die nöthigen Bemerkungen, nach Art des Atlas von Leſage, geliefert, ſtatt durch bloße Nummern auf dem Plan immer auf die Broſchüre zurückzuweiſen, ſo würde er ſich um die Reiſenden ungleich verdienter gemacht und ihnen ſehr viele unnütze Mühe erſpart haben. Doch ſelbſt wie es iſt, bleibt man ihm immer für die lange Arbeit und Genauigkeit ſeiner Angaben großen Dank ſchuldig; die Gelehrten vom Fach werden ſeine angehängten Unterſuchungen über puniſche Sprache und Alterthümer, die hauptſächlich vom hieſigen Juden **Mardochaï** herrühren, beſſer, als ich zu würdigen wiſſen. Sehr verdienſtlich ſind ſeine eigenen Unterſuchungen über die wahre Lage des merkantiliſchen, wie des Kriegshafens der Carthager, des berühmten Cothon, die er ſo nachgewieſen hat, daß wohl nur wenig Zweifel an der Richtigkeit ſeiner Hypotheſe übrig bleibt. Freilich muß man dabei, der Localität nach, zwei Dinge annehmen; 1) daß ſowohl das Palais des Admirals auf dem Cothon, als auch die Schiffe der Carthager, außerordentlich klein im Vergleich mit unſern jetzigen Begriffen von dergleichen geweſen ſeyn müſſen, denn für größere Dimenſionen fehlt überall der nöthige Raum, 2) daß die Baſſins beider Häfen, die jetzt durchgängig nur einen höchſtens anderthalb Fuß tiefen Waſſerſtand haben, im Lauf der Zeit wenigſtens zwölf Fuß tief verſchüttet worden ſind, was allerdings unwahrſcheinlich ſcheint. Eine Verſandung hätte leichter ſtattfinden können, iſt aber deswegen auch nicht wohl anzunehmen, weil die erwähnten Häfen noch immer durch eine weit höher liegende, breite Landſtrecke, nicht angeſchwemmten, ſondern gewachſenen Bodens, vom Meere getrennt ſind, obgleich dieſes, wie die Ruinen im Waſſer deutlich beweiſen, ſeit der alten Zeit einige hundert Schritte breit dem Lande abgewonnen hat. Wie wäre alſo bei dieſem natürlichen Damme eine Verſandung vom Meere aus denkbar?

In Goletta wurden wir von dem franzöſiſchen Viceconſul, Herrn Gaſpary, einem von allen Fremden wie Einheimiſchen gleich hoch geſchätzten Mann, auf das Verbindlichſte empfangen und im Arſenal umhergeführt, wo eben eine ſchöne Corvette des Bey im Bau begriffen war, welche mir den unſrigen nichts nachzugeben ſchien. Der jetzige Gouverneur **Sidi-Mahmud-Codschia** war früher eine Zeit lang tuneſiſcher Geſandter in Paris, und iſt ein Mann von vielem Anſtande und Bildung. Ueberhaupt hat hier Alles, mit Ausnahme der Armirung der Forts — denn die Kanonen ſtehen zum Theil in kleinen Löchern, die jede verſchiedene Richtung derſelben faſt unmöglich machen — ein ziemlich europäiſches Anſehen. Die Ordnung in den Chantiers und dem Arſenal iſt weit größer, als ſie ſonſt hier üblich zu ſeyn pflegt; auch gibt es, als ferneres Zeichen der Civiliſation, eine Menge Galeerenſclaven, die aber glücklicherweiſe keine unſchuldigen chriſtlichen Gefangenen mehr ſind.

Was unſere Rückkehr von hier nach Tunis betrifft, ſo kann ich nichts weiter davon ſagen, als daß des Bey's Pferde ihre Schuldigkeit thaten; denn wir legten in einem guten Galopp die zwei deutſchen Meilen bis zur Stadt in drei Viertelſtunden zurück, um bei einem Diné des däniſchen Conſuls (denn damit muß der Tag ja immer enden) nicht über Gebühr auf uns warten zu laſſen — eine unwillkürliche Unart, die man mir manchmal, und leider nicht ganz mit Unrecht, vorzuwerfen pflegt, wie auch Dir zur Genüge bekannt iſt. Längs des See's hinreitend, ſahen wir mehrere Trupps der roſenrothen Flamingo's in der Abendſonne ſegeln, und bemerkten am Ufer eine Menge Dornſträucher, die ſehr reich weiß zu blühen ſchienen, ganz unſerm Schlehdorn ähnlich. Als wir ſie jedoch näher unterſuchten, fanden wir, daß die ſcheinbaren Blüthen nur kleine weiße Schnecken waren, die ſich zu Millionen an den Aeſten aufgereiht und bereits die Pflanze getödtet hatten, eine neue Art Schmarotzer, die mir bisher noch nicht vorgekommen war.

Mit dem Wunſche, daß Dir dergleichen, in Schnecken- wie in anderer Form, ſtets fern bleiben mögen, ſage ich Dir für diesmal das herzlichſte Lebewohl.

Dein treuer

H. S.

Reiſe-Journal.

(Fortſetzung.)

Tunis, den 16. Mai 1835.

Das Gewitter, welches an dem hieſigen politiſchen Horizonte ſchwebte, hat ſich verzogen, wobei ich jedoch um die mir verſprochenen Manöver der neuorganiſirten Truppen des Sapatapa gekommen bin. Die Lage der Dinge war nämlich folgende: der Sapatapa, urſprünglich ein georgiſcher Sclave, welcher bis jetzt im Namen des Bey's faſt unumſchränkt regierte, und ſich durch ſeine, vielleicht mit zu viel Strenge durchgeführte Sparſamkeit, ſowohl bei allen Hofleuten, als auch beſonders dem weiblichen Perſonal des Harems, ſehr verhaßt gemacht haben ſoll, mochte es für nöthig gehalten haben, ſich durch eine ihm ganz ergebene, und von der übrigen Armee durchaus verſchiedene Truppe, die er bis auf 4000 Mann gebracht hatte, eine feſte Stütze zu bilden. Seine Abſicht war, wie man ſagt, bei dem Tode des ſchon lange kränkelnden Bey's, mit Hülfe dieſer Soldaten, dem älteſten Sohne deſſelben, Sidi Hammda, einem Prinzen, den man, ſeiner geringen Verſtandeskräfte wegen, des Regierens faſt unfähig hält, und an deſſen Stelle der Sapatapa dann allein geherrſcht haben würde, — die Thronfolge zu ſichern. Ihm gegenüber ſtand, vom Hofe, wie von allen einflußreichen Perſonen der Hauptſtadt begünſtigt, und als Nachfolger des Bey's gewünſcht, der Bruder deſſelben, Sidi Mustapha, ein ſchon bejahrter, aber noch rüſtiger Mann, deſſen Sohn überdies von einem äußerſt unternehmenden Charakter ſeyn ſoll.

Ohne Zweifel hielt der Sapatapa, als nun der Bey, während wir in Carthago waren, von den

Aerzten definitiv aufgegeben wurde, ſich zum Kampfe um die Krone für zu ſchwach, oder die nöthige Entſchloſſenheit fehlte ihm, ein ſolches Wagſtück zu unternehmen, kurz er hat ſich dem Prätendenten **Sidi Mustapha** geſtern nach türkiſcher Sitte zu Füßen geworfen und ihm ſeinen Kopf angeboten. „Es iſt dir bekannt,“ ſetzte er hinzu, „daß, als mir Seine Hoheit ohne alle Controle die Regierung dieſes Reiches übergab, die Kaſſen leer, die Marine zerſtört, und keine Mittel vorräthig waren, um den eingegangenen Verbindlichkeiten gegen viele Privatleute genug zu thun. Ich gab damals, um dem dringendſten Bedürfniſſe abzuhelfen, mein eignes Vermögen, was ich in des Fürſten Dienſt erworben, in ſeine Hände zurück, und ſeit ſechs Jahren, während denen ich die Zügel geführt, ſind ſämmtliche Schulden bezahlt, fünf Fregatten erbaut und equipirt, 4000 Mann regulaire Truppen auf europäiſchen Fuß organiſirt worden, und bei dem Tode Deines erlauchten Bruders wirſt Du fünfzehn Millionen

Piaſter in ſeinem Schatze finden. Glaubſt Du demnach, daß ich meine Schuldigkeit bisher gethan, ſo wirſt Du vielleicht nicht zweifeln, daß ich Dir eben ſo treu und gut zu dienen im Stande bin. Doch was auch Dein Wille ſey, ich unterwerfe mich ihm in Ehrfurcht."

Sidi Mustapha erwiederte: „Beruhige Dich, ich will Dir nicht übel. Vor der Hand iſt es nicht meine Abſicht, irgend etwas zu ändern, doch weißt Du, daß ich bereits meinen eigenen Sapatapa habe, der auch, wenn ich die Regierung übernommen, dieſen Poſten beibehalten muß. Jedoch wirſt Du nach wie vor zu den Unſrigen gehören. Der erſte Befehl, den ich Dir aber als Solchen gebe, um mich von Deiner treuen Geſinnung zu überzeugen, iſt: ſogleich die Waffen Deiner neuorganiſirten Truppen abliefern zu laſſen, und ſie ſelbſt bis auf weitere Ordre in ihre Garniſonen zu ſchicken."

Dieſe Details ſind mir von einer ſehr zuverläßigen Perſon, die mit den inneren Intriguen des Bardo genau bekannt iſt, und ſelbſt keine untergeordnete Rolle darin ſpielt, mitgetheilt worden. Man hält jetzt wenigſtens die Hauptſache für abgemacht; wer aber die in dieſen Ländern übliche Art ſich zu benehmen kennt, weiß, daß die ſcheinbar gütigen Worte des künftigen Regenten dem Sapatapa nur noch wenig Sicherheit verbürgen. Entgeht er, als Schwiegerſohn des Bey's, und ein in vieler Hinſicht brauchbarer und einflußreicher Mann, auch jetzt dem Tode, ſo hängt doch das Schwerdt des Damokles fortwährend über ſeinem Haupte, und ſchon jetzt ſcheint nur eine ehrenvolle Gefangenſchaft ſein Loos; denn er darf den Bardo nicht mehr verlaſſen, und hundert Augen bewachen jede ſeiner Bewegungen. Mancherlei Furcht und Beſorgniß herrſcht daher noch in der Reſidenz über den definitiven Ausgang.

Wir Fremden haben damit glücklicherweiſe nichts zu thun, und erfreuen uns nach wie vor der größten Sicherheit. Da ich mich nun überdies jetzt an die Hauptcalamitäten dieſer Stadt, Schmutz und Geſtank, ſo ziemlich gewöhnt, ſo fange ich eigentlich jetzt erſt an, mich an dem vielfach Bemerkenswerthen zu ergötzen, was dieſe von der unſern ſo verſchiedene Welt dem Reiſenden vorführt. Dahin gehört auch die außerordentliche Menge charakteriſtiſcher und ausdrucksvoller Phyſiognomien, denen man fortwährend begegnet, und welche häufig die ſchönſten Modelle jeden Alters für den Künſtler darbieten. Auch ihre bunten, auf alle Weiſe variirten Trachten ſind ungleich anziehender, als die europäiſche Einförmigkeit. Alt und Jung ſchmücken ſich hier mit gleicher Sorgfalt, und mit einem vorherrſchenden Geſchmack für ſeltſame Farbennüancen und Zuſammenſtellungen, wie man ſie früher nie geſehen hat. Dieſer raffinirte Farbenſinn iſt wirklich auffallend, und hat, meines Erachtens, etwas Kindliches, dem Naturzuſtande Näheres; doch wirkt es allerdings auch zuweilen poſſierlich, wenn man z. B. einen ehrwürdigen Greis mit langem weißen Bart, ſo zu ſagen, als Regenbogen maskirt, in ſeiner Bude ſitzen ſieht, oder einen ſchwarzgebrannten mit Waſſen behangenen Krieger in das zarteſte Roſenroth, Apfelgrün und Goldgelb gehüllt, auf der Straße einherſchreiten ſieht.

Einige Sitten der Muſelmänner würden wir gewiß ſehr wohl thun nachzuahmen. Dahin gehört beſonders ihre Art zu grüßen, welche in einer bloßen Neigung des Kopfes, mit dem Legen der rechten Hand auf die linke Bruſt beſteht. Dieſer Gruß hat Würde, Grazie und den Ausdruck der Zuneigung, während unſer unerträgliches Hutabnehmen gewiß zu den abgeſchmackteſten und barbariſcheſten Gebräuchen des hochgebildeten Europa's gehört. Ihre Art zu ſitzen, die alle Stühle unnöthig macht, hat ebenfalls ihre große Bequemlichkeit, beſonders für den gemeinen Mann; wollen wir aber noch eine Stufe höher ſteigen, wie menſchlich und rührend müſſen wir die allgemeine öffentliche Bezeigung hoher Ehrfurcht von Seiten der Jüngeren gegen Greiſe, der Kinder gegen ihre Eltern finden, ein Schauſpiel, das leider bei uns täglich ſeltner wird.

Den 20.

Heute früh ſtarb endlich der Bey nach einer langen Agonie. In der Stadt war man einige Stunden lang vor einem Aufſtand beſorgt. Jedermann verſchloß ſeine Häuſer und Boutiken, und viel mit Flinten und Säbel bewaffnetes Geſindel durchrannte ſchreiend die Straßen. Andere flüchteten ſich in die, allein noch offen gebliebenen und wohl bewachten Häuſer der Conſuln, und Herr von Nyſſen ſchickte zu mir, um mich einzuladen, mich zu ihm zu begeben, wenn ich mich in meinem Quartier nicht ſicher glaubte. Ich ſchlief aber noch und hörte von allen dieſen Umſtänden nur in meinem Bett, ohne ſelbſt etwas davon geſehen zu haben. Um eilf Uhr ertönten endlich die drei erſehnten Kanonenſchüſſe von der **Cassba**, und dann nach der Reihe eben ſo viel von jedem der verſchiedenen Forts, welche Tunis officiell ankündigten, daß es einen neuen Herrſcher habe. Zugleich erſchien ein Circulair an die Conſuln, ſich ſogleich zur Gratulation nach dem Bardo zu begeben, und eine Ordre an ſämmtliche Boutiquiers, bei 500 Sohlenhieben ihre Buden auf der Stelle wieder zu öffnen. Alles überließ ſich bei dieſer angenehmen Nachricht der Heiterkeit und Freude. Ich ſchrieb an Herrn Raffo, um mir vom neuen Bey **Sidi Mustapha** eine Privataudienz zu erbitten, und ſchickte meinen Secretair, vom Dragoman zu Pferde begleitet, als Geſandten nach dem Bardo. Kurze Zeit darauf beſuchte mich der franzöſiſche Conſul und erzählte mir was vorgegangen.

Der noch immer funktionirende Sapatapa, welcher übrigens, wie man erzählt, ſo ſtreng bewacht wird, daß er, als er vorgeſtern die Erlaubniß erhalten hatte, ſein etwa 2000 Schritt vom

Bardo entferntes Landhaus auf kurze Zeit zu beſuchen, von dreißig Mameluckeu dahin begleitet wurde — war heute der erſte, welcher mit dem Chef des Divans, einem nahen Verwandten des Bey, Sidi **Mustapha** beim Arm ergriff, um ihn nach dem Thron zu führen. Hier muß der neue Bey ſogleich eine Rechtsſache ſchlichten, und iſt zufällig kein anderer Kläger vorhanden, ſo trägt irgend ein Mameluck etwas Fingirtes dieſer Art vor, um dem, gewiß ſehr bedeutungsvollen Ceremoniell zu genügen; denn ehe daſſelbe nicht ſtattgefunden, wird der Thronfolger nicht als Regent angeſehen. Dann verſammelt man pro forma den Divan, eine Staatsbehörde, die jetzt nur ungefähr ſo viel bedeutet, als ehemals Napoleons Senat, und ſo wie dieſer den Bey anerkannt hat, ertönen die beſagten Kanonenſchüſſe, der ganze Hof küßt ſeinem neuen Herrn die Hand, trinkt Kaffee, und bringt nach demſelben Princip wie in Europa: le roi est mort, vive le roi — der neu aufgegangenen Sonne ein Lebehoch. Hierauf wurden heute die Conſuln präſentirt, was ſonſt immer erſt am andern Tage geſchah, und, der hieſigen Etikette gemäß, blos darin beſteht, daß ſie ebenfalls dem Bey die Hand küſſen, ohne von dieſem eines Wortes gewürdigt zu werden. Von nun an nimmt der Hof ein ziemlich trauriges Anſehn an, denn mehrere Tage lang darf kein Mameluck ein Scheermeſſer an ſein Geſicht bringen, und in der Abtheilung des Bardo, wo der ſelige Bey entſchlafen iſt, darf einen Monat lang nicht gekocht werden, ſo daß die Bewohner deſſelben ihr Eſſen anderwärts bereiten laſſen müſſen.

Noch während der Viſite des Conſuls, kam J.... zurück, um mir ſeinen Rapport abzuſtatten. Er hatte meinen Brief dem Miniſterſecretair im Saal des Divan übergeben, der, nachdem er ihn geleſen, ihn auch ſogleich bei mehreren der Gegenwärtigen herumzeigte, um zu beweiſen, daß keine Verrätherei ſtattfinde. Hierauf theilte er dem Bey den Inhalt mit, der mir die erbetene Audienz auf übermorgen früh um neun Uhr zu gewähren ſo gnädig war. J.... fand, daß der Bardo heute ein ſehr grandioſes Anſehn dargegeboten, angefüllt wie er war, mit dem ganzen Hof und allen Behörden, prachtvoll geſchmückten Pferden, Wachen zu Fuß und zu Roß, nebſt einem Gedränge von Mauren, Beduinen und Menſchen aller Art, durch das man Mühe hatte durchzukommen. Jn dem Hofe vor dem Saal, wo der Leichnam des Bey's lag, ſaßen auf ihren untergeſchlagenen Beinen, in tiefem Schweigen 5 bis 600 Negerinnen, die ihre Freiheit erhalten hatten. Denn bei jedem Todesfall eines Bey's, oder einer Perſon ſeiner Familie, werden immer, nicht nur von den Sclaven des Todten, ſondern auch von denen vieler andern Großen, die damit ihre cour zu machen ſuchen, eine Menge Neger beider Geſchlechter freigegeben.

Den 21. Mai.

In dieſem Clima und der hieſigen Sitte gemäß, bewahrt man die Todten nicht ſo lange auf als bei uns, und giebt ſie der Mutter Erde gewöhnlich ſchon nach 24 Stunden wieder. Demgemäß ward der Allerhöchſtſelige (wie wir in Europa ſagen würden) bereits um ſieben Uhr früh (welches dennoch gegen die bisherige Gewohnheit verſtieß, nach der das Begräbniß erſt um eilf Uhr hätte ſtattfinden ſollen) feierlich in der **Turba el Bakha**, der Familiengruft des Herrſcherſtammes von Tunis, beigeſetzt.

Der Sarg, gelb bemalt, wurde von den ſogenannten Köchen des Divan getragen, unter Voranſchreitung der Schauſchs des Divan, welche pappene Helme mit ſo enormen Federbüſchen aus Straußfedern auf den Köpfen tragen, daß ein ſchwacher Mann unter ihrer Laſt erliegen würde. Die Träger wurden häufig unter ſich abgelöst, denn ihr Corps ſcheint zahlreich zu ſeyn, und ihr Coſtüm war ebenfalls nicht wenig barock. Es beſtand aus einem engen blauen Kaſtan mit einem goldborsirten Gürtel, und einer Art Strick von blauer Seide, der über die rechte Schulter bis zu den Füßen herabhängt, und ungeheure Büſchel, gleich Beſen, an beiden Enden hat. Ihre kleinen runden Mützen liefern den Contraſt zu den Helmen, denn ſie bedecken kaum ihren Kahlkopf. Die Schuhe ſind dagegen noch einmal ſo groß und ſtark als nöthig und mit Hufeiſen, förmlich wie Pferdehufe, beſchlagen. **Pêle-mêle** um den Sarg gingen die freigelaſſenen 600 Negerinnen und 200 Neger. Jede dieſer ſchwarzen Perſonen trug einen langen Stock, an deſſen Ende ihre Freicarte befeſtigt war, und dieſe Menge Papier, mit dem der Wind ſpielte, machte einen ſonderbaren Effect.

Hinter den Negern folgte erſt der große Cortège. Zuerſt die Prinzen und erſten Hofchargen. Dann die Miniſter, Gouverneure, Aga's u. ſ. w. und nach ihnen die vornehmſten mauriſchen Einwohner der Stadt. Hierauf alle Mamelucken des erſten und zweiten Grades, die vier Schnurbewahrer, jetzt blos **Gardes du corps** genannt, mit ihrem Chef, Alle im Coſtüm der Janitſcharen. Zuletzt ſchloß ſich ein ſtets wechſelnder Hauſe Bewaffneter, wie aller Art Volkes, an.

Bei Beginn des Marſches ſtürzen ſich condemnirte Verbrecher, und Leute, die Schulden halber verfolgt werden, auf den Sarg, und ſo wie ſie ihn berührt haben, erlangen die erſten ihren Pardon, und die zweiten die Tilgung ihrer Schuld. Man läßt eine gewiſſe Anzahl heran, die Uebrigen werden unſanft abgewehrt. Der Lärm und das Geheul der dafür bezahlten Weiber, die ſich Geſicht und Buſen zerfleiſchen, ſoll beim Ausmarſch aus dem Bardo ein fürchterliches und grauſenerregendes Schauſpiel gewähren. Bei ſolchen Gelegenheiten herrſcht noch der alte Fanatismus, und ein Chriſt, der ſich, dem ſtrengen Verbot entgegen, hinwagen wollte, um es mit anzuſehen, würde ſich der größten Gefahr ausſetzen. Ich hatte nur mit großer Mühe den Platz an einem kleinen Gitterfenſter in einem Hauſe der Stadt erlangt, von wo ich in mauriſcher Kleidung vorbeidefiliren ſehen konnte. Alles Uebrige ward mir von Eingeborenen mitgetheilt. Selbſt dieſes heimliche Zuſchauen iſt ſo ſtark verpönt, daß derſelbe Bey, deſſen Leiche jetzt zur letzten Ruheſtätte gebracht wurde, bei der Beſtattung ſeiner Mutter Aehnliches empfindlich geahndet hatte. Einige Conſuln mietheten damals die Stube eines chriſtlichen Arztes, um das Schauſpiel mit anzuſehen. Es ward verrathen, und nachdem der Paſcha den Arzt in eine ſtarke Geldſtrafe genommen, ſchickte er Handwerker, um die ganze Seite des Hauſes nach der Straße zu, Thüren und Fenſter, auf des Eigenthümers Koſten zuzumauern, bei ſchwerer Androhung, wenn ſie wieder geöffnet würden.

Die Proceſſion, welche, ſobald der erſte Tumult vorbei iſt, mit großer Stille und Decenz weiter zieht, macht drei Stationen zum Gebet. Die erſte bei dem Heiligen **Sidi Abdallah Sherif**, der ſeiner noch täglich übenden Wunder wegen in großem Rufe ſteht. Die zweite in der Stadt auf dem Platze vor der **Cassba**. Hier erwartet der Stadt-Gouverneur, am Thore der Citadelle ſitzend, den Zug, erhebt ſich, ſo wie er ſich nähert, und ſchließt ſich ihm an. Die dritte findet in der großen Moſchee ſtatt, urſprünglich eine von den Spaniern erbaute Cathedrale, die noch immer den alten Namen: der Kirche des Olivenbaumes, behalten hat.

Hier wird ein großes Gebet mit allen Ceremonien, und mit Theilnahme ſämmtlicher Mufti's und anderer Kirchenhäupter abgehalten. Erſt nach Beendigung deſſelben richtet ſich der **Cortège** nach der Familiengruft **Hassan Ben Ali's**, des Stammvaters des regierenden Hauſes.

Neue feierliche Gebete finden hier noch kurz vor der Beerdigung ſtatt, worauf endlich der Sarg in ein einfaches weißes Tuch gehüllt, und beigeſetzt wird.

Den 24. Mai.

Ich hatte im Bardo meinen Wunſch angezeigt, die alte **Cassba**, wie die neuen Caſernen zu beſichtigen, und dieſen Morgen ſchickte der Bey einen Oberofficier ſeiner Mamelucken an mich ab, um mir zum Begleiter zu dienen. Die ſchon ſeit **500** Jahren beſtehende Feſtung der **Cassba** liegt jetzt größtentheils in Trümmern. Man ſieht hier im friedlichen Verein Monumente der erſten Könige von Tunis, neben den Bauten Carl des Fünften, und ſpäteren Befeſtigungswerken der Türken, die hier zu den Zeiten der Dey's als Garniſon des Sultans befehligten, bis die Tuneſer ſich unabhängig zu machen wußten und ſeitdem durch Bey's aus ihrer Mitte beherrſcht werden.

Demungeachtet machen auch noch jetzt Türken im Dienſt der Regierung den größten Theil der Beſatzung aus. Vor dem Eingange der Feſtung befindet ſich ein geräumiger Platz, in deſſen Mitte ein großes Steinbecken ſteht, welches früher dazu diente, die Häupter der wegen Hochverrath Hingerichteten aufzunehmen. Jetzt iſt es indeß ſchon lange her, daß das ominöſe Becken kein Blut mehr getrunken hat, denn alle Menſchen werden ſanfter, ſelbſt die Barbaren. Das Hauptthor der **Cassba** iſt bunt bemalt, und der inwendige Raum, wo ſich die Wache aufhält, mit grotesken Bildern von Thieren, untermiſcht mit einzelnen Koranſprüchen, bepinſelt; welches Alles zuſammen mexikaniſchen Hieroglyphen nicht unähnlich ſieht. An den Wänden hiengen, neben den ausgelegten Gewehren und Jataghans der Soldaten, mehrere altſpaniſche Waffen und Rüſtungen, nebſt ſeltſam geformten und verzierten Schilden, wie ſie ehemals die mauriſchen Ritter getragen haben.

Nirgends kann man ſchönere einzelne Anſichten verſchiedner Theile der Stadt und Umgegend für den Maler auffinden, als in dieſem Ruinenhaufen. Doch muß man ſich, um zu ihnen zu gelangen, durch Neſſeln und Dornen, wie den abſcheulichſten Unrath, hindurcharbeiten. In einem der Gewölbe, wo man die Ueberreſte einer bei Goletta geſtrandeten kleinen Art Wallfiſches aufbewahrt, lag daneben ein verweſendes Pferd, und ungeachtet des furchtbaren Geruchs, den es weithin verbreitete, dachte Niemand daran es wegzuſchaffen.

Zu Carl des Fünften Zeiten beſtand die Beſatzung zugleich aus chriſtlichen und muſelmänniſchen Truppen, und einen Tag befehligte der ſpaniſche, den andern der tuneſiſche Commandant. So freundlich dieſe Chefs aber auch im Leben alternirten, ſo hat doch der Bigotismus der Muſelmäner nicht geſtattet, daß ſie nach ihrem Tode ſich ebenfalls Geſellſchaft leiſten durften. Als ich das weitläuftige Begräbnißgebäude der Commandanten der Cassba, welches noch ziemlich wohl erhalten iſt, betreten wollte, bat man mich, von dieſer Entheiligung abzuſtehen, und auf meine Frage, ob der chriſtliche Befehlshaber, von dem man mir erzählt hatte, daß er hier geſtorben, nicht mit den Uebrigen auch hier ruhe, ſchüttelte ſich der jetzige alte Commandant, als wenn eine Eidechſe über ihn hingelaufen wäre, und erwiederte, ſeinen langen Bart ſtreichend: „Strahfr' Allah (Gott bewahre uns), nein!

Der merkwürdigſte Gegenſtand im Bereich des weitläuftigen Ganzen iſt ein ſchöner Thurm aus der früheſten Zeit, von oben bis unten mit vortrefflich angeführten Zierrathen und Sculpturen bedeckt, wo Sprüche aus dem Koran, mit Arabesken und Laubwerk durchſchlungen, einen herrlichen Effekt machen. Niemand der Gegenwärtigen verſtand ſie übrigens zu leſen. Es befindet ſich auch eine Pulverfabrik und ein Zeltmagazin für die ſogenannten Camps im Innern der Cassba. Da das Beſte dieſer Art im Bardo aufbewahrt wird, und hier hauptſächlich nur das Defecte zur

Reparatur herkommt, wozu die Arbeiter für die bloße Koſt, gleich den Matroſen in England gepreßt werden — ſo erſchien das Magazin mehr einer Lumpenſammlung ähnlich, wie man ſie in unſern Papiermühlen antrifft. Demungeachtet erließ uns der ſeit vierzig Jahren hier angeſtellte Aufſeher auch nicht das geringſte Detail derſelben, überzeugt, daß wir in Europa nie etwas Aehnliches geſehn hätten, worin er in gewiſſer Hinſicht allerdings Recht hatte. Bei der Pulverfabrik war das Auffallendſte, daß die am Eingang ſitzenden Leute rauchten, und man in der Mühle ſelbſt, um von dem noch feuchten, zuſammengebackenen Pulver etwas abzuſchlagen, ſich eines ſtählernen Keils bediente, auf den man mit einem eiſernen Hammer losſchlug. Wahrlich, Allah muß dieſe Leute in ſeinen beſondern täglichen Schutz genommen haben, ſonſt wären ſie ohne Zweifel ſchon mehr als einmal und in verſchiedenen Sendungen, gleich dem heiligen Elias gen Himmel geflogen. Das hier fabricirte Pulver iſt übrigens nur ſehr grob und ſchlecht.

Ein lobenswerthes Gegenſtück zu der verfallenen Cassba bieten die neuen, von dem eben verſtorbenen Bey, oder vielmehr deſſen thätigen Sapatapa aufgeführten Caſernen, für ungefähr 2000 Mann, dar. Dieſe würden ſelbſt in Europa ſchön und zweckmäßig genannt werden müſſen, beſonders der durchgängig mit behauenen Quadern belegte und rings mit einer bedeckten Colonnade umgebene Hof, welcher den bequemſten und in die Augen fallendſten Exerzierplatz bildet, den man ſehen kann. Der Colonnade entlang befinden ſich hinter ihr die gewölbten Gemächer der Soldaten, jedes zu 26 Bettſtellen, welche letztere am Tage an der Wand aufgeklappt, und die Matratzen in einer Nebenkammer aufbewahrt werden, eine Vorrichtung, die mir für Platzgewinnung und Reinlichkeit als nachahmungswürdig erſchien. Die Gebäude für die Offiziere ſchließen ſich dicht an dieſen Hof an, ſo wie die übrigen nöthigen Räume, als eine prächtige Küche mit ſechzig Keſſeln, ebenfalls gewölbt und mit Säulengängen durchzogen, ein Waſchhaus, eine Mühle u. ſ. w. Durchgängig herrſcht ein wahrhaft gediegener Bauſtyl, mit der größten Zweckmäßigkeit verbunden, bis auf die geringſten Gegenſtände herab, und überall iſt hier zugleich für friſches Waſſer geſorgt, das man ſich durch das Drehen bronzener Hähne an den Wänden ohne Aufenthalt verſchaffen kann. Das Local der Caſerne erleichterte allerdings dieſe Einrichtung, da ſie auf antiken Ciſternen der alten Stadt Tunis, die noch in vollkommen gutem Stande ſind, erbaut worden iſt. Die Verzierungen der Thore, wie an den Colonnaden trugen ſämmtlich die preußiſchen Farben, ſchwarz und weiß, ſo daß ich mich bei der militairiſchen Tendenz und der Vortrefflichkeit dieſer Anſtalt, ganz ins Vaterland hätte verſetzt glauben können, auch allenfalls hinſichtlich deſſen, daß der Genuß ihres Anblicks mir ſehr theuer zu ſtehen kam; denn ich mußte, aus Reſpekt für den Bey, meinem vornehmen Begleiter zehn Goldſtücke für ſeine Mühe verehren, während ein geringerer

Führer hinlänglich mit einigen Piaſtern befriedigt worden wäre.

Um die noch übrige Tageszeit auszufüllen, ritt ich nachher, in Geſellſchaft einiger hieſigen Damen und Herren, nach dem jetzt verwaisten Landhaus des Sapatapa. Wir fanden den Hof mit einer eben geſchorenen Schaafheerde angefüllt, eine traurige Allegorie für die obwaltenden Umſtände, und mein erſter Gedanke bei ihrer Erſcheinung war, wie zufrieden der arme Beſitzer ſeyn würde, wenn es ihm geſtattet wäre: de revenir à ses moutons.

Man führte uns zuerſt in ein wunderbar decorirtes Zimmer zu ebener Erde, das der Caſtellan, ein ſechsundneunzigjähriger Renegat, mit ſeiner faſt eben ſo alten franzöſiſchen Frau bewohnte. Er ſelbſt hatte die ſaalartige große Stube und ihre verſchiedenen Niſchen, Wände und Decke, ohne den kleinſten Platz freizulaſſen, auf die tollſte Weiſe mit den Ausgeburten ſeiner Phantaſie in allen Farben bemalt. Von Adam und Eva an, die zwei Kröten glichen, bis zum jüngſten Gericht, war Alles darin aufgenommen. Gott Vater und Satanas, der erſte nackt, der andere malitiöſer Weiſe in geiſtlicher Kleidung dargeſtellt, Schrecken erregende Grazien und Liebesgötter, unglaubliche conformirte Thiere, Sommer- und Winterlandſchaften, fingirte Wanduhren und Spiegel, Dampfſchiffe, Eßwaaren, ſelbſt Regen und Sonnenſchein — Alles hatte der Pinſel des Ungetreuen, vielleicht von Gewiſſensbiſſen Gefolterten, hier von ſich gegeben. Die Damen konnten nicht aufhören, ſich an dieſer Galerie zu ergötzen, ſie blieb auch das Sehenswertheſte am ganzen Ort, denn die Appartements des Sapatapa waren nur ſehr unbedeutend. In dem Audienzſaal ſahen wir jedoch zwei ſchöne Sättel und dazu gehöriges Zeug aufgeſtellt; die eine Garnitur, welche den Pferderüſtungen des Mittelalters glich, war ſchwer und ganz von Silber, äußerſt kunſtreich gearbeitet, die andere aus rothem Sammt, mit Gold und bunter Seide geſchmackvoll und reich geſtickt. Die letztere wählte ich zum Modell für eine eigene Beſtellung dieſer Art, die ich als Andenken von Tunis in die Heimath zu ſenden gedenke. Im Harem fanden wir einige zwanzig Bälle, mit denen die Weiber zu ſpielen pflegen; unſchuldige Vergnügungen, die ihnen hier allein geſtattet werden, wenn ſie allein ſind. Alles war ſehr einfach, und kaum eine Spur von Luxus vorhanden, am meiſten davon fand ſich noch in einem eleganten Gartenpavillon vor, an deſſen Eingang uns ein großer Strauß empfing, der ganz frei daſelbſt umherlief. Wir wurden hier mit durch Moſchus parfümirten Kaffee bewirthet, ein ſo eckelhaftes Getränk, daß ich, um mich deſſelben zu entledigen, wie in der Tauſend und einen Nacht das Gift unbemerkt aus dem Fenſter goß. Der obere Theil der Wände dieſes Salons beſtand aus jener, ſchon früher erwähnten, bewunderungswürdigen transparenten Gypsarbeit, die man mit einer Folie von buntem Glaſe belegt hatte, was eine unbeſchreiblich liebliche Wirkung hervorbringt. Auf den Garten ſelbſt war ebenſo wenig Sorgſalt verwendet, als auf das Wohnhaus. Eine kleine Abtheilung deſſelben enthielt aber vier ausgezeichnete Pferde des Sapatapa, wovon beſonders ein ſehr kurz zuſammengedrängter Eiſenſchimmel, mit ſtarken reinen, musculöſen Knochen uns als ein Wunder von Dauer und Schnelligkeit geſchildert wurde. Der polniſche Oberſtlieutenant von S'zczepanowski, in Aegypten Adjutant des General Dembinski, jetzt in hieſigen Dienſten, verſicherte mich, den Sapatapa, welcher ein berühmter Reiter iſt, auf dieſem Pferde in den wüſten Plainen des Innern an demſelben Tage zwei Antelopen ohne Hunde todthetzen geſehn zu haben. Die Antelope, ſetzte er hinzu, laufe ſchneller als ein Hirſch und jede Jagd habe gegen zwei Stunden gedauert. Er glaubte nicht, daß irgend ein Pferd des Don oder Polens Aehnliches zu leiſten im Stande ſey, ich bin aber der Meinung, daß jedes gute engliſche Jagdpferd daſſelbe, wo nicht mehr thun kann.

Den 27. Mai.

Mit allerlei Arbeiten und mit dem Umzug in ein andres Logis beſchäftigt, das mir der holländiſche Generalconſul zum zweitenmal auf das freundlichſte anbot, da ich das meinige nicht länger zur Miethe behalten konnte, — bin ich in dieſen Tagen nur wenig ausgegangen. Heute unternahm ich endlich wieder, nur von J...., dem Mamelucken des Bey und meinem Dragoman begleitet, eine ziemlich fatiguante Excurſion nach den Bädern von **Hammam-lief** und zur Beſteigung des **Bug-harnin**, der ſeine zwei ſchroffen Spitzen hinter jenem Luſtſchloß des Bey erhebt, von dem Juſſuf ſeine Geliebte vergebens zu entführen ſuchte. Das Schloß iſt jetzt nur von Negern und Juden bewohnt, ſo daß wir alle Zimmer des Harems beſichtigen konnten. Sie ſind nicht eben prächtig zu nennen, aber ſehr wohnlich eingerichtet, und in jedem befindet ſich eine Niſche, die ganz von einem ungeheuren Bett Seiner Hoheit ausgefüllt iſt, welches wenigſtens zehn bis zwölf Fuß im Quarrée hat. Die Wände der Niſche ſind überdies noch rund herum mit beſonderen Kiſſen garnirt, um nirgends etwas Hartem zu begegnen; an der offnen Seite ſteht unmittelbar am Bett, eine breite Ottomane, deren Lehnkiſſen mit der Höhe des Bettes abſchneiden, ſo daß dies Sopha einestheils als bequeme Stufe dient, um ins Bett zu ſteigen theils um einen treuen Wächter oder auch eine Wächterin darauf ſchlafen zu laſſen. Die ſeidenen Vorhänge des Bettes, welche man mit einer Schnur beliebig auf- und zuzieht, gehen nur bis auf die Ottomane herab, von deren Art ähnliche faſt alle Wände der Zimmer einnehmen. Selbſt die Fenſterbretter ſind mit Matratzen nebſt einem Rouleau auf jeder Seite belegt, worauf in des

Paſcha Gemächern zuweilen Mamelucken die Nacht zuzubringen pflegen. Mir wurde durch dieſe Vorrichtung erſt eine Stelle in Juſſufs Erzählung, die ich früher nicht ganz verſtand, vollkommen klar. Schöne Matten und Teppiche decken die Böden, die Wände ſind bis zur Bruſthöhe, oft auch bis an den Plafond, mit Fayencetafeln ausgelegt, und Alles wohl auf Bequemlichkeit und Lebensgenuß berechnet; doch fehlt auch hier die, Europäern ſo unerträgliche und unglaubliche, Schattenſeite nicht, ich meine Verwahrloſung und Unreinlichkeit; denn die koſtbarſten Stoffe waren häufig von den Motten zerfreſſen, und auf den Teppichen ſprangen ſo viele Flöhe umher, daß wir beim Herausgehen alle Kleidungsſtücke uns auf dem Leibe ausklopfen laſſen mußten, um uns der häßlichen Thiere wieder zu entledigen. Auf dem Balcon des Hauſes, von wo man, jenſeits des Meeres, die Ausſicht auf das Arſenal und den Hafen von Goletta nebſt den Ruinen von Carthago hat, ſtehen ſechs außerordentlich ſchön gearbeitete, metallene Kanonen, deren Läufe wie corinthiſche Säulen cannelirt und mit Sprüchen aus dem Koran verziert ſind. Die letzteren werden bei ihrem Gebrauch wohl das Beſte thun müßen.

Einige hundert Schritt von den Hauptgebäuden entfernt befinden ſich die heißen Schwefelbäder und die Trinkquellen, deren Geſchmack, wie Wirkung, große Aehnlichkeit mit dem Carlsbader Waſſer haben. Die Einrichtung derſelben iſt höchſt ärmlich und ſchmutzig, obgleich der Hof jährlich eine Badecur hier zu gebrauchen pflegt.

Es war ein ſehr heißer Tag, was mich jedoch, als einen zu determinirten Liebhaber der fraicheur de Vendôme, nicht abhielt, den höchſten Pik des Hammam-lief zu beſteigen. Ungefähr die Hälfte des Weges bewerkſtelligten wir dies zu Pferde, dann mußten wir uns zum Fußklettern bequemen, und ich habe kaum je eine ermüdendere Tour gemacht; denn dieſer mit Binſengras und Haiden bewachſene Kegel vereinigt alle Mühſeligkeiten des Bergſteigens auf einmal. Die Abhänge ſind äußerſt ſteil, glatt und voll loſer Steine, nur die Krone beſteht aus compactem Felſen, wo das Hinanklimmen etwas leichter wird. Die Ausſicht vom Gipfel iſt natürlich weit umfaſſend, doch hatte ſie etwas einförmig Graues und Oedes, was keinen angenehmen Eindruck zurückließ, und wozu noch die heutige Atmoſphäre das ihrige beitrug. Ein ganz klarer Horizont ſcheint überhaupt hier ſelten zu ſeyn, beſonders während des Tages, der Abend aber dauert, ſo zu ſagen, nur Augenblicke. Wenigſtens orientirten wir uns von hier vortrefflich über die Lage Carthago's und die Form ſeiner Halbinſel, wie über Tunis und ſeine Seeen. Die ſchwarzen Beduinen, welche uns führten, trugen Stöcke gleich den irländiſchen Shilleylas, nur mit dem Unterſchied, daß ſie nicht mit Blei ausgegoſſen, ſondern ſtatt deſſen am dicken Ende mit einem ſchmalen Eiſenbande, wie mit einem ledernen Riemen, umwunden waren. Sie dienten uns trefflich um eine große Schlange zu erlegen, die aus einem Buſche aufgeſtört, ſich uns drohend entgegen wand. Auch ſehr große Eidechſen, theils ſchwarz, theils von einem prächtigen ſchillernden Grün, waren ſehr häufig, und einige Felſen fanden wir ganz von einer Art Goldkäfer mit hochrothen Streifen bedeckt, welche ſich ſehr artig ausnahmen; doch nur ſelten zeigte ſich uns ein Schmetterling oder ein Vogel.

Als wir das **Duar** am Fuß des Berges wieder erreichten, aus dem wir unſere Führer entnommen, verſchmachteten wir faſt vor Durſt. Drei bis vier Ziegen wurden ſchnell gemolken, und die Milch mit friſchem Waſſer aus der nahen Quelle gemiſcht, in große Schüſſeln gegoſſen, die wir in der Runde umhergehen ließen, und ſo oft leerten, als das Getränk nur ausreichen wollte. Auch dieſer Berg beſteht aus derſelben Kalkſteinformation wie der Atlas und ſämmtliche bisher von uns geſehene Gebürge der Küſte. Granit fand ich noch nirgends. Der Geſang einer Unzahl von Heuſchrecken, deren thieriſche Muſikſtufe vollkommen der entſpricht, welche die Eingeborenen ſelbſt erreicht haben, begleitete uns höchſt läſtig während des ganzen Rückwegs. Die Erndte hatte ſchon begonnen, ein großer Theil der Feldfrüchte war abgemäht, ja viele bereits eingefahren.

Den 2. Juni.

Ich habe eine halbe Woche ſehr angenehm und ländlich bei Herrn von Nyſſen auf der Marſa zugebracht. Beim Hinreiten verfolgte ich ſoviel als möglich die Linie des Aquaducts, der hier ſchmählich zerſtört iſt, weil er ohne Zweifel für einen großen Theil der Landhäuſer der Marſa, wie für die benachbarten Dörfer, Jahrhunderte lang zum Steinbruch hat dienen müſſen. Wir wurden auf dieſem Spazierritt ſehr durch Muſtapha beluſtigt, der zum erſtenmal auf einem engliſchen Sattel ſaß, und ſich ſo wenig mit dieſem befreunden konnte, daß er, ſobald wir uns in Galopp ſetzten, mit Beinen und Armen wie ein Hampelmann auf ſeinem Pferde umherflog, und nur vermöge des Sattelknopfes einigen unſichern Halt zu gewinnen vermochte, wobei er mehrmals Einen von uns umzureiten drohte. Es muß auch für Jemand, der gewohnt iſt, im arabiſchen Sattel wie in einem gepolſterten Lehnſtuhl zu ſitzen, eine ſchwierige Aufgabe ſeyn, auf unſerer glatten engliſchen Pritſche den gewohnten Schluß wiederzufinden, und die Araber begreifen nicht, warum wir uns ſelbſt die Sache ſo ſchwer machen. Wir fanden des holländiſchen Conſuls freundliche Villa auf das zierlichſte aufgeputzt, und ſeine an hübſchen Töchtern reiche Familie empfing uns unter den Blumen des Gartens, worunter uns beſonders zwei lebendige himmelblaue, Angeline und Caroline, ſo reizend dünkten, daß wir alle andern darüber vergaßen.

Von einem angenehmen Stillleben iſt nicht viel zu ſagen, und wo man ſich am heiterſten und behaglichſten gefunden, oft am wenigſten zu erzählen. Es geht damit faſt wie mit dem guten Ruf einer Frau; je weniger davon geſprochen wird, deſto beſſer iſt er, und ſo erſchienen mir dieſe, der Erinnerung lieben Tage. Einer davon ward einem erneuten Beſuch der Ruinen Carthago's gewidmet, der mir jedoch nicht günſtig war, denn ich ſtürzte beim Sprung über einen Graben mit dem Pferde und verrenkte mir den Fuß, ſo daß ich die übrige Zeit das Haus nicht mehr verlaſſen konnte. Dieſer Umſtand gereichte mir jedoch hier nur zum Vortheil, weil der Umgang mit dieſer liebenswürdigen Familie und die lehrreiche Unterhaltung des vielerfahrenen würdigen Vaters mich reichlich für meinen kleinen Unfall entſchädigte.

Bei unſerer Rückkehr nach Tunis machten wir, um eine blühende Aloë zu ſehen, einen Umweg über Gamart. Es iſt wohl der coloſſalſte Blumenſtengel in der Natur eine ſolche Aloëblüthe, denn ſie gleicht einem kleinen Schiffsmaſt. J.... kletterte mühſam auf die ſtachlichen Blätter, um mit des Dragomans Jataghan einige Blumen in der Höhe abzuſäbeln. Das Volk hat die Sage, daß im Moment, wo der obere Büſchel den reifen

Saamen zur Befruchtung ausſtreut, dies mit einem Knall vor ſich gehe, der einem Piſtolenſchuß gleichen ſoll. Es iſt wirklich ſehr gut, daß nicht alle Pflanzen mit einem gleichen Lärm bei dieſer Gelegenheit zu verfahren genöthigt ſind, die Kanonade würde ja ſonſt in der ganzen Natur nicht zum Stillſtand kommen. Während wir noch die abgehauenen Blumen einſammelten, erinnerte man ſich plötzlich, daß die Thore von Tunis ein Viertel auf acht Uhr geſchloſſen werden. Es war ſchon halb ſieben, und wir hatten, zum Theil durch tiefen Sand, noch fünf lieues zur Stadt zurückzulegen. Dies war eine gute Gelegenheit, unſere Pferde gründlich zu probiren, und ſie beſtanden dieſe Probe beſſer wie unſer Dragoman, der jämmerlich ſeufzte und über Bruſt- und Magenſchmerzen klagte, als wir, faſt im ununterbrochenen vollen Lauf der Pferde, wirklich genau mit der Minute des Thorſchluſſes anlangten. Muſtapha war glücklicherweiſe ſchon am Morgen vorausgeſandt worden.

Des andern Tages beſuchte mich der Maure Ben Omâr, in einem grasgrünen Staatskleide, wie eine Heuſchrecke angezogen. Er iſt der Bruder des Bey von Tittery in Algier, von dem ich einen Brief an ihn erhalten hatte, um mir bei Käufen und andern hieſigen Angelegenheiten behülflich zu ſeyn. Ich ging daher mit ihm ſogleich auf den Suck, eine Art Markt, der täglich ſtattfindet, und wo die Verkäufer in der Mitte einer langen ſchmalen Gaſſe, welche die gewölbten Bazar's hier bilden, auf und abgehn, während ſie Waaren der verſchiedenſten Art, die ſie auf und an ſich tragen, mit lautem Geſchrei ausbieten. Hier kann man nicht nur allerlei Curioſitäten ſich für einen billigen Preis verſchaffen, ſondern ſelbſt den koſtbarſten Schmuck in großer Auswahl erſtehen. Die Formen deſſelben möchten jedoch unſern Damen immer groteſk und geſchmacklos erſcheinen, und gleichen zum Theil der im Mittelalter bei uns üblichen Faſſung. Die Schwere und Plumpheit der Armbänder wird nur durch die der Beinbänder übertroffen, welche genau die Form der Steigbügel haben, jedoch ungleich ſtärker, und gewöhnlich von maſſivem Golde ſind. Die Ohrringe erreichen nicht ſelten Größe und Gewicht der Räder jener kleinen ſilbernen Wagen, mit denen man in England in einigen Häuſern den Käſe oder den Deſſertwein auf dem Tiſch herumzufahren pflegt, und von Ringen habe ich auch verſchiedene geſehen, die als gute Waffe in der Schlacht zu gebrauchen ſind.

Es macht der hieſigen Bevölkerung große Ehre, und iſt für den Europäer ein höchſt ſeltſamer Anblick, einen gemeinen Laſtträger mitten im größten Gedränge ſich durchwinden und zum Kauf einladen zu ſehen, der an den Armen und über die Schultern gehangen, Geſchmeide trägt, das oft den Werth von 30 bis 40,000 Piaſtern überſteigt, ohne einen andern Schutz dafür zu haben, als die Ehrlichkeit der Menge, welche um ihn herwimmelt. Auch die Waaren in den Buden an der Straße ſind eben ſo frei und ſorglos exponirt, wobei die Höflichkeit der Verkäufer der der unſrigen nichts nachgibt. Jeder greift nach den Dingen, um ſie ſich anzuſehen, ohne daß je ein Mißtrauen geäußert wird, und dennoch iſt die Confuſion, welche ſo viele Menſchen verurſachen, nicht gering, beſonders wenn noch, wie oft geſchieht, einige Reiter hinzukommen und ihre Paſſage durch den engen, vollgeſtopften Gang forciren.

Von hier begaben wir uns auf den Sclavenmarkt, wo wir heute faſt nur Negerinnen mit ihren Kindern zum Verkauf aufgeſtellt fanden. Wir bemerkten nichts Hartes, nicht einmal Rohes in ihrer Behandlung, und das Ganze hatte mehr das Anſehn eines Pariſer Vermiethungs-Büreau's, als eines orientaliſchen Sclaven-Bazar's. Alle, die einen Käufer fanden, ſchienen hier eben ſo erfreut, als die dortigen Aſpirants, wenn ſie einen Dienſt zu erlangen ſo glücklich ſind.

Wir beſchloſſen unſere Tournée mit einer Viſite bei dem alten Marineminiſter, Vater des Gouverneurs der Goletta, der in früherer Zeit viel in

Europa gereist iſt. Er bewohnt einen ſchönen Palaſt, den ich auffallend reinlich und gut gehalten fand, voll von Reminiscenzen aus unſerm Welttheil, die nicht immer auf das paſſendſte angewandt waren. So hatte man z. B. die Ottomanen mit weißem engliſchen Bettdeckenzeug überzogen, und der Miniſter ſelbſt trug eine abenteuerliche, ebenfalls engliſche Uhr, von der Größe und Dicke eines Pfannkuchens. Er erzählte mit lebhaftem Intereſſe von der Paulskirche in London, wie er in die Kuppel geſtiegen, das Echo dort gehört, und bis auf den höchſten Punct geklettert ſey, wo ſich die prächtige Ausſicht über die unermeßliche Stadt entfalte. Ich frug, ob man ihm je in den chriſtlichen Ländern den Eintritt in eine Kirche verwehrt habe, und da er dies verneinte, nahm ich davon Gelegenheit, ihn zu bitten, mir doch auch den Eintritt in eine hieſige Moſchee zu verſchaffen. Er verſprach lächelnd, mit dem **Padrone** (wie alle Mamelucken den Bey hier ſtets nennen) darüber zu ſprechen, und machte mir ſogar einige Hoffnung, ſeine Genehmigung dazu vielleicht zu erlangen, wenn ich von meiner projectirten Reiſe in das Innere des Reichs zurückgekommen ſeyn würde. Es war dies wenigſtens eine ſehr gute Art mich abzuweiſen.

Ich hatte während des Vormittags mehrere Beſtellungen für Dinge gemacht, die ich nach Hauſe zu ſchicken wünſche, und fand die Schwierigkeit, die man mit allen hieſigen Leuten dieſer Art hat, ein ſolches Geſchäft zu Stande zu bringen, höchſt charakteriſtiſch. Es dauert jedesmal die längſte Zeit, und koſtet unſägliche unnütze Worte und Wiederholungen, ehe ſie begreifen wollen, was man von ihnen verlangt, und den Preis deſinitiv feſtzuſetzen ſich entſchließen können. Je größer die Beſtellungen ſind, deſto weniger finden ſie ſich bereitwillig dazu, und es ſcheint, daß ihre Indolenz und Trägheit mehr davor erſchrickt, als ihr Intereſſe ſie dazu antreibt. Bei alle dem ſind die Preiſe der von den Eingeborenen angefertigten Arbeiten, im Verhältniß zu Europa, ſehr billig, und mancherlei Sachen werden mit vielem Geſchmack und großer Vollkommenheit hier ausgeführt. Dahin gehören beſonders Stickereien aller Art, Strohmatten und Teppiche. Europäiſche Waaren ſind dagegen faſt gar nicht zu bekommen, ſelbſt die einfachſten, wie Handſchuhe, ſeidnes Band u. ſ. w., und was man davon auffindet, iſt unverhältnißmäßig theuer und von ſchlechter Qualität.

Den 7. Juni.

Heute früh hatte ich meine Abſchiedsaudienz im Bardo, da ich in wenigen Tagen die Reiſe ins Innere anzutreten gedenke. Der Bey und ſeine Umgebung ſchienen beſonders guten Humors zu ſeyn, nur der vorige Sapatapa, der jetzt dem neuen, einem corpulenten, ſehr freundlich ausſehenden Mann, ſein Amt hat übergeben müſſen, und als Geſandter nach Conſtantinopel geht, von wo Manche behaupten, daß er ſchwerlich wieder kommen werde, zeigte Ernſt und Traurigkeit in ſeiner Miene. Ich dankte dem Bey, welcher mit großer Artigkeit Alles thut, um mir die Reiſe in ſeinem Reich bequem zu machen, vielmals, daß er mir dieſelben gütigen Geſinnungen erhalten habe, die ſein verſtorbener Bruder mir früher bewieſen. Der Bey antwortete durch den Chevalier Raſſo, welcher verdolmetſchte: das verſtehe ſich von ſelbſt, und überdies ſähe er ſich, ſeit er das Unglück gehabt, ſeinen erhabenen Bruder und Herrn zu verlieren, auch jetzt noch, mehr wie deſſen Diener, als für den Souverain dieſes Landes an. Ich theilte ihm hierauf meinen Wunſch mit, der Sitzung im Juſtizſaal beiwohnen zu dürfen, welches er ebenfalls auf die verbindlichſte Weiſe genehmigte. Die Ceremonie ging mit vieler Würde von ſtatten. Man bekleidete zuerſt den Bey mit einem cramoiſirothen ſeidenen Talar, worauf er, in der Mitte ſeiner zahlreichen Hofleute, über den großen Hof in Proceſſion nach dem Juſtizſaal ſchritt. Dem Zug voran gingen, in weiß und rothem reichen Coſtüm, die vier türkiſchen Schatars, mit dem Schausch Salam an ihrer Spitze, der ſich durch eine noch koſtbarere und buntere Tracht, mit einem ungeheuern Turban auf dem Kopfe, bemerkbar machte. Dieſe Schatars ſtanden früher im Dienſte des Großherrn und waren ſehr wichtige Perſonen, denn ihnen lag es ob, wenn der Paſcha vom Sultan verurtheilt wurde, ihm die verhängnißvolle Schnur zu appliciren. Zu dem Ende tragen ſie ſonderbarerweiſe noch jetzt einen vergoldeten Metallgürtel um den Leib, an welchem ſich vorn eine große Kapſel befindet, in der ſonſt die Schnur aufbewahrt wurde. Jetzt iſt ſie leer, wie wir uns ſelbſt überzeugen konnten, denn die **Schatars** machten nach vollendeter Feierlichkeit keine Umſtände, ihre Gürtel abzuſchnallen und ſie genau von uns unterſuchen zu laſſen.

Sobald der Bey in den Juſtizſaal tritt, kündigt der **Schausch Salam** mit Stentorſtimme ſeine Ankunft durch einen Gruß in türkiſcher Sprache an, und wiederholt dieſen, wenn der Paſcha auf ſeinem erhöheten Throne Platz genommen hat. Daſſelbe geſchieht von Seiten des **Schausch** auch nachher bei jedem Mitgliede des Divans, welches in den Saal tritt, und einen ſolchen Grüßer für alle Welt fand ich ſehr bequem. Der Bey allein und einige Schreiber ſitzen, alle Uebrigen müſſen ſtehen, obgleich der Aufenthalt mehrere Stunden dauert. Nur mir und den mit mir Gekommenen wurden, als Fremden, Rohrſtühle auf der rechten Seite des Thrones hingeſetzt. Die Darſtellung begann mit einem allgemeinen Handkuß ſämmtlicher Anweſenden, unter denen ſich diesmal auch eine Menge arabiſcher Chefs befanden, ſo daß das Handküſſen wohl über eine halbe Stunde dauerte. Der Bey ſaß die ganze Zeit hindurch mit ausgeſtreckter Hand und den Ellenbogen auf den Schenkel geſtützt, weil den Eingeborenen von ihm nicht die obere, ſondern innere Seite der Hand zum Kuß gereicht wird; das Gegentheil dient nur für Chriſten, und würde bei Unterthanen ein Zeichen der Ungnade ſeyn. Zuweilen bekommen die Conſuln, als beſondere Gunſt, auch dieſe innere Seite zu koſten, worauf ſie ſo ſtolz ſind, als bei uns die Provinzialen auf ein gnädiges Lächeln des Miniſters. Seine Hoheit nahm übrigens meiſtens ſo wenig Notiz von den Küſſenden, daß er ſich, ohne ſie anzuſehen, häufig mit den neben ihm Stehenden unterhielt. Die Vertrauteſten begnügten ſich mit dem einfachen Handkuß, bei Vielen aber wurde die Sache complicirter, denn nach dem erſten einfachen Act drückten ſie auch noch ihre Stirn auf die Hand und küßten dann wieder zwei bis dreimal, Alle aber benahmen ſich dabei mit einer Inbrunſt und Zärtlichkeit, als hätten ſie die Hand einer Geliebten vor ſich. Demungeachtet hielt der links des Thrones ſtehende **Basch-Hamba** (General der **Hambi**, eines Corps von **300** berittenen Offizieren) einen Jeden während der Operation am Arme feſt, um ihn an irgend einer möglichen Treuloſigkeit zu hindern. Zuletzt gelangte der Garniſonbäcker zum Handkuß, indem er zugleich, mit lautem Ruf, dem Paſcha die in vier kleinen Broden beſtehende Militairration deſſelben (als Soldaten des Großherrn) überreichte. Der Bey küßte das Brod, nahm einen Biſſen davon, und ſagte demüthig: „Gott erhalte mir täglich dieſe Gabe!“

Nachdem dies vorüber war, wurde dem Hofe und den Vornehmſten Caffee präſentirt, aber dem Bey allein zugleich eine prächtige, acht bis zehn Fuß lange Pfeife gebracht. Sobald er ſich mit einigen Zügen daraus geſtärkt, begann er die Juſtizpflege. Sie verlief in der Hauptſache, wie ich es bei dem Gouverneur der Stadt ſchon mit angeſehen, und der Gegenſtand mancher Klage war eben ſo geringfügig, ohne die Geduld des Souverains zu ermüden. Herr Raffo, der ſich gefällig neben mich geſtellt, hatte zwar die Güte, mir einige Fälle zu erklären, doch da er ſelbſt mehrmals Geſchäfte beſorgen mußte, oder vom Bey abgerufen wurde, ſo konnte ich mich nur zu unvollkommen unterrichten, um hier etwas davon anzuführen. Indeß ſchienen die Parteien meiſtens ſehr befriedigt abzugehen.

Es bleibt mir noch zu erwähnen übrig, daß rechts neben dem Bey, auf der Stufe des Throns, ſein älteſter Sohn, **Sidi Achmet Bey**, ein Prinz von 26 Jahren, ſtand, der mit der ausgezeichnet ehrfurchtsvollſten Weiſe (die ich ſchon im Allgemeinen von Seiten der Kinder gegen ihre Eltern hier gerühmt) bald dem Vater ſeine Brille hinreichte, um eine erhaltene Supplik zu leſen, oder ihm ſelbſt ein ſilbernes Becken zum Ausſpucken hinhielt, ohne ſich im geringſten dieſer niedrigſten Dienſte vor dem verſammelten Hofe zu ſcheuen. Links ſtand, wie bemerkt, der **Basch-Hamba,** und etwas weiter davon der neue Sapatapa, der oft ſeinen Platz verließ, um ſich mit den, etwa zehn Schritt entfernten, Parteien beſſer zu verſtändigen, und dem Bey dann darüber genaueren Rapport abſtatten zu können. Die erledigten ſchriftlichen Suppliken — und es ſchien, daß wenige ohne ſofortige Entſcheidung blieben — zerriß der Sapatapa auf der Stelle. Auch waren die Actenſchränke im Saal, welche mir Herr Raff nachher zeigte, nicht für den hundertſten Theil ſ viel Maculatur eingerichtet, als die unſrigen. Be dieſer Gelegenheit muß ich doch darauf aufmerkſam machen, daß Herr Raffo, welcher hier einen ſ eminenten Poſten bekleidet, und verdientermaßen ſowohl beim Regenten als dem ganzen Hofe im höchſten Anſehn ſteht — ein Chriſt iſt. Wir dürfen alſo über die religiöſe Unduldſamkeit der Barbaren nicht klagen, denn wir ſind noch nicht ſo weit, einen Muſelmann als Miniſter zu dulden, wenn auch die Natur ein Wunder für ihn gethan und ihm allein ſo viel Verſtand gegeben hätte, als einem ganzen miniſteriellen Doppel- und Dreigeſtirn an unſerm chriſtlichen Himmel nur beiwohnen kann.

Ehe wir den Bardo verließen, beſuchten wir noch einmal die Löwencolonie, welche heute eben ſo freundlich als der Hof gelaunt ſchien, denn ſie wies uns ihre Zähne nur beim Gähnen, und liebkoste ſich unter einander auf die anmuthigſte Weiſe. Es war ein vollſtändiges Familiengemälde. Der majeſtätiſche Löwe in der Mitte, und ſeine vier Gemahlinnen dergeſtalt um ihn gruppirt, daß die eine ihren Kopf zwiſchen ſeine Vorderbeine geſteckt hatte, die andere mit dem Kinn auf ſeiner dicken Mähne ruhte, die dritte ihm von hinten mit der Tatze mehrere Liebesſchläge beibrachte, und die vierte ihm einen ganz menſchlichen Kuß gab. Die Kleinen ſprangen unterdeß, wie das letztemal, munter auf dem Hofe umher.

In den Ställen fanden wir diesmal mehrere gute Pferde, die nun von der Weide zurückgekommen ſind. Vier bis fünf derſelben, ganz von dem arabiſchen Typus abweichend, von außerordentlicher Größe und Stärke, ſtammen aus Marokko her, und ſind mit zu einem Geſchenk für den Sultan beſtimmt, das der ehemalige Sapatapa überbringen, und deſſen Pracht alle bisher gemachten weit überſteigen ſoll.

Den 14. Juni.

Seit einer Woche befinde ich mich ſehr unwohl, und fühle die abſpannende Wirkung des Clima's. Dennoch iſt es zu verwundern, daß die fortwährenden mephitiſchen Ausdünſtungen in dieſer Stadt, welche alles Silber und Gold, das nicht ſorgfältig vor der Luft verwahrt iſt, ſogleich anlaufen und ſchwarz werden laſſen, und die große Feuchtigkeit der Luft, die auch den beſtpolirteſten Stahl ſchnell mit Roſt überzieht, wie alle Raſirmeſſer abſtumpft — nicht noch zehnmal nachtheiliger auf die Geſundheit der Fremden wirken.

Aller Augen hier ſind jetzt auf Tripolis gerichtet. Den erhaltenen Nachrichten zufolge hat der Großherr mit 3000 Mann Truppen einen neuen Paſcha hingeſchickt, den alten nach Conſtantinopel ſchaffen laſſen, und die jüngeren Prätendenten dadurch zur Flucht ins Innere gezwungen. Der Eine ſoll nach Malta entkommen ſeyn, der Andere hatte dieſe Hülfe verſchmäht, und da er keine Hoffnung des Gelingens mehr vor ſich ſah, ſich heldenmüthig ſelbſt den Tod gegeben. Die Unternehmung ward mit der gewöhnlichen Verſtellung der Türken ausgeführt, denn der Befehlshaber der Flotte gab ſich im Anfang das Anſehn, bloß zum Schutze des alten Paſcha erſchienen zu ſeyn, und erzeigte ihm alle Ehre, als dem Gebieter des Landes. Nicht eher, als bis er ihn bewogen, ein Feſt auf dem Schiffe mit ſeiner Gegenwart zu beehren, während welcher Zeit ſeine Truppen ſich des Schloſſes und der Forts bemächtigten, zog er die Maske ab, und nennt ſich jetzt in ſeinen Proclamationen ſchon: Paſcha von Gottes Gnaden. Man iſt hier nicht ganz unbeſorgt, daß der Sultan wohl ein Lüſtchen haben könnte, den zweiten Act derſelben Farce in

Tunis aufführen zu laſſen; doch macht man vor der Hand bonne mine à mauvais jeu, und legt dem großen Präſente immer noch einige neue Diamanten hinzu.

Ende des dritten Theils.

Semilaſſo's vorletzter Weltgang. Traum und Wachen. Erſter Theil. In Europa. Drei Abtheilungen. 8. br. 7 Thlr. oder 12 fl. rhein.

Würdig ſchließt ſich Semilaſſo's Weltgang an die Briefe eines Verſtorbenen an, als deren Fortſetzung derſelbe zu betrachten iſt.

Tutti Frutti. 5 Bände (1r und 2r zweite Auflage) 8. br. 10 Thlr. oder 17 fl. 30 kr. rhein.

Ein eminentes Talent, jedes Daſeyn, jede Erſcheinung des modernen Lebens in ihrem innerſten Weſen zu erfaſſen und abzubilden, ein Humor, der jedem Gedanken durch die feinſte polirteſte Perſiflage eine pikante Wendung zu geben weiß, der brillanteſte Styl, der die contraſtirendſten Stoffe durch das glänzendſte Colorit, nicht minder durch die frappanteſte Wahrheit eines jeden einzelnen Zuges in eine harmoniſche Einheit aufgehen läßt und zu einem Sinn und Geiſt bezaubernden Gemälde vereinigt: aus dieſen Elementen hat der Verfaſſer in dieſem Buche ein Werk geſchaffen, das zu den bedeutendſten der deutſchen, ja der ganzen modernen europäiſchen Literatur gehört.

Stuttgart.

Hallberger'ſche Verlagshandlung.

In unſerm Verlag erſcheinen:

Carl Julius Weber's

ſämmtliche Werke.

In Lieferungen von 6 Bogen. 6 gr. —
oder 24 kr. rhein.

Unter den Schriftſtellern Deutſchlands, welche ſelbſt trockene Materien mit einem eigenthümlichen Reize der Darſtellung, ernſthafte Angelegenheiten des Lebens mit eben ſo geiſtreichem und feinem, als ſchlagendem, dabei gutmüthigem und von aller Partheigehäſſigkeit fern ſich haltendem Witze zu behandeln und eine reiche Gelehrſamkeit zum geiſtigen Gemeingute der Nation zu verwenden gewußt haben, ſteht der leider allzu frühe verblichene Weber in vorderſter Reihe. Eine Menge der in verſchiedenartigſtem Sinne ſich ausſprechenden Kritiker und ein zahlreiches Publikum von allen Farben und Meinungen haben darüber hinlänglich ſich ausgeſprochen.

Weber's Werke ſind: 1) **Geſchichte der Möncherei.** 4 Bände. 2) **Das Ritterweſen.** 3 Bände. 3) **Das Papſtthum und die Päpſte.** 3 Bände. 4) **Deutſchland oder Briefe eines in Deutſchland reiſenden Deutſchen.** 4 Bände. 5) **Demokritos, oder hinterlaſſene Papiere eines lachenden Philoſophen.** 6) **Geſammelte kleine Schriften.**

Semilaſſo in Afrika.

(Semilaſſos vorletzter Weltgang. II. Th. 4te Abth.)

Semilaſſo

in

Afrika.

Vierter Theil.

Reiſe in's Innere des Königreichs Tunis.

Sauwan, Keruan, Sfax, Susa.

Aus den Papieren des Verſtorbenen.

Hiezu die Abbildung:

Ankunft beim Sauwan.

Mit Königl. Würtembg. Privilegium.

Stuttgart.
Hallberger'ſche Verlagshandlung.
1836.

A D
BIBL. UNIV.
MONAC.

Universitäts-
München
Bibliothek

Inhalts-Verzeichniſs

zum

vierten Theil.

Neunter Brief.

Seite 1.

Reiſe in das Innere von Afrika. Ein ſchreibender Reiſender iſt ein nützlicher Diener des Publikums. Eigenthümlicher Kutſcherſitz. Glanzvolle Suite. Das Schloß Hammudia. Prachtvoller Aquäduct. Ruinen von Uthina. Großartige Ciſternen. Einer der vornehmſten Ställe der Welt. Das Amphitheater. Unterirdiſcher Gang. Zwangſitzung in den Souterrains der Akropolis. Epiſoden: die Peſt; der Traum, und eine politiſch ſeyn ſollende Haſenjagd, die mit einem Walzer auf der Straße endet. Berg Sauwan; Stadt Sauwan. Mildes Loos der Sklaven im Königreich Tunis. Tuneſiſche Schweiz. Ruinen eines römiſchen Tempels. Merkwürdig geſtalteter Felſen. Fruchtbarkeit der Gärten. Landübel: Ameiſen, Fliegen und Mücken. Probates Mittel gegen den Mückenſtich; ein Kammerjungfernrath. Erſte Erſteigung des Sauwan. Der deutſche Mameluck. Grauſames Raffinement eines Cäid auf das Vermögen eines unglücklichen Vaters. Das zwölf Jahr im Mutterleibe ſchlafende Kind. Zweite Beſteigung des Sauwan. Marſchreglement. Beſchwerliche Wege. Zurückgewieſene Einwendungen der Führer. Krone aus ſchwarzen Ziegen. Zwei begrabene und ein lebendiger halber Heiliger. Religiöſe

Gewiſſenhaftigkeit des Letztern beim Kucheneſſen. Römiſche Ruinen. Wieder ein Heiligengrab. Schutzmittel wider die Sonnenhitze. Zugar. Tempelruinen an einer vortrefflichen Quelle. Ein theokritiſches Idyll. Die, eine halbe Taſſe Kaffee mit Sturm erobernden Fliegen. Antiquariſche Inſchrift auf dem Sokkel eines Waſſerbeckens. Cyklopenmauern. Vorſchmack der Sähara. Bild der Wüſte: Mirage. Blaue Brillen, als Verminderungsmittelder Sonnenhitze. Kraft des Herkules und Wuth eines Fanatikers, vereinigt in der Perſon — eines Käfers. Nachbild des Zweikampfs zwiſchen Hektor und Achill. Die heilige Stadt Keruan. Nutzen decenter Impertinenz. Der Cäid mit gaſtronomiſchen Qualitäten. Unbarmherzige Muskito's. Viſite beim Gouverneur. Keruan: Begräbnißort von Ubaït-Lä, Barbier des Propheten. Muhameds Kanone. Die einem lebendigen Heiligen wohl applicirte Ohrfeige. Nur dem rechtgläubigen Mustapha wird der Eintritt in das Innere der

Moſchee geſtattet. Das Schwindel erregende Säulenzählen. Der heilige Herr Achmet der Grüne. Die drei drohenden Zauberſäulen. Das Allerheiligſte. Reliquiencabinet. Gefahrvolles Stufenzählen. È un santo adesso. Keruan's Ruhm: Heiligkeit und Schuſter. Probate Medicin: Wein für den Herrn — Rum für den Diener. Radicale Schnupfencur. Einziges Mittel, ſich als Chriſt den Weg in eine Moſchee zu bahnen. Gewohnheit macht Alles erträglich, ſelbſt die Flöhe. Natürliche Trugbilder. Großes Zeltdorf. Unentbehrlichkeit des Ungeziefers in der Welt. El Dschemm. Die Ruinen des Amphitheaters. Unduldſamkeit der Eingebornen gegen chriſtliche Beſucher. Alterthümliches. Auläd Sidi Hassan Ben Elasch, eine Freiſtätte für Verbrecher. Arabiſche Gewandtheit, die Fehlgehenden auf den rechten Weg zurückzuführen. Zwei große römiſche Ciſternen in den Ruinen von Caraga. Melancholiſcher Charakter der Gegend zwiſchen Keruan und Sfax.

Gigantiſche Taranteln. Dreſchen mit dem Triumphwagen. Aufenthalt in Sfax. Ueppige Vegetation der ſandigen Landſchaft zwiſchen Sfax und Susa. Herr Guetta. Herr Blanchenay. Der marokkaniſche Prinz und der Cäid. Große Fiſcherei im Meere. Franzöſiſche Zeitungen in Sfax. Engliſche Recenſion eines deutſchen Buches mit einem italiäniſchen Titel. Vier Unglücksfälle auf der Tour nach Susa. Ruinen von Inschilla. Genrebild des Nachtbivouak's in Dschebibiana. Die ſchlau im Zaum gehaltene aufrühreriſche Eskorte. Schebba's Trümmer. Diaboliſche Mahlzeit. Ruinen von Akola. Merkwürdiger Brunnen. Ueberreſte eines großen uralten Schloſſes. Verbindlicher Empfang bei Herrn Jonquier in Media. Chriſten dürfen hier zu Lande eigenthümlich kein Grundſtück beſitzen. Vorzüge des dolce far niente vor dem Arbeiten. Oelbau. Meerlaufe von zwei Kammerherrn durch Don Pedro. Eine reizende ſchwarz angeſtrichene Pariſerin. Galgenähnliche

Schlauchpumpen. Nachzuahmende Feld- und Gartenbewäſſerungsanſtalten. Monastêr. Herr Roſſo. Seltſam geformte Sandſteinfelſen im Meere. Susa. Herr Manietto. Heimwehſeufzer. Vom Himmel gefallene Mauern. Deutſcher Beſuch aus Jeruſalem. Was ſoll auf Erden der noch nicht erſchienene Judenmeſſias ausrichten? Naive Definition eines jeden Religionsſtreites. Ibrahim, Beförderer der Aufklärung zu Jeruſalem. Thunfiſcherei am Cap Zebib, Cap bon und in Monastêr. Frühſtück in der Sonne bei 30 Grad Reaumür. Große, für Geld zeigenswerthe Eſſer. Facſimile eines Amrha's. Parforcejagd auf Gazellen. Eishandel von Sicilien nach Tunis. Mauriſches Concert und Tanzvergnügen zum Abſchied. Proben mauriſcher Liebeslieder.

Neunter Brief.

An Herrn Leopold Schefer in Muskau.

Tunis, den 25. Auguſt 1835.

Ich wollte Ihnen, lieber Schefer, dieſe officielle Epiſtel erſt aus den Theilen des Orients und Afrika's adreſſiren, die Sie einſt ſelbſt, vom jugendlich durchgehenden Dichterroß getragen, im Fluge durchſtrichen — da mich aber die Barbarei wider Erwarten ſo lange feſthält, und Gott allein weiß, was der Himmel noch über Semilaſſo verhängen kann, ſo will ich die Zeit benutzen, ſo lange ſie mein iſt, und Ihnen die Begebenheiten einer Reiſe ins Innere erzählen, welche vielleicht einiges Neue darbietet, weil ſie bisher nur von ſehr wenigen Europäern gemacht wurde, und in dieſer glühenden Jahreszeit wohl noch von Keinem. — Ein ſchreibender Reiſender aber, muß ſich wie einen Soldaten im Dienſt des Publikums betrachten, und daher nicht nur die Epochen mitnehmen, wie ſie kommen, ſondern auch die Gefahren nicht ſcheuen, die ſich ihm in den Weg ſtellen, von welcher Art ſie ſeyn mögen.

Ich habe übrigens um ſo mehr Urſach zu wünſchen, daß meine Mittheilung nicht ohne Intereſſe für ſie ſey, da ſie etwas lang zu werden droht; ſie umfaßt den Zeitraum zweier Monate und darüber, und wird daher wahrſcheinlich ſtatt eines Briefes, buchſtäblich ein Buch werden. — So trage ich meine Schuld wenigſtens ſicher im größtmöglichſten Volumen ab.

Am 13. Juni um ſechs Uhr Abends ſetzte ſich unſere Caravane, bei ziemlich kühlem und windigem Wetter, von meiner Wohnung beim holländiſchen Conſul aus, in Marſch. Der Zug der Reiter beſtand, außer mir und meinem Secretair, noch aus dem polniſchen Oberſten, Herrn von **Szczepanowski** (jetzt im Dienſte des Bey) mit ſeinem Diener; einem Mamelucken des Bey nebſt zwei **Hambi**, die Offiziersrang haben und die Tracht der Beduinen tragen; meinem Dragoman; meinem mauriſchen Kammerdiener Muſtapha; zwei Negern, die ich zu dieſer Reiſe beſonders angenommen hatte, und welche auf ihren Mauleſeln die nöthigen Proviſionen an Waſſer, Wein, Zucker, Orangen u. ſ. w. transportirten; und endlich einem gleich ſtark beladenen Bedienten der **Hambi**. Ich ſelbſt ritt diesmal, der Bequemlichkeit wegen, ein munteres vortreffliches Maulthier und ließ mein Pferd von einem der Neger an der Hand führen. Bereits früher uns vorausgegangen war eine zweirädrige große ſogenannte Carreta, die Zelt, Bett und die übrigen Effecten enthielt, und zugleich in der Wüſte zum Schlafen dienen kann. Die Art, wie der Kutſcher dieſen Wagen leitet, iſt eigenthümlich, denn der Bock, auf dem er ſitzt, und der wie eine Hangematte eingebogen iſt, befindet ſich zwiſchen den Köpfen der Stangenpferde, an deren Kumpten die beiden Enden deſſelben befeſtigt ſind; unten verbinden ihn zwei Streben mit der Deichſel, auf der des Kutſchers Füße ruhen. Die Pferde werden ohne Zaum und Gebiß, blos am Halſter, durch eine einfache Leine regiert. Die Stangenpferde hatten nicht einmal Halſtern. Ich erinnere mich in Oxford ein altes Manuſcript mit Zeichnungen aus dem zwölften Jahrhundert geſehen zu haben, welche Sitten und Gebräuche jener Zeit darſtellten, und wo ſich ein zweirädriger Frachtwagen, genau auf dieſelbe Weiſe angeſpannt, abkonterfeit befand.

Dieſer ganze Train an Leuten und Effecten war mir, bis auf meine beiden Neger und ihre Maulthiere, vom Bey geliefert worden, wohl fournirt mit geſtickten Zäumen, Sammetſätteln und Scharlachdecken, ſo daß wir auch mit gehörigem Glanze einherzogen. Dazu waren wir Alle mehr oder weniger arabiſch gekleidet, was der Fanatismus verſchiedener Gegenden des Innern, die wir zu beſuchen beabſichtigten, ſehr nöthig machte. Beſonders hatte ich in dieſer Hinſicht viel Mühe gehabt, des Bey's Erlaubniß zu erhalten, die heilige Stadt Keruan zu berühren, wo kein Chriſt ohne ſpeciellen Befehl des Souverains Einlaß erhält, und kein Jude ſich bei Todesſtrafe blicken laſſen darf. Nach mehrerem Hin- und Herſchreiben geſtattete man mir endlich nur hindurchzureiten, und gab an, daß meine eigene Sicherheit dies erfordere, man mir aber auch dabei noch die größte Vorſicht anempfehle. Man wird ſehen, wie wenig die Folge alles dies beſtätigte.

Ich war wegen eines hartnäckigen Uebelbefindens, das ſich beſonders durch eine große nervöſe Schwäche und Mattigkeit äußerte, lange nicht ins Freie gekommen, und fand jetzt bereits die Erde gänzlich verſengt, die Felder wie Aſche, und allen Raſen gelb wie Sand. Doch dieſe Wüſtenfarbe ſteht dem Lande mit dem ruinenartigen Anſehn, mit den ſtets wie verfallen erſcheinenden

Häuſern der Eingeborenen, ſelbſt wenn ſie neu ſind, mit dem ganzen Anſtrich von Verlaſſenheit und Trauer, der allerwärts darüber gebreitet iſt, nicht übel an. Es gab mir das treue Bild einer langſam abſterbenden Welt, und als wir neben dem unabſehbaren Kirchhofe am Thore längs den ſchroffen unfruchtbaren Felſen, welche die zwei Forts Aliva und Salaz krönen, in die weite und leere Ebene von **Rhades** hineinzogen, dicht unter uns den See, in den der Feuerball der Sonne eben hinabſank, und vor uns in dämmernder Ferne den majeſtätiſchen Sauwan, als Ziel der erſten Hauptabtheilung unſerer Reiſe — da wandelte mich, trotz Krankheit und Entkräftung, ein Gefühl ſüßer wohlthuender Melancholie an: das menſchliche Bewußtſeyn einer höhern als irdiſchen Stellung zu den Dingen um mich her, und einer geiſtigen Geſundheit, die — bis auf einen gewiſſen Grad wenigſtens — den Körper zu beſiegen fähig iſt.

Es war jetzt dunkle Nacht geworden. Bei

brennenden Kalköſen vorüber, zwiſchen deren Flammen mehrere geſchäftige ſchwarze Geſtalten ſichtbar wurden, ritten wir in die grell weißen, crenelirten Thore des Schloſſes von **Hammdia**, einem Landſitz des geſtürzten Sapatapa, ein.*) Sehr angegriffen und von der empfindlichen Nachtkälte ſchauernd, eilte ich ſogleich nach der mir bereiteten Schlafſtube, ein hohes gewölbtes Zimmer mit einem einzigen Fenſter, in dem kein Glas war, und wo der heftige Wind ungeſtört hineinblies, um eine Ruhe zu ſuchen, die ich nicht fand; denn ein heftiges Fieber quälte mich bis zum andern Morgen. Doch war mir dieſe Kriſe zum Heil, wenigſtens ſchreibe ich ihr es zu, daß von dieſem Augenblick an, ungeachtet der vielen Beſchwer-

---

*) Das Schloß heißt eigentlich **Muhammedia**, die Araber kürzen aber viele Wörter ab, welches noch mehr Verwirrung bei den Namen hervorbringt, welche, nach dem Ton der Ausſprache, faſt jeder Reiſende verſchieden angiebt.

lichkeiten der Reiſe, meine Geſundheit ſich täglich verbeſſerte.

Es war allerlei in Tunis vergeſſen worden, welches durch einen Boten geholt werden mußte, und ich ſah mich deshalb genöthigt, einen Tag hier zu verweilen. Indeſſen richtete ich mich nun in dem obern Theile des Schloſſes, und in des Beſitzers eigenen Zimmern, beſſer ein, wo es mir an nichts mehr in dieſer Hinſicht fehlte; glücklicherweiſe fand ich ſie auch ſo reinlich und luftig gehalten, daß ſich weder Flöhe noch Muskito's daſelbſt eingeniſtet hatten. Im Uebrigen mußte man ſich freilich behelfen, da kaum die geringſten Nahrungsmittel, nicht einmal Eier aufzutreiben waren.

Das Schloß iſt groß und elegant, mit hübſchen Zimmern und bunten Galerien verſehen, und die Ausſicht von der Terraſſe, obgleich in dem geſchilderten öden Charakter, ebenfalls nicht ohne Intereſſe. Die Sonne blendete aber dergeſtalt auf dem friſchen, weißen Anſtrich, daß ich es nicht auszuhalten vermochte, und mich zum erſtenmal einer blauen Präſervationsbrille, die Fremden hier nicht genug zu empfehlen iſt, bedienen mußte. Die weitläuftigen Gärten ſind ſehr vernachläßigt, doch entdeckte ich darin ein Boskett von blühenden Granaten, umgeben von coloſſalen Feigenbäumen, unter deren dich'tem Schattendach ich es ſo kühl und anmuthig wie in einer Grotte fand. Die Neger, welche dieſe Gärten beſorgen, wohnen daneben in wahren Hundeſtällen, kleine von rohen Steinen aufgekaſtete Räume, in denen ſich die großen ſtarken Leute nicht einmal ausſtrecken können. Zwiſchen dieſen Hütten hatten ſie Stricke gezogen, welche mit Streifen von in der Sonne getrocknetem, ſteinharten Hammelfleiſch, in langen Reihen behangen waren. Es ſcheint, daß dies, mit einigen Früchten, ihre einzige Nahrung ausmacht, aber ungeachtet dieſes thieriſchen Elends ſahen ſie wohl aus, und waren ſogar voller Luſtigkeit, welche bei meinem Weggehen einige ihnen gegebene Piaſter zu lautem Lachen und Jubel ſteigerte.

Früh um fünf Uhr am andern Morgen verließen wir **Hammdia.** Es war heiß, aber die Luſt noch immer durch einen kühlen Wind gelindert. Unſer Weg führte durch eine weite hügeliche Ebene, und bald erblickten wir von fern einen mir noch unbekannten Theil des prachtvollen Aquaducts, der, an dieſer Stelle noch großentheils erhalten, den niedrigſten Theil der Plaine wohl eine Stunde weit durchſchneidet. Auch hier hatte ich wieder Gelegenheit, mich in meiner Meinung zu beſtärken, daß dieſe Waſſerleitung gewiß urſprünglich von den Carthagern herrührt, und von den Römern nur, zu irgend einer ſpätern Zeit, eine oder mehrere Hauptreparaturen damit vorgenommen worden ſind; was zugleich vollſtändig den Umſtand erklären würde, den Herr Falbe in Betreff der Medaillen des **Septimius Severus** und **Caracalla** anführt, mit der Legende: **Indulgentia Augustorum in Carthaginem**, auf deren Rückſeite **Astarte** auf einem Löwen ſitzt, der über eine, aus dem Felſen ſprudelnde Quelle ſpringt.

Denn dieſe Medaillen können eben ſo gut die Reparatur, als das neue Werk andeuten.

Ueberall zeichnen ſich deutlich die eingeſchobenen Bauten durch ganz verſchiedenen Styl aus, in derſelben Art, wie Sie in einem meiner früher Ihnen mitgetheilten Briefe die Beſchreibung davon ſchon geleſen haben werden. Beſonders auffallend iſt dies da, wo der Aquaduct über das tiefe Bett **Hanneya – el – Tamira** in zwei Bogenreihen über einander führt, die zuſammen wohl über 80 Fuß hoch, und offenbar ganz aus römiſcher Zeit ſind. Von hier aus werden an beiden Enden der langen Linie die Bögen nach und nach immer niedriger, bis ſich zuletzt der Waſſercanal in die nebenſtehenden Hügel verliert und unterirdiſch weiter geht, wo er an vielen Orten noch ſehr deutlich zu verfolgen iſt. Man muß geſtehen, daß unſere heutigen Regierungen die Mittel zur Unternehmung ſolcher Rieſenwerke kaum mehr beſitzen, die um ſo unbegreiflicher werden, da man die Steine an vielen Orten aus bedeutender Weite herbeiſchaffen mußte.

Nur einige Canäle und Eiſenbahnen in England und Amerika ſind damit, hinſichtlich der Koſten, zu vergleichen, aber keineswegs hinſichtlich der Munificenz; denn dieſe Werke erſetzen das darauf gewendete Capital durch verhältnißmäßige Intereſſen und große Belebung des Handels, während hier doch im Grunde nur, um einer Stadt, die für das Nöthige ſchon mit Ciſternen hinlänglich verſehen war (wie auch jetzt das große Tunis nur von Regenwaſſer ſeinen ganzen Bedarf erhält) friſches Quellwaſſer zu verſchaffen — ein ſolcher Wunderbau durch Berge und über Thäler zwölf deutſche Meilen weit geführt wurde!

In einer Stunde erreichten wir die Hügel, auf denen, beinahe im Umfange einer deutſchen Meile, die Ruinen von Uthina zerſtreut liegen. Es iſt auffallend, daß Shaw in ſeiner ſonſt, Alterthümer betreffend, ſo ſorgfältigen Relation vom Königreich Tunis, dieſer Ruinen gar nicht gedenkt, welche doch an maleriſcher Schönheit und Menge der Ueberreſte, ſowohl die von Carthago als Utica übertreffen. Beſonders gewähren die hieſigen Ciſternen, welche ein regelmäßiges Viereck bilden, und faſt noch ganz erhalten ſind, einen großartigen Anblick. Es ſind deren ſechs nebeneinander, von circa 100 Fuß Länge, 18 Fuß Breite und 30 bis 40 Fuß Höhe; zwei andere ſind an den beiden Enden quer vorgebaut, wodurch das gleichſeitige Viereck des Ganzen formirt wird. Alle communiciren miteinander durch verſchiedene Reihen offener Bögen, ſo daß wir, ohne ein einzigsmal abzuſteigen, ſie nach allen Richtungen durchreiten konnten. Wir fanden ſie mit mehreren hundert Stücken Vieh, Cameelen, Pferden, Kühen und Ziegen der Beduinen angefüllt, die ſich rühmen können, hier einen der vornehmſten Ställe der Welt zu beſitzen, welcher überdies den Vortheil hat, eben ſo kühl im Sommer, als warm im Winter zu ſeyn. Faſt wäre jedoch dieſer ſelbe Umſtand Schuld daran geweſen, daß wir die Ciſternen gar nicht zu ſehen bekommen hätten. Obgleich ich in Tunis genau von ihrem Daſeyn unterrichtet worden war, ſo kannte ſie jedoch keiner meiner Begleiter, und die Beduinen, welche wir als Führer an Ort und Stellt requirirt hatten, leugneten hartnäckig, etwas davon zu wiſſen. Endlich fiel mir ein, daß ſie ohne Zweifel ihr Vieh darin verſteckt haben würden, und ſich jetzt ſcheuten, es vor meinen beiden Türken und den **Hambi** ſehen zu laſſen; ich eilte daher, ſie vollſtändig über dieſen Punct zu beruhigen, und ſogleich erwiederten ſie, ſchlau lächelnd, wie unſere eben ſo argwöhniſchen Wenden bei ähnlichen Gelegenheiten zu thun pflegen, daß ſie jetzt erſt genau verſtünden, was wir wollten, und uns ohne Verzug an den verlangten Ort bringen würden. Dabei ergab ſich nun, daß die bisher unſichtbar gewordenen Ciſternen ganz in unſerer Nähe und unmittelbar neben ihren Hütten ſich befanden, obgleich ſie uns vorher, immer vergeblich ſuchend, eine Stunde lang der Kreuz und Quer umhergezogen hatten. Doch war dabei nichts verloren worden, denn überall fanden wir die intereſſanteſten Ueberreſte großer, über einander geſtürzter Tempel, Brücken und anderer Gebäude. Von dem forum ſteht noch eine Reihe von ſieben hohen Pfeilern, mit dem untern Theile der meiſten ſeiner Umfangsmauern, und einigen Stufen der breiten Treppe, die hinanführte. Sehr zog mich das Amphitheater an, das auf der Spitze eines anſehnlichen Hügels, in dieſem, ſo zu ſagen, eingelaſſen iſt, ſo daß die vier Eingänge durch den Berg führten. Eben, als wir, am obern Rande ſtehend, hinabſchauten, und zu ermitteln ſuchten, wie viel Menſchen es wohl habe faſſen können, lugte vorſichtig aus einem der erwähnten Eingänge ein wohlgenährter Reinecke hervor, erblickte uns jetzt, ſtutzte, und ſprang in der Verlegenheit eilig auf den Reſten der zerbrochenen Stufen gegenüber hinan, um uns zu entfliehn. Hier ſcheuchte er eine kleine Eule auf, die vom Tageslicht geblendet, und irre geführt, ihren Flug grade auf uns zu nahm, wo ſie auch Herr J.... ſogleich mit geübter Hand erlegte.

Mitten zwiſchen den Trümmern eines andern ſehr großen Gebäudes zeigten uns die Beduinen eine ſchmale, dunkle Oeffnung im Boden, und behaupteten, dies ſey der Anfang eines unter der Erde fortlaufenden Ganges, der zum Hammam-lief, vier Stunden weit von hier, führe. J.... kroch hinein, ſprang ziemlich tief hinab, und fand ein geräumiges Gewölbe; da wir aber weder Laterne noch Fackeln bei uns hatten, und die Beduinen uns nichts dergleichen liefern konnten, auch unſere Zeit zu einer ſo langen Expedition nicht ausgereicht haben würde, ſo mußten wir die weitere Unterſuchung aufgeben. Nachdem wir noch mehrere Steinhaufen durchklettert, begaben wir uns nach dem größten und wohlerhaltenſten Theil der Ruinen, einſt die Akropolis, die auf der höchſten Spitze der Gegend thront, mit einem Blick den ganzen Schauplatz überſehen läßt, und deren geräumige Souterrains uns, obgleich ſie mit Schutt und trockenem Kuhdünger angefüllt waren, dennoch während der gewaltigen Mittagshitze ein ſehr willkommenes und kühles Obdach gaben. Wir, auf unſre Teppiche gelagert, die Pferde und Eſel in den tiefen Blenden angebunden, Körbe, Cantinen und Waſſerkrüge zwiſchen die kühlen, umherliegenden Steine geſtellt, Alles fand hier hinlänglichen Platz, und der unterirdiſche Bivouak, von wenigen Sonnenſtrahlen erleuchtet, die ſich durch die ſchmalen Riſſe der Decke hindurch drängten, war ſo romantiſch, als man ſich ihn nur wünſchen konnte. Da nun der Mameluck uns zugleich erklärte, daß wir hier wenigſtens drei Stunden verweilen müßten, weil während dieſer Zeit die Pferde im Freien zu furchtbar von den Fliegen gequält würden — und in der That hatten wir ſchon vorher ganze Stellen auf den armen Thieren durch Hunderte dieſes Ungeziefers überzogen geſehen, während das Blut, wie bei einem Aderlaß, an ihren Gliedern herabrann — ſo kamen wir auf den Einfall, uns während des Frühſtücks die Zeit mit Erzählen zu vertreiben. Jeder ſollte etwas aus ſeinem Leben zum Beſten geben, und den Oberſten traf das Loos, den Anfang zu machen. Ohne ſich lange zu beſinnen, begann er mit folgenden Worten:

Ich bitte zuvörderſt, das, was ich Ihnen mittheilen werde, nicht als meine eigene Geſchichte, ſondern als die eines Freundes anzuſehen, der mit mir zugleich in die hieſigen Dienſte getreten iſt. Nur der Bequemlichkeit des Erzählens wegen geſtatte ich mir, in der erſten Perſon und in ſeinem Namen zu ſprechen.

Die Peſt.

Wenn ſie im Verfolg der etwas ungewöhnlichen Begebenheiten, die ich auf Ihr Verlangen wieder hervorrufe, finden ſollten, daß ich mich mehr als billig zum Aberglauben hinneige, ſo iſt es mir zu verzeihen, da ich durch manches Erlebte vom Schickſal gewiſſermaßen darauf hingewieſen worden bin, und, ſchon ehe ich geboren ward, ein ſeltſamer und ſchwer durch die uns bekannten Einwirkungen der Natur zu erklärender

Umſtand, vielleicht den Grund zu meinem eigenen Daſeyn, jedenfalls aber den zum früheren Flor unſerer Familie gab. Dieſe von hoher, ja königlicher Abſtammung, war dennoch im Lauf der Zeiten durch mancherlei Unglücksfälle verarmt, und mein Urgroßvater mit mehreren unverſorgten Kindern endlich in eine ſo bedrängte Lage gekommen, daß er nur mit immer tieferem Kummer mit immer ängſtlicherer Beſorgniß eine drohende Zukunft für ſich und die Seinigen herannahen ſah, der zu entgehen er kein Mittel mehr wußte; was in jener Zeit, wo ſtrengere Vorurtheile den Adel von ſo manchem Erwerbzweige ausſchloſſen, und den Töchtern keine Mesalliance geſtatteten, noch weit ſchwieriger als heut zu Tage war. Einſt, als er nach einer ſchlafloſen Nacht, in der peinigende Gedanken dieſer Art ihn mehr als je aufgeregt hatten, gegen Morgen in einen unruhigen Schlummer verfallen war, ſchien es ihm, als werde er plötzlich durch ein heftiges Aufſtoßen ſeiner Thür geweckt. Er richtete ſich empor, und erblickte einen ehrwürdig ausſehenden Mann mit langem weißen Bart, in fremdartiger, prachtvoller Kleidung, der ſich langſam ſeinem Bette näherte. Der Staroſt wollte aufſpringen, doch der Fremde winkte ihm mit der Hand, über welcher an ſeinem halbnackten Arme ein reich mit Rubinen beſetztes goldenes Armband glänzte, freundlich lächelnd zu; ſo, als wolle er ihm zu verſtehen geben, daß er ſich in ſeiner Ruhe nicht ſtören zu laſſen brauche. Hierauf überreichte er ihm ſchweigend ein vergelbtes Pergament, und bedeutete ihn mit einem ausdrucksvollen und lebhaften Zeichen, die darauf befindlichen Zeilen zu leſen. Mein Aeltervater, obgleich höchſt verwundert, ſchickte ſich doch ſogleich an, der Weiſung zu folgen, und dechiffrirte mit Mühe in veralteter polniſcher Sprache die Worte: „Grabe unter der großen Linde im Hofe, drei Fuß rechts von ihrem Stamme, dem rechten Schloßflügel gegenüber, nach, und alle deine Noth wird enden!“

Als er, ungewiß ob er wache oder träume, wieder aufblickte, war der Fremde, wie das Pergament verſchwunden. Eine unüberwindliche Neigung zum Schlafe ſchloß von Neuem ſeine Augen, doch beim ſpäten Erwachen blieb das Andenken der Erſcheinung ihm aufs deutlichſte eingeprägt.

In andern Verhältniſſen würde er höchſt wahrſcheinlich das Ganze für eine bloße Täuſchung des neckenden Traumgottes angeſehen, und kaum ernſtlich beachtet haben, jetzt hielt er es für ſeine Pflicht, obgleich mit wenig Hoffnung eines günſtigen Erfolgs, auch ſelbſt das Wunderbare und Unbegreifliche, da wo es ihm Rettung verſpräche, nicht leichtſinnig von der Hand zu weiſen. Er ging alſo, ſich herzhaft über die Lächerlichkeit hinwegſetzend, die das Mißlingen eines ſolchen Unternehmens immer in ſeinem Gefolge hat, mit zwei vertrauten Dienern in der nächſten Nacht ans Werk. Eine einzelne Fackel erleuchtete, wie unſere ſorgſam aufgezeichnete Hauschronik erzählt, düſter den Hof, ſchien aber hell und klar auf den bezeichneten Fleck. Die Sommernacht war ungemein ſchön und ruhig, und der Duft der blühenden Schloßlinde erfüllte weit umher die Luft mit ſüßem Wohlgeruch. Nur ein leiſer Zephyr ſäuſelte geheimnißvoll in den Blättern, und mein Ahnherr, der, halb zweifelnd halb glaubend, von den gemiſchteſten Gefühlen beſtürmt ward, ergriff mit klopfendem Herzen das Handwerkzeug, und warf ſelbſt die erſte Schaufel Erde aus. Zwei Stunden lang blieb die angeſtrengte Arbeit ohne Erfolg, doch in der dritten ſtieß man auf ein kleines Gewölbe, das auf allen Seiten vermauert, keine Art von Eingang zeigte. Nur mit großer Mühe gelang es, daſſelbe aufzubrechen — aber nie ward wohl gläubige Arbeit auf irdiſche Weiſe glänzender belohnt. Die Reichthümer, welche man fand, überſtiegen die kühnſte Erwartung. Sie ſchienen aus den älteſten Zeiten herzurühren, und ſollen über 300,000 Ducaten an Werth betragen haben, für damals eine doppelt beträchtliche Summe. Der Schatz beſtand zum Theil aus koſtbarem Geſchirre aller Art, vielerlei Geſchmeide, unter dem mein Aeltervater deutlich das Armband wiedererkannte, welches der geſpenſtiſche Bote der Nacht an ſeinem bloßen Arme trug, vorzüglich aber aus einem ſchweren, mit vielen rohen, nicht geſchliffenen Edelſteinen beſetzten Throne aus gediegenem Golde, von dem auch das abgeſchlagene Stück eines Fußes, beim Ausbruch unſerer Revolution, in dem Familienarchive vorhanden war, wo man es vom Anbeginn, zur Erinnerung der wunderbaren Begebenheit, aufbewahrt hatte.

In Folge dieſes glücklichen Ereigniſſes umgab nun bald ein neuer, ſolider Wohlſtand unſer Haus; da aber zugleich mit dem erlangten Vermögen eine außerordentliche Fruchtbarkeit ſich bei der Familie eingefunden hatte, ſo war durch fortwährende unpolitiſche Theilungen, zur Zeit meines Vaters, ſchon mehr als die Hälfte jener leicht errungenen Schätze wieder geſchmolzen. Den fünf Kindern, die er ſelbſt erzeugt, ſtand eine neue Theilung bevor, doch auffallenderweiſe ſtarben noch in zarter Jugend alle meine Geſchwiſter an verſchiedenen Kinderkrankheiten, und bei dem Tode meines Vaters blieb ich daher ſein einziger Erbe. Auf ſeinem Sterbebette überreichte er mir, nachdem er alle ſeine Umſtände klar aus einander geſetzt, und mich, der das Geld nie beſonders achtete, dringend zur Sparſamkeit und Ordnung ermahnt, zuletzt noch einen verſiegelten Brief, und fügte mit tiefer Rührung die Bitte hinzu, dieſes Schreiben nur dann zu öffnen, wenn ich, was Gott verhüten möge, durch irgend einen Zufall einſt in gleiche Bedrängniß, wie früher unſer Ahnherr, gerathen ſollte. Mit dieſen Worten und ſeinem Segen auf den zitternden Lippen verſchied er.

Viele, zum Theil verwickelte Geſchäfte, die mein Vater zurückgelaſſen, abſorbirten lange alle meine Zeit. Während ich in dieſer Epoche einmal einen Haufen alter Papiere durchſah, und noch unentſiegelte Briefe öffnete, erbrach ich in der Zerſtreuung auch den meines Vaters, den ich unglücklicherweiſe in demſelben Fach verwahrt hatte, und wurde nicht eher meinen Irrthum gewahr, als bis ich die wenigen, mir ganz unverſtändlichen Worte geleſen hatte, die er enthielt. Es ſtand nichts weiter darin, als der bibliſche Spruch: Suchet, ſo werdet ihr finden. Unten befand ſich ein kleines Siegel, auf dem ein Schlüſſel von einem Blumenkranz umgeben, ſchön geſtochen, ausgedrückt war. Oft dachte ich über die Meinung dieſer Worte angeſtrengt nach, da ich aber durchaus keine Aufklärung ihres Bezugs auf mich ausfindig machen konnte, legte ich zuletzt das Blatt zu den übrigen meiner wichtigſten Papiere, und als mich bald nachher ein buntes Leben nach ganz andern Richtungen fortriß, entſchwand der Umſtand faſt gänzlich meiner Erinnerung. Ich war damals jung, geſund und lebensluſtig, beſaß, ohne grade ein Cröſus zu ſeyn, doch ein höchſt anſtändiges Auskommen, und fand mich mit dieſem ſorgenfrei und unabhängig wie der Vogel in den Lüften, dem die ganze Erde zu Gebot zu ſtehen ſcheint. Vielleicht kann man nie glücklicher ſituirt ſeyn; nichts war übermäßig, alles hinlänglich, und meine Lage ein ächtes juste milieu. Leider muß ich mir ewig vorwerfen, es nicht verſtanden zu haben, mir ein ſo großes Gut dauernd zu erhalten. Jugend hat nicht Tugend, ſagt das Sprichwort; oft möchte man es umkehren und ſagen: Jugend hat zu viel Tugend — deshalb, weil ſie gläubig und zutrauensvoll iſt, die Folge noch mangelnder Erfahrung. So kam auch ich auf die gewöhnlichſte und proſaiſcheſte Weiſe um das Meinige. Einen Theil borgten mir meine beſten Freunde ab, ohne je an die Wiederbezahlung zu denken; um einen andern betrog man mich im Spiel; Befriedigung thörichter Eitelkeit raubte das Meiſte, und die Weiber nahmen den Reſt. Mit den Details der verſchiedenen Begebenheiten und der hundert Avantüren, welche dieſes traurige Reſultat in der Reihe verſchiedener luſtiger Jahre herbeiführten, will ich Sie nicht beläſtigen. Nur einer in dieſer Zeit gemachten Bekanntſchaft, welche noch zuletzt am bedeutendſten zum Ruin meines Vermögens beitrug, muß ich ausführlich erwähnen. Ich war in ruſſiſche Militairdienſte getreten, und ſtand ſeit einiger Zeit in dem gaſtfreien und prächtigen Moskau in Garniſon, wo ich unter meinen Regimentscamaraden beſonders mit zwei Brüdern Paul und Peter Bachmetieff mich inniger als mit den andern verband. Eines Tages führte mich Paul bei einer jener merkwürdigen Zigeunermädchen ein, deren Grazie, Liebreiz, und unwiderſtehliche Anziehungskraft nur die zu beurtheilen im Stande ſind, die ihres Gleichen in Moskau geſehn, wo ſie ſchon oft die Söhne der erſten Familien ſo tief in ihr Netz verſtrickten, daß ſie nicht nur Geld und Gut ihrer Anbeter ſich zuzueignen, ſondern ſelbſt in manchen Fällen ſie zu einer legitimen Ehe zu bewegen wußten. Das verführeriſche Geſchöpf, von dem hier die Rede iſt, war vor einem Jahre mit einer Tänzer- und Sängertruppe ihrer uns noch immer ſo unbekannten Nation hier angekommen, hatte ſich aber, als jene Leute die Stadt wieder verließen, von ihnen getrennt, und eine einſame Wohnung bezogen, wo ſie von geſchmackvollem Luxus umgeben, und ihre Geſellſchaft ſorgfältig wählend, ein ziemlich räthſelhaftes Leben führte. Gleich im Anfang hatte ſich das Gerücht über ſie verbreitet, ſie ſey keine geborene Zigeunerin, ſondern ein geraubtes Kind, und ſonderbare Umſtände ſollten mit ihrer Geſchichte verwebt ſeyn, über die ſie ſelbſt jedoch ſtets ein tiefes Stillſchweigen beobachtete. Demohngeachtet übertraf ſie alle ihre Gefährtinnen in den Geſchicklichkeiten ihres Handwerks, und hatte, beſonders durch die bezaubernde Meiſterſchaft ihres Tanzes und Geſanges, ſchon bei ihrem erſten Erſcheinen unzählige Eroberungen gemacht. Seit ſie jedoch ihren früheren Beruf verlaſſen, war ſie nur höchſt ſelten und ſchwer zu Uebung beider Talente zu vermögen geweſen, ohne deshalb für ihre Auserwählten im Geringſten weniger zugänglich als früher zu ſeyn, noch ſelbſt die ihr bei jeder Gelegenheit dargebrachten, reichen Geſchenke zu verſchmähen. Man warf ihr ſogar vor, dieſe auf allerlei Weiſe herbeizuführen, ohne doch je eine weſentliche Dankbarkeit dafür zu gewähren.

Dies ohngefähr theilte mir mein Freund mit, während wir nach ihrer, in einer entfernten Vorſtadt liegenden, Wohnung fuhren. Wir ſtiegen an einem kleinen, aber netten und reinlichen Hauſe ab, und nachdem uns der den Portierdienſt verrichtende Diener eine mit bunten Matten belegte Treppe hinaufgewieſen hatte, traten wir in ein kleines Vorzimmer, wo an einem halbrunden Gitter von vergoldetem Holz, an dem ſich Epheu und Monatsroſen emporrankten, wie in einer blühenden Laube ein rabenſchwarzer Mohrenknabe, in phantaſtiſcher Kleidung, tief eingeſchlafen war. Aſſuni! rief Paul, ihn etwas unſanft aufweckend, melde uns bei deiner Herrſchaft. Der Knabe fuhr erſchreckt empor, warf einen unwilligen Blick auf meinen Freund, einen langen, durchdringenden auf mich, und ging dann, ohne ein Wort zu erwiedern, leiſe in das entgegengeſetzte Zimmer. Nach einigen Augenblicken ſchon erſchien er wieder, und winkte uns, ihm zu folgen.

Wir befanden uns jetzt in einem weiten Gemach, das mit weißſeidenen Draperien behangen war, die man in Rußland ſo zierlich in allerlei Formen von Blumen und Arabesken zu falten verſteht, und in dem dicht zugezogene Vorhänge ein liebliches magiſches Licht verbreiteten. Wir durchſchritten hierauf noch ein durch verſchiedne Gemälde in reichen goldenen Rahmen geſchmücktes, einfach grünes Zimmer; dann öffnete der Mohr eine hohe, mit verſchiedenen koſtbaren Holzſorten ausgelegte Thür, und ein orientaliſches Boudoir in bunten brennenden Farben ſchimmernd, voller Spiegel und Ottomanen, empfing uns. Auf einer der letzten erblickten wir, unter einem Baldachin, deſſen Shawlvorhänge man beliebig herablaſſen konnte, die reizende Madhava, in nachläßiger Ruhe hingelagert. Sie war dicht in ein loſes Gewand von geſticktem Mouſſelin gehüllt, nur ihr Kopf, mit den ſchönſten ſchwarzen Locken, zeigte ſich ganz frei, und eine dünne Hülle ließ ihre wundervoll geformten Arme bis an die Schultern ſehen. Ihre Füße waren bloß, nach orientaliſcher Weiſe, doch während einer, untergeſchlagen, vom Gewande völlig verdeckt war, ließ ſich auch vom andern nur ein kleiner Theil mit den roſigen Zehen blicken, welcher mir hübſcher und Sinnerregender, als die wohlgebildetſte Hand erſchien. Zwei zierliche geſtickte Pantöffelchen ſtanden auf dem perſiſchen Teppich zu den Füßen des Ruhebetts. Als ſie uns gewahr ward, legte ſie ein großes Buch, das, wie ich nachher ſah, herrlich colorirte indiſche Miniaturbilder enthielt, und deſſen blauſammtner Einband mit mehreren Juwelen beſetzt war, langſam neben ſich nieder, und ſich halb aufrichtend begrüßte ſie meinen Freund ſehr vertraulich, und mich, deſſen Namen er jetzt, mich vorſtellend, nannte, mit einer lieblichen Verwirrung, die ihren Eindruck auf mich nicht verfehlte. Wie gewandt wußte ſie ſchon bei dieſer erſten Zuſammenkunft meiner Eitelkeit zu ſchmeicheln! und wie natürlich ein lebhafteres Intereſſe an mir als an meinem Freunde blicken zu laſſen, das ſich nur wie unwillkürlich und ihr unbewußt kund gab, indeß der wohl bemerkte Triumph ihrer Reize ſie jeden Augenblick mehr zu beleben, und ihre Wangen mit höherer Gluth zu färben ſchien.

Es wird Ihnen, nach dem Geſagten, leicht erklärlich ſeyn, daß ich, impreſſionable wie ich war, ſchon an demſelben Tage die heftigſte Leidenſchaft gegen das fremde Mädchen faßte, welche bald keine Grenzen mehr kannte, und mich ein wahres Glück darin finden ließ, die kleinſten Gunſtbezeugungen dieſer Sirene mit Gold und den exorbitanteſten Geſchenken aufzuwiegen. Doch je dringender ich ſie beſtürmte, je kälter, launiger und unegaler ward meine Geliebte. Alle Mühe, alle Aufopferung, ja ſelbſt alle Liſt und Verführungskunſt, in der ich mich doch keineswegs unerfahren glaubte, blieben völlig unausreichend, dieſe Undine zu beſiegen, der zwar nicht die Seele, aber dafür das Herz zu fehlen ſchien, obgleich die vollendete Kunſt, oder vielleicht Natur ihrer Coquetterie mich auch daran häufig wieder irre werden ließ. Sengendes Feuer mußte ſich mit der Kälte des Eiſes in unbegreiflichem Widerſpruch bei der Geburt dieſes Weſens vereinigt haben — denn die glühendſte Leidenſchaftlichkeit, die heißeſten Sinne, die jede ihrer Bewegungen verriethen, konnten dennoch nie der unerſchütterlichen Herrſchaft Eintrag thun, welche ſie über ſich ſelbſt auszuüben verſtand. War es nun wirklich nie ein edleres Motiv, ſondern nur gemeine Habſucht und Intereſſe, die ſie zu einem ſolchen Heroismus der Selbſtbeherrſchung erhoben? — Ich wage bis dieſen Augenblick nicht, darüber zu entſcheiden. So viel iſt gewiß, daß keiner unſerer Wüſtlinge ſich je rühmen konnte, ihre volle Gunſt genoſſen zu haben; doch die Meiſten hatten das bloße Vergnügen ihrer Geſellſchaft weit theuerer als den unzweifelhafteſten Succeß bei Andern bezahlen müſſen. Dagegen war wieder manche großmüthige Handlung des Mädchens im Stillen bekannt geworden, die wenig mit ihrer übrigen Lebensart zu harmoniren ſchien. Sie beſaß aber noch eine andere Anziehungskraft von geheimnißvollerer Art, die vielleicht am meiſten dazu beitrug, ſie unwiderſtehlich für meine Individualität werden zu laſſen — denn ohne Zweifel war ſie tief in jene dunklen Wiſſenſchaften eingeweiht, die wir bequem als Mährchen verwerfen, denen aber ein immer wiederkehrender, in unſrer innerſten Natur begründeter Glaube, ſelbſt gegen unſern Willen, ſtets das Wort redet, und von deren Exiſtenz ich, für meine Perſon wenigſtens vollkommen überzeugt worden bin, obwohl ich weder ihren Nutzen, noch ihren Umfang, noch ihre oft gehaltloſen Zwecke, ſo weit meine eigne Beobachtung reicht, je deutlich erkennen konnte. Auffallend war noch außerdem an ihr eine gewiſſe Art der Bildung, die ganz aus der Sphäre, in der man vermuthen mußte, daß ſie ſtets gelebt, herauszutreten ſchien; auch war ihr bewunderungswürdiger reiner und gleicher Teint (in meinen Augen ein Hauptreiz der Mädchen indiſcher Abkunft) bedeutend heller als gewöhnlich. Ihre Schönheit war tadellos, und in jedem Zuge ihr zugleich jenes göttliche Siegel aufgedrückt, das keine Kunſt darſtellt, keine Feder beſchreiben kann, das aber die Glücklichen, die damit begabt ſind, wie mit magnetiſcher Kraft zum Liebling eines Jeden macht, der ſie auch nur einmal erblickt hat. Sie haben, fügte der Oberſt hinzu, in Deutſchland ein anderes Beiſpiel dieſer Art geſehn, eine Sängerin, die ich in Petersburg hörte, und an die mich das reizende Zigeunermädchen mehr als einmal auf das lebhafteſte erinnerte. Ihr Name iſt ja ſo berühmt geworden, daß ich ihn kaum zu nennen brauche.

An einem mir ewig unvergeßlichen Abend, wo ich vom wildeſten Fieber der Leidenſchaft überwältigt, in Liebe aufgelöst, zu ihren Füßen lag, und ſie ſelbſt wehmüthiger und hingebender als jemals geſtimmt ſchien, erklärte ich mich zu jeder Bedingung ihres Beſitzes bereit, bat ſie, Alles was noch mein ſey, als ihr Eigenthum anzuſehn, und, da ſie mit verneinender Gebehrde dies abwehrte, ging ich ſo weit, ihr meine Hand und meinen Namen anzubieten. Ja, rief ich in halbem Wahnſinn aus, müßte ich auch, wenn Du vielleicht ſchon den unterirdiſchen Mächten angehörſt, unſern Ehecontract mit meinem Blute unterſchreiben. Sie lächelte ſchmerzlich. „Ich bin keine Biondetta,“ ſagte ſie, „und die Hölle hat keinen Theil an mir, doch Du, Joſeph — ſollte man nicht glauben, Du ſeyſt eben ſo mächtig, aber weniger weiſe, als jener berühmte Günſtling der Pharaonen, deſſen Namen Du trägſt, oder Du hätteſt gar ſelbſt,“ ſetzte ſie mit einem halb ſatyriſchen, halb irren Blick hinzu, „Dein ganzes Leben lang auf einem goldenen Throne geſeſſen, um Dich ſo keck mit dem Blute des zum letztenmal Menſch gewordenen Viſchnu verbinden zu wollen — Du meinſt, ich ſcherze, und denkſt wohl tief zu mir herabzuſteigen — immerhin, doch ſo viel vernimm: So verachtet und klein ich Euch Allen hier erſcheine, der Erſte Eures nichtigen Adels von geſtern ſteht in meinem Sinn noch viel zu tief unter mir. Doch was wißt Ihr, was weißt Du von mir!“ Bei dieſen Worten malte ſich ein vernichtender Stolz, ja Hohn in ihren ſonſt ſo lieblichen, harmloſen Zügen, ihre ganze Geſtalt richtete ſich majeſtätiſch, ich möchte beinahe ſagen, feindlich empor, ſo daß ich ſie, wie eine, mir ganz neue fremde Erſcheinung anſtarrte. Doch verfiel ſie, nach kurzem Sinnen, bald wieder in ihren alten, der vorigen Aufwallung ſo entgegengeſetzten, leichten Ton ſchalkhaften Spottes zurück, und meine Hand raſch ergreifend, rief ſie: „Gieb mir Deine Hand für's erſte nur dazu her, um Dein Schickſal darin zu leſen; wir wollen gleich ſehen, ob ich für Dich beſtimmt bin.“

„Immer ausweichende Antworten,“ ſagte ich mißmuthig und reichte ihr die verlangte Hand hin, während mir vor Zorn und Liebe die Thränen gewaltſam in die Augen drangen. Sie erröthete bei dieſem Anblick, drückte meine Hand ſanft an ihre Bruſt, ſah mich mit einem Blick an, der mir bis in die innerſte Seele drang, legte dann ihren niedlichen Finger bedeutungsvoll auf den üppigen Mund, und ſich ſo nahe zu mir beugend, daß ihr Athem mein Geſicht wie Veilchenduft berührte, flüſterte ſie mir halblaut zu: „Du biſt ein ſchlechter Weiberkenner und haſt überdem den Kopf ganz und gar verloren. Glücklicherweiſe, daß ich ihn für uns Beide behalte, jetzt aber ſchweige und merke genau auf meine Rede, denn ich will die Vergangenheit befragen, und Dir die Zukunft verkünden.“

„Seltſam,“ fuhr ſie nach einer kurzen Pauſe fort, „haben vergangene Jahrhunderte in Dein Leben hinübergeſpielt. Umſonſt! Etwas von dem goldnen Thron iſt zwar noch vorhanden ..... aber leider nur ein halbes Stuhlbein wie ich ſehe. O hättet Ihr ihn thöricht nie zerbrochen! Dann erndteten wir jetzt Roſen ſtatt der Dornen. Dein Ahn verſtand den alten König nicht. Großes war Euch beſchieden, und mit der Blindheit des Eigennutzes habt Ihr es ſelbſt zerſtört. Ha! welche

Worte leſe ich da: Suchet, ſo werdet ihr finden? — O nein, nein!“ rief ſie, ihre ſchwarzen Locken ungeduldig ſchüttelnd, „Du findeſt nicht, oder wenn es zu ſpät iſt, denn Du wirſt nimmer das Suchen verſtehn! Jedem ſind ja dieſe Worte bei der Geburt ſchon auf die Stirne geſchrieben, aber Wenige nur ſind berufen, ſie zur fruchtbringenden That zu kehren! — Kommen wird wohl noch viel, aber nur, was Du nicht ſuchſt. Armer Freund! hätteſt Du den Thron noch! Bald erſcheint die Zeit, wo er verherrlicht worden wäre, und wo viele andere wanken werden. Jetzt iſt es zu ſpät. Du bleibſt im Haufen überſehn und verborgen. Unſere Wege gehen weit auseinander; nur Kampf und wildes Gewühl umgibt Dich von nun an . . . . . O des Jammers! Unglückliche Brüder . . . . muß Euer heitres Leben ſo entſetzlich enden! Was wollt ihr aber hier, gräßliche Geſtalten! Fort! mir graut vor all den ſchwarzen Leichen. Der Tod verfolgt Dich auf jede Weiſe, ein altes Scheuſal wird Dir zur unſchätzbaren Gefährtin, und ein und ſechzig Tage lang dauert Euer ſchreckliches tête à tête. Jetzt erglänzt noch ein Strahl trügeriſcher Hoffnung! Er raubt Dir das Letzte. Lebe wohl, noch habe ich keinen Theil an Dir, nur viel des Deinigen geht mit mir, und zu Deinem Glück ..... es bleibt Dir unverloren. In Afrika's Wüſten begegnen wir uns wieder und dann ..... vielleicht .... O brich nicht vorher, mein armes Herz!“ Hier verhüllte ſie ihr Geſicht mit beiden Händen und ſchluchzte leiſe vor ſich hin. „Ja,“ rief ſie jetzt plötzlich mit lauter Stimme, convulſiviſch lachend und die Augen feſt ſchließend: „Dein ſterbender Vater hatte doch Recht: Suchet ..... ſo werdet Ihr finden, nur vergeßt den Schlüſſel nicht! —“ Mit dieſen Worten, die ſie mit ſchrillendem Tone, abgebrochen, und als rede ſie im Schlafe, ausſtieß, ließ ſie meine Hand fallen, und ſank ſelbſt, ſcheinbar ohne alles Bewußtſeyn, auf die Ottomane zurück.

Ich hatte ſchon lange ihrem Treiben ſprachlos vor Erſtaunen zugeſchaut. Nur unſre Familie kannte die Geſchichte des gefundenen Schatzes, die aus vielen Gründen immer als ein heiliges Geheimniß unter uns bewahrt worden war; doch konnte ſich darüber ein Gerücht verbreitet haben. Keiner aber, das wußte ich gewiß, war im Stande, eine Kunde von dem Briefe meines Vaters zu beſitzen, den außer mir kein menſchliches Auge geſehn, der tief unter meinen beſtverwahrteſten Papieren, in meinem Privatcabinet verſchloſſen ruhte, und an den ich ſelbſt, ſeit Jahren ſchon, gar nicht mehr gedacht hatte. Was konnte dieſem fremden Mädchen ſo genau das Geheimſte, was mich betraf, verrathen haben? Gewiß kein uns übrigen Sterblichen zugängliches Mittel. Ihre wunderbaren Worte hatten einen ſolchen Eindruck auf mich gemacht, daß, ungeachtet ihres geringen Zuſammenhangs, jedes derſelben, ſobald ich daran denke, mir bis heute ſo gegenwärtig geblieben iſt, als ſähe ich ſie noch jetzt, gleich Eleazars Schrift, mit brennenden Buchſtaben vor mir an die Wand geſchrieben, und Sie werden ſogleich hören, wie treu ſich ſchon nach geringer Zeit ein Theil derſelben bewährte, während die Erfüllung der andern vielleicht noch im Schooß der Zukunft ruht. Nahe genug bin ich wenigſtens jetzt dem verhießenen Orte der Löſung, und wenn auch der kalte Verſtand mir in der entzückendſten Creatur, die je meine Augen erblickt, nur eine geſchickte Betrügerin zeigt, ſo lebt doch ihr Andenken noch immer unauslöſchlich in meiner Bruſt. Doch kehren wir jetzt in ihr aſiatiſches Boudoir zurück, wo wir ſie eben bewußtlos, gleich einem Sinn-verzaubernden Bilde der cypriſchen Göttin, auf ihre Ottomane hingeſunken verlaſſen haben.

Nachdem ich mich von meiner Betäubung etwas erholt, machten mächtigere und ſüßere Gefühle nach und nach wieder ihr Recht bei mir geltend. Sanft verſuchte ich das holde Weſen zu erwecken, doch vergebens; da konnte ich der verführeriſchen Gelegenheit nicht widerſtehen. Zitternd ſchlang ich meine Arme um die Schlafende, meine Lippen ſogen ſich an den ihrigen immer feſter und feſter, ihr jungfräulicher Buſen ſchmiegte ſich elaſtiſch an mein pochendes Herz, alle meine Pulſe bebten und die Welt verſchwand um mich her in einem Meer von nie gefühltem Entzücken. Denn nie hatte ſie mir ſolche Gunſt freiwillig geſtattet, und ein halb geraubter Kuß, ein Druck der Hand oder ihres kleinen Fußes, war bis jetzt die höchſte Staffel geweſen, die ich erreichen konnte. Ich hatte mich einen Augenblick aufgerichtet, um mich noch einmal an dem Anblick ihrer ſchlummernden Geſtalt zu berauſchen, und wilde, böſe Gedanken durchzuckten mich. Da ſchlug ſie mit einem tiefen Seufzer langſam die Augen auf, ſah mit unbeſchreiblicher Zärtlichkeit in die meinigen, drückte mich ſtürmiſch feſt an ſich, erwiederte glühend meine Küſſe — und dann mich mit einemmal wieder haſtig und gewaltſam von ſich ſtoßend, rief ſie ſtammelnd und ihre Hände demüthig auf der Bruſt zuſammengefalten: „Nur heute nicht . . . . Verlaß mich jetzt . . . .Morgen . . . . . . wenn Du mich liebſt!“ Und wie eine ſcheue Gazelle war ſie mit Blitzesſchnelle durch eine Seitenthür entflohn.

Ich habe ſie nie wieder geſehn. —

Als ich am andern Morgen auf Flügeln ſeliger Hoffnungen und beglückter Liebe zu ihr eilte, erfuhr ich zu meinem tödlichen Schreck, daß noch in ſpäter Nacht ein Offizier von mehreren Soldaten begleitet, am Thore ihres Hauſes erſchienen ſey, und augenblicklich Einlaß begehrt. Nach einer kurzen Unterredung mit ihr, der ein übereiltes Einpacken ihres Schmuckes und der nöthigſten Sachen folgte, hatte ſich der Fremde mit **Madhava**, ihrem Kammermädchen und dem Mohrenknaben in einen ſchon mitgebrachten Reiſewagen geſetzt, der von der Escorte umgeben, im raſcheſten Lauf der Pferde ſogleich davon geeilt war.

Da der größte Theil ihrer übrigen Effecten und Meubles nebſt einiger Dienerſchaft zurückgelaſſen wurde, ſo hofften wir Alle täglich auf ihre Rückkunft. Doch Woche auf Woche verſtrich, und nichts von ihr, nicht die kleinſte Auskunft erſchien. Allen ihren zahlreichen Bekannten däuchte, gleich mir, ihre plötzliche Flucht oder gewaltſame Abführung ein unbegreifliches Räthſel, um ſo mehr, da auch die alte ihr ſehr zugethane Hauswirthin, der ſie nur flüchtig aufgetragen, in ihrer Abweſenheit alles Nöthige zu beſorgen, wozu ſie ihr die nöthigen Summen zurückgelaſſen hatte, dieſelbe Unwiſſenheit über das Schickſal ihres Schützlings vorgab, und zugleich dabei eine Beſorgniß zeigte, welche allen Charakter der Wahrheit an ſich trug.

Um dieſe Zeit begann der Krieg mit der Pforte, und die militairiſchen Pflichten zwangen mich bald, allen weiteren Nachforſchungen meinerſeits ein ſchnelles Ende zu machen. Ich folgte der Armee und übergehe abermals die mannigfachen Kriegsabenteuer dieſes Feldzugs, doch darf ich Ihnen nicht vorenthalten, was ſich zu auffallend an das Vorhergehende anſchließt. Nachdem wir, ſchon bei **Braciloff**, das uns **15,000** Mann koſtete, mehr Widerſtand findend als wir erwarteten, endlich die Donau paſſirt hatten und auf Bazardjik und Schumla zu manövrirten, wurden zwei Schwadronen unſres Regiments von mehr als 1000 türkiſchen Spahis überfallen und faſt gänzlich niedergemacht. Peter Bachmetieff blieb einer der Erſten in dieſem Gefechte; Paul entſchwand mir im Gedränge, und ich glaubte ihn gefangen. Nur Wenige entkamen; ich rettete mich, indem ich durch einen angeſchwollenen Bergſtrom ſchwamm, wohin Keiner der Feinde mir zu folgen Luſt zeigte.

Zwei Tage darauf, als unſre Truppen die Türken weiter zurückgetrieben, erhielt ich von meinem Oberſten den Auftrag, mich wieder an den Ort des deſaſtreuſen Gefechts zu begeben, um die Leichen beerdigen zu laſſen. Ich war abgeſtiegen und während ich umher ging, wehmüthig manchen gefallenen Camaraden erkennend, erblickte ich mit Entſetzen hinter einem Strauche den, bei der großen Hitze ſchon in Verweſung übergegangenen Körper meines armen Paul's, an welchem eben drei große Geier ihr furchtbares Mahl hielten.

Als ich ſie verſcheucht, fand ich alle Anzeichen, daß mein unglückſeliger Freund unter den ſcheußlichſten Martern geendet hatte. Spitze Hölzer waren ihm zwiſchen die Fingernägel eingeſtoßen, und der ganze Körper auf das ſchändlichſte verunſtaltet worden. Ich weinte wie ein Kind bei dieſem Anblick und ſchwur dem Freunde blutige Rache, doch das erweckte ihn nicht!

Dieſes tragiſche Ereigniß erfüllte mich lange mit der tiefſten Melancholie, und ich fand etwas ſeltſam Myſtiſches darin, daß der Tag jenes Gefechts, in dem beide Brüder umkamen, der 29. Juni, der Peter- und Paulstag, war!

Doch das Schickſal hatte mir, wo möglich, noch Grauſenhafteres beſchieden.

Bei der Schlacht von Kulefdschi im nächſten Jahre, wo ich hinlängliche Gelegenheit fand, das den Manen meines geopferten Freundes gethane Gelübde zu erfüllen, ward ich von einer türkiſchen Kugel eine Zeitlang wehrlos gemacht. In Folge deſſen ſchickte man mich zurück, und quartierte mich in einem großen Dorfe Bulgariens ein, wo ich an meinen Wirthen ſehr gutmüthige Leute, und an den zwei hübſchen Töchtern des Hauſes die mitleidigſten und zarteſten Krankenwärterinnen fand. Wir durften mit einander verkehren, denn die Sitten ſind hier noch nicht allzutürkiſch, und auch unſere Sprache war der Familie noch leidlich verſtändlich. Nur Eins war mir unangenehm in dieſem Verhältniß, nämlich eine alte vertraute Sclavin, die ſich in Folge langer treuer Dienſte eine Art Suprematie im Hauſe angemaßt hatte, ſo daß ſie ſich in Alles miſchte, namentlich aber mir durch ihre unwillkommene Gegenwart und Aufſicht bei allen meinen Unterhaltungen mit den beiden Mädchen höchſt läſtig wurde. Ein junger Offizier im Kriege iſt kein Koſtverächter, ſelbſt wenn er noch eine frühere Liebe im Herzen trägt, und mein ehemaliger Leichtſinn ſchien vollſtändig wiedergekehrt. Die Alte mochte wahrſcheinlich glauben, daß die jüngſte Tochter Fatima, welche mich türkiſch lehrte, ſich ſchon etwas zu gut mit mir zu verſtändigen anfinge, denn ſie bewachte uns von nun an ohne Raſt, gleich dem unerträglichſten Argus. Dabei konnte man ſich kaum etwas Abſtoßenderes als dieſe Perſon denken. Klein, hinten und vorn bucklig, mit triefenden Augen und blauen Lippen, aus denen hie und da ein einzelner gelber Zahn hervorſtand, ſchmutzig, mürriſch und widerlich — wahrlich oft bedauerte ich, daß wir hier nicht unter Lykurg's Geſetzen lebten, nach welchen man ein ſolches Ungethüm ſchon bei der Geburt erſäuft haben würde. Und doch — wie wird der Menſch von den Umſtänden beherrſcht — war nach wenigen Tagen dieſes verwahrloste Geſchöpf mein einziger Troſt. — Denn eine fürchterliche Kataſtrophe nahte. Als ich ſchon völlig von meiner Wunde geneſen, eines Morgens früher als gewöhnlich aufgeſtanden war, um wo möglich eine Gelegenheit zu erſpähn, die kleine Fatima ohne Zeugen zu ſprechen, ſah ich unſere Maritorne ganz verſtört auf mich zukommen, „Allah, Allah!“ rief ſie, „die Peſt iſt im Orte ausgebrochen, und der Herr liegt bereits im Sterben!“

Kaum hatte ich die Schreckensworte vernommen, als Lärm von der Straße heraufſchallte, und wie ich an das Fenſter trat, eben die ſchwarze Fahne aufgezogen war. Eine Wache ſtand bereits vor unſerm Hauſe, die Niemand mehr herausließ.

Jetzt begann die gräßlichſte Epoche meines Lebens. Ich will Ihnen die ſchauderhafte Beſchreibung der Qualen erſparen, deren Zeuge ich wochenlang ſeyn mußte. Der Vater, die Mutter, drei Söhne, wovon einer noch ein dreijähriges Kind, und die beiden Töchter, Alle wurden ein Raub der erbarmungsloſen Seuche. Fatima ſtarb nach acht Tagen, in der ihre junge Natur vergebens kämpfte, unter herzzerreißendem Stöhnen und wilder Fieberraſerei in meinen Armen. Nur die alte Fiokla, deren Muth, Liebe und nie ermüdende Sorgfalt für ihre Herrſchaft eine Seele entfalteten, die der edelſten Hülle würdig geweſen wäre, blieb mit mir allein unter den Lebenden zurück. Doch ohne ſie, dieſe häßliche Alte, ihre ſtets bereite Hülfe, ihre jetzt immer gleiche Milde, und vor Allem den aufrichtenden Troſt ihrer menſchlichen Gegenwart, was wäre aus mir ſelbſt geworden! Denn keine Sprache malt den Jammer der erlebten Scenen, und es war vielleicht nur das Uebermaaß aller Art des Seelenſchmerzes, Schauders, Eckels und Entſetzens, was zuletzt eine wohlthätige Betäubung hervorrief, während der wir allen Leichen, wie der Tod ſie nach und nach hingerafft, ſo gut es ging, die letzte Ehre erwieſen, ſie ſelbſt wuſchen und ankleideten und dann an Stricken vor die Thür hinabließen, wo ſie der Peſtwagen in Empfang nahm, um ſie mit hundert Gefährten in ein und dieſelbe Grube abzuliefern. So blieben wir denn, ein übles Gegenſtück zu Adam und Eva im Paradieſe, und ſtatt des Engels mit dem flammenden Schwerdt durch den ruſſiſchen Soldaten mit dem Bajonett zurückgewieſen, von der ganzen übrigen Welt abgeſondert, allein in dem großen Hauſe zurück, jeden Tag erwartend, daß auch wir einer dem andern bald denſelben Dienſt würden leiſten müſſen, den die übrigen Bewohner des Hauſes von uns erhalten hatten. Wie freute ich mich nun jeden Morgen, wenn ich mein altes Ungeheuer noch geſund und thätig bei der Hand fand, das Haus ſcheuern, die alten Sachen verbrennen oder ſonſt ein häusliches Geſchäft mit unermüdeter Geduld und Ergebung verrichten ſah. Unſere Mahlzeit ward uns täglich einmal an einer Stange zum Fenſter hereingereicht, und bei dieſer Gelegenheit kam uns der ſtrengſte Befehl zu, Alles, was anſteckungsfähig im Hauſe ſey, zu verbrennen, und auch von unſern Kleidern nur das beizubehalten, was unmittelbar nöthig wäre, unſere Blöße zu bedecken. Man kann ſich denken, welche verborgene Reize dieſe ſparſame Kleidung jetzt noch bei meiner armen Gefährtin zu Tage brachte, aber ich war zu ernſt geſtimmt, um dergleichen damals ſonderlich zu bemerken; ich hatte nur ihr ehrliches Gemüth und meine eigne gänzliche Verlaſſenheit im Auge, und Beides erweckte zuletzt eine Art camaradſchaftlicher Zärtlichkeit für das nützliche Weſen in mir, die auch in der Erinnerung lange fortdauerte, und die ich ſpäter wirklich zu bethätigen, eine erwünſchte Gelegenheit fand.

Bei dem Auto da fe, in dem meine ganze Garderobe, meine eben aus Petersburg gekommenen geſtickten Uniformen, all mein militairiſcher Schmuck, nebſt manchen andern Dingen von Werth auflodern mußten, befand ſich auch ein Shawltuch der räthſelhaften Zigeunerprinzeſſin, und es iſt mir faſt unbegreiflich, daß ich erſt bei deſſen Wiederanblick mich zugleich ihrer prophetiſchen Vorherſagung aller der Gräuel, die ſo eben an mir vorübergegangen waren, erinnerte. Doch hatte ſie Eins zu erwähnen vergeſſen, denn abgeſtumpft gegen alles menſchliche Elend, quälte mich zuletzt die Langeweile beinahe am meiſten, und ſo unentbehrlich mir die gute Fiokla in anderer Hinſicht erſchien, ſo muß man doch geſtehen, daß ihr ſorto nicht in der Unterhaltung beſtand. Die wenigen Bücher im Hauſe hatten verbrannt werden müſſen, und ich hielt es für eine ſtrenge Pflicht, allen Befehlen dieſer Art bei einer ſo allgemeinen Calamität religiöſe Folge zu leiſten. Nur ein kleines Gebetbuch meines Bedienten, den ſein Glücksſtern an dem verhängnißvollen Tage aus dem Hauſe geführt, hatte ich mir beizubehalten geſtattet. Ich wußte es bald auswendig, und noch iſt der Schatz meines Gedächtniſſes mit mehreren Bruchſtücken daraus meublirt, die zum Theil gar nicht ohne ihren guten Nutzen für mich geblieben ſind. Von Herzen habe ich ihm aber als Schluß das Gebet beigeſellt: „Lieber Herr Gott, bewahre mich vor einer zweiten Peſt!“ Volle zwei Monate vom letzten Todesfalle an gerechnet, waren wir genöthigt, in dem blokirten Hauſe zu verweilen, dann mußten wir uns nackt ausziehn, die letzte Hülle ebenfalls verbrennen, und in dieſem Zuſtande der Natur uns vor die Thür begeben, worauf ſchnell friſche Gewänder über uns geworfen und wir in ein anderes Local gebracht wurden, in dem man uns, nach der langen Verdammniß, endlich der menſchlichen Geſellſchaft wieder beigeſellte.

Es bleibt mir jetzt nur noch übrig, kürzlich hinzuzufügen, daß der Reſt des Krieges mir günſtig war, ich gewann, wie ſich von ſelbſt verſteht, mehrere hohe Orden, avancirte aber auch und kehrte mit den beſten Hoffnungen einer baldigen Carriere in mein Vaterland zurück. Da brach die eben ſo unglückliche als ewig denkwürdige polniſche Revolution aus, ...

. . . .

. . . .

. . . .

Vergebens hatte ich mit dem beſten Theil der Nation unſer letztes Herzblut für die Freiheit vergoſſen. *)

---

*) Ich bitte wohl zu bemerken, daß hier ein Pole ſpricht, da ich nicht wünſche durch falſche Auslegungen meine eigenen legitimen Grundſätze in Verdacht gezogen zu ſehen.

Diesmal mit Wunden ſtatt der Orden bedeckt, von allen Mitteln entblößt, gleich dem ärmſten Bettler, geächtet und verfolgt, ohne einen ſichern Zufluchtsort, mußte ich dem Hauſe meiner Väter den Rücken kehren, und, nachdem ich Alles verloren, noch froh ſeyn, das nackte Leben zu retten. Doch edle Männer ihres biedern Vaterlandes unterſtützten mich mit Wort und That, und von Empfehlung zu Empfehlung fand ich endlich hier, durch engliſche Verwendung, wenigſtens einen temporairen Ruhepunct und einen anſtändigen Wirkungskreis. Der Himmel, der über Jeden wacht, wird auch mich zum Ziele führen, das mir beſtimmt iſt, und an friſcher Selbſtthätigkeit dazu ſoll er mich nicht mangelhaft finden; ja ſelbſt die tröſtende Hoffnung, der ich einmal ſchon gänzlich Valet geſagt, hat ſich wieder bei mir eingeſtellt, und oft iſt es mir, als riefe mir meines guten Vaters bewegte Stimme deutlich wieder zu: Suchet, ſo werdet Ihr finden!

Sollte, ſchloß der Oberſt, ſich lächelnd zu mir wendend, der Sinn dieſer Worte uns je klarer werden, als es bis jetzt noch der Fall iſt, ſo rechnen Sie darauf, daß Niemand früher als Sie, der mir mit ſo lobenswerther Geduld bis hieher zugehört hat, die Folge dieſer Geſchichte, und ihr fehlendes Denouement, erfahren wird. Einſtweilen endet ſie, wie unſer ganzes Daſeyn — ein ungelöstes Räthſel!

° ° °

Die Pflicht, den Faden aufzunehmen, kam nun an mich, und fand mich ſehr ſchlecht vorbereitet. „Meine Herren,“ ſagte ich zögernd, „wenn ich zum Erzählen aufgefordert werde, geht es mir immer wie gewiſſen ſehr gelehrten jungen Leuten im Examen, die Alles wiſſen, ausgenommen Das, worüber ſie eben befragt werden. Wie durch Zauber iſt mir in dieſem Augenblick die Erinnerung meines ganzen Lebenslaufes entſchwunden, und ich würde gar kein Mittel ſehen mir zu helfen, wenn mir nicht glücklicherweiſe erſt vorige Nacht das verwirrteſte Zeug geträumt hätte, das in dieſer eben ſo ſeltſamen Höhle noch am beſten an ſeinem Platze ſeyn mag.

Alſo hören Sie:

Der Traum.

Ich war zu einer soirée beim Herrn Doctor von Pfeuffer in Bamberg, beiläufig geſagt einem ſehr liebenswürdigen Manne, wenn Sie nicht das Vergnügen haben ſollten ihn zu kennen, eingeladen worden, und trat, trotz einer heftigen Migräne, Schlag acht Uhr in ſeinen Salon; denn man lebt in Bamberg noch nach der alten anſpruchsloſen Weiſe unſerer Väter. Ich fand demungeachtet erſt ſehr wenig Gäſte verſammelt, der Wirth kam mir aber mit ſeiner gewöhnlichen Freundlichkeit entgegen und ſagte vergnügt zu mir: es freut mich ſehr, daß Sie kommen, denn ich beſitze etwas Außerordentliches, deſſen Genuß ich Ihnen lange zu verſchaffen wünſchte. Es iſt eine Symphonie von Lord Byron, die er in ſeiner letzten Krankheit in Griechenland componirt hat. Ach!

rief ich entzückt, und zugleich von dem fürchterlichſten Hämmern im Kopfe gepeinigt, geſtatten Sie mir doch, verehrteſter Freund, mich in der Nebenſtube auf ihr Bett zu legen, und mit herabgelaſſenen Rouleaux und geſchloſſenen Augen die Muſik mit anhören zu dürfen.

Dies ward bald ins Werk geſetzt, und bei ungeſtörter Ruhe, in froher Erwartung deſſen was kommen ſollte, fühlte ich bald einige Linderung. Da die Pflichten des Wirths Herrn Doctor von Pfeuffer ſelbſt abhielten, ſchickte er mir unterdeß einen ſeiner Collegen zu, um meinen Zuſtand zu unterſuchen. Das Aeußere dieſes Mannes war nicht empfehlend. Er hatte einen ungeheuren Kopf wie eine Theatergnome, große ſchielende Augen, einen unförmlich langen Leib, und ganz kurze krumme Beine wie ein Dachs. Ich bin von der neuen Schule, ſagte er, und ſtatt mir den Puls zu fühlen, zupfte er mich ſtark am Backenbarte und fragte dann, ob mir das Schmerzen verurſache. Schmerzen eben nicht, erwiederte ich, aber eine angenehme Empfindung iſt es auch nicht. In dieſem Fall, verſicherte er, iſt keine Gefahr; ein leichtes Pulver, das ich Ihnen ſchicken werde, und ein geſunder Schlaf müſſen bald eine vollſtändige Heilung bewirken — und damit watſchelte mein Aesculap wieder in den Saal zurück.

Nachdem ich lange vergebens darüber nachgeſonnen, warum die neue Schule an dem Backenbarte zupfe, ſtatt wie die alte am Puls ſich Raths zu erholen, ging von Neuem die Thür leiſe auf, und wie wohl und weh ward mir zu Muthe, als ich mit dem Pulver in der einen, und einem Glaſe Waſſer in der andern Hand jene Heldin hereintreten ſah, die ſchon ſeit geraumer Zeit eine zu große Rolle in meinen Träumen ſpielt. Sie näherte ſich in der ungewiſſen Dämmerung auf den Fußſpitzen meinem Bett, wo ich mich anſtellte, als ſey ich tief entſchlafen. Wie ſie ſich aber behutſam über mich hinbückte, noch unentſchloſſen ob ſie mich wecken ſolle oder nicht, umſchlang ich ſie unverſehens (im Wachen wäre ich ſo kühn nicht geweſen) mit beiden Armen, und raubte der Entſetzten einen ſüßen Kuß, während Pulver und Waſſerglas pèle-mèle auf den Boden ſtürzte. Doch Niemand hörte etwas von dem Geklirr des zerbrochenen Kelches, denn in demſelben Augenblick erſcholl der erſte Strich der Violine, das liebliche Mädchen floh, ich drückte die Augen wieder zu, und ſanft und mächtig umwoben mich, wie mit einem goldenen, funkelnden Netz, die Töne eines großartigen Adagio. Es ſchien das Paradies in die entzückendſte Melodie aufgelöst zu ſeyn — doch bald trübte ſich dieſer reine Himmel, fremdartige Diſſonanzen tauchten wie aus dem Abgrund herauf, und zuletzt drang eine Schmerzensſtimme ſo herzzerreiſſend hindurch, daß mir das Mark in den Beinen gefror. Doch bald riß mich das darauf folgende wilde Allegro zu ganz verſchiedenen Empfindungen fort. Luſt und Schmerz ſchien hier auf Tod und Leben mit einander zu kämpfen, der Elemente Toben miſchte ſich hinein, das Meer rauſchte im heulenden Orkan, Blitze fuhren krachend nieder, alle Kräfte der Natur, alle Leidenſchaften der Menſchen ſchienen entfeſſelt, bis zuletzt die ganze Hölle ſo grauſenerregend drein wüthete, daß Don Juan und der Freiſchütz nur eine ſchwache Kindernachahmung davon ſind. Ein unerwarteter jählinger, donnernder Schluß benahm mir faſt den Athem, und wie betäubt blieb ich während der langen Pauſe. Doch ein anderer, voller, aber ſanfter, beruhigter Strom der Töne ließ ſich jetzt von Neuem vernehmen. Gereinigt, verklärt, würdevoll und erhaben glaubte ich durch Welt und Hölle nach dem Himmel geführt worden zu ſeyn. In ſeligem Genuß wiegte ſich meine Seele in dieſem Meer der edelſten Luſt — da ſchlug die, von einem heftigen Sturm, der ſich erhoben, aufgerißne Thür zweimal dröhnend zu, und als ſie wieder aufſprang, ſah ich alle Lichter im Saal verlöſchen, und eine dumpfe Stimme rief: Er hat vollendet!

Die Traumwelt ändert ſchnell ihre Decorationen, wie ich, es ſchwebt mir dunkel vor, ſchon einmal irgendwo geſagt habe; aber da ſelbſt Roſſini ſich häufig wiederholen ſoll, ſo darf man es mit einem armen Autor noch weniger genau damit nehmen. Kurz, in einem Nu ſchwand die vorige Welt. Ich war ein ganz Andrer geworden, und lebte in einem Lande, welches die Fackel der Revolution erleuchtete, in deren wüſtes Gewirr ich, der gute Himmel weiß wie, ebenfalls mit verwickelt worden war. Ich mußte mich jetzt eben vor einem Volksaufſtand retten, denn nachdem mich zuerſt der Pöbel auf den Händen getragen, und mir die Pferde ausgeſpannt, um mich im Triumph davon zu ziehen, hatte er nun, da ich ſeinen grauſamen Willen nicht erfüllen wollte, mich ſelbſt zum Gegenſtand ſeiner Verfolgung gewählt, wodurch mein Leben in die größte Gefahr gebracht wurde. Ich entfloh mit genauer Noth auf einem ſchnellen Pferde, konnte aber, Roß und Reiter zum Tode ermüdet, die nächſte Stadt im Nachbarlande nicht mehr erreichen. Da erblickte ich, jenſeits der Grenze, ein verlaſſenes, halb eingeſtürztes Haus mitten in einer verwachſenen Wildniß. Mit den letzten Kräften bahnte ich mir einen Weg bis an ſeine Thür, überließ mein Pferd ſeinem eigenen Inſtinct, tappte hinein und ſank faſt bewußtlos auf einen Haufen vermoderten Strohes nieder, augenblicklich in den tiefſten Schlaf verfallend. Während dieſem träumte ich im Traume, daß mich mehrmals etwas eiskalt anfaſſe, und mir etwas in's Ohr flüſtere. Endlich vernahm ich deutlich von einer heiſern Stimme folgende Worte: Wach auf, wach auf, mein Buhle! Das arme Mädchen, das Dein Lager theilt, war einſt auch ſchön, und weiß und roth wie Du, und eine ſüße Wonne galt's für Deinesgleichen, zu ruh'n an ihrer Seite — bis der verruchte Böſewicht mit Deinem Namen unmenſchlich das Herz ihr brach, und in das finſtere Grab ſie ſtieß. Wach auf! Du, der Du wenig beſſer biſt als er, und gehorche meinen Worten — oder wahrlich! Du ſelbſt ſollſt für den Sünder büßen; ja, grinſte es jetzt ſchauerlich wie im Freiſchützen: Du oder er!

Ich erwachte zuſammenfahrend, wollte mir die Augen reiben, konnte aber meine rechte Hand nicht rühren, und wie ich mit der linken ſie faßte, fühlte ich deutlich, daß eines Todten Knochenfinger die meinigen umklammert hatten und ſie wie mit Zangen feſthielten. Ein namenloſes Entſetzen durchrieſelte meine Glieder, da ward es plötzlich heller in der dunkeln Kammer, wie von einem falben, ſchweflichen Lichte, und neben mir im Schatten erhob ſich raſſelnd ein Gerippe, das, ſeine Augenhöhlen ſtarr auf mich gerichtet, vor mir ſtehen blieb. Wie hinter einer Maske fuhr es dann in dumpfem Tone fort: Der Tag der Vergeltung iſt endlich gekommen! Eile nach der Stadt, dort findeſt Du meinen Dir wohlbekannten Mörder. Ein fremder Jüngling und er werden noch heute in tödtlichen Streit gerathen. Der Elende verläßt ſich auf ſeine zu oft erprobte Geſchicklichkeit, aber ſeine Stunde hat geſchlagen, wenn gleich auf andere Weiſe als er es ahnet. Beide werden Dich bitten, ihnen als Zeuge zu dienen; Du nimmſt es ohne Widerſpruch an und warteſt dann ab, was weiter geſchieht. Doch darauf merke: ſo wie Einer von Beiden gefallen, bringſt Du den Andern hieher. Führſt Du dies aus, wie ich es Dir vorgeſchrieben, ſo fürchte nichts mehr für Dich; wehe Dir aber, dreimal wehe! wenn Du meinem Befehle keine Folge leiſteſt.

Als ich meiner Sinne wieder mächtig ward, ſaß ich ſchon auf meinem Pferde, ohne ſelbſt zu wiſſen, wie ich darauf gekommen war, und trabte der Stadt zu, über deren goldene Thurmſpitzen die Sonne heiter und freundlich emporſtieg. Landleute gingen ſingend an ihre Arbeit, die Vögel zwitſcherten luſtig, und das überall erwachende alltägliche Leben ſchien das Grauſen der Nacht mit ſorgloſem Lachen Lügen zu ſtrafen. Doch kaum hatte ich einige Stunden nachher meinen ſo richtig bezeichneten Verwandten wirklich erblickt, den ich, nach früheren poſitiven Nachrichten, weit von hier glauben mußte, als mit Schaudern jeder Zweifel in mir ſchwand. Alles geſchah auch genau ſo, wie ich es nun ſchon vorher wußte, und dazu trug obendrein mein Vetter die ganze Schuld einer muthwillig durch ihn herbeigeführten Beleidigung. Der Gegenſtand derſelben war ein ſchwermüthig ausſehender, ſchöner junger Mann, der mit Widerwillen in dieſer unangenehmen Sache nur der Nothwendigkeit nachzugeben ſchien. Man bat um meine Begleitung, und beſchloß auf der Stelle das Loos der Kugeln entſcheiden zu laſſen.

Sobald wir in dem zum Rendezvous beſtimmten, einſamen Wäldchen angekommen waren, ich die Piſtolen geladen und die Schritte abgemeſſen hatte, ertheilte ich, der Billigkeit gemäß, dem jungen Mann den erſten Schuß. In dieſem Augenblick ertönte aus der nahen Dorfkirche die Orgel zum Frühgottesdienſt. Der fremde Jüngling ward ſichtlich durch dieſe, wie die Mahnung eines guten Geiſtes, herüberſchallenden Töne erſchüttert, und ſich zu meinem Vetter wendend, bat er ihn, den Kampf wenigſtens ſo lange zu verſchieben bis der Gottesdienſt vorüber ſey, weil es ſeinem Gefühl gewaltſam widerſtrebe, dem Geſchäft des Mordens obzuliegen, während Chriſtenbrüder hier in der Nähe ihr Gebet an den Schöpfer richteten, um ihnen ihre Sünden zu vergeben. Mit einer wahren Mephiſtopheles-Grimaſſe antwortete mein Vetter: er ſey troſtlos, einem ſo frommen und erbaulichen Wunſche nicht nachgeben zu können, aber ein, zwar ganz irdiſches, doch auch ebenſo unverſchiebbares Geſchäft zwinge ihn leider zur größten Eile, überdies befürchte er, daß ein ſo ungewöhnlicher und ſeltſamer Aufſchub ſie bei weniger frommen Perſonen leicht Beide in den Verdacht der ausgemachteſten Poltronerie bringen könne, was gegen ſeine eigne Religion ſtreite. „Uebrigens, ſetzte er hohnlächelnd hinzu; iſt der Vortheil ja ganz auf Ihrer Seite. Bleiben Sie Sieger, ſo haben Sie die Kirche gleich bei der Hand, um dem lieben Gott meinen Tod abzubitten und ſich vom

Pfaffen abſolviren zu laſſen; trifft Sie aber das üble Loos, ſo kann ihr Leichnam noch ganz warm eingeſegnet werden, und Ihre Seele, vielleicht vom Geplerr der chriſtlichen Gemeinde gehoben, direct aus der Kirche gen Himmel fahren.“

Empört ergriff bei dieſen Worten der Fremde ſeine Piſtole, und mit einem Blick in die Wolken, der für ſeinen Gegner Vergebung zu erflehen ſchien, zielte er mit Feſtigkeit. Doch wer malt mein Erſtaunen und meinen Schreck, als ich, in dem Moment des Losdrückens mich nach meinem Vetter umwendend, vor dieſem deutlich das Gerippe der Nacht ſtehn ſehe, welches ihm zwar kaum bis ans Kinn reichte, aber dennoch die Kugel, die ihm ſonſt den Kopf zerſchmettert haben würde, ſichtbar mit der Hand wegſchlug, wie man eine Mücke abwehrt. Unverſehrt triumphirte der ohne ſein Wiſſen Geſchützte. „Nun lieber Freund,“ rief er mit Rohheit und teufliſchem Lachen ſeinem Gegner zu, „jetzt iſt es Zeit, Ihr letztes Vaterunſer zu beten, nur die Bitte um das tägliche Brod können

Sie weglaſſen.“ **Unmittelbar nach dieſen Worten fiel ein Schuß — und, mitten durch das Herz** getroffen, ſank der unglückliche Jüngling, mit einem Mark und Bein zerſchneidenden Klagelaut, nach vorn über, ſich convulſiviſch in ſeinem Blute wälzend. Das Gerippe winkte mir mit aufgehobenem Finger nach der Gegend ſeiner Behauſung zu und verſchwand.

„Komm,“ ſagte ich zitternd, meines Verſprechens eingedenk, „wir müſſen ſchleunig fliehen, denn hier iſt keine Hülfe mehr.“

„Teufel!“ rief mein Vetter, indem er, ſtets bedächtig, ſeine Piſtole friſch lud und ſorgfältig in den Holſter ſteckte, „das iſt der Erſte, den ich im Fallen ſchreien höre, wie einen Haaſen, den man durch die Milz geſchoſſen hat. Schade in der That um das junge Blut! Das Mutterſöhnchen hätte beſſer gethan, noch ein paar Jahre bei der Frau Mama zu verbleiben, ehe es ſich in die böſe Welt gewagt. Du haſt recht, er iſt dahin — der Erde, der ewigen Sonne giebt er die Atomen wieder, die ſie zu Schmerz und Luſt in ihm vereint — doch was uns betrifft, wäre es allerdings nicht weiſe, jetzt nach der Stadt zurückzukehren; wohin gedenkſt du aber vorläufig unſere Tour zu richten?“

„Folge mir!“ erwiederte ich lakoniſch und ſchwang mich auf's Pferd ohne mich umzuſehn. Mein Vetter, der in dem engen Waldwege hinter mir hertrabte, war ausgelaſſen luſtig, und verfolgte mich den größten Theil des Abends über neckend mit ſeinen Späſſen, ohne mich jedoch in ſeinen Ton mit einſtimmen machen zu können; denn ich hätte mich lieber tauſend Meilen weit von hier hinweggewünſcht! So war die Dämmerung bereits eingetreten und die Nacht in ſtarkem Anzuge, als wir uns dem ſchauderhaften Hauſe nahten, aus deſſen verfallenen Fenſtern diesmal ein ſchwacher Lichtſchimmer zu dringen ſchien, wenn es nicht der letzte Wiederſchein der ſchon untergegangenen Sonne war.

„Aber welchen verzweifelten Weg führſt Du mich denn, Hermann, durch Dorn und Geſträuch?“

ſagte mein Begleiter; „ich weiß überhaupt gar nicht, wie mir iſt, aber ſeit wir die vermaledeite Hütte dort erblickten, fühle ich mich ſo beklommen, als wenn mich der Alp drückte.“

„Dies Haus hier,“ antwortete ich mit leiſer Stimme, „iſt mir bekannt, laß uns abſteigen und in demſelben ein wenig ausruhn.“

Ich hatte dieſe Worte kaum geſagt, als ich zu meiner Verwunderung eine liebliche, höchſt gracieuſe Mädchengeſtalt in der Thüre des jetzt dicht vor uns liegenden Hauſes ſtehen ſah. Sie hatte einen Strohhut mit breiter Krämpe auf, der ihr Geſicht faſt ganz verdeckte. Wir ſprangen von den Pferden, ich von einer Centnerlaſt befreit, eine menſchliche Bewohnerin ſtatt des gräßlichen Nachtgeſpenſtes hier zu finden. Auch mein Vetter ſchien von dem willkommenen Anblick erfreut und überraſcht, und eilte ſchnell an mir vorüber, um das holde Kind zuerſt zu begrüßen. Da hob dieſe langſam den Strohhut empor; doch ehe ich noch ihre Züge unterſcheiden konnte, ſah ich meinen

Vetter, weiß wie Kreide, zurücktaumeln, und mir, faſt ohnmächtig, in die Arme ſinken. Doch augenblicklich ging er von einem Extrem zum andern über. Er riß ſich wüthend auf und ſchien einen halben Kopf größer geworden zu ſeyn. Seine Haare ſträubten ſich, und ſeine Augen funkelten in der Dämmerung wie glühende Kohlen. „Hölle und Satan!“ rief er außer ſich, ſeinen türkiſchen Dolch ziehend, den er immer bei ſich trug; „welch ein verfluchtes Narrenblendwerk iſt das!“ und ohne mir Zeit zu laſſen, ein Wort zu erwiedern, ſtürzte er der jetzt leeren Thüre zu, und verſchwand augenblicklich in ihrem Dunkel. Ich wollte ihm inſtinctmäßig nacheilen, als ein Windzug das morſche Thor krachend zuwarf, und die wohlbekannte Stimme dieſer Nacht mir wieder in's Ohr raunte: „Fliehe! Nichts kann den Sünder retten!“ Gleich darauf hörte ich im Innern des Hauſes, zweimal nach einander, genau denſelben Schrei, den der im Duell gefallene Jüngling ausgeſtoßen hatte, und einige Secunden ſpäter ein ſo furchtbares

Geheul der Verzweiflung, daß ich, am ganzen Leibe bebend, kaum ſo viel Kraft gewann, mich auf mein Pferd zu werfen, welches ſchnarchend und bäumend mich nicht ſobald im Sattel fühlte, als es mich auch ſchon mit wilden Sätzen, wie der Sturmwind, in die Nacht hinausriß.

Ich habe leider nicht erfahren, was ferner aus meinem leichtſinnigen Vetter geworden iſt, denn mein Pferd ſtürzte in einen tiefen Abgrund, und als ich, zu meinem größten Leidweſen, eben den Hals darin gebrochen hatte, erwachte ich wirklich.

⁂

„Nun, lieber J....,“ fuhr ich fort, „meine Schuldigkeit iſt gethan, jetzt werfe ich Ihnen den Ball zu. Machen Sie es beſſer, ich will nicht ſagen, wie wir — denn dem Oberſt ertheile ich im Voraus die Palme — aber wie ich, und das iſt hoffentlich nicht zu viel verlangt.“

„Gütiger Himmel!“ rief J...., „wenn ſelbſt mein verehrter Principal eine kleine captatio benevolentiæ für nöthig hielt, wie viel dringender bedarf ich eines entſchuldigenden Präambulums! Mein unbedeutendes Leben hat zwar des Widerwärtigen und Traurigen für mich genug enthalten, aber weder Tragiſches noch Comiſches finde ich darin, werth Ihnen vorgeführt zu werden. Ueberdem iſt auch die Stunde unſres Aufbruchs, wie ich hier auf meiner Uhr ſehe, ganz nahe; ich bitte alſo, wenn mich Ihre Großmuth anders nicht völlig von der Erzählungspflichtigkeit befreien will, ſich wenigſtens mit einem kurzen Doppelſchwank von der Univerſität her zu begnügen, dem Einzigen, was mir zu Gebote ſteht, und allenfalls nach Ihren beiderſeitigen Traum- und Zauberſtücken, als eins jener unbeachteten Nachſpiele dienen kann, während denen der größte Theil des Publikums gewöhnlich ſchon nach Hauſe zu gehen pflegt, oder bereits den Nachtſchlaf anticipirt.“

Da wir ein unverbrüchliches Stillſchweigen beobachteten, begann J.... mit einem burlesken Seufzer folgendermaßen:

Eine ins Politiſche übergehende
Haaſenjagd,
die mit einem Walzer auf der Straße endet.

Unſere guten akademiſchen Rechte ſind jetzt dahin. Gleich dem ſchon ſeit Jahrhunderten ſterbenden Papſtthum, haben auch wir lange gekämpft, doch ſind wir früher unterlegen. Sehr natürlich! denn jenes beſtrebte ſich, die Welt zu verfinſtern, und *wir*, die Philiſter aufzuklären. Sonderbar, daß auf der Wartburg, von der früher der erſte zündende Blitz gegen die damalige geiſtige Weltherrſchaft aus Luthers Studirſtube fuhr, und ſogar in demſelben Local auch der Grund zu unſrem Verderben gelegt wurde! Nun iſt Alles ſo ziemlich vorbei, wir leben nicht mehr, wir zappeln nur noch. Ehemals waren die Studenten Freiherren, ungezügelte, aber kräftige Jugend, jetzt ſind ſie nur noch Schüler, demüthig unter der Zuchtruthe ihrer Schulmeiſter, wie dieſe unter dem geſtrengen Regierungsrath, der das Departement der Erziehung verarbeitet.

So hatte es denn auch der akademiſche Senat zu Halle ſchon im Jahre 182. dahin gebracht, daß uns, nebſt ſo vielen andern Prärogativen, gleichfalls die um die Stadt ſeit undenklichen Zeiten inne gehabte Freijagd verboten worden war, und ſelbſt zwei unſerer beſten Jagdhunde, unter dem Vorwande, anſtändige Bürger moleſtirt zu haben, ſolenniter aus Halle und ſeinem Weichbilde relegirt wurden. Vor der Hand fand ſich jedoch bald ein Ausweg. Wir beſchloſſen, verſchiedene kleine Jagdreviere in weiterer Entfernung privatim zu pachten, und da die ehrlichen Inhaber derſelben noch nicht recht wußten, wie die Studenten zu jagen pflegen, ſo gelang uns die Sache mit leichter Mühe und für geringes Geld.

Kaum erſchien nun der 1. September, ſo waren wir auch ſogleich mit ſämmtlichen Bekannten, die nur eine Flinte auftreiben konnten, oder einen Hund beſaßen, der irgend für die Jagd tauglich war, auf unſerem Revier. Alles was ſich ſehen ließ, ward unbarmherzig todtgeſchoſſen und gehetzt, ſo daß bereits in den erſten Tagen das erlegte Wild mit Ueberſchuß den Pachtzins trug. Wenige Wochen nachher war es aber auch ſchon nicht mehr möglich, weder einen Haaſen, noch ein Rebhuhn aufzufinden, und noch ſpäter ließ ſich ſelbſt nicht einmal ein einſamer Vogel mehr blicken, ſo war die ganze Thierwelt mit Furcht vor den ſtets lauernden Schützen erfüllt worden. Zuletzt blieb nichts mehr übrig, als einem armen Bewohner des Dorfes, mit der Verſicherung einer guten Belohnung, den Auftrag zu ertheilen, unſere Jagd einſtweilen genau zu inſpiciren, und ſo wie er nur etwas einem Wilde Aehnliches entdecke, uns ſofort auf's Schleunigſte Kenntniß davon zu geben. Doch es verging der October und November, ohne daß ſich Kilian (ſo hieß unſer Jagdverwalter) mit einer erfreulichen Nachricht blicken ließ. Endlich — am 15. December, eben als wir uns nach beendigten Collegien zu unſern gewöhnlichen Unterhaltungen im Kreiſe auf dem Markte zuſammengeſtellt hatten, erſchien Kilian athemlos in unſrer Mitte, kaum noch Kraft habend, uns mit zwei Worten zuzurufen: daß ſeit geſtern gegen Mittag ein Haaſe ſich auf unſerer Jagd eingefunden habe.

Mit einem donnernden Hurrah ward der freudebringende Courier im Triumph auf den Rathskeller geführt, und durch den Genuß verſchiedener geiſtigen Getränke wieder zu Kräften gebracht, worauf er denn folgenden umſtändlichern Rapport abſtattete: Trotz aller ſeiner Aufmerkſamkeit bei Tage und bei Nacht, ſagte er, habe ſich ſeit unſerm letzten Abzuge von dem Revier nichts darauf blicken laſſen, obgleich er an manchen Orten, nahe der Grenze, allerlei Verführeriſches für Wild zur Lockſpeiſe hingelegt. Als er aber geſtern, um den friſch gefallenen Schnee zum Fährteſpüren zu benutzen, das ganze Feld durchirrt, ſey zu ſeiner grauſamen Freude in zierlichen Sprüngen ein Langohr (dies war ſein Ausdruck) wenige hundert Schritte von ihm vorbeipaſſirt. In haſtiger Eile habe er ſich augenblicklich nach Hauſe begeben, ſeine muntere Ziege mit einem Bund Heu, etwas Stroh, grünem Kohl, und allen erdenklichen Delicateſſen beladen. Dann ſey er in die genau gemerkte Gegend, wo ſich der Haaſe gelagert, zurückgekehrt, und habe mit den Nahrungsmitteln weit um denſelben einen Beſchwörungskreis belegt, ſo daß es nun keinem Zweifel mehr unterliegen könne, daß, wenn wir keine Zeit verlören, das ſchöne wohlgenährte Thier unfehlbar unſere Beute werden müſſe. Doch, nach ſo großen Strapatzen, ſetzte er wohlbedächtig hinzu, bäte er ſich nun auch gehorſamſt das ihm zugeſicherte Geſchenk aus, denn es wären keine Ausſichten vorhanden, daß er noch einmal eine ſo wichtige Nachricht bringen könne, und dem Arbeiter gebühre ſein Lohn. Studenten beſitzen gewöhnlich nicht viel — darum ſind ſie großmüthig. Eine allgemeine Collecte ward ſogleich eröffnet, und die, von Jedem nach Kräften gegebenen, Spenden trugen unſerm gewandten Sancho Panſa eine anſehnliche Erndte ein. Froh, d. h. gründlich beſoffen und die Taſchen voll Münze, kehrte er damit nach ſeinem Dorfe zurück.

Wir aber ſandten nun Boten aus nach allen Weltgegenden, zu jedem unſrer Freunde und Bekannten, theilten ihnen das große Ereigniß unter dem Siegel des Geheimniſſes mit, und luden ſie dringend ein, ſich noch heute Abend bei Ochſe (dem Wirth einer berühmten Tabagie) einzufinden, um dort mit Muße einen großen Jagdplan zu entwerfen, der den verſehmten Haaſen ſicher in unſre Hände führe. Als wir Abends in einem fröhlichen Cirkel von wenigſtens achtzig Studenten verſammelt waren, ſetzte der geheime Senior der S....ſchen Landsmannſchaft in Ciceronianiſcher Rede mit ungemeinem Scharfſinn auseinander, wie er der unvorgreiflichen Meinung ſey, daß man den, zwar nur aus einer einzelnen Perſon beſtehenden, ſchwachen und furchtſamen, aber ſeines feinen Gehörs und ſeiner Schnelligkeit wegen dennoch nicht zu verachtenden, Feind, zuerſt vorſichtig weit umkreiſen, ſich dann immer dichter und dichter um ihn zuſammenziehn, und ſich endlich dergeſtalt ihm nahen müſſe — daß er mit den Händen zu greifen ſey. Nach einigen Für- und Gegenreden (kleine Uebungen für künftige Deputirte) ward nach öffentlicher Abſtimmung des Sprechers Vorſchlag angenommen, und am andern Morgen der Verſammlungsplatz unterm rothen Thurme auf dem Markt zwiſchen 7 und 8 Uhr feſtgeſetzt.

In Halle, wo, wie geſagt, das wahre Studentenleben ſich in jener Zeit ſchon ſeinem Ende nahte, konnte den Pedellen natürlich die frühe Zuſammenkunft ſo vieler Studenten nicht anders als höchſt auffallend und beunruhigend erſcheinen. So lange es noch dämmerte, bemerkten ſie zwar nichts; um acht Uhr aber, als es voller Tag geworden war, geriethen ſie in deſto größere Beſtürzung, denn nicht achtzig, nein an zweihundert Studenten hatten ſich nach und nach verſammelt, und wie! Viele trugen Flinten und waren wie

Jäger vom Fach gekleidet, die Meiſten präſentirten ſich jedoch in Kanonen, an denen mächtige Sporen klirrten, bewaffnet mit großen Stöcken, ganzen und abgebrochenen Rappieren, alten Schwerdtern aus Rüſtkammern entwendet, Säbeln, Piſtolen, Tromblons u. ſ. w., und jeder ohne Ausnahme führte, entweder frei oder an einem langen Strick, irgend einen Hund mit ſich, ja Einige, die bei Fleiſchern wohnten, hatten ſogar die Hunde ihrer Wirthe zu dieſer Jagd entführt.

Die Pedelle, außer ſich über ein ſo unbegreifliches Beginnen, rannten in ängſtlicher Eil von einem Mitgliede des akademiſchen Senats zum andern, um ſich Raths zu erholen, was bei dieſer, dem Anſchein nach offenbar revolutionellen, Unternehmung der bewaffneten Studentenmacht zu thun ſey, aber keiner der weiſen Herren vermochte im erſten Schreck einen Entſchluß zu faſſen. Schnell ward jedoch der ganze akademiſche Senat, theils halb, theils gar nicht angekleidet, bei dem Vorſitzer ohne Ceremonie im Hauſe zuſammengerufen, und nach einigen Debatten kam man endlich überein, die Herren Studierenden mit Würde fragen zu laſſen: Was ihr Begehr ſey?

Zitternd nahte der alte, wohlbekannte Oberpedell, Seebald, unſerm bereits zum Abmarſch geordneten, bunten Haufen, und frug mit ſchwacher Stimme, wohin wir denn, ſo formidable bewaffnet, zu ziehen gedächten. Die von hundert Stimmen gebrüllte Antwort: einen verurtheilten Langohr zu tödten — entſetzte den furchtſamen Spion noch mehr, und dunkel blieb ihm der kurzen Rede Sinn; denn Langohr konnte eben ſowohl Eſel als Haaſe bedeuten, und mit beiden ſehr leicht eine wichtige Perſon gemeint ſeyn. Da wir uns nicht weiter aufhalten ließen, eilte er ſchleunig zu ſeinen Obern zurück, und verkündigte zagend, was er vernommen.

Nach einem ſehr luſtigen Marſch von einigen Stunden langten wir auf der Grenze unſres Jagdreviers an, wo uns Kilian ehrerbietig empfing. Sogleich ging's raſch ans Werk, und in der That, einige tauſend Schritt vom Dorf ſah die Avantgarde, die ich zu commandiren die Ehre hatte, ſchon den unglücklichen Haaſen ruhig an einen Kohlſtrunk gelagert, der ihm wahrſcheinlich kurz vorher noch zur letzten Mahlzeit gedient hatte. Jetzt ward die Jagd mit verhängnißvollem Schweigen eröffnet, die Schützen unter die übrigen gleichmäßig vertheilt, und ſämmtliche Hunde an Leinen genommen. Kein Manöver wohlgeübter Infanterie konnte beſſer ausgeführt werden, als dieſes grandiöſe Keſſeltreiben, und die Haltung der Truppen war exemplariſch. Ruhig und wohlgeordnet, wie auf dem Exerzierplatz, zog ſich der anfangs weite Kreis immer enger und drohender zuſammen, und als beinahe ſchon einer den Andern berührte, gab erſt der Befehlshaber das Signal zum Loslaſſen der Hunde. Wind-, Jagd-, Schäfer-, Fleiſcher- und Dachs-Hunde, Pudel, Pinſcher, Mopſe, kurz alle denkbare Racen ſtürzten mit wilder Haſt auf den ſein Loos ſtoiſch einſehenden, in impoſanter Todesverachtung ruhig daſitzenden Haaſen. Auch wir rannten im ſchnellſten Laufe hinzu, doch zu ſpät, und nur mit Mühe gelang es Einigen von uns, wenigſtens die Löffel und Blume zu retten, denn alles Uebrige hatten die hungrigen Hunde bereits verſchlungen, wobei ſich naturgemäß die der Fleiſcher beſonders auszeichneten. Kilian jubelte am lauteſten. „Unſer Paſtor hat recht,“ rief er, „denn noch geſtern lehrte er uns auf der Kanzel: Viele Hunde ſind des Haaſen Tod ...... und hier ſieht man's deutlich.“

Für dieſe geiſtreiche Bemerkung ward ihm noch auf dem Schlachtfelde die Blume des Erlegten als wohlverdiente Decoration ins Knopfloch geſteckt, und als Fahne eine lange Stange, an deren Spitze ſich die Löffel ſehr ſtattlich ausnahmen, in die Hand gegeben.

So mit den Trophäen des Sieges geſchmückt, marſchirten wir vergnügt und ſtolz dem alten Halle wieder zu. — Doch was bot ſich hier unſern erſtaunten Blicken dar! Die ganze Garniſon war kriegsmäßig ausgerückt, und an den Thoren in Vertheidigung aufgeſtellt. Der Commandirende ſelbſt aber ritt mit gezogenem Degen unſerem, eben etwas equivoque, burſchikoſe Lieder ſingenden Zuge, feierlich entgegen, und fragte im Namen des akademiſchen Senats, und mit bedeutungsvoller Hinweiſung auf ſeine Truppen: wo wir geweſen, und was wir angeſtellt hätten? Lachend wies man auf Kilian mit der Siegesfahne, und nach kurzer Aufklärung war der Commandirende geſcheidt genug, in die allgemeine Fröhlichkeit mit einzuſtimmen. Mit einem glänzenden Ball ward am Abend dieſer Spaß beſchloſſen, doch leider blieb des Senates Rache nicht aus, und bald darauf ward uns Armen nun auch verboten, ferner Jagden nah und fern, und wo es auch ſey, wieder zu pachten. Denn man fürchtet heut zu Tage nicht mehr den wilden Jäger, der unſre Vorfahren erſchreckte, aber wohl die wilde Jagd der Studenten, und beſorgt vielleicht, ſie möchte nicht immer nur einem einzelnen Haaſen gelten.

Die heutigen Abenteuer waren aber noch nicht beendigt.

Unter meinen intimſten Freunden auf der Univerſität befand ſich ein, in jeder Hinſicht von der Natur reich begabter, junger Mann aus A.... Obgleich er dem freien, allerdings zuweilen auch etwas rohen Studentenleben nicht abhold war, ſo mußten wir doch oft ſeine Geſellſchaft entbehren, indem er leidenſchaftlich den Tanz und die von uns verabſcheuten Theegeſellſchaften liebte, die in Halle ohne Zweifel noch fader und gräßlicher als an irgend einem andern Orte ſind. Mein Freund ertrug aber ihre Langeweile um beſſerer Gründe willen. Das ſchöne Geſchlecht war, wie Jünger ſagt, ſeine ſchwache Seite; und es iſt ſehr erklärlich, daß es ihm bei allen ſeinen körperlichen Vorzügen nicht an mancherlei Liebſchaften fehlte, die bald vom Theetrinken zu andern Näſchereien übergingen. Er behauptete zwar ſtets gegen uns, daß ſie nie das Platoniſche überſchritten. „Doch,“ ſetzte er lachend hinzu, „müßt Ihr darüber den Cornelius Nepos nachleſen, den Ihr, ſtatt mehr zu lernen, ſchon wieder vergeſſen habt.

Dort würdet Ihr finden, daß Plato eigentlich Ariſtokles hieß, und nur wegen ſeiner breiten Schultern den Beinamen Plato erhielt. Nun ſeht die meinigen an," ſagte er, indem er wohlgefällig ſich im Spiegel betrachtete — „ich ſchmeichle mir, ſo gut wie Einer, platoniſch lieben zu können."

Es ward indeß zuletzt doch Ernſt mit einer ächt ſentimentalen Liebe für meinen Freund, und alle ſeine leichten Eroberungen verlaſſend, ſeufzte und ſchmachtete er ſchon ſeit Monaten mit ſehr ungewiſſem Glück für Fräulein von S....., ein Mädchen, das mit außerordentlicher Schönheit nicht allzuviel Klugheit verband, aber deſto mehr Hochmuth beſaß. Sie hatte früh das Unglück gehabt, ihren würdigen Vater zu verlieren, und war von der Affenliebe ihrer Mutter ſchmählich verzogen worden. Mein Freund liebte ſie dennoch mit dem Feuer blinder Leidenſchaft, und ich glaube gern, daß auch ſie dem ſchönen Mann nicht abgeneigt war, von dem manches junge Kind ſeiner Vertrauten mit pochendem Herzen zuflüſterte, wie ich es einmal unſchuldig ſelbſt belauſchte: „Ach! mit M . . . . zu walzen, iſt eine wahre Götterluſt! —“ Ungeachtet dieſer anmuthigen Tanzfertigkeit hatte er doch häufig den Verdruß zu ſehen, daß ſeine ſtolze Schöne auf den Bällen die albernſten Pinſel ihm vorzog, wenn ſie einen vornehmen Namen trugen, und oft hatte er ſich darüber bitter bei mir beklagt.

Da ihm ein Ball immer als eins der wichtigſten Ereigniſſe des Lebens erſchien, ſo hatte er auch heute keinen Theil an der Jagd genommen, weil er den ganzen Tag beſchäftigt geweſen war, Muſikſtücke auszuwählen, Touren für den Cotillon zu arrangiren, ſeine Garderobe auf das Brillanteſte in Stand zu ſetzen u. ſ. w. Voller Hoffnungen und Projecte verließ er uns „in high spirits.“ Was mich betrifft, ſo muß ich nur geſtehen, daß ich von meinem Freunde damals das gerade Gegentheil war, und weit mehr Aehnlichkeit mit Friedrich Wilhelm dem Erſten, glorreichen Andenkens, hatte. Ein traulicher, ungenirter Cirkel, der edle Gerſtenſaft, das noch edlere Kraut, unter dem Namen Tabak bekannt, gewährten mir weit mehr Vergnügen, als der Anblick geſchminkter Wangen und wespenähnlicher Taillen, mit dem wahnſinnigen Umherſpringen in der Hitze, dem Schweißgeruch einer gepreßten Menge, und dem unerträglichen Gedudel derſelben, immer wiederkehrenden, monotonen Tanzmuſik — was man Alles zuſammengenommen einen Ball zu nennen pflegt. Demzufolge beehrte ich alſo auch den diesmaligen keineswegs mit meiner Gegenwart, und ſtatt mich in eine ängſtliche Toilette einzuſchnüren, blieb ich in der bequemſten aller Kleidungen, nämlich meinem Schlafrock, mit einem halben Dutzend munterer Freunde am runden Tiſche ſitzen, wo die fröhliche Unterhaltung ſelten abbrach. Duelle, der Verfall der Studentenwelt, ergötzliche Geſchichten über die Fata unſerer Pedanten, die zuweilen ſogar in Knittelverſen vorgetragen wurden, Alles mit einem Wort, was in unſern Geſichtskreis kam, mit einziger Ausnahme der verpönten Politik, die uns aneckelte, gab den Stoff zu dieſen Converſationen her, deren ich mich immer mit einer Art Heimweh erinnern werde. In harmloſer Eintracht war auf dieſe Weiſe Mitternacht herangekommen, als mit einemmale M...., blaß wie eine Leiche und wüthend wie ein Tiger, das elegante Ballcoſtüm, à la Hamlet, zerſtört, in's Zimmer ſtürzte. Vor unbändigem Zorn konnte er kaum Worte finden, uns zu erzählen, daß Fräulein von S.... ihm einen ſchon früher zugeſagten Tanz nachher, unter nichtigem Vorwande, abgeſchlagen, und im Augenblick darauf mit dem Huſarenlieutenant, Grafen X...., davon galoppirt ſey. Seine Hitze hatte ihn verleitet, den ſonſt ſehr friedfertigen und anſtändigen Offizier ſogleich herauszufordern, aber nur um Rache, um raffinirte Rache an dieſem hochgebornen Fräulein von S.... war es ihm jetzt zu thun, und faſt fußfällig bat er uns, ihm mit Rath und That dabei behülflich zu ſeyn. Wer konnte einen armen Camaraden ſo leiden ſehen, ohne vom Mitleid bewegt zu werden, und da die Dame ohnehin ſchon mehrere von uns auf ähnliche, wenn auch nicht ganz ſo auffallende, Weiſe disguſtirt hatte, ſo verſprachen wir, noch in dieſer Nacht unſern Freund vollſtändig zu befriedigen.

Nach kurzer Berathſchlagung war unſer Plan ausgedacht, und man ſchritt ohne Weilen zur Ausführung. In Halle lebte in jenen Jahren ein ſeltſames Original, das man ſchlechthin mit der Benennung des alten Huſaren bezeichnete, weil er in Ziethen's Regiment, zu Friedrich des Großen glorreicher Zeit, lange gedient hatte. Er trug noch immer ſeine alte zerlumpte Uniform, einen ungeheuren Schnurrbart, einen noch längern Zopf, und genoß monatlich die Belohnung verdienter Krieger, von 10 Silbergroſchen pünctlich ausgezahlter Penſion. Der Mann hatte indeß einen ſo unmäßigen Appetit, daß dieſe anſehnliche Summe nimmer zu ſeinen phyſiſchen Bedürfniſſen ausreichen wollte. Derſelbe hatte ſich alſo eine Geige angeſchafft, mit der er ſich auf der Brücke der Chauſſee nach Magdeburg zu placiren pflegte, und dort ſitzend, den Vorübergehenden dermaßen die Ohren zerriß, daß Jeder gern das Aufhören der Muſik mit einer kleinen Gabe erkaufte. Blieb Einer hartnäckig, ſo fing er auch noch mit barbariſcher Stimme alte Huſarenlieder zu ſingen an, und es ſind wenig Beiſpiele vorhanden, daß man auch dieſer letzten Reſerve widerſtanden hätte. Obgleich der drollige Kerl, den die Studenten in ihre beſondere Protection genommen hatten, im größten Elend zu leben ſchien, fand man doch nach ſeinem Tode, unter der wurmſtichigen Lagerſtätte, an 6000 Thaler in verſchiedener Münze, und da ſich keine Erben meldeten, trat ohne Zweifel der Magiſtrat in ihre Rechte, denn das Geld verſchwand. Zu dieſem alten Huſaren nun, der damals noch ſehr rüſtig war, richteten wir unſere Schritte, weckten ihn aus den Armen eines ſüßen Schlafes, kleideten ihn grotesk an, befahlen ihm, uns zu folgen, und inſtruirten ihn genau in ſeiner Rolle. Unterdeſſen hatte Einer von uns das Dienſtmädchen der Frau von S...., deren Geliebter er zufällig war, und die dem Fräulein wegen ihres herriſchen Weſens auch nicht wohl wollte, gleichfalls ohne viele Mühe in's Complott gezogen, und nachdem wir uns nur die Geſichter noch ſchwarz und weiß gefärbt, und ſonſt gehörig unkenntlich gemacht hatten, begaben wir uns auf unſern Wegelagerers Poſten.

Um drei Uhr war der Ball beendigt, die Nacht ſo dunkel als wir es wünſchen konnten, und bald ſahen wir die Erwartete ankommen; denn es iſt in Halle Mode, daß, trotz des fürchterlichſten Schmutzes, jede Familie, nur von dem Mädchen begleitet, das eine Laterne vorträgt, ſich durch Dick und Dünn per pedes nach Hauſe begiebt. Es war auf dem Domplatz, wo wir bis an die Knöchel im Kothe ſtehend, Poſto gefaßt hatten, denn ein eingetretenes Thauwetter, mit Regen vermiſcht, hatte unſerm Plane vortrefflich in die Hände gearbeitet. Schon von Weitem hörten wir Fräulein von S..... ſich laut über Dies und Jenes, was auf dem Balle vorgefallen war, luſtig machen, als plötzlich die Laterne des Dienſtmädchens abgeredetermaßen verlöſcht, und gleich darauf Frau von S...., einen Schrei des Entſetzens ausſtoßend, in einem zuſammengeſchaufelten Haufen ſehr zäher Materien ſtecken bleibt. Fräulein von S....., voll Zorn, äußert ſich höchſt empfindlich und in ganz unjungfräulichen Ausdrücken; doch wer mag den Schrecken der Damen malen, als ſich jetzt, beim Schein einer Blendlaterne, ſechs furchtbare Geſtalten nahen, und eine derſelben, die dem Fräulein als der incognito hier durchreiſende Fürſt von Haſinofsky vorgeſtellt wird, ſehr höflich um die Ehre eines Tanzes bittet. Frau von S..... fiel ſogleich ohnmächtig auf ihren Haufen, Catharina das Dienſtmädchen entfloh, das Fräulein die ſtärkere Nerven als ihre Mutter hatte, wollte erſt drohen, dann ſich entſchuldigen, doch der alte Huſar ſtimmte die Saiten ſeiner Geige, und zu unſerm eignen Erſtaunen hörten wir gleich darauf einen Walzer auf die allbeliebte Melodie: Wir winden dir den Jungfernkranz — erſchallen, und dahin flog der Fürſt von Haſinoſsky mit dem gewaltſam ergriffenen Fräulein, auf dem ſchwierigſten und unſauberſten Tanzboden, dem Dome zu. Als er wieder mit ihr zurückkam, bat ſich der Graf Choleradowitſch die zweite Tour aus. Das Fräulein, mit zuſammengebiſſenen Lippen, ergab ſich trotzig in ihr Schickſal. Jetzt kam die Reihe an den Baron von Mauſchelſeck, und einige Thränchen, die in den ſchönen Augen perlten, hätten uns faſt zum Mitleid bewegt. Doch blieben wir unerbittlich, und die junge Dame mußte auch den Letzten aus der Stufenfolge des deutſchen Adels, der ihr als Herr von Vergelter bekannt gemacht wurde, ihre ſchlanke Taille umſpannen laſſen. Jetzt ſchien aber ihr Stolz gebrochen, denn ſie bat kläglich um Verzeihung und mit Thränen der Angſt um Schonung. Wir hatten ihr eigentlich noch zugedacht, vom alten Huſaren, als dem wiedergekehrten Geiſt des ſeligen Ziethen, nach Hauſe geführt zu werden; unſer Freund aber, der ſich bis jetzt noch nicht gezeigt hatte, ſondern unterdeſſen der ohnmächtigen Mutter die nöthige Hülfe geleiſtet, konnte es nicht länger aushalten. Durch die geübte Rache mochte, wie es oft zu gehen pflegt, die Liebe nur noch ſtärker geworden ſeyn. Er trat ſchüchtern hervor, ergriff der Geliebten Hand, und indem er ſie ehrerbietig küßte, ſagte er mit nichts weniger als heroiſcher Stimme: „Erlauben Sie, gnädiges Fräulein, daß ich Sie von nun an in *meinen* Schutz nehme, und Sie bis zu Ihrem Hauſe begleite.“ Die Schöne athmete auf, denn der weibliche Inſtinct verkündete ihr hinlänglich, daß ſie jetzt von Neuem die Herrſchaft beſitze. Wir aber fühlten eben ſo deutlich, daß unſere Rolle ausgeſpielt ſey, und daß ein Verliebter ſchwer zu heilen iſt. Nur Ein Mittel ſchlägt zuletzt ſicher an: die Ehe. Ich zweifle nicht, daß mein Freund dies erfahren haben wird, denn unſer muthwilliger Streich hatte, wider alles Erwarten, wirklich dieſe heilſame Folge und ehe ein Monat verging, war der bürgerliche reiche M.... und das arme, bedeutend humaner gewordene, Fräulein von S..... Mann und Frau

* * *

„Bravo! lieber J....,“ rief ich, „Ende gut, Alles gut, und ſo ſchließt, Dank Ihrer Sorgfalt, unſer dreifaches Impromptu noch ſchulgerecht, wie jede gute Comödie, mit einer Heirath.“

Als wir gegen vier Uhr aus unſrer Höhle wieder ans Tageslicht ritten, verweilten wir noch einige Augenblicke auf dem Hügel, um unter dem Gewirr hoher Diſteln und Schlingpflanzen, einen letzten Abſchied von der charakteriſtiſchen Ausſicht zu nehmen. Sie war ächt Afrikaniſch! Eine glühende Atmoſphäre, eine endlos weite, ganz gelb gebrannte, mit Ruinen beſäte, von gezackten Bergen eingeſchloſſene Ebene, nirgends ein einziger Baum, mit alleiniger Ausnahme eines entlegenen, compacten, aber auch nicht grün, ſondern blaßgrau gefärbten Olivenwaldes, und über Alles endlich ein dämmernder, flimmernder Dunſt gebreitet, in dem die entfernten Umriſſe undeutlich verſchwanden. Noch immer ſummten Myriaden von Fliegen um uns her, die unſre geplagten Thiere zu ſchnellerem Laufe antrieben, worunter ſich beſonders mein Maulthier auszeichnete, deſſen eiligem Paßgange die Pferde nur im Trabe folgen konnten. Bald ward indeß die Gegend bergiger, die Luft kühler, und die ganze Natur nahm einen andern Charakter an. Bäume erſchienen zwar immer noch nicht, aber die Erde bedeckte ſich mit dichtem und friſchen Immergrün, Myrthen, blühenden Rosmarin, und vielen luſtigen Bächlein dazwiſchen, die haſtig und plätſchernd von den Bergen herabſtrömten. Das Bett dieſer Bäche war, ſtatt wie bei uns mit Weiden, hier längs der Schluchten größtentheils mit Oleander eingefaßt, der jetzt im glänzendſten Flore ſtand. Auch ließen ſich mit ihren ſchönen Roſakelchen, noch mehrere andre bunte Blumen ſehen, die das Feuchte lieben. Gegen Abend überraſchte uns, als wir eben aus einem gewundenen Bergthale hervortraten, plötzlich der Anblick des prachtvollen Sauwan, als ſtehe er dicht vor uns, mit dem weißen Städtchen gleiches Namens an ſeinen Fuß gelagert, das ein dunkler Wald von Bäumen aller Art umſchloß. Zu gleicher Zeit kam von dort her ein lang gedehnter Trupp Neger herangezogen, die man aus dem Innern zum Verkauf nach Tunis brachte. Sie gingen ganz frei, nur von zwei Mauren escortirt; ein Cameel trug ihre wenigen Effecten, und ſie ſchienen alle guter Dinge zu ſeyn, wenigſtens lachten die Meiſten, beſonders die Weiber, herzlich über meine Lorgnette, auf die ſie ſpottend mit den Fingern wieſen, und bei dieſer Gelegenheit die ſchönſten weißen Zähne ſehen ließen. Ich bemerkte übrigens, weder vom männlichen, noch weiblichen Geſchlecht irgend etwas Hübſches darunter. Selbſt die Kinder waren häßlich, und eine grämliche Alte erſchien mir faſt fürchterlich. Die Sclaven werden ſo gut und milde in Tunis behandelt, daß man ſie unmöglich ſehr bedauern kann, da ſie es daſelbſt ungleich beſſer haben, als Tauſende unſerer europäiſchen Tagelöhner und Dienſtboten. Je näher man der Stadt kommt, je anmuthiger entfaltet ſich die großartige Berggegend, welche man füglich die tuneſiſche Schweiz nennen könnte. In Wahrheit glaubte ich mich eine Zeitlang in jenes maleriſche Land verſetzt. Die ſteinige Straße wurde rechts und links von zwei reißenden Bergwäſſern eingefaßt, die ſie an vielen Orten überſtrömten, und hinter ihnen erhob ſich eine Wand von hohen Silberpappeln, Kaſtanien, Nußbäumen und Rüſtern, mit Dornen und blühenden Winden ſo eng durchwachſen, daß man nur ſelten durch eine Oeffnung des Gebüſches das ſchwarze Haupt des Bergrieſen hindurch ſchauen ſah, der alle ſeine Nachbarn hoch überragt. Das volle Laub der Feigenbäume, und hie und da ein blühender Oleander zwiſchen den Dornen, wurden in dieſer Umgebung kaum als ausländiſch bemerkt. Als ſich jedoch die, gleich einem Gartenweg geſchlängelte Baumgaſſe öffnete, verſchwand alle Heimweh erregende Täuſchung ſchnell, wenn auch keineswegs durch einen unangenehmen Contraſt; denn drei ſtolzer Palmbäume ſchwankende Aeſte wehten uns im Winde entgegen, ſeitwärts ſtieg am Abhang eines Hügels ſtufenartig der mit Turbanen ſtaffirte Stadtkirchhof empor, und vor uns erblickten wir das antike Thor der alten Stadt, was noch heute dem modernen Sauwan zu demſelben Behufe dient. Durch ſeinen Widderkopf mit dem deutlich darüber zu leſenden Worte: auxilio, zeigte es hinlänglich an, daß Zeugitana einſt dem Jupiter Ammon geweiht war, und wahrſcheinlich hat es mit ſeinem berühmten Berge der ganzen Provinz den Namen gegeben. Nördlich von hier begann das eigentliche Afrika der Alten, und vom Gipfel des mons ziguensis oder zeugis, dem höchſten im jetzigen Königreich Tunis, überſah Agathokles, wie wir im Diodorus Siculus leſen, zu gleicher Zeit das Land der Adrumetiner und der Carthager. Dieſelbe

Ausſicht hoffte ich nun freudig in wenigen Tagen ſelbſt zu genießen.

Ich ward von zwei Schechs der Stadt, dem alten, der wegen übler Behandlung eines gleich mir ins Innere reiſenden ſardiniſchen Conſuls, des Grafen Philippi, vom vorigen Bey abgeſetzt wurde, und dem neuen, der ſein Neffe iſt, mit viel Deferenz und wenigſtens ſcheinbarer Herzlichkeit aufgenommen. Man führte mich in ein recht gutes Quartier, was der Sapatapa zu bewohnen pflegt, wenn er die hieſige Gegend beſucht, und wo der vorausgeſandte Mameluck mit meinem Diener bereits Alles für mich in beſte Ordnung gebracht hatte. Kurz darauf tiſchte man uns eine Mahlzeit von wenigſtens einem Dutzend Nationalſchüſſeln auf, die zwanzig Mann geſättigt haben würde, und durchaus ſehr ſchmackhaft zubereitet war. Wenn die Recenſenten mir nicht fortwährend vorwürfen, zu viel zu „küchenzetteln“, ſo würde ich Sie hier mit einer ganzen Abhandlung über die mauriſche Küche erfreut haben. Die Gaſtronomen mögen ihren Schmerz, dieſe jetzt entbehren zu müſſen, nur an den obgedachten Recenſenten auslaſſen, ich ſelbſt muß ihnen ſchon nachgeben, wiewohl mit Vorbehalt gelegentlicher Uebertretung, wenn die Verſuchung zu groß wird.

Am andern Tage beſuchte ich die Ruinen des römiſchen Tempels, unter dem jene reichen Quellen des Sauwan entſpringen, die einſt, von Menſchenhand gezwungen, hoch über die Thäler und durch der Berge dunkle Tiefen nach Carthago ſtrömten. Ich glaube nicht, daß es irgendwo im nördlichen Afrika etwas Reizenderes ja Ueppigeres geben kann — ein Wort, deſſen ich mich lange Zeit nicht mehr bedienen konnte — als der Weg darbietet, der von der Stadt nach dieſen Ruinen führt. Ein Hain von hohem Holze vermiſcht ſich auf das Lieblichſte mit fruchtbeladenen Obſtbäumen, dunkelroth blühenden Granaten, weißem, faſt betäubend duftenden Jasmin, blauen Winden, und den Maſſen des überall wuchernden Oleanders, aus deſſen roſenfarbigen Blüthen häufig ſchwarze

Cypreſſen, wie zierliche Obelisken hervortreten. Man ſieht deren von der Größe mittler lombardiſcher Pappeln, und auch die Nußbäume ſtehen an Umfang denen unſerer ſüddeutſchen Gebürge nicht nach. Reife Kirſchen, ſaftige Maulbeeren und Mandeln in ihrer ſammtgrünen Schale hingen über dem engen Wege häufig ganz mundgerecht auf uns herab, und wir geſtatteten uns auch nicht ſelten ihren, hier Keinem verwehrten Raub. Von allen Seiten rauſchten Felsbäche neben und über den Weg hin, hie und da kleine Caſcaden bildend, die tiefer unten mehrere Mühlen treiben. Der Schech machte uns auf eins dieſer Wäſſer aufmerkſam, das ſo nöthig zum ächten Färben der rothen Fez, oder **Scheschia's** iſt, die faſt dem ganzen Orient zur Kopfbedeckung dienen. Es giebt zugleich das vortrefflichſte Trinkwaſſer ab, ein Genuß, in dem man ſich hier ganz berauſcht, da man in Tunis, wie ſchon erwähnt, nur matteres Ciſternenwaſſer erhalten kann.

Von dem Tempel, der von eigenthümlicher Bauart geweſen zu ſeyn ſcheint, und ſich zweifelsohne aus der mittlern Kaiſerzeit herſchreibt, ſtehen nur noch die äußern Mauern, die im Halbkreis einen freien und bedeutend großen Platz umgeben. Auf der nordweſtlichen Seite war dieſer, vom Tempel umſchloſſene Hof offen und bildete eine Terraſſe, an der rechts und links zwei noch erhaltene Treppen hinabführen. Zwiſchen dieſen befindet ſich unten ein großes Baſſin, wo ſich alle Quellen ſammelten, welche die luftigen Bögen aufzunehmen beſtimmt waren, von denen man einige Reſte in dem mit Gärten bedeckten Thal verfolgen kann. Rund um den Tempel ſieht man an der inneren Seite Niſchen, worin noch vor wenig Jahren einige Statuen geſtanden haben ſollen; auch wurden hier mehrere kleinere Antiquitäten gefunden. Ich ſelbſt kaufte von einem Juden drei geſchnittene Steine, deren einer nur halb vollendet iſt, aber alle von keiner ganz ſchlechten Arbeit ſind, für den ſehr unbedeutenden Preis von fünf Piaſtern.

Nachdem wir die Ruinen hinlänglich betrachtet hatten, verſuchten wir an derſelben Seite des Berges, der hier ſehr ſteil und unwegſam iſt, noch etwas höher empor zu klimmen, da ſich ſchon vom Tempel aus die Ausſicht vielverſprechend zu enthüllen begann. Unſere Mühe ward jedoch wenig belohnt, indem überall ſich Felſenwände uns entgegenſtellten, welche den größten Theil der Gegend ganz maskirten. Dazu kam ein herannahendes Gewitter mit einem höchſt unangenehmen Regenſchauer; denn obgleich der Regen hier ſelten lange andauert, ſo durchnäßt er doch augenblicklich, weil die Tropfen gewöhnlich in der Größe von Haſelnüſſen fallen und, wenn die Sonne nicht gleich da iſt, um ſie ſchnell wieder aufzutrocknen, leicht gefährliche Verkältungen verurſachen. Ich ließ mich indeß nicht irre machen, und verſuchte, nachdem wir herabgeſtiegen waren, tiefer unten die Richtung nach einem andern Theile des Berges zu nehmen, wo wir auch bald eine Schlucht fanden, die weit bequemer und in ſehr pittoresker

Umgebung wieder hinausführte. Hier ſtand ein merkwürdiger Felſen, der ganz einem, mehrere tauſend Schritt langen, ungeheuren Grabhügel glich, und in ſeinen Fugen, wie ein Geflecht von Adern, abwechſelnd mit dunkelgrün- und rothblättrigem Strauchwerk durchzogen war. Ich äußerte zum Scherz gegen den neben mir reitenden Schech, daß dies das Grab eines alten Rieſen ſey, der hier in der Heidenzeit gelebt; und kaum hatte ihm der Dragoman meine Worte verdollmetſcht, als ein heftiger Donnerſchlag über uns hinrollte, und zugleich ein wildes Schwein hinter dem Felſen hervorbrach, dem auf der Stelle unſer zahlreiches Gefolge, noch durch eine Menge zu Fuß laufender Araber und jüdiſcher Jugend aus dem Städtchen vermehrt, unter lautem Geſchrei nachjagte. Ich verfolgte indeß mit meinem Secretair und dem Schech, da keine Zeit zu verlieren war — denn die Sonne ſank bereits — meinen Weg nach der Höhe fort, um wo möglich noch eine Anſicht von der entgegengeſetzten Seite des Landes zu erlangen. Wenig Minuten darauf erblickten wir von Neuem das den Jägern entflohene, und von einem erhaltenen Schuß ſtark ſchweißende Wild über unſern Weg eilen und ſich in dem Dickicht der Bergpflanzen verlieren; wir verfolgten es einige Zeit, ohne ſeiner jedoch habhaft werden zu können. Beſſer erreichten wir unſern Zweck, eine weitere Ueberſicht der Gegend zu gewinnen, die zwiſchen ſchroffen Abgründen und gezackten Felſenklippen ſich oben auf das herrlichſte ausbreitete. Im Süden und Weſten erblickten wir einen Theil des Gebürges von **Zugar** und die Meerküſte bis **Hammamet**; nordwärts die geſtern durchzogene Ebene, von ſanften Hügelreihen begränzt, über die der Bleiberg ſpitz hervorragte, und die theils von in der Ferne herabſinkenden Regenſchleiern überhangen waren, theils von hellen Lichtern, die hinter den ſchwarzen Wolken hervorſtrahlten, mit glänzendem Goldſchimmer eingefaßt wurden; zu unſern Füßen lag im tiefen, grün bebuſchten Grunde die Stadt, mit **Marâbut's** und Landhäuſern umgeben, und von emporſtrebenden Palmen ſüdlich geſchmückt.

Auf dem Rückweg beſichtigten wir das Innere mehrerer Gärten, die der hieſige Waſſerreichthum außerordentlich fruchtbar macht, und in welchen wir zugleich einige werkwürdige, brunnenartige Ciſternen antrafen, die an 100 Fuß Tiefe und gegen 30 Fuß im Durchmeſſer halten mochten, wahrſcheinlich ein Werk der Mauren. Man belud unſere Diener überall mit Körben voll ſchöner Früchte, für die jede Vergütigung ausgeſchlagen wurde, und ſo zogen wir mit Sonnenuntergang, wohlzufrieden mit dem vollbrachten Tagewerk, unſerer Behauſung wieder zu.

Es iſt ſehr Schade, daß der Sauwan ſo weit von Tunis entfernt iſt, denn hier wäre der wahre Ort für die wohlhabenden Bewohner deſſelben, wie für die Fremden, ſich Landſitze zu ſchaffen, die jede Annehmlichkeit Europa's und Afrika's in ſich vereinigen könnten. Schon die reine Luft, das weit temperirtere Clima, und der verſchwenderiſche Ueberfluß an friſchem Quellwaſſer, ſo unſchätzbar in dieſen Regionen, und hier in ſolcher Fülle, daß vielleicht das ganze Königreich zuſammengenommen nicht ſo viel als die hieſige Gegend allein davon enthält, wären hinlänglich, um es jedem andern Theile deſſelben vorzuziehen. Bei alledem fehlt es jedoch auch hier nicht an einigen kleinen Schattenſeiten. So fand ich früh meine Zuckerdoſe voller Ameiſen, und der Fliegen weiß man ſich in den Stuben kaum zu erwehren, wie Nachts der noch entſetzlicheren Mücken. Es iſt gut, daß ich ſchon in Algier von einer Kammerjungfer ein probates Mittel gegen den Mückenſtich erhielt, was in der einfachen Anwendung von Citronenſaft beſteht, und ganz ſicher iſt. Gegen die Fliegen aber muß mein junger Neger ankämpfen, der ſie mir, auf den Teppich neben meinem Bette hingekauert, ſorgfältig abwehrt. Sonſt wäre es auch kaum möglich zu ſchreiben, oder in einer hellen Stube zu ruhn.

Umgebung wieder hinaufführte. Hier ſtand ein merkwürdiger Felſen, der ganz einem, mehrere tauſend Schritt langen, ungeheuren Grabhügel glich, und in ſeinen Fugen, wie ein Geflecht von Adern, abwechſelnd mit dunkelgrün- und rothblättrigem Strauchwerk durchzogen war. Ich äußerte zum Scherz gegen den neben mir reitenden Schech, daß dies das Grab eines alten Rieſen ſey, der hier in der Heidenzeit gelebt; und kaum hatte ihm der Dragoman meine Worte verdollmetſcht, als ein heftiger Donnerſchlag über uns hinrollte, und zugleich ein wildes Schwein hinter dem Felſen hervorbrach, dem auf der Stelle unſer zahlreiches Gefolge, noch durch eine Menge zu Fuß laufender Araber und jüdiſcher Jugend aus dem Städtchen vermehrt, unter lautem Geſchrei nachjagte. Ich verfolgte indeß mit meinem Secretair und dem Schech, da keine Zeit zu verlieren war — denn die Sonne ſank bereits — meinen Weg nach der Höhe fort, um wo möglich noch eine Anſicht von der entgegengeſetzten Seite des Landes zu erlangen. Wenig Minuten darauf erblickten wir von Neuem das den Jägern entflohene, und von einem erhaltenen Schuß ſtark ſchweißende Wild über unſern Weg eilen und ſich in dem Dickicht der Bergpflanzen verlieren; wir verfolgten es einige Zeit, ohne ſeiner jedoch habhaft werden zu können. Beſſer erreichten wir unſern Zweck, eine weitere Ueberſicht der Gegend zu gewinnen, die zwiſchen ſchroffen Abgründen und gezackten Felſenklippen ſich oben auf das herrlichſte ausbreitete. Im Süden und Weſten erblickten wir einen Theil des Gebürges von **Zugar** und die Meerküſte bis **Hammamet**; nordwärts die geſtern durchzogene Ebene, von ſanften Hügelreihen begränzt, über die der Bleiberg ſpitz hervorragte, und die theils von in der Ferne herabſinkenden Regenſchleiern überhangen waren, theils von hellen Lichtern, die hinter den ſchwarzen Wolken hervorſtrahlten, mit glänzendem Goldſchimmer eingefaßt wurden; zu unſern Füßen lag im tiefen, grün bebuſchten Grunde die Stadt, mit **Marabut's** und Landhäuſern umgeben, und von emporſtrebenden Palmen ſüdlich geſchmückt.

Auf dem Rückweg beſichtigten wir das Innere mehrerer Gärten, die der hieſige Waſſerreichthum außerordentlich fruchtbar macht, und in welchen wir zugleich einige merkwürdige, brunnenartige Ciſternen antrafen, die an 100 Fuß Tiefe und gegen 30 Fuß im Durchmeſſer halten mochten, wahrſcheinlich ein Werk der Mauren. Man belud unſere Diener überall mit Körben voll ſchöner Früchte, für die jede Vergütigung ausgeſchlagen wurde, und ſo zogen wir mit Sonnenuntergang, wohlzufrieden mit dem vollbrachten Tagewerk, unſerer Behauſung wieder zu.

Es iſt ſehr Schade, daß der Sauwan ſo weit von Tunis entfernt iſt, denn hier wäre der wahre Ort für die wohlhabenden Bewohner deſſelben, wie für die Fremden, ſich Landſitze zu ſchaffen, die jede Annehmlichkeit Europa's und Afrika's in ſich vereinigen könnten. Schon die reine Luft, das weit temperirtere Clima, und der verſchwenderiſche Ueberfluß an friſchem Quellwaſſer, ſo unſchätzbar in dieſen Regionen, und hier in ſolcher Fülle, daß vielleicht das ganze Königreich zuſammengenommen nicht ſo viel als die hieſige Gegend allein davon enthält, wären hinlänglich, um es jedem andern Theile deſſelben vorzuziehen. Bei alledem fehlt es jedoch auch hier nicht an einigen kleinen Schattenſeiten. So fand ich früh meine Zuckerdoſe voller Ameiſen, und der Fliegen weiß man ſich in den Stuben kaum zu erwehren, wie Nachts der noch entſetzlicheren Mücken. Es iſt gut, daß ich ſchon in Algier von einer Kammerjungfer ein probates Mittel gegen den Mückenſtich erhielt, was in der einfachen Anwendung von Citronenſaft beſteht, und ganz ſicher iſt. Gegen die Fliegen aber muß mein junger Neger ankämpfen, der ſie mir, auf den Teppich neben meinem Bette hingekauert, ſorgfältig abwehrt. Sonſt wäre es auch kaum möglich zu ſchreiben, oder in einer hellen Stube zu ruhn.

Mühſamer war mein nächſter Tag, und Fortuna diesmal übler Laune. Gleich vom Anfang an hatte ich Mühe gehabt, dem Schech begreiflich zu machen, daß meine Abſicht ſey, den höchſten Gipfel des **Sauwan** zu beſteigen, wogegen er fortwährend allerlei Einwendungen vorbrachte. So behauptete er unter andern, man brauche acht Stunden um da hinauf zu kommen, obgleich meine vielfache Erfahrung im Bergeſteigen mich faſt mit Gewißheit annehmen ließ, daß höchſtens vier bis fünf dazu hinlänglich ſeyn müßten (wie ſich auch ſpäter bewährte), da der **Sauwan** auf keinen Fall mehr als zwiſchen 3 bis 4000 Fuß Höhe hat, und man überdem die Hälfte der Tour zu Pferde zurücklegen kann. Ich ließ vor der Hand die Sache dahin geſtellt ſeyn, und wir machten uns um acht Uhr bei ſchönem Wetter auf den Weg. Raſch ſteigend langten wir ſchon um halb zehn Uhr bei einem **Marâbut** an, wo der uns begleitende Schech erklärte, daß man ſich der Pferde und Mauleſel nicht länger bedienen könne. Der zurückgelegte Weg war voll pittoresker Momente, und ſchon entfaltete ſich eine unermeßliche Ausſicht, die jedoch ein dünner Nebel, oder vielmehr Dunſt, in der Ebene, und noch mehr am Horizont, nur ſehr unvollkommen zu genießen erlaubte; eine wahre Calamität, die leider in dieſem Theil von Afrika im Frühjahr und Sommer faſt täglich Statt findet. Deſto klarer und prachtvoller waren die Felſen in der Nähe, die, gleich den Wolken, allerlei Phantaſiebilder, Greiſe, Löwen, Burgen, Rieſen und dergleichen, nach und nach vor uns erſcheinen ließen. Ueberall, wo Pflanzen haften konnten, war der Kalkſtein, aus dem der ganze Bergcomplex aufgethürmt iſt, mit Strauchwerk bewachſen, wo ſich viel Roth und Gelb mit allen erdenklichen Schattirungen von Grün, dem Auge wohlgefällig vermiſchte. Blumen ſahen wir nur wenig, oft aber eine ſchöne, dunkelblau gefärbte Pflanze, die auch in der Ebene bis Tunis, aber nicht mehr auf der andern Seite, häufig angetroffen wird, und faſt einem Corallenbaum gleicht; denn ſie beſteht nur aus ſich mannigfach durcheinander wirrenden Aeſten ohne Blätter, welche letztere durch kleine Stacheln erſetzt werden. Die Beduinen pflegen ſie, mit Honig beſtrichen, wie einen Kronleuchter an die Decke ihrer Zelte zu hängen, um die Fliegen anzuziehen, von denen ſie dann auch bald ganz incruſtirt wird.

In der Nähe des **Marâbut** ſtehen mehrere alte **Caroubiers**, unter deren Schatten wir einige Stunden ausruhten. Nicht weit von hier hat der Bey eine enorme Eisgrube, gleich einer Ciſterne mauern laſſen, die aber ſo unzweckmäßig angelegt iſt, daß ſie, ohne gebraucht werden zu können, wieder verfällt. Ich trug jetzt dem Schech nochmals auf, mir genau den höchſten Pik des Gebürges anzugeben. Er zeigte mir den nächſten vor uns, der nichts als ſchroffe Felſenmaſſen darbot, und um eilf Uhr begann ich ihn, ohne der gewaltigen Hitze zu achten, mit meinem Secretair, Muſtapha und drei Führern zu escaladiren, die Uebrigen baten ſämmtlich, wie man in Berlin ſagt, um

Schonung. Nach zwei Stunden hatten wir, nicht ohne heftige Anſtrengung, die bei mir noch ſehr dadurch vermehrt ward, daß ich in Folge meines in Carthago verſtauchten Fußes faſt lahm ging, den Gipfel erreicht — aber welches Désappointement, und welcher Verdruß erwarteten uns hier, als wir kaum nach zwei Seiten hin eine freie Ausſicht fanden, und auf den übrigen nur vier bis fünf andere Gipfel gewahr wurden, die alle höher waren als der, auf welchen man uns in den April geſchickt hatte, und ſo einen undurchdringlichen Vorhang vor den größten Theil der Umgegend zogen. Wenigſtens konnten wir jetzt ſelbſt mit Leichtigkeit den wahren Gipfel des Sauwan ausmitteln, der ſich aber noch über eine gute Stunde entfernt, und wenigſtens tauſend Fuß höher als die Stelle zeigte, auf der wir jetzt ſtanden. Ich überhäufte in meinem Zorn die Führer mit Vorwürfen, und war nahe daran, ſie noch nachdrücklicher mit meinem Alpſtock zu züchtigen, ſie entſchuldigten ſich aber demüthig mit der beſtimmten Ordre des Schechs, uns zu ſagen: dies ſey der höchſte Punkt des Sauwan. Mein Entſchluß war bald gefaßt. Ein zackiger ſchmaler Felſenkamm ſchien bis zu der erſehnten Zinne zu führen, und ich hatte zuerſt Luſt, dieſem zu folgen, da aber die Beduinen einſtimmig ſchworen, daß er Menſchen unzugänglich ſey, und ich mich nicht in der Verfaſſung befand, eine tour de force zu wagen, ſo ſubmittirte ich mich der unangenehmen Nothwendigkeit, den gekommenen Weg ganz proſaiſch wieder hinabzuſteigen, und nachher einen neuen nach dem wahren Ziele meines Unternehmens aufzuſuchen. J.... bat mich jedoch um Erlaubniß, trotz der Behauptung unſrer Führer, von hier aus über den Felſenkamm gehen zu dürfen, und begann, da ich nichts dawider hatte, ſogleich dieſe ſchwierige Expedition.

Eine kurze Ruhe auf der luftigen Höhe und der Genuß einiger Orangen, was allem Trinken während der Arbeit bei Weitem vorzuziehen iſt, erneuerte unterdeſſen meine Kräfte hinlänglich;

dennoch konnte ich wegen vermehrter Empfindlichkeit meines Fußes beim Bergabklettern, dies nur ſehr langſam vollführen, und meine Uhr zeigte ſchon die dritte Nachmittagsſtunde, als ich wieder beim Schech ankam. Dieſer, den ich hart anließ, ſagte zu ſeiner Vertheidigung, er habe aus guter Abſicht gehandelt, denn auf die Spitze, wo ich hinwolle, ſey noch niemals Jemand geſtiegen, und ſelbſt auf die, von der ich eben herabkomme, nur ſelten Fremde, und zuletzt einige Engländer (wahrſcheinlich Sir Greenville Temple mit ſeiner Geſellſchaft), welche ſehr zufrieden damit geweſen wären; jedenfalls ſey es aber heute viel zu ſpät zu einer ſolchen Tour, wozu mehr als ein ganzer Tag nöthig ſeyn würde. Ich ließ ihm durch Muſtapha erwiedern, daß, wenn er mich nicht im Augenblicke hinführe, wo ich es verlange, ich mir es als eine beſondere Gnade vom Bey ausbitten würde, ihm 500 auf die Fußſohlen geben zu laſſen. Dies wirkte wie Magie, und nun fand ſich ſogar, daß wir noch zwei Stunden Weg's in jener Richtung den Berg hinanreiten könnten, dann aber allerdings eine höchſt mühſame, und nicht ganz gefahrloſe Erſteigung des letzten Felſenkegels, zu der die Beduinen den Weg ſelbſt nicht recht genau zu wiſſen ſchienen, vor uns haben würden. In wenigen Minuten waren alle Pferde gezäumt, Waſſer (denn in größerer Höhe giebt es keine Quellen mehr) Wein und Früchte auf die Mauleſel geladen, und, den Schech voran — der früher, wie ich glaubte, nur um ſich die weitere Eskorte zu erſparen, gelogen hatte — ging es im raſcheſten Schritt einem ſeitwärts gelegenen Gebüſche zu, das von wildem Jasmin und Jelängerjelieber mit lieblichen Wohlgerüchen erfüllt wurde. So lange es Pferden phyſiſch möglich blieb, die Felſenſtege zu erklettern, benutzten wir ſie dazu; endlich aber mußten wir uns bequemen, in Spalten und ausgeriſſenen Schluchten unſer ferneres Fortkommen, ſo gut es gehen wollte, zu Fuß zu bewerkſtelligen. Es war ſchon ſieben Uhr, als wir mit unſäglicher Mühe einen Ort erreicht hatten, von dem wir nur noch ungefähr eine halbe Stunde zu ſteigen gehabt haben würden, um den Gipfel zu erreichen; hier aber wurden wir bei der ſich jetzt zuerſt darbietenden Fernſicht (denn bisher waren nur Felſenwände und Abgründe ſichtbar geweſen) mit der größten Betrübniß inne, wie ſich ſeit unſrem Steigen der über das ganze untere Land gebreitete Nebel ſo verdichtet hatte, daß an gar keinen Ausſichtsgenuß oben mehr zu denken war. Alles erſchien mir in einen dunkelblauen Flor gehüllt, und nur einige Seen mitten darin, verwandelte die ihrem Untergang nahe Sonne in roth ſchimmerndes, flüſſiges Gold. Da ich nie gern etwas Unnützes thue, blos um der eitlen Gloriole willen, es gethan zu haben, und ich mich zugleich im höchſten Grade erſchöpft fühlte, ſo gab ich für heute das Unternehmen auf, um ſo mehr, als wir jetzt bei ſchleuniger Rückkehr hoffen durften, über die übelſten Stellen des Rückweges vor völligem Einbruch der Nacht zu kommen, und die Stadt wieder, wenn auch ſpät, zu erreichen. Wäre ich dagegen eigenſinnig darauf beſtanden, ſelbſt ohne Reſultat meinen erſten Entſchluß auszuführen, ſo mußten wir uns gefaßt machen, erhitzt und im Schweiß gebadet, wie wir waren, auch die kalte Nacht auf dem Sauwan ohne Obdach zuzubringen, eine Partie, der ich mich keineswegs auszuſetzen Luſt hatte.

Wir waren nach dieſer Entſcheidung kaum einige Schritte wieder hinabgeſtiegen, als ein vom Gipfel des Berges mit tauſendfachem Echo herabdonnernder Schuß uns anzeigte, daß J...., deſſen lange Abweſenheit ſchon einige Beſorgniß erregte, ſein Wagſtück glücklich beendigt, und damit den Ruhm errungen hatte, höchſt wahrſcheinlich der erſte Europäer zu ſeyn, der ſeit der Zeit der Alten dieſen Punct wieder betreten hat. In einer halben Stunde kam er bei uns an, jedoch faſt im Zuſtande halber Verſchmachtung, alle Kleider zerriſſen, an mehreren Orten verwundet, und naß wie aus dem Waſſer gezogen. Außer dieſem Bergungenach, war ihm aber das Glück in jeder Hinſicht weit holder als uns geweſen, denn er hatte auch, nahe genug, um ſie ganz deutlich zu erkennen und zweimal, leider auf ſie vorbei zu ſchießen, eine Löwin in majeſtätiſchen Sätzen über 10—15 Fuß hohe Felſen hinſpringen ſehn, wie es ſchien in der Verfolgung irgend eines Wildes begriffen.

Grade, als wir, ſchon bei ſtarker Dämmerung, von Neuem bei unſerm **Marâbut** ankamen, wurde dort die verſammelte Heerde zur Nacht gemolken, für uns ein ſehr erfreulicher Anblick! Und in der That konnten ſie kaum Milch genug hergeben, um, mit dem kalten Waſſer der Quelle gemiſcht, unſern unerſättlichen Durſt zu befriedigen. In der Schweiz wird es abgerathen, kalte Milch auf Erhitzung zu trinken, in dem hieſigen Clima ſcheint ſie aber das Blut weit wohlthätiger als jedes andere Getränk abzukühlen, und auch leichter verdaut zu werden; wenigſtens ſchadeten mir mehrere Kannen davon, die ich reichlich zu mir nahm, nicht im Geringſten. Die heftigen Fatiguen unſrer Tour hatten daher bei unſrer Rückkunſt, welche erſt um zehn Uhr in dunkler Nacht Statt fand, nur eine unbezwingliche Schläfrigkeit zur Folge, der wir uns denn auch Alle, die Mahlzeit verſchmähend, ſogleich im weichen Bett überließen, und bis acht Uhr am andern Morgen uns einer völligen Vernichtung alles Bewußtſeyns erfreuten. Wenn man nachher wieder aufſteht, iſt dies ebenfalls ein Genuß zu nennen, ja ich glaube ſogar, daß es beim Todesſchlaf nicht anders hergehen wird. Wir ruhen vielleicht auch dort gar lange und tief, ehe wir von ihm wieder zu neuem Leben aufwachen. Ich für meine Perſon wünſche mir dann eben ſo wenig unruhige Träume, als in dieſer Nacht.

Es war meine Abſicht geweſen, einen Tag zu raſten, und dann ſogleich die neue Beſteigung des Berges zu beginnen, bei der, das Intereſſe abgerechnet, das ich davon erwartete, ſogar mein point d'honneur etwas in's Spiel kam, indem ich einer jungen Dame in Tunis, die an meiner Ausdauer zweifelte, beſtimmt verſprochen hatte, meine Reiſe nicht eher fortzuſetzen, bis ich, als Augenzeuge, ihr vom Gipfel des Sauwan's die genauſte Auskunft ertheilen könnte. Einige erhaltene Nachrichten aus der Hauptſtadt, nebſt andern Umſtänden verzögerten indeß dieſe Expedition noch mehrere Tage, die ich theils zur Förderung liegen gebliebener Arbeiten, theils zu anmuthigen Spazierritten in die Umgegend, und Aufnahme einiger Skizzen derſelben benutzte. Als ich eines Abends auf dem Hügel, an deſſen Abhang ſich der Kirchhof befindet, und der einen ſehr günſtigen Standpunct für das Panorama des Stadtbezirks darbietet, mit Zeichnen beſchäftigt war, näherte ſich mir ein alter Mameluck, der mich zu meiner Verwunderung in ziemlich geläufigem Deutſch anredete. Er hieß ehemals als Chriſt Roſenberg, war aus dem Salzburgiſchen gebürtig, und jetzt fünfundſechzig Jahre alt. Er erzählte, daß er früher mit einem andern Landsmann und deſſen Bruder in der öſterreich'ſchen Armee gedient habe, einige Jahre darauf ſey er aber mit ſeinem Freunde deſertirt, und Beide wären nach allerlei Schickſalen von einem tuneſer Caper gefangen worden. Sie nahmen den Islam an, wurden Mameluken des Bey's, und hielten ſo an vierzig Jahre in Freud und Leid mit einander aus. Vor zwei Jahren kam jedoch ein Brief von dem längſt vergeſſenen jüngern Bruder ſeines Camaraden an, der unterdeſſen ſich bis zum General hinaufgeſchwungen hatte, und von dem traurigen Schickſal ſeines Seniors unterrichtet, ihn jetzt dringend zu ſich rief, und einen hieſigen Conſul mit Geld und Auftrag verſah, alles Nöthige dafür einzuleiten. „Sie können ſich denken," fuhr der Alte fort, „daß mein Freund nicht zögerte, ein ſo unerwartetes Glück zu benutzen, doch habe ich ſeitdem nichts weiter von ihm erfahren; und da ich nun als alt und unbrauchbar bei Seite geſetzt und kaum vor Hunger geſchützt bin, wünſche ich ſehnlichſt, ihm folgen zu können, um noch einmal vor meinem Tode die liebe Heimath wieder zu ſehen!" Er bat mich hierauf inſtändig, ihm doch wo möglich zu Erreichung dieſes Zweckes behülflich zu ſeyn, was ich ihm gern verſprach. Ich that dies um ſo lieber, da ich ſogleich dabei meines Gönners, des Miſſionairs der engliſchen Bibelgeſellſchaft in Tunis, gedachte, und wie ich hier offenbar dazu auserwählt ſey, ihm die große Freude und Ehre zu verſchaffen, wenn auch nicht die ganz neue Edition eines Chriſten, doch wenigſtens die neue Auflage eines ſolchen bewerkſtelligen zu können; — denn Sie werden meinen guten Grundſätzen wohl zutrauen, lieber Schefer, daß, ohne formelle Rückkehr zum alleinſeligmachenden Glauben der reuige Mameluck keine Barmherzigkeit zu erwarten hat. Sie wiſſen übrigens, daß ich ſchon früher einen Juden zu bekehren das Glück hatte — welche Genugthuung für mich, nun auch einem Türken, und zugleich Renegaten, die nämliche Wohlthat zu erzeigen! Dies, ſollte ich meinen, muß ſelbſt das vaterländiſche Sonntagsblatt mit gebührendem Lobe anerkennen, wenn es ſich nicht einer ganz unchriſtlichen Parteilichkeit ſchuldig machen will.

Mein angehender Schützling zeigte ſich im Verlauf des Geſprächs nicht ohne Bildung und Beobachtungsgabe, und da er die letzte Zeit mehr in den Provinzen als in Tunis zugebracht hatte, ertheilte er mir über dieſe mehrere nützliche Notizen. Zwei Anekdoten, die eine ſehr tragiſcher, die andere comiſcher Natur, die mir ſpäter in **Sfax** als völlig wahr beſtätigt wurden, muß ich Ihnen mittheilen, da ſie die hieſigen Sitten lebhaft charakteriſiren.

Die von Tunis entfernten **Caïden** übten früher eine wenig controllirte Macht über ihre Untergebenen aus, die erſt der letzte (jetzt in Ungnade gefallene) Sapatapa gebrochen und geregelt hat. Obgleich meiſtens gerecht, wo ihr eigenes Intereſſe nicht ins Spiel kommt, bleibt es doch auch jetzt immer noch ſehr gefährlich, durch Reichthum und Luxus ihre Habſucht zu reizen, und die Mittel, die ſie in ſolchen Fällen anzuwenden wiſſen, gehen ins Romanhafte. Der letztverſtorbene **Caïd** von **Monaster** gab hievon folgendes raffinirte Beiſpiel. Ein Maure, mit Namen **Achmet Fria**, der ein bedeutendes Vermögen beſaß, hatte bisher durch große Vorſicht und ein untadelhaftes Leben alle Verſuche des Cäid, ihm etwas Blut abzulaſſen, wie mein Mameluck ſich ausdrückte, ſtets vereitelt. Faſt nie ſich außer ſeinem Hauſe zeigend, keiner Leidenſchaft fröhnend, fand er ſein einziges Glück im Schooß ſeiner Familie, und beſonders in einer ſchönen Tochter, die er anbetete und allein für ſie zu leben ſchien. Nur ungern hatte er endlich ſeine Einwilligung gegeben, ſie mit einem Freunde zu vermählen, als ſie kurz vor der angeſetzten Ceremonie erkrankte und nach wenig Tagen ſtarb. Nach Sitte der Eingeborenen ward ſie kurz darauf auf den ziemlich weit von der Stadt entfernten Kirchhof begraben, und der troſtloſe Vater, ganz ſeinem Kummer hingegeben, verſchloß ſich mehr als je jeder Zerſtreuung, ein Gegenſtand des Mitleids für den ganzen Ort. Nach einigen Tagen, während denen er ſelbſt ſeine intimſten Freunde zu ſehen ſich geweigert, erhielt er den Befehl, ſich augenblicklich beim Cäid einzufinden. Er gehorchte und fand ihn nur in Geſellſchaft eines einzigen vertrauten Dieners in ſeinem Zimmer. „Ich höre,“ ſagte der **Caïd** mit ernſter Miene, „daß deine junge und ſchöne Tochter plötzlich geſtorben iſt. Was war die Urſache dieſes unnatürlichen Todes?“

„Ich weiß es nicht, Herr!“ erwiederte **Achmet** mit einem tiefen Seufzer; „ein bösartiges Fieber, Gott weiß, wodurch veranlaßt, raffte ſie in wenig Tagen hin, und ließ mich und mein ferneres Leben dem Grame zum Raube.“

„Heuchler, ſchändlicher alter Sünder!“ donnerte der **Caïd**; „deine Verſtellung wird dir wenig helfen. Du ſelbſt haſt dein unſchuldiges Kind, nachdem du es vergeblich mit ehrloſen Anträgen verfolgt, durch drei Dolchſtiche gemordet. Geſtehe augenblicklich deine Schuld, oder ich werde bald Mittel finden, dir die Wahrheit zu entreiſſen.“

Der entſetzte Vater glaubte zu träumen. „O welch einen böſen Scherz treibſt du, Herr, mit einem unglücklichen alten Mann!“ rief er empört; „ich ſollte ſolcher Schändlichkeiten fähig ſeyn, ich, der meine Tochter mehr als meine Augen liebte, ſollte ihr Leides zugefügt, ſie gar ermordet haben! Welche abſcheuliche, bodenloſe Verläumdung!“

„Ha, du willſt mich noch Lügen ſtrafen, Hund! Bald ſollſt du deine Hartnäckigkeit am Pfahle bereuen.“

„Herr, ich ſtrafe dich nicht Lügen, ſondern nur die, welche dir ſolche teufliſche Erfindung hinterbrachten.“

„Schweig!“ herrſchte ihm der **Caïd** zu, „die Unterſuchung wird beweiſen auf weſſen Seite die Lüge iſt.

Er befahl jetzt Leute des Geſetzes und einen Arzt herbeizurufen, und ließ den Angeſchuldigten gebunden auf den Kirchhof führen. Die Leiche ward ausgegraben, ihrer Gewänder entkleidet, und man denke ſich den tödtlichen Schreck des Vaters, als er wirklich drei tiefe Wunden in dem Körper ſeiner Tochter ſah, von denen die eine mitten durch das Herz ging, und von dem Arzte als augenblicklich tödtend erklärt wurde. Keine Betheurung, keine Verzweiflung half, und der Alte ward unter Thränen und Verwünſchungen in ſtrengen Verwahrſam gebracht. Dort ſaß er mehrere Monate, bis die Sache halb in Vergeſſenheit gerathen war. Jetzt ließ ihm der Caïd durch die dritte Hand ſagen, daß er aus Mitleid mit ihm die Sache ſo lange aufgeſchoben habe und auch jetzt noch Mittel finden könne, ſie ganz zu unterdrücken, wenn Achmet ihm auf der Stelle die Summe von 30,000 Piaſtern zahle. Was blieb dem Unglücklichen übrig, als ſich zu fügen. Er machte den Reſt ſeines Vermögens zu Gelde und verließ ſeine Vaterſtadt, deren Anblick ihm fortan nur Schauder erregen konnte. Aber erſt nach dem bald darauf erfolgten Tode des Caïd ward ſeine Unſchuld bekannt, und daß einer der Sclaven auf den Befehl ſeines Chefs ſelbſt dem hervorgeholten Leichnam des Mädchens, in der Nacht nach ihrer Beſtattung, die drei Dolchſtiche beigebracht hatte, welche endlich die lang geſuchte Gelegenheit zur Plünderung des unbeſcholtenſten

Mannes der Stadt abgaben, und, wie wir geſehn, ihren Zweck nicht verfehlten.

Das comiſche Gegenſtück dieſer Gräuelthat, deren Aehnliches unſer Mittelalter wohl Manches aufzuweiſen haben mag — wie denn überhaupt der hieſige Civiliſationszuſtand in hundert Dingen jenem verwandt iſt — beruht auf einem ſonderbaren, aber allgemein hier verbreiteten Aberglauben. Man iſt nämlich überzeugt, daß ein Kind keineswegs ſchon nach neun Monaten zur Welt zu kommen braucht, ſondern, daß es viele Jahre im Mutterleibe ſchlafen könne, ſo wie es aber aufwacht, dann die Geburt ſogleich vor ſich gehe. Es iſt leicht einzuſehn, wie bequem dies für die Weiber iſt, deren Männer auf ihren weiten Handelsreiſen oft Jahre lang abweſend ſind, und denen ſie dann dennoch mit einem Kinde entgegen kommen können, das unterdeſſen — geſchlafen hat. Es iſt aber noch ein anderer Grund vorhanden, der den Glauben ſelbſt nicht einſchlafen läßt. Wenn ein Unterthan kinderlos ſtirbt, iſt der Bey ſein

Erbe. Gewöhnlich behauptet nun die Wittwe, ein ſchlummerndes Kind zu tragen; nach einiger Zeit heirathet ſie wieder, oder auch nicht, kommt aber nieder, und das Kind paſſirt nach ihrer Erklärung in jedem Falle für den rechtmäßigen Erben des verſtorbenen Mannes.

Nun lebt in Sfar noch jetzt ein bejahrter, wohlhabender Glaſer, mit Namen **Ben Heya**, dem vor zwei Jahren ein ſolches ſchlafendes Kind auf ſeltſame Weiſe geboren ward. Er hatte ſeiner bereits ſechzigjährigen Frau, die ihm nur Töchter geſchenkt, aber ſeit zwölf Jahren ein ſchlafendes Kind noch mit ſich herumzutragen vorgab, erklärt; daß er nun, wo er alt würde, durchaus einen Knaben haben müſſe, um ſeine Erbſchaft noch bei Lebzeiten zu ſichern. Wache daher ihr Langſchläfer nicht binnen vierzehn Tagen auf, den letzten Termin, den er ihm verſtatten könne, ſo laſſe er ſich von ihr ſcheiden und heirathe eine jüngere Frau. — Die Alte, deren zweite Tochter eben in Wochen gekommen war, ging betrübt zu dieſer, um ihr ihr Leid zu klagen, als ſie auf dem Markt einem jungen Mädchen begegnete, die einen, kaum eine Woche alten Knaben auf dem Arme trug. „O liebe Kleine,“ rief ſie ſie an, „willſt Du mir wohl den Gefallen thun, mir hier in der Nebengaſſe für vier Caruben Henna zu kaufen? Hier haſt Du noch vier andere Caruben, die ich Dir für Deine Mühe ſchenken will; denn ich bin ſo müde, daß ich keinen Schritt weiter gehen kann.“ Das arme Kind, erfreut über den Gewinn, war ſogleich bereit. „Laß mir den Kleinen nur derweile hier,“ fuhr die Alte fort, „damit Du ſchneller laufen kannſt.“ Bei dieſen Worten nahm ſie den Knaben liebkoſend auf den Arm, und das Dienſtmädchen eilte davon, um den erhaltenen Auftrag zu erfüllen. Kaum aber war ſie um die Ecke, als die ſchlaue Alte mit ihrer Beute noch ſchneller floh, ſich ſchleunig ins Bett legte, ein großes Geſchrei erhob, und den herbeikommenden Sclavinnen die unerwartete Neuigkeit mittheilte, daß ihr ſo lange hartnäckig ſchlafendes

Kind endlich erwacht und eben zur Welt gekommen ſey. Man ſolle nur ſchnell ihre Tochter holen. Als dieſe kam, ward ihr dieſelbe Kunde mitgetheilt und ihr frohlockend das Kind gezeigt, über deſſen Größe und Ausbildung dieſe jedoch nicht wenig erſtaunte. „Was willſt Du,“ rief die Mutter, „es hat während der langen Ruhe wohl dick und fett werden müſſen, doch reiche ihm, ich bitte Dich, jetzt gleich die Bruſt, denn ich muß ſchon zu alt ſeyn, weil ich gar keine Milch bei mir verſpüre.“ Die Tochter, weit entfernt, die Worte ihrer Mutter zu bezweifeln, that, wie ihr geheißen. Ein Bote hatte unterdeſſen den Vater von der Arbeit geholt, der höchſt erfreut eintrat, um ſeinen, gleich dem Meſſias, ſo lange erwarteten Erben zu umarmen. Dies ließ aber die Wöchnerin nicht zu, unter dem Vorwande, er könne ein übles Auge darauf werfen. „Du mußt Dich gedulden,“ ſagte ſie, „bis das Kind zu Kräften gekommen iſt, in vierzehn Tagen ſollſt Du es ſehen, eher nicht.“

So war denn großer Jubel im Hauſe, das Lamm ward geſchlachtet, der Cuscuſſu mit allen Ragouts der muhammedaniſchen Küche bereitet, die Freunde zum Feſte geladen, und die Wöchnerin trank, ſchwach und matt in ihrem Bette liegend, Fleiſchbrühe, alle Vorſchriften gebrauchend, die ihr Zuſtand erheiſchte.

Auf der andern Seite kann man ſich den Schreck des armen Mädchens vorſtellen, die, mit dem Henna zurückkehrend, weder das ihr anvertraute Kind, noch das alte Weib mehr vorfand, die es ihr abgenommen hatte. Sie erfüllte die Stadt mit ihrem Geſchrei, und die Mutter brachte ohne Verzug, von einer Menge Menſchen gefolgt, ihre Klage vor den Cäid. Doch da ſie gar nichts Genaues über die Kindesräuberin anzugeben im Stande war, ſo wußte Niemand in einem Ort, wo Polizei ſo gut wie unbekannt iſt, wie man die Thäterin ausmitteln ſollte. Endlich ward der Hebamme Menä Bent Catatia aufgetragen, unter dieſem und jenem Vorwande in allen Häuſern der Stadt Nachſuchungen anzuſtellen, wo kleine Kinder zu vermuthen wären, und ſich von der Mutter des geraubten begleiten zu laſſen. Der Zufall wollte, daß Beide ſchon am dritten Tage in das Haus des Glaſers kamen, wo die auffallende Nachricht des nach zwölfjährigem Schlafe geborenen Knaben der Hebamme, die wohl wiſſen mochte, wie es ſich mit dergleichen verhält, ſogleich großen Verdacht einflößte. Sie legitimirte ſich daher auf der Stelle mit der Ordre des Cäid, und verlangte das Wunderkind zu ſehen, was jedoch von der alten Wöchnerin, die es unter ihrer Bettdecke verborgen hielt, ſtandhaft verweigert wurde, immer die Furcht vor einem böſen Auge vorſchiebend. In dieſen Augenblick aber ſtieß das corpus delicti ſelbſt unter der Bettdecke einen ſchwachen Schrei aus. Mit dem nie trügenden Inſtinct der Mutterliebe erkannte die Beraubte augenblicklich ihr Eigenthum, warf ſich wie eine Tigerin auf das Bett, die Alte ſchlagend und beiſſend, und ihr Kind erfaſſend, welches jene vergebens an den Beinen zurückzuhalten ſuchte. Kein Salomoniſches Urtheil war nun mehr nöthig, und der Betrug nicht länger fortzuſetzen. Die zarte Wöchnerin mußte ſchnell ihr warmes Bett verlaſſen, um den Häſchern zum Cäid zu folgen, wo ſie ſtatt der Liebkoſungen ihrer Familie, funfzig auf die Fußſohlen erhielt und ihre verunglückte Expedition mit ſchleuniger Scheidung und gänzlicher Verſtoßung durch ihren zu leichtgläubigen Ehegemahl verdientermaßen endete.

Es iſt ein Hauptzug in dem Charakter der Eingeborenen, über jede Kleinigkeit unendliche Schwierigkeiten zu machen, und die Mücke bei jeder Gelegenheit in einen Elephanten zu verwandeln, wobei immer eine ungeheure Menge unnützer Worte ſchreiend gewechſelt werden, und eben ſo viel Zeit unnütz vergeudet wird. Dagegen muß man ihnen auch wiederum zum Ruhme nachſagen, daß, wenn man erſt dieſe üble Diſpoſition bezwungen hat, Niemand Mühſeligkeiten aller Art leichter und mit beſſerer Laune erträgt und beſiegt, als dieſelben Leute, die ſo unluſtig zu Allem im Anfange erſchienen. Die Berückſichtigung dieſes Umſtandes darf ein Fremder nie aus den Augen verlieren, oder er wird bald von Allem decouragirt werden, und gar nichts mehr zu bewerkſtelligen im Stande ſeyn. Hätte ich z. B. mich durch dergleichen irre machen laſſen, ſo würde ich nie den Gipfel des Sauwan zu ſehen bekommen haben. Ich halte es daher für Reiſende in dieſen Gegenden nicht unnütz, der folgenden Details zu erwähnen, obgleich ſie dem übrigen Publikum vielleicht etwas langweilig vorkommen werden. Daß aber dieſer Brief, lieber Schefer, außer Ihnen auch noch einige hunderttauſend Leſer mehr finden wird, hoffe ich zuverſichtlich.

Sie wiſſen ſchon, wie es mir das erſtemal gegangen war, und der Schech hatte die Strafe für ſeine Nachläßigkeit, oder abſichtliche Irreführung, ganz folgerecht dadurch erhalten, daß er mich und meinen ganzen Train, im Wege der hier üblichen Einquartirung, vier Tage länger unterhalten mußte. Für heute den 21. Juni, war nun endlich die definitive Abreiſe und die zugleich zweite Beſteigung des Berges beſtimmt worden; ſo angreifend es auch in dem hieſigen Clima und der jetzigen Jahreszeit iſt, ein Unternehmen dieſer Art im Laufe einer Woche zweimal zu vollführen. Da ich aber im Park zu M..... meine Arbeiten mit einem Tempel der Beharrlichkeit zu beſchließen gedenke, ſo darf ich mich auch in Afrika nicht verwöhnen. Alle mögliche Vorſicht war indeß gebraucht, und alle nöthigen Erkundigungen eingezogen worden, um ein abermaliges Fehlſchlagen zu verhindern — und dennoch wäre, ohne meine wirklich unerſchütterliche Ausdauer, wiederum Alles geſcheitert. Man hatte folgende Beſtimmungen gemacht: der Wagen ſollte mit dem gros der Effecten, den Mamelucken, meinem Secretair, einem der Hambi und einem hieſigen Führer, auf einem Umwege durch die Plaine nach Zugar gehen, ich aber mit den Uebrigen und zwei Führern, von denen man verſicherte, daß ſie die ganze

Gegend auf das Genaueſte kennten, den Berg beſteigen, und nachher auf der andern Seite deſſelben herab einen Fußweg einſchlagen, der mich noch vor Nacht ebenfalls nach **Zugar** bringen würde.

Einige Minuten vor dieſer Zeit erſchien bereits eine Botſchaft des Schechs, der ſich mit einer plötzlichen Krankheit entſchuldigte, die ihn verhindere mich zu begleiten. So unangenehm dies war, ließ ich mir doch nichts merken, und machte mich ohne weiteren Aufenthalt auf den Weg — kaum waren wir aber eine halbe Stunde von der Stadt entfernt, als die beiden Führer anhielten, und erklärten, daß ſie den Weg jenſeits des Berges nach **Zugar** herab, ſich nach reiflicher Ueberlegung nicht zu finden getrauten, wir alſo, wenn ich darauf beſtünde, den Gipfel zu beſteigen, auf dieſe Stelle wo wir uns jetzt befänden, wieder zurückkehren müßten, um dann von hier aus dieſelbe Straße nach der Plaine einzuſchlagen, welche der Wagen genommen habe. Es war leicht zu berechnen, daß, im Fall dies wirklich nöthig geweſen wäre, es zugleich zur wahren Unmöglichkeit wurde, meinen Plan auszuführen, da wir volle acht bis neun Stunden brauchten, um wieder hierher zurückzukommen, und dann abermals wenigſtens acht Stunden, um durch den weiten Umweg der Plaine *Zugar* zu erreichen; dies hätten aber weder die Thiere ausgehalten noch wäre Zeit genug dazu vorhanden geweſen. Es begann nun ein langes pour parler zwiſchen dem Oberſt und meinen Leuten mit den Führern, das aber durchaus zu keinem andern Reſultate führte. Nachdem ich der Sache eine Weile zugeſehen, ließ ich den Leuten verdollmetſchen, wie es ſehr unrecht von ihnen ſey, ihre Unbekanntſchaft mit den Wegen nicht früher kund gegeben zu haben, da es ſich aber einmal ſo verhalte, ſo würde ich mich in die Umſtände fügen, nach Beſteigung des Berges wieder hieher zurückkommen, aber nachher, obgleich meine Effecten abgegangen wären, auch ohne dieſelben die Nacht und den folgenden Tag bei ihrem Schech wieder zu bringen. Nach dieſen Worten ritt ich fort und befahl, die Führer, wenn ſie nicht gutwillig gingen, mit Gewalt vorwärts zu treiben, was ich um ſo leichter thun konnte, da ich bis zum Marábut jetzt den Weg ſchon ſelbſt genau kannte. Es dauerte auch nicht lange, als die Leute, ihr mürriſches Weſen nach und nach verlaſſend, eine beſſere Laune annahmen, und unter ſich ſchwatzend, mit Lachen und Singen ſo ſchnell vor uns hinankletterten, daß wir Mühe hatten ihnen mit den Pferden und Maulthieren zu folgen. Eins der letzteren kollerte dabei wohl zehn Fuß an einem Abhange herab, was jedoch keine weiteren üblen Folgen hatte, als etwas mehr Aufenthalt, das Zerbrechen einiger Krüge, und die, mir allerdings ſchmerzliche, Demolirung eines Regenſchirms, der ein mir aus England mitgebrachtes Andenken der liebenswürdigen Fürſtin C . . . . iſt.

Sobald wir beim Marábut angelangt waren, ließ ich einen der dort wohnenden Hirten holen, und ihn durch Muſtapha genau examiniren. Dies brachte uns mit einemmal aus aller Verlegenheit, und entzog uns völlig der Abhängigkeit von den liſtigen Führern des Schechs, denn gegen die Zuſicherung einer Belohnung von zehn Piaſtern, verſprach dieſer nicht nur, uns ſelbſt zum Führer zu dienen, ſondern auch einen ganz andern, zwar etwas längeren, aber bequemeren und weniger gefährlichen Weg als den früher eingeſchlagenen, auf den Gipfel anzuzeigen, uns nachher aber, auf der andern Seite hinab, bis zu einem zweiten **Marabut** zu bringen, von wo aus er einen neuen Führer verſchaffen werde, der uns in wenig Stunden nach **Zugar** geleiten könne. Jetzt war ich endlich meiner Sache ſicher, und erfuhr zugleich durch dieſen Mann, daß mitten auf der äußerſten Spitze des **Sauwan** zwei große Heilige begraben lägen, was höchſt wahrſcheinlich der ächte Grund aller uns gemachten Schwierigkeiten war.

Sobald die Pferde ſich etwas erholt, und die Krüge mit dem köſtlichen Waſſer der hieſigen Quelle friſch gefüllt worden waren, ſetzten wir guten Muthes unſere Reiſe fort. Nach einer Viertelſtunde machten mich die Araber auf eine ganz friſche Löwenſpur aufmerkſam, die wir äußerſt deutlich auf einem ſandigen Fußſteig abgedrückt, wohl fünf Minuten lang verfolgten, wo ſie ſich ſeitwärts im Gebüſch verlor. Das Thier ſelbſt bekamen wir jedoch nicht zu ſehen, obgleich es ohne Zweifel noch in der Nähe, und gewiß daſſelbe war, welches J.... vor einigen Tagen in dieſem Gebürge antraf. Wir hatten uns ſo eingetheilt, daß ich den Zug anführte, und der Oberſt ihn ſchloß, was ſehr nöthig war, um die Laſtthiere mit ihren Führern anzutreiben, die allerdings unſägliche Mühe hatten, ſo ſchwer beladen über die ſchwierigen Paſſagen zu klimmen, die ſie hier häufig zu überwinden fanden; ja es iſt wirklich zu bewundern, daß Alles ſo glücklich abging, denn ſie mußten uns bis über den dritten Theil der Höhe des ganzen Berges nachfolgen, weil von hier erſt der erwähnte Weg auf der andern Seite wieder hinabführte. Selbſt mein ſonſt ſo ſicheres Maulthier verſah es einmal und that einen ſehr unangenehmen Fall, bei dem es einen großen Stein losriß, der mit hohen Sätzen wohl 500 Fuß in die Tiefe hinabſprang, als habe er mir den Weg dahin anzeigen wollen.

Das Plateau, auf dem wir frühſtückten, war mit einem kleinen Haine ſehr alter Weiß- und Rothdornbäume beſetzt, und zwiſchen den ausgewaſchenen, gebleichten Kalkfelſenſtücken, die überall umhergeſtreut dalagen, ſproßten viele ſchöne Blumen empor. Die Beduinen ſammelten jedoch mitten unter ihnen etwas ganz anderes für den Geruch, nämlich den zuſammengetrockneten Koth der Bergziegen, der ſtark nach Moſchus duftete, und auch in ſeiner Form den **Pastilles du Serail** ziemlich ähnlich ſah. Mehrere große weiße Geier ſchwebten mit majeſtätiſcher Ruhe über uns, und als wir uns auf den Teppichen niedergelaſſen hatten, welche die Neger vor uns ausgebreitet, flog aus einem Strauche, gegen den ich mich legte, ein Rebhuhn heraus, das hier oben die gefährliche Nähe der

Menſchen wahrſcheinlich noch nicht kennen gelernt hatte. Zu ſeinem Glücke war der rüſtige Nimrod J... nicht bei uns, und ſo entkam es unverſehrt, um ſich noch länger ſeines Lebens und der luftigen Höhe ſeines Wohnorts zu freuen.

Von hier hatten wir noch ungefähr **200** Toiſen zu Fuß zu klettern, was ſehr leicht von ſtatten ging, da die Felſen gute Stufen bildeten, und ein heftiger Wind uns fortwährend kühlte.

Als wir ſchon dem Gipfel nahe waren, bot ſich uns ein artiges Schauſpiel dar. Wir ſahen ihn nämlich plötzlich durch eine von der andern Seite hervorkommende Heerde von mehreren hundert ſchwarzen Ziegen gekrönt, die luſtig und behend von Klippe zu Klippe ſpringend uns mit ihrem gutmüthigen Meckern zu begrüßen ſchienen. Noch eine Viertelſtunde und wir ſtanden vor den Gräbern der Heiligen, unter denen kurz vorher eine fleckige Wolke, deren Saum uns faſt berührte, langſam vorbeigeſchifft war. Als Hoheprieſter des Heiligthums empfing uns ein bronzefarbener, alter Hirt mit einem großen weißen Schnurrbart, ſelbſt eine Art Heiliger, der ſein ganzes Leben hier zugebracht, um ſeine vierhundert Ziegen zu weiden und die Gräber zu bewachen, wozu er vom Himmel einen beſondern Ruf erhalten zu haben glaubt, ohne dabei ein beſonderes Obdach zu finden als die azurne Decke über ihm, oder die verſchiedenen Höhlen im Innern des Berges. Ich verrichtete, nach muſelmänniſcher Weiſe, die nöthigen Devotionsceremonien vor den Gräbern, um dem Alten die Cour zu machen, und dann lagerten wir uns Alle am Fuße der ehrwürdigen Steincirkel nieder, die nur aus rohen aufgekaſteten Felsſtücken beſtanden. Der nahe Anblick des Gebürges mit ſeinen ſtarren Steinmaſſen und ſchauerlichen Tiefen, ſo wie die freie Rundſicht bis ungefähr zehn Stunden weit vom Berge entfernt, waren, in mannigfacher Abwechſelung und Beleuchtung von großer Schönheit. Mehrere Salzſeen flitterten in der Sonne, weite, mit wildem Kümmel bewachſene Strecken, die in der Nähe wenig Reiz darbieten, erſchienen von hier wie die fruchtbarſten, hellgrünen Wieſen, und ſtachen angenehm von den ſchwarzen niedrigen Strauchmaſſen ab, die großen zuſammenhängenden Wäldern glichen, während die mit farbigen Decken geſchmückten Pferde in der Tiefe uns nur kleine bunte Inſecten zu ſeyn däuchten. Weiterhin hüllte leider der fatale Dunſtnebel, trotz des klaren Himmels um uns her, Alles in ungewiſſe Dämmerung ein. Ohne dieſen müßte die Ausſicht unermeßlich geweſen ſeyn, und ſich auf der einen Seite bis zum **Dscherid**, auf der andern bis zu den Gebürgen von Conſtantine ausgedehnt haben. Kaum konnten wir jetzt Tunis mit der Marſa, das Meer bei **Susa**, und das Chaos unzähliger Berge im **Bizacium** unterſcheiden. Nach Ausſage der Hirten iſt nur im Winter zuweilen eine völlig klare Ferne zu erwarten.

Meine Begleitung war, ſowohl gegen die begrabenen, wie den lebendigen Heiligen, weit weniger ehrerbietig als ich; denn die Araber neckten den armen Einſiedler fortwährend, und wollten ihn unter andern auch nöthigen, aus einem Kruge mitgebrachten Weines zu trinken, deſſen bloßer Anblick ihm ſchon Abſcheu erregte. Um ihn zu tröſten, gab ich ihm ein Stück leckern Backwerks, einen Reſt unſeres geſtrigen Mittagmahls, das er, während ich davon aß, ſchon vom Anfange an mit verlangenden Augen angeblickt hatte. Seine Quälgeiſter ließen ihn aber nicht zum Genuß deſſelben kommen, denn ſobald er es mit Wohlbehagen in den Mund ſtecken wollte, flüſterten ſie ſich laut genug, daß er es hören konnte, zu, es ſey mit Schweinefett angemacht. Augenblicklich reichte es der in Entbehrung ergraute, alte Mann dem muthwilligen Sprecher hin, der es nun lachend ſelbſt verzehrte. Ich bot ihm ein anderes Stück, und ließ ihm zugleich durch Muſtapha betheuren, daß der Kuchen von den Weibern ſeines eigenen Schechs verfertigt worden ſey, aber er nahm ihn, bei einmal rege gewordener Beſorgniß, nicht mehr an. Doch blieb ſeine heitere Laune dieſelbe. Er erzählte uns allerlei Seltſames, und als wir nach einer

Stunde uns zum Rückzug bereiteten, verſicherte er, uns einen weit näheren Weg zu den zurückgelaſſenen Pferden anzeigen zu können. Darin hielt er auch Wort, aber ich habe ihn faſt im Verdacht, daß er damit die erlittenen Neckereien auf andere Weiſe zu vergelten beabſichtigte, denn dieſer Weg, in grader Linie ſenkrecht die Felſen niederſteigend, war vielleicht für ihn und ſeine Ziegen ſehr gangbar, für uns aber eine Aufgabe, die wir nur auf Armen und Beinen kriechend löſen konnten. Der unglückliche Oberſt beſonders, der im Bergklettern nicht die mindeſte Uebung beſaß, und weil ihn ſeine Stiefeln drückten, dieſe mit Pantoffeln vertauſcht hatte, war nahe daran, hier zwiſchen Himmel und Erde hängen zu bleiben. Obgleich zwei Führer ſich ausſchließlich mit ſeiner Forthülfe beſchäftigten, kam er doch erſt eine gute halbe Stunde ſpäter als wir unten an, und verwünſchte den gnomenartigen Alten, der unterdeß ganz unbemerkt in den Felſen verſchwunden war, und ſich, wie wir ſagen würden, à la francaise empfohlen hatte, ſo daß ich ihm nicht einmal die zugedachte Belohnung für ſeinen drolligen Scherz reichen konnte. Wer weiß auch, ob er ſie, dem Irdiſchen ſchon halb entzogen, und fanatiſch wie er zu ſeyn ſchien, von einem Ungläubigen angenommen haben würde.

Wir ſtiegen jetzt zu Pferde, und durchritten wieder von Neuem in ſchneckenförmig gewundenen Linien ſehr romantiſche Gegenden, wo ſich, in dem Grade, wie wir immer tiefer hinabſtiegen, oft ſechs bis ſieben Gebürgsreihen gar herrlich in verſchiedenen Tinten über einander lagerten. Beſonders fiel mir ein weiter Bergkeſſel auf, mit einer lichten Breſche auf der einen Seite, die ein eingeſtürzter Felſenkamm verurſacht hatte. Wir ſahen ſie nachher ganz in der Nähe, denn unſer Weg führte, und zwar äußerſt beſchwerlich, mitten hindurch. An der andern Seite derſelben ſtehen noch einige römiſche Ruinen, die ſich durch die merkwürdige Größe der dazu gebrauchten Steinblöcke auszeichnen. Nicht weit davon erreichten wir den Marabut, den uns der Führer früher angezeigt, und zugleich ein aus den Steinen der Ruinen erbautes **Duar**, wo wir mit vortrefflicher Kuhmilch bewirthet wurden. Hier entließen wir nach kurzem Verweilen, die biſher gebrauchten Leute, und nahmen einen neuen zerlumpten Beduinen an, der mit ſeinem langen Stabe, wie Jakob gekleidet, vor uns herlief. Leider wußte dieſer Mann aber ſelbſt den Weg nicht, und führte uns dergeſtalt der Kreuz und Quere in einem öden und monotonen Hügellabyrinth umher, — welches größtentheils mit übelriechendem, harzigen Immergrün bedeckt war, und wo an einigen Orten Alaunerz zu Tage zu kommen ſchien — daß wir erſt um ſieben Uhr Abends Zugar erreichen konnten, obgleich wir ſchon um ein Uhr, mit dem Berge fertig, unſern Rückweg angetreten hatten. Wir mußten zuletzt, ohne alle Spur von Weg und Steg quer durch die Plaine reitend, unſere Richtung nur nach der Weltgegend nehmen. Auf dieſer Irrfahrt durchkreuzten wir die große Straße, welche von Keruan nach dem Weſten führt. Hier begegneten wir einem Beduinenchef mit zahlreichem Gefolge und ſchönen Pferden, deſſen reiche Kleidung weithin in der Sonne blitzte und ſich beſonders durch einen Sonnenſchirm-ähnlichen Strohhut auszeichnete, der mit kolliko Seide gefüttert, und über und über mit ſchwarzen Strausfedern dicht belegt war. Nur die Chefs der Wüſte und des **Dscherids** pflegen dieſen Schmuck zu tragen, der ebenſo geſchmackvoll und zweckmäßig als ihre ganze übrige Tracht iſt. Wie man ſich in Rußland am beſten gegen die Kälte zu ſchützen weiß, ſo verſteht man es hier gegen die Hitze, und Sie werden es mir kaum glauben, wenn ich Ihnen ſage, daß ich dieſe, nach dem Beiſpiel der Eingeborenen, am erfolgreichſten dadurch abwehre, daß ich auf dem Kopfe eine ſeidene Mütze, darüber eine Tuchmütze, über dieſe einen mit Papier gefütterten großen Strohhut, und über meine Kleidung und Waffen zwei feine weißwollene Mäntel (Bernus) trage. Ohne dies würde man dem Sonnenſtich und den gefährlichſten Folgen ihrer Gluth ausgeſetzt ſeyn.

In **Zugar** beginnt für mich wieder daſſelbe Leben, wie auf dem **Hammal** und in dem Atlas. Mein Zelt, Bett und Teppiche müſſen das Beſte für Obdach und Wohnung thun; doch diesmal habe ich wenigſtens noch Mauern über mir, ein langes, ſchmales und ſchmutziges Gewölbe zu ebener Erde, ohne Fenſter, abſcheulich heiß, und mit Millionen Fliegen und Mücken bevölkert. Milch, Hühner und Eier dienten zur Mahlzeit, die uns jedoch, vom Hunger gewürzt, ſehr gut ſchmeckte. Beſonders finde ich das Milchregime heilſam, und fange an, den Wein ganz aufzugeben, der hier zu ſehr erhitzt. Muhammed, welcher ein halber **Doctor Medicinae** war, hat wohl gewußt, warum er ſeinen Arabern Wein und Liqueur verbot, den Ruſſen und Samojeden hätte er ihn wahrſcheinlich geboten. Iſt es aber nicht eine ſonderbare Sache um jenen andern, unerſättlichen Durſt des Menſchen — nach Neuem! Hinge es nicht z. B.

nur von mir ab, allen Genüſſen hingegeben, das Leben eines Sybariten, in den üppigſten Städten des gebildeten Europa's, in ungeſtörter Ruhe zu führen, ich, der dem Sybaritismus und aller epicuräiſchen Philoſophie (ich meine epicuräiſch nach dem gewöhnlichen Sinn) ſo ſehr zugethan bin, — und dennoch lebe ich freiwillig oft ſchlechter als ein Tagelöhner, leide Fatiguen und Entbehrungen aller Art, ſetze mich Gefahren und Krankheiten aus, Alles aus bloßer baarer Neu-Gierde. Ja das Vergnügen, welches mir die thätige Befriedigung dieſer gewährt, iſt ſo viel größer als jedes andere, daß ich nicht nur immer von Neuem mich ihm, was es auch koſte, in der Gegenwart überlaſſe, ſondern ſelbſt die Erinnerung eines ſolchen Lebens unendlich anziehender für mich bleibt, als die aller Sinnenreize und Schwelgereien zuſammengenommen, die mir je zu Theil wurden. Wie ſchön, daß die ganze Ewigkeit ein ſolches immerwährendes Vorwärts iſt! Nur vergrabe man ſein Pfund auf keiner Station, wie es Einem der Schöpfer auch zugemeſſen, klein oder groß. Ueberall gewährt ſeine Liebe ja Blüthen und Früchte, und nach ihrem Abfall neue, und nach dem Tode wieder Leben. Allvater! Dein Name ſey gelobt in Ewigkeit, wenn wir Dich auch nur glückſelig fühlen, und ſonſt gar wenig von Dir wiſſen. Amen!

Zugar iſt ein elendes Dörflein, die weit hingebreitete Plaine aber deſto ſtattlicher mit Ruinen vergangener Städte, wie auch des alten **Zugar** oder **Zuchara** bedeckt, das ſeinen Namen kaum verändert hat. Die paar Häuſer, welche das heutige **Zugar** ausmachen, liegen ſehr vortheilhaft auf einer ſanften Anhöhe, welche auf zwei Seiten von einem hohen Berge mit bebuſchten Schluchten eingeſchloſſen wird; vor ſich hat man den **Sauwan**, der von hier noch zerriſſener erſcheint als von Tunis aus, und auf der vierten Seite die erwähnte Ebene, in der Ferne wiederum von andern, zum Theil ſehr hohen Bergen begränzt. Im Vorgrund zieht ſich, durch mehrere Ueberreſte antiker Gebäude verſchönt, eine kleinere Waſſerleitung hin, die ihren Inhalt dem großen Aquäduct zuführte, der ſich mit dem des Sauwan vereinigte, und von dem man mehrere Trümmer weithin verfolgt. Die ſchmale Schlucht, in der das Waſſer, jetzt meiſtens frei, fließt, iſt ganz mit blühenden Oleanderſträuchern, die oft eine Höhe von 20 bis 25 Fuß erreichen, angefüllt. Ein aus Quadern aufgeführtes Baſſin, mit einigen Säulenreſten, iſt ſo dicht davon umgeben, und überwölbt, daß ein ewiger Schatten dort herrſcht, und hier habe ich mir, neben der aus dem halb verfallenen Gemäuer hervorſprudelnden Quelle ein Lieblingsplätzchen ausgewählt, wo ich mit der Aeneide in Taſchenformat und dem alten Shaw in Folio, heute frühſtückte. Hätte ich nur einige meiner Lieben aus der Heimath zu mir zaubern können, ſo wäre mein Glück vollſtändig geweſen, denn der Platz hatte wirklich etwas Elyſiſches. In dergleichen Einzelnem ſind die hieſigen Länder oft unübertreffbar, im Ganzen aber würden ſie, wenn man die Neuheit abrechnet, die ich eben geprieſen, den ſchönen

Theilen unſeres Vaterlandes doch immer, ich muß es bekennen, weit nachſtehen. Dies tröſte die zu Haus Gebliebenen!

Herr J…., der einen großen Umweg in der Ebene nehmen mußte, ſich auch mehreremale verirrt, und die größte Mühe gehabt hatte, die ſchwere Carreta durch furchtbare Wege, ausgetrocknete Flußbetten und Strauchgewirr durchzuarbeiten, ſah die Ruinen zweier großer Städte, von denen ein Tempel noch neun ſeiner Säulen erhalten hatte. Da er ſo weit aus ſeiner Richtung gekommen war, könnte einer der Ruinenhaufen, nach den alten Karten zu urtheilen, wohl Zama ſeyn, obgleich die Gelehrten über die wahre Lage dieſes Orts ſehr verſchiedener Meinung ſind. Wenigſtens eignet ſich die Ebene, die ich auf dieſer Seite vom Gipfel des Sauwan, jenſeits einiger einzeln ſtehenden Berge überſah, vortrefflich zu einem großen Schlachtfelde, und auch die hiſtoriſchen Nachrichten laſſen ſich wohl damit vereinigen. Wie viel liegt aber überhaupt hier noch im Dunkeln!

Und es wäre dieſem Lande wahrlich ein Antiquar von Profeſſion zu wünſchen, der zugleich Zeit, Mittel, Protection, Thätigkeit und Ausdauer genug hätte, um ſeiner Reiſe einige Jahre unausgeſetzten Forſchens zu widmen. Gewiß wäre nicht nur viel Intereſſantes zu ermitteln, ſondern auch noch viel Koſtbares zu finden. — Ich bedaure es oft, daß Niemand dieſer Art mir in Europa den Wunſch gezeigt, ſich an mich anzuſchließen, noch unſer Gouvernement in dieſem Puncte Notiz von mir zu nehmen beliebt hat. In mancher Hinſicht wäre die Gelegenheit vielleicht, wenn auch nur für kürzere Zeit, günſtig geweſen. Angeboten habe ich es rechts und links, aber ohne Erfolg, und es thut mir jetzt leid, es nicht in den Zeitungen gethan zu haben, blos weil, ſehr mit Unrecht, eine Art Lächerlichkeit auf dieſem höchſt zweckmäßigen Auskunftsmittel ruht. Am liebſten wäre mir, nach eines berühmten vaterländiſchen Reiſenden Beiſpiel, eine Dame dazu geweſen, aber keine antike, und bei meinem letzten Weltgange werde ich nicht ermangeln, in ganz Europa officiell dazu auffordern zu laſſen. Dies diene einſtweilen als erſtes Aviſo.

Nachmittags ritten wir nach dem, ungefähr eine halbe Stunde entfernten Tempel, den die Römer über einer, Vaucluse faſt an Waſſerreichthum erreichenden, Quelle, die hier entſpringt, und einſt auch für Carthago in Anſpruch genommen worden war, erbaut haben. Er iſt viereckig und nur klein, das Bild aber, was er in ſeinem Innern bot, wo noch ſämmtliche Umfangsmauern bis an das Dach, einige Treppenreſte, und die gewölbte Halle über dem Waſſer erhalten ſind, war im hohen Grade maleriſch. Das Baſſin der Quelle, die, in unbeſchreiblicher Klarheit, einem Strome aufgelösten Silbers glich, überſchattete, gleich dem ſchönſten Dome, das Laubdach eines der Sonne undurchdringlichen Feigenbaumes, und an der höchſten der übrig gebliebenen Mauern daneben ſtand ein, gewiß viele hundert Jahre zählender Caroubier, von der Größe einer mittleren Eiche, deſſen ſchwarze Krone und in Feſtons herabhängende Aeſte reizend mit dem Goldgrün ſeines Nachbars contraſtirten, und ſich höchſt anmuthig mit den ernſten Ruinen vermählten. Das Waſſer war eben ſo eiskalt als durchſichtig, man warnte uns jedoch, bei der großen Hitze in dieſem Zuſtande davon zu trinken.

Wir bemerkten einen aus der Wand hervorragenden Stein, der auf der einen Seite einen Adler mit einer undechiffrirbaren Inſchrift, in der ich jedoch etwas, den Worten „Julius Caesar“ und „occasio“ Aehnliches, zu finden glaubte, auf der andern einen noch ſehr wohl erhaltenen und ſchön gearbeiteten Lorbeerkranz zeigte. Shaw erwähnt dieſes Steines nicht, ſah aber vor hundert Jahren den Tempel noch mit ſeiner vollſtändigen Kuppel, einer Inſchrift auf ſeiner Friſe, und das Ganze von einem Wäldchen immer grünen Eichen umgeben, von denen jetzt keine einzige mehr vorhanden iſt. Ich befürchte, daß Reiſende, die hundert Jahr nach mir kommen, wenn die Zerſtörung in demſelben Maaße weiter geht, nur noch einen Steinhaufen auf ebener Erde hier finden werden.

Der Aquäduct geht vom Tempel bis Zugar faſt durchgängig unterirdiſch fort. Alle hundert Schritt bemerkt man kleine offene runde Thürme, von ſechs bis acht Fuß im Durchmeſſer, wie Schornſteine, daraus hervorſteigen, die wahrſcheinlich zugleich zur Aufnahme des Regenwaſſers dienten. Offenbar iſt dies wieder carthagiſche Arbeit, wie der Tempel römiſche, denn genau dieſelbe Anlage und Conſtruction fand ſich (nur weit mehr als hier zerſtört) bei Uthina an der Stelle vor, wo der Aquäduct ſich in den Berg verliert, was ich im erſten Augenblick, von den vielen runden Thurmſpuren dazu verleitet, irrthümlich für die Reſte einer Stadtmauer anſah.

Da die Ferne heute nun ein gutes Theil heller erſchien als geſtern, erſtieg ich noch einen ziemlich bedeutenden Berg, an deſſen Fuß die Ruine liegt. Die Mühe war aber faſt umſonſt, weil eben zu bedienen. Wie ſchmerzlich und ſchwerfällig geht doch das Alles bei dem erhabnen Könige der Thiere, unſerm lieben Selbſt, von ſtatten! und wie ſehr bleiben wir nachher noch Sclaven der Gewohnheit. So war es heut der erſte Abend, an dem ich Aermſter eine Stunde lang mit über einander geſchlagenen Beinen ſitzen konnte, ohne daß mir dieſelben eingeſchlafen wären; ein Fortſchritt in der Turkomanie, der mich dennoch ſehr befriedigt.

Die übernatürliche Menge Fliegen in Zugar, welche meine Kammer ganz verfinſterten, können faſt als eine Merkwürdigkeit dieſes Ortes angeführt werden. Am Morgen tranken ſie eine halbe Taſſe Kaffee auf meinem Frühſtücksteppich aus, nachdem ſie vorher, gleich Suwarow bei Otſchakow, erſt durch Aufopferung von tauſend Leichnamen, denen immer neue folgten, ſich feſten Fuß in der Flüßigkeit verſchafft hatten. Nachdem ich den Schech mit einigen ſeidenen Tüchern für ſeinen Harem beſchenkt, überſtiegen wir, noch während des Vormittags, die letzten Berge, welche uns von der meergleichen Ebene von Keruan trennten. Die Hitze war hier bedeutend ſtärker als bisher, und die Erde überall davon aufgeriſſen und geſpalten, wie im Crater des Veſuvs. Meine Begleiter wollten verſchmachten, ich befand mich jedoch, wohl eingepackt wie ich Ihnen geſchrieben, ganz behaglich. Der Sauwan, der uns noch ſtets zur Seite blieb, wechſelte heute ſeine ſeltſamen und maleriſchen Formen jeden Augenblick, überhaupt waren die Fernſichten fortwährend grandios, in der Nähe zeigte ſich aber nichts als einförmiges Immergrün auf einem ſteinigen Boden. Gegen eilf Uhr erreichten wir einen Marabut, wo weitläuftige Ruinen zwei nahe zuſammenliegende Hügel bedecken, und eine reizende Landſchaft mit hohen Berggipfeln ſich umhergruppirt. Mehrere uralte Bäume ſind zwiſchen den Steinhaufen aufgeſchoſſen, und zum Theil ſogar feſt mit ihnen verwachſen. Wir maßen einen Caroubier und einen Oelbaum, zwei Fuß über der Erde, und ſanden den erſten 20, den zweiten 16 Fuß im Umfange. Beide müſſen viele Jahrhunderte zählen, und waren noch in vollkommenſter Kraft der Vegetation. Unter den Ruinen zeichnen ſich einige kühne Bogen, ohne Cement gewölbt, ein hoher ſchmächtiger Pfeiler, den jeder Windſtoß einwerfen zu müſſen ſcheint, vor allem aber ein impoſanter Tempel aus, mit mehreren eingeſtürzten corinthiſchen Säulen, Architraven und Friſen, die noch manche intereſſante Details aufzuweiſen haben. Dahin gehören unter andern die Thurmeinfaſſungen des Haupteinganges, beide aus einem Stück, und mit der vortrefflichſten Arbeit in Blumen und Arabesken verziert. Ihr Styl wich jedoch von dem, was ich an andern alten Monumenten dieſer Art geſehn, bedeutend ab; ich möchte ſagen, daß er vielleicht weniger ſtreng, aber mehr ſüdlich phantaſtiſch war, ohne ſich jedoch von den edelſten Formen und der geſchmackvollſten Anordnung im Geringſten zu entfernen. Der Stein rechter Hand iſt etwas über die Hälfte ſeiner Höhe abgebrochen und herabgeſtürzt, der andere ſteht noch ganz, und mißt, außerhalb des Bodens, 24 Fuß, ſo daß man, mit dem, was verſchüttet iſt, die ganze Höhe dieſer enormen Maſſe auf 30 Fuß anſchlagen kann. Auf einem der da liegenden Geſimsſtücke las man in großen Buchſtaben:

MA . . . .
GIP . . . .

Das Uebrige war zerſtört und nichts davon mehr lesbar. Dagegen fand ich bei einem antiken Waſſerbaſſin daneben einen Sockel mit folgender nicht allzuſchwer zu entziffernden Inſchrift, die mir, als eine offenbar nach dem Tode des betreffenden Individuums eingegrabene, Lapidar-Satyre — ſehr originell und merkwürdig erſchien:

ISTI SENATORI LIPARITANO
BASSO QVI EX REDI
TVIS XXII MILLIARIUM QVAESTVS
LAMENTO REIPVBLICAE
DEDIT SEPTIMO QVO
QVE ANNO STATVAM
SIBI PONE LEX IS IICC
NEMPE PVLPATIONIS NO

MINE DECVRIONIBVS
SPORTVLAM CVRIALIBVS
EX SEXAGENO SVMMAE
DIE NATALI SVO PRAEBIA
TARI IVSSIT. D. D.

* * *

Ich kann nicht ermitteln, welcher alte Ort dies geweſen ſeyn mag, da auf den wenigen Charten, die ich bei mir habe, in dieſer Gegend nichts angezeigt iſt, und mir die übrigen Werke, welche Auskunft geben könnten, hier fehlen. Auch der Dr. Shaw erwähnt dieſer Ruinen nicht, welche, ihrer einſtigen Pracht und dem doch verhältnißmäßig geringen Umfang nach, wahrſcheinlich keine Stadt, ſondern nur irgend eine Gruppe Tempel mit den umher liegenden Wohnungen der Prieſter geweſen zu ſeyn ſcheinen. Die Araber nennen die Stelle nach dem **Marâbut** (denn wo Ueberreſte des Alterthums ſind, kann man auch faſt immer darauf rechnen, einen Solchen anzutreffen) **Sidi-Massud-Ladscheni.** Nahe vorbei ſtrömt der jetzt von Waſſer faſt ganz entblößte

Fluß **Uad Dschibibina**, deſſen abgeriſſene ſandige Ufer, wie gewöhnlich, mit blühendem Oleander eingefaßt waren. Dieſer Strauch ſcheint die Näſſe, wie einen aus Lehm und Sand gemiſchten ſteinigen Boden, am meiſten zu lieben, und erheitert die ſonſt oft ſo wüſten Gegenden ungemein. Wir hielten uns ziemlich lange hier auf, bald in den Ruinen umherirrend, wo wir zuletzt noch einen geheimen, nach dem Tempel führenden unterirdiſchen Gang entdeckten, bald unter dem großen Caroubier gelagert, deſſen dichtes Laubdach der jetzt ſenkrecht ihre Strahlen auf uns niederſendenden Sonne erfolgreich Trotz bot. Unſern Pferden, welche begierig von dem ſchlammigen Waſſer der Ciſternen getrunken, mußten wir mehrere Blutegel abnehmen, die ſich unter der Zunge feſtgeſetzt hatten. Auch für Menſchen iſt ſolches Waſſer hier ſehr gefährlich, und ſchon in Algier hörte ich von Fällen dieſer Art, die unvorſichtig trinkenden Soldaten das Leben gekoſtet haben ſollen, weil die Blutegel ſich im Magen angeſogen.

Auf dem weitern Marſch paſſirten wir eine wunderbare Felſengegend, deren Formationen zuweilen täuſchend den ſogenannten alten Cyklopen-Mauern glichen; andere Gebilde hätte man für die Reſte einer wohlgepflaſterten römiſchen Straße halten können. Alles dies war mit niedrigen Rotheedern und andern kümmerlichen Sträuchern dieſer Art durchwachſen, und der Boden zwiſchen den Felſen beſtand aus tiefem Sand. Gegen zwei Uhr erreichten wir die ſich weit ausbreitenden, aber gänzlich zerſtörten Ueberreſte einer alten Stadt, die durchaus nichts Erwähnungswerthes mehr darboten, und bald darauf ſtiegen wir in die unermeßliche Ebene von Keruan hinab, wo der Gewalt der brennenden Sonne ſich nichts mehr mildernd entgegen ſtellte.

Wir mußten die Nacht mitten darin, und an einem Ort, wo es nicht einmal Waſſer für die Pferde gab (für uns hatten wir einen gehörigen Vorrath davon in irdenen Krügen aufbewahrt, die es ſelbſt bei der größten Hitze fortwährend kühl erhalten), unter meinem Zelte zubringen, und auf die Mahlzeit ſo gut wie Verzicht leiſten. Doch lieferten einige nahe Beduinenhütten etwas ſaure Milch und Eier, und zugleich den Tribut unzähliger Flöhe, die uns kein Auge zuthun ließen. Dazu kam ein ſtarkes Gewitter mit unaufhörlichen Blitzen, welche das ferne Gebürge nach allen Richtungen durchkreuzten, und überdies von einem ſo heftigen Platzregen begleitet wurden, daß das ſchwache Zelt faſt dadurch niedergedrückt worden wäre. Da die hieſige Gegend wegen Räubereien und ſelbſt gelegentlicher Mordthaten berüchtigt iſt, ſo hatten wir rings um unſer Lager Poſten ausgeſtellt, die eine noch üblere Nacht als wir durchwachen mußten. Erſt gegen vier Uhr Morgens legte ſich das Unwetter, worauf wir ſogleich aufbrachen und faſt ohne Aufenthalt bis **Keruan** marſchirten. Nur einmal blieben wir einige Minuten in einem waſſerreichen Fluß, **Vad el Banna**, halten, um unſre armen Pferde ſaufen zu laſſen, die ſeit geſtern Mittag kein Waſſer bekommen hatten, und blos während der Nacht durch den Gewitterregen etwas erfriſcht worden waren.

Von dieſem Fluß an beginnt bereits ein Vorſpiel der Sàhara, eine ganz glatt geebnete Wüſte, faſt ohne irgend einen unterbrechenden Gegenſtand ſo weit der Horizont reicht, nur hie und da mit niedrigen, höchſtens einen halben Fuß hohen verſengten Zwergſträuchern bewachſen. So ſchließt ſie ſich an das Usalitaniſche Gebürge an, das in bläulichen Dunſt gehüllt, zur Rechten kaum ſichtbar wird.

Kein einziger Baum war nahe und fern zu erblicken. Dagegen zeigte ſich mir hier zum erſtenmal das auffallende Beiſpiel der Wüſte, von den Franzoſen Mirage genannt. Wir glaubten nämlich, plötzlich zwei große und prächtige Seen mit vielen bebuſchten Inſeln, ja ſelbſt mit Schiffen darauf zu ſehn, und fragten, ganz erfriſcht von der lachenden Scene, nach dem Namen dieſes ſpiegelhellen Binnenmeeres. Der Dragoman ward gleich uns irregeführt, aber der eine Hamba, ein Elegant, mit Silber- eingelegten Waffen, und mit Henna gefärbten Nägeln, erklärte uns lachend, daß von dieſem Waſſer Niemand ſich den Durſt löſchen werde — dies ſey nur ein Bild der Wüſte, wie es ſich in der großen Sahara faſt täglich wiederhole. Obgleich wir hiernach nun wußten, das wir eine bloße Phantasmagorie der Natur vor uns hatten, war es uns doch nicht möglich, die Täuſchung materiell zu erkennen, denn nach wie vor blieb das Schauſpiel für unſere Sinne eine wirkliche Realität, bis wir, ungefähr 500 Schritt weit davon, in ſeine Nähe kamen, wo es, ohne die mindeſte Spur zurückzulaſſen, eben ſo jählings verſchwand als es gekommen war. Auf dieſe Weiſe unterhielt uns wohlmeinend die Wüſte mit Allem was ihr zu Gebote ſtand, während das Thermometer, im Schatten meiner Satteltaſche verborgen (denn man hat hier keinen andern Schatten, als den man ſich ſelbſt macht), 30 Grad Reaumür zeigte. Demungeachtet kann ich nicht ſagen, daß dieſe Hitze mich unangenehm beläſtigt hätte, nur die Augen thaten mir weh, welchem Uebel jedoch meine blaue Brille abhalf. Ich machte dabei die ſonderbare Bemerkung, daß der Gebrauch dieſer Brille, für mein Gefühl wenigſtens, den Eindruck der Hitze gewiß um zehn Grad verminderte. Ich überlaſſe es den Phyſiologen, den Grund davon zu erklären, kann aber die Wahrheit der Angabe verbürgen.

Auch ein kleines naturhiſtoriſches Abenteuer hatten wir, dem J.... und ich über eine halbe Stunde lang mit großem Vergnügen folgten. Ein ſchwarzer Käfer, der einen für ihn unſchätzbaren Pferdeapfel gefunden, ſuchte dieſen durch den ſandigen Weg, mit beiſpielloſem Eifer und Fleiß, in Sicherheit zu bringen. Mit der Kraft eines Herkules und der Wuth eines Fanatikers, transportirte das Thier, mit allen Gliedern arbeitend und verhältnißmäßig mit der Schnelle des Galopps, eine ſechsmal größere Laſt als er ſelbſt, durch den, von dem Eindruck der Pferdehufe höchſt uneben gewordenen tiefen Sand; und dies zwar nicht vorwärts, ſondern rückwärts, als ſtehe er im Dienſt unſrer einflußreichſten Tonangeber, den Kopf auf die Erde geſtemmt und die Beine in der Luft. Fiel der Apfel in eine Grube, wo alle ſeine Kräfte nicht mehr ausreichten, ihn heraus zu ſchaffen, ſo planirte er erſt mit raſtloſer Emſigkeit die Wände des Abgrunds, um ihnen eine geringere Steigung zu geben, und mit dem herabfallenden Erdreich den Grund nach und nach auszufüllen. War es das erſtemal noch nicht genug, und kollerte er mit ſeiner Laſt wieder herunter, ſo ging er geduldig von Neuem an die Arbeit, ohne ſich je decouragiren zu laſſen, noch einen Moment Zeit zu verlieren, bis der Succeß ſeine Bemühungen krönte. Nur einmal ſahen wir ihn ſich einen kurzen Augenblick der Ruhe gönnen, und während dem ein wenig zur Stärkung von der köſtlichen Speiſe naſchen. Endlich aber hatte er das Unglück in eine ſo tiefe Grube zu fallen, daß alle ſeine Bemühungen umſonſt wurden. Nachdem er vielfach herabgerollt und unter ſeiner kleinen Weltkugel im Sand begraben worden war, erbarmte ich mich ſeiner, und hob ihn, da wir längſt ſeine Abſicht errathen hatten, mit ſammt dem Schatze empor, ihn behutſam mitten im Schatten des erſehnten Buſches niederſetzend. Er ſchien durch dieſen unerwarteten Eingriff einer fremden Gewalt auch keineswegs erſchreckt, ſondern begann ſogleich, den gewährten Vortheil ſehr practiſch benutzend, eifrig ſeine Mahlzeit. Aber wer kennt die unerforſchlichen Wege der Vorſehung! Kaum hatte das arme Thier angefangen, die Früchte ſeiner ungeheuren Anſtrengung in Ruhe zu genieſſen, als wir einen anderen, noch ſtärkeren und gröſſeren Käfer derſelben Gattung, eilig herbeikommen und, wie ein gut benaſ'ter Jagdhund ſuchend, ſehr bald die Spur des andern auffinden ſahen. In wenig Augenblicken hatte er den Unbeſorgten erreicht, der noch in bona pace hoch auf ſeiner Beute ſaß. Ohne ſich zu beſinnen, escaladirte der Fremde mit Blitzesſchnelle den ſteilen Pferdeapfel und nun begann ein Kampf wie zwiſchen Hektor und Achill. Mein Schützling that Wunder der Tapferkeit. Zweimal herabgeworfen eroberte er von Neuem ſeinen Poſten, doch ſeine erſchöpften Kräfte konnten auf die Länge der coloſſalen Statur ſeines Gegners nicht mehr die Spitze bieten. Verwundet und beſiegt mußte er zuletzt ſein Heil in einer ſchleunigen Flucht ſuchen, und der unmoraliſche Eroberer blieb Herr des Schlachtfeldes, ſammt der Beute. Wie gern hätte ich dem Unterdrückten beigeſtanden und intervenirt! Aber darf man wagen in das Rad des Schickſals zu greifen, und ohne die Antecedens zu kennen, entſcheiden, wer hier der eigentliche Legitime war? Ich ließ alſo, meinen europäiſchen Grundſätzen getreu, ſeufzend die höhere Macht gewähren, und dem ſcheinbar unverdienten Unglück des tapfern **Scarabaeus** ſchmerzlich nachſinnend, ritt ich, zögernd und in tiefe Betrachtungen verloren, meines Weges.

Die Sonne ſtand noch ziemlich hoch, als wir ſchon die Thürme der berühmten Moſchee und der heiligen Stadt am Horizont empor ſteigen ſahen, in der die Araber ihren erſten Wohnſitz in Afrika aufſchlugen, von wo aus ſie Spanien eroberten, und endlich nahe daran waren, ganz Europa dem Islam zu unterwerfen. Wir würden dennoch vielleicht den erhabenen Ort, gleich den Seen am Morgen, mitten in dieſer baumloſen Wüſte, nur für ein äffendes Spiegelbild gehalten haben, wenn nicht zwei Halifa's (Lieutenants des Gouverneurs) und eine berittene Beduineneskorte, die mir der avertirte Chef entgegen ſchickte, uns von ihrer Wirklichkeit überzeugt hätten. Sie brachten mich in ein großes Haus nahe am Thore, das man in der Eile für uns eingerichtet hatte, und wo ich, ziemlich ermüdet, unverweilt mein ſchon in einem kühlen Zimmer bereitetes Bett in Anſpruch nahm. Nach einer Stunde ließ der Gouverneur und erbliche Càid der Stadt, deſſen Familie hier früher unumſchränkt regierte, und deſſen Würde noch erblich geblieben, anfragen, ob er mir ſeinen Beſuch machen könne. Ich empfing ihn im Bett und bat ihn, ſich auf eine daneben arrangirte Ottomane niederzulaſſen, während mein ganzes Gefolge recht ſtattlich um uns her gruppirt ſtand; denn man gilt auch hier nur, inſoweit man ſich ſelbſt geltend macht, und in gewiſſen Lagen iſt ein wenig decente Impertinenz immer gut angebracht, bei Civiliſirten wie Unciviliſirten. Der Gouverneur war ein ſchöner, großer Mann von vortrefflichem Anſtand, reich gekleidet und ebenfalls von einem anſehnlichen Gefolge begleitet. Die Unterhaltung dauerte ungefähr eine halbe Stunde. Sie erinnern ſich der Umſtände, die man mir im Bardo wegen des Beſuchs von Keruan machte, und welche Gefahren man mir von Seiten der fanatiſchen Einwohner vorſpiegelte, indem man darauf beſtand, daß ich nur durchreiſen, mich aber durchaus nicht daſelbſt aufhalten dürfe u. ſ. w. Demungeachtet machte der Gouverneur jetzt gar keine Schwierigkeiten, mir zu geſtatten, den folgenden Tag hier zuzubringen, und verſprach mir überdies, mich durch die Schechs der Stadt überall in derſelben, mit bloßer Ausnahme des Innern der großen Moſchee, herumführen zu laſſen.

Kurze Zeit nach ſeiner Entfernung erſchien, gegen ſieben Uhr, ein halbes Dutzend Diener, die eine große Tafel mit zweiundzwanzig Schüſſeln belaſtet, welche mit bunten aus Stroh geflochtenen Glocken bedeckt waren, nebſt Früchten, Milch und Limonade zu unſerm Mittagsmahl hereinbrachten. Dies war eine angenehme Entſchädigung für den geſtrigen Faſttag, und gab uns zugleich eine ſehr vortheilhafte Idee von den gaſtronomiſchen Qualitäten des alten Càid. Was uns aber am meiſten erfreute, war ein, ganz europäiſch und vorzüglich gut zubereiteter Gurkenſalat, nebſt vortrefflichen friſchen Feigen, die noch einmal ſo groß, ſaftig und parfümirt, als die unſrigen ſind. Die Araber haben mit unſerer faſhionablen Welt und den alten Römern dieſelbe Eßſtunden gemein, das prandium um 12, und die reichlichere coena zwiſchen 7 und 8 Uhr.

Die Nacht war weniger ergötzlich, denn ungeachtet meiner Gazevorhänge hatten ſich mehrere der blutgierigſten Muskito's hereingeſchwärzt, die mich auf das Unbarmherzigſte zerſtachen. Meine beiden Gefährten wurden aber noch ärger gepeinigt, und gezwungen, während der Nacht ihr Lager dreimal zu verändern, bis ſie ſich zuletzt mitten auf die Terraſſe betteten, wo ein friſcher Wind ihre Quälgeiſter endlich entfernte.

Um zehn Uhr Morgens gab ich dem Gouverneur ſeinen Beſuch zurück. Die Schechs, welche mich zu begleiten gekommen waren, wünſchten, daß ich zu Fuß gehen möchte, unter dem Vorgeben, daß ſelbſt der **Sapatapa** nur auf der Reiſe durch die Straßen der heiligen Stadt reite. Da aber geſtern der Gouverneur ſich zu Pferde bei mir eingefunden hatte, ſo beſtand ich darauf, ebenfalls bis zu ſeiner Wohnung zu reiten, dann aber mir den Reſt der Stadt in ihrer Geſellſchaft zu Fuß zu beſehen; was auch ohne irgend eine Störung bewerkſtelligt wurde. Ich fand beim Cäid, ohne anderem Gefolge, auch einige Häupter der Geiſtlichkeit verſammelt, denen die Ehrfurcht, welche ich für Muhammed bezeigte, und meine angelegentlichen Fragen nach Allem, was die Heiligkeit **Keruans** betraf, zu gefallen ſchienen. Bei dieſer Gelegenheit erfuhr ich, daß **Keruan** den hohen Vorzug, die vierte Stadt im Reiche des Islams zu ſeyn, hauptſächlich dem Umſtand verdanke, daß des Propheten Freund und Barbier (eine hohe Charge bei den Gebietern des Orients, weil ſie ein großes Vertrauen erheiſcht), hier begraben ſey; er hieß **Ubait-Lä**, welches Mann Gottes bedeutet, und ſoll ſelbſt den Platz für die große Moſchee ausgeſteckt haben, die nachher der Sultan **Benirlib** darauf erbaute. Alle Ruinen der Umgegend ſind zum Bau dieſes coloſſalen Tempels geplündert worden, der allein an Granitſäulen 500 enthalten ſoll. Sein Anſehn, wie ſein Umfang, mit einer hohen, rundum laufenden Mauer geben mehr das Bild einer Citadelle, mit vielen ſchönen Kuppeln und Thürmen, als einer Kirche. Wir umſchritten nachher den ganzen Bau, von fünf bis ſechs der

Erſten der Stadt begleitet, wie der Fuchs einen Taubenſchlag, begierig etwas vom Innern zu erſpähn, was uns jedoch nicht gelang, denn alle Thore waren ſorgfältig verſchloſſen. Vor einem dieſer letzteren lag das eiſerne Rohr einer alten Kanone, und der geiſtliche Chef unſrer Eskorte entblödete ſich nicht, uns mit großem Ernſte zu verſichern, auf dieſer Kanone habe Muhammed im Kriege ſtets zu ſitzen gepflegt, um zu Allah um Sieg zu beten. Wir durchſtrichen nachher die ganze Stadt, welche ungefähr 60,000 Einwohner zählt, und weit reinlicher als Tunis iſt. Auf dem **Suck** und in den wohlgefüllten Bazars hielt ich mich eine geraume Zeit auf, und kaufte einige Kleinigkeiten, unter andern eine Flaſche **Athar** (beſte Roſeneſſenz) zum Andenken an **Keruan.** Zugleich beſchenkte ich, um mich möglichſt beliebt zu machen, mehrere Betteldерwiſche reichlich. Von den Zinnen der **Cassba**, die ohne Umſtände geöffnet ward, konnte ich Stadt und Gegend ungehindert überſchauen, doch auch hier waren alle

Theile der Moſchee, die Thürme ausgenommen, von ihrer hohen Umfangsmauer verdeckt, und meine Bitte, auf einen ihr ganz nahe ſtehenden Minaret geführt zu werden, ward abgeſchlagen. Außer dieſem Umſtande bemerkten wir nirgends etwas von dem uns früher vorgeſpiegelten Fanatismus, ja nicht einmal den Ausdruck irgend eines Mißfallens an unſerer Gegenwart bei der uns umgebenden Menge. Dagegen waren wir Zeugen einer ſehr energiſchen, kirchlichen Polizei; denn als ein halbnackter Marâbut, dem ich ein Almoſen gegeben, uns etwas zudringlich, wiewohl in guter Meinung, mit mehreren, an einen Bindſaden gereihten, Aepfeln nachlief, um mir dieſe zu verehren, gab ihm der geiſtliche Chef eine ſo horrende Ohrfeige, daß er mitten in die Straße hin kollerte. Ob dies nun geſchah, um mich von ſeiner Zudringlichkeit zu befreien, oder aus Aerger, daß der Marâbut einem Chriſten ein Geſchenk anbot, laſſe ich dahin geſtellt ſeyn.

Uebrigens betheuerte mir der Gouverneur, daß ich, ſeines Wiſſens, erſt der vierte chriſtliche

Reiſende ſey, der hieher gekommen, und Keinem wäre es bisher vergönnt worden, ſich ſo lange hier aufzuhalten, noch die Stadt in ſolchem Detail zu ſehen, als mir auf die beſondere Empfehlung Seiner Hoheit. Denn der Bey hatte in der That, ſchon einige Tage vor meiner Ankunft, noch einen expreſſen Mameluckten blos zu dieſem Behuf an den Caïd abgeſchickt, was ich mit großer Dankbarkeit zu erkennen und zu rühmen alle Urſach habe.

Da nun auf dieſe Weiſe jeder meiner Wünſche erfüllt war, bis auf die Unmöglichkeit das Innere des Tempels zu ſehen, ſo benutzte ich auch zu dieſem Endzweck noch Alles, was thunlich war, und ſchickte, ſtatt meiner, wenigſtens meinen, glücklicherweiſe rechtgläubigen, Kammerdiener Muſtapha hinein, der mir dann folgende Wunderdinge davon rapportirte. Ich muß damit anfangen, den Erzähler ſelbſt zu ſchildern. Dies iſt ein gutmüthiger junger Menſch von achtzehn Jahren, folglich von wenig Erfahrung, der ſich alſo noch in dem glücklichen Alter, und der noch glücklicheren Diſpoſition befindet, wo man jede Täuſchung gern für Wahrheit annimmt und das Wunderbarſte am liebſten glaubt. Dabei iſt er ein guter Muſelmann, und eine ehrliche Haut, ohne ſich durch übertriebene Verſtandeskräfte auszuzeichnen. Ich hatte ihm den guten Rath gegeben, ſich ſogleich bei dem begleitenden Lukill im Voraus durch das Geſchenk einiger Piaſter zu inſinuiren, was, wie wir ſehen werden, ſeine volle Wirkung that. Dazu hatte ich ihm aufgetragen, genau die Granitſäulen zu zählen, ſo wie die Thurmſtufen, und auf Alles ſorgfältig Acht zu geben, was vorkäme, Aufträge, die er leider aus Aberglauben ſchlecht erfüllte. Seinem Berichte nach, führte man ihn zuerſt durch zwei große Doppelthore in einen ungeheuren Saal, der durchaus, theils mit Reihen, theils mit Gruppen von Säulen, zu 4, 3 und 2 mit einander verbunden, angefüllt, und mit glänzendem Marmor gepflaſtert war. Muſtapha bemühte ſich mehrmals, die

Säulen zu zählen, aber, wie es ihm der Lukill vorher geſagt, ſo wie er über hundert gezählt, ward er wie ſchwindlich, und eine höhere Macht verhinderte ihn, deutlich zu ſehen, ſo daß ſich Alles um ihn im Kreiſe zu drehen ſchien. Sobald er aber ſein Vorhaben aufgab, verſchwand auch wieder dieſer unnatürliche Zuſtand. Er erblickte nun, hoch oben an der Mauer, den hölzernen Sarg des Negerheiligen **Sidi Nablal** aufgeſtellt, der im Gefolge Muhammeds kämpfend und große Thaten verrichtend, den Märtyrertod fand. An dieſem Grabe erſcheint alle Freitage *) am frühſten Morgen, ehe noch die Menſchen erwacht ſind, in einen langen, weißen Talar gehüllt, ein andrer Heiliger, **Sidi Achmet Ochhodder** (überſetzt: Herr Achmet der Grüne), und verrichtet hier ſein Gebet. Mehr als einmal hat ihm der

---

*) Der Freitag entſpricht bekanntlich bei den Muſelmännern unſerem Sonntage, weil von einem Freitage, dem 16. Juli im Jahr 622, die Hedschira beginnt.

Lukill in der ungewiſſen Morgendämmerung ehrerbietig zugeſchaut, und ihn kommen und verſchwinden ſehn, ohne daß der geringſte Laut ſeine Nähe verkündet hätte.

Soweit war für Muſtapha Alles nur Staunen und Wunder geweſen, aber jetzt kam eine härtere Probe. Es gibt nämlich in der Moſchee drei verzauberte, im Dreieck geſtellte, Säulen, von dunklem Granit, die vor einer kleinen Thüre ſtehen. Wer dem Propheten wohlgefällig iſt, geht mit Leichtigkeit hindurch um die Thüre zu öffnen, hätte er auch die Dicke eines Elephanten; das ſchmächtigſte Kind bleibt aber darin feſtgeklemmt, wenn es nicht gläubig dem Islam anhängt, oder Muhammed ihm um anderer Gründe willen zürnt. Viele kehren hier um und laſſen die drohenden Säulen unberührt. Wer jedoch weiter gelangen und die größten Heiligthümer ſehen will, muß die Probe beſtehn, in der nach des Lukill Erzählung, ſchon Manche, die ſchwere Schuld belaſtete, ihr Leben verloren haben ſollen, und welcher erſt vor wenig Wochen ein junger Mann in ſoweit unterlag, daß er, heftig gequetſcht, nur nach vielen Gelübden frommer Gaben und Beſſerung, wieder flott werden konnte. Dies iſt die Gefahr der Sache, wer aber glücklich hindurch kömmt, erlangt nun auch, außer der lebenslänglichen Stärkung an den Reliquien, noch eine Art religiöſer Würde, gleich den Pilgern nach Mekka. Mein erſter **Hamba**, ein wilder Kerl und lockerer Patron, der Muſtapha begleitet hatte, und ſich zwar gläubig, aber ſonſt nicht ſehr rein fühlen mochte, gerieth bei der vom **Lukill** gegebenen Auskunft in ſolche Angſt, daß er zu weinen und nach allen ihm bekannten Regiſtern zu beten anfing, ehe er der Einladung, herzhaft den Beginn zu machen, zu folgen wagte. Auch blieb er eine ganze Zeit jammernd und in Todesnoth dazwiſchen ſtecken, bis er ſich endlich, nach ſeiner Ausſage, mit großen Schmerzen durchzwängte. Muſtapha ging mit nicht weniger klopfendem Herzen ans Werk, fand aber die Ausführung weit leichter; was entweder im

Zuſammenhang mit ſeinem beſſern Gewiſſen, oder mit ſeiner dreimal ſtärkeren Gabe, als die des Hamba war, ſtehen muß.

Nun führte man die Sieger in das Allerheiligſte, ein prächtig verziertes Cabinet, in dem ſechs metallne, helmartige Mützen verſchiedener Jünger des Propheten aufbewahrt werden, nebſt einer Art Stockdegens des heiligen Sidi- Abdel- Kader, den er bei ſeiner Ankunft in Keruan gen Himmel ſtreckte, und dem Meere, das damals faſt bis an die Stadt reichte, befahl, ſich ſchleunig zu entfernen und die heilige Stadt nicht länger mit ſeiner ſalzigen Nähe zu incommodiren, worauf auch ſogleich fruchtbare Fluren mit reichen Erndten ſeine Stelle einnahmen. Ferner ſieht man hier den hölzernen Kinderſäbel Sidi- Akbar's, des Eroberes der Barbarei, von Leo Hukba genannt, mit dem er mehr Feinde erſchlug, als je der beſte Damascener vor ihm vermocht hatte, und noch mehrere andre Wunderdinge dieſer Art. Einen bedeutenden Verluſt hat jedoch das Cabinet vor einigen Jahren an den fünf Stahlcuiraſſen der Jünger erlitten, welche Seine Hohheit der Bey wegnehmen ließ, um dem Sultan zu Conſtantinopel ein Geſchenk damit zu machen.

Die frommen Wanderer betraten jetzt einen weitläuftigen Hof, mit Arkaden umgeben, die auf ſchönen Doppelſäulen ruhten; in der Mitte des Hofes befand ſich eine große mit Marmor eingefaßte Ciſterne, und ſechs andere, kleinere im Kreiſe rund umher. Hierauf kamen ſie in einen ziemlichen Saal, etwas weniger groß, als der vorige, und wandten ſich dann durch eine lange Doppelgalerie nach dem höchſten Thurm, von deſſen Spitze der **Muedzin** die Gläubigen zum Gebet aufruft. Der **Lukill** warnte ſie beim Hinaufſteigen, ja nicht wieder einen ähnlichen Verſuch, wie im Saal der Säulen, mit dem Zählen der Stufen hier zu machen; denn Einer, der dies vor Jahren gewagt, ſey auf der letzten Stufe, wie vom Blitz getroffen, todt umgefallen. Man kann ſich denken, daß der junge Muſtapha keineswegs Luſt fühlte, muthwillig ſein frühzeitiges Ende ſo ſchnell herbeizurufen. Dagegen ſchien ihm der Thurm von innen weit höher, wie von außen zu ſeyn, und er fühlte große Mattigkeit, als er endlich den Gipfel erreichte, von wo er die prächtigſte Ausſicht auf die verſchiedenen Höfe, geſchmückten Brunnen, Galerieen und Säulen der Moſchee, die einer kleinen Stadt glich, genoß.

Stolz ſtieg er nun hinab, und ward, als ein ſo leicht und glücklich durch die gefahrvollen Säulen Gedrungener, von meinem ganzen muſelmänniſchen Gefolge mit wahrer Ehrfurcht empfangen. „E un santo adesso,“ ſagte mein Dragoman, der vor den Säulen umgedreht war, in ſeiner verkrüppelten lingua franca, „e mio paura da lui.“

Keruan wird für das alte **Vicus Augusti** gehalten, von Ruinen iſt aber nichts mehr, als eine zerſtörte Ciſterne aufzufinden, die nicht weit von dem Mauſoleum des dreimal ſeligen Barbiers liegt. In arabiſcher Zeit lange die Hauptſtadt ihres afrikaniſchen Reichs und der Sitz der Wiſſenſchaften, iſt es jetzt nur noch berühmt durch ſeine Heiligkeit und ſeine Schuſter, deren Saffianſtiefel für die beſten in der Barbarei gehalten werden. Nichts kann kahler und todter ſeyn, als die Umgebung dieſer Stadt, bis in die weiteſte Ferne hinaus, und ſchwer zu begreifen iſt es jetzt, daß dieſe Provinz einſt ſo fruchtbar und blühend war, als die alten Schriftſteller ſie uns ſchildern, und die Menge aller Orten noch vorhandener Ueberreſte großer Städte bezeugen.

Gegen Abend ſchickte der Gouverneur zu mir, und ließ mich erſuchen, ihm, als Medicin, eine Flaſche Wein zu ſchicken, und der Bote, der die Nachricht überbrachte, bat ſich, ebenfalls als Medicin, ein Bierglas voll Rum aus, was mir Beides eben kein beſonderes Zeichen von Fanatismus zu ſeyn ſchien. Zugleich wünſchte der Gouverneur von mir ein Mittel gegen den hartnäckigen Schnupfen ſeiner Frau zu erhalten. Ich hatte zuerſt große Luſt zu antworten, daß ich ihr dazu den Puls fühlen müßte, begnügte mich nachher jedoch damit, ihm drei Päckchen Thee zu ſchicken, mit der hippokratiſchen Verordnung: ſeiner Frau davon drei Nächte nacheinander drei Taſſen voll einzugeben, jeder Taſſe drei Theelöffel Citronenſaft mit drei Stücken Zucker beizumiſchen, und ſie während dieſer drei Nächte ſorgfältig in drei wollene Decken einhüllen zu laſſen. Mit dieſem Recept begann ich meine neue mediciniſche Laufbahn, wohlweislich, wie man ſieht, die Mittelſtraße zwiſchen Allopathie und Homöopathie einſchlagend. Ich hoffe daher, daß meine europäiſchen Collegen nichts dagegen einzuwenden haben werden. Hierauf bekam ich noch einen Privatbeſuch des geiſtlichen Chefs, der mir ſehr freundlich ſeinen Beifall über meine guten, muſelmänniſchen Geſinnungen wiederholte, und mich einlud, doch noch einige Tage länger hier zu bleiben, da man die heilige Stadt, wenn man einmal dahin gelangt ſey, nicht ſobald verlaſſen müſſe. Ich erwiederte, daß ich bereit ſey, dies zu thun, wenn er verſpräche, mir das Innere der Moſchee zu zeigen.

Im Anfang wollte er davon nichts hören, doch allgemach nachgiebiger werdend, gab er mir zuletzt zu verſtehn, daß ein bedeutendes Opfer, der Kirche dargebracht, es vielleicht möglich machen würde, mir den Eintritt in den erſten Saal zu verſchaffen; weiter ſey es unmöglich. Dies fand ich indeß nicht der Mühe werth, denn der längere Aufenthalt an dieſem traurigen Ort war ſchon an ſich eine Corvée, und auch das Geld konnte beſſer angewandt werden. Ich entließ alſo den **Mollah** mit ſchönen Worten und unbeſtimmten Aeußerungen, zufrieden mit Muſtapha's für mich ganz hinlänglicher Auskunft. Ueber alte Manuſcripte, deren Daſeyn hier zu vermuthen war, konnte ich durchaus nichts erfahren. Wahrſcheinlich iſt Alles dieſer Art längſt nach Tunis und Conſtantinopel gewandert, oder ſonſt zerſtreut vernachläßigt worden.

Nach einer Nacht, in der ich einigemal zu glauben verſucht wurde, daß die weiß und ſchwarz geſtreiften Muskito's ſich hier in Scorpione umgewandelt hätten, verließen wir **Keruan** bei guter

Zeit. Auf der Seite, die wir jetzt betraten, fanden wir die Gegend zwar eben ſo kahl als vorgeſtern, aber doch einen fruchtbareren, marſchigen Boden, der im Winter mit Waſſer bedeckt iſt, und der, wenn Cultur darauf angewendet würde, ohne Zweifel reichen Lohn geben müßte. Jetzt wächst nur in großer Fülle ein niedriger, ſtachlicher Strauch darauf, den viele kleine Lilablüthen bedecken. Eine Menge Feldmäuſe von eigner Art, hier **Dschird** genannt, nicht ganz ſo groß wie Ratten, liefen dazwiſchen umher, und ſahen uns, auf den Hinterfüßen ſtehend, und einen ſchwachen pfeifenden Ton von ſich gebend, neugierig nach. Gegen Mittag ward die Hitze faſt unerträglich, doch erhob ſich bald nachher ein friſcher kühlender, Wind, der den ganzen Tag anhielt, und unſern, über ſieben deutſche Meilen ſtarken Marſch ſehr erleichterte. Wir fanden unterwegs keinen andern Ort, um einige Minuten auszuruhen, und uns mit etwas Milch zu laben, als zwei ſchwarze Zelte halbnackter Beduinen, die hier mit ihren

Pferden Korn ausdraſchen. Die Exiſtenz dieſer Leute in der baumloſen Wüſte, bei einem ſolchen Clima, faſt ohne Beſchäftigung, voll Schmutz und Ungeziefer, und ohne alle, ſelbſt die rohſten Bequemlichkeiten des Lebens, ſcheint einem Europäer beinahe unglaublich — Gewohnheit aber beſiegt Alles, wie ich es an mir ſelbſt hinlänglich erſehen; denn während ich z. B. dieſes in mein Tagebuch niederſchrieb, ſprangen die Flöhe zu Dutzenden auf dem Papiere herum, ohne mich im Geringſten zu ſtören, oder mir nur den Gedanken einzuflößen, ſie zu fangen, denn wie unnütz wäre dies bei den Legionen ihrer Menge!

Das vor einigen Wochen erlebte Spiegelbild hatte uns ſo irre gemacht, daß wir ſämmtlich heute einen wirklichen ſehr ausgedehnten Schebkah (Salzſee) auch nur für ein ſolches anſahn, was gleichſam die Probe für die Richtigkeit des Exempels abgab. Noch eine andere Täuſchung verurſachen mehrere, nur im Winter angefüllte und im Sommer ausgetrocknete Seen, deren glänzend weißer, ebener, mit Salz incruſtirter Grund, gleichfalls noch in ganz geringer Diſtance, das klarſte Waſſer zu ſeyn ſcheint; dem durſtigen Reiſenden eine unangenehme Ueberraſchung, wenn er, voll froher Erwartung des labenden Trunkes, dabei angekommen, jetzt erſt ſeinen Irrthum gewahr wird. Auf unſrer ganzen Tour trafen wir kein ſüßes Waſſer an, bis eine Stunde vor unſerm Nachtlager, wo ſich mitten in der Plaine mehrere Felſenbrunnen zeigten, an denen Araber ihr Vieh tränkten, und unſere erſchöpften Thiere ſich ebenfalls erholen konnten. Es wäre nichts leichter, als hier eine Pumpe anzulegen. Darauf kömmt aber Niemand, und mit der unerſchütterlichſten Geduld warf fort und fort einer der Leute ſeinen Schlauch, von der Größe eines kleinen Eimers, der an einem Stricke hing, in die Tiefe, und zog ihn, von Schweiße triefend, blos für unſere Cavalcade wohl fünfzigmal heraus. Nicht einmal ein Becken war in dem breiten Felſenrand des Brunnens ausgehöhlt worden, um das herausgeſchöpfte Waſſer aufzunehmen, ſondern man mußte erſt ein ſolches im weichem Erdboden formiren, der die erſten Eimer verſchlang, ehe das Behältniß dicht genug ward, um die Pferde daraus zu tränken.

Der Ort, wo wir zu übernachten beſtimmt, und den wir um fünf Uhr Nachmittags erreichten, war ein ſehr anſehnliches Duar, in dem der Chef aller Schechs dieſer Seite der Ebene wohnt. Wir wurden hier mit großer Herzlichkeit empfangen, und vortrefflich bewirthet. Das Dorf bildete einen großen Kreis, in dem die Zelte, welche zum Theil von bedeutendem Umfang, aber alle aus gleich grobem Cameelhaar gewoben waren, weitläufiger als gewöhnlich ſtanden. Ich ließ das meinige etwas abgelegener dergeſtalt aufſchlagen, daß mir das gegenüberliegende des Caïd zum point de vue diente, und ich zugleich den Wind im Rücken hatte, der ſo heftig geworden war, daß er höchſt unbequeme Staubwolken in alle übrigen Zelte jagte, die nirgends ganz bis auf die Erde reichten.

Man ſetzte mir Datteln und friſche Milch vor, und überließ mich dann bis zum größeren Mahle, einige Stunden der Ruhe. Ohne zu ſchlafen, lag ich behaglich ausgeſtreckt, und beobachtete, was um mich her vorging. Ich ſah mehrere Beduinen neugierig lauſchen, um auch ihrerſeits den, aus unbekannten Gründen, ſo weit hergekommenen Fremden zu betrachten, und beſonders die Kinder ſchienen ſich nicht ſatt an allem ſehen zu können, was mich umgab, obgleich es nicht ohne einige Scheu geſchah. Bei Sonnenuntergang kam eine hohe Negerin angeſchritten, die mit dicken goldenen Armbändern geſchmückt war, und einen Korb in der Hand hielt. Ihr Geſchäft beſtand indeß nur darin, allen Dünger aufzuleſen, der ſich während des Tages auf dem großen Platze innerhalb der Zelte, den Vieh verſchiedener Art bevölkerte, geſammelt hatte, was ſie auch ſehr gewandt, und mit der Geläufigkeit langer Routine, auf das Schnellſte bewerkſtelligte. Ich wunderte mich anfänglich über eine ſo ſorgfältige Induſtrie, erfuhr aber nachher, daß in dieſem holzleeren Lande der Dünger nicht für die Felder, ſondern als unentbehrliches Feuermaterial benutzt wird, an dem auch, mit wenigen Reiſern vermiſcht, unſer Abendeſſen gekocht wurde. Mit Einbruch der Dunkelheit flackerte ein ganz luſtiges, obgleich nicht ſehr angenehm duftendes Feuer dieſer Art vor der Oeffnung meines Zeltes auf, um das ſich ein halbes Dutzend Beduinen, im grotesken Schein der Flamme, zu meiner Wache lagerten, und über ihrem monotonen Geſang ſchlief ich endlich ein. Als man mich um zehn Uhr weckte, ſtand der Caïd, mit der ganzen Bevölkerung des **Duar** hinter ſich, vor mir, und frug, ob es mir nun gefällig ſey, zu ſpeiſen, wobei er zugleich auf viele Schüſſeln von enormen Dimenſionen hinwies, die man von allen Seiten herbeibrachte, denn nicht nur er, ſondern auch mehrere der benachbarten Schechs hatten gaſtfrei dergleichen hergeſchickt. Nachdem wir von Allem einige Biſſen gekoſtet, wurde der Reſt den Uebrigen preisgegeben, denn ich glaube, der ganze

Stamm nahm an dem Gaſtmahle Theil. Nach ſeiner Beendigung bat ſich der Cäid ſehr verbindlich aus, ſelbſt mit einer Anzahl ſeiner Getreuen die Nacht hindurch meine Bewachung übernehmen zu dürfen, und obgleich ich das dankbar erkannte Anerbieten abzulehnen ſuchte, konnte ich ihn dennoch nicht davon abbringen. Ich bin übrigens der Meinung, daß es ſehr unnöthig war, denn mehr als fünfzig Hunde umzingelten das Dorf, ohne einen Augenblick in ihrem Gebelle zu pauſiren. Ein einziger würde vielleicht am Schlafen gehindert haben, aber bei dieſer Menge bemerkte man bald die Störung gar nicht mehr. Es ſchien ſo ſeyn zu müſſen, wie das Heulen des Sturms oder des Meeres, und ich glaube, daß ich im Gegentheil ſogleich aufgewacht wäre, wenn der wilde Lärm plötzlich aufgehört hätte.

Am Morgen war wieder der Cäid der Erſte, der mir ſeinen Salam darbrachte. Er hatte ſich neben mir auf den Teppich niedergekauert, und einer ſeiner Leute ſtand ihm zur Seite. Mit einemmal ſehe ich dieſen ſich jählings auf ſeinen Herrn werfen, ihn fortſtoßen, und dann eilig mit ſeinen ſchweren Pantoffeln etwas am Boden zertreten. Es war ein großer Scorpion, auf den ſich der Cäid ohne ihn zu bemerken geſetzt, und der eben im Begriff ſchien, ihn in das bloße Bein zu ſtechen. Daſſelbe hätte mir widerfahren können, da meine Matratze ebenfalls nur auf dem Teppich auf ebener Erde lag, und auf demſelben Wege ſchon mehrere große Käfer dieſe Nacht über die Wärme meines Lagers aufgeſucht hatten. Dagegen blieb ich diesmal ganz von den horriblen Muskito's verſchont, für mich das Schrecklichſte alles Ungeziefers. Es iſt ſehr merkwürdig, daß man jenſeits Keruan, bis Sfax und der dortigen Meeresküſte entlang, auch faſt gar keine Pferdefliegen mehr antrifft, die ſich auf der andern Seite doch in ſo deſolater Menge vorfinden. Bei dieſer Gelegenheit fällt mir ein, in einem engliſchen Buche: Von der Weisheit und Güte Gottes, wie ſie ſich in Erſchaffung der Thiere bewieſen — endlich den wahren Nutzen der Fliegen, Mücken, Flöhe, Wanzen, Läuſe und alles dieſes Geſchmeißes erfahren zu haben. Die Thier-ſtechenden Inſecten ſind dazu geſchaffen, um durch ihre Beunruhigungen das Vieh zu verhindern, auf der Weide zu viel zu freſſen, was ihnen ſonſt bedenkliche Indigeſtionen zuziehen könnte; die Menſchen-quälenden Inſecten aber, z. B. die liebenswürdigen Muskito's u. ſ. w. agiren direct chirurgiſch, indem ſie durch einen ſanften und faſt unmerklichen Aderlaß, verbunden mit einem ſehr merklichen Hautreiz, vielleicht (der Autor iſt zu beſcheiden, dieſes dubiöſe Wort zu gebrauchen) manche ernſtere Krankheit des Syſtems wohlthätig in der Geburt erſticken.*) Ich für meinen Theil denke, der liebe Gott wirds am beſten wiſſen, und wage nicht den erhabenen Werken der Allmacht unſern kleinen menſchlichen Maaßſtab anzulegen. Sehen wir nicht z. B. ſchon beim erſten Blick ganz unwiderſprechlich, daß das Grundgeſetz der Erhaltung für die ſämmtliche irdiſche Natur um uns her, der vollſtändigſte Gegenſatz des menſchlichen Moralgeſetzes iſt? — Denn Alles, was lebt, exiſtirt nur durch die Zerſtörung anderen Lebens, und erhält ſich ſo nur, gegenſeitig geopfert, im ewigen Kreislauf. Die Bedingung des Lebens iſt, ſo zu ſagen, der ewige Mord eines andern Lebens, es ſey nun animaliſcher, vegetabiliſcher, oder welcher Art es wolle. Die Natur iſt gänzlich auf Egoismus gegründet, und die Geſellſchaft ſelbſt verlangt am Ende auch nur, daß der vereinzelte Egoismus ſich dem allgemeinen unterordne. Denn dem größten Philantropen fällt es nicht ein zu verbieten, die Ochſen zu ſchlachten, noch denkt er daran, die Thier-Sclaven zu emancipiren; wer aber Alles lieben will, muß ſich zu Bett legen und ſterben, denn im Himmel mag er vielleicht ſeine Rechnung finden, auf der Erde nicht.

---

*) Ein engliſcher Handelsreiſender, der für ein großes, engliſches, Farbegeſchäfte betreibendes Haus, den Continent explorirte, ſchrieb aus Elberfeld: „Dieſer Ort liegt in einem herrlichen Thal, und iſt offenbar von der Vorſehung zu einem Türkiſchroth-Garnfärbeetabliſſement für uns beſtimmt.“

In dieſer irdiſchen Republik verſchiedener Intereſſen werden die Schmeißfliegen und Muskito's wohl auch ihren egoiſtiſchen Platz ſo gut, wie alle Uebrigen *ihretwegen* behaupten wollen, und wie könnte es anders ſeyn!

Jetzt gehe ich wieder zum Scorpion über und bemerke, daß man hier ſeinen Biß für ſehr wenig gefährlich hält, wiewohl er immer äußerſt ſchmerzhaft bleibt. Man wendet nichts dagegen an, als die Wunde ſogleich und fortwährend mit Oel zu reiben bis die Pein nachläßt. Europäiſche Aerzte verordnen, ſie aufſchneiden und Salmiakſpiritus hineinzuträufeln, nebſt einem Aderlaß nach Umſtänden, was ebenfalls die Heilung bewerkſtelligt; doch ſollen die Scorpionen in Tunis giftiger ſeyn als hier.

Von dem Caïd und einer zahlreichen Eskorte begleitet, ſetzten wir unſern Weg erſt um neun

Uhr früh weiter fort, da wir nur eine ſehr kurze Tagereiſe bis el **Dschemm**, dem **Thisdrus** der Römer, vor uns hatten. Hier ſteht das berühmte Amphitheater, das **Shaw** und der ihm nachſchreibende Noah nicht ſelbſt geſehen haben können, weil ſie es Beide für cirkelrund ausgeben, obgleich es oval wie alle übrigen iſt. Es beſteht aus 64 Arkaden, und wahrſcheinlich einſt vier Säulenreihen über einander, jetzt nur noch dreien, und iſt von einem Umfang, der dem von Verona nur wenig nachgeben kann, welches doch nach dem **Coliseum**, ſo viel ich weiß, das größte bekannte iſt. Man ſchreibt ſeine Gründung, nicht unwahrſcheinlich, dem älteren **Gordian** zu, der hier zum Kaiſer ausgerufen ward. Noch immer iſt der größte Theil davon erhalten, und ſein Anblick in hohem Grade impoſant, obgleich täglich von den Einwohnern des Orts etwas davon weggeholt wird, wie man leicht an der weißen Farbe derjenigen Steine ſehen kann, deren Nachbarn friſch ausgebrochen ſind. Den inwendigen Raum fanden wir, wohl an 20 Fuß tief, verſchüttet, und von den Stufenſitzen, die hier zweimal, durch einen freien breiten Gang, unterbrochen wurden, welcher mit einem Bogengang dahinter communicirte, was drei graciöſe Abſätze bildete, iſt kein einziger mehr übrig; ebenſo wenig von den ſogenannten Vomitorien mit ihren Treppen. Nur die Grundlagen der letzteren beſtehen größtentheils noch, ſo daß man mit einiger Mühe an verſchiedenen Orten bis zum oberſten Stock hinaufklettern kann.

In jeder Arkade des Gebäudes befand ſich eine ſolche Treppe. Muhammed Bey war der Erſte, unter deſſen Regierung man das bisher noch ganz intacte Gebäude zu zerſtören begann. Während einer Revolte der Araber, wo dieſe das Amphitheater mit gutem Erfolg als Feſtung benutzten, wurde der obere Stock faſt ganz von ihnen abgetragen, um die Steine auf die Belagerer niederzuwerfen, und als man die Empörer bezwungen, ließ der Bey am Haupteingang vier Bogen des Ganzen bis auf den Grund ſprengen, damit man keinen ähnlichen Gebrauch mehr davon machen könne. Seitdem hat man es fortwährend zu den gebrechlichen Bauten der Umwohnenden benutzt, deren elendes Städtchen, nebſt vier bis fünf Marabuts, unmittelbar am Fuße des coloſſalen Römerwerks, und größtentheils aus ſeinen Trümmern errichtet wurde. Man kann vorausſehen, daß auf dieſe Weiſe in einigen Jahrhunderten von einem der ſtolzeſten Denkmäler der alten Welt wenig mehr übrig ſeyn wird. Die einſtige Pracht deſſelben ſcheint der anderer Gebäude dieſer Art, deren Ueberreſte uns noch geblieben, in nichts nachgeſtanden zu haben. Es iſt durchgängig aus großen Quadern von gleichem Maaße, in einfachem und edlem Style ausgeführt; die Säulenreihen ſind alle von derſelben Ordnung, in einer Miſchung doriſchen und ägyptiſchen Styls, und nur in der Dimenſion der verſchiedenen Etagen verſchieden, die Capitäle mit glatten Lotosblättern verziert, und ohne alle Ausführung der Faſern (wie z. B. beim Acanthus der corinthiſchen Ordnung), welches zu dem großartigen Charakter des Ganzen ungemein wohl paßt. Ob der obere fehlende Stock, von dem ſich nur ſo wenig erhalten hat, vielleicht nur eine hohe **Attica** war, oder ob er noch von einer ſolchen gekrönt wurde, iſt jetzt kaum mehr zu ermitteln; eben ſo wenig ob das Amphitheater durch den großen Aquaduct, der von **Caraga** hierher führte, geſpeiſt, auch zu Naumachieen diente. In der Mitte, wo man in den Schutt einen Trichter gegraben hat, befindet ſich unten eine gemauerte Oeffnung, deren auch Shaw ſchon erwähnt, und ſupponirt, daß ſie dem Pfeiler zum Halt gedient habe, an dem das Zeltdach befeſtigt wurde, welches bei eintretendem Unwetter die Zuſchauer vor dem Regen ſchützte. Man hat aber ſeitdem entdeckt, daß dieſe Oeffnung mit einem breiten Waſſercanal in Verbindung ſteht, von dem die Eingebornen ſteif und feſt behaupten, er gehe ununterbrochen fort bis **Susa**, welches zehn franzöſiſche lieues von hier entfernt iſt. Bei fernerer Unterſuchung der Ruinen zeigten uns die Araber, deren uns wohl über fünfzig unter großem Lärm begleiteten, eine Marmorſtatue in einem Haufen Miſt verbergen. Sie war etwas über Lebensgröße, ohne Kopf und Füße, der Reſt aber wohl erhalten, und von guter Arbeit, beſonders der Faltenwurf des Gewandes. Man hat hier zu verſchiedenen Zeiten ſehr unvollſtändige Nachgrabungen gemacht, und dennoch bereits viel Intereſſantes zu Tage gefördert. Goldene und ſilberne Münzen, geſchnittene Steine, irdene Lampen und dergleichen, finden ſich täglich, und da die ganze Ebene mit den Ruinen des alten Thisdrus bedeckt iſt, ſo mögen hier ohne Zweifel noch weit größere Schätze zu haben ſeyn, wie an ſo vielen andern Orten in dieſem Theile von Afrika, die kaum je von einem Europäer flüchtig beſehen worden ſind. So ſehr nun das Innere des Amphitheaters beſchädigt worden iſt, ſo auffallend vollſtändig und conſervirt präſentirt es ſich von außen, beſonders von der Seite, wo man die große Breſche nicht gewahr wird. Daß der vierte Stock fehlt, fällt nicht ſehr auf, da er überall faſt gleich tief abgebrochen iſt. Das Gebäude ſcheint nie ganz beendigt worden zu ſeyn, denn über den unterſten Bögen bemerkt man auf einigen der Schlußſteine Sculpturen, während die andern noch roh und unausgearbeitet ſind. Ich ſchätze die Länge des Ganzen an 450 Fuß, und die Breite über 300; ein ganz genaues Maas zu nehmen, hat wegen der vielen Schutthaufen einige Schwierigkeiten.

Der Boden um **el Dschemm** iſt fruchtbar, obgleich verödet, und nur zum Theil mit Feldfrüchten angebaut, oder zu Gärten benutzt. In dieſen zeigt ſich aber ſeine Güte, wo man die größten und ſaftigſten Oelbäume mit andern Fruchtſorten ſieht, während gleich daneben der Mangel an Cultur und Bewäſſerung nur einer dürren Wüſte Raum giebt. So erklärt ſich der Contraſt des frühern, blühenden Zuſtandes dieſer Länder mit dem jetzigen, faſt unglaublichen Verfall derſelben, vielleicht hauptſächlich durch die Zerſtörung aller alten Aquaducte und Waſſerbehälter, für welche die Alten eine ſo außerordentliche Sorgfalt hegten; denn ohne Waſſer kann in dieſem Clima (mit Ausnahme einiger Diſtrikte, von denen ich ſpäter ſprechen werde, und welche in dieſer Hinſicht ein wahres Phänomen darbieten) der trockene Boden, wenn er auch noch ſo fruchtbar an ſich wäre, in der Regel nie die Arbeit lohnen, oder von ſelbſt etwas Anderes, als ſtachliches, herbes Unkraut hervorbringen.

Die Mittagshitze war ſo drückend, daß ich den Beſuch der übrigen Alterthümer durch einige Stunden Ruhe zu unterbrechen wünſchte, und mich daher nach meinem Quartier dirigirte. Hier ſah es indeß übel aus. Nach vielen Umſtänden hatte man eine elende Kammer geräumt, verweigerte aber alles Uebrige. Die Schechs ließen ſich gar nicht mehr ſehen, brachten nichts von dem Verlangten, und ſelbſt das Waſſer aus dem Brunnen, um unſre Krüge zu füllen, hatten die Diener mit Gewalt ſich nehmen müſſen, während man ihnen zurief, für ungläubige Chriſten ſey ihr Waſſer nicht beſtimmt, und ſie mit Steinwürfen fortzutreiben verſuchte. Ich glaube, dieſe Anwandlung von Unduldſamkeit in el Dschemm war durch die vor einigen Tagen hier ſtattgefundene Gegenwart des guten proteſtantiſchen Miſſionairs aus Tunis hervorgerufen worden, der vielleicht zu eifrig einige Chriſten zu preſſen verſucht, oder durch den Bibelhandel Allarm verurſacht haben mochte. Die Einwohner hatten jedoch dieſem négoce eine ganz neue Wendung gegeben, indem ſie ihm ſeinen Mauleſel, Bibelvorrath und Gepäck auf die wohlfeilſte Art abhandelten, nämlich ſtahlen. Es iſt nicht zu läugnen, daß dieſer Umſtand dennoch geſegnete Folgen hätte haben können, denn die heiligen Schriften in arabiſcher und hebräiſcher Sprache waren nun doch ſicher in die Hände der reſpektiven Juden und Heiden gelangt, für die ſie beſtimmt ſind, aber abgerechnet, daß der Eſel nebſt den weltlichen Effekten auch mit dabei war, liegt auch, wie ich vermuthe, eine ſolche Bekehrungsweiſe keineswegs im Plan der frommen Geſellſchaft. Glücklicherweiſe gelang es unſerm Freunde, durch Androhung ſchwerer Rache, nebſt Verantwortlichmachung des Cäid, das Entwendete Alles wieder zu bekommen, doch ſchüttelte er ſchleunig den Staub von ſeinen Füßen und eilte fürbaß.

Wir beſchloſſen ebenfalls ſeinem Beiſpiel zu folgen, nach genoſſener Ruhe zwar noch die übrigen Ruinen zu beſichtigen, dann aber zwei Stunden weiter bis Rugga, dem alten Caraga, zu reiten, wo ſich ein Marabut und ein Beduinenlager befinden, um dort die Nacht zu bivouakiren. Während der kurzen Sieſta brachte man mir allerlei Antiken zum Verkauf; es war aber nur wenig von Werth darunter, bis auf eine ſehr ſchöne, wohlerhaltene, ſilberne Medaille, auf der einen Seite mit einem vortrefflich ausgedrückten Bilde Cäſar's, das ich noch nie meiner Vorſtellung von Cäſar angemeſſner und charakteriſtiſcher geſehn, auf der andern Seite den Kriegsgott darſtellend, mit der Umſchrift:

Mars victor. Dies war um ſo intereſſanter, da Cäſar ſelbſt einige Tage in el Dschemm lagerte, als er gegen Scipio's Armee hier Krieg führte. Mit wenig Piaſtern erlangte ich dieſen Schatz, der mir jetzt für eine große Summe nicht feil ſeyn würde. Kurze Zeit darauf erſchienen die Schechs, denen ein zufällig angekommener Beduinenchef Angſt vor der Strafe gemacht hatte, die ſie ohnfehlbar erwartete, wenn ich mich beim Bey über ihr Benehmen beklagte; indem er ihnen erzählte, welche üble Folgen für den Cäid von Sauwan eine gleich ſchlechte Behandlung des ſardiniſchen Conſuls gehabt hatte. Sie baten nun demüthig, Schaafe, Milch und mehr als wir verlangt, emſig herbeiſchleppend, ſie doch nicht durch unſere Abreiſe zu kränken. Ich verbot indeß irgend etwas anzunehmen, und verabſchiedete ſie mit Strenge, um ſie wenigſtens durch einige Beſorgniß für ihren unfreundlichen Empfang zu beſtrafen.

Kaum erlaubte uns noch die Zeit, mehr als eine Stunde auf die Betrachtung der weiteren Alterthümer zu verwenden, die aus den Reſten einer Menge Privathäuſer und einiger Tempel beſtehen. An einem dieſer Plätze fanden wir, halb von Erde bedeckt, den Rumpf eines ſchönen Coloſſes, und mehrerer prachtvollen Säulenſchäfte aus koſtbarem bunten Marmor, wovon einer an drei Fuß im Durchmeſſer hielt. Alles dies könnte man für die bloßen Transportkoſten wegholen, die jedoch nicht ganz gering ſeyn würden. Für die Statue forderten die Eingebornen bis **Sfax** 500 Piaſter (150 preußiſche Thaler) und eine der Säulen könnte wohl das Dreifache koſten; wer indeß dort ein Schiff zu ſeiner Dispoſition hätte, und ſelbſt am Meere wohnte, könnte daran immer noch eine ſehr vortheilhafte Acquiſition machen.

Die Sonne war ſchon untergegangen, als wir beim **Marábut** des **Auläd Sidi Hassan Ben Elhasch** ankamen. Dies iſt auch ein heiliger Ort, und eine Freiſtätte für jeden Verbrecher, der ihn zu erreichen vermag. So lange er in demſelben verweilt, kann ihm Niemand etwas anhaben, nur über die Grenze darf er ſich nicht mehr wagen. Wir fanden einen weißbärtigen Alten hier, der wie man uns verſicherte, in Folge eines begangenen Mordes, ſchon viele Jahre mit den Beduinen des Marábuts lebte, und ſich ſehr gut in ſein Schickſal gefunden zu haben ſchien.

Ich war nicht wenig verwundert, beim Abſteigen den Halifah (Lieutenant des Cäid) von el Dschemm, der ohne unſer Wiſſen vorausgeeilt war, hier wieder zu ſehn, und an der Spitze der übrigen Beduinen mit einem Handkuß von ihm empfangen zu werden. Er that Alles, um mich in gute Laune zu verſetzen, und als ich ſein Pferd, einen Silberſchimmel von reinerem arabiſchen Blut als es ſonſt hier gewöhnlich iſt, ſehr lobte, bot er ihn mir ſogleich zum Geſchenk an. Ich erwiederte, daß dergleichen bei uns nicht Mode ſey, und wir von Geringeren Geſchenke ſolcher Art nicht annähmen; indeſſen, fügte ich hinzu, ſolle er unbeſorgt ſeyn, ich verziehe gern das Geſchehene, da ich ſähe, daß man es bereue, und der Bey ſolle nichts davon erfahren. Mehr konnte er auf keinen Fall wünſchen, dennoch blieb er bis zu unſerer Abreiſe am andern Morgen, fortwährend aux petits soins, mit mir und allen Perſonen meiner Suite. Da ich früh nochmals mehrere Fragen über ſein Pferd an ihn richtete, und dieſem mit ſichtlichem Wohlgefallen liebkoſte, denn es war wirklich ein herrliches Thier, offerirte er es mir dringend von Neuem und ich hatte wirkliche Mühe, ihn damit abzuweiſen; dann aber verließ er mich auch ohne Zweifel deſto dankbarer, und jagte freudig, im ſchnellſten Laufe ſeines Roſſes, davon. Er hatte mir vorher erzählt, daß er mit demſelben Pferde einmal fünfunddreißig Stunden an einem Tage zurückgelegt habe. Ueberhaupt fanden wir hier eine Menge ſehr ausgezeichneter Thiere von edlerer Race, als die, welche man in Tunis ſieht, doch immer noch keine von wahrhaft ſchönen und idealen Formen. Weit mehr auffallend als alles Uebrige bleiben mir dieſe Beduinen ſelbſt, ſowohl hinſichtlich ihrer ausdrucksvollen Geſtalten, als ihres degagirten und würdevollen Benehmens, das nie auch nur eine Spur des Gemeinen, Linkiſchen, Verlegenen oder Ungeſchickten an ſich trägt, und in allen Stellungen und Bewegungen antike Grazie entfaltet. Je mehr ich mit ihnen umgehe, deſto mehr fange ich an der Meinung des Herrn von St. Léon über den wahren Urmenſchen beizuſtimmen. Nur eine andere Religion und Regierungsform, und bald würden dieſe Stämme uns Europäer weit hinter ſich zurücklaſſen; denn alle aus der chriſtlichen Religion entſtandenen Gouvernements ſind, ſelbſt gegen ihren Willen, weſentlich vorwärts ſtrebend, die Aſiens dagegen weſentlich ſtationair, und dieſe gegebenen Formen zwingen die Menſchen in ihr Joch, ſo lange ſie dauern.

Ich muß einen kleinen Zug arabiſcher Gewandtheit hier anführen. Während man meine Sachen arrangirte, ſpazierte ich im Lager umher, und war eben im Begriff in ein großes Zelt zu treten, als der Schech und noch Einer, die vorn darin ſaßen, aufſprangen, mich jeder ſanft unter einen Arm nahmen, ein Paar Schritte weiter führten, und dann der Schech, mit dem Finger lächelnd gen Himmel weiſend, mir etwas Beſonderes dort zeigen zu wollen ſchien. Unterdeſſen war der Andere ſchnell fortgelaufen, um meinen Dragoman zu holen, der mir nun erklärte, ich ſey dem Zelt der Weiber zu nahe gekommen, das kein Fremder betreten dürfe. Hätte man mich galanter, und zugleich auf eine ſchlauere Weiſe, ohne daß ich das Geringſte bemerkte, abweiſen können? Wahrſcheinlich, um mich darüber zu tröſten, daß ich ſeine Weiber nicht ſehen durfte, ritt mir der junge Schech nachher, obgleich bei Sternenlicht, einige ſeiner beſten Pferde vor, erſt im Schritt, dann halsbrechend im vollen Rennen durch Steinhaufen und Löcher hindurch jagend, und zuletzt mit zierlichen Lançaden wieder zu mir zurückkehrend. Für einen großen Schimmel, der außerordentlich ſtark, aber ſehr häßlich war, hatte er kürzlich, wie man mir erzählte, 800 Piaſter ausgeſchlagen; für dieſe Gegenden ein ungewöhnlicher Preis.

Der Oberſt und Mameluck gingen mit dem frühſten Morgen voraus, um die Empfehlungsbriefe in Sfax abzugeben und unſer Logis daſelbſt zu bereiten; ich machte unterdeſſen einen Abſtecher nach den Ruinen von Caraga, wo ſich zwei große römiſche Ciſternen befinden, die denen von Carthago und Utika nichts nachgeben, wiewohl ſie eine ganz verſchiedene Conſtruction zeigen. Sie ſind beide cirkelrund, die Gewölbe auf vielen, in geraden Linien den Cirkel durchſchneidenden Pfeilerreihen ruhend, die durch Bögen verbunden und ſämmtlich aus Quadern erbaut ſind. Obgleich ſie nur wenig beſchädigt waren, iſt dennoch der ganze Raum faſt zur Hälfte mit Schutt angefüllt, der abſichtlich hereingefahren ſeyn muß, weil man ſonſt nicht begreifen kann, wo er hergekommen iſt. Dieſe Ciſternen verſorgten einſt, wie man behauptet, nicht nur Caraga, ſondern auch Thisdrus zum Theil mit ihrem Waſſer, und groß genug ſind ſie dazu. Wir feuerten in den unterirdiſchen Gewölben eine Piſtole ab, deren Schall einem Kanonenſchuß glich, und krochen dann mühſam durch die ſeitwärts eingebrochene Oeffnung wieder aus Tageslicht hinaus. Denn wir mußten eilen, da wir noch einen Tagemarſch von acht deutſchen Meilen vor uns hatten und neun Uhr ſchon vorüber war. Mit meinem Maulthiere, dem die Pferde nur im kurzen Trabe folgen können, lege ich zwar unſere Poſtmeile bequem in einer Stunde zurück, bei einer ſo langen Tour bedarf es aber immer einiger Stunden Aufenthalt unterwegs, und wir wußten, daß die Thore von Sfax um ſieben Uhr geſchloſſen werden. Nicht weit von den Ciſternen lag in einer Grube der bloße Rumpf einer weiblichen Statue von großer Schönheit. Sonderbarerweiſe war mitten in der linken Bruſt eine tiefe und ſchmale Oeffnung entſtanden, in der ſich Ameiſen angeſiedelt hatten, was ganz den ſchauerlichen Effect eines von Würmern zerfreſſenen Leichnam's hervorbrachte.

Ein melancholiſcheres Land hatten wir noch nicht durchzogen; es war ſchlimmer wie die Wüſte, denn die hie und da jämmerlich kümmernden oder ganz vertrockneten Oelbäume, die gleich Beſen daſtanden, machten mit dem theils tief ſandigen, theils mit unzähligen kleinen Steinen bedeckten Boden, ohne Hügel noch irgend eine andere Abwechſelung, einen höchſt deſolaten Eindruck. Auch bemerkten wir nichts Lebendes, als eine gigantiſche Tarantel, deren abſcheuliches Anſehn völlig mit der Gegend harmonirte. Ich fing ſie für meinen naturhiſtoriſchen Freund in Bamberg, verlor ſie aber nachher wieder durch die Nachläßigkeit eines meiner Leute. Später fanden wir auch noch in dem ſtark riechenden Unkraut die erſt vor kurzem abgelegte Haut einer fünf Fuß langen Schlange, welche aber dennoch ſchon von den Ameiſen zu ſehr beſchädigt war, um ſie gebrauchen zu können. Als wir unter einem dürren Oelbaume

Mittag machten, kamen einige mit Sack und Pack zu Pferde reiſende Araber herbeigezogen, die unſre Gaſtfreundſchaft ohne Umſtände in Anſpruch nahmen, und ſobald ſie ſich mit den Ueberreſten unſerer Mahlzeit beladen, unverweilt ihren Weg fortſetzten. Wir ſahen, daß ſie kurz darauf einem Manne begegneten, der auf ſeinem Eſel Feigen von Sfax nach Keruan zu Markte brachte, von welchen ſie einen Theil kauften. Sogleich kehrte Einer von ihnen zurück, um uns ein halbes Dutzend der ſchönſten, in Erwiederung des früher Erhaltenen zu überreichen.

Wir waren noch ſechzehn Miglien*) von Sfax entfernt, und der Weg däuchte uns noch ſehr lang, als wir mitten im grundloſeſten Sande unſre Carreta mit zerbrochenem Rade im liegenden Zuſtande antrafen, während die vier ausgeſpannten Pferde ſich in einem nahen Stoppelfelde gütlich thaten. Dies war ein höchſt unangenehmer Vorfall, weil nur von der Stadt aus Hülfe zu erwarten ſtand. Ich ließ meinen Secretair mit der übrigen Bedeckung zum Schutze der Effecten zurück, und eilte ſelbſt, mit dem Dragoman und Muſtapha, in verdoppelter Schnelle voraus. Die Straße nahm bald ein vom bisherigen ſehr verſchiedenes, faſt europäiſches Anſehen an, denn ſie lief in gleicher Breite und ziemlich eben, regelmäßig von Gräben eingefaßt, ununterbrochen zwiſchen Gärten hin, deren Schutzmauer der hohe Aufwurf der Gräben, mit indianiſchen Feigen bepflanzt, auf das Solideſte bildete. Dieſer plötzliche Contraſt hoher Cultur mit gänzlicher Vernachläßigung wiederholt ſich hier häufig, und meiſtens iſt es nicht der Boden, der ſich ändert, ſondern nur die darauf gewandte Sorgfalt. Selbſt in der öden Wüſte, die wir heute durchzogen hatten, gab es hie und da Stellen, die durch dunklere Färbung nahes Waſſer in der Tiefe anzeigten, und nach der ganzen Formation des hieſigen Untergrundes zu urtheilen, würden wahrſcheinlich arteſiſche Brunnen beinahe überall den glänzendſten Erfolg haben. Ich wundere mich, daß keiner der hieſigen europäiſchen Speculanten noch auf dieſe Idee gekommen iſt. Ganz Sfax ſcheint, faſt ſo weit das Auge reicht, von Gärten umgeben zu ſeyn, deren Anzahl, wie ich mich ſpäter aus officiellen Berichten verſicherte, die faſt unglaubliche Summe von circa 50,000 erreicht, wovon 14,000 mit Wohnhäuſern, und über 35,000 ohne dieſe. Aus dieſen Gärten werden jährlich, außer den andern Früchten, allein über 6000 Centner Mandeln und 2000 Centner Piſtazien verführt. Ueberhaupt kann man den Handel von Sfax als blühend, und noch im fortwährenden Zunehmen begriffen, annehmen, da nebſt den Hauptgegenſtänden deſſelben, Oel, Wolle und Früchten, auch die mannigfachen Schätze des Dscherid, theils an Naturproducten, wie Datteln, Henna, Straußfedern, Natron, Honig, vortreffliches Wachs u. ſ. w., theils an Fabrikwaaren, als Seiſe, die feinſten Bernus, Meublesʒeug und Tücher, halb aus Seide und halb aus Wolle gefertigt, buntwollene Decken, Binſengeflechte, ausgezeichnet dauerhafte irdene Waaren von Gerbi, die in ſolcher Größe in keinem andern Orte gebraunt werden, und verſchiedene geringere Dinge mehr, hier ihren Hauptmarktplatz finden.

---

*) Die hieſigen Miglien, welche ſehr willkührlich tarirt werden, kommen ziemlich mit den ruſſiſchen Werſten überein.

Unmittelbar vor den hohen Mauern der Stadt durchritten wir einen großen freien Platz, auf dem Hunderte von Menſchen, Pferden und Eſel beſchäftigt waren, Getreide auszudreſchen. Dies ward nicht nur durch, die Körner austretendes, Vieh bewerkſtelligt, ſondern auch durch eine eigne Art Wagen mit 12 bis 16 breiten Rollen darunter, die von vier neben einander geſpannten Pferden, wie ein Triumphwagen, gezogen wurden, und welche ein hoch darauf ſitzender Führer ſtolz im Kreiſe umhertrieb. Der Hauptnachtheil dieſer Dreſchmethode iſt, daß das Stroh gänzlich zerſtampft und ruinirt wird. Am Thore fanden wir den Dolmetſcher des neapolitaniſchen Viceconſuls,

Don Angelo Advocato, dem ich recommandirt war. Auch hier ward ich, wie ich es ſchon ſo oft in der Barbarei zu rühmen Urſache gehabt, mit der größten Artigkeit und Gaſtfreundſchaft aufgenommen, und da der Caïd nicht gegenwärtig war, offerirte mir Herr Guetta aus Trieſt, ein ſehr lebensluſtiger Hebräer, zwei Zimmer ſeines Hauſes, wo ich, mit einem kleinen Theil vaterländiſcher Comforts umgeben, mich bequem von allen Fatiguen und Entbehrungen der bisherigen Reiſe erholen konnte. Herr J.... durfte erſt am folgenden Tage an dieſen Herrlichkeiten Theil nehmen, denn als er mit der von uns geſchickten Hülfe vor **Sfax** anlangte, fand er die Thore ſchon längſt verſchloſſen, und mußte die Nacht unter freiem Himmel zubringen. Es iſt bemerkenswerth, daß bei dieſer Gelegenheit die Pferde, welche zum letztenmal Abends im Beduinenlager getränkt worden waren, über vierzig Stunden lang ohne einen Tropfen Waſſer hatten zubringen müſſen, da weder unterwegs noch vor den Thoren welches zu erlangen war.

Meine frühere Abſicht war nur geweſen, bis hieher zu gehen, und dann auf der geraden Straße über **Susa** nach Tunis zurückzukehren. Da ich mich aber über Erwarten wohl befand, und Hitze, Flöhe und Beduinenenkoſt ſo tapfer ertrug, beſchloß ich wo möglich, das ganze Königreich zu ſehen, und ſchickte deshalb einen Courier nach dem Bardo mit der Bitte um einen zu dieſem Behuf ausgedehnteren **Amrha** und eine vermehrte Eskorte, welche die räuberiſchen Horden im tiefern Innern unentbehrlich machen. Dies nöthigte mich zu einem Aufenthalt von mehreren Wochen in der hieſigenGegend, wovon ich die Hälſte in **Sfax** mit allerlei kleineren Landpartieen und ſchriftlichen Arbeiten ausfüllte, die andere zu einer Reiſe nach **Susa** benutzte.

Unter den Excurſionen erſter Art gewährte mir die Beſichtigung der Gärten viel Vergnügen. Hier iſt es auch, wo ſich das erwähnte Phänomen darbietet: daß im tiefen Streuſande, der von ſelbſt kaum irgend eine Vegetation hervorbringt, ohne Waſſer zum Begießen, faſt ohne Regen, und bei einer fortwährenden Hitze im Sommer und Herbſt, die zwiſchen 25 und 35 Grad im Schatten alternirt, beinahe alle Arten europäiſcher Fruchtbäume, Feigen, Mandeln, Oliven, Granaten, der ſchönſte Wein im dunkelſten Saftgrün, und ſelbſt Blumen in üppigſter Friſche fortkommen, ohne daß man die Möglichkeit eines ſolchen Wachsthums begreift. Die allgemeine Fruchtbarkeit des Königreichs wird hauptſächlich der Menge von Salz und Salpeter zugeſchrieben, die der Boden faſt überall birgt, und die auch das Waſſer ſo vieler Seen und Flüſſe unangenehm verſalzen. Doch kann hier, im mahlenden Sande, dieſe Imprägnation mit ſalzigen Theilen kaum hinreichend ſeyn, eine ſo außerordentliche Ueppigkeit zu erklären. Es erlagen die Aepfel- und Birnbäume wörtlich unter ihrer Laſt, wie in den fruchtbarſten Gauen des Rheins, und, was dort nicht der Fall iſt, jedem Beſucher wird es hier vergönnt, davon zu pflücken, was er will. Namentlich machten unſere Muſelmänner im Garten des Caïd einen ſo unverſchämten Gebrauch von dieſer Freiheit, daß ich ihnen Einhalt thun zu müſſen glaubte. Nur Orangen wollen in dieſem dürren Boden nicht gedeihen, dagegen beſchattet dieſe Gärten ein Wald von Palmen, welche zwar immer hier noch keine reifen Früchte bringen, aber dagegen zu einem Getränk benutzt werden, das friſch, ſehr angenehm ſchmeckt und kühlend iſt, aber ſchon nach vierundzwanzig Stunden in Gährung übergeht, wo es zu einem ſtarken und berauſchenden Liqueur benutzt wird. Die Flüſſigkeit gewinnt man nicht durch Einſchnitte in den Stamm, wie unſern Birkenſaft, ſondern etwas ruineuſer, durch Abſchneiden der ganzen Krone, wo dann oben der Saft Monate lang aus dem Stamme quillt, der Baum aber nachher verloren iſt, wenn man den Saft zu lange auslaufen läßt, von dem täglich an 50 Berliner Quart gewonnen werden. Um den Baum zu erhalten, muß man die Wunde nach einiger Zeit wieder verbinden, worauf der Stamm fortwächſt, an der abgehauenen Stelle aber einen breiten glatten Ring bildet. Nach einigen Jahren kann die Operation erneut werden, und ich habe Bäume von großer Höhe, mit fünf bis ſechs Ringen dieſer Art geſehen, die ſich ſehr deutlich auszeichnen. Der Saft im friſchen Zuſtande wird **Lägmi** genannt, und wenn er gegohren und zu Branntwein umgeſchaffen iſt, **Bocka.**

Wir fanden in dem Garten des Cäid auch einige ſchöne Zierpflanzen, als: große Pfefferbäume, deren feines, nadelartiges, lang herabhängendes Laub einen originellen Anblick gewährt, ferner eine kleine Palmenart, die man auch bei uns häufig in den Gewächshäuſern ſieht und die hier die Palme der Chriſtenheit genannt wird, bei uns aber nie blüht, während ſie hier eine der ſchönſten Blumen von zwei Fuß Höhe und mehr als einen halben Fuß Durchmeſſer krönt, die aus vielen weißen kleinen Kelchen geformt iſt. Der hieſige

Jasmin, von dem unſern gänzlich verſchieden, hat faſt denſelben, und auch ſo ſtarken Geruch als unſere Tuberoſen, daher ein einziges kleines Bouquett hinlänglich iſt, eine Stube mehrere Tage lang zu parfümiren. Die hieſige Jasmineſſenz wird für die beſte gehalten die es giebt, und liefert einen nicht unbedeutenden Handelsartikel für den Orient.

Bei meiner Rückkunft von der heutigen Promenade fand ich zwei Mauren bei Herrn Guetta, die eben aus dem Sudan eintrafen, wo ſie bis fünfzehn Tagereiſen von **Tombuctu** vorgedrungen waren, um verſchiedene Waaren jener Gegenden, vorzüglich Goldſtaub, einzuhandeln. Ich kaufte etwas von dem letzteren, der ſehr unrichtig Gold-Staub genannt wird, da er vielmehr aus kleinen, wie abgebrochen ausſehenden, zackigen Stücken beſteht, von denen einige groß genug waren, um den Werth von vier bis fünf Louisd'or zu erreichen, die meiſten aber ungefähr nur das volumen einer ganzen oder halben Erbſe hatten. Dieſe Leute tragen ſehr hübſche Sandalen mit Federn belegt, und geſtickte Hemden von netter Arbeit, die ſie ſich dort angeſchafft. Sie waren zweiundfünfzig Tagereiſen weit auf ihrem Wege gelangt, hatten aber ſo wenig beobachtet, daß man nicht viel von ihnen erfragen konnte. Doch rühmten ſie außerordentlich die Pferderacen im Innern, welche die Eingebornen ſehr hoch und theuer halten und nicht exportiren laſſen wollen. Seit der Ermordung **Laing's**, die ihnen bekannt war, und die man hier noch immer europäiſchen Intriguen zuſchreiben will, ſey, wie ſie verſicherten, kein Europäer mehr in jene Gegenden gekommen.

Eine andere intereſſante Notiz theilte mir der engliſche Conſul, Herr **Blanchenay**, ein höchſt liebenswürdiger und vortrefflicher Mann, deſſen Gefälligkeit für mich ſich nie verläugnete, von einem marokkaniſchen Prinzen mit, der vor zwei Monaten zur See hier ankam. Er hatte die Abſicht gehabt, nach Mekka zu wallfahrten, war aber durch die Peſt in Aegypten davon abgehalten worden, und deshalb hierher zurückgekehrt. Er führte mehrere Pferde mit ſich, worunter ſich zwei befanden, von denen Herr **Blanchenay** behauptete, nie ſchönere geſehen zu haben. Auch ſie waren aus dem Innern Afrika's, nicht aus Marokko, und wahrſcheinlich von der ſchon mehrmals beſprochenen Race aus **Taſilet**. Ihr ganzer Charakter wich völlig von dem arabiſchen ab, denn ſie hatten ſechzehn Hand Höhe nach engliſchem Maaße, was, wenn ich nicht irre, zwölf Zoll des unſrigen entſpricht; waren von ſehr ſtarkem Knochenbau, ausgezeichnet ſchön und regelmäßig geformt, mit langem Hals und kleinem Kopf, dabei aber ſo wild und bös, daß ſie obgleich ſchon ſechsjährig, noch nie von dem Beſitzer geritten worden waren, ſondern bis jetzt nur an der Hand geleitet wurden, wo man noch große Noth hatte, ſie zu bändigen. Herr **Blanchenay** ſagte, er glaube kaum, daß es in England einen ſo ſtark gebauten **Hunter** gäbe, am wenigſten von Vollblut wie dieſe. Der Prinz bot aus beſonderen Gründen dem hieſigen **Caïd** eins dieſer Pferde für 1500 Piaſter an, was wir für einen Spottpreis anſehen würden, der hier aber dennoch dem Cäid zu hoch erſchien, wohl hauptſächlich deswegen, weil er fürchtete, bald damit höhern Orts ein unwillkührliches Geſchenk machen zu müſſen. Wie ſehr bedauerte ich, nicht hier geweſen zu ſeyn, da ein Hengſt von dieſer Beſchaffenheit vielleicht für die Zucht bei uns Epoche machen würde, und ſich wohl nur höchſt ſelten eine ähnliche Gelegenheit zu einer ſolchen Acquiſition darbieten möchte! Der Prinz, welcher mehrere Koſtbarkeiten mit ſich hatte, und vom Gouvernement ungewöhnlich lange hier aufgehalten wurde, ſchien endlich Beſorgniſſe für ſeine Sicherheit zu hegen, denn unter dem Vorwande, ſelbſt nach Tunis gehen zu wollen, verließ er Sfax plötzlich mit ſeinem ganzen Gefolge, und man hat ſeitdem nichts wieder von ihm gehört, vermuthet aber, daß er den beſchwerlichen und unſichern, aber geradeſten Weg über Keff und Conſtantine nach ſeinem Vaterlande eingeſchlagen habe.

Zu den angenehmſten hieſigen Zerſtreuungen gehört die Fiſcherei im Meere, die viel Eigenthümliches hat, und da eine ziemlich bedeutende Abwechſelung von Ebbe und Fluth in **Sfax** ſtattfindet, ſo benutzt man dieſe dazu. Das Meer, welches wohl eine halbe Stunde weit ſo ſeicht iſt, daß man bequem darin waten kann, wird, in einem großen Halbkreiſe durch eine Art Verzäunung, von in den Sand geſteckten Palmzweigen geſchloſſen. Alle hundert Fuß ſind in dieſer Netze und große Körbe angebracht, zu denen eine kleine Gaſſe der Verzäunung die Fiſche, welche ängſtlich einen Ausgang ſuchen, unvermerkt leitet. Sobald nun die Ebbe einzutreten anfängt, ſpringen einige fünfzig Menſchen ins Meer und beginnen eine förmliche Treibjagd, das Waſſer mit breiten Schaufeln ſchlagend, und ſo die Fiſche vor ſich herſcheuchend. Wenn dieſe Leute den Zaun faſt erreicht haben, fährt man an der andern Seite deſſelben gemächlich in ſeiner Barke hin, und leert den Inhalt der Körbe und Netze in dieſelbe aus.

Wir fingen ſelten große Fiſche, aber ſtets allerlei kleine Ungeheuer, als electriſche Plattfiſche, deren Berührung die Hand lähmt, Meerteufel mit einem zehn Zoll langen giftigen Stachel, Meerigel, die über und über mit kleinen Stacheln, wie mit Nadeln bedeckt ſind, eine Menge Meerſpinnen u. ſ. w. Das Schmackhafteſte ward dann ausgeſucht, und auf der Barke ſelbſt über einem Kohlfeuer gebraten, oder in der Aſche geröſtet. **Don Angelo**, der mit einer enormen Corpulenz alle Luſtigkeit der dicken Leute und die facetiöſe Laune eines Italiäners auf die liebenswürdigſte Weiſe verbindet, würzte immer dies Fiſcherfrühſtück am meiſten durch ſeine Erzählungen und Schwänke, die uns in einem fortwährenden Lachen erhielten. Zuweilen ertönte es aber auch auf ſeine Koſten, beſonders als zwei unſrer Leute dieſe ſchwere Maſſe beim Debarkiren durchs Waſſer tragen mußten, und mehreremale damit zu ſcheitern im Begriff waren, welches die wunderbarſten Grimaſſen von Seiten des Bedrohten hervorrief, der ſich, bald c. . . . ., bald **santa Maria** rufend, wie einen unförmlichen Knäuel zuſammenzog, um dem unwillkommenen Salzbade zu entgehn.

Der Anblick der Stadt vom Meere aus iſt reizend, da die äußerſt flachen, ganz mit ihren grünen Gärten und Palmen bedeckten Ufer, wie die gezackten blendendweißen Mauern, unmittelbar auf dem dunkelvioletten Waſſer zu ſchwimmen ſcheinen. Gegenüber ſieht man die beiden, eben ſo flachen, mit noch größeren Palmwäldern bewachſenen, ſonſt aber wenig fruchtbaren Inſeln, welche ehemals Groß- und Klein-**Cercina** hießen, und noch heute von den Arabern die **Kerkina's** genannt werden, was mich, beiläufig geſagt, in meiner alten Meinung beſtärkt, daß die Römer ihr **c** wie wir unſer **k** ausſprachen. Die Fiſcherei, welche ich eben flüchtig beſchrieben, ſcheint ſeit den älteſten Zeiten hier immer auf dieſelbe Art getrieben worden zu ſeyn, denn ſchon **Strabo** erzählt etwas Aehnliches davon.

Ich fand in **Sfax** ziemlich friſche franzöſiſche

Zeitungen vor, die mich von den, in Wahrheit jetzt nicht allzu intereſſanten, europäiſchen Begebenheiten unterhielten, und außerdem das engliſche Athenäum, worin ich, drollig genug, hier in Afrika die erſte, und zugleich engliſche Recenſion meines deutſchen Buches las, das einen italiäniſchen Titel trägt.

Am 7. Juli begann ich meine Tour gen Susa, nachdem ich vorher noch dafür geſorgt hatte, mir in Sfax, grob gearbeitet, aber bequem, eine Feldbettſtelle, Tiſch und Stuhl machen zu laſſen, die mir während des Reſtes meiner Reiſe gar ſehr zu ſtatten kamen. Herr Blanchenay erwartete uns eine halbe Stunde von der Stadt mit ſeinen Windhunden, um unterwegs einige Haaſen zu hetzen. Dies ward aber gleich zu Anfang eine wahre chasse monstre. Denn erſtens fingen wir den Haaſen nicht; zweitens drehte ſich die vermaledeite Rakabïa (Maulthierſattel) meines Eſels, der in hitziger Verfolgung des Wildes begriffen war, unter den Bauch des ſchlecht geſattelten

Thieres, und warf mich in den Sand; drittens ſtürzte Herr Blanchenav, und ward beim Aufſpringen ſo heftig von ſeinem Pferde an den Hinterkopf geſchlagen, daß er mehreremal taumelnd wieder hinfiel, und wir lange große Beſorgniß ſeinetwegen hegten. Doch brachte nachher ein Aderlaß bald Alles wieder in gute Ordnung. Das vierte Unglück war, daß Diana, eine liebenswürdige Hühnerhündin, die ſich in Sfax freiwillig zu mir geſellt, und die ihr Herr, ein franzöſiſcher Kaufmann, mir jetzt für die Zeit meiner Excurſion geborgt hatte, ſich einen Fuß vertrat, und die ganze Reiſe über lahmte.

In den Ruinen von Inschilla machten wir Mittag. Lange hatten wir keinen ſo ſchönen Ruheplatz gefunden, als den alten kühlen Tempel, in dem wir hier lagerten, und der eine doppelte Ruine darbot. Die römiſchen Mauern aus Quadern waren nämlich einen halben Fuß dick in- und auswendig von den Arabern mit Mauern von ihrer Fabrik bekleidet worden, welche jedoch zur Hälfte bereits wieder abgefallen waren. Die innern Bögen und Pfeiler hatte man abgeriſſen, und durch mauriſche Bögen erſetzt, die jetzt auf Säulen aus ſchönem italiäniſchen Marmor ruhten. Doch auch dieſe waren ſchon wieder vielfach beſchädigt, und der Boden mit Schutt und wie gewöhnlich mit Kuhdünger angefüllt, ein ſeltſam heterogenes Ganze. Die Umgegend iſt überall voller Trümmer, doch ſind ſie ohne Bedeutung.

Nach einigen Stunden begegneten wir einem langen Zug, in dem ſich mehrere, ſtattlich roth und gelb gekleidete Reiter und mit **Henna** bemalte Pferde zeigten, die ein Chariot umgaben, welches nicht viel beſſer als meine Carreta war, und in dem ein beturbanter Maure ſaß. Es war der **Cáid** von **Sfax**, der von ſeiner Geſchäftsreiſe zurückkam, und mit dem ich hier Bekanntſchaft machte. Ich fand an ihm einen Mann mit ausdrucksvollem Geſicht, und feinem Betragen, verbunden mit aller würdevollen orientaliſchen Ruhe. Er ſchien dabei freundlich und gutmüthig zu ſeyn, obgleich man ihm monſtröſe Dinge nachſagt. Während unſrer kurzen entrevüe machte er mir ein Geſchenk mit einer eben von ſeinen Leuten gefangenen allerliebſten Gazelle, die ich wenigſtens bis zu meiner Abreiſe aufbewahren will, denn die Gazellen werden die artigſten Hausthiere, vertragen aber leider unſer Clima nicht.

In **Dschebibiana** bivouakirten wir die Nacht in einem Olivenhaine. An dieſer Scene finde ich immer ein neues Vergnügen und in der That kann nichts belebter ſeyn. Hier iſt ein Theil meiner Leute und ein Dutzend Araber mit dem Aufſchlagen des Zeltes beſchäftigt, während fünf bis ſechs Andere im Sande kauern, und gravitätiſch zuſehen ohne eine Hand zu rühren; dort wälzen ſich die freigelaſſenen Mauleſel, vergnügt ſchreiend, am Boden umher; weiterhin iſt man beſchäftigt, die Pferde an ihrer Strickleine in eine lange Reihe zu ordnen, und ihnen das elende zerſtampfte Stroh zum Futter vorzuwerfen, über das ſie dennoch begierig herfallen; daneben lodert ein ſchwaches Feuer auf, an dem ſtets das erſte Geſchäft des Dragomans iſt, Kaffee für ſich und ſeine Gefährten zu kochen; dort ſpielt der Oberſt mit ſeinem luſtigen Schimmel, der, vom Zaum erledigt, wie ein Füllen umherſpringt, und die Ohren zurücklegend allerlei Poſſen treibt; J.... hängt die Flinte über, um ſchnell noch ein wenig auf die Jagd zu gehn, und ich ſitze auf meinem Teppich unter einem Baume, und notire, was ich den Tag über erlebt. Die ganze Nacht hört der Lärm verſchiedenſter Art nicht auf; dießmal aber wurde er durch eine beſondere Attention der Araber ganz unerträglich, denn ſie hatten zwei der Ihrigen neben mein Zelt poſtirt, um, wie von den Minarets der Moſchee, alle Stunden mit Stentorſtimme zum Gebet aufzurufen, während ein beſonders **Devoter** auch die übrige Zeit noch ohne Unterlaß dergleichen herplärrte. Ohne Zweifel hielten ſie mich, wegen meiner Kleidung, für einen Muſelmann, und ich hatte Geduld und Höflichkeit genug, ſie gewähren zu laſſen, obgleich ich die ganze Nacht kein Auge zuthun konnte.

Viel Noth macht mir auch meine Eskorte, die nicht nur ewig unter ſich im Streit liegt, und mich mit dem Schiedsrichteramte behelligt, ſondern auch nicht ſelten Luſt zeigt, ſich gegen mich ſelbſt aufzulehnen. Man muß ſich ganz abſonderlich, und eben ſo determinirt als behutſam, mit dieſen Leuten benehmen. Ihre eignen Chefs haben es leicht, denn dieſe behandeln ſie als Sclaven, und finden alle Autorität und Gewalt dazu in ihren Händen. Ein Fremder und Chriſt aber, den ſie, ſey er, wer er wolle, ſchon aus Religionsvorurtheilen, als ein geringeres Weſen anſehn (wie die Chriſten z. B. den vornehmſten und mächtigſten Juden), muß, außer der rauhen und befehlenden Seite, noch einen mächtigeren Hebel geſchickt anzuwenden wiſſen, denjenigen, dem Alles weicht — das eigne Intereſſe. So halte auch ich ſie zwiſchen der Furcht vor dem Bey und der Hoffnung auf eine reiche Belohnung in der Mitte, und komme damit beinahe eben ſo weit, als wenn ich ihr wirklicher unumſchränkter Herr wäre, ohne ihnen doch das Mindeſte durchzuſehen. Aber, wie geſagt, der Zügel will immer geführt ſeyn, was unbequem bleibt.

Die Tour nach **Schebba**, dem alten **Ruspae**, wovon jedoch nur wenig Spuren mehr übrig ſind, war noch öder und leerer als die geſtrige. Sie wurde nur durch eine neue Fata morgana belebt, die uns am Horizont, wie hinter einem ſchmalen Waſſerſtreifen liegend, große entlaubte Eichenwälder vorſpiegelte, ganz ſo, wie bei uns ſolche Wälder im Winter erſcheinen würden.

J.... ſchoß ein ſchönes, von den unſern ganz verſchiedenes Rebhuhn, weit größer, mit ſchwarzen Streifen auf der Bruſt, und den untern Theil der Flügel von gleicher Farbe; auch vermehrte ſich meine kleine Inſectenſammlung mit einem ſeltenen Käfer. Das wüſte Land beſtand größtentheils aus einer ebenen Felſenformation, die häufig frei zu Tage kam; mehrmals zeigten ſich dann weite Oeffnungen darin und Waſſer-angefüllte Grotten in der Tiefe, welche mich lebhaft an das pigeon-hole in Connamara, dem lieben Andenken aus Irland, erinnerten.

Mein Zelt war diesmal in einem Garten, unter einem großen Mandelbaume aufgeſchlagen, und ehe ich es mich verſah, ſaß einer der Neger ſchon in den höchſten Aeſten und warf, wie ein Affe, die reifen Mandeln herab. Wir bekamen hier ſeit lange das beſte Waſſer, wurden aber ſonſt ſehr ſchlecht bewirthet, obgleich ſowohl der Schech, als ein hier reſidirender Aga uns Mahlzeiten ſchickten, die aber mit ranzigem Fett, Oel und Zucker auf eine diaboliſche Art zubereitet waren.

Der erſte Gegenſtand, dem wir am andern Morgen unſre Aufmerkſamkeit widmeten, waren die Ruinen von **Akola**, nahe am Meer, welche ebenfalls nur noch unförmliche Steinhaufen darbieten, nebſt einigen Ciſternen, die jedoch ſchwerlich den Römern zuzuſchreiben ſeyn möchten. Merkwürdiger ſind mehrere gemauerte Brunnen daneben, welche 8 bis 10 Fuß Tiefe haben, dicht an der See liegen, und dennoch gutes ſüßes Waſſer enthalten. Die ſandige Fläche war hier, eine geraume Strecke weit, mit Hunderttauſenden von ſchwammartigen Bällen bedeckt, die das Meer nebſt vielen Muſcheln auswirft. Bis **Salecto** erſchien die Gegend öde. Hier aber florirten wieder die ſchönſten Gärten im tiefen malenden Sande. Sie umſchloſſen reizend die Ueberreſte eines großen befeſtigten Schloſſes aus uralter Zeit, mit dem ein kleiner Hafen verbunden geweſen zu ſeyn ſcheint, und das man für eine Beſitzung Hannibal's hält, von der er ſich, nach dem Unglückstage von **Zama**, nach Syrien einſchiffte. Die Einbildungskraft folgt mit einem wehmüthigen Vergnügen dem Helden, der das Vergangene als unabwendbar, ſchon nicht mehr achtend, nur über neuen Plänen brütet, wie er den alten Erbfeind von einer andern Seite bedrohen könne. Seine Schuld war es wahrlich nicht, daß er auf keinem Throne mehr einen Monarchen antraf, der ihn zu gebrauchen fähig war.

In **Media**, oder **Mahadia**, ward ich von einem franzöſiſchen Kaufmann, Herrn Jonquier, an den ich einen Brief vorausgeſchickt, ſehr verbindlich empfangen. Er und ſeine junge Frau, Beide erſt kürzlich hier angekommen, und noch wenig eingerichtet, überließen mir mit der liebenswürdigſten Gaſtfreundſchaft ihr eignes Zimmer nebſt dem breiten Ehebett, und thaten Alles um mir bis zum nächſten Tage den Aufenthalt in **Media** ſo angenehm als möglich zu machen. Der Urſprung dieſer Stadt liegt im Dunkeln, und ſelbſt die weitläuftigen Ruinen des alten Hafens und einiger befeſtigten Schlöſſer, ſo wie die außerordentlich hohen und weiten Ciſternen mit doppelten Bogenreihen übereinander, in die man ſich nur an Stricken herablaſſen kann, ſind alle ſo mit neuern Bauten der Mauren und Spanier untermiſcht, daß es jetzt ſchwer auszumitteln bleibt, was davon der älteſten oder neuern Zeit angehört. Es iſt im Werk, den Hafen, deſſen Lage für die vortheilhafteſte im ganzen Königreich angeſehen wird, wieder herzuſtellen, und zugleich um das Dreifache zu vergrößern, was die Beſchaffenheit des Terrains leicht geſtattet. Man ſieht daraus, welchen geringen Raum die Schiffe der Alten einnehmen mußten, da dies ein bedeutender Hafen war, auf den man, wie Alles zeigt, große Sorgfalt und Koſten gewendet hatte, und dennoch heute die kleine unbedeutende Flotte des Bey, zu ihrer ſichern Unterbringung eines dreifachen größern Raumes bedarf. Franzöſiſche Ingenieurs, vom Bey geſandt, beſichtigten erſt vor wenig Wochen das Locale, und ihr Rapport ſoll günſtig ausgefallen ſeyn. Im Uebrigen iſt **Media** nur ein elender Ort, ganz von **Cululi's** (gemiſchte Abkömmlinge der Mauren und Türken) bewohnt, welche von der Autorität der **Caïden** abhängig ſind und von Tunis aus direct regiert werden, was viele Unbequemlichkeiten mit ſich führt. Wir konnten hier nicht einmal ein Pferd beſchlagen laſſen, das eins ſeiner Eiſen verloren hatte, und ohne Herrn Jonquiers Güte würden wir kaum ein Unterkommen gefunden haben, da ein Caïd, wie ſo eben bemerkt, nicht vorhanden iſt, und die Schechs bei Ankunft unſres Mamelucken davon liefen. Auch die Umgegend der Stadt iſt ſehr vernachläßigt. Doch ſollen in dem letzten Jahre 20,000 Olivenbäume hier angepflanzt worden ſeyn, und Herr Jonquier iſt der Meinung, daß ein groſſes Capital auf dieſe Cultur verwandt, ſich bald verdoppeln würde, weil die bedeutendſten Strecken Landes wohlfeil und mit leichter Mühe in dieſer verlaſſenen Gegend vom Gouvernement zu erlangen ſind. Ein Chriſt darf zwar kein Grundſtück hier eigenthümlich beſitzen, die Sache läßt ſich aber leicht durch den Scheinkauf eines Eingebornen vermitteln, der Revers ertheilt. Doch würde man in ſolchem Falle nothwendig, entweder malteſiſche Arbeiter in Lohn nehmen, oder andere Coloniſten herziehn müſſen, da es hier zu ſehr an Menſchen für Bearbeitung fehlt, und die, welche da ſind, das dolce far niente allem Gewinn vorziehn. Sie ſind zufrieden nicht zu verhungern. So machen ſie im December, Januar und Februar ihr Brod aus zwei Drittheil Gerſte und einem Drittheil gemahlner Olivenkerne, und ziehen dieſe faſt thieriſche Nahrung der Mühe größerer Arbeit vor. Allerdings kann bei der noch zu geringen Sicherheit des Eigenthums, auch nie eine radicale Beſſerung dieſes Zuſtandes der Dinge erwartet werden; bei den Fremden aber, die unter dem Schutze ihrer Conſuln ſtehen; fällt jede Beſorgniß dieſer Art gänzlich hinweg, und man muß geſtehn, daß nirgends Ausländer mehr begünſtigt ſind. Die chriſtlichen Kaufleute haben z. B. die Freiheit, Alles, was ſie für ſich angeblich brauchen, an Utenſilien, Meubles, Nahrungsmitteln und dergleichen, nebſt 21 Milliorolles Wein (ungefähr 1600 große Kannen) jährlich frei zu importiren. Für Kaufmannswaaren zahlen ſie nur drei Procent Zoll, während die Juden vier und ein halb und die Eingeborenen gar fünf und ein halb geben müſſen, wobei noch zu berückſichtigen, daß ſie gewöhnlich den Werth dieſer Waaren drei bis viermal geringer angeben, als er in der Wirklichkeit iſt. Jeder europäiſche Schiffscapitain hat überdies die Erlaubniß, die ganze nöthige Proviſion für ſich und ſeine Equipage jedesmal gratis zu exportiren, und es iſt eine bekannte Sache, daß bei zweideutigen Fällen und darüber entſtehenden Streitigkeiten, die Fremden, ſowohl gegen das Gouvernement, als gegen einzelne Eingeborne, faſt immer Recht behalten. Unter dieſen Umſtänden machen auch die meiſten der chriſtlichen Kaufleute, die ſich hier niederlaſſen, und von denen ich nach und nach eine bedeutende Anzahl perſönlich kennen gelernt habe, ſchnell glänzende Geſchäfte, und erwerben ſich oft ſchon nach wenig Jahren ein groſſes Vermögen, hauptſächlich mit dem Oel- — zum Theil auch Wollhandel. Hierzu trägt aber noch ein anderer Umſtand viel bei, nämlich die ſchon gerügte Trägheit, der Leichtſinn und die Sorgloſigkeit der hieſigen Bevölkerung. So wie dieſe halben

Wilden Geld brauchen, verkaufen ſie gegen baare Vorſchüſſe die Erndte auf dem Baume, wie die noch nicht gewachſene Wolle auf den Schaafen, für ein Spottgeld; oder ſie machen ſich anheiſchig, wenn das Oel grade im niedrigſten Preiſe ſteht, zu dieſem in entfernter Zeit eine große Quantität zu liefern, wo die mit dem Handel beſſer Vertrauten im Voraus berechnen, oder ſelbſt herbeiführen können, daß es doppelt und dreifach aufſchlagen muß. Selbſt bei bloßen Darlehen werden die ungeheuern Zinſen von 5, 6, ja 10 Procent monatlich erpreßt, ohne daß ein Geſetz dies verbietet; und da im Uebrigen die Juſtiz hier ſehr ſchnell iſt, ſo hat der Darleiher, bei vorhandenen, liegenden Gründen des Debitors, nie den Verluſt ſeines Capitals zu befürchten. Viele wurden blos durch dieſen Wucher im Kleinen reich, und dadurch ſpäter in den Stand geſetzt, ſich nun auch den größeren Spekulationen zur Ausſaugung der armen Bewohner dieſes, an ſich von der Natur ſo geſegneten Landes überlaſſen zu können. Es muß höchlich gerühmt werden, daß der vorige **Sapatapa**, ein Mann, der, obgleich nie aus dem tunesiſchen Reiche gekommen, große adminiſtrative Eigenſchaften an den Tag legte, den beiden erwähnten Uebeln in der letzten Zeit dadurch zu begegnen ſuchte, daß er ſelbſt eine Caſſe in der Hauptſtadt eröffnete, wo man zu billigeren Zinſen Geld dargeliehen erhalten konnte, und auch ſelbſt den Käufer für die Oelerndten abgab, wodurch er in einer Zeit der Theurung den Preis dieſes Artikels auf die Hälfte herabfallen machen konnte. Die Ungnade, in welche er bei dem Thronwechſel gefallen, mußte daher in jeder Hinſicht als ein wahres Unglück für das Land betrachtet werden, und es iſt ſehr erfreulich, daß es jetzt den Anſchein nehmen will, ſie ſey nur temporair geweſen. Ich habe ſchon erwähnt, daß **Schakir** als Geſandter nach Conſtantinopel geſchickt ward, und da man ſeitdem ſeinen Werth beſſer eingeſehen, hofft man, er werde bei ſeiner Zurückkunſt wieder als dirigirender Miniſter angeſtellt werden.

Nirgends hat ein Beſitzer von Landeigenthum weniger Bewirthſchaftskoſten als in dieſem Reiche, denn nach der hier üblichen Weiſe beſorgt der Pachter, der das rohe Land übernimmt, alle Urbarmachung, Culturkoſten und Abgaben, wofür er zu ſeiner Zeit zwei Fünftel der Erndte erhält. Die übrigen drei Fünftel bleiben dem Beſitzer ohne irgend eine weitere Sorge oder Auslage. Man nimmt an, daß ein einzelner Mann hundert Oelbäume im Jahre, die Urbarmachung des Bodens natürlich mit inbegriffen, pflanzen kann. Nach fünf Jahren fängt der Baum zu tragen an, und nach zehn Jahren ſchon gewährt er volle Erndte. Die Oliven werden, wie bei uns die Weiden, nur durch Stopfer vermehrt, und können, wegen der Hitze und Dürre des Sommers und Herbſtes, füglich nur im April in die Erde gebracht werden. Man pflanzt ſie in Reihen, nach allen Seiten zwanzig Schritt von einander entfernt, und das Feld darunter wird zugleich, in ihrem Schatten, zur Bebauung mit Gerſte und andern Früchten benutzt. An ſchnellem Abſatze hat es übrigens dem Oele noch nie hier gefehlt.

Herr Jonquier, der viel gereist, und ſich unter andern auch lange in den verſchiedenen Staaten Südamerika's aufgehalten hat, von denen er, nämlich blos als Aufenthalt für den Fremden, eine ſehr lachende Beſchreibung macht, theilte uns manche unterhaltende Details über dieſe Länder mit. Um die Trockenheit der vorgehenden Bemerkungen etwas aufzufriſchen, hören Sie folgende kleine Anekdote aus Braſilien.

An den drei letzten Carnavalstagen (dias d'intruda) herrſcht in **Rio Janeiro** die Sitte, ſich gegenſeitig mit ſoviel Waſſer zu beſprützen und zu begießen, als man nur vermag. Wer nicht daran Theil nehmen will, ſchließt ſein Haus zu, wer hingegen Vergnügen daran findet, öffnet alle Thüren und Fenſter; an dieſe letzteren poſtirt man ſich dann um ſeine Ladung Flüſſigkeiten auf die Vorübergehenden abzufeuern, die von ihrer Seite ebenſalls ohne Anſehn der Perſon und des Standes, hereindringen, und Gleiches mit Gleichem vergelten. Die Elegants, wie die Damen, bedienen ſich dazu dünner, hohler Wachskugeln, oder kleiner zierlicher Sprützen, beide mit wohlriechenden Waſſern angefüllt; oft aber wird der Scherz auch gröber, und endigt mit einer allgemeinen Taufe. Niemand war jedesmal bei dieſem Feſte thätiger und ausgelaſſener als Seine Majeſtät der Kaiſer **Don Pedro** ſelbſt, der kein offenes Haus ungeneckt ließ. Er beſaß bekanntlich eine außerordentliche Leibesſtärke, die er auch gern zur Schau trug, und während des letzten Carnavals ſeiner Regierung, gab er davon eine ergötzliche Probe, von der zufällig Herr Jonquier Augenzeuge war. Der Kaiſer hatte ſich auf ſein Landhaus St. Chriſtoph begeben, um von dort eine Abendfahrt auf dem Meere zu machen. In einer Barke, zwiſchen zwei ſeiner Kammerherrn, die in voller Hofuniform glänzten, nachläßig ſtehend, näherte er ſich langſam ſeinem Schiff unter dem lauten Vivatrufen des Volkes.

Plötzlich ſah man ihn, ohne alle vorhergegangene Warnung, die unglücklichen Kammerherrn rechts und links ergreifen, mit eiſerner Fauſt am Kragen faſſen und den letzten der **dias d'intruda** zu Ehren, neben der Barke bis an den Hals ins Meer tauchen. Der Jubel der Menge, Zeuge eines ſolchen Kammerherrndienſtes ſeyn zu dürfen, war grenzenlos, und jeder bewunderte — wahrſcheinlich nur mit Ausnahme der beiden Opfer — die Rieſenſtärke und die heitere Laune des liberalen Monarchen.

Ich darf nicht unterlaſſen Ihnen zu erzählen, daß ich, grade als ich in das mauriſche Bad ging, in den Straßen **Medias** der hübſcheſten Negerin begegnete, die mir Afrika bis jetzt präſentirte. Sie hatte nichts von den charakteriſtiſchen Mängeln der Negerinnen an ſich, weder eine platte Naſe, noch zu dicke Lippen u. ſ. w., ſondern ſah, muthwillig und ſchnippiſch, ganz wie eine reizende, und nur ſchwarz angeſtrichene Pariſerin aus.

Es gefiel uns ſo gut bei unſerm freundlichen

Wirth, daß wir erſt um vier Uhr Nachmittags am andern Tage dem vorausgeſchickten Train folgten. Das erſte Drittheil des Weges blieb es hinſichtlich der Gegend beim Alten, ſobald man aber die unbedeutenden Ruinen von Thapsus, wo nur die Reſte des alten Molo im Meer einige Aufmerkſamkeit verdienen, paſſirt hat, entfaltet ſich bei dem netten, von hundert Palmen überragten und von hellgrünen Maisfeldern umſchloſſnen Tubulba, der fruchtbarſte und beſtbebauteſte Landſtrich im ganzen Königreich, welcher den Vortheil reichen Bodens mit Ueberfluß an Bewäſſerung verbindet, und ſich ſo ununterbrochen bis an die Mauern von Monastêr erſtreckt. Er wird ſelbſt von den beſten Theilen der Provence nicht übertroffen. Hier ſah ich endlich auch Pumpen, obgleich von der rohſten Art. Aus geſchälten Stämmen, an denen noch die Aſtenden ſich befanden, war über dem Brunnen eine Stellage, galgenähnlich, errichtet, mit einer Rolle, an der ein großer Schlauch an Stricken herabhing.

Zwei Ochſen waren an die Rolle geſpannt, und zogen, indem ſie einen vertieften Hohlweg hinabgetrieben wurden, auf dieſe Weiſe den Schlauch herauf, der dann, oben an ein Querholz anſtoßend, umſchlug und ſich in ein hochſtehendes mit Mauern eingefaßtes Baſſin daneben ergoß. Nach jedem Heraufziehen werden die Ochſen, von ihren Stricken losgehakt, wieder zum Brunnen geführt und von Neuem angelegt. Es geht bei alle dem ziemlich ſchnell von ſtatten.

So ſehr dieſe Anſtalten nur einen, noch im Zuſtand der Kindheit ſich befindenden Civiliſationsgrad bekunden, ſo kam es mir doch um ſo merkwürdiger vor, gleich damit verbunden eine Bewäſſerungsvorrichtung zu ſehen, welche an Ingenuität und Einfachheit die bei uns üblichen ſehr überflügelt. Wo es nämlich irgend thunlich iſt, ſind die Felder und Gärten des Beſitzers, um ſein immer möglichſt hoch geſtelltes Waſſerbaſſin, ſehr regelmäßig in ſanfter Abdachung planirt und durch, etwas hohl ausgeſchaufelte, Fußwege in viele Quarrees, wie ein Damenbrett eingetheilt; dergeſtalt, daß der Aufwurf der Wege zugleich jedes carreau mit einem erhabenen Rande umgiebt. In dieſe concaven Wege wird nun das Waſſer aus dem Baſſin geleitet, und wo ein carreau des Gartens Waſſer nöthig hat, wird durch einen einzigen Spatenſtich, der den ſchützenden Rand durchbricht, die beliebige Menge des befruchtenden Elements hereingelaſſen.

Auf dieſe Weiſe bewäſſert und begießt ein einzelner Mann in ganz kurzer Zeit einen großen Küchengarten, wozu, um daſſelbe zu bewirken, nach unſrer Manier ein Dutzend Menſchen viele Stunden beſchwerlich mit ihren Gieskannen umherlaufen müſſen. Die carreaux der Felder ſind natürlich größer, da ſie nicht, wie in den Gärten, zur Abtheilung verſchiedener Gewächſe dienen, die mehr oder weniger Anfeuchtung verlangen, ſondern nur da ſind, um das Waſſer feſt zu halten. Beide Arten erfüllen aber vollkommen ihren Zweck, und ſcheinen mir daher Nachahmung zu verdienen.

Machen Sie nur gleich auf ihren Bergterraſſen einen Verſuch damit, wenn anders meine Beſchreibung Ihnen klar genug geworden iſt. Wir glaubten mehrere Stunden lang in einem fortwährenden Garten hinzureiten, und die ſtete Nähe der herrlichen Meerbucht, über der wir in dämmernder Ferne den **Sauwan** wieder erblickten, die pittoresken Ruinen von **Lembta**, mit vielen zierlichen mauriſchen Dörfern auf den Hügeln, endlich an der äußerſten Landſpitze die Thürme der **Cassba** von **Monastêr** — bildeten, mit der grünen und mannigfaltigen Vegetation um uns her, ein idylliſches Gemälde, das der kühle, roſige Abend, die in Purpur untergehende Sonne, und der bald nach ihr auf dem Azur des Himmels emporſteigende Mond, mit allen ihren magiſchen Reizen ausſtatteten.

Da die Thore von **Monastêr** längſt geſchloſſen waren, als wir gegen Mitternacht daſelbſt ankamen — denn leider herrſcht hier die, auf einen unſinnigen Aberglauben gegründete Sitte, alle

Städte mit Sonnenuntergang zu ſchließen, und unter keiner Bedingung vor der Morgendämmerung wieder zu öffnen *) — ſo mußten wir faſt um die ganze, an dreißig Fuß hohe Mauer, welche die Stadt umſchließt, und ihr mit den breiten Zinnen ein ſehr romantiſches Anſehn gibt, die Runde machen. Endlich kamen wir auf einen großen Kirchhof, der mit unzähligen, weißen Leichenſteinen und vielen Marâbut-Domen bedeckt war, deren Ende man nicht abſehn konnte. Das Ganze hätte zu einer herrlichen Decoration für den Don Juan dienen können, und die Todtenſtille um uns her, unſere leiſe fortgleitenden Geſtalten, das grelle Mondlicht auf den Tauſenden blendender Gräber, machte eine geſpenſtiſche ſchauerliche Wirkung. Ungefähr in der Hälfte des Platzes befand ſich eine ganz niedrige dunkle Pforte in

---

*) Man glaubt nämlich, daß die Chriſten einſt Tunis dadurch erobern werden, daß ſie Abends in ein durch Verſehn offen gelaſſenes Thor einzudringen Gelegenheit finden.

der Stadtmauer, die man für uns offen gelaſſen hatte, und aus der jetzt, wie ein Geiſt, der **Halifa** des **Càïd** heraustrat, und uns anrief. Unſere Pferde und Effecten mußten im Bivouak auf dem Kirchhof bleiben, wir aber wurden eingeladen abzuſteigen, und drängten uns nun, tief gebückt, längs einem, im Zickzack führenden labyrinthiſchen Gang durch die dicke Mauer, während der **Halifa** uns verſicherte, daß nur **Monastèr** eine ſolche heilſame Vorrichtung für vornehme Leute gewähre, die ſich verſpätet hätten, und wir in jeder andern Stadt keine Möglichkeit des Einlaſſes gefunden haben würden. Auch hier ward ich durch einen chriſtlichen Kaufmann, Herrn **Rosso**, wie immer, mit aller möglichen Gefälligkeit und Herzlichkeit empfangen, und genoß bald in einem hübſchen Stübchen eine mir ſehr nöthige Ruhe; denn der angreifende Marſch des vorigen Tages hatte mich mehr als gewöhnlich ermüdet.

Nachdem wir am Morgen für die hieſige Gegend ein höchſt luxuriöſes Frühſtück eingenommen hatten, begleitete uns unſer gütiger Wirth zu den Ueberreſten eines alten Hafens, der beſonders durch ſeltſam geformte Sandſteinfelſen, die iſolirt im Meer liegen, merkwürdig wird. Sie ſind, ohne daß man weiß, zu welchem Behuf, wie Bienenzellen, von einer Menge mühſam in den Stein gehauener Grotten und Gänge durchlöchert worden. Wir ſtiegen in einige dieſer Höhlen hinab, und fütterten unten die Fiſche, welche, gleich Mückenſchwärmen, zu Hunderten herbeikommend, den feuchten Cryſtallgrund ganz erfüllten. Und cryſtallhell war ohne Uebertreibung das Meer, der ſchönſte Ort zum Baden, den man ſich wünſchen konnte. Wir ſetzten ſogleich von hier, bei der größten Hitze, die wir noch empfunden hatten, unſern Marſch nach Susa fort, wo ſchon nach einer Stunde die fruchtbaren Gärten, Pflanzungen und Felder wieder einer öden Savanne längs der einförmig rauſchenden See Platz machten. Nur ganz in der Nähe von Susa, welches ebenfalls von hohen gezackten Mauern regelmäßig umkreiſt wird, und auch eben ſo reinlich und friſch geweißt als **Monastêr** erſcheint, zeigte ſich von Neuem beſſerer Anbau, und wieder ſchaukelten ſich im Winde die ſchönen Kronen der Palmen über uns, die den Hauptreiz der afrikaniſchen Gegenden ausmachen. Wir nahmen unſer Quartier bei Herrn **Manietto**, Conſul für 5 bis 6 verſchiedene Mächte, dem mich Herr von **Nyssen** empfohlen hatte, und ich brauche kaum mehr zu erwähnen, daß er in ſeiner Zuvorkommenheit in keiner Weiſe hinter allen Uebrigen zurückblieb. Von ſeinen vier angenehmen und hübſchen Töchtern begleitet, ſtieg ich noch denſelben Abend auf die Terraſſen ſeiner Wohnung, wo ich zwei Palmen fand, die, rundummauert, mitten durch das Haus emporſteigen, und während der Tageshitze oben ihren Schatten darüber ausbreiten. Das Meer ſchimmerte jetzt im ſchönſten Dunkelviolett, und die ſich bis zur **Cassba** ſanft erhebende, durch mehrere Minarets gezierte Stadt rief mir Algier's Andenken in vieler Hinſicht zurück. Die Aehnlichkeit ward in demſelben Augenblick noch durch einen von unten herauf klingenden franzöſiſchen Marſch vermehrt, den die Muſikbande des hier in Garniſon ſtehenden, europäiſch organiſirten Regiments zum Zapfenſtreich ſpielte; und in Gedanken ſchritt ich, von der Muſik getragen, mit Siebenmeilenſtiefeln von Ort zu Ort, meine ganze Reiſe wieder zurück, bis ich mich auf einem Lieblingsplätzchen meines Parkes ausruhte, das ich mit Geiſtern der Lebenden, nicht der Todten anfüllte, und erſt nach langer Zeit mit einem tiefen Heimwehſeufzer das wehmüthig ſüße Phantaſiebild wieder verſchwinden ließ.

Susa iſt, nach Falbe, das alte Adrumetum, über deſſen Lage man ſich ſo lange geſtritten hat, und welches der Dr. Shaw, nach einer, wie mir ſcheint, nicht richtig für ſeine Hypotheſe angewandten Berechnung der Märſche Cäſar's viel zu weit nach dem, noch zwanzig Miglien von hier entfernten Herkla verlegt. Die Ruinen Susa's, welche etwas höher als die jetzige Stadt, und in ganz geringer Entfernung von ihr, in einer Oelbaumpflanzung liegen, ſind zwar nicht zahlreich, aber dennoch merkwürdig; denn ſie beſtehen (außer einigen unbedeutenden Reſten von Ciſternen) aus zwei umgeſtürzten, ſo ungeheuern Mauerſtücken, daß man eher zwei vom Himmel gefallene Felſen, als Ueberreſte eines von Menſchen errichteten Gebäudes vor ſich zu ſehen glaubt, und kaum begreifen kann, wozu Mauern von ſolcher Dicke gedient haben mögen. Sie ſcheinen von carthagiſcher Bauart, ſind mit ſteinhartem Mastic zu einer einzigen Maſſe verbunden, und haben, beſonders das zunächſt der Straße liegende Stück, wohl 40 bis 50 Fuß im Durchmeſſer, nach allen Richtungen. In der Stadt ſelbſt findet man in einem ehemaligen, ſpaniſchen Kloſter, was ſpäter eine Moſchee wurde, und jetzt als Caſerne für die neuen Truppen dient, mehrere theils glatte, theils crenelirte Granitſäulen, von denen namentlich zwei die Spuren eines außerordentlichen Alterthums an ſich tragen, ſo daß es wohl möglich wäre, daß ſie ſich ſelbſt aus einer noch früheren als der carthaginienſiſchen Zeit herſchrieben. In einem andern Hauſe ſind alte Inſchriften eingemauert, die bereits bekannt gemacht wurden, und die ich folglich übergehe.

Während meines Aufenthalts in **Susa**, der einige Tage dauerte, in denen ich ſelten meine Stube verließ, erhielt ich eines Morgens den Beſuch eines deutſchen Rabbiners und Talmiſten, wie er ſich nannte, aus Jeruſalem. Es war einer der ſchönſten Männer, der ſich, weit reinlicher als gewöhnlich ſeines Gleichen gekleidet, in ſeinem violetten Talar, dem ſchönen braunen Bart, und den langen Locken, die unter dem Turban auf ſein weißes Geſicht herabfielen, vortrefflich ausnahm. Er ging blos deshalb nach Deutſchland, um daſelbſt einflußreiche Leute für ſein Lieblingsproject zu intereſſiren: in Jeruſalem eine Bildungsanſtalt für die verwahrloſte Iſraelitiſche Jugend zu gründen, an der auch Erwachſene Theil nehmen ſollten, deren Viele, wie er ſagte, mit jenen Kindern leider auf ein und derſelben Stufe ſtünden.

Ich hatte ein langes, religiöſes Geſpräch mit ihm, indem er viel feurigen Glauben und dennoch eben ſo viel Toleranz zeigte, ja ſelbſt zu meiner Verwunderung behauptete, es ſey gar nicht weſentlich, daß der Meſſias, den er und ſeine Glaubensgenoſſen erwarteten, nothwendig als ein Jude geboren werden müſſe, (wahrſcheinlich meinte er, es könnte auch ein getaufter Jude ſeyn, denn die Abſtammung von David kann er ihm doch unmöglich erlaſſen;) wenn er nur die Menſchen erlöſe und eine glücklichere Zeit herbeiführe, als die jetzige ſey, was das Chriſtenthum doch bisher nicht vermocht hätte. Dies aber könne nur der einzige Beweis für die Aechtheit des wahren Meſſias ſeyn. Wunder und dergleichen Dinge brauche er gar nicht zu thun, und die Welt könne im Uebrigen im alten Gleiſe bleiben.

Manche ſeiner Aeußerungen ſchienen mir originell. So ſagte er unter anderm: Eure Religion iſt zu bequem. Wenn Ihr den Spruch befolgt: Liebet alle Menſchen wie Euch ſelbſt und Sonntags in die Kirche geht, ſo habt Ihr weiter nichts zu thun. Dieſen Spruch hat Chriſtus nicht erfunden, denn er ſteht ſchon im Talmud, und iſt dort einem Prieſter des Tempels in den Mund gelegt, von dem Jemand verlangte, ihm die Quinteſſenz der Religion in einer einzigen Phraſe zu lehren. Auch wir alſo haben dieſe Vorſchrift, doch wie viel Gebete und Ceremonien legt unſre Religion uns noch außerdem von früh bis Abend auf! Dieſer Zwang iſt aber gut und nöthig, denn ſo können wir Gott nie vergeſſen, und müſſen fortwährend über uns ſelbſt wachen. Das iſt der Nutzen des obligaten, ſtets wiederkehrenden Gebets.

Glaube, äußerte er ein andresmal, iſt vor Allem nöthig. Wie vieles würde ich im Teſtament und unſern andern heiligen Büchern für unnütze Wiederholung, ja für albern und widerſinnig halten, wenn ich nicht überzeugt wäre, daß wir gar nicht fähig ſind, ſie zu verſtehen, und klar zu würdigen. Ich ſage mir, dieſe Schriften ſind entweder heilig und von Gott, oder ſind ſie es nicht und nur Menſchenwerk. Sind ſie dies letztere, ſo hört meine ganze Religion auf, ſind ſie aber göttlich, ſo muß ein mir unbekannter Grund und Sinn in Allem, auch in dem, was meine Fähigkeiten nicht faſſen können, vorhanden ſeyn. Eins verwerfen und das Andre aufnehmen darf ich nicht, denn der Menſch darf an Gottes Wort nicht mäkeln.

Ein braver, lieber Mann, ſchloß er, einer Ihrer Miſſionaire, den ich in Sfax antraf, wo er den größten Theil des Tages im Thorwege ſeines Hauſes ſitzend, mit Bibeln handelte, hatte mich neulich an das Ufer des Meeres beſtellt, um mich dort zum Chriſten zu bekehren; und wir haben lange dort geſeſſen, und viel Schönes beſprochen, aber er konnte mir doch die Fragen, die ich ihm ſtellte, nicht genügend beantworten, und zuletzt glaube ich, verſtanden wir uns Beide nicht mehr recht.

Dieſe naive Definirung eines jeden Religionsſtreites gefiel mir ungemein; ich bewunderte aber nichts deſto weniger den heiligen Eifer und die Kühnheit unſres rüſtigen jungen Streiters, der ſelbſt die Chefs im Lager des alten, wohlbekannten Feindes ſich jetzt zum Zweikampf, Mann gegen Mann, herausholt.

Seinem Wunſche gemäß, gab ich dem ſchönen Rabbiner ein Empfehlungsſchreiben an die mächtige und alles Gute gern fördernde Familie Rothſchild mit, und ich hoffe mit Zuverſicht, wenn ich in Jahr und Tag ſelbſt meine Pilgerſchaft nach Jeruſalem vollführe, dort die heilſame Bildungsanſtalt der Juden bereits im beſten Flor zu finden. Rothſchild darf nicht hinter Ibrahim zurückbleiben, der den chriſtlichen Pfaffen zu Jeruſalem erlaubt hat, die vermauerten Fenſter ihrer Kirche wieder zu öffnen. Dies wenigſtens iſt unbeſtreitbare Aufklärung.

Meinen Rückweg nach Sfax nahm ich wieder über Monastér, wo ich beim Scheine des Mondes und dreier Laternen, einen mir noch unbekannten Felſen im Meer erkletterte, und die Grotte beſuchte, in der Herr **Maniotto**, als damaliger Pachter der Thunfiſcherei, dem Grafen Philippi, während dem Fang dieſer Fiſche, ein ſplendides Banquet gab.

Ich bedauerte ſehr, ſelbſt nur um wenige Wochen zu ſpät für dieſes Schauſpiel hierher gekommen zu ſeyn. Es ſind drei Orte im Königreich, wo der Thunfang ſtatt findet, am **Cap Zebib**, am **Cap bon**, und in **Monastèr**, und die Auslagen dafür, incluſive des Pachtgeldes, betragen jährlich an **300,000** Piaſter. Der Gewinn ſoll zuweilen bedeutend, im Ganzen aber ſehr precair ſeyn. Sonderbar iſt der Inſtinct dieſer Fiſche, welche alljährlich regelmäßig aus dem Ocean in die Säulen des Herkules einlaufen, und an den Küſten Afrika's hin, die ganze Runde des mittelländiſchen Meeres machen, bis ſie, nach ſchwerem Verluſt, am Eingangspuncte anlangen. Die Art ſie zu fangen, hat auch manches Eigenthümliche. Eine geflochtene Querwand im ſeichten Meere, die ihren bekannten Cours durchſchneidet, zwingt ſie ihr entlang zu ſteuern, bis ſie in mehrere Kammern gerathen, aus denen ſie den Ausgang nicht zu finden verſtehen. Dort überläßt man ſie der Unruhe, bis man eine gehörige Anzahl zuſammen hat, worauf ein größerer Raum, der mit den Uebrigen in Verbindung ſteht, und ominös die Todtenkammer genannt wird, vermöge einer aufgezognen Thüre geöffnet wird. Sobald der vorderſte der zuſammengedrängten Fiſche durch dieſe Thüre ſchwimmt, eilen ihm alle andern augenblicklich nach. Zuweilen aber hat der Anführer in übler Ahnung keine Luſt dazu, und dann muß ſich einer der Arbeiter nackt ausziehen, untertauchen, und in der Tiefe ſelbſt vorſchwimmen, worauf die Fiſche, ihn für ihres Gleichen haltend, nie fehlen, ſeinem Beiſpiel zu folgen.

Sind ſo viel Schlachtopfer in der Todtenkammer, als man auf einmal bewältigen kann, ſo wird die Thüre wieder zugeſchloſſen, und ein auf dem

Grunde befindliches leinenes Tuch an Stricken langſam in die Höhe gezogen, welches endlich die Fiſche ans Tageslicht bringt, wo man ſie dann mit Muße tödtet. Dies geht jedoch nicht immer ohne ernſtlichen Kampf ab, da die Ungeheuer zuweilen bis an 10 Fuß Länge haben, und gegen 8 Centner wiegen. Ströme von Fiſchblut fließen dann — „ein Schlachten iſt's, nicht eine Schlacht zu nennen!“ Man ſagt, daß nichts an dieſem Fiſch unbrauchbar bleibe, und ſelbſt die Knochen zuletzt noch zu einem guten Brennmaterial dienen.

Von Monastèr aus nahm ich einen andern Weg, der mich in drei Tagen durch eine monotone, ſteinige und kahle Wüſte, zuweilen durch lange krüppliche Oelwälder, die dem Gouverneur gehören, was ihren ſchlechten Zuſtand hinlänglich erklärt, nach Sfax zurückbrachte. Die erſte Nacht ſchliefen wir im Bivouak, bei Xurseff, wo wir von den Ruinen Sursura's wenig entdecken konnten. Am andern Tage frühſtückten wir um die Mittagszeit, bei 30 Grad Reaumür, in der Sonne, auf dem unbeſchatteten Erdboden ſitzend, der ſo heiß geworden war, daß man, ohne den Teppich es kaum hätte darauf aushalten können. Am dritten Tage betrank ſich mein eleganter Hamba vermöge ſechs Flaſchen, etwas verdorbenen Weines, den wir ihm überlaſſen hatten, ſo nachdrücklich, daß wir faſt verzweifelten, ihn lebendig nach Hauſe zu bringen. Seine Taktik dabei war exemplariſch. Er jagte mit ſeinem vortefflichen Pferde ſo lange voraus und davon, bis er herunterfiel, wo er, nie den langen Zügel fahren laſſend, ſogleich unten entſchlief. Drei⸗ oder viermal fanden wir ihn in dieſer Poſition, und kaum hatte man ihn erweckt, und ihm wieder aufs Pferd geholfen (das ſich zuletzt auch ganz unbefangen neben ihn hinlegte), ſo begann daſſelbe Manöver von Neuem.

Gewöhnlich hält man die Beduinen für äußerſt mäßig. Sie mögen es ſeyn, wenn ſie nichts haben; aber meiner Erfahrung nach giebt es weder größere Säufer, noch salva venia Freſſer, als dieſe Leute, wenn es ihnen nichts koſtet. Die

Menge der Speiſen aller Art, welche meine Suite und Dienerſchaft auf dieſer Reiſe täglich und nächtlich verzehrt hat, überſteigt in der That Alles, was ich bisher für möglich gehalten habe, und ich hätte in dieſer Hinſicht meine Geſellſchaft in Europa mit Erfolg für Geld ſehen laſſen können.

Auf dieſer ganzen Tour trank ich ſelbſt durchaus nichts als Milch mit Waſſer, und befand mich ſehr wohl dabei, ohngeachtet ich ſtets während der größten Tageshitze ritt, und bei Nacht im Freien ſchlief. Meine beiden Gefährten hielten es etwas weniger gut aus, doch wurde keiner förmlich krank, und die Ruhe in Sfax, wo es nur wenig Flöhe und keine einzige Mücke zu geben ſcheint, reſtaurirte ſie bald vollſtändig.

Ich fand bei meinem merkwürdigen Original von Wirth, außer einer köſtlichen Sendung europäiſchen Bieres und italiäniſchen Aleatico, die er mir übrigens nicht wohlfeil anrechnete, neue Amrha's des Paſcha, an die Gouverneure aller

Provinzen, die ich auf meiner Reiſe möglicherweiſe berühren konnte; noch verſtärkt durch Extrabefehle des Miniſters: mir Pferde, Cameele, Eskorten, Zelte, Waſſerſchläuche, kurz Alles, was ich nur verlangen würde, reichlich und ohne Säumen zu liefern, in jeder Hinſicht meinen geäußerten Wünſchen zu entſprechen und mich mit außergewöhnlicher Rückſicht zu empfangen. Der holländiſche Generalconſul, durch deſſen Entremiſe mir die Amrha's zugeſendet wurden, ſchrieb mir: er ſey 63 Jahr in Tunis, aber noch nie und ohne Ausnahme habe er für einen Fremden das thun ſehen, was der Bey für mich thäte; und ich muß ſagen, ich ſelbſt war von einer ſo noblen und grandioſen Gaſtfreundſchaft eben ſo überraſcht, als ich mich Seiner Hoheit dafür dankbar und verpflichtet fühlte.

Da ich nicht alle der mir überſchickten Amrha's gebrauchte, ſo wird es Sie vielleicht intereſſiren, einen davon, den ich mir aufgehoben, hier im Original, mit der Ueberſetzung zu leſen, und Sie

الحمد لله وصلى الله على سيدنا محمد وعلى آله وصحبه وسلم

ـــحفظكم الله [illegible] الحكم [illegible] المدالة والحاجة [illegible] نعلمكم ما [illegible]
قائد جربة وكافة الجمع من سلام عليكم ورحمة الله وبعد
فالقادم ليكم البحري من صبانس القونصو الجنرال [illegible]
في السابقة الأمر ذكر وما جربة في العرب بتصرف ابن سباع
فليكن [illegible] بالعمل أنتم فأخذوه [illegible] وتذكر موته [illegible]
وأما بينه [illegible] معلومه وتوجهوه في الجبل لغدس [illegible]
[illegible] وعلى كهذا العمل من عليه حلالا والسلام والمغفرة [illegible]
مصطفى باشا باي وبه [illegible]
الى [illegible]

werden gleich ſehen, wenn Sie ihn mit dem Erſten vergleichen, daß mein Anſehn ſeitdem bei Hofe bedeutend gewachſen war.

(Hierher gehört der beigefügte, genau nach dem Original abgedruckte Amrha.)

Ueberſetzung.

„Gott Lob!

und möge Gott unſern Herrn Muhammed, ſeine Familie und Freunde ſegnen.

Den großmüthigen und erhabnen, unſern Söhnen **Soliman Ben Hayad**, Gouverneur der Stadt von **Dscherbi**, und allen andern Chefs, die dort ſind.

Friede ſey mit Euch und die Barmherzigkeit Gottes. Es wird vom Meer aus zu Euch gelangen der ꝛc. ꝛc., in der Abſicht, **Dscherbi** zu ſehen, und die Antiquitäten alter Nationen, die ſich in der Gegend finden möchten. Ich empfehle Euch, ihn ſehr gut zu empfangen, ihm Ehrfurcht und Reſpekt mehr als gewöhnlich zu bezeigen, wie es ſeinem hohen Range zukommt.

Ihr werdet dann dafür ſorgen, ihn nach Gäbbes zu bringen, hochgeehrt, reſpectirt und geſchätzt.

Und dieſen Befehl ſollt Ihr genau ausführen, ohne in der kleinſten Sache dagegen zu handeln.

Unſer Gruß von dem Armen vor Gott, Mustapha Pascha Bey, den Gott leiten möge. Amen.

Den 14. des Monaths Rabih, des erſten und erhabnen, *) im Jahr 1251."

Der Cäid kam ſogleich, nachdem er den ihn betreffenden Amrha erhalten, in pontificalibus zu mir, um mich zu bewillkommen, und mir Alles anzubieten, was in ſeinen Kräften ſtünde; bei Erwiederung ſeines Beſuchs beſchenkte er mich ſogar mit einer ſchönen Pfeife, die ich ſpäter durch ein engliſches Fernrohr erwiederte. Der Vater des Cäid von Sfax iſt der reiche Dschelluli in Tunis, den man auf drei Millionen Piaſter ſchätzt, und daher ein großer Herr. Auch fand ich ſeines Sohnes Haus, die Livreen ſeiner Leute, wie ſeine tägliche Bewirthung, für die hieſige Welt in einem ſehr faſhionablen Styl gehalten. Meine Häuslichkeit hatte ſich außerdem durch ſeine Güte um zwei niedliche Gazellen und einen zahmen weißen Geier vermehrt, die mit Diana, welche mich ebenfalls durchaus nicht verlaſſen wollte, oft ärger als ein Dutzend unartiger Kinder im Hauſe wirthſchafteten, uns aber während der Ruhewoche, die wir hier zubrachten, viel Unterhaltung gewährten.

---

*) Durch die Geburt des Propheten.

Mein Plan war, nach der Inſel **Dscherbi** hinab zu Waſſer zu gehen, von da nach **Gäbbes**, über den Pharomiſchen See, **Nefta**, **Gaffsa**, **Feriana**, **Kassarin**, **Spétla**, nach **Keff**, und von hier wieder nach Tunis zurückzukehren. Unruhen jedoch, die in jenen Gegenden ausgebrochen waren, zwangen mich den erſten Theil dieſer Reiſe bis **Nefta** aufzugeben, wozu ich mich um ſo leichter entſchloß, da meine Zeit immer knapper wurde, und weder in **Dscherbi** noch **Gäbbes** und **Nefta**, Alterthümer von irgend einigem Belang ſich befinden, der lybiſche See aber aus nichts als aus einer unabſehbaren Strecke theils trocknen, theils naſſen Triebſandes beſteht, in dem die Wege der Caravanen durch eingelaſſne Palmſtämme bezeichnet ſind, was dieſem Sandmeer im Arabiſchen den Namen „des Sees der Marken“ gegeben hat. Mehrere Inſeln feſten Bodens in demſelben ſind mit Palmenwäldchen bedeckt, deren Urſprung die Eingebornen der Invaſion einer ägyptiſchen Armee, in den älteſten Zeiten, zuſchreiben, deren auch Herodot gedenkt. Die Soldaten nämlich hätten hier gelagert, behaupten die Araber, und von den Dattelkernen, die ſie während ihrer Mahlzeit von ſich geworfen, ſeyen dieſe Palmenwälder entſtanden.

Ehe ich abreiste, ward noch eine große Parforcejagd auf Gazellen, Wölfe, Füchſe, oder Haaſen, was vorkommen würde, mit Windhunden arrangirt. Da man jetzt nur in den Morgenſtunden jagen kann, ſo brachten wir Alle die Nacht, ohne uns auszuziehen, im Landhauſe des

Cäid außerhalb der Stadt, nur auf eine Ottomane gelagert, zu, um bereit zu ſeyn, mit dem Schlage halb drei Uhr zu Pferde zu ſteigen. Noch im Dunkeln, abgerechnet ein ſchwaches Sternenlicht, ritten wir über zwei weite Kirchhöfe, und kurz vor Sonnenaufgang erreichten wir den Ort des Rendezvous, eine unabſehbare, mit wenig Geſtrüpp bewachſene Plaine am Meer, deſſen Nähe die Gazellen lieben. Nach einer halben Stunde entdeckten bereits die uns begleitenden Araber einen Trupp dieſer Thiere, in einer Entfernung, wohin für uns nur ein Perſpectiv gereicht haben würde. Man machte ſogleich die nöthigen Dispoſitionen, und jeder nahm die ihm vorgeſchriebene Richtung, um den Feind zu umgehen und nach und nach einzukreiſen. Iſt dies geſchehen, ſo reitet man im vollen Lauf von allen Seiten auf das Wild zu, bis eins davon verſprengt wird, auf welches dann die Hunde losgelaſſen werden. Unglücklicherweiſe detaſchirten ſich heute zwei der Thiere vom Trupp, die Hunde, welche überhaupt in dieſer Jahreszeit nicht gut laufen, theilten ſich, und ohngeachtet die Reiter ihr Möglichſtes thaten, entkamen beide Gazellen ihren Verfolgern. Doch war ich völlig zufrieden, ſie ſo nahe in der ganzen Grazie ihres windſchnellen Laufes geſehen zu haben. Ein kleines, junges Thier ward zuletzt auch noch geſchoſſen, und mir dadurch Gelegenheit gegeben, den Braten zu koſten, den ich ungemein vortrefflich fand. Das Fleiſch iſt weich und zart wie das unſrer Friſchlinge, und hält im Geſchmack das Mittel zwiſchen dem Iſard der Pyrenäen und unſerm Reh.

Die Gazellenjagd iſt für die Pferde außerordentlich angreifend, und da man hier keinen Begriff davon hat, ſie zu trainiren, ſondern die meiſten ihrer Beſitzer ſie oft vier Wochen ſtehen laſſen, und dann plötzlich angeſtrengte Arbeit von ihnen verlangen ſo fallen ſie auch nicht ſelten todt auf dieſen Jagden nieder. Das Pferd meines Secretairs ſtürzte heute auf dieſe Weiſe Hals über Kopf einen Hügel hinab, und konnte eine Viertelſtunde lang nicht wieder zu Athem kommen. Sonderbar iſt es, daß die Araber, wenn ſie Waſſer finden, ihren Pferden unbedenklich, und unmittelbar nach dem Lauf, ehe ſie ſich im Geringſten erholt haben, zu Saufen geben. Sie behaupten ſogar, daß in ſolchem Falle nie üble Folgen von der heftigſten Erhitzung entſtehen, wohl aber, wenn die Pferde, ohne getrunken zu haben, nach Haus gehen müſſen. Zu bemerken iſt dabei jedoch, daß alles Waſſer hier ſtets halbwarm iſt. Dieſe Temperatur mag den Pferden heilſam ſeyn, aber für die Menſchen, und namentlich die anders gewöhnten Europäer iſt es eine große Plage.

In ganz Sfax gibt es keinen einzigen Keller! und kein andres Mittel, ein Getränk etwas zu erfriſchen, als es in den Grund der Hauscisterne hinabzulaſſen, aber da auch hier das Waſſer nie kalt, ſondern höchſtens nur etwas kühl wird, ſo hilft es wenig, und man löſcht ſeinen Durſt immer nur unvollkommen, was zuletzt zu einer wahren Qual wird. Oft hätte ich für einen

saur

BIBLIOTHEK DER DTSCH. LITERATUR 3-598-52254-1
PÜCKLER-MUSKAU,A.VON FN. 09345/016

Geſanges ſehr decent waren, kann man ſich denken. Die ganze Gruppe der Akteurs und Zuſchauer bot aber ein charakteriſtiſches Gemälde dar. In der einen Ecke der Stube ſaß ich, im Schlafrock und Pantoffeln, mit einer vier Ellen langen Pfeife im Munde, an einem runden Tiſch, auf welchem Thee und zwei Wachslichter ſtanden. Mir gegenüber hatten, in kühler, mauriſcher Tracht, d. h. Leinwandjacke und Pantalons, der Oberſt und mein Secretair Platz genommen, und neben ihnen lag auf einem Wollſack in Hemdeärmeln, Fiſcherhoſen und groben Schuhen unſer Wirth ausgeſtreckt. Jetzt kamen die beiden Muſiker, in goldgeſtickten Jacken und bloßen Füßen mit rothen Pantoffeln, Jeder ſein linkes Bein ſorgſam auf den Schenkel des rechten gelegt. Weiterhin huckten zwei malteſiſche Diener, gegen die Mauer gelehnt; und dies, nebſt zwei offen ſtehenden Thüren bildete die erſte Hälfte des Kreiſes. Auf der andern Seite ſaßen neben mir fünf Honoratioren der Stadt, die in ihrem weißen, europäiſchen Pflanzercoſtüme, wie die Geiſter der Baſtei angezogen, wenig von der Wand abſtachen, während ſich dagegen an der vierten Mauer drei halbnackte Neger, in verſchiedenen Stellungen, ſilhouettenartig fixirt hatten, und mit ihren langen Schatten, die kaum von ihnen ſelbſt zu unterſcheiden waren, grotesk und ſchroff genug auf ihrem Hintergrund abzeichneten. Bewegungslos richteten die Zuſchauer ihre Blicke auf das, in der freigelaſſenen Mitte der Stube tanzende Pſeudomädchen, das in jeder Hand einen bunten Shawl hielt, in ſchwarz und rothe Seide gekleidet war, und bald wie ein Quirl in dem weiten Zimmer umherfuhr, bald ſtill ſtehend, nur den ganzen Körper oder einzelne Theile deſſelben in lasciven Zuckungen bewegte, was die Muſik immer ſehr ausdrucksvoll accompagnirte. Zuweilen unterbrach ein lautes Lachen oder ein unwillkührlicher Beifallsruf die Harmonie, und zauberbeſchwöreriſche, bläuliche Dampfwolken zogen ſich, fortwährend vom Boden aufſteigend, kräuſelnd über unſern Häuptern zuſammen.

Hier ſind einige wörtliche Ueberſetzungen der unzuſammenhängenden dithyrambiſchen Poeſien, welche der Verzückte ſang, und ich bedaure nur, daß das leidige Decorum unſerer zimperlichen Sitten mich zwingt, bei Weitem das Beſte und Kräftigſte wegzulaſſen — aber zärtlicher kann Siegwart ſelbſt nicht ſeyn, als Folgendes Einer ſingt:

„Im ganzen Lauf meines Lebens war nur ein Augenblick glücklich — der als die Liebe mir nahe war! Seit dies Feuer verlöſcht iſt, hat das Leben keinen Reiz mehr für mich; und ich wünſche nur, daß meine Aſche bald die Winde entführen mögen!“

Ferner:

„Als die Sonne feurig und ſtrahlend aufging, ſah ich im Thal ein Mädchen, ſchöner als ſie. Ich rief ſie mit Inbrunſt, aber ſie floh. Da gerann alles Blut in meinen Adern. Den Morgen, den Abend, und wieder den Morgen ſtand ich noch immer bewegungslos da, nur ihr Bild vor meinen Augen. Keine Freude naht mir ſeitdem mehr!“

Etwas weniger ſentimental iſt Folgendes:

„O himmliſches Mädchen, Huri der Seligen! Mit Wuth biß ich in deine Corallenlippen, und ſaugte dein Blut, bis ein Tropfen deſſelben dein Kopfkiſſen röthete. Da ſchlang ich meine Arme um dich, drückte dich wild an meinen Buſen — und von unertragbarem Entzücken, wie vom Blitz getroffen, ſank ich beſinnungslos in Ohnmacht hin. O welch ein Genuß, der im Augenblick nicht nur den Körper, ſondern ſelbſt die Seele getödtet zu haben ſchien!“

Ob unſern europäiſchen Schönen dieſe arabiſche Weiſe, die Cour zu machen, wohl behagen möchte? Ich werde kein ſolcher Thor ſeyn, dieſe Frage zu beantworten.

Ende des vierten Theils.

Semilaſſo in Afrika.

(Semilaſſos vorletzter Weltgang. II. Th. 5te Abth.)

Semilasso

in

Afrika.

Fünfter Theil.

Land der Beduinen.

Die alten Städte Suſetula, Colonia Scillitana, Hydrah,
Thugga, Sicca Veneria u. ſ. w. Tunis; Schluß.

Aus den Papieren des Verſtorbenen.

Hiezu die Abbildungen:

1) Anſicht von Tunis. 2) Villa des engliſchen Conſuls.
3) Semilaſſo im Reiſekleid.

Mit Königl. Württemb. Privilegium.

Stuttgart.
Hallberger'ſche Verlagshandlung.
1836.

Universitäts- · München · Bibliothek

Inhalts-Verzeichniſs
zum
fünften Theil.

Fortſetzung
des den vierten Band füllenden Briefes.

Seite 1.

Erdfälle durch unterirdiſche Quellen. El Dschemm. Geſundheit des Königs von Preußen mit Palmenwein getrunken. Die grüne Fliege als chirurgiſches Inſtrument. Tribut an die Bienen. Heuſchrecke mit Geſchrei eines großen Waldvogels. Gaſtmahl wie zu den Zeiten der Bibel. Bratkunſt der hieſigen Frauen. Ein Stein von El Dschemm, als Schutzmittel gegen Scorpione. Mit Wolken ſpielende, organiſch bildende Kraft. Belauſchte häusliche Freude. Splendides

Diner. Empfehlung der beſten Gerichte mit dem Stock. Einfache Briefadreſſe. Converſationscomplimente der Araber. Graziöſes Prügeln: Troſt für den Geprügelten. Der Mergadyl. Parfümirtes Trinkwaſſer. Ruinen, angeblich von Aquae regiae. Armuth der hieſigen Natur an edler Ausbeute. Höhlenartige Schwefelbäder, ähnlich den „Stuffe“ neben der Hundsgrotte bei Neapel. Arabiſche Manier, zur Ader zu zu laſſen. Herzbrechendes Geſchrei und Bildungsfähigkeit der Eſel. Nachtbeſuch. Samiel in Truzsa. Ulad Sendessen, elegantes Duar. Muhammed di Sboy, der ſchönſte Mann auf Erden, ſeit ſeinem dreizehnten Lebensjahr verheirathet. Patriarchaliſche Nachtfeier. Die kleine Judenſchule. Der dreizehnjährige Bubaker auf Freiersfüßen. Spuren antiker Ruinen. Uebungen in der Entbehrungskunſt. Große alte Stadtruinen. Antiker Aquäduct, zugleich als Brücke dienend. Alterthümer von Cassarin. Illumination der Duars zu Ehren der Raubthiere. Schwatzhaftigkeit der Beduinen. Rückzug nach Tunis. Falſcher Allarm. Nichtswürdige Begleitung. Fruchtbarkeit des Bodens an den Ufern des Derb. Berittenes Begräbniß. Smella von Schar. Luxus im Zelt des Cäïd. Sonderbare

Trauerceremonien wegen des verſtorbenen Scheichs. Die Kuchenreuterſchen Piſtolen. Der Sächſiſche Königſtein im Tuneſiſchen Gebiet. Hydrah. Der chevalereske Juſſuf vor dem Kriegsgericht zu Bone. Mangelhafte Kriegsfertigkeit der Beduinen. Herzhaft-aufrichtige Recherche über den Muth. Aecht beduiniſches Nachtlager. Wiedererlangung geſtohlener Sachen. Maleriſche Ueberreſte einer alten umfangreichen Stadt, belebt durch eine Caravane von mehr als 400 Cameelen. Ruinenreiche Ebene. Spuren eines uralten Alaunwerks. Ain Bänim, das größte Duar im Königreich. Schön gebautes Häuſerdorf. Beſuch der Trümmer von Sanfur. Quackſalber unter den Beduinen. Der Eſel als pivot und spiritus rector einer lebendigen Dreſchmaſchine. Captatio benevolentiae mit dem Stock. Pflege und Anſtrengung der hieſigen Pferde. Seltſam gezackte Bergcoloſſe. Große Cäiden — kleine Granden. Sechzehn Jahr alter Vater eines vierjährigen Sohnes. Sidi Omar, der kleine Amor. Deſpotie der hieſigen Regierung im Kleinen. Vorzügliches Bad. Neueſte Induſtrie im Flicken. Das ohne Urſach faſt todt geprügelte Glückskind. Denkmale der Vorzeit in und um Keff. Zuverläßige Ehrlichkeit eines ſchlechtbeſoldeten Neapolitaniſchen Dieners. Fortſetzung der Rückreiſe nach Tunis. Gutes fünfunddreißig Jahr altes Pferd. Zahlreiche Ruinen im Thale Kryp. Beduinenlager am Rande der alten verfallenen Stadt Sidi Abdraba. Beachtenswerthe Ruinen von Thugga. Der Scorpion im Adlerei; ein Zaubermährchen. Tubersok's — Gott Lob! — unbedeutende Ruinen. Endlich wieder ein europäiſches Déjeuner. Großartige Umgebung der Ueberreſte von Tunga. Gothiſche Kirche in Testur. Bivouacmahlzeit unter Donner und Blitz. Truppenlager des Erbprinzen Sidi Hammed Bey. Luſtſchloß Mornagia. Drei Italiäniſche Renegaten. Freundſchaftliche Entgegenkunft Don Gregorio's. Dankbare Erinnerung an den edlen Oberſt von Szczepanowsky. Allgemeine Anmerkungen. Frommer Wunſch und gutgemeinte Rathſchläge für einen Reiſenachfolger.

Reiſejournal.

Seite 207.

Audienz beim Bey von Tunis. Verſprechen deſſelben: in ſeinem Lande die alten Trümmer zu erhalten. Sir Thomas Reade. Liſte der Arabiſchen Manuſcripte in ſeiner Bibliothek. Captain Codrington. Alter Maure von 108 Jahren. Züge der Herzenserhabenheit des verſtorbenen Bey. Großer Credit des Engliſchen Conſuls bei ihm. Converſation über Napoleon. Zweckmäßige Erziehung der reſpektablen Engliſchen Jugend. Aufenthalt in Herrn von Nyſſens Villa. Die Idylle nach der Epopoe. Herr Humbert, Verfaſſer der Cantate: Les chapeaux à cornes. Fragment ſeines Lebenslaufs. Empörende Demüthigung eines franzöſiſchen Offiziers in Algier zur Zeit Louis XVI. Tuneſiſche Kleinſtädterei. Naivität eines kleinen Conſulardeſpoten. Chemiſche Scheidung der Conſular-Geſellſchaft. Herr Eſſer und Madame Bauch. Das arme Krokodil. Zwei Mord- und eine Schiffbruchsgeſchichte. Bekanntſchaft mit Herrn Honnegger. Eine griechiſche und eine jüdiſche Hochzeit. Semilaſſo denkt an den Tod. Das Chamäleon am Braga. Schwärmerei im Traume.

Außergewöhnliches.

Seite 298.

Hautſchauerndes Schreiben vom Arzte des Semilaſſo. Sein Verſchwinden. Seine Verlaſſenſchaft. Urſache des Vacatſcheins. Die betrübteſte Stadt. Requiſition an den Herrn Aſſeſſor Seidel: das Sostrum zu beſchaffen. Begebenheiten, welche Semilaſſo's unerwartetes Scheiden herbeigeführt. Herr Takakio. Le cuisinier-faiseur. Calamität von Tunis. Diner für den Conſul N. N. Ein furchtbares Ungeheuer. Keine Rettung. Ein hitziges Fieber ergreift Semilaſſo. Delirium. Phyſiſche Erholung. Unterirdiſcher Gang zum Hammam-lief. Verſchwinden im Berge. Nachſchrift der q. s. unſchuldigen T. G. Klagen über Semilaſſo's Verluſt bei den ſchönſten Ausſichten. Die verehrten Gelben. Alles gut — Ende gut.

Fortsetzung des Briefes an Herrn Leopold Schefer in Muskau.

Da ich mich ſchon ſeit einigen Tagen unwohl fühlte, denn der Aufenthalt in den Städten und die Ruhe bekommt mir einmal nicht, mochte ich um ſo weniger die zweite Abtheilung meiner Reiſe ins Innere, in das ächte Beduinenland, nach **Gafsa**, **Kassarin** und **Keff**, noch länger aufſchieben, und machte mich daher, nachdem ich von allen meinen **Sfaxer** Freunden, von denen ich ſo manche Artigkeit genoſſen, Abſchied genommen, am 1. Auguſt mit Tages Anbruch auf den Weg. Aus Mangel an Raſtplätzen und Waſſer auf der geraden Straße ſah ich mich genöthigt, von Neuem über Keruan zu gehen, und es war wohl ein ſeltſames Zuſammentreffen, daß wir, genau an derſelben Stelle, wo bei unſerer Herkunft der Wagen zerbrach, dieſen abermals im Sande liegen fanden, denn weder in Sfax noch Susa war es möglich geweſen ein neues Rad machen zu laſſen, und die frühere Reparatur hatte nicht länger ausgehalten. Ich mußte wieder Herrn J.... mit dem Dragoman zurücklaſſen, ſchickte einen Araber der Escorte an den Cäid um Mauleſel zum Transport der Effecten zu holen, und ritt dann mit den Uebrigen weiter. Wir ſchlugen diesmal eine andere, etwas weniger öde Straße als die erſte ein, die wir an mehreren Orten durch weite und tiefe Erdfälle unterbrochen fanden. Sie gaben eine gute Vorſtellung von den Verheerungen eines Erdbebens, ſchienen aber nur durch unterirdiſche Quellen verurſacht zu ſeyn, welche hier ſehr häufig ſind, ohne doch irgendwo zu Tage zu kommen. Während wir die Abgründe auf Umwegen umritten, trafen wir auf einen Trupp Gazellen, die ſo wenig ſcheu waren, daß ſie uns ganz nahe heranzukommen geſtatteten. Ich ließ eine davon einige Zeit durch Muſtapha verfolgen, ohne ſie zum ſchnellen Lauf bringen zu können. Als wüßte ſie, daß keine Gefahr vorhanden wäre und wir ſie blos zu betrachten wünſchten, galoppirte ſie ganz ruhig immer dicht vor meines Dieners Pferde her und rund um uns herum, bis ſie auf der andern Seite ſich wieder mit dem verlaſſenen Trupp vereinigte. Man kann nichts Gracieuſeres ſehen, als dieſe niedlichen Geſchöpfe in der Freiheit, welche zu tödten in der That als eine Grauſamkeit erſcheinen würde, wenn ihr Braten nicht allzu köſtlich wäre. Doch konnte ich es diesmal nicht übers Herz bringen meine Piſtolen zu gebrauchen, ein ſo bequemes Ziel das harmloſe Thierchen mir auch mehrmals darbot.

Erſt um neun Uhr Abends erreichten wir El Dschemm, und da die Sachen nicht nachkamen, es in den dortigen Hütten aber vor Hitze und Flöhen nicht auszuhalten iſt, mußte ich, trotz meines ſehr geſteigerten Uebelbefindens, unter einem Oelbaume die Nacht, blos auf einen Teppich gelagert, zubringen. Der Thau war ſo ſtark, daß am Morgen das Waſſer von meinem Mantel herabträufelte. Als jedoch nach Sonnenaufgang die Packeſel endlich erſchienen, ſtellte mich die Ruhe unter dem Zelte, Cuscussu in Glühwein, und Camillenthee, durch ununterbrochene ſtarke Transſpiration, während des Tages ziemlich wieder her. Die Temperatur in meinem Zelte war zu dieſem Zweck ſehr günſtig, denn der auf dem Tiſch liegende Thermometer zeigte fortwährend 29 Grad.

Am nächſten Morgen nach dieſer nöthigen Raſt begaben wir uns noch in der Dämmerung in das Amphitheater, und brachten in demſelben Moment, als die Sonne aufging, mit friſchem Palmwein unſerem Könige zu ſeinem Geburtstag ein herzliches Lebehoch. So Viele, und an ſo unzähligen

Orten, an dieſem Tage des edlen Herrſchers auch mit Liebe gedenken mögen, vielleicht war es doch das erſtemal, daß hier unter Afrika's wolkenloſem Himmel, in Mitte der erhabenſten Ueberreſte, die, außer Aegypten, das Alterthum in dieſem Welttheile zurückgelaſſen hat, ein Vivat für Ihn gen Himmel ſtieg. Alle Araber, die uns gefolgt waren, mußten in den dreimaligen Ruf mit einſtimmen, und wir machten ihnen leicht begreiflich, daß wir mit dieſer Ceremonie einen Wunſch für das Wohl unſeres Sultans verbänden. Ein kleines Geſchenk vermehrte noch ihren Eifer, und impoſant hallte aus den ehrwürdigen Mauern ein mehrfaches Echo unſere Segenswünſche wieder.

Die übrige Tageszeit brachte ich, trotz der ungeheuren Hitze, doch ſehr leidlich unter einem dichten und noch überdies mit Matten behangenen Feigenbaume zu, denn im Zelte konnte ich heute nicht bleiben, weil ich im geſunden Zuſtande 29 bis 30 Grad im Schatten ohne alle Luft weit unerträglicher fand als ſelbſt 60 unmittelbar unter der Sonne. Denn dort kühlt immer mehr oder weniger ein ſchwacher Windzug, und ſelbſt das alle Muskelfibern ſtärkende Licht balancirt gewiſſermaßen die ſchwächende Wirkung der Hitze. Eine beſondere Unannehmlichkeit unſeres Bivouaks beſtand in der Nähe großer Cactushecken, von denen wir zwar die vortrefflichſten, eben reif gewordenen Feigen pflückten, die aber zugleich ihre faſt giftigen haarfeinen Stacheln auf den Fittigen des Windes überall umherſendeten. Alle Augenblicke fühlte man davon kleine Stückchen in der Haut, die ſehr ſchmerzhaft incommodirten, bis man ſie aufgefunden und mit einer pincette epilatoire wieder herausgezogen hatte. Die Araber, welche ein ſo raffinirtes Inſtrument nicht kennen, bedienten ſich eines andern Mittels, das ich mit Verwunderung auf das Wirkſamſte anwenden ſah. Mein Neger hatte gewiß ein Dutzend ſolcher kleinen feinen Stacheln im Arme, welche in zwei Minuten rein herausgezogen waren, und dies Geſchäft verſah eine grüne Fliege, die häufig auf dem Cactus ſelbſt angetroffen wird. Der Mann, welcher ſie gefangen, hielt ſie an den Flügeln an der Stelle feſt, welche ſchmerzte, und durch das fortwährende Zappeln und Kratzen ihrer Beine, welche die Geängſtete keinen Moment ſtill hielt, kam der Stachel immer ſicherer und ohne Gefahr des Abbrechens heraus, als mit jeder andern Methode. Hier iſt eine Operation, die vielleicht ſelbſt Gräſe und Dupuytren unbekannt geblieben iſt. Auch ein wilder Bienenſtock, der ſich in einem der umſtehenden Bäume befand, machte uns viel Noth. Frühſtück und Mittagsmahl konnten nur, von den Begehrlichen haufenweiſe gleich Fliegen umſchwärmt, eingenommen werden. Sie waren aber dabei doch ſehr gutmüthiger Natur, und einige Töpfe mit Süßigkeiten, die wir ihnen freiwillig überließen, und die ſie bald, zu vielen Hunderten, bis an den Rand erfüllten, ſchienen als ein hinlänglicher Tribut von ihnen angeſehen zu werden, um uns weiter kein Leid zuzufügen. Eine dritte ungewöhnliche Zugabe war das merkwürdige Geſchrei einer Heuſchrecke beſonderer Art, welches von demſelben Laubdach herabtönte, unter dem wir unſere Teppiche ausgebreitet hatten. Ich hielt es im Anfang für den Ruf eines großen Waldvogels, und es gibt wirklich wenige dieſer bei uns, deren Geſang lauter wäre. Man begreift kaum, wie ein verhältnißmäßig ſo kleines Thier ſolchen anhaltenden durchdringenden Ton hervorbringen kann. So viel Mühe ich mir gab den Sänger zu fangen, ſo konnte ich es doch nicht bewerkſtelligen; genau ſah ich indeß, daß es nur eine Heuſchrecke von mittler Größe war.

Erſt in der Abendkühle ſtiegen wir wieder zu Roß und Eſel, um die Nacht bei unſerm alten Freunde, dem **Caïd** der Plaine zuzubringen. Ein in dieſer Jahreszeit hier ſeltenes Gewitter hatte den ganzen Himmel vor uns überzogen, und Blitz auf Blitz zerriß blendend den ſchwarzen Vorhang, der den Horizont verdeckte, während hinter uns der Mond noch friedlich am klaren Firmamente glänzte. Zuletzt aber umſchlang auch ihn der dunkle Mantel, und ein heftiger Regen ſtrömte unter des Donners Getöſe auf uns nieder. Bei der heißen Luft erſchien uns dies jedoch gar nicht als ein Ungemach, ſondern im Gegentheil als eine ganz wohlthuende Erfriſchung. Beim **Maràbut** angekommen, ſahen wir ſchon von weitem, beim grellen Leuchten der Blitze, unſern ſtattlichen **Càïd**, mit ungefähr zwanzig ſeiner Leute zu Pferde, förmlich militairiſch aufgeſtellt, um uns würdig zu empfangen, und jetzt raſch einſchwenkend, kam der Trupp im vollen Laufe durch die Nacht, wie das wilde Heer, auf uns zugeſprengt. Nach Austauſch vieler **Schalam** und **Sbachasch-hèr** und Händedrücken, ging es vereint in der Richtung des **Duar** weiter, wo bereits luſtige Miſtfeuer zwiſchen den Zelten emporſtiegen.

Das Gaſtmahl war wieder wie zu den Zeiten der Bibel, und die Geſchicklichkeit der hieſigen Frauen, ein eben getödtetes Schaaf ſo zu braten, daß es in wenig Stunden das ſaftigſte und zarteſte Fleiſch liefert, von dem man ohne Unbequemlichkeit dreimal mehr als von jedem andern eſſen kann, gehört zu den Kochgeheimniſſen, die ich für meine Günſtlinge aufhebe. Die Antiphagen, d. h. die dem Eſſen und meinen poetiſchen Eßbeſchreibungen unholden Recenſenten, ſind dieſer Mittheilung nicht werth. Doch wer in portofreien Briefen ſich an mich wendet, ſoll das Recept gratis erhalten.

Nach dem ermüdenden Marſch des folgenden Tages, ſechzig Miglien durch ein immer gleich mildes und fruchtbares und dennoch gänzlich unbebautes Terrain führend, ward ich am Abend, in **Keruan**, vom Gouverneur, der mich ſogleich beſuchte, und allen meinen übrigen dortigen muſelmänniſchen Bekannten, eben ſo gaſtfreundſchaftlich empfangen, als im beſcheidenen **Duar** der Ebene. Ich hatte überdem bei meiner Ankunft das unerwartete Glück, einer Feierlichkeit wegen (während der ohne Zweifel Niemand an die Erſcheinung eines profanen Auges hier gedacht), beim Vorbeireiten alle Thore der großen Moſchee geöffnet zu ſehen, ſo daß ich, durch das Vorhaus hindurch, ſelbſt einen Blick in den berühmten Saal der Säulen werfen konnte, und einen andern in den mit Arcaden umgebenen Hof der Ciſternen. Ich bemerkte in der Schnelligkeit viele Säulen von **Giallo** und **Verde antico** im Saal, und viele von andern koſtbaren Marmorarten im Hofe, alle Ordnungen natürlich confus durch einander gemiſcht. Ein dritter Raum, deſſen Thor ebenfalls offen ſtand, war leider ſo dunkel, daß ich nichts unterſcheiden konnte, und ein öffentliches Anhalten zu genauerer Beobachtung durfte doch nicht gewagt werden, ohne ſich Unannehmlichkeiten, wo nicht Gefahren auszuſetzen.

Ich bezog wieder mein vormaliges Haus, das ich zwar ſehr reinlich, aber erſtickend heiß, und auſſer den mir nur zu wohl bekannten Muskito's, jetzt auch noch mit Scorpionen bevölkert fand, deren wir bis zum Abend fünf Stück, aber nur von drei bis vier Zoll Länge, tödteten. In den Straßen fängt man in der heißen Zeit hier täglich mehrere Hundert dieſer angenehmen

Thiere, welche den Aufenthalt in der heiligen Stadt ganz beſonders zu lieben ſcheinen, während man an manchen andern Orten, namentlich in **El Dschemm**, **Solyman** und **Dugga** nie einen einzigen antrifft. Ich möchte wohl von einem Naturforſcher die Erklärung dieſes ſeltſamen Umſtandes hören; denn das Factum ſelbſt iſt auſſer allem Zweifel, und bei **El Dschemm** um ſo merkwürdiger, da die Menge alter Mauern und Ruinen ſonſt grade der Lieblingsaufenthalt der Scorpionen ſind. Herr Blanchenay erzählte mir, daß er den Verſuch gemacht, einen großen Scorpion als Gefangenen nach **Solyman** zu bringen. Als er ihm in einem abgegrenzten Raume die Freiheit gegeben, ſah er ihn ſchon nach wenig Minuten wie benebelt umhertaumeln, und am andern Morgen fand er ihn todt. Eine halbe Stunde von der Stadt wimmelt es demungeachtet wieder von denſelben Thieren, die eben ſo capriciös als die Cholera zu ſeyn ſcheinen. Die Araber gehen noch weiter und behaupten, daß es hinlänglich ſey, einen Stein von **El Dschemm** in der Stube zu haben, um daß ihr nie ein Scorpion nahe. Ich ſelbſt ſah einige ſolcher Steine in Zelten bei **Sfax** zu dieſem Zwecke aufbewahrt.

Die Hitze trieb mich bald auf die Terraſſe, wo der erfriſchendſte Luftzug wehte, und ich die ganze Stadt im roſigen Abendlichte überſehen konnte. Auf der höchſten Stelle gelagert, ergötzte ich mich an dem Tanz durchſichtiger, florartiger Wolken, die mit Schnelligkeit am Himmel vorüber flogen, und jeden Augenblick ihre Geſtalten veränderten. Selten habe ich dieſes anmuthige Licht- und Schattenſpiel mannigfaltiger und in täuſchenderen Bildern beobachtet. Zuerſt ſchien ein großer offner Wagen mit einer Menge drolliger Caricaturen darauf, der mich an Scarron's wandernde Schauſpielertruppe erinnerte, vorbeizupaſſiren. Ein einziges altes Pferd zog ihn mit Leichtigkeit, das ſich jedoch bald in einen Straus verwandelte, und eine halbe Minute ſpäter zum

Eſel geworden war. Jetzt wirrte Alles durcheinander, und kroch dann als ein thurmlanger Scorpion langſam weiter, ebnete ſich nach und nach zu einer niedrig bebuſchten Inſel, von der plötzlich ein Rauch aufſtieg, der in wenig Momenten des wahren Cerberus Geſtalt angenommen hatte. Aufgebäumt, den langen Schweif kampfluſtig geringelt, und die Ohren geſpitzt, öffnete er eben ſeinen Rachen, wie zum Bellen, als im ſelben Augenblick ein mächtiger Donner, mit dumpfem Rollen über mir erſchallte. Ich wandte mich faſt erſchrocken um, und blieb ſtaunend ſtehen, von dem prächtigen Schauſpiel gefeſſelt, das ſich die Natur hier im Stillen, und mir ganz unbemerkt hinter meinem Rücken bereitet hatte. Das Gebürge vom Sauwan bis gegen Trudsa hin, der Alten mons Usalitanus, das man bei meinem letzten Hierſeyn kaum undeutlich am Horizont erkennen konnte, ſchien heute tief dunkelblau gefärbt, dicht hinter der Stadt zu liegen. Auf das Schärfſte zeichneten ſich alle ſeine Felſenzacken gegen einen breiten, röthlich gelben Streifen ab, der in verklärter Glorie darüber glänzte, und nur hie und da durch breite Banden herabfallenden Regens pittoresk unterbrochen ward. Mit den Berggipfeln miſchten ſich die Minarets der Stadt noch ſchärfer, und deutlich wie Miniaturgemälde auf dem leuchtenden Grunde hervortretend. Ueber dem fleckigen Saum des hellen Streifens aber war der ganze Himmel dunkelſchwarz geworden, und das Gewitter, das uns vielleicht noch von geſtern gefolgt, flammte von Neuem im allgemeinen Wetterleuchten durch der Wolken Nacht, nur von Zeit zu Zeit eine ſeiner Feuerſchlangen, gleich ſtrahlenden Boten, nach dem Gebürge herabſendend.

Die Terraſſen auf den Häuſern haben hier gar keine Parapete, ſo daß man, ohne irgend ein Hinderniß, viele hundert Schritte über den Köpfen der Einwohner fortwandern kann. Dies iſt jedoch, der verlangten Unſichtbarkeit der Weiber wegen, ſtreng verboten, und jeder Bewohner eines Hauſes nur auf die Grenzen des ſeinigen eingeſchränkt. Die Neugierde verführte mich jedoch, dies Gebot ein wenig zu übertreten, und da ich nirgends einen verrätheriſchen Zeugen ſah, ſchlich ich mich an den Rand eines Hofes hin, aus dem ein ſchwacher Lichtſchein empordämmerte. Auf den Eſtrich gelagert und vorſichtig hinabblickend, ſah ich unten einen Muſelmann, auf ſeine Ottomane hingeſtreckt, behaglich rauchen, und zwei bis an den Gürtel faſt nackte Weiber mit bloßen Füßen vor ihm tanzen, während einige Fackeln die artige Scene völlig klar erhellten. Beide Frauen waren hübſch, und auch nicht zu übermäßig dick, und ich hätte ihnen gern noch länger zugeſehen, wenn nicht der Klang eines fernen Schrittes mich gewarnt, nicht weiter von der verbotenen Frucht zu naſchen. Ich bewerkſtelligte alſo mit Anſtand meinen Rückzug, und in wenig Sekunden war ich wieder hinter meiner kleinen Dachthüre verſchwunden, und die Treppe hinab in unſern Salon zurückgekehrt, wo der Duft des eben angelangten ſplendiden Abendmahls mir ſehr einladend entgegendampfte. Der Koch des Gouverneurs, ein dicker Neger, ſtand mit einem großen Stabe dabei, empfahl die Schüſſeln, welche er für beſonders gut hielt, und verließ uns nicht eher, als bis ich den erſten Biſſen in den Mund geſteckt hatte. Ich machte hier zum erſtenmal Bekanntſchaft mit den afrikaniſchen Waſſermelonen, eine Frucht, welche mit denen, die man bei uns künſtlich treibt, und ſelbſt mit denen, die das mittägliche Frankreich liefert, gar keine Aehnlichkeit hat. Wie das Cameel eigens für die Wüſte geſchaffen zu ſeyn ſcheint, ſo die Waſſermelonen für die heißen Monate in dieſem Erdſtrich. Ihr außerordentlicher Saftreichthum, ihre eiſige Kälte, ihre durſtlöſchende Eigenſchaft, ihr köſtlich aromatiſcher Geſchmack und ſelbſt die Schönheit ihres durchſichtigen roſenrothen Fleiſches, das Erdbeergefrornem gleicht, würden ſie in jedem Clima unter die vorzüglichſten Früchte rangiren, machen ſie aber hier wahrhaft unſchätzbar. Dabei iſt es die einzige Frucht, deren Genuß nie üble Folgen für die Geſundheit hat, und ſelbſt eine fieberheilende Kraft beſitzen ſoll. Manche ſchreiben es ihr auch zu, daß man hier von Steinbeſchwerden gar nichts weiß. Dagegen habe ich von der gewöhnlichen Melone noch nie eine gute Sorte hier angetroffen, wie denn hier überhaupt alle hieſigen europäiſchen Früchte weniger ſchmackhaft als die unſrigen ſind, was jedoch höchſt wahrſcheinlich nur an der ſchlechten Obſtzucht liegt. Die einzige Ausnahme machen die Weintrauben, Granaten und Kürbiſſe, welche letztere auch ein vortreffliches Gemüſe abgeben. In dieſer Branche (der Gemüſe) würden uns die Tuneſer, mit beſſerer Kenntniß und Sorgfalt, bald weit übertreffen. Schon jetzt findet man hier z. B. mehrere bei uns unbekannte, ſehr gute Bohnen- und Linſenſorten, ferner die Garvanços oder Hams, eine Art Erbſen, die man überall auf den Straßen geröſtet verkauft, in welcher Geſtalt ſie den Namen **Leblebby** annehmen und faſt wie unſre Haſelnuß ſchmecken. Die jungen Schoten des rothen Pfeffers gewähren auch eine ſehr pikante Speiſe, und die verſchiedenen Gurkenarten ſind vortrefflich. Shaw behauptet, Blumenkohlköpfe von zwei Fuß im Umfange hier geſehen zu haben. Früchte oder Gemüſe außer ihrer natürlichen Zeit durch Kunſt zu zeitigen, oder zu retardiren, oder auch nur aufzubewahren, ſcheint den Eingebornen ganz unbekannt. So konnte ich mir ſchon im Juli, weder in **Sfax** noch **Susa**, Citronen (eine in dieſem Clima doch faſt unentbehrliche Frucht) und ſelbſt aus Tunis keine Orangen mehr verſchaffen.

Als ich am andern Tage dem Gouverneur und **Kiäja** (denn er vereinigt beide Chargen, und commandirt als Kiäja 30,000 Araber) meinen Gegenbeſuch machte, empfing er mich in einem rothen Talar, auf einer Art Thron ſitzend, der mit einer Löwenhaut bedeckt war. Sobald ich eintrat, ſtand er auf, ergriff mich an beiden Armen, und drückte mich eben ſo freundlich als kräftig neben ſich auf ſeinen bretternen Thron nieder. Mit großer Satisfaction erfuhr ich von ihm, daß mein, ſeiner Gemahlin ertheiltes Reguladetri-Recept die beſte Wirkung gethan habe, und meine ärztliche Kunſt ward nun ſogar für den Gouverneur ſelbſt in Anſpruch genommen. Dieſen Krankheitsfall, welcher eine ſchmerzliche Operation nöthig machte, zu heilen, war jedoch, auch mit dem beſten Willen, über meine Kräfte, und ich empfahl ihm daher einen franzöſiſchen Chirurgus aus Tunis, an den ich mich erbot einen Brief mitzunehmen, und den Gouverneur zugleich bat, wenn etwas Dringendes vorfiele, ſich nur direct an mich zu wenden. Bei dieſer Gelegenheit frug er den Mamelucken nach meiner Adreſſe, und da er mit meinem europäiſchen Titel nicht recht fertig werden konnte, ſo ſagte er, die Hand auf die Bruſt legend, und mich höchſt gutmüthig anblickend: „ich werde nur auf den Brief ſetzen „„An meinen guten fremden Freund in Tunis.““ Uebrigens haben dieſe Beſuche und ceremoniöſen Entrevüen ihre komiſche Seite. Die Araber ſind ſehr höflich, und im Anfange vergehen immer fünf Minuten, bloß um ſich fortwährend gegenſeitig, aber in immer verſchiedenen Ausdrücken zu fragen: wie man ſich befunden hat, wie man ſich befindet, und wie man ſich befinden wird. Alle, ſelbſt die Gemeinſten, nennen ſich ſtets untereinander Sidi (Herr) und ſind dabei faſt ſo artig und wortreich, wie die ruſſiſchen Bauern, von denen man mir erzählt hat, daß ſie auch bei jedem Zuſammentreffen eine Viertelſtunde brauchen, um ſich, die Mütze in der Hand, geziemend zu bekomplimentiren. Bei alle dem iſt hier ſclaviſche Unterwürfigkeit, auffallende Familiarität, Ceremonieen und Rohheit auf eine ſonderbare Weiſe miteinander vermiſcht, und dennoch geht alles dies, ſo heterogen es auch ſey, immer mit einer merkwürdigen Würde, Anſtand und Aiſance vor ſich. Selbſt wenn mein erſter Hamba, der einem eleganten Räuberhauptmann gleicht, die Leute prügelt, was ihm ſehr häufig arrivirt, geſchieht es mit einer eigenthümlichen wilden Grazie, die den Geprügelten einigermaßen tröſten muß.

Von **Keruan** fing unſere Reiſe an etwas critiſcher zu werden. Zuerſt hatte die Hitze in dieſen Tagen, faſt einen allarmirenden Grad erreicht, und zweitens war das Gebürgsland, welches wir zu beſuchen beabſichtigten, bei den ſtatthabenden Unruhen in **Dscherid** und der Nähe der conſtantiniſchen Grenze nichts weniger als ſicher; endlich war nur an wenig Orten auf gutes Waſſer zu rechnen, und die Erfahrung hatte uns ſchon hinlänglich gelehrt, daß, wir mochten noch ſo viel davon mitnehmen, wo gutes vorhanden war, unſere zahlreiche Suite immer Mittel fand, es heimlich auszutrinken. Es ging auch heute nicht beſſer, denn als wir nur einige Stunden von **Keruan** an den letzten Brunnen friſchen Quellwaſſers kamen, waren ſchon drei bis vier große Krüge leer. Dieſe Brunnen gewähren den Anblick eines Lagers, denn Heerden aller Thierſorten, nebſt einer Menge Menſchen, ſind immer darum verſammelt, und doch die Bewohner ſo ſorglos, nicht einmal ein Dach darüber zu machen, ſo daß, wegen der ungehindert bis in die Tiefe dringenden Sonne, ſelbſt die friſcheſte Quelle bei ſo enormer Hitze bald lau werden muß.

Mein Taſchenthermometer, den ich in einer dicken Satteltaſche die ſieben Abtheilungen hat, in der mittelſten derſelben aufbewahre, zeigte heute in dieſer ſchattigen Lage 35 Grad, und der Wind, welcher ziemlich ſtark wehte, hatte oft die Gluth eines Luftzuges aus dem Backofen. Auch nennt man zwei beſonders heiße Orte in dieſer Gegend, den einen die Kohle und den andern das Kohlbecken. Wir paſſirten viermal den **Mergadyl**, einen Fluß, deſſen Bett zwiſchen 100 bis 1000 Fuß Breite variirt. Demungeachtet ſoll er es im Winter ganz ausfüllen. Jetzt floß er nur in mehreren einzelnen Rinnen, keine über 12 bis 15 Fuß breit, aber ſehr reiſſend, obgleich ſein Waſſer ſo mit Schlamm und Sand angefüllt war, daß es mehr einem gelben Brei als

Waſſer glich, und ſelbſt die Thiere es nicht ſaufen wollten. Dennoch fanden wir am Abend, daß die Beduinen, die an ſeinen Ufern wohnen, und bei denen wir die Nacht zubrachten, kein anderes zum Trinken haben. Es wird aber bei ihnen wo möglich noch widerlicher, weil ſie es in mit Harz gepichten Bocksháuten aufbewahren, was ihm, für uns wenigſtens, einen höchſt eckelerregenden Beigeſchmack gab. Die Araber im Gegentheil ſind ſo daran gewöhnt, und lieben überhaupt ſo ſehr parfümirtes Waſſer, daß ſie dasjenige keineswegs gut finden, welches, wie die Cryſtallfluth der Quelle, gar keinen Geſchmack hat. An den mit Oleander bordirten Ufern des **Mergadyl** liegen, einige Miglien von **Trudsa** (alſo öſtlich davon, nicht ſüdlich, wie Shaw angibt), anſehnliche Ruinen, die man für das alte Aquae regiae hält. Wir fanden dort, umgeſtürzt und halb im Schutte vergraben, einen großen Altar oder Poſtament, mit einer langen Inſchrift, die meines Wiſſens nie bekannt gemacht worden iſt. Es hätte aber, um ſie zu entziffern und zu copiren, einer förmlichen Aufgrabung und mehr Zeit und Mühe gebraucht, als ich darauf zu verwenden Luſt hatte. Bei der flüchtigen Unterſuchung konnten wir nur wenige einzelne Worte herausbringen, die keinen Sinn gaben.

Die Lage dieſer Stadt muß, bei beſſerer Cultur, ſehr angenehm geweſen ſeyn, und die Ausſicht von den Tempelreſten, auf denen wir ſtanden, war ſelbſt in dem jetzigen deſolaten Zuſtande des Landes durch die mannigfache Abwechſelung gracieuſer Linien reizend. Eigenthümlicher ward ſie für uns noch durch eine hohe Sandhoſe, die wir wie eine Rauchſäule durch das ganze Thal ziehen ſahen, übrigens ſehr zufrieden, nicht ſelbſt in ihren Bereich gekommen zu ſeyn. Nahe den Ruinen entſpringt eine reichhaltige, aber etwas ſalzige Quelle, die in ihrer nächſten Umgebung mit ganz grünem Gras eingefaßt war, ein ſeltener und wohlthuender Anblick in dieſen verſengten Steppen.

Ein Naturalienſammler würde hier und vielleicht im ganzen Königreich Tunis nicht allzuviel Ausbeute finden, denn das Steinreich bietet geringe Abwechſelung, die Flora iſt gleichfalls arm, blos reich an Stachelſträuchern, die Einem fortwährend die Kleider zerreißen; auch die Säugethiere, Vögel wie Inſecten ſind nicht zahlreich. Nur an Flöhen, Mücken, Scorpionen, Eidechſen, Taranteln und Heuſchrecken fände ſich eine große Auswahl. Die letzten umſchwirrten uns heute in allen Farben, eine große Kröte und einige Chamäleons krochen über den Weg, und zwei Geier ſchwebten über uns in den Lüften. Das war ſo ziemlich Alles was wir zu ſehen bekamen. Von dem mauriſchen Flecken **Trudsa** iſt nichts mehr übrig, und nur zwei permanente Beduinenlager haben ſeine Stelle eingenommen. In dem hohen Berge, an deſſen Fuße es lag, befinden ſich berühmte und häufig beſuchte Bäder. Es ſind Höhlen wie die Hundsgrotte bei Neapel, nur von ſchwierigerem Acceß, in denen heiße Schwefeldünſte dampfen, die bald den heftigſten Schweiß erregen. Sie liegen ungefähr an der Mitte des Berges, bis wohin man zur Noth reiten kann. Die Einrichtungen zur Bequemlichkeit der Badenden ſind burlesk; ſie beſtehen in weiter nichts, als einigen groben Geländern, um ſich nicht geradezu den Hals brechen zu müſſen, wenn man in die tiefen und dunklen Höhlen ohne Treppen hinabklettert; ferner in einer durch Menſchenhände etwas nachgeholfenen Grotte außerhalb, welche dazu beſtimmt iſt, den Badegäſten als — Nachtlager zu dienen. Ich konnte der Verſuchung nicht widerſtehen, den Gipfel des Berges mit J.... zu erklettern, obgleich kein Weg hinaufführt. Es ward zuletzt wieder eine Partie auf allen Vieren. Die Ausſicht von der oberſten Felſenkuppe auf den Lauf der Flüſſe **Mergadyl** und **Diffelah**, mit der meergleichen Ebene von **Keruan** auf der einen, und dem wogenden Gebürgslande auf der andern Seite, iſt nicht ohne Intereſſe, konnte jedoch, aufrichtig geſtanden, die ſchwere Fatigue nicht lohnen, welche bei dieſer Hitze unvermeidlich war. Als wir zurückkamen, fanden wir einen der **Hambi** mit einer großen Wunde an der Stirn, und meine beiden Neger mit ähnlichen im Nacken. Wir glaubten, ſie hätten ein Gefecht beſtanden, es war aber nur ihre Manier zur Ader zu laſſen, zu welcher Operation ſie geſchritten, weil ſie einen Sonnenſtich befürchteten. Das Blutlaſſen iſt überhaupt, wie auch das Brennen, bei Menſchen und Thieren ſehr beliebt, ſo ungeſchickt es auch bewerkſtelligt wird. Den Pferden, die immer mit Brandzeichen bedeckt ſind, läßt man an der Zunge oder auf der Bruſt zu Ader, und ich habe ſchon einigemal bemerkt, daß dies bei Mattigkeit und Mangel an Freßluſt, oder einem Zuſtande, der dem, was wir bei den Pferden Dummheit nennen, ſehr nahe kommt, augenblicklich ihr ganzes Temperament veränderte, und ſie vollkommen wieder herſtellte.

Die hieſigen Beduinen ſcheinen nicht eiferſüchtig, denn als wir geſtern kaum angekommen waren, ließen ſich nicht nur mehrere junge Mädchen in der Oeffnung ihres Zeltes ſehen, ſondern auch zwei Weiber von mittlerem Alter, wovon die eine noch hübſch war, erſchienen mitten unter uns, um Feuer zum Kochen anzumachen und unſere Zelte aufſchlagen zu helfen. Beide waren an Armen, Händen und Füßen ſehr künſtlich tatowirt, und nur mit einem großen Tuche umhangen, was ſich häufig auf alle mögliche Weiſe verſchob. Sobald ich mich zu Bett gelegt hatte, öffnete ſich meine Zeltwand, und die eine dieſer Weiber (leider nicht die hübſche) trat leiſe herein, und legte eine große, verbrannte wollene Decke vor mein Bett, viel ſprechend und geſticulirend, was ich nicht verſtehen konnte. Ich klingelte Muſtapha, und erfuhr nun, die dargebrachte Decke ſey, während man mit unſerm Dienſt beſchäftigt geweſen, durch einen Feuerbrand, den der Wind darauf geworfen, ſo kläglich zu Schaden gekommen, und die Frau bäte jetzt um einen billigen Erſatz. Da ich müde war und ſchlafen wollte, ſchickte ich ſie heute fort mit dem Bedeuten, morgen früh wieder zu kommen, worauf ſie auch ſogleich ihre Decke zuſammenpackte und ſich gehorſam entfernte. Mein Zweck des Schlafs wurde indeß nicht zum beſten erreicht, da man mein Zelt in die Mitte eines Eſelsgeſtüts placirt hatte, und das unaufhörliche Geſchrei dieſer Thiere mir wenig Ruhe ließ. Doch wurden meine naturhiſtoriſchen Kenntniſſe dadurch in ſo fern erweitert, als ich mich deutlich überzeugen konnte, daß keineswegs ein Eſel wie der andere ſchreie, im Gegentheil fand ich die größte Abwechſelung in den verſchiedenen Aeußerungen ihrer Affecte, eine ganze Stufenleiter zarter Nüancen, ja häufig ſogar einen Ausdruck von Melancholie, tiefer Innigkeit und faſt religiöſer Ergebung in ihr trauriges laſttragendes Schickſal, darin, der mich in Erſtaunen ſetzte. Glauben Sie mir, lieber Schefer, wir ſind ungerecht gegen die, uns doch in ſo mancher Hinſicht verbrüderte, animaliſche Natur, und verſagen zu leichtſinnig den Thieren eine Seele. Nach den Tönen, die ich dieſe Nacht vernahm, bin ich z. B. überzeugt, daß, könnten die armen Geſchöpfe, welche ſie ſo herzbrechend ausſtießen, auch noch ſprechen und leſen — ihre Bildung gewiß bald reißende Fortſchritte machen müßte, und vielleicht hätte dann die engliſche Miſſionsgeſellſchaft mehr Succeß bei dieſen einfältigen Gemüthern, als bei irgend einem andern Heidenvolke. Nur jene Schwarzen möchten ihnen noch den Rang ablaufen, welche der heilige Auguſtinus in Aethiopien bekehrte, und die, wie er ſelbſt erzählt, gewöhnlich ohne Köpfe einher zu gehen pflegten.

Kaum war ich von einem, endlich mühſam erlangten, kurzen Morgenſchlummer erwacht, als bei den erſten Strahlen der Sonne ich auch ſchon wieder die verbrannte Decke vor meinem Bette liegen ſah; die Frau ſelbſt aber ließ ſich nicht blicken. Dieſe beſcheidene Erinnerung gefiel mir ſo wohl, daß ich ihr nachher durch den Schech den doppelten Werth ihres Verluſtes zuſtellen ließ, obgleich dieſer lange verweigerte, das Geld anzunehmen.

Erſt mit der Abendfriſche ſetzten wir unſere Reiſe fort, durchritten den faſt ganz ausgetrockneten **Diffelah**, und kamen bald in eine mit vielen grünen Sträuchern, und ſogar einigen Blumen beſetzte Ebene, um die ſich die ſchon dunkelblau gefärbten Berge majeſtätiſch lagerten. Seit **El Dschemm** hatten wir kaum mehr einen Baum geſehen, es war daher dieſer dünne Hain wilder Oliven, mit vielen hellgrünen Dornbüſchen und einigen breitblättrigen hohen Staudengewächſen, die traubenartige Früchte trugen, gemiſcht, ſchon eine ſehr angenehme Abwechſelung für uns. Selbſt unſere Escorte ſchien dies mitzuempfinden, denn einer der Spahis von **Keruan**, der, halbſchwarz wie ein Neger, mit ſchloßweißen Zähnen, die er fortwährend mit einer lächelnden Grimaſſe zeigte, wahren Krallen an den Händen, und dazu ganz in Roth und Gold gekleidet, dem Teufel ſehr ähnlich ſah — fing durchdringend zu ſingen an, und alle Uebrigen folgten nach und nach ſeinem Beiſpiel. Es war eine merkwürdige und etwas ſchauderhafte Muſik, eine Oper eigner Art, der wir den Titel: Samiel in **Trudsa**, ertheilten.

Je weiter wir kamen, je angebauter ward die Ebene, man ſah wieder Cactuspflanzungen, und unſer Weg ging meiſtens über Feldſtoppeln, die indeß eben ſo voll Unkraut ſtanden, als das übrige Terrain darum her, denn die Beſtellungsart der Beduinen erfordert wenig Umſtände. Sie düngen ihre Felder nie, pflügen nur höchſt oberflächlich, werfen dann den Saamen darauf, das eine Jahr Gerſte, das andere Waizen, und der ſalzhaltige Boden, dem man nur zuweilen noch etwas durch das Verbrennen des Unkrauts zu Hülfe kommt, liefert trotz dieſer wenigen Sorgfalt immer leidliche Erndten. Das Stroh wird in Schobern, und das Getraide entweder eben ſo, oder in **Mattamor's** (Erdgruben) aufbewahrt. Wenn man dieſe allgemeine Fruchtbarkeit des hieſigen Bodens jeder Art ſieht, der ſelbſt wo er lehmig iſt, zwar oben zuſammengetrocknet und Spalten zeigt, aber doch nie hart wird, ſondern immer leicht für die

Bearbeitung bleibt — und dann dennoch dieſes reiche Land Tag für Tag, in unabſehbaren Strecken zum größten Theil gänzlich unbenutzt und unbebaut findet, muß man darüber erſtaunen, welches Reich Tunis ſeyn könnte, wenn es in die Hände arbeitſamer und aufgeklärter Europäer käme. Während es jetzt kaum zwei und eine halbe Million Einwohner zählt, würde es ohne Zweifel ſechsmal ſo viel ernähren können. Algier iſt hiermit gar nicht zu vergleichen, und nie wird dort, auch die beſtgeführteſte Coloniſation, ein ähnliches Reſultat zu erreichen im Stande ſeyn.

Beim Aufgang des Mondes langten wir bei dem, heute nur wenig entfernten, Ziel der Tagesfahrt an, ein **Duar**, das, wie ſeine Bewohner, zu den eleganteſten und reinlichſten ſeiner Art in der Barbarei gehört. Es war nicht wie gewöhnlich im Kreiſe, ſondern in zwei Linien aufgeſchlagen, die hinterſte für das gros des Stammes, die vordere und kürzere für die Schechs und den erblichen Caïd, der mit ſeinen zwei Brüdern mehr als **20,000** Araber befehligt. Weiter entfernt lag einzeln noch ein Zelt für die Schule — denn hier herrſchte ſchon in allem ein größeres Raffinement — endlich noch zwei andere, zur Aufnahme von Fremden beſtimmt. Als der Caïd uns feierlich entgegenkam, wurden wir Alle in hohem Grade durch das Aeußere dieſes Mannes überraſcht. Hier war eine der ſchönſten Geſtalten Rafaels, und mehr als das, wirklich ins Leben getreten. Keiner von uns hatte je einen ſolchen Mann geſehen! Von coloſſalen Formen, ragte er einen Kopf über uns Alle hervor, und nicht möglich war es, auch nur den kleinſten Zug, noch irgend einen Theil ſeines Körpers zu entdecken, der nicht allen Regeln einer idealen Schönheit und des vollendetſten Ebenmaaßes entſprochen hätte. Selbſt ſeine Farbe war wie gemalt, ohne irgend einen unterbrechenden Fleck, die Stirn hoch und ernſt, die Naſe griechiſch und dieſelbe Linie mit der Stirn verfolgend, der Mund klein mit rothen Lippen und den herrlichſten Zähnen. Der volle und dichte Bart, die breite gewölbte Bruſt, Hals, Nacken, Arm und Hände, Bein und Fuß Alles war wie einer antiken Statüe nachgeformt. Dazu das impoſante Coſtüm, die hohe Ruhe, Milde und Würde und Freundlichkeit des Antlitzes, die Grazie jeder Bewegung — Alles umſchimmerte, gleich einem Heiligenſchein, dieſe Apoſtelfigur. Es war für mich das erſtemal, daß ich mein Ideal eines Chriſtus vollſtändig erreicht ſah. Kein italiäniſcher Maler, deſſen Bilder ich kenne, iſt nach meinem Gefühl dem gleich gekommen, was die Natur hier unbeachtet in der Wüſte verwirklicht hat.

Ich bemerkte ſogleich unter den Umſtehenden einen eben ſo bildſchönen Knaben von ungefähr dreizehn Jahren, den ich mit leichter Mühe als den Sohn des Caïd erkannte, da er dem Vater wie aus den Augen geſchnitten war. Als ich mich beim Letzteren darnach erkundigte, rief er ihn zu ſich, worauf der Knabe, der einem kleinen

Johannes glich, ſich mit der innigſten Zärtlichkeit ſeine großen Augen nach ihm aufſchlagend, an den Vater ſchmiegte, während mehrere andere Araber, ebenfalls mit den ausdrucksvollſten Geſichtern, die füglich als die Jünger hätten figuriren können, ſich rund um uns her gruppirten. Der Maler, der dies Bild treu zu copiren und mit Genie auf der Leinwand wieder zu ſchaffen verſtanden hätte, würde mit einem Wurf zu den größten ſeiner Kunſt gezählt worden ſeyn.

Dieſer Abend verging mir wie in einer patriarchaliſchen Welt. Ich hatte mich vor meinem Zelte auf einen reinlichen, und ſogar noch ziemlich grünen, Hüthungsraſen hingeſetzt. Die Luft war ambroſiſch, der volle Mond erleuchtete Alles, bis zu dem ſilbergrauen Bergkreis in der Ferne, ſo hell, daß man ohne Anſtrengung bei ſeinem Scheine hätte leſen können. Im Mittelgrunde zogen ſich die beiden Reihen der Zelte hin, unter denen das des Chefs, wie ein Dom, in doppelter Höhe und in mehreren Abtheilungen emporſtieg;

eine Guirlande von Feuern warf ihre grellen Lichter darauf, in deren Glanz man zugleich die Pferde, an die lange Leine gefeſſelt, emſig freſſen ſah, während oft ihr freudiges Gewieher, mit dem Bellen der überall frei umher laufenden Hunde ſich miſchend, durch die Stille der Nacht zu uns drang. Rechts neben mir ſaß der Caïd, links ſein Sohn, der eben ſo neugierig als beſcheiden, mit der Zutraulichkeit eines Naturkindes, bald meine Uhr, meine Sporen, oder was ihm ſonſt fremd an mir erſchien, unterſuchte. Dicht vor mir hatten ſich, drei Mann hoch, gegen ſechzig Araber eng zuſammengelagert; zunächſt dem Caïd die Schechs nebſt den Aelteſten, Weißbärtigen, dann die Männer, und zum Schluß die Kinder. Von Zeit zu Zeit kam eins oder das andere der Kleinen und vertauſchte ſeinen früheren Platz gegen den Schooß ſeines Vaters, mit dem es dann immer auf die zärtlichſte Weiſe Liebkoſungen austauſchte; denn das elterliche Verhältniß beſteht hier noch in ſeiner ganzen, rührenden Einfachheit, vielleicht mit etwas weniger ſclaviſcher Unterwürfigkeit von Seiten der Kinder als in den Städten, aber mit deſto mehr Innigkeit. Alle horchten aufmerkſam auf meine, ihnen wohl gar wunderſam dünkenden, Erzählungen von Europa, die mein Dragoman für ſie überſetzte. Bei den Fragen, welche ſie thaten, wie bei den Bemerkungen, die ſie häufig über das Gehörte machten, mußte man eben ſo ſehr den Scharſſinn, als den Tact und die angeborne Höflichkeit dieſer ungebildeten Bewohner der Wüſte bewundern, welche mit der größten Behutſamkeit vermieden, durch irgend etwas anzuſtoßen. Einmal fragte ich den Cäid, ob er mir nicht ſeinen Sohn auf einige Jahre mit nach Europa geben wolle, da ich mich in den allerliebſten Knaben ganz verliebt habe, und gewiß auf's beſte für ihn ſorgen würde. Augenblicklich ging er in den Scherz ein und erwiederte: „Warum nicht, ich gebe ihn Dir mit Vergnügen. Bei Dir oder bei mir, er wird an beiden Orten gleich gut aufgehoben ſeyn.“ Und ſelbſt der junge **Bubaker**, als der Vater ihm meine Frage wiederholte, gab ohne alle Ziererei, lächelnd ſeinen Beifall zu dem projectirten Tauſch. Ich wette, daß hundert unſerer Kinder, im ähnlichen Falle, die Sache buchſtäblich nehmend, ſich zum Vater geflüchtet, und ein unverbindliches, läppiſch gedehntes „Nein“ von ſich gegeben haben würden.

Ich verlängerte die Sitzung ſo viel als möglich, gab dem **Caïd** meine eigene Pfeife zu rauchen, ließ ihm, **Bubaker** und den Schechs Kaffee ſerviren, und unter die Uebrigen Zucker vertheilen, den hier nicht nur die Kinder, ſondern auch die Alten leidenſchaftlich lieben. Die Araber hätten, glaube ich, bis zum Morgen ausgehalten, und ich mußte endlich ſelbſt zuerſt das Zeichen zur Trennung geben. Als ich ſchon im Bett lag, kam noch einmal **Bubaker** in mein Zelt, um auch hier Alles wißbegierig zu beſichtigen, was dies enthielt. Er benutzte die ertheilte Erlaubniß beinahe zu vollſtändig, ſtörte überall herum und öffnete alle Kiſten und Kaſten, legte aber auch

Alles mit der größten Sorgfalt wieder genau an ſeinen Ort, und paßte jede Kleinigkeit wieder in ihr Etui oder ſonſtiges Behältniß, obgleich er manchmal ſchwer genug mit den ihm ganz unbekannten Dingen fertig wurde. Ich beſchenkte ihn mit ſoviel Kleinigkeiten als ich nur auffinden konnte, ſowohl für ihn als ſeine Schweſtern und Mutter, was er Alles mit großer Freude empfing, aber nie dadurch verleitet wurde, mich ſelbſt um etwas anzuſprechen. Gelehrt iſt ihm dies ſchwerlich jemals worden, es war nur die Folge einer glücklichen Natur, die beſte Lehrmeiſterin, wenn ſie ſich die Mühe dazu geben will.

Früh weckte mich ſchon bei Tagesanbruch die kleine Judenſchule, welche ſich nicht weit von meinem Zelte befand, und wo alle Kinder vor hölzernen Tafeln daſſelbe zu gleicher Zeit laut, ſehr ſchnell, und mehrere Stunden lang ununterbrochen ablaſen, was ein abſcheuliches Geplärre verurſacht, aber drollig mit anzuſehen iſt. Auch

Bubaker plapperte noch fleißig mit, obgleich er ſchon auf Freiersfüßen geht, und für das nächſte Jahr ſeine Hochzeit mit einem kleinen zehnjährigen Mädchen aus dem Stamme feſtgeſetzt iſt. Man verheirathet hier mehr Kinder, als bei uns junge Leute, und die Erfahrung zeigt keine üble Folgen dieſer frühzeitigen Verbindungen. Der Caïd ſelbſt ſagte uns, daß er im dreizehnten Jahre bereits Vater geweſen ſey. Dabei kann man nicht einmal behaupten, daß das Clima hier viel ſchneller reife, als z. B. in Italien. Zwölf- bis vierzehnjährige Knaben zeigen ihr Alter durch ihr Aeußeres ziemlich eben ſo an als bei uns.

Während man einpackte, ließ mir der Caïd einige ſeiner Pferde vorreiten, unter denen eine fünfzehn Hand hohe weiße Stute mit ſchwarzem Schweif und Mähnen, durch ihre Größe und Stärke ſehr auffallend, und auch in ihren übrigen Qualitäten ausgezeichnet war. Er ſetzte ſich nachher ſelbſt darauf, um uns eine Stunde, bis an die Grenze ſeiner Feldmark, das Geleite zu geben.

Wir ſahen dem prächtigen Mann, als er uns **Schalam** geſagt, noch lange nach, überzeugt, ſeines Gleichen nicht wieder zu finden. Sein Name war **Muhammed di Sboy**, und ſein **Duar** hieß **Ulad Sendessen.**

Von **Keruan** bis **Trudsa** hatten wir noch eine Art Straße, d. h. einige nebeneinander laufende Fußwege, zur Richtſchnur gehabt; von dort an aber hörte aller gebahnte Weg auf, und wir zogen nur quer Landein, nach gewiſſen Zielpuncten hin, die man uns durch entfernte Berge verdeutlichte. So ſuchten wir jetzt **Spetla**, das alte **Suffetula**, auf, ſo viel wie möglich immer auf eine blaue Felſenkuppe zuſteuernd, welche die Form eines Kohlkopfes hatte. Die Ebene bildete ein großes, faſt regelmäßiges Rund, von den abwechſelndſten Bergformen, theils zuſammenhängend, theils einzeln ſtehend, umkreist. Gegen Mittag kamen wir an einen ziemlich waſſerreichen Fluß, an deſſen Ufern ſich, nebſt dem nie fehlenden Oleander, der noch immer ſo reich als vor zwei

Monaten blüht, jetzt aber zugleich auch Früchte, oder vielmehr Saamenkapſeln, die einer ſchmalen Gurke gleichen, trägt, ſogar wieſenähnliche, hellgrüne Vertiefungen befanden. Der Fluß bildete grade vor uns eine Inſel, welche dicht mit einer feinen Nadelholzart bedeckt war. Dies friſche und anmuthige Wäldchen wurde von einer großen Menge Chamäleon's bevölkert, harmloſe Thierchen, die faſt eben ſo träge als das Faulthier ſind. Wenn eins am Zweige eines Baumes ſitzt, und ſich an Inſecten ſatt gefreſſen hat, die es bis eine Viertelelle weit mit ſeiner langen Zunge blitzähnlich fängt, ſo kann man es greifen, ohne daß es den mindeſten Verſuch zum Entfliehen macht. Als wir uns nun mit großem Vergnügen hier in wahrhaftes Gras zum Frühſtück geſetzt hatten, fing ich, mir ganz handgerecht, ein ſolches Chamäleon, deſſen feſten Schlaf unſere geräuſchvolle Gegenwart nicht geſtört hatte. Sobald ich es beim Schwanz in der Sonne emporhielt, veränderte es recht artig dreimal ſeine Farbe, und ſtapelte dann, als ich ihm wieder die Freiheit gab, diesmal doch etwas raſcher nach einem neuen Strauch. Doch hatte es ſich kaum ein wenig unter den Nadeln verborgen, ſo ſaß es auch ſchon wieder feſt, eine neue Beute für Jeden der Luſt dazu hatte.

Wir konnten es als ein wahres Glück anſehen, den Strom ſo reich mit gutem Waſſer angefüllt zu finden, denn unſere Thiere hatten ſeit ſechsunddreißig Stunden nicht einen Tropfen erhalten. Auch glaubten wir, daß ſie, gleich Münchhauſens Pferd, nie wieder zu ſaufen aufhören würden; von einigen kann ich wenigſtens verſichern, daß ſie während zehn Minuten nicht ein einzigesmal abſetzten. Auch unſere Krüge füllten wir reichlich, da wir von Trudsa aus nichts als das beſchriebene, abſcheuliche Waſſer mit uns gehabt hatten. Die Mauleſel fanden bei unſerm Wiederaufbruch große Schwierigkeit, mit ihren breiten Ladungen durch das Gebüſch zu dringen, beſonders der eine, der mit meinem Bette der Quere, und der langen

Zeltſtange nach vorn gerichtet, wie mit eingelegter Lanze einherſchritt, und mehrmals nahe daran war, Einen oder den Andern von uns damit aus dem Sattel zu heben. Nach vielem Aufenthalt und unſäglichem Geſchrei der Araber, die, wer ſie nicht kennt, bei jeder ſolchen Gelegenheit in tödtlichen Streit verwickelt glauben würde, drangen wir endlich glücklich durch das Dickicht, trafen dann aber, nachdem wir den andern faſt ausgetrockneten Arm des Fluſſes paſſirt, ein weit ſteinigeres und beſchwerlicheres Terrain an, als bisher. Die Ebene war hier überall von felſigen Hügeln durchzogen, die theils einzeln ſtehend, theils in langen Dämmen, eine ſo regelmäßige prismatiſche Form zeigten, daß ich ſie nicht beſſer als mit künſtlich aufgeworfenen Erzhalden vergleichen kann. Dazwiſchen befanden ſich oft tiefe Erdriſſe und Felſenſchluchten, wo nicht gut durchzukommen war. Auf dem Rücken der Hügel bildeten ſich nicht ſelten, wie abgeſchnitten, weit ſich hinziehende, ſchmale, völlig ebene Plateaus, und auf mehreren der letztern zeigten ſich Spuren antiker Ruinen.

Da einige Araber, denen wir begegneten, ausſagten, daß ſich in dieſem Augenblick in der Nähe von **Spetla** kein Beduinenlager befände, wo wir die Nacht zubringen und Futter für unſere Thiere finden könnten, ſo mußten wir es aufgeben, heute bis dahin zu gelangen, und irrten von nun an blos auf's Gerathewohl umher, um irgendwo eine Gruppe der ſchwarzen Cameelhaarzelte der Beduinen zu erſpähen, von denen irgend ein alter Schriftſteller nicht mit Unrecht ſagt, daß ſie dem Wrack umgekehrter Kähne gleichen. Erſt nach einer Stunde kam der ausgeſchickte **Schauseh** von **Keruan** mit der freudigen Nachricht zurück, daß er in einem Thalwinkel ein verſtecktes Lager entdeckt, und ſofort ſetzte ſich unſer Heuſchreckenzug — denn ein ſolcher war er für die armen Beduinen — in ſchnellere Bewegung. Wir fanden diesmal nur ein elendes **Duar**, wo für uns nichts, als etwas Milch, für die Suite **Cuscussu** ohne Fleiſch, für die Pferde aber doch hinlänglich Gerſte gefunden wurde. Was mich betrifft, ſo werde ich immer feſter in der Entbehrungskunſt, und von Keruan bis Keff, zwölf Tage lang, habe ich an conſiſtenter Nahrung ſelten Fleiſch, und gewöhnlich nur zwei harte Eier, als ganze Mahlzeit täglich zu mir genommen, dafür aber wenigſtens im Durchſchnitt zwanzig bis dreißig Gläſer Milch mit oder ohne Waſſer getrunken. Ich empfehle jedem Reiſenden in dieſen Gegenden, namentlich im Sommer, daſſelbe Regime. Man kehrt damit faſt wieder in den Stand primitiver Unſchuld zurück, wie das Kind an der Mutterbruſt.

Am nächſten Tage ſtanden wir ſehr früh, noch vor der Sonne auf, und verirrten uns bald, da Niemand den Weg nach Spetla genau wußte, dergeſtalt in den ſich kreuzenden Felſenſchluchten, daß wir kaum mehr mit den bepackten Mauleſeln, von welchen mehrere ſtürzten, einen practicablen Ausweg finden konnten. Kurz vorher waren wir unerwartet auf die Ruinen einer großen Stadt geſtoßen, die zum Theil auf ähnlichen prismatiſchen Hügeln, wie ich ſie eben beſchrieben, erbaut war, und die, obgleich weit mehr nördlich gelegen, als ſie des Doctor Shaw Charte angiebt, ohne Zweifel das alte **Cilma** geweſen ſeyn muß. Viele Grundmauern verſchiedener Wohnhäuſer und die Spuren einiger Tempel waren deutlich zu unterſcheiden, ſo wie die Befeſtigungen einer Citadelle, von der noch ein halber Thurm, und darunter im Thal einige Pfeiler, nebſt einer langen Straße oder ſehr breiten Mauer, denn genau war dies nicht mehr zu beſtimmen, übrig ſind. Weiter entfernt ſtand eine Art Thor, blos aus drei coloſſalen Steinen geformt, den Druidendenkmählern nicht unähnlich, die man in England und der Bretagne findet, deſſen hieſige Beſtimmung mir aber nicht recht klar war. Säulenſtücke und abgebrochene Simſe lagen häufig umher, doch bemerkte ich nirgends eine Inſchrift. Wir eilten auch ziemlich flüchtig darüber hin, weil unſere ganze Aufmerkſamkeit ſich nach **Spetla** richtete, deſſen Ueberreſte Shaw für die wichtigſten und intereſſanteſten der ganzen Barbarei erklärt. Ich bemerke hier ein für allemal, daß, wenn ich ſelten einen andern modernen Autor, als den viel citirten Shaw, für dieſe Gegenden anführe, dies daher kommt, weil überhaupt Wenige darüber geſchrieben, noch Wenigere ſie geſehen, faſt Alle aber den Doctor Shaw nur ſclaviſch copirt haben.

Sie verließen mich alſo, lieber Schefer, in dem Felſenlabyrinth verſtrickt, und werden hoffentlich meine Freude theilen, als der Ruf des umherflankirenden **Hamba** von der Höhe triumphirend „Land“ verkündete. Als wir den Platz, wo er ſtand, erreichten, blieben wir Alle unwillkürlich oben halten, denn der ſich vor uns entfaltende Anblick war prachtvoll. Zu unſern Füßen ſtrömte ein Fluß durch ein tiefes aber breites Felſenbett, ſeine Ufer mit dichten Wänden ſchwarzgrünen Oleanders eingefaßt, der wie mit einem rothen Tuche bedeckt erſchien. An einer lichten Stelle des Fluſſes, wo dieſer einen weiten Bogen in das

Land hineinmacht, ſtanden und lagen abwechſelnd viele hundert aus dem Dscherid gekommene Cameele, nur mit ihren Packſätteln und leeren Säcken beladen, um Getreide aus den nördlichen Gegenden zu holen; wenigſtens eben ſo viele Schaafe und Ziegen waren neben ihnen zur Tränke verſammelt, und einige zwanzig Hirten mit ihren krummen Stäben und langen Gewändern wandelten gravitätiſch unter ihnen umher. Eine ſchmale Ebene breitete ſich hinter dem Fluſſe aus, und hohe Berge ſchloßen dort bald die Ausſicht, aber die Ebene ſelbſt war der anziehendſte Gegenſtand des Gemäldes, denn hier lag das alte Sufetula, großentheils noch ſo wohl erhalten, da, daß es mich auf das Lebhafteſte an Pompeji erinnerte. Sobald wir die Ruinen erreichten, gewann ich bald die Ueberzeugung, daß ein Mann vom Fache, der ſich einige Zeit hier aufhielte, den ganzen Plan der einſtigen Stadt genau würde beſtimmen können, da faſt alle Grundmauern nebſt mehreren Straßenpflaſtern noch exiſtiren, außer einer großen Anzahl mehr oder weniger erhaltener, aufrecht ſtehender Gebäude. Was aber dem Ganzen ein beſonders reiches Anſehn gibt, iſt der Umſtand, daß faſt gar kein Mauerwerk aus kleinen Steinen mit Cement oder aus gebrannten Ziegeln aufgeführt, ſich vorfindet, ſondern die Stadt durchgängig aus großen Quadern, hie und da durch Bolzen gehalten, aber ſonſt, wie es ſcheint, ohne alles andere Verbindungsmittel erbaut worden war. Wenigſtens konnten wir jetzt von dem letztern nirgends eine Spur zwiſchen den Werkſtücken entdecken.

Am weiteſten links zeigten ſich zuerſt ſüdlich einige viereckige Gebäude, vielleicht Bäder, denn man bemerkte an dem einen die Reſte eines breiten Waſſercanals. Neben ihnen ſah man die Trümmer mehrerer Wohnhäuſer, dann folgte ein Triumphbogen in corinthiſchem Styl, reich verziert, von deſſen zwei Nebenbögen, die Shaw anführt, keine Spur mehr zu entdecken iſt, und deſſen Säulen leider umgeſtürzt, und zerbrochen am Boden liegen.

Die Inſchrift, welche der Doktor in ſeinem Werke anführt, und die ſchon damals, wie er ſagt, nur theilweiſe zu ermitteln war, iſt jetzt faſt ganz verwiſcht; ſonderbarerweiſe aber finden ſich die wenigen Worte, die wir noch deutlich entziffern konnten, z. B. „Constantio“ und „Maximiniano,“ nicht in Shaws Copie. Später fand ich noch ſo viel offenbare Unrichtigkeiten in ſeiner Relation, daß ich den guten Doctor im Verdacht habe, nur **par procuration** hier geweſen zu ſeyn, oder wenn er **Spetla** ſelbſt ſah, wenigſtens, bei der damaligen Unſicherheit der Reiſen in dieſen Ländern, nur den flüchtigſten, und vielleicht ſchnell geſtörten Aufenthalt hier gemacht haben kann. Ich werde ſpäter die einzelnen Belege zu dieſer Vorausſetzung beibringen. Vom Triumphbogen führt eine Straße, mit niedrigen Mauern eingefaßt, und mit großen Steinplatten (nicht ſchwarzen, wie Shaw anführt, ſondern von dem überall hier angewandten, grauröthlichen Kalkſtein) mitten durch die Stadt, und zwar nicht in gerader Richtung, ſondern, ganz wie die neuen Straßen in London, in einer Schlangenlinie. Weiterhin geht ſie zwiſchen zwei hoch über einander gethürmten Stein- und Säulenhaufen hindurch, die ohne Zweifel anſehnlichen Paläſten oder Tempeln angehörten, und verliert ſich kurz nachher in einem Labyrinth von Grundmauern, und einer Unzahl aufrecht ſtehender, einzelner, ſchmaler Blöcke, die von Weitem täuſchend den Monumentſteinen eines dicht damit erfüllten Kirchhofs gleichen. Noch ziemlich weit rechts von hier ſtehen die berühmten drei zuſammenhängenden Tempel. Shaw ſagt, die Triumphatorſtraße gehe in grader Linie nach dem Eingang dieſer Tempel, welches ein Augenzeuge unmöglich hätte behaupten können, da die Parallelen der Oeffnung des Triumphbogens und des Portals der Tempel wenigſtens um **200** Schritt von einander differiren. Vielmehr zweigt ſich aus der Triumphſtraße eine andere aus, die man eine Weile in der Richtung der Tempel verfolgen kann, und die alſo wahrſcheinlich dahin führte. Nicht mit Unrecht aber nennt Shaw (beſonders da er **Dugga** nicht ſelbſt ſah, von dem ich weiter unten ſprechen werde) dieſes edle Denkmal alter Größe: die Krone römiſcher Ueberreſte in dieſem Theile von Afrika. Es befindet ſich faſt genau in der Mitte der Stadt, hinſichtlich ihrer Länge, doch nicht ihrer Breite. Ein viereckiger, noch jetzt von einer hohen Mauer durchgängig eingeſchloſſener Hof umgibt die drei neben einander ſtehenden Tempel dergeſtalt, daß ihre hintere Façade den größten Theil der einen Seite des Vierecks formirt, und der freie umſchloſſene Raum ſich nur *vor* den Tempeln ausbreitet. Ein Portal in der Mauer, mit zwei Nebenpforten, dient zum Eingang, und man ſieht noch deutlich, daß von hier ein dreifacher und bedeckter Säulengang eine Stunde weit nach den Tempeln hin ſich erſtreckte. Auffallend iſt es aber, daß dies Hauptportal nicht in gerader Linie auf den mittelſten Tempel ſtößt, ſondern blos die eine der Seitenpforten, obgleich die Linie des Portals ſelbſt mit der Façade der Tempel parallel läuft.

Der Säulengang, von dem nur am Anfang noch einige halb abgebrochne ſtehen, muß alſo ſchief, oder, was wahrſcheinlicher iſt, mit einem rechtwinkligen Abſatz, der mit andern Bauwerken des Hofes in Verbindung ſtand, wovon auch mehrere Spuren noch bemerkbar ſind, nach dem Porticus des mittlern Tempels zu geführt haben. Uebrigens ſcheint das Portal, wegen ſeiner ſehr untergeordneten Architektur, aus weit ſpäterer Zeit als die Tempel ſelbſt zu ſeyn. Von der Inſchrift konnte ich nichts mit irgend einiger Beſtimmtheit herausbringen.

Die Zeichnung, welche Shaw von dem Ganzen gibt, iſt in vieler Hinſicht unrichtig, beſonders auch in ſofern, als darauf alle drei Tempel mit Pilaſtern dargeſtellt ſind, während der mittelſte durchaus Säulen, und nur die beiden andern Pilaſter haben. Ferner iſt der mittelſte und größte auch, wie billig, der reichſte in ſeinen Zierrathen, und gibt in der Vollendung und dem feinen Geſchmack der Arbeit der ſogenannten maison quarrée in Nimes, nicht ſehr viel nach, während auf der Zeichnung dieſer grade faſt ohne Ornamente erſcheint. Endlich ſagt Shaw, daß ſchon zu ſeiner Zeit der Porticus deſſelben ganz eingefallen geweſen ſey, welches ſogar heute noch nicht vollſtändig der Fall iſt, wiewohl allerdings jetzt nur noch wenig davon beſteht, nämlich einige unten reich verzierte Eckſteine, auf denen die Decke ruhte, und die in der Frontmauer des Tempels ſelbſt mit eingelaſſen ſind. Man könnte dieſes herrliche Monument mit leichter Mühe wieder herſtellen, denn faſt alles Umgeſtürzte liegt noch ungeſtört am Boden, nur von Dornen und Unkraut überwachſen, aber ſehr wenig beſchädigt. Herr J.... maß ein Säulenſtück, das vierundzwanzig Fuß Länge und drei und einen halben Fuß im Durchmeſſer hatte. Der mittlere Tempel iſt ſechzig Fuß lang und vierzig breit, und, dem Augenmaß nach, ungefähr um ein Sechstheil höher und breiter als die beiden andern, alle drei aber ſind von ganz gleicher Form, bis auf die angegebene Verſchiedenheit der Säulen und Pilaſter; der Raum zwiſchen ihnen nimmt circa ein Drittheil ihrer Breite ein. Hinten verbindet die Tempel eine Mauer von gleicher Höhe mit der, die den ganzen Hof umgibt, und in jeder Abtheilung derſelben, zwiſchen den Gebäuden iſt ein großes halb rundes Fenſter in derſelben angebracht, was ſich in der Fortſetzung der Mauer auf den beiden Flügeln, welche die eine Seite des Vierecks vervollſtändigen, ebenfalls wiederholt. Die hintern drei Giebel ſtehen noch ſämmtlich, wie überhaupt die ganze Rückfaçade faſt vollſtändig erſcheint, und daher jetzt diejenige iſt, welche, wenn nicht den maleriſcheſten, doch den imponirendſten Effect hervorbringt. Die vorderen Giebel ſind eingeſtürzt. Der Stein, aus dem die Tempel erbaut wurden, obgleich er derſelbe mit dem zu ſeyn ſcheint, den man für die übrigen Gebäude der Stadt verwandte, hat dennoch eine etwas gelbere Farbe angenommen, welche dies ſchöne Denkmal alter Kunſt noch mehr vor den übrigen

Ruinen hervortreten läßt. Doch wenn nicht bald etwas für ſeine Erhaltung gethan wird, möchte es in mehreren Jahren auch nur noch einen coloſſalen Steinhaufen darbieten, da ſchon jetzt die Trümmer von Säulen, Frieſen, Geſimſen, und Deckſteinen, deren zierliche Arbeit eben ſo bewunderungswürdig in der Nähe, als oben an ihrem Platze erſcheint, an manchen Orten bis halb an das Dach hinauf ſteigen. Gern hätte ich den Reſt des Tages hier zugebracht, um wenigſtens von dem weſentlichſten Theile dieſer merkwürdigen Todtenſtadt einige Skizzen zu nehmen, aber unſere Thiere hätten dann nichts zu freſſen gehabt, und das nächſte Beduinenlager war noch ſechs Stunden weit. So mußte ich mich fügen. Was mich indeſſen einigermaßen tröſtete, war die von meinem Mamelucken erhaltene Nachricht, daß Sir Grenville Temple vor Kurzem auf ſeiner Reiſe denſelben Ort mit einem Zeichner beſucht habe, und daher gewiß dem Publikum einen ſo intereſſanten Gegenſtand nicht vorenthalten wird.

Rechts der beſchriebenen Tempel ſtehen die vier ſchmächtigen Pfeiler oder Ecken eines andern anſehnlichen Gebäudes und die niedrigen Umfangsmauern eines ſehr großen und dem Anſchein nach prachtvollen Palaſtes; weiterhin, unmittelbar auf ſchroffen Felſen über dem Waſſer hängend, ſieht man die Reſte einer weitläuftigen Wohnung die (als Ausnahme), von kleinen Feldſteinen mit Cement aufgemauert iſt, obwohl auch hier viel Säulen und andere maſſive Ornamente daneben liegen. Von Marmor fanden wir dagegen nirgends das kleinſte Fragment. Iſt etwas davon dageweſen, ſo hat man es wahrſcheinlich zur Verzierung der Moſcheen und heiligen Marabut's längſt weggeholt. Die Lage dieſer Villa über dem Waſſer und ſeinem Oleanderwald muß einſt ein reizender Aufenthalt geweſen ſeyn. Wir ſtiegen von hier nach dem Fluß hinab, und verfolgten ſein halb ſandiges, halb felſiges Bett, bis an das nordweſtliche Ende der Stadt, wo ein antiker Aquaduct, der zugleich als Brücke für Fußgänger diente, über den Strom führt; dieſer bildet nahe davor, zwiſchen eng zuſammentretenden Felſen, einen kleinen Waſſerfall, deſſen Rauſchen uns in den hieſigen Einöden ein ganz fremdartiger Klang dünkte. Es wäre zu weitläuftig, alle einzelne, ſich aus dem allgemeinen Steinanger noch erhebende, minder wichtige, Bauwerke zu beſchreiben, ich ſchließe daher mit der Erwähnung eines großen Mauſoleums, welches, im Norden der Stadt, gleichſam den Pendant zu dem Triumphbogen am ſüdlichen Ende macht, und dabei noch ſo ſchöne, gleiche Quadermauern darbietet, als habe man ſie erſt geſtern vollendet.

Ehe wir abzogen, entweihte mein jagdpaſſionirter Secretair noch grauſam die heiligen Tempelräume durch die Vernichtung einer ganzen dort hauſenden Taubenfamilie; denn nachdem er Vater und Mutter erſchoſſen, kletterte er auch auf das Dach, um noch die Eier auszunehmen, was ich ihm nicht eher als beim Soupé in Cassarin vergab, wo ich die Leckerbiſſen mit verzehren half.

Die ganze, ſechs Stunden lange Plaine von hier bis **Cassarin**, der **Colonia scillitana**, zeigt fortwährend einzelne Ruinen, und muß außerordentlich angebaut geweſen ſeyn. Jetzt iſt, auch der vorzüglichſte Boden, doch nur mit grobem Riedgras bedeckt, das wir an manchen Orten abgebrannt fanden, worauf ſogleich feinere, hellgrüne Gräſer entſtanden waren. Der mauriſche Flecken **Cassarin** exiſtirt nicht mehr, gleich **Trudsa** und **Spetla**, welche Shaw vor hundert Jahren noch alle als kleine Städte anführt. In dem reizenden Thale, am Fuße des **Dschebel Schamby**, neben den Ruinen der alten Stadt, lagert aber bleibend der Beduinenſtamm der **Firaschisch** in verſchiedenen **Duar**'s, deren Zelte alle mit friſchen Laubreiſern zierlich umſteckt waren. Der Fluß **Derb** bewäſſert dieſes Thal, auf deſſen Hütungen der Oleander in ungeheurer Menge wächst; und es bleibt immer für uns Nordländer ein luxuriöſer Anblick, die zahlreichen Viehheerden unter ſeinen Blumen weiden zu ſehn.

Die Alterthümer von **Cassarin**, die wir trotz eines Marſches von zwölf Stunden noch an demſelben Abend beſichtigten, können, mit Ausnahme der drei Tempel, faſt den Vergleich mit **Spetla** aushalten, und ihre Umgebung iſt vielleicht noch romantiſcher. Sie liegen auf einem Berge ſenkrecht über dem Fluſſe, der ſich hier noch viel wilder, aber ohne Vegetation an ſeinen Ufern, blos durch ſchroffe und wunderbar geformte Steinmaſſen windet, und dann durch Cactuspflanzungen ſich in der Oleanderebene ruhig weiter ſchlängelt; auf der andern Seite hat man eine der herrlichſten Ausſichten in das Innere des Gebürges nach **Hydrah** zu. Auch hier findet ſich ein ziemlich wohlerhaltener Bogen, doch von weit einfacherer Architectur als der in **Spetla**, welcher, wie die Inſchrift anzeigt, von **Quintus Manlius Felix** ſeiner Geburtsſtadt geweiht wurde. Weiter unten ſieht man mehrere Mauſoleen, von denen beſonders eins bemerkenswerth erſcheint. Es iſt in Form eines ſchlanken, viereckigen Thurmes auf drei Etagen erbaut. Die unterſte hat der Baumeiſter einfach und ernſt gehalten, mit zwei niedrigen Eingangspforten; die zweite bildet einen höchſt eleganten, ſchön verzierten kleinen Tempel mit ſechszehn corinthiſchen cannelirten Pilaſtern, und die dritte eine, nur nach der vordern Seite offene Niſche, in der wahrſcheinlich eine Statüe ſtand, ſo wie auch oben irgend noch eine Zierrath zur Krönung des ganzen zu fehlen ſcheint. Die vordere Wand des unterſten Stockwerks iſt über und über mit einer endloſen Elegie beſchrieben, die man noch recht leidlich leſen, und deren ſeichter Inhalt in Shaw's Buch nachgeſehn werden kann. Eine andere Inſchrift zeigt an, daß dies Monument einem Patricier, mit Namen J. Flavius, nebſt ſeiner Frau von ihrem Sohne geſetzt ward. Ein großer Theil dieſer alten Stadt wäre gleichfalls noch deutlich zu traciren, und auch hier ſind alle Gebäude ohne Ausnahme aus Quadern errichtet. Verſchiedne Wohnhäuſer ſtehen noch bis an's Dach; über den Thüren des einen ſieht man zwei Basreliefs, doch nicht von beſonderer Arbeit. Die einbrechende Dunkelheit zwang uns mit Widerſtreben zum endlichen Rückzug, da wir aber am andern Tage, unſerer Müdigkeit und des freundlichen Ortes wegen, hier Raſttag hielten, ſo beſuchten wir die Ruinen noch einmal, ohne viel Neues darin zu entdecken; doch bemerkten wir, daß faſt der ganze Raum, auf dem ſie ſtehen, mit einem dicken Wurzelgeflecht indianiſcher Feigen durchzogen war, die, wie man uns erzählte, ein ſtarker Froſt tödtete. Den Beduinen kam dieſes ſehr gelegen, da die Löwen eine beſondere Vorliebe für dieſen Schlupfwinkel gefaßt, und ſich lange Zeit gemächlich darin etablirt hatten. Ich benutzte die mir bleibende Zeit wenigſtens zur Copirung des beſchriebenen Mauſoleums und anderer Kleinigkeiten.

In beiden Nächten, die wir hier zubrachten, ſahen wir ſämmtliche **Duar's** mit ungewöhnlich vielen Feuern erleuchtet, die ſich längs des ganzen Berges hin erſtreckten. Dies wird ebenfalls der erwähnten Raubthiere wegen nöthig, welche, obgleich nicht mehr ſo nahe campirt, dennoch häufig aus den Bergen hervorbrechen, um einen Angriff auf die Heerden zu verſuchen, wodurch ſelbſt für Menſchen das Nachtreiſen in dieſen Gegenden gefährlich gemacht wird. Wir befanden uns hier ſchon in der Nähe von Conſtantine, und mußten von nun an vor den räuberiſchen Horden dieſes, in halber Anarchie ſich befindenden, Landes, deſſen Grenze wir cotoyiren ſollten, ſehr auf unſrer Hut ſeyn. Die letzte Nacht fand ich nur wenig Schlaf, denn unglücklicherweiſe hatte ich während derſelben, ſtatt der neulichen Eſel, Wächter vor mein Zelt bekommen, die nichts zum Schweigen bringen konnte. So gravitätiſch, ſich gern abſondernd, und ſchweigſam die Türken ſind, ſo geſchwätzig und unterhaltungsluſtig erſcheinen dagegen die Beduinen. Wo zwei zuſammen ſind, können ſie in der Regel, gleich den Franzoſen, ohne Converſation nicht mehr beſtehen, und fangen ſie auch, nach wiederholten Ermahnungen, dieſe aus

Reſpect leiſe an, ſo iſt doch immer in wenig Secunden das **crescendo** wieder bis zum Geſchrei gediehn. Nicht eher alſo, als bis meine Wächter einſchliefen, konnte ich ſelbſt ihrem Beiſpiel folgen.

Weil nach allen eingegangenen Erkundigungen die Antiquitäten von **Gaffsa** und **Ferianah** nur höchſt unbedeutend ſind, überdem aber auch meine Begleiter, wie alles Perſonal meiner tuneſiſchen Suite, täglich mehr ihre Ungeduld markirten, dieſe beſchwerliche Reiſe enden zu ſehen, und ich ſelbſt, aufrichtig geſtanden, anfing, genug davon zu haben, ſo beſchloß ich von hier meinen Rückzug über **Keff** nach Tunis anzutreten.

Am **14.** Auguſt verließen wir alſo dieſen ſüdlich entfernteſten Punct unſrer Expedition im Innern des Reichs und wandten unſerer Roſſe Häupter wieder dem Norden zu.

Da uns aber die Araber ſo viel von der Unſicherheit des einzuſchlagenden Weges, und von den conſtantiniſchen Raubbeduinen, die jeden Augenblick Streifzüge über die nahe Grenze machen ſollen, vorgeredet hatten, — ſo bewaffnete ſich Jeder ſorgfältiger wie gewöhnlich (denn der Bequemlichkeit wegen hatte ich z. B. meine Piſtolen bisher faſt immer von Muſtapha tragen laſſen), und unſer Zug ward am Morgen regelmäßig geordnet. Die Avantgarde formirte der junge **Cäid** der **Firaschisch** mit einem ſeiner Araber, einem **Hamba** und zwei der Spahis von **Keruan**. Vor dem Hauptcorps, nämlich den acht Mauleſeln, ritt ich ſelbſt, mein Tagebuch, als dermalen mein Liebſtes, in einer blechernen Büchſe am Sattel befeſtigt, neben mir Herr J...., Muſtapha und Juſſuf, der erſte **Hamba**. Die Arriergarde beſtand aus dem Oberſten, dem Mamelucken, meinem Dragoman und den andern beiden Spahis.

Wir waren noch keine Stunde in einem ebenen Thale marſchirt, das hohe Berge ziemlich eng einſchloſſen, als wir jenſeits des leicht überall zu durchwatenden Fluſſes einen Trupp von vier wohlberittenen und bewaffneten Beduinen ſahen, die uns offenbar beobachteten und in gleicher

Linie folgten, denn da wir wegen eines aufgefundenen Haſens, den wir zu erlegen ſuchten, ſtillhielten, blieben ſie auch in Reih und Glied halten, und ſetzten ſodann mit uns ihren Weg weiter fort. Wir hatten viel Noth mit dem Antreiben der Maulthiere, die immer zurückblieben und unſern Marſch außerordentlich verzögerten, ſo daß beim Eintritt in eine größere, im Anfang etwas anſteigende Plaine, die Avantgarde einen großen Vorſprung gewonnen hatte. Die vier uns zur Seite folgenden fremden Reiter waren unterdeß hinter einem Hügel verſchwunden. Plötzlich ſehen wir unſere Vorhut (um zur Veränderung auch einmal deutſch zu ſprechen), in voller Carriere, mit lautem, uns unverſtändlichem Rufen auf uns zuſtürzen, und ſich eilig hinter unſerer ſchwachen Linie rangiren. „Die Beduinen ſind vor uns,“ erklärte mir Muſtapha, „und greifen uns an.“ Der Oberſt, der mit den Arabern zu kämpfen alarter iſt, als wenn es ihre Felſen zu beſteigen gilt, kam ſchon von hinten vorgeſprengt, rief unſre Flüchtlinge im Arabiſchen zu ſich heran, ich desgleichen Juſſuf und den andern **Hamba**, und ohne weitere Berathſchlagung beſchloſſen wir gleichzeitig dem kommenden Feind auf der Stelle das praevenire zu ſpielen. Doch nur der kleine Trupp, aus uns drei Chriſten, dem **Cäid**, Juſſuf und ſeinem Collegen beſtehend, ſetzte ſich mit bereit gehaltenen Waffen zur Attakke in Galopp, die Andern blieben, wahrſcheinlich zur Vertheidigung der Eſel zurück, und kamen zum Theil erſt, als alle Beſorgniß verſchwunden war, mit großem Geſchrei hinter uns drein geſprengt. Sobald wir die Höhe erreichten, ſahen wir, daß wir wieder nur vier Beduinen vor uns hatten, die bei unſrer ſchnellen Annäherung ihre Pferde anhielten und ſich nicht mehr von der Stelle rührten. Eben ſo die, welche ſeitwärts wieder ſichtbar geworden waren. Ob beide Trupps in Verbindung ſtanden, und wirklich eine feindliche Abſicht gehabt hatten, oder nicht, ward nicht ganz klar; ihrer Verſicherung nach, waren ſie nur, gleich uns, auf der

Reiſe begriffen und daher bewaffnet. Wir konnten hiergegen nichts einwenden, und es blieb uns jetzt nur übrig, über den falſchen Allarm zu lachen, der uns doch den Augenblick vorher noch als ein ſehr unangenehmer Ernſt erſchienen war. Bei dieſer Gelegenheit fiel es mir (allerdings ein wenig ſpät) in Folge einer Bemerkung J....'s ein, die Waffen der ſaumſeligen Spahis von Keruan zu unterſuchen, und man denke ſich mein Erſtaunen, als ich nicht eine einzige ihrer Flinten oder Piſtolen geladen, ja in den erſten nicht einmal einen Stein eingeſchraubt fand. Selbſt der ſo gefährlich ausſehende rothe Samiel hatte nicht ans Laden gedacht, und noch obendrein das Schloß ſeiner Flinte mit einem ledernen Futteral umwunden. Ich ließ die gottloſen Heiden ſämmtlich, wie ſie es verdienten, über dies unverzeihliche Benehmen an, das man unmöglich von einer Escorte erwarten konnte, und zwang ſie nun ihre Gewehre ohne Verzug und vor meinen Augen zu laden, wo denn Jeder ſeinen Stein und das Uebrige aus der Satteltaſche, wohl eingepackt, erſt herausholte, allerlei Lügen zur Entſchuldigung vorbringend. Gewiß wäre beim erſten Schuß des Feindes dieſe nichtswürdige Begleitung bis auf den letzten Mann entflohn, und hätte, uns ruhig im Stich laſſend, ſich nachher mit irgend einer ſchlauen Erfindung ausgeredet. Wir wußten nun wenigſtens ungefähr, auf wen wir uns verlaſſen konnten, und auf wen nicht, und auch dies war ſchon eine bedeutende Beruhigung für die Zukunft.

Auf der ganzen Tour des heutigen Tages hatten wir faſt fortwährend einzeln zerſtreute Ruinen, von mehr oder weniger Umfang, im Auge, unter denen ſich häufig wieder die zwei hohen, aufrecht ſtehenden Steine mit einer eben ſo großen Deckplatte, vorfanden, deren ich unter den Ueberreſten von **Cilma** bereits gedacht. Bei einigen derſelben, namentlich im Diſtrict von **Fusânah**, ſchien ein mit ausgehöhlten Platten belegter Waſſerlauf hindurch gegangen zu ſeyn; mitunter waren auch große ſteinerne Becken unmittelbar daneben vorhanden, und in den Seitenſteinen befanden ſich immer tiefe Zargen, oder durchgehauene viereckige Löcher. Doch wozu alles zuſammen eigentlich gedient, konnten wir auch jetzt nicht mit Beſtimmtheit ermitteln. Beide Ebenen, die wir durchritten, in denen der **Derb**, nebſt noch einem andern geringern Fluſſe, in weiten Krümmungen ſtrömt, hatten den fruchtbarſten Boden, und würden ſich, unbebaut wie ſie größtentheils ſind, um ſo mehr zu Colonieen für unſere in der ganzen Welt umherwandelnden Deutſchen eignen, da hier die nahen Berge auch Holz enthalten, und das Clima ſchon merklich rauher wird. Sobald wir dieſe Berge betreten hatten, zogen wir über vier Stunden lang in einem ununterbrochenen Walde weiter, der aus feinnadeligen Kiefern, Tuja's, Rothcedern und einer ſchönen Art Wachholder beſtand. Der Boden war ſandig, und auch die Felſen, welche mitunter ſehr abenteuerliche Formen annahmen, zeigten nur einen gelblichen Sandſtein. Manche Stellen hatten eine auffallende Aehnlichkeit mit unſern heimiſchen, dürren Kieferhaiden, an ſolchen Orten nämlich, wo dort nur niedriges Holz ſteht, denn keiner der hieſigen Bäume erreichte über zwanzig Fuß Höhe. Mitten in dieſem Walde und in einer Gegend, die nicht ohne Charakter war, trafen wir wieder auf die weitläuftigen Trümmer einer Stadt, doch entdeckten wir nirgends eine Inſchrift, die uns hätte anzeigen können, welchen Namen ſie in der Vorzeit führte. Eben ſo wenig konnte ich für alle andern Ueberreſte des Alterthums, die wir heute ſahen, auf meinen Charten irgend eine ſichere Bezeichnung finden.

Wir hatten nach und nach die Beſorgniß eines Angriffs ganz vergeſſen, und ritten eben unbefangen eine tiefe Schlucht hinab, um hier, wo man uns einen Bach angekündigt hatte, die Pferde zu tränken, als wir uns in demſelben Augenblick von ſechzig bis ſiebenzig Arabern zu Pferde umringt ſahen, die, wenn ſie feindlich geſinnt geweſen, wahrſcheinlich zu ſtark für uns geworden wären. Es war aber glücklicherweiſe nur ein berittenes — Begräbniß, keiner der Weißmäntel bewaffnet, und Alle vom Stamme des Caïd und dem Gebiet der Smella *), wo wir dieſe Nacht zu ſchlafen gedachten. Der Leichnam des jungen Schechs, dem es galt, war in ein rothes Tuch gewickelt, und wie ein Kalb über den Sattel ſeines eigenen Pferdes gehangen. Das Pferd ging ganz frei ohne Zügel, nur rechts und links von einem Schech zu Roß begleitet. Dies Convoy hatte auch des Tränkens wegen Halt gemacht, und wir beſahen uns gegenſeitig mit vieler Neugierde. Ich bemerkte ein kleines Pferd, das in ſeinem Bau vollkommen einem Lama glich, und an ſeinem gedehnten ſchmalen Hirſchhalſe einen Kopf angeſetzt hatte, der gewiß nicht acht Zoll lang war.

---

*) Smella heißt ein Duar wo einer der größeren Caïden mit den Vornehmſten ſeines Stammes permanent ſich aufhält.

Zwei Stunden nach dieſer Rencontre trafen wir am Saum des Waldes noch mehr Ruinen, wo unter alten Mauern eine vortreffliche Quelle entſprang, die uns ſeit dem **Sauwan** zum erſtenmal wieder mit kaltem und ſilberhellem Waſſer beſchenkte. Man muß ſo lange in vertrockneten Wüſten umhergezogen ſeyn, als wir, um dieſen köſtlichen Genuß gehörig zu würdigen. Tauſend Schritte weiter lag die **Smella von Schar**, wo der Onkel unſres jungen **Caïd** befehligte. Dies iſt ein ſehr reicher Mann, da der hier ſorgfältiger betriebene Anbau des fruchtbaren Bodens, von dem man ſo viel benutzen kann, als man will, den Beduinen dieſer Gegend, durch den Getreidehandel mit dem **Dscherid**, viel Geld einbringt. Auch trafen wir allerlei ungewöhnlichen Luxus an. So hatte der **Caïd** z. B., was wir bisher noch nie geſehn, ein mit buntem Zeuge gefüttertes Leinwandzelt, und als ich eintrat, ward für mich eine Löwenhaut, für ihn ein perſiſcher Teppich ausgebreitet. Ich hätte gern eine ſolche gekauft, aber alle Löwenhäute müſſen geſetzlich dem Gouverneur der Provinz für den Bey abgeliefert werden, wofür der Ueberbringer eine beſtimmte Prämie erhält. Der **Cäïd**, der diesmal mehr einem europäiſchen Juden als einem Araber ähnlich ſah, trug unter einem ſehr feinen **Heik**, oder wie man es hier nennt **Hacram**, der über dem Kopf mit der Schnur aus Cameelhaar befeſtigt war, einen türkiſchen, pfirſichblüthfarbenen Kaftan mit ſchweren ſilbernen Agraffen. In ein gleiches Gewand war ſein kleiner Sohn von ſechs Jahren gekleidet, aber ohne **Heik**, wogegen er eine Mütze von demſelben Zeuge, und auch mit Silber beſchlagen, auf dem Kopfe trug, was eine um ſo lächerlichere Carricatur abgab, da er übrigens ganz nackt, ohne Hemde noch Hoſen erſchien, und kleine ſilberne Räder von drei Zoll Durchmeſſer in den langen Ohren, wie ſchwere ſilberne Ringe an den dünnen, ſehr ſchmutzigen Spindelbeinchen zur Schau ſtellte. Der **Cäïd** beſaß, außer dieſem Sprößling, auch noch einen ältern und hübſchern Knaben, der zu ſeinem Nachfolger beſtimmt iſt; ferner zwei ganz weiße Stuten, die ſehr viel Blut zeigten, ohne jedoch ſchön zu ſeyn, oder vielmehr ſich ſchön zu präſentiren. Es iſt eine beſondere, ſehr häßliche Eigenthümlichkeit der hieſigen Pferde, daß ſie faſt nie den Schweif gut tragen. Im Gegentheil halten ſie dieſen, wie das ganze Hintertheil, gleich den Mauleſeln, immer etwas eingezogen, ſobald ſie in Bewegung ſind, daher ſie, im vollkommenen Gegenſatz zu dem ächten arabiſchen Pferde, meiſtens im Stande der Ruhe beſſer ausſehn, als unter dem Reiter.

Abends waren wir Zeugen der ſonderbaren Trauerceremonieen, die wegen des geſtorbenen Schechs, deſſen Leichnam wir unterwegs begegneten, ſieben Tage lang fortgeſetzt werden. Sie beſtehen darin, daß ſämmtliche Weiber des Duar, ſich abwechſelnd, früh mit Sonnenaufgang und Abends bei ihrem Untergang, vor dem Zelte des Verſtorbenen ſtundenlang einen Tanz mit Geſang ausführen, während eine der Frauen eine dumpfe

Trommel dazu ſchlägt. Auch am Tage muß dieſelbe Ceremonie eine Zeitlang wiederholt werden, wenn eine Geſellſchaft Leidtragender, die wenigſtens aus vier Perſonen zuſammengeſetzt ſeyn muß, heulend und ſchreiend ihr Beileid zu bezeigen kommt. Solche Leidtragende erhalten dann noch überdies jedesmal eine Schüſſel Cuscussu mit Fleiſch. Doch dürfen dieſelben Individuen nie zum zweitenmal wiederkommen, weil ſonſt die Theilnahme an dem unglücklichen Schickſale des Todten leicht ins Unendliche gehen könnte. Je mehr Trauernde, je mehr Ehre für die Familie, und je mehr Cuscussu, je mehr Trauernde. C'est tout comme chez nous. Der Eifer der Weiber war exemplariſch. Das Tempo ihrer Muſik änderte oft plötzlich, und gab ihr dadurch etwas Wildes und Seltſames. Da außerdem Tact und Melodie immer ſehr präcis und richtig ausgeführt wurden, fand ich bald ſo viel Geſchmack an dieſem Concert, daß es immer zu früh für mich aufhörte. An fremdartige Muſik muß man ſich überhaupt immer erſt ein wenig gewöhnen, ehe man ſie unparteiiſch beurtheilt. Den Arabern geht es eben ſo mit der unſern. Nahe durften wir den tanzenden Weibern nicht kommen, aber mit meinem Opernglaſe konnte ich ſie deutlich genug betrachten, um mich zu überzeugen, daß mehrere ſehr hübſche darunter waren.

Ich machte hier einen Raſttag, den ich, an Migräne leidend, im Bett zubringen mußte. Eine Verkältung hatte mir dieſes Uebel zugezogen; denn ſeit der ſchönen Sommernacht in Ulad Sendessen, waren die Nächte immer kälter geworden, ſo daß in der letzten mein Thermometer, im Zelte bei Sonnenaufgang zehn Grad, und nur fünf Stunden ſpäter ſchon wieder ſechsundzwanzig zeigte, eine Veränderung der Temperatur, die bei heftigem Winde, und unter einem nichts weniger als dichten Obdach, der Geſundheit nicht zuträglich ſeyn kann.

Während ich meinem Secretair etwas zu dictiren verſuchte, kam der Caïd mit ſämmtlichen Bewohnern des **Duar**, lagerte ſich mit ihnen vor mein Zelt, und ließ ſich ganz wohlbehaglich von meinen Leuten mit Pfeife, Caffee, Zuckerwaſſer mit fleur d'orange, und zuletzt ſogar mit fünf bis ſechs Flaſchen franzöſiſchem Liqueur bedienen. Ein **Thaleb**, der ſtets den Roſenkranz in der Hand hielt, um daran zu beten, machte erſt viel Umſtände von der verbotenen Delicateſſe zu koſten, trank aber dann, ungeachtet des Gelächters der Uebrigen, von Allen am meiſten, ſo daß er bald roth wie ein Krebs wurde, und dazu einſtweilen ſeinen Roſenkranz unter die Bernus verſteckte, damit Muhammed nicht ſähe, was vorging. Die ganze Geſellſchaft bat mich darauf, mit der Neugierde kleiner Kinder, ihnen alle meine Sachen auspacken zu laſſen, um ſie beſehn zu können. So viel es thunlich war, willfahrte ich ihrem Wunſch, und ſchien ſie dadurch ſehr zu beglücken. Kein Läppchen ward ihnen gezeigt, das ſie nicht genau unterſucht und mit vielen Bemerkungen unter ſich begleitet hätten, zuweilen mit Bewunderung bei ſehr geringfügigen Dingen, zuweilen mit Lachen bei andern. Zwei kleine Taſchenpiſtolen vom dermaligen Kuchenreuter, das Geſchenk einer liebenswürdigen Couſine, mit denen man bequem zielen und noch auf fünfzig Schritt durch ein ſchwaches Brett ſchießen kann, entzückten ſie am meiſten, und ſie erſuchten mich, eine Probe damit zu machen, da ſie ſich gern von dem Effect der neuen Erfindung der Percuſſion durch den Augenſchein überzeugen möchten. Unglücklicherweiſe verſagte, wahrſcheinlich wegen ſchlechter Zündhütchen, das ſonſt ſehr gute Piſtol zweimal. Sogleich faßten die Araber die größte Geringſchätzung gegen die Percuſſion, ſpotteten und lachten unter ſich, und der Caïd meinte, ihre Gewehre nach der alten Art ſeyen doch wohl beſſer. Aergerlich darüber bat ich J...., eine kleine Flaſche auf einen Stock zu ſtecken und zwanzig Schritt von meinem Zelt in die Höhe zu halten. Jetzt ergriff ich die andere Piſtole, und mit einem inbrünſtigen Stoßgebet zu den Pulver- und Kugelgeiſtern um einen glücklichen Schuß, drückte ich mit: Samiel hilf — in meinem Bett emporgerichtet, los. Tauſend Piaſter wären mir nicht ſo lieb geweſen, als das Vergnügen, welches ich empfand, da die Flaſche, in kleine Stückchen zerſchmettert, herabklirrte. Die Veränderung der Mienen bei der ganzen weißen Truppe, welche in ihrem albernen Erſtaunen einer Heerde Mönche glich, war intereſſant zu beobachten, und als gleich darauf J...., ebenfalls mit einem Percuſſionsgewehr, einen Raubvogel herabholte, den der Piſtolenſchuß nicht verſcheucht hatte, waren Alle nun eben ſo voreilig in ihrer Bewunderung, als vorher in ihrem Tadel, und ſahen von nun an unſern Gewehren ſtets mit neidiſchen Blicken nach.

Vier Stunden von hier, halb auf conſtantiniſchem Boden, liegt Hydrah, nach Shaw das alte Tynidrum oder Thunadronum, einer der merkwürdigſten Ruinenplätze im Königreich. Ich wünſchte es zu ſehn, der Caïd wollte aber, ohne speciellen Befehl ſeines Vaters, des Ober-Caïd und Gouverneurs der Provinz **Moscher**, deſſen Lager noch eine Tagereiſe von hier entfernt iſt, und an den ich einen **Amrah** des Bey hatte, ſich nicht zur Escorte verſtehen, da, wie er behauptete, die Gefahr dieſer Expedition zu groß ſey. Auch der Mameluck ſprach von zweihundert Mann, die dazu nöthig wären, indem die Conſtantiner erſt vor Kurzem die dort wohnenden Grenztribus vertrieben, und ihnen mehrere Menſchen getödtet hätten. Ich bat alſo den Oberſten, mit dem Mamelucken zum **Cäid** von **Mescher** vorauszugehn, ihm den **Amrah** des Paſcha zu übergeben und zugleich mein dringendes Verlangen mitzutheilen, **Hydrah** zu beſuchen, wenn es die Umſtände irgend erlaubten. Am andern Morgen erhielt ich des Oberſten Antwort, welche die Wichtigkeit der Ruinen beſtätigte, und mit ihr kamen die nöthigen Befehle des Ober-**Cäid** an ſeinen Sohn, für meine Escortirung zu ſorgen. Statt der zweihundert Mann, die geſtern nöthig ſeyn ſollten, begnügte man ſich jedoch mir nur zwanzig zu geben, die aber ſämmtlich wohl beritten und bewaffnet waren, und der Caïd, obgleich er für ſeine Perſon zu Hauſe blieb, ſchickte jedoch, gleichſam als Geiſeln für die Treue der Escorte, ſeinen eigenen vierzehnjährigen Sohn und den zwölfjährigen des erſten Schechs mit. Er geſtattete mir auch eine ſeiner ſchönen Stuten zu reiten, was mir um ſo lieber war, da die Thiere, welche uns der Gouverneur von Keruan geliefert hatte, nur wenig taugten, und einer der Mauleſel ſogar geſtern der Hitze gänzlich erlegen war.

Als wir uns zum Aufbruch bereiteten, bat mein Dragoman, ein ſo großes Original, daß ich mir ſeine Figur abſichtlich für meinen nächſten Roman aufhebe, ihn doch zum Schutz meiner Sachen hier zurückzulaſſen, da er gar keine Luſt habe, ſich wegen einer alten Ruine den Hals abſchneiden zu ſehen. Ich erwiederte jedoch, daß wir einen ſo ungemein tapfern und auserleſen bewaffneten, alten türkiſchen Soldaten, wie er ſey, unmöglich entbehren könnten, und ich daher dem minder weſentlichen Muſtapha die Hut des Zeltes bereits aufgetragen habe. „Nun wie Gott will,“ ſagte er, die Form eines Fragezeichens annehmend, um ſeine lange Pfeife anzuſtecken, die ſtets an ſeinem Sattel hängt, und ihn über Alles beruhigen muß: „Mehr als einmal kann man ja doch nicht ſterben!“

So wie wir die Anhöhe nahe hinter der Smella erſtiegen hatten, breitete ſich eine ſchöne Berggegend vor uns aus, in der ſich beſonders, hoch über alle andere ragend, der Callat Sinân, ein ungeheurer, oben ganz abgeplatteter Felſen, von mehr als einer halben Stunde Länge, auszeichnete. Er hat große Aehnlichkeit mit dem Königſtein in Sachſen, nur mit dem Unterſchied, daß er weit größer iſt, auf einem weit höheren Berge aufgethürmt ſteht, und von keiner andern Höhe, wie jener vom Lilienſtein, dominirt wird. Wir marſchirten ſchnell und mit ſteter Vorſicht, doch ohne irgend etwas Bedenklichem zu begegnen, und ſchon nach drei Stunden gewahrten wir die, mit einer großen Menge Trümmer, gleich Spetla, bedeckte, aber hier durch mehrere Hügel unterbrochene Ebene von Hydrah. Wir beſanden uns auf dieſem Punkte nur zwei ſtarke Tagereiſen von der Hauptſtadt Conſtantine entfernt, und nur wenige Minuten öſtlich der Länge von Bone, welches ebenfalls nur zwei Tagereiſen von hier liegt. Dieſe drei Orte: Conſtantine, Bone und Hydrah, bilden faſt ein ganz gleichſchenkliches Dreieck. Hinſichtlich der Mannigfaltigkeit und theilweiſe guten Erhaltung alter Denkmäler, ſteht Hydrah den früher geſehenen Orten Cassarin und Spetla, würdig zur Seite, und in der Menge übertrifft es ſie ſogar. Das Meiſte ſcheint hier aber aus ſpäterer Zeit zu ſeyn und verräth eine ſchon tiefer geſunkene Periode der Kunſt. Der Triumphbogen von corinthiſcher Ordnung, deſſen Inſchrift mit den noch ganz gut zu leſenden Worten anfängt: „Imp. Caes. L. Septimio Severo Pertinaci Aug.,“ iſt faſt ganz erhalten; wenigſtens ſtehen alle ſeine Säulen noch, und man hat ſpäter, Gott weiß zu welchem Zweck, große Steine darum her aufgekaſtet, die ſie jetzt zum Theil verſtecken, aber wahrſcheinlich das Meiſte zu ihrer Conſervation beigetragen haben. Die Arbeit an dieſem Monument iſt nur mittelmäßig. Unter den vielen Mauſoleen verſchiedener Formen, von denen mehrere ſehr zierlich ſind, befindet ſich eins, welches einen kleinen Tempel mit corinthiſchen Säulen, auf einem hohen einfachen Unterbau ſtehend, darſtellt. Dies iſt auf eine merkwürdige Weiſe erhalten, denn es fehlt durchaus nichts daran als nur einige Steine des Dachs; doch iſt die lange Inſchrift, die blos wenige Buchſtaben noch verrathen, bis auf das einzige zuſammenhängende Wort „occiso,“ theils abgeblättert, theils muthwillig zerſtört worden. Ein anderes, ziemlich entferntes, kleines Grabmal, wollten mich meine Begleiter durchaus nicht betrachten laſſen, weil es auf conſtantiniſchem Grund und Boden ſtehe. Wir würden, ſagten ſie, in dieſem Falle aus den nahen Duar's, deren Rauch vor uns emporwirbelte, ſogleich angegriffen werden. Da der Gegenſtand von geringer Wichtigkeit war, und eine Bravade mir gar nicht hier an ihrem Platze ſchien, ſo renoncirte ich darauf. Von einem großen Tempel ſtehen noch mehrere Säulen ſeiner Propyläen und einige höchſt kühne, aus großen Steinen ohne Cement zuſammengefügte Bogen. Auſſerdem ſieht man die Ueberreſte vieler andern anſehnlichen Gebäude, ſo wie das Pflaſter einer Straße. Das Seltenſte und bei Weitem Intereſſanteſte dieſer Ruinen ſind aber die mehrere tauſend Fuß im Umfang haltenden hohen Mauern und abgebrochnen Thürme eines viereckigen Caſtells, deſſen ſchmalere Seite ſich mit einem Portal an den Fluß Hydrah, der hier über ein rauhes Felſenbette ſtrömt, anſchließt. Man ſieht auf dieſer Stelle auch auf beiden Seiten des Fluſſes die Spuren einer befeſtigten Brücke. Im Innern ſtehen nur noch einige Thore, einzelne Pfeiler und Bogen aufrecht, die über einander geſtürzten enormen Haufen großer Quaderſteine ſteigen aber bis zur Höhe von mehr als zwanzig Fuß empor, und es ſind hier genug Materialien, um den größten Palaſt daraus zu erbauen. Fragmente marmorner Säulen erblickt man an verſchiedenen Orten mitten unter dieſen Haufen zerſtreut. Das Ganze mag wohl bis in neuere Zeiten mehrmals theilweiſe benutzt, und von Neuem wieder zerſtört worden ſeyn.

Da ſich nach und nach eine Menge zerlumpter Fußgänger, und auch einige verdächtige fremde Reiter hie und dort zwiſchen den Ruinen ſehen ließen, trieb die Escorte, die unſer Abſteigen nicht gern ſah, zum Rückmarſch, und ſetzte dieſen im Anfang ſehr eilig fort. Erſt als wir ein Gebüſch auf dem Wege paſſirt hatten, welches rechts und links durchpatrouillirt und auch durch mehrere Schüſſe der etwanige Feind avertirt worden war, daß unſre Flinten wirklich geladen ſeyen, ſchienen die Araber völlig beruhigt. „Bis millah, now the peril's past ....“ konnten wir jetzt wie im Giaur ausrufen, ohne daß der Ruf ſich, wie dort, zu voreilig zeigte. Um ihre Freude zu bezeugen, daß

Alles glücklich abgegangen ſey, fing unſre Escorte jetzt ihre eignen Manövers an. Sie jagten einzeln über Stock und Stein umher, und feuerten, wenn ſie dicht an uns heran waren, ihre noch mit Kugeln geladenen Flinten ſo unvorſichtig ab, daß es zu verwundern iſt, wie nicht öfter ein Unglück bei ſolchen Gelegenheiten vorfällt. Uebrigens gibt es Beiſpiele dieſer Art, und wie ich in **Sfax** zu meinem großen Leidweſen vernahm, ſteht eben jetzt mein Freund Juſſuf in Bone vor einem Kriegsgericht, weil er ſeit meiner Abreiſe von dieſem Ort bei ähnlichen Uebungen einen ſeiner eigenen Spahis erſchoſſen hat.

Bei dieſer Gelegenheit muß ich, nach Allem, was ich von den hieſigen Kriegen und Gefechten von verſchiedenen Perſonen erzählen gehört, und nach Allem, was ich ſelbſt von den Beduinen in Algier, Bone und dem Königreich Tunis geſehn habe, meine Ueberzeugung ausſprechen, daß jeder reſolute Offizier mit zwanzig Pferden unſerer Cavallerie, in jeder Lage, hundert der beſtbewaffnetſten Beduinen, wie ſie jetzt beſchaffen ſind, ohne beſondere Anſtrengung die Spitze bieten kann; denn erſtens kennen dieſe kein anderes Manöver, als en debandade anzugreifen, und, ſo wie ſie abgeſchoſſen haben, wieder zu fliehn; zweitens brauchen ſie in der Regel wenigſtens eine Viertelſtunde zum Laden ihrer ungeſchickten, viermal ſchwereren Gewehre als die unſrigen; drittens ſind dieſe Gewehre meiſtens in elendem Zuſtande, verſagen in dreimal wenigſtens einmal, und nie ſah ich ſie bis jetzt mit irgend einiger Sicherheit zielen, obgleich ſie viel von den geſchickteſten Schützen unter ſich zu erzählen pflegen; viertens wiſſen ſie mit ihren Piſtolen nicht beſſer als mit den Flinten umzugehen, und ſind auch keineswegs, wie die Türken, oder die, welche unter ihnen gedient haben, geſchickt mit dem Säbel, deren ſie größtentheils gar keine, oder von der ſchlechteſten Qualität beſitzen; fünftens endlich fehlt es ihnen zwar nicht an Muth, wenn es ſeyn muß, ſie ſind aber, wo nicht ihr eignes Intereſſe ſehr ſtark im Spiele iſt, dennoch gar keine Freunde vom Kampf, und immer mehr zum Davonlaufen, als zum Angreifen geneigt. Deshalb gehört in der That eine ſtarke Doſis Reſignation dazu, ſich, nur von ihnen beſchützt, in ernſte Gefahr zu begeben. Wir konnten nicht umhin, heute dieſe Betrachtung zu machen, und da uns überdies noch der Oberſt und der Mameluck fehlten, war ich mit J.... ganz darauf gefaßt, nur auf uns ſelbſt, und höchſtens unſre beiden tuneſer Hamba's, reducirt zu ſeyn, wenn es Ernſt mit einem feindlichen Anfall geworden wäre. Obgleich ich, wie ſchon geſagt, die Uebrigen deshalb eben nicht für ausgemachte Poltrons erklären will, ſo bin ich doch überzeugt, daß ihr Intereſſe an uns gering war, und ſie bei dem erſten Schuß nur daran gedacht haben würden, ihre beiden vornehmen Knaben, für die ſie eine rührende Anhänglichkeit bewieſen, und welche wohlweislich die beſten Pferde ritten, durch ſchnelle Flucht in Sicherheit zu bringen, und uns dann gewiß ruhig dem Willen Allah's überlaſſen hätten.

Um den Muth und ſeine verſchiedenen Aeußerungen iſt es überhaupt eine ganz eigenthümliche Sache! Ich habe viel darüber nachgedacht, viel beobachtet, und bin durch lange Erfahrung zu der Ueberzeugung gekommen, daß es, außer in Romanen, nur äußerſt wenige Menſchen gibt, die zu jeder Zeit ausgezeichneten, aber gar Keine, die vollkommenen Muth beſitzen. Ich würde Jeden, der das Gegentheil von ſich behaupten wollte, und daß er durchaus keine Furcht kenne, für einen ausgemachten Fanfaron halten, ohne mich deshalb verpflichtet zu fühlen, es ihm in's Geſicht zu ſagen.

Es gibt unendlich verſchiedene Arten Muth, ſie laſſen ſich jedoch alle unter ſechs Hauptrubriken, und drei generelle Temperamentsdispoſitionen zuſammenfaſſen, in welchem Bereich ſie dann ihre tauſend nüancirten Modificationen eingehen, welche letztere ich hier nicht verfolgen kann. Nur ſo viel in nuce. Wir ſtoßen zuerſt auf dreierlei Arten von jenem Muth, welcher eigentlich allein „der natürliche“ genannt werden ſollte, und der, wie Alles, was unmittelbar von der Natur gegeben wird, auch vollkommen iſt, d. h. ohne alle Beimiſchung von Furcht, ſo lange er dauert, aber, deshalb eben, auch nur temporair wirkt.

Dies iſt:

I. der Muth aus Leidenſchaft, wie Liebe, Zorn, Rache, u. ſ. w.

II. aus Bedürfniß, wie Hunger, jeder Mangel des zur Exiſtenz Unentbehrlichen.

III. aus Gewohnheit, die gegen beſondere Arten einer permanenten Gefahr, nach einem Naturgeſetz, zuletzt völlig abſtumpft.

Aller übrige Muth iſt künſtlich, ohne deshalb unvollkommen, d. h. nicht jeder Zeit ohne Beimiſchung von Furcht, und immer erſt die Folge einer beginnenden, oder ſchon weiter fortgeſchrittenen Civiliſation. Er theilt ſich in

a) Muth aus Eitelkeit,

b) aus Ehrgefühl,

c) aus Pflicht, wohin auch die Begeiſterung der Religion und aller Enthuſiasmus gehört, welcher oft noch mit a ſtark verbunden iſt. *)

Endlich haben wir noch die körperlichen Dispoſitionen, die den Muth unterſtützen, ihn erſchweren, oder ihn gänzlich hindern. Sie ſind:

1) ein ſtarkes geſundes Nervenſyſtem, und ſanguiniſches Temperament.

2) eine ſchwache und reizbare Conſtitution, die man dennoch, auf negative Weiſe, par excellence, eine nervöſe zu nennen pflegt.

3) endlich, jene unglückliche, fehlerhafte Formation (wahrſcheinlich gewiſſer ſpecieller Gehirnnerven) welche eine unbeſiegbare, in wahres Leiden und vollſtändige Krankheit

---

*) Es gibt allerdings noch eine vierte Art Muth, gewiſſermaßen die Schattenſeite des vorigen: der Muth aus Geldgier. Ich laſſe ihn aus, weil er mehr eine Abnormität iſt, und nur Verbrecher bildet, folglich ſchon dem Wahnſinn verwandt wird, der gar nicht mehr hierher gehört.

übergehende Furchtſamkeit hervorbringt, die alle Muthäußerung faſt gänzlich ausſchließt. Daß übrigens auch dieſe Abtheilungen vielfachen Modificationen des Mehr oder Weniger unterworfen ſind, und ſich durch innere Motive wie äußere Einflüſſe oft in einander verzweigen, verſteht ſich von ſelbſt.

Wir wollen mit wenig Worten berühren, wie dieſe Potenzen im Allgemeinen und in der Regel wirken, und wie der verſchiedene Werth der Hauptverbindungen ſich claſſificirt.

I. II. III. übergehe ich; denn jeder weiß, daß bei Menſch und Thier, wenn das wirklich heiß Geliebte in Gefahr ſchwebt, oder der Geſchlechtstrieb zur Wuth geworden iſt, oder wenn der blinde Zorn regiert, oder der Hunger peinigt, der Inſtinct allein handelt, und die Furcht verſchwindet. Doch haben dieſe Anreizungen aufgehört, verliert ſich mit ihnen auch der Muth. Der ſatte Löwe flieht den ſchwächſten Menſchen, und die fürchterliche Boaſchlange greift man, wenn ſie vollgefüllt iſt, ganz ohne Gefahr an. Eben ſo bekannt iſt es, daß die tägliche Gewohnheit das am Haare über dem Haupte hängende Schwerdt endlich ganz vergeſſen läßt, und der fortwährend im Kampf erhaltene Krieger zuletzt eben ſo gleichgültig gegen die Kanonenkugeln wird, als der Knabe gegen die herumfliegenden Spielbälle. Und dennoch würde derſelbe Krieger vor der Gefahr ſchaudern, der ſich der feigſte Spion mit kaltem Blute ausſetzt, und höchſt wahrſcheinlich eine bedeutende Furcht empfinden, wenn er einen Zweikampf mit einem Tiger beſtehen ſollte, den der timide Indier, nur mit einem kurzen Schwerdt bewaffnet, und von einem grünen Schilde geſchützt, aufſucht und erlegt. So iſt der kühnſte Seemann oft voll lächerlicher Beſorgniß in einem Wagen, und ich habe einen höchſt tapfern Offizier gekannt, der jedesmal erblaßte, wenn er zu Pferde über einen Zaun oder Graben ſpringen ſollte.

Anders aber verhält es ſich mit dem Civiliſationsmuth, in Gemeinſchaft mit den körperlichen

Dispoſitionen. Wenn hier Nro. 1, in ſeiner höchſten Vollſtändigkeit, ſich mit a, b und c zugleich verbindet, ſo gibt dies, wie man leicht einſieht, den möglichſt muthigen Mann; wenn aber 1, ſo koſtbar es an und für ſich iſt, allein ſteht, ſo iſt nur wenig Verlaß darauf, und das ſchwächere 2, in Verbindung mit dem einzelnen a, oder b, oder c, ein Felſen dagegen; denn dieſe letztern Motive haben die große unſchätzbare Eigenſchaft: ſtets andauernd zu ſeyn, während 1 von Zeit und Umſtänden abhängt, und daher allein, nur die ſogenannten „natürlichen“ Braven liefert, von denen die Spanier ſagen: an dem Tage war er brav. 1, auf ſich ſelbſt reducirt, wird vielleicht mit rothen Backen und vollſtändiger Heiterkeit, in dieſelbe Gefahr gehen, wo 2 + a, b oder c blaß und ernſt erſcheint. Demungeachtet iſt es ungewiß, ob 1 nicht mit ſammt ſeinen rothen Backen während dem Gefecht das Haſenpanier ergreift, aber bei 2, ſeines mächtigen Beiſtandes wegen, ganz ſicher, daß es ſich ſchlagen wird, während ſeiner Wangen Röthe inmitten der Gefahr ſelbſt wiederkehrt; denn ſobald 1 von der Furcht ergriffen wird, muß dieſe ſogleich auf ſein Handeln einwirken, bei 2 + a, b oder c iſt es ganz gleichgültig, ob es Furcht empfindet oder nicht, denn dieſe wird durch die permanenten Hülfseigenſchaften neutraliſirt, und ihr Einfluß auf das Handeln unwirkſam gemacht. Ja, obgleich 1 + a, b, c immer das summum perfectum bleibt, ſo wird doch 2 + a, b, c zuweilen vielleicht noch Tollkühneres und Außerordentlicheres unternehmen, eben weil die nervöſe Erregung bei ihm ſtärker iſt, beſonders wo Enthuſiasmus ins Spiel kommt. Das weibliche Geſchlecht z. B. beſitzt nie eine andere als dieſe Art Muth, und hätten unſere Sitten es nicht, ſowohl von Eitelkeit als Ehrgefühl und Pflicht, in Hinſicht auf den Muth, gänzlich dispenſirt, und ſeine Erziehung nach dieſem Princip eingerichtet, ſo bin ich überzeugt, daß eine Dame 2 + a allein, auch ohne b und c, beſtimmt ſchon den tapferſten Mann an Muth überträfe, und wahrſcheinlich in jedem Kampfe ſiegen würde, wo nur dieſer und deſſen Ausdauer und nicht blos körperliche Stärke oder Geſchicklichkeit den Ausſchlag gäbe.

Befindet ſich Nro. 1 — a, b, c, ſo wird der damit Begabte manchmal brav und manchmal nicht brav ſeyn; iſt aber 2 gleichfalls — a, b, c, ſo tritt jetzt erſt der Nachtheil dieſer Naturdiſpoſition ein, und 2 wird in dieſem Falle ohne Zweifel ein ausgemachter Poltron werden, nicht ſowohl, weil er muß, wie 3, ſondern weil er dieſen Zuſtand weit bequemer und ſeiner Natur angemeſſener findet. So mehrere Männer in geringerem, und abermals das ſüße ſchöne Geſchlecht im höchſten Grade. Die, in der Mehrzahl nicht abzuläugnende Diſpoſition zur Feigheit bei den Juden hat ganz denſelben Grund. Wir haben ihnen ſo lange Menſchen- und Bürgerrechte entzogen, daß die Motive der Eitelkeit und des Ehrgefühls nur ſchwach bei ihnen wirken konnten, und eine Pflicht in Verbindung mit uns kaum mehr für ſie exiſtirte. Nur Jahrhunderte einer menſchlichen und vernünftigern Politik können dies wieder ändern.

Das unglückliche 3 wird nur in zwei Fällen Muth zu äußern im Stande ſeyn, in halbwahnſinniger, religiöſer Extaſe, oder in der Verzweiflung, des höchſten Grades der Furcht ſelbſt, wo es dann die Grenzen des Muths ſogar zu überſteigen fähig iſt; wie man z. B. Leute geſehen hat, die ſich, aus bloßer Furcht vor der Todesgefahr, ſelbſt entleibt haben.

Das Geſagte, ſo wenig es iſt, ſcheint mir doch hinlänglich den Weg zu zeigen, um ſich nun ſelbſt alle weiteren möglichen Combinationen zu abſtrahiren, auszumitteln, welche vorzuziehen oder geringer zu ſchätzen ſind, und endlich, wie man, was immer die Hauptſache bleibt, ein weiteres Nachdenken darüber ſich practiſch ſelbſt zum Nutzen kehren mag. Sie können ſich aber wohl vorſtellen, lieber Freund, daß ich mich nicht mit einem ſolchen Gegenſtande anhaltend beſchäftigen konnte, ohne meine eigne Doſis Muth zu analyſiren zu ſuchen, denn wer könnte ſich unterfangen Menſchen ſtudiren zu wollen, ohne bei ſich ſelbſt zu beginnen, und immer wieder dahin zurück zu kehren! Sind Sie neugierig, über dieſen Punct unterrichtet zu werden? Es iſt eine kitzliche Sache, doch Sie wiſſen, ich habe Luſt an der Aufrichtigkeit, und ziehe daher manchmal gern die Jalouſie vor meinem innerſten Kämmerlein auf, um gute Freunde hinein blicken zu laſſen. Alſo hören Sie: Das Reſultat wird faſt in das ſo beliebte juste milieu treffen, welche gewiſſe, uns wohlbekannte Regierungen gefunden haben, ohne es zu wiſſen, und ſich ganz vortrefflich wohl dabei befinden, indem ſie es in das deutſche Wort „Mittelmäßigkeit“ überſetzten. In dieſem Falle befinde ich mich auch.

Für's Erſte muß ich mich unumwunden zu dem weiblichen Temperament Nro. 2 bekennen, obgleich ich Nro. 1 viel lieber hätte, doch dem Schöpfer laſſen ſich keine Geſetze vorſchreiben, und von mir ſelbſt zu ſagen, was ich eigentlich glaube, aber mir doch nicht mit apodictiſcher Gewißheit zu behaupten getraue, daß ich nämlich zwiſchen 1 und 2 in der Mitte ſchwebe, wäre zu eitel. Glücklicherweiſe beſitze ich aber zu dieſer mittelmäßigen 2 mein a b c vollſtändig, wenn nicht im Aeußerſten, doch im ſtarken Grade. Ich kenne alſo die Nervenagitation, welche in manchen Fällen Schüchternheit, in andern Furcht genannt wird, ſtets aber eine und dieſelbe iſt, ſo gut wie viele Andere, die es vielleicht nicht ſo aufrichtig geſtehen würden; doch kann ſie nie mein Herz beſiegen, und wirkt als ein bloßer Regenſchauer auf eine Perſon, die mit einem waſſerdichten Mantel verſehen iſt. Das Waſſer bleibt auf der Oberfläche ſtehen, und dringt nicht in's Innere. Ich habe ſchon vorher angedeutet, daß körperliches Befinden, d. h. beſſere oder ſchlechtere Nervenſtimmung, überhaupt die Dispoſitionen 1 und 2 mannigfaltig ändert, und ſie momentan oft ſogar die Plätze wechſeln laſſen kann. Deßhalb iſt es auch bei den Franzoſen ſprüchwörtlich geworden, welchen vortheilhaften Einfluß ein gutes Frühſtück auf den Muth habe, und wer im geringſten nervös iſt, wird geſtehen müſſen, daß darin viel Wahres liegt. Der junge Wüſtling im **Gil Blas** hatte daher ganz recht, als er zum Duell um fünf Uhr früh aufgefordert wurde, zu antworten: „daß er um dieſe Zeit nicht einmal zu einem Rendezvous mit einer Dame aufſtehen würde, geſchweige denn, um ſich mit einem Mann den Hals zu brechen;—“ und darauf erſt um eilf Uhr, nachdem er gehörig ausgeſchlafen und gefrühſtückt hatte, ſeinen Gegner in die andre Welt ſchickte, wo dieſer dennoch ohne Zweifel für ſich immer noch zu früh ankam. Indeß, wenn es ſeyn muß, das vortrefflichſte **a b c**, getrennt oder einzeln, überwindet auch die widerliche Nüchternheit, wie Alles. So hat denn auch meine Wenigkeit ſich mit dieſem **aes triplex** eine geraume Zeitlang ganz leidlich durch die Welt gekämpft, und ich hoffe es auch ſo bis zum Ende fortzuſetzen, ohne daß, in Hinſicht auf den Muth, weder meine Eitelkeit, noch mein Ehrgefühl, noch meine Pflicht je eine weſentliche Einbuße erlitten hätte, noch erleiden ſoll. Da ich nun überdies ein halber Poet und Enthuſiaſt bin, ſo iſt mir ſogar die Tollkühnheit in jugendlichen Jahren nicht immer fremd geblieben — demungeachtet iſt es leicht möglich, daß ich, ohne mein abc, überall davongelaufen wäre, wo das Bleiben Gefahr gebracht hätte. Wie ich aber jetzt als civiliſirter Menſch erwachſen bin, bemerke ich an meiner Furcht, wenn ich dergleichen fühle, doch noch eine eigenthümliche Nüance. An die Gefahr ſelbſt denke ich bei Weitem am wenigſten, ja oft gar nicht, ſondern ich fürchte mich recht eigentlich vor der Furcht, d. h., daß Andere bemerken könnten, ich ſey nicht ſo unbefangen dabei, als meine Eitelkeit und mein Ehrgefühl (die Pflicht hat damit nichts zu thun) verlangen, daß ich es ſeyn möchte. Iſt der Moment der Gefahr ſelbſt eingetreten, ſo hört dies, und mit ihm alles was eine Beklemmung genannt werden kann, von ſelbſt auf, weil dann das nöthige Handeln die Seelenkräfte ſtärker in Anſpruch nimmt, und die geringere Affection naturgemäß in den Hintergrund ſtellt. Dieſe Schwäche alſo (denn ſolchen Namen verdient ſie durchaus), zu empfindlich ängſtlich für die Meinung der Menſchen zu ſeyn, iſt bei mir ſo charakteriſtiſch, daß bei jeder Gelegenheit, wo ich vor Andern in einer beſondern Leiſtung auftreten ſoll, die ihre Augen auf mich zieht, ich — abgerechnet die mehr oder weniger ſtattfindende körperliche Reizbarkeit, (oder wenn Naturgefühle, wie I, II, III, einträten, die alles dergleichen aufheben würden) immer genau daſſelbe empfinde; es ſey nun, daß ich z. B. eine Rede halten, Comödie ſpielen, oder einer Todesgefahr entgegengehen ſoll. Ja ich kann, ohne alle Windbeutelei, mit gutem Gewiſſen verſichern, das Letzte war mir im Verhältniß ſtets das Leichteſte, und Sie werden lachen, wenn ich Ihnen ſage, daß die größte, am ſchwerſten zu beſiegende Bedrängniß, die ich je empfunden, albernerweiſe immer bei mir eintrat, wenn ich öffentlich — ſingen ſollte; eine unglückliche Leidenſchaft, die ich demungeachtet in meinem närriſchen Leben einmal gefaßt hatte, und die ich blos aus Verdruß über dieſe läppiſche Timidität wieder aufgab. Schriebe ich über einen Andern, ſo würde ich eine ſolche Dispoſition, aus Artigkeit, nur eine auf übertriebenes Ehrgefühl, höchſtens übertriebene Eitelkeit, gegründete Eitelkeit nennen. Mir ſelbſt aber darf ich nicht ſchmeicheln, und darum nenne ich es bei ſeinem wahren Namen: Menſchenfurcht — denn Schüchternheit iſt ein Theil der Furcht, eben ſo wie Frechheit ein Theil des Muthes, nur iſt die letztere, ſo zu ſagen, ein Muth ohne Seele, folglich auch ohne Würde, wie die erſtere eine Furcht ohne Schande. Es iſt aber nicht zu überſehen, daß der möglichſt vollkommene Muth die Eigenſchaft der Frechheit in ihrem eigentlichen Grundweſen *) nicht entbehren

---

*) Dieſes möchte wohl nichts anderes als das Entgegengeſetzte der Menſchenfurcht, nämlich Menſchenverachtung ſeyn — bei dem Gemeinfrechen die ſeiner ſelbſt, bei dem Erhabenfrechen die des ganzen Menſchengeſchlechts.

kann, und die größten Männer der profanen Geſchichte beſaßen ſie. Sie iſt auch eine der größten Gaben für die Welt, und Viele täuſchten dieſe ſchon ihr ganzes Leben hindurch mit ihr allein. Ich brauche wohl nicht erſt zu ſagen, daß ſie natürlich mit Verſtand gepaart und angewendet werden, wie im decenten Gewand erſcheinen muß. Mir, der ſehr bedauert ihr gänzlich zu entbehren, und ſie ſich nur ſchwer zuweilen künſtlich aneignen zu können, kommt ſie ſo wichtig vor, daß ich nicht übel Luſt hätte, Sie, lieber Schefer, über dieſen Gegenſtand mit einer zweiten Abhandlung heimzuſuchen, wenn es nicht eine Hauptmaxime meines Schrift- und Briefſteller-Handwerks wäre, des Guten nie auf einmal zu viel zu thun. So kommen Sie diesmal mit dem Schreck davon, und weil Sie mich gar zu genau kennen, ſehe ich Sie von hier aus lächeln und höre Sie deutlich ausrufen:

„Wieder ein wie Wahrheit ausſehendes Phantaſieſtück!“

Mein guter Schefer! ein geſchickter Taſchenſpieler zeigt alle Karten, und man ſieht doch nur die, welche er will. Sie und die geheime Geſellſchaft verſtehen mich. Mein letztes Wort behalte ich, wie Wallenſtein, immer noch in petto! Dies iſt ja nur mein vorletztes!

Doch es wird jetzt Zeit, denke ich, zu den Kindern der Wüſte zurückzukehren. Verzeihung für die vielleicht etwas ſonderbare Unterbrechung in Form eines Rechenexempels. Aber wer mit mir wandern will, muß ſich ſchon geduldig darein ergeben, auf den Flügeln meiner Laune mit fortgetragen zu werden, wenn ihm auch die Zweckmäßigkeit der Richtung nicht immer einleuchten will.

Sie haben geleſen, wie ich auf dem Marſche von Cassarin ſämmtliche Flinten der Spahis von Keruan, an einem Tage, wo wir doch ein Gefecht ſehr leicht erwarten konnten, ungeladen fand; heute ſahen wir noch etwas Comiſcheres der Art. Der Sohn des Caïd führte eine ſehr hübſche Pariſer Doppelflinte mit Percuſſionsſchlöſſern, die ſein Vater in Tunis gekauft hatte. Dieſe war nun zwar geladen, aber — keine Hütchen auf den Cylindern, und bei der Nachfrage fand ſich, daß ſein Vater nie ein einziges derſelben beſeſſen! Uebrigens waren dieſe Knaben, der Sohn des **Cäïd** und der des Schechs, beide hübſch und gewandt, prächtig equipirt und herausgeputzt, und ſahen ſo niedlich aus, daß es wirklich Jammerſchade geweſen, wenn ihnen irgend ein Leides zugefügt worden wäre. Das auf das Reichſte mit Gold geſtickte Pferdezeug des kleinen caïdlichen Erbprinzen von rothem Sammt hatte gewiß über **2000** Piaſter in Tunis gekoſtet, und eben ſo prächtig war ſein Anzug, doch fehlte auch hier das Lächerliche nicht ganz; denn dieſer Anzug war der des Vaters, ſo daß die Weſte dem armen Jungen bis an die Kniee reichte, und die abenteuerlichen vergoldeten Spießſporen halb ſo lang waren als er ſelbſt. Beide Knaben trugen Hüte mit ſchwarzen Straußfedern und rothem Atlasfutter, und ritten ihre kräftigen Schwarzſchimmel mit aller Grazie und Geſchicklichkeit der Erwachſenen, denn in dieſer Kunſt ſind ſie hier von Kindheit an Alle Meiſter, und zeigen dabei viel Kühnheit. Die Chefs reiten immer Schimmel, und ſchätzen jede andere Farbe geringer.

Es war in einem elenden **Duar** auf halbem Wege, ſchon im Hinreiten, eine Mahlzeit für uns beſtellt worden, die wir jetzt fertig fanden. So ächt beduiniſch hatte ich noch kaum gelebt, denn bei dieſem flüchtigen Marſch ohne Mauleſel dachte man nur an Waffen und weiter nichts, ſo daß weder ein Meſſer, noch ein Becher, noch eine Serviette, oder irgend etwas dieſer unnützen Luxusartikel mitgenommen worden war. In dem ſchmutzigſten Zelte, ohne Teppich auf den Sand hingeworfen (denn auf der Matte, die man mir anbot, entdeckte ich ſchon auf den erſten Blick mehrere Thiere, die ich aus Furcht, daß Madame Schefer über Ihre Achſeln in dieſen Brief hineinſehen könnte, gar nicht zu nennen wage), Milch aus einem abſcheulich riechenden hölzernen Gefäße trinkend, das vielleicht heute zum erſtenmal ausgewaſchen wurde, und mit den Fingern Schöpſenfleiſch, nur halb gar, aus einem Troge, der für Menſchen und Vieh zugleich diente, herausholend, ließ der Hunger und ein faſt unerſättlicher Durſt mich doch dies ungewohnte Mittagsmahl ſehr erwünſcht finden. Einige zwanzig zerlumpte Geſtalten, deren Haut von der Farbe des Erdbodens kaum zu unterſcheiden war, kauerten neben uns, und mehrere häßliche Kinder liefen nackt, wie ſie der liebe Gott erſchaffen, um das Zelt her, in dem eine erſtickende Hitze herrſchte. Unter den ab und zu gehenden Weibern befand ſich jedoch, obgleich ebenfalls nur in Schmutz und Lumpen gehüllt, eine reizende junge Frau, welche der hübſcheſten Zigeunerin glich, und von der ich mir, trotz allem unwillkommenen Zubehör, gar gern la bonne avanture unter vier Augen hätte ſagen laſſen. Sobald man indeß meine Aufmerkſamkeit auf ſie gewahr ward, jagte man ſie ſchnell wieder weg. Doch ging ſie nicht ohne einen koquetten und lächelnden Blick ihrer ſchwarzen Augen auf mich zu werfen, der das Bewußtſeyn gefallen zu haben deutlich ausſprach.

Während wir am Morgen des nächſten Tages einpackten, ſand ſich, daß man mir meine Mundtaſſe und Herrn J.... eine Pfeife geſtohlen hatte, das erſte Beiſpiel dieſer Art, das mir bis jetzt vorgekommen war. Ich ließ den Caïd, über deſſen ſchlechte Bewirthung ohnedies alle meine Leute klagten, kommen, und erklärte ihm, daß, wenn die geſtohlenen Sachen nicht binnen einer Viertelſtunde wieder herbeigeſchafft wären, ich den Bey um Arrangirung dieſer Sachen bitten, und dieſem zugleich mittheilen würde, wie wenig Achtung er durch Vernachläßigung meiner Suite für Seiner Hoheit **Amrah** gezeigt. Er wollte Entſchuldigungen vorbringen, ich bedeutete ihm aber mich zu verlaſſen, da ich mit ihm weiter nichts zu ſchaffen haben wolle — denn man darf den Beduinen nie eine Ungebührlichkeit durchlaſſen, ſonſt würde man ſie, wie rohe Kinder, bald ſehr ungezogen finden, ja, wo ſie keine Furcht vor den Folgen hätten, möchte dieſe Ungezogenheit bei ſolchem wilden Volke wohl gar in Raub und Mord übergehn.

Es waren noch nicht zehn Minuten verfloſſen, als der Caïd mit dem Thaleb des Roſenkranzes und ſämmtlichen Schechs wieder erſchien, und mir die entwendeten Gegenſtände zurückſtellen ließ; welche prompte Auffindung derſelben mich noch mehr in dem Verdacht beſtärkte, daß ihm oder ſeiner Umgebung der Diebſtahl nicht ganz unbekannt geblieben ſeyn mochte. Beſonders verriethen mir dieß die lächelnden Mienen einer Art Spaßmachers, der den Caïd immer begleitete. Faſt jeder der Chefs beſitzt hier einen ſolchen Hofnarren, die in Nachahmung von Geberden und Sprechen, wie ich einigemal an mir ſelbſt erfuhr, beſonders geſchickt ſind, und ſich nach unſerer Abreiſe gewiß noch lange mit der Carricaturnachäffung der fremden Rumi's delectiren werden.

Oefter fanden wir auch einzelne Juden in den Beduinenlagern etablirt, die allerlei Arbeiten für ſie machen und allerlei Waaren an ſie verſchachern. Es iſt wohl merkwürdig, wie man überall, wo ein Geldverdienſt nur möglich, auch Individuen dieſes archiinduſtriöſen Volkes anzutreffen ſicher iſt.

Die erwähnte Begebenheit zeigt allerdings die Beduinen von einer weniger vortheilhaften Seite, als ich ſie bisher geſchildert, aber man muß bedenken, daß bei allen natürlichen guten Anlagen, und ſogar Tugenden, dieſe Menſchen noch immer auf der tiefſten Stufe der Civiliſation ſtehen und in ihrer Lebensart ſich nicht allzuviel von den Thieren des Waldes entfernen. Ueberdies habe ich ſchon früher bemerkt, daß ihr Betragen immer ſehr von den Eigenſchaften und dem Charakter ihres **Chefs** abhängt, und ſich nach ihm modelt. Der hieſige **Caïd** ſchien aber in keiner Weiſe zu den empfehlungswerthen zu gehören, noch eine gehaltvolle und wohlthuende Autorität auf ſeine Untergebenen auszuüben. Ich vertheilte daher auch meine Geſchenke diesmal blos unter die Schechs und ließ ihn leer ausgehn (obgleich er um Verſchiedenes bettelte) ohne beim Abſchied irgend eine Notiz mehr von ihm zu nehmen, noch ſeine Begleitung unterwegs, die er mir anbot, zu geſtatten.

Wir hatten noch keine Stunde der Tagereiſe zurückgelegt, als wir auf die Ruinen einer alten Stadt ſtießen, welche über zwei Stunden im Umfang gehabt haben muß, und eine der ſchönſten Lagen hat, die man auswählen konnte. Das Gebürge geht hier in kleinere, einzeln zerſtreute Hügel über, vor denen ſich eine höchſt fruchtbare Ebene hinzieht, auf der wir mehr als zwanzig Zelt-Duar's zählten, und die ganz mit gelben Getreideſtoppeln bedeckt war. Gegenüber, wie auch auf beiden Seiten, ſchloßen ſie andere hohe Berge ein, unter denen wir, im Lande von Conſtantine, wieder den ſchon geſtern bewunderten **Callat Sinân**, und in weiterer Ferne den **Dschebel Salata** erblickten, welcher dem **Sauwan** an Höhe nichts nachgeben kann. Die Ausſicht war nach allen Seiten herrlich, und zugleich weniger afrikaniſch kahl als gewöhnlich, da zwei der nahen und anſehnlichſten Hügel faſt ganz mit Nadelholz bewachſen waren.

Die alte Stadt ſtand theils auf den Anhöhen, theils im Thal, und hatte den großen Vorzug, daß zwei der reichſten Quellen vortrefflichen Waſſers in ihrer Mitte entſpringen. Sie laufen noch jetzt eine ganze Strecke in gemauerten Canälen, bei deren Ausgang die, welche das meiſte Waſſer hat, einen hübſchen Fall bildet, an dem wir uns und unſere Thiere erlabten. Da, wo dieſe ſegenbringenden Quellen auf der Höhe zuerſt ans Tageslicht kommen, ſieht man die Reſte zweier Tempel, und auch im Thal befinden ſich noch mehrere anſehnliche Ruinen großer Gebäude. Eins derſelben zeigt ein ſchönes wohlerhaltenes Thor, und ein Mauſoleum nicht weit davon beſteht noch zur Hälfte. Wie mir der Oberſt nachher ſagte, befindet ſich in den Trümmern eines andern Hauſes, das den höchſten Hügel krönte, ein herabgefallener Stein mit einer Inſchrift, deſſen Daſeyn uns leider entgangen iſt. Doch ſind faſt alle Inſchriften, die man hier antrifft, ſo verwiſcht, daß, abgerechnet ihre gewöhnliche Unbedeutendheit, ohne langes Studium ſelten etwas davon zu entziffern iſt, und ſelbſt eine genaue Copie der Fragmente immer ſehr viel Zeit erfordert, die man doch in dieſem Lande, wegen der durch die Umſtände unabänderlich bedingten Art zu reiſen, nicht immer erlangen kann. Wir fanden heute faſt den ganzen Umfang der Ruinen auf das Lebendigſte durch eine Caravane von drei- bis vierhundert Cameelen ſtaffirt, die alle mit dem Getreide der vor uns liegenden Ebene beladen waren, welches ſie nach dem Dscherid führten. Ohne Zweifel hatten wir es den Quellen zu verdanken, daß ſie hier ihren Ruheplatz aufſchlugen und uns einen ſo anmuthigen Anblick gewährten.

Die Araber nannten dieſen Platz Sela, Andere Thala; wie aber die Stadt ehemals genannt wurde, möchte jetzt ſchwer auszumitteln ſeyn. Die alten, hauptſächlich nach Ptolomäus, Peutinger, Strabo und Prokop, angefertigten Charten ſind wahre Phantaſiebilder, nicht nur von einander ſelbſt gänzlich abweichend, ſondern — wie man ſich an Ort und Stelle, nach den Bergen und Flüſſen, und nach der Lage der ganz bekannten und mit Sicherheit ausgemachten alten Städte, leicht überzeugen kann — ſo decidirt unrichtig, daß ſie manche Orte um ganze Grade falſch angeben. Shaw's Charte von Tunis, immer noch die beſte, wiewohl nur wenig ſpecielle unter den modernen, fand ich bisher ziemlich richtig, aber in dem ganzen Theil, den ich von **Cassarin** bis **Keff** bereiste, und den er ſelbſt nicht ſah, iſt ſie eben ſo falſch als alle übrigen, und nicht mehr zu brauchen.

Jedenfalls war die, jetzt **Sela** genannte, Stadt eine der anſehnlichſten im **Byzacium**, wie ihr Umfang, die außerordentliche Fruchtbarkeit der nahen Gegend, und die noch ſichtbare Pracht ihrer Ueberreſte hinlänglich beweiſen. Nach den

Erkundigungen, die ich von den Eingebornen und einem alten Mamelucken einzog, der ſeit beinahe fünfzig Jahren dem Bey dient, und ſehr häufig das Innere durchſtrich, ſcheint bis jetzt ſeit Bruce kein europäiſcher Reiſender in dieſen Theil des Landes gekommen zu ſeyn, außer Sir Grenville, deſſen Werk noch nicht erſchienen iſt. Wenn man ſich blos an die jetzige Benennung halten wollte, könnte man glauben, hier Thala, den bekannten feſten Platz Jugurtha's, aufgefunden zu haben, wohin er nach der verlornen Schlacht gegen Cæcilius Metellus floh. Nach allen Charten wird jedoch zuerſt die Lage von Thala über einen halben Grad ſüdlicher angegeben, zweitens und hauptſächlich aber ſtimmt der von Salluſt hervorgehobene Mangel an Waſſer in der Umgegend Thala's durchaus nicht mit dem hieſigen Ort, der überall von Quellen umgeben iſt.

Kaum vier Miglien von Sela entfernt, trafen wir abermals die Reſte einer andern kleineren Stadt an, und auch unter dieſen entſprang eine anſehnliche

Quelle. Fortwährend war von hier aus die Ebene bis zur **Smella** von **Ain Ranim** mit den Trümmern einzelner Tempel, Grabmäler, vielleicht auch ehemaliger Wirthshäuſer, deren Wiederauflebung uns ſehr willkommen geweſen wäre, beſät, und ich glaube nicht, daß es irgendwo eine, ſonſt dem römiſchen Scepter unterworfene Provinz gibt, ſelbſt Italien nicht ausgenommen, wo man, wie in dieſem Theile von **Byzacium** und **Zeugitana**, ohne Aufhören eine ſolche Maſſe Monumente alter Zeit antrifft, die zwar weit weniger einzelne Prachtſtücke liefern, aber auf der andern Seite um ſo impoſanter hervortreten und um ſo mehr die Einbildungskraft anregen, als ſie in der majeſtätiſchen Wildniß durch nichts Modernes unterbrochen werden.

Bei Annäherung an die entgegengeſetzte Bergkette fanden wir jetzt häufig eine dunkle, ſchieferartige Steinformation und Spuren von Alaunſteinerz, der Art wie es England liefert, mit vielem Marienglas. Was mich aber ungemein überraſchte, war ein, offenbar aufgeklarrter, groſser und weiter Hügel, der, nach allen Anzeichen, gänzlich aus ausgelaugtem Erz beſtand. Ich kann daher nicht anders glauben, als daß hier im Alterthum ein Alaunwerk beſtanden haben muß, obgleich ich gern meine Unwiſſenheit darüber eingeſtehen will, ob irgend Nachrichten vorhanden ſind, daß die Römer dieſe Fabrication exercirt haben. Eine chemiſche Unterſuchung konnte ich hier nicht anſtellen, und eine kleine Probe, ſowohl von friſchem als ausgelaugtem Erz, ging unglücklicherweiſe mit mehreren andern Steinfragmenten, die ich zur Unterſuchung eines Mineralogen mitgenommen hatte, noch auf dem letzten Marſche vor Tunis verloren. Aber der Augenſchein überzeugte mich, der, wie Sie wiſſen, mit Allem, was den Alaun betrifft, ſeit meiner Kindheit ex officio bekannt iſt, hinlänglich von der Richtigkeit der gemachten Hypotheſe. Erklären ſie die Gelehrten dennoch für unmöglich, ſo begnüge ich mich ſchon damit, daß ſie wahr ſey.

Die Smella von Ain Ranim, wo der beduiniſche Generalgouverneur wohnt, ein ſo würdevoller alter Mann wie der König Salomo, mit dem ſein Sohn in dem verlaſſenen Nachtlager nichts Aehnliches hatte, iſt wahrſcheinlich das größte Duar im Königreich, denn es beſteht aus mehr als hundert Zelten und nimmt für ſich allein ein ganzes kleines Bergthal ein. Die Zahl der Hunde überſtieg noch um das Doppelte die der Zelte, und man darf ihretwegen nie ohne eine Waffe in den Duar's umhergehen, indem die böſeſten einen Fremden oft ernſtlich anfallen. Merkwürdig aber iſt es, daß die Tollheit der Hunde hier ganz unbekannt ſeyn ſoll. In demjenigen Zelte des Gouverneurs, wo ſich ſein Harem befand, ſahen wir in einer offnen Abtheilung deſſelben drei ſchöne, von den unſern bedeutend verſchiedene, Falken in ihren Capûchons ſitzen, mit denen man auf die ſicherſte Weiſe alle Arten Vögel und auch Haſen jagt. Sie waren noch immer in der Mauſer, daher wir keiner Probe ihrer Kunſt beiwohnen konnten. Erſt im October beginnt wieder ihre Thätigkeit. Dagegen machte uns eine kleine, erſt fünfjährige, ſehr hübſche Tochter des alten Caïd ihre Künſte vor, ein wahrer kleiner Teufel, die bald wie ein Eichhörnchen auf den Gipfel des höchſten Zeltes kletterte, bald ſich auf ein Pferd warf und in wildeſter Carriere vorbeijagte, oder ſich mit den Knaben balgte, und ſolche Steinwürfe mit ihnen austauſchte, daß bei uns ein Erwachſener davon genug gehabt hätte. Trotz dieſer Courage aber lief ſie nebſt allen andern Kindern im größten Entſetzen davon, als ich ſie durch meine Lorgnette fixirte, und nichts konnte ſie auch nachher zu bleiben bewegen, ſobald ich das Glas wieder vor's Geſicht brachte. Gewiß hielt ſie es für ein übles Auge, obgleich nur ein ſchwaches der Sache zum Grunde lag. Der Vater fand viel Vergnügen an dieſen Späſſen, und war der erſte Beduine, den ich politiſiren hörte, während die Andern, außer ihrer Smella, von dem ganzen übrigen Erdkreis nicht das Mindeſte wiſſen. Er ward darin von einem Neger-**Hamba** unterſtützt, einem Freigelaſſenen des **Sapatapa** und **Exclusif** aus Tunis, der ſich auf Sendung hier befand. Das Reſultat ihrer Bemerkungen war nicht ſehr ſchmeichelhaft für uns, denn ſie behaupteten: ſeit Napoleon todt ſey, gäbe es nur Einen berühmten Mann in der Welt, von dem noch zu reden der Mühe werth ſey, nämlich **Mehemed Ali** von Aegypten.

Die erſten Stadtruinen, deren wir am folgenden Tage anſichtig wurden, zeigten die Spuren eines Amphitheaters, doch gänzlich zerſtört, nebſt den eben ſo wenig bedeutenden Reſten einiger Tempel und Mauſoleen. Vielleicht war dies das alte **Sufes**. Gegen Mittag kamen wir in eine ſonderbare Felſengegend, wo wir uns zum Frühſtück in eine Grotte lagerten, deren Fuß das Waſſer eines hellen Bergbachs beſpülte. Die Felſen erſchienen in dieſer Schlucht am Boden genau wie antikes Straßenpflaſter, und um uns her gleich von Menſchen aufgeführten Mauern, ſo regelmäßig waren ſie durchgängig abgequadert; hie und da traten auch ſcheinbare Balkons mit ihren Conſolen, an andern Orten Säulen und Pfeiler hervor, ohne daß irgendwo die mindeſte Vegetation daran haftete. Selbſt am Bach war nichts dergleichen zu ſehen, und ſein Waſſer rieſelte nur über loſe Steine dahin. Weiterhin, wo er in ein tieferes Becken fiel, bemerkten wir einige Weiber, welche Wäſche mit den Füßen ſtampften, die allgemeine hieſige Manier zu waſchen; denn das Meiſte ſteht hier im graden Gegenſatz mit unſern Sitten, ſo wie z. B. die Araber von der rechten Seite zu Pferde ſteigen, von der Rechten zur Linken ſchreiben, den krummen Säbel mit der concaven Seite nach vorn tragen, den Bart ſtehen laſſen und das Haupthaar ſcheeren, auf ihren eignen Beinen ſtatt der Stühle ſitzen, das Brod warm und das Fleiſch kalt eſſen, die Suppe nicht wie wir zum Anfang, ſondern am Ende der Mahlzeit zu ſich nehmen, beim Eintritt in ein Zimmer, ſtatt wie wir die Kopfbedeckung, die der Füße abnehmen, und ſo vieles Andere mehr. Eigneten ſich übrigens unſre Wäſcherinnen die hieſige Manier an, ſo könnten ſie doppelten Verdienſt haben, nämlich unten waſchen und oben dazu noch ſtricken. Sie ſehen, ich reiſe immer mit Nutzen. Später kam ein Mann bei uns vorbeigeritten, der, gleich den Tartaren, auf beiden Seiten hervorſchauendes Fleiſch unter dem Sattel liegen hatte, um es zarter zu machen, wodurch es auch in der That zarter und ſchmackhafter als durch alles Schlagen werden ſoll, wodurch man bei uns die harten Dispoſitionen der Cotelettes erweicht.

Nachmittags paſſirten wir, ſeit lange zum erſtenmal, wieder ein Dorf aus ſteinernen Häuſern, ſchön umbuſcht, und mit äußerſt wohlangebauten Fluren umgeben, ja wir bemerkten hier ſogar induſtriöſe Compoſthaufen für die Gärtner. Neben einem derſelben lag ein abgebrochenes Säulenſtück von einer koſtbaren antiken Marmorart, die ich bisher nie geſehn habe. Es war wie gemalt, von der ſchönſten hellgrünen Farbe und mit breiten dunkelvioletten Streifen durchzogen. Ich bedauerte ſehr, keine Mittel zum Transport dieſes prächtigen, hier auf dem Dünger liegenden, Fragmentes bei mir zu haben. Der alte Mameluck äußerte unterwegs, daß er einige Stunden von hier, als er den Grafen Philippi (deſſen Reiſe nie bekannt gemacht worden iſt, weil er bald darauf in Conſtantinopel ſtarb) begleitete, viele Ruinen, und unter andern ein großes Thor angetroffen, auf das der Graf hinaufgeſtiegen ſey, aber dann nicht wieder davon herabkommen gekonnt habe, weswegen er, der Mameluck, ſich genöthigt geſehn, Beduinen und Stricke zum weitern Transport des Grafen herbeizuholen. Wenn ich dieſen Ort beſuchen wolle, den man Sanſur nenne, ſetzte er hinzu, ſo würde er den Weg dahin wohl finden, da er aber ganz von der Straße abläge, müßten wir es dann aufgeben, heute noch Keff zu erreichen, und ein Beduinenlager in der Nähe von Sanſur aufſuchen, um die Nacht daſelbſt zuzubringen. Ich entſchloß mich mit Vergnügen zu dieſem längeren Aufenthalt, und ward auf das Ueberraſchendſte dafür belohnt, denn ſtatt eines bloßen großen Thores, das wir erwarteten, fanden wir nicht nur drei herrliche Bögen, ſondern dieſe umgeben von den glänzenden Reſten einer großen Stadt, deren Exiſtenz faſt unbekannt zu ſeyn ſcheint.

Unter zahlreichen Bautrümmern, welche die ganze Umgegend anfüllen, will ich nur derer erwähnen, die unſre Aufmerkſamkeit am meiſten in Anſpruch nahmen. Hierher gehört zuerſt ein ziemlich großer Tempel, der auf dem ſchroffen Abhang des die Ebene durchſtrömenden Flüßchens ſtand. Drei Wände waren noch bis an das Dach ganz erhalten. Die eben ſo wohl conſervirten corinthiſchen Pilaſter verbanden graziöſe Verzierungen von Blumen und Früchten, welche herabhängende Ochſenkopfmasken, ſatyriſch mit menſchlichen abwechſelnd, einfaßten. Eine Inſchrift konnten wir nirgends darauf entdecken. Das Gewölbe eines Grabmals daneben, jetzt nur von häßlichen dicken Molchen und zwei Eulen bewohnt, die bei unſerm Eintritt erſchrocken aufflatternd, uns faſt ins Geſicht flogen, war ebenfalls noch ganz intact, und nirgends wurden wir gewahr, daß hier je irgend etwas zu andern Zwecken verbraucht oder weggeholt worden ſey. Wie es gefallen, lag Alles noch ungeſtört in großen Haufen über einander, zur Hälfte ſchon von angewehter Erde und Unkraut bedeckt. Einer der drei erwähnten Bögen, von ſehr einfacher, ſchwerer Architektur, der in der Mitte eingefallen war, ſchien, ſeiner Lage am äußerſten Ende nach, zu einem Stadtthore gedient zu haben, die beiden andern aber, reicher, größer, und mit ſchönen cannelirten Säulen verſehen, die jedoch leider ſchon am Boden lagen, hatten ohne Zweifel die Beſtimmung von Ehren- oder Triumphbögen gehabt. Nur bei dem anſehnlichſten und geſchmückteſten von allen, deſſen Thor über dreißig Fuß in der Breite maß, und deſſen Höhe an vierzig Fuß betrug, war die Friſe noch erhalten, auf der wir die vielfach abgeblätterten Buchſtaben einer langen Inſchrift ſahen.

Da es für dieſen Abend zu näherer Unterſuchung ſchon zu ſpät war, und ich mir kaum beſſere Kletterkünſte, als dem ſeligen Grafen Philippi beiwohnten, zutraute, ſo ſchickte ich am andern Morgen den rüſtigeren J.... mit dem Dragoman ab, um wo möglich den Bogen zu beſteigen und eine genaue Copie der Inſcription zu nehmen. Seinem Rapport nach war die Expedition wirklich mit außerordentlicher Beſchwerlichkeit und ſelbſt einiger Gefahr verbunden geweſen, namentlich das Herabſteigen, an dem Herr J.... ganz verzweifelt haben würde, wenn er nicht zuletzt eine ſchmale Oeffnung im Innern des Bogens gefunden, durch die er ſich durchzwängte, und den Reſt der Höhe hinabſprang, was wegen der unten liegenden Steinhaufen keine Schwierigkeit hatte.

Die nicht gewichtige Ausbeute ſeiner Bemühung iſt folgende:

DIVO SEPTIMIO SEVERO MEDVGARAE ADIABENICO PRINCIPI MAXIMO IMPERATORI IMPERATORIS ANNII
CATILII PII CAESARIS MARCI AVRELII FILIO ANTONIO PIO AVG. FELICI PARTHICO MAXIMO
BRITTANNICO MAXIMO GERMANICO MAXIMO PONTIFICI MAXIMO ET TRIBVNATO PONTIFICI XVIII PIO
CONSVLI IIII PERPETVO PROCONSVLI OPTIMO MAXIMO . . . . . PRINCIPI ET
LVCIAE DOMINAE GAETAE LUCII AVGVSTI MATRI SENATVS ET CASTRORVM ET SPECTATVS
ET PATRIAE UXORI DIVI SEVERI AVGVSTI PII COLONIA IVLIA ASSVRAS NVMINI
HONORVM DEDIT DIVO PATRI PATRIAE.

Nach dieſer Inſchrift unterliegt es keinem Zweifel, daß wir hier die Ruinen von **Medugara** vor uns hatten, und der Bogen dem Kaiſer **Septimius Severus**, ſeinen beiden Söhnen **Cara-**

calla und Gaeta, und ſeiner Gemahlin zu Ehren geſetzt wurde, welches auch der Geſchichte ganz conform iſt. Septimius Severus war wahrſcheinlich nur ein Adoptivſohn des Marcus Aurelius und in Afrika geboren; vielleicht gab ihm Medugara ſelbſt das Leben, wie der beſonders ſclaviſche Ton der Inſchrift faſt vermuthen laſſen könnte.

Herr J . . . . fand noch einige Grabſchriften auf, deren Inhalt mir jedoch zu unbedeutend ſchien, um ihn hier aufzuführen.

Die Krone dieſer Ruinen war ein großes und, nach allem Anſchein, ein höchſt prachtvolles Theater, deſſen ſämmtliche Mauern, mit den Pfeilern der Scene und mehreren Sitzen der Zuſchauer, nebſt dahinter befindlichen Niſchen, noch, bis zu ungefähr einem Viertel ihrer Höhe, aufrecht ſtanden. Es thut mir nur leid, daß kein beſſer unterrichteter Architekt oder ſonſtiger Alterthumskenner in unſrer Geſellſchaft war, um das Publikum mit einer ausführlichen gelehrten Abhandlung über dieſes eben ſo ſchöne als merkwürdige Monument zu erfreuen, denn zu Herrn J....'s Bemerkungen, der die Conditorei und das Zimmer, wo die Schauſpielerinnen ihre Toilette machten (daß es aber keine ſolche im Alterthume gegeben, leugneten wir mit poetiſcher Licenz) die große Fremdenloge, und die, wo der Stadtcommandant ſich bei etwanigen Unruhen verſteckte, genau erkannt zu haben verſicherte — dazu werden die alten Antiquare nur ungeduldig ihre Perücken ſchütteln. Von einer Inſchrift zeigte ſich hier nichts; ich zweifle aber keinen Augenblick, daß auf dieſem jungfräulichen Platze, mehr als irgendwo, Nachgrabungen bald genauere Aufſchlüſſe geben und zugleich manchen verborgenen Schatz auffinden laſſen würden. Der Durchmeſſer des Theaters betrug circa 250 Fuß.

In dem nahen Beduinenlager hätte ich meine ärztlichen Kenntniſſe wieder anwenden können, wenn ſie ausreichten, und ich eine gehörige Menge Merkur mit mir geführt, denn ich traf hier zwei wohlgebildete junge Leute, die fürchterlich von der heftigſten Syphilis entſtellt waren, eine Krankheit, die unter dieſen armen Menſchen, welche ihre ſchrecklichen Folgen gar nicht kennen, äußerſt verheerend wirkt. Sie wenden nur die albernſten Mittel dagegen an, deren ihre Quackſalber mächtig ſind, und die meiſtens aus mit Buchſtaben beſchriebenen Papierſchnitzeln, oder andern Amuletten beſtehen, die ſie bald auf den leidenden Theil legen, bald in ihre Kleider nähen. Sehr ſelten ſind ſie dazu zu bringen, einen chriſtlichen Arzt in Tunis um Hülfe anzuſprechen, nicht aus religiöſem Fanatismus, aber aus Geiz, denn von allen durchreiſenden Chriſten oder Juden, nehmen ſie blindlings jede Medicin an, und bitten ſogar häufig darum. Ich gab demungeachtet dem Leidenden die Adreſſe meines Tuneſer Arztes.

Der Schech führte mich bei meiner Morgenpromenade, ohne mein deshalb an ihn gerichtetes Geſuch im Geringſten übel aufzunehmen, bereitwillig in ein Weiberzelt, wo ich mit noch mehr Neugierde empfangen wurde, als ich ſelbſt mitbrachte. Es befanden ſich ein halbes Dutzend

Damen darin, von denen ich nur ein junges Mädchen als hübſch rühmen kann. Sie trug in jedem Ohre drei ſilberne Ringe die gradatim anſtiegen, und wovon die letzten, welche bis über die Schultern herabhingen wenigſtens ſieben bis acht Zoll im Durchmeſſer hatten. Auch an den Beinknöcheln und unter der Wade trug ſie doppelte Ringe dieſer Art, die in den Ohren waren aber außerdem noch mit rohen Corallenſtücken, Glasperlen, und allerlei dergleichen wilden Putzes behangen. Sie geſtattete mir, alle, auch die unter der Wade genau zu unterſuchen, ohne die mindeſte Ziererei. Nachher beſichtigten wir die Getreideſchober, die ſehr gut und dicht aufgeſetzt waren, das fruchtreiche Melonen- und Gurkenfeld, und die Dreſchtennen, wo ſich ein als pivot dienender Eſel, zwei Pferde und drei Mauleſel ſchon ſeit Sonnenuntergang, mit der Accurateſſe ruſſiſch einexercirter Soldaten nach derſelben Richtung im Kreiſe drehten. Beſonders der Eſel, der immer nur den Cirkel ſeiner eigenen Länge beſchrieb, mußte ein enorm ſtarkes Gehirn haben, um nie ſchwindlich zu werden. Ein tanzender Derwiſch hätte es nicht beſſer machen können.

Es war ſchon ziemlich ſpät und gewaltig heiß geworden, als wir uns auf den Weg machten, und kurz vor den Zelten durch einen Trupp junger Männer aufgehalten wurden, von denen der eine mein Maulthier am Zügel ergriff, und mir einen kurzen Stock vor das Geſicht hielt. Ich war etwas verwundert über dieſe ſeltſame Ceremonie, der uns zu Pferde begleitende Schech erklärte mir aber ſogleich: es ſey hier uralte Sitte (und alte Sitte erhält, in Scherz und Ernſt, bei den Arabern immer Geſetzeskraft) daß, wenn ein Fremder herkäme und während ſeiner Anweſenheit eine Hochzeit ſtattfinde, man ihn auf dieſe Weiſe anhalte, damit er ſich mit einem kleinen Geſchenke für die Neuzuvermählenden loskaufe. Die Braut ſey übrigens dieſelbe, deren Ohr- und Beinringe ich früh ſo genau unterſucht habe. Fünf Piaſter waren hinlänglich um eine große

Freude unter den Bittenden zu erregen, und mich intereſſirte es ſehr, die in meinem wendiſchen Vaterlande ſo oft exercirt geſehene Gerechtigkeit des „Anbindens“ hier faſt ganz auf dieſelbe Weiſe wiederholt zu finden; nur daß hier der Stock eine Waffe fingirt, mit der man gewaltſam aufhält, bei uns das zartere Band eine bloße captatio benevolentiae anzeigt. Der heutige Marſch ward nachher ſehr beſchwerlich, theils wegen ſeiner Länge, theils weil ſowohl mein Maulthier als J....'s Pferd, jedes ein Vordereiſen verloren hatten, und nun auf den ſteinigen Bergwegen beide ſtark erlahmten. Die Beduinen reiten ihre Pferde immer unbeſchlagen, daher man nur in den größeren Städten einen Schmidt antrifft, der ein Eiſen aufſchlagen kann. Gebrauchten die Araber ihre Pferde ſo ſtark und vielfach wie wir, ſo müßten ſie ihnen auch Eiſen geben, wie es ſchon viele Mauren in den Städten thun und die geringe Anzahl Cavallerie im Dienſt des Bey. Aber ſo viel die Beduinen ihren Pferden zuzumuthen ſcheinen, wenn man ſie nur wenige Tage ſieht, ſo ſehr überzeugt man ſich bald vom Gegentheil, wenn man länger mit ihnen lebt. Es ſcheint allerdings, daß ein Pferd für nichts gerechnet werde, welches man während des Marſches (der bei ihnen aber nur im höchſten Nothfall drei bis vier deutſche Meilen im Tage überſteigt) mehreremal durch ſeinen Reiter gewaltſam anſpornen ſieht, um im ſchnellſten Lauf über Stock und Block militairiſche Uebungen zu machen, und den Kampf mit einem unſichtbaren Feind zu ſimuliren, wobei das arme Thier noch ſo rüde behandelt wird, daß es faſt jedesmal von Sporen und Gebiß auf das ſtärkſte blutet. Wenn man aber dann gewahr wird, wie wenig und ſelten ſie überhaupt reiten, wie ſie gar keinen Begriff davon haben, ein Pferd anhaltend im Trabe oder train de chasse (es müßte denn auf einer gefährlichen Flucht ſeyn) mehrere Meilen weit laufen zu laſſen, wie z. B. in England täglich beim bloßen Spazierreiten, ſelbſt Damen zu thun pflegen —

wie alſo die ganze Fatigue ihrer Pferde nur in ſeltenen und kurzen Schrittmärſchen, nebſt einigen kaum eine Minute dauernden Carrierechangen beſteht, ſo begreift man leicht, daß ſie ihre Pferde ſtets unbeſchlagen reiten können, zugleich aber auch, warum dieſe Thiere, die zwar degenerirt ſind, aber noch immer viel edles Blut erhalten haben, in ihren Händen dennoch gar keiner Ausdauer fähig ſind, was ſich ſogleich zum völligen Gegentheil ändert, ſobald ſie in beſſeres Futter, beſſere Wartung, und vor allem regelmäßige Arbeit kommen. Alle Pferde, welche uns der Bey in Tunis, und ſpäter die **Caïdes** lieferten, konnten unſere ſtarken Märſche nicht aushalten. Die des Bey mußten wir ſämmtlich, bis auf das einzige Herrn J....'s, welches im Anfang auch höchſt elend ward, nachher aber, als es einmal an Fatigue gewöhnt war, ſich ſehr brav zeigte, in Sfax laſſen, wo das ſchwächſte wenige Tage nach unſrer Ankunft ſtarb. Eine dem Anſchein nach vortreffliche Stute, die uns der dortige Cäid gab, ward nach der Gazellenjagd und zwei ſtarken Tagemärſchen ſo unglaublich matt, daß ſie, als kurz vor Keruan der ſie reitende Muſtapha einen Augenblick abſtieg, und beim Wiederaufſteigen etwas feſt auf den Bügel trat, um ſich emporzuſchwingen, mit allen vier Füßen zuſammenbrach und umfiel. Demungeachtet bin ich überzeugt, daß daſſelbe Thier, welches vortrefflich gebaut war, und gar keinen Fehler hatte, bei regelmäßigem Trainiren, vier deutſche Meilen ohne große Anſtrengung im Galopp zurückgelegt, und einen Marſch von dreizehn Stunden im Schritt, wie jener nach Keruan war, als einen bloßen Spaziergang betrachtet haben würde. Den Beweis dafür lieferten mir ſchon die Pferde derſelben Race in Bone, mit denen die daſigen Chasseurs d'Afrique beritten ſind, welche ihre Remonten aus Tunis bezogen, und die ſich ganz unverwüſtlich zeigten, obgleich auch dort die Wartung und Behandlung derſelben noch nichts weniger als vollkommen war. Doch ſtanden ſie wenigſtens in gutem

Futter, und hatten fortwährende Arbeit. Wie aber Nahrung und Wartung bei den Beduinen beſchaffen ſind, überſteigt allen Glauben. Putzen oder abreiben habe ich nie ein Pferd ſehen, den ganzen Tag über ſtehen ſie, an Stricken gefeſſelt, ganz frei und ohne alles Obdach in der glühenden Sonne, oder im herabfallenden Regen, und bei Nacht dem Thau und der Kälte ausgeſetzt, welche letztere im Winter in den Berggegenden oft heftig genug wird. Ihr Futter beſteht in elendem zerſtampften Stroh, wenig Gerſte, oder den allerſchlechteſten Weiden. Und auch dieß kann ihnen manchmal nur ſo ſparſam gereicht werden, daß man ſie unterwegs faſt Alles verſchlingen ſieht, was ſonſt nur Mauleſel freſſen. Wir waren ſelbſt mehreremale Zeugen, daß einige Pferde ihren eigenen Dünger wieder fraßen, und die Araber verſicherten ſehr ernſthaft, dies ſey eine von ihnen ſehr hoch geſchätzte Eigenſchaft an einem Pferde, denn mit einem ſolchen wäre man ſicher, daß es nie aus Mangel zu Grunde gehen könne!

Keff, das ehemalige **Sicca Veneria**, iſt faſt auf allen alten Charten, die ich mit mir führe, ſtatt öſtlich des Bagrada, weſtlich davon, und um einen halben Grad der Breite falſch angegeben, woraus man beurtheilen kann, wie wenig Verlaß darauf iſt. Am Abhange eines Berges liegend, wird es ſchon in großer Ferne von dem müden Reiſenden erblickt, ehe er es erreichen kann. Man hat von hier eine faſt eben ſo geſtaltete Ausſicht auf das Gebürge wie in Tunis, da ſich auch hier drei ſeltſam gezackte Bergcoloſſe über alle übrigen erheben. Es ſind die **Dschebel Lisbel**, **Wundsa** und **Meleck**. Doch iſt das ſie weiter umgebende Felſen- und Gebürgsland von Conſtantine ungleich reicher und ſchöner in ſeinen Formen, und nicht mit Unrecht nennt es **Abulfeda** „das hohe und erhabene,“ indem er von ihm behauptet, daß von ſeinen höchſten Zinnen der Araber über das Meer bis in das befreundete Andaluſien hinein ſchauen könne. Unmittelbar unter **Keff** breitet ſich dagegen eine Plaine von drei Stunden Länge und einer halben Stunde Breite aus, welche ſo eben wie ein Tuch, und der ſchönſte Platz zu Wettrennen iſt, den ich, ſelbſt den von Newmarket nicht ausgenommen, je geſehn zu haben mich erinnere.

Nirgends ward ich noch beſſer empfangen als hier. Der Gouverneur, welcher, wie in **Keruan**, die erſten Militair- und Civil-Chargen in ſeiner Perſon vereinigt, was hier faſt zum unumſchränkten Herrn macht, war ebenfalls ein Mann von hoher Statur und impoſantem Aeußern — denn der Bey von Tunis ſcheint nur phyſiſch große Männer zu Gouverneurs und **Caïden** zu erwählen, wie der liebe Gott immer nur kleine ſpaniſche Grands macht. Er logirte mich in ſeinem eigenen Palais und empfing mich an der Pforte deſſelben. Sein Prunkzimmer, mit koſtbaren Waffen ausgeſchmückt, ward mir zum Schlafen angewieſen, und er trieb den Reſpect vor des Bey's **Amrah** ſo weit, daß er ſich am erſten Tage in meinem Zimmer nicht einmal ſetzen wollte. Ungeachtet ſeines Alters hatte er noch einen ſchönen ſchwarzen

Bart, und dazu einen ſechzehnjährigen Sohn, der ſchon längſt verheirathet und ebenfalls glücklicher Vater eines vierjährigen Knaben war. Und man konnte ſich nichts Hübſcheres denken, als dieſes Kind, das mich halb nackt beſuchte, ſeine Pfötchen und Patſchchen bis an das erſte Gelenk mit roſenrothem **Hennah** gefärbt. Ein breiter goldner Ring vermittelte artig bei beiden den Uebergang des **Hennah** in die Hautfarbe. Dabei marſchirte das kleine Ding ſo auswärts und gravitätiſch wie ein Tanzmeiſter, und wußte ſich ſchon auf die poſſirlichſte Weiſe alle airs eines kleinen **Caïden** zu geben. Sein ſechzehnjähriger Vater, der ebenfalls noch wie ein Kind ausſieht, iſt bereits wirklich fungirender **Caïd**, der als ſolcher Recht ſpricht. Der hieſigen Sitte gemäß muß Jeder, der nicht von gleichem oder höherem Range iſt, bei ſeinem Kommen dem **Caïd** die Hand küſſen. Wenn nun der Vater aufgeſtanden und weggegangen war, ſetzte ſich das Kind ſtets auf ſeine thronartige Bank, und es war für uns ein eben ſo ſeltſamer als comiſcher Anblick, zu ſehen, wie die nun Kommenden dem kleinen Amor eben ſo reſpectvoll die Hand als dem Vater und Großvater küßten, und mit welcher unbefangenen Grandezza Sidi Omar (denn mit dieſem Titel wird das Kind von Jedermann, ſelbſt vom alten Gouverneur, ſtets benannt) dieſe Huldigungen aufnahm. Der Gouverneur von Keff commandirt ungefähr 50,000 männliche Seelen, weibliche werden hier bekanntlich nicht ſtatuirt. Etwas despotiſch mag das hieſige Regiment freilich ſeyn, wozu folgender kleine Zug ein Beleg iſt. Es gibt in dieſem Lande, und ich glaube in der ganzen muhammedaniſchen Welt, nur öffentliche und keine Privatbäder. Um das Bad für ſich allein zu haben, muß man es alſo lange vorher beſtellen und fünffach bezahlen. Ich fühlte mich bei meiner Ankunft eines ſolchen ſehr bedürftig, und ließ daher gegen ſechs Uhr, welches grade die Hauptbadezeit der Araber iſt, mich beim Gouverneur erkundigen, welches das beſte Bad ſey, und ob es wohl möglich, noch heute eins allein nehmen zu können. Wenige Minuten darauf erhielt ich zur Antwort, das Bad ſey bereit für mich, ſobald ich es beföhle. Das ganze badende Publikum, in welchem Grade des Schwitzens es ſich auch befinden mochte, hatte in dieſer kurzen Zeit in Eile die Bernuſſe umnehmen und auf das ſchleunigſte das Badehaus verlaſſen müſſen. Ein anderes wohlthätigeres Beiſpiel iſt dies: Trotz des verbietenden Geſetzes hat, beſonders in den Städten, wo Chriſten wohnen, aber auch bei den Beduinen ſelbſt, das Branntweintrinken ſehr überhand genommen, und wo es geſchieht, kennt die Unmäßigkeit dieſer Menſchen keine Grenzen. Der Gouverneur verpönte alſo in dem Bezirk ſeiner Herrſchaft ohne Weiteres den Verkauf auch nur eines einzigen Bechers Branntwein mit fünfhundert Sohlenhieben, und nachdem dieſe Strafe einigemal exercirt worden war, iſt das nachtheilige Getränk ſo effectvoll verſchwunden, daß ich mir ſelbſt in der ganzen Stadt nicht einen Tropfen Spiritus zum Brennen meiner Lampe verſchaffen konnte. Zu haben iſt überhaupt hier faſt gar nichts, und es fängt mir endlich doch an beſchwerlich vorzukommen, alle gewohnten Bedürfniſſe, die bei uns ſchon zu Nothwendigkeiten geworden ſind, gänzlich entbehren zu müſſen, und unter anderm auf klares Waſſer mit der mauriſchen Küche allein reducirt zu ſeyn, da das Uebermaß der Milch mir zuletzt zum Eckel geworden iſt. Glücklicherweiſe iſt das Waſſer wenigſtens hier vortrefflich.

Ich muß noch einmal auf das Bad zurückkommen, welches ich hier weit reinlicher und eleganter eingerichtet, als in Tunis, **Sfax** und **Keruan**, fand. Ich machte dabei eine Erfahrung, die für Damen wichtig ſeyn kann, im Fall ſie ihnen nicht ſchon bekannt iſt. Ungeachtet ich der ſengenden Sonne täglich ausgeſetzt geweſen, war ich doch, zu meiner eigenen Verwunderung, ſehr wenig davon gebräunt worden. Kaum hatte ich aber das Dampf- und Waſſerbad ſo ſchnell nach meiner Ankunft genommen, als ich mich ſchwarzbraun wie einen Eingebornen fand. Es iſt alſo für eine Perſon, der daran gelegen iſt, ihren Teint zu conſerviren, in dieſem Clima, wie überhaupt bei großer Hitze, ſehr zu vermeiden, Dampf und Waſſer an eine noch von Sonne und Luft gereizte Haut zu bringen; läßt man dagegen eine Nacht dazwiſchen vergehn, ſo hat es nicht die mindeſten nachtheiligen Folgen mehr. Auch eine neue Induſtrie lernte ich hier. Meine wollene Bernus war durch die Dornſträucher unterwegs ſchmählich zerriſſen worden, und da ich ſie weder entbehren, noch eine neue hier bekommen konnte, ſo mußte ich ſie flicken laſſen. Dies wurde von einem Mauren auf das Zierlichſte vollführt, indem er auf jedes Loch, mit regelmäßiger Uebernähung eines feinen Wollfadens, ein förmliches Blumendeſſein ſtickte. Auf dieſe Weiſe muß zuletzt ein ſolcher Wollmantel immer ſchöner werden und reicher ausſehn, je mehr er geflickt iſt; wie mir ſcheint, für arme Leute ein ſehr nützlicher Wink. Und da ich einmal dabei bin, gute Rathſchläge zu geben, ſo will ich gleich auch noch etwas Nützliches für Tabakraucher hinzufügen, was ich meinem türkiſchen Dragoman abgeſehen. Ich führte ſchon an, daß man hier die Pfeife ſtets mit einer glühenden Kohle, ſtatt des unangenehmen und weit weniger wirkſamen Fidibus, anzündet. Hat man aber, wie oft auf der Reiſe vorkommt, weder eins noch das andere, ſo muß Feuerſtahl und Schwamm aushelfen. Ehe dieſer den Tabak gehörig anbrennt, dauert es indeß gewöhnlich lange, was unbequem iſt. Um dem ungeduldigen Raucher dieſen Aufenthalt zu erſparen, ſtopfen die Türken die Pfeife nicht ganz voll, legen dann den brennenden Schwamm auf, und noch einmal etwas Tabak darüber. Auf dieſe Weiſe geräth der letztere im Augenblick in Brand, und der Schwamm kann nicht herabfallen. Probatum est!

Ich wollte nur einen Tag in Keff zubringen, ward aber durch eine mir ſelbſt verſchriebene Medicin aus meiner Reiſeapotheke ſo unwohl, daß ich die freundliche Bewirthung des Gouverneurs faſt eine Woche lang in Anſpruch nehmen mußte.

Er ſchenkte mir während derſelben vier prächtige Löwenhäute von Vater, Mutter und Kindern, die ich mir als ein angenehmes Andenken dieſer Reiſe aufzuheben gedenke. Bei dieſer Gelegenheit theilte er uns die eben eingelaufene Nachricht mit, daß zwei Tage nach unſerm Abmarſch von Hydrah dort der Krieg zwiſchen den tuneſer und conſtantiner Beduinen begonnen, und bereits ein hitziges Gefecht ſtattgefunden habe. Ich muß wirklich mein gutes Glück loben, das mich, obgleich ich von der Reiſepflicht oft genöthigt werde, nicht nur der Gefahr mich auszuſetzen, ſondern ihr ſelbſt zuweilen entgegen zu gehen, bis jetzt vom Gewitter immer nur das Wetterleuchten ſehen ließ, und wenn der Blitz einſchlug mich ſchon in salvum gebracht hatte. Dies paßt aber hier um ſo mehr à la lettre, als vor wenig Tagen der Blitz in natura in den Gouvernementspalaſt eingeſchlagen hat, und da der Gouverneur dies für ein Zeichen göttlicher Ungnade gegen ihn und ſeine Familie anſah, ſo muß ſein Sohn mit dem ganzen Harem jetzt täglich zum Grabe eines heiligen **Marâbut's** in der Nähe wallfahrten, ſeinen Leichnam beſchenken, und mehrere Stunden im Gebet daſelbſt zubringen. Es iſt recht königlich von ihm gedacht, daß er dies nicht ſelbſt thut, ſondern Andre für ſich thun läßt.

Dieſer ſelige **Marâbut** war ein komiſcher Heiliger. Einſt begegnete er einem armen Knaben, und ſchlug ihn ohne Urſach faſt todt. „Glückskind!“ rief er, „grabe hier rechts unter dem Olivenbaum nach!“ Und damit ging er ſeines Wegs. Der Knabe folgte dem Befehl und fand zweitauſend **Mahabus** (Goldſtücke).

Von Alterthümern mag ſich in **Keff** noch viel befinden, aber mehr unter als über der Erde. Ein großer Tempel mit einer einzigen cannelirten doriſchen Säule von coloſſaler Dimenſion ſieht nur mit einem Dritttheil aus dem Schutt hervor, und viele antike Bögen und Mauern dienen noch jetzt elenden Häuſern der Eingeborenen zum Grunde und Halt. Zehn große zuſammenhängende und wahrſcheinlich vor der Römer Zeit erbaute Ciſternen außerhalb der Stadt, ſtehen noch frei und ſind ſo wohl erhalten, daß ſelbſt der größte Theil des Putzes im Innern, obgleich er an vier bis fünf Zoll dick aufgetragen iſt, noch ganz feſt auf der Mauer haftet. Das Intereſſanteſte, was **Keff** beſitzt, ſind unſtreitig ſeine alten Bäder, welche einen faſt unbegreiflichen Umfang einnehmen. Sie beſtehen aus einem wahren Labyrinth gewölbter Räume, alle aus großen Werkſtücken erbaut, und die Einwohner behaupten, daß ſie ſich auf dieſelbe Weiſe noch über eine halbe Stunde weit unter der Erde fortſtrecken ſollen, was jedoch kaum zu glauben iſt. Sie ſind jetzt alle mit Waſſer angefüllt, welches die reichliche und vortreffliche Quelle liefert, die in einem der vorderſten Gemächer entſpringt, und ganz **Keff** mit Waſſer zu allen Bedürfniſſen verſorgt. Wir beſahen mit dem Gouverneur dieſe unterirdiſchen Gewölbe bei Fackelſchein, und mußten uns halb ausziehn, um, bis an die Waden im kalten Waſſer watend, den

Gegenſtand etwas genauer zu beſichtigen. Da man indeß, um weiter vorzudringen, durch ganz niedrige halb verſchüttete Oeffnungen ſich drängen muß, und das eiſige Bad nicht allzu angenehm war, ſo begnügten wir uns blos mit dem Anblick der fünf bis ſechs erſten Räume, unter einem großen Andrang von Menſchen, die uns alle in's Waſſer nachſprangen, was den Arabern aber nicht viel Mühe machte, da ſie kurze Beinkleider und die Füße nackt tragen. Sie brauchten alſo nur ihre Pantoffeln abzuwerfen, um völlig gerüſtet zu ſeyn.

Neben dieſen Fontainen, wie jetzt das ganze Bauwerk genannt wird, ſteht ein Säulenſtück, auf dem der nicht weit davon begraben liegende, ſehr heilige **Marâbut**, deſſen ich oben gedachte, täglich ein wenig auszuruhen pflegte, ehe er nach Hauſe ging. Dadurch iſt dieſer Stein nun a **posteriori** auch geheiligt worden, und jeder Verbrecher, der ihn erreichen kann, darf nicht mehr ergriffen oder weiter verfolgt werden. Er geht im Gegentheil ruhig und unangefochten bis zum **Marâbut** ſelbſt und erwartet dort irgend eine beſſere Gelegenheit zur Flucht, oder negocirt, wenn er kann, ſeinen Pardon durch Geld.

Da ich am Tage faſt nicht ausging, ſah ich meinen Hauswirth nur ſelten, Abends beſuchte mich aber regelmäßig ſein Bruder und Sohn nebſt **Sidi Omar**, um Thee bei mir zu trinken. Der Letztere war dann gewöhnlich ganz in Goldbrokat, mit goldenen und ſilbernen Ketten, Spangen und Ohrringen behangen, und wie ein kleiner Sultan gekleidet. Das artige Kind ward bald unſer Aller Liebling, und obgleich es von Blödigkeit gar keine Ahnung hatte, doch nie zudringlich oder läſtig. Oft, wenn der kleine **Sidi**, in ſeinem prachtvollen Coſtüm, auf ſeinen untergeſchlagenen Beinchen neben mir auf dem Sopha ſaß, im Harem parfümirt, weiß und roth wie auf Porcellain gemalt, hätte man ihn für das niedlichſte Püppchen aus der Meiſſener Fabrik halten mögen, bis er zu ſprechen anfing, wo er ſich ſo verſtändig und decidirt, in ſeinem beſchränkten Horizont, wie ein Erwachſener auszudrücken wußte. Gewiß war dieſer Knabe weit beſſer erzogen, als es die meiſten Kinder bei uns zu ſeyn pflegen, obgleich er ohne Zweifel wenig gelernt hatte, und wahrſcheinlich auch nichts weiter lernen wird, eben ſo wenig wie unſere Ritterſöhne im Mittelalter. In Allem, was arabiſche Sitte verlangt, ſchien aber der Gouverneur glänzend für ſeine Angehörigen zu ſorgen, und dabei keine Ausgabe zu ſcheuen. Freilich ſind dieſe Leute überhaupt höchſt ſorglos für Geld und Geldeswerth, ſo habſüchtig ſie ſich auf der andern Seite zeigen. Schon oft fiel mir dies auf, hier fand ich einen neuen merkwürdigen Beleg dazu. Der Gouverneur hatte einen hergelaufenen Neapolitaner ſeit ſechs Monaten in ſeinen Dienſt genommen, dem er nicht mehr als monatlich zwölf Piaſter (noch nicht vier preußiſche Thaler) Lohn nebſt freier Koſt gab. Ungeachtet dieſer geringen Stellung hatte dieſer Menſch die Schlüſſel zu allen Dingen im Hauſe unter ſich, und auch die zur Caſſe, die ſich in der mir eingeräumten Stube in einer ſehr großen bunten Truhe befand. Beſagte Truhe war bis an den Rand mit Piaſtern angefüllt, und wohl zehnmal des Tages ward ich durch den Neapolitaner geſtört, der herein kam, in den Haufen Geld griff, und händeweis davon nahm um die currenten Ausgaben zu beſorgen, ohne daß ich je bemerkt, daß er ſich ſonderlich mit Zählen dabei aufgehalten hätte. Oefters vergaß er auch den Kaſten wieder zuzuſchließen, was ſchon hinlänglich bewies, wie ſchlecht er ſeinem Poſten vorſtand, da jeder meiner Diener ſowohl, wie der des Hauſes, ſich bei meiner Abweſenheit ebenfalls aus der Truhe die Taſchen hätte füllen können, ohne daß es möglich geweſen wäre, den Diebſtahl zu entdecken. Ein ſolcher Glaube wird wohl ſelten in Iſrael gefunden!

Am Tage meiner Abreiſe gab mir der Gouverneur mit einem großen Gefolge das Geleit bis eine halbe Stunde von der Stadt, worauf wir im ebenen Thalgrunde unſern Weg nach Tunis fortſetzten, zum Ueberfluß von zwei **Hambi** des **Kiaja** bis zum erſten Nachtlager escortirt. Einer dieſer Araber ritt eine ſehr gut gehende weiße Stute, die das ehrwürdige Alter von fünfunddreißig Jahren erreicht hatte und noch ein Geſchenk **Hammuda Pascha's** an den damaligen **Cäid** von **Keff** war. Ungefähr nach zwei Stunden ſtießen wir auf weitläuftige, aber wenig intereſſante Ruinen, mit einigen unbedeutenden Grabſchriften, nebſt einer noch im Gebrauch ſtehenden antiken Brücke über das Flüßchen **Gantar del-Gedieb**, wo unſere entzäumten Pferde beim Tränken eine kleine Bataille beſtanden, bei der Verſchiedenes von unſerm morſchen Pferdezeug zerriß.

Fünf Miglien hinter dieſem Ort ändert ſich der Charakter der bisher, zwar durch Berg- und Thallinien mannigfaltigen und oft ſchönen, aber dennoch faſt immer dürren und kahlen Gegend gänzlich. Berg und Thal waren von nun an meiſtens mit ſo reicher Vegetation bedeckt, daß wir uns nicht ſelten einbilden konnten, in einem anmuthigen Park ſpazieren zu reiten. Schon bei Erſteigung der erſten felſigen Anhöhe, wie uns nach und nach der Wald in ſeine wohlthätigen Schatten aufnahm, genoſſen wir den überraſchendſten Anblick. Ich muß hier im Voraus bemerken, daß man ſich unter Wald in dieſem Theile von Afrika immer nur ein mehr und weniger geſchloſſenes Dickicht mittler Bäume und hoher Sträucher denken muß, denn die unſern europäiſchen ähnlichen, hohen Eichenwälder, hören bei Tabarka auf, und wiederholen ſich weiter öſtlich nicht mehr. Dieſe niedrige Art Wald hat aber den Vortheil, daß ſie ſich von jedem erhöhten Punkte beſſer überſehen läßt, und ſchon in geringer Ferne dennoch denſelben Effect für das Auge, wie höheres Holz, macht. Dazu iſt die Schattirung ſehr mannigfaltig und war es beſonders in den hieſigen Bergen, wo verſchiedene Uebergänge von Saft- und Stahlgrün durch eine Pinusart prachtvoll gehoben wurden, deren helle Nadeln ſich faſt dem Gelb nahen, und eine wahre Goldfarbe haben, wie ſie ſonſt nur zu entſtehen pflegt, wenn die Sonne auf lichtgrüne Blätter ſcheint. Ueberhaupt iſt es uns Allen fortwährend als räthſelhaft aufgefallen, daß in dieſem brennenden Himmelſtrich, und noch obendrein in den heißeſten Monaten, doch alle Gebüſche und Bäume, wo wir ſolche antrafen, auf welchem Boden ſie auch ſtehen mochten, mit äußerſt wenigen Ausnahmen, immer ein ungleich friſcheres Anſehn und eine viel ſaftigere Farbe hatten, als es in unſern nördlichen Ländern, und ſelbſt in England, während des Sommers der Fall iſt. Ich habe ſchon ſehr häufig der Oleander erwähnt, muß aber hier noch einmal von ihnen ſprechen; denn man lieſt zwar in jeder pittoresken Reiſe zur Genüge von ſilbernen Bändern, die ſich durch die Thäler winden, u. ſ. w., aber daß man mitten durch ein dichtes Grün aller Nüancen, eine halbe Stunde weit ein breites roſenrothes Band verfolgen kann, iſt ein Landſchaftseffect, der mir bis heute unbekannt war, und dennoch gab die Ausſicht auf der genannten Stelle genau dieſen Anblick. Er würde uns noch mehr erfreut haben, wenn die Luft klarer geweſen wäre, und nicht der Wind der Wüſte ſo heiß geweht hätte, daß mein Thermometer wieder im Schatten 32 Grad anzeigte.

Am Eingang des von hohen Bergen umſchloſſenen Thales, **Kryp** genannt, an deſſen Ende wir bei den Beduinen zu campiren beſchloſſen hatten, fanden wir von neuem viele Ruinen, unter denen ein ſchönes Grabmal beſonders hervorſtach, welches von den Arabern ſehr unehrerbietig die „Barbierbude“ genannt worden iſt. Es hat folgende unbedeutende, aber auffallend ſchön ausgemeißelte Inſchrift:

D. M. S.
M. CORNELIVS RVFVS PIVS
VIXIT $\overline{\text{AN}}$. IV. $\overline{\text{F}}$. *)

---

*) Ich bemerke bei dieſer Gelegenheit, daß ich die Inſchriftjagd etwas nachläßig betrieben habe, ſobald ich

Wir ſahen von vielen der Berge große Feuer aufſteigen, die einem Waldbrand glichen, und erfuhren, daß dies der hier in großer Anzahl hauſenden Löwen wegen geſchehe, um die weidenden Heerden dadurch zu ſchützen. Allerdings haben dieſe Thiere hier in den endloſen, faſt undurchdringlichen Dickichten verſchiedener Bergketten, und bei den vielen Heerden, welche die wohlbebauten Thäler nähren, zur Auswahl einen ſehr lockenden Aufenthalt. Wir hofften, als es Abend ward, etwas von ihnen gewahr zu werden, doch ließ ſich keiner der Könige des Waldes weder ſehen noch hören.

Das Beduinenlager war am Rande einer alten Stadt aufgeſchlagen, von der die Mauern einiger Gebäude nebſt zwei Thoren zum Theil

---

ſah, daß nichts Neues oder Pikantes daraus zu entnehmen ſey; denn in der That, es thut Einem um das Papier leid, was man bei manchen Schriftſtellern mit ſo viel ganz unnützem Zeuge dieſer Art bedruckt ſieht.

noch aufrecht ſtehen. Die Eingebornen nennen den Ort **Sidi Abdraba**, nach einem **Marâbut**, deſſen Garten mitten darin etablirt worden iſt. In dieſem Bezirk fanden wir mit großem Vergnügen eine große Menge heimiſcher Brombeeren mit den erſten Hagebutten, die wir hier geſehen, doch waren ihre Früchte weniger gut als die unſern. Ein ſchöner Feigenbaum, den ſie umgaben, maß zehn Fuß im Umfange des Stammes, und die Höhe, wie Breite ſeiner Krone, erreichte vollſtändig die einer mittlern Kaſtanie. Mein Zelt ward nicht weit davon an einem Hügel aufgeſchlagen, und blieb gegen die Berge offen, wo mir, ſobald es dunkel ward, die Löwenfeuer an den Bergen die ſchönſte Illumination bereiteten. Deſto unangenehmer war, was in der Nähe vorging, denn die **Hambi** von **Keff** maltraitirten die armen Beduinen mit ihrem Schech auf das Grauſamſte, weil er einigen üblen Willen, oder vielleicht auch Unvermögen zeigte, Pferdefutter und Bewirthung ſchnell und nach Wunſch herbeizuſchaffen. Es iſt wahr, daß hierauf ſogleich Alles erſchien, aber es bekümmerte mich doch ſehr, die unſchuldige Urſache einer ſo empörenden Scene zu ſeyn, die wir nur mit Mühe abkürzten.

Ich wußte, daß ich am andern Tage das alte **Thugga** antreffen würde, da aber Shaw, der Einzige, der davon ſpricht, es nur mit wenig Worten abfertigt, ſo hatte ich keine Ahnung davon, daß ich dort einen Ort finden würde, den ich unbedingt, ſowohl wegen ſeiner Umgebung als der Wichtigkeit ſeiner Alterthümer, für den ſehenswertheſten im Königreich erklären muß, und deſſen Prachtmonumente, ſelbſt in Italien, die Aufmerkſamkeit jedes Reiſenden auf ſich ziehen würden. Schon der erſte Blick darauf war im höchſten Grade überraſchend, denn **Thugga**, deſſen Name ſich in ſo langer Zeit nur in **Dugga** veränderte, hat jene von allen günſtigſte Lage, amphitheatraliſch auf von Felſen gekrönten Hügeln erbaut zu ſeyn, die rund umher von einer bald breitern, bald engern Ebene umkränzt ſind, welche dann ihrerſeits wiederum auf allen Seiten von hohen Gebürgsreihen umſchloſſen iſt.

Die meiſten derſelben ſind durchgängig mit Buſch überzogen, und die Ebene auf das ſorgfältigſte, theils mit Getreidefeldern, theils mit Olivenpflanzungen, die hier eine beſondere Dichtigkeit und Friſche haben, angebaut. Die Berge auf denen **Dugga** ſteht, ſind mit einem Oelwalde größtentheils bedeckt, der an manchen Orten ſo dunkel iſt, daß er kaum die Sonnenſtrahlen durchläßt, und aus ſeinem Blaugrün ragen die impoſanten Ruinen der alten Stadt auf allen Höhen und Abhängen einzeln hervor. Es iſt allerdings ſehr zu bedauern, daß das moderne Dorf mitten unter dieſen Ruinen aufgebaut iſt, weil dadurch das Beſſere viel zerſtört wurde; da aber ſeine Häuſer glücklicherweiſe nur aus rohen ungeweißten Mauern ohne Dach beſtehen, die aus dem Material der alten Stadt ſelbſt aufgeführt ſind, nirgends von außen Fenſter haben, und auch ihre Thüren meiſtens aus den überall umher liegenden großen

Werkſtücken geformt ſind, ſo gehört ſchon ein hier geübtes Auge dazu, um dieſe verfallenen Gemäuer von den Ueberreſten des Alterthums unterſcheiden zu können, und ich ſelbſt glaubte auf den erſten Blick, nichts als das alte Thugga vor mir zu ſehen.

Es gibt beinahe keinen Genre von Gebäuden, von dem man hier nicht noch ein intereſſantes Specimen auffände, und überall in den Häuſern der Bewohner bemerkt man Säulen, Bauzierden und Inſchriften, die mit eingemauert ſind. So trug ein Grabſtein, nebſt einem prächtigen Säulenfragment, mit einer Inſchrift darüber, die dem Kaiſer Antoninus Pius gewidmet war, einen kleinen Kuhſchuppen, und daneben führte das noch vollſtändige Thor eines großen Palaſtes, welches hoch über das ganze neuere Haus hinausragte, in die ſchmutzige und dunkle Höhle der bitterſten Armuth. Unter den, an zwei Stunden im Umfang haltenden Ruinen zeichnet ſich vor allen der große Tempel aus, deſſen Porticus faſt vollſtändig erhalten iſt. Nur die hintere Seite ſeines Daches war eingeſtürzt, und zwar erſt vor zehn Jahren, wie man uns ſagte, der Giebel aber ganz unverſehrt geblieben. Dieſer Tempel, im corinthiſchen Styl auf das reichſte und ſchönſte verziert, hat die Form eines Parallelogramms, und iſt, den Porticus mit eingerechnet, ungefähr 70 Fuß lang und 30 breit. Die Säulen, welche alle aus einem Stück und von dem wohlgefälligſten Verhältniß ſind, haben an 30 Fuß Höhe, und an der Baſis 4½ Fuß im Durchmeſſer. Auf dem Giebelfelde ſieht man auf der einen Seite einen coloſſalen Adler in alto relievo, die andre Hälfte der Darſtellung iſt leider herabgefallen, ſo wie ſich auch die Inſchrift der Friſe faſt gänzlich abgeblättert hat. Shaw gibt zwar eine Copie dieſer Inſchrift, ſie ſtimmt aber, gleich der von Spetla, ebenfalls nicht mit den wenigen einzelnen Worten, die man noch deutlich leſen kann. Es macht eine faſt rührende Wirkung, auf der Spitze des Giebelfeldes, grade über dem Kopf des ſteinernen

Adlers, jetzt ein Storchneſt zu ſehen. Schade nur, daß ſeine Bewohner in dieſer Zeit eben ihre Sommervillagictura in Europa bezogen hatten, ſo daß vielleicht einer meiner freundlichen Leſer dort die Beſitzer gravitätiſch umherſteigen ſah, während mir nur das leere Neſt zu betrachten blieb. Den Eingang aus dem Porticus in den Tempel bildet ein Thor, deſſen Einfaſſung nur aus drei Steinen beſteht, und das demungeachtet beinahe dieſelbe Höhe als die Säulen des Porticus ſelbſt hat. Es trägt folgende, ohne alle Schwierigkeit zu entziffernde Inſchrift:

L. MARCIVS SIMPLEX ET
L. MARCELLVS SIMPLEX RE-
GILIANVS S. P. F.

Im Hintergrunde ſtößt eine bis an das Dach gehende breite Niſche auf dieſes Thor, wo wahrſcheinlich früher die Statüe der hier verehrten Gottheit, und ſpäter vielleicht der Hochaltar ſtand, als die heidniſchen Tempel zum chriſtlichen Gottesdienſt verwendet wurden, ohne daß man damals noch die Rohheit hatte, ſie zu zerſtören, um ſtatt ihrer geſchmackloſe Gebäude in Kreuzesform aufzuführen. Nachher gingen dieſe freilich, in der gothiſchen Architectur, zu einer neuen unſterblichen Blüthe göttlicher Kunſt über, fielen jedoch zu gleicher Zeit ſelbſt in Italien, auch wieder einem ſchlechteren Geſchmack anheim, wovon ſelbſt die Peterskirche keine Ausnahme macht, und deſſen Mißgeburten noch heute in Europa die Mehrzahl aller Städte und Dörfer barbariſch verunzieren.

Der hieſige Tempel, welcher wahrſcheinlich dem Jupiter geweiht war, denn das erſte Wort der Inſchrift des Giebelfeldes ſchien „Jovis“ zu ſeyn, und auch der Adler deutet dieſe Beſtimmung an — verdankt ſeine gute Erhaltung hauptſächlich einer Naturmerkwürdigkeit oder einem Aberglauben: daß man nämlich, wie ich ſchon weiter oben einmal berührte, Dugga für einen jener Orte hält, an dem alle Scorpionen ſchnell ſterben müſſen, und wo man in der That nie welche antrifft. Des Schechs Thaleb, mit dem ich mich unter den Säulen auf meine Teppiche gelagert hatte (wir mußten ſie diesmal auf einen trocknen und unbenutzten Düngerhaufen, der das ganze Terrain um den Tempel bedeckte, ausbreiten, weil dort allein Schatten zu erlangen war, hatten jedoch wohlweislich Sorge dafür getragen, vorher Matten der Beduinen unterzulegen) erzählte mir ein ſeltſames Mährchen über dieſen Umſtand.

„Ein mächtiger König und Zauberer,“ ſagte er, „reſidirte in grauer Vorzeit hier, der eine wunderſchöne Tochter hatte. Um dieſe vor dem Stich der Scorpionen zu bewahren, von denen es damals in hieſiger Gegend wimmelte, legte er einen Zauber auf die Luft rund umher, ſo daß in ihr keins dieſer gefährlichen Thiere mehr leben konnte. Als die ſchöne Prinzeſſin mannbar geworden, begehrte ein benachbarter Rieſe, der ebenfalls ein großer Schwarzkünſtler war, ſie zur Frau, erhielt aber, als ein häßlicher, ungeſtalteter und böſer Mann, eine abſchlägliche Antwort. Lange brütete er deshalb Rache, ohne eine günſtige Gelegenheit zur Ausführung zu finden, da ſeine Macht der des guten Königs weit nachſtand. Als aber die Vermählung der Prinzeſſin mit einem liebenswürdigen jungen Prinzen, der auf den Ruf ihrer wundervollen Reize aus fernen Landen am Hofe des Königs erſchienen war, herannahte, gab ihm einer ſeiner Dämonen folgende teufliſche Liſt ein. Er verwandelte ſich nämlich, auf deſſen Rath, in das Weibchen eines Adlers, horſtete auf einem nahen Felſen, und legte dort zwei Eier, in deren jedem er einen der giftigſten Scorpionen einſchloß. Er wußte, daß die Prinzeſſin eine ganz beſondere Liebhaberei für Eier hatte, und man ihr daher ſtets von allen Sorten derſelben lieferte, da man ſich nicht beſſer bei ihr inſinuiren konnte. Zufällig hatte ſie noch nie ein Adler-Ei gekoſtet, und belohnte daher den Ueberbringer dieſer neuen Delicateſſe mit dem freundlichſten Blick ihrer holden Augenſterne; denn es war dieſer Niemand Anderes, als ihr Bräutigam ſelbſt, dem der böſe Zauberer die verhängnißvollen Eier in die Hände zu ſpielen wußte. Kaum hatte ihr der Prinz dieſelben, am Abend vor der angeſetzten Hochzeitsfeier überreicht, als ſie auch ſchon, mit der Begierde eines jungen verzogenen Mädchens, die jeden ihrer Wünſche auf der Stelle befriedigen muß, ſogleich ihren Genuß begehrte. Doch ſobald ihre zarten Finger die Schale nur berührten, fuhr augenblicklich der Stachel des giftigen Thieres heraus und ſtach ſo tief das zarte Kind, daß mit dem roſigen Blute *) ihr Leben zu gleicher Zeit entfloh. Der gefühlvolle Prinz ſtarb wenige Tage darauf aus Schmerz und Verzweiflung, der troſtloſe Vater aber baute dieſen Tempel, ließ zum ewigen Andenken an die traurige Begebenheit den Adler darauf abbilden, den man noch jetzt hier ſieht, und opferte bald nachher in ſeinen Mauern, unter den grauſamſten Martern, den verrätheriſchen Rieſen, welchen er durch die Legion Geiſter, die ihm zu Gebote

---

*) Scorpionſtiche bluten zwar gewöhnlich nicht, aber einem Mährchenerzähler läßt ſich nichts vorſchreiben.

ſtanden, mit leichter Mühe hatte fangen laſſen. Seitdem," ſchloß der **Thaleb**, „iſt die Sitte bei uns eingeführt worden, daß kein Bräutigam ſeine Verlobte früher als am Tage der Vermählung ſelbſt zu ſehen bekommen darf, und keins unſrer Mädchen hat fortan ein ähnliches Schickſal zu befürchten, weil kein Scorpion mehr, auf eine halbe Stunde im Umkreiſe, den Häuſern von **Dugga** zu nahen wagt."

Während dieſer Erzählung hatten wir eine vortreffliche Waſſermelone, ſo roſig, ſüß und würzig als die Lippen der Prinzeſſin ſelbſt nur ſeyn konnten, verzehrt, und ſchickten uns nun zur weitern Beſichtigung der Stadt an, was wegen der Menge von Steinhaufen, verborgenen Löchern, Diſteln und Stachelfeigen nicht ohne viele Beſchwerde abging, beſonders, da es gerade um die Mittagszeit war. Von mehreren Tempelreſten auf den Höhen hatte man die entzückendſten Ausſichten, um aber dahin zu gelangen, mußten wir eine Schwierigkeit eigner Art überwinden. Die früher hier wohl gepflügten, lockern Stoppelfelder, auf denen wir zum Theil hinan und hinab ritten, waren überall von der Gewalt der Sonne, oft mehr als einen Fuß tief aufgeriſſen und dieſe Spalten zogen ſich wie ein Netz, über den ganzen Boden hin. Es war daher unmöglich das Hineintreten zu vermeiden, ſo daß unſere Pferde faſt eben ſo viel auf der Naſe als auf den Beinen gingen, und wahrſcheinlich nur dergleichen ruhige und an alle Arten horribler Wege gewöhnte Thiere hier im langſamſten Tempo fortkommen konnten. Den Weg zu Fuß zu machen, hätte uns aber heute zu tödtlich ermüdet, um ſo mehr, da die Diſtancen ſehr weit waren. Wir fanden nach und nach die Reſte eines Circus, große Ciſternen an drei verſchiedenen Orten, die Trümmer eines Aquaducts, ein gut conſervirtes Thor oder Triumphbogen, nebſt den Spuren einer Menge Paläſte, einer Citadelle und anderer tempelartiger Gebäude, zum Theil von großem Umfang, deren Beſtimmung aber jetzt nicht mehr anzugeben iſt. Auf dem Felſen, der ſich über den lachendſten Theil des Thales nach Oſten erhebt, ſteht noch faſt der ganze Halbkreis mit den ſämmtlichen Sitzen und den darunter befindlichen bedeckten Gängen eines ſehr anſehnlichen Theaters, nebſt mehreren einzelnen Säulen einer weitläuftigen Reihe, die längs des ſchroffen Abhanges den Halbcirkel geſchloſſen zu haben ſcheint; das Ganze in einer Länge von ungefähr 150 Fuß. Von der Exiſtenz dieſes Theaters habe ich in Tunis nie etwas vernommen, noch irgendwo davon geleſen, obgleich es faſt unglaublich ſcheint, daß ein Ort wie Dugga, nur drei Tagereiſen von Tunis entfernt, und wohin eine ganz practicable Straße ohne Gefahr führt, dennoch Fremden wie Einheimiſchen bis jetzt ſo gut wie unbekannt blieb. Ich ſelbſt ward hier das Opfer meiner Neu- oder Forſchbegierde, denn unvorſichtig einem indianiſchen Feigenſtrauch zu nahe kommend, ſtach ich mir fünf bis ſechs große Stacheln in den Arm, an deren Gift ich mehrere Tage lang auf das empfindlichſte litt. Weiter nach dem Grunde hinab ſieht man im Schatten des Olivenwaldes mehrere Mauſoleen, von denen ich wiederum eins als beſonders wohl erhalten und in mancher Hinſicht merkwürdig hervorheben muß. Es hat ungefähr 20 Fuß im Quarrée und iſt über 30 Fuß hoch. Die Arbeit daran iſt nicht ganz vorzüglich, aber die Form außerordentlich graziös. Es ſteht auf fünf breiten Stufen, hat einen ſchweren erſten Stock mit einer Thüre auf jeder Seite, dann oben wieder drei Stufen, auf welche der zweite Stock in Tempelform geſetzt iſt, den joniſche cannelirte Säulen an den vier Ecken verzieren, und zwei auf jeder Façade, welche die obere Thüren umfaſſen. Im Innern ſind in beiden Etagen verſchiedene Abtheilungen für Familienſärge, denn daß das Monument ein chriſtliches war, beweist eine der größten Seltenheiten in Afrika, nämlich das Vorhandenſeyn vier großer eingehauener Kreuze auf den vier Würfeln, die den Aufſatz des zweiten Stockes bilden, und oben ſchräg in den Ecken placirt ſind. Dieſe Kreuze haben genau die Form unſerer preußiſchen National⸗decoration, und ſind vielleicht die einzigen, welche der religiöſen Zerſtörungswuth der Muſelmänner entgingen. Wenigſtens fanden wir ſonſt nirgends eine Spur dieſer hier gehaßten Form, und Shaw wunderte ſich ſchon vor hundert Jahren, niemals dergleichen angetroffen zu haben. Es ſcheint, daß außer den Kreuzen noch andere, profanere Verzierungen das Monument krönten, die jetzt herabgefallen ſind. Zwei davon zeigen ziemlich grob angefertigte hauts reliefs, welche beide einen Triumphator oder Krieger auf ſeinem mit vier Roſſen beſpannten Wagen darſtellen; denn der Sonnengott darf, in Verbindung mit den Kreuzen, doch wohl nicht ſupponirt werden. Es that mir hier beſonders leid, die Inſchriften von dem wenig dauerhaften Sandſtein gänzlich abgeblättert zu finden. Auf einem der enormen Blöcke, die zum Bau dieſes Mauſoleums verwendet worden ſind, ſtand jedoch eine puniſche Inſchrift ſehr deutlich eingegraben, blieb aber für uns dennoch unleſerlich, da Keiner in dieſer Sprache bewandert war. Wagner hatte nicht Unrecht, dachte ich bei mir, daß er gern Alles wiſſen wollte. Man könnte es brauchen! Strafbarer aber als die Unwiſſenheit war es, daß ich mir aus Trägheit auch nicht einmal die Mühe der Copie nehmen wollte. Ich muß andern Reiſenden noch etwas zu thun übrig laſſen, und dieſe mögen dann bei ähnlicher Hitze an ſich prüfen, wie weit ihre Selbſtüberwindung gehen wird.

In **Tubersök**, ehemals **Thibursicumbure**, waren die Ruinen, ich hätte in meiner Müdigkeit faſt geſagt: Gott Lob! unbedeutend, wogegen uns hier eine andere, ſehr angenehme Ueberraſchung zu Theil ward. Der dortige **Caïd** hatte nämlich einen europäiſchen Koch, welcher uns ein lange nicht mehr geſehenes, excellentes **dejeuner à la fourchette** zubereitete. Doch des Weines mußten wir immer noch dabei entbehren, und mattes Waſſer bis Tunis nothgedrungen ſeine Stelle erſetzen. Das Milchregime war mir, wie geſagt, auf die Länge doch widerlich geworden, und der Geſundheit wegen hatte ich meine letzte Bouteille Wein ſchon ſeit vierzehn Tagen ſo eingetheilt, daß ich täglich nach Tiſch nur einen Eßlöffel davon in Medicinform einnahm.

Die Gegend ward immer großartiger, je weiter wir kamen, und immer unabſehbarer dehnten ſich die grünen Waldungen nach allen Seiten aus. In einem dieſer wilden Bergbezirke trauern, ganz einſam und verlaſſen, die mehr als irgendwo chaotiſch zuſammengeſtürzten Trümmer von Tunga, ſonſt Thigiba colonia. Hinſichtlich des Wildromantiſchen werden dieſe Ruinen von keinen übertroffen, und paſſen vortrefflich zu ihrer Umgebung. Außer einem Circus und vielen minder bedeutenden Gegenſtänden, beſtehen ſie hauptſächlich aus einem feſten Schloß mit Thürmen, dem in Hydra ähnlich, weniger groß zwar, aber dafür weit beſſer erhalten, ja Einiges davon wohl gar ſpäterer Bauart angehörig — und einem ſehr prachtvollen Tempel, der mit wilden Oelbäumen durchwachſen, jetzt eine ungeheure Maſſe danieder liegender Säulenſtücke, Capitäler, Simsgebälke und grandioſer Verzierungen jeder Art darbietet. Alles vereinigte ſich, die Erhabenheit dieſer Scene zu erhöhen, denn ſchon war die Dämmerung eingetreten, nur die Spitzen der Berge vergoldete noch die Sonne, ein ſcharfer Abendwind rauſchte in den niedern Wipfeln, Raubvögel von außerordentlicher Größe flogen langſam umher, und aus dem fernen Walde glaubten wir, wie einen ſchwachen Donner, das Gebrüll der Löwen zu vernehmen.

Bald überraſchte uns die Nacht gänzlich, und machte in dem durch viele tiefe Abgründe coupirten Terrain unſern Marſch äußerſt beſchwerlich, und wegen der vielen Raubthiere in dieſer Gegend nicht ganz gefahrlos. Eine erſt kürzlich gebaute große Steinbrücke fanden wir eingeſtürzt, und mußten beim ſchwachen Licht der Sterne eine Fuhrt mühſam aufſuchen. Erſt gegen zehn Uhr erreichten wir **Testur**, die alte **Colonia bisica lucana**, wo uns drückend heiße Stuben und unzählige Muskito's wenig Erholung genießen ließen. Die ganze Nacht ward wegen der Hochzeit eines Vornehmen ſtark gefeuert, und mir entging kein Schuß, da ich, den Schlaf unter den obwaltenden Umſtänden aufgebend, faſt bis zum Morgen mit Schreiben zubrachte. Bei Sonnenaufgang beſichtigte ich die hieſigen geringen Alterthümer, welche nur in den Ueberreſten einer Brücke und eines Steinwehrs über den **Bagrada** beſtehn, die man bei dem jetzigen niedrigen Waſſerſtande beſſer als gewöhnlich ſehen konnte, ſo wie in vielen eingemauerten, unbedeutenden Inſchriften, welche Shaw, nach den Angaben eines alten Paters bereits mitgetheilt hat. Dagegen frappirte mich der Anblick des Orts ſelbſt nicht wenig, deſſen Charakter ſich von dem der übrigen mauriſchen Städte gänzlich entfernt. Mit abſchüſſigen Ziegeldächern verſehene Häuſer, weit breitere Straßen, regelmäßige Fenſterreihen in den Gebäuden, ſogar eine gothiſche Kirche mit bunten Glasroſetten und dem Zifferblatt einer Thurmuhr — Alles verſetzte nach Europa, und nur der Schmutz in den ungepflaſterten Gaſſen war mauriſch. Das Räthſel ward mir bald durch die Nachricht gelöst, daß dieſes Städtchen, ſo wie noch einige andere, die wir im Verfolg der Reiſe paſſirten, ſämmtlich unter Carl dem Fünften von den Spaniern erbaut worden ſind.

Unſer letztes Nachtlager war in **Mbsäb el Bäb**, einem elenden Flecken, wo ich das mir bereitete Quartier ſo außerordentlich ſchlecht fand, daß ich vorzog in einem Garten, neben der Stadt, zu bivouakiren, obgleich ein Gewitter den ganzen Himmel umzogen hatte, und ſchon ſeine Blitze herabſendend, uns mit einem derben Regen bedrohte. Unter ein Paar dichten Feigenbäumen, nicht weit von einem alten Triumphbogen, auf dem ſich noch zwei grob gearbeitete Bruſtbilder in Medaillons erhalten hatten, ward mein Zelt aufgeſchlagen, und ein benachbartes Feld von Waſſermelonen lieferte gleich in der Nähe das köſtlichſte Deſſert für unſer souper, zu dem die Blitze das Licht, und der Donner die Tafelmuſik beſorgten. Der gefürchtete Waſſerguß aber ward uns gnädiglich erſpart.

Obſchon das Land auch hier gut angebaut und hie und da bebuſcht iſt, verliert es doch, ſchon von Testur aus, immer mehr an ſeiner früheren Friſche, wie dem romantiſchen Anſehn, das es in den vorigen Tagen ſo reichlich entfaltete. Eine Zeitlang belebt noch der Bagrada mit ſeinen abgeriſſenen Ufern, die von Silberpappeln und Rüſtern eingefaßt ſind, die Gegend; dann breiten ſich nur verbrannte Weiden und kahle Steppeln, ſpärlich mit einzelnen Sträuchern bewachſen, bis an die Berge hin. Einige der Anhöhen boten aber auch in ihrer Dürre ein anmuthiges Farbenſpiel von rothem, violettem und gelben Sand dar, dem nur eine Umgebung von friſchem Grün fehlte, um ſich vollgeltend zu machen. An dieſer Stelle hielten die Hambi an, um mich lachend auf ein junges Chamäleon aufmerkſam zu machen, das pathetiſch, zwiſchen unſern Pferden hindurch, über die Straße ſchritt. Es hielt mehreremal an, um ſich auszuruhen, ſah uns verwundert an, und war ſo drollig und graziös in ſeiner Unbeholſenheit, daß ich mich ſehr daran ergötzte. Einer der **Hambi** wollte es fangen, aber aus Furcht, daß ihm ein Leides geſchehen möchte, unterſagte ich es, und ritt weiter. Nachher erſt dachte ich daran, wie leicht ich es die kurze Strecke bis Tunis hätte transportiren können, und nun ärgerte ich mich den ganzen Tag über, das komiſche Thier nicht als treuen Gefährten mitgenommen zu haben.

Ein recht glückliches Zuſammentreffen war es, daß an demſelben Tage, an welchem wir nach Tunis zurückkehrten, das ſogenannte **Camp**, zum erſtenmal von dem neuen Erbprinzen **Sidi Hammed Bey** commandirt, von dort ausgerückt war und dieſelbe Straße eingeſchlagen hatte. Neben dem Luſtſchloß **Mornagia** ſahen wir ſchon von weitem die Ebene mit den Zelten deſſelben bedeckt, da die Truppen am erſten Tage nur einen ſehr kurzen Marſch gemacht hatten. Verſchiedene Colonnen von 7 bis 800 Cameelen, welche alles

Gepäck tragen müſſen, da die ganze Armee nur vier beſpannte Fourgons des Commandirenden mit ſich führt, waren auf den rund umher liegenden Hügeln vertheilt, und vermehrten das Pittoreske des ſehr originellen Anblicks. Ich ſchickte ſogleich meinen Mamelucken voraus, um dem Prinzen meinen Beſuch anzumelden, dem ich hier vom Sapatapa zum erſtenmal vorgeſtellt wurde, da es im Bardo die Etikette nicht geſtattet. Er empfing uns mit der größten Freundlichkeit und ſchien ſelbſt viel Intereſſe an der von mir zurückgelegten Reiſe zu nehmen, denn er frug mich über Vieles recht verſtändig, und hörte mit ſichtlichem Vergnügen das Lob mit an, welches ich der Merkwürdigkeit und den mannigfaltigen Vorzügen dieſes Königreichs ertheilte. Auf meine Bitte gab er mir einen Begleiter, um mich nach beendigter Audienz im Lager umherzuführen, und lud mich zugleich ein, mich im nahen Luſtſchloß auszuruhen, und eine Collation daſelbſt einzunehmen, was ich nicht verſagte.

Das Lager war ohne alle Vertheidigungsmaßregeln aufgeſchlagen, die in der That auch hier überflüſſig geweſen wären, obgleich man unſere Soldaten, wenn ſie vom ſchwer beladen gemachten Marſche erſchöpft ankommen, der Uebung wegen gewiß unnütz damit fatiguirt haben würde. Der äußerſte Zeltcirkel enthielt in weiten Diſtancen von einander einige ſiebenzig Zelte, in deren jedem circa 40 Mann irregulaire Infanterie campirten, welche eine Compagnie (wenn man es ſo nennen will,) ausmachen, die von zwei Schausch commandirt wird. Zwiſchen zwei und zwei Zelten ſtand jedesmal ein großer, mit Teppichen behangener Waſſerſchlauch. Den zweiten Cirkel formirte die Cavallerie, mit ihren an langen Strickleinen angefeſſelten Pferden längs den Zelten; den dritten die Küchen-, Schmiede- und andere Räume dieſer Art. Hierauf kam der Kreis der Mamelucken mit ihren Pferden und ihrer Suite; in der Mitte des Ganzen aber prangte das mit zwei goldenen Kugeln gekrönte

Zelt des jungen Bey, das in mehreren Abtheilungen äußerſt bequem und elegant eingerichtet war. Die Dienerſchaften, nicht nur des Bey und der Mamelucken, ſondern auch der ſämmtlichen Soldaten, betrugen faſt eben ſo viel als die Truppen ſelbſt, Weiber aber ſah man, außer einigen Negerſclavinnen, wenige. Jedermann ſchien am Tage im ganzen Lager frei und ungehindert umher ſtreichen zu können; auch uns hielt keine Schildwacht an, als wir kamen, noch wurden wir überhaupt eine ſolche gewahr. Von Sonnenuntergang aber iſt der Ein- und Ausgang nur von einem Puncte aus geſtattet, wo zugleich zwei roth, gelb und grün bemalte Zwölfpfünder, und zwei gleich bunte ditto Sechspfünder aufgeſtellt ſind; in der Nacht wird hier eine Art Hauptwache etablirt, gegen welche das Zelt des Commandirenden geöffnet, und eine breite Gaſſe bis dahin frei gelaſſen iſt, damit er bequem überſehen kann, was vorgeht. Im Uebrigen war es auffallend ſtill und ruhig in dieſem Lager wilder Horden, und überall ſchien die beſte Ordnung zu herrſchen.

Das Luſtſchloß **Mornagia** fanden wir von einem reizenden Garten umgeben, mit ſchönen Alleen von Palmen und Cypreſſen, einem ſehr wohl erhaltenen, großen Waſſerbaſſin und verſchiednen Marmorfontainen dicht vor dem Salon, wo wir uns etablirt hatten. Wir wurden von drei bejahrten Italienern bedient, ſämmtlich ehemalige Sclaven, die durch Annahme des Islams ganz vernünftigerweiſe ſich, ſtatt unerträglicher Qualen, ein ruhiges Alter verſchafft hatten; doch alte Gewohnheit roſtet eben ſo wenig wie alte Liebe, und im Herzen waren ſie ohne Zweifel noch gute Katholiken. Als ich den Einen frug, wo und wann er gefangen worden ſey, erwiederte er: An der Inſel **Ponza** vor einigen vierzig Jahren, grade um die Zeit des **Ave Maria.**

Die wenigen Stunden von hier bis Tunis wurden faſt zu den beſchwerlichſten unſerer ganzen Reiſe. Es hatte ſich nach dem geſtrigen Gewitter, welches nicht recht zum Ausbruch gekommen war, ein ſo heftiger Orkan erhoben, daß die Luft rund umher in eine Staubwolke umgewandelt wurde, und es bald völlig Nacht zu ſeyn ſchien. Ein Mauleſel ward umgeworfen, und dabei mehrere Sachen beſchädigt, und wir ſelbſt hatten, mit unſern capuchons über das Geſicht gezogen, oft Mühe, uns auf unſern Thieren zu erhalten. Nach einer Stunde ließ jedoch das Unwetter gradatim nach, und löste ſich in einen ſchwachen Regen auf. Um dieſe Zeit bemerkten wir, unter den nicht abbrechenden Zügen von Soldaten und Hambi, die dem Camp nachzogen, zwei Reiter in europäiſcher Kleidung auf uns zukommen, in deren Einem ich bald meinen vortrefflichen Freund Don Gregorio erkannte, der weder Sturm noch Gewitter geſcheut, um mir entgegen zu kommen, und den Pilgern aus der Wüſte (da ich ihm von Testur aus meine Ankunft gemeldet) zugleich ein ſtattliches Abendfeſt bereitet hatte. Dieſer liebenswürdige Mann mit ſeiner Familie iſt eine wahre Zierde für Tunis, und ich würde nicht aufhören, wenn ich alle die freundſchaftlichen Dienſte und zarten Attentionen erwähnen wollte, die mir in dieſem Hauſe während meines ganzen hieſigen Aufenthalts zu Theil wurden. Ich bedaure lebhaft, daß meine Dankbarkeit dafür ſich nur mit dieſer herzlichſten Anerkennung begnügen muß, und ich keine Ausſicht habe, den gütigen Tuneſern in meinem Vaterlande Gleiches mit Gleichem vergelten zu können.

Hier wird es auch an ſeinem Orte ſeyn, meinem immer gleich gut gelaunten und verbindlichen Begleiter, dem Oberſten von **Sczepanowsky**, die lebhafteſte Erkenntlichkeit für das Vergnügen und den mannigfachen Nutzen zu bezeugen, welche ich ſeiner angenehmen Geſellſchaft verdankte. Meine beſten Wünſche ihm, und mögen ſeine ferneren Schickſale die Härte der früheren vollſtändig ausgleichen.

Bei aller Urſache zur eigenen Zufriedenheit miſchte ſich doch ein Tropfen Wermuth in meinen Freudenkelch, denn ich fand nach einer ſo langen Abweſenheit nicht einen einzigen Brief hier vor, der mir Nachricht von den wenigen, aber deſto theurern Angehörigen gegeben hätte, die ich in der Heimath zurückgelaſſen. Wegen der leidigen Cholera waren zwei Schiffe von Marſeille, die keine netten Patente aufweiſen konnten, auf der **Goletta** zurückgewieſen, und ihnen nicht einmal ihre mitgebrachten Briefe und Journale abzugeben geſtattet worden. Man befand ſich daher auch, in politiſcher Hinſicht ohne alle Neuigkeiten. Nur die Kunde der **machine infernale**, die man gegen Louis Philipp geſchleudert, wie einige unbeſtimmte Details über die Succeſſe des neuen Sultans **Abdel-Kader** gegen die Franzoſen bei Oran, hatten ihren Weg aus einem genueſiſchen Blatte hieher gefunden. Von Malta war zwar auch ein Brief an den franzöſiſchen Conſul angelangt, der aber ſo lange in Eſſig gelegen, daß man bei ſeiner Eröffnung, ſtatt vier beſchriebener, nur vier von Tinte ſchwarzgefärbte Blätter fand. Eine angenehme Ueberraſchung!

Indem ich nun, mein lieber, alter Jugendfreund, mich dem Ende dieſes Briefes nahe, den ich Ihnen, wie Sie ſehen, nicht mit Unrecht als den längſten angekündigt habe, den Sie je erhielten, und den ſie ohne Zweifel als einen ächten Repräſentanten der Ungeheuer der Wüſte anſehen werden, bitte ich Gott, daß es ihnen darin von „Ruinen und Beduinen“ nicht allzu viel geworden ſeyn mag! Wer mit Phantaſie begabt iſt, kann die erſteren allerdings nie ohne Erregung ſehen; und die letzteren haben mich wenigſtens auf das Lebhafteſte angeſprochen. Sollte ich daher meine Meinung über ſie, als resumé, in wenig Worte faſſen, ſo würde ich ſagen: ſie ſind ein Volk, das mehr als wir, die angeborne Würde des Menſchen im Aeußeren und Benehmen an ſich trägt, und in allen primitiven Eigenſchaften uns überflügelt, aber durch günſtige Umſtände auf dem erſten Grade der Civiliſation ſtationär geblieben, auch die primitiven Naturtriebe, trotz ſeiner vielen liebenswürdigen Eigenſchaften, roh und ſelbſt grauſam ausüben wird, wo es nicht Furcht oder Liebe zurückhalten. Die einzelnen Belege hierzu geben, glaube ich, meine speciellern Schilderungen hinlänglich. Weit weniger charakteriſtiſch und weit weniger intereſſant erſcheinen die Mauren, obgleich ſie ſelbſt die Beduinen tief unter ſich ſetzen, und gering achten. Doch ſie ſind nicht mehr die Mauren Spaniens, ſondern nur eine moraliſch verkrüppelte Race, die noch hie und da das edle Blut ihrer Abſtammung, wie ihre Verwandtſchaft mit den Arabern der Wüſte zeigt, aber zu keinem großartigen Aufſchwung, noch zu irgend einer neuen, eignen Civiliſation mehr fähig iſt. Nur von Chriſten unterjocht, könnte ihnen eine ſolche mittelbar, und folglich unvollſtändig zukommen. In Tunis bilden die Mamelucken noch eine beſondere, wenig zahlreiche, aber deſto mächtigere Klaſſe. Sie machen den eigentlichen Adel oder die Hofariſtokratie des Landes aus, denn alle ſind um die Perſon des Souverains verſammelt, und werden, als in ſeinem speciellen Dienſt ſtehend, und ihm angehörig betrachtet. Man kann nicht ſagen, daß ſie ſchlimmer ſind, als irgendwo Bevorrechtete unter ähnlichen Umſtänden ſeyn würden. Sie zeichnen ſich großentheils durch glänzendere Bildung und feinere Sitten aus; ja es gibt unter ihnen Hofleute, die an Repräſentation, Schlauheit und savoir faire keinem Europäer etwas nachgeben.

Nach Allem, was ich in der ganzen Barbarei von Land und Menſchen geſehen, kann ich mir keine ſchönere, belohnendere und reichere Wirkſamkeit, alſo Exiſtenz, denken, als die eines jungen Prinzen ſeyn würde, den bei dem endlichen Sturz des türkiſchen Reichs die europäiſchen Mächte, aus Mitleid mit dieſem vernachläßigten Erdſtrich, zum König der afrikaniſchen Nordküſte, von den Grenzen Marokko's bis jenſeits der Cyrenaica zu ernennen beſchlöſſen. Seine Reſidenz in Bone, ſchon in älteſter Zeit der Lieblingsaufenthalt der numidiſchen Könige, aufſchlagend, würde er ſein ganzes Leben glorreich dazu verwenden können, die Beduinen zu bilden, die Kabylen zu bändigen, die Mauren zu regeln und über Alle mit ſtarker Hand zu herrſchen. Er würde dann das hohe Glück genießen, ein edles Volk täglich einem vollkommneren Zuſtande entgegen zu führen, ein Land das die Natur faſt ohne Ausnahme zu Allem, was den Menſchen wünſchenswerth ſeyn kann, im Voraus geeignet hat, und das durch die Wuth und Vernachläßigung dieſer Menſchen allein zu neun Zehntheilen jetzt eine Wüſte geworden iſt, immer blühender und herrlicher unter ſeinem Scepter erſtehen zu ſehen, als Schöpfer dieſes höchſten Segens aber, bei Mit- und Nachwelt den ſchönen Namen eines Wiederherſtellers beſſer zu verdienen, als z. B. Napoleon von den armen Polen. Dennoch aber würde ſeine Regierung mit dem Zeitalter des Eiſens, unter unumſchränktem Monarchenwillen, beginnen müſſen, und der Tod dürfte den Erneuerer nicht ſchrecken, weder für ſich, noch für Tauſende und aber Tauſende Anderer, die vielleicht einer großen

Idee zum Opfer fallen müßten. Erſt ſein Jubiläum könnte er nachher vielleicht im goldenen Zeitalter, unter liberaleren Inſtitutionen, feiern. Thoren ſind die, welche hier die Civiliſation mit falſch verſtandener Humanität und weichlicher Milde beginnen wollen. Unerbittliche, nie erlaſſende Strenge, volle, unparteiiſche Gerechtigkeit nebſt moraliſchem und phyſiſchem Zwang zur Arbeit — deſſen allein bedarf es jetzt bei dieſen Völkern, um die mächtigen Hebel der Furcht, der Liebe und des eignen Nutzens vollſtändig bei ihnen in Wirkſamkeit zu ſetzen. Jeder andere Verſuch muß ſcheitern, denn er iſt nicht auf die Welt wie ſie iſt, ſondern nur auf eine leere und abgeſchmackte Ideologie gegründet. Algier hat uns dazu bereits den erſten Commentar geliefert.

Der Himmel könnte mir keinen größeren Gefallen thun, als wenn er mich in meiner nächſten menſchlichen Exiſtenz (an die ich feſt glaube) zu dieſem Looſe beſtimmte, und mich zugleich mit den nöthigen Eigenſchaften dazu Gottgnädigſt ausrüſtete. Bis dahin begnüge ich mich mit dem freilich geringeren, aber vielleicht auch weniger ſorglicheren Amte des Wanderers, und mache bei dieſer Gelegenheit folgende Bemerkung:

Wie man nach der Mitte des Lebens immer wünſcht, es wäre dieß nur ein Probeleben geweſen, um uns Erfahrung zu geben, und man dürfe es nun mit der erlangten Einſicht von Neuem ganz anders durchlaufen, um Alles zehnmal beſſer zu machen und weit glücklicher zu ſeyn als man es früher verſtanden — ſo ſollte man auch, finde ich, wenn man ein fremdes Land kennen lernen will, immer erſt ſechs Monate darin zur Probe reiſen, ehe man die Hauptreiſe ſelbſt antritt.

Die meinige kann ich nur als eine ſolche Probetour anſehn, und als den ſchwächſten Beitrag zu der Hauptexpedition eines verehrten Nachfolgers.*) In dieſem Sinn ſey es mir nun geſtattet, zu guter Letzt hier noch einige wohlgemeinte häusliche Rathſchläge beizufügen, Gegenſtände betreffend, die ich ſelbſt aus Mangel an Erfahrung, oder Nachdenken, großentheils verſäumte.

---

*) Wäre es doch unſer ehemaliger Geſandte in Neapel, der vortreffliche Rumohr, der nicht nur einer

Was vor Allem den Verſtand, Kenntniſſe, Talente, wie die Geſundheit betrifft, ſo muß dieſe verſchiedenen Ingredienzen natürlich Jeder grade ſo mitbringen, wie er ſie beſitzt, und iſt darüber deshalb hier nichts beizubringen, außer etwa, wie die letztere am beſten zu conſerviren ſey. Zu dieſem Behufe rathe ich denn:

---

der größten Alterthums- und Kunſtkenner, wie ein vorzüglicher Zeichner, und der liebenswürdigſte Schriftſteller, ſondern auch (theoretiſch wenigſtens) der erſte Koch Europa's iſt, und, gelänge es ihm, die mauriſche Küche, gleich der deutſchen zu reformiren, er würde ſich viel Segen verdienen. Da er in dieſer Hinſicht überdieß allen au naturel zubereiteten Dingen den Vorzug gibt, ſo würde er hier den beſten Spielraum für ſein Syſtem finden, wo die Kunſt noch ſo wenig verdorben hat.

Erſtens, ſtatt der trivialen diätetiſchen Regeln, die für jedes Individuum doch andere ſeyn müßten, einen wirklichen lebendigen Arzt mitzunehmen, der zugleich Chirurg iſt. Dieſer ſorgt dann eo ipso für die nöthige Reiſeapotheke, weshalb allerdings, um Raum zu erſparen, in dieſem ſpeciellen Fall ein Homöopath vorzuziehen wäre.

Zweitens kann nichts wünſchenswerther als ein guter Zeichner ſeyn, und der Oekonomie wegen wiederum ſehr gut, wenn ſich dieſes Talent auch in der Perſon des Arztes mit einbegriffen fände.

Drittens verſehe man ſich reichlicher als ich mit Büchern, namentlich den Werken der alten Autoren, und den Charten ihrer vergangenen Welt, um durch gehörige Citationen eine wohlfeile und leichte Gelehrſamkeit ohne viele Mühe an den Tag legen zu können. Das Mitnehmen vieler Menſchen und Effecten iſt im Grunde bei der hieſigen Art zu reiſen, und den dabei ſtattfindenden Einrichtungen von keinem großen Belang; ich meine hinſichtlich der Koſten und viel davon nicht bedeutend theurer als wenig. Man wird alſo wohl thun,

Viertens zu ſeinem Vergnügen auch einen geſchickten Jäger mitzunehmen, der zugleich im Inſectenfangen und Ausbreiten, Ausſtopfen größerer Thiere und dergleichen die gehörige Erfahrung beſitzt; und zum Nutzen, einen in Pferdewartung gut unterrichteten Stalldiener, der von veterinären Kenntniſſen wenigſtens das Beſchlagen oder Aderlaſſen der Pferde verſtehen muß. Für die complicirteren Curen kann abermals der gute Doctor aushelfen.

Wie wichtig ein in claſſiſchen Grundſätzen erzogner Koch ſey, habe ich ſo eben in meiner Note ſchon illuſtrirt.

Fünftens. Außer denjenigen Dingen, welche jeder Gentleman mehr oder weniger auf Reiſen mit ſich führt, muß man hier noch unerläßlich folgende hinzufügen; ein Zelt oder mehrere, ein Feldbett mit Moustiquaires, einen Feldtiſch und ditto Stuhl; eine compacte batterie de cuisine, und alles Geſchirr und Beſteck, was zur Mahlzeit und Frühſtück nöthig iſt; die gehörige Anzahl ſehr ſolide gearbeiteter Cantinen, ſo groß wie ſie ein Maulthier tragen kann; fünf bis ſechs dichte Waſſerſchläuche, die man verſchließen kann; einen der bequemen engliſchen Apparate, um durch chemiſche Operation Waſſer ſchnell gefrieren, oder wenigſtens eiskalt werden zu laſſen; eine kleine Filtrirmaſchine; eine anſehnliche Quantität jener berühmten, hermetiſch verſchloſſenen Proviſionen aller Art aus Nantes, von denen Seefahrer ſchon friſche Milch erſt nach acht Jahren geöffnet, doch eben ſo gut fanden, als ſey ſie eben gemolken worden, welches wir als eine der ſchönſten Erfindungen unſers großen Säkulums anſehen dürfen. Ueber Weine, Liqueure, getrocknete Früchte, Bouillon- und Limonadentafeln ꝛc. ſchreibe ich nichts vor, doch zuviel wird man nie davon haben; dagegen beſtehe ich ernſtlich auf den Beſitz einer ſoliden Strickleiter, nicht etwa um damit, wie Leichtſinnige glauben könnten, in einen Harem zu ſteigen und nachher für die kurze Luſt geſpießt zu werden, —

ſondern weil ich ſelbſt bei Beſichtigung alter Monumente hundertmal ihren Mangel auf das Schmerzlichſte empfand. Sie muß ſo lang ſeyn, daß ſie zur Noth über einen ganzen Triumphbogen wegreicht, und, während der Herr auf der einen Seite hinanſteigt, der Bediente ſich auf der andern als Gegengewicht aufhängen kann.

Sechstens ſorge man für die beſtmöglichſten und bequemſten Waffen mit allem nöthigen Zugehör, ohne ſie jedoch, wie viele Reiſende pflegen, ſo gut einzupacken, daß man ſich erſt eine Viertelſtunde nach dem Augenblicke der Noth ihrer bedienen kann.

Siebentens endlich und ſehr hauptſächlich, verſorge man ſich in Europa (am leichteſten in Paris) mit einer Kiſte Geſchenke für alle Welt, vom Regenten bis zum letzten Beduinen. Zu empfehlen ſind hierzu beſonders Uhren verſchiedener Art, brauchbare Sachen aus Bernſtein, viel unächten Schmuck in Gold, wie in Steinen, doch nur Ketten, Ringe, Halsbänder und Ohrringe, mit Vermeidung der Kreuzesform, übrigens Alles möglichſt bunt, ſpielſachenartig und geſchmacklos, was überall nicht ſchwer zu finden iſt; ſehr viele Schnupftabaksdoſen in größter Abwechſelung — denn ich habe, glaube ich, ganz vergeſſen, Ihnen mitzutheilen, daß die Beduinen faſt nie rauchen, aber alle, ſelbſt die kleinen Kinder ſchon, leidenſchaftlich ſchnupfen — nur dürfen dieſe Doſen nicht mit Gemälden geſchmückt ſeyn (höchſtens des großen Napoleons Bild ausgenommen) da ſolche Darſtellungen nicht beliebt ſind, und gegen die Vorſchriften der Religion anſtoßen; ferner wohlfeile ſeidene Damentücher, Foulards und nachgemachte Cachemirs, auch Meſſer, Scheeren, Corallen und Glasperlen, nebſt Roſenkränzen von allen Compoſitionen, Perſpective und Kaleidoſkope, wo möglich bunt ausgelegt, kleine Spiegel und elegante Pappſachen, hot pickles (eine große Delicateſſe für die Araber) gutes engliſches Schießpulver, auch Waffen, namentlich Stockdegen und Dolche, doch nie einfach gearbeitet. Ihre innere Güte iſt indifferent, wenn nur, ächt oder unächt, viel Gold, Silber oder Steine ſich darauf befinden; Schießgewehre betreffend, iſt es beſſer, ſie ohne, als mit Percuſſion zu wählen, beſonders wenn die letzten ohne Hütchen ſind. Kleine Atrappen, und einiger Taſchenſpielerapparat könnten auch noch empfohlen werden, um die Eingebornen in Erſtaunen und gute Laune zu verſetzen.

So ausgerüſtet, und mit allem Genannten reichlich verſehen, kann ein Reiſender der Wüſte trotzen, und wird (im Fall er ſich gehörig vorſieht, daß ihm nicht der Hals abgeſchnitten wird) überall, wo er erſcheint, ſich nicht nur hoch geehrt ſehn, ſondern durch genereuſe Vertheilung ſeiner Geſchenke bei allen Claſſen die höchſte Freude erregen, und ein angenehmes Andenken von ſich zurücklaſſen. Es liegt ſogar eine Speculation in dieſer Handlungsweiſe, da der Werth der Gegenpräſente der Vornehmen, an koſtbaren Pfeifen, Pferden, Maulthieren und wilden Beſtien, türkiſchen Waffen, Löwen- und Leopardenhäuten u. ſ. w. nach aller Wahrſcheinlichkeit bei der Rückkunft die ausgegebenen Bagatellen bei weitem übertreffen, und dem Reiſenden außerdem die wohlthuende Genugthuung gewähren wird, dem Einzigen, was heut zu Tage noch gilt, der Induſtrie, nicht ganz fremd geblieben zu ſeyn.

Ich glaube hiermit, lieber Schefer, in Gründlichkeit alles erſchöpft zu haben, was man von meinen Fähigkeiten erwarten kann, und jetzt, als ein treuer und höchſt fleißiger Arbeiter, der achtzig langer Tage ſchwere Laſt und Hitze unter afrikaniſcher Sonne zu Pferde und Eſel getragen, und außerdem noch für jeden Tag im Durchſchnitt einen ſeiner Briefbogen für Sie vollgeſchrieben hat — bis auf Weiteres freundlich entlaſſen werden zu können, und füge daher nur noch die aufrichtige Verſicherung herzlicher Anhänglichkeit und Hochachtung hinzu, mit welchen beiden ich ſtets ſeyn werde

Ihr

ergebner Freund

H. S.

Reiſe-Journal.

(Fortſetzung.)

Tunis, den 30. Auguſt 1835.

Am Morgen nach meiner Rückkunft machte ich dem Bey meine Aufwartung, um ihm den aufrichtigſten Dank für ſeine mannigfaltige Güte und ſeine verbindlichen Attentionen zu ſagen. Er empfing mich privatim, nicht ganz ohne Neugierde und höchſt freundſchaftlich. So ängſtlich die hieſigen Fürſten und ihr Hof ſind, ſich im Anfang nichts zu vergeben, ſo vertraulich und ceremonielos werden ſie, wenn ſie ſich erſt überzeugt haben, daß man ſie weder bevortheilen, noch ihnen mankiren will; was ſie beides leider oft von den Chriſten erfahren mußten.

Der Bey ging heute im Abandon der Unterhaltung ſo weit, mich zu fragen, ob ich während meiner Reiſe viel geſchrieben, und alle meine Begegniſſe zu Papier gebracht hätte; für Jeden, der muhammedaniſche Sitten kennt, und die frühere Gleichgültigkeit und Unwiſſenheit, die für dergleichen Dinge hier herrſchte, eine gewiß ſehr auffallende Aeußerung. Er lachte herzlich, als ich ihm ſagte: Seine Hoheit wiſſe, daß wir Chriſten die üble Gewohnheit hätten, nicht ohne Wein exiſtiren zu können, und ihm dann meine Calamität beſchrieb, den Rebenſaft vierzehn Tage lang nur löffelweiſe, als Medicin, zu mir genommen zu haben. *)

---

*) Jeder weiß, daß die Muhammedaner jetzt dem Wein nicht weniger Gerechtigkeit wiederfahren laſſen, als wir. Der ſelige Bey war für ſeine Geſundheit ein zu großer Liebhaber davon. Als er ſchon ſehr krank war,

Zuletzt hatte ich noch die Genugthuung, des Paſcha Verſprechen zu erhalten, ſogleich Befehle ertheilen zu wollen, daß es von nun an nicht mehr geſtattet ſeyn ſolle, die antiken Ruinen in ſeinem Lande zu beſchädigen, noch zu andern Zwecken zu verbrauchen. Auch erlaubte er mir, im Fall deutſche Coloniſten Neigung zeigten, ſich im Königreich Tunis anzuſiedeln, mich deßhalb direct an ihn zu wenden, und ſchien nicht abgeneigt, wenn die Sachen erſt ſo weit gediehen wären, eine Ausnahme des Geſetzes zu genehmigen, welches Chriſten jetzt noch nicht erlaubt, hier Eigenthum an ſich zu bringen. Ich zweifle nicht, daß wenn das Geſchäft zweckmäßig behandelt wird, Seine Hoheit ganz disponirt iſt, dergleichen Anſiedlern eine große Strecke des

---

ſchickte ihm einer der Conſuln als eine Stärkung vier Flaſchen Portwein, und erfuhr am andern Tage zu ſeinem Schrecken, daß der Genuß deſſelben dem Patienten faſt das Leben gekoſtet hätte. Seine Hoheit hatte nämlich die vier Flaſchen gleich auf einmal ausgetrunken.

deſſen Landes für eine höchſt unbedeutende Abgabe zum völligen Eigenthume zu überlaſſen, und bin zugleich überzeugt, daß dann eine ſolche Speculation hier weit reichlicher **als** in Amerika lohnen würde. Doch kann ſie nur im Großen, und mit bedeutenden Geldmitteln zum Anfang verſehen, ausgeführt werden, um einen glänzenden Erfolg zu ſichern.

Marſa, den 8. September.

Alle gegenwärtige Conſuln, wie andere Freunde, beeifern ſich, mich bei meiner Rückkehr mit Artigkeit zu überhäufen, und ich benutzte die Muße, welche mir nun für eine kleine Müßiggangsperiode geſchenkt war, um eine ſchon oft wiederholte Einladung des engliſchen Conſuls, einige Tage bei ihm auf dem Lande zuzubringen, anzunehmen. Sir Thomas Reade iſt ein reicher und liebenswürdiger Weltmann, ſeine Gemahlin das Muſter einer zugleich vielſeitig gebildeten engliſchen Hausfrau — et c'est beaucoup dire — und ſein Haus vortrefflich eingerichtet, was nach der langen Beduinenkoſt für mich doppelten Werth hatte. — Man kann ſich alſo leicht vorſtellen, daß ich hier eine ſehr comfortable und vergnügte Woche zubrachte. Gleich zum Anfang hatte ich das gute Glück, Sir Grenville Temple's neues Werk über die Barbarei hier vorzufinden, von deſſen noch wohl erhaltnem Andenken häufig während meiner Reiſe die Aeußerungen der Beduinen Zeugniß gaben.

Außer dem **Dscherid**, den die Jahreszeit und die dort herrſchenden Unruhen für den Augenblick inacceſſibel machten, habe ich faſt dieſelben Gegenden und Orte mit Sir Grenville berührt, und nachdem ich jetzt ſeine Beſchreibung derſelben geleſen, glaube ich mit Zuverſicht ſagen zu können: daß wir uns oft gegenſeitig beſtätigen, ſelten widerſprechen, und in mancher Hinſicht ergänzen werden. So ſind z. B. meine, auf irgend eine Vollſtändigkeit ſo wenig Anſpruch machenden Nachrichten ſehr arm an copirten Inſchriften, und die Sir Grenville's außerordentlich reich daran. Eben ſo habe ich oft die Namen der **Duar's** und der verſchiedenen Beduinenſtämme anzugeben verſäumt, viele Ruinen nur ſehr ſummariſch beſchrieben, und mich der Citationen aus alten Autoren vielleicht zu ſehr enthalten — in welchen Dingen allen Sir Grenville weit fleißiger, ſorgfältiger und detailirter erſcheint. Dagegen iſt vielleicht meine regelloſe, der Phantaſie und dem Eindruck des Augenblicks ſich gern hingebende Erzählungsart an pittoresken Schilderungen der Natur und Menſchen etwas reichhaltiger. Ich will damit durchaus nicht zu verſtehen geben, daß wer Sir Grenville geleſen, auch mich noch leſen ſolle, aber umgekehrt rathe ich es gewiß einem Jeden an, damit er gleich mir Unterricht und Vergnügen aus dieſem ſehr verdienſtlichen und angenehmen Buche ſchöpfe. Bei dieſer Gelegenheit will ich jedoch noch flüchtig erwähnen, daß Sir Grenville hinſichtlich Sanſur's — das Wort assuras fälſchlich für den Namen der Stadt Assura leſend — in ſeiner Hypotheſe über die ehemalige Benennung des Orts offenbar geirrt hat. Eben ſo bei Thala, indem er die alte Stadt dieſes Namens aufgefunden zu haben glaubt, obgleich die Menge des beſten Quellwaſſers rund umher, die ihm ganz entgangen ſeyn muß, nach ſeiner eigenen Citation des Salluſt's, unwiderſprechlich das Gegentheil beweist, wie ich ſelbſt ſchon im Text berührte. Uebrigens beſcheide auch ich mich gern, daß meine hingeworfene Vorausſetzung: die fragliche Stadt könne **Tucca Terebinthina** ſeyn, ebenfalls ungegründet ſeyn mag, indem Sir Grenville dieſe (auf mir ſelbſt wahrſcheinlichere Weiſe) weiter rechts entdeckt zu haben verſichert. Leider iſt jedoch Alles hierüber ſo wenig evangeliſch gewiß, und die alten Geographen ſelbſt ſo inexact, daß außer unbeſtreitbaren Inſchriften, welche die Sache direct aufklären, wie z. B. eben bei **Sanfur**, immer Zweifel übrig bleiben werden. Am Ende gehören dergleichen Nachforſchungen auch faſt mehr in das Fach der Liebhaberei, als daß ſie einen ſehr reellen Nutzen gewährten, wo nicht hiſtoriſche oder geographiſche Räthſel aufzuklären ſind. Denn dies abgerechnet, hat das Todte und Vergangene eigentlich nur Werth und Intereſſe, in ſofern wirkliches Leben ſich darin von Neuem wiederſpiegelt; ein Grundſatz, von dem ich, für meine Perſon wenigſtens, ſtets auszugehen pflege. Um mich deutlicher auszudrücken, ein Gleichniß: die geſchichtlichen Begebenheiten ſind nur ein rohes Material, erſt der Hiſtoriker erhebt ſie zur wahren Geſchichte.

Dies bringt mich auf Sir Thomas Bibliothek, die ſo viel intereſſante arabiſche Bücher und Manuſcripte enthält, daß ich den Freunden dieſer Literatur einen Gefallen zu erzeigen hoffe, wenn ich eine Liſte derſelben hier beifüge, der ich bei einer andern Gelegenheit einige Auszüge aus Nro. 60, dem Roman der **Delhamma** folgen zu laſſen gedenke.*) Die Güte und Bereitwilligkeit,

---

*) **Liſte der arabiſchen Manuſcripte im Beſitz Sir Thomas Reade's, engliſchen Generalconſuls zu Tunis.**

1) Ein Werk über die Reit- und Kriegskunſt.

2) Ueber die Güter dieſes und jenes Lebens.

womit Sir Thomas alle Schätze dieſer Art, deren er ſehr mannigfaltige beſitzt, den Beſuchern

3) Ueber Medicin (fehlt die erſte Seite).
4) 5) Zwei Commentare über den Koran.
6) Geſchichte des Propheten (drei Theile).
7) ditto (mit fehlendem Anfang).
8) Gebetbuch.
9) Arabiſche Grammatik.
10) Wunder der Heiligen.
11) Seif Elliazel's Novellen.
12) Hadschi Baba's Grammatik.
13) Tractat über die Heiligen.
14) Ein perſiſches Manuſcript.
15) Commentar über die Begleiter Muhammeds, und über die Schwierigkeiten des Korans, vom Jahr 916.
16) Die Geſchichte Joſeph's, des Sohnes Jakobs.
17) Unterricht in der Lehre der Rena, oder der Kunſt wahrzuſagen.
18) Geſchichte von Afrika, ſeit der Zeit der Römer in Carthago.

ſeiner reizenden Villa zu beliebiger Benutzung überläßt, erhöhen noch den Werth einer Gaſtfreiheit

---

19) Kady. Die Kunſt die Dinge zu unterſuchen.
20) Verſchiedene Betrachtungen über die Religion.
21) Vermiſchte Gegenſtände und Gedichte.
22) Haggy Hammuda Ben Abd Ellazia's Geſchichte der Regierung Ali Bey's.
23) Eine Abhandlung über die Höflichkeit.
24) Die Principien aller Wiſſenſchaften.
25) Ueber die Religion.
26) Ueber Chemie.
27) Commentar zur Ehre des Propheten.
28) Naturgeſchichte.
29) Vier Theile einer allgemeinen Geſchichte der Welt.
30) Hadschi Hammuda's u. ſ. w. Geſchichte von Tunis.
31) Tractat über Religion.
32) Ueber bürgerliche und religiöſe Geſetze.
33) Ueber die arabiſche Sprache.
34) Ueber Religion.
35) Abnu Haldun's Geſchichten (incomplet).
36) Ein Wörterbuch.

im beſten engliſchen Styl, welche in dieſem Theile der Welt nothwendigerweiſe zu den Seltenheiten

37) Ueber die arabiſche Sprache.
38) Sidi Haled über dieſelbe.
39) Ein andres ditto.
40) Commentar über die arabiſche Poeſie.
41) Noch ein Werk über die arabiſche Sprache.
42) Geſchichte Aegyptens.
43) Tractat über die muhammedaniſchen Geſetze.
44) Ueber arabiſche Sprache.
45) Briefe im Arabiſchen und Türkiſchen.
46) Ueber Religion.
47)
48)
49) Noch mehr Commentarien über arabiſche Sprache.
50)
51)
52) Von der Religion.
53) Sechzehn Theile Univerſalgeſchichte.
54) Gebetbuch.
55) Der Koran.

gerechnet werden muß. Man kann ſagen, daß er für die Fremden ſeiner Nation ein offenes Haus halte, weshalb man auch Alles, was bemerkenswerth unter ſolchen Gäſten iſt, ſicher daſelbſt antrifft. Dies verſchaffte mir bei meinem jetzigen Beſuch die angenehme Bekanntſchaft ſämmtlicher Offiziere der Corvette Oreſtes, namentlich des jungen Befehlshabers derſelben, Capitain Codrington, Sohn des berühmten Admirals, und ſelbſt einer der liebenswürdigſten Engländer, den ich ſeit lange geſehen. Er focht ſchon in dem zarten Alter von ſechzehn Jahren mit in der Schlacht von Navarin und ward während derſelben zweimal verwundet. Bei Erwähnung dieſer Begebenheit

---

56) Ueber Religion.

57)
58) } Arabiſche Sprache.

59) Dreizehn Theile vom Roman Anthar.

60) Dreiundzwanzig Theile des Romans der Delhamma von Nadschi Ibn Hischan.

erzählte er mir, daß eine hübſche Spanielhündin, die er noch immer mit ſich führt, und die uns durch ihre Kunſtſtücke ſehr amüſirte, die Gefahren dieſer Schlacht ebenfalls beſtehen mußte, ſeitdem aber eine ſolche Furcht vor dem Feuer bekommen hat, daß ſie jetzt bei dem erſten Kanonenſchuß, der auf dem Schiffe gelöst wird, augenblicklich im fond de cale Zuflucht ſucht, und nicht eher wieder zum Vorſchein kommt, als bis aller Pulverdampf ſich verzogen hat — ein Umſtand, von dem ich übrigens gern zugebe, daß er vielleicht nur für einen ſo großen Liebhaber der Naivität der Thiere, wie ich bin, Intereſſe haben mag.

Eines Tages führte mich mein ungemein verbindlicher, gefälliger und unterrichteter Wirth zu einem alten Mauren, der das ſeltene Alter von 108 Jahren erreicht hat. Ich war erſtaunt, einen noch wunderſchönen, höchſt reinlichen Greis zu finden, deſſen Geſicht, aus den edelſten Zügen geformt, kaum Runzeln zeigte, und der auf ſeiner Ottomane im blendend weißen türkiſchen Anzug ſitzend, mit dem langen Silberbart den impoſanteſten Anblick gewährte. Demungeachtet iſt er intellectuell völlig in den Zuſtand der Kindheit zurückgekehrt, und wird von ſeiner Frau, einer gebornen Ruſſin, förmlich wie von einer Amme gewartet. Bemerkenswerth iſt es, daß er auch keine andere Nahrung als Milch mehr zu ſich nimmt, und nicht mehr gehen kann; denn ſo kehrt im rein natürlichen Wege die menſchliche Organiſation zuletzt völlig und regelmäßig zu ihrem Ausgang zurück. Doch ſieht und hört er noch vollkommen, aber das Einzige, was er von den Gewohnheiten des früheren Lebens beibehalten hat, iſt: zu ſchnupfen. Als wir kamen, gab ihm die neunjährige Tochter des Sir Thomas, Miß Margueritte, ein reizendes Kind, die auf ihrem kleinen Pony über Stock und Block mit uns hergaloppirt war, die Hand und redete ihn arabiſch an, worüber er in ein herzliches Gelächter ausbrach, einige Worte murmelnd, die Niemand verſtehen konnte. Beim Abſchied grüßte er freundlich und würdevoll, ein

Ausdruck, der ſeiner ſonſt faſt impaſſiblen Phyſiognomie fortwährend blieb. Die Verhältniſſe, in denen dieſer Mann zu Sir Thomas ſteht, ſind ſehr merkwürdig. Als der engliſche Conſul vor acht Jahren hierher kam, ſaß **Hasch Junis** im Gefängniß, wegen einer bedeutenden Summe, die er dem jetzt verſtorbenen Bey ſchuldete. Man wandte ſich an Sir Thomas und bat um ſeine Fürſprache beim Paſcha. Dieſer trug lange Bedenken, ſich in eine Sache dieſer Art zu miſchen, doch endlich ſiegte das Mitleid, welches er für den alten Mann empfand, und eine günſtige Gelegenheit wahrnehmend, trug er **Sidi Hassan** ſeine Bitte vor. Der Bey hörte ihm lächelnd zu, und befahl, daß man ſeinen Secretair rufen ſolle, dem er einige Worte ins Ohr flüſterte. Nach einiger Zeit kam dieſer mit einem Papier zurück, das der Bey unterſiegelte, und zu ſich ſteckte. Hierauf fing er von andern Gegenſtänden zu ſprechen an, und Sir Thomas glaubte ſchon eine ſtillſchweigend abſchlägliche Antwort erhalten zu haben. Im Begriff aber ſich zu beurlauben, zog der Bey das erwähnte Papier wieder aus der Taſche, und es dem Conſul in die Hand drückend, ſagte er: „Hier iſt ein kleines Andenken, laſſen Sie ſich den Inhalt überſetzen, wenn Sie nach Haus kommen.“ Sir Thomas freudige Verwunderung war nicht gering, als er ſich bei ſeiner Rückkehr im Beſitz einer Quittung des Bey's über 117,000 Piaſter ſah, die **Hasch Junis** ſchuldete, begleitet von einem Befehl, dem alten Mann außerdem noch einen bedeutenden Theil ſeines confiscirten Eigenthums zurückzugeben; ſo daß ihm hierdurch nun für den Reſt ſeiner Tage ein anſtändiges Auskommen geſichert blieb.

Gewiß, dies war königlich gehandelt, doch tritt die Generoſität des verſtorbenen Bey's vielleicht noch glänzender bei folgender Begebenheit hervor, die mir Sir Thomas im größten Detail mittheilte.

Meine gütigen Leſer erinnern ſich vielleicht noch aus Juſſufs Erzählungen eines ſicilianiſchen

Großen, der auf einer Luſtfahrt von den Barbaresken gefangen, und mit ſeiner ganzen Suite zu Sclaven gemacht ward. Dies war der Fürſt von Paterno; die Summe von 1,500,000 Piaſtern aber, die er für ſeine Freilaſſung verſchrieben, und die das neapolitaniſche Gouvernement garantirt hatte, war unter hundert Vorwänden immer unbezahlt geblieben, und im Jahr 1825 noch nicht getilgt. Um jene Zeit erhielt, auf Anſuchen der neapolitaniſchen Regierung, Sir Thomas von ſeinem Hofe Befehl, alles anzuwenden, um dieſe Sache zu Ende zu bringen, und wo möglich die exorbitante Summe des Löſegeldes auf einen billigeren Fuß zu reduciren. Sir Thomas eilte ſogleich, den neapolitaniſchen Conſul, Don Renato di Martino, von der erhaltenen Inſtruction in Kenntniß zu ſetzen, von der er ſupponiren mußte, daß ſie ihm ſehr angenehm ſeyn würde. Dies ſchien jedoch keineswegs der Fall, im Gegentheil verſicherte der Neapolitaner, daß jetzt durchaus nicht der Zeitpunct ſey, dieſes höchſt kitzliche und verwickelte Geſchäft zur Sprache zu bringen. Sir Thomas begnügte ſich, ſeine guten Dienſte anzubieten, und dem neapolitaniſchen Conſul zu überlaſſen, die ihm günſtig ſcheinende Gelegenheit zu ergreifen. Doch fünf Jahre vergingen, und ohngeachtet aller Erinnerungen von Seiten des engliſchen Conſuls, ward nichts gethan. — Dies ſchien irgend einen verſteckten Grund zu haben, bald erfuhr Sir Thomas in der That, daß Don Renato regelmäßig alle Jahr 3000 ſchwere Piaſter von ſeinem Gouvernement bezog, unter der Firma eines Geſchenks an die Miniſter des Paſcha, um ſie zum Schweigen über die ſchuldige Summe zu bewegen. Sir Thomas beſchloß nun allein zu handeln. Ohne dem neapolitaniſchen Conſul ein Wort davon zu ſagen, ließ er den Bey um eine Privataudienz erſuchen, und als ihn der Paſcha, nur von ſeinen Vertrauteſten umgeben empfing, bat er Seine Hoheit, auch dieſe noch entfernen zu wollen, und ihm ein geheimes Geſpräch unter vier Augen zu geſtatten. Der Bey gewährte die

Bitte ſogleich, führte Sir Thomas in ſein Cabinet, ſchloß ſelbſt die Thüre deſſelben ab, und erſuchte den Conſul, ganz frei zu ſprechen. Nachdem dieſer ſeinen Vortrag gemacht, und darin beſonders die perſönlichen Wünſche des engliſchen Souverains hervorgehoben hatte, ſtand der Bey, welcher mit großer Aufmerkſamkeit zugehört, auf, öffnete die Thür, und befahl ſeinem älteſten Sohne, ihm ein rothes Käſtchen zu holen, deſſen Platz er ihm in einem Geheimfach ſeines Schlafzimmers andeutete. Als es gebracht und der Prinz wieder entlaſſen worden war, zog **Sidi Hassan** einen kleinen Schlüſſel aus dem Buſen, und ihn nebſt dem Käſtchen Sir Thomas reichend, ſagte er: „Hierin befinden ſich alle meine Schuldverſchreibungen, ſucht ſelbſt die des Fürſten Paterno heraus.“ Der Conſul fand ſie bald und überreichte ſie Seiner Hoheit. „Nun,“ fuhr der Bey fort, „muß ich Euch ſagen, daß ich das vollkommenſte Recht zu dieſer Forderung zu haben glaube. Abhandeln laſſe ich mir auf keinen Fall etwas davon, denn ich bin kein Kaufmann — aber eine Gelegenheit, den König von England perſönlich zu verbinden, will ich nicht ungenutzt vorbeigehen laſſen und ſo mache ich mir ein Vergnügen daraus, Eurem Monarchen mit dieſer Verſchreibung ein freundſchaftliches Geſchenk zu machen.“ Mit dieſen Worten gab er das Papier in Sir Thomas Hände zurück, der kaum Worte genug finden konnte, ſeinen Dank für eine ſo großartige Handlungsweiſe auszudrücken. Er bat Seine Hoheit nur noch, über die ganze Transaction, wenn es ihm gefiele, ein vollkommenes Stillſchweigen zu beobachten, bis die Antwort der betreffenden hohen Mächte eingelaufen ſey. Dies verſprach der Bey, und hielt es ſo ſtreng, daß weder ein Mitglied ſeiner Familie, noch ſein Miniſter ein Wort von der Sache erfuhr bis im April 1831 ein eigenhändiges Dankſchreiben des Königs aus England an den Bey anlangte, nebſt großen Belobungen für Sir Thomas, begleitet von dem neapolitaniſchen Commandeur-Kreuz des Ordens Franzesko des

Erſten. Jetzt erſt hörte auch der Conſul dieſer Macht, was geſchehen, und erſchien, ſtatt erfreut, in voller Verzweiflung bei ſeinem Collegen, denn — denn in demſelben Augenblicke, und als der Bey ſchon ſeine Forderung im Geheim aufgegeben, hatte er eben von Neuem die jährlichen 3000 Piaſter zur Begütigung der Miniſter bezogen, und hielt ſich in Folge deſſen für einen verlornen Mann. Es gelang Sir Thomas indeß, die Sache in Neapel beizulegen, Don Renato blieb und ſtarb als neapolitaniſcher Conſul in Tunis, und ſein Bruder bekleidet, glaube ich, noch jetzt dieſen Poſten.

Ein merkwürdiges Beiſpiel von Undankbarkeit iſt es, daß die Familie Paterno (in ſofern ſie nicht ausgeſtorben iſt) nie auf irgend eine Weiſe Sir Thomas ein anerkennendes Wort für einen ſo großen geleiſteten Dienſt zukommen ließ.

Nicht immer waren es blos Geldſachen, in denen der engliſche Conſul ſeinen Credit zu Gunſten der Nothleidenden geltend machte. Er hatte auch die Genugthuung, zwei armen jungen Leuten das

Leben zu retten, einem Juden und einer Maurin, die man auf verbotnem Umgang ertappt hatte. Der Bey ſelbſt konnte nur auf Umwegen ſie der geſetzlichen Strafe entziehen, auf welcher die Geiſtlichkeit hartnäckig beſtand. Die Frau ward nach den Kerkina's geſchickt, und mit dem Juden erſchien eines Morgens ein Mameluck auf der Marſa, mit der Botſchaft: hier ſende der Bey Sir Thomas das Individuum, welches ihm ſein Leben verdanke, zur beliebigen Dispoſition. Da der Jude unter franzöſiſchem Schutze ſtand, der Conſul aber ſich mit dem Geſchäftsträger jener Nation damals nicht im beſten Vernehmen befand, lieferte er ihn an Herrn Gai, einen hieſigen franzöſiſchen Kaufmann ab, deſſen Dankſchreiben dafür ich geleſen habe.

Man ſieht aus alle dem, wie traitabel die barbariſchen Mächte ſind, wenn man mit ihnen umzugehen und ihr Zutrauen zu gewinnen weiß.

Man kann ſich denken, daß ich nicht ſo lange in Sir Thomas Hauſe zubringen konnte, ohne häufige Converſationen mit ihm über Napoleon zu haben. Er theilte mir ſogar mehrere Actenſtücke über die Verhältniſſe in Helena mit, die allerdings mich von Neuem von der Nützlichkeit der Vorſchrift überzeugten: Audiatur et altera pars. Ich will mich jedoch hier auf dieſe Controverſe nicht einlaſſen und nur ſo viel bemerken, daß, angenommen Sir Hudſon Lowe ſey zu tadeln, doch ſein Adjutant und Freund ſchwer anders handeln konnte, als er gethan, auch die verſchiednen „Affidavits“ mehrerer Offiziere deutlich beweiſen, wie ſehr Omeara übertrieben, und die Sachen nach ſeinem Sinn und zu ſeinem Vortheil dargeſtellt hat; daß endlich Napoleon, vielleicht zum Theil aus politiſchen Gründen, den Gouverneur vielfach gereizt, wird ebenfalls klar, doch iſt dies keine Entſchuldigung für ein amtlich ausgeführtes Reſſentiment von Seiten Sir Hudſon Lowe's, und die Welt wird immer finden, daß Napoleon's Ruhm durch Alles, was in Helena vorgegangen, weniger gelitten hat, als der Englands, oder vielmehr ſeines damaligen Gouvernements. Privatperſonen, ſo weit ſie blos die Befehle des letzteren ausführten, können billigerweiſe dafür nicht zur Rechenſchaft gezogen werden.

Unter dem, was Sir Thomas gelegentlich über Napoleon äußerte, fielen mir drei Dinge auf.

Erſtens, daß er bei der Obduction ſo fett befunden wurde, als habe man ihn, nach Sir Thomas ſcherzhaftem Ausdruck, regelmäßig gemäſtet, woraus die Engländer wenigſtens den Beweis ziehen wollen, daß ſie ihn keinen Mangel leiden ließen.

Zweitens, daß ſein Herz weit größer war, als man es bei andern Menſchen zu finden pflegt.

Drittens endlich, daß er keinen Prieſter beim Sterben haben wollte, und man dieſen erſt herein zu laſſen wagte, als er ſchon halb beſinnungslos war; was nicht ganz mit der früheren Aeußerung Napoleons harmonirt, die Makintosh in ſeinem Tagebuch ſo originell findet: „Je me conforme au culte par politique,“ ſagte damals der Kaiſer (ich erinnere mich nicht mehr zu wem), „mais au reste je ne suis pas tout à fait sans religion.“

Den 16. September.

Der Comfort, der mich umgibt, und die Ungenirtheit eines angenehmen Landlebens laſſen mich faſt glauben, hier wieder im guten Altengland zu ſeyn! Alles iſt wie dort: das geſellige Frühſtück, der muntre Spazierritt in Miß Marguerite's und Mr. Tom's, der lieblichen Kinder Geſellſchaft; das ſolide Diné mit geeistem Champagner und vortrefflichem Claret, dem der obligate Schluß mit einem Glaſe Madeira, welcher die Linie paſſirt hat, nie fehlt, die heitre Abendunterhaltung beim Theetiſch, eine gewählte Bibliothek, ein mit allen engliſchen Bequemlichkeiten reichlich ausgeſtattetes Haus, und vor Allem die zuvorkommende und doch nie läſtig werdende Gaſtfreundſchaft meiner liebenswürdigen Wirthe — man ſieht, es fehlt an keinem nöthigen Element zum Lebensgenuß.

Indeß, jedes Ding hat ſeine Zeit, und ſo freundlich ich auch noch zurückgehalten wurde, ich mußte endlich an den Abſchied denken, obgleich ich die Abdelia (Schloß des engliſchen Conſuls) und ſeine ausgezeichneten Bewohner nur mit Bedauern verlaſſen konnte. Doch ließ mich Sir Thomas nicht ohne ein ſehr werthvolles Geſchenk von ſich, wie in dieſem Augenblick nur er es machen kann, nämlich einen jener zierlichen Tiſche, aus vielfachen in den Ruinen von Carthago ausgegrabenen Marmorſtücken zuſammengeſetzt. Der meinige, welcher rund iſt, zeigt als Medaillon auf ſchwarzem Grunde das wohlausgeführte Bild einer puniſchen Münze im Beſitz des Generalconſuls, rund umher mit einer geſchmackvollen Moſaik der koſtbarſten antiken Marmorarten verziert — gewiß ein für mich in jeder Hinſicht ſehr ſchätzbares Andenken.

Noch etwas muß ich erwähnen, weil es einen Gegenſtand betrifft, der mir von allgemeiner Wichtigkeit zu ſeyn ſcheint. Was mich nämlich immer bei reſpectablen engliſchen Familien innig erfreut hat, iſt die liberale, freie und naturgemäße Erziehung, die ſie ihren Kindern geben, eine Erziehung, der ich allein die kräftigere phyſiſche Conſtitution, wie die größere moraliſche Selbſtſtändigkeit zuſchreibe, welche offenbar die Engländer, beſonders der gebildeten Claſſen, vor den andern Nationen des Continents auszeichnet. So ſah ich auch hier einen nur ſechsjährigen Knaben, der ohne den geringſten Eintrag ſeiner Kindlichkeit ſchon alle Spuren des ſich frei entwickelnden Männlichen, gleich den reichen Knospen einer kerngeſunden Pflanze, an ſich trug. Unter andern ritt dies zarte Kind täglich mit uns aus, nur von fern und faſt ihm unmerklich mit Vorſicht beobachtet, ſonſt aber in ſeiner wahren Kühnheit ſich ganz ſelbſt überlaſſen. Einmal ſcheute ſich ſein Pferdchen, lief querfeldein und ſtreifte, ich geſtehe zu meinem größten Schreck, den Knaben an dem ſtarken und niedrigen Aſt eines Feigenbaums voll reifer Früchte ab. Wer hätte ſich aber an meiner Stelle einer gerührten Freude erwehren können, als ich den kleinen Jungen, ſtatt zu ſchreien und um Hülfe zu rufen, ſich mühſam mit der linken Hand am Aſte feſt halten ſah, um — während er ſein Pferd ruhig davon laufen ließ — mit der rechten ſich ſchnell zwei der beſten Feigen zu pflücken, worauf er dann erſt, als ſey gar nichts Beſondres vorgefallen, auf den Boden herabſprang. Seitdem nannte ich ihn nur den kleinen General, und ſah den Vortheil der Freiheit, auch bei Kindern, ein.

Ein andrer verehrter Freund, und eine andere geſchätzte Familie, der ich für viel genoſſene Güte gleichmäßig verpflichtet bin, erwarteten mich nur wenige tauſend Schritte weiter, und am Abend, an welchem ich die Abdelia verlaſſen, war ich in Herrn von Nyſſens anmuthiger Villa von Neuem häuslich etablirt, mitten unter den ſchönen Blumen, die dem Leſer ſchon bekannt ſind. Das Haus war während des letzten Monats zweimal durch einen räuberiſchen Einbruch fremden Geſindels in Allarm geſetzt und auf Herrn von Nyſſen ſelbſt, als er das Fenſter öffnete, faſt à bout portant eine Piſtole abgefeuert worden; die jungen Damen hatten, wie Tauben, wenn der Geier auf ſie niederſtößt, zitternd ſich da und dorthin geflüchtet, und zehn bis zwölf Schüſſe, welche von ihren Brüdern und dem übrigen Hausperſonal auf die ſich nur langſam retirirenden Räuber gerichtet worden waren, verfehlten alle ihr Ziel. Die Sache machte viel Aufſehn in der Marſa, und die Meinungen waren ſehr getheilt über den eigentlichen Zweck des Attentats. Einige ſchrieben es der Rache, Andere toller Liebe, die Familie ſelbſt nur Dieben zu. Nun, die Unbekannten mögen ſeyn, wer ſie wollen, kommen ſie jetzt zum drittenmal, ſo wollen wir beſtens helfen, ſie gut zu empfangen.

Tanit il Dſchäſch, den 18. September.

Bis jetzt herrſcht der vollkommenſte Frieden in unſerm freundlichen Landhauſe. Ich ſelbſt habe das Zimmer der jungen Damen bezogen, in welches die Räuber von der nahen Terraſſe zweimal einzudringen verſuchten; mein einſames Nachtlicht wie das offen gelaſſene Fenſter locken ſie aber noch immer vergebens zu einer dritten Probe.

Ich finde hier gewiſſermaßen die Idylle nach der Epopäe; es iſt die wahre Repräſentation der beiden Länder, ich meine Hollands nach der von England. Alles iſt hier freilich kleiner und ländlicher, aber dennoch nicht weniger vorzüglich in ſeiner Art. Dieſelbe Bequemlichkeit, ein gleich gutes Leben, dieſelbe Friſche und ſcrupulöſe ächt holländiſche Reinlichkeit. Hinſichtlich der Güte und Artigkeit aber, die man mir beweist, können beide Familien nicht übertroffen werden, und wenn ich die meines biedern Freundes de Montes noch hinzufüge, ſo darf ich wohl ſagen, daß ich nicht leicht einen Aufenthalt mit gerechterem Dank erfüllt verlaſſen habe, als den, welchen mir abwechſelnd dieſe drei Häuſer darboten.

Bei alle dem befinden wir uns noch immer in Tunis, wie auf einer im Lauf der Zeit vergeßnen Inſel, zu der der Weg nicht mehr bekannt iſt — denn die unerträgliche Quarantaine dauert mit derſelben Strenge fort, und Niemand weiß, faſt ſchon ſeit einem halben Jahre, ein Wort von ſeinen europäiſchen Freunden. Mein Wirth erwartet überdies mit Sehnſucht ſeinen zweiten Sohn und ſeinen Schwager von Holland, und muß nun nur wünſchen, daß ſie nicht kommen, damit ſie nicht unverrichteter Sache wieder zurückgeſchickt werden. So kam vorigen Monat ein Franzoſe hergeſegelt, um ſeine Mutter zu beſuchen, die er ſeit zwanzig Jahren nicht geſehen. Die arme Frau konnte nur von fern ſeinen blauen Frack erkennen, und ihm durch das Sprachrohr einen Gruß zurufen, dann mußte das Marſeiller Schiff, welches ihn hergebracht, ſich gezwungenerweiſe ſchleunig entfernen, und ſegelte nach Malta. Dort ward es ebenfalls nicht angenommen, und hierher zurückgeſchickt. In Tunis abermals zurückgewieſen, blieb ihm nichts übrig, als die letzte retrograde Bewegung wieder heimwärts nach Marſeille zu machen. In einem Vaudeville könnte eine ſolche Reiſe ſehr ſpaßhaft dargeſtellt werden, aber in der Wirklichkeit mag ſie keine geringe Geduldprobe ſeyn.

Der Schwager des Herrn von Nyſſen, deſſen ich oben erwähnte, iſt der witzige Verfaſſer der Cantate, die ich im dritten Bande dieſes Buchs mitgetheilt habe; und die Geſchichte dieſes Mannes hat für mich etwas Merkwürdiges, weil ſie eine jener, im Anfang kaum beachteten Schickungen enthält, die hernach den ganzen Lauf des Lebens, im Guten oder im Schlimmen, entſcheiden.

Herr Humbert, ein junger Lieutenant von wenig Vermögen und geringer Protection, war als Adjutant des Oberſtlieutenant Franke vom holländiſchen Geniecorps, den ſich der Bey zum Bau der Goletta ausgebeten hatte, hieher gekommen. Da er einigemal ſeine abweichenden Meinungen gegen den Oberſtlieutenant, vielleicht mit zu viel Wärme, geäußert, ward deſſen Unwille in ſolchem Grade erregt, daß er erklärte, ihn nicht ferner in ſeiner Umgebung behalten, und nähme das Gouvernement hierauf keine Rückſicht, ſogleich ſelbſt zurückkehren zu wollen. **Hammuda Pascha** arrangirte die Sache, indem er Herrn Humbert, mit Genehmigung der holländiſchen Regierung, proviſoriſch in ſeinen eigenen Dienſt nahm, und ihn zur Vermeſſung der Hauptſtadt, wie zu ihrer Umgebung mit Mauern, und anderen kleineren Befeſtigungswerken in der Nähe employirte. Obgleich dies vor der Hand dem jungen Offizier eine ganz bequeme Lage verſchaffte, ſo hatte er doch für die Zukunft, und endlich nothwendiger Rückkehr in den holländiſchen Dienſt, immer nur die Ausſicht auf eine ſehr beſchränkte Carriere.

Nachdem er eine geraume Zeit auf dieſe Weiſe hier zugebracht, führte der Zufall auf einem gekaperten Schiff den Benedictinerpater, Felix Caroni, als Gefangenen hieher. Herr Humbert fand Gelegenheit ihm einige kleine Dienſte zu leiſten, und aus Dankbarkeit ſchlug der Pater, der bei Humbert viel Luſt zum Studium der Numismatik bemerkt hatte, vor, ihm darin täglich einige Stunden regelmäßigen Unterricht zu ertheilen. Dies geſchah, und in ſolcher Ausdehnung, daß er nach und nach das ganze Feld antiquariſcher Forſchungen mit einſchloß. Nach einigen Jahren übertraf der Schüler den Meiſter, und begann die erlangten Kentniſſe practiſch zur Sammlung von Münzen und Kunſtgegenſtänden anzuwenden, ſoweit er ſich die Mittel dazu nur verſchaffen konnte. Im Laufe der Zeit ward dieſe

Sammlung in hohem Grade bedeutend, und faſt einzig in ihrer Art. Die holländiſche Regierung hörte davon, und zeigte Neigung zu ihrem Ankauf. Herr Humbert verließ den Dienſt des Paſcha, der ihn nicht weiter brachte, ſchiffte ſich mit ſeinem Cabinet nach Holland ein, und machte dort ein ſo gutes Geſchäft mit demſelben, daß ihm nicht nur ein anſehenliches Vermögen daraus erwuchs, ſondern er auch eine lebenslängliche, lucrative und höchſt angenehme Anſtellung von der Regierung erhielt. Für deren Rechnung bringt er jetzt, in ſteter Vermehrung der Kunſtſchätze derſelben begriffen, ſein Leben zwiſchen Italien und Holland auf die ſeinem Geſchmack angemeſſenſte und befriedigendſte Weiſe, in fortwährenden Reiſen zu, und hält ſich ſelbſt für einen glücklichen Mann.

Es ſcheint offenbar, daß ohne die Gefangennehmung des guten Paters, Herr Humbert ſein ganzes Leben über ein armer, hart arbeitender Capitaine du genie geblieben wäre.

Als mir Herr von Nyſſen dieſe Details mittheilte, machte er eine Schilderung jener Sclavenzeit, die eine wahre Erbitterung gegen die damalige niedrige Politik der großen europäiſchen Mächte in jedem menſchlichen Zuhörer hervorrufen muß; denn hätten England und Frankreich nicht ihren Privatvortheil im Daſeyn der Raubſtaaten gefunden, wie hätten dieſe ſo lange, vertheidigungslos wie ſie ſind, zur Schmach Europa's ihr Weſen treiben können. Man muß aber geſtehn, daß ſie nur mit grandioſer Unverſchämtheit ihren Vortheil zu benutzen wußten. Folgende in den Conſularacten befindliche Anecdote iſt ein merkwürdiger Beleg dazu. Eine franzöſiſche Corvette war in Algier angekommen, und das Offiziercorps machte bald darauf einen Spaziergang in der Stadt. Die Wache eines der Forts paſſirend, wurden die Chriſten mit ſpottenden Redensarten von den vor dem Thore ſitzenden Soldaten empfangen, und einer derſelben ging ſo weit, durch ein höchſt unanſtändiges Zeichen den am nächſten bei ihm vorbeigehenden Offizier gröblich zu inſultiren. Dieſer, in der vollen Uniform ſeines Souverains beleidigt, ſchlug den Türken ins Geſicht, was ſchnell einen allgemeinen Aufruhr veranlaßte, den jedoch der herbei gekommene Commandant des Forts für den Augenblick ſtillte, und den franzöſiſchen Offizieren die Weiſung ertheilte, ſich ſogleich nach ihrem Schiff zurückzubegeben, bis er dem Dey Rapport von der Sache gemacht habe. Sobald der Dey vernommen, daß ein Türke von einem Franzoſen geſchlagen worden, gerieth er in den größten Zorn und ließ ohne Weiteres den franzöſiſchen Conſul mit der Kette an einem Bein gefeſſelt in den Hafen bringen, um Rechenſchaft von dem Betragen ſeiner Landsleute zu geben. Der Conſul ſuchte ſich und dieſe ſo viel als möglich zu entſchuldigen, und deutlich darzuthun, daß ſie keineswegs der angreifende Theil geweſen wären — es half jedoch zu nichts, und der Dey, ohne ſich auf eine weitere Antwort einzulaſſen, befahl dem Conſul, augenblicklich ſeinem Gouvernement zu melden, wie er peremptoriſch als

Satisfaction verlange, daß der franzöſiſche Offizier, welcher den Türken geſchlagen, in Gegenwart einer türkiſchen Commiſſion und des Gemißhandelten, auf dem franzöſiſchen Schiffe ſelbſt, fünfzig Stockſchläge nach dem Gebrauch des hieſigen Landes auf die Fußſohlen erhalten ſolle, widrigenfalls er ſich als im Kriege mit Frankreich von dieſem Moment an betrachten werde. **Und dieſes ward vom franzöſiſchen Gouvernement,** nach einigen ſchwachen Bemühungen, die harte Sentenz abzuwenden, zugeſtanden. Nachdem die Exekution an dem unglücklichen Offizier vollzogen war, warf der Befehlshaber des Schiffs, der während derſelben mit ſeinem Fernrohr in halber Agonie nach dem Meere geſchaut, dieſes dem Türken wüthend vor die Füße, daß es in Stücke zerſprang, und ſchoß ſich ſelbſt, in der Verzweiflung über die erlittene Demüthigung, eine Kugel durch den Kopf. Dies geſchah zur Zeit des guten Ludwigs des Sechzehnten.

Tunis, den 1. October.

Seit acht Tagen bin ich hieher zurückgekehrt, wo ich von Neuem in das Joch des Stadtlebens eingeſpannt, ſtatt der duftenden Atmoſphäre der Marſa, wieder die Cloakenluſt der Hauptſtadt einathmen muß.

Dies Tunis iſt, mauriſch betrachtet, eine große Reſidenz, vom europäiſchen Geſichtspuncte aber angeſehn, und was dieſe europäiſche Geſellſchaft ſelbſt anbetrifft, kleinſtädtiſch im höchſten Grade. Lächerliche Zwiſtigkeiten und Klatſchereien aller Art haben ſo viele Familien mit einander entzweit, daß ein Fremder nicht geringe Mühe hat, ſich durch alle dieſe kriegführenden Mächte als Neutraler hindurchzuwinden, ohne ſich Einen zum Feinde zu machen, weil er den Andern freundlich gegrüßt, oder ſich dieſes Haus verſchloſſen zu ſehn, weil er eine Einladung in dem der Antagoniſten angenommen hat. Was mir am auffallendſten hiebei erſchien, war, daß daſelbſt die wenigen, hier ohnedies ſo iſolirt und ziemlich freudenlos exiſtirenden fremden Conſuln, in demſelben Zuſtande der Pikanterie, Brouillerie, Beneidung und Eiferſucht leben, und dies oft, höchſt undiplomatiſch, ſo weit treiben, daß öffentlich aller andere als der rein officielle Geſchäftsverkehr unter ihnen aufgehoben wird. Natürlich müſſen die Schwächeren hierbei ſehr den Kürzeren ziehen, und ihre reſpectiven Gouvernements ſelbſt zuweilen darunter leiden. Demungeachtet ſchienen mir grade dieſe oft der angreifende Theil zu ſeyn, was der Neid erklärt, die Vernunft aber nicht billigen kann.

Bei uns iſt der Titel eines Conſuls von geringer Bedeutung, hier aber, wo durch die beſondern Beziehungen zu einem halb barbariſchen Gouvernement, dem ſie zum Theil Geſetze vorſchreiben, die Conſuln wirklich ein ſehr einflußreiches diplomatiſches Corps bilden, fühlen ſie auch Alle lebhaft ihre Wichtigkeit, und machen recht eigentlich die Ariſtokratie des europäiſchen Tunis aus. Es gibt einige ſehr gebildete und kluge Leute darunter, natürlich auch Andere, die beides weniger ſind, ja ſogar welche, bei denen man kaum begreift, wie ihr Gouvernement eine ſolche Wahl treffen konnte. Individuen der letzteren Art haben allerdings durch gelegentlich gezeigten Hochmuth und zu weit getriebene Prätenſionen (die natürlich von ihnen grade am wenigſten zu ertragen waren) Anlaß zur Unzufriedenheit gegeben. Beſonders wurden mir von einem dieſer kleinen Conſulardespoten, über deſſen Naivitäten ein ganzes Buch .... ana geſchrieben werden könnte, die ſeltſamſten Geſchichten erzählt. Ich würde es kaum glauben, wenn ich es nicht ſelbſt geſehen hätte, daß dieſer Agent ſeine Päſſe und Entſcheidungen ſtets mit den Worten unterzeichnet: „Donné dans le palais de notre Résidence à Tunis; Nous etc.“

was um ſo lächerlicher iſt, da dieſe hochtrabende Reſidenz nur in einem eben ſo elenden und übelriechenden kleinen Hauſe beſteht, als es alle übrigen in Tunis ſind, und der Conſul ſelbſt nur für eine der Mächte zweiten Ranges functionirt, die hier keineswegs den Herrn ſpielen können, obgleich deren Repräſentanten allerdings über die Mitglieder ihrer eigenen Nation eine faſt unumſchränkte Gewalt ausüben. So entſcheiden ſie auch in allen Rechtsſachen über ſie in erſter und letzter Inſtanz. Man zeigte mir ein Erkenntniß dieſer Art aus derſelben erwähnten Fabrik, das eben ſo königlich anfing: „Nous etc. etc. decretons etc.“ — wobei die Spaßmacher nicht unterließen zu bemerken, daß vor fünfzehn Jahren (wo der Conſul auf ſehr tiefer Stufe angefangen haben ſoll) er ſtatt „decretons“ wahrſcheinlich „decrottons“ hätte ſchreiben müſſen.

All dergleichen kann freilich ſtatt zu imponiren, nur böſes Blut machen, um ſo mehr, da es zu grell gegen die jetzige Milde und verhältnißmäßige

Beſcheidenheit der barbariſchen Herrſcher des Landes abſticht. Aber auch die, welche ſich hierüber nicht mit Unrecht beklagen, mögen hie und da ebenfalls gefehlt, und eine zu wunde, nicht weniger auf Stolz gegründete Empfindlichkeit gezeigt haben — kurz das Endreſultat, wie ich es hier angetroffen, war nicht nur eine faſt gänzliche Trennung zwiſchen dem Conſularcirkel und dem der angeſehenen Kaufleute und andern Honoratioren in Tunis, ſondern auch unter beiden Parteien in ſich, eine ſolche Abzweigung von Brouillerieen aller Art, daß faſt ſämmtliche Familien es von nun an vorziehn, ſich in einſamer Langeweile zu iſoliren, ſtatt, wie es früher der Fall geweſen ſeyn ſoll, ſich gemeinſchaftlich gut zu unterhalten, und Jeder ſeinen Theil zum Vergnügen der Andern mit beizutragen. Manche mir mitgetheilte Gründe dieſer chemiſchen Scheidungen ſchienen mir charakteriſtiſch. So klagte man in einem Hauſe der Stadtgeſellſchaft bitter darüber, daß ein Conſul einen Fremden auf einen Ball gebracht, der als ein hübſcher junger Menſch und vortrefflicher Walzer faſt mit allen Damen getanzt habe, und es ſich dann am andern Morgen ausgewieſen, daß dieſer Unglückliche — ein Jude geweſen ſey.*)

Ein anderer ſonderbarer Umſtand iſt, daß die hieſigen Viceconſuln (und eine Conſulardame ſelbſt beſtätigte mir dies) als Vorrecht behaupten, kein Cartell annehmen zu dürfen, und daher Andere, die nicht innerhalb des Conſular-Nimbus leben, wenn ſie von einem Viceconſul beleidigt werden, dieſen vergebens zu perſönlicher Rechenſchaft zu ziehen ſuchen, weil Geſetz und Herkommen ihm nicht geſtatten ſich zu ſchlagen, wovon mehr als ein Fall angeführt wurde. Vieles übergehe ich als zu individuell, doch das Lächerlichſte bei allen dieſen Dingen iſt, daß man ſelbſt nicht lange in einer ſolchen epidemiſchen Atmoſphäre athmen kann, ohne gleichfalls davon angeſteckt zu werden, und für Dieſen oder Jenen Partei zu nehmen, denn der Menſch hat von Natur eine außerordentliche Tendenz zur Kleinſtädterei, und der Menſchenkenner findet ſie mehr oder weniger faſt überall. Ich breche alſo den Stab auch nicht über die Tuneſer, und ſuchte ſogar, ſo lange ich da war, ſtets nur als **Principe della pace** (zuweilen mit gutem Erfolg) zu ihrem Nutzen zu agiren, ſchließe aber jetzt, um meiner Rolle als Beobachter bis zum Ende treu zu bleiben, den Artikel mit einer drolligen Geſchichte, die ganz im Localcharakter iſt, zugleich des kleinen Tunis letztes Stadtgeſpräch ausmachte, und vielleicht die vornehme Zurückhaltung des Conſularcirkels in etwas rechtfertigt.

---

*) Die jetzigen Bälle haben viel Comiſches, unter andern die Tanzmuſik, bei der gewöhnlich als Hauptinſtrument — eine Trommel wirbelt.

Es befindet ſich hier ein Kaufmann, deſſen Namen, ins Deutſche überſetzt, „Eſſer“ ſeyn würde, übrigens ein ſehr braver und lieber Mann, der ſein Leben angenehm genießt, eine hübſche und artige Frau hat, ſeinem Namen entſprechend eine gute Tafel liebt, und nebenbei mit Weinen und andern Delicateſſen, die er von Frankreich kommen läßt, einen kleinen Handel treibt. Neulich bekam er auf dieſe Weiſe eine Kiſte mit Saucissons d'Arles, während zu gleicher Zeit ein anderer Kaufmann, mit Namen Bauch, der ebenfalls eine hübſche Frau hat, und den Tiſchfreuden, wie es einem Verſtändigen geziemt, eben ſo wenig abhold iſt, eine Sendung Bajonner Schinken erhielt. Ein unheilvolles Fatum wollte, daß auf der Douane beide Kiſten verwechſelt werden mußten. Herr Bauch bemerkte den Irrthum zuerſt und ſchickte die aufgemachte Kiſte an Herrn Eſſer, mit der Bitte, ihm dafür ſeine Schinken verabfolgen zu laſſen. Ein Kaufmann ſieht immer ſchärfer als ein Anderer, wenn es ſeine Waare betrifft, und ſo bemerkte auch Herr Eſſer ſogleich, daß ihm ein Saucisson fehle, von dem er, wie es ſcheint, nicht mit Unrecht ſupponirte, daß er bei oder im Bauch zurückgeblieben ſey. Als ein Mann, der den Lauf der Welt kennt, hielt er es für das Sicherſte, ſich ſogleich ſelbſt Recht zu verſchaffen, öffnete daher ſeinerſeits nun auch die Schinkenkiſte, und bemächtigte ſich, als Capital und Intereſſen zugleich, eines der corpulenteſten Echantillons ihres Inhalts, worauf er den Reſt Herrn Bauch zurückſandte. Unglücklicherweiſe begegneten ſich beide Parteien noch am nämlichen Abend in einem Caffeehauſe, wo Herr Bauch, entrüſtet über die ſeines Erachtens viel zu unverhältnißmäßig ausgedehnte Satisfaction, die ſich ſein Gegner ſelbſt genommen, dieſen heftig deshalb zur Rede ſtellte. Von Vorwürfen kam es zu Anzüglichkeiten, von Anzüglichkeiten zu Fauſtſchlägen, und zuletzt ſollen Beider Stöcke das Gefecht ſehr nachdrücklich, jedoch ohne beſtimmten Sieg von einer oder der andern Seite, beſchloſſen haben. Dies endigte die affaire d'honneur der Männer. Die Damen waren aber noch nicht befriedigt, und über das, was unter ihnen vorgegangen, iſt noch ein Schleier gebreitet. Man weiß nur ſo viel, daß beide ſich ein Rendezvous, ohne Zweifel mit Secundanten, am äußerſten Ende der Marine gegeben haben ſollen, in Folge deſſen Madame Bauch für den Augenblick unſichtbar geworden iſt. Welcher Vehikel ſich die Damen bedient, ob nach alter Art die Secundanten mitgefochten — alle dieſe Details blieben unbekannt; ſind ſie aber der Analogie des Streites treu geblieben, ja haben ſie ſich vielleicht jede mit dem reſpectiven corpus delicti ſelbſt armirt, ſo iſt es nicht unmöglich, daß auch Madame Bauch jetzt an den Folgen einer Rencontre mit dem Schickſals-Sauciſſon darnieder liegt.

Doch auch in der Conſulargeſellſchaft fielen dergleichen Handgreiflichkeiten mehr als einmal vor, und es iſt noch nicht ſehr lange her, daß der vorige däniſche und der vorige amerikaniſche Conſul bei Tafel, über den geiſtreichen Scherz ſich mit Brodkugeln zu werfen, dermaßen in Hitze geriethen, daß der handfeſte Republikaner dem Dänen ein ganzes Brod an den Kopf ſchleuderte. Der Wurf erreichte ſein Ziel mit ſolcher Gewalt, daß der gelehrte Conſul vom Stuhle fiel, und Zeit Lebens eine Narbe von der Wunde behielt, die ihm die ungewöhnlichſte aller Waffen geſchlagen.

Den 6.

An dieſe nicht allzu blutigen Streitigkeiten, welche größtentheils mit Comeſtibeln ausgefochten wurden, reihen ſich hier ganz paſſend ein Paar ernſtere Mordgeſchichten und ein Schiffbruch an. Die erſten haben ganz die Farbe des Landes, und der zweite betrifft eine mir ſchon früher intereſſant gewordene Perſon. Vorher aber muß ich noch, der Gerechtigkeit gemäß, nachholen, daß doch keineswegs die ganze Tuneſer Geſellſchaft ſo kampfluſtig iſt, als das bisher Geſagte bekundet. So kannten wir hier unter andern einen jungen Mann, den wir nur den „Krokotill“ zu nennen pflegten, weil er den Namen dieſer einſtigen ägyptiſchen Heiligkeiten nie anders ausſprach. Beſagter Jüngling nun war zu höflich und ward ein rührendes Opfer dieſer ſchönen Tugend; denn als ihm der Conſul F. vor einigen Jahren auftrug, die honneurs einer Fete in ſeinem Hauſe zu machen, erſchöpfte er ſich dergeſtalt in Reverenzen, daß er bei der letzten, die zu ſeinem Unglück an einer etwas ſteilen Schwelle des Hausthors ſtatt fand — ein Bein brach. Das arme Krokotill iſt ſeitdem lahm geworden, ohne jedoch an Höflichkeit das Mindeſte zu verlieren, und wenn Tunis eine chriſtliche Stadt wäre, ich würde ihr rathen, dieſen Märtyrer ſeiner guten Geſinnungen, dieſen zur Verſöhnung mahnenden Gegenſatz von Streit und Hader, zu ihrem Stadtwappen zu wählen — das arme Krokotill gleichſam als Sündenbock für die Verirrungen der Kleinſtädter darzubringen, und fortan in Frieden und Eintracht ſich des Lebens zu freuen, ſelbſt, wenn eine ſchuldige Viſite acht Tage verſpätet, des Nachbars Haus weit beſſer als das eigne eingerichtet, die Freundin reicher angezogen und deshalb triumphirend wäre, oder gar der hübſcheſte Mann einer andern die Cour machte.

Ich gehe jetzt zum verſprochenen Criminellen über.

Mein erſter hieſiger Hauswirth war ein Israelit, bei dem ich einſt zufällig eine ſehr hübſche Frau ſeines Glaubens kennen lernte, die, wie viele der tuneſer Jüdinnen, ein etwas leichtes Leben führte. Sie beſaß viel Originalität und Verſtand, ſo daß ich ſie ſehr gern hatte, und immer mit Vergnügen ihr wieder begegnete. Man denke ſich daher mein Entſetzen, als ich eines Morgens, von einem kleinen Impromptüballe noch vor Sonnenaufgang zurückkommend, auf einen wehklagenden Haufen ſtoße, in deſſen Mitte der entſtellte Leichnam eines reich geputzten Mädchens getragen wird, und ich mit Mühe in demſelben die arme Rebecca erkenne. Ich erfuhr bald was vorgefallen. Sie hatte die Nacht bei einem reichen Mauren, mit dem ſie ſchon lange in unerlaubter Verbindung ſtand, auf der Terraſſe ſeines Hauſes zugebracht; die Frau deſſelben wahrſcheinlich die Sache erfahren, und ihre eiferſüchtige Rache geſättigt; denn früh fand man die Unglückliche vor dem Hauſe zerſchmettert auf der Straße liegen. Ich habe nicht gehört, daß irgend eine gerichtliche Unterſuchung deshalb weiter ſtatt gefunden hat.

Der zweite Fall iſt noch von orientaliſcherem Gepräge. Ein Unteroffizier der neu organiſirten Truppen bekam Streit mit einem Malteſer Handwerker, und der Aga (Oberſt des Regiments), welcher dem Malteſer Recht gab, ließ dem Unteroffizier 500 Streiche auf die Fußſohlen geben. Der etwas ſchwächliche Menſch ſtarb beinahe an dieſer grauſamen Operation, was einen Türken deſſelben Regiments in ſolche Wuth verſetzte, daß er ſich ſogleich vornahm, ſein eignes Leben dem Vergnügen der Rache zu opfern. Von uns würde Jedermann glauben, daß er dieſe gegen den Oberſten oder den Malteſer zu richten die Abſicht haben müßte, dies fiel ihm jedoch gar nicht ein, ſondern ſeinen Dolch ruhig ergreifend, nahm er ſich blos vor, den erſten Mann in chriſtlicher Kleidung, dem er begegnen würde, ſeine Waffe ins Herz zu ſtoßen. In dieſer Abſicht richtete er ſeine Schritte nach dem **Suck**, wo ihm auch ſogleich ein vom Schickſal verurtheilter neapolitaniſcher Schneider, der erſt dieſen Morgen in Tunis debarkirt war, entgegen kam. Indem der Türke ihn abſchlachtete, ſprang ein nebenſtehender Jude dem Schreienden zu Hülfe, und ward gleichfalls ein Opfer ſeiner Menſchenliebe. Der Türke höchſt erfreut, zwei Ungläubige ſtatt einen erlegt zu haben, ſah hierin deutlich Allah's Finger, verſuchte weder zu fliehen, noch leiſtete er den geringſten Widerſtand, als man ihn gebunden vor den Aga brachte. Auf die Frage: wie er zwei ganz unſchuldige und ihm unbekannte Menſchen habe mit kaltem Blut ermorden können, erklärte er den Grund ſeiner That und ſetzte hinzu: „Ich ſehe ſeit lange, daß die Chriſten ſtets gegen uns Recht behalten, und Deine heutige Entſcheidung war eine gleiche Ungerechtigkeit. Da Du uns aber bei dieſen ungläubigen Hunden nicht reſpectiren machen kannſt, oder willſt, ſo habe ich ſelbſt dies Geſchäft übernommen. Nun mag der Bey mir nur je ſchneller je lieber den Kopf vor die Füße legen laſſen, und ſich ihn . . . ., ich lache dazu.“ Mit dieſer rohen Invective ſchloß der Raſende ſeine Rede, und ward vorläufig in ſtrenges Gefängniß abgeführt. Da er ſchon ſeit vierzehn Tagen ohne definitive Entſcheidung dort ſitzt, iſt es wahrſcheinlich, daß man ihm das Leben laſſen wird.

Ich gehe nun zu meiner dritten Erzählung über.

Oft hatte ich mich des unglücklichen Beduinenmädchens aus dem **Duar** bei Bone erinnert, der die kurze Liebſchaft mit einem jungen franzöſiſchen Offizier ſo übel bekommen war, und mit gleicher Theilnahme die bald darauf ausgeſprengte Nachricht vernommen, daß derſelbe Offizier beim Schiffbruch des **Mabruck** in Biſerta in den Wellen ſein Ende gefunden. Schon in jenem

Ort erfuhr ich, daß dies ein Irrthum ſey, der junge Mann aber nur durch ein halbes Wunder gerettet worden, und außer dem nackten Leben Alles verloren, was er mit ſich geführt. Es konnte mir daher nur höchſt erwünſcht und interesſant ſeyn, als ich den Helden dieſer verſchiednen Abenteuer in Tunis antraf, und dort bald ſeine genauere Bekanntſchaft machte. Es war ein angenehm gebildeter, ſchwermüthig ausſehender, junger Mann, mit gelockten Haaren, ſanft und kräftig, ganz wie ihn die Damen lieben. Auch ſchlug der Schiffbruch, wie ſeine dadurch herbeigeführte Anweſenheit in Tunis, nur zu ſeinem Glücke aus, denn, nachdem er durch thätige Verwendung des franzöſiſchen Conſuls, eines der ausgezeichnetſten Männer unter ſeinen Collegen, vom Bey reichlich für ſeinen Verluſt entſchädigt worden war, verſprach er ſich hier mit einem reichen und liebenswürdigen Mädchen, welche das trübe Andenken der Beduinenbraut bald in den Hintergrund geſtellt haben wird. Zugleich hatte ihn ein glückliches

Duell noch intereſſanter gemacht, und ich fand ihn daher in der angenehmſten Lage, welche jedoch ſeinen Hang zur Melancholie nie ganz verwiſchen konnte.

Auf meine Bitte theilte er mir aus ſeinem Tagebuch die Geſchichte ſeiner letzten Kataſtrophe mit, und geſtattete mir, ſie auch dem meinigen einzuverleiben. Ich überſetze den kleinen Aufſatz wörtlich, um ihm nichts von ſeiner Individualität zu benehmen.

„Den 16. März. Ich wartete ungeduldig in Bone auf die Abreiſe des mauriſchen Schiffes, das mich nach Biſerta bringen ſollte, wohin mich ein dringendes Geſchäft rief. Heute kam endlich der Raiss zu mir, um mir anzukündigen, daß man noch in derſelben Nacht die Anker lichten würde. Ich ließ ſogleich meine ziemlich werthvollen Effecten an Bord bringen, als ich ihnen aber ſelbſt folgte, und das Schiff erblickte, konnte ich kaum glauben, daß man im Ernſte gemeinet ſey, mit einem ſolchen Kahne in die hohe See zu ſtechen. Doch mein würdiger **Raiss** verſichert mich ernſthaft, daß er bereit ſey damit um die ganze Welt zu ſegeln. Da ich mich nun für nichts weniger als einen erfahrenen Seemann ausgeben kann, ſo reſignire ich mich und ſuche mich, ſo gut es gehen will, im Hintertheil der Cajüte des gebrechlichen Fahrzeuges zu inſtalliren. Nach und nach ſehe ich alle Reiſecamaraden ankommen, die meiſtens aus Juden und Malteſern beſtehen; eine Menge Weiber und Kinder begleiten ſie, alles von einem Geruch inficirt, der mit dem des Theers und getrockneter Fiſche mir einen guten Vorſchmack der Annehmlichkeiten dieſer Reiſe gibt.“

„Um acht Uhr Abends ſetzt ſich das Schiff bei ſchönem Wetter in Bewegung, den Wind im Rücken.“

„Bald aber geht dieſer friſche Wind zum Sturme über, das Meer ſchlägt hohe Wegen; ich fühle mich ſeekrank, und bemerke wenig von dem, was um mich vorgeht.“

„10 Uhr. — Das Meer tobt, unſere Barke wird furchtbar umhergeworfen. Die Weiber und Kinder jammern und ſtoßen oft ein klägliches Angſtgeſchrei aus. Doch leide ich ſo ſehr, daß ich ganz unempfindlich gegen die Gefahr bleibe, die ich erſt jetzt zu beargwohnen anfange. Doch ſuche ich inſtinctmäßig nach meinem Dolch, den ich in das Futteral meiner Czapka gelegt hatte, ohne ihn finden zu können. Ich weiß noch heute nicht recht, zu welchem Zweck ich dieſe Waffe gebrauchen wollte; doch glaube ich eine dunkle Idee davon gehabt zu haben, mir damit das Leben zu nehmen, wenn das Schiff geborſten wäre.“

„Ein fürchterlicher Stoß mit einem allgemeinen Schrei des Entſetzens verbunden, reißt mich endlich aus meiner Apathie. Die größte Verwirrung herrſcht auf dem Schiff; jeder glaubt ſeine letzte Stunde gekommen, und Alle wollen ſich nach der Oeffnung ſtürzen, die auf das Verdeck führt. Wir befinden uns in völliger Dunkelheit, denn alle Lichter ſind verlöſcht. Unterdeſſen dringt das Meer mit Macht ein, und in einem Augenblick ſtehen wir bis an die Kniee im Waſſer — ich geſtehe, daß auch ich das Verſinken unſeres Schiffes ganz nahe glaubte. Dennoch faßte ich mich und ſuchte nach der Mitte vorzudringen, was nicht ohne viele, rechts und links ausgetheilte, Schläge bewerkſtelligt werden konnte; denn dieſe elenden Juden und Malteſer, von denen die erſten ihren Gott, die andern die Jungfrau anriefen, hatten den Kopf gänzlich verloren. Einer der Matroſen entdeckte endlich, mit mir umhertappend, den Leck, durch den das Waſſer einſtrömte; ein großes, wollnes Kiſſen, das ich unter meiner Hand fand, diente uns dazu, um das Loch glücklich zu ſtopfen. Wir hatten aber nur einen einzigen Eimer am Bord, deſſen wir uns bedienen konnten, um das Waſſer auszuſchöpfen, das uns ſehr incommodirte; denn wir konnten uns nicht mehr ſetzen, und mußten in dem niedrigen Raume gebückt uns auf unſern Füßen ſtehend zu erhalten ſuchen."

„Jetzt ſtieg ich auf das Verdeck, und konnte nun erſt die Lage völlig beurtheilen, in der wir uns befanden. Die Nacht war rabenſchwarz; der Regen, mit Hagel vermiſcht, fiel in Strömen; der Sturm raste — die chetive Barke lag völlig auf einer Seite, und ihr Rand ſtreifte das Meer. Es ſchien unmöglich, daß ſie ſich wieder erheben könne, und alles, was nicht feſtgebunden war, rollte mit dumpfem Ton in die Fluthen. Oft ſtand das Schiff in dieſer ſchiefen Richtung faſt aufrecht, und ſank dann ſchwerfällig wieder in die Tiefe. Dann ſchwebten haushohe Wellen über unſern Häuptern, ſchon glaubten wir uns von ihnen begraben, da flog das Fahrzeug, wie von unſichtbarer Gewalt geſtoßen, wieder in die Höhe, eine neue Welle trug uns fort, und warf uns einem neuen Abgrund zu.“

„Bisher ganz unbekannt mit den Schrecken eines Sturmes, hielt ich beim Anblick dieſes Schauſpiels, im Anfang jeden Augenblick für unſern letzten, doch bald gewöhnte ich mich daran, und empfand zuletzt ſogar eine Art wilden Vergnügens, die Gewalt jedes neuen Stoßes, nach dem ſtets vorhergehenden Krachen des Schiffs zu beurtheilen. Es kam mir vor, als wenn ich ein Duell mit dem Meere beſtünde, und dieſer Gedanke belebte und erheiterte mich.“

„Der Matroſe, den ich beim Auspumpen des Waſſers zurückgelaſſen, rief jetzt herauf und verlangte abgelöst zu werden, da ihm Niemand helfen wollte. Es waren nur zwei Matroſen auf dem ganzen Fahrzeug, von denen der zweite oben mehr als zu nöthig war. Sie baten daher, daß ein Paſſagier ſie unterſtützen möge, doch Niemand wollte angreifen. Da auch meine Bitten nichts fruchteten, nahm ich, um die Trägen zu ſtimuliren, ſelbſt wieder den Eimer in die Hand und ging an die Arbeit — ich hatte aber mit Schuften zu thun, die fern von jenem Ehrgefühl waren, welches man immer, auch unter den gemeinſten Claſſen unſerer Franzoſen, zu finden ſicher iſt. Sie ließen mich ruhig als Pumpe agiren, und als mich die Ermattung aufzuhören zwang, fand ich Niemand meinen Platz einzunehmen. Die Geduld verlierend,, applicirte ich ihnen verſchiedene Ohrfeigen und Fußtritte, ohne im Stande zu ſeyn, ſie zu irgend einer Thätigkeit zu bewegen. Ich gerieth zuletzt in eine ſolche Wuth, daß ich ſchon im Begriff war, einen der nichtswürdigen Malteſer ins Meer zu werfen, als der arme Bogo (ein Freund, welcher den jungen Offizier begleitete), der faſt bewegungslos an der Seekrankheit dalag, ihn an den Beinen zurückhielt, und ihn ſo dem Mahle der Haifiſche entzog."

„Vier Uhr früh. — Die Buraske, welche eine Zeitlang etwas nachlaſſen zu wollen ſchien, wird von Neuem ſtärker, das Steuerruder dient zu nichts mehr, und Niemand kann ſich auf den Füßen erhalten. Alle die auf dem Verdeck ſind, binden ſich an irgend etwas Schweres an, und bald darauf kollert ein Jude, der ſich eine leere Kiſte dazu gewählt hatte, mit ihr zuſammen in das Meer; auch ich werde losgeriſſen und falle in den unterſten Raum, mitten unter einen Haufen betender Hebräer, noch einmal erhebt ſich das Schiff wie durch ein Wunder, es erfolgt einige Ruhe, und ich gehe wieder an meinen Poſten des Waſſerausſchöpfens. Wir haben nur noch einen Fuß hoch davon am Boden. In dieſem Augenblick packt uns ein neuer Windſtoß und dreht das lateiniſche Segel (voile latine) um ſich ſelbſt, das Schiff wird plötzlich angehalten, und durch den Choc umgedreht, ſo daß es jetzt ſein Vordertheil dem Winde darbietet. Der Capitain und ſein Sohn ſtürzen ſich auf das Segel, und es gelingt ihnen noch, es wieder in ſeine vorige Lage zu bringen; nach ihrer Ausſage waren wir ſonſt ohne Rettung verloren."

„Der Tag fing nun an zu dämmern, und erlaubte uns einigermaßen die Ordnung wieder herzuſtellen. Das Meer war demungeachtet ſchrecklich anzuſehen, und wir flogen mit entſetzender Schnelligkeit darauf fort. Doch hörten die jählingen Stöße auf, die Gefahr ſchien vorübergehen zu wollen, und als wir um drei Uhr Nachmittags den Hafen von Biſerta erblickten, ließen uns einige täuſchende Sonnenblicke bald eine vollſtändige Aufklärung des Wetters hoffen. Man kann denken, mit welcher Sehnſucht wir nach den Thürmen von Biſerta hinſchauten; neue ſchwarze Wolken, die am Horizont drohend heranzogen, verkündigten uns indeß nichts Gutes, und in kurzer Zeit heulte auch der Sturm wieder mit ſeiner alten Wuth; dazu waren unſere zwei Matroſen ſo total ermattet, daß ſie nicht mehr vermochten, die Befehle ihres Capitains ordentlich auszuführen, der für ſeine Perſon noch immer mit leidlicher Contenance am Steuerruder ſaß.“

„Um fünf Uhr befanden wir uns am Eingang des Hafens. Hier trat neue Sorge ein, denn dieſe Paſſage iſt ſelbſt bei dem geringſten Winde ſchon gefährlich. Jeder hält in der Erwartung des Kommenden den Athem an, ein tiefes Schweigen herrſcht, und nie werde ich dieſen kritiſchen und feierlichen Augenblick vergeſſen. Wir ſollten durch ein tobendes Gewühl von Wellen dringen, die ſich wie ein Gebürge vor uns aufthürmten; alle Segel mußten dazu aufgeſpannt werden, und das unſere iſt unzulänglich. Da kündigt uns ein krachender Stoß den Verluſt der letzten Hoffnung an — das Steuerruder iſt zerbrochen, und ohne dem Schiff eine weitere Richtung geben zu können, bleiben wir ein Spiel der Winde. Man wirft den Anker aus, und wir rufen mit dem Sprachrohr den Einwohnern, die den Molo zu füllen anfangen, zu, uns ein Tau zu ſenden. Doch die Gefahr iſt ſo groß, daß Niemand es unternehmen will. Endlich weiß der franzöſiſche Conſul durch Bietung großer Summen drei Mauren zu bewegen, das Wagſtück auszuführen. Unterdeſſen bricht die Nacht ein, und unſere Lage wird immer verzweiflungsvoller, da unſer Anker zu weichen anfängt, und wir jetzt mit Gewißheit den Moment vor uns ſehn, wo unſer Schiff an den Uferfelſen zur Rechten zerſchellen muß. Mit unſäglicher Mühe und Gefahr gelingt es zwar den drei Mauren, uns zu erreichen, doch haben ſie kaum Zeit ſich in das Schiff zu werfen, weil die Planken ihres Kahns ſich von einander löſen. Der Strick, den ſie mitbringen, wird dem einen Matroſen zugeworfen, um ihn an unſerm Kabel zu befeſtigen und uns ſo in den Hafen zu bugſiren — doch der Unſelige, wie von einem böſen Geiſte verblendet, bindet den Strick, ſtatt an den Kabel, an das Fahrzeug ſelbſt. Zu ſchwach, um dieſes zu halten, reißt er nach wenig Minuten entzwei, und da der Kabel des Ankers ſchon abgehauen iſt, treibt uns der Sturm augenblicklich nach den Felſen. Noch hat man die Zeit, das Segel wieder aufzuſpannen, und gegen unſere Erwartung gewinnen wir ſeitwärts das hohe Meer wieder. So nähert man ſich glücklich einer ſandigen Uferſtelle und hofft dort mit geringerer Gefahr das Schiff auflaufen zu laſſen, da aber kein Mittel mehr vorhanden iſt, daſſelbe zu gouverniren, ſo dreht es ſich, und dem Ufer ſeine lange Seite darbietend, bleibt es mitten in den tobenden Wellen auf einer Sandbank feſt. Unſer Zuſtand war faſt ohne Hoffnung, denn in wenigen Minuten mußten nun die Wogen das Schiff auseinander reißen. In dieſem Augenblick warfen ſich fünf der Reiſenden in's Meer, mein armer Freund Bogo war einer von ihnen. Sie verſchwanden faſt augenblicklich darauf und Keiner erreichte lebend das Ufer. Noch unentſchloſſen, was zu thun ſey, ſtand ich, mich feſt anklammernd, auf dem Hintertheil des Schiffs, gegen das die rieſengroßen Wellen ſich brachen und mit ſolcher Gewalt über mich hinweggingen, daß ich mehrmals nahe daran war von ihnen erſtickt zu werden. Endlich verſuchte ich nach dem Vordertheil zu dringen, um eine mir ſehr werthvolle Brieftaſche zu mir zu ſtecken; doch hatte ich mit größter Anſtrengung kaum einige Schritte gethan, als eine neue Welle mich ergriff, und widerſtandlos mit ſich in die Tiefe hinabriß. Da ich ein ziemlich guter Schwimmer bin, hoffte ich, ſobald ich wieder empor kam, das Ufer gewinnen zu können, aber meine vom Waſſer ſchwer gewordene Uniform hinderte mich bald an freier Bewegung, doch gelang es mir, mich meiner Stiefel mit Hülfe der Sporen zu entledigen, und alle Kräfte anſpannend, ſah ich mich ſchon der ſandigen Küſte nahe, als eine hohe widerwogende Welle mich weit in das Meer zurückwarf. Dies war der Augenblick, wo ich mit tiefem Schmerz dieſer irdiſchen Exiſtenz Lebewohl ſagte, ich fühlte mich zu erſchöpft um länger ſchwimmen zu können, und Alles, was ein letzter Inſtinct der Erhaltung möglich werden ließ, war, mich auf den Rücken zu legen, und mich durch eine ſchwache Bewegung der Ellenbogen und der Beine noch über dem Waſſer zu erhalten; wie im halben Traume fühlte ich, daß mir etwas auf die Bruſt fiel, und verlor von da an alle Beſinnung."

„Meine letzte Stunde war indeß noch nicht gekommen. Einer der am Ufer Stehenden bemerkte mich an einem augenblicklich auftauchenden Fuße, als ich von Neuem dem Ufer zugeſchwemmt wurde, warf ſich ſelbſt zu meiner Rettung in's Meer, und nach wenigen Minuten begrüßte ich, ſchon dem Tode Verfallener, wieder das neugeſchenkte Leben. Doch hatte ich Alles, was mein war, verloren, und noch hat mich ein hartnäckiges Fieber, als Folge der zu heftigen Verkältung, nicht wieder verlaſſen.“

„Sey geſegnet demungeachtet, du glücklicher Schiffbruch, der mich in die Arme meiner ſüßen Helena geführt!“

* * *

„P. S. Ich habe vergeſſen zu ſagen, daß im Moment der höchſten Gefahr das Schiff von der Sandbank losgeriſſen, und ans Ufer der flachen Küſte geworfen wurde, wo es wenig Minuten darauf borſt, und die Wellen es einzeln verſchlangen. Doch war dieſe kurze Friſt hinlänglich, den größten Theil der ſich noch auf demſelben befindenden Paſſagiere, Weiber und Kinder, zu retten.“

Tunis, den 10. October.

Eine andere gehaltvolle Bekanntſchaft machte ich an Herrn Honnegger, einem deutſchen Architekten, dem ich zugleich die Aufklärung einiger Zweifel bei den von mir angeführten Inſchriften, wie die kleine Chartenſkizze verdanke, die ich, einzig zur Bequemlichkeit und Orientirung der Leſer, ohne irgend eine Prätenſion geographiſcher Genauigkeit, dieſem Buche beigefügt habe.

Herr Honnegger, der mit eiſernem Fleiß alle Kenntniſſe und Talente vereinigt, die für einen Reiſenden in dieſen Weltgegenden wünſchenswerth ſind, und nach einem zweijährigen Aufenthalt in Tunis, ſo wie mehreren bedeutenden Excurſionen im Innern das Arabiſche ſich vollkommen zu eigen gemacht — hat den coloſſalen Plan gefaßt, von hier über **Tombuctu**, durch den Mittelpunct Afrika's über die Mondberge nach dem Vorgebürge der guten Hoffnung zu dringen. Bekanntlich iſt eine Expedition vom Cap, ſchon ſeit einigen Monaten, in derſelben, nur umgekehrten Abſicht, wenn ich mich ſo ausdrücken darf, abgegangen. Es iſt daher nicht unmöglich, daß ſich beide unterwegs begegnen.

Der Proſpectus der bisherigen Reiſen des Herrn Honnegger wird nächſtens in Deutſchland bekannt gemacht werden, und das Werk ſowohl Kunſtgegenſtände, als alte und neuere Geſchichte des Landes, Geographie, Naturgeſchichte u. ſ. w. umfaſſen, welche Fächer alle bisher ſehr wenig gründlich ausgebeutet worden ſind. Vorläufig nur die intereſſante Notiz, daß Herr Honnegger, ſeiner Verſicherung nach, tief im Atlas den Steinbruch aufgefunden hat, welcher den Römern den **Giallo** antico lieferte, ſo wie den wahren Lotosbaum der Lotophagen, den er als groß, mit dunkelgrünen glänzenden Blättern beſchreibt, und der Eigenſchaft mit den herabhängenden Aeſten neue Wurzeln zu faſſen. Die Frucht iſt gurkenförmig.

Den 13. October.

Eine griechiſche und eine jüdiſche Hochzeit, denen ich in dieſen Tagen beiwohnte, gewährten mir ein neues und ziemlich ſeltſames Schauſpiel.

Die erſtere war die des intereſſanten Schiffbrüchigen, voll ſo lächerlicher Ceremonieen, daß ſelbſt der griechiſche Pfaff einigemal in das allgemeine Gelächter mit einſtimmte. Die Krone von Holz und Band auf dem Kopfe des Chaſſeuroffiziers nahm ſich eben ſo wunderbar aus, als die Ermahnung des Prieſters, daß er ſeiner Frau unterthänig ſeyn ſolle. Braut und Bräutigam mußten während der ganzen Operation eine brennende Kerze halten, und bevor der Geiſtliche ihnen die Ringe anſteckte, drückte er dieſe auf verſchiedene Theile ihres Körpers, worauf er das Brautpaar, laut ſingend, zehn bis zwölfmal um den Tiſch herumführte. Zur Stärkung für dieſe lange Promenade hatten ſie jedoch vorher Wein und Brod erhalten. Den Schluß machte ein allgemeines Geküſſe der ganzen Geſellſchaft.

Die jüdiſche Feierlichkeit bot noch Auffallenderes dar.

Als wir in die Stube traten, die von Damen und Herren vollgepfropft war, welche Letzteren alle ihre Hüte auf dem Kopf behalten hatten, bemerkten wir, uns gegenüber, vor dem Fenſter einen Tiſch, auf dem, mit Gold und Geſchmeide behangen, ein weibliches Weſen mit zugemachten Augen, und bis an die Tiſchecken ausgebreiteten Beinen, auf einigen Kiſſen, ſo bewegungslos daſaß, daß ich ſie in vollem Ernſte für eine Wachsfigur hielt. Es war jedoch die Braut in propria persona, auf jeder Seite des Tiſches von einem alten Weibe unterſtützt, welche ihr die Fliegen abwedelten, den Schweiß von der Stirne wiſchten, oder ſonſtige Hülfe leiſteten. Während der ganzen Ceremonie mußte ſie ſtets ein gleich lebloſes Anſehn behalten, und durfte ſich auch nicht erſchrecken, als ein großes Weinglas, aus dem die ſchmutzigen Rabbiner getrunken, vor ihren Füßen auf dem Boden zerſchmettert wurde. Als es Abend geworden war, führte man ſie mit hundert brennenden Lichtern und einem großen Gefolge von Gaſſenjungen durch die kothigen Straßen der Stadt über eine Stunde umher, was ſie alles immer noch mit zugeſchloſſenen Augen abmachen mußte, bis ſie endlich im Brautbett erlöst wurde, das in dem ſehr reich meublirten Hauſe ihres Mannes aufgeſchlagen war. Am andern Tage war ſie genöthigt, auch in dem neuen Hauſe wieder den breitbeinigen Sitz einzunehmen, diesmal jedoch mit offnen Augen, aber mit der vermehrten Unbequemlichkeit, alle halbe Stunden herabſteigen, und ein anderes Gewand anziehen zu müſſen. Als ſie zum dritten- oder viertenmal wieder feſtſaß ward in die reich verzierten Appartements, mit nicht geringer Mühe und Tumult, ein Ochſe heraufgeſchroten und vor den Augen der Geſellſchaft daſelbſt geſchlachtet, welches durch Abſchneiden der Kehle bewerkſtelligt wurde, wobei das Blut auf die koſtbaren Tapeten ſpritzte.

Am originellſten erſchienen mir die Figuren, welche um den Tiſch ſaßen, wo der Heiraths-contract unterſchrieben wurde. Zuerſt der Vater des Bräutigams, eine lange, ſchmächtige, graublaſſe Perſon mit rothen trieſenden Augen, einen abgenutzten runden Hut auf dem Kopfe und in einen altväteriſchen blauen Ueberrock gehüllt, der bis auf den Boden herabging. Neben ihm ſein Sohn, ein rüſtiger, hübſcher junger Menſch nach der neuſten Pariſer Mode und ſehr elegant gekleidet. Der Contraſt mit den zwei folgenden Notaren war ſchlagend. Ihre ausdrucksvollen, carricaturartigen Geſichter, denen ſeit Jahren kein Waſſer zu nahe gekommen war, mit bis auf die Bruſt herabreichendem Bart und buſchigen Augenbrauen, deckten die Rudera kleiner dreieckiger Hüte aus der Zeit **Hammuda Pascha's**; eine dünne zerlumpte rothe Binde umſchloß den Hals; die Farbe der langen, an mehreren Orten geflickten Weſte, wie der kurzen mit Fettflecken bedeckten Höslein konnte nicht mehr entdeckt werden. Ein Hemde ſchien nicht vorhanden zu ſeyn, die Spindelbeine waren aber durch wollene Strümpfe voller Löcher einigermaßen bedeckt, und ausgetretene weite Schuhe mit großen Schnallen und Sohlen, die nur noch hie und da an einem Faden hingen, vollendeten den merkwürdigen Anzug dieſer jüdiſchen Juſtizbeamten. Der Letzte am Tiſch war ein Rabbiner, der ſo ausſah, als wenn man ihn vor dem Eintritt ins Haus einigemale in der Straße umher gerollt hätte. Die Braut ſelbſt war ſehr hübſch, und ihre nackten Arme, Beine und Füße von blendender Weiße und ſchöner Form. Für unſern Geſchmack war ſie vielleicht etwas zu corpulent, was um ſo weniger gracieus erſchien, da ſie ſich gar nicht geſchnürt hatte, und ihr jungfräulicher Buſen bereits etwas den Geſetzen der Schwere zu unterliegen anfing.

Den 15. October.

Sonderbar, daß die Luft der Städte mir nie zuſagt! Kaum drei Wochen bin ich wieder hier, und Heiterkeit, wie Geſundheit, weichen ſtündlich weiter von mir zurück. — Ein abſcheuliches rheumatiſches Fieber, welches in dieſem Clima das ganze Blut in Flammen ſetzt, plagte mich auf unerträgliche Weiſe in dieſen letzten Tagen. In der letzten Nacht machte der wüthende Kopfſchmerz und die tödtliche Unruhe, die damit verbunden ſind, eine ſonderbare Wirkung auf mich. Raſtlos mich umherwerfend, ohne einen Augenblick Schlaf finden zu können, kam mir zum erſtenmal in meinem Leben der Gedanke völliger Vernichtung als wünſchenswerth vor, und als ich gegen Morgen in einen halben Schlummer fiel, däuchte mir, ein Geiſt böte ſie mir an, wenn ich den Muth hätte, ſie ernſtlich zu verlangen. „Doch,“ ſetzte er hinzu: „eine Stunde laſſe ich dir Zeit, und du magſt bis zum letzten Augenblick die Wahl noch frei behalten.“ Da entſetzte mich in dieſem letzten Augenblick die grauſige Vorſtellung: nie mehr zu ſeyn — und ich widerrief laut meinen wahnwitzigen Wunſch. Ein furchtbares Hohngelächter ertönte, des Geiſtes Züge verwandelten ſich in die des böſen Feindes, und die Krallen einer Rieſenfauſt ergriffen mich: „So habe denn, was du willſt, blöder Thor!“ ſchrie eine gräßliche Stimme, das Haupt mir glühend durchzuckend, „lebe ewig — zu endloſer Qual und Verdammniß!“

Es war ein wüſtes Gebilde der Krankheit und der Nacht! Am Tage philoſophirte ich darüber. Ja, ſagte ich mir, unſterblich — im ewigen Wechſel der Leiden und Freuden lebend — müſſen wir ſeyn, von Ewigkeit her, zur Ewigkeit hin. Der ſicherſte Beweis dafür iſt mir der, daß

Keiner, er ſey, wer er wolle, ſeinen Geiſt, ſein wahres Ich, je gegen ein Andres freiwillig austauſchen würde, wenn er auch könnte. Unſern Körper, Alles was äußere Formen bedingen, würden wir gern hundertmal gegen beſſere vertauſchen — aber Keiner ſeine Seele, wenn er eine hat, und wäre es die des Sokrates, die man ihm böte, und er ſelbſt ſtünde unter dem Galgen, oder die Cäſars, oder des herrſchenden Napoleons, während er in Sclavenketten ſchmachtete. Nur das Ewige kann man ſo, unter jeder Bedingung, feſt halten wollen. Aber deshalb iſt ewige Erinnerung der mannigfachen Erſcheinungen dieſes Weſens in Zeit und Raum, durchaus nicht die Folge eines ewigen Seyns. Grade das Gegentheil ſcheint mir allein möglich, und jener Glaube eine Thorheit, die nur der rohe, kindiſch irdiſche Sinn, der noch an den erſten Eindrücken feſt klebt, beibehalten, und einen ſolchen hemmenden Zuſtand wünſchen kann. Vor reiferem Nachdenken und klarerem Selbſtbewußtſeyn muß ſolcher Wahn verſchwinden — ja ſelbſt die Erfahrung lehrt uns negativ daſſelbe. Denn wiſſen wir wohl, was wir früher geweſen? und ſoll unſer ewiger Geiſt etwa erſt in des Weibes Leibe durch den Beiſchlaf von Vater und Mutter geſchaffen worden ſeyn? Abſurdität!

Den 20. October.

Gewiß, es iſt ein giftiger Mehlthau auf mich gefallen! Immer ſchwächer wird mein Körper, immer von tieferer Melancholie ergriffen meine Seele! Das Syſtem iſt ſo reizbar geworden, daß meine Nerven bei jeder, auch der geringfügigſten, unerwarteten Veränderung, mit momentanem Schreck, Aerger oder Zorn, der Natur des Gegenſtandes nach, ergriffen werden. Doch bei aller dieſer Schwäche, und ich hoffe bis zum letzten Augenblick, bleibt mein Kopf noch feſt genug, um lieber zu zerſchellen, als einem beſtimmten Willen ohne eigne Ueberzeugung freiwillig zu entſagen.

Die Wüſte muß es mir angethan haben — denn fortwährend ſehne ich mich nach ihr, nach ihrem hehren Sternenzelt, und ihrer ungebundnen Freiheit. Immer ungenießbarer wird mir das ſeichte geſellſchaftliche Treiben, dies ſchauderhafte Alltagsleben, vor dem Wohlſeyn und jeder gute Muth entſchwindet.

Aber — noch eine andere Sehnſucht, die ich mich faſt niederzuſchreiben ſchäme, ein Phantom, dem Wahnſinn verwandt, quält mich. Hundertmal ſuche ich es abzuſchütteln, und doch läßt es mir keine Ruhe. —

Wohlan! vielleicht iſt unter meinen Leſern ein Freund! an ihn will ich mich wenden, vielleicht gibt es mir Linderung, mein thörichtes Herz vor ihm auszuſchütten. —

Erinnerſt Du Dich noch, Unbekannter — wenig Seiten nur blättere zurück und Du findeſt die Stelle — jenes kleinen Chamäleons, das am Bagrada über meinen Weg ſchritt, und das ich mit mir zu nehmen verſäumte, obgleich es mit ſeinen lieblichen funkelnden Augen ſo ausdrucksvoll nach mir hinblickte, und mehreremal in ſeinem

Marſche anhielt, als wolle es mir etwas vertrauen, zu dem ihm keine Worte zu Gebot ſtünden?

Dieſes räthſelhafte Weſen, dies gewiß verzauberte Geſchöpf kann ich Tag und Nacht nicht mehr aus meinen Gedanken bringen, iſt es eine Fee, die in dieſer Form mich magnetiſirte, oder hat, mir unbewußt, ein Sonnenſtich mein Gehirn verletzt? — Ich weiß es nicht, aber die ſeltſamſten Phantaſieen gaukeln ſeitdem um mich her, ſchattenartiger am Tage, deutlicher bei Nacht, und in allen meinen Träumen erſcheint mein Chamäleon, oft unter den wunderbarſten Umſtänden, den bezauberndſten Formen. — In einer Nacht — ſie iſt mit Feuerzügen in mein Herz gebrannt — war es die lieblichſte der Frauen geworden. Wer konnte ſie ſehen, wer mit ihr leben, ohne ſie zu lieben! Doch ſie gehörte einem Andern, einem Freunde! — „Gehören! wahnſinniges Wort! Iſt nicht die Sclaverei von der geſammten geſitteten Welt verbannt, und ſollen nur die Eheweiber ihr unterworfen bleiben? Eine Frau gehört nur

Dem, dem ſie freiwillig ihr Herz geſchenkt, und nur ſo lange, als er es ſich zu erhalten verſteht. Das Gegentheil thut der heiligen Natur Gewalt an, und iſt grauſam.“ So ſprach ich zu mir und berauſchte mich ſorglos im ſüßeſten Gift.

Ach, wie hold blickte ihr braunes Auge auf mich, welch entzückendes Lächeln umſpielte ihren feinen Mund! Gefühl aus tiefſter Seele dringend, eines Engels Himmelsgüte, und weiblicher Schlauheit reizendſter Ausdruck, wie eine glühend irdiſche Folie durch den reinen Himmelsdemant ſchimmernd — Alles malte ſich in dieſen Blicken, und Fieberſchauer von Weh und Wolluſt durchzuckten mich unter ihrem verführeriſchen Zauber.

So glänzte, o glücklicher Traum! ein erfriſchender Frühling, voll Duft und Blüthen, um mich her — als eine ſchwarze Wolke, ein Eisſturm, der aus ihr verheerend niederſauste, ſie alle vernichtete, und tödtend ſein weißes Leichentuch über jede meiner fernern Lebensfreuden breitete!

Gräßliche Tage vergingen — Tage zwiſchen Leben und Sterben, Tage ohne Ende, wie der Hölle Qual!

Da fand ich mich wogend auf dem weiten Meere wieder, und lag im Dunkeln auf meinem Angeſicht, und badete das Kiſſen, in das ich mein Haupt verborgen, verzweiflungsvoll mit heißen bittern Thränen — und wie bewußtlos hörte ich nur fort und fort die von mir ſelbſt im troſtloſen Jammer ausgeſtoßnen Worte: „Sie gehört Dir nicht!“

O wehe dem, der ein Herz hat! und dem die Welt mit allen ihren ſtarren, felſenharten Vorurtheilen, mit allen ihren daraus erwachſenen, marternden Pflichten entgegen tritt. Er muß verderben, was er liebt, oder im eignen Schmerze untergehen!

Ich erwachte — die Augen noch naß von Thränen, als ſey durch eigne, und doch unwillkührliche, Schuld das heiß Geliebteſte, aller Seligkeiten Inbegriff, mir auf ewig geraubt! Wie ſoll das enden!

Und dann denke ich wieder: meine fixe Idee ſey ſo unvernünftig nicht. — Denn iſt nicht das Chamäleon, in hundert lieblichen Farben ſpielend, und ohne allen ſichtlichen Grund ſie in neckender Laune unter den Händen verändernd — der wahre Repräſentant, die eigentliche Quinteſſenz des ganzen weiblichen Geſchlechts, und habe ich nicht ſelbſt von dieſem Elemente einen guten Theil in mir? Liegt alſo nicht ein tiefer Sinn darin, daß die Fee grade dieſe Geſtalt angenommen?

Wäre ich nicht ſo betrübt, ich könnte leicht den Vergleich zwiſchen dem weiblichen Geſchlecht und dem Chamäleon noch viel weiter ausdehnen. Kann dieſes nicht nach allen Seiten zugleich und ſogar rückwärts ſehen, und wo wäre die Frau, die nicht im Augenblick den Eindruck ihrer Reize bemerkte, wollte er ſich auch hinter ihrem Rücken verbergen?

Und dann — was iſt das wichtigſte, das mächtigſte Glied des Chamäleons? Die Zunge. Brauche ich noch hinzuzuſetzen, wie die ſchöne

Hälfte des Menſchengeſchlechts dieſe mit noch höherer Macht zu gebrauchen verſteht. Aber auf meiner Zunge erſtirbt der Scherz!

O hätte ich Dich nur wieder, ſüßes Zauberweſen! Könnte ich Dich, wenn der kalte Winter naht, an meinem Buſen erwärmen — gewiß, Ruhe, Beſonnenheit, Glück kehrten mit Dir auch wieder in meine Seele zurück!

Thörichte, tolle Gedanken, verlaßt mich! — —

Aussergewöhnliches.

An den Herrn Hofgerichtsaſſeſſor Heinrich Seidel in M.....

Tunis, den 30. October 1835.

Ew. Wohlgeboren verzeihen, wenn ich unbekannterweiſe dieſe Depeſche an Dieſelben gelangen zu laſſen ſo frei bin. Es geſchieht im Auftrage eines Individuums, mit Namen Semilaſſo, das ich lange mit ärztlicher Hülfe unterſtützt, das aber nach einem Zuſtande, der unſrer Wiſſenſchaft viel Lehrreiches darbot, in einem Anfall von Exaltation abhanden gekommen iſt, und ein geheimnißvolles Ende genommen hat. Da der ſonderliche Mann ein beſtimmtes Vorgefühl ſeines Schickſals in ſich verſpürte, ſo bat er mich ſchon früher, das beiliegende dicke Manuſcript, als ſein Vermächtniß, an Ewr. Wohlgeboren zu ſenden, indem er, wie er ſagte, unter der Jurisdiction des Wohllöblichen Hofgerichts, bei dem Ewr. Wohlgeboren fungiren, zu ſtehen die Ehre habe. Eine andere Verlaſſenſchaft fand ſich nicht vor; denn, unter uns geſagt, der Verſchollene verſchwand ſo arm wie eine Kirchenratze, für welchen calamitöſen Zuſtand er ſchon früher entſchuldigungsweiſe anführte, daß er zu lange ſchleſiſcher Gutsbeſitzer geweſen ſey. Ueber ſeine Familie ließ er ſich nicht genau aus, doch hörte ich einmal von ihm, daß er einen verſtorbnen Bruder gehabt habe, von dem es dennoch ungewiß, ihm aber jedenfalls unbekannt ſey, ob er in Deutſchland noch lebe. Ob auch ſonſt vielleicht noch einige unſchuldige Kleine, oder andre empfindungsvolle Verwandte ſein Verſchwinden zu betrauern Urſach haben, iſt mir nicht kund worden. Er verſicherte mich dagegen ſelbſt, ein ſehr liebenswürdiger und vortrefflicher Schriftſteller geweſen zu ſeyn, deſſen Verluſt beſonders in Berlin, ein Ort, von dem er immer mit tiefer Rührung ſprach, ſchwer empfunden werden würde. Faſt befürchte ich jedoch, daß es ſchon ein Zeichen ſeines geſtörten Intellects war, als er nachher noch behauptete, der Werth des erwähnten Manuſcripts ſey hinlänglich, meine ärztlichen Bemühungen (worüber ich den billigſten Anſchlag hier gehorſamſt beifüge) überreichlich zu bezahlen. Wir wollen es hoffen! Denn bei aller Uneigennützigkeit, die, ich darf es unumwunden geſtehn, mich vor vielen meiner Collegen ſtets ausgezeichnet hat, gebietet mir doch die heilige Pflicht, außer mir auch noch für eine zahlreiche Familie zu ſorgen, und ich darf dieſer daher nichts entziehn laſſen, worauf ſie ſo begründeten Anſpruch hat.

Es bleibt mir nach dieſem Vorausgeſchickten nur noch das traurige Geſchäft übrig, Ewr. Wohlgeboren im Detail die Begebenheiten mitzutheilen, welche Herrn Semilaſſo's frühzeitiges und unerwartetes Scheiden von dieſer ſichtbaren Welt herbeiführten.

Ich muß damit anfangen, Sie zu benachrichtigen, daß ſich in unſrer Stadt ein Mann, mit Namen **Tabakio**, befindet, der ſtark in dieſe Sache verwickelt iſt. Derſelbe war früher bei einem Schnittwaarenhändler oder Tabaksfabrikanten, ich weiß nicht beſtimmt welchem von Beiden, Commis geweſen, dann temporair zur Douane übergegangen, und iſt jetzt, nachdem er Handel und Wandel mit Erfolg betrieben, zur Diplomatie avancirt. Es war natürlich, daß, auf der Stufe, welche dieſe Wiſſenſchaft erreicht hat, er ſchon nach dem erſten Studium von Puffendorf und Gagern deutlich einſah, wie von nun an ſein Koch die Hauptrolle in ſeinem Leben ſpielen müſſe. Unglücklicherweiſe hatte er aber verſäumt, zugleich mit Hugo Grotius den almanach des gourmands in succum et sanguinem zu verkehren, und glaubte daher, nach den Motiven ſeines frühern Standes, es ſey ſchon genug, wenn nur der Tiſch unter der Laſt der Speiſen breche, und man die Tafelfreuden ſo lange als möglich ausdehne. So nahm der Irregeleitete denn, mit andern Feinden des Menſchengeſchlechts die deteſtable Gewohnheit an, zweimal wöchentlich außerordentlich ſchlechte und dennoch eben ſo endloſe diners zu geben, welche bald zu den öffentlichen Calamitäten der Reſidenzſtadt Tunis gerechnet wurden. Was ihm aber dabei noch ganz eigenthümlich angehörte, war die fixe Idee, die er, Gott weiß wie, gefaßt, daß es den Gebräuchen der Diplomatie angemeſſen ſey, jene ignoblen Abfütterungen mit großer Förmlichkeit immer nur einer beſondern Perſon zu dediciren, und da er dieſe gewöhnlich mit eben ſo wenig Tact auswählte, als dem armen Mann auch in andern Dingen beiwohnte, ſo wurden in der Regel bei dergleichen Gelegenheiten mehr Leute beleidigt als ausgezeichnet.

Das Unglück wollte nun, daß unſer beklagenswerther Freund ebenfalls eine Einladung zu einem ſolchen Feſte erhielt, ohne im Geringſten zu wiſſen, was ihm bevorſtand, noch — wie wir in der That ſchon früher mehrere Beiſpiele davon gehabt haben — daß in dieſem heißen Clima eine auf keine Weiſe auszuweichende Langeweile, wenn ihre Dauer das Maaß der Billigkeit überſchreitet, und ſie mit ſchlechten Nahrungsmitteln verbunden wird, auf ſehr nervöſe Naturen tödtlich einwirken kann.

Schon ehe das erwähnte ominöſe Mittagsmahl ſeinen Anfang nahm, welches füglich „Herrn Semilaſſo's Henkersmahlzeit“ genannt werden darf, waren die Gäſte, welche außer unſerm Freund und mir, aus verſchiednen Kaufleuten und vier Conſuln mit ihren reſpectiven Damen beſtanden, genöthigt, über eine Stunde in einer friſch mit Oel angeſtrichenen Stube, die einen faſt unerträglichen Geruch verbreitete, peinlich ſitzen zu bleiben; eine ſehr üble Vorbereitung zum Eſſen! Und als endlich der Koch fertig war, ſchien ſelbſt der es meldende Lakey (wahrſcheinlich ein in Livree geſteckter ehemaliger Ladendiener) ſo ungewöhnlich darüber erfreut zu ſeyn, daß er im Vorſaal, vor unſer Aller Augen mit gleichen Füßen wie ein Polichinell in die Höhe ſprang, und dann mit triumphirender Stentorſtimme ſein: „servito“ durch die offene Thür in den Salon hereinſchrie.

Semilaſſo, bereits nicht wenig befremdet über dieſe ihm ganz neuen Sitten, ſchickte ſich indeß, als der einzige Fremde in der Geſellſchaft, pflichtſchuldigſt an, der Frau vom Hauſe den Arm zu geben, als Herr **Tabakio** herbeiſprang, und ihm verlegen ankündigte, das heutige Diné ſey für den Cónſul N. N. beſtimmt, der folglich auch Madame führen müſſe. Semilaſſo ſah ihn verwundert an. „Hier iſt der Arm meiner liebenswürdigen Nichte,“ fuhr der Diplomat eifrig fort, „heute müſſen Sie ſich ſchon damit begnügen, aber,“ ſetzte er mit huldreichem Lächeln hinzu, „Sie dürfen nicht glauben, daß dies mein letztes Diné iſt — erlauben Sie mir im Gegentheil, Ihnen anzukündigen, daß ſchon das nächſte Ihnen zu Ehren ſeyn wird, und es verſteht ſich, daß dann auch Niemand als Sie Madame Tabakio zur Tafel geleiten wird.“

„Mein Gott,“ ſagte Semilaſſo, erröthend, weil Aller Augen auf ihn blickten, und mit einer bitterſüßen Miene, der ich es ſchon anſah, daß er ſich weit weg wünſchte, „es iſt mir ganz einerlei, welche Gefährtin Sie mir beſtimmen, aber ohne Zweifel iſt hier ein Irrthum vorgefallen — denn da Sie mir eben ſelbſt ankündigten, daß Ihr Diné gar nicht für mich, ſondern für einen Andern beſtimmt iſt, ſo werde ich weder Ihre Frau, noch Ihre Nichte zu führen das Glück haben, ſondern, mit Ihrer gütigen Erlaubniß, wieder nach Hauſe gehen.“

O wäre er bei dieſem heilſamen Vorſatz geblieben, vielleicht exiſtirte er noch! Aber er ließ ſich gutmüthig durch viele kauderwälſche Entſchuldigungen unſers wunderbaren Wirths bereden, und die ihm grade gegenüberſtehende Ehehälfte desjenigen Conſuls bei der Hand ergreifend, der als Held des Tages erklärt worden war, ſchritt er, obwohl, wie ich deutlich bemerkte, voll finſtrer Ahnungen, mit dem hippokratiſchen Ausdruck eines tiefen Ueberdruſſes auf allen Zügen, langſam dem Eßſaale zu.

Nachdem man, nach dieſer lächerlichen Scene, noch eine Viertelſtunde gebraucht hatte, ehe die durch Zettel bezeichneten Plätze von allen Perſonen gefunden und eingenommen werden konnten, begann nun, ſchwül und ſchwer, wie wenn der erſtickende Wind der Wüſte weht, die lange, nervenlähmende Geduldsprobe! Stunden auf Stunden vergingen in immer troſtloſerer Monotonie, ohne daß mein leidender Freund, weder durch Schlaf ſich erholen, noch ſelbſt, von nichtsſagendem Geſchwätz bald da bald dort fortwährend unterbrochen, ſich eignen, lindernden Gedanken überlaſſen konnte. Das furchtbare Ungeheuer der Langeweile ſchien, wie ein Alp, mit ſchwarzen Fittigen ſich auf ihn niedergelaſſen zu haben, und ihn mit gräßlicher Schadenfreude langſam erdrücken zu wollen. In der immer beklemmender werdenden

Angſt glaubte er ſich einmal, obgleich unglücklicherweiſe, wie er mir nachher erzählte, ohne Hunger, aber ermuthigt durch den unſtillbaren Appetit ſeiner ſchönen Nachbarin, die den Inhalt eines beladenen Tellers nach dem andern ſchweigend beſeitigte, ebenfalls mit Eſſen zu helfen; aber ein ſchon in ſtarkes Fümet übergegangener Schinken und ein mit verdorbenem Oel aſſaiſonirter Fiſch, verleideten ſeinem zu verwöhnten Gaumen jede ähnliche Bemühung. Als er hierauf beim Weine Zuflucht ſuchte, zog ihm ein angeblicher Johannisberger den Mund ſo ſchmerzlich zuſammen, daß er von nun an, kein Rettungsmittel mehr auffindend, ſich in ſeinem ohnehin ſchon überreizten und bedenklich krankhaften Zuſtande, einer dumpfen Verzweiflung gänzlich hingab. Ich war vielleicht der Einzige in der Geſellſchaft, der als Arzt und Seelenkenner, die ganze Gefahr dieſes verhängnißvollen Augenblicks richtig würdigte, aber leider ſtand ſchleunige Hülfe nicht in meiner Macht. Endlich — denn Alles endet — ſchlug zwar mit

Einbruch der Nacht die Stunde der Erlöſung, doch für meinen unglücklichen Freund war es bereits zu ſpät! Kaum hatte er noch Kräfte genug, um an meiner Hand nach ſeiner Wohnung zu wanken, wo er ſogleich zu Bett gebracht werden mußte, und ihm in Kurzem ein hitziges Nervenfieber alles raubte, was er von Verſtand beſitzen mochte, welcher auch ſeitdem nur in höchſt unbedeutenden, homöopathiſchen Quantitäten wiederkehrte. In ſeinem Delirium hörte man nichts als abgebrochene Worte, die ſich aber alle auf ſeine traurige Kataſtrophe bezogen, als: „Schauderhafte Langeweile .... Erbarmungsloſer Tabakio .... Abominabler Schinken .... Hochverräther am Johannisberg .... Mörder der Unſchuld .... Hängenswerther Koch .... und dergleichen Unſinn, der aber hinlänglich die mir ſchon damals incurabel erſcheinende Verfaſſung der Seele des Patienten anzeigte.

Ich bemerkte im Verfolg der Krankheit, daß unſres Freundes rabenſchwarzes Haar — deſſen ſchöne Farbe ſogar in einem ihn betreffenden Zeitungsartikel, den ein hieſiger, hebräiſcher Dilettant in den Marſeiller Semaphore einrücken ließ, ausdrücklich gerühmt ward — binnen vier Wochen weiß geworden war, ein Umſtand, der bei großem Kummer nicht ſelten iſt. Beiläufig muß ich hier doch erwähnen, daß in jenem Artikel ſchon im Voraus die ſonderbare Furcht geäußert wurde: „Herr Semilaſſo, der in Europa für einen ſchlimmen Satyriker gelte, ſey wohl nur nach Tunis gekommen, um ſich über die dortige Geſellſchaft, wie früher über die engliſche Ariſtokratie, luſtig zu machen. Dennoch meinte der Dilettant, daß dieſer Fremde gar nicht ſo liberal ſeyn möge, als er glauben machen wolle, wie wenigſtens ein hier kürzlich vorgefallener Rangſtreit deſſelben zu beweiſen ſcheine.“

Als Deutſcher mußte ich bei dieſer Stelle herzlich lachen, denn mir fielen gleich unſres Kotzebue drollige Kleinſtädter ein, wo der Bürgermeiſter auch gegen Sperling ängſtlich ausruft:

„Gott! was wird der Miniſter, was die Reſidenz über Krähwinkel urtheilen, wenn man dort erfährt, wie es bei uns zugeht!“

Was aber den fälſchlich ſupponirten Rangſtreit betrifft, zu dem gar keine Möglichkeit vorhanden war, ſo haben Ew. Wohlgeboren ſchon des Breiteſten geleſen, was einem Ununterrichteten wahrſcheinlich zu dieſer Vorausſetzung Gelegenheit gegeben hat.

Doch ich kehre zu unſerm Kranken zurück. Nach einem langen Schmerzenslager, worauf zwar die phyſiſchen Functionen deſſelben wieder ihren normalen Gang annahmen, der Geiſt aber ſtets geſtört blieb, war eines Morgens Herr Semilaſſo plötzlich verſchwunden.

Man würde gar nicht wiſſen, was aus ihm geworden, wenn nicht ſpäter einige Beduinen, die in den Ruinen von Uthina wohnen, ausgeſagt hätten: daß am Abend des zweiten Tages, nach welchem wir in Tunis ſeine Abweſenheit bemerkt, ein ſehr krank und verſtört ausſehender Mann, Freitag gegen Abend, mit einer brennenden Laterne in der Hand, bei ihnen eingetreten, und ſie in gebrochenem Arabiſch gebeten, ihn nach dem Eingang eines unterirdiſchen Ganges zu führen, der ſich bis zum **Hammam-lief** (ein hoher Berg zwei Stunden von Tunis) erſtrecken ſoll; zu welchem Ende er ihnen hierauf auch noch eine Collonate gegeben. Es ſey geſchehn, wie der Unbekannte gewollt. Sobald ſie an der Oeffnung angelangt, habe dieſer ein **Um el Buja** (Chamäleon) aus dem Buſen gezogen, ihm zärtlich geliebkost, und mehrere Worte in einer unbekannten Sprache zu ihm geredet, worauf er ſogleich mit ſeiner Laterne hinabgeſprungen, und ohne Aufenthalt in dem dunklen Gange weiter geeilt ſey, während ſie außerhalb ſtehen geblieben. Bald nachher ſetzten ſie hinzu, wäre der Schein des Lichts gänzlich verſchwunden, und da habe es ihnen gedäucht, von fern ein lautes Geſpräch zu hören, in welchem ſie eine weibliche Stimme deutlich zu unterſcheiden glaubten, als plötzlich ein donnerartiges Gekrach ertönte, und ſie nicht weit davon einen Pfeiler

alten Gemäuers unter einer hochaufſteigenden Staubwolke in die Erde ſinken ſahen. Darauf zueilend . . . .
. . . .

Nachſchrift

der geheimen Titular-Geſellſchaft.

Hier findet ſich eine ſehr unangenehme Lücke in dem vorliegenden Schreiben; wahrſcheinlich beim Oeffnen der Briefe durch die (keineswegs blos tituläre) geheime Polizei dadurch veranlaßt, daß ein ungeſchickter Anfänger das Ende des Schreibens abgeriſſen und nicht wieder herzuſtellen gewußt hat. Hiernach bleibt uns nun nicht nur das eigentliche Ende unſers Herrn Collegen, ſondern ſelbſt der Name des intereſſanten Arztes verborgen, dem wir die obigen Nachrichten verdanken, und der ohne Zweifel ſchon lange vergebens auf ſein wohlverdientes Honorar wartet.

Daß indeß Herr Semilaſſo jedenfalls für das Publikum verloren iſt, und nicht, wie er zu kühn ſich anmaßte, ſeinen vorletzten, ſondern wahrſcheinlich nun ſchon ſeinen letzten Weltgang zurückgelegt hat, darf leider nicht mehr bezweifelt werden. Lebte er auch noch, ſo könnte es doch nur, entweder mit .... Geiſte, oder auf eine ſo geheimnißvolle Weiſe in unterirdiſchen Klüften, der Himmel weiß in welcher Geſellſchaft, ſeyn, daß in beiden Fällen für die Oberwelt nichts mehr von ihm zu erwarten ſteht.

Unſer Bund verliert durch dieſes traurige Ereigniß eine ſeiner geehrteſten Stützen, und zugleich einen ſeiner unermüdlichſten Mitarbeiter, der in jeder Hinſicht die ſchönſten Hoffnungen gab; denn ungeachtet ſeiner verhältnißmäßigen Jugend war er ſchon in jene erhabene Claſſe der Weiſen eingetreten, die wir in unſrer Geheimſprache: die gelbe

Loge, oder die der .... zu benennen pflegen — und welche unter gewiſſen Umſtänden zu den höchſten Poſten im Staate qualificirt. Wir dürfen uns hier nicht klarer ausſprechen, aber viele verehrte Gelbe im Vaterlande, jetzt in Amt und Würden, werden uns zu ergründen vermögen. Den Eingeweihten diene das hier beigefügte Zeichen zur fernern Nachricht und Richtſchnur:

O	V	O
W	+	W
O	V	O

Ende des fünften Theils.

Arabesken

von

Ludwig Bechstein.

8. br. 1 Thlr. 3 gr. oder 1 fl. 48 kr. rhein.

Inhalt; I. Die Elemente. — II. Aphorismen und Betrachtungen über ein Dutzend kleine Wörtlein. III. Der Traum der Nachtigall. — IV. Die Thränen. — V. Von einigen alten deutſchen Sprichwörtern. — VI. Die Engel des Lebens. VII. Philoſophie und Poeſie. — VIII. Naturſtimmen. — IX. Der Spaziergang. — X. Die Küſſe. — XI. Die Blume und das Menſchenleben. — XII. Cypreſſenkranz auf das Grab eines Freundes.

(Aus einer Rezenſion: Jenaer Lit. Zeit. 1832. Nr. 231.) In allen Schöpfungen dieſes Dichters thut ſich ein reichbegabter Geiſt kund, ein tiefes Gemüth und die Fülle einer Phantaſie, die bald in üppiger Farbenpracht ſich gefällt, bald mit geheimen und doch immer angenehmen Schauer ins düſtere Reich des Wunderbaren uns hinüberführt. Nebſt allem dieſem feſſelt ein Reichthum an neuen Ideen, eine Gewandheit der Sprache und eine Leichtigkeit der Darſtellung an ſeine Werke, und macht ihn uns ſo vertraut und lieb, als ob ſchon ein langjähriger Umgang ihn uns befreundet hätte. — Die „Arabesken“ reihen ſich dem Beſten ihres Verfaſſers an.

Stuttgart.

Hallberger'ſche Verlagshandlung.

[illegible] Werke [illegible]

[illegible] Papieren des Verſtorbenen:

[illegible] Verſtorbenen. Ein fragmentariſches [illegible] Tagebuch aus England, Wales, [illegible] Frankreich, Deutſchland und Hol[illegible] geſchrieben in den [illegible] 1826, [illegible]27, 1828 und 1829. Erſter und zweiter [illegible] dritte Auflage, dritter und vierter [illegible] zweite Auflage. 8. br. [illegible] Thlr. oder [illegible] rhein.

[illegible] welche Mehr [illegible] Werk und ihren Verfaſſer [illegible] von Geiſt und lebhafter [illegible]g bezeichnet, haben nicht nur in Deutſchland [illegible] ſich gewonnen, ihr Ruf drang durch [illegible] Welt, [illegible] nicht fehlen, [illegible]ung und Befriedigung, der Genuß und [illegible] aus dieſem Buche zu ſchöpfen ſind, [illegible] eine ausgezeichnete Stelle in der [illegible] ſichern werden.

[illegible] Frutti. 5 Bände (1r und 2r zweite [illegible]flage) 8. br. 10 Thlr. oder 17 fl. [illegible] kr. rhein.

[illegible] Talent, jedes Daſeyn, jede Er[illegible] des modernen Lebens in ihrem [illegible] erfaſſen und abzubilden, ein Humor, der [illegible] durch die feinſte [illegible] Perſiflage [illegible] der brillanteſte [illegible] n

Reminiſcenzen für Semilaſſo.

Reminiscenzen

für

Semilaſſo

von

Homogalakto.

Stuttgart 1837.
Hallberger'ſche Verlagshandlung.

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS

Honny soit qui mal y pense!

Dein „vorletzter Weltgang," theurer Semilaſſo! hat mein gemüthliches Stillleben geweckt, Dir ein ſkizzirtes Gemälde erlebter und beobachteter Momente aus meinem und Anderer Daſeyn mit treuem Pinſel zu entwerfen, welches Deine Erwartung, inſofern mehrere erhabene Charaktere die Farben dazu lieferten, mit mancher heimathlichen

Erinnerung belohnen wird. Einige andere Entwürfe philoſophiſchen und maureriſchen Inhaltes, gleichſam die Attribute der dargeſtellten Charaktergemälde bildend, werden Dir auf Deiner mühſeligen Wanderſchaft vielleicht ein willkommenes Geſchenk ſeyn.

Nimm es liebreich auf!

von

Deinem

Str. 1836. Homogalakto.

Der reinſte Genuß, der einem Schriftſteller zu Theil werden kann, iſt, wenn ſeine geiſtreichen Schilderungen ihm die Herzen zuführen. Ein Solcher ſteht gleich den Abweſenden, Fremden und Todten auf dem Zauberboden der Phantaſie, er verklärt ſich unbeſchreiblich vor uns, und nichts vermag die Farben dieſes reizenden Gemäldes zu trüben. Man lebt mit und in ihm, man umarmt, herzt und küßt ihn, wenn er aus des Herzens Tiefe in die Herzenskammern ſeiner Seelverwandten eindringt und ſie mit göttlichem Hauche erwärmt. In ſolche Temperatur haſt Du mich, theurer Semilaſſo! verſetzt, haſt alle Accorde meines Herzens erweckt, die mir, einem Halbmüden und Duodez-Semilaſſo, noch übrig geblieben ſind. Dir ſchenke ich mein ganzes Vertrauen, weil dieſelben kontemplativen Gedanken Deiner Perſönlichkeit, wie Du ſie in einem Briefe an Deinen Milchbruder ſchilderſt, theilweiſe kurz vor dem Empfange Deines „vorletzten Weltganges“ mein Senſorium gefangen hielten; nun aber, nachdem ich mir Deinen klaren, reinen Spiegel vorgehalten, der Ueberzeugung lebe, daß kein Schattenbild ſeinem Körper, kein Echo dem helltönenden Worte ähnlicher ſeyn können, wie Du und ich. Bin ich auch kein Prinz, wie Du es biſt, ſo verlebte ich doch eine prinzliche Jugend, hatte das Glück mit einem immenſen Fonds verlockender Phantaſie mir die Welt zu idealiſiren, ritt meinen Pegaſus mit verhängtem Zügel, külbütirte nicht ſelten in Aphrodite's Reich, ſtand wieder auf, wenn auch nicht ſelten mit moraliſchen Contuſionen, ritt mein Roß mit beſſerem Schluß, und fand mich am Ende in allen Lebensregionen zu Fuß am Beſten zurecht, gehe obendrein mit drei Füßen, unter denen der Krückſtock den organiſchen ſichere Bahn macht, habe, da mir ſchon ſechsundvierzig Frühlinge dufteten, den Meridian des Lebens erreicht, wobei ich augenſcheinlich ſah, wie der Himmel ſich im Mai herabſenkte und der Erde ſechsundvierzig Mal einen Kuß gab. Darum freue ich mich ſo innig, daß Schwedens Majeſtät und Volk am erſten Mai jedes Jahres, wo die Hexen auf dem Blocksberge eben ausgetobt haben, im Tempel der Natur dem Erhabenen über dem Sternenzelte ein jubelndes: O, Chef-Präſident! wie groß biſt Du! darbringen.

Seit meinem achtzehnten Jahre denke ich mit Vorliebe an Schweden, die, denke Dir! bei der Aufführung der Jungfrau von Orleans in Berlin, wo ich als Jünger des Aeskulaps auf dem anatomiſchen Theater figurirte, angefacht wurde. Dieſer reinen Jungfrau verdanke ich eine der anziehendſten Bekanntſchaften, die mir, einem Roturier, jemals geworden.

Während der Aufführung erblickte ich neben mir auf dem Parquet einen Mann in blauem Oberrock; ſein erhabenes, durch edle Züge ausgezeichnetes Antlitz, ſein gepudertes Haupt —

1809 eine ſeltene Erſcheinung — markirten dieſen Mann vor allen Andern. Bei ſo manchen herrlichen Gedanken, die uns Schiller's Jungfrau darbietet, wurde ich zu Exclamationen hingeriſſen, die die Aufmerkſamkeit dieſes Mannes auf mich hinlenkten. Er redete mich an, äußerte ſeine Freude über meine innige Rührung, die er mit einigen Caramellen belohnte. Beim Abſchiede bat er ſich auf den folgenden Tag Nachmittag 3 Uhr ein Rendezvous sous les arbres aus, das ich mit Befangenheit, die mich nicht nach ſeinem Namen und Stand fragen ließ, annahm.

Was ſollte ich hiervon denken? Seine Unterhaltung, das Enſemble ſeines Weſens verrieth den gebildeten, vornehmen Mann; nur einen Augenblick quälte mich der Gedanke eines raffinirten Sedûcteurs, aber die Luſt, das enfilirte Abenteuer weiter zu ſpinnen, beſtimmte mich, Schlag 3 Uhr an Ort und Stelle zu ſeyn. Der Fremde ging bereits auf und ab in Begleitung einer weißen Pudelin (Fripoune). „Ehe wir weiter gehen," hob ich an, „bitte ich um Ihren Stand und Namen.“

„Mein Name für Sie,“ erwiederte er, „möge Freund ſeyn, ich gehöre, wie es die Welt nennt, zu den vornehmen Leuten; kann ich Ihr Intereſſe für meine Perſon gewinnen, ſo will ich Ihnen zur Liebe alle meine Inſignien, die in der Caſſette ruhen, tragen, ich hoffe aber, daß Sie über dergleichen Kleinlichkeiten erhaben ſind. Ich lebe hier incognito, der König und der Gouverneur der Reſidenz, von L'Eſtocq, kennen mich, Sie werde ich“ — hier entſchlüpfte ihm die ſchwediſche Sprache — „Min lilla söta Vän (mein kleiner lieber Freund) nennen.“ Bei dieſem Geſpräche erreichten wir den Thiergarten, den ein damaliger Cavalleriegeneral (E. in B.) „le jardin des animaux“ nannte. Ja, noch mehr! die Frau eines Leibarztes, die da meinte, der franzöſiſchen Sprache mächtig zu ſeyn, bezeichnete den Leichdorn „Cadaver d'épine,“ und beantwortete in Paris die ihr in der Theaterloge nach ihrem Stande gemachte Frage mit: „je suis la médecine du ventre.“ Spreche doch keiner Franzöſiſch, der nicht von Jugend auf einen tüchtigen Lehrer zur Seite hatte, plappern iſt leicht, correct mit feinen Gallicismen verwebt ſprechen und ſchreiben ſehr ſchwer, und wenn auch der Franzoſe dem Deutſchen liebenswürdige Toleranz dabei zeigt, ſo denkt er doch wenigſtens von dieſer Stümperin: elle n'a vu, que le clocher de son village.

Im Thiergarten uns ergehend, fragte er nach meinen Familienverhältniſſen. Er erfuhr, daß mein Vater Arzt und meine Mutter eine derjenigen Mütter ſey, die das Diadem höherer himmliſcher Liebe an der Stirne trage, deren Glaube an ein Jenſeits alle philoſophiſche Theoreme verdunkle, und die von einem Schleiermacher gewund erkannt zu ſeyn verdiene. —

„Auch ich," begann er, „verehrte und liebte meine Mutter unausſprechlich; ihr Tod erſchütterte mich tief. In Finland (damals unter ſchwediſchem Scepter) ruht die gute, treue Mutter; ihr Grab iſt mit einem, nach der Idee der Angelika Kaufmann, die ich in Italien kennen lernte, aus karariſchem Marmor gearbeiteten Monumente geſchmückt.“

Bei dieſer Gelegenheit erinnere ich Dich, mein Semilaſſo! an das Schickſal dieſer Angelika Kaufmann, die, als ſich ihre Kunſtfertigkeit zu Mailand, Florenz, Rom und Neapel zur Meiſterſchaft erhoben, das Glück hatte, in London die königliche Familie zu malen. Dieſer Umſtand gründete ihren Ruf. Hier ward ſie zum Mitgliede der königlichen Akademie der Künſte aufgenommen. Hier ging ſie auch ihre erſte unglückliche Ehe ein. Während ihres Aufenthalts in London bewarb ſich ein engliſcher Künſtler um ihre Hand, erhielt aber eine abſchlägige Antwort. Dadurch erbittert, ſann er auf Rache. Ein ſchöner, aber aus der Hefe des Volks gewählter Menſch ward in den Stand geſetzt, in Angelika's Hauſe erſcheinen und ſich um ihre Liebe bewerben zu können. Dieſe ließ ſich täuſchen, reichte dem Abenteurer ihre Hand, und der verſchmähte Künſtler entdeckte den ihr geſpielten Betrug. Angelika ward nun zwar geſchieden, mußte jedoch ihrem Manne, der aber bald darauf ſtarb, eine jährliche Penſion geben. Nach ihrer Rückkehr nach Rom (1782) verheirathete ſie ſich zum zweitenmal mit einem venetianiſchen Maler Zuchi, welche Verbindung glücklicher ausfiel. Aber auch dieſer ſtarb lange vor ihr, und Angelika lebte ſeitdem einzig der Kunſt und ihren Freunden bis zu ihrem Tode 1807. Ihrem Leichenzuge folgten alle ausgezeichnete Männer Roms, und ihre Büſte ward im Pantheon aufgeſtellt.

Ich hatte Grund, meinem Fremden die Hand bei dem Andenken an unſere frommen Mütter zu drücken. Die Schilderung der trefflichen, poſttäglich von meiner Mutter eingehenden Briefe, erweckten ihm den Wunſch zur Mittheilung, und er ſtiftete ſich ein Andenken in dem Herzen dieſer frommen Frau durch Ueberſendung der Morgen- und Abendgebete von Witſchel, die eben damals erſchienen waren.

Wochen gingen hin, ehe ich nur an Wahrſcheinlichkeit grenzende Muthmaßungen über dieſes Mannes Rang und Stand hegen konnte. Wir trafen uns zu beſtimmter Zeit sous les arbres, beſuchten nicht ſelten die Hedwigskirche, er liebte gleich mir den katholiſchen Ritus, hier ſah ich zuerſt les enfans de choeur, und das Räucherpulver, wovon Kieſewetter in der Pſychologie einmal epiſodiſch bemerkte, daß es bei ihm die Seele exaltire, erregte meine olfactoriſchen Nerven ſehr angenehm. Gerade weil wir ſo überſchwenglich materiell organiſirt ſind, daß man darüber mit dem Himmel zürnen möchte, thun Räucherſpecies auch das Ihrige zur behaglichen Seelenſtimmung. Gibt es doch Frauen, deren natürliche balſamiſche Atmoſphäre oder Efflüence ein gekröntes Haupt vor langer, langer Zeit entzückt und entrainirt hat. —

Abends ſahen wir uns im Theater, wo Iffland (als Lear, L'Avare ꝛc.) die Bethmann, die Eunike, Unzelmann, Beſchort, Gern, Mattauſch, die Mebus, die Elite bildeten. Nicht ſelten verließ ich die

Loge bald nach dem Erſcheinen. Mich trieb es fort zu meinem weiblichen Idol, deſſen Reinheit eines Prinzen Gunſt und Dunſt, doch für ihn vergeblich, angefacht hatte. Selige Bilder umgaukeln mich noch aus dieſer Zeit meiner erſten und reinſten Liebe. Dieſes platoniſche Bündniß führte mich zum Portraitmaler W.... in der franzöſiſchen Straße, der eben bei einem beinahe vollendeten en miniature Gemälde beſchäftiget war. Ein purpurner Hermelinmantel, Ketten und Orden gaben dem Antlitz, das meinem Fremden vollkommen glich, einen reizenden Nimbus. „Wer iſt, ich beſchwöre ſie, dieſer vornehme Mann?“ „Wer er iſt, weiß ich auch nicht, vermuthe nur, daß er hohe Würden in Schweden bekleidet, hier lebt er unter dem Pſeudonamen: Baron von Tempelkreuz, und dieſes Portrait iſt für den König von Schweden beſtimmt.“ Dieſe Aufklärung war zu meinen ferneren Recherchen genügend. Einen Seraphinenritter, bei deſſen Tode alle Glocken Stockholms trauern, bezeichnete dieſes Bild.

Mit Ungeduld erwartete ich unſer Rendezvous sous les arbres. Dieſer Fremde, frappirt über den über ihn gelüſteten Schleier, und den Wunſch errathend, daß ich Schwedens prächtigen, mit vier Engelsköpfen geſchmückten Seraphinenorden ſchauen möchte, legte ſein mich drückendes Incognito mehr und mehr ab. Er brachte mir auf einem Spaziergange kindlich lieb dieſe Inſignie. Ich küßte die vier Engel als Schutz und Hort dieſes engelreinen Herzens. — „Wende dich,“ ſprach er, „von der Arzneikunde, es ſteht geſchrieben: Laſſet die Todten ruhen. Mir gefallen deine Beſuche auf dem anatomiſchen Theater nicht, geh', ich bitte dich, in öſterreichiſche Dienſte, ich fördere dein militairiſches Glück durch den Grafen C.......o in Wien.“

Hätte ich daran beſſer gethan? Oder ſteht der Arzt nicht eben ſo erhaben wie ein Feldmarſchall da, wenn er folgende Parole im Gedächtniſſe bewahrt?

Dem Arzte ſey der Kranke ein ihm anvertrautes, ein heiliges über alle Rückſichten gehendes

Gut. Wenn er an das Krankenbett tritt, ruhe der Ernſt auf ſeiner Stirn, die Humanität auf ſeinen Lippen, in ſeinen Augen wohne die Liebe, die Würde begleite ſeine Rede. Sein Herz ſey nüchtern, ſein Geiſt ſey zu Haus. Kann er kein rettender Genius mehr ſeyn, ſo höre er doch nie auf, ein liebevoller zu ſeyn. Kann er das Leiden nicht heben, ſo ſuche er es zu lindern, kann er es nicht mehr phyſiſch, ſo kann er es immer noch moraliſch. Er iſt der Stern für den Kranken: auf ihn iſt das ſterbende, wie das hoffende Auge gerichtet; an ſeinen Tönen hängt das bange Ohr; ſeine Gebärde iſt der Telegraph für den ſpähenden Blick der Leidenden. Wenn das Herz des Kranken brechen will, wenn die ringende Pſyche ſich vom Körper trennt, verſüße er ihr die letzte Stunde, in der ſie das Irdiſche verläßt. Sterben iſt leicht, das Vorgefühl iſt ſchwer. Wer ſcheidet gern vom Alten, vom Liebgewonnenen, vom Gewohnten?

Dieſes Mannes Unterhaltungen erſtreckten ſich auch auf die Freimaurerei, worin er hohe Grade zu bekleiden ſchien.*) Nach abſolvirten Studien ſollte auch ich, ſo war ſein Wunſch, dieſes Licht ſchauen. Ich habe redlich Wort gehalten und es ſpricht, mein Semilaſſo! ein ci-devant Redner einer gerechten und vollkommenen St. Johannis-Loge zu Dir. Zwar bin ich jetzt paſſives Mitglied dieſes Bundes, gebe Dir aber die Gründe an, die mich zum Decken beſtimmten.

Das Decken, ſo zweideutig es auch im erſten Augenblick den meiſten Brüdern erſcheinen mag, kann doch vielſeitig in Schutz genommen und vertheidiget werden. Von den gewöhnlichen Beweggründen zum Decken, als: weite Entfernung vom Logenorte, beſchränkte Vermögensumſtände, Feindſchaft mit einem Bruder, Beruf, bevorſtehende Excluſion ꝛc., iſt hier nicht die Rede; vielmehr glaube ich aus der Lage, worin eine Loge ſich befindet, und aus individuellen Anſichten über die Maurerei Beweggründe zum Decken hernehmen zu können, gegen welche der Unbefangene nicht ſtreiten kann. Iſt die Loge in einem ſehr kleinen Orte, ſo iſt ſie, der Erfahrung nach, ſtets in Gefahr, aus Mangel an Mitgliedern ihre Arbeiten ſchließen zu müſſen, und nicht ſelten iſt die äußere Lage des Vereins in einem kleinen Orte ſo beſchränkt, daß man nicht erwarten kann, die Geſellſchaft werde die Würde einer Loge behaupten können, daß man fürchten muß, ſie werde in der Beſchränkung ökonomiſcher Verhältniſſe zu viele Verſuchungen zur Aufnahme unwürdiger Mitglieder finden. Die Brüder N. N. fanden gewiß in ihrem Herzen keine Aufforderung Mitglieder eines Bundes zu werden, der nur der Tugend angehört, und wie viele ließen ſich, wohl nur aus weltlichen Rückſichten einweihen! —

---

*) Ohne Zweifel war er Mitglied des Illuminatenordens, der im J. 1776 von Adam Weishaupt, damaligem Profeſſor des canoniſchen Rechts zu Ingolſtadt, geſtiftet wurde.

Deckt nun unter ſolchen Umſtänden ein ächter Maurer, ſo hört er dennoch nicht auf, Freimaurer zu ſeyn, ſo wenig ein guter Chriſt durch Nichtbeſuch der Kirche es zu ſeyn aufhört. Wer von den beſſern Brüdern deckte, behält doch gewiß das Andenken an ſeine Aufnahme, vergegenwärtiget ſich alle Umſtände, die ſein Herz tief ergriffen, bleibt der Maurerei ſtets eingedenk, und übt ihre Lehren im Leben aus, wozu es keinem an Gelegenheit fehlt.

Auch iſt es gewiß: daß der vieljährige Beſuch einer Loge auf unſere Moralität keinen weſentlichen Einfluß äußert. Es werden Receptionen veranſtaltet, Inſtructionslogen gehalten, die der Meiſter hinreichend kennt, den Hieroglyphen hat er nach dem Grade ſeiner intellectuellen Ausbildung Deutung gegeben, und der Beitrag für die Armen ſchließt die Loge. Zwiſchendurch eine Rede, die für den wahren Maurer, wenn nicht überflüſſig, doch nicht weſentlich iſt, und für den unwürdigen Bruder wohl ebenſo.

Das Logenweſen iſt und bleibt alſo für die activen Mitglieder die Hauptſache, Beobachtung der Form raubt die meiſte Zeit, und die Freimaurerei ſelbſt kann doch nur im eigentlichen Leben ausgeübt werden. Wer alſo als redlicher und denkender Maurer nach mehreren Jahren ſeiner Aufnahme deckt, erleidet keinen weſentlichen Verluſt durch den Nichtbeſuch der Loge. Gerade wie wenn jeder auf der Akademie zeitlebens bleiben wollte, an einem Orte, wo er die Mittel zur geiſtigen Ausbildung empfing, da er doch nur der Ort des Sammelns ſeyn ſoll, ſo wie die Loge der Ort des Sammelns moraliſcher Eigenſchaften.

Außerdem glaube ich begehen die meiſten Logen den großen Fehler, daß jeder nur nach d[illegible] für die Loge übernommenen Arbeiten befördert wird und zu der höchſten Würde gelangt, da es doch rückſichtlich des rein Maureriſchen mit manchen in den Logen doch graduirten Brüdern traurig ausſehn dürfte. Jeder Bruder ſollte daher länger und ſchärfer geprüft werden, ſeine Handlungen ſollten ihm den Stempel der Würde oder Unwürde geben, dann ſtände es beſſer um ſo viele Logen, die ſchon jetzt manchem Exoteriker in dieſer Rückſicht anſtößig erſcheinen müſſen.

Mancher Bruder hat aus dieſen Motiven gedeckt, und ſchloß ſich darauf deſto inniger der Kirche an, die für alle Klaſſen von Menſchen, für den Aufgeklärteſten, wie für den Unwiſſendſten beſtimmt und geeignet iſt; ſie ſoll ſie alle beſſern und für das Heilige und Gute erwärmen, alle tröſten und ſelig machen, wozu ihr, wie der Maurerei, Mittel zu Gebote ſtehen, die das Gemüth tief ergreifen. Die Orgel, die Königin der Inſtrumente, begleitet die Kehle des guten und böſen Menſchen, und Confirmation, Communion ſind Einweihungen, die einen unauslöſchbaren Eindruck, wie die maureriſche Reception, zurücklaſſen. Beide: Kirche und Maurerei ſtreben nach einem Ziele, nach Veredlung des Menſchen. Die Kirche ſtellt ein Muſter wahrer Seelengröße in unſerm Heiland auf, die Maurerei in Johannes dem Täufer. — Wenn nun hieraus hervorgeht, daß die Maurerei gleiche Dogmen und gleiche

Zwecke mit der Kirche theile; ſo wird der Maurerei der Platz angewieſen, der ihr gebührt, ſie iſt nämlich als ein zweites Mittel zur Veredlung des Menſchen anzuſehen, bei dem die Kirche nicht hinreichte ihn zu befriedigen oder zu beſſern. —

Wenn aber Männer, die aus reinem Herzensdrange und der Ueberzeugung: daß die Maurerei nur edle Zwecke in ſich ſchließe, zur Aufnahme gelangten, ſich nach und nach das Geſtändniß machen mußten, daß der Zweck der Maurerei dem der Kirche gleichkomme, und nur die Wahl der Mittel zur Erreichung dieſes Zwecks das Unterſcheidende zwiſchen beiden ſey, der maureriſche Verein aber eine große Anzahl Mitglieder zähle, die ein unreines Intereſſe zu dieſem Bunde führte; ſo unterliegt es auch keinem Zweifel, daß dadurch die Kirche weit bedeutungsvoller hervortritt, deren Pforten jedem geöffnet ſind, die die Mehrzahl der Menſchen in reiner Abſicht betritt, und der die ganze civiliſirte Menſchheit angehört, und hier liegt die Frage nicht weit: würde das menſchliche Geſchlecht ohne Freimaurerei daſſelbe ſeyn und bleiben, oder ließe ſich der Fall denken, daß die Freimaurerei die Kirche überflüſſig zu machen im Stande wäre? Im erſten Fall würden alle Maurer ausſchließlich der Kirche angehören, und da letztere, wie die Maurerei, Menſchenveredlung zu ihrem Ziele hat, ſo würde durch die Kirche der Zweck der Maurerei erreicht ſeyn. Im zweiten Fall würde durch die Maurerei die Kirche erſetzt werden, nur mit dem Unterſchiede: daß die Maurerei das Geheimnißvolle ablegen müßte, und ſie ſich nur als Kirche geſtalten könnte. — Eine abſolute Nothwendigkeit der Exiſtenz der Kirche ſcheint hieraus hervorzugehen, nicht aber die der Maurerei, und wenn letztere auf dem ganzen Erdkreiſe verboten und ihre Tempel geſchloſſen würden: ſo würde die Menſchheit durch die Kirche allein denſelben Grad von Humanität ſich verſchaffen können, wovon ſo Viele glauben, daß er nur durch die Maurerei zu erreichen ſey, und ſich dabei vorzüglich auf die Mittel berufen, deren ſich die Maurerei zu dieſem Endzweck bedient.

Die Maurerei nimmt allerdings das Gefühl und die Einbildungskraft ganz beſonders in Anſpruch, dieß thut aber die Kirche ebenfalls, wenn ſich ihre Mittel auch nicht ſo ſinnlich, wie bei der Maurerei ausſprechen, und beide: Kirche und Maurerei ſind in dieſer Rückſicht nicht ſo abweichend, wie es viele wähnen; freilich iſt beim lutheriſchen Gottesdienſt wenig für die Phantaſie geſorgt, indeß wirkt er auch durch den Verſtand auf das Gemüth zurück, und wie mechaniſch der die Phantaſie ſo lebhaft aufregende katholiſche Gottesdienſt von den Glaubensgenoſſen begangen wird, lehrt die Erfahrung.

Wir dürfen alſo die Mittel, die ſich die Maurerei zur Erlangung ihres Zwecks bedient, nicht ſo hoch anſchlagen, als es gewöhnlich geſchieht, vielmehr läßt die Wahl der Mittel noch vieles zu wünſchen übrig. Die geheimnißvolle Hülle, die Puppe, lege die Maurerei ab, damit die Pſyche von jedem erkannt und bewundert werde; jedem, dem Guten, wie dem Böſen, ſey der Zutritt ohne Schwierigkeit geſtattet, dann werden Kirche und Maurerei Hand in Hand ſich raſcher und vollkommener dem Ideale nähern, und gleiche Würde behaupten.

Nach dieſer mir nothwendig erſchienenen Epiſode komme ich auf meinen Seraphinenritter zurück. An meinem Wiegenfeſte brachte mir ſein Kammerdiener eine prachtvoll gebundene Bibel. Auf unſerer Promenade erzählte der Fremde: wie er einſt einem Herzoge von Orleans, als dieſer ihn in Paris auf der Stube die Bibel leſend angetroffen und darüber gelächelt, zur Antwort gegeben habe: „Dieſes Buch iſt mein Wegweiſer durchs Leben.“ Kurz vor meinem Abgange von Berlin ſahen wir die Darſtellung der Braut von Meſſina. In der Scene, wo der Sarkophag ſich mit aller Pracht und Glanz präſentirt und die Macht des Chorals alle Nerven ſpannt, flüſterte der Fremde leiſe: „auch ich bin fertig auf dieſer Welt“ und eine Thräne netzte ſein Auge. Dann fuhr er fort: „du haſt[*]), ich kann's nicht länger zurückhalten, was ich bisher, um deiner Eitelkeit nicht zu ſchmeicheln, auszuſprechen vermied, die größte Aehnlichkeit mit Schwedens großem Könige Guſtav Adolph, erzeige mir die Liebe und laß dich malen, aber im ſtrengſten Profil; König Karl XIII., mein Freund, ſoll dieſe frappante Aehnlichkeit kennen lernen.“[**]) — Sein Wunſch wurde erfüllt.

Die Tage der Trennung rückten näher, und noch immer kannte ich nicht dieſes Mannes Namen und Stand. Mancherlei erfuhr ich über Guſtav IV. antigalliſche Geſinnungen, wie in dieſer Beziehung eine Inconſequenz die andere verdrängt, und dieſes Mannes ungnädig aufgenommene Vorſtellungen den Impuls zu ſeiner Entfernung von Stockholm gegeben hatten.

---

[*]) Ich trug damals einen akademiſchen Schnurrbart.

[**]) Meines Fremden Lieblingsſtudium war Lavater's Phyſiognomik.

Endlich im Theater, denn wir haben uns niemals auf der Stube geſprochen, vielleicht aus Fürſorge zur Bewahrung des Incognito — ſchlug die Abſchiedsſtunde. Er händigte mir ſein Portrait ein, nach einer Marmorbüſte kopirt, unübertrefflich an Gediegenheit des Ausdrucks ſeines frommen Profils. Unter dem Bilde prangt: à l'amitié. Nebſtdem empfing ich ein Blatt Papier, worauf:

Gustav Adolph Baron de Reuterholm, un des Seigneurs de Suède, Grand-Chambellan, Président, Chevalier et Commandeur de tous les Ordres du Roi.

Hier haſt Du, mein Semilaſſo! die Skizze über einen ausgezeichneten Mann, der mit glühender Anhänglichkeit an Schwedens großartiges Volk, den Franzoſen aber abhold, mir einſt die denkwürdigen Worte über die Gallier ſchrieb:

. . . . . „Il semble malheuresement, qu'ils sont encore bien loin de leur terme; — doch wir wollen trauen auf den höchſten Gott und uns nicht fürchten vor der Macht der Menſchen! (Schiller).“

Er ſtarb **zu** Schleswig **in** den Armen des Landgrafen Carl zu Heſſen, Gouverneurs von Schleswig, am **27.** December **1813.**

Große Reſidenzen bieten intereſſante Bekanntſchaften dar. Wie erging's nicht der H.....l, die vom Wolfart'ſchen Baquet in den Entreſol **Deines** erlauchten fürſtlichen **Hauſes**, wo **Du als Beau-fils accreditirt biſt, avancirte**; die Geſellſchaftsdame auf Reiſen und Congreſſen (Aachen, Karlsbad) repräſentirte; den Fürſten H. auf der **Reiſe von Doberan nach** den däniſchen Inſeln **begleitete, von wo, denke Dir!** mein **Beau-père**, ein ergrauter Marinechef, der ſchon in der Schlacht bei Svenskſund am **9.** Juli **1790** Lorbeeren gegen die Ruſſen, die **53** Schiffe verloren, errang, die **hohen** Reiſenden auf tückiſchem Elemente **nach Str.....d** geleitete, wofür ihm der Fürſt eine mit ſeiner Namenschiffre gezierte Tabatiere verlich, woraus ich nicht ſelten eine Priſe empfange. Du ſtaunſt gewiß über den Rapport, in welchem ich mit Dir ſtehe. Zuverſichtlich iſt Dir erinnerlich, in welchem Anſehen ci-devant Profeſſor W....t zu Berlin als hoher Prieſter des animaliſchen Magnetismus ſtand. Ich ſelbſt war Zeuge ſeiner magnetiſchen Manipulationen, und dieſe H.....l, ſpätere Frau v. K....y, verdankte ihrer Clairvoyance am Baquet die Bekanntſchaft der Miniſterin v. H.....dt, wodurch ſie zugleich Grande-Entree in dem fürſtlichen Hotel am Doenhofsplatze erhielt. In ihrer Heimath würde ſie une personne obscure geblieben ſeyn, obgleich ſie ihrer Mutter, einer gebornen Coſté, einen ſo hohen Grad weiblicher Erziehung und Bildung verdankte, der wohl zur Förderung ihres Glücks geeignet war. Bei einem diplomatiſchen Diné in Deines Beau-père Hotel hat ſie zum Erſtaunen Aller mit dem engliſchen, italieniſchen und franzöſiſchen Geſandten in ihren Sprachen converſirt, ja mit dem Fürſten Blücher, als gebornen Roſtocker, deſſen Gemahlin, eine geborne v. Colomb *), mich über der Taufe gehalten, plattdeutſch geſprochen, das ſie als geborne Mecklenburgerin correct genug ſprach.

Sie war dem Fürſten H........g unentbehrlich geworden. Ein heller Verſtand, Beleſenheit und Sprachkenntniß erhoben ſie über Viele ihres Geſchlechts. Die feinere Weiblichkeit war in Folge früher drückender Verhältniſſe geknickt; ihr Antlitz hatte, bis auf die ſchönſten, gleich Aehren prangenden Augenbrauen, nichts Anziehendes, vielmehr drückte es einen leidenden ſomatiſchen Zuſtand aus. Sie war nach W.....t's Verſicherung die ſenſibelſte aller ſeiner um das Baquet verſammelten Kranken; ſie gelangte in die höchſten Grade der Clairvoyance; ja, als der Fürſt von Doberan aus die Reiſe nach den däniſchen Inſeln feſtgeſtellt hatte, hat ſie in einem Paroxismus von Clairvoyance Sturm verkündet, der auch wirklich des Fürſten Abreiſe

---

*) Die v. Colombs wollen von Columbus abſtammen und führen ein Steuerruder in ihrem Wappen.

um einige Tage verhinderte. Dieſe merkwürdige Clairvoyante, am Aachner Congreß von der diplomatiſchen Hand des Herzogs von Richelieu geführt, war meine Jugendgeſpielin, ſie und ich blieſen die Flöte, die damals beliebten Pleyel'ſchen Compoſitionen ſpielten wir mit trefflicher Embouchüre. Ihr Vater war ein Uhrmacher, ihre Mutter, die ich ſchon oben angedeutet, ſtand einem Erziehungsinſtitute ſo ſegensreich vor, daß ſie in ihrem hohen Alter vom Großherzoge Georg mit einer Penſion beglückt wurde. Jahre vergingen, ehe ich dieſe hochgraduirte Tochter in der Heimath wieder ſah. Endlich erſchien ſie mit fürſtlicher Equipage und Dienerſchaft. Ihr zerrüttetes Nervenſyſtem, dazu ein Fehltritt beim Einſteigen in den Wagen, zog ihr ein langdauerndes Siechthum zu. Gewöhnt an animaliſch-magnetiſche Behandlung, verlangte ſie gleiche von mir. Hier war es, wo ich außerordentliche Erſcheinungen, Clairvoyancen und Ekſtaſen beobachtete, die zu ſchildern mir beſonders deshalb nicht in den Sinn kommt, weil Profeſſor W.....t das Vertrauen zum animaliſchen Magnetismus auf ganze Generationen hinaus, durch eine libidinöſe, entſetzlich materielle Selbſtverſchuldung, zu Grabe getragen hat. Ohne Zweifel iſt Dir, mein Semilaſſo! das Nähere darüber nicht entgangen; darum erſpare mir weitere ſpecielle Mittheilung, die ich Dir, auf Deinen Wunſch, nur in einer aparten Correſpondenz geben würde. Damit Dir aber der Aeskulap über das intereſſante Thema des Magnetismus, wobei, wie Du weißt, ein natürlicher, ein animaliſch-magnetiſcher und ein mineraliſcher unterſchieden wird, nicht allzuleichtfertig hinweghüpfe, und Dich dieſes Thema ſchon der Seherin von Prevorſt wegen, worüber Du ein geiſtreiches Urtheil gefällt *), intereſſiren wird, ſo will ich, aus Dir weiter unten gegebenen Gründen, bei dem natürlichen Magnetismus ſtehen bleiben, und verſuchen, durch die Mittheilung einiger Ideen über die Entſtehung und Beſchaffenheit des natürlichen

---

*) Tutti Frutti 5. Band.

Somnambulismus, nicht etwa unſer künftiges Daſeyn zu beweiſen, indem dieſer Gegenſtand über die Grenzen menſchlicher Erkenntniß hinausliegt, und alle deshalb angeſtellten Unterſuchungen, Darſtellungen und Contemplationen mehr oder weniger an der petitio principii und dem saltus in concludendo kränkeln; — vielmehr ſoll das Wunderbare folgender Thatſachen, wie wir ſelbige bei dem Nachtwandler und dem Erblindeten kennen lernen, uns eine Ahnung mehr über unſere höhere Beſtimmung einflößen.

Vor Jahren kehrte ich mein Thema um, und ſtellte die Materie dem geiſtigen Principe voran, und ſuchte daraus die Endſchaft des Menſchen an Leib und Seele mit dem Untergange dieſes irdiſchen Lebens herzuleiten. Auch würde ich keinen Anſtand nehmen, dieſes atheiſtiſche Fragment dem vorliegenden Verſuche voranzuſchicken, dürfte ich mit Zuverſicht vorausſetzen, daß von allen Gönnern dieſer Zeilen der theoretiſche von dem praktiſchen Atheiſten gehörig unterſchieden würde: denn zu letzterem möchte ich für keinen Preis von irgend Jemand gezählt werden.

Ich beſchränke mich, ich wiederhole es, mit Andeutungen über den natürlichen Somnambulismus, indem die Aufzählung der ans Fabelhafte grenzenden Krankheitsgeſchichten des natürlichen Somnambulismus und beſonders des magnetiſchen Schlafwachens, wenn auch nicht gerade eine inſipide Unterhaltung, doch ein Clair-obscur darbieten würde, worin man ſich zurecht zu finden kaum im Stande ſeyn möchte. Ueberdieß hat ſich der Arzt ſehr zu hüten, daß er ſich nicht in ſeinen Beobachtungen vom Weibe täuſchen laſſe. Merkt daſſelbe nur im geringſten, was er ſucht, kann es dieß nur ahnen, und es erräth ſehr ſchlau, ſo iſt ſeine Sache verloren. Wigand in Hamburg ließ ſich lange von einem jungen Mädchen, das noch faſt ein Kind war, täuſchen, indem es die ihm vorgelegten Metalle errieth, und eigentlich harmlos mit ihm ſpielte, bis Pfaff die Täuſchung entdeckte. Rudolphi erzählt den Fall, daß ein

Mädchen bei Verſuchen mit Pendelſchwingungen den Augen des Phyſikers abſah, was er ſuchte, und richtig in ſeinem Sinn das Pendel ſchwingen ließ. Ich ſelbſt habe Täuſchungen beim Magnetiſiren, bei Krämpfen ꝛc. beigewohnt und den Betrug in der vielfachſten Geſtalt geſehen. Selbſt in der Krankheit will das Weib bemerkt und intereſſant ſeyn, und das führt zu allem Möglichen. Es iſt auch daher begreiflich, wie ſonſt verſtändige Männer die wunderbarſten Geſchichten von magnetiſirten Weibern ganz treuherzig erzählen, denn ſie ahnen nicht, wie ihre Leichtgläubigkeit gemißbraucht ward. Mulieri et ne mortuæ quidem credendum est, ſagte Stoll in ſeiner ratio medendi, und in allem was Nervenkrankheit, Magnetismus u. ſ. w. heißt, hat er völlig Recht.

Der natürliche Somnambulismus (Schlafwandeln, oder das gewöhnliche Nachtwandeln, Noctambulatio) von den Griechen ὑπνοβατέσις genannt, bietet nicht allein wunderbare Erſcheinungen, ſondern in ihm ſtellt ſich auch der lebende Menſch in einer durchaus andern Lage gegen die Außenwelt dar. Das ſonderbarſte Phänomen dieſes Zuſtandes iſt die Verſchloſſenheit der Augen, während welcher gleichwohl die Nachtwandler eben ſo handeln, als ob ſie den freien Gebrauch des Geſichts hätten. Die früheren Erklärungsarten, daß die Einbildungskraft die Augen vertrete, und daß der Nachtwandler eigentlich nur ein tief Träumender ſey, oder daß das Schlafwandeln als ein Mittelzuſtand zwiſchen Wachen und Traum betrachtet werden müſſe, worinnen der Menſch nicht wie im Schlafe ganz das von äußern Gegenſtänden erregte Gefühl verloren habe, ſondern noch immer einige Vorſtellungen von den ihn umgebenden Gegenſtänden behalte, und eine Menge Vorſtellungen durch ſeine Sinne fortdauernd bekomme und darnach ſich richte, wobei indeſſen auch die Einbildungskraft beträchtlich einwirke — können nicht befriedigen. Nachtwandler ſind immer ſchwerer als natürlich Schlafende zu erwecken, auch erinnern ſie ſich der Handlungen während des Schlafwandelns nicht leicht; es iſt daher der Schlafwandel vielmehr ein tieferer Schlaf als ein Halbſchlaf. Die Haupterforderniſſe des natürlichen Schlafs, daß die Sinne feiern, und gegen äußere Reize unempfindlich ſind, die Seele alſo durch ſie nichts percipirt, finden folglich auch bei ihm ſtatt. Die Augen der Nachtwandler ſind aber entweder geſchloſſen oder offen; im letzten Fall jedoch ſo unempfindlich, wie bei dem ſchwarzen Staar. Unter mehrern Beobachtungen verdient die von einem Manne vorzüglich Bemerkung, der im Schlaf oft weite Reiſen zu Fuße und zu Pferde machte, und im Dunkeln ebenſo wie am Tage dreiſt überall herumging, und ſich allenthalben wie ein Wachender benahm, deſſen Haut-, Geruchs- und Gehörorgan aber eben ſo unempfindlich, wie ſeine ſo feſt verſchloſſene Augen waren, daß man die Augenlieder nicht von einander zu ziehen vermochte. Dem bekannten Nachtwandler von Vicenza konnte man ein Licht ſo nahe vor die Augen halten, daß die Augenbrauen davon verſengt wurden, ohne daß er eine Empfindung äußerte. Dieſer Nachtwandler, Namens Nigretti, verrichtete alle ſeine Obliegenheiten eines Bedienten und bereits in jeder Nacht; bei ihm waren ſeine Handlungen Copieen der Tagesarbeit; nur war Geſchmack, Gehör, Geruch und Gefühl nicht in ſeiner Gewalt. Er trank Waſſer für Wein, das ſtärkſte Geräuſch, der Kitzel einer Feder an ſeiner Naſe und das Licht vor ſeinen Augen machte keinen Eindruck.

Bei Nachtwandlern mit offen ſtehenden Augen fanden glaubwürdige Beobachter die Pupille ſehr dilatirt und gegen das Licht nicht eher empfindlich als bis man die Perſonen weckte.

Bei unſerer gänzlichen Unkunde der Veränderungen, welche in den Sinn- und Seelen, organen durch die Einwirkung äußerer Gegenſtände geſchehen, bei der Unbegreiflichkeit des Zuſammenhangs zwiſchen Materie und Geiſt, und der Unauflösbarkeit des Räthſels, wie aus den Veränderungen, die unſre Organe bei den ſinnlichen

Eindrücken erleiden, Vorſtellungen entſtehn, und gegenſeitig das die ſinnlichen Empfindungen aufnehmende Weſen ſich zu den Operationen der Sinneswerkzeuge wiederum activ zu verhalten, ſo z. B. die ſinnlichen Vorſtellungen zu beurtheilen, modeln, Aſſociation der Ideen zu bewirken vermöge, — darf man es doch in der That ſo befremdend nicht finden, anzunehmen, daß das in uns wohnende ſich ſelbſt bewußtſeyende Weſen auch noch auf eine andere Weiſe, ohne Hülfe der ſinnlichen Organe, zu ähnlichen ſinnlichen Vorſtellungen, als durch dieſe hervorgebracht werden, werde gelangen können. Dies wird denn auch durch Erfahrung an Nachtwandlern beſtätigt, und der Glaube an die Wahrheit dieſer Erfahrungen durch Thatſachen anderer Art erhöht, wo beim gänzlichen Mangel oder bei einer ganz andern Zahl und Beſchaffenheit des einen oder des andern Sinnorgans die nämlichen Empfindungen erregt zu werden ſcheinen, wie im Menſchen durch jene Organe; beſonders in den Fällen, wo nach völliger

Deſtruction des Auges noch Vorſtellungen, wie ſie ſonſt nur durch dieſes Organ erlangt werden, entſtehen. Gewiſſe Erſcheinungen in der Thierwelt ſind von dieſer Art, z. B. die feine Empfindlichkeit der von Augen entblößten Polypen gegen das Licht, ferner die von Spallanzani und Andern erwieſene Fortdauer der Sehkraft der Fledermäuſe nach völlig zerſtörtem Geſichtsorgane.

Sollte ſich ein ähnliches Vermögen nicht auch bei andern Thieren, und dem edelſten derſelben, dem Menſchen, finden; und ſollten ſich unter ähnlichen Umſtänden vorher ſchlummernde Kräfte entwickeln? Es zeigt uns die Natur an unheilbaren völlig Blinden Erſcheinungen, die der Annahme günſtig ſind, daß auch der Menſch unter gewiſſen Umſtänden, ungeachtet des Verluſtes der Augen, Geſichtseindrücke empfängt, die ihm kein anderer Sinn verſchaffen kann. Es ſind mehrere ins Unglaubliche gehende Beiſpiele von Vervollkommnung anderer Sinnorgane, namentlich des Gefühls, bei Blinden bekannt, wie die des Hammerforter Organiſten, der durch das Gefühl den Gehalt der Münzen und die Farben unterſcheiden konnte; andere Aeußerungen, Bewegungen und Handlungen von Blinden dagegen zeugen offenbar von Vorſtellungen, die der Menſch im geſunden Zuſtande blos durch die Augen erhält. Hier fragt es ſich nun, wie es möglich ſey, daß er dieſe durch die übrigen Sinnorgane wirklich erhalte, und wie, und durch welche Vorſtellungen dieß geſchehen könne. Erhält aber der Blinde noch Geſichtsvorſtellungen, ſo kommt es hier mehr auf Unterſuchung der Natur und Beſchaffenheit dieſer Vorſtellungen, als auf die Art und Weiſe an, wie dieſe ihm ſich darſtellen. Das damit verbundene Gefühl mag nun freilich wohl ein anderes ſeyn, als beim gehörigen Gebrauch der Augen; die Vorſtellungen ſelbſt mögen wohl wie Träume erſcheinen, von denen der Blinde nicht weiß, woher er ſie bekommt, da er des Organs der Augen ſich nicht bewußt iſt; deßwegen bleiben aber immer dieſe Vorſtellungen Geſichtsvorſtellungen, die den

Blinden zu denſelben Aeußerungen und Handlungen veranlaſſen, die der Sehende zu Tage legt. Wenn nun auch der Blinde ſelbſt glaubt, daß er dieſe Vorſtellungen durch einen andern verfeinerten Sinn, vorzüglich das Gefühl, erhalten habe, und wenn auch ſelbſt dieß bisher Philoſophen glaubten, ſo mag man wohl die zunächſt liegende Urſache als vollgültig und entſcheidend angenommen, eine vielleicht dunklere aber überſehen und ununterſucht gelaſſen haben, ob die beobachteten Erſcheinungen ſich auch alle aus der Verfeinerung der übrigen Sinne, beſonders des Gefühls, erklären laſſen. Da dieß aber nicht der Fall iſt, ſo mag wohl noch eine unbekannte Quelle neuer Vorſtellungen bei Blinden vorhanden ſeyn, die ſich bei ihnen nur nicht ſo ſchnell als beim Nachtwandler und bei den Thieren in Spallanzani's Verſuchen entwickelt.

Wir finden nämlich an dem Nachtwandler eine Veränderung der Haupttriebfedern der ganzen Maſchine, eine Umſtimmung des Seelenorgans als Intermediums zwiſchen Geiſt und Körper, bei den Blinden dagegen nur die Beraubung eines gröbern ſinnlichen Werkzeuges. Es werden daher auch dort blendendere und raſcher gehende Erſcheinungen zum Vorſchein kommen als hier. Auch kann bei den geblendeten Thieren dieſes neue Talent ſich raſcher entwickeln als beim Menſchen, und Ungleichheit der Vorſtellungen bei den verſchiedenen Blinden, bei der allgemeinen langſamen Entwickelung des Menſchen und der individuellen Verſchiedenheit ſeines Seelenorgans und Nervenſyſtems, keinen Gegengrund dieſer neuen Quelle derſelben abgeben.

Zu den Factis, welche dafür zeugen, daß manche Blinde Vorſtellungen haben mögen, die der geſunde Menſch nur allein mittelſt des Gebrauchs ſeiner Augen erlangen kann, gehören unter andern das Beiſpiel von Johann Gonelli, einem blinden Steinſchneider, von dem in Stralſund lebenden blinden Maler Phönix, der nach ſeiner hoffnungsloſen Erblindung Gläſer zu Teleſkopen ſchleift und letztere conſtruirt. Ferner das Beiſpiel eines von Wetzel gedachten blinden Karten- und Schachſpielers, eines von Diderot erwähnten blindgebornen Chemikers und Tonkünſtlers, des blinden Mathematikers Saunderſon, der als ein Kind von Einem Jahre ſeine Augen durch die Blattern verloren hatte, und doch über die Optik Vorleſungen hielt, eines von Kindheit auf blind geweſenen Landmanns in Schweden, der faſt alle Geſchäfte des gemeinen Lebens verrichtete; ferner des blinden Lehrers der Chemie, Dr. Mole's, der ebenfalls gründliche Kenntniß in der Mechanik, Optik, Algebra, Aſtronomie u. ſ. w. beſaß, ungeachtet er in ſeiner früheſten Jugend durch die Blattern das Geſicht eingebüßt hatte; des blinden Straßenbaumeiſters Johann Metcolf; des blinden Flötenſpielers Dulon, der ſchon in der erſten Woche ſeines Lebens ſein Geſicht verlor, und auf dem Clavier Sebaſtian Bach's Fugen mit Präciſion und ohne Anſtoß vortrug, ja ſelbſt componirte, ohne ein Inſtrument zu gebrauchen, indem er alles mit großer Genauigkeit in die Feder dictirte; des trefflichen Fabel- und Epigrammendichters Pfeffel, der über ein halbes Jahrhundert in Blindheit lebte; endlich das Beiſpiel der bekannten großen Tonkünſtlerin, des Fräuleins Maria Thereſia v. Paradies, die in einem Alter von vier Jahren und acht Monaten ihres Geſichts völlig beraubt wurde. Wäre Homer wirklich blind geweſen, wie man erzählt, ſo wäre er doch gewiß nicht blind geboren, denn ein Blindgeborner hätte ſolche Schilderungen von ſichtbaren Gegenſtänden, wie wir in den Homeriſchen Gedichten finden, nie entwerfen können.*)

Mehrere von den Erſcheinungen, die beim Schlafwandeln vorkommen, finden ſich auch in den Handlungen der vorgedachten Blinden, nur daß, wie gedacht, die Fertigkeiten zu dergleichen Handlungen, wozu wir die Augen brauchen, bei ihnen langſam ſich entwickelten, beim Nachtwandler dieſe hingegen ſich wie die Kunſttriebe der Thiere ſchnell entwickeln. Faſt alle dieſe Blinden hatten Gefühl von der Gegenwart oder Abweſenheit körperlicher Gegenſtände in ihrer Nähe; ſie erkannten die Höhe, Tiefe und Breite eines Zimmers, auch wenn ſie das erſtemal in daſſelbe traten; ſie wußten, wenn ſie im Freien waren, und dem Fräulein v. Paradies entging kein naher Gegenſtand in freiem Felde, ſie unterſchied, ob ſie bei einem Hauſe oder Garten vorbeiging, ob dieſer mit einem Geländer, einer Planke oder einem Staket umgeben ſey; Saunderſon zeigte ſeinen Schülern Abends den geſtirnten Himmel; der blinde Straßenbaumeiſter wußte ſich ſelbſt in einer unwegſamen bergigen Gegend zu orientiren und darnach ſeinen Plan zu machen; blinde Frauenzimmer ſtrickten, nähten und verrichteten andere weibliche Arbeiten, eines ſchrieb ſogar gerade und völlig regelmäßig, ſowohl bei Nacht als bei Tage; der von Diderot beſchriebene Chemiker drechſelte und verfertigte Arbeiten mit der Nadel; ein Anderer baute künſtliche Maſchinen; ein blinder Bauer verfertigte Karren, Wagen, Schlitten, ſchmiedete Eiſen, machte Meſſer, in deren Griffen ſich Gabeln und kleine Sägen befanden, verfertigte Schuhe, nähete, fädelte den Faden ſelbſt ein, und baute ſich ſogar ein Haus. Das Fräulein v. Paradies und andere Blinde empfanden Vergnügen beim Anfühlen ſchöner Statuen. Dieſelbe erkannte zürnende, weinende, lachende, ſanfte, ruhige Geſichter auf der Stelle, und wußte ſich Vorſtellungen von dem Ausdrucke dieſer verſchiedenen Leidenſchaften und Seelenſtimmungen zu machen, ſo daß ſie ſelbſt in ihrer Einbildungskraft ſich menſchliche Carricaturen ſchuf, in melancholiſchen Stunden ſich ſolche Geſichter, ja ganze Figuren bildete, vor denen ſie ſich fürchtete; dieſelbe tanzte, und zwar mit Kenntniß des Tanzplatzes und des Verhältniſſes des Standes anderer Perſonen zu ihr; auf dem Theater wußte ſie die Rollen der dargeſtellten Perſonen wahr und natürlich zu ſpielen, und hatte eine richtige bildliche Vorſtellung der Stellungen, des Spiels und Ausdrucks der zugleich agirenden Perſonen. Fräulein v. Paradies kannte nicht nur Farben, ſondern ſie verglich ſie auch, zeigte dabei ein äſthetiſches Wohlgefallen und Mißfallen, wählte ſich die Farben und Zeuge zu ihrer Kleidung mit Geſchmack, und konnte weder bei ſich noch bei andern hierin eine Disharmonie leiden.

---

*) Gottlieb Mohnike ſagt darüber in der Geſchichte der Literatur der Griechen und Römer S. 169: „Des Mährchens von Homeros Blindheit iſt abſichtlich keine Erwähnung geſchehen.

Alle dieſe Erfahrungen ſcheinen auf die Möglichkeit hinzudeuten, daß die Seele auch ohne den Gebrauch der dazu beſtimmten Sinnorgane noch fortdauernd ſinnliche Vorſtellungen unter gewiſſen Umſtänden erhalten könne, und in Anſehung der Augen bei Menſchen und Thieren wirklich erhalte.

Man hat beſonders zur Erklärung der Phänomene des Nachtwandelns zu einem ſechsten Sinn ſeine Zuflucht genommen, welcher bei Blinden, der Hypotheſe zufolge, erwachen, und an die Stelle des Auges treten ſollte, und ihm das Abdominalnervengeflecht zum Sitz angewieſen. Man lachte über dieſe, beſonders von den Magnetiſeurs aus Puyſegur's Schule begünſtigte Behauptung, bis Spallanzani ſeine wunderbaren Verſuche mit Fledermäuſen bekannt machte, wo man wenigſtens zur Erklärung dieſer Erſcheinung den prätendirten ſechsten Sinn zuließ. Allein auch damit iſt das Räthſel nicht gelöst, es iſt eine qualitas occulta einer andern untergelegt, und weder Luft noch Licht kommen mit dem vermeintlichen ſechsten Sinn in einige Berührung und vermögen auf ihn einzuwirken. Auch Leibnitz's präſtabilirte Harmonie genügt nicht zur Erklärung einer überhaupt jenſeits des Bereichs unſers gegenwärtigen Erkennens und Begreifens liegenden Erſcheinung.

Vielleicht führen uns jene Anomalieen zu einer andern größern Anſicht der Natur und des Menſchen, wobei unſer Blick auf die Gegenſtände der überſinnlichen Welt, ſo weit er reicht, mehr Intereſſe und Realität als bisher bekommt. Wir gelangen dabei auf eine Welt in uns, die nicht an die Geſetze der ſinnlichen Natur gebunden iſt, auf welche die Kräfte der letztern nicht einmal einwirken, und deren Fortdauer wir erwarten dürfen, obgleich wir die Vernichtung unſers ſichtbaren Weſens täglich vor uns ſehen. Nimmt man an, unſer Auge, das ganz zu Geſichtsvorſtellungen geeignet und ſeinem Bau nach ſo ſtreng darauf berechnet iſt, daß jede kleine Abweichung vom Normal andere Reſultate gibt, könne ganz unthätig ſeyn oder ganz fehlen, und die Seele doch auf eine freilich für uns unbegreifliche Weiſe dieſelben Gegenſtände von der Welt erhalten, ſo läßt ſich ſchließen, daß der Menſch auch ohne dieſe Hilfsmittel zu denſelben Vorſtellungen geſchickt ſeyn könne, und hoffen, daß die Seele auch nach Ablegung der groben Hülle noch ſinnliche Gegenſtände wahrnehmen, daß der Geiſt in einem andern Zuſtande ohne Hilfe des Gehirns werde fortdenken, daß ſeine Phantaſie, ſo wie ſein Gedächtniß, nicht an dieſes ſo zerſtörbare Organ feſtgebunden, und er im Gegentheile alle ſeine Verrichtungen ohne daſſelbe werde vollziehen können. — So hätten wir ſchon hier Erfahrungen von der Unabhängigkeit unſeres Geiſtes von der groben Körpermaſſe, und der Materialismus wäre widerlegt. Die Erfahrungen des Somnambulismus ſprechen laut und ſtark für dieſe Unabhängigkeit, da der Somnambüle, beim Erwachen von ſeinem Zuſtande, ſelbſt von ſeiner Perſönlichkeit durchaus nichts weiß, ſich und andere ganz verkennt, dagegen aber theils mit neuen, theils mit verſtärkten Seelenkräften verſehen zu ſeyn ſcheint. Kann wohl ein Weſen, deſſen Kräfte ſich ſo leicht abändern, hier erheben, dort zum Theil verlieren, Reſultat der Organiſation des Gehirns ſeyn, welches in dieſer Art von Schlaf, wie im natürlichen, keine organiſche Abänderung, ſondern bloß diejenige dynamiſche erleidet, vermöge welcher ein anderes Spiel der Lebenskraft, Anhäufung derſelben in einigen und Verminderung in andern Theilen, wie beim Schlafe exiſtirt; und dieſe von der Organiſation des Gehirns unabhängige

Veränderung einer für uns unſichtbaren Kraft ſuspendirt eines der wichtigſten Vermögen unſerer Seele, ändert die Art zu erkennen, wahrzunehmen, erhebt, belebt, verſtärkt unſere Geiſteskräfte? Dieß führt nothwendig auf ein vom Körper verſchiedenes, auf ganz eigene Weiſe beſtimmbares Weſen, zugleich aber auch auf das Daſeyn eines feinern Körpers, als Mittelorgan zwiſchen ihm und der Seele, vermittelſt deſſen dieſe im ganzen Körper gegenwärtig iſt und auf alle ſeine Punkte wirkt, der ſie umkleidet, durch den ſie in die gröbere Maſſe einwirkt und wieder Veränderungen der letztern erfährt. Dieſer feine Körper, dieſes Lebensprincip iſt es aber eben, was im Schlafe ſowohl als im Somnambulismus ſolche Abänderungen erleidet, und dadurch ſo mächtig auf den Geiſt wirkt. Bewirkt daſſelbe aber die ſo großen Veränderungen der Seele und ihrer Kraftäußerungen ohne Einwirkung des gröbern Körpers, ſteht letztere aber nach gewöhnlichen Naturgeſetzen in einer genauen Verbindung mit dieſem; ſo kann es freilich wohl auch bei Krankheiten und mit ihm die Denkkraft umgeſtimmt werden, und dann wieder jenes harmoniſche Wachſen und Abnehmen des Gehirns und der Geiſteskräfte, und deſſen Abhängigkeit immer nur ſcheinbar ſeyn, und nur auf die Abhängigkeit dieſes Mittelorgans hinweiſen. Welcher hohen Perfectibilität iſt demnach unſer Geiſt fähig, da er ſich bei Menſchen hebt, denen das wichtigſte Mittel zu ihrer Ausbildung, das Auge fehlt; wie ſelbſtthätig, wie erhaben erſcheint der menſchliche Geiſt, der beim Mangel der wichtigſten Quelle zu Vorſtellungen ſich neue ſchafft, und dadurch ſeine Fähigkeit noch raſcher ausbildet, ſeine Kräfte erhöht! Auch bei dem Schlafwandler ſehen wir die Geiſteskräfte gehoben, die Einbildungskraft ſtärker und umfaſſender, das Gedächtniß erweiterter und treuer, die Empfindungen und Gefühle eingreifender, den Witz feiner und ſchärfer, den Ausdruck treffender und beſtimmter als im Wachen; auch der moraliſche Sinn iſt bei ihnen viel feiner und höher geſtimmt. Welch ein neues Licht ſtrömt von dieſen Erfahrungen aus auf unſer künftiges Daſeyn! —

Nachdem ich Dich, mein Semilaſſo! in den dunklen Irrgängen unſers künftigen Seyns einigermaßen herumgeführt, erzähle ich Dir, daß nach einer von mir etwa vier Wochen lang fortgeſetzten magnetiſchen Behandlung dieſer H.....l, auf Befehl des Fürſten H., der um die Lehre des animaliſchen Magnetismus hochverdiente Dr. E., jetzt Profeſſor zu B..., erſchien, deſſen Humanität und frommer Sinn mich in den erſten Stunden unſers Beiſammenſeyns an ihn kettete. Leider war ſein Aufenthalt von ſehr kurzer Dauer. In Berückſichtigung des noch ſchwachen Nervenlebens dieſer intereſſanten Kranken, beſonders aber des beim Einſteigen in den Wagen betheiligten Gelenks, wurde im Sommer 1820 der Gebrauch des Seebades zu Putbus angeordnet. Hier war es, wo die vor Jahren abandonnirte Liebe zu dem Herrn von K....v, mit dem Du ſpäter oft genug in Berührung gekommen biſt, aufs Neue erwachte; über deſſen Origine ich Dir aber nur Vermuthungen mittheilen könnte, obgleich wir manches liebe Jahr an einem Orte beiſammen lebten. Er verſtand die Kunſt, den Frauen zu gefallen, ſeine Bildung war nichts weniger als klaſſiſch, und im Ganzen erſchien er mir, da das Pharao ſeine Paſſion war, auch wohl als ein Subſiſtenzmittel beliebt wurde, wie ein Chevalier d'industrie, der aber bei dieſer Negative ſich in den feinſten Zirkeln zu präſentiren verſtand; er ſpielte die Geige bis zur Virtuoſität, kleidete ſich à quatre epingles, und ſein Wuchs war in meinen Augen ſein ſchönſtes Eigenthum; hiermit verband er einen ſo hohen Grad von Höflichkeit, der an den exceſſivartigen Chevalier erinnert, der an ſeinen Freund ſchreibt: Entſchuldigen Sie, mein Hochgeehrter, wenn ich Ihnen bei der heutigen ſchmählichen Hitze dieſen Brief in bloßen Hemdärmeln ſchreibe.

Genug, dieſen von K....v traf ich bei meinem Beſuche in Putbus, deſſen Wiederſehen mich weniger erfreute als die Bekanntſchaft des ci-devant Pr. Zelter, der bei ſeinem einfachen Weſen ſich ſehr ſchmiegſam gegen die Clairvoyante benahm. Sie hielt ſich hier im Hauſe des Hofraths E., wo auch ich einige Tage mein Obdach fand, mehrere Monate auf, wurde hier durch die zarteſte Aufmerkſamkeit des Fürſten Putbus und ſeiner Gemahlin, die Dir, mein Semilaſſo! ohne Zweifel perſönlich und als ein faſt unerreichbares Muſter ehelichen Glücks bekannt ſind, ausgezeichnet; ja, ich erblickte in dem Zimmer meiner Kranken ein ihr vom Fürſten P. überwieſenes, höchſt bequemes Sopha, denn ſie hatte im Salon einen Fehltritt gethan, der ihren Aufenthalt in dieſem Badeorte bis Ende October verlängerte. An Bequemlichkeiten mangelte es nicht, eine mit vier Schimmeln beſpannte fürſtlich H............ Equipage, wovon der Kutſcher „Biſchof“ hieß, ſetzte ſie in den Stand, die lieblichen Umgebungen dieſes Badeortes zu genießen. Sollteſt Du dieſes Bad noch nicht beſucht haben, ſo ankere ſpäteſtens nach Deinem vorletzten Weltgange durch Afrika, Amerika und durch das aſiatiſch-europäiſche Rußland bei St......d, reiche mir Deine Hand, und laß Dich in Rügen's Regionen herum- und zu der Stelle führen, wo der Fürſt Hardenberg zum Präſident Rother in Gegenwart des bekannten Arndt äußerte: .... „es iſt nichts — der Zeitgeiſt hat mich nur ein wenig auf die Naſe geſchlagen.“ (Siehe Tutti Frutti 5. Bd. S. 283.) Bis dahin, denn wer weiß ſein Lebensziel, will ich Dich, der Du ſelbſt eine Feenwelt um M..... geſchaffen, durch eine treue Beſchreibung des lieben Putbus ſchadlos halten, wobei Du Dich an dem großartigen Kunſtſinne des Fürſten P. ſpiegeln kannſt.

Noch ſind nicht drei Decennien verfloſſen, als das Schloß der Grafen und Herren zu Putbus *),

---

*) Das fürſtliche Haus Putbus leitet ſeinen Urſprung von dem alten rügenſchen Fürſtenhauſe ab, für deſſen

in einer der reizendſten Gegenden an der öſtlichen Seite der an Naturſchönheiten ſo reichen Inſel

---

Stammvater Stoislav, jüngſter Prinz des rügenſchen Fürſten Ratze (welcher 1140 ſtarb) gehalten wird, daher auch der Rugenfürſt Wizlaff III. in ſeinem im Jahr 1303 zu Aslo in Norwegen errichteten Teſtamente die Gebrüder von Putbuzke ſeine Blutsverwandte (consanguineos) nennt. Im Jahr 1390 war dies Geſchlecht ſo vermögend, daß es den dritten Theil der ganzen Inſel inne hatte; zu Anfange des Jahres enthielten die ſämmtlichen Putbuſſer Beſitzungen 118 große und kleine Ortſchaften, alſo noch mehr als ein Drittheil aller Oerter auf Rügen. In den älteſten Documenten kommen Perſonen dieſes Hauſes als Junker, Ritter und Herren von Putbus vor; in den folgenden Zeiten führten ſie den Titel von Dynaſten und Freiherren. Das jetzige fürſtliche Haus ſtammt von einer ehemals in Dänemark anſäßigen Linie ab, nachdem im Jahr 1702 die rügenſche Linie mit Ernſt Ludwig II., welcher in Curland ſtarb, erloſchen war. Im Jahr 1727 ward der Freiherr Malte von Putbus mit aller männlichen Nachkommenſchaft ſeines gelegen, nur die ökonomiſchen Gebäude zur Seite, am Abhange eines waldigen Hügels, der Wuſternitz, in alterthümlicher Hoheit daſtand. Die Wahl dieſes Ortes zur Erbauung eines Schloſſes ſpricht für des erſten Erbauers, des jüngſten appanagirten Sohnes eines rügenſchen Fürſten, hohen Sinn für Naturſchönheit.

In dieſer anmuthigen Gegend, ſchön durch ſich ſelbſt, nichts erborgend von dem verſchwundenen Glanze verfloſſener Jahrhunderte, thronte das Schloß der Dynaſten zu Putbus bis zu den neueſten Zeiten einſam. Erſt unter der Regierung des

---

Hauſes vom Kaiſer Carl VI. in den deutſchen Reichsgrafenſtand, und im Jahr 1807 deſſen Urenkel, Malte Wilhelm, von dem Könige Guſtav Adolph IV. von Schweden in den Fürſtenſtand erhoben. Im Jahr 1728 erhielt dieſes Haus auch die Landmarſchallswürde von Pommern und Rügen, worin es im Jahr 1817 von des jetzt regierenden Königes von Preußen Majeſtät durch ein eigenes Diplom beſtätiget iſt.

jetzigen Fürſten und Herrn zu Putbus entſtand, gleichſam durch einen Zauberſchlag der Erde entſprungen, eine niedliche Anlage nach der andern. Zuerſt erhob ſich an der großen Allee des Parks eine Reihe ſtattlicher Häuſer, worin Fremde die freundlichſte Aufnahme finden.

Am Fuße eines kleinen Waldgebirges, nahe am Geſtade der Oſtſee, liegt etwa eine halbe Stunde von Putbus, in einer lieblichen Gegend, das im Jahre 1819 erbaute Badehaus, dem Preußens Majeſtät den Namen Friedrich-Wilhelms-Seebad beilegen zu dürfen allergnädigſt zu geſtatten geruht haben. Eine gerade Straße, mit Bäumen verſchiedener Art beſetzt, führt von Putbus dieſem Prachtgebäude zu. Der Anblick der Oſtſee mit dem naheliegenden Inſelchen Vilm, im fernſten Hintergrunde die Küſten bei Wolgaſt und Peenemünde; die Inſel Raven, näher Mönchguths Höhen, links davon die Buchenwälder der Granitz, vorne die holzbewachſene Goore, die Gebäude von Lauterbach (die Fürſtin Putbus, Louiſe, iſt eine geborne Freiin von Lauterbach), die tief ins Meer gehende, mit großem Koſtenaufwande erbaute, erſt kürzlich vollendete neue Brücke, woran Seeſchiffe mit Bequemlichkeit anlegen können, die im Felde zerſtreut liegenden Hünengräber mit buſchigen Scheiteln, die alte bemooste, im Dunkel waldiger und bergiger Umgebungen liegende Kirche zu Bilmnitz — Alles dieſes macht das Landſchaftsgemälde, das man auf der Fahrt zum Badehauſe ſtaunenden Blicks überſieht, unſtreitig zu einem der ſchönſten und anziehendſten, und verſetzt den Badeluſtigen in eine Stimmung, die den Gebrauch der Bäder wohlthätig unterſtützt.

Die Façade des jetzt prachtvoll im doriſchen Styl umgebauten Badehauſes ruht auf 18 großen Säulen, und bildet einen 170 Fuß langen Säulengang, deſſen caſſettirte Decke, großer Eleganz wegen, noch beſonders zu erwähnen iſt. Zu demſelben führen drei Stufen von Granit, deren größere mittlere durch zwei in Bronce gegoſſene Löwen nach Rauch's Modell verziert iſt. Die

Seitenflügel dieſes großartigen Gebäudes ſind nach hinten unter ſich verbunden, und bilden zwei geräumige, mit italiäniſchen Pappeln (die mein Semilaſſo nicht liebt) beſetzte und mit Blumen geſchmückte Höfe. Zehn Zimmer mit Badewannen (wovon zwei von weißem Marmor in Florenz gefertigt, zwei andere von Fayence), nicht nur mit allen Erforderniſſen, die irgend zur Bequemlichkeit des Badenden nothwendig, verſehen, ſondern auch zum Theil möglichſt elegant mit Sophas, großen Spiegeln, Thür- und Fenſtervorhängen, Toiletten, Fußdecken ꝛc. meublirt, bieten demjenigen, deſſen körperlicher Zuſtand das Baden in freier See nicht geſtattet, Gelegenheit, ſich hier des Bades zu bedienen. Durch Röhren wird das Waſſer einige ſiebenzig Fuß aus der See dem Badehauſe zugeführt.

Zu den beiden am Strande befindlichen Badeplätzen führt ein Weg durch das einladende Gehölz der Goore, den man nach Willkühr zu Wagen und zu Fuß machen kann.

Das ſchon beim erſten Entſtehen anlockende Putbus hat ſich ſeit der Errichtung der Badeanſtalt ſo bedeutend vergrößert, ſo prachtvoll geſtaltet, daß die ganze Anlage einen impoſanten Anblick gewährt; ja alljährlich werden mit raſtloſem Eifer neue Anbauten und liebliche Partieen gegründet. Außer dem fürſtlichen Schloſſe zählt Putbus bereits 60 Gebäude; eine Reihe ſchöner Gebäude liegt an der großen Allee des Parks; der geräumige Marktplatz, ringsum mit Pappeln bepflanzt, in der Mitte mit einem Candelaber von Gußeiſen geſchmückt, iſt von drei Seiten durch anſehnliche Gebäude eingeſchloſſen. Einen noch größern Glanz verſpricht ein geräumiger Circus, zu dem das prachtvolle neue Pädagogium von drei Etagen und einer Façade von fünfzehn Fenſtern den Anfang macht, und der in kurzer Zeit mit impoſanten Werken moderner Baukunſt ausgefüllt ſeyn wird. Wohl darf man ſagen, daß durch jenen Bau die fürſtliche Krone mit dem ſchönſten Diamant geſchmückt iſt, und deſſen

Glanz weder die Welle der Zeit, noch der Athem engherziger Menſchen trüben wird.

Das Haus der verwittweten Frau Gräfin und Herrin zu Putbus, im eleganten Styl erbaut, iſt zwar eigentlich nicht für Fremde beſtimmt, jedoch werden auch fürſtlichen Perſonen darin Zimmer überlaſſen, wo die Kronprinzeſſin von Preußen und die Prinzeſſin Friedrich von Preußen, ſo wie auch der Kronprinz und der Prinz Friedrich von Preußen während ihres Aufenthaltes zu Putbus logirt haben. Außerdem fehlt es nicht an mehreren Hotels, wovon das größte ſechzig Zimmer darbietet.

Vielfache Unterhaltung gewährt der Park durch die hundertjährigen Eichen, die anmuthigen Laubengänge, die im mannigfaltigſten Wechſel überraſchenden Partieen, die mit Gängen und Ruheplätzen verſehenen Luſtgehölze, die zerſtreut liegenden duftenden Blumenbeete, den geräumigen Thiergarten mit Roth- und Dammwild beſetzt, die ſich der prachtvollen Befriedigung von Gußeiſen, woſelbſt zwei metallene Hirſche, vortrefflich nach Rauch modellirt, unermüdlich die Wache halten, nähern, um zur Beluſtigung Vorübergehender ihr Futter zu empfangen — den ſilberklaren See, unter deſſen Bogenbrücke in eben der Abſicht ſtolze Schwäne*) dem Ufer näher rudern, und durch die Pfaueninſel mit ihren Bewohnern, deren prangendes Gefieder die Vorübergehenden näher lockt, und dieſe von da wieder zur Faſanerie hinzieht.

Eine Allee uralter Linden in dem Parke führt zu dem Salon von 100 Fuß Länge, verhältnißmäßiger Breite und 40 Fuß Höhe. Nahe bei dem Salon ſteht ein eleganter Pavillon, der in den einzelnen Abtheilungen verſchiedenartige Vergnügungen darbietet. Außer den Hallen des Modehändlers ladet eine Conditorei, woſelbſt die bekannteſten Journale, Tagblätter ꝛc. vorhanden ſind, zum fleißigen Beſuche ein; nebenan iſt ein Muſikzimmer, wo kleinere Zirkel häufig frohe Stunden verleben; wer Luſt hat weiter zu biegen oder in Irion's rollendes Rad einzugreifen, der trete von da in den Spielſaal, und wird auch hier eine bereitwillige Aufnahme finden.

---

*) Der Schwan hat unter allen Vögeln das weißeſte Gefieder und das ſchwärzeſte Fleiſch; die arabiſchen Philoſophen und die Rabbiner haben ihn deshalb als das Bild der Heuchelei aufgeſtellt.

Eine der anziehendſten Partieen dieſes Parks iſt neben dem Treibhauſe, und dies Gebäude ſelbſt. Es liegt an einem großen freien Platze, von drei Seiten mit Bäumen und Geſträuchen umgürtet, und austretend aus dieſen mannigfach verſchlungenen Gebüſchen, wird man durch ſeine äußerſt gefällige Fronte angenehm überraſcht.

Der Park, dies kleine Zauberreich, iſt an heitern Tagen der allgemeine Verſammlungsort der ſich hier aufhaltenden Fremden; liebliche Harmonieen von kunſtgeübten Muſikern ertönen während der ganzen Saiſon; das Auge fliegt von einer Ausſicht zur andern, von Blumen zu Blumen, man trinkt überall aus dem überſtrömenden Freudenbecher der Natur, welchen die Kunſt mit holdem Lächeln in ihren Roſenfingern hält.

Das Schauſpielhaus iſt ein in ſeinen äußern zierlichen architektoniſchen Formen ſehr gefälliges Gebäude; ſelbſt Berliner Baukünſtler haben es als ſehr gelungen erkannt. Ein in der Mitte des Gebäudes hervorſpringendes, von vier Säulen getragenes Frontiſpice zeigt in einem tadellos aufgeführten Basrelief die Beſtimmung deſſelben, Apollo mit der Lyra, umgeben von den Muſen. Völlig dem eleganten Aeußeren entſprechend iſt auch die innere Einrichtung, ſchön und bequem, auch geräumig genug, um etwa 500 Zuſchauer faſſen zu können, die entweder in den mit zierlich gearbeiteten, vergoldeten eiſernen Bruſtlehnen umgebenen Logen, oder auf dem amphitheatraliſch erhabenen und mit gepolſterten Bänken verſehenen Parterre Platz nehmen. Die oberſte Logenreihe, die Gallerie, iſt zurückſpringend, und das Ganze erhält dadurch noch ein leichteres, gefälligeres Anſehen.

Herrlich prangt das fürſtliche Schloß zu Putbus, das in den neueſten Zeiten eine gänzliche Umwandlung erlitten. Der großartige Umbau, wozu eine Summe von 50,000 Rthlr. beſtimmt, iſt ſeiner Vollendung nahe, und ſchon von Außen hält es mit ſeinem impoſanten Portale, ſeinen grandioſen Säulen mit ihren ſchönen Capitälern, ſeinen ſchwebenden Orangengärten und ſeinem von der Blumengöttin überſtreuten Altane, ſeiner neuen Capelle, und der neuen, in ihrer Art einzigen Prachttreppe, an vergoldeten Ketten hängend, den Blick gefangen. Staunenden Blicks weilt das Auge ſchon gern in den mit der größten Eleganz geſchmückten, theilweiſe in Seide möblirten Zimmern, mit den meiſterhaft parkettirten Fußböden und den coloſſalen Spiegeln von ſeltener Größe; ein deſto höherer Genuß aber wird demſelben bei der Betrachtung der vielen Kunſtſchätze und Seltenheiten, womit die Gemächer auf das Geſchmackvollſte geziert ſind, zu Theil. Die von dem jetzigen Fürſten zu Putbus angelegte Bildergallerie enthält, außer einer Copie nach Raphael (die Schule von Athen), Originale von Rubens, Wouwermann, Hannibal Caracci, Teniers und andern Meiſtern der niederländiſchen und italiäniſchen Schule älterer und neuerer Perioden, auch treffliche Gemälde deutſcher Meiſter, z. B. von Philipp Hackert, Friedrich u. A. mehr. Den Marmorſaal zieren herrliche Statuen von Thorwaldſen: der Bacchus iſt die ſchönſte, und eine Gruppe, Amor und Pſyche, zeichnet ſich durch ihre Lieblichkeit beſonders aus. Die vier Basreliefs ſind ebenfalls von ſeiner Meiſterhand, die trefflichen Büſten des Homer und Mars von Cavaceppi. Herrliche Kupferſtiche von italiäniſchen Meiſtern ſind in großer Auswahl vorhanden, und eine namentliche Erwähnung verdienen unter den Kunſtwerken auch die ſchönen künſtlichen Schränke, die berühmten Cölner gemalten Glasfenſter, das Gebetbuch Philipp II. von Spanien, mit den trefflichſten Miniaturgemälden in raphael'ſcher Manier geziert; die Sammlung ächt hetruriſcher Vaſen, Lampen und

Gefäße, aus Neapel (ſie wurden größtentheils in Gegenwart des Fürſten zu Putbus in Herkulanum und Pompeji ausgegraben); die reichhaltigen Sammlungen vaterländiſcher Alterthümer, Münzen, Medaillen und viele andere intereſſante Gegenſtände.

In den Wäldern der Granitz herrſcht noch die Natur in unentweihter Größe und Wildheit; bemooste Eichen und Buchen des kräftigſten Wuchſes, deren weit verbreitete Gipfel die Umgegend in tiefe Schatten hüllen, erinnern an die Wälder der Altvordern und Urwälder; buſchige Hügel, mächtige Steinblöcke, die Grabmäler der Vorzeit, ſieht man auch da, wo ſchon die Wälder dem Feldbau weichen mußten; dabei überraſcht der bald nahe, bald ferne Blick auf das wogende Meer, und alle dieſe wechſelnden Gegenſtände ermuntern wohl zu einer Fahrt nach dem kaum zwei Stunden von Putbus entfernten, tief im Walde der Granitz auf einer Waldhöhe gelegenen fürſtlichen Jagdſchloſſe. Den dabei nahe gelegenen Fürſten- oder Tempelberg kann man der wunderlieblichen Ausſicht wegen nicht oft genug beſteigen. Doch genug, es liegt nicht in meinem Plan, alle Punkte des Eilandes zu beſchreiben, doch nimm, mein Semilaſſo! noch folgenden poetiſchen Erguß liebreich auf.

Rügen.

Du ſchönes Land, darf Dich mein Fuß betreten?
Ich wag' es kaum, der Boden iſt geweiht!
Raſch fließt mein Blut, der Buſen dehnt ſich weit,
Daß ſich vor Freude mir die Wangen röthen.

Herab, mein Fuß, hier will ich gläubig beten,
Hier, wo in dunkeler Vergangenheit
Die Helden einſt zu Swantewit und Teut
Und zu der alten Mutter Hertha flehten.

Oft zog in ſüßer Phantaſien Spiel,
Du ſchönes Land, mein Geiſt zu Deinen Auen,
Die freudetrunken jetzt mein Fuß betritt.
Was zög're ich? Hinein mit raſchem Schritt!
Es will das Auge all' die Wunder ſchauen,
Und Sehnſucht ſuchet dort ihr ſchönes Ziel.

Auf Rügen.

Da liegt es vor mir, grünend aus der See
Wie Schlinggewächs aus Teichen.
Ein wunderbar Gemiſch von Thal und Höh',
Von Feld und Buſch, von Wink und Oe;
Ein in das Meer gegoßnes Zauberzeichen.
Wie lieb ich Dich in Deinen Wunderzügen,
Du holdes Bild von Rügen!

Mit jedem Reiz buhlt da um mich Natur,
Hier Blumenſchmelz und Matten
Mit Aehrengold durchwebt, dort rauh die Flur
Mit Waldesdüſter, wo auf dunkler Spur
Sturzwäſſer ſich mit Meereswogen gatten.
Hier Maienluft und dort die Sturmesfehde,
Und auf dem Cap die Oede.

O Jasmund Du! geweihtes Sagenland,
Beſa't mit Heldenſteinen.
Smaragdengrün; weiß Deine Uferwand
Wie Schwanenflaum, geknüpft ans Doppelband
Der grauen Düne, ſanft bedeckt mit Hainen,
Wo heil'ge Schatten über Gräbern ſchweben
Und todte Götter leben.

Ihr Wunder all' vom zarten Buchengrün
Der Stow' gehüllt in Schleier!
Welch' ſüße Luſt, wenn Abendſtrahlen glühn,
Durch ſtillen Wald in's Herthahaus zu ziehn
Und bei des Aufgangs Feier
Vom Königsfels, dem ſtolzen Meerſtrand-Rieſen,
Den jungen Tag zu grüßen.

Und eh' der Tag die Fackel löſcht im Meer,
Der Wogen Licht verglühet,
O Hochhilbord! wie breitet um Dich her
Natur die Schätze aus ſo reich und hehr;
Wie da die Landſchaft um Dich glänzt und blühet!
Und ſich, im Kreiſe ſiebenfach geſpalten,
Die Golfe da entfalten!

Und Du, bei Quoltitz, wüſtes Todtenthal!
Ihr mächt'gen Rieſenſärge,
Wie frommer Wahn euch kühn und ohne Zahl
Auf Leichenaſchen überwölbt zum Mahl!
Du Hünengruft der ſchwarzen Berge,
Schwermüthiges Ralswiek, welch ſüße Schauer
Leiht euch die Mondentrauer!

Auch Dir, Arcona, Deutſchlands Pol im Nord,
Gebührt des Liedes Minne.
Auf Deinem Wall, dem letzten Götzenort,
Wie ſtürzt der Geiſt da in's Vergangne fort!
Von Deines Pharus Zinne,
Wie ſchweift er aus ſehnſüchtig in die Ferne
Der Wogen und der Sterne.

Und wo die Fluth die Riffe bloß gelegt,
Der ſcheue Seehund friſtet,
Die Brandung Albecks weiße Dünen ſchlägt,
Der Edelhirſch durchs hohe Dickicht fegt,
Der wilde Schwan in Uferklüften niſtet —
Romant'ſcher Granitzforſt, auf deinen Pfaden
Wie koſen die Dryaden!

Und Podebos, du ſchönſter Fürſtenſitz
Am reizendſten Geſtade!
Das Wunderkind der wilden Wuſterniß,
Strahlſt Du, ein Demant, hell im Sonnenblitz
Am Diadem der tröſtenden Najade.
Luſt und Geſundheit athmet jede Stelle,
Das Land, die Luft, die Welle.

Und nun empor zum Rügegard hinan,
Dem Hochaltar des Landes.
Von ſeiner Stirn, welch' unbegränzte Bahn
Befliegt das Auge auf des Eilands Plan,
Entfeſſelt jedes Bandes!
Wie ſind die Scenen wunderbar gehoben
Und mannigfach verwoben!

Und all die Orte, die des Sängers Mund
In ſeinem Lied geprieſen,
Und all die Orte auf dem ſchönen Rund,
Wo er geſchloſſen einen Freundesbund,
Sie liegen jetzt wie Blumen ihm zu Füßen.
Erinnerung auf goldnem Bienenflügel.
Schwärmt über Thal und Hügel.

v. Sch.

Den Grafen von Harrach, **Beau-père** der preußiſchen Majeſtät, traf ich 1827 in Putbus. Mit einer beiſpielloſen Confidence enthüllte er mir die zarteſten Familienangelegenheiten, denn derſelbe nahm erſt ſpäter auf meine Frage, ob der Graf Harrach zu Wien — der, wie dir bekannt iſt, ci-devant humaner Arzt war — ſein Bruder ſey, von meinem Namen und Beruf Notiz.

Meine Clairvoyante, durch das Bad zu Putbus völlig geneſen, reiſte nach B. zurück, verlobte ſich einige Jahre darauf mit Ch. v. K....y, feierte, wenn ich nicht irre, zu Glienke oder Neu-Hardenberg in Gegenwart des Fürſten H. ihre Vermählung, und wohnte im fürſtl. Hotel, das auch ich in der Zeit kennen lernte, als eben ein Geſchenk vom Papſt — in Anerkennung des abgeſchloſſenen Concordats — die Gegend von Päſtum bei Neapel, in Moſaik gearbeitet, arrivirt war. Etwas Herrlicheres der Art konnte man nicht ſchauen, dazu der koſtbare dieſem Tableau entſprechende Rahmen mit dem Wappenſchilde: Pax und Petrusſchlüſſel. Anbetend ſah ich einige Künſtler vor dieſem Kunſtwerke knieen. Demnächſt fiel mir eine ſo eben vom Kaiſer Alexander überſchickte Vaſe von Malachit, dieſem koſtbaren

Mineral, auf, deren Werth zu 20,000 Thaler geſchätzt wurde.

In dem reizenden Entreſol des fürſtl. Hotels, wo, wie Du am beſten weißt, des Fürſten Schreib-, Billard-, Converſations-, Bade- und Ruhezimmer war, dinirte ich mit der Frau v. K....y, während der Fürſt H., Du mein Semilaſſo und v. K....y eine Ausflucht nach Neu-Hardenberg unternommen hatten. — Beim Deſſert, als mir eben eine mit Champagner angefüllte Apfelſine präſentirt wurde (eine köſtliche Manier, den Champagner im Geſchmack augenblicklich zu verfeinern) ertönten Extra-Poſthörner. Ihr kamt von Neu-Hardenberg, ich ſah Dich vom Entreſol aus in dem zurückgeſchlagenen Fond der Equipage ſitzen, war Dir ſo nahe, aber Du erſchienſt nicht in Begleitung Deines **Beau-père**, und meine unabänderlich auf den folgenden Tag beſtimmte Abreiſe, verſagte mir den Hochgenuß, mit Deiner Perſönlichkeit zuſammen zu treffen. Das war freilich ſehr ſchlimm, jedoch bin ich meinem

Glückſtern dankbar, daß er mich Preußens größten Diplomaten erblicken ließ. Der hochgefeierte Fürſt von impoſanter Figur, deſſen erhabener Geiſt ſich in einem klaſſiſchen Profil, dem meines Reiterhelms nicht unähnlich, abſpiegelte, und das ich ſchon früher in den, der Frau v. K....y zugehörigen Marmorbüſten und en miniature Gemälden aus verſchiedenen Lebensperioden, wovon das in ſeinem 18. Jahre angefertigte ihn als einen zweiten Alcibiades darſtellt, admirirte, — empfing mich mit einer mimiſchen Anmuth, deren Liebreiz man nur auf dem Antlitz geiſtreicher Männer und Frauen wahrzunehmen Gelegenheit findet. Frau v. K....y bevorwortete meine Präſentation, worauf der Fürſt Manches über die nahe bevorſtehende Harzreiſe äußerte und von da zu dem Congreß zu Verona abzugehen gedachte. Wer konnte ahnen, daß dieſer kräftige Mann in Italien ſein Grab finden würde! Schon in Mailand wurde ſein Befinden durch ein katarrhaliſches Erkranken getrübt, wobei er, gegen die ärztliche

Verordnung, die Beſchauung der Chef d'oeuvres dortiger Baukunſt ſich nicht verſagen wollte. In dieſem Zuſtande ſetzte er ſeine Reiſe nach Genua fort, wo ihn die Frau v. K....y, die ihm in Begleitung ihres Gemahls nachgeeilt war, ſein ſchönes beglückendes Leben aushauchen ſah. Unter Thränen erzählte ſie mir ſpäter, daß, wie ſie in Genua im Begriff geſtanden, einen Einkauf von dortigem Sammet (bekanntlich der beſte in Europa) zu machen, in dem Augenblick des Scheidens vom Fürſten, die Krankheit ſich zu einem ominöſen Grade geſteigert und den baldigen Tod verkündet habe.

Dieſe für Millionen ſeiner Verehrer erſchütternde Nachricht empfing ſein Monarch in Verona, der wahrlich ſeinen treueſten Vice-König in ihm verlor, und Preußen verdankt der diplomatiſchen Feder dieſes eminenten Staatsmannes ebenſoviel, als dem Schwerdte des Marſchall Vorwärts.

Die von Ruſt in Beiſeyn der Genueſer Aerzte veranſtaltete Sektion zeigte alle Organe in ihrer

Integrität bis auf einige Partieen tuberkulöſer Lungenſubſtanz.

Hierbei werde ich ſchmerzlich an die hochſelige Königin Louiſe von Preußen erinnert. Wir alle wiſſen, daß dieſe erhabene, mit einer diamantenen Krone hoher weiblicher Tugenden geſchmückte Majeſtät in ein frühes Grab ſank und einer Todesart erlag, die in den letzten Tagen ihres Lebens die namenloſeſten, qualvollſten, durch drei organiſche Herz-Polypen bedingten Leiden herbeiführte. Das einzige Erleichterungsmittel in ihren letzten Stunden blieben kleine, öfter wiederholte Aderläſſe und mit den denkwürdigen Worten: „Herr Jeſu! kürze meine Leiden!“ hauchte ſie am 19. July 1810 zu Hohenzieritz, dem fürſtlichen Schloſſe ihres durchlauchtigen Vaters, Herzog Carl, ihr ſchönes, Millionen treuer Unterthanen beglückendes Leben aus. — Aus den Händen des Geheimen-Ober-Medizinalraths und Leibarztes, Herrn von Hieronymi zu Neu-Strelitz, dieſes gefeierten und in den klimacteriſchen Jahren noch mit jugendlicher

Kraft ausgerüſteten, hochverehrten Mannes, verſchaffte mir auf meinen Wunſch eine edle, auch ſchon hinübergeſchlummerte und dieſem verehrten Manne damals nahe ſtehende Anverwandte, drei Original-Abbildungen dieſer diaboliſchen, organiſchen Herz-Polypen, wonach die abſolute Letalität hinreichend konſtatirt ward.

Ob nun bei der hochſeligen Königin zu allererſt, durch leidenſchaftliche, der Terpſichore, bei eng anſchließendem Mieder, dargebrachte Huldigungen, Stagnationen des Bluts im Herzen entſtanden, oder ob der Grund des Uebels in dem Genuſſe des zur Gewinnung eines Embonpoint von ihr, wie ich zuverſichtlich weiß, gern getrunkenen Stettiner Bieres aufzuſuchen ſey, vermag ich nicht zu beſtimmen.

Hardenbergs Tod gab dem Leben der Frau von K....y eine andere Richtung, ſie begab ſich in die Heimath, kaufte dort das Haus meines Onkels, ci-devant Juſtizraths W., der mit einem ſelbſterworbenen anſehnlichen Vermögen Reiſen nach Paris, Warſchau ꝛc. für ſeine Clienten machte und die Brunnen- und Bade-Reiſen in den beliebteſten Oertern Deutſchlands alljährlich benutzte. Seine Gattin und einzige Tochter, Julie, vereinten einen ſeltenen Grad weiblicher Bildung. Die Frau, eine Schülerin der in Heidelberg verſtorbenen Caroline Rudolphi, deren anmuthige Poeſieen Dir vielleicht bekannt ſind, vereinte das edelſte Herz mit einer durch vieles Reiſen geſteigerten nur ſelten anzutreffenden Bildung. Julie, von geiſtreichen Aeltern durch die ſorgfältigſte Erziehung auf den Gipfel weiblicher Bildung geführt, auf welche ein längerer Aufenthalt in Berlin, und der Beſuch der vornehmſten Bäder, worüber ein Journal in franzöſiſcher Sprache geführt wurde, einen entſchiedenen Einfluß ausübten, traf ich während meines fünfjährigen Aufenthalts in Berlin, eines Tages zufällig auf der Königlichen Manege unter Leitung des ci-devant Stallmeiſters Kolny in Begleitung ihrer Mutter, wo letztere, zur Melancholie geneigt, ſich dieſem Mittel auf ärztlichen Rath unterziehen mußte; ja, die Melancholie ſtieg zu einem ſo beunruhigenden Grade, daß Champagner in vollen Zügen, während Eis auf den Kopf gelegt wurde, auf Rathſchlag des Arztes getrunken ward. Dieſe eigenthümliche Kur gab nur momentane Erleichterung, endlich heilte Spaa das Uebel, und der galante Gemahl — denn er wußte welche Perle er beſaß — überraſchte die Geneſene mit dem Ankauf eines reizenden, in der Nähe der freundlichen Stadt Neu-Brandenburg gelegenen Landſitzes. Dieſe Stadt wird öfter im Jahre von der Großherzoglichen Familie beſucht. In ihrer Nähe präſentirt ſich ein Belvedere, mit welchem ſich nach dem Urtheile mehrerer Reiſenden nur einige Gegenden Schottlands vergleichen laſſen. Ein geſchmackvoller, von der Großherzogin dieſer ſeltenen Gegend zum Andenken gegebener Pavillon ziert den Gipfel dieſes bewunderungswürdigen Proſpects. Man erblickt einen, mehrere

Meilen in gerader Linie fortlaufenden, von beiden Seiten mit einem hohen von Eichen und Buchen bekränzten Ufer umgebenen See (Tollenſee). Die ehemals befeſtigte Stadt, worin Tilli ein blutiges Andenken zurückgelaſſen, liegt mit ihren Wällen in einem Walde von hundertjährigen Eichen eingeſchloſſen, worüber ein goldenes Fähnlein der Kirche hinausragt. Ich gebe Dir die Charade auf dieſen anmuthigen, von hohen Reiſenden vielfältig beſuchten Ort.

Der Mode Werth beſteht in meinem Erſten.
Such'ſt Du des andern Paares Spur, —
Du findeſt es an Felſenufern,
In ſturmbewegten Wellen nur.
Mein Letztes ruft vor Deinem Blick
Der Vorzeit Bilder Dir zurück.
Mein Ganzes iſt ringsum mit Eichenlaub umkränzt,
Aus ſeiner Mitte doch ein golden Fähnlein glänzt;
Iſt wie ein Rad ſo rund, nur Einmal in der Welt
Und ewig iſt mein Herz im Geiſt ihm zugeſellt.

Mache Dir, lieber Semilaſſo! eine ähnliche auf „M.....“ —

Dem Blicke ſtellt ſich weiter ein Panorama von Städten, (Treptow, Stargard,) Dörſern, Bergen, Hügeln, Waldungen, Kornfeldern, Brüchern und Wieſen dar.

In dem im Pavillon dieſes Belvederes aufbewahrten, neueſter Zeit leider geſtohlenen Fremdenbuche, hinterließ ich der Großherzogin, als ſchuldigen Tribut:

Der Heimath Zauber doppelt wird empfunden,
Wo ſo verſchönt ſie wieder wird gefunden.

Auf dem von W. angekauften Landſitze führten wir ein idylliſches Leben, Guitarre und mehrere Aeolsharſen bildeten unſere Capelle, Schäfer- und Fiſcherhütten ließen wir von Eichenrinde und Moos aufbauen, und genoſſen alle die Freuden in der Quinteſſenz, die ein ſinniges Landleben darbietet. Julie W. entzückte in den ſpäteren Abendſtunden durch Geſang und Clavierſpiel. Ihre bis zur Virtuoſität ausgebildete Stimme erinnerte an:

Der Töne Macht, die aus der Kehle quillet
Du kennſt ſie wohl, Du übſt ſie mächtig aus,
Was ahnungsvoll den tiefen Buſen füllet,
Es ſpricht ſich nur in deinen Tönen aus.
Ein holder Zauber ſpielt um unſre Sinnen,
Ergießſt Du Deinen Strom von Harmonien,
In ſüßer Wehmuth will das Herz zerrinnen,
Und von den Lippen will die Seele fliehn;
Und ſetz'ſt Du deine Leiter an von Tönen,
Du trägſt uns kühn hinauf zum höchſten Schönen!

Ein ſolch vollendetes Geſchöpf, deſſen Liebreiz mich — meinem Lebensalter nach zu früh, als daß ich an Beſitz denken durfte — die Qualen des Tantalus empfinden ließ, führte der Hofrath M.....r, Attaché des damaligen Kröſus Grafen C. v. Hahn, in Hymens Reich. Am Vermählungstage erſchien die Frau Gräfin Hahn mit ihrer in Scharlach gekleideten, chauſſirten und zahlreichen Dienerſchaft. Eine Einladung führte auch mich von Berlin in Juliens Nähe, um ſie zum letzten Male als Jungfrau zu begrüßen. Meinem Herzen war die Ueberzeugung wohlthuend, daß ſie künftig einen Mann von hoher Intelligenz, die ſpäter ſelbſt dem Fürſten H........g nicht entging, angehören würde. Jahre verſtrichen, Vater und Mutter gingen zur Ruhe. Julie lebte glücklich an der Hand ihres, ſpäter bei der Regierung in M. fungirenden Gatten, der nun auch zum höheren Lichte abgerufen iſt. Durch ihn wurde ich beim Grafen C. v. Hahn in der Zeit eingeführt, als er noch mit einer jährlichen Revenü von 100 Mille Rthl. als der reichſte Cavalier Mecklenburgs in Berlin glänzte. Hier bewohnte er das **Hôtel de Russie sous les arbres.** An ſeiner Tafel ſah man Anſelm v. Weber, Iffland, Unzelmann u. ſ. w. Sein galonnirter Leibhuſar ſetzte die Wachen Berlins in Betreff der militäriſchen Honneurs in Verlegenheit. Das auf ſeinem Stammgute Remplin erbaute Schauſpielhaus war der Sammelplatz aller ſchönen Geiſter. Im Herbſte 1806 wurde die Weihe der Kraft oder Dr. Luther, von Werner, aufgeführt, während die Franzoſen auf ihrem Marſche nach Lübeck ſich

Remplin näherten, bei welcher Gelegenheit ſie die ſchönſten in dem Zuge dieſes Bühnenſtücks figurirenden Pferde in Beſchlag nahmen. Ein Jahr ſpäter endete des Grafen Herrlichkeit. Die Mecklenburger Advocaten riefen: „Suum cuique,“ und der Graf vergaß in Thaliens Tempel ſein zertrümmertes Glück, agirte ſogar auf verſchiedenen ſeiner Direction übergebenen Bühnen (in Frankfurt a. O. Magdeburg, Halberſtadt, Stralſund ꝛc.), und zeigte, faſt möchte ich's nennen, eine Conſequenz in der Inkonſequenz, die erſt mit ſeinem Tode enden wird. Sein Vater, ein gelehrter und der Aſtronomie kundiger Mann, ſchenkte der deutſchen Nation ein durch Bode in Berlin beſorgtes Werk über den geſtirnten Himmel. Die aſtronomiſchen Inſtrumente des in Remplin erbauten und ſpäter delabrirten Obſervatoriums gingen, nachdem der junge Graf H. ausgekräht hatte, für einen Spottpreis nach Königsberg. Eine im Schloſſe zu Remplin aufgeſtellte Orgel kaufte eine Loge Mecklenburgs, und ein für Tauſende erkauftes Ruhebett, worin die unglückliche Königin Antoinette von Frankreich einſt geſchlafen, gelangte für einige hundert Thaler in den Poſſeß eines reichen Dieners der Themis.

Während der Graf auf den Brettern debutirte, lebte ſeine liebenswürdige Gemahlin geb. v. B..r, deren Schweſter einige Zeit in einer unglücklichen Ehe mit dem ſchwediſchen General v. E.........t lebte, in dem romantiſch gelegenen, oben beſchriebenen Städtchen, wo ſie abſichtlich, inſofern dieſer Panier percé dieſen Schritt motivirte, eine Kuratel über ſich verhängen ließ. Bedeutende, vom alten Grafen v. H. zu einem Fideicommiß erhobene Güter im Holſteinſchen, ſicherten dieſe einſt ſo hoch geſtellte Familie vor dem Abgrunde einer hoffnungsloſen Zukunft und erweckten den Glauben an die heiligen Worte: Heiliges Gold! Du biſt und bleibſt des Lebens Salz, des Menſchen Fittig und ſein Heilquell. Mit dir kann er die Nackten kleiden, die Schmachtenden erquicken, des Mittlers Willen zur Vollziehung bringen, mit dir die hohen, reueloſen Freuden kaufen und ſeine Todesnacht mit den leuchtenden Segenthränen der Geborgenen aushellen. Du ſicherſt ihn vor dem böſen, verſuchenden Geiſte, der oft die Wackerſten im Drangſale der Dürftigkeit anficht und niederzieht — vor dem Schiffbruche der Ehre, vor dem Verbrechen der Pflicht und an ſich ſelbſt — vor dem Untergange des heiligen Glaubens an einen väterlichen Gott und den Nächſten. Du bahneſt ſeinen Kindern Steg und Weg, du retteſt den Sterbenden vor der Qual, dieſe Geliebten dem Mitleid der Fremden, der Laune des Gönners, der Großmuth des Feindes, dem Elend der Verlaſſenheit anheim fallen zu ſehen. Ein Strahl der Allmacht biſt du in des Weiſen Hand, nur in des Thoren Beſchluſſe ein verdorbenes Irrlicht. Des Einen gute Fee, des Andern böſe! —

Nach dieſer Diverſion folge mir, mein Semilaſſo! in das gleich einem Feenſchloſſe von der Frau v. K....v eingerichtete Haus, worin Dich manche Koſtbarkeit an den hohen Geber erinnern würde. Hier lebte ſie mit ihrem Gemahl einige Jahre in unglücklicher und kinderloſer Ehe. Der arme Mann durfte ſeine Pfeife — ſo verlangten es ihre ſenſibeln Nerven — nicht rauchen, gewiß in den Augen aller paſſionirten Raucher, wozu Du auch mit Deiner Cigarre gehörſt, ein unerhörtes Opfer, denn auch die Pfeife iſt Manchem eine Geliebte.

Eine Freundin hat der Menſch auf Erden,
Die ſein Leben ihm ſo freundlich ſchmückt;
Tückiſch mag Fortuna ſich geberden
Bleibt nur ſie mir, bin ich doch beglückt.

Naht die Sorge ſich in düſterer Stunde,
Eil' ich ſchnell zu meinem Liebchen hin,
Und der Hauch aus ihrem kleinen Munde,
Bringt mir Fröhlichkeit und leichten Sinn.

Aber auch die heiter'n frohen Stunden
In dem Vollgenuß der Lebenszeit,
Sind durch ſie mir fröhlicher entſchwunden,
In die Thäler der Vergangenheit.

Als der Jüngling keck in's Leben ſchaute
Mit dem lebensmuth'gen freud'gen Blick;
Da war ſie die einzige Vertraute,
Nur bei ihr fand er ſein ſchönſtes Glück.

Und den Mann, dem wohl der Ernſt des Lebens
Oft die ſorgenvolle Stirn umzieht,
Tröſtet die Gefährtin nicht vergebens,
Wenn er troſtbedürfend zu ihr flieh't.

Auch der Greis, der von den wenig Schritten
Nur noch wen'ge bis zum Grabe mißt;
Was er auch geduldet und gelitten,
Bei dem Liebchen jede Noth vergißt.

Freunde! ſoll ich Euch mein Liebchen nennen,
Sagt mir, wie gefällt Euch mein Geſchmack?
Unumwunden will ich es bekennen,
S'iſt mein liebes — Pfeifchen voll Taback.

Nächſt dieſem Verbot quälte unſern Chevalier die nach der poetiſchen Liebe eingetretene Ehe-Proſa, die eher das Trübe als das Heitere laut werden läßt. Die Menſchen ſind einmal ſo, daß ſie im poetiſchen Zuſtande alles beſchönigen, im proſaiſchen alles ſchwärzen. Ueberdies iſt die Ehe die natürlichſte und einfachſte Oppoſitions-Stellung; die Polariſirung iſt reiner Erfolg des Ehemagnetismus. Umarmende Hände werden fechtende, und küſſende Lippen zankende. — Genug, die Ehe löſte ſich auf und man konnte nicht wie von jenem beiſpiellos zufriedenen und glücklichen Ehepaar ausrufen: il faut les bruler, pour en avoir de la cendre. Ch. v. K . . . . y lebte einige Zeit in Berlin und ſtarb plötzlich am Nervenſchlage. Die Gemahlin ging in Geſellſchaft eines ihr durch Affinität werthen Ch. P. nach Italien, blieb längere Zeit in Neapel, hatte in Rom die Auszeichnung den heiligen Vater zu ſprechen, kehrte als Apoſtatin und kreirte Katholikin nach der Heimath zurück, ſtellte ihr reizendes Beſitzthum zum Verkauf, und entſchloß ſich für immer in Italien zu leben.

Sonderbar, daß bei den vom Normal gewöhnlicher Lebensverhältniſſe eklatant abweichenden Lebens-Carrieren mancher, auch einiger hier beleuchteten Perſonen, Trennung und Scheidung ehelichen Bundes, eine Rolle ſpielen. Fürſt v. H........g, nachdem Frau v. K....y ſein Vertrauen gewonnen, verlangte Scheidung von ſeiner Gemahlin. Die lakoniſche Cabinetsordre der Majeſtät lautete:

„Trennen, nicht ſcheiden, gut Beiſpiel geben.“

Die Fürſtin begab ſich nach Dresden mit 12,000 Thaler jährlicher Revenüen.

Du mein Semilaſſo, aber auch ich, haben das entſetzliche Weh eines ſolchen Schrittes erfahren müſſen, und ein jeder möge ſich ſelbſt ſagen, wie viel er dabei gewonnen? Dem beſſern Menſchen gibt die Scheidung, zumal wenn ſchuldloſe Kinder das Band der Ehe nur noch feſter knüpften, den tiefverwundetſten Schmerz, der durch kein ſpäteres ſogenanntes Glück, es beſtehe worin es wolle, überwunden wird. Ein Scheidungsmotiv: Sterilität des Weibes allein mag davor ſchützen. Wie treffend faßte Göthe das Weſen der Ehe auf!

Die Ehe, ſagt er, iſt der Anfang und der Gipfel aller Kultur. — Sie macht den Rohen mild, und der Gebildetſte hat keine beſſere Gelegenheit ſeine Milde zu beweiſen. Unauflösbar muß ſie ſeyn: denn ſie bringt ſo vieles Glück, daß alles einzelne Unglück dagegen gar nicht zu rechnen iſt. Und was will man von Unglück reden? Ungeduld iſt es, die den Menſchen von Zeit zu Zeit anfällt, und dann beliebt er, ſich unglücklich zu finden. Laſſe man den Augenblick vorüber gehen, und man wird ſich glücklich preiſen, daß ein ſo lange beſtandenes noch beſteht. Sich zu trennen, gibt's gar keinen hinlänglichen Grund. Der menſchliche Zuſtand iſt ſo hoch in Leiden und Freuden geſetzt, daß gar nicht berechnet werden kann, was ein Paar Gatten einander ſchuldig werden. Es iſt eine unendliche Schuld, die nur durch die Ewigkeit abgetragen werden kann. Unbequem mag es manchmal ſeyn, das glaub' ich wohl, und das iſt eben recht. Sind wir nicht auch mit dem Gewiſſen verheirathet? das wir oft gerne los ſeyn möchten, weil es unbequemer iſt, als uns je ein Mann oder eine Frau werden könnte. So weit Göthe. —

Glücklich zu preiſen der Gatte, wenn ihm (wie mir) aus der Ab- und Zuwendung des Gemüths ſeiner Gattin auf eine dritte Perſon — dieſem gefährlichen moraliſchen Ehebruche — das Scheidungs-Motiv erwuchs. Nemeſis lächelt der Meineidigen und dem Verführer auf einem Lager von Neſſeln „Proſit“ zu.

Wurde doch neueſter Zeit dieſes Thema in der Deputirtenkammer zu Paris auch verhandelt.

— — — Aber ſeit 30 Jahren iſt die Ehe wieder eine heilige und in Frankreich reſpectirte Sache geworden. Die Rolle eines düpirten Gatten hat aufgehört, daſelbſt, wie vormals, etwas Lächerliches zu ſeyn; in den niedern Claſſen erregt ſie gegen den Betrügenden eine kräftige Indignation, die ihm oft verderblich wird; in den aufgeklärten Ständen, wo die Leidenſchaft bisweilen zur Entſchuldigung dient, iſt die falſche Stellung oder

Ungunſt nicht auf Seite deſſen, oder derjenigen, die gemißbraucht werden. Endlich findet, bei uns, Dank dem Himmel, das Gewerbe eines Glücksritters, weit entfernt für ein Verdienſt zu gelten, ſelbſt nicht mehr Entſchuldigung, und wenn ein Menſch von Geiſt und Herz das Unglück hat, noch einige Abenteuer zu haben, ſo iſt er auf gewiſſe Weiſe genöthigt, ſich deshalb vor der öffentlichen Meinung durch ſolide Eigenſchaften zu rechtfertigen. —

Andererſeits hat die Eheſcheidung nie mit unſern Sitten ſich verſchmelzen können, und hat immer eine gleiche Ungunſt auf Mann und Frau, die dazu ihre Zuflucht genommen haben, fallen laſſen. Weiß man nicht, daß, als die Rede davon war, zu beſtimmen, wer Zutritt in der königlichen Familie haben ſolle, man beſchloß: daß er den geſchiedenen Frauen verſagt ſeyn ſolle? — Ohne Zweifel kann man eine ſolche Etiquette nicht billigen, die uns empörend ſcheinen würde, wenn ſie auch nicht von der Reſtauration erneuert worden wäre; aber ſie beweiſ't eine Thatſache, nämlich daß die Maſſen, hoch und niedrig, nicht nachſichtig gegen geſchiedene Perſonen geſinnt ſind und daß folglich Eheſcheidungen nicht eben häufig ſeyn werden. —

Meine erſte Ehe geſtaltete ſich über alle Beſchreibung glücklich. Chriſtel, Tochter eines Landmannes, ragte vor ihren übrigen Geſchwiſtern durch Kindlichkeit und Anmuth hervor; ein heller, bei einer ſorgfältigen Erziehung ſich früh offenbarender Verſtand, liebreizendes Antlitz bei graziöſem Wuchs, ergoß ein gewiſſes sans pareil über ſie. In ihrem achtzehnten Jahre ſah ich ſie auf einem Balle, wurde dem Vater durch einen meiner treueſten Freunde, den talentvollen mit Theodor Körner einſt eng verbundenen Waffenbruder Boecius, der in einer halben Stunde eins der gelungenſten Lieder am Säcular-Wallenſteinsfeſte am 21. Juli 1828 dichtete, das ich weiter unten mittheilen will, vorgeſtellt, der bei liberaler Spendung von Champagner eine Einladung zu ſich auf's Land glücklicherweiſe nicht vergaß. Nun hatte ich Terrain; ich flog mit Engländern und Glockengetön auf glänzender Schneebahn zum Sitz der Liebe; wir fanden uns ſpäter zu N. Str. auf einer Hof-Redoute, wo mir der Miniſter v. D. „Sie ſind ja heute in ſehr hübſcher Geſellſchaft hier“ ſein Hof-Compliment machte, ſelbſt der Fürſt kreiſ'te den Stern der Liebe im Cotillon, was mir allerdings d'importance erſchien. Im erſten Jahre unſerer Ehe (1817) beſuchten wir Rügen, dieſem in der Erinnerung bewahrten herrlichen Genuſſe folgte ein glückliches Wochenbett, wobei mir über die Geburt eines Knaben zu Muthe war, als müßte ich Couriere an alle Höfe Europa's abgehen laſſen. Dieſer Culminationspunct ehelichen Glückes wird nie aus meinem Gedächtniſſe ſchwinden. Ich war nun beglückter Vater, tummelte mich manches liebes Jahr als Stadt- und Landarzt, ſchriftſtellerte, berückſichtigte dabei die nach mehreren Wochenbetten eingetretene Kränklichkeit meiner Chriſtel, führte ſie nach Berlin, Doberan und andern Bädern. Es entſpann ſich ein Luftröhren-Leiden, das am Ende als Kehlkopfſchwindſucht ſich charakteriſirte. Hoffnungslos lag ſie darnieder, bis der Zufall mir den Hof-Marſchall von Kamptz zuführte, der mich dringend bat, ein Mittel, das die Staatsräthin v. K....r der Frau v. D....z zu Neu-St....tz für einen an der Luftröhren-Schwindſucht Leidenden angerathen, in Gebrauch zu ziehen, und in dem Genuß der Häringsmilch beſtehe. Nachdem ich alle pharmazeutiſchen Mittel erſchöpft hatte, worüber die von mir in Hufeland's und Oſann's Journal niedergelegte Krankheitsgeſchichte ausführlich berichtet, entſchloß ich mich zur Anwendung dieſes Mittels, deſſen Wirkung die kühnſten Erwartungen übertraf, und ich theile Dir die Anwendungsart, wie ſelbige in der preußiſchen Staatszeitung v. J. 1821 beſchrieben, mit.

Alle Morgen ließ ich die Milch eines holländiſchen oder eines gewöhnlichen großen Hārings nüchtern genießen, nachdem ich ſie zuvor nur augenblicklich in kaltem Waſſer hatte reinigen laſſen, worauf die Patientin eine volle Stunde ſpäter ihren gewöhnlichen ſchwachen Kaffee trank, und alle Arznei, außer der Anwendung eines abführenden Trankes gegen habituelle Verſtopfung bei Seite ſetzte. In den erſten 14 Tagen zeigte ſich nicht die geringſte Veränderung; mit der dritten Woche aber minderte ſich der Auswurf beim Erwachen bis auf einen mäßigen Eßlöffel voll; die Farbe des ſonſt röthlich-gelben Eiters ging mehr ins Weiße über, und Spinnen (Eiterkörner, die beim Zerdrücken ſtinken) wurden nur noch ſelten, alle drei Tage etwa, ausgehuſtet; die wunde, rauhe Empfindung im Kehlkopfe verlor ſich, der Kitzel hörte auf, die Heiſerkeit verſchwand, der Auswurf ging in einen gutartigen, nicht zu kopiöſen, weißen ſchaumigen Schleim über, die Fieber wurden von Woche zu Woche ſchwächer, und meine Frau war gerettet, nachdem ſie dieſes Mittel ein volles Vierteljahr gebraucht.

Es verſteht ſich, daß es ein eingeſalzener Häring ſeyn muß, am beſten ein holländiſcher; bei den gewöhnlichen Häringen iſt eine Milch zu klein, oder es muß alle Morgen die Milch von zwei Häringen genoſſen werden. Bemerkenswerth iſt, daß, ehe ich dieſes Mittel kennen lernte, die Salzſäure noch die beſten Dienſte bei meiner Frau leiſtete, die aber doch nicht Heiſerkeit und Auswurf beſeitigen konnte, ſondern nur die Fieber minderte.

Die Häringsmilch hat Wunder gethan; ihre vortreffliche Wirkung ward noch durch ein, nach unten ſtehender Vorſchrift gefertigtes Pflaſter unterſtützt, das nach dem Laufe der Luftröhre auf den vordern Theil des Halſes gelegt wird. Bei dem Gebrauche der Häringsmilch können Mittags oder Abends noch einige Kerben Häring genoſſen werden.

℞. Emplastr. mercurial. *
— — hyoscyam.
— — cicut. aa. q. 5.
Malax. et extend. supr. alut.
Obduc. Margin. emplastro adhaesivo.

Alle 24 bis 48 Stunden wird ein friſches aufgelegt.

L'emplâtre excite quelque fois la peau, en ce cas il faut discontinuer quelques jours l'usage de l'emplâtre.

Dieſe Anzeige führte zu einer Correſpondenz mit ganz Europa. Ich erſchien mir, wie der große Boerhave, an den der Schah von Perſien einſt unter der Adreſſe ſchrieb: au grand Boerhave en Europe. Die Herzogin v. Kent wandte ſich durch ihre Hofdamen in folgenden Zeilen an mich:

Au Palais de Kensington,
le 1. Janvier 1822.

La Baronne de Spaeth a l'honneur par ordre de Son Altesse Royale Madame La Duchesse de Kent d'accuser la réception de Mr. le Docteur S. et de lui faire part de la reconnaissance que Son Altesse Royale lui a pour son attention vers Mlle. de Kempf, de qui pourtant elle n'a pas reçue de nouvelles dernièrement.

Von Paris, Orleans, Lyon ꝛc. arrivirten Briefe, ja ein in den Bädern von Cauterets (in den Pyrenäen) von **Monsieur Villemain, membre de l'académie française**, in klaſſiſchem Latein abgefaßter Brief, gehört zu dieſer ausgebreiteten Correſpondenz.

Ein Küſter in Bremen, der dieſes Mittel gebraucht, ſchrieb: Durch Geld könne er ſeinen Dank nicht ausdrücken, aber freuen würde es mich, zu vernehmen, daß er zur Feier des

18. Octobers in der Kirche: „Nun danket alle Gott“ aus reiner Kehle mitgeſungen.

Ja, noch mehr, ich ſtehe unter dem Artikel „Schwindſucht“ im Brockhaus'ſchen Converſations-Lexicon neueſte Ausgabe. (Leider eine ſchwindſüchtige Celebrität.)

Endlich hat Hufeland dieſem Mittel das Wort geſprochen.

Manche Rückſichten beſtimmten mich, die Heimath zu verlaſſen. Zwei geliebte Schweſtern machten mir in Str. den Verluſt der Heimath weniger ſchmerzhaft. Ueber dieſen Ort gebe ich Dir einen neueſter Zeit entworfenen, auch in Hufeland's und Oſann's Journal bereits befindlichen Proſpectus.

Stralſund und ſein Seebad.

Stralſund, deſſen hiſtoriſches, vom Zahne der Zeit unberührt gebliebenes Denkmal*) der jetzigen und kommenden Generation die goldnen Buchſtaben zur Bürgſchaft darbietet: daß weiſer Rath, hochherziger Bürgerſinn und Eintracht in der Stunde allgemeiner Noth und Gefahr, von Knechtſchaft und Untergang retten können, wofür alljährlich dem Könige aller Könige in hochgewölbten Tempeln Preis, Dank und Ruhm geſungen wird; — dieſe, von 16,000 Einwohnern, Militair und königlicher Regierung belebte, durch ſelbſtſtändige Verfaſſung bis zur Stunde das Gepräge vergangener, thatenreicher Zeiten beurkundende, alte und berühmte Hafenſtadt, verdiente auch wohl in Betreff ihrer, ſeit etwa 16 Jahren beſtehenden See-Badeanſtalt von Auswärtigen mehr, als es bisher geſchehen, gewürdiget zu werden, da hier, am Geſtade der Oſtſee, der Inſel Rügen gegenüber, dieſelben Vortheile*) gegeben ſind, die der Vornehme und Wohlhabende nur in beſuchteren Nord- und Oſtſeebädern zu finden wähnt, wo aber oft zur Plage des Badegaſtes, neben manchen andern Colliſionen, der Bademantel leicht, der Mantel der Convenienz aber minder leicht abgelegt werden kann.

---

*) S. Dr. E. H. Zober's „Geſchichte der Belagerung Stralſunds durch Wallenſtein i. J. 1628.“ Stralſund 1828.

---

*) Der vielfach bekrittelte Wellenſchlag nicht ausgenommen, der gar nicht ſelten die Badenden im Badezelte zurückhält.

Es unterliegt keinem Zweifel, daß eine Seebade-Anſtalt, die den Badenden nach etwa hundert von ſeiner Wohnung zurückgelegten Schritten zum Badezelte, und eben ſo auch zum Badehauſe für warme Bäder führt, einen Vortheil und Vorzug gewährt, deſſen die wenigſten dergleichen Anſtalten ſich rühmen dürfen. Der Kranke, Schwache, iſt zu Wag'n oder zu Fuß in einem Nu am Ziele, wo ihn Meeresluft und etwa vierzig mit aller Bequemlichkeit eingerichtete Badezelte empfangen, von wo ihn anmuthige Anlagen nahe am Geſtade zum Spaziergange einladen, und er ſich von da in ſeine bequem eingerichtete Wohnung in Privathäuſern der Stadt, oder in die hieſigen erſten Gaſthöfe (im „goldenen Löwen“ oder im „Hôtel de Brandebourg“) zurück begiebt.

Nun lebt der Gaſt wie er will, ganz unabhängig von den in manchem glänzenden Seebadeorte nicht gut zu vermeidenden Saiſonverbindlichkeiten und Coterieen. Hier theilt der Fremde alle Vortheile und Annehmlichkeiten des Städters, ſieht belebte Straßen, beſucht nicht gewöhnliche Merkwürdigkeiten des Ortes, findet die Pforte zur Gottesandacht offen, bildet vielleicht auch am 24. Juni ein Glied in der diamantenen Kette, die den Erdkreis umſchließt, beſucht und benutzt die hieſige, an hiſtoriſchen Werken beſonders reiche Raths-Bibliothek, hat demnächſt in zwei hieſigen muſterhaften Buchhandlungen (Hausſchildt und Löffler) Gelegenheit, den literariſchen und belletriſtiſchen Faden weiter fortzuſpinnen, trifft hier einen Geſangverein (Liedertafel), knüpft mit den Gebildeten der Stadt, den Rathsverwandten, welchen Carl XII. die Prärogative des Adels verlieh, und einigen andern nicht minder gediegenen Ständen ein befreundetes Band, findet beiläufig hier die Küche des Apicius, hat ärztlichen thätigen Beiſtand in der Stunde der Gefahr, und ſieht die öffentliche Sicherheit durch gute Polizei gehandhabt.

Tritt der Badegaſt in die Natur, ſo winkt ihm vor Allem ein am Waſſer freundlich gelegener Reſſource-Garten, anmuthige Promenaden laden ihn zur Brunnenkur ein, wobei nicht unerwähnt bleiben darf, daß die Herren Weinholz und Karein hieſigen Ortes anſehnliche Lager von natürlichen und auch einigen künſtlichen Mineralwaſſern halten und Stadt und Umgegend ſeit vielen Jahren damit verſehen.

Der Brunnen- und Badegaſt wird nach abgehaltenem hieſigen Wollmarkte, dem Wallenſteinsfeſte und einem eng damit verknüpften, acht Tage dauernden, von vielen tauſend Frohen beſuchten Vogelſchießen, auch noch Theilnehmer eines im Auguſt des abgewichenen Jahres über alle Erwartung an Concurrenz ausgefallenen, in öffentlichen Blättern genügend beſchriebenen Pferderennens, und tritt am erſten Abend des abgehaltenen Wettlaufs ins neu erbaute Schauſpielhaus, worin die Bethmann'ſche Geſellſchaft vom Roſtocker Stadt-Theater den Cyclus ihrer vorzüglichen Leiſtungen auf volle drei Monate, wie im vorigen Jahre beginnen wird.

Hat der Gaſt während dieſer Zeit noch Gefallen daran, das Landſtaubleben mit dem Seele und Körper erquickenden Meerleben zu vertauſchen, ſo bietet ſich ihm die Gelegenheit zu kleinen Seereiſen nach und um Rügen und mehreren kleinen Inſeln (Hiddenſee, Dänholm, Ruden) und Städten (Barth, Greifswald, Wolgaſt,) hinreichend dar, um endlich bei ſeinem Scheiden, und in dankbarem Rückblick auf retablirte Geſundheit und alle ihm hier zu Theil gewordene, mannigfache, reine Genüſſe, es ſich ſelbſt zu geſtehen, daß Stralſund's Seebadeanſtalt, die nach 16 Jahre langem, ſtillem und erſprießlichem Fortbeſtehen auch einmal die Aufmerkſamkeit des fern Wohnenden auf das Enſemble ihrer weſentlichen Vorzüge hinlenkte, Anerkennung und Dank gebührt.

Hier räume ich dem oben angedeuteten Liede meines treuen Boccius einen Platz ein.

Am
Säcular-Wallenſteinsfeſte,
den 24. Juli 1828
beim frohen Mahle geſungen.

Mel.: Der Wein, der Wein iſt Goldes werth ꝛc.

Was donnert von der Feſtung Wall,
Was flagget Thurm und Schiff,
Es iſt der Freude lauter Schall,
Der Jedermann ergriff.
Der Freiheit Feſt, Herr Wallenſtein,
Das feiern wir und — lachen fein!

Wär' Stralſund mit der Kette auch
Am Himmelszelte feſt,
Herr Wallenſtein, nach ſeinem Brauch,
Wollt' geben ihm den Reſt;
Ihm fiel der Becher von dem Mund,
Mit nichten aber fiel Stralſund!

Abziehen mußt' nach langer Raſt
Von Stralſund Wallenſtein,
Und darum zog ſo mancher Gaſt
Heut froh in Stralſund ein.
Verſchloſſen blieb es Wallenſtein:
Doch Freunde läßt es gerne ein.

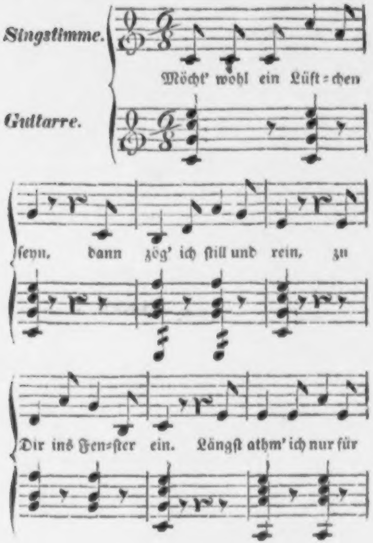
Der Ahnen hoher Tapferkeit,
Ihr töne unſer Sang!
Im Frieden üben wir ſie heut
Beim frohen Becherklang.
Nur Einen Hieb, Herr Wallenſtein,
Den dulden wir — den Hieb vom Wein.

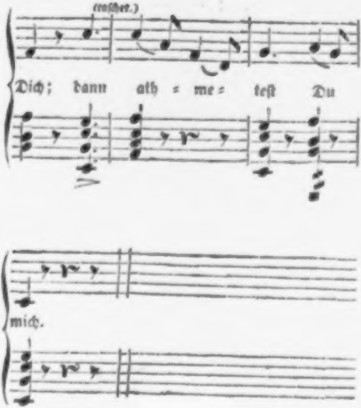
Wir wehrten den Erob'rer ab
Und doch — erhitzt vom Wein —
(Herr Wallenſtein, er leb' im Grab!)
Laßt uns Erobrer ſeyn!
Sey nur der Mädchen Herz und Mund
Nicht ſo verſchloſſen — wie Stralſund.

Hier ſaß ich nun ohne nepotiſchen Einfluß mit Weib und Kind, war qua medicus der Spielball des Publikums. Schweſter Scheelſucht und Bruder Neidhammel begleiteten mich an's Krankenbett. Eklatante Kuren wurden verunglimpft, ja, ein Veteran meines Berufs, nachdem ich eine Legion Paraſiten (Tänien) in kurzer Zeit aus ihrer Behauſung entfernt hatte, erklärte, daß dieſe alle aus Mecklenburg mitgebracht, und in dem Augenblick der Entſcheidung in den pot de chambre von mir practicirt würden. Eine allerliebſte Art zu eskamotiren; ich dachte an Wiegleb's natürliche Magie und Gellert's „Petz;“ hielt mich auf der Stube, lebte meiner Wiſſenſchaft, ſchrieb gegen Prof. Weinholz's „Infibulation,“ obgleich mancher Fiſchblut-Naturen-Leumund und Sexual-Organ zu dieſer Operation ſich trefflich geeignet hätten.

Mit friſchem Gleichmuthe ertrug ich die für mein weich geſchaffenes Gemüth zu ſtrenge Strandluft, möchte auch nicht aus dieſer philoſophiſchen

Elementariſche Liebe.


Singstimme.
Guitarre.
Möcht' wohl ein Lüft=chen
ſeyn, dann zög' ich ſtill und rein, zu
Dir ins Fen=ſter ein. Längſt athm' ich nur für


(raſcher.)
Dich; dann ath = me = teſt Du
mich.

Möcht' wohl ein Quellchen ſeyn,
Dann blickeſt Du hinein,
Säh'ſt Dich im Wiederſchein;
Dein Bild lebt ſtets in mir,
Dann wär's auch ſichtbar mir.

Möcht wohl ein Flämmchen ſeyn,
Dann ſchlummerteſt Du ein,
Umglänzt von meinem Schein;
Längſt brenn' ich lichterloh,
Dann ſäh'ſt Du wie und wo.

Möcht' wohl ein Erdkloß ſeyn,
Dann fiel mir gar nichts ein,
Ich lebt' ohn' Liebespein,
Mein Platz wär' nach Gebühr,
Dann ſtets zu Füßen Dir.

Prinz Oskar, Preußens König, Fürſt Putbus, Freiherr von Altenſtein zum Altenſtein u. ſ. w. ſpendeten mir ihre dankenden Schriftzüge. Deſſenungeachtet beſudelte ein im Dienſte der Themis erſtarrter, durch reiche Mariage zu malitiöſer Keckheit verleiteter Recenſent dieſe poetiſchen Blüthen. Möge ihn das darin wehende moraliſche Prinzip beſſern, um das verſcherzte Himmelsplätzchen wieder zu gewinnen, zu deren Pforte Hochmuth, Bosheit und metalliſcher Ueberfluß ſchlechte Dietriche ſind.

Genug, dieſer von mir apotheoſirten Anthologie folgten einige Jahre darauf Theater-Kritiken, denn ich wollte mich ſelbſt auf dem dramatiſchen Felde tentiren. Das Publikum las dieſe mit Epiſoden durchwebten Kritiken mit Gefallen. Von der Straußfeder der Actricin gelangte ich zu den lebenden Straußen in Paris, wovon der eine in Folge der Gefangenſchaft bald ſtarb, und der andere aus Gram ihm gefolgt wäre, hätte man ihn nicht durch Vorhalten eines Spiegels getäuſcht und gerettet. Den Bedienten, der ſeinem Baron auf der Bühne folgte, bezeichnete ich:

Je ne suis pas, ce que je suis,
Car si j'etois, ce que je suis,
Je ne serois pas, ce qui je suis.

Bei dem dramatiſirten Spieler fiel mir die beſte Inſchrift für ein Spielhaus ein:

Il est trois portes en cet antre:
L'espoir, l'infamie et la mort.
C'est par la première qu'on entre.
C'est par les deux autres qu'on sort.

Dem Hypochondriſten nannte ich das moraliſch-practiſche von Goethe ſo trefflich geſchilderte Mittel:

Hypochondrie iſt bald kurirt,
Wenn Dich die Welt brav kujonirt.

Bei Gelegenheit zweier lebendiger in meinem Garten gehegter Steinadler ward ich an den Schneider erinnert, der bei einer Illumination einen Adler an ſeinem Hauſe aushing, darunter die transparenten Worte: „Unter deinen Flügeln iſt gut bügeln.“ Claudius dagegen ſchrieb einſt die unvergeßlichen Worte, jedoch nicht bei Gelegenheit einer Illumination:

Der Adler beſuchet die Erde
Aber ſäumet nicht,
Er ſchüttelt vom Flügel den Staub,
Und kehret zur Sonne zurück.

In Paris hat man im **Hôtel des Invalides** die Bemerkung gemacht, daß Menſchen mit großen prominirenden (nicht promenirenden) Naſen in die achtziger und neunziger Lebensjahre gekommen ſind, und eine Parallele gezogen zwiſchen großnaſigen und großſchnabligen Geſchöpfen, welche letztere bekanntlich, wie z. B. der Adler, Papagai, Rabe, Auerhahn *) weit über hundert Jahre alt werden. Gratulire ſich alſo ein Jeder zu einer großen, von der Natur verliehenen Naſe. —

Meinem Publikum gab ich in dieſer Zeit ein in hieſiger Gegend ganz ungewöhnliches Schauſpiel. Ich veranſtaltete nämlich einen Hahnenkampf, gab aber vorher ein Avis in der Sundine, einem hier erſcheinenden Unterhaltungs-Blatte.

— — — Die Engländer ſind bekanntlich leidenſchaftliche Verehrer derſelben, und dieſes ſeltſame Ritterſpiel iſt ein wahres Volksfeſt bei ihnen. Sie finden in eigends dazu errichteten Amphitheatern ſtatt. Die größten Wetten werden dabei entrirt, und Alles iſt in der geſpannteſten Erwartung, welcher von den gefiederten Helden

---

*) „Der Auerhahn“ aus dem Schwediſchen, mit einem trefflichen Commentar von Gottlieb Mohnike.

den Sieg davon trage, deren Erbitterung nicht ſelten ſo groß iſt, daß ſie den Tod viel weniger fürchten, als die Schande einer Niederlage oder feigen Flucht.

Um die Hähne kampfluſtig zu machen, zeigt man ihnen blos ihre Geſtalt im Spiegel, und läßt ſie dann aneinander. Der Sieger gibt durch ſein Betragen Stolz und Selbſtzufriedenheit ſichtbar zu erkennen; er ſchreit ſeinen Sieg durch lautes Krähen ſelbſt aus, ſtellt ſich wohl gar auf den ſterbenden Feind, und in dieſer übermüthigſten Stellung producirt er ſich dem Publikum als Sieger. Derjenige hingegen, der unterliegt, und den Kampf überlebt, fühlt ſich ſo ſehr gedemüthigt, daß er, ohne einen Laut von ſich zu geben, ſich mit hängendem Schwanze davon macht, und in den dunkelſten Winkel verkriecht, den er finden kann.

Hähne, die ſich an Kraft und Muth gleich ſind, hegen die größte Achtung vor einander, und Ch. v. Bomann (Siehe deſſen Dict. 3. Theil

S. 289) theilt hierüber ein merkwürdiges Beiſpiel mit:

Zu Cheſter in England waren zwei treffliche Kampfhähne, die ſich ſchon bei mehreren Gelegenheiten rühmlichſt hervorgethan hatten. Man hatte noch nicht daran gedacht, ſie gegen einander kämpfen zu laſſen; aber endlich wollte man doch den Tapferſten unter ihnen kennen lernen. Aber gegen alle Erwartung bezeugten die Hähne nicht die mindeſte Kampfluſt, ſondern ſahen ſich friedlich an. Um ſie zu reizen, warf man ihnen Futter vor, ſie verzehrten es in aller Eintracht, und gingen nach eingenommener Mahlzeit mit einander ſpazieren. Als dieſes Mittel nichts fruchtete, glaubte man ihre Eiferſucht anregen zu müſſen, und brachte ein Huhn in den Zirkel; aber auch hier fand man ſich getäuſcht, ohne ſich in ihrer Eintracht ſtören zu laſſen, näherte ſich einer nach dem andern dem Huhn. Hierauf brachte man ſie auseinander, und färbte ihnen die Federn, damit ſie einander nicht erkennen ſollten. Auch dieß war vergeblich; keinem fiel es ein, den Frieden zu brechen, den ſie mit einander geſtiftet hatten. Als man endlich jedem von ihnen einen fremden Hahn brachte, bekämpften ſie ſolche mit der größten Erbitterung: und da man ſie jetzt hinlänglich gereizt zu haben glaubte, nahm man die fremden Hähne wieder weg, hoffend, daß ſie nun endlich einander angreifen würden, aber dieſer Verſuch vermochte eben ſo wenig, als die vorhergehenden, eine Aenderung in ihren freundſchaftlichen Geſinnungen hervorzubringen."

Es wird ſchwer zu beſtimmen ſeyn, ob es Furcht war, weil dieſe beiden Hähne einander oft hatten kämpfen ſehen, oder Sympathie, welche gegenſeitige Achtung bei ihnen erzeugte, und ſie ſo genau mit einander zu verbinden ſchien.

Gibt man den Hähnen, wie Referent hier erfahren, 10 Minuten vor dem Kampfe etwas Knoblauch und hinterher etwas Spiritus frumenti, ſo ſoll die Erbitterung den höchſten Grad erreichen. — Referent wird übrigens nicht zu der Anwendung dieſes forcirten Mittels ſchreiten, er verläßt ſich auf: gallus gallum odit, ſo wie ſich nicht ſelten nachweiſen läßt: medicus medicum odit; — ſelten wenigſtens ſieht man Aerzte Arm in Arm einher ſchreiten, und faßt der Freund den Freund unter dem Arm, ſo nennt der Sarkaſt es wohl gar Armſeligkeit. — Wie ſoll man es den Menſchen recht machen? — „Mach' es Wenigen recht, Vielen gefallen iſt ſchlimm.“

Der Hahnenkampf.

Den Referenten ließ man in ſeinem Knabenalter die Worte nachſprechen: „Der Hahn, der Hahn und nicht die Henne,“ und ein-, zwei-, dreimal plapperte er es nach, ohne die Pointe aufzufinden, am Ende fand er ſie und antwortete auf die Attrape: „Der Hahn, der Hahn.“ — Später lernte er den bibliſchen und Hamlets Hahn kennen, ſah auf franzöſiſchen Münzen den Hahn, als Sinnbild der Wachſamkeit dargeſtellt, der

1789 und 1830 zum erſten- und zweitenma gekräht hat, — ferner machte er die Bekanntſchaft eines Millionairs, Namens Hahn, in der Zeit (1805), als die vornehmſten Perſonen Berlin's, worunter auch die erſten Compoſiteurs und dramatiſchen Künſtler, an reicher gräflicher Tafel ſaßen, und ſchaffte ſich ſo manche Reminiscenz en question „Hahn;“ er hörte von dem Sprüchwort zweier Mecklenburger Advocaten auf ihre Clienten: „Plück Du den Hahn, ick plück den Maltzahn;“ er erfuhr auch, daß der Hahn beim Krähen ſeine Augen einzig und allein deshalb ſchließe, damit die Hühner ſähen, daß er es auswendig wiſſe; ferner wurde es ihm einleuchtend, warum man einen Hahn zum Wetterhahn und keine Henne dazu gewählt hat; endlich lernte Referent die Braut eines Mannes, Namens Hahn, kennen, die in einem Liebhaber-Concerte ſich auf dem Clavier hören ließ, dabei aus dem Tact kam, und den hinter ihr ſtehenden Hahn in einigen leicht zu errathenden Worten („Hahn!

....“) mit leiſer Stimme bat: den Tact zu markiren. — — — Genug, Referent kommt auf den in ſeinem Garten am 25. Januar 1832 gegebenen Hahnenkampf, der Hunderte aus allen Ständen, worunter zwei Schornſteinfegerknaben, herbeigelockt hatte. Der Kampf begann Nachmittags drei Uhr zwiſchen zwei Haushähnen erſter Größe und Kraft. Ein Hahn (Eigenthum des Referenten) aus Groß-Kedingshagen, von goldfarbigem Gefieder, mit Doppelkamm und ſcharfen, natürlichen Sporen, beſiegte einen grau-gefiederten Haushahn; während dieſes Kampfes wurden Wetten wie auf brittiſchem Boden entrirt. Es folgten noch mehrere Kämpfe zur Kurzweil des theilweis auf den Bäumen Platz ſuchenden Publikums; ein Hahn (Eigenthum eines Literatus) flog nach kurzem Kampfe in den Gipfel eines Baumes; ein ächt holländiſcher Hahn von grauem Gefieder zeigte gar keine Kampfluſt, ſetzte ſich nieder, wie wenn er Eier legen wollte, und wurde herzlich ausgelacht.

Zum Beſchluß wurden zwei ausgewachſene Steinadler aus ihren getrennten Zwingern gelaſſen; ſie, als Könige der Vögel, verſchmähten indeß einen ſolchen Kampf, und richteten ihren Blick, über die Zuſchauer hinweg, zum klaren Himmel.

Den Armen wurden 12 Rthlr. 8 Sgr. 4 Pf. überwieſen.

Das Publikum raiſonirte über dieſen Hahnenkampf hin und her. Mich tröſtete Göthe's Gedanke: „Löblich iſt ein tolles Streben, wenn es kurz iſt und mit Sinn.“ Mit Entzücken erinnere ich mich der mittelloſen ſchwer Erkrankten, der davon 3 Rthlr. preußiſch Courant zu Theil wurden.

Ein zweites, im nördlichen Deutſchland unerhörtes Evenement für hieſige Stadt war, daß die berühmte, nicht die falſche Catalani, einer Heiſerkeit wegen, ſich von mir Arm in Arm von ihrem Hôtel auf mein Zimmer führen ließ, in der Abſicht: die Electricität dagegen einwirken zu laſſen. Sehr intereſſant war es, dieſe hochgefeierte, auf dem Iſolatorium ſitzende Sängerin mit dem Leitungsſtäbchen berühren zu dürfen. Später gebrauchte ſie la laitance du hareng in Putbus. Du, mein Semilaſſo, berichteſt, daß die Catalani zur reinen Intonation kurz vorher Rhabarber kaue; dieſe Mittheilung hat ſie mir nicht gemacht. Die berühmte unter Friedrich II. entzückende Mara genoß in dieſer Abſicht kurz vorher eine Häringsmilch. Andere Sängerinnen trinken vorher auf meinen Rath ein Glas temperirten, feinen Medoc.

Wohl möchte ich einige Wochen auf der Villa Catalani zubringen! An einem ſchönen Frühlings-Sonntage verließ ich, erzählt Mery in ſeinem „Italien“, Florenz durch das Thor San-Gallo, einer Einladung Genüge leiſtend, die ich Tags zuvor erhalten hatte; ich wollte die Litaneien der

Jungfrau in der Capelle des Dorfes La Loggia mit anhören. Madame Catalani wollte mit ihrer Tochter, Mad. Duvivier, ſingen. Die Villa, welche nach dem Willen des Großherzogs den Namen der berühmten Sängerin trägt, grenzt an das Dorf La Loggia.

Die Meſſe ward von einem ehrwürdigen achtzigjährigen Prieſter geleſen. Die Capelle war mit Bauern und Bäuerinnen angefüllt, alle lagen, brünſtig betend, auf den Knieen. Madame Catalani ſang die Litaneien mit ihrer herrlichen Stimme, die ganz Europa gehört und bewundert hat. Dieſesmal ward ſie weder von dem Parterre de la Scala, noch von den Logen in San Carlo, weder von einem aus Pariſern, Ruſſen und Engländern beſtehenden Auditorium, noch von einem Congreſſe von Königen bewundert. Arme Landleute hörten ihr mit offenem Munde zu, auf ihren Geſichtern malte ſich Begeiſterung. Ich habe nicht leicht ein rührenderes Gemälde geſehen. So vielen Concerten ich auch in Italien beiwohnte, nie hörte ich etwas, das mit dieſer ländlichen Feierlichkeit verglichen werden kann. Nach Beendigung der Ceremonie lud uns Mad. Catalani auf ihre Villa ein. Das kunſtliebende Europa hat dieſen prächtigen Aufenthalt bezahlt. Die ganze Umgegend weist kein ſchöneres Landhaus auf. Ein Gürtel von Citronen- und Pomeranzen-Bäumen zieht ſich um die Villa Catalani her. In einem mit Säulen umzierten Hofe ſind vier Basreliefs von Luca della Robbia aufgeſtellt. Beim Eintritt in die Villa wird das Antlitz durch eine heitere, kühlende Atmoſphäre erfriſcht; während der Mittagshitze glaubt man in einem Marmorbade zu ſchwimmen. Man geht auf Marmor und reichem Moſaikpflaſter. Allenthalben begegnet man der italieniſchen Eleganz, welche auf künſtliche Weiſe combinirt iſt, um die heiße Jahreszeit zu bekämpfen. Die Vorhänge von hundert Fenſtern werden von dem Winde des Arno in Bewegung geſetzt und verbreiten Friſche auf den Treppen und Galerieen. Arabesken laufen, gleich einem glücklichen Traume, an den Mauern hin. Citronenblüthen verbreiten ihre balſamiſchen Düfte in den Corridors. Die Wohlgerüche des Gartens dringen zu den Zimmern herauf. Man glaubt ſich in einen jener Paläſte verſetzt, welche die Maler auf ihre Leinwand hauchen, gleichſam um ſich darüber zu tröſten, daß ſie auf Erden nicht zu finden ſind, und zum Rahmen dient dieſer Villa die Umgegend von Florenz! Von allen Balkonen gewahrt man ſeine lichtvolle azurblaue Ebene, aus welcher nebelartige Berge, von dem Arno geliebkoſ't, in die Höhe ſteigen. Da liegt Florenz, die Schöne, unter den Hügeln der Villa Strozzi und San Miniato; es ſcheint, als habe es ſich mit ſeinem Dom und ſeinen zwei koloſſalen Thürmen am Ufer des Arno gelagert, gleich einem reizenden Weibe, das vor dem Einſchlummern ſeine Arme ausſtreckt.

In einem ſchönen Saale, der an die Orangerie ſtößt, erwartete uns ein reichliches Frühſtück. Der Prieſter, der die Meſſe geleſen hatte, war eingeladen worden, bei ſeiner Ankunft jedoch entſchuldigte er ſich, daß er ſich nicht mit uns zu Tiſche ſetzen könne. Mad. Catalani richtete die dringendſten Bitten an ihn, in jener toskaniſchen Sprache, welcher man nichts abſchlagen kann; allein der Geiſtliche beharrte lächelnd auf ſeiner Weigerung. Nur eine Taſſe Chokolade nahm er an, und zwar in einem andern Zimmer. Ueber Tiſche ward viel von Muſik, und hauptſächlich von franzöſiſchen Opern geſprochen, die in Italien noch unbekannt waren. So hat z. B. Robert der Teufel die Apenninen noch nicht überſchritten, was den Italienern zum wahren Verdruß gereicht. Mehrere derſelben ſind von Florenz nach Paris gereist, um ihn dort zu ſehen, ſo daß ihr Billet auf 1000 Thlr. zu ſtehen kam. In der Muſik gibt es für die Florentiner kein Syſtem, kein Ausſchließen; leidenſchaftlich intereſſiren ſie ſich für Alles, was ihnen ſchön zu ſeyn dünkt, ohne zu fragen, woher es kommt.

Unſer Frühſtück endigte nach den Lehren der

Philoſophie der Alten. In dieſem lachenden Saale, mitten in dieſen Pomeranzen-Gärten, wo das Leben voll Kraft pulſirt, wo die luſtigen Freuden des florentiniſchen Frühlings unſerm Körper Unſterblichkeit zu verleihen ſcheinen, warf ein düſterer Geſang, ein Grablied, ſeinen Contraſt über uns, und verſetzte uns in ſchwärmeriſche melancholiſche Träume. Mad. Catalani ſtimmte das „Dies irae“ der engliſchen Kirche an, jene düſtere Hymne, die mit dem Zweige einer Cypreſſe auf den Marmor eines Grabes geſchrieben zu ſeyn ſcheint. Die gehaltenen Noten des engliſchen Horns begleiteten dieſen Geſang; nie ward ich unerwarteter überraſcht. Dieſer ganze Tag war nur ein fortgeſetztes Concert. Die Tage von Florenz ſind fortwährend Muſik. Das Piano ward geöffnet. Mad. Duvivier, Tochter der Mad. Catalani, ſang mit ihrer Mutter aus der Jungfrau vom See und der Semiramis. Jeden Augenblick langten Beſuche aus Florenz an; die ganze toskaniſche Ariſtokratie verſammelte ſich nach und nach, aber der Geſang dauerte ununterbrochen fort.

Hier in dieſer friſchen Baſis der Ebene des Arno möchte ich meine Hütte bauen. Die klangvolle Villa Catalani tönt noch in meinen Ohren wieder. Die Sieſta des Frühlings hat mich nie mit einem angenehmern Traume beſchenkt, als dieſer liebliche Tag des reellen Lebens. Die lebendige Einbildungskraft, welche die geheime Poeſie des Glückes aufſucht, und ſie nie in dem Geräuſche der Städte findet, ſchafft ſich zuweilen balſamiſche Gegenden, herrliche Sitze, umgeben von duftigem Lichte, welche von Muſik, Geſängen, Quellen und den zarten Stimmen der Frauen ertönen; einen Tag lang tritt die Viſion in's Leben, aber auch einen Tag nur; das Glück dauert nicht länger, dann verſchwindet die Erſcheinung gleich dem Luftgebilde der Wüſte, der nackte Sand bleibt zurück, und im Herzen der Wermuth. —

Später beſchäftigte mich der verheerende Zug der Aſiatin, die Stralſund unberührt ließ, wahrſcheinlich, weil ſie gleich Wallenſtein Stralſund's aufziehende Wachen fürchtete. **O sancta simplicitas!** Ein „Sendſchreiben an Deutſchlands Aerzte“ und ſpäter „Entſchleierung der Cholera nebſt dem ſprechendſten Beweiſe ihrer Nicht-Contagioſität ꝛc.“ vermehrten die Literatur über dieſes Ungeheuer, dem ich folgende erbauliche Vorrede widmete.

Gleich wie der auf dem Katheder von Vielen angeſchaute und beurtheilte Lehrer die Meinung ſeiner Zuhörer gewinnt, wenn er ſich ſeiner guten Sache bewußt iſt, ſo gerade möchte ich mit Flügeln der Morgenröthe auf einem Welt-Katheder die Lehre der **Malaria animata** verkünden und Apoſtel nach allen Himmelsgegenden ausſenden zur Berichtigung der widerſprechendſten Anſichten über den orientaliſch-anthropophagiſchen Gaſt, deſſen Empfang in allen kultivirten Ländern Europa's mit Millionen Koſten bezeichnet wird, während er in unſichtbarer Geſtalt, gleich einer ſtrafenden Weltſeele, mit einem Gefolge von Milliarden Zug-Infuſorien über die Köpfe des Quarantainen-Perſonals fortzieht, und die Senſe des Todes vor ſich herſchwingt.

Tavernier's Anſicht, die Du im zweiten Bande von Tutti Frutti mittheilſt, habe auch ich vor einigen Jahren in unſerem Unterhaltungsblatte „Sundine“, woran Gelehrte von Ruf, namentlich Gottlieb Mohnike, der Translator der Schwediſchen und Isländiſchen Literatur, Theil nehmen, veröffentlichet.

Ganz meiner Wiſſenſchaft in behaglicher Zurückgezogenheit lebend mit dem Gedanken an Görres: „In einer thörichten Welt müſſen die Klugen wie Einſiedler leben,“ fiel mir unlängſt ein glücklicher Gedanke ein, den ich Dir nicht vorenthalten möchte, da Du vorzugsweiſe auf Deinem vorletzten Weltgange der Realiſation dieſer Anſicht durch lebendiges Wort förderlich ſeyn kannſt. Es betrifft die Vaccination, die, wie wir Alle wiſſen, keinen abſoluten Schutz gegen die Menſchenblattern darbietet. Bei der Wichtigkeit des Gegenſtandes erſchöpfte man ſich in Anſichten und Vorſchlägen. Man ſchlug ſtatt 6 bis 8 Impfſtiche 30 bis 40 dergleichen vor, um größere Reaction des Organismus ꝛc. zu erwecken; man raiſonirte über Degeneration des Impfſtoffes, und ſchlug zu dem Ende die von Zeit zu Zeit zu bewerkſtelligende Abnahme des Kuhpockengiftes vom Euter der Kuh vor; endlich trat die Revaccination ins Leben, indem man annahm, daß das Kuhblattergift nur eine gewiſſe Reihe von Jahren Schutz gegen die Menſchenblattern gewähre.

Keine von dieſen Anſichten hat zu einem befriedigenden Reſultate geführt, und auffallend erſcheint es, daß bei dieſen vielſeitigen Verhandlungen kein Einziger der jetzt lebenden Koryphäen der medizíniſchen Welt, eine Verlegung der Impfſtelle bisher in Vorſchlag gebracht hat, auch in der geſammten medizíniſchen Literatur keine Andeutung darüber aufzufinden iſt.

Mir blieb es vorbehalten, ein punctum saliens in dieſer Angelegenheit zu eruiren, und ich theile Dir, mein Semilaſſo! meinen, unſerm Freiherrn von Stein zum Altenſtein bereits eingereichten Vorſchlag in aller Kürze mit.

Vorſchlag

zu der

Wahl einer andern Impfſtelle, als der bisher gebräuchlichen,

von

Dr. S. zu St.......

Warum wählen wir nicht bei der Schutzblatternimpfung die regio glandulae mammae zur Impfſtelle? Die Natur wählt das Euter der Kuh zum Infectionsheerde, und welche Erſcheinungen würde eine hier bewerkſtelligte Impfung darbieten? Sollte nicht der menſchliche Organismus davon intenſiver inficirt werden, die Blatter, das Fieber und die konſenſuelle Anſchwellung der Subaxilar-Drüſen konſtanter und mächtiger hervortreten, mithin völliger Schutz gegen die natürlichen Blattern fürs ganze Leben gegeben werden können? ſtatt daß wir zu einem Palliativ, der Revaccination unſere Zuflucht nehmen müſſen und dieß vielleicht nur wegen urſprünglich, falſch gewählter Impfſtelle, nicht wegen degenerirten Impfſtoffs.

Oeffentliche Impfanſtalten könnten hierüber bald Licht verbreiten und die Bedenklichkeit, daß der weibliche Buſen dereinſt in kosmetiſcher Beziehung dabei gefährdet ſey, fällt wegen der nicht bedeutenden Narben von ſelbſt weg; jedoch könnte bei weiblichen Kindern der untere, bei decenter Bekleidung dem Auge nicht ſichtbare Theil der weiblichen Bruſt zur Impfſtelle gewählt werden. Uebrigens wird die Erfahrung lehren, ob die Blattern an der von mir vorgeſchlagenen Impfſtelle nicht einer größern Gefahr von Verletzung durch Reibung und Druck, beſonders bei dem

Stillungsgeſchäfte, ausgeſetzt ſind, als an dem freien Oberarme.

Endlich habe ich noch ein ſchon vor Jahren die Cenſur paſſirtes Manuſcript: „Diverſe und piquante Themata für die hypochondriſche und ſich langweilende Welt“ vor mir liegen, habe aber mit dem Druck deſſelben Anſtand genommen, weil es in der Fluth der vorhandenen und künftigen Schriften ertrinken möchte. Dir gebe ich jedoch Einiges davon zum Deſſert.

Bioklimakometer (Lebensſtufenmeſſer) einer alten Jungfrau.

15 Jahr. Schüchternheit beim Eintritt in die Welt und ängſtlich blöde durch die Aufmerkſamkeit der Männer.

16 Jahr.	Fängt an, ſich Begriffe von einer zärtlichen Neigung zu machen.
17 Jahr.	Sie ſpricht von idylliſcher Hirtenliebe uneigennütziger Zuneigung.
18 Jahr.	Sie bildet ſich ein, von einem ſchönen, intereſſanten jungen Manne geliebt zu werden, der ihr Flatterieen vorſagte.
19 Jahr.	Sie iſt etwas mehr zurückhaltend, um die Aufmerkſamkeit dadurch mehr auf ſich zu ziehen.
20 Jahr.	Kommt in die Mode, wird zu allen Geſellſchaften gebeten, und iſt auf dieſe Auszeichnung ſtolz.
21 Jahr.	Erhöhteres Vertrauen in ihre Reize und Hoffnungen auf eine glänzende Heirath.
22 Jahr.	Schlägt eine reel gute Partie aus, weil es kein Mann von Welt iſt.
23 Jahr.	Flattert mit jedem Haſenfuß und Modejüngling, der in ihre Nähe kommt.
24 Jahr.	Wundert ſich darüber, daß ſie noch nicht verheirathet iſt.

25 Jahr.	Wird ruhiger und überlegter in ihrem Benehmen, beſucht aber gern und häufig Theater und Concerte, um geſehen zu werden.
26 Jahr.	Fängt an, große Reichthümer gerade nicht für durchaus erforderlich zu halten.
27 Jahr.	Zieht die Geſellſchaft verſtändiger und geſetzter Männer der von Stutzern und Gecken vor.
28 Jahr.	Wünſcht auf gute Art an einen Mann zu kommen, der ſein Auskommen hat.
29 Jahr.	Verzweifelt daran, je unter die Haube zu kommen, lieſt gern die Geſchichte von berühmten Frauen.
30 Jahr.	Wird immer ängſtlicher, den Namen alte Jungfer zu bekommen, lieſt Liebes-Abenteuer und Ritterromane beſonders gern.
31 Jahr.	Putzt ſich über alle Maaßen und in den lebhafteſten Farben.

32 Jahr. Sagt, ſie liebe das Tanzen nicht mehr, weil es ihr ſchwer wird, einen Tänzer zu bekommen.

33 Jahr. Iſt außer ſich darüber, und ſpricht laut davon, daß Männer gefühlvolle Frauen im Stiche laſſen können, um mit bloßen Kindern zu ſpaßen.

34 Jahr. Affectirt gute Laune und ſchwatzt viel, wenn ſie mit Männern ſpricht.

35 Jahr. Wird neidiſch und eiferſüchtig, wenn man andere Frauen rühmt.

36 Jahr. Zankt ſich mit ihrer jüngſt verheiratheten Freundin.

37 Jahr. Fühlt ſich in Geſellſchaften wenig beachtet, und geht lieber, um Melodramen zu ſehen, ins Theater.

38 Jahr. Erzählt gern von ihren Bekanntinnen, die unglücklich verheirathet ſind, und findet Troſt in deren Elende.

39 Jahr. Ihre üble Laune wächſt gewaltig.

40 Jahr. Miſcht ſich in Alles, ertheilt Rath,

	ſpricht von den „beſten Jahren“ und redet ſich ein, ſie habe zu Jemand eine Neigung.
41 Jahr.	Läßt, weil ſie reich iſt, als letzte Anſtrengung, einen jungen, aber armen Mann merken, daß ſie in ihn verliebt ſey, und ſpielt die ſentimentale.
42 Jahr.	Da dieß nicht fruchtet, ſo ſchimpft ſie auf alle Männer.
43 Jahr.	Große Liebe zu Karten und allen Klatſchereien.
44 Jahr.	Sie beurtheilt alle junge Männer mit großer Strenge und moraliſirt überall.
45 Jahr.	Heftige Liebe zu einem alten Frömmler.
46 Jahr.	Wuth, daß er ſie nicht heirathen will.
47 Jahr.	Sie geräth faſt in Verzweiflung und gewöhnt ſich den Schnupftabak an.
48 Jahr.	Sie ſchafft ſich Katzen und Hunde an, auf die ſie ihre ganze Zärtlichkeit richtet.
49 Jahr.	Nimmt ein armes, weitläuftig mit

ihr verwandtes Mädchen zu ſich, um ſie zu erziehen, — und ſich ſelbſt zur Pflege.

50 Jahr. Haßt die ganze Welt, lebt mit Allen in Unfrieden, und läßt ihre volle üble Laune die arme Anverwandtin fühlen.

51 Jahr. Iſt todt für die menſchliche Geſellſchaft und ſtirbt darum, je eher je lieber! —

Beſtrafung des Fürſten Galitzin wegen Religionswechſels.

Die ruſſiſchen Kaiſer und Kaiſerinnen hatten vormals Hofnarren, um ihre Perſonen; ja ſelbſt ein vornehmer Herr mußte wenig zu leben haben, wenn er nicht wenigſtens Einen Spaßmacher in ſeinem Dienſte hätte unterhalten ſollen. Peter der Große hatte deren zwölf. Anna Iwanowna ſechs, von denen drei Männer von hoher Geburt waren. Einer von ihnen, der Fürſt Galitzin, trug, wie die Uebrigen, ſeine Narrenkappe, und erhielt auch Hiebe, wenn er ſich nicht zu den Späßen bereitwillig zeigte, welche ſeine Monarchin ihm auftrug.

Dieſe ſonderbare Verwandlung eines Fürſten in einen Hofnarren ward ihm als Züchtigung für ſeine religiöſe Unbeſtändigkeit auferlegt; denn auf ſeinen Reiſen hatte er einen griechiſchen Ritus mit dem katholiſchen vertauſcht. Bei ſeiner Rückkehr ward er dazu verurtheilt, ein Narr zu werden, obgleich er ſchon 40 Jahre zählte, und mit den Pagen zuſammen gethan. Seine Gemahlin ſtarb, und um das Maaß ſeiner Demüthigung voll zu machen, zwang ihn die Kaiſerin, eine Wäſcherin zu heirathen, und ſeine Hochzeit auf einem Bette von Eis, in einem Palaſte, der aus demſelben Stoffe beſtand, zu feiern.

Folgendermaßen ſchildert der Geſchichtſchreiber Leveque dieſe unglaubliche Ceremonie.

„Es war während des ſtrengen Winters von 1740, deſſen man ſich noch in Europa erinnert. Man errichtete einen Palaſt aus Eis, in welchem das Hochzeitbette auf einem Geſtelle aus Eis angebracht war. Alle Möbeln, alle Verzierungen beſtanden aus Eis, wie auch 4 Kanonen und Mörſer, die vor dem Palaſt aufgeſtellt und mehrmals abgefeuert wurden, ohne zu platzen.*) Die Gouverneurs der verſchiedenen Provinzen des Kaiſerthums hatten den Befehl, einige Perſonen beiderlei Geſchlechts von allen Rußland unterworfenen Nationen zu ſchicken; ſie wurden auf Koſten des Hofs nach der Sitte ihres Landes gekleidet und machten eine Hauptzierde des Feſtes aus. Der Zug, welcher aus dreihundert Perſonen beſtand, ging vor dem Palaſte der Kaiſerin vorüber durch die Hauptſtraßen der Stadt. Das Brautpaar erſchien zuerſt, in einem Käfig eingeſperrt und von einem Elephanten getragen. Einige von den Gäſten ſaßen auf Kameelen; die Uebrigen waren zu Zweien in Schlitten vertheilt, welche Rennthiere, Ochſen, Hunde, Böcke und ſogar Schweine zogen. Das Mittagsmahl ward in der Haushaltung von Biren veranſtaltet, die man zu dieſem Zwecke eingerichtet hatte. Jeder Nation ſetzte man die Speiſen vor, die in ihrem Lande üblich waren. Der Mahlzeit folgte ein Ball, wo Jedes ſeinen Nationaltanz aufführte. Hierauf ward das neue Ehepaar nach dem Eispalaſte geführt, von der neuen Gattung von Artillerie begrüßt, die ausdrücklich für daſſelbe angefertigt worden war, und in das für beide zubereitete Eisbette gebracht. Schildwachen, die man an die Thür geſtellt hatte, verhinderten ihr früheres Entweichen." — —

---

*) Die Kanonen waren inwendig durch Cylinder von Eiſenblech befeſtigt.

Dieſes Beiſpiel beweiſ't, daß, wenn Rußland die verſchiedenen Religionen duldet, ſich dieſe politiſche, eigennützige Toleranz nicht auf diejenigen Unterthanen des Kaiſerthums erſtreckt, welche in der griechiſchen Religion geboren wurden. Unter derſelben Regierung ward ein anderer vornehmer Herr nebſt einem Juden verbrannt, welcher Jenen zu ſeiner Religion bekehrt hatte.*

?

Ich bin hier erzogen und geboren, und ob ich gleich lange unter Euch lebe, hat mir doch Keiner noch in's Geſicht geſehen. Mein niedriges Schickſal hat mir beſtändig die niedrigſten Plätze angewieſen. Dem Auge der Menſchen bleibe ich entzogen und nur mit Widerwillen und unter heftigen Schmerzen war ich in meiner Jugend gezwungen, mich zu zeigen. Seit ich geboren, bekleide ich eine Untereinnehmerſtelle und leider ohne Hoffnung, jemals höher zu rücken. So unerträglich auch dieſer Dienſt ſcheint, ſo würde doch in 8 Tagen die Stadt ausgeſtorben ſeyn, wenn ich mein Amt zu verwalten aufhörte. Mein Nachbar, der Obereinnehmer iſt ein berühmter Alchymiſt, wo ich denn zur Wegſchaffung des Caput mortuum diene, wovon der Erfolg ſeiner Kunſt abhängt. Arbeite ich zu geſchwinde oder zu langſam, ſo kann daraus ein großes Unglück entſtehen. Wiewohl von ſchlechter Herkunft, darf ich doch — gleich den Granden Spaniens — in Gegenwart von Königen bedeckt bleiben, und doch — o des Widerſpruchs des menſchlichen Geſchlechts — ſchämt man ſich meiner im Angeſicht der ganzen Welt. Mein Anblick erregt Erröthen, ja mein bloßer Name iſt verhaßt; dennoch war kein Sterblicher ohne mich eine Stunde. Ich folgte dem tapfern Löwendal in's Grab, dem unglücklichen Pombal in's Gefängniß. Ich blieb bei Friedrich dem Einzigen in ſeiner Todesſtunde. Ich war — wenn gleich mitzuſprechen — wenigſtens laut — mir nicht vergönnt ward — die Hauptſtütze der National-Verſammlung und zugleich der Liebling des Königs, der nur durch mich auf dem Throne ſaß. Beim feierlichen Einzuge Sr. Durchl. des Erbprinzen von Braunſchweig ſpielte ich eine

Hauptrolle unter den reitenden Corps. Zugleich bin ich der größte Bücherfreſſer. Auf Almanache, Journale, Magazine, Beiträge bin ich der wahre Pränumerant, mir ſind ſie weſentlich nützlich. Dennoch hat mir Keiner je eigentlich ein Werk dedicirt und doch brauchte ich nur den Mund zuzuhalten, und den ſämmtlichen Schreibern ſollte das Schreiben wohl vergehen. Ich wohne allen Staats- und Rechtshändeln bei — jedoch immer incognito — habe Sitz aber keine Stimme auf der Reichsbank. Ich beweine oft mit blutigen Thränen die Ausſchweifungen der Thoren, und lebe oft im unleidlichſten Drucke. Ich bin ein ſo guter Kerl, daß kein Wagehals mich je bei der Naſe herumgeführt hat. Wo ich zu Gaſte bin, gehe ich ſelten ohne Beſchenkungen weg, und meinen Geſchenken entkeimen mit der Zeit ſo Diſteln als Roſen. —

Liebes-Erklärung
eines
Schacher-Juden.

Intereſſante Rebeckche!

Verſeihen Se de Manier meiner Perſon, daß ich mer de vollendete Fraiheit bedien, Ihnen, göttliche Rebeckche, meine Herzens Iden vorſudeclamiren. Seyn Se von de vorſüchlichſte Grausmuth, und ſchenken Se mer Entree in Ihr Gehör. Verſeihen Se meine unſchuldige liebenswürdige Sudringlichkeit! Ich hab' keine Ruh auf der Welt, als ich mich ſollte Ihnen geſtehen, daß — Gott! ich bin der unglücklichſte Mann von de Männer! auf Ehr, ich bin pulveriſirt! — Seyn Se mer böß wegen de Fraiheit? — Es muß heraus, mag es mer auch ankommen, wie es will. Ja, Rebeckche, verſeihen Se, Rebeckche, ich liebe Se! — Gott! — Es is heraus — ich bin taudt — de Welt wert finſter! — Staußen Se mich nicht zu den Dolch der Verzweiflung — ſagen

Se mer mit einem Wort, wollen Se mich lieben, trauteſte Rebeckche? — Schämen Se ſich nicht, heitern Se mich auf, entdecken Se mer Ihr Herzchen! ſagen Se nich mer: „Gain Se furt, meſchanter Schmuel!“ Gott! wie ſchain woren Se do in de Hitz! — Haben Se mich wuhl bemerkt in de Theater, wie ich hab geſeufzt bei den Hamlet, als er hat geſagt: Sayn oder nicht ſayn? — Ich hab gedenkt: was is de Welt ohn meine Rebeckche? Ihren Papa hab ich ſchon gewonnen; ich hab ihn laſſen verdienen viel Profitche, ohne Intereſſe, Alles um de Rebeckche. Gott, verſeihen Se, ich verliere den Muth und die Manier zu lieben, ohne meine Rebeckche. Sayn Se grauſmüthig, geliebtes deitſches Mädchen! nehmen Se mich aus Patriotismus, ich bin ein deitſcher Mann, Se künnen nur glücklich ſayn mit mich. — Ich bin raich, ich bin klug, Gott, Rebeckche, ich ſchäme es mer zu ſagen — ich bin ſehr hübſch! Se müſſen mich lieben, Se müſſen den Schmuel glücklich machen, Se müſſen

Ja ſagen — Se müſſen mer aufſchliſſen Ihr ſchaines Herzchen, und mich drin empfange als Ihr Alles, als Ihr Leben. Thun Se es bald, mein gezuckertes Rebeckche, ſanſt werden Se finden aus Liebe getödtet

Ihren Schmuel.

Maskeraden-Schwank.

Mit gütigem Wohlnehmen.

Heute, Dienstag den 3. März 1829

zur

Feier der Anweſenheit der hohen Herrſchaften, Sr. Excellenz des Herrn Fido-Savant und Sr. ꝛc. ꝛc. ꝛc. des Hundes des Aubry ſo wie des Herrn Bär im „Bär und Baſſa“ und des hochgelahrten Herrn Jocko.

Große Hunde-Maskerade

im alten Conferenz-Sale am Hundemarkt.

Maskeraden-Divertiſſement.

1) Mit dem Schlage 9 Uhr werden 8 Möpſe aus den erſten Familien der Stadt eine Quadrille-

brillante, nach der Melodie: „Ich bin auf den Hund gekommen,“ zu tanzen die Ehre haben.

2) Nach dieſem: **Tableaux vivants** darſtellend:
   a) die Scene aus dem „Bär und Baſſa“ wo die Bären ſich balgen,
   b) eine Eheſtands-Scene aus dem Vaudeville: „das Hundeleben im Hauſe,“ werden
3) die Herren Cartouche und Vidocq, unterſtützt von der kleinen Bologneſerin, ein **Pas de-trois**, nach der Melodie: „Hebe, ſieh' in ſanfter Feier,“ mit Begleitung von Pauken und Guitarren, im grandioſeſten Style tanzen.
4) Mit dem Schlage 11 Uhr:

Großer Masken-Aufzug,

beſtehend aus den vornehmſten und gebildetſten Hunden der Stadt, maskirt als ausgefeimte Intriguants der jetzt beliebteſten Schauer und Trauer erregenden Dramen und Thränenſpiele.

Maskeraden-Geſetze.

1) Nur anſtändigen Hunden iſt der Eintritt in den Saal geſtattet. Spitze müſſen halb geſchoren ſeyn.

2) Schäfer-, Schlächter- und Kettenhunde, ſo wie überhaupt gemeine Hunde, werden nicht zugelaſſen.

3) Niemand darf mit Wurſt-Enden oder gar Knochen im Maule erſcheinen.

4) Alles Heulen und Bellen wird, während die Muſik ſpielt, verbeten.

5) Beißige Hunde werden von den zur Aufſicht beſtellten Hundejungen höflichſt zur Thüre hinausgepeitſcht.

6) Hunde, als Türken maskirt, werden nicht zugelaſſen, da ſeit der Schlacht von Navarino und der Einnahme von Varna es leicht Unfug geben könnte, wenn unter die kultivirten Hunde ſich Türkenhunde mengen wollten.

7) Hunde mit Halsbändern werden nicht zugelaſſen; es mahnen dieſe zu ſehr an den modernen Damenſchmuck, genannt à l'esclavage, und auf dem Maskenballe ſoll billig ſelbſt die Erinnerung an das ſklaviſche Alltagsleben unterdrückt werden.

8) Beifallsbezeugungen während des Divertiſſements dürfen nicht durch Bellen ꝛc. geäußert werden; in ſolchen Fällen wolle man ſich des Wedelns der Schwänze bedienen.

9) Der Tanz wird durch Herrn Bergmann, Favorit-Texel des Oberförſters N. dirigirt. Es ſteht zu erwarten, daß dieſer Dachshund ſtets auswärts mit den Beinen, wie ein Tanzmeiſter gehend, ſich dieſer Ehren-Charge zur Zufriedenheit des Publikums entledigen wird, weshalb man bittet, ſeinen Anordnungen Folge zu leiſten.

10) Um 12 Uhr iſt Pauſe zum Souper. Wegen Beſchränktheit des Lokals wird nicht an

Tafeln ſervirt werden; man wolle alſo unter den Bänken und Stühlen Platz nehmen.

Zur Aufwartung werden Windhunde genug, als Kellner koſtümirt, in genügender Anzahl anweſend ſeyn. Die Getränke ſind unter die Aufſicht von ſechs Waſſerhunden geſtellt.

11) Beſoffene Hunde werden hinausgeworfen.

Die Frau eines Obriſten und die Frau eines Hauptmannes, beide von ſteifer Höflichkeit, trafen ſich in Geſellſchaft. „Ach Liebe!“ — begann die Erſte zur Andern — „denken Sie, ich habe dieſe Nacht von Ihnen geträumt!“ — „Mein Gott!“ erwiederte die Zweite, „welche Ehre! Es wäre eigentlich meine Schuldigkeit geweſen, von Ihnen zu träumen.“

Ein vornehmer Schuldenmacher ſagte zu einem Freunde: „Ich will mich mit meinen Gläubigern ſetzen.“ — „Wird's nicht an Stühlen fehlen?“ fragte der Freund.

Bei den zum Empfange fürſtlicher Perſonen veranſtalteten Feierlichkeiten, liegt in den mit Blumen gezierten Huldigungsworten „Lange weile bei uns“ die größte Wahrheit. „Weile lange bei uns“ ließe ſich hören.

N........n, Miniſter und Vertrauter des Kaiſers Alexander tritt in des Kaiſers Zimmer. Die Thüre knarrt, und erſterer ſagt: „Sire! la porte demande la graisse (grèce).

Kaiſer Alexander iſt mit ſeinem Miniſter N........n bei der Feier einer von dem Bruder des Miniſters veranſtalteten Kindtaufe. Der

Kaiſer äußert leiſe zu ſeinem Miniſter: „Ich zweifle an der Vaterſchaft Deines Bruders. Der Miniſter geht zum Bruder, nimmt mehrere Goldſtücke aus der Taſche und läßt den Bruder rathen: „pair ou non pair?“ Unglücklicherweiſe ſagt der Bruder: „non pair.“ Der Miniſter berichtet ſeinem Kaiſer die verhängnißvolle Antwort.

Ein ruſſiſcher Officier erblickt in Begleitung eines franzöſiſchen an den öffentlichen Gebäuden in Paris den goldnen Buchſtaben N. (Napoleon). „**Mais, mon Dieu,**“ rief er aus, „**Vous avez des N mis (ennemis) partout, mais nous avons des A mis (amis) partout.**

Bei der Krönung Carl X. in Rheims regnete es am erſten Tage und am zweiten tröpfelte es von den Dächern. Man ſagte darauf:

le premier jour de son arrivée il a plu, le second, il a degouté.

Denkwürdiges Anagramm

auf

Napoleon.

Ὁ πᾶν λέων,
ἐν ὅλῳ πᾶν,
ὁ πᾶν ἑλών,
πᾶν ὀλέων.

Wörtlich überſetzt:

Er, der ganz Löwe iſt,
Alles in Allem,
Der Alles nimmt,
Der Alles verdirbt (verliert).

Auf ähnliche Weiſe geben die Worte: **Revolution française** das Anagramm: **Un Corse la finira.** Nicht weniger merkwürdig iſt, daß Napoleon mit dem Crucifix, worüber wir:

J. N. R. J.

erblicken, dieſelben Buchſtaben theilte; für das Ideal der Menſchheit bedeuten dieſe Buchſtaben:

Jesus Nazarenus Rex Judaeorum;

Für Napoleon aber:

Jmperator Napoleon Rex Jtaliae.

Genug der Erinnerungen über Napoleon, deſſen Name mein Lehrer, ci-devant Profeſſor Wildenow von Napus (Rübe) und Oleum (Oel) — für einen Botaniker originell genug — ableitete.

Abraham Gotthelf Käſtner, einer der witzigſten Köpfe, hatte eines Tages einen franzöſiſchen Gelehrten bei ſich, und ward von letzterem im Verlauf des Geſprächs gefragt, wie er das Wort „Hippokrene“ überſetzen würde? „etwa Roßbach?“ erwiederte der geiſtreiche Käſtner.

Alexander Pope, bekanntlich ſehr verwachſen, ſaß in einem Zirkel gelehrter Männer, mit welchen er einen griechiſchen Autor las. Der Zufall führte einen gebildeten jungen Mann vom Militair in dieſes Converſatorium; man ſieht gerade bei einer Stelle im Griechiſchen, die keinen Sinn geben will; man denkt hin und her; die Militair-Perſon erklärt: daß hier ein Fragezeichen fehle! man prüft und die Stelle erhält dadurch Licht, da fragt Pepe in ſeinem Unwillen den Jünger des Mars: was iſt denn ein Fragezeichen? Antwort: ein kleines, krummes Ding, das da fragt.

Ein Officier ſtellt ſich im Theater ſo, daß einem Frauenzimmer hinter ihm jegliche Ausſicht genommen iſt; daſſelbe bittet ihn etwas zurückzutreten, worauf er antwortet: „Sehen Sie nicht, daß ich Officier bin!“ „ja“ erwiederte ſie, „Gemeiner können Sie auch nicht ſeyn.

Ein Officier ſitzt mit einer Jüdin im Theater, letztere gähnt, vergißt aber die Hand vor den

Mund zu halten. Der Officier ſpricht: ich danke ihnen, daß ſie mich nicht verſchlungen haben. „Verzeihen ſie“ erwiederte die Jüdin, „die Juden eſſen kein Schweinefleiſch.“

„Aller Anfang iſt ſchwer,“ ſagte jener und ſtahl zuerſt einen Amboß.

De mortuis nil nisi bene überſetzte Jener: Von den Todten bleibt nichts übrig als die Bene. Was ſagſt Du, mein Semilaſſo! zu der Interpretation Deines Motto's? —

Todesanzeige.

Am 12. d. M. verlor ich meine 18 Jahre beſeſſene Frau.

Welche Thiere ſind bei der Schöpfung betrogen worden? Die Fiſche, denn ſie ſind beſchuppt.

Welche Aehnlichkeit iſt zwiſchen dem heutigen Adel oder auch dem Arzte mit einer Kartoffel? Man findet den beſten Theil (ihre Früchte) nur unter der Erde.

In welchem Theile von Deutſchland ſitzt man weder warm noch kalt? In der Lauſitz.

(Vergl. Tutti Frutti 4r Band. 271.)

Warum können die Gelehrten nicht ſchwimmen? Weil ſie immer auf den Grund gehen.

Wie iſt eine böſe Frau zu zähmen? Sie muß ihr Gehör verlieren, dann wird ſie eine taube (Taube).

Was iſt der Infant von Spanien, wenn er traurig iſt? Infantriſt.

A. Die Herren haben auf dem Landtage viel ausgemacht.

B. Nun was den?

A. Auſtern.

Welche Aehnlichkeit iſt zwiſchen einem jungen Mädchen und einem P.......... Officier? Sie kommen beide in Verlegenheit, wenn Ihnen die **Katamenien ausbleiben.**

Franzöſiſche Galanterie.

In einer Geſellſchaft von Franzoſen, wo viel über das ſchöne Geſchlecht geſprochen worden war, ſtellte zuletzt Jemand die drei Fragen auf: „Woher es wohl komme, daß die Frauen erſtens:

weit mediſanter, zweitens: weit intereſſirter wären als die Männer, und drittens: ſich ſo wenig unter einander achteten!“ — Ein alter General wandte als Antwort den Vers Corneille's an, und ſagte:

„Elles m'ont fait trop de bien, pour en dire
du mal;
Elles m'ont fait trop de mal, pour en dire
du bien!“

Ein Faſhionable aber unterbrach ihn: „Laſſen Sie uns lieber einem malabariſchen Dichter folgen, der einmal geſagt: „Die Weiber ſind *mediſanter*, weil ihre geringen Kenntniſſe ihnen weniger Hülfsquellen gegen die Langeweile bieten; *intereſſirter*, weil ihr kleinlicher Geldverkehr ihnen weniger Hülfsquellen gegen die Armuth bietet; und ſie achten ſich wenig, weil ſie ſich unter einander am beſten kennen.

Setze ich meinem Zweiten das Erſte auf, dann endet mein Ganzes. (Kronprinz.)

Was brennt für's Geheimniß? (Siegellack.)

Der Italiener und das Echo.

I. Jo despero! E. Spero.

I. Dolore ritorno? E. No.

Friedrich II. ſagte einſt an einer Tafel: Der ſchönſte Traum, welchen ein Monarch träumen könne, ſey der, König von Frankreich zu ſeyn.

Ob der große König jetzt nicht widerrufen würde?

Ein arroganter Stümper in der Malerei mußte ſich bei der Vorzeigung eines Gemäldes die Worte eines Kenners gefallen laſſen: „Ich muß geſtehen, das hat ein großer Pinſel gemacht.“

Man bewundert an uns Pariſerinnen (ſchreibt eine ſolche), die wir doch ſehr viel zu Fuß gehen, die kleinen niedlichen Füße. Wir machen kein Geheimniß daraus, wie wir ſie durch die Sorgfalt unſerer Mütter erhielten. Alle Pariſerinnen ſehen ſtreng darauf, daß die Kinderſchuhe alle einen Stich länger ſind, als der Fuß ſelbſt. In der Breite müſſen ſie aber feſt anſchließen. Sehen Sie, dieß iſt die ganze Kunſt, kleine Füße bei den Kindern zu erzielen.

Frédéric Second disoit un jour; si j'avois à punir une de mes provinces, je la ferois gouverner par des Philosophes.

Ein ganz ariſtokratiſcher Engländer ſprach mit ſeinem Bedienten nur durch Zeichen, aus Furcht, wie er ſagte, ſeine Worte zu meſſalliiren.

Die meiſten Buchhändler leben in der Mitte ihrer Bücher, wie die Eunuchen im Serail der Türken.

Nie zeichnet der Menſch den eigenen Charakter ſchärfer, als in ſeiner Manier, einen Fremden zu zeichnen.

In einem Ohme Wein ſtecken gewaltig viele Freundſchaften.

Beſchränkte Köpfe werden durch ihre Berufsgeſchäfte aufgezehrt. Das ſicherſte Kennzeichen eines großen unabhängigen Geiſtes iſt, wenn die

Geſchäfte die zarten Empfindungen ſeines Gemüths nicht auszutrocknen vermögen.

Die höchſte geiſtige Wolluſt eines Pinſels iſt, wenn er für bedeutend gehalten wird.

Was iſt die Ehre? Die Ehre iſt ein fein erſonnenes Mittel, durch die Eitelkeit zu erlangen, was man nur durch Tugend erhalten ſollte.

Der erſte Schrei eines neugebornen Enkels iſt das Consilium abeundi für den Großpapa.

Die angenehmſten Geſellſchaften ſind die, in welchen eine heitere Ehrerbietung der Glieder gegen einander obwaltet.

— — — Da habe ich einmal recht dumm gehandelt; — Antwort: es würde unartig ſeyn, Ihnen zu widerſprechen.

Die vornehme Dummheit glaubt alle diejenigen, welche nicht zu ihrem geſellſchaftlichen Zirkel gehören, auch nicht in der Welt, und hört nicht auf, ſich zu verwundern, wenn ein ſolcher Menſch die Dreiſtigkeit beſitzt, Geiſt und Kraft zu zeigen.

Der Culminationspunkt des Lebens tritt bei jedem Menſchen dann ein, wenn er über die weſentlichſten Lebensverhältniſſe nach ſeiner Weiſe endlich ins Klare gekommen iſt.

Die gemeinen Naturen ſind dann fertig; an neues Streben, an eine weitere Ausbreitung ihres Lebensbaums iſt nicht mehr zu denken. Morgen wie heut und geſtern!

Man würde den für ſehr unbeſonnen halten, der ein Buch nach einem einzelnen Blatte beurtheilen wollte; aber einen Menſchen nach einer einzelnen Handlung beurtheilen, iſt etwas ſehr Gewöhnliches.

Kotzebue's Grabſchrift.

(Von ihm ſelbſt gemacht).

Die Welt verfolgt' ihn ohn' Erbarmen
Verläumdung war ſein trübes Loos,
Glück fand er nur in ſeines Weibes Armen
Und Ruhe in der Erde Schooß.
Der Neid war immer wach ihm Dornen hinzuſtreu'n
Die Liebe ließ ihm Roſen blüh'n —
Ihm wolle Gott und Welt verzeih'n!
Er hat der Welt verzieh'n. —

Wenn Euch, Ihr Kritiker und Recenſenten und Conſorten, die Luſt zum Stechen anwandeln ſollte, leſet vorher, ich bitte Euch, dieſe Grabſchrift. Hemogalakto's Glück kann Euer Stachel nicht vergiften.

Mein Semilaſſo denkt vielleicht eben ſo.

In unſerm Verlag ſind erſchienen:

Andeutungen
über
Landschafts-Gärtnerei,
verbunden mit der Beschreibung ihrer practischen
Anwendung in Muskau
vom Fürsten
von Pükler - Muskau.

18½ Bogen Text in gr. 8. gebunden, nebst einem Atlas von 44 landschaftlichen Darstellungen nach Zeichnungen von W. Schirmer, lithographirt von Hermann, Mützel und Tempeltei, und 4 Plänen von den Kupferstechern Voss und Wibel.

Schwärz 50 Thlr. 16 gr. oder 88 fl. rhein.
Sorgfältig col. 80 Thlr. oder 144 fl. rhein.

Dieſes Prachtwerk, welches wir mit unſerm frühern Proſpektus ausführlich anzeigten, iſt nunmehr ganz vollendet, und wir glauben, alles, was wir dort zuſicherten, auf das Gewiſſenhafteſte erfüllt zu haben; denn es mußte unſer eifrigſtes Beſtreben ſeyn, es ſo würdig als möglich auszuſtatten. Die 44 Anſichten ſo wie die 4 großen Pläne wurden von den beſten

Künſtlern geiſtreich aufgefaßt und ausgeführt und ſo ſteht das Ganze nun da in ſeiner vollendeten Schönheit.

Bei der großen Sorgfalt und den ſehr bedeutenden Unkoſten, die wir auf dieſes Unternehmen zu verwenden genöthigt waren, haben wir mit Vergnügen bemerkt, daß daſſelbe nicht allein verdiente Würdigung und Anerkennung fand, ſondern auch daß eine rege Theilnahme dieſes in ſeiner Art einzige und vorzügliche deutſche Nationalwerk beförderte.

Wir fügen hier noch bei, wie ſich eines unſerer competenteſten kritiſchen Blätter darüber ausſpricht.

„Dieſes Gartenwerk,“ heißt es dort, „wird für ewige Zeiten zu den *klaſſiſchen* gehören. Edmund Burke, der feinſte Kenner der Schicklichkeit in der Behandlung des Großen und Maſſenhaften, würde den Verfaſſer umarmt haben, wenn er dieſe ſchöne Ausführung ſeiner noch nicht ganz entwickelten Ideen erlebt hätte. Die in unſerer, mit dem Erhabenen und Großen ſo ſehr kokettirenden Zeit faſt unbekannt gewordenen äſthetiſchen Geſetze, die Burke aufgezeichnet hat, ſind ſo ewig, wie die Geſetze Keplers, aber es gilt ſie anzuwenden, und ich entſinne mich keines andern Werkes, worin es in ſo harmoniſcher Vollendung geſchehen wäre, als in dieſem Gartenwerke.“

Carl Julius Weber's
ſämmtliche Werke.

In Lieferungen von **6** Bogen. **6** gr. —
oder **24** kr. rhein.

Unter den Schriftſtellern Deutſchlands, welche ſelbſt trockene Materien mit einem eigenthümlichen Reize der Darſtellung, ernſthafte Angelegenheiten des Lebens mit eben ſo geiſtreichem und feinem, als ſchlagendem, dabei gutmüthigem und von aller Partheigehäſſigkeit fern ſich haltendem Witze zu behandeln und eine reiche Gelehrſamkeit zum geiſtigen Gemeingute der Nation zu verwenden gewußt haben, ſteht der leider allzu frühe verblichene Weber in vorderſter Reihe. Eine Menge der in verſchiedenartigſtem Sinne ſich ausſprechenden Kritiker und ein zahlreiches Publikum von allen Farben und Meinungen haben darüber hinlänglich ſich ausgeſprochen.

Weber's Werke ſind: 1) **Geſchichte der Möncherei.** 4 Bände. 2) **Das Ritterweſen.** 3 Bände. 3) **Das Papſtthum und die Päpſte.** 3 Bände. 4) **Deutſchland oder Briefe eines in Deutſchland reiſenden Deutſchen.** 4 Bände. 5) **Demokritos, oder hinterlaſſene Papiere eines lachenden Philoſophen.** 6) **Geſammelte kleine Schriften.**

Die
Weiſſagungen der Libuſſa.

Hiſtoriſches Gemälde aus dem 9. Jahrhundert

von

Ludwig Bechſtein.

2 Bde. 12. br. 3 Thlr. oder 5 fl. 24 kr. rh.

Wir können dieſes durch friſche, lebendige Phantaſie, treue Darſtellung der Geſchichte und ſichere, kunſtfertige Schilderung der Charactere ſich auszeichnende Werk mit Recht empfehlen. Wer Geſchichte und Sagenwelt ſtudiren will, findet hier eine reiche Quelle und gewiß wird kein Leſer das Werk ohne eine nicht blos augenblickliche, ſondern auch in der Erinnerung noch angenehme Befriedigung aus der Hand legen.

Stuttgart.

Hallberger'ſche Verlagshandlung.

[illegible] die contraſtirendſten Stoffe durch das glänzende Colorit, nicht minder durch die [illegible] Wahrheit eines jeden einzelnen Zuges in eine harmoniſche Einheit aufgehen läßt und zu einem Sinn und Geiſt bezaubernden Gemälde vereinigte: aus dieſen Elementen hat der Verfaſſer in dieſem Buche ein Werk geſchaffen, das zu den bedeutendſten der deutſchen, ja der ganzen modernen europäiſchen Literatur gehört. (Berliner Lit.-Zeit.)

Jugendwanderungen. Aus meinen Tagebüchern für mich und Andere. 8. br. 2 Thlr. oder 3 fl. 36 kr. rhein.

Semilaſſo's vorletzter Weltgang. Traum und Wachen. Erſter Theil. In Europa. Drei Abtheilungen. 8. br. 7 Thlr. oder 12 fl. rhein.

[illegible] an die Briefe eines Verſtorbenen an, als deren Fortſetzung dieſelbe zu betrachten iſt.

Semilaſſo in Afrika. 5 Bände. 8. br. Mit einem Atlas in Fol. enth. Städte-Anſichten, Scenen ꝛc. Das Werk: 10 Thlr. oder 17 fl. 30 kr. Der Atlas ſchwarz: 2 Thlr. oder 3 fl. 30 kr. Colorirt: 3 Thlr. 12 gr. oder 6 fl.

Stuttgart.

Hallberger'ſche Verlagshandlung.

Der Vorläufer.

Der Vorläufer.

Vom Verfaſſer

der Briefe eines Verſtorbenen.

STADTBIBLIOTHEK [illegible]

Stuttgart,
Hallberger'ſche Verlagshandlung.

1838.

[illegible] 141

[illegible]heki
Hamburg a. d. H.
3/74
Ausgeschieden

„Ich bitte den Leſer, nicht aus den Augen zu laſſen, daß wenn er in dem folgenden Bande, namentlich über die Morea und Attika nur noch flüchtige Bemerkungen findet, dies ſeinen natürlichen Grund darin hat, daß mein früheres Werk, das in einigen Monden erſcheint, dieſe Provinzen Griechenlands ſehr ausführlich behandelt, und ich alſo — künftige Wiederholungen vermeiden mußte.“

„In meiner Kangſché auf dem Nil, ohnweit Crocodilopolis den 1. März 1837.“

Inhaltsverzeichniß.

Etwas zur Nachricht aus Crocodilopolis.

Delphi bis Monembaſia. . S. 1.

Gleiches Schickſal mit Ulyſſes. — Engliſches Troſtlied. — Miſſolunghi. — Lord Byrons griechiſches Denkmal, bis ihm die Nation ein engliſches errichtet. — Seine Wohnung. — Seine Seligſprechung. — Zwei Kinder für 10,000 Piaſter. — Allgemeine Armuth. — Wunderbare Vertheidigung. — Verunglückte Flucht. — Die ſchreckliche Batterie. — Pyramide von weißgebleichten Köpfen. — Bis auf die Kinnlade geſpaltene Schädel. — Sammlungsraſerei der engliſchen Inſulaner. — Griechenlands muſterhafte Geduld. — Bozzari's Sohn. — Chirin. — Dreieckige Thüren aus dem Alterthum. — Bedeutende Salinen. — Marſchland des Achelous. — Friſchblühende Damen in Patras mit 103 Brunnen. — Der letzte Blick eines Blinden. — Pernicieuſes Zuvielregieren. — Graf Veltheim. — Das deutſche „hohe Leben“ mit Pferden. — Der Oeſterreichiſche Conſul Herr Zuccoli, Ibrahims Begleiter auf ſeinen Kriegszügen in Yemen. — Die Race von Nedſchdi

Abu Calam, oder vom Vater des Wortes. — Es giebt doch Stammbäume adeliger Pferde. — Salona. — Die grünliche Schlange mit Hörnern. — Forcirte Landung der Pferde. — Die Avojati. — Schlohweiße griechiſche Sommertracht. — Die Akropolis. — Antikes Thor. — Recht: die Freiheit zu genießen. — Weg nach Delphi. — Antike Gräber und zerbrochne Sarkophage. — Delphi's majeſtätiſches Felſenthal. — 800 Fuß hohe ſenkrechte Felſenwände des Parnaß. — Erhabenes von der Natur gemachtes Gemälde. — Feiner Takt der alten Griechen, ihre Bauwerke paſſend zu lociren. — Schönes antikes Grabzimmer als Truten- und Hühnerſtall. — Stufenreihen das Stadiums. — Kirche des heiligen Elias an der Stelle des Apollotempels. — Die Quelle Kaſſotis mit ihrer alten Einfaſſung. — Kaſtaliſche Quelle. — Die Mädchen waſchen Wäſche mit Keulen. — Der heilige Felſen. — Aeſop's Hinabſturz. — Rieſenhafte Oelbäume. — 15 Millionen Beute. — Livadia. — T. M. et S. Bear of Dublin. — Bemaler der Ruinen. — Abſchied mit dem Piſtolenſchuß von der Höhle. — Ueberreſte Lilaeas. — Lokris. — Das Gebürge Othris. — Der dunkelblaue Pelion. — Der blaſſe Oſſa. — Tumulus der 300 Spartaner. — Die Ebene Anthela. — Der große Jahrmarkt von Patradſchik. — Unbenutzte Heilquelle. — Fuß-Gensd'armes. — Der Oeta. — Oeftere Vorzüge unſerer Beleuchtung, ſogar vor der Griechiſchen. — Das zerſtörte Kamara und Kaſtro. — Die erſchreckten Mädchen. — Die Ebene von Elatea. — Velitza, das alte Thithorea. — Schöner Cippus. — Stoßſeufzer vor dem Parnaß um die Dichterwürde. — Ruinen von Elatea. — Das alte Weib von Elephta. — Weg nach Turko-chori. — Modernes Haus daſelbſt. — Chärronea. — Das verſtümmelte Siegeszeichen der Beſiegten. — Thal von Livadia. — Höhle des Trophonios. — Trunk aus Lethe. — Herr Naum. — Deſſen projektirter Neubau Livadias. — Waſſer genug zu Mahl-, Papier- und andere Mühlen. — Theſſalien und Epirus wird doch müſſen mit Griechenland vereinigt werden. — Theben des Epaminondas. — Enormer Tumulus. — Der Steinhaufen von Alalkomenä. — Zierliche Manövrirebene von Plataia mit den hohen Häuptern des Helikon und Kithaeron als Zuſchauer. — Seelen der Berge. — Roſenrothe griechiſche Weintrauben in Kokla. — Thal von Aſopus und Leuktra. — Aeußerſt gut erhaltene Ruinen von Eleutherä. — Die Weiſe, Pinienharz zu ſammeln zum Weinverderbenden Radzin. — Verheerung der letzten Wälder. — Schweine mit Hunde-Appell. — Durch Einreiſſen geöffnetes Haus. — Wiederſehen von Athen. — Ein, ſeit Kodrus Zeit wieder Königliches Schloß von Athen. — Das neue Lazareth. — Der geniale Skuffo. — Der unerſetzliche Dr. Roß. — Haus des Grafen Armansperg. — Vortheilhafte Attention für die Fremden. — Kabinetsrath Frey. — Meine Sekretaire aus allen Bekenntniſſen, ſelbſt aus dem der Atheiſten. — Herr von Langrenée. — Chauſſée nach dem Piräus. — Sumpf am Kephiſſus. — Nothwendige Anpflanzung deſſelben. — Aegina. — Kadettenhaus. — Panhellenion, Athen gegenüber. — Schlechter Stein deſſelben vom Wetter ausgefreſſen. — Epidauros. — Hieron des Aſklepios. — Theaterſitze zum Rückendrücken der Geliebten. — Reizendes Poros. — Citronenwald. — Tempel Poſeidons, worin Demoſthenes, ächt katoniſch, den Giftbecher trank, um nicht den Tyrann ſeines Vaterlandes zu ſehen. — Koloſſales Λ. — Der ſchöne Fuß des

Grafen Moritz Puttbus. — Prachtvoller, auf dem Meere liegender Regenbogen. — Ebene von Trözene. — Der Herr kauft wohlfeiler ein als der Koch. — Die Inſel Hydra. — Die ſchwarz gekleidete Frau, die dreißig Verwandte im Kriege verlor. — Die Freiheit: Griechenland nicht zu Europa zu rechnen. — Spezia. — Monembaſia. — Die größte Kirche in ganz Griechenland. — Kleine Thürme. — Bonbons à la Pausanias. — Geburtstagsfeier in Monembaſia. — Die Ebene von Phiniki. — Stadt Katavothra. — Der Kirche Segen im Hauſe eines griechiſchen Papa's. — Griechiſche Häuſer. — Sitten griechiſcher Hunde im Zornaffekt. — Probe von Ibrahims Kriegsliſt. — Der Klephte Zacharias und ſeine Brüder. — Abenteurer am Eurotas. — Miſtra. — Talente der Griechen zum Gartenbau. — Früchte des Regierens in der Studierſtube. — Aprilſcheu. — Der alte Jatrakos. — Herr Hofer. — Reiſeart der Griechen zu Wagen. — Die gaſtfreundlichen Brüder. — Prussia (Borussiae) vermeintliches Zubehör von Russia. — Schreibtiſch à la Grec. — Ungeheure Maſtixſträucher. — Koſtbarer Erikenflor. — Der Kurkula. — Der ſchöne Weg. — Demetrius der falſche Heilige. —

Milos. . . . . S. 189.

Die elendſiechende Stadt. — König Kapſi. — Herr Latris. — Schönſte Weiber des Archipelagus. — Der große Schwamm! — Römiſches Theater des Königs von Baiern. — Frevel von Engländern an griechiſchen Alterthümern. — Venus von Milos. — Elegante Grabkammern. —

Antiparos. . . . S. 201.

Beſuch von Kemplos, der Viperninſel. — Curriculum vitae des heiligen Elias. — Die melancholiſche Trute und der majeſtätiſche Hammel mit Glorie. — Signalement des zum Geſchenk erhaltenen Hundes Suſannis. — Der Bart als Orden. — Die berühmte Höhle. — Unentbehrliche Beſuchsutenſilien in derſelben. — Die verewigten Schächer. — Troſt zur Reiſe in der Hölle. — Vortheile der Zwiſchenakte bei den Ombres chinoises. —

Paros. . . . . . S. 217.

Unterſchied zwiſchen den franzöſiſchen Rittern des Mittelalters und den heutigen. — Stadt Parikia. — Die betrogene Sclavin. — Die koſtbare Säule. — Taufſtein des heil. Baſilius. — Statiſtik von Paros. — Die Weiber auf der Flucht. — Blutbad auf Chios. — Der gerechtfertigte Sultan Mahmud, und der gerechtfertigte Kapudan Paſcha. — Sieg der Theorie über die Praxis. — Berühmte Marmortafel. — Didaktiſche Erfahrungen. — Die Rutſchpartie im Steinbruch. — Prinz von Joinville. — Idola. — Der langgeöhrte Bachus. —

Naxos. . . . . . S. 235.

Die halbtürkiſche, halbkatholiſche Kolonie. — Die verarmten Herzöge. — Das Diplom als Bettelbrief. — Empfehlung eines merkwürdigen Manuſcriptes. — Unerhörte Grauſamkeit des Cäſar Galerius. — Bad der Ariadne. — Die ſchöne Kirche. — Marc Sanuda, erſter Herzog von Naxos. — Etwas für Numismatiker. — Ein alter Unteroffizier, jetzt in Naxos der einzige Kapuziner und Gaſtwirth, aber kein ruffiano. — Die originelle Bibliothek. — Der engliſche Kaffeeheld. — Der arme deutſche Poet in griechiſcher Einſamkeit en silhouette. — Toskaniſche Inſurrektion im Jahr 1831. — Die wohlbewirtheten Rebellen. — Conjektur über Livius Reden. — Thal von Melanes. — Der Stein

Smiriglio. — Herr Frangopulo und ſein Garten. — Wein des Bacchus. — Die pflichtvergeſſenen Geiſtlichen. — Unterſchied zwiſchen dem Feſtlande und den Inſeln Griechenlands. — Herr Grimaldi. — Ariadne's erhörter Fluch. — Der Welt Ende im Jahr 763. — Das ſchwimmende Wunderbild der heil. Jungfrau. — Wüſte Träume. — Ritt nach dem Monde. — Bewohner des Mondes. — Reminiſcenz an Herrn Sigwirskrzky durch die Naſe. — Hausmittel gegen die Seekrankheit. —

Syra. . . . . . S. 263.

Herr Oberſt Roesner. — Engliſcher Handel. — Der Gaſtwirth comme il faut. — Herr Chriſtidis. — Hoher Werth einer Nationaltracht. — Die Herren Praſakakis und Erlacher. — Hydrauliſcher Kalk. — Barfüßige Häuſer. — Merkwürdige Inſtruktion zum Jammer für Archäologen. — Reduction der Mauthbeamten. — Schiffsbauende Empiriker. — Schlacht der Alt- und Neuſtädter. — Der Windmühlenberg. — Landesüblich abgeſondertes Viertel der Bajaderen. — Eilf Weiber auf einen Mann. — Kaffeehaus der dunkelgelben Megäre. — Sonnengleiche Windmühlflügel. — Guirlande von Ochſenköpfen. — Bereicherung der Kochkunde. — Der pathetiſche capricieuſe Küchenkünſtler. — Der ſchöne Phalanxoberſt. — Herr Boujou, Koletti's Schwiegerſohn. — Der à tempo anfangende Käſe. — Der Compaserfinder. — Nur Menſchen und Eſeln zugänglicher Weg. — Der geiſtliche Hundeführer. . . . . Herr Thierſch. . . . . Der neue Don Quixotte. — Credit der Geſchichte. — Der überliſtete Pfiffikus. — Rückkehr der Hellenenkinder aus Baiern. — Griechiſches Stempelpapier, ein Gegenſtand des Wuchers. — Reflexionen über Baukunſt. — Schauſpiel in Syra. — Männliche Primadonnen. — Die, ganz Griechenland bezeichnende, laſterhafte Kanonenſalve. — Die Herren Lindner, Sanderſky und Fabricius. — Weiberaufſtand gegen die Schule, wo die Kinder verſiegelt werden ſollen.

Tinos. . . . . S. 301.

Die ſchönſte Frau. — Andeutung eines Recepts, ſchöne Lippen zu bekommen. — Der wohlbeleibte Gouverneur. — Herr v. Maurers Geſchwiſterkind. — Guter Rath für Müßiggänger. — Die maleriſche Kirche. — Träume bauen Kirchen. —

Delos. . . . . S. 311.

Quarantaine auf Rhénia. — Grandieuſe Trümmer der Vorzeit. — Alte Inſchriften. — Delos zur Römerzeit. — Die Quelle Inopus und der Nil. — Weihnachtsbuden für Tempel. — Das erhörte Gebet.

Santorin. . . . S. 323.

Die pittoreſke Inſel. — Der Krater als Hafen. — Eigenthümlicher Weinbau. — Herr Nikolo Poniropulo. — Project zur Verbeſſerung des Weinhandels. — Königsgeſundheiten in vino santo. — Schaumerregender Meerkrater. — Menſchenfreundliche Frömmigkeit der Santoriner. — Städtegleiche Dörfer. — Segen der Humanität. — Philantropiſche Genüſſe. — Das ächte juste milieu. — Unanimität des griechiſchen Volkes in drei Sachen. — Nackte Wahrheit. — Der Feuergeiſt im neuſten Glauben. — Schachbrett in grüner Einfaſſung. — Ruinen von Oea. — Die eingeheizte Höhle. — Geträumtes heiliges Kreuz. — Antike Inſchrift zu Ehren der ſchönen Eraſillea. — Bergrabenes Wunder für die Naſe. — Die Fohlenritter. — Der König in der Luft. — Emporions gelehrige Schuljugend in Reih und Glied. — Syſtematiſche Weinſtöcke. — Der heilige Nikolaus. — Eine Menge ſchöner Weiber! — Schlaf à conto. — Hölliſche Feuergeiſter, ſchwarz wie die Nacht. — Kohlenmeiler der Cyklopen. — Die drohende Leiche. — Waſſer als Küchenmägde zum Kupferſcheuern. —

Kandia. . . . . . S. 355.

Der ſilberſchimmernde Ida. — Vergebliche Bitte um Erlaß der Quarantaine. — Gefälligkeit Herrn Fabreguettes. — „Omnia mea mecum porto" Wahlſpruch der Philoſophen und Soldaten. — Aegyptiſches Militair-Coſtüm. — Bitte: ein neues Dekorationsſyſtem des Civils ausarbeiten zu dürfen. — Die Form der Dekoration ſoll die Beſchäftigung, und der Stoff derſelben den Grad anzeigen. — Die ſchöne rothe Flagge der Türken mit weißem Halbmond und Stern. — Sehr brauchbare Sättel in bedenklichen Fällen. — Patriarchaliſche Einfachheit der griechiſchen Behörden. — Das gefundene glückſelige Land, das keinen einzigen Advokaten beſitzt. — Vollkommen gleiche Gerechtigkeit für Türken und Chriſten. — In Griechenland confiſcirtes türkiſches Eigenthum. — In Kandia unentgeltlich herausgegebenes griechiſches Eigenthum. — Armuth: Quelle der Ungerechtigkeit. — Vergebliche Bemühungen beim Grafen Armanſperg. — Fünfhundert in Griechenland aufgehobene Klöſter. — Mehemed Ali ſchenkt den Chriſten eine Glocke. — Muſtapha Paſcha mit 100,000 Colonnaten jährlich ſalarirter Gouverneur der Inſel. — Die hervorſtechende Pariſerin. — Herr Charpen, der liebenswürdigſte Glaubensapoſtel St. Simons. — Die reichhaltigen Goldminen. — Mehemed Ali ein Landsmann von Alexander dem Großen. — Mehemed Ali's Bibliothek. — Seine Wißbegierde. — Faſſung des großen Mannes. — Bild der Einnahme von St. Jean d'Acre. — Der humane Mamelucken-Henker. — Definition des Charakterſchlüſſels. — Reiſeregeln für Gelehrte. — Grüne Erbſe im Dezember. — Der geſchickte Architekt Herr Kantrick. — Die blos aus einer Quarantaine in die andere reiſende unglückliche Dame. — Prächtiger Wein- und Platanenwald. — Weinſtöcke mit Einem geraden Stamme von 20 bis 30 Fuß Höhe. — Schmetterlinge im Kretiſchen Winter. — Verwüſtungen des Krieges. — „Arbeitet, Hunde!“ — Gut, aber ſag' uns auch einmal: eßt, Hunde! — „Nein! Arbeitet und hungert!“ — Der engliſche Conſul Herr Kapogroſſo. — Todesgefahr für alle Nicht-Schwarzröcke. — Die merkwürdige Waſſerleitung „Su terrani“ bei Pellakarina. — Die wunderſchöne Ausſätzige an den Fußſohlen, als lebendige Braut von Korinth. — Rhamadan. — Auch noch nachahmungswerthe Geſchäftsverwaltung zur Nachtzeit bei den türkiſchen Gerichtsbarkeiten. — Beſchreibung des Gerichtshofes des Arſchaldgi. — Die Baſtonade iſt abgeſchafft. — Auch den Türken iſt ſogar die Freiheit das erſte aller Güter. — Einige Gerichtsfälle beim Meſchliſch (Conſeil). — Sieben Sous Advokatenlohn für eine lange oder kurze Eingabe. Das Papier zu Prozeſſen liefert das Gouvernement unentgeltlich. Bis zum Gewinn oder Verluſt eines Prozeſſes hat keine Partei mehr Auslage als ſieben Sous. Die Juſtiz iſt ſo gut als gratis für das Volk. Der Vicekönig, alſo das Land, bezahlt alle Gerichtsbeamten, und ſehr gut, damit ſie ſich nicht beſtechen laſſen. — Deſtitution auf Beſtechung. — Erbangelegenheiten ſind Religionsſachen. — Vermiſchte Ehen mit Türken und Chriſten. — Der Eine Leiſten des fabrikmäßigen Staatsmannes. — Ein Olivenbaum bringt jährlich 3 Francs ein. — Gekräuſelte Hahnenfedern ſtatt falſcher Locken bei den Damen. — Die ſchöne Madame Henriette B . . . — Kreta, die Quelle der alten Götter, und der Geſetze. — Aufzeichnung der guten und böſen Tage. — Nur die böſen hat man gelebt, die guten verträumet. — Dauern und leben. — Wer wirkt, dauert. — Minos Geſetz: nur Verſtändige reiferen Alters ſollen, aber ſollen auch, mit ihres Gleichen über eingeſchlichene Mißbräuche berathſchlagen. „Man muß in der Küche der Geſetze nicht mit anſehen, wie ſie gemacht werden.“

Sendſchreiben . . . S. 403.

an den K. K. Geſandten, Ritter Prokeſch von Oſten.

Jede Individualität iſt ein eigener Spiegel der Dinge. — Der Bergzug Madara. — Charakteriſtiſche Sprüchwörter der Türken. — Aptera. — Blutvergießen auf Erden durch Liebe. — Stärke der Militairmacht des Verſtorbenen. — 800 Dörfer in Kandia, ſtatt der 100 Städte. — Die Salzquellen. — Geſchnürte Taille, oder Weſpenleib der Inſel Kreta. — Der Unterwelt morſches Gebein. — Steinerner Seelöwe von einer und Widder von der andern Seite. — Warten zur Sicherung der Quarantaine. — Die drei und zwanzig Spitzen der weißen Berge. Der qualmende Beſuch bei Tafel. Große Liberalität der Türken gegen Leute geringeren Standes. — Erfindung des Namens der Ma Caroni durch einen von der neuen Schüſſel beſeligten Cardinal. — Retimo. — Der Venezianiſche Löwe. — Der chriſtliche Hund. — Der ſehr verdienſtvolle Herr Kanizuk. — Der Hannoveraner Hähne. — Die von Gott gebaute Pyramide. — Der geſchlängelte Fluß Perama. — Zufriedene Leute in Kreta. — Greſo-Verkauf ohne Abgabe. — Das ſchöne Thal und die Höhle von Melidoni. — Schreckliche Räucherung von 250 Griechen darin. — Le Bel Esprit et le Grand Seigneur. — Wahnſinn erregende Matragen, als Mittagsmahlzeit einer ganzen Genueſiſchen Schiffsmannſchaft. — Unzahl von Krammetsvögeln und Waldſchnepfen. — Der Dandy der Vögel. — Der von einer chriſtlich erotiſirten Eidechſe bezauberte Papas. — Keiner wage des Andern innere Welt zu beurtheilen! — Das allerſchönſte Thal von Phokalee. — Stolz auf eine Kirche. — Der Berg Nida und Ida. — Mühlentreibender Salzſtrom. — Der Gentleman Seraskier Muſtapha Paſcha. — Latakiatabak. — Geſpräch türkiſcher Knaben. — Verdientes Auslachen. — Unterdrückung des Uebermuthes des Stärkern gegen den Schwächern. — Fallende Scheidewand zwiſchen Türken und Chriſten! — Bedarf eines bedeutenden Grades von Bildung, um ſich nicht auszeichnen zu laſſen. — Feuerung auf den Drachen bei Kretiſcher Sonnenfinſterniß. — Erworbene Commität. — Die mit Aufwand von 167 Millionen vertheidigte und doch verlorene Feſtung. — Kein Land bringt Koſten ein. — Elende Ställe der koſtbaren Pferde. — Der heilige Minos. — Kanonenlöcher und Schießſcharten als Augenmaſken im Harem. — Altes Zeughaus der Venezianer. — Inſpection eines Bataillons Aegyptiſcher Infanterie. — Die heilige Katrin im Quarree. — Beiwohnung des Gottesdienſtes. — Verſchiedenheit des Glaubens begründet keinen geſellſchaftlichen Unterſchied. — Ehrſucht Osman Paſcha's. — Lebensgeſchichte Muſtapha Paſcha's. — Seine roſenrothe Brille, unſere Narren für Philoſophen der gebildetſten Türken anzuſehen. — Der Melchiſch, ohne Landwirthſchaftswiſſen. — Geſunder Menſchenverſtand beſſer als Corpora Juris. — Würde und Talent der Rede bei den Türken. — Beyzufügende Gründe: warum ein Richter einem Urtheil nicht beiſtimmt. — Der Jukta. — Jupiters Grab. — Pferdereceipte. — Excommunication des Wachskerzendiebes. — Grabkammern. — Das unerklärliche große Loch. — Die Akropolis von Gortyna. — Die Bogenglocke (das Simandron). — Spiralförmige antike Säule. — Beſuch des Labyrinths. — Die Kirche am Loche. — Koloſſale Stalaktiten. — Weintrinken als Winterzeitvertreib. — Temperirung des Weines dabei, durch darin abgekochten Spaniſchen Pfeffer. — Der Derwiſch, und das Mittel eine Frau vor Wankelmuth zu hüten. — Die in Griechenland nie ausſterbende Sappho, jetzt mit dem Namen Kumaro, „die ſchmachtende Turteltaube.“ — Lied ihres wahnſinnigen Mannes. — Der gewaltig redende Türke. — Rosso giallo, und Verde antico. — Inſpection der ägyptiſchen Caſerne. — Feier des Sylveſterabendes. — Ball von ſechzigjährigen tanzenden Damen mit fliegenden Roßſchweifen. — Der lebendige Maſt. — Glückliches Omen. —

Delphi bis Monembaſia.

September 1836.

Ich befand mich auf dem Joniſchen Meere. Die Hitze war drückend, und die Segel ruheten, wie zum Trocknen aufgehangene Tücher, in der unbewegten Luft; doch waren wir erſt kurz vorher bei Gewitter, Sturm und Regen, eine lange Nacht, gar unſanft von den erzürnten Wellen geſchaukelt, umhergetrieben worden — denn ich beſitze leider die Aehnlichkeit mit dem Wandrer Ulyſſes, deſſen Reſidenz ich eben verlaſſen hatte, daß Neptun mein Freund nicht iſt. Wer kann indeſſen dem Unwillen großer Herren vernünftigerweiſe etwas Anderes entgegen ſetzen als — Geduld? Von Kindheit an folge ich dieſer Lehre und tröſtete mich jetzt mit Lalla Rookh, worin ich eben auf folgende ſo gut zu meiner Lage paſſende Zeilen geſtoßen war.

How calm, how beautiful comes on
The stilly hour, when storms are gone;
When warring winds have died away
And clouds beneath the glancing ray
Melt off, and leave the land and sea
Sleeping in bright tranquillity —
Fresh as if day again were born,
Again upon the lap of morn.

All hush'd — there's not a breeze in motion;
The shore is silent as the ocean.
If zephyrs come so light they come,
Nor leaf is stirr'd nor wave is driven;
The wind-tower on the palace-dome
Can hardly win a breath from heaven.

Ich hatte aber das Andenken eines größern Dichters vor mir, und legte mißmuthig mein Buch nieder, bedenkend, wie lange es wohl noch dauern würde, bis ich andächtig meine Kniee auf dem Sterbeplatz des hohen Mannes beugen dürfe, den England vertrieb, während die übrige Welt ihn vergötterte. Ich war nur um dieſer Pilgerfahrt willen von neuem nach dem griechiſchen Continent zu[illegible]gekehrt, und ſchwamm nun ſchon mehrere Stunden, Miſſolunghi und dem blauen Kranz ſeiner Berge gegenüber, auf den Wellen, ohne dem erſehnten Orte um einen Schritt näher kommen zu können.

Endlich erhob ſich gegen Abend ein leiſer Hauch, der uns langſam der ſeichten Lagune zuführte, die ſich über anderthalb Stunden weit von der Stadt erſtreckt, und nur kleinen Kähnen ſie zu befahren erlaubt. Wir beſtiegen einen ſolchen, und über Seegras und Sand, der oft kaum einen Fuß hoch mit Waſſer bedeckt war, erreichten wir kurz vor Sonnenuntergang die zerſtörte Stadt und ihre fiebriſche Atmoſphäre.

Lord Byrons Wohnung ſtand nur einige Schritte von unſerem Landungsplatze entfernt, und ein griechiſcher Knabe führte mich auf die Trümmer, die noch davon übrig ſind, denn die Türken verbrannten das Haus. Die Sonne ging eben in blutrother Glorie unter und warf auf das Opferlager des gleich ihr Untergegangenen ihre letzten, noch immer ſengenden Strahlen. „Du warſt doch ein Liebling des Schickſals bis an's Ende,“ ſagte ich tiefbewegt zu mir, „aber wem die unſichtbaren Mächte die goldene Krone des Genius gewähren, dem verſagen ſie den duftenden Blüthenkranz der Freude. Er iſt der Glückliche in den Augen der Menge, aber nie der Beglückte in ſeiner eigenen Bruſt. Doch vielleicht bewohnt der kühne Geiſt, der einſt hier waltete, nun dieſelbe Sonne, die ihre letzten Lichtfunken jetzt über die Stätte ſeines irdiſchen Todes ausgießt, und andere Geſetze, vollkommneres Glück herrſchen dort. — Wo er denn auch ſey, auf welche Weiſe in neuer Jugend geſtaltet er fortwirke, Heil ſeinem Andenken auf dieſer Erde, und Friede ſeiner Aſche! —“

In ſolches Sinnen verloren, wanderte ich ſchweigend der für mich bereiteten Wohnung zu. Dort fand ich außer meinem Wirth, einem früheren Demogeronten Miſſolunghi's, und ſeiner Frau, auch drei liebliche, idealiſch gekleidete Kinder vor, mit denen ich bald große Freundſchaft ſtiftete. Im Verlauf der Zeit erfuhr ich, daß nur das eine Mädchen Tochter meines Hausherrn ſey, das andere aber, ſo wie der Knabe, zwei Waiſen, die Kinder ſeines Bruders wären. Ihr Vater blieb im Gefecht gegen die Türken, die Mutter ward ermordet und die armen Kleinen in das feindliche Lager geſchleppt, wo der Onkel ſie am andern Tage für 10,000 Piaſter ſich wieder einkaufte! Der größte Theil des ihm noch gebliebenen Vermögens ging damit verloren, und er theilt jetzt die faſt allgemeine Armuth dieſer unglücklichen Stadt, für die ſeit Capo d'Iſtria's Tode

Niemand mehr etwas thut, und deren jämmerliche Hütten und weit und breit verwüſtetes Land, wo außer einer trauernden Palme, die jede Verheerung überlebte, kein einziger Baum mehr ſteht, einen herzergreifenden Anblick darbieten. — Dennoch war es Miſſolunghi, das durch den faſt unglaublichen Heldenmuth ſeiner Bewohner Griechenland rettete, und ſich die heiligſten Anſprüche auf deſſen ungemeſſene Dankbarkeit erworben hat, ſich aber wohl, wie es der Lauf der Welt mit ſich bringt, mit dem Ruhme allein wird begnügen müſſen.

Jedermann kennt bis in's Detail alle Umſtände der Kriegsereigniſſe vor und in Miſſolunghi; aber ohne an Ort und Stelle geweſen zu ſeyn, kann man ſich von dem Wunderbaren der Sache kaum einen genügenden Begriff machen. Die Stadt, in der Plaine gelegen, iſt von zwei Seiten durch die See geſchützt, von den andern beiden aber nur durch eine ſchwache, überall verfallene Mauer vertheidigt, von innen nicht mehr als acht, von außen zwölf Fuß hoch iſt, wo längs derſelben ein ſeichter Graben von 3 — 4 Fuß Tiefe und 10 Fuß Breite ſich hinzieht. Hinter dieſem ganz unzureichenden elenden Werk, deſſen Defekte man nur in der Eil durch loſe Steine auszufüllen vermochte, und mit Hülfe mehrerer, theils an der Mauer ſelbſt, theils auf dem freien Platz zwiſchen ihr und der Stadt, dürftig aufgeworfenen Erdbatterieen, widerſtanden die Griechen mit 5000 Soldaten und vielleicht eben ſo viel waffenfähigen Bürgern, einer 60,000 Mann ſtarken, mit Geſchütz reichlich verſehenen Belagerungsarmee ein ganzes Jahr lang! Endlich, als der Hunger einen längeren Aufenthalt in der Stadt unmöglich machte, wo weder eine Ratte, noch ſelbſt Wurzeln und Gras mehr zu finden waren, beſchloßen ſich die noch Lebenden durchzuſchlagen. Eine fehlerhafte Dispoſition ward ihnen hier verderblich. Man ſchickte 1000 Mann voraus, ließ dieſen ſpäter eine Colonne der Schwachen, Kranken und Verwundeten folgen, und die übrigen 3000 Mann ſollten zuletzt den Beſchluß machen. Wären alle zuſammen herausgebrochen, ſo darf das Gelingen nicht bezweifelt werden, da die erſten 1000 Mann zwei ihnen entgegen ſtehende Batterien augenblicklich ſtürmten, alle Türken und Aegyptier darin niedermachten und mit geringem Verluſt dann ihren Weg nach dem Iſthmus fortſetzten.

Als aber die Colonne der Kampfunfähigen, deren Marſch ſich verzögerte, ankam, ward ſie leicht von den Türken in Unordnung gebracht, und auf die ihr folgende zurückgeworfen, während im Rücken die nun unvertheidigte Stadt ſchon vom Feinde beſetzt worden war, und ſo die verſpäteten Griechen von allen Seiten umzingelt, endlich ſämmtlich niedergemacht wurden. Viele ſchloßen ſich in einzelne Häuſer ein, wo man Munition aufbewahrt hatte, und nachdem ſie ſich dort mehrere Stunden lang mit Verzweiflung vertheidigt, ſprengten ſie ſich mit den eindringenden Türken zugleich in die Luft. So kam Miſſolunghi in der Ungläubigen Hände, nachdem dieſe mehr als 30,000 Mann davor verloren hatten. Wahrlich die Schlachten gegen die Perſer und alle Thaten der alten Griechen ſind nichts dagegen, wenn man nur die ſichtbaren Fakta ins Auge faßt, aber freilich darf man annehmen, daß bei der bodenlos elenden Verfaſſung der türkiſchen Truppen viele verborgene Gründe ſolcher Art mitgewirkt haben, wie ſie der Geſchichte meiſtens unbekannt bleiben, und kämen ſie an's klare Licht des Tages, der Welt manches Wunder vergangener und neuſter Zeiten plauſibler machen würden. Daß überhaupt nur mit Türken als Feinden die Sache möglich war, iſt gewiß, aber auch gegen dieſe bleibt doch unter ſolchen Umſtänden der Ruhm der Griechen etwas den heroiſchen Zeitaltern nahe Verwandtes.

Ich beſichtigte den ganzen Schauplatz dieſer denkwürdigen Begebenheiten noch in derſelben Nacht bei hellem Mondſchein, und ward oft von Staunen gefeſſelt bei dieſer oder jener Stelle zurückgehalten. Eine der

Hauptbatterien, wo die Mauer einen Vorſprung bildet, ward von den Türken während der Belagerung genommen und einige Tage lang behauptet, wobei ſie die ſchnell errichteten Gegenwerke auf der erwähnten Esplanade zwiſchen Stadt und Mauer ſchwer beſchädigten, bis ſie durch eine glücklich geführte Mine, mit ſammt ihrer mühſam über die Stadt erhöhten Batterie, in die Luft geſprengt wurden. Dieſe Batterie hat deshalb den Namen „der ſchrecklichen“ erhalten, und ohnweit derſelben liegt ein noch weit ſchauerlicheres Monument, eine Pyramide weißgebleichter Schädel aller auf dieſem Punkte Gefallenen. In mehreren Todtenköpfen, die ich aufhob, ſah ich deutlich die Schuß- und Hiebwunden, an denen ihre einſtigen Beſitzer verbluteten, und manche Hiebe mußten mit herkuliſcher Kraft geführt worden ſeyn, da ſie den Schädel bis auf die Kinnlade geſpalten hatten. Ich erfuhr nachher, daß die Pyramide kaum mehr ein Drittheil ihrer Höhe habe, weil, ſagte man, jeder engliſche Milordo, der hierherkäme, wenigſtens Einen davon mit ſich nähme. Man muß geſtehen, daß vor der Sammlungsſucht dieſer Inſulaner nichts in der Welt mehr ſicher bleibt, es ſey unter oder über der Erde, es gehöre dem Leben oder dem Tode an — und ärgerlich zu denken iſt es, daß ein Londner Schneider oder ein Birminghamer

Knopfmacher, mit dem heiligen Schädel eines griechiſchen Helden, der ſich für ſein Vaterland geopfert, in der Taſche, auf und davon ſegelt, um, im glücklichen **old England** angekommen, das Erſtaunen der Krähwinkleriſchen natifs ſeiner Umgebung zu erregen. Man ſtahl dem armen Griechenland ſchon längſt ſeine Kunſtwerke, ſpäter ſein Geld, jetzt aber ſogar ſeine Schädel, und man muß geſtehen — es leidet Alles mit muſterhafter Geduld.

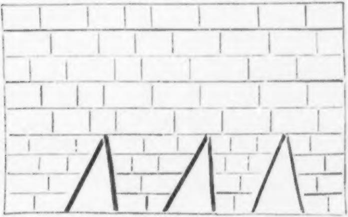
Miſſolunghi beſitzt nur noch drei decente Häuſer, von denen ich das eine bewohne. Es hat aber auch dies kein einziges Fenſter, und ein kalter Golfwind, der von Patras herbläst, wird dadurch ſehr empfindlich. Zugleich verhinderte mich dieſer Wind weiter zu ſegeln; ich benutze alſo die gezwungene Muße zu einer Excurſion nach den Ruinen von Chirin, wie man ſie hier nennt, eine alte befeſtigte Stadt der Aetolier, deren Namen ich aber weder auf einer Charte der alten Welt, noch in irgend einem alten oder neueren Autor finden kann. Demohngeachtet iſt der Ort, wie ich ſogleich näher erörtern werde, vom allerhöchſten Intereſſe.

Der Stadt-Commandant und Befehlshaber der Garniſon, Oberſt d'Almeida, ein Portugieſe und ruhmvoller Philhellene, der ſich auch bei der letzten Inſurrektion ſehr auszeichnete, borgte mir ſein Schlachtroß, und gab mir die nöthige Eskorte mit, beſtehend aus ſechs berittenen Gensd'armes und einem Offizier — denn ich bin ja wieder in dem Lande, wo ſich die Räuber einer gleichen Popularität mit allen andern Handwerkern zu erfreuen haben. Der Offizier war kein ganz gewöhnlicher Begleiter — des großen Bótzari Sohn, ein höchſt einnehmender junger Mann, der ſeine völlig deutſche Erziehung von Kindheit an in München erhielt. Bótzari's Schatten erwartet übrigens noch ſein Ehrendenkmal in Griechenland.

Chirin liegt ohngefähr zwei Stunden von Miſſolunghi auf einem kahlen Steinberge, deſſen Krone durch die alte Stadtmauer in einer Ausdehnung von einer guten Stunde umſchloſſen wird. Dieſe Mauer, welche ein unregelmäßiges Parallelogramm bildet, iſt noch durchgängig in verſchiedener Höhe über der Erde ſichtbar, ihre Conſtruktion aus der Zeit, wo die polygoniſche Bauart in die mit horizontal liegenden Maſſen überging, alſo gewiß älter als die Ruinen von Meſſene, und mit ohngefähr 60 — 70 viereckigen Thürmen verſehen. Die Citadelle nimmt wie gewöhnlich die höchſte Spitze des Berges ein, iſt aber hier von unverhältnißmäßig großem Umfange, da ſie wohl ein Viertel des Ganzen einſchließt. Wir konnten, obgleich wir die ganze Stadtmauer rund umher mit großer Anſtrengung durchkletterten, durchaus keine Spur eines Thores in derſelben entdecken, nur eine ſchmale Pforte fanden wir von zwei Thüren flankirt, zu der ein antiker Weg vom Fuß des Berges aus noch theilweiſe zu traciren war. Unſere Gensd'armes lebten der feſten Ueberzeugung, daß neben dieſer Pforte ein großer Schatz vergraben läge, den ein Geiſt bewache — und wild und einſam genug hat ſich in der That dieſer ſeine Wohnung gewählt.

Der von den Mauern umfaßte Raum iſt außerdem mit mehr als fünfzig Fundamenten verſchiedener Gebäude angefüllt, worunter beſonders zwei merkwürdig ſind. Das eine war ohne Zweifel ein großer Palaſt von 200 Fuß Länge mit mehreren runden und viereckigen Vorſprüngen, ſo wie einigen Caſernen, der zwei bis drei abfallende Terraſſen eingenommen zu haben und aus noch größeren Blöcken, als die Befeſtigungsmauern enthalten, aufgeführt geweſen zu ſeyn ſcheint, wie die untern Reihen, welche noch vorhanden ſind, hinlänglich anzeigen. Der zweite Bau befindet ſich in einem tiefen Steinbruch, aus dem man, durch Aufführung von Quermauern, eine prachtvolle Ciſterne gemacht hat, die wahrſcheinlich immer oben offen blieb, und jetzt, von Gebüſch aller Art durch- und überwachſen, einen ungemein maleriſchen Anblick gewährt.

Die Thüren in dieſen Mauern ſind von einer Form, die mir, außer einer einzigen ähnlichen Pforte in den Befeſtigungsmauern von Phigalia, weder in alter noch neuer Bauart bisher vorkamen, nämlich ſo:



Von den äußerſten weſtlichen Mauern der Citadelle hat man eine überraſchende Ausſicht auf das, wie ein kleines Venedig, ſich mitten aus dem ſchmalen Meerarm erhebende Anatólico, und am dieſſeitigen Ufer auf bedeutende Salinen, einen wohlbeſtandnen Oelwald und eine ſchön angebaute Ebne; am jenſeitigen Ufer dehnt ſich das weite Marſchland des Acheloos aus, deſſen Krümmungen man hier vom wolkenbedeckten Bunniſto an bis zu ſeinem Ausfluß zwiſchen den Echinaden verfolgen kann. Die joniſchen Inſeln bilden den Hintergrund.

Nach zwei Tagen ſchlug plötzlich der Wind um, und ich verlor daher keinen Augenblick, mich nach Patras einzuſchiffen, von wo jede weitere Richtung ſich am bequemſten vorbereiten läßt. Die Hälfte der Fahrt war angenehm, aber als wir uns dem Golf näherten, und die ſeichte Stelle bei der von Rumelien vorſpringenden Landzunge, wo das Meer, rund von dunkelblauen Wogen umgeben, hier allein hellgrün erſcheint, paſſirt hatten, kamen uns hohe und ſchäumende Wellen, die noch dem Impuls des Windes der letzten Tage folgten, entgegen. Dieſer Conflikt des uns treibenden Windes und der ihm entgegendringenden Waſſermaſſen, verurſachte ein Schwanken und Rollen der kleinen Barke, das im höchſten Grade unangenehm war, und meine beiden Diener ſchwer ſeekrank machte. Zugleich kamen wir nur wenig vorwärts und mußten uns viele Stunden umherkollern laſſen, ehe wir gegen Abend auf der jetzt durch die engliſchen Corinthen-Schiffe ſehr belebten Rhede von Patras zu landen vermochten.

Ich hatte dieſe Stadt im Extrem der Kälte zuletzt verlaſſen, und fand ſie jetzt im Extrem der Hitze wieder, mit Zugabe der Fieber, welche bereits die Ablöſung der hier garniſonirten baierſchen Compagnie nöthig gemacht hatten. Meinen Secretair, den ich mit zwei Pferden, einem Diener und zwei Hunden ſeit zwei Monaten hieher vorausgeſchickt, fand ich ebenfalls fieberkrank, meine übrigen griechiſchen und Conſular-Bekannten aber im beſten Wohlſeyn, und die holden Damen von Patras wo möglich noch lieblicher blühend im Sommer als im Winter.

Ich ſelbſt konnte mich keiner ſo anmuthigen Friſche rühmen, und war während vierzehn hier verbrachter Tage faſt immer krank. Doch erfreute ich mich dabei noch ſehr jugendlicher Anwandlungen, denn ich ſchwelgte in dem Genuß — ungeſtört Romane leſen zu können, von jeher eine Lieblingserholung für mich, wozu mir aber in der letzten Epoche wenig Zeit übrig blieb, da ich ſelbſt welche machen mußte. Wie ein junges Mädchen in der Penſion ergötzte ich mich jetzt an dieſer Lektüre, auch an den ungeſchickten Verſuchen, deren Albernheiten ſelbſt mich erheiterten — und zwar nicht blos auf ſatyriſche Weiſe, nein, eben in ihrer Naivität lag das Anziehendſte für mich, wie auch der unſchuldigen Kinder oft ganz ſinnloſes Geſchwätz doch des ernſten Mannes Stirn entfaltet und ſogar ſein Herz erwärmt — denn im Grunde ſolcher Dinge liegt tief etwas menſchlich Wahres, ja Poetiſches, mit einem eignen Reiz umwoben, der der weiſeſten Sentenz des Verſtandes abgeht. Zuletzt kommt allerdings auch viel auf den Leſer oder Hörer ſelbſt an. Nicht Jeder hört und lieſt ſich daſſelbe aus demſelben heraus!

So entzückte mich z. B. das Buch einer berühmten Engländerin, deren Heldin blindgeboren iſt, eine jener ſo beliebten Entſagenden, welche die Verfaſſerin endlich, da es nichts mehr zu opfern giebt, ſterben läßt. Eine Freundin erzählt hierauf ihren Tod, und ſchließt folgendermaßen: „Nie werde ich,“ ſagte ſie, „den letzten Blick vergeſſen, die die ſchon Verklärte auf mich warf. Jahre ſprechen ſeinen Inhalt nicht aus. Sie erkannte Jeden von uns, und obgleich des Todes Schleier ſie bereits umhüllte, las Jeder doch deutlich in ihrem brechenden Auge, mit welchen Gefühlen für ihn ſie hinüberſchlummerte. —“ Hier iſt offenbar die Verfaſſerin ſelbſt ſo ungeheuer von dem Pathetiſchen der geſchaffenen Scene ergriffen worden, daß ſie eine durch vier Theile durchgeführte Blindheit im letzten Augenblicke darüber gänzlich vergißt! Eine ſolche Innigkeit des Gefühls aber, die hier in unbewußter Unſchuld, gleich einer wahren Heiligen ein Wunder hervorbringt — rührte mich bis zu Thränen.

Ein Anderer — aber ich darf den Leſer nicht länger mit ſolchen Abſchweifungen langweilen. Er verlangt Aeußeres, nicht Inneres abgeſpiegelt, am wenigſten vielleicht meine eigenen Naivetäten, und ich kehre daher zu meiner Schuldigkeit zurück.

Patras iſt wegen ſeiner ungemein günſtigen Lage nothwendig im Steigen, und obgleich nur ſechs Monate zwiſchen jetzt und meinem erſten Beſuch dieſer Stadt verfloſſen waren, fand ich doch bereits viele vollendete und mehrere neu begonnene Häuſer hier vorhanden. Auffallend iſt es jedoch, daß für eine ſo wichtige Stadt die Regierung nicht im Mindeſten ſorgt. An keiner Landſtraße iſt etwas gethan, und ſtatt 303 Brunnen, welche Patras zu der Türkenzeit hatte, ſind jetzt, wegen Verfalls aller Waſſerleitungen, kaum drei oder vier davon noch brauchbar, ſo daß z. B. in meiner kleinen Haushaltung das Waſſer theurer als der Wein iſt. Man war ſehr unzufrieden über das Geſetz, welches 7 Procent von der Hausmiethe Abgaben feſtſetzt, und noch mehr über das, welches 5 Procent von jeder Art des Erwerbs ohne Ausnahme fordert; allerdings eine hemmende Maßregel für den Handel und daher vielleicht jetzt unpaſſend, aber im Princip wohl gerecht. Zu den 5 Procent, die vom Corinthenbau gegeben werden, hatte die Municipalität mit Bewilligung der Bevölkerung ein Procent hinzugeſetzt, deſſen Ertrag zu Straßenbeſſerung und Pflanzungen verwendet werden ſollte. Hier that ſich ein Streben nach vorwärts kund, leider aber erklärte die Regierung, ſie werde dieß Procent ſelbſt in Empfang nehmen und dann zugleich für Erfüllung des damit intentionirten Zweckes ſorgen, worauf die Corporation ihre Einwilligung zurücknahm. Hier ſehen wir neben dem früher Gerügten zu wenig auf der einen Seite, ein eben ſo pernicieuſes zu viel Regierenwollen auf der andern, was außer England ſo mancher europäiſchen Regierungen ſchwächſte Seite geworden zu ſeyn ſcheint.

Ich hatte in Patras eine große Menge Briefe vorgefunden, und wie ich es kaum je erlebt, alle waren erfreulichen, zum Theil überraſchenden Inhalts. Der Eine hat mich ſogar zum Spartaner geſtempelt, denn das griechiſche Gouvernement kündigt mir darin des Königs Genehmigung meiner Kaufsvorſchläge für Kypariſſia an, wo mir ein neuer origineller Wirkungskreis entgegentritt.

Ein andrer werther Brief kam mir vom berühmten Hippologen, Grafen Veltheim, und da das Süjet, von dem er handelt, für das Deutſche „hohe Leben — mit Pferden" Intereſſe hat, ich auch ſpäter noch mannigfaltig darauf werde zurückkommen müſſen, ſo will ich gleich hier einen Auszug deſſelben, wie meine Antwort darauf einrücken.

Der Graf ſchreibt mir im Intereſſe ſeiner Lieblingswiſſenſchaft Folgendes:

„...... Vor Allem herrſcht noch Dunkelheit über die angeblichen zwei Hauptracen arabiſcher Pferde, 1) die Köheili, 2) die Nedjedi, welche um ſo ſonderbarer iſt, da alle edlen arabiſchen Pferde urſprünglich aus dem Nedjid, oder der innern Hochebene Arabiens ſtammen, und daher eigentlich ſämmtlich Nedjedi heißen ſollten — wogegen Andere behaupten, der Name Köheil begreife alle edlen arabiſchen Pferde in ſich, und was nicht Köheil ſey, wäre Hatik und Kadiſch, d. h. mehr oder weniger gemein. Die dritte Anſicht iſt die, daß nur was zur Khomſe gehöre (nämlich von den fünf Stuten abſtamme, worauf Muhammed und ſeine Gefährten die Hegira von Mekka nach Medina gemacht hätten), edel ſey.“

„Aber auch die davon abſtammenden Racen werden verſchieden angegeben. Nach Niebuhr heißen ſie 1) Djelfé, 2) Saclavi, 3) Monaki, 4) Hamdány: 5) Frädji. Graf Rezwuisky ſubſtituirt den Hamdany und Frädji die Köheili und Nedjedi. Don Badia wiederum die Treidi und Sadi. Burkhard nennt ebenfalls ein paar andre Namen, als Mitglieder der Khomſe, und ſo waltet über dem Allen große Ungewiſsheit ob, die Ihnen, verehrter Freund, aufzuklären vorbehalten bleibt, wenn es Ihnen gelänge, ſelbſt in das Nedjedi vorzudringen, was bis jetzt, ſo viel ich weiß, noch keinem Europäer gelang; und dann würden Sie auch nicht blos die Nomenklatur aufklären, ſondern, was die Hauptſache iſt, uns auch ſagen können, welches wirklich die edelſte und beſte Race unter allen dieſen ſo verſchieden benannten iſt."

„Ferner beſteht ein zweites Problem darin, ob die Druſen im Libanon eine eigne (übrigens rein arabiſche Race) ſelbſt fortziehen, oder ob ſie ſich nur ſtets durch Größe und Knochenſtärke ausgezeichnete Individuen aus dem Nedjid zu verſchaffen wiſſen? Denn daß der Emir Beſchir ſtets einen Stall voll der ausgezeichnetſten Pferde obiger Gattung beſitzt, iſt außer Zweifel, und da für europäiſche Zwecke Größe und Knochenſtärke bis auf einen gewiſſen Grad ſtets weſentliche Erforderniſſe ſind, ſo iſt die Frage wichtig. — Seine Majeſtät der König von Württemberg hat ſo eben vom Emir Beſchir vier Hengſte und eine Stute erhalten, die ich jedoch noch nicht ſelbſt geſehen."

Zufällig fand ich ſchon hier Veranlaſſung, auf dieſe gehaltvolle Inſtruktion etwas zum Zwecke Führendes zu entgegnen, und antwortete daher dem Grafen das Nachſtehende:

„Ihrem ehrenvollen und ſchmeichelhaften Auftrag zu genügen, eile ich die erſte Gelegenheit zu benutzen, die ſich mir darbietet, um Ihnen, die gewünſchten Notizen betreffend, einige vorläufige Auskunft zu geben; zwar nicht durch eigne Erfahrung, denn ich gelangte noch nicht ſo weit — aber durch Jemand der weiter kam, als ich es je für mich ſelbſt hoffen darf. Ich meine den öſterreichiſchen Conſul in Patras, Herrn Zuccoli, der 40 Monate lang Ibrahim auf ſeinen Kriegszügen in Yemen begleitete, der ſpäter mit Mehemed Bey, Dongola und Kordofan durchſtrich, die öſtlichen Quellen des Nils im See Dembea in Abyſſinien erreichte, und nahe daran war, auch die weſtlichen im Mondgebürge aufzufinden; der ſpäter zweimal Syrien bereiste, und die Geſtüte des Emir Beſchir ſah, alſo ziemlich alle die Länder kennt, aus denen Sie Nachrichten verlangen. Ich theilte ihm Ihren Brief mit und hier iſt die Erwiederung, welche ich ſeiner bereitwilligen Güte verdanke.“

„Da ich meine Reiſe nach Yemen,“ ſchreibt er, „im Jahre 1819 in einem Zeitpunkte unternahm, in welchem mehr als je der Krieg zwiſchen den Aegyptern und den Wohabiten wüthete, wo ſich daher die größten Schwierigkeiten, ſelbſt mit Lebensgefahr verbunden, dem Studium jenes Landes, wie den Nachforſchungen über arabiſche Pferdezucht entgegenſtellten — ſo bin ich, den letzten Punkt betreffend, nur im Stande, Ihnen die folgenden geringen Daten mitzutheilen.“

„Die vorzüglichſte und berühmteſte Pferderace Yemens iſt die, welche von den Wohabiten herkommt, und Nedſchdi oder Nedſchli genannt wird. Der edelſte Theil derſelben befindet ſich in den beiden Städten Derje und Kaza, und in den Provinzen, die zu dieſen Städten gehören.“

„Die Pferde aus der Race Nedſchdi nehmen ihre verſchiedenen Benennungen von dem Vater, von welchem ſie abſtammen, her, z. B. zur Zeit meines Aufenthalts in Derje war die geſchätzteſte Race: die Nedſchdi Abu Salám (Vater des Worts), welche von dieſem berühmten Hengſte abſtammt. Die Araber verkaufen ihre Stuten ungern, weil Jeder der ſeinigen zur Zucht bedarf, aber der Adel des Pferdes wird immer hauptſächlich nach dem Hengſte beurtheilt, und ein Hengſt von hohem Ruf gewiß nie gutwillig aus dem Lande gelaſſen.“

„Jene Race iſt unter den Wohabiten der Provinz Derje über hundert Jahre authentiſch fortgeführt, und ſcrupulös ſchreiben ſie in ihren Regiſtern bei Geburt eines Füllen dieſer Race die

Abſtammung deſſelben ein;*) ſo z. B. las ich in denſelben: — Am dritten Tage des Monats Rabia el Anel, im Jahre der Hegira 1239 wurde der Hengſt Rufail (der Leichte) Sohn des El Kader (der Stern) aus der Abſtammung Abu Calám's geboren. — Die Mutter wird nur im Fall einer beſondern Berühmtheit erwähnt.“

„Meiner Anſicht nach iſt dieſe Race, welche ich oft perſönlich zu beobachten Gelegenheit hatte, wirklich eine der ſchönſten in der Welt. Beſonders zeichnet ſie ſich aus:

1) Durch ihre Farbe, welche meiſtentheils hellgoldbraun, oder auch ſehr klar weiß iſt; aus dieſen beiden Farben entſpringen ſodann etwas dunklere Goldbraune, und auch Grau- oder Apfelſchimmel mit ſchwarzen Mähnen und Schweifen. Die häufigſten Farben ſind jedoch, wie geſagt, hellgoldbraun und weiß, Füchſe und Rappen ſah ich nie unter ihnen.

2) Durch ihre Taille, welche anſehnlicher als bei den andern arabiſchen Pferden iſt, und der der Dragonerpferde bei unſrer Cavallerie ohngefähr gleich kommt.“

---

*) Dies iſt merkwürdig, weil Burkhard, wie Sie wiſſen, das Gegentheil behauptet.

„Ihr Kopf iſt mager und kurz, der Hals nicht ſehr lang, die Augen groß und ſehr lebhaft, die Ohren etwas kurz und immer aufrecht ſtehend. Ihr Körper iſt, obwohl ſchön proportionirt, dennoch etwas kürzer, als jener des ſchon einmal zum Vergleich gewählten Schlages unſrer Dragonerpferde; die Bruſt iſt breit und hervorragend, die Beine ſind trocken und die Hufe feſt und hart, die Kniee und Arme breit, die Feſſelgelenke etwas weniger lang als bei den übrigen Nedſchdi, die Croupe grade und der Schweif hoch angeſetzt. Muskeln und Sehnen ſind ausgezeichnet ſtark, woraus ſich ihre große Kraft und Leichtigkeit erklärt. Eine beſondere Eigenſchaft derſelben iſt dieſe, daß ihr Schweif, der ſehr fein iſt, von Natur nur bis an die Kniee und ſelten weiter reicht; ſie tragen denſelben im Gange immer aufrecht, und beim geſtreckten Galopp ſchlagen ſie beinahe den Reiter damit auf den Rücken.“

„Die Mähne aller wahren Nedſchdi von reiner Abſtammung iſt ſo zart wie Seide, wodurch ſie ſich auch von jenen unterſcheiden, die nicht von reiner Abſtammung ſind, aber dennoch unter dem Namen arabiſche Pferde paſſiren.“

„Die Kobeili oder Köbeli ſind blos eine Abkommenſchaft der Nedſchdi, welche größtentheils auch die obbeſchriebenen Eigenſchaften beſitzen, und die auch unter der wahren Race der arabiſchen Pferde des Jemen oder Nedſchdid mit einbegriffen ſind. Die Köheli koſten jedoch weit weniger als die reinen Nedſchdi im Lande, da ſie als weniger ſchnell im Laufen, und als von geringerer Ausdauer bei den Strapatzen einer langen Reiſe berüchtigt ſind. Dies kommt daher, weil ſie gewöhnlich ein ſchwerfälligeres Temperament und weniger Sehnenkraft beſitzen, als die wahren Nedſchdi, von welchen letztern ich Pferde bis zu 800 Colonaten an Ort und Stelle bezahlen ſah, während Köheli ſelten einen höheren Preis als 150 Colonaten erreichen.“

„Wer die arabiſche Sprache und namentlich den Wohabiten-Dialekt nicht kennt, mag, wie mir ſcheint, die beiden Namen Hatick und Radiſch für die Benennung zweier ausgezeichneten Pferderacen genommen haben; das Wort Hatick bedeutet aber im Wohabiten-Dialekt nur Hengſt, Radiſch: Stute — und auf dieſe komiſche Weiſe laſſen Reiſende ſich irre führen.“

„An die fünf benannten Racen Giulfi, Seilave, Monächi, Hambáni und Fredſchi könnte man noch eine Unzahl anderer Benennungen anreihen, wenn man in Betrachtung zieht, daß jede Pferderace in Jemen den Namen des ausgezeichneten Vaters trägt, von welchem ſie abſtammt, zuweilen auch jenen der Tribü, welcher ſie angehört.“

„Ich halte dafür, daß die geſchätzteſte und reinſte Race der arabiſchen Pferde im Allgemeinen jene iſt, welche unter dem Namen Nedſchdi paſſirt, und die edelſten, ausgezeichnetſten und heut zu Tage geſchätzteſten hierunter die von der Abſtammung Abu Salám's ſind, welche ich ſelbſt wahre Wunder von Schnelligkeit im Lauf und Ausdauer bewerkſtelligen ſah. Es können wohl ſonſt noch beſſere Racen exiſtirt haben, deren Namen man ſich durch Ueberlieferung aus der Vorzeit erinnert, dieſe dürften in das hohe Alterthum gehören, und gewiß ſind alle Racen, die angeblich noch von den Stuten des Propheten abſtammen ſollen, nichts als ein artiges Mährchen, wie es die Araber zu erzählen lieben, und zu ſanguiniſche Reiſende für baare Münze annehmen. Es geht damit wahrſcheinlich wie mit jenen Thieren der alten Naturgeſchichte, die vielleicht einſtens exiſtirten, doch gegenwärtig gänzlich ausgeſtorben ſind."

„Uebrigens wiederhole ich, daß meine Beobachtungen in einem Zeitraum gemacht wurden, wo in jenen Gegenden blutiger Krieg herrſchte, daher dieſelben keinen Anſpruch darauf machen können, ſo wichtige Fragen, als die mir vorgelegten, zu löſen. Das Geſagte iſt jedoch das Reſultat eigner Erfahrung, und in ſofern vielleicht Ihnen nicht ganz unwillkommen."

„Was die ſogenannten arabiſchen Pferde vom Berge Libanon betrifft, ſo kann ich darüber noch weniger berichten, weil mein Aufenthalt in jener Gegend von ſehr kurzer Dauer war. Ich hatte jedoch Gelegenheit, des Emir Beſchir Pferde, eine ſehr ſchöne Race zu ſehen, welche die Druſen Araber nennen, und die, wie ich glaube, auch von wahren Nedſchdi abſtammen mögen, die früher dahin gebracht worden ſind. Mit der Zeit wurden ſie aber mit den turkomanniſchen*) gepaart, und deshalb haben dieſe, von den Druſen mit vieler Sorgfalt cultivirten Pferde, eine größere Schwere und Dickleibigkeit, als jene wahren arabiſchen Roſſe des Yemen, welche weit ſchmächtiger und zartleibiger ſind. Es verdient aber dabei wohl bemerkt zu werden, daß, obgleich die Pferde der Druſen größer ſind, und ausgezeichnetere Knochenſtärke beſitzen, ſie doch die Nedſchdi wohl an ſtarkem Ausſehn, aber keineswegs an Kraft, Schnelligkeit und Ausdauer im Laufe übertreffen. Ich fand bei vielen Perſonen die eingewurzelte Meinung, daß die von den Druſen aufgezogene Race die ächteſte arabiſche ſey, und dieſe Meinung ſchien mir ſelbſt in einigen Städten Europa's vorherrſchend zu ſeyn. Ich meines Theils, der früher die wahre Race Nedſchdi in ihrem eignen Lande kennen zu lernen ſo vielfache Gelegenheit hatte, bin ganz der entgegengeſetzten Anſicht, und ſetze jene druſiſche Race tief unter dieſe. Demohngeachtet iſt es möglich, daß, wegen ihrer Größe und Knochenſtärke, zu den europäiſchen Zwecken neueſter Mode die Pferde der Druſen beſſer als die Nedſchdi geeignet ſeyn mögen, um ſo mehr, da ich allerdings verſchiedenemal die Bemerkung gemacht habe, daß die ächten Nedſchdi ſchon in Aegypten ſichtlich degenerirten, wahrſcheinlich alſo das europäiſche Clima und Futter ſie noch mehr deterioriren muß."

---

*) Nicht die Turkomannenpferde von Bochara, welche Burns für die Erſten der Welt erklärt, ſondern die der ſyriſchen Turkomannenſtämme.

„Dieſe Nachrichten, mein theurer Graf, ſind allerdings den früher bekannt gewordenen zum Theil ganz entgegengeſetzt, doch iſt aus alledem erſichtlich, daß der Wunſch, ſtarkknochige Blutpferde zu erhalten, durch die edelſten arabiſchen Racen kaum zu erlangen ſeyn dürfte, ſondern zu dieſem Behuf man ſich entweder zu den von Burnes beſchriebenen turkomanniſchen Pferden, vom Stamme Kazabeer in der Nähe der Stadt Shuhr Subz, und bei Balkh, wenden, oder dergleichen Thiere in Afrika aufſuchen muß. In dieſer letzten Hinſicht mache ich Sie auf Semilaſſo's Irrfahrten in Afrika aufmerkſam, und namentlich auf die Capitel, welche von Tafilet handeln, und den Pferden, die der marok-

kaniſche Prinz nach Sfar brachte. In dieſen ſcheint arab
ſches Vollblut, engliſche Knochenſtärke und turkoma
niſche Ausdauer vereint, und vielleicht ähnliche Pferd
unter dem allgemeinen Namen Barben, die Stamm
ältern der jetzigen engliſchen Race geweſen zu ſeyn

„Ob übrigens für Beſchäler die Knochenſtär
wirklich ſo weſentlich ſey, als man jetzt annimmt, blei
mir immer noch ſehr zweifelhaft, um ſo mehr, ſeit i
in Tarbes und Pau geſehen, wie ſtarkknochig d
Nachkommenſchaft der kleinen und feinknochigen arab
ſchen Hengſte durch Vermiſchung mit großen und ſtark
(aber leider nicht Vollblut-) Stuten ſchon in der erſt
Generation geworden war. Von einem ächten u
vorzüglichen Nedſchdihengſt, mit ſtarken engliſch
Vollblutſtuten gepaart, würde ich mir, beſonders
den weniger kalten Theilen Europa's immer eine no
ausgezeichnetere, ſchönere und namentlich zum Reit
angenehmere Nachkommenſchaft verſprechen, als v
einem engliſchen Hengſt und Stuten ein und derſelb
Race. Die Vorzüglichkeit der engliſchen Pferde ſel
ſpricht gewiſſermaßen für meine Meinung, da ih
eigne Abſtammung ja ganz derſelben Art iſt. Läche
Sie nicht zu ſatyriſch, lieber Graf, über dieſe unb
rufene Digreſſion des Laien.“

„Sie werden ohne Zweifel die Pferde geſeh haben, welche der König von Württemberg, der ſo Glänzendes für deutſche Pferdezucht thut, von der Race des Emir Beſchir kommen ließ. Jemand, der mich in Afrika einige Zeit begleitete, ſchreibt mir, daß dieſe Pferde ganz den beſten tuneſiſchen gleichen (welche auch vom beſten arabiſchen Blute abſtammen, ohne ſeitdem wieder durch daſſelbe aufgefriſcht worden zu ſeyn), aber bei dem nämlichen kräftigen Bau nicht viel mehr edles Blut als jene verrathen, und auch nicht ſchöner ſind. Wenn dies gegründet iſt, ſo würde es Herrn Zuccoli's Urtheil entſprechen. In einigen Monaten hoffe ich hierüber nach eignen Augen urtheilen zu können, und haben Sie, theurer Graf, in dieſer Beziehung noch einen fernern Wunſch, den ich erfüllen kann, ſo bitte ich über mich in jeder beliebigen Ausdehnung zu disponiren u. ſ. w.“

Der Leſer wird nun bei den Nachrichten, die ich ſpäter aus den fraglichen Ländern reichlich über dieſen intereſſanten Gegenſtand zu geben beabſichtige, auf dieſe Briefe, als der Baſis derſelben Bezug nehmen können.

Am 19. September Abends 9 Uhr ſchiffte ich mich mit Leuten, Pferden und Hunden nach Sálona ein, nachdem ich, wie geſagt, in der ſchlechten Luft von Patras faſt immer krank geweſen, aber doch bis jetzt glücklicherweiſe dem verheerenden Fieber entgangen war.

Mein Schiffscapitain war ein lebhafter unternehmender Grieche, der genug Italieniſch verſtand, um mich mit ihm unterhalten zu können. Er behauptete, daß es in Rumelien gehörnte Schlangen gäbe, welche jedoch nicht giftig wären, und erbot ſich, mir das zu beweiſen. „Vor zwei Jahren" ſagte er „war ich, nicht weit vom Ufer des Achelous, in einen Brunnen hinuntergeſtiegen, um das Waſſer zu reinigen. Als ich wieder hinaufkletterte, und mich mit der rechten Hand auf den Brunnenrand ſtützte, um mich vollends hinüberzuſchwingen, berührte ich unſanft eine grünliche Schlange von ſechs Fuß Länge, die ſich ſogleich um meinen Arm wand, und mich in großer Wuth zweimal biß. Ich ergriff ſie beim Halſe, um ſie zu erſticken, worauf ſie mich losließ und verſchiedenemal heftig würgte. Während dieſer Bewegung entſchlüpfte ſie mir, ließ aber ihre Hörner im Stich, die ich ſogleich auf dem Sande vor mir liegen ſah. Sie ſind ohngefähr anderthalb Zoll lang, ſehen aus wie braunroth lakirt und gleichen kleinen Hirſchgeweihen. Ich habe ſie aufgehoben," ſetzte er hinzu, „und will ſie Ihnen ſogleich zeigen."

Nicht wenig begierig, Schlangenhörner in natura zu ſehen, erwartete ich des Capitains Rückkunft mit Ungeduld, fand mich aber ſchnell enttäuſcht, als er kam, denn auf den erſten Blick erkannte ich die niedlichen Hörnlein für das Geweih — eines großen Hirſchkäfers. Ohne Zweifel hatte die Schlange vorher einen ſolchen verſchlungen und als ſie vom Capitain gewürgt wurde, die unverdauten Hörner ausgeſpieen. So entſtehen Fabeln de la meilleure foi du monde, und ich hüthete mich wohl, meinem guten Capitain eine unwillkommene Aufklärung zu geben, denn Belehrung iſt der ſchlechteſte Weg ſich angenehm zu machen. Ich ſelbſt bin glücklicherweiſe ſehr unwiſſend und komme daher ſelten in obige Verlegenheit, aber ich ſtelle mich gern noch unwiſſender an, als ich bin, weil ich dadurch Andere ermuthige, mich zu belehren, und mir nichts von dem vorzuenthalten, was ſie wiſſen, oder zu wiſſen glauben. Durch dieſe Politik lerne ich oft poſitiv und negativ, und das Wenige, was ich weiß, habe ich ihr größtentheils zu verdanken noch ungerechnet, daß ich mir ſchon manche Freunde dadurch erwarb. Könnte man ſeine Eitelkeit vollſtändig beſiegen, man wäre immer liebenswürdig! Es giebt ja nur dreierlei Arten Menſchen, die allgemein geliebt werden: erſtens die Nützlichen; zweitens die, welche ſich fortwährend Andern unterordnen, und drittens endlich die, welche Kraft genug beſitzen, Allen Furcht und den natürlich daraus entſtehenden Enthuſiasmus einzuflößen. Die Erſten liebt die egoiſtiſche, die Letztern die hündiſche Natur in uns.

Die Nacht war ſüdlich ſchön, der Wind friſch und günſtig, der Bivouak auf dem Verdeck höchſt angenehm. Mond und Sterne ſchimmerten mit ungewöhnlichem Glanz, und die Letzteren ſchienen gegen Morgen immer größer zu werden, ſo daß beſonders zwei derſelben, Lucifer und Diana, als wir eben von einem kurzen Schlaf erwachten, uns eine geraume Zeit ungewiß ließen, ob, was wir ſähen, Signalfeuer auf den Bergen wären, oder wirklich Sterne ſeyn könnten. Dies traf artig damit zuſammen, daß wir Sálona, dem alten Amphiſſa, zuſegelten, welches, nach Strabo, denſelben Morgenſtern (Lucifer) im Stadtſiegel führte.

Als aber der Himmel ſeinen Diamantſchmuck abgelegt hatte, und ſtatt deſſen die blendende Sonne allein an ſeinem lichtblauen Gewande trug, fiel der Wind; und nachdem wir in der Nacht gleich einer Möve geflogen, krochen wir jetzt wie ein Faulthier lavirend auf dem glatten Spiegel umher, in ſengender Hitze und langweiliger Einförmigkeit. Erſt um 3 Uhr Nachmittag landeten wir am Douanenhauſe vor Skála an öden Felsbergen, wo wir einige hundert Schritte vom Ufer ankerten. Da wir kein Hebezeug mit uns hatten, blieb uns nichts anderes übrig, als meine Pferde mit Liſt vom Schiff ins Waſſer hinabzuwerfen, und an einer Leine, die mein Diener im daneben hergeruderten Kahne hielt, ſelbſt nach dem Lande ſchwimmen zu laſſen — eine Operation, die ihre Schwierigkeiten hatte und ziemlich viel Zeit wegnahm, aber doch ohne Unglücksfall bewerkſtelligt wurde. Ehe indeß nun aus- und wieder aufgepackt, mit den herbeigerufenen Avojati's ein Akkord geſchloſſen und ihre tauſend unnützen Schwierigkeiten beſeitigt worden waren, verging der Reſt des Tages. Die Sonne ſank bereits wieder hinter dunklen Felſen nieder, als wir, eine Viertelſtunde von Skála in die ſchöne Plaine hinabſtiegen, die der Pleiſtus durchſtrömt, wo einſt unter Kriſſa — an deſſen Stelle noch ein anſehnliches Dorf ſteht — die delphiſchen Spiele gefeiert wurden. Jetzt bedeckt ein dichter Olivenwald dieſe Ebene, welcher die größten Bäume und die größten Früchte liefert, die Griechenland von dieſer Art producirt. Im Serail des Großherrn wurden, und werden noch, wie man ſagt, keine andern Oliven für würdig gehalten, den Frauen des Harems vorgeſetzt zu werden, als die von Sálona, welche man alle in der kriſſeiſchen Ebne gewinnt.

Der Mond war ſchon längſt da, um das ſcheidende Tagesgeſtirn abzulöſen, und unſer Ritt im düſtern Walde der anmuthigſte. Zuweilen verengt ſich die

Ebne bis auf einige hundert Schritte, und iſt dann von perpendikulair aufſteigenden Felswänden eingefaßt, die auf ihrem Gipfel nicht ſelten Zinnen, Mauern und Thürme nachäffen, und alles ward noch phantaſtiſcher, größer, geheimnißvoller im ungewiſſen Mondenlicht.

Am Schluß der lang ſich hinziehenden Plaine, im Halbzirkel der ſie ſchließenden Berge flackerten uns endlich, nach dreiſtündigem Marſch, die Lichter von Salona entgegen, und an der reicheren Erleuchtung erkannte ich ſchon von Weitem das für mich beſtimmte Haus — denn ich hatte nicht verſäumt, ſobald wir in Skala debarkirt waren, Emil vorauszuſenden, um die Autoritäten in Bewegung zu ſetzen.

Ein ſtattlicher Mann in ſchlohweißer, griechiſcher Sommertracht, und eine ſehr hübſche junge Frau empfingen mich mit würdevoller Freundlichkeit, der erſte am Fuß, die zweite am obern Ende der Treppe, und brachten mich in ein kleines, aber ganz europäiſch eingerichtetes Zimmer; denn mein Wirth, ein bedeutender Kaufmann, hatte ſich auf Reiſen mit dem Begriff des Comforts bereichert. Auch war alles gut in ſeinem Hauſe bis auf den Wein, der in ganz Rumelien ſo furchtbar mit Kienharz verſetzt wird, daß man die widerlichſte bittre Medizin zu ſchlucken glaubt. Glücklicherweiſe hatte der vortreffliche Herr Robinſon in Patras mir ein Dutzend Flaſchen ächter franzöſiſcher Weine (eine noch größere Seltenheit in Griechenland hier als in Paris) aus ſeinem eignen Keller überlaſſen, und ſo war ich für meine Perſon und Begleitung geborgen. Ich bot auch meinem Wirth davon an, aber Gewohnheit hatte ſeinen Geſchmack bereits dergeſtalt verdorben, daß ihm das natürliche Gewächs nicht mehr ſchmeckte und nur wie fades Zuckerwaſſer vorkam.

Am andern Morgen beſtieg ich die Akropolis, die ſich maleriſch auf einem ſpitzen Felſen mitten aus den halb zerſtörten Häuſern der einſt ſehr blühenden Stadt erhebt. Auf den antiken Mauern aus der dritten Periode griechiſcher Architektur haben Venetianer und Türken fortgebaut, und von Allem iſt noch etwas übrig. Den erſten Gegenſtand von Intereſſe bietet eine ſchöne türkiſche Fontaine mit acht Arkaden; unter jeder derſelben befinden ſich ein oder zwei Röhren, aus denen reichliches Waſſer in ſteinerne Becken fließt. Wir trafen dort an dreiſſig Weiber und Mädchen, bis über die Kniee aufgeſchürzt, mit Waſchen beſchäftigt an, welches hier immer einen großen Lärm verurſacht, da man die Wäſche nicht reibt, ſondern mit breiten Pritſchen rein ſchlägt. Es giebt nichts, feine Wäſche mehr

Ruinirendes, als dieſe Methode, wie Reiſende zu ihrem Verdruß in Griechenland ſchnell gewahr werden.

Ein antikes Thor führt in die venetianiſche Citadelle, von deren zerfallenem Thurm man auf der einen Seite die Ausſicht auf die mit Fichten bewachſenen Berge von Kophinas und Elatos hat, welche die Stadt zur Hälfte umſchließen, und auf der andern einen Theil der Ebne mit ihren Olivenpflanzungen überſieht, welche an dieſer Stelle der Krieg jedoch ſehr verdünnte, ſo wie er ein Drittheil der Stadt ſelbſt in Aſche legte. Wahrlich! die Freiheit zu erringen, hat den Griechen viel gekoſtet, und ſie beſitzen ein ſchwer erkauftes Recht, ihrer endlich zu genießen.

Als wir zurückkehrten, betrachteten wir, einige Augenblicke ausruhend, eine Frau, die ämſig in ihrem Berggärtchen arbeitete. Sobald ſie uns gewahr ward, pflückte ſie ſchnell zwei Sträußer wohlriechender Kräuter, welche die Griechen ſehr lieben und ſtets neben ihrem Gemüſe cultiviren, und überreichte ſie dann mir und Emil mit willkommen heißenden Worten. Dies arrivirt Einem oft und iſt nichts weniger als eine Bettelei, ſondern wirklich nur ein galanter und liebenswürdiger Zug im Volkscharakter. Auch Früchte ſah ich nicht ſelten mit derſelben Bereitwilligkeit unentgeldlich anbieten, obgleich Intereſſirtheit und Gewinnſucht zu den Fehlern der Griechen gehören.

In den Büchern finde ich, daß die Luft in Sálona im Sommer höchſt ungeſund ſeyn ſoll, die Einwohner ſelbſt behaupten das Gegentheil, und in der That herrſchte jetzt, trotz der drückenden Hitze, keine Art von Krankheit in der Stadt.

Gegen Mittag ſchlug ich den Weg nach Delphi ein, der uns unweit Sálona an einer Felſenformation vorbeiführte, wo die Natur eine cyklopiſche Mauer auf das Täuſchendſte, nur in noch ungeheurern Maſſen, nachgeahmt hat. Die Ausſicht über dem alten Kriſſa iſt von impoſanter Wirkung, mit den ſchroffen Abgründen des Pleiſtus oder Pliſtus in der Tiefe und den Gebürgen des Peloponnes jenſeits des Meerarms in der Ferne. Bald darauf, gleichſam als Mahnung an den heiligen Ort, dem man naht, ſieht man eine Reihe Niſchen und Grotten in den Stein gehauen neben ſich, antike Gräber, deren Sarkophage meiſt zerbrochen innerhalb und außerhalb umherliegen. Tauſend Schritte weiter wendet ſich der Weg jähling, und man ſteht plötzlich über Delphi's majeſtätiſchem Felſenthale. Nahe vor ſich erblickt man das auf antiken Terraſſen anſteigende Dorf Kaſtri, dahinter mehrere ſenkrechte Felswände des Parnaß, die ſich bis 800 Fuß über das Thal und 2000 über das Meer erheben, und etwas tiefer unten die enge gewundne Schlucht, neben der die kaſtaliſche

Quelle entſpringt. Uralte Oel- und Maulbeerbäume ziehen ſich von hier bis auf den noch weit tiefer niederſteigenden Boden des Thalkeſſels hinab, deſſen ſchmalen äußerſten Grund ſie in üppigſter Fülle bedecken. Denkt man ſich, ſtatt der elenden Hütten des Dorfs, die Tempel und Prachtgebäude der Alten mit aller Mannigfaltigkeit ihrer Kunſtwerke auf demſelben Platz vertheilt, ſo mag man vielleicht auch heute noch ſich eine ziemlich genaue Vorſtellung deſſen machen können, was ſich damals dem Beſchauer hier darbot; weil alle Hauptzüge des Gemäldes, durch eine erhabene Natur geliefert, noch unverändert vorhanden ſind. Und nicht genug kann man dabei den Takt bewundern, mit dem die Griechen das paſſendſte Lokal für ihre Bauwerke und deren Zweck aufzufinden wußten; denn keine Gegend konnte in ihrem theatraliſchen, faſt ſchauerlichen Pomp beſſer zum Schauplatz eines gefürchteten und geheimnißvollen Orakels, wie zur ernſten Verſammlung der Amphyktionen geeignet ſeyn.

Es war aus einer antiken Grotte, mit einer bequemen ſteinernen Bank, die im Halbzirkel darin umherlief, daß wir dieſe grandioſe Umgebung Delphi's betrachteten. Neben uns befand ſich ein ſchönes hohes Grabzimmer mit drei wohlerhaltenen Niſchen und eben ſo viel Sarkophagen, die nur ihrer Deckel und ihres einſtigen Inhalts beraubt waren. Das Ganze diente jetzt zu einem Truthen- und Hühnerſtall.

Voll Ehrfurcht meinen Weg fortſetzend, zögerte ich faſt, das ideelle Heiligthum vor mir zu betreten, obgleich ſtatt deſſen nur in der Wirklichkeit ein halb zerſtörtes Dorf baufälliger, elender Häuſer ſich meinen Blicken darbot, auch die geheimnißvolle Erdſpalte, über deren begeiſternden Dünſten die Pythia weiſſagte, noch gar nicht wieder aufgefunden wurde, und ſelbſt die Lage des Tempels noch immer ungewiß bleibt. Antike Mauern verſchiedner Zeitalter werden zwar in Menge bei genauer Unterſuchung ſichtbar, Fragmente von Säulen und einzelne Steine, zum Theil mit Spuren von Inſchriften; liegen umher, aber außer dem Stadium am obern Ende des jetzigen Kaſtri, von dem ſich noch einige Stufenreihen erhalten haben, iſt kein Gebäude des alten Delphi überzeugend nachgewieſen worden, wiewohl man ziemlich allgemein annimmt, daß die Kirche des heiligen Elias an der Stelle des Apollotempels, (denn überall ward jener dem Helios ſubſtituirt) und die Panagiakirche auf den Grundmauern des Gymnaſiums ſtehn, was auch der Schilderung des Pauſanias wenigſtens nicht widerſpricht. Die Quelle Kaſſotis hat noch einen Theil ihrer alten Einfaſſung, auf der die Türken einen recht maleriſchen Neubau

saur

BIBLIOTHEK DER DTSCH. LITERATUR 3-598-52254-1
PUCKLER-MUSKAU,H.VON FN. 09346/017

gründeten; und auf dem Gipfel dieſer ſelben Anhöhe, von der man die Ebne von Kriſſa, einen Theil des Meeres, die Berge der Morea und die Vertiefung von Sálona überſieht, befinden ſich ebenfalls Reſte eines antiken Gebäudes, die man für den Porticus hält, in dem ſich die Gemälde des Polygnotos befanden.

Nachdem ich dieſe Ruine beſichtigt, ſtieg ich zur kaſtaliſchen Quelle hinab, durſtiger noch in dieſem Augenblick, ich geſtehe es, nach ihrem vortrefflichen kalten Waſſer, als nach der von ihr ausgehenden poetiſchen Begeiſterung. Schon von fern ſchien uns aus der Felſenſchlucht der Schall ſchnell nacheinander abgeſchoſſener Gewehre entgegenzukommen, es waren aber die vermeinten Schützen nur zwei auffallend hübſche Mädchen, die aus Leibeskräften mit großen Keulen auf Wäſche im Baſſin der Quelle losſchlugen, welchen an ſich ſchon nicht geringen Lärm das Echo noch verzehnfachte. Außer der Wäſche lagen auch rothe Tücher und roth gefärbte Wolle im Waſſer, die wie geronnenes Ochſenblut ausſahen, und an der hohen Marmorwand, mit drei leeren Niſchen, die ſich hinter einem vorſpringenden Bogen in den Felſen vertieft, ſahen wir von rohen Feldſteinen einen kleinen Anbau mit hölzerner Thür, wie angeklebt daran hängen, deſſen Beſtimmung ſelbſt einer Clariſſa nur eine irdiſche geſchienen hätte.

Es iſt der Eingang zu einer Kapelle des heiligen Johannes, welche jetzt die kleine Felſengrotte einnimmt, in welcher ohne Zweifel ſonſt die Pythia verweilte, wenn ſie ſich den Körper und beſonders die Haare in der heiligen Quelle wuſch, ehe ſie ſich zum Orakelſpruche auf den Dreifuß ſetzte.

Diejenigen, welche vor der griechiſchen Revolution hier reiſten, rühmen die Schönheit des Epheu's, der den erwähnten Steinbogen an der Quelle überhing, einen Feigenbaum mit breiter Krone, der am Rande des Baſſins erwachſen war, und eine Platane, die dem Ganzen einen wohlthätigen Schatten ſpendete. Von allem dieſem iſt leider nichts mehr übrig, als einige vertrocknete Aeſte des Epheus in der Höhe, die ſich, gleich todten Schlangen, noch an dem Felſen anzuklammern ſcheinen, obgleich ſie ſchon längſt das mörderiſche Beil des Stammes und der Wurzeln beraubte.

Neben dem geräumigen Waſſerbaſſin, das auf drei Seiten in den gewachſenen Stein eingehauen iſt, und auf der vordern fünf Stufen hat, die noch ganz gut erhalten ſind, zieht ſich die erwähnte enge und gewundne Schlucht, gleich einer bloßen Felſenſpalte, in die an 600 Fuß hohe, ganz ſenkrecht hinter der Quelle aufſteigende Steinwand tief hinein, und theilt ſie oben in zwei ſeparate Spitzen, wovon eine dem

Apoll, die andere dem Bacchus geweiht war. Einige behaupten, daß der Berg von daher den Beinamen „biceps Parnassus“ erhalten haben ſolle, was ich jedoch bezweifle, da dieſe Felſen nur kleine Vormauern der eigentlichen Parnaßkoloſſen ſind, der höchſten Gipfel des Gebürges, die man erſt hinter Delphi gewahr wird, wie ich ſpäter zu beſchreiben Gelegenheit finden werde. Der heilige Felſen, wie er genannt wurde, hat auch ohne dies eignes Intereſſe genug für uns und auch ein tragiſches. Seine beiden Spitzen hießen Naupleja und Hyampeja, und von der letztern, weſtlich gelegenen. ward der arme Aeſop, ein zu großer Freund der Wahrheit, 500 Jahre vor Chriſtus, herabgeſtürzt.

In der Mitte der Schluchthöhe, welche unten kaum 12 Fuß breit iſt, befindet ſich ein natürliches Baſſin, in das ſich im Frühjahr, wenn der Schnee ſchmilzt, ein Waſſerfall vom oberſten Gipfel ergießt. Hie und da exiſtiren noch einige antike Stufen in dem Marmorfelſen, welche dahin führen. Wheler und Clarke fanden die Erſteigung unthunlich, Dodwell aber kletterte hinauf, und ich folgte ihm, mußte aber die Stiefel ausziehen, und den Weg auf den Strümpfen allein zurücklegen, weil es ſonſt unmöglich war, auf den, zum Theil wie Spiegel glatt polirten, abſchüſſigen Stufenreſten feſten Fuß zu faſſen. Ich traf das Baſſin jetzt ganz waſſerleer, aber eine Menge Ziegen oben an, die hier ihrem Geſchmack angenehme Bergkräuter aufſuchen und wahrſcheinlich durch ihr fortwährendes Auf- und Abklettern die Stufen ſo geglättet haben. Die Anſtrengung, es ihnen nachzumachen, war ſo groß, daß ich mich nachher eine geraume Zeit lang an allen Gliedern wie gelähmt fühlte, und jedem Andern die unnütze Mühe ſich zu erſparen empfehle.

Die Kirche der Panagia ſteht nicht viel unter der Quelle in einer höchſt reizenden Lage, von rieſenhaften Oelbäumen umgeben, deren einige gewiß noch aus der Zeit des Orakels datiren müſſen. In den Wänden der Kirche und denen der nebenſtehenden Kloſtergebäude, die auf einer hohen antiken Mauer errichtet ſind, ſieht man noch viele andere alte Architekturzierden eingefügt, und Wheler fand dort einen Stein mit dem darauf eingegrabenen Namen Delphi, der jetzt nicht mehr vorhanden iſt. In der Ausſicht von der erwähnten antiken Terraſſenmauer erblickt man, grade gegenüber im Berge Kirphis, der mit dem Parnaß das Thal von Delphi einfaßt, eine ſchwarze Höhle, wo einſt das Ungeheuer Lámia hauste, das Eurybates erſchlug; unten in der Schlucht des Pleiſtus liegen herabgerollte Felsmaſſen, wahrſcheinlich dieſelben, welche nach Herodot und Diodorus auf die Armee des Xerxes ſtürzten, oder, nach Pauſanias und Juſtin, den wilden Brennus von der Plünderung Delphi's zurückſchreckten.

Doch nicht immer wußte der Gott ſeine Schätze ſo gut zu vertheidigen. Bis zu Nero's Zeit, der ſelbſt 500 Statüen aus dem Heiligthum entnahm, ward Delphi's Tempel vielfach geplündert, und der Kaiſer Conſtantin verlöſchte endlich auf immer ſeinen mehr als tauſendjährigen Glanz. Die reichſte Beute machten ohne Zweifel die Phokienſer, welche allein aus dem eingeſchmolzenen Gold und Silber 10,000 Talente (an 15 Millionen Thaler) löſten.

In der elenden Hütte des Dimarchen, wo ich übernachtete, lernte ich am Hauswirth einen jener ſchlechtern Griechen kennen, die der Nation im übrigen Europa eine ſo falſche Beurtheilung zugezogen haben. Kriechend und frech, lügneriſch und hinterliſtig, betrügeriſch und falſch, aber ſchlau und gewandt, mag er an dieſem viel beſuchten Orte bei manchem Reiſenden ein häßliches Schattenbild griechiſchen Nationalcharakters zurückgelaſſen haben. Es war ein wahres Studium für mich, ihn zu beobachten, welche mannigfache Liſten er während unſres ganzen Aufenthalts anwandte, nicht nur uns ſelbſt ſo viel er konnte zu betrügen, ſondern auch, in der feſten Ueberzeugung, daß Niemand von uns griechiſch verſtünde, alle Einwohner des Dorfes, meine in Sálona gemietheten Avoſati, und ſelbſt die mich begleitenden Gensd'armes aufzufordern und zu ermuntern, ein Gleiches zu thun. Emil überhörte ihn einmal, wie er den um ihn Verſammelten zurief: „Ihr ſeyd Thoren, die Gelegenheit nicht beſſer zu benutzen, das ſind dumme und reiche Leute, die von nichts wiſſen, und können wir ihr Geld nicht in Gutem bekommen, ſo müſſen wir ihnen Furcht einjagen, denn wir ſind die Stärkern.“ Daß nun eine Magiſtratsperſon nur ſo zu ſprechen wagen darf, iſt allerdings zugleich ein Beweis der Schwäche des Gouvernements. Dies ſcheint aber hier in Rumelien noch nicht viel zu gelten, wo es nicht grade irgendwo mit gewaffneter Hand darin auftritt. Die Befehle des Staatskanzlers und der Miniſterien, welche ich mit mir führte, und die in der Morea überall mit Reſpekt aufgenommen worden waren, halfen hier bei den untergeordneten Autoritäten ſo viel wie nichts, und wurden nicht ſelten mit ſpöttiſchen Blicken kaum angeſehen, wieder zurückgegeben. Privatempfehlungsbriefe und Geld waren das einzige Mittel zum Zweck, und ſelbſt meine Salonaer Gensd'armes, die mich eigenmächtig auf der Hälfte des Weges nach Zeitun verlaſſen wollten, konnte ich nur durch verdoppelte Bezahlung zum Bleiben bewegen. Demohngeachtet iſt man vor Räubern hier weit ſicherer als in der Morea, weil in dieſer Hinſicht die Militairchefs, welche ſeit der letzten Inſurrektion noch das Land beſetzt halten, auf gut türkiſche Manier reinen Tiſch gemacht haben, während man in der Morea die Sache den Civilgerichten überläßt, die das Uebel nur ärger machen.

Wie vor Delphi, kommt man auch hinter demſelben auf der Straße nach Livadia bei mehreren, zum Theil ſehr zierlichen antiken Gräbern vorbei. Bei einem derſelben iſt der Felſen in Form eines doppelflüglichen Thores ſchön bearbeitet, und in der Mitte dieſes Thores hat ein Erdbeben eine tiefe Spalte geriſſen, aus der jetzt ein mit Früchten bedeckter Brombeerſtrauch herauswuchs. Unter den Einwohnern kurſirt ein Mährchen, erzählt Dodwell, daß bei Chriſti Geburt hier ein Prieſter des Apollo opferte, und plötzlich inne haltend erklärte, eben ſey ein neuer Gott geboren worden, der Apollo's Macht gleich kommen, ihm endlich aber doch unterliegen würde. Kaum hatte er dieſe gottesläſterlichen Worte ausgeſprochen, als das Felſengrab vor ihm zerriß und er ſelbſt, von unſichtbarer Hand getroffen, todt zur Erde ſtürzte. Nicht weit davon ſieht man den untern Stock eines noch anſehnlicheren Grabmals mit einer niedrigen Thüröffnung von der zwei Terraſſen ſich den Berg herab erſtrecken. Ein zerbrochener Sarkophag liegt außerhalb, und der ganze Abhang iſt mit Steintrümmern bedeckt.

In drei Stunden erreichten wir das Dorf Arakova, das in einer großartigen Bergumgebung liegt, wo der Weinbau bis zu einer Höhe von 2000 Fuß über dem Meere noch vortrefflich gedeiht. Ich ließ meine Effekten hier zurück und ritt allein bis zu dem Kreuzweg auf der Straße nach Daulis, welchen Sophokles als den Ort annimmt, wo Oedip den Lajus erſchlug, und gewiß iſt die Stelle poetiſch gewählt. Die drei Straßen von Delphi, Daulis und Livadia vereinen ſich hier in einer wilden Felsgegend, wo beſonders über dem delphiſchen Weg ,eine ſchwarze Steinwand omineus ſich niederbeugt; ein großer Block iſt nahe am Kreuzweg hingewälzt worden, um der That als Monument zu dienen. Auf dem Rückweg hatte ich eine ſchöne Anſicht zwei der höchſten Gipfel des Parnaſſus, ſo völlig leer von aller Vegetation, und von ſo weißgrauer Farbe, daß ſie auch jetzt faſt wie mit Schnee bekleidet erſchienen, im angenehmen Contraſt mit den ſchwarzen Fichtenwäldern, die ſie tiefer umkränzen und den lichtgrünen Weinreben, die aus dem Thale wiederum bis zu dieſen hinanſteigen. Arakova bildet in der Mitte dieſer Scene ein maleriſches Amphitheater rothbedachter

Steinhäuſer, mit weit daraus hervorſtehenden einzelnen Felſenkuppen, als habe ein Erdbeben ſie mitten in das Dorf hineingeſchleudert. In einem derſelben iſt eine ſchwarze angerauchte Höhle von immergrünen Eichen eingefaßt und in ihrem Innern eine kleine Kirche angebracht — aber von Alterthümern bemerkte ich nirgends etwas im Orte.

Am andern Morgen brach ich ziemlich früh nach dem Parnaß auf, um unter den Wundern des Dichterberges mit der Korykiſchen Höhle den Anfang zu machen. Der Tag war ſchwül und wolkig, der Weg ſchwierig für die Pferde, beſonders wo ein altes ſehr glattes Pflaſter ſteil hinanführt. Nachdem man eine Höhe von zwei bis drittehalbtauſend Fuß über dem Meere erreicht haben mag, kommt man an eine, durch die Natur ganz eben planirte und zum Theil bebaute Bergebne, ohngefähr zwei Stunden lang und eine halbe Stunde breit, welche rund umher von felſigen Anhöhen eingeſchloſſen wird. Rechts ſteigen die kahlen Gipfel des Parnaß über dieſe empor, links (weſtlich) ſteht ein etwas iſolirter, ſehr ſchroffer Steinberg, hie und da mit Fichtengruppen bewachſen, an deſſen Spitze ſich die berühmte Grotte des Pan's und der Waldnymphen befindet. Man muß die Pferde am Saum des Berges zurücklaſſen, und eine gute halbe Stunde zu Fuß hinanklimmen, was heute bei der ſengenden Mittagshitze einem Schwitzbade gleich kam, dem bald in der naßkalten Höhle eine Abkühlung folgte, die der Geſundheit noch weniger zuträglich ſeyn mochte, aber in der geſunden Bergluft verträgt man alles.

Des Eingangs niedrige Wölbung verſpricht wenig, aber nachdem man nur einige Schritte hinabgeſtiegen iſt, ſieht man ſich von einem weiten Saal umfangen, deſſen mit herabhängenden Stalaktitenfeſtons gezierte Decke kaum der Fackeln Licht erreicht. Bei ſeinem Durchmeſſer von nahe an 300 Fuß iſt er gewiß geräumig genug, über 1000 Menſchen bequem zu faſſen. Ich hatte nicht erwartet, daß der erſte Eindruck auf mich ein lachenerregender ſeyn würde, dennoch war dies der Fall. Schon an drei bis vier Orten von Delphi aus war mir auf antiken Monumenten der Name eines engliſchen Brüder-, Schweſter- oder Ehepaars, mit Wohnort und Jahreszahl aufgefallen, weil er immer in fußhohen Buchſtaben mit ſchwarzer Oelfarbe angemalt erſchien, und natürlich durch dieſe koloſſale Dimenſion, die der Bezeichnung auf großen Fracht-Colli's glich, nie unbemerkt bleiben konnte, ſondern ſtets erfolgreich alle ſchwächeren Bemühungen anderer Reiſenden daneben gänzlich verdunkelte, wo die Rieſenbuchſtaben dieſe nicht ganz und gar vertilgt hatten, wie ein Linienſchiff kleine Kähne in den Grund bohrt. Kaum näherte ich mich nun dem klaſſiſchen Felſenthore, als auch ſchon wieder an deſſen Seitenwand die intereſſante Firma:

„T. M. & S. Bear of Dublin
1836.“

mir entgegen winkte, hinlänglich, ich zweifle nicht, um als Zauberformel den Nymphen für immer den ferneren Eingang in ihr entweihtes Heiligthum zu verleiden. Ich ſah im Geiſte, wie die Inſulanergruppe vor der Höhle ankommt, ſich den Schweiß vom Antlitz wiſcht und nun T. M. oder S. die heldenmüthig heraufgeſchleppte Flaſche mit Oelfarbe und den mächtigen Pinſel als treuen Kameraden hervorzieht, um der erſtaunten Welt kund zu thun, daß die Bear's von Dublin auch die Korykiſche Höhle geſehen!

Wir kletterten in den verſchiedenen Windungen und Gängen, die ſich tiefer in den Felſen erſtrecken, ſoweit als unſer Führer uns zu leiten vermochte, und der junge König vorgedrungen war, der vor einigen Jahren, von hundert Fackeln begleitet, die Höhle beſucht hatte. Hie und da ſah man merkwürdige Tropfſteinformationen, von denen beſonders eine Zuſammenſtellung uns beim Rückweg in der That die überraſchendſte Scene bereitete. Wir hatten eben einen ſteilen ſchwarzen

Abhang erreicht, als ein kaum merkbarer Tagesſchein zuerſt wieder in der tiefen Dunkelheit vom Eingang her zu uns drang, und den Abgrund vor uns mit einem bläulichen Dämmerlichte umfloß, auf das unſre Fackeln nur einzelne rothe Strahlen warfen. In dieſem Conflikte heterogener Beleuchtung ſchien das Ganze, was unſre Augen mühſam zu entziffern ſuchten, die Ruine eines prachtvollen Tempels zu ſeyn. In deſſen Mitte ſtand auf hohem Piedeſtahl eine weibliche Figur mit Flammen ſtatt der Haare auf dem Haupt, auf die durch günſtigen Zufall auch grade das ſtärkſte blaue Licht fiel. Neben ihr links zog ſich bis in undenkliche Ferne perſpektiviſch eine Reihe anderer noch höherer und größerer hellweißer Poſtamente hin; einige waren ganz leer, andere trugen alte Königsbilder in langen Faltengewändern mit der Krone auf dem Haupte, theils auf Thronen ſitzend, theils in gebietender Stellung aufrecht ſtehend. Zwiſchen ihnen ward ein ſchwarzer Altar ſichtbar, auf dem ein Stier von gleicher Farbe lag, deſſen Kopf mit den gewundenen Hörnern leblos herabhing; rechts der mittleren Statue aber ſaß an die Wand gelehnt ein Rieſe in chineſiſcher Tracht, und ſtarrte auf die weibliche Geſtalt vor ſich, deren Antlitz uns verdeckt blieb, mit ernſtem, kummervollem Blick.

Etwas Phantaſie gehört immer zu dergleichen

Wahrnehmungen, jeder ſieht nicht genau das Nämliche, aber ich kann verſichern, daß ſich *mir* das Beſchriebne mit geiſterhafter Wahrheit entfaltete und mich eine Zeit lang ſo feſſelte, daß ich, ſchnell ins Reich der Mährchen verſetzt, die ganze wunderbare Geſchichte des verſtorbnen Königsgeſchlechts deutlich zu leſen glaubte, deſſen Andenken die Nymphen hier in kunſtreichen Bildern aus flüſſigem Stein durch Jahrtauſende langſam herabgetropft.

Einen komiſchen Contraſt zu dieſem romantiſchen Gemälde müſſen wir ſelbſt gebildet haben, als wir an dem ſteilen und ſchlüpfrigen Abhang mühſam niederglitten. Voran der Führer in ſeinem wollenen zottigen Mantel und rothen Fes, die Fackel am Boden haltend, um die Spalten und Felſenknorren anzuzeigen, in und auf die tretend wir allein feſten Fuß faſſen konnten; ich dicht hinter ihm in meiner arabiſchen Reiſekleidung, bis zu den Zähnen bewaffnet (denn man braucht dies immer noch hier) und einen langen Alpſtock mit einem brennenden Wachslicht in der einen Hand tragend, während die andere als drittes Bein dienen mußte, wozu ich den breiten Strohhut noch auf dem Kopfe trug, der früher gegen die Sonne, jetzt gegen das niederſickernde kalte Waſſer ſchützte; Emil endlich, der in ſeine alte griechiſche Militairuniform gekleidet, den

Schluß machte und bedeutend zurückgeblieben mit dem Wachslicht im Maule, undeutlich fluchend, auf allen Vieren herabkroch.

Ich nahm von der Höhle mit einem Piſtolenſchuß Abſchied, den ich auf **Bear & Comp.** richtete, der einzigen Inſchrift, die von uns zurückblieb. Von den Quellen, die Pauſanias erwähnt, iſt nichts mehr vorhanden, und eben ſo wenig konnte ich die antike patéra auffinden, deren der Engländer Raikes gedenkt.

Meine Abſicht war, von hier aus den Gipfel des Parnaſſus zu beſteigen, als wir aber wieder an's Tageslicht traten, wurden wir zu unſerem Schmerz gewahr, daß die Wolken ſich geſenkt hatten, und mit transparenten naſſen Schleiern ſchon das ganze Thal verhüllten. Ein eiskalter Schneewind pfiff uns entgegen, und der uns umgebende Dunſt erlaubte kaum hundert Schritte weit vor uns zu ſehen, eine Beſchaffenheit der Atmoſphäre, welche auch den ganzen Tag über anhielt und die Ausführung meines Planes unmöglich machte. Wir richteten daher unſern Weg ſogleich nach dem drei Stunden von hier entfernten Bergdorfe Angúria, wo wir erſt am folgenden Tage einzutreffen gedacht hatten, und mußten dieſen Marſch, fortwährend in die nebliche Region der Wolken eingeſchloſſen, zurücklegen. Der Weg führte meiſtentheils durch weißliche Kalkfelſen mannigfacher Geſtaltung, die mit großen Maſſen Eiſenſteins abwechſelten, und reichlich mit Schwarzholz bewachſen waren. Die Balſamtanne war darin vorherrſchend, deren hohe Stämme im Nebel noch koloſſaler erſchienen und ſich manchmal auf die ſeltſamſte Weiſe mit einzelnen Felsblöcken vermählten. Die ſchneidende Kälte nach der großen Erhitzung ward höchſt empfindlich und, obgleich ich drei Mäntel auf einander packte, ſah ich mich doch genöthigt, faſt den ganzen Weg zu Fuße zu gehen, um mein Blut wieder in den gehörigen Kreislauf zu bringen. Eine Zeit lang waren wir nicht ohne Beſorgniß, auch die Nacht im Freien zubringen zu müſſen, denn der Führer verfehlte in der Dunkelheit die ohnehin ſchwer zu erkennende Straße, und brachte uns in eine ſo verwachſene und von Felſen umthürmte Wildniß, daß wir nur mit genauer Noth uns hindurch arbeiten und das Freie wieder gewinnen konnten. Erſt mit Sonnenuntergang langten wir im Nachtlager an, nachdem wir kurz vorher aus dem Bereich der Wolken getreten waren, und nun ein ſchönes Schweizerthal roth beleuchtet vor uns ſahen, in dem zwiſchen den Weinbergen friſchgrüne Rüſtern ſtanden und kleine Waſſerfälle von allen Seiten niederrieſelten. Da die Avojati, welche ſich glücklicherweiſe nicht verirrt, ſchon am Morgen hierher vorausgeſendet waren, ſo fanden wir ein Haus für uns eingerichtet und bald war eine friſche Toilette beendigt, und ein ſtärkendes Mahl zubereitet, bei welchem das eiskalte herrliche Waſſer dem Champagner ſehr zu ſtatten kam.

Der nächſte Tag erwies ſich ebenfalls trübe, und obgleich die Wolken uns nicht mehr umſchloſſen, regneten ſie nicht ſelten von oben auf uns herab. Mein Wirth hatte mir von einem Hellenikon Kaſtron geſagt, das eine Stunde von hier liegen ſolle, und ich verſtand mich zu dem Umwege, meine Richtung längs eines ziemlichen Bergſtromes nehmend, dem die Griechen, wie gewöhnlich, keinen andern Namen als Potamos zu geben wußten. So mühſam der Weg war, hatte ich doch keine Urſache, meinen Entſchluß zu bereuen. Da, wo das Parnaßgebürge in die fruchtbaren Ebenen von Dryopia und Elatea ausläuft, deren entgegengeſetzte Seite der Oeta begränzt, tritt neben einer tiefen Schlucht ein ſenkrecht abgeriſſener Felſen vor, auf dem wir ſchon von fern durch das Geſtrüpp antike Mauern mit einem hohen Thurme gewahrten. Als wir dabei angekommen und zu beſſerer Beſichtigung abgeſtiegen waren, konnten wir nicht nur die zum Theil merkwürdig gut erhaltenen Reſte der Akropolis, ſondern auch den ganzen Umfang der alten Stadtmauern überſehen, welche an dem ſteilen Felſen niederlaufend ſich noch weit in die Plaine hinaus erſtrecken, und innerhalb welcher jetzt auf den Trümmern ehemaliger Gebäude einige ſchöne Gruppen alter Rüſtern erwachſen ſind. Die ganze Lage, wie der Umſtand, daß in der Schlucht daneben der phokeiſche Kephiſſus entſpringt, deſſen Rauſchen wir bis oben herauf vernahmen, (was mit Pauſanias Bemerkung: „die Quelle brülle wie ein Stier,“ ſehr gut übereinſtimmte,) ließen keinen Zweifel übrig, daß es die Ueberreſte Liläa's waren, die wir vor uns hatten. Dieſe Ruinen ſind höchſt maleriſch, beſſer erhalten als die meiſten andern der Art im nördlichen Griechenland, und ohne irgend eine moderne Beimiſchung. Im Thale, in das wir auf den Stadtmauern ſelbſt zu Fuß hinabkletterten, unſere Pferde aber einen bequemeren Weg einſchlagen ließen, fanden wir nachher auch eins der älteren Thore Liläa's auf, dicht mit Feigenbäumen und Strauchwerk überwachſen, und bemerkten dann weiterhin, neben einer zweiten Rüſtergruppe, mehrere ſchöne Reſte polygoniſcher Mauern, die einen Hügel ſtützten. Tauſend Schritte davon befindet ſich eine türkiſche Fontaine, an der eine Geſellſchaft reiſender Griechen mit ihren Laſtthieren lagerte, und ſo das Bild alter und neuer Zeit auf das Angenehmſte vervollſtändigte.

Nachdem wir auch unſere hier wieder vorgefundenen

Roſſe getränkt, ritten wir ohne Weg und Steg in grader Linie quer durch die einſt ſo fruchtbare, jetzt halb wüſt liegende, aber dennoch grüne Ebne und den jetzt ſehr ſeichten Kephiſſos bis an die gegenüber liegende Bergkette, was ohngefähr zwei Stunden Zeit wegnahm, und daher mit der von Pauſanias angegebenen Stadienzahl zutrifft, worauf wir am Fuß des Oeta auf koniſchem Hügel ein anderes Kaſtron vor uns liegen ſahen. Dies wird für das alte Amphiklea, eine der anſehnlicheren Städte in Phokis gehalten, ſteht aber jetzt in ſeinen wenigen und kahlen Ueberreſten Liläa ſehr nah. Doch iſt, wenn man die Höhe erſtiegen hat, und ſich zurückwendet, die Ausſicht auf die ganze Parnaßkette, und ſeitwärts die weſtlichen Berge von Daris unten mit reichen Olivenwäldern eingefaßt, eben ſo reizend als großartig. Leider ließ das ungünſtige Wetter ſie heute nur halb genießen.

Man betritt nun, tiefer in den Oeta eindringend, die Landſchaft Lokris, paſſirt das Dorf Ternitza und ſteigt Stunden lang ſehr ſteil in krauſen Gebüſchen von Immergrün hinan. Vor uns klärte ſich jetzt die Luft und ein blauer Himmel umfing uns, während es in der Ebene hinter uns noch ſtark regnete. Dies war ein ſehr glückliches Ereigniß, denn auf dem höchſten Punkt des Oeta-Paſſes angelangt, rollte ſich ganz unerwartet ein glänzendes Schauſpiel vor uns auf. Wir ſahen in eine tiefe, lang ausgedehnte und ſich am Ende ausbreitende Schlucht, deren mehr als tauſend Fuß hohe Seiten mit einem ſo dichten Tannen- und Eichwald bedeckt waren, daß kaum irgendwo ein Zwiſchenraum ſichtbar blieb, obgleich ein großer Theil deſſelben durch einen Waldbrand verheert war, der jedoch die Bäume nicht umgeſtürzt, ſondern nur ihre ſchwarzgrüne Farbe in Roth verwandelt hatte. Natürliche Felſenmauern und Warten krönten die Spitze der bewaldeten Kämme, ſehr ähnlich einigen Gegenden in der ſächſiſchen Schweiz. Am Fuße der Schlucht ſtand, ohngefähr in der Entfernung einer halben Stunde in grader Richtung, die venetianiſche Burg von Bodoniza, und hinter ihr lag, wie ein ſchmaler See, der Maliakiſche Golf; an ſeinem jenſeitigen Ufer überſchauten wir Theſſalien, emporſteigend im Gebürge Othris, auf deſſen dunklem Grunde viele weiße Thürmchen blendend in der Sonne glänzten. Rechts trat die nordweſtliche Spitze Euböa's vor, und zwiſchen ihr und dem Gebürge Othris, weithin bis an den äußerſten Horizont geſtreckt, erblickte ich zum erſtenmale die Europäiſche Türkei — zunächſt darin am Golf von Volo den ſpitzen, dunkelblauen Pelion, hinter ihm den abgeſtumpften, blaſſeren Oſſa, und in Nebelform den heiligen Olymp!

Wen dieſer Anblick nicht begeiſtert, der bleibe ja Zeit Lebens hinter ſeinem Ofen ſitzen — mich hat er tief beglückt! —

Das Schloß von Bodonitza bietet auch in der Nähe Eigenthümliches, durch die Vereinigung einer gothiſchen Feſte, einer türkiſchen Moſchee mit ſäulenförmigem Minaret, und helleniſchen Mauern mit einem halb eingeſtürzten Thurm, alles in ein zuſammenhängendes Ganze durch zwei hohe Hügel eingerahmt. Der Ort ſelbſt iſt elend, und ich mußte mit allen meinen Leuten auf einem großen Boden zuſammen wohnen, auch dort an einem Heerde, der das ganze Zimmer mit Rauch erfüllte, das Eſſen bereiten laſſen. Auf der ganzen Tour von Sálona bis Zeitun fand ich kein Nachtquartier mit Fenſtern, noch eine dichte Stubendecke oder ſchließende Fußböden. Ländlich ſittlich! Des Nachts ward mir Aphroditi geſtohlen, meine ſpartaniſche Hündin, die mich ſeit Miſtra treu begleitete, und es koſtete mir eine Colonate, um ſie wieder zu bekommen. Sonſt muß ich rühmen, daß mir, ohngeachtet der beſten täglichen Gelegenheit dazu, nur ſehr ſelten etwas in Griechenland heimlich entwendet wurde, und auch dies immer nur Gegenſtände von geringerem Werth betraf. Der Grieche überliſtet und bevortheilt lieber, als daß er den Taſchendieb agirt, die Straßenräuber aber gehören zu einer andern Klaſſe.

Bodonitza liefert einen Beweis, wie ſchwer es ſeyn muß, nach den Angaben alter Autoren den früheren Namen hieſiger Städte richtig zu beſtimmen — denn D. Clarke giebt es für Thronium aus, Sir W. Gell für Kalliárus, Andere für Opus, und ein Neuerer behauptet, es ſey Knémis.

Die Sonne des 25. Septembers ging heiter auf, und die bisherige kalte Bergluft machte in der Ebne bald wieder der früheren Hitze Platz, als wir unſere Roſſe nach den Thermopylen lenkten.

Dieſer durch die heldenmüthige Vertheidigung der Spartaner ſelbſt bei den Schulknaben berühmt gewordene Paß iſt in ſeiner militairiſchen Wichtigkeit wohl immer überſchätzt worden, da er, wie die Geſchichte zeigt, nie, trotz aller Tapferkeit der Vertheidigung, eine Armee gehindert hat, in Griechenland einzubrechen — aus dem ſehr einfachen Grunde, weil ſtets mehrere Wege daneben durch das Gebürge führten.*) Jetzt, wo das Meer Stunden weit davon zurückgewichen iſt, und die Moräſte ziemlich ausgetrocknet ſind, bleibt er nur noch von geringer Bedeutung.

---

*) Xerxes, Brennus, der Conſul Acilius gegen Antiochus, die Hunnen unter der Regierung Juſtinians, und endlich Bajazet, forcirten ſämmtlich die Thermopylen durch Umgehung des Sandes.

Nach einem zweiſtündigen Ritt, der zum Theil durch höchſt anmuthiges und ſüß duftendes Gehölz führte, wo neben den vielfarbigen Herbſtbeeren auch immer noch bunte Blüthen prangten, erblickten wir den angeblichen Tumulus der Dreihundert, das Polyandrium mit der bekannten Inſchrift, von der jetzt freilich eben ſo wenig mehr übrig iſt, als von allen andern Zierden, die dieſes Monument umgeben haben mögen. Ich glaube indeß doch, daß dieſe geringen Reſte wirklich identiſch mit dem alten Tumulus ſeyen: Erſtens, weil es keinen andern in der ganzen Gegend giebt; zweitens vermöge ſeiner ſoliden Bauart aus Erde und Steinen; drittens wegen ſeiner höchſt ſinnig gewählten Lage an dem ſchönſten Ausſichtspunkt, der hier aufgefunden werden konnte, über einem hohen ſehr in die Augen fallenden Felſenblocke errichtet, bis an welchen früher wahrſcheinlich das Meer reichte, da man eiſerne Ringe daran befeſtiget fand, um Kähne anzuhaaken. Jetzt iſt zwei gute Stunden weit theils moraſtiger und mit Schilf bedeckter, theils ſandiger Boden von hier bis an den Golf angeſchwemmt. Von den Marmorblöcken, die D. Clarke auf dem Tumulus noch geſehen haben will, iſt keine Spur mehr vorhanden.

Eben ſo wenig konnte ich weiter unten, nahe bei den Thermopylen irgend einen Reſt der Mauern entdecken, die angeblich den Maliakiſchen Golf mit dem Korinthiſchen verbunden haben ſoll, und auch die rieſengroße Platane an der Quelle exiſtirt nicht mehr, wo D. Clarke ſupponirt, daß die Reiter des Xerxes die Vorpoſten des Leonidas mit dem Kämmen ihrer Haare und gymnaſtiſchen Uebungen beſchäftigt ſahen.

Bald darauf kommt man an die ſchwierigſte Stelle des Paſſes, ein ſchmaler gepflaſterter Weg, der an 50 Schritte lang iſt. Rechts nach dem Meere zu iſt ein Stunden-langer Sumpf, links eine ohngefähr hundert Schritte breite Fortſetzung deſſelben bis an die ſteile und reich bebuſchte Bergwand des Oeta. Auf beiden Seiten war jetzt der Sumpf beinahe beſſer zu paſſiren als der holprige Steinweg. So wie man dieſe Stelle hinter ſich hat, breitet ſich eine ſandige mit einzelnem Strauchwerk bewachſene Ebene aus, die Anthéla, wo die erſte Verſammlung der Amphyktionen im Tempel der Ceres ſtattfand. Ein Theil derſelben iſt wie mit Salz überzogen und der Pferde Tritte dröhnten hier wie auf einem hohlen unterirdiſchen Gewölbe. Viele kleine Bäche laufen darüber hin, die am Fuße der Bergwand entſpringen. Dies ſind die warmen Quellen, ſonſt dem Herkules geweiht, und an denen Herodes Atticus Bäder erbaute; noch entdeckt man im Gebüſch und im Waſſer einige Spuren alten Mauerwerks. Ich verfolgte die Hauptquelle bis zu ihrem Urſprung an einem reizenden üppig bewachſenen Abhange. Sie war nicht heiß, ſondern nur eben warm zu nennen, roch ſehr ſtark, wie die ganze Umgegend, nach Schwefel, und war von einem ſalzigen, aber zugleich pikanten und angenehmen Geſchmack, der die Anweſenheit von Kohlenſäuren verrieth. Wäre dies Waſſer in Deutſchland, man würde bald dabei eine prunkende Bade- und Trinkanſtalt entſtehen ſehen — hier fließt es ungebraucht und unberückſichtigt in's Meer.

Nachdem man eine Stunde durch Gebüſch immer längs der Oetawand hingezogen, ſetzt man auf einer türkiſchen Bogenbrücke über den ziemlich anſehnlichen Fluß Sperchcios, wo der Khan von Ellada ſteht. Der Weg von hier bis Zeituni, dem alten Lamia, drei Stunden weit durch eine baum- und auch größtentheils anbauloſe Ebene, gehört zu den langweiligſten, obgleich der mit Fichten bedeckte Katavóthra und der gigantiſche Tymphreſtus, in deſſen Schlünden der Sperchcios entſpringt, ſeitwärts einen ſchönen Anblick gewähren. Deſto troſtloſer iſt dieſer nach allen Seiten und namentlich auf die kahlen, öden Höhen von Zeituni, und dieſen jammervollen Ort ſelbſt, den einige übrig gebliebene halb verfallene Minarets und trauernde Cypreſſen noch melancholiſcher erſcheinen laſſen.

Ich ward in einem alten türkiſchen Hauſe, mit vergitterten Fenſteröffnungen einquartiert, und gut war es, daß ich Bett, Tiſch und Stühle mit mir führte, denn hier wäre keiner dieſer Luxusartikel zu erhalten geweſen. Ueberdem war es Abend und Feiertag, ſo daß man gar nichts, nicht einmal Brod, weder für Geld noch gute Worte bekommen konnte. Aber wir ſind aguerrirte Leute und mein Koch iſt im Voraus weislich immer auf einen ſolchen Fall eingerichtet, ſo daß ich nicht mehr Noth litt als gewöhnlich.

Nach ſiebentägiger Wanderung wollte ich in Zeituni mir einen Ruhetag gönnen, Reiſenden und Kriegern wird aber nicht viel Ruhe zu Theil.

Ich erfuhr, daß am nächſten Tage, vier Stunden von hier, in Patradſchik ein großer Thiermarkt ſtattfinden werde, wo ſich halb Rumelien verſammle, auch eine Stunde davon eine höchſt merkwürdige Heilquelle entdeckt worden ſey, deren Gebrauch der hieſige Kreisarzt in Gang gebracht, und ſich ſelbſt damit von einer ſchweren Krankheit geheilt habe. Von zwei berittenen Gens-d'armes begleitet, die ich in Zeituni requirirt hatte, begrüßte mich daher der nächſte Morgen auch unter den nach Patradſchik's Meſſe Wallfahrenden. Die nur zum Theil ſumpfige Plaine, auf welcher wir hinritten, iſt beſſer angebaut, als die auf der öſtlichen Seite nach dem Golfe zu, und auch die Dörfer hier meiſtens mit Bäumen umpflanzt. Schon in weiter Ferne erblickt man mitten in der Ebne eine ſchneeweiße Anhöhe, wo die erwähnte Heilquelle entſpringt. Das ganze Grundſtück gehört ſeit Kurzem dem berühmten Koletti, jetzigen griechiſchen Geſandten in Paris, wo er in einem anſtändigen Exile lebt. Als wir an Ort und Stelle ankamen, ſah ich einen tiefen runden Krater vor mir, mit einem bläulichen Waſſer angefüllt, das auf drei verſchiedenen Punkten wirbelnd aus der Erde quoll, und ein Gas entwickelte, welches oben wie Champagner ſchäumte. Das Waſſer am Rande, zu dem ich allein gelangen konnte, war nur von geringer Wärme, und glich dem der Thermopylen ſehr, doch mit einem bedeutenden Unterſchiede des Verhältniſſes, denn wie dort der Schwefel, iſt hier das kohlenſaure Gas vorherrſchend. Der Kreisarzt verſicherte mich nachher, dieſe Quelle ſpecifiſch gegen Magen- und Unterleibsbeſchwerden gefunden zu haben, und behauptete, daß nach ſeiner angeſtellten Unterſuchung kein bekanntes Mineralwaſſer dem hieſigen in ſeinen höchſt ſeltſam gepaarten chemiſchen Beſtandtheilen gleiche. Obgleich es ſeit zwei Jahren durch die Bemühungen des Arztes benutzt wird, iſt doch noch niemand unternehmend genug geweſen, nur einen Schuppen zu irgend einem Schutz für die Badenden dabei aufzubauen, und es wird auch ſobald noch Niemand daran denken. Die Natur bietet hier Alles auf dem Präſentirteller dar, aber die Menſchen wollen nicht zugreifen und an nachhelfenden Heroen, wie ſie im Alterthum auftraten, ſcheint es bis jetzt auch noch zu fehlen.

Patradſchik liegt, dicht umbuſcht, am Abhange des Katavóthra, mit einer ſchönen Ausſicht auf das Thal des Spercheios und die es umgebenden Bergzüge. Den Vordergrund dieſer Ausſicht bildeten heute Tauſende bunter Menſchen in allen verſchiedenen Nationalkleidungen Rumeliens nebſt Tauſenden von Ochſen, Pferden und Eſeln in naturalibus. Es war bei alle dem ein auffallend ruhiges und decentes Gewimmel; nicht ein Betrunkener, nicht ein Schreiender oder Zankender darunter, den ich bemerkt hätte. Lange regelmäßige Reihen grüner Reiſigbuden waren an der Mitte der Berglehne aufgerichtet, die ſich weit hübſcher als unſre, bei ſolchen Gelegenheiten üblichen Bretergerüſte ausnahmen. Doch fand man keine große Auswahl von Waaren. Verſilberter, grob gearbeiteter Frauenſchmuck, grell bunte, geſchmackloſe Tücher, Lederwaaren und einige Stickereien, grobe Kleiderzeuge und graue Leinwand, etwas franzöſiſche Stahlwaaren und ſchlechteſte Quincaillerie, war Alles, was ich ſah, und auch dies ſchien nur wenig Käufer zu finden. Die Pferde zeigten ſich von geringer Qualität, aber das Rindvieh von gutem Schlag, nur ſchlecht genährt. Die Meſſe verlor viel durch die Abweſenheit aller türkiſchen Händler und Käufer, welche eine, 21 Tage dauernde Quarantaine, die ſeit Kurzem wegen Peſtſpuren in Theſſalien angeordnet wurde, herzukommen verhinderte. Ich bin aus vielen Gründen ein Feind aller Quarantainen, weil ich ſie für mehr ſchädlich als nützlich halte; Landquarantainen ſind aber, bei der völligen Unmöglichkeit einer ſichern Durchführung derſelben meines Erachtens, immer eine Abgeſchmacktheit, man müßte denn andere politiſche Zwecke zuweilen dahinter verbergen wollen. Hier ſtehen die leichten griechiſchen Truppen, Soldaten ohne alle Disciplin, an der Grenze und gehen täglich aus und ein, wie ſie Luſt haben, während der arme Reiſende, in einem verfallenen Kloſter, jeder Bequemlichkeit beraubt, 21 Tage einer Pönitenz unterworfen wird, die faſt ſchlimmer als die Peſt ſelbſt iſt. Auch ich verwünſchte dieſen Zwang, der mich, wenige Stunden nur davon entfernt, hinderte, die pharſaliſche Ebene zu ſehen, eine Tour, die ich in wenig Tagen nach Tempe, dem Olymp und Alexanders Hauptſtadt hätte ausdehnen können! Aber die abſcheuliche Quarantaine ſteht wie der Wächter mit dem flammenden Schwerte vor dem Paradieſe, und ich muß ſeufzend umkehren.

Ehe ich am andern Morgen meine Reiſe fortſetzte, beſuchte ich die einzige Merkwürdigkeit in dem elenden Zeituni, die griechiſche Militaircaſerne, welche früher das Serail des Paſcha war, ein ſeltſames Gemengſel von hohen und dicken Steinmauern, und dünnen geſteckten Wänden, die verputzt und bemalt ſind, Kuppeln von Blei, die auf rohen Holzſtreben ſtehen, elenden Plankenböden mit vergoldeten Plafonds darüber u. ſ. w. In ſeiner Zeit mag das Ganze dennoch viel Maleriſches gehabt haben; jetzt, wo ein Theil davon zerſtört, am andern Putz und Malerei abgefallen, jede Golddecke angeraucht und das Ganze mit fingerdickem Schmutz bedeckt, wie durch eine gleich ſchmutzige Soldateska bewohnt iſt, hat der Anblick etwas Grauſenhaftes. Obgleich es ſchon 8 Uhr war, fand ich doch alles Militair noch im degoutanteſten Negligee, und viele der Leute noch im Bett, ohne die mindeſte Spur von Ordnung und Reinlichkeit.

Nicht beſſer ſchien es hier mit der Gensd'armerie zu Fuß beſchaffen zu ſeyn, deren Capitain, mit Namen

Grivas, ich um 10 Uhr in ſeiner Höhle aufſuchen mußte; denn ohngeachtet der ihm ſchon geſtern früh zugeſandten Befehle des Kriegs-Miniſters und des Chefs der Gensd'armerie, mir auf Verlangen Gensd'armes zur Eskorte zu geben, erwartete ich doch die Beſtellten am heutigen Morgen ſeit 7 Uhr vergebens. Ich fand den Herrn Capitain in einem Coſtüme, deſſen ſich ein Taglöhner bei uns ſchämen würde, und erfuhr als Entſchuldigung der Verzögerung: er habe eben jetzt erſt erfahren, daß alle Fuß-Gensd'armes (die er doch ſelbſt commandirt, und alſo Beſcheid von ihnen wiſſen müßte) im Lazareth ſeyen! Demohngeachtet langten nach kurzer Zeit drei dieſer Kranken an, nicht viel beſſer equipirt als ihr Capitain, im größten Abſtand der vortrefflichen Truppe dieſer Gattung, die ich überall in der Morea angetroffen. Ob ſie wirklich krank waren oder nicht, kann ich nicht entſcheiden, aber ihrer Faulheit ward ich während der Reiſe gewiß, wo einer derſelben ſchon am erſten Tage ganz verſchwand, der zweite mich erſt am andern Reiſetage einholte und auch der dritte regelmäßig einige Stunden weit während des Marſches zurückblieb. So nutzte mir dieſes liederliche, abgeriſſnen Buſchkleppern gleichende Geſindel nicht das Geringſte.

Trotz des Widerſpruchs der Avojaten und der

Verſicherungen mehrerer Perſonen in Zeituni, die ich befragte und zur Antwort erhielt, daß der Paß über den Oeta nach Paläochori faſt ungangbar ſey, auch gar nichts Intereſſantes darbiete, — beſchloß ich dennoch dieſe Straße zu nehmen, da ich ſonſt, um nach Livadia zu gelangen, auf demſelben Wege, von wo ich gekommen, über Rodoniza hätte zurückkehren müſſen, ein Reiſeplagiat, das ich ſtets zu vermeiden ſuche. Ich ward hier von Neuem belehrt, wie unzuverläßig die Auskunft zu ſeyn pflegt, welche man Reiſenden oft ſelbſt an Ort und Stelle giebt; denn der erwähnte Paß zeigte nicht die mindeſte außergewöhnliche Schwierigkeit, und war ſo unerwartet reich an den erhabenſten Naturſchönheiten, daß ich Jedem, der von Zeituni nach Athen geht, und die Thermopylen ſchon geſehen hat, dringend rathe, meinem Beiſpiel zu folgen.

Bis zum Khan am Spercheios bleibt man auf der Straße nach den Thermopylen, doch gleich hinter der Brücke wendet man ſich rechts in ein etwas ſumpfiges Gebüſch, wo bald darauf das helle Laub der Platanen, als ſteter Begleiter des Waſſers in Griechenland einen Fluß anzeigt, vielleicht den Melas, welcher aber jetzt gänzlich ausgetrocknet war. Von nun an beginnt man den Oeta zu erſteigen, anfänglich in niedrigem Buſchwerk, das ſich höher oben mit Eichen, Weißbuchen und Fichten miſcht und voll reizender Ausſichtspunkte iſt. Der Weg geht ſteil hinan, aber ohne Gefahr, und man kommt hoch genug, um in der Ferne wieder die blauen Zacken des Olymp's über den andern Bergen Theſſaliens zu erblicken. Dazu war der Tag von ſeltener Schönheit und auf der Höhe die Temperatur nur angenehm, nicht wie im Thale drückend heiß.

Wir zogen jetzt in einem hohen Tannenwalde hin, durch deſſen dunkle Baumgruppen von Zeit zu Zeit noch Weſten zu hellgrüne, kraus bewachſene Schluchten von über 1000 Fuß Tiefe mit einzeln daraus hervorragenden wunderſamen Felſengebilden ſichtbar wurden. Hier an einer eiskalten Quelle hielten wir unſer Frühſtück in tiefſter Einſamkeit, nur von einigen Raubvögeln betrachtet, die ſich im kryſtallklaren Aether über uns wiegten.

Es muß auf dem Oeta Punkte geben, wo man zu gleicher Zeit den Olymp und den Parnaß ſieht. An einer ſolchen Stelle war es vielleicht, wo Hercules (der auf den Höhen des Oeta endete) den Flammentod ſtarb.

Kurz darauf paſſirten wir eine lange, kahle Alp und begannen dann in ein geſchloſſenes Eichdickicht hinabzuſteigen, das ſich in einigen Minuten in den herrlichſten Wald alter und hoher Bäume verwandelte. Dies war in jeder Hinſicht die Glanzſcene unſerer Tagereiſe. Der Abend nahte ſchon, und während die Sonne das Thal von Dryopia zu unſern Füßen, und ſein reiches Grün, das der Kephiſſus durchſtrömt, noch hell vergoldete, hatte ſie ſchon den in ſeiner ganzen Glorie uns jenſeits gegenüber liegenden und hier viele Felſenſpitzen, wie Burgzinnen gen Himmel ſtreckenden Parnaß mit dunklem Indigo gefärbt; gleich hohe Berge in Lokris, wie viele vor ihnen gelagerte Abſtufungen derſelben Kette erſchienen in noch tieferem Schwarzblau, und alle dieſe ewig wechſelnden Bilder, bald auf dieſer, bald auf jener Seite in den grünen Rahmen vortretenden Eichkronen eingefaßt, brachten Effekte hervor, vor denen ich oft in ſprachloſem Staunen, wie feſtgezaubert, ſtehen blieb. Solche Beleuchtungen gewährt allerdings nur der Süden, und wo friſches Grün ſtattfindet, übertreffen die hieſigen Landſchaften alles, was eine nordiſche darbieten kann; nur wenn dieſes fehlt (leider in Griechenland der häufigere Fall), dürfen wir Nordländer immer noch auf den Vorzug Anſpruch machen.

Der ſchöne Wald erſtreckt ſich bis in's Thal, und geht dort in einzelne parkähnliche Gruppen über, unter denen die Strohhütten von Paläochori liegen. Ueberall fanden wir, theils in den Zweigen der Eichen, theils wie in Sumatra, auf vier hohe Pfähle geſtellt, Betten von trockenem Laub und Maisſtroh im Dorfe errichtet, auf denen die Einwohner im Sommer ſchlafen, um dem Ungeziefer zu entgehen und ſich der Kühle zu erfreuen. Herr Emil und meine Diener nahmen ſogleich die beſten dieſer Luftbetten in Beſchlag, ich aber ließ mein Zeltbett, wie gewöhnlich, unter einem Baum aufſchlagen. Eine Gans ward hierauf ſchleunigſt hingerichtet, bei großem Feuer am Holzſpieß gebraten und von uns Tyrannen der Schöpfung luſtig bei Mondſchein im Freien verzehrt. Der Bivouak war ſchneidend kalt, aber die Luft ſo rein und geſund, daß Niemand üble Folgen davon verſpürte. In der Nacht weckte mich ein heftiger Zank zwiſchen den Avojaten und unſern Dorfbewohnern, die ſich mit allen Kräften ihrer Lungen gegenſeitig ausſchimpften. Der Grund war, daß der Demogeront ihnen keine Lebensmittel als gegen vorhergehende Zahlung hatte reichen wollen. Dieſe verweigerten die Avojaten mit Stolz, und blieben ohne Abendeſſen. Nach einigen Stunden mochte ſie aber der Hunger in verdoppelte Wuth geſetzt haben, wofür ſie ſich durch Invektiven zu tröſten ſuchten, ſich aber endlich doch zu der geforderten Zahlung verſtanden. Am Morgen waren beide Parteien wieder die beſten Freunde, und als Emil unſere Rechnung mit dem

Demogeronten machte, hörte er, wie die Avojaten gute Rathſchläge gaben, uns das Doppelte abzufordern, was indeſſen hier immer noch wohlfeil genug blieb. Merkwürdig iſt die, in der unbeſchreiblichen Faulheit des Volks ihren Grund findende Schwierigkeit, ſelbſt für die höchſte Bezahlung keine Boten zu erhalten. Schon geſtern hatte ich vergebens im Khan von Spercheios ſechs müßig in der Sonne liegenden Leuten eine Colonnate geboten, um Einen davon zu bewegen, mich über den Oeta zu führen, und heute wiederholte ſich daſſelbe im Paläochori. Nur durch Mißhandlungen wäre der Zweck zu erreichen geweſen, und ſo zog ich vor, mir den Weg ſelbſt zu ſuchen, was auch mit einigen geringen Verirrungen gelang, obgleich ich eine ganz andere Straße als die Avojaten einſchlug, um mehrere intereſſante Orte in der Nähe beſichtigen zu können.

Durch einen Hain wilder Obſtbäume nahmen wir zuerſt unſere Richtung nach dem im Kriege zerſtörten Dorfe Kamára mit den Ruinen eines feſten Thurms, am Fuß des Oeta, wo auch einige Spuren antiker Gebäude ſich in der Nähe befinden, und durchſchnitten dann die Ebne ſüdlich, paſſirten auf einer ſpitzen türkiſchen Bogenbrücke den Kephiſſus, und erreichten in zwei Stunden den einſt anſehnlichen Ort Dadi. Von den 700 Häuſern, die er ſonſt zählte, liegt die Hälfte noch in Trümmern, und von dem helleniſchen Kaſtro iſt auch faſt nichts mehr übrig. Ein anſehnliches Kloſter liegt wie ein Vogelneſt hoch darüber am Abhange des Parnaſſus. Auffallend war in allen Orten dieſer Ebene die Schönheit des weiblichen Geſchlechts. Wir ſahen mehrere reizende Mädchen, und zweien davon, die wir unterwegs im Galopp überholten, um uns bei ihnen nach dem rechten Weg zu erkundigen, flößten wir ſehr wider unſern Willen eine ſolche Furcht ein, daß ſie zitternd und weinend um Schonung baten, wahrſcheinlich nach üblen Erfahrungen, die ſie während der letzten Inſurrektion gemacht haben mochten. Das eine dieſer halbnackten Geſchöpfe war ein wahres Künſtlermodell, voll natürlicher Grazie und Anmuth in jeder Bewegung. Ich gab ihnen einiges Geld, worauf ſie wie ſcheue Rehe in die Berge entflohen.

Durch einen Paß, der ſchwache Spuren alter Befeſtigung trägt, und an deſſen Ende ſich ein Brunnen befindet, gelangten wir kurz hinter Dadi in die Ebene von Elatéa. Immer am Fuß des Parnaß fortreitend, deſſen ſteile Lehnen mit Fichtenwaldung dicht bewachſen ſind, und aus deſſen Felſenſchluchten zuweilen Bergbäche brauſend hervordringen, kamen wir nach abermaligen zwei Stunden, zwiſchen Weinbergen und Kalamboki-Feldern in Velitra, dem alten Thithoréa an, ein Ort, deſſen ſeltſame, wildromantiſche Lage ihn zu dem intereſſanteſten dieſer ganzen Gegend macht. Dicht hinter ihm erhebt ſich im Süden ein ungeheurer ſenkrechter Felſen, auf deſſen Klippen, wie Herodot erzählt, ſich die Einwohner bei Annäherung der Perſer flüchteten; auf der öſtlichen Seite ſtrömt aus dem Parnaß der Kakazéma (der alte Kachàles) in einem furchtbaren Abgrunde hervor. Die Felſenwände auf beiden Seiten beugen ſich faſt nach oben über und ſind voller Höhlen, worin wir zum Theil Vieh eingeſperrt ſahen, das von hier gewiß nicht entfliehen kann. An dieſe natürliche Vertheidigung der Stadt ſchließt ſich ſüdlich die antike Citadelle von der dritten und vierten Bauart an, wovon ein Thurm faſt noch ganz erhalten iſt, und weſtlich läuft dann von hier eine Mauer mit vielen kleineren Thürmen und einem Thor, das noch jetzt im Gebrauch iſt, bis hoch an den anfänglich erwähnten Felſen hinauf, was alles zuſammengenommen gewiß in damaliger Zeit Thithoréa, das den Eingang zum Parnaß von dieſer Seite, wie Delphi von der andern bildete, zu einem der feſteſten Plätze in Phokis gemacht haben muß. Der Ort enthält jetzt ungefähr 100 maſſive Häuſer mit Ziegeldächern, iſt lieblich mit Bäumen und Strauchwerk durchwoben und reich an den herrlichſten Quellen. Die Reſte des Forum's, halb mit cyklopiſchen

Mauern erbaut, liegen faſt in deſſen Mitte, und dicht über dem Präzipiß des Kacháles ſteht, größtentheils aus alten Blöcken aufgeführt, eine kleine grichiſche Kirche in der romantiſcheſten Umgebung. Eine Inſchrift am Thor, die jetzt kaum mehr zu entziffern iſt, zeigte Dodwell an, daß er hier Thithoréa aufgefunden hatte. Seitdem grub man daneben einen ſchönen Cippus aus, auf dem man deutlich lieſ't: ....
...... (der Ruhmliebende). *)

Wir trafen in der Kirche die ganze Gemeinde verſammelt, um zur Wahl ihres neuen Dimarchen zu ſchreiten, die ein junger Mann leitete, welcher franzöſiſch ſprach und ſich uns als: „den Lieutenant des Sekretairs des Eparchen“ ankündigte. Ich ſtieg von hier ſehr beſchwerlich eine halbe Stunde am Parnaß hinauf, wo in einem Wäldchen alter Walonidi-Eichen eine kleine Capelle ſteht, wahrſcheinlich derſelbe Ort, wo nach Pauſanias Angabe ſchon damals in einem heiligen Haine ein Tempel und eine Statue der Minerva ſich befanden, obgleich Pauſanias Thithoréa bereits im Zuſtande des Verfalles antraf. Hier lagen nun die höchſten kahlen Felſenzinnen des Parnaſſes über dunklen

---

*) Die punktirte Stelle iſt leider in meinen Bleiſtiftnoten verwiſcht, weshalb ich ſie nicht ausfüllen kann.

Fichtenwäldern in ätheriſcher Klarheit grade vor mir, und vier Stunden rüſtigen Kletterns hätten mich hinaufgebracht. Wär' ich ein Dichter, ich hätte mich dazu verſtanden, ſo fand ich mich nicht würdig, und ſchon mehr Ehre, als ich verdiene, darin, den ganzen Dichterberg rund umzogen, und bei der Korykiſchen Höhle bis zur Hälfte ſeiner Höhe gelangt zu ſeyn. Ueberdem iſt es nicht zu läugnen, daß der lange Aufenthalt in den heißen Climaten etwas entnervt; überdieß ließen mich die letzten Reiſe-Fatiguen immediat nach meiner Krankheits-Periode in Patras befürchten, daß, nach der unvermeidlichen gewaltſamen Erhitzung eine eiſige Nacht des Steigens, 6000 Fuß hoch auf dem Gipfel zugebracht, meiner Geſundheit Gefahr bringen könnte. So ſiegte diesmal proſaiſche Klugheit über die poetiſcheren Anwandlungen.

Schon das Erſteigen des heiligen Haines und eines etliche hundert Fuß darüber gelegenen Felſens bei ſtehender Sonne, hatte mein Blut in ſolche Wallung geſetzt, daß ich einer Stunde Ruhe bedurfte, um es im Hauſe des Demogeronten gradatim wieder zu beruhigen. Ich verlangte Wein, der in Belita ſehr gut ſeyn ſoll, es war aber keiner zu haben, weil die Einwohner, die nur für den gegenwärtigen Tag leben, beim Beginn der Weinleſe den ibrigen ſämmtlich verkauft hatten, dagegen erfriſchten uns Weintrauben von allen Farben, grüne, gelbe, lichtblaue, ſchwarzblaue und roſenrothe, wovon die letzten die vortrefflichſten waren.

Um drei Uhr verließen wir zögernd das reizende Velitra, noch manchen ſehnſüchtigen Blick hinter uns auf die ſilbergrauen Pyramiden des Bergkoloſſes werfend, den die Sonne noch nie ſo durchſichtig hell beſchienen hatte. Wir wandten uns quer durch die Ebene von Elatéa wieder nördlich dem Oeta zu, um die drittehalb Stunden entfernten Ruinen jener Hauptſtadt von Phokis zu beſuchen. Sie ſind jetzt nur ein weiter Steinanger mit einzelnen Schutthaufen und wenigen Mauerreſten. Selbſt die Citadelle iſt faſt ganz vertilgt mit Ausnahme einiger niedrigen polygoniſchen Terraſſenwände, doch belohnt die majeſtätiſche Ausſicht das Erklimmen derſelben. Die Zeit erlaubte mir nicht mehr, noch drei Viertelſtunden weiter bis zu der kleinen Kirche empor zu ſteigen, die auf den Peribolus des Tempels der Minerva Kranaja erbaut iſt, und wo noch einige Säulenſtumpfe ſich befinden ſollen, aus deren Dimenſion hervorgeht, daß der Tempel kleiner als der des Theſeus zu Athen war. Am Fuß der Citadelle fließt ein Bach, neben welchem ein großer Cippus mit dem Sattos und einer mehrere Zeilen langen Inſchrift ſteht. Die Einwohner nennen ihn die palia Gynaeka, das alte Weib von Elephta, und in der Dämmerung hat er wirklich einige Aehnlichkeit mit einer ſolchen Figur.

Die Perſer zerſtörten Elatéa, doch blühte es ſpäter wieder auf und widerſtand unter andern mit vieler Tapferkeit der Armee des Mithridates, unter deſſen General Tariles. Lage und Boden ſind ſo günſtig, daß es jetzt einen ſchönen Platz für Coloniſation abgeben würde.

Der, eine gute halbe Stunde betragende, Weg nach Turkochori iſt gleichfalls mit allerhand vereinzelten Spuren alter Bauwerke bordirt, doch iſt nichts der Erwähnung Werthes darunter. Merkwürdiger erſchien mir das unter elenden Strohhütten in der baumloſen Plaine liegende, zweiſtöckige und weißgetünchte, moderne Haus, in dem man mir meine Wohnung anwies. Es iſt nicht die mindeſte Uebertreibung dabei, wenn ich verſichere, daß ein mittelmäßig ſtarker Mann dies Haus bequem in einer Viertelſtunde hätte demoliren können. Die Wände waren nicht über zwei Zoll dick, und wie gewöhnlich von Fenſtern und Decken keine Spur; nur loſe aufgelegte, weit von einander klaffende Dielen bildeten den Boden des zweiten Stockes, in dem ich campirte, und zu welchem eine Art hölzerner Rampe hinanführte. Abwechſelnd erhielt ich hier den Beſuch von Hunden, Katzen, Schweinen, Hühnern und Truten, von welcher letzterer Gattung ich mit der presence d'esprit eines gewandten Reiſenden mir ſelbſt eine einfing, und nachdem ſie Dimitri geſchlachtet, ſie zum Nachtmahl erkaufte.

Auch im Mondſchein lockte und verführte mich fortwährend der Parnaß, der, obgleich zwei Stunden entfernt, ſo nahe ſchien, daß man ihn mit einem Steinwurf erreichen zu können glaubte, aber ich hatte nun ſchon den Rubikon (für mich der Kephiſſus) abwärts überſchritten, ſo daß ich jeder Verſuchung widerſtand, und als mich am Morgen beim Beſteigen meines Schimmels Ackermann, der in Namenverdrehungen ſeines Gleichen ſucht, (unter andern den Pentelikon nie anders als Pelikan und die Akropolis „Akrumpulo" nennt) frug, ob wir den „großen Bernhard" noch erklettern würden, oder nicht, ſchüttelte ich ſchweigend den Kopf und ritt ſeufzend dem Schlachtfelde von Chaeronea zu. Der Weg über die kahle Fläche bietet wenig Abwechſelung dar, einige tumuli und einige antike Fragmente abgerechnet, bis man einen Paß erreicht, wo ein Khan am Kephiſſus ſteht, jenſeits deſſen ſich die Ebene von Chaeronea eröffnet, welche man in einer Viertelſtunde, und hiemit Böotien betritt. An dieſer Stelle auf einer Steinbrücke, die über einen reißenden Bergſtrom führt, erſcheint zur

Rechten wieder der bisher verdeckte Parnaß, aber in einer ganz neuen veränderten Geſtalt, die alle ſeine Felſenpyramiden verbirgt und ihm das Anſehen eines faſt regelmäßig abgerundeten Berges giebt, eine Form, die er von nun an bis Theben, von wo wir ihn zum letztenmal erblickten, nicht mehr verlor. Man könnte ſagen, daß dieſer ſchöne Berg, vom Norden betrachtet, mit ſeinen kühnen gen Himmel ſtrebenden Spitzen einem Jüngling gleiche; von Oſten, in beruhigter Abrundung mit waldbedeckten Abhängen, dem gereiften Manne, von Süden und Weſten aber, mit ſeinem ſilbergrauen Haupt, dem Greiſe. An ſeinem Fuße unterſchieden wir jetzt das antike Kaſtro von Daulis oder Daulia; neben dieſem erhebt ſich Kirphis langer Bergrücken mit einem abgeſtumpften Hügel unter ihm, Agios Blaſios genannt, den das alte Panopéa ebenfalls mit helleniſchen Mauern krönt; grade vor ſich erblickt man den Helikon, dazwiſchen die Hügel von Thurium, und an ihrem Schluß die maleriſche Felſencitadelle von Chaeronea dicht am Dörfchen Capréna, das jetzt zum Theil die Stelle der ehemaligen Stadt einnimmt.

Der erſte Gegenſtand, der hier des Reiſenden Aufmerkſamkeit in Anſpruch nimmt, iſt die mit antikem Mauerwerk und Säulenfragmenten umgebene Quelle, auf deren Boden man ohne Mühe *ΧΑΙΡΡΟΝΕΑ*, Chaerronea, lieſt, eine Beglaubigung, die kaum nöthig geweſen wäre, da gleich daneben die in den Felſen gehauenen und noch beſſer als in Argos erhaltenen Stufen des Theaters, wie darüber die impoſanten Mauern der Akropolis die Stadt hinlänglich bezeichnen. Wir erſtiegen die Citadelle, die zum Theil cyklopiſchen, zum Theil ſpäteren Styls iſt, und zugleich einige ſchräg anſteigende, halb polygoniſche Mauern von ganz eigenthümlicher Bauart enthält. Man entdeckt von oben noch mehrere andere alte Kaſtri in den Bergen, und die Ausſicht erſtreckt ſich bis nach Skripú und der ſumpfigen Fläche Kópais. Unter uns ſahen wir auf den Ruinen der alten Stadt die Einwohner des Dorfes mit Sortirung der Mais- und Kalamboki-Erndte beſchäftigt, deren gelbe und weiße Früchte auf ſchnell geglätteten Feldtennen ausgebreitet wurden; doch auch hierbei lagen die meiſten Arbeiter nur faullenzend im Schatten.

Wenn man wieder hinabgeſtiegen iſt, und die Straße nach Livadia wieder verfolgt, gelangt man nach wenigen Minuten an den Platz, wo die Herren Sanders, Taylor und Cresy den koloſſalen Marmorlöwen auffanden, welchen nach der Schlacht mit Philipp nicht der Sieger, ſondern die beſiegten Thebaner errichteten, aber als Zeichen einer nicht vom Glück belohnten Tapferkeit, keine Inſchrift auf das Monument ſetzten. Der Löwe liegt in einer Grube dicht am Wege, ein Beweis, wie ſehr auch hier das Erdreich durch die Zeit erhöht wurde; nur Hals und Kopf ſind noch erhalten, das Uebrige iſt in Trümmern zerfallen. Die Arbeit ſchien mir mittelmäßig, die Dimenſionen aber nicht viel geringer als die des Löwen von Waterloo.

Es war ſchon ſo viel Marmor an allen Ecken davon abgeſchlagen worden, daß ich mich ohne Bedenken derſelben Sünde ſchuldig machen zu dürfen glaubte — denn übles Beiſpiel verführt — und daher von einem Theil der Mähne, der bereits am Boden lag, meiner Sammlung ein Stücklein einverleibte; dieſe hatte auf einer Höhe neben der Akropolis ſchon vorher einen originellen Zuwachs erhalten, beſtehend in einem verſteinerten Schädelknochen mit den auffallendſten Zeichnungen auf ſeinen beiden Seiten, gewiß einem alten Macedonier, Griechen oder Römer angehörig. Der Ort des Fundes ſelbſt iſt merkwürdig, da hier (auf Petrachos) Chronos von der Rhea betrogen wurde, die ihm einen Stein ſtatt des Zeus gab.

Sobald man die Hügelkette von Thurium auf einem abſcheulich ruinirten türkiſchen Steinpflaſter überſtiegen, präſentirt ſich das äußerſt fruchtbare und lachende Thal von Livadia, und gegenüber am

Fuß des Granitza, einem Arm des Helikon, erheben ſich, immer noch ſtattlich, wenn gleich zu zwei Drittheilen zerſtückt, die 2000 Häuſer der Stadt, mit der venetianiſchen Schloßruine in ihrer Mitte. Neben dieſer erblickt man die tiefe Felsſchlucht, mit der Grotte des Trophonios und den heiligen Quellen.

Da ich verſäumt hatte, Jemand vorauszuſenden, mußte ich lange nach einem Quartier vergebens in der Stadt umherreiten, bis ich endlich den Eparchen auffand, der mir gütig ſein eigenes Haus anbot, wo ich mich bald im lang entbehrten Luxus eines vor jedem Zug geſchützten, und mit Ottomannen verſehenen Gemaches vortrefflich aufgehoben fand. Ein ſehr gebildeter Grieche, der geläufig deutſch ſprach und vier Jahre als Ingenieur-Offizier in preußiſchen Dienſten geſtanden, unterſtützte mich als Dolmetſcher. Obgleich mit den ehrenvollſten Zeugniſſen, unter anderm einem Empfehlungsſchreiben unſeres berühmten Generals Rauch verſehen, was, glaube ich, in ganz Europa reſpektirt werden möchte, konnte er doch in ſeinem Vaterlande keine militairiſche Anſtellung finden, weil man ihm hier — wo jeder baiernſche Lieutenant als Capitain oder Major eintritt — als preußiſchem Lieutenant nur eine Fähndrichsſtelle gewähren wollte, wofür er denn mit Recht dankte. Er verſieht jetzt die Geſchäfte eines Geometers und Condukteurs, wobei er ſich, wenigſtens in pecuniairer Hinſicht, nicht ſchlechter ſteht. Ich erwähne dieſes jungen Mannes, weil er einen höchſt genialen Plan zur Wiederaufbauung Livadia's erdacht hat, den ich ſogleich näher beſchreiben werde.

Wenn man in Griechenland eine Stube mit Fenſtern und vollends mit unzerbrochenen findet, ſo muß man ſein gutes Glück ſo lange als möglich benutzen. Ich hielt alſo am 1. October Raſttag in Livadia, und begab mich erſt gegen Abend nach der geheimnißvollen Höhle des noch geheimnißvolleren Trophonios, von dem kein Menſch weiß, wer er eigentlich geweſen iſt. Die Schlucht iſt ſchauerlich genug, um den Eintretenden auf die Orakel und Wunder vorzubereiten, die einſt hier ſeiner warteten, wo die Quellen der Erinnerung und des Vergeſſens entſpringen, und ſchon zehn Schritte davon entfernt vereint einen ſtarken und reißenden Strom, die Herkyna, bilden. Mein erſtes Geſchäft war, aus der Lethe, die nun Lephe genannt wird, einen langen Schluck zu thun — denn es giebt leider Manches, was ich gern vergäße! Sie iſt weniger eiskalt als die Quelle der Erinnerung, weshalb auch hier die meiſten Wäſcherinnen verſammelt waren, von denen eine der hübſcheſten ſich ſelbſt zum

Gegenſtande der Reinigung gewählt hatte, und dies mit einer ſeltenen Unbefangenheit ausführte. Wir ſtiegen hierauf in die ſchwarz angerauchte kleine Grotte rechts der Quellen, in der noch einige ſchwache Reſte gemalten Stucks ſichtbar ſind, nach Clarke der heiligſte Theil des Hieron. Ohne Zweifel, ſagt Dodwell, iſt der wahre Eingang zum Orakel darunter verſchüttet, und Wheler räth ſehr an, alles noch genauer zu unterſuchen. Daran aber fehlt es leider gewöhnlich, wovon wir hier bei ſämmtlichen genannten Reiſenden, alle ihre Nachbeter mit einbegriffen, ein frappantes Beiſpiel haben. Es iſt offenbar, daß ſie ſämmtlich die zwei verſchiedenen Plätze, deren Pauſanias erwähnt, wovon in dem einen die Quellen entſprangen, in dem andern aber „weiter oben am Berge“ man durch eine ſchmale Oeffnung zum Orakel hinabſtieg — für ein und dieſelben anſahen. Das Local iſt jetzt folgendes: Wenn man in der tiefen und engen Felsſchlucht ohngefähr 20 Schritte längs dem Strom Herkyna eingedrungen iſt, ſieht man den obern Theil einer großen natürlichen Höhle, deren unterer Theil durch ein Erdbeben verſchüttet zu ſeyn ſcheint. Unter dieſem Schutt und dieſer Wölbung ſprudeln die Quellen aus der Erde, und ich bin daher überzeugt, daß dies der Reſt der Grotte ſeyn muß, von welcher Pauſanias ſpricht, als der, in welcher die Quellen entſpringen, dagegen aber die kleine, zwölf Fuß hohe, in die Felſenwand gehauene Niſche, rechts daneben, jenſeits des Fluſſes, welche jetzt in Folge der genannten Reiſeautoritäten als die Grotte des Trophonios bezeichnet wird, hierzu, wie wir gleich ſehen werden, nicht den geringſten Anſpruch hat. Clarke, deſſen Einbildungskraft zu den gefälligſten gehört, (ſo daß er unter andern den vom Rauch geſchwärzten gewöhnlichen Kalkſtein des Felſens als prachtvollen ſchwarzen Marmor aufführt) geht ſogar ſo weit, zu behaupten, daß eine in dieſer Felſenformation ſo häufig vorkommende Spalte unter jenem kleinen Steingemach die Jtoma oder heilige Oeffnung des Abitus geweſen ſey, ein Vorgeben, das bei der geringſten Unterſuchung als ganz grundlos erſcheint, da bei ſechs Fuß Tiefe ſchon der natürliche Felſen ſelbſt der Oeffnung ein Ende macht und auch das Steingemach darüber nicht die mindeſte Spur einer Communication, weder nach der Seite, noch nach unten zeigt. Dieſe angebliche Grotte des Trophonios alſo war jedenfalls nichts weiter als eine Niſche für eine Statue, vielleicht die von Dädalos gefertigte, wie auch daneben noch drei bis vier andere kleinere Niſchen zu demſelben Zweck in den Felſen gehauen zu ſehen ſind.

Was nun die wirkliche Grotte des Trophonios oder des Orakels betrifft, ſo zeigt der Text des Pauſanias evident, daß dieſe noch gar nicht wieder aufgefunden wurde. Zur Beglaubigung meiner Behauptung muß ich hier dieſes Autors eigene Worte anführen, die bei Niemand einen Zweifel übrig laſſen können. Der Eparch, Herr Anagnoſtis Economidis, aus Theſſalonien, ein ſehr eifriger, für die Ermittelung der helleniſchen Alterthümer portirter Mann, verglich an Ort und Stelle den Originaltext mit meiner Ueberſetzung, ſo daß ich auch vor jedem Irrthum in dieſer Hinſicht ſicher geſtellt bin, und er ſowohl, wie Herr Naum, der junge Geometer, überzeugten ſich gleich mir von dem bisherigen completten Irrthume, den Eingang der Höhle des Trophonios hier unten zu ſuchen.

Pauſanias alſo ſagt:

„Zuerſt führt man den Eingehenden in der Nacht zum Fluſſe Herkyna, wo er von zwei Knaben aus der Stadt, die etwa 13 Jahre alt ſind, und Hermä heißen, gebadet und geſalbt wird. Dieſelben begleiten ihn auch beim Hinunterſteigen, und leiſten, als Knaben, alle nöthigen Dienſte. Von da aber führen ihn die Prieſter nicht ſogleich zum Orakel, ſondern zu Waſſerquellen, die ſehr nahe beiſammen ſind. Hier muß er denn erſt das ſogenannte Waſſer der Lethe, oder Vergeſſenheit trinken, damit er Alles vergeſſe, was ihm bisher im Geiſte war; und dann wiederum ein anderes Waſſer, das der Mnemoſyne, oder Erinnerung, um ſich dadurch, wenn er hinabgeſtiegen, des Geſchehenen zu erinnern. Nachdem er aber die Bildſäule geſehen, welche Dädalus gearbeitet haben ſoll, und welche von den Prieſtern nur denjenigen gezeigt wird, die zum Trophonios gehen wollen, nachdem er dieſe geſehen und ſie verehrt und angebetet hat, ſo naht er dem Orakel ſelbſt, angethan mit einem leinenen Unterkleide, das mit Binden angegürtet wird, und mit Schuhen verſehen nach der Landestracht. Das Orakel nun befindet ſich über dem Haine auf dem Berge.“

Es iſt unbegreiflich, wie nach einer ſo beſtimmten Angabe, die Reiſenden jene Felſenkammer, welche ganz unten in der tiefſten Stelle der Schlucht immediat rechts neben den beiden Quellen liegt, und daher nur für die Grotte paſſen kann, wo ſich die von Dädalus gefertigte Statue befand, für den Eingang zum Orakel des Trophonios halten konnten, ja Dodwell ſogar der Meinung iſt, der Eingang befinde ſich wahrſcheinlich verſchüttet, noch tiefer darunter!

Nun ſteht jetzt, ungefähr 20 Schritte höher hinauf am Berge eine kleine Capelle mit einem antiken Altar daneben, welche vielleicht der geſuchte Ort ſeyn könnte, 200 Schritte weiter aber befindet ſich am Felſen, und jetzt unzugänglich, eine in den Stein gehauene Niſche, deren von allen Reiſenden nur Gell allein erwähnt, in welcher ebenfalls die moderne Mauer einer ehmaligen Capelle ſichtbar iſt. Dieſe beiden Stellen verdienen vielleicht vorzüglich eine genauere Unterſuchung, welche der Präfekt mit allen ihm zu Gebot ſtehenden Mitteln vorzunehmen verſprochen hat, da mir ſelbſt die Zeit dazu abging. *)

Längs des Strombettes auf den hingerollten Steinen weiter kletternd, findet man noch mehrere merkwürdige Höhlen an beiden Seiten. Hierauf der jählingen Thalwendung rechts folgend und dann ſeitwärts an

---

*) Als ich ſpäter in Athen dem D. Roß dieſe Stelle meines Manuſcriptes mittheilte, ſchien er, obgleich früher anderer Meinung, in meine Anſicht einzugehen, doch verwarf er entſchieden meine geäußerte Hypotheſe über die mögliche Lage des Orakels auf der linken Seite bei den erwähnten Capellen, und behauptet, daß, ſey daſſelbe nicht da geweſen, wo man es bis jetzt geglaubt, es auf dem Felſen rechts geſucht werden müſſe, wo die venetianiſche Burg ſtehe, was Pauſanias ohne Zweifel unter „dem Berge“ verſtanden habe. Dagegen will ich nicht ſtreiten.

der rechten Wand hinanſteigend, gelangten wir nach einer Viertelſtunde in die Mitte des venetianiſchen Schloſſes, das unter den Türken noch zum Theil erhalten wurde, jetzt aber gänzlich verfallen iſt.

Von hier führte uns Herr Naum, der uns fortwährend als Cicerone zu dienen ſo gefällig war, nach einem höheren, eine halbe Stunde entfernten Berge, von einer kleinen Kirche auf ſeinem Gipfel, die dem Erlöſer geweiht iſt, Sotiros genannt.

Hier hatten die Alten einen Tempel des Jupiters zu bauen angefangen, und man ſieht noch neben den begonnenen Mauern mehrere hundert Blöcke aufgeſchichtet, von denen ein Theil bearbeitet iſt. Es war dies offenbar die Werkſtatt der Steinmetzen und die Art der Bearbeitung, deren Genauigkeit und Schärfe noch heute bewundernswürdig iſt, ſo wie die erſichtliche eigenthümliche Behandlungsweiſe, müſſen für einen Architekten gewiß ſehr lehrreich ſeyn. Die Ausſicht von dieſem ſchon ziemlich hohen Gipfel, der grade vor ſich, rechts den Parnaß und links den Helikon hat, wo über den Landſchaften von Phokis und Lokris auch der Othris in Theſſalien hoch hervortritt, wo man jenſeits des Thales von Livadien Skripú und einen großen Theil des See's, jetzt Sumpfes von Kópais mit den Gebirgen von Chalkis erblickt — iſt gewiß eine klaſſiſche zu nennen. Deshalb hat auch Herr Naum hier zwiſchen den beiden Dichterbergen, wo es zugleich einen Ueberfluß an Waſſer giebt, ſein künftiges Gymnaſium projektirt, in dem Lehrer und Zöglinge ihre Wohnungen ſeparirt von der Stadt erhalten ſollen. In der Plaine darunter liegt ein iſolirter Hügel von fruchtbarer Niederung umgeben, Auf dieſem ſoll, nach unſres Geometers Plan, die Stadt ſelbſt erbaut werden, wo wahrſcheinlich auch die altgriechiſche ſtand. Terraſſenweiſe würde man die Häuſer rund um den Hügel her aufbauen und die öffentlichen Gebäude auf den höchſten Punkt in der Mitte ſtellen. Der Fluß Herkyna aber, der ſchon jetzt dieſe Richtung nimmt, wäre mit leichter Mühe in zwei Armen rund um die Anhöhe zu leiten, wo er dann Mahl-, Papier- und andere Mühlen treiben könnte, da er hinlängliches Waſſer dazu hat. Wenige Städte würden ſich einer ſchöneren und zweckmäßigeren Lage rühmen können als Livadia, wenn dieſes Project ausgeführt würde, und im Fall man einſt (was früher oder ſpäter doch geſchehen muß) Theſſalien und Epirus mit Griechenland vereint, wäre ſogar hier vielleicht der paſſendſte Punkt für die Hauptſtadt des Reichs.

Am zweiten October ſetzte ich meine Reiſe nach

Theben fort, eine Tour von 8 — 9 Stunden. Der Weg führt längs des Berges Granitza hin, an deſſen öſtlicher Abdachung ſich, nun in unmittelbarer Nähe, die Ausſicht auf die prachtvoll von vier bis fünf verſchiedenen Bergreihen umſchloſſene Ebene Köpais eröffnet. Dieſe war ſonſt zum Theil ein See, die angrenzende Fläche eine der blühendſten Landſchaften Böotiens, und die Berge umher mit Wäldern bedeckt; jetzt iſt der größte Theil der Ebene ein Sumpf, weil man die fünf oder ſechs uralten Abzugskanäle, die das Waſſer des Kephiſſus unterirdiſch nach dem öſtlichen Meere leiteten, vernachläßigt hat. Die vereinzelten Stellen jedoch, welche trockner liegen, ſind auch noch heute ſo fruchtbar, daß ſie, wie mir ein hieſiger Beſitzer verſicherte, ohne Düngung einen dreißigfachen Ertrag gewähren. Es wird hier auch viel Reis gebaut, und, wie im größten Theil von Rumelien, Baumwolle, deren dichte Stauden mit ihren weißen Flocken jetzt einen hübſchen Anblick gewähren. Die Wälder an den Bergen ſind gleichfalls verſchwunden und dennoch die Formen der letzteren ſo maleriſch, daß, ohngeachtet ihrer Kahlheit, das Panorama der Gegend eine bezaubernde Wirkung macht. Was muß es geweſen ſeyn, als dieſer ganze Gebirgskranz von reichen Städten wimmelte, von deren größter Anzahl noch einzelne

Ruinen zeugen, als Orchoménos, Kópae, Akräphia, Onchéstus, Medéon, Haliártus, Okalèa, Tilphoſſus, Alalkoménä, Koronéa und andere.

Bei den Mühlen von Kalamàchi, wo ein türkiſcher Aquadukt in die Plaine hinabführt, und man, den Granitza verlaſſend, zuerſt den Helikon wieder erblickt, der nun fortwährend zur Seite bleibt, — ſteht ein enormer Tumulus, wohl nur zum Theil künſtlich aufgeführt, mit einem Ausſchnitt, wie zum Behuf eines Hippodrom's. Gell vermuthet, daß hier die Pamböotiſchen Spiele gefeiert wurden, und der Tempel der Minerva Itonia in der Nähe ſtand. Die ganze Lage iſt ſehr romantiſch. Nachdem man mehrere kleine, faſt waſſerleere Flußbetten paſſirt hat, worunter Koralius und Phalarus ſich befinden müſſen, bemerkt man rechts unter dem Helikon einen iſolirten Hügel mit wenigen Ueberbleibſeln von Koronéa, und ſpäter auf einem vorſpringenden Felſen, ſo wie an deſſen Fuß Steinhaufen, die wahrſcheinlich Alalkoménä angehörten. Hier herum ſoll der Peribolos eines Tempels mit andern antiken Reſten ſeyn, von denen ich nichts auffinden konnte.

An der ſchroffen Felſenwand Pétra trifft man auf eine Quelle, die für die Thilphoſa gehalten wird, an welcher Tireſias, als er von ihrem Waſſer getrunken, ſeinen Geiſt aufgab. Eine Art Tumulus daneben enthält vielleicht ſeine Gebeine. Von der Stadt Thilphoſſus und dem Apollotempel in der Nähe iſt nichts mehr übrig.

Im Verfolg des Weges zeigen ſich von Weitem mehrere Mauertrümmer und Tumuli, unter andern, nach Gell, rechts der Straße der des Heſiod, und links des Lyſander (die ich beide nicht entdecken konnte) bis man an die ausgedehnten Ruinen von Haliärtus kommt, das zwiſchen dem See und den Bergen eine ſehr feſte Lage eingenommen zu haben ſcheint. Einige zerſtörte Kirchen, aus alten Materialien aufgebaut, befinden ſich zwiſchen den Ruinen, aber nichts Antikes von Bedeutung iſt mehr erhalten.

Eine Stunde ſpäter erreicht man das Ende des See's Kópais und betritt am Fuß des Bergzuges Sphinx, in dem die Sphinx ihre gefährlichen Räthſel den Reiſenden zu löſen gab, einen kurzen Bergpaß, jenſeits deſſen man in eine lange, wohlbebaute, aber monotone Ebene tritt, an deren Ende, obgleich noch drittehalb Stunden entfernt, die Kadmäa von Theben ſchon ſichtbar wird. Auf dieſem Hügel iſt die ganze neuere Stadt erbaut. Der Sphinx zieht ſich links des Thales bis faſt an Theben hin, ein ſchaurig ödes Steingebürge ohne einen einzigen Strauch. An ſeinem

Ende beginnt erſt die eigentliche Thebaner Ebene, nicht weit von dem Ort, wo, nach Pauſanias, der Tempel der Kabiren geſtanden haben muß. Keine Gegend in Griechenland iſt beſſer angebaut, was Feldbau betrifft, als die um Theben, auch bringt dieſer Nomos dem Gouvernement 150,000 Colonnaten reinen Ertrag ein. Dagegen ſieht man nirgends einen Baum, noch Spuren anderer Vegetation, und einen troſtloſer erſcheinenden Ort, als das einſt ſo prachtvolle Theben mit ſeinen zu zwei Drittheilen zerſtörten Hütten, kann ſich die Einbildungskraft kaum denken. Schmutz, Staub, Dürre und Elend ſtempeln den kahlen Berg, auf dem es kümmert. Kein Monument alter Größe iſt mehr vorhanden, ſelbſt von den Umfangsmauern und ſieben Thoren keine Spur mehr, nur einige Steinblöcke, ein paar nichts ſagende Inſchriften, und die Höhle des Drachen ſind noch vorhanden, deſſen Zähne Kadmos ſäete, und die jetzt erſt ihre ſchauerlichſten Früchte getragen zu haben ſcheinen. Ein gaſtfreier Amphitryon iſt jetzt ebenfalls nicht mehr hier zu finden, und weder der Eparch, noch der Miniſterialrath Gebhardt, den ich in Theben, wo er ſich eben auf Commiſſion befand, kennen zu lernen das Vergnügen hatte, konnten ſeine Rolle übernehmen, da ſie nur in wahren Ställen wohnten und darin eben ſo wenig ſich ſelbſt, als Andere zu bewirthen im Stande waren. Mir ward ein ähnliches Lokal für die Nacht angewieſen, und an der gefälligſten Fürſorge für mich ließen es wenigſtens beide Herren nicht im Geringſten fehlen. Als Alterthumskenner glich jedoch der Eparch ſeinem Collegen in Livadia nicht; denn auf meine Erkundigung nach Leuktra behauptete er und alle Angeſtellte in ſeinem Büreau hartnäckig, einen ſolchen Ort habe es hier herum nie gegeben, das einzige Schlachtfeld in der Gegend ſey das von Platäa, wo der große Epaminondas den Xerxes auf's Haupt geſchlagen.

Ich dankte Gott, als ich Theben wieder im Rücken hatte, und bei ſengender Hitze von einer ganz beſonders bösartigen Fliegenſorte begleitet, die unſre Pferde faſt unregierbar machte, mich auf dem Wege nach Théspia befand. Auch dieſer iſt öde und langweilig und bot keine andere Abwechſelung dar, als einen Sumpf, um welchen ganze Heerden von Schildkröten ſich beluſtigten, und zum Theil ſo ſchnell liefen, wie ich es vorher nie von ihres Gleichen geſehen habe.

Ich näherte mich jetzt wieder dem Helikon, deſſen ſanfteren und idylliſcheren Formen, im Vergleich mit dem ſchroffen und zackigen Parnaß, ihn vortrefflich zu einer Villeggiatura der Muſen eignen, wenn ſie des erſteren Dichterberges nach Weiberart überdrüßig geworden ſind. Nicht weit von ſeinem höchſten Gipfel auf der entgegengeſetzten Seite meiner geſtrigen Tour, ſteht auf einem Hügel in der Plaine das Dorf Erimo Kaſtro, und immediat darunter liegen die Ruinen von Théſpia. Man überſieht von oben ſehr deutlich die Fundamente der Umfangsmauern dieſer Stadt, die den von Mantinea ganz ähnlich, nur kleiner und noch tiefer demolirt ſind. Andere Reſte von Gebäuden finden ſich auch einzeln außerhalb der Mauern zerſtreut, bei welchen man vor einiger Zeit drei, leider ſehr beſchädigte Statuen fand, die jetzt in einer Kirche, eine halbe Stunde davon aufbewahrt werden.

Ich kaufte hier einen ſchönen antiken Stein für wenige Drachmen von einer Bauernfrau, die uns Weintrauben brachte, und erkundigte mich dann beim Demogeronten nach Leuktra, jedoch vergebens. Ich beſchloß daher, es, querfeld einreitend, nach der ſehr guten Charte von Gell ſelbſt aufzuſuchen, was mir auch nach einiger Mühe gelang, denn es liegt in völlig grader Richtung zwiſchen Théſpia und Platäa, genau in der Mitte, bietet aber nur noch wenige und unbedeutende Steinhaufen dar. Doch iſt das ganze Emplacement der Stadt und die Citadelle ohne Schwierigkeit zu erkennen.

Das Schlachtfeld darunter könnte man ein zierliches nennen: eine geglättete Ebene mit niedrigen Hügelzügen dazwiſchen, grade geeignet für die moderate Zahl griechiſcher Armeen, ein wahres Manövrirfeld, auf das die ehrwürdigen Häupter des Helikon und Kythäron in unmittelbarer Nähe niederſchauen, und ſich ſchon oft gewundert haben mögen, was das Ameiſenvolk da unten treibe, abwechſelnd ſich todt ſchlagend, oder im Schweiß des Angeſichts den Acker bauend, bald Tempel, Palläſte und Burgen aufführend, bald in elenden Hütten wohnend, und Jahrtauſende auf Jahrtauſende daſſelbe Spiel, denſelben Wechſel raſtlos wiederholend. Die Seelen der Berge ziehen daraus vielleicht daſſelbe Reſultat, wie wir beim Anblick der wirklichen Ameiſen, von denen wir ſagen: Sie beſitzen Inſtinkt, aber ein Fortſchritt iſt bei ihnen nicht wahrzunehmen. Im armen Griechenland iſt jetzt leider der Rückſchritt nur zu bemerkbar.

Mit einbrechender Nacht erſt erreichte ich das Dörfchen Kókla, am Abhange des Kythäron, dicht über Platäa liegend, wohin ich die Avojati ſchon früher vorausgeſchickt. Einige Mauleſel waren aus ihrem Stalle von meinen Leuten vertrieben worden, und ihre geräumige und ſo ſorgfältig als möglich gereinigte Behauſung prangte bereits mit den Mouſſelinvorhängen meines Bettes, meinen Teppichen und andern Reiſemeublen, die nie verfehlen, eine kaum zu ſtillende Neugierde unter den hieſigen Naturkindern hervorzurufen. Wir fanden in Kókla die roſenrothe griechiſche Weintraube in der höchſten Vollkommenheit, und einen daraus gemachten Wein von gleicher Farbe, der ebenfalls vortrefflich war.

In der Mitte des Mauer- und Thürme-Dreiecks von Platäa, deſſen großentheils noch gut erhaltene Ueberreſte einen Umfang von 10,000 Fuß haben, ſah ich die Sonne aufgehen, und beritt dann, den Herodot in der Hand, das weltberühmte Schlachtfeld. Obgleich ich mir von dem Hergang dieſes großen Kampfes im Allgemeinen einen ziemlich klaren Begriff machen konnte, ſo muß ich doch geſtehen, daß ich dieß hinſichtlich der von Herodot angeführten Details keineswegs genügend vermochte.

Bei der ungemeinen Schwierigkeit z. B., in einem Lande, wo durch unbekannte Urſachen ſämmtliche Flüſſe und Bäche alles Waſſer, oder doch den größten Theil. deſſen, das ſie einſt enthielten, verloren zu haben ſcheinen, auszumitteln, welches die Quelle Gargàphia und der kleine Fluß Oeroe (eine Tochter des Aſopus) war, von deren Beſtimmung alles abhängt — kann man immer nur ungewiſſen Hypotheſen Raum geben.

Nur ſo viel wird durch die Lokalität augenſcheinlich, daß die von Herodot angegebenen Maſſen wenigſtens um zwei Drittheile übertrieben ſeyn müſſen. Denn nimmt man auch an, daß nur die Spartaner, Tegeaten und Athener, alſo circa 70,000 Mann, und von den Perſern und ihren Bundesgenoſſen ohngefähr nur die Hälfte, alſo immer über 105,000 Mann, wirklich an der Schlacht Theil nahmen, ſo iſt doch ſelbſt für dieſe das ganze Thal zwiſchen dem Aſopus und Platäa, wie es als Schlachtfeld angegeben wird, völlig unzureichend zu irgend einer nöthigen Entwickelung der beiderſeitigen Streitkräfte.

Bei dieſer Gelegenheit kam ich übrigens auf eine Bemerkung, die ich meinem Freunde, dem Grafen Veltheim hier mittheilen muß, wenn ſie auch ihm wie mir bisher entgangen ſeyn ſollte. Herodot ſagt, daß Maſiſtius (ein berühmter Reiter-General der Perſer), der in einem Gefecht zehn Tage vor der Schlacht blieb, durch die Pracht ſeiner Kleidung und die Vortrefflichkeit und Größe ſeines Niſäiſchen Pferdes, ſich vor allen Perſern ausgezeichnet habe, und in einer Note zum Text des Herodot bemerkt der Ueberſetzer, daß Niſäa eine Provinz ſüdlich vom kaſpiſchen Meere am Ochus geweſen — wo die größten und durch ihre Ausdauer berühmteſten Pferde des Orients auch jetzt noch gefunden werden. Dies iſt gewiß merkwürdig, obgleich des gelehrten Schöll Note nicht ganz richtig iſt. Denn das Niſäa, wo jetzt in der Bucharei die berühmten turkomanniſchen Pferde gefunden werden, liegt öſtlich vom kaſpiſchen Meer im alten Parthien, während jenes Niſäa, welches während der Zeit der perſiſchen Monarchie die beſten Pferde lieferte, ſüdlich vom kaſpiſchen Meer in Medien lag, nicht fern von Ekbatana. Die Entfernung beider Orte iſt indeß nicht ſo groß, daß es nicht dennoch derſelbe edle Pferdeſtamm ſeyn könnte, der ſich ſeitdem von einem Orte zum andern fortgepflanzt.

Nachdem ich mir meine Gargàphia und meine Oeroe ausgeſucht, und darnach einen Privatplan der Schlacht entworfen, welcher mit dem von Barthelemy gelieferten freilich ſchlecht übereinſtimmt, mit deſſen Erörterung ich den Leſer aber gutmüthig verſchone, wandte ich mich über den Engpaß des Kythäron, von deſſen Höhe man einen ſchönen Ueberblick über die Thäler des Aſopus und das von Leuktra hat, wieder nach dem Innern des Gebürges. Nach einem zweiſtündigen beſchwerlichen Marſch traten uns hier plötzlich, am Ende einer Schlucht, und nahe einer reichlich ſtrömenden türkiſchen Fontaine, die nicht weitläuftigen, aber äußerſt gut erhaltenen Ruinen von Eleutherä entgegen, ein Punkt, den die Landſchaftsmaler berückſichtigen ſollten, da nächſt Meſſene, wenige helleniſche Feſtungsruinen ſich ſo pittoresk präſentiren und ſich ſo anſchaulich darſtellen laſſen. Dieſer Ort heißt jetzt Kaſa, weil am Fuß des Felſens ein einzelnes Haus für eine Gensd'armes-Station etablirt worden iſt. Man durchſchneidet nun die ziemlich kahle Plaine von Eleuthèra, worauf der Weg in einen zweiten Bergzug des Kythäron führt. In tiefe Schluchten ſteil hinabſteigend, gelangt man in einen zwei Stunden langen Wald hellgrüner Pinien mit der Folie immergrünen Unterbuſches verſchiedener Art geziert, was höchſt reizend und erfriſchend die Monotonie des Vorhergehenden unterbricht. Mit Schmerzen ſah ich, wie jeder Baum ohne Ausnahme auf die ungeſchickteſte und roheſte Weiſe (oft auf beiden Seiten) regelmäßig angelaſcht und mit einer Vertiefung unten im Stamm zugehauen war, um das Harz zu ſammeln, welches theils zu Weißpech, theils zu dem ſogenannten Razin, den die Griechen faſt allgemein mit ihrem Wein vermiſchen, gebraucht wird. Tauſende von Bäumen waren durch dieſe unſinnige Behandlung bereits todt oder im Abſterben begriffen, und ſo verheert man, um eines kleinen momentanen Gewinnſtes willen — der mit beſſerer Anordnung auch ohne Schaden erhalten werden könnte — die noch beſtehenden Wälder in Griechenland, deren dieſes doch ſo nöthig bedarf, daß ſie wahrhaft Goldeswerth für daſſelbe haben. Die allgemeine Verheerung bewies, daß hier nicht partielle Defraudationen ſtattfanden, ſondern ex officio von der Forſtbehörde verfahren worden war; gewiß eine unverzeihliche Rückſichtsloſigkeit der Regierung, die indeß vielleicht nur ſo ſorgfältigen Forſtleuten, als wir nordiſche Gutsbeſitzer ſind, gleichen Abſcheu einflößte. Mir verleidete ſie hier alle Freude an der herrlichen Natur.

Nahe dem Ende des Waldes kamen wir an einen Brunnen, wo ſich ein Schweinetreiber und ein Hühnerhändler aus Livadia mit ihren Thieren gelagert hatten und ihr aus Waſſermelonen beſtehendes Frühſtück verzehrten. Wir geſellten uns zu ihnen, durch Tauſchmittel uns gegenſeitig Nutzen bringend, denn ich ſchenkte ihnen Tabak, und ſie ſchöpften mühſam Waſſer für uns aus dem tiefen Brunnen, und borgten uns zugleich eine Kürbisflaſche, um es während der Mahlzeit darin aufzubewahren. Am meiſten beluſtigten mich die Schweine, die ſo zahm waren und ſo guten Appell hatten wie Hunde, von ihrem Führer einzeln mit Namen herbeigerufen wurden, um als beſonders Begünſtigte eine Melonenſchale zugeworfen zu erhalten, oder wenn man nicht mit ihnen zufrieden war, durch einen Steinwurf, der nie ſein Ziel verfehlte, beſtraft, unter einem entfernten Baum ihren Aufenthalt ſuchen mußten. Beklagenswerther waren die armen Hühner, die an den Beinen zuſammengebunden, fünfzig an jeder Seite des alten Pferdes hingen, das ſie trug. Sie waren ſämmtlich ſchwarz, das Pferd weiß und der Anblick des Ganzen mit den zerlumpten Herren dieſer Menagerie nicht wenig grotesk und national.

Kurz nachdem wir den Wald verlaſſen hatten, breitete ſich die Thriaſiniſche Plaine mit dem Meerſee und der Inſel Sálamis tief unter unſern Füßen aus; vor uns hatten wir über felſigen Vorbergen den Gipfel des Hymettus, links den Pentelikon, und rechts die Hügel von Eleuſis mit den entferntern Nebelbergen des Peloponneſes. Es war nahe derſelben Stelle, wo ich vor fünf Monaten den weiten Kreis zuerſt betrat, den ich ſeitdem durchzogen und jetzt, meinen früheren Plänen ganz entgegen, ſo unvorhergeſehen auf den alten Ausgangspunkt wieder zurückkam. Mein Gefühl bei der wohlbekannten Ausſicht war faſt ein heimathliches, und ich freute mich auf Athen wie ein nach langer Abweſenheit zum eignen Herde Rückkehrender. Doch eine Nacht mußte noch im halben Bivouak im Dorfe Kalyvia zugebracht werden. Da der Dimarch keine ernſtlichen Anſtalten zu meiner Einquartirung machen wollte, und mich ſchon eine halbe Stunde von einem Hauſe zum andern führte, deſſen Schlüſſel man angeblich immer nicht finden konnte, wählte ich mir ſelbſt eins aus, das ebenfalls verſchloſſen war. Nachdem ich einige Minuten gewartet und der ausgeſchickte Polizeibote abermals achſelzuckend mit der Nachricht zurückkam, der Beſitzer ſey nicht zu finden, befahl ich Ackermann, der ſehr ſtark iſt, an dem äußern Treppengeländer hinaufzuklettern, und einen der hölzernen Läden mit Gewalt aufzubrechen, um dann die Thür von innen öffnen zu können. Dies ward bewerkſtelligt, kaum aber krachte der Laden, als aus dem umſtehenden Haufen ein Mann den Schlüſſel hoch emporhob und rief, man ſolle nichts weiter demoliren, er werde ſogleich öffnen. Die Menge, von der man andern Orts eher Mißvergnügen hätte beſorgen mögen, zeigte davon keine Spur, ſondern lachte im Gegentheil den ſich ſo lange verleugnenden Hauswirth herzlich aus; auch er ſelbſt trug ſein Loos, nachdem ſeine Liſt einmal mißglückt war, mit großer Gelaſſenheit, die am nächſten Morgen, bei der von mir erhaltenen Entſchädigung und guter Bezahlung der gelieferten Gegenſtände, in noch größere Zufriedenheit überging, da er ſich wahrſcheinlich, nach dem Anfang ſchließend das Gegentheil erwartet hatte.

Am 4ten October ſchrieb ich in meiner Hütte bis gegen Abend und trabte dann auf der via sacra raſch dahin, um vom Paß hinter dem zerſtörten Kloſter Daphne die Sonne über Athens Akropolis und ſeinem dunklen Olivenwalde untergehen zu ſehen, was mir auch ganz nach Wunſch gelang. Der Anblick Athens, als ich es vor ſieben Monaten zum erſtenmal ſah, hatte einen weit weniger tiefen, ich möchte ſagen, anmuthig ſchwermüthigen Eindruck auf mich gemacht, als es heute der Fall war; die Richtung vom Piräus iſt aber auch die ungünſtigſte von allen, um Griechenlands Hauptſtadt zum erſtenmal zu begrüßen, ſo wie die im Superlativ vortheilhafteſte an jener Stelle ſich befindet, die ich früher vom Marathon ohnfern des Lykabettus zurückkehrend beſchrieben habe. Die jetzt vor mir liegende ſteht zwiſchen beiden, ſowohl materiell, wie in Bezug auf Schönheit, in der Mitte. Der Anfang einer neuen Straße, die bis Eleuſis fortgeſetzt werden ſoll, und die mir ſehr zweckmäßig geführt zu ſeyn ſchien, vermehrte meine Zufriedenheit, denn »improvement,« wo ich es auch fände, erweckt in meiner, dem Fortſchritt ergebenen Seele immer ein angenehmes Gefühl.

Auch in der Stadt ſelbſt war man fleißig geweſen, viele neue Häuſer waren erſtanden, leider aber noch keine Straße gepflaſtert, und die treuen Begleiter Athens, Wind und Staub, empfingen mich viele Tage andauernd, von Neuem in höchſt läſtiger Weiſe.

Das Königliche Schloß ſah ich mit ſeinem Sockel von Penteliſchem Marmor ziemlich weit aus der Erde hervorgedrungen, und wenigſtens das Kellergeſchoß fertig, was vielleicht die meiſte Arbeit beim ganzen Bau erfordert. Seltſam, daß man bei dieſer tiefen Aufwühlung faſt nichts von Alterthümern auffand.

Der Oberlieutenant Hoch, welcher dieſen Bau ausführt, iſt ein Mann von Talent und praktiſchem Sinn. Nachdem man mehrere Aktenſtöße, Projekte und Anſchläge über eine Straße von Athen nach dem Pentelikon vollgeſchrieben hatte, ohne daß ein Spaten dafür gerührt wurde, hat er ſie, durch die Noth gedrungen, für einige tauſend Drachmen bis zu den Marmorbrüchen, circa zwei deutſche Meilen weit, im Stillen ausgeführt, vollkommen ſo, wie ich wünſchte, daß man durch ganz Griechenland verführe. Denn regelmäßige Chauſſeen zu bauen, dazu iſt das Land allerdings noch zu arm, aber blos um den Straßenkörper herzuſtellen, wenn ich mich ſo ausdrücken darf, nämlich den Raum zu ebenen und wo nöthig einige Waſſerabzüge zu mauern — dazu braucht es wenig Geld und der lehmſandige Boden erhält ſich mit der bei allen Straßen nöthigen, fortgeſetzten Reparatur leicht in statu quo; um ſo leichter, wenn man in Anſchlag bringt, wie wenig Regen im Ganzen fällt, und wie wenig Fuhrwerk die Straßen fatiguirt, wo die Maulthiere noch lange das Haupttransportwerkzeug bleiben werden.

Das neue Lazareth, ein recht würdiges Gebäude, deſſen ich ſchon anderwärts erwähnt, war vollendet, und dient der Stadt zur Zierde; nur wünſchte ich, daß man eine unglückliche moderne Statue, die zwiſchen zwei Fenſter eingeklemmt, mit emporgeſtreckten Armen um Hülfe zu ſchreien ſcheint, wieder entfernte, man müßte denn die Abſicht dabei haben, der Kranken Zwerchfell durch ihren grotesken Anblick heilſam zu erſchüttern. Ueber dieſem Bau fand ich im kürzlich wieder auferſtandenen, conſtitutionellen Sauveur einen ſonderbaren Artikel, worin man der Regierung einen Vorwurf daraus macht, ſtatt dieſem Militairlazareth nicht lieber eine Kirche gebaut zu haben! Es ſcheint faſt, daß die griechiſchen Conſtitutionellen ſich, gleich den belgiſchen, durch die Geiſtlichkeit verſtärken wollen, denn aus übergroßer Frömmigkeit hat der geniale Skuffo ſchwerlich ſo erbaulich zum Volke geſprochen. Für Freigrabung des Parthenon war aus Mangel an zureichendem Fond leider nichts mehr geſchehen, und was mich innig betrübte, Doktor Roß hatte wegen unſchicklicher Behandlung von Seiten eines Subalternen des Miniſteriums ſeinen Abſchied gefordert und erhalten. Ich hoffe jedoch, daß man dieſe Sache zu arrangiren ſuchen wird, da Doktor Roß zwar überall leicht eine vortheilhafte Stellung erhalten kann, die Regierung aber, ihn zu erſetzen, größere Schwierigkeit haben möchte.

In geſellſchaftlicher Hinſicht traf ich Athen ſehr verwaiſ't, doch war die Familie Lyons gegenwärtig, die allein hinlänglich wäre, ſelbſt den Aufenthalt auf einer wüſten Inſel angenehm zu machen. Auch im Hauſe des Grafen Armansperg fand ich, wie früher, die freundlichſte Aufnahme, und kann nicht genug die Artigkeit des Staatskanzlers anerkennen, mit der er ſowohl alle Weitläuftigkeiten mit Bezug auf meine ſpartaniſche Angelegenheit ſchnell zu applaniren ſuchte, ſondern auch, auf meine desfallſige Bitte ſogleich ein Schiff der königlichen Marine für die Bereiſung des Archipelagus zu meiner Dispoſition ſtellte. Ueberhaupt muß ich, was meine Perſon betrifft, dankbar die freundlichen Attentionen und ſtets prompten Reſolutionen rühmen, die mir von allen

Behörden zu Theil wurden, und ich glaube, daß alle Fremde hierin mit mir übereinſtimmen werden. Es iſt aber eine weiſe und humane Politik, die Fremden gütig und zuvorkommend zu behandeln, welche beſonders für Griechenland nur heilſame Früchte tragen kann. Man wird dieſes Lob für um ſo aufrichtiger halten, da man hinlänglich geſehen, daß ich auch den Tadel keineswegs verſchwiegen; eine oft unangenehme Pflicht des Reiſebeſchreibers, die er aber nicht umgehen kann, wenn er nicht ſeinem Beruf untreu werden und überdies fade und langweilig erſcheinen will. Da übrigens ſein Urtheil kein Richterſpruch, ſondern nur eine individuelle Anſicht von geringerer Bedeutung iſt, ſo kann auch der Getadelte ſich leicht darüber tröſten.

Ich lernte diesmal den Herrn Kabinetsrath Frey perſönlich kennen, welcher durch ſeinen hohen Einfluß beim Grafen Armansperg zu einer ſehr wichtigen Perſon in Griechenland geworden iſt, ein gutmüthiger, redlicher und lieber Mann, der aber für einen Staatsmann vielleicht etwas zu ſehr in Theorien lebt, und wenn er mit einer ſolchen an ſeinem Schreibtiſch fertig geworden iſt, ſie ſchon als ausgeführt und in's Leben getreten anſieht. Behält er indeß die gehörige Zeit, und weiß er beſonders beſſere praktiſche Organe, als bisher aufzufinden, über deren Incepacität er ſich mit Recht beſchwert, ſo wird ihm das Land vielleicht einſt manches Brauchbare zu verdanken haben.

Sein guter und ſanfter Charakter, wie der des Grafen, mag Beide bis jetzt zu oft gehindert haben, jene ſtrenge Energie und Willenskraft anzuwenden, die in einem jungen, noch unconſolidirten Staate, wie Griechenland, — dem man auf der einen Seite zu früh bedenkliche Conceſſionen gemacht hat, und den man auf der andern dringende organiſche Inſtitutionen zu lange erwarten läßt — eins der nöthigſten Erforderniſſe ſeyn möchte. Gott brauchen wir, glaube ich, nur zu lieben, aber eine Regierung bedarf, um Reſpekt einzuflößen, eben ſowohl gefürchtet als geliebt zu werden.

Bei alledem muß jeder Billige zugeſtehen, daß durch den Zuſammenfluß vieler Umſtände die Lage des hieſigen Gouvernements verwickelt und ſchwierig iſt, und dennoch, ſeit Beſeitigung der unſeligen Regentſchaft, ein Fortſchritt, wenn auch nur ein ſehr langſamer ſichtbar iſt, ſo daß, wenn auch nicht viel ausgeführt wurde, doch viel vorbereitet worden zu ſeyn ſcheint. Es kann alſo noch immer erwartet werden, daß zu ſeiner Zeit die im Stillen reifende Knoſpe ſich zur freudigen Blume entfalten wird, beſonders, wenn es die alliirten Mächte nicht am Begießen mit dem nöthigen Goldwaſſer fehlen laſſen.

Während meines Aufenthalts in Athen, den ſehr übles Wetter und die Langſamkeit, wie die elende Beſchaffenheit der hieſigen Handwerksleute, bei denen nichts fertig wird, um mehrere Tage verlängerte, verließ mich mein bisheriger Secretair, dem ſich eine vortheilhafte Ausſicht zur Anſtellung im ſpaniſchen Dienſt eröffnete, wo ſein Freund, der Oberſt Jochmus in kurzer Zeit eine glänzende Carriere gemacht hat. Nachdem nun im Anfang meiner Reiſe dieſen Secretairpoſten bei mir ein halber Atheiſt bekleidet hatte, dann ein eifriger Jude, (denn Herr Emil iſt von dieſer Religion) ſo habe ich mir jetzt einen griechiſchen Theologen dazu erwählt, den ich ſpäter mit einem Türken zu vertauſchen gedenke. An meiner unparteilichſten Toleranz in religieuſer Hinſicht kann man hiernach wenigſtens nicht mehr zweifeln.

Die letzten Tage meines Hierſeyns wurden für mich noch durch die Ankunft des franzöſiſchen Geſandten, Herrn von Lagrenée und ſeiner Gemahlin verſchönert, ein geiſtreiches und höchſt liebenswürdiges junges Paar, in dem ſich Rußland und Frankreich auf die anmuthigſte Weiſe vereinigt haben. Die Vereinigung hat auch ſchon eine kleine Frucht getragen, ein reizendes Kind, deſſen erſte Amme auf der Ueberfahrt eine deutſche — Ziege war. Dazu athmet es jetzt griechiſche milde Luft, und hat noch den Vortheil, nach Hahnemanns Methode behandelt zu werden, denn ſeine Mutter iſt die gelehrteſte Homöopathin Athens. Ich bitte, hinter allem dieſem nicht etwa eine politiſche Anſpielung zu vermuthen, wie weiland in den tutti frutti bei Herren Tavernier's großen Bären.

Da ſich am 20ten October endlich die Witterung aufklärte, eilte ich nach dem Piräus, wo mich die Golette Nauplia ſchon ſeit fünf Tagen erwartete. Wie verſchieden war meine Stimmung gegen damals, als ich Athen im Anfang des Jahres verließ! Damals ſchien in wildem Aufruhr die Hölle nach mir greifen zu wollen, heute wölbte ſich in ſüßem Frieden nur ein heitrer Himmel über mir — und doch Alles nur in der Einbildung. — Calderon hat wohl recht: — unſer Leben iſt ein Traum!

Ich fand die neue Chauſſee nach dem Piräus beendigt und ziemlich gut im Stande erhalten, doch hat man leider auch hier den thörichten Gebrauch nachgeahmt, Haufen klein geſchlagener Steine an beiden Seiten des Weges innerhalb der Gräben aufzukaſten. Dies hat aber den dreifachen Nachtheil: 1) daß man in der Nacht leicht gegen dieſe Haufen anfährt, und auch wohl gelegentlich dabei umwirft, 2) daß einzelne loſe Steine vielfach auf die Chauſſee gerathen und ſie verderben, 3) endlich daß die Straße dadurch die Hälfte ihrer urſprünglichen Breite verliert. Die Engländer laſſen ſich eine ſolche Unzweckmäßigkeit, die wir auch in Deutſchland ſo häufig antreffen, nie zu Schulden kommen, ſondern bringen den nöthigen Vorrath an klein geſchlagenen Steinen oder Kies zwar auch unmittelbar an der Chauſſee, aber immer außerhalb derſelben in größeren Depots an, die dann, wenn es erforderlich iſt, auf einmal über die Straße gebreitet werden. Ein zweiter Hauptfehler, den ich bemerkte, und der ebenfalls bei uns nicht ſelten vorkommt, iſt der, daß die Dirigenten nicht gehörig das Maaß der zerſchlagenen Steine controlliren, welche die Arbeiter überall, aus Faulheit und ihres Vortheils wegen nur gar zu gern größer laſſen als ſie ſeyn ſollen — und doch iſt dies eine ſo wichtige Hauptſache, daß ohne gehörige Kleinheit der Steine die dichte kompakte Maſſe, welche eine macadaniſirte Chauſſee hervorbringen muß, nie ordentlich zu Stande kommt.

Im Piräus waren die Privatbauten ſeit meiner Abweſenheit eben ſo rüſtig fortgeſchritten, als in Athen und das Gouvernement hatte thätig an Austrocknung der mephitiſchen Sümpfe am Ausfluß des Kephiſſus arbeiten laſſen. Auch zeigen ſich ſchon die guten Folgen davon, da dieſen Herbſt keine epidemiſchen Fieber hier graſſirt haben. Es wäre ſehr zu wünſchen und würde für noch beſſern Geſundheitszuſtand und zugleich Verſchönerung der Stadt unendlich viel beitragen, wenn man die bedeutende Fläche dieſes Sumpfes wenigſtens theilweiſe zur Anpflanzung eines Platanenwaldes benutzte, eine Baumart, die hier vortrefflich fortkommen muß. Jetzt befindet ſich kein einziger Baum in der Nähe des Piräus.

Nachdem ich den Reſt des Tages zur Beſichtigung der Ruinen nördlich des Hafens, welche ich noch nicht geſehen, benutzt, ſchiffte ich mich mit Anbruch der Nacht nach Aegina ein. Wie ich früher das langſamſte Fahrzeug der kleinen griechiſchen Marine in der Canoniere Tombaſy kennen gelernt, ſo verſchaffte mir jetzt ein günſtigeres Geſchick die Bekanntſchaft mit dem ſchnellſten, das wie ein Vogel auf den Wellen hinglitt und bei nur ſchwachem Seitenwinde dennoch acht bis neun Miglien in der Stunde zurücklegte. Die Golette Nauplia, ſehr reinlich und nett gehalten, und von einem jungen Capitain Herrn Antonios Hatzi Anarggen kommandirt, iſt noch ganz neu, und in Poros vom Grafen Roſen nach engliſchem Modell erbaut worden. Sie führt keine Kanonen und iſt ſehr ſchmal und klein, aber tüchtig und ſchnell, weshalb ſie mir auch Kanaris ſchon in Patras beſonders empfohlen hatte. Ich war daher ſehr froh geweſen, ſie disponibel zu finden, denn bei einer Seereiſe, die über einen Monat dauern wird, iſt es nicht mehr gleichgültig, in welchem Waſſerhauſe man logirt.

Unſere Fahrt nach Aegina war nur eine Mondſcheinpromenade von wenigen Stunden, die ich im Anblick der rollenden Wolken, der flimmernden See, und des verdunkelten Bergamphitheaters rund um mich her, lieblich träumend auf dem Verdeck verbrachte. So wie die raſſelnden Ketten mir anzeigten, daß man Anker werfe, legte ich mich zu Bett, die Landung bis zum andern Morgen verſchiebend.

Die Hauptſtadt der Inſel Aegina, welche erſt ſeit fünfzehn Jahren faſt auf dem Platze der antiken Stadt neu aufgebaut wurde, hat ein ziemlich elendes Anſehen, doch ſchmückte ſie Kapodiſtria mit zwei recht großartigen Gebäuden, einem Waiſenhauſe und einem Hoſpitale. Das erſte iſt jetzt in ein Cadettenhaus σχολεῖον τῶν ἐυελϖίδων umgewandelt worden, das zweite zur Quarantaine beſtimmt, welches letztere mit offenen und zerbrochenen Thoren ganz leer ſtand und im ſchnellen Verfall begriffen ſchien. Es beſteht aus vielen einzelnen Pavillons, die mit Erde gedeckt ſind, welche man vergraſen läßt, wozu die Natur des hieſigen ſtrengen Lehmbodens ſich vorzüglich eignet. Gleich hinter dieſem Lazareth erheben ſich auf einem Vorſprung am Meere die Reſte eines antiken Tempels, wahrſcheinlich des der Hekate, welcher Göttin die Aeginaten vor allen huldigten. Er hat ſpäter eine Zeit lang als chriſtliche Kirche dienen müſſen, und von ſeinem früheren Glanz iſt nur einiges Mauerwerk und eine einzige 25 Fuß hohe Säule von ſchönen Verhältniſſen übrig. Man hat hier ausgedehnte Nachgrabungen veranſtaltet, die aber ohne einen bedeutenden Erfolg geblieben ſind. Um den zweiten wohl erhaltenen Tempel aufzuſuchen, in dem Aegina's Hauptmerkwürdigkeit beſteht, und den Leake für das Panhellenium des Jupiters hält, was Doktor Roß, glaube ich, beſtreitet — muß man die Inſel faſt in ihrer ganzen Breite durchziehen und einen höchſt langweiligen Ritt von ſechs Stunden zurücklegen. Es iſt möglich, daß in der erſten Friſche des Frühjahrs dieſe Tour ihre Annehmlichkeiten haben kann, heute, wo bei ſehr heißem Wetter von den vielen Feldern nichts als ihr grauer Thonboden mit unzähligen kleinen Steinen bedeckt zu ſehen war, alle Berge, wenn ſie nicht denſelben Anblick gewährten, nur eine Decke von verbrannter, brauner Haide präſentirten, und die wenigen Bäume von der ausgeſtandenen Gluth des Sommers ſämmtlich wie halb abgeſtorben ausſahen — machte die Gegend einen ſo traurigen Effekt auf mich, daß ich mich kaum eines ähnlichen in Griechenland erinnere. Etwas zu dieſer unbehaglichen Stimmung mochte vielleicht mein ſtetiſcher fauler Mauleſel und der abſcheuliche Sitz auf ſeinem hölzernen Sattelgerippe mit beitragen, aber auch, wo alle Umſtände günſtig ſind, kann, meines Erachtens, dieſes dürre Eiland nie ſchön ſeyn; nur der Anblick der daſſelbe jenſeits des Meeres umgebenden mannigfaltigen Bergküſten bietet zuweilen pittoreskere Ausſichten, es bleiben aber immer nur ſolche, denen der ſo nöthige Vordergrund fehlt. Die Athener nannten die Aeginaten das Ameiſenvolk, wegen ihrer Betriebſamkeit. Jetzt mögen ſie dieſen Titel etwas weniger verdienen, aber ihre Inſel iſt noch an Kahlheit und Farbe einem Ameiſenhaufen ſehr wohl zu vergleichen. Ich würde, hier leben zu müſſen, für ein ſchreckliches Loos halten, und auch ehemals mag es nicht viel beſſer geweſen ſeyn, denn ſchon Pauſanias nennt das Land nackt.

Die Lage des erwähnten Tempels iſt übrigens, wie gewöhnlich, von den Alten ſehr ſinnig aufgeſucht worden, und der Ort, wo er ſteht, Athen gegenüber, wahrſcheinlich der ſchönſte Punkt auf der ganzen Inſel. Der Tempel iſt faſt eben ſo gut erhalten, als der von Phigalia, und nicht weniger edel in ſeinen Verhältniſſen, aber aus noch ſchlechterem Stein erbaut, ſo daß er wörtlich wie angefreſſen von der Luft erſcheint. Manche der jetzt noch ſtehenden 23 Säulen, welche 17 Fuß Höhe und 3 Fuß im Durchmeſſer haben, ſind auf dieſe Weiſe ſchon über den Kern hinein zerſtört. Viele ſind aus einem Stück, und bei denen, welche aus mehreren Theilen beſtehen, dieſe ſo vortrefflich zuſammengeſetzt, daß man die Fugen kaum entdeckt. Man hält dieſes impoſante Monument, welches in ſeinem unzerſtörten Zuſtande 32 Säulen zählte, für den älteſten Tempel doriſcher Ordnung in Griechenland, mit einziger Ausnahme der wenigen Säulen in Korinth. Moderne Namenſchriften, oft mühſam eingemeiſelt, und meiſtens engliſcher Herkunft, verunzieren auch dieſe Ruine; ihrer Statüen ward ſie ſchon früher beraubt. Der jetzige Beſitzer der letzteren iſt der König von Baiern. Ich enthalte mich fernerer Details, da der Tempel zu bekannt und zu häufig beſchrieben worden iſt, um hier noch mehr unnütze Worte über ihn zu verlieren.

Bei der Rückkehr nach der Stadt ſtellt ſich die Gegend etwas maleriſcher dar, namentlich fällt das

Felſenneſt der ehemaligen Hauptſtadt, die erſt ſeit fünfzehn Jahren ganz verlaſſen, doch ſchon völlig in Trümmern liegt, vortheilhaft über einem Garten im Thal voll Cypreſſen und anderer Bäume, ins Auge. Dies iſt aber auch Alles. Ich beſuchte unterwegs den ruſſiſchen Geſandten, der nicht weit von der Stadt ein Landhaus bewohnt, und gedachte den Reſt des Tages dort recht luxurieus zuzubringen, fand aber leider Herrn Katakaſy eben im Begriff nach Athen abzuſegeln. Er und ſeine Familie haben ſich während ihres hieſigen Aufenthalts ſehr weislich nie die undankbare Mühe der Tempeljagd gemacht, von der ich jetzt ermüdet zurückkam und das launige Glück belohnte ſie dafür; denn vor wenigen Tagen brachte dem Geſandten ſein Nachbar eine zufällig ausgegrabne Vaſe von der größten Schönheit ins Haus getragen. Sie iſt ganz den ſogenannten etruskiſchen gleich, d. h. mit hellen Zeichnungen auf dunklem Grunde, welche eine Hirſchjagd darſtellen, und eine ausführliche Beſchreibung im Kunſtblatt von unſres Doktor Roß gelehrter Feder verdienten. Zwei Colonnaten waren hinlänglich, dieſes ausgezeichnete Kunſtwerk zu bezahlen.

Wenn Wind und Wetter nicht ganz entgegen ſind, hat das Seereiſen, wie ich es jetzt betreibe, allerdings unſchätzbare Vortheile. Nachdem ich den Tag über meine Neugierde am Lande befriedigt, finde ich Abends meine ungeſtörte häusliche Einrichtung wieder, und lege mich nach eingenommener Mahlzeit friedlich zu Bette, während die Reiſe unterdeſſen unbemerkt weiter geht — und erwache ich am nächſten Morgen, ſo iſt ſchon wieder eine andere Inſel, eine andere Küſte bereit, ihre Merkwürdigkeiten vor mir zu entfalten. Am heutigen Tage wäre jedoch dieſe Erwartung beinahe getäuſcht worden, denn der Capitain konnte Epidaurus in der Nacht nicht finden, und ſeine ihm vom Arſenal gelieferte See-Charte war ſo ſchlecht, daß der geſuchte Ort ſich um ⅓ Grad zu nördlich darauf angegeben befand. Er hatte alſo in einer wüſten Bucht angelegt, und noch vor Sonnenaufgang die Barke ausgeſchickt, um ſich nach der Stadt wahrer Lage zu erkundigen. Glücklicherweiſe konnte ich, als ich ſeine Verlegenheit erfuhr, ihm hierüber ſelbſt die beſte Auskunft geben, da ich durch die Güte des Kriegsminiſters ein Exemplar der vortrefflichen franzöſiſchen Charte des Peloponneſus beſitze, die, obgleich keine Seecharte, uns doch ſchnell orientirte. Es war aber nun eine unwillkommene Bonaza eingetreten, und da mir viel daran lag, den Tag nicht unnütz zu verlieren, bat ich den Capitain, auf ſeiner, allerdings etwas zu diminutiven Gondel vorausfahren zu dürfen.

So lange wir ganz nahe am Lande hinruderten, war die Partie recht angenehm, als wir aber das höhere Meer zu durchſchneiden anfingen, das bei einer düſtern und ſchwülen Atmoſphäre täuſchend einer endloſen Maſſe geſchmolzenen Bleies glich, und auch ſo ſchwere dicke Blaſen aufwarf, überholte uns eine Wind- und Regenwolke, die der Nußſchaale, in der wir uns befanden, übel zuſetzte. Während dem hatte indeß derſelbe Wind die Golette flott gemacht, welche jetzt mit vollen Segeln nachkam und uns Zeichen machte, wieder an Bord zu ſteigen. Hierbei erhielt ich einen neuen frappanten Beweis von des Meergottes dauernder Ungnade. Denn die noch eben wie ein Pfeil dahinfliegende Golette hatte kaum die Segel geſtrichen, um uns aufzunehmen, als der Wind plötzlich wie durch Zauber aufhörte und der kompakteſte Calme eintrat, der uns nach einer Stunde vergeblichen Wartens von Neuem zwang, uns der nicht ganz gefahrloſen Gondel anzuvertrauen. Wir erreichten jedoch glücklich mit ihr nach einer Fahrt von zwei Stunden Epidaurus, immer noch zeitig genug, um, meiner Abſicht gemäß, die Exkurſion nach dem Hieron des Asklepios ſogleich unternehmen zu können.

Wir beſichtigten zuerſt die Reſte der alten Stadt, welche der neuen, die bis jetzt nur aus wenigen

Häuſern beſteht, gegenüber liegen. Außer einem römiſchen Bade und einigen bedeutungsloſen Mauern findet man hier, an verſchiedenen Orten vertheilt, ein halbes Dutzend Torſen von Marmorſtatüen zwiſchen dem Geſtrüpp liegen, wovon beſonders der Reſt einer Gruppe, die ſich innerhalb eines Weingartens befindet, durch graciеuſen und ſchön gearbeiteten Faltenwurf ausgezeichnet iſt. Da nichts weiter zu betrachten war, benutzte ich barbariſch die erwähnte Marmormaſſe, um mich, darauf tretend, bequemer auf mein Pferd zu ſchwingen, das man uns dienſtfertig bis dahin entgegen gebracht hatte, mein Theolog kletterte ebenfalls auf das ſeine, und ein berittener Führer ſetzte ſich an die Spitze, uns im raſchen Trabe vorreitend.

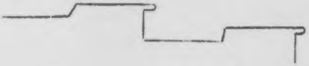
Jetzt konnte ich mich von Aeginas dürrem Anblick erholen, denn die größte Friſche herrſchte in der reich bebuſchten Schlucht durch die unſer Weg ſich längs einem tiefen Felſenbache ſchlängelte, und herrlich wurden viele Gruppen durch die bald purpur-, bald blaßroth, bald gelb gefärbten Beeren des Arbutus geziert, die in der äußern Form kaum von unſern Gartenerdbeeren zu unterſcheiden ſind, und bei voller Reife auch keinen unangenehmen Geſchmack haben. Als wir nach einem langen Ritt, deſſen letzte Station im ſteinigen Bette des Waldſtroms ſelbſt hinführte, endlich das heilige Thal erreichten, überraſchte uns dort ſogar junger ſmaragdgrüner Raſen, den die Kühle und Näſſe der letzten Woche überall hervorgelockt hatte. Er umſproßte lieblich die zahlreichen, aber nur wenig noch aus der Erde dringenden Ruinen dieſes hochgefeierten Ortes, der in alter Zeit ganz unſern modernen Badeplätzen entſprochen haben muß, und der Einbildung der Kurgäſte, wie dem heilſamen Einfluß geſelligen und ſorgenfreien Lebens, eben ſo viel verdankte als dieſe. Den Sinnen ward jedenfalls dort mehr als heute, nur in edlerem Style, und da zugleich der Religion, wie bei allen antiken Einrichtungen für Nutzen ſowohl, wie für Vergnügen, eine Hauptrolle dabei angewieſen war, mußte ſich der Genuß verdoppeln — denn der Alten Religion war ein Kultus des Genuſſes, wie unſere der Entſagung, daher ſich auch in den neueren Sitten das Vergnügen von der Religion nicht nur ganz geſchieden hat, ſondern von den recht Frommen ſogar als halbe Sünde angeſehen wird. *)

Von den Tempeln, Bädern, Stadium u. ſ. w. des Hierons ſind kaum noch die Grundmauern zu

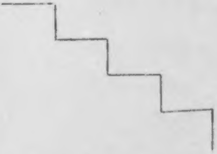
---

*) Ich nehme, wie billig, hiervon den Weihnachtsſtriezel, und die religieuſen Thee's der Herrenhuter aus.

verfolgen, und der heilige Hain hat keine alten Bäume mehr aufzuweiſen; auf der Stelle, wo man den Tempel des Aeskulap's vermuthet, finden ſich jedoch noch zwei Steine mit Inſchriften. Auf dem einen lieſ't man deutlich Asklepios (Ἀσκλῆπιος) auf dem andern die Namen eines hier geheilten Mädchens und ihrer Eltern. Als das Prachtſtück des Ganzen tritt aber das von Polyklitos erbauete Theater hervor, welches zwölftauſend Menſchen faßte und ſo wohl erhalten iſt, daß der größte Theil ſeiner Stufen noch exiſtirt, und alle zweiunddreißig Reihen deutlich erſichtlich ſind, ſo wie die vierundzwanzig ſchmalen Scalae, welche ſie durchſchneiden. Sündlich muß es genannt werden, daß man bis jetzt noch nicht einmal daran gedacht hat, dieſes erhabene und wahrhaft Staunen erregende Monument nur von dem Strauchwerk zu befreien, das es faſt ganz bedeckt und großentheils verbirgt, durch die Fülle der Vegetation aber auch ſchon vielfach zerſtört hat, da die Wurzeln die Stufen nach und nach locker machen und gewaltſam aus ihren Fugen treiben. Die Ausgabe weniger Drachmen würde hinlänglich ſeyn, den impoſanten Anblick des Ganzen, der jetzt in einiger Entfernung durchaus verloren geht, wieder herzuſtellen, und es iſt faſt unbegreiflich, wie das Gouvernement ſo ſtrafbar gleichgültig für dergleichen ſeyn kann. Ich fand die Conſtruktion der Stufen, die ich für Marmor hielt, was mein Führer beſtritt, die jedenfalls aber aus einem ſo weißen und feinen Stein gearbeitet ſind, daß er dem Marmor wenig nachgiebt, bei dieſem Theater ganz verſchieden von allen anderen, die ich bisher in Griechenland geſehen. Jene ſind ſo ſchmal, daß ich nie recht begreifen konnte, wie die Zuſchauer nur mit irgend einer Bequemlichkeit darauf zu ſitzen vermochten, und ſchon manchmal verſucht war zu glauben, die Alten hätten, wie die Türken, auf ihren untergeſchlagenen Beinen geruht. In Epidaurus findet aber ganz das Gegentheil ſtatt — nicht nur der bequemſte Sitz iſt für Jedermann vorhanden, ſondern auch der vollkommene Platz, die Füße zu ſtellen, der bei den andern Theatern ganz zu fehlen ſcheint. Hier kann man nun Ovid's Lehre ſehr gut verſtehen, der dem angehenden Liebhaber räth, ſich ſeinen Platz im Theater hinter der Geliebten zu ſuchen, um ihr während der Vorſtellung ſanft den Rücken mit den Knieen zu drücken. Die Form der hieſigen Stufen iſt ſo:



während ſie in den übrigen Theatern, die ich ſah, nur einer gewöhnlichen ſchmalen Treppe gleichen:



Ich vermuthe daher auch, daß bei dieſem eine Stufe immer nur für die Stellung der Füße reſervirt geblieben ſeyn, oder eine weitere Belegung mit Marmorplatten, die jetzt nicht mehr vorhanden ſind, dem Uebel auf irgend eine Weiſe abgeholfen haben muß, da ſonſt das Sitzen darauf faſt unmöglich geweſen wäre.

Die Heilquelle, welche ehemals ein rundes Gebäude umfaßte, deſſen große Schönheit Pauſanias rühmt, exiſtirt noch, iſt aber nichts als ein ſehr gutes und kühles Trinkwaſſer, ſcheinbar ohne allen andern mineraliſchen Gehalt. Unſer Führer zählte mehrere berühmte Namen auf, deren Inhaber er hierher begleitet und erwähnte auch wohlgefällig, daß Herr Thierſch an dieſer klaſſiſchen Stelle drei kalte Hähnlein zu ſich genommen und eine Bouteille Wein dazu geleert habe, dieſe aber nachher mit dem Waſſer der Quelle angefüllt und zur weitern Analyſe mitgenommen. Er war noch jetzt über Herrn Thierſch Gelehrſamkeit erſtaunt, der, wie es ſcheint, um ſich die Zeit zu vertreiben, ihm während des Frühſtücks mehr von dieſer als von ſeinen Hähnchen mitgetheilt hatte. Vielleicht tauſchte er dafür einige jener burlesken Nachrichten über das neuere Griechenland ein, die er uns mit einer Leichtgläubigkeit wieder erzählt hat, die bei den Griechen ſelbſt faſt zum Sprüchwort geworden iſt, und ſelten ohne Lachen von ihnen erwähnt wird.

Auf dem Gipfel des Theaters gelagert, von wo die Ausſicht auf alle Ruinen des Thales und die umgränzenden Berge, Koryphäum, Tithäum und Kynortium am vortheilhafteſten genoſſen wird, ſah ich die Sonne unter- und den Mond aufgehen. In ſeinem Dämmerlicht ward es meiner Phantaſie leichter, das Vergangene mir auf Augenblicke wieder herzuzaubern; jenen Säulenwald der Tempel, mit den ehrwürdigen Stämmen des heiligen Haines wetteifernd — und das Volk ſtummer Marmorbilder mit der bewegten Menſchenmaſſe abwechſelnd, die von allen Enden Griechenlands herbeigeſtrömt, hier Wunder ſuchte und Wunder fand.

Nach ſo belebtem Traume trat ich erſt den Rückzug an, quer über die Trümmer, über des Waldſtroms Bett, und längs der Felſenſchlucht im dunklen Dickicht des Immergrün's — bei warmer milder Nacht, die Luft ſo balſamiſch, ſo heilſam und wohlthätig, wie es Aeskulap's gewiß noch immer thätiger Einwirkung völlig angemeſſen war. Auch den Appetit ſchärfte der Hülfreiche, und da die Exkurſion ſieben Stunden gedauert hatte, wir uns aber, weniger vorſichtig als unſer gelehrter Vorgänger, mit keiner Art von Proviſion verſehen hatten, ſo war das reichliche Mahl, das ich nach langem Marſch auf dem Verdeck der Nauplia fand, und bei Luna's fortdauerndem Glanze genoß, keine unwillkommene materielle Zugabe zu den mannigfachen geiſtigeren Anklängen des Tages.

Die nächſte Morgenſonne weckte mich mitten in der Rhede von Poros — eine der romantiſcheſten Situationen Griechenlands, aber zugleich der traurige Schauplatz, wo der verblendete Miaulis und ſeine Hydrioten, in wahnſinniger Oppoſition gegen den Präſidenten, den Kern der griechiſchen Flotte ſelbſt vernichteten, eine That, die Miaulis früheren Ruhm auf immer verdunkelt hat und von einem kräftigeren Gouvernement mit dem Tode beſtraft zu werden verdient hätte, ſtatt eine ſchmachvolle Belohnung zu erhalten.

Der Seepräfekt hatte die Artigkeit, mir eine größere Barke, als die unſres Capitains iſt, mit ſechs Matroſen zu ſchicken, um die intereſſanteſten Theile der Gegend zu beſuchen, wozu unſere kleine Gondel, wie ich mich geſtern nur zu ſehr überzeugt, beim mindeſten hohen Meer ganz untauglich war. Ich verlor keine Zeit, die Exkurſion zu beginnen, wiewohl das Wetter ſtürmte und mit Regen drohte. Was Poros ſo reizend macht, iſt nicht ſowohl der Inſel ſelbſt angehörig, obgleich die amphitheatraliſche Stadt und die über ſie gethürmten Berge ſehr maleriſch ſind, ſondern die nahe gegenüber liegenden, hier wahrhaft bezaubernden Ufer Morea's geben der Landſchaft ihre vorzüglichſte Schönheit. Hier ſieht man die in höchſter Fruchtbarkeit prangende Weinebne von Trözene mit den anmuthigſten Hügeln untermiſcht dicht vor ſich, wo dem in Gedanken verlornen Hyppolit die Zügel ſeiner feurigen Roſſe entglitten, als das Ungeheuer aus dem Meer hervortauchte, vor dem die Welle ſelbſt, die es gebracht, zurückbebte. Die Vorberge, welche zum Theil nur ein ſchmaler Kanal von der Inſel trennt, ſind dicht mit Oliven und Limonien, wie die höheren hinter ihnen bis an den äußerſten Gipfel mit ununterbrochenem Immergrün, bedeckt, alles reich geſchmückt durch weiße Landhäuſer und wohl gehaltene Fruchtgärten. Hat man dieſe grün eingefaßte Kanalſtraße zurückgelegt, und debauchirt nun in den größeren Golf, ſo iſt der erſte Gegenſtand, der ſich darbietet, das auf iſolirter niedriger Felſeninſel unzweckmäßig placirte, und noch ſchlechter ausgeführte, aber romantiſche Fort Heideck, welches die Einwohner jetzt, ich weiß nicht warum, allgemein das Eſelskaſtell nennen. Rechts von dieſem, am Ufer des feſten Landes, ſtand in der romantiſchen Umgebung ein Tempel der Artemis. Was jetzt noch von Ruinen hier iſt, ſcheint römiſches Bauwerk zu ſeyn, welches, wie man deutlich wahrnimmt, größtentheils nur vom andringenden Meere zerſtört wurde. Weingärten mit hohen Pappeln und andern Bäumen ſchließen ſich dieſen Trümmern an, bis man einige hundert Schritte weiter in einen ſehr dichten und ſorgſam gepflegten Citronenwald gelangt, der ohngefähr drei Viertel Stunden lang und eine halbe Stunde breit iſt. Nichts kann angenehmer ſeyn, als ſich unter dieſen duftenden Gewölben hellgrüner Krone zu ergehen mit fortwährend ſich öffnenden Ausſichten längs eines dunkelblauen Meeres, das um ſpitze Felſenpyramiden ſchäumt. Man überblickt nach einander die Inſeln St. Georgio, Zea, Thermia, den weiten Bogen Attika's mit dem Cap Colonna und die mit Pinien bewachſenen Berge von Poros, aus denen das ſtattliche Kloſter der Panagia ſeine Thürme und Zinnen glänzend emporhebt. Der Wald iſt unter eine große Menge Beſitzer vertheilt, und auch unſer Führer zeigte uns wohlgefällig fünf Bäume als ſein Eigenthum an. Die Früchte werden grün abgeſchnitten, dann in Gruben gelegt und mit Erde bedeckt, wo ſie den Winter über verbleiben, wenn ſie nicht gleich nach der Erndte verkauft werden können. Um auf dem Baume völlig zu reifen, müßen ſie zwei Jahre lang daran hängen bleiben, da das Klima ſchon eigentlich etwas zu kalt für ſie iſt. Alle Bäume ſind von einem aufgegrabenen Keſſel umgeben, und werden vom April bis Ende Oktober, griechiſchen Styls alle 40 Tage einmal unter Waſſer geſetzt; die Früchte ſind nur klein, aber ihrer Saftreiche wegen beliebt und gehen meiſtens nach Conſtantinopel.

Von hier ſchifften wir quer über den Golf nach dem oben erwähnten Kloſter. Die Mönche, welche eine ſtrenge Regel haben, und unter andern nie Fleiſch eſſen, noch Tabak rauchen dürfen, empfingen uns ſehr freundlich und lieferten Maulthiere und Führer zur Fortſetzung unſeres Weges. Sie beſitzen ein ſo treffliches Waſſer, daß mehr als einmal der Sultan ein eigenes Schiff herſchickte, um eine Ladung davon nach Conſtantinopel zu führen. Vielleicht hatte er in ſeinem

Harem eine Lieblingsſclavin aus Poros, die eine ſolche Laune veranlaßte. Ueberhaupt aber waren dieſe Inſeln Poros, Hydra, Spetzia u. ſ. w. unter dem muſelmänniſchen Scepter ſehr begünſtigt. Poros hatte keine andere Abgabe, als jährlich die Lieferung von 50 Matroſen nebſt dem ganz unbedeutenden Tribut von 2000 Piaſtern, und kein Türke reſidirte auf der Inſel. Auch ſchien ein uns begleitender Einwohner der Stadt dieſe alten Zeiten etwas zu bedauern, worauf ich ihn damit zu tröſten ſuchte, daß die Freiheit als das höchſte Gut der Welt, wie billig auch das theuerſte ſey, und ſollte, ſetzte ich hinzu, es dem Sauveur gelingen, Griechenland noch eine ſogenannte Conſtitution, oder vielmehr repräſentative Verfaſſung zu verſchaffen, ſo möchten die Griechen ſich nur im Voraus bereit machen, noch einmal ſoviel dafür zu bezahlen, als ſie jetzt taxirt wären — eine Wahrheit, die dem verſtändigen Poroſianer vollſtändig einleuchtete.

Das Kloſter der Panagia iſt erſt ſeit 1794 erbaut worden, wo ein ſchwarzes Heiligenbild der Jungfrau auf derſelben Stelle in der Erde gefunden wurde, eine ſehr beliebte Ceremonie in Griechenland, wenn die Mönche ſich einen guten Platz ausgeſucht haben, wo ſie ein Kloſter zu beſitzen wünſchen. Die Kirche iſt reich und nicht ohne Geſchmack verziert; das ganze

Kloſter von reinlichem und nettem Anſehn, die Mönche ſelbſt nur waren, wie immer, ſchmutzig. Während man uns den Kaffee ſervirte, entſpann ſich ein ziemlich ſeltſames Geſpräch über den König. Der Igumenos — (ἡγουμένος) — bedauerte, daß der König nicht die griechiſche Religion angenommen habe, ſo daß nun, da er ſelbſt katholiſch und ſeine erwartete Gemahlin proteſtantiſch ſey, die künftigen Kinder aber im griechiſchen Glauben erzogen werden ſollten, drei verſchiedne Religionen in der königlichen Familie vereinigt ſeyn würden. Ich lobte die Toleranz dieſer Einrichtung, und fügte hinzu, daß doch alle dieſe drei verſchiednen Religionen chriſtliche ſeyen. Dies wollte jedoch dem Mönche nicht recht einleuchten, und er meinte, da der König ſeine Kinder in der griechiſchen Religion erziehen laſſen wolle, ſo müſſe er ſie doch für gut halten — es ſey alſo egoiſtiſch von ihm, blos aus Liebe zur Gewohnheit für ſeine Perſon bei der alten Religion zu verbleiben. Wie merkwürdig doch die Mönche raiſonniren!

Nach einer kleinen Stunde, meiſt in einem niedrigen Piniengehölz anſteigend, erreichten wir den Ort, wo jener berühmte Tempel Poſeidons ſtand, in dem Demoſthenes den Giftbecher trank, um ſich die Demüthigung zu erſparen, vor dem ſiegenden Philipp erſcheinen zu müſſen. Dieſer Tempel war wahrſcheinlich vor einigen hundert Jahren noch zum größten Theile ganz erhalten; denn die Stadt Hydra, das Kloſter der Panagia, und in neueſter Zeit das Waiſenhaus zu Aegina, haben alle reichlich aus ſeinem Steinvorrathe geſchöpft, ja ſelbſt das Wenige, was jetzt noch vorhanden iſt, fanden wir bereits zu weiterem ähnlichen Verbrauch in Bearbeitung einiger Steinmetzen begriffen. Man muß hoffen, daß man mindeſtens zwei remarkable Steine verſchonen wird, die bis jetzt unangetaſtet blieben. Den einen derſelben, auf dem tief und deutlich ein koloſſales Zeta eingemeißelt iſt, haben die Wurzeln eines alten Olivenbaumes auf die ſonderbarſte Weiſe wie mit einer Zange umklammert, ganz als wollten ſie den Stein mit allen Kräften feſthalten, um ihn den räuberiſchen Händen zu entziehen, die der Kunſt ſo ruchlos mitſpielen. In den andern Block ſind zwei höchſtzierliche Fußtapfen eingedrückt, die man natürlich Neptun zuſchreibt, der hiernach einen äußerſt hübſchen kleinen Fuß gehabt haben muß — ich ſage: gehabt haben, denn der arme Gott iſt ja jetzt todt. Unſer Führer erzählte, daß ein amerikaniſcher Mylordo vor einigen Monaten hier geweſen ſey, deſſen Füße in beide Formen ſo genau hineingepaßt hätten, als ſeyen ſie eigends dafür gemacht worden. Ich vermuthe, dieſer

Amerikaniſche Mylordo war Niemand anders, als mein Freund, Graf Moritz Puttbus, in mehreren Welttheilen bekannt für die Schönheit ſeines Fußes.

Wir hatten von hier nur noch eine gute Viertelſtunde bis zur höchſten Spitze der Inſel zu klettern, wo ſich bei einer Capelle des heiligen Elias ein ſchönes Panorama entfaltet. Es wird mir beſonders durch einen Regenbogen erinnerlich bleiben, der nicht im Bogen, ſondern platt auf dem Meere aufliegend, von der Inſel eine Brücke bis nach Attika hinüberbaute. Der farbenreiche Himmelsbote brachte aber ſchweren Regen in ſeinem Gefolge, der den ganzen übrigen Theil des Tages anhielt und uns bei einer zweiten Tour, die ich nach erfolgter Rückkehr in der lachenden Ebene von Trözene unternahm, weidlich durchnäßte. Eine Zeit lang ſuchten wir Schutz unter dem Pavillon eines Gemüſegartens, deſſen Produkte ſo vortrefflich waren, daß ich eine ganze Ladung davon für unſre Schiffsproviſion ankaufte, wobei ich die lehrreiche Erfahrung machte, daß ich dies um die Hälfte wohlfeiler bewerkſtelligt hatte als mein Koch.

Die Fahrt der folgenden Nacht war weniger angenehm als die bisherigen. Wir hatten Sturm und ein rollendes Meer, das die kleine Golette nach allen Richtungen zur Schaukel umwandelte. Auch muß ich geſtehen, daß ich diesmal der Seekrankheit ſehr nahe war, und ich ihr nur, wie ich mir einbilde, durch eignes Magnetiſiren meiner ſelbſt mit feſtem Willen, entging. Es dauerte lange, ehe wir uns bei dem heftigen Winde in den kleinen und unbequemen Hafen von Hydra hinein bugſiren konnten, und ich verließ mit Freuden das auch hier noch fortſchwankende Schiff ſo ſchleunig als möglich. Zum erſtenmal hatte ich in dieſer Stadt Urſache über einen höheren Beamten in Griechenland zu klagen. Der Dimarch, ein Conduriottis, zu dem ich meinen Theologen mit den verſchiedenen Empfehlungsſchreiben des Grafen Armansperg und der Miniſterien geſchickt hatte, nahm von dieſen, wie von mir ſelbſt nicht die geringſte Notiz, ließ mich eine lange Zeit vergebens in den Straßen umherwandeln, und mir dann endlich durch einen zerlumpten Kerl eine ſchmutzige Stube in einem Kloſter anweiſen, das, wie wir ſahen und noch ſtärker rochen, zugleich als Lazareth diente. Nachdem ich dieſe Ekel erregende Wirthſchaft einige Augenblicke betrachtet, ließ ich dem Herrn Dimarchen Conduriottis einen Gruß ausrichten, mit dem er wahrſcheinlich ſich nicht berühmen wird, und ſandte zum Gouverneur, Herrn Guſti, der auch, wie ich nicht anders ſagen kann, ſogleich durch die größte Artigkeit die Grobheit des Dimarchen wieder gut zu machen ſuchte. Es war überhaupt merkwürdig, wie eifrig mir alle Beſuchenden während meines ganzen Aufenthalts in Hydra ihren Verdruß über das Vorgefallene bezeigten, und wie nachdrücklich ſie allgemein den Dimarchen als einen rohen, ungebildeten und bornirten Menſchen ſchilderten, der nur durch das Uebergewicht ſeines Geldes hier etwas gelte und dies obendrein zu der unerträglichſten Tyrannei benutze. Ob ſolche Aeußerung nun in der Wahrheit beruhte, oder nur in der gewöhnlichen Rivalität der Griechen unter einander ſeinen Grund hatte, laſſe ich dahin geſtellt ſeyn. Es wurden mir jetzt Häuſer von allen Seiten angeboten, ich hatte aber bereits die mir äuſſerſt verbindlich entgegen kommende Gaſtfreundſchaft der Madame Anaſtaſios Lamados, einer Verwandtin meines Capitains angenommen, die, gleich anfänglich von meiner Verlegenheit hörend, ihr augenblicklich abzuhelfen ſuchte. Ihr Mann war abweſend, ſtatt deſſen ſein Neffe, Herr Skurtis, und eine reizende Tochter mit der Mutter in Güte und freundſchaftlichen Attentionen für mich wetteiferten. Dieſe Familie, welche ein ſchönes und weitläufiges Haus bewohnt, das wir einfach, aber gut und höchſt reinlich, nach Europäiſcher Weiſe meublirt fanden, war früher eine der reichſten der Stadt, iſt aber eben jetzt durch die

Opfer, welche ganz Hydra ſo erfolgreich der Revolution gebracht, gleich den meiſten ihrer Mitbürger, faſt verarmt. Unfähig, von dem Gouvernement die Entſchädigungen zu erhalten, auf die er Anſpruch zu haben glaubte, erſchoß ſich erſt vor acht Monaten der Bruder des Hausherrn, und ſein Neffe ſagte uns ganz kaltblütig, daß; wenn es ſeinem Onkel nicht beſſer gelänge Unterſtützung zu finden, er denſelben Weg gehen müſſe. Es hat die Hydrioten immer etwas Wildes und Extravagantes ausgezeichnet; ſie waren die beſten Seeoffiziere und Matroſen der Türken, litten aber keinen türkiſchen Befehlshaber auf ihrer Felſeninſel, deren ſchauerlichſte Einöde und kahle Weinberge auch wahrlich nichts Einladendes haben. Dagegen iſt die Stadt, welche an 4000 Häuſer zählt, die alle maſſiv, weiß angeſtrichen und zwei bis drei und vier Stock hoch ſind, ſehr anſehnlich, und gewährt einen höchſt originellen Anblick, da ſie in ſeltſamer Verwirrung, faſt ohne Straßen an den ſenkrechten Felſenwänden in hundert divergirenden Linien hinangebaut iſt. Von den 25,000 Einwohnern, die Hydra vor der Revolution zählte, ſind jetzt kaum 12,000 mehr vorhanden, wobei noch, wie man verſichert, auf ſechs Weiber nur Ein Mann kommt. Dieſe geſchwächte Population muß demohngeachtet zehnfache Abgaben gegen ſonſt entrichten, wo die ganze Inſel nur 2000 türkiſche Piaſter und eine Anzahl Matroſen jährlich an den Großherrn zu liefern hatte. Es iſt eigenthümlich genug, daß Hydra, welches vom türkiſchen Joch auch nicht das Mindeſte fühlte, und ſich im höchſten Wohlſtande befand, der fortwährend ſtieg, dennoch am meiſten für die griechiſche Revolution that, durch welche es zu Grunde gerichtet wurde. Herr Michaud ſpricht in ſeinem Werke über einen Theil des Orients von einer Zerſtörung Hydra's durch die Türken während der letzten Revolution, ein ſeltſamer hiſtoriſcher Irrthum für Einen der Vierzig. Hydra ward während des ganzen Krieges nie von den Türken berührt.

Meiner treubefolgten Gewohnheit nach erſtieg ich den höchſten Berg der Inſel, 18,000 Fuß über dem Meere, wo ein wohlhabendes und gut gehaltenes Kloſter des in Griechenland ſo beliebten heiligen Elias ſteht. Der Weg hinauf iſt außerordentlich ſteil und beſchwerlich, die Ausſicht von oben in der Ferne ſchön, doch alle Umgebung in der Nähe ſchauerlich öde. In demſelben Kloſter ſaßen im Anfang des Jahres faſt alle peloponneſiſchen Chefs gefangen, welche der damalige Präſident Conduriottis eingeſperrt hatte, und die von ihren eigenen Soldaten ausgeliefert worden waren, Colocotroni, Coliopulos Sichinio, Nikitas und Zaynus. Als aber Ibrahim's glückliche Waffen bis Tripolizza vorgedrungen, verlangte die Armee ihre alten Anführer wieder, und zwang Conduriottis in Nauplia, ſie zurückzugeben.

Man hatte uns Pferde aus einer Drehmühle gebracht, die einzigen, welche Hydra beſitzt, dieſe Thiere waren aber zu ſehr gewohnt, im Kreiſe umher zu gehen, um zur Erklimmung der Felſen gebraucht werden zu können, was beſonders mein Theolog zu ſeinem Schaden erfuhr, als er, plötzlich aus meinem Geſichtskreis verſchwindend, ſammt dem Sattel hinten über die Croupe niederrutſchte, während mein Pferd auf ähnliche Weiſe nach vorn operirte, und ſchon am Fuß des Berges vor dem heiligen Elias in der Höhe andächtig auf die Kniee ſank. Wir zogen daher vor, zu Fuße zu gehen, was die eingetretene Winterkälte und der noch immer andauernde ſchneidende Wind ſehr erleichterten. Auf dem Rückwege beſuchte ich eine Schule der Stadt, die von einem Mönche gehalten wurde, deſſen Unterricht in nicht viel mehr als Pſalmabſingen beſtand. Man zeigte mir unter den Zuſchauern eine ſchwarz gekleidete alte Frau, die dreißig ihrer nächſten Blutsverwandten in der Revolution verloren hat und zwar eben ſo viel im türkiſchen als griechiſchen Dienſt; ihr letzter Sohn blieb als ägyptiſcher Oberſt bei Koniah. Welche

Maſſe ſeltſame Schickſale mögen die letzten Jahrzehnte in dieſem armen Griechenland aufgehäuft haben, und wie innig muß jeder Menſchenfreund wünſchen, daß es endlich im Hafen der Ruhe und des Friedens eingelaufen ſeyn möge!

Die Hydriotinnen zeichnen ſich durch hohen Wuchs, ſchwarze Augen und Haare, einen gracieuſen Gang, auffallende Reinlichkeit und ein eigenthümliches ſehr wohl kleidendes Coſtüm vortheilhaft vor den Schönen des griechiſchen Continents aus, und bei der geringen Zahl der Männer iſt ihnen einige Koketterie noch weniger als andern zu verdenken. Man ſieht überhaupt, daß der Handel und häufigere Verkehr mit Europa dieſe Inſulaner, hinſichtlich der Bequemlichkeiten des Lebens wenigſtens, bedeutend mehr als die Bewohner des Feſtlandes zu civiliſiren angefangen hatte. Ich fand hier einen Hydra'er Kaufmann, von ſeinen Landsleuten Kapitano genannt, der erſt kurz vor uns auf ſeinem ſchönen Dreimaſter von Amſterdam angelangt war, und durch ſeine elegante Bildung in jedem unſerer Salons an ſeinem Platze geweſen ſeyn würde. Sein nach amerikaniſchem Modell eingerichtetes Schiff, das im Nothfall mit zwanzig Kanonen bewaffnet wird, iſt von einem ſchlichten hieſigen Schiffbauer, der weder leſen noch ſchreiben kann, in drei Monaten ſo vorzüglich gut hergeſtellt worden, daß die holländiſchen Seeleute nie die Sache für möglich halten wollten. Die Koſten betrugen nicht mehr als 9000 Colonnaten, und die monatlichen Ausgaben für ein Perſonal von zwanzig Menſchen, Schiffsabgaben unterwegs mit eingerechnet, belaufen ſich in runder Summe nicht über 200 Colonnaten — Preiſe, die weit unter den Europäiſchen bleiben.*)

Wir beſichtigten mit vielem Intereſſe das Schiff im genaueſten Detail und fanden es in Allem der Schilderung ſeines liebenswürdigen und zuvorkommenden Beſitzers entſprechend, mit einer Genauigkeit, erſchöpfenden Vollſtändigkeit und ſogar Eleganz gearbeitet, die auch uns gleich den Holländern in Erſtaunen ſetzte. Wir ſahen mit Vergnügen, daß die Aeußerungen unſers Beifalls den bärtigen alten Baumeiſter, den ich gebeten hatte rufen zu laſſen, um ihn perſönlich kennen zu lernen, nicht wenig zu ſchmeicheln ſchienen, und der originelle Alte that ſogar alles Mögliche, mich zu bereden, mir ein ähnliches Schiff von ihm bauen zu laſſen.

Unſere Hauswirthin, eine joviale Dame, noch in den beſten Jahren, bewirthete uns Abends mit einer ſehr guten griechiſchen Nationalmahlzeit, noch anmuthiger durch die Gegenwart der lieblichen Hebe von 14 Jahren gemacht, deren ovales, ſchön antikes Geſicht das große hydriotiſche Umſchlagetuch, wie die Faſſung eines koſtbaren Juwels, umſchloß. Einen ganzen Theil der Nacht brachte ich nachher mit den Damen auf der Terraſſe zu, von welcher im Schein des Vollmondes der weiße Halbzirkel der aufſteigenden Stadt mit den ſchwarzen kahlen Felſen über ihr, und dem ſchiffreichen kleinen Hafen unten im Grunde ein wunderbar herrliches Schauſpiel darboten.

---

*) Daß ich mir die Freiheit nehme, Griechenland nicht zu Europa zu rechnen, ſondern als Mittelding zwiſchen Europa und Aſien anzuſehen, habe ich ſchon einmal angezeigt

In zwei Stunden erreichten wir am andern Tage, vento in puppa, die Inſel Spezia. Der Anblick mehrerer kleiner Felſeneilande, in den See verſtreut, wie die wellenförmigen Bergufer der Morea neben uns, machten dieſe ſchnelle Reiſe ſehr angenehm; eines jener Eilande, welches einem Hydrioten gehört, der ſelbſt darauf wohnt, war ſogar nicht ohne recherchirte Zierlichkeit kultivirt. Auf der am weiteſten daraus hervorragenden Klippe ruhte ſich, im Kreiſe ſitzend, ein Flug wilder Gänſe aus, bei denen wir ſo nahe vorbeifuhren, daß wir ſie mit einem Steinwurf hätten erreichen können, ohne ihre Beſorgniß dadurch im Mindeſten zu erregen. Die Stadt Spezia, in Form eines Dreieck's am Berge liegend, würde dadurch ohne ihre braunrothe Ziegeldächer entfernt an Algier erinnern, und auch die netten Häuſer ſind eben ſo weiß getüncht. Der Vater unſres Capitains, ein alter Seemann auf eigne Hand, was in Griechenland mit Corſar ziemlich gleichbedeutend iſt, empfing uns in ſeiner ſchönen Wohnung, deren Hof mit kleinen Seekieſeln in vielen bunten Deſſeins artig verziert war, mit vieler Gaſtfreiheit. Dann ſtieg ich auf den Berg über der Stadt, den, abermals von drei Pinien beſchattet, eine Kapelle des heiligen Elias krönt. Ich erwählte hier, beiläufig geſagt, dieſen Heiligen, den ich ohnehin wegen ſeiner Verwandſchaft mit Helios liebe, vom Beiſpiel angeſteckt, von nun an auch zu meinem Patron, und gedenke künftig ſein goldenes Conterfei zwiſchen Alexanders und Cäſars Medaillen an meiner Uhrkette zu tragen, ein Triumvirat, das alle Gefahren von mir abwenden muß. Hätte ich nur unſern berühmten Berliner Medailleur, deſſen Name mir aber eben nicht beifallen will, obgleich er meinen Schwiegervater durch ſeine Kunſt ſo ſchön verewigte, gleich zur Hand, mit der Compoſition bin ich ſchon fertig. Eine hohe Bergſpitze, über der eben die Sonne aufgeht. Ihre Strahlen zünden den Wagen an, auf dem Elias ihr zufliegt, und rund umher ſchlingt ſich die Schlange der Ewigkeit. Auf der Rückſeite aber lieſt man die nie genug zu beherzigende Deviſe:

„Age, quod agis!“

Die Ausſicht vom Speziagipfel iſt ungleich mannigfaltiger als die vom Hydraer Elias. Der ganze Golf von Argos, des Peloponneſes weit geſtreckte Ufer von Nauplia bis zum Cap Malia, und eine Menge Inſeln verſchiedener Formen, bilden das ſchönſte Rundgemälde. Auch die Beleuchtung konnte nicht vortheilhafter ſeyn, denn dunkle Wolken, hinter denen die Sonne einen myſtiſchen Strahlenfächer hinabwarf, färbten das Meer gleich einem ſchwarzen Gewande mit Gold geſtickt. Auch Spezia hat in der Revolution viel gethan, viel gelitten, und ſich wie Hydra und Poros die Türken jungfräulich abgewehrt — weshalb auch hier die troſtloſen Zerſtörungen nicht das Auge beleidigen, die auf dem Continente Griechenlands jeder Stadt ein ſo deſolates Anſehn gaben. Der Inſel weit verbreiteter Handel und Wohlſtand blühen aber nicht mehr, und die Stadt iſt im Verfall.

In der Nacht, wo wieder ein ſehr hohes Meer die Golette furchtbar umherſchleuderte, — was mich jedoch ſo wenig anfocht, daß ich mich nun bald für einen halben Seemann zu halten berechtiget fühlen werde — führte uns ein fortwährend günſtiger Wind nach Monemváſia. Ich ward daſelbſt mit allen militairiſchen Ehren von dem Feſtungskommandanten, dem Gouverneur und den übrigen Behörden am Ufer feierlichſt empfangen, an deren Spitze ſich hierauf, über die Klippen kletternd, in die noch halb im Schutt liegende Stadt hineinzog. Es iſt ein ſchauerlich-melancholiſcher Ort, den eine ganz perpendikulaire und mehrere hundert Fuß hohe Felswand im Halbmonde einfaßt. Oben auf dieſer befindet ſich ein zweiter ausgedehnter Trümmerhaufen eingeäſcherter Häuſer und neben ihm liegt die Feſtung, welche in noch ſchlechterer Verfaſſung iſt als ähnliche Feſten der Mauren in Afrika. Nach einer Stunde Ruhe beſuchte ich ſie, muſterte die Invalidenbeſatzung, welche dort, in Hunger und Kummer vegetirend, mich an meine roſige Jugend durch das medium der ehemaligen Leipziger Stadtſoldaten erinnerte, mit denen ſie eine ganz verwandtſchaftliche Aehnlichkeit verrieth — und kaum hatte ich ſolches gedacht, als mich ein Individuum der Beſatzung in ächt ſächſiſchem Dialekt anredete, denn er hatte ſeine Erziehung weiland in „Dreſen“ genoſſen. Der gute Mann verſchaffte mir nachher den beſten Wein im Orte und machte ſich noch auf mehrere andere Weiſe nützlich.

Ich erſtieg mit dem Stabe der Invaliden, die keuchend folgten, während ihre hohen Federbüſche auf enormen dreieckigen Hüten im Winde flatterten, und ihre langen Säbel klirrend Funken aus den Felsböcken ſchlugen, durch die wir uns drängen mußten, den höchſten Punkt des Berges. Es glich einem förmlichen Sturm auf die alte verfallene Warte, von der ich, nach ihrer glücklichen Beſitznahme über dem Cap Camili — ſo genannt, weil es einen Kameelrücken darſtellt — in duftiger Ferne den Ida auf Kreta deutlich unterſcheiden konnte. In der Nähe zeigten ſich die Weinberge, welche ſonſt den berühmten Malvaſier producirten, aber jetzt ſchon ſeit langer Zeit unter dem hohen Namen nur den ſchlechteſten razinirten Kräzer liefern, bei deſſen Genuß auch die kühnſte Phantaſie nachzuhelfen ſich zu ſchwach erweiſen müßte.

Monemváſia war die erſte türkiſche Feſtung, die ſich den Griechen unter Fürſt Cantakuzeno ergab. Ein ſchmaler Meerarm, über den eine Brücke von 536 Fuß Länge führt, iſt der einzige Zugang zu dem Felſen, auf dem ſie ſteht, und ſie würde faſt uneinnehmbar ſeyn, wenn ſie nicht von einem nahe gegenüber liegenden höheren Berge des Feſtlandes dem Bombenwurf ausgeſetzt wäre. Es ſcheint, daß der erwähnte, kaum 3 Fuß tiefe Meerarm ſich erſt in neuerer Zeit gebildet hat, denn Strabo, Pauſanias und Ptolemäus nennen alle den Felſen von Minoa ein promontorium — ἀκρωτήριον. Intereſſant ſind die großen und kürzlich wieder ganz in Stand geſetzten, vortrefflichen Ciſternen der Feſtung, und von ſonderbarem Effect iſt der Blick auf die Stadt vom Parapet der Felſenwand aus geſehen, wo ſie wie in einem Brunnen zu liegen ſcheint, und in ihrem zerſtörten Zuſtande mehr einer großen Grabſtätte als einem Aufenthalt der Lebenden gleicht. Mitten unter dieſen Trümmern erhebt ſich jedoch die größte Kirche in ganz Griechenland, die freilich anderwärts immer noch eine kleine ſeyn würde, denn die griechiſchen Kirchen ſind bloße Kapellen. Sie ſoll im zwölften Jahrhundert von dem exilirten Andronikus erbaut worden ſeyn, und man ſieht in ihren kahlen Mauern noch die Gerüſte zweier Throne für Kaiſer und Kaiſerin, die rechts und links des Einganges ſtehen, wo die landloſen Monarchen wie zwei Wappenhalter geſeſſen haben müſſen. Andere Alterthümer, von denen Leake noch einige Fragmente ſah, ſind jetzt nicht mehr darin vorhanden.

Ich hatte den treuen Ackermann mit meinen Pferden von Athen zu Lande geſchickt, und da er durch üble Wege und Unwetter (auf den Bergen war ſogar ſchon Schnee gefallen) aufgehalten wurde, ſo ſah ich mich genöthigt, hier drei Tage in einem elenden

Quartier auf ihn zu warten, daß ich noch ſehr froh ſeyn mußte, von der Gefälligkeit eines Beamten der Regierung erlangt zu haben. Die lange Muße wußte ich nur dazu anzuwenden, der ausgezeichnet ſchönen Frau des alten Gouverneurs, der früher Mönch geweſen war, jetzt aber von dem vollen Papa-Barte nur noch den weißen Schnurrbart auf ſeinem Antlitz conſervirte, — ein wenig die Cour zu machen. Sie iſt eine Hydriotin, wo wegen des erwähnten Männermangels die Mädchen nicht zu ſtreng in der Wahl ihrer Gatten ſind, und vereint mit ſüdlicher Lebhaftigkeit den Gang, die Schlankheit und die ſchwarzen Augen einer Gazelle. Beſonders aber hat ſie eine gewiſſe, den Hydriotinnen eigenthümliche Art mit ausgebreiteten Beinen zu ſitzen, die wirklich allerliebſt und verführeriſch iſt.

Außerdem machte ich eine Exkurſion nach den Ruinen von Epidaurus Limera, eines Beſuchs werth, da es einige ſchön erhaltene Echantillons alter Bauart darbietet. Leake führt ſie als aus der zweiten Periode herſtammend an, ich glaube aber, daß ſie vielmehr der dritten angehören, wenn man nämlich die cyklopiſche (wie zu Tirynth, Mykene u. ſ. w.) als die erſte, und die polygoniſche als die zweite annehmen darf — denn die hieſige nähert ſich ſchon mehr der horizontalen Steinlage, gleich den Stadtmauern in

Cephalonien und Ithaka, Phigalia und Chirin bei Miſſolunghi, nur zeigt ſie hier weit kleinere Dimenſionen. Als die vierte vollendetſte und letzte Bauart iſt die anzunehmen, welche Meſſene, Mantinäa, Eleutherä u. ſ. w. aufweiſen. Nachher kommt der Verfall. Merkwürdig iſt in Epidaurus Limera die außerordentliche Kleinheit der Thürme, die zum Theil nur 10 Fuß im Durchmeſſer halten; der Umfang des Ganzen, incluſive der hohen Citadelle, beträgt kaum eine Viertelſtunde. Südlich der alten Stadt nach dem Meere zu liegt ein kleiner aber tiefer Schilfteich, vielleicht der See, wo eine von Epidaurus hergebrachte Schlange im Waſſer verſchwand, und dadurch die erſten Gründer von Limera ſich hier anzuſiedeln bewog. Daneben ſteht diß neuere Ruine eines türkiſchen Landhauſes, mit einem jetzt gänzlich verwilderten, von Felſenwänden eingeſchloſſenen Garten. Die Lage des letzteren iſt ſehr günſtig und die Ausſicht pittoresk. Orangen-, Johannisbrod-, Feigen-, Maulbeer- und Birnbäume, ſelbſt eine Palme haben ſich noch in dem verlaßnen Beſitzthum, zwiſchen Dornen und Unkraut erhalten — ein recht wehmüthiger Anblick; denn der Zerſtörung Jammer ſteht uns hier noch zu nah, die Jahrhunderte ſind noch nicht reinigend und veredelnd darüber hingegangen.

Da Pauſanias die Schönheit der bunten Meerkieſel in der hieſigen Bucht anrühmt, kletterte ich zur rauſchenden See hinab, und fand in der That die Wahrhaftigkeit des alten Reiſenden auf das Schönſte bewährt. In Zeit von einer Viertelſtunde ſammelte ich doppelt ſo viel, als vor vier Monaten auf dem entgegengeſetzten Ufer des Peloponnes bei Arkadia. Am merkwürdigſten erſchien mir eine tiefe, zuſammengeſchwemmte Grube ganz kleiner, kaum erbſengroßer Steinchen aller Farben, die, jetzt in ein goldnes Cornet gethan, den ſchönſten Pariſer Bonbons gleichen, und als eine gute Neujahrsattrappe dienen könnten. Wenn ich nach Europa zurückkehre, werde ich ſie als „**bonbons à la Pausanias**“ in Cours zu ſetzen ſuchen, denn ich trug Sorge einen ganzen Shawl damit anzufüllen.

Am 29. Oktober kamen meine Pferde endlich an, aber ein wahres Wüthen der Elemente mit Sturm und Waſſergüſſen ließ an keine Abreiſe denken. Unglücklicherweiſe ſtand überdies der Wind grade auf meine Fenſterlöcher mit ſehr ſchlecht ſchließenden Läden, gegen die der Regen ſo heftig getrieben wurde, daß ich ſie nicht öffnen durfte, und daher den ganzen Tag über Licht in meiner Stube brennen mußte. Dem ohngeachtet drang oft das Waſſer durch die Spalten wie eine Sündfluth ein, ergoß ſich aber durch die klaffenden Dielen in das untere Geſchoß, ehe es Zeit hatte bis zu meinem Schreibtiſche zu fließen, wo ich mich mit Diktiren hinlänglich zu beſchäftigen hatte.

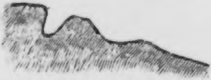
Der folgende Tag war mein Geburtstag, an dem der Leſer mir einige Weitläufigkeit geſtatten muß, da man es bei meinem bekannten Aberglauben nur natürlich finden kann, daß ich an dieſem Tage mehr als an andern darauf achte, was mir begegnet, um mir gute oder böſe Omina daraus zu entnehmen.

Vor zwei Jahren verlebte ich dieſen Geburtstag in einer jämmerlichen Schenke der Pyrenäen, voriges Jahr im Lazareth zu Malta, heute in dem zerſtörten Monemváſia, wo künftig? — der Himmel nur weiß es! Einſtweilen war es aber nicht unwichtig für mich, daß um 7 Uhr früh ſchon eine heitere Sonne auf mein Bett ſchien, und als ich an den geöffneten Laden trat, das Meer, deſſen erzürnte Wellen geſtern Abend noch faſt bis hinein geſchlagen — wieder ſo ruhig und eben wie ein glatter Spiegel glänzte. Als ein zweites vortreffliches Zeichen erſchien es mir, daß der diesmalige Anniverſaire auf einen Sonntag, meinen hellen Glückstag, fiel, in deſſen mitternächtlicher Stunde ich, vor längerer Zeit als mir lieb iſt, zuerſt das Licht der Welt bei Nacht erblickte. Aber auch einer gewiſſen Feier meines Geburtstages, wie ſie heute im Vaterlande an einigen mir befreundeten Orten ſtattfindet, entbehrte ich nicht; denn nicht nur das Offiziercorps in voller Uniform mit den Behörden gab mir das Geleite wie bei meiner Ankunft, ſondern die ganze Stadtbevölkerung in ihrem Sonntagsſtaat hatte ſich auf die Straßen begeben, um mich abziehen zu ſehen. Ich ritt durch bunte, grüßende Reihen, die Invalidenwache präſentirte das Gewehr unter dem Wirbeln einer heiſern Trommel, und ich — nahm, des Tages wegen alles dies nicht blos mit ſchuldigem Dank und einigem harmloſen Lächeln, ſondern auch mit Freude auf, da es eine ganz andere, ſelbſthineingelegte Bedeutung für mich gewann.

Das Wetter war mild, weder zu warm noch zu kalt, aber der Wind ſtand mir entgegen. Nun, das bin ich gewohnt. Mein ganzes Leben lang habe ich ſelten anders als gegen contrairen Wind mit Mühe und Noth mein Schiff regieren müſſen, zu den Glücklichen gehöre ich nicht, denen Alles von ſelbſt gelingt, was ſie nur zu unternehmen belieben. Warum ſollte ich auch! es geht mir immer noch weit beſſer, als ich es zu verdienen mir anmaßen darf, und mit dem alten, tiefphiloſophiſchen Sprichwort der Perſer rufe ich mir bei ſolchen Gelegenheiten immer zu: Weſſen Hund bin ich denn, um glücklich zu ſeyn!

Als ich die alten Mauern von Epidaurus Limera paſſirt hatte, kam ein kleiner Regenſchauer, zugleich aber füllte ſich neben mir ein ganzer Felſenkeſſel mit ſchimmernden Regenbogenfarben, die auf dem weichen Nebelbette luſtig umher ſpielten. Ich deutete mir dies ſo: Allerlei leichte Beſchwerden wirſt du überſtehen müſſen, dazu aber ein farbenreiches Jahr voller Abwechſelung durchwandern! Ich wünſche ja nichts mehr! Noch einigemal löſten den Sonnenſchein dergleichen Sprühregen ab, zuweilen drohten ſchwarze Wolken, von ſauſendem Winde begleitet, viel Uebleres, und vertheilten ſich dann doch wieder ohne Entladung, oder entſchwanden ſpurlos rechts und links im Gebürge. Kurz, es war ganz ein nordiſcher, warmer Apriltag, ähnlich meinen Schickſalen und vielleicht auch ein wenig meiner Gemüthsart. Auf halbem Wege, mitten in der Ebne Phiniki, wandte ſich plötzlich der Wind, blies nun faſt in unſern Rücken und blieb bei dieſer Richtung den Reſt des Tages. So günſtigem Umſtande ſchloß ſich ſogleich noch ein auffallenderes Zeichen an. Die Ebne von Phiniki iſt an einigen Stellen ſumpfig und mehrere Strecken ſtanden jetzt unter Waſſer. Hier begegnete ich einem reiſenden Griechen, und in dem

Augenblicke, als unſrer Pferde Köpfe ſich faſt berührten, ſtürzte das ſeinige vor mir in eine tiefe Grube, welche das Waſſer verborgen hatte, und der betäubte Reiter blieb mehrere Sekunden bewußtlos liegen, ehe wir ihm aufhelfen konnten. Ohne ſein Unglück hätte daſſelbe mich unfehlbar treffen müſſen, und ſo leid er mir that, konnte ich mir doch nur dazu gratuliren, dem Schmutzbade und vielleicht einer Contuſion durch dieſe Warnung zu rechter Zeit entgangen zu ſeyn. Die Stelle war ſehr romantiſch, beſonders vortheilhaft erſchien im Süden die hohe Felſenhalbinſel Xili mit dem weit hin ſichtbaren Thurme auf ihrer Spitze, und neben ihr der ſeltſam geſtaltete Berg der Panagia der genau in folgender Form nach dem Meere hinabſteigt:

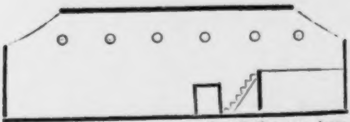


Ein herrlicher Platz zur Aufſtellung einer koloſſalen Statüe!

In der Nähe der Straße — kaum ein bemerkbarer Fußſteig — befand ſich ein Haufen nicht antiker Ruinen; nördlich, weit am Gebürgshang ausgebreitet, die Stadt Katavóhtra; und weſtlich vor uns, von Olivenbäumen umgeben, ſah man die zwei Orte Pákia und Meláos, von welchem letzteren die Einwohner gläubig behaupten, daß es einſt Meneläos geheißen, und von Helena erbaut worden ſey. Die Ebne enthält durchgängig ſehr fruchtbaren Boden, der aber kaum zur Hälfte angebaut iſt. Der Reſt dient als Weide und fing bereits an, ſich mit jungem Graſe zu überziehen. Wenn man das Ende der Plaine erreicht hat, und wieder die Bergregion betritt, wo es mir ſtets wohler wird, kommt man durch freundliche Thäler, die mit Walonidi-Eichen bewachſen ſind, muß aber, ehe man das Dörfchen Apidià erreicht, welches zu unſrem Nachtlager beſtimmt war, eine Viertelſtunde lang einen heilloſen Weg über glatte Steinplatten paſſiren.

Ich war, wie gewöhnlich, den Avojati, und diesmal auch den Gensd'armes, welche nicht fortkonnten, vorausgeeilt, ſo daß ich noch vor Sonnenuntergang in Apidia ankam, und den für die Maulthiere neun Stunden betragenden Weg in ſechſen zurückgelegt hatte — was man, nach der hieſigen Stundenberechnung in einem ſcharfen Schritt türkiſcher Pferde immer füglich bewerkſtelligen kann. Der Demogeront war nicht zugegen, und ich würde vielleicht ganz unerträglich ſchlecht logirt worden ſeyn, wenn ſich nicht der Papa des Orts in's Mittel geſchlagen und ſich freundlich zu meiner Aufnahme erboten hätte. Er beſaß eine recht reinliche Hütte, in der ein luſtiges, bei der friſchen Bergluft ſchon ſehr willkommenes Feuer brannte, und wo ich ganz auf orientaliſche Art empfangen wurde; denn die junge, rüſtige Frau des Papa küßte mir die Hand und drückte ihre Stirn darauf, die Kinder fielen mir gar zu Füßen, um auf dieſen dieſelbe Operation vorzunehmen. Es war ein volles halbes Dutzend dieſer unſchuldigen Kleinen zugegen, und die Mutter befand ſich ſchon wieder in ſehr avancirter guten Hoffnung. Der Segen der Kirche war hier nicht zu verkennen. Uebrigens konnte man uns mit dem beſten Willen nichts, als ein Stück trocknen Brotes und eine Taſſe dicken Kaffee ohne Zucker vorſetzen, hier noch eine Delikateſſe. Wahrlich dieſe Leute, mit ihrer außerordentlichen Mäßigkeit und ihren unendlich wenigen Bedürfniſſen, beſchämen uns nordiſche Sybariten! und als ich einige Stunden ſpäter mein verhältnißmäßig luxuriöſes Abendeſſen vor mir ſervirt ſah, fühlte ich faſt Gewiſſensbiſſe über dieſe Schwelgerei — ohne jedoch, wie ich zu fürchten Urſache habe, deshalb einer radikalen Beſſerung entgegen zu gehen.

Ich war kaum bei meinem guten Papa in salvo, als der Regen auf das Heftigſte losbrach und einen großen Theil der Nacht anhielt, ſo daß es dem undichten Dach nicht möglich war, ihn ganz von uns abzuhalten. Ich war daher genöthigt unter dem Paraplüie zu ſchlafen, und außerdem eine Peitſche mit mir ins Bett zu nehmen, um verſchiedene Katzen und Hühner abzuhalten, welche mehr als einmal mein weicheres Lager mit mir zu theilen verſuchten. Die Häuſer der weniger wohlhabenden Landleute in Griechenland ſind alle nach demſelben Plane erbaut, d. h. ſie beſtehen aus vier Wänden, zuweilen gemauert zuweilen nur geſtackt, mit einem flachen Ziegeldach, auf dem die Steine ohne Kalkverbindung nur loſe aufgelegt ſind; die eine Hälfte des Hauſes hat überdies noch eine Separation in der Mitte der Mauerhöhe, zu welcher Art von Boden einige Holzſtufen hinaufführen. Dies iſt das Prunkgemach, wo auch bei dem Aermſten einige Teppiche oder Strohmatten ausgebreitet liegen; in dem andern Raume, deſſen Boden die nackte Erde iſt, lebt die Familie mit den Hausthieren, und ſobald es kalt wird, faſt immer um ein großes Feuer gelagert. Ich nahm alſo mit Theolog jenes obere Behältniß ein, die Diener blieben unten mit den Wirthsleuten, und am Feuer arbeitete mein Koch. Der Anſchaulichkeit wegen gebe ich hier den Durchſchnitt eines ſolchen Hauſes:



Die Punkte ○ deuten die Dachbalken an, denn eine Decke zwiſchen Dach und Hausraum exiſtirt nirgends, und nur zwiſchen den Balken kann man daher auf der Eſtrade aufrecht ſtehen, was einige Aufmerkſamkeit erfordert, um keine Kopfbeulen davon zu tragen. Die wenigen Fenſteröffnungen werden, wie ſich hier von ſelbſt verſteht, nur durch undichte Läden geſchloſſen, die man vermöge eines vorgelegten Scheit Holzes ſchließt. Dies war der Pallaſt, in welchem ich die feſtlichen Freuden meines Geburtstages beſchloß.

Da, wie geſtern, dem Nachtregen die ſchönſte Morgenbeleuchtung mit einem ſeltnen klaren Horizonte folgte, ſo verzögerte ich meine Abreiſe, um einen nahen, etwa 1500 Fuß hohen Berg zu beſteigen. Freudig überraſchte es mich, als ich, auf ſeinem Gipfel angelangt, die ganze Taygetoskette vom Cap Mália bis Miſtra hinauf in den ſchärfſten Umriſſen vor mir hingebreitet ſah, und Miſtra ſelbſt, obgleich noch zwölf Stunden entfernt, zwiſchen einer Vertiefung des Bergzugs von Menelajum, eine kurze Zeit lang, vom hellſten Sonnenlicht verklärt, entdeckte. In der Nähe erblickte man auf einer andern Bergkuppe von ziemlich gleicher Höhe mit der, auf welcher wir uns befanden, eine zerſtörte Ritterburg des Mittelalters (denn hier hauſ'ten ja alle Arten von Barbaren, auch Europäiſche Ritter), und in der Ebne an ſeinem Fuße, nicht weit vom Meere zeigten ſich einige verfallne Häuſer, von denen man glaubt, daß ſie ohngefähr dieſelbe Stelle einnehmen, wo einſt das alte Helos ſtand, die unglückliche lacedämoniſche Stadt, welche den Druck der herrſchenden Spartaner ſo tief fühlen mußte, daß man ſpäter bekanntlich alle leibeignen Sclaven in Sparta nach ihr „Heloten" benannte. Auch Marathoniſi und Mavrovúni präſentirte ſich deutlich, ja ſogar das Schloß des jungen Jatrákos, voll angenehmer Erinnerungen für mich, konnte ich mit dem Perſpectiv auffinden, und in der weiten Ebne zu meinen Füßen verfolgte ich bis ans Meer, faſt den ganzen gewundenen Lauf des Eurotas, der, von dem anhaltenden Unwetter angeſchwollen, jetzt breit und glänzend dahin ſtrömte. Auf dem Taygetos war aller Schnee geſchmolzen, den ich noch im Juli dort antraf, dagegen aber hatte erſt die vergangene Nacht die Eliaskuppe mit neuem jungen Schnee gepudert, dem nun bald größere Maſſen folgen werden. Dies war die Ausſicht nach

Weſten und Süden. Nach Norden ſchaute man in das kleine und tiefe Keſſelthal von Apidiá nieder, deſſen größter Theil, ſo wie die nächſte Umgebung des Dorfes an der Lehne, im hellſten Raſengrün ſchimmerte. Die jetzige Jahreszeit gleicht in dieſer Hinſicht faſt unſrem Frühling, da ſie in den niedern Gegenden eine zweite Blumen- und Grasvegetation hervorruft, die mehrere der Wintermonate hindurch anhält.

Wir ſetzten uns erſt um 10 Uhr in Marſch, da ich die Tagereiſe für geringer hielt, als ſie ſich nachher zu meinem Schrecken erwies. Im Dorfe Guvacs machte uns eine Anzahl böſer Hunde einige Noth, die uns die Gensd'armes und der Führer kaum mit raſtloſen Steinwürfen abzuwehren vermochten. Eins dieſer Thiere war beluſtigend in ſeinem Zorne, und man muß die Sitten der griechiſchen Hunde ſo gut ſchildern, als die der Menſchen. Jedem Stein, der ihn nicht erreichte, lief er mit Wuth nach um ihn zu beißen, warf ihn mehreremal in die Höhe und verbiß ſich die Zähne von Neuem darauf; dann erſt kehrte er zum Angriff auf den Werfer zurück, als ihn aber ein Stein empfindlich traf, entfloh er heulend, und übte keine Rache an ihm aus. Man kann ſich daraus eine ganz gute Lehre nehmen.

Wir verließen hier das höhere Gebürge, und betraten ein hügeliches Terrain, das mehrere Stunden andauert und durchgängig mit mannigfaltigem Buſchwerk bewachſen iſt. Der mit tauſend bunten Beeren prangende Arbutus blieb der ſchönſte unter ihnen, doch auch zeichneten ſich neben ihm mehrere andre aus, namentlich die herrlichſten Myrthen, welche ganz mit himmelblauen Beeren von der Größe der Korinthen bedeckt waren. Rechts an der ſchon entfernten Bergkette ſahen wir die anſehenliche Stadt Goraki liegen, und gelangten einige Zeit darauf an den Kakoréma (auf der franzöſiſchen Charte „Marioreyma" genannt) der in einer ſehr engen und tiefen Felſenſchlucht fließt, prächtig bewaldet iſt und als ein Lieblingsaufenthalt der Klephten übel berüchtigt war. Eine Stunde weiter entfaltet ſich eine ſeltſame Felſenformation, die in horizontalen Schichten regelmäßig vortretende Stufen bildet, und da ſie einen konkaven Halbkreis einnimmt, von weitem vollkommen einem alten Theater gleicht, bis in der Nähe ihre gigantiſchen Proportionen die Täuſchung aufheben. Ohnfern derſelben liegt das Dorf Brondaniá. Hier ſtiegen wir in ein vertrocknetes Waldbachbette hinab, deſſen Ufer mit Olivenbäumen beſetzt ſind, um an einem dort gelegnen Brunnen unſre Pferde zu tränken. Wir fanden daſelbſt eine griechiſche

Bauerfamilie temporair unter einem Dach von Reiſig etablirt, um aus dem Ueberreſt geſtampfter Weintrauben Raki zu brennen, was einen eigenthümlich widerlichen Geruch in der ganzen Schlucht verbreitete.

Nach kurzer Raſt ritten wir weiter, und kamen nun zum erſtenmal auf dieſer Tour an den platanenbekränzten Eurotas, der von den Eingebornen hier Iris genannt wird. Jenſeits deſſelben erheben ſich dicht an ſeinen Ufern begrünte Hügel, auf ihren Gipfeln einzelne Thürme tragend. An ihrem Fuß bemerkten wir ein von lichten Raſenteppichen umſchloſſnes Dorf mit einer großen Höhle ſeitwärts in dem Felſen. Einer der Gensd'armes erzählte, daß ſich hier während des Krieges 300 Griechen verſchanzt gehabt hätten, die Ibrahim umzingelte, und durch brennenden Schwefel, der von einer obern Oeffnung hineingeworfen ward, theils erſtickte, theils diejenigen, welche herauszudringen verſuchten, niederhauen ließ. Der Weg führte nun faſt immer längs des Fluſſes hin, wo wir leider einen großen Theil des ſchönen Buſchwerks, das ihn umgiebt, von den Hirten ſorglos verbrannt fanden. In einer wilden bergigen Gegend ſteht ein zerſtörter Pyrgos, den man uns als den Lieblingsaufenthalt des gefürchteten Klephten Zacharias anzeigte, welcher zu ſeiner Zeit den ganzen Peloponnes in Schrecken hielt, deſſen Bruder voriges Jahr als Gefangener auf dem Palamid ſtarb, und deſſen Sohn jetzt Phalanxoffizier iſt. Sichtbarer march of intellect! Es war ſchon Abend, als wir den angeſchwollenen Fluß in einer Furth durchwateten, nahe der Stelle, wo ſich der ebenfalls nicht unanſehnliche Ráſina in ihn ergießt. Trotz aller Eile überraſchte uns im Angeſicht eines zerſtörten, großen, türkiſchen Schloſſes die Nacht, als wir noch anderthalb gute Stunden von Miſtra entfernt waren. Ich hatte Gensd'armes und Führer jenſeits des Eurotas, den ſie zu Fuß nicht wohl paſſiren konnten, zurückgelaſſen, und da Theolog wie Ackermann meinem Schimmel nicht zu folgen vermochten, befand ich mich bald in vollſtändigſter Dunkelheit ganz allein. Ich verließ mich darauf, daß mein Pferd aus alter Bekanntſchaft die Straße auffinden würde, täuſchte mich jedoch hierin gänzlich, und nachdem ich bald rechts bald links umhergeirrt, oft in ſehr unangenehme Waſſer- und Sumpfſtellen gerathen war, und manchen Aſtſchlag erhalten, dirigirte ſich mein Pferd, durch einen Graben ſtolpernd, in einen Enclos, an deſſen Ende ich die weißen Mauern eines lichtloſen Hauſes durch die Finſterniß zu unterſcheiden glaubte. In dieſem Augenblick ſtürzten fünf bis ſechs große Hunde daraus hervor und attakirten mich wie Wölfe. Ich zog mein Piſtol und ſchoß einen derſelben nieder, der ſich jammernd verkroch, während die andern einen Moment zurückwichen, aber gleich darauf mit verdoppelter Wuth wiederkehrten, mein Pferd in die Beine biſſen und nach meinen Füßen ſchnappten. Ich mußte mich meines Säbels bedienen, um ſie von mir abzuwehren, während ich ohne Unterlaß: Cladó, ánthropos, akúr, ogligora, und alle griechiſchen Worte, die ich in meiner Gewalt hatte, aus Leibeskräften in die Nacht hineinſchrie — aber keine Seele kam mir zu Hülfe. Noch ein Schuß, den ich auf die acharnirteſte der Beſtien richtete, fehlte in der Dunkelheit, und die Bataille hatte gewiß ſchon über fünf Minuten mit abwechſelndem Glücke angehalten, als endlich eine Frau mit einer Lampe in der Hand am Fenſter erſchien und die abſcheulichen Unthiere abrief, die auch auf ihren kreiſchenden Ruf im Nu, wie böſe Geiſter der Nacht, verſchwanden. Es dauerte indeß noch lange, ehe ich das alte Weib bewegen konnte, ſich ſelbſt hinaus zu wagen. Nach vielen Bitten erſchien ſie endlich in ſichtbarer Angſt, wo es mir dann zuletzt gelang, ihr begreiflich zu machen, daß ich kein Klephte, ſondern nur ein ſehr harmloſer, verirrter Reiſender ſey. Jetzt ward ſie zutraulicher, ſchwatzte eine Menge Zeugs, von dem ich nicht ein Wort verſtand, und führte mich während dem durch ihren Hof ins Freie, und von da auf die verfehlte Landſtraße. Noch immer hatte ich Noth genug, dieſe, kaum 3 Fuß breit, feſtzuhalten, und in der Finſterniß der Nacht und der überhängenden Bäume mich nirgends mehr erkennend, befand ich mich nach einer peinvollen Stunde mitten unter den unanſehnlichen Häuſern Miſtra's, ohne es noch zu wiſſen. Doch mein Gaul, ſich nun beſſer als vorher zurechtfindend, eilte hier ſogleich im Doppelſchritt ſeinem alten Quartier zu, und verkündigte vor deſſen Thore wiehernd ſeine Ankunft. Der brave Dimitrios war höchſt verwundert, mich ſo allein mitten in der Nacht erſcheinen zu ſehen, zum Glück hatte er aber, bereits früher avertirt, Alles aufs Beſte und Freundſchaftlichſte für mich eingerichtet, und ich entbehrte daher nichts, obgleich meine beiden Begleiter ſehr ſpät und die Avojati mit meinen Effecten gar erſt um 2 Uhr früh am andern Morgen anlangten.

Man empfing mich in Miſtra, ſobald meine Ankunft bekannt gemacht geworden war, mit vielem Jubel, und den ganzen Vormittag ward das Haus nicht leer von Willkommsbeſuchen. Der alte Jatrákos umarmte mich, wie er ſagte, als ſeinen Sohn, und erklärte: was ſein ſey, gehöre auch mir, und Capitano Georgis weinte faſt vor Freuden, als er mir die Hand drückte, ein

Empfang, den ich ſelbſt nicht ohne Rührung aufnehmen konnte. Gegen 1 Uhr machte ich mich mit großem Gefolge nach Kypariſſia auf den Weg, von Neuem mit Staunen die hohe Schönheit dieſes reizenden Erdflecks bewundernd. Seit drei Jahren konnte ich mich hier zum erſtenmal wieder mit Anlagen beſchäftigen, und bei dem Abſtecken der Grenzlinien meines künftigen Beſitzthums erwachte die alte Paſſion mit ſolcher Kraft in mir, daß die meiſten meiner Begleiter es keuchend aufgeben mußten, mir zu folgen, wie ich unermüdet, gleich einer Gemſe, die Felſen hinankletterte, und in die ſteilen Schluchten niederſprang, um meine Pfähle an den rechten Ort placiren zu laſſen. Wir arbeiteten ununterbrochen vier Stunden, ſo daß wir ſchon heute einen großen Theil des Geſchäfts beendigten. Nur Griechen, denen Theolog dolmetſchte, waren meine Gehülfen, denn der hieſige deutſche Architekt lag am Fieber im Bett, und der mir in Athen verſprochene Geometer war noch nicht angelangt. Obgleich ſolcher Arbeit ſehr ungewohnt, verſtanden die Griechen mich doch bald mit großer Sagacität und gingen ſo gut in meine Ideen ein, daß ſie mir häufig ſehr brauchbaren Rath ertheilten. Nur im Anfang ward es ihnen ſchwer zu begreifen, aus welchem Grunde ich gutes bebautes Land ausließ, um ſtatt deſſen dürre Felſen mit ein paar überhängenden Kaſtanienbäumen ſorgſam auszuwählen. Mit der Zeit hoffe ich auch hier in den niedern Ständen, wie es mir in meiner vaterländiſchen Provinz gelungen iſt, dieſe Verwahrlosten wieder zum Sinn des Schönen zu erwecken, der einſt ſo Mächtiges in ihrem Volke gewirkt und der ganzen Menſchheit als das erhabenſte Muſter Jahrtauſende lang vorgeleuchtet hat.

Ich blieb fünf Tage in Miſtra, jeden Tag nur Kypariſſia widmend, und immer von Haufen mir theilnehmend ergebener Landleute umgeben. Ich ſelbſt war hier in meinem Elemente, und fühle immer bei ſolcher Gelegenheit, daß ich mir mit Wirken dieſer Art eine Stufe im Himmel baue — denn ich glaube an meinen Koran, wenn er ſagt:

„Wer dem Verbrecher einen Trunk reicht, dem wird ſeine Handlung zugezählt, wie ein Jahr Faſten; wer einem verſchmachteten Vogel einen Trunk reicht, der hat gut getban, wie zwanzig Jahre Faſten; wer einen durſtenden Hund tränkt, der hat gut getban, wie fünfzig Jahre Faſten; wer aber einen Baum tränkt, den nicht Früchte tragenden, wie den fruchtbaren, den rettet Gott am Tage des Gerichts.“

Das iſt orientaliſch, und der Orient ſteht Gott und der Natur noch näher als wir.

Die armen Miſtraer (auf deutſch Quargſtädter) ſind in Verzweiflung, daß man dabei beharrt, ſie ihre Wohnungen niederreißen zu laſſen, um ſie in Neu-Sparta wieder aufzubauen, wohin ein Dutzend ziehen wollen und 400 nicht. Ich finde dieſe Maßregel, einem jetzt leeren Namen zu Liebe, ſo grauſam und unpolitiſch, daß ich ſie in der That nicht begreifen kann. Alles das kommt vom Regieren in der Studirſtube her, ohne ſich die Mühe geben zu wollen ſelbſt zu ſehen. Aus demſelben Grunde entſteht der fortwährende Beamtenwechſel in Griechenland. Es ſind nur 5 Monate, daß ich Sparta verließ, und ich traf jetzt einen andern Gouverneur, einen andern Kaſſirer der Staatsrevenüen, einen andern Finanzcommiſſair, einen andern Architekten, und außerdem noch mehrere andere neu angeſtellte Subalternen. Dieſes ſtete Aendern, ſelbſt ohne Wechſelung der Miniſter, iſt eine ſonderbare Erſcheinung in Griechenland, und obgleich ich durchaus kein Partiſan der immoviblen Staatsbeamten bin, ſo finde ich doch eine ſolche Beweglichkeit mehr als übertrieben. Einer dieſer Herren ſagte mir, daß jeder von ihnen immer mit Furcht den April herannahen ſähe, wo gewöhnlich dieſe Veränderungen eintreten, eine Naturnachahmung der Staatsmaſchine, die mir ſehr poſſirlich vorkam.

Am Tage vor meiner Abreiſe ſandte man mir ſo viele fette Hammel, Truten und andere Thiere, daß ich wie ein Hirt mit meiner Heerde dem Schiffe zuziehen muß. Unter den Früchten erhielt ich gigantiſche Melonen und Weintrauben mit Beeren, die der Pflaumen Größe erreichten. Es hätte die guten Leute gekränkt, die freundliche Gabe zurückzuweiſen, und ſo muß ich zwei Maulthiere mehr miethen, um Alles fortbringen zu können.

Unter dieſen gutmüthigen Menſchen hat das Gouvernement demohngeachtet immer noch nicht die Räuber beſeitigen können, deren erſt kürzlich wieder hier zwölfe eingefangen wurden und der alte Jatrákos war ganz ungehalten, daß ich mich, wie er ſagte, in den Schluchten von Kypariſſia täglich einer Attake von ihnen ausſetze, da grade jetzt ein berühmter Chef dort in der Nähe hauſe, der jedoch kürzlich Vergleichsvorſchläge gemacht hat. Bei meiner letzten Abſteckung zog der thätige Tetrarch, obgleich er am Fieber leidet, mit ſeinem Phalanx zu einer Expedition bei uns vorüber, um den Feind wo möglich zu fangen, oder ſich gütlich mit ihm zu vergleichen. Sonderbares Land!

Ehe ich Miſtra verließ, habe ich um das hieſige

Bürgerrecht angehalten, deſſen Diplom ich in Cairo zu erhalten hoffe. Es iſt eine Gunſt. denn ſehr wichtigen Leuten, die ſich des ſpartaniſchen Namens wegen darum bewarben, iſt es abgeſchlagen worden, und ich werde es mir zur Ehre rechnen, wenn ich es erlange.

Unterdeſſen iſt, während der kurzen Zeit meines Aufenthalts mein Parkplan ſchon fertig geworden, und auch die Zeichnung des befeſtigten Pyrgos und umgrenzenden Gartens, wobei mir der Architekt, Herr Hofer, in ſeinem Bette helfen mußte, ein geſchickter Mann, dem nur eine rüſtigere Geſundheit zu wünſchen wäre. Der Wechſel dieſes Beamten wenigſtens war zweckmäßig, wie man der Billigkeit gemäß geſtehen muß, da der vorige weder der Sprache noch ſeinem Fache gewachſen war.

In Geſellſchaft des guten Jatrákos — der trotz ſeinem Fieber und meinen Bitten ſich weniger auszuſetzen, nicht abgehalten werden konnte, mir mit mehreren Schnellläufern ſeines Phalanx, alle im großen Coſtüm, das Geleite zu geben — ferner ſeines Sohnes und meines braven Wirths, Dimitrios Saltaferos, verließ ich am 6. November die ſpartaniſche Hauptſtadt um Mittag, drei Stunden nach Abgang der Avoſati und Gensd'armes. Bis Brondaniá mußte ich dieſelbe Straße einſchlagen, die ich gekommen war, dort aber wandten wir uns rechts ab, und nachdem ich von meinen Freunden Abſchied genommen, unternahm ich es, meinen Weg im raſchen Trabe nach der Charte zu finden, was auch vollkommen gelang. Hinter dem Dorfe Gramiſa, das rechts an den Bergen liegen bleibt, und wo die Landſchaft von Elos ſchon begonnen hat, führt der Weg über glatte Felſenmaſſen, auf denen man die Reſte einer alten Straße mit tief in den Stein eingehauenen Wagengleiſen ſieht, wie ſie mir auſſer den Gaſſen in Pompeji, ſo wohl erhalten und in ſo ununterbrochener Continuation nirgends vorgekommen ſind. Mehrere hundert Schritte weit konnte man ſie an verſchiedenen Orten, wo ſie wieder zum Vorſchein kamen, theils in grader Linie auf ebnem Boden, theils die Berge im Zickzack auf und abſteigend, verfolgen. Nach der Beſchaffenheit dieſer Wege zu urtheilen, können ſie wohl zu bequemem und ſichrem Transport gedient haben, aber der Luxus des Schnellfahrens muß, außer den Rennbahnen, den Alten unbekannt geweſen und ihre Reiſen zu Wagen ohne Zweifel eben ſo langſam vollführt worden ſeyn, als noch jetzt hier zu Lande die Reiſen zu Pferde, wo Türken, Araber, wie Griechen, nie den Schritt verlaſſen, es müßte denn ſeyn, um einmal ſpielend herum zu karakolliren. Eine Stunde vor Murtia kamen wir an den Ruinen eines ſehr zierlichen byzantiniſchen runden Gebäudes vorbei, in geſchmackvollen Deſſeins aus Quadern und gebrannten Steinen abwechſelnd geformt. Es ſteht auf dem Gipfel eines Hügels, und gebietet über eine ſchöne Ausſicht.

Um 6 Uhr, wo es jetzt ſchon Nacht iſt, erreichten wir das 10 Avojati-Stunden entfernte Prinike. Ein Dimarch oder Demogeront war daſelbſt nicht aufzufinden, aber drei Brüder, die in ſchöner Eintracht ein gutes Haus gemeinſchaftlich beſitzen und bewohnen, boten mir mit der bereitwilligſten Gaſtfreundſchaft die beſte Stube darin an, die ſie ſchnell reinigten und alles thaten, was in ihren Kräften ſtand, mich daſelbſt comfortabel einzurichten. Nur Einer der Brüder war verheirathet, und ſeine Frau, die vor drei Tagen ihr älteſtes Kind verloren hatte, ward nicht ſichtbar, wogegen die Schweſter, eine muntre und geſchäftige Perſon, die ſich zum Beſuch von Marathoniſi hier befand, auf das Beſte die Hausfrau zu erſetzen wußte. Ich hatte mir in Athen für einige hundert Thaler Bijouterieen von Paris kommen laſſen, und war ſo zufrieden mit dem freundlichen Empfang dieſer Familie, daß ich der Marathoniſerin ein Paar goldne Ohrringe ſchenkte. Wenn man ſelbſt Freude von ſeinen Geſchenken haben will, ſo muß man ſie auf ſo unerwartete Art an Leute machen, die nicht blaſirt ſind. Das Entzücken, was ich durch dieſe Bagatelle hier hervorrief, war ein wahrer Genuß für mich ſelbſt, und keine falſche Schaam bewog die natürlichen Menſchen, ihr Gefühl zu verbergen. Als ich nachher, auf den Teppich des Bodens hingeſtreckt, meinen Kaffee trank, und die davon unzertrennbare Pfeife rauchte, kauerten ſich auch die drei Brüder mit der Schweſter um mich her auf den Teppich, und begannen ämſig über mich zu discurriren. Ich habe nun nach und nach ſo viel Griechiſch erlernt, daß ich zum Theil verſtand, was ſie ſprachen. Zuerſt wünſchten ſie, daß ich ihr Dorf kaufen möchte, wo alles ſo herrlich wüchſe, wie ſie rühmten — und in der That iſt der Anbau in der fruchtbaren Ebne gut, beſonders der hieſige Wein vortrefflich; dann wunderten ſie ſich, wie ich von ſo weit hierher käme. Theolog hatte ihnen geſagt, ich ſey aus Pruſſia. Die Kunde dieſes Landes war nun noch nicht bis zu ihnen gedrungen, und ſie ſuchten unter einander auszumitteln, in welchem Theile der Welt es wohl liegen möge. Endlich meinte Einer: Pruſſia müßte wohl zu Ruſſia gehören, und ſo ganz unrichtig war die Vermuthung nicht.

Ich bat jetzt, mir einen Tiſch zu bringen um zu ſchreiben, aber desgleichen war nicht vorhanden, obgleich hier ſchon einiger Luxus herrſchte, und ich bei Darreichung des Kaffees ſogar ein lakirtes Präſentirbret bemerkt hatte. Indeß die anſtellige Schweſter half aus. Man kaſtete zwei hölzerne Truhen vor einer mir zum Sitze beſtimmten Art Bettſtelle auf, packte noch ein dickes Wollkiſſen darauf, und legte auf dieſes ein Bret, das der Eine der Brüder im Gleichgewicht hielt, ſo lange ich ſchrieb. Er ahnete ſchwerlich, als er höchſt neugierig auf meine myſtiſchen deutſchen Krähenfüße ſchaute, daß er ſelbſt mit ſeiner Familie der Gegenſtand meiner Relation ſey.

Das ſchöne Wetter lockte mich ſchon früh Morgens ins Freie, um an der Kirche auf dem Hügel mich noch einmal am Anblick der lacedämoniſchen Fluren zu erfreuen. Ich bemerkte jetzt erſt, daß unſer Haus maſſiv und mit vorſpringenden und rückweichenden Linien erbaut, ſich, obgleich nur klein, doch recht maleriſch ausnahm; ſelbſt ein Thürmchen fehlte ihm nicht, das ſtatt der Zinne mit einem Kranz großer Kürbiſſe ſymmetriſch gekrönt war. Die Familie hatte vor dem Kriege in einigem Wohlſtande gelebt, doch Ibrahims Truppen dieſem ein Ende gemacht, und die jetzige Zeit bietet wenig Ausſicht zur Erholung. Allgemein ſind die Klagen der Landleute über zu unerſchwingliche Abgaben, wobei ſie am meiſten darüber jammern, daß dieſe nicht in Naturerzeugniſſen, ſondern in baarem Gelde gefordert werden, welches ſie ſich oft nur mit den größten Opfern in einem Lande verſchaffen können, wo der geringſte Zinsfuß zehn Procent iſt. Als ich von meinem Spaziergange zurückkehrte, ſtellte mir der Wirth ſeine Frau mit ihren zwei kleinen Kindern vor. Dies Weib war ein reizendes Weſen, nicht nur regelmäßig ſchön vom Kopf bis zum Fuß, ſondern auch mit einem Ausdruck von lieblicher Milde und weiblicher Würde, der eine Königin geziert hätte. Das alte helleniſche Blut iſt noch nicht ganz vertilgt in Griechenland, denn nichts Slaviſches, noch Türkiſch-Aſiatiſches war in der Bildung dieſer Spartanerin vorhanden. Ich ward an die ſchöne Frau noch ein Paar meiner Ohrringe los, welche ſie, mir vorher mit Grazie die Hand küſſend und ihre Stirn darauf drückend, dem auf ihrem Arme ruhenden Knaben überreichte, der den glänzenden Schmuck als ein willkommenes Spielwerk, ſo freundlich wie ein Engel anlächelte — ein ſchönes Bild in den unſcheinbarſten Rahmen gefaßt. Auch außerdem befand ſich noch ein ſehr hübſches junges Mädchen zum Beſuch hier, die nebſt den übrigen Weibern und Männern, Theolog und Ackermann mit einbegriffen, aus Mangel an Raum alle in derſelben Stube faſt übereinander geſchichtet ſchlafen mußten.

Wir waren, nach dem herzlichſten Abſchiede, noch kaum eine Stunde geritten, als wir zwiſchen dem rieſigen Kurkula, und dem Meere in eine paradieſiſche Gegend gelangten, die ganz verſchieden von Sparta, nur einem idylliſchen Garten glich und von keiner künſtlichen Anlage dieſer Art leicht zu übertreffen ſeyn möchte, leider aber durch die Nähe der Lagunen im Sommer höchſt ungeſund gemacht und von einer Unzahl Ungeziefers heimgeſucht wird. Der fruchtbarſte Boden war hier mit goldgrünem Gras bedeckt, auf dem Tauſende von Valonidi-Eichen, in mannigfaltige lockere Gruppen vertheilt, ſtanden. Eben ſo viel inſelartig ausgeſtreute Maſſen der ſchönſten und üppigſt treibenden immergrünen Büſche wechſelten mit den Bäumen ab; hier das Gewebe des undurchdringlichen Maſtirſtrauches, von denen einer allein oft 40 bis 50 Fuß im Umfange mißt, und die jetzt alle, wie von einem Tuche umſpannt, mit kleinen eng zuſammenhängenden cramoiſifarbenen Beeren bedeckt ſind, dort gleich Chriſtbäumen mit bunten Blüthen und Früchten aufgeputzte Arbutus; weiterhin flattrig im Winde webende Andrachmen, hellblaubeerige Myrthen und verſchiedene Prunusarten. Auf einigen ſich zwiſchen den Baumgruppen erhebenden Hügeln ſah man einen dicht geſchloſſenen Erikenflor, für den mancher Engländer Tauſende geben würde, wenn er ihn ſo in ſeinen Pleaſureground verſetzen könnte. Viele einzelne Exemplare dieſer Prachtpflanze erreichten die volle Größe und den Umfang des chineſiſchen Flieders, mit eben ſo langen Blumenbüſcheln, die auch in gleich feuriger Lilafarbe prangten. Und welche Ausſicht zwiſchen dieſem Blüthenreich! Das Meer mit der wunderbar gezackten Halbinſel Xili, der ganze Golf von Cap Màlia bis Cap Matapan, des Taygetos Rieſenkette mit dem ſich anſchließenden Kranz aller andern Berge und Vorhügel, welche auf drei Seiten die Ebenen von Sparta und Elos umſchließen — in der Nähe romantiſche Felſen aller Formen, und längs ihrem Fuß ein kaum abſehbarer dunkelgrüner Eichenwald.

Wir mußten jetzt den Kurkula hinaufklimmen, wo die Straße durch ſchlüpfrige Steinplatten, in denen ſich hie und da wieder antike Gleiſe zeigten, für die Thiere gefährlich wird. Deſto bezaubernder ſind auch hier die immer wechſelnden Ausſichten, und da ich auf dieſe mehr achtete, als auf den Weg, mein Schimmel aber ebenfalls in Gedanken verloren einhermarſchirte — vielleicht ſchon unſre bevorſtehende Trennung ahnend, da ich ihn heute zum Letztenmal reite und in Sparta zurücklaſſe — ſo begab es ſich, daß er unvorſichtig ſeine Richtung über eine ſchräg abgedachte Fläche nahm, davon abglitſchte und 5 bis 6 Fuß mit mir hinabfiel. Da ich indeß fallen gelernt habe, nicht das unwichtigſte Kapitel in der Reitkunſt, ſo that ich mir kein Leides. Theolog, der ſchon glaubte, ich habe den Hals gebrochen, war ſehr verwundert, als ich, das unwillkührliche Abſteigen zu längerem Schauen in die Gegend benutzend, voll Befriedigung ausrief: Welch ein ſchöner Weg! „Ein ſchöner Weg?“ frug er, meine Worte für Satyre nehmend, „ja wohl ein ſchönes Bischen Weg, wo man Gott danken muß, wenn man mit ganzen Gliedern davon kommt! Warum ſind wir auch nicht die andere bequemere Straße über Apidiá wieder zurückgegangen?“ — Weil dieſe zehnmal pittoresker iſt! rief ich in meiner Ekſtaſe faſt entrüſtet aus. Schauen Sie doch nur um ſich, Mann der Proſa! iſt es unter dieſem vorſpringenden Felſendache, das die Natur wie zum Ruheſitze beſtimmt hat, mit aller Pracht von Wald und Berg und Meer, in der Mitte dieſer Fruchtbüſche bei dem glänzenden Sonnenſchein, und in dieſer mit balſamiſchen Gerüchen geſchwängerten Luft nicht über alle Beſchreibung entzückend? Aber Theolog blieb mir die Antwort ſchuldig, denn ſein Mauleſel, von dem er abgeſtiegen war, hatte ſich losgeriſſen, und machte Miene, ſich auch einen ſchönen Weg, nach ſeinen Begriffen aufzuſuchen, was ſich mit unſern

Bedürfniſſen ſchwerlich vereiniget haben würde. Wir mußten eine förmliche Jagd anſtellen, um ihn wieder einzufangen, was nur mit vieler Mühe an einer Stelle gelang, wo die Felſen täuſchend eine alte Mauer mit vorſpringenden Thürmen darſtellten, und dem Thiere die weitere Flucht unmöglich machten.

Nach einigen Stunden ändert ſich das Bild plötzlich. Alles bisher Geſehene verſchwindet hinter ſich vorſchiebenden Bergen, und man ſchaut jähling über einen faſt ſenkrechten Abgrund von anderthalbtauſend Fuß in die Ebene von Phiniki nieder, um die ſich, an die Berge umher gelagert, die fünf Ortſchaften: Phiniki, Sykia, Katavóthra, Meláos und Pákia umherreihen. In das letzte ſteigt man auf einem heillos zerriſſenen, ſteilen Pflaſter im Zickzack langſam hinab, und durchkreuzt dann die Ebne in ihrer Mitte auf wohl planirtem Haidelande bis Sykia. Wir legten dieſe anderthalb Stunden weite Strecke größtentheils im Galopp zurück, um noch vor Nacht auf dem Schiffe anzukommen, mußten uns jedoch dabei ſehr vorſehen, da das Terrain hier ganz unterküttig iſt, und wo Waſſer geſtanden hat, überall tiefe und gefährliche Löcher bildet.

Von Sykia bis an den Hafen von Alt-Monemváſia, wo unſere Golette ſtand, iſt wieder ein abenteuerlicher Steinweg, auf deſſen übelſter Stelle am Meer die Nacht uns, ungeachtet angewandter Eile, dennoch einholte. Endlich ſtacken wir zwiſchen ſpitzen Klippen hart an der Brandung förmlich feſt und konnten weder mehr vor- noch rückwärts, das Schiff aber, welches nur einige hundert Schritte weit von uns, wie ſchlafend, im ſchwachen Dämmerlicht der Sterne auf den Wellen lag, ſchien ausgeſtorben. Kein Licht erſchien, kein Laut erwiederte unſer wiederholtes Rufen. Nach mehreren Minuten erſt ſchrie eine tiefe Baßſtimme uns zögernd zu, was man ſo ſpät noch von ihnen wolle. Faſt einige Tage darauf erfuhr ich, daß die Matroſen mich, der den Andern etwas voraus und am nächſten am Waſſer war, in meinem weißen Mantel auf weißem Pferde, mit Staunen und Zagen für den heiligen Demetrius gehalten hatten, deſſen Feſt gerade zufällig heut ſtattfand. Die Nennung meines Namens befreite ſie endlich von ihrer Furcht, ein Licht erſchien auf dem Schiff und zwei Matroſen ruderten uns in einem kleinen Kahne entgegen, mit der höchſt unwillkommenen Nachricht, daß der Capitain mit der Gondel und einem Theile der geringen Schiffsmannſchaft, mich erwartend, nach Monemvaſia gefahren ſey. Für's Erſte machten wir nun ein Feuer zwiſchen den Felſen an, wo wir unſere Pferde anbanden; dann ſchifften wir in dem Kahn, der nur zwei Perſonen auf einmal faſſen konnte, zuvörderſt ich und nachher Theolog, zur Golette; Ackermann und ein Matroſe blieben am Ufer, mit der Weiſung, ihren Leuchtthurm möglichſt zu vergrößern, damit er den, einige Stunden zurückgebliebenen Avojaten zum Leitſtern dienen möge, eine Vorſicht, die ſich ſpäter ſehr nützlich erwies; denn ſelbſt bei dem hellleuchtenden Feuer ſtürzten dennoch mehreremale die Maulthiere in dem furchtbaren Wege, und zerbrachen namentlich zu meinem großen Verdruß, faſt unſern ganzen Vorrath an Wein und Oel und Eiern. Der Schreiber und ein Matroſe, die wir noch im Schiff vorfanden, wurden ſogleich von mir zu Lande nach Monemváſia geſchickt, um den Kapitain herbei zu holen, ſo daß wir Beide nun ganz allein auf der Golette zurückblieben. Ich hatte indeß, in die Kajüte hinabgeſtiegen, Theolog kaum eine Viertelſtunde lang mein Journal diktirt, als der Capitain in der Gondel ankam, ſehr befremdet, ſein gegebenes Zeichen unbeantwortet zu ſehen, und Niemand zu ſeinem Empfang auf dem Schiffe vorzufinden. Sobald ich ihm die Urſache erklärt, wurden nun ſchnell des Capitains Jagdflinte und meine Piſtolen mehreremale nach einander abgefeuert, um die Ausgeſandten wieder zurückzurufen, deren große Laterne wir noch deutlich, gleich einem Irrlichte, längs dem ſteinigen Ufer auf- und nieder wandern ſahen. Bald bemerkten wir an der rückgängigen Bewegung derſelben, daß ſie unſere Signalſchüſſe vernommen, und eine Stunde darauf erſchienen auch die Avojati, ſo daß um 1 Uhr in der Nacht das Mittagsmahl ſervirt werden konnte, worauf wir gegen 2 Uhr, ohne ferneren Zeitverluſt, nach Milos unter Segel gingen.

Milos.

Milos.

So war denn Griechenlands Continent zum zweitenmal hinter mir zurückgewichen — Griechenlands, dem ich nur einen flüchtigen Beſuch zugedacht, und das mich doch, ich weiß ſelbſt nicht wie, ein Jahr lang feſtgehalten.

Aber es hat durch alle Zeiten ſeinen Zauber geübt, und Manche wurden ſich deſſelben erſt bewußt, als ſie es nicht mehr ſahen; ich aber habe ihn wohl erkannt unter Noth und Entbehrung und mit voller Seele mich ihm hingegeben. Möge ich nun dies Land des ſüßen Ungemachs, dies abgeſtorbne und wiedergeborne, dies von unſterblichen Thaten wiederhallende und von unſterblichen Werken zeugende Land wieder betreten oder nicht — ſo lange ich lebe wird es meinem Andenken tief, und mit dauerndem Genuße eingeprägt bleiben!

Die Jahreszeit war allerdings die ungünſtigſte und gefährlichſte zu einer Tournée im Archipel, auch unſer Schiff durch ſeine Kleinheit wenig geeignet, einem übelgelaunten Meere zu widerſtehen, doch rechnete ich auf gutes Glück und die ſtets nur kurzen Fahrten.

Der Wind, welcher jetzt die Segel der Golette loſe ſpannte, war nur ſchwach, aber nicht ungünſtig. Wir legten daher die 60 Seemeilen bis Milo in 20 Stunden zurück, und langten noch bei guter Morgenzeit in deſſen Hafen an. Ich hatte die ganze Nacht über an einer heftigen Migraine gelitten, die mir erſt nach Mittag erlaubte, ans Land zu ſteigen. Die Hitze war drückend, wie im Auguſt, und der Anblick dieſer baum- und ſtrauchloſen Inſel mit den wenigen chetiven Häuſern ihrer Hauptſtadt Kaſtro, die ſich, wie Prokeſch ſagt, auf die äußerſte Höhe vor dem ſie umgebenden Elend geflüchtet zu haben ſcheinen, in hohem Grade melancholiſch. Der wahre Grund dieſer unbequemen Situation liegt darin, daß der kleine Ort faſt nur von Piloten bewohnt wird, die für den ganzen Archipel bis Conſtantinopel und Aegypten gebraucht werden, und deren man immer mehrere auf den luftigen Terraſſen ihrer Häuſer, mit langen Perſpektiven bewaffnet, umherziehen ſieht, um ein herannahendes Schiff zu erſpähen, das ihnen Nahrung bringen ſoll. Wäre Milo's vortrefflicher Hafen nicht — einer der beſten im Archipel, den die ganze Inſel, ſich ſichelförmig krümmend, bildet — Milo würde in ſeinem jetzigen Zuſtande wohl nur den Thieren überlaſſen bleiben. Demohngeachtet war es, als noch die Malteſerritter und viele von franzöſiſchem Adel im Mittelmeer, unter dem Mantel der Religion eine Art Corſarenhandwerk trieben, ein ſehr belebter und luſtiger Ort, wo oft gute Geſellſchaft, hohes Spiel und wohlfeile Waaren aller Art anzutreffen waren.

In dieſer Zeit hatte ſich ſogar, gleich Baron Theodor in Corſika, ein gewiſſer Kapſi zum König von Milo erklärt, und dieſen Thron ſchon drei Jahr behauptet, als er unvorſichtig genug war, ſich ohne gehörige Eskorte auf ein türkiſches Schiff zu begeben, deſſen Befehlshaber er für ſeinen Freund hielt. Nach der beſten Bewirthung warf man ihn in Feſſeln, und brachte ihn nach Conſtantinopel, wo der dreijährige König ſein Leben am Galgen enden mußte.

Die Inſel hat kürzlich einen ſehr thätigen jungen Gouverneur erhalten, Herrn Latris, der auch noch fünf andere der umliegenden Cykladen, wovon Siphanto die bevölkertſte iſt, unter ſeiner Direktion vereinigt. Prokeſch ſagt in ſeiner klaſſiſchen Beſchreibung dieſer Gegenden, die wohl jedem gebildeten Freunde der Länderkunde bekannt iſt, daß er ſelten einen Ort geſehn, der einen ſchnelleren Fortſchritt zum Grabe darbiete als die Inſel Milo, deren Hauptſtadt allein zu Tourneforts Zeiten 5000 Einwohner zählte, während jetzt die ganze Inſel nur noch 1500 aufweiſen könne. Dieſe haben ſich indeß ſeitdem wieder inclusive 300 hierher geflüchteter Kretenſer bis auf 2000 vermehrt, und die Ausſichten für die Zukunft ſcheinen in mancher Hinſicht günſtiger. So beſitzt die Stadt außer dem eben genannten verdienſtvollen Gouverneur — der ſich ſchon früher in Santorin ſehr auszeichnete, wo er blos durch freiwillige Subſcriptionen ein höchſt wohlthätiges Lazareth für Ausſätzige gründete — auch einen vortrefflichen Dimarchen. Wir fanden dieſen eben beim Bau einer neuen Straße beſchäftigt, die vom Hafen nach der Stadt führen ſoll, welche ohngefähr eine Stunde von jenem entfernt iſt, wobei er, um mit gutem Beiſpiel voranzugehn, ſich nicht für zu vornehm hielt, ſelbſt kräftig mit anzugreifen. Es wäre zu wünſchen, daß bei vielen der faulen Beamten Griechenlands eine ähnliche gemeinnützige Thätigkeit gerühmt werden könnte.

Die Natur, welche immer möglichſt zu compenſiren ſucht, hat dieſem öden Eilande die ſchönſten Weiber des Archipels verliehen, die auch durch ihre nette, reinliche und ganz weiße Tracht auffallen. Tournefort erzählt, daß ſie zu ſeiner Zeit kurze Beinkleider mit Strümpfen und Schuhen, und darüber nur eine

Art gefaltetes Hemde, das die Kniee nicht erreichte, getragen hätten; zugleich giebt er die höchſt lächerliche Karrikatur einer ſolchen Schönheit in effigie. Davon zeigt ſich jetzt indeß keine Spur mehr, und die übliche Kleidung gleicht mehr einem antiken Gewande.

Nachdem ich eine halbe Stunde beim Gouverneur im unterhaltenden Geſpräche zugebracht, begab ich mich mit ihm und dem Dimarchen durch ein Labyrinth kaum zwei Fuß breiter Gaſſen, in denen man auf dem natürlichen Felſen emporklettert, auf die höchſte Terraſſe der Stadt. Hier bietet ſich ein reiches Rundgemälde dar. Als äußerſte Punkte deſſelben erblickt man im Norden die Bergſpitzen von Epirus (Negropont) nebſt der Küſte von Attika; im Weſten hinab verfolgt man die Grenzen des Peloponneſes bis zur Inſel Cerigo; im Süden ſieht man den bläulichen Ida auf Kreta; und kehrt über Nio und Naxos im Oſten und Syra im Nordoſt, nach dem Ausgangspunkte wieder zurück. Zwiſchen dieſen Grenzfeſten häufen ſich rund umher die mannigfaltigſten Inſelgruppen, und darüber hinaus dehnt ſich noch bis an den fernſten Horizont ein weites Meer. Von hier wendeten wir unſere Schritte nach den Ruinen der alten Stadt, die unfern dem Pilotenneſte in ſehr vortheilhafter Lage über und an dem Meere ſtand. Sehr richtig fanden wir die früher gemachte Bemerkung, „daß Milo, durch und durchgearbeitet von unterirdiſchem Brande, einem großen Schwamme gleiche.“ Seine vielen Oeffnungen haben die Alten zu Gräbern für die Todten, deren Tauſende ſich hier vorfinden, die Neueren zum Theil zu Gräbern für die Lebenden benutzt, denn kaum verdienen dieſe elenden Höhlenwohnungen einen beſſeren Namen. Der Feldbau iſt im Verhältniß der ſchwachen Bevölkerung nicht vernachläßigt, und im Frühjahr mag daher die Inſel etwas weniger ſchauderhaft ausſehen als jetzt, wo ſchmutzig Weiß und Grau die einzigen Farben waren, die unſerem Auge begegneten; dazu ſind die Linien der Berge keineswegs pittoresk, und nur höchſt ſelten unterbricht an ihren Abhängen ein krüpplicher Oelbaum die widrige Einförmigkeit des Ganzen.

Bekannt iſt das hieſige, dem Könige von Baiern gehörige, kleine, aber ſehr wohl erhaltene und gut aufgezäumte römiſche Theater, welches freilich gegen den koloſſalen Bau von Epidaurus nur wie ein artiges Spielwerk erſcheint; doch ſind die Stufen in derſelben bequemen Art, wiewohl etwas weniger breit, von feinkörnigem weißen Marmor geformt. Wir fanden einige dieſer Stufen in ihrer ganzen Länge friſch abgeſchlagen, ein Vergnügen, was ſich, nach des Gouverneurs

Bericht, mehrere betrunkene Engländer vor Kurzem hier verſchafft hatten. Enthuſiaſtiſche Kunſtfreunde, welche ein Andenken wünſchten, müßen es nicht geweſen ſeyn, denn die abgeſchlagenen Stücke lagen noch ſämmtlich ringsumher. Alle vom Könige angeſtellte Nachgrabungen haben bis jetzt nur einige gut gearbeitete Simſe und andere Architekturzierden zu Tage gefördert, die man recht zierlich längs der ehemaligen Scene des Theaters aufgeſtellt hat, aber ganz nahe von hier fand man, neben einem ſchönen Specimen polygoniſcher Mauer, die berühmte Venus von Milos, welche jetzt zu den erſten Schätzen des Pariſer Muſeums gehört. Der noch immer hier reſidirende franzöſiſche Conſul brachte ſie für 100 Colonnaten an ſich, und verſchiffte ſie ſogleich nach Frankreich, wofür ihm ſein dankbares Gouvernement eine lebenslängliche Penſion verlieh. Dieſer Mann hatte überhaupt Glück im Finden. Man zeigte uns eine kleine Höhle, in welcher er die Inſchrift „Χρυςοχέα“ (die Goldſchütterin) entdeckte, darunter nachgrub und 300 Dram*) Gold in einem, dem Anſchein nach, ganz unbedeutenden Grabe fand.

Links des Theaters ſteht ein maleriſcher, ſchwarz angerauchter, über 30 Fuß hoher Mauerwinkel, welcher in der bereits angezogenen Relation, der einzigen neueren, die wir von dieſer Inſel haben, wahrſcheinlich durch einen Schreibfehler, als cyklopiſch aufgeführt wird; worauf er keinen Anſpruch machen kann; denn da er aus regelmäßig horizontal gelegten Reihen viereckiger Quadern von gleicher Größe beſteht, iſt er nicht mehr zu den zwei, oder höchſtens drei, noch cyklopiſch zu nennenden Bauarten zu rechnen, obgleich die Mauer unzweifelhaft helleniſch iſt. Unter dem Eliasfelſen (denn auch hier herrſcht mein Heiliger) ſieht man einige Mauern ähnlicher Conſtruktion, einem Tempel oder einem andern großen Gebäude angehörend; und hier hat abermals der thätige franzöſiſche Conſul mehrere intereſſante Marmorfragmente ausgegraben, von denen noch ein Theil auf dem Felde daneben liegt. Am begierigſten war ich, den von Prokeſch, als an dieſer Stelle befindlich angegebenen Halbzirkel dicht neben einander ſtehenden Steinſitze zu betrachten, von denen damals noch 17 in statu quo erhalten, und nur drei herabgeworfen waren. Leider hat jetzt der Beſitzer des Grundſtücks, das er in Teraſſen umgewandelt, dieſes merkwürdige Monument zerſtörte, und die zerſchlagenen Stühle in ſeine Terraſſenmauern mit verarbeitet, nur ſechs derſelben liegen noch zerſtreut und beſchädigt umher. Sie ſind aus einem okkergelben Stein gehauen und einzelne, ſehr alte Buchſtaben hineingemeißelt, die keinen Sinn geben.

---

*) 200 hieſige Dram betragen ohngefähr ſo viel als eins unſrer Pfunde.

Den Reſt des Tages benutzte ich zum Beſuche vieler Gräber in der Umgebung der alten und neuen Stadt, die ſo erſchöpfend von meines Vorgängers Meiſterhand beſchrieben ſind, daß ich nichts darüber hinzuzuſetzen weiß — bis etwa auf den einzigen Umſtand, daß, nach Verſicherung der Einwohner, man in denjenigen Steinſärgen, welche außer der Deckplatte noch beſonders mit Mörtel oder Mauerwerk verwahrt waren, immer einige Koſtbarkeiten fand, wogegen die andern nur verſchiedene Thonwaaren enthielten. Ich habe übrigens keine Grabkammer hier geſehen, die an eleganter Arbeit mehreren in der Nähe von Delphi und einigen in Cephalonien gleich gekommen wären, gar manche mögen aber auch in dieſen unterirdiſchen Felſengeweben bis jetzt noch unentdeckt geblieben ſeyn.

Die Türken behandelten Milo mit großer Milde, und die Inſel ſcheint nie von den Barbaren Aehnliches erlitten zu haben, als früher von dem hoch civiliſirten Athen, das nach der Eroberung durch Philokrates, Alle, die Waffen tragen konnten, niedermachen, Weiber und Kinder aber in die Sclaverei ſchleppen ließ. An der neuen griechiſchen Revolution hat Milo nur wenig Theil genommen.

Der artige Gouverneur begleitete uns bis ans Schiff und beſchenkte mich zum Abſchiede mit einem Pokal des berühmten Weichſeleingemachten der Levante, und mit zwei Exemplaren des noch berühmteren, eben friſch gefangenen, Fiſches Skaros, den Tiberius in das Thyrreniſche Meer verſetzt, und auf deſſen ambroſianiſche Vortrefflichkeit noch einige römiſche Sonnette exiſtiren.

Nach dem köſtlichen Mahle, was uns dieſer kaiſerliche Fiſch lieferte, der jedoch dem Peſtropha des Alpheus immer noch weit nachſteht, ruderten wir, als Mitternacht ſchon vorüber war, wie verſtohlen, aus dem weiten und einſamen Hafen hinaus, in dem wir zwölf Stunden lang die einzigen Gäſte geweſen waren. Die faſt ganz verlaſſene mittelalterliche Stadt Milo auf der andern Seite der Inſel, nebſt den natürlichen Schwitzbädern in ihrer Nähe, hatte ich ungeſehen gelaſſen, da ich der traurigen Eindrücke ſchon genug mit hinfort nahm, und jener, nur noch von einigen auf der letzten Stufe des Elends angelangten Menſchen bewohnte Ort, mir vom Gouverneur als das non plus ultra des Jammers geſchildert worden war.

Antiparos.

Antiparos.

Als ich ſchon ziemlich ſpät am Morgen erwachte, ruhten wir bei hellem Sonnenſchein, und in der vollſtändigſten Bonazza, auf dem ſpiegelglatten Meere, dicht vor der dürren Felſeninſel Kemplos. Wir benutzten den gezwungenen Stillſtand, um in der Barke dorthin zu fahren, die Matroſen in der Abſicht, den kymoliſchen Stein, eine Art ſeifenartiger Kreide, die ihnen zur Reinigung der Segel dient und ſchon im Alterthum bekannt war, daſelbſt zu holen, wir, um wo möglich einige wilde Ziegen zu ſchießen, deren wir mehrere, ſchwarze und weiße, an den dürftig mit Haidekraut bewachſenen Lehnen weiden ſahen. Die Jagd mißlang wegen der ſchroffen Felſen, auf welchen man den Ziegen nicht nachfolgen konnte, dagegen ſammelten wir eine Schüſſel voll kleiner, aber ſehr ſchmackhafter Auſtern. Unterdeſſen hatte ſich ein ſchwacher Wind erhoben, der bald friſcher werdend, uns raſch dem Archipel entlang weiter führte. Nacheinander ſtrichen wir bei dem Reſt von Kemplos, welches Plinius die Inſel der Vipern nennt, bei der nur von Ziegen bewohnten Polygo und bei Siphanto vorüber, das fünf gute Häfen zählt. In der Ferne nördlich erblickten wir die cirkelrunde Serpho, deren Einwohner Perſeus mit dem Haupt der Gorgonen in Stein verwandelte; Syra, den jetzigen Hauptort der Cykladen, und das dem Apollo und der Diana heilige Delos; ſüdlich Polykandros, die Eiſeninſel, wegen ihres furchtbaren Felſenpanzers ſo genannt, und Nio, die ſchönweibige. Vor uns lagen das kleine Spotiko, oder Despotiko und Nàros. Auf dem Gipfel von Siphanto (Syphnos) glänzte wieder ein kleiner Elias, und als ich auf dem Verdeck meine Cigarre rauchend, den Steuermann frug, warum dieſer Heilige überall im Archipel, wie auf dem Feſtlande Griechenlands nur die Bergſpitzen bewohne, gab er mir folgende Auskunft. „Der Heilige," ſagte er, „war früher ein Matroſe. Da er aber als ſolcher ſehr luſtig gelebt hatte, und zuletzt Reue darüber empfand, ward ihm das Meer gänzlich zuwider. Er nahm ſein Ruder auf die Schulter und ſprang an's Land, immer bergan ſteigend, und wenn er Einem begegnete, frug er ihn, was das ſey, was er in der Hand trage? So lange man ihm nun antwortete: ein Ruder — ſtieg er immer höher, bis er endlich auf dem äußerſten Gipfel Leute fand, welche auf dieſelbe Frage nur erwiederten: ein Stück Holz. Da ward er inne, daß die nie vorher ein Ruder geſehen, und unter ihnen ſiedelte er ſich auf dem höchſten Punkte an.“ *)

Der Gouverneur von Milo, der auch in Siphanto regiert, lobte den blühenden Zuſtand dieſer Inſel, und behauptete, daſelbſt den Eingang zu den alten Gold- und Silberbergwerken wieder entdeckt zu haben, worüber ſein Rappert bereits nach Athen abgegangen ſey. Ich fürchte aber, bei näherer Beſichtigung wird ſich nicht mehr von dieſen Metallen hier vorfinden, als wenn man auf dem nahen Serpho den goldenen Regen aufſuchen wollte, den Zeus auf dieſer Inſel über Danae niederfallen ließ.

Man genoß heute bei dem ſchönen Wetter ein recht angenehmes dolce far niente auf dem Schiff. Bald ward eine halbe Stunde mit den Seeleuten verplaudert, bald das Perſpectiv auf die entfernteſten

---

*) Man ſieht, wie das Volk hier ſeinen Heiden Odyſſeus noch zum Chriſten gemacht hat.

Inſeln gerichtet, deren oben nur aus dem Meer hervortauchende Berggipfel, wie z. B. die von Santorin uns blos ſegelnde Schiffe am äußerſten Horizont zu ſeyn dünkten, bald wandte ich meine Blicke wieder auf die nächſte Umgebung zurück und muſterte meine Menagerie, die bereits, da ich ſie mit den Matroſen getheilt, ſehr zuſammengeſchmolzen war, und jetzt nur noch aus einer Ente, einer Trute und einem Hammel beſtand. Die erſte ſchien in einem gar nicht abreißenden Selbſtgeſpräch mit dem bekannten Wohllaut dieſes Vogels vorgetragen, ihre angefeſſelte Lage zu beklagen; die ehrwürdige Trute aber, welche erſt geſtern und heute wieder einen ihrer Gefährten hatte ſterben ſehen, ging blaß und verſtört mit ſchwankenden Schritten, und in tiefem Stillſchweigen auf den Bohlen des Verdecks umher. Wenn nun auch dieſer Anblick ſchwermüthige Regungen hervorzubringen im Stande geweſen wäre, ſo konnte doch gewiß Niemand den gravitätiſchen Hammel ohne Lächeln betrachten, dem die Matroſen aus den Federn der bisher geſchlachteten Vögel nicht nur eine Krone auf das majeſtätiſch gehörnte Ammonshaupt geſetzt, ſondern ihm auch aus den längſten derſelben eine Glorie um den entgegengeſetzten Theil ſeines Körpers angefertigt hatten, deren ſich der heilige Elias ſelbſt nicht zu ſchämen gebraucht hätte.

Hier muß ich aber nach den Unglücklichen, die zum Tode verurtheilt ſind, auch eines andern, neu acquirirten Thieres meiner Umgebung erwähnen, das zum freudigen Leben beſtimmt iſt. Ich war nach und nach um alle meine griechiſchen Hunde gekommen, und empfand beſonders über Aphroditis, der Unvergleichlichen, Verluſt einen ſo tiefen Schmerz, daß ich mich lange zu keiner andern Anſchaffung dieſer Art verſtehen mochte. Doch als in Kypariſſia ein ſehr muntrer, zuthulicher und ſpartaniſcher Hund meines Wirths mich täglich bei den dortigen Arbeiten begleitet hatte, und Herr Saltafernos mich nachher bat, ihn als ein Andenken der vergangenen Tage anzunehmen, konnte ich ein ſo freundliches Geſchenk nicht ausſchlagen. Ich unterfange mich daher, ihn auch dem Leſer als meinen künftigen Lebensgefährten vorzuſtellen. Beſagter Hund iſt weiß und gelb gefleckt mit ſchwarzem Kopf und ſchwarzer ſchön behangener Schweifſpitze, hat glänzend klare Augen, eine unverwüſtliche Geſundheit, zeigt mehr Anhänglichkeit und Treue als ſeine Vorgänger, iſt gut gezogen und hat originelle Manieren, die noch dadurch poſſirlicher werden, daß er nur ein langes Hühnerhundsohr beſitzt, das andere aber kurz am Kopfe abgeſtutzt iſt. In dem Reſt dieſes letzteren ließ ich ihm daher einen meiner Pariſer Ohrringe befeſtigen, und ein gleich glänzendes Arm- oder vielmehr Beinband erwartet ihn in Kandia. Er heißt Suſannis und ſcheint von einem Schäferhunde und einer Jagdhündin abzuſtammen. Auch kann er einige Künſte und zeichnete ſich in Milos ſchon durch eine kühne That aus; denn er ſprang unſrer Barke nach vom Schiff ins Meer, und ſchwamm mehrerer 100 Schritte dem Kahne folgend, bis an die einzelnen Häuſer des Landungsplatzes, wo er mit uns faſt zugleich anlangte.

Während ſolcher unſchuldigen Unterhaltungen kam die Nacht heran, wo mich der Gott des Schlafes in ſeine ſanften Arme nahm und jedes Schwanken der hüpfenden Golette ſpurlos an mir vorüberging. Der Morgen aber leuchtete mir im Hafen von Antiparos, die Ufer von Paros dicht vor uns, und rechts über viele kleine Inſelklippen hinweg, in einiger Entfernung Nio — das alte Jos, welches keine Tempel, keine Reſte alter Kunſt aufzuweiſen hat, und dennoch vor allen übrig gebliebenen Bergſpitzen dieſes untergegangenen Kontinents die merkwürdigſte iſt, wenn wir der Nachricht Glauben beimeſſen dürfen, daß auf ihr Homer ſeine unſterbliche Laufbahn beſchloß. Auch wird dieſe Inſel für die Schönheit und das affable Benehmen ihrer Weiber citirt.

Der Hauptort von Antiparos iſt nur ein unanſehnliches Dorf, in welchem jedoch der Dimarch ein ſehr gutes Haus bewohnt. Er ſelbſt war in Athen, und wir wurden von ſeiner Frau, ihrer recht hübſchen, etwas korpulenten Tochter, einer jungen Nichte und einem Verwandten des Hauſes mit ehrwürdigem, weißem Barte, der noch die türkiſche Kleidung alten Styles trug, empfangen. Dieſe Vergünſtigung einen Bart zu tragen, welches den Griechen im Allgemeinen verboten war, wurde dem Alten für geleiſtete Dienſte vom Sultan perſönlich verliehen, was in jener Zeit ohngefähr einem jetzigen Orden zweiter Klaſſe bei uns gleichgekommen ſeyn mag. Die drei Damen hatten zu meiner Verwunderung die deutſche Sitte des Strickens angenommen, und jede derſelben bearbeitete ihren Schickſalsſtrumpf mit der Aemſigkeit der geſchickteſten unſrer Kleinſtädterinnen. Auch ihre Tracht war faſt ganz Europäiſch.

Nach dem Genuß der gewöhnlichen Erfriſchungen, welche, der patriarchaliſchen Weiſe dieſer Länder gemäß, dem Bauer, der uns hergewieſen, mit uns eingetreten war, und ſich auch sans façon auf den gegenüberſtehenden Divan niedergeſetzt hatte, gleich uns von der jungen Nichte dargereicht wurden — machte ich mich mit Theolog, 6 Führern und 30 Wachslichtern ſogleich nach der berühmten Höhle auf den Weg, die anderthalb Stunden vom Dorfe am Gipfel eines der höchſten Hügel dieſer Inſel liegt. Der Ritt dahin gewährte wenig Intereſſe, denn obgleich Antiparos etwas grüner und vegetabiliſcher ausſieht als Milo, ſo hat es doch eben ſo wenig Bäume und bietet daher einen nicht viel erfreulicheren Anblick.

Ich bemerke hier im Voraus, daß ich zufällig weder Tourneforts, noch Choiſeuls, noch irgend eines Andern Beſchreibung der Höhle von Antiparos geleſen habe, und folglich nur den Eindruck wieder geben kann, den ſie ohne alle vorgefaßte Meinung auf mich ſelbſt gemacht hat.

Auffallend iſt es, daß kein alter Schriftſteller der Höhle von Antiparos, ſonſt Olearos, erwähnt, was vorausſetzen läßt, daß ſie zu jener Zeit noch nicht entdeckt worden war. Dennoch findet man die Reſte einer, wie es ſcheint, alter griechiſchen Inſchrift an ihrem Eingang.

Sie iſt ohne Zweifel die ſchönſte und grandiöſeſte ihrer Art, die ich wenigſtens geſehen habe, was jedoch nicht allzuviel ſagen will, da mir ſowohl die Wunderhöhle von Corneal und von Adelsberg bei Trieſt, als die von Apfeleck in Ober-Ungarn, und ſogar die Baumannshöhle auf dem Harz, ſämmtlich bis jetzt unbekannt geblieben ſind. Schon der Eingang der hieſigen, vor dem ſich ein geebnetes Rondel mit einer kleinen Kirche und einer anmuthigen Ausſicht auf die nahen Inſeln befindet, iſt impoſant, denn unter einem hohen, weit vorſpringenden Halbgewölbe bilden bereits von außen in freier Luft koloſſale Tropfſteinfiguren, von denen die eine einer Statüe, die andere einem mit hieroglyphiſchen Zeichen bedeckten Thurme gleicht, das Portal zum finſtern klaffenden Munde dieſes wahren Tempels der Nacht.

Wenn man ſich außer der gehörigen Anzahl von Führern, Lichtern und Stricken, auch noch mit zwei bis drei Leitern, jede wenigſtens von zwölf Sproſſen vorſieht, kann man die Höhle in ihrem ganzen Umfange, mit allen ihren verſchiedenen Sälen und Gemächern ohne Gefahr, ja ſogar mit verhältnißmäßiger Bequemlichkeit beſichtigen — wenn man aber, wie wir, nur eine einzige morſche Leiter mit ſechs Sproßen, die, erſt kürzlich reparirt, gleich im Anfange wieder zerbrach, und nachher nicht mehr zu brauchen war, ſich verſchaffen kann, ſo iſt die Unternehmung nicht nur gefährlich, ſondern in faſt unerträglichem Grade erſchöpfend, weil Einem nichts übrig bleibt, als ſich an zwölf bis ſechszehn Fuß hohen glatten Felſenwänden, blos mit Hülfe der Taue hinab- und hinaufzuhelfen, was nur dem geübteſten Turner, wie den hieſigen Führern leicht werden mag. Im Mai dieſes Jahres fiel ein engliſcher Schiffsarzt an einer dieſer Stellen herab und ſtarb drei Tage darauf an den Folgen ſeines Sturzes. „Wenn das Kalb erſoffen iſt, deckt man den Brunnen zu,“ ſagt das Sprichwort — doch hier iſt man noch nicht einmal ſo weit gekommen, und der Gouverneur in Naros, unter dem auch Paros und Antiparos ſteht, hat weder vor noch nach dieſer traurigen Kataſtrophe je daran gedacht, die weltberühmte Höhle zugänglicher zu machen, obgleich ſo viele Fremde ſie fortwährend beſuchen und die ganze Sache mit höchſt geringen Koſten auf das leichteſte zu bewerkſtelligen wäre.

Die mannigfaltigen Gewölbe, welche die Höhle in ſich ſchließt, ſind von großer Ausdehnung und Höhe, und die Form der Stalaktiten von überraſchender Abwechſelung. Kannelirte und glatte Säulen, prachtvolle Drapperien von der größten Ausdehnung, Thiere in ſeltſamen Formen, über denen Schwerdter und Lanzen herabzuhängen ſcheinen, und andere barokke Geſtaltungen ſind häufig. Man zeigte mir auch den Altar, auf dem der Marquis de Nointel eine Meſſe leſen ließ, und den Namen unſers Herrn Chriſtus eingeſchrieben hat, neben welchem ſich ſeitdem Tauſende von Schächern, in Bleiſtift, Farbe und eingemeißelter Schrift zu verewigen ſuchten; am Ende hat ein Franzoſe auch noch den Namen einer von ihm verehrten Jungfrau hinzugeſetzt: „Helene Tacher, l'incomparable femme!“ ein beluſtigender Schweif des Ganzen.

Was auf mich den ſtärkſten Eindruck machte, war ein wohl 50 bis 60 Fuß hohes, weites Gewölbe, über 100 Klafter tief in den Eingeweiden der Erde, deſſen wunderſame Decke fallendem Schnee glich. Darunter glaubte man glänzend weiße Eisblöcke wild über einander geworfen zu ſehen, in deren Zwiſchenräumen ich jetzt meine Lichter ſo aufſtellen ließ, daß man dieſe ſelbſt nicht, ſondern nur den Schein, den ſie von ſich ſtrahlten, gewahr werden konnte. Dieſe Beleuchtung wirkte um ſo magiſcher, da gegenüber ſich ein dunkler, wie mit Schuppen überdeckter Vorhang hinzog, von dem, oberhalb aus dem Geſtein dringend, eine ſchwarze Rieſenfauſt nach den ſchimmernden Eisklumpen unter ihr langen zu wollen ſchien.

Ich brachte ungefähr eine Stunde in der Höhle zu, wo eine heiße Stickluft herrſchte, welche die Fatigue des Durchkletterns noch vermehrte. Zum Unglück hatte ich überdem, mit meiner gewöhnlichen Diſtraktion, früh ein paar Stiefel mit großen engliſchen Anſchraubſporen angelegt, die während des Reitens zwar noch nützlich waren, aber, da ich ſie bei'm Eintritt in die Höhle, trotz aller Mühe, nicht loszumachen vermochte, mich in dieſer nicht wenig inkommodirten, abgerechnet die Lächerlichkeit, gewiß der Erſte zu ſeyn, der die halsbrechende Grotte von Antiparos mit langen Sporen beſtieg. Auch bedurfte ich, als ich in Schweiß gebadet, an das goldene Tageslicht wiedergekehrt war, einer langen Ruhe, ehe ich mich disponirt fühlte, den Rückweg nach dem Dorfe anzutreten. Theolog hatte ſchon bei der erſten ſchwierigen Stelle alle Neugier verloren, weiter vorzudringen, und ſonnte ſich, ſeinem Berufe gemäß, vor der Kirche, wo er erklärte: „Dieſe Höhle ſey bereits ein Vorſchmack der Hölle.“ Einer der Führer neckte ihn deshalb, lobte dagegen meine Ausdauer, und ſchloß, ſich gegen mich wendend, mit dem ſeltſamen Compliment, daß, da ich ſo rüſtig in die Vorhölle hinabgeſtiegen ſey, ich auch gewiß ohne Schwierigkeit in die wirkliche gelangen werde. Es ſcheint, als wenn dieſer Hellene mehr antike als chriſtliche Nationen von der Unterwelt in ſich aufgenommen hatte.

Man erzählt von Lord Byron, daß ihm bei ſeinem Beſuch der Grotte die Lichter darin ausgingen, und verbindet damit die Idee einer großen Gefahr. Dies iſt aber irrig; denn die Höhle iſt kein Labyrinth, und jeder der Führer findet den Ausweg ſo gut im Dunkeln wie mit Lichtern, deren im ſchlimmſten Falle auch immer binnen einer Stunde friſche leicht herbeizuſchaffen ſind. Alle Noth würde ſich daher blos darauf beſchränken, dieſe Zeit über in der Finſterniß verbleiben zu müſſen, einer romantiſchen Situation, die, wenn ſie wirklich ſtattgefunden, Lord Byron ohne Zweifel Gelegenheit zu einem ſchönen Gedichte mehr gegeben haben würde. Beſuchte man aber die Höhle gar in Geſellſchaft einer Dido, ſo müßte ja ein ähnlicher Unglücksfall nur noch anziehender werden, gleich den Zwiſchenakten bei den Ombres chinoises, wo Niemand ſich über die eintretende Dunkelheit beſchwert.

Ohngeachtet meiner Müdigkeit ging ich den größten Theil des Rückweges aus Ungeduld zu Fuß, weil die kleinen Eſel, die wir im Dorfe gemiethet hatten, die Faulheit, welche ihr Geſchlecht charakteriſirt, in einem ſo unbeſiegbaren Grade beſaßen, daß kein Züchtigungsmittel ihren Schneckenſchritt zu beſchleunigen vermochte.

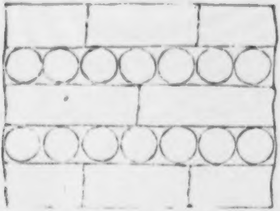
Die Frau des Dimarchen bot mir, als wir wieder in ihrem Hauſe anlangten, gaſtfreundlich dieſes zum Nachtlager an, doch zog ich meine größere Bequemlichkeit auf dem Schiffe vor, wo wir die Nacht wegen eines drohenden Gewitters und Sturmes, die ſich ſchon durch fernes Wetterleuchten ankündigten, im ſichern Hafen verblieben. Die Matroſen hatten ſich unterdeſſen mit Fiſchen beſchäftigt und eine ſo große Anzahl gefangen, daß wir, wenn auch nicht Dreitauſend, doch wenigſtens Alles, was ſich auf dem Schiffe befand, damit ſättigen konnten, und noch einige Körbe davon übrig behielten. Dies war uns aber um ſo willkommener, da in dem elenden Antiparos nicht die geringſte Proviſion hatte aufgetrieben werden können.

Paros.

Paros.

Der kurze Weg von Antiparos bis Parikia, der Hauptſtadt der Inſel Paros, iſt zur See, wegen ſeichten Waſſers und vieler Klippen, bei dem jetzt herrſchenden ſtarken Nordwinde nicht wohl paſſirbar, weshalb wir die Exkurſion dahin zu Lande zu machen vorzogen. Wir fanden die Inſel im äußeren Anblick kaum von Antiparos verſchieden, mit ſehr wenig Bäumen, und einem vielleicht noch betriebſameren Feldbau, der in Terraſſen bis an die Spitzen der Berge ſteigt, in dieſer Jahreszeit aber freilich nur geackerte Erde, aber kein Grünes ſehen läßt. Kurz vor der Stadt kommt man bei maleriſchen Klippen vorbei, die einzeln aus dem Meere hervorragen, und an denen vor zwei Jahren ein franzöſiſches Linienſchiff ſcheiterte. Ein ſpitzer weißer Würfel zeigt den Ort an, wo man die im Schiffbruch Umgekommenen begraben hat. Man erzählte uns, daß der franzöſiſche Commiſſair, der zur Regulirung dieſer Angelegenheit hierher geſchickt wurde, ſeine Zeit ſehr gut benutzt habe, denn er entführte die ſchönſte Frau der Inſel, welche durch einen eigenen Zufall die Schwiegertochter eben des alten Mannes mit dem weißen Ordensbarte iſt, der uns in Antiparos empfing, und nur des aus dieſer Sache entſtandenen Prozeſſes wegen ſich hier befand. Wenn im Mittelalter die franzöſiſchen Ritter in dieſe Meere kamen, nahmen ſie gleich ganze Inſeln weg, die heutigen müſſen ſich ſchon mit einer hübſchen Frau derſelben begnügen.

Schon von Weitem macht Parikia mit ſeinen vielen Windmühlen, ſeinen friſch getünchten Häuſern und ſeiner mehr als tauſend Jahre alten, für Griechenland ſehr anſehnlichen Kirche einen vortheilhaften Eindruck, der ſich im Innern des Orts noch ſteigert. Es iſt das freundlichſte und reinlichſte Städtchen, das ich mich in Griechenland geſehen zu haben erinnere, durchgängig gut gepflaſtert, von einer ſehr pittoresken Bauart der Häuſer, die meiſtens hohe Freitreppen, oft von Marmor, hübſche Portale, unten auf Säulen ruhende Arkaden, und oben Balkons haben, welche an vielen Orten, gleich den engen ſchottiſchen Straßen ſelbſt, von höchſt gracieuſen Weinlauben überwölbt werden. Die Citadelle, von den Venetianern erbaut, kann einzig in ihrer Art genannt werden, denn dieſe Barbaren führten ſie faſt ganz aus dem zu ſolchem Behuf abgeriſſenen Marmortempel des Aeskulaps auf. Die prächtigſten Frieſe, Architrave, Kapitäle u. ſ. w. ſind in ungeheurer Menge als bloße Mauerſteine pêle mêle verbraucht, am Grunde ſieht man Superporten von 18 Fuß Länge aus einem Stück, und in dem Hauptthurme wechſeln Hunderte neben einander gelegter und durchgeſägter Säulenſtücke mit horizontalen Quadern ab, was bis oben hinauf ganz regelmäßig folgendes barrokke Mauerwerk bildet:



Auch die Kirche hat vom Raube des Tempels zwei ſehr ſchöne Säulen einer jetzt ganz unbekannten Marmorart, die dem Agat ähnlich iſt, nebſt einigen alten Pilaſtern und Simſen davon getragen. Es iſt eine ſtehende Erzählung bei dergleichen antiken Koſtbarkeiten in den hieſigen Kirchen, daß einmal ein engliſcher Lord 1000 Pfund Sterling dafür geboten, ſie aber dennoch nicht erhalten habe. Daſſelbe wurde mir denn auch hier, wie ſchon an zehn andern Orten, mit großer Ernſthaftigkeit debütirt. Außer dem ebenfalls nie fehlenden, wunderthätigen Jungfraubilde verehren die Gläubigen hier noch den alterthümlichen Taufſtein, in dem der heilige Baſilius zu der Zeit taufte, als dieſe Ceremonie noch nicht mit den Kindern, ſondern nur mit Erwachſenen vorgenommen wurde, die allerdings beſſer wiſſen mußten, warum ſie ſich derſelben unterzogen. Den mit Mauern gepflaſterten Hof der Kirche umgibt ein Viereck von Arkaden, was man im Franzöſiſchen le Cloitre nennt, wo ehemals die Mönche wohnten, und das jetzt zweckmäßiger zu zwei Schulen eingerichtet worden iſt.

Die Stadt, welche auf der Stelle des alten Paros ſteht, vor dem des großen Miltiades Ruhm erblich — *)

---

*) Nach der gänzlich mißlungenen Belagerung von Paros ward Miltiades bekanntlich angeklagt, zum Erſatz aller Koſten der Expedition verurtheilt und, nicht zahlungsfähig, in's Gefängniß geworfen, wo er an ſeinen vor Paros erhaltenen Wunden ſtarb.

zählt 1850 Einwohner, und für die ganze Inſel rechnet man 6400, nicht das Drittheil von der Zahl, die ſie mit Leichtigkeit ernähren könnte. Die Inſel hat 12 Stunden Umfang mit drei guten Häfen, unter denen der von Nauſſia der größte iſt, und war, gegen Erlegung eines geringen Tributs, ſo gut wie ganz unabhängig von den Türken, deren Keiner hier wohnen, noch ſelbſt ſich hier verheirathen durfte. Man kann mit Recht ſagen, daß mehrere dieſer Inſeln wahre Republiken unter türkiſcher Souverainetät waren, welche Alles, was ihre innere Regierung und Verwaltung betraf, durch ihre Primaten ſelbſt beſorgen laſſen durften. Während des Revolutionskrieges landete eine türkiſche Flotte auf Paros, ohne jedoch die mindeſte Handlung der Rache zu üben, noch irgend eine Contribution zu fordern, eine Mäßigung, die freilich ſehr von den Gräueln auf Chios abſticht.

Doch muß ich zur Ehre des türkiſchen Gouvernements auch hierüber mittheilen, was mir durch einen ganz glaubwürdigen Griechen, einen Primaten von Naros, Herrn Frangopulo, ſpäter erzählt ward.

„Ich reiſ'te damals," ſagte dieſer, „mit dem franzöſiſchen Fregattenkapitain, Herrn .... nach Chios. Es war eine furchtbare Zeit! Alle Schiffe, denen wir begegneten, wie unſere Fregatte ſelbſt, waren theils voll türkiſcher Weiber, die vor den Griechen flohen, welche in blinder Wuth alles den Muſelmännern Gehörige niedermachten, theils griechiſcher, die der Schändung oder Sclaverei zu entgehen ſuchten. Alle waren jung und viele von der größten Schönheit, meiſtens aber nur leichtſinnige und leidenſchaftliche Geſchöpfe, ohne viel Sträuben ſich hingebend, und ſchnell von Verzweiflung zu läppiſcher Ausgelaſſenheit und Poſſen übergehend. Unter den Türkinnen auf unſrem Schiff befand ſich ein höchſt reizendes Weſen, das der Kapitain mit ſeiner beſondern Gunſt beehrte, und im Laufe der Reiſe dieſer jungen Frau verſprach, ſie mit ſich nach Frankreich zu nehmen, von deſſen Schönheit und der Freiheit des dortigen Lebens er ihr das anlockendſte Bild entwarf. Ob ihn indeß dies Verſprechen ſpäter gereute, oder ob es ihm zu erfüllen nicht möglich war, weiß ich nicht, aber als wir in der Nähe der Inſel Chios ankamen, die uns ſchon lange vorher auf der See ſchwimmende Leichname ankündigten, erklärte er ihr, daß er ſie jetzt, als Türkin, mit den übrigen Weibern an den Kapudan Paſcha ausliefern müſſe. Sie wollte eben eine Taſſe Kaffee zum Munde führen, als ihr dieſe Nachricht ward. Einige Sekunden lang blieb ſie ſprachlos — dann warf ſie klirrend die Taſſe zur Erde, und überhäufte im heftigſten Zorn den Kapitain mit jeder Art von Verwünſchungen. Da dieſe indeß nichts fruchteten, warf ſie ſich ihm zu Füßen, küßte dieſe unter einem Strome von Thränen, und beſchwor ihn auf die rührendſte Weiſe, ſie nicht von Neuem der Sclaverei zu opfern, da er ihr ſo heilig zugeſichert, ſie mit ſich nach dem freien Frankreich zu nehmen; ein Beweis, daß die türkiſchen Weiber doch ihre beſchränkte Lage nicht ſo ſehr lieben müſſen, als uns manche Schriftſteller glauben machen wollen. Da ſie auch hiermit den Kapitain nicht erweichen konnte, der die Unmöglichkeit — ſie nach Kräften begütigend — vorſchützte, zog ſie endlich verzweiflungsvoll ihren Schleier über das Geſicht, und wir hörten noch ihr Wehklagen und Schluchzen, als ſie auf der Embarkation Platz nehmen mußte, die der Kapudan Paſcha, ſehr erfreut über dieſe unerwartete Vermehrung ſeines Harems bei dem erſten Aviſo nach der Fregatte geſandt hatte.“

„Ich bat nun den Kapitain, an's Land ſteigen zu dürfen, kann aber, ohne alle übertriebene Sentimentalität meinerſeits verſichern, daß der furchtbare Anblick des Mordes und Brandes, wie der in Todesangſt nach allen Seiten fliehenden, halb nackten Menge, unter die man noch immer mit Flintenſchüſſen feuerte, denen wir uns ſelbſt ausgeſetzt ſahen, nebſt der grenzenloſen ſchauderhaften Verheerung rund um uns her — mir faſt eine körperliche Ohnmacht zuzogen; ſo daß ich mich eiligſt zurückzukehren gezwungen fühlte, ohne einen Augenblick weiter an die Angelegenheit zu denken, welche mich hergeführt.“

„Als der Kapitain hierauf dem Kapudan Paſcha bittere Vorwürfe über ſolche Gräuel machte, erwiederte dieſer: „„*Man ſolle nicht ſo ungerecht* „*ſeyn, eine Begebenheit, die ihn mit dem* „*größten Schmerze erfülle, den Befehlen* „*der Pforte zuzuſchreiben.* Den beſten Beweis „dafür wolle er ſogleich dem Kapitain vorlegen;““ „und hiermit producirte er eine mit ſich führende „Hattiſcherife des Sultans, nach deren Inhalt er dem „Paſcha, welcher die verirrten Unterthanen Seiner „Hoheit in Chios, wie ein Kannibal behandelt habe, „ſobald der hieſige Rhamaſom *) vorüber ſey, ſogleich „den Kopf abſchlagen und dieſen nach Conſtantinopel „ſenden ſolle. Auch habe ich, ſetzte er hinzu, bereits „Alles gethan, um dem Blutvergießen, ſo viel ich es „auf geſchärfte Befehle vermochte, ein Ende zu machen.“

---

*) Die Türken ſagen: „Rhamaſom,“ die Araber: „Rhamadom.“

„Es waren noch drei Tage bis zum Schluß des Rhamaſom übrig, und ſonderbarerweiſe ward am letzten derſelben der Kapudan Paſcha von Kanaris in die Luft geſprengt. So rettete durch eine wunderſame Fügung des Schickſals Kanaris den Mörder der Bevölkerung von Chios, der mit einer unermeßlichen Beute, für deren bloße Ueberſchiffung er einem griechiſchen Schiffseigenthümer 150000 Piaſter zahlte, glücklich nach Klein-Aſien entkam.“

Die Einwohner der Inſel Paros, die erſte und mächtigſte der Cykladen im Alterthum, waren doch in Kunſt und Wiſſenſchaft berühmt, ſo daß die Mileter Männer von Paros wählten, um ihre durch Aufruhr zerrüttete Stadt von Neuem zu organiſiren. Dieſe, unbekannt mit dem Charakter der Individuen, gingen hinaus auf's Land und beſtimmten Diejenigen zu Vorſtehern der Stadt, deren Beſitzungen ſie in dem blühendſten Zuſtande fanden, vielleicht nicht mit Unrecht vorausſetzend, daß Solche, die ihr Eigenthum am beſten zu verwalten verſtünden, auch dem Anderer vorzuſtehen, am geſchickteſten wären. Wie haben ſich aber ſeitdem die Geſchichten in dieſem Punkte geändert! Die Theorien haben die Praxis beſiegt, und ein von der Univerſität kommender Referendar wird häufig für geeigneter zum Regieren gehalten, als der weiſeſte Adminiſtrator ſeines eigenen Grund und Bodens.

Es war auf dieſer Inſel, wo man die berühmte Marmortafel entdeckte, die ſich jetzt in Oxford befindet, eins der merkwürdigſten chronologiſchen Monumente der Welt, auf der ein unbekannter Wohlthäter der Wiſſenſchaft die denkwürdigſten Epochen der griechiſchen Geſchichte von Kekrops bis Diognetes, einen Zeitraum von mehr als 1300 Jahren umfaſſend, eingraben ließ.

Wir wurden vom Dimarchen, der gut franzöſiſch ſprach, gaſtfrei aufgenommen, und ſein Schreiber begleitete uns nebſt einigen ſubalternen Führern nach den antiken Marmorbrüchen, die ſich anderthalb Stunden von der Stadt im Berge Marpeſus befinden.

Nachdem ich geſtern gelernt, wie man glatte Felſen an Stricken hinanklettert, wurde mir heute eine unerwartete Lektion anderer Art zu Theil. Wir waren, Jeder ſeine Wachskerze in der Hand, ohngefähr 10 Minuten lang ganz bequem in der alten Carriere vorgedrungen, als wir an eine ſehr hoch ausgearbeitete Stelle kamen, die uns ſchon als das Ende der Promenade angekündigt war, denn, ſagte man, es geht zwar noch weiter, aber um zu dieſem Theil des Steinbruchs zu gelangen, muß man über 100 Schritte weit auf dem Bauche kriechen, ein Weg, den ſeit mehreren Jahren Niemand mehr unternommen hat. Hierbei wurde angeführt, daß der junge Prinz von Joinville, mit dem friſchen Muthe, der ſeiner Familie eigen iſt, den Durchgang habe verſuchen wollen, ehe er aber noch die Hälfte erreicht, faſt ohnmächtig geworden und nur mit Mühe wieder herausgebracht worden ſey. Ob das Durchdringen überhaupt noch möglich ſey, wußte man auch nicht gewiß, da im Winter die bis hierher dringenden Waſſergüſſe den Schutt von Jahr zu Jahr in dem engen Raume fortwährend erhöhten.

Wiewohl ich nicht ungern verſuche, was Andern ſchwierig oder gar unthunlich vorkommt, ſo hatte ich doch diesmal, noch zu ermüdet von geſtern, wenig Luſt dazu, als einer der Führer äußerte: wenn man durch ſey, komme man in einen Saal, in dem ſich „Idola“ befänden. Die Hoffnung, alte Skulpturen, gleich dem merkwürdigen Relief, das man weiter unten, außerhalb am Felſen ſieht, hier zu entdecken, bewog mich nun ſogleich, die unterirdiſche Reiſe anzutreten, und der Gedanke an dieſen Fund ſtärkte mich auch unterwegs. Theolog entſchloß ſich auch diesmal, bravement mir zu folgen, und wir krochen nun in folgender Ordnung: Die zwei dickſten Führer voran, um wo möglich noch etwas auszuweiten; dicht hinter ihnen ich, hierauf der dritte Führer, und hinter dieſem

Theolog als Schweif des vierköpfigen Ungeheuers. Die drei dienenden Geiſter mußten die Lichter handhaben, ſo gut ſie konnten, denn wir hatten zu viel mit uns ſelbſt zu thun,. um uns damit zu befaſſen. Ich geſtehe auch, daß es mir in der Mitte, wo kaum noch ein Fuß hoher Raum blieb, beinahe eben ſo wie dem jungen Prinzen ergangen wäre, denn die Sache hat nicht nur für die Imagination etwas Grauenerregendes, ſondern iſt auch phyſiſch ſchwer zu bewerkſtelligen, und wird zuletzt zur wahren körperlichen Marter, da man ſich auf grobem Schutt und ſpitzen Marmorblöcken entweder mit Bruſt und Knieen, oder auf dem Rücken fortſchieben muß, eine Gangart, der Kleider und Haut nur ſchlecht zu widerſtehen im Stande ſind. Nicht nur Theolog's, ſondern ſelbſt der Führer ſchwere Seufzer ertönten daher vielfach in dem ſchauderlichen Grabe. Wir mußten oft ruhen, und dennoch fühlte ich mich wie gerädert, als nach und nach die erdrückende Felſendecke ſich wieder etwas hob, man zuerſt auf Händen und Füßen, und zuletzt ganz aufrecht gehen konnte, worauf wir denn auch bald in den verheißenen ſchwer erkauften Saal gelangten. —*) Wäre ich nun nicht der wahrhafteſte aller Reiſebeſchreiber, hier gäbe es eine gute Gelegenheit, mir einige Freiheit anmuthiger Erfindungen zu geſtatten. Aber ich bleibe meinen Grundſätzen getreu und melde beſchämt, daß in der Wirklichkeit der gerühmte Saal nur zu einem unbedeutenden Gemach zuſammenſchrumpfte, in dem ſich, ſtatt der erwarteten Skulpturen keine andern Idola als wenige nichts ſagende, kleine Stalaktiken befanden. Außerdem waren mehrere Namen an den Wänden ſichtbar, wovon das älteſte Datum über ein Säkulum hinausreichte, das neueſte von 1830 war. Als den intereſſanteſten Namen bemerkte ich den des berühmten Reiſenden Lord Prudhoe. Hier glaubte ich nun verdient zu haben, den meinigen, ſo unbedeutend er iſt, ebenfalls hinzuſchreiben, wäre es auch nur als freiwilliges Opfer, das Andern durch dieſe treue Beſchreibung künftig die ganz unnütze Mühe wahrſcheinlich erſparen wird.

---

*) Ich habe ſpäter manche ägyptiſche Katakombe vom übelſten Rufe durchkrochen, aber nie einen beſchwerlicheren Weg gemacht.

Uebrigens bewunderte ich bei dieſer Gelegenheit von Neuem, was ſelbſt kurze Uebung und Gewohnheit thut! Hin, hatte ich über eine Viertelſtunde gebraucht, zurück kam ich in weniger als 10 Minuten, und mit weniger Schmerz und Beſchwerde, obgleich noch ſchlechter verwahrt als vorher, da meine Inexpreſſibles an mehreren Stellen vom pariſchen Marmor gänzlich beſiegt worden waren. Ich fand am Ende faſt eine Art Vergnügen in der nun ſchon erlangten Geſchicklichkeit, mich fortzuſchnellen, und entdeckte Gelenke in meinem Körper, die ich vorher gar nicht geahnet, ſo daß es mir jetzt weit klarer ward, als bisher, wie Schlangen ohne Füße ſich mit ſolcher Rapidität dem Boden entlang zu bewegen vermögen.

Der Steinbruch iſt noch in mancher andern Art merkwürdig, namentlich frappirten mich die, wie mit dem Meſſer ausgeſchnittenen, ungeheuren Stücke im Marmorfelſen, wozu die Alten jedenfalls uns ganz unbekannte Inſtrumente gehabt haben müſſen. Das vorher erwähnte Relief am Eingang einer andern Oeffnung auf dem rohen Felſen ausgearbeitet, übergehe ich, da Herr von Prokeſch eine ſo genaue Schilderung davon gegeben hat, daß ich ſie hier nur unnütz abſchreiben könnte. Ich bemerke blos, daß es Bacchus mit Eſelsohren, auf dem Throne ſitzend (oder vielleicht Silen), von allerlei andern Figuren umgeben, darſtellt, welcher ſich an einem Tanz der Nymphen ergötzt, wozu Tournefort die naive Bemerkung macht: **„Anciennement, comme nous l'apprend Diodore de Sicile, les Demoiselles s'appellaient des Nymphes.“**

Oberhalb der Brüche befindet ſich ein ehemaliges Kloſter, jetzt das Eigenthum eines Gouvernementsbeamten, wo wir uns hinlänglich erholen und mit Kaffee erfriſchen konnten, das heilſamſte Getränk während großer Erhitzung in dieſen Klimaten. Aus gleicher Rückſicht für meine Geſundheit legte ich auch hier den Rückweg nach der Stadt zu Fuß zurück; denn nach einer übergroßen Anſtrengung thut man immer wohl, bald darauf eine minder ſtarke folgen zu laſſen, ehe man ſich ganz der Ruhe hingiebt — eine Anſicht, auf die ich zuerſt bei der Wartung meiner Pferde gekommen bin, der jedoch Theolog keineswegs beipflichten wollte. Den Weg von Parikia bis zum Schiff mußten wir mit der Laterne ſuchen, da die Nacht ſchon einbrach, ehe wir noch vom Steinbruch in die Stadt zurückgekommen waren. Dies nun zeigte ſich als den unangenehmſten Theil des heutigen Tagewerks. Es war abſcheulich kalt, mehrere Male verlöſchte der Wind unſere Laterne, mein Mauleſel wurde ſtätiſch und biß mich, als ich ihm die Sporen geben wollte, in die Beine, die Barke, welche uns erwartete, war durch Mißverſtändniß nicht am rechten Ort, und die den Schluß machende lange Ueberfahrt (als wir ſie endlich gefunden,) auf wogendem Meere in der eiſigen Sturmesnacht, verurſachte mir eine Erkältung, an der ich mehrere Tage litt.

In derſelben Nacht noch ſchifften wir uns demohngeachtet, bei anhaltend contrairem Winde, nach Naxos ein, und mußten daher fortwährend langweilig laviren, ſo daß wir erſt am folgenden Nachmittag am Orte unſrer Beſtimmung anlangten.

Naxos.

Naxos.

Als ich mich in meinem dreizehnten Jahre ſterblich in eine Aktrice verliebte, die Ariadne auf Naxos ſehr ſchlecht agirte, aber ſehr hübſch war — hätte ich nicht gedacht, auf dieſer Inſel einmal ſelbſt in halbem Sturme anzukommen. Der Anblick ihrer Felſen ſchien mir noch rauher in dem grauen Wetter, als ihn mir die Theaterdekoration früher vorgemalt hatte, und das pittoreske, ſich gegen die Luft ſcharf abſchneidende Portal eines Tempels des Bacchus, das auf der iſolirten, vom Meere umſchäumten Klippe Strongilo ſteht, war der erſte Gegenſtand, auf den mein Auge fiel. Die Hauptſtadt iſt nicht empfehlend, ſchmutzig, mit häßlichen, mühſam zu erklimmenden Gaſſen, am Felſen hinaufgebaut. Der untere Theil nach dem Lande zu gleicht, von einigen Palmen überragt, und durch die Bauart ſeiner weißen Häuſer einem mauriſchen Flecken, den ſogenannten Schloßberg nimmt aber faſt ganz eine katholiſche Bevölkerung alten italieniſchen Adels ein, die von den größten Familien dieſes Landes abſtammt: Sommariva's, Barozzi's (deren Vorfahren Venedig gründeten), Grimaldi's, Girardini's, Malateſta's, Sforza's u. ſ. w. vegetiren hier in verhältnißmäßiger Armuth, mit Beibehaltung veralteter Sitten. Sie hatten von jeher das Vorrecht, europäiſche Kleidung, auch in Conſtantinopel, zu tragen, die ſich jedoch bald von ſelbſt halbtürkiſch geſtaltete. Ein altes Bild, das ich Herrn Grimaldi's, des ſchwediſchen Conſuls, Güte verdankte, ſtellt dieſe ſonderbar gemiſchte Tracht ganz ergötzlich dar, den Herrn Katholiken als Halbtürken mit dreieckigem Hut, und die Frau Katholikin mit zwei Tändelſchürzen, noch eine ganz kleine reizende auf der ſchon ganz kleinen, und breite gelbe ſeidene Eſelinnenohren auf dem Kopfe. — Ich lernte mehrere der genannten Herren kennen, die mich, wie eine Erſcheinung aus ganz verſchollener Zeit, lebhaft anſprachen.

Naxos, das alte Dioniſia, wo die Mythe den jungen Bacchus erziehen ließ, zählte in antiker Zeit über 100000 Einwohner, von denen jetzt nur noch der zehnte Theil ſich ärmlich hier ernährt. Im Mittelalter ward es ein Raub der Abenteurer im Großen, welche damals ihr Weſen trieben, und blieb mehrere Jahrhunderte lang ein ſouveraines Herzogthum. Unter türkiſcher Botmäßigkeit ſtand es in demſelben Unabhängigkeitsverhältniß zur Pforte wie Paros, ward von ſeinen eignen Primaten regiert und zahlte dem Großherrn nicht mehr als jährlich einen Tribut von 50000 türkiſchen Piaſtern, während jetzt alle indirekten Abgaben nicht mitgerechnet, ſchon die direkten, wie man mir verſicherte, an 300000 Drachmen betragen. Von den drei Familien der 21 alten Herzöge der Inſel, Sanudo, della Carcere und Crispo, exiſtiren nur noch einige Nachkömmlinge der letzteren in größter Dürftigkeit, und ihr Haupt, ein alter Mann, ließ mich um ein Almoſen bitten, indem er mir ſeinen Stammbaum hereinſchickte, der mit einem griechiſchen Kaiſer anfing!

Die Geſchichte dieſer Herzöge, über welche man mir ein Manuſcript, von einem deutſchen Jeſuiten in franzöſiſcher Sprache abgefaßt, und ein griechiſches, von unbekannter Hand, mittheilte, iſt nicht ohne Intereſſe, und einige große Verbrechen, die im Schooße der herrſchenden Familien verübt wurden, könnten einen recht brauchbaren Romanenſtoff abgeben. Die Zeit erlaubte mir nicht, die ſehr eng und mit der blaſſeſten Tinte geſchriebenen Blätter genau durchzugeben, ich empfehle ſie indeſſen meinen Nachfolgern, die deshalb nur Herrn Grimaldi's ſtets bereite Gefälligkeit in Anſpruch zu nehmen haben. An einer Stelle der Schrift des Jeſuiten eifert dieſer gewaltig gegen die unerhörte Grauſamkeit des Cäſar Galerius; „denn," ſagt er, „dieſer Tyrann ließ in Naxos, wie auf den übrigen Inſeln, die Güter aller Einwohner vermeſſen, man zählte die Weinſtöcke und die Olivenbäume, man hielt Regiſter über die Bevölkerung und die Zahl der Nutzen bringenden Thiere und von Allem und Jedem mußten ſchwere Abgaben bezahlt werden. Die daraus entſtehende viele Arbeit, wie die Nothwendigkeit unzähliger Deklarationen der Betheiligten, füllte Städte und Dörfer mit einem Heere koſtſpieliger, das geplagte Volk noch mehr drückender Beamten an, ſo daß man überall, wo man hinkam, nur auf Verzweiflung und Wehklagen ſtieß."

Schriebe der ehrliche Pater dies heute, er würde gewiß ſofort als Libelliſt belangt werden; denn was er anführt, findet ja wörtlich Alles jetzt wieder hier und in ganz Griechenland eben ſo ſtatt, und wird in unſern geduldigeren Zeiten nur: gute Ordnung — genannt.

Von Antiquitäten bietet Naxos wenig mehr. Man führte mich zu einem ſogenannten Bade der Ariadne, eine kaum antike, kleine Ciſterne, und 5 bis 6 Stunden von der Stadt liegt ein 25 Fuß langer Marmorblock, an dem Spuren vorhanden ſind, daß eine Statüe, angeblich des Apollo, daraus angefertigt werden ſollte; endlich findet man zwei Tagereiſen weit im Innern einen helleniſchen Thurmreſt. Das iſt Alles und nicht der Mühe des beſchwerlichen Beſuches werth. Eine moderne, vor 50 Jahren gebaute Kirche enthält acht ſchöne Granitſäulen aus dem Apollotempel zu Delos, deren Verhältniſſe aber von falſcher Art ſind, daß man nur Theile der urſprünglichen Säulen angewandt haben kann, die überdem durch ſchlechte neue Kapitäle verunſtaltet ſind. Im Vorhofe der Kirche ſieht man den aus einer früher zerſtörten Kapelle hierhergebrachten Grabſtein des erſten Herzogs von Naxos, Marc Sanudo, geſchmückt mit ſeinem ſehr einfachen Wappen und einer griechiſchen Inſchrift.

Schließlich erwähne ich einer merkwürdigen ſilbernen Medaille, die kürzlich gefunden wurde, und ein einziges Exemplar zu ſeyn ſcheint, wenigſtens wird ſie in dem ſehr vollſtändigen Werke des Herrn Mionnet nicht aufgeführt. Man ſieht auf der einen Seite einen ſchönen Kopf des indiſchen Bacchus, auf der andern dagegen eine roh gearbeitete Karrikatur Jupiters, mit den Blitzen in der einen und dem Adler in der andern

Hand, der wie eine Gans ausſieht. Darunter ſtehen die Worte: Ναξιος Μηχανη, wörtlich: Maſchine von Naxos, wovon die Bedeutung nicht recht deutlich zu verſtehen iſt. Der Beſitzer forderte 500 Drachmen für dieſe Medaille, die zu bezahlen, ich einem größern Liebhaber, als ich bin, überlaſſe.

Der Gouverneur war abweſend, und der Dimarch logirte mich auf der Citadelle bei einem Kapuziner ein, der dort, als Miſſionair, ein der franzöſiſchen Regierung zugehöriges, geräumiges altes Kloſter bewohnt, das er zu einem recht guten Gaſthof eingerichtet hat, wo zwar keine Rechnungen gemacht werden, aber nach Belieben gezahlt werden muß, was in der Regel mehr koſtet. Dieſer Mann kann füglich zu den Merkwürdigkeiten von Naxos mitgerechnet werden, wie folgendes Geſpräch, das zwiſchen uns ſtattfand, ſchon einigermaßen darthun wird. Ein ſtattlicher, nur durch Leben und Zeit etwas gebückter, ſchlank gewachſener Mann, mit langem röthlichen Bart und glänzenden, lebhaften kleinen Augen, in eine kurze zimmtbraune Jacke und weite Pantalons von gleicher Farbe gekleidet, eine Schnupftabakdoſe in der Hand und einen türkiſchen rothen Fes auf dem Kopfe, kam mir mit gewandtem Anſtande, aber etwas hinkend entgegen, als ich die ellenhohen Stufen der

Haustreppe langſam hinanſtieg und annoncirte ſich, mich in italieniſcher Sprache bewillkommnend, als den Padre Angelo. „Es thut mir leid, ehrwürdiger Vater," ſagte ich, „daß Sie ſich bis auf dieſe halsbrechende Treppe gewagt haben, denn Sie ſcheinen," ſetzte ich, auf ſein lahmes Bein blickend, hinzu, „nicht ganz wohl auf zu ſeyn." „O, das iſt ſchon ein altes Uebel," antwortete der Pater lachend, „eine Folge der Bleſſur, die ich in der Schlacht von Smolensk erhielt, und welche die Retirade von Moskau mir nicht ganz gründlich zu kuriren Zeit ließ." „Die Schlacht von Smolensk?" rief ich verwundert, „wie brachte Sie Ihr friedlicher Beruf dahin?" „Mein Beruf war damals nicht allzu friedlich," ſagte der Kapuziner mit einem Anflug von Stolz, „denn ich war Unteroffizier in dem Elitencorps des Königreichs Italien." „Und wie ergriffen Sie nachher," frug ich, „ein ſo entgegengeſetztes Metier?" „Per Dio" antwortete Padre Angelo, ſich den Mönchsbart ganz militairiſch ſtreichend, „ich hatte mein ganzes Leben lang dem großen Napoleon gedient und ſollte nun des Herzogs Ferdinand Soldat werden — das mochte ich nicht. Man wollte mich zwingen, aber damit kam man noch weniger weit mit mir, und um mich mit allen Ehren ganz kurz aus der Affaire zu ziehen, ward ich auf der Stelle Kapuziner, Ein Gönner aus alter Zeit verſchaffte mir bald darauf die Miſſion nach Conſtantinopel, wo ich ein Jahr lang, troß einem älteren Pfaffen, predigte, ſpäter blieb ich, gleichfalls als Miſſionair, geraume Zeit in Smyrna, und ſeit ſieben Jahren bin ich hier im Hafen der Ruhe eingelaufen, Padre Angelo für die Gläubigen und Pierre Croix für die Weltlichen, mein eigner Herr und — was nicht ſo übel iſt, der einzige Kapuziner in Naxos."

Er führte mich nun in ein recht gutes Quartier im obern Stock mit umfaſſender Ausſicht auf die Inſel und den hohen Berg Dia in ihrer Mitte, verſehen mit hinlänglichen Meublen und ſogar einer Bibliothek, die eben ſo originell war, als ihr Beſitzer: eine Menge geiſtlicher Werke, aber faſt alle unvollſtändig, und in Sprachen, die der Kapuziner nicht verſtand, lateiniſche, griechiſche u. ſ. w., ja ſelbſt zwei deutſche Predigtbücher, die ich mir zu meiner eigenen Privaterbauung andächtig herausholte. Zwiſchen dieſe legitime Heerde waren indeß verſchiedene Wölfe und Füchſe gerathen, und ſelbſt Fragmente des ketzeriſchen Voltaire hatten ſich darin eingeniſtet — gute und böſe aber wurden gemeinſchaftlich von Bücherwürmern auf eine Art zerfreſſen, die der ganzen Sammlung ein baldiges Ende prophezeiht.

Ich muß hinzufügen, daß ich in keinem Gaſthof Griechenlands beſſer, mit mehr Aufmerkſamkeit und gutem Willen bedient worden bin, als in dieſem Kloſter, ohne noch die mannigfaltige und oft pikante Unterhaltung des Paters in Anſchlag zu bringen. So erzählte er mir heute von einem kürzlich hier geweſenen engliſchen Original, das, ſo lange er bei ihm logirte, nie ein anderes Getränk als Kaffee zu ſich nehmen wollte. Dieſes Individuum hatte in ſeinem Itinéraire geleſen: „Um dem Fieber in Griechenland zu entgehen, müſſe man Wein und Waſſer vermeiden und ſich hauptſächlich an den Kaffee halten.“ Der um ſeine Geſundheit ſehr beſorgte Inſulaner nahm dies ſo wörtlich, daß alle Bemühungen des Pater-Gaſtwirths, ihm ſeine verſchiedenen Sorten Weine annehmlich zu machen, zu deſſen großem Verdruß ganz vergeblich blieben. Dagegen war er kaum im Stande, zu jeder Tageszeit und bei allen Mahlzeiten Kaffee genug für den obſtinaten Gaſt zu bereiten, der ganze Suppenterrinen davon austrank und durchaus ſeinen Durſt mit nichts Anderem löſchen zu wollen erklärte, ſo lange er auf griechiſchem Boden verweile. Seine Abreiſe ward nachher ſehr jähling dadurch veranlaßt, daß er vom Pater eines Abends verlangte, er ſolle ihm augenblicklich eine Art Aphrodite ſchaffen, die er die Nacht verehren wolle. Da ihm nun dieſer erwiederte, daß er zwar ein Kapuziner, aber kein ruffiano ſey, befahl er ſehr erzürnt, ſogleich eine Barke bereit machen zu laſſen, da er nothwendig einer weiblichen Geſellſchaft bedürfe, und dieſe nun ſelbſt in Syra aufſuchen werde. Viel von cattiva gente und damned papists murmelnd, eilte er auf und davon.

Ein anderesmal wohnte mehrere Wochen lang ein deutſcher Poet, mit Namen Ludwig, bei ihm. Dieſer liebte die Einſamkeit in ſolchem Grade, daß er nie mit den andern Gäſten verkehren noch eſſen wollte, ſondern ſich ſtets auf ſeiner Stube allein ſerviren ließ, und den ganzen Tag von früh bis Abends, wie ein Tagelöhner, nur mit unaufhaltſamem Schreiben beſchäftigt war.*) Abends pflegte Herr Ludwig, in Folge eines Gelübdes, vor dem Schlafengehen ſich ſtets in einen großen Sack zu ſtecken, den er am Halſe zuband und ſich ſo auf's Bett legte. Als ſeine Abreiſe herannahte, zeigte ſich der unangenehme Umſtand für den Pater, daß der Poet kein

---

*) Es traf ſich, als Theolog dieſe Stelle niederſchrieb, daß ich demſelben gerade acht Stunden lang ohne Raſt diktirt hatte — und er lachte ſehr!

Geld hatte, um ſein obliegendes Geſchenk zu bezahlen. Er kündigte ſeinem Wirth jedoch die unabwendbare Verlegenheit mit vieler Seelenruhe an, und eröffnete ihm dabei in barbariſchem Italieniſch: der Pater möge unbeſorgt ſeyn, denn obgleich er ihn nicht mit baarem Gelde befriedigen könne, ſo überlaſſe er ihm hier einen von ihm componirten Operntext, deſſen Werth ſeine Auslagen mit reichen Intereſſen bezahlen würde. Zugleich bat er ihn, als Andenken ſeine Silhouette anzunehmen, welche der Pater mir noch lachend vorwies. Dieſer, wie er ſich ausdrückte, stupefatto di questo regalo, erklärte dem Dichter, ſein Buch zurückgebend, daß er ihn eines ſolchen Schatzes nicht berauben wolle, der ſeinem Lebenslauf zu heterogen ſey, Herr Ludwig möge indeß nur friedlich ziehen, und wenn er ſich einmal mit Baarem beſſer vorgeſehen fände, nachträglich ſeine Munifizenz an ihm ausüben. Doch hat ſeitdem der arme Kapuziner nie etwas mehr vom deutſchen Poeten vernommen.

Auch in die politiſchen Regionen ſchweifte zuweilen der Pater hinüber, und ſehr gut war in der That ſeine Schilderung der Toskaniſchen Inſurrektion im Jahre 1831, deren Details, wie er ſagte, ihm ein Freund folgendermaßen mitgetheilt habe.

Als die Emeute in Florenz ausbrach, ſchrieb dieſer, ernannte der Herzog einen Caſanova, der unter Napoleon in Spanien als Oberſt gedient, (vielleicht ein Neffe des durch ſeine Memoiren Berühmten) zum Generaliſſimus ſeiner Truppen. Dies war ein vernünftiger Mann. Laſſen Eure Kaiſerliche Hoheit die Leute gewähren, ſagte er, ich werde für die Sicherheit Ihrer erlauchten Perſon und des Pallaſtes dergeſtalt ſorgen, daß wenn die Meuterer dagegen etwas zu unternehmen wagen, ſie ſich die Köpfe ſchnell einrennen ſollen; jetzt aber, ſtatt mit Kartätſchen auf ſie zu feuern, rathe ich, ihnen ſo viel Eſſen und Trinken reichen zu laſſen, als ſie verzehren wollen. Man beherzigte dieſen klugen Rath, und der Erfolg war, daß die guten Bürger und Studioſen, die früh nur Blut trinken wollten, und wüthend Tod oder Conſtitution ſchrieen, Abends, zur Hälfte in Wein und Branntwein betrunken, zur Hälfte beſchwichtigt, ganz friedlich ihre Betten aufſuchten. Am andern Morgen ließ der Herzog durch Herolde überall bekannt machen, daß er zum Volke ſprechen wolle, wozu nach alter Sitte ein Thron auf der piazza degli officii errichtet wurde. Eine ungeheure Menſchenmenge verſammelte ſich und der Herzog hielt ihnen folgende kurze, aber eindringliche Rede: „Liebe Kinder! ich habe gehört, daß ihr eine Conſtitution verlangt. Ich bin von Herzen bereit, Euch ſo viel Conſtitutionen zu geben, als Ihr Luſt habt — aber bedenkt, daß, ſo wie das geſchehen iſt, 100000 Deutſche hierher kommen werden, das Land verheeren, in Eure Häuſer dringen, jeden Eurer jetzigen Rädelsführer todt ſchießen laſſen, und Euch mehr Geld koſten werden, als zehn Jahre Eurer Abgaben betragen, ohne daß Ich Euch dann zu ſchützen im Stande bin. Erklärt nun, Ihr lieben Leute, ob Ihr zu dieſem Preis die Conſtitution noch haben wollt, oder nicht? Im letzten Falle aber ſeyd verſichert, daß Alles vergeben und vergeſſen ſeyn ſoll, was geſchehen iſt.“ Ein Hurrah und ein wüthendes Geſchrei: „Keine Conſtitution! Es lebe Ferdinand!“ war die allgemeine Antwort, und damit hatte die Sache für immer ein Ende. So erzählte der Kapuziner, ob es wahr iſt, weiß ich nicht, aber daß die Zeitungen es zu ſeiner Zeit nicht gemeldet, iſt kein Beweis dagegen; denn ich erinnere mich gar wohl, unter Napoleon dem Großen eine gewaltige Inſurrektion in Italien ſelbſt miterlebt zu haben, von der man in Deutſchland nie ein offizielles Wort vernommen hat, und die nur wenige Privatnachrichten meldeten, welche man allgemein für erlogen hielt. Die Reden des Livius ſind wahrſcheinlich auch nie gehalten worden wie er ſie uns giebt, und ſo mag der Verſion meines Kapuziners, der kein Livius zu ſeyn prätendirt, auch ihre Chance vergönnt ſeyn.

Ich büßte meine Höhlenvergnügungen und darauf folgende Erkältung hier in Naros, blieb drei Tage im Bette liegen, diktirte und ſchrieb, wie bereits gemeldet, von früh bis Abend trotz dem Poeten Ludwig, und fand mich am vierten, als nach Sturm und Regen die Sonne wieder ſchien, die wir lange nicht mehr erblickt hatten, hinlänglich hergeſtellt zu neuer Thätigkeit. Da ich viel von den Reizen der Gegend gehört hatte, als deren Culminationspunkt das Thal von Melanes ſchon im Manuſcript meines Jeſuiten gerühmt wird, unternahm ich noch vor meiner Abreiſe noch eine Maulthiertour nach dieſem Ort und den ſehenswertheſten Gegenſtänden in der Nähe der Stadt.

Viel Neues bot ſich mir auf derſelben nicht dar, und ich begreife nicht recht, warum die Alten Naros das kleine Sicilien nannten, mit dem es jetzt wenigſtens keine Aehnlichkeit mehr hat. Graue Felſen über terraſſirten Hügeln, die kleine Thäler mit Gemüſe- und Fruchtgärten oder Oelbaumplantagen einſchließen, ſind das Charakteriſtiſche der Inſel, mit Ausnahme einiger ausgedehnteren Ebenen am Meer, die mit Wein und Feldfrüchten auf das Sorgſamſte angebaut ſind. Aber auch in den Bergen fanden wir faſt überall dankbaren Boden, der jedoch großentheils aus Mangel an Menſchen unbenutzt bleibt, und jetzt nur als ſpärliche Weide dient. Zugleich liefert er einen röthlichen Stein „Smiriglio“ genannt, von dem große Quantitäten nach England gehen. Er dient zum Putzen verſchiedener Metalle, und ohne Zweifel ſtammt daher unſer deutſches Wort: Schmergel.

Die weit größere Schönheit des Thales von Melanes wird dadurch hervorgebracht, daß hier die Berglehnen mit Oliven-, Orangen-, Citronen-, Cedratbäumen u. ſ. w., zwiſchen denen ſich dunkle Cypreſſengruppen erheben, dicht beſetzt ſind, und hübſche weiße Landhäuſer die Scene beleben — aber jedes Thal, das wir ſahen, könnte, bei gleicher Kultur, auch denſelben Anblick gewähren. Der anſehnlichſte Garten in Melanes iſt der des Herrn Frangopulo, von dem und deſſen Familie wir mit ausgezeichneter Artigkeit empfangen, bewirthet und zum Abſchiede noch mit einem Korbe der auserleſenſten Südfrüchte beſchenkt wurden, die man, um ſie in höchſter Vollkommenheit zu erhalten, auch hier zwei Jahre lang auf dem Baume hängen läßt, wie ich es ſchon in Poros geſehen. Wir koſteten in dieſem Hauſe alten Wein von der geſchätzten Sorte, die unter der Benennung:

„Wein des Bacchus“ bekannt iſt. Doch verdient er dieſen ſtolzen Namen, meines Erachtens, nicht hinlänglich. Es giebt auch in Naxos einen Wein, der ſo weiß wie klares Brunnenwaſſer ausſieht und dennoch ſehr ſtark iſt. Die Alten nannten eine der Weinſorten dieſer Inſel wegen ihrer Vortrefflichkeit: Nektar. Herr Grimaldi behauptet, die Art wie dieſer Wein aus beſondern Traubenbeeren bereitet wurde, durch ein altes Manuſcript wieder entdeckt zu haben, und wird bei der nächſten Weinleſe den erſten praktiſchen Verſuch damit machen.

Der zweite im Range unter den Gärten von Melanes iſt der, der franzöſiſchen Lazariſten, denen die Vorfahren der hieſigen Primaten ſehr einträgliche Grundſtücke mit dem Beding ſchenkten, für immer eine Schule und einen Arzt unentgeldlich für den Bedarf der Hauptſtadt zu halten. Herr Frangopulo klagte bitter darüber, daß weder Eins noch das Andere mehr ſtattfinde, wohl aber von Zeit zu Zeit einige Individuen von Frankreich hergeſandt würden, um die Einkünfte der Güter, die ſich jährlich auf 1500 bis 2000 Drachmen belaufen ſollen, in Empfang zu nehmen und dann mit dem Gelde wieder fortzugehen. Man hat jetzt deshalb bei dem franzöſiſchen Geſandten in Athen dringende Klage geführt, und hofft, daß dieſer ſo gerecht ſeyn werde, die frommen Geiſtlichen ernſtanzuhalten, in Zukunft ihre Pflicht beſſer zu erfüllen. Es iſt dies allerdings von nicht geringer Wichtigkeit für die hieſigen Familienväter, da in der Hauptſtadt von Naxos, wie in der ganzen Inſel, ſeit der letzten Revolution, außer einer höchſt vernachläßigten Bettelanſtalt für enseignement mutuel, gar keine Schule mehr exiſtirt! Eines Arztes müſſen die Inſulaner auch entbehren, was ihnen jedoch wahrſcheinlich weniger Nachtheil bringt.

Nach einem Spazierritt von circa 6 Stunden kehrten wir durch die fruchtbare Ebene von Livadi, recht ſehr befriedigt, wenn auch nicht lebhaft erregt, zu den Zellen unſres Kapuziners zurück. Unterwegs vorher hatten wir mehrere einſame Schluchten und Defileen paſſirt, was in der Morea ohne Waffen und Bedeckung bedenklich geweſen wäre. Dieſer Unterſchied zwiſchen dem Feſtlande und den Inſeln, wo kaum ein Gensd'armes und noch weniger Militair exiſtiren, und wo dennoch für den Reiſenden die allergrößte Sicherheit herrſcht, iſt gewiß ſehr auffallend, um ſo mehr, da auch bei den Inſulanern unter ſich Raub und Mord gar nicht ſelten ſind, und z. B. eben hier im Innern von Naxos Beides erſt den Tag vor meiner Ankunft vorgefallen war, weshalb ich auch den einzigen hier ſtationirten Gensd'armes-Offizier nicht in der Stadt gegenwärtig fand. Es iſt noch eben ſo wenig als das Miasma der Cholera ergründet, was unter übrigens gleichen Verhältniſſen doch ſo verſchiedene Reſultate in der Moralität der Völkerſchaften hervorbringt. Im Ganzen werden die Eigenſchaften der hieſigen ländlichen Population gelobt, und Naxos ſcheint mir überhaupt ein ſehr geeigneter Boden für Europäiſche Auswanderer zu ſeyn, die oft in dieſer Hinſicht ſo unrichtige Wege einſchlagen, und mit abenteuerlichem Sinn das entfernteſte Land gewöhnlich auch für das beſte halten.

Ich ward mehrere Tage durch heftige widrige Winde und ſehr ſchlechtes Wetter, hier gefangen gehalten, wozu mich die feuchte Kellerluft des Kloſters krank machte, ſo daß ich nur wenig ausgehen konnte. Doch beſah ich heute eine Kirche mit mehreren alten Gräbern und Wappen der venetianiſchen Familien, beſuchte meinen gütigen Freund, Herrn Grimaldi, in deſſen alterthümlichem Hauſe die vom Regen durchdrungenen rohen Balken des Plafonds ſeines Staatszimmers ſeltſam mit weißen Sternen bemalt waren, und erſtieg ſpäter die Schutthaufen eines Thurms des ehemaligen herzoglichen Schloſſes, ein jetzt ſehr ungeſchmücktes Belvedere. Es war ſo verfallen, daß man kaum feſten Fuß darauf zu faſſen vermochte, aber deſto romantiſcher war der Anblick des wilden Sturmes und des ſchwarzen muſſirenden Meeres, auf dem bald da bald dort die ſchwankenden Vorhänge der Wolken eine Inſel auf- oder zudeckten, und die Barken im Hafen ihre Maſten wie im Tanze einander zuneigten.

Ariadne muß, in der Verzweiflung ſich hier von Theſeus verlaſſen zu ſehen, einen Fluch über das weibliche Geſchlecht zu Naxos ausgeſprochen haben, den Jupiter erhörte. Denn wohin wir uns auch wandten, immer begegneten wir nur häßlichen Geſtalten. Dabei iſt die Stadt ein wahrer Kloak und der durch Stimmenmehrheit erwählte Maire, ein unwiſſender Bauer, deſſen gänzliche Unbekanntſchaft mit geſitteten Gebräuchen zuweilen höchſt poſſirlich ward. Die Etablirung der Dimarchieen koſtet den Einwohnern jährlich zwei Procent ihrer Einnahmen, ohne jedoch an den meiſten Orten viel entſprechenden Nutzen zu ſtiften, was wohl hauptſächlich von dem unzweckmäßigen Wahlverfahren herrührt, das nun geändert werden ſoll.*)

---

*) Jeder Einwohner des Bezirks ohne Ausnahme hat nämlich das Wahlrecht.

Herr Frangopulo theilte mir einen andern auffallenden Umſtand mit, der nur aus einem Grundfehler bei der Regierung der hieſigen Inſel entſpringen kann. Er ſagte mir, daß, ohngeachtet es hier ſo ſehr an Menſchen zur Bearbeitung der Grundſtücke fehle, dennoch ein Drittheil der hieſigen Einwohner und Familienväter ſich die meiſte Zeit des Jahres über in Kleinaſien zur Arbeit verdinge, wie es auch auf vielen der umliegenden Inſeln ſtattfindet. Man kann überhaupt rechnen, daß noch immer faſt eben ſo viel Griechen im Auslande leben, als in Griechenland ſelbſt zu finden ſind, was bei beſſeren und ſichreren Ausſichten in dieſem Reiche wohl nicht in dem Maaße der Fall ſeyn könnte.

In des deutſchen Jeſuiten Nachrichten über Naxos blätternd, las ich nachher Folgendes, was wenigſtens beweiſ't, daß es Zeiten gab, die noch ſchlimmere Calamitäten mit ſich führten, als die jetzigen, und daher als Troſt hier ſtehen mag.

„Nachdem“ ſagt der Pater, „drei Jahre lang eine fürchterliche Peſt Conſtantinopel und einen Theil des Archipel's dergeſtalt verheert hatte, daß die Häuſer mehr Gräbern als menſchlichen Wohnungen ähnlich ſahen, ſchien im Jahr 763 ein Winter ohne Gleichen das Ende der Welt zu verkündigen. Vom Anfang des Oktobers fror das ſchwarze Meer bis über dreißig Stunden von ſeinen Ufern weit, 45 Fuß tief zu Eis, worauf 30 Fuß Schnee darauf fiel. Vom Cherſones bis nach Meſembria in Thrazien hatte Meer und Land ſich ſo vereinigt, daß vier Monate lang die ſchwerſten Wagen dieſe Eisſtraße paſſiren konnten. Im Februar des folgenden Jahres erſt brachen die gefrornen Maſſen und wälzten, vom Winde getrieben, Eisberge bis in das ägäiſche Meer, deſſen Inſeln dadurch wie mit Mauern umgeben wurden. Und dieſem Winter folgte eine ſo ſengende Hitze und unnatürliche Dürre, daß alle Quellen davon austrockneten. In Naxos aber beſchloß das Trauerſpiel noch die Eruption eines Vulkans, welche die halbe Inſel zerſtörte."

„Da," fährt unſer Jeſuit fort, „kam auf den Wellen ein Bild der heiligen Jungfrau herangeſchwommen!" Man fiſchte es natürlich ſchleunig auf, und von dieſem Augenblick an genoß die Inſel viel ſegensvolle Jahre, bis die ungläubigen Mauren aus Spanien herſchifften, Kandia eroberten und viele der Cykladen mit Naxos grauſam verheerten u. ſ. w. Den Grund, warum die heilige Jungfrau gegen dieſe Barbaren nichts mehr ausrichten konnte oder wollte, bleibt uns der fromme Vater ſchuldig. Man muß nicht Alles wiſſen!

Obgleich der ſtürmiſche Scirokko ohne Raſt andauerte, fing doch die Unthätigkeit in Naxos an mir unerträglich zu werden, und da der Meergott mich durchaus nicht nach Süden gehen laſſen wollte, ging ich nach Norden, und ſchiffte mich, trotz des Capitains Bedenklichkeiten, nach Syra ein. Auf dem dunklen Meer weideten deſſen weiße Schäfchen, gar munter darauf umherſpringend, und außer Naxos nebſt dem gegenüber liegenden Paros waren alle Inſeln umher durch graue Wolken verborgen, aber den Wind im Rücken, flogen wir deſto pfeilſchneller durch die Wogen. Zierlich lag die Golette mit vollgeblähten Segeln ſo niedrig auf der rechten Seite, daß ihr Rand faſt dem Waſſerſpiegel gleich ſtand, während auf der linken die Wellen in Schaumfontainen in die Höhe ſpritzten, als ſprudle ſie ein Wallfiſch aus ſeinem weiten Kiemen, worauf ſie in Maſſen auf das Verdeck niederfielen, jedoch ſchnell, bei der hängenden Lage des Schiffes durch die kleinen Oeffnungen des Sabords wieder abfloßen. Nicht lange aber konnte ich mich dieſes Schauſpiels erfreuen, denn eine, den ganzen Himmel jetzt in tiefes Schwarz hüllende Bouraske, mit einer herabfallenden Fluth verbunden, zwang mich, Schutz in der Kajüte zu ſuchen, wo ich mich auf mein Bett warf und bald unter wüſten Träumen entſchlief. Sie waren abenteuerlich genug — denn im letzten, deſſen ich mich erinnere, kaufte ich meinem ſeligen Vater ein geflügeltes Himmelsroß ab, das er ſelbſt im Stalle putzte, was ihm viel Noth machte, da er ſich ſehr ungeberdig dabei benahm. Als wir es endlich gebändigt, geſattelt und herausgeführt hatten, ſchwang ich mich darauf, während mein Vater ſo gütig war, mir den Steigbügel zu halten. Kaum war ich aber im Sattel, als es ſich mit ſolcher Blitzesſchnelle in die Wolken erhob, daß in wenig Minuten die Erde meinen Blicken entſchwand und der Mond in blendendem Glanze und unermeßlicher Ausdehnung vor mir lag; wo ich denn nachher noch viel wunderbarere Entdeckungen machte, als neulich Pſeudo-Herſchel'ſche vom Vorgebirge der guten Hoffnung uns mitgetheilt wurden. Unter andern erfuhr ich, daß die Bewohner des Mondes, welche ich von überirdiſcher, ſchöner, ätheriſcher Geſtalt fand, und im Anfang alle für bezaubernde Mädchen hielt, im Gegentheil ſämmtlich Hermaphroditen ſeyen, und deshalb noch größere Egoiſten, als wir. Aus demſelben Grunde giebt es auch im Monde keine andere Regierungsform als nur republikaniſche. Dieſe glücklichen Geſchöpfe leben höchſtens zwanzig unſrer Jahre, kennen aber in ihrer feinen Atmoſphäre, und bei ihrer, dem Feuer mehr als den gröbern irdiſchen Stoffen verwandten Organiſation, die allmählige Decadence der unſrigen und das daraus hervorgehende Altwerden nicht.

Sehr begierig, naturwiſſenſchaftlich zu ergründen, wie die fortſchreitende Vermehrung hier eigentlich bewerkſtelligt werde, hatte ich einem dieſer reizenden Doppelweſen, das mir am beſten gefiel, eben eine vertrauliche Eröffnung deshalb gemacht, und es ſchickte ſich ſchon an, mir mit faſt leichtfertig zu nennendem Lächeln die Antwort zu ertheilen, als — durch eine gröblich ungeſchickte Bewegung des Schiffes — **la Grèce en miniature, guide fidèle tant pour le continent, que pour les iles** (ein ſehr geniales Werk des geflüchteten Polenhäuptlings Srtzwlrskrzky) mir empfindlich auf die Naſe fiel, und meiner intereſſanten Viſion ein ſchnelles Ende machte.

Der Regen hatte aufgehört, doch der Wind ſauſ'te noch nach wie vor. —

Ich kroch alſo wieder auf das Verdeck und dämpfte eine Anwandlung von Seekrankheit glücklich mit einem großen Glaſe Rak's. Da ich ſchon einigemal gute Rathſchläge, dieſes peinigende Uebel betreffend, ertheilte, ſo füge ich hier noch hinzu, daß, wenn man, wie ich jetzt, es ſchon halb überwunden hat, kein Mittel gegen flüchtige Rückfälle deſſelben beſſer anſchlägt, als Eſſen und Trinken, vom erſten wenig auf einmal, vom letzten: Wein oder Branntwein, ſoviel als die Natur verlangt, um dem Magen Ton zu geben. Iſt man aber noch ſeekrank, ſo würde durch ein ähnliches Regime die Krankheit nur vermehrt und verlängert werden. In dieſem Falle darf man die Natur in keiner Art zwingen, bis ſie ſelbſt ein Verlangen nach irgend etwas anzeigt, dem man dann aber auch blindlings und ohne Zögern folgen muß. Im Allgemeinen anzuempfehlen, wie ich es ſo oft hörte: Eſſen und Trinken ſey gut, aber Faſten das Beſte, oder: Kaffee und rothen Wein müſſe man vermeiden, dagegen viel Thee oder Limonade trinken u. ſ. w., iſt ganz abgeſchmackt — denn alles kommt hierbei allein auf die individuelle Dispoſition und den Grad des Uebels an. Auf ſich und das Bedürfniß ſeiner Conſtitution genau Acht zu geben, iſt auch hier die beſte hygiäiſche Regel, die man befolgen kann. Als allgemein lindernde Dinge mögen jedoch mit Recht genannt werden: Horizontale Lage, möglichſt viel friſche Luft, in eau de Cologne getauchtes Löſchpapier auf die Magengegend, und Citronenſcheiben auf die Stirne gelegt. Bei ſehr heftigem Kopfſchmerz iſt der Gebrauch von Eſſigäther heilſam, und bei zu gewaltſamem Erbrechen 10 bis 12 Tropfen Opiumtinktur in Waſſer zu nehmen. Wer das Leiden der Seekrankheit empfand, wird mir meine wiederholte Weitläufigkeit über dieſes Kapitel danken.

Doch der neu erbaute Leuchtthurm, eben angezündet, glänzt uns ſchon entgegen, hundert gedrängte Schiffe ſchaukeln ſich vor uns im Hafen — wir ſind angelangt.

Lyra.

Syra.

Die Hauptſtadt dieſer Inſel, wohin ſich während der Revolution der ganze Handel Griechenlands zog, iſt die größte und volkreichſte Stadt des Königreichs. Sie hat gegen 20000 Einwohner, und ihre 4000 weißen Häuſer, von denen der größte Theil erſt ſeit 1821 entſtand, breiten ſich weit am Geſtade zwiſchen dem Hafen und hohen Uferbergen hin, während die ältere, auf dem Hügel erbaute Stadt ſich wie ein Kegel aus der Mitte erhebt. Der Anblick iſt eben ſo originell als maleriſch.

Obgleich es ſchon Nacht, d. h. ſechs Uhr vorüber war, als wir in unſerer Barke an der Treppe des neuen Quai landeten, fand ich dort den Mirarchen bereits vor, der mich erwartete, um mich in ein von ihm beſorgtes Quartier zu führen. Ich war um ſo mehr überraſcht von dieſer Attention, da ich nur durch

Zufall nach Syra kam, was eigentlich ganz außer meinem Plane lag — aber der Chef der Gensd'armes in Athen, Herr Oberſt Rosner, hatte auf jeden möglichen Fall, und mir ganz unbewußt, die Mirarchen aller vornehmſten griechiſchen Inſeln meinetwegen avertiren und ſie auffordern laſſen, nach Kräften für mich zu ſorgen; eine Galanterie, die ich nicht mit genug Dank erkennen kann, welche aber nur beſtätigt, was ich ſchon einmal zum Lobe der ausgezeichneten Aufmerkſamkeit anführte, deren ſich die Fremden von den hieſigen Autoritäten in der Regel zu erfreuen haben.

Syra, wie uns der, jetzt nach dem Regen aufgehende Mond zeigte, iſt gut gepflaſtert, ziemlich reinlich, und trägt überall den Charakter einer blühenden Handelsſtadt, obgleich es ſeit der neuen Ordnung der Dinge nach und nach die Vortheile großentheils verlieren muß, die es auf Koſten des übrigen Landes, durch die Umſtände ſo ſehr begünſtigt, eine Zeit lang allein genoß. Daher ſpürt man auch ſeit den letzten Jahren, wie man mir ſagte, ſchon einigen Verfall, und mehrere der angeſehenſten und reichſten Beſitzer wandern aus nach Nauplia, Athen, und vorzüglich Patras, das unfehlbar in Zukunft die erſte Handelsrolle in Griechenland zu ſpielen beſtimmt iſt. Der einzige Artikel der Korinthen beſtimmt dies ſchon, welche das umliegende Land dort ſelbſt erzeugt, während Syra immer nur ein bloßes entrepôt fremder Waaren ſeyn konnte, und die Bilanz des hieſigen Handels Griechenland gegen 1500000 Drachmen baares Geld entzieht, für das fremde, beſonders engliſche Waaren erkauft werden, welche man durch Tauſchartikel nicht bezahlen kann. In dem für mich beſtimmten Hauſe bemerkte ich faſt nichts als engliſche Fabrikate.

Ehe ich mich in dieſes begab, nahmen wir unſer Mittagsmahl bei einem griechiſchen Reſtaurateur ein, den erſten dieſer Art, den ich geſehen. Er war charakteriſtiſch — eine vollkommene Figur von Gaſtwirth in Coſtüm und Benehmen. Die Serviette in der Hand, die rothe Mütze auf dem Kopfe, die runde Jacke, die kurze Schürze mit Taſchen, die weiten hydriotiſchen Leinwandhoſen, die nur bis über das Knie herabgehen, und weiße Strümpfe mit Schuhen formirten ſeinen paſſenden Anzug. Fett, und wie eine Wurſt gebaut, d. h. faſt gleich dick vom Kopf bis zum Fuß, war er dennoch ſo geſchäftig und flink wie der Schmächtigſte, voll verbindlicher Aufmerkſamkeit und mit einem bejahenden Lächeln für jeden Befehl. Er allein bediente gegen 20 Perſonen (meiſtens

Militair) mit einer Promptitüde, die nichts zu wünſchen übrig ließ, denn kaum hatte man etwas verlangt, ſo ſtand es auch ſchon auf dem Tiſche. Zu helfen wußte er ſich ebenfalls, und zwar ächt griechiſch; denn als er uns kleine Mandeln von Chios vorgeſetzt hatte, die wir nicht aufmachen konnten, und wir ihm deshalb riefen, eilte er ſogleich damit fort in die neben dem kleinen Eßſaal befindliche Küche, wo Theolog durch die nur angelehnte Thür gewahr wurde, daß er, ſeine Frau und der Küchenjunge ſie alle mit ihren vortrefflichen Zähnen in größter Schnelligkeit aufknackten, und dann behutſam wieder auf den Teller legten. Von mir blieben ſie nun freilich unangerührt. Die Preiſe erſchienen uns, im Gegenſatz zu unſern bisherigen griechiſchen Erfahrungen, äußerſt billig, Tiſchzeug und Beſtecke waren reinlich, und die Koſt für das hieſige Land ſehr gut, nur der Wein entweder gezuckerter Tinte an Geſchmack und Ausſehen gleich oder übermäßig razinirt. Tabak wurde auch im Eßzimmer geraucht und zwei offenſtehende Schlafſtuben, mit allen nöthigen Ingredienzen verſehen, machten keinen angenehmen Effekt neben der Küche und dem Speiſeſaal.

Am Morgen, als ich noch im Bett lag, beſuchte mich der Gouverneur, Herr Chriſtidis, ein Mann von Welt und feinen Sitten, der wie ein geborner Franke franzöſiſch ſpricht. Ich fand ſeinen mit Zobelpelz verbrämten Nationalanzug ſo elegant, daß ich ihm ein ſcherzendes Compliment darüber machte, bei welcher Gelegenheit er äußerte, er habe ſich früher immer den damaligen Befehlen, die Nationaltracht zu verlaſſen und eine baieriſche Uniform anzuziehen, ſtandhaft wiederſetzt, wobei er jetzt wieder mit der Geſinnung des Gouvernements im Einklang ſtehe, da dies ſeine Anſicht über den fraglichen Gegenſtand ſeitdem geändert habe. Als ein großer Verehrer aller Nationaltrachten, ſtimmte ich in Alles, was er zum Lobe einer ſolchen anführte, vollſtändig ein. Er verſicherte, Leute geſehen zu haben, die früher ihrer Bravour wegen berühmt waren, und in dem neuen Rock iſolirt und von ihren Gefährten verſpottet, zu Feiglingen wurden. Das merkwürdigſte Beiſpiel dieſer Art lieferte der Capitain Velenza, welcher Jahre lang das Schrecken der Räuber und Inſurgenten, ſo daß deſſen Name allein hinreichte, eine ganze Bande in die Flucht zu jagen. Von dem Augenblick aber, wo dieſe ihn in der neuen Uniform ſahen, hörte der Zauber auf, und ſie ſchrieen bei der erſten Rencontre lachend, das ſey nicht mehr der alte Velenza, ſondern nur ein fremder Söldling, wie die Uebrigen, griffen ihn an, zerſprengten ſein Detachement und waren im Begriff, ihn ſelbſt zuſammenzuhauen, als er durch das halsbrechende Herabgleiten an einer Felſenwand ſich das Leben rettete. Seit dieſer Zeit war des Mannes Muth gänzlich gebrochen, und er wurde ſpäter wegen Verrätherei aus Poltronerie degradirt und aus den Liſten der Armee geſtrichen. Ich kann mir bei einem ungebildeten Menſchen, der nur Conſtitutionsmuth beſitzt, eine ſolche Umwandlung durch äußere Eindrücke herbeigeführt, ſehr wohl denken.

Da der Gouverneur meine Wohnung zu klein fand, wie es in der That für mich und meine Suite der Fall war, ſo drang er darauf, mich bei Herrn Praſakakis einzuquartiren, einer der reichſten Syrioten, der ſich ſelbſt gütig dazu erboten hatte. Ich fand hier ein Haus, wie ich es in Griechenland noch nicht geſehen, mit Marmortreppen ſechzehn Fuß hohen Zimmern, zierlichen Gypsplafonds, engliſchen Meublen, langen Wandſpiegeln, und von eben ſo akkurater Bauart als in Europa, ſo daß man hier keine jener ſchiefen und krummen Linien bemerkte, durch welche ſich die neuere griechiſche Baukunſt auszeichnet. Das Räthſel ward mir durch die Bekanntſchaft des hieſigen Architekten erklärt, eines Mannes, von dem ich ſchon früher gehört, und der, wie Dr. Roß in Athen, zu den ſeltenen Offizianten gehört, die eine Regierung nicht feſt genug halten kann, in welcher Hinſicht es denn hier auch nur folgerecht iſt, daß er — disguſtirt und vernachläßigt — in drei Monaten abgeht.

Ich beſichtigte während des Vormittags mit ihm ſeine hier ausgeführten Bauten, und folgte mit dem höchſten Antheil ſeiner lehrreichen Unterhaltung. Er hat bereits vollendet: einen Leuchtthurm, das große Tranſitogebäude mit ſeiner Umgebung, und einen Theil des Quai, der den ganzen Hafen einſchließen ſoll. Die Genauigkeit und Solidität dieſer Arbeiten, und vor allem der Waſſerbauten, könnten nirgends beſſer bewerkſtelligt werden, und ich war ſehr erfreut, von Herrn **Erlacher** zu vernehmen, daß er nicht nur beſſer, ſondern auch wohlfeiler zu bauen vermöge, als in Baiern; denn bis jetzt hatte ich immer nur eine erdrückende Geldverſchwendung, in jeder Hinſicht, bei dem griechiſchen Bauweſen, namentlich ganz unverhältnißmäßig heraufgeſchraubte Löhne für höchſt unwiſſende und unbrauchbare Arbeiter wahrgenommen. Herr Erlacher gab ſich die Mühe, die Leute vorher zu inſtruiren, und für ſeine Zwecke abzurichten, wobei er auf ſo viel Intelligenz, Lernbegierde und guten Willen ſtieß, daß ich ihn jetzt ganz entſchieden fand, im Fall er hier geblieben wäre, in Zukunft durchaus nur mit Eingebornen, ohne das Zuthun irgend eines Deutſchen, alles zu vollenden, was ihm das Gouvernement aufzutragen beliebt haben würde. Ohngeachtet dieſer erlangten Geſchicklichkeit der Arbeiter brachte er die Löhne auf mehr als die Hälfte niedriger herab, als ſie in Athen üblich ſind, und wird doch fortwährend mit Fleiß und Sachkenntniß bedient, wie ich mich theils aus dem Augenſchein deſſen, was ich vor mir ausführen ſah, theils durch die bereits früher erlangten Reſultate hinlänglich überzeugte. Der geſchmackvolle, eiſenfeſt aus großen Quadern erbaute, ſäulenförmige Leuchtthurm mit einer Marmortreppe, hat mehr als 22000 Drachmen gekoſtet, grade dieſelbe Summe, wie das nur zu zwei Drittheilen fertig gewordene zweiſtöckige Haus des Biſchofs zu ſechs Fenſtern in Sparta koſtete, und 6000 weniger als ein vor Herrn Erlachers Zeit aufgeführtes, höchſt unanſehnliches, kleines Pulvermagazin. Der Leuchtthurm kommt der Regierung eigentlich nur auf 4000 Drachmen zu ſtehen, denn, noch ehe ſe ein Licht darauf angezündet werden konnte, hatte man bereits die Abgabe für den Leuchtthurm eingeführt, und auch ſchon bis zu 18000 Drachmen erhoben, als er erſt fertig wurde. Dies wenigſtens muß man als eine vortheilhafte Finanzſpekulation anerkennen.

Was Herrn Erlacher bei der Ausführung ſeiner Werke außerordentlich unterſtützte, ja ſie in dieſer Art vielleicht allein möglich machte, iſt die Auffindung und Anwendung der vulkaniſchen Puzzolanerde von Santorin, dem vortrefflichſten natürlichen hydrauliſchen Kalk, der vielleicht irgendwo angetroffen wird. Dieſer geſtattete ihm, die im Waſſer ſtehenden Mauern ganz einfach von geſprengten Steinen, wie jede andere gewöhnliche Mauer aufzuführen; die Steine werden nur in jene Puzzolanerde eingelaſſen, welches Gemiſch ſich in ganz kurzer Zeit zu einer mehr als granitharten Maſſe verbindet, und nicht die Hälfte eines Quaderbaues, wie er ſonſt nöthig geweſen ſeyn würde, koſtet.

Herr Erlacher hatte fortwährend in ſeinen Amtsverrichtungen mit Unannehmlichkeiten und Schwierigkeiten zu kämpfen, denn in Griechenland exiſtirt bis jetzt weder ein Bauhandwerk, noch eine Bauſchule, noch ſelbſt Baugeſetze, und alles iſt in dieſem Falle dem lieben Gott und der Willkür überlaſſen, woraus denn oft Dinge zum Weinen und zum Lachen entſtehen, deren nachtheilige Folgen das Ganze aber tragen muß; wie z. B. daß man in Athen theilweiſe ohne Nivellement gebaut hat, und jetzt, wo man erſt anfängt, die Straßen zu planiren, an einigen Orten, wie ich ſelbſt geſehen, Häuſer bis zum Grunde ihres

Fundaments frei werden, ſo daß ſie, mit der Auftreppe in der Luft, den Einſturz drohen und wie barfuß dazuſtehen ſcheinen, andere aber faſt bis an die untere Fenſterreihe ſich verkarrt finden — oder, wie hier vorfiel, der Hofarchitekt einen Plan für das Tranſitomagazin ausarbeitete, zu dem nach der Ausdehnung des Bodens gar kein Platz vorhanden war. Die Fundamente hatte er dabei zu 5 Fuß angegeben, zugleich aber verlangt, daß das davor liegende Waſſerbaſſin 6 Fuß Tiefe haben ſolle!!

Hierher möchte auch noch die merkwürdige Inſtruktion gehören, welche Herr Erlacher, als man ihn hierher ſchickte, erhielt, nämlich: ſich genau nach allen antiken Reſten im Bereich von Syra zu erkundigen, um — die Steine davon zu den neuen Bauten zu verwenden.

Die meiſten hieſigen Sparverſuche ſind von dieſer Art, und überdem gewöhnlich denen der bouts de chandelle ſehr ähnlich, oft gar wie die Schläge eines Blinden, die leicht auf den unrechten Gegenſtand fallen.

Komiſch war beſonders das ganz neuerliche Reſultat beim Subalternenperſonal des hieſigen Tranſito, in Folge einer über das ganze Land ausgedehnten Maaßregel, die eine neue allgemeine Organiſation erforderte. In Syra geſtaltete ſich daſſelbe ſo:

Monatliche Koſten vor dem Erſparungsſyſtem . . . . 680 Drachmen.
nach demſelben . . 750 "

Mehrausgabe: 70 Drachmen.

Die 250 Wächter bei der Mauth, welche gegen den Schleichhandel angeſtellt waren, der hier mit Virtuoſität betrieben wird, und aus Lokalitätsgründen äußerſt ſchwer zu verhindern iſt, ſind auf 33 vermindert worden, eine Zahl, von der jeder Sachverſtändige behauptet, daß ſie ganz unzulänglich ſey, und das Gouvernement Tauſende und Abertauſende verlieren müſſe, weil er ſo viel Hunderte da erſparen wolle, wo man ſie nicht erſparen dürfe. Aber auch dieſer Wächter Beſoldung ward von 60 auf 30 Drachmen monatlich herabgeſetzt und der des Oberkaſſirers von 180 auf 80 — Gehalte, von denen dieſe Menſchen nicht leben können und ſo zur Selbſthülfe auf unrechtem Wege faſt angewieſen wurden. Daß ſie übrigens ihr Amt vorher als Sinekure verwalteten, erhellt hinlänglich daraus, daß ſie in einem einzigen Jahre für 80000 Drachmen Defraudationen entdeckten, die dem Staate zu gute kamen.

Mehrere andere Beiſpiele ähnlichen Stempels wurden mir mitgetheilt, die ich, um nicht zu ermüden, übergebe. Sie zeugen aber alle von einem im Dunkeln tappenden, ſtets ſchwankenden und unſichern Gange der Regierung, und begegnen Einem zu häufig in allen Branchen, um ſich darüber täuſchen zu können. Die Antwort iſt zwar immer: Beſſeres ſey ſchon vorbereitet und im Begriffe, ins Leben zu treten. — Die Geburt ſcheint aber ſchwer.

Ich ſetzte meine Promenade durch einen größern Theil der Stadt bis zu den Schiffswerften fort, wo viele und gute Fahrzeuge durch bloße Empiriker gebaut werden, denen aus Rußland und Kleinaſien das Holz (meiſt vom Lerchenbaume) zugeführt wird, und erſtieg dann den Windmühlenhügel, wo ſich eine anſehnliche helleniſche Mauer befindet. Man wird hier gewahr, daß die ältere Stadt auf dem Berge nicht mit der neuen, die erſt in der Revolution entſtand, zuſammenhängt, wie es vom Meere aus erſcheint, ſondern ein ſchmales Thal vollſtändig trennt. In dieſem Thal wurde, als die neuen Anſiedler zu bauen anfingen, eine kleine Schlacht zwiſchen dieſen und den Einwohnern der alten Stadt, die ſämmtlich Katholiken ſind und die neuen Eindringlinge nicht leiden wollten, geliefert, in welcher jedoch die letzteren Sieger blieben. Ich werde ſpäter auf dieſe alte Stadt zurückkommen, jetzt muß ich aber noch einer andern Merkwürdigkeit des Windmühlenberges erwähnen, von der mich Theolog unterrichtete. Es befindet ſich nämlich hier, wie in den orientaliſchen Städten, ein eigenes Viertel für die Bajaderen, die einzeln in kleinen Häuschen wohnen, welche früher noch beſonders durch rothe Nummern ausgezeichnet wurden. Sie haben ſich hier die luftige Nähe der Windmühlen ausgeſucht, wo man eine ſchöne Ausſicht auf Stadt und Umgegend hat. Man ſieht das blühende Tinos, Delos öde und niedrige Ufer, Naxos, Paros und Mykonos, das mit Milos um den Rang der ſchönſten Weiber ſtreitet, und mit ſo vielen Individuen des ſchönen Geſchlechts geſegnet iſt, daß man dort eilf Weiber auf einen Mann rechnet, welche Männlichen obendrein, wie ſchon im Alterthum, meiſtens Kahlköpfe ſind. Unter Mykonos liegen auch die letzten der Giganten begraben, die Herkules erſchlug.

Inmitten der Geſellſchaft, die wir jetzt um uns ſahen, mochte ſich wohl keine Mykoneſerin befinden, denn wir bemerkten auch nicht eine einzige, die hübſch zu nennen geweſen wäre, obgleich ſich eine große Menge derſelben vor einer Art Kaffeehaus verſammelt hatte, welches eine dunkelgelbe Megäre aus Aegypten für ſie hält. Man kann wahrlich nicht ſagen, daß die Sünde hier in einer verführeriſchen Art auftrat.

Auf der alten Zigeunerin nackten Armen und Buſen war eine ganze Moſaik grotesker und zum Theil nicht decenter rebus mit Pulver eingebrannt, und bei ihr, wie bei den Damen, herrſchte die degoutanteſte Unreinlichkeit vor. Im Kaffeehauſe ſelbſt, wo im Hintergrunde zwiſchen einer Batterie Branntweinflaſchen ein alter Krüppel mit halb verbundenem Geſichte, die spirituosa austheilend, ſaß, und ein zerlumpter Araber aufſpielte, tanzten in der Mitte, ohne Luſtigkeit, aber ämſig, ein Matroſe, ein betrunkener Gensdarmes, ein junger Menſch in griechiſcher Kleidung und zwei Mädchen, von denen die älteſte noch kaum 14 Jahre zählen mochte. Alles ſtrotzte von Schmutz, und die einzelnen Zellen der Mädchen, deren wir einige beſahen, waren wo möglich noch hideuſer. Bei alle dem war das Benehmen dieſer unglücklichen Geſchöpfe durchaus nicht frech, und man würde es anſtändig nennen können, im Vergleich des Betragens ihrer Schweſtern in den vergoldeten Sälen von Coventgarden und Drurylane.

Das Hübſcheſte auf dieſem Berge ſind die Windmühlen, nach denen er genannt wird, welche, in Reihen ſtehend, mit Flügeln von 12 Armen, die einer ſtrahlenden Sonne gleichen, ſich vortrefflich ausnehmen, und, wie mir Herr Erlacher erzählte, ſchon einigemal bei Illuminationen mit großem Erfolg benutzt wurden. Im Bereich der ganzen Stadt, wie in der Umgegend, giebt es keine antiken Spuren mehr, als die bereits erwähnte Mauer, einen (römiſchen) Altar mit einer Guirlande von Ochſenköpfen, ſehr paſſend bei der jetzigen Cholera-Quarantaine, vor dem Sanitätsbüreau aufgeſtellt, und ein liebliches Fragment eines griechiſchen Basreliefs, daß in der Ecke eines kleinen Hauſes in der Vorſtadt der eingewanderten Ipſarioten eingemauert iſt.

Ich aß beim Gouverneur zu Mittag, der uns vortrefflich bewirthete. Auch lernte ich hier (und ich bleibe hartnäckig dabei, dergleichen nicht zu übergehen) eine neue Sauce zum Seekrebs, ferner einen, dem Häring nahe verwandten, aber weit delikateren Fiſch, der von der Stadt Enos bei den Dardanellen herkommt, kennen, welche wiſſenſchaftliche Bereicherung mir noch eindringlicher durch die Begleitung vortrefflichen Cypernweins gemacht wurde. Der Koch ſelbſt war eine Merkwürdigkeit, ein Türke in ächtem orientaliſchem Küchencoſtüm, wobei ſtatt der Europäiſchen weißen Nachtmütze ein ſchwarzſeidener Turban dient, er ward zur Mittheilung des Saucenrecept's hereingerufen, das er mit unbeſchreiblicher Würde und Ernſthaftigkeit detailirte.*) Der Gouverneur ſagte: „Dieſer Türke iſt der beſte Koch, den ich je gehabt, aber auch der kapriciöſeſte. Oft läuft er plötzlich davon und bleibt nach Gelegenheit drei bis vier Tage weg, wo ich ſehen muß, wie ich mir helfe, aber was ſoll ich mit ihm anfangen? Strafte ich ihn, ſo verließe er mich ganz, und ſo faſſe ich mich in Geduld.“ Wir kamen alle überein, daß, wenn es ein Weſen in der Welt gäbe, welches man, außer einem conſtitutionellen König verantwortungslos erklären dürfe, dies ohne Zweifel nur ein guter Koch ſeyn könne.

Unter den Gäſten befand ſich ein militairiſch ſchöner Phalanxoberſt, der in aller Herren Ländern gedient hatte, mehrere Idiome mit Leichtigkeit ſprach und einen halben Dalgetti hätte abgeben können; ferner ein Pariſer, Herr Boujou, mit ſeiner griechiſchen Frau, einer geiſtreichen Stieftochter Koletti's, welches Paar beim Gouverneur im Hauſe wohnte, in vierzehn Tagen von Paris bis Syra gelangt war, und vortreffliche Europäiſche Früchte zu unſerm Deſſert lieferte. Als dieſes auf den Tiſch geſetzt ward, kam von der Poſt ein großes Paket für den Gouverneur von dem Miniſter des Innern an, und enthielt — — einen Käſe vom Berg Parnaſſus! Alles mußte lachen über die ſo à tempo erſcheinende Depeſche, und ſogleich ward des prevoyanten Staatsmanns Geſundheit in verdoppelten Raſaden Cyperweins getrunken. Ich habe mich ſelten beſſer unterhalten, als in dieſer eben ſo gebildeten als jovialen Geſellſchaft, und verließ den Gouverneur erſt ſpät mit wahrer Dankbarkeit für das bei ihm genoſſene, Europäiſche Intermezzo auf orientaliſchem Untergrunde.

---

*) Man miſcht in einer Schüſſel mit den Eiern des Seekrebſes einen Kochlöffel voll Liebesäpfelſäure, den Saft von zwei Citronen, fünfzig Dram beſtes Olivenöl, zehn Dram fleur de farine, drei Dram Rigani in Pulver und zwei Dram Zimmt dann zu dem Ganzen. Während des Umrührens fügt man nach und nach noch etwas feines Mehl hinzu, um der Sauce die gehörige Conſiſtenz zu geben. Sie wird kalt bereitet. In Ermanglung des Rigani dient, vielleicht noch beſſer, Mullogatowny, und etwas zugeſetzter Cayenne-Pfeffer thut keinen Schaden.

Einige Tage darauf, während denen ich ruhte, war es nach mehreren heftigen Gewittern und vielem Regen endlich wieder ſchön geworden, was mich nebſt der Offerte eines guten Pferdes von Seiten des Herrn Salvakos zu einem Spazierritt bewog, um einige Gärten zu beſehen, die man mir gerühmt hatte. Ich fand das Innere der Insel eben ſo kahl als ihre, und faſt aller bisher geſehenen Eilande des Archipelagus Erſcheinung von der Seeſeite iſt. Nur die genannten Gärten, in Terraſſen an die Berge gelehnt, machten eine Ausnahme. Sie waren nach hieſiger Art zwar vernachläßigt und ohne geregelte Anordnung, aber voll mit Früchten bedeckter Orangen- Limonien- Granat- und anderer Obſtbäume, wild durch einander mit Oliven, Cypreſſen und Gemüſe gemiſcht. Hübſche Fernſichten auf den Hafen und die weiße Doppelſtadt, mit dem Inſelkranze rund um das blaue Meer, ſchimmerten anmuthig durch die hesperiſchen Goldäpfel, und pittoreske Mauerbögen mit einer darauf hinlaufenden Waſſerleitung gaben einen guten Vordergrund.

Ich wollte mir von hier den Rückweg die Berge auf einer andern Seite allein ſuchen, was jedoch nicht gelang, da mir wahrſcheinlich die Talente des Philoſophen Pherekides nicht beiwohnen, der in alter Zeit zu Syra den Compas erfunden haben ſoll. Nach mehreren vergeblichen Verſuchen ſah ich mich genöthigt, die frühere Straße am Meer hin wieder einzuſchlagen, wandte mich dann aber links zur alten Stadt und ritt in dieſer bis auf den Gipfel zur katholiſchen Kirche hinauf, die ihrer Form nach ganz einer Citadelle gleicht und früher wahrſcheinlich auch zu dieſem Zwecke gedient hat. Hier iſt eine empfehlenswerthe Ausſicht, aber der Weg hinauf — zu Pferde — lebensgefährlich, eigentlich nur für Menſchen und Eſel zugänglich. Man las eben Meſſe, es gab aber leider heute keine Predigt, auf die mich ein junger deutſcher Schriftſteller aus Athen, Herr Feldmann, welcher den Abend vorher bei mir zubrachte, durch ſeine launige Erzählung ſehr neugierig gemacht hatte. Als wir zu Fuße wieder hinabſtiegen, begegneten wir dem Prediger, der einen großen Hühnerhund am Strick ſpazieren führte.

Ich gab heute dem Gouverneur ein beſcheidenes Erwiederungsdiner, wo im Laufe des Geſprächs manches denkwürdige Thema berührt wurde. Man kam auch auf Herrn Thierſch, als den Don Quixotte-Gegner des großen Capodiſtria, zu ſprechen, und ich wiederhole, zur belehrenden Unterhaltung unſrer Landsleute, wörtlich, was Herr Chriſtidis, der damals eine Hauptrolle in Griechenland ſpielte, über ihn ausſagte, ohne dieß weder bejahen noch verneinen zu wollen, denn wie ſollte ich es? Geſchichte, die wir nicht ſelbſt vorgehen ſahen, bleibt ja immer für uns nur mehr oder weniger glaubwürdige Erzählung Anderer — ja ſelbſt der Augenſchein trügt uns Aermſte oft!

„Herr Thierſch," begann der Gouverneur, „kam von Nauplia zu uns nach Perachora, urſprünglich in der Abſicht uns auszuforſchen, als ich dort als Staatsſekretair fungirte, während Koletti als das Haupt unſerer Oppoſition (des Syntagma) angeſehen wurde. Er äußerte gegen mich, daß er den Präſidenten zu ſprechen wünſche, womit er, wie ich ſogleich wahrnahm, um uns zu ſchmeicheln, nicht mehr den dieſen Titel allein noch führenden Auguſtin, ſondern Koletti meinte. Ich frug, was er von ihm wünſche? Genaue Nachricht, antwortete Herr Thierſch, über den Stand Ihrer Affairen; worauf er eine glänzende Beſchreibung von dem machte, was er Griechenland und der Partei, von der er ſich überzeuge, daß ſie die ſolideſte Macht mit den wohlthätigſten Abſichten verbinde, verſprechen zu dürfen ermächtigt ſey. — Hier gilt es, dachte ich, dieſem Manne, der mir nicht der Scharfſinnigſte zu ſeyn ſcheint, Sand in die Augen zu ſtreuen. Auf die naive Frage, über wie viel Truppen wir in Wahrheit zu disponiren hätten, erwiederte ich unbedenklich: Gegen 10000 Mann, (obgleich wir in der Realität kaum 2000 beſaßen, auf welche überdies nur wenig Verlaß war) deren Standquartier ich ihm dann ſämmtlich im größten imaginairen Detail anzeigte und ihm in derſelben

Weiſe jede weitere geforderte Auskunft gab. Herr Thierſch, ſehr dankbar, notirte alles eifrig in ſeine Schreibtafel, während ich dieſe Zeit benutzte, um Koletti mit wenig Worten von dem Vorgefallenen zu unterrichten, damit er, wenn Herr Thierſch ſich bei ihm einfände, ganz daſſelbe mit mir ausſage. Dies geſchah, und Herr Thierſch gab von da an keinem ferneren Zweifel an dem Vernommenen mehr Raum, doch verlangte er, das militairiſche Hauptquartier in Megara ſelbſt zu beſuchen. Wir wurden dadurch in einige Verlegenheit aus uns wohlbekannten Gründen geſetzt, doch halfen wir uns nach Kräften, weil wir jetzt unſern Mann bereits hinlänglich kennen gelernt hatten. Dieſer Fremde, ſagte ich zu Koletti, verſpricht uns Geld, Truppen, einen König, kann ſchon jetzt ſeinen Einfluß auf die Agenten des Auslandes, und ſelbſt bei unſern Landsleuten, wo jeder Fremde in dieſem Augenblicke gilt, zu unſerm Vortheil anwenden, und uns weſentlich behülflich ſeyn, den imbecillen Präſidenten zu ſtürzen, was zum Wohl des Ganzen à tout prix zu erreichen, dringend nöthig iſt. Die Leichtigkeit des Individuums iſt manifeſt, wir müſſen ihm eine Komödie vorſpielen.“

„Auf der Stelle ſchickte ich Befehle nach Megara, alles, was von Truppen zuſammen zu bringen ſey, dort zu vereinigen, Vieh und Lebensmittel, ſoviel noch in der ganzen Gegend aufzutreiben wären, — denn wir litten an Allem den größten Mangel — in der Stadt zu vertheilen, und in jeder Hinſicht das Bild regen Verkehrs und herrſchenden Ueberfluſſes aufzuſtellen. Man befolgte dies aufs Beſte, das Volk ſelbſt, Weiber und Kinder wurden zuſammengerottet, um in der Ferne als Truppendetachements zu figuriren, ja ich erinnere mich, daß mit größter Mühe einige Dutzend Eier aufgekauft wurden, welche Knaben in dem Hauſe, wo Herr Thierſch abtrat, unter viel Lärmen und Geſchrei für einen Lepta das Stück ausbieten mußten, während man ſich in der Wirklichkeit vielleicht kein anderes für 10 Colonnaten hätte verſchaffen können, und der regulaire Preis derſelben ſchon ſeit lange bis auf 100 Lepta geſtiegen war. Ich muß noch lachen, wenn ich daran denke, daß die erſte Aeußerung, mit der Herr Thierſch auf mich zueilte, als ich nach ihm in Megara ankam, ſeine Verwunderung über die Wohlfeilheit der Eier war, die er mir als eine Neuigkeit mittheilte, voll Freude über den Ueberfluß, den er hier, ſelbſt bis zu den kleinſten Dingen herab, allgemein antreffe."

„Indem ich ihm nun unſere Handvoll Soldaten zeigte, von denen viele im Hintergrunde mit den

Beinen aneinander gebunden waren, um ſie am Fortlaufen zu verhindern, benachrichtigte ich ihn, daß er nur ſo wenige ſehe, weil wir in Megara nicht mehr brauchten, die übrigen aber da und dort zu beſſerer militairiſchen Diſpoſition vertheilt worden wären, wobei ich ihm die Volks- und Weiberlager in der Ferne nicht zu zeigen vergaß. Herr Thierſch, unſer Schuldiplomat, ſeine Schreibtafel fortwährend in Bewegung ſetzend, gab ohne Unterlaß ſeine höchſte Zufriedenheit und Ueberraſchung zu erkennen, verſprach, nun er alles dies ſelbſt geſehen, goldne Berge, und ging mit einer ſo admirablen Zuverſicht, mit einer ſo poſſirlichen Gravität, in alle ihm von uns gelegte Fallen ein, daß Herr Koletti oft die größte Mühe hatte, ſeine Ernſthaftigkeit zu behaupten. Er machte mir nachher faſt Vorwürfe darüber und meinte, er begreife nicht, wie man nur auf den Gedanken ſo burlesker Stratageme fallen könne, als ich hier angewandt habe. Mein Gott, erwiederte ich, es iſt ein gutes Mittel zum Zweck, und Jeder muß bedient werden, wir es für ihn paßt. Nicht ich von ſelbſt kam darauf, die Originalität des Mannes hat mich darauf gebracht.“

„Wir erfuhren nachher, daß alle Berichte des Herrn Thierſch unſern Vorſpiegelungen bis auf die geringſten Umſtände entſprochen hatten, was uns gar ſehr zu Statten kam. Mehrmals forſchte er nach unſern weitern Plänen, und ob wir mit Gewalt der Waffen, oder durch friedlichere Mittel der Ueberredung zum Ziele zu kommen beabſichtigten, worauf wir natürlich ſtets antworteten: „„que nôtre intention était, de venir partout l'olivier à la main.““ Dies in Korinth und wo er hinkam, proklamirend, zog er vor uns her und entwaffnete dadurch Manche, die uns ohne dies kräftigen Widerſtand geleiſtet haben würden; weshalb ihn ſpäter mehrere dieſer Städte auch bitter anklagten. Herr Thierſch hatte aber überdies einer ſtarken Velleität Raum gegeben, ſelbſt unſer Regent bis zur Ankunft eines Königs zu werden, eine glückliche Illuſion, in welcher ihn zu ſtören Niemand von uns ſich berufen fühlte, und die Herr Koletti ſo gut benutzte, daß er Herrn Thierſch zu einer Zahlung von 20000 Drachmen vermochte, die Thierſch gegen Wechſel auf München erhob, welche nachher proteſtirt wurden. Der Wahrheit zu Ehren muß ich aber bekennen, daß er, ohngeachtet dieſer guten Dienſte, von Anfang bis zu Ende nur ein Gegenſtand des herbſten Spottes und der vollkommenſten Geringſchätzung für uns blieb.“

Ich füge dieſer Relation nur noch hinzu, daß

Calergi, und viele andere bedeutende Männer, theils von dieſer nämlichen Begebenheit, theils von andern ähnlichen, bereits in demſelben Sinne zu mir geſprochen hatten, und ohne mich einer gleichen Leichtgläubigkeit, als Herr Thierſch gezeigt, ſchuldig machen zu wollen, bin ich doch hier durch eigne Erfahrung ganz zu derſelben Ueberzeugung gekommen, die mir ſchon früher das Werk des Herrn Thierſch über Griechenland theoretiſch gegeben hatte, nämlich: daß ſein ganzer hieſiger Aufenthalt eine fortgeſetzte Myſtification vice versa genannt werden kann, die ſich ſpäter auch eine Zeit lang auf Deutſchland und Frankreich ausgedehnt hat.

Wir ſchritten von dieſen vergangenen Dingen zu der Gegenwart vor, wo der würdige Herr .... von der vor einigen Monaten erfolgten Rückkehr der Hellenenkinder aus Baiern erzählte, die er ankommen ſah.

Dieſe Sendung der Söhne ausgezeichneter Griechen, die im Freiheitskampfe geblieben, wurde zu ihrer Zeit mit vielem Pompe angekündigt, da aber die Reſultate, wie es ſcheint, der Erwartung nicht entſprachen, ſchickte man die Knaben jetzt wieder in ihr Vaterland zurück. Dies war aber mit ſo weniger Fürſorge bewerkſtelligt worden, daß unter andern der Sohn des berühmten Karaiskakis, der als edelſtes Opfer für Griechenlands Freiheit fiel, ohne Schuhe und in zerrißnen Kleidern, die kaum ſeine Blöße deckten, hier anlangte, wie es auch mit mehreren der übrigen Kinder der Fall war. Ihre Mutterſprache hatten ſie alle ziemlich vergeſſen, aber die deutſch-baiernſche dafür eingetauſcht, im Uebrigen jedoch, wie es ſchien, keine andere Kenntniſſe als das Tanzen erlernt. Trauriges Bild einer falſchen Poſition! könnte der Tanzmeiſter ſagen.

Ein andrer Herr klagte, daß, obgleich die Regierung ſo ſtreng auf die Ausführung ihres neuen Stempelgeſetzes halte, ſie doch mit unbegreiflicher Nachläſſigkeit verſäumt habe, nur das nöthige Material hinlänglich zur Befolgung deſſelben anzuſchaffen — denn überall reiche das geſtempelte Papier nicht zu, ſo daß an manchen Orten ſich ſchon ein heimlicher Wucherhandel damit organiſirt habe, und der arme Teufel, der eines Bogens für wenige Lepta bedürfe, den er bei der Behörde nicht bekommen könne, ihn, obgleich geſetzwidrig, mit drei Drachmen vom Spekulanten erkaufen müſſe. Dies wurde durch Herrn Praſakakis beſtätigt, dem ein Handelsfreund ſchon längſt ein Schiff mit Waaren, die eines ſchnellen Verkaufs bedürfen, zuſandte, welche Waaren jetzt im

Hafen verfaulten, weil Jener ſich noch immer nicht in Hydra den nöthigen Stempelbogen zur Anfertigung der Procura hatte verſchaffen können *). Solche Dinge

---

*) Die Regierung publicirte nämlich das Geſetz vierzehn Tage früher, als ſie, wenigſtens in mehrere Exarchieen, das Stempelpapier und auch dann nicht zureichend ſandte. In dieſem Dilemma ſahen ſich die geſcheidteſten Gouverneure endlich genöthigt, ſelbſt ein proviſoriſches Geſetz zu geben. Sie autoriſirten Jeden, auf einen gewöhnlichen Papierbogen ſeine Supplik zu ſchreiben, aber ſich zugleich darauf als Schuldner des erforderlichen Stempelpreiſes zu bekennen. Das Stempelgeſetz ſelbſt aber hat noch außerdem einen großen Mangel; denn es erlaubt den Debit des Stempelpapiers nur den Kaſſirern der Exarchieen. Wenn alſo z. B. auf der Inſel Nio Jemand einen Stempelbogen für 35 Lepta (Pfennig) braucht, muß er die Reiſe nach Santorin, wo ſeine Exarchie iſt, antreten, um ſich ihn zu verſchaffen. Man hat zwar namhaften Negocianten, die ſich dazu melden, nachgelaſſen, vom Kaſſirer eine Anzahl Stempelpapier kaufen und wieder im Detail ablaſſen zu dürfen, aber an vielen Orten in dem noch ſo unbevölkerten Griechenland giebt es gar keine dergleichen Negocianten, und wo es welche giebt, haben ſich nur äußerſt wenige zu einer ſolchen Unbequemlichkeit verſtehen wollen, die ihnen geſetzlich keinen Nutzen bringt. Man wird gewiß dieſen Uebelſtänden bald abhelfen müſſen, immer bleibt es aber ſehr tadelnswerth, ſie nicht früher überlegt zu haben, und durch

erſcheinen faſt fabelhaft; doch konnte der Gouverneur ſelbſt das ihm bekannte factum nicht beſtreiten und erwiederte nur lächelnd, Herr Praſakakis dürfe nicht ſo ungeduldig ſeyn, da es auch ihm, trotz aller Erinnerungen, vierzehn Tage lang an den nöthigen Päſſen gefehlt habe, und er ſich genöthigt geſehen, einſtweilen in den dringendſten Fällen bloße Interimscertifikate zu ertheilen.

Als uns die übrige Geſellſchaft verlaſſen, blieb ich mit dem Architekten allein zurück, und in dieſem Tete à Tete war ich am meiſten in meinem Element. Die Converſation mit einem geiſtreichen Manne über Lieblingsgegenſtände iſt ein Genuß, und erregt zu neuen Anſichten. So kam ich, ſelbſt nach Herrn Erlachers Entfernung, noch auf einige Gedanken, die mir der Aufmerkſamkeit nicht ganz unwerth erſcheinen.

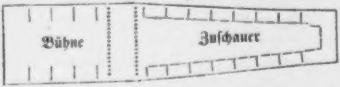
Neigt man ſich, ſagte ich zu mir, nicht in der neueren Zeit viel zu viel der griechiſchen Baukunſt zu, die, ſo ſchön ſie auch ſeyn mag, doch nur eine todte Form für uns iſt, und nicht im Geringſten mehr zu unſrem Clima paßt?

dergleichen Uebereilungen nicht nur viel gerechte Unzufriedenheit und wahre Noth zu erregen, ſondern ſelbſt die ſo nöthige Achtung für das Geſetzliche im Allgemeinen beim Volke dadurch zu ſchwächen.

Dieſem Clima wenigſtens — denn todt iſt ſie übrigens auch — entſpricht die ſogenannte gothiſche weit beſſer, und ihr wäre vielleicht auch noch etwas *Lebendes* anzureihen. Im Kirchenſtyl vermögen wir ſie nicht mehr anzuwenden. Dazu gehörten *vereinte* Kräfte und im Allgemeinen Religionsenthuſiasmus — käme aber dieſer einmal wieder, ſo ſchaffte er ſich gewiß auch einen ganz neuen Bauſtyl. Wenn demnach die gothiſche Baukunſt im Heiligen als für erſchöpft anzuſehen iſt, ſo darf man doch behaupten, *daß ſie ſich für den Privatgebrauch weit weniger ausgebildet hat.* Grade aber für dieſen nur kann die heutige Zeit etwas Organiſches geſtalten. Alte Zeit und Mittelalter waren von Ideen der Religion oder des Patriotismus, die faſt alle Individuen ohne Ausnahme damals durchdrangen, elektriſirt, und ihre Architektur ſprach dies folgerecht auch nur in Monumenten für die Allgemeinheit aus — der heutigen Zeit Grundcharakter iſt dagegen der der Selbſtanbetung und innigſten Selbſtliebe. Der Künſtler ſollte daher nicht mehr wie ſonſt das Oeffentliche als Hauptgegenſtand anſehen, ſondern ſein ganzes Erfindungsgenie fortan dem Privatbau „*der Wohnung*“ widmen. Die Engländer allein haben, als die Hauptegoiſten unſerer Zeit, in Maſſe durch die prachtvolle und mannigfaltige architektoniſche Behandlung ſolcher Art Gebäude ſchon dieſen Weg ahnungsvoll vorgezeichnet; die Baukunſt aber kann gewiß mehr als jede andere Kunſt eine geſchichtliche Hieroglyphenſchrift im größten Maaßſtabe genannt werden. In dieſer leſe ich nun z. B., daß ſchon ſeit lange Kirchen in der Regel als das Geſchmackloſeſte in der Architektur Europa's daſtehen, jetzt aber ſelbſt die Schauſpielhäuſer nicht mehr gelingen wollen. Alles dies winkt nach derſelben Richtung, und ich rathe daher Folgendes: Vom Oeffentlichen berückſichtige man künftig in künſtleriſcher Hinſicht und mit Liebe etwa nur noch Reſtaurationen, Ballſäle und Kaffeehäuſer, die Hauptſache aber für den Künſtler bleibe — wie ſchon der größte moderne Maler Englands, Lawrence, ſich ausſchließlich dem Portrait gewidmet hatte — nur die Privatwohnung, das Haus mit allen ſeinen Nutzen- und Bequemlichkeitsraffinements, mit aller ſeiner tauſendfach möglichen, ſtets abwechſelnden Ausſchmückung im weiteſten Sinne, wohin natürlich meine geliebte Gartenkunſt ganz weſentlich mit gehört, nur muß man hier ebenfalls dem engliſchen Ausſchließlichkeitsſyſteme mehr dabei huldigen, als bei uns Deutſchen einige übrig gebliebene Bonhomie anjetzt noch zuläßt.

Gewiß, auch auf dieſem Wege kann Erfreuliches geleiſtet werden. Die Kunſt tritt immer mit Glanz auf, wenn ſie das Zeitgemäße ergreift, vom Zeitgeiſt erſchaffen wird und ihn weiter ſchafft — ſey dieſer an ſich auch ein Lilliput. Wir aber ſind nicht groß, warum uns auf die Zehen ſtellen; unſere ohnmächtige Verſuche uns aufzuwecken, machen uns nur lächerlich.

Der Wind blieb noch immer ungünſtig zur Reiſe nach Süden, was mir Gelegenheit gab, eine Vorſtellung im hieſigen Theater mit anzuſehen. Während Athen nur eine offene Breterbude mit Seiltänzern beſitzt, giebt es hier ein eignes Schauſpielhaus mit Parterre und zwei Reihen Logen, erleuchtet durch Kronleuchter vom buntem Glaſe. Es iſt freilich im Uebrigen ärmlich, nur klein, und die Form unglücklich, nämlich folgende:



aber es iſt doch ein Anfang. Garderoben und dergleichen Luxus exiſtirt nicht; kaum bleibt ein ſchmaler Gang hinter den Couliſſen, deren es nur eine Garnitur giebt, die vermöge der Umdrehung Wald oder eine Stube darſtellt. Das Uebrige muß man ſich, wie zu Shakeſpeare's Zeiten, hinzudenken. Die Coſtüme waren in hohem Grade das Zwerchfell erſchütternd. Man gab eine Tragödie, Brutus betitelt. Der Vater dieſes Namens, Chef des Senats, in einen Pudermantel gehüllt, glich durch ſeine giganteske Wollperücke vollkommen einem Ziegenbock, während Brutus der Jüngere, in einem roſenrothen Domino und ſilbernem Papierhelm, einem Friſeur auf der Redoute ähnlicher als dem römiſchen Helden ſah. Die Tochter des Königs Tarquinius wurde von einem Knaben mit ſchelmiſchen ſchwarzen Augen geſpielt, der mit durch die Haare geſchlungenen falſchen Goldtreſſen, ein braun ſeidnes Kleid mit Gigots, von einem breiten franzöſiſchen Bande in der Taille zuſammengehalten trug, nebſt gewöhnlichen Damenſchuhen und geſtrickten, nicht mehr ganz weißen Handſchuhen. Alle Weiberrollen werden in Griechenland noch von Knaben geſpielt, und das Publikum intereſſirt ſich eben ſo lebhaft für dieſe, als bei uns für eine Lieblingſchauſpielerin *). In der That agirte die heutige

---

*) Es iſt eine authentiſche Griechiſche Anekdote, daß während der Revolution der Kriegsminiſter ...., der ſich in eine Schauſpielerin dieſer Art ſterblich verliebt hatte, und ſeine

männliche Primadonna von allen am beſten, nur hatte ihre Bemühung, den weiblichen Schritt nachzuahmen, zuweilen etwas Burleskes. Das Auditorium ſelbſt war ſehr anſtändig in Kleidung wie Benehmen, und in den Logen ſah man viele hübſche Frauengeſichter in guten Toiletten. Die griechiſche Tracht iſt ſelten auf den Inſeln, und Männer wie Weiber tragen faſt alle die Europäiſche.

Den Tag darauf beſuchten mich der Miſſionair, Herr Lindner, der Criminal-Unterſuchungsrichter Herr Sandersky, und der Gymnaſial-Profeſſor Herr Fabrizius. Der Zweite, ein Baier, hat kürzlich eine hübſche Landsmännin geheirathet, die bei ihrer Ankunft in Athen einiges Aufſehen erregte, da ſich ein junger Forſteleve, der die Reiſe mit ihr gemacht, als er erfuhr, daß ſie ſchon verſprochen ſey, im Piräus erſchoß. Ich war deshalb neugierig, ſie zu ſehen und fand ſie auch in der That als das wahre Ebenbild von Werthers Lotte. Eine freundliche Hausfrau mit viel Ruhe, klaren Augen und rothen Backen, ohne

---

Bemühungen lange vergeblich ſah, endlich an dem Tage wo ſie ihn erhörte, in der Zufriedenheit ſeines Herzens den Befehl gab, alle Kanonen der Forts in der damaligen proviſoriſchen Reſidenz als Freudenſalve zu löſen.

eine Spur von Sentimentalität. Um ſolche eben erſchießt ſich, wer Anlage dazu hat. — Andere gewinnt man.

Herrn Lindners Schule iſt muſterhaft, und in der Hauptſache ganz der des, dem hieſigen Miſſionair befreundeten, Herrn Hill in Athen gleich. Sie zählte ſchon über 500 Schüler, als im Anfange dieſes Jahres eine ſonderbare Intrigue gegen dieſelbe ins Werk geſetzt wurde. Während der Lektionen erſchienen plötzlich eine Anzahl Ipſariotiſcher Weiber, die mit Ungeſtüm und Geſchrei ihre Kinder wieder verlangten, welche man hier zu Freimaurern ſtempeln, und die ſie, wie ſie ſich wunderlich ausdrückten, nicht verſiegeln laſſen wollten. Alles, was man that, um ſie zu beſchwichtigen, war vergeblich; ſie riſſen ihre Kinder von den Bänken, Lärm und Zulauf wurden immer größer, und die erſchreckten Zöglinge nahmen zuletzt ſämmtlich die Flucht. Am andern Tage verſammelte ſich nur ein kleines Häuflein der Getreuſten wieder mit Furcht und Zagen, doch hat ſich ſeitdem die Zahl der Schüler und Schülerinnen von Neuem bis gegen 300 vermehrt. Es iſt traurig, daß man meiſtens mehr Mühe hat, den Menſchen Gutes, als Böſes zu thun!

Daſſelbe Lob, was ich der Anſtalt des Herrn

Hill in Athen ertheilte, gebührt auch dieſer, und mag der engliſchen Miſſionsgeſellſchaft zu gute gerechnet werden für ſo manches Ueble, was ihr blinder Eifer, in die Hände Nichtswürdiger gefallen, an andern Orten verſchuldet hat.

Tinos.

Tinos.

Bei ſchönem Wetter und einem linden Zephyr verließ ich am 27. November das gaſtfreundliche Syra, vielfach beſchenkt von meinem gütigen Wirth, mit Früchten von Chios, mit Landesdelikateſſen aller Art, und ſogar mit antiken Medaillen, einer goldenen mit dem ſchönſten Frauenbilde, einer ſilbernen mit dem edelſten Herrſcherhaupt, und einer kupfernen, auf welcher drei aufgerichtete Adler mit verſchränkten Flügeln, gleich Hallenſer Studenten auf dem breiten Steine, verwegen einherſchreiten, als Krone des Ganzen endlich mit einem treuen Bilde Lord Byrons, welchen Herr Praſakakis früher perſönlich gekannt hatte. Nachdem ich vom Gouverneur Abſchied genommen, den ich in den einſeifenden Armen ſeines Barbiers, orientaliſch auf dem Sopha liegen fand, und ihn daher inſtändig bat, ſich die freundlich offerirte Begleitung bis ans Schiff zu erſparen, wanderte ich mit Herrn Praſakakis und dem Mirarchen durch eine geputzte Menge Syraer Schönen (denn es war Sonntag) dem Hafen zu. Auf der Golette mußten wir, wie gewöhnlich, lange Zeit auf einige Traineurs der Matroſen warten, die das Vergnügen der Stadt nicht los laſſen wollten, und keiner ſehr ſtrengen Disciplin von Seiten unſres Capitains unterworfen zu ſeyn ſchienen. Endlich war Alles in Ordnung, die Anker wurden unter dem üblichen Geſchrei gelichtet, und während wir ſanft auf der ebenen Fluth dahin glitten, erblickten wir nach und nach Zea, einſt ſo bevölkert, daß ein dortiges Geſetz die über 60 Jahre Alten zum Giftbecher verurtheilte, um den Jüngeren Platz zu machen; das jetzt unbewohnte Jura, welches in der Römerzeit als Exil für Verbrecher diente; das weit hingeſtreckte Andros, wo vor allem der Seidenbau blüht; im Zwiſchenraum am fernen Horizont Negropont; und im Süden viele der uns ſchon früher bekannt gewordenen Inſeln. Tinos ſelbſt, in voller Klarheit vor uns liegend, ſchien man mit der Hand greifen zu können — dennoch erreichten wir, wegen einer eingetretenen Windſtille, ſeinen kleinen und unſichern Hafen erſt am ſpäten Abend.

Aus Tinos war die ſchönſte Frau gebürtig, die ich je geſehen. In den Harem eines reichen Türken in Kleinaſien in der zarteſten Jugend abgeliefert, entführte ſie von dort mit Lebensgefahr ein Italiener, der ſie ſpäter an einen deutſchen Fürſten verkaufte. In deſſen Beſitz lernte ich ſie in Italien kennen, ein Geſchöpf, das im Materiellen vollkommen und in ſeinem ganzen Weſen bezaubernd war — auch kannte ſie wirkliche Zaubermittel geheimnißvoller Art, die Manche zu erlernen viel geopfert haben würden. Es war eigentlich nur um dieſer unvergeßlichen Erinnerung willen, daß ich die Inſel beſuchte, welche ſonſt wenig Merkwürdiges darbietet.

Wir blieben die Nacht im Hafen, der eine halbe Stunde von der Stadt entfernt iſt, und erſt am Morgen nach dem Frühſtück wanderte ich, unter heftigem Regen, an den Uferklippen hin nach Tinos Hauptſtadt, von animirter freundlicher Art, überragt von ſeiner ſchönen Kirche, und umgeben von einigen andern weiß ſchimmernden Dörfern, die bis hoch zu den Bergſpitzen hinan auf dem grauen, baumloſen Feldboden, gleich unregelmäßigen Spielſteinen auf einem Damenbret, ausgeſtreut ſind. Wir waren kaum in die erſte mit Arkaden eingefaßte Straße eingetreten, als uns kurz nach einander zwei äußerſt hübſche und Europäiſch gekleidete junge Damen begegneten, ſo daß wir beſcheinigen können, Tinos habe in dieſer Hinſicht nicht degenerirt. Wir fanden die Eine nachher unvermuthet als Tochter des Dimarchen wieder, mit Lippen, die eine aufgebrochene Kirſche beſchämten, eine Art der Schönheit, welche hier ſehr geſchätzt wird und auch nicht ſelten iſt, aber, wie ich ſchon öfters bemerkte, die jungen Damen mehr als anderwärts verleitet, ſich fortwährend in die Lippen zu beißen.

Am Gouverneur fand ich einen wohlbeleibten jungen Mann, der mich **sans façon** im Schlafrock empfing, und im Aeußern viel Aehnliches mit einem ſäkulariſirten Mönche hatte, demohngeachtet aber, als ehemaliger Berliner Studioſus, ein conſtitutioneller und ſtarker Eiferer für die Einführung dieſer Regierungsverfaſſung in Griechenland war. Er hatte, die Wahrheit zu ſagen, wenig Takt, und machte mir gleich beim Eintritt das omineuſe Kompliment, ich ſähe dem Herrn von Maurer ſehr ähnlich, ja er fügte ſogar die naive Frage hinzu: ob ich nicht mit ihm verwandt ſey? Hier, geſtehe ich, wandelte mich die Schwäche einer verächtlichen Hochmuthsmiene an, und ich dachte beſchämt an Herrn Wiebrand — ja, mich zu beſtrafen, erwiederte ich herzhaft: Sie haben es errathen, wir ſind Geſchwiſterkind! Dies war eine der ſchönſten Thaten und remarkabelſten Selbſtverleugnungen meines Lebens — ja, ich ward durch die Bewunderung meiner ſelbſt ſo exaltirt, daß, hätte der Gouverneur weiter gefragt, ob ich vielleicht auch an dem miſerablen Buche mit gearbeitet, welches beſagter von Maurer gegen den Grafen Armansperg publicirt, ich es gewiß ebenfalls, nur mit geringerer Schamröthe bejaht haben würde.

Der Gouverneur machte eine ſehr reizende Schilderung von dem angenehmen und harmloſen geſellſchaftlichen Leben in Tinos, klagte aber über zu wenig Geſchäfte, von welchem gezwungenen Müßiggange er ſogar für ſeine Geſundheit Nachtheil beſorgte, ich aber erklärte mir daraus ſeine angehende Korpulenz. Ich rieth ihm, Bäume zu pflanzen, er meinte aber, der Wind geſtatte dieſen hier nicht zu wachſen. Nach einer ziemlich langen Konverſation, während der ich in meinen naſſen Kleidern vom Froſte ſtark geſchüttelt wurde, hatte der Gouverneur endlich die Gewogenheit, ſeine Toilette zu machen, um mich nach der Kirche zu begleiten, die mich in hohem Grade überraſchte. Es iſt ein neuer, kaum fertig gewordener, nur von der Kommun und freiwilligen Beiträgen beſtrittener Bau, ohne Plan, noch Zuziehung eines regulairen Architekten, in einem zwar etwas beſonderen, aber höchſt maleriſchen orientaliſchen Charakter aufgeführt, mit bunten Farben bemalt, mit hohen, transparenten Thürmen geziert, mit wirklich prächtigen Marmortreppen nach allen Richtungen hin ſeltſamlich durchſchlungen und mit mehreren Höfen verſehen, die von Arkaden umgeben ſind. Eine breite Avenüe von Maulbeerbäumen führt zu dem bunt geſchmückten Thor, vor welchem ſich ein erhabener Platz befindet, deſſen farbige Meerkieſel die eleganteſte Moſaik bilden. Das Innere der Kirche iſt von gleichem Reichthum, und nicht ohne geſchmackvolle Anordnung mit vielen koſtbaren Marmorarten, vergoldeten und bemalten Holzbildereien und ſehr prachtvollen, in Rußland gefertigten und hierher geſchenkten Darſtellungen in Gold und Seide geſtickt. Die wohl zuſammengefügte Kanzel ſcheint aus einem Marmorſtück zu ſeyn, und wird von einem glänzenden Sammt-Baldachin gekrönt, auch einige antike Säulen finden ſich vor, kurz das Ganze, wenn es ſich auch weder an alte, noch neue Regeln gebunden, macht um ſo mehr ſeinem Erbauer Ehre. Der Traum eines Eingebornen gab die erſte Veranlaſſung zu dem Bau, auf einer Stelle, wo früher nur eine kleine ſouterraine, jetzt auch erneute und als Unterbau benutzte Kirche, und wo ſich im Alterthum wahrſcheinlich auch der gefeierte Dianentempel zu Ibruſſa befand — denn man traf beim

Graben auf mehrere Säulen und andere Fragmente am Ort, wovon zwei gut gearbeitete Statüen in Faltengewändern, leider ohne Köpfe und Beine, nebſt einem noch ziemlich wohl erhaltenen Löwen in einem der Kloſterhöfe aufgeſtellt ſind. In Folge des erwähnten Traumes alſo fand ſich, nach alt hergebrachter Sitte, auch ohne Fehl das bereits reich gefaßte Wunderbild einer ſchwarzen Panagia in der Erde, der nun die Kirche geweiht iſt. Am Tage der Verkündigung wallfahrten Pilger von allen Weltgegenden, wo der griechiſch-chriſtliche Glaube herrſcht, hierher, und was noch verdienſtlicher iſt, ſechs Schulen wurden mit dieſer Kirche verbunden, das Ganze wird nicht von den Prieſtern, ſondern von der Kommun ſelbſt unter Aufſicht der Regierung verwaltet, und überall herrſchte, was dem Gouverneur zur Ehre gereicht, eine muſterhafte Ordnung und ſeltene Reinlichkeit. Es iſt dies ohne Frage die ſchönſte Kirche, die ich bis jetzt im griechiſchen Reiche geſehen habe, und auch eine der größten.

Nach einem Beſuche beim Dimarchen, einem würdigen alten Manne in türkiſcher Kleidung, die von den franzöſiſchen Toiletten ſeiner ſchönen Töchter auffallend genug abſtach, kehrten wir gegen Mittag zum Schiffe zurück und ſetzten ſogleich unſern Weg nach Delos fort, in deſſen weitem Hafenkanal wir mit Sonnenuntergang Anker warfen. *)

---

*) Statiſtiſche Nachrichten über Tinos, wie über andere, nur flüchtig von mir berührte Inſeln, bitte ich in einer ſpeciellen Geographie nachzuleſen. Man weiß, daß ich nur für Unterhaltung zu ſchreiben geſonnen bin, und wenn einmal ein unterrichtender Brocken in meine Olla potrida hineinfällt, dies nur ein Zufall iſt. Wie mehrere unſrer gelehrten Reiſebeſchreiber eine wahre Furcht und heilige Scheu haben, unverſehens einmal amuſant zu werden, ſo fürchte ich ſtets das Gegentheil.

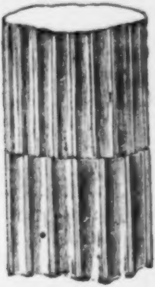
Delos.

Delos.

Man begreift unter dieſem gemeinſchaftlichen Namen zwei, nur durch einen Kanal getrennte Inſeln, die eigentliche alte Delos und die gegenüber liegende Rhénia, früher die Todtenſtadt, der Kirchhof der heiligen Delos, auf welcher ſelbſt weder ein Menſch begraben werden, noch ein Hund ſich aufhalten durfte. Dieſe Inſel Rhénia, auf der nur einige Hütten ſtehen, iſt ſeit Kurzem unter bittern Klagen der Kaufleute zu einem Quarantaineort beſtimmt worden, wohin man neulich mehrere Schiffe von Athen ſchickte, obgleich ſich hier bis jetzt weder Magazin noch irgend eine der nöthigſten Anſtalten für ein ſolches Etabliſſement vorfinden.

Delos, jetzt gänzlich unbewohnt, bietet nur eine tief ergreifende Scene der Zerſtörung dar — dieſes Wunder der alten Welt, wo unter unzähligen Prachtgebäuden und Tempeln auch jener Rieſentempel Apollo's ſtand, der für eins der erſten Bauwerke der Erde galt — was iſt von ſo viel Glanz übrig geblieben!

Man denke ſich eine Inſel von ohngefähr zwei Stunden Umfang, ohne allen Anbau irgend einer Art, ohne einen einzigen Baum, nur voll nackter Felſen und herumgeſtürzter Trümmer, ein gutes Drittheil des ganzen Eilandes mit Ruinen wie beſät. Ueberall zeigen theils liegende, theils noch aufrecht ſtehende Säulen, Pfeiler, Blöcke, Simſe ꝛc. geringere Gebäude an, die grandioſeſten Ueberreſte aber ſind folgende. Zunächſt das Theater, welches dem von Epidaurus an Größe nichts nachgiebt, und einſt gewiß auch nicht an Pracht. Er ſcheint mit einer Akropolis in Verbindung geſtanden zu haben, und zeichnet ſich durch eine ungewöhnliche Stärke der Seitenmauern aus, an denen außerdem noch Spuren von Nebenwerken bemerklich werden, deren Zweck nicht mehr erhellt. Ohngefähr tauſend Schritte davon ziehen das Auge die Ueberreſte zwei koloſſaler, nahe am Meer liegender Tempel auf ſich, welche noch ein dritter zu einer großen Gruppe vereinigt zu haben ſcheint. Ohne Zweifel iſt der größte der des Apollo, der andere vielleicht der Latona, welcher beiden Strabo erwähnt, denn in Delos gebar bekanntlich nach der Fabel Latona den Apollo und die Artemis (Diana). Daneben befindet ſich der Portikus des Königs Philipp. Der Peribolus dieſes impoſanten Monuments wird faſt von den Meereswellen beſpült. Es iſt aus einem hellgrauen Marmor ohne Adern von herrlicher Kryſtalliſation erbaut, und einige zwanzig, ſämmtlich umgeſtürzte, doriſche Säulen, die nur aus einem oder zwei Stücken beſtanden, und mit verſchiedener Kannelirung, wie eine Eichel aus ihrer Schale, hervorwachſen, die untere flacher, die obere tiefer ausgehöhlt, liegen nebſt ungeheuren Geſimsblöcken wild durch einander geworfen, in einer ununterbrochenen Reihe da, welche über 150 Schritte lang iſt. Die Säulen haben einen Fuß über ihrer Baſis noch an drei Fuß im Durchmeſſer.



Einer der Blöcke, $11^1/_2$ Fuß lang, trägt die wohl erhaltene Inſchrift:

ΒΑΣΙΛΕΩΣ (des Königs.)

Doch weit mächtiger noch erſcheint der zuerſt erwähnte ohnfern auf einer kleinen Erhöhung ſtehende Apollotempel, deſſen Säulen $3^1/_2$ Fuß im Durchmeſſer haben. Auch iſt der Stein koſtbarer, ganz dem pariſchen Marmor gleich, und höchſt auffallend ſeine, nach mehr als zwei Jahrtauſenden noch immer milchweiße Farbe, ſelbſt an Stellen, die beſtändig allen Wirkungen der Atmoſphäre ausgeſetzt ſeyn müſſen. Im Bereich dieſes Tempels ſieht man eine gewaltige Steinmaſſe aus einem einzigen oben abgeplatteten und polirten Stück, mit einer ovalen Oeffnung in der Mitte. Dieſer Stein iſt 18 Fuß lang, 11 Fuß breit und $3^1/_2$ Fuß dick. Auf der öſtlichen ſeiner aufrecht ſtehenden Seiten lieſ't man:

ΑΠΟΛΛΩΝ (Apollon.)

Auch auf ſeiner Oberfläche befindet ſich eine jetzt nicht mehr zu dechiffrirende antike Inſchrift, nebſt vielen engliſchen, griechiſchen, lateiniſchen und franzöſiſchen aus moderner Zeit. Unſere Begleiter nannten dieſen Stein ein Grabmal, obgleich er offenbar als Plinthe für das Piedeſtal der koloſſalen Apolloſtatüe diente, welche die Bewohner von Naxos hier errichteten.

und die, nach Plutarch, ein Palmbaum von Bronze, den Nikias nach Delos geweiht hatte, von einem Sturm umgeworfen, zerſchmetterte. Tournefort ſah noch Fragmente dieſer Statüe. An großen und ſchönen niedergeworfenen Säulenſtücken und Blöcken fehlt es dieſem Tempel nicht, doch wird man leider bald inne, daß von den feiner ausgearbeiteten und transportableren Ornamenten alles weggeſchleppt worden iſt, denn jedes Schiff, das hierher kam, nahm früher ſeinen Theil, und jeder Bauluſtige der benachbarten Inſeln plünderte hier.

Ueberdem fanden wir mitten zwiſchen den genannten beiden Tempeln einen ſtattlichen Kalkofen angelegt, vor dem noch ein großer, ganz friſch ausſehender Haufen pulveriſirten Marmors, weiß wie Schnee lag. Unſer Führer verſicherte zwar, ſeit mehreren Jahren ſey der Ofen nicht mehr im Gebrauch, der Augenſchein deutete aber auf das Gegentheil.

Nicht weit von dieſen Tempeln entdeckt man tiefe und gewiß weit ausgedehnte, aber nie unterſuchte antike Ciſternen, die noch immer voll guten Waſſers ſind, und deren Wände ich mit einem eben ſo vortrefflichen Putze überzogen fand, als ich ihn bei ähnlichen Bauwerken in Carthago antraf. Eine Viertelſtunde nordweſtlich von hier, ſtößt man auf eine andere Ruine mit Säulen und engen Waſſerleitungen, die ohne Zweifel ein Bad ſpeiſ'ten. In zweien der Säulen von einem flammigen Marmor bemerkte ich grüne Bronzeſtücke eingelaſſen, wovon ich ein kleines Fragment ausbrechen ließ und mitnahm, um ſpäter einmal ſeine Compoſition zu ermitteln, da mir die Maſſe ungewöhnlicher Art zu ſeyn ſchien.

Uns nun wieder rechts und ſüdlich wendend, verfolgten wir ganze Linien von Steinhaufen in faſt gleicher Höhe — es müſſen zuſammenhängende Häuſer einer Gaſſe, oder Fundamente einer ſehr breiten Mauer geweſen ſeyn; ſie beſtehen nicht aus großen Blöcken, wie die Tempelruinen, ſondern aus kleineren, nachläßig behauenen Steinen, wie z. B. auch die Ueberreſte der Akropolis von Phigalia ſie darbieten, und ſie dieſer Art noch bei einigen andern Bauten helleniſchen Urſprungs, wiewohl nicht häufig, gefunden werden. Vielleicht ſind ſie auch nur römiſch. Aus derſelben Art Steine iſt die Ringmauer aufgeführt, die noch von dem ſehr ausgedehnten Amphitheater oder Hippodrom übrig iſt, deſſen ganz ebner feuchter Sandboden von ferne einem kleinen ausgetrockneten See gleicht. An dieſen Mauern fanden ſich ebenfalls einzelne Stellen gut erhaltenen ſehr feſten Putzes, und aus dem Sande ragten einige Fragmente ganz mütilirter Statüen hervor. Suſannis ſagte in dieſer Gegend viele Waldſchnepfen und Rebhühner auf, welche die Hauptbevölkerung der Inſel auszumachen ſcheinen.

Setzt man ſeinen Weg noch eine Strecke weiter weſtlich fort, ſo gelangt man über unzählige geringere Trümmer wieder an einen andern großen Steinhaufen, welcher einen tiefen Keſſel füllt, aus dem ein Kreis von Säulen in halber Höhe hervorſteht, was auch hier einen anſehnlichen Tempel vermuthen läßt. Doch ſind weder die Säulen von Marmor, noch verräth die Arbeit einen helleniſchen Bau. Hier ſtand wahrſcheinlich der geringere und neuere Theil der Stadt.

Dies ſind die bedeutendſten der in Delos jetzt noch vorhandenen Alterthümer, deren es zu Tournefort's Zeiten eine weit größere Menge gab. Es wäre zu wünſchen, daß Jemand eine gründliche Unterſuchung derſelben unternähme, da ſie von ſpäteren Reiſenden, meines Wiſſens, kaum berührt worden ſind. Ich wenigſtens konnte mir keine neueren Nachrichten der Art verſchaffen.*) Auch Nachgrabungen müßten lohnen. Wir ſelbſt fanden mit Hülfe unſres hier gut Beſcheid wiſſenden Cicerone, des Herrn Kallias, Aufſehers der künftigen Bauten zum Behuf der dekretirten Quarantaine-Anſtalt, einige artige Sachen auf. Unter andern ſtießen wir, tief im Schutt vergraben, auf die Hälfte eines alten Poſtamentes, auf dem ſich beim Umkehren deſſelben das Fragment einer Inſchrift zeigte. Ein Ziegenhirt, der in einer Felſenhöhle der Inſel jetzt proviſoriſch hauſ'te, um den zweiten griechiſchen Frühling, ſo ärmlich er hier auch erſchien, doch ſeiner Heerde nicht entgehen zu laſſen, mußte uns ſein aus Eſſig beſtehendes Getränk ablaſſen, womit wir die Buchſtaben von Moos und Erde zu reinigen ſuchten. Es war aber leider ſchon zu viel davon zerſtört, um ihre Bedeutung ganz zu entziffern; auch ſcheint der Inhalt keineswegs wichtig, doch ſetze ich für die Liebhaber ein genaues Facſimile deſſen hin, was wir vorfanden:

---

*) Wie ich eben mit Freuden höre, hat Herr von Prokeſch im vorigen Jahre Delos beſucht und ſich fünf Tage unausgeſetzt mit der Erforſchung ſeiner Alterthümer beſchäftigt. Wir dürfen alſo bald etwas Erſchöpfendes darüber zu leſen hoffen.

ΕΠΙ ΕΠΙΜΕΛΗΤΟΥ ΤΗΣ ΝΗΣΟΥ.....
ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ ΤΟΥ ΕΩ..............
ΔΑΜΙΑΝΟΣ ΤΟΥ ΦΙΛΟΚ..............
ΚΑΙ ΑΠΟΛΛΟΦΑΝΟΥ ΤΟΥ............

Vergebens ſuchten wir die Quelle Inopus auf, von der Plinius behauptet, daß ſie mit dem Nil falle und ſteige, und beſchloſſen unſere Tour mit Erſteigung des Cynthiſchen Hügels, der dem Apoll einen Beinamen gab, um uns noch eine Totalüberſicht des weiten Feldes der Zerſtörung zu verſchaffen, das uns auf allen Seiten umgab.

Delos, welches ſeit dem heroiſchen Alterthum nur durch ſeine Heiligthümer berühmt war, ward unter den Römern, nach der Zerſtörung von Korinth, eine florirende Handelsſtadt, wozu es ſein vortrefflicher Hafen und ſeine günſtige Lage zwiſchen Kleinaſien und Europa ſo ſehr eignet, daß ich überzeugt bin, es muß mit der Zeit und des neuen Griechenlands Prosperität ebenfalls wieder ein bedeutender Platz werden. Vielleicht findet man dann auch ein vergrabenes Bild der Panagia auf und ſieht Apollo's und Dianens gewaltige Tempel durch eine moderne Weihnachtsbude erſetzt.

Ehe ich dieſe in ſo ſchauerlicher Einſamkeit modernden Ruinen verließ, kniete ich auf Apollo's weißem Steine nieder, und bat den jugendlichen Gott um geneigte Verwendung bei Poſeidon für einen günſtigen Wind und ſiehe — ehe eine halbe Stunde verging, theilten ſich die Wolken, ein klarer prächtiger Himmel ſpannte ſich über uns aus, und die friſcheſte Tramontana trieb uns auf dem ſchäumenden Meere, wie mit

Adlersfittigen zwiſchen Naros und Paros, Nio und Polyandro hindurch, nach dem vulkaniſchen Santorin, das mit der Sonne Aufgang, von ihr vergoldet, vor uns lag.

Santorin.

Santorin.

Von allen Inſeln des Archipels iſt ohne Widerſpruch Santorin die pittoreskeſte, und originellſte in ihrer äußeren Erſcheinung — die Spitze eines Aetna aus der Urwelt, deſſen einziger Krater der jetzige Hafen iſt. Die ſenkrechten, abgeriſſenen Lavawände rund um dieſen her, auf dem hoch oben erſt die weißgetünchten Häuſer der Stadt erſcheinen, ſind bis hinauf voller Höhlen und Spalten, die das betriebſame Volk zu Wohnungen, Magazinen, Weinkellern, Viehſtällen u. ſ. w. benutzt hat, was den wunderbarſten Anblick hervorbringt.

In der Mitte des Kraterhafens befindet ſich eine dreifach getheilte Inſelgruppe, wovon die eine im erſten Jahre der 145ſten Olympiade, 196 Jahr vor Chriſti Geburt, während zwei auf einander folgender Nächte aus dem Meeresgrunde hervorſtieg, begleitet von einem Erdbeben und einer Eruption des Berges unter den Waſſern, worauf ſie dem Gott Pluto geweiht ward. Die zweite erſchien im Jahr 226 nach Chriſti Geburt unter ähnlichen Umſtänden, welche Theophanes erzählt. Die letzte und größte datirt erſt vom Jahr 1707. Bei ihrer Entſtehung, am Feſttage der Jungfrau Maria, nahm das Meer eine ganz weiße Farbe an, von dem Rauch des feuerſpeienden Berges in der Tiefe, der ſich aufblähend, die kochenden Fluthen durchdrang und glühende Steine bis hoch über Santorin hinwegſchleuderte. In dieſer Inſel ſieht man jetzt eine kleine Bucht, deren Waſſer von röthlicher Farbe erſcheint, die ſich beim ſtarken Südwinde verdunkelt und dann oft noch viel weiter im Hafen ausbreitet. Hierher fahren die Schiffe, um das Kupfer, mit dem ſie beſchlagen ſind, zu reinigen, welche Operation das Meer in 24 Stunden auf das Vollſtändigſte bewerkſtelligt; blieben ſie noch einmal ſo lange, ſo würde die Kraft des Waſſers das Kupfer ganz auflöſen. Es dient im Sommer auch als mineraliſches Bad und wird beſonders gegen Obſtruktionen des Unterleibes und Rheumatismen als heilſam gerühmt.

In alter Zeit ward Thera — eine Kolonie von Sparta, und das Mutterland des mächtigen Kyrene an Afrika's Küſte — zu den Sporaden gerechnet, jetzt begreift man alle zu Griechenland gehörigen Inſeln unter dem allgemeinen Namen der Cykladen, und wendet jenen nur für die aſiatiſchen, den Türken unterthänigen an. Santorin iſt, hauptſächlich durch ſeinen Weinbau, in einem ſehr blühenden Zuſtande, denn an der öſtlichen Seite und an der ſüdweſtlichen Spitze dacht ſich die Inſel flach gegen das Meer ab, und bildet dort weite fruchtbare Ebenen, die ganz mit Weinreben bedeckt ſind. Man pflanzt dieſe hier auf ſehr eigenthümliche Weiſe, in einzelnen geraden Reihen, wie die Oelbäume, zehn Fuß eine jede von der andern abſtehend, beſchneidet ſie wenig oder gar nicht, bindet aber ſtatt deſſen die Ranken ſorgfältig wie ein Netz zuſammen, was den jüngeren Pflanzen das Anſehen gekräuſelter Perücken, den älteren hoher, dicht geflochtener Körbe giebt. In dieſem letzteren Zuſtande tragen ſie dann Trauben, die oft ein Gewicht von zehn Pfund erreichen. Die Weinfelder werden nicht mit der Haue umgegraben, ſondern gleich Getreidefeldern gepflügt, und zwar durchgängig mit Eſeln ſtatt des Rindviehes deſſen es hier nur ſehr wenig giebt; denn faſt alles Terrain wird ausſchließlich zum Weinbau verwandt, ſo daß beinahe keine Weide, ſelbſt nur eine geringe Anzahl Gemüſegärten vorhanden ſind, doch liefern die umherliegenden Inſeln dieſen Bedarf wohlfeil und hinlänglich. Die Weinproduktion auf Santorin beträgt jetzt jährlich 80,000 Baril's, das Baril zu 50 Okka, circa 60 Maß.

Wenn man im Hafen landet, kann man kaum begreifen, wie es möglich iſt, zur Stadt hinaufzukommen, denn man ſieht keinen Weg, der ſich nur verborgen durch die Abgründe hindurch ſchlängelt. Auch iſt er halsbrechend und außer den Fußgängern nur für gut daran gewöhnte Maulthiere paſſirbar, wird auch häufig von herabfallenden Lavablöcken ganz unbrauchbar gemacht. Wir ſahen deren einige, die ſich erſt kürzlich losgelöſ't, und kaum zur Hälfte wieder weggeräumt worden waren. Der Gouverneur, Herr Nikolo Ponirepulo, ein höchſt thätiger und ausgezeichneter Mann, ſandte ſchon ſeit drei Monaten ein detailirtes Projekt zu einer neuen praktikablern Straße, mit allen betreffenden Plänen und der erlangten Einwilligung der Kommune die Koſten zu tragen, an das Gouvernement zu Athen ein, befindet ſich aber noch ohne Antwort darauf. Er ſelbſt iſt erſt ſeit vier Monaten hier angeſtellt, und hat dennoch in dieſer kurzen Zeit eine Popularität zu gewinnen gewußt, die wahrlich ihm und der Bevölkerung gleiche Ehre macht; denn ſelten fand ich eine ſo aufrichtige, ſich überall und bei jeder Gelegenheit herzlich darthuende Union zwiſchen dem Befehlenden und ſeinen Untergebenen. Was früher ſtets geſcheitert war und unmöglich ſchien, hat er durch bloße mündliche Unterredung und ſiegende Gründe in einer Verſammlung der vorzüglichſten Grundbeſitzer (über 150 an der Zahl) in wenigen Stunden durchgeſetzt — nämlich: ſämmtliche Weinbergseigenthümer zu vermögen, in Zukunft den Handel mit ihrem Erzeugniß, ſtatt ihn ſpeciell und unſicher wie bis jetzt zu betreiben, einer allgemeinen, von ihnen ſelbſt nach Stimmenmehrheit erwählten Handels-Kompagnie anzuvertrauen, welche ihn nur zum Nutzen Aller im Großen dirigiren wird.

Im Mai des nächſten Jahres ſoll, als erſter Schritt zum Beſſeren, ein in der Weinbehandlung gründlich erfahrener Mann aus Europa verſchrieben und hier angeſtellt werden, um dieſem Handelszweige das zu verſchaffen, was ihm bis jetzt noch in ganz Griechenland fehlt — die gehörige Sortirung der verſchiedenen Trauben und kunſtgemäße Bereitung nach erprobten Grundſätzen, mit beſonderer Rückſicht auf Gewinnung veredelter Weinſorten, und hauptſächlich auf eine ſichere Dauer des Produkts. Bis jetzt beſchränkte ſich faſt der ganze Abſatz auf Rußland und die Häfen des ſchwarzen Meeres, was es den ruſſiſchen Kaufleuten oft leicht machte, den Preis beliebig herunterzudrücken. Die Inſel beſitzt 40 Schiffe, mit denen die Weinbauer bisher auch ſelbſt den Debit ihrer Waare betrieben, häufig zum größten Nachtheil ihrer Beſitzungen bei unvorhergeſehener langer Abweſenheit, und da ſie Alle nur immer denſelben, einmal gewohnten, Weg giengen, auch zum Nachtheil des Abſatzes ihrer Waare; ja im Fall einer plötzlichen Schließung des ſchwarzen Meeres, würde vielleicht ein allgemeiner Bankrott, oder wenigſtens ein ſehr herber Verluſt die unmittelbare Folge davon geweſen ſeyn. Der Kompagnie, mit größeren Mitteln und größerer Einſicht ausgeſtattet, muß es leicht werden, für die ſchon an ſich (bei eigentlich ungeſchickter, ganz naturaliſtiſcher Behandlung) dennoch ſehr vorzüglichen Weine der Inſel, in ſpäter noch veredelter Qualität einen hinlänglichen Abſatz in verſchiedenen Gegenden Europa's ſich zu verſchaffen, was bei der großen Wohlfeilheit der hieſigen Weine um ſo eher zu erwarten ſteht.

Es iſt auch nicht zu bezweifeln, daß man dieſem guten Beiſpiele bald auf den übrigen Inſeln, wie auf mehreren Theilen des griechiſchen Kontinents folgen wird, wenn man erſt den außerordentlichen Vortheil einſehen lernt, der ſpäter für ganz Griechenland daraus hervorwachſen kann, das vielleicht keinem anderen Lande in der Fähigkeit ſtarke Liqueurweine zu produciren nachſteht, bei welcher es nur Spanien, Ungarn, einen Theil des mittäglichen Frankreichs und die Inſel Madeira mit dem Kap der guten Hoffnung *) zu Konkurrenten hat.

Man empfing mich in Santorin, der letzten griechiſchen Inſel, auf der ich jetzt von dieſem Reiche Abſchied nehme, mit einer ſo liebenswürdigen Aufmerkſamkeit, als hätten ſeine Bewohner ſelbſt dieſen Umſtand im Auge gehabt. Und im Intereſſe der Wahrheit muß ich dabei anführen, daß bei dieſem ſchmeichelhaften und ehrenvollen Empfange ſehr wenig Rückſicht auf meine geringe Rangſtellung in der bürgerlichen Geſellſchaft genommen zu werden ſchien, denn die Meiſten wußten durchaus nicht, ob und welche Titel mir etwa gebühren könnten, aber faſt Alle äußerten ſich gegen mich über zwei Dinge, die ihnen am Herzen lagen, erſtens: dem Könige zu beſcheinigen, wie ſehr er hier geliebt werde; zweitens: daß ich Anlaß finden möchte, in meinen Schriften Santorin's freundlich zu gedenken — ein Gegenſtand, der ſogar in

---

*) Es iſt bekannt, daß der Kapwein ſich von griechiſchen Reben herſchreibt, welche die Portugieſen dort pflanzten.

einem der officiellen Circularempfehlungsſchreiben der Miniſterien, die ich mit mir führe, berührt wird. Dies waren die einzigen Motiven der vielfachen Attentionen, mit denen man mich hier überhäufte, und wenn ich ihrer dankbar erwähne, geſchieht es wahrlich nicht aus Eitelkeit, ſondern aus Reſpect vor der Macht der Intelligenz in unſerem Zeitalter, die ſelbſt den Schein ihrer ſchwächſten Strahlen bis an ſo entlegne Orte zu verbreiten fähig iſt.

Der Hafenkapitain holte mich auf ſeiner Barke von der Golette ab, und am Ufer fand ich den Sekretair des Gouverneurs mit zwei ſtattlich harnaſchirten Maulthieren nebſt einer Anzahl Gensd'armes auf mich warten. Im Angeſicht der ganzen Stadtbevölkerung, die ſich oben auf den unzähligen Terraſſen in bunter Menge gruppirt hatte, kletterten wir nun in Proceſſion den langen, ſteilen Zickzack zwiſchen Sand, Lava und Felswänden mühſam hinan. Oben am Eingang der Stadt empfingen mich der Dimarch mit der Municipalität, und am Hauſe des Gouverneurs, wo ich abtrat, dieſer ſelbſt mit den ſämmtlichen Conſuln in Uniform, welche Letztere ihre Flaggen aufgezogen hatten. Hierauf ſtellte man mir gegen 40 Honoratioren des Orts vor, eine ehrenwerthe Geſellſchaft, die ſpäter alle vom Gouverneur zu einem ſplendiden Mittagsmahle vereinigt wurden, bei welchem einige zwanzig verſchiedene Jahrgänge des Inſelweines nicht die unbedeutendſte Rolle ſpielten. Der weiße vino santo von 1828, dem Tokaier ähnlich, ſchien mir der beſte. In den Itineraires fabelt man von einem ſogenannten vino di notte, deſſen Beeren nur bei Nacht gepflückt werden ſollen; auf meine Nachfrage erklärte man dies lachend für ein Mährchen. Man tafelte ziemlich lange, und nachdem der Gouverneur unſres geliebten Königs Geſundheit ausgebracht, welche ich durch die des nicht minder von ſeinem Volke geliebten Königs Otto erwiederte, ward faſt eines jeden der anweſenden Gäſte Geſundheit angereiht, ſo daß ich Mühe hatte, allen dieſen Pflichten gerecht zu werden, ohne das Gleichgewicht dabei zu verlieren.

Ich vergaß zu erzählen, daß ich, noch ehe wir zu Tiſch gingen, bei Gelegenheit der Gegenviſiten beim Dimarchen und den Conſuln einen ziemlich langen Spaziergang ins Freie unternahm, der mir eine Menge der prachtvollſten Ausſichtspunkte bot.

Von wunderbarer Wirkung iſt der Kontraſt der fruchtbaren öſtlichen Ebne, nebſt dem Kranze der nahen Inſeln von Anaphi, Amorgo, Nio und Stampylea auf der einen Seite, mit dem ſchauerregenden Meerkrater auf der andern, wo nur zerrißne, grad' aufſteigende Klippen in ſchwarzen, rothen, grünen und gelben Lagen ſich über einander thürmen, die letzteren aus feſtem Sande beſtehend, auf welchem Feuer, Luft und Waſſer die heterogenſten Formen, bald gothiſchen Zierrathen der verſchiedenſten Zeichnung, bald einem verworrenen Adergeflechte ähnlich, in ſcharf hervortretenden Reliefs abgedruckt haben. Felſengipfel mit weißen Häuſern, Kirchen und Thürmen geſäumt, die kaum darauf Platz findend, halb in der Luft zu ſchweben ſcheinen, ziehen ſich längs des Meeres hin; daneben gegen Norden erblickt man eine abgeſonderte Stadt, welche in Ruinen liegt, weil der in ihrer Mitte, gleich Eblis ſchwarzer Krone, hervorragende Lavafelſen jährlich rieſige Blöcke niederſtürzte, die das Leben der Einwohner gefährdeten, ihre Wohnungen zertrümmerten, und ſie zuletzt zur Flucht zwangen; in der Tiefe weilt das Auge auf der Baſaltinſel in des Hafens grundloſem Becken, mit vielen, ihr Kupfer reinigenden Schiffen in der röthlichen Bucht, und dem gleich einem Schornſtein ſich erhebenden Aſchenkegel, in deſſen Nachbarſchaft man bald eine neue Geburt des Feuers erwartet, deren Wachsthum unter dem Meere die Kundigen ſchon genau beobachten zu können behaupten. Darüber hinaus verfolgt man den unermeßlichen nur von den Wolken des Himmels begrenzten Seeſpiegel, und ruht endlich nach ſo viel tauſend abwechſelnden, eigenthümlichen Details, die über dieſe großartige Landſchaft verſtreut ſind, im Süden auf einem majeſtätiſchen Berge aus, den ein Kloſter des heiligen Elias auf ſeiner höchſten Spitze krönt. Gewiß, wenig Flecke in der Welt können die Einbildungskraft lebhafter in Anſpruch nehmen.

Der Weg, auf welchem ich mit meiner Begleitung durch die Weinfelder ſchritt, war ſo zierlich aufgeräumt, wie in einem Garten, und der Grund dieſer Seltenheit in den hieſigen Gegenden, den ich auf Befragen erfuhr, hatte etwas Rührendes. Es iſt eine ſchöne Sitte der Landleute in Santorin, wenn ihnen eine liebe Perſon ſtirbt, durch Geldgeſchenke an Arme, oder andere Wohlthaten, die man Bedürftigen erweiſ't, gewiſſermaßen zu ſühnen, was das abgeſchiedene Weſen etwa verſchuldet haben könnte. Ein armer Bauer, deſſen Frau vor einigen Wochen ſtarb, und der kein Geld hatte, der erwähnten Sitte zu genügen, beſchloß, den Weg von ſeinem Dorfe bis zur Stadt von allen Steinen zu reinigen, um ſo nach ſeinen ſchwachen Kräften doch etwas Gemeinnütziges zu thun — und dieſer ächten, menſchenfreundlichen Frömmigkeit verdanken wir jetzt die bequeme Promenade.

Am nächſten Morgen begann ich um 9 Uhr, in Geſellſchaft des Gouverneurs, des Dimarchen und fünf bis ſechs andrer Herren meine Tour durch die Inſel. Ihr Anblick von den Höhen, wo ich ſie ganz überſehen konnte, ſetzte mich durch die außerordentliche Kultur, die hier jedem Fleckchen abgewonnen iſt, eben ſo ſehr in Erſtaunen, als ſpäter — ſowohl am heutigen Tage, wie während meines ganzen längeren Aufenthaltes in Santorin — das affable Benehmen, die fortgeſchrittene Bildung und die freundlich wohlwollende Geſinnung der Einwohner von Stadt und Land. Ich hatte, wie geſagt, ſchon heute einige Gelegenheit zu Beobachtungen dieſer Art, denn in jedem Dorfe, durch das wir kamen (Dörfer, die alle durch Umfang und Nettigkeit ihrer maſſiven Häuſer eben ſo gut darauf Anſprüche machen könnten, Städte zu heißen) wurden wir, wie in der Hauptſtadt ſelbſt, ſtets von der ganzen Bevölkerung, in den Straßen und auf den platten Dächern vertheilt, unter dem Geläute der Glocken mit Freudenſchüſſen und Hurrah empfangen, nachdem uns vorher ſchon hundert Schritt vor dem Orte die Behörde nebſt den Primaten, und die reinlich gekleidete Schuljugend, von ihrem Meiſter angeführt, mit einer blau und weiß geſtreiften Fahne entgegen gegangen waren, und uns dort, unter Anſtimmung eines kurzen Liedes bewillkommnet hatten.

Ueberall zeigte ſich dieſelbe freimüthige Herzlichkeit, ja man hätte glauben mögen, der Gouverneur ſey mit jedem der uns Begegnenden perſönlich befreundet, ſo ausnehmend freundliche und zutrauliche Blicke erhielt er von Allen, häufig von ſchmeichelnden und ihn ſegnenden Worten begleitet. Ein allgemeiner Wohlſtand, der ſchon eine gewiſſe Achtung ſeiner ſelbſt, wie des eignen Beſitzes, durch die elegantere äußere Erſcheinung beider dokumentirt, machte ſich überall bemerkbar, und ſo lange ich auf der Inſel verweilte, habe ich nie daſelbſt einen Bettler, noch zudringlich ſich zum Gewinn herandrängende Leute geſehen, wohl aber ſtets die größte Bereitwilligkeit bei Jedermann zu unentgeldlicher Hülfsleiſtung angetroffen. Die Primaten (wie man die Wohlhabendſten nennt), welche ſonſt überall in Griechenland ſich unter einander neidiſch anzufeinden pflegen, leben hier in vollkommenſter Harmonie, ſowohl unter ſich, als mit den Conſuln und fremden Anſiedlern, was gewiß viel dazu beigetragen hat, auch dem Volke dieſen vorherrſchend friedlichen, einträchtigen und ordnungsliebenden Charakter zu eigen zu machen.

Man kann mit Recht von Santorin ſagen, daß es — ein vollkommenes Gegenſtück zum Feſtlande, und auch den andern Inſeln weit voraus — an Kultur des Bodens ſelbſt Malta und Gozo gleich kommt, weshalb es auch bei nur 5—6 Stunden Umfang 12,000 Menſchen gut zu nähren im Stande iſt, an ächter Civiliſation ſeiner Bewohner aber die genannten Orte entſchieden übertrifft. Ich empfand hier einen wahren philantropiſchen Genuß, denn ich glaubte manchmal die Träume philoſophiſcher Menſchenfreunde verwirklicht vor mir zu ſehen. Ich nahm weder Luxus noch Dürftigkeit wahr, weder Hohe noch Niedere, ſchroff von einander Geſchiedene, weder Strafe noch Furcht — Alles wandelte in Ruhe und liebender Eintracht, mit Thätigkeit und Frohſinn die reelle goldne Mittelſtraße.

Wir kamen jetzt an ein iſolirtes Gebäude, das einen geräumigen Hof umgab, und faſt einem kleinen Schloſſe glich. Man ſah, daß es ganz neu aufgeführt worden war, demohngeachtet ſtand es leer. Auf meine deßhalb an den Gouverneur gerichtete Frage erwiederte dieſer ſeufzend: „Es iſt dieß Haus auf Koſten dreier umliegenden Gemeinden erbaut worden, und für eine höhere Schule beſtimmt. Seit ſieben Monaten haben dieſe Gemeinden in Athen ſupplicirt, um einen Vorſteher für die Anſtalt zu erhalten, den ſich ſelbſt zu wählen ihnen nicht verſtattet iſt — doch haben ihre und meine Bemühungen bis jetzt keine Reſolution extrahiren können. Eben ſo verhält es ſich mit der gleichen Bitte für vier andere geringere Schulen und einem halben Dutzend dringenden Vorſchlägen, die ich ſelbſt gemacht." — „Ja," fügte er lachend hinzu, „Sie werden es kaum glauben, wenn ich Ihnen ſage, daß ich nun vier Monate hier Gouverneur bin und noch auf keinen einzigen meiner vielfachen Berichte, trotz der dringendſten Erinnerungen irgend eine Reſolution, ja nur eine Antwort erhalten konnte!"

Es iſt merkwürdig, daß alle Gouverneurs ohne Ausnahme, ſo wie auch einige andere mit dem Gouvernement direkt kommunicirende Beamte, von welcher Nüance ſie auch ſeyn mochten, ſämmtlich ſich über dieſe nachtheilige Indolenz der Regierung zu Athen gegen mich klagend äußerten, ſo wie über die hemmende Reſtriktion ihrer Autorität in Dingen, die theils eine ſchnelle Deciſion verlangen, theils nur an Ort und Stelle richtig beurtheilt werden können, ſo daß, wie Mehrere ſagten, ein Provinzial-Gouverneur zwar viele Mittel beſäße, Uebles — aber ſehr wenige, Gutes zu thun. Ueberhaupt fand ich durch das ganze neue Königreich Griechenland dieſe oberen Funktionen, wie die Häuptlinge und die Pluralität des Volkes in drei Sachen faſt unanim: 1) in der enthuſiaſtiſchen Liebe für den König, ſowohl perſönlich, als weſentlich aus Verehrung der Idee des Königthums, 2) in der entſchiedenen Abneigung gegen das Gouvernement der Fremden, 3) in der Meinung, daß, wenn ſie dieſes nicht los werden, und durch eine rein griechiſche Regierung unter dem Könige, den ſie Alle als Griechen anſähen, dirigirt werden könnten, der Graf Armansperg ihnen immer noch lieber als jedes neue Experiment dieſer Art ſey. Dieß iſt die nackte Wahrheit sine ira et studio — nicht meine Anſicht, der über dieſe Gegenſtände zu urtheilen ſich nicht anmaßen will, aber die der Griechen.*)

---

*) Nur ein oberer Funktionär äußerte ſich nie, weder im Tadel noch Lobe, über das Gouvernement, und dieſen allgemein hochgeachteten Mann entſetzte man ſeines Poſtens als Gouverneur von Patras auf die unconſequenteſte und eine vom ganzen Lande getadelte Weiſe, bei einer Gelegenheit, wo er, wie immer nur ſeine Pflicht erfüllt hatte. Da ich mich mit Herrn Glaraki perſönlich befreundet, weil ich ihn ſehr hoch ſchätzte, hielt ich es für meine Schuldigkeit, beim Grafen Armansperg eine Fürbitte für ihn einzulegen, die jedoch ohne Erfolg blieb. Glaraki ſey ein Trinker und träge, erwiederte Graf Armansperg. Als ich dies dem braven Kanaris erzählte,

Auch die frohen Mönche empfingen uns auf ihrem Felſengipfel mit dem luſtigen Geläute aller Glocken, und hielten dann einen kurzen Gottesdienſt in ihrer ſchön geſchmückten Kirche, verbunden mit einem feierlich vom Higumenos geſprochenen Gebet für mein Glück und langes Leben, während dem ich mich innerlich dem Heiligen der Höhe, dem Hochſtrebenden, dem Feuergeiſt im neueren Glauben, meinem geliebten Elias-Helios ganz und unwiederbringlich zu eigen gab. Und andächtig küßte ich nachher ſein ſchwarzes Geſicht, welches mit glühenden Augen aus einem ſtarrenden Gewande von vergoldetem Silber hervorſchaute. Dann begaben wir uns auf die oberſte Terraſſe des Kloſters, um der herrlichen Ausſicht von dieſem begünſtigten Punkte zu genießen, wobei wir auch die weitläuftigen, in dieſem Jahre erſt veranſtalteten Ausgrabungen eines von der Oberfläche der Erde längſt verſchwundenen Ortes, wie ein

---

der Glaraki ſeit Kindheit an genau kennt, ſagte er lächelnd: „Ich habe Glaraki nie Wein trinken ſehen, als wenn er einen Freund bewirthete, und nie träge, als wenn man ihn zu Intriguen verwenden wollte.“ Ich erwähne dieſer kleinen Anekdote, weil ſie für alle betreffende Perſonen ungemein charakteriſtiſch iſt.

Schachbrett in grüner Einfaſſung, tief unter uns inmitten der Saatfelder erblickten.

Dieſes Kloſter iſt von allen, die ich in Griechenland ſah, das erſte, welches unſern Europäiſchen Anſprüchen an Reinlichkeit des äußern Menſchen, wie anſtändiger Bildung des innern, und eines beſcheidnen Comforts der Umgebung, gleichmäßig entſpricht. Es iſt überdies berühmt für ſeine Gaſtfreiheit, deren Ausübung auch die ganzen Einkünfte deſſelben gewidmet ſind, und faſt alle Fremde ſchlagen hier bei Beſichtigung der nahen Alterthümer einen oder mehrere Tage lang ihr Quartier auf. Wir begnügten uns mit Annahme einiger vortrefflichen Erfriſchungen, und kletterten dann, unſere Maulthiere verlaſſend, und von einem der Mönche geführt, über rauhe Felſen und ſchlüpfrigen Raſen nach den Ruinen von Oea, der alten Hauptſtadt der Inſel. Dieſe Trümmer befinden ſich auf einem noch kahleren Felſenberge, dem Promontorium agiu Stephanu, dicht am Meer. Sie ſind ziemlich weitläuftig, wurden aber in ſpäteren Zeiten wieder zu chriſtlichen Kirchen und andern Gebäuden theilweiſe verwendet. Unten über der Klippenbrandung bemerkt man ein zweites kleines Kloſter, das nur von drei Eremiten bewohnt wird, welche das Gouvernement neuerlich wegen der Beſchuldigung eines Einverſtändniſſes mit den Seeräubern in Unterſuchung zog, doch konnte ihnen nichts bewieſen werden.

Die Reſte der alten Oea bieten jetzt nur noch einzelne Säulenſtücke und Mauern dar. Von den letzteren ſind aber mehrere von Intereſſe, da ſie eine wahre Muſtercharte aller verſchiedenen helleniſchen Bauarten in ſchönen Exemplaren aufſtellen. Zuerſt kann man dieſen Curſus mit einer Wand beginnen, die in der urälteſten cyklopiſchen Manier aufgeführt iſt, und noch eine Thüre zeigt, welche in einen kleinen, ehemals geſchloßnen, Raum führt, den Borg de St. Vincent, als er hier war, ſcherzend das Studienkabinet des Membliarus taufte.*) Nicht viel jünger und gewiß noch der lacedämoniſchen Kolonie zuzuſchreiben iſt eine andere prächtige Mauer, wahrſcheinlich zur Akropolis gehörig, die bei 30 Fuß Höhe und 9 Fuß oberer Dicke noch 150 Fuß in ununterbrochener Länge mißt. Ein Drittheil derſelben iſt altcyklopiſch, das Ganze mit impoſanter Wirkung über dem jähen Abhang des Felſens aufgethürmt. In den Reſten eines mehr weſtlich gelegenen Gebäudes findet man den untern Theil der vordern Wand aus der Zeit, wo die polygoniſche Bauart ihre höchſte Vollendung und

---

*) Siehe Herodot über Thera IV. 147–151.

Zierlichkeit erhielt, den obern Theil aber, wie die Seiten, von großen, auf das Genauſte zuſammengefügten, horizontal liegenden Quadratblöcken aufgeführt, die der Periode letzter Blüthe griechiſcher Baukunſt angehören. Nicht weit davon ſtehen die Stufen eines Monuments, welches ein Achteck bildete; daneben liegen einige Säulenſtücke, und viel andrer Raub des Alterthums iſt hier abermals zu einer kleinen chriſtlichen Kirche verwendet worden.

Auf der entgegengeſetzten ſüdöſtlichen Seite des Felſenberges befinden ſich die Rudera mehrerer Tempel von geringem Umfange, die mit Grotten in Verbindung ſtanden. In einer dieſer Höhlen, wo eine erſtickende Hitze herrſchte, ſieht man am Ende ein dickes Gemäuer wie zur Stütze aufgeführt, das nähere Unterſuchung verdiente, denn obgleich nirgends eine Kommunikation der Grotte mit der freien Luft von jener Seite zu entdecken iſt, ſtrömt dennoch durch eine untere Oeffnung der ſchadhaft gewordenen Wand ein heftiger Luftzug hinein, deſſen Urſache jetzt nicht zu erklären iſt.

Andere Säulen und Mauerreſte ſcheinen die Propyläen der alten Stadt anzudeuten. Hier erblickt man ſchon die gegenüberliegende Gräberſtätte auf Meſavuno, wo alle die eigenthümlich bemalten Vaſen ausgegraben wurden, derengleichen man bis jetzt nur auf Santorin angetroffen hat. Herr von Prokeſch und Dr. Roß entdeckten hier einige intereſſante Inſchriften, die der gelehrten Welt bereits im Kunſtblatt bekannt gemacht worden ſind. Dem Dr. Roß verdankt man auch die erſte Idee zu der Ausgrabung auf den weiter hinab liegenden Feldern am Meeresufer, ungefähr drei Viertelſtunden von hier entfernt. Es wäre aber vielleicht noch nicht ſobald dazu gekommen, wenn nicht einer der Beſitzer der dortigen Weingärten den geſcheidten Traum gehabt hätte, daß ein heiliges Kreuz unter den Ruinen vergraben läge, welches ſich nachher auch wirklich vorfand, und ehe es von der Behörde beſeitigt wurde, eine Menge Wunder that. Sobald der Traum bekannt geworden war, ſtanden Viele, die durch freiwillige fromme Gaben den glücklichen Träumer für ſein Grundſtück reichlich entſchädigten, und an 4000 Menſchen verſammelten ſich zur Arbeit, die in wenigen Tagen mehr als einen Morgen Landes aufdeckten. Man ſtieß zuerſt auf das Bruchſtück eines antiken, auf Stufen ſtehenden, halb- oder vielleicht einſt ganz zirkelförmigen, eleganten Monuments, das aber leider ſchon in frühſter Zeit, um eine Kirche daraus zu machen, verunſtaltet worden war. Daneben ſieht man die weitläufigen Ruinen eines der primitiven Klöſter, oder vielmehr, wie ich glaube, einer chriſtlichen Kolonie nach Art der heutigen Herrnhuter. Es ſind lauter kleine Zellen zu ebener Erde mit einigen reich verzierten Kapellen von geringer Dimenſion, zur Hälfte aus den Trümmern verſchiedener Jahrhunderte erbaut und dann ſelbſt wieder in Trümmer zerfallen, die theils vom Sande des Meeres, theils von dem Erdreich, daß die Berge herabgeſchwemmt, Jahrhunderte lang gänzlich verdeckt wurden. Mehrere lange Inſchriften auf Steinen, die da liegen, enthielten in korrumpirten und unorthographiſchem Griechiſch Liſten der Einkünfte der Kommune an Oel, Getreide und Viehheerden, welche auf einen ſehr blühenden Zuſtand derſelben, wie der ganzen Inſel zu jener Zeit, ſchließen laſſen. Ein anderer Stein dieſer Art ſtellt den rohen Grundplan des Kloſters ſehr deutlich dar. Aber unter dieſen Ueberreſten einer ſchon entarteten Zeit bemerkt man auch noch einige doriſche Säulen und einen ſchön bearbeiteten Block in edleren Verhältniſſen mit einer andern Inſchrift, die folgendermaßen lautet:

Ὁ ΔΑΜΟΣ ΑΦΗΡΩΙΞΕ
ΕΡΑΣΙΚΛΕΙΑΝ ΕΡΑΤΟΚΡΑ-
ΤΟΥΣ ΑΡΕΤΑΣ ΕΝΕΚΑ
ΚΑΙ ΣΩΦΡΟΣΥΝΑΣ.

(Das Volk hat als Heldin geheiligt Eraſikleia, Tochter des Eratokrates, wegen ihrer Tugend und Keuſchheit. *)

Es iſt höchſt wahrſcheinlich, daß dieſer keuſchen Jungfrau urſprünglich das ſchöne Monument, deſſen ich ſchon erwähnt, gewidmet war und vielleicht ihr Bild auf dem runden Unterbaue ſtand. Nicht weit davon fand ſich auch das geträumte heilige Kreuz aus Bronze und Herr Avjerinos, ein eifriger Alterthumsforſcher und ein ſehr freiſinniger Mann, welcher als Beamter des Gouvernements die ganze Expedition leitete, verſicherte, ein ſeltſames Phänomen bei dieſer Gelegenheit erlebt zu haben, daß er ſich nicht zu er-

---

*) Alſo die „Weisheit" der Weiber iſt die Keuſchheit, vorzugsweiſe der Schönen; Eraſikleia muß alſo ſehr ſchön geweſen ſeyn! oder die Weisheit ſehr ſelten. Eraſikleia, ſchlafe wohl!

klären vermöge. Als man in bedeutender Tiefe jenem Kreuze, das nachher zum Tageslicht emporſtieg, nahe kam, verbreitete ſich über die ganze Fläche ein ſtarker, aber höchſt lieblicher aromatiſcher Geruch, der über zehn Minuten lang anhielt, immer ſtärker ward, je tiefer man grub und dann nur langſam wieder entſchwand. In der Erde war durchaus nichts zu finden, was Urſache hierzu hätte geben können, noch zeigte ſich dieſe Erde ſelbſt irgendwo wohlriechend. Groß aber war der Jubel des Volks, wenn nicht ad oculos, doch ad nasum das Wunder unwiderſprechlich conſtatirt wurde.

Wir aßen bei dem Manne, der den glücklichen Traum gehabt, vortreffliche, eben gefangene und ſchnell in Oel gebratene Fiſche, und tranken dazu einen ſehr guten jungen Landwein; denn wir hatten des Tages Laſt und Hitze nicht in geringem Grade getragen, und Jeder ſchien einer materiellen Stärkung am heiligen Orte zu bedürfen, der, beiläufig geſagt, aus ſichtlichen Gründen jetzt lange nicht mehr ſo gut duftete als ehemals. Kurz darauf beſtiegen wir wieder unſere Thiere, und ließen uns von einigen hieſigen Gutsbeſitzern, die kleine Fohlen von anderthalb Jahren ritten, und von denen einer dem ſpaniſchen Don Quixotte ungemein ähnlich ſah, am Meeresgeſtade entlang, eine ſtarke halbe Stunde weit bis an eine Einbiegung der See führen, wo man unter den Wellen noch einen ſehr ſtarken und tief in das Meer hineinreichenden antiken Molo findet, der, wieder hergeſtellt, dieſem Theil der Inſel den vortheilhafteſten Hafen verſchaffen würde. An derſelben Stelle landete der König von Baiern, der nicht wenig verwundert war, als ihn die enthuſiaſtiſche Menge ſammt ſeiner Barke mitten im Meere ergriff, auf die Schultern lud und ſo, hoch in der Luft, laufend an's Ufer brachte.

Einige tauſend Fuß abgelegen von den Sanddünen erhebt ſich, als Stütze des vom höheren Gebürge abfallenden Terrains, eine lang hingebreitete Felſenwand, die aus einer Art bunten Muſchelmarmors beſteht und voll ausgehauener Grabmonumente iſt. Eins derſelben, in Form eines kleinen Tempels, und ein anderes daneben, als Sarkophag geſtaltet, ſind die anſehnlichſten und von guter Ausführung; über ihnen kriecht am Felſen eine ſich windende Schlange hinan.

Nach einer Stunde erreichten wir abermals ein ſchönes Dorf, das kompakt auf einem Hügel zuſammengebaut, und von einem feſten Thurme aus der Zeit der Sarazenen flankirt, ganz einer weitläuftigen

Ritterburg gleicht. Aus demſelben wurde ein wohlgenährtes Feuer aus großen Tromplons eine halbe Stunde lang unterhalten, und die hinter ihrer Fahne aufmarſchirte Schuljugend von 15- bis 5jährigen Kindern, gleich Orgelpfeifen herabſteigend, war hier beſonders brillant. Der Gouverneur verſicherte mich, bei einem neulich angeſtellten Examen in dieſer Schule mehrere kleine Buben unter ſieben Jahren angetroffen zu haben, die binnen ſechs Monaten nicht nur leſen und ſchreiben, ſondern auch den größten Theil des neuen Teſtaments auswendig gelernt hatten. Das Dorf, welches dieſe gelehrigen Knaben producirt, heißt Emporion, und die Weinfelder, die es umgeben, liefern hauptſächlich den berühmten vino santo. Die ehrwürdigen alten Weinſtöcke bieten den barockſten Anblick, wo gewiß Jeder, der nicht ſchon vorher wüßte, was er vor ſich hat, nur ſo viel Reihen hoher Körbe zu ſehen glauben würde, die man in einem wohlgepflügten Felde ſyſtematiſch aufgeſtellt.

Der Abend dämmerte ſchon, als wir in einem andern Weinfelde den ſogenannten heiligen Nikolaus beſichtigten, ein vollkommen erhaltenes römiſches Gebäude, wahrſcheinlich ein Grabmal oder Heroon, das ebenfalls den Weg alles Heidenthums hat gehen müſſen, und in Folge deſſen, ſtatt des alten weggenommenen Sarkophags, in ſeinem Innern nun einen ſchmutzigen Altar und eine übelriechende Oellampe beherbergt. Aber ſchon läuteten die Glocken eines vierten großen Dorfes, dem ſtattlichſten von allen, aus der Ferne, und wir ritten im Galopp darauf zu. Wir bemerkten darin eine größere Menge ſchöner Weiber als wir bisher geſehen, welche dem hier noch affabler grüßenden Gouverneur nicht minder zugethan ſchienen, als die Männer. Von dieſem Ort führte uns der Weg wieder dem Geſtade des Meeres zu, und ſeinen chaotiſchen Wänden entlang, von deren Höhe ich, allein vorausgeritten, jetzt die Sonne in rother Glorie untertauchen ſah, während eine kohlſchwarze Regenwolke ſich auf der Aſchenfeuereſſe der Kaimenie ſo tief niedergelaſſen hatte, daß ſie aus ihr ſelbſt hervorzudringen ſchien. Die Dunkelheit brach ſchnell ein, und ein kalter Wind durchwehte unangenehm meine noch von der angreifenden Fußpromenade und den Folgen der drückenden Hitze halbnaſſen Gewänder, ſo daß ich mit großer Genugthuung die Glocken des letzten Dorfes vernahm, wo der ruſſiſche Konſul, der die ſchöne Reputation genießt, die beſten Weine der Inſel zu beſitzen, die ganze Geſellſchaft zum Diner bei ſich erwartete. Er rechtfertigte ſeinen Ruf auch ſo vollſtändig, daß ich bekennen muß, für meine Perſon, nach gehöriger Prüfung ſeines Kellers, einen Zwiſchenakt der Ruhe unumgänglich nöthig gefunden zu haben. Nach dieſem wohlthätigen Schlaf à conto beſtieg ich erſt um 4 Uhr in der Nacht wieder mein Maulthier, um die definitive Schlußſcene dieſes mannigfaltig abwechſelnden Tages in meinem eignen Bette aufzuſuchen.

Ich brachte faſt eine ganze Woche in Santorin zu, und erſt, als ich das gaſtfreie Haus meines Wirthes nach dem herzlichſten Abſchiede, wahrſcheinlich auf immer verlaſſen hatte, beſuchte ich in der Abenddämmerung die Kaimeni, um die Wirkung ihres vulkaniſchen Urſprungs von Nahem zu betrachten — ein Grauen erregender Anblick! Wie an den ſchroffen Kalkufern der engliſchen Küſte an einigen Orten weiße phantaſtiſch geſtaltete Felſen, gleich in lange Leichentücher gewickelten Geſpenſtern, aus den Fluthen ſteigen, ſo erſcheinen auch ihre Geſchwiſter hier, aber hölliſche Feuergeiſter ſind dieſe, ſchwarz wie die Nacht und glänzend wie polirter Stahl. Die roth gefärbte Bucht, in die wir bei hochgehendem Meere mühſam einfuhren, war von unzähligen Baſalttrümmern ſolcher Art, die in tauſend Spitzen emporſtarrten, rings umgeben, bis dahin, wo der gewaltige Aſchenkegel ſich erhob, den ich früher einem Schornſteine verglich, der mir jetzt aber mehr einem rieſenhaften Schmelzofen oder einem Kohlenmeiler der Cyklopen ähnlich ſchien, längſt ausgebrannt und ruhig zwar, doch drohend ſelbſt als Leiche noch. Wir blieben die halbe Nacht mit der Golette an ſeinem Fuße geankert, bei flimmerndem Sternenlicht, und trotz der ſchneidenden Kälte verweilte ich bis zur Abfahrt auf dem Verdeck, mich ganz dem wunderbaren Eindruck überlaſſend, den ein ſo ungewohntes Schauſpiel bei mir hervorrief. Es ſchien ſchon die Vorhalle der Unterwelt hier zu beginnen, wo nichts Lebendes mehr exiſtirt, und und ich würde mich zuletzt nicht allzu ſehr verwundert haben, wenn die Reiſe, ſtatt auf der ſchäumenden Fluth hin, abwärts in der Erde Schooß gegangen wäre. Am nächſten Tage konnte ich mich von dem Reinigungseffekt des hieſigen Waſſers ſelbſt überzeugen; denn ſchon unſer kurzer Aufenthalt darin hatte an mehreren Stellen das Kupfer des Schiffs ſo glänzend wieder hergeſtellt, als habe man es eben friſch geſcheuert. Ich koſtete das Waſſer ehe wir abfuhren, und fand es von einem ſtark ſalzigen, aber zugleich ſehr metalliſchen, zuſammenziehenden Geſchmack.

Kandia.

Kandia.

Der Wind war höchſt ungeſtüm, aber ſo günſtig, daß wir ſchon gegen Mittag in der Rhede von Suda anlangten, nachdem wir einem öſterreichiſchen Kutter vorbeigefahren waren, dem dieſer halbe Sturm der Nacht einen ſeiner Maſte zerbrochen hatte. Wir erfuhren hier, daß alle Schiffe, welche von Griechenland oder dem Archipel kämen, mehrere Tage Quarantaine halten müßten, eine um ſo unangenehmere Nachricht, da die zur Kontumaz beſtimmten nicht ſehr anſehnlichen Gebäude ſchon ganz beſetzt durch gemeines Volk voll Ungeziefers waren, das alle Stuben verunreinigt hatte. Wir blieben daher auf unſere Gelette reducirt, die ſich auf ihrem Ankerplatz noch immer ſehr ſtark bewegte. Wir hätten es weit bequemer gehabt, wenn wir mit dem günſtigen Winde gleich nach dem Hafen von Kanea geſegelt wären, aber unſer Capitain, der in dem hieſigen Meere nicht ſehr bekannt ſchien, hatte von irgend jemand in Santorin gehört, daß man bei der Tramontana (Nordwind) in den Hafen von Kanea nicht ohne große Gefahr einlaufen könne, eine, wie ich nachher erfuhr, ganz ungegründete Angabe. Ich ſandte ſogleich einen Boten mit Briefen an die Konſule von Frankreich und Griechenland ab, Herrn Fabreguettes, meinen gütigen Freund aus Athen, und Herrn Peroglu, dem ich durch den griechiſchen Miniſter des Auswärtigen empfohlen war. Zugleich ſchrieb ich an den Oberſt Kaperal, einen Franzoſen im Dienſte des Vicekönigs, Chef aller Sanitäts-Anſtalten, und des Seraskier's rechte Hand in Kandia, an welchen ich ebenfalls Empfehlungsſchreiben hatte. Ich bat ihn, wenn es möglich ſey, um Erlaß der läſtigen Quarantaine, da ich keinen einzigen Ort, wo eine epidemiſche Krankheit herrſche, berührt, Athen ſelbſt aber ſchon ſeit anderthalb Monaten verlaſſen habe. Unterdeſſen ſtieg ich, ſo weit es vergönnt war, bei der Inſelfeſtung von Suda an's Land, wo mir der Kontumazbeamte einſtweilen ſein kleines Dienſtlokal einräumte, und der kommandirende Bey mit großer Bereitwilligkeit und Höflichkeit für meinen Lebensunterhalt ſorgte. Schon konnte ich von hier den ſilberſtrömenden Ida ſehen, deſſen pyramidaliſche Spitze hinter einem dunkelblauen, ſchroff abſtürzenden Bergebürge hervorſchaute; vor mir lag die lange Kette der weißen Berge gleichfalls dicht mit Schnee bedeckt. Die Rhede iſt ſicher und tief, geräumig genug, die größten Flotten zu faſſen, die meiſt kahlen Felſen aber, welche ſie umgeben, ſind nicht ſehr maleriſch. Doch ſieht man hier und da einige Baumgruppen, einige verfallene venetianiſche oder türkiſche Warten und zwei oder drei weiße Landhäuſer in der Ferne.

Am andern Morgen erſt erhielt ich die ſchriftliche Antwort der genannten Herren von Kanea, das nur drei Stunden von Suda entfernt iſt, zugleich aber auch die Botſchaft, daß ſie ſelbſt bereits angekommen ſeyen, und mich alle drei beim Kontumazaufſeher erwarteten, meine eigene Gefangenſchaft aber mit der nächſten Morgenſonne ſchon ein Ende haben ſolle, da man mir die auf der See zugebrachte Zeit anrechne, wonach drei Tage für mich als hinlänglich feſtgeſetzt worden wären.

Es würde mir ſchwer werden, die außerordentliche Artigkeit, die unausgeſetzte Sorgfalt, Gaſtfreundſchaft und die Attentionen aller Art zu ſchildern, mit denen der Oberſt Kaperal — einer der ausgezeichnetſten und auch gewürdigtſten Beamten des Vicekönigs — mich von dem Augenblicke an, wo ich ihn zum erſtenmal ſah, bis zu meiner Abreiſe nach Alexandrien fortwährend überhäufte. Viel Dankbarkeit bin ich ebenfalls Herrn Fabreguettes für täglich erfahrene Güte und liebenswürdige Gaſtfreundſchaft ſchuldig, und auch Herr Peroglu bemühte ſich, wo er nur Gelegenheit dazu fand, mir nützlich und gefällig zu ſeyn. Es iſt das Geringſte, was ich thun kann, dieſe Anerkenntniß und meinen Dank dafür hier auszuſprechen, unbedeutend allerdings für die genannten Herren, aber mir ein Bedürfniß.

Mit der gehörigen Vorſicht, Niemand zu berühren, geſtattete man mir, begleitet vom Oberſten, den Konſuln und dem Bey, die Feſtung zu beſuchen, welche ſich in leidlichem Stande befindet, jetzt aber nicht vollſtändig armirt iſt. Das Geſchütz war, bis auf einen ganz neuen engliſchen Mörſer, meiſtens noch aus venetianiſcher Zeit, und es iſt ein erwähnenswerther Umſtand, daß dieſe kleine Feſtung — nur tauſend Schritt vom feſten Lande der Inſel entfernt — noch gegen fünfzig Jahre nach der Eroberung von Kandia durch die Türken, im Beſitz der Venetianer blieb. Ich fand die hieſigen ägyptiſchen Soldaten ſehr gut gekleidet und nicht übel europäiſch dreſſirt. Wie bei den Orientalen die Pferde immer geſattelt im Stalle ſtehen, ſo ſteht auch der Soldat hier ſtets völlig gepackt auf der Wache, ein zweckmäßiges Reglement, weil ſich die Leute deſto leichter an die Laſt gewöhnen, und es für Soldaten wie für Philoſophen immer erſprießlich iſt, wenn ſie in Wahrheit ausrufen können: Omnia mea mecum porto. Das Koſtüm des Oberſten war nicht nur im höchſten Grade bequem, ſondern auch elegant, und ich wünſchte ſehr, wir adoptirten ein ähnliches, weshalb ich es in Kürze beſchreiben will.

Es beſtand aus einer Aermeljacke von blauem Tuch, die bis an den ſtehenden Halskragen zugeknöpft iſt. Dieſer, wie die Aufſchläge, haben eine einfache, aber ſehr geſchmackvolle goldene Stickerei. Die Pantalons, aus demſelben Tuch, ſind von mäßiger Weite, nur unten am Knöchel eng anſchließend, was die unbequemen und unſichern Souspieds unnütz macht. Darunter trug der Oberſt kurze Stiefel und Sporen nach Europäiſcher Art. Infanterie-Officiere trugen Schuhe. Um den Leib hatte er eine breite Binde von Goldſtoff oder Seite gewunden, die warm und beim Reiten den Unterleib zuſammen hält, zugleich aber als eine ſchöne Zierde dient. Darüber war ein ſchwarzes Wehrgehänge von Glanzleder mit Löwenköpfen, gleich den unſrigen, geſchnallt, an dem der Säbel oder beim Negligee ein kleiner Dolch hängt, wie ihn die franzöſiſchen Offiziere jetzt auch faſt allgemein zu tragen pflegen. Den Kopf deckte der rothe Fes mit blauer Quaſte, der hier nie wie in Griechenland abgenommen wird. Ueber die Schultern hing ein ſogenannter langer Mantelkragen mit einer Kapuze, der beliebig offen gelaſſen, vorn zugeknöpft oder ganz abgelegt wird, nachdem die Witterung ſeinen Gebrauch erfordert. Derſelbe Uniformsſchnitt exiſtirt in der Hauptſache für alle Waffengattungen, auch für die Marine, und es möchte in der That ſchwer ſeyn, ſich eine der Geſundheit zuträglichere, einfachere und bequemere Tracht auszudenken, die überdies ein künſtleriſches Auge nirgends beleidigt. Das Zeichen des Grades wird wie eine Dekoration auf der rechten Bruſt getragen, iſt ſehr verſchiedener Art und nicht nur für das Militair, ſondern auch für das Civil eingeführt, welches, wie in Rußland, ebenfalls nach militairiſchem Rang geregelt wird.

Beim Militair finden folgende Zeichen ſtatt:

der Souslieutenant — einen kleinen ſilbernen Stern,
der Lieutenant — einen ſilbernen Halbmond,
der Capitain — ſilbernen Halbmond und Stern,
Adjutant major — ſilbernen Halbmond und goldenen Stern,
Chef de bataillon — goldenen Halbmond und Stern,

Oberſtlieutenant — goldenen Halbmond und Stern in Diamanten,

Oberſt — beides, Halbmond und Stern in Diamanten,

Brigadegeneral — Halbmond und zwei Sterne in Diamanten,

Diviſionsgeneral — Halbmond und drei Sterne in Diamanten,

Marſchall — Halbmond und vier Sterne in Diamanten.

Die Militairärzte ſind in demſelben Verhältniß dekorirt, tragen aber ſtatt Halbmond und Stern die Keule und Schlange Aeskulaps in zwei Lorbeerkränzen eingeſchloſſen, eine höchſt geſchmackvolle Dekoration, die ebenfalls in Silber, Gold und Diamanten variirt.

Beim Civil, obgleich auch hier demſelben Syſtem gefolgt wird, ſind die Zeichen abermals verſchieden und der Beſchäftigung analog. Die Commis z. B. tragen eine Feder mit einer Rolle Papier, ein Rath eine Sonne u. ſ. w. *)

---

*) Wie viel Sonnen würden uns in Europa aufgehen, wenn wir daſſelbe Dekorationsſyſtem annähmen! Bei den Millionen von Beamten könnte man ſich die artigſten Dinge ausdenken, eine ganz neue Hieroglyphenſchrift — deren Figuren bekannt ſind, aber nicht ausreichen können. Ich würde

Bei der Marine geht der Anker durch ſämmtliche Grade, und die Civil-Ingenieurs tragen einen Cirkel und Richtſcheit im Kranz von Gold oder Diamanten. Der ſinnige Zweck des Ganzen iſt, daß ſtets die Form die Beſchäftigung, und der Stoff den Grad anzeige. Wir haben uns zu einer ſo feinen Diſtinktion bei unſern Ordens- und Gradezeichen noch nicht erhoben.

Nachdem wir die ſämmtlichen Befeſtigungswerke gehörig in Augenſchein genommen, lichtete die Golette zum Letztenmale für mich die Anker, um uns bis an das äußerſte Ende der Bucht zu bringen, was wegen des heftigen und jetzt ganz kontrairen Windes ein langweiliges Laviren viele Stunden nöthig machte. Die ſchöne rothe Flagge der Türken mit dem weißen Halbmond und Stern wehte unterdeſſen von der Feſtung, deren Kanonenſchüſſe wir von der Golette nur mit Aufziehung der griechiſchen Flagge erwiedern konnten. Am Saume der Bucht angelangt, wo das Meer keine Wellen mehr ſchlug, und wir hoffen durften, eine ruhige Nacht ohne Schaukeln zuzubringen, zeigte ſich eine lachende Landſchaft, mit weit ſich hinziehenden

---

mich ſehr geſchmeichelt fühlen, wenn man mir den Auftrag gäbe, dieſen Gegenſtand auszuarbeiten.

Olivenwäldern, fruchtbaren hellgrünen Fluren, und wohlgebauten, nur zum Theil noch vom Kriege her zerſtörten Dörfern, überragt vom glänzenden Schnee der weißen Berge.

Die Sonne der Freiheit ging am nächſten Morgen hellſtrahlend über uns auf, ich ward ihrer aber erſt um 9 Uhr gewahr, zugleich mit dem gütigen Oberſt, der mir wieder entgegengekommen war, und alles mitgebracht hatte, deſſen ich bedurfte, um mich nach Kanea zu begeben. Zwölf Maulthiere des Gouvernements trugen meine Effekten, und ein prächtig mit Sammt und Gold geſchmücktes Roß des Seraskiers erwartete mich am Ufer. Der Weg nach Kanea iſt angenehm, und führt zum Theil auf einer gut gepflaſterten Chauſſee, welche der Vicekönig bauen ließ. Unterwegs begegnete mir ein eigner Zufall. Während ich mit dem Oberſt ſprach, ohne auf mein ziemlich lebhaftes Pferd Acht zu geben, warf dieſes, ich weiß nicht wie, ſeinen geſtickten, weder durch Kehl- noch Naſenriemen feſtgehaltenen Zaum ab, und benutzte ſeine Freiheit ſogleich zu einigen Bocksſprüngen, nach welchen es, der Stute des Oberſten zu Liebe, kerzengerade in die Höhe ſtieg. Da ich ſein Ueberſchlagen oder eine noch bedenklichere Operation befürchtete, und es nicht mehr zu regieren wußte, ließ ich mich ſanft hinabgleiten, wozu mir der von Mehemed Ali in Aegypten eingeführte Sattel, welcher nur aus einem breiten ganz ebenen Sammtkiſſen beſteht, ſo behülflich war, daß ich ganz bequem auf meinen Füßen ſtehen blieb, und das Pferd in demſelben Augenblicke ſchon bei der Mähne feſthalten konnte, als die uns zu Fuße begleitenden Araber erſt zur Hülfe herbeiſprangen. Beim Einzug in die Stadt machte das Schießen und Herausstreten der Wache meinen Schimmel von Neuem wild, und da der Untugend des Bäumens nicht viel entgegenzuſetzen iſt, ſo war mir nicht wenig bange, der hieſigen Bevölkerung gleich zu Anfang eine ſchlechte Idee von meinen Reitkünſten zu geben, der ich mich, matt und nervös von der ſchaukelnden Meerfahrt, auf dem ungewohnten und durch einen loſen Gurt kaum im Gleichgewicht zu erhaltenden Sattel, nicht allzuſicher fühlte. Doch ging alles aufs Beſte ab, und ich gelangte, fortwährend karakolirend, ohne weitern Unfall an das Palais des abweſenden Seraskiers, das mir durch die freundſchaftliche Vermittelung des Oberſt Kaporal eingeräumt worden war. Hier ward ich während der ganzen Zeit meines Aufenthalts in Kanea wie der Beſitzer ſelbſt behandelt, und auf deſſen Koſten glänzend bewirthet. Nach einiger Ruhe beehrte mich der Gouverneur und Präſident des Conſeils nebſt dem ganzen Perſonal des letzteren, wie dem Kadi, mit ihrem Beſuche. Dieſe Behörde beſorgt mit faſt patriarchaliſcher Einfachheit unter dem Paſcha-Seraskier die Adminiſtration, wie die Juſtizpflege für Stadt und Provinz. Stimmenmehrheit bedingt die Entſcheidung, und die Fürſorge des Vicekönigs hat dem aus 18 Perſonen beſtehenden Conſeil 6 griechiſche Mitglieder beigegeben, damit ſeine Unterthanen dieſer Nation und dieſes Glaubens natürliche Vertheidiger nicht entbehren möchten. Ich werde ſpäter auf dieſe Behörde zurückkommen, und erwähne hier nur ſo viel, daß alles Verfahren größtentheils mündlich und ganz öffentlich iſt, dieſe glückliche Inſel aber den Segen genießt, keinen einzigen Advokaten zu beſitzen! weshalb auch kein Prozeß die Dauer einiger Sitzungen überſchreitet.

Alle Conſule verſicherten mich, daß wer Kandia vor des Vicekönigs Regierung gekannt, nur mit Staunen die Veränderung betrachten könne, welche dieſe hervorgebracht. Die größten Geldſummen werden jetzt ohne alle Bedeckung ſorglos durch das ganze Land geſandt, welches früher den Ruf des unſicherſten der Levante hatte. Nirgends war die Tyrannei der Türken gegen fremde, wie einheimiſche Chriſten ungeſtrafter und zügelloſer; jetzt darf kein Türke mehr

Waffen tragen, und vollkommen gleiche Gerechtigkeit wird dem Muſelmann, wie dem Chriſten, zu Theil. Sklaverei und Leibeigenſchaft ſind gänzlich abolirt, dabei jedoch auf allen früheren rechtmäßigen Beſitz ſorgſam Rückſicht genommen worden, ſo daß z. B. in Kandia das Gouvernement faſt gar keine Staats-Domainen beſitzt, während im griechiſchen Königreiche der Regierung eine unermeßliche Menge Landes als Kroneigenthum gehört. Die nähere Erläuterung dieſes Umſtandes überraſchte mich nicht wenig, und macht wahrlich Mehemed Ali die höchſte Ehre. Wie in Griechenland faſt alles türkiſche Eigenthum confiscirt wurde, ſo hier das aller griechiſchen Flüchtlinge. Aber durch ein Geſetz gab der Vicekönig — dieſer in Europa ſo falſch beurtheilte Regent — allen vertriebenen Griechen, die ſich zur Rückkehr nach Kandia bereit erklärten, ihr vom Gouvernement confiscirtes Eigenthum unentgeltlich zurück. War ſolches Eigenthum ſchon an türkiſche Privatleute verkauft, ſo mußten dieſe es gegen Erſtattung der ausgelegten, meiſtentheils ſehr unbedeutenden Summen ebenfalls ohne Weigerung zurückgeben. Hatten ſie den Werth des Grundſtücks unterdeſſen vermehrt, ſo taxirte eine aus Türken und Griechen gewählte Deputation des Conſeils dieſe Melioration, und der alte

Eigenthümer oder ſeine Erben vergütigten dem neuen nur die Hälfte dieſes ausgemittelten Taxwerthes. Konnten die türkiſchen Käufer nicht ihren ſchriftlichen Beſitztitel beibringen, ſo mußte das Grundſtück dem früheren Beſitzer unentgeltlich wiedererſtattet werden. Wo neu contrahirte Schulden auf dergleichen Gütern hafteten, wurden die Käufer verpflichtet, dafür gerecht zu werden, exiſtirten ſie aus älterer Zeit, die wieder eingeſetzten Beſitzer. Dies Geſetz iſt noch in voller Kraft, und findet fortwährend ſeine Anwendung.

Wie auffallend iſt der Contraſt dieſer Maßregel mit dem, was in Griechenland vorgeht! Daß die dortige Regierung den vertriebenen Türken nicht zurück giebt, was ihnen einſt gehörte, iſt zwar in der Ordnung und auf eine Uebereinkunft mit dem Sultan gegründet, die ihr das vollkommenſte Recht dazu giebt. Ueberdies wäre ſie, um des Vicekönigs Generoſität nachzuahmen, nicht reich genug. Aber daß dieſe Regierung ſelbſt denjenigen ihrer eigenen griechiſchen Unterthanen, die auf dergleichen frühere türkiſche Beſitzungen den ehemaligen Eigenthümern Geld geliehen haben, dieſes nicht wiedererſtattet, obgleich er ſich in den vollen Genuß der Grundſtücke geſetzt hat, noch die Stadtgemeinden, welche dergleichen Eigenthum beſitzen, zwingt, die früher darauf contrahirten und rechtlich begründeten Schulden zu bezahlen, ſcheint mir eine ſchreiende Ungerechtigkeit. Capo d'Iſtria verſprach es zwar feierlich, doch es kam nie zum Halten des Verſprechens. Ich ſelbſt ſupplicirte, im Verein mit dem preußiſchen Geſandten, in Athen für einen Gläubiger ſolcher Art, deſſen ganzes Vermögen in dieſer Weiſe zu Grunde ging, dem preußiſchen Conſul, Herrn Condoguri, in Patras — doch waren unſere Bemühungen beim Grafen Armansperg ſtets vergebens.

Selbſt die Rechte der Klöſter, deren man in Griechenland 500 aufgehoben hat, ehrte Mehemed Ali's Gerechtigkeit und ſchenkte ihnen ſogar noch Glocken, deren Gebrauch in der Türkei den Chriſten bekanntlich nirgends geſtattet iſt. Dennoch würde hier, wo ganz andere Verhältniſſe als in Griechenland herrſchen, die Aufhebung der Klöſter dem Lande Nutzen bringen, da ein ſolches Kloſter, das nur noch 3 bis 4 Mönche enthält, dennoch ſo ausgedehnte Beſitzungen hat, daß der größte Theil derſelben aus Mangel an Händen zur Bebauung, ungenützt liegen bleiben muß, und z. B. in guten Jahren oft Millionen von Oliven verfaulen, weil ſie nicht aufgeleſen werden können. Einziehung dieſer Grundſtücke und Erſetzung der Mönche durch Koloniſten würde dieſem Uebel bald abhelfen.

Muſtapha Paſcha, der die Inſel regiert, und dafür von Mehemed Alimit hunderttauſend Kolonnaten jährlicher Einkünfte belohnt wird, genießt die allgemeine Liebe und den Ruf eines eben ſo menſchenfreundlichen als gerechten Mannes, wozu das unbedingte Vertrauen, das er der höhern Bildung und den umfaſſendern Kenntniſſen des Oberſt Kaporal ſchenkt, nicht wenig beiträgt. Er gab kürzlich einen merkwürdigen Beweis ſeiner Liberalität für einen Türken dadurch, daß er allen Weibern ſeines Harems frei ſtellte, dieſen zu verlaſſen, wenn ſie es wünſchten. Nur wenige indeß machten Gebrauch davon. Dieſen aber gab er ſogleich anſtändig eingerichtete Häuſer, und zahlt ihnen eine lebenslängliche Penſion, während er die bleibenden mit verdoppelten Wohlthaten überhäuft. Muſtapha Paſcha reſidirt gewöhnlich in Kandia, ſeltner in Kanea, bereist aber häufig alle Theile der Inſel.

Ich folgte am erſten Abend einer Einladung des franzöſiſchen Conſuls, wo ich eine ſehr ausgewählte und angenehme Geſellſchaft fand. Hervorſtechend war die Wirthin ſelbſt, eine Pariſerin von der angenehmſten Bildung und von mannigfachem Wiſſen ohne alle Affektation der Gelehrſamkeit. Der Conſul beſitzt ganz die Liebenswürdigkeit ſeiner lebhaften Nation mit ſo viel Geiſt und unerſchöpflichen Erinnerungen aus ſeinem ſehr bewegten Leben verbunden, daß man nicht leicht eine anziehendere Unterhaltung als die ſeinige finden kann; Herr Kaporal, von ernſterem Gepräge, bleibt immer gediegen in Allem, was er ſagt und thut, ein Mann in vollſter Würde des Wortes, und den lieblichſten Contraſt zu dieſer ſtrengeren Natur bietet ſeine achtzehnjährige Gemahlin, wie er der franzöſiſchen Nation angehörig, obgleich Beide im Orient geboren wurden, die eben ſo ausgezeichnet durch ihre äußere Anmuth, als durch die Milde und Güte ihres Charakters iſt. Intereſſant war mir außerdem noch ein junger St. Simonianer, jetzt Militairarzt im Dienſt des Vicekönigs, Herr Charpin, ein eifriger, wiewohl ſehr toleranter Apoſtel ſeines Glaubens, mit dem Lockenkopf eines chriſtlichen Cherubs. Er lebt in St. Simoniſtiſcher Ehe mit der Tochter eines Bankiers, die er in Marſeille bekehrt hat, und das artige Paar iſt hier allgemein beliebt.

Man wundert ſich in Europa oft, daß ſo viele der freiſinnigen induſtriellen St. Simonianer einem orientaliſchen Despoten dienen — aber wahrlich, wenn man dieſe Despotie und ihr wohlthätiges Wirken von nahem erblickt, ſieht man ein, daß ſie dermalen hier beſſer als in Europa an ihrem Platze ſind, und was den Regenten betrifft, ſo hat ein Fürſt, wie Mehemed Ali, weder St. Simonianer, noch Jeſuiten, noch ſelbſt engliſch-proteſtantiſche Miſſionaire zu fürchten. Es war natürlich viel von dieſem merkwürdigen Manne in einer Geſellſchaft die Rede, deren Mitglieder ihn alle mehr oder weniger genau kannten. Einige Anekdoten ſchienen mir des Aufzeichnens werth, da die Glaubwürdigkeit der Erzähler keinem Zweifel unterworfen iſt.

Der Conſul Roſetti beklagte es einſt gegen Mehemed Ali, daß Aegypten keine Minen beſäßen. „Wie," erwiederte der Vicekönig, „Sie ſind ſo lange in Aegypten, und kennen meine Minen nicht?" Roſetti blickte ihn verwundert an. „Schauen Sie doch um ſich," fuhr Mehemed Ali lächelnd fort, „betrachten Sie den überſchwemmenden wohlthätigen Nil, die fruchtbaren Fluren, die er bewäſſert, den arbeitenden Fellah, meine Baumwollenpflanzungen, meine Fabriken — ſind das nicht reichhaltigere Goldminen als die von Peru und Mexico?"

„Ich habe wenig gelernt," ſagte er einſt zu Herrn Kaporal, „meine Erziehung war nicht darnach, und ich mußte mich ſelbſt erziehen. *) Auch jetzt habe

---

*) Mehemed Ali iſt in Macedonien, dem Vaterlande Alexanders 1769 geboren und ruderte in ſeiner Jugend

ich zu viel zu handeln, um viel zu leſen, aber ich ſehe viele Leute und höre aufmerkſam auf Alles, was ſie ſagen. Die Zungen der Menſchen ſind meine Bibliothek.“

Er iſt indeß doch aufrichtig genug zu geſtehen, daß er zuweilen ſeinen Macchiavell und viel über Napoleon geleſen habe. Der Letztere iſt ſein Held und ſein Modell, auch äußert er oft: „Wenn ich Syrien erobert habe, danke ich es nur dem, was ich von Napoleon gelernt.“ Der Vicekönig war ſchon 38 Jahre alt und zwei Jahre lang Paſcha, als er erſt anfing leſen und ſchreiben zu lernen.

„In der That,“ fuhr Herr Kavoral fort, „hört der Vicekönig viel, denn, gleich Napoleon, will er von Allem wiſſen, und läßt ſich regelmäßige Rapporte auch von den ſcheinbar unbedeutendſten Gegenſtänden machen, während er ruhig dazu ſeine Pfeife raucht, und oft dabei nur zu träumen oder zu ſchlafen ſcheint. Es wäre aber ſehr unſicher hierauf zu rechnen, denn oft kommt er mit einer Frage über Dinge der Queere, die der Vortragende ſeit Wochen ververgeſſen und überſehen glaubt.

---

eine kleine Barke. Seitdem hat er ein ſtolzes Schiff zu führen gewußt.

Nach dem Deſaſtre von Navarin zeigte Mehemed Ali nicht die mindeſte üble Laune. „Was thut das?“ rief er aus. „Es fehlt mir nicht an Geld, um andre Schiffe zu bauen, und ſie ſollen beſſer als die früheren werden, die ohnedies mehrere Fehler hatten.“ Dieſe Worte charakteriſiren Mehemed Ali als einen großen Mann. Was aber auch den humanen Mann charakteriſirt, iſt Folgendes.

Herr Kaporal fand, als er eines Abends in das Palais ging, um ſeine Cour zu machen, mit Verwunderung an der Wand des Audienzſaales, zwiſchen zwei in England gemalten Bildern in prachtvollen Rahmen, eine elende Carrikatur aufgehangen, aus der man nur mit Mühe erkennen konnte, daß hier Menſchen, Pferde, Schiffe, Kanonen, und eine Stadt dargeſtellt werden ſollten. Der Vicekönig, dem nicht leicht etwas entgeht, gewahrte ſogleich Herrn Kaporal's faſt unmerkbares Lächeln und rief ihn zu ſich. „Ich ſehe,“ ſagte er, „daß Sie meine neue Acquiſition in Verwunderung ſetzt und Ihnen vielleicht eine ſchlechte Idee von meinem türkiſchen Geſchmacke giebt. Man muß aber nie über Dinge urtheilen bis man ſie genau kennt. Was Sie ſehen, ſoll die Einnahme von St. Jean d'Acre bedeuten, und der arme Teufel, der das Bild verfertigt hat, glaubte mir damit ein großes Vergnügen zu machen. Ich habe ihm nun zwar einige Piaſter auszahlen laſſen, aber die gute Intention verdiente außerdem auch eine Freundlichkeit von meiner Seite, und ſo habe ich befohlen, ſein Machwerk in meinem Audienzſaal aufzuhängen. Er wird hören, welche Ehre ſeinem Bilde widerfuhr, und gewiß weit mehr dadurch erfreut werden, als durch mein Geldgeſchenk.“

Hier höre ich nun ſchon unſere Philantropen von Profeſſion mit Indignation ausrufen: Wie, wegen einer ſolchen Kleinigkeit nennen Sie den Henker der Mammelukken human? — Allerdings, denn das Geſchrei über dieſe That iſt eine Albernheit. Die Noth zwang ihn dazu, eben ſo gut, wie Buonaparte, zur Niedermetzelung der gefangenen Türken, und den Sultan zur Vernichtung der Janitſcharen. Dort war Mehemed Ali nur ein Inſtrument in der Hand des Schickſals, hier handelte er aus dem Herzen, und — ich habe es oft geſagt — die kleinen Züge des alltäglichen Lebens, nicht die Haupt- und Staats-Aktionen, ſind es, welche den ſicherſten Schlüſſel zu dem Charakter eines Menſchen geben.

Meine hieſigen Freunde wiſſen meine Zeit mit ſoviel Annehmlichkeit auszufüllen, daß mir, wenn es ſo fortgeht, keine mehr zur Arbeit übrig bleibt; und doch iſt gerade einem ſchreibenden Reiſenden meiner Art, ſo ſuperficiell er auch Manchem erſcheinen mag, wirklich eiſerner Fleiß vonnöthen. Wer ein wiſſenſchaftliches Werk zu liefern beabſichtigt, braucht während der Reiſe nur Noten zu nehmen, um ſie in ſpäteren Zeiten bei ungeſtörter Muße auszuarbeiten — wer aber ein friſches, lebendiges Bild der Gegenwart, des Geſehenen und des Sehenden zugleich ſich vorgenommen hat, der muß alle Arbeit auf der Stelle thun. Dies kleine Verdienſt ſuche ich mir immer zu erwerben, und ich verlaſſe deshalb nicht gerne einen Ort, ohne mein daſelbſt Erlebtes ſchon ausführlich niedergeſchrieben im Portefeuille mit mir zu führen. Vor der Abſendung findet ſich immer noch mancher Augenblick zur Feile und Verbeſſerung, doch dieß iſt nur Toilette, der Körper muß ſchon da ſeyn, vollendet und lebenswarm. Man möge mir dieſe etwas naive Ergießung über meine Schriftſteller-Mechanik um ihrer Kürze willen verzeihen.

Für den heutigen Abend (es war der 9te December) hatte mich Herr Kaporal in Beſchlag genommen und bewirthete uns mit ſolchem Europäiſchen Luxus, daß die friſchen grünen Erbſen in dieſem Wintermonat allein verriethen, daß wir uns auf der Inſel Kandia und nicht in Paris befanden. Vorher hatte mich mein gefälliger Wirth in ſeiner Gondel im Hafen umhergeführt, wo des Vicekönigs thätiges Walten vielfach ſichtbar war. Mehemed Ali ließ bereits den von den Venetianern erbauten und ſeitdem faſt ganz zerſtörten Molo nicht nur wieder herſtellen, und den Hafen reinigen, ſondern jenem auch ein bedeutendes Stück anſetzen, an deſſen Ende ſich jetzt ein aus Quadern ſchön gebauter Leuchtthurm erhebt, der ſeiner Vollendung nahe iſt. Die Puzzolanerde von Santorin iſt hier, wie in Syra, mit dem beſten Erfolge angewendet, und der ganze Bau von einem joniſchen Architekten, Herrn Kanrick, mit vieler Umſicht ausgeführt worden, ohne die Gefälligkeit der Verhältniſſe und den architektoniſchen Schmuck aus den Augen zu ſetzen. Mehemed Ali's Stern iſt in dieſer letzten Hinſicht ſinnig benutzt worden, ſo wie auch eine Inſchrift aus vergoldeten Buchſtaben den Stifter zu feiern beſtimmt iſt. Der Vicekönig würde noch weit mehr Meliorationen in Kandia anordnen, obgleich ſchon jetzt nicht nur die ganzen Revenüen auf dieſe ſelbſt verwandt, ſondern ſogar von Aegypten aus noch bedeutend zugeſchoſſen wird — wenn nicht ſchon ſo große Werke in jenem Lande, wie in Syrien, ſchon alle ſeine Kräfte in Anſpruch nähmen und vielleicht auch manche andere arrière pensée ſeine Hand [illegible] noch zurückhält. Die zahlreichen und prachtvollen Gewölbe, welche die Venetianer für ihre Galeeren errichtet hatten, wurden einſtweilen mit geringen Koſten zu Magazinen für den Civil- und Militairgebrauch umgeſchaffen, ſo wie auch die Kontumazanſtalt ſehr anſtändig eingerichtet worden iſt. An einem der Fenſter dieſes Gebäudes erblickten wir eine ältliche Dame mit zwei hübſchen jungen Mädchen. Ich erfuhr auf Befragen, daß es des Oberſten eigne Schwiegermutter mit ihren Töchtern ſey, denen eben deshalb ſeine Gewiſſenhaftigkeit keinen Tag der Haft ſchenken wollte, obgleich die Beklagenswerthen, die eine Vergnügungsreiſe nach Conſtantinopel beabſichtigt hatten, von dieſer Stadt durch die Peſt zurückgeſchreckt, nur eine wahre Quarantainereiſe — an drei verſchiednen Orten, wie hier gefangen — zurückgelegt hatten. Die Beſorgniſſe vor den Quarantainegefahren ſcheinen jetzt vollkommen die Stelle der Furcht vor den Seeräubern im Mittelmeere eingenommen zu haben.

Nach zwei Tagen, welche ich faſt allein dem anziehenden Umgang mit der hier angetroffenen Geſellſchaft widmete, unternahm ich mit dem Oberſt und Herrn Fabreguettes eine Excurſion nach Platania. Leider war weder die Jahreszeit, noch das regneriſche

Wetter, welches mich alle entfernteren Gegenſtände oft nur, wie in einem trüben Waſſer abgeſpiegelt, erblicken ließ, ſo günſtig, als es die paradieſiſche Gegend verdient hätte.

Nachdem wir einige Stunden durch wohlangebaute und reich bewaldete Berggegenden geritten waren, wo uns häufig Lorbeer- und Orangengruppen mitten in einem Rübenfelde überraſchten, kamen wir in das Thal der Myrthen, eine weite Plaine, die ganz mit dieſem lieblichen Strauch von allen Sorten und Größen angefüllt iſt, bald voll Blüthen hängend, bald unter einer Anzahl blauer Beeren niedergedrückt. Von hier führte uns der ſchmale Fußſteig in ausgedehnte Olivenpflanzungen, zwiſchen welchen mehrere Dörfer liegen. Von den Höfen darüber eröffnen ſich die mannigfaltigſten Proſpekte, nur nach und nach wird die Gegend einſamer, bleibt jedoch nicht immer üppig, dann treffen die Felſen näher zuſammen, man ſieht das Flußbett tief zu ſeinen Füßen, und nun erſt iſt man am Ziel. Der prächtige Wein- und Platanenwald, den wir jetzt jenſeits und dieſſeits des Fluſſes im Thale vor uns ausgebreitet ſahen, hatte ſchon den größten Theil ſeines Laubes verloren, und ſein grüner Teppich, den im Frühjahr und Sommer Tauſende von Blumen ſchmücken, bot deren jetzt nur noch wenige dar. Dennoch war der Anblick einzig in ſeiner Art. Ich bediene mich des Ausdrucks „Wein- und Platanenwald,“ weil faſt alle ſeine Rieſenbäume mit Weinſtöcken, eben ſo alt als jene, überhangen und durchflochten ſind, im Herbſt aber mit ellenlangen Trauben der koſtbarſten Sorten und verſchiedenſten Farben an ihren Wipfeln bedeckt ſeyn ſollen, zu deren Genuß jedoch nur die geflügelten Bewohner der Lüfte und die verwegenſten Kletterer gelangen können. Es war merkwürdig, manche dieſer Weinſtöcke zu verfolgen, die oft zwanzig bis dreißig Fuß in *einem* graden Stamm von ungewöhnlicher Dicke emporſtiegen, dann erſt in den wunderbarſten Schlangenwindungen drei bis vier Platanen in allen Richtungen umklammerten, von Baum zu Baum in allen Richtungen unzählige Feſtons aller Formen bildeten, und zuletzt ſich in verworrenen Knoten wieder auf den Mutterſtamm zurückzogen. Die Lianen der Tropen können nicht mehr gewähren, nicht luxuriöſer treiben, noch in ſeltſameren Geſtalten ſich darſtellen. Roſenlorbeer, Myrten, Maſtix, üppig wuchernde Cratägusarten und Dornſträucher aller Art, bildeten den Untergrund dieſer ſchönen Wildniß, welche der erwähnte Fluß Platania und mehrere Quellen reichlich bewäſſern. Auf zwei Seiten begrenzen felſige Hügelzüge den Wald, meiſtens mit Oelbäumen bewachſen, zwiſchen denen einzelne zerſtreute Wohnungen durchſchimmern; auf den andern Seiten aber, da, wo ſich die Schlucht nach Nord und Süden öffnet, formen ſich, im Rahmen der Baumkronen eingefaßt, die bezauberndſten Bilder, bald auf das Meer mit romantiſchen Ufern, bald auf die reichen ſtets variirten und mit dichter Vegetation geſchmückten Thäler des innern Gebirges, tief hinein ſich windend, bis an die Schneegipfel der weißen Berge. Der einzige Nachtheil dieſer herrlichen Landſchaft, welche wir heute, am 10ten December, noch reichlich mit Schmetterlingen, Rothkehlchen, andern kleinen Singvögeln und einer Unzahl Eidechſen, die geſchäftig durch die Gebüſche raſchelten, bevölkert fanden, beſteht darin, daß die Luft einige Monate des Jahres über hier ſehr ungeſund iſt. Keine Roſen ohne Dornen!

Auf dem Rückwege, den wir zum Theil längs des Seeufers nahmen, kamen wir bei der jetzt unbewohnten Inſel St. Theodora vorbei, wo ſonſt zwei kleine Forts ſtanden, und im Jahre 1645 die türkiſche Armee, ohne vorhergegangene Kriegserklärung, zuerſt einer Felſenhöhle, die ſich dem Feſtlande grade gegenüber befindet, behaupten die Türken: ſie ſey durch die Kanonenſchüſſe entſtanden, mit welchen die venetianiſchen Batterieen die gelandeten Türken vergebens wieder zu vertreiben geſucht — eine ächt türkiſche Fabel! Aber auch eine viel ältere noch knüpft ſich an dieſe Felſen. Denn hier war der Schauplatz jenes berühmten muſikaliſchen Kampfes, zu dem die Sirenen die Muſen herausforderten, und, ſchmählich beſiegt, verzweiflungsvoll ſich in's Meer ſtürzten. Zwei freundliche Dörfer, Platania ſelbſt und San Marina, liegen an dieſem Ufer in der Gegend des alten Kydonia, von dem man bis jetzt auch nicht die geringſte Spur auffinden konnte, obgleich es, den beſten Autoritäten zufolge, hier geſtanden haben muß. Tournefort und Savary (der Jenen immer ſchaamlos ausſchreibt,) hielten fälſchlich Kanea für Kydonia. San Marina iſt von einem Hain dunkler Oliven umgeben, derengleichen wir überhaupt heute eine Menge vereinzelter Exemplare von der außerordentlichſten Größe antrafen. Man nennt dieſe, ſich vor den andern in jeder Weiſe auszeichnende Art, die venetianiſche, vielleicht nur aus Erinnerung an eine Zeit, wo die Inſel, ſeit dem Verluſt ihrer antiken Freiheit, ihre blühendſte Epoche genoß; denn 550 Jahre lang regierten die Venetianer Kandia mit Weisheit und Mäßigung, nur rückſichtlich der Alterthümer der Inſel zeigten ſie ſich als Barbaren.

Uns von hier wieder öſtlich in das Innere des Landes wendend, ritten wir queerfeldein nach einigen Hügeln mit renommirten Ausſichtspunkten, die auch ein weit ſchönerer Abend begünſtigte, als der Tag geweſen war, ſo daß die Pracht der mit Früchten überladenen Orangengärten von Babakópulo und Pellekapina, der Golf und die Stadt, wie das weißglänzende Kap Melecka, die ſich nach einander vor unſern Blicken entfalteten, der erwünſchteſten Beleuchtung nicht entbehrten. Leider tragen auch dieſe Orte die traurigen Wahrzeichen der Verwüſtungen des Krieges. Eine der größten Beſitzungen machte ſich durch mehr als gewöhnlich geſchmückte Portale bemerkbar, über welche die Sage unter den Landleuten berichtet, daß ein Türke die Griechen mit Gewalt zu ihrer Eroberung gezwungen habe, ohne ihnen während dem auch nur die nöthige Nahrung reichen zu wollen. Oft ſaß er ſelbſt, ſeine Pfeife gemächlich rauchend dabei, und befahl die Saumſeligen zu züchtigen, indem er ihnen zurief: „Arbeitet, Hunde!“ Da nahm ſich Einer das Herz zu erwiedern: „Arbeitet, Hunde! Gut, Effendi! Aber ſage uns auch einmal: eßt, Hunde!“ „Arbeitet und hungert!“ war die grauſame Replik. Dieſer Trait charakteriſirt treffend die faſt unerträgliche Bedrückung, welche die armen Griechen früher hier ausſtehen muſten. Es war nichts ſehr Seltenes, daß türkiſche Wachen, die einen Griechen vorbeikommen ſahen, um eine Kleinigkeit wetteten, wer ihn zuerſt mit ſeiner langen Flinte treffen, und ob er dann rechts oder links fallen würde, ohne daß, wenn der Grieche getödtet war, die geringſte Unterſuchung erfolgte. Selbſt ein Erzbiſchof lief Gefahr geſteinigt zu werden, wenn er es wagte im Bezirk einer Stadt ſich zu Pferde blicken zu laſſen, und auch dem engliſchen Conſul, Herrn Carogroſſo, den ich in Kanea kennen lernte, ward in jener Zeit, als er eine Reiſe nach Retimo machte, dort von den Janitſcharen am Thore zugemuthet, von ſeinem Maulthiere abzuſteigen. Um dieſer Demüthigung zu entgehen, ſah er ſich gezwungen, unverrichteter Sache wieder nach Kanea zurückzukehren. Die Griechen durften nur in ſchwarzer Farbe erſcheinen und keine Strümpfe tragen. Das Gegentheil brachte Todesgefahr, ja ſelbſt ein neuer Fes, irgend etwas Prunkendes an ihrem Anzuge ſetzte ſie den gröbſten Mißhandlungen aus. An türkiſchen Feſttagen durften ſich keine Griechen auf der Straße blicken laſſen, und öfters erhielten die Wohlhabenden unter ihnen die Sendung eines Tuches, in dem ſich ein halbes Dutzend Flintenkugeln befanden, mit dem mündlichen Zuſatz des Ueberbringers: „Wir haben gehört, daß du 500 Piaſter für dieſe Kugeln zu zahlen bereit biſt.“ Erfolgten dieſe nicht, ſo konnte der Unglückliche darauf rechnen, die Kugeln bald auf ſich, wie auf ein Stück Wild, abgefeuert zu ſehen.

Wie müſſen dieſe geplagten Geſchöpfe die Veränderungen in ihrem traurigen Looſe ſegnen, die ſie ihrem Herrſcher und dem rapiden Fortſchritt eines gerechteren Zeitgeiſtes verdanken!

Ohnfern Pellekapina erregte eine Waſſerleitung eigener Art meine Aufmerkſamkeit. Man nennt ſie im Türkiſchen Su terrasi (balance d'eau, wie es der Oberſt überſetzte). Alle hundert Schritt in der Plaine, welche das Waſſer unterirdiſch durchläuft, iſt ein circa 12 Fuß hoher, viereckiger Thurm angebracht, in dem ſich zwei Röhren befinden. In der einen dringt das Waſſer durch die Kraft ſeines früheren Falles empor, und in der andern fällt es wieder herab. Durch dieſe Operation erhält es, ſo zu ſagen, neue Kräfte zum ferneren Lauf, und kann weiter durch die wagerechte Ebene gebracht werden, als es ohnedies möglich wäre. Wenn ich nicht irre, hat der General Andreoſſy in einer Beſchreibung der Türkei eine ausführliche Erklärung dieſes Hydrauliſchen Phänomens gegeben.

Ehe wir die Stadt erreichten, deren Thore auch hier, wie im ganzen Orient, früh geſchloſſen werden, paſſirten wir einen ſchauderhaften Ort, eine Reihe kleiner Häuſer, die den aus dem neuen Teſtament bekannten unheilbaren Ausſätzigen (lepreux) angewieſen ſind. Die Unglücklichen ſaßen, zum Theil in gräßlichen Geſtalten, an den Thüren und baten um ein Almoſen, das ſie auf dem Boden der Straße abzuholen warteten, bis man vorüber iſt. Herr Fabreguettes erzählte mir, daß vor einiger Zeit eins der ſchönſten Mädchen der Stadt von dieſer ſchrecklichen Krankheit, die man für contagieus hält, ergriffen ward. Sie mußte ihre Wohnung in einem der erwähnten kleinen Häuſer aufſchlagen, und da ſich wie gewöhnlich, ihr unſeliges Uebel nur auf den unſichtbaren Fußſohlen zeigte, ſo hat ihre, der Natur wie heilige, reine, vollendete Schönheit, doch noch unbeſonnen, nicht Gefahr, ja Tod nicht achtende, von ihr bezauberte Liebhaber weinend zu der Weinenden hingeriſſen; und das arme, arme lebendige Kind des Todes, hoffnungslos und liebeſchwer im Herzen, hat ſie mit Schaudern ergriffen — wie die blaſſe, noch aus dem Grabe nach ihrem Geliebten verlangende Braut von Korinth. — Ein hoffnungloſes Leben bei Fülle der Jugend und Schönheit mag wohl verzweifelt ſeyn! ein brennender Wahnſinn bei Liebe und Vernunft! Und wie ſelten iſt wohl „die Tugend ganz ohne Ausſicht,“ auf das geringſte Leben, die gleichſam verdammte Tugend Himmel der Erde.

Ein betäubender Kanonendonner verkündigte am nächſten Abend den Eintritt des Rhamadan's, was immer eine große Bewegung unter der Muſelmänniſchen Bevölkerung in allen Straßen und auf allen Plätzen der Stadt zu veranlaſſen pflegt. Obgleich die Türken während dieſer Zeit einem peniblen Faſten während des Tages, wo nicht einmal Waſſer getrunken noch geraucht werden darf, unterworfen ſind, ſehen ſie ſie doch als ein Feſt an, da ſie ſich in der Nacht deſto reichlicher für die vorhergegangene Entbehrung in jeder Weiſe zu entſchädigen wiſſen. Muhamed wollte ſeine Anhänger ohne Zweifel auf gut ſoldatiſch dadurch gewöhnen, in der Nacht wie am Tage ein geſchäftiges Leben führen zu können, wenn es die Noth erforderte; denn ſeine religiöſen Vorſchriften haben faſt immer einen politiſchen oder hygieiſchen Zweck.

Da alſo die Geſchäfte jetzt auch in der Nacht abgethan werden müſſen, was mir ſo gut als einem Türken convenirt, benutzte ich dies, um gegen Mitternacht einer Sitzung des Conſeils beizuwohnen. Das Lokal war impoſanter, als ich erwartete. Nachdem wir im Rez der Chauſſee ein Zimmer paſſirt hatten, wo ſich die Schreiber aufhalten, und ein anderes, das dem Arſochaldgi (Empfänger der Petitionen) eingeräumt iſt, gingen wir eine Treppe durch eine Vorhalle, in der die Parteien warten, und traten nun in einen großen Saal mit bunter und vergoldeter Decke, deſſen Boden zur Hälfte durch eine Eſtrade erhöht war. An der Stufe dieſer ſtanden zwei Huiſſiers, große Stäbe mit ſilbernen Knöpfen in der Hand hinter ihnen die zur Vernehmung Eingelaſſenen. Auf der Eſtrade ſelbſt befanden ſich zwei Poſtamente mit enormen Pariſer Aſtrallampen. Weiterhin ſtanden vier Kirchenkerzen in metallenen Leuchtern auf dem Teppich am Boden. An den drei Wänden hin zogen ſich geräumige Divans, auf denen die achtzehn Mitglieder des Conſeils und der Präſident ſaßen, die Türken auf ihren gekreuzten Beinen, die Griechen auf Europäiſche Weiſe; nur einer der Räthe, der die Funktion des Secretairs verſieht, hatte einen kleinen Tiſch, ein Buch, Papier, Tinte und Federn vor ſich. Außerordentlich gefiel mir die ſchon früher von mir berührte Einfachheit, ich möchte faſt ſagen, Traulichkeit des Geſchäftsganges. Wer etwas vorzubringen hat, präſentirt ſeine Eingabe zuvörderſt dem Paſcha, oder wenn dieſer nicht hier iſt, dem Präſidenten, die Beide zu beſtimmten Stunden des Tages zu ſprechen ſind, und die Suppliken auf der Stelle dem Conſeil übermachen müſſen. Nun verhört der Arschaldgi vorläufig die Partheien, ſchreibt ihre Ausſagen in kurzen Worten auf die Rückſeite der Petition und ſendet ſie an den verſammelten Conſeil zurück. Dieſer expedirt ſie ſogleich nach der Reihe, zu welchem Behuf er die Parteien vor ſeine Schranken citiren läßt. Beide Theile können hier nochmals entweder ſelbſt ihren Fall vortragen, oder einer der Räthe dient ihnen als Advocat. Jetzt beginnt die laute Debatte, bei der die Betreffenden jederzeit einfallen dürfen, wenn ſie glauben, es geſchähe ihnen Unrecht, oder das für ſie ſprechende Mitglied des Conſeils irre ſich bei irgend einem Umſtande. Iſt man endlich am Schluß der Berathung und hat jeder der Räthe ſeine Meinung abgegeben, die der Sekretair aufzeichnet, ſo lieſt er noch einmal die Rekapitulation des Ganzen vor, und nach der Stimmenmehrheit wird das Urtheil geſprochen, wobei der Präſident und ſelbſt der Paſcha, wenn er gegenwärtig iſt, nur eine Stimme, gleich den Andern haben. Man kann an den Paſcha außerdem noch einmal appelliren. Iſt dieſer dann andrer Meinung als der Conſeil, ſo caſſirt er zwar das Urtheil deſſelben, aber nur in ſo fern, als er es einer neuen Reviſion und Debatte unterwirft. Bleibt der Conſeil bei ſeiner erſten Entſcheidung, ſo kann ſich der Paſcha ihr nicht mehr entgegenſetzen, die Partei aber noch in letzter Inſtanz an den Vicekönig appelliren, der dann die Sache durch einen eigenen Conſeil in Cairo definitiv aburtheln läßt, ein Recurs, der jedoch ſelten und nur in ſehr wichtigen Fällen eintritt.

Ich muß hier erwähnen, daß zwar nicht geſetzlich, aber durch die That und zwar hauptſächlich auf Herrn Kaporals Anſtiften, die Baſtonnade ſchon ſeit zwei Jahren nicht mehr in Anwendung gebracht wird. Ein intereſſanter Fall, dieſen Gegenſtand betreffend, kam in derſelben Nacht vor. Ein Grieche klagte einen andern Griechen an, ſein Kind brutal geſchlagen zu haben, und erwies es, worauf der Schuldige zu einem 14tägigen Gefängniß verurtheilt wurde. Kläger wollte jedoch damit nicht zufrieden ſeyn, er berief ſich auf Mehemed Ali's Worte: „Wer Schläge austheilt, ſoll wieder geſchlagen werden, wer Blut vergießt, deſſen Blut ſoll wieder vergoſſen werden,“ und drohte, wenn man ihm nicht gerecht werden wolle, beim Paſcha und beim Vicekönig ſelbſt Hülfe zu ſuchen. Herr Kaporal, der, ohne Mitglied des Conſeils zu ſeyn, überall in Kandia eine wohlthätige Stimme hat, nahm dieſe Gelegenheit wahr, dem Manne eine ſehr eindringliche Rede zu halten. „Mehemed Ali,“

ſagte er, „hat die Worte, die du anführſt, in Bezug auf die Türken geſprochen, die Euch Griechen bisher ungeſtraft mißhandelten, oder gar tödteten. Wenn wir ſie aus Milde nicht auch auf Euch ſelbſt anwenden, wollt Ihr uns deshalb anklagen? Seyd Ihr denn ſo niedrig geſinnt, daß Ihr durchaus gleich dem Vieh mit Schlägen behandelt ſeyn wollt, wo eine weniger entehrende Strafe hinreicht? Denkt aber dein Gegner wie du, ſo wird er viel weniger von einigen Schlägen leiden, als von der ihm durch den meschlisch (conseil) auferlegten Strafe, die ihm vierzehn Tage lang alle Mittel des Erwerbes entzieht und ihm zugleich ſo lange ſeine Freiheit raubt, das Erſte aller Güter!“

Der Mann nahm Vernunft an, mir aber war es wohl erlaubt, etwas erſtaunt zu ſeyn, eine ſolche Sprache in einem türkiſchen Gerichtshofe zu hören.

Eine andere Sache, die hierauf verhandelt wurde, zeugte von der Wachſamkeit der Behörde. Nach altem Brauch iſt bei der Douane ein kupfernes Regulativmaaß für den Miſtaſch Oel (ziemlich neun Okka) aufgeſtellt, um dem verkaufenden Landmann als Schutz zu dienen. Denn, wenn er ſein Oel in der Stadt verkauft, mißt es ihm der Kaufmann mit ſeinem Miſtaſch, wo er denn leicht ein größers falſches Maaß haben könnte. Schöpft der Verkäufer einen ſolchen Argwohn, ſo iſt er berechtigt, die augenblickliche Vergleichung mit dem Miſtaſch der Douane zu verlangen, und die Behörde ſelbſt veranlaßt zuweilen, wiewohl ſelten, die Kaufleute ihre Maaße einzuſenden, um ſie zu revidiren. Dies Letztere war eben vor einigen Tagen geſchehen, und zur nicht geringen Verwunderung der Behörde fand man alle Miſtaſch der Kaufleute, bis auf einen einzigen, der übereinſtimmte, kleiner als den Regulator der Douane. Man zerbrach ſich lange den Kopf über den Grund dieſes auffallenden Umſtandes, bis durch den Verrath eines Theilnehmers der Betrug entdeckt wurde. Derjenige, welcher den Plan dazu gefaßt, hatte gleich nach der vorletzten Viſitation ſich den Miſtaſch der Douane ausgebeten, angeblich, um ſich einen neuen für eignen Gebrauch darnach anfertigen zu laſſen. Sobald er ihn aber in ſeinem Hauſe hatte, ließ er Kanonenkugeln hineinfüllen, ihn dann ſchließen und fortwährend umherrollen, was, ohne Spuren zurückzulaſſen, ihn faſt um ein Viertel-Okka erweiterte. Dann ließ er ſein eignes Maaß darnach fertigen, gab das Modell zurück, und war jetzt ſicher, wenn ein Verkäufer die Vergleichung verlangte, Recht zu behalten. Der Profit, den er nach und nach auf dieſe Weiſe gemacht, muß ziemlich bedeutend geweſen ſeyn, da er 6 Procent auf allen Einkauf betrug.

Ich habe ſchon geſagt, daß die Landplage der Advokaten hier nicht exiſtirt, und es durchaus keine Gerichtskoſten giebt, als die, welche dem Kläger das geſetzlich gebotne Aufſetzen ſeiner Eingabe durch die öffentlichen Schreiber koſtet. Dieſe dürfen aber, zur Sicherung des Volks, nicht über 7 Sous nach franzöſiſchem Gelde für eine Klage oder Supplik, ſie ſey lang oder kurz, annehmen. Selbſt das Papier ꝛc., ſoviel auch davon im Verfolg der Sache verbraucht werden könnte, liefert das Gouvernement unentgeltlich, und bis zum Austrag derſelben bleiben die 7 Sous für die erſte Requete die einzige Ausgabe der Parteien. Obgleich alſo auf dieſe Weiſe die Juſtiz ſo gut als völlig gratis für Alle verwaltet wird, bezahlt dennoch der Vicekönig die Beamten ſehr hoch (der Präſident unter andern bezieht jährlich eine Beſoldung von 24000 Franken), damit ſie in keiner Weiſe der Verführung ausgeſetzt ſeyn mögen, ſich beſtechen zu laſſen. Geſchieht dies dennoch, ſo werden ſie mit unerbittlicher Strenge beſtraft und auf der Stelle deſtituirt. Beiſpiele dieſer Art ſind daher ſchon außerordentlich ſelten geworden. Drei Conſeils, alle gleich organiſirt, erweiſen ſich bis jetzt für die Regierung der ganzen

Inſel hinlänglich, einer in Kandia, einer in Kanea, und der letzte in Rétimo, vor welchem in der Regel nur Sachen von geringerer Wichtigkeit verhandelt werden. Nur in Sfakia (dem Innern des Gebirges) beſteht eine Art Friedensgericht, aus vier der dortigen griechiſchen Primaten und dem türkiſchen Aga componirt. Es kann nur gütlich den Streit ſchlichten; iſt eine oder die andere Partei unzufrieden, ſo ſteht ihr frei, ſich an den Conſeil in Kanea zu wenden.

Alles, was die Religion betrifft, wozu bei den Türken auch alle Erbangelegenheiten u. ſ. w. gehören, entſcheidet, wie früher, der Kadi mit ſeinem aus Schriftgelehrten beſtehenden Rath, dem aber jetzt ebenfalls ein griechiſches Mitglied für Colliſionsfälle an die Seite geſetzt iſt.

Betrifft eine religiöſe Angelegenheit nur Chriſten, ſo entſcheidet ſie der griechiſche Biſchof ganz allein nach ſeinem Gutdünken. Iſt ſie gemiſcht, d. h. intereſſirt ſie einen Türken und Griechen zugleich, ſo wird ſie im Beiſeyn einer gleichen Anzahl Geiſtlichen beider Religionen debattirt und nach ganz parteiloſen Grundſätzen entſchieden; ſo daß z. B. wenn ein Chriſt die Ehe mit einer Türkin gebrochen hat, wornach, dem türkiſchen Geſetz zu Folge, der Schuldige entweder ſterben oder die muhamedaniſche Religion annehmen muß, jetzt dennoch niemals mehr auf den Tod erkannt, noch die Religionsveränderung verlangt wird, ſondern den Chriſten nur dieſelbe Strafe trifft, welche der Türke erleiden müßte, wenn er desgleichen Verbrechens mit einer Chriſtin überführt würde.

Dies ſind die humanen Einrichtungen, welche Kandia Mehemed Ali verdankt, die Ruhe, Zufriedenheit und Wohlſtand im Lande täglich mehr befeſtigen, und von denen wir Europäer Vieles nicht mit Unrecht beneiden möchten. Wenn nun derſelbe Fürſt in Aegypten in mehreren Dingen auf andere Weiſe verfährt, unter andern dort das Syſtem des Monopols eingeführt hat, von dem man hier keine Spur ſieht, ſo darf man wohl annehmen, daß er wichtige Gründe dazu hat, weil er keiner von den fabrikmäßigen Staatsmännern iſt, die nur einen Leiſten kennen, und in dieſen Alles ſpannen zu müſſen glauben. Univerſalmedizinen giebt es aber weder für Menſchen, noch Länder, und was hier Gift ſeyn würde, kann dort vielleicht als wohlthätiges Heilmittel wirken. Daß dem auch wirklich ſo iſt, werden wir vielleicht ſpäter Gelegenheit finden, weitläufiger zu erörtern, ſo viel beweiſt die Regierungsweiſe und der dadurch hervorgebrachte Zuſtand Kandia's, wie ich ihn während eines monatlichen Aufenthaltes auf dieſer Inſel kennen lernte, wenigſtens unwiderſprechlich, daß Mehemed Ali kein einſeitiger Regent iſt, und weder blinden Theorieen, noch einer rückſichtsloſen Habſucht huldigt. Ich machte im Lauf der Woche noch mehrere kleinere Ausflüge in der Umgegend, unter andern nach dem Landhauſe des Oberſten, das in der Architektur denen von Algier gleicht. Es liegt mit ſeinem zierlichen Garten mitten in einem dichtgeſchloſſenen Olivenwalde, der von bedeutender Ausdehnung iſt und ſich gracieus an die felſige Bergkette lehnt, die das Thal von Kanea öſtlich begrenzt. *) Nach vorn beherrſcht das Haus die weite Meerausſicht mit Kanea und Suda, hinter ſich hat es eine alte venetianiſche Feſte, und rechts und links erheben ſich faſt ſymmetriſch zwei anſehnliche Dörfer an dem Abhang des Gebirges über dem Walde. Beim Untergang der Sonne, während der Mond ſchon ſchien, ward dieſer Anblick noch anziehender durch die zum Feſte erleuchteten Minarets der Stadt, zu welchen wir in der dreifachen Beleuchtung zurückeilten, um dem Thorſchluß zuvorzukommen, denn dieſe unbequeme orientaliſche Sitte herrſcht,

---

*) Man rechnet, beiläufig erwähnt, den reinen Ertrag eines Olivenbaums in Kandia, nach Abzug aller Koſten, auf 3 Franken.

wie ſchon geſagt, auch hier mit aller Strenge. Wir fanden bei Madame Kaporal drei verheirathete Jüdinnen im größten Schmuck, wovon die älteſte noch nicht 17 Jahre zählte, die mittelſte aber ſchön wie Bathſeba war, ſo daß ſelbſt die barbariſche und karikaturartige Tracht ſie nicht zu entſtellen vermochte. Daß die Damen verheirathet waren, konnte man an ihrem Kopfputz gewahr werden, denn verehlichte Jüdinnen im Orient dürfen ihr Haar nicht mehr ſehen laſſen. Falſche Locken und Perücken ſind ihnen zwar erlaubt, werden aber in der Regel nur von den Aeltern benutzt. Der Oberſt erzählte mir, er habe in Smyrna häufig Jüdinnen angetroffen, die ſtatt der falſchen Locken — gekräuſelte Hahnenfedern getragen hätten. —

Eine intereſſantere Bekanntſchaft war die der Madame Henriette W....., eine jener Frauen, welchen die Natur zuviel magnetiſche Kraft in die Augen gelegt hat, um ungeſtraft ſich ihrer Wirkung lange auszuſetzen. Viele Unglückliche ſollen dies empfunden haben; ich, der ich ſie blos einmal, und den Abend vor meiner Abreiſe ſah, konnte ich nur ihrer Schönheit, ihrem Geiſt, der Grazie ihres einfachen und natürlichen Benehmens Gerechtigkeit wiederfahren laſſen, und ein liebliches Andenken davon mit mir hinweg nehmen. So, würde ein Dichter ſagen, verbreitet die einladende Flamme im Anfang nur wohlthätige Wärme, die ſpäter ſengend und peinvoll das Leben verzehrt. Ich hatte Aehnliches früher erfahren.

Nach acht angenehm verlebten Tagen ſagte ich Kanea und ſeinen gaſtfreien Bewohnern endlich Lebewohl, um die merkwürdigſten Gegenden des Innern zu bereiſen. Wenige Orte der Welt bieten uns wohl größere Erinnerungen dar, denn der Strom älteſter Mythologie entſpringt ja, ſo zu ſagen, in Kreta. Wer kann das Vaterland Saturn's und der Titanen — wer den ehrwürdigen Ida ohne Bewegung anſehen, in deſſen Höhlen der Herrſcher über die Götter, von Rhea verborgen, mit der Milch der Ziege Amalthea und dem Honig wilder Bienen aufgezogen wurde, den heiligen Berg, an deſſen Fuß die Kureten zuerſt den bewaffneten Kriegstanz erfanden, welcher Saturn verhinderte, des kleinen Jupiter's Geſchrei zu vernehmen, und von deſſen Felſengipfel Dädalus, klirrend wie Erz, mit ſeinem Sohne in den Lüften davon flog. Wer mag ohne einige poetiſche Regung den Boden betreten, wo Jupiter's Hochzeit mit Juno gefeiert wurde, und ſpäter der Gott, mit andern Halbgöttern und Heroen, dem Minos und Rhadamanth das Leben gab, wo Minerva ſeinem Haupte entſprang, und die entführte

Europa vom Rücken des Stieres zuerſt wieder an's Land ſtieg, wo Orpheus Geſang und Leierſpiel von jenen Daktylen, oder Kureten, den Zauberern im Gebürge, erlernte; wo Theſeus den Minotaurus erſchlug; von wo Idomeneus 80 Schiffe nach Troja führte, aus Kreta, der herrlichen Inſel „mit hundert Städten und unzähligem Volk," wie Homer uns berichtet — Kreta, wo Minos und Thales die weiſeſten Geſetze gaben, und Lykurg die ſeinigen ſchöpfte; wo Wiſſenſchaft und Kunſt in höchſter Blüthe ſtanden, und deſſen Bewohner, obgleich durch ihre Tapferkeit und als die beſten Bogenſchützen berühmt,*) doch auch den Genuß ſo hoch ſchätzten, daß ſie, die guten wie die böſen Tage genau aufzeichnend, nach dem Tode nur die erſtern der Benennung des Lebens werth achteten. „Er hat," ſagten ſie von einem Verſtorbenen, „ſo viel Jahre gelebt, und ſo viel mehr gedauert." Kteſiphon, ein Kretenſer, erbaute eines der Wunder der alten Welt, den Tempel der Diana zu Epheſus, und von allen griechiſchen Staaten bewahrte Kreta durch die Kraft ſeiner Verfaſſung am längſten die Freiheit — bis unter der Römer allmächtigem Arm auch dieſes letzte ihrer Bollwerke ſank. Rom hatte keinen andern Grund zum Kriege, als den Verdruß der Weltherrſcherin, dem Geburtslande des Donnerers nicht unumſchränkt zu gebieten, und es ſandte ſeine Legionen zur Unterjochung der Inſel ab; doch nicht ohne Ruhm, nicht ohne tapfre Gegenwehr fielen die letzten Freien in Kreta.

---

*) Bei dem Rückzug der 10000 zeichneten ſich die Kretiſchen Scharfſchützen unter Stratokles beſonders aus.

Unter den Geſetzen des Minos war eins, deſſen Plato mit Lob gedenkt, und das nicht übel auf die heutigen Zeiten anzuwenden wäre. „Die jungen Leute,“ verordnet es, „ſollen ſich keine indiskrete Beurtheilung der Staatsgeſetze, nicht ſich zu unterſuchen erlauben, ob der Geſetzgeber Recht oder Unrecht gehabt, ſie zu erlaſſen — ſondern einſtimmig ſollen ſie ausrufen: ſie ſind gut, weil ſie von den Göttern kommen. Findet aber ein Verſtändiger reiferen Alters, daß ſich Mißbräuche eingeſchlichen, ſo berathſchlage er darüber mit ſeines Gleichen, oder theile den Regierenden ſeine Anſicht mit, doch nie in Gegenwart der turbulenten und voreiligen Jugend.“

Mir fiel dabei Frau von Staël ein, die aus der Deputirtenkammer zurückkommend ſagte: „Ich überzeuge mich, daß die Geſetze den Gerichten einer guten Küche gleichen: man muß ihrer genießen, aber nicht mit anſehen, wie ſie gemacht werden.“

Sendſchreiben

an den

Herrn Ritter

Prokeſch von Oſten,

Kaiſerlich Oeſterreich'ſchen Geſandten in Griechenland.

Neochorio den 15. December 1836.

Mein verehrteſter Freund!

Ich muß damit anfangen, Ihnen großen Dank für Ihre vortreffliche Charte und für Ihr noch werthvolleres Tagebuch zu ſagen, mit denen ausgerüſtet, ich die Bereiſung des Innern der Inſel faſt auf demſelben Flecke begann, wo Sie landeten. Bis jetzt hatte ich indeß günſtigeres Wetter, als Ihnen zu Theil ward. Ihr Journal iſt ſo gehaltreich, daß es mich entmuthigen könnte, nach Ihnen dieſelben Gegenſtände zu beſchreiben, und noch obendrein dieſe Beſchreibung Ihnen ſelbſt zu adreſſiren — aber mehrere Jahre liegen dazwiſchen, und nach ihrem Verlauf ſieht man manchmal das alt Bekannte faſt mit mehr Vergnügen, als das Neue, wieder; endlich ſpiegeln ſich die Dinge auch in allen Individualitäten verſchieden ab, Jeder ſieht durch eine etwas anders gefärbte Brille – und ſomit fange ich denn herzhaft an ohne weitere Vorrede.

Die Sonne war ſchon den Schneegipfeln der weißen Berge nahe, als ich in Begleitung des Oberſt Kaporal und einer gehörigen Anzahl Türken, Neger und Chriſten zu unſerer Bedienung, an der erſten venetianiſchen Vigie ankam, die ſich aus der kahlen Umgebung der Felſenberge erhebt, welche Sie Puppa nennen. Aber nur ein kleiner Hügel am Meer heißt eigentlich ſo, der heutige Name des ganzen Bergzugs iſt Mabara. Ihre gelehrte Unterſuchung, ob er der Berg Tityros des Strabo, oder etwas Anderes ſey, ließ ich dahin geſtellt; ich dachte im Gegentheil beim Anblick des verfallenen Thurmes über dem Meer, hinter dem ſich in der Ferne die Spitze des Vorgebürges Meleka erhob, an die ganz moderne Vigie de Koatven, und beſchwor die ſchöne Spanierin herauf mit ihrem eben ſo liebenswürdigen als treuloſen Verführer. Auch dieſe Zeiten ſind dahin, und die jetzigen wenigſtens tugendhafter. Selbſt die Türken moraliſiren ſich, beſonders in Kandia unter ihrem neuen Nomos, wovon ich ſpäter noch Manches anzuführen haben werde. Jetzt aber, da wir eben von ihnen ſprechen, will ich einſtweilen einige ihrer charakteriſtiſchen Sprüchwörter niederſchreiben, die ich unterwegs auflas, und die Ihnen vielleicht noch nicht bekannt ſind.

1) „Der Eſel ſagte: gieb mir zu eſſen und ich will ſelbſt die Nacht hindurch wachen, um für dich zu arbeiten. Das Maulthier ſagte: gieb mir zu eſſen, und wenn es ſeyn muß, werde ich dich und deine ganze Familie davontragen. Das Pferd aber ſagte: gieb mir zu eſſen, und am Tage der Noth rette ich dich aus der Gefahr.“

2) „Ein ſchwarzes Roß mit einem weißen Fuß, eine Börſe; ein ſchwarzes Roß mit zwei weißen Füßen, zwei Börſen; ein ſchwarzes Roß mit drei weißen Füßen, drei Börſen; ein ſchwarzes Roß mit vier weißen Füßen — fünf Para.“

3) „Kaufe keinen Fuchs, verkaufe den Rappen, füttre den Schimmel, und reite den Braunen!“

Aller guten Dinge ſind drei! Es mag daher mit dieſen genug ſeyn, in denen ſämmtlich das Pferd die Hauptrolle ſpielt, die aber noch einen tieferen Nebenſinn haben, den ſich Jeder auslegen mag. Ich würde nicht in Verlegenheit ſeyn, eine Sonntagspredigt darüber zu halten.

Da wir ſo ſpät ausgeritten waren, denn wir verließen Kanea erſt um 2 Uhr Nachmittags, mußten wir die erſte Tagreiſe ſehr kurz einrichten. Wir warfen nur einige flüchtige Blicke auf Paläo Kaſtro, wie die Griechen alle antiken Städte zu nennen pflegen, wahrſcheinlich Aptera, obwohl Neuere dies bezweifeln wollen, und Kanea dafür anſehen, Beſtimmungen, die bei der Ungenauigkeit der meiſten alten Geographen immer nur Probabilitäten bleiben müſſen. Sie wiſſen beſſer als ich, daß Aptera „ungeflügelt“ bedeutet, und ſich auf den Kampf der Muſen und Sirenen im Singen bezieht, worin die Sirenen unterlagen, und, ſich verzweiflungsvoll ins Meer ſtürzend, ihre Flügel einbüßten. Doch wird der Schauplatz des Kampfes an verſchiedene Orte gelegt. Wir betraten bald nachher auf einem griechiſchen Steinwege, womit alles geſagt iſt, die Grenze der Provinz Apokoróna, beſichtigten die gleich darauf folgenden alten Kirchen in dem freundlichen Thal, dem die Revolution nur die Hälfte ſeiner Oelbäume gekoſtet hat, und ſtiegen dann zum Dorfe Neochorio hinauf, wo unſer Nachtlager bereitet war. Neochorio hatte vor dem Kriege 80 Häuſer, ward ganz zerſtört und zählt jetzt bereits wieder 50. Ich fand mehr Wohlſtand, mehr Reinlichkeit, beſſere Kleidung hier als in der Morea. Der Buluk

Baſchi (Kapitain) einer Kompagnie irregulairer Truppen, der als Polizeiaufſeher über einige Dorfer geſetzt iſt, aber keine andere Strafe als Arreſt verhängen kann, und bei wichtigeren Fällen an den Konſeil in Kanea berichten muß, empfing uns in eleganter albaneſiſcher Tracht, ein ſchöner Mann von degagirtem und angenehmen Weſen. Man darf hier nicht wie in der Berberei requiriren, Alles, was wir brauchten, ward auf Rechnung des Paſcha gekauft, und baar bezahlt. Auch die Civiliſation der Bauern ſcheint etwas vorgeſchrittener, als im griechiſchen Reich. Die Häuſer ſind dichter und beſſer, und in mehreren fand ich Tiſche und Strohſtühle. Wir ließen einige der letztern nebſt einem Teppich herbeibringen und ſetzten uns an dem höchſten Orte des Dorfes auf einer Terraſſe im Freien nieder, rauchten unſre Pfeifen, tranken Kaffee und genoſſen bis zum Einbruch der Nacht der ſchönen Ausſicht, die von dieſem Fleck das ganze Thal, mehrere Dörfer und einen Theil des Meeres umfaßte. Die Einwohner benutzten dieſe Zeit, um Herrn Kaporal's ärztliche Hülfe in Anſpruch zu nehmen, der Alle mit großer Freundlichkeit empfing und Keinen ohne guten Rath entließ. So hoch geſtellt, als Herr Kaporal hier iſt, konnte das herablaſſende Benehmen gegen die armen

Leute, wie das kindliche Zutrauen, das ſie ihm von ihrer Seite bezeigten, nur meine Achtung für einen Mann vermehren, dem Kandia ſo viel Gutes, in den größten Verhältniſſen, wie im kleinſten Detail verdankt.

So ging der Tag zu Ende, die Nachtluft wehte ſchaurig und ich ſuchte meine warme Hütte auf, wo ich, ehe wir uns zu Tiſche ſetzten, Ihnen dieſe unbedeutenden Zeilen ſchrieb. Sie müſſen es dennoch menſchlich verzeihen, wenn ich, ohne etwas Intereſſanteres hinzufügen zu können, Sie jetzt ſchon einem gebratenen Kapaun zu Liebe verlaſſe, der uns allzu einladend entgegen duftet, um ihn kalt werden zu laſſen.

Den 16.

Der Menſchen Geſetze und Religionen verbieten Blutvergießen, die Natur aber geſtattet es deſto freigebiger, wovon mich eine Legion Flöhe, von der Größe kleiner Käfer, dieſe Nacht auf eine Weiſe überzeugten, die mir acht Stunden Zeit zu philoſophiſchen Reflexionen gab, ohne mir auch nur eine Minute davon durch den Schlaf zu rauben. Gern hätte ich geleſen oder geſchrieben, aber das Licht war verlöſcht, und zu Viele ſchliefen in der Hütte, um ihre glücklichere Dispoſition zu ſtören. Der Eine ſchnarchte ſorglos, der Andere jammerte im Schlaf laut über ſeine Pein, ohne doch davon zu erwachen, der Dritte ſeufzete im Stillen und warf ſich umher, gleich mir ſein Schickſal in Geduld ertragend. Ich dankte dem Himmel, als endlich die Thüre knarrte, und mit dem Eintritt meines Kammerdieners das Morgenlicht hereinbrach. Der Aga hatte ſich mit Ackermann in eine griechiſche Converſation eingelaſſen, die mit einiger Schwierigkeit von Seiten des Würtembergers geführt wurde. Jener erkundigte ſich nach mir und frug, wie viel Soldaten ich in meinem Vaterlande hielte? Ackermann warf ſich in die Bruſt und erwiederte unbedenklich: Zwiſchen 4- und 5mal hundert tauſend. Der Aga ſtarrte ihn ſprachlos an, und ich ſprang laut lachend aus dem Bett. Während man unſere Sachen zuſammenpackte, und ich mich anzog, ward uns ein Lamm auf Palikarenmanier gebraten, für welche Galanterie ich dem Aga nachher eine pariſer Tabaksdoſe verehrte; allerdings nur ein ſchwaches Geſchenk für den Gebieter ſo vieler Soldaten, das aber dennoch mit nicht weniger Vergnügen angenommen wurde.

Bei ſchönem Wetter, mit einer Hitze, wie ſie bei uns nur im Auguſt zu herrſchen pflegt, ſetzten wir um 10 Uhr unſern Marſch nach Retimo fort. Die erſte Hälfte des Weges iſt angenehm. Ein lachendes Thal glich dem geſtern durchrittenen, und zeigte ſich zuvörderſt mit einigen Dörfern. Das eine derſelben, Makerus, liegt mit ſeinem zerſtörten Kloſter höchſt maleriſch am Fuße eines von Epheu überwachſenen ſchwarzen Felſens; zwei andere von Olivenhainen umgeben, ſchauen aus der Ebene herauf, welche junge Flachsſaaten zum größten Theil in ſchimmerndes Grün gekleidet hatten, und am Ende einer Schlucht ruhte auf einem andern Felſengipfel, wie eine Krone, Melidon. Kandia zählt jetzt 800 Dörfer, aber ſtatt ſeiner berühmten 100 Städte von ehemals hat es nur noch drei aufzuweiſen, die wohl ſehr bettelhaft gegen die alten abſtechen mögen.

Nach einigen Stunden kommt man am Ausgang des genannten Thales an die „helleniſche Brücke“, die über einen in ſchroffen Felſengrenzen laufenden Bergbach führt. Der Bogen dieſer Brücke mit ſeiner nächſten Umkleidung iſt antik, ſo wie die Reſte einer am Ufer ſich herabziehenden Mauer; das Uebrige ſcheint Werk der Venetianer zu ſeyn. So weit der Weg das ziemlich reichlich fließende und ſilberhelle Waſſer cotoyirt, iſt fortwährend die Vegetation mannigfaltig und friſch. Später bedecken ſich die Ufer des Baches noch mit Platanen, und eine mit Myrthen und Schlingpflanzen ſchön dekorirte, dunkle Felſenwand, in der man einige Höhlen bemerkt, überhängt wohl eine Viertelſtunde lang die Straße, bis ſich in der anmuhtigſten Perſpektive eine verfallne venetianiſche Feſtung, nebſt den Ruinen einer Mühle und eines, noch in ſeiner Zerſtörung zierlichen türkiſchen Schloſſes, mit einer weiten Meerausſicht, im Hintergrunde zeigen. Dieſe Gruppe heißt Almirò, von mehreren Salzquellen, die hier entſpringen, und nach kurzem Lauf ihren kleinen Vorrath in das große Seemagazin abliefern.

Kandia zwängt ſich hier ſo gewaltſam eng vom vom ägäiſchen nach dem libyſchen Meer zuſammen, daß wir es in ſcherzender Laune mit der geſchnürten Taille eines Dandy-Rieſen im Koſtüm der weiland ruſſiſchen Garde verglichen, der ſeine Sieſta auf blauſeidnem ſchwellenden Lager hält. Seinen Kopf ließen wir durch Grabuſa repräſentiren, die Beine ſich lang geſtreckt bis Spina longa dehnen, die weißen Berge die wattirte Gänſebruſt formiren, und tiefer unter ihr der emporſteigende Ida — mag bedeuten, was die ſchönen Leſerinnen daraus zu machen belieben.

Von hier ſieht man ſchon in unſichrer Ferne Retimo, hinter dem der Monte della Madonna mit mehreren Gipfeln weit ins Meer vorgreift; links in größerer Nähe bildet ſeinen Pendant das ſchwarze, wie eine viereckige Wand vorſtehende Cap Drepanum. Die Vegetation hört aber bei Almirò faſt gänzlich auf, und anderthalb Stunden bietet die auf dem kahlen Meerſande fortführende Straße keine andere Unterhaltung mehr, als das bunte Farbenſpiel der Kieſel und das einförmige Rauſchen der Wogen. Eine ſteinerne Säule zeigt den Beginn der Provinz Retimo an, und hier rivaliſirte Theolog mit Flankoni, indem er von ſeinem ſich ſcheuenden Mauleſel, durch einen Kobolz in der Luft, über den Kopf des Thieres hinweg, ſich mit vielem Aplomb vor Herrn Kaporal im Sande niederließ. Der in keiner Jahreszeit ganz unbedeutende Bergſtrom Pétre ſchließt, längs zerfreſſenen Kalkfelſenwänden hinſtrömend, dieſe Scene, deren öder Eindruck noch durch einen kühnen halb eingeſtürzten Brückenbogen vermehrt wird, welchen Sie ſo treffend „das Diadem über der finſtern Felſenkluft“ nennen. Steinwände, an denen Jahrtauſende genagt, zerbröckeln wie der Urwelt morſches Gebein. Sie ſchreiben aber die Zerſtörung dieſer Brücke fälſchlich den Griechen zu. Sie war ſchon eingefallen, als Savary, wie er behauptet, ſchwimmend den Fluß paſſirte; ſeitdem reparirte ſie ein Paſcha, ſie ſtürzte jedoch noch vor der Revolution von Neuem zuſammen. Aberglaube hindert jetzt vielleicht ihre abermalige Inſtandſetzung. Ohnfern dieſer Stelle bemerkte ich am Saume des Meeres einen merkwürdigen Stein, der auf der einen Seite einem Seelöwen, auf der andern eben ſo vollkommen einen Widder darſtellte. Dieſe Küſte, viele Stunden lang ein fortwährendes Bild der Zerſtörung und des Kampfes wüthender Elemente iſt jetzt (wie es auch rund um die ganze Inſel ſtattfindet), auf Anordnung Herrn Kaporal's, mit vielen Warten beſetzt worden, um die Quarantaine zu ſichern; ſie dienen aber zugleich dazu, die Contrebande zu hindern. Zwei bis drei Perſonen halten die Wache in jedem Thurme, wozu die nöthige Mannſchaft zu ſtellen der Bevölkerung obliegt. Die Tour trifft indeß jedes Individuum nur alle 40 Tage und das Remplacement iſt für eine ſehr geringe Geldſumme geſtattet. Des Nachts brennen Feuer auf dieſen Warten, die heute eine ſchöne Wirkung im Verein mit den erleuchteten Minarets der Stadt hervorbrachten, als die Sonne geſunken war; denn wir erreichten Retimo erſt lange nach dem Thorſchluſſe, hatten uns aber des Einlaſſes vorher verſichert. Den Ida verbarg uns während des Tages ſtets eine neidiſche Wolke, aber den Rückblick auf die 23 Spitzen der weißen Berge genoßen wir in ſeiner ganzen Klarheit, am ſchönſten von der Brücke, die in zwei Bogenetagen einen Gießbach anderthalb Stunden vor Retimo überſpannt, deſſen perpendikulaire 50 bis 60 Fuß tiefe Ufer, mit dem Olivenwalde darüber, mitten zwiſchen unwirthbare Felſen geklemmt, einen höchſt originellen Anblick gewähren. Ihre Vermuthung, daß die weißen Berge höher ſeyen als der Taygetos, muß ich beſtreiten, ich halte ſie für wenigſtens 1000 Fuß niedriger als den Agios Elias.

Ihnen kam vor der Stadt ein glänzender Zug kriegeriſcher Aegyptier, mit Muſtapha Bey an ihrer Spitze, im Licht des Morgens entgegen; uns empfingen proſaiſcher nur ein halbes Dutzend europäiſch gekleideter Herren im Nachtdunkel, von denen Einer uns ſein Haus gaſtlich anbot. Obgleich des Seraskiers Palais für meinen Empfang bereitet war, zog ich doch, aus Furcht vor den Peinigern der vorigen Nacht, das Privatquartier dem unbewohnten Hauſe vor, und ich hatte alle Urſach, meine Wahl nicht zu bereuen. Herr St. Antonio mit ſeiner hübſchen Frau bewirthete uns vortrefflich, und beide erſchöpften ſich in der freundlichſten Fürſorge. Das einzige Unangenehme im Verlauf des Abends war die Ankunft einiger zwanzig Türken, die, um mich zu beſuchen, ungenirt während unſerer Mahlzeit eintraten, ihre Pfeifen anzündeten, und, ihre Augen unverwandt auf mich gerichtet, die Stube in undurchdringliche Rauchwolken hüllten. Dem Oberſt war die Sache ſichtlich unangenehm, weil er vielleicht glaubte, ich fühle mich dadurch inkommodirt, oder könne gar denken, daß man mich durch eine ſo ungehobelte Familiarität beleidigen wolle; aber er markirte es doch nur durch ein ſehr kaltes Betragen gegen die Eindringlinge; denn es herrſcht zu viel Liberalität in dieſem Lande, das uns in Europa als ſo barbariſch behandelt dargeſtellt wird, um Leute geringeren Standes entweder in ſo demüthiger Diſtance zu halten, oder ſie ſo hart zu behandeln, als es bei uns in ähnlichem Falle gewiß geſchehen ſeyn würde. Wie ſehr, und wie angenehm mich alſo dieſe humane Geſinnung grade hier überraſchte, brauche ich Ihnen nicht zu verſichern. Ueberdem war die ganze Darſtellung burlesk-national, und die Akteurs nicht minder. Zwei der Türken konnten Rieſen genannt werden, eben ſo merkwürdig durch Dicke als Höhe, und ihr Phlegma, ihre imperturbable Ruhe, ihr barokes Koſtüm (denn dieſe waren noch nicht im Geringſten moderniſirt), gaben ihnen ganz das Anſehen des Automaten der Kempel'ſchen Schachmaſchine, in dreifachem Volumen. Sie ſprachen eben ſo wenig, als ſie ſich bewegten, nur Einer ſpuckte mit Gravität fortwährend auf meinen Teppich, wie ein Amerikaner.

Den 17.

Herr St. Antonio iſt nicht Napolitain pour rien, und regalirte uns daher dieſen Morgen beim Frühſtück mit Macaroni, bei welcher Gelegenheit ich zum erſtenmal die Etymologie dieſes Wortes erfuhr, die Ihnen vielleicht auch noch unbekannt geblieben iſt. Ein Kardinal liebte, wie billig, einen guten Tiſch, und beſaß den vortrefflichſten ſicilianiſchen Koch, der nicht nur alles Bekannte mit Meiſterhand zubereitete, ſondern im Schöpfungsdrange häufig auch ſelbſt neue Schüſſeln erfand; der Herr aber war difficil, und 2 bis 3 Verſuche nach einander hatten kürzlich keinen Beifall erhalten können. Da — alle ſeine Geiſtes-Kräfte zuſammennehmend — ſchuf das Genie des Koch's die Macaroni. Als die neue Speiſe mit dem beſten Parmeſankäſe und einer Sauce au boeuf à la mode vermählt, (wie man noch heut zu Tage die Macaroni in Sicilien ſervirt,) dem Kardinal vorgeſetzt wurden, und er einige Mundvoll davon zu ſich genommen hatte, erheiterten ſich die Züge Seiner Eminenz und ſie geruhten mit billigender Gebehrde zu äußern: „Cari!“ Immer ſchneller folgten indeß Biſſen auf Biſſen und bald darauf hörte man die in geſteigerter Zufriedenheit wiederholten Worte; „ma cari!“ Doch zuletzt ging das frühere bloße Wohlgefallen des Kenners in wahren Enthuſiasmus über, und mit glänzenden Augen ſeinen Teller von Neuem füllend, rief er triumphirend aus: „Ma caroni!“ Und verewigt blieb von da an dieſer Name.

Retimo iſt eine hübſchere Stadt als Kanea, mit hohen oft ſehr zierlichen türkiſchen Häuſern, deren vergitterte Fenſter ſchon an mehreren Orten Europäiſchen Platz machen mußten. Auf den ſchön dekorirten Reſten eines venetianiſchen Pallaſtes iſt noch der ſtark mutilirte „chriſtliche Hund“*) oder Löwe von St. Marco zu ſehen, und über ihm das Bruchſtück eines ſehr künſtlich in Stein gearbeiteten Zifferblattes. Der kleine, aber ſichere Hafen, der ganz verſandet war, wird jetzt auf Mehemed Ali's Befehl mit großen Koſten gereinigt, und auch hier iſt, wie in Kanea, ein neuer ſolider Molo mit einem Leuchtthurm im Bau begriffen und faſt vollendet. Es traf ſich, daß Herr

---

*) Siehe mein früheres Werk über Griechenland.

Kantzuck, der den hieſigen Bau ebenfalls leitet, grade anweſend war, und mir daher wieder gefällig als Führer dienen konnte. Der Vicekönig hat alle Urſache, ſich zur Acquiſition dieſes thätigen Mannes zu gratuliren, der, obgleich weit mehr Praktiker als Theoretiker, ſein Fach dennoch vollkommen ausfüllt, viel Geſchmack beſitzt und ſelbſt leidenſchaftlich dafür eingenommen iſt, was ihm die Pflichterfüllung zum Genuß macht. Die Ausſicht von der Plateform des Kanals iſt ſehr anmuthig; auch war der bisher beſtändig verhüllte Ida ſo artig, in demſelben Augenblick, als ich aus der Wendeltreppe hervortrat, ſeine Wolkenkappe einige Minuten lang vor mir abzunehmen.

Auf der Citadelle, die nicht viel bedeutet, begegnete ich einem Detachement Soldaten von einem neu errichteten arabiſchen Regiment, deſſen gutes Anſehen und militairiſche Haltung mir angenehm auffielen. Der Offizier, welcher die Leute führte, war ebenfalls ein ägyptiſcher Araber, eine Neuerung, die Mehemed Ali erſt ſeit Kurzem gewagt hat, die ſich aber wahrſcheinlich bald weiter ausdehnen wird. Bisher waren nämlich alle Offiziere Türken, und vom Capitain an incluſive ſind ſie es auch noch jetzt.

Den 18.

Wir verließen Retimo erſt gegen ein Uhr Nachmittag bei abwechſelndem Sonnenſchein, ſchwarzen Wolken und ſtarkem Winde. Nicht weit von der Stadt, in deren Nähe während der Revolution alle Bäume im Kriege raſirt wurden, lag ein Dorf, das man Perivolia (die Gärten) wegen ſeiner reizenden Umgebung nannte. Jetzt bietet es nur noch eine lange Reihe Ruinen dar. Seine gänzliche Zerſtörung ward durch folgende Begebenheit herbeigeführt.

Ein Hannoveraner, mit Namen Hähne, kommandirte die Griechen und beſchloß, Retimo durch einen coup de main zu nehmen. Zu dieſem Behufe verbarg er den Kern ſeiner Truppen in dem genannten Dorfe, während er die übrigen einen falſchen Angriff in der Plaine machen ließ. Dieſe ſollten nach kurzem Gefecht die Flucht ergreifen, um eine Sortie der Türken zu veranlaſſen, während welcher Hähne aus ſeinem Hinterhalt hervorbrechen und die Stadt auf ihrer ſchwächſten Seite zu erſtürmen verſuchen wollte. Die Dispoſition war gut und wäre auch wahrſcheinlich gelungen, wenn nicht die kopfloſen Griechen in Perivolia zu plündern, und ſich dabei entzweiend, ſogar auf einander zu feuern begonnen hätten. Der in Retimo kommandirende Mehemed

Paſcha, dadurch aufmerkſam gemacht, erfuhr bald durch ſeine Spione die Wahrheit, und ging nun ſcheinbar in die Falle. Kaum war er aber aus dem Thore, als er, ſtatt die verſtellten Flüchtlinge zu verfolgen, im vollen Lauf ſeiner Pferde ſich auf Perivolia warf, das Dorf anzündete und den größten Theil der darin überraſchten Griechen niederhieb oder zu Gefangenen machte. Hähne ſelbſt rettete ſich nur mit genauer Noth und verwünſchte es, das Kommando ſolcher indisciplinirter Horden übernommen zu haben.*)

Statt von hier auf dem Meerſande weiter zu reiten, wählten wir einen höheren Weg, der uns grade auf den Ida zuführte (von den Kandioten „Pſiloryti", der hohe Berg, genannt), deſſen ſpitzer weißer Gipfel von dieſer Seite aus täuſchend einer durch Menſchen gebauten Pyramide glich. Auch verſicherte mich der Oberſt, daß die wirklichen Pyramiden von Dſebiſch in der Ferne ganz denſelben Effekt machten, und oft im Sonnenlicht oben ſo weiß ſchimmerken, als ſeyen ſie mit Schnee bedeckt. Uebrigens muß ich hier bemerken, daß ich, gegen Ihre Meinung, den Ida ſo gut wie die weißen Berge für niedriger als den Taygetos halte, obgleich der Ida, wegen der viel geringeren Vorberge, die ihn umgeben, und weil er ſich ganz einzeln aus ihnen erhebt, höher erſcheint, als er in Wahrheit iſt. Eine Stunde von Retimo betritt man die Provinz Milopotamos, welche ihren Namen von einem Thal mit mehreren Mühlen erhielt, das wir ſpäter durchſchritten. Die Mühlen ſind aber jetzt verlaſſen und in Ruinen, weil das Waſſer ſich in dieſer Gegend nach und nach ganz verloren hat. Obgleich die Straße immer in angenehmer Umgebung hinführte, ſteigerte ſich doch die Schönheit derſelben überraſchend, als wir auf der Höhe ankamen, von der man das weite Thal von Margarites überſieht. Vor ſich am Horizont hat man die Berge der Panagia, nördlich durch gezackte Felſen einige Silberblicke auf das Meer, ſüdöſtlich den Ida, und in der Tiefe breitet ſich gleich einer Stickerei in allen Farben ein bewegtes Terrain, voll der mannigfaltigſten Gegenſtände und reichſten Vegetation aus, mit Tauſenden hoher Bäumen von allen Arten, mit Weinbergen, grünen Saatfeldern und anſehnlichen Dörfern bedeckt und vom platanenbekränzten Fluß Perama durchflochten, der ſich in jählingen Biegungen mitten durch dieſe bunten Fluren windet. Noch belohnender iſt der Ritt durch das Thal ſelbſt, bald im dunklen Dickicht luxurieuſer Pflanzendome, bald längs ſchroffer Abgründe hin, an deren Fuß ſich der Perama wie eine Schlange krümmt, während über ihm die Bilder fortwährend wechſeln, jetzt über, dann unter oder zwiſchen dem Grün der Büſche ſich reizend entfaltend. Der Jda präſentirt ſich am Vortheilhafteſten von dem Dorfe Perama ſelbſt, wo im Vorgrunde eine neue ſehr hübſche Kirche ſteht, deren blendender Schein ſie ſchon aus großer Ferne ſichtbar werden läßt. Da wir in Milidoni, einem Flecken, der eine halbe Stunde abwärts der Straße liegt, übernachten wollten, ſchlugen wir von hier aus einen andern Weg ein, als Sie nahmen, mein verehrter Freund, verirrten uns aber in der Folge, weil der Führer die Kirchhöfe zweier Orte, die ihm als Wahrzeichen dienen ſollten, verwechſelt hatte. Dies verſchaffte uns indeß eine ſehr pittoreske Mondſcheinpromenade auf Bergſtegen, die nur unſre Maulthiere paſſiren konnten. Oft nahmen wir eine Cypreſſe für einen Kirchthurm, oder eine zerſtörte Kapelle für den Anfang des geſuchten Dorfes, bis es Nacht wurde und Niemand mehr aus noch ein wußte. Nach vielem Hin-

---

*) Hähne, jetzt Major im Generalſtabe, iſt von den 123 Philhellenen, die im Jahre 1822 am Theater zu Argos ein feierliches Gelübde zur Vertheidigung griechiſcher Freiheit ablegten, der einzige Uebriggebliebene!

und Herirren ward das erſehnte Ziel dennoch aufgefunden und der Ortsvorſteher herausgeklopft. Er wies uns ein halb verfallnes, unbewohntes venetianiſches Haus an, das beſſere Zeiten geſehen hatte, und in ſeinem Kontraſt von alter Pracht und jetziger Baufälligkeit mit berußten Wänden, und in ihren verroſteten Angeln ſeufzenden Flügelthüren, der Einbildungskraft einen weiten Spielraum darbot. Ich wählte mir einen Salon zum Schlafzimmer aus, wo ſich ein hohes Kamin befand, das man ſo ſelten in dieſen Ländern antrifft und bald erleuchtete ein flackerndes Feuer das dunkelbraune Holzwerk der Wände und Decke, an denen ſich noch einige Spuren von Vergoldung und Farben erhalten hatten, während wir die vom Wind umhergeworfenen Fenſterladen durch Vorlegung großer Steine feſtzuhalten ſuchten. Wenn die alten Mauern Stimmen gehabt hätten, wie die Wände Ohren haben ſollten, Gott weiß, welche ſeltſame Kunde ſie mir über Nacht hätten erzählen können!

Den 19.

Ich ſtand mit der Sonne auf, um mich vor der Abreiſe noch etwas im Orte umzuſehen, der nur von

Griechen bewohnt wird. Dabei fand ich Gelegenheit, mit mehreren der Einwohner über allerlei ſie Betreffendes zu ſprechen, und frug ſie unter andern, ob ſie in irgend einer Hinſicht Klage zu führen hätten, da ich ihnen vielleicht beim Paſcha nützlich werden könnte. Theolog diente mir als Dolmetſcher. Alle dieſe Leute verſicherten einſtimmig, früher wäre es ſchlimm hier geweſen, jetzt aber ſeyen ſie ſehr zufrieden. Niemand dürfe ihnen mehr etwas zu Leide thun, im entgegengeſetzten Falle fänden ſie Gerechtigkeit und auch ihre Abgaben wären mäßig. Dieſe beſtehen in ganz Kandia in dem ſiebenten Theil der Erndte, was der Eigenthümer beliebig in natura oder im Gelde nach den Marktpreiſen abtragen kann — und einer ſehr geringen Taxe auf das Vieh. Pferde, Maulthiere, Eſel, Schweine, Federvieh, ſind taxfrei. Für Ochſen und Kälber wird nur dann etwas entrichtet, wenn man ſie ſchlachten läßt, zwei Franken für den Ochſen, und einen Franken für das Kalb. Für Schaafe iſt ohngefähr ein Sous nach franzöſiſchem Gelde jährlich pro Stück feſtgeſetzt, und findet keine andere Abgabe für den Verkauf von Butter und Käſe ſtatt. Für das Schlachten eines Schaafes zahlt der Beſitzer ſieben Sous, für ein Lamm fünf. Stempelpapier, Acciſe, Poſtporto, Koſten für ausgeſtellte Päſſe, Juſtizkoſten, Extraſteuern, exiſtiren nicht, und überhaupt keine Art indirekter Abgaben, als die ſogenannten Ayalte. Dieſe beſtehen in Folgendem. Jemand, der z. B. mehr Wein oder Branntwein gewinnt, als er ſelbſt conſumiren kann, mag davon an Privatleute zu ihrem eigenen Gebrauch ſo viel verkaufen als er will, ohne eine Abgabe dafür ſchuldig zu ſeyn; iſt aber der Käufer ein Gaſtwirth, Caffetier, Weinhändler u. ſ. w., der im Detail wieder verkauft, ſo müſſen 12 Para (1½ Sous) für die Okka (Kanne) dem Gouvernement bezahlt werden. Dies wird hier vom Landmann bezogen, hauptſächlich um den Conflikt mit den Europäiſchen Handelsleuten zu vermeiden, der unangenehme Weitläuftigkeiten erregen könnte, weil dieſe, unter dem Schutz der fremden Conſuln ſtehend, den Landgerichten ſich oft entgegenzuſetzen ſuchen und die Politik des Vicekönigs ſie überall ſo viel als nur möglich ſchonen will. Es ſpringt in die Augen, daß die Abgabe, wenn ſie gleich vom erſten Verkäufer der Kürze wegen erhoben wird, doch eigentlich vom Kaufmann gezahlt werden muß, da der erſte unter den gegebenen Umſtänden ſo viel auf ſeine Waare aufſchlägt; da aber auch der Kaufmann daſſelbe gegen das Publikum thut, ſo fällt in letzter Inſtanz die Abgabe eigentlich auf dieſes im Allgemeinen, oder, richtiger geſagt: auf den Verbraucher. Daſſelbe Verhältniß findet bei dem Salz, den Häuten und dem Tabak ſtatt. Dieſe Revenüe wird gewöhnlich vom Gouvernement verpachtet, während es den Zehnten, oder vielmehr den Siebenten, direkt durch ſeine Beamten einziehen läßt. Endlich hat Jeder, Nichttürke, Jude oder Chriſt, noch den Haratſch an den Sultan abzutragen, ein Kopfgeld, das in drei Klaſſen getheilt iſt, ähnlich der preußiſchen Klaſſenſteuer und ſich bisher nur zum Belauf von 1 bis 2 und 4 Franken für die Perſon jährlich erſtreckte, was jedoch ſeit Kurzem der Sultan, trotz aller Vorſtellungen Mehemed Ali's vervierfacht hat. Bei uns in Preußen ſteigt dieſe Abgabe von 5 bis auf 400 Franken pro Kopf.

In der Nähe von Melidoni, das in einem bezaubernd ſchönen Thale zwiſchen hohen Bergen liegt, und von den Grundfeſten des Ida bekränzt wird, der hier ſeine frühere Form gänzlich verändert, und jetzt einen breiten Rücken mit mehreren Gipfeln darbietet, befindet ſich eine Höhle von großer Tiefe und bedeutendem Umfange. Sie enthält fließendes Waſſer, aber keine Stalaktiten, noch ſonſtige Naturmerkwürdigkeiten, doch erlangte ſie während der Revolution eine andere Art trauriger Celebrität. 250 Griechen, welche die Waffen gegen die Türken ergriffen hatten, flüchteten ſich mit ihrem Vieh und ihrer übrigen Habe in dieſe unterirdiſchen Räume, wo ſie von den Türken fünf Monate lang blokirt gehalten wurden. Huſſein Paſcha ſandte mehreremale Parlamantaire an ſie ab, um ſie zur Uebergabe zu bewegen, wobei er ihnen ihr Leben garantirte. Sie wollten aber von nichts hören, verſpotteten zuerſt die Abgeſandten, und empfingen ſie zuletzt mit Piſtolenſchüſſen, während die Uebrigen beim Klang einer Violine im Innern tanzten, um durch ein ſolches Beginnen den Feind zu höhnen, von dem ſie über kurz und lang befreit zu werden hofften; in der Höhle ſelbſt aber litten ſie weder Noth, noch konnten ſie mit Erfolg angegriffen werden. Endlich verlor Huſſein Paſcha die Geduld, ließ vor dem Eingang einen ungeheuren Holzſtoß aufführen, und zündete dort, als ein ſtarker Wind grade in die Oeffnung hineinblies, eine ſolche Hölle an, daß der in ſchwarzen Wolken eindringende Rauch alles, was in der Höhle athmete, in wenigen Stunden erſtickte. Am andern Tage fand man die Opfer, die ſich meiſtens paarweis umarmt hatten, bis in die entfernteſten Grenzen zerſtreut umherliegen, aber kein Einziger konnte ins Leben zurückgerufen werden.

Man ſieht eine lange Inſchrift in dieſer Höhle, deren ſchon Tournefort erwähnt, und worin des nahen

Berges Tallea, der dem Jupiter einen Beinamen gab, als der Wohnung des wohlthätigen Merkur gedacht wird. Wahrſcheinlich war dies der öſtlich vor Melidoni emporſteigende kahle Felſengipfel, auf dem jetzt eine kleine Kapelle ſteht, und den die Eingebornen „Kaley“ nennen.

Es wird nicht unintereſſant ſeyn, indem man ſich der heutigen behaglichen Sicherheit erfreut, die der Reiſende in Kandia genießt, zum Vergleich des Sonſt und Jetzt, mit wenig Worten anzuführen, wie es Tournefort hier erging. „Wir ſchliefen bei einem Papa,“ erzählt dieſer Reiſende, „der verſprach uns am nächſten Morgen nach der Höhle zu führen, die zu ſehen ich ſehr begierig war. Unglücklicherweiſe war eben ein Türke anweſend, der kaum mein Vorhaben erfahren hatte, als er herbeikam, und dem Papa, wie ſämmtlichen griechiſchen Einwohnern des Dorfes, die wie Verbrecher vor ihm zitterten, mit der Baſtonade drohte, wenn ſie ſich unterſtünden den fremden Giaurs die Höhle zu zeigen, um darin Prophezeihungen zu leſen, die ſich alle auf das Schickſal des Großherrn bezögen.“

Alle Mühe den Türken zu beſchwichtigen war vergebens, und Tournefort bekam die Inſchrift, nach der er ſo großes Verlangen trug, erſt in der Pariſer

Bibliothek zu ſehen, wo ſie ſich in Gruters Inſcriptionen vorfand. Tournefort ärgert ſich ſehr über die Tyrannei der Türken, und noch mehr über die Feigheit des Papa, doch ſetzt er, ſich tröſtend, hinzu: „que peut on attendre des serviteurs d'une église, dont le chef, au lieu d'etre designé par le St. Esprit, est nommé par le Grand-Seigneur!“

Die ganze heutige Tagreiſe von hier aus war nur eine fortgeſetzte Luſtpartie — ein Spazierritt im anmuthigſten Naturgarten. Jede Jahreszeit hat hier ihre Blumen, und in den letzten Tagen waren deren eine Unzahl aufgeblüht. Wir fanden daher den ſaftgrünen Raſen überall mit dem Geſchlecht der Anemonen in jeder Nüance von Blau und Roth geſchmückt, dazwiſchen gelbe und bunt geſtreifte Margueriten, ſechsmal größer als die unſrigen, ferner eine ſchneeweiße Blume, die Haſenkopf genannt wird, weil ſie wirklich der Form eines ſolchen ſehr nahe kommt, ferner große Sträußer wildwachſender Narziſſen, welche die ganze Luft umher parfümirten, und endlich die Blüthen des breitblättrigen Madragen, eine Solanum-Art, und eine Pflanze, mit deren Anblick man ſich begnügen muß, denn ihr Genuß erregt Wahnſinn. Herr Kaporal erlebte vor Kurzem ein merkwürdiges Beiſpiel hievon. Die Mannſchaft eines [illegible] Schiffes hatte, in der Meinung, es ſey eine wilde Salatſorte, eine große Menge der giftigen Stauden gepflückt, und zu ihrem Mittagsmahl mit Fleiſch gekocht. Nur der Capitain, der ſich unwohl fühlte, aß nicht davon, die Andern fanden das friſche Gemüſe ſo gut, daß ſie nichts davon übrig ließen. Einige Stunden darauf fühlten ſie heftige Kolikſchmerzen, und kurz nachher trat, bei einigen früher, bei andern ſpäter, der vollſtändigſte Wahnſinn ein. Die noch nicht Ergriffenen mußten die Andern halten, die ſich ins Meer ſtürzen wollten, und der Tumult hatte den höchſten Grad erreicht, als die franzöſiſche Fregatte Syrene auf die vom Capitain gegebenen Nothzeichen herbeikam. Durch die ſchnelle Hülfe, welche der Schiffsarzt den Patienten gewaltſam adminiſtrirte, wurden zwar Alle am Leben erhalten, doch empfanden Viele die Folgen noch lange Zeit in erneuten ſchwächeren Anfällen, aber ohne die Dazwiſchenkunft der Syrene wäre ohne Zweifel die ganze toll gewordene Schiffsequipage zu Grunde gegangen.

Außer den Oel- und Johannisbrodbäumen, Cypreſſen, Pinien und Ilexarten, die in der lieblichen Gegend des Dorfes Daphne auf allen Seiten um uns wucherten, und auf dem vortrefflichen Boden eine ſeltene Größe erreichten, zeigten ſich auch nun immer häufiger die ſchönſten Exemplare verſchiedener Eichenſorten; und als die andern Baumarten allmählig alle verſchwanden, behaupteten dieſe zuletzt allein das Feld, in lockere Gruppen auf einem Bett von Farrenkraut, und dem noch hie und da blühenden officinellen Ladanum ganz kunſtgemäß von der Natur vertheilt. Gleich dem Pflanzenreich veränderte ſich auch fortwährend Form und Anſehen der Hügel und Berge um uns her, an welchen zuweilen abgeriſſene Stellen einer faſt ſcharlachrothen Erde ſichtbar wurden, die in ihrer grünen Einfaſſung den auffallendſten Effekt hervorbrachten. Zahlreiche Heerden von Schaafen und Ziegen, ſeltner Rindvieh, weideten an den Abhängen, oft durch ſtrahlenweis von den Bergen herablaufende Mauern getrennt, welche die verſchiedenen Weidediſtrikte anzeigten, deren Behauptung nicht ſelten blutige Fehden unter den Einwohnern hervorruft.

Wo ſich auf unſerem Wege Strauchdickichte fanden, trieb der unermüdliche Suſannis immer eine Unzahl von Krammetsvögeln, ſchwarzen Amſeln, zuweilen auch Waldſchnepfen heraus; ſelbſt an Singvögeln fehlte es nicht ganz, und wir hörten einigemal deutlich den ſanftklagenden Laut eines dieſer Sänger, den die Franzoſen „le moineau solitaire“ nennen. Er iſt ſehr eitel und ſingt am ſchönſten in der Gefangenſchaft, weil man ihm da einen Spiegel in ſeinem Bauer vorzuhängen pflegt — es giebt alſo auch Dandy's unter den Vögeln.

An einer der romantiſcheſten Stellen der Gegend fanden wir einen Galgen von gebrechlichen Stangen aufgerichtet, an den man vor einigen Jahren einen Moreoten aufgehangen hatte, der einen Kandioten umgebracht. Der Oberſt beendete eben die Erzählung dieſer Begebenheit, als ein andrer Mörder athemlos herbeieilte und ſich blutriefend und um Gnade flehend, zu unſern Füßen niederwarf.

Es war Suſannis, der Abſcheuliche, der ein armes Zicklein gejagt, und trotz unſres Rufens den Flüchtling ohne Erbarmen gewürgt hatte. Er erhielt ſeine Strafe, aber die That war nicht ungeſchehen zu machen, und ſelbſt nicht möglich auszumitteln, wem die Entſchädigung gebühre, da keine menſchliche Seele ſich in der Wildniß ſehen ließ.

Die Steinhütte des von Ihnen erwähnten Negerräubers am Scheidewege, deſſen nie irrende Flinte hier nach beiden Seiten ihre Opfer ſuchte, exiſtirt noch in der wilden Schlucht, und iſt ſo gut im Stand erhalten, daß ich vermuthe, ſie dient jetzt zu friedlicheren Zwecken. Kurz nachdem wir ſie verlaſſen hatten, begegneten wir einem reich gekleideten Abgeſandten des Paſcha, den er mir mit artiger Attention entgegen geſandt hatte, um Quartier für mich im Dorfe Damaſta (dem alten Thenä) zu bereiten, das wir ſpäterhin wie ein Adlerneſt am Felſen liegen ſahen. Da ich aber eine andere Route einzuſchlagen beſchloſſen hatte, mußte ich das gütige Anerbieten ablehnen.

Eine Zeitlang durchſtrichen wir jetzt öde Marmorfelſen (und es macht einen eigenen Eindruck, die Bauerhäuſer von dieſem Stein erbaut und darüber mit Kalk angeſtrichen zu ſehen), bis ein tiefer Keſſel mit erneuter Vegetation und einem ſchönen Haine immergrüner Eichen ſich vor uns aufthat, aus dem die weitläuftigen Gebäude des Kloſters Pantaleone hervorſchauten, welches wir zu unſerem Nachtlager erwählt hatten. Der Igümenos war avertirt, und gaſtlicher Rauch wirbelte ſchon vor uns aus den Kronen der uralten Bäumen in die klare Luft empor. Der Mond ſtand am blauen Himmel und die ſinkende Sonne überlieferte ihm, ſich in Flammen begrabend, für die Nacht die Herrſchaft der Erde. Die ehrwürdigen Papa's empfingen uns in ſeinem blaſſen Strahl, brachten ſogleich Erfriſchungen herbei und breiteten

Teppiche auf ihre Terraſſe, wo wir im traulichen Geſpräch die Ankunft unſrer Maulthiere und das Abendeſſen erwarteten. Einer dieſer Papa's hatte ſeit 1769 — beiläufig geſagt, das Jahr der Geburt Mehemed Ali's — und der Seeſchlacht von Tſcheſme nie außer dem Kloſter geſchlafen! Er unterhielt Herrn Kaporal lange von ſeiner Krankheit, deren Relation ein ſeltſames Gemiſch von Ignoranz und Aberglaube war. Er hielt ſich für verzaubert von einer Eidechſe. Vergebens, ſagte er, habe er ſie getödtet, und dann, gehörig exercirt, auf das ihn quälende Geſchwür gelegt, was ſonſt immer zu helfen pflege, vergebens habe er ſelbſt in vorgeſchriebener Form, und mit Herſagung aller in dieſem Falle nöthigen Gebete, einen Appell an das ganze Geſchlecht der Eidechſen im Allgemeinen ergeben laſſen, es bliebe immer beim Alten, und er bitte jetzt den berühmten Arzt, ihm, wenn es möglich ſey, zu helfen; denn er fürchte, ſetzte er hinzu, die Krankheit könne ihm einen oder den andern Tag einen böſen Streich ſpielen, ja vielleicht gar ſein Leben gefährden. Der Mann war 80 Jahre alt, und Herr Kaporal frug ihn, ob er ſich denn ſo ſehr vor dem Tode fürchte? „Wer fürchtet den Tod nicht!“ war ſeine ſeufzend gegebene Antwort — und doch ſcheint das Leben dieſes Greiſes ſo leer geweſen zu ſeyn, wie das der Kohlſtaude, die er in ſeinem Garten pflegte. So ſcheint es, doch darf Keiner wagen, eines Andern innre Welt zu beurtheilen.

Den 20.

Unſer Stern blieb uns treu, trotz der ungünſtigen Jahreszeit, die gewöhnlich in dieſem Monat alles mit Regen überſchwemmt. Kein Wölkchen trübte den kryſtallnen Himmel, als wir am Morgen die guten Väter verließen, um, während unſre Saumthiere die grade Straße verfolgten, einen Umweg durch das reizende Thal von Phodales zu nehmen

Dort ziehen ſich in einem bewaldeten höchſt romantiſch geformten Bergkeſſel, auf den beiden Seiten eines über Felſen brauſenden Baches, wohl über eine halbe Stunde weit dicht gepflanzten Orangengärten hin, die ohne Mauereinfaſſung bis hart an das Waſſer reichen, deſſen Ufer mit alten, weinbekränzten Platanen bewachſen ſind. Die meiſten dieſer ſchönen Bäume hatten noch ihr volles, nur zum Theil roth und gelb gefärbtes Laub. Jenſeits der Orangen ſtanden an den Bergabhängen hohe Piniengruppen auf hellgrünem Untergrunde, und im Schatten der Gärten erblickte man, von einzelnen Palmen überragt, die Häuſer des Dorfes maleriſch vertheilt. Nicht nur alle Orangen- und Citronenbäume dieſer, einem ausgedehnten Walde gleichenden Gärten, ſondern auch ihr Boden, waren mit Früchten bedeckt, wovon die obern blendend im Schein der Sonne glänzten, die herabgefallnen aber in der dunklen Umgebung unten, wie Glühwürmer, ihr eignes Goldlicht auszuſtrömen ſchienen. Ich war entzückt von dieſer hier ſo wenig erwarteten Scene und pries die Menſchen glücklich, welche ein ſolches Paradies bewohnten. Der Oberſt lächelte über meinen Enthuſiasmus und ſagte: „Auch hier giebt es Torys und Radikale. Ich ſchlief einmal die Nacht in dieſem Dorfe, wo ich mit Verwunderung ſah, daß die Bewohner des Weſtendes mit größter Geringſchätzung auf die der öſtlichen Seite herabſchauten, weil ſie eine weit ſchönere und größere Kirche beſitzen als dieſe. „Woran weiß ſich der Menſchen Hochmuth nicht zu hängen!

Wir mußten von nun an auf mühſamen Stegen ſehr lange Zeit bergan klimmen, und oft machte ich einen kurzen Halt, um noch eine der wechſelnden Anſichten des herrlichen Thales von Phodales in mein Gedächtnißbuch einzuſchreiben. Mit dem letzten Blick in ſeine grüne Tiefe, auf ſeine hesperiſchen Aepfel und ſeine gelockten Hügel verſchwand aber auch das Liebliche für heute, und die wildeſte Berg- und Felſennatur allein nahm ſeine Stelle ein. Aller Raum, der nicht Stein war, zeigte ſich mit einer unermeßlichen Menge von Ladanum bedeckt, deſſen in keiner Provinz der Inſel mehr gewonnen wird, als in Milopotamos. Das Ladanum (Ledon des Dioskorides) iſt eine niedrige, röthlich blühende Pflanze, deren Blätter eine Art Harz ausſchwitzen, welches theils als Medicin, theils als Weihrauch, theils als Präſervativ gegen die Peſt und andere epidemiſche Krankheiten gebraucht wird. Ein fleißiger Arbeiter kann täglich zwei Pfund davon ſammeln, was ihm drei Franken einbringt. Die Art der Gewinnung iſt eigenthümlich und wird ſchon von Tournefort ſehr umſtändlich beſchrieben. Mit einer Art Geißel, aus zwanzig verſchiedenen Riemen beſtehend, peitſcht man ſanft die Blätter, wodurch das feine ausgeſchwitzte Harz an den Riemen hängen bleibt.

Jetzt erſchien auch, als die geringeren Höhen alle ſchon unter uns lagen, nach langer Abweſenheit der Ida wieder über ihren Häuptern, gleich einer weißen Wolke am azurnen Himmel. Er zeigte hier fünf Spitzen, von denen die mittelſte die höchſte iſt, und um ihn ſanken und ſtiegen wie Wogen unzählige andere

Berge im abſtufenden Licht der verſchiedenſten Beleuchtung. Auf einer graden Felſenkuppe des Strombolo grade vor uns, welche nach allen Seiten freie Ausſicht gewährt, erblickten wir zwei obeliskenartige Steinmaſſen, welche von den Griechen errichtet wurden, die hier in der Revolution einen Wachtpoſten aufgeſtellt hatten. Sie nennen in Ihrem Tagebuche dieſe Gebirgsabtheilung „Nida," allen unſern Erkundigungen nach befindet ſich aber der Nida ſüdlich vom Ida und kann nirgends von der Straße, die von Retimo nach Kandia führt, geſehen werden. Auf der Charte finde ich den Nida gar nicht, wohl aber die richtige Benennung „Strombolo" für die ſich vor Kandia abdachende Bergſcheide.

Bald darauf erreichten wir, immer das Meer tief unter uns zur Seite, den Saum der Kette, von wo man Kandia, „Mocenigo's unſterbliches Denkmal," wie Sie es wohl mit hohem Rechte bezeichnen, und das weite, baumleere Thal, das ſich von ihm landeinwärts erſtreckt, zum erſtenmal erblickt. Einſt war auch dieſe Ebene ein unabſehbarer Olivengarten, doch ſeit der Verheerung jener, ein Viertel-Jahrhundert dauernden Belagerung, ward es nie wieder angepflanzt. Die Revolution fand hier nichts mehr zu zerſtören.

Am Abhang des Bergrückens, deſſen Hinabſteigen nicht viel weniger Zeit als das Emporklettern hinwegnahm, hat ſich der Vicekönig ein einfaches Landhaus bauen laſſen, das, gegen die hieſige Sitte, mit hohen Dächern verſehen, ganz einer nordiſchen Amtspächterwohnung gleicht.

Weiter unten entſprangen ſalzige Quellen, die ſogleich einen anſehnlichen Strom bilden, und ſchon bei ihrem erſten Erſcheinen mehrere Mühlen treiben. Hier machten wir einen kurzen Halt, den ich benutzte, meine allzueinfache Reiſetoilette einigermaßen zur feierlichen Entrée in die Stadt zu arrangiren.

Schon eine halbe Stunde vor derſelben, an der klaſſiſchen Stelle des Bächleins Triton, wo nach Einigen die Hochzeit Jupiter's mit Juno gefeiert, nach Andern Minerva geboren wurde — kamen uns die Conſule entgegen. Einige hundert Schritte weiter fanden wir mehrere Garden und zwei Stallmeiſter des Paſcha mit prachtvoll geſchmückten Pferden unſrer wartend, die, voll Feuer und Muth, kaum von den originell koſtümirten Reitknechten gehalten werden konnten. Dieſe waren in Himmelbau gekleidet, und trugen dazu die ſcharlachrothen Pferdedecken, welche über die geſtickten Sättel und Schabraken gelegt werden, wenn man die Pferde herumführt, vorläufig ſelbſt, wie ein Gewand über die Schultern drappirt. Sie reiten nicht, wie die unſern, hinterher, ſondern laufen zu Fuß den Pferden voraus. Mehrere dieſer Thiere, kürzlich aus Syrien gekommen, und alle von der tribu Amasi erkauft, waren von außerordentlicher Schönheit, auffallend ſtarken Knochen und hoher Taille für arabiſche Pferde. Beſonders ein Schimmel, nahe 15 Hand hoch, den der Erſte Stallmeiſter ritt, und auf einem tiefen Sturzacker neben der Straße während unſres Marſches raſtlos umherjagte, und dann abwechſelnd jähling parirte, ohne daß das Pferd im Mindeſten dadurch angeſtrengt oder eſouflirt zu werden ſchien, nur ſein Maul triefte mit Blut von der rüden Behandlung. Die Schweife der Pferde waren alle am Ende der Riebe, die ſehr kurz iſt, abgeſchnitten, ſo daß ſie vollkommen engliſchen Blutpferden glichen. Aegyptiſche Sättel, nach der Mode Mehemed Ali's, von denen ich ſchon in Kanea geſprochen, waren auch hier allgemein. Sie haben Steigbügel in Form der Europäiſchen, aber auf der innern Seite derſelben ſind lange Sporen angeſchweißt, weil die Türken meiſtens in Schuhen reiten.

Die ganze Bevölkerung hatte ſich wie ein bunter Blumenflor auf den Wällen und in den Straßen aufgeſtellt, unter ihnen auch eine große Menge verſchleierter und unverſchleierter Weiber, alle Wachen, von reichgekleideten Offizieren befehligt, traten in's Gewehr, die Kanonen ſalutirten, kurz, man ließ es an keiner Attention für mich fehlen. Sobald ich in dem für mich bereiteten geräumigen Hauſe abgeſtiegen, und mir dort artig eine Stunde Ruhe vergönnt worden war, erſchien kurz nach dem Kanonenſchuß bei Sonnenuntergang (den alle Türken mit offenem Munde vernehmen, weil ſie bis dahin faſten müſſen), der Schwager und einige obere Offiziere des Seraſkiers, um mich zu komplimentiren und mir allerlei verbindliche Aeußerungen Seiner Exzellenz zu überbringen. Eine halbe Stunde darauf kam der Paſcha ſelbſt zu Pferde, von vielem Gefolge umgeben, und von vier brennenden Kienkörben, an eiſernen Spießen befeſtigt, präcedirt, welche Straße, Hof und Zimmer wie eine regelmäßige Illumination erhellten. Muſtapha Paſcha iſt ein Mann von circa 38 Jahren, angenehmem Aeußern, ſehr beſcheidenem gentlemanartigen Benehmen, mit klugen, ſprechenden Augen, und in Wahrheit in Nichts, als durch ſeine türkiſche, übrigens ſehr einfache Tracht von einem wohlerzogenen Europäer verſchieden. Unſere Unterhaltung, welche der Oberſt verdolmetſchte, dauerte mehrere Pfeifen lang, und die

Feinheit ſeiner Antworten, wie ſein geſundes Urtheil frappirten mich mehr als einmal.

Ich ward in dem mir angewieſenen Hauſe ganz auf Europäiſche Weiſe bewirthet. Ein Haushofmeiſter und mehrere Leute des Seraskiers beſorgten den Dienſt. Wir ſpeiſten auf engliſcher Vaiſelle beim Schein von zwölf Wachskerzen, die auf reichen Girandolen brannten, das Geräth in meinem Schlafzimmer war gleichfalls von Silber und in meinem Bett hätte eine Pariſer petite maitresse ſchlafen können. Der türkiſche, etwas franzöſiſche Koch gehörte zu den Künſtlern ſeines Fachs, und wir mußten ſeinen Produktionen, beſonders bei den ſüßen entremens des zweiten Ganges und den Patiſſerien von ätheriſcher Leichtigkeit oft den Vorzug vor den vaterländiſchen Produktionen dieſer Art einräumen. Frankreich lieferte uns die ächteſten und feinſten Weine, Mokka den Kaffee und Latakia den vortrefflichſten Tabak nach der Mahlzeit. Der Luxus der Pfeifen fiel mir am meiſten auf. Die meinigen — denn man wechſelt ſie hier fortwährend, und iſt eine ausgeraucht, ſo ſtopft man nicht dieſelbe wieder mit Europäiſcher Parſimonie, ſondern der Pfeifendiener, dem kein anderes Geſchäft obliegt, präſentirt ehrerbietig, die Hand auf die Bruſt gelegt, eine neue, und ſofort, bis man nicht mehr rauchen will – die meinigen alſo, ſage ich, waren nicht nur von der recherchirteſten Eleganz, mit enormen Bernſteinſpitzen aus Einem Stück, ſondern auch alle reich mit Diamanten beſetzt, und mit Gold und koſtbarem Email verziert. Der Kopf ruhte auf dem Boden in einem façonnirten ſilbernen Becken mit niedrigem Rande, um die Teppiche zu ſchützen. Man muß geſtehen, daß ein civiliſirter Türke mit 100000 Kolonnaten Einkünfte das Leben faſt eben ſo gut zu genießen verſteht als ein engliſcher Nobleman. Wer beide Weiſen kennt, und Geld genug beſitzt, ſie in Anwendung zu bringen, mag indeß in der genannten Kunſt noch höher als beide ſteigen.

Den 21.

Auch dieſer Tag ging größtentheils mit dem Empfang einer Menge Beſuche hin, unter denen mich die Ankunft der drei Söhne des Seraskiers, Vely Bey, Kherim Bey und Haſſan Bey, von denen der älteſte, der ſich bald verheirathen wird, 12, und der jüngſte 7 Jahre alt ſind, am lebhafteſten intereſſirten. Es waren allerliebſte Knaben, gar herzig anzuſehen in ihren golbbedeckten Uniformen mit großen Säbeln, wovon der des Siebenjährigen nur um einige Zoll der Länge des Trägers nachſtand. Der Mittelſte mit ſchalkhaften ſchwarzen Augen ſchien mir der Loſeſte zu ſeyn, was der Hofmeiſter der kleinen Bey's, der Oberſtlieutenant Lescures, ein Spanier, lachend beſtätigte. „Als der junge Sohn unſres Herrn, des Vicekönigs, Huſſein Bey, ſich hier aufhielt," erzählte er uns hierauf, „hatte er eine beſondere Neigung für Kherim Bey gefaßt, und als dieſer einmal in ihren kindiſchen Geſprächen äußerte, er wolle, da er nur klein von Statur ſey, den Seedienſt wählen, wo er ſich dann im Schiffsraum nicht zu bücken brauche, erwiederte Mehemed Ali's Sohn, er werde ihn in dieſem Falle zum Admiral machen. An einem andern Tage aber entzweiten ſie ſich, und im Verfolge des Streits rief der junge Prinz entrüſtet: „Ich mache dich nun nicht mehr zum Admiral!" — „Was ſprichſt du von Admiral?" erwiederte der Kleine mit verächtlichem Lächeln. „Mehemed Ali iſt unſer Herr und macht Admiräle, aber du noch lange nicht. Sieh' her, in meinen Kopf geht noch ein halbmal ſo viel Gehirn als in den deinen, und wenn wir beide groß ſind, wer weiß, wer dann dem Andern zu befehlen haben wird!" —

Ich habe dieſes Kindergeſchwätz hierher geſetzt, weil es von türkiſchen Kindern herrührt, und einen perſönlichen Unabhängigkeitsſinn von zarteſter Jugend an verräth, der in Deutſchland z. B., obgleich vielleicht bei weniger Gehorſam, keineswegs ſo gäng und gäbe iſt. Ich bezweifle wirklich, daß irgend ein deutſcher Knabe dem Sohne ſeines Souverains ſo zu antworten wagen möchte, und geſchähe es, die Eltern würden es für nicht weniger als Hochverrath anſehen. Hier lachte man darüber und ſagte dem jungen Prinzen, er habe nur erhalten, was er verdient hätte. Mehemed Ali würde ihn vielleicht noch obendrein haben züchtigen laſſen. Wie ſtreng dieſer jede Art von Uebermuth des Stärkern gegen den Schwächern unterdrückt wiſſen will, gab er erſt kürzlich bei einem allerdings etwas ernſteren Falle hinlänglich zu erkennen. Einer der reichſten und angeſehenſten Bey's der Inſel, ein noch ganz junger Menſch, erlaubte ſich gegen einen Griechen, mit dem er in Wortwechſel gerieth, die Aeußerung: er wiſſe, wie man jetzt die Chriſten protegire, doch würde vielleicht bald eine Zeit kommen, wo man weniger Umſtände mit ihnen zu machen nöthig haben werde. Der Grieche klagte darüber beim Seraskier, der der Familie des jungen Bey's nahe befreundet und verwandt iſt. Der Paſcha frug, ob er Zeugen habe, und der Grieche producirte einige der eignen Leute des Paſcha's. Dieſer ließ den Schuldigen kommen, der ſeine unvorſichtige Rede nicht leugnen konnte.

„Wie," rief der Paſcha, „Mehemed Ali und ich, nach ſeinem Befehl, wenden Alles an, was in unſern Kräften ſteht, um jede Scheidewand zwiſchen Türken und Chriſten fallen zu machen, und du wagſt es, mit einem andern Zuſtand der Dinge zu drohen? Ich werde dir Zeit geben, ein nächſtesmal beſſer nachzudenken, ehe du ſprichſt." Trotz aller Bitten der Familie und der Thränen ſeiner Mutter ward der Bey eingeſchifft und zu einem dreimonatlichen Arreſt in Grabuſa verurtheilt, dem Vicekönig aber ſogleich Rapport von der Sache abgeſtattet. Dieſer erwiederte: der Paſcha habe vollkommen ſeiner Anſicht gemäß gehandelt, und er verbiete Ibrahim Bey aus ſeiner Haft bis auf weitere Ordre von ihm ſelbſt zu entlaſſen. Den Paſcha beunruhigte dieſe Antwort, da er nicht die Abſicht hatte, die Strafe ſo ſtreng einzurichten, und er bemühte ſich, den Vicekönig zur Milde zu ſtimmen. Doch Mehemed Ali war unerbittlich, und der junge Mann, den dieſe Lektion wahrſcheinlich radikal kurirt haben wird, blieb ein volles Jahr als Gefangener in Grabuſa.

Um 8 Uhr Abends begab ich mich ebenfalls zu Pferde und von zwei hochlodernden Kienkörben präcedirt, in Ceremonie zur Gegenviſite nach dem Palais des Seraskiers. Er empfing mich im Vorſaal und führte mich in ſein Arz Odaſſi (Audienzgemach), in dem ſich vor dem gewöhnlichen, auf drei Seiten die Stube umfaſſenden Divan mit zwei durch reichere Extrakiſſen und eine Decke gezierten Ehrenplätzen und in den Ecken (die aber aus Courtoiſie immer leer gelaſſen werden), ein viereckiger Waſſerbehälter befand, in dem Goldfiſche umherſchwammen. Zwei thurmartige ſilberne Leuchter, jeder mit einer Rieſenkerze, gleich der Blüthe der Aloe, beſteckt, erleuchteten das Gemach, wo zwiſchen uns und dem Waſſer, am Fuß der Eſtrade, auf der wir ſaßen, der Hofſtaat des Seraskiers ehrfurchtsvoll ſtehen blieb. Der Reichthum der mit Edelſteinen beſetzten Pfeifen und Kaffeebecher ſtieg hier noch um einen Grad höher als in meiner eignen Behauſung, und wir rauchten jeder wenigſtens $^1/_8$ Pfund Latakia, ehe der Beſuch ſein Ende erreichte. Ich bemerkte dabei, daß nur dem Seraskier ganz einfache und ſchmuckloſe Pfeifen gereicht wurden, wie er auch in ſeiner Tracht der Einfachſte war. Die Simplicität wird oft ein Mittel raffinirter Auszeichnung, wenn man hoch ſteht, es gehört aber ſchon ein bedeutender Grad von Bildung dazu, um dies einzuſehen. Der Paſcha ſprach durchaus ſehr verſtändig, aber mit der ſorglichſten Behutſamkeit über Europa, die griechiſchen Zuſtände und die neue franzöſiſche Expedition in Algier.

Obgleich das Dolmetſchen hinderlich iſt, auch wenn es ſo geſchickt, wie durch Herrn Kaporal, behandelt wird, verging mir doch eine Stunde faſt ohne daß ich es bemerkte, und ich verließ Muſtapha Paſcha nicht ohne Bewunderung, um ſeinen Söhnen meine Gegenviſite abzuſtatten. Ich ſage Bewunderung, denn der Seraskier iſt ein Sohn des Krieges, und obgleich durch große natürliche Gaben ausgezeichnet, war er doch früher ein ſo unwiſſender Türke, daß er bei Herrn Kaporal's Ankunft in Kandia vor zehn Jahren noch die feſte Ueberzeugung hegte, der Sultan ſetze alle Souveraine Europa's ein, und bei einer Sonnenfinſterniß, gleich den übrigen kandiotiſchen Türken, auf den Drachen feuern ließ, der die Sonne verſchlingen wolle — ein allgemeiner Gebrauch, den er ſelbſt erſt, ſpäter beſſer unterrichtet, hier abſchaffte. Derſelbe Mann iſt jetzt ſo aufgeklärt als wir, und verbindet mit dieſer Cultur die Eigenſchaften eines weiſen und gerechten Regenten, der das ihm anvertraute Land durch ſeinen raſtloſen Eifer täglich blühender, reicher und glücklicher werden ſieht. Dieſen weiten Weg aber in ſo kurzer Zeit aus eignem Antrieb zurückzulegen, halte ich für bewundernswürdiger als die Laufbahn gar mancher unſrer gefeierten Sommitäten. Es iſt wahr, daß er bei allen dieſem Herrn Kaporal unendlich viel verdankt, aber es iſt ſchon das Zeichen einer hohen Intelligenz, ſeine Rathgeber richtig zu wählen, und dann den gegebenen Rath auch befolgen zu wollen.

Den 23.

Nachdem ich einen Tag einſamer Arbeit gewidmet, umritt ich heute die Wälle der Stadt und beſichtigte die Feſtungswerke, die ſich in ziemlich delabrirten Umſtänden befanden. Es wäre wohl auch kaum der Mühe werth, Geld darauf zu verwenden, da bei dem jetzigen Stande der Politik der Beſitz Kandia's für den Vicekönig mehr von der diplomatiſchen Feder als vom Degen abhängt. Dagegen läßt er auch hier den ganz unbrauchbar gewordenen Hafen reinigen und durch zweckmäßige Bauten ſchützen, was dem Lande, wie ihm, größeren Vortheil bringt, als die koſtſpielige Reparatur der Feſtung, deren Vertheidigung, wie ich aus Ihren Papieren erſehe, den Venetianern einſt 167 Millionen, das Leben von 282 Patriziern, und 30000 Soldaten koſtete, den Türken aber die Eroberung mehr als noch einmal ſo viel. Feſt iſt der Platz noch durch Natur und Kunſt, doch ſelbſt in den vollkommenſten Stand geſetzt, würde man heute freilich ſchneller damit fertig werden.

Da Ihr Journal die genauſten Details über ſämmtliche Fortifikationen enthält, ſo wäre es unnütz, ſie Ihnen hier zu wiederholen. Sie wiſſen, ſo gut wie ich, daß die Cavaliere ſchlecht conſervirt ſind, daß die Bollwerke: heilige Jungfrau, Bethlehem und St. Johannes etwas mehr vom Zahn der Zeit gelitten haben, als St. Andreas und Mocenigo, daß endlich der geflügelte Löwe überall verwiſcht und unkenntlich geworden iſt — und mehr brauche ich alſo nicht hinzuzuſetzen.

Die Stadt mit ihren Palmen und Minarets, dem Strombolo weſtlich, dem Jukta, und dem Bergzuge Laſchiti im Oſten, welche die Ebene auf beiden Seiten begrenzen, des Meeres vom Winde gekräuſelte Wellen, aus denen die der Stadt gegenüber liegende Inſel Déa hervorſteigt, nehmen ſich ſehr gut von den Wällen aus, und in den Gräben gedeiht, zwar weniger romantiſches, aber vortreffliches Gemüſe. Auf dem Rückwege beſuchte ich die Ställe des Seraskiers, welche viele ſchöne Pferde enthalten, die nicht zum beſten gepflegt werden. Das Ausſehen dieſer Ställe iſt wenig beſſer, als bei unſern Bauern, keine Spur von Sorgfalt und Reinlichkeit, keine Stände, nicht einmal Stangen, um die Pferde zu ſepariren, die mit Stricken an allen vier Füßen gefeſſelt, nicht einmal aus den zerbrochnen Krippen, ſondern wie Fiakerpferde ſelbſt im Stall ihre Gerſte aus angehangenen Säckchen freſſen mußten. Der Contraſt dieſer Aermlichkeit mit den ſtolzen Roſſen ſelbſt und ihrem prachtvollen Putz, wenn ſie geritten werden, iſt einem Europäer faſt unbegreiflich. Eine uralte Nedſchdi-Stute zeigte von allen die edelſte Abkunft, und noch die Reſte einer früher tadelloſen Schönheit. Die Pferde des letzten Transport's, ſämmtlich vom Stamme Annaſi erkauft, zeichnen ſich, wie ich ſchon erwähnt, ſehr durch Höhe und ſtarke Knochen mit wohl proportionirten, eher kurzen als langen Feſſelgelenken aus, und ſtanden nur in der ſeidenartigen Feinheit des Mähnen- und Schweifhaares, und in der idealiſchen Schönheit des Kopfes jener Nedſchdi-Stute nach.

Aus den Ställen begaben wir uns in die Kirche des griechiſchen Erzbiſchofs, der uns ſelbſt darin umherführte. Das Erſte, was mir hier auffiel, war ein heiliger Geiſt, deſſen buntes Gefieder ſich ſtark zu den Farben des Papageies hinneigte. Er ſaß, mit den Klauen feſtgeklammert, auf dem Pultrande der Kanzel grade vor der Mitte, hielt eine ſilberne Lampe im Schnabel, und trug auf dem Kopfe ein Wachslicht wie einen Federbuſch — eine in der That ſo viel Licht als möglich verbreitende Anordnung.

Die Gemälde waren de la même force, unter andern eine Anbetung der Könige, wo man einen Stern in Form eines groſsen Rades am Himmel ſah, von dem ſich an einem dicken Stricke ein anderer von geringerer Dimenſion herablies, um ſich auf des kleinen Jeſus Haupt zu ſetzen. Neben dieſem ſtand ein Baum und auf einem Aſt deſſelben, der das Chriſtuskind beſchattete, befand ſich ein Stieglitz, der den Heiland im Vordergrunde gut um ein Drittheil an Gröſse übertraf, und ſelbſt dem rieſigen Mohrenkönige nur wenig nachgab. Der Kirche Patron iſt der heilige Minos, wobei der Oberſt die Bemerkung machte: das arme Kreta, nur von den Alten „die glückliche Inſel" benannt, habe gar lange ſeinen Minos entbehren müſſen, aber an den Minotauren habe es ihm nie gefehlt.

Bei der Viſitenrunde, die ich den Conſuln abſtattete, fand ich den franzöſiſchen, Herrn Godebout, in einem hübſchen türkiſchen Gartenſaal, deſſen eine Wand bemalt war und Conſtantinopel vorſtellte. Das Bild konnte nur hinſichtlich ſeiner barocken Ausführung die Aufmerkſamkeit erregen, aber die Fineſſe der Sache war, daſs, als noch der Türke dies Haus bewohnte, hinter der Malerei ſich ein Zimmer des Harems befand, und aus den Kanonenlöchern der Schiffe, aus den Schieſsſcharten der Feſtungswerke, und den ſchwarz vergitterten Fenſtern der Häuſer, überall ſchöne Augen ungeſehen hervorlauſchten. Und ſo geſchickt waren die perfiden Oeffnungen angebracht, daß ich Stundenlang die Wand hätte betrachten können, ohne ſie gewahr zu werden, wenn man mich nicht vorher in das Geheimniß eingeweiht. In dem Zeughauſe der Venetianer, mit dem wir unſern Curſus ſchloſſen, lagen, total verroſtet und in Schmutz begraben, noch eine große Menge zum Theil koſtbare alte Waffen, hinlänglich, um wenigſtens einen der Säle reich und geſchmackvoll damit dekoriren zu können. Es ſind türkiſche Bogen, kretiſche Pfeile, leicht wie Federn, aus Weidenruthen geflochtene Schilde, ſarazeniſche Säbel, herrliche ſpaniſche Klingen von Toledo, damascirte, mit Gold ausgelegte Feldzeichen der Janitſcharen-Orta's, venetianiſche roth bemalte Schützenſcheiben mit lateiniſchen Inſchriften, alte Luntenflinten von den ſeltſamſten Formen, vermoderte Fahnen und Zelte, alles in einem, bei jeder Berührung von Staubwolken verhüllten Chaos, über und durch einander geworfen. Oberhalb des Eingangs dieſes alten Gebäudes, das im Styl des San Sovino aufgeführt iſt, hat ſich (hier allein) der geflügelte Löwe von S. Marco noch ganz intakt erhalten, mit der Umſchrift: „**Regnum Cretae protego.**“

Den 23.

Ich hatte geſtern den Wunſch geäußert, das Bataillon regulaire Infanterie, welches hier garniſonirt, exerziren zu ſehen, und der Seraskier mit ſeiner gewöhnlichen Artigkeit, ließ mir heute früh ſagen, daß die Truppen meine Befehle erwarteten, und ich nur die mir bequeme Stunde zu ihrer Inſpektion beſtimmen möge. Um 2 Uhr begab ich mich daher mit dem Oberſt und meinem Feldprediger Theolog auf den Exerzirplatz am Ufer des Meeres, weſtlich von der Stadt, wo ich den Paſcha mit ſeinen Offizieren und das Bataillon (jedes Aegyptiſche Regiment hat 4 Bataillone, das Bataillon au complet 902 Mann, incluſive Offiziere, Sapeurs und Muſikbande) en bataille aufmarſchirt fand, nebſt der halben Stadtbevölkerung, darum hergereiht. Die weiße Uniform, mit rother Binde und rothem Fes, nimmt ſich in Maſſe beſonders gut aus, und die Haltung der Truppen war militairiſcher, als ich ſie zuweilen ſogar in Europa angetroffen habe, obgleich nur die Hälfte des Bataillons aus alten Soldaten, die andere aus bloßen Rekruten beſtand. Alle Griffe wurden mit großer Präciſion und Uniformität gemacht, und die ſpäteren Evolutionen, obgleich ſchwieriger Art, ohne alle Confuſion, nur etwas zu langſam und ſchläfrig, ausgeführt. Das Alignement war gut und das Feuer aller Art untadelhaft, bis auf eine ebenfalls zu große Langſamkeit des Ladens. Im Ganzen fand ich die Dreſſur dieſer Truppen, die Mehemed Ali, ſo zu ſagen, aus dem Nichts hervorgerufen hat, über meine Erwartung, um ſo mehr, da ihr Tagwerk doppelt ſchwierig dadurch wurde, daß die armen Teufel ſeit der Morgenſonne dem ſtrengſten Faſten unterworfen geweſen waren, das nicht einmal einen Tropfen Waſſer zur Stärkung geſtattet.

Als das Bataillon ein Quarrée formirt hatte, in deſſen Mitte wir uns befanden, beluſtigte uns ein komiſches Intermezzo. Bekanntlich reſpektiren die Muſelmänner alle des Verſtandes Beraubte, gleich halben Heiligen, weshalb man denn auch heute eine alte Närrin, die ſich mit dem Paſcha unterhalten wollte, und dicht an ſein Pferd geſtellt hatte, in das Quarrée mit einſchloß. Als das Feuern begann, entſetzte ſie ſich davor, und verlangte, der Paſcha ſolle Befehl geben, dies ihr unangenehme Schießen einzuſtellen. Da es nicht geſchah, gerieth ſie in den größten Zorn, und drohte unter den eloquenteſten Schimpfworten dem Seraskier endlich, ihn noch heute bei dem Meſchliſch (Conſeil) zu verklagen, wo ſie ſehen würde, ob es wirklich ſo viel Gerechtigkeit in Kandia jetzt gäbe, als man ihr geſagt habe. Der Paſcha lachte wie ein Kind über dieſe burleske Scene, und wir konnten nicht umhin, einzuſtimmen, doch Niemand dachte daran, die Frau mit Gewalt zu entfernen, bis ſie endlich im Verfolge der Manöver ſich von ſelbſt dem ihr zu unbequemen Bereich der Soldaten entzog.

Bei der Rückkehr in die Statt fanden wir die Wälle noch reicher mit bunten Toiletten dekorirt, als bei meinem erſten Einzug, und ich bemerkte bald unter den vorderſten Reihen die drei kleinen Bey's, alle in Schwarz und Gold, faſt im Schnitt der ehemaligen venetianiſchen Tracht gekleidet, und da ſie zugleich zufällig gerade über einem der alten Löwenfragmente am Saum des Walles ſtanden, kamen ſie mir vor wie eine Geiſtererſcheinung aus verſchollener Zeit, die ſich mitten zwiſchen dem Gewühl der modernen Volksmenge noch einmal drohend aus den alten Mauern erhoben habe. Sie beachteten, wohlerzogen und aufmerkſam, wie ſie ſind, auf der Stelle meinen Gruß, und erwiederten ihn mit vieler Grazie, denn der Anſtand dieſer hübſchen Kinder übertraf den vieler Europäiſcher von gleichem Stande.

Obgleich täglich der Gaſt des Seraskiers in dem mir von ihm angewieſenen Hauſe, bat er mich doch heute zur Veränderung einmal mit ihm in dem ſeinigen zu ſpeiſen. Sobald alſo der Kanonenſchuß bei Sonnenuntergang fiel, fand ich mich im Palais, wie gewöhnlich zu Pferde ein, denn vom Fußgehen iſt hier für die Vornehmen nie die Rede.

Wir wurden vortrefflich bewirthet, doch als ein Raffinement ſeiner Attention muß ich es bemerken, daß, während ich bei mir immer auf Silber ſervirt werde, beim Seraskier ſelbſt das Service nur aus einfachem Porzellain beſtand. Die Diener waren meiſtens eben ſo gewandt, als die beſten unſrer Bedienten. Ueberhaupt hatte das Ganze die Allüre eines Hauſes, wo der ſolide, aber in Nichts übertriebene Luxus eines reichen Mannes an der Tagesordnung iſt, und der ſcrupuleuſeſte Engländer hätte an der Art des Paſcha, Meſſer und Gabel zu halten und mit Europäiſchem Anſtande zu eſſen, nicht das Mindeſte ausſetzen können. Während des Diner enthielt ſich unſer Wirth, wegen des heiligen Rhamadans, des Weines, beim Deſſert aber, als ſich die Diener entfernt hatten, that er uns ohne Affektation mit einigen Gläſern vortrefflichen Chateau Margeaux Beſcheid. Ehe wir in den Salon zurückgingen, wohnten wir dem Gottesdienſt in ſeiner Kapelle bei, ganz ungenirt, und ohne daß die fromme Menge, die ſich nach dem Beiſpiel des Prieſters unzähligemal mit dem

Antlitz zur Erde warf, weder vom Paſcha, noch von uns Giauren die mindeſte Notiz nahm. In Kandia hat der Bigottismus aufgehört, und die Verſchiedenheit des religieuſen Glaubens bringt keinen geſellſchaftlichen Unterſchied, keinen irdiſchen Vortheil oder Nachtheil mehr hervor. Wirklich die kandiotiſchen Muſelmänner beſchämen uns, und ich konnte in dieſem Augenblick nicht ohne Lachen daran denken, daß, während die Türken mit Rieſenſchritten vorwärts ſchreiten, die zum bloßen Machiavellismus herabgeſunkene, täglich reducirtere römiſche Secte ſich eifrig bemüht, uns wieder rückwärts zu ſtoßen, um im Mittelalter Poſto zu faſſen, wo doch den frömmelnden Schwächlingen unſerer Zeit kaum eine andere Rolle als die: gemißhandelter Sklaven der Prieſter oder Ritter zu Theil werden würde. Aber die Unterhaltung während des übrigen Theiles des Abends war voller Belehrung für mich. Der Paſcha ſprach über ſeine Regierungsgrundſätze, über die ehemalige und jetzige Verfaſſung des Landes mit einer Sachkenntniß, Freimüthigkeit und Liberalität, die mich in Erſtaunen ſetzte. „Mein Hauptaugenmerk,“ ſagte er unter andern, „war: das Eigenthum in Kandia heilig zu machen, und allen Religions- und Meinungshaß daſelbſt zu dämpfen, überzeugt, daß nur auf dieſer Baſis Ordnung, Ruhe und Wohlſtand erwachſen können. Was mich ſelbſt betrifft, ſo habe ich die Strenge nur da angewandt, wo ſie unumgänglich nöthig war, und mich im Uebrigen ſtets mehr beſtrebt, durch Liebe als durch Furcht zu regieren. Ich darf ſagen, daß es mir auf dieſe Weiſe gelungen iſt, das allgemeine Zutrauen zu erlangen, und jedem Individuum das Gefühl der Sicherheit zu gewähren. Ich habe übrigens hiemit nur die Inſtruktionen und den Willen Mehemed Ali's befolgt; „und wäre,“ ſetzte er hinzu, „Kandia ſtets vom Großherren nach ſolchen Grundſätzen regiert worden, es müßte jetzt eins der reichſten und blühendſten Länder des Orients ſeyn. Unter dem frühern Gouvernement ward jeder Beſitz verſteckt, weil keiner ſicher war, jetzt haben wir bereits mehrere Gutsbeſitzer auf der Inſel, die eine reine Revenüe von 20—30000 Colonnaten jährlich realiſiren, und der Oberſt kann Ihnen ſagen, daß ihm ſelbſt ein Bauer bei Kanea ſein Landhaus für 50,000 Piaſter abgekauft hat, der unter dem alten Regime nie gewagt haben würde, wiſſen zu laſſen, daß er nur den fünften Theil dieſer Summe beſitze. „Was auch Mehemed Ali,“ fuhr er fort, „als allgemeine politiſche Maßregel für nöthig erachten mag, Ehrfurcht für das Privateigenthum iſt immer einer ſeiner feſteſten Regierungsgrundſäße geweſen, der Tauſende vermocht hat, für ihn Partei zu nehmen, und den Aufenthalt unter ſeinem Schutze ihren früheren Verhältniſſen in der Türkei vorzuziehen. Erſt ganz kürzlich hatten wir hiervon ein auffallendes Beiſpiel. Ein Chriſt im Dienſt des Vicekönigs, deſſen Verwandte ſich alle in Conſtantinopel befanden, ſtarb im Anfang dieſes Jahres in Jemen, und übermachte auf ſeinem Todtenbette zwei Millionen Piaſter dem dort kommandirenden Neffen des Vicekönigs, Ibrahim Paſcha, mit der Bitte, ſeine deſignirten Erben zu veranlaſſen, heimlich nach Aegypten zu kommen, um dort das Geld in Empfang zu nehmen. Mehemed Ali reſpektirte dieſen letzten Willen des Verſtorbenen mit religieuſer Genauigkeit und die Erben befinden ſich jetzt im Genuß ihres Vermögens zu Kairo.“

Bei dieſem Geſpräch wurde auch einer Begebenheit erwähnt, die vor einigen Jahren zu vielem Geſchrei in Europa und zu vielen abſurden Artikeln im Courier de Smyrne gegen Mehemed Ali Gelegenheit gab.

Ich meine die letzte partielle Inſurrektion der Griechen in Kandia, ein ganz unſinniges, jedes vernünftigen Motives entbehrendes Unternehmen, das einige tauſend Schwärmer für griechiſche Unabhängigkeit, durch herübergekommene Moreoten verführt, zu den traurigſten Exceſſen trieb. Der Hauptgrund dieſes Aufruhrs war höchſt ſonderbar, und wohl geeignet, des Vicekönigs Zorn zu verdoppeln. Dieſer hatte angeordnet, daß auf ſeine Koſten vier Erziehungsinſtitute auf der Inſel errichtet werden ſollten, wo eine Anzahl junger Leute, wie in Aegypten, unentgeltlich vom Gouvernement, ſogar genährt und gekleidet, ihren Unterricht erhalten ſollten. Eine ſo wohlthätige Abſicht brachte 5000 Verblendete zum Aufſtand, welche einſtimmig erklärten, ſie würden nie zugeben, daß ihre Kinder gewaltſam zu — Soldaten erzogen würden. Es iſt eine ganz ähnliche Tollheit, welche die Griechen zu thätlichen Reaktionen gegen die Schulen der Miſſionaire in Athen und Syra veranlaßte, wo, wie man geleſen hat, die alten Weiber ihre Kinder ebenfalls nicht verſiegeln, d. h. in ihrer Sprache, nicht zu Freimaurern machen laſſen wollten.

Die Bewegung ward ſchnell unterdrückt, und dreißig Rädelsführer eingezogen, für deren Begnadigung, da ſie im Ganzen doch nur wenig Schaden angerichtet, ſich Muſtapha Paſcha und der damals hieher geſandte Admiral Osman Paſcha lebhaft bei Mehemed Ali verwendeten. Osman Paſcha hatte ihnen, während man noch parlamentirte, als maximum der Strafe nur angedroht, daß die Rädelsführer, wenn ſie ſich nicht augenblicklich unterwürfen, eine zehnjährige Verurtheilung zu öffentlichen Arbeiten zu erwarten haben würden, doch der Vicekönig nahm hierauf keine Rückſicht und befahl die unverzügliche Hinrichtung ſämmtlicher feſtgenommenen Chefs der Empörung. Man jammerte über die Grauſamkeit dieſer Entſcheidung, obgleich das Recht dazu jedem Souverain (und de facto wenigſtens iſt es Mehemed Ali) gegen Rebellen auch in Europa zugeſtanden werden muß. Früher wären ohne Umſtände zehnmal mehr geſpießt worden. Osman Paſcha aber ward ſo unwillig über das ihm gegebene Démenti, daß er ſeines Wohlthäters Dienſt verließ und nach Conſtantinopel ging, wo er bald darauf an der Peſt ſtarb. Iſt eine ſolche Defektion überhaupt je zu entſchuldigen, ſo könnte man hier dazu verſucht werden, denn Osman Paſcha war ein edler Mann, der nur mit dem tiefſten Kummer ſich zu dem entſcheidenden Schritte entſchloß, weil er ſeine Ehre, mit Recht oder Unrecht, gefährdet glaubte; auch ließ er Alles zurück, was er dem Vicekönig verdankte, arm, wie er ging und ſtand, ſegelte er von Kandia ab, und als er in Conſtantinopel ankam, ſchlug er jede Anerbietung des Sultans, ihn bei ſich anzuſtellen, ſtandhaft aus. Als Mehemed Ali, der

Osman Paſcha wie einen Sohn liebte, ſeine Deſertion und die näheren Umſtände derſelben erfuhr, ſchwieg er lange und ſagte dann mit bewegter Stimme: „Ich habe ihn wie meinen Sohn gehalten! Sein Kopf hat mich verlaſſen, nicht ſein Herz. Aber er hätte mich doch wenigſtens bitten ſollen, ſeine Zukunft zu ſichern, damit er nicht nöthig gehabt, als ein Bettler vor dem Sultan zu erſcheinen!“

So unzufrieden nun alle fremden Mächte und des Vicekönigs eigne Diener ob ſeiner ſcheinbaren Härte mit ihm waren, ſo hat doch die Folge gezeigt, daß er die Menſchen beſſer kannte, und mit Weisheit Machiavell's Ausſpruch beherzigte: daß bei einer durch aufreizende Zeitumſtände zum Aufruhr geneigten Population grauſame Strenge bei der erſten Regung eine Wohlthat für die Zukunft ſey. Seit dem abſchreckenden Beiſpiel iſt jeder Gedanke an Widerſtand verſchwunden, die Blindeſten ſind ſehend geworden, und da ſie in der That mit Gerechtigkeit und Milde regiert werden, ſo haben ſie jetzt einſtimmig mit Ueberzeugung und mit Dank die heilſame Realität anerkannt, welche man ihnen für theoretiſche Phantome gewährt hat.

Was ſehen wir aber gleich daneben für Reſultate aus einer angeblich auf Europäiſche Liberalität und Philantropie gegründeten, alle Strafe möglichſt vermeidenden Regierung entſtehen! Kandia iſt nach dieſer Begebenheit ſeit mehreren Jahren vollkommen ruhig, und der einſame Wandrer kann, mit Geld beladen, ſicher unter einem Baume im Freien ſchlafen. In Griechenland iſt kaum ein halbes Jahr ſeit der neuen Inſurrektion verfloſſen, die letzte in der Serie verſchiedner andern, welche die ganze Exiſtenz des Staates in Gefahr brachte, und nur durch außerordentliche Mittel und vieles Blutvergießen gedämpft werden konnte, ohne doch eine wahrhaft feſte Autorität der Regierung zu begründen. Faſt keine Woche vergeht noch bis heute ohne Räuberei, der Mord iſt nichts Seltenes und alle Gefängniſſe ſind mit auf den Tod angeklagten Verbrechern vollgepfropft, die man nicht hinzurichten wagt. *) Hier ſind ſie leer, oder beherbergen nur momentan einige Defraudanten oder Ruheſtörer, ſämmtlich für leichte Vergehen, und in den letzten vier Jahren ward nur ein einziges Verbrechen begangen, auf das die Todesſtrafe geſetzt iſt, dies aber von einem Fremden verübt, der ſeinen Herrn umbrachte.

Mehemed Ali's grauſame Strenge zur rechten

---

*) Dies ward im Dec. des Jahres 1836 geſchrieben, und leider ſoll ſich auch ſeitdem noch nicht viel in dem erwähnten Zuſtande Griechenlands geändert haben.

Zeit erſcheint alſo, wenn man das Facit beider Rechnungen zieht, als wahrhafte Milde der griechiſchen Regierung zur unrechten Zeit aber als wahrhafte Grauſamkeit.

Muſtapha Paſcha's Erſcheinung hatte ſo viel Intereſſe für mich, daß ich nicht zweifle, Sie werden es mit mir theilen, mein verehrter Freund, Sie, bei dem alles Ausgezeichnete von jeher die vollſte Anerkennung fand, und wo die Gelegenheit ſich darbot, ſo oft nicht blos Ihren Antheil, ſondern auch Ihren Schutz erhielt. Ich gebe Ihnen alſo eine kurze Skizze des gehaltreichen Lebens dieſes chevaleresken Türken.

Der Seraskier (derſelbe Mann, der Ihnen damals vor Retimo als Muſtapha Bey begegnete) iſt in Albanien im Jahre 1214 der Hedſchira geboren. Nachdem er dürftig leſen gelernt, ward er im 12ten Jahr nach Aegypten geſandt, wo ſein Vater nur als Hauptmann einer Kompagnie irregulairer Reiterei fungirte, ſeine mütterlichen Oheime aber höhere Chargen bekleideten. Zwei derſelben wurden ſpäter Paſcha's, einer von drei Roßſchweifen, und Seraskier in der türkiſchen Armee. Die erſten zwei Jahre ſeines Aufenthalts in Aegypten wurden der Fortſetzung ſeiner Studien gewidmet, und am Ende derſelben konnte er fertig leſen und ſchreiben, das höchſte Ziel damaliger türkiſcher Inſtruktion. Jetzt folgte er ſeinen Verwandten nach dem Hedſchas und ſah den Krieg gegen die Wechabiten, an dem er jedoch wegen ſeines zarten Alters nur noch wenig Theil nehmen konnte, doch übte er ſich ſchon im Handwerk der Waffen, worin er ſpäter eine ſo große Fertigkeit erlangte, daß er, wie Herr Kaveral oft Zeuge war, einen ſelbſt in die Luft geworfenen Stein oder andern Gegenſtand mit einer langen orientaliſchen Kugelflinte, a détente dure faſt jedesmal mit Sicherheit zu treffen vermochte.

In dieſer Zeit ſtarb ſein Vater, er blieb aber der Schützling und Favorit ſeiner Oheime, da er ſich von jeher durch einen liebenswürdigen Charakter ausgezeichnet zu haben ſcheint. Nach Kairo zurückgekehrt, blieb er dort vier Jahre, und ward zum Serſchermé, an die Stelle eines ſeiner verſtorbenen Oheime avancirt, ein Grad, der dem eines Chef de bataillon gleich kommt. Als die für Kreta beſtimmte ägyptiſche Armee ſeinem Onkel Haſſan Paſcha anvertraut worden war, folgte ihm Muſtapha Bey dorthin im 22ſten Jahre ſeines Alters und ohngeachtet ſeiner Jugend, der Licenz jener Zeit und ſeiner leicht zu mißbrauchenden Verhältniſſe, hat nie eine vorwurfsvolle That ſeinen Ruf in Kreta befleckt. Obgleich höchſt thätig und von feurigem Temperament, zeigte ſich bei ihm von früheſter Zeit an eine Mäßigung und Unterordnung ſeiner Leidenſchaften unter die Geſetze der Vernunft, die ſein Alter weit überſtieg. Tapferkeit und Gerechtigkeit waren in der That die Idole, denen er aus eigenem Antrieb einer glücklichen Dispoſition huldigte, und dieſen edlen Zwecken ſein Leben aufrichtig widmete. Seine erſten Kriegesthaten, die er ſich allein überlaſſen ausführte, fanden auf den Bergen von Malaxia ſtatt, wo er mit 800 Mann 3000 Griechen zurückſchlug und ihnen einen großen Verluſt an Todten und Gefangenen beibrachte. Auch die Inſel Tigbani bei Karabuſa war Zeuge ſeiner Tapferkeit, ohne vieler geringerer Gefechte zu erwähnen; doch den größten Ruhm erwarb ihm der Kampf gegen den gefürchteten Hadſchi Michali bei Franko Kaſtello di Sphakia im Kampf auf Leben und Tod, wo Muſtapha, in ein Defilée eindringend, alles aufs Spiel ſetzte, entſchloſſen zu ſiegen oder zu ſterben, da im Fall des Mißlingens ihm Rückkehr nicht mehr möglich geweſen wäre. Hadſchi Michali, wiewohl an Truppen doppelt überlegen, blieb in dieſem mörderiſchen Gefecht, und wenig ſeiner Leute entkamen. Muſtapha, der kurz vor dieſer Expedition, und drei und ein halbes Jahr nach ſeiner Ankunft in Candia, nach dem in dieſer Periode erfolgten Tode ſeines Onkels, ſchon zum Paſcha und oberen Befehlshaber der ägyptiſchen Armee auf der Inſel ernannt worden war, fuhr auch im ferneren Verlauf des Krieges mit regem Eifer fort, das ihm von Mehemed Ali geſchenkte Vertrauen glänzend zu rechtfertigen. Als ihm jedoch die Schlacht von Navarin bewieſen hatte, daß die Eroberungen ſeines Herren den Willen der alliirten Mächte nicht ändern und ohne ihre Genehmigung kein bleibendes Reſultat gewähren könnten, beſchränkte er ſich, im Einverſtändniß mit ſeinem treuſten Rathgeber, den er ſich in der Perſon des Herrn Kaperal zu gewinnen gewußt hatte, von dieſem Augenblicke an, nur auf ein Syſtem der Vertheidigung. Dieſe eben ſo kluge, als menſchenfreundliche Maßregel, die unendliches Blutvergießen verhindert und ſeine große Popularität in Kandia bei der Bevölkerung jeden Glaubens hauptſächlich begründet hat, wird Muſtapha Paſcha's Weisheit und Humanität zur ewigen Ehre gereichen. Er überließ nun den Griechen das freie Land, und begnügte ſich mit der bloßen Erhaltung aller feſten Plätze, wodurch jener unnützen und grauſamen Zerſtörung der Inſel, wie ſie die Morea und Rumelien erfuhren, zum größten Theile vorgebeugt ward.

Sobald Muſtapha Paſcha ſich auf die höchſte Stufe der Macht erhoben, hatte er gefühlt, daß man eigener Ruhm, wie das wahre Intereſſe ſeines Herren ihm jetzt noch weit mehr, als früher gebiete, den Eifer des Dienſtes mit der unparteiiſchſten Gerechtigkeit, wie mit der möglichſten Milde zu verbinden, und er führte dies mit dem ſchönen Ehrgeiz eines Mannes aus, der die Billigung und die Achtung des civiliſirten Europa's als ſeine höchſte Belohnung anſieht. Thätig und überall gegenwärtig, gab er auch überall das Beiſpiel einer früher den Türken unbekannten Menſchlichkeit. Niemand hat ihn einer grauſamen Handlung während der langen Zeit ſeines Oberbefehls zeihen können, und ſelbſt die griechiſchen Inſurgenten ſetzten ein ſo großes Vertrauen in ihn, daß, als zweimal nach einander franzöſiſche Schiffkapitaine nach Kreta geſandt wurden, um mit einigen Chefs der Inſurgenten zu conferiren, dieſe Leute auf wenige Worte von Muſtapha's Hand, ſich ohne Furcht nach Kanea begaben, wo die Unterredung mit den franzöſiſchen Befehlshabern ſtattfand. Nicht ohne Verwunderung erklärten dieſe ſpäter, daß ſie gegen alle ihre Erwartung nur das Lob Muſtaphas von den Lippen der Griechen vernommen hätten.

Der Mangel an Disciplin, welcher unter irregulairen Soldaten, die man nicht bezahlte, und von denen man dennoch den ſchwerſten Dienſt verlangte, ſo natürlich iſt, hat ſich unter den Truppen Muſtapha's nie gezeigt. Sie ſind zweiunddreißig Monate lang ohne Sold geblieben, ihr Chef hat ihnen die ſchwerſten Entbehrungen auferlegt, z. B. nach einem glücklichen Gefecht alle gemachten Sclaven frei zu geben, etwas damals Unerhörtes bei den Türken — dennoch hat dieſe untergeordnete Miliz alles geduldig ertragen, ohne nur eine Klage zu wagen. Das Lieblingswort des Paſcha war: „Jeder, der ſich nicht geneigt fühlt, meinen Befehlen blindlings zu gehorchen, ſoll mich nur vorher davon avertiren, und ich werde ihn in Frieden ziehen laſſen; wer aber bleibt, für den ſoll mir mein Säbel einſtehen, daß er mir Gehorſam leiſte." Dies bewies er durch die That, indem er einen Fähndrich, der im Augenblick der Gefahr Schwierigkeiten machte, zu avanciren, und dadurch ſchon Kleinmuth unter den Truppen erregte, mit eigner Hand niederſchoß, einem ſeiner Adjutanten die Fahne übergab, und ſich ſelbſt an die Spitze ſetzend, den Feind über den Haufen warf.

Indeſſen hatte Muſtapha Paſcha damals immer noch nur über die Truppen, nicht über die Inſel zu gebieten, welche durch einen Vezier des Sultans beherrſcht wurde, der in Kandia reſidirte, während Muſtapha ſein Hauptquartier in Kanea aufgeſchlagen hatte.

Dort hatte er eine ſo ſtrenge Zucht eingeführt, daß beide Städte, obgleich nur einige Tagereiſen von einander entfernt, Antipoden zu ſeyn ſchienen. In Kandia waren die Metzeleien an der Tagesordnung, und Herr Kaporal erzählte mir, daß er ſelbſt dort Augenzeuge der Ermordung von 300 Chriſten war, Gräuel, die ſeltſamer Weiſe grade in der Nacht des St. Bartholomäus ſtattfanden. „Durch ein halbes Wunder,“ fuhr der Oberſt fort, „rettete ſich der griechiſche Erzbiſchof in den Pallaſt, wo wir ihn eine Zeit lang verſteckt hielten, worauf ich ihn in einer armirten Golette Muſtapha's ſelbſt nach Kanea brachte. Einige Monate ſpäter hatte ich die Freude, den ehrwürdigen Greis im Schmuck ſeiner Amtskleidung in der kleinen Kirche zu Kanea, wo Niemand ihn mehr zu beläſtigen wagen durfte, das Oſterfeſt feiern zu ſehen.“

Obgleich Muſtapha auch in Kanea mit der Civilverwaltung eigentlich nichts zu ſchaffen hatte, die einem Muſſelim des Sultans übertragen war, und des ägyptiſchen Paſcha's Autorität nur auf den rein militairiſchen Wirkungskreis beſchränkt blieb, ſo wagte er doch auf eigne Verantwortung in dem Bezirk, den ſeine Truppen einnahmen, eine Proklamation ergehen zu laſſen, durch welche jeder Türke, der einen Chriſten umbrächte, des Todes ſchuldig erklärt, und allen ſich flüchtenden Griechen ein ſichrer Zufluchtsort in Kanea verheißen wurde. Des Paſcha's Feſtigkeit ward ſchnell auf die Probe geſtellt. Der Diener und Günſtling ermordete eine griechiſche Frau und ward feſtgenommen. Sein Herr, einer der angeſehenſten und reichſten Aga's der Stadt, begab ſich ſogleich, von mehreren andern vornehmen Türken begleitet, zum Paſcha und bat mit Zuverſicht, ſeinen Angehörigen frei zu geben, für deſſen beſſere Aufführung er ſich für die Zukunft verbürge, den er aber nicht entbehren könne. Herr Kaporal war Zeuge dieſer denkwürdigen Scene, die eine neue Aera für Kandia begründete. „Aga," erwiederte Muſtapha, „alle Türken haben meinen Willen vernommen, und Alle, die es wagen, ihn gering zu achten, ſind zweimal ſtraffällig, einmal, weil ſie Uebles thun, und zweitens, weil ſie mir trotzen wollen. Du weißt, Aga, daß ich dich meinen Vater nenne, und daß in Wahrheit ich dich immer als Solchen geehrt, aber — ſollteſt du ſelbſt das Unglück haben, einen Griechen zu tödten, ſo ſchwöre ich dir bei dem Haupte meines Herrn Mehemed Ali, daß ich dich eine Stunde darauf aufhängen laſſen würde. Man vollſtrecke augenblicklich die Exekution des Verbrechers!" rief er jetzt mit donnernder Stimme, „und ſtelle den Leichnam öffentlich im Bazar aus, damit

Jedermann ſehe, wie ich Gerechtigkeit übe.“ Es iſt nicht überflüſſig, hinzuzuſetzen, daß der Mörder ſelbſt einen angeſehenen Poſten begleitete, obgleich er von niedriger Geburt war, und von der ganzen Stadt gefürchtet wurde, ſo daß Niemand und er ſelbſt am wenigſten glaubte, daß der Paſcha ſich getrauen würde, an ihm ein erſtes Beiſpiel zu ſtatuiren.

Jeder kennt die einige Zeit darauf erfolgte Ueberlieferung der Inſel an Mehemed Ali, und erſt ſeit dieſem Augenblick wurde Muſtapha Paſcha zu dem hohen Poſten erhoben, den er jetzt einnimmt, als Gouverneur und oberſter Gebieter in Kandia unter der alleinigen Kontrolle des Vicekönigs.

Die vielfache Berührung, in welche der Paſcha während ſeines Aufenthalts in Kandia mit Europäern gerieth, zeigte ihm bald, wie ſehr ſeine türkiſche Bildung in mancher Hinſicht der unſrigen nachſtand, und er hat ſich mit großem Erfolg bemüht, dieſem Mangel abzuhelfen. Er hat die lächerlichen Vorurtheile ſeiner Erziehung abgeſtreift und den Bigottismus ſeiner Religion der Prüfung einer geſunden Philoſophie unterworfen. Ohne ſeine Nationalität aufzugeben, hat er mehrere Europäiſche Sitten angenommen, und erkennt, faſt mit zu viel Enthuſiasmus, alles Dasjenige, worin die Europäer ſeiner Nation wirklich überlegen ſind, ja es vergnügt ihn zuweilen, gegen die ſtolzen und anmaßenden Muſelmänner alten Schlages zu äußern: „Ich fürchte, daß der Unwiſſendſte der Europäer noch immer dem gelehrteſten Türken als Profeſſor dienen kann, und glaube, daß, wenn man die Europäiſchen Narrenhäuſer durchſuchte, man vielleicht noch Leute darin auffinden würde, die hier als Weiſe figuriren könnten.“

Man ſieht, daß der gute Paſcha in ſeinem jungen Enthuſiasmus uns noch durch eine roſenrothe Brille betrachtet. Andere, nicht Sie, werden mich vielleicht eines ähnlichen Irrthums hinſichtlich der Orientalen anklagen. Aber ſey dem, wie ihm wolle, es iſt gut ſo; es iſt ein Zeichen der Zeit und der im Himmel beſchloſſenen gegenſeitigen Annäherung des Orients und Occidents, zu der ſein Scherflein beizutragen verdienſtlich iſt.

Um 10 Uhr Abends iſt die Stunde, wo jetzt im Rhamadan der Seraskier die Suppliken empfängt, und ein Journal der bedeutendſten Vorfälle des Tages zu diktiren pflegt, das er, ſeit er die Inſel regiert, mit großer Pünktlichkeit hält. Ich wartete einige Bittſteller ab, unter denen ſich auch eine geborne Türkin befand, die Chriſtin geworden war, und dennoch zu gleichen Theilen mit ihren Geſchwiſtern die

Erbſchaft ihres verſtorbenen Vaters anzutreten verlangte, was ihr ſpäter durch des Paſcha Vermittelung auch durchzuſetzen gelungen iſt. Dann glaubte ich mich endlich beurlauben zu müſſen und beſchloß meinen Abend im Conſeil, den ich mit immer erneutem Intereſſe auch hier ſchon mehrere Male beſuchte. Heute beſchäftigte ihn ein ſehr verwickelter Fall, zu der Art Proceſſen gehörig, die unſre Advokaten Goldminen zu nennen pflegen, und der ſelbſt hier immer neue ungewöhnlich lange Debatten veranlaßte, obgleich wegen einer nöthigen Lokalunterſuchung die Sache ſchon eine ganze Woche lang anſtand, und bereits mehrere Male weitläufig verhandelt worden war. Die Parteien beſtanden von beiden Seiten nur aus Türken — und demohngeachtet wurde die Entſcheidung nicht durch die türkiſchen Räthe herbeigeführt, ſondern die Mehrzahl des Conſeils trat der Meinung eines der griechiſchen chriſtlichen Mitglieder bei, und zuletzt ward unanim nach ihr entſchieden — wie mir ſchien, mit eben ſo viel Scharfſinn als Billigkeit. Ich bin kein Juriſt, obgleich ich in Leipzig einmal Jura ſtudirt habe, aber ich lernte doch, wie ich mir ſchmeichle, mit ziemlicher Sicherheit, Rechts und Links zu unterſcheiden. Als ein ſolcher Laie nun kann ich wenigſtens verſichern, daß, wenn ich ſelbſt in den wichtigſen Prozeß verſtrickt wäre, in welchem ich das Recht auf meiner Seite glaubte, und mir die Wahl zwiſchen einem unſrer deutſchrömiſchen Tribunäle und dem hieſigen Meſchliſch, als entſcheidende Behörde, frei ſtünde, ich mit vollſtändigem Vertrauen unbedenklich den Letzteren vorziehen würde. Verlöre ich dennoch, ſo wäre es wenigſtens unentgeltlich, und mein Schickſal, wo nicht denſelben Abend, doch jedenfalls in ſo kurzer Zeit entſchieden, als es die Natur der Sache nur geſtatten könnte. Hätte ich aber die Abſicht, einen ungerechten Prozeß zu führen, meinen Gegner auszuhungern, oder zehn Jahre Zeit zu gewinnen, um mich meinen Verpflichtungen zu entziehen, wie ſchnell würde ich da den Meſchliſch fliehen, und gleich vertrauensvoll an manchen Europäiſchen Gerichtshof mich wenden können, aber nicht mögen.

Man wählt ſehr weiſe zu Mitgliedern des Conſeils vorzugsweiſe die reichſten und angeſehenſten Primaten, d. h. Gutsbeſitzer der Inſel, die zugleich in dem Ruf eines achtungswürdigen Charakters ſtehen. Es ſind Leute darunter, die ihren ganzen Gehalt den Armen überlaſſen, ſich eine Anſtellung dieſer Art aber zur höchſten Ehre anrechnen. Man kann auf die Rechtlichkeit und Unparteilichkeit ſolcher Männer ſicher zählen, was Mehemed Ali höher anſchlägt als bloßes

Handwerkswiſſen und Federſuchſerei, die bei unſerem Syſteme vorgezogen werden, wo man in der Regel ein Amt nur des Einkommens wegen ſucht, aber trotz der Laſten, welche die Juſtiz dem Volke aufbürdet, die Beamten dennoch, im Vergleich mit den hieſigen, nur ärmlich bezahlt werden. Freilich braucht man dort fünfzig dergleichen, wo hier Einer ausreicht. Uebrigens will ich mit dem Geſagten durchaus nicht die Partei der Ignoranz nehmen, noch behaupten, daß die Mitglieder des hieſigen Regierungsconſeils unwiſſende Menſchen ſeyen, obgleich ſie nicht Gelehrte genannt werden können. Der geſunde Menſchenverſtand iſt nur bei ihnen noch nicht gänzlich in Formeln untergegangen, und ſie brauchen, Gott Lob! nicht, um zu erfahren, was Recht oder Unrecht ſey, in hundert Büchern nachzuſchlagen, und tauſend Geſetze, Kabinetsordres und Miniſterialreſcripte zu vergleichen, von denen viele oft in direktem Widerſpruche mit einander ſtehen, ſo daß zuletzt nur das Datum und der glückliche Finder entſcheidet. Die Würde und das Talent geläufiger Rede, mit der ich hier von Allen, die Theil an den Debatten nahmen, dieſe führen hörte, die ungemeine Gewandtheit und Präciſion, mit der vom Sekretair ſchriftlich reſumirt wurde, möchten oft bei uns kaum gleich geſchickte Nachahmer finden.

Auffallend iſt einem Europäer dabei die Art der Türken zu ſchreiben. Sie brauchen weder Tiſch noch Pult dazu, ſondern ſchreiben ſo ſchnell wie wir, ſchön wie gedruckt, indem ſie das Blatt und auch das Tintenfaß frei in der linken Hand halten, und das Papier mit den Fingern fortwährend bewegend, gleich einer Schraube hinaufſtreiben, ſo wie eine Zeile fertig iſt.

Wenn das Urtheil definitiv geſprochen, wird ein ſehr ſtattliches Dokument von den Schauſpielern des Gerichts auf einem Rieſenbogen ausgefertigt, welches jeder Rath unterſchreiben und unterſiegeln, und im Fall er für ſeine Perſon nicht damit übereinſtimmen ſollte, ſeine deßfallſigen Gründe beifügen muß. Dies wird dem Seraskier zugeſandt, deſſen gleichfallſige Unterſchrift und Beſiegelung der Entſcheidung des Conſeils erſt die Vollziehungskraft geben, worauf es dann den Parteien publicirt und das Original im Archiv aufbewahrt wird. Alle dieſe Sachen werden immer ohne Aufenthalt expedirt, und können nie in den Büreaux vergraben liegen bleiben, bis man ſich gelegentlich ihrer wieder zu erinnern beliebt.

Dorf **Venerato** den 25. Decbr.

Wir verließen gegen Mittag Kandia, um einige Tage den Ida zu umſchwärmen, Cnoſſus zu ſehen, mit anmuthiger Einbildung Jupiters Grab und die Grotte aufzuſuchen, in der er erzogen ward, und zuletzt, nicht im, aber mit dem weltberühmten Labyrinth zu enden.

Der gütige Paſcha gab uns ſeinen Haushofmeiſter und mehrere Leute mit, die ſchon vor uns aufbrachen, um überall Quartier und Unterhalt zu beſorgen, meine eignen Leute wurden beritten gemacht, und für mich zur beliebigen Abwechſelung ein ſchönes Maulthier nebſt meinem arabiſchen Schimmelhengſt beſtimmt. Selbſt Windhunde begleiteten mich, im Fall ich zu jagen wünſchte.

Die Ebne von Kandia, welche von der Straße von Retimo aus, und von Kandia ſelbſt geſehen, faſt baumlos und nur mit Feldern bedeckt erſcheint, ändert ihren Anblick überraſchend, wenn man weiter hineindringt, und dort viele Gründe und vertiefte Schluchten entdeckt, welche gleich Gärten voller Bäume ſind, die mit den grünen Saaten auf das Lieblichſte ſich vermählen. Dazu iſt das Terrain weich und ohne Felſen, die Straße verhältnißmäßig breit, nicht mit loſen Steinen überſäet und mit weiten Hutbungen daneben, ſo daß ich mein arabiſches Roß nach Herzensluſt umhergaloppiren konnte, ein Genuß, den ich ſeit meinem erzwungenen Abſchied von Ali Paſcha *) in der Morea immer entbehrt hatte.

Neben den lachenden Fluren fanden wir fortwährend auch eine große Menge unbebautes Land, obgleich von derſelben Güte, denn hier, wie in Griechenland, mangelt es noch immer ſehr an Menſchen, und eben ſo wie dort wäre für den Spekulanten zu gewinnen, wobei man noch hier den Vortheil einer weit geregelteren Regierung und vollkommener Sicherheit hat. Wie angenehm aber iſt es, ſich in einem Lande zu etabliren, wo man für Alles, was zum eigenen Gebrauch gehört, nie einen Pfennig Abgabe zu zahlen hat, und von allen Schätzen und Produkten der ganzen Erde ſein Theil beziehen kann, ohne mit Douane — Zoll — Acciſe oder andern Erpreſſungen dieſer Art etwas zu ſchaffen zu haben, die nur den Handelsmann, und auch dieſen nur ſehr mäßig treffen; denn fremde Waaren, welcher Art ſie ſeyn mögen, zahlen nicht mehr als drei Procent. **) Dazu kommt, daß

---

*) Ein Lieblings-Pferd, das ich in Griechenland beſaß.

**) Früher zahlten die Türken zwei, die Europäer drei und die Griechen vier Procent. Auf Muſtapha Paſcha's Vorſchlag iſt dieß jetzt für Alle egaliſirt worden, bis auf einige man hier Landgüter allgemein zu acht Procent Nutzung kauft, und nach dieſem Maßſtab ein Gut erhält, das man jungfräulich nennen kann, jeder Melioration und Verdoppelung des Werths durch rationellere Cultur empfänglich.

Der Jukta, ein ſchroffes, einzeln ſtehendes Gebürge, machte einen grandieuſen Effekt in der Landſchaft, und nachdem wir einen langen Kirchhof mit tauſend Turbanen paſſirt hatten, erreichten wir bald, am Fuße des Hügels Ikarus, die Ruinen von Cnoſſus, nur noch wenig Maſſen von Mauerwerk darbietend, das aus kleinen, durch Cement verbundenen Steinen beſteht, ohne Quadern, ohne Säulen, noch irgend eine Bauzierde, das Grab Jupiters (ob des Erſten oder Dritten, denn es gab nach Cicero drei dieſes Namens — *) wird von den alten Autoren nicht angegeben) befand ſich in Cnoſſus, und man kann daher beliebig annehmen, daß dieſe oder jene Trümmer die Reſte des merkwürdigen Monuments enthalten. Die Form einer der Ruine, lang und ſchmal, und wie die Ar-

---

Artikel, die in Conſtantinopel regulirt werden. Alles, was eßbar iſt, Getreide ꝛc. zahlt nichts, eben ſo wenig wie das Holz.

*) „Principio Joves tres numerant ii, qui theologi appellantur.“ De nat. Deor. lib. III.

chitektur anzudeuten ſcheint, nicht mit vielen Säulen geziert, hat in der That etwas ſo ſehr von dem Gewöhnlichen Abweichendes, daß man ſich das Vergnügen einer Hypotheſe nicht ohne alle Wahrſcheinlichkeit dabei erlauben darf. Der Tempel, ſo wie Jupiters angebliches Grab waren noch zu Plato's Zeit vollkommen erhalten.

Schlimmer ſteht es mit der Grotte, am Ida, von der man zwar immer behauptet, daß eine ſolche wirklich noch vorhanden ſey, die aber bis jetzt kein Reiſender aufgefunden hat, wie denn überhaupt der Ida und ganz Kreta zu dem bisher am wenigſten gründlich unterſuchten klaſſiſchen Boden gehören.

Wir ſchlugen unſer Nachtlager in Venerato auf, das in einem blühenden Thal zwiſchen ſchön gruppirten Bergen liegt. Dicht neben dem Dorfe ſenkt ſich auf der öſtlichen Seite aus dieſem Thale noch ein tieferer Keſſel nieder, in dem ſich ein kleiner Fluß, durch einen Wald von Oelbäumen, auf die man à vol d'oiseau von der ſchroffen Wand hinabſieht, in vielen Windungen ſchlängelt. Ein Frauenkloſter hängt an der Abdachung der gegenüberſtehenden Bergwand, und ein Regenbogen überſpannte bei untergehender Sonne das Ganze. Ich ſah den letzteren mit Beſorgniß, mich an die Vierzig erinnernd, die Ihnen an ein und demſelben Tage in Kandia erſchienen, und ſo andauernd ſchlechtes Wetter mit ſich brachten. In der That entluden ſich auch bald darauf einige dunkle Regenwolken, und nöthigten mich, meinen Spaziergang ganz ſchnell abzubrechen.

Ehe ich Ihnen jetzt gute Nacht ſage, benutze ich meine Prärogative, abrupt zu ſchreiben, um Ihnen drei arabiſche Arkana mitzutheilen, die ich heute erlernte, und die bei der im Orient üblichen Art, ſtets zu Pferde zu reiſen, von Wichtigkeit ſind:

1) ein infaillibles Mittel gedrückte Pferde zu heilen. Es beſteht in der einfachen Anwendung der Myrrhe, die man pulveriſirt auf die gut ausgewaſchene Wunde ſtreut. Der ſchlimmſte Druck ſchließt ſich nach wenig Tagen ohne die mindeſte üble Folge;

2) um ſcheue Pferde zu curiren. Man braucht ihnen nur die langen Haare an den Augen auszureißen;

3) eine Verwundung im Augapfel, ſelbſt wenn ſie ſchon hornartig zu werden anfängt, zu heilen. Hiergegen wendet man pulveriſirten Tintenfiſch faſt immer mit glücklichem Erfolg an, wie denn auch die Tinte ſelbſt oft Menſchen, die ſchon ganz blind waren, ſehend gemacht hat.

„J'ai l'honneur d'être" würde Savary ſchließen, deſſen Relationen von Kandia durch dieſe bei keinem ſeiner Briefe ausgelaſſene Phraſe, zuweilen durch den Bezug auf das Vorhergehende ſehr poſſirlich werden — ich wünſche Ihnen nur auf gut Deutſch wohl zu ſchlafen.

Den 26.

Ein ſehr windiger, aber klarer Morgen ließ mich die herrliche Umgebung von Venerato heute noch deutlicher erkennen und genießen, als es in der Crepüſcüle des geſtrigen Abends möglich war, und ich markirte Venerato in meinem Memorandumbuch als einen von den Orten, die ich mir zur Niederlaſſung ausgewählt habe, wenn ich einmal den ernſtlichen Entſchluß faſſen ſollte, mich auf immer von der Welt in eine liebliche Einſamkeit zurückzuziehen, ein Gedanke, der mir gar oft freundlich zulächelt. Ehe wir es für diesmal verließen, ereignete ſich eine kleine Scene, die ich als charakteriſtiſch nicht übergehen darf. Mein Kammerdiener bemerkte, daß man ihm zwei der großen Wachskerzen, deren wir mehrere zur Exploration des Labyrinths mitgenommen, geſtohlen hatte. Der Oberſt, ſehr entrüſtet darüber, verſammelte die Geiſtlichkeit und äußerte ihr ſein Bedauern, daß Griechen (denn es giebt keine Türken hier) denen man das vollkommenſte Vertrauen geſchenkt, und folglich nichts vor ihnen verſchloſſen hätte, dieſes ſo ſchamlos hätten mißbrauchen können, um einen angeſehenen Fremden, der von fern her gekommen ſey, ihr Land zu beſuchen, auf dieſe gemeine Art zu beſtehlen. Die Papa's verſprachen ihr Mögliches zu thun, den entwendeten Gegenſtand auszukundſchaften, der an ſich zwar wenig bedeutete, aber in unſrer Lage nicht ganz unwichtig war, da man ſich hier und weiterhin keine dergleichen Kerzen mehr verſchaffen konnte. Doch kamen ſie nach einer Stunde unverrichteter Sache wieder zurück. „Es bleibt uns nun nichts mehr übrig,“ ſagte der vornehmſte Papa, „als zu der großen Maßregel zu ſchreiten.“ Der Oberſt frug ihn, was er unter dieſer verſtehe. „Nun was anders,“ erwiederte der Papa, „als den Thäter, der dieſe Schande über uns bringt, von unſrem Erzbiſchof excommuniciren zu laſſen, er wird dann freilich ſterben müſſen und zum Teufel fahren, aber mag er!“ Bei dieſen Worten ſchlug ich mich lachend ins Mittel, und erklärte: que c'était trop de bruit pour une chandelle, mit der Bitte, den Dieb ſeinen eigenen Gewiſſensbiſſen zu überlaſſen, ihn aber doch meinetwegen ja nicht der ewigen Verdammniß zu überliefern — worin die Prieſter endlich, jedoch nur mit ſichtlicher Abneigung einwilligten.

Kurz darauf machten wir uns auf den Weg. Im Anfang längs des Ida hinreitend, deſſen Vorberge ſelbſt ſchon weiße Kuppeln zeigten, und uns dann weſtlich von der graden Straße abwendend, gelangten wir nach einigen Stunden in das Felſenthal von St. Thomas, das Tournefort und Savary nicht ſahen, und das auch Ihnen unbekannt blieb, obgleich es einer der merkwürdigſten Orte der ganzen Inſel iſt. Es wird großentheils von Eichwald bedeckt, der ſich hier im ungewöhnlichen Verein mit Oelbäumen miſcht, und liegt hoch genug, um an einigen Stellen wieder das Meer und ſelbſt die Spitzen des Minarets von Kandia erblicken zu laſſen, wovon es an 7 Stunden entfernt liegt. Im Weſten begrenzt es eine hohe Felſenmauer, von der eine mehr als 1000 Fuß lange Strecke durch Erderſchütterungen eingeſtürzt iſt, was einen unbeſchreiblichen Effekt hervorbringt; denn die herabgefallenen Steinmaſſen haben ſich in ſo wunderbaren Lagen über einander gethürmt, eine ſolche Profuſion von Epheu ſie überzogen, und hohe Bäume ſich ſo maleriſch darin gruppirt, daß man erſtaunt vor dem impoſanten Naturſpiel ſtehen bleibt. Immediat an dieſe Steincoloſſe ſchließt ſich das terraſſenförmig am

Abhange des Berges aufgebaute Dorf, wo man unſer Frühſtück im Hauſe des griechiſchen Kapitano bereite hatte, denn den nur von Griechen bewohnten Dörfern hat der Paſcha auch griechiſche Chefs gegeben.

Das Umherklettern in dem Gewirr der abgelöſ'ten Felstrümmer, durch die ſich eine alte Waſſerleitung windet, und die häufig Ruinen zierlicher Gebäude aus venetianiſcher Zeit unterbrechen, würde einem Landſchaftszeichner ein ganzes Cahier voll Studien haben liefern können. Was aber das Intereſſe doppelt vermehrt, iſt der ſonderbare Umſtand, daß der größte Theil dieſer haushohen Steinblöcke die beſterhaltenſten und mit unſäglicher Mühe ausgehauenen Grabkammern enthält. Ihre meiſt ganz verdrehte Lage — denn einige ſtehen auf dem Kopfe, einige auf der Seite, andere in beiden durchgebrochenen Hälften neben einander, noch andere ſind von oben oder von unten nur geborſten — beweiſ't, daß ſie erſt nach ihrer Vollendung im noch früheren natürlichen Zuſtande der Felſenmauer durch das Erdbeben herabgeſtürzt wurden. Sie ſind ſehr geräumig und der größte Theil mit einer ziemlich hohen Thüröffnung verſehen, das Innere aber gewöhnlich zu drei großen Sarkophagen eingerichtet, einer der Thür gegenüber, und einer auf jeder Seite. Einige haben auch noch Gräberräume im Boden, aber nirgends war mehr ein Sarkophag oder auch nur ein Bruchſtück davon vorhanden. Auf drei Wänden entdeckten wir Inſchriften in ſehr alten Buchſtaben. Die eine war gewaltſam beſchädiget worden und unlesbar, aber auch die andern würden wir ſchwerlich entziffert haben, wenn nicht der uns begleitende Kapitano die Induſtrie angewandt hätte, mit naſſem Lehm, den er in die Hand nahm, jeden Buchſtaben mit dem eingetunkten Finger nachzuziehen, was bei der ziemlichen Größe der Lettern die Worte ſo deutlich in gelber Farbe herſtellte, als habe man ſie eben erſt auf den Stein gemalt, ein antiquariſches Hausmittel, das ich gewiß nicht wieder vergeſſen werde.

Die erſte Inſchrift beſtand nur aus dem einzigen Worte:

ΚΥΛΙΑϹ (Kylias);

die zweite lautete folgendermaßen:

ΘΕΛΙΣ ΔΗΜΗΤΡΗ ΚΑΙ
ΚΟΡΙ ΛΑΡΚΙΑ ΑΡΤΕΜΕΙΣ
ΕΚ ΤΩΝ ΙΔΙΩΝ.

Wir laſen es: Thelis Dymytri Kai Kori Larkia Artemis Ek Ton Idion, und konnten keinen andern Sinn herausfinden, als:

„Der Thelis Dimitri und ihrer Tochter hat Larkia dies Denkmal auf ihre Koſten geſetzt.“

Gelehrtere Ausleger mögen ſich weiter daran üben; denn Larkia kann auch ein uns unbekanntes Adjektiv ſeyn, Artemis kein Name, ſondern mehrere Worte, und das Ganze dann etwas ſehr Verſchiednes bedeuten. Dazu kommen die Abbreviaturen, ja ſogar die von Silveſtre de Sacy nachgewieſene Verſetzung der Buchſtaben bei gewiſſen Worten, was oft dergleichen antike Inſchriften zu nahen Verwandten der Hieroglyphen macht.

In mehrere Felſen waren Stufen gehauen und in einer andern dieſer enormen Steinmaſſen befand ſich ein rundes ganz hindurchgehendes Loch von 20 Fuß Diameter, deſſen Zweck mir nicht klar ward. Einige Ruinen wurden uns als helleniſche gezeigt, die ich jedoch, gleich den übrigen dieſer Art in der Umgegend, nur für venetianiſch, obgleich mit Steinen von antiken Gebäuden aufgeführt, halte. Der Kapitano erzählte uns, daß er ſich noch ſehr wohl erinnern könne, wie eines der alten, damals noch in ſeiner früheren Lage befindlichen, Gräber mit dem es umſchließenden Felſenblock in einer ſtürmiſchen Nacht herabgefallen ſey, nachdem es ſchon ſeit Menſchengedenken immer den Sturz gedroht habe, weshalb häufig in der Kirche Gebete um Abwendung dieſes Unheils an den Himmel gerichtet wurden. Der Block folgte aber dem Geſetze der Schwerkraft, und zerſtörte, als ſeine Zeit gekommen und ihrer guten Käſe wegen, gleich ſehr gerühmt wird. Wir fanden hierdurch beſtätigt, was ich Ihnen über die wahre Lage dieſes Bergzuges ſchon früher ſchrieb, der nur ein Zweig und Fuß des Ida ſelbſt iſt. Von Vegetation war jetzt nicht viel mehr zu ſuchen, und endlich gelangten wir über dürre Steinberge in eine ganz kahle, ſchauerliche Felsſchlucht, ſchwarz, als ſey ſie aus Eiſen geformt, und ſo ſenkrecht aufſteigend, daß uns die Sonne nicht mehr ſchien. Tief unten erblickten wir das Bett eines ziemlich waſſerreichen Bergſtroms, und vor uns auf unwirthbarer Spitze die helleniſchen Mauern der alten Akropolis von Gortyna. Die einzeln zerſtreuten Ruinen dieſer Stadt wurden eine Viertelſtunde ſpäter ſichtbar, als wir kurz vor beginnender Dunkelheit in die reiche und lachende Ebene, die ſie umgiebt, hinabſtiegen. Hier bemerkten wir erſt, daß der erwähnte Bergſtrom, den wir früher ſo wenig beachtet, kein geringerer als der Lethe ſelbſt war, welchen berühmten Namen freilich, nach Strabo, noch drei andere Flüſſe tragen, einer bei Magneſia, ein zweiter bei Trikka und einer im weſtlichen Afrika, dem man allenfalls noch den vierten bei Livadia zuſetzen könnte, obgleich dieſer eigentlich nur eine Quelle iſt.

Wir fanden in Ambeluſa, einem freundlichen und mit ſehr großen Platanen ganz durchzogenen Dorfe, unſer Nachtlager im Hauſe des Provinzial-Gouverneurs aufgeſchlagen, und meine Stube bereits durch ein wohlthätiges Kaminfeuer von langen Olivenzweigen auf das Gaſtlichſte erleuchtet. An dieſer wohlthätigen Flamme, die meine vom eiſigen Wind gelähmten Glieder bald wieder mit behaglicher Wärme durchſtrömte, genügte ich den Pflichten meiner Correſpondenz, und hoffe nun auch eine deſto beſſere Ruhe, da ich die Hälfte des heutigen Weges, der Kälte wegen zu Fuße machte.

Den 27.

Gortyna, von deren Größe und feſten Mauern ſchon Homer ſpricht, und die nach Einigen dem Taurus, Räuber der Europa, nach Anderen Gortyn, dem Sohne des Rhadamanth, ihre Entſtehung verdanken ſoll, mag wohl eine der älteſten Städte in Kandia geweſen ſeyn, da die Ebene Meſſara durch ihre außerordentliche Fruchtbarkeit die Anſiedler vor allen andern Orten einlud. Sie hatte verſchiedene Epochen der Blüthe, rivaliſirte lange mit Cnoſſus, und behauptete zuletzt durch die Protektion der Römer ein unbeſtrittenes Uebergewicht. Hannibal hielt ſich eine Zeit lang hier auf, und hinterließ den Gortynern, die ihn zu berauben Luſt bezeigten, jenen bekannten Beweis ſeiner überlegnen Liſt. Aber zu noch größerem Ruhme gereichte es Gortyna, daß einer der erſten chriſtlichen Biſchöffe, an den ein Brief des heil. Paulus exiſtirt, mit Namen Titus, hier reſidirte. Die Mauern der Stadt umfaßten einen Raum von 3 Stunden, und der Ruf ihrer Pracht erſchallte fern und nah. Doch von alle Dem iſt bis auf einige Trümmer, nebſt einigen darniederliegenden Granit- und Marmorſäulen nichts mehr übrig. Ueberall haben wohlbebaute Felder die Stelle ihrer Straßen und Palläſte eingenommen, und man ſieht wörtlich den Pflug fortwährend ſeine Furchen darüber hinziehen. Zwei andere Dörfer ſind indeß auf dem Terrain der alten Gortyna jetzt wieder erwachſen, Metropolis, durch das der Lethe fließt, und Agios Deka, welches ſeinen Namen von zehn Märtyrern herleitet, die unter dem Kaiſer Decius hier hingerichtet wurden. In der Kirche des Dorfes, welche durch die Revolution zerſtört wurde, blieb der Boden von weißem Marmor und verde antico, deſſen Sie gedenken, bis jetzt intakt und ſind die ſechs Marmorſäulen noch vorhanden, und trotz des mangelnden Daches ſelbſt die Bilder der zehn ſteif da ſtehenden Heiligen in himmelblauen Gewändern, die ſich auf der linken Wand befinden, noch ganz friſch. Viel Namen ſind auf den Säulen eingekritzelt, unter welchen ich den der lieblichen Henriette B......... mit ſo viel Vergnügen auffand, daß ich mich faſt dadurch mit der kindiſchen Mode dergleichen Inſchriften zurückzulaſſen, ausgeſöhnt hätte. Bei dieſer Gelegenheit erzählte mir der Oberſt, er habe, als er mit jenen Damen hier war, durch die Charte verführt, einen andern Fluß für den Lethe ausgegeben, worauf mehrere von der Geſellſchaft andächtig von ſeinem trüben Waſſer tranken. Wir frugen jetzt unſern Führer, wie dieſer Fluß denn eigentlich hieße, und erfuhren mit Lachen: ſein Name ſey Skatulilis.

Ich ſah in dieſer Kirche zum erſtenmal das Simandron in natura, ein Bogen von Metall, gleich dem Stück eines eiſernen Radringes, an den man mit einem Hammer ſchlägt; der dadurch hervorgebrachte Ton gleicht vollkommen dem Klang einer Glocke, die dem Griechen ſo ſtreng verboten war, daß ſie ſich dafür dieſes Auskunftsmittels bedienten.

Sie ſuchten umſonſt, wie ich aus ihrem Tagebuch erſehe, die von Tournefort, als in einem Felde liegend, angeführte Statüe, deren kunſtreiches Faltengewand und ſchön gearbeiteten Fuß er rühmt. Sie war lange verſchwunden, und iſt erſt ganz kürzlich wieder aufgefunden worden, da die Pflugſchaar ſie von Neuem bedeckt und dadurch wahrſcheinlich vor weiterer Zerſtörung gerettet hatte. Sie verdient übrigens das Lob, welches Tournefort ihr ſpendet. Auch eine Platane entdeckten wir, die, trotz des Winters, ihr grünes Laub erhalten hatte, ſo daß es ſcheint, die Fortpflanzung jenes ähnlichen antiken Baumes, der durch mehrere Münzen verewigt wurde, und an deſſen Vermehrung Plinius verzweifelte, ſey endlich doch gelungen.[*] Von der Akropolis ſtehen noch ziemlich viel Mauern, die ſich ſehr weit ausgedehnt zu haben ſcheinen, und an ihrem Ende ſind die Spuren eines Theaters ſichtbar. Die Reſte der Stadtmauer, welche Ptolemäus Philopator baute, dienen jetzt an vielen Orten zur Einfaſſung der Felder, deren Eingang man durch marmorne Säulenfragmente bezeichnet hat. Unter dieſen bemerkten wir einige ſpiralförmige von eigenthümlicher Bearbeitung. Die zwei Stellen, wo größere Säulen von Granit liegen, bezeichnen vielleicht den Tempel Apollo's und den der Diana, doch ſind ſie für ſolche Gebäude immer von geringer Dimenſion, da keine derſelben mehr als zwei Fuß an der Baſis im Durchmeſſer hat. Die große runde Ruine auf dem Hügel mit einer Vertiefung in der Mitte, halte ich, gleich Ihnen, für ein öffentliches Bad; über dem ſchloßartigen großen Trümmerhaufen auf der andern Seite bietet ſich mir aber keine plauſible Hypotheſe dar. Die Natur der Mauern, aller Dörfer-Ueberreſte, gleich Brescia, iſt der karthagiſchen ähnlich und auch dieſelbe wie in Cnoſſus, nur daß hier außerdem noch gebrannte Ziegel dabei angewendet ſind, was dort nie der Fall iſt; auch ſchien mir der Cement weniger eiſenfeſt, als der in Karthago. Das Stadtthor, deſſen Sie erwähnen, iſt jetzt faſt eingefallen, ſo wie die Ciſternen, in welche man damals noch hinabſteigen konnte, ganz mit Erde angefüllt ſind. Man muß bedauern, daß Niemand hier Nachgrabungen anſtellte, denn wo Erdbeben zerſtörten, iſt immer Hoffnung, bei tiefem Graben noch Dinge aufzufinden, welche der Mühe lohnen, obwohl freilich die Venetianer während ihres 500jährigen ruhigen Beſitzes nicht wenig weggeſchleppt oder anderwärts verbaut haben mögen.

---

[*] Man ſehe hierüber Theophrastus hist. plantarum lib. I. cap. 15. — Varro de re rustica. — Plin. hist. nat. lib. XII. cap. 1. — Eine der Medaillen ſtellt die Europa unter dieſer Platane ſitzend dar, wo ſie in einer Anwandlung übler Laune dem Adler boudirend den Rücken kehrt.

Wir hatten geſtern einen Wintertag mit empfindlich kaltem Nordwinde gehabt, der heutige war heiß, wie im Auguſt, ohngeachtet ſich in der Nacht der Jukta (mons sacer) bis herab mit Schnee überzogen hatte. Schön war der Contraſt dieſer fernen weißen Wand mit dem Anemonenparterre um uns her, das die ganze Ebne, Felder und Wieſen, bedeckte, und alle möglichen Farbenmiſchungen dieſer Blumenart ausſtellte. Stirbt die Anemonenblüthe, ſo erſetzt ſie noch reicher und bunter die der Ranunkeln, welche ich leider nicht mehr ſehen werde.

Der liebliche warme Tag war ganz geſchaffen für den Beſuch des Labyrinth's, wo man ſich beim Wiederheraustreten (denn es wirkt wie ein Schwitzbad) ſo leicht verkältet, und wir beſchloſſen daher, es noch heute zu beſuchen, obgleich die Sonne ſchon tief ſtand, aber was verſchlug es uns in den dunklen Eingeweiden der Erde, ob es Tag oder Nacht darüber ſey?

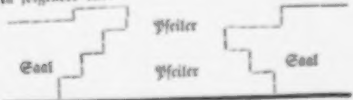
Ich beklage ſehr, mein verehrter Freund, daß ich mich jetzt in völlige Oppoſition gegen Sie ſetzen und zugleich die romantiſche Erwartung andrer Leſer im Voraus mit dem Bekenntniß niederſchlagen muß, daß das weltberühmte Labyrinth nur zu den Myſtifikationen gehört, deren ich ſchon ſo viele erlebte! Ohne die Fabel des Theſeus und des Minotaurus würde wohl Niemand auf den Gedanken gekommen ſeyn, davon zu ſprechen.

Die alten Schriftſteller kennen dieſes Labyrinth nicht, ſondern reden immer nur von dem, das ſich in Cnoſſus befand, im kleinen Maßſtabe dem ägyptiſchen nachgeahmt war und ſchon zu Strabo's Zeiten nicht mehr exiſtirte.

Die älteren Reiſenden, wie Belon u. ſ. w., welche unbefangen die Wahrheit ſagten, und nicht auf den Effekt hinarbeiteten, erklären es ganz einfach für einen alten Steinbruch. Tournefort und beſonders der ihm folgende Savary ſind die Erſten, welche den Nymbus des Fabelhaften darüber zu breiten verſuchen. Ich, der ſich gern vor dem Augenſchein ſolchen Meinungen anſchließt, gehörte zu den Gläubigen, und hatte daher in Kandia ſorgſam 7000 Fuß Bindfaden kaufen laſſen (eine Ausgabe, die ich Jedem ſich zu erſparen rathe) und ging mit geſpannter Erwartung und religiöſer Sammlung in den erwarteten Wunderbau ein. Ich hatte die Geduld, drei Stunden in der heißen Atmoſphäre, welche durch 35 Begleiter und ihre Wachskerzen um das Doppelte geſteigert wurde, zu verbleiben, ohne Raſt alle bekannten Gänge und Säle zu durchſtreifen und ſowohl da, wo Sie es beſonders gewünſcht, als auch noch an andern Orten einige unbekannte und faſt gänzlich verſchüttete Gänge ſo weit zu verfolgen, als man mit dem Kopfe durch die Oeffnungen dringen konnte — aber nirgends fand ich etwas Anderes, als die handgreifliche Ueberzeugung von der Wahrheit der Anſicht des ehrlichen Belon, nämlich, daß ich einen Steinbruch vor mir habe, der ſpäter zuweilen als Zufluchtsort für Vertriebene, für Räuber, für Rebellen u. ſ. w. gedient haben mag, wie denn erſt ganz kürzlich die Griechen ſich ihn zu Nutze gemacht, und überall Zeichen ihrer Anweſenheit zurückgelaſſen haben.

Nirgends aber iſt eine Spur von künſtlicher Anlegung der Gänge, um den Wanderer irre zu führen, wie es die Idee eines abſichtlich gebauten Labyrinths mit ſich bringt, anzutreffen, und das Mitnehmen des Bindfadens (den übrigens ſelbſt Tournefort noch nicht anwendete) eine bloße Plaiſanterie, um dem Theſeus nachzuahmen, und ſo unnöthig, daß wir ſelbſt meiſtens keinen Gebrauch davon machten, die Führer aber nur lachten, wenn man zu ihnen von der Gefahr ſprach, ohne dieſen Faden der Ariadne ſich hierher zu wagen. Ich will deshalb nicht behaupten, daß Einer, der dies ſogenannte Labyrinth nicht genau kennt, ſich nicht darin zu verirren, und beſonders, wenn ihm das Licht auslöſcht, und der Schrecken beläubte, auch darin verhungern könne, aber daſſelbe wird in jedem großen Bergwerk der Fall ſeyn, und die bekannten Steinbrüche bei Maſtricht ſind in dieſer Hinſicht noch viel gefährlicher, weil ſie ausgedehnter ſind, ohne verſchiedener Katakomben natürlicher Höhle u. ſ. w. zu erwähnen. Der Hauptgang, welcher bis zur Trapeza, dem weiteſten und ſich am äußerſten Ende befindenden Saale führt, iſt ſo wenig ſchwierig, daß ich, als der Vorderſte, ihn bei der Rückkehr ziemlich ſchnell durchſchritt, ohne mich ein einzigesmal zu irren, was auch nichts Wunderbares war, da alle darauf ſtoßenden Seitengänge entweder viel weniger Breite haben, oder faſt rechtwinklich darauf fallen, ſo daß man, um mich eines trivialen Ausdrucks zu bedienen, nur der Naſe nach zu gehen braucht, um auf dem rechten Wege zu verbleiben. Dieſer Gang iſt einige 1000 Fuß lang, circa 1200 meiner Schritte.

Aber eben ſo wenig, als ich einen mit Vorbedacht befolgten Plan in dem Ganzen fand, eben ſo wenig konnte ich irgendwo eine Ausſchmückung, noch eine Dispoſition zur Wohnlichkeit entdecken. Alles beſchränkt ſich auf zur Stütze der Decke ſtehen gelaſſene Pfeiler, und auf Wände, von denen die Steine, die man herausholte, bis auf den Boden, oder auch nur bis zu einem Theil der Höhe derſelben reinlich abgearbeitet ſind, wie die Alten alle ihre Arbeiten überhaupt ſorgſamer als wir zu machen pflegen — ja ich habe mehrere alte Steinbrüche in weit feſterem Stein geſehen, wo die ausgeleerten Stellen noch um ſo zierlicher behauen, geglättet und ſogar mit leichten Ornamenten, gleich Spielereien der Arbeiter in müßigen Stunden, verſehen waren, ſo daß ich dort wirklich im erſten Augenblick verſucht wurde, ſie für Reſte in Stein gehauener Tempel oder anderer Werke der Architektur zu halten. Hier aber ſind die Wände nicht einmal, oder nur ſelten, glatt, ſondern faſt immer die Marken, wie der Stein in ziemlich regelmäßigen Formen zum weiteren Gebrauch abgelöſt wurde, ganz deutlich ſichtbar. Daß die Decken glätter ſind, obgleich auch hier häufig Orte angetroffen werden, wo man mit dem Abſprengen aufgehört hat, und folglich ein Theil der Decke eines Saales einige Fuß höher als der andere geblieben iſt, z. B. in folgender Art:



ſo erklärt ſich doch dieſer Umſtand ſehr leicht daraus, daß die Gattung des Steines von der Natur ſelbſt ſchichtenweiſe in ſchmalen hohen Lagen aufgethürmt iſt, und daher ſelbſt auch an den Stellen, wo ſich große Maſſen deſſelben von ſelbſt abgelöſt haben und herabgefallen, ſie dennoch eine glatte und ebene Decke über ſich zurückgelaſſen haben. Es bedurfte alſo nur ſehr geringer Nachhülfe, um dieſe Decken meiſtentheils zu ebenen, das einzige im Labyrinth, was einigermaßen Zierlichkeit und die Abſicht, es bewohnbarer zu machen, verräth. Ehe ich nun die Gründe näher beleuchte, welche Tournefort anführt, um die natürlichſte Auslegung zu entkräften, die ſich doch, meines Erachtens, Jedem, der ohne vorgefaßte Meinung dieſen Ort betritt, aufdringen muß, will ich mit wenig Worten ein Bild deſſen geben, was wir ſahen.

Man tritt zuerſt in eine ziemlich geräumige Höhle, in der wir uns, um leichter zu gehen, der meiſten unſerer Kleidungsſtücke entledigten, denn ſelbſt das Hemde wird Einem im Innern noch zu warm. Nachdem man ungefähr 50 Schritte weit über Schutt und Steine geklettert iſt, wird die Anhäufung derſelben ſo hoch, und der Gang — obwohl er immer eine Breite von 15 — 20 Fuß behält — dadurch ſo niedrig, daß man eine geraume Zeit lang theils ſehr gebückt gehen, theils ſogar auf Knieen und Händen kriechen muß, was jedoch nicht im Geringſten mit der horriblen Paſſage in den Steinbrüchen auf der Inſel Paros verglichen werden kann. Nachdem dies überſtanden iſt, hat der größte Mann überall Platz, bequem aufrecht zu gehen bis auf diejenigen faſt ganz verſchütteten Gänge, welche nicht mehr bekannt ſind, und deren wir mehrere ohne Reſultat zu verfolgen ſuchten. Früher war die Promenade noch angenehmer und leichter als jetzt, da man Schutt und Steine aufgeräumt und an den Seiten aufgeſchichtet hatte, was in der Revolution durch die hier hauſenden Griechen alles wieder über den Haufen geworfen und umhergeſtreut worden iſt. Die Feuchtigkeit hat den Sandſtein, aus dem das Labyrinth durchgängig beſteht, in Verbindung mit dem Mangel an friſcher Luft an vielen Orten ſo erweicht, daß man die Finger wie in Lehm hineindrücken kann, bis man auf den noch feſten Kern gelangt. An andern Stellen haben ſich die unzähligen Inſchriften der Reiſenden, in denen die Türken nur Zauberformeln und Wahrſagungen, die Moskowiter betreffend, ſehen, mit einer weißen Materie angefüllt, die feſter als der Stein ſelbſt iſt und das Anſehen einer Stickerei auf gelbem Grunde hat. Tournefort ſchreibt dies einer Vegetation des Steines zu, mir ſcheint es jedoch aus keiner andern Urſache herzurühren, als derſelben, welche alle Stalaktiten hervorbringt.

Der Effekt iſt indeß ſehr überraſchend, und man lieſ't in dieſer auffallenden Form mit doppeltem Intereſſe Tournefort's eignen Namen, wie den Pococke's mit der Jahreszahl 1639, und mehrere noch weit ältere, die meiſtentheils mit einem Kreuze bezeichnet ſind, z. B.

F † 1550, **S** † 1440 u. ſ. w.

Eine andere Merkwürdigkeit, wenn man es ſo nennen will, ſind die Anhäufungen des Unraths unzähliger Fledermäuſe, die ſich in regelmäßigen ſchwarzen Pyramiden bis zu vier Fuß Höhe und mehr erheben, während an der Decke darüber die Schlafplätze dieſer Thiere, wo ſie in Klumpen zuſammenzuhängen pflegen, durch die Länge der Zeit einen Eindruck von mehreren Zollen Tiefe, gleich künſtlichen Roſetten gebildet haben. Die verſchiedenen Räume, wo ſich die Gänge erweitern, führen alle ſehr hochtrabende Namen, als: Saal des Minotaur, Saal des Theſeus, Saal des Feſtes, Saal des Bades, Saal der Vertheidigung, Saal der Gefahr u. ſ. w.; doch ſehen ſich alle ganz ähnlich, und übrigens nichts weniger als Sälen, ſondern nur unregelmäßigen, zum Behuf des Steinbruchs gemachten Excavationen gleich. Der ſogenannte Badeſaal allein enthält einige Stalaktiten, doch ſind ſie ohne Bedeutung. Hier und nur noch an einem einzigen andern Orte giebt es etwas Waſſer im Labyrinth, was aber jezt faſt gänzlich ausgetrocknet war, und wohl nur ſelten hinlänglich ſeyn möchte, vielen Leuten den Durſt zu löſchen, ſo daß eine regulaire Bewohnung dieſer Höhlen auch dadurch ſchon unwahrſcheinlich gemacht wird. Das vom Eingang entfernteſte Gemach hat den Namen Trapeza erhalten, von einer Art Tiſch, der in der Mitte ſteht, d. h. ein Steinblock, der da herabgefallen iſt und ohngefähr die Form eines Tiſches hat.*) An dieſem verhängnißvollen Orte begegnete mir wie Ihnen, mein theuerſter Freund, ein ſchweres Unglück, das ich Ihnen nur mit Zagen mittheile, aber es muß ſeyn! — Ich hatte die unſelige Idee gefaßt, dieſem an Sie gerichteten Brief einige Zeilen auf der Trapeza ſelbſt hinzuzufügen, und zu ſolchem Behuf ein türkiſches Schreibzeug und das Briefblatt, wo ich geſtern ſtehen geblieben, mit mir genommen. Da wir keinen Leuchter hatten, ſteckte man eine Wachskerze auf den Tiſch, bei deren Schein ich ſchrieb, Ihr Manuſcript und Ihren

---

*) Sie ſagen in Ihrem Manuſcripte, daß die Gänge rechter Hand im Labyrinth von den hieſigen Leuten die Trapezen genannt würde. Dies iſt aber nicht der Fall, nur der Saal führt dieſen Namen, welcher, wie Sie wiſſen, im Griechiſchen einen Tiſch bezeichnet.

Plan des Labyrinths neben mir hingebreitet. Unterdeß ward ich von Jemand abgerufen, der mir eine lächerliche Inſchrift an der Wand zeigen wollte, wo Alle, die im Saale ſich befanden, eben beſchäftigt waren, theils mit Kohle, theils mit ihren Meſſern, theils mit dem Rauch brennender Lichter ſich ebenfalls zu verewigen. Ich ſtand auf, und beſah, was man mir mitzutheilen beabſichtigte — denken Sie ſich aber meinen Schreck, als ich, zur Trapeza zurückkehrend, die Kerze umgefallen und ſämmtliche Papiere in Flammen ſehe! Ich und die Herbeigerufenen unterdrückten zwar das Feuer auf der Stelle, aber — ſchon war die Hälfte des Plans Aſche, doch Ihr Manuſcript hatte die Flamme nur beleckt, etwas vom weißen Rande hie und da verbrannt, aber die Schrift ſelbſt nicht zu zerſtören gewagt. Was ſoll ich noch hinzuſetzen? Meinen Kummer bezweifeln Sie nicht, die inſtändige Bitte, meine Unvorſichtigkeit zu verzeihen, iſt das Einzige, was mir übrig bleibt, denn ungeſchehen kann ich leider nicht machen, was geſchah. Sie müſſen jedoch einigen Troſt in dem wirklich ſonderbaren Umſtande finden, daß Ihre von den Geheimniſſen des Labyrinths gegebene Kunde, durch die Fügung einer neidiſchen Macht, zehn Jahre ſpäter, gegen alle Berechnungen der Wahrſcheinlichkeit, in dieſem ſelben Labyrinthe in Feuer aufgehen mußte! —

Ganz ohne Gefahr iſt der Beſuch dieſes alten Steinbruchs nicht, zwar keineswegs aus Beſorgniß des Verirrens, ſo lange man einen Führer und Licht hat, und ſelbſt allein, wenn man bekannt darin iſt (wie mehrere Einwohner der Inſel, z. B. Herr Husmuß, es mehr als zwanzigmal ohne Führer und Faden nach allen Richtungen durchſtrichen), aber wohl wegen eines andern bedenklicheren Umſtandes. Ganze Lagen der Decke von großem Umfang haben ſich an mehreren Stellen ſchon ſo weit abgelöſt, daß man tief in den Bruch hinein bequem den Arm ſtecken kann, und glauben ſollte, man vermöchte ſie ſelbſt mit einiger Anſtrengung vollends herabzudrücken. Dieſe Vermuthung iſt auch nicht völlig imaginair, denn einer der Türken, der die Albernheit beging, den Verſuch zu machen, erſchütterte ſichtlich die ganze Decke bis auf 30 Fuß Entfernung zu unſrem nicht geringen Schrecken. Es iſt keinem Zweifel unterworfen, daß dieſe angebrochnen Maſſen über kurz oder lang fallen müſſen, wie denn ſchon viele Gänge wirklich auf dieſelbe Weiſe ganz impraktikable geworden ſind. Bei der Häufigkeit ſchwacher Erderſchütterungen auf der Inſel könnte leicht eine ſolche mit einem Beſuch neugieriger Fremden zuſammentreffen, und dann möchte wahrſcheinlich ihr Loos ein trauriges ſeyn.

Ich gehe jetzt, meinen Bericht zu ſchließen, zu einer finalen Würdigung der Gründe über, die man ſeit Tournefort gegen die Meinung Belons, welche im Weſentlichen auch die meinige iſt, angeführt hat.*)

Man ſagt, das Labyrinth könne nicht als ein Steinbruch gedient haben

1) weil der weiche Stein, der darin bricht, nicht gut genug zum Bauen ſey.

Dieſe Behauptung iſt völlig ungegründet, denn der angeführte Sandſtein iſt nur zum Theil im Labyrinthe ſelbſt, wo er ſich ohne Luft und in beſtändiger Feuchtigkeit befindet, weich, aber da, wo er ins Freie ausgeht, vollkommen eben ſo feſt und ſogar noch härter, als z. B. der Pirnaer Sandſtein in Sachſen und der Waldauer in Schleſien, mit denen dort ſeit Jahrhunderten als Luxusartikel gebaut wird. Aber auch hier iſt alles, was man noch von Quadern unter den Ruinen von Gortyna antrifft, wie die mittelalterliche Kirche am Lethe, durchgängig aus demſelben Stein aufgeführt, und Tournefort ſelbſt ſagt: Die Berge um Gortyna beſtehen ſämmtlich aus dem nämlichen Sandſtein als das Labyrinth, welchen Widerſpruch mit ſeiner früheren Behauptung: der Stein ſey unbrauchbar zum Bauen — er ſogar nachher für ſeine Hypotheſe benutzen will, indem er

---

*) Belon hat nur inſofern offenbar Unrecht, als er lächerlicherweiſe vorausſetzt, nicht nur Gortyna, ſondern auch das zehn Stunden entfernte Cnoſſus ſey aus den Steinen des Labyrinths erbaut worden.

2) den Einwand machte, die Gortyner würden, da ſie denſelben Stein näher gehabt, ihn gewiß nicht eine halbe Stunde weiter aufgeſucht haben.

Dies könnte übrigens nur plauſibel erſcheinen, wenn ſich irgendwo eine wirklich exploitirte nähere Carriere zeigte, wovon jedoch nirgends eine Spur vorhanden iſt. Es giebt wenig Städte, die ihre Steine nicht weiter als eine halbe Stunde weit zu holen haben, und viele ſind aus Steinbrüchen erbaut worden, die mehr als eine Tagereiſe davon entfernt lagen. Da es aber über 100 Städte in Kandia gab, und wahrſcheinlich in dem fruchtbarſten Theile der Inſel ſich noch mehrere kleinere in der Nähe der großen Hauptſtadt befunden haben mögen, von denen jetzt nichts mehr übrig iſt, ſo kann das Labyrinth auch zum Bau einer ſolchen benutzt worden ſeyn, wenn man es durchaus nicht für Gortyna geſtatten will.

3) ſagt man, das Labyrinth befinde ſich an der

Spitze eines hohen Hügels, und einen ſo unbequemen Platz wähle man nicht zu einem Steinbruche.

Ein ſolcher Einwand würde einigen Grund haben, wenn die Stadt auf dem Berge ſtünde, und der Steinbruch ſich in der Tiefe befände, aber umgekehrt, wie es iſt, ſehe ich keine Schwierigkeit, da die Steine von der Höhe in die Tiefe zu ſchaffen zu jeder Zeit eine leichte Sache war.

4) endlich widerſpricht man der Wahrſcheinlichkeit eines Steinbruchs, weil der Eingang zum Labyrinth ſo niedrig ſey, daß man keine großen Steine durch ihn habe herausbringen können.

Dieſe Behauptung grenzt an's Kindiſche, denn, einmal kann es leicht einen andern, jetzt verfallnen Gang, um aus dem Labyrinthe zu kommen, gegeben haben, zweitens aber iſt der beſagte Eingang ſelbſt überall, wie ſchon gemeldet, 15—20 Fuß breit und nur deshalb niedrig, weil er verſchüttet iſt! Wollte Jemand noch heute die Koſten darauf verwenden, ihn zu reinigen, ſo würde man mit vier Pferden hindurchfahren können. Nur wenige Stellen giebt es im ganzen Bereich des Labyrinth's, wo der Boden nicht mehr oder weniger verſchüttet wäre. Da aber, wo der gewachſene Felſen blos liegt, ſieht man heute noch deutlich die Gleiſe der Hunde, auf denen man die Steine hinausgefahren hat, welche tiefe Marken zugleich einen ſehr langen Gebrauch dieſer Arbeit vorausſetzen.

Ich möchte nun die Gegenfrage aufwerfen: Wenn dies kein Steinbruch war, aus dem die hier gebrochnen Steine zum Bau einer Stadt, Gortyna, oder einer andern dienten, wo iſt die ungeheure Maſſe, die herausgeſchafft werden mußte, um ſo viel Gänge und Säle zu bilden, hingekommen, und warum entdeckt man rund um das Labyrinth auch nicht das mindeſte Anzeichen davon?

Nach allem dieſen halte ich mich für meine Perſon vollkommen überzeugt, daß der Verſuch dieſes ſogenannte Labyrinth mit den alten Fabeln der Mythologie in Verbindung zu bringen eine Thorheit iſt, und man hier durchaus nichts Anderes vor ſich hat, als einen ganz regulairen Steinbruch, der im Laufe der Zeit accidentell zu andern Zwecken benutzt worden ſeyn mag, vielleicht bei einer ſolchen Gelegenheit der jetzige Eingang zu leichterer Vertheidigung, abſichtlich verſchüttet wurde, auch wohl manche der innern Räume zu dieſem oder jenem Zwecke etwas anders geſtaltet worden ſeyn mögen, obgleich der Bedarf und die Laune der Steinhauer ſelbſt, alles, was ich geſehen, eben ſo gut hervorbringen konnten.

Zuletzt bezweifle ich nicht, daß auch die Natur ſchon zu Höhlungen hier gewiſſermaſſen den Menſchen vorgearbeitet hatte, und finde in dieſem Umſtande grade den Grund, warum man, wegen dadurch erleichterter Mühe, dieſen Ort andern, vielleicht etwas näher und bequemer gelegenen, bei der Wahl eines Steinbruchs für Gortyna vorgezogen habe.

Es klingt freilich beſſer und iſt anziehender für die meiſten Leſer, von Theſeus, Ariadne und dem Minotaurus, von myſterieuſen Irrgängen, und vielleicht noch unaufgefundenen Wundern und Schätzen zu ſchwärmen, aber die nackte Wahrheit hat auch ihre Reize, und ſollten Sie ſelbſt, Verehrteſter, der, wie ich weiß, der Tournefort'ſchen Partei angehört, unwillig ſagen, daß heute meine Laune nicht der Dichtung zugewendet war — ſo trage ich auch dieſen Vorwurf mit Geduld.

Der Effekt des von fern eindringenden Tageslichtes, wenn man die lange und durch Fackeln erleuchtete Dunkelheit verläßt, hat etwas ſehr Originelles, dem Mondſchein Aehnliches, aber in den erſten Augenblicken des Hinaustretens ins Freie thut Einem die Helle faſt ſo weh, als den Fledermäuſen.

Man hat von dem Platze vor dem Labyrinth eine ſchöne Ausſicht auf die reiche Ebne Meſſara und das lybiſche Meer mit der Inſel Parimadi (Biscuit), die in ihrer barocken Form wirklich einem gateau de Savoye, auf Spiegelglas geſtellt, gleicht. Ehe wir unſre Toilette halb geendigt, war es ſchon dunkel geworden, und es mag einen guten Begriff von der Ruhe der Atmoſphäre an dieſem ſchönen Tage geben, wenn ich anführe, daß der uns vorausreitende Garde du corps des Paſcha uns den ganzen Weg bis Ambeluſa mit einem der übrig gebliebenen Wachslichter vorleuchtete, ohne daß dieſe fragile Fackel nur Miene gemacht hätte, verlöſchen zu wollen.

Den 28

Unſer Zweck war erfüllt, wir hatten Gortyna's Merkwürdigkeiten erſchöpft, ſogar von dem Honig des Ida gegeſſen, der Jupiter groß gezogen, und wirklich der vortrefflichſte iſt, den ich je angetroffen; es ſchien alſo Zeit, an die Rückreiſe zu denken, obgleich der Winter wieder Herr geworden war, ſich jedoch glücklicherweiſe nur in kalten Windſtößen ohne Regen entlud. Wäre der Himmel klar geweſen, ſo hätte ich den Ida zu beſteigen verſucht, obgleich Tournefort jedem Reiſenden dieſe undankbare Mühe abräth, die kein anderes Reſultat gewähre, als von ſeinem Gipfel beide Meere zugleich zu ſehen, woher der Berg auch ſeine Benennung erhielt. Aber ich überzeuge mich gern von dergleichen ſelbſt, auf die kleine Gefahr einer unnützen Ermüdung hin, und halte es überdem nicht für unmöglich, grade auf dem Ida noch unbekannte Ruinen alter Tempel, des Saturnus vielleicht oder des Jupiter, zu finden, die von keinem Reiſenden beſchrieben wurden, da dieſe ganze Region wegen ihrer Einſamkeit und ihrem ſchwierigen Acceß, vielleicht weniger geplündert worden iſt, als der Reſt der Inſel. Die Witterung indeß, welche Alles mit Wolkenſchleier verhangen hatte, zwang uns den nächſten Weg nach Kandia zu wählen.

Wir waren kaum einige Stunden geritten, als uns zwei Leute entgegen kamen, die mit dem Oberſt zu ſprechen wünſchten. Es war eine Deputation vom Dorfe Venerato, welche die geſtohlnen Kerzen wiederbrachte, die der Delinquent, aus Furcht vor der angedrohten Excommunication, richtig abgeliefert hatte. Da ich ſie jetzt nicht mehr brauchte, weihte ich ſie der Panagia, ſehr erfreut durch dieſes Zeichen guter Kirchenpolizei, das mich an eine ähnliche Begebenheit unter den Beduinen erinnerte, wo die Geiſtlichkeit denſelben Dienſt leiſtete.

Nach dieſer Rencontre wichen wir von der uns ſchon bekannten alten Straße ab, und paſſirten eine kahle wilde Gegend, die noch abſchreckender durch die ſchwarzen Gewitterwolken und den heulenden Sturmwind gemacht wurde, der uns in den tiefen Bergſchluchten mit verdoppelter Wuth anfiel. Sie bot uns nur die Abwechſelung einer unvermutheten Haſenhetze. Der arme Lampe, der ruhig in ſeinem warmen Lager hinter einem Felſen verborgen von den grünen Blättern und ſchwarzen Beeren des Epheu's gedeckt ſchlief, ward von Suſannis aufgeſtört, und die vier Windhunde, welche uns begleiteten, ſetzten nach einem kurzen Lauf an der Berglehne, den wir bequem von Anfang bis zu Ende mit anſehen konnten, ſeinem Leben ein ſchnelles Ziel. Bald darauf aber änderte ſich der Anblick des Landes vollkommen. Bebaute und reichbewaldete Thäler mit Bergbächen und pittoreſken darüber hinführenden Bogenbrücken, öffneten ſich auf beiden Seiten, mehrere Dörfer zeigten ſich an den Abhängen, umgeben von Orangengärten voll hoher Cypreſſen, auch zahlreiche Weinfelder wurden ſichtbar, mit Olivenhainen abwechſelnd, zwiſchen denen wir jetzt auf alten Steinwegen bald hinab bald hinan kletterten, aber nach und nach immer höher kamen, und einen immer weitern Geſichtskreis umfaßten. An

Einer dieſer Stellen machte man uns auf einen zugeſpitzten Stein aufmerkſam, der mit einer türkiſchen Inſchrift verſehen war, und darüber eine Oeffnung wie ein Bohrloch hatte. Der Erzählung nach ſoll ein Paſcha vom gegenüberliegenden Dorfe (das über eine halbe Stunde entfernt iſt) den Stein, als ein ihm gegebenes Ziel, mit einer Musketenkugel durchſchoſſen haben. Unſer Türke verſicherte, an der Wahrheit dieſer Begebenheit ſey nicht zu zweifeln. So näherten wir uns endlich gegen Abend, nach einem ziemlich fatiguanten Marſche, Agios Miros, das auf der Spitze eines hohen Berges liegt, eine majeſtätiſche Ausſicht beherrſcht und den Ruhm genießt, den beſten Wein der Inſel zu erbauen. Ich beſchloß daher, hier meine Proviſion für Aegypten einzukaufen, konnte mir jedoch nur ſehr mittelmäßigen halben Moſt von dieſem Jahre verſchaffen, da die Landleute bei ſtetem leichten Abſatz nie ihre Waare länger als bis zur nächſten Leſe liegen laſſen, obgleich ſie an altem Wein gewiß viel mehr profitiren würden. Auch hier, wie überall, wo ich auf dieſer Inſel hinkam, ſchien Wohlhabenheit und ein vertrauensvolles Verhältniß zur Regierung zu herrſchen. Der türkiſche Aga, welcher mich am Eingange des Dorfes empfing, befiehlt über 32 Dörfer, die von Griechen und Türken untermiſcht bewohnt ſind, und in jedem hat er einen griechiſchen Unterchef, welche Beamte Kapitani benannt werden. Alle, der Aga, wie die Kapitani, haben nur eine polizeiliche Autorität, und die Verſchmelzung der Religionen unter ſo vielen gemiſchten Individuen, iſt auch hier auf dem Lande auf eine Weiſe gelungen, die, wenn man ſie gegen eine kaum abgelaufene, ganz den Widerſpruch dazu darbietende Vergangenheit hält, immer neues Staunen erregen muß.

Kreta könnte, ſo gut wie das übrige Griechenland, alle werthvollſten Produkte des Feldbaues, wie auch den vortrefflichſten Wein in Menge liefern, wenn nur erſt Civiliſation und Bevölkerung wieder Zeit gehabt hätten, ſich hinlänglich zu verbreiten. Im Alterthum und auch unter den Venetianern war es ein Weinland, und man ſieht die antiken Medaillen der Inſel häufig mit einer Guirlande von Epheu und Trauben umgeben, ja der Nektar der Götter ſelbſt ſcheint ganz eigentlich Jupiter's Kretawein geweſen zu ſeyn. Tournefort ſagt von ſeiner Zeit: „nach dem Weine von Kandia mundet kein anderer mehr" und auch Savary extaſiirt ſich noch über die Delikateſſe verſchiedner Sorten, „die," wie er ausruft, „vom Orange bis zum Purpur variiren, und das Auge, wie den Gaumen entzücken." Dies muß ſeine Bewohner entſchuldigen, in dem Ruf ſtarker Trinker zu ſtehen. Beſonders zeichnen ſich in dieſer Hinſicht die Sfakioten aus, ein koloſſaler Schlag Menſchen, der die kalten weißen Berge bewohnt, und dennoch Winter und Sommer ohne Strümpfe, in Hemdärmeln umhergeht. Herr Kaporal lernte ſie und ihre Sitten ziemlich genau bei einer Gelegenheit kennen, wo er im Auftrage des Paſcha mit großer Gewandtheit einen tödtlichen Streit auf immer ſchlichtete, der ſchon 60 Jahre lang zwiſchen zwei der mächtigſten Parteien dauerte und bereits, nach Art der Maina und Corſika's, mehreren Menſchen das Leben gekoſtet hatte. Sie geſtanden ihm dort im traulichen Geſpräch, daß wenn der Schnee ſie zuweilen im Winter blokirt, und ſie ihre Hütten nicht verlaſſen könnten, ihnen nichts übrig bliebe, als ſich die Zeit mit Weintrinken zu vertreiben, wo denn Einer wohl 15—20 Bouteillen täglich auf ſich nähme; aber — hatte der Sprecher ſogleich hinzugeſetzt — wir temperiren dann auch unſern Wein. „Ah, Ihr miſcht ihn alſo mit Waſſer?“ frug der Oberſt. — Mit Waſſer! Heilige Jungfrau, nein, das thun nur unſre Weiber, aber wir kochen ihn mit ſpaniſchem Pfeffer ab.

Am 29.

war unſre Tagereiſe ſo klein, daß ich dem Morgenſchlaf nicht zu entſagen brauchte, und da ich von Kandia aus Sorge getragen, mein Bett à la Gropius mitzunehmen, was ich in Kanea thöricht verſäumt, ſo konnte auf dieſer Tour wenigſtens kein Ungeziefer meine Ruhe ſtören. Geſtärkt und wohlgemuth verſchmähte ich für heute das Maulthier, und vertraute mich bis zum Landhauſe des Seraſkiers ſeinem tanzenden Schimmelhengſte an. Hier fand ich faſt eine Europäiſche Landwirthſchaft eingerichtet und im Ameublement des Wohnhauſes die Vorzüge beider Welttheile vereinigt, ich meine Aſiatiſche Ottomanen und Teppiche (unter den Meubeln ſo gemeinnützig univerſell wie die Kartoffel unter den Früchten des Feldes) und Europäiſche Kamine in jeder Stube.

Der Paſcha hatte mir ſeinen Wagen hieher entgegen geſchickt, einen alten engliſchen Coupé, den man ihm zum Geſchenk gemacht, mit vier ſchönen Pferden beſpannt, welche in halb braunen, halb ſchwarzen, halb gelb, halb weiß beſchlagenen, ſehr wandelbaren Geſchirren, von einem Albaneſen vom Bock gefahren wurden. Ueberdem aber rannten — und es war wahrlich ſehr nöthig — zwei Laufer neben den Pferden her, um bei ſchwierigen Paſſagen hülfreiche Hand zu leiſten und

und die wenig eingefahrnen Pferde bändigen zu helfen. Ein Weg war eigentlich nicht vorhanden, es ging aber auch queerfeldein recht leidlich, und in den engen Straßen der Stadt, an deren Budendächer wir einigemal anſtreiften, wirklich wunderbar glücklich. Am Brunnen des Platzes, auf dem des Seraskiers Palais ſteht, begegneten wir einem Derwiſch mit ſpitzer Mütze, deſſen ausdrucksvolles Geſicht mir auffiel. Ich äußerte dies dem Oberſt, der mir beiſtimmte. „Die That, welche zu büßen, dieſer Mann ein Derwiſch geworden iſt,“ fuhr er fort, „gleicht auch nicht der eines gewöhnlichen Menſchen, und iſt mehr als ſchaudererregend. Er war Offizier der irregulairen Truppen, beſaß eine junge Frau, die ihn anbetete. Als er kurz nach ſeiner Verheirathung mit ihr, wegen verſchiedner wilder Streiche, die er verübt, degradirt und auf einige Jahre aus Kandia exilirt worden war, ohne daß ſeine Mittel ihm erlaubten ſeine Frau mit ſich zu nehmen, überließ ſich dieſe, ſeine Füße mit Thränen badend, einer troſtloſen Verzweiflung. „Liebſt Du mich denn wirklich ſo ſehr,“ frug er, ſie aufrichtend, „daß Du ohne mich nicht leben zu können glaubſt — und biſt Du überzeugt, nie für einen Andern eine gleiche Leidenſchaft zu empfinden?“ Das liebende Weib betheuerte es ſchluchzend. „Wohlan!“ ſagte er ernſt, „ich glaube Dir, aber der Weiber Sinn iſt unſtet und veränderlich — was iſt ihnen ein gebrochener Schwur! Ich will daher Dich und mich auf untrügliche Weiſe davor ſichern, daß Du wenigſtens nie wortbrüchig werden ſollſt.“ Bei dieſen Worten umarmte er ſie, drückte einen heißen Kuß auf ihre Lippen, und ſchoß ihr zugleich eine Kugel durchs Herz! Was ſagen Sie zu dieſer türkiſchen Höllenphiloſophie? Ich meine, es iſt ein Zug, den Lord Byron hätte brauchen können.

Den 30.

Da ich geſtern mit dem Capitel des Nationellen ſchloß, muß ich Ihnen heute eine andre, nicht minder originelle Rencontre mittheilen, die mir Asmodi zuführte. In der Stadt umherſchlendernd, um die Bazars zu durchſtöbern (die in Kandia nur dürftig verſehen ſind), und nachher eine alte Statue aufzuſuchen, deren Tournefort erwähnt, und von der uns eben einer der fremden Conſuln naiv geſagt: „Sie habe weder Kopf noch Arme und Beine, doch Alles verriethe, daß ſie einen Volksredner darſtelle —“ ſtießen wir in einem kaum drei Fuß breiten Gäßlein auf die eben ſo vollſtändige als lebendige Statue einer türkiſchen Frau. Sie war zwar von den ſchwarzen Augen bis zur Fußſpitze tief verſchleiert, verſtand aber dennoch ſo viel üppige Reize ahnen, wenn nicht deutlich ſehen zu laſſen, und warf uns ſo feurig kokette Blicke zu, daß ich mich noch viel angelegentlicher nach ihr als nach dem Derwiſch beim Oberſt erkundigte. Dieſer erwiederte lachend: „Für einen wißbegierigen Reiſenden, wie Sie ſind, iſt die Begegnung eine wahre bonne fortune, denn die Perſon, die Sie ſahen, iſt die famoſe Kumru — die ſchmachtende Turteltaube genannt — der weibliche Faublas von Kandia, die alle Ehemänner mit Schrecken erfüllt, und auf die Klagen vieler derſelben ſchon zweimal aus der Stadt exilirt wurde, weil ſie alle — Weiber in den Harems verführte. Sie hat den Ruf, daß ihr keine Frau zu widerſtehen vermöge, deren Eroberung ſich dieſe moderne Sappho in den Kopf geſetzt. Ihr eigener Mann, der leidenſchaftlich in ſie verliebt war, ließ ſich aus Eiferſucht auf ſo viel Weiber, mit denen er ihre Gunſt theilen mußte, von ihr ſcheiden, und ward ſpäter, aus Kummer ſie verloren zu haben, närriſch. Noch jetzt läuft er in den Kaffeehäuſern mit einer Zither umher, und ſingt dort ſein Leiden in ſelbſt componirten Verſen ab. „Ich hörte dieſe Klagen aus Neugierde einſt ſelbſt mit an," ſetzte Herr Kaporal hinzu, „und wahrlich, es war Poeſie darin. — Allah, ſang er, Du haſt eine Hölle für die Miſſethäter geſchaffen, aber da der Schmerz, den mir Kumru ins Herz gebrannt, gräßlicher iſt, als die Qualen der Hölle ſeyn können, ſo mußt Du, wenn Du gerecht biſt, für Kumru noch einen ſchrecklichern Ort, als die Hölle ſelbſt erdenken!"

Die erwähnte antike Bildſäule, ſteht neben der vornehmſten Moſchee der Stadt über einem Brunnen, und wurde von der Venetianern aus Gortyna mit vielen andern hierher gebracht, von deren Schickſal man nichts mehr weiß.

Gewiß, es liegt eine hohe Macht in der Kunſt! und als ich dieſen Torſo ſah, der ohne Kopf und Beine, nur mit einem halben Arme, dennoch eine ſo impoſante Wirkung hervorbringt, ward mir des guten Conſuls Aeußerung ganz verſtändlich. Von einem herrlich behandelten langen Gewande umfloßen, das der linke, ganz davon bedeckte, in die Seite geſtemmte Arm gracieus zuſammenfaßt, ſtreckt die Figur den rechten gebietend aus, wie man an der noch vorhandenen Hälfte deſſelben ſo gut gewahr wird, als ſey Arm und Hand noch unbeſchädigt. Die Würde und Eleganz dieſer Stellung iſt ſo ſprechend, daß man allerdings einen gewaltigen Redner darin erkennen kann, auch ohne ſein Antlitz zu ſehen, noch ſeine Stimme zu hören. Die Phantaſie erſetzt Eins und das Andere ohne Schwierigkeit. Ein ſeltſamer Umſtand iſt es aber, daß die hieſigen Muſelmänner, welche ſonſt alle perſönlichen Darſtellungen, als Idole, mit religieuſem Eifer verfolgen, dieſem alten Redner alle Freitage Weihrauch anzünden, und ihn gleich einem Heiligen verehren. Sie bilden ſich nämlich ein, es ſey nur ein in Stein verwandelter Araber, der die Eroberung Kandia's hauptſächlich herbeigeführt habe, jedoch im Triumpfe des Sieges von den Kanonen einer Batterie zerſchmettert worden ſey. Sein Körper ward, ihrer Verſicherung nach, augenblicklich zu Stein, und ſeitdem betrachten ſie ihn als die Leiche eines Marabut. In der That paßt auch ſein antikes Gewand, wie ſein königlicher Anſtand, eben ſowohl für einen alten Griechen, als einen Beduinen.

Kandia beſitzt mehrere venetianiſchen Fontaine von intereſſanter Architektur, und rührend erſchienen mir auf einer derſelben die lateiniſchen Worte, welche uns belehren, daß dieſe Quelle erſt in der letzten Periode der Belagerung in bitterſter Noth des Waſſermangels aufgefunden wurde, wo, wie die Inſchrift pathetiſch ſagt, die Menſchen nicht mehr, und nur die Eingeweide der Erde noch Mitleid mit den Einwohnern hatten, um das ſchon aufgegebene Leben ihnen noch eine kurze Zeit länger zu friſten.

Sehenswerth iſt gleichfalls die große Kirche der Venetianer, welche ein Erdbeben erſt vor 40 Jahren zerſtörte, nachdem ſie, anfänglich zum griechiſchen Gottesdienſt übergegangen, zuletzt den Türken als Moſchee hatte dienen müſſen. Der Styl, in dem ſie erbaut wurde, iſt ein wunderliches Gemiſch italieniſcher und gothiſcher Architektur, doch nicht ohne ſchöne Einzelnheiten, und noch ſind viele koſtbare Marmorfragmente, einige antike Säulen, mehrere Wappen venetianiſcher Nobili in **Rosso Giallo** und **Verde antico**, nebſt einem Pfeiler erhalten, an dem die Uebelthäter vor dem Hauptportal der Kirche und unter den Wappen der Nobili am Pranger ſtehen mußten. Im dachloſen Innern ſieht man Reſte katholiſcher, griechiſcher und türkiſcher Malereien, auch drei verſchiedne Kanzeln dieſer abweichenden Gläubigen, mit alten, jetzt erſt wieder zum Vorſchein gekommenen Gräbern vornehmer Leute unter dem Boden, über denen üppig hohes Unkraut wucherte. An der Stelle des ehemaligen Hochaltars lagen eine Unzahl Lunten aufgehäuft, über denen ein ſchönes Kreuzgewölbe, wie es ſchien, erſt kürzlich eingeſtürzt war. Die Griechen beſitzen nirgends eine Kirche von dieſer Größe, und es iſt ſehr Schade, daß man ſie ſo gänzlich dem Untergang gewidmet hat. Mehemed Ali wollte ſie zu einem der Erziehungsinſtitute einrichten laſſen, deren Ankündigung, wie ich früher berichtet, die letzte Inſurrektion veranlaßte, weshalb der Plan unausgeführt blieb.

Von hier begaben wir uns in die Kaſernen, das ehemalige, nicht ungeſchmückte Quartier der Janitſcharen. Obgleich ich abſichtlich meinen Beſuch nicht angekündigt hatte, fand ich doch eine über alle Erwartung muſterhafte Ordnung und Reinlichkeit. Die Waffen waren im beſten Stande und tadellos geputzt, Torniſter, Patronentaſchen ꝛc. in beſter Verfaſſung, Matratzen und Bettdecken ſorgfältig aufgeſchichtet, an luftiger Stelle. Nach orientaliſcher Weiſe hatte außerdem, ſtatt Stühlen, Tiſchen und Bänken, die hier nicht üblich ſind, jeder Mann ſeinen Teppich, mit einem Rouleau dahinter auf den Boden gebreitet, was eine Art Ottomane rund um die Säle bildete. Ich ließ einen der Torniſter auspacken, in dem ſich zwei Hemden, eine Leibbinde, Jacke, Beinkleider und Unterhoſen, ein Fes und ein paar Schuhe, nebſt einem Holzlöffel, Nähzeug und einem Wachstaffetfutteral zur Garantirung des Flintenſchloſſes, nebſt einiger Extramunition beſtanden. Toilettenutenſilien und das Beſteck fehlten, denn die ägyptiſchen Krieger ohne Kopfhaare und Bart bedürfen keines Kammes, und bis zur Zahn- und Nägelbürſte der engliſchen Soldaten ſind ſie noch nicht civiliſirt. Ein Beſteck iſt ihnen eben ſo wenig nöthig, da ſie mit den Fingern eſſen. Ihr Mantel iſt von Bernuszeuch, dauerhafter und eben ſo warm als unſer Tuch, und für die ſelten eintretende Kälte haben ſie auch eine Uniform von dem nämlichen wollenen Stoff. Ich wohnte nach dieſer Inſpektion auch ihrer Mahlzeit bei, die aus einer dicken Bohnenſuppe und einer Fleiſchſpeiſe mit Zwiebeln beſtand. Beides war wohlſchmeckend, und die Küche ſo reinlich wie alles Uebrige. Während des Rhamadans erhalten die Soldaten zweimal täglich, oder vielmehr nächtlich, Fleiſch, außer dieſer Zeit nur am fünften Tage.

Als wir kurz nach Sonnenuntergang zu Hauſe angelangt waren, und uns eben zu Tiſche ſetzen wollten, überraſchte uns der Seraskier, ganz allein und ohne alles Gefolge, um, wie er ſcherzend ſagte, meine Gaſtfreundſchaft in Anſpruch zu nehmen. Er blieb von 6 bis 11 Uhr bei uns, und ſchien ſich eben ſo aufrichtig daſelbſt zu gefallen, als wir enchantirt von ſeiner Liebenswürdigkeit und heitern Laune waren, ja zuletzt hat er ſich ſogar aus, das M.....er Gartenwerk ſehen zu dürfen, von dem ihm Herr Kaporal erzählt, und ich hatte auf ſolche Weiſe die früher nie erwartete Satisfaktion, dies trockne Lehrbuch — einem Türken zu erklären.

Den 31.

Nachdem ich am Morgen dem Seraskier meine Abſchiedsviſite gemacht, ließ er mich durch den Oberſt Kaporal bitten, als ein Andenken von ihm den arabiſchen Schimmelbengſt und einen prächtigen Säbel anzunehmen, ein Geſchenk von ſo hohem Werth, daß ich es, bereits ſo tief in der Schule des genereuſen Paſcha, der mich einen Monat hier fürſtlich unterhalten hatte, ablehnen zu müſſen glaubte, obgleich ich, die türkiſchen Sitten damals zu unvollkommen kennend, jetzt fürchten muß, durch dieſe Beſcheidenheit vielleicht unwillkührlich angeſtoßen zu haben.

Der heutige Sylveſterabend ward durch ein Diner und einen Ball bei dem franzöſiſchen Conſul, Herrn Godebout, gefeiert, zu welchem ſich, zu meiner großen Freude, auch Herr Fabreguettes von Kanea, leider in Folge des Schiffbruches eines franzöſiſchen Kauffartheiſchiffes, eingefunden hatte. Man tanzte in dem türkiſchen Gartenſaale, und ich weiß nicht, ob türkiſche Damen uns auch aus dem conſtantinopolitaniſchen Bilde belauſchten; aber unter den griechiſchen Tänzerinnen waren mehrere, denen man gern den Sylveſterkuß auf die rothen Lippen gedrückt haben würde, während ſich dicht neben ihnen Carrikaturen producirten, die an das Fabelhafte grenzten: ſechzigjährige Damen, welche mit fliegenden Haaren, gleich Roßſchweifen umherſprangen; einige, deren Toilette dreimal ſo viel Raum als ihre eigene Perſon einnahm; und wiederum andere, die man nur in ein großes Stück Seidenzeuch eingewickelt zu haben ſchien, ohne dem Schneider ein Macherlohn dafür ſchuldig geworden zu ſeyn. Eine Frau, die ſich im letzten Stadium guter Hoffnung befand, hielt ihren runden Bauch mit ſtraff darüber gezogenen Kleide, wie einen Muff, fortwährend mit beiden Händen vor ſich auf dem Schooße feſt, als fürchte ſie, die Einlage könne davon laufen — und ein kleines Kind bekam beinahe das böſe Weſen vor Entſetzen, als ich es grüßend bei der Hand faſſen wollte. Das Ganze war indeß belebt und amüſant, unſer Wirth äußerſt munter und artig, eine Signora Vittoria von 17 Jahren ſehr reizend, und ein allerliebſter, halb ſo alter Knabe, mit dem paſſenden Namen Amabile, ſchön und lieblich wie ein Cherub, ward durch ſeine Naivetät und Grazie der kleine König des Feſtes.

Iſt es nicht ein gutes Omen, mein verehrter Freund, mit ſo lieblichen Namen, von einem ſchönen Mädchen und einem holden Kinde getragen, Vittoria und Amabile, ſanft in das Jahr 1837 hinüberzugleiten?

Alſo nichts weiter mehr, als meinen treueſten Glückwunſch für Sie ſelbſt, für Ihre Vittoria, die alle andern übertrifft, und für Ihren Amabile, der, um dieſe Benennung par excellence zu verdienen, nur nöthig haben wird: ſeinem Vater zu gleichen.

Ihr

herzlich ergebener

K. N.

Ende.

Bei uns erſcheint ſo eben:

eine äußerſt wohlfeile

Original-Ausgabe

von

C. Spindler's Werken

im Subſcriptionspreis

48 Kreuzer rhein. oder **12 Groſchen**

für den Band vom gleichen Inhalte eines Bandes der bisherigen Ausgabe, alſo **zum vierten Theil des bisherigen Preiſes,**

und

jeder Band mit einem ſchönen auf ſeinen Inhalt bezüglichen Stahlſtiche geziert auf

56 Kreuzer rhein. oder **14 Groſchen.**

Carl Spindler, dem das einſtimmigſte Urtheil einer vollgültigen Kritik ſchon längſt die Meiſterſchaft in der erzählenden Dichtung, eine große Gabe der Charakterzeichnung und reiche Phantaſie in Erfindung von Situationen zuerkannte, Spindler, der, was Schiller in der dramatiſchen Poeſie, uns Deutſchen in der Romanliteratur geworden iſt, hat ſich durch ſein ausgezeichnet glänzendes Talent, durch ſeine trefflichen Character- und Sittenſchilderungen: der Jude, Baſtard, Jeſuit, Invalide, die Nonne von Gnadenzell, ſo wie neuerdings Boa Conſtrictor und der König von Zion, den Dank und die Liebe ſeiner deutſchen Zeitgenoſſen in eben dem Grade erworben, als er die gerechte Aufmerkſamkeit aller übrigen europäiſchen Nationen auf ſich zog, denen er durch Uebertragung zugänglich wurde.

Jedes für das Schöne, Edle und Wahre empfängliche Gemüth, jeder Gebildete will ſich an Spindlers Erzählungen erfreuen, und Jedem, der ſeine Schriften mit reger Erwartung zur Hand nimmt, werden ſie die höchſte Befriedigung gewähren. Aber das, was ſie auszeichnet vor vielen Vortrefflichen, iſt eben der Vorzug, daß Niemand ſie als eine vorübergehende Lectüre betrachten, ſondern Jeder ſie gern als Eigenthum beſitzen mag, um die freundlichen und ernſten Bilder, die ihn beim erſten Leſen feſſelten, und mit Freude und Wehmuth erfüllten, wieder und immer wieder vor die Seele zu führen.

Es war bis daher nicht möglich, den zahlreichen Freunden und Verehrern Spindlers den Beſitz ſeiner Werke durch eine geſchmackvolle und dabei wohlfeile Ausgabe zu erleichtern, daher wir gewiß durch die hiermit angezeigte vielfach gehegten Wünſchen entſprechen und uns einer lebhaften Theilnahme verſichert halten.

Die Reihe dieſer **Ausgabe** haben wir mit dem **Juden**, deſſen 4 Bände nunmehr nur auf **3 fl. 12 kr.** oder **2 Thlr.**, ſtatt wie früher auf **12 fl.** oder **7 Thlr.** zu ſtehen kommen, begonnen und wir werden monatlich drei weitere Bände ausgeben.

Wenn wir auch nicht für das ungetrennte Ganze, welches ungefähr 40 Bände umfaſſen wird, ſo müſſen wir doch zur Abnahme der erſten 10 Bände verpflichten, und dabei bemerken, daß ſpätere Lieferungen ohne die vorausgegangenen, ſo wie auch einzelne Romane und Erzählungen nicht abgegeben werden und letztere nur von der bisherigen Ausgabe zu unveränderten Preiſen zu beziehen ſind.

Subſcriptionen nehmen alle Buchhandlungen an.

Subſcribentenſammler erhalten auf

25 Exemplare 1 Freiexemplar.
50 „ „ 3 „ „
100 „ „ 7 „ „

Stuttgart, im October 1838.

Hallberger'ſche Verlagshandlung.

Südöſtlicher Bilderſaal

[illegible] v. Pückler-Muskau]

Südöſtlicher

Bilderſaal.

Erſter Band.

Stuttgart
1840
Hallberger'ſche Verlagshandlung

[illegible] 1453

Der Vergnügling.

Herausgegeben

vom

Verfaſſer der Briefe eines Verſtorbenen.

Chi nasce tondo, non muore quadro

Notiz.

Von dem vorliegenden Buche, welches ſchon vor mehr als drei Jahren zum Drucke fertig war, ward mir das Manuſcript veruntreut, und befand ſich lange Zeit in fremden Händen. Im Fall daher — was ich bei meiner weiten Entfernung vom Vaterlande nicht wiſſen kann — irgend etwas daraus unter anderem Namen unrechtmäßiger Weiſe publicirt worden ſeyn ſollte, bitte ich charitable Recenſenten, deshalb nicht mich jetzt eines Plagiats zeihen zu wollen. — Auch muß ich bevorworten, daß während der langen Periode, in welcher dieſes Manuſcript liegen blieb, in unſerer ſo ſchnell rollenden Zeit Manches jetzt als veraltet daſtehen wird, was früher in einem friſcheren Colorit erſchienen wäre. Dennoch habe ich dies nicht ändern mögen, um dem Ganzen ſeinen Lokalcharakter zu laſſen, der nun freilich oft mehr die Anſichten von damals, als die heutigen verräth. Es iſt genug, hier auf dieſen unvermeidlichen Umſtand aufmerkſam gemacht zu haben.

Vorwort.

Sindbad machte ſieben Reiſen, und ſchon als Kind hätte ich ihn mir gern zum Vorbild erwählt. Aber ſchon damals ward in unſerem ſkeptiſchen Jahrhundert der ſüße Mährchenglaube in mir gebrochen, während er, der Glückliche, noch in jener goldenen Zeit die Welt durchſtrich, wo der nächſte Horizont ſchon nie geſehene, nie erhörte Wunder barg. Zauberer und Feen bevölkerten dies heitere Reich, Drachen bewohnten die Wälder, über dem Thal der Diamanten ſchwebte der Vogel Roc, und viele andere, jetzt verſchwundene Thiere ſprachen ſogar damals —

und wahrlich, oft mit mehr Verſtand, als heutzutage die Menſchen.

Die Zeit iſt nun dahin, — doch Wunderbares, fand ich ſpäter, iſt noch genug zurückgeblieben für den, der es zu finden weiß, und auch ein mächt'ger Zauberer lebet noch, der einzige Fürſt, an deſſen Hofe um eine kleine Stell' ich mich bewarb. Doch ſeiner Großen bin ich Keiner! denn die Natur verſagte mir dazu die Kraft. Im Kleinen aber wirk' ich treu, und thue kindlich, was ich kann. Der mächt'ge Herrſcher führt den Namen Phantaſus, und endlos ſind die Gränzen ſeines Reichs. Bis wo das Licht des letzten aller Sterne bleicht, bis in das ſchwarze Nichts, erſtreckt ſich ſeiner Boten Lauf; der Erde Pracht, des Abgrunds Tiefen, das weite Meer, der Himmel ungemeſſner Raum, der Hölle ſchauerliches Reich — ihm iſt es Alles unterthänig, und jede Wirklichkeit erhält durch ihn ein neu poetiſches Gewand.

Mit dieſes Zauberers Paſſe reiſ' ich; der Sonne Auf- und Untergang wird mir verſchönt durch ſeine Nähe, und jede Landſchaft ſeh' ich durch ſein Zauberglas, und Menſch und Thier, das

Gute wie das Böſe, verklärt ſein Licht, und läßt mich klarer deſſen Tiefe ſchau'n. Holder wird jedes Schöne, Furchtbares ſelbſt befreundet mir, und Tag wie Nacht zur Fülle des Genuſſes.

Ihr kennt den Führer jetzt — folgt, wenn ihr wollt!

Epikur ließ das menſchliche Glück im Vergnügen beſtehen, aber keineswegs im bloßen Sinnengenuß. Richtig verſtanden iſt gegen dieſe Anſicht wenig einzuwenden, und ein liebender Gott ſcheint bei ſeiner Schöpfung auch nichts Anderes, als unſere Glückſeligkeit bezweckt zu haben.

Ich bekannte mich daher ſeit lange ſchon zu derſelben Lehre; doch das wahre Vergnügen zu ſuchen und zu finden iſt eine große Kunſt, die noch kein Philoſoph erſchöpfend gelehrt hat. Jedenfalls geht es damit, wie mit der Heilkunde. Wer vierzig Jahre alt iſt, muß wenigſtens zur Hälfte ſein eigener Arzt geworden ſeyn.

Ob indeß die Menſchen in der Kunſt des Vergnügens — wie überhaupt in allen andern weſentlichen Dingen — heute weiter gekommen ſind, als ſie vor zweitauſend Jahren waren, iſt eine gleichfalls noch nicht hinlänglich gelöſte Frage. Ja, es ſcheint mir faſt, als ob die, welche der Vervollkommnungs-Theorie anhängen, einen ziemlich ſchweren Stand haben würden, wenn ſie etwa das Jahrhundert des Perikles, mit etwas vor- und rückwärts, in dieſer Hinſicht gegen das unſerige abwägen ſollten. Ich nehme an, daß der Bewohner eines andern Sterns, der ſich über die Erde unterrichten wollte, eine treue Relation über das heutige Europa, und eine gleich wahrhafte über die alte Welt in der von mir bezeichneten Epoche zu liefern hätte — welches Urtheil würde er wohl fällen? Finge er, ohne von der Staats- und Regierungskunſt zu ſprechen, in der man heute wie damals immer nur noch Verſuche macht, finge er, ſage ich, blos mit der Vergleichung einzelner großer Männer, z. B. der Philoſophen, an, ſo iſt ſchon zu bezweifeln, daß Ariſtoteles und Plato vor Kant und Schelling die Segel ſtreichen müßten, oder der praktiſche Sokrates, der, ungerecht verdammt, mild und ruhig den Giftbecher leerte, ſehr weit hinter unſerm erhabenen Hegel zurückſtehen möchte, der nach einer Wurſtindigeſtion und heftigem Aerger an der Cholera ſtarb. Die Künſtler wollen wir, aus guten Gründen, ganz mit Stillſchweigen übergehen. Zur Noth könnten wir aber dem etwas ſtarken Ausfall unſerer Zeit in dieſer Hinſicht immer noch die Dampfmaſchine entgegenſetzen, ja, wie man die ganze engliſche Nation unter dem Namen „John Bull“ zuſammenfaßt, könnte man, wie mir däucht, den heutigen Europäer nicht beſſer, als mit der Benennung „Hans Dampf“ bezeichnen. Wenden wir uns hierauf zu den Feldherrn, ſo werden Themiſtokles, Miltiades, Epaminondas mit ziemlichem Glück neben Blücher, Wellington und Diebitſch Sabalkansky figuriren, ſo wie ſelbſt der große Napoleon einen formidablen Rival am größern Alexander findet; dem erhabenen Friedrich hält Philipp von Macedonien faſt die Wage, und kunſtliebende Regenten betreffend, behauptet Perikles ſelbſt ſeinen Stand, dem Könige von Baiern gegenüber, nicht übel. Unter den Poeten werden Euripides und Schiller ebenfalls nicht weit aus einander bleiben, und wenn wir Niemanden in jener Vergangenheit finden, um unſern Göthe zu erſetzen, ſo bleiben dagegen Aeſchylus, Sophokles, Ariſtophanes und ſo viele Andere ebenfalls in unſerer Zeit ohne entſprechende Rivale, man müßte denn in Frankreich Victor Hugo, Mathieu Dümas und Picard, oder in

Deutſchland die Herren Müllner und Grillparzer nebſt dem liebenswürdigen Kotzebue dazu verwenden wollen. Das Zeitalter des unſterblichen Shakeſpeare aber, der Alle überflügelt, iſt nicht das unſerige. Gehen wir zu den Aerzten über, ſo wird es vielleicht nicht zu gewagt ſeyn, anzunehmen, daß Hippokrates wohl fähig geweſen wäre, mit dem Doctor Hahnemann in die Schranken zu treten, und werfen wir unſere Blicke, von den höhern Regionen ab, auf die Weltleute, ſo möchte ich eine Wette eingehen, daß Alcibiades bei unſern Damen auch heute noch mehr Glück machen würde, als der Unwiderſtehlichſte aller Wiener, Londoner oder Pariſer Stutzer unſerer Tage.

Aber die Frauen! Da ſteht offenbar die ganze Vorwelt zurück. Wenn es hier auch Sappho als Dichterin allenfalls noch mit Friederike Brun, geborne Münter, aufnehmen kann, Aſpaſia mit Lady Hamilton, und Phryne mit Miß Harriet Wilſon, wo fänden wir in jener Epoche auf dem Throne ein gleich glänzendes und wunderbares Mannweib, wie Catharina von Rußland, (denn die fabelhafte Semiramis gehört der Zeit vor der Geſchichte an,) ein Weib, das neben ſeiner Herrſchergröße ſo viel Vergnügen gab und genoß; oder im gemeinen Leben dergleichen entzückende, zart weibliche, ganz vergeiſtigte Naturen von Schriftſtellerinnen, wie ſo viele heute berühmte Damen in allen Theilen Europa's, deren Legion mit Namen anzuführen nur unnütze Zeitverſchwendung ſeyn würde, oder gar liebliche Kunſtſterne ſolcher Art, wie die berühmten Meteore: Sonntag, Malibran, Taglioni, die Geſchwiſter Elsler, und alle die Zahlloſen, welche dieſen Huldinnen nachſtreben!

Da aber die Frauen ohne Zweifel am meiſten zu unſern feinſten Genüſſen beitragen, und ihr hoher Einfluß ganz allein der neuern Zeit angehört, ſo gelange ich endlich hier, nur durch ihre Hülfe, dennoch zu dem befriedigenden Reſultat: daß wir, wenn auch in nichts Anderem, doch in der Hauptſache, nämlich in der Kunſt: Vergnügen zu ſuchen und zu finden — den Alten wirklich den Rang ſiegreich abzulaufen ſcheinen. **Quod erat demonstrandum.**

Zu dem, was ich mir ſelbſt als beſonders nöthig abſtrahirt habe, um vergnügt zu leben, gehören vorzüglich zwei Dinge: Wechſel und Maß. Das ſchöne Sprüchwort: „Entbehre und genieße“ iſt hierin ſchon mit einbegriffen, und will man auch noch ein Wortſpiel darin finden, ſo habe ich nichts dawider; denn allerdings ſind gute Wechſel (von denen der geniale Heyne ſo richtig ſagt, daß ſie und das Chriſtenthum die beiden größten Erfindungen der Juden ſind), Creditbriefe in der Fremde und bedeutende Einkünfte zu Hauſe, kurz Geld, ein eben ſo nothwendiges Ingredienz zum Leben eines Vergnüglings, als Geſundheit. Um daher ganz genau zu ſeyn, wollen wir ſagen: Das Vergnügen dauernd, in dem Zuſtande unſerer und vielleicht jeder Civiliſation finden zu können, bedarf es: Geſundheit, Geld, Abwechſelung und Selbſtbeherrſchung.

Man könnte natürlich noch gar viel Specielleres hinzuſetzen, es würde aber immer unter die genannten Rubriken zu bringen ſeyn, und da wir im Verfolg dieſes Buches, wahrſcheinlich noch häufig, praktiſch wie theoretiſch, auf denſelben Gegenſtand zurückkommen müſſen, ſo will ich mir nur noch eine weſentliche Bemerkung hier erlauben.

Man kann nicht genug die Regel einſchärfen: ſich zu gewöhnen, Alles, was Einem geſchieht, Großes und Kleines, immer von der beſten Seite anzuſehen. Dies iſt viel wichtiger, als ängſtlich jeden Verdruß und jede Unannehmlichkeit ſich abzuwehren, die im Gegentheil zuweilen ſehr wohlthätig, als Lebenspfeffer, auf uns wirken. Ein wahrer Talisman aber liegt in der erlangten Fertigkeit, jeder Figur, die uns drohend und feindlich nahen will, einen ſubjectiven Anſtrich zu geben, der oft ganz unerwartet den Feind in einen Freund, das Gewitter in einen Frühlingsſchauer umwandelt, jedenfalls aber, wo nicht der Blitz ſelbſt plötzlich und vernichtend einſchlägt, eine Compenſation irgend einer Art für das Unabwendbare darbietet. Davon hab' ich viel und die befriedigendſte Erfahrung!

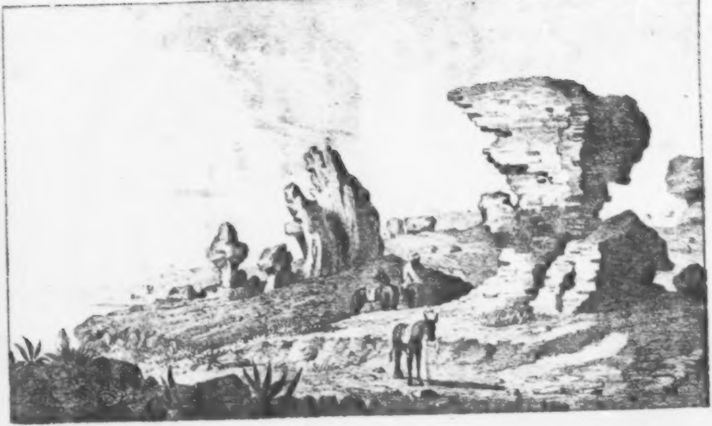
Ein engliſcher Doctor, der ein diätetiſches Buch für die elegante Welt geſchrieben hat, räth, um ſich wohl zu befinden, vor allem ein gutes Gewiſſen an. Der Rath iſt heilſam, aber ein wenig oberflächlich. Weit tiefer werden wir, glaub' ich, die Sache faſſen, wenn wir ſagen: Man ſuche im Allgemeinen für ſeine Seele Zuverſicht durch Liebe, und entferne, ſo viel man kann, die zwei ignobelſten Feinde des Menſchengeſchlechts: Neid und Furcht. Es iſt nun allerdings richtig, daß, wer ſich beſtrebt, Tugend zu üben und gut zu ſeyn, auf dem beſten Wege zur Erlangung dieſer Zuverſicht iſt, wie im Gegentheil der, welcher ſich der Sünde ergibt, auch leicht der Furcht verfällt. Aber auch Tugend üben und gut ſeyn iſt noch nicht hinlänglich und erſchöpfend zum Glücke. Feſtigkeit und Klugheit ſind eben ſo nöthig zu dieſem günſtigen Reſultat als Tugend. Manchen ſehr guten Menſchen habe ich ſtets unglücklich, blos aus Mangel jener Eigenſchaften, geſehen, ja, ſelbſt von ſeinem Gewiſſen gequält, weil er den Umfang ſeiner Pflichten nicht zu beurtheilen verſtand, und ſich zurechnete, was ihm nicht zuzurechnen war, — und wie viele ſchlechte und elende Schufte habe ich gekannt, die ein vortreffliches Gewiſſen zu haben behaupteten, und ſelbſt halb daran glaubten, weil ſie nie gegen die Geſetze verſtießen, folglich nicht meinten, etwas fürchten zu müſſen, die etwaigen Mahnungen der wahren Redlichkeit aber durch eine ſich und Andern täglich vorgeſpielte Comödie der Frömmelei ſiegreich beſchwichtigten! Eine ausdauernde Zuverſicht werden aber die Einen ſo wenig wie die Andern erlangen, weil ſie das Gleichgewicht ihrer irdiſchen und geiſtigen Kräfte, den Schwerpunkt der Exiſtenz, nicht zu finden fähig waren.

Aus dem Vorhergehenden kann der Leſer nun ſchon im Allgemeinen abnehmen, wie die Anſichten Desjenigen beſchaffen ſeyn mögen, welcher ihn hier zum Begleiter einer ſeiner Lebensfahrten auffordert, und zugleich, wie er ſich ſelbſt dazu auszurüſten geſucht hat. Das Uebrige muß ein günſtiges Schickſal geben; unſere Sorge wird jetzt nur ſeyn, den Stoff ſo gut zu verarbeiten, als unſere geringen Kräfte es geſtatten — und ſomit können wir dieſes Capitel, was füglich als Einleitung dienen mag, ſchließen, und zum wirklichen Anfang übergehen.

Unſere europäiſche elegante Welt pflegt den Sommer über nach den Bädern zu reiſen, um dort Zerſtreuung und Veränderung zu ſuchen. Ich, um in der Veränderung ſelbſt noch Veränderung zu finden, ging diesmal in ein Bad, deſſen Name und Daſeyn vielleicht keinem der dies Leſenden bekannt ſeyn wird. Es heißt Kurbes, und liegt an Afrika's unwirthbaren Küſten. Zerſtreuung im gewöhnlichen Sinne ſuchte ich diesmal nicht, denn ich hatte neuerlich deren zu viel gehabt; ſondern Einſamkeit, und eine neue Portion Geſundheit. Beides fand ich im vollſten Maße. Ehe ich jedoch weiter fortfahre, iſt es billig, den Ort ſelbſt mit wenig Worten zu beſchreiben.

Kurbes liegt an einer ſchönen Meerbucht, den acht Stunden davon entfernten Ruinen Carthago's gegenüber; ſeitwärts ſieht man die Rhede von Goletta, und am dämmernden Horizont die Thürme von Tunis, alles Gegenſtände, über die ich, aus einer mir wohl bekannten Veranlaſſung, gezwungen bin, mich aller fernern Details gänzlich zu enthalten.

Nur einige Ruinen, wenige ſchlechte Häuſer mit noch weniger Bequemlichkeiten verſehen, und allein von arabiſchen Fiſchern bewohnt, ſtehen iſolirt an der ſandigen Düne, hinter welcher ſchwarze Felſen ſich hinziehen. Kein Baum iſt nah und fern zu erblicken, und alle Vegetation, bis auf die immer grünen niedrigen Sträucher, war bei meiner Ankunft längſt zu fahlem Grau erblaßt. Wie anmuthig wirkte dieſer melancholiſche Contraſt auf mich, der eben die Weinleſe am Rhein und den goldenen deutſchen Herbſt verlaſſen hatte! Ich ſchwelgte in den Freuden der Entbehrung. Wie leicht ward mir dazu die bei der Badekur vorgeſchriebene Diät, da es, auch bei dem beſten Willen, ungehorſam zu ſeyn, ſchwer war, ſich außer Brod, Milch und Eiern, einem gelegentlichen Hammelbraten und einigen Liebesäpfeln, irgend etwas anderes zu verſchaffen. Auch die Einſamkeit fand ſich ziemlich vollſtändig vor, indem, mit Ausnahme weniger ab-



Küste von Kurka

und zukommender Araber, nur noch ein einziger Badegaſt mit mir in Kurbes vorhanden war, — gerade hinlänglich, um dieſe Einſamkeit erſt recht bemerklich zu machen und ſich gegenſeitig ſeine Reflexionen darüber mittheilen zu können. Uebrigens hätte das Geſchick mir den hieſigen Geſellſchafter nicht paſſender für meine Gemüthsſtimmung, und zugleich ſeltſamer ausſuchen können.

Er war, glaube ich, denn gewiß kann ich es nicht behaupten, ein Deutſcher, und nannte ſich Graf Erdmann. Dem Anſchein nach befand er ſich ungefähr mit mir in demſelben Alter, war von großer Statur, einem imponirenden Aeußern, das mit dem wohlklingendſten Organ verbunden war, und mochte früher ein ſchöner Mann geweſen ſeyn, doch erſchien er jetzt furchtbar durch einen Keulenſchlag entſtellt, den er im Gefecht mit einer wilden Horde im Innern Afrika's bekommen haben wollte, und der, da er mitten in's Geſicht getroffen, und dieſes faſt zerſchmettert hatte, ihn nöthigte, faſt die Hälfte deſſelben durch ein großes Pflaſter zu verbergen. Sein erſter Anblick machte daher, ich geſtehe es, einen abſtoßenden Eindruck auf mich, aber die geiſtvollen Augen und das liebenswürdige Benehmen des Fremden ließen mich bald jene Unförmlichkeit gänzlich vergeſſen, und nur das Mitleid mit einer ſo unglücklichen Verletzung blieb von allen trüben Gefühlen dabei übrig. Zuletzt verſchwand auch dieſes allmählig bei der großen Ruhe und Gleichgültigkeit, die der Graf ſelbſt über ſeinen Zuſtand zeigte, und ich konnte mich mit voller Unbefangenheit dem Reize hingeben, den des Fremden Umgang für mich entfaltete; denn man durfte wohl auf ihn jenes artige Wort der Indier anwenden: „Es gibt eine Alchimie des Betragens, die Alles in Gold zu verwandeln im Stande iſt.“

Obgleich er ſehr vermögend zu ſeyn ſchien, lebte er doch eben ſo einfach als ich, und hatte Niemand in ſeiner Umgebung, als einen herkuliſchen Neger aus Tombuctu, deſſen ungewohnte Tracht, mit Schuhen, die bunte Federn einfaßten, und Hoſen, die wie ein kurzer Weiberrock einen weiten Faltenkranz um ihn her bildeten, eben ſo auffallend war, als das wahrhaft hölliſche Feuer ſeiner Augen und der unheimliche Ausdruck ſeines abſchreckend häßlichen Geſichts. Der einzige Luxus, den ſich der Graf erlaubte, beſtand darin, daß er eine Stube ſeiner dürftigen Wohnung, mit vielen Koſten und großer Mühe, durch in Töpfe geſetzte, ſchön blühende und herrlich duftende Pflanzen, zu einer Art von kleinem Ziergarten umgeſchaffen hatte. Alle dieſe Sorgfalt galt indeß nur einem dreibeinigen

Chamäleon (nach einer Verwundung war dem Thierchen das vierte Bein abgeſtorben), das er mit wahrer Zärtlichkeit liebte, und ſtets mit ſich zu Bett nahm, am Tage aber in dem für daſſelbe eingerichteten Gemach mehrere Stunden einzuſchließen pflegte, während der greuliche Neger, wie ein Hund vor der Thüre liegend, dort Wache hielt. Um dieſe Sonderbarkeiten bekümmerte ich mich weiter nicht.

Nachdem wir alle Localitäten unſeres Aufenthalts gehörig kennen gelernt hatten, theilten wir unſere Lebensweiſe ziemlich regelmäßig ein. Früh wurde, während des Spazierengehens auf den Dünen, der heiße Brunnen getrunken, ein ſalz-, eiſen- und ſchwefelhaltiges Waſſer, dann gemeinſchaftlich gefrühſtückt, worauf wir uns entweder in unſere Stuben zurückzogen, oder, bald einzeln, bald zuſammen, kleine Excurſionen in die unwirthbaren, aber pittoresken Felſen der Umgegend unternahmen. Gegen Abend blieb Jeder eine halbe Stunde in ſeinem Bade, das, ſeit dem vorigen Tage in die Wanne gefüllt, erſt nach vierundzwanzig Stunden eine zu ertragende Temperatur annahm. Kurz nachher genoßen wir unſer frugales Mahl, und brachten den Reſt der Zeit vor dem Schlafengehen zuweilen mit Leſen, zuweilen mit Geſprächen zu, die ſich theils auf vergangene Zeiten bezogen, theils in

Bemerkungen über die eben vorliegende letzte Lectüre beſtanden.

Da ich von Kurbes nicht allzuviel mittheilen kann, ſo will ich den Leſer wenigſtens einige dieſer Unterhaltungen mit anhören laſſen.

Erſter Abend.

Nachdem unſer Tiſch abgeräumt, der Thee hereingebracht und das fehlende Kaminfeuer durch ein Behältniß voll heißer Aſche einigermaßen zu erſetzen geſucht worden war, begann ich unſere heutige Unterhaltung mit dieſen Worten: Der Dichter Gray behauptete, und ich ſtimme bald mit ihm überein, „daß das höchſte menſchliche Glück darin beſtehe, auf einem weichen Sopha Tage lang zu liegen und neue Romane zu leſen.“ So gut wird es uns nun zwar hier nicht werden, lieber Graf, denn ich glaube, Romane ſind in unſerer jetzigen Bibliothek nicht viel vorhanden, aber die kritiſchen Journale, die wir der Güte unſeres Freundes aus Goletta verdanken, ſind faſt noch bunter und haben überdies den Vorzug, uns Alles nur im Extract und in der Quinteſſenz zu geben, nebſt der Beurtheilung in den Kauf, nach der wir ſogleich unſere eigene modeln können, ohne vom Buche ſelbſt mehr als der Recenſent geleſen zu haben, was ſehr bequem iſt.

Dann iſt das Pflücken der einzelnen Leſefrüchte von dieſen vielfach gepfropften Bäumen ſo ergötzlich! Ich komme mir dabei vor wie Aladin, als er in den unterirdiſchen Hain trat, wo der Bäume Blätter von Smaragd, und die Früchte von Rubinen, Saphiren und Karfunkeln waren. Sind es auch meiſtens nur Böhmiſche Steine, die uns hier geboten werden, Farbe und Glanz erfreut mein kindliches Auge doch. Unter dem, was ich heute in meinem Korb einſammelte, findet ſich eine ſchmackhafte Nuß in Form folgender Anweiſung. „Wenn man wiſſen will,“ ſagt der ſchalkhafte Autor, „ob ein Menſch über alle Vorurtheile erhaben iſt, muß man, ohne Anſehn der Perſon, damit anfangen, ihn unbefangen zu bitten, ein Paket irgendwo hinzutragen, und dann beobachten, wie er ſich dabei benehmen wird. Diogenes, als einſt einer der glänzendſten Stutzer jener Zeit zu ihm kam, und Philoſophie von ihm zu lernen wünſchte, händigte ihm ein Stück alten Käſe ein, mit dem Erſuchen: dies zu ſeinem Freunde am andern Ende Athens zu bringen. Der wißbegierige Elegant verlangte keine zweite Lection.“ —

„Sie haben wohl recht,“ erwiederte der Graf lächelnd, „Philoſophie iſt ein ſchweres Studium, man mag ſie mit Käſe oder Kant beginnen, und an Vorurtheilen wird ſie immer wie ein ſchwacher Pfeil am diamantenen Schilde abprallen, — ausgenommen die Vorurtheile hätten ſich ſchon überlebt, wo allerdings ein kühner und ausdauernder Angriff Wunder thun kann, wie ein heimlich unterminirter Thurm zuletzt nur eines verhältnißmäßig geringen äußern Anſtoßes bedarf, um zuſammen zu ſtürzen. Der Weiſe wird Vorurtheile auch nur in einer ſolchen Periode, oder wenn ſie wenigſtens nahe iſt, zu bekämpfen wagen; um es früher zu thun, muß man ein Narr oder ein Heiliger ſeyn. Je ſchwerer indeß der Kampf, je größer der Mann, vorausgeſetzt, daß der Erfolg günſtig iſt, denn, wie faſt überall, ſo gibt dieſer auch hier den Maßſtab der Beurtheilung ab. Wir ſehen jetzt etwas Aehnliches in England, wo Daniel, oder beſſer: Simſon Oconnel gewaltig an dem alten, ehrwürdigen Gebäude der Engliſchen Conſtitution rüttelt. Ein Reformator iſt er jedenfalls, doch nur der Ausgang wird lehren, ob ein Huß oder ein Luther.

Aus dieſem Uebergang zum Politiſchen mögen Sie ſchon abnehmen, daß ich, während Sie in den kritiſchen Wäldern ſich ergingen, mir die Zeit mit Zeitungsleſen zu vertreiben ſuchte, die uns nach der langen Sperre[1] ſo haufenweis zugekommen ſind, und uns jezt erſt zu gleicher Zeit mit den legitimen und friedlichen militairiſchen Prachtfeſten in Kaliſch, die revolutionairen ſchottiſchen Diners, das gottloſe Verſagen der Mönche aus dem katholiſchen Spanien, die Höllenmaſchine in Frankreich, und das Wüthen der Cholera in Italien verkünden. Eine untergeordnete, aber häßliche Rolle ſpielt auch der Berliner Pöbel in dieſem Drama, und die ſchönſte, meines Erachtens, das Land, von dem jezt am wenigſten die Rede iſt, weil es mit Würde und Ruhe, ohne Zeitungsgeſchrei, unter einem hochweiſen Könige in fortſchreitender innerer Bildung begriffen, täglich einer ſchönern Zukunft entgegengeht, wenn nicht fremde Verbeſſerer ſich in ſeine Angelegenheiten miſchen. Ich meine Schweden, mein Mutterland, und nenne es ſo, weil meine Mutter von dort herſtammt. Geſtehen Sie, daß ſelten eine

---

[1] Man hatte in Tunis eben zum erſten Male die Quarantaine, und zwar die ſtrengſte, eingeführt, wobei man die Briefe, ſtatt der Räucherung, in Eſſig legte, ſo daß wenige lesbar blieben. Es iſt vom Jahr 1836 die Rede.

Nation glücklicher in der freien Wahl ihres Regenten war, und daß wenige Monarchen eine der ſchwierigſten Aufgaben edler und mit ächterem Ruhme gelöst haben, als die Schweden und Bernadotte. Ich beſitze eine Sammlung aller öffentlichen Reden des Königs, und habe es ungemein lehrreich gefunden, ſie mit den Thronreden und Proclamationen in anderen Reichen, von Napoleons letzter Zeit an bis auf die heutige, zu vergleichen. Jeder zum Regieren Berufene mag Weisheit daraus ſchöpfen, und auch der praktiſche Philoſoph wird ſie nicht ohne großen Nutzen für das tägliche Leben leſen. Mit Ehrfurcht muß man hier einen Monarchen bewundern, der genau weiß, was er ſoll, das auch will, was er ſoll, und ohne irgendwo weiter zu greifen, als ihm des Reiches Grundgeſetze vorſchreiben, dennoch mit eben ſo viel Kraft als Klugheit ſtets diejenigen Mittel zu erwählen weiß, die zur Ausführung ſeines Willens die zweckmäßigſten ſind.

Wie verſchieden von den gewöhnlichen Gemeinplätzen und längſt zur Nichtsbedeutendheit herabgewürdigten hochtrabenden Phraſen äußert ſich dieſer König. Hören Sie nur Eine Stelle aus ſeinem letzten Landtagsabſchied, wo er, manchen unverſtändigen Widerſtandes wegen, eine warnende Lehre für nöthig hielt:

„„Das erſte Bedürfniß der Völker,““ ſagt der nordiſche Weiſe, „„iſt: **Ordnung**, das zweite: **Vaterlandsliebe**, das dritte: **Gerechtigkeit**, **nicht auf das Schwert, ſondern auf die Gewalt der Vernunft geſtützt.**““

Je mehr Sie über dieſen Satz nachdenken, je tiefer und erſchöpfender werden Sie ihn finden, obgleich von den beliebten Worten: Legitimität, Kirchenglaube, und Königthum von Gottes Gnaden, die der eine Theil Europa's auf ſeinem Banner trägt, oder conſtitutionelle Charte, Freiheit und Gleichheit, die man auf des andern Fahnen liest, nicht ein Jota darin vorkommt. Was war auch bis jetzt die Wirkung dieſer Phraſen! In Rußland, wo der Herrſcher allmächtig iſt, ward der Kaiſer Paul erwürgt, und ſein Sohn, nachdem er Europa den Frieden gegeben, ſtarb vor Kummer, weil er im eigenen Lande eine Conſpiration herannahen ſah, der er ſich nicht mehr gewachſen glaubte. Sein Nachfolger aber abdicirte freiwillig. Jetzt ſitzt glücklicherweiſe ein Fürſt von hohen Eigenſchaften auf dem Throne der Autokraten, und unter einem Solchen iſt am Ende jede Regierungsverfaſſung gut, wäre ſie auch an ſich die ſchlechteſte. In Oeſterreich, wo vor allen die alte Monarchie am intakteſten geblieben, wird dieſe Tag für Tag auch hier durch eine immer ſtärker wachſende demokratiſche Geſinnung der Mittelklaſſen, und was ſchlimmer iſt, durch eine büreaukratiſche Demokratie unterminirt, die, gleich den diminutiven Schaalthieren des Südmeers, ſo unbemerkt fortarbeiten, daß man Jahrhunderte ihr Daſeyn ignorirt, bis plötzlich eine neue Inſel, wie durch Zauber, auf der Oberfläche des Meeres erſcheint. Ein großer, ein genialer Staatsmann hält noch die Zügel jenes Reichs, wo mehr als *ein* Element Gefahr droht, und ſo lange er lebt, wird ſeine höhere Kraft zu paralyſiren wiſſen, was alte Sünden, poſitiver und negativer Art, hervorgerufen; doch wenn er nicht mehr iſt, wer wird die Wolken zertheilen, die auch dort immer dichter am Horizonte aufſteigen? In Preußen, wo Abſolutismus und Jakobinismus ſeltſam Hand in Hand gehen, ruft man fortwährend: König und Vaterland! und wirft dazu gelegentlich dem Beſten und Mildeſten der Monarchen die Fenſter ein,[1] während man, das Vaterland betreffend, noch immer nicht recht weiß, ob man Preuße oder Deutſcher ſey. Im conſtitutionell-monarchiſchen England, wo man für jede Anſtellung oder Gnaden-

[1] Man vergeſſe nicht, daß dieſe Worte im Jahr . . . . geſchrieben wurden, und zwar in Folge der gerechteſten Indignation über die Verblendung der damaligen Zeit, von der auch unſer Vaterland nicht frei blieb, wenn es gleich nach dem kurzen Rauſche bald wieder nüchtern wurde.

bezeigung von geringſter Bedeutung dem Könige knieend die Hand küßt, hat dieſer König weniger Einfluß auf die Regierung des Landes, als der vertraute Secretair des erſten Miniſters, und der Miniſter weniger, als Oconnel. In Frankreich aber, wo Freiheit und Gleichheit das Loſungswort iſt, feiert man die Freiheitsfeſte mit Verſuchen, den König der Volkswahl todt zu ſchießen, und kriecht im Staube vor den gewaltigen Banquiers, und jedem reich gewordenen Parvenü.“

Wir leben Alle im auszehrenden Fieber, unterbrach ich hier den Grafen, und ſolcher Anblick iſt nicht erquicklich. Ich labe mich dagegen lieber an den großen Bildern der Geſchichte, wo längſt die Macht der Zeit ſelbſt in die tollſte Verwirrung Ruhe gebracht, und eine großartige Ordnung überall hergeſtellt hat. Zwei Dinge blieben mir aber immer bei dieſem Studium beſonders auffallend: Der richtige Inſtinct der vox populi auf der einen Seite, und die, oft Jahrtauſende andauernde, unrichtige Würdigung gewiſſer Individuen durch die entſtellte Geſchichte ſelbſt, auf der andern. Ein merkwürdiges Beiſpiel für Beides iſt Alexander, der Macedoniſche, verſteht ſich. Kein Held iſt bei allen Völkern, denen er bekannt iſt, populairer geworden, und doch iſt noch heute der allgemeinere Begriff von ihm faſt nur der eines tollkühnen und glücklichen jugendlichen Wagehalſes, und eigentlich bald kopfloſen Eroberers. Erſt der neueſten Zeit iſt es durch tieferen, hauptſächlich deutſchen Forſcherfleiß und Geiſt klarer geworden, welch ein Rieſengenius in jenem Könige gewaltet, der vielleicht alle Eigenſchaften in höchſter Potenz in ſich vereinigte, die zu dem größten und außerordentlichſten Manne in jener Gewitterſphäre, deren Reich vielleicht für immer vorüberging, erforderlich ſind. Als bloßer Don Quixotte, oder erhabener Tollhäusler, wie z. B. Carl der Zwölfte, macht man höchſtens einen glänzenden Anfang, bleibt aber bald unter irgend einem Windmühlenflügel liegen. Alexander dagegen hatte, trotz ſeiner Jugend und der kräftigſten Entſchloſſenheit des Genie's, wo es galt, auch in ſorglichſter Vorbereitung und Ausführung ſeiner Pläne, weit mehr Beſonnenheit, als Napoleon, und eben ſo viel als Cäſar. Es iſt ein Glück für uns, daß Napoleon nicht den ruſſiſchen Krieg mit derſelben Vorſorge wie Alexander den perſiſchen geführt hat, Europa wäre jetzt wahrſcheinlich ſchon unter ſeine Feldherren vertheilt, und einer neuen Barbarei mit Sicherheit entgegen geführt werden.

Mit welcher Umſicht, mit wie viel geſunderer Politik wußte ſich Alexander ſtets den Rücken zu ſichern, und Kleinaſiens, Syriens und Aegyptens Städte zu gewinnen oder zu vernichten, grauſame, ſchonungsloſe Strenge und königliche Freigebigkeit gleich zweckmäßig anwendend — ehe er Weiteres unternahm! Welch eine einflußreiche, politiſche Liſt war es, bei den Vorurtheilen jener Zeit, ſich in der Mitte ſeiner Laufbahn zum Sohne Jupiters erklären zu laſſen, obgleich er mit ſeiner vertrauten Umgebung ſelbſt darüber ſcherzte. — Oberflächliche Beurtheiler haben dennoch darin nur eine Narrheit des Stolzes finden wollen. Die neuern Entdeckungen, welche die hieroglyphiſche Schrift entzifferten, bezeugen überdies, daß „Sohn des Ammon“ ein ſtehender Titel aller Pharaonen war, und folglich Alexander, als neuer Pharao, ihn ohnehin annehmen mußte, dem vulgairen Theil der Griechen gegenüber die Benennung aber noch anders und wörtlicher benutzte.

Wie kühn wagte er endlich, Alles an Alles ſetzend, da, wo es ſeyn mußte, den Entſcheidungsſchlag, und wie wohl berechnet erſcheint nachher die Annahme Perſiſcher Sitten und halbgöttlicher Verehrung für ſeine Perſon, eben ſo nöthig, um den von jeher an Aehnliches gewohnten Völkern Aſiens zu imponiren, als die überhandnehmenden Anſprüche, wie den Dünkel der Griechen zu demüthigen und ihre aufrühreriſche Frechheit im Zaume zu halten. Die übertriebene Anklage ſeiner Liebe zum Trunk kann nur einen ſchwachen Schatten auf ſeinen Ruhm werfen, da dieſes Laſter ganz allgemein in den Sitten der damaligen Zeit begründet war; denn die alten Griechen gaben im Trinken unſern mittelalterigen Rittern nicht das Mindeſte nach, und man weiß, zu welchen Exceſſen der weiſe Philipp ſich gleichfalls durch den Wein verführen ließ. Ganz abgeſchmackt aber iſt es, die Verbrennung von Perſepolis dem trunkenen Muthe zuzuſchreiben, die im Gegentheil nur ein wohlberechneter Staatsſtreich war, da der Aberglaube der Perſer dieſes Grab ihrer Könige in der Provinz, aus der ſie ſelbſt herſtammten, für das unverwüſtliche Palladium ihrer Monarchie anſah, und ſie erſt durch ſeinen Untergang die letzte Hoffnung verloren, ſich der fremden Herrſchaft zu entziehen. Viel glaubwürdiger als jener dem Uebermuth Alexanders zugeſchriebene Wahnſinn möchte dagegen der Verdacht ſeyn, daß ſein frühzeitiger Tod durch Verrath und Gift herbeigeführt wurde, beſonders wenn man den ewigen Wankelmuth der Griechen und die vielfachen Treuloſigkeiten und Verſchwörungen ſeiner Umgebung gegen ihn in der letzten Zeit berückſichtigt.

Doch, nachdem er ſo Großes vollendet, wozu bei allen irdiſchen Eigenſchaften die ungewiſſe des Glücks freilich auch mit gehört, ſo war eben ſein früher Tod vielleicht der letzte Act dieſes Glücks, und der feige

Mörder, wenn ein ſolcher vorhanden war, ſein größter Wohlthäter. Er ſtarb herrlich, wie er gelebt, in Sieg und faſt überirdiſcher Größe. Und nicht umſonſt hatte einer der erhabenſten Philoſophen des Alterthums ſeine Erziehung geleitet, nicht umſonſt ihm der große Philipp die Rennbahn geebnet und von fern das hohe Ziel gezeigt, nicht umſonſt Beide ihm die größte Kunſt des Selbſtherrſchers: Menſchenkenntniß, gelehrt, nicht umſonſt endlich die Natur ſich gefallen, zur rechten Zeit und am rechten Ort, in ein und demſelben Helden alle Fähigkeiten zu vereinen, die ſie ſonſt nur der Jugend und dem Alter in hundert verſchiedenen Individuen zumißt; denn der Einfluß ſeines Daſeyns, ſo ſehr dies einem Meteore glich, hat dennoch bis auf unſere Zeiten fortgewirkt. — Glücklicher als Cäſar, kühner und ausdauernder als Hannibal, vorſichtiger und weiſer als Napoleon, glanzvoll in jugendlicher Grazie, edel in angeborener königlicher Würde, die größten, gigantiſcheſten Unternehmungen des Friedens auch mitten im Kriege nie vernachläßigend, ein Halbgott durch die unzähligen Lorbeerkronen ſeiner Siege, der freigebigſte Beſchützer aller Kunſt und Wiſſenſchaft, gleich groß als Regent und Feldherr, ein erhabener Held in Wort und That, und alles dies zuſammengedrängt in das kurze Alter des Jünglings — hat kein Sterblicher im Laufe der Zeit je eine gleiche Rolle geſpielt.[1] Der Liebling des Glücks in Allem, verſagte ihm dies nur eine Gabe. Weder ein großer Dichter noch ein großer Geſchichtſchreiber hat der Nachwelt ſeine Thaten mit des Genius zweiter Schöpferkraft erneut, und deshalb iſt ſeine eigene glanzvolle Erſcheinung mehr bewundert, als verſtanden worden. Nur Arrian unter den alten Schriftſtellern, deſſen Stimme zu wenig beachtet ward, hat ihn vielleicht in ſeiner kurzen Geſammtbeurtheilung am richtigſten, wenn gleich nicht hinlänglich, gewürdigt, der Roman des Curtius ſeine Geſchichte nur verwirrt, ſtatt ſie aufzuhellen, Plutarch nur einen veredelten Converſationslexikons-Artikel über ihn geliefert, und erſt nach Jahrtauſenden ſehen wir einzelne kritiſche Lichter die Nebel erfolgreich zerſtreuen, welche die Liebe zum Wunderbaren, Parteiwuth und Oberflächlichkeit verdunkelnd, um des Heros hohes Bild gezogen hatten.

„Sie haben ſich da eine Meinung über Alexander gebildet," fuhr der Graf in unſerm Geſpräche fort,

---

[1] Alexanders Schätzung der Gelehrten betreffend erinnere man ſich, daß er einſt dem Ariſtoteles, als Unterſtützung zur Vervollſtändigung ſeiner Naturgeſchichte, 800 Talente zuſchickte. Heutzutage wird ſo etwas mit einem Ring, einer Tabaksdoſe, oder einem Orden fünfter Klaſſe abgemacht.

„die ich gern theilen mag, denn auch mir däuchte immer, daß ihn, mehr als jede andere hervorſtechende Figur der Geſchichte, etwas wahrhaft Göttliches umſtrahle, hauptſächlich wohl deswegen, wie Sie ſchon bemerkten, weil er uns gleichſam wie mit ewiger Jugend begabt erſcheint, und dennoch ſeine Thaten größer und zahlreicher ſind, als man in ein ſo kurzes Leben zuſammenfaſſen zu können glaubt. Und dann fließt bis zum Ende der Strom ſo mächtig hin, in immer gleicher Majeſtät; kaum mag ein menſchliches Ungemach, Mißlingen oder Unglück dem Sohne Jupiters nahen, und, bis zum Ende ſich der vollen Fülle der Kraft erfreuend, hat kein ernſtlich ſchwarzer Tag den ewig hellen Sonnenſchein ſeines ſtolzen Laufes zu unterbrechen gewagt. Alexander iſt in jeder Hinſicht ein wahrhaft dichteriſcher Held, und zwar mehr im compacten, klaren, antiken, als im lockern, halbdunkeln, romantiſchen Styl.“

O, rief ich, greifen Sie mir den romantiſchen Styl nicht an, — der gehört uns Deutſchen eigentlich an, und iſt überdem aller Ehren werth! Auch bin ich gar nicht Ihrer Meinung, ſondern behaupte im Gegentheil, daß kein antiker Charakter ſich zugleich dem Romantiſchen mehr genähert habe, als der Alexanders; doch laſſen wir dieſen erhabenen Todten jetzt ruhen.

Da Sie das Romantiſche herauf beſchworen haben, ein Element, in das ich mich ſtets am liebſten tauchen möchte, wenn ich es nur immer ſo bei der Hand haben könnte, als jetzt das Kurbeſer Waſſer, — ſo muß ich Ihnen noch eine Leſefrucht ganz anderer Art mittheilen, die uns vielleicht nach dem gewaltigen Sprunge, mit dem wir zu ihr gelangen, ſpäter zur Brücke in die Region des Phantaſus dienen mag. Hören Sie alſo folgende, ziemlich ſeltſame Begebenheit aus der neueſten Zeit, und dem alltäglichen Leben unſerer Tage.

Vor einigen Jahren reiſte ein junger Mann durch * * *, eine kleine Stadt im nördlichen England, und nahm für die Nacht ſein Quartier bei Bekannten, in einer Stube, welche die Ausſicht auf einen unmittelbar davor liegenden Kirchhof hatte. Der junge Mann war von ſtarker Conſtitution, munterem Charakter und nichts weniger als ein Viſionair — ſo daß man vermuthen darf, er habe keine andere Abſicht gehabt, als ſich nach dem Wetter umzuſchauen, als er vor dem Zubettegehen um Mitternacht noch einmal das Fenſter öffnete, und ſeine Blicke über den Kirchhof ſchweifen ließ. Doch als ſeine Augen die Richtung nach der ſeitwärts ſtehenden Kirche genommen hatten, konnte er ſie nicht mehr davon abwenden — ſie blieben unwillkürlich auf ein hell erleuchtetes Fenſter in der Gegend des Altars geheftet, hinter dem von Zeit zu Zeit ſich etwas zu bewegen ſchien, während doch die Kirche ſelbſt verſchloſſen war und überall der Nacht lautloſe Stille herrſchte. Er beobachtete, nicht ohne einige Alteration, dies Schauſpiel mehrere Minuten lang ſtillſchweigend, bis er ſich vollkommen überzeugt hatte, daß keine Täuſchung ſeiner Sinne obwalten könne, denn das Licht brannte fortwährend in gleicher Helle. Entſchloſſen, den wunderbaren Umſtand aufzuklären, weckte er jetzt die Hausleute, welche mit gleichem Erſtaunen daſſelbe ſahen. Nach einigem Aufenthalt verſchaffte man ſich die Schlüſſel des Kirchhofthores nebſt einer Leiter, und nachdem man mit Mühe die in ihren roſtigen Angeln knarrende Thüre geöffnet, näherte ſich der junge Mann mit drei Gefährten der Kirche, das geheimnißvolle Licht immer feſt im Auge behaltend, welches ſich in keiner Art veränderte. Endlich war man, oft über die Gräber ſtolpernd, von denen eines ganz friſch aufgegraben ſchien, bis an die Kirchmauer gelangt, hatte die Leiter an das große Altarfenſter geſetzt und becomplimentirte ſich nun, wer zuerſt hinaufſteigen ſollte, um genauer den Grund dieſer unheimlichen Illumination zu erſpähen. Es ward für billig gefunden, daß der Fremde, welcher die Andern zu Zeugen aufgerufen, auch die Unterſuchung beginne, und demzufolge beſtieg er, obgleich von einigen kalten Schauern heimgeſucht, ſich ein Herz faſſend, die halb loſen Sproſſen der gebrechlichen Leiter, während alle Uebrigen ihm auf dem Fuße folgten und Jeder hart auf ſeinen Vordermann drängte.

Der Anblick, der ſich ihnen darbot, als ſie die Höhe erreichten, wäre wohl hinreichend geweſen, auch einen Kühneren zu entſetzen.

Von der Communiontafel war der Vorhang, wie es in den engliſchen Kirchen nur bei der Ceremonie des heiligen Abendmahls zu geſchehen pflegt, bis nahe an die Wand zurückgezogen worden. Zwei brennende Kirchenkerzen ſtanden darauf und drei Becher Wein; die Stelle der heiligen Oblate aber hatten einige Teller mit kalter Küche eingenommen, und ſtatt der heiligen Bücher ſah man nur Karten und Spielmarken auf der Tafel. Um dieſe her ſaßen vier Geſtalten, ſcheinbar eifrig in einer Whiſtpartie begriffen. Drei davon glichen jugendlichen Wüſtlingen mit rothem, erhitztem Antlitz; ihre Kleidung in Unordnung, Hohn und Trunkenheit in ihren Mienen. Dieſe nahmen fleißig, wiewohl mit tiefem Schweigen, die gefüllten Becher in Anſpruch. Der Vierte aber, welcher den Platz des **Dummy** (mort, oder todten Mannes) einnahm, zeigte weniger Theilnahme, denn es war nur ein der Verweſung ſchon naher Leichnam. Das grünlich-weiße Antlitz dieſes ſchauderhaften Figuranten contraſtirte gräßlich mit den lachenden Geſichtern der Schwelger, und als ſein Kopf jetzt rückwärts über die Lehne herabzuſinken und ſeine Augenhöhlen nach den unberufenen Zuſchauern oben hinaufzuſtarren ſchienen, ſtieß unſer Freund unwillkürlich einen lauten Schrei aus. Im Augenblick verlöſchten die Lichter in der Kirche, und da der Schreck, der ſich den Gefährten des jungen Mannes verdoppelt mitgetheilt hatte, dieſe ohne Zweifel zu Bewegungen verleitete, welche die morſche Leiter nicht mehr vertragen konnte, ſo brach dieſe zuſammen und die unglücklichen Geiſterſeher langten in weit ſchnellerer Zeit unten an, als ſie früher zum Hinaufklettern gebraucht hatten. Glücklicherweiſe ward jedoch Niemand ernſtlich verwundet, wiewohl Alle mehr oder weniger Beulen und Contuſionen davon trugen. Man ſchickte den am wenigſten Beſchädigten nach Haus, um die zerbrochene Laterne mit einer neuen zu vertauſchen, denn es war jetzt ſtockfinſter geworden. Eine geraume Zeit verging, ehe der Bote mit dem Hausknecht, der die Laterne trug, zurückkehrte. Beinahe wäre aber auch dieſe zweite Aufklärungsmaſchine wieder zertrümmert worden, als die Geſellſchaft beim Schein derſelben, mit emporſträubendem Haar, gewahr wurde, daß ihre Zahl ſich noch um Einen, und zwar den identiſchen Leichnam aus der Kirche vermehrt habe. Geſunde wie Lahme gaben Ferſengeld und begruben ſich immediat darauf in ihre Betten, mit Shakeſpeare ausrufend: „Es gibt Dinge in dieſer Welt, von denen ſich die Philoſophen nichts träumen laſſen!"

Die Geſchichte machte indeß nicht wenig Aufſehn, und als man am andern Morgen ex officio zur Unterſuchung ſchritt, fand man den Leichnam noch immer an der Kirchmauer liegen, wonach bald ausgemittelt ward, daß er in vorletzter Inſtanz dem friſch geöffneten Grabe, früher aber einer Seele angehört habe, die hier lange als Bürger und Schneidermeiſter gelebt, und vor acht Tagen das Zeitliche geſegnet hatte. Gerichtlich ward die Sache nicht weiter verfolgt, doch wußte bald Jedermann, wie ſie zuſammen hing, obgleich auch Jeder eine von der des Andern abweichende Verſion aufzuweiſen hatte. Die wahrſcheinlichſte von allen war die, welche drei notoriſchen Wildfängen der Umgegend eine Wette zuſchrieb, die zu erfüllen ſie den abſcheulichen Unfug getrieben hatten.

Der engliſche Autor, dem ich dieſe Geſchichte entlehne, nennt die Handlung ein furchtbares und ungeheures Verbrechen. Was urtheilen Sie darüber, lieber Graf?

„Nicht ganz ſo ſtreng, als Ihr Engländer jedenfalls. Denn obgleich ich ſelbſt, faſt um nichts in der Welt, eine ähnliche Handlung begehen möchte, ſo kann ich ſie doch nur für eine beſtialiſche Tollheit, aber keineswegs für ein Verbrechen anſehen, weil dadurch weder den Rechten noch dem Wohlſeyn eines Lebenden irgend ein weſentlicher Schaden zugefügt wurde, welches mir mit dem philoſophiſchen Begriff eines Verbrechens ſtets vereint ſeyn zu müſſen ſcheint. Laſſen Sie mich Ihnen in kurzen Worten eine andere Unternehmung mittheilen, deren Strafbarkeit ich ganz auf die gleiche Stufe mit dieſer ſetze, wenn auch ein ſehr verſchiedener Schauplatz dafür gewählt wurde und ihre Decoration viel weniger lugubre war.

Zwei Adjutanten des Fürſten Poniatowsky wetteten mit einigen Cameraden, am hellen Mittag vor dem Palais des Fürſten in Krakau die große Promenade entlang, wo um dieſe Stunde der größte Theil der ſchönen Welt verſammelt zu ſeyn pflegt, bis zum botaniſchen Garten, eine halbe Stunde weit, vollkommen nackt, wie ſie der liebe Gott erſchaffen, zu reiten — und führten dieſe unanſtändige Cavalcade, wie man denken kann, zum nicht geringen Schrecken der ſpazieren gehenden Damen, im kurzen Galopp ihrer Pferde gemächlich aus, ihre Bekannte unterwegs ganz harmlos grüßend. Als man empört über eine ſo öffentliche

Hohnſprechung aller guten Sitte bei ihrem Chef Klage führte, und Einige ſogar heftig auf eclatante Satisfaction drangen, wußte dennoch der nachſichtige Fürſt die Kläger mit Scherzen zu beſchwichtigen. Und nicht viel härter war der Verweis, den er den jungen Tollköpfen ſelbſt gab. Messieurs, ſchloß er ſeine Merkuriale, si vous voulez absolument vous montrer tout nus aux Dames, que ce soit au moins en tête à tête, et à l'une après l'autre, mais pas en plein midi à tout le beau sexe à la fois.

Ich wiederhole es: In beiden Handlungen kann ich hinſichtlich des Grades der Strafbarkeit durchaus keinen Unterſchied finden. Beide beleidigen gröblich die Anſichten der Geſellſchaft von dem, was ſie für heilig und ſchicklich hält, beide fügen übrigens keinem Einzelnen ein Leid zu; zu beiden gehört aber gewiß eine große Doſis Rohheit und Frechheit, doch iſt im Grunde weder Bosheit noch Schlechtigkeit dabei vorauszuſetzen. Dennoch iſt ein bedeutender Unterſchied in anderer Hinſicht vorhanden, und dieſer iſt nicht zum Nachtheil der erſten Handlung. Denn zu einer ſolchen gehört nicht nur Frechheit, ſondern auch eine ganz bedeutende Portion Muth. Es iſt Gefahr damit verbunden, große Gefahr, ſelbſt für den, dem die Geiſterwelt verſchloſſen iſt, und der nur an ein reizbares, für Fieberphantaſieen empfängliches Nervenſyſtem glaubt.“

Wie meinen Sie das? ſagte ich lächelnd; glauben Sie etwa mit Swedenborg und Caglioſtro, daß für Auserwählte die Geiſterwelt aufzuſchließen ſey?

„Davon weiß ich nichts,“ erwiederte der Graf unbefangen, „aber daß es außermenſchliche Weſen gibt, die ſich dennoch in menſchlicher Form, unter gewiſſen Umſtänden zu zeigen im Stande ſind, und in dieſer mit uns verkehren können, — das glaube ich allerdings und zwar aus dem ſehr einfachen Grunde, weil ich mich mehr als einmal ſelbſt in dieſem Fall befunden habe.“

Der Graf ſagte dieſe ſonderbaren Worte in einem ſo einfachen Tone, ſo ganz, wie man von Alltäglichem ſpricht, ja mit ſo geringer Theilnahme und wie nur gelegentlich der Sache erwähnend, daß ich ihn mit einiger Verwunderung anblickte. Iſt das Ernſt oder Spaß? fing ich endlich faſt kleinlaut an.

„Urtheilen Sie ſelbſt,“ antwortete er, indem er einen recht freundlich zutraulichen Blick auf mich warf, „ich will Ihnen zu dieſem Behuf ein Bruchſtück aus meiner Lebensgeſchichte erzählen, das ungefähr zwanzig Jahre zurückdatirt, und einer glücklicheren Periode angehört, als die jetzige für mich iſt. Damals war jene unbekannte und geheimnißvolle Welt mir günſtig, heute verfolgt ſie mich, und wenn ſie wüßten, wie nahe ſie Ihnen ſelbſt jetzt . . .“

Ich ſah hier, während unſere antik geformte Thonlampe aus Carthago's Ruinen faſt dem Verlöſchen nahe war, den plötzlich ſich unterbrechenden Grafen wie drohend und abwehrend nach der Thür hinweiſen, welcher ich auf dem Platz, wo ich ſaß, eben den Rücken zukehrte. Meinem abgelegten Gelübde der Aufrichtigkeit gemäß darf ich nicht läugnen, daß, trotz allem Unglauben, mir etwas Kaltes ſehr unangenehm am Rückgrath herabzulaufen ſchien, und ich mich unwillkürlich haſtig umwendete, aber (ich fürchte ſogar, etwas blaß dabei geworden zu ſeyn,) ſogleich wieder zurückfuhr, als mir, gleich Feuerkugeln, die abſcheulichen Katzenaugen des Negers entgegen funkelten, der dicht hinter mir ſtand. Der Graf mochte ihm in der mir unbekannten Sprache, die einige ganz ſchauerlich-ſchnalzende und ziſchende Töne hatte, ernſtlich und ungehalten etwas anbefohlen oder verwieſen haben, denn die Hände auf die Bruſt legend, beugte er ſich demüthig tief nieder, und verließ ſogleich darauf das Zimmer, wobei ich nicht umhin konnte, zu bemerken, daß in demſelben Moment, als er die Thüre ſchloß, ohne allen ſichtbaren Grund die Lampe wieder friſches Leben erhalten zu haben ſchien, mit dem ſie jetzt von

Neuem luſtig aufflackerte. Als ich dem Grafen dies mittheilte, meinte er, während ein nervöſes Zucken, das ihn oft befiel, über ſein Geſicht fuhr, dies läge an der ſchlechten und unegalen Bereitung des hieſigen Oeles, und begann dann ohne weitern Uebergang ſogleich ſeine angekündigte Erzählung folgendermaßen:

„Ich ward als der Abkömmling und einzige Sohn einer vornehmen und reichen Familie geboren, und will Ihnen kein Geheimniß daraus machen, daß ich einen andern Titel, und meinen jetzigen Namen damals nur als Taufnamen führte. Im Hauſe meiner Eltern herrſchte ein fürſtlicher Luxus und die ungebundenſte Gaſtfreiheit, was mir ſchon frühe manche intereſſante, vielleicht auch manche nachtheilige Verbindungen verſchaffte, und da mich die Natur nicht allzu ſtiefmütterlich bedacht hatte, ſo ward ich ſchon, kaum in das Jünglingsalter getreten, einer der eleganteſten Tonangeber der Reſidenz, in welcher meine Familie den größten Theil des Jahres zubrachte.

Mancherlei ungünſtige Umſtände hatten unterdeß bedeutende Verluſte für uns herbeigeführt, und als ich mehrere Jahre darauf, ſtets im Taumel der Vergnügungen fortlebend, nach dem Tode meines Vaters, Herr unſerer weitläuftigen Beſitzungen wurde, fand ich dieſe ſchon bedeutend verſchuldet und ſo ſehr vernachläßigt, daß nur die weiſeſte Sparſamkeit und genaueſte Wirthſchaft dem Uebel langſam hätte abhelfen können. Statt deſſen benutzte ich, mit dem kopfloſen Leichtſinn der Jugend, nur alle Hülfsmittel, welche mir die neue Lage noch eine Zeit lang darbot, zu noch größeren Extravaganzen. Nachdem ich auf dieſe Weiſe den koſtſpieligſten Leidenſchaften und Liebhabereien aller Art gefröhnt, und zuletzt durch einen Verſuch, mir durch Börſenſpiel zu helfen, noch tiefer in's Verderben gerathen war, ſah ich mich endlich gezwungen, von der Welt, die mich bisher umgab, gänzlich Abſchied zu nehmen und mich für immer auf das einſamſte meiner Güter zurück zu ziehen. Hier wohnte ich, der nöthigen Erſparniß wegen, bei einem meiner Geiſtlichen, welcher in früherer Zeit dieſe einträgliche Stelle meiner Protection verdankte, und ſich jetzt des Dankes in Wort und That nicht entzog.

Armuth, die auf Reichthum folgt, iſt ein ſehr hartes Loos! „Leer,“ ſagte ein indiſcher Dichter ſchon vor 1800 Jahren: „Leer iſt das Herz Deſſen, der keinen Freund hat; das ganze Univerſum iſt nur eine Niete für den Dummkopf, aber Alles — iſt Elend für den Armen!“ Doch trug ich mein Unglück mit Standhaftigkeit, denn ich war jung, wo das Leben immer noch manche Compenſation zuläßt, und überdies recht ernſtlich in die Nichte meines geiſtlichen Freundes verliebt, eine Waiſe, die, noch weit ärmer als ich, nur von ſeiner Großmuth lebte, und allein von ihm abhing. Mit den Mitteln, ſie geltend zu machen, waren ſehr vernünftigerweiſe auch meine früheren Vorurtheile geſchwunden, und meine aufrichtige Abſicht ging in Folge deſſen nur dahin, Friederike zu heirathen, ſobald ich im Stande ſeyn würde, durch irgend ein Arrangement eine feſte und unabhängige, wenn auch noch ſo beſchränkte, Lage zu erlangen, was jetzt leider keineswegs der Fall war. Im Gegentheil quälten mich gerade in dieſer Zeit die beunruhigendſten Sorgen wegen eines Wechſels, der mich perſönlicher Gefahr ausſetzte, und Friederike ſelbſt ſollte mir aus der Verlegenheit helfen, da ein alter Gutsbeſitzer in der Nachbarſchaft, der ihr ſehr wohl wollte, einige Dispoſition gezeigt hatte, ihr zu Liebe das nöthige Geld vorzuſchießen. Auf dieſem geringen Darlehn weniger tauſend Thaler beruhte alſo die Sicherheit und Ruhe meiner nächſten Zukunft allein, und keine Zeit war mehr dabei zu verlieren.

An einem Freitag Morgen, an welchem Tage wir Friederike von einem Beſuch bei dem erwähnten Gutsbeſitzer zurück erwarteten, hatte ich mit ihr auf halbem Wege eine Zuſammenkunft am Bache im

Walde verabredet, wo ich von ihr erfahren ſollte, was für unſer Geſuch zu hoffen ſey. Da mir nun alles dies vielfach im Kopfe herumging, arrivirte mir in der Zerſtreuung ein lächerliches Ungemach, das ich nur deßhalb erwähne, um zu zeigen, welche ſeltſame Urſachen oft die wichtigſten Begebenheiten herbeiführen. Ich ſchnitt mir nämlich früh beim Raſiren, an ganz andere Dinge denkend, den halben Schnurrbart ab. Natürlich mußte die andere Hälfte nun auch folgen, was mir ein ſehr verändertes Anſehn gab, und da Friederike meinen Schnurrbart ganz beſonders protegirte, oft ſelbſt nach ihrem Geſchmacke zurecht ſchnitt und ihn faſt wie ihr Eigenthum anſah, ſo war ich nicht wenig in Sorgen, wie ſie dieſes kleine Majeſtätsverbrechen aufnehmen würde. Alles ging auch ſo ſchief als nur möglich. Zuerſt mußte ich eine ewige Zeit auf ſie warten; dann hatte ſie mich kaum erblickt, als ſie über mein Ausſehn ganz außer ſich kommen wollte und behauptete, ich ſey völlig unkenntlich geworden, und ſähe gar nicht mehr wie ein Mann aus. Der alte Gutsbeſitzer hatte auch nicht anbeißen mögen, und als ich ſie, um für alles auf mich einſtürmende Unheil bei ihr Troſt zu ſuchen, küſſen wollte, fuhr ſie zurück, und erklärte: ich mache ihr einen Effect wie eine Eidechſe — nicht eher als bis mein Bart wieder gewachſen ſey, wolle ſie mir einen Kuß geſtatten. Endlich riß der Faden meiner Geduld; ein ſchmollendes Wort gab das andere, und zuletzt gerieth ich in ſolchen Zorn, daß ich ſie ohne Gruß und Abſchied verließ, mich auf mein Pferd warf, und, was dies nur laufen konnte, nach einem mehrere Stunden entfernten kleinen Jagdhauſe ritt, das ich in einem wunderſchönen, viele Tagereiſen weit ſich erſtreckenden Walde beſaß, — wenn anders das Eigenthum ſolcher Güter, auf denen faſt eben ſo viel Schulden haften, als ſie werth ſind, überhaupt ein Beſitz genannt werden kann.

Dieſer Ort war übrigens der paſſendſte Aufenthalt für den Sorgenvollen, wie für den Grillenfänger; denn hier herrſchte durchgängig die ungeſtörteſte Einſamkeit, mit aller eigenthümlichen Poeſie des Waldes gepaart. Maſtenhohe Kieferſtämme, die ſich fort und fort, endlos, wie des Meeres Wellen, wiederholten, ſtiegen oft über hundert Fuß in gerader Linie kerzengleich empor, ehe ſie ihre paraſolartigen Kronen entfalteten; dichte, ſchwarze Tannen, deren Aeſte mit langen Feſtons bis auf die Erde herabhingen, wechſelten, in unregelmäßige Gruppen vertheilt, mit ihnen ab, und ſchattirten maleriſch die von der Sonne beſchienenen glatten Kieferſtämme; zwiſchen ihren dunkeln Wänden aber ſchimmerten die goldgrünen

Blätter hundertjähriger Eichen hindurch, oft die wunderbarſten Verzweigungen in ihrer contraſtvollen Vereinigung mit dem Nadelholze bildend. Ueberall deckte den Boden ein farbenreicher elaſtiſcher Teppich, theils aus Mooſen der verſchiedenſten Art, theils aus lichten Haidekräutern beſtehend, die mit dunkelblauen und blutrothen Beeren prangten, hie und da noch mit federbuſchartigen Farrenkräutern, oder dem wilden, weißblühenden Rosmarin gemiſcht. In Mitte dieſer Wildniß, ſeitwärts einer friſchen Waldwieſe, die ſchwarze Fichtenpyramiden umſchloßen, ſtand meine beſcheidene Hütte, welche nichts weiter in ihrem Innern enthielt, als auf der einen Seite einige kleine Zimmer mit einer Küche, auf der andern die Wohnung eines treuen Dieners und eine geräumige Voliere, in der eine Sammlung ſchöner Papageien und anderer ſeltener Vögel aufbewahrt wurde, faſt die einzige Liebhaberei, die mir von dem alten Luxus übrig geblieben war, der mich einſt umgab, und die ich beibehielt, einmal, weil Friederike ſie mit mir theilte, zweitens, weil die Unterhaltung derſelben nur ſehr wenig Koſten verurſachte.

Ich hatte mich, freudig vom ehrlichen Heinrich, der hier hauste, bewillkommt, in meiner Stube auf das Sopha hingeworfen, dem gegenüber ein großes, offenes Fenſter die freie Einſicht in des Waldes grünes Labyrinth geſtattete, und gab bald, in tiefes Sinnen verloren, allerlei wirren Gedanken über ehmals, jetzt und künftig, den weiteſten Spielraum — als plötzlich der alte Jäger die Thüre aufriß und mit verſtörtem Geſicht hereinrief: Gott ſey uns gnädig, es kann nicht anders ſeyn, der Paſcha kommt!

Hier muß ich Ihnen zuvörderſt erläutern, was dieſem Ruf zum Grunde lag.

In der nordiſchen Gegend, in welcher ich lebte, waren die Leute noch ſehr, was die heutige Aufklärung abergläubiſch nennt, und allerlei wunderbare Sagen curſirten unter dieſen Naturkindern, an deren Wahrheit Keiner von ihnen einen Augenblick zweifelte. So hatte ich ſchon in früheſter Jugend oft von einer myſteriöſen Geſchichte reden hören, die ſich vor langen Zeiten in den hieſigen Wäldern zugetragen haben ſollte. In Folge derſelben behauptete man, daß alle hundert Jahre darin ein wüſter Spuck erſcheine, der dem, welcher ihn ſähe, entweder großes Glück oder Unglück bedeute, je nachdem die Geiſter übel oder gut gelaunt ſeyen. Ein Türke, der früher Chriſt geweſen, viel ſchauderhafte Thaten verübt, und welchen die Leute nur kurzweg „den Paſcha“ nannten, ſollte es ſeyn, der mit großem Gefolge und betäubendem Lärm am lichten Tage, gleich dem wilden Heere, einmal in jedem Jahrhundert, durch den Wald ziehe. Jeder ſey verloren, ſagte man, der zufällig in ſeinen Bereich gerathen, ein lautes Wort zu ſprechen wage, und doch ſey dieß ſchwer zu vermeiden, weil die Geſpenſter, welche ganz lebendigen Menſchen glichen, wen ſie anträfen, mit allerlei liſtigen Fragen zu einer Antwort zu verführen ſuchten, ließe ſich aber Einer dazu verleiten, ihm ſogleich den Hals umdrehten. Man munkelte ſogar, daß einſt einen meiner eigenen Vorfahren dieſes Loos getroffen haben ſollte, da man ihn, nachdem er ſich auf der Jagd von ſeinem Gefolge verirrt, den andern Tag mit blauem Geſicht und herausgepreßten Augen, ſammt ſeinem Pferde todt in einer tiefen Wolfsgrube fand. Wie gewöhnlich bei ſolchen Gelegenheiten, behauptete man auch hier, daß der Verunglückte ein grauſamer und finſterer Mann geweſen wäre, der ſein Schickſal wohl verdient habe.

Ich hatte natürlich, als ein ſehr ächtes Kind meiner ungläubigen Zeit, dies Alles nur für ein albernes Ammenmärchen angeſehen, und ſo begann ich auch jetzt, noch unwillkürlich über das komiſche Entſetzen des alten Waidmanns lachend, ihm darüber den Kopf recht nachdrücklich zurecht zu ſetzen, — wer aber malt mein Erſtaunen, als ich jetzt nach dem

Fenſter ſchaue, und nun ſelbſt den Wald überall lebendig werden, jeden Ort von den fremdartigſten Geſtalten rund umher wimmeln ſehe: Elephanten mit prächtigen Baldachinen, welche Vorhänge von Purpur und Gold umgaben, und zwiſchen denen unter durchſichtigen Schleiern Huris des Paradieſes hervorzulauſchen ſchienen; Kameele mit koſtbaren Decken, welche alle Gegenſtände orientaliſcher Schwelgerei in zierlichen Körben aufgeſchichtet trugen; reich gekleidete Reiter, beturbant und den krummen Säbel an der Seite, die ſchnell nach einander ihre langen, mit Gold und Silber eingelegten Flinten abfeuerten, und auf ihren arabiſchen Roſſen in kriegeriſchen Evolutionen wild umher ſprengten; zweirädrige goldene Wagen mit Löwen und Tigern beſpannt; Neger in blendend bunten Gewändern, welche Giraffen und andere nie geſehene Thiere führten; und in der Mitte des tollen Tumults endlich den Paſcha ſelbſt, von einem unabſehbaren Gefolge umgeben, hoch über Alle hervorragend und ſo von Juwelen ſtrahlend, daß das Auge kaum ſeinen Anblick ertragen konnte. — Alles dies gaukelte um mich her, wie die Viſion einer tollen Zaubernacht.

Ehe ich noch meiner Sinne vollkommen mächtig werden konnte, die eben ſo angezogen von dem herrlichen Schauſpiel, als entſetzt von ſeiner wunderbaren

Unheimlichkeit waren, ſah ich, wie mit einem Flor vor den Augen, den nun herangekommenen Paſcha vor dem Hauſe anhalten, und wenige Sekunden darauf flog die Thür meiner Stube auch ſchon wie vom Sturme ergriffen auf, und der geſpenſtiſche Türke, von Zweien ſeines Gefolges begleitet, trat mit ſchweren Tritten in das Gemach. Der Mann zu ſeiner Rechten erſchien als ein ehrwürdiger Greis, in rothem Talar, mit einem langen, ſchneeweißen Bart, der ihm bis zum Gürtel herabreichte; zur Linken ging ein Jüngling von halb weiblichen Formen und bezaubernder Schönheit, nicht unähnlich dem Borgheſiſchen Hermaphroditen. Er trug eine griechiſche, ihn halb entblößt laſſende, aber dennoch faſt eben ſo reiche Kleidung, als der Paſcha ſelbſt. Dieſer war ein rieſengroßer Mann von königlichem Anſehn, dem jedoch zwei ganz rothe Augenſterne, glänzend ſchwarz gebeizte Zähne, und ein unausſprechlich höhniſcher Zug um den Mund ein ſchauerliches Anſehn gaben. Mir verſagte faſt der Athem, als er jetzt jähling auf mich zuſchritt, und mich, mit einem durchdringenden Blicke ſeiner glühenden Augen, vom Kopf bis zu den Füßen meſſend, mit heiſerer Stimme folgendermaßen anredete: „Ich hoffe, Ihr ſeht meinen Beſuch auf Eurem Grund und Boden nicht ungern, Nachbar!“

Ich verbeugte mich tief und zitternd. „Lebt Ihr immer ſo ganz allein und einſam hier?“ fuhr er mit zweideutigem Lächeln fort. Ich verbeugte mich zum zweitenmal noch tiefer. „Es iſt lange her, daß ich Eure Sprache nicht mehr geſprochen habe. Zum letzten Male war es, wenn ich mich recht erinnere, an einem ſtürmiſchen Tage mit Eurem Urältervater. Habt Ihr je davon gehört?“ Ich ſchüttelte verneinend mit dem Kopf. „Eure Familie ſcheint ſeitdem nicht die beſten Geſchäfte gemacht zu haben, denn es ſieht ärmlich hier aus. Könnt Ihr uns nichts anbieten? Wir ſind hungrig von der Reiſe, und da drüben ſah ich ein mit allerlei rarem Geflügel wohl verſehenes Behältniß. Wollt Ihr mir nicht erlauben, Euer Gaſt zu ſeyn?“ Ich zuckte die Achſeln und legte in der Angſt meines Herzens, nach türkiſcher Manier, beide Hände auf die Bruſt; denn alle Starkgeiſterei hatte mich total verlaſſen, und ich hätte um keinen Preis der Welt ein lautes Wort von mir geben mögen. Nach einer kurzen Pauſe begann der Paſcha von Neuem: „Ich ſehe wohl, wir müſſen Euch beſſere Geſellſchaft geben, damit Ihr die Sprache wieder erlangt, die Ihr verloren zu haben ſcheint. Lebt wohl, Erdmann! und wenn Ihr Jemand wiederſeht, der Euch theuer iſt — ſo gedenkt des Paſcha.“ Bei dieſen Worten kam es mir vor, als ob ein ungeheurer Schmerz, der auf eine unbegreifliche Weiſe das Geſicht des gefürchteten Gaſtes zugleich verzerrte und dennoch zu veredeln ſchien, wie ein Blitz darüber hingezuckt hätte, — der Jüngling ſah mich dagegen, wie mir Muth einſprechend, ſchalkhaft an, und auch der Blick des Alten im rothen Talar ſchien wohlwollend auf mir zu ruhen. Der Paſcha winkte noch einmal gnädig mit der Hand, wie ein Autokrat in guter Laune, und nur wenige Augenblicke darauf ſah ich ihn ſchon wieder zu Roß ſitzen, und unter betäubendem Halloh folgte ihm von allen Seiten der bunte tumultuariſche Troß. Noch ein Moment, und Alles war ſpurlos verſchwunden, die frühere Stille und Einſamkeit überall vollſtändig zurückgekehrt. Von der Hitze gedrückt, lagerte wieder ruhig das Wild unter dem ſchattigen Laube, nur ein leiſer Wind ſäuſelte anmuthig in den Kronen der Kiefern, und kein Laut ertönte, als da und dort das Picken des Grünſpechts an den altersmorſchen Bienenbäuten.[1]

Ich hatte eben den vom Fieber geſchüttelten Heinrich unter meinem Großvaterſtuhl hervorgezogen, wo er in der ſchrecklichſten Todesangſt einen Verſteck geſucht, und war ſelbſt noch ungewiß, ob das Vergangene Wahrheit oder Traum geweſen, als ich einen ſchwachen Klagelaut vernahm, der mir aus der gegenüber liegenden Voliere herzukommen ſchien. Ich ſprang ſogleich hinein, und hätte vor dem Anblick, der mich dort erwartete, in die Erde ſinken mögen. Alle meine ſeltenen Thiere — dieſes letzte Steckenpferd, an dem ich mit wahrhafter Zärtlichkeit hing — ſah ich in regelmäßigen Reihen, mit umgedrehtem Halſe, todt vor mir liegen! Der ſchönſte, das Prachtſtück meiner Sammlung, ein afrikaniſcher Sonnen-Lory ſchlug allein noch ſchwach mit den Flügeln, und im Sterben ſeine Augen kläglich auf mich richtend, hauchte er an meiner Bruſt ſeinen letzten Athem aus, worauf der Hals kraftlos herabfiel und das Schnäbelchen gerade auf meinem Herzen liegen blieb."

---

[1] Alte hohle Stämme, oft von außerordentlichem Umfange, in welche man lange ſchmale Oeffnungen eingehauen hat, um die wilden Bienen heranzuziehen, werden in dieſen Gegenden mit der obigen Benennung bezeichnet.

„Sie werden mit Recht," fuhr der Graf fort, „über meine kindiſche Sentimentalität ſpotten, aber ohne mir es ſelbſt recht erklären zu können, muß ich doch ſagen, daß, obgleich ich den Tod in mancher ſchauervollen Geſtalt geſehen, mich kein Schlachtfeld je ſo ſchmerzlich, und im Innerſten wehmüthig, als dieſes boshafte, grauſame, und wie es mir ſchien, ſo unnütze Schlachten meiner letzten Freude berührt hat. Ich verwünſchte den verruchten Heiden, und hätte vielleicht gar Thränen vergoſſen, wenn nicht plötzlich meine Aufmerkſamkeit durch eine neue Begebenheit lebhaft erregt worden wäre. Der ſchwere Galopp eines eilig herannahenden Reiters ertönte ſchallend auf dem elaſtiſchen und an vielen Orten hier hohlen Waldboden, wo in der Tiefe unſichtbare Waſſer ſtrömen. Ich eilte an die Thür, ſchon auf einen wiederholten Spuck an dieſem verhängnißvollen Tage gefaßt, und ihm jetzt mit einer Art von Wuth entgegengehend, ſah aber nur in der Richtung der Straße, die von meinem längſt nicht mehr beſuchten und längſt leeren Schloſſe hierher führte, einen Reiter auf ſchaumbedecktem Pferde, unter lautem Keuchen des ermatteten Thieres herabſprengen, den ich bald als meinen erſten Rentbeamten erkannte, welcher mit vieler Redlichkeit die über mich verhängte Sequeſtration zur Zufriedenheit meiner Gläubiger, wie der meinigen, leitete. Ohne begreifen zu können, was dieſen, ſonſt nie ſich einem Roſſe anvertrauenden Mann ſo eilig hierherführte, ging ich ihm einige Schritte entgegen; ſo wie er ſelbſt aber meiner anſichtig wurde, ſchrie er mit Zeterſtimme, ein Papier hoch in die Höhe haltend und wie wahnſinnig jubilirend: Das große Loos! Mein lieber gnädigſter Herr, Sie haben das große Loos mit 150,000 Thalern gewonnen!

Dies war allerdings eine kräftige Linderung meines Schmerzes, und über die außerordentliche, ſo höchſt unerwartete Nachricht vergaß ich im Augenblick Vögel und Paſcha, und dachte nur daran, meiner geliebten Friederike, für die jetzt alle meine Zärtlichkeit doppelt wiederkehrte, den, unſere Zukunft bedeutend aufhellenden, Glückswechſel ſo ſchnell als möglich mitzutheilen. In jugendlichem Uebermuth den ehrlichen Heinrich, der mit offenem Maule vor mir ſtand, in das weiche Heidelbeerkraut niederwerfen, und ihm nachher noch am Boden liegend meine eigene goldene Uhr umhängen, hierauf den gravitätiſchen, mühſam abgeſtiegenen Rentmeiſter bei beiden Ohren faſſen und in dieſer Stellung einige gezwungene Walztouren mit ihm zurücklegen, dann aber ſelbſt in den Stall rennen, den Zaum auf mein noch geſatteltes Pferd werfen, und noch weit wilder als ich gekommen, wieder davonjagen — das Alles war vollbracht, ehe noch die beiden Zurückgelaſſenen, der Eine auf die Beine, und der Andere zu Athem gekommen waren. „Ach!“ rief der Rentmeiſter (wie er mir nachher ſelbſt vertraute), halb freudig und halb bekümmert, mit ſchwerer Ahnung gen Himmel blickend, aus: „Wenn nur der gute Herr das nicht wieder durchbringt!“ „„Ne,““ erwiederte Heinrich, „„diesmal, globe ich, wird er vomale gehn, denn derjenige, welcher gebrannt iſt, ſcheut's Feuer, aber Herr Rentmeiſter — o Jeſus Maria! was haben wir hier erleben müſſen!“ “

„Unterdeſſen war ich ſchon weit, und eine Stunde nachher ſtürmte ich die Treppe der Pfarrwohnung hinauf. Als ich in das nette, reinliche Wohnſtübchen trat, lag Friederike, ſanft weinend, auf den Knieen vor ihrem Onkel; doch kaum ward ſie meiner anſichtig, als ſie aufſprang, mich laut ſchluchzend mit ihren Armen umſchlang und wie außer ſich an ihr Herz drückte, was ſie vorher nie in Gegenwart ihres Onkels gethan hatte. „Ihr wißt alſo ſchon . . . .“ ſagte ich verwundert . . . . „„Was?“ “ frug der Paſtor. „Nun, unſer unverhofftes Glück!“ — „„Ja,“ “ erwiederte der ehrwürdige Alte, „„die Wege der Vorſehung ſind unerforſchlich! Hier iſt der Brief des großen Banquierhauſes aus Amſterdam, der alle nähere Details enthält. Doch, wer hat Ihnen dieſe unbeſchreibliche Gnade Gottes bereits mittheilen können?“ “

„Ich ergriff, ganz verwirrt und Nichts von Allem verſtehend, was man mir hier ſagte, den dargereichten Brief. Doch kaum hatte ich einige flüchtige Blicke hineingeworfen, als mein Erſtaunen erſt den höchſten Grad erreichte, zweifelnd, ob ich nicht wahnſinnig geworden, und meinen eigenen Augen noch trauen dürfe. Das Schreiben war von Hope und Compagnie, und meldete mit allen erläuternden Umſtänden, daß ein ſeit mehr als dreißig Jahren gänzlich verſchollener Onkel Friederikens in Philadelphia geſtorben und ſeinem Bruder, dem alten Geiſtlichen, nebſt Friederiken, als den einzigen noch lebenden Gliedern ſeiner Familie, die ungeheure Summe von anderthalb Millionen Dollars hinterlaſſen habe, die bei allen ausſtehenden Poſten, wie ausdrücklich bemerkt wurde, ohne alle Schwierigkeit ſogleich realiſirt werden könne, wozu das Haus reſpektvoll ſeine beſten Dienſte anbiete u. ſ. w.“

„O edler Heide!“ rief ich und kreuzte meine Hände abermals über die Bruſt, „Du haſt Dein Vögelfrühſtück königlich bezahlt! Hoch lebe der Paſcha, und wenn er wirklich ſchon todt iſt, ſo möge ihn doch der Herr des Baldigſten gnädiglich erlöſen! Amen!“

Betreten und unwillig ſchüttelte der Geiſtliche ſein Haupt. „„Was ſind das für thörichte Worte, gnädiger Herr, wo Sie ſich mit uns vereinigen ſollten, Gott auf den Knieen für ſeine nie zu hoffende unerſchöpfliche Gnade und Huld zu danken . . . .““

„O ſchmäle nicht, Alter!“ unterbrach ich ihn, mit der Rechten ſeine Hand faſſend, und mit der Linken

Friederike an mich drückend: „dem guten und liebenden Gott iſt ja immer die Ehre! Doch auch dem Paſcha weihe ich auf immer ein dankbares Herz!“ — Jetzt aber ließ ich mich feierlich vor Friederike auf ein Knie nieder, und ihr mit innigerer Zärtlichkeit als je in die treuen, kornblumenfarbenen Augen blickend, (o wie ſchmählich wirkt der Mammon auf uns!) ſagte ich ernſthaft: Nun machen wir Hochzeit, mein ſüßes Herz, auch noch ehe mir der Schnurrbart wieder gewachſen iſt!“

„So ward ich,“ ſchloß der Graf mit einem tiefen Seufzer, „ein reicher und eine Zeit lang ein glücklicher Mann. Das Erſte bin ich noch — das Zweite hat keine Dauer auf Erden!“

Nach einigem Stillſchweigen glaubte ich jetzt das Wort nehmen zu müſſen: Was Sie mir hier erzählt haben, iſt allerdings eigenthümlich, und wenn Sie mich auch nur mit einer artigen Phantaſie, oder höchſtens mit einem in Form und Geſtalt gebrachten Traum unterhielten, liebſter Graf, ſo muß man doch geſtehen, daß die vorgegebene Wahrheit, man mag daran glauben oder nicht, das Intereſſe immer einigermaßen erhöht.

„Ja wohl, ein Traum!“ ſprach der Graf, wie zu ſich ſelbſt, im dumpfen Tone. „Ein Traum! Was iſt das ganze Leben anders? Wären es nur nicht ſo viele Träume — ach, immer neue Träume, und das Erwachen oft ſo gräßlich!“

Mit beiden Händen ſein Geſicht verbergend, ſprang er hier, wie von zu gewaltſamen Gefühlen ergriffen, haſtig auf und eilte ſeiner Stube zu. Ich ſah ihn an dieſem Abend nicht wieder.

* * *

Der Graf war nicht nur an dem erwähnten Abend, ſondern auch mehrere der folgenden Tage unſichtbar geblieben, und hatte dann auf eben ſo lange Zeit allein eine kleine Reiſe in das Gebirge unternommen, von der er jedoch in ſehr guter Laune zurückkehrte. Er brachte überdem verſchiedenes und vortreffliches Wildpret, nebſt andern guten Sachen für unſere Tafel mit, ſo daß wir nach einem ungewöhnlich köſtlichen und etwas ſpäten Mittagsmahl den darauf folgenden Mokkatrank mit dem herrlichen Tabak von Latakia doppelt angenehm fanden, und der heiteren Converſation dabei con amore Raum gaben.

Zweite Abendunterhaltung.

„Ich habe neulich tolles Zeug geſchwatzt,“ ſagte Graf Erdmann lachend, „und es iſt mir lieb, daß Sie gleich den Scherz erkannten. Leichtgläubiger hätte es Ihnen ja am Ende gar unheimlich in meiner Geſellſchaft vorkommen mögen, und das ſollte mir leid thun. Indeſſen, aufrichtig geſagt, ich habe manchmal trübe Anwandlungen, vielleicht auch ſeltſame Viſionen — kehren Sie ſich nicht daran, für Sie werden ſie immer unſchädlich bleiben. Dagegen weiß ich vielleicht manches Verborgene, was den Meiſten der andern Menſchen unbekannt iſt, und Ihnen in Zukunft nützen kann. Doch davon ein anderesmal. Jetzt erzählen Sie mir, wie Sie die vergangenen Tage in der Abgeſchiedenheit zugebracht, und ob Sie meine Gegenwart ein wenig vermißt haben?“

Das letzte, erwiederte ich, bedarf keiner Antwort, denn es verſteht ſich von ſelbſt; das Erſte iſt aber bald erzählt. Was ſollte ich thun, als baden, trinken, eſſen, ſchlafen, leſen und ſchreiben! Von Allem ging das Schreiben am ſchwierigſten von ſtatten, und nur ein kleiner Aufſatz ward begonnen, den ich, da Sie ſo gut disponirt ſcheinen, gleich Ihrer Beurtheilung unterwerfen will.

Hiermit ergriff ich, ohne eine weitere Genehmigung abzuwarten, das große Buch, in dem alle meine Concepte, Excerpte und Tagesbemerkungen der heterogenſten Art, wie in einem Hexenkeſſel, ſich zuſammen vertragen müſſen, und las wie folgt:

Beſcheidener Beitrag zur Dienſtlehre.

Es iſt ſchwer, ein vollkommener Fürſt zu ſeyn, weil, wie Machiavell uns entdeckt, ein ſolcher nicht nur lernen muß, wo und wie man Tugend üben ſoll, ſondern ebenfalls und hauptſächlich, wo und wie man ſie nicht üben ſoll, eine doppelte Virtuoſität, die nur Wenige gehörig erlangen, und die noch ſchwieriger dadurch gemacht wird, daß Machiavell hinzuſetzt: in jedem der beiden Fälle müſſe jedoch der Schein der Tugendliebe beibehalten werden.

Weit ſchwerer aber dennoch, und vielleicht das Höchſte, was überhaupt die menſchliche Natur zu erreichen im Stande ſeyn mag, iſt es, ein vollkommener Diener zu ſeyn. Ich glaube, daß der, welcher mit Machiavell's Genie einen Pendant zu ſeinem Fürſten, „der Diener“ betitelt, zu ſchreiben verſtünde, eben ſo unſterblich als ſein großes Vorbild ſelbſt werden würde.

Man wird mir leicht glauben, daß ich armer Pygmäe ſo Großes zu unternehmen nicht die Abſicht haben kann, da ich aber ſtark mit der Idee umgehe, wenn ich noch einige Jahre in meiner Charakterbildung fortgeſchritten bin, ſelbſt dieſe ſchwierigſte, erhabenſte und glorreichſte Stufe menſchlichen Strebens zu betreten, und vom Herrn (welche Benennung gewöhnlich nur einen Sklaven ſeiner ſelbſt bedeutet,) mich zum Diener aufzuſchwingen, ſo wage ich es, obgleich mit Zagen, hier einige fragmentariſche Materialien zu dem erwähnten Werke zu liefern. Ich ſchmeichle mir zugleich, ſelbſt dadurch ſchon, eine Lücke in unſerer ſonſt ſo überreichen Literatur auszufüllen. Denn wir haben ja Vorſchriften faſt für alles Erdenkliche, von der Regierungs-Wiſſenſchaft, der Staats-Oekonomie und der Kriegs-Kunſt an, durch alle übrigen Wiſſenſchaften und Künſte hindurch, bis zu dem Unterricht herab, Hunde zu dreſſiren, Dünger zu veredeln, Inſecten zu fangen, Wanzen zu vertilgen, Papageien zu kuriren und Flecken auszumachen. Nur die wichtige Lehre der Kunſt: zu dienen — iſt, meines Wiſſens, ganz unberückſichtigt geblieben, und daher auch nicht zu verwundern, daß ſie nur ſo Wenige recht verſtehen.

Ich fange damit an, zu erklären: daß ich unter der Benennung „Diener“ Jeden begreife, der freiwillig oder gezwungen, d. h. ſeines eigenen Vortheils wegen, oder aus Noth, ſich außer dem einem Jeden auferlegten Zwang des Geſetzes, noch einem andern Privat-Willen als dem ſeinigen, für Bezahlung oder andern Vortheil, unterordnet, — alſo den Höfling und Lakaien hauptſächlich, aber auch in vielen Fällen den Staatsdiener wie den Militär, den General, Miniſter, beſonders Adjutanten u. ſ. w., da, wo ſie in die Feſſel des perſönlichen Dienſtes gezwängt werden — ich meine, einer beſtimmten Perſon Dienſt thun müſſen, in welcher Art es ſey, und dann der Kunſt bedürfen, um mit gutem Erfolge zu dienen. Ich ſtelle das Ideal auf, — Jeder nehme ſich daraus, was auf ſeine ſpecielle Lage paßt.

Das Erſte, was einem vollkommenen Diener nöthig wird, (ein ächter Liebhaber hat faſt dieſelben Pflichten,) iſt: einen großen Zug aus dem Fluß Lethe zu thun. Er muß von ſeinen früheren Neigungen, Beziehungen und Verhältniſſen Alles vergeſſen, bis auf das, was ſeinem Herrn nützlich ſeyn kann. Weib und Kind, Eltern und Freunde, Gewohnheiten und Liebhabereien, hauptſächlich aber ſeine eigene, ihm ſo liebe Perſönlichkeit — Alles das darf fortan kaum mehr für ihn exiſtiren, und er ſelbſt nicht mehr für ſich, ſondern nur für ſeinen Herrn. Nur für ihn, durch ihn und mit ihm, in ſeiner Seele und ſeinem Sinn muß er leben. Er wird von nun an ſeines Herrn zweites Selbſt, jedoch keineswegs, um auch des Herrn Genüſſe, Vergnügen und Wohlſeyn zu theilen, ſondern nur, um ihm zu Erlangung derſelben behülflich zu ſeyn. Der Herr kann eine ſolche vollſtändige Abnegation ſeiner ſelbſt von dem Diener auch mit Recht verlangen, wie ich ſogleich unwiderſprechlich beweiſen werde. Was iſt das Nothwendigſte, Unentbehrlichſte für den Menſchen, wie Gott ihn geſchaffen hat, die unerläßliche Bedingung ſeines ganzen Daſeyns, ohne die es auf dieſer Erde weder Heilige noch Profane, weder Propheten noch Helden, weder Gute noch Böſe geben kann? —

Antwort: Eſſen.

Wer gibt dem Diener dieſe unerläßliche Bedingung des Daſeyns, oder die äquivalenten Mittel, ſie ſich zu verſchaffen?

Antwort: Sein Herr.

Da alſo der Diener nur durch ſeinen Herrn exiſtirt, ſo hat dieſer auch das Recht, den uneingeſchränkteſten Gebrauch dieſer Exiſtenz von ihm zu verlangen, ſo lange ſie durch ihn gefriſtet wird. Wollte man hiegegen noch ſophiſtiſche Einwendungen hervorbringen, ſo frage ich, ob uns nicht der Religionsunterricht ſelbſt ſchon das Nämliche in Bezug auf den Herrn der ganzen Welt lehrt, der mit uns machen kann, was er will, weil er uns die Exiſtenz und in der Regel unſer tägliches Brod gibt. — Es iſt bekannt, daß ſonſt auch ſein irdiſcher Stellvertreter, der Pabſt, faſt eben ſo unumſchränkt über uns gebot, weil unſere geiſtliche Nahrung von ihm ausging; — ja noch heute haben, mit gewiſſen Modificationen, alle Kaiſer und Könige, die Gottes Ebenbild auf Erden ſind, und die wir von ſeiner unmittelbaren Gnade erhalten, das unbezweifelte Recht, von jedem Individuum ihres Volkes, deſſen Herr ſie ſind, wenigſtens Blut und Leben zu verlangen, obgleich ſie den Meiſten nicht einmal zu eſſen geben, ſondern ihnen im Gegentheil das Eſſen oft gar außerordentlich erſchweren.

Man geſtatte mir noch eine ſpecielle, weltlich-hiſtoriſche Autorität für meine Behauptung anzuführen. Der große Wellington war, nachdem er ſchon in Indien Armeen en chef commandirt hatte, in eine Art Ungnade gefallen, und in Folge dieſer auf das Commando einer Brigade beſchränkt worden. Ein Freund bezeigte ihm ſeine Verwunderung darüber, wie er ſich einer ſolchen Zurückſetzung ſubmittiren, und fortwährend noch mit demſelben Eifer dienen könne. „Ich habe des Königs Brod gegeſſen," erwiederte dieſer edle Diener, „und bin fortan verpflichtet, dem Könige nach dem ganzen Umfang meiner Kräfte zu dienen, wie es ihm auch beliebt, ſie anzuwenden."

Dies iſt buchſtäblich nach dem aufgeſtellten Princip gehandelt, und hätte ich eines Königs Brod gegeſſen (was, beiläufig geſagt, nie der Fall war, da ich aus Liebe zur Unabhängigkeit, vielleicht auch aus deplacirtem Stolz — weil ich eben zum Dienen noch nicht innerlich hoch genug ſtand — die wenigen Dienſte, die ich hie und da geleiſtet, ſeit ich majorenn geworden, ſtets gratis abthat), ich würde gewiß, ein ſo geringer Mann ich auch gegen den citirten Heros bin, in gleichem Falle genau eben ſo gehandelt haben.

Hat der Diener par excellence nun dieſe Dispoſition erlangt, ſo iſt ohne Zweifel ein großer Schritt gethan, um das Individuum vollſtändig zu befähigen, ſeine neue Laufbahn zu beginnen. Doch iſt hiermit nur die tabula rasa gegeben; das auszuführende Gemälde, das eigentliche Kunſtwerk ſoll nun erſt auf dieſem wohl zubereiteten Grunde aufgetragen werden.

Er muß jetzt ohne Zeitverluſt ſich bemühen, ſeinen Herrn auf das Genaueſte zu ſtudiren, und der Dienſt deſſelben muß nicht nur ſeine Pflicht, ſondern auch ſein Steckenpferd, ſeine Leidenſchaft werden, deren Befriedigung ihm das höchſte Vergnügen gewährt. Hier häufen ſich die Details nun zur Legion, Talente allein reichen kaum mehr aus, es muß Genie vorhanden ſeyn, um vollſtändig zu genügen. Die trivialen Vorſchriften von Ehrlichkeit, Treue, tiefem Reſpekt, blindem Gehorſam, Ordnung, Sauberkeit u. ſ. w. übergehe ich, da ſie conditiones sine quibus non ſind, und hier nur von den Freiheiten der Kunſt die Rede ſeyn kann.

Eine unzerſtörbare Sanftmuth, verbunden mit dem ſteten Ausdruck einer innigen Anhänglichkeit, wird zu den erſten Erforderniſſen des rationellen Dienſtes gehören. Eine freundliche, heitere Miene iſt, ſo zu ſagen, als des Dieners tägliches Hauskleid anzuſehen, doch ſollte er ſeinen Herrn Schmerzen leidend, oder traurig und niedergeſchlagen finden, ſo muß auch auf ſeinem Antlitz ſich eine ernſte und tiefe Theilnahme malen. Eigener Schmerz oder Kummer kommen nicht in Betracht, und es iſt im Gegentheil ſehr nöthig, ſie, wenn ſie vorhanden ſind, möglichſt zu unterdrücken und dem Blick des Herrn ſorgfältig zu entziehen, man müßte denn dadurch zu rühren beabſichtigen, was zuweilen, beſonders bei Damen, anwendbar ſeyn mag.[1] In der Regel aber ſind kranke oder melancholiſche Diener dem Herrn wie der Herrin läſtig.

Iſt der Herr ärgerlich, verdrüßlich, übellaunig — was der Diener nie und unter keiner Bedingung ſeyn darf, — und läßt dies den Diener durch rauhe, oder ſelbſt harte Behandlung empfinden, ſo wird der Letztere gut thun, mit Anſtand eine ergebene Bekümmerniß darüber zu bezeigen, die das Gefühl des eigenen Unrechts und des Schmerzes andeutet, er mag nun wirklich Schuld haben oder nicht; iſt der Herr aber luſtig geſtimmt und zur Familiarität geneigt, ſo muß der Diener mit feinem Takt dieſer

saur

---

[1] Ich bemerke ein für allemal, daß auf Bedienung der Damen in dieſem Aufſatze keine ſpecielle Rückſicht genommen worden iſt, denn da treten Geſchlechts-Modificationen ein, die ein eigenes Capitel verlangen würden.

BIBLIOTHEK DER DTSCH. LITERATUR 3-598-52254-1
PüCKLER-MUsKAU,A.VON FN. 09347/018

Diſpoſition entgegen zu kommen und des Herrn Laune auf halbem Wege zu begegnen wiſſen, doch mit höchſter Vorſicht, nicht zu weit zu gehen, und dadurch anzuſtoßen. Dies iſt eine der kitzlichſten Lagen für den guten Diener, denn der unverzeihlichſte Fehler, den er ſich zu Schulden kommen laſſen kann, iſt, gegen den auf die innigſte Anhänglichkeit gegründeten Reſpekt zu verſtoßen, welcher völlig zur anderen Natur bei ihm geworden ſeyn muß, was die heilige Schrift ſo kräftig durch: Furcht und Liebe — ausdrückt. Es iſt ein ganz gewöhnlicher Fehler ungebildeter Diener, daß ſie glauben, im täglichen Leben und wenn ſie mit ihrem Herrn allein ſind, ſich weniger geniren zu brauchen, als wenn ein Dritter gegenwärtig iſt. Der Irrthum iſt groß, und ein ſusceptibler Herr wird einen Diener, der in ſolcher Vernachläßigung beharrt, gewiß bald entfernen.

Es gibt zwar Nüancen, wo (denn jede Regel hat ihre Ausnahmen) ein Mangel an Reſpekt aus Liebe gefallen kann, — das Genie wird ſie zu ergreifen wiſſen. Folgendes möge meine Gedanken erläutern. Ein Offizier der Berliner Garniſon liebte ein Backwerk, das man **Baisers** nennt, ſo außerordentlich, daß er oft ganze Schüſſeln voll davon zu ſich nahm, und dann nicht ſelten Wochen lang an den Folgen des übermäßigen Genuſſes krank darniederlag. Einſt war ich ſelbſt bei einer ſolchen Expedition gegenwärtig, und der junge Krieger hatte bereits zwanzig bis dreißig der ſüßen mit Schaum gefüllten Kugeln in ſich aufgenommen, als ſein Diener, der in einiger Entfernung vom Tiſche ſtand, und ſchon mehrere Zeichen einer unruhigen Betrübniß gegeben hatte, plötzlich ausrief: Nein, gnädiger Herr, machen Sie mit mir, was Sie wollen, aber ich kann es nicht länger mit anſehen, daß Sie ſich muthwillig ſelbſt ſo zu Grunde richten! Mit dieſen Worten ergriff er die Schüſſel, ſprang damit zum Fenſter, warf den Inhalt derſelben in den Hof, und verließ dann, wie über ſeine eigene raſche That erſchrocken, ſchnell das Zimmer. Dies war eine feine Grobheit, — dennoch wäre ſie nicht bei jedem Herrn anzuwenden rathſam geweſen, aber ich habe ſchon geſagt, daß das Studium des Charakters ſeines Herrn für den Diener das Wichtigſte iſt, eben ſo wichtig, als für den Arzt die genaue Kenntniß der Conſtitution ſeines Patienten. So gibt es Herren, die, ohne es zu wiſſen, noch zu merken, das Bedürfniß haben, beherrſcht zu werden. Hier kann der Diener nun nichts Beſſeres thun, als — wie im Allgemeinen und in den gewöhnlichen Verhältniſſen das Betragen eines gut gezogenen Pudels oder Hühnerhundes ihm vielfach zur

Richtſchnur dienen mag, — in dieſem ſpeciellen Falle das Benehmen geſcheidter Ehefrauen aufmerkſam zu beobachten, und mutatis mutandis dies unübertreffliche Vorbild zu benutzen. In einer ſolchen Lage wird ſogar das Boudiren (auf deutſch glaube ich „Schmollen" genannt, drückt die Sache aber nicht ganz ſo gut aus), welches eigenmächtige Herren keinen Augenblick vertragen, an ſeinem Platze ſeyn. Ich habe einen Hofmann gekannt, der mit dieſem einfachen Mittel, das er allerdings mit Virtuoſität zu gebrauchen verſtand, ſeinen Herrn unumſchränkt beherrſchte. Vorſichtig muß es natürlich angewendet werden, und jedenfalls immer ſo, daß es, bei allem gezeigten Unmuth, doch immer noch einen halbrührenden Anſtrich hat, nie einen tückiſchen oder erbitterten, denn eher wäre noch ein Ausbruch liebevollen Zornes unter vier Augen zu dulden, als irgend ein Anzeichen, welches Mangel an Attachement und Reſpekt zugleich verriethe. Herren, ſie mögen übrigens ſeyn, wie ſie wollen, verlangen doch immer und ohne Unterlaß geliebt, geehrt, gefürchtet und außerdem noch dabei ſo gut und ſo nützlich für ſie, als nur immer möglich, bedient zu werden.

Manche Diener glauben auf ſtupide Weiſe, es ſey ſchon genug, pünktlich ihres Herrn Befehle zu befolgen. Dies iſt aber nur die plumpe Schuldigkeit, mit der man ſich nicht im Geringſten beliebt macht. Des Herrn Befehlen und Wünſchen, beſonders, wenn ſie von der Art ſind, daß er ſie deutlich in Worte zu faſſen heſitirt entgegen oder wo nöthig zuvor zu kommen, ſie richtig zu errathen und für die Zukunft im Gedächtniß zu behalten, — das iſt die Kunſt des Dienſtes, wie ſtete, ununterbrochene Aufmerkſamkeit auf dieſelben das unentbehrliche Bedingniß. Da indeß die menſchliche Natur ſtets und in jedem Beſtreben, trotz allen guten Willens und ſelbſt Geſchickes, dennoch gebrechlich bleibt, ſo können Fehler und Irrthümer nicht ausbleiben. So oft aber dergleichen vorfallen, und der Diener ſieht, daß ſie der Herr ſchon bemerkt hat, oder erfahren muß, ſo darf er, der Herr mag ſich darüber äußern oder nicht, nie verſäumen, ihn herzlich und reuig deshalb um Verzeihung zu bitten.

Findet er den Herrn andauernd kälter gegen ſich, als gewöhnlich, ohne ſelbſt die Urſache davon zu wiſſen, ſo muß er, eben ſo liebe- als reſpektvoll, eine Explication herbei zu führen ſuchen, weil er den Gedanken nicht ertragen könne, gegen ſeinen theuern Herrn und Wohlthäter vielleicht unbewußt gefehlt zu haben, oder dergleichen. Einer bloß vorübergehenden Laune dieſer Art darf er nur eine kleine Nüance von

Betrübniß entgegenſetzen, ohne ihr zu voreilig Worte zu geben, weil der Herr im verdrießlichen Humor dies leicht übel aufnehmen und unbequem finden könnte.

Seinem Herrn aber ſich, ſo viel als nur immer thunlich, bequem zu machen, iſt eine Hauptregel. Das Gegentheil kann durch gar Vieles herbeigeführt werden, und ein Diener, der ſeinen Herrn genirt, wird, auch bei den außerordentlichſten Vorzügen, ſeine Gunſt doch nie erlangen. Es iſt auf dieſen wichtigen Punkt nicht genug aufmerkſam zu machen.

Hierher gehört auch die Bemerkung, daß, um ſeinem Herrn bequem zu werden, eine große Stetigkeit des Betragens und ſelbſt der Manier nöthig iſt. Ein guter Wille kann dies verſehen, indem er, ungewiß, welche die beſte ſey, bald dieſe, bald jene Manier verſucht. Hier iſt es beinahe beſſer, ſollte man die dem Herrn angenehmſte ſich nicht aneignen können, lieber den Herrn nach und nach an ſeine eigene zu gewöhnen, als ſich ins Ungewiſſe zu erſchöpfen, und nie Derſelbe zu bleiben. Ein unegaler Diener darf kein Glück zu machen hoffen.

Müdigkeit, Ermattung oder Ueberdruß im Dienſte zu zeigen, iſt ſehr fehlerhaft; dies aber gar abſichtlich zu markiren, um gewiſſermaßen die gehabte Anſtrengung geltend zu machen, iſt eben ſo unſchicklich als unklug. — Denn man glaube doch ja nicht, daß dem Herrn gute Dienſte ſeines Dieners entgehen, wenn auch Mancher, der Behauptung ſeiner Würde wegen, ſie nicht gern mit Worten anerkennt. Soll er etwa gar jedesmal dafür danken? Das wäre abgeſchmackt! Aber durch Geſchenke, freundlichere und rückſichtsvollere Behandlung erkennt er ſie wohl, wenn ſie mit Beſcheidenheit und als Schuldigkeit geleiſtet werden. Hätte ich meinem Herrn das Leben gerettet, ich würde, wo möglich, es ſo zu drehen ſuchen, daß ich ſelbſt überzeugt ſchiene, es nur aus Selbſtvertheidigung gethan, oder aus Zufall bewerkſtelligt zu haben, jedenfalls aber nicht den mindeſten Werth auf meine Handlung zu ſetzen ſcheinen. Der Herr würde mir es doch im Innern anrechnen, und doppelt, weil ich ihn dadurch von der Demüthigung befreit hätte, ſeinem Diener officiell verpflichtet ſeyn.

Nie auch laſſe man durch Erſchöpfung, oder nach einer früher vollführten wichtigen Dienſtleiſtung, ſich verleiten, gleich darauf eine Reſpektsverbindlichkeit gegen ſeinen Herrn zu vernachläßigen, oder gar in einem noch erwarteten Dienſte nachzulaſſen. Gerade dann vielleicht am wenigſten. Ich erinnere mich einer erſt kürzlich ſelbſt erlebten Begebenheit dieſer Art, welche als Beiſpiel dienen mag. Ich hatte meinem

Secretair, einem jungen kräftigen Mann, von manchen guten Eigenſchaften, aber noch weniger Dienſtbildung, aufgetragen, in einem Landſtrich, wo es weder hölzerne noch Strickleitern gab, ein antikes Monument zu erklettern, um eine auf ſeiner Spitze befindliche Inſchrift zu copieren. Die Ruine war ungefähr eine halbe Stunde von dem Ort entfernt, wo ich lagerte, und der Tag ſehr heiß. Der junge Z . . . . ſetzte ſich zu Pferde, ritt hin und verrichtete den erhaltenen Auftrag mit großer Anſtrengung und nicht ohne einige Gefahr. Als er aber zurückkam und ſich müde fühlte, legte er ſich augenblicklich in ſeinem Zelte ſchlafen, ohne daran zu denken, mir den ungeduldig erwarteten Rapport vorher abzuſtatten. Ich weiß nicht, wie andere Herren dies aufgenommen haben würden; ich glaube noch keiner der Exigeanteſten zu ſeyn, und ich überging daher auch Alles mit Stillſchweigen, aber — läugnen kann ich doch nicht, daß das ganze Verdienſt meines Secretairs für die gut ausgeführte Commiſſion, die ich ihm ſonſt recht hoch angerechnet haben würde, durch dieſen Mangel an Attention für mich faſt verloren ging, und der Eindruck, der mir von der ganzen Sache zurückblieb, eher ein nachtheiliger als vortheilhafter für ihn war.

Wenn es in der Welt viele hohe, höchſte und allerhöchſte Herren ſehr erſprießlich und bequem finden, viel zu verſprechen und wenig zu halten, ſo iſt dem Diener doch dringend anzuempfehlen, eine ganz entgegengeſetzte Handlungsweiſe zu befolgen. Alles möglich zu machen, wo es irgend angeht, iſt eine herrliche Eigenſchaft für den Diener; aber nur in der wirklichen That, nicht blos durch Worte, ohne dieſe muß es geſchehen. Nichts iſt üblere Laune erregend, als einer vorher mit Beſtimmtheit zugeſicherten Sache nachher, vielleicht gerade in dem Augenblick, entbehren zu müſſen, wenn man, darauf rechnend, ſie nun zu genießen brennt, oder ſich ſchleunig ihrer bedienen will. Aeußert alſo der Herr einen Wunſch, deſſen Möglichkeit der Erfüllung problematiſch iſt, ſo hüte ſich der Diener eben ſo ſehr, durch unnütze Bedenklichkeiten und Zweifel unangenehm zu werden (denn der Schwierigkeitsmacher bei jeder Gelegenheit iſt ein wahres animale insopportabile), als durch unüberlegte Verſprechungen, ehe er ſeiner Sache ganz gewiß iſt, eine nachher deſto empfindlichere Täuſchung für den Herrn herbeizuführen. Dieſe Regel ſcheint faſt überflüſſig, und doch wird keine häufiger auf der einen wie der andern Seite verletzt, ich meine, durch voreiliges Verſprechen oder durch unnützes Schwierigmachen.

Jede üble, unangenehme Nachricht muß ein geſchickter Diener, ſo viel er kann, von Andern dem Herrn beibringen laſſen, nur die guten wo möglich ſelbſt ausrichten, damit ſeine eigene Perſönlichkeit in der Erinnerung des Herrn, ſo viel als nur immer zu erreichen iſt, ſtets mit angenehmen Empfindungen ſich zuſammengeſellt. Daher ſoll er auch im Allgemeinen jede Berührung von Dingen im Geſpräche vermeiden, von denen er weiß oder nur ahnet, daß ſie dem Herrn verdrießlich oder unbequem ſind, ja ihn vielleicht gar in Verlegenheit ſetzen oder demüthigen, was am ſchwerſten vergeben wird. In dieſer Hinſicht iſt nichts Dümmeres, als den Liſtigen zu ſpielen, der Alles errathen will. Mit jeder Schwäche ſeines Gebieters, die dieſer ſelbſt kennt, wird der geſcheidte Diener wie mit einem rohen Ei umgehen. Kann er mit Wahrſcheinlichkeit den Glauben bei ſeinem Herrn erhalten, daß er ſie ganz ignorire, ſo möchte dies vielleicht am gerathenſten ſeyn. Iſt dies aber nicht möglich, ſo muß er wenigſtens auf die ſubtilſte und unbefangenſte Weiſe dieſe Schwächen oder Fehler ſchnell zu übergehen ſuchen, wenn ſie auf's Tapet gebracht werden, oder ſie zu billigen ſcheinen, oder noch beſſer, wenn es angeht, ſie ſich ſelbſt (wäre es auch nur zum Scheine) aneignen, inſofern ihre Annahme ihn nur nicht als dadurch unfähiger zu ſeinem Dienſte erſcheinen läßt. Z. B. wenn der Herr ein Wüſtling wäre, darf er ihm allerdings in der Praxis nicht allzuſehr nachahmen, aber er muß doch leichte Grundſätze dieſer Art billigen, und unter vier Augen über ſolche Gegenſtände ſich im gleichen Sinne und eben ſo ohne Scham äußern, als ſein Herr. Hätte dieſer etwas laxe Principien in Betreff der Rechtlichkeit, betröge etwa im Spiel, mit Pferden oder dergleichen, ſo würde er ungefähr ſo ſprechen müſſen: Ich kenne nur eine Pflicht, die meinem Herrn gut zu dienen, deſſen Brod ich eſſe. Sein Eigenthum, ſein Nutzen iſt ein Heiligthum für mich, ſowohl aus Liebe, als aus wohlverſtandenem eigenen Intereſſe, — im Uebrigen aber ſehe ich gar nicht ein, warum ein geſcheidter Mann nicht das dumme Volk, das ihm täglich vorkömmt, auf deſſen eigene Koſten klug machen ſoll; es iſt ja eigentlich nur billig, daß eine ſo heilſame Lection bezahlt werde u. ſ. w.

Hätte der Herr, um einen andern Fall zu nehmen, keine Courage, ſo muß der Diener ſich ſelbſt, bei Kleinigkeiten, oder wo des Herrn Intereſſe nicht mit ins Spiel kommt, ebenfalls furchtſam anſtellen, bei der ernſten That zu des Herrn Nutzen aber immer das Gegentheil beweiſen, um dadurch zwei Zwecke zu erreichen, nämlich dem Herrn die Scham zu erſparen, und dennoch ihm als eine ſichere Stütze zu gelten. Wäre der Herr im Gegentheil ſehr jugendlich ſtark und muthig, ſo würde überall Furchtſamkeit zu affectiren vielleicht nicht unpolitiſch ſeyn, weil der Contraſt als eine fortwährende Schmeichelei für den Herrn vortheilhaft wirken müßte. Es iſt überhaupt höchlichſt anzurathen, daß der Diener ſich ſorgfältig bemühe, in nichts, ohne Ausnahme, ſeinem Herrn überlegen zu erſcheinen, und iſt es nicht möglich, eine ſolche factiſche Ueberlegenheit zu verbergen, wenigſtens ſelbſt nicht den mindeſten Werth darauf lege, ſondern ſie, wo er nur kann, lieber auf eine feine und ungezwungene Art herabzuſetzen ſuche.

Die Sucht, zu widerſprechen, iſt ſchon in gleichen Verhältniſſen eine der widerlichſten Eigenſchaften; daß alſo ein Diener ſeinem Herrn in der Regel nie widerſprechen dürfe, ſpringt in die Augen. Wenn er aber auch ſeinem Herrn ſtets Recht geben ſoll, ſo muß er ſich doch mit Feinheit hüten, da, wo ihm die Sache irgend dubiös erſcheint, ſich nicht ſelbſt darüber zu beſtimmt auszuſprechen, oder in dem Sinne des Herrn vielleicht gar zu abondiren; damit — wenn der Erfolg nicht entſprechend ausfallen, und der Herr dadurch, oder auch nur aus Laune, wieder anderer Meinung werden ſollte — er nun nicht ohne Rettung in Contradiction mit ihm gerathe, ſondern, indem er wohlweislich einen Ausweg aufgelaſſen, mit deſſen Hülfe das Equilibre der Weisheit ſeines Herrn unverzüglich wieder hergeſtellt werden könne, — hierüber iſt nachzudenken.

Kann ein Diener dazu beitragen, eine Schwäche des Herrn geſchickt vor Andern zu verbergen, ſo wird er ſich dadurch ſehr beliebt machen, nur hüte er ſich, es ungeſchickt zu verſuchen, denn dann wird das Uebel zehnmal ſchlimmer. Beiſpiele erläutern die Dinge immer am beſten, alſo hier noch eins. Der ſelige Premier-Miniſter . . . . . . war ſehr ängſtlich beſorgt, in Gegenwart von Damen, denen er noch immer gern die Cour machte, ſeine Alterſchwäche nicht ſichtbar werden zu laſſen. Eine Perſon aus ſeiner Suite, die ihn überall zu begleiten pflegte, bemerkte, daß er, auf einem weichen und niedrigen Sopha ſitzend, als die ſehr lebhafte Dame, welche den Platz neben ihm eingenommen hatte, aufſprang, um ihm ein Gemälde an der Wand zu erklären, vergebene Verſuche machte, ihr zu folgen. Hätte der Höfling den Fürſten nun einfach vor aller Augen aufgehoben, ſo würde er ihn nur beſchämt haben. Was that er alſo? Er ſtieß eine koſtbare Porcellainvaſe um, und während Alle darauf zuſprangen, um ſie vor dem Herabfallen noch aufzufangen, half er ſelbſt mit einem ſchnellen und kräftigen Ruck dem alten Herrn unbemerkt aus der Verlegenheit, — ein leichter Dienſt, der ihm ſchwer vergolten wurde.

Daß man in äußerer Erſcheinung und in Manieren dasjenige nachzuahmen ſuche, was dem Herrn zuſagt, ward ſchon berührt und braucht kaum empfohlen zu werden, es iſt aber auch nicht übel, daß der Diener den Herrn in deſſen eigener Art und in ſeinen Manieren etwas nachäfft; vorausgeſetzt immer, daß es mit Takt geſchiebt, und nicht etwa in Dingen, die ſich wohl der Herr manchmal, aber nie der Diener mit Anſtand erlauben darf. Taktloſigkeit wirft Alles, oft das mühſamſte Gebäude vieler Jahre über den Haufen. Geſchickt ausgeführt, amüſirt es oft, ſeine eigenen Manieren angenommen zu ſehen, und ſchmeichelt immer ein wenig. Mir iſt der Adjutant eines regierenden Herrn bekannt, welcher durch ein ſolches fortgeſetztes Spiegelbild ſeinem Prinzen (der, aus einer der glücklichſten Fürſtenfamilien herſtammend, nicht mit Unrecht etwas in ſich ſelbſt verliebt war,) ganz unentbehrlich geworden iſt.

Noch nöthiger iſt es aber, die ſogenannten Steckenpferde des Herrn ſtets mitzureiten. Iſt dieſer z. B. ein Sammler, ein Pflanzer, ein Liebhaber von Pferden und Equipagen, für die Jagd paſſionirt, ein Biblioman, oder gar ein Schriftſteller, ſo muß der Diener in die reſpective Paſſion mit Leib und Seele eingehen und mit verdoppelter Emſigkeit dem Herrn in ihrer Befriedigung behülflich ſeyn, oder wenigſtens nie im Geſpräche darüber ermüden. Nichts attachirt mehr, nur darf der Diener, auch dabei, nie einen eigenen Willen oder abweichende Anſichten ſtreng behaupten wollen, ſondern muß vielmehr das, was er als ſeines Herrn Meinung, da er ihn kennt, ſchon oft vorher errathen kann, von Hauſe aus als die ſeinige aufſtellen, oder auch eine *falſche* Anſicht zuweilen nur deswegen auf's Tapet bringen, um ſich nachher belehren zu laſſen, und dadurch Gelegenheit zu finden, den Scharfſinn ſeines Herrn zu bewundern. Glaubte er im Gegentheil, Etwas beſſer zu wiſſen, und wollte dies mit Gründen durchführen, ſo würde ihn das zum Rival des Herrn, und dieſem daher bald läſtig und fatal machen. Hier, wo es Liebhabereien betrifft, muß er ſich beſonders vor allem Disputiren, ja ſelbſt vor einer freien Discuſſion hüten. Er nehme in dieſem Punkt ſeine Richtſchnur nach dem Muſter des Polonius:

Hamlet. Seht Ihr jene Wolke in der Geſtalt eines Kameels?

Polonius. Bei Gott, ganz wie ein Kameel!

Hamlet. Ich dächte, ſie gliche einem Wieſel.

Polonius. Gewiß, der Rücken völlig einem Wieſel!

Hamlet. Nein, wie ein Wallfiſch.

Polonius. Wirklich, ſehr viel Aehnlichkeit mit einem Wallfiſch!

Ein Diener nehme ſich wohl in Acht, wenn er die Gunſt ſeines Herrn erlangt hat, dieſe nicht in irgend einer Art zu ſchnell oder gewaltſam benutzen, mit einem Wort ſie mißbrauchen zu wollen. Dies geſchieht ſchon dadurch, wenn er ſich zu feſt darin glaubt. Bei vielen Herren iſt die erſte Bemerkung einer ſolchen Zuverſicht für den Günſtling bereits der Anfang ſeines Sturzes. Man vergeſſe nie die empfohlene Deviſe: „*Furcht und Liebe*!“ Aus dieſem Grunde muß alſo der Diener auch vorſichtig vermeiden, ſeinen Herrn um etwas zu bitten, wovon er nicht im Voraus überzeugt iſt, daß dieſer es ohne *eigenes* Opfer gewähren könne. Auch auf die momentane Stimmung, wie die momentane Lage des Herrn kömmt ſehr viel an. Was heute zu bitten paſſend iſt, kann morgen höchſt unpaſſend ſeyn. Wenn der Spieler alle Taſchen voll Geld nach Hauſe kommt, mag auch der Diener ihn herzhaft um Geld bitten; nach einem großen Verluſt würde er wahrſcheinlich nicht ſo gut mit ſeinem Geſuch empfangen werden. Dies gilt im Großen wie im Kleinen, und es kann ſich, wie um einen Friedrichsd'or, auch um ein Königreich dabei handeln, wird aber nicht immer ſo deutlich, muß daher mit Verſtand beurtheilt werden, der zu Allem gehört, vorzüglich aber zum Dienen. Am vorſichtigſten ſey man in dieſer Hinſicht mit einem gütigen, aber ſchwachen Herrn, denn dieſer wird ſolche ihm unangenehme Bitten, wenn ſie nicht zu unverſchämt ſind, oder zu wichtige Gegenſtände betreffen, dem ſchon begünſtigten Diener ſchon aus Mangel an Energie gewähren, aber dieſe Gewährung auch ſicher ein erbittertes Gefühl bei ihm zurücklaſſen, das hervorzurufen man wie das Feuer ſcheuen muß. Solche Empfindungen wirken in ihrem Fortſchritt ganz unvermerkt, aber ſo gewaltſam wie der aushöhlende Regentropfen, und das Ende trägt die Laſt. Wenn wir z. B. in der Geſchichte leſen, wie gleichgültig Ludwig der Dreizehnte ſeinen Liebling Cinq Mars durch den Cardinal hinrichten ließ, ſo bilde ſich doch ja Niemand ein, daß Cinq Mars damals noch wirklich der Liebling des Königs war. — Es iſt im Gegentheil Zehn gegen Eins zu wetten, daß der König ſich ſeiner längſt eben ſo überdrüſſig fühlte, als er den Cardinal haßte, und daher froh war, ſie Beide in einem Kampf begriffen zu ſehen, der ihn jedenfalls von Einem derſelben befreien mußte. Sehr die Frage bleibt es aber, ob der König den entgegengeſetzten Ausgang nicht ſchwerer empfunden haben würde, denn Richelieu, obgleich mehr ein Herrſcher als Diener, war doch in den unterwürfigen Formen in Gegenwart ſeines Herrn ſorgfältiger als Cinq Mars, und überdem dem König in hohem Grade nützlich, eine Eigenſchaft, deren der Günſtling gänzlich entbehrte, da er nur zum Vergnügen ſeines Herrn diente, was ſich leicht abnutzt und dann nichts mehr gilt.

Hier kann ich mir, einen Augenblick von meinem Thema abſchweifend, die Bemerkung nicht verſagen, daß ich des ſo ſehr bemitleideten Cinq Mars Schickſal nur als auf das Vollſtändigſte verſchuldet anſehe. Er dankte dem Cardinal ſein ganzes Glück, hatte ſich gänzlich ſeinem Dienſt ergeben, und als er glaubte, mächtig genug zu ſeyn, um ſelbſt den Herrn zu ſpielen, wollte er dieſes Glück benutzen, den Wohlthäter zu verderben. Eine ſolche Sünde iſt unverzeihlich, und wollte ſie der Beleidigte auch vergeben, was ich nur für eine Schwäche anſehen würde, ſo thut es die Nemeſis nicht. Ich habe daher Cinq Mars nie einen Augenblick bedauern können, wogegen mich des Cardinals Sturz hiſtoriſch geſchmerzt haben würde, wie Hannibals Fall und Cäſars Tod. Aus demſelben Grunde verabſcheue ich den beſchränkten und pretenziöſen Narren Brutus, obgleich er nicht verächtlich iſt, und fühle, daß ich in dieſer Hinſicht beſſer zum treuen Diener meines Wohlthäters, quand même, paſſen würde, als zum Patrioten, der ſeinen Wohlthäter verräth. Der Erſte opfert ſeine Meinung der heiligſten und edelſten Pflicht, der Zweite tritt das Heiligſte mit Füßen, um ſeine Chimäre darauf zu ſtellen. Den, der uns Gutes gethan, deſſen Dienſt wir uns deshalb gewidmet, der uns vertraut und wohlwill — zu verrathen, und aus Egoismus oder verſchiedener Anſicht gar verderben zu wollen, hat für mein Gefühl etwas ſo Entſetzliches, daß ich dergleichen ſelbſt dem Teufel nicht zutraue. So ſchlimm war der gefallene Engel nicht, — er wollte nur in der großen, großen Welt irgendwo ein wenig für ſich allein und ohne Controle regieren, und mochte auch vorher nicht eben des lieben Gottes Günſtling geweſen ſeyn. Daher wiſſen wir auch, daß der Herr noch heute ſeines Gleichen nicht haßt, ja zuweilen ſogar recht gern wiederſieht. Bekanntlich gibt es aber auch noch einen ganzen Völkerſtamm, die Jeſidi in Meſopotamien, die den Teufel anbeten und ihn daher am beſten kennen müſſen. Dieſe nennen ihn, poetiſch wahrlich: „Leilat Almohja“, die Nacht des Lebens, und „Sagir“, den kleinen Gott, wobei ſie behaupten, daß er zwar jetzt mit Gott dem Herrn in geſtörten Verhältniſſen ſtehe, aber einſt in alle ſeine Ehren und Würden wieder eingeſetzt werden würde. Wie werden ihm dann die Hebetiſten, die Höflinge des Himmels, wieder die Cour machen!

Das Wort Hebetiſt iſt aus dem franzöſiſchen Worte „hébété“ geformt, welches auf Hochdeutſch, wie die Wiener ſagen, „ſtupide“ heißt. Ich gebrauche es für den zu trivial gewordenen Ausdruck Frömmler.

Ich kann hier um ſo ſchicklicher zu meinem Gegenſtand zurückkehren, als der Teufel ſelbſt, wenn er will, geſchickter als irgend Jemand zu dienen verſteht. Freilich nur ſeine Zeit! Doch während dieſer Zeit wird Mephiſtopheles oft zum Muſter dienen können, beſonders ſeine zweckmäßige Bearbeitung der kleinen Intrigue mit Gretchen, und daß er ſich keines, auch des niedrigſten Dienſtes dabei nicht ſchämt.

Um unſerm Vorbilde Machiavell in der Immortalität nicht ganz gleich zu kommen, wollen wir das Wort „niedrig“ in dem moraliſchen Bezuge hier nicht weiter abhandeln, ſondern jedem Aſpiranten der Kunſt des Dienens daſſelbe zum eigenen Durchdenken auf ſeine Gefahr überlaſſen — dagegen aber im materiellen Sinne eine letzte Lehre daran knüpfen.

Nie darf ein Diener, er ſtehe ſo hoch er wolle, irgend einen Dienſt, ſeinem Herrn geleiſtet, als unter ſeiner Würde anſehen. Nichts iſt abgeſchmackter und beleidigender. Stolz iſt nur nach unten hin erlaubt; nach oben gerichtet, wird er bittere Thorheit. Der hochmüthigſte Mann, den ich je ſah, ein ſpaniſcher Grand, Fürſt und Herzog, Botſchafter in England und Frankreich, und früher Inhaber der erſten Hofchargen in ſeinem Vaterlande, erzählte uns vor mehreren Perſonen, daß, wenn er ſeinen König, Carl den Vierten von Spanien, auf die Jagd begleitete, er immer, wie die Uebrigen des näheren Dienſtgefolges, zwei kleine Pinſel und ein Fläſchchen wohlriechendes Oel mit ſich habe führen müſſen, um dem Monarchen, der ſehr an Hämorrhoidalknoten litt, wenn ein natürliches Bedürfniß ihn abzuſteigen zwänge, und kein Geringerer im Range in der Nähe wäre — die betreffende kranke Partie ſogleich ſelbſt bepinſeln zu können, was Seiner Majeſtät ſtets viel Erleichterung verſchafft habe, wie er rühmte.[1] In dieſem braven

---

[1] Die Memoiren über Ludwig den Vierzehnten erwähnen eines hiſtoriſchen „en cas de la nuit.“ Hier iſt ein „en cas

Grand begegnen wir von Neuem einem ächten, vollendeten Diener, und es iſt vielleicht ſchwer zu entſcheiden, welcher von den beiden angeführten Zügen, der des Herzogs von Wellington oder des Ambaſſadeur's, das meiſte Lob und die größte Bewunderung verdient.

Jeder Dienſt, dem Herrn geleiſtet, iſt eine Pflichterfüllung und ein Vergnügen **für den Diener.**

Damit habe ich angefangen, und damit ſchließe ich vor der Hand, und ſollte ſich irgend ein braver Dienſtlehrling, der dem Ideal aufrichtig nachſtrebt, zur ſteten Richtſchnur und Vergegenwärtigung des zu beobachtenden Betragens, aus dem Vorhergehenden, nebſt eigenen Wahrnehmungen und Erfahrungen, einen Katechismus anfertigen wollen, ſo ſetze er dieſe Regel oben an. —

Eigenthümlich iſt es, daß mir das ganze Bruchſtück, mit dem wir uns eben beſchäftigt haben, negativ eingegeben wurde, nämlich durch einen Diener, der, erſt kürzlich eingefangen, wie ein Füllen der Wüſte ſich gegen den Zaum auflehnte, und ziemlich in Allem gerade das Gegentheil meiner vortrefflichen Vorſchrif-

de la chasse,“ deſſen Gegenſtand der Benennung noch angemeſſener iſt.

ten ins Werk ſetzte. Doch hat die Gewalt der Vernunft über ihm zu leuchten angefangen, und ſeine Bildung ſchreitet täglich vor, — ein Beweis mehr, daß der Zuſtand des Herrn nur der rohe Naturzuſtand, nicht viel beſſer als der des wilden Thieres, iſt, der des Dieners aber allein der wahren Civiliſation angehört.

Hier drängt ſich mir zuletzt noch eine allerletzte Betrachtung auf. Es iſt die auf Erfahrung gegründete Wahrheit, daß auch der vollkommenſte Diener ſelten, oder nie, den Grad von Zuneigung zu erlangen vermag, der ſo häufig einem Lieblingsthiere, namentlich Schooß- und andern Hunden, ſelbſt von den ausgezeichnetſten Menſchen beider Geſchlechter gezollt wird. Dies iſt ein Gegenſtand tiefen Nachdenkens, und würde, um ihn zu erſchöpfen, eine lange Unterſuchung verlangen. Flüchtig machte ich ſchon darauf aufmerkſam, wie wichtig das Studium des Pudels für den rechtſchaffenen Diener ſey, aber decourageant in gewiſſer Hinſicht bleibt doch für ihn die Ueberzeugung, daß er

1) ein ſolches Ideal nie ganz zu erreichen hoffen darf,

2) daß bei den Gaben einer vollſtändigen Natürlichkeit, mit Schönheit und Grazie gepaart,

man faſt aller von mir gegebenen Vorſchriften entbehren, und doch geliebt werden kann, ſelbſt wenn man kein Menſch iſt.

Aber nur die Natur kann ſolche Schätze gewähren, Niemand ſie ſich ſelbſt ertheilen. Glücklicher Weiſe aber gibt es noch einen andern Talisman, den man ſich allein verdanken mag, und dieſer iſt: ſich durch Nützlichkeit, wo nicht beliebt, doch angenehm, nöthig, ja zuletzt vielleicht unentbehrlich zu machen. Dies kann die Kunſt allein lehren. Dies iſt ihr großer Zweck — was ich jedoch ſelbſt darüber beigebracht, ſind nur einzelne Winke zu ſeiner Erreichung, deren Anwendung nach Ort, Zeit und Umſtänden der Beurtheilung des geiſtvollen Schülers überlaſſen bleiben muß. Nur berückſichtige man wohl dabei, daß es durchaus nicht hinlänglich iſt, die gegebenen Lehren bloß äußerlich zu befolgen. Die ganze innere Geſinnung muß darnach gemodelt werden; denn ein ſcharfſichtiger Herr würde das Gegentheil bald gewahr werden, und je feiner ſein Gemüth iſt, je weniger würde er ſich weder mit äußerer Form ohne entſprechende Geſinnung, noch mit guter Geſinnung ohne entſprechende Form begnügen mögen.

Iſt dies nun Alles Ernſt, oder habe ich vielleicht mit dem Vorhergehenden nur eine Satyre bezweckt?

Eben ſo wenig als mein Vorbild Macchiavell. — Alles, was ich ſagte, iſt leider die bittere Wahrheit, und eben deshalb ſo ungemein ſatyriſch!

Der Graf hatte einen ſehr aufmerkſamen und oft ſeinen Beifall ausdrückenden Zuhörer abgegeben, was ich ſehr nachahmungswerth finde. Jetzt ſagte er:

„Sie haben mir durch die Mittheilung Ihres launigen Aufſatzes ſchon deshalb Vergnügen gemacht, weil Sie ihn in Verbindung mit Macchiavell brachten, der immer einer meiner Lieblingsſchriftſteller war. Gewiß iſt der noch immer fortdauernde Streit: ob ſein Fürſt als Ernſt oder Satyre gemeint ſey, höchſt abſurd. Wie kann man Macchiavell's Leben, ſeine Schriften und Briefe ſtudirt haben, ohne ſich zu überzeugen, daß er im vollſten Ernſte und nach ſeiner Ueberzeugung den Fürſten ſchrieb, — aber gerade darin liegt, wie Sie ſehr richtig andeuten, eine furchtbare Ironie, die ihm auch ſelbſt, wie auf das Deutlichſte ſichtbar wird, keineswegs unbewußt blieb. Wer daran noch zweifeln könnte, der bedenke nur ſeine inhaltſchweren Worte: „„Wenn ich die Fürſten lehrte, wie man tyranniſiren muß, ſo lehrte ich auch die Völker, wie man die Tyrannen vernichtet.““

Aber auch in jenem berühmten Buche ſelbſt zeigt er ja nur, was ein abſoluter Fürſt, über allen Geſetzen ſtehend, von Niemand controlirt, und nur vom eigenen Willen abhängend, wie ſie damals faſt alle waren, um ſeine Rolle bleibend und mit Erfolg zu ſpielen, ſeyn und werden muß, ſo außer der übrigen Menſchheit ſtehend, mit ſeiner abgeſonderten Staatsmoral, ſeinem abgeſonderten Intereſſe und dem theilnahmloſeſten Egoismus zur alleinigen Richtſchnur. — Indem Macchiavell alſo mit dem größten Scharfſinn und ſchlagender Wahrheit beweist, daß die teufliſchen Lehren, die er gibt, wirklich die einzigen ſind, durch deren Befolgung ein ſo geſtellter Sterblicher ſicher prosperiren könne, ſo mußte ja auch der Blindeſte endlich gewahr werden, daß eben eine ſolche Form der Regierung höchſtens nur für Menſchen paſſen könne, die noch auf einer ganz tiefen Stufe der Civiliſation und Bildung ſtehen; ja daß, erreicht die Menſchheit einſt wirklich den Grad höchſter und allgemeiner Cultur, den ſie ſucht, man kaum mehr begreifen wird können, wie es für vernünftige Menſchen Zeiten gab, wo Macchiavelliſche Fürſten dieſer Art geduldet wurden, wo ganze Völker als das Eigenthum eines Einzelnen betrachtet, ſeiner freien Willkür überlaſſen und einer unmenſchlichen Politik zum Opfer hingegeben waren.

Schon jetzt ſind dieſe Zeiten längſt vorbei, ein Cäſar Borghia, ein Ludwig der Eilfte, Heinrich der Achte gar nicht mehr möglich; doch ringt des Menſchen Geiſt noch in gewaltſamen Zuckungen nach einem unbewußten Ziel."

Vielleicht auch rückwärts, rief ich aus, weil er über ein ideales Beſtes das ſchon erreichte Gute nicht erkennt, und wahrlich, wir ſind zu undankbar für dieſes. Sie erwähnten Heinrich des Achten. Heute noch las ich aus jener Epoche Folgendes:

T. Surrey berichtet an den König aus Irland, daß er jetzt mehrere mit den Waffen in der Hand ergriffene Hochverräther in ſeiner Haft habe, und fährt fort: „„Ich kann Euer Gnaden (man nannte damals den König nur: Your grace; ſeitdem ſind die Titel in dem Verhältniß geſtiegen, wie die Macht geſunken iſt,) weiter keine Namen derſelben nennen, als bloß den des Einen, Richard Peppr, weshalb, wenn Euer Gnaden wollen, daß ich ſie hinrichten laſſe, in der mir zu ertheilenden Commiſſion eine Stelle offen gelaſſen werden muß, damit ich die Namen hineinſetzen laſſen kann, ſo bald ich ſie erfahren habe."

Solche Juſtiz iſt doch, Gott Lob, nicht mehr anwendbar in Europa!

Kurze Zeit darauf gebot Heinrich den Einwohnern von Gallway bei den ſchwerſten Strafen, ſich nach engliſcher Mode zu kleiden, den Bart auf engliſche Weiſe zu ſcheeren, und ſtatt iriſch fortan engliſch zu ſprechen! Dem Kaiſer Paul koſtete wenigſtens ein ähnlicher Verſuch das Leben. Man ſehe alſo mehr rückwärts als vorwärts, und man wird alle Urſache haben, Gott zu danken, und ſelbſt die ſchlimmſten unſerer jetzigen Herrſcher noch zu ſegnen.

„Wie man's nimmt,“ unterbrach mich der Graf, „ich könnte Ihnen Citationen die Menge aus jenen Zeiten entgegen ſetzen, die wiederum in andern Beziehungen die jetzige Epoche ins Dunkel ſtellen, und jene hervorheben würden. Welt und Geſchichte bieten ein ewiges Schaukelſpiel, und im Ganzen lebt ſich's im Grunde immer egal. Sind wir z. B. nicht gewohnt, uns die Monarchen Aſiens faſt immer als vernunftloſe Tyrannen vorzuſtellen, die bloß ihrer Laune fröhnen? und doch ließ ſchon im Jahre 1585, alſo ungefähr in derſelben Epoche, von der Sie eben ſprachen, der damalige Kaiſer von Hindoſtan einen Codex für ſein ganzes Reich publiciren, deſſen Weisheit wir noch heute bedürftig wären. Hier nur ein ganz kurzer

Auszug allgemeiner Vorſchriften für die Regierungsbeamten:

„„Bringt die Unzufriedenen,““ befiehlt der Kaiſer, „„zu ihrer Pflicht zurück, abwechſelnd durch Strenge und Güte, wohl abgemeſſen nach ihren verſchiedenen Stellungen in der Geſellſchaft.[1] Nur, wenn keine Ermahnung mehr helfen will, finde die Strafe, und wo nöthig, der Tod ſtatt. Doch was den Letzteren betrifft, ſo überlegt lange vorher, und ſeyd nie zu ſchnell damit, Euch ſtets des Wortes erinnernd: man kann den Kopf nicht wieder aufſetzen, den man einmal abgeſchlagen hat.[2] Liegt es daher irgend in der Möglichkeit, ſo ſendet vorher Alle, die unter Todesurtheilen ſchweben, vorher an unſern Hof, mit dem genauſten, verantwortlichen Bericht jedes ſpeciellen Falles. Nur wenn hierdurch, bei rebelliſchen Verbrechen, Beſorgniß eines neuen Aufruhrs entſtehen ſollte, ſo laßt die Schuldigen nach Eurem Gewiſſen die Todesſtrafe erleiden, doch enthaltet Euch dabei durchaus, *ſie in irgend einer Art quälen zu laſſen.*""

---

[1] Dies wird den Liberalen nicht gefallen, und doch iſt es nicht nur weiſe, ſondern auch gerecht. Man will Gleichheit vor dem Geſetz. Gut — aber Gleichheit der Sache, nicht dem Worte nach. Ich bitte, mir ehrlich die Frage zu beantworten: ob z. B. das Stehen am Pranger eine in ihren Wirkungen gleiche Strafe für einen vornehmen Staatsbeamten, oder einen Fuhrmannsknecht ſey, im Fall Beide etwas veruntreut hätten?

[2] Liebenswürdig naiv!

„„Was Die betrifft, welche ſelbſt Gerechtigkeit von Euch verlangen, ſo habt Ihr die Sache ſtets in eigener Perſon zu unterſuchen, und zwar in der genauen Folge, wie ihre Namen eingeſchrieben ſind, ſo daß Niemand über die Gebühr aufgehalten werde.""

„„Hört mit Geduld Jedermanns Entſchuldigungen, und ſeyd nicht zu ſtreng für der Unterthanen Fehler — denn Menſchen können nicht vollkommen ſeyn und werden manchmal nur ſchlimmer durch zu harte Strafe, oder fliehen das Land aus Furcht vor derſelben. Und wißt, es mag oft weiſe ſeyn, *dieſen* Mann für *einen* Fehler zu beſtrafen, und jenem *Andern* hundert zu verzeihen. (Auffallende Worte, die ich ebenfalls tief und praktiſch finde, obgleich ſie unſerer Generaliſirungs-Manie ſo entgegengeſetzt ſind.) Denkt darüber nach — denn Strafe iſt das höchſte und wichtigſte Geſchäft des Regierers, ſie ſey daher immer mit Milde und großer Umſicht angewendet.""

„„*Laßt nie Leute beunruhigen wegen ihres Glaubens, ihrer Sekte oder ihrer Religion.* Denn kein weiſer Mann wird in dieſer vorübergehenden Welt ſein eigenes Verderben wünſchen, und folglich in Religionsſachen ſchon von ſelbſt Dem folgen, was ihm gelehrt ward, was er zu wiſſen glaubt, und was er für wahr hält."" Goldene Worte!

„„Laßt es Euch äußerſt angelegen ſeyn, Wiſſenſchaft und Bildung zu verbreiten und aufzumuntern, ſo daß Leute von Genie, in welchem Stande ſie ſich auch befinden, nicht für des Staates Nutzen verloren gehen.""

„„Sorgt dafür, daß die Marktpreiſe der zum Leben nöthigſten Dinge ſich ſtets möglichſt gleich bleiben, und geſtattet nicht, daß die Reichen große Maſſen derſelben anhäufen, um ſie den Armen dann einzeln für hohe Preiſe zu verkaufen.""

„Wahrhaftig, Europa hätte damals beim Großmogul in die Schule gehen ſollen. Ueberhaupt Aſiens Geſchichte mit ihren Helden iſt uns in ihrem tiefſten Grunde noch immer faſt eben ſo fremd, als jenen Völkern die unſere. Hammers Genie und Fleiß hat wohl die erſte hell brennende Fackel zu ihrer Erleuchtung angezündet; doch bleibt noch ſo Vieles dunkel. Welch ein Rieſengeiſt war z. B. Timurleng, und was wiſſen wir von ihm? Kaum die lockere Außenlinie ſeines ungeheuern Lebens. Könnten wir nur das Militairiſche davon in den genauſten Details ins Auge faſſen, ſo würden wir vielleicht ſchon finden, daß er in der ſtrategiſchen Kunſt, enorme Maſſen durch enorme Diſtanceen zum Hauptſchlage zu dirigiren, Napoleon noch übertroffen, und in der Taktik der Schlachten ihm gleich gekommen ſey, wobei er viel weniger als dieſer in ſeinen Kriegen dem Ungefähr und einem blinden Glück überließ. Auch in der Gelaſſenheit und Leidenſchaftloſigkeit, mit der Beide das Kriegshandwerk nur wie eine Wiſſenſchaft, wie ein nothwendiges Mittel zum Zweck behandelten, ſind ſich dieſe zwei Helden gleich. Napoleon war eben ſo ruhig und ganz Derſelbe in Weſen und Thun nach der Niederlage von Waterloo, wie nach dem Siege an der Mosqua, und Timur, der nie eine Niederlage erlitt, zog ſich nach der Weltſchlacht von Angora, in der über 200,000 Menſchen blieben, als der Sieg entſchieden, und die letzten nöthigen Befehle an ſeine Generale gegeben waren, in ſein Zelt zurück, um eine Partie Schach zu ſpielen, in welcher Unterhaltung er ſein größtes Vergnügen fand. Man meldete ihm Bajazet's Gefangennehmung, und daß man den ſtolzen Kaiſer vor ſein Zelt gebracht. Wenn die Partie geendet iſt, bringt ihn wieder, ſagte er mit geringer Theilnahme, und ſpielte ruhig fort.“

„Welche Krieger und Monarchen finden wir in
Ruhammed dem Zweiten, Selim dem Erſten und
Suleiman dem Geſetzgeber, die, ſo weit es ihr Stand-
unkt zuließ, neben ihren Herrſchereigenſchaften ſich
uch der Wiſſenſchaft wie der Poeſie zugethan zeigten.
Ihre Regierungen waren blutig, doch Völker und
Zeit erforderten es ſo, und die Anſicht ließe ſich ver-
heidigen, daß, wo ein hoher Geiſt ſich verkündet, der
inen größeren Theil der göttlichen Schaffungskraft,
ie im Menſchen ruht, in Wirkſamkeit ſetzt, es in der
Verfolgung ſeiner Zwecke nur wenig auf einige Hun-
erttauſende gewöhnlicher Exiſtenzen ankommt. Nur
urch dieſe hervorragenden Leuchten aller Art, in deren
Helle die Geſchichte wandelt, lebt ja eigentlich das
Menſchengeſchlecht; der große Haufe kommt und ver-
ſchwindet, wie der ein- und ausgeladene Ballaſt, der
zwar weſentlich zum Segeln des irdiſchen Schiffes,
aber nicht zu ſeiner Leitung iſt.“

„Eine ſolche Anſicht aber herrſchte wirklich damals, wenn nicht theoretiſch ausgeſprochen, doch praktiſch ausgeführt. Heute wird ganz das Gegentheil beliebt, der Ballaſt wird als die Hauptſache angeſehen und die Maſſe zum Genie emancipirt. Ich fürchte, es wird aber dennoch beim Alten bleiben, das Ganze, nach wie vor, für Einzelne ſich opfern müſſen, und nur Namen und Art der Sache ſich ändern.“

„Denn — glauben Sie mir eine traurige Wahrheit! — die Erde, der Genuß irdiſcher Güter und die Herrſchaft über ſie ſind nicht für Alle da, nicht einmal für Viele — ſie ſind nur für die Wenigſten beſtimmt. Drum ſcheitern alle allgemein-philantropiſchen Pläne zu jeder Zeit und werden von den Erfahrenen ſeufzend unter die frommen Träume gezählt.“

Gut, erwiederte ich; mag das gegründet ſeyn, ſo geſtehen Sie doch zu, daß dieſe Wenigſten jetzt gewechſelt haben, und wie ſolches geſchehen, halte ich ſchon für einen Fortſchritt, weil durch dieſe Aenderung die Welt friedlicher geworden iſt. Vom Anfang der Civiliſation an hat zwar, im tiefſten Grunde, Handel und Induſtrie der Welt immer den Impuls gegeben und ſpäter die Reiche allein auf die Dauer groß und mächtig gemacht, aber Soldaten führten doch das Regiment, der Krieg entſchied. Jetzt fängt die Sache an, ſich analoger zu geſtalten, — die Handelsleute und Induſtriellen bilden ſelbſt die neue herrſchende und ariſtokratiſche Klaſſe, wie ſie von jeher die belebende und befruchtende waren. Ihre Tendenz iſt friedlich, daher entſcheidet nicht mehr der Soldat, ſondern der Diplomat.

Jene Helden, deren Sie erwähnten, waren die Männer von Eiſen, unter deren Tritt die Welt erbebte. Gott Lob! daß wir es jetzt nur noch mit den Männern von Papier, mit den ſo viel ſanfteren Diplomaten zu thun haben. Und wie viel menſchenfreundlicher brauchen Dieſe jetzt den Stahl, weil die Gänſe nicht mehr für ſie ausreichen wollen! In meinem ſtatiſtiſchen Journal finde ich, nur über das einzige England, angeführt: daß im Jahr 1834 in London importirt wurden circa neunzehn Millionen Gänſefedern, außerdem aber in England jetzt jährlich fabricirt werden zweihundert und zwanzig Millionen Stahlfedern; alſo verbraucht — die Exportation eines Theils der Stahlfedern mit eingerechnet — jährlich zweihundert neun und dreißig Millionen Schreibfedern!!! Eine gute Anzahl davon mögen die Protokolle der berühmten Conferenz abgenutzt haben. Sagen Sie, was Sie wollen, unſere Zeit iſt gut!

„Und doch genoßen damals in jenem eiſernen Zeitalter die Menſchen mehr wahre Ruhe," ſagte der Graf, „denn ſie hatten mehr Stabilität in ihrem Geiſte, als wir, wir, über die Herr Nothomb faſt mit Dante's Worten das Höllenurtheil ausſpricht: **L'esprit des peuples, comme l'esprit de l'homme a peut-être pour toujours perdu le repos!** Hat er Recht, ſo hoffe ich zu Gottes ewiger Liebe, daß Er uns bald in einer neuen Sündfluth Alle mit einander wegſchwemmen wird, um in einer friſchen Schöpfung der Erde wieder ein neues Kleid anzuziehen. Irrt der belgiſche Philoſoph aber, ſo werden wir vielleicht zuletzt doch noch friedliche St. Simoniſten, eine große Familie, zu einem humanen Zwecke vereinigt, und eine Univerſalſprache redend, ſo daß Jeder verſteht, was der Andere will, was jetzt eben ſo ſchwer wird. Dieſe Sprache war, beiläufig geſagt, ſchon einmal erfunden, und es iſt recht Schade, daß man ſie ſo unbeachtet vorübergehen ließ. Sir Thomas Urquhart of Cromarty hieß der kühne Sterbliche, welcher ſie projektirte. Ihr Alphabet beſtand aus zehn Vocalen und fünfundzwanzig Conſonanten. Einfache Ideen wurden durch einfache Worte bezeichnet, und jede hinzugeſetzte Sylbe drückte eine weitere Idee aus. (Wie bequem! Bei dem einzigen Worte „Mulagatonyſuppe" würden ſchon fünf Sylben erſpart.) Dieſe Sprache war ſo muſikaliſch, daß ſie in der Poeſie Alles übertraf, was man bis jetzt vernommen hat, und ſo präcis, daß im Nothfall das ganze Hegelſche Syſtem damit auf Ein Capitel hätte reducirt werden können, und doch dadurch nicht im Geringſten unverſtändlicher geworden ſeyn würde; ja einige andere Werke konnten ſogar in ihrer Totalität mit einem einzigen Worte bezeichnet werden, was aber ſchon in der deutſchen Sprache möglich iſt, z. B. durch „Unſinn". Farben und Töne konnten in allen ihren Schattirungen und Nüancen durch Aenderung eines Buchſtabens deutlich gemacht werden, und ſo umfaſſend war die Univerſalſprache, daß kein Wort in irgend anderer Zunge, todt oder lebend, unüberſetzbar blieb, ohne doch bei der Uebertragung auch nur einen Schatten ſeiner vollen Bedeutung zu verlieren. Bei allem dieſem unermeßlichen Reichthum war ſie dennoch ſo leicht zu erlernen, daß ein zehnjähriger Junge, der nicht völlig auf den Kopf gefallen war, in dem kurzen Zeitraume von drei Monaten ſich mit geringer Anſtrengung ihrer vollkommen Meiſter machen konnte.

Das ganze Werk, welches ſie enthielt, beſtehend aus Vorrede, Grammatik und Lexikon, nahm 1200 Folioſeiten ein, iſt jetzt zwar abhanden gekommen, könnte aber ſehr wohl noch in der Bibliothek irgend eines jener, durch gepuderte Bedienten bewachten, Country-seat's in den glücklichen Inſeln verborgen liegen. Wenn die O'Connel'ſche Reformation des Oberhauſes erſt ins Werk geſetzt iſt, bringt vielleicht die unfehlbar darauf folgende engliſche Revolution das Wunderbuch wieder zu Tage.

„Aber wahrhaftig,“ ſetzte der Graf lachend hinzu, „es iſt mir lieb, daß kein Dritter unſere Unterhaltung mit anhört, denn ein Beleſener möchte bald inne werden, daß wir unſere Ideen nur aus dem Einen Journal entlehnen, das uns in dieſem einſamen Badeort zu Gebote ſteht. Da indeſſen in tauſenden dieſer literariſchen Guckkaſten jetzt die Welt in nuce bei uns vorübergeführt wird, ſo müſſen wir zur Behauptung unſerer Originalität hoffen, daß man das rechte nicht auffindet, aus dem wir ſchöpften. Würde ich aber einmal Autor (der Himmel bewahre mich übrigens davor!), und es fehlte mir an eigenen Gedanken, ſo wüßte ich eine ſichere Taktik, um dennoch neu zu erſcheinen. Ich ſchriebe nur Leſſing, Herder, Lichtenberg u. ſ. w. ab. Wer kennt denn Die noch in Deutſchland! Rabelais und Montaigne wären ſchon gefährlicher, denn die hat Jean Paul ausgebeutet, und alle übrigen noch älteren Autoren ſind desgleichen nicht anzurathen, weil ſie bereits von ſo viel Andern täglich benutzt werden. Im Grunde iſt aber auch alles das vollkommen einerlei. Man ſchreibe Anderer Gedanken, oder ſeine eigenen hin, Wiederholung bleibt es doch, denn wo wäre noch etwas wahrhaft Neues zu ſagen übrig? — Nur die Einkleidung bleibt unſer Originalwerk, die Formen können wir noch bis ins

Unendliche verändern, der Stoff iſt längſt abgenutzt.“

Wohl, fiel ich ein, ſo wollen wir jetzt eingeſtandenermaßen nur Altes wiederholen, d. h. wieder zu Erzählungen des wirklich Erlebten übergehen.

„An Ihnen iſt die Reihe,“ erwiederte mein Geſellſchafter; „Sie wiſſen, ich machte den Anfang, und meine Schuld iſt es nicht, daß Sie mir nicht zu glauben Luſt hatten, was ich aus meinem Leben mittheilte.“

Bei dieſen Worten wollte der Graf lächeln, es ward aber, ich weiß nicht wie, eine ſo ſchmerzliche Grimaſſe daraus, daß ich ihn beſorgt fragte, ob ihm etwas fehle?

„O nein!“ verſicherte er, die Hand ſchüttelnd, „ich verbrannte mich nur, als ich die glühende Kohle von meiner Pfeife abwerfen wollte. Es iſt aber,“ fuhr er, nach der Uhr ſehend, fort, „für heute Abend wohl ſchon zu ſpät geworden, um den Fluß unſerer Rede in ein neues Bett zu leiten. Ich werde alſo das meinige aufſuchen, und wünſche Ihnen für diesmal eine gute Nacht!“

Auf einer Excurſion, um die identiſche Grotte aufzufinden, in der Aeneas und Dido ein eben ſo verhängnißvolles als anmuthiges tête-à-tête zubrachten (welches Problem ſeitdem in dem Werke Sir Grenville Temple's über Tunis mit vieler Gelehrſamkeit gelöſt worden iſt), hatte ſich der Graf, wie er verſicherte, ſtark verkältet, und da er in Folge deſſen einige Tage das Bett nicht verlaſſen konnte, ward ich zum erſten Male in ſeinem Schlafzimmer zugelaſſen, das bisher ſtets, wie ein Harem, für mich verſchloſſen geblieben war.

Ich fand den Grafen, auffallend blaß und verändert, in einem geräumigen eiſernen Feldbett liegen, das mit ſchloßweißen, transparenten Gazevorhängen umzogen war. An dieſer feinen Gaze kroch im Innern langſam und beſchwerlich das lahme Chamäleon umher, für mich ein ſchauerliches Thier, das, wie es ſeine in zwei Krallen ausgehenden Spinnbeine hoch in die Höhe hob und bedächtig fortbewegte, das treueſte Bild von Hoffmanns kleinem Flaſchenteufel abgab. Sein verzaubertes Anſehen ward heute noch dadurch vermehrt, daß es bei dem Schein der Aſtrallampe, der hell darauf fiel, auf der rechten Seite glänzend ſilberweiß, auf der linken ſchwarz mit rothen Tupfen, in der Art eines Leopardenfelles, erſchien. Die Scheidungslinie ging genau in der Mitte über den ganzen Körper hin, und ſelbſt der lange, geringelte Schwanz zeigte deutlich ſeine weiße und ſeine ſchwarze Seite. Auch die übrige Umgebung paßte gut zu dem Grauen erregenden Reptil, das mir immer wie ein Höllengeiſt auf der Maskerade vorkam. Auf dem Tiſche vor dem Bette grinſte mich ein Todtenſchädel an, von zwei Doppelpiſtolen und zwei Terzerolen umgeben. Andere Waffen ſchimmerten auf einem brennend rothen Teppich an der Wand, und unter ihnen lag auf einem Haufen vertrockneter Blumen zuſammengerollt in der Stubenecke eine ſogenannte Krokodileidechſe mit harten Schuppen, deren Augen, als mein Eintritt ſie aufſtörte, wie kleine Diamanten funkelten. Der unheimliche Neger aus Tombuctu, welcher mir die Thür geöffnet, ſtand am Fuße des Bettes und ſprach in ſchnalzenden Tönen eifrig zu dem Grafen, der zu leiden ſchien. Er grüßte mich mit matter Stimme und lud mich ein, auf einem Feldſtuhl Platz zu nehmen, während er dem Neger ein Zeichen zur Entfernung gab, welches dieſer immer ſo geräuſchlos bewerkſtelligte, daß ich mich kaum erinnere, je den Schritt dieſes Menſchen gehört zu haben.

Dritte Abendunterhaltung.

Nachdem ich dem Grafen mein Bedauern über ſein Unwohlſeyn mit wenig Worten bezeigt hatte, konnte ich mich nicht enthalten, einige ſcherzhafte Beſorgniß über die formidable Staffirung ſeines Zimmers auszudrücken. „O, Sie wiſſen,“ ſagte er, „ich bin ein ſolcher Liebhaber von Thieren! und dieſe haben übrigens das Gute, daß ſie, ganz ätheriſch, faſt nichts eſſen, die Verwandlung des wenigen nur alle Monate in Form einer Cryſtalliſation von ſich geben, nie übel riechen und auch nie laut werden. Welche Laſt iſt ein Hund, eine Katze, ein Vogel dagegen! Und dabei attachiren ſich dieſe ſtillen Thierchen, die Schlangen, Eidechſen, Chamäleons u. ſ. w., doch eben ſo treu, als jene, und ſtehen den andern in intellectuellen Eigenſchaften nicht im mindeſten nach. Das Chamäleon hat nun noch ſein unterhaltendes Farbenſpiel vor den übrigen voraus, wodurch es dem, der es ſo genau kennt, wie ich, alle Nüancen ſeiner Gemüthsbewegungen deutlich, wie durch die Sprache, verräth. Sehen Sie nur," fuhr er fort, „jetzt iſt es ganz hellgrün geworden, und ſcheint, unbeweglich wie es da auf der Eiſenſtange ſitzt, ein Ornament aus alter Bronze zu ſeyn. Das bedeutet, daß es neugierig auf Ihre Bekanntſchaft iſt."

In der That, ich fühle mich ſehr geſchmeichelt durch dieſe Attention des vortrefflichen Thieres, erwiederte ich; darf ich bitten, mich ihm regelmäßig vorzuſtellen?

„Wie ſollte ich," lächelte der Patient, „da ich Sie ſelbſt nicht kenne, doch es iſt ſchon hinlänglich, Sie als meinen Freund aufzuführen. Sie werden gleich die Folgen davon ſehen! Aini!" rief er, „den Liebling mit den rothen Flamingo-Federn ſeines Fliegenwedels ſtreichelnd, „dieſer gute Freund wünſcht deine Bekanntſchaft zu machen."

Ich hatte mich vorgebeugt, und konnte durch die Gaze jede Bewegung des kleinen Ungethüms ſehen. Wirklich drehte es auf die erhaltene Aufforderung ſeine geharniſchten Augen nach mir, fixirte mich eine Zeit lang, ſchwoll dann ſichtlich auf, ward ſchwarz wie Tinte, und ſperrte dreimal ſehr ungnädig den Rachen gegen mich auf. Ich fuhr halb entſetzt zurück, der Graf lachte: „Sie glauben, das gelte Ihnen, dem iſt aber nicht ſo. Sehen Sie nur hin, die Eidechſe iſt am Bettfuß emporgekrochen und ſtreckt eben ihren Kopf hervor. Auf dieſe iſt Nini, die, vermöge der ſeltſamen Organiſation ihrer Augen, zugleich vorwärts und rückwärts blicken kann, eiferſüchtig geworden, weil ſie beſorgt, ich werde ihr liebkoſen, was ſie nie ohne heftigen Zorn mit anſehen kann. Wir wollen alſo jetzt lieber die Fortſetzung Ihrer beiderſeitigen Bekanntſchaft aufſchieben, bis Nini wieder in beſſere Laune verſetzt ſeyn wird.“

Mit dieſen Worten hob der Graf den obern Theil des Todtenkopfes ab, der, wie ich nun bemerkte, durchſchnitten und mit Baumwolle angefüllt war, ergriff mit der andern Hand ſein Chamäleon und ſetzte es in dem ſchauerlichen Behältniß für dieſe Nacht zur Ruhe. „Dieſer Schädel,“ wandte er ſich während dem zu mir, „iſt noch ein Geſchenk vom Doctor Gall, und hat mich ſeitdem nicht wieder verlaſſen, ſoll auch mit mir begraben werden, als Nini's Sarg, — der Todtenkopf, Nini und ich, Alle zuſammen, denn wir

Drei trennen uns nicht mehr. Gall verſicherte mich, der Kopf ſey der einer berühmten Heiligen und bewies es durch eine lange Geſchichte. Was kömmt jetzt noch darauf an für mich, außer daß die theoſophiſche Wölbung eine deſto bequemere Decke für Aini abgibt. Die Waffen darum her haben mehr Merkwürdiges — doch ich darf heute nicht ſo viel ſprechen. An unſerm letzten Converſationstage war es an Ihnen, zu erzählen, als wir aufbrachen. Ergreifen Sie den Faden und ſpinnen Sie ihn nicht zu kurz ab!"

Der Graf hatte mir früher ohne Zweifel ein Mährchen zum Beſten gegeben; er wußte nichts von mir, ich konnte meine Geſchichte alſo gleichfalls nach Willkür einrichten. In dieſem Sinne hatte ich mein Heft geſchrieben, zog es nun aus der Taſche und ließ mich in den nachſtehenden Worten vernehmen:

„Nichts bildet junge Leute mehr, als Reiſen. So hatte ich oft gehört, und fremde Länder zu ſehen, ſchien mir überdies eine ſehr angenehme Beſchäftigung.

Zu dieſem Ende war ich denn ſo eben Ehrenmitglied des Reiſeclubs in dem anmuthigen Städtchen L...... geworden. Die Statuten dieſer ausgezeichneten Anſtalt, welche der Londoner Travellers Club, im größeren Maßſtab, ſpäter zu ſeinem Muſter erkor, beſagen, daß Niemand als wirkliches Mitglied in deren Verein aufgenommen werden könne, welcher nicht darthue, wenigſtens hundert Meilen in einem Strich gereiſt zu haben, und das zwar, wohl gemerkt, ohne den Rückweg mit anrechnen zu dürfen. Um aber junge Leute zu encouragiren, die den guten Willen in ſich fühlten, ohne annoch ſogleich zur That ſchreiten zu können, und zugleich einen Fortſchritt im March of intellect zu thun, war von dem dirigirenden Comité nachgegeben worden: daß der Beſuch des Clubs, nebſt dem Titel eines Ehrenmitgliedes, allen denen geſtattet werden ſolle, welche

1) geſellſchaftliche Bildung genug beſäßen, um Schafkopf und Solo zu ſpielen (die einzigen im Club erlaubten Kartenſpiele, aber zugleich die Hauptbeſchäftigung in demſelben);
2) Vermögen genug beſäßen, um ſtets zu bezahlen, wenn ſie verlören, ohne zu ſtreng daſſelbe von den alten und wirklichen Mitgliedern zu fordern;
3) ihr Ehrenwort gäben, die bis jetzt noch mangelnde Qualification der hundertmeiligen Reiſe binnen drei Jahren, vom Dato ihres Eintritts, durch ehrliche Zurücklegung der doppelten Tour zu erſetzen, alſo eine Reiſe von zweihundert Meilen zu vollenden; ein Unternehmen, das

zu jener Zeit in L...... ſchon für eine Sache von einiger Wichtigkeit galt, da dies einſame Oertchen noch ſeine alten Sitten und Traditionen in vieler Hinſicht beibehalten hatte.

Damals war auch das Reiſen noch nicht ſo leicht gemacht, ſo gäng und gäbe worden, daß man, wie es jetzt iſt, lieber zu Hauſe bleibt. Denn nur das Schwierige, das Seltene lockt.

Mit einigem Herzklopfen hatte ich demungeachtet das unwiderrufliche Verſprechen geleiſtet, und reiste, nun ſchon vorläufig voll Begierde, die Welt zu ſehen, und doch von hundert ſüßen Gewohnheiten wieder zurückgehalten, mit dem Bleiſtift in der Hand, täglich wie beſeſſen auf allen Landcharten umher, ohne über die definitive Richtung der wahrhaften Tour noch ganz einig mit mir werden zu können.

Unabhängig war ich ſo ziemlich, — denn vor ſechs Monaten, gerade den Tag nach meiner Mündigwerdung, war mein guter Onkel, der mich als vater- und mutterloſe Waiſe zu ſich genommen, plötzlich vom Schlage getroffen worden und hatte mir in einem ſchon längſt gemachten Teſtament ſein kleines, nicht allzuſchwer belaſtetes Rittergütchen, nebſt ſeiner ſämmtlichen beweglichen und unbeweglichen Habe, die freilich ſehr beſcheidener Natur war, vermacht, ſo daß eine leidliche Zukunft für mich geſichert war. Indeſſen fühlte ich wohl, wie ſehr es mir vor Allem an jeder Welterfahrung mangele. Mein Onkel hatte mich ſonſt nie weder aus dem Hauſe noch aus den Augen gelaſſen, und mir den größten Theil des nöthigen Unterrichts allein ertheilt, der denn auch, ich darf es nicht läugnen, etwas einſeitig ausgefallen war, um ſo mehr, da er ſelbſt, außer ſeinem Gute und dem früheren Beſuch der Univerſität Halle, nicht viel von der Mutter Erde zu ſehen bekommen hatte.

Ich beſchloß alſo, mich nicht zu übereilen, aber auf alle Art und Weiſe die Zeit, die ich noch vor mir ſah, zu benutzen, um bei den vielfach Gebildeten und Vielgereisten des Clubs, mit denen ich nun in ehrenvolle, nähere Verbindung getreten, über Alles, was mir noch fehle, mich hinlänglich zu belehren, dann aber auch nicht bloß an die vorgeſchriebenen zweihundert Meilen mich zu binden, ſondern wie es mir behage, vielleicht noch ganz andere Diſtancen zurückzulegen, ja mich wohl gar über das Meer bis in, den Bewohnern L......'s wenigſtens, noch ganz unbekannte Gegenden zu wagen. Im Voraus malte ich mir das freudige Erſtaunen bei meiner Rückkunft, die neugierigen Fragen, die Verwunderung über meine erlebten Fata aus, und anticipirte ſo ſchon

Genüſſe, mit denen annoch die dunkle Zukunft ſchwanger ging.

Unter den Herren, an die ich mich beſonders anzuſchließen ſuchte, war ohne Zweifel der Schriftſteller Hohlfeld der größte. Des Mannes lange, dürre Geſtalt war, es ſchien mir faſt ein Mährchen, in Aleppo und Bagdad geweſen, hatte Cairo geſehen, auf den Pyramiden geſeſſen, die Ophthalmie gehabt, der Glückliche! und war zuletzt noch bei Gelegenheit eines Schiffbruchs von griechiſchen Seeräubern derb durchgeprügelt und ausgeplündert worden. Wie hing Alles an ſeinem Munde, wenn er im Tabakszimmer nach beendigter Solopartie, bei einem wohlverdeckten Henkelglaſe voll unſeres vortrefflichen nachgeahmten baier'ſchen Bieres ſitzend, von den Wundern des Orients erzählte! Schade nur, daß ſeine blauäugige Tochter nicht auch Mitglied unſeres Clubs war! Man hatte zwar die Damen keineswegs davon ausgeſchloſſen, ſeitdem man durch Herrn Hohlfeld erfahren, daß es in Bologna ſogar weibliche Profeſſoren gäbe, von denen eine, die jung und hübſch war, die Jurisprudenz hinter einem Vorhang lehrte, damit die Studenten nicht durch ihre Reize zu ſehr zerſtreut würden; die Andere aber, welche bereits an Altersſchwäche litt, von ihren Zuhörern ſtets auf das Katheder hinauf- und nach beendigter Vorleſung wieder herabgehoben wurde; die Dritte dagegen, eine Virago und in den beſten Jahren, der Studentenjugend einen ſolchen Reſpect eingeflößt hatte, daß ihre unerbittliche Strenge noch jetzt in gefürchtetem Andenken ſteht; — aber leider fanden ſich zu wenig unabhängige Individuen des ſchönen Geſchlechts in L...... vor, welche entweder die nöthige Qualification beſaßen, oder kühn genug geweſen wären, das verlangte Verſprechen zu leiſten. Mamſell Lottchen nun gar! Du lieber Gott, die zählte erſt ſiebzehn Sommer, und ihre größte Reiſe bis jetzt war nicht weiter als bis zu des Herrn Grafen Jagdſchloß gegangen, wo ihr im Walde ein langbeiniger Kranich begegnet, und ſie faſt des Todes erſchreckt hatte. Auf dem Heimwege aber war ſie durch betrunkene Bauern geängſtigt, und zu guter Letzt noch durch ein furchtbares Gewitter, ſie und Papa, bis auf die Haut durchnäßt worden. Seitdem war dem armen Kinde vollends jede Luſt vergangen, ſich noch weiter in die böſe Welt zu wagen und ſich noch ſchrecklicheren Gefahren darin auszuſetzen.

Uebrigens darf ich ſagen, daß wir ſehr gute Freunde waren, Mamſell Lottchen und ich — und wirklich war es nur mir zu Liebe, wenn ich mit glänzenden Augen bei ihrem Vater über den Zeichnungen brütete, die dieſer aus der Türkei mitgebracht, daß ſie noch einiges Intereſſe, wenigſtens an meiner Wanderungsſucht nehmen konnte. Gewöhnlich aber lachte ſie mich recht herzlich damit aus, und einmal meinte ſie ſchnippiſch, das alte Sprüchwort: Bleibe im Lande und nähre dich redlich — ſey die beſte Lebensregel. Ja, ja, ſagte ich lachend, und dann folgt die Verheirathung mit einem Landeskinde gleich darauf, nicht wahr, liebes Lottchen? „Ach!“ erwiederte ſie erröthend, „dazu würden Sie ſchlecht paſſen! Nein, Sie müſſen eine Morgenländerin heirathen, eine Andere wäre Ihnen nicht weit her genug.“

Ich glaube, der kleine Schalk meinte es aber gar nicht ſo ernſtlich mit dieſem Rath. Oft hatte ich ſogar die ſtärkſte Vermuthung vom geraden Gegentheil, denn wenn ſie dachte, ich merke nicht auf ſie und ſey ganz in meine Reiſepläne vertieft, ſah ſie manchmal ſo beweglich, ja, ich möchte wahrhaftig ſagen, zärtlich nach mir hin, daß mir das Blut um mehrere Grade wärmer zum Herzen ſtieg.

Den nächſten Sonntag darauf gingen wir zuſammen auf die Papiermühle, wo heute Herr Specht großen Zuſpruch haben ſollte. Lottchens Vater, der noch zur Michaelismeſſe ſechs Gedichte, drei Novellen und einen Roman fertig liefern mußte, kam ſchon ſeit einem Monat nicht mehr aus ſeiner Studierſtube und machte daher die Partie nicht mit. Mir aber hatte er, als einem Manne bei der Stadt, und, ohne Ruhm zu melden, einem der ſolideſten jungen Herren im Orte, ſeine Tochter ganz ſorglos anvertraut.

Das friſche Mädchen war heute beſonders lieblich anzuſchauen in ihrem ſchlohweißen Kleidchen, das die ſchlanke Taille eng umſchloß, den breiten Strohhut mit dem himmelblauen flatternden Bande nachläßig auf die dunkelblonden Locken gedrückt, und mit den neuen Dresdener Schuhen an den niedlichen Füßchen, die ſich ihnen ſo innig angeſchmiegt hatten, als wollten ſie gar nicht mehr davon loslaſſen. Ich dachte unwillkürlich bei mir: unter dem Pantöffelchen zu ſtehen, müßte eben keine ſo ſchwere Sklaverei ſeyn. Als wir nun durch den ſchönen Park zwiſchen den dichten Haſelbüſchen hingingen, uns auf dem ſchmalen Nachtigallenwege mühſam durchwanden, und das ſüße Kind ſo traulich an meinem Arme hing, und mir melodiſcher, als irgend eine der Nachtigallen es gekonnt, zuflüſterte: O lieber Carl, wie herrlich iſt es doch hier! da that mir's bald leid, meine Seele dem Reiſeclub aus ſchnöder Neugier und Eitelkeit verſchrieben zu haben. Alle Gefahren und Zufälle einer langen Abweſenheit unter fremden, theilnahmloſen Menſchen ſtanden mit einem Male grauenhaft vor meinem geiſtigen Auge, und ketzeriſche, kleinmüthige Gedanken bemächtigten ſich meiner. Ich fing ernſtlich an zu überlegen, ob es nicht beſſer ſey, die Fremde Fremde bleiben zu laſſen, Lottchens Spruch von neulich zu beherzigen, und, ſtatt nach Conſtantinopel, lieber ohne Weiteres gleich mit ihr in's Ehebett zu wandern. Doch nein.... Muth! Sey ſtandhaft! rief ich mir zu; du haſt dein Wort gegeben und kannſt nicht mehr zurück. Seufzend drückte ich Lottchens Hand, und ſang, halb ernſt, halb ſcherzend, ihr zu: Wo Du nicht biſt, da leuchten keine Sterne!

„Es iſt recht häßlich von Ihnen," ſagte Lottchen, indem ſie ſchmollend ihre Hand der meinigen entzog, „daß Sie das herrliche Lied nur ſpottend ſingen, deſſen herzergreifende Melodie mir immer die Thränen in die Augen lockt."

Himmliſches Lottchen, ſeyn Sie nicht böſe! bat ich, ihre Hand abermals drückend; ich kann Ihnen verſichern, mir war das Weinen eben auch näher als das Lachen.

„Ach, gehen Sie!" erwiederte ſie abwehrend, „wir kennen uns. Sie ſind ein Leichtſinniger und überdem nur ein Zugvogel."

Ueber dieſe ſatyriſche Benennung wurde ich nun auch empfindlich und fragte ſpitzig: ob ſie mich etwa für einen Gimpel und dieſen für einen Zugvogel halte?

„Es ſcheint, mein Herr,“ ſagte ſie, ihr Näschen rümpfend, „Sie wollen mich heute in der Naturgeſchichte examiniren, ich weiß nicht, ob der Gimpel ein Zugvogel iſt oder nicht, aber ſo viel weiß ich,“ fuhr ſie halb weinerlich fort, „daß eine arme Taube, wie ich, ſehr übel daran iſt, wenn ſie ſich in den Klauen eines erbarmungsloſen Habichts befindet.“

Aber, beſtes Lottchen, das iſt doch gar zu arg! In wiefern bin ich denn ein Habicht?

„Ach, die Männer ſind alle nichts beſſeres, das habe ich ſchon oft....“

Nun? — doch nicht ſelbſt erfahren?

„Unterbrechen Sie mich nicht, das iſt unartig — das habe ich ſchon oft.... in meines Vaters Romanen geleſen, wollte ich ſagen.“

Sie thäten beſſer, Sie läſen das neue Berliner Kochbuch. Romanenlectüre, begann ich mit altkluger Miene, iſt ein wahres Gift für unerfahrene, junge Gemüther....

„Ach, Schnickſchnack!“ ſagte Lottchen und lachte laut auf, ihre Perlenzähnchen höchſt verführeriſch auf die ſchwellenden Kirſchlippen aufdrückend; „nein, ich bitte Sie — Sie ſind wirklich zum Todtlachen, wenn Sie zu moraliſiren anfangen. Mein Vater bekommt fünf Louisd'or für den Bogen, bei allen ſeinen Romanen, und Gift würde man wohl ſchwerlich ſo theuer bezahlen, wenn auch die Ratzen Einem die ganze Speiſekammer auffräßen!“

Gott, welche Logik, Lottchen! unterbrach ich ſie, die Hände mit Erſtaunen zuſammenfaltend. Wenn Sie fortfahren, ſolche leichtſinnige Reden zu führen, ſo werde ich mich wahrlich genöthigt ſehen, Ihnen zur Strafe den Mund — mit einem Kuſſe zu verſchließen.

„Nun das fehlte mir noch! Sie ſind alſo kein Habicht? Ein ſauberer Vogel aber doch, das muß man ſagen! Keine unſchuldigen Romane ſoll ich leſen, die ſind Gift, aber Ihnen hier, wo uns kein Menſch ſieht, einen Kuß geben, das finden Sie ganz natürlich! Nein, da haben wir ganz verſchiedene Grundſätze, Herr von Roſenberg!“

Es iſt ſchrecklich! Um nur Recht zu behalten, entſtellen Sie Alles! Was wäre nun Beſonderes dabei, fuhr ich, immer begehrlicher werdend, fort, wenn Sie mir auch hier in Gottes ſchöner Natur erlaubten, auf die reizendſten Blüthen in dieſem Garten, auf Ihre lieblichen Purpurlippen einen Kuß zu drücken?

Von einem Kuſſe ſtirbt man nicht, und übrigens vergeſſen Sie ganz, daß ich einundzwanzig Jahre, beinahe ein halbmal älter wie Sie, und alſo eine wahre Reſpectsperſon für Sie bin, der Sie in Allem unbedenklich folgen können.

Ich umfaßte ſie bei dieſen Worten etwas leichtfertig, drückte ſie ſtürmiſch an mich, und deſto kühner geworden, da ſie gar keine Bewegung machte, ſich mir zu entziehen, hob ich ihren Strohhut auf, um ſie, ich muß geſtehen, recht weltlich zu küſſen — als ich mit Schrecken gewahr ward, daß ſie leichenblaß war und mit dem Ausdruck des tiefſten Schmerzes bitterlich weinte. Der vorwurfsvolle Blick, den ſie, noch immer ſchweigend, auf mich warf, rührte mich bis in die innerſte Seele. Ich fühlte es nun wohl, die geringe Achtung, die ich ihr bewieſen, die leichte Art wie ich ſie behandelt, hatte ihr reines jungfräuliches Gemüth tief gekränkt, doppelt vielleicht, weil ſie einer innigeren Empfindung in ihrem Herzen nur geringſchätzende Galanterie entgegen geſetzt zu ſehen glaubte. Ach, in dieſem Augenblick ward es auch mir ſelbſt erſt klar, wie innig ich ſie liebte! — Troſtlos wußte ich kaum mehr, was ich that, und unwillkürlich, von Reue gefoltert, ſank ich auf meine Kniee vor ihr nieder. Auch meine Thränen floßen. Lottchen! rief ich außer mir, Lottchen, verzeihe mir, oder ich ſterbe vor Schmerz und bitterſter Reue hier zu Deinen Füßen!

Das gute, ſüße Kind, als ſie meine Verzweiflung ſah, und, mit aller Wonne erſter beglückter Liebe, in meinem Herzen jetzt daſſelbe las, was das ihrige ſo ſtürmiſch bewegte, lächelte mir ſchon wieder unter Thränen zu, und — Gott weiß, wie es zuging — aber unſere Arme verſchlangen ſich nun, wie durch magnetiſche Kraft zuſammengepreßt, und der Kuß, der unſere Seelen dann vereinigte, ward zur ſeligſten Minute unſeres Lebens, zum Vergeſſen der Erde und unſerer ſelbſt, zum Gruß himmliſcher Engel.

Nach einem ſolchen Kuß glaubt man im Städtchen L...... ein Eheverſprechen geleiſtet zu haben. Ich glich verſtand es nicht anders. Lottchen! mein Lottchen! rief ich begeiſtert aus, als wir wieder aus dem beglückendſten Rauſch zu uns gekommen waren; ich muß zweihundert Meilen reiſen, mein Wort iſt verpfändet, aber wir legen ſie zuſammen zurück, denn Du biſt jetzt meine Braut, wirſt bald meine kleine Frau, und wenn wir zurückkommen, zugleich das erſte weibliche Mitglied des Reiſeclubs!

„O Carl!“ rief mein ſüßes Mädchen, noch ſanft in meinen Armen weinend, „nur jetzt keinen Scherz, ſchone die heiligen Gefühle in meiner Bruſt! — Du weißt nicht, ach, Du ahneſt nicht, wie lange ich ſchon mit allen Kräften meiner Seele an Dir hing. O Gott, ich verdiene ja nicht, ſo überſchwenglich glücklich zu ſeyn!“

Wohl dem, der das Entzücken unſchuldiger reiner Liebe auch nur einmal in dieſer Welt gekoſtet! Er wird nie mehr ganz verwaist auf ihr daſtehen, denn er hat Gott in ſich Menſch werden gefühlt. —

Die Wonne zu beſchreiben, die uns den langen Weg bis zur Papiermühle, wie im unbewußten Fluge, zurücklegen ließ, alle die tauſend Pläne wieder zu erzählen, die wir, wie glückliche Kinder, für jeden geringfügigen Umſtand unſeres künftigen Lebens als ſo viel glänzende Luftſchlöſſer aufbauten, — wie vermöcht' ich es! Schwebt doch jene ganze Zeit nur noch wie ein halbverſchleierter Traum in weiter Ferne vor den Augen meiner Seele. Jene Lava iſt erkaltet — und ausgebrannt. Schlacken decken nur noch den Vulkan, deſſen Haupt der Winter bald mit Schnee und Eis umhüllen wird!

Als wir am Ziel unſerer Promenade ankamen, war die Geſellſchaft ſchon verſammelt, und in dem reizenden Gärtchen — das rieſengroße Linden und Kaſtanien beſchatten, wo auf der einen Seite ſich Tag und Nacht das Mühlrad emſig dreht, und auf der andern ein dunkler Saal von grünem Laub ſich wölbt, in dem eine ewige Kühlung herrſcht — fanden wir die muntere Jugend mit Blindekuh und Hahnenſchlagen beſchäftigt. Ich bemerkte in meiner innern Seligkeit kaum, daß ein Fremder von ſehr einnehmendem Aeußern ſich darunter befand, den ich nicht kannte. Lottchen aber, bei aller ihrer Vortrefflichkeit doch ein Evenskind und eine Kleinſtädterin dazu, folglich ein wenig kokett und durch den Anblick eines Fremden immer mehr oder weniger bouleverſirt, war ſogleich aufmerkſam auf ihn geworden. Es entging mir nicht, daß ſie bei einigen Freundinnen ſich nach ihm erkundigte, und von ihrer früheren Unbefangenheit dabei doch gerade ſo viel verlor, als immer der Fall iſt, wenn ein Mädchen einer neuen Bekanntſchaft nicht unvortheilhaft erſcheinen will. Auch wandte ſich der ſchöne junge Mann ſogleich an ſie, um ihr anzukündigen, daß er Herr von Müller heiße, daß er ſo glücklich ſey, ihren Herrn Vater vor einigen Jahren in Berlin geſehen zu haben, ſich ungemein freue, ihn hier wieder zu finden, und ihm jetzt von Herzen zu einer ſo lieblichen Tochter Glück wünſchen müſſe, deren unerwartete Bekanntſchaft hier gemacht zu haben er als ein günſtiges Omen für ſeinen ſpäteren Aufenthalt in L...... anſähe. Die Suada des jungen Menſchen, der überdies ein Offizier zu ſeyn ſchien, denn er trug ein zierliches Stutzbärtchen, war mir ganz zuwider, und als ich ein paar Minuten darauf Lottchen die Binde umlegte, um ſie nun auch ihr Heil bei dem unglücklichen Hahne verſuchen zu laſſen, flüſterte ich ihr in's Ohr: Vergiß nicht, daß nur Einer Hahn im Korbe ſeyn darf, laß alſo den fremden Gecken tüchtig ablaufen, der ſich ſo ungebührlich an Dich drängt.

Sie riß augenblicklich die Binde von den Augen, ſah mich erſt verwundert, dann liſtig lächelnd an, äußerte gegen die Geſellſchaft: das Tuch ſey zu ſchmal gelegt geweſen, drückte mir, indem ſie es, um breiter gefaltet zu werden, zurückgab, den Zeigefinger ſo ſchmerzlich, als ſie es nur möglich machen konnte, und lispelte mir dabei ſtrafend in's Ohr: „Nein, was wirſt Du für ein eiferſüchtiger Ehemann werden! Schäme Dich!“

Indeſſen bemerkte ich doch zu meiner Zufriedenheit, daß ſie von nun an weit gemeſſener und kälter mit dem Fremden umging, der es ſich jedoch nicht viel anfechten ließ, wie ein Schmetterling von einer Blume zur andern ſchwärmte, Alten und Jungen außerordentlich gefiel, uns Männer zu überſehen affectirte, und nur einmal mich mit einem recht höhniſchen

Blick von oben bis unten zu meſſen ſich unterfing. Eine alte bucklige Jungfrau hatte während dem den Hahn glücklich getroffen, Alles gratulirte, die Reizloſe mit ſatyriſchen Complimenten beſtürmend, und unſere biedern Wirthe nebſt ihrem artigen Töchterlein brachten jetzt, da das Spiel geendet, gaſtfreundlich den obligaten Kaffee mit allerlei Kuchen, Honig, der eben erſt friſch aus den nicht weit entfernten Bienenbäuten geſchnitten worden war, ſüßen und ſauern Rahm nebſt andern ländlichen Delicateſſen, ſelbſt herbeigetragen, ordneten Alles zierlich auf einem großen, mit buntem Damaſt belegten Tiſch, und luden uns dann, nach alter Sitte, herzlich nöthigend, zum Vesperbrode ein.

Da fuhr mit großem Fracas ein Wagen im Hofe vor, dem auf dem Steinpflaſter das Getrampel mehrerer Reitpferde folgte, und einen Augenblick darauf ſprang der kleine Enkel des Papiermüllers herein, um uns anzukündigen, eben ſey der (kürzlich erſt aus England hierher wieder zurückgekehrte) Herr Graf mit ſeinem Forſtmeiſter angekommen. Die Angemeldeten folgten dem Knaben auch ſchon auf dem Fuße. Alles erhob ſich im Allarm wegen der unerwarteten Ehre, ich aber machte eine ſehr bitterſüße Miene dazu, denn die kamen mir noch viel ungelegener, als der unbedeutende Herr von Müller. Da der erwähnte Graf leider eine nur zu wichtige Rolle in meinem Leben geſpielt hat, muß ich hier mit wenig Worten dieſen Mann zu ſchildern verſuchen, deſſen Herzblut zu vergießen ich einſt meine Seligkeit geopfert hätte, und der doch jetzt nur in meiner Erinnerung die Stelle eines jener menſchlichen Probleme einnimmt, welche die Welt dem tiefern Beobachter in ſo mancher Nüance liefert, ohne daß des Philoſophen Witz ſie genügend zu erklären vermöchte.

Graf D.... war damals ungefähr dreißig Jahre alt, von mittlerer Größe, feiner, blaſſer Geſichtsfarbe, dunkeln Augen, kaſtanienbraunem, etwas gelocktem Haar und einem leidenden Ausdruck in ſeinen, zwar wenig regelmäßigen, aber originellen, höchſt beweglichen und auffallend geiſtreichen Zügen. Eine durch Gewohnheit angenommene Ruhe, ich könnte beinahe ſagen, Indolenz, machte doch leicht bei ihm einer lebhaften Erregung Platz, und der außerordentliche Glanz, der dann ſeine Augen umſtrahlte, das lieblich ſchalkhafte Lächeln, das ſeinen Mund umſpielte, das ganze hinreißende Feuer ſeines Weſens ließen in ſolchen Augenblicken ahnen, wie gefährlich er den Weibern zu werden im Stande ſey.

Seine Geburt und das Leben in der großen Welt hatten ihm jenen vornehmen und ſanftgebietenden Anſtand gegeben, der, wenn er mit Geiſt und Milde des Charakters gepaart iſt, auch dem Roheſten imponirt, er mag es ſich geſtehen wollen oder nicht. Zu dieſen Vortheilen geſellte ſich eine tiefe Menſchenkenntniß, die Frucht ſowohl angeborenen Scharfſinnes als mannigfacher Erfahrung, viel Leichtigkeit und Gewandtheit des Betragens, oft aber auch, bei genauerer Bekanntſchaft, eine rührende Schwärmerei, mit aller ſcheinbaren Naivetät eines glühenden Enthuſiasmus und eines innigen Gefühls gepaart. — Alles dies wurzelte jedoch weit mehr in ſeinem Kopfe als in ſeinem Herzen. Nicht daß man das Letztere gerade bös oder ſchlecht hätte nennen können. O nein, aber es war kalt, nur der Kopf und die Sinne heiß und verwegen. Solche Naturen täuſchen nicht nur Andere, namentlich die Weiber leicht, ſondern auch oft ſich ſelbſt, ſie glauben wirklich zu lieben, und dichten nur Liebe, ſie glauben zu fühlen, und ſpiegeln nur Gefühl.

Ungebundene und rückſichtslos verfolgte Sinnlichkeit, eine horrible Moral hinſichtlich des ſechsten Gebots, ein ſtolzes Hinwegſetzen über alle Schranken, die den Vulgairen zurückſchrecken, tollkühnes Wagen, wo es nöthig, und doch dabei auch gewandte Verſtellung und unerſchütterliche Beharrlichkeit, wo Zwecke dieſer Art nicht anders erreicht werden konnten, Alles dies endlich mit einer ſatyriſchen Mephiſtopheles-Ader durchwebt, der nichts heilig blieb — das ohngefähr waren die gefährlichen Eigenſchaften, welche viel Elend in Anderer Buſen ſäeten, und ihrem Beſitzer ſelbſt zuletzt ein frühes und tragiſches Ende bereiteten. Dennoch, ich wiederhole es, war er nichts weniger als ein Theaterböſewicht. Die Menſchen ſind alle ein Gemiſch von Gutem und Schlimmem, und Jeder hält das Erſte bei ſich für beſonders gut, das Zweite bei ſich für weniger ſchlimm, während er bei dem ihm fremden Guten und Schlimmen wiederum einen ganz andern Maßſtab anlegt. So hatte auch Graf Louis (und ſo ſehr ich ſein Andenken haſſe, muß ich ihm doch dieſe Gerechtigkeit wiederfahren laſſen) neben ſeinen ſchweren Fehlern auch höchſt empfehlenswerthe Tugenden. Wo jene Leidenſchaften ſchwiegen, die ihn, und er nicht mehr ſie, beherrſchten, konnte er großmüthig und edel handeln. Er war dann wohlwollend, duldſam, und hatte eine große Ehrfurcht für Recht und Billigkeit, denen er oft mit eigener und bedeutender Aufopferung huldigte, denn jede gemeine Art des Eigennutzes war ihm fremd. Man muß ſogar geſtehen, daß in ſeinem Charakter etwas Großartiges lag, das Kleinliches und Erbärmliches, wie es die große und kleine Welt täglich ſo widerlich entfaltet, ſtets gänzlich von ihm entfernt hielt. Er beſchützte und liebte bei Andern Bildung, Wiſſenſchaft und Kunſt, wie jede ſchaffende Thätigkeit, und blieb allem dieſem ſelbſt nicht fremd. Dabei hatte ihm die Natur viel reiche Geſchenke verliehen. Er war durch Verſtand, Witz, Muth, Geiſtesgegenwart, wie durch körperliche Vorzüge und manche errungene Geſchicklichkeiten ausgezeichnet, wozu ſich noch als glückliche Zugabe ein ungewöhnliches muſikaliſches Talent geſellte, eine der wirkſamſten und unwiderſtehlichſten Waffen in der Gewalt eines Mannes von dem Charakter und den Beſtrebungen des Grafen.

Hätten günſtige Umſtände dem edleren Ehrgeiz, der in einem Geiſte dieſer Art nur ſchlummern und nicht gänzlich fehlen konnte, eine paſſende Bahn angewieſen, wir hätten vielleicht einen ganz andern Menſchen darauf empor wachſen ſehen; ſo war er, wie ſo viele, ſelbſt ein Opfer der Welt und ihrer Schlechtigkeit, ein Opfer jener faſt unwiderſtehlichen Verführung geworden, die, bei vernachläßigter moraliſcher Erziehung, durch Schmeichelei, Reichthum und zu frühe Unabhängigkeit den ſonſt in allen Dingen begünſtigten Lieblingen des Schickſals dennoch ſo oft ein unruhiges Leben und ein trauriges Loos am Ende ihrer Tage bereitet.

Damals kannte ich nun den Grafen freilich ſo nicht, und als er heute erſchien, fühlte ich nur eine flüchtige, eiferſüchtige Anwandlung, weil er mir im Allgemeinen wegen ſeines Rufes und ſeines verführeriſchen Weſens gefährlich ſchien, vielleicht auch wegen einer gewiſſen Art von Vertraulichkeit unangenehm war, in der er mit Lottchen ſtand, weil er ſie noch als Knabe aus der Taufe gehoben, und obgleich er ſich bis jetzt nur wenig um ſie gekümmert, doch das Pathenrecht zu einigen ſchmeichelhaften Attentionen geltend gemacht, und eine Art von freundlich autoritativem Ton gegen ſie angenommen hatte, der mir ungemein mißfiel; — endlich beneidete und fürchtete ich ihn vielleicht wegen ſeiner hohen Stellung, ſeines Reichthums, des Glanzes, der ihn überall umgab, und der leider bei Allen, dem ſchwächeren Geſchlecht aber ganz beſonders, nie ohne große Wirkung bleibt.

Wir waren alſo — um zu meiner Erzählung wieder zurück zu kehren — mehr oder minder durch die Ankunft des vornehmen Herrn erregt, und ſtanden jetzt Alle auf, den ehrenvollen Beſuch zu bewillkommnen. Mit großer Einfachheit wußte indeß der Graf ſchnell alle Complimente abzukürzen, die kleine Verlegenheit unſerer Wirthe zu beſeitigen, und Jedermann in ſeiner Behaglichkeit wieder herzuſtellen. Er ſetzte ſich ſogleich zutraulich mitten unter uns an den Kaffeetiſch, langte ſelbſt mit ſehr gutem Appetite zu, machte eifrig die Honneurs für ſeine Nachbarinnen, fing mit Laune von dieſem und jenem aus dem Bereich unſeres eigenen Kreiſes zu erzählen an, wußte faſt für Jeden etwas Verbindliches mit einfließen zu laſſen, und ſchien dabei heute für Niemand weniger Augen zu haben als für Lottchen, die eine kleine Verſtimmung über dieſe unerwartete Vernachläßigung nicht ganz verbergen konnte. Der erfahrene Mann kannte Göthe's und Byron's Vorſchriften, mit Weibern umzugehen, nur zu gut. Ich aber war mit dieſer Vernachläßigung ſehr zufrieden, und fühlte mich ſelbſt immer mehr und mehr von des Grafen Liebenswürdigkeit gefeſſelt.

„Apropos, Herr von Roſenberg!“ wandte er ſich jetzt an mich, „man hat mir geſagt, daß Sie kürzlich dem L……'ſchen Reiſeclub beigetreten ſind, den ich, wie Sie wiſſen, gar ſehr protegire, obgleich er mir fortwährend gute Freunde entführt; indeß, wer mag es Ihnen verdenken, ſich auch in der Welt ein wenig umſehen zu wollen. Wo findet man ſicherer vielfache Bildung und noch mannigfaltigeres Vergnügen als auf Reiſen, und zuletzt, glauben Sie mir — noch beſſer als zu reiſen, iſt: gereiſt zu haben. Ihnen ſtehen alſo wirklich zweihundert volle Meilen Wegs bevor, lieber Roſenberg?" frug er lächelnd. „Keine Kleinigkeit, wenn man, wie ich ſehr bei Ihnen vermuthe — durch manches Liebe in der Heimath zurückgehalten wird. Ja, die erſte Trennung vom väterlichen Herd iſt immer ſchwer; aber ein Mann muß ſich frühzeitig an feſten Willen gewöhnen. Wiſſen Sie wohl, daß ich gerade Gelegenheit hätte, auch mein Scherflein zu Ihrer Unternehmung beizutragen? Ich wünſche Jemand in einer für mich ſehr intereſſanten Angelegenheit nach München und von da über Lauſanne und Genf nach Rom zu ſenden. In der That, Sie könnten beſſer als irgend Jemand meine Geſchäfte dort mit übernehmen. Sie löſten damit nicht nur auf angenehme Weiſe Ihre Verbindlichkeit, ſondern verpflichteten auch mich zu dem lebhafteſten Danke. Für Ihre eigenen Angelegenheiten würde ich unterdeſſen wie für meine eigenen ſorgen," ſetzte er mit ſeinem lieblichſten Lächeln hinzu, dem doch ein leiſes Zucken des Mundes, für einen ſchärfern Beobachter, etwas Unheimliches beigemiſcht haben würde. Hier blickte ich auf Lottchen, die ſchon erröthend und ängſtlich ihre Augen gleichfalls auf mich gerichtet hatte.

Ich war im höchſten Grade von dieſem unerwarteten Anerbieten überraſcht. Noch vor wenig Stunden hätte mir ohne Zweifel nichts ehrenvoller erſcheinen, noch erwünſchter kommen können. Nach dem Vorgefallenen ſetzte mich die ſo plötzlich gemachte Offerte in nicht geringe Verlegenheit. Ach, und doch ahnete ich noch keinen Fallſtrick, im Gegentheil hatte ich noch eben über mich ſelbſt gelacht, die Ankunft dieſes Mannes gefürchtet zu haben, der kaum Lottchens Anweſenheit bemerkte, und wohl ganz andere Dinge im Kopfe haben mochte, als ſich um unſere Landmädchen zu bekümmern. Ich wußte nicht, daß der Graf aus einem verſteckten Platz in ſeinem Park, deren er bei ſeiner Anlage mehrere abſichtlich angebracht hatte, meine ganze Scene mit Lottchen vom Anfang bis zu Ende belauſcht, und, von verbrecheriſcher Gluth für das unſchuldige Kind entbrannt, in demſelben Augenblick den grauſamen Plan ihres Verderbens gefaßt hatte. Freilich mochte ihm das gerade nicht vorgeſchwebt haben. So teufliſch war er nicht. Er dachte nur an die Wonne, ein ſo reizendes Mädchen zu gewinnen, zu verführen, zu beſitzen; mich ſah er wirklich nur für den Gimpel an, deſſen Namen ich ſo ominös ausſprach, und indem er ſich dann ſelbſt in aller ſeiner Glorie betrachtete, mochte er wohl ganz unbefangen ſo raiſonnirt haben: das hübſche Kind wird als meine Geliebte des Lebens Freuden reicher kennen lernen, als mit dieſem albernen Jungen, und will ſie nachher heirathen, ſo gut wie Den ſchaffen wir ihr Einen zu jeder Zeit.

Was mich Aermſten betraf, der im Blinden tappte, ſo hatte ich wirklich in dieſem Augenblick gar viel zu bedenken. Hätte ich ſchon mit Lottchens Vater die Sache in Richtigkeit bringen können, ſo würde ich natürlich dieſe Gelegenheit gleich benutzt haben, unſere Verlobung hier öffentlich zu erklären, und folglich des Grafen Antrag mit allem gebührenden Danke zurückzuweiſen. Aber dieſer Punkt war nichts weniger als gewiß, und die ſchnelle Einwilligung des alten Hohlfeld im Gegentheil ſehr problematiſch. Der Mann war ſtolz, und bürgerlicher Stolz iſt wahrhaftig nicht der ſchwächſte! Dabei voll der ſeltſamſten Vorurtheile, ein Adelsfeind, und namentlich, wie ich ſchon längſt wußte, im höchſten Grade abgeneigt, ſeine Tochter über ihren Stand heirathen zu laſſen. Auch war bisher mein Verhältniß mit Lottchen, das von Kindheit an datirte, allem Anſchein nach, nur ein ſo ganz brüderliches und harmloſes geweſen, ich ſelber dem Vater dabei ſo unbedeutend erſchienen, daß gewiß keine Ahnung eines ſolchen Ausgangs bei ihm ſtatt fand. Das

Schlimmſte aber war, daß er Lottchen bereits dem Sohne ſeines Freundes Hempel ſo gut wie verſprochen hatte, und, obgleich ſich die Kleine einem ſolchen Arrangement ohne ihre Einwilligung immer widerſetzte, hing er doch fortwährend mit ganzer Seele an ſeinem Lieblingsplane — denn Hempel der Vater war mit ihm geweſen, als er von den Seeräubern mißhandelt wurde, und dieſen Liebesdienſt konnte er ihm nie vergeſſen.

Alle dieſe Gedanken, zu deren Herzählung ich hier eine Seite gebraucht, waren natürlich nur das Werk einiger Sekunden, und der Graf las ohne Zweifel mit Leichtigkeit Alles deutlich, was in meiner Seele vorging.

Er eilte, mich ſo ſchnell als möglich aus der momentanen Verlegenheit zu ziehen.

„Ich erwarte Ihre Antwort nicht gleich, beſter Freund," fuhr er freundlich fort, „gut Ding will Weile haben, und wir müſſen ohnedies noch Verſchiedenes abreden. Eſſen Sie übermorgen bei mir und überlegen Sie ſich bis dahin die Sache von allen Seiten. Jetzt kein Wort weiter darüber!"

Er fing nun an, ein ſo reizendes Gemälde von Italien zu entwerfen, ſo viel Belehrendes und Ergötzliches von ſeinen eigenen Abenteuern in dieſem, wie in andern Ländern zu erzählen, daß nach und nach meine alte Reiſeluſt mit verdoppeltem Eifer erwachte. Was iſt es auch weiter, dachte ich bei mir ſelbſt, du biſt wirklich ein Thor! In einigen Monaten höchſtens kömmſt du ja wieder zurück, täglich ſchreibſt du unterdeſſen die intereſſanteſten Dinge an dein Lottchen, wirſt ihr ſelbſt bedeutender, angenehmer, und bringſt endlich Stoff für Jahre zurück, den du emſig, gleich der Biene, für die ruhigere Zukunft eingeſammelt haſt. Wäre es nicht wahre Schwachheit, eine ſo herrliche Gelegenheit, wie ſie ſich vielleicht nie wieder darbietet, albern zu verſäumen, wie ein Kind, das nicht einen Augenblick von dem Arm der Amme wegkann! Der Geiz gab auch ſein Wort dazu. Ich war nicht reich, das geerbte Gütchen nicht ohne Schulden und hinlängliches baares Reiſegeld nicht ohne einige Opfer anzuſchaffen.

„Ach,“ unterbrach ich hier ſeufzend meine Lectüre und lehnte mein Manuſcript einſtweilen, um ein wenig auszuruhen, an den Todtenſchädel vor mir an, „wenn man jung iſt, gleicht man Ihrem Chamäleon, beſter Freund. Man nimmt mit unbegreiflicher Leichtigkeit die Farbe der jedesmaligen Umgebung an![1]

---

[1] Ich weiß zwar als gelehrter Naturforſcher ſehr wohl, daß dem nicht ſo iſt, aber der Vergleich war mir paſſend, und ſo nahm ich den populairen Glauben für Wahrheit an. Sagen

Jener gräfliche Mephiſtopheles“ — hier bekam der Graf einen ſo heftigen Huſtenanfall, daß ich eine ganze Weile inne halten mußte — „jener gräfliche Mephiſtopheles,“ fuhr ich fort, „hatte gut gerechnet. Ich unterlag der erſten Verſuchung, — kann ich ihr zürnen, daß ſie einer weit gewaltigeren nicht beſſer zu widerſtehen wußte!“

Ich glaubte, mein kranker Freund würde hier einige theilnehmende moraliſche Bemerkungen einſchalten, da er aber kein Wort erwiederte, ſondern nur, wie in tiefe Gedanken verloren, vor ſich hinſtarrte, ſo nahm ich mein Blatt wieder auf, ſchraubte die Lampe in die Höhe, deren düſteres Brennen mich ſchon vorher incommodirt hatte, miſchte mir eine kunſtgerechte limonade gazeuse, trank mit Wohlbehagen den kniſternden, perlenden Schaum, und fuhr dann neugeſtärkt alſo fort:

„Unterdeſſen hatte ſich das Geſpräch an verſchiedene andere Gegenſtände gewendet, und kam endlich auf Jagd und Pferde, von welchen letzteren Lottchen eine enthuſiaſtiſche Liebhaberin war. Der Graf, der dieſelbe Liebhaberei und natürlich mehr Gelegenheit

wir doch Alle täglich: die Sonne ſteigt und ſinkt, und unterſchreiben uns als gehorſamſte Diener, obgleich von Beiden nicht ein Wort wahr iſt.

zu ihrer Befriedigung hatte, daher auch immer die herrlichſten engliſchen und arabiſchen Thiere dieſer Art beſaß, erbot ſich ſogleich, den Damen ſämmtliche Pferde, welche er heute mit ſich habe, zu zeigen, und ihnen einige auf dem großen Platze vor der Mühle vorreiten zu laſſen. Der fremde Offizier und die übrigen Männer fanden das allerliebſt, und die Damen ſtimmten ebenfalls beifällig ein. Alles eilte nun hinaus, der Graf ſelbſt half zu allerlei Anſtalten mit, ließ eine Barriere zum Ueberſetzen arrangiren, placirte die Damen an einen ſichern Ort und bat dann den Offizier, ſich auf ſein eigenes Reitpferd zu ſetzen, das ein ganz ſicherer und vortrefflicher Springer ſey, und es zur Beluſtigung der ſchönen Zuſchauerinnen ſeine Künſte machen zu laſſen. Lottchen, die ſich ganz ihrer angeborenen Lebhaftigkeit überließ, jubelte vor Vergnügen bei dieſen Reitübungen, und lachte, mit ihren jungen Freundinnen ziſchelnd, über den Herrn von Müller, der offenbar dem kräftigen Pferde nicht gewachſen war, und ſchon bei dem erſten niedrigen Satz, ungeachtet er zum Sattelknopf ſeine Zuflucht genommen hatte, eine ſo unwillkürliche Verneigung nach vorn machte, daß es nur noch wenig bedurfte, ſo hätte er zu unſern Füßen gelegen. Der Graf ſchien es nicht zu bemerken, und ſobald ſich der Offizier wieder feſt im Sattel befand, ſagte er: „Das Pferd iſt nicht gewohnt, über loſe Stangen zu ſpringen und ſcheut ſich davor; verſuchen Sie es einmal über den Plankenzaun, der den Hof einſchließt.“

„Der iſt doch wohl zu hoch!“ ſtammelte der erſchrockene Reiter, und maß in komiſcher Beſtürzung die Höhe der Planke.

„Was meinen Sie, Lottchen?“ wandte ſich der Graf jetzt nachläßig zu dieſer; „dürfte Ihr Ritter wohl die Gefahr eines ſolchen Verſuches ſcheuen?“

Der Frager war als einer der kühnſten und geſchickteſten Reiter bekannt, und höchſt unüberlegt erwiederte Lottchen: „O, Sie würden es wohl thun.“

Das Wort war ihr kaum entfallen, als ſie roth wie eine Roſe wurde; der Graf aber ſagte lachend: „Es iſt doch hübſch, daß Sie zu Ihrem alten Pathen noch ſo ein gutes Zutrauen hegen.“ Während dieſer Worte hatte er, mit einer andern Dame ſcherzend, ſeine Handſchuhe angezogen, bat dann den Offizier, abzuſteigen, der mit Vergnügen zu gehorchen ſchien, ſchwang ſich raſch auf den, unruhig die Erde mit dem Vorderfuß aufſcharrenden Gaul, indem er, gegen ſeinen engliſchen Stallmeiſter gewandt, eine ſatyriſche Bemerkung zu machen ſchien, wie man wenigſtens an der Grimaſſe, durch die dieſer ſie erwiederte, gewahr zu werden glaubte, und mit einer Nonchalance, als ſey es nicht der Mühe werth, zu ſo halsbrechendem Sprunge nur die Zügel zu ergreifen, ließ er ſein Pferd im vollen Lauf auf die hohe Bretterwand zuſprengen, ſah ſich noch einmal flüchtig nach uns um, gab dann ſeinem Roß mit Sporen und Zügel eine gewaltige Hülfe, und im Nu war er mit einem ungeheuren Satze des prächtigen Thieres jenſeits der Planke, ſo daß er einige Augenblicke lang unſern Augen ganz entſchwunden blieb. Doch ehe noch das Ach der angenehm geängſteten Damen verklungen war, hatte er auch ſein Pferd ſchon von Neuem gewandt, und der ſtolze Rappe bereits mit derſelben Ruhe und Sicherheit den Sprung wieder zurückgemacht.

Liebkoſend ihm den Hals klopfend, ſtieg der Graf bedächtig ab, und indem er das Pferd dem Reitknecht überließ, frug er den Offizier mit großer Ernſthaftigkeit: „Herr von Maler, Herr von Müller will ich ſagen, dienen Sie bei der Cavallerie oder Infanterie?“

Der arme Teufel ſtotterte Etwas von früherem Dienſt bei den Dragonern her, erklärte jedoch, jetzt nur noch der neu errichteten Landmiliz anzugehören, und eklipſirte ſich, ſobald er konnte. Der Graf war wahrſcheinlich zufrieden, ihn vor Lottchen lächerlich und folglich gefahrlos gemacht zu haben, und wandte ſich nun wieder zur Geſellſchaft, indem er ſagte: „Jetzt muß ich mir aber auch eine Belohnung für meine Heldenthaten ausbitten, und die ſoll darin beſtehen, daß eine der älteren und eine der jüngeren Damen mir geſtatten, ſie nach Hauſe zu fahren. Das Loos, wenn ſie erlauben, mag entſcheiden, und unſer guter Wirth wird ſchon mit gehöriger Gewiſſenhaftigkeit die Schickſalsblättchen miſchen.“

Gott weiß, wie er es anfing, aber das Loos traf richtig die Commerzienräthin Biſchof, die alte Kupplerin, und mein Lottchen. So verdrüßlich ich nun auch war, um den angenehmen Heimgang bei Mondſchein zu kommen, um ſo mehr, da die Biſchof ſchon vorher, wahrſcheinlich auf einen erhaltenen Wink, Lottchen fortwährend ſo im Auge behalten hatte, daß ich nicht ein vertrautes Wort mehr mit ihr ſprechen konnte — ich konnte es doch nicht ändern!

Der Graf, der wahrlich die Zeit für ſeinen Zweck mit Virtuoſität benutzt hatte, war viel zu fein, um während der Rückfahrt Lottchen auch nur auf das Entfernteſte beſorgt zu machen, oder die leiſeſte Abſicht auf ſie zu verrathen. Im Gegentheil unterhielt er ſie nur mit Lobeserhebungen meiner, und ließ dabei nicht undeutlich merken, daß er uns beide ganz für einander geſchaffen glaube, und wenn ſo Etwas ſich mit ſeinem reizenden Pathchen anſpänne, er gewiß Alles, was in ſeinen Kräften ſtehe, thun würde, ſeinen Einfluß bei ihrem Vater nach ihren Wünſchen geltend zu machen. Doch verfehlte er nicht, hierbei auch zu inſinuiren, wie er dies für keine leichte Aufgabe halte, und wußte endlich in dem argloſen Lottchen, als ſey es ihr eigener Gedanke, die Anſicht zu begründen, daß es gewiß beſſer ſey, nicht ſo ſchnell ihren Vater von dem Vorgefallenen in Kenntniß zu ſetzen. Zuletzt wendete er Alles an, um Lottchen, natürlich nur für mein Beſtes, zur Einwilligung in meine unverzügliche Abreiſe zu ſtimmen, und mit ſataniſcher Liſt zog er die, wie ich leider zu ſpät erfuhr, oft ſchon von ihm employirte Commerzienräthin auf eine ſolche Weiſe mit in das Geſpräch, daß ſie von nun an faſt unabwendbar die Vertraute und Gelegenheitsmacherin unſeres vor dem Vater zu verbergenden Verhältniſſes werden mußte. Und Alles geſchah, wie er es vorausgeſehen!

Als ich mich am nächſten Morgen bei Herrn Hohlfeld einfand, wo Lottchen in der Jelängerjelieberlaube ſchon auf mich wartete, hatte ich ſeit früh nur darauf ſtudirt, wie ich ihr meinen Wunſch, des Grafen Vorſchlag anzunehmen, am Beſten beibringen ſollte, fand aber zu meiner Verwunderung, daß ſie mir in

Allem mehr als den halben Weg entgegen kam. Frohlockend theilte ſie mir ſogleich mit, wie ihr lieber Pathe und Beſchützer unſer Verhältniß ſchon errathen habe, es aber völlig billige, und wie ſie ihn durchaus für unſer Intereſſe geſtimmt gefunden, ſo daß wir nun mit Vertrauen ihm ſelbſt die ſchwierige Eröffnung gegen den Vater, vor der ſie ſich von Anfang an ſo gefürchtet, überlaſſen könnten, während eine übereilte Entdeckung uns wahrſcheinlich viel Sorge und Noth bereitet haben würde. Aber eben ſo billig als klug ſey es nun auch, ſagte ſie, ſich dem guten Grafen durch Annahme ſeines ehrenvollen Auftrags gefällig zu beweiſen, und ſich ihn mit aller Sorgfalt zum Freunde zu erhalten. „Die Trennung von Dir, mein Carl,“ fuhr ſie mit einem im Auge zerdrückten Thränchen fort, „iſt freilich ſehr hart für Dein armes Mädchen, aber beſſer am Ende doch noch jetzt, wie ſpäter. Unterdeſſen habe ich auch alle Zeit, des Vaters Sinn zu wenden, und ihm nach und nach die Verbindung mit dem odiöſen Sohne des alten Hempels aus dem Kopf zu bringen. Von ſo mächtigen Alliirten unterſtützt, iſt mir vor dem endlichen Siege jetzt nicht mehr bange. Denn auch die Commerzienräthin nimmt lebhaften Theil an uns. Ich weiß, Du kannſt die Frau nicht recht leiden, aber Du haſt wirklich Unrecht. Sie iſt die Freundin ihrer Freunde, und wenn ſie in dieſer Hinſicht manchmal zu nachſichtig geweſen iſt, ſo zeugt das doch eben für ihr gutes Herz. Auf den Vater aber hat ſie viel Autorität, weil ſie ihm den großen Buchhändler zuerſt recommandirt hat, der jetzt alle ſeine Schriften herausgibt. Sey guten Muths, Carl, und unternimm die Reiſe nicht nur mit beruhigtem Herzen, ſondern mit Freude. Wie ganz ich Dein bin, weißt Du, und der Vater, — ſo mürriſch und eigenſinnig er manchmal auch iſt — er ſoll," ſetzte ſie lieblich erröthend hinzu, „ſchon gewohnt ſeyn, Dich als ſeinen Sohn zu betrachten, wenn Du zurückkehrſt. Du aber kannſt mir nun Deine Hochzeitsgeſchenke in dem herrlichen Italien einkaufen, und dieſer Gedanke allein wird Dich wohl ſchon über Alles tröſten."

Ihr müßt doch immer der Roſe den Stachel beimiſchen! Womit habe ich nun dieſen Ausfall verdient? rief ich unmuthig, obgleich im Grunde recht zufrieden, aber doch auch halb pikirt, daß Lottchen ſo leicht und ſchnell die Nothwendigkeit meiner Reiſe eingeſehen hatte. Dennoch war damals und lange nachher noch nicht die mindeſte Vermuthung des wahren Standes der Dinge in meine Seele gedrungen! Aber des Menſchen Herz iſt ein wunderliches Ding, und nicht immer leicht, es zu ergründen. Doch iſt die Eitelkeit ein Hauptſchlüſſel dazu, in der Liebe, wie in Allem! Lottchen beſchwichtigte mich mit einem Kuß und frug dann angelegentlich: „Ob ich auch ein treues und aufrichtiges Tagebuch halten würde? Denn ich muß, verſicherte ſie, Tag für Tag und genau wiſſen, was Du thuſt, damit Du nicht irgend einer ſchönen Italienerin zu tief in die Augen ſiehſt. Biſt Du genöthigt, Alles niederzuſchreiben, ſo darf ich hoffen, daß Dein Gewiſſen Dir Vorwürfe macht, und der Gedanke, daß ich zu Grunde gehen müßte, wenn Du mir untreu würdeſt, Dich zurückhält. O Carl! nicht wahr, mich zu betrügen, wäre Dir unmöglich?“

Man kann ſich denken, wie ich dieſe Frage beantwortete.

„Ach, es wird mir doch ſehr ſchwer werden!“ fuhr ſie fort, „aber wie ich Dich kenne, iſt es gut. Du hätteſt nie Ruhe gehabt. Wenn Du nun wiederkömmſt, lieſeſt Du Deinem armen, ungereiſten Weiblein alle die Wunder der fremden Länder vor, und wirſt dann begnügt und zufrieden ſeyn, und in meinen Armen von keiner Sehnſucht mehr gequält werden, noch einmal wo anders als in Deinen friedlichen vier Pfählen ein Glück zu ſuchen, das, wie ich hoffe, Dir an meiner Seite immer am Süßeſten lächeln ſoll.

Du weißt, ich bin nicht umſonſt eines großen Schriftſtellers Tochter, und pflege auch alle meine kleinen Begebenheiten aufzuzeichnen. Sie werden freilich den Deinigen an Intereſſe weit nachſtehen, aber es gibt uns doch Etwas auszutauſchen, und hinſichtlich frommer Aufrichtigkeit wird mein Tagebuch doch wohl immer den Vorrang behaupten. Denn Männer ſind nie ſo ehrlich als wir, ſagt der Vater."

Ein tiefer Seufzer Lottchens ſchloß dies trauliche Geſchwätz, und viele zärtliche Umarmungen beſiegelten den ewigen Bund der Treue. Als wir Hand in Hand in das Haus gingen, um dem Vater unſern guten Morgen zu wünſchen, hatte ich mich nie froher gefühlt, denn ein günſtiges Schickſal, ſo glaubte ich Thor, habe nun alle meine Wünſche auf einmal erfüllt.

Das verrätheriſche Mahl beim Grafen fand am beſtimmten Tage ſtatt. Die geiſtreichſte Unterhaltung, alles Verführeriſche eines geſchmackvollen und raffinirten Luxus, jede Aufregung der Sinne ſah ich dort vereinigt und beim ſchäumenden Champagner unter den anmuthigſten Schmeicheleien und Scherzen ward noch bei der Tafel meine Inſtruction aufgeſetzt, die mir übrigens gar wenig Wichtiges zu enthalten ſchien. Die Couſine des Grafen, eine üppige Schönheit, welche häufiger auf ſeinem Schloſſe als bei ihrem alten Gemahle lebte, bewies mehreremal, daß ſie für mich allen ariſtokratiſchen Stolz bei Seite geſetzt hatte, und an dem langen Abend, den ich bis tief in die Nacht hinein, zum Theil in tête-à-tête mit der ſchönen Frau, auf dem Schloſſe zubrachte, fielen mir öfters Lottchens Ermahnungen auf's Herz, und der Gedanke drang ſich mir unwillkürlich auf, daß ein ſolches Ding wie Untreue doch wirklich nicht ganz zu den Unmöglichkeiten gehöre.

Ehe ich, körperlich und geiſtig halb berauſcht, meinen Abſchied nahm, bat mich der Graf, ihm noch einen Augenblick in ſein Cabinet zu folgen. Dort überreichte er mir die Schreiben, auf deren eigenhändige Abgabe er einen ſo großen Werth legte, gab mir einen Creditbrief auf eine, alle meine Erwartung überſteigende Summe mit, den er mich nicht zu ſchonen aufforderte, fügte noch einige allgemeine gute Rathſchläge bei, drang dann aber auch, nachdem ich jetzt einmal entſchloſſen ſey, mit Ernſt auf die baldigſte Abreiſe, denn — lang erwogen, ſchnell gethan, ſey ſeine Maxime, ſetzte er hinzu, und ich würde wohl thun, ſie nicht nur hier, ſondern für das ganze Leben auch zu der meinigen zu machen.

Er hatte ſchon ein ſolches Ascendant über mich gewonnen, und mir ſogar eine ſolche Zuneigung eingeflößt, daß ich keinen Willen mehr als den ſeinigen haben zu dürfen glaubte; meine eigenen kleinen Affairen waren arrangirt, und ich verſprach daher, mit dem morgenden Tage L...... zu verlaſſen.

„Wohl,“ ſagte der Graf, „mit dem Früheſten ſoll meine Equipage bereit ſeyn, und Sie werden die Stunde ſelbſt beſtimmen, wenn Sie den Wagen verlangen, der Sie bis nach M....... bringen ſoll, von wo Sie dann Ihren Weg mit Extrapoſt fortſetzen müſſen. Adieu, mein junger Freund, und auf ein vergnügtes Wiederſehen Ihrer holden Braut!“

O, wer mir damals geſagt, unter welchen grauenvollen Umſtänden dies ſtatt finden ſollte!

Bei der Commerzienräthin hatte ich am folgenden Morgen die letzte Zuſammenkunft mit meinem Lottchen. Es war, als wolle ein guter Geiſt mich gewaltſam zurückhalten, denn faſt ſchien mir in jenen ſchmerzlichen Augenblicken die Trennung ganz unmöglich, ſo kurz ſie auch nur ſeyn ſollte, und hätte mich die Schaam nicht abgehalten, ich glaube, ich hätte jetzt noch Alles wieder rückgängig gemacht. Nachdem ich hundertmal dem ſüßen Mädchen die Thränen des Abſchieds von den Augen geküßt, riß ich mich endlich mit dem Gefühl eines Miſſethäters los, ſtürzte, von einer dunkeln, unbewußten Ahnung gepeinigt, die

Treppe hinab, und in wenigen Sekunden rollte, mit donnerndem Gepraſſel auf dem alten Steindamm, der Wagen dahin, der mich für immer dem ſtillen Glück entführen ſollte, für das ich beſtimmt war; denn nur zu bald nachher ward ich zu langem Irrthum und bitterem Elende in den Strudel der Welt geſchleudert, aus dem ich ſeitdem den Ausgang nie mehr völlig zu finden vermochte!"

Mein kranker Freund, den ich einigemal ſchwer aufſeufzen gehört hatte, bat jetzt, den Reſt meiner, wie er ſagte, ihn in mancher Hinſicht lebhaft intereſſirenden Erzählung auf einen andern Abend zu verſchieben, da er ſich ſehr angegriffen fühle. Auch ich war ſchon halb heiſer, und außerdem wie betäubt von dem ſtarken Blumenduft im verſchloſſenen Zimmer, den die hieſigen Bewohner beſſer als wir vertragen zu können ſcheinen. Der Mond ſchien hell durch's Fenſter, und ich beſchloß, dem Meer noch einen kurzen Beſuch zu machen.

Dem Grafen baldigſte Beſſerung wünſchend, öffnete ich die Thür, und wäre bald über den häßlichen Neger gefallen, der wie eine Boaſchlange davor lag. Als ich in's Freie trat, und die im Silberlicht zitternde

Fluth ſo hell und ſtill vor mir hingebreitet ſah, dachte ich mit ſüßen Heimwehſchauern Deiner, theure Julie, und da fingen hundert grüngoldene Flämmchen wie kleine freundliche Elfen an, um mich zu ſpielen, und eine innere Stimme ſagte mir: auch Du wandelſt jetzt dem Ufer des wohlbekannten See's entlang, meiner gedenkend, was ich aber um mich ſähe, ſeyen nur die Demantfunken Deines Geiſtes, die der Mond dort an ſich gezogen, und, über das Meer ſchiffend, hier in Afrika liebend über mich ausgeſtreut. In dieſem holden Traume befangen, ſchritt ich weiter, und eben war ich im Begriff, eins der Leuchtwürmchen zu fangen, das ſich vertraulich auf meine Schulter geſetzt, als ich mit ſprachloſem Erſtaunen den Grafen, den ich ſo eben krank in ſeinem Bette verlaſſen zu haben glaubte, mit einer verſchleierten, mauriſch gekleideten Dame in einer reich verzierten Gondel, die ich vorher nie geſehen, vom Ufer abſtoßen ſah. Am Steuer ſaß ein großer Mann, den ein weiter, rother Mantel ganz verhüllte, und der Neger nebſt noch einem andern Diener führten die Ruder mit ſolcher Gewalt, daß in wenig Augenblicken die Gondel hinter dem vorſpringenden Felſenriff wie eine Erſcheinung meiner Phantaſie verſchwunden war. Ein Irrthum konnte dennoch gar nicht ſtatt finden, denn der Mond beleuchtete ſo hell des Grafen unverkennbare Geſtalt, wie die auffallende Tracht des Negers, daß ich Beide am Tage nicht beſſer würde haben unterſcheiden können. Augenblicklich eilte ich in den Salon zurück, wo ich meinen Diener auf mich warten fand. Ich frug, ob er den Grafen herausgehen geſehen, erhielt aber eine verneinende Antwort. Mein Pochen an der Thür ſeiner Wohnung, die verſchloſſen war, blieb wie ich erwarten mußte, vergebens, und da das Quartier keinen andern Ausgang hatte, mußte der Graf mit dem Neger aus dem Fenſter herabgeſprungen ſeyn, um zum Meeresufer gelangen zu können. Warum und wie er das Alles aber ſo ſchnell bewerkſtelligt, da ich ihn den Augenblick vorher noch ausgekleidet im Bette liegen geſehen, blieb mir eben ſo räthſelhaft, als der Zweck unbegreiflich. Faſt fing mir dieſe geheimnißvolle Nachbarſchaft an, bedenklich zu werden, und ich nahm mir vor, auf meiner Hut zu ſeyn.

Den Morgen darauf, als das Tageslicht mit ſeiner nüchternen Klarheit die nächtlichen Schatten wieder verſcheucht hatte, kamen mir zwar meine geſtrigen Beſorgniſſe lächerlich vor, — doch war ich nur um deſto neugieriger, die Sache aufgeklärt zu ſehen. „Eine Liebſchaft,“ ſagte ich mir, „was kann es anders ſeyn, vielleicht mit der Frau eines in der Nähe wohnenden Mauren. Ich weiß im Grunde auch gar nicht, warum mir geſtern die Sache ſo wunderbar vorkam! Eine ſchnell gemachte Toilette iſt ja noch keine Zauberei, zum Fenſter hinaus zu ſpringen eben ſo wenig, und krank kann ſich Jeder ſtellen.“

Eben wollte ich Selim abſchicken, um ſich nach Graf Erdmanns Befinden zu erkundigen, als dieſer ſelbſt hereintrat und, mir die Hand reichend, freundlich einen guten Morgen bot.

„Haben Sie geſtern Abend ſo heftig an meine Thür gepocht?“ frug er unbefangen. „Was gab es denn?“

Sie hörten mich alſo pochen? frug ich.

„Ich ſelbſt nicht, aber mein Neger ſprach mir davon, und zugleich, daß er nicht aufgemacht, aus Furcht, daß ich, der eben eingeſchlafen war, in Folge Ihres Eintritts wieder aufgeweckt werden könnte.“

Sie haben wohl Ihre Urſachen, lieber Graf, erwiederte ich, der Sache dieſe Wendung zu geben; aber ich bin zu aufrichtig, um Ihnen nicht zu geſtehen, daß ich Sie wegfahren ſah.

„Mich wegfahren?“ rief der Graf lachend; „wie meinen Sie das? Wahrhaftig, mir träumte etwas Aehnliches.“

Ihre Träume müſſen ſehr lebhaft ſeyn, denn ich ſah Sie mit meinen leiblichen Augen in Geſellſchaft einer Dame eine Gondel beſteigen und in See ſtechen.

„Aber beim Himmel, ich verſtehe Sie nicht, beſter Roſenberg! Machen Sie dem Spaß ein Ende und erklären Sie ſich deutlicher!“

Sie ſind hartnäckig, aber es kann Ihnen nichts helfen! Wollen Sie noch mehr Details? — Ihr Neger und ein anderer mir unbekannter Diener ruderten, und am Steuer ſaß ein Mann, den ein rother Mantel ganz verhüllt hatte.

Bei dieſen Worten ward der Graf weiß wie eine Leiche. „Was ſagen Sie — ein Mann im rothen Mantel ſaß am Steuer?“ rief er mit gepreßter Stimme und allen unverkennbarſten Zeichen einer tiefen Erſchütterung. „.... Unmöglich! .... Erlauben Sie, daß ich Sie einen Augenblick verlaſſe. Ich bin ſogleich wieder bei Ihnen.“

Er eilte haſtig in ſein Zimmer und ließ mich wohl eine Viertelſtunde allein, durch ſein ſeltſames Benehmen ungewiſſer als je gemacht.

Als er wieder kam, hatte ſeine Haltung einen auffallend ernſten, entſchloſſenen Ausdruck.

„Herr von Roſenberg,“ ſagte er, „denken Sie über die Viſion, die Sie gehabt, was Ihnen gut dünkt, aber ich bitte Sie als wohlwollender Freund, und verlange von Ihnen als Mann von Ehre, daß, ſo lange Sie in Afrika weilen, Sie gegen Jedermann das ſtrengſte Stillſchweigen über dieſe Sache beobachten. Sie mögen ſie anſehen, von welcher Seite Sie wollen, es iſt nicht Ihr Geheimniß, ſondern das eines Andern.“

Mit Vergnügen, Herr Graf, gebe ich Ihnen das verlangte Verſprechen, erwiederte ich, und räume Ihnen das vollkommene Recht ein, es zu fordern. Von dieſem Augenblicke an iſt dieſe Begebenheit der vergangenen Nacht begraben und vergeſſen, auch unter uns, inſofern Sie nicht ſelbſt andern Sinnes werden; denn ein bereitwilliger Freund iſt manchmal noch weiter zu gebrauchen.

Der Graf ſchien gerührt. „Mir kann kein Sterblicher helfen!“ ſagte er dann mit einem bittern Lächeln; „doch bin ich nicht unempfindlich für Ihr eben ſo freundſchaftliches als würdiges Benehmen. Vielleicht — kommen wir demungeachtet in eine nähere Berührung mit einander, als Sie und ich jetzt denken; doch wünſche ich es Ihnen nicht. – Laſſen Sie uns aber jetzt von dieſem Thema abbrechen! Das einſame Leben hier macht ohnedies ſo düſter. Ich ſchlage Ihnen daher vor, uns einer großen Jagdpartie beizugeſellen, die, wie ich höre, morgen bei dem nahen

Soliman ſtatt finden ſoll, und an der mehrere unſerer europäiſchen Landsleute von Tunis und der Marſa Theil nehmen werden."

In der That, ſagte ich, eben das Vergnügen der Einſamkeit zu genießen, bin ich ja hierher gekommen, und neue Bekanntſchaften zu machen, iſt daher ganz außer meinem Plan; doch wie bei den alten Turnieren oft unbekannte Ritter in ſchwarzer Rüſtung mit geſchloſſenem Viſier Theil daran nahmen, ſo mögen wir auch eine ähnliche Rolle bei der hieſigen Jagd ſpielen. Wenn es Ihnen recht iſt, kleiden wir uns als gemeine Beduinen an, um uns aller Aufmerkſamkeit zu entziehen. Nur weiß ich nicht, wo wir tüchtige Pferde dazu herbekommen ſollen?

„Dafür laſſen Sie mich ſorgen!" erwiederte der Graf, „ich kenne einen der Schechs des Gebirges, dem ich Gelegenheit hatte, früher einen wichtigen Dienſt zu leiſten, und über deſſen Eigenthum ich ſeitdem wie über das meinige disponiren kann. Sie werden ſelten beſſer beritten geweſen ſeyn als morgen, doch um dieſe nöthigen Arrangements zu treffen, darf ich keinen Augenblick Zeit verlieren. Warten Sie alſo heute nicht mit dem Eſſen auf mich, halten Sie ſich aber morgen mit dem Früheſten parat! Sie werden dann Alles in gehöriger Ordnung finden."

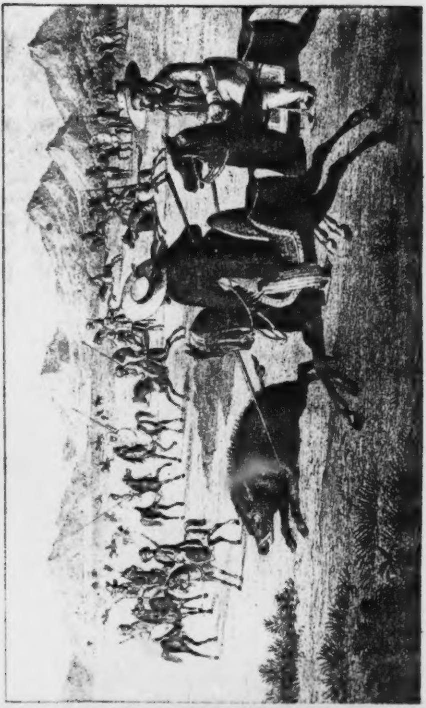
Hiermit befahl er, ſogleich ſeine Maulthiere zu ſatteln, und in wenig Minuten ſah ich ihn mit dem Neger im raſchen Paß den kahlen Bergen zureiten, welche in dunklem Gewirre die weitgeſtreckte Landzunge bedecken, an deren Saume Kurbes liegt.

Der Graf hielt pünktlich Wort. Ein ſchöner Schimmel mit großen Augen und weiten Nüſtern ſtampfte am andern Morgen den Boden unter meinen Fenſtern; Graf Erdmanns Pferd war getigert, mit Mähnen, die faſt bis auf die Erde herabhingen, und von einem ſo wilden Anſehen, als wäre es eben erſt eingefangen worden. Auch unſerer Diener harrten ein paar ſtarke Thiere, alles Zeug einfach und im ächten Beduinenſtyl, wie ich es gewünſcht. Der Graf war ſelbſt eben erſt mit den Pferden angekommen, und hatte die Nacht entweder gar nicht, oder außer dem Hauſe geſchlafen. Unſere Kleidung entſprach dem Uebrigen. Der Sufzara, welcher die Stirn und das Geſicht bis über den Mund verhüllte, und der weite faltenreich drappirte Bernus, welcher alles Uebrige bedeckte, würden ſelbſt genauere Freunde verhindert haben, uns wieder zu erkennen, viel weniger konnten wir für Fremde ein Gegenſtand der Neugierde werden.

Ein Araber des Schechs führte uns durch halsbrechende Felſenſtege in einer abgekürzten Richtung durch die Berge, und nach anderthalb Stunden ſchon erblickten wir auf der Plaine von Solyman an fünfzig Reiter, Mamelucken, Araber und Chriſten, pêle-mêle durcheinander, die eben den erſten Eber aufgejagt hatten, und mit wildem Geſchrei in ſeiner Verfolgung begriffen waren. Dies gab die beſte Gelegenheit, uns unbemerkt anzuſchließen, was wir mit Leichtigkeit bewerkſtelligten.

Ein junger Mann, der Sohn eines fremden Conſuls, wie wir erfuhren, erlegte das ungeheure Thier, deſſen Hauer an ſechs Zoll Länge maßen, mit großer Geſchicklichkeit, indem er, vom Pferde tief herabgebogen, ihm den Speer mit ſolcher Gewalt in das Blatt bohrte, daß der mächtige Keiler, den Spieß mit ſich fortſchleppend, ſchon nach wenigen matten Sprüngen blutend in das Geſtrüpp ſank.

Das zweite Wild war friedlicherer Natur, ein feiſter Haſe, auf den man einen Falken ſtoßen ließ. Die Schnelligkeit und Sicherheit, mit der dieſer königliche Vogel — im Anfang noch ungewiß über uns ſchwebend — ſobald ihm der Gegenſtand der Jagd deutlich gemacht worden war, augenblicklich, wie ein Blitz aus der Gewitterwolke, auf ſeine Beute niederſtürzte, und ſie nach kurzem, verzweiflungsvollem Sträuben am Boden mit eiſerner Kralle feſthielt, war bewundernswürdig. Nirgends ſieht man beſſer



dreſſirte und ſtärkere Falken, als in der Berberei, und ihre Folgſamkeit nach geendetem Dienſt iſt eben ſo exemplariſch, als ihre ſtets bereite Kampfluſt. Auch einige Rebhühner nebſt dem ſogenannten Carthager Huhn, das faſt die Größe des Faſans erreicht, wurde von dem kleineren Falken in der Luft ergriffen, worauf am entgegengeſetzten Ende eine neue Sauhetze begann, der nachher noch mehrere andere folgten.

Dieſe Orientaliſchen Jagden gewähren durch Mannigfaltigkeit in jeder Hinſicht einen maleriſcheren Anblick, als die unſerigen, developpiren mehr individuelle Geſchicklichkeit, und miſchen von Gefahr gerade ſo viel hinzu, um dem Vergnügen den Reiz einiger Agitation beizugeſellen, und es dadurch vor Inſipidität zu bewahren — ſo, daß ſelbſt Solche, welche gleich mir nur geringe Jagdliebhaber ſind, hier Intereſſe daran nehmen müſſen.

Der Graf zeigte ſich während der ganzen Zeit als ein ſo kühner Reiter, und ſein Tigerpferd war, als das einzige dieſer Farbe, ſo auffallend, daß wir zuletzt doch mehr Blicke auf uns zogen, als uns lieb war. Sobald ich meinem Begleiter dieſe Bemerkung gemacht, benutzte ich einen Haaken, den eben der verfolgte Eber ſchlug, und wandte, ſtatt ihm zu folgen, mein Pferd im vollen Laufe dem Städtchen zu, jenſeits deſſen unſer Rückweg lag. Ich weiß nicht, was meinen Schimmel anwandelte, aber als ich, in die Nähe der Thore angekommen, ihn pariren wollte, ſchien er vollkommen unlenkſam geworden zu ſeyn, und rannte, ehe ich wieder ſeiner Herr werden konnte, eine Frau, die einen Korb Granaten und andere Früchte feil hielt, ſo heftig um, daß Früchte, Zelt und ſie ſelbſt da- und dorthin flogen, und ich auf dem halbfallenden Pferde mich nur mit Mühe im Sattel erhielt. Das Hülfsgeſchrei der verwundeten Frau hatte die umhergruppirten Mauren in Wuth geſetzt, und ſie würden mir übel mitgeſpielt haben, da auf der einen Seite die Stadtmauer, auf der andern ein breiter Landgraben den Weg ins Freie verſperrten, wenn ich nicht ſchon an einer halbzerbrochenen Brücke angelangt geweſen wäre, über die ich mich ſchnell in die Plaine rettete. Unſere Diener waren noch weit zurück, der Graf folgte mir aber unglücklicherweiſe in geringer Entfernung, und ward nun von den Mauren, die auf den Ruf Eines unter ihnen: „Es ſind Chriſten!“ im wilden Getümmel ihre Dolche gezogen hatten, umzingelt, während der Verwegenſte ihm in den Zügel fiel. Als ich die Gefahr ſah, in der er ſich befand — denn das hieſige Volk ſpaßt bei ſolchen Gelegenheiten nicht — wandte ich mein Pferd und zog meine Piſtole aus dem Gürtel, um dem Bedrohten wenigſtens, ſo viel meine Kräfte ausreichten, zu Hülfe zu kommen. Doch ſeine eigene Geiſtesgegenwart und Kühnheit machten meine Dazwiſchenkunft unnöthig. Mit einem kräftigen Streich ſeines mit Blei ausgegoſſenen Stockes, den er ſtets bei ſich trug, ſchlug er den Kerl, welcher den Zügel ergriffen, zu Boden, und beide lange Stacheln ſeiner Arabiſchen Sporen dem Pferde ſo vehement in die Weichen ſtoßend, daß, wie wir nachher ſahen, der eine davon hart am Stiefel wie Glas abgebrochen war, forcirte er den unvergleichlichen Gaul mit einem furchtbaren Sprung ohne allen Anſatz über den mindeſtens 15 Fuß breiten Canal, wodurch der Reiter ſich ſofort außer dem Bereich der raſenden Menge befand. Unſere Leute, die von Weitem wahrgenommen, was vorging, hatten ſchon eine Nebenſtraße eingeſchlagen und erreichten uns bald auf Umwegen, ſo daß wir, nur im Anfang noch durch einen Hagel von Steinwürfen verfolgt, der jedoch Niemand Schaden zufügte, uns bald einer vollkommenen Sicherheit wieder erfreuten.

Sie ſehen, Graf, ſagte ich, wir dürfen unſere Einſamkeit nicht verlaſſen, und wenn Ihr Sprung, der den meines Grafen über den Plankenzaun noch überflügelt, mißlungen wäre, ſo hätten wir Beide vielleicht das friedliche Kurbes nicht wieder erblickt.

„Kismet," antwortete mein Freund, die Hand ausdrucksvoll gen Himmel hebend — „der Tod hat wenig Schreckendes für mich, aber von einem wahnſinnigen Plebs niedergemacht zu werden, wäre allerdings ein trauriges Loos geweſen, und vereinzelt, wie wir waren, konnte unſer Widerſtand nur gering ſeyn."

Alle dieſe unvorhergeſehenen Begebenheiten des Lebens, fuhr ich fort, denen wir ſelbſt doch im Grunde ganz fremd ſind, bilden gewiß ein recht wunderbares Netz über unſere Exiſtenz. Dieſe fürchterlichen Folgen der allergeringfügigſten Umſtände haben für mich immer etwas Grauſenhaftes gehabt! So erlebte ich noch vor Kurzem einen Kummer, der mich ewig verfolgen wird, und der eine ganze Familie ins Unglück ſtürzte, bloß weil ein ungeſchickter Diener um ein paar Sekunden zu früh den Riegel von einer Thüre wegſchob; — ach, und wie manches noch tiefere Leiden, der Untergang ganzer Reiche und der Tod Hunderttauſender, haben keine wichtigere Urſache gehabt! Solche Betrachtungen haben mich zum Fataliſten gemacht, eine Anſicht, der Sie, wie mir ſcheint, auch zugethan ſind. Ich halte Alles für wichtig, und Nichts, ich glaube Alles, und Nichts, ich fürchte Alles, und Nichts, und füge mich am Ende nur einer Sache — der Nothwendigkeit!

„Wenn Sie immer Charakterſtärke genug beſitzen, dieſe Rolle mit Heiterkeit durchzuführen, will ich ſie nicht tadeln; zuletzt iſt es aber doch nur die Verzweiflung des Blinden, der die Hoffnung verloren hat, auf dieſer Welt je ſehend zu werden. Freilich bleibt ihm dann auch nicht viel Anderes mehr übrig, und wir mögen wohl Beide in einer ähnlichen Lage ſeyn!“

O, ſagte ich, die Blinden ſind nicht ſo übel daran, ſie führen ein tieferes inneres Leben, und die Gott ergebene Melancholie, die den Grund ihres Charakters ausmacht, hat ihr Süßes. Was mich betrifft, ſo weiß ich nicht, ob ich nicht viele geräuſchvolle Freuden lieber aufgeben möchte, als dieſe Empfindung eines unbekannten, vielleicht nie zu ergründenden Unendlichen, dieſe nie geſtillte Sehnſucht nach etwas Unbewußtem, dieſes ſchwermüthige Brüten über ſich ſelbſt und die Räthſel unſerer Seele. Wer das ächte Vergnügen ſucht, muß auch dieſe Seite ſeines Weſens cultiviren, und Vortheil daraus zu ziehen wiſſen.

„Sie haben wahrlich eine wunderliche Philoſophie, aber dabei eine Freiheit, ſich, ſo zu ſagen, außer ſich ſelbſt zu beſchauen, einen ſo beweglichen Dualismus in Ihrer Natur, daß ich Ihnen dazu Glück wünſchen muß. Dieſe Stahlfedern Ihres Geiſtes werden Sie nie ganz unglücklich werden laſſen, nur bewahren Sie ſie! Es gibt Dinge, die jede Kraft brechen!"

Nach dieſer mit einem tiefen Seufzer ausgeſprochenen Aeußerung wollte unſere Unterhaltung nicht mehr recht in Gang kommen. Jeder ritt, wahrſcheinlich in ſehr verſchiedene Gedanken vertieft (ich z. B. dachte die ganze Zeit über daran, wie ich wohl einen kriegeriſchen Araber am phantaſtiſch Schönſten ankleiden möchte, den ich zum Erſtaunen der Landsleute mit mir zu nehmen beabſichtigte), und unſer Stillſchweigen hatte Stunden lang gedauert, als wir wieder vor unſerm Hauſe hielten. Die Müdigkeit übte ihre Rechte, und ich wenigſtens ſchlief vortrefflich.

Auch dem Grafen mochte die kleine Veränderung wohl bekommen ſeyn, denn er erſchien am andern Tage munterer und ſcherzhafter, als ich ihn ſeit lange geſehen. Seine erſten Worte waren: „Ich hoffe, lieber Roſenberg, Sie haben uns dieſe Nacht nicht wieder belauſcht. Mein Neger ritt auf ſeiner Eidechſe durch den Schornſtein nach dem Blocksberg, und Sie würden ihn für eine Sternſchnuppe angeſehen haben, ſo ſchnell ging die Reiſe. Aufrichtig geſagt, ich wäre ihm gern gefolgt, wenn die Sterne es erlaubten, denn nachgerade fange auch ich an, mich wieder nach der Heimath zu ſehnen, die ich doch vielleicht nie wiederzuſehen beſtimmt bin. Zuweilen aber richtet ſich dieſes Gefühl, ſonderbarerweiſe, auch nach andern Ländern, in denen ich früher hauste, namentlich nach Amerika, dem Rieſen-Continent, in dem Alles, außer dem Menſchen, rieſenhaft iſt, die Berge, die Flüſſe, die Wälder und die meergleichen Pampa's. Wie ſtark fühlte ich mich damals, als ich eine Zeit lang, nur von in der Sonne getrocknetem Rindfleiſch und klarem Waſſer lebend, eine Courierreiſe von einigen tauſend Miglien in wenig Wochen zurückzulegen im Stande war! Und dieſe Gaucho's, welche Reiter! Dieſe wilden, nur zum momentanen Gebrauch mit dem Laſſo eingefangenen Pferde! Dieſes Wegwerfen aller erkünſtelten Bedürfniſſe, den Himmel allein zum Obdach, die Erde zum Ruhelager und den Sattel zum Kopfkiſſen — welche Wonne in ſolcher primitiven, heroiſchen Lebensweiſe!"

Kraftübung, erwiederte ich, iſt immer das summum bonum, es geſchehe, auf welche Art es wolle! Ihr getrocknetes Rindfleiſch und Waſſer bezaubert mich aber gar nicht, und ich bin ſehr zufrieden, daß ich bei einem guten Frühſtück mich von ſo heidniſcher Koſt mit Ihnen unterhalten kann.

„Gut, gut!" lachte der Graf. „Sie ſind ein unverbeſſerlicher Sybarit, und es wird Sie daher wohl nicht ſtärker intereſſiren, wenn ich Ihnen erzähle, wie ich bei einer andern Gelegenheit auf einem Gaucho-Pferde, das ich aus den Pampa's mit mir nahm, 600 Stunden zurücklegte, wovon im Durchſchnitt 15 auf den Tag kamen, ohne einen einzigen Raſttag zu machen. Und doch war das Thier am Ende der Reiſe, wo möglich, noch muthiger und friſcher als beim Ausmarſch. Die Gaucho's ſind aber auch ſo vernünftig, ihre Pferde nie vor dem fünften Jahre anzureiten, wovon das Gegentheil die Arabiſche Race ſchwächt und der Engliſchen immer größern Nachtheil zu bringen droht. Uebrigens muß ich doch hier bemerken, daß die Reiterkünſte der Araber, die wir hier bewundern, mit denen der Gaucho's, beſonders der Wilden dieſer Völkerſchaften, gar keinen Vergleich aushalten. Der Gaucho auf ſeinem leichten Sattel, nur mit der großen Zehe im Steigebügel hängend, hat mir allein das Bild eines vollkommenen Centauren vergegenwärtigt, und es iſt eigenthümlich genug, daß die beſten Reiter der Erde jetzt in demſelben Welttheil exiſtiren, wo es zuvor gar keine Pferde gab, und die berittenen Spanier deßhalb von den Eingeborenen für unwiderſtehliche, göttliche Weſen angeſehen wurden."

Dieſer Gegenſtand, verſicherte ich, erregt meine ganze Theilnahme. Das edle Roß mit dem treuen Hunde erſcheinen mir immer von einer wahren Glorie umgeben, und wenn ich der Meinung wäre, daß Alles auf der Erde nur unſertwegen da ſey, ſo würde ich ſie die köſtlichſten Geſchenke der Vorſehung aus dem Thierreiche nennen.

„Einiges würde Ihnen doch noch beſſer in Amerika gefallen, z. B. die Weiber von Val Paraiſo und Lima. O du liebenswürdiges, leichtſinniges, indolentes und feuriges Blut der Spanierinnen von Chili und Peru, wie kann ich deiner gedenken, ohne noch jetzt einen wonnevollen Schauer zu empfinden! Dieſe himmliſche Unwiſſenheit, dieſer Scharfſinn der Natur, dieſe vollendete Kunſt des Liebesgenuſſes — wie weit ſtehen die kalten Nordländerinnen hinter dieſen flammenden Meteoren zurück, in deren Gluth man für immer untergehen möchte!

Doch auch dort verfolgte mich das Schickſal und legte einen furchtbaren Dämpfer auf meine Entzückungen; und wenn ich nie ein größeres Entſetzen empfand, ſo fühlte ich mich auch nie von der Gebrechlichkeit der menſchlichen Natur tiefer gedemüthigt.

Ich ſpreche von dem Erdbeben, das im Jahr 1825 Lima verheerte und mitten in der Nacht ſtatt fand. Oft habe ich meine Empfindungen dabei zu beſchreiben verſucht, aber immer vergebens. Früher hatte ich mir eingebildet, Muth zu beſitzen. Hier ward ich zu meiner Schmach das vollſte Gegentheil davon gewahr. Denn annähernd kann ich mein Gefühl nicht beſſer ausdrücken, als wenn ich ſage, daß es eine faſt gänzliche Vernichtung aller Sinne war, ſo daß ich mir vom ganzen Leben nichts mehr bewußt blieb, als einer entſetzlichen, widerſtandsloſen Furcht. Wie die Mauern um mich zu wanken anfingen, und ein Theil der Stubendecke neben mir niederſtürzte, floh ich, mit dem letzten Inſtinct der Natur, die noch ſtehende, aber wie an Ketten hängend hin und her ſchwankende Treppe hinab, worauf ich, einem Trunkenen gleich, ohne Beſinnung im Rinnſtein der Straße an der Hausthüre liegen blieb. Als ich wieder zu mir kam, war es ſchon hell, das gräßliche Naturereigniß vorüber und ich unverſehrt unter den Trümmern. Welch ein Schauſpiel! Die etwas hoch gelegene Straße, in der ich wohnte, hatte bei weitem am wenigſten gelitten, und daher Viele ſich dorthin zu retten geſucht. Mehrere tauſend Menſchen lagen gleich mir auf dem Pflaſter, oder irrten verzweiflungsvoll umher, und unter ihnen Hunderte faſt ganz nackter Weiber, zum Theil aus den vornehmſten Ständen, die in der Todesangſt ihr Lager, wie ſie waren, fliehend verlaſſen hatten. Scham und Eitelkeit, mit allen irdiſchen Rückſichten, hatten aufgehört. — Jeder dachte nur an ſein Leben und erwartete alle Augenblicke eine neue Kataſtrophe. Jammer und Wehklagen, das ſchauderhafte Geſchrei grauſam Verſtümmelter, und die Gebete fürchterlicher Angſt tönten in meine Ohren, während der traumartige Anblick niedergeworfener Kirchthürme, zuſammengebrochener Paläſte, deren einzelne Mauern noch zuweilen krachend nachſtürzten, mit zerfleiſchten Leichnamen von Menſchen und Thieren überall beſät, durch die Augen neues Entſetzen in meine Seele führte. In dieſer grauenvollen Nacht kam auch die arme Antonia um, die ſich mit vielen Andern in die Kirche der Trinidad geflüchtet hatte, deren Einſturz alle ſpurlos begrub.

Jahrelang habe ich gebraucht, um mich von dem Eindruck jener Schrecken zu erholen, und noch immer denke ich ihrer mit einer Art furcht- und ſchmerzgemiſchter Scham, denn ich hatte während derſelben mein beſſeres Selbſt verloren.“

So wenig einladend Ihre Schilderung ſcheint, ſo möchte ich doch — vorausgeſetzt, daß ich gleich Ihnen geſund davon käme — ein namhaftes Opfer bringen, um eine ſolche Erfahrung in mein Leben mit aufnehmen zu können. Ich beneide Sie wirklich darum.

„O, Sie ſind ein Thor! und ich ſchwöre Ihnen, gern wollte ich ein noch größeres Opfer, als Sie ſich denken, bringen, um die Erinnerung jener Schrecken auf einen Andern überzutragen, wenn ich ſelbſt ſie nur auf ewig dadurch los werden könnte. Die Phantaſie weiß ſonſt Alles zu vergrößern, aber hier kann ſie die Wirklichkeit nicht erreichen. Es iſt ein Zuſtand, der aus allem Empfundenen und Geſehenen zu ſehr heraustritt. Ich könnte Ihnen aber noch ein anderes Erdbeben ablaſſen, das ich ſchon das Jahr darauf auf dem Meere erlebte, und das ebenfalls fürchterlich genug war, obgleich es nur fünfundzwanzig Sekunden anhielt und keinen Schaden anrichtete. Aber das Meer ſchien dennoch, wie das Waſſer in einem Keſſel, zu ſieden, und das Schiff ſchwankte in einem ſolchen Grade, daß alle Matroſen, Paſſagiere und Offiziere ohne Ausnahme niedergeworfen wurden, und in dieſen Augenblicken gewiß Jeder ſeinen Untergang für unvermeidlich hielt. Doch fühlte ich damals nichts von jener unbeſchreiblichen Vernichtung, die in Lima über mich kam, ſondern behielt meine Faſſung wie in jeder andern Gefahr. Ob man auch Erdbeben zuletzt gewohnt wird, oder ob das Meer dieſe weſentliche Veränderung hervorbrachte, weiß ich nicht, aber ſicher iſt es, daß zwiſchen meinen Gefühlen dabei nicht die mindeſte Aehnlichkeit ſtatt fand.“

Sie müſſen ein hübſches Stück in der Welt umhergezogen ſeyn, Graf Erdmann! ſagte ich, halbärgerlich, ihm ſo weit hierin nachzuſtehen, und eine überreiche Erfahrung geſammelt haben!

„O,“ erwiederte der Graf, „bringen Sie mich nicht auf dies Capitel, oder ich erzähle Ihnen, gleich einem Freunde, dem Grafen St. Germain, noch Dinge aus vergangenen Jahrhunderten, als Augenzeuge, wobei Ihr Skepticismus, der „Alles glaubt und Nichts,“ mir wahrſcheinlich wieder den Credit verſagen würde.“

Kannten Sie den Grafen St. Germain perſönlich?

„Ich habe ihn als Kind viel und lange bei ſeinem Gönner und Schüler, dem Prinzen von Heſſen, geſehen, der noch jetzt, faſt 90 Jahr alt, in voller Lebenskraft in Holſtein lebt, wo er ſich täglich einige Stunden einſchließt, um — Gott weiß was! zu thun, vielleicht mit Geiſtern Verkehr zu halten; — der es ferner noch immer zweifelhaft läßt, ob St. Germain, welcher angeblich in ſeinen Armen geſtorben ſeyn ſoll, wirklich todt oder noch lebend ſey, und der nie widerſpricht, wenn man die merkwürdige Rüſtigkeit ſeines hohen Alters dem Gebrauch unbekannter, dem Stein der Weiſen nahe verwandter, Erhaltungsmittel zuſchreibt. Ich erinnere mich des wunderbaren Adepten, der nicht immer den Namen des Grafen St. Germain trug, noch gar lebhaft. Er hatte eben ſo feine als milde Züge, alle Liebenswürdigkeit eines vollendeten Weltmannes, und gar nichts Geheimnißvolles in ſeinem offenen und heitern Weſen. Ja ſelbſt, wenn er das Wunderbare berührte und wie Alltägliches behandelte, war es immer mit einer Nüance von Scherz oder Ironie, die Jedem eine Auslegung nach ſeinem Sinne zuließ. Sie alſo z. B. würden geglaubt haben, er halte die Leute auf eine anmuthige Weiſe zum Beſten, ich, der es beſſer weiß, denke anders darüber. Doch dem ſey, wie ihm wolle, der Mann hat einen großen Einfluß auf meine innere Bildung ausgeübt, und oft, wenn er mich liebkoſend auf ſeinen Schoos nahm, und mir manchen Unterricht ſpielend ertheilte, der noch jetzt allen Rieſenſchritten der neueren Wiſſenſchaft unzugänglich geblieben iſt, ſagte er: „„Erdmann, Du führſt den Namen mit der That (denn unſere Sprache war ihm geläufig), ſcheue aber die unterirdiſchen Mächte, ſie ſtehen Dir nahe und tragen Verlangen nach Dir!““ Er hatte Recht — aber Niemand entgeht ſeinem Schickſal!“

Die Welt iſt den Wunderthätern jetzt freilich nicht mehr ſo günſtig als damals — begann ich nach einer kurzen Pauſe — ſie iſt zu hausbacken-praktiſch dazu geworden, und die heutigen Myſtiker dreſchen leeres Stroh auf der alten romantiſchen Tenne. Sie bahnen ſich indeß einen neuen Weg, und ſo fade und abgeſchmackt dieſer auch Vielen vorkommt, die Erfahrung beweiſt uns doch, daß er bei Manchen auch Beifall findet. Die jetzigen Betrüger wollen jedoch nicht mehr mit dem Teufel, ſondern mit dem Himmel verkehren, geben aber von der Seligkeit eine weit langweiligere Idee, als Jene von den Freuden der böſen Geiſter. Und alles dies geſchieht leider nur auf dem Wege der Tinte, ins Leben greift Keiner mehr gewaltig ein, wie jener St. Germain, wie Caglioſtro und Andere. Höchſtens ſieht man einen timiden, magnetiſirenden Profeſſor, abwechſelnd angeführt und anführend, ſeine obſcure Rolle ſpielen, oder einen tapfern Offizier die Explication der Apokalypſe wieder vornehmen, um einen Orden fünfter Klaſſe damit zu verdienen. —

„Die Zeit der Wunder,“ ſagte ernſt der Graf, „hört doch nie auf:

„Die Geiſterwelt iſt nicht verſchloſſen!
„Dein Sinn iſt zu, Dein Herz iſt todt!
„Auf! bade, Schüler, unverdroſſen
„Die ird'ſche Bruſt im Morgenroth!“

Ja, Goethe, da haben Sie's getroffen, das iſt der wahre Adept, der wahre Myſtiker — aber er gilt ja auch ſchon nichts mehr, und wie bei ſeinem Begräbniß die Studenten von Jena den empörendſten Spott und Unfug trieben, und ein Detachement der Weimar'ſchen Soldaten commandirt werden mußte, um auf der Chauſſée Diejenigen aufzuleſen, welche mit den zur Ehre des verewigten Barden angezündeten Fackeln beſoffen niedergefallen waren, — ſo wird auch von einem beſtialiſchen Theil des Publikums das Urfeuer, welches er wieder frei gemacht, nach der neueſten Erfindung erfolgreich mit Häckſel zu löſchen verſucht. Die Geiſter, welche Goethe anruft, und vor allen ſein eigener Geiſt, an die glaub' ich, und vor denen beuge ich in Ehrfurcht meine Kniee. O Du erhabener Sterblicher, deſſen letztes Wort „Licht" war, der Du ſelbſt ein Fanal für alle Zeiten leuchteſt, deſſen Dichtergeiſt die Welt umfaßte, und der ſie doch, uns deſto theurer, ſtets durch ein Deutſches Medium anſah, — laß mich immer in dem Glanze Deiner Strahlen leben und ſtolz darauf ſeyn, daß ich Dich zu verehren und zu würdigen weiß!

„Mein Gott, welch ein Enthuſiasmus!" rief der Graf; „Sie beten ja zum ſeligen Goethe, faſt wie zum lieben Herr-Gott!"

Und wo offenbart ſich uns Gott, erwiederte ich, reicher als im Menſchen? Die Großen der Erde, Homer, Shakeſpeare, Goethe, Byron, ſind göttlich, und ſo verehre ich ſie, es ſind meine Heiligen. Man laſſe Jedem ſeinen Glauben.

„O ich gehöre nicht zu den Intoleranten," ſagte der Graf aufſtehend, „ich muß nur — nehmen Sie es nicht übel — ich muß nur jedesmal lächeln, wenn ich einen ſolchen Enthuſiasmus ſehe. Iſt er ächt bis auf den Grund, oder bloß — eine ächte Renomiſterei des Gefühls, die ſelbſtzufrieden auf die angethanen Kanonen nebſt Sturmhut blickt, und wohlgefällig die Rieſenſporen dazu erklingen läßt?“

Ohne meine Antwort abzuwarten, begab ſich der Miſanthrop, mich mit der Hand ſtillſchweigend grüßend, in ſein Schlafzimmer.

Ich übergehe eine Woche, die nichts Bemerkenswerthes darbot, denn alle Geſpräche zwiſchen mir und dem Grafen dem Publikum mitzutheilen, hieße doch deſſen Geduld und Nachſicht auf eine zu harte Probe ſtellen.

Am folgenden Sonntag hatte ich einen ſehr weiten Spazierritt auf meinem guten Maulthier, dem Meeresufer entlang, nach Tunis zu gemacht, und ergötzte mich, auf einer Höhe angelangt, an der reizenden Ausſicht. Hunderte von Flamingo's entfalteten über mir ſchwebend ihre roſigen Flügel im Schein der untergehenden Sonne, oder glänzten, auf dem See ſchwimmend, ſilberfarben in den dunkelblauen Fluthen; denn oben iſt dieſer ſchöne Vogel blendend weiß, und nur der untere Theil ſeiner Flügel mit dem anſchließenden Körper roth, ſo daß er in der Luft ein ganz anderer als auf dem Waſſer zu ſeyn ſcheint. Zu meiner Linken thürmte ſich das Gebürge, mit dem hohen geſpaltenen Hammamlief im Vordergrunde, ſchwarz gegen die Wolken empor; vor mir breitete ſich die Goletta mit ihrem Maſtenwalde aus, und hinter dem Landſee dämmerte das geiſterbleiche Tunis auf; zur Rechten ſchimmerten die weißen Villen der Marſa aus dem dunkeln Immergrün der Cactus und Palmen hervor, und mir gegenüber lagen öde und ernſt in tiefem Schweigen die grauen Trümmer Carthago's. Da ward meine Aufmerkſamkeit durch einen weit herſchallenden Geſang erregt, und fern auf der ruhigen hellen Spiegelfläche ſah ich einen Nachen über die Waſſer gleiten, den ein einzelner Mann rüſtig regierte. Jetzt wandte ſich das Fahrzeug und ſteuerte gerade auf die unter mir liegende Bai zu. Von Neuem erklang die metallreiche Stimme, und mit einem angenehmen Gefühl vernahm ich, daß es ein deutſches Lied ſey, was der Unbekannte ſang. Es war eine melancholiſche Weiſe, die in ſchmerzlichen Tönen zu mir herüber drang. Raſch flog der kleine Kahn dem Lande zu, der Geſang ſchwieg, und mit einem kräftigen Sprung ſah ich den jungen

Mann das Ufer erreichen und ſein Fahrzeug an einen verwitterten Olivenſtamm befeſtigen. Dieſelbe Höhe erklimmend, auf der ich mich befand, ſtanden wir bald einander gegenüber. Der Fremde, von dem unerwarteten Anblick eines Mannes in arabiſcher Kleidung in dieſer nicht ganz ſichern Gegend überraſcht, griff nach ſeiner umgehangenen Flinte. Ein paar deutſche Worte führten indeß bald eine nähere Bekanntſchaft herbei, und der offene Jüngling theilte mir nach und nach ſein ganzes Schickſal mit. Durch widrige Umſtände nach der Küſte Afrika's verſchlagen, hatte er dort einen deutſchen Reiſenden, einen gewiſſen Herrn S......, kennen gelernt, den er als Geſellſchafter und Secretair nach Tunis begleitete, und ungeachtet des etwas ſonderbaren Weſens ſeines neuen Beſchützers hatte er ſich ſchon lebhaft an denſelben attachirt, als dieſer nach einer ſchweren Krankheit, die mit einer Art Geiſtesabweſenheit verbunden zu ſeyn ſchien, plötzlich verſchwand. Alle Bemühungen des Herrn Lorenzo (ſo hieß der junge Mann), etwas von ſeinem weitern Schickſale zu erfahren, blieben vergeblich. In pecuniairer Hinſicht war zwar die erſte Zeit für ſeine Exiſtenz geſorgt worden, doch blieb die Zukunft für ihn ohne Ausſicht, und mehr als dies bekümmerte ihn das traurige und unbekannte Loos ſeines Herrn und Freundes.

Herrn S......'s frühere Verhältniſſe waren ſeinem Secretair immer unbekannt geblieben, doch fand ſich die Adreſſe eines Handelshauſes vor, wohin ſeine zurückgelaſſenen Effecten geſandt werden ſollten. Dies hatte Herr Lorenzo treulich beſorgt, Alles, was ihm für ſeinen treuen Gebieter noch zu thun übrig blieb.

Das natürliche und gefühlvolle Betragen meines Landsmannes gefiel mir, und das ungewöhnliche romantiſche Zuſammentreffen an dieſem Punkt mochte das Seinige dazu beitragen; kurz, ich beſchloß, ihm, nach gehöriger Legitimirung der Wahrheit ſeiner Ausſage, dieſelbe Stelle bei mir anzubieten, die er früher bei dem räthſelhaft abhanden gekommenen Fremden eingenommen hatte.

Schon am andern Tage war er mit ſeinem geringen Gepäck in einer kleinen Fiſcherhütte etablirt, die ſich neben unſerer Wohnung befand, und die Fortſetzung unſerer Bekanntſchaft vermehrte nur meine gute Meinung von ihm. Doch fand noch an demſelben Abend eine ſonderbare Scene ſtatt. Ich hatte dem Grafen von meiner neuen Acquiſition geſprochen, ohne jedoch irgend einer Erwähnung der Details, und als wir nach Tiſch noch unſern häufig wiederholten Mondſcheinſpaziergang machten, zeigte er einige Neugierde, den jungen Mann zu ſehen. Wir traten daher in die

Hütte, wo Herr Lorenzo, wahrſcheinlich ermüdet von den mancherlei Geſchäften des heutigen Tages, ſich eben zu Bett gelegt hatte. Kaum waren wir jedoch an ſein Lager getreten, wo er uns mit vielen Entſchuldigungen empfing, als den Grafen ein Schwindel anwandelte, und er ſchnell die Stube wieder verließ, während der junge Mann beinahe aus dem Bett geſprungen wäre, um ihm nachzueilen. „Mein Gott! Wer iſt dieſer Fremde?“ frug er erſtaunt — „ſeine Aehnlichkeit mit meinem vorigen Herrn iſt ſo auffallend, daß ich einen Augenblick in dem Wahn ſtand, er ſey es ſelbſt; noch mehr,“ ſetzte er hinzu, „in Figur und Benehmen, als den Zügen des Geſichts, das ſein ſchwarzes Pflaſter zu ſehr entſtellte, und das ich überhaupt nur undeutlich ſehen konnte. Sollte es vielleicht ein Bruder oder Verwandter von ihm ſeyn?“

Sie irren, erwiederte ich; dieſer Herr, der ſich Graf Erdmann nennt, gebraucht ſchon ſeit mehreren Wochen die Badekur mit mir, und kann ſchwerlich irgend etwas mit Herrn S...... gemein haben; doch werden Sie hinlängliche Gelegenheit finden, ihn näher kennen zu lernen, und es ſoll meine Sorge ſeyn, Sie ihm ſchon morgen mit dem Frübeſten vorzuſtellen, wo Sie ihn dann ſelbſt nach Gefallen ausfragen können.

Als ich zurückkehrte, traf ich den Grafen ganz wie neulich in ſeiner Schlafſtube etablirt an, und er bat mich herzlich, ihm heute doch, da er ſich zwar nicht ganz wohl befinde, aber ſo zeitig doch keine Luſt zum Schlafen fühle, die Fortſetzung der Erzählung aus meinem Leben vorzuleſen, die ich in dieſen Tagen ganz mit Stillſchweigen übergangen, er aber keineswegs vergeſſen habe. Ich zeigte mich bereitwillig, — denn wer liest nicht gern ſeine eigenen Schriften vor — frug aber vorher noch, wie ihm mein neuer Secretair gefallen habe. „Was ſoll ich darüber ſagen?“ erwiederte er; „mir war in dem Augenblick durch die dumpfe übelriechende Luft in der elenden Beduinenhütte ſo unwohl geworden, daß ich nur bemerkt habe, wie gut dem jungen Manne ſein blonder Schnurrbart ſteht. Fernere Bekanntſchaft wird uns ſchon mehr über ihn lehren.“

Als ich mein Manuſcript holen wollte, das auf meinem Schreibtiſch lag, hatte ich einen kleinen Schreck. Eine dickgeſchwollene Ratte (die Ratten ſind eine wahre Landplage dieſer Küſte) ſaß mitten darauf und warf beim Herunterſpringen mehrere Blätter davon auf den Boden. War das nun ein gutes oder böſes Omen? Ich glaube, es bedeutete einen ſchlimmen Recenſenten.

Endlich war Alles in Ordnung, und ich begann folgendermaßen unſere

Vierte Abendunterhaltung.

„Ehe ich weiter in meiner Erzählung fortfahre, lieber Graf, halte ich es für zweckmäßig, Ihnen einige Papiere mitzutheilen, die zur Geſchichte gehören, und ob ſie gleich zum Theil erſt nach ihrer Kataſtrophe in meine Hände fielen, doch die jetzige Epoche derſelben am treueſten ſchildern und den Charakter der handelnden Perſonen in das beſte Licht ſetzen werden.“

Hier alſo der erſte Brief:

Herr von Roſenberg an Mademoiſelle Hohlfeld.

München, den 6. Juni 1808.

O mein himmliſches Lottchen! Wie bin ich von Freude und Schmerz zugleich bewegt, indem ich Dir heute ſchreibe! Von Freude über die herrliche Gotteswelt, die ſich nun immer weiter und weiter vor mir aufſchließt, — von Schmerz, daß Du dieß Entzücken nicht mit mir theilſt! Jetzt fällt mir's gerade recht auf's Herz, daß Du mich einſt einen Zugvogel nannteſt. Ach! das Heimweh iſt es ja, was den Zugvogel über Land und Meer zieht, und ich — ich Aermſter ziehe von Dir hinweg! Sieh, manchmal ängſtigt mich dies in tiefſter Seele, und es überfällt mich wie eine unheilſchwangere Ahnung!

O mein theures Mädchen, bewahre dein Herz mit doppelter Sorge, denn von Dir allein hängt ja fortan mein ganzes Glück und Leben ab. Du biſt meine erſte Liebe und wirſt meine letzte ſeyn! Ich ſchwöre es Dir mit Thränen, ach, mit einer Sehnſucht, die Jahre des Lebens darum geben würde, nur einmal jetzt Dir in das treue liebe Auge blicken zu können, deine Kniee zu umfaſſen und im Kuſſe deiner ſüßen Lippen in Seligkeit zu vergehen. O ich beſchwöre Dich, beſeelen gleiche Gefühle deine Bruſt, ſo ſage es mir in jedem deiner Briefe; jede Wiederholung dieſer Verſicherung wird ein Labſal für mich ſeyn, — laß Dich nicht in ſo weiter, troſtloſer Ferne durch jungfräuliche Scheu zurückhalten! Wir ſind ja ſchon ſo gut wie Mann und Frau, und ſind wir es auch noch nicht ganz, Herzens-Lottchen, ſchmolle nicht, ſo ſind doch unſere Seelen ſchon vor Gott in Eine zuſammengeſchmolzen!

Doch genug, ich darf mich nicht zu weich machen. Gäbe ich mich dieſer Stimmung unaufhaltſam hin, wahrlich meine große Reiſe hätte ein ſchnelles Ende! Ich will alſo vernünftig ſeyn und Dir nun ganz ordentlichen Bericht abſtatten, wie es einem mit Nutzen Reiſenden geziemt.

Von Dresden bis München fuhr ich Tag und Nacht, weil mir der Graf hier ein Geſchäft aufgetragen, das, wie er ſagte, die größte Eile erfordere. Ich machte alſo bloß unterwegs die Bemerkung, daß man in Sachſen zu Fuß eben ſo ſchnell fortkommen könne als mit Extrapoſt, wobei es noch unangenehm iſt, daß die Schwäger in der Regel ſo ungemein — oder, wenn Du lieber willſt, ſo gemein — grob ſind.[1] In Bayern fand ich dagegen ſchon alles weit beſſer organiſirt. Beſonders ſchienen mir die Poſthalter wahre Muſter von Artigkeit, wozu der Umſtand vieles beitragen mag, daß ſie durchgehends zugleich Gaſtwirthe ſind.

Gegen Mittag kam ich in München an, das ich weit weniger glänzend fand, als ich mir vorgeſtellt hatte. Schöne Paläſte fand ich faſt gar nicht, die meiſten Häuſer ſind altväteriſch, niedrig, zum Theil von Holz und unſymmetriſch gebaut. Im Uebrigen ſchien mir die Stadt ſehr belebt, und das Ganze, ungeachtet der erwähnten Mängel, doch von einem freundlichen Eindruck. Ich ſtieg im goldenen Löwen ab, wo ich ſehr gut aufgehoben bin, obgleich die alte Wirthin ſo häßlich wie eine Vogelſcheuche iſt. Nachdem ich am andern Morgen, es war gerade Sonntag, des Grafen Briefe abgegeben hatte, ging ich in die Kirche und betete recht herzlich für Dich. Als ich dann aufblickte, bemerkte ich erſt, daß ich neben einem ſchauerlichen Grabmal von ſchwarzem Marmor mit mehreren lebensgroßen Figuren in Metall ſtand, worüber ich ordentlich erſchrack. Wenn das nur kein Unglück bedeutet — Du weißt, wir Kleinſtädter ſind immer etwas abergläubiſch. Nun, dachte ich, mag mir geſchehen, was da will, nur ſie beſchütze, guter Gott! — Und das ſtärkte mich wunderbar. Nachher beſuchte ich noch einige andere Kirchen, wovon eine den ſonderbaren Namen des Bürgerſaals führt, und die erſte Kirche iſt, die ich mit einer Sammlung Landſchaften ausgeziert fand.

---

[1] Man wolle nicht überſehen, daß der Datum dieſes Briefes die Jahreszahl 1808 trägt.

Aber das Schloß, Lottchen! Da würdeſt Du ſtaunen. Von außen zwar ſchien es mir gar nichts Beſonderes zu ſeyn und war häßlich gelb angeſtrichen, aber die Schätze im Innern ſind wie in tauſend und einer Nacht. Im Schlafzimmer für Fremde ſteht Kaiſer

Karl des VII. Bett, an dem die goldene Stickerei mit der der Tapeten und Vorhänge vierundzwanzig Centner wiegt. Und in einem Cabinet daneben, wo Decke und Wände ganz mit Spiegeln bedeckt ſind, ſo daß Du Dein hübſches Geſicht hundertmal darin ſehen könnteſt, haben die hohen Herrſchaften ſelbſt dem Tapezier ins Handwerk gegriffen, denn die Kaiſerin Amalia hat ein Ruhebett geſtickt, und der Churfürſt Maximilian Emanuel einen Kronleuchter von Elfenbein verfertigt. Was ſoll ich Dir von allem dort vorhandenen Gold, von den Edelſteinen und Perlen ſagen, die ſehen ſich ja überall ähnlich; aber unter den Letztern iſt eine, die im ſogenannten **Perlbach** in Bayern ſelbſt gewachſen ſeyn ſoll: davon iſt nur die eine Seite weiß und die andere ſchwarz. Weißt Du warum? — Der Gottſeybeiuns ſoll ſie ſelbſt dem Doktor Fauſt herausgefiſcht haben, und da er ſie ein biſchen ſcharf angefaßt, hat ſich von der feurigen Kralle der ſchwarze Fleck hineingebrannt. Aber was mich recht rührte, war ein kleiner Taſchen-Altar der Königin Maria von Schottland, über die Du erſt im vorigen Winter ſo viele Thränen vergoſſen haſt, als uns Dein Vater Schillers herrliches Trauerſpiel vorlas. Die arme Seele, die etwas bigott war, ſoll ſich dieſes kleinen katholiſchen Altars noch kurz vor ihrem Tode im Gefängniß bedient haben.

Am ſchönſten iſt die Gemäldeſammlung, nur war Alles gar ſehr untereinander gemiſcht. Der Direktor, ein gewiſſer Herr Mannlich, der ſelbſt auch ein großer Maler iſt, hat, wie man mir erklärte, die Bilder nicht nach den Schulen, ſondern nach den Fortſchritten der Kunſt geordnet. Da kamen denn ſonderbare Meiſterſtücke zuſammen. Ein abgeſtandenes Huhn hing neben einer heiligen Familie, ein Kameel mit ſeinem Führer neben Apoll und den Muſen, die Liebesgöttin auf der einen und badende Nymphen auf der andern Seite ſchloßen einen Betteljungen ein, der ſich gewiſſe Thiere abſuchte, und zuletzt ſah ich neben einem herrlichen Raphael einen kleinen Mannlich hängen, der eben erſt fertig geworden zu ſeyn ſchien, und daher ohne Zweifel, wenn auch nicht der höchſten Progreſſion der Kunſt, doch ihren letzten Produktionen angehörte.

Vom Schloſſe ging ich in den großen engliſchen Park, den ein Graf Rumford (derſelbe, der die Armenſuppen erfunden) angelegt hat. Er iſt mitunter ein bischen ſumpfig, der Park nämlich, und hat an andern Stellen viel Sand, iſt aber bei dem ungünſtigen Terrain doch mit recht viel Geſchmack angelegt. Hölzerne Tempel und dergleichen ſind wohl etwas zu viel darin.

Im Theater bin ich auch ſchon geweſen, und habe da ein wunderbares Schauſpiel geſehen, über das Du

Dich gewiß bald erſchrocken, bald krank gelacht haben würdeſt. Sie nennen es hier „die italieniſche Pantomime“, und es ſpielen alle Arten von Leuten darin, wie bei den Seiltänzern, Kunſtreitern und in den Jahrmarkts-Comödien. Den Hanswurſt hielt ich erſt für eine Puppe, und wirklich ſchien er ſeine gelenkigen Glieder in einer Chriſtnachtsbude gekauft zu haben; aber der Spaßmacher in den langen weißen Aermeln, mit den großen Weſtenknöpfen (Pierrot geheißen und von einem Herrn Schlotthauer dargeſtellt,) übertraf ſeinen Collegen noch weit, und überhaupt Alles, was man ſich von Körperverdrehungen, lächerlichem Benehmen und ungeheuern Grimaſſen nur vorſtellen kann. Wie ſie die wunderbaren Sachen, die während des Schauſpiels vorgehen, möglich machen, begreife ich nicht, und in einem weniger aufgeklärten Zeitalter würde man es für Zauberei halten! Denke Dir, daß einmal vor unſern Augen mitten auf dem Theater der lebendige Hanswurſt in kleine Stücke zerhackt wurde; dann nagelte der Pierrot dieſe wieder zuſammen an eine ſchwarze Wand, und in dem Augenblick, wie das letzte angenagelt war, ſprang der ganze Kerl, ſich mit einem Purzelbaum über den erſtaunten Weißärmel kugelnd, wieder auf den Boden, als wenn ihm nicht das Mindeſte geſchehen wäre.

Auf dem eleganten Hoftheater, wo es ſchon Vergnügen macht, nur die geputzten Zuſchauer und ſchönen Zuſchauerinnen anzuſehen, ſpielte ein Herr Stentſch und ein großer Pudel am beſten in einem ſehr rührenden Stück, „der Wald von Montargis“ betitelt. Der Pudel war wirklich außerordentlich und blieb in ſeiner Art gewiß nicht weit hinter Herrn Stentſch zurück. Gewiß iſt es viel, daß man Menſchen und Thiere ſo abrichten kann!

Es gibt aber in München auch noch ein drittes Theater (faſt ſo viel als Hauptkirchen, wie Du ſiehſt), das ebenfalls ſeine beſondere Merkwürdigkeit hat, Hier wird täglich daſſelbe Stück, zur Bequemlichkeit der Zuſchauer, die hauptſächlich aus den gemeinen Klaſſen beſtehen, zweimal nach einander gegeben, ſo daß die ganze Vorſtellung von vier Uhr Nachmittags bis gegen eilf Uhr Nachts dauert. Dieß Theater wird das Lipperl genannt, und der Hauptakteur, der immer den Lipperl ſpielt, iſt ein ſiebenzigjähriger Mann, deſſen eiſenfeſte Conſtitution und unbeſiegbare Laune mehr zu beneiden ſind, als die Art, wie der arme Teufel ſie anzuwenden gezwungen iſt. Die hier herrſchende Freiheit geht ins Weite, ſo daß ich unter andern ſelbſt mit anſah, wie unter brüllendem Gelächter des Publikums mit einem Judenkinde eine religiöſe Operation vorgenommen ward, die ich Dir gar nicht einmal nennen darf.

Die Münchener ſcheinen mir überhaupt ein ganz luſtiges Völkchen zu ſeyn, obgleich ſie mehr Bier als Wein trinken, welches erſtere aber auch ganz vortrefflich iſt und weit beſſer als das unächte Zeug, was man uns in L...... für ſolches auftiſchte, wie ich jetzt erſt gewahr worden bin, denn auf Reiſen lernt man erſt über Menſchen und Dinge richtig urtheilen.

Den 10. Juni.

Herr von P........., an den ich des Grafen Schreiben brachte, hat mich in einigen Privathäuſern vorgeſtellt, unter andern auch bei unſerem Geſandten, und geſtern war ich auf einem großen Ball, wo ich über die Menge ſchöner Frauen und Mädchen wirklich in Erſtaunen gerieth, mich aber im Anfang doch nicht zu tanzen getraute, bis die Tochter des Herrn Geſandten, die übrigens für ihre Perſon gar nicht zu den hübſcheſten gehörte, mich ſelbſt aufforderte, und dann ging auch Alles ſehr gut von Statten. Die vielen vornehmen Herren, mit Uniformen und Orden geſchmückt, imponirten mir ſchon ein wenig; denke Dir aber meinen Schreck, als ich mich nach dem Namen eines freundlichen Mannes erkundigte, der, vorher auf- und abgehend, jetzt eben dicht neben mir ſtand, und man mir ſagte, dies ſey der König! Das Blut ſtieg mir ganz zum Herzen, und obgleich ich mich ſchnell zurückzog, konnte ich doch lange keinen Blick mehr von ihm verwenden. Er hatte aber einen ſo guten und liebevollen Ausdruck, daß man wohl begreift, warum er ſo ſehr von ſeinem Volke angebetet wird. Auch miſcht er ſich unter alle Klaſſen ſo unbefangen, als wenn er ihres Gleichen wäre, und legt mehr Werth auf den Reſpekt, der aus Liebe, als den, der aus Furcht entſpringt. Herr von P......... erzählte mir eine kleine Anekdote, die ihn recht ſchön charakteriſirt. Ein Fremder war ſo ungeſchickt, bei Tafel von einem andern deutſchen Monarchen zu ſagen: der neue König möchte gern vergeſſen, durch wie viele Grade er bis zu ſeinem Throne emporgeſtiegen ſey. „Mir geht es ebenſo!“ unterbrach ihn der König lachend, „auch ich wünſchte manchmal die Grade zu vergeſſen, durch die ich geſtiegen bin, denn nie kann ich anders als mit Sehnſucht an die glückliche Zeit meines einfachen Privatlebens in Straßburg zurückdenken.“

Da Du eine kleine Unwiſſende biſt, muß ich Dir erklären, daß der jetzige König früher, als Prinz von Zweibrücken, ein franzöſiſches Regiment commandirte und in Straßburg in Garniſon ſtand.

Auch der Kronprinz war auf dem Ball, der mit ſeinem Vater die Liebe des Landes theilt, und außer den andern hochgeſchätzten Eigenſchaften ſeines Charakters eine leidenſchaftliche Neigung für Kunſt und Wiſſenſchaft an den Tag legt. Manche junge Künſtler ſollen, wie ich von Vielen rühmen hörte, theils im Vaterlande, theils in Italien, wo ſich der Prinz öfters aufhält, von ihm anſehnlich unterſtützt werden, und verdanken es jetzt nur des Prinzen Großmuth, wenn ihr Genie keine Feſſel mehr drückt. Welchen beſſeren Gebrauch kann aber wohl ein Fürſt von ſeinen vielen Mitteln machen, als wenn er Kunſt und Wiſſenſchaft, dieſe Töchter des Himmels, befreit, nach Brod gehen zu müſſen, und ihnen den Spielraum freier Entfaltung verleiht. Das iſt gewiß recht königlich gedacht, und Herr von P......... ſagt, daß wenn dieſer Prinz einſt zur Regierung gelange, er gewiß ſeine Hauptſtadt zu einem neuen Athen umſchaffen werde. Da wird er dann freilich noch viel zu thun bekommen!

Sind Dir aber ſolche Bemerkungen nicht zu ernſt und trocken, mein Lottchen? — Nun ich denke, da Du täglich geographiſche, hiſtoriſche, engliſche und franzöſiſche, und noch andere langweilige Lectionen vom Papa aushalten mußt, ſo wirſt Du meine Briefe, die doch nie ganz ſo ernſthaft zu werden drohen, ſchon auch vertragen können. Uebrigens mag's nun von München genug ſeyn, da ich es morgen verlaſſe. Du mußt wiſſen, daß, obgleich ich erſt vierzehn Tage in der großen Welt lebe, ich in vieler Hinſicht ſchon ein ganz anderer Menſch geworden bin. Darin hatte der Graf Recht: Reiſen bildet außerordentlich, und man wundert ſich ſelbſt, wie ſchnell es damit geht. Nur zweifle nicht, daß es *eine* Sache gibt, in der mich nichts ändern kann, und gelangte ich auch ſelbſt zu den Antipoden. Ach, mein Lottchen! *Du* biſt der Punkt, von dem Alles für mich ausgeht, mein Herz iſt immer nur von Dir erfüllt, und die Sehnſucht nach meines Bräutchens holdem Blick wird oft faſt bis zum körperlichen Schmerz geſteigert.

Der Himmel ſegne Dich, Du ſüßer, angebeteter Engel! Lebe wohl!

Dein
treuer Carl.

P. S. Kannſt Du Dir ſo etwas vorſtellen? — Eben höre ich, daß ſich der herrliche Spaßmacher Schlotthauer nach beendigter Vorſtellung erſchoſſen hat! Man glaubte erſt zum Spaß, aber es war wirklich Ernſt.

Lottchen Hohlfeld an Herrn von Roſenberg.

L....., den 20. Juli 1808.

Unter Zittern und Zagen ſchreibe ich Dir mein erſtes Briefchen, geliebter Freund; denn erſtens habe ich gehörige Angſt und Noth wegen des Vaters, der furchtbar böſe darüber ſeyn würde, wenn er wüßte, was ich beginne; zweitens muß ich befürchten, daß mein unbedeutendes Gekritzel Dir, der jetzt in ſo großer Welt lebt, und täglich ſo viel Schönes und Intereſſantes hört und ſieht, recht ſchaal vorkommen muß. Was kann ich Dir von hier auch mittheilen, als daß ich immer an Dich denke, gar oft ein bischen weine, und an nichts mehr Vergnügen finde, ſeitdem Du nicht mehr hier biſt. Ich bin mehr als ſonſt allein, und kann meinem Kummer recht nachhängen, denn der Vater iſt ſeit einiger Zeit immer viel auf dem Schloſſe, und kann nicht genug rühmen, wie intereſſant, und was für ein herrlicher Menſch der Graf ſey. Hätten wir viel ſolche Vornehme, ſagt er, ſo würde ſich der Haß bald in Liebe verkehren. Das hat mich gefreut zu hören, weil der gute Graf doch auch Dein Gönner iſt und Dir ſo wohl will — denn Carl, ſo weit haſt Du es nun mit mir gebracht, daß ich die Menſchen nur in Bezug auf Dich ſchätze, liebe oder haſſe. Drum gewinne ich auch die alte Biſchoff immer lieber, die wahrlich die beſte und gefälligſte Frau von der Welt iſt; denn nicht nur, daß ſie unſere Briefe beſorgt, ſo tröſtet ſie mich auch täglich, und wird mir ſonſt noch ſehr nützlich, da ſie Alles für mich beſorgt und thut, was ſie mir nur an den Augen abſehen kann, auch da- und dorthin mitnimmt, und mich chaperonnirt, wie es die Couſine des Herrn Grafen zu nennen pflegt, denn ſonſt müßte ich ja jetzt ganz zu Hauſe ſitzen bleiben, da der Vater, wie Dir bekannt iſt, mit Niemand als mit ſeinen Clubbfreunden Umgang hat. Dazu kommt noch, denke Dir, daß mich der Herr von Müller, der uns auf der Papiermühle einmal durch ſein ſchlechtes Reiten ſo lachen machte, ſo wie Du weg warſt, mit den zudringlichſten Anträgen zu verfolgen anfing, und ſogar die Dreiſtigkeit hatte, ohne Weiteres beim Vater um mich anzuhalten; aber ſein Adel und die Bemühungen der Biſchoff hatten Papa ſchon ſo gegen ihn geſtimmt, daß er ihn, obgleich er ſehr wohlhabend ſeyn und einflußreiche Verwandte haben ſoll, faſt auf eine unhöfliche Art abwies, und da ich ihn ebenfalls mit eiſiger Kälte behandelte, ſo iſt er jetzt ganz beſchämt, und wie er ſagte, voll Verzweiflung, der Narr! wieder nach Berlin zurückgekehrt.

Aber, weißt Du wohl, Carl, (denn weil Du

Dich ſelbſt ſo rühmſt, muß ich es doch auch ein wenig thun,) was die Biſchoff von Deiner ärmſten und gehorſamſten Dienerin ſagt? Sie ſagt: ich ſey das hübſcheſte und liebenswürdigſte Mädchen, das ihr noch vorgekommen wäre, und Du ein reiches Glückskind, daß ich Dich ſo liebe, da Alles mir zu Füßen läge, und ich des größten Herrn werth geweſen wäre. Ja, ja, lache nur, ſie glaubt das wirklich, ich werde aber dadurch nicht eitler, ſey ruhig. Mein höchſtes Glück, mein höchſtes Verdienſt wird immer nur ſeyn, Dir zu gefallen.

Was Du mir von München erzählſt, habe ich recht ſtudirt, und ich hätte mich neulich bald beim Vater mit etwas daraus verſchnappt, der mich fragte, woher ich das Alles wüßte. Ich ſah ſchnell zum Fenſter hinaus, um mein Rothwerden zu verbergen, und antwortete, ich hätte es einmal geleſen, wüßte aber nicht mehr recht wo! Sieh, Deinetwegen muß ich nun ſolche Verſtellung lernen, die mir ſonſt ganz fremd war. Böſer Menſch — die Biſchoff ſagt: Du müßteſt mich ordentlich verführt haben, daß ich Dir ſo anhinge und gar keinen andern Gedanken im Kopfe mehr hätte. So war neulich eine Gelegenheit, wo ich dem Vater ſchon Alles geſtehen wollte, da mir dieſe Verheimlichung faſt das Herz abpreßt. Die Biſchoff bat mich aber um Gottes und aller Heiligen willen, es nicht zu thun, denn auf ſie würde der Vater den größten Haß werfen, und wir beide uns gewiß ganz unglücklich machen. Zeit bringt Roſen, ſagte ſie, und Uebereilung wäre, die größte Thorheit, da wir durch Vorſicht und Aufſchub ja gar nichts verlieren, durch eine kindiſche Ungeduld aber unſer ganzes künftiges Lebensglück in Gefahr ſetzen könnten. Sie meint: nach reiflicher Ueberlegung hielte ſie es ausgemacht für das Beſte, daß wir Alle (und der Graf würde auch das Seinige dabei thun) während Deiner Abweſenheit den Vater nach Möglichkeit zu unſerem Zweck zu bearbeiten ſuchten, und daß dann, gleich bei Deiner Zurückkunft, der Graf ſelbſt für Dich beim Vater um mich anhielte. Der Graf habe ihr noch geſtern mit der größten Artigkeit geſagt, daß es ſeine Schuldigkeit ſey, für ſein Pathchen zu thun, was er könne, und daß er nur wünſche, jede Schuldigkeit wäre ſo angenehm für ihn wie dieſe.

Ich habe mich ſeufzend gefügt, und wahr iſt es, der Vater iſt gar nicht ſo gut auf Dich zu ſprechen, als ich es wünſchte, und ich fürchte faſt, daß ihm irgend ſchon Jemand einen Verdacht über uns beigebracht hat, denn wie ich neulich behutſam die Rede auf Dich lenkte, und etwas zu Deinem Lob äußerte, ſagte er ganz bitter — ich mag's kaum wiederholen —

Du ſeyſt auch Einer von den armen Rittern, die mehr Schulden als Einkünfte, mehr Prätenſionen als Verdienſt, und daher immer noch mehr Glück als Verſtand hätten. Er begreife gar nicht, ſetzte er hinzu, was den Grafen bewogen haben könne, Dir wichtige Geſchäfte aufzutragen. Es müßte nur ein Vorwand geweſen ſeyn, Dir ein Almoſen zu geben, um einen armen Adelichen zu unterſtützen, und weil der Graf die fixe Idee ſeines Standes habe, von allen Heruntergekommenen die armen Edelleute am meiſten zu bemitleiden. Als ich nun Deine Partei nahm, und in meinem Aerger heftiger antwortete, als ich es ſonſt gewagt hätte, ſagte der Vater ganz kalt: ich ſey eine Gans! und ging ſeiner Wege. Nein! ſo böſe bin ich noch nie auf den Vater geweſen, als diesmal! Die Biſchoff kam nachher, der ich, noch ganz außer mir, Alles erzählte. Sie lachte aber nur und meinte, ich ſolle mich ſolches Geſchwätz nicht anfechten laſſen. Wer von dem Herrn Grafen, der ein ſo großer Menſchenkenner ſey, ausgezeichnet werde, der wäre gewiß auch etwas werth, und ſie habe noch neulich Graf Louis von Dir als von einem ſehr liebenswürdigen und hoffnungsvollen jungen Manne ſprechen hören, dem es an nichts als noch an einiger Weltbildung fehle, die vor allen Dingen am leichteſten zu erlangen ſey. Das freute und ſtärkte mich ſehr und in dem Augenblick hätte ich dem ſchönen guten Grafen die Hand dafür küſſen mögen, daß er Dir ſo Gerechtigkeit wiederfahren läßt, und komiſch genug, keine fünf Minuten darauf kam er ſelbſt bei unſerem Hauſe vorbeigeritten, frug unten nach dem Vater, der, wie ich Dir ſchon geſagt, ausgegangen war, und da er mich am Fenſter ſtehen ſah, warf er mir mit ſeinem freundlichen hübſchen Lächeln eine Kußhand zu, die ich dann von ganzem Herzen erwiederte, nämlich die Kußhand nicht etwa, lieber Carl, nur das Compliment, meine ich.

Doch guter, liebſter Freund, ich erſchrecke mich ganz vor dem langen Geſchreibe von mir! Mein Brief wird am Ende ſo lang wie ein Buch vom Vater. Du haſt aber verlangt, ich ſoll Dir Alles ſchreiben, was ich thue, auch das Kleinſte. Nun da haſt Du des Gewöhnlichſten und Unbedeutendſten genug, um darüber bequemer einſchlafen zu können, wenn Du gerade etwa müde und matt von einem ſo großen Balle, wie in München, oder andern Feſten zurückkommſt. Genieße Alles, mein Carl, ich gönne es Dir von Herzen! Sey heiter und guter Dinge, vergiß aber nur darüber Dein armes, einſames Lottchen nicht!

Ewig die Deine!

Charlotte Hohlfeld.

P. S. Der tragiſche Tod des Hrn. Schlotthauer hat mich recht entſetzt. O, in der Eile habe ich vergeſſen, daß die gute Biſchoff mir expreß aufgetragen, ſie Dir auf das Angelegentlichſte zu empfehlen, und wenn Du Gelegenheit fändeſt, in München Dir die berühmten engliſchen Digeſtivpillen von Rowley zu verſchaffen, ſo bittet ſie Dich, ihr eine Schachtel davon zu ſchicken.

Gott! ich bin ſo confus, daß ich ganz aus der Acht gelaſſen habe, daß Du jetzt ſchon von München weg, und der Himmel weiß wo, biſt. Vielleicht findeſt Du aber die Pillen in einer andern Reſidenz. — Ich drücke ein Küßchen auf die Stelle, wo das Kreuz iſt, und hoffe, daß Du nicht ſo kühn ſeyn wirſt, ein Gleiches zu thun. †

Herr von Roſenberg an Mademoiſelle Hohlfeld.

Stuttgart, den 22. Juli 1808.

Mein theures Lottchen!

Jetzt bin ich ſchon durch zweier Könige Länder gereiſt, und betrat nun die Grenze des Dritten, — denn wie wir Deutſche in Allem andere Nationen übertreffen, ſo haben wir auch zwanzigmal mehr Souveraine als ſie. Dieß Königreich Württemberg iſt ein wahrer Garten! Schön geformte Berge, lachende Thäler, üppiger Anbau, weit ſich hinziehende Laubholzwälder, und der ſchöne Neckar, der unter Weinreben dahingleitet — es iſt ein anderer Anblick, als unſere ſandigen Haiden und düſteren Nadelhölzer darzubieten im Stande ſind! Gut unterhaltene Straßen, lange Alleen von Obſtbäumen, die ſie einfaſſen, ſchöne Brücken von Stein, nett gebaute Dörfer, vermehren den wohlthuenden Eindruck des Ganzen und verrathen ein glückliches Land, zu deſſen Wohlergehen ſich gleichmäßig Natur, eine thätige Regierung und der Fleiß ſeiner Bewohner vereinigt zu haben ſcheinen.

Noch bei guter Tageszeit erreichte ich Stuttgart, wo ich weder auf eine unbequeme Weiſe viſirt, noch mit langen Nachfragen um meinen Paß beläſtigt wurde.

Dieſe Stadt, in einer reizenden, von Bergen umſchloſſenen Gegend, iſt nicht ſo groß, aber noch weit freundlicher, und auch beſſer gebaut, als München. Täglich trägt überdieß der König zu ihrer Verſchönerung noch durch neue Gebäude bei, die zugleich von dem Geſchmack und der Prachtliebe ihres Erbauers zeugen. Einen beſonders lebhaften Beweis hiervon liefern die königlichen Wohnzimmer im Schloß, die Dich ganz entzückt haben würden. Hier wird, ſo zu ſagen, Körper und Geiſt zugleich die angenehmſte Befriedigung gewährt, ohne doch einer edeln Einfachheit zu nahe zu treten. Ein reicher Bücherſchatz war in ſchönen Einbänden überall vertheilt, und wo es der

Platz erlaubte, Abgüſſe der herrlichſten Bildſäulen des Alterthums nebſt den beſten Arbeiten von Dannecker und Scheffauer (zwei berühmte hieſige Bildhauer) aufgeſtellt. Nirgends bemerkte man Ueberladung, nirgends Leere, weder eine zu ängſtliche Ordnung, noch einen Mangel an Symmetrie, der die Augen beleidigen könnte. Eine Menge friſcher Blumen und Stauden, die, geſchmackvoll angebracht, in mit grünem Moos bedeckter Erde ſtehen, erfüllten die Luft mit ihrem Wohlgeruch, und um der Scene noch mehr Leben zu geben, ſah man mitten unter ihnen Papageien und andere bunte Vögel des Südens, die theils frei ſich auf vergoldeten Ringen ſchaukelten, theils in ſchönen Gebauern von glänzendem Metall dem Auge die größte Mannigfaltigkeit blendender Farben darboten.

Es fehlt Stuttgart überhaupt nicht an Luxus, und der Hof belebt die Stadt auf manche Art. Man ſieht hier weit mehr ſchöne Equipagen und Pferde als in München, und das hieſige Militair zeichnet ſich durch Eleganz, ſchöne Offiziere und prächtige Uniformen ganz beſonders aus.

Ich mußte dem Herrn Geſandten meine Aufwartung machen, an den ich einen Brief hatte, und deſſen Frau Gemahlin eine ſo gelehrte und kluge Dame iſt, daß man ſie hier nur „l'esprit“ kurzweg zu nennen pflegt. Ich war deßhalb nicht wenig verlegen, als ich mich ihr vorſtellte und ſie ganz allein fand; aber glücklicherweiſe ließ ſie mich gar nicht zu Worte kommen. Ich hörte ihr ſehr aufmerkſam zu, nur manchmal ein Beifallszeichen mit einem gelegentlichen Ja oder Nein einſchaltend, und als ich mich beurlaubte, ſagte ſie mit vieler Grazie, ſie freue ſich, die Bekanntſchaft eines ſo artigen und geiſtreichen jungen Mannes gemacht zu haben. Ich wurde roth wie eine Kirſche, aber ich verſichere Dir, ſie ſah mich dabei ſo aufrichtig an, daß ich wahrhaftig glaube, ſie meine es im Ernſte, obgleich ich es nicht recht begreifen kann. Ich dankte bei alle dem aber dem lieben Gott recht herzlich, als ich hinaus war, und komme auch nicht wieder, denn ſo ſehr kluge Leute ſind gênant, und es wird mir in den vornehmen Geſellſchaften, wo Alles ſo ſatyriſch und ſpöttiſch ausſieht, auch noch immer nicht recht wohl. Ach, wie glücklich war ich dagegen geſtern, wo ich den größten Theil des Tages, im Geiſte Hand in Hand mit Dir, in Gottes freier Natur zubrachte! Ich kletterte auf den Bergen umher, ſtreifte durch die bunten Wieſen, und lauſchte im Walde dem freudigen Geſang ſeiner befiederten Bewohner. So kam ich bis zum kahlen Berge, von dem man eine herrliche Ausſicht auf das Neckarthal hat. An ſeinem Fuße liegt ein freundliches Dorf, und jenſeits des Fluſſes erhebt ſich majeſtätiſch die Stammfeſte Württembergs. Noch immer weiter vertiefte ich mich in die herrliche Gegend, bis ich endlich, ganz in meine Gedanken verloren, den Gipfel eines mitten im Walde liegenden Hügels erreichte. Ich ſchlug die Augen auf — kein Lüftchen wehte, und die Sonne, die ſchon die nächſten Bäume mit ihren letzten Streiflichtern vergoldete, ſank in feuriger Gluth, von ihrer hehren Strahlenkrone umglänzt, hinter den Bergen herab.

Du weißt, die erhabenen Schauſpiele der Natur haben immer einen tiefen Eindruck auf mich gemacht. Doch die mannigfaltigen Gefühle, die mich jetzt beſtürmten, vermag ich Dir kaum zu beſchreiben. Es war, als fühlte ich mir die Seele im Innerſten erbeben, eine unausſprechlich ſelige Rührung ergriff mich, und Frömmigkeit und Liebe vereinigten ſich ſo in mir, daß ich betend, und doch an Dich nur denkend, auf meine Kniee niederſank. Als ich mit Thränen im Auge aufſtand und mich umwandte, machte aber die bisherige Stimmung plötzlich einer tödtlichen Verlegenheit Platz, denn am Abhang des Hügels war eine ganze Familie gelagert, die ich in meiner vorigen Träumerei gar nicht bemerkt hatte, und deren aller Augen ich jetzt auf mich gerichtet fand. Es war ein ältlicher Mann mit ſeiner Frau, einem jungen Mädchen und einem etwa zwölfjährigen Knaben, wie ich vermuthete, der Letzteren Bruder. „Schämen Sie ſich nicht, fromm geweſen zu ſeyn, junger Mann!“ ſagte der alte Herr mit wohlwollender Miene, „es iſt wahrlich ſonderbar genug, daß wir verlegen werden, wenn man uns darin überraſcht, was uns die meiſte Ehre machen ſollte!“

Dieſe freundliche Rede gab mir ſchnell meine Faſſung wieder, doch noch wohler that mir ein gerührter Blick des Mädchens, der mit wahrem Wohlgefallen auf mir zu ruhen ſchien. Werde deßhalb nicht eiferſüchtig, liebes Lottchen, aber die Saiten meiner Seele waren ſo weich geſtimmt, daß dieſe weibliche Theilnahme ihren Eindruck auf mich nicht verfehlen konnte. Das ſchöne Mädchen kam mir in dieſem Augenblick als die Vertraute unſerer Liebe vor.

Ein ſo eigenthümliches Zuſammentreffen hatte die Fremden und mich gleich einander viel näher gebracht, als es ſonſt vielleicht eine lange Bekanntſchaft vermocht hätte. Die Familie führte den Namen Werner, war aus Lauſanne gebürtig, und hatte eine Vergnügungsreiſe mit dem Beſuche ihrer Verwandten in Stuttgart vereinigt. Sie bot mir zur Rückkehr einen Platz in ihrer Kaleſche an, den ich dankbar annahm, und dann den Abend auch zum Eſſen von ihnen zurückbehalten wurde. Lange habe ich mich nicht ſo wohl befunden, als in der Geſellſchaft dieſer biedern Schweizer, und da Mademoiſelle Werner aus Lauſanne iſt, und folglich Franzöſiſch wie ihre Mutterſprache ſpricht, ſo iſt dies eine recht erwünſchte Uebung für mich, mich auch darin etwas zu vervollkommnen, da ſie mich nicht ſo genirt, als die Damen in der großen Geſellſchaft, wo ich immer fürchte, durch irgend einen Fehler, den ich mache, etwas Lächerliches zu ſagen.

Den 21. Juli.

Geſtern machte ich mit den Werners einen Ausflug nach Ludwigsburg, einem Luſtſchloß des Königs, wo er gewöhnlich den Sommer zubringt. Alles iſt ſchön hier, nur die Ausſicht auf die Feſtung Asberg, wo die Staatsgefangenen ſitzen, und auch der arme Dichter Schubart ſo lange Jahre in Kummer verleben mußte, möchte ich an des Königs Statt nicht immer vor Augen haben. Mamſell Werner äußerte ſich ſehr gefühlvoll hierüber, und unſere Unterhaltung war ganz ſchwermüthig geworden, als wir im Gaſthofe ankamen. Hier ſetzte uns aber ein achtzigjähriger Lohnbediente wieder in beſſere Laune, der ſchon fünfzig Jahre dieſes Amt an demſelben Ort verwaltete, was ſeinen dürren

Gliedern eine ſolche Geläufigkeit gegeben hatte, daß er, ungeachtet ſeines hohen Alters, Treppen und Gänge mit einer dienſtfertigen Haſt durchrannte, der wir kaum zu folgen im Stande waren. Seine Suada zeigte ſich eben ſo unermüdlich, und er hatte uns ſchon alle Merkwürdigkeiten Ludwigsburgs hererzählt, ehe er uns noch ſelbſt zu ihrer Beſichtigung abführte. Während wir durch den angenehmen Park gingen, ertönten aus den Ruinen einer verfallenen Burg die ſchauerlich wehmüthigen Klänge einer rieſengroßen Aeolsharfe, die mir dort nicht übel angebracht zu ſeyn ſchien. Auch hier war die Wohnung des Monarchen würdig geziert, und ich bemerkte im Schlafzimmer des Königs eine Juſtitia in weißem Marmor mit einer lateiniſchen Inſchrift, und gegenüber ein Monument, das er ſeinem erſten Miniſter, dem Grafen Zepplin, zu Ehren hat aufrichten laſſen. Eine weinende weibliche Geſtalt lehnt ſich über eine hohe Urne, und darunter ſtehen die Worte:

„De mon unique Ami voilà ce qu'il me reste!“

— „Ach!“ unterbrach mich hier der Graf lachend, „genau dieſelbe Inſchrift in Proſa, die Lord Byron ſeinem Hunde in Verſen ſetzte. Es iſt noch die Frage: welcher von beiden Leidtragenden ſich am wenigſten geirrt hat, und auch, welcher ſelbſt am aufrichtigſten war?“

Wie können Sie meine idylliſchen Ergießungen aus der holden gläubigen Jugendzeit mit einer ſo häßlichen Bemerkung unterbrechen! rief ich entrüſtet. Ja damals, ſetzte ich mit halb ſcherzendem, halb ernſten Pathos hinzu, damals hielt ich noch Freundſchaft und Liebe, auch von Seiten der Menſchen, für die Regel, und auch jetzt noch laſſe ich ſie wenigſtens als Ausnahmen gelten. Schon das iſt viel Segen, und es geht damit wie mit den Büchern der Sybille: Eins davon iſt ſo viel werth wie hundert.

„Ich entſchuldige reuig meine voreilige Bemerkung,“ erwiederte mein ſatyriſcher Freund; „fahren Sie fort in den Schilderungen jener ſüßen Illuſionen, die viel zu angenehm ſind, als daß nicht Jeder bedauren ſollte, früher oder ſpäter daraus erwachen zu müſſen!“

Erlauben Sie mir vorher noch eine Frage: Sind Sie in Ihrem bunten Leben je Lord Byron begegnet?

„Nein, leider nicht, obgleich es mir ſehr leicht geweſen wäre, und unter den vielen Dingen, die ich zu bereuen hätte, wenn Reue etwas hülfe, ſteht dieſe unverzeihliche Vernachläßigung oben an; denn ich brauche es nicht erſt zu ſagen, Leute von unſerem Charakter und unſeren Anſichten muß Lord Byron unendlich theuer ſeyn, und wenn ich die Engländer nicht aus andern Gründen liebte, ſo könnte ich ſie darum haſſen, daß ſie die zwei größten Genien des Jahrhunderts (mit Vorbehalt Ihres Goethe als des dritten) an einem gebrochenen Herzen ſterben ließen, wovon der Eine wenigſtens noch ihr Feind, der Andere aber ihr eigener Landsmann war und ihr höchſter Stolz hätte ſeyn ſollen."

Sie haben ſehr Recht, und noch hört dies wahnwitzige Gekläff nicht auf. Unter den Vorbellern der Meute befindet ſich ein gewiſſer W...., welcher, obgleich er nichts als eine Menge ſchwerfällig ſtyliſirter, höchſt langweiliger Reiſebeſchreibungen geſchrieben, dennoch, nur weil er vielfach und à tout propos darin moraliſirt, was Engländer ſtets bezaubert, ſich eine Art Stimme in ſeinem Vaterlande zu verſchaffen gewußt hat. Von dieſem las ich erſt geſtern einen Aufſatz, der noch ſichtlicher als gewöhnlich den Stempel jener Heerde trägt, welche immer bereit iſt, nicht nur dem kranken, nein ſelbſt dem todten Löwen noch einige nachträgliche Tritte zu verſetzen. Doch bringt dieſer ächte Philiſter, nachdem er alle abgedroſchene Angriffe auf Lord Byron bis zum Ekel wiederholt hat, diesmal wirklich eine neue und eine coloſſale Idee zu Markte. Nichts Geringeres, als daß Lord Byron ſeinen Don Juan nur in der teufliſchen Abſicht geſchrieben habe, das Menſchengeſchlecht ſyſtematiſch zur Unzucht zu verführen!! Werden denn dieſe beſchränkten Naturen nie einſehen lernen, was ein Dichter iſt? Mich wundert nur, daß ſie den größten aller Dichter, unſern Herrn und Schöpfer, nicht ebenfalls der Unmoralität anklagen, weil er den grauſamen Tiger und den liederlichen Affen geſchaffen hat. Ich für mein Theil bedauerte am Ende dieſer Lectüre nur das eine von Herzen: daß er den Eſeln zu leben erlaubte, oder wenigſtens, daß er das Geſchenk der Sprache nicht auf Bileams harmloſes Thier allein beſchränkt habe.

Nun ich aber meinem gerechten Aerger Luft gemacht, laſſen Sie mich in den ſtillen anſpruchloſen Kreis meiner „simple story“ wieder zurückkehren.

Fortſetzung des unterbrochenen Briefes.

„Nach einem heitern Mahle, das die lebendige Unterhaltung am beſten würzte, kehrten wir am ſchönſten Sommerabend nach der Hauptſtadt zurück. Es wäre aber faſt gleich zum Anfang ein Trauerſpiel daraus geworden. Beim Einſteigen ließ der Kutſcher, nach der gewöhnlichen Sorgloſigkeit dieſer Leute, die Pferde ſtehen, während die Zügel noch am Bocke hingen, um dem Knaben zuerſt in den Wagen zu helfen. Eben war ihm Mamſell Werner gefolgt, als eine aus dem Hauſe wie ein Blitz herausfahrende Katze die Pferde ſcheu machte, die, den herbeiſpringenden Kutſcher umwerfend, im Augenblick wie raſend auf und davon jagten. Ich ſtürzte mich ihnen nach, und da ſie bald darauf den Wagen an einen Steinpfeiler anrannten, was für einen kurzen Moment ihre Kraft brach, ſo gelang es mir, noch zur rechten Zeit ihnen in die Zügel zu fallen und ſie mit aller Anſtrengung meiner Kräfte feſtzuhalten. Den herbeigeeilten Leuten ſie dann übergebend, ſprang ich ſogleich in den Wagen, wo das arme Mädchen, blaß wie eine Leiche, in Ohnmacht lag. Glücklicherweiſe hatte ich ein Fläſchchen mit engliſchem Salz, das ich manchmal gegen Kopfſchmerzen gebrauche, bei mir, und ſobald ich es ihr vorgehalten, ſchlug ſie ihre großen Augen langſam auf, und da ſie mich ſah, lächelte ſie und drückte leidenſchaftlich meine Hand an ihr Herz. Das arme Kind! Denn ſie mochte wohl ſchon in ihrer Idee vom Leben Abſchied genommen haben. Unterdeſſen waren nun auch die Eltern herbeigekommen, und da der Wagen den Stoß unbeſchädigt ausgehalten, ſo war bald wieder Alles in Ordnung, der Kutſcher wurde gehörig ausgeſchmählt, die Damen erholten und beruhigten ſich nach und nach, und in wenig Minuten rollten wir auf dem herrlichen Wege ſchneller nach Stuttgart zurück, als wir hergekommen waren, weil der Lohnkutſcher an ſeinen Pferden ſtrafen wollte, was er ſelbſt verſchuldet.

Die Dankſagungen der Familie peinigten mich faſt. Du weißt, welche Leibesſtärke ich beſitze, und daß ich faſt ſo ſchnell als ein Pferd laufen kann. Meine Heldenthat war alſo die wohlfeilſte von der Welt. Demungeachtet behauptete Mamſell Werner, daß ich ihr das Leben gerettet, was ſie nie vergeſſen könne; ja, ich ſey ihr auch ſchon, als ich auf dem Berge gebetet, wie ein Rettungsengel erſchienen. Die Eltern aber drückten mir fortwährend, mit Thränen in den Augen, die Hände, wie zuweilen verſtohlen die Tochter. Kaum konnte ich mich Abends den wiederholten Bezeigungen ihrer tiefen Dankbarkeit entziehen, und gerade deßhalb blieb ich nicht zum Abendeſſen, ſondern empfahl mich ſchnell, zu große Müdigkeit vorſchützend.

Da ich aber gar nicht müde war, ſo ging ich noch während der letzten Akte ins Theater. Es iſt nicht beſonders zu preiſen, obgleich, oder vielleicht weil der König eine ſo ſtrenge Polizei dort übt, daß er nicht ſelten, wegen Ungehorſams oder nachläßigen Spiels, die Schauſpieler nach beendigter Darſtellung auf der Hauptwache ausſchlafen läßt. Ich hatte mich in das Parterre auf einen leeren Platz geſetzt, wo ich eine ſehr unangenehme, geſprächige Nachbarin fand. Sie war auch eine Fremde, redete fortwährend das dümmſte Zeug, und frug mich zuletzt: ob es wahr ſey, daß Seine Majeſtät der König, wegen übernatürlicher Corpulenz, Dero Bauch in einem Drathnetze tragen müßten? Dann, als ich die Antwort ſchuldig blieb, erzählte ſie mir, daß ſie eine Schauſpielerin aus Breslau ſey, und ſchien ſehr empört darüber, daß man ihr nicht geſtatten wolle, hier zu gaſtiren, wie ſie es nannte, nämlich Gaſtrollen zu ſpielen. Endlich ſchloß ſie mit der Frage: ob ich auch ein Kunſtmenſch ſey? ſo daß ich mit Schaudern inne ward, ſie halte mich ebenfalls für einen Schauſpieler, und aus Furcht, daß das noch üblere Folgen haben könnte, ſtand ich auf und verließ ſehr verdrüßlich das Theater, ehe noch das amüſante Stück von Kotzebue, die Kleinſtädter — wahrlich, Lottchen, einige ſeiner Originale muß er uns in L...... geſtohlen haben — ſein Ende erreicht hatte.

Den 27.

Heute beſuchte ich mit Luiſe und ihrer Mutter (der Vater war Geſchäfte halber mit ſeinem Sohne zu Hauſe geblieben) das Attelier des berühmten Bildhauers Dannecker, wo wir einen ſchönen Chriſtus und eine herrliche Büſte Schillers ſahen; dann gingen wir zu den Kupferſtechern Müller, Vater und Sohn. Der Letzte zeigte uns ein wundervolles Bild von dem großen Italieniſchen Maler Dominichino, einen heiligen Johannes, den er eben in Kupfer ſticht. Nie habe ich ein ſchöneres Jünglingsantlitz geſehen. Es ſind die bezauberndſten, begeiſtertſten Züge voll Unſchuld und überirdiſcher Liebe, die man einem Sterblichen leihen kann. Ein Ideal jugendlicher Anmuth, muß dieſer ſelige Ausdruck heißer Schwärmerei, mit der mildeſten Sanftmuth verſchwiſtert, der in dem feuchten Blicke glüht und den üppig geformten Mund ſo hold umſpielt, bei frommen Seelen Gefühle der feurigſten Religioſität erregen. Wir machten Alle die Bemerkung, daß Luiſe, wenn man ihr ein ähnliches Coſtüm gäbe, die größte Aehnlichkeit mit dieſem Bilde haben müſſe.

Nun à **Dieu** für diesmal, theures Lottchen! Ich ſchließe mit den innigſten Wünſchen für Dein Wohl.

Dein

treuer Carl.

Herr von Roſenberg an Mademoiſelle Hohlfeld.

Stuttgart, den 29. Juli 1808.

Heute früh erhielt ich Deinen Brief! Ach, wenn Du wüßteſt, wie mich der Anblick dieſer lieben Zeilen entzückte! — welcher ſüße Troſt er in der traurigen

Ferne war! Dennoch iſt Manches in dieſem Briefe bekümmernd, des albernen Herrn von Müllers Antrag in ſo abrupter Weiſe ſonderbar, und Deines Vaters harte, und ich darf wohl ſagen: ungerechte Aeußerungen mir recht auffallend — aber *Deine* Liebe iſt und bleibt ja dieſelbe, und alles Andere erſcheint mir nur Nebenſache. Doch hat, das ſehe ich ſelbſt ein, die alte Biſchoff Recht, daß es beſſer ſey, wenn erſt bei meiner Zurückkunft das Eis durch den Grafen gebrochen werde. Bleibt unſer Wille feſt, ſo werden wir auch alle Schwierigkeiten überwinden, und gemeinſchaftlich tragen wir Alles ja tauſendmal leichter als allein.

Dem Grafen bin ich aufrichtig verpflichtet, daß er ſich ſo freundlich für mich intereſſirt, doch, liebes Lottchen, übernimm nicht zu ſehr die Dankbarkeit für mich, ich werde ſie ſchon allein vollſtändig abzutragen ſuchen. Fahre übrigens mit Deiner Correſpondenz fort, wie Du angefangen, und ſchreibe mir noch viel mehr Details über Dein Leben. Du mußt ja wiſſen: Alles, auch das Kleinſte und Dir ſcheinbar Unbedeutendſte, iſt für mich ein koſtbarer Schatz. Du erhältſt mit dieſem Briefe die verlangten Pillen für die Biſchoff und ein kleines Geſchenk für Dich, künſtliche Blumen und andere Toilettengegenſtände. Wenn Du Dich damit ſchmückſt, denke Deines abweſenden Freundes, der Dich im Geiſte ſo lebhaft in aller Deiner Friſche und Lieblichkeit ſehen wird, als ſtündeſt Du vor ihm. Dein allerliebſtes † habe ich mit meinen Lippen ganz verwiſcht, und jedes der Blümchen küſſe ich, ehe ich es einpacke. Nimm den Liebesboten wieder ab, was ſie Dir bringen.

Morgen geht es nach der Schweiz, auf deren Naturwunder ich mich kindiſch freue, und es iſt mir recht lieb, daß ich die Reiſe in Geſellſchaft der Familie Werner machen kann, die mir den leeren vierten Platz in ihrem Wagen angeboten haben, weil der kleine Ferdinand hier in Stuttgart auf dem Gymnaſio bleibt. Es koſtet mich auf dieſe Art weniger, und Geſellſchaft iſt doch immer freundlicher auf der Reiſe, als ſich allein in den ſchlechten Poſtchaiſen umherſtoßen laſſen zu müſſen. Aus Lauſanne, wo ich wieder ein Geſchäft für den Grafen zu beſorgen habe, erhältſt Du meinen nächſten Brief. Dorthin addreſſire auch die Deinigen. Nun lebe wohl, mein theures Bräutchen! Ich muß noch einpacken, bezahlen, eine Menge langweiliger Geſchäfte beſorgen, was die Kürze dieſes Briefes entſchuldigen muß. Bald kömmt ein längerer. Der Himmel ſegne Dich und ſey mit Dir!

Dein

treuer Carl.

Charlotte Hohlfeld an Herrn von Roſenberg.

L.... den 12. Auguſt.

Ich muß nur gleich damit anfangen, damit der Verdruß mich nicht ganz krank macht, Dir unumwunden zu ſagen: daß Deine letzten Briefe, von denen der eine nur eine Seite lang iſt, mich tief betrübt haben. Ich weiß in der That gar nicht mehr, was ich denken ſoll! O Gott! o Gott! mein Kopf wird mir noch zerſpringen, und meine Thränen die ganze Schrift verwiſchen — ſind das liebende Briefe an Deine Braut, die ganz von Deiner Mamſell Luiſe handeln? Was hatteſt Du nöthig, Dir von dem fremden Geſchöpf die Hand an's Herz drücken zu laſſen, und nach der ſaubern Lebensrettung mag es ſchön im Wagen zugegangen ſeyn, während ſie Dich für ihren betenden Rettungsengel erklärt hat! Wenn das Beten ein ſolches Ende nimmt, kann es dem lieben Gott gewiß nicht gefallen. Und dann die Vertraulichkeit mit der wildfremden Perſon — nein es iſt wirklich zu arg — Du nennſt ſie ja geradezu Luiſe, eben ſo leicht hin, als wenn Du Lottchen ſagteſt, und machſt dann eine Beſchreibung von dem Johannes, wie ich in meinem Leben noch nichts ſo Feuriges von Dir gehört habe, blos weil Du nachher findeſt, daß die Perſon in Mannskleidern dem ſchönen Johannes wie aus den Augen geſchnitten ſeyn würde. Aber das Schrecklichſte iſt, daß Du, mich ſelbſt zuletzt ganz kurz abfertigend, mit dieſem Mädchen in einem Wagen nach Lauſanne reiſeſt, und obendrein mit einem Lohnkutſcher, wo Ihr gewiß, wie ich auf der Charte nachgeſehen, wenigſtens einen halben Monat unterwegs bleiben müßt. O Carl! iſt das Deine Treue? Erliegſt Du ſchon ſo der erſten jämmerlichen Verſuchung? Seit ich Deinen Unheilsbrief bekommen, gehe ich wie wahnſinnig herum. — Der Vater hat mich ſchon zweimal gefragt, ob ich krank ſey, und wollte durchaus nach dem Doctor ſchicken. Ich mußte mir vor ihm Gewalt anthun, aber bei der Biſchoff habe ich mich ausgeweint. Ich konnte es nicht allein ertragen, und habe ihr alle die erbaulichen Stellen aus Deinem Briefe gezeigt. — Sie hat Dich noch lieber, als Du es verdienſt, denn ſie ſuchte mich auf alle Art und Weiſe zu begütigen und ſagte, die jungen Männer wären alle nicht anders und man müßte Geduld mit ihnen haben. Solche kleine Liebſchaften gingen wie ſie kämen, und dann kehrten ſie doch zu ihrer erſten und wahren Liebe zurück. Aber wenn Du das glaubſt, Carl, haſt Du Dich ganz in mir verrechnet, ein auch nur einmal getheiltes Herz verſchmähe ich, und ſollte auch in wenig Monden das Kreuz auf meinem Grabe ſtehen! Ich ſcherze nicht — ſo ſchwach Du mich geſehen haſt, ich kann auch ſtark ſeyn, und hier iſt mein letztes Wort: Du verläßt augenblicklich nach Empfang dieſes Briefes die Mamſell Luiſe Werner, oder wir ſind auf ewig geſchieden! —

Jetzt will ich Dich mit keinen weiteren Klagen behelligen, ſondern noch annehmen, daß Du mir halb unbewußt und leichtſinnig, wie Du biſt, gefehlt, will ſo lange zu vergeſſen ſuchen, was geſchehen, und nur auf meinem einſamen Kopfkiſſen darüber weinen, und zu Gott flehen, daß er Dein Herz mir wieder zuwenden möge.

Und nun, da ich mich ausgeſprochen, und etwas ruhiger bin, füge ich hinzu, was mich betrifft.

Uns ſteht eine momentane Veränderung bevor. Der Graf gab neulich einen großen Ball auf dem Schloſſe, zum Geburtstag ſeiner Couſine der Gräfin Sophie. Ich war auch eingeladen, und wollte erſt nicht hingehen, weil ich ſo traurig war und gewiß eine Ahnung von Dem haben mußte, was unterdeſſen in Stuttgart vorging! Doch die Biſchoff ließ mir keine Ruhe, und auch der Vater wünſchte es. Nachher muß ich geſtehen, daß ich recht vergnügt wurde, denn das Feſt war außerordentlich hübſch, der große Saal im Schloſſe ganz mit Orangerie und Blumen ausgeſchmückt, und Graf Louis ein ſo liebenswürdiger Wirth, daß er Jedem, auch dem Unbedeutendſten, den Abend ſo angenehm als möglich zu machen ſuchte. Beim souper wurde der Vater und ich, und auch die Biſchoff, an des Grafen Tiſch gezogen. Da kam die Rede auf Berlin, wo der Vater ſchon ſo lange, wichtiger Geſchäfte wegen, hinzureiſen wünſcht. Der Graf meinte, er müſſe auch dahin, und da er lange gewünſcht, ſeinem alten Freunde die vielen Merkwürdigkeiten dieſer Reſidenz recht aus dem Grunde zu zeigen, ſo ſchlüge er vor, daß wir dieſe Reiſe Alle zuſammen machten. Gleich nahm mich die Gräfin bei der Hand, und verlangte, daß ich für dieſe Zeit die Rolle ihrer Geſellſchafterin ſpielen ſollte. Ich war im Anfang beinah erſchrocken über den Vorſchlag, aber da der Vater ganz geneigt ſchien, ihn anzunehmen, und ſogar dem Grafen vielen Dank für ſeine Güte ausdrückte, und die Gräfin nachher mit der größten Freundlichkeit mich bat, ihr doch keinen Korb zu geben, ſo erwachte endlich auch der Wunſch in mir, eine ſo ſchöne Gelegenheit, das berühmte Berlin zu ſehen, nicht unbenutzt vorbeigehen zu laſſen. So wurde wirklich Alles richtig gemacht, und am andern Morgen war mir's faſt wie ein Traum. Nächſte Woche ſoll es ſchon fortgehen, und wir haben nicht viel Vorbereitungen zu machen, denn Gräfin Sophie hat mir ſehr verbindlich geſagt, daß ich nichts mit mir nehmen ſollte, als was ich unumgänglich auf der Reiſe brauchte, denn ſie behalte es ſich vor, in Berlin ſelbſt für meine Toilette zu ſorgen, wo, wie ſie lächelnd hinzufügte, im erſten Spiegel, den wir in der Reſidenz anträfen, ihr hübſches Lottchen ſich gewiß kaum wieder erkennen würde. Das mag wohl ſeyn, aber was hilft es mir! O Carl! Du haſt jede Freude in mir geknickt, und bis mich nicht wieder ein ganz anderer Brief von Dir beruhigt, wie der vorige war, wird die ganze Welt wie ausgeſtorben für mich bleiben. —

Dein

tiefbekümmertes Lottchen.

Graf Louis von Y..... an den Fürſten von A.......

M....., den 15. Auguſt 1808.

Wie geht es Dir, mein guter Heinrich, in der Franken Hauptſtadt? Ich wette, Du biſt aller ihrer dauerloſen Genüſſe ſchon herzlich überdrüſſig! Es iſt nicht anders, — dieſer Fluch ruht auf den Sinnen und allen Vergnügungen, die ſie gewähren. Beneide alſo mich, der in den reinen Freuden der Natur ſchwelgt, wo keine Sättigung ſtatt findet; der von ſeiner eigenen Schöpfung umgeben, täglich ſich dieſe ſchöner ausbilden und einer ſteten Vervollkommnung entgegen ſchreiten ſieht — ſo daß, während Ihr in Euren alten Tagen von Euren Maitreſſen, Equipagen und Pferden, Bällen und Feſten nichts mehr gegenwärtig und kaum noch eine reuevolle Erinnerung haben werdet — ich, vor des Lebens Thorſchluß erſt, den höchſten Genuß an der Reife und Vollendung meines Werkes erwarten darf. Die Heranbildung einer ganzen Provinz zu Geſchmack und Comfort, die dort früher unbekannte Größen waren, der Segen ſo vieler Familien, die durch mich ihr ganzes Leben lang zwei Wohlthaten für eine, nämlich Brod und Arbeit mit einander erhielten, ſind für einen moraliſchen Menſchen, wie ich bin, auch etwas werth — und wer wird Euch wohl ſegnen? Höchſtens ein reich gewordener Schneider (wenn Ihr ihn anders bezahlt habt), ein unverſchämt betrügender Roßkamm, oder ein alter Intendant, der Euer Haus lange ſo ehrlich geführt hat, daß, wenn Ihr halb inſolvent von der Scene abtretet, er durch den Kauf eines Eurer hinterlaſſenen Rittergüter ſelbſt der gnädige Herr wird.

Alſo folge bald meinem Beiſpiel, denn noch haſt Du Zeit dazu! **Cangiate!**

Meine ſchöne Couſine theilt in dieſem Augenblick meine Einſamkeit. — Es ſcheint, daß ich ſie nicht beſſer unterhalten kann, als wenn ich mit ihr über die mannigfachen Fehler eines gewiſſen Flüchtlings jammere, der ſich dermalen in Paris befindet. Sie hatte nicht übel Luſt, ſich ſelbſt nach Troſt dorthin zu wenden. Dies haben wir ihr jedoch glücklich ausgeredet. „Denn," ſagten wir, in unſerem großen engliſchen Fauteuil behaglich vor einem hoch aufflackernden Kaminfeuer ausgeſtreckt, „entweder, meine theure Sophia, liebt er Dich noch — und dann, ſey ſicher, kommt er feuriger als je zurück, oder chere enfant — er liebt Dich nicht mehr — und dann, hoffe ich, biſt Du nicht toll genug, die Elvira ſpielen zu wollen." Dies wirkte, und man ergab ſich mit einem bitterſüßen Lächeln in ſein Schickſal.

So weit habe ich Dir wahrſcheinlich gedient — aber im Uebrigen avertire ich Dich mit alter Ehrlichkeit, daß Du keinen ſchlechtern Advokaten bei der holden Sophie haben kannſt als mich, et pour cause; denn ich wünſche ſehnlichſt, daß ſie ſich für ihre Herzensbedürfniſſe ein weniger ausgezeichnetes mauvais sujet als Dich ausſucht. Eine ſolche Verbindung iſt wahrlich hinlänglich, ihren ganzen guten Ruf zu verderben!

Wenn ich vorher geſagt habe, daß ich hier nur den Naturfreuden lebe, ſo wäre es Unrecht, wenn ich von dieſen diejenigen, welche die Menſchen ſelbſt gewähren, ausſchließen wollte. So befindet ſich denn auch hier, und gar oft im Bereich meines Parks, ein liebliches Naturkind, deſſen Bildung und Pflege zu übernehmen gewiß ſehr verdienſtlich iſt. Ein roher und ungehobelter Gärtnerburſche hatte ſich zwar ſchon der Wartung des Pflänzchens unterzogen, wir haben aber ſchleunig dies Geſchäft in unſere eigene Hand genommen.

Doch, ohne Metapher und Allegorie zu ſprechen, von denen Du kein Freund biſt — ich habe ein wahres bijou von einem kleinen, ſtolzen, naiven, feurigen, eiteln, klugen und ſentimentalen Mädchen hier gefunden, die überdem eine größere Doſis Leichtſinn beherbergt, als ſie ſich wahrſcheinlich ſelbſt zutraut, kurz mit allen Tugenden und Fehlern begabt iſt, die ein Weib liebenswürdig zu machen im Stande ſind. Und obgleich ſie jetzt noch ſo dabei ausſieht, als wenn ſie kein Waſſer trüben könnte, ſo müßte ich doch nie mit Weibern zu thun gehabt haben, um nicht überzeugt zu ſeyn: que dans son tems le diable n'y perdra rien. Demungeachtet muß man mit Geſchöpfen dieſer Art äußerſt behutſam ſeyn; ſie ſind nicht wie Eure an Leib und Seele gemalten Coquetten, die man auswendig kann, und wo man, wie bei der aqua toffana, mit einiger Uebung Tag und Stunde vorherſagen kann, wann ihre Tugend ſterben wird. So ein ſcheues Reh hat uns ganz unbekannte Allüren, und ich verſichere Dir: Ovid und die liaisons dangereuses nebſt allen unſern andern Schulbüchern (ich halte überhaupt darauf wenig) laſſen uns bei dergleichen Wild nicht nur im Dunkeln, ſondern ſie führen uns geradezu irre. Das Beſte, um Weiber zu verführen, wäre: ihre eigenen Verführungskünſte zu ſtudiren, aber welcher Mann bliebe da nicht ein elender Stümper! Zehnmal für einmal, wo die Schuld auf dem Manne haften blieb, würde vielleicht, wer in den Herzen leſen könnte, finden, daß der Verführer der Verführte war. Ohne weibliche Hülfe iſt auch gar nichts, was irgend Schwierigkeit darbietet, zu erreichen — dieſe Lehre nimm von einem alten Praktikus an, — es müßte denn die Gelegenheit Dich völlig begünſtigen, denn dann natürlich wird Alles leicht. Nimm an, daß man Dich mit der Göttin der Tugend ſelbſt auf einer wüſten Inſel einſperrte, ſo müßte, thuſt Du anders Deine Schuldigkeit, ohne Zweifel noch vor Jahr und Tag ein drittes Weſen die Folge davon ſeyn. — Beiläufig geſagt, was für ein verführeriſcher Amor müßte das werden, von der Tugend und der Sünde geboren! Ich muß hier lachen, und finde dies Lachen ſelbſt abſcheulich, denn ich dachte eben an Lottchen et caetera. Alſo — ſyſtematiſch, wie ich bin, und als ein Mann, der ſich gern von allem Rechenſchaft gibt, ſtelle ich Folgendes in der ſüßen Liebeskunſt feſt.

1) Verſichere man ſich ſtets, wo möglich, weiblicher Hülfe in ſchwierigen Fällen;
2) wird die Eitelkeit in jedem Falle eine ſorgfältig zu berückſichtigende Bundesgenoſſin bleiben;
3) hüte man ſich ſehr, bei ſogenannten tugendhaften Gemüthern mit der Sinnlichkeit zu frech und zu früh agiren zu wollen;
4) (beſonders bei deutſchen, und ganz beſonders bei norddeutſchen Mädchen) wiſſe man die Sentimentalität zu handhaben, natürlich nicht wie ein Pinſel in der Wahrheit, ſondern nur — nein, auch nicht ganz erlogen — ſondern nur wie die Heiligen und Propheten, halb Andere, halb ſich ſelbſt betrügend, mit der Einbildungskraft.

Ein kalter Verführer, der nur die Löſung eines mathematiſchen Exempels verfolgt, iſt altmodiſch und in meinen Augen etwas Klägliches. Lieber wollte ich Holz hacken. O nein, wenn er genießen will, ſo muß er ſich auch ſein Theil von der Täuſchung zu verſchaffen wiſſen, und es gibt eine ſolche Kunſt. Wahrlich, ich bin von der ſentimentalen Liebe immer der eifrigſte Liebhaber geweſen! Was iſt der Triumph ohne ſie! Ein wahrhaft thieriſcher Genuß, die bloße Befriedigung eines Bedürfniſſes. Pfui! Es ekelt Einem davor, und iſt höchſtens zu entſchuldigen, wenn man ſo entſetzlich jung iſt, daß......

Doch genug! Man ſoll alſo jedenfalls ſentimental lieben, aber wohlgemerkt, man muß dieſe Sentimentalität, obgleich ſich völlig und ganz hingebend, dennoch auch vollkommen zu beherrſchen und in ſeiner Gewalt zu haben wiſſen, wenn es Noth thut; wie z. B. Miß Oneil, die große Schauſpielerin, welche, in Verzweiflung über Romeo ſterbend, ein ganzes ſchluchzendes Auditorium vor ſich, den todten Geliebten in den Arm kniff und ihn um Gotteswillen bat, ihr eine Nadel aus dem Gürtel zu ziehen, die ſie ſo abſcheulich ſteche, daß ſie die Pein nicht länger aushalten könne. Dergleichen iſt allerdings nicht ganz leicht. Es gehört Genie dazu, es iſt ein Myſterium — in der That, es hat etwas Religieuſes, und wer weiß, ob einſt nicht noch eine Secte erſcheint, die dergleichen zum Cultus erhebt.....[1] und wahrlich, dieſer Cultus wäre vernünftiger wie viele andere, z. B. ſolche, die martern

[1] Die St. Simoniſten exiſtirten damals noch nicht.

und tödten, um zu bekehren, während dieſer neue gerade das Gegentheil thun würde. Ich will indeß keineswegs prahlen und mich ſelbſt für geſchickter ausgeben, als ich bin. Von der ebengerühmten Virtuoſität bin ich noch fern, und Manche iſt mir entgangen, weil ich nicht Herr meiner Liebe blieb, ſondern dieſe mich unterjochte. Ich ſpreche alſo nicht von meinem eigenen gebrechlichen Talent, ſondern nur von der Theorie, deren ſicheren Werth ich mir aus der Erfahrung abſtrahirte. In dem vorliegenden Falle bin ich bis jetzt noch Herr über meine Gefühle. Es iſt wahrſcheinlich, daß es ſo bleibt, doch will ich nicht vor der Zeit triumphiren — mein Herz iſt ſchwach, und oft kommt es mir vor, als ſey es ein gutes Theil beſſer als meine Grundſäze.

Wenn ich alſo, dem Geſagten gemäß, mein Gibraltar auch ganz regelmäßig zu belagern anfange, und keinen noch ſo kleinen Feind dabei verachte, ſo bitte ich Dich dennoch, überzeugt zu ſeyn, daß ich nicht mehr gleichgültig, ſondern ſchon wahrhaft, ja ſchwärmeriſch in das herrliche Mädchen verliebt bin, die leider jetzt noch nichts — doch ſelbſt darauf möchte ich nicht einmal ſchwören, denn die Weiber ſind zu ſchlau — wenigſtens kaum etwas davon anders als dunkel ahnet.

Einen jungen, unbedeutenden Menſchen, der ſie heirathen wollte, und in den ſie ſich deshalb einbildete verliebt zu ſeyn, habe ich, in Wahrheit auf ziemlich plumpe Weiſe, aber dennoch glücklich, fortmanövrirt, wozu mir eine vortreffliche alte Dame, die mir ſchon öfter dergleichen kleine Liebesdienſte hier erwieſen, ſehr behülflich war. Dein Scharfſinn erräth, daß die Gute als Vertraute des liebenden Paares inſtallirt wurde, und das Spaßhafteſte iſt, daß ich ſelbſt noch die Rolle eines Protectors deſſelben ſpielen muß. Die Correſpondenz dieſer jungen Leute geht natürlich durch meiner treuen Agentin Hände, und, den neueren Grundſätzen der Politik getreu, habe ich es den größeren Gouvernements nachgemacht, und jetzt für einen dringenden Fall außer der öffentlichen Polizei auch eine geheime und ein Brieföffnungsbureau etablirt, d. h. die gute Madame, welche mit dieſem Amte bekleidet iſt, theilt mir die Briefe jedesmal mit, ehe ſie an ihre reſpectiven Adreſſen gelangen, und man hat keine Idee, wie allerliebſt und herzig das kleine Naturkind ſchreibt, während die burlesken Naivitäten des Herrn Seladons unſere theure Sophie — die, unter uns geſagt, mit im Geheimniß iſt — entzücken. Es ſollte mich gar nicht wundern, wenn der Geſchmack an der Natürlichkeit und ihren Freuden, der jetzt auf unſerem Schloſſe à-l'ordre du jour iſt, bei ſeiner

Zurückkunft den jungen Mann ſehr en avant in ihrer Gunſt brächte.

Uebrigens ſcheint er ſelbſt keine übeln Dispoſitionen zu haben. Denn wie ich mit großem Vergnügen aus ſeinem letzten Briefe erſah, hat er auf das Liebenswürdigſte mein eigenes Spiel geſpielt, ſich mit einem admirabeln abandon quasi ſchon wieder in eine Andere verliebt, ohne noch die zu erwarten, die ich ihm ſelbſt in Rom beſtimmte, nach welchem Ort ich ihn, als definitive Endſtation ſeiner Reiſe, in den April ſchickte. Was aber ſeinem Betragen die Krone aufſetzt, iſt, daß er ſeiner Braut ſelbſt die ganze Geſchichte mit einer Aufrichtigkeit mitgetheilt hat, die Voltaire's Ingénu Ehre gemacht haben würde. Natürlich ſprüht das kleine Lottchen — denn dieſen rührenden Namen beſitzt ſie, obgleich der Werther wahrſcheinlich aus dem Romane wegbleiben wird, — jetzt bald Feuer und Flammen, bald löſcht ſie ſie wieder mit ihren Thränen aus, und hat nun ſo eben in einem prächtigen Briefe dem Ungetreuen ein fulminantes Ultimatum geſtellt, das ich ſelbſt nicht beſſer hätte dictiren können.

Man wird nun dafür ſorgen, daß die Antwort auf dieſes Ultimatum, wenn der Paladin ſie nicht ſelbſt ſchuldig bleibt, was ſehr möglich wäre, jedenfalls unterwegs verloren geht, et tout sera dit. —

Ich geſtehe, es iſt eine ſchwarze Verrätherei, aber Noth bricht Eiſen! Ohne die Entfernung des Geliebten wäre hier jedes Unternehmen unmöglich geworden, und auch damit wäre mir vielleicht immer noch nicht gründlich geholfen, wenn die Kleine ſelbſt hier bliebe. Glücklicherweiſe hat aber der Vater, ein completter Jacobiner und Deſperado gegen den Adel, der nur mit mir eine Ausnahme darin zu machen beliebt, weil er mich für einen halben Liberalen hält, — übrigens ein Schriftſteller von jener Race Geſchöpfe, die uns noch von Haus und Hof vertreiben werden, wenn man ihnen nicht das Handwerk legt — den weiſen Gedanken gefaßt, ein neues Produkt ſeiner Feder in Berlin herauszugeben, und brannte ſchon lange vor Begier, dieſe Reiſe zu machen. Dies ebnete alle Schwierigkeiten; wir reiſen nun Alle zuſammen, und wie gut Lottchen aufgehoben ſeyn wird, kannſt Du ſchon daraus abnehmen, daß ſie für den Berliner Aufenthalt die vices einer Geſellſchafterin Sophiens zu vertreten beſtimmt iſt. Es müßte nun wirklich irgend ein grauſamer Magus ſie beſchützen, wenn es unſern vereinten charitablen Bemühungen nicht gelänge, zuerſt: den entfernten fahrenden Ritter ganz aus Lottchens reizendem Trotzköpfchen zu entfernen; après cela: einen Andern in ihr jungfräuliches Herzchen einzuſchwärzen, und dann: **la fin de tous les Romans.** — **Hélas, quel domage, que cela finit!** Darüber könnte ich eine Stunde lang philoſophiren; da aber bei Dir in dieſer Hinſicht Hopfen und Malz verloren iſt, ſo erlaſſe ich Dir jedes fernere Wort. Adieu! Es iſt zwei Uhr. nach Mitternacht, und ich bin au régime, muß daher früh zu Bette gehen. Vergiß die Commiſſionen meines letzten Briefes nicht!

Dein

treu ergebener Louis.

Aus Lottchens Tagebuch.

Den 20. Auguſt.

Unſere Reiſe iſt wegen Unwohlbefindens der Gräfin Sophie aufgeſchoben worden, und ich hoffte immer, in der Zeit noch einen Brief von ihm zu bekommen, — aber ein Poſttag vergeht nach dem andern und es kommt keiner! Iſt es denn wirklich möglich, daß Carl mich ſo ſchnell einer neuen Liebe aufopfern konnte? — Vielleicht hat auch nur ein vorübergehender Rauſch ihn bethört, und ich ſtellte mir die Sache viel zu ernſthaft vor, — wie aber konnte er dann vierzehn Tage hingehen laſſen, ohne mir zu ſchreiben? — O Gott! erbarme Dich meiner und ſchenke mir nur Gewißheit! Dieſer Zuſtand der Angſt iſt unerträglich!

Wie glühend beſchrieb er ihre Schönheit! Und daß ſie ihn nach der Lebensrettung leidenſchaftlich liebt, iſt klar — ach! wie viel Thränen habe ich ſchon über dieſes unſelige Verhältniß vergoſſen.

Nun, bald muß ſich's entſcheiden — und ſtandhaft bleib' ich. Iſt er wirklich ſo ſchändlich, das treueſte Herz für das erſte beſte hergelaufene Mädchen dem Elend preis zu geben, ſo will ich ihn auch für immer aus dieſem Herzen reißen, und die Zeit der Reue wird ihn ſchon ereilen! Vielleicht ſterbe ich vor Kummer, und dann wird er umſonſt ſich die Haare auf meinem Grabe ausraufen — und ſein Gewiſſen ihm aus der Tiefe, wo meine Gebeine modern, zurufen: Es iſt zu ſpät! — Ach! wer weiß — vielleicht frägt er auch gar nicht mehr nach mir und lacht nur, in den Armen ſeiner neuen Luiſe, die Närrin aus, die aus Liebe zu einem Ungetreuen ſtarb! O ich Arme! Wie bitter — bitter iſt mein Loos!

Den 25ſten.

Wieder ein Poſttag vergangen und nichts von ihm! Ach! ich darf nicht mehr zweifeln — es iſt vorbei! Faſſung, mein armes Herz! — Ich will nicht mehr an ihn denken — ſo viel ich es vermag! „Zerſtreue Dich doch!“ ſagt die Biſchoff, „und brüte nicht ewig über Deinem Kummer!“ Ja, das iſt leicht geſagt — aber einen Schmerz wie dieſen aus ſeinem Herzen zu reißen, o! wer kann ſolche Gewalt über ſich ausüben! Die gute alte Frau war ſelbſt ganz verſtört heute, und hat mir faſt mit Gewalt alle Briefe und Geſchenke Carl's weggenommen, damit ihr Anblick mich nicht immer von Neuem an ihn erinnere. O! ich brauche der Briefe dazu nicht!

Alle Welt frägt mich, warum ich ſo blaß ſey, was mir fehle, und die Biſchoff meint, ich würde noch meine ganze Schönheit verlieren, wenn ich ſo fortführe — ach, was frage ich nach dieſer nutzloſen Schönheit, wenn ſie Carl nicht einmal über die Abweſenheit einiger Monate hinaus feſſeln konnte!

Auch Alles um mich her iſt traurig wie der nahende Herbſt, der Vater verdrüßlich über die aufgeſchobene Reiſe, Gräfin Sophie noch immer kränkelnd, und als ich ſie geſtern beſuchte, fand ich auch den armen Grafen ſo ernſt, ja mit einem ſo leidenden und ſchwermüthigen Ausdruck, wie ich ihn früher nie geſehen. Er muß auch einen geheimen Kummer haben, Er, der ſo glücklich ſcheint! Ach, Niemand iſt wohl glücklich auf dieſer Welt, die nur eine Schule des Leidens, eine Vorbereitungsanſtalt für jene ſeyn ſoll. — Dort auch allein wird mein blutendes Herz an des Erlöſers Buſen geneſen. Hätte ich nur ſchon überwunden!

Vierzehn Tage ſpäter.

So iſt es denn wahr! unumſtößlich gewiß! Er hat mich verlaſſen, ſchändlich geopfert — vielleicht nicht einmal aus Liebe, ich ſchäme mich faſt, es hinzuſchreiben — aus niedrigem Eigennutz! Mein Kopf ſchwindelt, und ich glaubte, mein Herz müßte brechen — der Tod kann nicht fürchterlicher ſeyn! Doch in der Bitterkeit des Wermuthbechers ſelbſt liegt Heilung. Kann ich den Verluſt eines ſolchen Menſchen noch beklagen, ohne mich ſelbſt zu entwürdigen? — Nein, ich will mir nur das Bild des unſchuldigen Carl bewahren, als einen Anklang ſüßer, ſchmerzlicher Erinnerung, und dann denken, er ſey geſtorben — ach! und iſt er es nicht, ſchlimmer, ſchrecklicher noch? Denn ſeine Seele iſt untergegangen! Ich will für ihn beten, und Gott der Allmächtige ſende auch mir Troſt und Stärkung!

Hier findet ſich der nachfolgende Brief des Grafen eingeheftet, der, Lottchen von der Commerzienräthin mitgetheilt, ohne Zweifel dem armen leichtgläubigen Mädchen grauſam die letzte Hoffnung benommen hatte. Doch will ich mich ſelbſt auch nicht beſſer machen, als ich bin, und der Wahrheit zu Ehren bekennen, daß, obgleich man meine Briefe unterſchlug, ich wirklich, wie der eiferſüchtige Sinn Lottchens richtig geahnt, gegen die ſeltenen Reize und die bald ſich nicht mehr verbergende heiße Leidenſchaft Luiſens nicht unempfindlich geblieben war. Die hundert Gelegenheiten der langen Reiſe waren für einen jungen Mann von meiner Neuheit, der überdieß von Leichtſinn nicht ganz frei zu ſprechen ſeyn mochte, zu ſtark zum Widerſtande geworden. Unfähig, mich in Lauſanne von dem ſchwärmeriſch an mir hängenden Mädchen gewaltſam zu trennen, und doch voll Reue über meine Schwäche, kämpfte ich einen ſchweren Kampf. Endlich ſiegte die Pflicht, und ich war eben im Begriff, den Anträgen, die ſchon längſt auf den Lippen meiner neuen Freundin ſchwebten, durch Entdeckung meiner Verhältniſſe auf immer zu begegnen, als ein Schreiben des alten Hohlfeld, zu dem er ohne Zweifel durch des Grafen erbarmungsloſe Liſt bewogen worden war, ohne daß Lottchen etwas davon wußte, welcher die teufliſche Kupplerin alle meine Briefe abgenommen, — mir in den ſchneidendſten Ausdrücken ankündigte, daß ſeine Tochter, von meiner neuen Liebſchaft in Lauſanne unterrichtet, ihm Alles, was zwiſchen ihr und mir vorgegangen, reuig bekannt, und da ſie nun ſelbſt eingeſehen, wie ſehr ſie ſich in mir geirrt, ihren Vater gebeten habe, ſtatt ihrer mich zu erſuchen, ſie nie mehr ferner mit Bewerbungen zu beläſtigen, die aufgehört hätten, ihr angenehm zu ſeyn, und die in keinem Fall je die Billigung ihres Vaters erhalten haben würden. Beleidigende Vorwürfe, die mich als einen Verführer unſchuldiger Jugend ſtempelten, folgten, begleitet von der Rückgabe aller meiner Briefe an Lottchen und der ihr gemachten kleinen Präſente. So gelang es dem ſchlauen und gewiſſenloſen Wüſtling, uns auf ewig zu trennen, und ein unglückliches Mädchen vertheidigungslos in den Abgrund des Verderbens zu ziehen!

Brief des Grafen Louis von D. an die Frau Commerzienräthin Biſchoff.

Ich bekomme ſo eben höchſt unerwartete und betrübende Nachrichten von einem Freunde aus Lauſanne, unſern jungen Protegé, den Herrn von Roſenberg betreffend, und weiß in der That nicht, wie ich mich dabei verhalten ſoll. Wenn mir dieſer Correſpondent nicht als einer der vorſichtigſten und zuverläßigſten Menſchen bekannt wäre, ſo würde ich der ganzen Sache kaum haben Glauben beimeſſen können, ſo aber iſt leider nicht mehr daran zu zweifeln.

Stellen Sie ſich vor, liebe Biſchoff, daß dieſer unbegreifliche Thor, dem hier ein Glück lächelte, das

Jedem beneidenswerth erſcheinen muß, kaum einige Wochen abweſend, ſich ſchon in eine Liebſchaft mit einem Schweizermädchen eingelaſſen hat, mit deren Familie er die Reiſe von Stuttgart aus machte, während der er ihr das Leben gerettet haben ſoll, ich weiß nicht, auf welche Art. Jetzt wohnt er bei den Eltern im Hauſe. Die jungen Leute ſcheinen unzertrennlich, und die Eltern machen kein Geheimniß daraus, daß ſie ſie für einander beſtimmt haben, welches in Lauſanne großen Neid erregt, da der alte Werner ſehr reich iſt, und Viele in der dortigen Geſellſchaft auf dieſe Partie ſpeculirt hatten. Auch ſoll das Mädchen in der That außerordentlich ſchön ſeyn und vielerlei Vorzüge beſitzen. — Das arme, liebe Lottchen! Sie werden mich thöricht ſchelten, aber ich könnte ſelbſt Thränen vergießen über den unerträglichen Schmerz, den eine ſolche beiſpielloſe, rohe Ehrloſigkeit dem engelsguten, treuen Mädchenherzen bereiten muß!

Bei alle dem dürfen wir den Schlag ſie nicht unerwartet treffen laſſen, und ich glaube, Sie werden gut thun, das arme Kind geſchickt auf Das vorzubereiten, was ihr nun doch einmal unvermeidlich bevorſteht und Niemand mehr abwenden kann. Könnte ich es, wahrlich ich thäte es mit meinem Blute. Es iſt zu empörend! Auch die Gräfin theilt meinen Abſcheu, wie Sie, meine gute Biſchoff, nicht minder thun werden. Iſt es nicht merkwürdig, daß Lottchens Vater allein dieſen jungen Menſchen richtig beurtheilte, und ungeachtet Allem, was wir ihm entgegenſetzten, ſtets bei ſeiner Meinung blieb? Wahrlich, man lernt nie das menſchliche Herz aus, und noch weniger der Menſchen Thorheit, die täglich den Demant wegwirft, um den Kieſel aufzuleſen!

Leben Sie wohl! Ich war lange nicht ſo aufrichtig betrübt, ſo mißmüthig über dieſes elende Leben! Gräfin Sophie ſendet viele Complimente und bittet, heute Abend den Thee an ihrem Bett zu trinken, wo ich mich auch einfinden werde. Alſo auf Wiederſehen.

Ihr ergebener L. D.

Fortſetzung von Lottchens Tagebuch.

Den 30. September.

Ich habe eine ſchreckliche Nacht zugebracht! Doch Gott Lob! Gebet und ein gerechter Stolz haben mir endlich eine leidliche Faſſung wiedergegeben. Vorgeſtern erzählte mir der Vater, wie eine Neuigkeit, daß Herr von Roſenberg mit einer reichen Schweizerin verſprochen ſey. Ich war einer Ohnmacht nahe und mußte mich an der Stuhllehne feſthalten; doch der Vater ſchien nichts zu bemerken, und meinte ſpottend, nun werde man doch einmal ein Rittergut in der Gegend ohne Schulden ſehen, aber lange werde die Freude auch nicht dauern, der junge Herr werde ſchon wiſſen, das Schweizeriſche Geld an den Mann zu bringen. O Carl, ſo tief biſt Du geſunken! Doch ſtill, ſtill, mein Herz! —

Gleich darauf kam die Biſchoff und brachte mir einen Brief — gerechter Gott! einen letzten Abſagebrief von Carl! Ich hefte ihn hier ein.

„Da Sie, Mademoiſelle, und Ihr Herr Vater mich mit ſo viel Härte und wenig Ceremonie zu verabſchieden für gut befunden haben, ſo darf ich Ihnen den ſchuldigen Dank für die mir geſchenkte Freiheit um ſo weniger vorenthalten, als ich im Begriff ſtehe, ſie zur Verehelichung mit dem ſchönſten Mädchen dieſer Stadt zu benutzen, das mich mit einer günſtigern Beurtheilung beehrt, als ich Ihnen, Mademoiſelle, dauernd einzuflößen vermochte. Möge Ihr Herz und Ihr Gewiſſen Ihnen nie Vorwürfe über die Vergangenheit machen! Dieſes iſt der aufrichtige Wunſch

Ihres

gehorſamſten Dieners

Carl von Roſenberg.“

Ich war wie vom Donner gerührt, und konnte in dem erſten Moment vor Schmerz, Erſtaunen und Empörung kaum zu Worte kommen. Doch die Biſchoff erklärte mir bald Alles. Als ſie von Graf Louis erfahren, was in Lauſanne vorging, hatte ſie mit ſeiner Genehmigung, um, wie ſie ſagte, doch Etwas für meine Ehre gegen den ſchändlichen Menſchen zu thun, dem Vater eine halbe Confidence gemacht, und dieſen vermocht, ſogleich an Herrn von Roſenberg zu ſchreiben, daß aus unſerer Heirath nie etwas werden könne. Dies, ſetzte ſie hinzu, ergreift nun der Heuchler mit Eifer, um ſich noch das Anſehen zu geben, als ob er der gekränkte Theil ſey, obgleich er von jeher ſehr gut gewußt hat, daß Ihr Vater gegen dieſe Heirath ſeyn würde. Doch die Art, wie er auf der Stelle ſchon die neue Braut zur Rache bereit hat, zeigt am beſten ſeine niedrige Falſchheit! Lottchen, ſchloß ſie, ich ſage es Ihnen aufrichtig, Sie würden in meiner Achtung verlieren, wenn Sie ſich über den Verluſt eines ſolchen Elenden nicht hinweg zu ſetzen vermöchten, — und nun Alles ſo gekommen, iſt es mir eigentlich von ganzer Seele lieb, und ein wahrer Stein vom Herzen; denn ſelbſt als der Menſch uns Alle noch täuſchte, ſchien er mir doch einer ſolchen Perle, wie mein Lottchen iſt, nie werth.

Ach! ich will alle meine Stärke zuſammen nehmen, aber daß die tiefe Wunde blutet, wie will ich das verhindern!

Ein ſüßer, wohlthuender Troſt iſt es jedoch für mich, daß Alle, die von meinem Unglück unterrichtet ſind, eine ſo zarte, innige Theilnahme für mich zeigen. Die Biſchoff iſt immer ganz außer ſich, wenn ſie mich betrübt ſieht, und Gräfin Sophie nimmt jede Gelegenheit wahr, mir eine kleine Freude zu machen, oder ſonſt eine Attention zu bezeigen. Als ich geſtern Abend bei ihr war, und, jede Zerſtreuung jetzt gern ergreifend, ihr aus einem Romane vorlas (den ich übrigens recht frei fand, aber die vornehmen Leute ſind darin ganz anders wie wir), kam Graf Louis hinzu und frug theilnehmend nach meinem Befinden. Er ſcheint mir, wie ich ſchon früher bemerkte, gegen ſonſt ganz verändert, und hatte ordentlich etwas Schüchternes, als er ſich mir mit niedergeſchlagenen Augen näherte. Ich fühlte auch, ich weiß nicht warum, vielleicht aus Schaam über meine demüthigende Lage, einige Verlegenheit, und merkte, daß ich roth wurde. Er griff hierauf nach dem Buche, das ich noch immer in der Hand hielt, ſah nach dem Titel, und ſein ausdrucksvolles Auge langſam aufſchlagend, ſchien er einen mißbilligenden Blick auf ſeine Couſine zu werfen, und, ohne ein Wort zu ſagen, ſteckte er das Buch in die Taſche.

Nachdem wir nachher noch von einigen gleichgültigen Dingen geſprochen, während dem die Gräfin einen neckenden Ton gegen ihn annahm, der mir gar nicht gefiel, ſetzte er ſich an das am andern Ende des Zimmers ſtehende Fortepiano und begann eine ſchwermüthige Phantaſie, die mich in meiner Stimmung tief ergriff, ſo daß ich zuletzt faſt gar nicht mehr an meine Umgebung dachte. Da ging er mit einem ſchnellen Uebergang zu dem Liede über: Wo Du nicht biſt, da glänzen keine Sterne..... Das war zu viel für mich. Es war Carls Lieblingslied! Ach, und der Graf ſang es mit einem Ausdruck, der mein Herz zerſchnitt! Ich weinte bitterlich und verlor nun alle Gewalt über mich. Als der Graf dies bemerkte, ſtockte plötzlich, wie mit einem bangen Klageton über die Saiten rauſchend, ſein Spiel — er ſprang auf, faßte meine Hand, küßte ſie mit der tiefſten Rührung, und bat ſo bewegt um Verzeihung ſeiner Unachtſamkeit, denn er ſehe wohl, wie er unwillkürlich meinen Schmerz erregt haben müſſe — daß ich nur noch heftiger zu weinen anfing und gar keine Faſſung mehr erringen konnte. Sie werden mich für recht albern gehalten haben, aber was in mir vorging, war unbeſchreiblich und nicht zu beſiegen! Ja, es kam mir vor, als habe ich meine Liebe zu Carl noch nie vorher ſo tief empfunden, und bei allem Schmerz war etwas Seliges darin, wie man es nur beim innigen Gebet genießt. Als ich wieder aufblickte, war der Graf verſchwunden, Gräfin Sophie ſchloß mich in ihre Arme, und einen zärtlichen Kuß auf meine Lippen drückend, ſagte ſie: Thörichtes, verführeriſches Kind, wie glücklich iſt der, dem ſolche Thränen fließen! und doch ſoll Dein kleines pochendes Herz die wahre Liebe erſt kennen lernen. Noch täuſcheſt Du Dich ſelbſt.

Was hat ſie damit nur ſagen wollen? —

Fünf Tage ſpäter.

Man thut Alles auf dem Schloſſe, was man kann, um mich ärmſtes Mädchen zu zerſtreuen. Heute nahm ich wirklich mehr Theil daran, als ich glaubte noch Empfänglichkeit für ſolche Dinge zu beſitzen.

Es ward in der Gräfin Zimmer eine Tragödie Shakeſpeare's, der Othello, vorgeleſen. Dies Talent des Grafen iſt etwas Außerordentliches. Nie hat das Theater einen ſolchen Eindruck auf mich gemacht, und ich war einigemal ſo erſchüttert, ſo hingeriſſen, ja auch entſetzt in den fürchterlichen Eiferſuchtsſcenen, daß ich ſie faſt ſelbſt zu erleben glaubte. Wie der Graf mit gleicher Wahrheit und Natürlichkeit die Rolle des tigerartigen Mohren, des ſanften, in ihrer Liebe hingemordeten Weibes, und des teufliſch kalten, hämiſchen Jago's darſtellen konnte, iſt mir unbegreiflich. Doch hat er mir eben ſo Thränen der Rührung wie des

Schreckens ausgepreßt. Er ſchien ſelbſt mehreremale nicht weniger als die Zuhörer bewegt zu ſeyn, und ohne eigenes, tiefes, inniges Gefühl kann auch kein Menſch ſo leſen!

Nach beendigter Lectüre gingen plötzlich die Thüren des nebenanſtoßenden Saales auf, und mit dem hereindringenden Strom von Licht wurden wir durch einen kleinen Ball überraſcht, deſſen geputzte Geſellſchaft uns im erſten Augenblick nur wie in einem magiſchen Spiegel ſich bewegend erſchien.

Außer Gräfin Sophie war nur ich allein in der zahlreichen Geſellſchaft im Negligé, und als ich darüber ein Wort äußerte, und es zugleich als eine Entſchuldigung zu meiner Entfernung benutzen wollte, ſagte der Graf mit ganz trauriger Miene zu mir: „Haben Sie ſchon vergeſſen, Lottchen, daß Sie in doppelter Weiſe zur Familie gehören, einmal als meine Pathe, und zweitens als Geſellſchafterin und Freundin der Gräfin Sophie?“

Ich mußte mich fügen, doch ſchämte ich mich wahrhaft des Leichtſinnes, nach Allem, was ich in dieſen Wochen erlebt, jetzt zu tanzen; indeſſen der Graf führte mich ſelbſt zum erſten Walzer auf, und aus Reſpect ſchon konnte ich es nicht verſagen. Es iſt wirklich ſonderbar mit dieſem Manne, daß er Alles beſſer macht wie Andere, man möchte immer glauben, er habe ſich ſein ganzes Leben nur auf Das eingeübt, was man zuletzt von ihm ſieht. So tanzt er auch! — Es war mir mit ihm, als wenn ich von einer unſichtbaren Macht gehoben und ganz ohne mein eigenes Zuthun dahinſchwebte.

Sonderbar, daß ein ſo ſchöner, talentreicher und, wie Alles verräth, auch gefühlvoller Mann nicht verheirathet iſt, — vielleicht hat eine unglückliche Liebe auch ſein Herz wie das meinige gebrochen!

Mehrere Wochen ſpäter. Den 11. October.

Gott! welch' ein Tag! Noch ſchaudere ich vor der Gefahr, aus der der Himmel mich gnädig errettet hat, und welche Folge!

Ich muß nur Alles in der Ordnung nach einander aufzeichnen — es war ein zu merkwürdiger Tag! Noch däucht mir das Ganze nur ein wüſter Traum! —

Der Graf hatte, wie er ſagte, ganz allein ſeinem Pathchen zu Ehren eine große Jagd veranſtaltet, und Alles ſchien ſein Vorhaben zu begünſtigen. Der Herbſt iſt in unſerer Gegend immer die ſchönſte Jahreszeit, nie iſt der Raſen im Parke und Walde grüner, und in hundert verſchiedenen Farben ſpielen dann die fremden und inländiſchen Bäume. Der Himmel darüber erſchien wie ein blaues Zelt, und überall glänzte es um uns wie Gold.

Das Feſt fing mit einem Frühſtück in dem anmuthig warmen Gewächshauſe an, wo wir, von Weintrauben überhangen und von Ananasbeeten umgeben, in einer Moosgrotte ſaßen, die über und über mit den köſtlichſten Blumen tapezirt war, welche nachher der Graf freigebig unter die Damen vertheilte. Mir gab er eine wunderſchöne blaue Blume, die ich noch nie vorher geſehen, und ſagte, indem er ſie mir in den Gürtel ſteckte, mit unterdrückter Stimme: „Es iſt die Einzige!“ — Die großen Herren ſagen Einem immer Dinge, die man nur halb verſteht, aber ſo viel ſah ich ſchon damals ein, daß er mir damit mehr als ein bloßes Compliment machen wollte. Er iſt ſo gut für ſein Pathchen! meinte ich, aber ich mußte immer wieder an das Wort denken.

Nun raſſelten fünf bis ſechs verſchiedene Equipagen über die Zugbrücke, und da der Graf meine Pferdeliebhaberei kennt, mußte ich in einem allerliebſten kleinen engliſchen Wagen, der nicht größer als ein Armſtuhl iſt, mit ihm fahren, in dem der prächtige große Rappe eingeſpannt war, den er mitgebracht hat. Nein, ſo ein herrliches Thier gibt es gewiß nirgend mehr. Es ſchien fortwährend zu tanzen, und geberdete ſich dabei wie ſtolz auf ſeine eigene Schönheit. Und bei allem Feuer war es ſo ſanft wie ein Lamm, ſo daß ich, nachdem der Führer mir gezeigt, wie ich die Zügel halten müſſe, den größten Theil des Weges, zu meinem eigenen Erſtaunen, das große Thier ſelbſt regieren konnte. Der Graf ſagte lächelnd, einen ſo gelehrigen Schüler habe er noch nie gehabt, und hatte auch wirklich nur ſelten nöthig, einzugreifen, bloß wenn wir eine etwas bedenklichere Stelle paſſirten. Dabei machte er allerlei artige Scherze über mein weibliches Talent, die Zügel zu führen, und war durchaus ſo unterhaltend, daß ich, als wir beim Jagd-Rendez-vous ankamen, gar nicht begreifen konnte, ſchon zwei Meilen gefahren zu ſeyn. Es war ein dunkler ſchwarzer Tannenwald, in dem wir uns befanden, wo ich mich gefürchtet haben würde, wenn ich allein geweſen wäre. Mitten drin ſtand eine Art hohes Gerüſte, mit einem kleinen Pavillon darauf, was die Jäger, wahrhaft gottlos, eine Kanzel nennen, obgleich es nur dazu dient, ſich oben zu verbergen, um die armen Hirſche und Rehe, die, nichts ahnend, harmlos zur Weide herankommen, todt zu ſchießen. Es iſt wirklich recht häßlich, und der Graf ſagte auch, er liebe dieſe grauſame Jagd gar nicht, und freue ſich dabei nur am Sehen des graciöſen Wildes, und an dem ſchönen Schauſpiel der Natur umher; wenn ihm aber die Jagd ſelbſt Vergnügen machen ſolle, müſſe Gefahr und Kampf dabei ſeyn. Das ſind Geſinnungen, die mir an einem Manne gefallen, und ich hätte mir damals gewiß nicht vorgeſtellt, daß ſie ſo bald auf die Probe geſtellt werden ſollten. Das ganze nett uniformirte Jägercorps hatte uns hier erwartet und empfing die herannahenden Wagen mit einer Waldhornmuſik, die wunderſam in dem weiten endloſen Forſte wiederhallte.

In ziemlich entfernten Zwiſchenräumen waren, gewöhnlich am Fuß eines ſich auszeichnenden Rieſenbaumes, kleine Lauben aus Reiſig geflochten aufgerichtet, wo jeder Schütze mit einer ihm zugetheilten Dame ſich „auf den Apſtand" ſtellen mußte, bis die Treiber das Wild nach dieſer Richtung hinbringen würden. Papa ward mit der Biſchoff, Gräfin Sophie mit einem jungen Offizier der ſächſiſchen Garde du corps, kurz Alle paarweiſe vertheilt, und für mich, ſagte der Graf, müſſe er ſelbſt ſorgen, dies gebiete ſchon die Pflicht. Ich nehme aber gar kein Gewehr mit mir, ſetzte er hinzu, um mein frommes Pathchen weder durch Knall noch Mord zu erſchrecken.

Wie jetzt alles nach und nach ſtill ward, und wir ſo ganz allein auf unſern niedrigen Jagdſeſſeln in der dunkeln Einſamkeit daſaßen, fing mir an, ganz ängſtlich zu werden, die kleine Verlegenheit verging aber bald wieder unter Graf Louis ſanftem Zureden, der mich, hie und da eine Erzählung früherer Jagdabenteuer einmiſchend, auf die intereſſanteſte Weiſe von einer Menge mir bisher fremder und lehrreicher Dinge unterhielt. Im Verlauf des Geſprächs theilte er mir zuletzt mit, daß eine Meile um uns her Alles mit Netzen umſtellt ſey, wo ſich das Wild, welches zurückſchlüge, wie er ſich ausdrückte, ohne Schaden zu nehmen, lebendig fangen müſſe, und ſagte dann, daß er mir alles dies Wild ſchenke, damit ich die Freude haben könne, nachher den armen geängſteten Thieren die Freiheit wieder zu geben. In dieſem Augenblick hörten wir einen Schuß fallen und gleich darauf einen Lärm im Dickicht vor uns, als wenn mehrere Reiter ſich Bahn hindurchbrächen. Beſorgt blickte ich auf, aber tödtlich war mein Schreck, als ich ein ſchwarzes, gräßlich ausſehendes, blutendes Thier gewahr wurde, das ſich wüthend gerade auf uns zuſtürzte. Wie im magnetiſchen Schlaf nur hörte ich die Worte: „Schnell hinter den Baum, Lottchen!...“ Eine ſtarke Hand ergriff mich, und meine Beſinnung ſchwand.

Als ich wieder zu mir kam, hielt mich der Graf in ſeinen Armen, und als habe er vor Gefahr und

Schreck ſelbſt die Sinne verloren, rief er, ſich auf die Knice niederwerfend: „Dank, ewiger Gott! ſie lebt —" und wie ſein erſchöpftes Haupt auf meine Bruſt ſank, fühlte ich zwei heiße Thränen darauf brennen. Ich zitterte und bebte am ganzen Leibe, kaum wiſſend, wie mir geſchah. „O Verzeihung, liebes Lottchen, für dieſe Leidenſchaftlichkeit," ſagte Graf Louis matt und ſich, blaß wie eine Leiche, aufrichtend, „ich mußte mir ja die ſchrecklichſten Vorwürfe machen, Sie, für die ich mein elendes Leben gern tauſendmal opfern möchte, ſelbſt leichtſinnig in ſolche Gefahr gebracht zu haben, und das ohne nur ein Gewehr zu ihrem Schutz mit mir zu nehmen — welcher Wahnſinn! Der Himmel allein hat Sie gerettet, der meinen Arm ſo glücklich führte, daß ich mit dem kleinen alterthümlichen Jagdmeſſer meines Aeltervaters, das ich nur zum Jagdſchmuck angeſteckt, mit einem glücklichen Stoß das Unthier erlegte, — gerechter Gott! als es ſchon im Begriff war, Dich unſchuldigen Engel zu zerfleiſchen. O Lottchen! Verzeihung noch einmal!" rief er hier ganz verwirrt, „ich weiß nicht, was ich rede, der Kopf ſchwindelt mir noch vor dem grauſamen Anblick!"

Jetzt erſt bemerkte ich, daß wir Beide halb mit Blut bedeckt waren, das aus einer Wunde am linken Arme des Grafen herabträufelte, und ſah zugleich den

Keiler mit ſeinen furchtbaren Hauern zu meinen Füßen leblos ausgeſtreckt. Die Angſt um ihn, der mein Leben gerettet, und ſo treumüthig um meinetwillen ſich ſelbſt vergaß, nahm jetzt gewaltſam die Stelle aller andern Gefühle bei mir ein; er erſchien mir wie ein geliebter Bruder, ich vergaß allen Unterſchied, den die Welt zwiſchen uns gezogen, und, mein Tuch heftig zerreißend, ſuchte ich mit ſchmerzlicher Beſorgniß nur das Blut ſeiner Wunde zu ſtillen, und, während ich ſie verband, konnte ich mich nicht enthalten, ſtillſchweigend die Hand zu küſſen, deren Kühnheit ich es vielleicht allein verdankte, daß mein Herz noch nicht zu ſchlagen aufgehört. „Lottchen!“ rief er in der tiefſten Bewegung, „dies iſt kein gewöhnlicher Augenblick — ach! höre mich! Ich ſtehe allein..... ein tiefer endloſer Gram nagt an meinem Herzen, wie an dem Deinigen, armes Kind! Beide bedürfen wir des Troſtes einer ſüßen, theilnehmenden Freundſchaft. Laß dieſen Bund uns für's Leben hier ſchließen, verborgen vor der Welt, die uns nicht verſteht. Der Himmel hat Dir einen Bruder, mir eine Schweſter verſagt. Sey Du fortan dieſe Schweſter, und gebiete über mich als den treueſten Freund, als den heiligen Vertrauten einer Seele, die, ich habe es lange gefühlt, in einer Wahlverwandtſchaft mit der meinigen ſteht, welche keine menſchliche Gewalt mehr trennen ſoll. Denn rein und fleckenlos iſt das Band, das uns vereinigen wird, irdiſche Liebe hat keinen Theil daran, — denn hat nicht dieſe," fuhr er mit trübem Lächeln fort, „uns Beide betrogen, und für immer unſer Herz gegen ihre verrätheriſchen Lockungen geſtählt?"

Noch ehe ich irgend etwas erwiedern konnte, drückte der wilde Menſch jähling meine Hand an ſein klopfendes Herz, und, mir zuflüſternd: „Ich höre nahende Tritte" — ſetzte er haſtig hinzu: „vor der Welt ſey nichts verändert, doch wie Freimaurer werden wir uns wieder erkennen. Treue Freunde laß uns bleiben bis in den Tod, Mädchen, und vergiß es nie mehr, daß Du heute einen Bruder gefunden haſt, der für Dich zu leben und zu ſterben bereit iſt, der Dich aber dennoch nicht verziehen wird."

Während dieſer erſchütternden Scene waren auf allen Seiten um uns noch viele Schüſſe gefeuert worden, von denen ich wahrſcheinlich erſt die letzten hörte; der Lärm der Treiber hatte aber immer mehr überhand genommen, und als man dieſe jetzt ſelbſt einzeln aus den Büſchen hervorkommen ſah, erſchienen auch mehrere der Schützen, und man kann ſich denken, wie des Grafen That bewundert, und mit welchen Fragen und Complimenten ich geängſtigt wurde. Es war ein

Glück, daß man meine Betäubung und meine oft verkehrten Antworten ganz allein dem erlebten Schrecken zuſchrieb.

Graf Louis war, nachdem man ihn kunſtgemäß verbunden, und ſeinen kranken Arm in eine Schlinge befeſtigt hatte, ganz wieder der alte geworden, nichts verrieth an ihm, was in ſeiner Seele vorgegangen, und ich mußte die Selbſtbeherrſchung bewundern, die er über ſich auszuüben vermochte, obgleich es, wenn Liebe zwiſchen uns ſtatt fände, meine Eitelkeit hätte kränken können. Hundertmal ſagte ich zu mir ſelbſt: Welche ſonderbare Lage! Was ſoll daraus werden? Wahrhaft beruhigt fühlte ich mich nur darüber, daß er eine andere Liebe im Herzen nähre, wenn auch eine unglückliche, und nur meine Freundſchaft als einen Troſt im Unglück begehre — denn wahrlich ſein trunkenes Auge, ſein leidenſchaftliches Weſen hatte mich im Anfang Aergeres befürchten laſſen. Wen er aber nur ſo geliebt haben mag — ſollte es ſeine ſchöne Couſine ſeyn? O nein, das iſt unmöglich, gewiß iſt es eine Engländerin! Er wird mir's ja wohl bald vertrauen, da er ſich ſo ſchmerzlich nach einer Freundin ſehnt. — Darf ich aber das wirklich zu ſeyn wagen? — Gleich' ich nicht der Mücke, die um das Licht flattert? Doch wie kann ich jetzt noch zurück, ja nur unentſchloſſen bleiben? Rechnet er nicht auf mich, hat er nicht — und zu tief las ich es in ſeinem Herzen — ſein ganzes noch übriges Glück auf mich geſtellt, wie ein Menſch, der im Ertrinken den letzten Aſt ergreift, der ihm noch eine Möglichkeit der Rettung bietet. Soll ich den, dem ich mein Leben verdanke, erbarmungslos in die Tiefe zurückſtoßen? — Er, der von Anfang an meinen Schmerz ſo zart geſchont, und vielleicht..... nein, ich kann nicht mehr zurück. Nie werde ich ihm mehr als eine Freundin, eine liebende Schweſter ſeyn, aber ich fühle es, er bedarf meiner, er ſteht ſo hoch und allein, er hat ja keinen Freund, Keinen, der ihn tröſten kann, wie ich es vermag — ja, er iſt mir theuer, warum ſollte ich mir es nicht geſtehen, aber wie anders iſt dies Gefühl als das, was ich für Carl empfand, heilig, rein, beglückend, ohne Heftigkeit und Sorge, ohne irdiſche Zwecke, ein frommes Band ſich gleich geſtimmter Geiſter. Armer Louis, wie unſelig mag, bei allem Deinem Reichthum, Deiner Größe, bisher Dein Leben geweſen ſeyn, daß eine ſolche tiefe Verzweiflung ſich Deiner bemächtigen konnte, wie ich in Deinen verſtörten Blicken las! Nie werde ich den unausſprechlichen Schmerz dieſes Blicks vergeſſen, nie das Beben ſeines ganzen Körpers im Uebergang zum ſeligſten Entzücken, als meine Augen, mir ſelbſt unbewußt, ihm, ohne der Wort. zu bedürfen, treue Freundſchaft verhießen. Ja, er war ſchön in dieſem Augenblick, wie die Erſcheinung eines höhern Weſens — möge Gott ihm durch mich die verlorene Ruhe wiedergeben!

Doch ich muß die Geſchichte des Tages vollenden, des ergreifendſten meines Lebens!

Als das Treiben vollendet war, man die verſchiedene Jagdbeute betrachtet und Jeder lange Erzählungen von dem, was ihm begegnet, gemacht hatte, erſchien der Forſtmeiſter, um uns auf einem erſt geſtern friſch durch den Waldteppich gemachten, zierlichen Kieswege nach einem reizenden Punkt des Forſtes zu führen, wo ein Kranz hoher Eichen einen geräumigen Platz umſchloß; mitten durch ihn hin rieſelte eine kryſtallklare Quelle, die ſich nicht weit davon aus einem Gebüſch rothbeerigen Bergflieders mit rauſchendem Fall von den Bergen herabſtürzte. Ein großes Zelt ſtand in des Platzes Mitte, und einige andere ſeitwärts für die Dienerſchaft, die geringeren Theilnehmer an der Jagd und die Forſtleute. Rund umher aber flatterten hundert aufgeſteckte Fahnen in allen Farben luſtig im Winde, und unter der Hauptfahne mit des Grafen Wappen war in Reih' und Glied das ſämmtliche getödtete Wild ausgebreitet, mit dem vom Grafen erlegten Keiler an der Ehrenſtelle. In dem ſchönen, mit rother Seide ausgeſchlagenen Zelte, das goldene Borten und Quaſten ſchmückten, ward nachher geſpeist, und während dieſes geräuſchvollen Mahles wurden auch mir einige Gläſer von dem ſchäumenden Champagner aufgezwungen, der mir aber zu einer recht heilſamen Stärkung gereichte. Als man nach der Tafel den Kaffee ſervirte, meldete mir Graf Louis, indem er ſcherzend wie ein Offizier an ſein Kasket griff, daß meine Gefangenen angekommen ſeyen und meine weitere Verfügung erwarteten. Die armen Geſchöpfe, wohl über ein Dutzend, lagen alle gebunden am Boden, gewiß in Todesangſt das Schlimmſte erwartend. Ich dankte es dem Grafen aufrichtig, daß er mir ihr Leben geſchenkt, und ich begann ſogleich mit Hand anzulegen, um ſie ſchneller ihrer Bande zu entledigen. Man hatte in der Eile eine nicht allzu hohe Wand von grünem Reiſig um ſie her gezogen, die ſie überſpringen mußten, um in Freiheit zu gelangen. Es war eine wahre Freude, zu ſehen, welche gewaltigen Luftſätze die guten Thierchen machten, um ſich zu retten, und wie man ihnen das Glück anſah, als ſie ſich wieder im Angeſicht ihrer heimiſchen Dickichte befanden, in denen ſie dann auch bald unſern Blicken entſchwunden waren. Nur ein kleines ſilbergeflecktes

Hirſchkalb, deſſen Mutter man wahrſcheinlich getödtet hatte, wollte ſich ihnen nicht beigeſellen, und blieb, wie plötzlich gezähmt, ohne Furcht bei uns zurück, von Dieſem zu Jenem laufend, als wolle es ſeine Hülfe anſprechen, um wieder zur Mutter geführt zu werden. „Das müſſen Sie in Ihrem Garten aufziehen,“ ſagte der Graf, und befahl, es ſorgfältig in einen mit Stroh gefüllten Kaſten zu ſetzen und noch vor Abend beim Vater abliefern zu laſſen. Heute habe ich es ſchon zweimal gefüttert, und es läuft mir nach wie ein Schooßhund. Ein lieberes Geſchenk hätte mir Niemand machen können.

Der Mond war bereits am Himmel ſichtbar, als wir nach Hauſe fuhren. Mir war recht bange vor dieſer Rückfahrt, und das Herz pochte mir ſo heftig, als mich der Graf in den Wagen hob, daß ich mich faſt krank davon fühlte. Aber er gab mir, edel und männlich, wie er in allem ſeinem Benehmen iſt, ſchnell Ruhe und Zuverſicht wieder. Sanft, liebevoll und ernſt, behandelte er mich wirklich ganz wie ein älterer Bruder, und hätte ich noch an ſeiner Aufrichtigkeit Zweifel hegen können, jetzt wäre auch der letzte geſchwunden.

Er ſprach von unſerer Reiſe nach Berlin, die nun in wenig Tagen vor ſich gehen ſoll, und bemerkte mit Milde, daß, ſeit er mich als ſeine Schweſter anſähe, er auch wie ein Bruder für mich ſorgen müſſe. Nun ſey ich zwar ein reizendes, verführeriſch liebliches Mädchen, aber es fehle mir doch noch manche Ausbildung, die ich erlangen könne und erlangen müſſe. Er machte nun den ganzen Plan für eine förmliche zweite Erziehung, und will mir ſelbſt in der Muſik und einigen andern Dingen täglich einige Stunden Unterricht geben. Ich ſollte ihm nur ganz und unbedingt vertrauen, ſagte er, wenn ich ihn auch nicht immer ſogleich verſtünde; ich ſey neu in Welt- und Menſchenkenntniß, wie in der meiner ſelbſt; er habe längere, bittere Erfahrungen von alle dem; was er mir rathe, ja vorſchreibe, das ſolle ich immer unbedingt thun, und Keinem vertrauen und folgen außer ihm. Ich antwortete nur dem Drucke ſeiner Hand, aber er ſah wohl, daß ich ihm im Herzen Alles verſprach, denn es iſt wahr, die Autorität, die er in wenig Tagen über mich gewonnen, iſt mir ſelbſt unerklärbar, wenn ich ſie nicht der Wahlverwandtſchaft zuſchreiben ſoll, von der er ſo überzeugend ſprach. Er fuhr fort, mich im Geſpräch immer Du zu nennen, und ganz unwillkürlich bediente ich mich, öfters von ihm aufgefordert, wegen ſeines halb invaliden Arms, ihm beim Führen des Pferdes zu helfen, in der Zerſtreuung einmal deſſelben ſüßen vertraulichen Wörtchens. Einen Augenblick erſchrack ich darüber, aber nachher erſchien es mir wahrhaft lächerlich und albern, noch die Prüde ſpielen zu wollen, wo er ſich ſo offen, ſo liebevoll hingab, und doch ſo würdig unſer Verhältniß begründete. Es war mir, als ſeyen wir von Kindheit an mit einander auferzogen, jede Scheu war in mir geſchwunden, und ein wahrer Himmelsfrieden ruhte in meiner Bruſt.

Als wir beinahe zu Hauſe angekommen waren, und durch raſcheres Fahren einigen Vorſprung vor den Andern gewonnen hatten, ſagte er, mit einemmal ſein Pferd in einen langſameren Gang übergehen laſſend: „Jetzt küſſe mich, Lottchen, es iſt der erſte Bruderkuß!“

Ich fuhr ſichtlich zuſammen, und da ich ſchwieg, ſetzte er traurig und mit einer unbeſchreiblich rührenden Stimme hinzu: „O Lottchen! ſinkt Dein Vertrauen ſchon, ehe es noch begonnen hat?“ Ich konnte dieſem Ton, dem ſtillen ſchmerzlichen Blick, der ihn begleitete, nicht widerſtehen, und weinend legte ich mein Haupt an ſeine Schulter. Da hob er mich auf, ſah mir mit dem Ausdruck innigſter Zärtlichkeit in die noch naſſen Augen, und, eine meiner Thränen aufküſſend, ſagte er tief bewegt: „Das iſt genug für den Bruder!“

Ach, die Wahlverwandtſchaft muß wohl zwiſchen uns exiſtiren, denn als ich den Hauch ſeines Athems fühlte, ſeine weichen Locken meine Stirn berührten und ſeine Lippen heiß auf meinem Auge ruhten — da zuckte es wie ein elektriſcher Strahl durch alle meine Glieder, und ein Uebermaß ſeligen Entzückens durchſtrömte mich, wie ich es nie, auch bei dem feurigſten Kuſſe Carls je empfunden! O wie gern hätte ich ihn jetzt ſelbſt als liebende Schweſter in meine Arme geſchloſſen, aber ich wagte es nicht. — Gleich darauf kamen die Andern heran, ich ſtieg an unſerem Hauſe ab, und ein mir leiſe zugeflüſtertes „Lebewohl und denke des heutigen Tages!“ — war ſein letztes Wort.

◆

Die Papiere ſchließen mit einem vom Grafen geſchriebenen Blatt, das ſich in deſſen, nach ſeinem Tode nebſt den übrigen Effecten durch die Behörde zurückgeſandten Portefeuille, unter mehreren Briefen und andern geheimen Papieren vorfand.

„Berlin, an meinem Geburtstage.

Ich bin in einer ſonderbaren Stimmung! Der kleine projectirte Vergnügungsroman, den ich ſo eifrig begonnen, iſt nun ſo gut wie ſeinem Ende nahe. Alles ging ſogar dabei noch leichter von ſtatten, als ich mir es ſelbſt erwartet hatte, aber — ich fürchte, der kleine Roman iſt auf dem beſten Wege, in einen großen, weit ernſtlicheren überzugehen, und mich entweder zum Teufel — oder zum Ehemanne zu machen. Ich liebe das Mädchen, ja, ich liebe ſie tief, innig! — jeden Tag habe ich das ſüße Gift mit wilderem Entzücken in mich geſogen, und was liegt mir jetzt noch an ihrer Verführung im gewöhnlichen Sinne! Das harmloſe, unerfahrene Kind, das ſich ſchon an mich wie der Epheu an den beſchützenden Eichbaum angeſchloſſen hat, würde, ſobald ich es wollte, der Schlußſcene wenig mehr als höchſtens einige Thränen entgegen zu ſetzen haben — doch ihren Körper zu beſitzen, genügt mir nicht mehr; ich muß auch — und vorher noch — ihre Seele haben! Sie ſoll wiſſen, wer ich bin, ſie ſoll mich kennen lernen, wie ich mich ſelbſt kenne, ſie ſoll erfahren, daß ich ſie um ihren Bräutigam betrogen, um ſie bequemer verführen zu können — Alles das ſoll ihr klar werden, wie der ſonnenhelle Tag — und wenn ſie dann dennoch mein bleiben, ganz, ohne Bedingung, unwiderruflich mein, zur Wonne wie zum Verderben, nur in mir und durch mich leben, rückſichtslos für alles Uebrige in der Welt, nur mein bleiben will — dann...... ja, und was dann?

Es iſt ja ein Gott und ein Schickſal über uns, ſie werden entſcheiden und es nach ihrer Entſcheidung enden!“

* * *

Ein tieferes Athemholen meines Freundes verkündete mir hier, daß er höchſt unverbindlicher Weiſe eingeſchlummert ſey, und nicht wenig über dieſe ſtumme Kritik empört, packte ich eiligſt mein Manuſcript zuſammen und verließ ihn zur Strafe ohne Abſchied. Dieſelbe Nacht hatte ich aber einen ſonderbaren Traum, denn ich träume viel.

Es däuchte mir, ich ſäße noch vor dem Bette des Grafen und läſe ihm den fehlenden Reſt meiner Geſchichte vor. Als ich dem Ende nahe war, hörte ich ihn plötzlich ſtöhnen und mit gebrochener Stimme ausrufen: „Gott, ſchonen Sie meiner! Ich ſelbſt bin ja jener Graf Louis...“ und als ich ſtaunend die Vorhänge auseinanderriß und er aufgerichtet vor mir daſaß, lachte er laut auf, zog ſein ſchwarzes Pflaſter vom Geſicht, und mit Entſetzen glaubte ich mich ſelbſt aus einem Spiegel hervorſchauen zu ſehen. „Ja, Doppelgänger,“ rief er, die Hand erbebend: „Ich und Du, und Du und Ich, wir ſind Eins, und ſo laß uns die ſeltene magnetiſche Conjunction benutzen, um uns einmal wieder traulich die Hände zu ſchütteln.

Denn wäre auch Einer von uns im Himmel und der Andere in der Hölle, wir ſind doch nur Einer und müſſen uns zuletzt immer wieder zuſammenfinden.“

Bei dieſen Worten ward mir wunderbar wohl, alles Unheimliche war geſchwunden, und die ganze Sache ſchien mir äußerſt natürlich. Dann entſchlief ich ſanft und lange.

Als ich erwachte, war es hoch am Tage, und Selim ſtand vor meinem Bette. „Nun wahrlich,“ ſagte er, „einen ſolchen Todtenſchlaf habe ich doch noch nie geſehen, und kein geſundes Rechtgläubigen-Kind hat ihn je, ſelbſt vor Mitternacht, ſo gehabt. Hörten Sie denn gar nichts von all' dem Lärm bei der Abreiſe des Grafen?“

— Der Abreiſe des Grafen?... ſagte ich, mir die Augen reibend und in der Meinung, es ſey nur von einer ſeiner häufigen Excurſionen die Rede, — wohin iſt denn die Reiſe gegangen?

„Ja, darüber kann ich Ihnen keine Auskunft geben. Eine Menge reich gekleideter Türken haben ihn, ehe noch der Morgen graute, abgeholt, und es ging Alles ſehr haſtig von Statten. Es hatte Mühe, alle die vielen Effecten einzupacken und auf die Kameele zu laden, doch wurde auch nicht eine Stecknadel zurück gelaſſen. Was mir aber recht lächerlich vorkam, war — denken

Sie ſich nur — daß ſie das häßliche **El Buja** und die Eidechſe, beide mit der größten Behutſamkeit, in eine prächtige Sänfte mit ſcharlachrothen Vorhängen und goldgeſtickten Mouſſelintüchern ſteckten, als wäre es eine Prinzeſſin mit ihrer Lieblingsſklavin geweſen. Nicht eher, als bis die garſtigen Thiere bequem in der Ecke auf dem Sammtkiſſen lagen, ſtieg der Graf, der übrigens krank wie ein Sterbender ausſah, zu Pferde, und gab mir dann für Sie dies Papier, das ich Ihnen beim Erwachen einhändigen ſollte, und wahrhaftig, er ſagte mir auf die Minute die Zeit voraus, wann ſie erwachen würden, weshalb ſie mich auch gleich an Ihrem Bette ſtehen ſahen, ſo wie Sie nur die Augen aufſchlugen.

Haſtig griff ich nach dem Billet. Es enthielt nur die wenigen Worte: „Leben Sie wohl! Der Paſcha gebot über mich!“

„Der Paſcha hat über ihn geboten!“ ſagte ich zu mir, nachdem meine erſte Verwunderung über das lakoniſche Billet vorüber war, „alſo der Bey — denn keinen andern Paſcha gibt es hier. Die lange Einſamkeit hat den guten Grafen wahrſcheinlich gelangweilt, und um ſich nach der Hauptſtadt zu begeben, wählte er wie gewöhnlich die geheimnißvollſte Manier.“

Aufrichtig geſagt, auch ich fing an, ein Bedürfniß zu fühlen: das *Vergnügen* wieder in der Geſellſchaft zu ſuchen. Die Theilnahme an dem Gefährten der letzten Zeit trug das ihrige dazu bei, und ſo entſchloß ich mich, dieſelbe Richtung zu nehmen, in der ich annahm, daß er mir vorausgegangen ſey. Was mein erſtes Motiv betraf, ward ich vollkommen befriedigt. Europäiſche und mauriſche Geſellſchaft beeiferte ſich, mir den kurzen Aufenthalt in Tunis ſo angenehm als möglich zu machen; ich ſah viel Neues, manches Pikante; der Bey und ſein Miniſter nahmen mich mit der größten Artigkeit auf, und überhäuften mich mit allen Aufmerkſamkeiten, die afrikaniſche Sitte zuläßt, zugleich mit einer Generoſität vermiſcht, welche *unſere* Sitte längſt abgelegt hat — aber von dem Grafen erfuhr ich nichts. Alle meine Bemühungen deßhalb blieben vergebens. Niemand kannte ihn, Niemand ſchien von dieſer Perſon je irgend etwas gehört zu haben, und keiner der fremden Conſuln noch Banquiers war von ſeinem Hierſeyn unterrichtet worden, ein Umſtand, der in unſern policirten, oder vielmehr polizeilichen Ländern allerdings an das Wunderbare ſtreifen würde, hier aber weniger Auffallendes hat. Ich ſchlug mir endlich die Sache aus dem Sinn, obgleich ſich mir oft der unwillkürliche Gedanke aufdrang, daß unſere zwar kurze, aber keineswegs gewöhnliche Bekanntſchaft ſo nicht für immer enden dürfe, — überließ mich aber von nun an ſorglos den neuen Eindrücken und dem lebendigen Farbenſpiel, das mich in dieſer vielfach neuen Welt umgab.

Doch um mir ihre Erinnerung immer friſch zu erhalten, war ich der Meinung, ſie für mich auch nur kurz andauern laſſen zu müſſen, und da mir gerade um dieſe Zeit ein belgiſcher Schiffscapitain in ſeinem eleganten Fahrzeug die Ueberfahrt nach Malta in der beſten Geſellſchaft anbot, ſo benutzte ich die gute Gelegenheit ohne Zögern.

Als ich mich hierauf in Begleitung mehrerer Conſuln und anderer Freunde zur Einſchiffung nach der Goletta begeben hatte, ward ich durch eine Viſite des Gouverneurs der Feſtung überraſcht, der mir ankündigte, daß Seine Hoheit mich nicht abreiſen laſſen könne, ohne mir ein „rinfresco“ mit auf den Weg zu geben. Dieſe orientaliſche Galanterie nahm ein ganzes Transportboot ein, und beſtand aus folgenden ſeltſam gepaarten Gegenſtänden:

1) 4 Ochſen,

2) 20 Schafen,

3) 100 Hühnern,

4) 6 Bockshautſchläuchen voll feinen Oels,

5) 4 Fäſſern Butter,
6) 500 Eiern,
7) 300 weißen Broden,
8) 2 Centnern Zucker,
9) 1 Centner Mokkakaffee,
10) 2 Centnern Reis,
11) mehreren Wagenlaſten Gemüſe aller Art,
12) 2 großen Körben voll Weintrauben,
13) 100 Melonen,
14) 100 Paſteten (große Waſſermelonen),
15) 6 Kiſten aller Arten Confitüren des Harems.

Mit dieſer kleinen Erfriſchung, deren Werth einige tauſend Franken betrug, hätte ich zur Noth um die Welt ſegeln können. Dennoch würde mich das Volumen des Geſchenks, noch größer als ſein Werth, in keine geringe Verlegenheit geſetzt haben, da es gegen die Etiquette verſtieß, irgend Etwas davon zurück zu laſſen, wenn ich nicht die glückliche Auskunft gehabt hätte, es der Mannſchaft des belgiſchen Schiffs, deſſen Benutzung mir der Capitain ſo verbindlich angeboten, als ein Aequivalent für dieſe Gefälligkeit überlaſſen zu können. Au fond c'était payer en grand seigneur et à bon marché pourtant.

Ein paar Stunden ſpäter wogte ich wieder auf dem blauen Meer, wo eine Windſtille uns lange neckte. Dem Grundſatze folgend: meinen Unterricht immer dem Orte entſprechend zu wählen, unterhielt ich mich hier in der belgiſchen Umgebung mit Nothomb's vortrefflicher Geſchichte der belgiſchen Revolution, während ein gegenwärtiger Freund deſſelben mir erklärende Noten dazu lieferte. Das Buch berichtigte manche meiner früheren Anſichten, denn gewiß muß dieſer geiſtreiche und beſonnene Autor jeden Unparteiiſchen überzeugen, daß die politiſche Umwälzung ſeines Vaterlandes weder ein Werk des Zufalls, noch eine bloße Nachäffung der franzöſiſchen Revolution war, ſondern durch tiefe Gründe und noch tiefere Fehler Derjenigen, welche ſo Großes für Europa hätten thun können, und ſo Jämmerliches und Beſtandloſes zuſammengebraut haben, herbei geführt wurde, hiernach alſo den Charakter einer früher oder ſpäter unabwendbaren Nothwendigkeit an ſich trug. Eben ſo gut weiß der Verfaſſer, mit bedeutungsvoller Hinweiſung auf die Zukunft, den großen Vorzug der belgiſchen Conſtitution in der Hinſicht hervorzuheben, daß ſie in der That bis jetzt die einzige europäiſche iſt, welche Kirche und Staat gänzlich geſchieden, und ſo der Religion den ihr allein angemeſſenen Platz angewieſen hat. Man überzeugt ſich endlich auch aus dieſem Werk, daß die belgiſche Regierung ſchnell ihren wahren Standpunkt mit nicht gewöhnlicher Weisheit aufgefaßt, und ihre junge Diplomatie der alten Schule Europa's mit unbeſtreitbarem Erfolge entgegen zu ſtellen gewußt hat. Durchaus zeigt ſich dabei Herr Nothomb als ein gemäßigter, praktiſcher Staatsmann, der nichts weniger als ein ideologiſcher Revolutionair iſt. Vortrefflich ſagt er in dieſer Beziehung von Joſeph dem Zweiten (beiläufig erwähnt, nicht der Einzige, der vom Throne aus revolutionirt hat, mit und ohne ſich bewußte Abſicht): „Dieſer Fürſt hatte ausgezeichnete Eigenſchaften und den beſten Willen, aber er brachte zu ſeiner politiſchen Laufbahn nur ein einſeitiges philoſophiſches Studium mit, und glaubte, auf dieſes geſtützt, ganz allein eine Revolution, auch ohne ſein Volk, ja ſelbſt gegen dieſes Volkes Willen, bewerkſtelligen zu können. Der Philoſoph in ſeinem Cabinet kennt keine andern Grenzen für ſeine Reformationspläne, als die ſeiner eigenen Gedanken; der Staatsmann aber muß ſich mit einem weit beſchränkteren Horizont begnügen, und dieſe Wahrheit ſah der gutgeſinnte Kaiſer nicht ein.[1] Er wollte ſeine Völker beherrſchen, wie man ein Buch ſchreibt, und griff kühn in die Räder einer Maſchine, die er beliebig ſtehen und gehen machen zu können glaubte, deren gewaltige Kraft aber ſeiner Schwäche nur ſpottete.“

---

[1] Eben ſo wenig als Napoleon und Mahmud.